

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

AVIS

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu des griffes de l'auteur et de l'éditeur sera réputé contrefait.

L. Hachette

PARIS. — Imprimerie de J. BELIN-LEPRIEUR fils, rue de la Monnaie, 11.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT :

1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes,
avec la série chronologique des souverains de chaque état ;
Notices sur les institutions publiques, sur les assemblées délibérantes,
sur les ordres monastiques, militaires, chevaleresques,
sur les sectes religieuses, politiques, philosophiques ;
sur les grands événements historiques, tels que : guerres, batailles, siéges, journées mémorables,
conspirations, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date précise) ;
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes spéciaux
consacrés dans l'histoire ;

2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des hommes célèbres en tout genre ;
Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps,
avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles ;
Saints ou martyrs, avec la date de leur fête ;
Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs travaux, de leurs découvertes,
de leurs opinions, de leurs systèmes,
de leurs ouvrages, ainsi que des meilleures éditions et traductions qui en ont été faites,

3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples
avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques ;
Notices sur les religions et les cultes divers,
sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation,

4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître les noms divers et correspondants de chaque pays, de chaque localité,
dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes ;
Géographie physique et politique, avec les dernières divisions administratives,
et avec la population telle qu'elle résulte des relevés officiels les plus récents ;
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les productions de chaque contrée ;
Géographie historique, mentionnant les événements principaux
qui se rattachent à chaque lieu ;

PAR M.-N. BOUILLET

PROVISEUR DU COLLÉGE ROYAL DE BOURBON.



PARIS

CHEZ L. HACHETTE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ

12, RUE PIERRE-SARRAZIN.

1842

PRÉFACE.

En publiant il y a seize ans le *Dictionnaire classique de l'Antiquité sacrée et profane*, où nous avions rassemblé tout ce qui se rapporte aux temps anciens, où nous donnions l'explication des noms propres de tout genre que l'on trouve dans les auteurs grecs ou latins et dans les écrivains sacrés, nous n'avions satisfait qu'en partie à ce besoin que l'on éprouve à chaque instant de s'expliquer les noms inconnus qui se rencontrent dans la lecture ou dans la conversation. Pour que notre travail fût complet, il fallait y comprendre les temps modernes, qui donnent lieu à des questions bien autrement nombreuses, et dont l'étude acquiert tous les jours plus d'importance dans l'éducation.

L'accueil si bienveillant qu'a obtenu notre premier ouvrage, l'honorable sanction que lui a donnée le Conseil royal de l'Université dès son apparition (*), nous imposaient l'obligation de compléter notre œuvre et de la perfectionner. C'est ce que nous avons tenté de faire dans ce *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, où, supprimant la limite arbitraire qui sépare les temps anciens des temps modernes, les contrées classiques des autres contrées du monde, nous avons embrassé tous les âges ainsi que tous les pays.

Le nouveau *Dictionnaire* que nous publions aujourd'hui offrira une réponse succincte aux diverses questions que l'on peut s'adresser sur les personnages historiques ou fabuleux, sur les lieux, les événements, les institutions, les cultes, les sectes qui ont attiré l'attention des hommes à quelque titre que ce soit. Réunissant une foule de notions utiles qui sont disséminées dans des collections volumineuses ou dans des ouvrages dispendieux, il mettra à la portée de tous ce qui autrement fût resté le partage d'un petit nombre; résumant tous les dictionnaires d'histoire, de mythologie, de biographie, de géographie ancienne et moderne, il pourra remplacer à lui seul un grand nombre de livres divers, dont la multiplicité devient bientôt un embarras : *onerat discentem turba, non instruit* (**).

La réunion en un seul corps d'ouvrage de tant de matières diverses, mais analogues entre elles, et qui ne se trouvent ordinairement traitées que dans des dictionnaires séparés, nous a procuré des avantages importants que ne pouvait offrir aucun de ces dictionnaires. Au lieu de scinder ce qui est naturellement et nécessairement uni, nous avons pu rassembler et coordonner des éléments inséparables, qui sont comme les matériaux d'un même édifice; établir une juste proportion entre toutes les parties, et donner à chaque sujet l'étendue que lui assignait son importance relative; fondre en un seul et même article les renseignements de toute nature qui se rapportent au même sujet. Nous avons pu rapprocher, en les distinguant, tous les personnages, tous les lieux qui ont porté un même nom et que l'on eût été tenté de confondre; faire mieux saisir le passage de la fable à l'histoire, de la géographie ancienne à la géographie moderne; montrer l'origine des noms des grandes familles dans les noms mêmes des lieux qui leur ont servi de berceau, ou réciproquement expliquer les dénominations des lieux en les plaçant auprès des personnages ou des peuples dont ils ont emprunté le nom. Nous avons pu appliquer d'un bout à l'autre les mêmes systèmes de chronologie, de géographie, d'interprétations mythologiques, le même système

(*) Arrêté du 18 mars 1826. (**) Sénèque, *De tranquillitate animæ*, chap. IX.

métrique, la même nomenclature ; faire enfin régner partout un seul et même esprit, et par là échapper à ces contradictions sans nombre qu'offrent les ouvrages sortis de mains différentes. Nous avons pu aussi éviter de fréquentes répétitions : souvent, en effet, les mêmes noms, les mêmes articles se trouvent également, par exemple, dans les dictionnaires consacrés à l'histoire ou à la biographie, et dans ceux qui traitent de la mythologie ; les personnages fabuleux placés sur les confins du monde historique et du monde mythologique ont autant de titres à figurer d'un côté que de l'autre. Il en est de même de l'histoire et de la géographie, qui empiètent à chaque instant l'une sur l'autre : comment, en effet, parler d'un peuple sans faire connaître le théâtre où se sont développés les événements qui composent son histoire ? Comment parler d'un pays sans retracer les vicissitudes qu'il a subies, les révolutions qui se sont accomplies à sa surface ? En évitant toutes ces redites, nous avons gagné un terrain précieux : c'est ce qui explique comment ce *Dictionnaire universel* a pu être aussi complet dans chacune des parties qu'il réunit que la plupart des dictionnaires spéciaux.

Embrassant un si vaste champ, nous avons dû avant tout bien déterminer les limites dans lesquelles il fallait nous renfermer. Au milieu de cette multitude infinie de noms et de détails qui remplissent d'innombrables volumes, ce n'était pas une médiocre difficulté que de faire le triage des noms qui méritaient d'être admis dans cette espèce de Panthéon historique, que de choisir les traits caractéristiques et vraiment essentiels qui devaient entrer dans chaque article. Il y avait un milieu à garder entre le trop et le trop peu, entre une abondance qui, en donnant à ce livre une étendue démesurée, l'eût empêché de devenir usuel, et une pénurie, une sécheresse qui, en le réduisant à une aride nomenclature, lui eussent enlevé tout intérêt, toute utilité.

Dans l'histoire et la biographie, nous avons donné place à tous les événements qui ont laissé quelque trace dans la mémoire des hommes ou amené des résultats de quelque importance, à tous les personnages dont le nom rappelle quelque grande action, quelque découverte, quelque production remarquable. Dans la géographie, nous nous sommes fait une loi d'admettre tout ce qui figure parmi les divisions soit naturelles, soit politiques et administratives de chaque contrée ou de chaque état, tous les lieux auxquels se rattachent des souvenirs historiques ou qui se recommandent à l'attention par quelque monument, par quelque industrie. Pour la France, nous avons dû entrer dans des détails plus amples encore : nous avons fait connaître non seulement les grandes divisions anciennes et nouvelles, les grands centres de population et d'industrie, mais tous les chefs-lieux de canton, quelque peu importants qu'ils pussent être par eux-mêmes, parce que toute division administrative est un point de repère auquel on a fréquemment besoin de recourir.

Dans le choix des articles, nous avons eu sans cesse en vue les besoins du public auquel nous nous adressions, et de l'époque pour laquelle nous écrivions. Il en est des noms propres comme des mots de la langue ; ils sont emportés par un mouvement qui précipite les uns dans l'oubli, qui fait revivre les autres :

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus, etc.

Ainsi tel dictionnaire qui eut un grand succès dans le siècle dernier est rempli de longues généalogies, de minutieuses descriptions d'armoiries, de notices détaillées sur une foule de casuistes et de controversistes, qui de nos jours intéresseraient bien peu de lecteurs, tandis qu'on y chercherait vainement des articles sur certains personnages du moyen âge, sur certains écrivains étrangers, sur certains philosophes, dont les noms

sont aujourd'hui dans toutes les bouches. C'est que depuis un siècle tout a changé, les manières de voir, les goûts, les jugements, et pour ainsi dire les faits eux-mêmes; tant la critique et les recherches nouvelles ont transformé l'histoire! Sans nous asservir à ces caprices de la mode, nous avons suivi dans une juste mesure le mouvement des esprits, et nous avons réglé le choix, le nombre et l'étendue des articles sur l'importance réelle qu'ils devaient avoir pour notre époque.

Nous avons donné une attention toute particulière aux articles consacrés aux gens de lettres, aux savants, aux philosophes, qui occupent généralement bien peu de place dans les traités d'histoire générale, et qui souvent sont fort négligés ou tout à fait omis dans les dictionnaires abrégés. Bacon a dit ingénieusement : « L'histoire du monde sans l'histoire des savants, c'est la statue de Polyphême à qui on a arraché l'œil, et qui a ainsi perdu ce qui donne au visage la vie et l'expression (*). » Nous n'avons pas voulu qu'on pût nous reprocher d'avoir ainsi défiguré notre œuvre. Nous nous sommes surtout attaché à résumer clairement et à bien caractériser les systèmes des philosophes, qui sont généralement si peu compris et si mal appréciés. On ne s'étonnera pas que cette partie ait été traitée avec quelque prédilection par l'auteur, qui, voué à l'étude de la philosophie, a consacré vingt années de sa vie à cet enseignement.

Est-il nécessaire d'ajouter que, dans la rédaction des articles, nous nous sommes fait une loi d'observer la plus stricte impartialité? Cela ne veut pas dire qu'indifférent au mal comme au bien, nous ayons pu rapporter, sans les flétrir, les actes odieux qui ont mérité la réprobation du genre humain, ou citer, sans les honorer, les traits de générosité, de dévouement, qui ont immortalisé leurs auteurs; que nous ayons parlé des grands maîtres en tout genre, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, sans leur payer un juste tribut de reconnaissance et d'admiration; mais dans ces appréciations, nous n'avons fait que reproduire les jugements prononcés par la postérité et consacrés par l'histoire; supprimer ces jugements, c'eût été être infidèle et incomplet. Du reste, pour tout ce qui est encore en litige et qui peut être un objet de doute aux yeux des hommes de bonne foi, pour tout ce qui est trop récent, et pour ainsi dire *actuel*, nous nous sommes abstenu de prononcer, pensant que ce livre, destiné à être consulté par des personnes de toutes les opinions, n'en devait heurter aucune, et qu'ici notre rôle devait se borner à rappeler les faits, à les exposer fidèlement, et à mettre ainsi devant les yeux de chacun les pièces du procès.

Les matériaux s'offraient en abondance pour remplir le vaste cadre que nous nous étions tracé. Sans entreprendre ici la longue et fastidieuse énumération des ouvrages de toute espèce qu'il nous a fallu consulter, nous indiquerons sommairement ceux qui nous ont servi de base. La réputation dont la plupart de ces ouvrages jouissent à si juste titre nous dispensera de tout éloge. Ce sont :

Pour l'histoire et la chronologie, l'*Art de vérifier les Dates*, dont les supputations sont généralement admises dans l'enseignement; les *Précis* et *Cours d'histoire* publiés par MM. les professeurs des colléges royaux, et revêtus de l'approbation de l'Université; — pour les événements contemporains qui ne sont pas encore entrés dans le domaine de l'histoire, les *Annuaires historiques* de M. Lesur et leurs continuations; — pour l'histoire sainte, le *Dictionnaire historique et géographique* de dom Calmet; — pour l'histoire de la philosophie, le *Manuel de l'histoire de la philo-*

(*) *De Augmentis scientiarum*, livre II, ch. 4, § 1 (vol. I, p. 118 de notre édition).

sophie de Tennemann, traduit de l'allemand par M. V. Cousin, et les ***Cours d'histoire de la philosophie*** de ce savant professeur ;

Pour la partie biographique, la grande ***Biographie universelle***, de M. L.-G. Michaud, dans laquelle nous avons fondu les suppléments publiés jusqu'ici, et que nous avons complétée, pour les articles étrangers à la France, en recourant directement aux dictionnaires biographiques rédigés en Angleterre ou en Allemagne ; — pour la bibliographie, annexe indispensable de la biographie littéraire, le ***Manuel du libraire*** de J.-Ch. Brunet ;

Pour la mythologie, le ***Dictionnaire de la Fable*** de Fr. Noël, et la ***Biographie mythologique*** annexée à la ***Biographie universelle***, dont le savant auteur, M. Val. Parisot, a mis à profit les travaux récents des orientalistes et des plus ingénieux interprètes des fables anciennes, notamment ceux de Creuzer et de M. Guigniaut ;

Pour la géographie ancienne (outre les ouvrages que nous avions déjà pu consulter pour notre ***Dictionnaire de l'Antiquité***), le ***Dictionnaire de Géographie comparée, ancienne, du moyen âge, et moderne***, de MM. Fr.-H.-Th. Bischoff et J.-H. Mœller (***Vergleichendes Wœrterbuch der alten, mittleren und neuen geographie***), et la ***Géographie ancienne et comparée des Gaules***, de M. Walckenaër, ouvrages capitaux, qui nous ont permis de faire à notre premier travail d'importantes rectifications ; — pour la géographie moderne, le ***Dictionnaire géographique universel***, rédigé par une société de géographes et publié par A.-J. Kilian et Ch. Picquet, que nous avons complété, pour les changements survenus depuis une quinzaine d'années, soit avec le secours d'ouvrages plus récemment publiés, notamment de l'***Abrégé de Géographie*** d'Adrien Balbi, soit au moyen des atlas de MM. Brué, Lapie, Meissas et Michelot, etc., et des meilleures cartes spéciales ; — pour la géographie comparée des différents âges, le savant ***Précis de Géographie historique universelle*** de MM. Barberet et Magin, et l'***Atlas historique des États européens*** de Chr. et Fr. Kruse, traduit et amélioré par MM. Le Bas et Ansart.

En outre, nous avons eu sans cesse sous les yeux plusieurs ouvrages généraux dont le plan était plus ou moins analogue au nôtre, notamment la dernière édition du grand ***Dictionnaire historique*** connu sous le nom de ***Moréri*** (10 vol. in-fol., Paris, 1759 et ann. suiv.), corrigée et augmentée par le savant abbé Goujet et par Fr. Drouet, d'après les critiques et les travaux de Bayle, de Chauffepié, de Prosper Marchand, mine inépuisable, d'où nous avons tiré d'abondants matériaux; le ***Dictionnaire géographique, historique et critique*** de Bruzen de La Martinière (La Haye et Amsterdam, 1726, 10 vol. in-fol.), ouvrage précieux surtout pour la géographie des temps modernes ; enfin les diverses ***Encyclopédies*** publiées soit au XVIII[e] siècle, soit dans celui-ci. Parmi les ouvrages de ce dernier genre, ceux qui nous ont été les plus utiles sont le ***Conversations Lexicon***, qui a obtenu en Allemagne une vogue si bien méritée; la partie historique et géographique de la publication anglaise intitulée ***The British Cyclopœdia***, par Ch.-F.-Partington, et l'***Encyclopédie des Gens du monde***, publiée par la librairie Treuttel et Würtz, ouvrage consciencieusement fait et rempli de renseignements exacts, mais qui malheureusement était loin de son terme lorsque notre livre a dû paraître.

En puisant à tant de sources diverses, nous avons eu soin de soumettre à un contrôle sévère les renseignements qu'elles nous fournissaient ; nous avons minutieusement vérifié les faits, les dates, les positions, les distances ; nous avons rapproché et discuté les autorités diverses ; nous avons enfin, dans les cas douteux, recouru aux auteurs originaux autant que cela nous était possible.

Il nous reste à donner quelques explications sur la marche que nous avons suivie dans l'exécution des différentes parties que comprend ce dictionnaire.

Pour l'histoire et la biographie, tout a été rapporté à une seule ère, l'ère de Jésus-Christ. Il sera facile de réduire à celle-là les autres ères principales qui ont été suivies par divers auteurs, en se rappelant, pour l'ère de la création du monde, qu'elle est fixée à l'an 4963 avant J.-C. par les Bénédictins, à l'an 4004 par Usserius; pour l'ère des Grecs, que le commencement de la première Olympiade date de l'an 776 avant J.-C.; pour l'ère des Romains, que la fondation de Rome est de l'an 753 avant J.-C.; pour l'ère des Mahométans, que l'hégire coïncide avec l'année 622 de J.-C.; pour l'ère de la République Française, qu'elle commence au 22 septembre 1792. Nous avons aussi dû adopter un système uniforme de chronologie, et nous avons donné la préférence à celui qui a été proposé par les savants Bénédictins, auteurs de l'*Art de vérifier les Dates*. Dans le *Dictionnaire de l'Antiquité*, nous avions suivi Usserius, qui a longtemps été en faveur; si nous l'abandonnons aujourd'hui, ce n'est pas que, pour les temps anciens, le système des Bénédictins offre une certitude tout à fait incontestable; c'est plutôt pour mettre cet ouvrage en harmonie avec la chronologie adoptée aujourd'hui dans l'enseignement. Du reste, la différence des deux systèmes n'affecte guère que les temps les plus éloignés et les plus incertains. Quand cette différence était très sensible, nous avons eu soin de la signaler.

Pour la géographie, nous avons de même tout réduit à une mesure commune. Rien de plus divers, de plus confus que les évaluations des distances que l'on trouve, non pas seulement chez des auteurs d'âges et de pays différents, mais même chez les géographes d'un même pays. Ainsi pour la France, les uns comptent par lieues de poste, les autres par lieues communes de 25 au degré, ou par lieues marines de 20 au degré, d'autres par milles (*); on ne s'accorde pas même sur l'étendue de la lieue la plus usuelle, la lieue de poste, les uns lui donnant 2,000 toises (c'est-à-dire 3,898 mètres), les autres 2,200 (4,287 mètres). Pour sortir de ces contradictions, nous avons adopté pour base de tous nos calculs le mètre et son multiple, le kilomètre (1,000 mètres), seules mesures qui soient bien déterminées. C'était d'ailleurs nous conformer à la loi qui prescrit de n'employer, à partir de 1840, d'autres mesures que celles qui dérivent du système métrique (**). Peut-être notre exemple, en propageant l'usage des nouvelles mesures, contribuera-t-il à hâter le moment où elles seront seules employées. Du reste, pour la commodité des personnes qui sont plus familiarisées avec les mesures anciennes, nous donnons un tableau de réduction des mètres et des kilomètres en pieds, toises et lieues. (*Voyez* à la fin de la préface.)

Les distances ont été partout prises en ligne droite, comme on l'avait fait dans le *Dictionnaire géographique universel*, qui nous a servi de base. La diversité des routes qui conduisent à un même point, les changements fréquents qu'elles peuvent subir par l'adoption d'un nouveau tracé, l'espèce de révolution opérée dans cette partie par les nouvelles lignes de chemin de fer, nous mettaient dans l'impossibilité d'employer une autre manière de calculer; cependant, pour les villes importantes, nous avons indiqué, outre la distance en ligne droite, la distance donnée par les routes les plus fréquentées. La position des lieux a été déterminée le plus souvent par leur rapport avec des lieux plus connus, et surtout avec le chef-lieu de la circonscription ad-

(*) C'est cette dernière mesure qui est adoptée par M. Balbi.

(**) Loi du 4 juillet 1837 : « Art. 3. A partir du 1er janvier 1840, tous poids et mesures autres que les poids et mesures établis par les lois constitutives du système métrique décimal seront interdits. » — « Art. 5. A compter de la même époque, toutes dénominations de poids et mesures autres que celles portées dans le tableau annexé à la présente loi sont interdites. »

ministrative dans laquelle ils étaient compris : cette méthode est à la fois la plus lumineuse et la plus instructive. Quand elle nous a paru insuffisante, nous avons donné en outre la position astronomique. Lorsque les déterminations astronomiques n'étaient pas d'accord entre elles, nous nous sommes décidé pour celle qui était indiquée dans l'excellent ouvrage de M. Ph.-J. Coulier, intitulé : *Table des principales positions géographiques du globe d'après les autorités les plus modernes*.

La population a été fixée, autant qu'on l'a pu, d'après les tableaux officiels les plus récents. Pour la France, on a suivi les tables de population contenues dans l'ordonnance royale du 30 décembre 1836, la seule qui fasse autorité jusqu'à ce jour (1842); pour l'Angleterre, on a adopté les évaluations contenues dans *l'Encyclopédie Britannique* (*The British Cyclopedia*), de F. Partington, qui lui-même a partout suivi le dernier recensement officiel; pour l'Allemagne, on a de même eu recours à des ouvrages spéciaux. Pour quelques pays, comme la Prusse, le royaume de Naples, les États-Unis, etc., on a mis à profit des documents officiels publiés en 1841 et 1842.

Quoique nous ayons consacré bien des années à l'exécution de cet ouvrage, nos seules forces n'eussent pas suffi pour mettre fin à une si vaste et si longue entreprise. De zélés collaborateurs ont bien voulu nous prêter leur concours, et nous sommes heureux de pouvoir leur rendre ici le témoignage public de notre reconnaissance. M. Val. Parisot, professeur d'histoire, l'un des plus actifs et des plus savants rédacteurs de la *Biographie universelle* de M. Michaud, auteur d'un *Dictionnaire de Mythologie* que nous avons déjà eu occasion d'apprécier, et de plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie, a rédigé la plus grande partie des articles de Géographie ancienne et moderne et des articles historiques qui accompagnent le nom de chaque pays, ainsi qu'un bon nombre de notices biographiques et mythologiques; sa coopération, qui nous avait été déjà d'un si grand secours pour notre *Dictionnaire de l'Antiquité*, nous a été plus utile encore dans ce nouveau travail; car nous avons pu profiter de tout ce que quinze années d'études avaient ajouté à son érudition. M. Alfred Magin, ancien professeur d'histoire au collége Rollin, aujourd'hui inspecteur des études, auteur d'ouvrages de géographie et d'histoire justement estimés, nous a donné d'importants articles sur les matières qui avaient été le plus particulièrement l'objet de ses recherches. M. Le Gouëz, répétiteur au collége Bourbon, nous a, pendant plusieurs années, secondé avec un véritable dévouement dans la pénible tâche de tout réviser, de tout vérifier. Nous avons aussi de grandes obligations à M. Wibratte, qui s'est chargé de faire une lecture à la fois littéraire et typographique de tout l'ouvrage : si ce Dictionnaire se distingue par l'exactitude et la correction du texte, c'est à lui en grande partie que nous en sommes redevable.

Dans l'impossibilité de mentionner toutes les personnes qui ont bien voulu nous fournir d'utiles documents ou nous aider de leurs conseils, nous ne pouvons passer sous silence les noms de M. Langlois, savant orientaliste et membre de l'Institut, qui nous a donné des éclaircissements sur la mythologie indienne, et a mis à notre disposition son *Théâtre indien*, où nous avons puisé d'excellentes notices; de M. Weiss, professeur d'histoire, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs articles sur quelques uns des points les plus obscurs de l'histoire du moyen âge; de M. Spiers, professeur de langue anglaise, auteur d'ouvrages devenus classiques, à qui nous avons soumis les principaux articles relatifs à la littérature ou à l'histoire de l'Angleterre; de M. Adrien Fleury, avocat, et de M. Geffroy, docteur en droit, qui ont rédigé plusieurs notices sur des magistrats, des jurisconsultes, des orateurs, des avocats.

Malgré tant d'efforts, nous ne nous dissimulons pas combien ce livre pourra encore paraître incomplet; nous ne nous flattons pas même d'avoir réussi à éviter toute erreur ; mais nous espérons que l'on voudra bien juger avec quelque indulgence un ouvrage comme celui-ci, qui contient plus de 40,000 articles, tous remplis de noms propres et de chiffres, et dont chaque ligne, chaque mot, pour ainsi dire, offrait un écueil.

Tel qu'il est cependant, nous avons la confiance que ce livre sera utile. S'adressant à toutes les classes de lecteurs, il rappellera aux uns des faits qu'ils étaient près d'oublier; il donnera aux autres de premières notions que viendront compléter des études plus approfondies; il fournira à tous les moyens de vérifier un fait, de retrouver une date, de comprendre une allusion. Il sera surtout du plus grand secours aux jeunes gens, et pourra s'adapter avec succès à toutes les formes et à tous les degrés de l'enseignement. Au moyen d'un tel livre, le maître pourra satisfaire immédiatement la curiosité légitime de l'élève qui l'interroge sur un fait nouveau pour lui; il pourra combattre chez quelques uns cette habitude, si funeste aux progrès de l'intelligence, de se contenter de mots auxquels ils n'attachent aucun sens, de sauter par dessus les difficultés sans les résoudre; il pourra exiger de tous qu'ils rendent compte des noms propres qui se rencontreraient dans leurs lectures, et qu'ils fassent pour ainsi dire l'*analyse historique* comme on fait l'*analyse grammaticale*.

Voué à l'éducation de la jeunesse, l'auteur a surtout désiré être utile aux élèves de l'Université. Témoin de l'ardeur qu'ils apportent dans leurs études, il a voulu seconder leurs efforts et les aider pour sa part à surmonter quelques unes des difficultés qui les arrêtent à chaque pas. Il a cru pouvoir y réussir en mettant entre leurs mains un livre qui, suppléant aux grands ouvrages qu'ils n'ont ni le loisir ni les moyens de consulter, leur fournît sur le champ, d'une manière exacte et précise, les renseignements dont ils ont sans cesse besoin; qui fût pour les études historiques ce que sont les vocabulaires pour l'étude des langues; qui offrît à l'écolier encore inexpérimenté la véritable orthographe d'un nom, l'époque précise d'un événement, la position d'un lieu; qui, après la leçon d'histoire, lui donnât les moyens de retrouver les détails que le professeur a dû omettre, de faire plus ample connaissance avec les personnages secondaires qui ont à peine été nommés, et d'achever ainsi le tableau dont on lui a seulement présenté l'esquisse ; qui, en mettant l'humaniste en présence des personnages qu'il doit faire parler, des lieux qu'il doit décrire, lui permît de s'inspirer de la réalité, et de donner à ses discours ou à ses vers un corps, une substance sans lesquels tous les efforts d'imagination n'enfanteront jamais que de vains mots. Un tel livre manquait à nos classes; nous avons espéré, en travaillant à combler cette lacune, contribuer pour notre part au progrès des études.

Au collége Bourbon, le 1er juillet 1842.

I. Table de Réduction des Mètres en Pieds, Pouces et Lignes.

Mètres	Pieds.	Pouces.	Lignes.	Mètres	Pieds.	Pouces.	Lignes.	Mètres	Pieds	Pouces.	Lignes.
1	3	0	11(*)	21	64	7	9	200	615	8	3
2	6	1	10	22	67	8	8	300	923	6	4
3	9	2	9	23	70	9	7	400	1231	4	6
4	12	3	9	24	73	10	7	500	1539	2	8
5	15	4	8	25	76	11	6	600	1847	0	9
6	18	5	7	30	92	4	2	700	2154	10	11
7	21	6	7	35	107	8	11	800	2462	9	0
8	24	7	6	40	123	1	7	900	2770	7	2
9	27	8	5	45	138	6	4	1000	3078	5	4
10	30	9	4	50	153	11	0	2000	6156	10	8
11	33	10	4	55	169	3	9	3000	9235	4	0
12	36	11	3	60	184	8	5	4000	12313	9	4
13	40	0	2	65	200	1	2	5000	15392	2	8
14	43	1	2	70	215	5	10	6000	18470	8	0
15	46	2	1	75	230	10	7	7000	21549	1	4
16	49	3	0	80	246	3	3	8000	24627	6	8
17	52	4	0	85	261	8	0	9000	27706	0	0
18	55	4	11	90	277	0	8	10000	30784	5	4
19	58	5	10	95	292	5	5	50000	153922	2	8
20	61	6	9	100	307	10	1	100000	307804	5	4

(*) Rigoureusement, le mètre vaut 3 pieds 11 lignes 296 millièmes.

II. Table de Réduction des Kilomètres en Lieues de 25 au degré (*).

Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kilom.	Lieues	Kilomètres	Lieues
1	0,22	11	2,47	25	5,62	75	16,80	600	135 »	7000	1575
2	0,45	12	2,69	30	6,75	80	18 »	700	157,50	8000	1800
3	0,67	13	2,92	35	7,87	85	19,15	800	180 »	9000	2025
4	0,90	14	3,15	40	9 »	90	20,25	900	202,50	10000	2250
5	1,12	15	3,37	45	10,15	95	21,35	1000	225 »	20000	4500
6	1,35	16	3,60	50	11,25	100	22,50	2000	450 »	30000	6750
7	1,57	17	3,82	55	12,35	200	45 »	3000	675 »	40000	9000
8	1,80	18	4,05	60	13,50	300	67,50	4000	900 »	50000	11250
9	2,02	19	4,27	65	14,55	400	90 »	5000	1125 »	100000	22500
10	2,25	20	4,50	70	15,75	500	112,50	6000	1350 »	1000000	225000

(*) Cette lieue se composait de 2,280 toises, 2 pieds (4,444 mètres). — Le kilomètre vaut exactement 225 millièmes de lieue.

III. Table de Réduction des Kilomètres en Lieues de poste de 2,000 Toises (ou de 3,898 Mètres).

Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kilom.	Lieues	Kilomètres	Lieues
1	0,25	11	2,82	25	6,41	75	19,20	600	153,92	7000	1795,75
2	0,51	12	3,07	30	7,69	80	20,52	700	179,57	8000	2052,29
3	0,76	13	3,33	35	8,97	85	21,77	800	205,23	9000	2308,83
4	1,02	14	3,59	40	10,26	90	23,08	900	230,88	10000	2565,37
5	1,28	15	3,84	45	11,54	95	24,33	1000	256,53	20000	5130,74
6	1,53	16	4,10	50	12,82	100	25,65	2000	513,07	30000	7696,11
7	1,79	17	4,36	55	14,17	200	51,30	3000	769,61	40000	10261,48
8	2,05	18	4,61	60	15,39	300	76,96	4000	1026,15	50000	12826,85
9	2,30	19	4,87	65	16,64	400	102,61	5000	1282,68	100000	25653,70
10	2,56	20	5,13	70	17,95	500	128,26	6000	1539,22	1000000	256537. »

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

A., dans les abréviations des noms propres, signifiait *Aulus*, et plus souvent *Augustus*; A. U. C. est pour *anno urbis conditæ*, et veut dire, l'an de la fondation de Rome; A. K., *ante kalendas*, avant les calendes; A. D., *anno Domini*, l'année du Seigneur.

AA. Ce nom, qui en celtique veut dire *eau*, est porté par un grand nombre de petites rivières, dont une en France, qui se jette dans la Manche à Gravelines (Pas-de-Calais), et plusieurs en Suisse, en Hollande, en Prusse (où une rivière d'Aa passe à Munster), et dans divers autres états d'Allemagne. Parfois le nom d'Aa est joint à un nom qui le précède et dont on peut le détacher à volonté, comme Boukleraa, Treideraa, Gouldenaa. *Voy.* BOULDER, TREIDER.

AA (VAN DER). *Voy.* VAN DER AA.

AALBORG, ville de Danemarck, ch.-l. du bailliage et du dioc. d'Aalborg, sur le Limfiord, à 71 kil. N. E. de Viborg; 9,000 hab. Évêché, bon port, mais dont l'entrée est difficile; école de navigation, biblioth., collége. Grande pêche de harengs et commerce de grains.

AALBORG (dioc. d'), en Danemarck, se compose de la partie septent. du Jutland et de l'île de Lessoë, et tire son nom d'Aalborg, ville cap. du bailliage et du dioc. de même nom.

AALEN, ville du Wurtemberg (cercle d'Iaxt), sur le Kocher, à 11 kil. S. d'Elwangen; jadis ville imp.; 2,400 hab. Filatures, mines de fer.

AALTEN, ville de Hollande (Gueldre), à 35 kil. S. E. de Zutphen; 3,700 hab.

AAR, *Obrincus* ou *Abrinca*, riv. de Suisse, sort par trois sources des monts Schreckhorn et Grimsel, traverse les lacs de Brienz et de Thun, et tombe dans le Rhin, après avoir baigné les villes de Thun, Berne, Soleure, Aarau. Elle a 265 kil. de cours. Le 7 août 1799, le prince Charles, voulant tenter le passage de cette rivière, en fut repoussé avec perte par les généraux français Ney et Heudelet.

AARAU ou ARAU, ch.-l. du cant. d'Argovie (Suisse), sur l'Aar qu'on y passe sur un pont couvert, à 40 kil. S. E. de Bâle; 3,000 hab. Nombreux établissements littéraires; fonderie de canons.

AARBOURG ou ARBOURG, ville du cant. d'Argovie (Suisse), sur l'Aar, à 13 kil. S. O. d'Aarau. Citadelle qui sert de dépôt d'armes et de munitions de guerre.

AARGAU. *Voy.* ARGOVIE.

AARHUUS, ville de Danemarck, ch.-l. du bailliage et du dioc. d'Aarhuus, à 58 kil. S. O. de Viborg, par 7° 52' long. E., 56° 10' lat. N., sur le Cattégat. Évêché fondé par Othon I, bon port, la plus haute cathédrale du Danemarck, biblioth., musée d'antiquités; 6,000 hab.

AARHUUS (dioc. d'), se compose de la partie E. de la presqu'île du Jutland et des îles d'Anholt, Knoben, Nordvest-Rev, Hielm et Endelave.

AARON, frère aîné de Moïse, de la tribu de Lévi, né en Égypte vers l'an 1574 av. J.-C. selon Usser, en 1728 selon *l'Art de vérifier les Dates*, eut part à tout ce que fit son frère pour délivrer les Hébreux du joug des Pharaons, et fut désigné de Dieu pour exercer le sacerdoce, lui et toute sa postérité. En l'absence de Moïse, qui était alors sur le mont Sinaï pour recevoir les tables de la loi, les Hébreux pressèrent Aaron de leur construire une idole, et il eut la faiblesse de leur faire ériger un veau d'or, qu'ils adorèrent à l'imitation du bœuf qu'ils avaient adoré en Égypte. Il obtint cependant son pardon: il fut même élevé par son frère à la dignité de grand-prêtre, charge qu'il exerça le premier. Il parlait avec éloquence et portait ordinairement la parole à la place de Moïse. Il mourut dans sa 123e année.

AARSCHOOT. *Voy.* AERSCHOOT.

AASI ou ASSI, *Oronte* ou *Axius*, riv. de Syrie, sort du Djebel-el-Chaïk ou Antiliban, et se jette dans la Méditerranée.

ABA ou ABÆ, ville de Phocide, au N. E., sur le Céphise, fondée par Abas, descendant de Pandion, et célèbre par un oracle d'Apollon. Ses habitants la quittèrent lors de l'invasion de Xerxès et allèrent s'établir dans l'Eubée qui reçut d'eux, dit-on, le nom d'*Abantis*.

ABA (Samuel, dit), roi de Hongrie, monta sur le trône en 1041, après avoir défait Pierre, dit l'Allemand, contre lequel les Hongrois s'étaient révoltés à cause de ses exactions. Il abusa lui-même de l'autorité, et ses sujets le chassèrent après trois ans de règne pour replacer Pierre sur le trône.

ABABA, nom moderne du Pénée. *Voy.* PÉNÉE.

ABACUC, prophète d'Israël. *Voy.* HABACUC.

ABAD I, Mohammed-ben-Ismaël-ben-Aboul-Cacim-ben-Abad, premier roi maure de Séville, chef de la dynastie des Abadites, fut élevé au trône à cause de ses richesses et de ses qualités, l'an 1015, et régna 26 ans. Il ajouta à ses états le royaume de Cordoue, dont il avait fait périr le souverain.

ABAD II, Abou-Amrou-ben-Abad, fils du précédent, régna de 1041 à 1068, et recula les bornes des états que lui avait légués son père.

ABAD III, Mohammed-al-Motamed-il-Allah-ben-

Abad, fils d'Abad II, succéda à son père en 1068, et eut d'abord un règne fort heureux ; mais s'étant allié avec un prince chrétien, Alphonse VI, auquel il donna sa fille en mariage, les princes maures se liguèrent contre lui et le détrônèrent vers l'an 1075. Il fut emmené prisonnier en Afrique où il mourut dans la misère.

ABADÈS ou **ABABDÈS**, peuple nomade d'Afrique, parcourt le désert entre la vallée du Nil et la mer Rouge, depuis le parallèle de Derr (22° 30' N.) jusqu'à Cosseïr, et se trouve ainsi en Nubie et en Égypte : trois de leurs tribus sont fixées tout près de la Basse-Égypte et vers Suez. C'est à tort qu'on les confond avec les Arabes Bédouins, leurs ennemis. La résidence de leur cheik est Reden. C'est dans leur territoire que sont les fameuses mines d'émeraudes de Djebel-Zabourah et les ruines de Bérénice. Ils peuvent mettre de 1,500 à 2,000 hommes sous les armes.

ABADIOTES. *Voy.* ABDIOTES.

ABADITES, dynastie de rois maures fondée par Abad I. *Voy.* ce nom.

ABAFFI I (Michel), prince de Transylvanie, fut élu en 1661 par l'influence de la Porte qui l'opposa à J. Kemeni que l'Autriche avait fait élire ; son compétiteur étant mort l'année suivante, il fut reconnu sans contestation dans toute la Transylvanie. Après le siége de Vienne, il fit en 1687 un traité avec l'empereur auquel il avait jusque-là fait la guerre. Il mourut à Weissembourg en 1690.

ABAFFI II (Michel), fils du précédent, n'avait que 13 ans à la mort de son père (1690), et eut pour compétiteur Tékéli. L'empereur Léopold Ier le reconnut d'abord pour prince de la Transylvanie et lui nomma un tuteur ; mais l'ayant attiré à Vienne sous un prétexte, il le força à céder ses états à l'Autriche contre une pension. Il mourut à Vienne en 1713, à 36 ans.

ABAILARD. *Voy.* ABELARD.

ABAKA, 8e kan ou empereur des Mogols, de la race de Gengis-Kan, succéda en 1265 à Houlagou, son père, et mourut en 1282. Il régna sur les provinces occidentales de l'empire de Gengis-Kan, principalement sur la Perse, et repoussa les invasions des Tartares septentrionaux.

ABAKAN, riv. de Russie d'Asie (Tomsk), sort des monts Altaï et tombe dans l'Iénisséi à Oulianova, après un cours de 350 kil. environ.

ABAKANSK, fort de la Russie d'Asie (Tomsk), sur l'Iénisséi, à 230 kil. S. O. de Krasnoïarsk ; 1,000 hab. Il a été bâti par Pierre-le-Grand en 1707 et réparé en 1725.

ABALLO, ville de la Gaule transalpine, dans la *Lugdunensis prima*, est auj. AVALLON.

ABANCOURT. *Voy.* WILLEMAIN D'ABANCOURT.

ABANO, *Aponus*, ville du royaume Lombard-Vénitien, à 8 kil. S. O. de Padoue ; 2,900 hab. ; eaux thermales. Elle dispute à Padoue la gloire d'avoir donné naissance à Tite-Live.

ABANO (Pierre d'). *Voy.* PIERRE.

ABANTES, peuple grec, originaire de Thrace. Ils se répandirent dans le Péloponèse ; dans la Phocide, où ils fondèrent Aba ; dans l'Eubée, qui leur dut le nom d'Abantis ; enfin dans la Thesprotie.

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, s'empara du pouvoir vers l'an 265 av. J.-C., en faisant périr le premier magistrat de la république, Clinias, père du célèbre Aratus ; il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABANTIS, nom de l'Eubée. *Voy.* ABA et ABANTES.

ABARBANEL. *Voy.* ABRABANEL.

ABARES. *Voy.* AVARES.

ABARIM, montagnes de la Palestine, dans la tribu de Ruben. Le mont Nébo, d'où Moïse vit la terre promise et sur lequel il mourut, faisait partie des monts Abarim.

ABARIS, personnage fabuleux, sorti de la Scythie ou des régions hyperboréennes, était prêtre d'Apollon. Il parcourut, dit-on, toute la terre sans rien manger, portant avec lui une flèche mystérieuse, ou, selon d'autres, porté sur cette flèche, avec laquelle il traversait rapidement les airs. Il savait prédire l'avenir, était très habile dans la médecine, et délivra plusieurs peuples de la Grèce des fléaux qui les désolaient. On ne sait quand il vivait ; les uns le font contemporain d'Orphée, les autres de Pythagore.

ABAS, roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermnestre, monta sur le trône vers 1384 av. J.-C. et régna 23 ans. Il comptait parmi ses descendants Persée, Danaé, etc., qui furent de là nommés Abantides.

ABASCAL (don José Fernando), marquis de la Concordia, général espagnol, né en 1743 à Oviédo, mort en 1821, fut successivement gouverneur de Cuba, 1796, commandant-général de la Nouvelle-Grenade et enfin vice-roi du Pérou. Il signala son administration par une foule de mesures utiles.

ABASCIE ou **ABAZIE**, *Abasci* et *Achæi* chez les anciens, région de la Russie d'Asie, au S. du Caucase, située entre 42° 30'—44° 45' lat. N. et 34° 50'—38° 21' long. E. Environ 150,000 hab. Villes principales : Soouksou, Sokoumkaleh, Pitzounda, Anapa. C'est chez les Abazes qu'était la fameuse Dioscuriade. Ce pays est tout en montagnes et en vallées, sauf le long de la mer Noire. Le sol en est très fertile. Les Russes n'y sont maîtres que de nom. Les Abazes ont une langue à eux, très différente des autres langues caucasiennes. Chrétiens au IVe siècle, ils se convertirent à l'islamisme lorsqu'ils échappèrent au joug des Romains, pour vivre sous les Persans, les Géorgiens et les Turcs. Sous ceux-ci, ils vendaient des esclaves ; les Russes ont mis fin à ce trafic.

ABASSIDES. *Voy.* ABBASSIDES.

ABATUCCI (Jacques-Pierre), général corse, né en 1726, mort en 1812, fut le perpétuel antagoniste de Paoli ; néanmoins il se réunit à lui pour s'opposer aux armes des Français. Après la conquête, il se soumit à la France, fut créé maréchal-de-camp par Louis XVI, et fut chargé, en 1793, de défendre la Corse contre Paoli et les Anglais. N'ayant pu sauver l'île, il se retira en France.

ABATUCCI (Charles), fils du précédent, officier d'artillerie, né en Corse en 1771, fut, en 1794, aide-de-camp de Pichegru, se signala en Hollande, fut nommé en 1796 général de division, et chargé de la défense de Huningue. Il fut tué en défendant cette place, n'étant âgé que de 26 ans.

ABAUJVAR, comitat de la Hongrie (cercle en-deçà de la Theiss), entre ceux de Saroch, Zemplin, Borchod, Torna et Zips, est tout couvert de montagnes qui recèlent du fer, du cuivre, des mines d'opale ; il produit des vins exquis, entre autres ceux de Tokay. Il a pour ch.-l. Kachau.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès, en 1679, de parents protestants, mort en 1767 à 88 ans, vécut à Genève où sa famille s'était réfugiée à la révocation de l'édit de Nantes. Abauzit cultiva toutes les sciences, parcourut les principaux pays de l'Europe et se lia avec les savants les plus illustres de son temps, tels que Bayle, Jurieu, Newton, etc. Il ne se fit pas moins estimer par ses vertus que par ses connaissances et passa pour un sage. La ville de Genève le nomma son bibliothécaire et lui conféra spontanément le droit de bourgeoisie. On a publié à Genève, 1770, et à Londres, 1773, 3 vol. in-8, ses œuvres diverses, qui se composent de morceaux d'histoire, de critique et de théologie. On y remarque deux écrits, l'un *Sur la connaissance du Christ*, l'autre *Sur l'honneur qui lui est dû*, qui paraissent avoir inspiré à l'auteur de l'*Emile* la profession du vicaire savoyard. Rousseau compare Abauzit à Socrate.

ABAYTE, riv. du Brésil (Minas Geraes), tombe dans le San-Francisco après un cours de 200 kil. C'est dans l'Abayte qu'a été ramassé le plus gros diamant connu.

ABBACH, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 8 kil. S. O. de Ratisbonne; 540 hab.; eaux thermales. L'empereur Henri II y naquit.

ABBADIE (Jacques), célèbre ministre et théologien protestant, né à Nay, dans le Béarn, en 1654, ou, selon d'autres, en 1658; se fixa d'abord à Berlin, où il devint ministre de l'église réformée française; puis en Angleterre, où il fut fort bien traité par le roi Guillaume; il mourut à Londres en 1727. Il a fait plusieurs ouvrages théologiques, dont les plus connus sont le *Traité de la Religion chrétienne* (2 vol. in-8, Rotterdam, 1684 et 1688), qui eut un très grand succès, et l'*Art de se connaître soi-même*, 1 vol. in-8, Rott., 1692.

ABBAS, oncle de Mahomet, s'opposa d'abord, les armes à la main, aux entreprises de son neveu; mais ayant été vaincu, il se soumit, reconnut Mahomet pour prophète et lui rendit les plus grands services. Il mourut en 652, très vénéré des musulmans. Un de ses descendants fut chef de la dynastie des Abbassides.

ABBAS I, dit Abbas-le-Grand, 7e schâh ou souverain de la Perse, monta sur le trône en 1590, après en avoir renversé son père et avoir tué ses deux frères. Il agrandit son empire, dont il transporta la capitale à Ispahan, et mourut en 1628, couvert de gloire. Il avait souillé sa vie par d'horribles cruautés.

ABBAS II, petit-fils du précédent, succéda en 1642 à son père Séfy, n'étant encore âgé que de 13 ans, et mourut en 1666, à 36 ans. Il conquit le Candahar et eut un règne heureux. Il aimait les arts et accueillait les étrangers. Chardin et Tavernier se louent de son affabilité.

ABBAS III, fils du malheureux Thamas, n'avait que 8 mois quand Thamas Kouli-Kan déposa son père et le mit sur le trône pour régner lui-même en son nom, 1731. Il ne vécut que 4 ans.

ABBAS (ABOUL). *Voy.* ABOUL-ABBAS.

ABBASSIDES, dynastie de califes musulmans qui remplaça la dynastie des Ommiades, descendait de la famille du prophète par Abbas, oncle de Mahomet, et eut pour chef un arrière-petit-fils de cet Abbas, nommé Aboul-Abbas-al-Saffah, qui monta sur le trône l'an 750 de J.-C., l'an 128 de l'hégire. On compte 37 califes de cette famille, qui régnèrent depuis l'an 750 jusqu'à l'an 1258, époque à laquelle Houlagou, petit-fils de Gengis-Kan, s'empara de Bagdad. (*Voy.* CALIFES.) Les Abbassides ne furent plus califes que de nom depuis qu'un d'eux, Al-Rhadi Billah, eut créé, vers 940, la dignité d'*émir-al-omrah* (chef des chefs), ceux qui en furent investis s'étant bientôt emparés de tout le pouvoir.

ABBAYE, monastère. *Voy.* ABBÉ.

ABBAYE (prison de l'), prison militaire, située près de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Pendant la révolution, on y renferma une foule de personnes de toute condition, accusées d'opposition au régime républicain. Le 2 et le 3 septembre 1792, des forcenés, conduits par Maillard dit *Tappe-dur*, y massacrèrent 164 prisonniers, dont 18 prêtres. Parmi les victimes se trouvaient le comte Montmorin de Saint-Hérem, l'abbé Lenfant, Cazotte et Sombreuil. L'Abbaye est encore aujourd'hui une prison militaire.

ABBE, du syrien *abbas*, qui vient lui-même de l'hébreu *ab*, père, nom que porte le supérieur d'un monastère ou le chef d'un ordre monastique. On distinguait des *abbés réguliers* et des *abbés commendataires*: les premiers exerçaient à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel: les autres n'étaient que des laïques qui jouissaient d'une partie des revenus et qui abandonnaient la puissance spirituelle aux mains d'un délégué appelé *prieur claustral*. Ces abbés commendataires apparaissent dès la seconde race, où ils sont désignés sous le nom latin d'*abbacomites*. Les moines, en donnant ce titre d'abbé à un seigneur puissant, se mettaient par-là sous sa protection; c'est à ce titre que plusieurs rois de France et des princes du sang, Hugues Capet, Philippe I, Louis VI, les ducs d'Anjou, etc., portèrent le titre d'abbé. Ces sortes d'abbés ont aussi donné naissance aux *abbés de cour* du dernier siècle: c'étaient des cadets de familles nobles qui prenaient le titre d'abbés, en expectative d'une abbaye qu'ils ne possédaient pas encore. Le titre d'abbé a fini par s'appliquer indifféremment à tout homme revêtu d'un caractère ecclésiastique.

ABBEVILLE, *Abbatis villa*, jadis capit. du comté de Ponthieu, en Picardie, auj. ch.-l. d'arrond. (Somme), sur la Somme, à 43 kil. N. O. d'Amiens, à 158 kil. de Paris (172 par la route d'Amiens); 19,000 hab. Place forte; port où peuvent entrer les navires de 100 à 150 tonneaux. Trib. de 1re inst. et de comm.; collége communal; belle église gothique dite de Saint-Wulfran; hosp. d'enfants trouvés; casernes; haras royal. Industrie variée: filatures; fabr. de tapis, de savons; 2 manufact. royales, l'une de draps fins, fondée en 1665, l'autre de velours d'Utrecht; 12 marchés francs établis par Louis XIII, et foire de 20 jours (22 juillet). Patrie des géographes Briet, Duval, Nic. Sanson; de J. Alegrin, de Hecquet. — L'arr. d'Abbeville a 11 cantons: Abbeville, qui compte pour 2, Ailly-Haut-Clocher, Ault, Crécy, Gamaches, Hallencourt, Moyenneville, Nouvion, Rue, Saint-Valery; 178 communes, et 133,300 hab.

ABBON, en latin *Abbo Cernuus*, moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, mort vers 923, a laissé plusieurs écrits dont le principal est un poëme latin en 3 livres, sur le siége de Paris par les Normands en 886, siége auquel il avait assisté. Ce poëme a été publié pour la première fois en 1588, par P. Pithou, dans son recueil des chroniqueurs. Il a été traduit dans la collection des *Mémoires sur l'histoire de France* de M. Guizot, et plus récemment par M. Taranne, 1835, in-8.

ABBON, *Abbo Floriacensis*, abbé de Fleury, mort en 1004, joua un rôle assez important sous le roi Robert. Il a laissé quelques écrits, entre autres un *Abrégé de la vie de 91 papes* (Mayence, 1602, in-4).

ABBOT (George), archevêque de Cantorbéry, né en 1562 à Guildford, mort en 1633. Il était fils d'un tisserand et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'église. Jacques I avait en lui la plus grande confiance: il l'employa à traduire en anglais le Nouveau Testament et à unir les églises d'Angleterre et d'Écosse. Il fut disgracié à la fin de sa vie pour avoir courageusement résisté à des ordres injustes du roi. C'était un zélé puritain. Il a laissé plusieurs écrits, dont le plus intéressant aujourd'hui est une *Histoire des massacres de la Valteline*.

ABBOTSFORD, château d'Écosse, résidence favorite de Walter Scott, sur la rive droite de la Tweed, à 1 kil. de son confluent avec l'Estrick. Site pittoresque. Le château est remarquable par la bizarrerie de son architecture qui offre plusieurs genres confondus.

ABBOTS-LANGLEY, vill. d'Angleterre (Hertford), à 30 kil. N. de Londres; 1,700 hab. Il avait été donné par le roi Jean à l'abbaye de Saint-Alban, et fut la patrie du pape Adrien IV (Nic. Brakespeare).

ABBT (Thomas), écrivain allemand, né à Ulm en 1738, mort en 1766, à l'âge de 28 ans, occupa d'abord une chaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis une chaire de mathématiques à Rinteln en Westphalie. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont: *De la Mort pour la patrie; Du Mérite* (souvent réimprimé). Il traduisit en allemand la *Conspiration de Catilina* de Salluste, et en français, les *Recherches sur les sentiments moraux* de Moses Mendelsohn. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Berlin, en 1790, 6 vol. in-8°. Le traité *Du Mérite* a été traduit en français par J.-B. Dubois, Berlin, 1780, in-8.

ABDALLAH, père de Mahomet, né à la Mecque.

était esclave et conducteur de chameaux. Il acquit de grandes richesses qui préparèrent la puissance de son fils.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas, le premier calife abbasside, contribua puissamment à renverser la dynastie des Ommiades. Il assassina plusieurs princes de cette famille, qu'il avait invités à un festin. Il fut tué en 755, après avoir vainement tenté de succéder sur le trône à son neveu Aboul-Abbas.

ABDALLAH, général arabe, fils d'Abdel-Mélek-ben-Omar, réduisit les habitants de l'Andalousie révoltée contre Abdérame, roi de Cordoue, 785; prit Girone, Narbonne, et pénétra jusqu'à Carcassonne.

ABDALLAH, le dernier chef des Wahabites, et l'aîné des fils de Sehoud, fut choisi par lui, en 1805, pour commander ses armées, et le remplaça, en 1814, dans le gouvernement des Wahabites; mais attaqué par Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, il se vit, malgré ses efforts, obligé de se rendre à la discrétion du vainqueur, 1818; conduit à Constantinople, il fut mis à mort par ordre du sultan. La victoire de Méhémet-Ali mit fin à l'existence des Wahabites.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, se fit proclamer dans la Mecque calife indépendant en 680, et ne fut réduit qu'au bout de 9 ans, par les armes d'Abdel-Mélek, calife de Damas.

ABDALLAH-BEN-YASIM, fondateur de la puissance des Almoravides, vers 1050, était d'abord un simple fakir ou docteur de Fez. Il s'attacha par la persuasion plusieurs peuplades berbères, puis étendit sa domination par les armes et régna sur toute la Mauritanie. Il mourut vers 1058.

ABDALLATIF, médecin et historien arabe, né à Bagdad en 1161, mort en 1231, est auteur d'une *Description de l'Égypte*, qui est fort estimée pour son exactitude, et qui a été traduite par M. de Sacy en 1810, 1 vol. in-4. Il fut protégé et pensionné par le sultan Saladin.

ABDEL-ASYZ, fils de Mouça, lieutenant du calife Walid I, s'empara en 713 des provinces méridionales de l'Espagne, vainquit en 714 le prince royal des Goths, fut proclamé roi en 717, mais périt aussitôt massacré.

ABDEL-MÉLEK ou ABDEL-MALEK, 5e calife ommiade, régna à Damas (685-705), étendit ses conquêtes dans l'Inde et l'Arabie, et reprit la Mecque qui s'était déclarée indépendante.

ABDEL-MÉLEK-BEN-OMAR, le *Marsille* des chroniques et des romans de chevalerie, général musulman au VIIIe siècle, visir d'Abdérame I, calife de Cordoue, contribua puissamment à établir ce prince sur le trône en battant ses ennemis; fut gouverneur de Séville, 759, puis de Saragosse et de toute l'Espagne orientale, 772. Voyant un de ses fils faiblir au moment d'une bataille, il lui perça le cœur de sa lance.

ABDEL-MÉLEK (MULEY), roi de Fez et de Maroc. *Voy.* MULEY-ABDEL-MÉLEK.

ABDEL-MOUMEN, un des auteurs de la puissance des Almohades, avait été le disciple et le compagnon du Mahdi ou Messie Ben-Toumert, fondateur de cette secte, auquel il succéda en 1130. Il enleva d'abord aux Almoravides leurs états d'Afrique, s'empara de Maroc, puis pénétra en Espagne, combattit avec succès Alphonse de Léon, et mourut en 1163. Il prit le premier le titre de calife des Almohades.

ABDEL-RAHMAN. *Voy.* ABDÉRAME.

ABDERAME, ou plutôt ABD-EL-RAHMAN, vice-roi d'Espagne sous le califat d'Hescham, en 728, pénétra en France à la tête d'une puissante armée, s'empara de toute l'Aquitaine, et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par Charles-Martel, qui tailla son armée en pièces à la célèbre bataille de Poitiers, l'an 733. On croit qu'il mourut dans le combat.

ABDÉRAME I, fils de Mohavia, né à Damas en 731, fut le premier calife ommiade en Espagne (756-787). Échappé comme par miracle au massacre de sa famille, qui fut exterminée presque tout entière par les Abbassides, il se réfugia en Espagne, réduisit sous son pouvoir presque toute cette contrée, et y régna paisiblement pendant 31 ans, faisant fleurir les lettres et les arts. On lui donna le surnom de *Juste*.

ABDÉRAME II, fils d'Al-Hakem, et 4e calife ommiade d'Espagne (821-852), défit en plusieurs rencontres les princes chrétiens d'Espagne et les pirates normands qui étaient venus insulter ses états. Sa cour fut la plus brillante de toutes celles de l'Europe; il y attira les savants et les poëtes de l'Orient. On le nomma le *Victorieux*.

ABDÉRAME III, 8e calife ommiade d'Espagne (912-961), eut à soutenir des guerres sanglantes contre les princes chrétiens de Castille et de Léon. Malgré les troubles qui agitèrent son règne, il fit briller à sa cour le luxe et l'élégance. Il fonda une école de médecine, la seule qui existât alors en Europe. On le nomma le *Protecteur du culte*.

ABDÉRAME IV, dernier prince de la race des Ommiades en Espagne, monta sur le trône l'an 1008, mais il s'en fit chasser au bout de quelques mois, à cause de ses excès.

ABDÈRE, *Abdera*, ville de Thrace, sur le Nestus, à 50 kil. E. de Neapolis, n'existe plus. C'est là que la fable a placé l'aventure de Diomède mangé par ses chevaux. Les Abdéritains aimaient beaucoup la musique et la poésie; cependant ils passaient chez les Grecs pour stupides. Démocrite était d'Abdère.

ABDIAS, le 4e des douze petits prophètes, a laissé un seul chapitre, dans lequel il prédit la ruine des Iduméens. On croit qu'il vivait du temps de Jérémie, vers 626 av. J.-C.

ABDICATION. Les plus célèbres abdications sont celles de Sylla (79 av. J.-C.); de Dioclétien et de Maximien, en 305; de Charles-Quint, en 1556; de Christine de Suède, en 1654; de Gustave IV, en 1809; de Napoléon, en 1814 et en 1815, et de Charles X, en 1830.

ABDIOTES ou ABADIOTES, peuplade candiote, issue des Sarrasins qui s'emparèrent de Candie en 825, habite au S. de l'Ida vingt villages, et se livre à la piraterie.

ABDOLONYME, fut placé par Alexandre sur le trône de Sidon, en considération de ses vertus. Il descendait des rois de Sidon, mais il vivait dans la plus grande pauvreté et était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains lorsqu'il fut élevé au trône.

ABDON, 10e juge d'Israël, gouverna pendant 8 ans (1165-1157, selon Usser, ou, selon *l'Art de vérifier les Dates*, 1220-1212 av. J.-C.).

ABDOUL-HAMED ou ABDOUL-ACHMET, sultan, régna à Constantinople de 1774 à 1789, après Mustapha III, son frère aîné. Prince faible, il ne put lutter contre la Russie qui s'empara de plusieurs de ses provinces et notamment de la Crimée. Il eut pour successeur Sélim III.

ABEILLE (l'abbé), littérateur, né à Riez en Provence, l'an 1648, mort en 1718, vint de bonne heure à Paris, où il se fit remarquer comme bel-esprit, et fut secrétaire du maréchal de Luxembourg; il composa plusieurs pièces de théâtre oubliées aujourd'hui, entre autres un *Coriolan* et un *Hercule*, et fut reçu à l'Académie en 1704.

ABEL, nom commun à plusieurs villes de Palestine et de Syrie, entre autres:

ABEL DE LYSANIAS, *Abila Lysaniæ*, en Cœlésyrie, au N. O. de Damas, près des sources du Chrysorrhoas. Elle tirait son nom d'un de ses tétrarques.

ABEL-MECHOLA, dans la demi-tribu de Manassé en-deçà du Jourdain, patrie du prophète Elisée.

ABEL, 2e fils d'Adam, fut tué par son frère Caïn, jaloux de ses vertus. On place cet événement l'an 130 du monde.

ABEL, roi de Danemarck, en 1250, monta sur le trône en assassinant dans un repas Éric VI, son frère aîné. Les Frisons se révoltèrent contre lui, et l'ayant vaincu, ils le mirent à mort en 1252.

ABÉLARD (Pierre), *Abælardus*, né au bourg de Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble, reçut les leçons du nominaliste Roscelin, puis du célèbre Guillaume de Champeaux, et devint bientôt le rival de ses maîtres. Dès l'âge de 22 ans il ouvrit une école. Il enseigna avec le plus grand succès la rhétorique et la philosophie scolastique, à Melun, à Corbeil et enfin à Paris, où il attira plus de 3,000 auditeurs; il attaqua dans ses leçons avec une grande force de logique la doctrine du *réalisme* qu'enseignait Guillaume de Champeaux, ainsi que le *nominalisme* qu'avait professé Roscelin, et y substitua un système de *conceptualisme* qui gardait le milieu entre les deux doctrines opposées. Il commença assez tard à étudier la théologie; mais il obtint bientôt dans l'enseignement de cette science le même succès que dans ses leçons sur la philosophie. Déterminé par la réputation dont jouissait Abélard, le chanoine Fulbert le choisit pour donner des leçons à sa nièce Héloïse, jeune fille de qualité, pleine d'esprit et de charmes; mais le maître ne tarda pas à concevoir pour son écolière une vive passion; au bout de quelques mois il l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle lui donna un fils : il le nomma Astrolabius. Pour réparer ses torts il l'épousa secrètement; mais Fulbert, peu satisfait de cette réparation, se vengea d'une manière atroce. Il fit surprendre Abélard dans son lit au milieu de la nuit et le fit mutiler. Abélard alla se cacher dans l'abbaye de Saint-Denis et y prit l'habit de religieux, pendant qu'Héloïse prenait le voile au couvent d'Argenteuil. Néanmoins au bout de quelque temps il sortit de sa retraite à la sollicitation de ses disciples et rouvrit une école. Mais la hardiesse avec laquelle il appliquait la philosophie à la théologie, et plus encore les succès extraordinaires qu'obtenait son enseignement, lui suscitèrent des ennemis : un traité de la *Trinité* qu'il venait de composer fut dénoncé comme entaché d'hérésie et fut condamné par le concile de Soissons en 1122. Il se retira à Nogent-sur-Seine et fit bâtir près de cette ville, sous le nom de *Paraclet*, un oratoire où plus tard il établit Héloïse ainsi que les religieuses qui étaient sous sa conduite. Ayant été nommé peu après abbé de Saint-Gildas de Ruys, près de Vannes, il chercha à réformer les moines de son abbaye, mais il ne réussit qu'à se faire de nouveaux ennemis. Accusé une seconde fois d'hérésie, il fut condamné en 1140 par le concile de Sens : il eut à ce concile pour adversaire le célèbre saint Bernard. Abélard voulait aller se justifier à Rome, mais en passant par Cluny, il se lia étroitement avec l'abbé de ce monastère, Pierre le Vénérable, qui le détermina à prendre l'habit de son ordre et le réconcilia avec tous ses ennemis. Il consacra le reste de sa vie à des exercices de piété, et mourut en 1142. Abélard avait cultivé tous les genres de littérature et de science qui étaient en honneur de son temps. Des nombreux écrits qu'il avait composés, plusieurs se sont perdus, et ceux qui subsistent n'ont pas tous été publiés. Le conseiller François d'Amboise a fait imprimer en 1616, sous le titre de *P. Abælardi et Heloisæ Opera*, en 1 vol. in-4, l'*Introductio ad Theologiam* et plusieurs lettres d'Héloïse et d'Abélard. On trouve sa *Theologia christiana* dans le *Thesaurus* de Martenne, et un traité de morale intitulé *Scito te ipsum* dans le *Thesaurus* de B. Pez. Enfin, M. Cousin a publié en 1836 un vol. in-4 d'œuvres inédites d'Abélard; on y trouve sa *Dialectica* et le traité intitulé *Sic et Non*, où il exposait le pour et le contre sur les principaux points de théologie; cette publication est accompagnée d'une savante introduction qui a été publiée à part, 1 vol. in-8, 1840. On a souvent publié séparément les lettres d'Abélard et d'Héloïse : la meilleure édition est celle de Rawlinson, Londres, 1718. On en a plusieurs traductions françaises, une entre autres de dom Gervaise, latin-français, Paris, 1723 et 1796. Il en a paru une nouvelle en 1837, faite par M. E. Oddoul, sur les manuscrits, 2 vol. in-8. Ces lettres ont aussi été souvent imitées et paraphrasées; on connaît la belle imitation de Pope, traduite en vers français par Colardeau. La vie d'Abélard a été écrite par dom Gervaise, 1720; il a laissé lui-même dans ses lettres un morceau fort intéressant sur sa vie, intitulé *Historia calamitatum*.

ABÉLIENS, appelés aussi Abéliotes ou Abéloniens, hérétiques qui vivaient au IVe siècle dans un bourg près d'Hippone. Ils se mariaient et cependant faisaient vœu de conserver leur chasteté. On les appelait, dit-on, Abéliens parce que, comme Abel, ils ne laissaient après eux aucune génération.

ABELIN (J.-Ph.), savant, né à Strasbourg, mort en 1646, est auteur du *Theatrum Europæum*, rédigé en allemand (21 vol. in-fol. Francfort, 1662), de la *Description de la Suède* (1632), d'une *Chronique historique*, d'une *Histoire des Antipodes*. Il a aussi coopéré au *Mercurius Gallo-Belgicus*, à l'*Histoire des Indes orientales*, etc. Il a publié la plupart de ses écrits sous le pseudonyme de J.-L. Goitfried.

ABELLÆ, auj. AVELLA-VECCHIA.

ABELLI (L.), théologien français, né en 1603, mort en 1691, fut curé de Saint-Josse à Paris, puis évêque de Rhodez et de Bayonne. Il avait été le confesseur de Mazarin. Il est auteur de plusieurs écrits théologiques, dont un a pour titre *Medulla theologica, la Moelle théologique*. Il n'est guère connu aujourd'hui que par un vers de Boileau qui le nomme, dans le 4e chant du *Lutrin*, le *moelleux Abelli*, par une allusion plaisante au titre de son ouvrage.

ABELLINUM, auj. AVELLINO.

ABELLINUM MARSICUM, auj. MARSICO VETERE.

ABEN, mot qui dans les langues sémitiques (hébreu, arabe, etc.) veut dire *fils* et sert à mieux désigner les personnages : il fait partie d'un grand nombre de noms propres, comme Aben-Esra, Aben-Zoar, etc. *Aven*, *Ben*, *Ebn*, *Ibn* n'en sont que des corruptions et ont le même sens. Cherchez par *Aven* ou *Ben*, ou à leur nom propre, les personnages dont le nom commence par Aben et qui ne seraient pas ici.

ABENAQUI, peuple de la famille lennape (Amérique N.), est avec les Mohicans la principale branche d'une nation jadis nombreuse et répandue sur divers points de la Nouvelle-Angleterre et de New-York, mais dont presque tous les individus se sont réunis à la confédération Mohawak : quelques-uns vivent à l'extrémité E. de l'île Longue.

ABENCÉRAGES, puissante tribu maure de Grenade, était opposée à celle des Zégris; les querelles de ces deux factions ensanglantèrent Grenade de 1480 à 1492 et hâtèrent la chute de ce royaume. Les Abencérages furent exterminés par Abou-Abdoullah ou Boabdil, dernier roi de Grenade, qui fut lui-même détrôné en 1492 par Ferdinand-le-Catholique et Isabelle.

ABEN-ESRA, savant rabbin espagnol, né à Tolède vers 1119, mort en 1174, fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poëte et grammairien, et fut surnommé le *Sage*, l'*Admirable*. Il passait auprès des juifs pour un des chefs de la cabale, et pour un habile interprète des livres saints. Il a laissé, outre des commentaires sur différents livres de la Bible, un traité de la *Sphere*.

ABENPACE. *Voy.* AVENPACE.

ABENSBERG, *Aventinum* ou *Abusina*, ville de Bavière (cercle de la Regen), sur l'Abens, à 23 kil. S.O. de Ratisbonne; 1,050 hab. Château fort. Patrie de l'historien Thurnmaïer ou Aventinus. Napoléon y défit le prince Charles (1809).

ABENZOAR. *Voy.* AVENZOAR.

ABERCOMBIE (Jean), savant écossais, mort à Londres en 1606, a laissé un *Dictionnaire de jardinage et de botanique*, 1779, in-4, et plusieurs ouvrages de botanique estimés.

ABERCONWAY ou **CONWAY**, ville marit. d'Angleterre (dans le pays de Galles), à 35 kil. N. E. de Carnarvon, à l'embouchure du Conway; 1,100 hab.; ville très forte jadis, avec un château bâti par Edouard I (1284). Elle avait été d'abord fortifiée par Guillaume-le-Conquérant, et fut prise par Cromwel (1645).

ABERCROMBY (sir Ralph), général anglais, originaire d'Ecosse, né vers 1740, fit les campagnes de Flandres et de Hollande contre les Français en 1793-1796, commanda en Irlande en 1798, puis fut mis à la tête de l'armée envoyée en Egypte. Il y remporta un avantage sur les Français à Canope, mais il fut blessé mortellement dans la bataille (21 mars 1801).

ABERDALGIE, paroisse d'Écosse (Perth), à 4 kil. S. O. de Perth, sur l'Earn; 500 hab. On y fait la pêche du saumon. En 1332, il s'y livra la bataille sanglante de Dupplin, où Edouard Baliol et les Anglais défirent le comte de Marr, régent d'Ecosse.

ABERDEEN, *Devana* ou *Denana*, ville d'Ecosse, à l'embouchure de la Dee, à 170 kil. N. E. d'Edimbourg; ch.-l. du comté d'Aberdeen, situé entre ceux de Kincardine, Forfar, Perth, Inverness, Banff, et la mer. Aberdeen se divise en Vieil-Aberdeen (Old Aberdeen), au N., à l'embouchure du Don, et en Nouvel-Aberdeen (New Aberdeen), au S., sur la Dee; 28,000 hab. On y remarque une digue formée de blocs de granit énormes; le nouveau palais de justice; le nouveau collége de médecine; un superbe pont en pierres sur le Don (cinq arches, chacune de 23 mètres d'ouverture); un port grand et sûr; une université qui possède deux colléges, celui du Roi dans Vieil-Ab., fondé en 1494, et celui de Marischal ou Maréchal, dans Nouvel-Ab., fondé en 1598; un observatoire; deux biblioth.; beaucoup de fabriques, surtout pour ce qui concerne la construction des navires.

ABERGAVENNY, *Gobanium*, ville d'Angleterre (comté de Monmouth), à 18 kil. O. de Monmouth, sur la Gavenny et l'Usk. Beau pont de quinze arches. Eglise vieille et restes d'un très vieux château. Houille, mines, forges aux environs; 3,700 hab. Patrie de Thaliassin, barde gallois. On y a célébré en 1837 une fête galloise, à laquelle assistaient des Bretons français.

ABERNETHY, paroisse d'Écosse (Elgin et Inverness), à 40 kil. S. O. d'Inverness, sur le Tay et le golfe de Forth, près du mont Cairngorum, où l'on trouve des pierres précieuses, fut, à ce qu'on croit, le séjour d'anciens rois pictes.

ABERYSTWITH, ville d'Angleterre (Cardigan, dans le pays de Galles), port de mer, au confluent du Rheidiol et de l'Ystwith. Commerce, pêche, chantiers; bains de mer très fréquentés; 3,550 hab. On y voit les ruines d'un château-fort bâti par Edouard II.

ABEZAN, huitième juge d'Israël, gouverna pendant sept ans, de 1182 à 1175, selon Usser, ou, selon *l'Art de vérifier les Dates*, de 1237 à 1230.

ABGAR, nom de plusieurs princes qui régnèrent à Edesse en Mésopotamie, depuis le IIe siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle après. Eusèbe cite une correspondance de l'un d'eux avec Jésus; mais on la regarde comme apocryphe.

ABIA ou **ABIAM**, roi de Juda, remporta une grande victoire sur Jéroboam, roi d'Israël. Il régna 3 ans, de 958 à 955 selon Usser, de 946 à 944 selon *l'Art de vérifier les Dates*.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, fils et successeur d'Achimélech, s'attacha à David et fut pour cette raison persécuté par Saül. Salomon le priva du sacerdoce, parce qu'il avait favorisé le parti d'Adonias, son adversaire.

ABIGAIL, femme juive d'une grande beauté, épouse de Nabal, inspira une vive passion à David, qui l'épousa après la mort de son mari.

ABILÈNE, petite contrée de la Syrie, qui avait pour ch.-l. *Abila Lysaniæ*. *Voy.* ABEL.

ABIMÉLECH, roi de Gérare, en Arabie, contemporain d'Abraham, enleva Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais il la lui rendit dès qu'il connut son erreur. Son fils Abimélech se trouva dans le même cas à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMÉLECH, juge d'Israël, fils naturel de Gédéon, massacra 70 de ses frères et se fit nommer chef ou juge des Hébreux. Il résidait à Sichem; mais, chassé par les Sichémites à cause de ses cruautés, il reprit leur ville et la détruisit. Il fut blessé mortellement au siége de Thèbes (en Palestine). Abimélech avait gouverné comme juge pendant 3 ans, de 1236 à 1233, ou selon *l'Art de vérifier les Dates* de 1309 à 1306.

ABINGDON, ville d'Angleterre (Berks), à 80 kil. N. O. de Londres, sur la Tamise; 5,300 hab. Son marché pour les grains est un des plus considérables de l'Angleterre.— Il y a aussi plusieurs villes de ce nom aux Etats-Unis en Amérique.

ABIPONS, peuplade indienne de l'Amérique du sud, habitait la province de Chaca et les bords du Rio de la Plata, entre 28° et 30° de lat. mérid.; leurs guerres atroces les ont réduits à 5,000.

ABIRON, lévite séditieux, se révolta avec Coré et Dathan contre Moïse et Aaron, et fut, ainsi que ses complices, englouti par la terre qui s'ouvrit sous leurs pas.

ABISAG, jeune Sunamite, d'une grande beauté, fut choisie pour être la compagne de David dans sa vieillesse.

ABLANCOURT (Perrot d'), traducteur infatigable, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, d'une famille de robe, embrassa le protestantisme, visita la Hollande, l'Angleterre, se fixa enfin à Paris, où il se fit connaître par de nombreuses traductions, fut reçu à l'Académie française, et mourut en 1664. Il a traduit Minutius Félix, 1637; les *Annales* et l'*Histoire* de Tacite, 1640 et 1651; les *Guerres d'Alexandre* d'Arrien, 1646; la *Retraite des Dix-Mille* de Xénophon, 1648; Lucien, 1654; Thucydide, 1662, etc. Ces traductions eurent dans le temps un très grand succès; on en estimait surtout le style, mais elles étaient peu exactes, si bien que ses contemporains les appelaient les *Belles infidèles*.

ABLON, vill. du dép. de Seine-et-Oise, sur la rive gauche de la Seine, à 15 kil. S. de Paris, a de grandes caves pour les vins de Bourgogne qui viennent à Paris.

ABNER, général de Saül. Après la mort de ce prince, il fit donner la couronne à Isboseth, fils de Saül; mais ensuite il se rangea du parti de David, et contribua puissamment à lui soumettre tout Israël. Il fut assassiné par Joab, jaloux de son crédit.

ABNOBA, auj. le BRENNER ou MONTAGNE-NOIRE.

ABO, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Finlande, sur les golfes de Bothnie et de Finlande, et à l'embouchure de l'Auraioki, à 450 kil. N. O. de St-Pétersbourg, par 19° 57' long. E., 60° 27' lat. N; 11,500 hab. Archevêché luthérien; université fondée en 1640, qui possède une biblioth. de 20,000 vol., et publie une feuille périodique, la seule de toute la Finlande. Fabriques de draps, savon, verrerie; deux chantiers de construction; commerce très actif. La fondation d'Abo est postérieure à 1157. Elle a beaucoup souffert des incendies, surtout de celui de 1775. On y signa en 1743 la paix dite d'Abo, entre la Suède et la Russie: elle cédait à cette dernière Kimmenegord, Friedrichshamn, Vilmanstrand.

ABO (l'archipel d'), situé devant la ville d'Abo et le

long de la côte S. E. de Finlande, est un labyrinthe d'innombrables rochers pointus, à pic, et très redoutables aux navigateurs.

ABOMEY, ville d'Afrique, capit. du Dahomey, par 7° 12' lat. N., est quelquefois la résidence du roi. 24,000 hab. Foires considérables.

ABORIGÈNES, nom latin par lequel on désigne les habitants originaires (*ab origine*) ou primitifs d'une région. Les Romains donnaient spécialement le nom d'Aborigènes aux anciens habitants du centre de l'Italie, établis au milieu de l'Apennin. Ils pourraient n'être qu'un rameau de la race pélasgique.

ABORRAS ou CHABORAS. *Voy.* ce mot.

ABOU, c.-à-d. *père*, forme le commencement d'un grand nombre de noms propres chez les Arabes.

ABOU-BEKR, le premier des califes, successeur immédiat de Mahomet, était père de la belle Aïcha qu'épousa le prophète. Il fut un des premiers à embrasser l'islamisme, fut élu calife à la mort de Mahomet (632), de préférence à Ali et à Omar, et mourut en 634. Il est le premier qui ait réuni en un corps d'ouvrage les feuilles du Coran éparses jusque-là; il assura le triomphe de la nouvelle religion par sa conduite sage et ferme, et par les victoires de ses généraux, surtout d'Omar. C'est sous son règne que la Syrie fut soumise.

ABOU-HANIFEH ou HANIFAH, chef des Hanéfites, l'une des 4 sectes orthodoxes musulmanes, né à Koufah en 699, se distingua par sa piété et ses efforts pour assurer la pureté de la foi. S'étant opposé à la colère d'Abdallah II, qui voulait détruire Mossoul, celui-ci le fit empoisonner en 767; ses partisans le regardent comme un martyr. Abou-Hanifah est auteur d'un commentaire célèbre sur le Coran, intitulé *Sened* ou l'*Appui*, qui fait loi pour les musulmans.

ABOU-MOSLEM, gouverneur du Korasan, contribua puissamment à renverser les Ommiades et à établir les Abbassides (746). Il fut néanmoins mis à mort par Aboul-Abbas, premier calife abbasside.

ABOU-SAID, dernier prince de la race de Gengis-Kan, monta sur le trône des Mogols en 1317, et mourut en 1335.

ABOU-ARICH, ville de l'Arabie (Yémen), près de la mer Rouge, à 89 kil. N. de Loheia, a donné son nom à un petit état situé entre le grand chérifat de la Mecque et l'imamat de Sanaa.

ABOUCHEHR ou BENDER-BOUCHEHR, ville d'Iran (Fars), sur le golfe Persique, par 48° 20' long. E., 28° 58' lat. N.; 10,000 hab. Ville commerçante. Les Anglais y ont une factorerie. Bon port, mais d'entrée difficile. Chaleur excessive.

ABOU-DJIRDJEH, ville de Moyenne-Égypte (Beni-Soueyf), à 70 kil. S. O. de Beni-Soueyf. Bataille entre les Français et les Égyptiens (1799).

ABOUKIR, petite ville de Basse-Égypte, à 17 kil. N. E. d'Alexandrie, par 17° 47' long. E., 31° 20' lat. N.; citadelle. Rade peu abritée, fermée à l'E. par la pointe de l'embouchure occid. du Nil. On y voit beaucoup d'antiquités, des ruines, des salles taillées dans le roc. On est incertain sur son nom ancien : les uns veulent que ce soit Canope, les autres nomment Caposiris ou Thonis. Il s'y livra en 1798 une bataille navale où Nelson détruisit la flotte française; en 1799, un combat sur terre où 5,000 Français battirent 15,000 Turcs; en 1801 Abercromby y fit une descente et prit Aboukir aux Français.

ABOUL-ABBAS, surnommé *Al-Saffah* (le Sanguinaire), 1er calife de la race des Abbassides, fut placé sur le trône par les efforts d'Abdallah, son oncle, et d'Abou-Moslem, gouverneur du Korasan. Il régna 4 ans (749-753), sans rien faire de bien remarquable. Il se montra fort ingrat envers ceux auxquels il devait son élévation.

ABOUL-CACEM, en latin *Albucasis*, *Albucasa*, médecin arabe, natif d'Alzarah, en Espagne, florissait à la fin du XIe siècle, et mourut à Cordoue en 1107. Il a laissé, sous le titre d'*Al-Tacrif* ou *Méthode pratique*, une compilation médicale qui a joui longtemps d'une très grande autorité; l'ouvrage se compose de 32 traités différents, roulant principalement sur la chirurgie. Il a été plusieurs fois publié et a été traduit en latin. La meilleure édition est due à Channing, Oxford, 1778, 2 vol. in-4, arabe-latin.

ABOUL-FARADJ, *Abulfaragius*, historien arabe, né en 1236, à Malatia, dans l'Asie-Mineure, mort en 1286, était Chrétien de la secte des Jacobites, et devint évêque d'Alep. Il a composé en syriaque et traduit lui-même en arabe une *Histoire universelle*, qui a été traduite en latin et publiée par Edm. Pococke, sous le titre de *Historia compendiosa dynastiarum historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4, Oxford, 1665.

ABOUL-FAZEL, écrivain persan du XVIe siècle, qui vivait sous l'empereur mogol Akbar, a écrit une *Histoire du règne et des institutions* de ce prince, ouvrage qui a été traduit et publié par Gladwin, Calcutta, 1783, 3 vol. in-4. Il fut premier visir de l'empereur Akbar, et mourut assassiné en 1604.

ABOUL-FÉDA, né à Damas en 1273, mort en 1331, se distingua à la fois comme écrivain et comme guerrier pendant les croisades. Il fut nommé gouverneur, puis prince d'Hamath en Syrie. On a de lui une *Histoire abrégée du genre humain*, en arabe, traduite partiellement en latin par J.-J. Reiske (Hafniæ, 1789, 5 vol. in-4), sous le titre d'*Annales moslemici*, et une géographie intitulée *Vraie Situation des pays*, dont une partie a été traduite en latin par J.-J. Reiske, Leipsick, 1766, in-4.

ABOULIOUN ou ABOULLONIA, ville de Turquie d'Asie (Kodavenkhiar, dans l'Anatolie), sur un îlot du lac qui porte son nom, à 44 kil. S. O. de Brousse; 2,000 hab. On croit que c'est l'ancienne *Apollonia*.

ABOUSYR ou BOUSYR, *Busiris*, ville de la Basse-Égypte (Mehallet-el-Kébyr), sur l'ancienne branche athribitique du Nil, à 93 kil. N. du Caire. *Voy.* BUSIRIS.

ABOUSYR OU TOUR DES ARABES, endroit fortifié sur la côte de la Basse-Égypte (Alexandrie), à 40 kil. O. d'Alexandrie, est le premier point de la côte que l'on aperçoive en venant de la haute mer.

ABOUSYR, bourg de la Moyenne-Egypte, sur la rive gauche du Nil, à quelques kil. S. O. du Caire. On y voit des ruines de pyramides et de célèbres catacombes d'oiseaux.

ABOUTIG, *Abotis*, ville de la H.-Égypte (Syout), sur le Nil, à 350 kil. S. du Caire. Evêché copte. On y fait le meilleur opium du Levant.

ABOUZABEL, bourg de la Basse-Égypte, à 17 kil. N. du Caire. Mehemet-Ali y a formé un grand hôpital avec une école de médecine et de chirurgie, sous la direction d'un médecin français, M. Clot.

ABRABANEL, célèbre rabbin, né à Lisbonne en 1437, mort en 1508, jouit de la faveur d'Alphonse V, roi de Portugal, et de Ferdinand, roi de Castille. Les Juifs ayant été bannis de l'Espagne, il se réfugia à Naples, puis à Venise où il mourut. On a de lui un *Commentaire sur l'Ancien Testament* et un *Traité des prophéties qui regardent le Messie*.

ABRAHAM, le plus connu des patriarches, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, vers l'an 2366 av. J.-C.; renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara, son épouse, à Haran, 2296 av. J.C. Là, Dieu lui ordonna d'aller dans la terre de Chanaan, lui promit de lui donner tout ce pays et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Haran avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem. La famine l'obligea à aller en Égypte. A son retour, il se fixa à Béthel; puis fut obligé de se séparer de Loth, son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. Dieu lui apparut de

nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui était restée stérile, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaël. Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même : et en effet, malgré son grand âge, elle mit bientôt au monde Isaac. Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier. Abraham allait obéir, quand un ange substitua un bélier à sa victime. Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, l'an 2191 av. J.-C. Selon Usser Abraham serait né en 1996 avant J.-C. et serait mort en 1821.

ABRAHAM ECCHELLENSIS, savant maronite, natif d'Eckel, professa les langues syriaque et arabe, d'abord à Rome, puis au collége de France, où le célèbre Le Jay l'avait appelé (vers 1630) pour présider à l'impression de sa Bible polyglotte. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut en 1664. Il a traduit d'arabe en latin les ve, vi^e^ et viie livres des *Coniques* d'Apollonius, avec un traité d'Archimède, Florence, 1661. On lui doit en outre : *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome, 1628, in-12 ; *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4 ; *Chronicon Orientale*, Paris, typ. reg., 1651, in-fol., etc.

ABRANTÈS, ville de Portugal, dans l'Estramadure, sur le Tage, à 124 kil. N. E. de Lisbonne ; 6,000 hab. Vue délicieuse ; superbe église de Saint-Vincent ; très grand commerce. Elle est un des boulevards de Lisbonne, à cause des montagnes dont elle est environnée.

ABRANTÈS (Junot, duc d'). *Voy.* JUNOT.

ABRANTÈS (la duchesse d'), née à Montpellier en 1784, morte en 1838, descendait par sa mère de la famille impériale des Comnène. Elle épousa en 1799 le général Junot, le suivit dans toutes ses campagnes, et, après sa mort, en 1813, se voua à l'éducation de ses enfants. Madame d'Abrantès a cultivé les lettres avec succès ; elle a écrit des *Mémoires* où l'on trouve les détails les plus intéressants sur la cour impériale ; dans les dernières années de sa vie, elle a publié plusieurs romans, dont le plus connu est *l'Amirante de Castille* (1827).

ABRETTÈNE, petite contrée de la Mysie, au S. E., sur les confins de la Bithynie.

ABRINCA, auj. l'AAR.

ABRINCATUI, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, à l'extrémité O. C'est auj. le dép. de la Manche. On nommait encore ainsi le ch.-l., dit aussi *Ingena*, auj. AVRANCHES.

ABRUZZES, *Prætutii*, etc., province du royaume de Naples, bornée à l'E. par la mer Adriatique, au N. et à l'O. par les États de l'Église, au S. par le Sannio et la Terre de Labour. Elle se divise en Abr. citérieure et Abr. ultérieure, et celle-ci se subdivise en 1re et 2e : total, 3 prov., Abr. ultérieure 1re (ch.-l., Téramo) ; Abr. ultérieure 2e (ch.-l., Aquila) ; Abr. citérieure (ch.-l., Chiéti). Monts, forêts, où l'on trouve des loups et des ours. Pierres aurifères dans le mont Mujella ; huile, riz, vins, soie, safran. Climat âpre ; industrie nulle.

ABSALON, fils de David, assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Ephraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel (1030 av. J.-C.).

ABSIMARE-TIBÈRE. *Voy.* TIBÈRE.

ABSTEMIUS (Laurent), en italien *Astemio*, fabuliste, né à Macerata (Ancône), florissait au commencement du xve siècle ; il fut professeur de belles-lettres à Urbin et bibliothécaire du duc de cette ville. On a de lui, sous le titre d'*Hecatomythium*, un recueil de 100 fables, en partie traduites du grec, en partie de son invention, qui parut pour la première fois avec une traduction des fables d'Esope, Venise, 1495 ; il y ajouta plus tard 100 autres fables, sous le titre d'*Hecatomythium secundum*, Venise, 1499. Ces deux recueils ont été réunis dans l'édition de Francfort, 1520, in-16. La Fontaine lui a emprunté quelques-unes de ses fables.

ABSYRTE, frère de Médée. Sa sœur, fuyant avec Jason de la maison de son père, le mit en pièces et dispersa ses membres sur la route pour retarder ceux qui la poursuivaient. Ce meurtre eut lieu sur les bords d'un fleuve de Colchide qui prit de là le nom d'Absyrte.

ABSYRTIDES INSULÆ, îles de la mer Adriatique, adjacentes à la côte d'Illyrie. Les principales sont : Crepsa (Cherso), Apsorus (Ossero), Asla (Arbé), Curicta (Veglia), Cissa (Pago).

ABU-BEKR. *Voy.* ABOU-BEKR.

ABUL-FARAGE, ABUL-FEDA. *Voy.* ABOUL-FARADJ, ABOUL-FÉDA.

ABUS, riv., auj. l'HUMBER.

ABYDOS, auj. *Nagara-Bouroun*, ville d'Asie-Mineure, sur l'Hellespont, à l'endroit le plus resserré du détroit, vis-à-vis de Sestos en Europe, est fameuse par l'aventure de Héro et de Léandre et par le pont de bateaux qu'y fit jeter Xerxès. Aujourd'hui Nagara-Bouroun est, comme toute la côte, hérissée de batteries qui, jointes à celles de la côte européenne, dominent les Dardanelles et garantissent Constantinople d'une invasion par le sud.

ABYDOS, *Madfouneh* (c.-à-d. *la ville enterrée*), ville d'Égypte sur la gauche du Nil, au S. de Ptolémaïs, fut jadis la première de l'Égypte après Thèbes ; mais dès le temps de Strabon, ce n'était qu'un village. Il ne faut pas croire que ce soit le *Memnonium* des anciens. On y admire des hiéroglyphes et des peintures remarquables. C'est là que fut trouvée en 1818 la table chronologique des anciens Pharaons désignés par leurs noms royaux, dite *Table des prénoms d'Abydos*.

ABYLA, auj. *Ceuta*, mont. et cap de l'Afrique sept., en face du mont Calpé en Espagne. Ces deux montagnes ne sont séparées que par quelques milles et forment les Colonnes d'Hercule.

ABYLA, ville de Judée. *Voy.* ABEL et ABILÈNE.

ABYSSINIE, *Æthiopia sub Ægypto*, grande contrée de l'Afrique orientale, bornée au N. par la Nubie, à l'E. par la mer Rouge, à l'O. par le Kordofan et au S. par une haute chaîne de montagnes, est arrosée par plusieurs affluents du Nil, dont les principaux sont le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, le Maleg, le Tacazzé. On évalue approximativement l'étendue du pays à 788,000 kil. carrés et la population à 2,000,000 selon les uns, à 4,000,000 selon les autres. Autrefois toute cette contrée formait un vaste empire soumis à un seul prince, qui portait le nom de Grand Négus ; il a été depuis peu divisé en plusieurs états indépendants. On y reconnaît 7 divisions principales : les royaumes de Tigré, de Gondar, d'Ankober, d'Amhara, d'Angot, de Naréa, de Samara. Gondar était autrefois la capitale de l'Abyssinie ; auj. Ankober joue le principal rôle. Les Gallas font de fréquentes incursions dans ce pays et en ont conquis une partie. Les Abyssins professent le christianisme et appartiennent à la secte monophysite ou eutychéenne ; toutefois ils pratiquent la polygamie. Les principales langues qu'ils parlent sont l'ambara, le galami et le tigrin, qui, toutes trois, dérivent de l'arabe. On trouve en Abyssinie les végétaux et les animaux des zones tropicales, et aussi, à cause des nombreuses montagnes, ceux des zones tempérées : le zèbre, la girafe, l'hippopotame y sont communs ;

les arbres propres au pays sont le colqual, le girgir, le ouansé, le cédera, le ginous, le gaguédi. Le seul commerce de l'Abyssinie consiste dans l'exportation de l'ivoire et de la poudre d'or et dans la vente des esclaves.

ACACIUS, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des Acaciens, branche des ariens, remplaça Eusèbe comme évêque de Césarée, en 340. Protégé par l'empereur Constance, il fit déposer saint Cyrille et exiler le pape Libère.

ACACIUS, patriarche de Constantinople, 471-488, porta l'empereur Zénon à favoriser les Eutychéens, et fut condamné par le pape Félix comme hérétique. — Plusieurs autres prélats moins célèbres ont porté le nom d'Acacius.

ACADÉMIE, école philosophique, fondée dans Athènes par Platon vers 388 av. J.-C., tirait son nom d'un jardin qui avait appartenu primitivement à un certain Académus, et dans lequel Platon donnait ses leçons. On compte trois *Académies*: la 1re ou ancienne, *Academia vetus*, qui se compose des disciples purs de Platon, savoir: Speusippe, Xénocrate, Polémon, Crantor; la 2e ou moyenne, *media*, fondée vers 244 av. J.-C. par Arcésilas, qui prétendait que l'on ne peut rien savoir; la 3e ou nouvelle, *nova*, fondée par Carnéade, vers 160 av. J.-C., qui, sans tomber dans un scepticisme absolu, enseignait que l'on ne peut atteindre que le probable. Quelques-uns admettent une 4e et même une 5e Académie, dont les chefs seraient Philon et Antiochus; ceux-ci se rapprochèrent de la véritable doctrine de Platon, et tâchèrent de la concilier avec le stoïcisme.

ACADÉMIES, sociétés littéraires ou scientifiques de gens de lettres, de savants ou d'artistes. Ces sociétés fleurirent à la renaissance des lettres en Italie, où chaque ville avait son académie: elles se répandirent ensuite en France, en Angleterre et dans les principaux pays de l'Europe. Les principales académies sont:

I. En Italie l'*Académie*, dite *della Crusca*, fondée à Florence en 1582, qui s'occupe de littérature et à laquelle on doit un vocabulaire célèbre qui fait loi pour la langue italienne;

L'*Académie del Cimento*, fondée à Florence en 1657, par le cardinal Léopold de Médicis, qui s'occupait de sciences, surtout d'expériences de physique;

L'*Académie des Arcades*, ou plutôt *Arcadiens*, société littéraire fondée à Rome en 1690, et dans laquelle chaque membre prenait le nom d'un berger d'Arcadie;

L'Institut de Bologne, fondé en 1690, sous le titre d'*Institutum scientiarum et artium*;

II. En France, l'*Académie Française*, fondée en 1635, par Richelieu, pour fixer et polir la langue; elle se compose de quarante membres et publie un dictionnaire; la première édition de cet important ouvrage a paru en 1694; la 6e et dernière en 1835;

L'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fondée en 1663 par Colbert; elle publie depuis 1717 de précieux mémoires;

L'*Académie des Sciences*, fondée en 1666 par Colbert; elle publie depuis 1699 des mémoires de la plus grande importance;

L'*Académie de Peinture et de Sculpture*, 1648; celle d'*Architecture*, 1671; celle de *Musique*, 1666.

Ces diverses académies avaient été supprimées en 1793; elles ont été réorganisées l'an IV (25 octobre 1795), et réunies en un seul corps sous le nom d'*Institut de France*. L'Institut comprend auj. 5 classes: académie Française, académie des Inscriptions et Belles-Lettres, académie des Sciences, académie des Beaux-Arts, académie des Sciences morales et politiques.

III. Dans la Grande-Bretagne, la *Société royale de Londres*, fondée à Oxford en 1645, transférée à Londres en 1658; elle publie de savants mémoires sous le titre de *Philosophical Transactions*;

La *Société royale d'Édimbourg*, fondée en 1731; elle publie aussi des mémoires.

IV. En Allemagne, l'*Académie des Curieux de la Nature, Naturæ Curiosorum*, fondée vers 1652, par le médecin Bausch, à Schweinfurt en Bavière, et qui s'est réunie successivement à Breslau, à Nuremberg et à Bonn; en 1677 l'empereur Léopold la prit sous sa protection, et depuis elle a pris le nom d'*Académie Léopoldine*.

L'*Académie royale des Sciences de Berlin*, fondée en 1700 par Frédéric I, et dont Leibnitz fut le premier directeur; elle publie des mémoires qui, après avoir été rédigés en latin et en français, le sont auj. en allemand;

La *Société de Gœttingue*, fondée en 1750; celle de Munich, 1759;

V. En Suède, l'*Académie d'Upsal*, fondée en 1710 pour l'étude des langues du Nord;

L'*Académie des Sciences de Stockholm*, qui publie des mémoires depuis 1739;

VI. En Espagne, l'*Académie royale Espagnole*, fondée en 1713 par le duc d'Escalona pour la culture de la langue; elle siége à Madrid.

VII. En Russie, l'*Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, dont les bases furent posées par Pierre-le-Grand, en 1724, mais qui ne fut réalisée que sous Catherine I, 1725; elle publie depuis 1728 des mémoires qui sont rédigés pour la plupart en latin ou en français.

ACADIE. *Voy.* ÉCOSSE (NOUVELLE-).

ACANTHE, ville de Macédoine, en Chalcidice, au N. du mont Athos, sur la mer.—Ville d'Égypte sur le Nil, au S. de Memphis.—Ville de Carie, dans la presqu'île de Cnide.

ACAPULCO, ville du Mexique, prov. de Mexico, sur la mer Pacifique, à 290 kil. S. O. de Mexico, par 102° 6' long. O., 16° 50' lat. N.; 4,000 hab. Port superbe où tiennent 500 vaisseaux; au S. E., est une petite baie non moins sûre. Climat funeste et pestilentiel. Commerce actif avec Manille.

ACARNANIE, *Acarnania*, état de la Grèce ancienne, sur la mer, à l'extrémité occid. de la Grèce propre, à l'O. de l'Etolie, au S. de l'Epire, dont le séparait le golfe Ambracique; est baignée par l'Achéloüs (Aspropotamo). Habitants farouches, guerriers, et dont le caractère grossier donna lieu au proverbe *porcus Acarnas*. Sous les Romains, on y comptait 200,000 hab. Villes principales: Stratos, Métropolis, Limnée, Actium. Les Acarnaniens étaient souvent en guerre avec les Etoliens; sous Antigone-Doson, ils devinrent sujets de la Macédoine (vers 225 av. J.-C.); ils reçurent la liberté des Romains après la bataille de Cynocéphales (197), puis furent compris dans la province romaine d'Achaïe (146). Après la prise de Constantinople par les Turcs, l'Acarnanie fut annexée au gouvernement de Roumélie. Dans ces derniers temps, l'Acarnanie a été rendue à l'indépendance; elle forme une partie de la Grèce occidentale.

ACASTE, roi d'Iolchos en Thessalie, époux d'Astydamie. *Voy.* PÉLÉE et ASTYDAMIE.

ACCIAJUOLI (Donat), philosophe et politique, né à Florence en 1428, mort en 1478, remplit les emplois les plus importants dans sa patrie. On a de lui *Expositio super libros Ethicorum Aristotelis*, Flor. 1478, in-fol.; *in Aristotelis libros VIII Politicorum commentarii*, Venise 1566, in-8, et plusieurs ouvrages historiques.

ACCIAJUOLI (Nicolas), grand-sénéchal sous Jeanne I, reine de Naples, né en 1310, mort en 1366. Jeanne ayant été chassée de ses états, il parvint à l'y rétablir. Il laissa de grandes richesses, qui préparèrent la fortune extraordinaire de son neveu Renier Acciajuoli.

ACCIAJUOLI (Renier), duc d'Athènes, était Florentin et neveu du précédent. Il fut appelé à Naples et adopté par son oncle, qui lui laissa de grandes richesses. En 1364, il acquit de Marie de Bourbon, impératrice latine de Constantinople, une grande partie de la Grèce, les seigneuries de Vostitza, de Corin-

the, Thèbes, Athènes, etc., et prit le titre de duc d'Athènes. Il maria sa fille à Théodore Paléologue, fils de l'empereur Jean Paléologue, auquel il laissa une partie de ses vastes possessions. Après sa mort, sa famille conserva le duché d'Athènes jusqu'en 1456, que Mahomet II s'en empara.

ACCION LACUS, peut être le lac de Genève.

ACCIUS. *Voy.* ACTIUS.

ACCOLTI, famille de Toscane qui a produit plusieurs hommes célèbres; les principaux sont:

ACCOLTI (Benoît), jurisconsulte et historien, né à Arezzo en 1415, mort en 1466. Il professa d'abord le droit à Florence, puis se livra exclusivement à l'histoire. Il publia sous le titre suivant, *De bello a Christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulchro*, une histoire de la 1re croisade dans laquelle on dit que le Tasse puisa la première idée de son poëme.

ACCOLTI (Bernard), poëte, fils de Benoît, né à Arezzo, vers l'an 1440. Il vécut à la cour des papes Urbain et Léon X, et jouit de son vivant d'une telle réputation, que ses contemporains le nommèrent l'*Unico Aretino*. La postérité n'a pas confirmé ce jugement, et ses poésies sont peu lues aujourd'hui. Ses œuvres ont été publiées partie à Florence en 1513, partie à Venise en 1519.

ACCOLTI (François), frère de Benoît Accolti, né à Arezzo en 1418, mort en 1483. Il fut le premier jurisconsulte de son siècle. Il a laissé, outre plusieurs recueils de jurisprudence, une traduction latine de saint Jean Chrysostôme, une édition avec traduction latine des *Lettres de Phalaris*, etc.

ACCORSO. *Voy.* ACCURSE.

ACCOUS, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. d'Oloron, à 23 kil. S. d'Oloron. 1,600 hab.

ACCUM, chimiste allemand, né en Westphalie, vint à Londres en 1803, y enseigna la physique et la chimie, et eut la première idée d'appliquer en grand le gaz hydrogène à l'éclairage. Il s'associa pour cette exploitation à un marchand de gravures allemand, nommé Ackerman.

ACCURSE ou ACCORSO (François), célèbre jurisconsulte, surnommé par ses contemporains l'*Idole des jurisconsultes*, né à Florence en 1151, mort en 1229, enseigna le droit à Bologne, et composa, sous le titre de *Grande Glose* ou *Glose Continue*, une vaste compilation dans laquelle il réunit les meilleures décisions des jurisconsultes ses prédécesseurs sur le droit romain. La meilleure édition de la *Grande Glose* est celle de Godefroy, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol. Accurse laissa plusieurs enfants qui se distinguèrent aussi dans l'enseignement du droit.

ACCURSE (Marie-Ange), un des plus savants critiques du XVIe siècle, né à Aquila, vécut à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions importantes. Dans ses *Diatribæ in Auson.*, etc. (Rome, 1524, in-fol.), il a corrigé une foule de passages corrompus d'auteurs anciens. On lui doit aussi de bonnes éditions d'Ammien-Marcellin, des *Lettres* et du *Traité de l'Ame* de Cassiodore.

ACERENZA, *Acherontia*, ville du roy. de Naples (Basilicate), non loin du Brandano, à 20 kil. N. E. de Potenza; 3,600 hab. Archevêché.

ACERNO, *Acernum*, ville du roy. de Naples (Principauté citérieure), à 26 kil. N. E. de Salerne; bâtie sur les ruines de Picenza. Évêché.

ACERRA, *Acerræ*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 15 kil. N. E. de Naples, sur l'Agno; 6,300 hab. Évêché. Fondée, à ce qu'on croit, par les Etrusques; saccagée par Annibal, elle fut rebâtie aux frais de la république romaine.

ACERRÆ, ville de Campanie, auj. ACERRA.

ACERRÆ, auj. *Gera*, ville de la Gaule cispadane, sur l'Addua, à 40 kil. O. de *Ticinum* (Pavie).

ACESINES, nom ancien du Chennab, une des rivières du Pendjab, dans l'Inde.

ACESTA, ville de Sicile. *Voy.* SEGESTA.

ACESTES, roi d'Acesta ou Segesta, en Sicile, secourut Priam pendant la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée quand ce prince vint en Sicile. Virgile l'a célébré dans le 5e chant de l'*Énéide*.

ACEYR-GHOR, ville de l'Hindoustan, à 18 kil. N. de Bourhampour, ch.-l. de la prov. de Kandeych. Jadis très forte; elle fut prise par Akbar, puis enlevée par les Anglais aux Mahrattes en 1803 et 1819.

ACHAB, roi d'Israël, fils d'Amri, est célèbre par son impiété. Il monta sur le trône l'an 918 av. J.-C., (ou 907, selon *l'Art de vérifier les Dates*), et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jézabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même; mais il le rétablit dans ses états. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée entre ces deux rois, Achab périt dans un combat, percé d'une flèche.

ACHÆUS, petit-fils d'Hellen, ayant commis un meurtre, se retira de Thessalie en Argolide avec une peuplade d'Hellènes, qui prit de lui le nom d'Achéens.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus-le-Grand, contribua puissamment à placer ce prince sur le trône. Il se révolta ensuite contre lui et se fit proclamer roi dans l'Asie-Mineure, 219 av. J.-C. Il fut la même année pris et mis à mort.

ACHAIE, *Achaia*, région du Peloponèse, avait pour bornes l'Elide, l'Arcadie, la Sicyonie, le golfe de Corinthe et la mer Ionienne. On l'appelait d'abord Egiale (*Maritime*): conquise par les Ioniens vers 1430 av. J.-C., elle prit le nom d'Ionie; elle reçut celui d'Achaïe vers 1184, après que les Achéens Phthiotes eurent expulsé les Ioniens. L'Achaïe avait 12 villes principales qui étaient chacune la capitale d'un petit état: Dyme, Olenos, Egine, Hélice, Bura, Egium, Cérinée, Leontium, Patres, Phares, Tritée, Pellène; ces 12 villes formaient une fédération qui fut le noyau de la célèbre ligue achéenne (*Voy.* ce nom). — On nomme encore Achaïe:

1° Une portion de la Phthiotide en Thessalie (ch.-l., Alos), où régna Achæus, petit-fils d'Hellen, et d'où sortirent les Achéens conquérants de l'Egiale;

2° La prov. romaine formée après la destruction de la ligue achéenne et la prise de Corinthe (146 av. J.-C.), par la réunion du Péloponèse, de la Grèce propre, de la Thessalie et de l'Epire; elle fut ensuite comprise dans le dioc. de Macédoine;

3° Une principauté formée en 1205 par Guillaume de Champlitte au milieu de la dissolution de l'empire grec conquis par les armes des croisés latins. Elle embrassait le Peloponèse entier avec la suzeraineté d'Athènes et de Thèbes. Elle fut bientôt usurpée par Geoffroi de Villehardouin. Isabelle de Villehardouin porta la souveraineté d'Achaïe à diverses maisons, tandis que d'un autre côté Baudoin II, empereur détrôné de Constantinople, la cédait à Charles I d'Anjou, roi de Naples. Marie de Bourbon, veuve de Philippe de Tarente, la légua en 1387 à son neveu Louis, duc de Bourbon, qui ne put s'en mettre en possession. La principauté se scinda en état de Corinthe, duché de Sparte, Messénie, Elide, etc. L'Élide, possédée par les Génois, conserva seule le nom de principauté d'Achaïe.

4° Une prov. de la Grèce actuelle, qui occupe à peu près la place de l'ancienne Achaïe; son ch.-l. est Patras: viennent ensuite Château-de-Morée, Vostitza, Mégaspiléon;

5° Un petit état de l'Asie ancienne, au N. de la Colchide, sur les bords du Pont-Euxin, à peu près l'Abascie actuelle.

ACHANTI ou ASHANTEE, état important de l'Afrique, dans la Nigritie marit., situé entre les riv. de St-André et de Volta, vers 3° long. O., et 6° lat. N. Il a environ 444 kil. du N. au S., et 311

de l'E. à l'O. Il se compose de l'Achanti propre, situé à l'intérieur des terres, en arrière de la côte d'Or, et de plusieurs états tributaires qui entourent l'Achanti propre, tels que les roy. de Moisan, Takima, Coranza, au N; Tufel au S; Dankara et Saoui, à l'O; Amiena, Akim, Assim, à l'E, etc. On porte à 22 le nombre des états soumis aux Achantis. Leur population a été évaluée à environ 1,000,000 d'Achantis proprement dits, et à 3,000,000 d'hab. en tout. Ils peuvent mettre 80,000 hommes sous les armes. Les principales riv. du pays des Achantis sont le Dah, l'Ofim et le Tando. Coumassie est la capit. de tout l'empire; mais elle est moins importante que Dagoumba. Ce peuple, qui n'est guère connu que depuis le XVIIIe siècle, habite un pays très fertile: on y trouve aussi les mines les plus riches, mais les naturels n'en tirent qu'un très faible parti. Cependant les Achantis sont assez industrieux; ils tissent et teignent le coton et construisent leurs maisons avec beaucoup d'art. La religion dominante est le fétichisme. Les Achantis sont braves, mais féroces; ils obéissent à un roi qui exerce un pouvoir despotique.

ACHARD (Frédéric-Charles), chimiste, né à Berlin en 1754, mort en 1821, est l'auteur de la découverte du sucre de betterave, qu'il fit connaître en 1800. Il fut admis à l'académie de Berlin, y devint directeur de la classe de physique, et reçut du roi de Prusse un vaste domaine où il exploita en grand sa découverte.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, est fameux par son impiété. Il avait d'abord vaincu Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut recours à Teglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, et fut privé de la sépulture des rois. C'est sous son règne que l'on trouve mentionné pour la 1re fois le cadran solaire. On place son règne de l'an 737 à l'an 723.

ACHÉENNE (Ligue). Après avoir été, comme tout le reste de la Grèce, subjugués par les rois de Macédoine, les Achéens secouèrent le joug vers l'an 284 av. J.-C., et formèrent une confédération devenue célèbre sous le nom de *ligue achéenne*, dans laquelle entrèrent les principales villes du Péloponèse, et qui, pendant 135 ans, se rendit redoutable et conserva son indépendance; elle dut principalement ses succès aux vertus et aux talents d'Aratus et de Philopémen : elle combattit longtemps contre les Romains pour la liberté de la Grèce; mais elle fut anéantie par le consul Mummius après la prise de Corinthe, l'an 146.

ACHÉENS, *Achæi*, habitants de l'Achaïe. *Voy.* ACHAÏE et ACHÉENNE (Ligue).

ACHELOUS, nom commun à beaucoup de riv. de l'ancienne Grèce; la plus fameuse est l'*Aspropotamo* actuel, qui séparait l'Acarnanie de l'Étolie et se jetait dans la mer Ionienne. C'est sur ses bords que la fable place la mort du centaure Nessus.

ACHELOUS, dieu du fleuve de ce nom et père des Sirènes. Épris des charmes de Déjanire, il osa la disputer à Hercule : vaincu dans une première lutte, il revint au combat sous la forme d'un serpent, et ensuite sous celle d'un taureau; mais il ne fut pas plus heureux cette fois, et céda le champ à son redoutable adversaire. Selon quelques mythologues, c'est d'une des cornes qu'Hercule arracha à Achéloüs que fut formée la corne d'abondance.

ACHEM ou ACHIN, état formé dans la partie N. de Sumatra, occupait au XVIe siècle la moitié de l'île, mais est à peu près réduit auj. à la capit. et à ses environs immédiats. Les Achémois sont Mahométans.

ACHEM OU ACHIN, capit. du roy., à la pointe N.O. de Sumatra : 8,000 maisons sur pilotis; fonderie de canons. Grand commerce; mines d'or et d'argent

ACHÉMÈNES, est considéré comme le chef d'une famille puissante de la tribu des Pasargades qui régna en Perse, et dont descendaient Darius et Cyrus. Ses descendants furent appelés de lui Achéménides. On le croit le même que le Dchemchid du Zend-Avesta, dont le nom aurait été défiguré par les Grecs. Chez les poetes *Achéménie* et *Perse* sont souvent synonymes.

ACHÉMÉNIDES, descendants d'Achémènes. *Voy.* ce nom.

ACHEN, petite riv. allemande, passe du Tyrol en Bavière et se jette dans le lac de Chiem, après un cours de 55 kil.—Il y a beaucoup d'autres riv. de ce nom en Allemagne, entre autres celle qui jointe au ruisseau d'Ober-Salz donne naissance à la Salza, et qui se précipite dans le gouffre de Tauern de plus de 660 mètres de haut.

ACHENWALL (Godefroy), créateur de la statistique, né à Elbing en Prusse en 1719, mort à Gœttingue en 1772, professa d'abord à Marbourg, puis à Gœttingue, l'histoire et le droit de la nature et des gens. Il a publié la *Constitution des royaumes et des États de l'Europe*. C'est lui qui créa le nom de *statistique* aussi bien que la chose.

ACHERON, nom commun à 2 riv. : l'une, en Épire, passe à Pandosie, reçoit le Cocyte et tombe dans la mer Ionienne au Glykys Limen; l'autre dans l'Italie mérid., baigne une autre Pandosie et tombe dans le golfe Térinéen (golfe de Sainte-Euphémie); c'est auj. le Crisaora.—Un bras du Nil au S. de Memphis se nommait aussi Achéron. — Les poëtes ont fait de l'Achéron un fleuve des enfers. *Voy.* ACHERUSIA PALUS.

ACHERUSIA PALUS, c.-à-d. *lac achérontique*, nom donné : 1° à des mares formées sur le bord de l'Achéron d'Épire, vers son embouchure; 2° à un lac d'Égypte au S. de Memphis. Dans une île de ce lac était une nécropole. Les morts n'y étaient admis qu'après des formalités qui simulaient une épreuve judiciaire. De là les fables sur le jugement aux enfers, sur les fleuves infernaux, sur le nautonnier Charon, qui n'est que l'Achéron personnifié : ces fables sont toutes d'origine égyptienne. — On donnait aussi le nom d'*Acherusia palus* au lac Fusaro actuel, dans la Campanie, entre Misène et Cumes.

ACHÉRY (dom J.-Luc d'), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St-Quentin en 1609, mort à Paris en 1685, rechercha avec le plus grand soin les pièces inédites qui pouvaient intéresser l'histoire ecclésiastique, et en publia un grand nombre. La plus importante de ses publications est *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maximè Benedictorum, latuerant, Spicilegium*, 13 vol. in-4, 1653-1677; réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol.

ACHILLAS, général de Ptolémée-Denys, roi d'Égypte, conseilla à ce prince le meurtre de Pompée, et se chargea de l'exécuter. Il fut mis à mort par César (48 av. J.-C.).

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui lui donna l'éducation la plus mâle; il montra de bonne heure son ardeur belliqueuse. Cependant, lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y pérît, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros; mais Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, et l'ayant forcé par une ruse habile à se trahir, il l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à s'y distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se

retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre. Cependant, à la nouvelle de la mort de Patrocle, il reprit les armes pour venger son ami. Il tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10ᵉ année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris le blessa mortellement d'un coup de flèche au talon. On raconte sa mort de plusieurs autres manières. Homère le fait expirer sur le champ de bataille (*Odyssée*, ch. 24, v. 36). La colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis est le sujet de l'*Iliade*. Pendant son séjour à la cour de Lycomède, Achille épousa secrètement Déidamie, fille du roi, et en eut un fils, Pyrrhus ou Néoptolème. On racontait des merveilles des armes d'Achille : on disait que sa lance avait le pouvoir de guérir les blessures qu'elle avait faites (*Voy.* TÉLÈPHE); ce qui pourrait signifier que le héros savait guérir les blessures aussi bien qu'il savait les faire : il avait en effet appris l'art de guérir du centaure Chiron.

ACHILLE (cours d'), *Achilleos dromos* en grec, langue de terre que forme le Borystène (Dniepr) avec le continent en tombant dans le Pont-Euxin (mer Noire).

ACHILLE (île d'), *Achillis insula*. *Voy.* LEUCÉ.

ACHILLÉE, se révolta sous Dioclétien, en 291, usurpa la pourpre en Égypte, fut pris et mis à mort l'an 296.

ACHILLES STATIUS, savant portugais, dont le vrai nom est Estaço, né en 1524, mort en 1581 à Rome, où il était secrétaire de Pie V, a écrit des commentaires sur Cicéron, Horace, Catulle, Tibulle, etc.

ACHILLES TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, qui vivait entre le IIIᵉ et le IVᵉ siècle de notre ère, a composé, outre divers traités scientifiques, le roman intitulé *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, publié avec traduction latine par Fr. Jacobs, Leipsick, 1821; traduit en français plusieurs fois, et en dernier lieu par Clément de Dijon, 1800, in-12.

ACHILLINI (Alexandre), philosophe et anatomiste, né à Bologne en 1463, mort en 1512, fut surnommé de son temps le *second Aristote*. Il adopta les opinions d'Averroès. On a de lui un traité *De universalibus*, Bologne, 1501, in-fol., et beaucoup d'ouvrages estimés de médecine et d'anatomie. Il est un des premiers qui aient disséqué des corps humains. — Son frère, Jean-Philothée Achillini (1466-1538), et un de ses descendants, Claude Achillini (1574-1640), se distinguèrent comme poëtes.

ACHMET I, empereur ottoman, fils de Mahomet III, monta sur le trône en 1603, à l'âge de 15 ans, et mourut en 1617, à 29 ans. Il combattit sans succès Abbas, sophi de Perse, mais il obtint quelques avantages sur l'empereur Rodolphe II. Il régna avec modération.

ACHMET II, fils du sultan Ibrahim, fut tiré du sérail à l'âge de 46 ans, par le visir Kiuperli, pour être placé sur le trône, et régna 4 ans (1691-1695). Son règne fut très malheureux; il perdit la bataille de Salankemen contre les Impériaux.

ACHMET III, fils de Mahomet IV, succéda, en 1703, à Mustapha II, son frère, qui venait d'être déposé par les janissaires. Il donna un asile à Charles XII, après la défaite de Pultawa, obtint quelques succès contre les Russes et conquit la Morée sur les Vénitiens; mais il fut vaincu par les Impériaux à Péterwaradin (1716). En 1730, il fut déposé par les janissaires et mourut dans sa prison, à l'âge de 74 ans, en 1736. C'était un prince doux et humain.

ACHMET-GIÉDICK, nommé par corruption *Acomat*, grand-visir de Mahomet II, et l'un des plus grands guerriers de l'empire ottoman, enleva la Crimée aux Génois, fit une descente dans la Pouille, et repoussa les Persans. Il fut lâchement étranglé (1482) par le fils de Mahomet, Bajazet II, auquel il avait rendu les plus grands services.

ACHMOUNEIM, *Hermopolis magna*, ville de la H.-Égypte, à 23 kil. de Minyeh; 5,000 hab. Ruines magnifiques.

ACHNAGAR, ville du Kaboul, dans l'Afghanistan, à 72 kil. N. O. d'Attock. Commerce autrefois florissant, mais bien déchu aujourd'hui.

ACHOUR ou ASSOUR, vill. de Nubie, sur le Nil, rive droite, au-dessous de Chendy. C'est près de là qu'était la fameuse Méroé.

ACHRAF ou ECHREF, ville d'Iran (Mazenderan), près de Farhâbâd, à 2 kil. de la mer Caspienne et à 200 kil. N. E. de Téhéran; 12 à 15,000 hab. Très déchue. Restes d'un magnifique palais d'Abbas-le-Grand qui voulut y établir sa résidence et les chantiers de sa marine militaire.

ACHRIDA. *Voy.* OCHRIDA.

ACIDALIE, fontaine de Béotie au N., près d'Orchomène, était consacrée à Vénus et aux Grâces.

ACIDALIUS (Valens), commentateur, né en 1567, à Wistoch (Brandebourg), mort en 1595, à 28 ans, donna une édition de Vell. Paterculus, 1590; des *Commentaires sur Quinte-Curce*, 1594, et préparait d'autres travaux lorsqu'il fut enlevé aux lettres. On imprima après sa mort ses *Notes sur Plaute*, 1595, sur les *Panégyriques anciens*, 1607, etc.

ACILIUS GLABRIO, consul l'an 191 av. J.-C., avec P. Scipion Nasica, remporta sur Antiochus, roi de Syrie, la bataille des Thermopyles.

ACIMINCUM, auj. SALANKÉMEN.

ACINCUM ou AQUINCUM, auj. BUDE.

ACI-REALE, *Acis*, ville de Sicile, à 17 kil. N. E. de Catane, sur des masses de basalte et à l'embouchure de l'Aci. Port, prison d'état. Air malsain. Source minérale.

ACIRIS, auj. l'*Agri*, petite riv. d'Italie, coule sur les limites de l'Apulie et du Brutium et tombe dans le golfe de Tarente.

ACIS. *Voy.* ACI REALE.

ACKERMAN. *Voy.* AKKERMAN.

ACOLHUACANS ou ACOLHUES, peuple qui, avant les Aztèques, domina dans la région mexicaine, notamment à Tezcuco.

ACOMAT. *Voy.* ACHMET-GIÉDICH.

ACONCAGUA, prov. du Chili, entre les Andes, la prov. de Quillota et la vallée de Collina, eut longtemps pour capit. Aconcagua, qui a été depuis remplacée par San-Felipe el Réal. On y trouve des mines de cuivre et d'argent. — Riv. de cette prov., sort des Andes et tombe dans l'Océan à 30 kil. O. de Quillota. —Ville du Chili, ancienne capit. de la prov. d'Aconcagua, à 145 kil. N. E. de Santiago.

AÇORES, groupe d'îles de l'océan Atlantique, à 1,300 kil. des côtes du Portugal, par 38° 38' lat. N., 29° 32' long. O., appartiennent au Portugal. Elles sont au nombre de 9 : Santa-Maria, San-Miguel, Terceira, Graciosa, San-Jorge, Pico, Faïal, Flores, Corvo.; 180,000 hab. Très fertiles en céréales, fruits, vins fameux. Phénomènes volcaniques fréquents (tremblement de terre horrible en 1591; volcan sous-marin de San-Miguel; fontaines bouillantes). Inconnues aux anciens, elles furent découvertes, la 1ʳᵉ en 1432, la dernière vers 1457.

ACOSTA (Joseph), jésuite espagnol, né vers 1539, à Medina del Campo, devint provincial de son ordre au Pérou. Il mourut en Espagne l'an 1600, étant recteur de Salamanque. On a de lui une *Histoire naturelle et morale des Indes*, en espagnol (Séville, 1509, in-4), et divers ouvrages théologiques.

ACOSTA (Uriel), Portugais, né à la fin du XVIᵉ siècle, à Oporto, d'une famille juive convertie au catholicisme, fut d'abord Catholique zélé, puis se fit Juif, quitta son pays pour échapper aux persécutions et se réfugia en Hollande, tomba enfin dans le scepticisme et l'incrédulité, eut de violents démêlés avec les Juifs et les Catholiques d'Amsterdam, et mit fin aux tourments qui l'agitaient en se donnant la mort.

1640, ou, selon d'autres, 1647. Peu avant de mourir, il avait composé une histoire de sa vie, sous le titre d'*Exemplar vitæ humanæ*, publiée par Limborch. Amsterdam, 1687.

ACQS, pour *Aquæ*. *Voy.* AX et DAX.

ACQUAPENDENTE, *Acula*, ville de l'État romain, à 22 kil. O. d'Orviette; 2,400 hab. Évêché. Tout entière bâtie en lave. C'est la patrie du célèbre anatomiste Jérôme Fabrice. *Voy.* ce nom.

ACQUAVIVA, 2 villes du roy. de Naples: la 1re à 28 kil. S. de Bari; 5,300 hab.; la 2e à 35 kil. N. E. de Campobasso, fondée par des Esclavons, au XVIe siècle.

ACQUAVIVA, famille illustre du roy. de Naples, a produit un grand nombre d'hommes distingués, dont les plus connus sont André-Matthieu d'Acquaviva, duc d'Atri, prince de Téramo, né vers 1456, mort à Naples en 1528, qui protégea les savants et cultiva lui-même les lettres avec succès;—Bélisaire d'Acquaviva son frère, auteur d'un traité *De Venatione et Aucupio*, Bâle, 1518; — Claude d'Acquaviva, général des jésuites, né en 1542, mort en 1615, qui fit dresser l'ordonnance dite *Ratio studiorum*, Rome, 1586, dans laquelle était condamnée la doctrine qui permettait d'attenter à la vie des rois.

ACQUI, *Aquæ Statiellæ*, ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance d'Acqui, à 31 kil. S. O. d'Alexandrie, sur la Bormida. Évêché; eaux thermales; 6,600 hab. Les Français y battirent les Autrichiens et les Piémontais, en 1794.

ACRAGAS, nom grec d'Agrigente ou Girgenti, et d'une petite riv. de Sicile, auj. *Fiume di Girgenti*, qui se jette dans la Méditerranée, près d'Agrigente.

ACRE ou SAINT-JEAN D'ACRE, *Akka* des Turcs, *Acco* très anciennement, puis *Ptolémaïs*, ville d'Asie, chef-lieu du pachalik d'Acre, en Syrie, sur la mer, à 122 kil. N. O. de Jérusalem, par 32° 46' long. E., 32° 55' lat. N.; 20,000 hab. Port célèbre jadis, auj. comblé (les navires mouillent à Caïffa). Fortifications anciennes, auxquelles l'on a ajouté des ouvrages modernes qui rendent la place très forte. Ruines et quelques beaux édifices, surtout le bain public. Elle soutint plusieurs siéges mémorables pendant les croisades. Les Chrétiens l'ont possédée un siècle; les Sarrasins la prirent en 1291. Elle appartient aux Turcs depuis le XVe siècle. Elle fut inutilement assiégée par Bonaparte en 1799.

ACRE (pachalik d'), prov. de la Syrie, dans la Turquie asiatique, entre ceux de Tripoli au N., de Damas au S. Monts peu hauts: grande fertilité, fruits, canne à sucre, olives, coton, tabac, soie; épaisses forêts.

ACRISIUS, roi d'Argos, père de Danaé. *Voy.* DANAÉ et PERSÉE.

ACROCERAUNII MONTES, auj. monts *della Chimera* ou *Khimiaroli*, chaîne de mont. de l'Épire, au N. O., près des côtes, ainsi nommée parce que ses sommets fort élevés étaient souvent frappés de la foudre (des mots grecs *acron*, cime, et *ceraunios*, exposé à la foudre).

ACROCORINTHE (du grec *acros*, haut), citadelle de Corinthe, était placée sur la partie la plus élevée de la ville.

ACRON (Hélénius), scoliaste latin, vivait au plus tard vers la fin du IVe siècle. On a sous son nom un *Commentaire sur Horace*, publié à Milan en 1474, in-4, et reproduit dans plusieurs éditions d'Horace. On lui attribue aussi plusieurs fragments d'un *Commentaire sur les Adelphes de Térence*, conservé par Sosipater Charisius, et un *Commentaire sur les satires de Perse*, publié sous le nom de Cornutus le grammairien.

ACROPOLIS (du grec *acros*, haut, et *polis*, ville), partie la plus élevée d'Athènes. C'est là que se trouvaient la citadelle, les Propylées et le Parthénon.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, est auteur d'une *Chronique de l'empire grec*, qui va depuis la prise de Constantinople par les Latins, jusqu'à la reprise de cette ville par Michel Paléologue, et qui fait partie de la Byzantine. Il fut grand logothète, c.-à-d. 1er ministre, sous l'empereur Théodore Lascaris.

ACTÉON, grand chasseur, fils d'Aristée et d'Autonoé, ayant jeté les yeux sur Diane au moment où elle se baignait, fut changé par elle en cerf et périt dévoré par ses chiens.

ACTES DES APOTRES, livre du Nouveau Testament, écrit en grec par l'évangéliste saint Luc et qui contient l'histoire du christianisme depuis l'ascension de J.-C., l'an 33, jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome, vers l'an 65.

ACTIUM, ville et cap d'Acarnanie, à l'O. d'Anactorium et à l'entrée du golfe d'Ambracie, est célèbre par la victoire navale qu'Octave y remporta sur Antoine, le 2 septembre de l'an 31 av. J.-C., et qui mit fin à la république romaine. En mémoire de cette bataille, Octave bâtit la ville de Nicopolis en face d'Actium, releva le temple d'Apollon Actiaque et renouvela les jeux actiaques, en les transférant à Rome. La ville d'Actium est auj. *Azio*, et le promontoire est nommé *cabo di Figolo* ou *punta de la Civola*.

ACTIUS ou ATTIUS (Lucius), un des plus anciens poëtes tragiques de Rome, fils d'un affranchi, était né vers l'an 170 av. J.-C., et mourut dans un âge avancé. Il eut pour protecteur le consul Décimus Brutus. On a perdu ses tragédies, qui étaient presque toutes empruntées aux Grecs. Il n'en reste que quelques fragments qui ont été recueillis par Robert Étienne.

ACTIUS NÆVIUS. *Voy.* NÆVIUS.

ACTIUS TULLUS. *Voy.* TULLUS.

ACTON (Joseph), premier ministre du royaume de Naples, était né en 1737 à Besançon, où son père, médecin irlandais, était venu s'établir. Après avoir servi quelque temps dans la marine française, il quitta la France et prit successivement du service en Toscane et à Naples. Dans ce dernier royaume, il sut se concilier la faveur de la reine Caroline qui le fit nommer ministre de la marine, puis des finances. Il chercha en toute occasion à nuire aux Français. Après plusieurs vicissitudes, il fut définitivement renvoyé du ministère en 1803, sur la demande de la France, et se retira en Sicile, où il mourut en 1808.

ACTOPAN, ville du Mexique (prov. de Mexico), à 102 kil. N. E. de Mexico, par 101° 9' long. O., 20° 17' lat. N.; 14,000 hab.

ACTUARIUS (Jean), médecin grec, qui vivait vers le XIIIe ou le XIVe siècle après J.-C., est auteur d'un traité *De actionibus et affectibus spiritus animalis*, publié et traduit en latin, avec quelques autres opuscules, en 1556, Paris. Il est le premier qui ait fait usage de la manne, de la casse et du séné comme purgatifs. — Le nom d'*actuarius* désignait l'office du médecin attaché à la cour de Constantinople.

ACUNHA (don Ant. Osorio d'), évêque de Zamora sous Ferdinand-le-Catholique et Charles-Quint, entra dans la sainte-ligue qui disputait le trône à Charles-Quint et soutenait les droits de Jeanne-la-Folle, forma un régiment de prêtres et combattit à leur tête avec acharnement. Après la défaite du chef de la ligue, Jean de Padilla (1521), il fut pris et mis à mort par ordre de Charles-Quint.

ACUNHA (Christophe d'), missionnaire espagnol, parcourut le Pérou et le Chili, et publia, à son retour, en 1641, une *Relation de la découverte de la rivière des Amazones*.

ACUNHA (Fernand d'), né à Madrid, mort en 1580, se distingua également à la cour de Charles-Quint comme militaire et comme poëte. Il traduisit avec succès l'ouvrage intitulé *le Chevalier délibéré*, d'Olivier de la Marche.

ACUNHA (don Rodrigue), archevêque de Lisbonne,

fut un des chefs de la conspiration qui arracha le Portugal à l'Espagne et plaça le duc de Bragance sur le trône (1640). Il prêta au nouveau roi serment de fidélité au nom du clergé.

ACUNHA (Tristan), capitaine portugais, fut envoyé, en 1506, par le roi Emmanuel dans l'Inde, au secours de François d'Almeyda; conduisit, en 1508, dans ce pays le vice-roi Albuquerque, et se signala par son courage. Il fut, en 1514, ambassadeur à Rome. Il découvrit, en 1506, les îles qui portent son nom. (*Voy.* ci-après.)

ACUNHA (îles de TRISTAN-D'), groupe de l'océan Atlantique, par 13° 4' long. O., 37° 5' lat. S. La principale, Tristan-d'Acunha proprement dite, a 40 kil. de tour, 100 hectares en culture, offre de bonne eau, et est remarquable par son pic élevé (environ 2,400 mètres); elle est habitée depuis 1816 par quelques Anglais. Ces îles furent découvertes, en 1506, par le capitaine portugais Tristan d'Acunha.

ACUNUM, ville de Pannonie, auj. PETERWARADIN.

ACUSILAUS, ancien historien grec, qui vivait avant la guerre médique, a écrit sur la chronologie des rois d'Argos: il ne reste que quelques fragments de l'ouvrage d'Acusilaüs, recueillis par Guill. Sturz, Géra, 1798, in-8°.

AD, suivi d'autres mots à l'accusatif, comme *ad vicesimum, ad horrea*, pour dire *auprès de*. *Voy.* le mot qui suit *ad*, par exemple VICESIMUM, HORREA, etc.

ADAD, roi de Syrie. *Voy.* BEN-ADAD.

ADAD-REMMON, ville de Judée, dans la tribu de Manassé, au N. O. de Samarie. Néchao, roi d'Égypte, y vainquit Josias, roi de Judée, vers 608 av. J.-C. Sous l'empire romain, elle prit le nom de *Maximianopolis*, en l'honneur de l'empereur Maximien.

ADALART. *Voy.* ADÉLARD.

ADALBÉRON, archevêque de Reims, et grand-chancelier de France sous les rois Lothaire, Louis V, Hugues Capet, fut l'un des plus savants prélats de son siècle. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur. C'est lui qui sacra Hugues Capet.

ADALBÉRON (Ascelin), évêque de Laon, né en Lorraine au milieu du x[e] siècle, mort l'an 1030, remit entre les mains de Hugues Capet Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archevêque de Reims Arnould. On a de lui un poëme satirique sur l'état du royaume (dans le 10[e] vol. des *Historiens de France*).

ADALBERT I et II, princes qui régnèrent en Toscane sous le titre de ducs, le 1[er] de 845 à 890, le 2[e] de 890 à 917.

ADALBERT, fut associé au trône d'Italie par son père Bérenger, en 950. Il fut chassé de ses états par l'empereur Othon I et se réfugia à Constantinople.

ADALBERT (saint), évêque de Prague, l'apôtre des Prussiens, prêcha la religion en Bohême, en Hongrie et en Prusse, et périt martyr en 997.

ADALBERT, archevêque de Brême et de Hambourg au XI[e] siècle, exerça un grand pouvoir sur les souverains de son temps, et fut un instant régent de l'empire pendant la minorité de Henri IV. Il mourut à Goslar en 1072.

ADALGISE. *Voy.* ADELGISE.

ADALIA et ESKI-ADALIA. *Voy.* SATALIEH.

ADAM, nom du premier homme; il reçut la vie le dernier jour de la création, et fut placé dans le jardin d'Éden, d'où sa désobéissance le fit chasser. Il vécut 930 ans et fut père d'Abel, Caïn, Seth, etc.

ADAM (Alexandre), savant écossais, né dans le comté de Murray, en 1741, mort en 1809, fut longtemps recteur de la principale école d'Edimbourg. Il est auteur des *Principes de grammaire anglaise et latine*, souvent réimprimés; des *Antiquités romaines*, 1791, in-8, ouvrage estimé, traduit en français par Laubépin, Paris, 1818, 2 vol. in-8; d'une petite *Biographie classique*, 1802, in-8, etc.

ADAM (Lambert-Sigisbert), né à Nancy, en 1700, mort en 1759, est, ainsi que son frère, Nicolas-Sébastien (né en 1705, mort en 1778), célèbre comme sculpteur. Tous deux ont exécuté plusieurs des plus beaux sujets qui ornent les parcs de Saint-Cloud et de Versailles. Lambert Adam publia, en 1754, un *Recueil de sculptures antiques*.

ADAM (Melchior), recteur d'un collége à Heidelberg, mort en 1622, est auteur de deux ouvrages historiques, *Vitæ germanorum philosophorum*, Heidelberg, 1615, et *Decades duæ continentes vitas theologorum*, Francfort, 1618.

ADAM BILLAUT, connu sous le nom de *maître Adam*, menuisier de Nevers, mort dans cette ville en 1662, est célèbre par des poésies qui brillent peu par l'élégance, mais qui sont pleines de verve et d'originalité. Il partagea ses poésies en trois recueils qu'il appela, par allusion à son métier, *les Chevilles*, *le Vilbrequin* et *le Rabot*. M. Tissot a donné, en 1806, un choix de ses œuvres, 1 vol. in-12. Maître Adam jouit d'une grande vogue de son vivant, et fut surnommé le *Virgile au rabot*. Il excellait surtout dans la chanson bachique. Il fut pensionné par le cardinal de Richelieu et par le duc d'Orléans.

ADAM DE BRÊME, chanoine de Brême du temps de l'archevêque Adalbert, a écrit, vers 1067, une *Histoire des églises de Hambourg*, *de Brême*, etc., Helmstaedt, 1670, et une *Géographie de la Scandinavie*, Leyde, 1629.

ADAM (pic d'). *Voy.* HAMALEL.

ADAMS (John), président des États-Unis, né en 1735 dans le Massachusset. Il exerçait avec distinction la profession de jurisconsulte quand éclata la révolution américaine. Il fut envoyé au congrès par l'état de Massachusset en 1774 et 1775, prit une grande part à la résolution de 1776 qui déclarait l'indépendance des États-Unis, et vint à Paris avec Franklin pour demander des secours. De retour en Amérique, il contribua puissamment à faire adopter la constitution de 1787. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant toute la présidence de Washington, il fut lui-même nommé président en 1797. A l'expiration de ses fonctions, il se retira des affaires. Il mourut en 1826, ayant eu le bonheur de voir la présidence décernée à son fils, John Quincy Adams. John Adams professa toujours des opinions fort modérées et eut pour adversaires les démocrates ardents.

ADAMS. Beaucoup de villes, comtés, etc., aux États-Unis, ont reçu le nom d'*Adams*, en l'honneur des deux présidents John Adams et John Quincy Adams. —On donne aussi ce nom à un fort sur le Mississipi, qui commande le fleuve: il est à 66 kil. S. O. de Washington.

ADANA, *Batnæ*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. de l'eyalet de même nom, sur la riv. d'Adana ou Seyhoun, à 25 kil. de la mer, par 32° 56' long. E., et 36° 59' lat. N.; 25,000 hab. Aqueduc, ruines, commerce actif. Climat malsain en été: aussi les riches la quittent-ils dans cette saison pour la campagne montueuse et boisée des environs.

ADANA (eyalet ou gouvernement d'), dans la Turquie d'Asie, est borné au S. par la Méditerranée, au N. par l'eyalet de Caramanie, à l'O. par celui de Selefkeh, et à l'E. par la Syrie. La possession de ce pays a récemment donné lieu à de longs démêlés entre la Porte et le pacha d'Egypte.

ADANSON (Michel), célèbre naturaliste français, né en 1727, à Aix en Provence, d'une famille d'origine écossaise, mort en 1806, étudia à Paris, et montra de bonne heure une vive passion pour l'histoire naturelle. Dans le désir de faire des découvertes, il entreprit dès l'âge de 21 ans de visiter le Sénégal, pays qui n'avait pas encore été exploré. Il resta 5 ans sous ce climat brûlant et malsain, et en rapporta des richesses immenses en observations

de toute espèce. Il se proposait de publier une description complète du pays qu'il avait étudié, mais il n'a exécuté qu'une partie de ce grand travail : elle a paru en 1757, sous ce titre : *Histoire naturelle du Sénégal (Coquillages), avec la relation abrégée d'un voyage fait en ce pays pendant les années 1749-1753*, 1 vol. in-4. Il entra en 1749 à l'académie des Sciences, et fut dans la même année nommé censeur royal. Il publia en 1763 ses *Familles des Plantes*, 2 vol. in-8, ouvrage par lequel il voulait faire une révolution dans la botanique, mais qui n'eut pas tout le succès qu'il méritait. En 1775 il soumit à l'académie le plan d'une vaste encyclopédie, dans laquelle tous les êtres et tous les faits devaient être classés d'après des principes nouveaux ; il voulait exécuter à lui seul cet immense travail, et déjà il en avait fait une bonne partie ; mais son projet ne reçut pas de grands encouragements, et il n'acheva pas l'ouvrage. Ruiné par la révolution, Adanson obtint à la fin de sa vie une pension du Directoire. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a fourni un grand nombre de savants *Mémoires* à l'Académie, et a fait pour le *Supplément de l'Encyclopédie* des articles sur les plantes exotiques, 1773 et ann. suiv. Adanson combattit en histoire naturelle les idées de Linnée : il voulait que l'on fondât les classifications, non sur un seul caractère ou sur un petit nombre, mais sur l'ensemble des parties et de leurs rapports, méthode qui depuis a prévalu. M. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut en 1807.

ADDA, *Addua*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, affluent du Pô, sort du mont Umbrail, coule dans la Valteline, traverse les lacs de Côme et de Lecco, reçoit le Serio, arrose Bormio, Sondrio, Lecco, Lodi, et a 240 kil. de cours. Le consul Flaminius défit les Gaulois sur les bords de l'Adda, 223 av. J.-C. Sous Napoléon, il y eut, au roy. d'Italie, un dép. de l'Adda (ch.-l. Sondrio), au N. de celui du Serio.

ADDISON (Joseph), célèbre écrivain anglais, né à Milston dans le Wiltshire, en 1672, mort en 1719. Il commença sa réputation, étant encore à l'université d'Oxford, par des poésies latines, et composa à l'âge de 22 ans un poëme latin sur la paix de Ryswick, qui lui fit obtenir du roi Guillaume, auquel il était dédié, une pension de 300 livres sterling. Il voyagea en France et en Italie, et à son retour, 1702, il publia son voyage ainsi que ses *Dialogues sur les Médailles*. En 1704, il célébra la bataille de Blenheim, dans un poëme (*The Campaign*) qui eut beaucoup de succès, et fut nommé en récompense commissaire des appels. L'année suivante, il fut fait sous-secrétaire d'état, et bientôt après accompagna en Irlande, comme secrétaire, le duc de Wharton qui venait d'en être créé vice-roi. En 1709, et dans les années suivantes, il travailla, avec Steele, à la rédaction du *Babillard* (*Tatler*), du *Spectateur*, du *Gardien* ou *Tuteur* (*Guardian*), publications d'un genre tout nouveau, où la littérature, la morale et la politique étaient traitées d'une manière supérieure. En 1713, il fit représenter *Caton*, tragédie dans le genre classique, qui eut un grand succès, et qu'il fit suivre d'une comédie qui est peu connue, le *Tambour* (1715). Il rédigeait en même temps des journaux et des pamphlets politiques, tels que le *Whig Examiner*, le *Free-Holder* (le Franc-Tenancier). Après la mort de la reine Anne, il revint aux affaires et fut élevé en 1717 au poste de secrétaire d'état ; mais il était peu propre à de telles fonctions, et il ne tarda pas à les résigner ; on lui donna en dédommagement une pension de 1,500 liv. sterl. Dans sa retraite, il écrivit une *Défense de la religion chrétienne*, mais il ne put achever cet ouvrage, non plus que quelques autres travaux qu'il avait entrepris Addison s'est surtout fait un nom par son élégance et son goût ; c'est lui qui contribua le plus à faire apprécier le génie de Milton, que l'Angleterre avait longtemps méconnu. En politique, il s'attacha au parti whig et eut de puissants protecteurs dans Montague et Halifax. Il était lié avec les plus grands écrivains de son temps, particulièrement avec Steele et Congreve. En 1716, il épousa la comtesse de Warwick, mais cette femme orgueilleuse ne le rendit pas heureux. Les œuvres d'Addison ont été publiées en 1761, 4 vol. in-4, Birmingham, et en 1830, 4 vol. in-8, Oxford. Presque tous ses écrits ont été traduits en français, savoir : le *Babillard*, par A. de La Chapelle, 1734, 2 vol. in-12 ; le *Spectateur*, par J.-B. Moët, 1754, 9 vol. in-12 ; le *Guardian*, sous le titre de *Mentor moderne*, par Van-Effen, 1725, 3 vol. in-12 ; le *Free-Holder*, sous le titre de *l'Anglais jaloux de sa liberté*, 1727, 1 vol. in-12 ; le *Caton* a été traduit successivement par Dubos, Guillemard, Deschamps et Dampmartin. On a imprimé à Yverdon, 1777, en 3 vol., *l'Esprit d'Addison* ou *les Beautés du* Spectateur, *du* Babillard *et du* Gardien.

ADDUA, riv. de la Gaule cisalpine, auj. l'ADDA.

ADEL ou **ADAIEL**, état de l'Afrique orient., au S. E. de l'Abyssinie, s'étend depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au cap Guardafui. Au XVIIe siècle, Zeilah, sa capit., fut remplacée par Auça-Guriel. Puissant aux XVIe et XVIIe siècles, l'Adel a bien déchu. Il a eu beaucoup de débats avec les Portugais.

ADELAIDE, impératrice, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, qui disputait le trône d'Italie à Hugues, comte de Provence, épousa Lothaire, fils de Hugues (947), et fut ainsi le gage de la paix. Après la mort de Lothaire, Bérenger II, qui avait usurpé le trône d'Italie, voulut la contraindre à épouser son fils Adalbert, et l'enferma dans une tour. Elle fut délivrée par Alberto Azzo, prince de Canossa, puis épousée par Othon de Saxe, 951, à qui elle procura la couronne impériale. Elle fut régente pendant la minorité d'Othon III, son petit-fils, et gouverna avec une grande sagesse. Elle mourut en 999. Quelques-uns la regardent comme sainte.

ADÉLAÏDE (sainte), fille de Mengendose, comte de Gueldre, abbesse de Notre-Dame, à Cologne, mourut en 1015. La Ste-Adélaïde est célébrée le 16 décembre.

ADÉLAÏDE. Ce nom a encore été porté par plusieurs princesses françaises, dont une épousa Louis-le-Bègue, et fut mère de Charles-le-Simple; une 2e épousa Hugues Capet, et fut mère du roi Robert; une 3e, qu'on nomme aussi *Alix de Savoie*, épousa Louis-le-Gros, et se remaria après la mort de ce prince au connétable Matthieu de Montmorency.—La princesse de ce nom la plus connue est *Madame Adélaïde*, fille de Louis XV, et tante de Louis XVI, née en 1732 ; elle quitta la France le 21 février 1791, pour se soustraire aux événements de la Révolution, et se retira d'abord à Rome, puis à Naples, enfin à Trieste, où elle mourut en 1800.

ADELARD ou **ADALARD**, petit-fils de Charles Martel, par le comte Bernard, et cousin de Charlemagne, né en 753, mort en 826, reçut les ordres, fut abbé de Corbie, devint le principal ministre de Pépin, roi d'Italie (796), ainsi que de Bernard son fils, administra sagement, n'en fut pas moins disgracié et exilé par Louis-le-Débonnaire, et ne rentra en grâce qu'au bout de 7 ans. Il faisait partie de l'académie palatine fondée par Charlemagne, et a laissé quelques écrits.

ADÉLARD OU ADHÉLARD DE BATH, savant anglais, de l'ordre de St-Benoit, qui vivait au commencement du XIIe siècle, voyagea pour s'instruire, en France, en Espagne, en Égypte, en Arabie et en Grèce, et traduisit de l'arabe plusieurs ouvrages importants, entre autres les *Éléments* d'Euclide, dont on ne connaissait pas encore l'original grec. Il est aussi auteur de *Questions naturelles* et d'un traité *De Eodem et Diverso* resté manuscrit.

ADELBERT. *Voy.* ADALBERT.

ADELE ou ADELAIDE. *Voy.* ADELAÏDE.

ADELGISE fut associé au trône par Didier son

père, roi des Lombards, et épousa une sœur de Charlemagne; ce qui n'empêcha pas ce prince de le dépouiller de ses états, 775.

ADELGISE, prince de Bénévent, 853-878, lutta avec succès contre les invasions des Maures d'Afrique, et périt assassiné par ses gendres et ses neveux.

ADELSBERG, *Poistoina* en esclavon, ville des États autrichiens, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 42 kil. S. O. de Laybach. Aux environs est la vaste et magnifique grotte d'Adelsberg (3 voûtes l'une sur l'autre, stalactites, etc.).

ADELSTAN, roi d'Angleterre. *Voy.* ATHELSTAN.

ADELUNG (Jean-Christophe), savant allemand, né en 1734 à Spantekow en Poméranie, mort en 1806, fut d'abord professeur au gymnase d'Erfurt (1759), se fixa ensuite à Leipsick (1761), et devint enfin (1787) bibliothécaire de l'électeur de Dresde, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Dictionnaire grammatical et critique de la langue allemande* (5 vol. in-4, Leips., 1774-86; réimprimé avec des corrections et des additions en 4 vol., Leips., 1793-1801), ouvrage qui fut pour la langue allemande ce que sont les dictionnaires de l'Académie et de la Crusca pour le français et l'italien; 2° *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis* (6 vol. in-8, Halle, 1772), abrégé du grand dictionnaire de Ducange; 3° *Histoire des folies humaines*, 7 part., Leips., 1785; 4° *Tableau de toutes les sciences, des arts et métiers, etc.* (4 part., Leips., 1778-88), sorte d'encyclopédie très substantielle; 5° *Essai d'une histoire de la civilisation*, Leips., 1782-88; 6° *Histoire de la philosophie*, 3 vol. in-8, Leips., 1786; 7° *La plus ancienne histoire des Teutons*, in-8, Leips., 1806; 8° *Mithridates*, ou *Tableau universel des langues, avec le* Pater *en 500 langues*, Berlin, 1806, in-8°. Adelung n'a pu achever ce dernier ouvrage, celui de tous ses travaux qui l'a le plus fait connaître hors de son pays; il n'en a publié que le 1er vol.; il en a paru depuis deux autres par les soins de J.-Sev. Vater, 1809 et 1812. Adelung a encore fait imprimer plusieurs *Grammaires*, un *Traité de l'orthographe allemande*, et un *Traité du style*.

ADEMAR ou AYMAR, moine chroniqueur, né en 988, mort dans un voyage à la Terre-Sainte en 1030, a écrit une *Chronique de France*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029, publiée par le père Labbe dans la *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*.

ADÉMAR, évêque du Puy. *Voy.* ADHÉMAR.

ADEN, *Adane*, état de l'Yémen en Arabie, à l'extrémité S. O. de la Péninsule et au S. de l'imamat de l'Yémen propre. Aden, sa capit., à 40 kil. S. de Moka, sur la mer, bien qu'en partie ruinée, est encore la ville la plus opulente de cette partie de l'Arabie. Port commerçant. Les Anglais s'en sont emparés tout récemment et y ont formé un établissement (1839).

ADEN (golfe d'), golfe ouvert qui va de la mer des Indes au détroit de Bab-el-Mandeb (de 49 à 41° long. E.), entre l'Arabie et la côte africaine; la mer Rouge n'en est que le prolongement.

ADENARA ou SABRAO, petites îles de l'archipel de Sambava-Timor en Océanie, appartiennent aux Portugais.

ADENAU, bourg des États prussiens (Bas-Rhin), ch.-l. de cercle, à 45 kil. O. de Coblentz.

ADENEZ, ménestrel du XIIIe siècle, fut attaché à la cour de Henri III, duc de Flandre et de Brabant, puis à celle de Philippe-le-Hardi, roi de France. Il est auteur d'un grand nombre de *romans* conservés manuscrits dans quelques bibliothèques, et qui ont pour titre : *Guillaume d'Orange au court nez*; l'*Enfance d'Ogier le Danois*; *Cléonadès*; *Pepin et Berthe*. Plusieurs ont été mis en rimes.

ADEODAT, *a Deo datus*, c.-à-d. *donné par Dieu*. *Voy.* DIEUDONNÉ.

ADER ou TADELA, prov. de l'empire fellatah, dans la Nigritie centrale, faisait jadis partie du Gouber. C'est dans l'Ader qu'est Sackatou.

ADERBIJAN, ou mieux ADZERBAIDJAN, à peu près l'*Atropatène* des anciens, région de l'Iran, entre le Ghilan, l'Irak-Adjemi et le Kourdistan, a pour ch.-l. Tauris, et compte 1,500,000 hab. Fer, cuivre, sel en abondance; eaux thermales et naphte (d'où son nom, qui veut dire *terre de feu*).

ADERNO, *Adranum*, ville de Sicile (Catane), au pied de l'Etna, à 26 kil. N. O. de Catane.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque du Puy-en-Velay, prélat guerrier et éloquent, d'une famille illustre de Provence, fut le premier qui se présenta au concile de Clermont, en 1095, pour demander la croix au pape Urbain II, et partit pour la Terre-Sainte avec Raymond, comte de Toulouse. Le pontife le nomma son légat auprès des croisés. Il contribua puissamment par son courage et ses pieuses exhortations aux victoires des chrétiens. C'est lui que le Tasse fait figurer si honorablement dans *la Jérusalem délivrée*.—Chroniqueur. *Voy.* ADÉMAR.

ADHERBAL, général carthaginois, remporta sur le consul romain Claudius Pulcher une grande victoire navale près des côtes de Sicile, 249 av. J.-C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, fut assiégé dans Cirta, pris et tué par Jugurtha, après avoir vainement imploré le secours des Romains, l'an 112 av. J.-C.

ADIAB ou ZAB, fleuve d'Asie. *Voy.* ZAB.

ADIABÈNE, auj. partie du Kourdistan, ancienne contrée de l'Asie, à l'E. du Tigre, arrosée par l'Adiab (*Zab*). Elle fut tantôt province des grands empires perse, séleucide, parthe, sassanide, tantôt état indépendant.

ADI-BOUDDHA, le Dieu primitif d'après une secte de Bouddhistes, sentit le besoin de sortir de l'unité en multipliant son être, et devint ainsi le père de toutes choses.

ADIGE, *Athesis*, *Etsch* en allemand., riv. d'Italie, sort des Alpes helvétiques, traverse le Tyrol et le royaume Lombard-Vénitien, arrose Trente, Roveredo, Rivoli, Vérone, Legnago; reçoit l'Eisach, le Lavis, l'Alpon, et se jette dans la mer Adriatique à Porto-Fossone. Bien qu'il ne faille pas le croire un affluent du Pô, il est uni à ce fleuve par diverses branches. — Le royaume d'Italie, après 1805, eut un département de l'Adige, ch.-l. Vérone, et un département du H.-Adige, ch.-l. Trente.

ADIGETTO, un des bras principaux de l'Adige, avoisine la mer, passe à Badia, Lendinara, Rovigo.

ADIS, *Rhades*, petite ville de l'Afrique carthaginoise, dans le territoire de Carthage, non loin du Bagradas, est célèbre par la victoire décisive que Régulus y remporta sur les Carthaginois l'an 256 av. J.-C.

ADJÉMI. *Voy.* IRAK-ADJÉMI.

ADJMIR, ADJIMIR ou RADJEPOUTANAH, contrée de l'Inde anglaise, dans la présidence de Calcutta, comprend 9 principautés, sujettes médiates de la Compagnie anglaise des Indes, savoir : Djeypour, Kotah, Odeypour ou Mewar, Djoudpour ou Marwar, Tonk, Boundi, Djessalmire, Bhikanir et le pays des Bhatties. Bien qu'incorporé nominalement aux empires gauride et mogol de Delhi, l'Adjmir n'était que tributaire. Il se rendit indépendant en 1748; il s'est placé depuis sous le protectorat anglais.

ADJMIR, *Daralkhier* des Mahométans, capit. de l'ancien Adjmir et du présent district anglais d'Adjmir, à 5 kil. S. O. de Djeypour, par 26° 27' lat. N., 72° 26' long. E., au pied de collines, a près de 12 kil. de tour; résidence de la belle Hafiza Djemmal. A 2 kil. de là, on voit l'étang de Fokor, où se font de nombreux pèlerinages.

ADLERSPARRE (George, comte d'), général suédois, né en 1760, jouit de la confiance de Gustave III, entra dans la conspiration contre Gustave IV, fut un

des principaux auteurs de la révolution qui le renversa du trône (1809). Il eut d'abord un grand crédit à la cour de Charles XIII, mais il fut ensuite disgracié et vécut depuis dans la retraite.

ADMÈTE, roi de Phères, en Thessalie, et parent de Jason, fut un des Argonautes et un des chasseurs du sanglier de Calydon. Apollon, chassé du ciel, se mit au service de ce prince et garda ses troupeaux. Reconnaissant de ses bons procédés, il devint la divinité tutélaire de sa maison. Admète étant attaqué d'une maladie mortelle, Apollon trompa les Parques, et le déroba à leurs coups; mais ce fut à la condition qu'une autre victime prendrait sa place. Alceste, son épouse, eut la générosité de se dévouer pour lui.

ADOLPHE DE NASSAU, fut élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle. Il disputa l'empire à Albert d'Autriche, et fut tué par lui à la bataille de Gelheim (1298).

ADOLPHE-FRÉDÉRIC, roi de Suède, de la maison de Holstein-Euten, né en 1710, mort en 1771. Il était évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp, lorsque les états de Suède le désignèrent pour le trône (1743). Il reçut la couronne en 1751, rétablit la paix avec la Russie, et fit fleurir les sciences, les arts et le commerce. Malheureusement, il était faible et ne sut pas maintenir l'autorité royale. C'est sous son règne que se formèrent les factions des *Chapeaux* et des *Bonnets*, dont les premiers favorisaient la royauté, et les seconds penchaient pour le peuple.

ADOM, ville de Judée, sur le Jourdain, près du lac Asphaltite. C'est là que le fleuve s'ouvrit pour laisser passer à pied sec les Israélites, conduits par Josué.

ADOM, petit état de la Nigritie maritime, sur la côte d'Or, entre les riv. Sama et Ankobar.

ADONAI, c.-à-d. *Seigneur, souverain maître*, un des noms de Dieu chez les Juifs, était souvent substitué au nom sacré de *Jéhovah*, qu'ils n'osaient prononcer.

ADONI ou ADOUANI, ville de l'Hindoustan anglais, dans la présidence de Madras, à 60 kil. N. E. de Belarey. Jadis splendide, forte; siége d'une principauté de Patans; indépendante au XVIIIe siècle; prise par Tippou en 1787; vendue aux Anglais en 1800.

ADONIAS, 4e fils de David. Soutenu par Joab, il aspira à la royauté après la mort de son père; mais Salomon le fit mettre à mort (1014 av. J.-C.).

ADONIS, petite riv. de Phénicie, prend sa source au mont Liban et se jette dans la mer entre Byblos et Béryte. Ses eaux prenaient à certaines époques une teinte rougeâtre produite par les sables qu'elles entraînaient. On croyait que c'était le sang d'Adonis qui les colorait. *Voy.* l'article suivant.

ADONIS, jeune homme d'une beauté remarquable, était, suivant les Grecs, le fruit de l'inceste de Cinyras avec sa fille Myrrha. Il fut aimé de Vénus. Un jour qu'il chassait dans les forêts du Liban malgré l'expresse défense de la déesse, il fut mortellement blessé par un sanglier, qui n'était autre que le dieu Mars, jaloux de voir en lui un rival préféré. Mais Jupiter, cédant aux larmes de Vénus, permit qu'Adonis revît la lumière pendant une moitié de l'année, à condition qu'il passerait l'autre moitié auprès de Proserpine. Adonis paraît n'être qu'une figure du soleil, et le temps qu'il passe successivement sur la terre ou dans les enfers représente les six mois d'été et les six mois d'hiver. Adonis était l'objet d'un culte en Syrie, en Phénicie, en Egypte. On célébrait ses fêtes avec grande pompe à Byblos, à Alexandrie, etc. Elles duraient deux jours: le 1er jour était consacré au deuil, le 2e à la joie.

ADONISEDEC, roi de Syrie, fut vaincu par Josué avec quatre autres rois voisins dans cette journée mémorable où Dieu arrêta le soleil.

ADORNO, nom d'une famille plébéienne de Gênes, du parti gibelin, qui a fourni plusieurs doges et qui a lutté pendant près de 200 ans avec la famille Fregoso. Les doges de ce nom sont: 1° Gabriel, qui fut élu par le peuple en 1363, et qui succéda à Simon Boccanegra, 1er doge; il fut exilé en 1371, et remplacé par Dominique Fregoso; 2° Antoine, qui fut élu en 1384 et qui fut quatre fois déposé et rétabli; 3° Georges, élu en 1413, qui abdiqua deux ans après; 4° Thomas, qui gouverna de 1415 à 1421; 5° Raphaël, élu en 1443, qui se démit en 1447; 6° Barnabé, qui s'empara du pouvoir à la retraite de Raphaël en 1447, et qui eut à combattre Jean Fregoso; 7° Prosper, élu en 1461, qui chassa les Français de Gênes et fut deux fois forcé par la faction Fregoso de quitter sa patrie: 8° Antoine II, élu en 1513, qui fut dépossédé la même année par Octavien Fregoso, puis rétabli en 1522 par le secours de Charles-Quint, et définitivement expulsé en 1528, par André Doria, à la tête d'une flotte française. André Doria mit fin aux querelles des Adorno et des Fregoso, en anéantissant le crédit des deux familles et en les forçant à quitter leur nom.

ADOUR, *Aturus*, riv. de France, au S. O., sort des Pyrénées, traverse la vallée de Campan, arrose Bagnères de Bigorre, Tarbes, Aire, St-Sever, Dax, et tombe dans le golfe de Gascogne, en même temps que la Nive, à Bayonne, après 220 kil. de cours. Elle reçoit les eaux de la Douze, du Luy, du Gave de Pau, grossi par le Gave d'Oloron, etc.

ADOUSE, *Audus*, riv. d'Afrique (Algérie), sort du mont Atlas, court au N. E. pendant 185 kil., et se jette dans la Méditerranée près de Bougie. On la nomme aussi Nazabath et Summan.

ADOVA, ville du Tigré, jadis capit. de tout l'empire, est la plus commerçante de l'Abyssinie. La toile de coton qu'on y fabrique circule comme monnaie dans tout le Tigré.

ADRAMÉLECH, divinité des Assyriens et des habitants de Samarie. On faisait brûler des enfants sur ses autels.

ADRAMITI, *Adramyttium*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), près de la côte orient. de l'Archipel, sur le golfe d'Adramiti et presque vis-à-vis de l'île Mételin (l'ancienne Lesbos).

ADRAMYTTIUM, ville de Mysie, auj. ADRAMITI.

ADRANA, auj. l'*Eder*, riv. de Germanie, affluent de la Fulda. Germanicus défit les Germains sur les bords de cette riv., l'an 15 de J.-C.

ADRANUM, ville de Sicile, auj. ADERNO.

ADRASTE, roi d'Argos, reçut à sa cour Polynice, fils d'Œdipe, banni de Thèbes par Étéocle, son frère: lui fit épouser Argie, sa fille, et marcha contre Thèbes, afin de le rétablir sur le trône. Cette guerre, dite des *sept chefs*, n'ayant pas réussi, Adraste arma plus tard les fils des guerriers morts devant Thèbes: ceux-ci prirent le nom d'*Epigones*, c.-à-d. *survivants*. Adraste perdit dans cette 2e guerre son fils Egialée et mourut de la douleur que lui causa cette perte.

ADRASTÉE, la même que Némésis. *Voy.* NÉMÉSIS.

ADRETS (les), vill. du dép. de l'Isère, à 10 kil. E. de Grenoble. Pays du baron des Adrets.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), fameux chef de Huguenots, né en 1513, dans le Dauphiné, embrassa le parti de la réforme à la suite d'une querelle avec le duc de Guise, prit plusieurs villes sur les Catholiques, et se signala par sa bravoure; mais il déshonora ses succès par sa cruauté envers les vaincus. Il abandonna plus tard le parti des Protestants, et passa du côté des Catholiques, par dépit de ce qu'on lui avait refusé le gouvernement du Lyonnais. Il mourut en 1586, également en horreur aux deux partis.

ADRIA, *Hadria* ou *Adria* chez les anciens, ville de Vénétie, auj. dans le roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. E. de Rovigo, sur le canal Bianco, fut fondée vers 1376 av. J.-C., par une colonie de Pélasges (Etrusques). Les Gaulois s'en emparèrent ensuite et les Romains la détruisirent en partie vers 213 av. J.-C. Cette ville,

dans l'origine, était située sur le bord de la mer; mais, par suite des atterrissements successifs du Pô, elle se trouve auj. au milieu des terres (à 15 kil. de la mer). Elle a donné son nom au *golfe Adriatique*. En 1382, Clément VII, pape d'Avignon, imagina de créer en faveur de Louis d'Anjou un roy. d'Adria, formé aux dépens de l'État ecclésiastique, et composé de la Romagne, de la Marche et du duché de Spolète; mais ce projet n'eut point d'exécution. — Une ville de Picenum, auj. *Atri*, portait aussi le nom d'Adria.

ADRIANI VALLUM, grande muraille qui fut élevée sur la frontière de la Bretagne romaine par l'empereur Adrien, pour la mettre à l'abri des incursions des Pictes ou Calédoniens.

ADRIANOPOLIS, ville de Thrace, auj. ANDRINOPLE.

ADRIATIQUE (GOLFE ou MER), *Adriaticum, Hadriaticum* ou *Adrianum mare*, grand golfe de la Méditerranée, entre l'Italie, la Dalmatie et la Grèce. Il doit son nom à la ville d'Adria, et ne s'entendait primitivement que d'un petit golfe situé devant cette ville, et auj. comblé par les atterrissements du Pô. Les sinuosités de la mer Adriatique ont donné naissance aux golfes de Venise, Manfredonia, Trieste et Quarnerolo. Elle reçoit le Pô, l'Adige et une foule de petites riv. qui l'ensablent perpétuellement.

ADRIEN, *P. Ælius Adrianus* ou *Hadrianus*, empereur romain, né l'an 76 de J.-C., cousin et fils adoptif de Trajan, parvint à l'empire en 117. Il fit la paix avec les Parthes, vainquit les Alains, les Sarmates et les Daces, et employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de son empire. Il fit bâtir un mur de 80 milles entre l'Écosse et l'Angleterre, pour prévenir les incursions des Barbares. Sur les remontrances de Quadratus et d'Aristide, philosophes chrétiens, il fit cesser les persécutions dont les Chrétiens étaient l'objet. Les Juifs s'étant deux fois révoltés sous son règne, il les soumit: la 1re fois, il ruina leur ville, et la 2e, il les chassa pour jamais de leur pays (136). Il mourut à Baies (138), à l'âge de 62 ans, laissant l'empire à Vérus et à Antonin qu'il avait adoptés. Adrien fit des lois sages, et donna à l'empire le code connu sous le titre d'*Édit perpétuel*. Il aimait et protégeait les arts et les sciences; il cultiva lui-même avec succès la poésie; mais il se déshonora par son attachement aux superstitions du paganisme et par son infâme passion pour Antinoüs.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du IIIe siècle, né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloquence à Athènes, sous Hérode Atticus, et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques extraits de ses *Déclamations*, publiés en grec et en latin par Léon Allatius, dans le recueil intitulé *Excerpta varia Græcorum Sophistarum ac Rhetorum*, Rome, 1641, in-8.

ADRIEN (saint). On trouve dans la légende trois saints de ce nom: le 1er, officier dans l'armée de Galère et qui combattait les chrétiens, se convertit à la vue de l'héroïsme de ses ennemis, et souffrit le martyre à Nicomédie, vers 306; le 2e, né en Afrique, fut envoyé par le pape Vitalien dans la Grande-Bretagne pour la propagation de la foi, et y mourut en 720; le 3e fut évêque de Saint-André en Écosse, et souffrit le martyre en 874. La fête de saint Adrien se célèbre le 3 mars.

ADRIEN I, pape, né à Rome, élu en 772, mort en 795, se vit inquiété par Didier, roi des Lombards, et fut vengé par Charlemagne. C'est sous son pontificat que se tint le 2e concile de Nicée, 787.

ADRIEN II, pape, natif de Rome, élu en 867, après avoir refusé deux fois le pontificat, leva l'excommunication lancée contre Lothaire, roi de Lorraine, qui avait répudié sa femme; tint un concile à Rome contre Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer; eut des démêlés avec l'empereur et le nouveau patriarche grec au sujet de la Bulgarie, qu'il revendiquait, et quelques différends avec Charles-le-Chauve, au sujet d'un évêque qui avait été condamné en France. Il mourut en 872.

ADRIEN III, pape, natif de Rome, élu en 884, mort en 885, maintint avec fermeté ce qui avait été fait contre Photius, patriarche de Constantinople.

ADRIEN IV, Nic. Brakespeare, le seul pape anglais, né à Abbots-Langley, dans le Hertfordshire, était fils d'un mendiant et fut pendant quelque temps réduit lui-même à mendier. Étant venu en France, il se fit recevoir domestique des chanoines de Saint-Ruf, près d'Avignon, se fit ensuite religieux dans ce couvent, et en devint bientôt supérieur. Le pape Eugène III le fit cardinal d'Albano, et l'envoya comme légat en Danemarck et en Norwège, où il convertit les peuples barbares. Élu pape à son retour, en 1154, il eut des démêlés avec les Romains, au sujet de l'hérétique Arnauld de Brescia; avec Guillaume, roi de Sicile, et avec l'empereur Frédéric. Il mourut en 1159.

ADRIEN V, pape, né à Gênes, neveu d'Innocent IV, fut élu en 1276 et mourut un mois après.

ADRIEN VI, Adrien Florent, pape, fils d'un tisserand et né à Utrecht en 1459, enseigna d'abord la théologie à Louvain, devint vice-chancelier de l'université de cette ville, fut précepteur de Charles-Quint, puis évêque de Tortose, vice-roi en Espagne, et fut enfin élevé à la papauté en 1522, par la protection de Charles-Quint. Il s'attira des ennemis en voulant réformer les abus de la cour de Rome. Il mourut en 1523.

ADRUMETUM, puis JUSTINIANA, ville marit. d'Afrique, auj. ruinée, à 130 kil. S. de Carthage, dans la Byzacène (Etat de Tunis), fondée par les Phéniciens. César y débarqua (47 av. J.-C.), lorsqu'il porta la guerre en Afrique.

ADUATICI, peuple gaulois, dans la Germanique 2e, occupait le territoire de la province actuelle de Namur.

ADUATICORUM OPPIDUM, *Falais sur la Méhaigne*, à 30 kil. S. O. d'Atuatuca. César la prit en 53 av. J.-C.

ADULE, *Adulas mons*, auj. MONT SAINT-GOTHARD.

ADULIS, ville d'Éthiopie, sur le golfe Arabique (mer Rouge), à 228 kil. N. E. d'Axum, était le port le plus fréquenté de cette côte. Ptolémée-Evergète fit élever à Adulis un célèbre monument avec une inscription en son honneur; ce monument est connu sous le nom de *monument Adulitain*.

Æ. Cherchez par E les articles qui ne seraient pas ici.

ÆA, ville et île de Colchide, à l'embouchure du Phase, fut la demeure de Circé. — Ancienne île de la mer de Toscane, sur la côte d'Italie, fut réunie depuis à la terre ferme, et forma le *Circeium promontorium*. La fable y place aussi la résidence de Circé.

ÆDESIUS, philosophe néoplatonicien du IVe siècle, né en Cappadoce, étudia sous Jamblique et forma à Pergame une école célèbre, d'où sortirent Chrysanthe, Maxime d'Ephèse et Julien. Il prétendait avoir commerce avec les dieux. Il fut persécuté sous Constantin, et mourut dans un âge avancé. On trouve dans Eunape de curieux détails sur Ædesius.

ÆDUI. *Voy.* ÉDUENS.

ÆGADES, *Ægates*, *Ægusæ insulæ*. *Voy.* EGADES.

ÆGÆ ou EGES, nom de plusieurs villes grecques. Les plus connues sont: une ville de Macédoine, sur l'Erigon, à 35 kil. N. O. de Pella; et une ville d'Achaïe, l'une des 12 de la confédération primitive, sur le golfe de Corinthe, à l'embouchure du Crathis.

ÆGIDIUS, dit le *comte Gilles*, était grand-maître de la milice romaine dans les Gaules, vers le milieu du Ve siècle, et s'était formé, dans une partie de la 2e Belgique et de la 4e Lyonnaise, un petit état indépendant qui comprenait Beauvais, Soissons, Amiens, Troyes, Reims et leurs territoires. Childéric ayant été chassé du trône en 457, Ægidius fut choisi pour chef par les Francs, et sut maintenir son autorité pendant huit années; mais les guerres continuelles

qu'il avait à soutenir et la dureté de son gouvernement lui aliénèrent les esprits. Aussitôt que Childéric reparut, tous les Francs se rallièrent à lui. Ægidius, abandonné, se retira à Soissons, où il mourut de mort violente, en 464, laissant ses états à son fils Syagrius.

ÆGIDIUS COLUMNA. *Voy.* COLONNE.

ÆGILA, ville de Laconie, fameuse par un temple de Cérès. On y célébrait des mystères où les femmes seules étaient admises.

ÆGIRTIUS, riv. d'Aquitaine, auj. le GERS.

ÆGISSUS, auj. *Tulcia*, ville de la Mésie inf., sur l'Ister (Danube), près de l'île de Peucé. C'est à 13 kil. E. de cette ville que Darius construisit un pont de bateaux pour passer en Scythie.

ÆGIUM, ville d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe, une des 12 de la confédération et celle où se tenaient les assemblées générales de la ligue. C'est là que mourut Aratus. On en voit les ruines près de Vostitza.

ÆGOS-POTAMOS (c.-à-d. *fleuve de la chèvre*), auj. *Indjé-limen*, petite riv. de la Chersonèse de Thrace, tombait dans l'Hellespont à quelques kil. au N. de Sestos. Là eut lieu la bataille navale gagnée par le Spartiate Lysandre sur les Athéniens et qui mit fin à la guerre du Péloponèse, 404 ans av. J.-C.

ÆLANA ou **AILATH**, auj. *Akaba-el-Mesrim*, anc. ville de l'Arabie Pétrée, sur la mer Rouge, au fond d'un petit golfe que cette mer forme au N. et qui recevait de là le nom d'*Ælanites sinus*. C'est de cette ville que les navires de Salomon partaient pour Ophir.

ÆLIA CAPITOLINA, nom donné à Jérusalem, après qu'elle eut été rebâtie avec un temple à Jupiter par Adrien (*Ælius Adrianus*).

ÆLIUS SEXTUS PÆTUS CATUS, jurisconsulte romain, fut successivement édile, consul et censeur. Étant édile, 200 ans av. J.-C., il divulgua les formules du droit, dont les patriciens se réservaient la connaissance ; la partie du droit qu'il fit connaître prit de lui le nom de *droit élien*.

ÆMILIA, prov. de la Gaule cisalpine. *Voy.* ÉMILIE.

ÆMILIUS. *Voy.* ÉMILE.

ÆMODÆ INSULÆ, auj. les îles SHETLAND.

ÆMONA, ville de l'anc. Germanie, auj. LAYBACH.

ÆMONIA. *Voy.* HÉMONIE.

ÆNARIA, auj. *Ischia*, île de la Méditerranée, à 30 kil. N. O. de Pandatarie. Elle s'appelait primitivement *Pithécuse* et *Inarime*. C'est sous cette île volcanique que la fable nous montre Typhée enseveli après avoir été foudroyé.

ÆNEAS. *Voy.* ÉNÉE.

ÆNEAS SYLVIUS, pape. *Voy.* PIE II.

ÆNÉSIDÈME, philosophe sceptique, de Cnosse en Crète, vivait à Alexandrie à la fin du Ier siècle av. J.-C. Il restaura le pyrrhonisme, reproduisit sous des formes plus rigoureuses les *tropes* ou motifs de doute des sceptiques, et attaqua l'idée de cause. Il avait écrit 8 livres de *Discours sceptiques*, dont il ne reste que des extraits, conservés par Sextus et par *Photius*. — Gottl.-Ern. Schulze, philosophe allemand, a pris le nom d'Ænésidème dans plusieurs de ses écrits, par allusion au scepticisme qu'il professait.

ÆNOS, ville de Thrace. *Voy.* ENO.

ÆOLIÆ INSULÆ, auj. îles LIPARI.

ÆPINUS (Fr.-Marie-Ulrich-Théod.), célèbre physicien, né en 1724, à Rostock, mort en 1802 à Dorpt en Livonie, s'est surtout occupé d'électricité, et a beaucoup avancé cette partie de la physique en y appliquant le calcul avec un grand succès. On a de lui *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, 1759 (Pétersbourg, 1 vol. in-4), dont Haüy a donné un *Abrégé* en 1787, in-8 ; *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites du latin en français, par Raoult de Rouen ; *Recherches sur la tourmaline*, Pétersbourg, 1762, in-8, et plusieurs *Mémoires* intéressants fournis à l'académie de Saint-Pétersbourg.

ÆRODIUS (Petrus). *Voy.* AYRAULT.

AERSCHOOT, ville de Belgique (Brabant septent.), à 14 kil. N. E. de Louvain, sur la Demer, était d'abord un comté, qui fut érigé en duché (1533) après avoir passé par mariage dans la maison de Croï.

AERSCHOOT (duc d'), seigneur brabançon, refusa d'entrer dans la confédération des nobles de son pays contre Philippe II, roi d'Espagne, et prit les armes contre eux. Il fut nommé en 1577 burgrave d'Anvers, et bientôt après stathouder de Flandres. Ayant échoué dans ses efforts contre la maison d'Orange, il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

ÆSIS, auj. l'*Esi* ou *Esino*, petite riv. d'Italie, séparait le Picenum de l'Ombrie et tombait dans l'Adriatique.

ÆSTYI. *Voy.* ESTYES.

ÆTHALIA ou **ILVA**, auj. l'île d'ELBE.

AETIUS, hérésiarque du IVe siècle, né à Antioche, enseignait que le fils de Dieu n'est pas semblable à son père et renouvelait les erreurs d'Arius. Condamné dans plusieurs conciles, il fut exilé par Constance. Julien le rappela. Il mourut à Constantinople en 366. Ses partisans prirent le nom d'*Aétiens*.

AÉTIUS, l'un des plus grands généraux des derniers temps de l'empire romain, vivait sous Valentinien III, empereur d'Occident. Il défendit les Gaules contre les invasions des Francs et des Bourguignons, et tailla en pièces l'armée d'Attila dans les champs *Catalauniques* (près de Châlons), 451. Il fut assassiné par Valentinien lui-même, jaloux de sa gloire et de son crédit. Aétius avait eu avec le comte Boniface des démêlés sanglants; il tua ce général de sa propre main dans un combat qu'il lui livra en Italie.

AÉTIUS, d'Amida, sur le Tigre, médecin grec, vers la fin du Ve siècle, est auteur du *Tetrabiblos*, en 16 livres, vaste compilation où il avait mis à contribution les plus grands médecins des âges antérieurs. On n'en a imprimé que les 8 premiers livres, Venise, 1534, in-fol. L'ouvrage tout entier a été traduit en latin par J.-B. Montanus et J. Cornarius, sous ce titre : *Contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblos*, Venise, 1543, in-8.

AFER (DOMITIUS), orateur romain. *Voy.* DOMITIUS.

AFGHANISTAN, région d'Asie qui, jointe au Sistan, forme actuellement le roy. de Kaboul (*Voy.* KABOUL), est située entre les prov. ou roy. d'Hérat, Balkh, Kachemir, Beloutchistan, Moultan, Pendjab, Iran ; se compose de 7 parties : Kaboul, Loghman, Djelal-abad, Gasnah, Sivi, Kandahar, Farrâh. Les habitants se nomment *Afghans*. Les Afghans formaient la majeure partie des armées des Gaznévides, auxquels l'Afghan Mahmoud Gory ou Gaury succéda en 1159. Des chefs indigènes gouvernèrent le pays depuis la mort de Timour-Leng jusqu'à 1506. Les Afghans conquirent la Perse et prirent Ispahan (1720), mais bientôt ils furent assujettis eux-mêmes par Nadir (1737). En 1747, Ahmed-Schah fonde l'empire des Afghans qui comprend, outre l'Afghanistan propre, le Sistan, le Kachemir, le Pichaver, le Tchotch, l'Hazareh, le Chikarpour, le Leïa, etc. L'empire afghan, dans le temps de sa prospérité, a pu avoir une popul. de 10,000,000 d'âmes. D'horribles discordes ont ensanglanté le trône depuis 1793 et préparé la ruine de l'empire, ruine consommée en 1818 par les invasions et les conquêtes de Runjet-Sing, roi de Lahore.

AFGHANS. *Voy.* AFGHANISTAN.

AFIOUM-KARAHISSAR, *Apamea Cibotos*, ville de la Turquie asiatique, ch.-l. d'un livah de l'Anatolie, sur l'Akharsou. 30,000 hab. Jolie mosquée. Tapis et feutres, yatagans et armes à feu. Grand commerce d'opium. Fondée par Antiochus Soter, ou, suivant les Turcs, par le Seldjoucide Aladin ; patrimoine d'Othman, le Ier des sultans ottomans.

AFRANCESADOS, c.-à-d. partisans de la France : nom donné en Espagne à ceux qui en 1808 prête-

rent serment de fidélité à la constitution établie par les Français et au roi Joseph Napoléon. On les appelait aussi *Josephinos*.

AFRANIUS, poëte comique latin, vivait 100 ans environ av. J.-C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il s'attacha à la peinture des mœurs de son pays et des ridicules de son siècle. Il ne reste de ce poëte que quelques fragments réunis dans le *Corpus poetarum latinorum*.

AFRICA, ville de Barbarie. *Voy.* AL-MAHDYA.

AFRICANUS (Sextus Julius), historien grec, d'abord païen, se convertit au christianisme vers 231, et rédigea une *Chronographie* qui embrassait toute l'histoire depuis Adam jusqu'au règne d'Héliogabale, et où il discutait avec critique plusieurs points de chronologie. Il n'en reste que des fragments cités par Eusèbe et par quelques Pères. On lui attribue les *Cestes*, espèce d'encyclopédie, que l'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris. 1693, in-fol.

AFRICANUS. *Voy.* SCIPION.

AFRIQUE, *Africa*, *Libya*, une des 5 parties du monde, est une grande presqu'île triangulaire de 7,550 kil. de long sur 7,000 de large, liée à l'Asie par l'isthme de Suez. La Méditerranée au N., l'océan Atlantique à l'O., la mer des Indes, la mer d'Oman et la mer Rouge à l'E. forment ses limites. Elle se divise en 5 grandes régions naturelles : 1° le Maghreb ou Barbarie au N. O., 2° la région du Nil au N. E., 3° la Nigritie entre le Maghreb et l'Afrique australe, 4° l'Afrique australe au S. O., 5° l'Afrique orientale au S. E. Chaque région comprend beaucoup d'états ou de régions secondaires, parmi lesquels 18 principaux, savoir : 1° dans le Maghreb, Maroc, l'Algérie, Tunis, Tripoli; 2° dans la région du Nil, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour; 3° en Nigritie, la Nigritie centrale ou Nigritie proprement dite, le Sénégal, la Guinée, le Congo; 4° dans l'Afrique australe, la colonie du Cap, le pays des Hottentots, la Cimbébasie; 5° en Afrique orientale, la Cafrerie et le Monomotapa. (Pour les possessions européennes en Afrique, *voy.* les articles AFRIQUE ANGLAISE, etc.). Madagascar est la seule grande île de l'Afrique ; ensuite viennent les Canaries, les îles du Cap-Vert, Ste-Hélène, les Mascarègnes, les Séchelles, l'île Bourbon, Socotora, Kerguelen. Les principaux détroits de l'Afrique sont ceux de Gibraltar, au N. O.; de Bab-el-Mandeb, au N. E.; le canal de Mozambique, à l'E. Les caps sont: le cap Bon, au N. de l'état de Tunis; Bojador et cap Blanc, à l'O. du Sahara ; ceux des Palmes, des Trois-Pointes, dans la Guinée ; de Bonne-Espérance et des Aiguilles, au S.; de Gardafui, sur la côte d'Ajan. Les grandes chaînes de montagnes sont : le mont Atlas au S. de la Barbarie, les montagnes de Kong entre la Guinée et la Nigritie, les monts Alkumr ou de la Lune dans l'Abyssinie. Les principaux fleuves de ce continent sont : le Nil, le Sénégal et la Gambie, le Niger ou Djoliba, le Zaïre, le Coënza et le Zambèze. L'Afrique est presque tout entière sous la zone torride : aussi la chaleur y est-elle dévorante. Une grande partie du continent se compose de plaines brûlantes, remplies d'un sable fin et mouvant, et parsemées de loin en loin de quelques vertes oasis. Une foule d'animaux féroces (lions, tigres, panthères, rhinocéros) habitent ces contrées, avec les éléphants, les girafes, les antilopes et les gazelles. Il faut y joindre les crocodiles, les serpents et d'innombrables insectes. Une végétation puissante se développe sous l'influence du soleil des tropiques ; on y trouve d'immenses végétaux, tels que le baobab, le bambou, le palmier, etc. La race nègre prédomine en Afrique et occupe tout le centre et une grande partie du S.; viennent ensuite au N. les familles égyptienne, abyssinienne, nubienne, kabyle et maghrebine. L'Afrique possède une très grande variété d'idiomes, mais l'arabe est généralement entendu dans tout le N. Le fétichisme règne chez la plupart des Africains de race nègre ; le mahométisme est professé dans tout le N.; on trouve aussi des peuples chrétiens (surtout en Abyssinie). La civilisation est en général peu avancée ; le commerce intérieur, qui est peu actif, se fait par caravanes; les Européens seuls font le commerce extérieur, qui a surtout pour objet la poudre d'or, le cuivre, le natron, le sel, l'ivoire, le corail, la gomme, le maroquin, les plumes d'autruche, le riz, le froment, le poivre, l'indigo, les dattes, le séné, l'aloès, etc. — L'Afrique est encore la moins connue des 5 parties du monde. Les Romains et les Grecs n'avaient pénétré que dans le N.; on prétend que les Phéniciens firent le tour de l'Afrique, mais rien n'est moins prouvé. Les conquêtes des Arabes, à partir du VIIe siècle, perfectionnèrent la connaissance du N. et de l'E. Au XVe siècle, les Portugais firent connaître toutes les côtes de l'Afrique et ouvrirent le chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Enfin au XVIIIe siècle on essaya d'explorer l'intérieur de ce continent. Les voyages de Bruce en Abyssinie, ceux de Houghton, de Mungo Park, Burkhardt, Caillaud, ceux de Caillié (qui le premier a vu Tombouctou et en est revenu), de MM. Combes et Tamisier en Nubie et en Abyssinie, ont jeté quelques lumières sur ces vastes contrées inaccessibles jusqu'alors.

AFRIQUE ANGLAISE. Les possessions de la Grande-Bretagne en Afrique comprennent : 1° l'importante colonie du cap de Bonne-Espérance; 2° des établissements en Sénégambie, à Sierra-Leone, en Guinée, sur la côte d'Or et la côte des Esclaves ; 3° les îles de Fernando-Po, de l'Ascension, de Ste-Hélène, de Tristan-d'Acunha, dans l'océan Atlantique ; 4° les Séchelles, les Amirantes, l'île Maurice ou île de France, et quelques points de l'île de Madagascar, dans la mer des Indes.

AFRIQUE ANGLO-AMÉRICAINE, petit établissement formé par la société américaine de colonisation, à l'E. du cap Mesurado en Guinée, comprend les 2 petites villes de Libéria et de Caldwell.

AFRIQUE ARABE, îles possédées par l'iman de Mascate, sur la côte E. de l'Afrique : ce sont Quiloa, Zinzibar, Socotora et un tiers de Pemba.

AFRIQUE DANOISE. Elle ne comprend que quelques forts de minime importance, situés près du territoire des Achantis.

AFRIQUE ESPAGNOLE. Elle consiste en 2 parties : 1° les Présides, sav., Ceuta, Melilla, Alhucemas, Penon de Velez, sur les côtes N. de l'État de Maroc ; 2° l'archipel des Canaries.

AFRIQUE FRANÇAISE. Elle se compose de 3 parties : 1° l'Algérie ; 2° divers établissements au Sénégal (St-Louis, Gorée, le roy. de Oualo ou Howal); 3° l'île de Bourbon, celle de Ste-Marie et quelques points de Madagascar, Maurice ou l'île de France et les Séchelles étaient jadis à la France.

AFRIQUE HOLLANDAISE. Elle comprenait avant 1815 la colonie du Cap, mais ne se compose plus auj. que de quelques forts insignifiants en Guinée (chez les Achantis), et de la ville d'Elmina.

AFRIQUE PORTUGAISE. Elle forme 5 gouvernements, dits : 1° gouv. de Madère (l'île de ce nom); 2° gouv. du cap Vert (l'archipel du cap Vert, plus quelques districts du continent vis-à-vis); 3° gouv. de San-Tomé et do Principe (les 2 îles ainsi nommées) ; 4° gouv. d'Angola (une grande partie du Congo) ; 5° gouv. de Mozambique.

AFRIQUE TURQUE. C'était jadis l'Égypte, Tripoli, Tunis, Alger. Auj l'Égypte est indépendante de fait ; l'Algérie appartient à la France ; depuis longtemps Tunis, Tripoli, ne reconnaissent que nominalement la suzeraineté du sultan.

AFRIQUE ANCIENNE, *Africa, Libya* des Grecs. Ce mot avait trois sens et désignait : 1° ce que les anciens connaissaient de cette partie du monde ; 2° un

diocèse qui comprenait les Mauritanies Sitifine et Césarienne, la Numidie, l'Afrique propre, la Tripolitaine; 3° l'Afrique propre ou proconsulaire, prov. du diocèse d'Afrique, allant du fond de la petite Syrte au cap Hermæum (auj. état de Tunis et partie de celui de Tripoli), ch.-l. Utique, et plus tard Carthage.

AGA, c.-à-d. *seigneur*, nom donné par les Turcs au commandant d'une troupe, et spécialement au chef des janissaires.

AGA MOHAMMED. *Voy.* MOHAMMED.

AGADIR ou SAINTE-CROIX, ville de l'empire de Maroc, à 244 kil. S. O. de Maroc, sur la mer, possédait le meilleur port de l'empire; s'étant révoltée contre Sidy-Mahomet, elle a été prise, ruinée, et ses habitants ont été transférés à Mogador.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu. Samuel le coupa en morceaux à Galgala devant l'autel du Seigneur.

AGAMÈDE, frère de Trophonius. *Voy.* TROPHONIUS.

AGAMEMNON, roi d'Argos et de Mycènes, fils d'Atrée, fut nommé généralissime des Grecs dans la guerre de Troie; ce qui le fait appeler quelquefois le *roi des rois*. Retenu à Aulis par les vents contraires, il sacrifia sa fille Iphigénie pour obtenir des dieux un vent favorable. Ses démêlés avec Achille furent longtemps funestes à la cause des Grecs; ils ne cessèrent que quand il eut rendu à ce prince l'esclave Briséis qu'il lui avait enlevée. A son retour, il fut assassiné par sa femme Clytemnestre, qu'Egisthe avait séduite. Il fut père d'Oreste et d'Électre. On place son règne de 1280 à 1270 av. J.-C.

AGANIPPE, source au pied de l'Hélicon en Phocide, allait grossir le Permesse. Comme l'Hippocrène, Aganippe était consacrée aux Muses, qu'on nomme souvent pour cette raison *Aganippides*.

AGAPES (du grec *agapê*, amitié), repas que les premiers Chrétiens célébraient en commun dans l'église en mémoire du dernier festin que Jésus fit avec les apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie. Ces repas furent abolis au IVe siècle, à cause du nombre toujours croissant des fidèles, et des abus qui commençaient à se glisser dans ces réunions.

AGAPET I, pape, 535-536, résista à Justinien qui voulait le soumettre aux patriarches de Constantinople.

AGAPET II, pape, 946-956, appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II qui voulait se faire roi d'Italie, et apaisa les discordes par sa modération.

AGAPET, diacre de Constantinople, adressa à Justinien, lorsqu'il monta sur le trône, un ouvrage intitulé *Scheda regia, sive de officio regis*, qui contenait des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage a été imprimé en 1509 à Venise, grec-latin, in-8. Il a été plusieurs fois traduit, et entre autres par Louis XIII dans sa jeunesse, Paris, 1612, in-8.

AGAR, femme égyptienne, était servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle devint mère d'Ismaël. Sara, jalouse, la chassa avec son fils. *Voy.* ISMAEL.

AGARÉNIENS ou AGARÉENS, peuple de l'Arabie Heureuse ou de la Sabée, qu'on dit être descendus d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. On étend quelquefois leur nom à tous les Arabes.

AGASICLÈS, roi de Sparte, 645-597. *Voy.* SPARTE.

AGATHA, auj. *Agde*, ville de la Gaule Narbonnaise, chez les *Atacini*, près de l'embouchure de l'*Arauris* (Hérault), et fondée par les Massiliens qui lui donnèrent le nom grec d'*Agathé Tyché*, c.-à-d. bonne fortune.

AGATHARCHIDE, géographe grec, né à Cnide, vers l'an 150 av. J.-C., écrivit un *Périple de la mer Rouge*, et des *Traités de l'Asie et de l'Europe* en 10 livres. Il ne reste de ces ouvrages que des fragments du *Périple*, qui ont été recueillis par Hudson dans ses *Geographi minores*, et commentés par Gosselin dans ses *Recherches sur la géographie*. On le croit aussi auteur d'une *Histoire de Perse*, dont on trouve quelques fragments dans les *Excerpta historica*, Francfort, 1559.

AGATHE (sainte), vierge de Palerme, martyre, mourut des suites des tortures que lui fit souffrir Quintianus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les Siciliens l'ont en grande vénération. Sa fête tombe le 5 du mois de février.

AGATHÉMÈRE, écrivain grec du IIIe siècle après J.-C., est auteur d'un abrégé de la Géographie de Ptolémée intitulé *Hypotyposes geographicæ* (grec-latin, Amsterd., 1697).

AGATHIAS, dit le Scolastique, historien grec du VIe siècle après J.-C., a écrit une *Histoire du règne de Justinien* en 5 livres, qui fait suite à celle de Procope et fait partie de la *Collection byzantine*. Il composa aussi une *Anthologie* en 7 livres, publiée à Paris, grec-latin, 1660, in-fol.

AGATHOCLE, tyran de Sicile, né vers 361 av. J.-C. Fils d'un potier, il s'éleva du rang de simple soldat à celui de général, et se rendit maître de Syracuse et de toute la Sicile. Il fit avec succès la guerre aux Carthaginois, et alla les attaquer jusqu'en Afrique. Il mourut empoisonné par son fils Archagathe, à l'âge de 72 ans, et après 28 ans de règne, l'an 289 av. J.-C.

AGATHOCLÉE, courtisane égyptienne que Ptolémée Philopator épousa après s'être défait d'Arsinoé, sa première femme; elle gouverna longtemps le royaume et tenta d'assassiner le fils du roi; mais le peuple d'Alexandrie, révolté par ses crimes, la fit périr, l'an 204 av. J.-C.

AGATHO-DÆMON, une des branches de l'ancien Nil. *Voy.* NIL.

AGATHON (saint), élu pape en 679, mort en 682, condamna les Monothélites dans un concile et cessa le premier d'acquitter le tribut que chaque pape payait aux empereurs à son élection. L'église latine célèbre sa fête le 10 janvier, et les Grecs le 20 du même mois.

AGAVÉ, mère de Penthée. *Voy.* PENTHÉE.

AGDE, *Agatha*, ch.-l. de cant. (Hérault), dans l'arr. de Béziers, sur l'Hérault, à 44 kil. S. O. de Montpellier, à 805 kil. S. E. de Paris; 8,230 hab. Trib. de comm.; cabotage très actif; école de navigation. Il s'y tint un concile en 506. *Voy.* AGATHA.

AGE D'OR, d'ARGENT, etc. *Voy.* AGES.

AGEDINCUM, capit. des *Senones*, auj. SENS.

AGEN, *Aginnum*, ch.-l. du dép. de Lot-et-Garonne, sur la rive droite de la Garonne, à 540 kil. S. O. de Paris et 598 par la route de Limoges; 13,399 hab. Evêché, cour royale. Commerce très actif. Serges renommées, teintureries pour écarlate et cramoisi. Jadis capit. des *Nitiobriges*; ville prétorienne sous l'empire; prise et reprise par les Goths, les Huns, les Alains, les Burgundes, les Sarrasins; appartint successivement aux rois de France, aux ducs d'Aquitaine, aux rois d'Angleterre, aux comtes de Toulouse; fut victime des guerres de la réforme, 1561-92. Réunie à la France en 1592.—L'arr. d'Agen a 9 cant. (Astafort, Beauville, La Plume, Port-Ste-Marie, Praissas, Puymirol, La Roque, plus Agen, qui compte pour 2), 127 comm. et 84,338 hab.

AGENAIS ou AGENOIS, ancienne prov. de Guienne, entre le Périgord, le Quercy, le Condomois, la Lomagne et le Bazadais; 80 kil. de long sur 40 de large. Pâturages, grains, beaucoup de vin. On y trouvait Agen, qui était ch.-l.; Villeneuve-d'Agen, Marmande, Aiguillon, Tonneins, Clérac, Duras, Lauzun. Elle fait auj. partie du dép. de Lot-et-Garonne.

AGENDICUM, auj. PROVINS.

AGÉNOR, roi de Phénicie, père de Cadmus et d'Europe qui fut enlevée par Jupiter. On place son règne vers 1560 av. J.-C.

AGES. Les poëtes de l'antiquité distinguaient 4 âges, dans lesquels les hommes allèrent sans cesse en empirant: 1° l'*âge d'or*, qui s'écoula immédiate-

ment après la création de l'homme et lorsque Saturne régnait dans le ciel ; c'est un temps d'innocence, de justice, d'abondance et de bonheur ; il régnait sur la terre un printemps perpétuel, et les champs produisaient sans culture ; 2° l'*âge d'argent*, qui commença lorsque Saturne, chassé du ciel, vint chercher un refuge sur la terre, et que Jupiter lui eut succédé dans le ciel ; on éprouva les premières vicissitudes des saisons ; il devint nécessaire de cultiver la terre et de pratiquer les arts pour satisfaire aux besoins naissants ; les hommes commencèrent à déchoir de leur première innocence et à perdre une partie de leur bonheur ; 3° l'*âge d'airain*, qui commença lorsque Saturne eut quitté la terre ; cet âge est encore un mélange de bien et de mal, mais le mal commence à dominer, la propriété s'établit et avec elle naissent la rapine et la guerre ; 4° l'*âge de fer*, qui est signalé par le débordement de tous les excès et de tous les crimes ; la terre ferme son sein ; la déesse de la justice, Astrée, fuit épouvantée et retourne dans les cieux. On connaît les belles descriptions qu'Hésiode et Ovide ont données des quatre âges.

AGÉSANDRE, habile sculpteur de Rhodes, est auteur du beau groupe de *Laocoon* qui fut retrouvé sous Jules II, par Félix de Fredis, et que l'on admire encore aujourd'hui comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique. On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle vécut Agésandre ; les uns le rapportent à l'époque la plus brillante de la Grèce (vers le IVe siècle av. J.-C.) ; les autres le placent sous les premiers empereurs romains ou même sous Vespasien, peu avant Pline-l'Ancien, qui cite et décrit le *Laocoon*.

AGÉSILAS, roi de Sparte, de la race des Proclides, fils d'Archidamus, monta sur le trône l'an 400 av. J.-C., à l'exclusion de son neveu Léotychide, qu'il fit déclarer bâtard. Il vainquit successivement les Perses, qu'il alla attaquer en Asie (395), et sur lesquels il conquit une partie de l'Asie-Mineure, les Béotiens, les Argiens et les Athéniens, ligués contre lui, à Coronée (393). Il défendit la Laconie contre Epaminondas (369), mais fut battu par lui à Mantinée (363). A l'âge de 80 ans, il alla au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui était en guerre contre Artaxerce, et mourut en revenant de cette expédition, l'an 361. Agésilas était petit, boiteux et laid ; mais son courage et sa grandeur d'âme effaçaient ses imperfections physiques. Cornélius Népos et Plutarque ont écrit sa vie.

AGESINATES CAMBOLECTRI, peuple de la Gaule transalpine, dans le territoire des *Pictones* (Poitou), faisait partie de l'Aquitaine seconde et s'étendait le long de la mer jusqu'au pays des *Santones* (Saintonge).

AGÉSIPOLIS. Il y eut à Sparte trois rois de ce nom de la race des Agides. Le 1er, fils de Pausanias, lui succéda l'an 394 av. J.-C. Il remporta une grande victoire sur les Mantinéens, et mourut l'an 380. Le 2e, fils de Cléombrote, ne régna qu'un an, 371 av. J.-C. Le 3e, étant encore très jeune au moment de son avénement, l'an 219 av. J.-C., fut mis sous la tutelle de Cléomène et de Lycurgue ; ce dernier lui ravit la couronne.

AGGÉE, un des 12 petits prophètes, prophétisa à Jérusalem vers l'an 520 av. J.-C. Il encouragea les Juifs à rebâtir le temple, en prédisant que le second serait plus illustre que le premier.

AGGERHUUS, un des 4 grands gouvernements de la Norwège, a pour bornes la Suède, le Drontheim et le Cattegat ; il est arrosé par la Drimmen, et compte environ 380,000 hab. Il renferme de riches mines d'argent, de cuivre et de fer. Il a pour ch.-l. Christiania, capit. de toute la Norwège, et tire son nom d'Aggerhuus, ville avec château, située au fond de la baie de Christiania, à 20 kil. N. de cette ville, et qui a longtemps été le ch.-l. de la prov.

AGHADÈS, ville d'Afrique, dans le Sahara, par 18° 40' lat. N. et 11° 2' long. E., capit. d'une oasis de même nom et du roy. d'Asben, au S. de l'État de Tripoli ; plus grande, plus peuplée que Tripoli même ; elle sert d'entrepôt pour le commerce de la partie orient. du désert. Elle appartient aux Touarics.

AGIDES ou EURYSTHENIDES, nom d'une des deux branches royales qui régnaient conjointement à Sparte, tire son nom d'Agis I. Elle était opposée à celle des Proclides ou Eurypontides.

AGILA, roi des Visigoths d'Espagne, 549-554, fut après 5 ans de règne massacré par ses sujets, qu'il avait révoltés par sa tyrannie et sa lâcheté.

AGILOLFINGES, nom de la 1re dynastie des ducs de Bavière, ainsi nommés d'un guerrier bavarois, nommé Agilolf ou Agilulphe, qui secoua vers 533 le joug des Ostrogoths, et rendit la Bavière indépendante. Tassillon fut le dernier des successeurs d'Agilolf. Après lui, la Bavière fut réunie à l'empire de Charlemagne, 788.

AGILULPHE, duc de Turin, devint roi de Lombardie en 590, par son mariage avec Théodelinde, veuve du dernier roi, Autharis. Il fit la guerre avec succès contre plusieurs princes révoltés, contre le pape et l'empereur d'Allemagne. Il mourut en 615. — Héros bavarois. *Voy.* AGILOLFINGES.

AGINCOURT (Seroux d'), antiquaire, archéologue et numismate, né en 1730, à Beauvais, mort en 1814, à Rome, fut fermier-général sous Louis XV, et amassa une brillante fortune qu'il consacra tout entière à l'étude et à la culture des beaux-arts. Après avoir visité l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, il se fixa à Rome vers 1778, et s'y lia avec le cardinal Bernis et le chevalier d'Azara. Il y rédigea l'*Histoire de l'Art par les Monuments depuis le* IVe *siècle jusqu'au* XVIe, publiée à Paris, en 6 vol. in-fol., 1809-1823 : c'est le plus riche répertoire que l'on ait en ce genre.

AGINNUM, auj. *Agen*, ville cap. des *Nitiobriges*, peuple de la Celtique, au S. des *Petrocorii*.

AGIOS. *Voy.* HAGIOS.

AGIS, nom de quatre rois de Sparte, dont un de la race des Agides, et trois de celle des Proclides :

AGIS, chef de la race des Agides, fils d'Eurysthènes, succéda à son père vers l'an 1060 av. J.-C., et eut pour successeur Echestrate. On ne sait rien de son règne. C'est de lui que vient le nom d'*Agides* donné à une des deux races qui régnaient conjointement à Sparte.

AGIS I, de la race des Proclides, fils d'Archidamus, régna de 427 à 400 av. J.-C., battit les Argiens à Mantinée, obtint plusieurs avantages sur les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse.

AGIS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus II, régna de 355 à 330 av. J.-C. Il tenta de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens, et périt dans une bataille contre Antipater, lieutenant d'Alexandre, après avoir fait des prodiges de valeur.

AGIS III, roi de Sparte, le plus célèbre des rois qui ont porté ce nom, monta sur le trône l'an 244 av. J.-C. Il tenta de remettre en vigueur les lois de Lycurgue, proposa d'abolir les dettes, de faire un nouveau partage des terres ; mais il échoua dans ses desseins par la perfidie de ceux à qui il avait donné sa confiance. Arraché d'un temple où il s'était réfugié, il fut étranglé dans sa prison par l'ordre des éphores, l'an 240 av. J.-C.

AGLABITES, dynastie musulmane qui régna environ 129 ans en Afrique, sur le pays qui s'étend de l'Egypte jusqu'à Tunis, avait pour chef Ibrahim-Ben-Aglab, qui fut nommé, vers l'an 780 de J.-C., gouverneur de l'Afrique par Haroun-al-Raschid. Ils siégeaient à Kairouan, près de Tunis. Leur dernier chef, Ziadat-Allah, fut dépouillé de ses états en 909 par les califes fatimites, qui gouvernaient l'Égypte.

AGLAÉ, l'une des trois Grâces. *Voy.* GRACES.

AGLIÉ, ville du Piémont (Ivrée), à 15 kil.

S. O. d'Ivrée, avec un superbe palais; 3,300 hab.

AGMONDESHAM ou AMERSHAM, ville d'Angleterre (Buckingham), à 39 kil. N. O. de Londres. Elle fut pendant 4 siècles suspendue du droit d'envoyer des députés au parlement, et ne recouvra ce droit qu'en 1623. Eglise gothique.

AGNADEL, vill. du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), à 13 kil. N. E. de Lodi, est célèbre par les victoires qu'y remportèrent Louis XII sur les Vénitiens (1509), et le duc de Vendôme sur le prince Eugène (1705).

AGNANO, vill. de Toscane, à 8 kil. N. E. de Pise. Eaux minérales.

AGNANO (lac d'), *Anianus lacus*, à 6 kil. de Naples, dans le roy. des Deux-Siciles: air malsain. Près de là se trouve la fameuse *grotte du Chien*. (*Voy.* ce nom.) Le lac est un ancien cratère de volcan.

AGNÈS (sainte), jeune vierge romaine, souffrit le martyre à Rome à l'âge de 13 ans, lors de la persécution de Dioclétien. Prudence a chanté son martyre dans sa 14e hymne. On célèbre sa fête le 21 janvier.

AGNÈS, reine de France, fille de Berthold, duc de Méranie, épousa en 1196 Philippe-Auguste, qui venait de répudier Ingelburge; mais les censures de l'église obligèrent ce prince à reprendre sa première femme. Agnès en mourut de douleur, l'an 1201.

AGNÈS D'AUTRICHE, fille de l'empereur Albert I, vengea cruellement la mort de son père qui avait été assassiné (1308), en immolant près de 1,000 victimes. Elle avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie; mais étant devenue veuve après un an de mariage, elle entra dans un monastère, où elle passa le reste de sa vie. Morte en 1334.

AGNÈS DE FRANCE, impératrice de Constantinople, fille du roi de France Louis-le-Jeune, épousa en 1180, à l'âge de 9 ans, Alexis Comnène-le-Jeune, empereur de Constantinople; 2 ans après, elle fut forcée d'épouser Andronic Comnène, qui avait fait mourir Alexis et qui avait usurpé le trône.

AGNÈS SOREL, dame célèbre par sa beauté et par les qualités de son esprit, fille de Sorel de St-Gérard, gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont, naquit vers 1410 au village de Fromenteau en Touraine. Elle était fille d'honneur d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, lorsque cette dame eut occasion de venir à la cour de Charles VII pour solliciter une grâce (1431). Charles devint bientôt éperdument amoureux d'Agnès, la fixa à sa cour en la nommant dame d'honneur de la reine, et en fit bientôt sa maîtresse. Agnès n'usa de l'ascendant qu'elle avait sur le roi que pour le déterminer à sortir du honteux repos dans lequel il languissait pendant que les Anglais s'emparaient de ses états (*Voy.* CHARLES VII), et contribua ainsi puissamment au salut de la France. Le roi la combla de faveurs et lui donna entre autres présents le château de Beauté, situé sur les bords de la Marne (près de St-Maur), d'où elle prit le nom de *dame de Beauté*. La reine elle-même lui montra toujours un sincère attachement. En 1445, Agnès, se voyant insultée par le dauphin (depuis Louis XI), quitta la cour et alla vivre à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Elle mourut en 1450, à Jumièges, où elle était venue pour rencontrer le roi. On la crut empoisonnée par le dauphin.

AGNESI (Marie-Gaétane), femme célèbre par ses profondes connaissances, née à Milan en 1718, était fille d'un professeur de mathématiques à Bologne, qui l'initia de bonne heure à l'étude des hautes sciences. Elle réussit si bien, qu'en 1750 le pape Benoît XIV l'autorisa à remplacer son père dans son cours public. Elle a publié en italien un traité de mathématiques qui a été traduit par d'Antelmy, avec des notes de Bossut, sous ce titre : *Traités élémentaires du calcul différentiel et du calcul intégral*, Paris, 1775, in-8.

AGNOLO (Baccio), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, mort en 1543, fut le contemporain et l'ami des Raphaël et des Michel-Ange. Il commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna ensuite à l'architecture. Florence lui doit quelques édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculptures en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

AGNONE, ville du roy. de Naples (Molise), à 27 kil. d'Isernia. On y trouve les meilleures manuf. de cuivre du roy., 17 églises, 5 monts-de-piété.

AGOBARD, archevêque de Lyon en 813, mort en 840, prit part à la révolte de Lothaire contre Louis-le-Débonnaire, et fut en conséquence déposé par le concile de Thionville en 835. Il fut cependant rétabli peu après. C'était un homme éclairé pour ces temps: il fit abroger la loi Gombette, qui autorisait les duels juridiques; il écrivit contre les épreuves de l'eau et du feu, et contre la croyance aux sorciers. Il a laissé plusieurs écrits qui ont été publiés par Baluze, 1666, 2 vol. in-8°.

AGOGNA ou GOGNA, riv. d'Italie, dans les États sardes, se jette dans le Pô entre la Sesia et le Terdoppio, après avoir baigné Borgomanero, Novare, Mortara. Sous Napoléon, l'Agogna donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, limitrophe de l'empire français, et qui avait pour ch.-l. Novare.

AGON, petit port de France (Manche), à 8 kil. S. O. de Coutances. Armements pour Terre-Neuve.

AGOSTA, *Augusta*, ville de Sicile, sur la côte E., à 17 kil. N. de Syracuse; 15,000 hab.; place forte de 2e classe; port très sûr, situation délicieuse. Aux environs est la Timpa ou Vallée, lieu remarquable par ses grottes. Agosta fut fondée par l'empereur Frédéric II; elle fut bouleversée en 1693 par un tremblement de terre qui l'a séparée de la terre-ferme.

AGOSTINI (Nicolo degli), poëte vénitien du XVIe siècle, a composé quelques poëmes oubliés aujourd'hui, et n'est connu que pour avoir tenté de continuer le célèbre poëme de *Roland amoureux*, que Boïardo avait laissé inachevé; mais les trois livres qu'il a ajoutés à ce poëme sont loin d'égaler l'original.

AGOSTINI (Leonardo), antiquaire du XVIIe siècle, né à Sienne, a donné une nouvelle édition de *la Sicile* de Philippe Paruta, Rome, 1649, et a publié un recueil estimé, intitulé *Gemme antiche figurate*, Rome, 1636-57. *Voy.* AUGUSTIN.

AGOTY (Gautier d'). *Voy.* GAUTIER.

AGRAH ou AGRA, ancienne capit. de la gr. prov. d'Agrah, auj. ch.-l. du district du même nom, par 75° 33' long. E., 27° 11' lat. N.; 10,000 hab. Elle était autrefois une des plus belles, des plus riches villes de l'univers, et fut la résidence d'Akbar; c'est maintenant un amas de ruines; cependant le fort d'Agrah ou Akbar-Abad et le magnifique mausolée en marbre blanc de la belle Nour-Djehan existent encore. A 8 kil. au N. est le mausolée d'Akbar. Agrah, désolée par tant de désastres, commence à refleurir depuis qu'elle appartient aux Anglais.

AGRAH, ancienne prov. de l'Hindoustan, entre celles de Delhi, d'Aoude, d'Allah-Abad, de Malwah, d'Adjmir, s'étend de 73° 24' à 77° 40' de long. E., et de 25° 35' à 28° 18' lat. N.; de 5 à 6,000,000 d'hab.; les Brahmanistes y sont en majorité. Contrée plate, inondée au temps des pluies, très productive: sucre, indigo, coton, céréales, dont on fait deux récoltes par an. L'Agrah a presque toujours suivi le sort du Delhi depuis l'invasion musulmane, et a été sous Akbar la deuxième vice-royauté de l'empire. En proie, après la mort d'Aureng-Zeyb (1707), aux Djats, aux Mahrattes, etc., elle fut depuis 1777 régie souverainement par Nedjed-Kan. Enfin elle a été démembrée. Le roy. de Sindhia en possède une partie, capit. Gouâlior; quatre autres parties, Karoli, Bhartpour, Dolpour, Matcherri ou Mewat (capit. Alvar), forment des principautés vassales de la Com-

pagnie anglaise des Indes ; une sixième partie appartient en propre aux Anglais et est englobée dans la présidence de Calcutta, à laquelle elle fournit 5 districts, Agrah, Alighar, Kalpi, Farrakhabad, Etaweh. — Le district d'Agrah fait partie de la présidence de Calcutta (Inde anglaise, possessions immédiates). Ses villes principales sont Brindrâbrand, Mathura, Fattihpour, etc.

AGRAIRES (lois), lois romaines proposées à diverses époques, et qui toutes avaient pour objet un partage de terres entre les citoyens pauvres. Il ne s'agissait que de distribuer les terres conquises et non de diviser également entre tous les citoyens le territoire entier, comme l'ont voulu quelques modernes. Néanmoins elles excitèrent les plus grands troubles, et furent presque toutes repoussées. Tib. Gracchus (134 av. J.-C.) et Jules César (59) sont les seuls qui aient réussi à faire adopter des lois agraires. Dans les temps modernes, Babeuf et ses adhérents proposèrent en France quelque chose de semblable. *Voy.* BABEUF.

AGRAM, ville des États autrichiens, ch.-l. du comitat d'Agram (Croatie), près de la Save, à 55 kil. N. E. de Carlstadt, par 13° 28' long. E., 45° 50' lat. N.; 17,000 hab. (avec sa banlieue). On y distingue 2 parties, la ville royale et libre, la ville épiscopale ou *Bischofstadt.* Résidence du ban de Croatie ; petite université; haut trib. pour la Croatie et la Slavonie. Commerce avec Fiume et la Dalmatie.

AGRAM, un des trois comitats de la Croatie (États autrichiens), entre ceux de Warasdin au N. et de Kreutz à l'E., est traversé par la Save et a pour capit. Agram.

AGREDA, ville d'Espagne (Soria), non loin de l'Èbre, au pied du mont Cayo, célébré par Martial, à 42 kil. N. E. de Soria ; patrie de Marie d'Agreda, visionnaire. *Voy.* MARIE.

AGRI, nom moderne de l'Aciris. *Voy.* ACIRIS.

AGRIA, nom hongrois de la ville d'Eger. *Voy.* EGER.

AGRIANES, auj. l'*Ergène*, un des affluents de l'Hèbre (Maritsa), se jette dans ce fl. à Didymotichos, après avoir reçu le Contadesdus.

AGRICOLA (Cn. Jul.), général romain, beau-père de l'historien Tacite, né vers l'an 40 de J.-C., fut envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne pour la soumettre et la gouverner (77). Il réduisit ce pays en province romaine, et reconnut le premier que c'était une île. Il civilisa les peuples qu'il avait conquis et s'en fit chérir par sa douceur et sa justice. A la mort de Titus, le nouvel empereur, Domitien, jaloux de ses succès, le rappela de son gouvernement (85) : Agricola passa le reste de ses jours dans la retraite et l'obscurité. Il mourut à 56 ans ; on crut qu'il avait été empoisonné par Domitien. Tacite a écrit sa vie.

AGRICOLA (George), le plus ancien minéralogiste, né en 1494 à Gleuchen en Misnie, mort en 1555, exerça d'abord la médecine, mais abandonna ensuite cette profession et vint se fixer à Chemnitz pour s'y livrer tout entier à l'étude des minéraux. On a de lui *De re metallica*, Bâle, 1546, in-fol., souvent réimprimé ; *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, Bâle, 1550, in-fol. Quoiqu'il fût fort savant, il n'était pas exempt des préjugés du temps : il croyait aux esprits, et il a écrit un traité *De lapide philosophico*, Cologne, 1531.

AGRICOLA (Jean), d'Eisleben dans le comté de Mansfeld, né en 1492, mort en 1566, fut un des principaux coopérateurs de Luther. Il soutenait que la loi de Moïse est inutile pour être sauvé, et par là il donna naissance à la secte des *antinomiens*, c.-à-d. adversaires de la loi. A la suite de démêlés qu'il eut avec Mélanchthon au sujet de cette doctrine, il se retira à Berlin où il devint prédicateur de la cour. Il prit part à l'*Interim* d'Augsbourg, au colloque de Leipsick (1519), et signa la paix de Smalkald (1537). Il a laissé, outre ses ouvrages de controverse, un *Recueil de proverbes allemands*, accompagné d'un *Commentaire* estimé.

AGRICOLA (Rodolphe), professeur de philosophie à Heidelberg, né à Baflen près de Groningue, en 1443, mort en 1485, fut un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, et combattit la scolastique. Il s'était formé en France et en Italie. Parmi ses écrits, qui ont été réunis sous le titre *Lucubrationes*, Cologne, 1539, les plus importants sont le discours *In laudem philosophiæ* et le traité *De inventione dialectica libri III*, d'abord publié à part, Cologne, 1527, in-4.

AGRIGAN ou GRIGAN, une des îles Mariannes, par 19° lat. N, 143° long. E., a 200 kil. de tour. Une colonie d'Anglo-Américains vient de s'y établir, en reconnaissant la domination espagnole. Volcan qui fume encore.

AGRIGENTE, *Acragas* en grec, *Agrigentum* en latin, auj. *Girgenti Vecchio*, grande et riche ville de Sicile, sur la côte S. E., près de la riv. d'Acragas (*fiume di Girgenti*), par 11° 14' long. E, 37° 19' lat. N. On y élevait des chevaux qui disputaient les prix aux jeux olympiques. Ses ruines attestent encore sa magnificence et sa grandeur. On y voit des temples de la Concorde, de Castor et Pollux, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Junon, de Cérès, de Proserpine et de Jupiter Olympien, le plus grand connu. Phalaris y fut tyran, 666 ans av. J.-C. Les Syracusains ensuite s'en rendirent maîtres. Les Carthaginois la prirent (408), et Agrigente passa depuis, comme la Sicile, aux Romains, aux Arabes, aux Normands, aux Français, aux Aragonais, etc.

AGRIPPA (M. Vipsanius), général romain, favori d'Auguste, né l'an 64 av. J.-C., s'éleva par ses vertus civiles et militaires aux plus hautes dignités. C'est à lui que fut dû le succès des batailles de Nauloque et d'Actium. Consulté par Auguste, il lui conseilla d'abdiquer l'empire et de rétablir la république ; mais son avis ne fut pas suivi. Il épousa Julie, fille d'Auguste, et fut désigné pour succéder à l'empire ; mais il mourut avant l'empereur, l'an 12 av. J.-C., en revenant d'une expédition contre les Pannoniens. C'est lui qui fit construire à Rome le célèbre Panthéon, aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde. Il laissa trois fils qui furent adoptés par l'empereur ; mais tous périrent d'une mort tragique. Il eut pour fille Agrippine, qui épousa Germanicus.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (Henri-Corneille), philosophe et médecin, né à Cologne, en 1486, cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps. Il mena une vie fort agitée, fut sans cesse, à cause de son caractère difficile, forcé à changer de résidence. Après avoir enseigné à Dôle, à Londres, à Cologne, à Paris, à Turin, à Metz, à Fribourg, il vint, en 1524, se fixer à Lyon pour y exercer la médecine, et fut nommé peu après médecin de Louise de Savoie, mère de François I. Chassé de France par cette princesse qu'il avait insultée, il fut accueilli par Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Etant ensuite rentré en France, il fut mis en prison et mourut, peu de temps après avoir recouvré la liberté, dans un hôpital de Grenoble, l'an 1534 ou 1535. Agrippa combattit la philosophie de son temps, mais ce fut pour y substituer des erreurs plus dangereuses : il donna dans le mysticisme et la magie, et s'attacha surtout aux doctrines de Reuchlin et de Raymond Lulle. Ses principaux écrits sont : *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Anvers, 1530, in-4, traduit en français par Louis Turquet, 1682, et par Gueudeville, 1726 ; *De occulta philosophia*, Anvers et Paris, 1531, traduit par A. Levasseur, La Haye, 1727 (cet ouvrage le fit accuser de magie et lui valut un long emprisonnement à Bruxelles); *Declamatio de nobilitate et præcellentia feminei sexus*, Anvers, 1529, ouvrage écrit pour flatter Marguerite, traduit par Gueudeville avec le traité de l'*Incertitude des scien-*

ces. On a donné une édition complète de ses œuvres, Leyde, 1560 et 1600.

AGRIPPA (Hérode). *Voy.* HÉRODE.

AGRIPPA (Menenius). *Voy.* MENENIUS.

AGRIPPINE, fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus qu'elle accompagna en Syrie. Son époux ayant été empoisonné par Pison, elle rapporta ses cendres en Italie, et accusa son meurtrier qui se vit forcé de se donner la mort. Tibère, jaloux de sa popularité, l'exila dans une île où elle mourut de faim, l'an 33 de J.-C. Elle donna le jour à Caligula et à une autre Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précédente, épousa en premières noces Domitius Ænobarbus, dont elle eut Néron; et en secondes noces l'empereur Claude, son oncle, dont elle avança la mort pour assurer à son fils le trône qui appartenait de droit à Britannicus. Néron, parvenu à l'empire, voulut se défaire de sa mère, qui l'importunait par ses reproches, en la faisant monter sur un vaisseau que l'on devait submerger en pleine mer: elle échappa à ce danger; mais son fils la fit aussitôt assassiner par un affranchi, l'an 59 de J.-C. Cette princesse joignait à une grande beauté l'esprit le plus artificieux, les mœurs les plus dissolues et une froide cruauté.

AGUAQUENTE (*eau chaude*), ville du Brésil (Goyaz), à 86 kil. N. E. de Pilar, fondée en 1732. Il existe beaucoup d'or dans ses environs: on y trouva un morceau de 22 kil. d'or natif, qui fut conservé au musée de Lisbonne jusqu'à l'occupation de cette ville par les Français.

AGUARICO ou RIO DEL ORO, riv. de Colombie, tributaire du Napo, où elle se perd, par 1° 40' lat. S., après un cours d'environ 450 kil. Elle charrie beaucoup d'or.

AGUEDA, riv. d'Espagne (Salamanque), sort des monts de Gata, passe près de Ciudad-Rodrigo, et forme, pendant plusieurs kil., la limite du côté du Portugal, puis va tomber dans le Duero à sa gauche.

AGUESSEAU (Henri-François d'), célèbre magistrat et orateur, fils de Henri d'Aguesseau, intendant du Limousin, né à Limoges en 1668. Dès l'âge de 22 ans, il fut nommé avocat-général au parlement de Paris; six ans après, il devint procureur-général, et il s'acquit dans ces fonctions une grande réputation, tant par les sages réformes qu'il fit adopter que par les plaidoyers et les discours éloquents qu'il prononça. Toutefois il encourut un moment la disgrâce de Louis XIV pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*. En 1717, il fut nommé chancelier par le Régent; mais, l'année suivante, il fut destitué et exilé de Paris pour s'être opposé au système de Law. Il se retira dans sa terre de Fresnes, qui devint célèbre par son séjour. On le rappela en 1720, quand on eut reconnu tout ce qu'avait de désastreux le système qu'il avait combattu. En 1722, le cardinal Dubois le fit destituer et exiler de nouveau, et les sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737, sous le ministère du cardinal Fleury. Il les conserva jusqu'en 1750 et les résigna de lui-même à l'âge de 82 ans. Il mourut l'année suivante. D'Aguesseau est principalement célèbre comme magistrat intègre et comme orateur éloquent; mais il n'était pas moins remarquable par ses qualités sociales, par sa piété éclairée, et par son instruction immense. Il s'était beaucoup occupé de philosophie; il a laissé des *Méditations métaphysiques*, où il suit les pas de Descartes. Ses œuvres ont été imprimées en 13 vol. in-4, 1759-1789, et en 16 vol. in-8, 1819. M. Rives a publié en outre, en 1824, des *Lettres inédites*, 1 vol. in-4, et 2 vol. in-8. Thomas a écrit l'*Éloge de d'Aguesseau*.

AGUILAR DEL CAMPO, *Juliobriga*, ville d'Espagne (Palencia), à 84 kil. N. E. de Palencia, sur la Pisuerga.—AGUILAR DE LA FRONTERA, ville d'Espagne (Cordoue), à 32 kil. S. E. de Cordoue.

AGYLÉE (Henri), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc vers 1535, a publié, entre autres ouvrages, *Justiniani edicta, Justini, Tiberii, Leonis Philosophi constitutiones et Zenonis una*, Paris, 1560, in-8, et une traduction latine du *Nomocanon* de Photius, 1561, in-fol.

AGYLLA ou CÆRE, auj. *Cer veteri*, ville de l'Etrurie ancienne. *Voy.* CÆRE.

AHANTA, prov. de l'Achanti, dans la Nigritie marit., entre les États de Ouarsa au N., Fantyn à l'E., Goura à l'O. et l'océan au S.; capit., Boussoua. C'est la plus riche en mines d'or et la mieux cultivée de toute la côte.

AHAUS, ville de Prusse, prov. Rhénane, à 43 kil. O. de Munster; 1,100 hab. Appartient au prince de Salm-Kybourg.

AHIR, oasis du Sahara, sur la route de Mourzouk à Cachena. Ch.-l., Assoudi.

AHMED, est le même nom qu'Achmet. *Voy.* ce nom.

AHMED-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 70° 22' long. E., 23° 1' lat. N., sur le Sabermati; jadis très grande et commerçante, auj. bien déchue; cependant on lui donne encore 100,000 hab. Elle appartenait aux Mahrattes en 1783; elle est auj. le ch.-l. d'un district anglais qui prend d'elle le nom d'Ahmed-abad.

AHMED-NAGAR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 60 kil. N. E. de Pounah, au pied des monts Balaghat, remarquable par sa citadelle et par la mort d'Aureng-Zeb (1707). Elle est le ch.-lieu d'un district de même nom.

AHRIMAN. *Voy.* ARIMANE.

AHRWEILER, ville de Prusse, prov. Rhénane, à 40 kil. N. E. de Coblentz; 2,080 hab. Elle est le ch.-l. d'un cercle de même nom.

AHUN, *Agedunum*, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. S. E. de Guéret; 1,900 hab. Célèbre abbaye bâtie au xe siècle par Boson, comte de la Marche.

AI ou AY, bourg de l'anc. Champagne (Marne), ch.-l. de cant., à 20 kil. S. de Reims, est renommé pour ses excellents vins mousseux. 600 hab.

AIA SOLOUK, *Ephèse*, ville de Turquie asiatique. Ruines fort belles. *Voy.* ÉPHÈSE.

AIAS, port de Turquie asiatique, au coude N. E. de la Méditerranée, à 80 kil. E. d'Adana.

AICHAH, 2e femme de Mahomet, et fille d'Abou-Bekr, morte à la Mecque en 677, combattit avec violence le parti d'Ali. Les Musulmans lui donnent le titre de prophétesse.

AICHSTÆDT. *Voy.* EICHSTÆDT.

AIDIN, district de Turquie asiatique (Anatolie), a pour ch.-l. Tirek, et est arrosé par le Méandre. Il est régi sous la suzeraineté turque par les descendants de Kara-Osman-Oglou.

AIGLE (l'), en latin mod. *Aquila* ou *Aquilina*, jolie petite ville de l'ancienne Normandie, dép. de l'Orne, ch.-l. de cant., à 35 kil. N. E. de Mortagne; 5,454 hab., ville industrieuse et surtout célèbre par ses fabr. d'épingles et d'aiguilles.

AIGLE. Cet oiseau, emblème de la force et de la majesté, a figuré de tout temps comme symbole des peuples, des rois et des armées. Il se voyait sur les étendards des Perses et des Ptolémées d'Égypte. Sous la république romaine et sous l'empire, l'aigle surmontait les enseignes des légions. Charlemagne adopta le même signe, et après lui les empereurs d'Allemagne. Napoléon l'arbora pendant 10 ans au-dessus du drapeau français, et il figure encore aujourd'hui dans les armes d'Autriche, de Russie, de Prusse, de Pologne, de Sicile, d'Espagne, de Sardaigne, etc.—Il y a en Prusse deux ordres de ce nom, l'un de l'*Aigle-Noir*, l'autre de l'*Aigle-Rouge*. Le 1er, fondé en 1701, est porté par les membres de la famille royale et les grands du royaume. On ne peut l'obtenir qu'après avoir été en possession du second. L'origine de celui-ci date de 1705.—L'ordre de l'*Aigle-Blanc*, en Pologne, fut institué en 1705 par Auguste II. Il a été

récemment réuni aux ordres impériaux de Russie. — Le Wurtemberg possède depuis 1702 un ordre dit de *l'Aigle-d'Or*.

AIGNADEL. *Voy.* AGNADEL.

AIGNAN, ch.-l. de cant. (Gers), à 11 kil. S. E. de Nogaro; 1,500 hab.

AIGNAN (Étienne), homme de lettres, né en 1773, à Beaugency-sur-Loire, mort en 1824, embrassa avec chaleur la cause de la révolution et n'en fut pas moins, sous l'empire, un des plus assidus courtisans de Napoléon, qui le nomma aide des cérémonies et secrétaire du cabinet de l'introduction des ambassadeurs. Il fut reçu à l'Académie en 1814. Il est surtout connu par une traduction en vers de l'*Iliade*, 3 vol., 1809 ; on a aussi de lui une traduction en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope ; une traduction du *Vicaire de Wakefield*, 1803, et de quelques autres romans anglais. Il a composé plusieurs tragédies qui ont eu peu de succès. Il fut un des collaborateurs de *la Minerve*, journal politique libéral.

AIGNAY-LE-DUC, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 40 kil. N. O. de Dijon; 850 hab. Quelques antiquités (médailles, tombeaux).

AIGRE, ch.-l. de cant. (Charente), à 17 kil. S. O. de Ruffec; 1,380 hab.

AIGREFEUILLE, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 15 kil. N. de Rochefort; 1,400 hab.

AIGREFEUILLE, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 17 kil. S. E. de Nantes; 750 hab.

AIGUEBELLE, *Carbonaria*, ville des États sardes (Maurienne), sur l'Arc et sur la route d'Italie par le mont Cenis, à 27 kil. N. O. de St-Jean-de-Maurienne. Commerce. Cuivre et fer aux environs. Détruite par les Burgundes (ve siècle) et les Sarrasins (855), rebâtie par Bérold de Saxe (998). Bataille où le duc de Savoie fut vaincu par les Franco-Espagnols (1742).

AIGUEPERSE, *Aqua sparsa*, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. N. de Riom; 4,542 hab. Patrie de Delille. Tout près de là, eau minérale gazeuse, et château de la Roche, où naquit le chancelier de L'Hospital. — Il y a une autre Aigueperse dans le dép. du Rhône, à 46 kil. N. O. de Villefranche.

AIGUES-MORTES, *Aquæ mortuæ*, petite ville de France, ch.-l. de canton (Gard), à 31 kil. S. de Nismes, à l'embranchement de plusieurs canaux; 2,550 hab. Aux environs sont les immenses salines du Peccais et des marais qui rendent l'air malsain et qui ont valu à la ville son nom. Aigues-Mortes était jadis sur la mer; elle en est éloignée aujourd'hui de près de 5 kil. Saint Louis l'acheta en 1248, et s'y embarqua deux fois pour la croisade (1248, 1270). Entrevue de Charles-Quint et François I en 1538.

AIGUILLE (l'), mont. du dép. de l'Isère, à 5 kil. de Corps, s'élève à pic à une hauteur de 4,000 mètres.

AIGUILLES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 22 kil. S. E. de Briançon; 600 hab.

AIGUILLES (cap des), le cap le plus méridional de l'Afrique, par 17° 58' long. E., 34° 59' lat. S., à 15 myr. S. E. du cap de Bonne-Espérance.

AIGUILLON, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 25 kil. d'Agen, sur le confluent du Lot et de la Garonne; 1,967 hab. Cette ville fut assiégée en 1346 par Jean-le-Bon, duc de Normandie (depuis roi de France). Aiguillon fut érigé en duché-pairie en 1600 pour la maison de Lorraine-Mayenne ; Louis XIII donna ce duché en 1638 à Marie de Wignerod, nièce du cardinal de Richelieu.

AIGUILLON (Marie-Madeleine de Wignerod, duchesse d'), nièce du cardinal de Richelieu, était fille de René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur de Richelieu. Elle entra de bonne heure comme dame d'honneur à la cour de Louis XIII et jouit d'une grande faveur. Elle épousa en 1620 Antoine du Roure de Combalet, qui la laissa veuve au bout de peu d'années; elle devint duchesse d'Aiguillon en 1638, son oncle ayant acheté pour elle la terre qui porte ce nom. Elle employa des sommes immenses en actes de charité et en œuvres pieuses, et mourut en 1675.

AIGUILLON (Armand-Louis de Wignerod, duc d'), petit-neveu de la précédente, né en 1683, mort en 1750, fut d'abord connu sous le titre de marquis de Richelieu, et prit le titre de duc d'Aiguillon quand cette duché-pairie eut été rétablie en sa faveur. Il n'est connu que par quelques livres obscènes composés en société avec l'abbé Grécourt, le P. Vinot et la princesse de Conti.

AIGUILLON (Armand de Wignerod, duc d'), fils du précédent et ministre de Louis XV, né en 1720, mort en 1780, obtint vers 1756 le gouvernement de la Bretagne et se fit universellement détester dans cette province ; il eut de vifs démêlés avec La Chalotais, fut accusé devant le parlement, et n'échappa à une condamnation infamante que par la protection de la Dubarry ; il n'en fut pas moins appelé au ministère en 1771 avec le chancelier Maupeou et l'abbé Terray, et eut le portefeuille des affaires étrangères. Il laissa consommer le partage de la Pologne et s'appliqua en tout à contrecarrer les utiles projets de Choiseul qu'il avait supplanté. Il fut destitué et exilé à l'avénement de Louis XVI. — Il a laissé un fils, nommé aussi Armand, officier distingué et député à l'assemblée nationale ; il fut un des premiers à consentir à l'abolition des priviléges. Il commanda après Custines (1792), et mourut en émigration à Hambourg (1800).

AIGURANDE, ch.-l. de cant. (Indre), à 19 kil. S. O. de la Châtre; 1,690 hab.

AIJ, une des 3 îles du groupe propre de Banda, où le muscadier se cultive.

AIKIN (John), littérateur anglais, 1747-1822, était frère de mistriss Barbauld. Après avoir exercé la médecine avec peu de succès, il se mit à écrire. On a de lui entre autres ouvrages des *Mémoires sur les médecins de la Grande-Bretagne*, 1780 ; une *Description de l'Angleterre;* une *Vie d'Howard ;* une *Biographie générale*, 10 vol. in-4, 1799-1815, et les *Annales du règne de George III*.

AILA, AILAH ou AILATH. *Voy.* ÆLANA et AKABA.

AILHAUD (J.), charlatan du dernier siècle, mort en 1756, se disait chirurgien et chimiste. Il est connu par une poudre qui porte son nom et à laquelle il attribuait la vertu de guérir toutes les maladies: ce n'était qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie. Il fit une fortune immense.

AILLAN-SUR-THOLON, ch.-l. de cant. (Yonne), à 17 kil. N. O. d'Auxerre; 800 hab. Draps communs.

AILLY-LE-HAUT, ch.-l. de cant. (Somme), à 11 kil. E. d'Abbeville; 800 hab.

AILLY-SUR-NOYE, ch.-l. de cant. (Somme), à 18 kil. de Montdidier; 1,000 hab.

AILLY (d'), nom d'une famille noble de la Picardie, dont plusieurs membres adoptèrent la réforme. Charles d'Ailly de Péquigny, vidame d'Amiens, périt, ainsi que son fils, à la bataille de Saint-Denis, en 1567, en combattant dans les rangs des protestants. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans l'un des plus beaux épisodes de *la Henriade*, arme le fils contre le père et les fait périr tous deux à la bataille d'Ivry, qui ne fut livrée qu'en 1590, 23 ans après la mort de Charles d'Ailly.

AILLY (Pierre d'), *Petrus de Aliaco*, célèbre docteur, surnommé *l'Aigle de la France* et *le Marteau des Hérétiques*, né à Compiègne en 1330, d'une famille obscure, mort en 1420, parvint par son mérite à être successivement grand-maître du collége de Navarre (1384), chancelier de l'université de Paris, aumônier et confesseur du roi Charles VI, évêque de Cambray, et enfin cardinal (1411). Il se distingua aux conciles de Pise et de Constance, et démontra

la nécessité d'une réforme dans l'église. Il fut légat du pape, d'abord en Allemagne, puis à Avignon. Il joua un grand rôle dans les disputes philosophiques de son temps, et fut un des plus ardents défenseurs du nominalisme. Ses traités philosophiques et théologiques ont été imprimés à Strasbourg, 1490, in-fol. On a donné une édition soignée de ses *Opuscules*, Douai. 1634, in-12.

AIME, *Axima*, bourg des États sardes (Tarentaise), près de l'Isère, sur 3 torrents, situé à près de 760 mètres de hauteur. Antiquités curieuses.

AIMOIN, chroniqueur français, né à Villefranche en Périgord, vers 950, mort en 1008, entra chez les Bénédictins de Fleury-sur-Loire, et y fut disciple de l'abbé Abbon. Il est l'auteur d'une *Histoire des Français*, divisée en 5 livres, dont les 3 premiers vont jusqu'à la 16e année du règne de Clovis II; les 2 derniers paraissent être d'une main étrangère. Cette chronique a été publiée par Nicot.

AIMON. *Voy.* AYMON.

AIN, *Danus, Idanus, Ens*, petite riv. de France, a sa source dans le Jura, près de Nozeroi, passe à Nozeroi, Pont-d'Ain, reçoit la Bienne qui vient des environs de Saint-Claude, traverse le dép. de l'Ain, auquel elle donne son nom, et se jette dans le Rhône, à 35 kil. au-dessus de Lyon, après un cours de 168 kil. du N. E. au S. O.

AIN (dép. de l'), dép.-frontière, entre les États sardes et la Suisse à l'E., les dép. du Jura au N., de Saône-et-Loire à l'O., de l'Isère au S.; ch.-l. Bourg. Il est formé de la Bresse, du Bugey, de la principauté de Dombes et du pays de Gex, et a 5,392 kil. carrés; popul. 346,188 hab., dont une grande partie se compose de montagnards qui émigrent chaque année au nombre de 7,000 environ. Le Rhône et la Saône bornent ce dép. de 3 côtés; l'Ain le traverse. L'ancienne principauté de Dombes y forme un vaste plateau semé d'étangs et malsain; on y pêche beaucoup de poissons, que l'on envoie à Lyon. — Le dép. de l'Ain a 5 arr. (Bourg, Belley, Gex, Nantua, Trévoux); 35 cant., 443 comm.; il fait partie de la 6e div. milit. et est dans le ressort de la cour royale de Lyon.

AIN-MAHDI ou AIN-MAITHIE, ville d'Afrique, au S. de l'Algérie, de l'autre côté de l'Atlas, à 27 myr. S. d'Alger, est le siége d'un chef arabe indépendant. Ce chef était en 1839 Tedgeni.

AINOS, peuple aborigène des îles Kouriles et Thoka, dans l'Asie orientale, et soumis au Japon. Ils parlent une langue particulière.

AINSA, ville d'Espagne (Saragosse), sur la Cinca, à 40 kil. N. de Barbastro; autrefois capitale du royaume de Ribagorce (vers l'an 1035, etc.), puis résidence des rois d'Aragon.

AINSWORTH (Robert), grammairien anglais, né à Woodyale, près de Manchester, en 1660, mort en 1743, dirigea avec succès plusieurs écoles de Londres, et composa plusieurs ouvrages classiques qui eurent une grande vogue. Le plus connu est son *Dictionnaire latin-anglais*, publié pour la première fois en 1736, in-4, souvent réimprimé avec des additions et stéréotypé en 1830. Il se livra aussi avec ardeur à l'étude des antiquités. — Il y a eu sous Élisabeth un théologien non-conformiste du nom d'Ainsworth qui a mené une vie assez agitée et qui a laissé des commentaires sur l'Ancien Testament. Mort en 1629.

AINTAB, *Antiochia ad Taurum*, ville de la Turquie asiatique, à 77 kil. N. d'Alep, par 35° 13' long. E., 37° 5' lat. N. On lui donne 20,000 hab. Quelques fortifications; air très sain, mais tremblements de terre fréquents. *Antiochia ad Taurum* était la capitale d'un petit royaume établi par les Romains lors de la réduction de la Syrie en prov. romaine. Prise par Timour-Leng en 1400.

AIRDREE, ville d'Écosse (Lanark), à 18 kil. E. de Glascow; 4,860 hab. Filature de coton, forges, distillerie.

AIRE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 15 kil. S. E. de St-Omer, sur la Lys : place forte de 4e classe; 9,000 hab. Patrie de Malebranche. Fondée vers 630, prise par les Normands (881), par la Meilleraie (1641), par les Espagnols, puis par le maréchal d'Humières (1676), et enfin cédée à la France (1713).

AIRE, *Atures, Vicus Julii*, ch.-l. de canton (Landes) et évêché, à 24 kil. S. de St-Sever; 4,028 hab. Résidence du roi goth Alaric, mais bien déchue.

AIRE, riv. de France, se jette dans l'Aisne, après avoir baigné Beauzée, Clermont-en-Argonne, Grand-Pré.

AIROLA, ville du roy. de Naples. *Voy.* CAUDIUM.

AIROLO, ville de Suisse (Tessin), près du Tessin, à 47 kil. N. O. de Bellinzone, sur le St-Gothard, à 1200 mètres de hauteur. Gros grenats aux environs. Victoire des Russes sur les Français, 1799.

AIRVAULT, *Aurea Vallis*, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), sur la Thoue, à 19 kil. de Parthenay; 1,830 hab.

AISNE, *Axona*, riv. de France, naît dans le dép. de la Meuse, baigne Ste-Ménehould, Vouziers, Attigny, Rhétel, Château-Porcien, Neufchâtel, Vailly, Soissons; reçoit l'Aire, la Retourne, la Suippe, la Vesle, et se jette à Compiègne dans la Seine après un cours de 180 kil.

AISNE (dép. de l'), situé entre ceux du Nord, de la Somme, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de la Marne, des Ardennes; ch.-l., Laon. Il est formé d'une partie de la Picardie et de l'Ile-de-France. Superficie, 7,285 kil. carrés; popul., 527,095 hab. On rencontre des collines et des vallons au N. E. et au S.; partout ailleurs des plaines ondulées. L'Ourcq, la Somme, la Sambre, l'Escaut, ont leur source dans ce dép.; l'Oise, l'Aisne, la Marne le traversent, ainsi que les canaux de Crozat, de St-Quentin. Beaucoup de blés et de bestiaux; de grands bois, entre autres la forêt de Villers-Cotterets. Commerce étendu et actif. — Ce dép. a 5 arrond. (Laon, St-Quentin, Château-Thierry, Soissons, Vervins); 37 cant., et 840 comm.; il fait partie de la 1re div. milit., et est dans le ressort de la cour royale d'Amiens.

AISSÉ (mademoiselle), née en Circassie, fut achetée à l'âge de 4 ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, homme corrompu, qui l'éleva avec soin et la consacra à ses plaisirs. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres et romanesques lui ont donné de la célébrité dans le dernier siècle. Elle mourut en 1733, à 38 ans. Elle a laissé des *Lettres* qui ont été publiées en 1787, 1 vol. in-18, avec des notes de Voltaire.

AIX, *Aquæ Sextiæ*, ville de France, ancienne capit. de la Provence, auj. ch.-l. d'un des arr. du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la riv. d'Arc, à 30 kil. N. de Marseille; 24,660 hab. Belles rues, plusieurs monuments (entre autres, hôtel-de-ville, cathédrale, grenier d'abondance, tour de l'Horloge); plusieurs promenades, l'Orbitelle, etc. Archev., académie universitaire, cour royale, école de droit, école spéciale de dessin, sociétés savantes, musée de tableaux et d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, riche biblioth.; industrie assez active; grand commerce d'huile (la meilleure de France, etc.). Il existe aux environs des eaux thermales autrefois fort célèbres. Aix fut fondée auprès de ces eaux vers 120 av. J.-C. par Sextius Calvinus, dont elle prit le nom. Florissante sous l'empire, ruinée par les Arabes (au temps de Charles Martel), elle fut restaurée par les comtes de Provence, qui en firent leur capitale. C'est là que naquirent la langue d'Oc et la littérature provençale. Tournefort, Adanson, Vanloo, Vauvenargues, d'Entrecasteaux, étaient nés à Aix. — L'arr. d'Aix a dix cant. (Berre, Gardane, Istres, Lambesc, Martigues, Peyrolles, Salon, Trets, plus Aix qui en forme 2), et compte 104,510 hab.

AIX, *Aquæ Gratianæ*, ville des États sardes (Savoie), près du lac du Bourget, à 13 kil. N. de Chambéry.

Eaux thermales en renom. Antiquités. C'est là qu'eut lieu la cession de la Savoie et de la Maurienne à Berold par Rodolphe, l'an 1000.

AIX (île d'), dans l'Océan, à 7 kil. de l'embouchure de la Charente (Charente-Inf.); place forte; 430 hab. Pêche; phare sur la pointe N. O.

AIX-D'ANGILLON, ch.-l. de cant. (Cher), à 8 kil. S. O. de Bourges; 1,200 hab. Antiquités romaines et restes d'un vieux château.

AIX-EN-OTHE, ch.-l. de cant. (Aube), à 26 kil. O. de Troyes; 1,670 hab. Filature de coton renommée.

AIX-LA-CHAPELLE, *Aachen* en allemand, *Aquis Granum* ou *Aquæ Grani* en latin, ville importante des États prussiens, dans la province Rhénane, ch.-l. du gouvernement d'Aix-la-Chapelle, jadis ville impériale, à 708 kil. N. E. de Paris, à 57 kil. S. O. de Cologne, par 3° 55' long. E., 50° 55' lat. N.; environ 40,000 hab. Evêché, cour d'appel, hôtel-de-ville magnifique, cathédrale célèbre bâtie par Charlemagne, plusieurs monuments modernes; gymnase, école de métiers; belle galerie de tableaux; nombreuses fabriques de draps et étoffes légères, d'aiguilles, épingles, etc. On voit à Aix-la-Chapelle le tombeau de Charlemagne et celui de l'empereur Othon III. On y conserve les reliques de Charlemagne, dites les *Grandes-Reliques*, qu'on ne montre au peuple que tous les sept ans et qui attirent depuis des siècles un grand nombre de pèlerins. Auprès de la ville sont des eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses fort en vogue. Cette ville fut fondée, selon la tradition, par le Romain Granus, sous Adrien, vers 124 de J.-C.; mais plus probablement vers 773, par Charlemagne, qui en découvrit les eaux dans une partie de chasse et y fit construire une chapelle: d'où son nom d'Aix (pour *Aquæ*) la Chapelle. Cet empereur en fit sa résidence habituelle et la capitale de tout son empire. Après lui, 36 empereurs s'y firent couronner. Elle resta ville libre et impériale juqu'en 1792 que Dumouriez s'en empara; prise et reprise depuis, elle resta aux Français de 1794 à 1814 et devint sous l'empire le ch.-lieu du département de la Roër. En 1814, elle fut donnée à la Prusse. On y signa deux traités célèbres: la paix de 1668 entre l'Espagne et Louis XIV, qui assura à la France la possession de la Flandre; la paix de 1748, qui termina la guerre de la succession d'Autriche. C'est aussi là qu'eut lieu en 1818 le congrès où la Sainte-Alliance abrégea le temps de l'occupation de la France. Il se tint à Aix-la-Chapelle plusieurs conciles. — Le gouvernement d'Aix-la-Chapelle est un des cinq gouvernements de la province Rhénane (Prusse); il a pour ch.-l. la ville de son nom et pour villes principales Burtscheid ou Borcette, Stolberg, Juliers, Duren, Eupen, Montjoie, Malmédy.

AIXE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 10 kil. de Limoges; 2,645 hab.

AJACCIO, ch.-l. du dép. de la Corse, sur la côte O., à 873 kil. S. E. de Paris; 9,000 hab.; évêché, résidence du général commandant le dép.; place forte de troisième classe. Port grand, commode, mais trop large d'entrée et mal à l'abri des vents d'O. Cathédrale, ancien couvent des jésuites, casernes; commerce en vin, huile, corail. Elle était jadis à 2 kil. plus au N., mais elle n'a jamais été, comme on l'a cru, l'antique *Urcinium*: elle est au lieu actuel depuis 1435. Patrie de Napoléon.— L'arr. d'Ajaccio a 12 cantons (Bastelica, Bocognano, Evisa, Sainte-Marie, Piana, Salice, Sarri, Sarrola, Soccia, Vico, Zicavo, plus Ajaccio), 75 comm. et 46,383 hab.

AJAN, *Azania*, contrée de l'Afrique orientale, va le long des côtes de la mer des Indes, du fleuve Magadoxo au cap Gardafui, entre 2° et 30° de lat. N., et s'étend indéfiniment dans les terres. Ce pays est fort peu connu. La côte d'Ajan est en général stérile; on y trouve un peu de myrrhe et d'aromates.

AJAX, fils de Télamon et roi de Salamine, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit contre Hector pendant un jour entier, sans pouvoir décider la victoire. Il disputa à Ulysse les armes d'Achille; furieux de n'avoir pu l'emporter, il tomba dans un délire violent pendant lequel il égorgea un troupeau de moutons, croyant immoler les Grecs à sa vengeance. Ayant bientôt reconnu son erreur, il en fut si honteux qu'il se perça de son épée. La démence d'Ajax est le sujet d'une tragédie de Sophocle.

AJAX, fils d'Oïlée et roi des Locriens, est célèbre par son impiété. Il alla au siége de Troie, et après le sac de la ville, il fit violence à Cassandre dans le temple de Minerve. Lorsqu'il retournait en Grèce, la déesse irritée fit périr sa flotte par une tempête: il échappa cependant à la mort et se sauva sur un rocher, d'où il insultait encore les dieux, quand Neptune fendit le roc et l'engloutit dans les flots.

AKABA (Kalaat-el), *Asiongaber*, *Aïla* ou *Elath* des Orientaux, ville d'Arabie (Hedjaz), au fond d'un petit golfe que la mer Rouge forme au N. E., est dépendante de l'Égypte. Petit port, rendez-vous d'une partie des Musulmans égyptiens ou barbaresques qui entreprennent le pèlerinage de la Mecque. Akaba donne son nom à l'un des deux golfes terminaux de la mer Rouge, celui qui est le plus à l'E. — Il y a une autre Akaba dans l'intérieur de l'Arabie.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, médecin de François I, mort en 1551, a traduit Galien et a laissé quelques ouvrages de médecine. Il se nommait *Sans-Malice* et il changea son nom en celui d'*Akakia* qui en est la traduction grecque. — Voltaire, dans un de ses pamphlets les plus comiques (*Diatribe du docteur Akakia*), a désigné sous ce nom burlesque le président de l'académie de Berlin, Maupertuis.

AKALTSIKÉ ou AKISKA, ville de Russie asiatique (Géorgie), sur un affluent du Kour, à 183 kil. N. E. d'Erzeroum, par 40° 45' long. E., 41° 55' lat. N. est un des principaux entrepôts du commerce avec la Turquie; 4,500 maisons; célèbre mosquée d'Achmet. Cette ville a été cédée aux Russes en 1829, et était jadis chef-lieu d'un pachalik turc de même nom.—Le pachalik d'Akaltsiké ou Tcheldir comprenait une partie de l'Arménie et de la Géorgie turque; pays fertile, salubre, montueux; habité par des races diverses (Lazes, Kourdes, Géorgiens, ainsi que Turcs). Il appartient auj. en partie à la Russie.

AK-BACHI-LIMAN, ville de Turquie d'Europe (Roumélie), sur le détroit des Dardanelles, près de l'ancienne Sestos, pour laquelle on l'a prise à tort, et en face de l'anc. Abydos.

AKBAR (Mohammed), empereur mogol de l'Inde, né à Amerkat en 1542, descendait de Babour, issu lui-même de Tamerlan. Il monta sur le trône à 14 ans (1556), et eut à combattre, dans le cours d'un règne de 50 ans, des insurrections continuelles. Les soins de la guerre ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur; il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et il fit rédiger sous ses yeux, par son grand-visir, Aboul-Fazel, un ouvrage qui renferme une description exacte et détaillée de l'Hindoustan. Akbar mourut en 1605, âgé de 63 ans. On le crut empoisonné. L'empire d'Akbar était compris entre l'Indus, le mont Himalaya, le golfe de Bengale et le Décan: sa capitale était Agrah.

AKBARABAD. *Voy.* AGRAH.

AKCHEHER, *Antiochia ad Pisidiam*, ville de Turquie d'Asie (Caramanie), par 29° 15' long. E., 38° 13' lat. N. Nombreux ruisseaux à l'intérieur. Superbe mosquée et collége de Bajazet. Ce sultan y mourut, dit-on, après y avoir été relégué par Tamerlan.

A-KEMPIS (Thomas), religieux, né vers 1380 au bourg de Kempen (diocèse de Cologne), d'où il tire

son nom, mort en 1471, entra en 1399 au monastère du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll (Pays-Bas), prit l'habit religieux, devint sous-prieur de son ordre et donna l'exemple de la piété. Il s'occupait surtout de l'instruction des novices, et composa pour eux plusieurs ouvrages. On a de lui divers écrits ascétiques : *Soliloquium animæ*, *Vallis liliorum*, *Gemitus et suspiria animæ pœnitentis*, etc. On lui attribue communément le célèbre traité *De Imitatione Christi*, que d'autres donnent à F. Gerson. A-Kempis avait un talent calligraphique remarquable qui procurait à son couvent un assez bon revenu. On cite de lui une Bible en 4 vol. in-f. qui lui demanda quinze ans de travail. Quelques-uns prétendent qu'il ne fit que transcrire le livre de l'*Imitation*, et que c'est par une erreur grossière qu'on a pris pour le nom de l'auteur ce qui n'était que la signature du copiste. Les œuvres d'A-Kempis furent réunies pour la première fois vers 1475 (on ne trouve pas dans cette première édition l'*Imitation*), et depuis, en 1600, 1607, etc., à Anvers (avec l'*Imitation*). L'*Imitation de J.-C.* a eu plus de mille éditions diverses ; elle a été traduite dans toutes les langues, notamment en français, par P. Corneille (1656), Lemaistre de Sacy (1663), Gonnelieu (1727).

AKENSIDE (Mark), célèbre poëte anglais, né en 1721, à Newcastle, sur la Tyne, était fils d'un boucher. Il fut envoyé à l'université d'Edimbourg, où il étudia d'abord la théologie qu'il abandonna bientôt pour la médecine. Il exerça successivement comme médecin à Northampton, à Hampstead et à Londres, et devint membre de la Société royale et du collége des médecins. Il mourut en 1770. Tout en exerçant la médecine, il cultiva la poésie avec succès. L'ouvrage qui a fait sa réputation est le poëme didactique intitulé les *Plaisirs de l'Imagination*, écrit en vers blancs ; il l'avait composé dès l'âge de 23 ans ; il l'a depuis plusieurs fois retouché. Akenside a aussi laissé quelques dissertations de médecine qui sont estimées. Ses œuvres poétiques ont été réunies à Londres (1772), 1 vol. in-4°. Les *Plaisirs de l'Imagination* ont été traduits en français par d'Holbach, Amsterdam, 1769, et Paris, 1805.

AKERBLAD, archéologue suédois, fut attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople, visita Jérusalem et la Troade (1792-97), fut chargé d'affaires à Paris (1800), et mourut à Rome en 1819. Il s'est surtout occupé d'antiquités égyptiennes ; on remarque parmi ses écrits deux lettres à M. de Sacy : la première *Sur l'écriture cursive copte* (1801), la deuxième *Sur l'inscription égyptienne de Rosette* (1802).

AKERMAN, ville de Russie. *Voy.* AKKERMAN.

AKH..... *Voy.* AK ou AC.

AKHALTSIKÉ. *Voy.* AKALTSIKÉ.

AK-HISSAR, c.-à-d. *Château-Blanc*, *Thyatira* chez les anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), prov. de Saroukan, à 102 kil. N. E. de Smyrne. Importante chez les anciens, mais déchue. Une des premières églises chrétiennes. Bons vins. Son territoire produit le meilleur coton de l'Anatolie.

AKIBA, savant rabbin, né en Palestine, dans le Ier siècle de J.-C., se jeta dans le parti de Barcochébas, qui avait fait révolter les Juifs contre les Romains, fut pris et écorché vif, l'an 135 de J.-C. On prétend qu'il avait alors 120 ans. On lui attribue un livre sur la *Création*, ainsi qu'une grande partie de la *Mischna*, recueil de traditions antiques. On le regarde comme le père de la cabale.

AKKAR ou AKKIAR, *Demetrias*, ville de la Turquie d'Asie, en Syrie, à 35 kil. E. de Tripoli. Evêché maronite.

AKKERMAN ou BIELGORODOK, *Alba Julia*, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), à 48 kil. S. O. d'Odessa, par 28° 4' long. E., 46° 12' lat. N., sur un rocher, dans une baie du Dniestr, à 17 kil. de la mer Noire : 15,000 hab. Port peu profond, fortifications ; immenses salines ; commerce. Traité de 1826 entre la Russie et la Turquie, pour confirmer la paix de Bucharest, et dont la violation par les Turcs a causé la guerre de 1828.

AKLAT, petite ville de la Turquie asiatique (Van), sur la côte N. O. du lac de Van ; 1,000 maisons. Noyers, pommiers ; climat froid. Prise par Djelal Eddin (1228) ; par Azzeddin, sultan de Roum (1248) ; par les Turcs ottomans, un siècle après.

AKMYM, *Chemmis* ou *Panopolis*, ville de la Haute-Égypte, sur la rive droite du Nil, à 26 kil. N. O. de Djirdjeh. Catacombes aux environs ; ruines qui couvrent un espace immense et qui peut-être viennent de son beau temple d'Osiris, encore debout en partie ; grande manuf. de coton.

AKOUCHA, ville et petite contrée de la Russie asiatique, dans le Caucase, habitée par les Lesghis.

AKSAI, riv. de la Russie asiatique, sort du Caucase, traverse le lac Tchouval, et se jette par quatre bouches dans la mer Caspienne. Elle formait jadis la limite de la Russie et de l'Iran.

AK-SERAI, *Garsaura*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), sur l'Eusdent, à 133 kil. O. de Kaisarieh, ch.-l. d'un livah. Château fort, jardins. — Le livah d'Ak-Séraï est dominé au S. par les monts Foudhal Baba, et baigné par l'Eusdent. Il a un grand lac salé, dit lac d'Ak-Séraï, qui approvisionne de sel presque toute l'Asie-Mineure.

AKSOU, c.-à-d. *Eau blanche*, ville principale de la petite Boukarie, par 41° 9' lat. N., 76° 52' long. E. ; résidence du commandant de toutes les troupes de cette division, et d'un chef indigène, vassal de la Chine. Le fertile canton environnant et la riv. qui le traverse se nomment aussi Aksou.

AKTAMAR, île et fort de la Turquie asiatique (Van), sur la côte E. du lac de Van. Près de là est un monastère bâti en 653, résidence d'un des quatre patriarches d'Arménie (le patriarcat date de 1113).

AKTOUBA, bras de la rive gauche du Volga, s'en sépare à 20 kil. N. de Tsaritsin, et se perd dans la mer Caspienne à Krasnoï-Iar.

AL, c.-à-d. *le*, est le commencement de beaucoup de noms arabes tirés de la qualité par laquelle se signalaient certains personnages, comme Al-Mansor, Al-Mamoun, etc. *Voy.*, pour les noms qui ne seraient pas ici, le mot qui suit *al*.

ALABAMA, riv. des États-Unis, sort des monts Alleghany, court du N. au S., parcourt l'état auquel elle donne son nom, se réunit au Tombeckbi pour former la riv. Mobile, et se jette dans le golfe du Mexique par la baie Mobile.

ALABAMA, un des états de l'Union, situé au S., entre ceux de Tenessée au N., de Géorgie à l'E., de Mississipi à l'O., et le golfe du Mexique au S., par 87-91° de long. O., 30-35° de lat. N., a pour capit. Tuscaloosa, et pour villes principales Mobile, Cahawba, Montgommery, Saint-Étienne. Il est partagé en 36 comtés. On y comptait 143,000 hab. en 1820 ; il y en avait en 1830 près de 310,000. Le climat très varié permet d'y cultiver à la fois la canne à sucre et les céréales ainsi que les autres plantes de nos contrées. On y trouve plusieurs peuplades indigènes : Alabamas, Cherokis, Criks, Chactas, etc. L'Alabama n'a été admis qu'en 1819 au nombre des états.

ALACHAN (monts), chaîne secondaire de l'Altaï, longe le côté O. de la grande courbure du Hoang-Ho.

ALACHEHR, *Philadelphia*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 124 kil. E. de Smyrne ; résidence d'un évêque grec ; 6,000 hab. Belle cathédrale grecque, mosquées. Quelque industrie, étoffes en coton, teintures ; eau minérale aux environs. — Fondée par Attale II, roi de Pergame.

ALACOQUE (Marie), née en 1647 à Lauthecour, près d'Autun, se voua de très bonne heure à la vie religieuse, et devint célèbre par ses extases, ses visions et ses prédictions. Ayant été guérie d'une

paralysie, elle attribua sa guérison à la Vierge, et substitua désormais le nom de Marie à celui de Marguerite qui était son vrai nom. Elle a composé un petit ouvrage mystique intitulé *La dévotion au Cœur de Jésus* (publié par le P. Croiset en 1698), qui fit instituer la fête du Cœur de Jésus. Elle mourut en 1690 ; elle avait prédit avec précision le jour de sa mort. J.-Jos. Languet a publié sa vie, Paris, 1729, in-4.

ALA-DAGH, mont. de la Turquie d'Asie (Anatolie), répond à l'*Olympe* de Galatie des anciens et donne naissance à la riv. d'Ala-Dagh. *Voy.* TAURUS.

ALADIN ou **ALOADIN**, dont le vrai nom est Ala-Eddyn, l'un des princes connus sous le nom de *Vieux de la Montagne*, régnait sur une secte d'Ismaéliens appelés *Assassins*, et monta sur le trône vers 1221. Les assassinats qu'il faisait commettre par ses disciples rendirent son nom si terrible, que les rois ses voisins et plusieurs princes chrétiens lui envoyèrent de grands présents pour se soustraire à ses poignards. Saint Louis, loin de s'effrayer des menaces de ce despote, l'obligea, lorsqu'il se rendit en Palestine, à lui envoyer des ambassadeurs avec des présents.

ALADIN OU ALA-EDDYN-KAIKOBAD, sultan de Konich ou Iconium, 1219-1237, de la dynastie des Seldjoucides, se rendit célèbre par ses guerres contre le soudan d'Égypte et par la conquête de l'Anatolie. Il fut vaincu par les Tartares vers la fin de son règne.

ALAGOAS ou **VILLA DA MAGDALENA**, petite ville du Brésil, prov. de Pernambouc, sur le lac Manguaba. Commerce en canne à sucre, tabac, bois de construction ; 14,000 hab.

ALAGON, riv. d'Espagne et de Portugal, baigne Plasencia, Coria, et se jette dans le Tage, à 6 kil. d'Alcantara.

ALAIA ou **ALANIEH**, ville de la Turquie asiatique (Adana), délabrée, peu forte, presque sans commerce ; rade vaste, mais peu sûre ; ch.-l. de livah.

ALAÏA OU ALANIEH (livah d'), dans le pachalik d'Adana, entre la Caramanie, l'Anatolie, le livah de Selefkeh, et la mer, est limité au N. par le Taurus.

ALAIGNE, ch.-l. de cant. (Aude), à 10 kil. de Limoux : 6,666 hab.

ALAIN, nom de plusieurs ducs et comtes de Bretagne, dont on trouvera la chronologie à l'article BRETAGNE.

ALAIN DE L'ISLE, *Alanus de Insulis*, surnommé *le Docteur universel*, né vers le milieu du XIIe siècle, à l'Isle (soit dans le Comtat Venaissin, soit dans le Bordelais, ou, selon d'autres, à Lille en Flandre), mort en 1203, enseigna la théologie à l'université de Paris avec un grand succès, et essaya de prêter à la philosophie le langage et les agréments de la poésie. Il se retira à la fin de sa vie dans la maison de Cîteaux. Alain a laissé un assez grand nombre d'écrits en prose et en vers, qui ont été recueillis par le P. Charles de Visch, Anvers, 1654, in-f. Les plus connus sont l'*Anti-Claudien*, poëme philosophique ; le *Livre des Paraboles*, en latin, traduit en français par Antoine Vérard, Paris, 1492. — On croit qu'il exista vers le même temps un autre Alain de l'Isle, mais qui n'écrivit que sur la théologie.

ALAIN CHARTIER. *Voy.* CHARTIER.

ALAIN (Guillaume), cardinal anglais. *Voy.* ALLEN.

ALAINS, *Alani*, peuple scythe, errait avec ses troupeaux dans les vastes steppes au N. du Caucase (les gouvernements russes actuels du Caucase et d'Astrakan), lorsque les Huns fondirent sur eux, en soumirent la plus grande partie et les entraînèrent à leur suite dans leurs expéditions, tandis que le reste s'enfuit dans les gorges du Caucase (où il vit encore sous le nom d'Ossètes), ou bien alla se joindre aux Vandales. Unis ensuite aux Suèves, les Alano-Vandales opérèrent la grande invasion des Gaules (408-410) ; puis ils passèrent en Espagne, où bientôt ils disparurent après avoir été battus par Vallia, roi des Visigoths (418).

ALAIS, *Alesia*, ch.-l. d'arr. (Gard), sur le Gardon, à 38 kil. N. O. de Nismes ; 13,566 hab. Industrie assez active, commerce de rubans. Aux environs, source minérale, houille, grandes mines de fer. Ville très ancienne, protestante ; elle fut soumise par Louis XIII, en 1629 ; Louis XIV en fit un évêché et y bâtit un fort après la révocation de l'édit de Nantes. — L'arr. d'Alais a 9 cantons (Anduze, Barjac, Genolhac, Ledignan, St-Amboix, St-Jean-du-Gard, St-Martin-de-Valgagne, Vezenobre, plus Alais), et 83,091 hab.

ALAKANANDA, riv. de l'Inde, s'unit au Bagirathi à Devaprayaga pour former le Gange.

ALALCOMÈNE, bourg de Béotie, sur le lac Copaïs : on y plaçait la naissance de Minerve.

ALAMANNI, peuple germain. *Voy.* ALEMANNI.

ALAMANNI (Luigi), célèbre poëte italien, né à Florence en 1495, mort en 1556, fut obligé de quitter sa patrie pour être entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Jules II) qui gouvernait alors à Florence, et se retira en France auprès de François I, qui l'accueillit fort bien et le chargea même d'une ambassade auprès de Charles-Quint. Il a composé plusieurs grands poëmes : *la Coltivazione*, en 6 chants, Paris, 1546 ; *Girone il Cortese* (Giron le Courtois), en 24 chants, Paris, 1548 ; *l'Avarchide* ou le *Siége de Bourges* (*Avaricum*), en 24 chants, Florence, 1570 ; quelques pièces de théâtre, et un grand nombre d'épigrammes et de poésies diverses, réunies sous le titre d'*Opere Toscane*, 2 vol. in-8, Lyon, 1532. Le principal fondement de sa réputation est *la Coltivazione* (l'*Agriculture*), poëme imité des *Géorgiques*.

ALAMBRA. *Voy.* ALHAMBRA.

ALAMOS, ville du Mexique (Sonora et Cinaloa), à 175 kil. N. O. de Cinaloa ; 8,000 hab. Riches mines d'argent.

ALAMOUT, fort de Perse, à l'O. de Kazbin, entre Sinn et Soultanieh, dans une position rendue inexpugnable par d'immenses travaux, fut fondé vers 868 de J.-C., et devint le ch.-l. des Assassins. Il fut pris et détruit par Houlagou.

ALAND (archipel d'), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Bothnie. Jadis à la Suède, appartient à la Russie depuis 1808. Il a une haute importance politique et militaire. — L'île d'Aland proprement dite est située par 17° 36' long. E., 60° 15' lat. N., et a 39 kil. sur 31 ; 13,000 hab.

ALARCON, bourg d'Espagne, à 62 kil. S. E. de Cuença, sur un rocher. Jadis forteresse importante.

ALARCOS, lieu d'Espagne, dans la N.-Castille, près de Calatrava, est célèbre par une bataille où Alphonse IX, roi de Castille, fut défait par Yakoub l'Almohade (1195).

ALARIC I, roi des Visigoths (382-412), s'unit d'abord aux Romains pour repousser une invasion des Huns (394) ; puis vint, à l'instigation de Rufin, fondre sur l'empire après la mort de Théodose-le-Grand (395), dévasta les provinces situées au S. du Danube, et menaça Constantinople. Repoussé par Stilicon, il se jeta sur l'empire d'Occident, se fit céder par le faible Honorius l'Espagne et une partie des Gaules, entra en Italie (409), et assiégea trois fois Rome : il se contenta les deux premières fois de lever d'énormes contributions ; la troisième, il prit la ville d'assaut et la mit au pillage (410). Il se disposait à faire la conquête de la Sicile, lorsque la mort le surprit à Cosenza (412).

ALARIC II, roi des Visigoths (484-507), fils d'Euric, régnait sur l'Espagne et sur la partie de la Gaule comprise entre le Rhône et les Pyrénées. Clovis lui déclara la guerre, le battit à Vouillé et le tua de sa propre main (507). Alaric avait donné à ses sujets un code connu sous le nom de *Code d'Alaric*, qui est en grande partie extrait du *Code Théodosien*.

ALASKA, presqu'île de l'Amérique russe ; très

longue; se lie aux îles Aleutiennes. Comptoir russe pour les pelleteries.

ALATAMAHA, riv. des États-Unis (Géorgie), se forme de deux branches, l'Oakmulgee qui baigne Hartford, l'Oconee qui vient de Milledgeville. Elle arrose la Géorgie, passe par le fort James et Darien, et tombe près de là dans l'océan Atlantique.

ALATRI, *Alatrium*, ville de l'État ecclésiastique, à 23 kil. N. O. de Frosinone, sur une colline; 9,000 hab. Évêché.

ALATYR, riv. de Russie, sort du gouvernement de Nijnei-Novgorod, et se jette après 220 kil. de cours dans la Soura près de la v. d'Alatyr.—Ville de Russie d'Europe, à 180 kil. N. O. de Simbirsk; 3,000 hab. Elle est en bois. Grand commerce de grains.

ALAVA, petite province d'Espagne, une des trois provinces basques, entre la Biscaye, la Navarre et la Vieille-Castille, fait partie de l'intendance de Vittoria, et a Vittoria pour ch.-l. Longtemps indépendante, l'Alava se réunit en 1200 à la couronne de Castille, sous Alphonse VIII, mais à la condition de conserver ses privilèges.

ALAZEIA (monts), chaîne de Russie asiatique (Irkoutsk), branche principale des Stanovoï Krebet, s'étend du S. au N. sur un espace de 900 kil. jusqu'à la mer Glaciale, et donne naissance à une riv. du même nom, qui se jette dans la mer glaciale.

ALBA, ville du Latium. *Voy.* ALBE-LA-LONGUE.

ALBA, ville de Lusitanie. *Voy.* ELVAZ.

ALBA, riv. de Gaule, auj. l'*Aube*. *Voy.* AUBE.

ALBA, *Alba Pompeia*, ville des États sardes, à 40 kil. S. E. de Turin, 7,000 hab. Patrie de Pertinax.

ALBA AUGUSTA OU ALBA HELVIORUM. *Voy.* APS.

ALBA GRÆCA, ville de la Dacie. *Voy.* BELGRADE.

ALBA INGAUNORUM, ville de la Gaule Cisalpine. *Voy.* ALBENGA.

ALBA JULIA. *Voy.* AKKERMAN et CARLSBOURG.

ALBA DE TORMÈS, ville d'Espagne (Salamanque), à 20 kil. S. E. de Salamanque, sur le Tormès. Là était le château du duc d'Albe. Bataille entre les Espagnols et les Français (1809).

ALBACÈTE, ville d'Espagne (Murcie), à 12 kil. N.O. de Chinchilla; 7,000 hab. Vin, safran.

ALBAGH, ville de la Turquie d'Asie (Van), sur un affluent du Grand-Zab; là eut lieu le martyre de saint Barthélemy, selon les Arméniens.

ALBAIN (mont), *Albanus mons*, petite mont. du Latium, à 23 kil. N. E. de Rome. Albe était bâtie le long de ce mont. Les consuls allaient chaque année y offrir un sacrifice à Jupiter Latiaris au nom des 30 villes de la confédération latine.

ALBAN ou ALBAING, ch.-l. de cant. (Tarn), à 12 kil. S. E. d'Alby; 3,000 hab.; place forte au XVe siècle. Mine de fer.

ALBAN (saint), le plus ancien martyr de l'Angleterre, né à Vérulam. Il avait servi dans les armées de Dioclétien; ayant embrassé le christianisme à son retour en Angleterre, il fut mis à mort l'an 286, ou, selon d'autres, 296. On éleva en son honneur un monastère d'où la ville moderne de Saint-Alban a tiré son nom.

ALBANE (l'), François Albani, célèbre peintre italien, qu'on a surnommé *le Peintre des Grâces*, *l'Anacréon de la peinture*, né à Bologne en 1578, d'un marchand de soie, mort en 1660, à 83 ans, se forma d'abord dans sa ville natale, puis alla à Rome et devint le rival du Dominiquin et du Guide. Il excellait surtout dans les peintures gracieuses, comme celles de femmes, d'anges ou d'enfants. On dit que, marié à une fort belle femme qui lui donna douze enfants également remarquables par leur beauté, il eut le bonheur de trouver dans sa propre famille ses plus beaux modèles. Ayant vécu fort longtemps, son talent déclina dans la seconde moitié de sa vie, et il eut le chagrin de se voir surpasser par ses rivaux, surtout par Annibal Carrache. On lui reproche un peu de mollesse et de monotonie. Ses chefs-d'œuvre sont les *Amours de Vénus et d'Adonis*, gravés par Audran; la *Toilette et le triomphe de Vénus*; les *Quatre Éléments*, etc. Il a traité aussi un grand nombre de sujets de piété.

ALBANI, illustre famille de Rome, originaire de l'Albanie, d'où elle fut chassée par les Turcs, a fourni à l'église un grand nombre de prélats distingués, dont le plus célèbre est Jean-François Albani, devenu pape en 1700, sous le nom de Clément XI (*Voy.* ce nom). — Clément XI laissa plusieurs neveux qui devinrent cardinaux et qui jouèrent un rôle assez important : Annibal Albani, né en 1682, mort en 1751, évêque d'Urbin; — Alexandre Albani, frère d'Annibal, né à Urbin en 1692, mort en 1779, connu par son goût pour les arts et par sa célèbre villa, dite *villa d'Albani*, où il avait rassemblé des chefs-d'œuvre de toute espèce; — Jean-François Albani, né en 1720, mort en 1809, évêque d'Ostie. Il prit parti contre les Français à leur entrée en Italie : il fut en conséquence forcé de quitter Rome, et son palais fut pillé.—Un autre cardinal de cette famille, Joseph Albani, neveu de Jean-Franç., né en 1750, fit partie du sacré collège depuis 1801, fut chargé d'affaires à Vienne (1796), puis secrétaire des brefs et légat du pape à Bologne (1814), et enfin commissaire apostolique des quatre légations: on l'accuse de quelques violences. Il mourut dans un âge très avancé, vers 1840.

ALBANI (Franç.), peintre. *Voy.* l'ALBANE.

ALBANIE, *Albania*, auj. *Chirvan* et *Daghestan*, nom donné par les anciens à une contrée de l'Asie supérieure, entre la mer Caspienne et l'Ibérie. Région montueuse et presque sauvage. Ce pays fit nominalement partie de l'empire perse, de celui des Parthes, puis du roy. d'Arménie.—Il y avait une ville d'Albanie (auj. *Holna*) sur les confins de l'Assyrie et de la Médie.

ALBANIE, nom donné jadis à toute l'Écosse, et plus tard à une prov. de ce pays. *Voy.* ALBANY.

ALBANIE, l'ancienne *Épire* et partie mérid. de l'*Illyrie*, région de la Turquie d'Europe, bornée au N. par la Bosnie et le Montenegro, à l'O. par la mer Adriatique, à l'E. par la Roumélie, au S. par la Livadie, dépend de l'eyalet ou pachalik de Roumélie, et a pour villes principales Scutari, Janina, Tricala, Avlone, Ochrida, Croïa. C'est un pays montagneux (d'où son nom d'*Alb* ou *Alp*, c.-à-d. montagne, en celtique). Les Albanais sont nommés par les Turcs *Arnauts*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *Skipetars*. C'est un peuple belliqueux, mais indocile. Ils forment le noyau des armées ottomanes et vendent leur sang à l'étranger.—L'Albanie, sous le nom d'Épire, obéit successivement aux rois d'Épire, de Macédoine, aux Romains, aux empereurs d'Orient. A partir du XIe siècle, les Normands de Naples, les Vénitiens, les Hongrois envahirent ce pays et y formèrent de petits états; les Turcs y entrèrent en 1435; ils en furent chassés par le vaillant Scanderberg (1444), mais ils ne tardèrent pas à y rentrer et à s'en rendre maîtres; toutefois les Albanais n'ont jamais été complétement soumis. Plusieurs des beys chargés de les gouverner ont profité de leurs dispositions belliqueuses et indépendantes pour se révolter contre la Porte. Le plus célèbre est le fameux Ali, pacha de Janina.

ALBANIE VÉNITIENNE, c.-à-d. possessions vénitiennes en Albanie. C'étaient vers 1448 les villes et territoires de Duras, Scutari, Larta. En outre, à la mort de Scanderberg, presque toute la principauté de Croïa échut aux Vénitiens. Ils cédèrent aux Turcs Scutari et Croïa en 1479, Duras en 1502; mais ils gardèrent Larta, conquirent Prevesa en 1684, et, par la paix de Passarovitz (1718), acquirent Voinizza et Butrinto.

ALBANIENNES (portes), *Albanicæ portæ* ou *pylæ*, passage qui conduisait du Caucase dans l'Albanie asiatique. C'est aujourd'hui le défilé de Derbend.

ALBANO, ville de l'État ecclésiastique, à 20 kil. S. E. de Rome, près d'un lac de même nom. Évêché.

Bons vins; tombeaux prétendus d'Ascagne, des Horaces. Cette ville s'est formée autour d'une maison de campagne du grand Pompée, dite *Albanum*.

ALBANO (lac d'), petit lac de l'État ecclésiastique, à 20 kil. environ au S. E. de Rome, a 1 kil. de tour et 331 mètres de profondeur. Il paraît n'être qu'un cratère de volcan éteint. Sur ses bords, on remarque plusieurs monuments, et un magnifique canal creusé à travers une mont. pour l'écoulement des eaux du lac.

ALBANUS MONS. *Voy.* mont ALBAIN et MONTAUBAN.

ALBANY ou ALBAIN, nom donné primitivement à toute l'Ecosse, puis à un duché formé dans la partie septentrionale de ce pays. Les fils des rois d'Ecosse portaient souvent le titre de ducs d'Albany. (*Voy.* ci-après l'article historique).

ALBANY, ville des Etats-Unis, ch.-l. de l'état de New-York, sur la rive droite de l'Hudson, à 142 kil. N. de New-York, donne son nom à un comté; 16,000 hab. Ville bien bâtie, beaux monuments; capitole ou palais de l'état, banque, musée, hôpital, nouvelle prison, quais, théâtre, arsenal. Quelques établissements littéraires (société des arts, société d'agriculture, *Albany institute*). Commerce actif: Albany est sous ce rapport la première ville de l'état après New-York. Les goëlettes remontent l'Hudson jusqu'à Albany. C'était d'abord un simple fort, bâti par les Hollandais en 1614.—Plusieurs comtés et districts des Etats-Unis portent aussi le nom d'Albany.

ALBANY, district de la colonie anglaise du Cap, au S. E., et sur la mer, a pour villes principales Graham et Bathurst.

ALBANY (ducs d'). Ce nom a été porté par plusieurs princes de la famille royale d'Ecosse. Robert Stuart-le-Jeune, premier duc d'Albany, 1402, et fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut régent du royaume après la mort de Robert III, 1406, et mourut en l'année 1420. Cette première branche des ducs d'Albany s'éteignit en la personne de Henri Stuart, mort vers 1460. — Une seconde eut pour chef Alexandre Stuart, duc d'Albany, second fils de Jacques II, roi d'Ecosse. Il fut exilé par son frère Jacques III, et mourut en France, 1485. — Jean Stuart, fils du précédent et dernier duc d'Albany, s'attacha à Louis XII qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Ecosse, il devint gouverneur de ce royaume en 1516, mais il le quitta pour suivre François I en Italie. Après la bataille de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536.

ALBANY (le comte d'), nom que prit le prétendant au trône d'Angleterre. *Voy.* STUART (Charles-Edouard).

ALBANY (comtesse d'), de la famille noble des Stolberg, de Mons en Hainaut, épousa en 1772 Charles Stuart, dit le *Prétendant;* mais cette union fut malheureuse, et elle quitta le prince en 1788. Elle vécut depuis avec Alfieri, à qui sa beauté et son esprit avaient inspiré la plus vive passion, et qu'elle épousa, dit-on, secrètement après la mort du comte d'Albany. Alfieri étant mort en 1803, la comtesse d'Albany se retira à Florence où elle mourut en 1824. *Voy.* ALFIERI.

AL-BARETOUN. *Voy.* BARETOUN.

ALBAY, ville de l'île Luçon, dans la partie espagnole, par 12° 28' lat. N., 121° 27' long. E., donne son nom à une province de l'île. Elle a été rebâtie depuis peu, après avoir été détruite en 1814 par une éruption de l'Albay, volcan très actif situé dans son voisinage.

ALBE ou ALBE - LA - LONGUE, *Alba Longa*, ville du Latium, à quelques kil. au S. E. de Rome, s'étendait le long du mont Albain. On en rapporte la fondation à Ascagne, fils d'Enée, qui y régna 8 ans (vers 1144-1136 av. J.-C.). On donnait à ce prince treize successeurs qui auraient régné 296 ans et dont l'existence est fort problématique. On ajoute que la population surabondante d'Albe donna naissance à beaucoup de villes latines, et qu'Albe est la mère de Rome. L'an 89 après la fondation de Rome, Albe fut prise et détruite par les Romains. *Voy.* TULLUS HOSTILIUS). — Le vin d'Albe, c.-à-d. des campagnes voisines, était fort estimé à Rome. On vantait aussi les pierres d'Albe. C'est en pierres d'Albe que sont construits les fondements du Capitole. — Pour le lac d'Albe, auj. lac d'Albano, *voy.* ALBANO.

ALBE, ville d'Espagne, *Voy.* ALBA DE TORMÈS.

ALBE JULIE. *Voy.* AKKERMAN.

ALBE JULIE OU INFÉRIEURE. *Voy.* CARLSBOURG OU UNTERWEISSEMBOURG.

ALBE ROYALE. *Voy.* STUHLWEISSEMBOURG.

ALBE SUPÉRIEURE. *Voy.* OBERWEISSEMBOURG.

ALBE (Fern. Alvarez de Tolède, duc d'), général et homme d'état sous Charles-Quint et Philippe II, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Parvenu après de longs services au commandement en chef des armées impériales, il déploya des talents supérieurs qu'on n'avait pas soupçonnés jusque-là, gagna en 1547 sur l'électeur de Saxe la bataille de Mühlberg, et remporta plusieurs avantages en Lorraine sur les Français, et en Italie sur le pape. Il fut nommé vers 1566 gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, avec le titre de vice-roi, et investi d'un pouvoir absolu afin de réprimer les troubles qu'avaient excités les persécutions religieuses dont ces peuples avaient à gémir; il établit, sous le titre de *conseil des troubles*, un tribunal qui déploya tant de cruauté qu'on ne l'appela que le *conseil de sang*, et qu'il fit soulever tout le pays. Il remporta de grands avantages sur les Flamands insurgés, à la tête desquels s'était mis le prince d'Orange; mais il ne put les réduire entièrement; et dégoûté d'une lutte perpétuelle, il finit par demander lui-même son rappel (1573). Il quitta ce malheureux pays au bout de sept ans, après l'avoir hérissé de forteresses et inondé de sang: il se vantait d'avoir livré au bourreau plus de 18,000 victimes. A son retour en Espagne il resta pendant quelque temps en disgrâce; il fut même exilé par suite d'une intrigue de cour; mais en 1581, Philippe le rappela pour le mettre à la tête d'une armée qu'il envoyait en Portugal. Le duc d'Albe réussit à soumettre le pays et s'empara de Lisbonne, mais il y commit de nouvelles cruautés qui souillèrent sa victoire. Il mourut peu après cette expédition, en 1582, à 74 ans. Sa vie a été publiée à Paris, 2 vol. in-12, 1698. Le nom sous lequel il est connu lui vient d'un château qu'il possédait à Albe ou Alba de Tormès, en Espagne.

ALBECK, vill. de Wurtemberg, à 10 kil. N. E. d'Ulm. Combat où Mack et 25,000 Autrichiens furent défaits par 6,000 Français en 1805.

ALBEMARLE, *Albamarla*, ville et duché de Normandie, auj. AUMALE (*Voy.* ce nom). Le titre de duc d'Albemarle s'est conservé en Angleterre; mais il n'est plus que nominal, depuis que la ville d'Aumale a été enlevée à Richard d'Angleterre par Philippe-Auguste, en 1194.

ALBEMARLE, comté des États-Unis (Virginie), près des monts Blue-Ridge, a pour ch.-l. Charlottesville. —On donne aussi le nom d'Albemarle à une petite baie voisine du comté, formée sur la côte E. de la Nouvelle-Caroline par l'embouchure du Roanoker.

ALBEMARLE (Arn. J. Van KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre en 1669, mort en 1718, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la mort de ce roi il devint général des troupes hollandaises, et combattit dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonnier à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712.

ALBEMARLE (MONK, duc d'). *Voy.* MONK.

ALBENGA, *Albium Ingaunum* ou *Albingaunum*, ville des États sardes, à 64 kil. S. O. de Gênes, sur la Centa. 4,000 hab. Evêché. Patrie du tyran Proculus. Albium Ing. était la capit. des *Ingauni*.

ALBERGATI CAPACELLI (le marquis François),

littérateur italien, né à Bologne vers 1740, mort en 1806, fut sénateur dans sa patrie. D'une imagination fougueuse, il se laissa entrainer aux plus blâmables excès, et fit le malheur de sa famille. On a de lui des *Nouvelles morales*, 1783, et des *Comédies*, 1784, qui figurent au nombre des ouvrages licencieux de l'Italie. La plus estimée est *le Préjugé du faux honneur*.

ALBERIC I, gentilhomme lombard, fut fait marquis de Camerino par Bérenger I. Il épousa Marozia, dame romaine, qui s'était emparée du château Saint-Ange et qui dominait sur Rome. Il fit la guerre aux Sarrasins, et fut massacré par les Romains en 925, pour avoir appelé les Hongrois en Italie.

ALBÉRIC II, de Camerino, fils d'Albéric I et de Marozia, porta le titre de premier baron de Rome, fut reconnu en 932 seigneur de cette ville, après en avoir chassé Hugues de Provence, roi d'Italie; il gouverna vingt-trois ans cette capitale. — Son fils Octavien Albéric lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII. *Voy.* ce nom.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, et moine de l'abbaye des Trois-Fontaines, vivait au milieu du XIIIe siècle. Il a laissé une Chronique qui va depuis la création jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer dans ses *Accessiones historicœ*.

ALBÉRIC DE ROMANO, podestat de Trévise au XIIIe siècle, s'attacha, comme son frère Eccelin III le Féroce, podestat de Vérone, au parti gibelin, et le fit triompher un moment dans l'Italie septentrionale, même après la mort de Frédéric II. Mais en 1255 le pape Alexandre IV, chef du parti guelfe, prêcha une croisade contre la puissante famille des Romano. Eccelin fut vaincu et tué à la bataille de Cassano en 1259; Albéric, enveloppé dans la ruine de son frère, fut massacré avec tous ses enfants l'année suivante.

ALBÉRIC, chroniqueur. *Voy.* ALBERT D'AIX.

ALBÉRONI (Jules), premier ministre du roi d'Espagne Philippe V, né en 1664, était fils d'un jardinier des environs de Parme. Il dut sa fortune au duc de Vendôme qu'il connut pendant les guerres d'Italie, et auquel il sut plaire par son esprit vif et enjoué. Il suivit ce seigneur en France, puis en Espagne, où il se fit connaître avantageusement du roi Philippe V. Le duc de Parme l'ayant nommé son agent politique à Madrid, il réussit à marier une princesse de la famille du duc, Élisabeth Farnèse, au roi d'Espagne, et à faire éloigner la princesse des Ursins, qui avait été jusque-là toute puissante. La jeune reine le fit nommer cardinal, grand d'Espagne, et premier ministre, 1715. Albéroni forma dès lors de vastes desseins en faveur de l'Espagne, voulut mettre Philippe V sur le trône de France, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, alors régent, s'étant ligué contre lui avec le roi d'Angleterre, déjoua tous ses projets: il porta la guerre en Espagne, remporta plusieurs avantages sur terre et sur mer, et n'accorda la paix à Philippe V qu'à la condition qu'Albéroni serait renvoyé. En conséquence, le premier ministre reçut du roi qu'il avait servi avec tant de zèle l'ordre de quitter l'Espagne (1er décembre 1720). Après avoir quelque temps erré de ville en ville, réduit à se cacher pour conserver sa vie, il se rendit à Rome, où le pape Innocent XII fit examiner sa conduite, et il se vit condamné à quatre ans de réclusion. En 1723, il fut rétabli dans tous ses droits de cardinal, et jouit d'une assez grande faveur à la cour de Rome jusqu'à sa mort, arrivée en 1752; il était dans sa 87e année.

ALBERSTROFF, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 20 kil. N. E. de Château-Salins; 600 hab.

ALBERT ou ANCRE, ville du dép. de la Somme. *Voy.* ANCRE.

ALBERT. Ce nom a été porté par plusieurs personnages des maisons les plus importantes, telles que celles d'Autriche, de Bavière, de Saxe et de Brandebourg. Nous ne citerons que ceux qui ont joué un rôle historique.

ALBERT I, duc d'Autriche, et empereur d'Allemagne, né en 1248, était fils de Rodolphe de Habsbourg. Il eut pour concurrent à l'empire Adolphe de Nassau, qu'il vainquit et tua à la bataille de Gelheim en 1298. Il eut de violents démêlés avec le pape Boniface VIII, au sujet de son élection: mais il sut forcer ce pontife à le reconnaître. Ce fut sous son règne que la Suisse, révoltée par la tyrannie de Gessler, son lieutenant, se rendit indépendante. (*Voy.* TELL.) Il périt en 1308, assassiné par des conjurés, à la tête desquels était le prince Jean, son neveu, qu'il avait dépouillé de son patrimoine. L'histoire a classé cet empereur parmi les oppresseurs des peuples.

ALBERT II, duc d'Autriche, surnommé *le Sage*, 4e fils du précédent, succéda à son père dans ses états héréditaires d'Autriche, mais n'aspira point à l'empire d'Allemagne. Il fut battu par les Suisses à la bataille de Morgarten. Il mourut en 1358.— Pour l'empereur Albert II, *voy.* ci-après ALBERT V.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils du précédent, cultiva les sciences et les arts, protégea les lettres, et fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'université de Vienne. Mort en 1395.

ALBERT IV, dit *le Pieux*, duc d'Autriche, fils du précédent, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte, et mena, à son retour, la vie d'un anachorète. Retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, et remplissait rigoureusement tous les devoirs monastiques. Mort en 1404.

ALBERT V, duc d'Autriche et empereur d'Allemagne, connu comme empereur sous le nom d'Albert II, surnommé *le Magnanime*, était fils d'Albert IV. Il succéda d'abord à son père dans ses états héréditaires d'Autriche; puis il devint successivement, et par élection, roi de Bohême, de Hongrie, et enfin empereur en 1438. Il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions du concile de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiètements de l'autorité pontificale, et établit l'ordre et la paix dans ses états. Il mourut en 1439, à la suite d'une expédition malheureuse contre Amurath II, qui avait envahi la Hongrie.

ALBERT VI, archiduc d'Autriche, 6e fils de l'empereur Maximilien II, fut nommé par Philippe II, son b.-frère, gouvern. des Pays-Bas, et tenta vainement de reconquérir la Hollande, qui avait secoué le joug de l'Espagne. Il mourut en 1621, après avoir réparé, autant qu'il le put, les maux que le Brabant et la Flandre avaient soufferts sous le gouvernement du duc d'Albe.

ALBERT, dit *l'Ours*, margrave et électeur de Brandebourg, fut élevé à cette dignité en 1150, par l'empereur Conrad III, et fut la tige des électeurs de Brandebourg, parmi lesquels on compte plusieurs autres princes du nom d'Albert. En 1140 il s'était emparé de la principauté d'Anhalt, qu'il transmit à son fils Bernhard. Il fit défricher une grande partie de ses états, en augmenta la population, et y bâtit des villes, des églises et des colléges. Il mourut en 1170.

ALBERT DE BRANDEBOURG, margrave de Brandebourg, puis duc de Prusse et grand-maître de l'ordre Teutonique, né en 1490, mort en 1568, renonça, en 1525, à son titre de grand-maître et embrassa le luthéranisme. En échange de la dignité qu'il avait abandonnée, il reçut de Sigismond, roi de Pologne, avec lequel il avait été longtemps en contestation, la Prusse inférieure et le titre de duc qu'il porta le premier, au lieu de celui de margrave qu'il avait porté jusque-là ainsi que ses prédécesseurs. C'est de ce moment que date la sécularisation de la Prusse.

ALBERT, cardinal, fils de Jean, électeur de Brandebourg, réunit en sa personne deux archevêchés, ceux de Magdebourg et de Mayence, chose alors sans exemple. Le pape Léon X l'autorisa à vendre des indulgences, ce qui l'engagea dans des luttes violentes avec Luther, qui prêcha la réforme dans ses états.

Après une résistance inutile, Albert se vit obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg le libre exercice de leur culte. Albert mourut en 1545. Il avait fondé en 1506 l'université de Francfort-sur-l'Oder.

ALBERT DE MECKLEMBOURG, roi de Suède, élu en 1363, fut détrôné en 1389, par Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck, soutenue par la noblesse suédoise, qu'il avait exaspérée par sa conduite. Après avoir été retenu prisonnier pendant 5 ans, il fut renvoyé à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

ALBERT D'AIX, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, ou plus probablement d'Aix-la-Chapelle, vivait au XIIe siècle. Il a écrit une relation de la première croisade (1095-1120), rédigée d'après les récits de témoins oculaires, et qui fut publiée pour la première fois en 1584, à Helmstaedt, par Reiner-Reineck, in-4, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*. Elle se trouve, traduite en français, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot, 1824.

ALBERT-LE-GRAND, célèbre philosophe scolastique, surnommé *le Grand* à cause de l'étendue de ses connaissances, était issu de la famille des comtes de Bollstaedt. Il naquit à Lavingen en Souabe l'an 1193 ou 1205, étudia à Paris, entra en 1221 dans l'ordre de St-Dominique, dont il devint par la suite provincial, et enseigna la philosophie avec un grand succès d'abord à Paris, puis à Cologne. Il fut nommé en 1260 évêque de Ratisbonne; mais il se démit au bout de trois ans de son évêché pour se retirer à Cologne, et s'y livra tout entier à l'étude. Il mourut dans cette ville en 1280. Albert-le-Grand posséda toutes les sciences cultivées de son temps; sa réputation de savoir était si grande qu'il passait pour magicien, quoique cette opinion n'eût aucun fondement. Son principal mérite est d'avoir fait connaître et commenté les ouvrages d'Aristote, dont la plupart étaient restés inconnus depuis des siècles; il les étudia dans des traductions faites sur l'arabe. Ses œuvres ont été recueillies par Jammy, Lyon, 1651, 21 vol. in-fol. Albert eut des disciples fort distingués, entre autres le célèbre saint Thomas d'Aquin.

ALBERT, anti-pape. *Voy.* PASCAL II.

ALBERT DE LUYNES. *Voy.* LUYNES.

ALBERT DURER, peintre. *Voy.* DURER.

ALBERTI, nom d'une des plus anciennes familles de Florence, qui disputa longtemps le pouvoir aux Médicis et aux Albizzi, et se fit remarquer par son zèle pour l'égalité républicaine. Le plus célèbre personnage de cette famille est Benoît Alberti, qui en 1378 renversa la faction des Albizzi. Renversé à son tour, en 1382, par les Albizzi, il mourut en exil.

ALBERTI (Léon-Baptiste), célèbre architecte de Florence, issu de l'antique famille des Alberti, né en 1398, se distingua aussi dans la peinture, la sculpture, la littérature et les sciences. Il a laissé sur l'architecture des ouvrages qui lui ont mérité le titre de *Vitruve moderne*. Il a composé en outre des traités de morale, des poëmes et des fables. Presque tous ses écrits sont en latin. Son principal ouvrage est le traité *De re ædificatoriâ*, publié pour la première fois à Florence, 1485, in-fol., traduit en italien par Copino Bartoli, 1550, et en français par Jean Martin, 1553, in-fol.

ALBERTI (Léandre), provincial des Dominicains, né à Bologne en 1479, mort en 1552, a laissé, entre autres écrits, une histoire de son ordre, *De viris illustribus ordinis Prædicatorum*, Bologne, 1517; une *Histoire de Bologne*, en italien, dont une partie seulement a été publiée, Bologne, 1541; et une *Description de l'Italie*, en italien, Bologne, 1550.

ALBERTI DE VILLANOVA (François d'), auteur d'un *Dictionnaire Italien-Français* très estimé, né à Nice en 1737, mort à Lucques en 1800, a donné lui-même 4 éditions de son *Dictionnaire*. La 1re est de 1796, Marseille, 2 vol. in-4. Il a publié en outre *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, Lucques, 1797; réimprimé en 1805, *ibid.*, 6 vol. in-4.

ALBERTINE (ligne), branche cadette de la maison de Wettin, règne depuis trois siècles sur la Saxe. Elle tire son nom d'Albert, qui était fils de l'électeur de Saxe, Frédéric II, et qui hérita d'une partie des états de ce prince en 1485. *Voy.* SAXE.

ALBI et ALBIGA. *Voy.* ALBY.

ALBIGEOIS (l'), partie du grand gouvernement de Languedoc, à l'O. des Cévennes, entre cette chaîne, le Rouergue, le Quercy, l'Armagnac et le H.-Languedoc. Alby en était le ch.-l. Il forme l'arr. d'Alby et partie de celui de Gaillac (Tarn).

ALBIGEOIS (les). On réunit sous ce nom, au XIIe siècle, tous les hérétiques du midi de la France, qui étaient contraires aux prétentions de la cour de Rome: ils étaient répandus en Languedoc et en Provence, et occupaient principalement les villes d'Alby (d'où ils prirent leur nom), de Béziers, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Avignon. Ils étaient soutenus par Raymond, comte de Toulouse, et Roger, vicomte de Béziers. Le pape Alexandre III les excommunia au 3e concile de Latran, 1179; Innocent III prêcha contre eux une croisade à la tête de laquelle il plaça Pierre de Castelnau, 1208, puis les légats Milon et Arnaud, abbé de Citeaux, Simon de Monfort; les croisés s'emparèrent en 1209 de Béziers et y massacrèrent 60,000 hab. (C'est à ce siége qu'un des légats criait, dit-on, aux soldats vainqueurs: *Tuez toujours, Dieu connaît ses élus.*) Le comte de Toulouse fut dépouillé de ses états qui furent donnés à Simon de Montfort. En 1319 commença une nouvelle croisade qui fut commandée par Louis, fils de Philippe-Auguste (Louis VIII): ce prince s'empara d'Avignon en 1326. Les Albigeois furent presque entièrement exterminés dans ces guerres; ce qui en resta se confondit avec les Vaudois.

ALBINGAUNUM. *Voy.* ALBENGA.

ALBINO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Bergame; 2,200 hab. Aux environs, bel albâtre, marbre noir.

ALBINOVANUS (C. Pedo), poëte latin du siècle d'Auguste, ami d'Ovide. Il reste de lui deux *Élégies*, la 1re sur la mort de Drusus, la 2e sur celle de Mécène, et quelques fragments d'un *Voyage de Germanicus* dans l'Océan septentrional. Les fragments d'Albinovanus ont été publiés par Th. Gorale (J. Leclerc), *cum notis varior.*, Amsterdam, 1703, in-12.

ALBINTEMELIUM. *Voy.* VINTIMILLE.

ALBINUS (Dec. Clodius Septimius), général des armées romaines sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode. A la mort de Pertinax, l'an 193, il se fit proclamer empereur en même temps que Septime-Sévère. Les deux rivaux parurent d'abord se concilier, et partager l'empire; mais ils se firent bientôt la guerre. Albinus, après quelques avantages, fut défait complétement auprès de Lyon, l'an 197, et Sévère, devant lequel il fut amené prisonnier, lui fit trancher la tête.

ALBINUS, nom d'une famille allemande qui a fourni plusieurs médecins distingués. Son vrai nom était *Weiss*, qui veut dire *blanc*, et qu'on latinisa par celui d'*Albinus*. — Le 1er de ce nom, Bernard Albinus, né en 1653, à Dessau, principauté d'Anhalt, mort en 1721, enseigna la médecine avec distinction à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde. On a de lui, entre autres mémoires, *De corpusculis in sanguine contentis; De tarentulæ mira*, etc.—Son fils, Bernard-Sigefroy Albinus, né à Francfort-sur-l'Oder en 1697, mort en 1770, étudia sous Boerhaave et Rau, enseigna pendant 59 ans à Leyde l'anatomie et la chirurgie avec le plus grand succès, et publia plusieurs traités d'anatomie, remarquables par leur exactitude; ce sont: *De ossibus corporis humani*,

Lugduni Batav., 1726 et 1762, in-8; *Historia musculorum*, Lugd. B., 1734, in-4. — Christophe-Bernard Albinus, frère du précédent, professa à Utrecht, et publia *De anatome errores detegente in medicina*, Utrecht, 1723, in-4; *Specimen anatomicum intestinorum*, etc., Lugd. B., 1722, in-4.

ALBIŒCI ou ALBICI, peuple de la Gaule, faisait partie des Ligures transalpins et habitait chez les *Sallurii* (dans la 2e Narbonnaise). Au temps de César, on les appelait *Reii*, et ils devaient avoir pour capitale Albiose, lieu voisin de Riez (B.-Alpes).

ALBION, était le nom de la Grande-Bretagne, ou plutôt de la côte S. et S. E. de la Grande-Bretagne, dans le langage des indigènes au temps de César. Ce nom s'est conservé longtemps, même après la domination romaine, et il est encore d'usage en poésie.

ALBION (NOUVELLE-), nom donné par Drake à la Californie et à la côte N. O. de l'Amérique N. ou Nouvelle-Californie, etc.; il est aujourd'hui restreint à la côte qui s'étend entre les 43 et 48° lat. N.

ALBIS, petite chaîne de mont. en Suisse (Zug), le long de la Sihl et de la Limmat.

ALBIS, auj. l'ELBE. *Voy.* ELBE.

ALBIUS MONS, chaîne qui unissait les Alpes Carniques au Scardus (Tchar-dagh): auj. les monts *Dinariques* et *Glioubotin*.

ALBIZZI, famille puissante de Florence, qui pendant les XIVe et XVe siècles rivalisa avec celles des Médicis et des Alberti. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration de 1372 à 1378, et périt victime de la faction opposée au moment où il se croyait sûr de l'exclure à jamais du pouvoir. Son neveu, Thomas ou Maso Albizzi, ramena sa famille au pouvoir, gouverna avec gloire de 1382 à 1417, et vengea la mort de son oncle. Renaud Albizzi, fils de Maso, parvenu au gouvernement en 1429, entraîna Florence dans de folles entreprises et fut exilé en 1434. Avec lui finit l'importance de cette famille.

ALBIZZI (Barthélemy), Franciscain, né à Rivano en Toscane, mort en 1401, publia en 1399, sous le titre de *Conformités de saint François avec Jésus-Christ*, un livre fort singulier, dans lequel il égale le chef de son ordre au fils de Dieu, et qui excita de grands scandales.

ALBOIN, roi des Lombards, 561-573, régnait d'abord dans la Norique et la Pannonie (Autriche et Hongrie); en 568, il s'empara du nord de l'Italie et y fonda le royaume lombard. Rosemonde, sa femme, fille de Cunimond, roi des Gépides, qu'Alboin avait vaincu et mis à mort, le fit poignarder parce qu'il avait voulu l'obliger à boire dans le crâne de son père.

ALBON, *Castrum Albonis*, vill. de France (Drôme), à 8 kil. N. E. de Saint-Vallier. Jadis ch.-l. d'un vicomté dont les titulaires finirent par devenir les seigneurs du Dauphiné.

ALBON, maréchal de Saint-André. *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

ALBORDJ ou ALBOURZ, ch. de mont. de l'Iran, est parallèle à la côte sud de la mer Caspienne: pics très hauts, dont le principal, l'Abordj proprement dit, a 5,400 mètres. L'Albordj était la mont. sainte des Persans: ce fut, suivant les traditions, la retraite de Zoroastre, et elle joue un grand rôle dans les mythologies locales. Il semble que la position de l'Albordj varia avec le pays occupé par ces peuples et qu'il y eut plusieurs montagnes saintes. Tout semble annoncer qu'il faut chercher l'Albordj primitif sur *les sommets de l'Himalaya*. Dans la marche des peuples iraniens vers l'Occident, l'Albordj, comme toutes les dénominations locales de leur première patrie, marche pour ainsi dire avec eux.

ALBORG, ville du Danemarck. *Voy.* AALBORG.

ALBORNOS (Gilles-Alvarez Carillo), archevêque de Tolède, né à Cuença vers 1300, fut à la fois homme d'état et homme de guerre, et jouit d'un grand crédit à la cour d'Alphonse XI, roi de Castille, auquel il avait sauvé la vie à la bataille de Tarifa. Ayant été disgracié par Pierre-le-Cruel, successeur d'Alphonse, il se réfugia auprès du pape Clément VI, qui régnait à Avignon. Ce pape le fit cardinal et le chargea de faire rentrer sous son obéissance Rome et tout le patrimoine de saint Pierre. Albornos réussit parfaitement dans cette difficile entreprise, et fit entrer dans Rome Urbain V, successeur de Clément. Il mourut en 1367, à Viterbe, où il s'était retiré.

ALBREDA, comptoir français au Sénégal, sur la rive droite de la Gambie, près de son embouchure.

ALBRET ou LEBRET, *Leporetum*, petite ville de France (Landes), à 24 kil. N. de Mont-de-Marsan; 1,018 hab. Jadis ch.-l. du vicomté d'Albret.

ALBRET (vicomté d'), en Gascogne, un des 4 vicomtés des Landes, le plus au N. de tous, entre le Gabaret, le Marsan, etc. Chef-l., Albret. Terroir sablonneux; forêts remplies de lièvres, d'où les noms de *Leporetum*, *Lebret*, et par corruption *Albret*.

ALBRET (duché d'), érigé par Henri II, en 1558, pour Antoine de Bourbon; réuni à la couronne par Henri IV, et donné en 1651 par Louis XIV au duc de Bouillon, en échange de Sedan et Raucourt. Il comprenait l'ancien vicomté d'Albret, plus celui de Tartas et quelques terres du Condomois et du Bazadois. Ch.-l., Nérac; autres places: Casteljaloux, Castelmoron, Albret, Tartas.

ALBRET (maison d'), une des plus nobles maisons du midi de la France, dont le chef est Amanjeu, sire d'Albret, qui vivait dans le XIe siècle, et dont les membres les plus connus sont: Arnaud Amanjeu, sire d'Albret, et vicomte de Tartas, qui épousa Marguerite de Bourbon, belle-sœur du roi Charles V; — Charles, fils du précédent, sire d'Albret, comte de Dreux et vicomte de Tartas, cousin de Charles VI par sa mère, qui fut fait connétable de France en 1402, et destitué en 1411 par la faction des Bourguignons; rétabli dans sa charge trois ans après, il commanda l'armée française à la fatale journée d'Azincourt (1415) et y perdit la vie; — Jean d'Albret, qui devint roi de Navarre en 1494, par son mariage avec l'héritière de ce royaume (*Voy.* JEAN); — Jeanne d'Albret, fille de Henri II, roi de Navarre, petite-fille de Jean et mère de Henri-le-Grand (*Voy.* JEANNE); — César-Phœbus d'Albret, comte de Miossens, qui fit ses premières armes en Hollande sous Maurice d'Orange, et qui devint ensuite maréchal de France en 1653. Il mourut en 1676, ne laissant qu'une fille; avec lui s'éteignit le nom d'Albret.

ALBUCASIS. *Voy.* ABOUL-CACEM.

ALBUERA ou ALBUHERA, vill. d'Espagne (Estramadure), à 22 kil. S. E. de Badajoz. Victoire remportée en 1811 par le maréchal Soult sur le général Beresford, commandant les Anglo-Espagnols.

ALBUFEIRA, ville de Portugal (Algarve), à 35 kil. O. de Faro; 3,000 hab. Port où entrent les plus grands navires; citadelle, batteries.

ALBUFERA, lac d'Espagne, au N. de Valence, et tout près de la Méditerranée, avec laquelle il communique. Il a 44 kil. de tour. Il est très poissonneux. Suchet a reçu le titre de duc d'Albuféra pour avoir battu près de ce lac et sous les murs de Valence le général anglais Blake.

ALBUFERA (le duc d'). *Voy.* SUCHET.

ALBULA, nom primitif du Tibre (*Voy.* TIBRE), est commun du reste à beaucoup d'autres riv. de la région des Alpes et des Apennins.

ALBULA (mont), en Suisse (Grisons), fait partie des Alpes rhétiennes, et donne naissance à la riv. d'Albula, qui se jette dans le Rhin à Tusis.

ALBULÆ ou ALBUNEÆ AQUÆ, auj. *Bains de Tivoli*, à 4 kil. de Tibur (Tivoli).

ALBUQUERQUE (Alph. d'), surnommé *le Mars portugais*, vice-roi des Indes orient., né à Lisbonne en 1452, d'une famille qui tirait son origine des

rois de Portugal. C'est lui qui créa la domination des Portugais dans l'Inde. Son premier exploit fut la conquête de Goa (1503), place très importante, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais en Orient. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malaca; en 1507, il s'empara d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Il devint si puissant que les peuples et les monarques de l'Orient lui faisaient demander l'alliance et la protection du Portugal. Albuquerque était actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé; ses contemporains lui ont donné le glorieux surnom de *Grand*. Il mourut à Goa en 1515, au moment où il allait revenir en Europe. Il fut calomnié près de son souverain, et eut la douleur de se voir remplacé dans la vice-royauté des Indes par Lopès-Soarez, son ennemi personnel. Son fils Blaise-Alphonse d'Albuquerque a publié les *Mémoires* de ce grand homme, Lisb., 1576, in-f. — Il y a eu quelques personnages moins célèbres de la même famille. Nous citerons don Juan-Alphonse d'Albuquerque, qui fut d'abord le ministre et le favori de Pierre-le-Cruel, roi de Castille (1350), et qui fut ensuite disgracié et prit les armes contre son souverain; — Mathias d'Albuquerque, général portugais qui fut envoyé au Brésil en 1628 pour défendre cette colonie contre les Hollandais, et qui, à son retour en Portugal, prit une grande part à la révolution qui plaça sur le trône la maison de Bragance.

ALBURNUS MONS, en Lucanie, est auj. *Monte di Postiglione*, dans le roy. de Naples (Principauté citérieure).

ALBY, *Albiga*, ch.-l. du dép. du Tarn, sur le Tarn, à 598 kil. S. de Paris; 9,367 hab. Belle cathédrale, hôpital Saint-Jacques, hôtel de la préf.; archev.; collége communal; industrie et commerce (surtout en blé et en vin). Aux environs, laminerie, papeteries, fonderie de boulets, etc. Jadis ch.-l. des *Ruteni provinciales* (dans l'Aquitaine 1re), puis du comté d'Alby et enfin de l'Albigeois. Détruite deux fois, par les Sarrasins et lors de la croisade contre les Albigeois. Il s'y tint un concile en 1176, où fut condamnée l'hérésie albigeoise. — L'arr. d'Alby a 8 cantons (Alban, Monestiers, Pampelonne, Réalmont, Valderiès, Valence, Villefranche, plus Alby); 105 comm., et 84,929 hab.

ALC... ou ALCK.... *Voy.* ALK. (Exemple: ALCMAER, *Voy.* ALKMAER.)

ALCAÇAR DO SAL, *Salacia*, ville de Portugal (Estramadure), à 48 kil. S. E. de Setuval. Immenses salines aux environs. *Voy.* ALPHONSE II, roi de Portugal.

ALCAÇAR-QUIVIR, c.-à-d. *Grand-Palais*, ville de l'empire de Maroc (Fez), à 23 kil. E. de Larache; par 12° long. O., 35° 5' latit. N. On y voyait un beau palais construit par Almanzor, roi de Maroc. Bataille livrée en 1578 aux Maures par le roi de Portugal Sébastien, qui y périt.

ALCADE, nom tiré de l'arabe *al cadi*, *le juge*, et que portent en Espagne certains magistrats dont les attributions tiennent à la fois de la police civile et de la police militaire, et répondent en partie à celles de nos maires. Ils portent comme marque de leurs fonctions une longue baguette blanche.

ALCALA, nom d'une douzaine de villes d'Espagne, parmi lesquelles il faut remarquer:

ALCALA DE HÉNARÈS, *Complutum*, sur le Hénarès, à 23 kil. N. E. de Madrid: 5,700 hab. Patrie de Cervantes et de Solis. Université fondée en 1499 par Ximénès, et la première après Salamanque; archevêché, cathédrale.

ALCALA LA REAL, à 32 kil. S. O. de Jaen; 9,000 hab. Riche abbaye. Bataille en 1810 où les Espagnols furent défaits par les Français.

ALCAMO, ville de Sicile, à 37 kil. E. de Trapani, 13,000 hab. Aux environs, ruines de Ségeste.

ALCANTARA, c.-à-d. en arabe *le pont*, *Norba Cæsarea* des anciens, ville d'Espagne, à 115 kil. N.O. de Mérida, par 39° 44' lat. N., sur la rive gauche du Tage; 3,000 hab. Beau pont en pierres (construit sous Trajan). Draps communs; commerce de laines. Alphonse IX, roi de Castille, la prit sur les Maures en 1218. Ch.-l. de l'ordre militaire d'Alcantara.

ALCANTARA (ordre d'), ordre militaire institué en 1218 par Alphonse IX, roi de Castille, en mémoire de la prise d'Alcantara sur les Maures. Les membres de cet ordre sont soumis à la règle de Saint-Benoit, et portent un *poirier* sur leur écusson, parce que les premiers chevaliers choisis par Alphonse IX faisaient partie de l'*ordre du Poirier*, institué en 1176 par Fernand Gomez. La grande-maîtrise de cet ordre a été réunie à la couronne sous Ferdinand et Isabelle. Il avait pour ch.-l. Alcantara.

ALCAZAR. *Voy.* ALCAÇAR.

ALCÉE, *Alcæus*, père d'Amphitryon, l'époux d'Alcmène, est le grand-père d'Hercule, qui prit de lui le nom d'Alcide. Il régnait à Tirynthe dans le XIVe siècle av. J.-C.

ALCÉE, fils d'Hercule, que ce héros eut en Lydie de la reine Omphale, ou, selon d'autres, de Malis ou de Jardane, suivantes de la reine, fut la tige de la deuxième race des rois Héraclides de Lydie, et commença à régner vers 1292 av. J. C.

ALCÉE, poëte lyrique grec, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait vers l'an 604 av. J.-C., et était contemporain de Sapho pour laquelle il éprouva, dit-on, un amour malheureux. Il se rendit redoutable par ses vers satiriques et s'attira le courroux du tyran de Mitylène, Pittacus, qui l'exila. Il se rangea dès lors parmi les ennemis de sa patrie, et s'arma contre elle; mais il abandonna lâchement ses armes dans le combat et prit la fuite. Alcée composa, outre ses invectives contre les tyrans, des hymnes, des odes des épigrammes. Les meilleurs juges, Horace, Quintilien, font le plus grand éloge de ses poésies. Il ne nous en reste que quelques fragments épars dans Athénée et dans Suidas, et recueillis depuis par H. Etienne à la suite de son *Pindare*. Ces fragments ont été publiés à Halle en 1810, par Th. Fr. Stange, in-8. Ils ont été traduits en français par Coupé, dans ses *Soirées littéraires*.

ALCESTE, fille de Pélias, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé malade, Alceste consulta l'oracle, et le dieu répondit qu'il mourrait si quelqu'un ne se dévouait à la mort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule, pour reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue d'Admète, entreprit de sauver Alceste: il descendit aux enfers, d'où il l'arracha malgré Pluton, et la rendit à son époux. Le dévouement d'Alceste fait le sujet d'une des plus belles tragédies d'Euripide.

ALCHINDIUS. *Voy.* AL-KENDI.

ALCHIPICHI, riv. du Pérou. *Voy.* AMAGNANA.

ALCIAT (îles), ou ILES DE CLARKE, groupe d'îles situées vers 64° lat. N., à l'entrée du détroit de Behring, entre l'Asie et l'Afrique.

ALCIAT (André), célèbre jurisconsulte italien, né à Milan en 1492, fut nommé professeur de droit à Avignon en 1521, et retourna après quelques années d'exercice à Milan. Son talent l'exposa à la jalousie et aux persécutions des autres professeurs. Pour se soustraire à leurs persécutions, il se réfugia en France, où François I lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointements; mais sur les instances du duc de Milan, François Sforce, il retourna se fixer en Italie. Il y professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut en 1550. Alciat fut un des premiers jurisconsultes qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'histoire avec celle des lois, et d'éclaircir l'une par l'autre. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; à Bâle,

1571, 6 vol. in-f.; à Strasbourg, 1616, 4 vol. in-f. etc. Ils se composent principalement de traités de jurisprudence; mais on y trouve aussi des travaux de critique et de philosophie estimés, et des ouvrages purement littéraires. Le plus connu de ce dernier genre est le poëme des **Emblèmes, Emblematum libellus**, souvent imprimé à part, et traduit en vers français par J. Lefebvre (1536); par Aneau (Lyon, 1549), et par Claude Mignaut (1584).

ALCIBIADE, célèbre général et homme d'état athénien, fils de Clinias, né l'an 450 av. J.-C., était neveu de Périclès. Il conçut de bonne heure le projet de succéder à son oncle dans le gouvernement de la république. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens d'entreprendre la conquête de la Sicile, et se fit charger en 416 de cette expédition, qui fut si funeste à sa patrie. On l'accusa d'impiété pendant son absence; on confisqua ses biens, et il se vit contraint de s'éloigner de sa patrie. Il se retira d'abord à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux en 407, il leur fit reprendre l'avantage sur les Spartiates; mais ayant de nouveau encouru la disgrâce de ses concitoyens, il se retira auprès de Pharnabaze, satrape persan, qui, à l'instigation de Lysandre, général lacédémonien, le fit périr par trahison, l'an 404 av. J.-C. Alcibiade montra alternativement toutes les vertus et tous les vices; il suivit d'abord les leçons de Socrate, puis il se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté: à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il étalait tout le luxe d'un satrape. La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur grec, disciple de Gorgias, vivait vers 424 av. J.-C. Il reste de lui deux harangues: l'une d'Ulysse contre Palamède; l'autre contre les rhéteurs du temps. On les trouve dans le recueil de Reiske, t. VIII, p. 64. L'abbé Auger en a donné une traduction à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMIDAS, général des Messéniens, qui, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 723 av. J.-C.

ALCIDE, nom fréquemment donné à Hercule, parce qu'il était petit-fils d'Alcée, roi de Tirynthe. Ce nom pourrait aussi être dérivé du grec *alkê*, force.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, 163 av. J.-C., usurpa cette dignité avec le secours d'Antiochus Eupator, roi de Syrie, au préjudice de Judas Macchabée, et attira les plus grands maux sur la Judée. Il mourut d'une paralysie, après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, accueillit Ulysse à son retour de Troie. Il avait des jardins magnifiques, qu'Homère a célébrés dans l'*Odyssée*.

ALCINOUS, philosophe platonicien du IIe siècle, n'est guère connu que par une *Introduction à la doctrine de Platon*, qui a été traduite en latin par Marsile Ficin, Venise, 1497, et Paris, 1532; et par D. Lambin, Paris, 1567. Combes Dounous en a donné une traduction française, 1800, in-12.

ALCIPHRON, écrivain grec, qu'on croit du IIIe ou du IVe siècle après J.-C., a laissé des lettres supposées écrites par des pêcheurs, des parasites, des courtisanes, etc., où l'on trouve des détails curieux sur les mœurs et les usages de la Grèce. Elles ont été publiées par *Bergler*, grec et latin, avec des notes, Leipsick, 1709 et 1715, in-8, et par J.-A. Wagner, Leips., 1798, 2 vol. in-8. L'abbé Richard a traduit ces lettres en français, 1785, 3 vol. in-12.

ALCIRA, Sucro sous les Carthaginois, *Sætabicula* des Romains, *Algézirah* des Arabes, ville d'Espagne (Valence), à 35 kil. S. O. de Valence, dans une île du Xucar; 9,000 hab. Territoire fertile, mûriers.

ALCMAN, poëte grec, né à Sardes en Lydie, vers 670 av. J.-C. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, par suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé dans le dialecte dorique six livres de chants lyriques que les anciens admiraient et qu'Horace a quelquefois imités; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments, conservés par H. Étienne, dans son *Recueil des lyriques grecs*, et publiés à part par Fr.-Th. Welcher, Giessen, 1815, in-4. Ils ont été traduits par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, tome VII.

ALCMÈNE, fille d'Électryon, roi d'Argos, et femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe. Jupiter prit pour la séduire les traits de son époux, et la rendit mère d'Hercule.

ALCMÉON, fils du devin Amphiaraüs et d'Ériphyle, vengea son père tué au siége de Thèbes, en faisant périr sa mère qui avait été cause de cette mort. (*Voy.* AMPHIARAUS.) Agité par les Furies après ce meurtre, il se fit purifier par le roi Phégée, dont il épousa la fille Alphésibée; mais ayant quitté cette princesse pour Callirhoé, fille d'Achéloüs, il fut tué par les frères de la première.

ALCMÉON, 13e et dernier archonte perpétuel d'Athènes, de l'illustre famille des Alcméonides, gouverna pendant les années 756 et 755 av. J.-C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÉON, philosophe pythagoricien, disciple d'Archytas, né à Crotone vers 500 av. J.-C., écrivit sur la nature de l'âme et sur la médecine. On lui attribue une décade célèbre chez les philosophes anciens; elle se compose de dix attributs fondamentaux dont chacun a son contraire, comme le pair et l'impair, le fini et l'infini, l'un et le multiple, etc.

ALCMÉONIDES, illustre famille sacerdotale d'Athènes, descendait d'un Alcméon, petit-fils de Nestor, qui, chassé de Messène avec toute sa famille par les Héraclides, lors de la conquête qu'ils firent du Péloponèse, vint se réfugier à Athènes. Les Alcméonides furent en possession des plus hautes charges de la république jusqu'à l'usurpation de Pisistrate; mais à cette époque ils furent bannis.

ALCOBAÇA, ville de Portugal (Estramadure), à 85 kil. N. de Lisbonne, sur l'Alcoa et la Baça. Fameuse abbaye de Bénédictins, fondée en 1170. Tombeau d'Inès de Castro et de Pierre-le-Justicier.

ALCORAN. *Voy.* CORAN.

ALCOY, ville d'Espagne (Valence), sur l'Alcoy, non loin de sa source, à 35 kil. N. d'Alicante; 18,000 hab. Environs fertiles; grande industrie, draps fins, savonnerie, papeteries. Commerce en blé, soie, huile.

ALCUDIA, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 53 kil. N. E. de Palma, sur la baie d'Alcudia. Port, avec phare; deux forts la défendent. Pêche de corail. On élève aux environs des moutons à laine superfine. — Plusieurs autres villes d'Espagne portent le nom d'Alcudia, une entre autres, Alcudia de Carlet, dans la prov. de Valence, à 27 kil. S. O. de Valence; elle a été érigée en duché pour Manuel Godoy, prince de la Paix. — Il y a en outre une vallée d'Alcudia, dans la Sierra Morena (Manche), où l'on trouve plusieurs mines d'antimoine et du cristal de roche.

ALCUIN, *Flaccus Albinus Alcuinus*, savant du VIIIe siècle, né dans le Yorkshire en 726, mort en 804, fut élevé par Bède-le-Vénérable. Il était simple diacre de l'église d'York, lorsque Charlemagne, sur la réputation de son immense instruction, l'appela en France, pour l'aider à faire renaître les sciences et les arts dans son vaste empire. Alcuin fonda, sous les auspices de ce monarque, plusieurs écoles à Paris, à Tours, à Aix-la-Chapelle, et dirigea lui-même l'école dite *Palatine*, qui se tenait dans le palais du prince et à laquelle étaient jointes une bibliothèque, et une sorte d'académie dont Charlemagne faisait partie. Charlemagne l'employa dans diverses

négociations et lui donna plusieurs riches abbayes. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait toutes les connaissances de son temps; aussi l'appelait-on le sanctuaire des arts libéraux, *liberalium artium sacrarium*. Ses ouvrages ont été réunis par A. Duchesne, avec une vie de l'auteur, Paris, 1617, in-fol., et par l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol. On y remarque un *Dialogue sur la rhétorique*. Les noms de *Flaccus Albinus*, que prit Alcuin, sont des noms qu'il avait, comme tous ses confrères de l'académie palatine, empruntés à l'antiquité.

ALCYONIUS (Pierre), philologue du XVe siècle, né à Venise vers l'an 1487, mort en 1527, fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence, par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque. Il a traduit plusieurs harangues de Démosthène et d'Isocrate, ainsi que plusieurs ouvrages d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intitulé: *Medices legatus sive de Exilio*, Venise, 1522, in-4, publié de nouveau à Leipsick, par Menck, 1707, in-12. Cet ouvrage était écrit si purement en latin que l'on prétendit qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du traité de Cicéron *De Gloriâ*, Alcyonius en prit ce qui lui convint pour composer son dialogue, puis jeta au feu le manuscrit pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais cette accusation n'est pas suffisamment fondée.

ALDAN, riv. de la Russie asiatique (Irkoutsk), coule au S. O., puis au N., baigne le village d'Aldan à l'E. d'Irkoutsk, et se perd dans la Lena, après un cours de 533 kil.

ALDE MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDENARDUM, ville de Belgique. *Voy.* OUDENARDE.

ALDENBURGUM, ville d'Allemagne. *Voy.* ALTENBOURG.

ALDENHOVEN, village des États prussiens (prov. Rhénane), entre Juliers et Aix-la-Chapelle, à 4 kil. S. O. de Juliers; 1,200 hab. Le 1er mars 1793, les Français y furent vaincus par les Autrichiens commandés par l'archiduc Charles, à qui cette victoire permit d'occuper Aix-la-Chapelle et Liége, ainsi que de dégager Maëstricht. Mais le 18 du même mois, une seconde bataille fut livrée dans le même endroit, et les Autrichiens y furent battus. *Voy.* NERWINDE (bataille de).

ALDERÈTE (Diégo Gracian de), écrivain espagnol, né à la fin du XVe siècle, mort à l'âge de 90 ans, fut secrétaire particulier de Charles-Quint. Il a beaucoup contribué aux progrès de la littérature espagnole en traduisant un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes, entre autres *Xénophon*, Salamanque, 1552, in-fol.; *Thucydide*, 1564, in-fol., et la plupart des ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dion Chrysostôme, etc.

ALDERMAN, c.-à-d. *senior, major*, était le nom que donnaient les Anglo-Saxons aux gouverneurs des *shires* ou comtés, qui furent remplacés, après la conquête des Danois, par les *iarls* ou *earls*, comtes. Auj. les *aldermen* ne sont plus que des magistrats municipaux et des chefs de corps de métiers. Il y en a 26 à Londres. Le maire, *mayor*, est choisi parmi eux.

ALDERNEY, nom anglais de l'île d'Aurigny (*Riduna*). *Voy.* AURIGNY.

AL-DJEZAIR. *Voy.* ALGER.

AL-DJEZYREH. *Voy.* ALGÉZIREH et ALGÉSIRAS.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), savant jurisconsulte, né à Florence en 1500, mort en 1558, fut obligé de s'exiler de sa patrie par suite des discordes qui la déchiraient, et enseigna le droit à Pise. Il fut père d'Hippolyte Aldobrandini, depuis pape sous le nom de Clément VIII, et de Thomas Aldobrandini, auquel on doit une traduction estimée de Diogène Laërce, Rome, 1594, in-fol.

ALDROVANDE (Ulysse), célèbre naturaliste, professeur à Bologne, né en 1527, mort en 1605, voyagea par toute l'Europe et consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle*, ouvrage immense (publié à Bologne en 13 vol. in-fol., de 1599 à 1668), dont il n'a pu donner lui-même que 4 vol. Il y traite successivement des cristaux, des insectes, des poissons, des quadrupèdes, des serpents, des monstres, des métaux et des arbres. Il est à regretter qu'Aldrovande n'ait pas mis autant de jugement que de patience dans ce travail, qui, au jugement de Buffon et de Cuvier, n'est trop souvent qu'une compilation indigeste. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication dont le soin fut confié aux professeurs qui avaient remplacé Aldrovande dans sa chaire. Le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de l'ouvrage a été transporté pendant la révolution au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDSTONE-MOOR, ville d'Angleterre (Cumberland), à 30 kil. S. E. de Carlisle; 5,800 hab. Mines de plomb, forges.

ALDUIDES (monts), mont. d'Espagne, se détachent des Pyrénées, à 4 kil. S. O. de Saint-Jean-Pied-de-Port. Passage difficile, forcé par les Français en 1794.

ALEA, ville d'Arcadie, au S. O. de Stymphale et à l'E. d'Orchomène. Temples fameux de Minerve, de Bacchus et de la Diane d'Ephèse.

ALÉANDRE (Jérôme), cardinal, né dans la Marche Trévisane, en 1480, enseignait les humanités à 17 ans. Sur le bruit de sa vaste érudition, Louis XII l'appela en France en 1508, pour y enseigner les belles-lettres, et peu après il le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya comme nonce en Allemagne, où il déploya son éloquence contre Luther. Il fut ensuite archevêque de Brindes, nonce en France, et suivit François I en Italie. Ayant été fait prisonnier à Pavie avec ce prince, il ne recouvra sa liberté qu'en payant une somme de 500 ducats. Il mourut cardinal à Rome, en 1542. Il a laissé un *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1512, in-f., et quelques autres écrits.

ALÉANDRE (Jérôme), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, né en 1574, mort à Rome en 1629, antiquaire, poëte, littérateur et jurisconsulte. Il a publié beaucoup d'ouvrages, entre autres un *Commentaire sur les fragments de Caïus*, Venise, 1600, in-4.

ALECTON, c.-à-d., en grec, *qui ne laisse aucun repos*, la première des Furies, fille de l'Achéron et de la Nuit, était représentée armée de vipères, de torches et de fouets, et la tête ceinte de serpents.

ALEGAMBE (Phil.), jésuite, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651, enseigna la philosophie à Gratz, puis fut nommé préfet de la maison professe des Jésuites à Rome. On a de lui une *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Anvers, 1643; Rome, 1676, in-fol., en latin; ouvrage estimé, et un Catalogue des martyrs de la Société.

ALEMAN (Matth.), écrivain espagnol, né à Séville vers le milieu du XVIe siècle, mort vers 1620, fut longtemps employé par Philippe II comme surintendant et contrôleur des finances, voyagea au Mexique, puis se retira des affaires pour se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il est auteur, entre autres ouvrages, du célèbre roman de *Guzman d'Alfarache*, qui parut pour la première fois à Ambères (1583), et qui obtint un très grand succès. Ce roman a été quatre fois traduit en français, par G. Chappuis (Paris, 1600); par Chapelain (1632); par Gabr. Brémond (1696); par Lesage, qui en a donné une imitation plutôt qu'une traduction (Paris, 1732, 2 vol. in-12).

ALEMANI, Allemands (d'*all*, tout; *mann*, homme), confédération de nations germaniques qui paraît avoir été formée vers le temps de Marc-Aurèle, se composait des peuples qui habitaient les deux rives du Rhin, principalement depuis sa source jusqu'au Mein. Ils eurent à soutenir plusieurs guerres contre les Romains. Caracalla ne put les vaincre,

n'en prit pas moins le titre d'*Alemanicus*; ils furent battus par Claude-le-Gothique (269), et par Julien (355 et 360). Ils tentèrent à plusieurs reprises de s'établir dans la Gaule et furent définitivement repoussés par Clovis, qui gagna sur eux, en 496, la bataille de Tolbiac. Après avoir plusieurs fois changé de demeure, les *Alemani* unis aux *Suevi*, avec lesquels on les confond le plus souvent, se fixèrent enfin dans les pays nommés depuis Souabe, Suisse et Alsace, et formèrent le noyau de l'empire qui prit d'eux le nom d'Allemagne.

ALEMBERT (J. Lerond d'). *Voy.* D'ALEMBERT.

ALENÇON, *Alentio* ou *Alenconium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Orne, sur la Sarthe et la Briante, à 192 kil. O. de Paris; 13,277 hab. Belle église gothique de Notre-Dame; halle au blé; ruines de l'ancien château des ducs, dont 2 tours sont parfaitement conservées; collége communal, bibliothèque, cabinet de physique et d'histoire naturelle, observatoire, etc. Aux environs, fer, pierres à meules. Industrie variée, basins piqués, calicots, cotonnades, mousselines, point d'Alençon; pierres taillées dites diamants d'Alençon. Au Xe siècle, Alençon n'était encore qu'un château entouré de quelques maisons; au XIe siècle, c'était une place importante. Elle fut érigée en un comté, qui fut donné par saint Louis à son 5e fils Pierre. Le comté change plusieurs fois de main, est fait duché, puis réuni à la couronne en 1525, après la mort de Charles de Valois; séparé encore pour être donné au 4e fils de Henri II, et enfin, après la mort de ce prince, 1585, il est réuni définitivement à la couronne. Alençon est la patrie de Valazé et d'Hébert (le *Père Duchesne*). — L'arr. d'Alençon a 6 cant. (Carouge, Courtomer, Lemêle-sur-Sarthe, Séez, plus Alençon qui compte pour 2); 108 comm., et 72,443 hab.

ALENÇON (comtes et ducs d'), branche de la maison de Valois, dont le chef fut Charles de Valois, 3e fils du roi Philippe III, dit le Hardi. Les princes de cette branche sont: Charles I, qui fut créé comte d'Alençon en 1285 et qui mourut en 1325; Charles II, 1325-1346, frère de Philippe de Valois, et qui fut tué à la bataille de Crécy; Pierre, 1346-1404; Jean I, 1404-1446, en faveur duquel le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie en 1414: Jean II, 1446-1474, qui ayant trahi Charles VII et ayant traité avec les Anglais, fut condamné par la cour des pairs, 1458, et obtint grâce de la vie; René, 1474-1492, qui fut dépouillé de ses biens, et enfermé dans une cage de fer par Louis XI; Charles III, 1492-1525, qui, par sa lâche conduite, fut une des principales causes de la perte de la bataille de Pavie, et en qui s'éteignit la race des ducs d'Alençon. — Le duché d'Alençon fut donné dans la suite à un fils de Henri II et de Catherine de Médicis, qui prit plus tard le titre de duc d'Anjou. (*Voy.* ANJOU.)

ALENTEJO, c.-à-d., en portugais, *en deçà du Tage*, la plus grande des 6 prov. du Portugal, entre les Estramadures espagnole et portugaise, l'Algarve et le Beira. Le Tage l'effleure au N. On y trouve quelques lacs et des lagunes qui seules servent de ports. Climat chaud et sec. Air en général malsain. Riz, fruits exquis, excellents oliviers, vin médiocre. — L'Alentejo est divisé en 8 comarcas: Beja, Evora, Elvas, Portalegre, Ourique, Villaviciosa, Crato, Avis.

ALÉOUTES (îles), ou **ALEUTIENNES**, archipel du grand océan Boréal, s'étend de 160° 49' O. à 169° 10' E. pour la long., de 51° 40' à 55° N. pour la lat. Ces îles font partie de l'Amérique du N., et appartiennent à l'empire russe. Placées au bout de la presqu'île d'Alaska, dont elles sont comme une prolongation, elles forment une courbe, et ferment presque la mer de Behring. On a donné des noms à 51, et on les distingue en 3 groupes: Aléoutes propres, Andréanov, Lisii ou des *Renards*. Les plus grandes sont: Oumanak, Ounalaska, Atcheu, Tanagaï, Ati. Côtes dangereuses par les bas-fonds et les rochers; sol hérissé de mont. volcaniques. Les hab. sont au nombre de 5 à 6,000; ils vivent sous terre, chassent et pêchent, et font quelque commerce de pelleteries. L'archipel des Aléoutes a été découvert de 1728 à 1795 par Behring, Tchirikov, Billings, Saritchev.

ALEP ou **HALEB**, *Berœa*, ville de Syrie, sur le Koïk, ch.-l. du pachalik d'Alep, par 34° 50' long. E., 36° 11' lat. N., était avant 1822 la troisième ville de l'empire ottoman pour la grandeur et l'importance. Elle avait plus de 200,000 hab. On y comptait 100 mosquées, 200 fontaines, 2 caravansérails, des bazars, des cafés nombreux, une foule de fabr. et de manuf. Un château-fort, une vieille muraille flanquée de tours la mettaient à l'abri d'un coup de main; 4 grandes caravanes en partaient à 4 époques de l'année, et la mettaient en rapport avec la Perse et l'Inde, avec Constantinople, avec le Diarbékir et l'Arménie. Aussi l'a-t-on nommée la *Palmyre moderne*. Toutes les puissances y avaient des consuls. Cette ville était de plus la résidence d'un mollah de 1re classe, d'un patriarche grec, de 3 évêques (arménien, maronite, jacobite). — Alep remonte aux temps des Romains; son bel aqueduc est leur ouvrage. Sous Héraclius, elle fut conquise par les Sarrasins, 636; les Mongols la prirent d'assaut, 1260; Tamerlan la ravagea en 1402; les Turcs en devinrent maîtres en 1517. La peste décime cruellement les hab. d'Alep; elle y paraît au moins tous les 40 ans. Cette ville a été presque entièrement détruite par deux tremblements de terre en 1822 et 1823. Sa population est réduite à moins de 120,000 hab. La crainte de nouvelles secousses empêche les Aleppois de songer sérieusement à relever leur ville.

ALEP (eyalet ou pachalik d'), un des 4 de la Syrie, entre ceux d'Adana, de Marach, de Racca, de Damas, de Tripoli, et la mer. On trouve dans ce pays de hautes mont., l'Alma-Dagh, le Liban, etc., et plusieurs riv. célèbres, l'Euphrate, l'Oronte, le Koïk. Fertilité remarquable en nombre d'endroits. Abondance de marbre, chaux, pierres à bâtir. Les sauterelles y causent des dégâts inouïs.

ALERIA, et par corruption *Alalia*, ville de Corse, sur la côte E., à 40 kil. S. E. de Corte.

ALES, ALESIUS. *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

ALESIA, auj. *Alise* ou *Bourg-Sainte-Reine* dans l'Auxois, était la capit. des *Mandubii*, chez les *Ædui*. Elle soutint un siége célèbre contre César.

ALESIA, ville de la Narbonnaise, auj. ALAIS.

ALESSANO, *Alexanum*, ville du roy. de Naples, à 36 kil. S. O. d'Otrante; 7,000 hab. Evêché. Bâtie sur les ruines de *Leuca*.

ALESSIO, *Lissus*, ville de la Turquie d'Europe, à 36 kil. S. de Scutari, sur le Drin; par 42° 10' latit. N., 17° 25' long. E.

ALET ou **ALETH**, *Electa*, ville de France (Aude), à 6 kil. S. O. de Limoux, sur l'Aude; autrefois évêché; 1,000 hab. Quatre sources minérales, dont une chaude. Fer, cuivre, forges et clouteries.

ALETUM, *Guich-Alet*, ville de la 3e Lyonnaise, chez les *Redones*, sur la mer. Ses ruines se voient près de Saint-Malo.

ALEXANDER AB ALEXANDRO, savant italien, dont le véritable nom est *Alessandro Alessandri*, né à Naples vers l'an 1461, mort vers 1525, s'est rendu célèbre par le livre intitulé: *Genialium dierum libri VI* (Rome, 1522, in-f., et Leyde, 1673, 2 vol. in-8, avec des commentaires), ouvrage d'érudition fait sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Il était ecclésiastique et s'était rendu profond dans la science du droit.

ALEXANDRA, fille de Priam, plus connue sous le nom de *Cassandre*. *Voy.* ce nom.

ALEXANDRA, reine des Juifs, femme d'Alexandre-Jannée, régna seule après la mort de son mari (79-70 av. J.-C.), et fut remplacée par Hyrcan II, son fils. Les Pharisiens commirent de grandes cruautés sous son règne. — Le nom d'Alexandra, étant

synonyme du nom juif *Salomé*, a été donné à d'autres princesses juives qu'on trouvera à l'article SALOMÉ.

ALEXANDRE, nom d'un grand nombre de personnages célèbres anciens et modernes, que l'on trouvera dans l'ordre suivant : 1° rois et princes; 2° papes et saints; 3° savants et écrivains.

I. Rois et Princes.

Il y eut en Macédoine cinq princes de ce nom :

ALEXANDRE I, fils d'Amyntas I, 497-454.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, 371-370.

ALEXANDRE III, dit *le Grand*, fils de Philippe et d'Olympias, naquit à Pella l'an 356 av. J.-C., fut élevé par le philosophe Aristote, et montra dès sa jeunesse ce qu'il devait être un jour. Pendant que son père assiégeait Byzance, il gouverna l'état, quoiqu'il n'eût que 16 ans, et soumit quelques peuples voisins. Il monta sur le trône à 20 ans (336), conquit la Thrace et l'Illyrie, soumit la Grèce, qui, se fiant sur sa jeunesse, avait cru pouvoir secouer le joug auquel Philippe l'avait soumise; il détruisit Thèbes, où il n'épargna que la maison de Pindare : il déclara ensuite la guerre aux Perses, et, s'étant fait nommer généralissime de toute la Grèce, il prit, avec 30,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux (334), la route de la Perse. Après avoir passé l'Hellespont, il défit, sur les bords du Granique, l'armée de Darius, roi des Perses, et soumit avec rapidité toute l'Asie-Mineure. Une maladie dangereuse l'arrêta quelque temps à Tarse; mais s'étant bientôt rétabli, il vainquit de nouveau Darius à Issus, en Cilicie (333). Dans cette bataille, il fit prisonnière toute la famille du grand roi, et la traita avec la plus noble générosité. Cette victoire fut bientôt suivie de la réduction de Tyr, de Gaza, de la Judée et de l'Egypte, où il fit bâtir Alexandrie; il pénétra jusque dans la Libye, où il se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon. A son retour d'Égypte, il remporta sur Darius une nouvelle victoire près d'Arbelles en Assyrie (331) : cette victoire, qui fut bientôt suivie de la mort de Darius, le rendit maître de toute la Perse. Ne bornant point là ses conquêtes, il attaqua les Scythes et les Indiens, défit le roi Porus qu'il traita avec magnanimité, et s'avança jusqu'à l'Indus. Ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il revint à Babylone, où il déploya tout le faste et toute la mollesse des rois d'Asie. Les débauches et les excès auxquels il se livra abrégèrent sa vie, et il mourut à la fleur de l'âge, en 323. On crut qu'il avait été empoisonné par Antipater. Il avait eu de Roxane un fils qui porta son nom, et que Cassandre fit périr en bas âge. Alexandre n'avait pas désigné son successeur : il s'était contenté de léguer la couronne au plus digne. Son empire fut partagé entre ses généraux, et ce partage devint la source de guerres longues et sanglantes. La vie d'Alexandre a été écrite par Quinte-Curce, Plutarque et Arrien. M. de Sainte-Croix a savamment discuté les témoignages des historiens de ce grand homme dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*.

ALEXANDRE IV, fils posthume d'Alexandre-le-Grand, avait pour mère Roxane; il porta un instant le nom de roi après la mort de son père : Cassandre le fit tuer dans sa première enfance.

ALEXANDRE V, fils de Cassandre. Il régna d'abord avec son frère Antipater (297-294).

ALEXANDRE, tyran de Phères en Thessalie, l'an 369 av. J.-C., fameux par ses cruautés, fut vaincu par Pélopidas, général thébain, qu'il avait fait prisonnier par trahison, et fut tué par Thébé sa femme, l'an 357 av. J.-C.

ALEXANDRE BALA, Rhodien, usurpateur du trône de Syrie, se fit passer pour fils d'Antiochus-Epiphane, et réussit, avec le secours de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, à détrôner Démétrius-Soter, l'an 149 av. J.-C. Il fut peu après abandonné par ce prince qu'il avait trahi, et fut lui-même détrôné par Démétrius-Nicator, 144 ans av. J.-C.

ALEXANDRE ZÉBINA, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Bala, et soutenu par Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, usurpa le trône sur Démétrius-Nicator, l'an 125 av. J.-C. Quatre ans après, il fut mis à mort par Antonius Grypus, fils de Nicator.

ALEXANDRE JANNÉE, roi de Judée, succéda à Aristobule, son frère, l'an 106 av. J.-C., et fit avec quelque succès la guerre aux rois de Syrie; il se fit détester par ses crimes, et fut chassé de son royaume. Rentré dans Jérusalem après six ans d'une guerre opiniâtre, il se vengea par les plus atroces exécutions. Il mourut l'an 79 av. J.-C., laissant le gouvernement à sa veuve Alexandra.

ALEXANDRE (Ptolémée), roi d'Égypte. *Voy.* PTOLÉMÉE-ALEXANDRE.

ALEXANDRE SÉVÈRE, *M. Aurelius Alexander Severus*, empereur romain, né à Acco, en Phénicie, vers l'an 209, avait pour mère Julie Mammée, et était cousin d'Héliogabale. Il fut adopté par ce prince et fut proclamé empereur en 222, quoiqu'il eût à peine 14 ans. Il réforma les abus, rétablit la discipline, encouragea les lettres et se montra favorable aux Chrétiens. Il obtint de grands avantages sur Artaxerce, roi des Perses (233); il était occupé à soumettre les Germains, lorsqu'il fut assassiné par ses soldats, à l'instigation de Maximin qui s'empara du trône après lui, l'an 235. Il était d'une sévérité extrême, et c'est de là qu'il a pris son surnom.

ALEXANDRE, empereur d'Orient en 911, était fils de l'empereur Basile-le-Macédonien et frère de Léon-le-Philosophe, qui le précéda sur le trône. Il termina, au bout d'un an de règne, une vie qui avait été funeste à l'état, et dégradée par des vices honteux.

ALEXANDRE I, roi d'Ecosse, de 1107 à 1124, fut sévère jusqu'à la cruauté. Le nord du royaume s'étant insurgé, il vainquit les rebelles, fit périr les chefs, et régna ensuite paisiblement.

ALEXANDRE II, roi d'Ecosse, de 1214 à 1249, fils de Guillaume-le-Lion, porta la guerre en Angleterre, ce qui fit mettre son royaume en interdit par le pape. Mais il épousa ensuite Jeanne, sœur du roi d'Angleterre Henri III, et la paix fut rétablie.

ALEXANDRE III, fils du précédent, roi d'Ecosse, de 1249 à 1286, monta sur le trône à l'âge de 8 ans. Il défit les Norwégiens, qui avaient envahi son royaume, et donna ensuite sa fille en mariage au prince Eric, depuis roi de Norwège.

ALEXANDRE JAGELLON, grand-duc de Lithuanie, élu roi de Pologne en 1501, réunit les deux états en un seul. Il abandonna les rênes du gouvernement à un favori nommé Gliuski, et mourut en 1507. C'était un prince indolent et faible.

ALEXANDRE PAULOWITZ, empereur de Russie, fils de Paul I et petit-fils de Catherine II, né en 1777, eut pour précepteur le colonel Laharpe, qui l'éleva dans des idées fort libérales, et monta sur le trône en 1801 ; on l'a accusé, mais sans preuves, d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Dès les premiers jours de son règne, il rappela une foule de bannis, abolit la censure, la confiscation, la torture, et réduisit les impôts : il s'occupa ensuite de faire fleurir les lettres et les arts, fonda plusieurs universités et plusieurs hospices, réforma le code criminel, et donna une nouvelle organisation au sénat, qu'il constitua en haute cour de justice. Il forma, en 1805, avec la Grande-Bretagne, une coalition contre la France, dans laquelle entrèrent ensuite l'Autriche, la Prusse et la Suède. Après avoir perdu les batailles d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807), et de Friedland (14 juin 1807), il se vit contraint à demander la paix. Il eut alors avec Napoléon, sur le Niémen, une entrevue devenue célèbre, et quelques jours après fut signé le traité de Tilsitt (7 juillet 1807), par lequel Alexandre reconnut toutes

les conquêtes de l'empereur français, et accéda au système de blocus continental. En paix avec la France, Alexandre s'occupa d'étendre ses états : il enleva la Finlande à la Suède, 1808, et fit la conquête de plusieurs provinces sur la Perse et sur la Turquie, 1809, 1810. Ayant refusé de remplir certaines conditions de son traité avec la France qui lui semblaient trop onéreuses, il s'attira de nouveau la guerre avec Napoléon, 1812. Il éprouva d'abord plusieurs revers, perdit les batailles de Smolensk et de la Moskowa; mais la disette de vivres et surtout la rigueur du climat forcèrent bientôt les Français à se retirer en désordre, après avoir éprouvé des pertes immenses. Alors Alexandre adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une proclamation par laquelle il les appelait aux armes (février 1813), et ayant réussi à les détacher presque tous de l'alliance de Napoléon, il forma une nouvelle coalition, dans laquelle entrèrent successivement l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche. Après avoir subi plusieurs échecs dans les journées de Bautzen, de Lutzen, de Wurtschen et de Dresde, les alliés gagnèrent enfin la bataille décisive de Leipsick (octobre 1813), qui leur ouvrit les portes de la France; et malgré les prodiges de valeur de Napoléon et de ses généraux, ils purent pénétrer jusqu'à Paris. Alexandre, qui jouait le principal rôle, entra dans cette capitale avec les troupes confédérées, 31 mars 1814 : il s'y conduisit en pacificateur plutôt qu'en conquérant, replaça sur le trône la famille des Bourbons, et signa avec Louis XVIII un traité qui assurait la paix générale (30 mai), et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif. Il se rendit, en novembre 1814, au congrès de Vienne, et s'y fit céder la Pologne. A la nouvelle du retour de Napoléon en France, Alexandre reprit les armes; mais la bataille de Waterloo avait décidé la question avant que ses troupes fussent arrivées. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à Paris, où il entra en juillet 1815. Moins bien disposé cette fois que la première, il prit part aux mesures rigoureuses qui imposèrent à la France d'immenses sacrifices; toutefois il s'opposa au démembrement du pays et préserva plusieurs monuments qu'on voulait détruire. Trois ans après, au congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, il fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France, et hâta la libération de son territoire. Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse le singulier traité de la *Sainte-Alliance*, sorte de coalition des rois contre l'indépendance des peuples. De retour dans ses états, il ne s'occupa que de réparer les maux de la guerre, et d'assurer le bonheur de ses sujets; il donna une constitution à la Pologne, affranchit un grand nombre de serfs, établit de nombreuses colonies militaires, 1819, et bannit les Jésuites, qui agitaient l'empire par leurs intrigues, 1820. Devenu à la fin de sa vie l'adversaire des idées libérales qu'il avait d'abord professées, il restreignit les priviléges qu'il avait accordés à la Pologne, et prit des mesures sévères contre la liberté de la presse et contre les associations secrètes. Aux congrès de Laybach, 1820, et de Vérone, 1822, il travailla, de concert avec les autres princes signataires du traité de la Sainte-Alliance, à réprimer les mouvements qui se manifestèrent en Piémont, à Naples et en Espagne. Alexandre était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut, en décembre 1825, à Taganrock, après *une courte maladie*, que les uns attribuèrent à *l'insalubrité du climat*, et les autres, mais sans preuve, à un empoisonnement. Il avait été marié, dès l'âge de 16 ans, à une princesse de Bade-Baden, dont il n'a pas eu d'enfants. La vie d'Alexandre a été écrite par A. E. (Adrien Egron), Paris, 1826, 1 vol. in-8, et par Alphonse Rabbe, 1826, 2 vol. in-8.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

II. Papes et saints.

ALEXANDRE I, élu en 109, mort en 119. On ne sait aucune particularité sur sa vie.

ALEXANDRE II, auparavant Anselme de Bagio, né à Milan, fut tiré du siége de Lucques pour être placé sur celui de Rome en 1061. Il eut à lutter contre l'anti-pape Honoré II. Il se fit rendre les terres que les Normands avaient enlevées au saint-siége, et s'opposa aux persécutions que les Chrétiens exerçaient contre les Juifs. Mort en 1073.

ALEXANDRE III, Roland Rainuce, né à Sienne, élu en 1159. L'empereur Frédéric Barberousse lui suscita quatre compétiteurs, Victor IV, Pascal III, Calixte III et Innocent III, et finit, après bien des troubles, par se réconcilier avec lui dans une entrevue à Venise. Ce pape tint le 3e concile de Latran, 1179, gouverna saintement l'Église, et mourut à Rome en 1181, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Il abolit la servitude, réserva aux papes la canonisation des saints, et introduisit l'usage des monitoires.

ALEXANDRE IV, Rinaldi, d'abord évêque d'Ostie, fut élu en 1254. Il se laissa gouverner par ses flatteurs, prodigua les dispenses, les bulles et les priviléges; établit en 1255 des inquisiteurs en France, à la prière du roi S. Louis. Mort à Viterbe en 1261.

ALEXANDRE V, Philarge, né à Candie; de pauvre mendiant il devint Cordelier et docteur de Sorbonne, puis évêque de Novare, archevêque de Milan, et fut élu pape au concile de Pise en 1409. Mort en 1410.

ALEXANDRE VI, Alex. Borgia, le plus connu des papes de ce nom, né en 1431, à Valence en Espagne, se fit nommer pape en 1492, après avoir acheté les suffrages des cardinaux les plus influents. Etant cardinal, il avait eu d'une dame romaine nommée Vanozza 4 fils, dont le plus connu est César Borgia, depuis cardinal et duc de Valentinois, et une fille, la trop célèbre Lucrèce Borgia. Ce pape joue un rôle très important dans l'histoire politique du temps. Après avoir fait une guerre malheureuse à Charles VIII, roi de France, il s'allia étroitement avec Louis XII; il réussit, à la faveur de cette alliance, à dépouiller les princes ses voisins, et à augmenter la puissance temporelle du saint-siége. Pour satisfaire son ambition et sa cupidité et pour élever les princes de sa famille, il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines, et ne craignit point de recourir à la perfidie, au meurtre et à l'empoisonnement. Il mourut en 1503; on prétendit qu'il s'était empoisonné en buvant un breuvage préparé pour une de ses victimes, mais ce fait est contesté. La vie de ce pape a été écrite par J. Burchard en latin, Hanovre, 1697, et par Al. Gordon en anglais, Londres, 1729; traduite en français, 1732, 2 vol. in-12.

ALEXANDRE VII, Fabio Chigi, né à Sienne en 1599, mort en 1667, élu en 1655, avait toujours été regardé comme un homme savant et vertueux. Il réforma beaucoup d'abus, embellit Rome, approuva la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre Jansénius, et prescrivit le fameux formulaire de 1656. Le duc de Créqui, ambassadeur de France, ayant été insulté à Rome par la garde corse, le pape fut contraint par Louis XIV de la casser, et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction.

ALEXANDRE VIII, Pierre Ottoboni, né à Venise en 1610, élu en 1689, publia une bulle contre les 4 articles de l'assemblée du clergé de France de 1682, relatifs aux libertés de l'église gallicane, et disgracia les prélats qui avaient fait partie de cette assemblée. Il donna de grands secours d'argent à Léopold I et aux Vénitiens pour faire la guerre aux Turcs. Mort en 1691.

ALEXANDRE (saint), évêque de Jérusalem, mourut en prison à Césarée, sous l'empereur Dèce, en 251 ou 253. On célèbre sa fête le 18 mars.

ALEXANDRE (saint), patriarche d'Alexandrie en 313, combattit l'hérésie d'Arius, assista aux conciles d'Alexandrie et de Nicée, et mourut en 326.

ALEXANDRE NEWSKI, saint et héros moscovite, fils du grand-duc Jaroslaw, né en 1218. Il gagna sur les Suédois, les Danois et les chevaliers de l'ordre Teutonique réunis, la bataille de la Néva; il vainquit aussi les Tartares, et affranchit la Moscovie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khan. La reconnaissance nationale l'a placé au rang des saints. Pierre-le-Grand institua sous son nom un ordre de chevalerie qui subsiste encore.

III. Savants et écrivains.

ALEXANDRE POLYHISTOR (c.-à-d. qui sait beaucoup), écrivain grec, ainsi surnommé à cause de sa vaste érudition, né à Milet, ou selon d'autres en Phrygie, fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate (vers 85 av. J.-C.), devint esclave de Cornelius Lentulus, qui l'affranchit et lui confia l'éducation de ses enfants, et mourut vers 75 av. J.-C. Il avait écrit sur la philosophie, sur l'histoire et sur la géographie des traités fort précieux. On n'a plus que quelques fragments d'une *Histoire des peuples de l'Orient* et d'un *Traité sur les Juifs*, conservés par Plutarque, Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas.

ALEXANDRE d'Eges, philosophe péripatéticien, qui fut l'un des précepteurs de Néron. On lui attribue des commentaires sur la *Métaphysique* d'Aristote, que d'autres attribuent à Alexandre d'Aphrodisie.

ALEXANDRE d'Aphrodisie, philosophe péripatéticien, né à Aphrodisie en Carie vers la fin du IIe siècle après J.-C., enseigna à Alexandrie vers le temps de Septime-Sévère. Il a laissé sur presque toutes les parties des écrits d'Aristote des commentaires très précieux, dont plusieurs ont été traduits en latin et publiés séparément à Venise, 1489 et années suivantes, et dont quelques-uns sont restés manuscrits. Ses doctrines étaient opposées à celles d'Averroès, ce qui partagea l'école en deux sectes, les *Alexandristes* et les *Averroïstes*.

ALEXANDRE de Tralles, médecin grec, né à Tralles en Lydie, florissait dans le VIe siècle, sous le règne de Justinien ; il a laissé un excellent ouvrage qui a été traduit et imprimé sous ce titre: *Alexandri Tralliani libri XII, gr. et lat., ex interpret. Jo. Guinterii Andernaci, necnon Jac. Goupyli castigationibus*, Basileæ, 1566, in-8°.

ALEXANDRE de Bernay, natif de Bernay en Normandie, dit aussi Alex. de Paris, parce qu'il vécut à Paris, est un des continuateurs du roman d'*Alexandre* commencé par Lambert-li-Cors, et dans lequel on employa pour la première fois le grand vers, qui fut de là nommé alexandrin. Il a aussi composé quelques autres romans qui sont restés manuscrits. Il vivait vers le milieu du XIIe siècle.

ALEXANDRE de Hales ou Ales (ainsi appelé du nom d'un monastère du comté de Glocester où il fut élevé), philosophe et théologien anglais, surnommé le *Docteur irréfragable*, entra chez les frères Mineurs en 1222 et mourut en 1245. Il enseigna avec un grand succès la philosophie scolastique, et fut un des premiers à mettre à profit les traductions d'Aristote faites par les Arabes. Il est auteur d'une *Summa theologiæ*, Nuremb., 1484, et d'un *Commentaire sur les sentences de P. Lombard*, Venise, 1475.

ALEXANDRE (Noël), savant dominicain, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724. Son principal ouvrage est une grande *Histoire ecclésiastique*, rédigée en latin, publiée d'abord à Paris en 24 vol. in-8, depuis 1676 jusqu'en 1686, réimprimée à Paris, 1699, et à Venise, 1749 en 8 vol. in-fol. Cette histoire fut condamnée à Rome comme opposée à l'ultramontanisme.

ALEXANDRE (île d'), île du Grand Océan austral, sous le 70e parallèle sud, au S. O. de la Terre de la Trinité, est, avec l'île de Saint-Pierre, le lieu le plus austral que l'on connaisse.

ALEXANDRESCHT, *Alexandreschata*, *Alexandria eschate*, ou *Alexandria ultima*. *Voy.* KHODJEND.

ALEXANDRETTE, *Alexandria minor* ou *Alexandria ad Issum* des anciens, *Iskanderoun* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), par 33° 55' long. E., 36° 35' lat. N., à 124 kil. O. d'Alep, sur l'angle N. E. de la Méditerranée, à l'embouchure d'une petite riv., sert de port à la ville d'Alep.

ALEXANDRIA, nom commun à une foule de villes anciennes fondées ou agrandies par Alexandre. Les anciens en ont compté plus de 70, entre autres :

ALEXANDRIA, en Cypre, côte N., au S. du cap Callinuse.

ALEXANDRIA, jadis CHARAX, à l'embouchure du Tigre. *Voy.* CHARAX.

ALEXANDRIA, depuis HIRA et MESCHED-ALI. *Voy.* ces noms.

ALEXANDRIA ou ALEXANDROPOLIS ARACHOSIÆ, en Arachosie, sur l'Arachote, auj. SKANDER.

ALEXANDRIA AD ISSUM ou MINOR, auj. ALEXANDRETTE.

ALEXANDRIA AD OXUM, en Bactriane, auj. SALISÉRAÏ.

ALEXANDRIA ÆGYPTI, auj. ALEXANDRIE.

ALEXANDRIA ESCHATE, auj. KHODJEND.

ALEXANDRIA INDICA, au confluent de l'Acesines et de l'Indus, auj. VEH.

ALEXANDRIA TROAS, dans l'Asie-Mineure, auj. ESKI-STAMBOUL.

ALEXANDRIE, *Alexandria* sous les Grecs, *Iskanderieh* chez les Arabes, ville d'Égypte, capit. de la B.-Égypte, sur une langue de terre qui s'étend entre la Méditerranée et l'ancien lac Maréotis, à 182 kil. N. O. du Caire, par 27° 35' long. E., 31° 11' lat. N. Elle a 2 ports : le port vieux et le port neuf, et communique avec le Caire par un canal qui débouche dans la branche la plus occid. du Nil. La ville, jadis très peuplée, ne comptait guère au commencement de ce siècle que 16,000 hab.: on en porte auj. le nombre à 40,000. Elle est l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Égypte ; toutes les puissances européennes y ont des consuls. Outre une foule de restes curieux de l'antiquité, on y remarque de belles constructions modernes, le nouveau palais, la mosquée des mille colonnes, les fortifications et l'arsenal de marine. — Alexandrie, qui sous les Pharaons n'était qu'un village, nommé *Racoudah* ou *Rakotis*, fut fondée par Alexandre-le-Grand en 332 av. J.-C., et fut la capit. de l'Égypte sous les Ptolémées et les Romains. Elle se composait de 2 quartiers: Rakotis ou quartier du peuple, et le Bruchium ou quartier des palais. On y remarquait un phare magnifique placé dans une petite île qui était jointe à la ville par un môle de près de 1,300 mètres; des palais somptueux; le temple de Sérapis, tout en marbre; une biblioth. immense, la plus riche qu'il y eût au monde (on y comptait 700,000 rouleaux ou volumes); le Musée, sorte d'académie où les savants de toute espèce étaient entretenus aux dépens de l'état; un vaste hippodrome; plusieurs obélisques et colonnes, parmi lesquelles la *colonne de Pompée*, les deux *aiguilles de Cléopâtre*, etc. Au temps de sa splendeur, elle eut jusqu'à 900,000 hab. C'était la première ville du monde après Rome. Elle comptait parmi ses habitants un grand nombre de Juifs et fut un des berceaux du christianisme : elle avait un archevêque qui prenait le titre de patriarche. Plusieurs hérésies y prirent naissance, et elle devint le théâtre de querelles théologiques qui l'ensanglantèrent souvent. Les Alexandrins étaient turbulents ; ils se révoltèrent plusieurs fois sous les Ptolémées et les Romains : César eut à y réprimer, l'an 47 av. J.-C., une insurrection terrible ; la bibliothèque fut entièrement consumée dans cette circonstance. La ville eut à subir sous les empereurs plusieurs massacres, qui la dépeuplèrent peu à peu. En 611, Chosroës II, roi de Perse, s'en empara, mais son fils la rendit aux empereurs. En 641, les Arabes conduits par Omar s'en rendirent maîtres ; ils achevèrent la destruction des monuments et de la célèbre biblioth. Depuis, Alexandrie resta au pouvoir des Musulmans sous lesquels elle n'a fait que dépérir : son enceinte a diminué graduellement avec sa popul. Les Fran-

qui la prirent sans peine en 1798 et la gardèrent jusqu'en 1802. Cette ville s'est relevée de ses ruines sous Méhémet-Ali, qui y fait sa résidence la plus ordinaire.

ALEXANDRIE, *Alexandria Statiellorum* en latin moderne, ville des États sardes, sur le Tanaro, à 71 kil. S.E. de Turin, par 44° 57' lat. N., 6° 12' long. E.; 31,000 hab. Fortifications; cathédrale, églises de Saint-Laurent et Saint-Alexandre; casernes, théâtre; biblioth. Évêché, académie dite des *Immobili*. Fabriques de toiles, draps, soieries, bougies. Elle fut fondée en 1168 par la ligue lombarde pour s'opposer à Frédéric-Barberousse, et reçut le nom d'Alexandrie en l'honneur du pape Alexandre III, qui régnait alors. L'empereur Frédéric l'appelait par dérision Alexandrie *de la Paille*, parce que ses murs n'étaient, dit-on, que de paille et de bois enduits de terre. Elle fut cédée en 1707 par Joseph I à la Savoie; elle appartint aux Français de 1796 à 1814. *V.* MARENGO (dép).

ALEXANDRIE. On compte encore plusieurs villes de ce nom, soit chez les anciens (*Voy.* ci-dessus ALEXANDRIA), soit chez les modernes, principalement en Asie, où elles ont été ainsi nommées en l'honneur d'Alexandre I, et aux États-Unis, dans le New-Hampshire, l'Ohio, la Pensylvanie, la Virginie : celle de Virginie se nomme aussi Belhaven.

ALEXANDRIE (école d'). On désigne généralement sous ce nom l'école des nouveaux Platoniciens, fondée à Alexandrie, en Egypte, à la fin du IIe siècle de notre ère, par Ammonius Saccas, et dont les philosophes les plus éminents sont : Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus (*Voy.* ces noms). Le caractère de cette école est un éclectisme dans lequel dominent la philosophie platonicienne et le mysticisme. Il est à remarquer que plusieurs des philosophes que l'on désigne sous le nom d'Alexandrins n'ont pas enseigné ou même n'ont pas vécu à Alexandrie.

ALEXANDRINS (philosophes). *Voy.* ALEXANDRIE (école d').

ALEXANDRISTES, nom donné pendant les XVe et XVIe siècles aux partisans de l'interprétation d'Aristote adoptée par Alexandre d'Aphrodisie ; on les opposait aux *Averroïstes*.

ALEXIS, poëte comique grec, natif de Thurium, était oncle de Ménandre et florissait vers 360 av. J.-C. Il ne reste de lui que peu de fragments qu'on trouve dans les *Excerpta* de Grotius.

ALEXIS (saint), né à Rome vers l'an 350 de J.-C., était, selon Métaphraste, fils d'un sénateur romain, nommé Euphémien, et quitta sa femme et sa famille le jour même de ses noces pour se vouer à la vie monastique. On célèbre sa fête le 17 juillet. On prétend que son nom d'Alexis, qui veut dire en grec *guérisseur*, vient des nombreuses guérisons qui furent dues à son intercession.

ALEXIS I, COMNÈNE, empereur d'Orient, né à Constantinople en 1048, était fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac Comnène. Il usurpa l'empire sur Nicéphore Botoniate en 1081, battit les Turcs, les Scythes et les Normands commandés par Robert Guiscard. Lorsque les croisés traversèrent son empire, il observa mal le traité fait avec eux, et ramena ses troupes qui les avaient accompagnés pour assiéger Antioche. Cependant il racheta les prisonniers faits sur les croisés et reçut les Français avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Il mourut en 1118. Sa fille Anne a écrit son histoire.

ALEXIS II, COMNÈNE, fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, auquel il succéda à l'âge de 12 ans, en 1180. Il fut mis sous la tutelle de Marie, sa mère, et d'Alexis Comnène, son oncle, qui irrita le peuple par ses exactions. On se révolta, et l'on mit sur le trône Andronic Comnène, son cousin, qui fit étrangler Alexis en 1183.

ALEXIS III, L'ANGE, frère d'Isaac-l'Ange, empereur de Constantinople, se révolta contre ce prince, le détrôna en 1195, et lui fit crever les yeux. Il fut obligé de faire une paix honteuse avec les Turcs et les Bulgares, et fut bientôt chassé lui-même du trône par Alexis-le-Jeune, son neveu, qui appela les croisés à son secours. Ceux-ci s'emparèrent de Constantinople, l'an 1203. Alexis-l'Ange prit la fuite ; il erra pendant plusieurs années de ville en ville, et fut enfin arrêté en Asie l'an 1210, par Théodore Lascaris, qui lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il termina ses jours.

ALEXIS IV, dit *le Jeune*, fils d'Isaac-l'Ange, fut placé sur le trône par les croisés en 1203 (*Voy.* l'article précédent), tira son père de la prison où l'avait jeté Isaac-l'Ange, et en fit son collègue. La nécessité de donner de grosses sommes aux croisés, pour reconnaître leurs services, fit révolter les peuples. Alexis IV fut, au bout de 6 mois de règne, détrôné et étranglé par Ducas Murzuphle (Alexis V).

ALEXIS V, DUCAS, surnommé *Murzuphle* (sourcils épais), s'empara du trône en 1204, après en avoir précipité Alexis IV. Il ne régna que quelques mois et fut détrôné à son tour par les croisés auxquels il avait témérairement déclaré la guerre. Baudoin, comte de Flandres, qui commandait les croisés, se fit élire à sa place, et s'étant emparé de sa personne, le fit précipiter d'une haute colonne à Constantinople, comme coupable du meurtre de son souverain.

ALEXIS MICHAELOWITZ, czar de Moscovie, succéda en 1646 à son père Michel. Son règne fut troublé par des guerres intestines et étrangères. Il dompta des partis de Cosaques révoltés, combattit les Polonais avec avantage, fut battu par les Suédois, et secourut Jean Sobieski à la journée de Chokzim en 1674. Il se mit inutilement sur les rangs pour être élu roi de Pologne à la mort de Sobieski. Il mourut en 1677. Il est le père du célèbre Pierre I.

ALEXIS PÉTROWITZ, fils du czar Pierre-le-Grand, né à Moscou en 1695. Son père, irrité de ce qu'il se montrait contraire à ses projets de civilisation, l'éloigna de sa cour ; puis, l'ayant rappelé, il l'accusa du crime de lèse-majesté et le fit condamner à mort, 1719. Alexis fut grâcié, mais il mourut peu après dans sa prison ; on crut qu'il avait été empoisonné.

ALEXIS (Guillaume), surnommé *le Bon Moine*, Bénédictin, abbé de Lire près d'Évreux, a publié, entre autres ouvrages curieux, *le Blason des fausses amours*, Paris, 1493, in-4, recueil de contes en vers, dont La Fontaine faisait grand cas.

ALFAQUES ou **SAN-CARLO**, ville et port d'Espagne, à 31 kil. S. E. de Tortose, sur une des embouchures de l'Èbre, et sur un canal du même nom qui se rend à Amposta. Port, salines.

ALFARABI, philosophe arabe du Xe siècle, né à Farab, ville de la Transoxane, d'où il prit son nom, mort en 950, avait approfondi toutes les sciences et tous les arts, et fut appelé le *Second instituteur de l'intelligence*. Son éloquence, ses talents dans la musique et la poésie lui concilièrent l'estime du sultan de Syrie Seïf-ed-Daulah, qui voulut l'attacher à sa cour ; mais Alfarabi s'en excusa, partit et fut tué par des voleurs dans un bois de Syrie. Selon une autre version, il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Syrie, pensionné par le prince. Il fut un des premiers à étudier et à répandre parmi les Arabes la connaissance d'Aristote. Ses deux principaux ouvrages sont : une *Encyclopédie* qui se trouve manuscrite à l'Escurial, et un *Traité de musique*. On a publié à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia* dans lesquels on trouve un *Traité sur les sciences* et un *Traité sur l'entendement* où il commente la doctrine d'Aristote sur ce point.

ALFARO, ville d'Espagne, à 62 kil. S. O. de Logrono, sur l'Èbre et l'Alama ; 4,800 hab. Sol très fertile.

ALFELD, ville du Hanovre, au confluent de la Leine et de la Warne, à 20 kil. O. d'Hildesheim ; 2,000 hab.

ALFEO, *Alpheus*, riv. d'Élide. *Voy.* ROUFIA.

ALFERGANI (Ahmed Kotsaïr), astronome arabe, natif de Ferganah dans la Sogdiane, vivait au IXe siè-

cle, sous le règne d'Al-Mamoun. Il est auteur d'une *Introduction à l'astronomie* qui a été traduite en latin par Golius, 1669, et de deux autres ouvrages sur les cadrans solaires et la construction de l'astrolabe.

ALFIDENA, *Aufidena*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 38 kil. S. E. de Sulmona; 1,426 hab.

ALFIERI (Victor), célèbre poëte tragique italien, né à Asti en Piémont, en 1749, d'une famille noble et ancienne. Ayant perdu son père de très bonne heure, son éducation fut négligée, et il eut une jeunesse fort dérangée. Il passa plusieurs années à courir le monde et à chercher des aventures; mais à l'âge de 25 ans il se fit en lui une heureuse révolution. Le désir de plaire à une femme aussi distinguée par son esprit que par son rang, la comtesse d'Albany, femme du dernier des Stuarts, qu'il avait connue à Florence, et pour laquelle il avait conçu la plus vive passion, lui inspira du goût pour les lettres et pour la poésie qu'il avait dédaignées jusque-là. Il s'exerça dans la tragédie, et créa un système de composition tout nouveau pour l'Italie: il substitua un dialogue serré, un style mâle et concis, à la manière lâche et efféminée de ses devanciers; il retrancha impitoyablement de ses pièces les personnages inutiles d'amoureux ou de confidents. Travaillant avec une ardeur incroyable, il composa en moins de 7 ans (1775–1782) quatorze tragédies, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. En même temps il écrivait en prose des ouvrages qui devaient le placer à côté de Machiavel, son *Traité de la tyrannie*, et celui qui a pour titre *le Prince et les Lettres*, dans lesquels il se montre ardent républicain; il composait aussi à la même époque son poëme de *l'Etrurie vengée*. La comtesse d'Albany étant devenue veuve en 1788, il s'unit à elle par un mariage secret, et vint en France dans le désir d'y faire imprimer plusieurs de ses ouvrages, et même de se fixer dans ce pays, qu'il appelait *la patrie de la liberté*; mais effrayé par les excès du 10 août 1792, il s'empressa de fuir et se retira à Florence. Le gouvernement révolutionnaire le traita en émigré; on lui enleva ses livres, et on le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune qu'il avait placée sur les fonds français. Toutes ces causes réunies lui inspirèrent pour la France et pour la révolution une haine implacable qu'il n'a cessé depuis d'exhaler dans tous ses écrits. Dans les dernières années de sa vie, Alfieri apprit le grec, afin d'étudier dans l'original les grands tragiques qu'il avait pris pour modèles. Il traduisit et imita plusieurs des plus belles tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Épuisé par ses travaux, il mourut à l'âge de 54 ans, en 1803, laissant un grand nombre d'œuvres posthumes, parmi lesquelles on remarque une excellente *Traduction de Salluste* et une *Histoire de sa propre vie*. Aussitôt après sa mort, la comtesse d'Albany fit faire une édition complète de ses œuvres. Elles se composent de 35 volumes in-4, Pise, 1805-15, dont 22 renferment les ouvrages publiés de son vivant, et 13 les œuvres posthumes. On a fait une édition compacte qui réunit toutes ses œuvres en 4 vol. in-8, Pise, 1818-19. Le théâtre d'Alfieri, qui se compose des tragédies suivantes, *Philippe II, Polynice, Antigone, Agamemnon, Virginie, Oreste, la Conjuration des Pazzi, Don Garcia, Rosmonde, Marie Stuart, Timoléon, Octavie, Mérope, Saül, Agis, Sophonisbe, Myrrha, Brutus I* et *Brutus II*, a été traduit par M. Petitot, 4 vol. in-8, Paris, 1802 (réimpr. en 1 vol. compacte, 1840); son *Traité de la tyrannie* a été traduit par un anonyme, Paris, 1802; et sa *Vie* par M***, 2 vol. in-8; Paris, 1809.

ALFONSE. *Voy.* ALPHONSE.

ALFORD, vill. d'Ecosse, à 40 kil. N. O. d'Aberdeen. Victoire de Montrose sur les Covenantaires, vers 1649.

ALFORT, hameau du dép. de la Seine, à 9 kil. S. E. de Paris et près de Charenton dont la riv. de la Marne le sépare. Célèbre école royale vétérinaire, fondée en 1766. Beau troupeau de mérinos pour le croisement des races et l'amélioration des laines.

ALFOUROUS, nom de deux peuples océaniens, l'un nègre, à l'est et au centre de la Papouasie; l'autre moins noir, plus intelligent, plus vif, plus fort que le premier, répandu dans la Papouasie, à Bornéo, à Célèbes, dans les Philippines, etc. Merkus soupçonne ces derniers d'être la souche des Polynésiens (insulaires de Nouvelle-Zélande, Zonga, Otaïti, Sandwich, etc.).

ALFRED, surnommé *le Grand*, 6e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône en 872, à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois; mais ayant ensuite été défait par eux, il se cacha sous l'habit d'un ménestrel, et s'introduisit dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit; à la faveur des renseignements qu'il obtint ainsi, il parvint à vaincre complétement ces redoutables ennemis; il prit la ville de Londres qui était encore en leur pouvoir, et assura par son habileté la tranquillité de l'Angleterre. Il poliça son royaume, lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés; il ressuscita dans ses états les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, fit fleurir le commerce et la navigation, et jeta les fondements de la puissance maritime de son pays. Ce prince, vraiment grand, mourut en 900. On a conservé de lui, outre un *Code* qu'il rédigea lui-même (imprimé à Londres, 1658, in-4), une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, Cambridge, 1644, in-fol.; une traduction de l'*Histoire* d'Orose; une traduction de *la Consolation* de Boèce, et son *Testament*, imprimé dans sa *Vie* par Asserius. On lit dans ce testament que *les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*.

ALGAJOLA, ch.-l. de cant. (Corse), à 9 kil. de Calvi; 250 hab.

ALGARDE (Alexandre Algardi, dit l'), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1583, mort en 1654, vécut dans une grande intimité avec l'Albane, et réussit, ainsi que son ami, dans le genre gracieux. On voit de lui, à Saint-Pierre du Vatican, un bas-relief très estimé, représentant *saint Léon allant au-devant d'Attila*. On estime beaucoup aussi son groupe de la *Décollation de saint Paul*, à Bologne, et sa statue de *saint Philippe de Néri*, à Rome.

ALGARIA (l'), ancien district de la Nouvelle-Castille en Espagne, avait pour ch-l. Guadalaxara.

ALGAROTTI (François), écrivain italien, né à Venise en 1712, mort à Pise en 1764, cultiva avec un égal succès les sciences et les lettres, et fut un des plus grands connaisseurs de son temps en peinture, en sculpture et en architecture. Il fut en relation et entretint correspondance avec les personnages les plus célèbres de son temps: le roi de Prusse l'attira à sa cour, lui donna le titre de comte et en fit son chambellan; l'électeur de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste III, l'accueillit aussi avec faveur et le nomma conseiller; Voltaire faisait grand cas de lui et il le célébra dans plusieurs de ses écrits. Ses œuvres ont été réunies en 17 vol. in-8, Venise, 1791–1794; elles se composent des écrits suivants: *Poésies*; *Exposition du système de Newton* ou *Newtonianisme des dames*; *Ecrits sur l'architecture, la peinture et la musique*; *Essais sur les langues et sur divers points d'histoire et de philologie*; *Ecrits sur l'art militaire*; *Voyages en Russie*; *le Congrès de Cythère*; *Vie de Pallavicini*; *Pensées diverses*; *Poésies*; *Correspondance*. Le *Newtonianisme des dames* a été traduit en français par Duperron de Castéra, 2 vol. in-12, 1752; *le Congrès de Cythère*, par Duport-Dutertre, 1749, in-12; l'*Essai sur l'opéra*, par Chastellux, 1773, in-8; l'*Essai sur la peinture*, par Pingeron, 1769, in-12.

ALGARVE ou **ALGARVES**, *Cuneus*, prov. du Portugal, la plus mérid., bornée au S. et à l'O. par

l'Océan Atlantique, au N. par l'Alentejo, à l'E. par l'Espagne, dont la sépare la Guadiana ; ch.-l. Tavira. 130,000 hab. Vins, soude, kermès, citrons, oranges, figues, grenades, dattes. Jadis l'Algarve s'étendait sur les deux rives de la Guadiana. Du VIIIe au XIIIe siècle, ce pays appartint aux Arabes (en leur langue le mot *Garb* ou *Gherb*, d'où vient *Al Garve*, veut dire couchant). Alphonse III de Portugal la prit en 1245, et céda en 1254 la portion orient. à l'E. de la Guadiana, au roi Alphonse X de Castille, d'où les noms d'Algarve espagnole (depuis absorbée dans l'Andalousie) et d'Algarve portugaise.

ALGAU ou ALPES d'ALGAU, partie de la chaîne orientale du Vorarlberg, entre les Alpes tyroliennes, le Lech et le lac de Constance. — Le pays aussi portait jadis le nom d'Algau et faisait partie de la Souabe : Memmingen, Kempten, Kaufbeuern en étaient les villes principales.

AL-GAZEL ou plutôt AL-GAZALI, philosophe arabe, né vers 1068 à Thous ou Tus dans le Korasan, mort en 1111 à Bagdad, enseigna avec éclat à Bagdad et à Alexandrie, puis se retira du monde et vécut en ermite. Il étudia profondément les écrits d'Aristote et des philosophes arabes qui l'avaient précédé, mais ce fut pour les combattre, et il s'annonça comme le *Destructeur* des philosophes ; il attaqua surtout avec force la connexion que le vulgaire établit entre la cause et l'effet ; mais l'espèce de scepticisme qu'il professa n'eut d'autre but que d'établir une sorte de mysticisme et une croyance aveugle aux miracles de sa religion. Il a laissé un *Traité des sciences religieuses*, dont les Orientaux font grand cas ; un traité intitulé : *Destruction de la philosophie*, qu'Averroès réfuta dans sa *Destruction de la destruction de la philosophie d'Al-Gazel*. On a publié de lui quelques opuscules sous ce titre : *Algazelis Philosophia et Logica*, Colon., 1506, in-4.

ALGER, en arabe *Al-Gézaïr* (c.-à-d. les Iles), ville célèbre de l'Afrique septentrionale, capit. de l'Algérie, sur la Méditerranée, par 0° 44' de long. E., 36° 47' de lat. N., à 750 kil. S. de Toulon, à 600 kil. O. de Tunis. Sa population, qui avant la conquête pouvait s'élever à 50,000 hab., n'est guère aujourd'hui que de 27,000, dont 12,332 Maures, 6,065 Juifs, 7,375 Européens (en 1839). Elle tire son nom d'une île placée en face de la côte et jointe au continent par un môle. Elle est de forme à peu près carrée et bâtie en amphithéâtre ; les rues sont étroites et sales : les maisons ont de belles terrasses. On remarque l'ancien palais du dey, un grand nombre de mosquées, dont une fut construite par les esclaves chrétiens (1790), le fort l'Empereur, dit Sultan-Kalassi, la Kassaba ou Casaubah, citadelle située à l'extrémité S. de la ville. Elle a un port artificiel formé d'un côté par l'île jointe au continent et de l'autre par une jetée. La ville s'est beaucoup embellie et assainie depuis qu'elle appartient aux Français ; on y a ouvert plusieurs rues et de belles places, entre autres la rue de Babazoun et la place du Gouvernement. On y fabrique divers objets, tels que : armes à feu, soieries, orfèvrerie, calottes tunisiennes, cuirs, etc. — Alger paraît être situé sur l'emplacement de l'*Icosium* des anciens, entre *Julia Cæsarea* (Cherchell) à l'O. et *Rusucurium* (Dellys) à l'E. Elle ne commence à figurer sous son nom arabe qu'assez tard : elle était en 935 la capit. d'une petite principauté formée par Zeïri qui avait secoué le joug des califes fatimites ; depuis elle subit toutes les révolutions qui bouleversèrent cette partie de l'Afrique. Les Espagnols en furent un instant maîtres au commencement du XVIe siècle (1510), mais ils en furent chassés par le célèbre Barberousse en 1516. Alger n'a cessé depuis les temps les plus anciens de se livrer à la piraterie ; elle était devenue le fléau de l'Europe. Plusieurs tentatives avaient été faites sans succès pour faire cesser les brigandages des Algériens (par Charles-Quint, qui y perdit une flotte et une armée en 1540 ; par Louis XIV, qui bombarda la ville en 1682, 1683 et 1688 ; par les Anglais, qui la bombardèrent en 1816), lorsqu'à la suite d'une insulte faite au consul de France, le roi Charles X arma contre Alger une expédition qui s'empara de la ville au commencement de juillet 1830. On trouva dans la Casaubah le trésor du dey qui montait à 47,639,010 fr. *Voy.* ALGER (régence d')

ALGER (état ou régence d'), un des quatre grands états des côtes barbaresques, entre Tunis à l'E. et Maroc à l'O. ; borné au N. par la Méditerranée et au S. par le désert de Sahara, offre une étendue d'environ 900 kil. sur les côtes (de 4° 30' long. O. à 6° 30' long. E.), et s'avance de 200 à 250 kil. dans l'intérieur des terres. Il a pour capitale Alger qui lui donne son nom. Il est peuplé de Maures, de Berbers ou Kabayles, d'Arabes, de Juifs, de Nègres et d'Européens de diverses nations ; le tout peut monter à 2,000,000 d'hab. parmi lesquels environ 20,000 Européens. La régence d'Alger était naguère une province de l'empire ottoman et était régie sous son autorité par un dey ; elle se divisait en 4 provinces : les prov. d'Alger et de Titterie au centre, celle de Tlemsen à l'O., de Constantine à l'E. ; ces trois dernières étaient gouvernées par des beys soumis au dey ; le reste se partageait entre des tribus presque indépendantes qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leurs cheiks. Les principales villes, après Alger, sont Oran, Tlemsen, Bone, Constantine, Bougie. Le pays offre une température élevée, mais il est rafraîchi par les vents : l'hiver y est fort doux et ne se fait guère sentir que par des pluies abondantes qui durent jusqu'en avril. Il est sillonné par les montagnes de l'Atlas qui s'élèvent en étages successifs parallèlement aux côtes. On y trouve de nombreuses vallées et plusieurs cours d'eau dont le principal est le Chelif dans la partie occid. ; viennent ensuite le Mazafran, l'Adouse, la Tafna, l'Aratch, l'Hamise, l'Isser, l'Oued-el-Kebir. Le territoire est d'une fertilité extrême, mais mal cultivé. On pêche le long des côtes, surtout vers l'extrémité orientale, de très beau corail. Les Français possédaient depuis plusieurs siècles des établissements sur la côte pour cette pêche (Bone, le bastion de France, la Calle, etc.). — L'état d'Alger est formé de la Numidie et des Mauritanies Césarienne et Sitifensis des anciens. Après avoir obéi longtemps à des rois indigènes (Micipsa, Jugurtha, Masinissa, Juba, Syphax, etc.), ce pays fut conquis par les Romains, sous lesquels il fut très florissant, puis par les Vandales, 429-534, et enfin par les Arabes, 690. Il fut successivement asservi par les Ommiades, les Abbassides, les Aglabites, les Zéirites, les Almoravides, les Almohades, les Mérinites, les Espagnols et les chérifs de Haschem. A la faveur de ces révolutions perpétuelles, il s'y forma plusieurs petits états indépendants dont les principaux sont : Alger, Tennis, Tlemsen et Constantine. Les deux frères Barberousse, appelés au secours des Algériens contre les Espagnols, s'emparèrent de la ville d'Alger en 1516, conquirent la plus grande partie du territoire qui l'environne, et, pour se mieux maintenir contre leurs ennemis, se reconnurent vassaux de la Porte (1520). Le sultan Sélim y envoya aussitôt un pacha avec un corps de janissaires ; mais dans la suite les janissaires, sous le prétexte de se mettre à l'abri des vexations du pacha, obtinrent de la Porte (1600) l'autorisation de choisir dans leur sein un chef chargé de défendre leurs intérêts. On le nomma *dey*, ce qui veut dire oncle ou tuteur. L'état fut ainsi pendant quelque temps régi concurremment par un pacha et un dey ; mais ces deux chefs étaient sans cesse en querelle, et en 1710 le dey Baba-Aly expulsa le pacha, et réunit en sa personne tous les pouvoirs. A dater de ce moment

l'autorité de la Porte ne fut plus que nominale. La milice turque devint maîtresse absolue; elle fit et défit les deys selon son caprice et alla jusqu'à en nommer six en un jour. (*Voy.* DEY.) Néanmoins ce gouvernement subsista jusqu'à l'invasion des Français et la prise d'Alger en 1830. Depuis cette époque, l'Algérie est sous l'autorité de la France qui l'a fait régir d'abord par des généraux en chef, puis par des gouverneurs. Ceux qui ont commandé en chef sont les généraux Bourmont, Clauzel, Berthezène, Savary, Voirol (1830-34): les gouverneurs sont les gén. d'Erlon, Clauzel, Damrémont, Valée (1834-40). Les principaux événements depuis la conquête sont : l'occupation de Bone, 1830; d'Oran, 1831; d'Arzew, de Mostaganem et de Bougie, 1833; la malheureuse expédition de la Macta, 1835; la prise de Mascara, de Tlemsen, 1835; la victoire de la Sikkah remportée par le général Bugeaud, 1835; le traité de la Tafna conclu en 1837 avec Abd-el-Kader, par lequel on obtenait la paix dans l'O., en abandonnant aux Arabes une grande partie de la régence; la prise de Constantine par le général Damrémont qui y périt (13 octobre 1837); la reprise des hostilités avec Abd-el-Kader à la fin de 1839; la défense héroïque de Mazagran, 6 février 1840; l'occupation de Cherchell, mars 1840.

ALGÉRIE. *Voy.* ALGER (régence d').

ALGERNON. *Voy.* SIDNEY.

ALGEZIRAH, ville d'Espagne. *Voy.* ALCIRA.

ALGEZIRAS, *Carteia* (et non *Barbesula*), ville d'Espagne à 8 kil. O. de Gibraltar, et sur le détroit; 4,800 hab. Enlevée aux Maures par Alphonse XI de Castille, après un siége de deux ans, où, pour la première fois, on fit usage de canons, 1342. Combat naval où l'amiral Linois battit une division anglaise, 1801.

ALGEZIREH, (c.-à-d. en arabe *l'île*), *Mesopotamia* (c.-à-d. en grec au milieu des fleuves), région de l'Asie ottomane, entre l'Euphrate et le Tigre, forme les pachaliks de Rakka, de Mossoul, de Diarbekir et de Bagdad, qui ont pour capitales le svilles du même nom. Mont. au N., cours d'eau nombreux, célèbres mines d'or, forêts, sol fertile, aspect riant ou pittoresque. Ce pays est si beau qu'on y a placé le paradis terrestre. Mais l'imperfection du gouvernement turc et les dévastations des Kourdes et d'autres hordes rendent ces beaux lieux misérables.—L'Algézireh (Mésopotamie) figure parmi les contrées les plus célèbres de l'antiquité; là fleurirent les deux empires d'Assyrie. Il fit ensuite partie des empires d'Alexandre, des Séleucides, des Arsacides. Un instant Trajan en joignit la plus grande partie à l'empire romain; mais presque toute la contrée revint bientôt aux Parthes: les Sassanides la gardèrent jusqu'à la conquête arabe. Les califes s'étant fixés à Bagdad, l'Algézireh fut la principale province de leur empire; elle est aussi la dernière qu'ils aient conservée. Après la mort de Motassem, ce pays fut compris dans la monarchie mongole d'Iran, fondée par Houlagou, puis il forma le noyau du royaume des Ilkaniens, et enfin fut absorbé dans la monarchie de Tamerlan, vers 1400. Au siècle suivant, les Turcs Ottomans s'en emparèrent, et depuis ce temps ils l'ont conservé malgré de fréquentes rébellions.

ALGÉZIREH ou ALGÉZIRAH, *Voy.* ALCIRA.

ALGHERO, ville de Sardaigne, à 27 kil. S. O. du cap Sassari; 7,000 hab. Evêché, belle cathédrale, port étroit où n'entrent que de petits bâtiments: pêche de corail; culture de l'indigo.

ALGIDUM, *Rocca del Papa*, mont. et ville du Latium, à 31 kil. S. E. de Rome, est célébrée par Horace (*Odes*, I. 21). La forêt de l'Algide, sur cette mont., s'appelle auj. *Silva del Aillio*.

ALGONQUINS, peuple de la famille lennape, dans l'Amérique N., se trouve dans le Michigan, le Canada et les districts des Hurons et des Mandanes aux Etats-Unis. Il est souvent en guerre avec les Sioux.

ALGUAZIL (de l'arabe *al ghazil*, l'archer), nom que portent en Espagne certains employés de la police, dont les fonctions sont les mêmes que celles de la gendarmerie en France.

AL-HAKEM I, roi de Cordoue, 796-822, ne se signala que par sa cruauté. Il reprit aux Chrétiens Girone et Narbonne, remplit de sang les villes conquises, n'épargna pas davantage Tolède où deux de ses oncles s'étaient révoltés, et Cordoue où avait éclaté une conspiration. Il eut pour successeur son fils Abdérame II.

AL-HAKEM II, calife ommiade d'Espagne, 961-976 succéda à son père Abdérame III et régna à Grenade. Il favorisa les lettres et rassembla à Cordoue une immense bibliothèque. Il enleva Zamora au roi de Léon, Sanche-le-Gros.

AL-HAKEM-BIAMRILLAH, 5e calife fatimite d'Egypte, succéda en 996 à Aziz, son père, à l'âge de 11 ans, et régna 25 ans. Il se livra à toutes sortes de cruautés et d'extravagances, persécuta violemment les Juifs et les Chrétiens, et périt assassiné par un jeune Musulman, en 1021. Al-Hakem se disait descendant d'Ali; il prit le titre de prince des croyants, de lieutenant de Dieu, ébranla l'autorité de Mahomet et eut la prétention de fonder une nouvelle secte religieuse : c'est celle des Druses, que l'on retrouve encore aujourd'hui en Egypte et en Syrie. Après son assassinat, ses partisans crurent qu'il avait été enlevé au ciel.

ALHAMA, ville d'Espagne, à 35 kil. S. O. de Grenade, est célèbre par ses eaux minérales et ses bains: 4,700 hab.

ALHAMBRA, édifice de Grenade, servait de palais et de forteresse aux rois maures. C'est un des monuments les plus remarquables et les plus élégants de l'architecture mauresque.

ALHUCEMAS, ville d'Afrique, à 80 kil. S. O. du cap Tres-Forcas, sur un îlot, appartient à l'Espagne et sert de lieu de déportation.

ALI, Ali-ben-Abou-Taleb, cousin de Mahomet, fut un des disciples les plus zélés du prophète, et obtint la main de Fatime, sa fille chérie. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à établir l'islamisme et à étendre au loin les conquêtes des Musulmans. Il fut proclamé calife l'an 656 de J.-C., et eut à combattre la faction de Mohawiah, chef des Ommiades, que soutenait Amrou. Pendant que les prétendants se disputaient la couronne, Ali périt assassiné à Koufa par un fanatique, après 4 ans de règne. Ses partisans le regardent comme un martyr et vont en pèlerinage à son tombeau. Les descendants d'Ali, les Alides, après avoir été longtemps exclus du pouvoir, régnèrent en Égypte (sous le nom de Fatimites), et sur plusieurs autres contrées. Ali était un prince doux et vertueux; il aimait et cultivait les lettres. On a encore de lui un *Recueil de Sentences et de Poésies*, dont une partie a été traduite en français par Vattier, Paris, 1660. Il se relâcha dans sa doctrine religieuse de la rigueur des premiers califes, et fut le chef d'une secte connue sous le nom de *Chyites*, opposée à celle d'Aboubekr, dont les partisans sont nommés *Sunnites* (*Voy.* ces mots). Le nom d'Ali veut dire *sublime*.

ALI, prince musulman de la dynastie des Almoravides, 1106-1143, possédait en Afrique tout l'empire de Maroc, et en Europe presque toute la péninsule. Il fonda la ville de Maroc. A la fin de son règne, sa puissance fut ébranlée par les Almohades qui lui enlevèrent plusieurs provinces d'Afrique.

ALI, capitan-pacha sous Sélim II, commandait la flotte des Ottomans à la fameuse bataille de Lépante, en 1571. Il perdit la bataille et périt dans l'action.

ALI-BEY, chef des Mamelouks, né en 1728, chez les Abasses, peuples du Caucase, fut amené au Caire à l'âge de 12 ou 14 ans, et y fut vendu comme esclave. S'étant élevé de grade en grade par son courage, il parvint en 1766 à s'emparer du rang suprême, se rendit indépendant de la Porte, fit de grandes conquêtes en Arabie et en Syrie, et conçut les plus vastes

desseins pour l'agrandissement de l'Égypte. Mais il périt au milieu de ses projets, par la perfidie de Mohammed-Bey, son fils adoptif.

ALI-BEY (Badia, dit), voyageur espagnol. *Voy.* BADIA.

ALI-COUMOURGI, favori et grand-visir d'Achmet III, commandait à la bataille de Peterwaradin où les Ottomans furent complétement battus, 1716. Il fut blessé mortellement dans l'action.

ALI-PACHA, pacha de Janina, né à Tébélen en Albanie, l'an 1741, d'une famille de Klephtes qui depuis plusieurs générations était en possession de la ville et du territoire de Tébélen. Impatient de parvenir et peu scrupuleux sur les moyens, il se chargea lui-même de mettre à mort le pacha de Delvino, son beau-père, contre lequel le sultan avait rendu une sentence capitale. Il fut en récompense nommé lieutenant du pacha de Roumélie, puis pacha de Tricala en Thessalie, avec charge de veiller à la sûreté des routes. Il enleva de vive force le pachalik de Janina, et le sultan eut la faiblesse de le confirmer dans cette possession, 1788. Maître de ce poste important, il s'empara soit par la force, soit par la ruse, de toute l'Albanie ou ancienne Epire, puis de toute la Grèce proprement dite. Étant alors entré en relation avec les Français, par suite de leurs conquêtes en Illyrie, il fut d'abord leur allié; mais il les trahit ensuite pour s'unir à leurs ennemis, et s'étant fait un mérite de sa trahison auprès de la Porte, il fut nommé en 1804 vice-roi de toute la Roumélie. Il songea alors à se rendre indépendant, étendit et affermit ses conquêtes, amassa des trésors immenses, pourvut ses fils de gouvernements importants, et fit trembler la Porte. On supporta longtemps ses empiètements; ce ne fut guère qu'en 1819 que l'on songea à y mettre un terme. Ali voulut prévenir le coup en tentant de faire assassiner dans Constantinople Pacho-Bey, son ennemi mortel, qui avait tramé sa perte; mais ayant échoué dans cet attentat, il fut condamné à mort par le sultan. Résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il appela tous les Grecs aux armes, leur promettant l'indépendance; il fallut plusieurs années pour le réduire. Enfermé dans la forteresse de Janina, il aurait pu prolonger encore sa défense, lorsqu'il fut lâchement assassiné dans une conférence que lui avait proposée Kourschid-Pacha, qui l'assiégeait, 5 février 1822. On peut consulter sur cet homme extraordinaire l'*Histoire de la Régénération de la Grèce* de Pouqueville, 4 vol. in-8, 1824, et la *Vie d'Ali-Pacha* de M. de Beauchamp, 1 vol. in-8, 1822.

ALIAMET (Jacques), graveur, né en 1728 à Abbeville, mort en 1788, s'est distingué dans l'art de graver à la pointe sèche; on a de lui plusieurs gravures assez estimées, d'après Berghem, Jos. Vernet, etc. — François-Germain, son frère, s'établit à Londres où il grava d'après le Carrache, le Guide, etc. Il avait moins de talent.

ALIBERT (Jean-Louis), médecin, né à Villefranche (*Aveyron*) en 1766, mort en 1837. Étant encore élève il jeta les premiers fondements de la société médicale d'émulation. Placé bientôt au rang des premiers médecins par ses travaux sur la matière médicale et les maladies de la peau, Alibert fut nommé médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, et reçut le titre de baron de l'empire. Après la restauration il fut premier médecin ordinaire du roi. Les principaux ouvrages du docteur Alibert sont : *Traité de thérapeutique*; *Traité des maladies de la peau*, 1810; *Physiologie des passions*, ouvrage purement littéraire, 1818; *Monographie des Dermatoses*, etc.

ALICANTE, *Lucentum*, ville et port d'Espagne (Valence), à 106 kil. S. O. de Valence, par 2° 49' long. E., 38° 19' lat. N., à l'entrée de la baie d'Alicante; 18,000 hab. Rade vaste et sûre. Château fort sur une mont. à plus de 325 mètres de haut. Aux environs, sont 2 lagunes qui fournissent beaucoup de sel. Vins célèbres. Après Cadix et Barcelone, Alicante est la place la plus commerçante de l'Espagne. Les Arabes s'emparèrent de cette ville en 715; Ferdinand II, roi de Castille, la reprit au XIIe siècle. — Alicante donne auj. son nom à une province d'Espagne formée de la partie mérid. de l'ancien royaume de Valence et d'une portion de celui de Murcie, entre les provinces de Jativa au N., de Chinchilla à l'O., et la Méditerranée au S. E.

ALICATA, *Phintias*, ville de Sicile, sur la mer, à 40 kil. S. E. de Girgenti; 12,000 hab.

ALICURI, *Ericusa* ou *Ericodes*, une des îles Lipari, entre la Sicile et l'Italie. *Voy.* LIPARI.

ALIDES ou ALEVIS, nom donné aux descendants d'Ali, et plus spécialement aux Imams. *Voy.* IMAM.

ALIEN-BILL, c.-à-d. *loi des étrangers*, loi proposée en Angleterre par lord Granville (1793), et qui met les réfugiés étrangers sous la surveillance spéciale de la police et permet, au besoin, de les expulser du territoire.

ALIFE, *Allifæ*, ville du royaume de Naples, à 20 kil. N. de Capoue; 1,800 hab. Air pestilentiel qui l'a presque fait déserter. L'évêque habite Piedimonte. Bâtie par les Osques; prise sur les Samnites par Fabius, puis érigée en colonie romaine. Brûlée par le comte Celano sous l'empereur Frédéric II.

ALIGHIERI (Dante). *Voy.* DANTE.

ALIGHOR, ville de l'Inde anglaise (Bengale), par 27° 56' lat. N., 75° 38' long. E. Fort, citadelle prise par l'Anglais Lake, 1803.

ALIGRE (Étienne d'), chancelier de France, né à Chartres en 1560, mort en 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'état sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624; il fut nommé chancelier bientôt après; mais, au bout de deux ans Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII; il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours, laissant la réputation d'un des magistrats les plus probes de son siècle.

ALIGRE (Étienne d'), fils du précédent, né à Chartres en 1592, mort en 1677, fut successivement sous Louis XIV conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'état, garde des sceaux (1672) et chancelier (1674).

ALINGO, ville de l'Aquitaine, auj. LANGON.

ALINGSOES, ville de Suède sur le lac Mjœrn, à 50 kil. S. O. de Venersborg; 2,800 hab. Patrie de Jonas Allstrœmer, le père de l'industrie suédoise.

ALIPHÈRES, *Aliphera*, ville d'Arcadie, au S. O., près des frontières de la Triphylie; célèbre par un temple de Minerve.

ALISE ou SAINTE-REINE, *Alesia*, dite aussi *Urbium Mater*, bourg de la Côte-d'Or, à 12 kil. N. E. de Semur. Sainte Reine y fut, dit-on, martyrisée. Mines de fer, eaux minérales. *Voy.* ALESIA.

ALISTAR ou ALLESTAR, ville du roy de Quedah, dans la presqu'île de Malacca (Inde transgangétique), à 12 kil. de l'embouchure du Qualla-Bartrang; est la résidence du roi.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, fille de Thibaud IV, dit *le Grand*, comte de Champagne, épousa, en 1160, Louis VII, dit *le Jeune*, et fut mère du roi Philippe-Auguste. Lorsque ce prince partit pour la Terre-Sainte, 1190, il lui remit les rênes du gouvernement; elle sut les manier avec sagesse et fermeté. Elle mourut en 1216.

ALIX DE SAVOIE. *Voy.* ADELAÏDE.

ALIXAN ou ALISSAN, *Alexianum*, vill. de la Drôme, à 10 kil. N. O. de Valence. Brûlée en 1345 dans la guerre des Episcopaux.

ALJUBAROTTA, bourg du Portugal (Estramadure), à 22 kil. S. O. de Leiria. Célèbre bataille où Jean I

de Castille fut battu par Jean I de Portugal, fondateur de la dynastie d'Avis, en 1385.

ALKENDI, *Alchindius*, médecin et philosophe arabe du IXe siècle, mort vers 860, vécut à la cour d'Al-Mamoun ; cependant quelques biographes le placent dans le XIe siècle. Il fut un des premiers à étudier et à commenter Aristote, et il allia la philosophie à la magie. Il traduisit en arabe une foule d'ouvrages grecs. Il écrivit en outre une *Exhortation à l'étude de la philosophie*; un traité de la *Philosophie intérieure*; des *Questions logiques et métaphysiques*; un traité sur la *Composition des médicaments*, et une *Théorie des arts magiques*, qui est le plus curieux de ses ouvrages.

ALKMAAR ou **ALKMAER**, ville de Hollande, à 30 kil. N. O. d'Amsterdam, sur un canal qui joint le Zuyderzée à la mer du Nord et qui y forme un port; 8,700 hab. Hôtel-de-ville, arsenal, chantier ; bibliothèque, jardin botanique et autres établissements scientifiques; draps, brasseries, salines. Patrie de Drebbel.

ALKMAAR (H. d'), poëte allemand, qui vivait vers 1470, a mis en vers la *Fable du Renard* (*Reineke de voss* ou Rainier le Renard), espèce de satire qui paraît avoir été composée originairement en vieux français au XIIIe siècle, par Pierre de Saint-Cloud, et qui eut une grande vogue. Le poëme d'Alkmaar parut à Lubeck en 1498.

ALLAHABAD, ville de l'Hindoustan, ch.-l. du district du même nom, et jadis de tout l'Allahabad, sur le Bénarès et la Djemna, par 79° 30' long. E., 25° 27' lat. N. ; 20,000 hab. A 3 kil. de la ville est une citadelle fondée par Akbar, 1583, et fortifiée depuis par les Anglais qui en ont fait la première place d'armes de l'Inde. Les Hindous voient dans Allahabad la reine des cités saintes et y vont en pèlerinage.

ALLAHABAD, ancienne contrée de l'Hindoustan, entre 76° 40' et 80° 40' long. E., 22° et 26° lat. N ; bornée par les provinces d'Aoude, Agrah, Gandouana, Maloua ; a pour ch.-l. Allahabad : 7,000,000 d'hab. Pays plat, sol productif (opium, indigo, sucre, etc.); beaucoup de riv. (Gange, Djemna, Goumti, Caramnassa); on y trouve les célèbres mines de diamant de Pannah. L'Allahabad est tombé au pouvoir des Anglais de 1775 à 1803, et forme auj. 4 états vassaux de la Grande-Bretagne, Rewah, Pannah, Ihansi, Tehri, et 6 districts des possessions immédiates, Allahabad, Djouanpour, Bénarès, Mirzapour, Kàpour, Bundelkand.

ALLAINVAL (l'abbé Soulas d'), né à Chartres vers 1700, a donné différentes pièces de théâtre, dont les principales sont : *la Fausse Comtesse, l'Embarras des richesses (1726)*, et *l'École des Bourgeois (1728); Ana ou Bigarrures calotines ; Anecdotes de Russie sous Pierre I; Lettres du cardinal Mazarin, Éloge de Car*, etc. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, 1753.

ALLANCHE, ch.-l. de cant. (Cantal), à 15 kil. N. E. de Murat ; 2,500 hab.

ALLARD (Jean-François), général français, né à Saint-Tropez (Var), en 1785, mort en 1839, servit d'abord comme aide-de-camp sous les ordres du maréchal Brune. A la restauration, il alla chercher fortune en Égypte, puis en Perse, et se fixa enfin dans le Caboul, où il devint le général en chef et le conseiller de Runjet-Sing, roi de Lahore. Il établit une discipline sévère dans les troupes de ce prince, et l'aida à fonder un empire vaste et puissant. En 1838, il vint faire un voyage en France et y établit sa famille ; il mourut en 1839, peu après son retour à Lahore. Runjet-Sing le suivit de près au tombeau.

ALLATIUS (Leo), en italien Allacci, savant du XVIIe siècle, né à Scio en 1586, d'une famille grecque, mort en 1669. Il vint de bonne heure à Rome, où il enseigna au collége des Grecs, et devint en 1661 bibliothécaire du Vatican. Il a composé de nombreux ouvrages de théologie et de philologie, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Les plus importants sont : *De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Col., 1648 ; *De patria Homeri*, Lugd., 1640, in-8. Il a publié plusieurs ouvrages grecs, entre autres une dissertation d'Eustathe d'Antioche sur l'*Engastrimythe*, à laquelle il a ajouté des recherches curieuses. Lyon, 1629.

ALLECTUS, aventurier breton, dans le IIIe siècle, s'attacha à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre dans la Grande-Bretagne ; il devint son lieutenant, puis son meurtrier : il prit la pourpre à son tour, 294, mais il fut vaincu et tué 3 ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, général de Constance-Chlore.

ALLEGANY ou **ALLEGHANY** (monts) ou **APALACHES**, grande chaîne de mont. de l'Amérique N., dans les États-Unis, s'étend dans une longueur de 180 myriamètres depuis les confins de l'Alabama et de la Géorgie jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Elle est remarquable par ses ramifications en un grand nombre de chaînes parallèles (jusqu'à 6 en Virginie), et se divise en 2 groupes : l'oriental (montagnes Bleues, montagnes Vertes, montagnes Blanches), et l'occidental, qui porte les noms de monts de Samberland au S., et d'Allegany proprement dits au N.

ALLEGANY, riv. des États-Unis, sort du N. de la Pensylvanie, coule au N. O., puis au S. O., se joint au Monongahéla à Pittsburg et forme avec lui l'Ohio. — Plusieurs comtés et districts des États-Unis se nomment de même Allegany.

ALLÉGEANCE (serment d'). On appelle ainsi le serment de fidélité que les Anglais prêtent à leur roi, et par lequel ils se lient à son égard en échange de la protection que le roi leur accorde. Ce nom d'allégeance vient d'*ad legem*, suivant les conditions. Ce serment fut introduit en Angleterre en 1606, par Jacques I.

ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), sculpteur, né en 1710, fils d'Étienne Allegrain, paysagiste, fut sculpteur du roi et membre de l'académie. On admire ses statues de Vénus, de Diane et de Narcisse qui sont placées au musée du Luxembourg.

ALLEGRE, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 22 kil. N. O. du Puy, près d'une montagne.

ALLEGRI (Grégoire), compositeur de musique sacrée, né à Rome, mort en 1640, est auteur d'un *Miserere* qu'on ne chantait qu'à Rome dans la chapelle Sixtine le vendredi saint, et dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner copie ; mais la défense fut éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de M. Choron, Paris, 1810.

ALLEGRI, dit le Corrége. *Voy.* CORRÉGE.

ALLEMAGNE, *Deutschland* en allemand, *Germania* chez les anciens. On désigne sous ce nom assez vague une vaste contrée située au centre de l'Europe et qui est bornée au N. par la mer Baltique, le Danemarck et la mer du Nord; à l'O. par la Hollande, la Belgique, la France et la Suisse; au S. par l'Italie et la Méditerranée; à l'E. par la Turquie, la Hongrie et la Pologne, et qui se trouve entre 3° 3'-6° long. E., et 46°-54° lat. N. Elle comprend à peu près tous les peuples qui parlent allemand et qui faisaient partie du ci-devant empire germanique. Dans un sens plus précis, le nom d'Allemagne ne s'applique qu'aux pays qui entrent dans la Confédération germanique actuelle. Ainsi déterminée, l'Allemagne se compose de 40 états de fort inégale grandeur, qui comptent 34,000,000 d'hab. Voici le tableau de ces états avec leur popul. d'après les relevés les plus récents :

1° Pays autrichiens : archiduché d'Autriche, duchés

de Salzbourg, Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul, Trieste, Tyrol, royaume de Bohême, margraviat de Moravie, Silésie autrichienne; 10,600,000 h.

2°	Pays prussiens :	Brandebourg, Poméranie, Silésie prussienne, Saxe, Westphalie, prov. rhénane;	9,300,000
3°	Pays hollandais :	gr.-duché de Luxembourg;	295,000
4°	Pays danois :	duchés de Holstein et Lauenbourg;	440,000
5°	Royaumes de	Bavière,	4,070,000
6°	—	Wurtemberg,	1,520,000
7°	—	Hanovre,	1,550,000
8°	—	Saxe;	1,400,000
9°	Gr.-duchés de	Bade,	1,130,000
10°	—	Hesse,	700,000
11°	—	Hesse électorale	592,000
12°	—	Saxe-Weimar,	222,000
13°	—	Mecklembourg-Schwérin,	431,000
14°	—	Mecklembourg-Strelitz,	77,000
15°	—	Holstein-Oldenbourg;	241,000
16°	Duchés de	Nassau,	337,000
17°	—	Brunswick,	242,000
18°	—	Saxe-Cobourg-Gotha,	125,000
19°	—	Saxe-Meiningen-Hildburghausen,	130,000
20°	—	Saxe-Altenbourg,	107,000
21°	—	Anhalt-Dessau,	56,000
22°	—	Anhalt-Bernbourg,	38,000
23°	—	Anhalt-Kœthen;	34,000
24°	Princip. de	Reuss-Greitz,	24,000
25°	—	Reuss-Schleitz,	30,000
26°	—	Reuss-Lobenstein-Ebersdorf,	27,500
27°	—	Schwartzbourg-Rudolstadt,	57,000
28°	—	Schwartzbourg-Sondershausen,	48,000
29°	—	Lippe-Detmold,	76,000
30°	—	Lippe-Schauenbourg,	26,000
31°	—	Waldeck,	54,000
32°	—	Hohenzollern-Sigmaringen,	38,000
33°	—	Hohenzollern-Hechingen,	15,000
34°	—	Lichtenstein,	6,000
35°	—	Hesse-Hombourg;	21,000
36°	Villes libr.:	Francfort,	54,000
37°	—	Brême,	50,000
38°	—	Hambourg,	148,000
39°	—	Lubeck:	46,000
40°	Seigneur. de	Kniphausen,	2,859

Ces états sont disposés géographiquement de la manière suivante:

Au N., en allant de l'O. à l'E.: Oldenbourg, Kniphausen, Hanovre, Brunswick, Brême, Hambourg, Lubeck, Holstein (au Danemarck), Mecklembourg, Saxe prussienne, Brandebourg et Poméranie (ces trois derniers à la Prusse).

Au milieu: Luxembourg (à la Hollande), grand-duché du Bas-Rhin (à la Prusse), Nassau, Francfort-sur-le-Mein, Lippe, Waldeck, Hesse, Schwartzbourg, Reuss, Anhalt, duchés et roy. de Saxe.

Au S.: *Bade*, Wurtemberg, Hohenzollern, Bavière, *Lichtenstein*, Bohême, États autrichiens.

Quelques-uns de ces états ont leurs possessions coupées en plusieurs morceaux et disséminées dans diverses parties de l'Allemagne.

L'empire d'Allemagne se divisait autrefois en 9 cercles: H.-Saxe, B.-Saxe, Westphalie, Souabe, Bavière, Autriche, H.-Rhin, B.-Rhin, Franconie; cette division fut instituée par l'empereur Maximilien, 1500. Charles-Q. en créa un 10e (Bourgogne).

L'Allemagne offre un grand nombre de montagnes : les principales sont les ramifications des Alpes, connues sous les noms d'Alpes Rhétiennes, Noriques ; viennent ensuite les monts Erzgebirge et Krapacks. Tout le pays se trouve partagé en deux grandes régions naturelles : la Haute et la Basse-Allemagne, la 1re au S. et à l'O., la 2e au N. et à l'E.; ces deux régions sont séparées par les mont. de l'Erzgebirge et du Thuringerwald. L'Allemagne est arrosée par un grand nombre de cours d'eau dont les principaux sont le Rhin, l'Ems, le Weser, l'Elbe, l'Oder, le Danube, et elle renferme un grand nombre de mines, où se trouvent beaucoup de richesses métalliques, fer, cuivre, étain, plomb, bismuth, cobalt, argent, mercure, etc. Le pays est fertile; on en tire des chevaux estimés pour leur force, surtout dans le Mecklembourg, le Holstein, la Frise. Tous les genres d'industrie et de commerce y sont très florissants, principalement l'ébénisterie, l'orfévrerie, l'horlogerie, la librairie (foire de Leipsick), la fabrication des jouets, etc. La littérature, qui pendant longtemps n'avait été qu'imitative, a pris un grand essor au XVIIIe siècle. Klopstock, Lessing, Wieland, Kotzebue, Schlégel, Schiller, Gœthe, sont les grands écrivains dont se glorifie l'Allemagne; elle compte également d'éminents philosophes, tels que Leibnitz, Kant, Schelling; enfin, pour la philologie, la critique, les langues, les antiquités, les Allemands sont sans rivaux. Le *catholicisme*, le *luthéranisme* et le *calvinisme* se partagent les diverses contrées de l'Allemagne. L'Autriche, le roy. de Bavière, le grand-duché de Bade, les principautés de Hohenzollern et de Lichtenstein professent la religion *catholique;* les églises *luthérienne* et *calviniste* dominent dans le reste; depuis quelque temps, ces deux églises se sont réunies sous la dénomination commune d'*église évangélique*. Les Calvinistes purs ne comptent plus qu'un petit nombre de partisans. Le nombre de ceux qui professent le judaïsme peut s'élever à 300,000; il faut y ajouter quelques *Mennonites*, des *frères Moraves* et plusieurs autres sectes peu importantes.

Histoire. Longtemps connue sous le nom de Germanie, cette vaste contrée fut, après l'invasion des Barbares et la destruction de l'empire romain, partagée entre une foule de peuples indépendants (Alemani, Francs, Saxons, Slaves, Avares, etc.), jusqu'au moment où Charlemagne les soumit et les incorpora à son empire. Mais après la mort du conquérant (814), tous ces éléments divers, forcément réunis, tendirent bientôt à se séparer, et le traité de Verdun, signé en 843 par les fils de Louis-le-Débonnaire, donna naissance au royaume de Germanie (qui reconnut pour roi Louis, dit *le Germanique*, troisième fils de Louis-le-Débonnaire), ainsi qu'à ceux d'Alémanie et de Bavière qui peu après se fondirent avec le précédent sous le nom commun d'Allemagne. Définitivement séparée de la France et de l'Italie après la déposition de Charles-le-Gros, en 887, l'Allemagne fut encore quelque temps gouvernée par des princes carlovingiens, Arnoul de Carinthie et Louis IV, dit l'Enfant, 887-911. Mais à l'extinction de cette famille, la monarchie devint élective (*Voy*. ÉLECTEURS), et la couronne fut conférée à Conrad I, duc de Franconie. Henri I l'Oiseleur succéda à celui-ci en 919, et fut le chef de la maison de Saxe, qui donna cinq souverains à l'Allemagne, et renouvela, en la personne d'Othon-le-Grand, l'empire de Charlemagne, 962-973. A partir de ce règne, la couronne impériale, qui avait été alternativement portée par des rois de France, d'Allemagne et d'Italie, appartint exclusivement à l'Allemagne, qui prit dès lors le titre de *saint-empire romain de la nation allemande*. La maison de Saxe réunit à l'empire la Lotharingie, la Bohême et l'Italie. A la maison de Saxe succéda celle de Franconie, 1024-1125, qui ajouta le

royaume d'Arles aux possessions de l'empire, et se signala surtout par ses démêlés avec le saint-siége. La maison de Souabe ou de Hohenstaufen monta ensuite sur le trône; elle vit d'abord Conrad III et Frédéric-Barberousse porter la puissance impériale à son plus haut degré, 1138-1190; mais les successeurs de ces princes, attaqués à la fois par leurs vassaux et par les papes, et fréquemment déposés, tombèrent dans l'affaiblissement le plus honteux. Leur règne fut troublé par les guerres continuelles des Guelfes et des Gibelins. A la mort de Conrad IV, commença le grand interrègne, 1254-1273, qui livra l'Allemagne à l'anarchie. Rodolphe de Habsbourg, 1273-1291, rétablit un peu par sa vaillance l'autorité de la couronne impériale; mais sous ses successeurs immédiats et sous les princes de Bavière et de Luxembourg, on vit s'accroître de jour en jour le pouvoir des grands feudataires et des électeurs de l'empire. Leurs droits furent publiquement sanctionnés par la fameuse bulle d'Or (*Voy.* BULLE), donnée par Charles IV en 1357. En 1438, Albert de Habsbourg fut élu empereur et devint le chef de la célèbre maison d'Autriche, qui a conservé l'empire jusqu'à nos jours. Charles-Quint, quatrième souverain de cette maison, fut élu en 1519 et releva glorieusement la puissance des empereurs; il combattit avec succès contre François I, et donna pendant quelque temps la prépondérance à l'Allemagne. Ferdinand, son frère, régna avec sagesse, et après lui il ne survint aucun changement important en Allemagne, jusqu'au règne de Ferdinand II, sous lequel commença la guerre de trente ans, 1618-1648, qui eut pour résultat l'abaissement de l'Allemagne, la suprématie de la France et la confirmation de la religion luthérienne. Les règnes de Léopold I, de Joseph I et de Charles VI furent remplis par de longues guerres contre Louis XIV et Louis XV. La mort de Charles VI, 1740, donna lieu à la guerre de la succession d'Autriche, qui assura la couronne à l'époux de Marie-Thérèse, fille de Charles VI, et plaça ainsi sur le trône la maison de Lorraine en la personne de François I. Enfin, en 1806, l'empire d'Allemagne cessa d'exister par l'abdication de l'empereur François II, qui ne conserva que ses états héréditaires et prit le titre d'empereur d'Autriche. La plus grande partie des petits états qui composaient auparavant l'empire d'Allemagne se réunirent alors sous le titre de *Confédération du Rhin*, sous la protection de l'empereur Napoléon. C'étaient :

Les royaumes de :
- Bavière,
- Wurtemberg,
- Saxe,
- Westphalie :

Les grands-duchés de :
- Francfort,
- Bade,
- Berg et Clèves,
- Hesse-Darmstadt,
- Wurtzbourg,
- Saxe-Weimar;

Les duchés de :
- Saxe-Gotha,
- Saxe-Meiningen,
- Saxe-Hildburghausen,
- Saxe-Cobourg-Saalfeld,
- Mecklembourg-Schwérin,
- Mecklembourg-Strelitz;

Les principautés de :
- Nassau-Usingen,
- Nassau-Weilburg,
- Hohenzollern-Hechingen,
- Hohenzollern-Sigmaringen,
- Isenbourg-Birstein,
- Lichtenstein,
- La Layen,
- Anhalt-Bernbourg,
- Anhalt-Kœthen,
- Anhalt-Dessau,
- Lippe-Detmold,
- Lippe-Schauenbourg,
- Reuss-Ebersdorf,
- Reuss-Greitz,
- Reuss-Lobenstein,
- Reuss-Schleitz,
- Schwartzbourg-Rudolstadt,
- Schwartzbourg-Sondershausen,
- Waldeck,
- Lubeck, avec le duché de Holstein-Oldenbourg.

Les événements de 1815 modifièrent cet état de choses : à la Confédération du Rhin on substitua la *Confédération germanique*, modelée sur la première et dont le protectorat fut rendu à l'empereur d'Autriche, qui ne reprit pas néanmoins le titre d'empereur d'Allemagne. (Pour les états qui font partie de la Confédération germanique, *Voy.* ci-dessus.)

Constitution de l'Empire. L'empire d'Allemagne avait été, sous les Carlovingiens, une monarchie héréditaire. Lorsqu'après eux le pouvoir devint électif, l'élection se fit d'abord par l'universalité des 6 nations composant le corps germanique (Francs, Souabes, Bavarois, Saxons, Lotharingiens, Frisons). Plus tard elle appartint aux princes ou grands feudataires seulement (1156); ensuite elle se concentra, d'abord par l'usage (1254), puis par une loi formelle (bulle d'Or, 1357), entre les mains de sept électeurs (*Voy.* ÉLECTEURS). Dans l'origine le pape sacrait et couronnait l'empereur; mais Louis de Bavière décida, en 1338, que cette cérémonie n'était point nécessaire et que l'empereur élu à la majorité des voix était empereur légitime en vertu même de cette élection. Pour assurer l'hérédité de la couronne dans leur maison, les empereurs firent couronner leurs successeurs de leur vivant; l'héritier présomptif prenait alors le titre de *roi des Romains*. Le premier roi de cette sorte fut Henri, fils de l'empereur Frédéric II, et qui reçut ce titre en 1228. Le couronnement dans les derniers temps avait toujours lieu à Francfort-sur-le-Mein; l'empereur y signait une capitulation qui fixait et limitait ses droits. Ces droits consistaient : 1° dans le pouvoir législatif que l'empereur exerçait conjointement avec les états; 2° dans le pouvoir suprême judiciaire; 3° dans le pouvoir suprême en matière de fiefs; 4° enfin dans celui de conférer des priviléges. Il devait convoquer les états généraux ou la diète, non seulement pour faire des lois, mais pour toutes les affaires générales de l'Empire, pour déclarer la guerre ou pour faire la paix, pour envoyer ou recevoir des ambassadeurs. Il devait même demander son consentement lorsqu'il s'agissait de la collation de bénéfices ou de fiefs importants, et spécialement pour les impôts, qui se composaient habituellement : 1° des *precaria* (boden) indemnité allouée pour le service de l'Empire, l'entretien de la chambre impériale, la solde de l'armée et la défense du territoire; 2° des domaines; 3° des droits régaliens; 4° des corvées. Ces impôts ordinaires étaient inscrits au registre de l'Empire et portaient le nom de *matricule*. Les impôts extraordinaires étaient désignés sous le nom de *mois romains*. Quant aux états, ils se composaient : 1° de membres ecclésiastiques, savoir, les princes ecclésiastiques électeurs, les archevêques et évêques, les prieurs, les abbés, le grand-maître de l'ordre Teutonique et celui de l'ordre de St-Jean; 2° de membres séculiers, savoir, les princes électeurs séculiers, les ducs, les princes, les landgraves, les margraves, les burgraves, les comtes et les villes impériales. Les affaires se traitaient dans trois colléges : le collége des princes électeurs, celui des princes, celui des villes impériales. Chacun d'eux délibérait à part, et l'unanimité de leurs votes était nécessaire pour donner force légale à leurs dispositions, qui prenaient alors le nom de recès de l'Empire. Toutefois, quand les villes impériales n'accédaient pas aux propositions des deux autres colléges, on se bornait à en dresser procès-verbal, mais sans que cela eût d'autres conséquences. — Les lois fondamentales de l'Empire se composaient : 1° de ces recès de la diète; 2° de l'*édit de paix perpétuelle* (1495), qui défendait toute espèce de défi sous peine du ban impérial; 3° de la *bulle d'Or*; 4° des capitulations des empereurs; 5° du traité de Passaw ou paix de religion (1552); 6° enfin de la paix de Westphalie (1648). — L'établissement de la confédération du Rhin (1806), en mettant fin à l'empire d'Allemagne, détruisit en même temps la constitution. Chacune des principautés de l'Allemagne devint entièrement indépendante pour son gouvernement intérieur, et l'unité de l'Allemagne n'exista plus que dans ses rapports avec l'étranger. Le même esprit présida à la formation

de la Confédération germanique (1815), dans laquelle les fonctions de la diète sont réduites à ces trois points capitaux : 1° maintien de l'indépendance des états fédéraux ou sécurité extérieure ; 2° maintien de la paix entre les états fédéraux ou sécurité intérieure ; 3° intervention pour rétablir la tranquillité et la paix quand des troubles graves s'élèvent dans l'un des états fédéraux entre les sujets et le souverain. (*Voy.* DIÈTE.)

SOUVERAINS D'ALLEMAGNE.

Carlovingiens.

Charlemagne, empereur, 800-814
Louis-le-Débonnaire, emp., 814-840
Lothaire I, associé à l'empire, 817 ; emp., 840-855
Louis II, roi de Germanie, 843; emp., 855-876
Charles-le-Chauve, emp., 876-877
Carloman, roi de Bavière, 876-880
Louis III, le Saxon, roi de Germanie, 876-881
Charles-le-Gros, roi d'Alémanie ou Allemagne, 876 ; emp. et roi de Germanie, 881-887
Arnoul, bâtard de Carloman, roi d'Allemagne, 887; emp., 896-899
Louis IV, l'Enfant, roi d'Allemagne, 899-911
Conrad I, de Franconie, roi, 911-918

Maison de Saxe.

Henri I, l'Oiseleur, roi, 918-936
Othon I, le Grand, roi, 936; emp., 962-973
Othon II, roi, 962; emp., 976-983
Othon III, roi, 983; emp., 996-1002
Henri II, le Saint, emp., 1002-1024

Maison de Franconie.

Conrad II, le Salique, emp., 1024-1039
Henri III, emp., 1039-1056
Henri IV, emp., 1056-1106
Rodolphe de Rheinfelden, anti-emp., 1077-1080
Hermann de Luxembourg, anti-emp., 1081-1088
Conrad, roi de Germanie, 1087-1099
Henri V, roi de Germanie, 1099; emp., 1106-1125
Lothaire II, de Supplinbourg, roi, 1125; emp., 1133-1137

Maison de Souabe ou de Hohenstaufen.

Conrad III, emp., 1138-1152
Frédéric I, Barberousse, emp., 1152-1190
Henri VI, emp., 1190-1197
Philippe, emp., 1198-1208
Othon de Brunswick, emp., 1208-1218
Frédéric II, emp., 1220-1250
Henri le Raspon, de Thuringe, anti-emp., 1246
Conrad IV, emp., 1250-1254

Grand interrègne.

Guillaume de Hollande, 1247-1256
Richard de Cornouailles, 1257-1272
Alphonse de Castille, 1257-1273

Maison de Habsbourg ou d'Autriche.

Rodolphe I, emp., 1273-1291
Adolphe de Nassau, emp., 1291-1298
Albert I, d'Autriche, emp., 1298-1308

Maisons de Luxembourg et de Bavière.

Henri VII, de Luxembourg, emp., 1308-1313
Louis V, de Bavière, emp., 1313-1347
Frédéric III, le Bel, anti-emp., 1313-1330
Charles IV, de Luxembourg, emp., 1347-1378
Wenceslas de Luxembourg, emp., 1378-1400
Robert de Bavière, emp., 1400-1410
Josse de Moravie, emp., 1410-1411
Sigismond de Luxembourg, emp., 1411-1438

Maison d'Autriche.

Albert II, emp., 1438-1439
Frédéric III, emp., 1439-1493
Maximilien I, emp., 1493-1519
Charles V, dit Quint, emp., 1519-1556
Ferdinand I, emp., 1556-1564
Maximilien II, emp., 1564-1576
Rodolphe II, emp., 1576-1612
Mathias, emp., 1612-1619
Ferdinand II, emp., 1619-1637
Ferdinand III, emp., 1637-1657
Léopold I, emp., 1657-1705
Joseph I, emp., 1705-1711
Charles VI, emp., 1711-1740
Charles VII, après un interrègne, emp., 1742-1745

Maison d'Autriche-Lorraine.

François I, époux de Marie-Thérèse, emp., 1745-1765
Joseph II, emp., 1765-1790
Léopold II, emp., 1790-1792
François II, emp., 1792-1806

(En 1806 François II abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne et se borna au titre d'empereur d'Autriche. *Voy.* AUTRICHE.)

ALLEMAGNE (mer d'), ou mer du Nord. *Voy.* NORD.

ALLEMONT-EN-OYSANS, ville de France (Isère), à 22 kil. S. E. de Grenoble. Mines d'argent et de plomb, haut-fourneau, fonderie.

ALLEN ou ALLAN (Guillaume), dit le *Cardinal d'Angleterre*, prêtre catholique anglais, né en 1532, mort à Rome en 1594. Ayant refusé de reconnaître la reine Elisabeth pour chef de l'église, il fut forcé de quitter l'Angleterre et se retira d'abord à Louvain, puis à Rome, où il se concilia la faveur du pape Sixte V, qui le nomma archevêque de Malines, puis cardinal, et qui le chargea de réviser la traduction de la Bible, avec Bellarmin et le cardinal Colonne. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse, et a été toute sa vie occupé à combattre la religion anglicane et à susciter des ennemis à Elisabeth. On lui attribue un traité où l'auteur se propose de prouver que tuer un tyran n'est pas un meurtre ; ce traité a été traduit en français, Lyon, 1658.

ALLER, riv. d'Allemagne, naît près de Sierslebon, à 31 kil. O. de Magdebourg, devient navigable à Celle, et se perd dans le Weser au-dessous de Verden, après un cours de 222 kil.

ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, compilateur laborieux, né à Montpellier en 1703, mort à Paris en 1785, a laissé, entre autres ouvrages, *le Dictionnaire des conciles ; le Manuel de l'Homme du monde; Tableau de l'Histoire de France; Victoires mémorables des Français; les Princes célèbres qui ont régné dans le monde; l'Histoire des Papes; les Ornements de la mémoire; Connaissance des poëtes français; l'Albert moderne; l'Esprit des Journalistes de Trévoux; l'Esprit des Journalistes de Hollande; Selectæ e Novo Testamento historiæ; Selecta e Cicerone præcepta; Excerpta e Tacito; Selectæ fabulæ ex libris Metamorphos. Ovidii; Abrégé de l'Histoire grecque; Nouvelles vies des Saints; l'Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV; l'Histoire des Singes, etc., etc.*

ALLEU, *allodium*, du saxon *alod*, c.-à-d. *sort, lot*. Ce mot désignait, dans les premiers temps du moyen âge, après l'établissement des Barbares, les terres, fruit de la conquête, que les vainqueurs s'étaient partagées par la voie du sort. Les alleux étaient libres de toute obligation ou redevance, excepté le service militaire ; aussi leurs propriétaires étaient-ils appelés *hommes libres*, par opposition aux *vassaux*, possesseurs de *fiefs* ou de *bénéfices* (*Voy.* ces mots). Dès le Xe siècle on ne trouve plus d'alleux, ni en France, ni en Allemagne ; d'un côté l'usurpation et de l'autre le besoin de protection avaient, de gré ou de force, transformé la plupart des alleux en fiefs et en bénéfices.

ALLEVARD, ch.-l. de canton (Isère), à 10 kil. N. E. de Goncelin ; 1,500 hab. Cuivre aurifère, fer, plomb, houille sèche, carrières de plâtre. A 6 kil. de là on voit les ruines du château où naquit Bayard.

ALLIANCE. Les alliances les plus célèbres dans l'histoire sont connues sous le nom de *Triple Alliance, Quadruple Alliance, Sainte Alliance.*

TRIPLE ALLIANCE, nom donné spécialement : 1° à l'alliance formée en 1668 pour la défense des Pays-

Bas contre Louis XIV, entre la Grande-Bretagne, les États-Généraux et la Suède ; — 2° à la *grande alliance du Nord*, entre Frédéric IV de Danemarck, Pierre-le-Grand de Russie, Auguste II de Pologne, contre le roi de Suède Charles XII ; alliance signée à Copenhague en 1697, rompue par la victoire de Charles XII sur le Danemarck, 1700, et sur la Pologne, 1706 ; mais renouvelée en 1709, après la défaite du roi de Suède à Pultawa ; — 3° à l'alliance signée à La Haye en 1717, entre les États-Généraux, Georges I, roi d'Angleterre, et le régent Philippe d'Orléans, contre les projets ambitieux du ministre d'Espagne Albéroni, qui voulait revenir sur les traités d'Utrecht, de Bade et de Rastadt et rendre à l'Espagne la totalité de ses anciennes possessions.

QUADRUPLE ALLIANCE, nom donné au traité d'alliance signé à Londres en 1718 entre l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Empire pour le maintien des traités d'Utrecht et de Bade, et pour la pacification de l'Italie. L'empereur y consentit à reconnaître le roi d'Espagne, à condition qu'on lui remettrait la Sicile, et que la Sardaigne serait donnée au roi de Savoie. On y convint aussi d'assurer à don Carlos la succession des duchés de Parme et de Plaisance et du grand-duché de Toscane. — On connaît encore, sous le nom de *quadruple alliance*, l'alliance offensive et défensive formée en 1834 entre l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Espagne, et qui a eu principalement pour but d'assurer l'indépendance de la Belgique et de maintenir les droits de la reine Isabelle au trône d'Espagne.

SAINTE-ALLIANCE, nom sous lequel se forma l'alliance entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, signée à Paris le 26 septembre 1815, après la deuxième abdication de l'empereur Napoléon, et à laquelle accédèrent presque tous les souverains de l'Europe. Elle avait pour but de maintenir le pouvoir des rois et le respect de la religion. Elle tire son nom des sentiments de piété qui animaient les princes qui la contractèrent, surtout l'empereur Alexandre.

ALLIANCE (BELLE), vill. de Belgique. *Voy.* WATERLOO.

ALLIER, *Elaver*, riv. de France, sort des Cévennes, passe à Langogne, Langeau, Brioude, Issoire, Vichy, Moulins ; reçoit la Sioule, l'Alagnon et le Lachau, et tombe, après un cours de 360 kil., dans la Loire au Bec-d'Allier. Elle a donné son nom à un département.

ALLIER (dép. de l'), un des dép. centraux de la France, entre ceux de Creuse, Cher, Nièvre, Saône-et-Loire, Loire, Puy-de-Dôme, formé à peu près de l'ancien Bourbonnais ; ch.-l., Moulins ; surface, 9,420 kil. carr. ; 309,270 hab. Beaucoup de rivières, de sources, dont quelques-unes minérales et thermales (Vichy, Néris, Bourbon-l'Archambaut) ; quelques mont. à l'E. et au S. ; forêts au N., étangs au S. et au centre. Vins, grains, fourrages, etc. Houille, fer, granit, marbre, etc. Usines à fer, verreries à bouteille, faïenceries, coutellerie, bonneterie, etc. Commerce en vins, grains, bestiaux. — Le dép. de l'Allier renferme 4 arrond. (Moulins, Montluçon, Gannat, La Palisse), 16 cant. et 322 comm. Il appartient à la 6ᵉ div. milit. et à la cour roy. de Riom.

ALLIES (guerre des). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

ALLIÉS (les). On désigne spécialement sous ce nom les princes confédérés (Russes, Autrichiens, Prussiens, Anglais, etc.) qui pénétrèrent en France en 1814 et 1815 et replacèrent les Bourbons sur le trône.

ALLIGATOR (c.-à-d. riv. des *Crocodiles*), riv. des Etats-Unis, dans l'O. de la Caroline, se perd dans le grand marais nommé Alligator-Swamp (70 kil. sur 58) qui sépare le Pamlico-Sound de l'Albemarle-Sound.

ALLIX. *Voy.* ALIX et ADÉLAÏDE.

ALLMANNS (monts), traversent le cant. de Zurich et longent ceux de St-Gall et Thurgovie ; ils sont habités par des Anabaptistes.

ALLOA, ville d'Écosse (Clackmannan), à 9 kil. E. de Stirling, sur le Forth ; 5,500 hab. Port passable. Bière renommée ; très riches mines de houille ; fonderies et manuf. diverses. On y voit une tour de près de 30 mètres de haut, antérieure à 1315.

ALLOBROGES ou ALLOBRYGES, peuple de la Gaule Transalpine, habitait au temps de César dans la Province romaine, entre les *Segalauni* et les *Vocontii* au S., les Alpes grecques et les Alpes maritimes à l'E., les *Ambarri* au N., les *Segusiani* et les *Vellavi* à l'O. Ce territoire, qui fut ensuite la province de la Viennaise, correspondait d'abord aux diocèses de Vienne et de Grenoble (moins le district de Die, qui était aux *Vocontii*, celui de Valence qui appartenait aux *Segalauni*, et le val d'Oysan, occupé par les *Uceni*) ; puis au diocèse de Genève, augmenté des districts de Châtillon, de Michaille et de Belley. Villes principales : *Cularo* (Grenoble), *Vienna* (Vienne), *Geneva* (Genève). Les Allobroges furent soumis par les Romains de 125 à 121 av. J.-C. ; mais le joug de Rome leur pesa longtemps. Ecrasés de dettes publiques, ils députèrent à Rome (63 av. J.-C.) pour demander un allégement et fournirent à Cicéron un moyen de prouver le complot de Catilina. Vers 360, les Allobroges perdirent leur antique nom, qui fut remplacé par celui de *Sapaudia* (Savoie). En 1792, lorsque l'armée française eut conquis la Savoie sur le roi de Sardaigne, les Savoisiens reprirent le nom d'Allobroges, et, réunis à la France, formèrent un 84ᵉ dép. Ils n'en furent séparés qu'en 1814. Le contingent fourni à la France par les Savoisiens prit aussi le nom de *légion des Allobroges*.

ALLORI (Alexandre), dit le *Bronzino*, peintre florentin, né en 1535, mort en 1607, prit Michel-Ange pour modèle. On estime surtout son *Sacrifice d'Abraham* qui se trouve dans le musée de Florence, et *la Femme adultère* qui se trouve dans l'église du Saint-Esprit. — Christophe Allori, fils du précédent, surnommé aussi Bronzino, né à Florence en 1577, mort en 1621, surpassa son père ; il est surtout célèbre par ses tableaux de *Judith* et de *Saint Julien*.

ALLOS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur le Verdon, à 17 kil. S. de Barcelonnette ; 1,484 hab. Lac abondant en truites renommées.

ALLSTETT ou ALLSTAEDT, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 45 kil. N. de Weimar ; 2,000 hab. Othon I y résidait ; Othon II y tint une diète, 974.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, était d'abord attaché aux Carthaginois ; mais touché de la générosité de Scipion, qui lui rendit sans rançon une jeune captive d'une rare beauté à laquelle il était fiancé, il prit le parti des Romains ainsi que les peuples qui dépendaient de lui.

ALMA ou ALMASERAI, *Calamita*, village de la Russie d'Europe (Tauride), à 45 kil. S. O. de Simféropol. Comptoir génois du XIIIᵉ au XVᵉ siècle.

ALMADA, *Alsena*, ville de Portugal (Estramadure), à 6 kil. et vis-à-vis de Lisbonne, sur la gauche du Tage. Tout près est la tour St-Sébastien, qui défend l'entrée du Tage.

ALMA-DAGH, *Amanus mons*, petite chaîne qui se détache du Taurus et sépare le pachalik d'Alep de ceux d'Itchil et de Marach (la Syrie de la Cilicie), et ne laisse que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate (*portes Amaniques*), l'autre vers la mer (*portes Syriennes*).

ALMADEN, c.-à-d. *la mine*, *Cetobriga*, ville d'Espagne, à 80 kil. S. O. de Ciudad Réal. Riches mines de mercure.

ALMADEN DE LA PLATA, *Sisapo*, à 40 kil. N. O. de Séville. Mine de mercure.

ALMAGESTE, nom sous lequel on connaît un écrit astronomique de Claude Ptolémée, qui portait dans l'origine le titre de *Syntaxis mégisté*, la *Grande Construction, la Grande Composition*. Dans le IXᵉ siècle les

Arabes désignèrent ce livre par sa seule épithète grecque (*mégisté*) qu'ils firent précéder de leur article *al*; d'où résulta la dénomination bizarre d'*Almageste*, qui s'est conservée. Cet ouvrage, divisé en XIII livres, contient toutes les notions astronomiques des anciens et un catalogue de 1,022 étoiles. Le texte grec ne fut découvert qu'au XVe siècle. La première édition fut imprimée à Bâle, 1538, in-f. L'abbé Halma a publié l'*Almageste* avec une traduction française, Paris, 1813, 2 vol. in-4.

ALMAGRO, ville d'Espagne, à 16 kil. de Ciudad-Réal; 8,000 hab. Manufacture de blondes. Foire aux mulets. Patrie d'Almagro.

ALMAGRO (Diégo d'), l'un des conquérants de l'Amérique, d'une famille obscure, né vers 1463 dans la ville d'Almagro, dont il prit le nom, seconda puissamment Pizarre dans la conquête du Pérou (1520); on l'accuse du meurtre de l'Inca Atahualpa. Le premier il pénétra dans le Chili, et fut nommé, par Charles-Quint, gouverneur de ce pays, quoiqu'il ne l'eût point encore conquis (1534). La discorde s'étant mise entre Pizarre et Almagro, ils en vinrent aux mains sous les murs de Cusco. Almagro fut vaincu, jugé et mis à mort (1538). C'était un homme brave, mais fourbe et cruel. Son fils, nommé aussi Diégo d'Almagro, fut proclamé par ses partisans gouverneur du Chili, et vengea sa mort par le meurtre de Pizarre (1541); mais il fut bientôt puni lui-même, et mis à mort au même lieu que son père.

ALMAGUER, ville de l'Amérique du S. (Colombie), par 79° 15' long. O., 1° 54' lat. N., possède plusieurs mines d'or dans son territoire. Fondée en 1543.

AL-MAHDYA, auj. AFRICA, ville et port d'Afrique, sur la côte orient. de la région de Tunis, à 125 kil. S. E. de Tunis, fut fondée sur les ruines d'Aphrodisium en 915 par Obéid-Allah-el-Mahdy, et fut la capitale des premiers Fatimites.

ALMA-KARANA, *Carana*, ville d'Arabie (Yémen), à 66 kil. au S. de Damas. Fortifiée.

AL-MAMOUN (Aboul-Abbas-Abdallah), 7e calife abbasside, fils d'Haroun, succéda, en 813, à son frère Amyn sur le trône de Bagdad. Formé par le sage Giafar-ben-Yahia, il s'illustra par sa clémence et son goût pour les lettres et les sciences, établit des académies, et fit traduire en arabe un grand nombre d'ouvrages grecs. Heureux à la guerre, il défit plusieurs fois les Grecs et conquit une grande partie de l'île de Candie. Il mourut en 833. On a comparé son règne à celui de Louis XIV.

AL-MANSOUR. *Voy.* AL-MANZOR.

ALMANZA, ville d'Espagne, à 93 kil. N. E. de Murcie; 5,000 hab. Grande victoire de Berwick sur l'archiduc Charles, 1707.

AL-MANZOR, en arabe *Al-Mansour*, c.-à-d. l'*invincible*. Ce nom a été porté par plusieurs personnages musulmans dont les plus célèbres sont:

ABOU-GIAFAR-ABDALLAH-AL-MANSOUR, 2e calife abbasside. Il succéda à son frère Aboul-Abbas, l'an 754 de J.-C., se défit de son oncle Abdallah qui lui disputait le trône, et du général Abou-Moslem qui lui faisait ombrage. Il entreprit plusieurs expéditions contre les Grecs, contre la faction des Ommiades et contre les Alides, fonda la ville de Bagdad, qui devint le siége de l'empire musulman, et fit quelques conquêtes au N. de la Perse et dans l'Asie-Mineure; mais il perdit l'Espagne, qui fut enlevée pour jamais aux Abbassides par les Ommiades, et persécuta les Chrétiens de Syrie et de Mésopotamie. Il mourut près de la Mecque en 775. Il est le premier calife qui ait protégé les sciences et les lettres; ainsi il prépara les règnes glorieux d'Haroun-al-Raschid et d'Al-Mamoun.

ABOU-AMER-MOHAMMED-AL-MANSOUR, un des plus fameux capitaines des Maures établis en Espagne, né près d'Algésiras en Andalousie en 939, parvint, par son courage, aux premiers grades de l'armée, et mérita par ses exploits le surnom d'*al-Mansour* (l'invincible). Appelé à la régence du royaume de Cordoue après la mort d'Al-Hakem II, il gouverna avec autant de fermeté que de sagesse et porta la terreur des armes musulmanes dans les parties de l'Espagne occupées par des princes chrétiens. Il mourut à Medina-Cœli en 998, du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Calatanazor (dans la Vieille-Castille), gagnée par les Chrétiens, et où, dit-on, 50,000 Maures restèrent sur le champ de bataille.

YACOUB-AL-MODJAHED-AL-MANSOUR, de la dynastie des Almohades, régna sur l'Afrique septentrionale et l'Espagne mahométane de 1184 à 1199, repoussa les Almoravides qui lui disputaient le trône, et se rendit redoutable aux princes chrétiens d'Espagne: il remporta en 1195, sur le roi de Castille Alphonse IX, à Alarcos, une victoire dans laquelle périrent plus de 30,000 Chrétiens.

ALMARAZ, bourg d'Espagne, à 60 kil. S. E. de Plasencia, à 13 kil. du Tage. Beau pont, église remarquable. Bataille où les Français défirent les Anglo-Espagnols (1810).

ALMAZAN, ville d'Espagne, à 27 kil. S. O. de Soria, sur le Duero; 2,000 hab. Pont magnifique.

ALMÉES, c.-à-d. *savantes*, femmes indiennes qui font profession d'improviser des vers, de chanter et de danser dans les fêtes. Elles reçoivent une éducation soignée et sont choisies parmi les filles les plus belles et les plus spirituelles. Elles sont souvent appelées chez les grands pour servir à l'ornement de leurs festins. Leur costume léger les couvre à peine. Elles s'accompagnent du son de la flûte, des castagnettes ou des cymbales.

ALMEIDA, ville de Portugal (Beïra), à 15 kil. S. E. de Pinhel, près du Coa; 6,000 hab. Place forte, prise par les Espagnols, 1762; par les Français, 1810. Source sulfureuse aux environs.

ALMEIDA (don Franç. d'), amiral portugais, fut nommé en 1505 gouverneur vice-roi des Indes orientales par le roi Emmanuel, fit de grandes conquêtes et battit la flotte de Kansou, soudan d'Égypte, qui voulait disputer aux Portugais le commerce de l'Inde (1508). Malgré ses services, il fut rappelé et remplacé par Albuquerque, avec lequel il eut de vifs démêlés. Il périt en revenant en Europe, dans un combat contre les Cafres du Cap, avec lesquels ses gens s'étaient pris de querelle (1509). — Son fils, don Laurent d'Almeida, eut une grande part à ses succès; il reconnut et soumit les îles Maldives et Ceylan. Il périt dans un combat naval contre les Turcs, après avoir fait des prodiges de valeur.

ALMELOO, ville de Hollande (Over-Yssel), sur le Vecht, à 36 kil. N. E. de Deventer; 4,000 hab. Fabrique et grand commerce de toiles fines.

ALMELOVEEN (Théod. Janssen Van), savant hollandais, né en 1657 près d'Utrecht, mort en 1712, professa successivement l'histoire, le grec et la médecine à Hardewick. Il a donné des éditions estimées d'Hippocrate, de Celse, d'Apic. Cœlius, de Strabon, de Juvénal, des *Fastes consulaires*, de Quintilien, une *Vie des Étienne*, et plusieurs autres ouv. remplis d'érudition.

ALMENARA, 2 bourgs d'Espagne, l'un à 22 kil. S. O. de Castellon (Valence), l'autre dans la prov. de Murcie, à 14 kil. N. O. de Lérida. Les troupes de Philippe V y vainquirent celles de l'archiduc Charles en 1710.

ALMERIA, *Portus magnus* ou *Murgis*, ville et port d'Espagne, à 410 kil. S. E. de Madrid, 110 kil. S. E. de Grenade, sur la Méditerranée, au fond d'une vaste baie. Bon port, château-fort, fabriques de soude, salpêtre; sparterie. Elle fut la capit. d'un petit roy. après la chute du califat de Cordoue (XIe siècle), puis fut prise sur les Maures (1143). Almeria a donné son nom à une nouvelle province formée de la partie orient. du roy. de Grenade dont elle est le ch.-lieu.

ALMIRANTE, baie d'Amérique. *Voy.* AMIRAL.

ALMISSA, *Onocum*, ville des États autrichiens

(Dalmatie), à 32 kil. N. de Macarsca, à l'embouchure de la Cettina, au pied d'une mont.; 1,200 hab.

ALMODOVAR-DEL-CAMPO, ville d'Espagne (Manche), à 35 kil. S. O. de Ciudad-Real; 1,000 hab. Huile, vin, safran, mine d'argent. — Il y a plusieurs autres villes ou bourgs en Espagne et en Portugal qui portent le même nom.

ALMOGAVARES. *Voy.* CATALANS.

ALMOHADES, de l'arabe *al mouahedyn*, unitaire, nom d'une dynastie de princes arabes, ainsi appelés parce qu'ils prétendaient être les seuls qui reconnussent l'unité de Dieu. Ils régnèrent sur l'Afrique occidentale et l'Espagne aux XIIe et XIIIe siècles. Ils eurent pour chef Abou-Abdallah-Mohammed-al-Mahdi, qui souleva les Kabayles en 1120 contre la puissance des Almoravides, et s'empara d'Aghmat leur capit. (à 50 kil. S. E. de Maroc). Abd-el-Moumen, disciple et successeur de Mohammed, enleva aux Almoravides les royaumes de Fez, de Maroc, toute la régence d'Alger et les côtes mérid. de l'Espagne (1130-1163). Sous ses successeurs Yousouf et Yacoub (1163-1194), le pouvoir des Almoravides fut entièrement détruit en Afrique et en Espagne. La puissance des Almohades ne tarda point non plus à s'affaiblir. Ils furent chassés de l'Espagne par les victoires de Ferdinand III et d'Alphonse X (1228-1269); en Afrique, les tribus des Hafsytes, des Zeïrites et des Merinites leur enlevèrent la plus grande partie de leur territoire, et enfin en 1270 tout l'empire des Almohades devint la proie des Mérinites. Les Almohades avaient régné 150 ans (1120-1270) et avaient eu 14 rois.

ALMON (Jean), libraire et écrivain politique anglais du parti whig, né en 1738, mort en 1805, a donné: *Examen du roi Georges II d'Angleterre; Examen de l'Administration de Pitt*; un *Journal du Parlement*; des *Anecdotes des hommes célèbres de son siècle*; un pamphlet *Sur les jurés et les libelles*; enfin une édition complète des *Lettres de Junius*, pour laquelle il fut emprisonné; on lui attribue avec quelque vraisemblance ce célèbre ouvrage. Il fut lié avec J. Wilkes et publia ses écrits.

ALMONACID-DE-ZORITA, bourg d'Espagne (Madrid), à 31 kil. S. E. de Guadalaxara. Les Espagnols y furent défaits par les Français, 1809.

ALMONDBURY, ville d'Angleterre (Yorck), à 6 kil. S. E. de Huddersfield; 5,800 hab. Résidence de quelques rois saxons.

ALMORAH, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. de district, à 133 kil. N. E. de Bareily, au pied d'une montagne de 2,000 mètres. Environ 1,000 maisons. Grand commerce avec le Népal. Bâtie sous Akbar par Ram-Tchandra; prise par les Anglais, 1815.

ALMORAVIDES, des mots arabes *al morabeth* (et par corruption *marabout*), qui veulent dire *religieux, ermite*; nom donné à une tribu arabe, originaire de l'Yémen, qui vers 1050, sous la conduite d'un certain Abdallah-ben-Yasym, soumit les royaumes de Fez et de Maroc. Yousef-ben-Taschfyn, deuxième successeur d'Abdallah, poursuivit ses conquêtes: appelé en Espagne par les Arabes, il s'empara de la partie méridionale de la Péninsule (1086-1108), et prit le nom d'*Emir-al-Moslémyn*, chef des fidèles, auquel il ajouta celui de *Nâsser-el-Dyn*, défenseur de la foi. Mais l'empire des Almoravides ne tarda pas à s'affaiblir: ils furent renversés par les Almohades qui les chassèrent, d'abord d'Aghmat et de Maroc (1120-29), puis de l'Espagne (1147-70). Ils se réfugièrent dans l'île de Majorque où les accueillit le calife de Cordoue. On attribue à la domination des Almoravides en Espagne l'origine de la monnaie espagnole appelée *maravédi*.

ALN, petite riv. d'Angleterre (Northumberland), tombe dans la mer du Nord, après avoir baigné Alnwich et Alnmouth.

ALNETENSIS TRACTUS, prov. de la Gaule, auj. l'AUNIS.

ALNEY, île de la Saverne, à l'O. de Glocester. Edmond-Côte-de-Fer et Canut II s'y battirent en duel pour le trône d'Angleterre.

ALNMOUTH, petit port d'Angleterre (Northumberland), à l'embouchure de l'Aln. Pris par les Français sous Elisabeth.

ALNWICH, ville de l'Angleterre (Northumberland), sur l'Aln, à 16 kil. N. E. de Rothbury; 4,000 hab. Château-fort.

ALOADIN. *Voy.* ALADIN.

ALOEUS, géant fabuleux, fils de Titan et de la Terre. Sa femme Iphimédie eut de Neptune Otus et Ephialte, appelés Aloïdes, parce qu'Aloéus les éleva comme ses fils; ils périrent dans la guerre des géants contre les dieux.

ALOIDES, fils d'Aloéus. *Voy.* ce nom.

ALOISIA SIGÆA. *Voy.* SIGÉE.

ALOMPRA, Birman, né dans le royaume d'Ava d'une famille obscure, mais doué d'un esprit pénétrant et audacieux, affranchit son pays du joug des Péguans, traita avec les Anglais, dont il obtint des secours, devint le fondateur d'une dynastie nouvelle, fit de vastes conquêtes, bâtit la ville de Rangoun et réforma les abus. Il mourut en 1760, à 55 ans, et eut pour successeur son fils Namdodji-Prou.

ALONIA, île et ville de la mer de Marmara (Turquie d'Asie), à l'O. de la presqu'île de Cyzique. Port.

ALONZO D'ERCILLA. *Voy.* ERCILLA.

ALOS, ville et port de la Phthiotide, en Thessalie. ch.-l. de l'Achaïe de Phthiotide.

ALOST, *Aalst* en hollandais, ville de Belgique, sur la Dendre, à 23 kil. S. E. de Gand, et 26 de Bruxelles; 12,000 hab. Hôtel-de-ville, collége, église remarquable. Imprimeries sur toile et coton, etc. Commerce de houblon, huile de colza. Cette ville, jadis ch.-l. de la Flandre autrichienne, fut prise par Turenne (1667), et démantelée: elle fut laissée aux alliés après la bataille de Ramillies (1706).

ALP-ARSLAN (c.-à-d. *le brave lion*), sultan, de la dynastie des Turcs Seldjoucides, succéda, en 1064, à son oncle Togrul-beg, régna sur toute la Perse, conquit l'Arménie et la Géorgie, battit et fit prisonnier, en 1071, l'empereur grec Romain-Diogène, qui tentait de s'opposer à ses progrès, et mourut en 1072, assassiné par le gouverneur d'une forteresse qu'il venait de prendre d'assaut. Il est le premier de sa race qui ait embrassé l'islamisme. Il eut pour successeur son fils Malek-Schah, qui étendit encore ses conquêtes. — Un autre Alp-Arslan fut sultan d'Alep de 1114 à 1115.

ALPES, grand système de montagnes d'Europe, situé entre la France, l'Italie et l'Allemagne, prend successivement les noms suivants: 1° *Alpes Maritimes*, qui s'étendent du S. au N., depuis les côtes du golfe de Gênes jusqu'au Mont-Viso; 2° *Alpes Cottiennes*, depuis le Mont-Viso jusqu'au Mont-Cenis; 3° *Alpes Grecques*, depuis le Mont-Cénis jusqu'au Mont-Blanc et au col du Bonhomme (elles renferment le petit St-Bernard); 4° *Alpes Pennines*, qui vont de l'O. à l'E. depuis le col du Bonhomme jusqu'au Mont-Rosa (là se trouve le grand St-Bernard); 5° *Alpes Lépontiennes* ou *Helvétiques*, entre les monts Rosa et Bernardin (là se trouve le St-Gothard); 6° *Alpes Rhétiques*, du Mont-Bernardin au Drey-Herren-Spitz; 7° *Alpes Noriques*, qui traversent la Styrie, le Saltzbourg, la H. et B.-Autriche. A droite et à gauche de cette ligne principale se détachent plusieurs chaînes secondaires, dont les plus importantes sont: 1° l'*Apennin*, qui sépare en deux la presqu'île italique; 2° les *Alpes Bernoises*, le *Jorat*, le *Jura*, qui forment une seule ligne séparant les affluents de l'Aar de ceux du Rhône (elles se détachent du St-Gothard); 3° les *Alpes du Vorarlberg*, qui ont leur nœud aux environs du Mont-d'Or et qui isolent les affluents du Rhin de ceux du Danube (on les nomme souvent *Alpes de Souabe*); 4° les *Alpes Carniques*, qui se

détachent au S. du Drey-Herren-Spitz, séparant les bassins de l'Adige et de la Drave; 5° les *Alpes Juliennes*, qui se lient aux Alpes Carniques et forment une vallée dans laquelle coule la Save; 6° les *Alpes Dinariques*, qui unissent les Alpes proprement dites avec le Balkan. Les plus hauts sommets des Alpes se trouvent dans les Alpes Pennines : ce sont le Mont-Blanc, 4,795 mètres; le Mont-Rosa, 4,620; le Mont-Cervin, 4,500; le Mont-Combin, 4,308; le Mont-Géant, 4,210. Viennent ensuite : le Mont-Olan, 4,200; le Mont-Pelvoux de Valouise, 4,093; le Mont-Iseran, 4,053; l'Orteler Spitz, 3,917; le Gross Glockner, 3,890; le grand St-Bernard, 3,470; le St-Gothard, 3,020; le Mont-Cenis, 2,825; le Mont-Viso, 2,730. Ces hauteurs dépassent toutes celles de l'Europe, mais elles restent loin de celles de l'Asie et de l'Amérique (*Voy.* HIMALAYA, ANDES). Les Alpes sont couvertes de neiges éternelles; elles offrent d'immenses glaciers, surtout en Suisse et sur la lisière N. de l'Italie. Un grand nombre de fleuves et de riv. descendent des flancs des Alpes; les principaux sont : le Rhin, le Rhône, le Pô, le Danube, etc. On rencontre très peu de passages dans les Alpes; elles forment comme un mur infranchissable : les passes les plus célèbres sont celles du Mont-Genèvre, entre la France et le Piémont; des Echelles, entre la France et la Savoie; du Mont-Cenis et du petit St-Bernard, entre la Savoie et le Piémont; du St-Gothard, entre la Suisse et l'Italie; du Sœmmering, entre l'Autriche et la Styrie. Les Français ont exécuté des routes magnifiques au Simplon et au Mont-Cenis. Annibal, en 217 av. J.-C., et Bonaparte en 1800, ont franchi les Alpes avec de grandes armées; ce qui était généralement regardé comme impossible. — Les anciens donnaient aux différentes parties de l'immense chaîne des Alpes les noms de : *Alpes Maritimæ*, depuis le *Ligusticus sinus* jusqu'au *Mons-Vesulus* (Viso) et aux sources du *Padus* (Pô); *Alpes Cottianæ* (auparavant appelées *Alpes Juliæ*, mais qui reçurent ce nom sous Auguste, en souvenir de la route que le roi Cottius avait ouverte aux Romains dans la vallée de Suze), depuis le *Vesulus mons* jusqu'à l'*Alpis Cottia* (Mont-Cenis); *Alpes Graiæ*, appelées aussi *Cremonis juga* (Mont-Craimon, au N. E. de la vallée de la Thuille), depuis le Mont-Cenis jusqu'aux sources de la *Duria major* (Doire); *Alpes Penninæ*, depuis la *Duria* jusqu'au *Mons Adulas* (St-Gothard), ainsi nommées d'un mot du pays qui signifiait *haute montagne* : on y distinguait le *Penninus mons* (grand St-Bernard); *Alpes Helveticæ* ou *Lepontiæ*, au midi de la Suisse; *Alpes Rheticæ* ou *Tridentinæ*, qui traversaient les deux Rhéties, et enfin *Alpes Carnicæ* ou *Noricæ*, qui séparaient le *Noricum* du pays des *Carni*.

ALPES GRECQUES, *Alpes Graiæ*, une des 17 prov. de la Gaule au IVe siècle, entre les provinces nommées *Alpes Maritimæ*, *Viennensis*, *Maxima Sequanorum* et l'Italie, avait pour capitale *civitas Elvitiorum* ou *Aventicus* (Avenches), et pour villes principales *Darantasia* ou *civitas Centronum* (Moustiers en Tarantaise), *Octodurus* ou *civitas Vallensium* (Martinach). Ce territoire représente à peu près le bassin du Haut-Rhône jusqu'au lac Léman, la vallée de Suze, le Briançonnais et le val de Prégalas.

ALPES MARITIMES, *Alpes Maritimæ*, une des 17 prov. de la Gaule au IVe siècle, au S. des *Alpes Graiæ*, entre le *Ligusticus sinus*, l'Italie et la *Narbonensis 2e*, avait pour capit. *civitas Ebrodunensium* (Embrun), et pour villes principales *civitas Diniensium* (Digne), *Sollinensium* (Castellane), *Cemenelensium* (Cimiers), *Viniensium* (Vence). Elle répond à une partie du Dauphiné, de la Provence, du Piémont et du comté de Nice. — Sous l'Empire, on donna le nom d'Alpes-Maritimes à un dép. de la France situé entre ceux du Var, des B.-Alpes, de la Stura et de Montenotte; il avait pour ch.-l. Nice. Il fut enlevé à la France en 1814.

ALPES (dép. des BASSES-), dép. frontière, entre ceux des H.-Alpes, du Var, de Vaucluse et les États sardes, a pour ch.-l. Digne. Il est formé d'une partie de la Provence. Surface, 7,450 kil. carr.; popul. 159,045 hab. Mont., mines, fer mêlé d'or, argent, jayet, etc.; plomb, houille, albâtre, ardoise, marbres. Oranges, châtaignes, truffes, nombreuses plantes aromatiques, délicieuses prairies naturelles. Industrie presque nulle. — Ce dép. a 5 arr. (Digne, Castellane, Barcelonette, Forcalquier, Sisteron), 30 cant. et 257 communes. Il fait partie de la 8e div. milit. et dépend de la cour royale d'Aix.

ALPES (dép. des HAUTES-), dép. frontière, entre ceux des B.-Alpes, de l'Isère, de la Drôme et les États sardes, a pour ch.-l. Gap. Il est formé d'une partie du Haut-Dauphiné. Surface, 5,453 kil. carr.; popul. 131,162 hab. Mont. très hautes et vallées où la neige séjourne 8 mois; grandes forêts remplies de bêtes fauves; vastes pâturages. Marbres, albâtre, porphyre, syénite, etc. Céréales, châtaignes, vin, chanvre, etc. Mulets, belles bêtes à laine. Commerce peu actif, grains, fruits, gros draps, craie, mine de plomb noir, térébenthine, albâtre, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Gap, Embrun, Briançon), 24 cant. et 189 communes. Il fait partie de la 7e div. milit. et dépend de la cour royale de Grenoble.

ALPES SCANDINAVES. *Voy.* DOPHRINES.

ALPHÉE, *Roufia*, rivière d'Élide, prenait sa source en Arcadie, aux environs de Mégalopolis, passait près d'Hérée, arrosait la plaine d'Olympie et de Pise, et tombait dans la mer Ionienne. On croyait qu'il allait s'unir aux eaux de l'Aréthuse, en Sicile.

ALPHESIBÉE. *Voy.* ALCMÉON et ERIPHYLE.

ALPHONSE, nom de divers princes d'Espagne, de Portugal, etc. :

I. *Rois des Asturies, de Léon et de Castille.*

ALPHONSE I, le Catholique, né en 693, devint roi des Asturies en 739, deux ans après la mort de Pélage, dont il avait épousé la fille, et succéda à Favilla. Il vainquit en plusieurs occasions les Maures, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son royaume. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies en 791, remporta plusieurs victoires sur les Musulmans, s'empara de Lisbonne, et mourut en 842. Sept ans avant sa mort, il avait abdiqué en faveur de Ramire, son fils aîné.

ALPHONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno, son père, en 866, remporta un grand nombre de victoires sur les Maures, ajouta à ses états le royaume de Léon et quelques autres provinces, et eut à combattre plusieurs révoltes. Vaincu par son propre fils Garcie, il se vit obligé d'abdiquer en faveur de ce prince, en 910. Il mourut deux ans après. On lui attribue une *Chronique des rois d'Espagne, depuis Wamba jusqu'à Ordogno.*

ALPHONSE IV, dit *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que trois ans (924-927), et abdiqua en faveur de son frère Ramire, qui le renferma dans un monastère près de Léon, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille (999-1027), profita des dissensions qui régnaient parmi les Maures pour les attaquer. Il fut tué au siége de Viseu en 1027, d'une flèche tirée des remparts de cette place, située en Portugal.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille (1072-1109), fils de Ferdinand I. Celui-ci ayant à sa mort partagé ses états entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le royaume de Léon et les Asturies; mais à la mort de son frère, Sanche II, qui régnait sur les Castillans, il fut proclamé roi de Castille, après qu'il se fut disculpé de l'assassinat de son frère qu'on lui imputait. Il remporta de grands avantages sur les Maures et leur prit Tolède dont il fit la capitale de ses états; mais s'étant ensuite allié avec eux, il attira sur son royaume

de grands malheurs. C'est sous son règne que vécut le Cid. Il eut pour fille Urraque, à laquelle il laissa le trône.

ALPHONSE VII, devint roi de Castille, par son mariage avec Urraque (1109); il régnait d'abord sur l'Aragon, sous le titre d'Alphonse I. *Voy.* ci-après ALPHONSE I, roi d'Aragon.

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice (1126-1157), était fils d'Urraque. Il partagea quelque temps la couronne avec sa mère; lorsqu'il régna seul, il répara les maux qu'avait causés la mauvaise administration d'Urraque. Il reprit sur le roi d'Aragon Alphonse I, son beau-père, plusieurs places dont ce prince s'était emparé, vainquit les Maures, et prit le titre fastueux d'empereur des Espagnes. Son dernier exploit fut une victoire remportée sur les Maures d'Afrique à Jaën, en 1157; il mourut la même année. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé *le Noble*, monta sur le trône en 1158, à l'âge de 3 ans, à la mort de son père, Sanche III, fils d'Alphonse VIII. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèrent la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé sur ses états pendant ces troubles. Après avoir éprouvé plusieurs revers et avoir été défait par les Maures en 1195, près d'Alarcos, il remporta la célèbre bataille de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212. Il mourut en 1214. — Un autre Alphonse IX, cousin du précéd., fut roi de Léon (1187-1230) et se signala aussi contre les Maures.

ALPHONSE X, surnommé *l'Astronome*, *le Philosophe* ou *le Sage*, roi de Léon et de Castille, succéda à Ferdinand III, son père, en 1252. Cinq ans après, une faction des princes allemands l'appela à l'empire et l'opposa à Rodolphe de Habsbourg. Tandis qu'il disputait la couronne impériale, les Maures envahissaient ses états, et son fils don Sanche se révoltait contre lui et l'expulsait du trône (1282). Après avoir appelé les Maures d'Afrique à son secours, Alphonse fit de vains efforts pour reprendre son sceptre, et mourut de chagrin à Séville en 1284. C'était le prince le plus instruit de son siècle; mais il ne connut pas l'art de régner. Il donna à ses sujets le recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas*, et fit dresser des tables astronomiques appelées de son nom *Alphonsines*, imprimées pour la première fois à Venise (1483). Ce prince disait, assure-t-on, que si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, le monde eût été bien mieux ordonné: il ne voulait sans doute par là que critiquer les systèmes d'astronomie adoptés de son temps.

ALPHONSE XI, fils de Ferdinand VI, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1312. Ligué avec le roi de Portugal, Alphonse IV, il défit les Maures en 1340 à la célèbre bataille de Tarifa, en Andalousie. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar en 1350.

II. *Rois d'Aragon.*

ALPHONSE I, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur* (1104-1134), épousa Urraque, fille et héritière d'Alphonse VI, roi de Castille, et voulut à la mort de ce prince (1109) joindre la Castille à ses états; mais Urraque s'y opposa et le força, après sept ans de combats, à renoncer à ses prétentions. Il fit la guerre aux Maures d'Espagne et d'Afrique, et remporta plusieurs victoires signalées; mais il fut vaincu devant Fraga en Catalogne, et mourut du chagrin que lui causa cette défaite, en 1134. Il avait assisté à 29 batailles. Il est connu en Castille sous le nom d'Alphonse VII.

ALPHONSE II, roi d'Aragon (1162-1196), porta la guerre en France, et réunit le Roussillon et le Béarn à ses états. Ce prince cultiva les lettres, ou ce qu'on appelait alors *la gaie science*; on le compte parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon (1285-1291), eut à combattre une ligue formée par les rois de France, de Naples et de Castille, et fut contraint de faire un traité humiliant. Son règne est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre les empiétements du pouvoir royal.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon (1327-1336), surnommé *le Débonnaire*, à cause de sa bonté qui dégénéra souvent en faiblesse. Il enleva aux Génois la Sardaigne.

ALPHONSE V, surnommé *le Magnanime*, roi d'Aragon et de Sicile, succéda à son père Ferdinand-le-Juste en 1416. Déjà roi de la Sicile, que son père lui avait transmise, il fut en outre désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier; il fut forcé de faire la conquête de cet héritage, et se trouva par là engagé dans des guerres perpétuelles. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, Alphonse n'eut qu'un défaut, celui de se livrer trop au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et accueillit dans ses états les savants bannis de Constantinople. Il mourut en 1458.

III. *Rois de Naples.*

ALPHONSE I, roi de Naples après la mort de Jeanne II, en 1435, est le même qu'Alphonse V, roi d'Aragon. *Voy.* l'art. précédent.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand I et petit-fils d'Alphonse V, dit le Magnanime, monta sur le trône en 1494; mais cette même année, le roi de France Charles VIII, appelé par le vœu de la plupart des Napolitains, envahit le royaume de Naples. Alphonse, abandonné de ses alliés, et mal secondé par ses sujets, dont il s'était aliéné les cœurs par ses vices, abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, quitta Naples avant l'arrivée des Français, et se retira en Sicile où il mourut dans la même année.

IV. *Rois de Portugal.*

ALPHONSE I, Henriquez, premier roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, de la maison royale de France, né en 1094. Ce prince, qui d'abord n'avait, comme son père, que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée après la bataille de Castro-Verde, où il défit cinq généraux maures, en 1139. Il voulut s'agrandir du côté du royaume de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de tout ce qu'il avait conquis. Il mourut en 1185, après un règne de 75 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, succéda à son père Sanche I en 1211, et mourut en 1223, âgé de 39 ans. Il vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, et notamment à Alcaçar-do-Sal où il eut des croisés pour auxiliaires (1217). Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après le jugement.

ALPHONSE III, roi de Portugal, deuxième fils d'Alphonse II, succéda à son frère Sanche II en 1248, et mourut en 1279. Il enleva le royaume des Algarves aux Maures. La fin de son règne fut troublée par ses différends avec la cour de Rome.

ALPHONSE IV, surnommé *le Brave*, roi de Portugal, petit-fils du précédent, régna de 1325 à 1357, après Denis, son père. Il fit longtemps la guerre à son gendre, Alphonse XI, roi de Castille, et ne se réconcilia avec lui que pour marcher ensemble contre les Maures d'Andalousie et d'Afrique, qui furent complétement défaits à Tarifa en 1340. Alphonse avait par ses révoltes abrégé la vie du roi Denis, son père; il persécuta l'infant Alphonse-Sanche son frère; enfin il

fit le malheur de son fils don Pèdre en mettant à mort la célèbre Inès de Castro, que ce prince avait épousée en secret. Il fut ainsi fils ingrat, frère injuste et père cruel.

ALPHONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Il mourut de la peste en 1481.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de la maison de Bragance, monta sur le trône en 1656. Ses débauches et le dérangement de son esprit le firent déposer (1667), et son frère, don Pèdre, fut déclaré régent. Alphonse fut enfermé pour le reste de ses jours ; il mourut en 1683.

ALPHONSE (saint). *Voy.* ILDEPHONSE.

ALPHONSE D'ESTE. *Voy.* ESTE.

ALPHONSINES (tables), tables astronomiques qui furent composées dans le XIII[e] siècle par des Juifs de Tolède réunis par l'ordre d'Alphonse X, roi de Castille ; ce prince les corrigea lui-même.

ALPINI (Prosper), médecin et botaniste, né en 1553, à Marostica, dans l'État de Venise, passa plusieurs années en Égypte, où il recueillit une foule d'observations précieuses; à son retour, il fut nommé médecin de la flotte d'André Doria (1584), puis professeur de botanique à l'université de Padoue, et mourut dans cette ville en 1617. On a de lui plusieurs traités estimés sur la *Médecine*, les *Plantes* et l'*Histoire naturelle de l'Égypte*, sur les *Plantes exotiques*, sur la *Médecine méthodique*, et sur les *Pronostics* (*De præsagienda vita et morte ægrotantium*); ce dernier, publié d'abord en 1601, a été réimprimé par Boerhaave, Leyde, 1710 et 1733. Alpini est le premier qui ait décrit la plante du café.

ALPS. *Voy.* APS.

ALPUXARRES, chaîne de mont. d'Espagne, au S., dans le roy. de Grenade, est un rameau de la Sierra-Nevada, situé entre cette chaîne et la Méditerranée. Hauteur: 1,630 mètres. Les Maures bannis par Ferdinand y eurent quelque temps un refuge.

ALS, île de la mer Baltique. *Voy.* ALSEN.

ALSACE, en allemand *Ellsatz*, ainsi nommée de l'Ill ou Ell qui la baigne; ancienne prov. de France, à l'angle N. E., entre la Lorraine, la Franche-Comté et les frontières de Suisse et d'Allemagne (palatinat du Rhin), avait pour ch.-l. Strasbourg. Elle forme aujourd'hui les dép. du H. et du B.-Rhin. L'Alsace fit partie du roy. d'Austrasie et appartint aux rois de France jusqu'au X[e] siècle ; l'emp. Othon I s'en empara ; Othon III l'érigea en landgraviat ; la maison d'Autriche se l'appropria depuis. Elle fut réunie à la France sous Louis XIV, en 1648. Strasbourg, Ferrette et d'autres villes ne furent réunies que plus tard et après la paix de Nimègue; Mulhouse n'appartient à la France que depuis 1792.

AL-SAFFAH. *Voy.* ABOUL-ABBAS.

AL-SAMAH, général arabe, gouvernait l'Espagne avec le titre d'*émir* (718), lorsqu'il conçut le projet de conquérir les provinces méridionales de la France. Il pénétra jusqu'à Toulouse, mais fut battu et tué devant cette ville dans une grande bataille que lui livra Eudes, duc d'Aquitaine (721).

ALSEN ou ALS, île de l'archipel danois, dans le Petit Belt, séparée du Sleswig par un canal étroit nommé Alsensund, a 33 kil. de long et 9 de large; 15,100 hab. Elle forme 2 bailliages, qui ont pour ch.-l. Nordborg et Sunderborg.

ALSFELD, ville de Hesse-Darmstadt, sur le Schwalm, à 48 kil. N. E. de Giessen; 3,100 hab.

ALSLEBEN, v. des États prussiens (Saxe), à 22 kil. N. E. d'Eisleben, sur la Saale; 2,170 hab. Château du duc d'Anhalt-Deseau.

ALSTEDIUS (J.-H.), savant allemand, né en 1588, à Herborn, dans le comté de Nassau, mort en 1638, professa la philosophie et la théologie, d'abord dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie. Parmi ses ouvrages on distingue une *Encyclopédie*, en latin, Herborn, 1610, in-4; Lyon, 1649, 2 vol. in-fol.; et l'*Encyclopédie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture-Sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTEN, île de Norwége, sur la côte du Norland, renferme 7 mont. hautes de 1,200 mètres et dites les *Sept-Sœurs*.

ALSTROEMER (Jonas), industriel suédois, né en 1685 à Alingsoës, mort en 1761, introduisit en Suède des manufactures et des fabriques de toute espèce, étendit au loin le commerce de sa patrie et mérita d'être anobli par le roi Frédéric-Adolphe. Son buste fut placé à la bourse de Stockholm. Il laissa quatre fils qui suivirent ses traces ; l'un d'eux, Claude Alstrœmer (1736-94), se distingua en outre comme astronome.

ALT, c.-à-d., en allemand, *vieux*. Les mots composés commençant par ALT, qui ne se trouveraient pas ici, doivent être cherchés au mot qui suit *Alt*.

ALT, riv. de Transylvanie. *Voy.* ALUTA.

ALTÆA, ville d'Espagne, auj. OCANA.

ALTAI, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, sépare la Sibérie de la Kalmoukie, et forme l'extrémité septent. du grand plateau central de l'Asie. On la divise en Petit-Altaï, entre les sources de l'Irtich, de l'Obi et de l'Iénisseï, par 50° lat. N. et 80-90° long. E., et Grand-Altaï, au S. du Petit-Altaï et au N. de la Mongolie, par 45° de lat. N. On a proposé d'étendre le nom d'Altaï à cette chaîne immense de montagnes qui se prolonge depuis le cap Oriental sur le détroit de Behring jusqu'à l'Oural, et qui partage toute l'Asie en deux parties, séparant les affluents de la mer Glaciale de ceux de l'océan Pacifique. Le mot *Altaï* veut dire *d'or* ; effectivement, les monts Altaï passent pour avoir eu des mines de ce métal.

ALTAMURA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Matera ; 16,000 hab. Magnifique cathédrale, université fondée par Charles de Bourbon. La ville fut bâtie par l'empereur Frédéric II (XIII[e] siècle).

ALTAN-NOR ou ALTON-NOR (c.-à-d. *lac doré*), lac de la Russie asiatique, à 222 kil. S. de Saratov.

ALTAVILLA, 2 villes du roy. de Naples : l'une à 10 kil. N. d'Avellino ; 2,600 hab. ; eaux minérales ; — l'autre à 16 kil. S. de Campagna ; 2,500 hab. ; bâtie par les Normands, et détruite par l'empereur Frédéric II.

ALTDORF, ville de Bavière, à 18 kil. S. E. de Nuremberg, dépendit successivement de Nuremberg, des comtes palatins jusqu'en 1504, de la maison de Brandebourg jusqu'en 1815. Elle est célèbre par son université (1575-1809). — Il y a une ville du même nom dans le duché de Bade et une autre dans le Wurtemberg.

ALTENA, ville des États prussiens (Westphalie), sur la Leine, à 28 kil. S. O. d'Arensberg ; 3,400 hab. Forges, fabriques et entrepôt de fils de fer, etc.

ALTENBOURG, *Aldenburgum* en lat. mod., ville d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Saxe-Altenbourg, à 60 kil. N. E. d'Iéna, à 120 E. de Gotha, compte environ 12,000 hab. Jadis ville libre, puis aux margraves de Misnie (1308), et enfin aux ducs de Saxe-Gotha. — La principauté d'Altenbourg est située entre la Prusse, le roy. de Saxe, le grand-duché de Weimar et les principautés de Reuss,

Schwartzbourg et Cobourg. Depuis l'extinction de la branche de Saxe-Gotha (1825), à laquelle appartenait cette principauté, elle forme un des états de la Confédération germanique. Elle compte 107,000 hab. *Voy.* SAXE. — Il y a en Allemagne plusieurs autres Altenbourg, une, entre autres, dans l'archiduché d'Autriche, à quelques kil. à l'E. de Vienne, sur le Danube; elle se nommait chez les anciens *Carnutum* ou *Carnuntum.*

ALTENDORF, bourg de Bavière. à 15 kil. S. E. de Bamberg. Victoire de Kléber sur les Autrichiens (1796).

ALTENGAARD, bourg de Norwége, au fond de la baie d'Altenfiord, par 69° 45' lat. N.; 2,000 hab. C'est le point le plus septent. où la terre soit cultivée.

ALTENKIRCHEN, bourg de la Prusse rhénane, à 33 kil. N. de Coblentz. Plusieurs combats y furent livrés entre les Prussiens et les Français pendant les guerres de la révolution, entre autres celui où fut tué Marceau (1796).

ALTENSTEIN, château de Saxe-Meiningen, à 30 kil. N. de Meiningen. Saint Boniface y prêcha le christianisme. C'est là que Luther fut pris pour être conduit à Wartbourg.

ALTERSWEILEN, village de Suisse, à 7 kil. S. O. de Constance; 2,000 hab. Victoire des Suisses sur Maximilien I (1499).

ALTHÉE, fille de Thestius, femme d'OEnée, roi de Calydon, et mère de Méléagre, fut la cause de la mort de son fils et en conçut tant de chagrin qu'elle se poignarda. *Voy* MÉLÉAGRE.

ALTIN (lac d'), dans la Russie d'Asie (Tomsk), à 430 kil. S. E. de Tomsk, a 110 kil. sur 40, et est traversé par la Bia, qui prend plus bas le nom d'Obi.

ALTKIRCH, ville de France, ch.-l. d'arr. (H.-Rhin), à 50 kil. S. de Colmar, sur l'Ill; 2,876 hab. — L'arr. d'Altkirch a 7 cant. (Ferrette, Habsheim, Hirsingen, Huningue, Landser, Mulhouse, plus Altkirch); 160 comm., et 127,465 hab.

ALTMUHL, riv. de Bavière, naît près de Windelsbach, court à l'E. et grossit le Danube non loin de Ratisbonne, après un cours de 200 kil.

ALTONA, ville et port du Danemarck, sur l'Elbe, à 2 kil. N. de Hambourg, est la plus grande ville du roy. après Copenhague, et compte près de 30,000 hab. Beaux établissements littéraires, gymnase académique fondé par Christian VI (1803): école de commerce; amphithéâtre d'anatomie; biblioth.; hôtel des monnaies. Grand mouvement industriel et commercial. Construction de vaisseaux marchands. Elle est au Danemarck depuis 1640. Elle fut incendiée par les Suédois (1713).

ALTORF, ville de Suisse, ch.-lieu du canton d'Uri, près de la Reuss, à 31 kil. S. E. de Lucerne, au pied d'un mont escarpé; 4,000 hab. C'est l'entrepôt des marchandises qui vont par le St-Gothard en Suisse ou en Italie. Altorf passe pour être le berceau de la liberté suisse; cette ville est remplie des souvenirs de Guillaume Tell; on y voit une tour ornée de peintures en son honneur.

ALTORF, ville de Bavière. *Voy.* ALTDORF.

ALTRANSTADT, village de la Saxe prussienne, près de Lutzen, entre Leipsick et Mersebourg, célèbre par la paix signée le 24 septembre 1706, entre Charles XII, roi de Suède, et Auguste II, roi de Pologne, et rompue par ce dernier après la défaite de Charles XII à Pultawa (1709).

ALTSTÆTTEN, petite ville de Suisse (St-Gall), à 15 kil. de St-Gall. Elle était plus grande jadis, mais elle fut ruinée par le siége qu'elle eut à soutenir contre les Autrichiens en 1410, et par plusieurs incendies.

ALTURA, ville d'Espagne, à 4 kil. O. de Ségorbe; 2,200 hab. Sources médicinales, beaucoup de vin.

ALUTA ou ALT, *Aluta*, riv. de Transylvanie, sort des monts Nagy-Hagymas, court au S, puis au N. O., et tombe dans le Danube après un cours de 355 kil.

ALVA DE TORMÈS. *Voy.* ALBA DE TORMÈS.

ALVARADO (Alph. d'), accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et devint capitaine-général de cette province. Il prit le parti de Pizarre contre Almagro et poursuivit les meurtriers de son général. Il mourut en 1553 de chagrin d'avoir été battu par des rebelles contre lesquels il était envoyé.

ALVARADO (Pedro d'), accompagna Cortez dans la conquête du Mexique, en 1518, fit des prodiges de valeur, et devint gouverneur de la province de Guatimala. Il mourut en 1541, tué par les Indiens, après plusieurs expéditions aventureuses.

ALVAREZ, ville du Brésil, sur le San-Francisco, à quelques kil. de son embouchure.

ALVAREZ (Franç.), aumônier d'Emmanuel, roi de Portugal, devint secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya en 1515 à David, roi d'Ethiopie, et publia à son retour une relation de son voyage sous le titre de *Vraie information des états du prince Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol., traduit en français sous le titre d'*Historiale description de l'Ethiopie*, Anvers, 1558, in-8. C'est le premier ouvrage qui ait donné des détails exacts sur cette contrée.

ALVAREZ OU ALVARO DE LUNA. *Voy.* LUNA.

ALVIANO (Barthélemi), général vénitien, s'est distingué à la fois dans les armes, dans la littérature et la poésie. Il obtint plusieurs avantages sur les troupes de l'empereur Maximilien, mais il fut battu à Ghiaradda en 1509. Il commandait un corps d'auxiliaires vénitiens à Marignan et contribua au gain de la bataille qu'y remporta François I (1515). Il mourut peu de jours après. Alviano fonda une académie à Pordenone.

ALVINCZ, *Winzendorf* en allemand, ville de Transylvanie, sur le Maros: 3,400 hab.

ALXINGER (J.-Bapt. d'), poëte allemand, né à Vienne en 1755, mort en 1797, se fit d'abord connaître par un recueil de poésies diverses (Leips., 1784), et assura sa gloire par deux poëmes chevaleresques qui eurent un grand succès, *Doolin de Mayence*, épopée en 10 chants (Vienne et Leips. 1787), et *Bliombéris*, en 12 chants (Leips., 1791). Il a fait aussi plusieurs traductions, entre autres celle du *Numa* de Florian, et a coopéré à divers journaux littéraires. On a publié ses œuvres à Vienne, 10 vol., 1810.

ALY, ALYDES. *Voy.* ALI, ALIDES.

ALYATTE I, roi de Lydie, fils d'Ardysus, de la race des Héraclides, régna de 761 à 747 av. J.-C.

ALYATTE II, roi de Lydie, de la race des Mermnades, succéda à Sadyatte, et régna de 610 à 559 av. J.-C. Il était sur le point de livrer bataille à Cyaxare, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées; elles firent la paix. Alyatte fut père de Crésus.

ALZEY, *Altalia*, ville du grand-duché de Hesse, à 26 kil. S. de Mayence; 3,200 hab.

ALZON, ch.-l. de cant. (Gard), à 13 kil. S. O. du Vigan; 900 hab.

ALZONNE, ch.-l. de cant. (Aude), à 14 kil. N. O. de Carcassonne, près du canal du Midi; 1,700 hab. Draps fins, bonnets tunisiens, etc.

AMABLE (saint), curé de Riom dans le Ve siècle, et patron de cette ville, mourut en 446 ou en 475. Sa fête est célébrée le 19 octobre.

AMADIAH, ville de l'Asie turque (Kourdistan), à 100 kil. N. O. de Mossoul, sur une haute montagne; place forte; 600 maisons. On voit aux environs le tombeau de Mohammed Bekir, où se font des pèlerinages. Cette ville est la capit. de la principauté d'Amadiah, possédée par un prince kourde très puissant, descendant d'Abbas (premier Abbasside).

AMADIS DE GAULE, dit *le Chevalier du Lion* et *le Beau-Brun*, héros d'un roman chevaleresque autre-

fois très célèbre, était fils de Périon, roi fabuleux de France. Il joua en Espagne un rôle analogue à celui du roi Arthur en Angleterre et de Charlemagne en France. On pense que les aventures de ce prince n'ont rien d'historique. On ne sait même précisément à quelle époque les rapporter. Le poëme d'*Amadis* fut composé vers le XIVe siècle par divers auteurs d'un talent fort inégal; il comprend 24 livres, dont 13 sont écrits en espagnol et les autres *en français*. Les quatre premiers sont regardés comme un chef-d'œuvre par Cervantès; ils ont été publiés à Séville en 1496, traduits en français par Nicolas d'Herberay, Paris, 1500, in-fol., et mis en vers en 1813 par M. le baron Creuzé de Lesser. — Outre l'Amadis de Gaule, on distinguait un Amadis de Grèce, un Amadis de l'Etoile, un Amadis de Trébizonde, etc., tous issus du premier.

AMADUZZI (J.-Christ.), *Amadutius*, savant abbé, né dans l'Etat romain vers 1720, était inspecteur de l'imprimerie de la propagande à Rome. On a de lui: *Leges novellæ quinque anecdoctæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III*, 1767, in-fol.; *Anecdota litteraria ex manuscriptis codicibus eruta*, 1773; *Theophrasti Eresii characterum ethicorum capita duo hactenus anecdota*, Parme, 1786; *Alphabetum Birmanorum seu regni Avensis*; *Alphabetum brammhanicum*; *Alphabetum veterum Etruscorum*, etc., Rome, 1773.

AMAGER, en allemand *Amack*, petite île de l'archipel danois, unie par 2 ponts à Copenhague.

AMAGETOBRIA, ville des *Sequani*, célèbre par la défaite d'Arioviste, est auj. *Moigtebroye*, ou plutôt *Amage*, à l'E. de Luxeuil.

AMAGNANA, riv. du Pérou (Quito), sort des monts d'Elenisa, court au N. et au N. O., et se jette dans le Rio das Esmeraldas: 177 kil. de cours. On la nomme aussi *Alchipichi*.

AMAJURA, riv. des États-Unis (Floride), a sa source au N. de Rostown et se jette dans l'océan Atlantique en y formant la baie de St-Joseph; elle a environ 177 kil. de cours.

AMAKOUSA, île et ville du Japon, par 128° 2' long. E., 32° 9' lat. N., était un des principaux établissements des Jésuites: ils y eurent des presses, et le christianisme y fit des progrès.

AMALARIC, roi des Wisigoths en Espagne (511-531), fils d'Alaric II, fut d'abord placé sous la tutelle de Théodoric III, roi des Ostrogoths. Il épousa Clotilde, fille de Clovis, s'efforça d'établir l'arianisme dans ses états, maltraita son épouse parce qu'elle était Catholique, et fut tué dans une guerre que lui fit Childebert pour venger sa sœur.

AMALASONTE, c.-à-d. la *Vierge des Amales*, fille de Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, épousa Euthéric qui devait succéder à Théodoric. Ce prince mourut bientôt laissant un fils, Athalaric, que Théodoric fit son héritier. Amalasonte gouverna pendant la minorité d'Athalaric (526); mais ce jeune prince étant mort en 534, elle partagea l'autorité avec Théodat, qui l'année suivante la détrôna et la fit étrangler. Amalasonte voulait civiliser son peuple; elle avait pris pour ministre le savant Cassiodore.

AMALÉCITES, peuplade arabe, au S. de la Judée, et près de l'Idumée. Elle descendait d'Esaü, par Amalec son petit-fils, et fut toujours acharnée contre les Israélites, qui à leur tour la regardaient comme une race maudite. Dieu ordonna à Saül de les exterminer. Ce roi leur déclara la guerre et les défit; mais, contre la défense de Dieu, il pardonna à Agag leur roi. Cette désobéissance lui fit perdre sa couronne, que Dieu donna à David.

AMALES, c.-à-d. *Célestes*, célèbre race de héros parmi les Goths, régnait sur les Ostrogoths au Ve siècle. C'est à elle qu'appartenaient Théodoric-le-Grand, la reine Amalasonte, etc.

AMALFI, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 13 kil. S. O. de Salerne, sur la mer; 2,800 hab. Industrieuse. Elle s'érigea en république lors de la décadence de l'exarchat de Ravenne; elle resta dans cet état jusqu'à 1075, et conserva depuis des priviléges et une grande puissance maritime. Les Pisans la saccagèrent en 1135; ils y trouvèrent un manuscrit des Pandectes devenu célèbre et qui, dit-on à tort, donna lieu à la renaissance de la science du droit (le droit romain ne cessa jamais d'être connu en Occident). Flavio Gioja, auquel jadis on attribuait la découverte de la boussole (1302), était d'Amalfi. Un hôpital que fondèrent à Jérusalem des Amalfitains fut l'origine de l'ordre de Malte.

AMALRIC (Arnaud), abbé de Cîteaux, fut un de ceux qui furent choisis en 1204 par Innocent III pour prêcher une croisade contre les Albigeois. Il réussit à rassembler 500,000 croisés sous les ordres de Simon de Montfort, et devint l'âme de cette expédition dans laquelle furent commises des atrocités inouïes. C'est lui qui, consulté, à la prise de Béziers, sur ce que l'on devait faire des habitants, parmi lesquels se trouvaient des Catholiques, répondit: « Tuez-les tous; Dieu connaît ses élus. » En récompense de son zèle, il fut nommé par le pape archevêque de Narbonne en 1212. Quelques années après, il alla en Espagne faire la guerre aux Maures, et à son retour il rédigea une relation de cette expédition. Il mourut en 1225.

AMALRIC DE CHARTRES. *Voy.* AMAURY.

AMALTHÉE, fille de Mélissus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que ce dieu avait été nourri par une chèvre; on ajouta qu'une des cornes de cette chèvre avait été placée dans le ciel, sous le nom de *corne d'abondance*.

AMALTHÉE, sibylle de Cumes. *Voy.* SIBYLLE.

AMALTHÉE, nom d'une famille du Frioul qui, dans les XVe et XVIe siècles, a fourni aux sciences et aux lettres plusieurs hommes distingués. Presque tous cultivèrent avec succès la poésie latine. Le plus connu est Jérôme Amalthée, né en 1506, mort en 1574, professeur de philosophie et de médecine à Padoue. Leurs poésies ont été publiées sous ce titre: *Amaltheorum fratrum carmina*, Venetiæ, 1627; Amsterdam, 1689.

AMAN, Amalécite, ministre et favori du roi de Perse Assuérus pendant la captivité de Babylone. Irrité contre les Juifs, parce que Mardochée, l'un d'eux, refusait de se prosterner devant lui, il résolut de les faire périr tous et en fit donner l'ordre par le roi. Esther, Juive d'origine et nièce de Mardochée, apaisa la colère d'Assuérus son époux, et fit condamner Aman au gibet (vers 510 av. J.-C.).

AMANAHEA, ou APOLLONIA, ou BEIN, ville et état d'Afrique, sur la côte d'Or, tributaire de l'Achanti. Bois de construction, riz, igname, millet, cocos, canne à sucre. Or, ivoire, poivre, huile de palmier. Singes, éléphants.

AMANCE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 20 kil. N. O. de Vesoul, sur un mont au pied duquel coule la Superbe; 900 hab.

AMANCEY, ch.-l. de cant. (Doubs), à 6 kil. S. O. d'Ornans; 600 hab.

AMAND (saint), *Amandus*, évêque de Bordeaux, sa patrie, fut sacré en 403. Il était vénéré comme l'un des plus saints prélats de son temps. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On célèbre sa fête le 18 juin. — Usurpateur. *Voy.* AMANDUS.

AMAND (SAINT-), poete. *Voy.* SAINT-AMAND.

AMANDUS (Cneius Salvius), prit dans les Gaules le titre d'empereur, l'an 285, sous Dioclétien, et se mit à la tête des Bagaudes, paysans révoltés. Il fut défait par Maximien Hercule, et périt en combattant.

AMANTEA, *Nepetum*, ville et port du roy. de Naples, à 25 kil. S. O. de Cosenza, sur la mer;

2,700 hab. Elle soutint un siége opiniâtre en 1806.

AMANUS MONS, auj. *Alma-Dagh*. *Voy.* ce mot.

AMAR, l'un des conventionnels les plus sanguinaires, était d'abord avocat à Grenoble. Nommé membre du comité de salut public, il fit assaut de cruauté avec Robespierre, accusa et fit mettre à mort un grand nombre des membres les plus distingués de la Convention. Il parvint cependant à sauver sa vie au 10 thermidor. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut tranquillement à Paris, en 1816.

AMARANTE, ville de Portugal (Minho), à 58 kil. N. E. de Porto, sur le Tamega; 5,000 hab.

AMARAPOURA, dite aussi OUMERAPOURA, ville de l'empire Birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddi. Remparts, citadelle solide et vaste, temple remarquable par une statue colossale et une série de 260 inscriptions anciennes et modernes. Bâtie en 1783, capit. jusqu'en 1824. Un incendie en brûla 20,000 maisons en 1810 (toutes les maisons sont en bois). Cette ville comptait 175,000 hab. en 1800, elle n'en avait plus que 30,000 en 1827.

AMARGOURA ou GARDNER, une des îles des Amis (Océanie), découverte par Maurelle en 1781, puis vue par les Anglais, 1791, est située par 17° 40' lat. S. et 177° 2' long. E.

AMARIBO, riv. de la Guyane française, coule au N., et tombe dans l'océan Atlantique, à 13 kil. N. E. du Marony.

AMARI LACUS, auj. *lac Sheib*, canal d'Égypte, établissait une communication du canal de Trajan à la mer Rouge.

AMASEA, auj. *Amasieh*, ville du Pont, au confluent de l'Iris et du Scylax, dans l'intérieur, à 133 kil. au S. d'Amisus. Patrie de Mithridate et de Strabon. *Voy.* AMASIEH.

AMASENUS, *Amaseno*, petite riv. du Latium, prenait sa source près de Préneste et se jetait dans le Liris.

AMASIAS, 8e roi de Juda (839-810, ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, 831-803), fils de Joas, remporta sur les Iduméens une grande victoire; mais n'étant pas resté fidèle au culte du vrai Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple. Il mourut assassiné par ses sujets.

AMASIEH, *Amasea*, ville de la Turquie asiatique (Siwas), ch.-l. du district qui porte son nom, à 133 kil. au S. de Samsoun, au pied des monts Djanik, sur l'Iékil-Ermak (jadis l'Iris), par 40° 50' lat. N., 33° 4' long. E.; 10,000 maisons; très belle mosquée, dite de Bajazet; collége dit céleste, bâti par ce prince; restes d'une citadelle, d'un beau temple, etc.; nombreuses antiquités, à peine explorées. Archevêché arménien. Aux environs sont des cavernes taillées dans le roc et qui furent probablement les sépultures des rois de Pont. Vins exquis; commerce de soies superbes. Les femmes d'Amasieh sont renommées pour leur beauté. Amasieh est auj. l'apanage d'une sultane. C'est la patrie de Sélim I.

AMASIS, roi d'Égypte de 570 à 526 av. J.-C., n'était d'abord qu'un simple soldat; il s'éleva au poste de premier ministre d'Apriès et devint bientôt assez puissant pour détrôner son maître. Il fit oublier son usurpation et la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talents; il ouvrit aux Grecs les ports de l'Égypte et fit fleurir le commerce. Il se soumit à Cyrus; mais, ayant refusé de payer le tribut à Cambyse son fils, il fut attaqué et battu par ce prince; toutefois il mourut avant la conquête de son royaume par les Perses.

AMASTREH, *Sesamus*, puis *Amastris*, ville de la Turquie asiatique, à 120 kil. N. E. de Boli, sur la côte de la mer Noire, par 41° 45' de lat. N., 30° 1' de long. E.; port presque ensablé. L'ancienne Amastris était en Paphlagonie. Son 1er nom fut Sésame. Embellie par Amastris, femme de Cratère, elle prit le nom de cette 2e fondatrice. Au moyen âge, elle appartint successivement à l'empire grec, à Théodore de Lascaris (1210), aux Génois. Mahomet II la prit après 1453.

AMASTRIS, ville de Paphlagonie. *Voy.* AMASTREH.

AMATE, femme du roi Latinus, joue un rôle assez important dans l'*Énéide*. Elle avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus avant l'arrivée d'Énée dans le Latium. Elle se pendit de désespoir quand elle la vit épouser le prince troyen.

AMATHONTE, *Amathus*, auj. *Limisso*, ville de l'île de Cypre, sur la côte S.; très célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus; elle avait été bâtie par les Phéniciens.

AMATI, famille de luthiers de Crémone, s'est rendue célèbre au XVIIe siècle par les perfectionnements qu'elle apporta dans la fabrique des instruments à cordes. On y remarque surtout les trois frères Nicolas, Antoine et André. Le premier fut maître de Stradivarius.

AMATRICE, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 34 kil. N. O. d'Aquila; 3,500 hab. Truffes et salaisons.

AMAURY I, roi de Jérusalem, succéda en 1162, à l'âge de 27 ans, à son frère Baudouin III. Il rompit de la manière la plus injuste une trêve qu'il avait conclue avec le calife d'Égypte et porta la guerre dans ses états; mais après avoir obtenu quelques succès, il fut battu par Noradin et par Saladin, et fut forcé de se retirer honteusement. Il mourut en 1173.

AMAURY II, de Lusignan, d'abord roi de Chypre, 1194, devint en 1197 roi de Jérusalem par son mariage avec Isabelle, veuve du roi Henri. Il ne fut roi de Jérusalem que de nom; et quoiqu'il eût appelé les Croisés à son secours, il ne put jamais pénétrer dans ses états. Il mourut en 1205 à Ptolémaïs.

AMAURY DE CHARTRES, philosophe et théologien du XIIe siècle, né à Bène dans le pays Chartrain, mort en 1209, professa une sorte de panthéisme mystique qu'il avait puisé dans les écrits de J. Scot, et qui le fit condamner en 1204 par le pape Innocent III. Il eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels on remarque David de Dinant.

AMAURY ou AMALRIC, archev. de Narbonne. *Voy.* AMALRIC (Arnaud).

AMAXICHI, ville des îles Ioniennes, ch.-l. de Ste-Maure, sur une baie; 6,000 hab. Évêché grec; 2 ports dont Drapano est le meilleur.

AMAZONES, peuplade fabuleuse de femmes guerrières. Elles habitaient, dit-on, les rives du Thermodon dans le Pont, et avaient pour capitale Thémiscyre; elles étendirent, dit-on, leurs conquêtes jusqu'aux frontières de l'Assyrie et du Tanaïs, et bâtirent Éphèse, Smyrne, Magnésie. Elles eurent plusieurs reines célèbres: Antiope, qui attaqua Thésée; Penthésilée, qui secourut les Troyens; Thomyris, qui fit périr Cyrus; Thalestris, qui visita Alexandre. On a dit qu'elles se perpétuaient par un commerce passager avec les habitants des pays voisins, et qu'elles exposaient leurs enfants mâles. Elles se brûlaient, dit-on, la mamelle droite pour tirer de l'arc avec plus de facilité. — Il a existé en Bohême au VIIIe siècle de notre ère de véritables Amazones qui avaient à leur tête Libussa et Vlasta: pendant plusieurs années elles répandirent la terreur sur les terres du roi Przémislas qui eut grand'peine à les exterminer. *Voy.* VLASTA.

AMAZONES (fleuve des), ou MARAGNON, fleuve de l'Amérique méridionale, la plus grande rivière du monde avec le Nil et le Mississipi: il sort du lac Lauricocha dans les Andes, sous le nom de Tunguragua, vers 11° lat. S., 73° long. O., monte au N. jusque vers 5° lat., puis court à l'E. de 81° à 53° de long. O., traverse la Colombie, séparant la Guyane portugaise du Brésil, reçoit un grand nom-

bre d'affluents et finit par se jeter dans l'océan Atlantique sous l'équateur. Cours, 5,400 kil. environ. Il a de 3 à 5 kil. de large dans sa partie supérieure, s'agrandit progressivement, et a 288 kil. à son embouchure; profondeur moyenne, 325 mètres (en quelques endroits on n'a pu la mesurer). La marée remonte jusqu'à 650 kil. dans les terres. Arrivé à l'océan, il en refoule les eaux et coule encore 135 kil. sans mélange dans la mer. Ses affluents les plus remarquables sont: à droite, l'Ucayale (à tort donné pour bras principal), le Cassiquin, le Javari grossi du Jutay et du Jurua, le Purus, le Madeira qui a plus de 2,000 kil. de cours, le Topayos, le Jingu; à gauche le Pinchès, le Napo, le Putu-Mayo, l'Yupura, le Negro (qui a plus de 1,700 kil.), la Saracuata. Poissons nombreux et variés, caïmans de 7 mètres et plus, jaguars et serpents sur les bords.—Vincent Pinzon découvrit ce fleuve en 1500; Orellana le descendit en 1539, d'où le nom d'Orellane qu'on lui donne parfois. Le nom de fleuve des Amazones vient de ce que les premiers navigateurs crurent voir sur ses bords des peuplades de femmes armées. Le nom de Maragnon est indigène, mais seulement pour une partie du cours. Les Portugais nomment l'Amazone Rio dos Solimoens depuis son entrée dans le Brésil jusqu'à son confluent avec le Negro, et disent que l'Amazone est formé de l'union de ces 2 rivières.

AMBACIA, ville de Gaule, auj. AMBOISE.

AMBARRI, peuple de la Lyonnaise 1re, sur l'une et l'autre rive de la Saône pendant la partie inférieure de son cours; leur territoire répond à la Bresse et au Beaujolais. Leur nom se retrouve dans *Ambérieux*.

AMBATO ou ASIENTO DE AMBATO, ville de la Colombie (Équateur), par 80° 45' long. O., 1° 14' lat. S. On y trouve d'excellente cochenille.

AMBAZAC, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 18 kil. N. E. de Limoges; 2,800 hab.

AMBELIAKIA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le Pénée, à 22 kil. N. E. de Larisse; 6,000 hab. On y teint en rouge le coton.

AMBER ou AMBERGOER, ville de l'Indoustan, dans l'état des Radjpouts, sur le Paliar, à 9 kil. N. E. de Djeypour. Résidence du rajah de Djeypour.

AMBERG, ville de Bavière (cercle de la Regen), sur la Vils, à 64 kil. N. O. de Ratisbonne; 7,000 hab. Ville forte et bien bâtie. Château royal, arsenal, hôtel-de-ville, église de St-Martin, etc. Fabrique d'armes, draps, faïence, etc.; tréfilerie aux environs. Commerce de fer, étain en plaques; sel.

AMBÉRIEUX, ch.-l. de canton (Ain), sur l'Albarine, à 30 kil. N. O. de Belley; 2,700 hab.

AMBERT, ch.-l. d'arrond. (Puy-de-Dôme), sur la Dore, à 59 kil. S. O. de Clermont; 8,016 hab. Papiers à impression et à gravures. On y fait les meilleurs fromages d'Auvergne. — L'arr. d'Ambert renferme 8 cantons (Arlanc, Cunlhat, Olliergues St-Amand-Roche-Savine, St-Anthème, St-Germain-l'Ermite, Viverols, plus Ambert), 52 communes, et 90,675 hab.

AMBEZ, village de France (Gironde), sur la Dordogne, près de son confluent avec la Garonne, à 22 kil. N. de Bordeaux. — On donne le nom de *bec d'Ambez* au lieu où se trouve le confluent de la Dordogne et de la Garonne.

AMBIALITI, peuple de la Lyonnaise 3e, voisin des *Redones*.

AMBIANI, peuple de la Belgique 2e, à l'O. des *Veromandui* et des *Atrebates* et au S. des *Morini*, répond à la partie occidentale de la Picardie; leur ch.-l. porta d'abord le nom de *Samarobriva*, puis fut appelé aussi *Ambiani*; c'est auj. *Amiens*.

AMBIATINUM, *Kœnigstuhl*, place sur le Rhin, à 8 kil. au-dessous de *Confluentes* (Coblentz). C'est là que naquit Caligula.

AMBIGAT, roi des Gaules, envoya vers 590 av. J.-C. ses neveux Bellovèse et Sigovèse chercher de nouvelles habitations. Le premier, à la tête des Sénonais, vint s'établir en Italie, et le second passa en Germanie.

AMBIORIX, roi des Éburons, dans la Gaule (pays de Liége), battit plusieurs généraux romains, mais il fut lui-même défait par Jules César dans un combat où il perdit 60,000 hommes; il disparut à la suite de cette bataille.

AMBLETEUSE, petit port du Pas-de-Calais, à 8 kil. N. de Boulogne, sur la mer, près de l'embouchure de la Sélaque; 900 hab. C'est dans ce port que débarqua Jacques II, chassé d'Angleterre, 1688.

AMBOINE, une des Moluques, au S. O. de Céram, par 3° 47' lat. S., et 125° 33' long. E., a 71 kil. de long sur de 22 large, et est coupée par une baie en 2 presqu'îles unies par un isthme. Environ 50,000 hab., dont 18,000 Chrétiens. Climat très chaud, mais sain. Moussons en sens inverse de celles des îles de la Sonde. Pluies énormes lors de la mousson du sud. Sol fertile: sagou, superbes ananas, girofliers. Amboine est le centre de la culture du giroflier qui se fait exclusivement dans 5 districts de l'île: Amboine, Harouko, Larique, Saparoua, Hila; la récolte moyenne est de 125 à 150 kilogrammes de clous de girofle.—Cette île fut découverte vers 1515 par les Portugais qui la prirent en 1564; les Hollandais s'en emparèrent en 1607 et les Anglais en 1796; elle a été depuis rendue aux Hollandais qui la possèdent encore. — On réunit sous le nom de groupe d'Amboine un petit archipel composé de 11 des Moluques, dont les principales sont: Amboine, Céram, Bourou, Goram; de ces quatre, la première seule est soumise entièrement aux Hollandais.

AMBOINE, ch.-l. de l'île de ce nom et de toutes les possessions hollandaises dans les Moluques, est au fond de la baie; 7,000 hab. Ville petite, mais marchande. Elle offre quelques beaux édifices, les bazars, les marchés, le campong chinois, l'hôtel-de-ville, etc. Elle est défendue par le fort Vitoria.

AMBOISE, *Ambacia*, ville de France (Indre-et-Loire), sur la Loire, à 20 kil. E. de Tours; 4,695 hab. Ville étroite et tortueuse. Limes et acier parfait, draps, tapis de pieds. Jadis château-fort avec de très larges remparts; on montait en carrosse sur sa terrasse. Charles VIII naquit à Amboise et y mourut (1470-1498).

AMBOISE (Conjuration d'), formée en 1560 par les Huguenots contre François II, Catherine de Médicis et les Guise. Le chef ostensible des conjurés était Georges Barré de la Renaudie; mais le véritable chef était le prince de Condé. Elle fut découverte par la trahison d'Avenelle, avocat de Paris, au moment où les conjurés marchaient sur Amboise. Surpris à l'improviste, la Renaudie fut fait prisonnier et pendu immédiatement. Un grand nombre de conjurés, parmi lesquels se trouvait le comte de Castelnau, subirent le même sort. Le prince de Condé, gardé à vue, fut forcé d'affirmer par serment qu'il était étranger à cette conspiration.

AMBOISE (Georges d'), connu dans l'histoire sous le nom de *cardinal d'Amboise*, ministre sous Louis XII, né en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une famille ancienne; mort en 1510. Il fut dès l'âge de 14 ans fait évêque de Montauban, et devint un des aumôniers de Louis XI. Il s'attacha à la fortune du duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom de Louis XII, et devint par le crédit de ce prince archevêque de Narbonne, puis de Rouen, et lieutenant-général de la Normandie sous Charles VIII. Lorsque Louis XII monta sur le trône (1498), il le choisit pour son premier ministre. Georges d'Amboise remplit avec le plus grand succès ces hautes et difficiles fonctions, et les conserva jusqu'à sa mort. Dès le début de son administration il se concilia l'amour du peuple en sup-

primant la taxe extraordinaire qu'on avait coutume de lever à l'avénement du roi; et il n'augmenta jamais les impôts, malgré les guerres désastreuses qui remplirent le règne de Louis XII. Il fit des réglements utiles, abrégea la durée des procès, chercha à prévenir la corruption des juges, qui vendaient la justice au plus offrant. Le pape Alexandre VI le créa cardinal et le nomma son légat en France. Le cardinal d'Amboise tenta, mais inutilement, de se faire nommer pape.

AMBOISE (Aimery d'), frère aîné du précédent, devint grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1503, et remporta en 1510 une grande victoire navale sur le soudan d'Égypte près de Montenegro.

AMBOISE (François d'), né à Paris en 1550, mort à Rennes en 1620, fut d'abord professeur au collége de Navarre, puis maître des requêtes et conseiller d'état. Il a donné la comédie plaisante intitulée *les Néapolitaines*, et quelques autres pièces de poésie. On lui doit une édition des Œuvres d'Abailard.

AMBRACIE, auj. *Arta*, ville d'Épire, sur la côte septentr. d'un petit golfe auquel elle donne son nom (auj. *golfe de l'Arta*), fut agrandie par Auguste après la bataille d'Actium.

AMBRIÈRES, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 10 kil. N. de Mayenne; 2,200 hab.

AMBRIM, île de l'Océanie, dans les Nouvelles-Hébrides, a 85 kil. de tour.

AMBRIZ, riv. du Congo, naît au N. E. de Pemba, coule 400 kil. à l'O. et forme une baie à son embouchure dans l'océan Atlantique.

AMBROISE (saint), *Ambrosius*, père de l'église latine, né vers l'an 340, était fils du préfet des Gaules. Il gouvernait lui-même la Ligurie quand le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut évêque d'une voix unanime, quoiqu'il fût à peine Chrétien. Il fut en quelques jours ordonné prêtre et sacré évêque (374). Il signala son épiscopat par un zèle ferme et soutenu, fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée, et refusa l'entrée de l'église à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique. (*Voy.* THÉODOSE.) Il mourut en 397. On célèbre sa fête le 5 avril. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses traités des *Devoirs* et de la *Virginité*. On lui attribue le *Te Deum*. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1686, 2 vol. in-fol. Le traité des *Devoirs* a été traduit sous le titre de *Morale des Ecclésiastiques* par l'abbé Morvan de Bellegarde, 1691, in-12. Saint Ambroise organisa la liturgie dans le diocèse de Milan et créa un rit particulier, connu sous le nom de *rit ambrosien*, qui fut longtemps en concurrence avec le rit romain, et qui est encore en usage à Milan.

AMBROISIE, nourriture des dieux, donnait l'immortalité à quiconque la goûtait. On ne sait si c'était une liqueur ou un aliment solide.

AMBRONES, peuple de la Gaule Transalpine, formait un des quatre cantons des *Helvetii*, au temps de César. Il avait pour limites au S. les Alpes qui les séparaient du Valais, ensuite le Rhin jusqu'à Sargans; au N. les lacs de Wallenstadt et de Zurich, et la ligne tirée par les villes modernes de Zurich, Lucerne et Thun. Ils s'allièrent aux Cimbres et aux Teutons, envahirent avec eux l'Italie vers 105 av. J.-C. et battirent les généraux Manlius et Cépion; mais ils furent exterminés par Marius à la bataille d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), 101 av. J.-C.

AMBROSIENNE (bibliothèque), riche bibliothèque fondée à Milan au commencement du XVII[e] siècle par le cardinal Frédéric Borromée, et ainsi nommée en l'honneur de saint Ambroise, patron de Milan.

AMBROSIUS AURELIANUS, général breton, issu d'une famille romaine, délivra en 457 ses compatriotes de la tyrannie de Vortigern et des Saxons, et fut élu souverain de toute l'Angleterre. Il eut à soutenir plusieurs guerres contre les Saxons, commandés par Hengist, et resta vainqueur. On croit qu'il fut tué en 508, dans une bataille qu'il livrait à Cerdic, autre chef saxon. C'est sous Ambrosius que se forma le fameux Arthur.

AMÉ ou **AMÉDÉE**, nom de plusieurs princes de la maison de Savoie. *Voy.* SAVOIE.

AMEILHON (Hubert-Pascal), membre de l'académie des Inscriptions, puis de l'Institut, administrateur de la bibliothèque de la Ville (à Paris), puis de celle de l'Arsenal, né à Paris en 1730, mort en 1811, est auteur d'une *Histoire du commerce des Égyptiens sous les Ptolémées*, Paris, 1766, in-8; de la *Continuation de l'Histoire du Bas-Empire* par Le Beau, qu'il commença en 1757 et ne finit qu'en 1811, ainsi que d'un grand nombre de recherches intéressantes sur l'histoire et l'archéologie, insérées dans les *Mémoires* de l'académie. On lui doit entre autres une *Analyse de l'Inscription de Rosette*, Dresde, 1804. Pendant la révolution, il sauva plusieurs bibliothèques.

AMELAND, île de Hollande, dans la mer du Nord, à 9 kil. de la côte de Frise, a 20 kil. de long sur 5 de large; 3,000 hab. On y trouve 3 villes, Hollum, Ballum, Nès.

AMELIA, *Ameria*, ville des États Ecclésiastiques, à 31 kil. S. O. de Spolète; 5,200 hab. Évêché, érigé en 344. On y récolte le meilleur raisin d'Italie.

AMELIA, île des États-Unis, dans l'océan Atlantique, sur la côte E. de la Floride, au S. de l'embouchure du Saint-Jean; elle a 35 kil. de long. Ch.-l., Fernandina.

AMÉLIE, duchesse de Saxe-Weimar. *Voy.* WEIMAR.

AMÉLIE, reine de Prusse. *Voy.* LOUISE-AMÉLIE.

AMELIUS, philosophe néo-platonicien, né en Toscane, devint en 246 disciple de Plotin, et ne quitta pas son maître pendant 24 ans. Il alla dans la suite s'établir à Apamée en Syrie. Il avait composé un grand nombre d'écrits qui ne nous sont pas parvenus.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Nicolas), né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706, fut employé comme secrétaire d'ambassade à Venise en 1669. Il a traduit le *Prince* de Machiavel (1683), l'*Histoire de Venise* de Velserus (1705); les *Annales* de Tacite (1692); il a composé une *Histoire de Guillaume de Nassau*, publiée après sa mort (1754), et a laissé des *Mémoires historiques* fort piquants, etc., La Haye, 1722.

AMENDOLARA, *Peripolio*, ville du roy. de Naples (Calabre citérieure), à 4 kil. O. du cap Spulico; 1,600 hab. Patrie de Pomp. Leto.

AMENOPHIS, nom de plusieurs rois d'Égypte dont on ne connaît guère que le nom; on en compte 5:

AMÉNOPHIS I, 1916-1896 av. J.-C.; il ne régnait d'abord que sur la Basse-Egypte, et il conquit toute l'Egypte.

AMÉNOPHIS II, 1742-1722; il fut père du fameux Sésostris.

AMÉNOPHIS III, 1597-1596.

AMÉNOPHIS IV, 1596-1558.

AMÉNOPHIS V, 1062-1053.—Du reste, on n'est d'accord ni sur le nombre de ces princes, ni sur l'époque à laquelle ils ont vécu.

AMERBACH (Jean), imprimeur du XV[e] siècle, mort à Bâle en 1515, est surtout connu par une édition des Œuvres de saint Augustin (1506). Le caractère qu'il y employa porte encore le nom de *St-Augustin*.

AMERBACH (J.-Boniface), fils du précédent, mort en 1562, occupa 20 ans la chaire de jurisprudence à Bâle.

AMERBACH (Vitus), professeur de philosophie à Ingolstadt, mort en 1557, a traduit en latin les *Discours* d'Isocrate et de Démosthène, et le traité de saint Chrysostôme sur la Providence.

AMERIA, ville d'Ombrie, patrie de Sextus Roscius, est auj. AMELIA.

AMÉRIC VESPUCE, *Amerigo Vespucci*, navigateur florentin, né en 1441, la même année que Christophe Colomb, fut envoyé en 1492 en Espagne pour y faire le commerce, et fut pendant plusieurs années chargé d'approvisionner les vaisseaux destinés aux expéditions de découvertes. Témoin des succès de Colomb, il brûla de partager sa gloire. Habile pilote et savant cosmographe, il s'embarqua en 1497, ou selon d'autres en 1499, sur un des vaisseaux d'une petite flotte espagnole commandée par un des anciens compagnons de Colomb, Alonzo d'Ojéda : il eut une grande part au succès de cette expédition, dans laquelle furent explorées les côtes septentrionales de l'Amérique du S., et s'attribua le mérite d'avoir découvert la Terre-Ferme, laissant à Colomb celui d'avoir abordé le premier aux îles du Nouveau-Monde. Il se mit ensuite au service du Portugal, et dans un voyage qu'il fit par les ordres du roi Emmanuel il parcourut toutes les côtes du Brésil, qu'Alvarez Cabral venait de découvrir (1501). Rappelé en Espagne après la mort de Colomb, il fit de nouveaux voyages de découvertes (1507), et mourut à Séville en 1512, ou, selon une version moins probable, quoique plus répandue, dans l'île de Terceire, en 1516. Il avait obtenu dans toute l'Europe une si grande célébrité que son nom resta attaché au nouveau continent. Il rédigea un journal de ses premiers voyages, publié à Vicence, 1507, en italien, traduit en français, Paris, 1516 ; en latin, Paris, 1532. On a aussi de lui des *Lettres*, qui ont été rassemblées et publiées avec sa vie par l'abbé Bandini, Florence (1745). Le P. Canovai a publié en 1817 à Florence ses voyages et ses lettres, avec un *Éloge* qui avait été couronné par l'Académie de Florence. Améric Vespuce a disputé à Colomb l'honneur d'avoir découvert le continent ; selon ses mémoires, il aurait fait son premier voyage en 1497, avant celui dans lequel Colomb découvrit la Terre-Ferme, et qui eut lieu en 1498 ; selon les historiens espagnols, il ne fit ce voyage qu'en 1499, et il n'en fit jamais d'autre. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut être que bien secondaire ; s'il a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde, il le doit sans doute à l'avantage qu'il eut de publier le premier ses voyages. M. le vicomte de Santarem a publié tout récemment des *Recherches historiques sur la découverte du Nouveau-Monde, et notamment sur les prétendues découvertes d'Améric Vespuce*, où il démontre la fraude de cet imposteur.

AMÉRIQUE, une des 5 parties du monde, la plus grande après l'Asie, et souvent nommée Nouveau-Monde à cause de sa récente découverte, a pour bornes à l'E. l'Atlantique, à l'O. la mer Pacifique, au N. l'océan Glacial arctique, et s'étend de 36° à 170° O. pour la longitude, de 54° S. à 71° N. pour la latitude. On ignore sa forme et ses vraies limites au N. ; au S. elle se termine en pointe. On la divise en 2 grandes régions ; 1° l'Amérique septentrionale (qui a 6,700 kil. de long sur 5,200 de large) ; 2° l'Amérique méridionale (5,200 sur 4,000). Elles sont jointes par l'isthme de Panama. Leur surface, y compris les îles, peut être de 3.800,000 kil. carrés. L'Amérique septentrionale se divise en 6 parties : Amérique russe, Amérique anglaise, Amérique danoise, États-Unis, Mexique, Guatimala ; il faut y joindre les Antilles, où se voient un état indépendant (Haïti), et des possessions françaises, anglaises, danoises, espagnoles, hollandaises. L'Amérique méridionale comprend au moins 12 états principaux : Équateur, Venezuela, Nouvelle-Grenade, Pérou, Bolivie, Chili, Rio-de-la-Plata, Paraguay, Uruguay, Brésil, Patagonie, Araucanie ; plus la Guyane, partagée en possessions anglaises, françaises, hollandaises, etc. Les principales mers, après les 3 grands océans Atlantique, Pacifique et Glacial arctique, sont : 1° dans l'Atlantique, la Méditerranée arctique, qui forme les mers ou golfes d'Hudson et de Baffin ; la Méditerranée Colombienne, divisée en mer ou golfe du Mexique et mer des Antilles ; 2° dans l'océan Pacifique, la mer Vermeille ou golfe de Californie, et la Méditerranée de Behring, commune à l'Amérique et à l'Asie ; 3° dans l'océan Glacial arctique, les golfes de Mackenzie, de Kotzebue, de Georges IV, à peine connus. On doit encore citer les golfes St-Laurent, Campêche, Honduras, Darien, Maracaïbo, Paria, Panama ; les baies Repulse, de James, Fundy, Delaware, Chesapeak, l'entrée de Cook. On remarque parmi les détroits ceux de Lancaster-et-Barrow, de la Furie et de l'Hécla, de Davis, de Bahama, de la Floride, de Yucatan, de Magellan, de Lemaire, de Behring ; parmi les caps, les caps Farewell, San-Roque, Froward, qui sont dans l'océan Atlantique ; Pilar, Blanco, Corrientes, du Prince-de-Galles, dans l'océan Pacifique ; des Glaces, Barrow, Bathurst, dans l'océan Glacial arctique ; enfin le cap Horn dans l'archipel de Magellan. L'Amérique, qui forme elle-même 2 grandes presqu'îles, offre 9 péninsules secondaires : Melville, Labrador, Nouvelle-Écosse, Floride, Yucatan, Californie, des Tchougatches, d'Alaska, des Tchouktchis. On y compte une foule d'îles : Terre-Neuve ou St-Laurent, les Antilles (divisées en Grandes et Petites-Antilles, îles Lucayes ou Bahama), les Malouines, Madre-de-Dios, les îles Chiloé, Gallapagos, de Quadra-et-Vancouver, Aleutiennes ; les Terres arctiques orientales et danoises, comme l'Islande, le Groënland, la terre de Jean-de-Mayen ; les Terres arctiques occid. ou anglaises, où se trouve l'archipel de Baffin-Parry ; les archipels de Magellan et de Sandwich, la Géorgie australe, les Orcades australes, le Shetland austral. On trouve dans l'Amérique du N. un grand nombre de lacs, dont quelques-uns ressemblent à des mers : les lacs Supérieur, Michigan, Huron, St-Clair, Érié, Ontario, Ouinnipeg, Atapeskov, de l'Esclave ; dans le Guatimala, le lac de Nicaragua ; dans l'Amérique du S. sont ceux de Maracaïbo, de Titicaca et des Xarayes. Les principaux fleuves sont : le St-Laurent, le Mississipi ou Meschacebé, le Missouri, le Rio del Norte, le Magdalena, l'Orénoque, l'Amazone, l'Uruguay, le San-Francisco, le Rio de la Plata, qui tous se jettent dans l'océan Atlantique ; le Colombia et le Colorado, tributaires de l'océan Pacifique ; le Mackenzie, que reçoit l'océan Glacial arctique. Plusieurs chaînes de montagnes traversent l'Amérique du N. au S. ; ce sont : 1° dans l'Amérique septentrionale, les montagnes Rocheuses, dans la partie occidentale, qui commencent vers le détroit de Behring et s'étendent jusqu'à l'isthme de Panama en prenant successivement les noms de Sierra Verde, Sierra de los Mimbres, Sierra de la Madre, etc. ; les Alleghanys, dans la partie orientale, qui traversent les États-Unis du N. E. au S. O. ; 2° dans l'Amérique méridionale, les Andes ou Cordillières, qui s'étendent sans interruption sur toute la côte baignée par l'océan Pacifique, depuis l'isthme de Panama jusqu'au cap Froward ; et les montagnes du Brésil, dont les principales chaînes, parallèles à la côte orientale, prennent les noms de Sierra de Mangaveria, de Bomjardin, de Mantiqueira, de Geral et de Tape. Les volcans abondent en Amérique, surtout dans le Guatimala et dans les Andes. Le climat est nécessairement fort varié. Il est très froid au N. et sur les hauts plateaux, brûlant aux Antilles, très chaud encore sur les côtes du Mexique, du Brésil, etc. ; il offre des neiges éternelles sur les hautes montagnes situées sous l'équateur. De vastes savanes ou pampas, des forêts énormes entretiennent la fraîcheur. L'air est malsain en quelques endroits et cause des maladies endémiques, mais moins fréquemment qu'en Afrique et en Asie. L'or, l'argent y existent en très grande quantité ; on y trouve aussi l'étain, le mercure, le plomb, le cuivre, le fer,

ainsi que des diamants et des pierres précieuses, surtout au Brésil, au Chili et au Pérou. Le sol est presque partout d'une admirable fertilité. Rien n'égale l'abondance et la majesté des productions végétales en Amérique. Les principales plantes indigènes sont le cactus, le nopal à cochenille, le passayer, le campêche, l'acajou, le quinquina, le caoutchouc, le tabac, le maïs, le topinambour et la pomme de terre; l'agave, le cacaoyer, la vanille, l'ipécacuanha, la salsepareille, le manioc. L'on y a importé l'ananas, le bananier, la canne à sucre, le caféier, etc., et toutes les plantes utiles d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Les principaux animaux particuliers à l'Amérique sont le bison, le jaguar et le couguar, le lama et la vigogne, la sarigue, le tapir, le condor, le serpent à sonnettes, le caïman, le gymnote, la morue: les cétacés et les phoques abondent vers le cercle polaire; les insectes y fourmillent, mais les zoophytes sont peu nombreux. — La population de l'Amérique est d'environ 38,000,000 hab. dont 14,600,000 Européens ou descendants d'Européens, 10,000,000 indigènes, 7,400,000 nègres ou Africains, 7,000,000 métis. Les indigènes paraissent appartenir tous à la même race: ils ont pour la plupart la peau couleur de cuivre et sont à peu près sans barbe; ils sont divisés en peuplades nombreuses, nommées Tchouktches, Aléoutes, Esquimaux, Iroquois, Algonquins, Hurons, Tcherokis, Chactas, Criks et Natchez, Osages, Sioux, Aztèques, Caraïbes, Araucans, Guaycurus, Guaranis, Péruviens, Puelches, Patagons. La plupart sont encore indépendantes, et quelques-unes, surtout dans l'Amérique S., se font redouter; d'autres (comme les Aztèques, les Péruviens, les Caraïbes) ont été à peu près détruites. La civilisation est en général peu avancée chez ces Américains indigènes; quelques-uns pourtant ont des formes de gouvernement remarquables (*Voy.* ARAUCANS), exercent quelques arts industriels et n'ont pas la férocité des autres nations. Plusieurs des peuples éteints ou antérieurs à la découverte de l'Amérique avaient des connaissances en astronomie, des lois, une espèce d'écriture, une architecture remarquable. Pour les peuples d'origine européenne, ils furent primitivement soumis aux diverses métropoles dont ils n'étaient que des colonies; ils ont ensuite presque tous conquis l'indépendance: ils ont les arts, les idées de l'Europe; tous ceux qui ont secoué le joug des métropoles sont en république, hormis le Brésil; les républiques sont pour la plupart fédératives. — Christophe Colomb fit le premier connaître à l'Europe l'existence de ce vaste continent. En 1492, il aborda aux îles Lucayes, et en 1497 il découvrit la terre-ferme. Cependant la gloire d'attacher son nom à l'Amérique fut réservée à Amerigo Vespucci, qui eut tout au plus le mérite de découvrir, en 1499, la côte orientale de l'Amérique du S. et qui publia une relation de son voyage. Il est aujourd'hui constant que les pirates scandinaves visitaient déjà le Groënland au VIe siècle et qu'ils y ont laissé des colonies. Au Xe siècle deux Islandais, Bioern Hersuefson et Leif Erikson, abordèrent dans la contrée connue depuis sous le nom de Nouvelle-Ecosse et Nouvelle-Angleterre, et reconnurent les caps Cod et Ste-Marthe. On a même prétendu que des vaisseaux phéniciens et carthaginois égarés par la tempête avaient abordé, dans des temps reculés, sur les côtes du Mexique. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au XVe siècle que ces vastes contrées furent réellement connues de l'Europe; les plus célèbres explorateurs de l'Amérique après Colomb furent Fernand Cortez, Pizarre, Almagro, Pinçon, Cabral, Magellan, etc. Dès la fin du XVIe siècle, ils avaient déjà reconnu presque toutes les côtes des deux continents: en 1500, la Guyane et le Brésil; en 1512, la Floride; en 1519, le Mexique; en 1520, la Patagonie; en 1529, le Pérou, etc. Quant à l'intérieur des terres, il ne fut que lentement exploré. Lewis et Clarke, Freeman, Pike, de 1797 à 1809, traversèrent les premiers les immenses déserts qui s'étendent à l'O. des Etats-Unis. Quadra et Vancouver venaient de visiter la côte N. O. De 1817 à 1830, Franklin et Parry ont beaucoup avancé la découverte de la région arctique qui termine l'Amérique au N. Il reste encore à passer de la mer de Baffin au détroit de Behring et à reconnaître les terres arctiques depuis la côte septentrionale de la mer d'Hudson jusqu'au pôle. On a annoncé en 1840 que les Anglais Thomas Simpson et William Dease venaient de découvrir un passage dans l'océan Glacial arctique, pour pénétrer en Asie par le N. O.

AMÉRIQUE ANGLAISE. Elle comprend: 1° la Nouvelle-Bretagne, 2° les Terres arctiques anglaises, 3° les Antilles anglaises, 4° la Guyane anglaise, 5° l'archipel de Magellan. L'Angleterre possédait jadis dans le continent septentrional les 13 prov. primitives des Etats-Unis, New-Hampshire, New-Yorck, Connecticut, Massachussets, Rhode-Island, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines, et la Géorgie. Elle les perdit de 1773 à 1789. Elle a par compensation étendu considérablement ses possessions au N.

AMÉRIQUE DANOISE. Elle se compose: 1° des Terres arctiques danoises, Islande, Jean-de-Mayen, (Groënland); 2° des Antilles danoises (Ste-Croix, St-Jean et St-Thomas).

AMÉRIQUE ESPAGNOLE. Elle ne consiste plus aujourd'hui que dans la possession de Cuba et de Porto-Rico. Jadis le Mexique, la Floride, Guatimala, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili, le Paraguay, l'Uruguay, le Buénos-Ayres appartenaient aux Espagnols. Ces états ont tous été perdus de 1808 à 1825.

AMÉRIQUE FRANÇAISE. Elle comprend: 1° la Guyane française; 2° les Antilles françaises, la Guadeloupe, la Martinique, le groupe des Saintes, Marie-Galande, la Désirade, Petite-Terre, St-Martin, et le groupe de St-Pierre et Miquelon. Jadis la France avait de plus en Amérique la Louisiane, le Canada, Terre-Neuve et une partie de St-Domingue. Elle perdit le Canada et Terre-Neuve de 1760 à 1763, la Louisiane par vente aux Etats-Unis en 1803, et sa part de St-Domingue dans la révolution: le traité de 1824 a sanctionné cette dernière perte.

AMÉRIQUE HOLLANDAISE. Elle consiste: 1° dans la Guyane hollandaise ou gouvernement de Surinam; 2° dans plusieurs îles divisées en groupe de Curaçao et groupe de St-Eustache, lesquels forment chacun un gouvernement.

AMÉRIQUE RUSSE. Elle comprend: 1° l'Amérique russe continentale (pays des Esquimaux, Kitègnes, Tchoukschi, Konaigues, Kénaïzes, Tchougatches, Ougatachmiouts, Koluches, Nouvelle-Californie): 2° l'Amérique russe insulaire (archipels des Aléoutes, des Koluches; groupes de Tchalkha, de Kodiak).

AMÉRIQUE SUÉDOISE: l'île de St-Barthélemy dans les Antilles.

AMERKOTE, ville de l'Hindoustan (Sindy), à 129 kil. E. d'Hayderabad, par 25° 20' lat. N., 67° 29' long. E. Patrie d'Akbar.

AMERSFOORT, ville de Hollande (Utrecht), sur l'Eem, à 16 kil. N. O. d'Utrecht; 9,000 hab. Tabac; grand commerce de transit. Patrie de Barneveldt et de beaucoup de littérateurs.

AMESTRATUS, auj. *Mistretta,* ville ancienne de Sicile, près de l'Alèse, fut prise par les Romains au commencement de la 1re guerre punique.

AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS ou AMFREVILLE-LA-CAMPAGNE, ch.-l. de cant. (Eure), à 16 kil. O. de Louviers; 900 hab.. Près de là est la côte des Amants. Commerce en toiles et fil de coton.

AMGA, riv. de la Russie asiatique, sort des monts Stanovoï Iablonoï (frontière de Chine), court au N. E., et tombe après 800 kil. de cours dans l'Aldan.

AMHARA. On désigne sous ce nom une partie de l'Abyssinie située vers les sources du fleuve Bleu, à l'O. du Tacazzé, où l'on parle une langue particulière connue sous le nom d'*amhara*. On divise cette contrée en 2 états : roy. de Gondar, improprement nommé Amhara (*Voy.* GONDAR), et Amhara propre, au S. E. du précédent; il a pour capit. Watho-Haimanot, et étend sa domination sur plusieurs peuplades voisines.

AMHERST, 2 îles de l'Amérique N., l'une dans le lac Ontario, l'autre dans le golfe Saint-Laurent.

AMHERST-TOWN, ville de l'Inde anglaise transgangétique, près de l'embouchure du Salouen, dans le ci-devant roy. de Martaban, bâtie en 1826. Bon port. Sa popul. croît rapidement: elle n'avait guère que 1,600 hab. en 1827; elle en compte au moins 10,000 auj.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, d'une ancienne famille, né à Kent en 1727, mort en 1798, fut nommé gouverneur de la Virginie, puis commandant en chef de toutes les forces anglaises en Amérique, et se rendit maître de tout le Canada. Il fut en récompense créé chevalier du Bain, gouverneur de Guernesey, et baron d'Amherst et d'Holmsdale. Il fut rappelé en 1778 au commandement en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. — Son neveu, W. Pitt, comte d'Amherst, suivit la carrière diplomatique et fut chargé en 1816 d'une mission à la Chine qui eut peu de succès. Il n'en fut pas moins nommé, en 1823, gouverneur-général des Indes orientales.

AMID ou **AMIDA,** ville de Mésopotamie, auj. DIARBEK.

AMIÉNOIS, partie du gouvernement de Picardie, contenait Amiens, Conti, Poix, Doulens, Picquigny, Rubempré. Les comtes d'Amiens étaient vassaux de l'évêque. Philippe-Auguste unit ce comté à la couronne (1190); Charles VII le céda par traité à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, 1435; la mort de Charles-le-Téméraire le rendit à Louis XI, 1477.

AMIENS, *Samarobriva*, puis *Ambiani*, ch.-l. du dép. de la Somme, jadis capit. de la Picardie, sur la Somme, à 126 kil. N. O. de Paris (131 par Beauvais); 45,000 hab. Évêché, académie universitaire, collége royal et cour royale; place forte de 3e classe; belle cathédrale gothique; académie littéraire; musée de peinture, jardin botanique; biblioth. Grandes manuf. (tissus de toutes espèces, filatures, huiles de graines, tanneries, brasseries); grand commerce. Citadelle en ruines. Résidence de Clodion, qui y mourut en 448. Prise par les Espagnols (1597), et reprise la même année par Henri IV. Célèbre traité de 1802 entre l'Angleterre et la France, dit *paix d'Amiens*. Patrie de Pierre-l'Ermite, de Gabrielle d'Estrées, de Voiture, Ducange, Gresset, de Wailly. — L'arr. d'Amiens a 13 cant. (Conti, Corbie, Hornoy, Poix, Molliens-le-Vidame, Oisemont, Picquigny, Villers-Bocage, Sains, plus Amiens qui compte pour 4); 250 comm. et 181,989 hab.

AMIENS (comté d'). *Voy.* AMIÉNOIS.

AMILCAR ou **HAMILCAR,** nom commun à plusieurs généraux carthaginois qui se distinguèrent dans les guerres puniques. Le plus célèbre est Amilcar Barca ou Barcas, père du grand Annibal. Il désola pendant 5 ans la Sicile, que les Romains disputaient à Carthage; mais enfin il fut vaincu par le consul Lutatius, près des îles Égades, dans un combat naval qui mit fin à la première guerre punique (242). De retour dans sa patrie, il étouffa la révolte des esclaves, qui avaient pris plusieurs villes et assiégé Carthage. Il passa ensuite en Espagne, subjugua les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, une ville qu'il appela, d'après le nom de sa famille, *Barcino* (Barcelone). Comme il se disposait à porter la guerre en Italie, il fut tué dans une bataille par les *Vettones*, l'an 228 av. J.-C. Il avait fait jurer sur un autel à son fils Annibal, âgé de 9 ans, une haine implacable aux Romains.

AMIN, calife. *Voy.* AMYN.

AMINA, état d'Afrique sur la côte d'Or, tributaire de l'Achanti, a pour capit. Diabbie.

AMIOT (le P.), Jésuite, missionnaire en Chine, né à Toulon en 1718, arriva à Macao en 1750, et alla l'année suivante à Pékin, où il resta jusqu'à sa mort, en 1794. Il était très versé dans les langues chinoise et tartare, dans les mathématiques, l'histoire et les arts de la Chine. Nous avons de lui: *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4, et plusieurs autres ouvrages sur *la typographie et la musique des Chinois; Vie de Confucius*, formant le tome 12 des *Mémoires sur les Chinois*, in-4; *Grammaire abrégée de la langue tartare-mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4.

AMIOT, traducteur de Plutarque. *Voy.* AMYOT.

AMIRAL, de l'arabe *emir al ma*, chef de l'eau, est le nom que porte le commandant d'une flotte ou d'une escadre. Il a sous ses ordres un vice-amiral qui commande l'avant-garde, et un contre-amiral qui commande l'arrière-garde.

AMIRAL (baie de l'), baie de la Nouvelle-Grenade, au N. O. du lac de Chiriqui, communiquant avec la mer des Antilles par la Boca del Drago. Colomb faillit y périr à son 4e voyage.

AMIRANTES, groupe de petites îles, fait partie des Seychelles (mer des Indes), et est situé par 51° 21'-52° 50' long. E., et 5°-6° 13' lat. N. Les Amirantes sont au nombre de 12.

AMIRAUTÉ (île de l'), grande île de l'Amérique du N., sur la côte O., entre le continent et l'archipel du Roi-Georges, par 137° 10'-137° 48' long. O., 57° 2'-58° 24' lat. N. Elle a 320 kil. de tour et appartient aux Anglais. Découverte par Vancouver.

AMIRAUTÉ (îles de l'), groupe d'îles de la Polynésie, au N. de la Nouvelle-Bretagne, par 144° 30' long. E., 2° 12' lat. S., se compose de 20 ou 30 îles, la plupart désertes. Habitants noirs, presque nus, assez adroits navigateurs. Découvertes par les Hollandais en 1656; visitées par Carteret, 1767; par Morello, 1781; par d'Entrecasteaux, 1793. La plus grande, dite *île de la Grande-Amirauté*, a 100 kil. de long.

AMIS (île des), dans l'Océanie. *Voy.* TONGA.

AMIS (Société des). *Voy.* QUAKERS.

AMISIA ou **AMISUS**, riv. de Germanie, auj. l'EMS.

AMISUS, *Samsoun*, ville du roy. de Pont, sur le Pont-Euxin, à l'O., fut fortifiée et agrandie par Mithridate. Lucullus s'en empara l'an 71 av. J.-C. Cette ville donnait son nom à un golfe que forme la mer à l'embouchure de l'Halys. — Riv. de Germanie. *Voy.* EMS.

AMITERNUM, auj. *San Vittorino*, ville de l'Italie ancienne, au N. E. de Rome, dans le pays des *Vestini*, au pied de l'Apennin. Patrie de Salluste.

AMMAN, ville de Turquie. *Voy.* AMMON.

AMMEDERA, *Hedra*, ville de l'Afrique propre (sous les Romains), à 110 kil. S. O. de Zama. Bataille où Stilicon défit le rebelle Gildon (398).

AMMIEN-MARCELLIN, *Ammianus Marcellinus*, historien latin du IVe siècle, né à Antioche vers 320, mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre en Germanie, dans les Gaules, et accompagna l'empereur Julien dans son expédition en Perse. Il quitta ensuite le métier des armes et vint s'établir à Rome où il composa une *Histoire des empereurs romains*, depuis Nerva jusqu'à Valentinien, en 31 livres. Les 13 premiers sont perdus. Le style de cette histoire se ressent de la barbarie du temps; mais l'ouvrage jouit d'une grande autorité, parce que l'auteur rapporte, surtout dans ses derniers livres, ce qu'il avait vu lui-même. Il parle avec une telle modération du christianisme et du paganisme que l'on ne peut deviner par ses écrits quelle religion il professait.

Ammien avait aussi publié en grec un ouvrage sur les historiens et les orateurs de la Grèce ; il en reste un fragment où il parle de Thucydide. La meilleure édition d'Ammien est celle dite *Variorum*, avec les notes de Wagner, Leipsick, 1808, 3 vol. in-8. Il a été traduit en français par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12 ; réimprimé à Lyon en 1778.

AMMIRATO (Scipion), historien italien, né en 1531 à Lecce, dans le royaume de Naples, mort à Florence en 1601. Après avoir quelque temps mené une vie fort aventureuse, il s'attacha au grand-duc Côme I, qui le chargea d'écrire l'histoire de Florence, et, afin qu'il ne fût distrait par aucun soin, le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais et le pourvut d'un bon canonicat. Son principal ouvrage est l'*Histoire de Florence*, qui fut publiée en 2 parties, Florence, 1600 et 1641, in-fol. Il légua, en mourant, sa fortune à un jeune homme nommé Bianchi, qui prit le nom d'Ammirato-le-Jeune et qui publia plusieurs de ses écrits.

AMMON ou AMMAN, *Rabbath-Ammon* dans la Bible, *Philadelphia* chez les Grecs, ville de la Turquie d'Asie (Damas), à 95 kil. N. E. de Jérusalem, jadis capitale des Ammonites. Urie y fut tué. Ptolémée-Philadelphe l'embellit et lui donna son nom.

AMMON, nom de Jupiter chez les peuples de la Libye. On le représentait avec des cornes de bélier. Jupiter Ammon avait au milieu des sables de la Libye un temple dont les oracles étaient célèbres. Alexandre visita ce temple et se fit proclamer par l'oracle fils de Jupiter Ammon.

AMMON, né de l'inceste de Loth avec sa fille, fut père des Ammonites.

AMMONITES, descendants d'Ammon, habitaient à l'est de la demi-tribu de Manassé, et avaient pour capitale Rabbath-Ammon, au-delà du Jourdain. Ils furent presque toujours en guerre avec les Israélites. Jephté les défit. Ils furent encore battus par Saül et par David, dont ils avaient insulté les ambassadeurs. Enfin Joab les détruisit entièrement.

AMMONIUS SACCAS, philosophe d'Alexandrie, vivait vers la fin du IIe siècle après J.-C. ou au commencement du IIIe. Quoiqu'il fût né dans la pauvreté et qu'il eût été d'abord forcé de faire le métier de portefaix pour vivre (d'où le nom de Saccas ou Saccophore), il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie ; il chercha à concilier les doctrines de Platon et d'Aristote, et fut ainsi le fondateur de l'éclectisme. Il n'a laissé aucun écrit ; mais il forma des disciples distingués, tels que Plotin, Longin et Origène. Il paraît qu'il quitta le christianisme pour retourner au culte des faux dieux.

AMMONIUS, fils d'Herméas, philosophe éclectique, disciple de Proclus, vécut vers le milieu du Ve siècle, et laissa des commentaires estimés sur les livres *De l'Interprétation* d'Aristote (Venise, 1503, 1546), et sur le traité *Des cinq universaux* de Porphyre (Venise, 1500 et 1546). — On a aussi, sous le nom d'Ammonius, une vie d'Aristote et un traité des *Synonymes*, publiés par Walkenaër, Leyde, 1739, et par Ammon, professeur à Gœttingue, Erlang., 1787.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour incestueux pour sa sœur Thamar et lui fit violence. Absalon le tua pour venger cet affront.

AMOL ou AMOU, ville d'Iran (Mazenderan), à 40 kil. O. de Balfrouch, sur l'Herrouz ; 3,000 maisons. On y voit les restes d'un palais de Schah-Abbas et 3 tours dédiées au culte du feu par les Guèbres. — Il y a encore une autre Amol, aussi en Iran, mais dans le Turkestan, à 110 kil. S. O. de Bokhara et sur le Djihoun ; elle fut prise par Tamerlan en 1392.

AMON, roi de Juda (640-638), fils de Manassé, imita les impiétés de son père, et fut assassiné par ses propres serviteurs, après un règne de deux ans, à l'âge de vingt-quatre ans.

AMONTONS (Guillaume), physicien, né à Paris en 1663, mort en 1705. Étant devenu sourd dans sa jeunesse, il chercha une consolation dans l'étude et s'appliqua avec succès aux mathématiques, à la physique et à la mécanique. Il publia en 1695 des *Expériences sur une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, les thermomètres et les hygromètres*, perfectionna ces divers instruments et construisit un thermomètre à air. Il est le véritable inventeur du télégraphe, quoiqu'on n'ait utilisé cette importante découverte que beaucoup plus tard (*Voy.* CHAPPE). Il fut reçu en 1699 à l'académie des Sciences.

AMORBACH, ville de Bavière, à 34 kil. S. d'Aschaffenbourg ; 2,500 hab. Grande et riche abbaye de Bénédictins.

AMORGO, *Amorgos*, île de l'Archipel, une des Cyclades mérid., est située entre Naxie et Stampalie, par 36° 50' lat. N., et 23° 35' long. E. Jadis très peuplée, Amorgo comptait plusieurs villes. Auj. l'on n'y remarque qu'Amorgo, qui en est le ch.-l. ; 2,600 h. C'était la patrie de Simonide.

AMORIUM, ville de Galatie, chez les *Tolistoboii*, à l'O. du Sangarius. Patrie prétendue d'Ésope.

AMORRHÉENS, peuple de Palestine, descendant d'Amor, fils de Chanaan, habitaient à l'E. et à l'O. du lac Asphaltite. Ils furent chassés de leur pays par Moïse.

AMOS, le 3e des 12 petits prophètes, était un pasteur de Thécué. Il prophétisa sous le règne d'Osias, et fut mis à mort par un prêtre de Béthel, vers 785 av. J.-C.

AMOS COMENIUS. *Voy.* COMENIUS.

AMOU, ch.-l. de cant. (Landes), à 23 kil. de St-Sever ; 1,700 hab.

AMOU, ville d'Iran. *Voy.* AMOL.

AMOU-DARIA ou DJIHOUN. *Voy.* DJIHOUN.

AMOUR, grand fleuve d'Asie, dans la Mongolie et la Russie d'Asie, prend sa source en Mongolie, aux monts Kinhan, par 48° 30' lat. N. ; court au S. E., puis au N. E., traverse le lac Koulon, arrose la Mantchourie, reçoit le Gan, la Chilka, le Songari, et, après 3,460 kil. de cours, tombe dans la mer d'Okhotsk, vis-à-vis de l'île de Tchoka. L'Amour se nomme encore Saghalien, Helong-Kiang, Kerlon et Argoun.

AMOUR, divinité païenne. *Voy.* CUPIDON.

AMOUR (Guillaume de Saint-). *Voy.* SAINT-AMOUR.

AMPAZA, petit état du Zanguebar (Afrique), entre l'équateur et Mélinde, a pour capit. une ville de même nom, située par 40° 50' long. E., 2° lat. S. Cette ville est sur la côte et a un beau port.

AMPELIUS (Lucius), écrivain latin, est auteur d'un *Liber Memorialis*, qui contient des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'histoire. Il est probable qu'il vivait dans le Ve siècle, et qu'il était contemporain de Sidoine ; car cet auteur nomme avec éloge un écrivain du nom d'Ampelius. D'autres le croient le même qu'un Ampelius qui fut préfet de Rome sous Valentinien. Le *Liber Memorialis* a été publié pour la première fois par Saumaise, à la suite de Florus, 1638.

AMPELUSIA PROMONTORIUM, promontoire d'Afrique, auj. cap SPARTEL.

AMPÈRE (André-Marie), savant, né en 1775, à Polémieux, près de Lyon, mort en 1839, enseigna d'abord les mathématiques et la physique à Bourg et à Lyon, devint en 1805 répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, fut admis à l'Institut en 1814, fut nommé vers 1820 professeur de physique au collége de France, et enfin inspecteur-général de l'Université. Il avait commencé à se faire connaître dès 1802 par des *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*, avait publié un excellent *Essai sur la classification des corps simples*, 1816, et avait présenté à l'Institut de beaux travaux d'analyse ; mais

il se rendit surtout célèbre par les développements qu'il donna à la découverte d'OErsted sur l'électro-magnétisme ; il a publié sur ce sujet : *Théorie des phénomènes électro-dynamiques déduite de l'expérience*, 1826, in-4. M. Ampère avait embrassé dans ses études toutes les branches de la science, aussi bien les sciences psychologiques et morales que les sciences mathématiques et naturelles ; il essaya d'en présenter la classification, et publia dans ce but un *Essai sur la philosophie des sciences*, 1834, dont une seconde partie a été publiée après sa mort par son fils, professeur de littérature au collége de France. On doit encore à M. Ampère de savants mémoires publiés dans les *Mémoires de l'Institut*, les *Annales de chimie*, etc. Son éloge historique a été prononcé à l'Institut par M. Arago, le 30 décembre 1839.

AMPFING, ville de Bavière (Iser), à 8 kil. O. de Muhldorf. Bataille entre Louis V de Bavière et Frédéric d'Autriche (1322).

AMPHIARAUS, fameux devin grec, fils d'Oïclée et d'Hypermnestre, disputa le trône d'Argos à Adraste et ensuite le partagea avec lui. Il épousa Eriphyle, sœur de ce prince, et en eut cinq enfants, dont le plus connu est Alcméon. Lorsque Adraste, à la prière de Polynice, son gendre, eut déclaré la guerre à Thèbes, Amphiaraüs, instruit par les dieux qu'il périrait s'il allait à cette expédition, se cacha pour se soustraire au sort qui le menaçait ; mais Eriphyle, séduite par le don d'un collier de diamants, découvrit à Polynice le lieu de sa retraite. Amphiaraüs, forcé de marcher contre Thèbes, fit, en partant, promettre à son fils Alcméon de le venger en faisant périr Eriphyle. Pour lui, lors de la déroute des Argiens devant les murs de Thèbes, il fut englouti dans la terre en voulant sortir de la mêlée. Après sa mort, il reçut les honneurs divins. On place Amphiaraüs dans le XIVe siècle av. J.-C.

AMPHICTYON, un des fils de Deucalion et de Pyrrha, partagea avec Hellen, son frère, les états de Deucalion, obtint l'orient, et régna aux Thermopyles vers le XVIe siècle av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de l'amphictyonie des Thermopyles. On croit que c'est le même qui régna sur l'Attique après la mort de Cranaüs, et dont on place le règne de 1585 à 1573 av. J.-C.

AMPHICTYONIE, nom donné à plusieurs associations politiques et religieuses qui, dans l'origine, étaient établies auprès des temples de la Grèce fréquentés par plusieurs peuplades, afin de veiller à la célébration des fêtes et d'empêcher toute espèce d'hostilités. Chacun des états voisins du temple y envoyait ses députés. Les amphictyonies les plus célèbres étaient celles d'Argos, près du temple de Junon ; des Thermopyles, près du temple de Cérès, et de Delphes, près du célèbre oracle d'Apollon. Dans la suite, ces deux dernières se confondirent et formèrent le conseil des Amphictyons. *Voy.* l'article suiv.

AMPHICTYONS (conseil des), assemblée générale de la Grèce, composée de députés représentant les peuples confédérés de cette contrée. Les Amphictyons se réunissaient deux fois par an : au printemps à Delphes, en automne à Anthéla près des Thermopyles. On fait remonter la fondation de ce conseil à Amphictyon qui régnait aux Thermopyles vers le XVIe siècle. Le but de cette réunion était d'examiner les affaires de la Grèce, de prévenir les guerres, de juger toutes sortes de causes, principalement les attentats contre le droit des gens et la sainteté du temple de Delphes. Si les nations condamnées par un arrêt des Amphictyons n'obéissaient pas, l'assemblée était en droit d'armer contre le peuple rebelle toute la confédération et de l'exclure de la ligue amphictyonique.

AMPHILOCHIUM ARGOS. *Voy.* ARGOS.

AMPHION, célèbre musicien grec, né du commerce adultère d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes, avec Jupiter ou plutôt avec Epaphus ou Epopée, roi de Sicyone. Il fut, ainsi que son frère Zéthus, abandonné dans son enfance sur le mont Cithéron et élevé par des bergers. Devenus grands, tous deux vengèrent sur Lycus les tourments qu'il avait fait souffrir à leur mère Antiope ; puis ils s'emparèrent de Thèbes et y régnèrent conjointement. Sous leur règne, le royaume acquit une nouvelle splendeur et les arts y fleurirent. Amphion excellait dans la musique ; il avait, disent les poëtes, reçu d'Apollon une lyre d'or, au son de laquelle il bâtit la ville de Thèbes : les pierres, sensibles à la douceur de ses accents, accouraient d'elles-mêmes et se plaçaient les unes sur les autres. L'histoire explique cette fable en nous apprenant qu'Amphion le premier entoura de murs la ville de Thèbes. Amphion avait épousé Niobé, fille de Tantale ; il en eut 14 enfants qui furent tous tués par Apollon et Diane. Désespéré de cette perte, il se donna la mort ; selon d'autres, il fut tué dans une sédition.

AMPHIPOLIS, *Iamboli*, ville de la Macédoine sept., sur le Strymon, qui l'entourait presque entièrement, était un des boulevards de l'empire macédonien. Elle avait appartenu aux Athéniens depuis Cimon ; Philippe, père d'Alexandre, la leur enleva et l'adjoignit à ses états. Patrie de Zoïle et de Pamphyle.

AMPHISSA, *Salona*, ville de Grèce, capit. des Locriens Ozoles, au N. O. de Delphes.

AMPHITRITE, déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, était l'épouse de Neptune, et fut mère de Triton et de plusieurs nymphes.

AMPHITRYON, roi de Tirynthe, en Argolide, était fils d'Alcée et petit-fils de Persée. Il obtint d'Electryon, roi de Mycènes, la main de sa fille Alcmène, après l'avoir méritée en combattant les Téléboens qui avaient massacré les fils du roi. Ayant tué involontairement dans une querelle Electryon, son beau-père, il se retira à Thèbes et commanda les Thébains dans plusieurs expéditions. Pendant une de ses absences, Jupiter trompa Alcmène, sa femme, en prenant la figure du mari ; peu après, la princesse mit au jour deux jumeaux, Hercule, fils de Jupiter, et Iphiclus, fils d'Amphitryon. L'aventure d'Amphitryon a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'excellentes comédies.

AMPHRYSUS, petite riv. de Thessalie, en Magnésie. C'est sur ses bords qu'Apollon fit paître les troupeaux d'Admète ; d'où lui vient le surnom d'Amphrysius, que lui donnent les poëtes.

AMPLEPUIS, petite ville de France (Rhône), à 11 kil. N. O. de Tarare ; 3,800 hab. Toiles.

AMPOULE (SAINTE-), d'*amplum vas* ou *ampla olla*, grand vase ; ou plutôt de l'ancien mot saxon *ampel*, qui signifiait lampe, coupe, etc. On donnait ce nom à une fiole sacrée que l'on conservait dans la cathédrale de Reims et que les anges, au rapport d'Hincmar, qui vivait deux siècles après Clovis, apportèrent à saint Remy pour oindre le front de Clovis lors de son sacre. Elle était remplie d'une huile intarissable qui depuis a servi à sacrer tous les rois de France. En 1793 le représentant du peuple Ruhl s'empara de la Sainte-Ampoule et la brisa.

AMPSAGAS, auj. *Oued-el-Kébir*, riv. de la Numidie, passait à *Cirta* (Constantine) et se jetait dans la Méditerranée, au S. O. du *promont. Tretum* (cap Bugaroni).

AMPURIAS (Castello de), *Emporiæ*, c.-à-d. entrepôt, ville d'Espagne, sur le Llobregat, à 40 kil. N. E. de Girone ; 2,000 hab. C'était une des premières places commerçantes de l'Espagne sous les Romains.

AMRETSYR, jadis *Tchak*, puis *Ramdaspour*, ville d'Asie, capitale de la confédération des Seikhs, à 70 kil. E. de Lahore, sur la route du Caboul au Delhi. Grand entrepôt du commerce des châles, safran, sel gemme de la mine de Miani et autres denrées de l'Hindoustan. Fameux temple de Gourou-Govind. Amretsyr a 13 kil. de tour, et probablement la po-

pulation de 40,000 hab. qu'on lui accorde est beaucoup trop faible. C'est le principal siége de la religion de Nânek, et le livre de ses lois est conservé dans le temple de Govind.

AMRI ou HOMRI, roi d'Israël, était d'abord général du roi Ela. Ayant appris que Zambri venait d'assassiner ce prince et de s'emparer du royaume d'Israël, il se fit proclamer roi lui-même, marcha contre l'usurpateur et l'obligea de se brûler dans son palais. Il eut encore un autre compétiteur, Thebni, qui lui disputa quatre ans la couronne ; mais enfin, celui-ci ayant aussi été tué, Amri resta seul possesseur de la souveraineté. Il régna 12 ans, depuis 930 jusqu'à 918 av. J.-C. (ou selon l'*Art de vérifier les dates* de 918 à 907). Il bâtit Samarie, et y transporta le siége de son empire. Amri fut exterminé, avec toute sa race, en punition de son impiété.

AMROM, île de la mer Baltique (Danemarck), sur la côte du Sleswig ; 2,000 hab.

AMROU, Amrou-Ben-el-Ass, un des plus grands généraux des premiers temps de l'islamisme, conquit l'Égypte, la Nubie et une partie de la Libye, et fut nommé gouverneur de l'Égypte par Mohavia, qu'il avait placé sur le trône des califes. Il fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée, et que les Turcs ont laissé détruire. C'est lui qui brûla, dit-on, la bibliothèque d'Alexandrie, d'après les ordres d'Omar ; mais ce fait n'est pas très avéré. Il mourut en 662 (l'an 42 de l'hégire).

AMSANCTI VALLES, vallée du Samnium, au S., chez les *Hirpini* : on y voyait une caverne qu'on regardait comme un des soupiraux des Enfers, et d'où sans doute s'échappaient des exhalaisons sulfureuses.

AMSTEL, petite riv. de Hollande, formée du Drecht et du Mydrecht, baigne Amsterdam, qui lui doit son nom, et se jette dans le golfe de l'Y.

AMSTELODAMUM, nom latinisé d'AMSTERDAM.

AMSTELVEEN, ville de Hollande, près de l'Amstel, et à 8 kil. S. d'Amsterdam ; 5,000 hab. Pays de tourbières.

AMSTERDAM, *Amstelodamum* en latin moderne, la ville la plus importante de la Hollande, ch.-l. de la prov. de Hollande septentr., par 52° 22' lat. N., 2° 33' long. E., à 542 kil. N. E. de Paris, sur l'Amstel qui lui donne son nom, et sur le golfe de l'Y; environ 210,000 hab. La ville est tout entière bâtie sur pilotis ; elle est sillonnée par un grand nombre de canaux qui la partagent en 90 îles qu'unissent 280 ponts ; elle a un vaste port. On y admire un grand nombre de monuments (la Vieille église, l'église Neuve, l'église de l'Ouest, l'hôtel-de-ville : la bourse, l'arsenal, le Lombard, etc. ; le Heeren-Gracht, le Keisers-Gracht, le Kalverstraat, le Nievedek, la porte d'Harlem, les quais le long de l'Y) ; on y trouve beaucoup d'établissements scientifiques, littéraires, philanthropiques ; l'instruction primaire surtout y est très florissante. Commerce très vaste, quoique ayant perdu de son étendue. Grands magasins et célèbres chantiers de construction pour la marine. Patrie de Spinosa. — Amsterdam n'était encore qu'un village au XIIIe siècle; elle ne fut entourée de murs qu'en 1482. Elle resta soumise à l'Espagne jusqu'en 1578 ; elle prit alors le parti des indépendants ; elle s'éleva à la plus haute prospérité à partir de cette époque jusque vers la fin du XVIIe siècle. Elle fonda une célèbre banque ainsi que les fameuses compagnies des Indes occid. et orient. Elle fut prise par les Prussiens (1787), par les Français (1795) ; devint capit. du nouveau roy. de Hollande (1808-1810), puis fut sous l'Empire ch.-l. du dép. du Zuyderzée, et fut proclamée officiellement 3e ville de l'empire français (1810-1814). Elle fut en 1814 rendue au roi des Pays-Bas. Quoiqu'elle soit toujours la ville principale de la Hollande, Amsterdam n'est plus la capitale du royaume : le gouvernement réside à La Haye.

AMSTERDAM (îles d'). Il y a plusieurs îles de ce nom : 1° près de Java, dans le golfe de Batavia (Malaisie) ; 2° près de Ceylan (aux Anglais) ; 3° entre le Japon et l'île Formose ; 4° dans la mer des Indes, par 75° 4' long. E., 37° 47' lat. N. (inhabitée : baleines, phoques, mollusques) ; 5° la même que Tongatabou.

AMSTERDAM (NOUVEL-), fort de la Guyane hollandaise, à l'embouchure du Surinam, par 59° 35' long. O., et 6° 20' lat. N. Aux Anglais depuis 1814.

AMULIUS, fils de Procas, roi d'Albe, frère puîné de Numitor, enleva la couronne à son frère, et força Rhea Sylvia, sa nièce, à se consacrer au culte de Vesta. Celle-ci cependant eut commerce avec Mars, et donna le jour à Romulus et à Rémus, qui, devenus grands, mirent à mort Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône, vers l'an 754 av. J.-C.

AMURAT ou MORAD, troisième sultan turc, et l'un des plus grands princes des Ottomans, naquit en 1319, et succéda à son père Orcan en 1360. Il enleva aux Grecs toute la Thrace, et la ville d'Andrinople, où il établit le siége de son empire en 1362, battit les Serviens, les Bulgares et les Hongrois qui s'étaient ligués contre lui. Il fut tué en 1389 par un soldat servien, à la suite d'une victoire qu'il venait de remporter sur les confédérés. Il avait gagné 37 batailles. C'est Amurat qui institua le corps des janissaires.

AMURAT II, fils et successeur de Mahomet I, monta sur le trône en 1421, battit et mit à mort Mustapha, imposteur qui se disait fils de Bajazet et qui lui disputait la couronne ; assiégea Constantinople, mais sans succès ; prit d'assaut Thessalonique et s'empara de la Morée, rendit tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie, et battit successivement Ladislas et Jean Huniade, rois de Hongrie. Ses succès furent arrêtés par Scanderberg, prince d'Épire, qui remporta sur lui plusieurs avantages. Amurat mourut à Andrinople en 1451. Il avait plusieurs fois abdiqué l'empire, mais chaque fois les revers qu'éprouvaient les Ottomans en son absence le forcèrent à se remettre à la tête des affaires.

AMURAT III, succéda à son père Sélim II en 1574. Son premier acte fut de faire étrangler ses cinq frères, tous en bas âge. Il fit avec succès la guerre aux Persans, et leur enleva trois provinces. Son grand-visir, Sians-Pacha, s'empara, en Hongrie, de la place importante de Raab, après avoir battu l'archiduc Mathias. Amurat mourut en 1595.

AMURAT IV, succéda à Mustapha, son oncle, en 1623, et porta au plus haut point la puissance ottomane. Il fit la guerre aux Polonais, aux Persans, et enleva Bagdad à ces derniers, en 1638. Il permit ouvertement l'usage du vin, et en fit lui-même abus. Ses débauches avancèrent le terme de ses jours ; il mourut en 1639, à 31 ans.

AMYCLÆ, auj. *Sclavo Chori*, ville de Laconie, célèbre par le culte d'Apollon. Ce dieu passait pour y avoir séjourné (d'où son surnom d'*Amyclæus*).

AMYCLÆ, ville d'Italie, auj. *Sperlonga*, entre Caiète et Terracine, colonie de l'*Amyclæ* laconienne. Imbue des doctrines pythagoriciennes, elle mérita d'être appelée la *muette Amyclæ* (*tacitis regnavit Amyclis*, Virgile).

AMYN, sixième calife abbasside, fils d'Haroun-al-Raschid, succéda à ce prince en 808. Il ne se fit remarquer que par son incapacité, et fut détrôné par son frère Al-Mamoun en 813.

AMYNTAS, nom de 8 rois de Macédoine, dont le plus connu est Amyntas III, père du grand Philippe. Ce prince régna 24 ans (392-368 av. J.-C.), et commença la puissance des Macédoniens.

AMYOT (Jacques), célèbre écrivain du XVIe siècle, né à Melun d'une famille pauvre, en 1513, mort en 1593, à 80 ans. Après avoir étudié à Paris, et avoir reçu les ordres, il fut nommé professeur de grec à l'université de Bourges et y enseigna pendant 10 ans.

Il commença à se faire connaître par une traduction des *Amours de Théagène et de Chariclée* d'Héliodore (1547), qu'il dédia à François I et qui lui valut l'abbaye de Bellozanne; il publia quelques années après les *Amours de Daphnis et Chloé*, ainsi que quelques autres ouvrages; mais son titre principal est la traduction de Plutarque, à laquelle il travailla toute sa vie. Le cardinal de Tournon, résident de France à Rome, qui avait pu apprécier Amyot dans un voyage que ce savant avait fait en Italie pour collationner des manuscrits de Plutarque, le fit nommer précepteur des enfants du roi Henri II. Lorsque Charles IX et Henri III, qui avaient été ses élèves, furent montés sur le trône, ils le comblèrent de faveurs; il fut nommé grand-aumônier du roi, évêque d'Auxerre, et fut pourvu de riches bénéfices. On doit à Amyot une traduction complète des *Œuvres de Plutarque*; mais la partie que l'on estime le plus dans ce vaste travail, ce sont les *Vies des grands hommes*; on en admire universellement le style simple et naïf; c'est le plus intéressant monument de la langue française au XVIe siècle. Les *Vies* parurent en 1559, 2 vol. in-fol., et les *Œuvres morales* en 1574, 6 vol. in-8°. On a depuis réuni et fréquemment réimprimé ces deux ouvrages. On recherche l'édition de Vascosan (1567-75), 13 vol. in-8. Le libraire Cussac en a donné une fort belle en 1783-1787, 22 vol., réimprimée en 1801-1806, avec des notes de Clavier, 25 vol. in-8; et en 1825, 12 vol. in-8, avec des notes de Coray.

ANABAPTISTES, c'est-à-dire *rebaptisants*, hérétiques qui improuvent le baptême donné aux enfants, ne confèrent ce sacrement qu'à ceux qui sont parvenus à l'âge de puberté, ou rebaptisent ceux qui ont été baptisés trop jeunes. On ne sait pas précisément quel est le fondateur de cette secte; les uns croient que c'est Carlostad, d'autres Zuingle, Mélanchthon, ou Thomas Munzer. Quoi qu'il en soit, les Anabaptistes ne commencèrent à se faire remarquer que vers l'an 1520, lorsque Munzer se mit à leur tête et livra des batailles sanglantes. Ils devinrent assez puissants pour s'emparer de plusieurs villes, mais ils furent combattus à outrance et presque entièrement exterminés vers 1535 (*Voy.* JEAN DE LEYDE). Néanmoins, cette secte conserva encore quelques partisans en Hollande et en Angleterre, où ils ont été longtemps connus sous le nom de Mennonites, et où ils se sont confondus avec les Presbytériens.

ANABARA, riv. de la Russie d'Asie, naît vers 68° lat. N., coule au N., sépare les gouvernements de Tomsk et d'Irkoutsk, tombe dans l'océan Glacial par 105° long. E., après un cours de 450 kil. environ. On trouve beaucoup de rennes sur ses bords.

ANACAPRI, bourg de l'île de Capri (roy. de Naples), sur le flanc N. du mont Solaro. Il est si escarpé qu'on n'y monte que par un escalier de 552 marches taillé dans le roc. Restes d'édifices bâtis par Tibère; 1,800 h.

ANACHARSIS, philosophe scythe, de la race royale, vint à Athènes vers l'an 592 av. J.-C., s'y distingua par son mérite et son savoir, et se lia avec les plus grands hommes de cette ville. Étant retourné, après plusieurs années, dans sa patrie, et ayant voulu y introduire les lois de Solon, il fut mis à mort par son propre frère, l'an 548 av. J.-C. On le met quelquefois au nombre des sept sages. On lui attribue un grand nombre de bons mots: il comparait les lois aux toiles d'araignée, qui ne prennent que les mouches et laissent passer les oiseaux.—Quant à l'Anacharsis dont le célèbre abbé Barthélemy a raconté les voyages, c'est un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard, et qu'il suppose descendre du premier.

ANACLET (saint), 3e pape, le même que saint Clet, régna de 78 à 91, et souffrit, à ce qu'on croit, le martyre. Il avait été disciple de saint Pierre, et succéda à saint Lin. Sa fête est célébrée le 26 avril.

ANACLET, Pierre de Léon, fut élu pape en 1130 par une partie des cardinaux, tandis qu'Innocent II était élu par les autres. Soutenu par Roger, roi de Sicile, il força Innocent à quitter Rome et l'Italie. Il fut excommunié par le concile de Pise en 1134 et mourut en 1138. Il ne figure dans l'histoire que comme anti-pape.

ANACRÉON, excellent poëte lyrique grec, né à Téos en Ionie, vers 530 av. J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour et l'associa à ses affaires ainsi qu'à ses plaisirs. Anacréon partagea son temps entre l'amour et le vin, et chanta l'un et l'autre avec grâce et délicatesse. On croit qu'il mourut à 85 ans, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin qu'il ne put avaler. Ce qui nous reste de cet aimable poëte a été recueilli par Henri Étienne en 1554, in-4, avec une excellente traduction en vers latins. Ses odes ont été plusieurs fois imprimées et traduites; les meilleures éditions du texte grec sont celles qui ont été données par Fischer, Leipsick, 1776, in-8, et 1793, in-8; par Bodoni, 1785, in-4; par Brunck, Strasb., 1786, et par M. Boissonnade, Paris, 1823, in-32. Les principaux traducteurs français d'Anacréon sont: Remy Belleau, Lafosse, mad. Dacier, Gacon, Anson, Moutonnet de Clairfons, Poinsinet, Coupé, etc. Les traductions les plus récentes sont, en prose, celle de Gail; en vers, celles de M. de Saint-Victor, et de M. Veissier-Descombes, Paris, 1839, avec le texte.

ANACTORIUM, ville de Grèce, en Acarnanie, sur le golfe d'Ambracie. Colonie corinthienne. Elle fut l'occasion de guerres entre Corcyre et Corinthe. Auguste, après la bataille d'Actium, en transféra les habitants à Nicopolis.

ANADOLI ou ANADHOULI. *Voy.* ANATOLIE.

ANADYOMÈNE. *Voy.* VÉNUS.

ANADYR, riv. de Russie, sort du lac Ivachno sous le cercle polaire, et tombe, après un cours de près de 900 kil., et par 175° 30' long. E., 64° lat. N., dans la partie de la mer de Behring qui prend de là le nom de mer d'Anadyr.

ANAFESTE (Paul-Luc), premier doge de Venise, fut élu en 697.

ANAGNI, *Anagnia*, ville des États ecclésiastiques, à 22 kil. N. O. de Frosinone; 5,500 hab. Jadis capit des Herniques. Patrie de Boniface VIII.

ANAGOU, état de la Nigritie maritime, entre ceux de Kerrapay, Bouroum, Dahomey; a été tributaire de ce dernier. *Voy.* DAHOMEY.

ANAGOUNDI, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la rivière de Toumbaddra, à 40 kil. N. O. de Belary, en face des ruines de Bichnagar, n'est autre chose que la petite portion de Bichnagar qui est encore habitée.

ANAH, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), par 30° 40' long. E., 34° 10' lat. N. Jadis capit. de l'Irak-Arabi. Prise et dévastée par les Wahabites (1807).

ANAHUAC. *Voy.* MEXIQUE.

ANAITIS, ANAHID, déesse orientale adorée par les Lydiens, les Arméniens et les Perses, et que les Grecs ont assimilée tantôt à Diane, tantôt à Vénus. Les fêtes de cette déesse, qui paraît être une personnification de la planète Vénus, se célébraient tous les six mois en Arménie. Les prêtres conduisaient en pompe la statue de la déesse, formaient autour d'elle des danses armées, avec des contorsions de furieux, et, dans les transports de leur joie, les assistants se livraient sans pudeur aux excès les plus honteux. On consacrait à la déesse des jeunes filles qui croyaient lui plaire en se déshonorant.

ANAK-SUNGEI, état de l'île de Sumatra, sur la côte S. O., entre le Manjuta et l'Urei: ch.-l. Mocomoco.

ANAMANI ou ANANI, peuple de la Gaule cisalpine, au S. du *Padus*, au N. et à l'E. de la Ligurie, à l'O. des *Boii* et des *Lingones*, dans le pays qui forme aujourd'hui les duchés de Plaisance et de Parme.

ANANIE et SAPHIRE. Ces deux époux, dont il est fait mention dans les *Actes des Apôtres* (v, 1-10), embrassèrent le christianisme, mais se déshonorèrent par un acte de mauvaise foi, en retenant secrètement une partie de l'argent qu'ils devaient apporter à la masse commune des fidèles. Réprimandés sévèrement par l'apôtre saint Pierre, ils tombèrent soudain frappés de mort.

ANANTPOUR, ville de l'Inde anglaise, présidence de Madras, à 130 kil. N. E. de Tchiteldroug. Prise par les Anglais (1783), par les Mahrattes (1791), et finalement cédée aux Anglais.

ANAPA, ville de Circassie, à l'extrémité nord, sur la mer Noire, à 60 kil. de Taman et du détroit d'Iénikaleh. Bon port; fort construit par les Turcs (1784); pris par les Russes (1791).

ANAPHE, auj. *Nanephi*, une des Cyclades, au N. de la Crète et à l'E. de l'île de Théra.

ANAPO, *Anapus*, riv. de Sicile, naît près de Buscemi, et tombe dans le port de Syracuse, grossi par les eaux de la fontaine Cyanée.

ANAS, riv. d'Hispanie; auj. la GUADIANA.

ANASTASE I, *le Silentiaire*, empereur d'Orient, né à Dyrrachium vers 430, d'une famille obscure, monta sur le trône en 491. Il avait été l'un des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais, ce qui le fit surnommer le Silentiaire. Il dut son élévation à son mariage avec Ariane, veuve de l'empereur Zénon. Estimé au commencement de son règne pour sa piété et sa justice, il se fit ensuite détester par sa violence et son avarice. Il persécuta les Catholiques pour favoriser les Eutychéens; pendant qu'il s'occupait tout entier de querelles religieuses, les Perses et les Bulgares ravageaient ses provinces; il n'obtint la paix qu'à prix d'argent. Il mourut en 518, à 88 ans, frappé de la foudre. Il avait aboli les spectacles où l'on voyait des hommes combattre contre des bêtes féroces.

ANASTASE II, empereur d'Orient en 713, était d'abord secrétaire de l'empereur Philippe-Bardane. Porté au trône par sa piété et ses qualités civiles et militaires, il rétablit la milice et s'opposa aux Musulmans. En 715 il fut forcé par Théodose III d'abdiquer, et de prendre l'habit religieux. Ayant ensuite voulu remonter sur le trône, où siégeait Léon l'Isaurien, il fut livré à ce prince par des traîtres, et eut la tête tranchée en 719.

ANASTASE I, pape de 398 à 401, se distingua par sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'église romaine, et condamna les Origénistes.

ANASTASE II, pape, 496-498, écrivit à l'empereur grec Anastase I en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion.

ANASTASE III, pape de 911 à 913.

ANASTASE IV, pape en 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine. Mort en 1154.

ANASTASE, anti-pape en 855. *Voy.* BENOIT III.

ANASTASE (saint), Persan du pays de Rasech, s'appelait *Magundat* avant son baptême, et servait dans les troupes de Chosroès. S'étant converti au christianisme, il alla prêcher l'Évangile en Assyrie, où il souffrit le martyre en 628. L'Église célèbre sa fête le 22 janvier.

ANASTASE, dit *le Bibliothécaire*, abbé et bibliothécaire de l'Église romaine, vivait dans le IXe siècle. Il assista en 869 au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur du *Liber pontificalis*, qui contient la vie des papes depuis saint Pierre, imprimé au Vatican, 1718, 4 vol. in-fol., et d'une *Histoire ecclésiastique*, qui se trouve dans la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASIA, ville de Mésopotamie, primitivement *Dara*, au S. O. de Nisibis.

ANASTASIE (sainte), Romaine, veuve de Patricius, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut exilée, sous Dioclétien, dans l'île de Palmaria; ramenée à Rome, elle y fut brûlée vive. Les Latins célèbrent la Sainte-Anastasie le 23 décembre.

ANATILII, peuplade de la Gaule, dans la Narbonnaise première, habitait le Delta du Rhône, auj. île de *la Camargue*, et avait pour ch.-l. *Maritima Colonia*, auj. détruite.

ANATOLE (saint), évêque de Laodicée, en Syrie, au IIIe siècle, cultiva avec succès les mathématiques, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique, professa d'abord la philosophie dans Alexandrie, où il était né, et fut élu évêque en 269. Il a laissé un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Bucherius, Anvers, 1634, in-fol., et dix livres d'*Institutiones arithmeticæ*. Sa fête est marquée dans le martyrologe romain au 3 juillet.

ANATOLE, patriarche de Constantinople en 449, assista au concile de Chalcédoine, et y fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége, contre lesquels protestèrent les légats du pape saint Léon.

ANATOLICO, ville de la Grèce occidentale, à l'E. de l'embouchure de l'Aspropotamo. Rade vaste et sûre, fermée par les îles Echinades.

ANATOLIE (d'un mot grec qui veut dire *Levant*), eyalet ou pachalik de la Turquie d'Asie, est formée de la portion occidentale de l'ancienne Asie-Mineure, s'étend de 24° 13' à 36° long. E., et a pour cap. Koutaieh. Trois de ses côtés sont maritimes; sa frontière E. seule est continentale. L'Anatolie est subdivisée en 18 livahs ou sandjakats, dont 7 seulement sont réellement soumis au pacha de Koutaieh, leur chef nominal. Ce sont: 1° Sinope, Kastemouni, Boli, Bartin, Isnikmid, Bourse, sur la mer Noire; 2° Moudaniah, Halvali, Pergame, Sart, Smyrne, Guzel-Hissar, Ayasolouk, sur l'Archipel; 3° Adalia ou Satalieh, sur la Méditerranée; 4° Karahissar, Angora, Kiankari ou Kanghri, le long de la frontière de l'E.; 5° Koutaieh à l'intérieur. *Voy.* ASIE-MINEURE.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, philosophe de l'école ionienne, né à Clazomène, vers l'an 500 av. J.-C., étudia sous Anaximènes ou sous Hermotime, voyagea en Egypte pour s'instruire, se fixa vers l'an 475 av. J.-C. à Athènes, où il ouvrit une école célèbre et compta au nombre de ses disciples Périclès, Euripide et peut-être Socrate. Il fut accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions de son temps, et fut condamné à mort par les Athéniens. Périclès put à peine faire commuer cette condamnation en un exil. Il se retira à Lampsaque, où il mourut à 72 ans, l'an 428 av. J.-C. Anaxagore enseignait que dans l'origine il existait une foule d'éléments divers en aussi grand nombre qu'il y a de substances de nature différente, mais que ces éléments étaient tous mêlés et confondus dans le chaos, et qu'il fallut une intelligence suprême pour séparer les éléments hétérogènes et rassembler les éléments homogènes, qu'il nomme *homœoméries*. Il fut ainsi le premier qui s'éleva d'une manière philosophique à l'idée d'un esprit pur, d'un Dieu distinct du monde. En physique, il ne fit, comme tous ses prédécesseurs, que des hypothèses sans fondement. Il cultiva l'astronomie avec succès et sut prédire des éclipses.

ANAXARQUE, philosophe grec, natif d'Abdère, et de l'école de Démocrite, était disciple de Métrodore. Il accompagna Alexandre en Asie, et parla toujours à ce prince avec une grande liberté. Il fut mis à mort par Nicocréon, tyran de Cypre, qui, pour se venger d'une insulte qu'il lui avait faite, le fit broyer vif dans un mortier. Le philosophe supporta ce supplice avec courage. On croit qu'Anaxarque fut le maître de Pyrrhon.

ANAXILAS I, roi de Rhégium, était originaire de Messénie. Il rendit sa capitale florissante, en y attirant, vers 625 av. J.-C., les Messéniens qui n'avaient pas voulu se soumettre aux Lacédémoniens.

ANAXILAS II, roi de Rhégium vers l'an 494 av. J.-C., chassa de Zancle les Samiens qui s'en étaient emparés, y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres, qui étaient Messéniens. Il mourut l'an 476 av. J.-C.

ANAXIMANDRE, philosophe ionien, né à Milet vers l'an 610 av. J.-C., mort vers 547. Il établit l'infini pour premier principe de tout; il enseigna que la lune reçoit sa lumière du soleil et que la terre est ronde; il construisit une sphère et inventa les cartes géographiques. On lui attribue aussi l'invention du cadran solaire.

ANAXIMÈNES, de Milet, philosophe ionien, disciple et successeur d'Anaximandre, florissait vers l'an 550 av. J.-C. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses, principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement. Selon lui, le soleil est plat, la terre est plate et soutenue par l'air; de ce dernier élément sont nés tous les corps. Il mourut vers 500 av. J.-C.

ANAXIMÈNES, de Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, et suivit ce prince dans ses conquêtes. Il empêcha, par un trait ingénieux, la destruction de sa patrie. Alexandre, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville; voyant Anaximènes qui venait lui demander la grâce de sa patrie, il jura de ne pas lui accorder ce qu'il allait lui demander; alors le philosophe le pria de détruire Lampsaque: désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna.

ANAZARBE ou CÆSAREA, ville de Cilicie, auj. ANZARBA.

ANAZEHS, Arabes nomades, infestent le désert de Damas à Bagdad et mettent souvent à contribution la caravane de la Mecque.

ANBAR, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 65 kil. O. de Bagdad, sur l'Euphrate, fut prise par Khaled, 632, et rebâtie par Aboul-Abbas-Saffah. On la nomme aussi *Périsabour*. — Ville du Turkestan, dans le khanat de Khiva, sur le Djihoun, à 40 kil. N. E. de Khiva.

ANCENIS, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la Loire, 40 kil. N. E. de Nantes; 3,749 hab. Houille, forges importantes. — L'arr. d'Ancenis a 5 cant. (Ligné, Riaillé, St-Mars-la-Jaille, Varades, plus Ancenis); 28 comm. et 45,765 hab.

ANCERVILLE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 5 kil. de St-Dizier; 2,221 hab.

ANCHIALUS, auj. *Akkiali*, ville de Cilicie, sur la Méditerranée, au N. E. de Tarse.

ANCHISE, prince troyen, fils de Capys et arrière-petit-fils de Tros, fut aimé de Vénus et en eut un fils, le célèbre Enée. Anchise échappa au sac de Troie par la piété d'Enée qui l'emporta sur ses épaules; il accompagna son fils dans sa fuite, et mourut près de Drépane en Sicile.

ANCILE, bouclier sacré tombé du ciel, et auquel les oracles avaient attaché les destinées de Rome. Dans la crainte qu'il ne fût enlevé, Numa fit faire onze boucliers semblables, et institua, pour garder les anciles, douze prêtres qu'on appelait Saliens.

ANCILLON (Charles), historien, né à Metz en 1659, d'un ministre protestant, fut obligé de quitter la France avec son père lors de la révocation de l'édit de Nantes, fut accueilli à Berlin, où il devint surintendant de l'école française, historiographe et conseiller du roi, et juge supérieur des tribunaux de réfugiés. Il mourut à Berlin en 1715. On a de lui entre autres écrits une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg*, Berlin, 1690, in-8°; des *Mélanges de littérature*, Bâle, 1698, 3 vol. in-8°; une *Vie de Soliman*, 1706, in-8.

ANCILLON (Frédéric), écrivain et homme d'état, petit-fils du précédent, né à Berlin en 1766, avait pour père un ministre de l'église française réformée de Berlin et fut lui-même destiné à l'église. Ayant attiré par un de ses sermons l'attention du prince Henri de Prusse, il fut nommé, par la protection de ce prince, professeur d'histoire à l'académie militaire de Berlin (1791); il devint peu après pasteur de l'église française. Il publia en 1803 un *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, qui lui fit prendre rang parmi les meilleurs historiens de l'époque, et le fit entrer à l'académie de Berlin. Il fut en 1806 chargé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, de l'éducation du prince royal; vint à Paris, en 1814, avec son élève; fut nommé à son retour premier conseiller de l'instruction publique, puis premier conseiller des affaires étrangères; devint en 1831 secrétaire d'état des affaires étrangères, et ne tarda pas à exercer la principale influence dans le cabinet. Il ne s'en servit que pour assurer la paix de l'Europe et pour faire régner la modération. Il mourut en 1837. Non moins profond en philosophie qu'en histoire et en politique, M. Ancillon a écrit plusieurs morceaux excellents dans lesquels il agite les plus hautes questions, et juge les écoles philosophiques de l'Allemagne: il sait également se garantir de la prévention et de l'enthousiasme, et pratique partout un éclectisme éclairé. On a de lui, outre les *Révolutions de l'Europe*, des *Mélanges de littérature et de philosophie* fort estimés, publiés à différentes époques (1801, 1817, 1829); ils ont été réunis sous le titre d'*Essais de philosophie, de politique et de littérature*, en 4 vol. in-8, Paris, 1832.

ANCLAM, ville de Prusse, en Poméranie, sur la Peene, à 4 kil. O. du Frische-Haff; 5,600 hab.

ANCONE, *Ancona*, ville des États ecclésiastiques, ch.-l. de la légation d'Ancône, sur la mer Adriatique, à 210 kil. N. O. de Rome; 30,000 hab. Bon port, môle, citadelle, belle cathédrale gothique; 2 arcs de triomphe, l'un en l'honneur de Trajan, et l'autre de Benoît XIV. Port franc, grand commerce. — Ancône est une colonie de Syracuse; en 1532 elle fut érigée en république sous la protection du pape. Elle fut prise par les Français (1797), par les Russes (1799). Elle a été en 1831 occupée par les Français qui ne l'ont rendue au pape qu'en 1837.

ANCONE (légation d'), une des divisions actuelles de l'État ecclésiastique, répond à l'anc. Marche d'Ancône. Elle a formé sous le règne de Napoléon les dép. du Tronto, du Musone, et une partie de celui du Metauro.

ANCONE (Marche d'), ancienne prov. de l'Etat ecclésiastique, le long de l'Adriatique, au S. de la légation d'Urbin, a pour places principales: Ancône, Lorette, Camerino, Fermo, Macerata, Osimo, San-Severino, Tolentino. C'était jadis le *Picenum*. Les Goths, puis les Lombards s'en emparèrent, et ceux-ci en firent une Marche. Pendant les guerres du sacerdoce et de l'empire, les marquis d'Ancône jouirent de l'indépendance; mais la Marche changea souvent de maître jusqu'à ce que Louis de Gonzague l'annexât définitivement à l'Etat romain (1532).

ANCRE ou ALBERT, ch.-l. de cant. (Somme), à 23 kil. N. E. d'Amiens; 2,542 hab. Filature de coton, etc. C'est de ce lieu que Concini prit le titre de maréchal d'Ancre.

ANCRE (le maréchal d'). *Voy.* CONCINI.

ANCRE (la maréchale d'). *Voy.* GALIGAÏ et CONCINI.

ANCUS MARTIUS, 4e roi de Rome (639-614 av. J.-C.), monta sur le trône après Tullus Hostilius. Belliqueux et conquérant, il fit la guerre avec succès aux Latins, aux Véiens, aux Fidénates, aux Volsques et aux Sabins, et recula jusqu'à la mer les bornes de ses états. Il agrandit et embellit Rome, joignit le mont Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et fit former des salines au bord de la mer.

ANCY-LE-FRANC, ch.-l. de cant. (Yonne), sur l'Armançon, à 18 kil. S. E. de Tonnerre; 1,350 hab.

ANCYRE, auj. *Angora* ou *Angourieh*, ville de

l'Asie-Mineure, dans la Galatie, au N. E. du lac de Conascis, d'abord capit. des Tectosages, puis, sous Néron, capit. de toute la Galatie: elle fut appelée *Antonina* sous Caracalla. Il s'y tint en 315 un concile appelé *saint-synode*. Près de cette ville, Bajazet, sultan des Turcs ottomans, fut vaincu et pris, en 1402, par Tamerlan, qui l'enferma dans une cage de fer, et le traîna ainsi à la suite de son armée. On voit encore dans la ville d'Ancyre les ruines d'un temple d'Auguste, où se lit une inscription en l'honneur de ce prince, gravée sur 6 colonnes; elle est connue sous le nom de *Monument d'Ancyre*.

ANDALOUSIE, partie de la *Bétique* et de la *Lusitanie* des anciens, capitainerie-générale d'Espagne, entre le Portugal, l'Estramadure, la Vieille-Castille, et la prov. de Grenade-et-Murcie: 440 kil. sur 260; 1,200,000 hab.; capit. Séville. La Guadiana la limite à l'O.; le Guadalquivir (ancien *Bœtis*) la traverse. L'Andalousie forme 5 intendances, Séville, Xérès de la Fontera, Cordoue, Jaen, Colonies de la Sierra Morena. Climat très chaud, fertilité extrême: orangers, palmiers et même cannes à sucre, etc.; beaux chevaux. On y trouve le caméléon. Ce fut la 1re possession des Carthaginois en Espagne: les Vandales y séjournèrent avant de passer en Afrique et le pays prit d'eux le nom de *Vandalitia*; c'est de ce nom que s'est formé le nom moderne d'Andalousie. Les Arabes commencèrent par cette prov. la conquête de la péninsule et y fixèrent le foyer de leur domination (califat de Cordoue); les Maures ensuite la possédèrent jusqu'à ce que Ferdinand III de Castille la leur enlevât au XIIIe siècle.

ANDALOUSIE (NOUVELLE-). *Voy.* CUMANA.

ANDAMAN (îles), dans la mer des Indes (golfe de Bengale), par 90 et 92° long. E. et 10° 30' lat. S., se composent de 6 îles, dont Andaman est la plus grande.

ANDANIE, ville de Messénie, au S. de Messène. On y célébra pendant un temps les mystères des grandes déesses (Cérès et Proserpine).

ANDARA, ancienne contrée de l'Inde, s'étendait le long de la côte entre le Pénar et Orissa; ch.-l. Varangol, auj. Golconde.

ANDAYA, riv. du Brésil (Minas Geraes), tombe dans le San-Francisco; il roule des pierres précieuses.

ANDAYE, ville de France (B.-Pyrénées), à 10 kil. O. de Saint-Jean-de-Luz. Commerce d'eau-de-vie renommée.

ANDECAVI ou ANDEGAVI, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3e, à l'E. des *Namnetes* et à l'O. des *Turones*. Leur pays a depuis formé l'Anjou. — On donnait aussi le nom d'*Andecavi* à la cap. de ce peuple, nommée d'abord *Juliomagus*, auj. *Angers*.

ANDELLE, petite riv. de France (Seine-Inférieure), naît à Sergueux, près de Forges, arrose Fleury-sur-Andelle, passe près de la côte des Deux-Amants, et se perd dans la Seine, à 4 kil. E. de Pont-de-l'Arche.

ANDELOT, ch.-l. de cant. (H.-Marne) sur le Rognon, à 19 kil. N. E. de Chaumont; 850 hab. Célèbre congrès de 587 entre les rois francs Gontran, Sigebert II, Clotaire II et leurs leudes. C'est là que fut consentie l'élection des maires du palais par les leudes.

ANDELYS (les), *Andeliacum*, ch.-l. d'arrond. (Eure), à 35 kil. S. de Rouen, est coupé par la route de Rouen en deux villes, Grand-Andelys sur le Cambon, Petit-Andelys sur la Seine; 5,168 hab. Patrie de Turnèbe et de Poussin. — L'arrond. des Andelys a 6 cantons (Ecos, Etrepagny, Fleury-sur-Andelle, Gisors et Lyons-la-Forêt, plus les Andelys), 147 communes et 64,385 hab.

ANDENNE, bourg de Belgique, sur la Meuse, à 14 kil. de Namur; 2,600 hab. Brûlé en 1467 lors de la révolte des Liégeois contre Charles-le-Téméraire.

ANDERAL ville du Turkestan indépendant, dans le khanat de Bokhara, à 280 kil. S. E. de Balkh, sur le Kazan, dit aussi Andérab. Grand commerce de transit avec l'Indoustan; riches carrières de lapis-lazuli.

ANDERITUM, ch.-l. des *Gabali* chez les *Arverni*, est auj., selon M. Walckenaër, Antérieux près de Chaudes-Aigues, dans le diocèse de Saint-Flour.

ANDERLECHT, bourg de Belgique, à 4 kil. de Bruxelles, dont on le regarde comme un faubourg. Beurre renommé.

ANDERMATS ou URSEREN, village de Suisse (Uri), à 6 kil. N. du St-Gothard. Près de là sont le Trou-d'Uri et le pont du Diable, jeté sur un précipice effrayant.

ANDERNACH, *Antunnacum*, ville de Prusse (prov. Rhénane), à 13 kil. N. O. de Coblentz, sur le Rhin, rive gauche; 2,400 hab. Bataille où Charles-le-Chauve fut défait par les fils de Louis-le-Germanique (876). Patrie du célèbre médecin Gonthier, dit d'Andernach.

ANDERSON (Laurent), magistrat suédois, né en 1480, avait d'abord été prêtre. Il devint chancelier de Gustave-Wasa, et usa de son influence pour introduire la réforme en Suède; il fit déclarer le roi chef de l'Eglise, à la diète de Westeras, 1527. Ayant plus tard négligé de révéler au roi une conspiration dont il était instruit, il fut condamné à mort. Toutefois, il échappa au supplice en payant une forte somme. Il mourut dans la retraite en 1554.

ANDERSON, agronome anglais, membre de la Société royale, né en 1739, mort en 1808. On lui doit, entre autres ouvrages utiles, un *Essai sur les plantations*, 1777; des *Essais sur l'agriculture*, 1777; des *Recherches sur les troupeaux*; il a aussi coopéré à plusieurs recueils scientifiques.

ANDES (les) ou CORDILLÈRES, *Cordillera de los Andes* des Espagnols, immense chaîne de mont. de l'Amérique mérid., s'étend dans toute la longueur de ce continent du S. au N., en longeant la côte occid., et traverse dans le N. une forte portion de sa largeur. On y distingue 4 parties, dites *Andes patagoniques* (de 54° à 44° lat. S.); *Andes du Chili et du Potose* (de 44° à 20°); *Andes du Pérou* (de 20° à 1° 50'); *Andes de la Nouvelle-Grenade*, au N. des précédentes. C'est dans la portion péruvienne qu'elles atteignent la plus forte élévation. De la chaîne principale sortent plusieurs ramifications importantes, parmi lesquelles il faut nommer la *Cordillère orientale*, qui se détache de la chaîne du Pérou, court à l'E. et au S. E. (c'est dans celle-ci que se trouvent le pic Sorata et le pic Illimani, les cimes les plus élevées de tout le système et de toute l'Amérique); la *Cordillère centrale* ou de *Quindi*, et l'*occidentale* ou du *Choco*, qui partent des Andes de la Nouvelle-Grenade. Une foule de cimes dans les Andes s'élèvent à 4,000 mètres et davantage; quelques-unes passent 6,000 (Chimborazo, 6,650; Illimani, 7,450; Sorata, 7,900). Des neiges éternelles couronnent ces mont. énormes, celles même qui sont sous l'équateur. De là une variété admirable d'aspects, de cultures. Au sommet la roche nue, les glaçons, pas même un lichen; à mesure qu'on s'abaisse, on rencontre les végétations de tous les climats, et au pied du mont la canne à sucre, l'ananas, les magnoliers et les cactus. Les Andes ont beaucoup de volcans, parmi lesquels le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antizana, l'Arequipa jouissent d'une grande célébrité.

ANDES, *Pietola*, petit village auprès de Mantoue, fut la patrie de Virgile.

ANDES, peuple de la Gaule, les mêmes que les ANDECAVI.

ANDETRIUM, ville d'Illyrie, auj. CLISSA.

ANDILLY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. N. O. de Montmorency; patrie d'Arnaud, dit d'Andilly.

ANDJENGO, ville de l'Inde anglaise, par 74° 30'

long. E., 8° 37' lat. S. Patrie d'Elisa Draper, amie de Sterne.

ANDOCIDES, général et orateur grec, né à Athènes vers 465 av. J.-C., eut part à tous les événements de son temps et fut exilé par les trente tyrans. Il nous reste sous son nom quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'H. Etienne, 1575, in-fol.; l'abbé Auger les a traduits en français, dans ses *Orateurs athéniens*, Paris, 1792.

ANDOLSHEIM, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 6 kil. E. de Colmar; 1,900 hab.

ANDOMATUNUM, depuis *Lingones*, auj. LANGRES.

ANDORRE, petit état sur les confins de l'Espagne et de la France, n'est qu'une vallée située sur le versant méridional des Pyrénées entre Foix et Urgel. Il a environ 30 kil. de largeur et autant de longueur. On y compte 6 villes et 34 villages; le ch.-l. est Andorre, sur l'Embalire. C'est une petite république sous la protection de l'évêque d'Urgel. L'Andorre fit jadis partie du vicomté de Castelbon; il appartint ensuite par indivis aux comtes de Foix et aux évêques d'Urgel; Henri IV, comme comte de Foix, réunit à la France sa part de souveraineté sur l'Andorre; ce petit état s'est rendu indépendant en 1790.

ANDOVER, ville d'Angleterre (Southampton), à 28 kil. N. O. de Salisbury; 4,200 hab.; canal de cette ville à la mer. — Plusieurs petites villes des Etats-Unis portent le même nom.

ANDOZERO, c.-à-dire *lac d'Anda*, lac de la Russie d'Europe (Archangel), à 108 kil. S. O. de Kem, est traversé par la riv. d'Anda.

ANDRADA. Ce nom a été porté par plusieurs Portugais dont les plus connus sont: Antoine d'Andrada, missionnaire jésuite, né vers l'an 1580, mort en 1634, qui parcourut l'Asie, et pénétra un des premiers dans le Thibet (1624). Son *Voyage au Thibet* parut à Lisbonne en 1626, et fut traduit en français dès 1628. — Hyacinthe-Freire de Andrada, né à Béja en 1597, mort en 1657, abbé de Sainte-Marie-de-Chans. Il est auteur d'une *Vie de don Juan de Castro*, un des livres les mieux écrits en portugais, et de quelques poésies élégantes.

ANDRAGATHIUS, général romain sous Gratien, trahit cet empereur pour embrasser le parti de l'usurpateur Maxime, et l'assassina dans sa fuite, en 383. Après la défaite de Maxime par Théodose il se donna la mort, 388.

ANDRAPA, premier nom de Claudiopolis, ville de Paphlagonie.

ANDRÉ (saint), l'un des douze apôtres, était frère de saint Pierre et pêcheur comme lui; il se trouva aux noces de Cana et fut témoin du premier miracle de J.-C. Du reste on ne sait rien de positif sur cet apôtre. On croit qu'il souffrit le martyre à Patras. On célèbre sa fête le 30 novembre.

ANDRÉ I, roi de Hongrie, 1047-1061, disputa la couronne à Pierre-l'Allemand et monta sur le trône lorsque ce prince fut renversé. Elevé dans la religion païenne, il embrassa le christianisme. Ayant voulu exclure du trône son frère Béla, qui devait lui succéder, il fut battu et détrôné par ce prince, 1061, et mourut bientôt après.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, 1204-1235, partit pour la Terre-Sainte en 1217, et s'y distingua par sa valeur, ce qui le fit surnommer le *Hiérosolymitain*. A son retour dans ses états (1222), il trouva tout en confusion, mais il sut bientôt rétablir l'ordre par de sages règlements. C'est à lui que la noblesse hongroise doit la charte de ses privilèges.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, 1290-1301, eut un concurrent redoutable dans Charles-Martel, fils de Charles II, roi de Naples, qui lui disputa l'empire jusqu'à sa mort. Il fit avec succès la guerre à l'Autriche.

ANDRÉ (Yves-Marie), dit le *Père André*, écrivain estimé, né en 1675 à Châteaulin en Basse-Bretagne, mort en 1764, entra chez les Jésuites en 1693, et remplit pendant la plus grande partie de sa vie les fonctions de professeur de mathématiques à Caen. Il est surtout connu par un *Essai sur le Beau*, qui parut en 1741, in-12, et qui a été depuis souvent réimprimé. La dern. édit. est de Paris, 1810, in-12. On lui doit aussi un *Traité sur l'homme*, où il cherche à expliquer l'action de l'âme sur le corps. Ses œuvres ont été rassemblées par l'abbé Guyot, Paris, 1766, 5 vol. in-12. Le père André était un disciple et un ami de Malebranche; il eut avec ce philosophe une correspondance suivie, qui malheureusement n'a pas été imprimée. — Il ne faut pas le confondre avec un prédicateur du siècle précédent, qui était connu sous le nom de *Petit-Père André*, et dont le vrai nom était *André Boullanger*.

ANDRÉ DEL SARTO, peintre italien, dont le vrai nom est André Vannucchi, était fils d'un tailleur, d'où son surnom *del Sarto*. Il naquit à Florence en 1488, fut d'abord placé chez un orfèvre, et entra ensuite chez Jean Barille, peintre médiocre, mais bon sculpteur d'ornements, qui exécuta sous la direction de Raphaël tous les ouvrages de menuiserie du Vatican. La réputation d'André s'étant répandue à l'étranger, il fut appelé en France par François I qui le chargea de plusieurs ouvrages importants. Le roi lui avait confié une somme considérable pour aller en Italie faire l'acquisition de statues antiques et de tableaux des meilleurs maîtres; mais il dissipa cet argent, et s'exposa ainsi au ressentiment de François I. Il fit d'inutiles efforts pour rentrer en grâce. Après avoir traîné une pénible existence, il mourut de la peste à Florence en 1530. On remarque parmi ses tableaux la belle *Charité* que l'on voit aujourd'hui au musée du Louvre; *Jules César recevant les tributs des provinces romaines*, fresque qui se voit dans la grande salle de Poggio à Caiano; la *Cène de Jésus-Christ*, autre fresque dans le monastère de San-Salvi, près Florence; le *Sacrifice d'Abraham*; un *Christ mort*, etc. Il a formé d'habiles élèves, tels que Fr. Salviati, G. Vasari, etc.

ANDRÉ (ordre de Saint-), ordre russe fondé en 1698 par Pierre-le-Grand, et qui n'est accordé qu'au plus haut mérite et aux actions les plus éclatantes. La marque distinctive de cet ordre est une croix émaillée en bleu portant l'image du martyre de saint André et surmontée d'une couronne impériale. Sur le revers on lit cette inscription: *Pour la foi et la fidélité*. Le cordon est bleu, comme celui de l'ordre du Saint-Esprit.

ANDREÆ (Jean-Valentin), théologien protestant et mystique célèbre, né à Herremberg en 1586, mort en 1654, fut aumônier ou chapelain d'Eberhard III, duc de Wurtemberg, et abbé d'Adelberg. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns en vers, et a été soupçonné d'être le fondateur ou au moins le restaurateur de l'ordre des Rose-Croix. On distingue parmi ses écrits: *Menippus seu Dialogorum satiricorum centuria*, 1617, in-12; *Civis christianus*, 1619, in-8; *Mythologia christiana*, 1619, in-12; *Judiciorum de Fraternitate Rosaceæ Crucis chaos*, 1619, in-12.

ANDREÆ OU ANDERSON (Laurent), chancelier suédois. *Voy.* ANDERSON.

ANDREASBERG, c.-à-d. *montagne St-André*, ville du Hanovre, à 25 kil. S. O. d'Elbingerode; 3,200 hab. Fer, cobalt, argent, cuivre; manuf. de dentelles.

ANDREEVA ou ENDERI, ville de Russie (Caucase), à 58 kil. S. O. de Kizliar, sur l'Aktach; 3,000 maisons. Andreeva est l'asile de tous les malfaiteurs du Caucase: il s'y fait un grand trafic d'esclaves et d'objets volés. Cette ville était jadis sur le Koïstzou et se nommait Balkh. Les débris de l'anc. ville s'appellent Vieux-Enderi.

ANDRELINI (Publio Fausto), poète latin moderne,

de Forli, né vers 1450, mort en 1518, fut dès l'âge de 22 ans honoré de la couronne poétique à Rome, vint à Paris en 1488, et y enseigna les belles-lettres jusqu'à sa mort. Il jouissait de la protection de Charles VIII, Louis XII et François I, et célébra ces princes dans un grand nombre de poésies. On a de lui des *Élégies*, Paris, 1492; des *Poésies érotiques*, Venise, 1501; des *Distiques moraux*, Paris, 1519.

ANDRÉOSSY (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris en 1633, mort en 1688. On lui attribue la première idée du canal du Languedoc ou du Midi. Le général Andréossy, son petit-fils, a publié diverses pièces à ce sujet dans son *Histoire du canal du Midi* (1800). On a de l'ingénieur Andréossy une carte du canal du Languedoc, 3 feuilles in-fol., 1669.

ANDRES, village du Pas-de-Calais, à 10 kil. S. E. de Calais. Près de là est le champ du Drap-d'Or, célèbre par l'entrevue de François I et de Henri VIII, 1520. *Voy.* CHAMP DU DRAP-D'OR.

ANDRIA, ville du royaume de Naples, à 14 kil. de Barletta; 14,000 hab. Air salubre, superbe cathédrale. La ville fut fondée en 1046.

ANDRIEUX (Franç.-Guill.-Jean-Stanislas), homme de lettres, né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833, fut d'abord destiné à la profession d'avocat. Détourné de cette carrière par les événements de la révolution, il entra dans les affaires et devint successivement chef du bureau de la liquidation, juge au tribunal de cassation (1796), membre du conseil des Cinq-Cents (1798), puis du tribunat (1800); il porta dans toutes ces fonctions une indépendance qui ne se démentit jamais; aussi fut-il éliminé du tribunat par le premier consul (1802). Il fut nommé en 1804 professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école Polytechnique (fonctions que lui enleva la restauration en 1816), et enfin professeur de littérature au collége de France (1814). Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à la fin de sa vie avec autant de succès que de zèle; malgré la faiblesse de sa voix, il se faisait entendre, a-t-on dit ingénieusement, à force de se faire écouter. Il avait été admis à l'Institut lors de la création de ce corps (1797), comme membre de la classe de littérature; il devint en 1829 secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Dans les positions si diverses où il se trouva, Andrieux ne cessa de cultiver les lettres. Il s'était fait connaître dès l'âge de 23 ans par la jolie petite comédie d'*Anaximandre* (1782); il donna depuis les *Étourdis* (1788), *Helvétius* (1802), la *Suite du Menteur* (1803), *le Trésor* (1803), la *Soirée d'Auteuil* (1804), *le Vieux Fat* (1810), *la Comédienne* (1816), *le Manteau* (1826), et une tragédie, *Junius Brutus* (1828). Il a aussi composé avec le plus grand succès des contes en vers dont il parut un premier recueil en 1800, in-8, des contes en prose, des fables. On a donné en 4 vol. in-8, et 6 vol. in-18, 1817-1823, une édition de ses œuvres qui est loin d'être complète. Andrieux fut uni d'une étroite amitié avec Collin-d'Harleville et Picard, ses rivaux en talents et en succès.

ANDRINOPLE, *Orestea* chez les Grecs, dans la suite *Adrianopolis*, *Ederneh* chez les Turcs, ville de Turquie d'Europe (Roumélie), au confluent de la Maritza, de la Tondja et de l'Arde, à 177 kil. N. O. de Constantinople; 100,000 hab. Beaux monuments (mosquées de Selim II, de Bajazet II, de Mourad II; superbe bazar d'Ali-Pacha; Eski-Séraï ou vieux palais; bel aqueduc, pont sur la Tondja, etc.); antiquités romaines. Archevêque grec, grand-mollah turc. Industrie assez active (étoffes de soie, laine, coton; tapis, tanneries, maroquins; distilleries d'eaux odoriférantes). Cette ville fut fort embellie par Adrien, dont elle prit le nom, et devint la métropole de la province *Hæmi Mons* sous l'empire. Il se livra aux environs 2 batailles décisives: dans l'une Constantin défit Licinius, en 323; dans l'autre les Goths vainquirent Valens, en 378, etc. Prise par Amurat I sur les Grecs, en 1360, elle fut la résidence des sultans ottomans de 1366 à 1453; elle est encore aujourd'hui regardée comme la seconde capitale de leur empire. Elle fut occupée temporairement par les Russes en 1829. Les Russes et les Turcs y signèrent en 1829 un traité par lequel les Turcs ont cédé à la Russie les bouches du Danube, la plus grande partie du pachalik d'Akaltsiké avec plusieurs autres provinces; reconnu l'indépendance de la Grèce, et fixé le sort de la Valachie, de la Moldavie et de la Bosnie.

ANDRISCUS, aventurier, natif d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, dernier roi de Macédoine, 152 av. J.-C. Ayant, à la faveur de cette imposture, rassemblé une armée, il disputa quelque temps la Macédoine aux Romains. Il fut pris et emmené en triomphe à Rome par Cæcilius Metellus l'an 148 av. J.-C., après une guerre de 4 ans.

ANDRO. *Voy.* ANDROS.

ANDROCLÈS, esclave. On raconte qu'ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome, il fut reconnu et épargné par un lion dont il avait guéri une blessure dans les déserts de l'Afrique. Cet événement est placé vers le Ier siècle de J.-C. Il n'a d'autre garant que le récit d'Aulu-Gelle (V, ch. 14).

ANDROGÉE, *Androgeus*, fils de Minos, roi de Crète, fut tué par des jeunes gens d'Athènes et de Mégare, jaloux de ce qu'il leur avait enlevé tous les prix aux Panathénées. Minos, pour venger ce meurtre, s'empara de ces deux villes, et obligea les habitants à lui envoyer tous les ans 7 garçons et 7 filles qu'on livrait au Minotaure. Thésée délivra ses compatriotes de cet odieux tribut.

ANDROMAQUE, *Andromache*, princesse troyenne, femme d'Hector, et fille d'Eétion, roi de Cilicie, est célèbre par son amour conjugal. Après la prise de Troie, elle se vit arracher Astyanax, son fils unique, que Pyrrhus fit précipiter du haut d'une tour. Elle devint elle-même l'esclave de Pyrrhus, qui l'emmena en Epire où il l'épousa. Pyrrhus, l'ayant ensuite répudiée, la donna pour épouse à Hélénus, un des fils de Priam, et leur laissa son royaume.

ANDROMÈDE, fille de Céphée, roi d'Ethiopie, et de Cassiopée. Sa mère ayant eu l'imprudence de se dire plus belle que les Néréides, filles de Neptune, ce dieu suscita pour les venger un monstre marin qui ravagea l'Ethiopie. Il fallut, pour délivrer la contrée de ce fléau, qu'Andromède fût exposée à la fureur du monstre. Elle allait être dévorée, lorsque Persée la délivra. Le héros obtint sa main en récompense; il en eut plusieurs enfants, entre autres Sthélénus et Electryon.

ANDRONIC I, COMNÈNE, empereur grec, né l'an 1110, fut, à la mort de Manuel Comnène, nommé tuteur du fils de ce prince, Alexis II (1180). Il partagea quelque temps la couronne avec lui; mais bientôt, voulant régner seul, il fit étrangler son pupille et s'empara du trône en 1183. Après un règne souillé par des cruautés inouïes, Isaac l'Ange le détrôna; le peuple le pendit en 1185. Il fut le dernier des Comnène, qui régna à Constantinople.

ANDRONIC II, PALÉOLOGUE, né en 1258, monta sur le trône en 1282. Son règne est remarquable par les invasions des Turcs et des autres barbares. Il chargea le peuple d'impôts pour acheter la paix, altéra les monnaies, laissa languir le commerce et la marine. Détrôné par son petit-fils, Andronic III, en 1328, il finit ses jours dans un monastère, en 1332.

ANDRONIC III, PALÉOLOGUE, OU ANDRONIC-LE-JEUNE, né l'an 1295, de Michel Paléologue, était petit-fils du précédent. Il régna d'abord conjointement avec son grand-père (1325); mais à partir de 1328, il relégua le vieil empereur dans son palais et régna seul. Guerrier habile, il fut en même temps le père de son peuple et diminua les impôts. Il mourut en 1341, adoré de ses sujets.

ANDRONIC IV, PALÉOLOGUE, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé au trône par son père, vers l'an 1355. Son père, qu'il avait voulu détrôner, le força de renoncer à l'empire, et de céder ses droits à son frère Manuel (1373). Il finit ses jours dans l'exil.

ANDRONICUS (Livius), poëte comique latin, antérieur à Ennius, florissait vers 240 av. J.-C. Il composa les premières comédies régulières chez les Romains. Il jouait lui-même dans ses pièces. Il ne reste de lui que quelques vers que l'on trouve dans le *Corpus poetarum*.

ANDRONICUS de Rhodes, philosophe péripatéticien, natif de Rhodes, revit et publia, par les ordres de Sylla, les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, dont les originaux étaient, dit-on, restés cachés jusque-là. On lui a longtemps attribué une *Paraphrase de l'Éthique à Nicomaque* (publiée par Daniel Heinsius, Lugd. Batav.), que l'on a reconnue depuis être d'un certain Héliodore de Pruse.

ANDROS, *Andro* ou *Andra* des Turcs, île de l'Archipel, au S. E. de Négrepont, par 22° 40' long. E., 37° 50' lat. N.; 150 kil. de tour; 12,000 hab. Montagneuse, fertile. Commerce de soie, huile, vin, oranges, etc. Enlevée aux Turcs par les Grecs, elle fait auj. partie de la Grèce (prov. des Cyclades septentr.). — Ch.-l. de l'île de même nom, sur la côte S. O.; 5,000 hab. Port vaste.

ANDROSCOGGIN, riv. des États-Unis (New-Hampshire), coule au S., puis à l'E., au S., à l'E., et tombe, avec le Kennebek, dans la baie de Merry-Meeting, après un cours de 220 kil.

ANDROUET DU CERCEAU, architecte du XVIe siècle, enrichit Paris d'un grand nombre de beaux édifices, fut chargé par Henri III (1578) de construire le Pont-Neuf, et par Henri IV de continuer le Louvre (1596); il ne put achever ces travaux, ayant été obligé de quitter la France à cause de son attachement à la religion protestante. On a de lui des *Livres d'architecture*, 1550 et 1561, in-fol., et des *Leçons de perspective*, 1576, in-fol.

ANDROUSSA, ville de la Grèce (Messénie), à 26 kil. N. de Coron; près de là on voit les ruines de l'ancienne Messène.

ANDUJAR, ville d'Espagne, sur le Guadalquivir, dans la capitainerie-générale d'Andalousie, à 35 kil. N. O. de Jaën; 9,000 hab. On y fabrique des alcarazas. A 4 kil. d'Andujar, on voit les ruines de l'ancienne *Illiturgis*. — Andujar est célèbre par l'ordonnance que le duc d'Angoulême, commandant l'armée française envoyée en Espagne pour délivrer Ferdinand VII, rendit en 1823, dans le but de concilier les partis royalistes et libéraux, mais qui resta sans effet par l'opposition de la régence de Madrid.

ANDUZE, *Andusia*, ch.-l. de cant. (Gard), à 11 kil. S. O. d'Alais, sur le Gardon d'Anduze, au pied des Cévennes; 5,500 hab.

ANEAU ou ANNULUS (Barthélemi), poëte latin et français, né à Bourges, fut nommé en 1542 principal du collége de la Trinité à Lyon. On a de lui une traduction en vers français des *Emblèmes* d'Alciat, Lyon, 1549; *Picta poesis*, Lugd., 1552, in-8, qu'il a traduite lui-même en vers français, sous le titre d'*Imagination poétique; Alector* ou *le Coq*, histoire fabuleuse, prétendue traduite du grec, Lyon, 1560. Il fut massacré par le peuple dans son collége, le jour de la Fête-Dieu, en 1565, parce qu'on le soupçonnait d'être Protestant, et qu'on l'accusait d'avoir jeté une pierre sur le prêtre qui portait le St-Sacrement à la procession.

ANEDA, ville d'Écosse. *Voy.* EDIMBOURG.

ANEMOUR (cap), *Anemurium promontorium*, en Turquie d'Asie, sur la côte d'Itchil, par 30° 30' long. E., 36° lat. N. On voit à 12 kil. de là les restes d'une ville qui fut sans doute l'*Anemurium* des Grecs, en Cilicie.

ANET, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. N. E. de Dreux; 1,600 hab. C'est là qu'était le charmant château de Diane de Poitiers, détruit en 1792. — Un autre Anet en Suisse (Berne), entre Erlack et Morat, offre dans son voisinage des antiquités romaines. Vue des lacs de Berne et Neufchâtel.

ANGAD, désert situé au S. E. de l'Algérie, sépare cet état de l'empire de Maroc.

ANGARA, nom de 2 riv. de la Russie d'Asie: l'une naît dans les monts de Nertchinsk, se perd dans le lac Baïkal après un cours de 355 kil.; l'autre vient du S., sort du lac Baïkal, après s'y être jetée, et va grossir l'Iénisséi; après un cours de 1,500 kil. On nomme celle-ci Angara supérieure.

ANGE, famille grecque qui a fourni plusieurs empereurs. *Voy.* ANDRONIC L'ANGE, ISAAC L'ANGE, etc.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (le père), savant généalogiste, dont le nom de famille est François Raffard, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726, était de l'ordre des Augustins déchaussés. Il a rédigé l'*État de la France*, 5 vol. in-12, réimprimé et augmenté en 1749, 6 vol. in-12; il revit et augmenta considérablement l'*Histoire généalogique de la maison de France* du P. Anselme, ouvrage précieux où tous nos historiens ont puisé; il allait publier son travail lorsqu'il mourut subitement. Le P. Simplicien, son associé dans ce travail, le publia en 1726, 9 vol. in-fol.

ANGE-POLITIEN. *Voy.* POLITIEN.

ANGELES (Puebla de los). *Voy.* PUEBLA.

ANGELI, *Petrus Angelus Bargæus*, poëte latin, né en 1517 à Barga, en Toscane, mort en 1596, devint, après plusieurs aventures, professeur à Reggio en 1546, et trois ans après fut nommé par Côme I professeur à Pise; il défendit vaillamment cette ville avec ses écoliers, contre Pierre Strozzi qui l'assiégeait, 1554. Il est auteur d'un poëme de *la Chasse* (*Cynægeticon*), en 6 livres, fort estimé. Il a aussi composé un poëme intitulé *Syrias*, en 12 livres, où il traite le même sujet que le Tasse dans sa *Jérusalem délivrée*. Il a donné le recueil de ses poésies, Florence, 1568; Rome, 1585.

ANGELI (Bonaventure), jurisconsulte, né à Ferrare vers 1500, s'établit à Parme où il mourut vers 1576. On a de lui une *Description de la ville de Parme* et une *Histoire* de cette ville, Parme, 1591.

ANGELIQUES, communauté religieuse. *Voy.* BARNABITES.

ANGÉLY (l'), fou de Louis XIII, était d'abord valet d'écurie du prince de Condé; il se fit remarquer du prince par ses saillies, et le roi désira l'avoir à son service. Il n'épargnait personne dans ses bouffonneries, et il amassa des sommes considérables par la crainte que ses railleries inspiraient aux courtisans. Boileau a immortalisé son nom en le citant dans ses écrits (Ire et VIIIe satires).

ANGERBOURG, ville des États prussiens (Prusse orient.), à 50 kil. S. O. de Gumbinnen; 2,700 hab. Étoffes de poil de chèvre, etc.

ANGERMANIE, *Angermanland*, ancienne prov. de Suède, entre celles de Laponie, Bothnie, Iemtie, Medelpad, forme auj. avec cette dernière le dép. du Wester-Nordland: ch.-l. Hernosand.

ANGERMUNDE, ville des États prussiens (Brandebourg), à 88 kil. N. O. de Berlin; 2,600 hab.

ANGERS, *Juliomagus*, puis *Andes* et *Andecavi*, ch.-l. du dép. de Maine-et-Loire, sur la Mayenne, à 270 kil. S. O. de Paris et 302 par la route du Mans; 35,901 hab. Évêché, cour royale, académie universitaire. Belle cathédrale, hôtel-de-ville, musée, jardin botanique, biblioth., etc. Industrie active: toiles et tissus de tout genre, filatures. Commerce en vins, grains, bestiaux, ardoises. L'abondance de ce dernier produit est telle, que toutes les maisons d'Angers sont couvertes d'ardoises; ce qui a fait nommer cette ville la *Ville Noire*. — Angers fut

importante dès le temps des Romains ; elle possédait alors un amphithéâtre, dont on voyait encore les ruines tout récemment. Elle fut plusieurs fois assiégée : par Childéric (464), par les Normands (vers 900), par les Bretons, les Anglais, les Français à diverses époques ; elle fut vainement attaquée par les Vendéens en 1793. Il s'y tint plusieurs conciles provinciaux et des *Conférences* mémorables (1713-1714). Patrie de Ménage, Bodin, Bernier. — L'arr. d'Angers a 9 cant. (Briolay, Pont-de-Cé, Chalonne, Saint-Georges, le Loroux-en-Béconnais, Thouarcé, plus Angers qui compte pour 3), 59 comm. et 138,459 hab.

ANGERVILLE, petite ville de France (Seine-et-Oise), à 17 kil. S. O. d'Étampes ; 1,500 hab. Commerce en grains, laines, etc. — Il y a dans la Seine-Inférieure 2 autres communes de ce nom.

ANGHIARI, ville de Toscane, à 15 kil. N. E. d'Arezzo. Il s'y livra deux batailles : l'une en 1425 (les Florentins commandés par Berardino de la Carda degli Ubaldini y furent défaits par le général milanais Gui Torello) ; l'autre en 1440 (Jean Paul Orsini, général des Florentins, vainquit Piccinino qui commandait les Milanais).

ANGHIERA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 60 kil. N. O. de Milan, sur le bord E. du lac Majeur. Comté fort ancien, renouvelé en 1397 par un diplôme de Venceslas en faveur de Jean Galeas Visconti, 1er duc de Milan, qui en investit son fils aîné.

ANGILBERT (saint), disciple d'Alcuin, d'une famille noble de la Neustrie, obtint la faveur de Charlemagne qui, dit-on, lui fit épouser secrètement sa fille Berthe. Il embrassa ensuite la vie monastique, pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans une grande maladie. Il accompagna Charlemagne à Rome, devint ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut en 814. Il cultivait la poésie avec succès : Charlemagne l'appelait son Homère. On a sous son nom une *Histoire des premières expéditions de Charlemagne*, qui n'est qu'un roman dont le véritable auteur est Dufresne de Francheville.

ANGLES, *Angli*, peuple de la Germanie, au N. de l'Elbe-Inférieur, habitait la partie orient. du Holstein actuel, et peut-être aussi le Sleswig. Ils passèrent au VIe siècle dans la Bretagne, où ils établirent trois royaumes : Bernicie et Deirie ou Northumberland (540-547) ; Estanglie (575) ; Mercie ou Westanglie (582). Tout le pays prit d'eux le nom d'*England* ou Angleterre. *Voy.* HEPTARCHIE.

ANGLÈS (Tarn), à 25 kil. S. E. de Castres, ch.-l. de cant. ; 2,000 hab.

ANGLESEY, *Anglesea* en anglais, *Mona* chez les anciens, île d'Angleterre, près de l'angle N. O. du pays de Galles, forme un des 12 comtés de cette contrée : 45 kil. sur 25 ; 46,000 hab. ; ch.-l., Beaumaris. Sol fertile ; mines de cuivre, plomb, houille ; marbres. Beaucoup de ports. Les Druides autrefois y avaient établi une école célèbre. Les Anglais s'emparèrent de cette île sous Édouard I, et lui donnèrent leur nom.

ANGLETERRE, *Britannia* chez les Romains, *Anglia* en latin moderne, *England* en anglais, l'un des 3 roy. unis qui forment la Grande-Bretagne, est bornée au N. par l'Écosse, au S. par la Manche, à l'O. par la mer d'Irlande, à l'E. par la mer du Nord : elle a 570 kil. du N. au S., 420 de l'E. à l'O. ; sa popul. est de 11,300,000 hab. On étend souvent le nom d'Angleterre à toute la Grande-Bretagne. L'Angleterre proprement dite est divisée en 52 comtés ou *shires*, dont 12 forment la principauté de Galles. Ce sont :

	Comtés.	*Chefs-lieux.*
Au N.	Northumberland,	Newcastle.
	Cumberland,	Carlisle.
	Durham,	Durham.
	Westmoreland,	Appleby.
Au N.	York,	York.
	Lancaster	Lancaster.
A l'E.	Lincoln,	Lincoln.
	Norfolk,	Norwich.
	Suffolk,	Ipswich.
	Huntingdon,	Huntingdon.
	Cambridge,	Cambridge.
	Hertford,	Hertford.
	Essex,	Colchester.
	Middlesex,	Londres.
Au S.	Kent,	Canterbury.
	Sussex,	Chichester.
	Surrey,	Guilford.
	Berks,	Reading.
	Southampton,	Winchester.
	Wilts,	Salisbury.
	Dorset,	Dorchester.
	Somerset,	Bath.
	Devon,	Exeter.
	Cornwall,	Launceston.
A l'O.	Glocester,	Glocester.
	Monmouth,	Monmouth.
	Hereford,	Hereford.
	Worcester,	Worcester.
	Shrop ou Salop	Shrewsbury.
Ces 12 comtés forment la principauté de Galles.	Chester,	Chester.
	Anglesey,	Beaumaris.
	Flint,	Flint.
	Denbigh,	Denbigh.
	Caernarvon,	Caernarvon.
	Merioneth,	Bala ou Dolgelly.
	Montgomery,	Montgomery.
	Cardigan,	Cardigan.
	Radnor,	Radnor.
	Brecknok,	Brecknok.
	Pembroke,	Pembroke.
	Caermarthen,	Caermarthen.
	Glamorgan ;	Cardiff.
Au centre,	Derby,	Derby,
	Nottingham,	Nottingham.
	Stafford,	Stafford.
	Leicester,	Leicester.
	Rutland,	Oakham.
	Warwick,	Warwick.
	Northampton,	Northampton.
	Bedford,	Bedford.
	Oxford,	Oxford.
	Buckingham,	Buckingham.

Londres est la capitale de l'Angleterre et de tout l'empire britannique. Les autres villes importantes sont : Douvres, Norwich, Hull, Newcastle, Liverpool, Bristol, Falmouth, Plymouth, Portsmouth, Oxford, Birmingham, Manchester, Sheffield, Nottingham, Cambridge, York, etc. Les montagnes sont peu nombreuses, sauf dans la principauté de Galles et dans le nord ; elles sont peu hautes : la plus élevée, le Snowdon, ne dépasse pas 1,100 mètres. Les riv. sont en grand nombre, mais presque toutes petites, et souvent elles forment de larges estuaires à leur embouchure ; les principales sont : la Tamise, la Severn ou Saverne, l'Humber formé du Trent et de l'Ouse, la Medway, la Mersey, les 2 Avon, la Dee, la Tees, la Tyne, l'Air, la Derwent. Il y a peu de lacs et seulement au N. Les communications sont facilitées par une foule de canaux qui forment 4 grands systèmes hydrauliques, dits *systèmes de Liverpool*, *de Manchester*, *de Londres*, *de Birmingham*. Le climat est humide, froid, brumeux. La végétation est assez analogue à celle de la Normandie, de la Flandre ; ce pays fournit en abondance des grains, des fruits, des légumes, du houblon, des plantes farineuses et oléagineuses, mais pas de vin. Les pâturages sont magnifiques ; le bétail, les chevaux excellents ; le gibier abonde sur beaucoup de points ; les loups ont disparu depuis 9 siècles. Il y a encore de vastes fo-

rêts dans l'O. Généralement la culture est bien entendue. Les mines de houille et de fer sont très riches ; ensuite viennent l'étain, le plomb, le cuivre. L'industrie est très développée, surtout pour la fabrication des draps, lainages, étoffes, pour les tissus de soie, de lin, de chanvre, et plus encore de coton ; pour les filatures, l'imprimerie sur coton, la métallurgie en tout genre, l'armurerie, la quincaillerie, l'orfèvrerie, l'horlogerie ; pour les tanneries, blanchisseries, papeteries, savonneries, brasseries. Le commerce, très actif à l'intérieur, embrasse au dehors toutes les parties du monde et tous les produits naturels ou industriels, anglais ou étrangers. (Pour les possessions de l'Angleterre, son gouvernement, ses forces, etc., *Voy.* GRANDE-BRETAGNE. Pour sa géographie ancienne, *Voy.* BRETAGNE.)

Histoire. On ne sait rien d'authentique sur l'histoire de l'Angleterre avant César. Ce conquérant fit deux descentes dans l'île, alors nommée Bretagne (53 et 52 av. J.-C.). Claude reprit ses projets de conquête l'an 43 de J.-C. ; ses successeurs les continuèrent, et de 78 à 85, les armées romaines, commandées par Agricola, pénétrèrent jusqu'aux monts Grampians. Mais jamais l'île ne fut entièrement soumise. En 411 Honorius abandonna la Bretagne ; mais incapables de se défendre contre les Pictes, les Bretons appelèrent à leur secours les Saxons (447) ; ceux-ci accoururent (449), et fondèrent 4 roy. : Estseaxe, Suthseaxe, Westseaxe et Kent (453-527). Les Angles, qui les suivirent (542-584), en élevèrent 3 autres : Estanglie, Mercie, et Deirie ou Bernicie. Tous ces roy. finirent par se réduire à un seul, sous le Saxon Egbert (827). Dès 835, les Danois ou Normands désolèrent l'Angleterre par leurs ravages ; Alfred-le-Grand (871-901) les força à la paix. De retour en 981, les Danois mirent leur roi Suénon sur le trône d'Angleterre (1013), et la dynastie légitime n'y revint qu'en 1041. En 1066, Guillaume I, duc de Normandie, conquit le roy. et fonda une nouvelle race, qui en 1154 fut remplacée par les Plantagenets, comtes d'Anjou, issus par les femmes de la race normande, et dont Henri II fut la tige en Angleterre. Ceux-ci régnèrent jusqu'en 1485. Les plus grands événements pendant cet espace de temps furent l'union de 5 grandes prov. françaises à l'Angleterre, par l'avénement de Henri II ; la lutte de ce prince contre Thomas Becket (1162-1170) ; la conquête de l'Irlande (1171) ; les guerres de Richard-Cœur-de-Lion contre la France (1195-1199) ; la perte de la Normandie par Jean-sans-Terre (1204) ; l'institution de la grande charte, base de la constitution anglaise (1217) ; l'insurrection de Leicester contre Henri III (1263-1268) ; la conquête momentanée de l'Ecosse (1296-1356) ; la guerre de cent ans contre la France (1339-1453) ; enfin la guerre civile entre les maisons d'York et de Lancastre, dite guerre des Deux-Roses, qui finit par la chute de la maison royale (1461-1485). Alors, monta sur le trône la dynastie des Tudor, issue d'une branche collatérale et sous laquelle le pouvoir royal fut à son apogée. Elle substitua la religion anglicane au catholicisme : Henri VIII, Edouard VI, Élisabeth contribuèrent à cette importante révolution (1533-1603). A Elisabeth succéda Jacques I (VI en Ecosse), qui commença en Angleterre la dynastie des Stuarts, et qui le premier réunit sous un seul sceptre l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, sous le nom de Grande-Bretagne. Charles I, son fils, périt sur l'échafaud en 1649 ; la république fut alors proclamée, et Cromwell resta maître de l'état jusqu'à sa mort (1658). Les Stuarts furent rétablis en 1660 ; mais les fautes de Jacques II amenèrent la révolution de 1688, qui renversa cette dynastie et donna pour souverain aux Anglais Guillaume III, prince d'Orange ; puis Anne, fille de Jacques II. Après la mort de la reine Anne, la maison de Hanovre fut appelée au trône : c'est elle qui règne encore aujourd'hui. Elle a fourni 5 rois et la reine régnante, Victoria. Sous ces derniers rois eurent lieu la conquête du Canada (1760-63), la perte des colonies anglo-américaines (1774-1783), la soumission de l'Inde (1757-1816), la lutte contre la révolution française (1793-1815). Sous Georges IV a commencé une ère nouvelle signalée par le rappel des lois contre le catholicisme (1829), et par la réforme électorale (1832). Voici l'ordre dans lequel les rois d'Angleterre se sont succédé :

1° *Race saxonne.*
Egbert. 800
Ethelwolf. 836
Ethelbald. 857
Ethelbert. 860
Ethelred I. 866
Alfred-le-Grand. 871
Édouard I, l'Ancien. 900
Athelstan. 925
Edmond I. 941
Edred. 946
Edwy. 955
Edgard-le-Pacifique. 957
Saint-Édouard-le-Martyr. 975
Ethelred II. 978

2° *Saxons et Danois.*
Suénon, *Danois.* 1013
Ethelred, rétabli. 1014
Edmond II. 1016
Canut ou Knut-le-Grand. 1017
Harald, *Danois.* 1036
Hardi-Canut ou Hardeknut, *Danois.* 1039
Édouard-le-Confesseur. 1041

3° *Race normande.*
Guillaume-le-Conquérant. 1066
Guillaume II, le Roux. 1087
Henri I, Beauclerc. 1100
Étienne de Blois. 1135

4° *Maison d'Anjou* (*Plantagenets*).
Henri II. 1154
Richard-Cœur-de-Lion. 1189
Jean-sans-Terre. 1199
Henri III. 1216
Édouard I. 1272
Édouard II. 1307
Édouard III. 1327
Richard II. 1377
Henri IV. 1399
Henri V. 1413
Henri VI. 1422
Édouard IV. 1461
Édouard V. 1483
Richard III. 1483

5° *Maison de Tudor.*
Henri VII. 1485
Henri VIII. 1509
Édouard VI. 1547
Jeanne Gray. 1553
Marie 1553
Élisabeth. 1558

6° et 7° *Maisons des Stuarts et d'Orange.*
Jacques I. 1603
Charles I. 1625
Interrègne (1649-1652).
O. Cromwell, protect. 1652
R. Cromwell, prot. 1658
Restaurat. des Stuarts.
Charles II. 1660
Jacques II. 1685
Guillaume III (d'Orange) et Marie. 1689
Anne. 1702

8° *Maison de Hanovre.*
Georges I. 1714
Georges II. 1727
Georges III. 1760
Georges IV. 1820
Guillaume IV. 1830
Victoria. 1837

ANGLETERRE (NOUVELLE-). On comprend vulgairement sous ce nom six états de l'Union américaine, situés au N. E. et sur les frontières des possessions anglaises : ce sont les états de Maine, New-Hampshire, Massachussets, Vermont, Rhode-Island et Connecticut. Il ne faut pas confondre la Nouvelle-Angleterre avec la Nouvelle-Bretagne. (*Voy.* ce mot.)

ANGLICANE (église), nom que porte l'église dominante d'Angleterre. Quoique la réforme ait été introduite en Angleterre par Henri VIII, l'église anglicane, qui s'appelle aussi *haute église* et *église épiscopale*, ne date que de l'*acte d'uniformité*, rendu en 1562, sous le règne d'Elisabeth. L'église anglicane adopte presque tous les dogmes de Calvin, mais elle conserve l'institution divine des évêques et la hiérarchie. Le roi est le chef de l'église ; toutefois il reste étranger au dogme et à la discipline ecclésiastique, dont la surveillance est remise aux mains du haut clergé.

ANGLO-AMÉRICAINS. On désigne souvent par ce nom les habitants des États-Unis et même tous les habitants des colonies formées dans l'Amérique septentrionale par les Anglais.

ANGLURE, ch.-l. de cant. (Marne), sur l'Aube, à 17 kil. S. de Sézanne ; 700 hab.

ANGO, célèbre armateur de Dieppe, né à la fin du XVe siècle, acquit une immense fortune et put rivaliser avec les rois. Les Portugais ayant enlevé un

de ses vaisseaux en pleine paix (1530), il arma contre eux pour son propre compte, bloqua le port de Lisbonne, et ne cessa ses hostilités que lorsqu'ils eurent envoyé un ambassadeur en France pour demander la paix. Il éprouva à la fin de sa vie des pertes considérables et fut presque ruiné ; il en mourut de chagrin, en 1551. François I, sous le règne duquel il vivait, l'avait nommé gouverneur de Dieppe.

ANGOLA, état d'Afrique, dans la Nigritie mérid., s'étend sur la côte d'Afrique du cap Lopez à St-Philippe de Benguela (de 1 à 12° lat. S.); ch.-l. Loando. Ce roy. appartient aux Portugais. Avec le Benguela et quelques forts du Congo, il forme la capitainerie-générale d'Angola et de Congo. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves. De plus, on en exporte de l'or, de l'ivoire, de la gomme, des drogues médicinales, du fer, du cuivre, de la cire, du miel, du piment, de l'huile de palmier, etc.

ANGORA ou ANGOURI, l'ancienne *Ancyra*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. d'un district d'Anatolie, près de la Tabana, à 265 kil. N. de Konieh ; 40,000 hab. On y trouve des espèces particulières de chèvres, de chats et de lapins à poils longs et soyeux, connues sous le nom d'*angoras*. *Voy.* ANCYRE.

ANGOSTURA ou SAN THOME DE LA GUYANA, capit. de la Guyane espagnole, sur l'Orénoque, à 270 kil. de Vieja Guyana ; 5,000 hab. Il s'y tint, en 1819, sous la présidence de Bolivar, un congrès qui réunit la Nouvelle-Grenade et le Vénézuela en un seul état, sous le nom de Colombie.

ANGOULÊME, *Inculisma*, ch.-l. du dép. de la Charente, sur une colline au pied de laquelle coule la Charente, à 438 kil. S. O. de Paris, à 90 kil. de la mer ; 16,910 hab. Evêché. Port sur la Charente (au faubourg de l'Houmeau). Enceinte murée, ancien château ; belle cathédrale ; nouveau quartier très beau. On y avait établi sous la Restauration une école royale de marine ; elle a été transportée depuis 1830 à Brest. Cabinet d'histoire naturelle, cabinet de physique et de chimie, biblioth. Papeteries renommées et quelques autres fabriques. Commerce actif ; entrepôt de Bordeaux et des dép. du S.—Ville ancienne, célébrée par Ausone dès le IVe siècle. Elle fut ruinée par les Normands au IXe siècle. Patrie de St-Gelais, de Balzac, de la reine Marguerite de Valois, de Poltrot de Méré, de Ravaillac. — L'arr. d'Angoulême a 9 cant. (Blanzac, Hiersac, Montbron, Larochefoucault, Rouillac, St-Amand de Bouexe, Lavalette, plus Angoulême qui en fait 2), 144 comm. et 130,456 hab.

ANGOULÊME (comté et duché d'), à peu près équivalant à l'Angoumois, fut joint, lors de l'origine du système féodal, au comté de Périgord. Le premier comte de Périgord et d'Angoulême est Vulgrin I (866) ; le plus illustre est Guillaume-Taillefer, sous qui le comté devint arrière-fief de la couronne et fief du duché d'Aquitaine. Le dernier est Vulgrin III, mort en 1181, et dont la fille Mathilde porta le comté à Hugues IX, sire de Lusignan et comte de la Marche. Le comté d'Angoulême fut réuni à la couronne en 1308, donné à Philippe d'Evreux en 1328, confisqué sur Charles-le-Mauvais en 1351, et donné en même temps au connétable Charles d'Espagne ; cédé aux Anglais en souveraineté, 1360, repris en partie en 1372 et années suivantes. Il devint ensuite l'apanage de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V et frère de Charles VI, et passa au fils puîné de ce prince, qui fut la tige des seconds Valois. François I, issu de cette branche, porta d'abord le titre de comte d'Angoulême ; devenu roi, il fit de ce comté un duché qu'il donna à sa mère. Il le réunit à la couronne à la mort de celle-ci. Ce duché fut encore un apanage de 1574 à 1650, en faveur de Diane et de Charles de Valois, enfants naturels, l'une de Henri II, l'autre de Charles IX. Depuis ce temps, le titre de duc d'Angoulême n'a plus été qu'un pur titre.

ANGOULÊME (Charles de Valois, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, mort en 1650, porta d'abord le titre de comte d'Auvergne, qu'il échangea plus tard (1619) contre celui sous lequel il est connu. Il fut un des premiers à reconnaître Henri IV et combattit vaillamment dans les rangs de son armée ; mais ensuite il entra dans une conspiration contre ce prince et fut condamné à une détention perpétuelle (1606). Ayant obtenu de Louis XIII sa liberté, il servit l'état avec dévouement et se distingua dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandres. Il a laissé quelques écrits, dont le plus intéressant consiste dans des *Mémoires sur les règnes de Henri III et Henri IV*, Paris, 1662.—Il laissa un fils, Louis-Emmanuel de Valois, duc d'Angoulême, né en 1596, mort en 1653, qui embrassa l'état ecclésiastique, et le quitta ensuite pour le métier des armes. Ce prince se distingua au siége de la Rochelle.

ANGOULEVENT (Nic.-Joubert, sieur d'), fou célèbre sous le règne d'Henri IV. On lui donnait le nom de *Prince des sots* ou *Prince de la sottise*. Il eut un procès curieux avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté. En 1615, on publia sous son nom un recueil pseudonyme, intitulé *les Satires bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*, dont le véritable auteur est inconnu.

ANGOUMOIS, *Agesinates*, ancienne prov. de France, partie du grand gouvernement de Saintonge, Angoumois et Aunis, était située entre le Poitou au N. et le Périgord au S. Elle forme auj. le dép. de la Charente, moins quelques cant. de l'arr. de Barbezieux. *Voy.* ANGOULÊME.

ANGOURI ou ANGOURIEH. *Voy.* ANGORA.

ANGOXA, état de l'Afrique orient., côte de Mozambique, fait partie de la capitainerie portugaise de Mozambique. — ANGOXA (îles d'), dans le canal de Mozambique, par 37° 51' long. E., 16° 26' lat. S.

ANGRA, ch.-l. de l'île Terceire et de toutes les Açores, sur la côte S. de Terceire. Evêché, port, fortifications. Commerce en miel, vins, lin, froment.

ANGRA DO ILHEO, ville de la Nigritie mérid., sur la côte, vis-à-vis de l'île de Fernando-Po, appartient aux Portugais.

ANGRA DOS REYS, ville du Brésil, sur une petite baie de même nom. Bon port. Long. O. 46°. lat. S. 23°.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), lieutenant civil au Châtelet de Paris, né en 1715, remplit ses fonctions avec autant de lumières que de désintéressement. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787. Quoiqu'il se fût ensuite retiré des affaires, il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Son crime était d'avoir envoyé de l'argent à ses enfants émigrés. Un de ses juges lui ayant demandé s'il ignorait la loi qui le défendait : « Non, répondit-il ; mais j'en connais une plus sacrée : c'est celle qui ordonne aux pères de nourrir leurs enfants. »

ANGRIE, *Angrivarii*, ancienne prov. d'Allemagne, partie du duché de Saxe tel que le posséda Henri-le-Lion (avant 1180), contenait les pays de Brême, Verden, Oldenbourg, Ostfrise, Grœningue, Osnabrück, Hoya, Calenberg, Lippe, Munster, Minden, Pyrmont, Corvey, Paderborn, Waldeck. On la regardait aussi comme une partie de la Westphalie.

ANGRIVARII, peuple de la Germanie, habitait le pays nommé depuis Angrie. *Voy.* ce nom.

ANGUILLARA, bourg de l'Etat ecclésiastique, à 30 kil. N. O. de Rome, érigé en duché par Benoît XIV (1758). — Bourg du royaume Lombard-Vénitien, à 30 kil. S. de Padoue, sur l'Adige ; 2,000 hab.

ANGUILLARA (Andrea dell'), poète italien, né en 1517 à Sutri (Toscane), mort vers 1570, était correcteur d'imprimerie. On a de lui une trad. estimée des *Métamorphoses* d'Ovide, en octaves (Pa-

rle, 1564, et Venise, 1584), et diverses autres poésies.

ANGUILLE (île de l'), *Snake's island* en anglais, une des Antilles anglaises, la plus septentrionale des îles du Vent, par 60° 50' long. O., 18° 12' lat. S., a 40 kil. sur 12 ; port commode.

ANGUS ou FORFAR. *Voy.* FORFAR.

ANHALT, principauté d'Allemagne (Confédération germanique), qui doit son nom au vieux château d'Anhalt (*am holtz*, près de la forêt), situé dans la forêt de Harzgerode et dont il ne reste plus que des ruines. Elle est enclavée dans la Prusse et bornée au N. par le Brandebourg, à l'O. par la Saxe prussienne et le Brunswick, au S. par le royaume de Saxe. Elle forme aujourd'hui 3 duchés : 1° *Anhalt-Dessau*. Ce duché a la suprématie et renferme 15 bailliages. Il est baigné par la Mülde. Il compte 52,947 hab., et a pour ch.-l. Dessau. — 2° *Anhalt-Bernbourg*. Ce duché, coupé en plusieurs portions par le territoire prussien, et partagé en haute et basse principauté, renferme 9 bailliages, 37,050 hab., et a pour ch.-l. Bernbourg. — 3° *Anhalt-Coëthen*. Ce duché, situé à l'E. du duché de Dessau, renferme 7 bailliages : 32,475 hab., et a pour ch.-l. Coëthen.—Il exista pendant longtemps un 4° duché, celui d'*Anhalt-Zerbst*, qui était situé au N. de celui de Dessau ; il cessa d'exister en 1793, par l'extinction de la branche des ducs d'Anhalt-Zerbst, et son territoire fut partagé entre les 3 autres branches.

ANHALT (maison d'), une des plus anciennes familles princières de l'Allemagne, est une branche de la célèbre maison d'Ascanie (*Voy.* ce nom). Les princes d'Anhalt, d'abord comtes, puis ducs au XIII° siècle, et enfin princes *immédiats* de l'Empire, relevaient primitivement du duché de Saxe. Leur principauté, qui en 1211 se trouvait tout entière entre les mains de Henri, petit-fils d'Albert-l'Ours, électeur de Brandebourg, se démembra après la mort de ce prince, et forma les 4 duchés de Bernbourg, de Coëthen, de Zerbst et de Dessau. Cette dernière branche, à laquelle appartient Catherine II, a donné naissance à un grand nombre de guerriers et de personnages distingués, parmi lesquels on remarque :

ANHALT-DESSAU (Léopold, prince d'), feld-maréchal de Prusse et de l'Empire, né en 1676, mort en 1747. Il assista à toutes les campagnes de la guerre de succession, prit une part glorieuse au gain de la bataille d'Hochstedt, combattit vaillamment à Turin, et accompagna le roi de Prusse, Guillaume I, en Poméranie pour combattre Charles XII. Sous Frédéric II il remporta en 1745 la célèbre victoire de Kesseldorf sur les Saxons et les Autrichiens. Il fut le créateur de cette infanterie prussienne, si célèbre au XVIII° siècle, et la conduisit 40 ans.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Frédéric-François, prince d'), petit-fils du préc., né à Dessau en 1740, mort en 1817. Il suivit d'abord avec distinction la carrière des armes ; mais sa santé l'ayant obligé d'y renoncer, il s'appliqua tout entier à l'administration de son duché. Après plusieurs voyages dans les différentes cours d'Europe, il revint à Dessau, où il forma plusieurs établissements utiles, entre autres le collége appelé *Philanthropinum*. Le Dessau lui doit aussi un grand nombre de routes, des palais magnifiques, un pont sur l'Elbe, etc. Plein d'estime pour ce prince, Napoléon respecta toujours l'indépendance du pays d'Anhalt. Le duc d'Anhalt fit partie de la confédération du Rhin et fournit de nombreux contingents à l'empereur ; mais en 1813, il se sépara de la confédération du Rhin et entra dans la Confédération germanique.

ANHALT-DESSAU (la princesse d'), nièce du roi de Prusse, Frédéric II, femme d'un esprit cultivé, reçut d'Euler dans les années 1760-62 des leçons de physique et de philosophie qui ont été publiées sous le titre de *Lettres à une princesse d'Allemagne*. *Voy.* EULER.

ANHOLT, petite ville des États prussiens (Westphalie), à 20 kil. O. de Borken, sur l'Ussel, résidence du prince de Salm-Salm, à qui elle appartient.

ANI ou ANISI, *Abnicum*, ville de la Turquie asiatique (Erzeroum), à 90 kil. N. O. d'Erivan, capit. de l'Arménie, fut prise par les Grecs en 1045, par Alp-Arslan en 1064, puis appartint successivement aux princes de Géorgie, de Perse, d'Arménie, et aux Mongols ; elle fut à peu près ruinée par un tremblement de terre en 1319.

ANIAN (détroit d'), prétendu passage qui, suivant quelques géographes et navigateurs des XVI° et XVII° siècles, conduisait de l'Atlantique dans la mer Pacifique, par le nord-ouest de l'Amérique. Ce détroit n'existe pas. Toutefois, il ne paraît pas impossible que l'on puisse découvrir un autre passage à travers l'océan Glacial. *Voy.* AMÉRIQUE.

ANIANE ou SAINT-BENOIT-D'ANIANE, ville de France (Hérault), à 26 kil. N. O. de Montpellier. Tannerie. On y voyait jadis un couvent bâti sous Charlemagne par saint Benoît d'Aniane.

ANIANUS, lac d'Italie. *Voy.* AGNANO.

ANIANUS, jurisconsulte romain, publia en 506, par ordre d'Alaric, roi des Visigoths en Espagne, un *Abrégé du Code Théodosien*, qui est connu sous le nom de *Code d'Alaric*.

ANIANUS, astronome et poëte latin du XV° siècle, a fait un poëme en vers hexamètres léonins, intitulé : *Computus manualis magistri Aniani*, Strasb., 1488. Il est auteur de ce distique si connu sur le zodiaque : *Sunt aries*, etc. (*Voy.* ZODIAQUE.)

ANICET, *Anicetus*, affranchi, dirigea d'abord l'éducation de Néron, et devint dans la suite l'instrument de ses crimes. Il inventa le vaisseau qui devait submerger Agrippine, et conduisit les soldats chargés de donner la mort à cette princesse. Il aida ensuite Néron à faire condamner Octavie comme adultère, en se déclarant complice du prétendu crime de la princesse.

ANICET (saint), pape, 157-168, souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle. Sa fête tombe le 17 avril.

ANICIUM ou PODIUM, auj. LE PUY-EN-VELAY.

ANIELLO. *Voy.* MAZANIELLO.

ANIEN ou ANIENUS. *Voy.* ANIO.

ANIMAS (Rio de las), riv. du Mexique, reçoit la Nabajoa et tombe dans le Rio Colorado, après un cours de 350 kil.

ANIO ou ANIEN, auj. le *Teverone*, petite riv. du Latium, se jette dans le Tibre, à 6 kil. environ au N. E. de Rome.

ANISI, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* ANI.

ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, vers 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué. D'importantes collections sont sorties de ses presses. — Jean, son fils, fut aussi imprimeur à Lyon ; il eut en 1701 la direction de l'imprimerie royale à Paris, et porta au plus haut point la prospérité de cet établissement qui est resté longtemps dans sa famille. Il mourut en 1721.—Étienne-Alexandre-Jacques, petit-fils du précédent, connu sous le nom d'Anisson-Duperron, fut directeur de l'imprimerie royale en 1783 ; il fut privé de cet emploi à la révolution, et périt sur la guillotine en 1794. — Hippolyte, fils d'Étienne, a depuis été remis en possession de l'établissement que ses ancêtres avaient dirigé avec tant de succès.

ANISUS, nom de l'Ens en latin moderne. *Voy.* ENS.

ANISY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. S. O. de Laon ; 1,100 hab.

ANJOU, *Andecavi*, ancienne prov. de France, entre la Normandie, le Poitou, le Maine, la Bretagne et la Touraine, avait pour capitale Angers, et pour villes principales Château-Gontier, Baugé, Brissac, Craon, Chollet, Beaupréau. Elle forme auj. le dép. de Maine-et-Loire, et une portion des dép. de la Mayenne, de la Sarthe et d'Indre-et-Loire.

ANJOU (comté d'). L'Anjou fut érigé en comté vers

870 par Charles-le-Chauve, en faveur d'un gentilhomme breton nommé Tertule, qui avait rendu de grands services à ce prince. Louis-le-Bègue confirma dans cette possession le fils de Tertule, Ingelger, en augmentant ses domaines. C'est de cette maison que sont issus les Plantagenets qui régnèrent sur l'Angleterre de 1154 à 1485 : Geoffroy V, dit Plantagenest, comte d'Anjou, ayant épousé la reine Mathilde (1127), donna naissance à Henri, qui, le premier de cette maison, porta la couronne d'Angleterre et qui régna sous le nom de Henri II. Les rois d'Angleterre possédèrent jusqu'en 1203 le comté d'Anjou, qui n'en continuait pas moins de relever de la couronne de France. A cette époque, l'Anjou fut confisqué sur Jean-sans-Terre qui, pour s'emparer de cette province, avait fait périr son neveu Arthur, dernier héritier du comté (*Voy.* ARTHUR et JEAN), et Philippe-Auguste le réunit à la couronne. En 1226, Louis VIII laissa par testament l'Anjou ainsi que le Maine à Charles, son 9e fils, qui devint par là chef d'une nouvelle maison d'Anjou, et qui régna, ainsi que sa postérité, sur Naples et la Sicile. En 1290, une petite-fille de ce prince, Marguerite, apporta l'Anjou et le Maine en dot à Charles de France, comte de Valois, dont le fils, devenu roi de France sous le nom de Philippe VI, réunit ces deux provinces à la couronne. En 1360, le roi Jean II érigea l'Anjou en duché, et le donna pour apanage à son second fils, Louis, qui devint le chef d'une seconde branche de rois de Naples de la maison d'Anjou; le dernier rejeton de cette famille, Charles IV, institua Louis XI son héritier, et l'Anjou fut irrévocablement réuni à la couronne en 1482. Le titre de duc d'Anjou fut porté depuis par plusieurs princes du sang, par Henri III, avant qu'il fût roi, par deux fils de Louis XIV, qui moururent jeunes, par un des petits-fils de ce prince, qui devint plus tard roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Le seul prince qui soit connu dans l'histoire sous le nom spécial de duc d'Anjou est François, 4e fils de Henri II, dont l'article suit.

ANJOU (François, duc d'), 4e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, et frère de Henri III, né en 1544, mort en 1584, porta d'abord le titre de duc d'Alençon; il se montra favorable aux protestants, se mit à la tête des Flamands révoltés contre l'empereur, fut un instant reconnu souverain des Pays-Bas, et reçut solennellement le titre de duc de Brabant (1582); mais ayant voulu violer les libertés du peuple qui l'avait élu, il fut ignominieusement chassé. Il avait été sur le point d'épouser Elisabeth, reine d'Angleterre; ce mariage échoua, par le refus de la reine, au moment de se conclure.

ANJOUAN, *Hinzouan* ou *Joanna* des Anglais, une des îles Comores, entre la côte orient. de l'Afrique et Madagascar, a 49 kil. sur 33; jadis florissante, aujourd'hui très pauvre et dépeuplée par les invasions des pirates madécasses. Ch.-l., Makhadou.

ANKARSTROEM (J.), l'assassin de Gustave III, gentilhomme suédois, né en 1761, avait été enseigne dans les gardes-du-corps du roi et était retiré du service depuis quelques années lorsqu'il entra, avec plusieurs nobles mécontents, dans une conspiration formée contre le roi de Suède : il se chargea de porter le coup mortel, et, s'étant introduit dans un bal masqué où assistait le roi, il tira sur lui un coup de pistolet à vent au moment où le comte de Horn son complice lui désignait la victime, en lui adressant ces mots : « Bonsoir, beau masque. » Cet attentat eut lieu le 15 mars 1792. Arrêté et mis en jugement, Ankarstroem fut décapité après avoir eu le poing coupé.

ANKLAM, ville de Prusse. *Voy.* ANCLAM.

ANKOBER, état africain, dans l'Abyssinie, composé des 2 provinces de Choa et d'Efat, est le plus civilisé de l'Abyssinie. Sa capitale, Ankober, est à 450 kil. S. E. de Gondar.

ANNABERG, ville du royaume de Saxe, à 37 kil. S. O. de Freyberg; 4,500 hab. Mines d'étain, fer, argent, cobalt. — Ville de Prusse (Silésie), à 11 kil. S. O. de Strelitz, est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

ANNAGOUNDI. *Voy.* ANAGOUNDI.

ANNAM ou VIETNAM, dit aussi Empire Annamitique, grand état de l'Inde transgangétique, baigné à l'E. et au S. par la mer, a pour bornes au N. la Chine, à l'O. l'Inde anglaise, l'Empire birman, l'Empire siamois, et se divise en 6 régions : Tonquin ou Drang-Ngai, Cochinchine ou Drang-Trong, Tsiampa, Cambodje annamite, Laos annamite, royaume de Bao; 1,450 kil. sur 600; Hué, capitale; environ 23,000,000 d'hab. Une chaîne de mont. partage l'empire en 2 moitiés longitudinales; 2 autres chaînes le séparent, l'une de l'empire siamois, l'autre de la Chine. Quelques bons ports. Grande fertilité, sauf vers les montagnes et le S. : végétation des tropiques, riz, sucre, ananas, thé, poivre, bétel, cocotiers, etc. 2 récoltes par an : bancs de corail énormes. Beaucoup de fer; sel, marbre, albâtre; un peu d'or dans les rivières. Les Annamites sont en général de race mongole et semblables aux Chinois, mais plus robustes : leur langue et leur écriture sont dérivées du chinois. Ecoles publiques; classe de lettrés et mandarins, comme à la Chine; gouvernement despotique (le roi s'appelle Dova) : leur armée est de 150,000 hommes (1815); ils ont de l'artillerie sur le modèle des Européens. Ce pays, civilisé par les Chinois au IIIe siècle av. J.-C., fut tantôt soumis à la Chine, tantôt indépendant. Lé-Loa assura sa liberté en 1363; à cette époque commence la dynastie des Lé, qui règne aussi sur la Cochinchine. En 1774 eut lieu dans le Tonquin la révolte des 3 frères Taï-tsoung, qui furent quelque temps maîtres de tout l'empire, 1775, etc.; ils furent cependant expulsés par Ngaï-en-Choung (reste de la dynastie cochinchinoise), 1795-1804. Son petit-fils Miclomé lui succéda en 1820.

ANNAN, riv. d'Écosse, se jette dans le détroit de Solway. — Ville située à l'embouchure de la rivière d'Annan, à 26 kil. S. E. de Dumfries (Dumfries) : 2,500 hab. Pêche du saumon.

ANNAPOLIS, ville des États-Unis, sur la baie de Chesapeak, à 40 kil. N. E. de Washington, petite, mais jolie, est le ch.-l. de l'état de Maryland; 2,600 hab. Théâtre et banque; hôtel du gouvernement. — Ville de la Nouvelle-Écosse, par 67° 42' lat. N.; 1,200 hab. Port magnifique. Elle se nommait jadis Port-Royal.

ANNAT (Fr.), Jésuite, né à Rhodez en 1607, mort à Paris en 1670, devint provincial de son ordre et confesseur de Louis XIV (1654-1670). Il fut un des adversaires les plus acharnés des Jansénistes, et écrivit, entre autres ouvrages de polémique, *le Rabat-joie des Jansénistes* (Paris, 1666, 3 vol. in-4). Son nom serait ignoré si Pascal ne lui eût adressé ses deux dernières *Provinciales*.

ANNATES. On entend par ce mot le revenu d'une année, ou plutôt une taxe annuelle que payaient à la chambre apostolique, en recevant leur bulle, ceux qui étaient pourvus d'un bénéfice. Ce droit longtemps perçu par les papes fut la source de querelles sans cesse renaissantes entre la cour de Rome et la plupart des souverains de l'Europe. Henri VIII les supprima en Angleterre; mais en France elles furent payées jusqu'en 1789.

ANNE, *Anna*, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, abandonna sa patrie en même temps que Didon, sa sœur, et vint avec elle fonder Carthage : après la mort de Didon, elle se retira dans l'île de Malte, et de là en Italie.

ANNE (sainte), femme de saint Joachim, et mère de la sainte Vierge, fut canonisée en 1584. On célèbre sa fête le 28 juillet.

ANNE de Russie, fille de Iaroslaw, duc de Russie,

épousa Henri I, roi de France, en 1044, et fut mère de Philippe I.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène, née en 1083, morte en 1148, conspira, après la mort de son père, pour détrôner Jean Comnène son frère, et mettre en sa place son époux Nicéphore Brienne. Ayant échoué par la faiblesse de Nicéphore, elle alla vivre dans la retraite et se livra à l'étude des lettres. Elle composa la *Vie d'Alexis Comnène*, son père. Cet ouvrage se trouve dans la Byzantine et a été traduit par le président Cousin, Paris, 1651, in-fol.

ANNE de France, connue sous le nom de dame de Beaujeu, fille de Louis XI, roi de France, et sœur aînée de Charles VIII, née en 1462, morte en 1522, fut mariée à Pierre II, sire de Beaujeu, duc de Bourbon. Pendant la minorité de Charles VIII, elle gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Elle eut pour compétiteur dans la régence le duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom de Louis XII; mais elle lui livra bataille et le fit prisonnier.

ANNE de Bretagne, fille et héritière du duc de Bretagne François II, née en 1476, morte en 1514, fut d'abord mariée par procuration à Maximilien d'Autriche; mais cette union ne s'étant pas effectuée, elle épousa Charles VIII, roi de France (1491). Cette princesse, qui joignait les qualités de l'esprit à la beauté, gouverna le royaume pendant l'expédition de Charles VIII en Italie. Après la mort de ce prince, elle épousa Louis XII (1499).

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, en 1527. Zapolski, vayvode de Transylvanie, étant venu assiéger Vienne, Anne montra beaucoup de courage et de fermeté. Elle mourut à Prague en 1547.

ANNE d'Autriche, reine de France, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII en 1615, et devint mère de Louis XIV en 1638, après 23 ans de mariage. Du vivant de son époux, cette princesse n'eut aucun crédit et fut entièrement sacrifiée à l'ambition jalouse de Richelieu. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche eut la régence; elle donna toute sa confiance à un étranger, au cardinal Mazarin, et excita des mécontentements universels qui donnèrent naissance aux troubles de la Fronde (1648-1652). Elle mourut en 1656.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II et d'Anne Hyde, sa première femme, née en 1664, fut élevée dans la religion anglicane, et mariée au prince Georges, frère du roi de Danemarck. Après la mort du roi Guillaume III, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Les victoires de Marlborough, son général et son favori, firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle. Elle eut une grande part au traité d'Utrecht, et y fut l'arbitre de l'Europe; mais elle essaya en vain d'ouvrir à son frère, Jacques III, le chemin du trône. L'un de ses actes les plus mémorables, c'est d'avoir consommé définitivement l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre en formant un seul parlement: on admit 16 pairs écossais à la chambre haute et 45 députés de la même nation à la chambre des communes. Sous son règne, la littérature anglaise brilla du plus vif éclat. Elle mourut en 1714.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, fille d'Iwan V, empereur de Russie, née en 1693, morte en 1740, épousa le duc de Courlande, et succéda au czar Pierre II, en 1730. Cette princesse fut subjuguée par Jean de Biren son favori, et quoiqu'elle fût naturellement humaine, elle laissa commettre par ce ministre de grandes cruautés.

ANNEBAUT, bourg de l'ancienne Normandie, dans le dép. de l'Eure, à 13 kil. S. E. de Pont-Audemer; 1,150 hab. Ruines de l'ancien château des seigneurs d'Annebaut.

ANNEBAUT (Claude d'), baron de Retz, d'une ancienne famille de Normandie, fut fait prisonnier en 1525, à la bataille de Pavie, avec François I, reçut le bâton de maréchal en 1538, fut nommé amiral en 1543, et chargé ensuite de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon; il mourut en 1552. — Le cardinal d'Annebaut, son frère, lui survécut 6 ans. — Son fils, Jacques d'Annebaut, fut tué à la bataille de Dreux, en 1562.

ANNECY, *Annesium* en lat. mod., ville des Etats sardes (Savoie), à 29 kil. S. de Genève, sur un lac de même nom (16 kil. sur 4); 5,500 hab. Évêché fondé en 1535 (transféré de Genève), réuni à celui de Chambéry en 1801, puis rétabli (1823). Ch.-l. des comtes de Génevois qui habitaient un vieux château voisin (auj. en ruines). Saint François de Sales en fut évêque, et ses reliques sont conservées dans la cathédrale.

ANNESE (Gennaro), remplaça Mazaniello dans le commandement des Napolitains révoltés (1647). Trahissant la confiance de ses compatriotes, il traita avec don Juan d'Autriche, et lui remit les clefs de la ville (1648); il fut lui-même une des premières victimes du prince auquel il avait donné la couronne.

ANNIBAL, général carthaginois, fils d'Amilcar, né l'an 247 av. J.-C. Son père lui avait fait jurer dès son enfance une haine implacable aux Romains. Il servit 3 ans en Espagne sous les ordres de son oncle Asdrubal, et à la mort de ce général il fut unanimement proclamé général en chef de l'armée carthaginoise, quoiqu'il eût à peine 25 ans. Il ralluma la guerre avec les Romains en prenant et saccageant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte, alliée des Romains (219 av. J.-C.). Pensant qu'on ne pouvait vaincre les Romains que dans Rome, il quitta l'Espagne, traversa les Gaules, franchit le Rhône et les Alpes, et envahit l'Italie, où il marcha d'abord de succès en succès. Il remporta sur 3 consuls les 3 grandes victoires de la Trébie, du Tésin et de Trasimène, et, pénétrant enfin jusqu'au fond de la péninsule, battit complétement les Romains à la fameuse bataille de Cannes (216), où il leur tua 40,000 hommes. S'il avait marché droit à Rome après cette victoire, peut-être s'en fût-il rendu maître; mais ses délais laissèrent aux Romains le temps de reprendre courage, et ses troupes cantonnées en Campanie s'amollirent dans les délices de Capoue. Marcellus le vainquit 2 fois à Nole, et dès lors la fortune sembla changer pour lui. Asdrubal, son frère, qui amenait des troupes fraîches, fut battu et tué près du Métaure avant d'avoir effectué sa jonction. D'ailleurs, Annibal n'obtenait de Carthage qu'avec peine, et en petite quantité, l'argent et les renforts dont il avait besoin. Cependant il se maintint encore 14 ans par ses propres forces en Italie, et ne quitta cette contrée que lorsque Scipion eut transporté la guerre en Afrique; il se vit alors forcé de repasser la mer pour aller défendre sa patrie. A peine arrivé, il livra bataille aux Romains dans la plaine de Zama (202); mais il fut vaincu et forcé de s'exiler. Il se réfugia chez Antiochus, roi de Syrie, à qui il persuada de déclarer la guerre aux Romains; et de là chez Prusias, roi de Bithynie. Celui-ci ayant promis de le livrer à ses ennemis, Annibal s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre leurs mains (183 av. J.-C.). Il avait alors 64 ans. La *Vie d'Annibal* a été écrite par Cornélius Népos.

ANNIBALIEN (Flavius Claudius), neveu de Constantin; ce prince le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Constantin, ses soldats, excités par l'empereur Constance, son cousin, le massacrèrent (338).

ANNIUS de Viterbe, dont le vrai nom est Jean Nanni, Dominicain et maître du sacré-palais, né en

1432, mort en 1502, est surtout connu pour avoir publié à Rome, en 1498, un recueil intitulé : *Antiquitatum variarum volumina XVII*, dans lequel se trouvent des écrits attribués à des auteurs de la plus haute antiquité, tels que Bérose, Manéthon, Fabius Pictor, Myrsile, Sempronius, Archiloque, Caton, Mégasthène, etc. On a beaucoup disputé sur l'authenticité de ces écrits ; on convient aujourd'hui qu'ils sont fabriqués, mais il paraît qu'Annius en les publiant était de bonne foi, et qu'il fut le premier dupe d'un faussaire.

ANNOBON ou ANABOA, petite île d'Afrique, dans le golfe de Guinée, a environ 30 kil. de tour et renferme une petite ville de même nom sur la côte E.; 900 hab.; long. E. 3° 10', lat. S. 1° 32'.

ANNONAY, ville de France, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur la Dieume et la Canze, à 26 kil. N. O. de Tournon; 5,500 hab. Ses papeteries sont très renommées. Patrie de Montgolfier et de Boissy-d'Anglas.

ANNONCIADES, nom donné à plusieurs ordres religieux et militaires institués en l'honneur du mystère de l'Annonciation. Tels sont 1° l'ordre des *Servites* ou serviteurs de Marie, établi en 1232 par sept marchands florentins (*Voy.* SERVITES) ; — 2° l'ordre de l'*Annonciade de Savoie*, créé en 1434 par Amédée VIII, duc de Savoie (pape sous le nom de Félix) ; — 3° les *Annonciades*, instituées à Bourges (1500) en l'honneur des dix vertus de la Vierge, par Jeanne de Valois, fille de Louis XI ; — 4° les *Annonciades célestes* ou *Filles bleues*, instituées en 1604 à Gênes, par Marie-Victoire Fornaro ; elles portaient un habit blanc et un manteau bleu, d'où leur nom de *Filles bleues*.

ANNOT, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 18 kil. N. E. de Castellane ; 1,250 hab.

ANNULUS, poëte latin moderne. *Voy.* ANEAU.

ANOSSY, pays de l'île de Madagascar, sur la côte S. E., est indépendant. C'est là que se trouvent le port de Sainte-Lucie et les ruines du Fort-Dauphin, qui appartenaient aux Français.

ANOUPCHEHR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, qui y est guéable, à 230 kil. S. O. de Délhi. Grand commerce d'indigo et coton. Cédée aux Anglais en 1801.

ANQUETIL (L.-Pierre), historien, né à Paris en 1723, mort en 1808 ; entra de bonne heure chez les Génovéfains, devint directeur du séminaire de Reims, du collége de Senlis, et enfin curé à Paris. Emprisonné pendant la Terreur, il recouvra bientôt la liberté, fut nommé membre de l'Institut et attaché au ministère des affaires extérieures. Ses principaux ouvrages sont l'*Esprit de la ligue*, 1767, 3 vol. in-12 ; *Précis de l'histoire universelle*, abrégé de la grande *Histoire universelle* des Anglais, 1797, 9 vol., et 1807, 12 vol. in-12 ; *Motifs des guerres et des traités de paix sous Louis XIV, XV et XVI*, 1798, in-8 ; *Histoire de France*, 1805, 14 vol. in-12. Ses deux histoires ont été plusieurs fois réimprimées : la 2e (*Hist. de France*) se ressent de la vieillesse de l'auteur ; c'est cependant celui de ses ouvrages qui est aujourd'hui le plus répandu.

ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), savant orientaliste, frère de l'historien, né à Paris en 1731, mort en 1805. Voulant étudier les langues de l'Orient sur les lieux mêmes, il s'engagea comme soldat dans un régiment qu'on envoyait dans l'Inde (1754) ; il parvint, en courant les plus grands dangers, à apprendre les différents idiomes du pays, et rassembla 180 manuscrits rédigés dans presque toutes les langues de l'Asie. De retour en France en 1762, il consacra le reste de sa vie à la publication des précieux matériaux qu'il avait amassés. Il fut nommé en 1763 membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres ; il fut compris dans l'organisation de l'Institut, mais il donna peu après sa démission. Anquetil vivait très retiré et de la manière la plus sobre ; c'était un homme d'un caractère ferme et indépendant. Ses principaux ouvrages sont une *Traduction du Zend-Avesta*, précédée d'un *Voyage aux Grandes-Indes*, Paris, 1771, 3 vol. in-4. ; *Législation orientale*, Amsterdam, 1778, 1 vol. in-4 ; *l'Inde en rapport avec l'Europe*, Paris, 1798, 2 vol. in-8 ; *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, avec une lettre sur l'*Antiquité de l'Inde*, Berlin, 1786, 2 vol. in-4, et une grande carte du pays ; *Oupnek'kat, id est, secretum tegendum*, avec des notes et explications, Paris et Strasbourg, 1804, 2 vol. in-4. Anquetil l'historien a rédigé une *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron*, son frère.

ANSASCA (val d'), *Vallis Antuatium*, vallée des États sardes, à 12 kil. S. O. de Domo d'Ossola, bornée au N. O. par le mont Rosa, a 35 kil. de long. Mines d'or exploitées dès le temps des Romains.

ANSE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 7 kil. S. de Villefranche, près de la Saône ; 1,700 hab. Il s'y tint 4 conciles. Site délicieux.

ANSE (la GRANDE-), grand bourg de la Martinique, sur la côte N. de l'île, a 17 sucreries importantes ; 4,000 h.

ANSÉATIQUES (villes). *Voy.* HANSE, HANSÉATIQUES.

ANSELME (saint), célèbre théologien et philosophe du XIe siècle, né en 1033 à Aost, mort en 1109, fut d'abord abbé du Bec en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry en Angleterre. Zélé défenseur des prérogatives du clergé et du pape, il lutta constamment contre Guillaume-le-Roux qui voulait les restreindre. Ce prince le fit sortir d'Angleterre ; mais Henri I, son frère et son successeur, l'y rappela. Il est le premier qui ait prescrit le célibat ecclésiastique en Angleterre. Saint Anselme joue un rôle important dans la théologie aussi bien que dans la politique de son temps : on l'a considéré comme un second saint Augustin. Il essaya d'appuyer la religion sur la philosophie, et donna même de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, qu'il voulait prouver, comme le fit plus tard Descartes, par l'idée de l'être parfait. Ses œuvres ont été publiées par D. Gabr. Gerberon, avec une vie de l'auteur, Paris, 1675, 1721 ; Venise, 1744, 2 vol. in-fol. On y remarque surtout les deux traités suivants : *Monologium sive exemplum meditandi de ratione fidei* ; *Proslogium seu fides quærens intellectum*. Anselme fut canonisé ; sa fête tombe le 21 avril. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe scolastique du même temps, saint Anselme de Laon, mort en 1117.

ANSELME (Pierre de Guibours, dit le Père), Augustin déchaussé, est connu par une *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands-officiers de la couronne*, 1694, 2 vol. in-folio. Cet ouvrage, d'abord fort imparfait, est devenu important par le travail des savants qui l'ont continué, Du Fourni et le P. Ange de Sainte-Rosalie.

ANSES-D'ARLET (les), bourg de la Martinique (Antilles), à 15 kil. S. de Fort-Royal ; 1,600 hab. On y récolte le meilleur café de l'île.

ANSLO (baie d'), plus communément baie de Christiania, prend son nom de l'ancienne ville d'Anslo, qui forme auj. un quartier de Christiania.

ANSON (Georges), amiral anglais, né en 1697, mort en 1762. Chargé d'une expédition contre les établissements espagnols dans l'Amérique méridionale (1740-1745), il y réussit complétement, et fut comblé à son retour des faveurs de Georges II. Une victoire qu'il remporta en 1757 sur le chef d'escadre français la Jonquère lui valut la pairie et le grade de contre-amiral ; enfin il fut nommé amiral en 1761. On a publié la *Relation* de son voyage autour du monde dans les années 1740-1745, Londres, 1748, in-4 ; traduit en français, Amsterdam, 1749, 1 vol. in-4.

ANSPACH, *Onoldinum*, ville de Bavière, sur la Rezat, à 40 kil. S. O. de Nuremberg ; 14,000 hab., avec un joli château, un gymnase et diverses fabr. Elle

était autrefois le ch.-l. du margraviat d'Anspach-Bayreuth. Le dernier margrave, Charles-Alexandre (*Voy.* ci-après), vendit son état à la Prusse en 1790; mais Napoléon s'en empara et le donna à la Bavière en 1806. Le margraviat d'Anspach forme auj. le cercle de la Rezat.

ANSPACH-BAYREUTH (Charles-Alexandre, margrave d'), né en 1736, mort en 1806, était neveu du grand Frédéric et de la reine d'Angleterre, Anne Stuart. Marié malgré lui à une princesse de Saxe-Cobourg, il quitta bientôt son épouse et voyagea en Italie, en France et en Hollande; de retour à Anspach, il vécut avec la célèbre comédienne Clairon, qui passa 17 années à sa cour. Il la remplaça dans la suite par lady Craven (*Voy.* l'art. suiv.), qu'il épousa après la mort de sa femme (1790), et avec laquelle il se retira en Angleterre, lorsqu'il eut vendu son margraviat au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, 1790.

ANSPACH (Elisabeth CRAVEN, margravine d'), née à Spring-Garden en 1750, morte en 1828, fille du comte de Berkeley, épousa d'abord lord Craven, dont elle eut 7 enfants; mais abandonnée par son époux après une union de 14 années, elle sollicita le divorce, et quitta l'Angleterre pour voyager. Accueillie avec distinction dans toutes les cours de l'Europe, elle finit par se fixer auprès du margrave d'Anspach, à qui elle avait inspiré la plus vive passion, et qui l'épousa dès qu'elle fut devenue veuve (1790). Elle se retira alors dans la terre de Brandebourg-House avec son époux. Après la mort de ce prince (1806), elle recommença ses voyages. Elle est morte à Naples à l'âge de 78 ans. Lady Craven avait déjà fait un poëme à l'âge de 17 ans. Plus tard, elle composa quelques pièces de théâtre. On a encore d'elle un *Voyage à Constantinople en passant par la Crimée*, Londres, 1789, traduit 3 fois en français; des *Mémoires* fort curieux qui parurent à Londres en 1825, et qui ont été traduits en français par J.-T. Parisot, 1826, 2 vol. in-8.

ANSPRAND, roi des Lombards en 712, ne régna qu'un an. Il fut vaincu par le duc de Turin, Ragimbert, et obligé de fuir en Bavière; mais il remonta bientôt sur son trône. Il eut pour successeur Luitprand.

ANTÆOPOLIS, auj. *Kau-il-Kubara*, ville de la H.-Égypte, sur le Nil, rive droite, par 26° de lat. N., ainsi nommée en mémoire de la victoire que, suivant la fable, Hercule y remporta sur Antée.

ANTAKIEH, nom donné par les Turcs à Antioche. *Voy.* ANTIOCHE.

ANTALCIDAS, général spartiate, conclut avec Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, l'an 387 av. J.-C., une paix ignominieuse qui soumettait au grand roi toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure. Poursuivi par le mépris et la haine générale, il se réfugia en Perse. Dans la suite, ayant été chassé par Artaxerce, il se laissa mourir de faim.

ANTANDROS, ville de l'Asie-Mineure, en Mysie, au pied de l'Ida et au fond du golfe d'Adramytte. C'est près de là, dit-on, que Pâris prononça son jugement entre les 3 déesses. Antandros avait porté les noms d'Edonis, Cimmeris, Asos et Apollonie.

ANTARADUS, ville de Phénicie, en face d'Aradus, est auj. TORTOSE.

ANTARCTIQUE (océan). *Voy.* GLACIALE (mer).

ANTECHRIST, c'est-à-dire ennemi du Christ, personnage mystérieux que l'Ancien et le Nouveau Testament annoncent comme devant s'opposer au Messie, et comme devant couvrir la terre de crimes et d'impiétés. Son apparition sur la terre doit précéder le deuxième avénement du Christ. (*Voy.* Daniel, chapitre 7 et suivant; saint Jean, *Apocalypse*, chapitres 13 et 16). On a vu l'Antechrist dans les chefs des principales hérésies.

ANTÉE, *Antæus*, géant, fils de Neptune et de la Terre, habitait les sables de la Libye; il arrêtait et massacrait tous les passants, parce qu'il avait fait vœu d'élever un temple à Neptune avec des crânes humains. Hercule le terrassa trois fois, mais en vain: car la Terre, sa mère, ranimait ses forces chaque fois qu'il la touchait. Hercule s'en aperçut, le souleva en l'air, et l'étouffa dans ses bras. *Voy.* ANTÆOPOLIS.

ANTEIS, ville de Gaule, auj. DRAGUIGNAN.

ANTEMNÆ, petite ville du Latium, au N. E. et à 4 kil. de Rome, au confluent de l'Anio et du Tibre. Vaincus dans la guerre qu'ils firent à Romulus, les Antemnates furent transférés à Rome (748 av. J.-C.).

ANTÉNOR, prince troyen, fut accusé d'avoir trahi sa patrie, parce qu'ayant reconnu dans Troie Ulysse déguisé, il ne le dénonça pas. Après la prise de cette ville, il s'embarqua avec ceux de son parti, vint aborder en Italie sur les côtes des Vénètes, et fonda une ville qui porta d'abord son nom, et qui depuis fut appelée *Patavium* (Padoue).

ANTEQUERA, *Anticaria*, ville d'Espagne (Séville), à 97 kil. S. O. de Séville; 20,000 hab. Vieux château moresque. Etoffes de soie, tapis, maroquins. Elle donne son nom à une chaîne de mont. voisines.

ANTHÉLA, bourg de Thessalie, près du golfe Maliaque, était célèbre par un temple de Cérès et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tenait tous les ans.

ANTHÉMIUS (Procopius), empereur d'Occident, petit-fils d'un Anthémius, qui avait été ministre d'Arcadius, régna de 467 à 472, fut détrôné par Ricimer, son gendre, et eut pour successeur Olybrius.

ANTHÉMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, de Tralles, bâtit sous Justinien le temple de Sainte-Sophie à Constantinople. On croit qu'il connut l'usage de la poudre.

ANTHOLOGIE, c.-à-d. *choix de fleurs*, nom donné à divers recueils de poésies détachées, et spécialement à un recueil d'épigrammes grecques qui fut fait dans le XIVe siècle par le moine Planude, et qui a été très souvent imprimé. (*Voy.* PLANUDE et CONSTANTIN-CÉPHALAS). La première édition a été donnée en 1494, in-4, par Joseph Lascaris; Brunck en a donné une édition très estimée, 1772-1776, Strasbourg, 3 vol. in-8; la plus récente et la plus complète est celle de Fr. Jacobs, 1813-17, 3 vol. in-8. Hugo Grotius en avait fait une traduction en vers latins qui a été publiée longtemps après sa mort par Jér. de Bosch, avec le texte grec, Utrecht, 1795-1822, 5 vol. in-4.—Il existe aussi une anthologie latine recueillie par Joseph Scaliger et publiée par P. Burmann jeune, 1759-73, 2 vol. in-4.

ANTHONY'S NOSE, c.-à-d. *nez d'Antoine*, cap des États-Unis, à 78 kil. N. de New-York, sur la rive gauche de l'Hudson. Une chaîne en fer était tendue de ce cap au fort Montgomery sur l'autre rive; elle fut rompue par Clinton, 1777.

ANTIBES, *Antipolis*, ch.-l. de canton (Var), à 23 kil. S. E. de Grasse; 5,300 hab. C'est la dernière ville de France au S. E. Aux environs, fruits exquis. Très bonne huile. Colonie marseillaise, fondée vers 340 av. J.-C. Place d'armes romaine après la prise de Marseille par César. Ruinée par les Arabes. Fortifiée par François I et Henri IV. Assiégée en vain par les Impériaux, 1706.

ANTICARIA, ville de l'Espagne anc., auj. ANTEQUERA.

ANTICLÉE, fille de Dioclès, épousa Laërte, roi d'Ithaque, puis fut enlevée par Sisyphe, fameux brigand, dont elle eut, dit-on, Ulysse.

ANTICOSTI (île) ou DE L'ASSOMPTION, île de l'océan Atlantique, à l'embouchure du St-Laurent; 200 kil. sur 50. Découverte par Cartier, 1534; aujourd'hui aux Anglais. On y fait la pêche de la morue. Elle est entièrement stérile. Il n'y a pas d'autres habitants que 2 familles établies aux 2 extrémités de l'île pour le secours des naufragés.

ANTICYRA, primitivement *Cyparisse*, auj. As-

pro-Spitia, ville de Phocide, sur le golfe de Corinthe, fameuse par l'ellébore qu'on recueillait aux environs, et auquel on attribuait la vertu de guérir la folie. — Une ville de Thessalie et une île de la mer Égée portaient aussi le nom d'Anticyre et y joignaient la propriété de récolter beaucoup d'ellébore.

ANTIGOA ou ANTIGUA, une des petites Antilles, par 64° 15' long. O., 17° 4' lat. N. : 80 kil. de tour; 40,000 hab. (dont 34,000 esclaves); ch.-l., St-Jean. On y trouve plusieurs sources. Une portion est très fertile. Elle fut découverte par Christophe Colomb. Elle appartient aux Anglais depuis 1632.

ANTIGONE, *Antigona*, fille d'Œdipe et de Jocaste, célèbre par sa piété filiale, servit de guide à son père aveugle et banni, et l'accompagna dans son exil. Après la mort d'Étéocle et Polynice, frères de cette princesse, Créon défendit expressément d'enterrer le corps de Polynice; malgré cette défense, Antigone revint à Thèbes pour lui rendre les derniers devoirs. Créon la condamna à être enterrée toute vive, mais elle s'étrangla.

ANTIGONE, *Antigonus*, surnommé le Cyclope, un des capitaines d'Alexandre qui se partagèrent le vaste empire de ce conquérant après sa mort. Il obtint la Pamphylie, la Lycie et la Haute-Phrygie; mais peu satisfait de ce lot, il attaqua et fit périr Eumène, à qui étaient échues la Paphlagonie et la Cappadoce, s'empara de toute l'Asie-Mineure et de la Syrie, battit Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre qui voulaient s'opposer à son ambition, et prit le titre de roi d'Asie (307 av. J.-C.). Il triompha plusieurs fois des ligues formées contre lui; mais enfin il fut vaincu et tué à la bataille d'Ipsus, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque, l'an 301 av. J.-C.

ANTIGONE GONATAS, fils de Démétrius Poliorcète et petit-fils du précédent, natif de Gonni en Thessalie, s'empara de la Macédoine, 277 av. J.-C., et s'en fit proclamer roi. Il défit, dans une bataille sanglante, les Gaulois qui étaient venus faire une irruption en Macédoine. Ayant refusé à Pyrrhus, roi d'Épire, des secours contre les Carthaginois, il fut attaqué et chassé de ses états par ce prince, et n'y rentra qu'après sa mort. Il s'empara d'Athènes, mais lui laissa son gouvernement. Il mourut après un règne de 33 ans, 244 av. J.-C.

ANTIGONE DOSON, roi de Macédoine, usurpa le trône, l'an 232 av. J.-C., sur Philippe, son neveu, dont il avait été nommé tuteur. Il fit la guerre à Cléomène, roi de Sparte, et le força à se retirer en Égypte. Il mourut après un règne de près de 11 ans, 222 av. J.-C.

ANTIGONE, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, fut fait prisonnier et emmené à Rome lors de la prise de Jérusalem par Pompée. N'ayant pu obtenir des Romains la couronne de son père, il se fit placer sur le trône par Pacorus, roi des Parthes, l'an 40 av. J.-C., Il en fut chassé, après 3 ans de règne, par Hérode que soutenait Marc-Antoine. Il tomba entre les mains de son ennemi, et subit un supplice ignominieux.

ANTIGONIA. Beaucoup de villes anciennes ont porté ce nom : la plus célèbre était en Syrie sur les bords de l'Oronte. Antigone I la fonda; Séleucus la détruisit et en transporta les habitants à Sélécie. — Antigonie fut aussi le nom primitif d'Antioche.

ANTILIBAN (c.-à-d. vis-à-vis du Liban), chaîne orientale du Liban, à l'O. de Damas, entre le pachalik de ce nom et celui de Tripoli.

ANTILLES, archipel de l'Amérique, entre 61° 30' et 87° 20' de long. O., s'étend en ligne courbe de l'entrée du golfe du Mexique au golfe de Maracaïbo, et se divise en *Grandes Antilles* et *Petites Antilles*; celles-ci se subdivisent à leur tour en *Antilles du Vent* et *Antilles sous le Vent*; on y joint quelquefois les Lucayes (*Voy.* ce nom). Les *Grandes Antilles* sont Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico; plus quelques petites îles sur leurs côtes, entre autres celles de Pinos et de Gonava. Les *Petites Antilles du Vent* sont St-Thomas, St-Jean, Anegada, les Vierges, Ste-Croix, St-Martin, l'Anguille, St-Barthelemy, St-Eustache, St-Christophe, Nevis, la Barboude, Antigoa, Monserrat, la Guadeloupe, les Saintes, Marie-Galande, la Désirade, la Dominique, la Martinique, Ste-Lucie, St-Vincent, la Barbade, Grenade et les Grenadilles. Les *Petites Antilles sous le Vent* sont Tabago, la Trinité, Blanquille, Ste-Marguerite, la Tortue, les Roes, Bonair, Curaçao, Aruba. On divise aussi cet archipel en Antilles anglaises, françaises, etc., suivant les peuples auxquels elles appartiennent (*Voy.* ci-après). Climat brûlant : 2 saisons, la sèche et la pluvieuse (celle-ci dure 3 mois); ouragans épouvantables, fièvre jaune. Fertilité sans égale. Les habitants sont des Européens et des créoles, des nègres (esclaves ou libres), des métis ou gens de couleur (mulâtres, quarterons, quinterons, etc.). C'est aux Antilles que la distinction des classes d'après la peau est dans toute sa force. Ces îles furent vues immédiatement après les Lucayes par Christophe Colomb, 1492.

ANTILLES ANGLAISES : la Jamaïque, Antigoa, St-Christophe, Monserrat, Nevis, la Barboude, l'Anguille, la Dominique, Ste-Lucie, St-Vincent, Grenade et les Grenadilles, la Barbade, Tabago, la Trinité.

ANTILLES DANOISES : Ste-Croix, St-Thomas, St-Jean.

ANTILLES ESPAGNOLES : Cuba, Porto-Rico, Pinos; et jadis la partie E. de Haïti (environ les deux tiers).

ANTILLES FRANÇAISES : la Guadeloupe, la Martinique, St-Martin, Marie-Galande, la Désirade, la Petite-Terre, les Saintes (et jadis la partie O. de Haïti).

ANTILLES HOLLANDAISES : Curaçao, St-Eustache.

ANTILLES SUÉDOISES : une seule, St-Barthelemy.

ANTILLES (mer des), partie S. de la Méditerranée colombienne, s'étend du canal de Cordova (entre le Honduras et la pointe O. de Cuba) jusqu'au golfe de Paria, et baigne au N. et à l'E. les Antilles grandes et petites, au S. le Vénézuéla et le Caracas.

ANTIN (duc d'). *Voy.* GONDRIN.

ANTINOE, primitivement *Besa*, auj. *Ensene*, ville d'Égypte, entre l'Heptanomide et la Thébaïde, sur le Nil, vis-à-vis d'Hermopolis-la-Grande, fut ainsi nommée en mémoire d'Antinoüs qui y périt, et auquel Adrien fit élever un temple.

ANTINOMIENS, sectaires. *Voy.* AGRICOLA (Jean).

ANTINOOPOLIS, auj. BASTAN.

ANTINOUS, un des amants de Pénélope, excita ses compagnons à se défaire de Télémaque, et maltraita Ulysse quand ce prince vint, sous l'habit d'un mendiant, à la porte de son palais. Celui-ci le tua à coups de flèches.

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'empereur Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte avec ce prince, il se noya dans le Nil (132 de J.-C.) : son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à plusieurs villes, et multiplia son image par des médailles et des statues, dont quelques-unes subsistent encore.

ANTIOCHE, *Antiochia* ou *Antiochia ad Daphnen* des anciens, *Antakieh* des Turcs; ville de la Turquie d'Asie, à 27 kil. O. d'Alep, sur l'Oronte; 18,000 hab. dont 3,000 Chrétiens. Elle n'occupe qu'une partie de l'ancienne enceinte et offre de nombreuses ruines. Dans l'antiquité, Antioche comprenait le célèbre village de Daphné, ainsi nommé par les Grecs à cause de ses bosquets de lauriers, et qui devint un des faubourgs de la ville. Fondée par Antigone qui lui donna d'abord le nom d'Antigonie, achevée par Séleucus qui l'appela Antioche en l'honneur de son père Antiochus, Antioche fut la capitale des Séleucides, puis la 3e ville de l'empire romain. Elle tomba succes-

sivement au pouvoir des Perses, qui pourtant la rendirent à l'empire byzantin; des Arabes, après la victoire d'Antioche remportée par Omar (638); des Croisés, qui l'érigèrent en principauté au XI[e] siècle, et, après avoir subi diverses dominations, fut prise par les Turcs. Saint Jean-Chrysostôme y est né.

ANTIOCHE (principauté d'), un des 4 états chrétiens fondés pendant la 1[re] croisade (1098), eut pour premier souverain Boëmond de Tarente (1098-1108), puis fut réunie 8 ans au roy. de Jérusalem par Baudoin II, qui la remit en 1126 à Boëmond II; après sa mort en 1131, elle passa par les femmes dans diverses maisons. Bibars, soudan d'Égypte, s'en empara en 1269. (*Voy.* BOEMOND.) Les Turcs la prirent ensuite et ils la possèdent encore aujourd'hui.

ANTIOCHETTE, jadis *Antiochia ad Cragum*, ville ruinée de la Turquie d'Asie, eyalet d'Itchil, à 140 kil. S. de Konieh.

ANTIOCHIA, nom commun à beaucoup de villes anciennes, dont les plus célèbres sont : 1° l'Antioche ou Antakieh actuelle; 2° *Antiochia ad Cragum*, auj. Antiochette; 3° *Antiochia ad Taurum*, auj. Ain-Tab; 4° *Antiochia ad Pisidiam*, Ak-Cheher (celle-ci se nommait aussi *Cæsarea*); 5° Nisibin (jadis aussi *Nisibis*); 6° la capit. de la Margiane, nommée aussi *Margiana*, Alexandrie ou Séleucie.

ANTIOCHUS I, surnommé *Soter*, c.-à-d. *Sauveur*, roi de Syrie, fils de Séleucus Nicanor, succéda à son père 279 ans av. J.-C. Il gagna plusieurs batailles sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates. Il attaqua aussi Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, mais ce fut sans succès; il échoua de même dans une expédition contre Philétère, roi de Pergame, et fut vaincu près de Sardes par Eumène, successeur de ce prince. Il mourut peu après, 260 av. J.-C. On le nomma *Sauveur* parce qu'il avait sauvé ses états d'une irruption des Gaulois.

ANTIOCHUS II, surnommé *Théos*, c.-à-d. *Dieu*, roi de Syrie, succéda, l'an 260 av. J.-C., à Antiochus Soter, son père. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de Dieu, parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa première femme, Laodice, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodice en conçut un tel ressentiment qu'elle l'empoisonna, 247 av. J.-C.

ANTIOCHUS III, dit *le Grand*, succéda sur le trône de Syrie à son frère Séleucus Céraunus, l'an 222 av. J.-C. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir plusieurs de ses officiers qui s'étaient déclarés indépendants; puis il ne songea qu'à reconquérir la Syrie qui avait été enlevée à Séleucus Callinicus par le roi d'Égypte; mais il fut battu par Ptolémée Philopator, près de Raphia (218 av. J.-C.), et obligé de rendre ses conquêtes. Ayant bientôt réparé ses pertes, il recommença la guerre et reprit les provinces de Syrie que conservait le roi d'Égypte; il allait conquérir toute l'Asie-Mineure et passer en Grèce, quand les Romains, appelés au secours des vaincus, le battirent aux Thermopyles (191) et à Magnésie (190). Il n'obtint la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Il fut tué peu après dans l'Elymaïde, où il était allé pour piller un temple de Bélus, afin de payer les Romains (186). Il avait reçu Annibal à sa cour.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Epiphane* ou l'*Illustre*, fils d'Antiochus-le-Grand, monta sur le trône 174 ans av. J.-C., s'empara d'une partie de l'Égypte et retint prisonnier Ptolémée Épiphane, roi de ce pays; mais les Romains le forcèrent de renoncer à sa conquête. Les Juifs s'étant révoltés contre lui, parce qu'il voulait les forcer de sacrifier aux idoles, il les traita avec la plus excessive sévérité; il en fit mourir un nombre prodigieux, et entre autres les sept frères Machabées, ainsi que le sage vieillard Éléazar. Mathathias et Judas Machabée battirent ses troupes. Antiochus irrité était en route pour aller les combattre en personne, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval, 164 av. J.-C.

ANTIOCHUS V, *Eupator*, fils d'Antiochus Epiphane, lui succéda en 164, à peine âgé de 9 ans. Démétrius Soter, son cousin-germain, s'empara de ses états, et le fit mourir après 18 mois de règne.

ANTIOCHUS VI, surnommé *Dionysius*, *Bacchus*, fils de l'usurpateur Alexandre Bala, se disait issu d'Antiochus Théos. Tryphon, qui avait pris soin de son enfance, fit valoir ses prétentions contre Démétrius Nicanor et le plaça sur le trône (143), pour régner à sa place, mais il le fit mourir un an après.

ANTIOCHUS VII, surnommé *Sidétès*, *Chasseur*, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 139 av. J.-C., chassa l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs et battit les Parthes; mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses états l'an 131 av. J.-C.

ANTIOCHUS VIII, dit *Grypus*, c.-à-d. *nez aquilin*, fils de Démétrius Nicanor et de Cléopâtre, monta sur le trône l'an 126 av. J.-C., après avoir chassé l'usurpateur Zébina; il s'allia avec le roi d'Égypte, en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, et fut forcé de lui céder une partie de ses états (112 av. J.-C.). Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort d'Antiochus Grypus.

ANTIOCHUS IX, surnommé *Philopator*, *qui aime son père*, dit aussi *de Cyzique*, parce qu'il avait été élevé à Cyzique, frère utérin d'Antiochus Grypus, était fils d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre; il contraignit son frère à lui céder la Cœlésyrie. A la mort de celui-ci, 97 av. J.-C., il régna sur toute la Syrie; mais 3 ans après, un fils d'Antiochus Grypus, Séleucus VI, lui livra bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X, dit *Eusèbe*, *Pieux*, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit, l'an 93 av. J.-C., le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus. On croit qu'il mourut chez les Parthes, vers l'an 75 av. J.-C.

ANTIOCHUS XI, dit *Philadelphe*, *ami de son frère*, fils d'Antiochus Grypus, prit le titre de roi, ainsi que son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI, leur frère aîné; ils vengèrent la mort de ce prince en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Ils furent peu après vaincus et détrônés par Antiochus X. Antiochus Philadelphe se noya dans sa fuite, 93 av. J.-C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysius*, *Bacchus*, 5[e] fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes; il périt dans une expédition contre les Arabes, 85 av. J.-C.

ANTIOCHUS XIII, *l'Asiatique*, fils d'Antiochus X, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom, et avait longtemps vécu en simple particulier. Il fut, en 69 av. J.-C., rétabli par Lucullus sur le trône d'où son père avait été chassé. Pompée le dépouilla de ses états et réduisit la Syrie en province romaine (64 av. J.-C.).

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe académicien, disciple de Philon, eut pour auditeurs et pour amis Cicéron, Lucullus, Brutus. Il chercha à concilier les doctrines des Académiciens, des Péripatéticiens et des Stoïciens, n'admettant entre eux de dissidence que dans les mots, et fut considéré comme le chef d'une nouvelle Académie. Il mourut en 69 av. J.-C.

ANTIOPE, fille de Nyctée, roi de Thèbes, fut séduite par Jupiter métamorphosé en satyre, et en eut deux fils, Zéthus et Amphion. Elle inspira aussi de l'amour à Lycus, roi de Thèbes. Dircé, femme de ce prince, l'enferma pour se venger d'elle dans une étroite prison, et lui fit souffrir de cruels tourments. Elle parvint à s'échapper et se réfugia auprès de ses

fils, qui la vengèrent par la mort de Lycus et de Dircé.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue par Hercule, épousa Thésée et donna le jour à Hippolyte.

ANTIOQUIA, prov. de la Nouvelle-Grenade, a pour ch.-l. Medellin. Santa-Fé d'Antioquia, à 400 kil. N. O. de Bogota, en est une des villes principales.

ANTIPAROS, autrefois *Oliaros*, île de l'Archipel, vis-à-vis de Paros, a 26 kil. de tour. On y voit une célèbre grotte à stalactites.

ANTIPAS (Hérode). *Voy.* HÉRODE.

ANTIPATER, général macédonien, avait été premier ministre de Philippe et fut chargé par Alexandre du gouvernement de la Macédoine et de la Grèce pendant qu'il faisait ses conquêtes en Asie. Quoiqu'il se fût acquitté de ses fonctions avec le plus grand succès, Olympias, mère d'Alexandre, le fit par ses intrigues dépouiller de son gouvernement; mais il en reprit possession à la mort du conquérant. Il eut à soutenir une guerre fort vive contre les Grecs qui voulaient recouvrer leur liberté: il les défit à Cranon (322 av. J.-C.), et les força à se soumettre. Il venait d'être chargé de la régence pendant la minorité des enfants d'Alexandre lorsqu'il mourut, 320 av. J.-C. On l'a accusé, mais sans fondement suffisant, d'avoir fait empoisonner Alexandre pour se venger de ce qu'il l'avait révoqué de ses fonctions. Il était père de Cassandre, qui gouverna la Macédoine après lui. — Un autre Antipater, fils de Cassandre, et gendre de Lysimaque, régna sur la Macédoine, 298-295 av. J.-C., conjointement avec son frère Alexandre, et eut de continuels démêlés avec lui.

ANTIPATRIS, primitivement *Caphar Seba*, auj. *Saranas*, ville de Palestine, au N. O. de Samarie, sur la route de Jérusalem à Césarée. Ainsi nommée par Hérode en l'honneur d'Antipater, son père.

ANTIPHON, sophiste, né à Rhamnus dans l'Attique, s'établit à Athènes vers 430 av. J.-C., et fut le maître de Thucydide. Il contribua à l'établissement du conseil dit des *quatre-cents*, et fut condamné à mort après la chute de ce gouvernement, 411 av. J.-C. Il reste de lui 16 *discours* (on les trouve dans la collection de Reiske); quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Auger, à la suite d'Isocrate.

ANTIPOLIS, auj. *Antibes*, ville de la Gaule, ch.-l. des *Deciates*, faisait partie de la Province Romaine (Viennaise, puis Narbonnaise seconde).

ANTISTHÈNE, philosophe grec, fondateur de l'école des Cyniques, né à Athènes vers l'an 424 av. J.-C., avait d'abord étudié sous le sophiste Gorgias, et avait enseigné la rhétorique avec succès; mais ayant un jour entendu Socrate, il ferma son école et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Il mourut dans un âge avancé. Antisthène professait la morale la plus austère: il prétendait qu'il n'y a de beau que la vertu, de laid que le vice, et s'élevait au-dessus des bienséances sociales, qu'il regardait comme de vains préjugés. On l'a accusé d'être vertueux avec ostentation: Socrate disait de lui qu'il voyait son orgueil percer à travers les trous de son manteau. Il composa plusieurs traités de philosophie, mais il ne nous reste rien de lui que quelques lettres, qui sont peut-être apocryphes. Richter a publié une dissertation *De vita, moribus ac placitis Antisthenis*, Iéna, 1724, in-4°.

ANTI-TAURUS, c.-à-d. *en face du Taurus*, chaîne de mont. de l'Asie-Mineure, joint le Taurus au Caucase, court au N., puis à l'E. en traversant les eyalets de Siwas et de Trébizonde, et porte les noms d'Eutch-Kapolou, de Tchicheghi-Dagh, d'Aghi-Dagh.

ANTIUM, auj. *Anzio* et *Nettuno*, ville du Latium, capit. des Volsques, sur la mer Tyrrhénienne, à 50 kil. S. O. de Rome. Elle fut l'asile de Coriolan exilé. Prise par Camille, 470 av. J.-C. Patrie de Caligula et de Néron. On y voyait 2 temples célèbres, l'un d'Esculape, l'autre de la Fortune. C'est dans les ruines d'Antium qu'on a trouvé l'Apollon du Belvédère, il y a environ 200 ans.

ANTIVARI ou **BAR**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 37 kil. O. de Scutari. Port. Château sur un roc très escarpé. Archevêché grec. Entrepôt des marchandises de la vallée du Drin.

ANTOINE (Marc-), orateur romain, grand-père du triumvir, fut consul l'an 99 av. J.-C. et se distingua dans la guerre contre les alliés. S'étant, pendant la guerre civile, prononcé contre Marius, celui-ci donna l'ordre de l'assassiner, et fit exposer sa tête sur la tribune aux harangues.

ANTOINE (Marc-), triumvir, petit-fils du précédent, né l'an 86 av. J.-C., se distingua dès sa jeunesse dans les guerres contre les Juifs, et fut de bonne heure nommé tribun du peuple. Il se lia d'abord avec les tribuns Curion et Clodius, puis s'attacha à César, et lui donna le conseil de marcher droit à Rome après le passage du Rubicon. Il commanda l'aile droite de l'armée à Pharsale. Lorsque César devint dictateur (47), il fut nommé maître de la cavalerie. Il osa un jour de fête présenter un diadème à César, mais il ne fit par cette démarche imprudente que hâter la mort du dictateur. Après le meurtre de César, il prononça son oraison funèbre, ameuta le peuple contre ses assassins, les poursuivit vigoureusement, et vint assiéger Décius Brutus dans Mutina (Modène), l'an 43 av. J.-C. Mais le sénat l'ayant déclaré ennemi de l'état, les consuls Hirtius et Pansa marchèrent contre lui et le défirent. Trop faible pour résister seul, Antoine s'unit avec Lépide et le jeune Octave, et pour cimenter cette union il épousa Octavie, sœur d'Octave. Cette association, nommée 2ᵉ triumvirat, débuta par d'horribles proscriptions, et remplit l'Italie d'exécutions sanglantes. L'année suivante, 42, Antoine, suivi d'Octave, défit Brutus et Cassius dans les plaines de Philippes, et anéantit ainsi le parti républicain. Les triumvirs se partagèrent ensuite l'empire romain; dans ce partage, Antoine obtint la Grèce et l'Asie. Épris bientôt des charmes de Cléopâtre, reine d'Egypte, il délaissa pour elle sa femme Octavie, sœur de son collègue. Celui-ci saisit cette occasion pour rompre avec Antoine, et bientôt les deux rivaux se livrèrent près d'Actium une bataille navale qui décida du sort du monde (31). Antoine fut vaincu et forcé de fuir avec Cléopâtre. Il se réfugia à Alexandrie; mais se voyant près de tomber entre les mains d'Octave, il se donna la mort. Cet homme célèbre possédait les qualités d'un grand guerrier, mais il se livra à tous les excès de l'intempérance et de la débauche.

ANTOINE (saint), instituteur de la vie monastique, né en 251, dans un village nommé Coma, que l'on croit être dans la H.-Égypte, d'une famille riche, vendit ses biens et se retira dans une solitude de la Thébaïde: une foule de disciples vint se ranger sous sa discipline, et il fonda plusieurs monastères pour les réunir. Il sortit de sa retraite une fois pour soutenir les Chrétiens persécutés par Maximin, et une autre fois pour défendre la foi contre les Ariens. Respecté des Païens mêmes, honoré des empereurs, il mourut en 356, à l'âge de 105 ans. On prétend que dans sa solitude il fut pendant 20 ans poursuivi par le démon qui chercha par tous les moyens à le séduire; mais il résista à toutes les tentations. Il reste de lui *sept Lettres*, une *Règle* et des *Sermons*, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. La fête de saint Antoine tombe le 17 janvier.

ANTOINE (saint), dit *de Padoue*, né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231, se fit religieux de Saint-François et s'embarqua pour aller en Afrique convertir les infidèles: un coup de vent le jeta en Italie, où il fit briller ses talents pour la théologie et la prédication. Il a laissé des *Sermons* et la *Concorde morale de la Bible*, imprimés à Venise,

1575, in-folio, et plusieurs fois réimprimés. On célèbre sa fête le 13 juin.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, héritière de Navarre. A la mort du roi de France François II, il fut nommé lieutenant-général du royaume, et soumit Blois, Tours et Rouen. Il mourut d'une blessure en 1562. C'était un prince qui avait du courage dans le cœur et de la faiblesse dans le caractère. Né au sein de la réforme, il s'était attiré la haine des Protestants qu'il avait abandonnés, et il fut peu regretté des Catholiques. Il donna le jour à Henri IV.

ANTOINE, prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, était fils de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez. Fait prisonnier par les Maures à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1578, il trouva le moyen de s'échapper, revint à Lisbonne, prétendit que don Louis son père avait épousé secrètement Yolande sa mère, et se fit proclamer roi (1580). Mais il fut complétement battu par le général de Philippe II, le duc d'Albe. Forcé de quitter le Portugal, il erra dans les pays étrangers et finit ses jours à Paris en 1595, âgé de 64 ans.

ANTOINE de Lebrixa, *Antonius Nebrissensis*, littérateur espagnol, né en 1444 à Lebrixa, dans l'Andalousie, obtint des succès brillants dans l'enseignement à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximénès, et mourut en 1522. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tous fort rares, dont les principaux sont : *Introductions latines*, Salamanque, 1481, in-fol.; l'auteur y développe des vues nouvelles sur l'enseignement de la langue latine : *Grammatica sobre la lengua castellana*, 1492, in-4 : c'est la 1re grammaire qui ait paru en espagnol; *Lexicon latino-hispanicum, et hispanico-latinum*, 1492, 2 vol. in-fol.; *Juris civilis Lexicon*, Salamanque, 1506, in-fol., ouvrage qui restaura en Espagne l'étude du droit.

ANTOINE (Clément-Théodore), roi de Saxe, né en 1755, mort en 1836, monta sur le trône, en 1827, après la mort de son frère Frédéric-Auguste. Le règne de ce prince, peu fertile en événements politiques, a été consacré tout entier à l'amélioration de l'administration intérieure, et au bonheur des Saxons.

ANTOINE (religieux de Saint-). En 1070, Gaston, gentilhomme dauphinois, ayant fait un pèlerinage à Montdidier, près de Vienne en Provence, où l'on conservait les reliques du saint, y institua des religieux de l'ordre de Saint-Antoine, pour soigner les malheureux atteints de la maladie appelée *feu sacré* ou *feu de Saint-Antoine*. Cet ordre prit un accroissement assez considérable. Il fut aboli en 1789.

ANTOINETTE d'Autriche. *Voy.* MARIE-ANTOINETTE.

ANTONIN-LE-PIEUX, *Aurelius Fulvius Antoninus Pius*, un des meilleurs empereurs romains, né à Lanuvium l'an 86 de J.-C., fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138. Monté sur le trône, il ne s'occupa que du bien de ses sujets : il rebâtit les villes détruites pendant les dernières guerres, mit un frein à la rapacité des gouverneurs des provinces, et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens. Quoiqu'il n'aimât pas la guerre, il combattit avec succès les Maures, les Daces et les Germains (140). Il mourut, universellement regretté, en 161, après avoir nommé Marc-Aurèle pour son successeur. On a sous le nom d'Antonin un ouvrage intitulé *Itinerarium provinciarum omnium* (H. Étienne. 1512; Amsterdam, 1725), qui est précieux pour la géographie ancienne ; mais il n'est pas constant qu'il soit de l'empereur : il est plus probable qu'il fut seulement rédigé par ses ordres.

ANTONIN (Marc-Aurèle-). *Voy.* AURÈLE (MARC-).

ANTONINE, femme de Bélisaire, n'est fameuse que par ses débordements. *Voy.* BÉLISAIRE.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec, que l'on dit avoir vécu sous les Antonins vers l'an 150, est auteur d'un recueil de métamorphoses, publié sous le titre de *Transformationum congeries*, avec une traduction latine de Xylander, par Th. Munckerus, Amsterdam, 1674, et avec notes, par Verheyk, Leyde, 1774.

ANTONIO (Nicolas), bibliographe espagnol, né à Séville en 1617, mort à Madrid en 1684, fut chanoine à Séville, et fut envoyé à Rome comme agent de Philippe IV. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimprimée à Madrid en 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova*, Rome, 1692, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1788, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont estimés et rares.

ANTONIUS (Marcus). *Voy.* ANTOINE.

ANTONIUS MUSA, médecin d'Auguste, Grec de nation, avait d'abord été affranchi. Ayant guéri l'empereur d'une maladie dangereuse, il fut comblé d'honneurs par le sénat et par le prince. Il reste de lui : *De Herba botanica, De tuenda valetudine*, Venise, 1547.

ANTONIUS PRIMUS, général romain, natif de Toulouse, était lieutenant de Vespasien. Il assura l'empire à ce prince par son activité, et remporta sur les partisans de Vitellius la victoire de Bédriac. Au génie d'un grand général, il joignait les talents de l'orateur et du poëte. Supplanté par Mucien dans la faveur de Vespasien, il se retira à Toulouse et y mourut en 99, âgé de 75 ans, loin des affaires et cultivant les lettres.

ANTONNE, bourg de France (Dordogne), à 13 kil. E. de Périgueux ; 470 hab. Patrie de Lagrange-Chancel.

ANTONY, village du dép. de la Seine, à 13 kil. S. de Paris, sur la Bièvre et près de Sceaux ; 1,200 hab. Plâtre aux environs.

ANTRAIGUES, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 13 kil. N. d'Aubenas; 1,500 hab. *Voy.* ENTRAIGUES.

ANTRAIN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), sur le Couesnon, à 24 kil. N. O. de Fougères ; 1,550 hab.

ANTREMONT, vallée de la Suisse, vers l'E., dans le Valais, est arrosée par la Durance et traversée par la route du grand St-Bernard.

ANTRIM, comté de l'Irlande (Ulster), sur la côte E., entre ceux de Down et de Londonderry, compte 315,000 hab., a pour capit. Antrim, sur le lac Neagh, et pour villes principales Belfast, Lisburn, Carrickfergus, Ballymoney. Sur la côte N., on admire une série de colonnes basaltiques gigantesques, connue sous le nom de *Chaussée des Géants*.

ANTUATIUM VALLIS. *Voy.* ANSASCA.

ANTUERPIA. *Voy.* ANVERS.

ANTUNNACUM. *Voy.* ANDERNACH.

ANUBIS ou ANÉBO, dieu égyptien, était représenté avec le corps d'un homme et la tête d'un chien. Les uns le font frère, les autres fils d'Osiris. Anubis était un dieu des enfers : il présidait au crépuscule, au passage du jour à la nuit, au moment qui sépare la vie de la mort. Comme l'Hermès (Mercure) des Grecs, il conduisait les âmes jusqu'à la porte des enfers.

ANVERS, *Antwerpen* en flamand, *Antuerpia* et *Handoverpia* en latin moderne, ville de Belgique sur l'Escaut, ch.-l. de la prov. d'Anvers, à 44 kil. N. de Bruxelles, par 2° 4' long. E., 51° 13' lat. N.; 60,000 h. Place forte, vaste port, bel arsenal, magnifiques chantiers de construction. On y remarque la bourse, l'hôtel-de-ville, l'église Notre-Dame, dont la tour est le plus haut édifice de l'Europe. Athénée, académie de peinture, académie des sciences ; écoles de navigation, de chirurgie, etc. Fabriques de draps, chapeaux, étoffes de soie, de coton; futaines, siamoises, tapis, ouvrages d'or et d'argent; savonneries, raffineries, etc. Très grand commerce (d'en-

trepôt, de commission); armements. — Anvers a été le siége principal de l'école flamande de peinture. Saccagée par les Normands, 836, puis désolée par les pestes, les incendies, les orages, Anvers n'en devint pas moins aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles une des principales places marchandes du globe. Elle fit partie de la Hanse, et eut jusqu'à 200,000 hab. La prospérité croissante d'Amsterdam lui porta des coups funestes. Elle fut assiégée par le duc de Parme, 1576; prise par les Français, 1792, 1794; défendue contre les alliés par Carnot, 1814; prise par les Français pour les Belges en 1832. Elle fut, sous l'empire, le ch.-l. du dép. des Deux-Nèthes. Anvers doit immensément à Napoléon, qui voulait en faire la rivale de Londres. Patrie des peintres Van-Dyck, Rubens, Téniers, du géographe Ortelius et du philologue Gruter. — La prov. d'Anvers, bornée au N. par le Brabant sept., au S. par le Brabant mérid., compte 296,000 h., et a pour ch.-l. Anvers. Elle formait à peu près sous l'empire le dép. des Deux-Nèthes. Autres places: Malines, Turnhout, Lier, Herrenthal, Hoogstrakten.

ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON D'), célèbre géographe, de l'académie des Inscriptions, né à Paris en 1697, mort en 1782, conçut de bonne heure un goût très vif pour les recherches géographiques, obtint avant l'âge de 22 ans le brevet de 1er géographe du roi, entra de bonne heure à l'académie des Inscriptions, et fut nommé adjoint géographe de l'académie des Sciences. Il a fait faire à la géographie de grands pas, par le soin avec lequel il a déterminé la véritable étendue des mesures de longueur dans les différents pays, et par l'exactitude de ses cartes. Il eut la gloire de voir confirmer par des observations directes les conjectures qu'il avait faites, principalement sur la géographie de la Grèce, de l'Italie et de l'Egypte. Il a dressé un très grand nombre de cartes nouvelles, en les accompagnant de mémoires justificatifs. On estime surtout sa *Géographie ancienne abrégée*, 3 vol. in-12, 1768; ses cartes pour l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* de Rollin; son *Traité des mesures anciennes et modernes;* son *Traité des états formés en Europe après la chute de l'empire d'Occident*, 1771; son *Atlas de la Chine, de la Tartarie et du Thibet*, 1737; ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, 1766. M. Demanne se proposait de donner les œuvres complètes de d'Anville en 6 vol. in-4.; deux seulement avaient paru en 1820.

ANWEILER, ville de Bavière (cercle du Rhin), sur la Queich, à 10 kil. O. de Landau; 2,600 hab. On y voit les ruines du château où fut enfermé Richard-Cœur-de-Lion (1190).

ANXUR, nom primitif de TERRACINE.

ANYSIS, roi d'Égypte, régnait vers le commencement du VIIIe siècle av. J.-C. Quoiqu'il fût aveugle, les prêtres égyptiens l'avaient élevé sur le trône; il en fut chassé par Sabacus, roi d'Ethiopie.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, ennemi de Socrate, se joignit à Mélitus pour accuser ce philosophe et le fit condamner à boire la ciguë, 400 ans av. J.-C. L'innocence de Socrate ayant été reconnue, Anytus fut forcé de fuir d'Athènes et se retira à Héraclée dans le Pont, où il fut, dit-on, lapidé.

ANZARBA, ANAZARBA ou CÆSAREA, ville de la Turquie d'Asie (Marach), à 50 kil. N. E. d'Adana. Elle faisait autrefois partie de la Cilicie; au moyen âge elle devint la capitale d'un prétendu roy. d'Arménie formé par les Grecs (*Voy.* ARMÉNIE), 1095-1182. Rhodoam d'Alep battit Boémond II, prince d'Antioche, devant Anazarbe en 1130.

ANZI, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 18 kil. S. E. de Potenza, sur une montagne; 3,000 hab.

ANZICO, état de la Nigritie mérid., connu seulement par des relations du XVIe siècle, est probablement identique avec le Sala. Il avait pour capit. Monzol, à 1,300 kil. des côtes.

ANZIN, bourg du dép. du Nord, à 2 kil. de Valenciennes; 4,000 hab. Mines de houille, qui sont les plus riches de la France; elles emploient jusqu'à 16,000 ouvriers et produisent 4 millions de quintaux.

ANZIO, *Antium*, ville de l'État ecclésiastique, à 30 kil. S. de Velletri, près d'un cap nommé aussi Anzio. Ruines d'Antium.

AOD ou AHOD, juge d'Israël, de 1385 à 1305 av. J.-C., ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, de 1496 à 1416, délivra les Hébreux de la servitude qu'ils subissaient sous Eglon, roi des Moabites, et tua ce prince.

AONES, nom des plus anciens hab. connus de la Béotie. Ils furent dépossédés par les Phéniciens de Cadmus. De ce peuple vient le nom d'Aonie donné anciennement à la Béotie.

AORNE, c.-à-d. *sans oiseaux*, fort d'Asie, sur un roc escarpé, aux limites de l'Inde et de la Bactriane, ou suivant d'autres aux environs du Gange, passait pour inexpugnable, et cependant fut pris par Alexandre. — Un lieu plein de marais infects en Épire (Thesprotide), près des monts Cérauniens, portait aussi le nom d'Aorne: on présume que c'est de ce nom que les Latins ont fait Averne.

AOSTE ou AOUSTE, *Augusta Prætoria* ou *Augusta Salassiorum*, ville des Etats sardes, dans la vallée dite val d'Aoste, sur la Doire, rive gauche, au pied des Alpes (600 mètres au-dessus du niveau de la mer), à 79 kil. N. O. de Turin et à l'entrée des deux vallées du Grand et du Petit-Saint-Bernard; 5,600 hab. Evêché. Restes d'antiquités (amphithéâtres, arc de triomphe, etc.). — Elle donne son nom à une prov. des Etats sardes, qui a titre de duché.

AOUDE, *Oude* des Anglais, ville de l'Inde, dans le roy. d'Aoude, sur la Gograh, par 26° 48' lat. N. et 79° 44' long. E., est célèbre dans les vieilles annales et la mythologie hindoues, sous le nom d'Ayodhyia, comme capitale de Rama.

AOUDE, royaume de l'Inde septentrionale, entre le Népal, le Bahar, l'Allahabad, l'Agrah, le Delhi; 3,700,000 hab. Capit. Luknow ou Lacknau. Climat chaud, mais tempéré par les vents du midi: sol fertile en beaucoup d'endroits, mais mal cultivé. Forêts pleines de tigres, d'éléphants et de rhinocéros. On y trouve la fameuse pierre appelée lapis-lazuli. — L'Aoude était une des provinces de l'empire mogol; c'est maintenant l'état indigène le plus riche et le plus puissant de l'Inde. Il est vassal des Anglais.

AOUS, *Voiussa*, riv. d'Epire, coule du S. au N., et tombe dans l'Adriatique, au S. d'Apollonie. Philippe V, roi de Macédoine, fut défait sur les bords de l'Aoüs par les Romains, 198 av. J.-C.

AOUST-EN-DIOIS, *Augusta Tricastinorum*, bourg du dép. de la Drôme, à 27 kil. de Die et près de Crest; 1,100 hab. Papeterie, etc. Source minérale. — C'est une des colonies romaines fondées par Auguste.

AOUT (DIX), nom sous lequel on connaît la funeste journée du 10 août 1792, dans laquelle le peuple de Paris s'empara des Tuileries et massacra les Suisses. Louis XVI fut obligé de chercher un asile dans la salle de l'assemblée législative, qui le suspendit de ses fonctions et convoqua une convention nationale.

APACHES, nation indigène du Mexique, habite entre 30° et 34° lat. N., depuis le Rio Colorado de la Californie jusqu'au Rio Colorado du Texas. Elle est sans cesse en guerre avec les Espagnols.

APALACHES (monts). *Voy.* ALLEGHANY.

APAMÉE, *Apamea*, nom commun à beaucoup de villes anciennes, entre autres: 1° l'ancienne *Digba*, en Assyrie, aujourd'hui *Corna* (au confluent du Tigre et de l'Euphrate); 2° une ville auj. ruinée sur l'Euphrate, vis-à-vis de Zeugma; 3° une ville de l'île de Mésène (dans le Tigre), en Mésopotamie;

4° une ville de Syrie, auj. Famieh; 5° *Apamea Cibotos*, aujourd'hui *Afioum Karahissar*, au confluent du Marsyas et du Méandre (peuplée aux dépens de Célènes par Antiochus Soter, qui lui donna le nom d'Apamée, sa mère); elle fut très commerçante.

APANAGE, d'un mot de la basse latinité, *apanare*, c'est-à-dire *donner le pain*. Dans l'origine, on désignait sous ce nom les possessions territoriales que tous les hauts seigneurs donnaient à leurs puînés pour les dédommager de ce que leurs aînés seuls devaient succéder au fief principal. Plus tard, ce mot a spécialement désigné les fiefs affectés aux princes du sang. Ces apanages royaux ne datent que de la troisième race. Sous les deux premières, les fils du roi mort partageaient également entre eux l'héritage de leur père. Les apanages étaient presque toujours concédés *à charge de retour à la couronne à défaut d'hoirs* (héritiers). En 1790, l'assemblée constituante abolit les apanages *réels* et les remplaça par des rentes *apanagères*. Un sénatus-consulte de 1810 les rétablit, mais ils ne représentèrent plus alors qu'un revenu assis sur des propriétés territoriales.

APCHERON, presqu'île de Géorgie, moitié dans la Russie d'Europe, moitié dans la Russie d'Asie, par 47°30' long. E., 40° 21' lat. N., s'avance dans la mer Caspienne : ch.-l. Bakou. Sol imprégné de gaz sulfureux et inflammable.

APELLES, célèbre peintre grec, né à Cos ou à Colophon, disciple de Pamphyle, florissait vers 332 av. J.-C. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. Il ne passait pas un seul jour sans travailler, et il exposait ses ouvrages en public pour recueillir les jugements des curieux. On connaît le trait de ce savetier qui, après avoir critiqué une sandale, voulut juger du reste du tableau ; Apelles l'arrêta en lui disant : « Que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure, *ne sutor ultra crepidam.* » Alexandre, admirateur des talents d'Apelles, ne permit de faire son portrait qu'à lui seul, et il eut pour lui une telle amitié qu'il lui céda Campaspe, une de ses maîtresses, dont le peintre était devenu éperdument amoureux en faisant son portrait. Les meilleurs tableaux d'Apelles étaient *Alexandre tonnant*, *Vénus endormie* et *Vénus Anadyomène*, c.-à-d. sortant de la mer.

APELLICON, de Téos, Péripatéticien, mort vers 85 av. J.-C., est célèbre pour avoir retrouvé et restauré les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui étaient restés longtemps enfouis et oubliés. Il forma à Athènes une très riche bibliothèque, que Sylla fit transporter à Rome.

APENNINS (monts), *Apenninus*, longue chaîne de mont. qui traverse l'Italie dans toute sa longueur, se détache des Alpes à Cassino, trace un demi-cercle autour du golfe de Gênes, court à l'E. jusqu'à la Bocchetta, puis se dirige vers le S. E. et va se terminer en Sicile. Il forme ainsi 4 régions principales : 1° l'*Apennin septentrional*, dans les Etats sardes, qui finit à la Bocchetta et au mont Coronaro; 2° l'*Apennin central*, qui va jusqu'au mont Velino et duquel partent le Sub-Apennin romain et le Sub-Apennin toscan; 3° l'*Apennin méridional*, qui se fourche en deux près d'Acerenza, pour courir d'une part dans les terres de Bari et d'Otrante et finir vers le cap Santa-Maria di Leuca, de l'autre dans les Calabres et jusqu'au cap des Armi sur le détroit de Messine; 4° l'*Apennin insulaire*, en Sicile : c'est dans cette dernière région qu'est situé l'Etna. Le Vésuve et tout le terrain volcanique environnant font partie de la région méridionale. Les principaux sommets sont l'Etna, 3,400 mètres; le Monte Cavallo ou Monte Corno, entre les 2 Abruzzes ultérieures, 2,960; le Monte Amaro, dans l'Apennin méridional, 2,840; le Monte Vetora, 2,340. L'Apennin a longtemps servi de refuge aux vaincus, aux bannis, aux brigands, et ceux-ci y trouvent encore un repaire.

APENRADE, ville de Danemarck (Sleswig), à 30 kil. N. de Flensborg; 3,000 hab. Port peu profond et rade peu sûre.

APER, orateur latin du Ier siècle, Gaulois de naissance, mort vers l'an 85 de J.-C., se fixa à Rome où il fit admirer son éloquence; il devint successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. Il est un des principaux interlocuteurs du *Dialogue des orateurs*, que l'on attribue à Quintilien ou à Tacite, et dont quelques savants croient qu'il est lui-même auteur.

APER (Arrius), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, fit périr ce prince ainsi que Numérien, son successeur, et chercha à se faire déclarer empereur; mais il fut mis à mort par Dioclétien, en 284.

APHRODISIA ou APHRODISIUM (c.-à-d. *de Vénus*), nom de plusieurs villes anciennes, dont les principales sont : 1° en Carie, au N. E., près des frontières de la Lydie, patrie du commentateur Alexandre, dit d'Aphrodisie; 2° dans la Cilicie Trachéotide; 3° en Phrygie, non loin d'*Apamea Cibotos*.

APHRODITE, nom grec de VÉNUS.

APHRODITES, ville d'Égypte. *Voy.* ATARBÉCHIS.

APHRODITES HORMOS, c.-à-d. *port de Vénus*, plus communément MYOSHORMOS. *Voy.* ce nom.

APHRODITOPOLIS, c.-à-d. *ville de Vénus*, nom commun à 3 villes d'Égypte : 1° dans l'Heptanomide, sur la rive droite du Nil, au S. de Memphis : c'est auj. *Atfieh;* 2° dans la Thébaïde, sur le Nil, près de *Latopolis*, au N. O. de cette ville : c'est auj. *Itfou;* 3° dans la Thébaïde, à quelques kil. au S. O. d'*Antæopolis*, sur un canal latéral au Nil.

APHTHONIUS, rhéteur grec du IIIe siècle après J.-C., natif d'Antioche, est auteur d'une rhétorique intitulée *Progymnasmata* qui a été longtemps en usage dans les écoles et qui a été publiée et traduite en latin, Amsterdam, 1665, in-12. On a aussi d'Aphthonius des *Fables*, publiées avec celles d'Esope, Francfort, 1610, in-8.

APIA TELLUS, c.-à-d. *terre d'Apis*, nom primitif du Péloponèse, dérivé d'Apis, fils de Phoronée, un des plus anciens rois de cette contrée.

APICIUS, gourmand et gastronome célèbre, vivait à Rome du temps d'Auguste et de Tibère. On dit qu'après avoir dépensé plus de 100 millions de sesterces (environ 20 millions de francs) pour satisfaire sa passion gloutonne, il se donna la mort parce qu'il ne lui restait plus que dix millions de sesterces (environ deux millions de francs), somme qui ne lui suffisait plus pour vivre. — Il a existé deux autres gourmands du même nom, l'un du temps de Sylla, l'autre du temps de Trajan. — On a, sous le nom de Cœlius Apicius, un traité *De re culinaria*, intitulé aussi *De obsoniis*, etc., Londres, 1705; Lubeck, 1791, ouvrage fort ancien, mais qui n'est probablement d'aucun des trois Apicius.

APIDANUS, auj. *Épideno*, fleuve de Thessalie, a sa source au mont Othrys. Il passait près de Pharsale et se jetait dans le Pénée.

APION, grammairien d'Alexandrie, né en Égypte, fut député par les Alexandrins à Caligula pour se plaindre des Juifs. Apion avait composé une *Histoire d'Égypte* et un traité *Sur les Juifs*, que Josèphe a réfuté ; il ne nous en reste rien.

APIS, divinité que les Égyptiens adoraient sous la forme d'un bœuf. On reconnaissait le bœuf Apis à divers signes particuliers : par exemple, il devait être noir par tout le corps et avoir sur le côté droit une marque blanche semblable au croissant de la lune. La durée de son existence était limitée à 25 ans. Au bout de ce temps, les prêtres le noyaient solennellement dans le Nil, puis ils l'embaumaient et lui faisaient des funérailles magnifiques. Ils le pleuraient ensuite, et en cherchaient un autre pour le remplacer. Lorsqu'ils l'avaient trouvé, ils se li-

vraient à la joie et lui rendaient leurs hommages. On pense que c'est Osiris, dieu de l'agriculture, que l'on adorait sous cet emblème ; les Égyptiens croyaient qu'Osiris avait pris la forme d'un bœuf et avait traîné la charrue lorsque tous les dieux, battus par Jupiter, se réfugièrent en Égypte, où ils se cachèrent sous mille formes diverses.

APIS, ancienne ville d'Égypte (Libye égyptienne), à l'O. de Parætonium, célèbre par le culte d'Apis.

APOCALYPSE, c.-à-d. *révélation*, du mot grec *upokaluptô, découvrir*, livre du Nouveau-Testament, écrit par saint Jean l'évangéliste, et qui contient les révélations que Dieu lui fit pendant son exil à Patmos. Cet ouvrage mystérieux, dont l'obscurité est devenue proverbiale, a donné lieu à une foule de commentaires extravagants. Les interprètes y ont vu soit la description des persécutions que l'Église devait souffrir de la part des Juifs et des Gentils ; soit l'annonce de la destruction de Rome (désignée sous le nom de Babylone), et le triomphe de l'Église régnant sur le monde entier, etc.

APOLDA, ville du grand-duché de Saxe, à 15 kil. N. E. de Weimar ; 3,100 hab.

APOLLINAIRE, *l'Ancien* et *le Jeune*, père et fils, grammairiens et rhéteurs grecs du IVe siècle après J.-C., enseignèrent à Béryte et à Laodicée. Ils embrassèrent le christianisme, et Apollinaire-le-Jeune devint évêque. Lorsque la lecture des ouvrages païens fut interdite aux Chrétiens, ils composèrent pour les remplacer divers livres élémentaires, en prose et en vers. De leurs nombreux ouvrages, il ne reste que l'*Interprétation des psaumes*, en vers grecs, et une tragédie, *le Christ souffrant*, Paris, 1552, et 1580, avec traduction latine. Apollinaire-le-Jeune fut le chef d'une hérésie qui niait qu'il y eût rien d'humain dans l'âme de Jésus-Christ ; il fut condamné par plusieurs conciles. Il mourut vers 381.

APOLLINAIRE (SIDOINE). *Voy.* SIDOINE APOLLINAIRE.

APOLLINE (sainte), vierge et martyre. Elle vivait à Alexandrie et fut arrêtée en 248, sous le règne de Philippe-l'Arabe, dans une sédition excitée contre les Chrétiens. Elle se jeta d'elle-même dans le bûcher préparé pour son supplice. On célèbre sa fête le 9 février.

APOLLINOPOLIS MAGNA, c.-à-d. la *grande ville d'Apollon*, auj. *Edfou*, ancienne ville d'Égypte (Thébaïde), sur le Nil, rive gauche, par 25° lat. N., à 110 kil. au N. de Syène. Plusieurs beaux temples, dont un surtout le disputait aux plus grands de l'Égypte par les dimensions, mais dont les bas-reliefs, exécutés du temps des Ptolémées, sont de mauvais style. On le voit encore presque en entier.

APOLLINOPOLIS PARVA, auj. *Kous* ou *Sutfah*, ville d'Égypte (Thébaïde), près du Nil, au N. de la précédente et à quelques kil. au S. O. de Coptos.—Ne la confondez pas avec *Apollinopolis Minor*, petite ville située sur la rive gauche du Nil, presque en face d'Antæopolis.

APOLLO, Juif originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J.-C., prêcha à Éphèse et à Corinthe, et s'acquit une telle réputation qu'on opposait son autorité à celle de saint Paul et de saint Pierre.

APOLLODORE, grammairien d'Athènes, qui vivait 150 ans av. J.-C., s'acquit une grande renommée pour l'explication des poëtes. Parmi le grand nombre de ses ouvrages, il ne nous est resté que sa *Bibliothèque*, en 3 livres, contenant l'*Histoire des dieux et des héros jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse*, publiée par Æginus Spoletinus, grec-latin, Rome, 1550, trad. en français par M. Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8. On croit que cette histoire n'est pas l'ouvrage même d'Apollodore, et qu'elle n'est que l'abrégé d'un traité plus considérable composé par ce savant.

APOLLON ou PHOEBUS, dieu du soleil et de la lumière, des arts, des lettres et de la médecine, était fils de Jupiter et de Latone, et frère jumeau de Diane ou la Lune. Il naquit dans l'île de Délos (*Voy.* LATONE). A peine sorti du berceau, il tua de ses flèches le serpent Python, qui, à l'instigation de Junon, avait persécuté sa mère. Dans la suite, irrité de la mort de son fils Esculape, que Jupiter avait foudroyé, il tua les Cyclopes qui forgeaient la foudre. Le maître des dieux, pour le punir, l'exila sur la terre. Il y garda quelque temps les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie ; puis se mit au service de Laomédon, pour lequel il bâtit, avec Neptune, exilé comme lui, les murs de Troie. Après avoir encore quelque temps erré sur la terre, il fut rappelé au ciel, et chargé par Jupiter de conduire le char du soleil. Apollon fut épris d'un grand nombre de nymphes et de mortelles. Les plus connues sont Daphné, qui fut insensible à ses vœux ; Cassandre, à laquelle il donna le don de prophétie ; Coronis, dont il eut Esculape ; Clymène, qu'il rendit mère de Phaéton. On le représentait sous les traits d'un beau jeune homme, tenant à la main tantôt un arc, tantôt une lyre, la tête ornée d'une chevelure longue et flottante, et ceinte d'une auréole lumineuse. Il dirigeait le chœur des Muses et habitait avec elles sur le sommet du Parnasse, du Pinde ou de l'Hélicon. Apollon avait un grand nombre de temples et d'oracles, dont le plus célèbre est celui de Delphes. On célébrait en son honneur les jeux Pythiques.

APOLLONIA, ville d'Afrique. *Voy.* AMANAHEA.

APOLLONIE, *Apollonia*, nom de plusieurs villes grecques où se trouvaient des temples et des oracles d'Apollon. Les principales sont : 1° en Illyrie, au S., chez les *Taulantii*, près de l'embouchure de l'*Aoüs* ; il n'en reste rien ; 2° en Macédoine, au S. O. de Thessalonique : c'est auj. *Paleo-Chori* ; 3° en Thrace, à l'entrée du golfe formé par le Pont-Euxin ; on la nomma plus tard *Sozopolis*, d'où son nom moderne de *Sizéboli* ; 4° dans la Cyrénaïque, auj. *Marza-Souza*, sur la mer, à quelques kil. au N. de Cyrène, à laquelle elle servait de port ; 5° dans l'île de Crète, nommée aussi *Eleuthera*, patrie du philosophe Diogène d'Apollonie ; 6° en Bithynie, à l'O., sur le lac *Apolloniates* ; 7° en Palestine, près de Samarie, sur la mer ; on croit que c'est auj. *Arzouf*.

APOLLONIE (sainte). *Voy.* APOLLINE.

APOLLONIUS de Perge, géomètre grec, natif de Perge en Pamphylie, né vers 244 av. J.-C., florissait à Alexandrie sous Ptolémée Philopator, 205 av. J.-C., et fut, avec Euclide, Archimède et Diophante, un des créateurs des sciences mathématiques. On a de lui plusieurs écrits dont le plus remarquable est un traité en 8 livres des *Sections coniques*, dont la meilleure édition est celle de Halley, Oxford, 1710. Apollonius fut commenté chez les anciens par Pappus.

APOLLONIUS de Rhodes, poëte grec, né à Alexandrie ou à Naucratis, vers 104 av. J.-C., élève de Callimaque, vint se fixer à Rhodes (d'où son surnom), enseigna dans cette ville avec distinction la rhétorique, puis fut rappelé dans Alexandrie et fut chargé de la direction de la fameuse bibliothèque. Il avait composé de nombreux ouvrages ; il ne nous en reste qu'un poëme sur l'expédition des Argonautes, ouvrage estimable et qui offre des beautés, mais qui est généralement froid. L'*Argonautique* a été publiée par H. Etienne, Genève, 1574 ; Shaw, Oxford, 1777 ; Brunck, Strasbourg, 1780 ; par Beck, Leipsick, 1797, avec traduction latine, et par A. Wellauer, Leipsick, 1828, en grec seulement. Ce poëme avait été imité chez les Romains par Valerius Flaccus ; il a été traduit en français par M. Caussin, 1797, in-8°.

APOLLONIUS de Tyanes, philosophe et thaumaturge, né à Tyanes en Cappadoce peu d'années après J.-C., embrassa de bonne heure la doctrine de Pythagore, se soumit à toutes les austérités de cette secte, voyagea beaucoup, visita la Cilicie, la Pamphylie, An-

tioche, Éphèse, Babylone ; pénétra jusque dans l'Inde, accompagné de Damis, son disciple, puis se rendit à travers la Grèce en Italie, excitant partout l'admiration sur son passage et faisant des guérisons miraculeuses. Il fut chassé de Rome par Néron. A son retour en Orient, il se lia avec Vespasien, dont il favorisa l'avénement, puis il établit à Éphèse une école pythagoricienne qui attira de nombreux disciples. On croit qu'il mourut dans cette ville, vers l'an 97 de J.-C., dans un âge très avancé. Ses contemporains le regardaient comme un homme extraordinaire et lui accordaient le don de prédire l'avenir et de faire des miracles. Quelques Païens ne craignirent même pas de le mettre en parallèle avec le Christ. On raconte qu'au moment où Domitien périt à Rome, Apollonius, qui était alors à Éphèse où il faisait une leçon publique, s'arrêta tout à coup, et que s'adressant au meurtrier, il s'écria : « Courage, Stephanus, tue le tyran. » Damis, le compagnon fidèle d'Apollonius, avait écrit sur son maître des mémoires qui furent remis longtemps après à Philostrate : celui-ci a rédigé une *Vie d'Apollonius*, qui est remplie de fables incroyables. Cette vie a été traduite en français par Castilhon, Berlin, 1774, avec une préface de Frédéric II, et par Legrand d'Aussy, Paris, 1808. Ch. Blount en a donné une traduction anglaise, avec des notes remarquables par leur impiété. Apollonius avait composé plusieurs écrits : il ne reste de lui qu'une *Apologie à Domitien*, conservée par Philostrate, et 84 *Lettres*, publiées par Commelin, 1601.

APOLLONIUS DYSCOLE, c.-à-d. *Chagrin*, grammairien d'Alexandrie, ainsi surnommé à cause de son humeur morose, florissait sous Adrien et Antonin, et fut père de l'historien Hérodien. Il est le premier qui ait réduit la grammaire en système. Il nous reste de lui 4 livres *De syntaxi seu constructione*, publiés avec la traduction latine d'Æmil. Portus par F. Sylburge, Francfort, 1590 ; c'est un des meilleurs ouvrages de ce genre que les anciens nous aient transmis. On lui attribue aussi un recueil d'histoires merveilleuses, *Historiæ commentitiæ*, Leyde, 1620 ; Leipsick, 1792.

APONUS, ou AQUÆ APONI, ville de la Gaule Cisalpine, auj. ABANO.

APOTRES, *Apostoli*, c.-à-d. *envoyés*, premiers disciples de Jésus, furent chargés de répandre la religion du Christ sur toute la terre. Ils étaient au nombre de 12, savoir : Pierre, André, frère de Pierre, Jean l'évangéliste, Philippe, Jacques-le-Majeur, Barthélemy, Thomas, Matthieu, Simon, Thadée ou Jude, Jacques-le-Mineur, Judas d'Iscariote, qui après sa trahison fut remplacé par Mathias. On compte aussi quelquefois saint Paul parmi les apôtres, et on le nomme plus spécialement l'*apôtre des Gentils*, parce qu'il répandit la religion parmi les nations païennes (*per gentes*). On y joint aussi Barnabé.

APPENRODE, village du Hanovre, à 4 kil. O. d'Ilefeld. Près de là est une fameuse grotte artificielle dite *Kelle* (la Cave).

APPENZELL, *Abbatis cella*, canton suisse, inclus dans celui de Saint-Gall. Il est divisé en 2 parties indépendantes l'une de l'autre, les Rhodes intérieurs et les Rhodes extérieurs. Ceux-ci ont alternativement pour ch.-l. Trogen et Herissau ; ceux-là ont pour capitale Appenzell. Pop. de tout le canton, 52,000 ames, dont 36,000 réformés. Le canton d'Appenzell est fort montagneux ; ses cimes principales sont le Sentis, le Geyrenspitz, le Kamor. Ce canton est le 13e ; il ne fut admis dans la confédération suisse qu'en 1513. — La ville d'Appenzell est sur la Filler, et n'a guère que 1,500 hab.

APPIEN, *Appianus*, historien grec, né à Alexandrie au commencement du IIe siècle, vint de bonne heure à Rome, vécut sous Trajan, Adrien, Antonin, exerça avec distinction la profession d'avocat, et fut surintendant des affaires domestiques des empereurs. Il avait composé, sous le titre d'*Histoire romaine*, un grand ouvrage en 24 livres, qui s'étendait depuis la ruine de Troie jusqu'au règne de Trajan ; il y racontait séparément l'histoire de chacun des peuples qui ont été en relation avec Rome. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de livres entiers (savoir : trois livres sur les guerres d'Espagne, d'Annibal et de Carthage ; un sur celle de Mithridate, cinq livres sur les guerres civiles de Rome), et des extraits de la plupart des autres. Le tout a été publié par Schweighæuser, Leipsick, 1785, 3 vol. in-8., grec-latin, et a été traduit en français par Claude Seyssel, Lyon, 1544, par Odet-Desmares, Paris, 1659. Les cinq livres des guerres civiles (liv. XIII à XVII) ont été traduits à part par Combes-Dounous, Paris, 1808, 3 vol. in-8. L'histoire d'Appien jouit d'une grande autorité ; elle contient d'ailleurs sur plusieurs époques de l'histoire romaine les seuls renseignements que nous possédions.

APPIENNE (voie), *Via Appiana*, une des plus belles routes romaines, passait par Capoue et se terminait à Brindes. Commencée par Appius Claudius Cæcus vers 311 av. J.-C., continuée par César et terminée par Auguste. On la nommait *Regina viarum*, la reine des routes.

APPII FORUM, auj. *Borgo-Longo*, chez les Volsques, à 55 kil. au S. de Rome, sur la voie Appienne.

APPIUS CLAUDIUS. *Voy.* CLAUDIUS.

APRAXINE (Fœdor-Matveïévitch), contre-amiral russe, né en 1671, mort en 1728, remporta plusieurs victoires sur les Suédois en Ingrie et en Esthonie, et fut par là un des principaux instruments de la gloire de Pierre-le-Grand ; ce prince l'éleva à la dignité de sénateur, d'amiral-général de Russie et de conseiller privé.

APRAXINE (Étienne-Fœdorovitch, comte), feld-maréchal, petit-fils du précédent, né en 1700, combattit d'abord contre les Turcs sous les ordres du maréchal Munich, aida le vice-chancelier Bestoujef à supplanter le comte l'Estocq, favori de l'impératrice Élisabeth, et engagea cette princesse dans la guerre de sept ans. Il s'empara de Memel, battit les Prussiens à Gross-Jægerndoff (1757), mais ne sut point mettre à profit sa victoire. Accusé de trahison pour ce fait, il fut rappelé à Saint-Pétersbourg et mourut pendant qu'on lui faisait son procès.

APRIÈS, roi d'Égypte, 595-570 av. J.-C., prit Sidon. Après un règne de 26 ans, il fut détrôné et mis à mort par Amasis, un de ses sujets. On le trouve aussi nommé Ephrée ou Hophra.

APS ou ALPS-EN-VIVARAIS, *Alba Helviorum*, puis *Alba Augusta*, village de l'Ardèche, à 11 kil. N. O. de Viviers. Jadis capitale des Helviens, et siége d'un évêché qui fut transporté à Viviers en 411.

APT, *Apta Julia*, ch.-l. d'arrond. (Vaucluse), sur le Calavon, à 55 kil. E. d'Avignon ; 5,707 hab. Bougies et confitures renommées. Jadis capitale des *Vulgientes*. — L'arr. d'Apt a 5 cantons (Bonnieux, Cadenet, Gordes, Pertuis, plus Apt), 50 communes, et 99,012 hab.

APTA JULIA, cap. des *Vulgientes* dans la Gaule Narbonnaise, auj. APT.

APUA ou APUANI, ville de l'Italie ancienne, auj. PONTREMOLI.

APULÉE, *Lucius Apuleius*, écrivain latin et philosophe platonicien, né à Madaure en Afrique, vint à Rome, où il exerça avec succès la profession d'avocat. De retour dans sa patrie, il rétablit sa fortune, qu'il avait fort diminuée par de fréquents voyages, en épousant une riche veuve. Accusé par les parents de cette femme d'avoir employé la magie pour s'en faire aimer, il se justifia en prononçant une éloquente apologie, qui nous a été conservée. On a d'Apulée la *Métamorphose*, vulgairement appelée l'*Ane d'or*, en 11 livres, roman ingénieux, dans lequel se trouve le fa-

meux épisode de Psyché; son *Apologie*; les *Florides*, fragments de ses discours: un ouvrage en 3 livres *Sur la doctrine et la vie de Platon*, un livre *De Deo Socratis*, un livre *De Mundo*; on lui attribue en outre un grand nombre d'autres ouvrages. Les œuvres d'Apulée ont été réunies, *cum interpr. et not. Juliani Floridi, ad usum Delphini*, Paris, 1688; l'édition la plus récente et la plus estimée est celle d'Oudendorp, Ruhnken et Bosscha, 3 vol. in-4, Leyde, 1786-1823. On a donné un grand nombre d'éditions spéciales et de traductions de l'*Ane d'or*; les traductions françaises les plus récentes sont celle de Bastien, Paris, 1787, et celle de Maury, Paris, 1812. M. Bétolaud a donné, dans la collection Panckoucke, Paris, 1835-38, une traduction complète d'Apulée, 4 vol. in-8°.

APULEIUS SATURNINUS (Lucius), tribun. *Voy.* SATURNINUS.

APULIE, vulgairement la *Pouille*, région de l'Italie, au S. E., le long de l'Adriatique, s'étend à l'E. du Frentanus et au N. du Bradanus, et se divise en 2 parties: l'une grecque, ou Iapygie, comprenant les Salentins, la Messapie avec les Calabres et la Peucétie; l'autre italique, comprenant l'Apulie propre, la Daunie, la péninsule du mont Gargane. Villes principales: Apulum-Asculum, Arpi, Herdonea, Salapia, Venusia, Aquilonia, Canusium. — Iapigie et Apulie ne sont au fond qu'un même nom, l'un grec, l'autre latin. Les Apuliens ou Iapyges étaient de race osque. — L'Apulie forme auj. la *Capitanate* et une partie des *Terres de Bari* et *d'Otrante*.

APULUM ou ALBA JULIA, ville de Dacie, auj. CARLSBOURG.

APULUM ASCULUM. *Voy.* ASCULUM.

APURE, riv. de Colombie, naît à 80 kil. N. O. de Varinas, reçoit le Canaguan, le St-Domingue, le Manporro, et se jette dans l'Orénoque. Il donne son nom à une prov. de la république de Vénézuéla, qui a pour ch.-l. Achagua.

APURIMAC, riv. du Pérou, prend sa source dans les Andes du Pérou, court au N. E., reçoit le Pachachaca, le Pampas, le Mantaro, le Vilcomayo, le Paucar-Tambo, le Beni; prend alors le nom d'Ucayal et se joint au Tunguragua pour former l'Amazone. Il a près de 900 kil. de cours.

AQUA. *Voy.* ACQUA.

AQUÆ, c.-à-d. *Eaux*, nom donné par les Latins à un grand nombre de villes où se trouvaient des sources d'eaux minérales. Les principales sont:

AQUÆ, auj. ACQS ou AX (Ariége).

AQUÆ AUGUSTÆ ou TARBELLICÆ (ou simplement AQUÆ), auj. DAX (Landes).

AQUÆ BORBONIÆ, auj. BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

AQUÆ BORMONIS OU BORVONIS, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

AQUÆ CALENTES, auj. CHAUDES-AIGUES.

AQUÆ CALIDÆ, auj. VICHY. (On nommait encore ainsi la ville de Bath en Angleterre.)

AQUÆ FLAVIÆ, auj. CHAVES.

AQUÆ HELVETICÆ OU VERBIGENÆ, auj. BADE (Suisse).

AQUÆ NERÆ, auj. NÉRIS.

AQUÆ NISINEII, auj. BOURBON-LANCY.

AQUÆ ORIGINES, auj. CALDAS D'ORENSE.

AQUÆ PANNONICÆ, auj. BADE (Autriche).

AQUÆ SEGESTÆ, auj. FERRIÈRES.

AQUÆ SEXTIÆ, auj. AIX.

AQUÆ SICCÆ, auj. SÈCHES.

AQUÆ SOLIS, auj. BATH.

AQUÆ STATIELLÆ, auj. ACQUI.

AQUÆ TACAPINÆ, auj. EL-HAMMA.

AQUÆ TARBELLICÆ (la même que AQUÆ AUGUSTÆ).

AQUAMBOU, état de la Nigritie maritime, sur la côte d'Or, borné au N. par le Bouroum, et à l'O. par la Volta. Capit. Aquambou. Belliqueux et jadis le plus puissant de la côte d'Or.

AQUAPIM, état de la Nigritie maritime, à l'O. du Fanti, et en arrière de celui d'Acra. Cannes à sucre d'une grosseur extraordinaire. Ce pays est tributaire de l'Achanti.

AQUENSIS VICUS, ville d'Aquitaine, auj. BAGNÈRES.

AQUILA, ville d'Italie, ch.-l. de l'Abruzze ultérieure 2°, dans le roy. de Naples, à 44 kil. S. O. de Téramo; 13,600 hab. Évêché. Place forte de 4e classe. Fondée par l'empereur Frédéric II; endommagée par des tremblements de terre (1703, 1706); prise par les Français (1798).

AQUILA, natif de Sinope dans le Pont, était architecte et fut chargé par Adrien de rebâtir Jérusalem. Ayant ainsi eu occasion de connaître la religion des Juifs, il l'approfondit sous la direction du rabbin Akiba, et finit par embrasser le judaïsme. Il donna, vers 138, une version grecque de la Bible, qui eut longtemps une grande autorité et qu'on préférait même à celle des Septante. On en trouve des fragments dans les *Hexaples* d'Origène.

AQUILÉE, *Aquileia*, ville des États autrichiens (roy. d'Illyrie), à 6 kil. S. O. des lagunes de Marano, au fond de l'Adriatique. Petit port. Elle était primitivement la capit. des *Carni*, peuple de Vénétie. Elle reçut une colonie romaine l'an 180 av. J.-C.; fut grande et forte sous l'empire romain, et devint la capit. de la Vénétie. Maximin y fut tué par les siens pendant qu'il l'assiégeait. Attila la détruisit en 452. Elle ne s'est pas relevée depuis; elle n'a guère auj. que 1,600 hab. Elle est le siége d'un patriarcat qui était d'abord à Grado et qui en 1751 a été divisé en 2 archevêchés: Udine et Goritz.

AQUILINA, *Voy.* l'AIGLE.

AQUILIUS NEPOS (Manius), général romain, consul avec Marius, l'an 101 av. J.-C., étouffa la révolte des esclaves en Sicile. Dans la suite, il fut envoyé en Asie pour rétablir les rois que Mithridate avait détrônés; mais il fut pris par ce prince et périt au milieu des tortures. Aquilius avait été accusé de concussion; il fut défendu par Antoine l'orateur, qui le sauva en découvrant au milieu de sa plaidoirie les cicatrices des blessures que son client avait reçues au service de la patrie.

AQUILONIA, auj. *la Cedogna*, ville d'Apulie, célèbre par la victoire que Papirius Cursor y remporta sur les Samnites l'an 393 av. J.-C.

AQUIN, *Aquinum* des anciens, *Aquino* en italien, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. N. E. de Ponte-Corvo; 700 hab. Évêché. Jadis ville des Herniques. Détruite par les Lombards au VIe siècle. Patrie de Juvenal et de saint Thomas d'Aquin.

AQUIN (île d'), près d'Haïti (Antilles), par 75° 4' long. O., et 18° 14' lat. N. — Dans Haïti, vis-à-vis de l'île, est un bourg d'Aquin, à 115 kil. O. des Cayes.

AQUIN (Louis-Claude D'), célèbre organiste, né à Paris en 1698, mort en 1772, eut un talent tellement précoce, que dès l'âge de 6 ans Louis XIV voulut le faire jouer devant lui, et qu'à 8 ans il composait d'excellents morceaux. On venait tout exprès des pays étrangers pour l'entendre.

AQUIN (saint THOMAS d'), *Aquinas*. *Voy.* THOMAS.

AQUINCUM, ville de Dacie, auj. BUDE.

AQUIS GRANUM, auj. AIX-LA-CHAPELLE.

AQUITAINE, *Aquitania*, une des 4 grandes régions de la Gaule ancienne, comprenait avant César tout le pays situé entre les Pyrénées au S., le golfe de Gascogne (*Tarbellicum æquor*) à l'O., la Garonne (*Garumna*) au N. et à l'E. Peuples principaux: *Tarbelli* (Béarn), *Ausci* (Armagnac), *Arverni* (Auvergne), *Bituriges Vivisci* (Bordelais), *Pictones* (Poitou), *Lemovices* (Limousin), *Cadurci* (Quercy), *Convenæ et Bigerrones* (Comminges et Bigorre). Villes: *Burdigala* (Bordeaux), *Aquæ Tarbellicæ* (Dax), *Cadurci* (Cahors), *Tolosa* (Toulouse), *Gergobia*, détruite par César. — Crassus, lieutenant de César, soumit la plus grande partie de l'Aquitaine (57 av. J.-C.).

César s'en rendit tout à fait maître par la prise de Gergovie (52), et, dans le partage qu'il fit de la Gaule, il étendit les bornes de cette prov. jusqu'à la Loire au N. et à l'E. Auguste y ajouta le territoire des *Bituriges Cubi* (Berry et Bourbonnais). Enfin vers 369 ou 381, l'Aquitaine fut partagée en 3 prov. : Aquitaine 1re, ch.-l. *Avaricum* (Bourges); Aquitaine 2e, ch.-l. *Burdigala*; Novempopulanie, ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges). Cette division se maintint jusqu'à l'invasion de la Gaule par les Barbares. Les Wisigoths devinrent maîtres de l'Aquitaine en 419, sous le règne de Wallia, et firent de *Tolosa* la capit. de leur empire. En 507, Clovis enleva l'Aquitaine à Alaric II, roi des Wisigoths, et la réunit au roy. des Francs. Dagobert l'en démembra en 628 et l'érigea en roy. en faveur de son frère Caribert. Après la mort de Hildéric, fils de Caribert (631), le roy. d'Aquitaine fut changé en duché et donné par Dagobert à Boggis, deuxième fils de Caribert. Eudes, Hunald et Waïfre possédèrent successivement l'Aquitaine à titre de ducs jusqu'en 769, époque où Charlemagne s'empara de cette prov. Il en fit un roy. dépendant de la couronne, et le donna en 781 à Louis-le-Débonnaire, son fils. Celui-ci la céda en 814 à son fils Pepin, qui mourut en 838. Pepin II fut proclamé roi après lui, mais Charles-le-Chauve lui enleva son roy. et se fit couronner roi d'Aquitaine en 848. En 855, il en investit son fils Charles, qui mourut en 867, et fut remplacé par Louis-le-Bègue. Lorsque celui-ci monta sur le trône de France (877), l'Aquitaine fut de nouveau érigée en duché héréditaire en faveur de Rainulfe I, fils de Bernard, comte de Poitiers, et perdit bientôt après son nom d'Aquitaine, pour prendre celui de Guyenne, qui paraît n'être qu'une corruption du premier. Elle se composait alors des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, de Fezensac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche. En 1137, le mariage d'Éléonore, fille de Guillaume X, dernier duc de Guyenne et comte de Poitiers, avec Louis VII (1137), réunit un instant l'Aquitaine à la couronne de France. Mais après le divorce de ce prince (1151), Éléonore épousa Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et par là l'Aquitaine ou Guyenne passa entre les mains des rois d'Angleterre. Philippe-Auguste la reprit en 1200, par droit de confiscation, sur Jean-sans-Terre; mais saint Louis crut devoir la restituer, et la remit en 1259, au roi d'Angleterre, Henri IV. Elle fut définitivement réunie à la France sous Charles VII, en 1453.

AR. Pour les noms qui ne seraient pas ici, *Voy.* AAR.

ARA UBIORUM, auj. *Gottsberg*, ville de Gaule, 2e Germanie, au N. de Bonn. D'autres disent que c'est Bonn elle-même.

ARABELLA STUART. *Voy.* STUART.

ARABES. *Voy.* ARABIE.

ARABIE, *Arabia*, contrée de l'Asie occid., bornée au N. par la Syrie et l'Algezireh, à l'E. par le golfe Persique, au S. par la mer d'Oman, à l'O. par la mer Rouge. Son étendue est de 2,500 kil. environ du N. au S. sur 2,000 de l'O. à l'E. L'Arabie est vulgairement divisée en 3 parties: l'Arabie-Pétrée au N. O., l'Arabie-Déserte au centre et à l'E., l'Arabie-Heureuse au S. O.; mais la division réelle et la seule qui soit connue des indigènes est celle qui partage l'Arabie en 5 régions, savoir : l'*Hedjaz*, le long de la côte N. O., qui renferme le grand chérifat de la Mecque; l'*Yémen*, au S. O., dont les principaux états sont, en allant de l'O. à l'E., l'imamat de Sana, le pays d'Aden, l'Hadramaut et le désert du Mahrah; l'*Oman*, au S. E., qui renferme l'imamat de Maskate; le *Lahsa* ou *Hesse* (Bahraïn ou Hadjar) à l'E.; et le *Barria* ou *Bahr-Abad*, qui comprend le Nedjed, et se compose des vastes déserts situés au centre de l'Arabie. Villes principales : la Mecque, Médine, Sana, Aden, Moka, Maskate, etc. L'Arabie n'a que très peu de mont., excepté au N. O., où l'on trouve le mont Sinaï et le mont Horeb, et au S. O., dans l'Yémen. Dans cette dernière région, coulent le Meïdam et le Chabb, les seuls fleuves de l'Arabie qui aient un cours permanent. Le reste de l'Arabie n'offre que d'immenses plaines sablonneuses et désertes, où règne continuellement le souffle ardent du *simoun* ou vent du désert. Dans les parages maritimes la fertilité est très grande; on y cultive beaucoup de plantes aromatiques et d'épices, le café Moka, l'aloès, le baume, le coton, le cocotier, le grenadier, le maïs, etc. On trouve en Arabie la plus belle race de chevaux qui existe, des chameaux, des buffles, des moutons à grosse queue, etc.; mais les déserts sont remplis d'animaux féroces et d'insectes malfaisants. Les Arabes appartiennent à la famille sémitique ; ils sont petits, maigres, basanés. Ils sont d'un caractère grave, spirituels, souvent hospitaliers, mais toujours prêts à piller les caravanes. Ils mènent presque tous, surtout les Arabes Bédaouis ou Bédouins, une vie nomade, réunis en tribus et obéissant au gouvernement patriarcal de leurs *cheiks* ou vieillards. Les Arabes, au temps de leur puissance, ont cultivé avec le plus grand succès la poésie, la philosophie et les sciences mathématiques et naturelles. Leurs savants les plus célèbres sont Al-Kendi, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoës, Algazel, etc. On leur attribue l'invention des chiffres, de l'algèbre, les premières notions de la chimie. Seuls, au moyen âge, ils avaient conservé les connaissances de l'antiquité, et c'est en grande partie par eux qu'elles ont été transmises à l'Occident. Ils sont, depuis longtemps, retombés dans leur ignorance première. Méhémet-Ali a depuis quelques années fait d'heureux efforts pour les en tirer. — L'Arabie a presque toujours été indépendante. Sous Trajan, les Romains en conquirent une très faible partie, celle qui fut depuis appelée Arabie-Pétrée, du nom de *Petra*, son ch.-l. Au VIIe siècle, Mahomet, fondateur de l'islamisme, créa l'empire arabe (622), qui grandit rapidement et s'accrut en suivant les progrès de la religion musulmane. Il embrassa successivement l'Arabie entière (624-632), la Syrie (632-638), l'Égypte (638-640), la Perse (636-652), l'Afrique septentrionale (692-708), l'Espagne (710-714). La France même fut un instant menacée par l'invasion arabe (721-739). Mais dès 750 ce vaste empire perdit son unité. Bagdad vit s'élever, sur les ruines du califat des Ommiades, celui des Abbassides. Peu après, les Aglabites à Kairwan (800), les Thoulounides (883), puis les Fatimites en Égypte (909), se rendirent indépendants, tandis que les califes de Cordoue, derniers restes des Ommiades, se séparaient entièrement des califes d'Orient. Ce morcellement continua jusqu'au XIIe siècle environ. A cette époque, les Maures en Espagne et en Afrique, les Turcs et les Mongols en Orient, avaient enlevé aux Arabes toutes leurs conquêtes. L'Arabie elle-même avait déjà cessé depuis longtemps d'appartenir aux califes; elle redevint alors indépendante. Les Arabes, par la nature de leur vie nomade, résistèrent aux invasions mongoles et tartares, et aux attaques des Turcomans. Au XVIIe et au XVIIIe siècle une grande partie de l'Arabie fut soumise à la domination des Wahabites, tribu arabe, qui avait son berceau dans le Nedjed; mais ce nouvel empire eut peu de durée : les Wahabites ont été refoulés dans leurs premières limites par les récentes conquêtes du pacha d'Égypte, Méhémet-Ali. Ce dernier possède aujourd'hui une grande partie de l'Hedjaz. Quant au reste de l'Arabie, elle est tout à fait indépendante. Quoique la domination des Arabes ait depuis longtemps cessé, cependant leur langue se parle encore dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et ils forment dans ces pays une portion notable de la population.

ARABIQUE (mer ou golfe), *Sinus Arabicus*. *Voy.* ROUGE (mer).

ARAB-KIR, *Arabrace*, ville de la Turquie d'Asie (Asie-Mineure), à 180 kil. S. E. de Siwas ; ch.-l. d'un livah de même nom.

ARACAN, ville de l'Inde transgangétique, jadis capit. du roy. d'Aracan, auj. ch.-l. de la prov. de ce nom, par 90° 45' long. E., 20° 40' lat. N. : grande, mais réduite à l'état le plus triste pendant la domination birmane, 1783, etc. C'est dans Aracan que fut prise la fameuse statue colossale de Goutama, placée dans le temple principal d'Amarapoura ; Aracan aussi avait le fameux canon de 10 mètres de long.

ARACAN, prov. de l'Inde anglaise, s'étend le long de la côte E. du golfe de Bengale, des bords du Nauf jusqu'au cap Negrais, et a pour ch.-l. Aracan. Jadis roy. indépendant, souvent ravagé par les Mongols et les Pégouans ; conquis par les Birmans, 1783, et depuis par les Anglais. La popul. s'élevait à 260,000 hab. environ, mais la guerre contre les Birmans et les émigrations ont dû réduire beaucoup ce chiffre. On trouve dans l'Aracan une longue chaîne de mont. et plusieurs riv. Climat brûlant, insalubre. Riz, bois de construction. On y rencontre de l'or et de l'argent.

ARACAN, principale riv. du roy. de ce nom, se jette dans le golfe de Bengale, au S. de la ville d'Aracan.

ARACAN (archipel d'), dans le golfe de Bengale, à l'E., sur les côtes de la prov. d'Aracan. Ses 2 îles les plus remarquables sont Ramri et Tchedaba ; on y trouve des volcans qui vomissent de la vase.

ARACATY, ville du Brésil (prov. de Céara), à l'embouchure du Jaguaribe ; 8,900 hab. C'est la plus peuplée et la plus commerçante de la province.

ARACHNÉ (c.-à-d. *Araignée*), jeune femme de Colophon, qui travaillait avec tant de perfection à la broderie, qu'elle ne craignit point de proposer un défi à Minerve : elle l'emporta ; mais la déesse, irritée de sa défaite, frappa de sa navette la tête d'Arachné ; celle-ci se pendit de désespoir, et fut changée en araignée.

ARACHOSIE, prov. de l'empire perse, au N. E. de la Gédrosie et à l'O. de l'Inde ; avait pour ch.-l. *Arachosia*, appelée primitivement *Cophe*, et dont on attribuait la fondation à Sémiramis. Cette prov. fait auj. partie du roy. de Caboul.

ARAD, nom commun à 2 villes de Hongrie qu'on distingue en Vieil-Arad et Neuf-Arad, et qui donnent leur nom à un des 12 comitats au-delà de la Theiss, situé à l'O. de la Transylvanie ; elles sont sur le Maros, presque en face l'une de l'autre, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche, à 40 kil. N. de Temeswar.

ARADUS, *Arek*, île de la côte de Phénicie, jointe au continent par un pont, avait une ville de même nom (auj. *Ruad*). — Vis-à-vis d'Aradus était l'île d'Antaradus.

ARAFAT, mont. d'Arabie, à 24 kil. S. de la Mecque, objet de haute vénération et de pèlerinage chez les Mahométans.

ARAGON, gr. prov. d'Espagne, une des 12 capitaineries-générales du roy., est située entre celles de Vieille-Castille et de Navarre à l'O., de Catalogne à l'E., de Nouvelle-Castille au S., et touche à la France par la frontière sept. ; Saragosse en est la capit. On la divise en 3 prov. : celles de Saragosse, de Huesca et de Téruel. Etendue, 320 kil. sur 200 ; 665,000 hab. On y trouve des mont. au N. et à l'E., des plaines sablonneuses et arides au centre, et de nombreuses riv. (Ebre, Gallego, Xalon, Guadalaviar, etc.). L'Aragon n'est qu'une partie de l'anc. Tarraconaise, dont il a conservé le nom avec une légère altération, et répond à peu près à la Celtibérie des anciens. Il passa en 470 de la domination des Romains sous celle des Goths, fut conquis par les Maures en 714, leur fut repris par les rois de Navarre, et forma un comté sous leur dépendance jusqu'en 1035. A cette époque, la mort du roi de Navarre, Sanche III (ou Sanche-le-Grand), occasionna un partage entre ses 4 fils ; le comté d'Aragon échut à Ramire, l'un d'eux, et fut érigé en royaume. Le roy. d'Aragon était alors fort resserré ; il ne possédait rien au S. de l'Ebre, et même au N. ; Saragosse, Barbastro, Huesca, et bien d'autres villes du N., appartenaient aux Maures. Il s'agrandit par des conquêtes, 1096-1137, s'augmenta du comté de Barcelone par l'avénement de la dynastie barcelonaise, 1137 ; acquit Montpellier, 1204 ; les îles Baléares, 1229-1233, les trois quarts du roy. de Valence, 1238 ; obtint, par échange avec saint Louis, la souveraineté du comté de Barcelone, 1258 ; fit en 1282 l'acquisition de la Sicile, qu'il perdit en 1294 ; acquit la Sardaigne en 1326 ; Majorque, 1343 ; Montpellier, 1349 ; réunit définitivement la Sicile, 1409 ; acquit la couronne de Naples, 1435, et finit par s'unir à la Castille pour former la monarchie d'Espagne. Cette union, préparée par le mariage de Ferdinand, héritier d'Aragon, et d'Isabelle, héritière de Castille, 1469 ; avancée par l'avénement de Ferdinand au trône d'Aragon, 1479 ; remise en question par la mort d'Isabelle, 1504, fut consommée par l'avénement de Charles-Quint, 1516. Depuis ce temps, les couronnes d'Aragon et de Castille sont restées unies. La couronne d'Aragon comprenait en 1516 : 1° en Espagne, l'Aragon, la Catalogne, le Roussillon (ces deux pays formaient l'ancien comté de Barcelone), le roy. de Valence, celui de Murcie ; 2° hors de la péninsule, les Baléares, la Sardaigne et les Deux-Siciles.

Les rois d'Aragon se sont succédé dans l'ordre suivant :

1° *Dynastie de Navarre.*		Alphonse III.	1285
Ramire I.	1035	Jayme II.	1291
Sanche-Ramire I.	1063	Alphonse IV.	1327
Pèdre I.	1094	Pèdre IV.	1336
Alphonse I.	1104	Juan I.	1387
Ramire II.	1134	Martin.	1395
2° *Dynastie de Barcelone.*		3° *Dynastie de Castille.*	
		Ferdinand I.	1412
Raymond.	1137	Alphonse V.	1416
Alphonse II.	1162	Juan II.	1458
Pèdre II.	1196	Ferdinand II.	1479
Jayme I.	1213	Charles-Quint, roi de	
Pèdre III.	1276	toute l'Espagne.	1516

ARAGON, riv. d'Espagne sur le versant S. des Pyrénées, coule à l'O., puis au S., arrose Jaca, Sanguesa, et tombe dans l'Èbre près d'Alfaro, après avoir traversé l'Aragon et la Navarre. Cours, 135 kil. ; affluents, la riv. de Tafalla et l'Arga.

ARAGONA, ville de Sicile, à 12 kil. N. de Girgenti, sur une colline ; 6,000 hab.

ARAGUAY, riv. du Brésil, sort de la Serra Seiada, reçoit par la droite le Claro Diamantino, le Vermelho de Goyaz, le Crixas ; par la gauche, le Das Mortes, le Farto, l'Aquiqui, et se jette dans le Tocantin, après avoir formé la grande île Ste-Anne ou Bannanal. Cours total, 1,500 kil.

ARAL (mer d'), grand lac de l'Asie centrale, dans le Turkestan, par 54° 59' long. E., 42°-46° lat. N., a 950 kil. de long, 240 de large, et reçoit le Sir, l'Oudjani, l'Amou. Eau peu salée, côtes basses. — Les anciens ignoraient l'existence de la mer d'Aral, et comme ils faisaient de l'Amou (*Oxus*) un tributaire de la mer Caspienne, on a prétendu que de leur temps les deux mers n'en faisaient qu'une. Suivant plusieurs modernes, la mer d'Aral serait ce qu'ils nommaient le lac *Chorasmias* (lac de Khovaresm).

ARALES, nom donné collectivement aux Uzbeks, aux Turcomans et aux Karakalpaks qui vivent sur la côte S. de la mer d'Aral et sur les bords de l'Amou : ils forment une population de plus d'un million d'âmes ; ils professent le mahométisme, et parlent le turc. Ils habitent un camp immense.

ARAM, nom donné dans la Genèse à la Syrie, s'étendait aussi à la Mésopotamie, à la Chaldée, à l'Assyrie et à l'Elam; il dérivait d'Aram, 5e fils de Sem, dont les descendants peuplèrent la Syrie et la Mésopotamie. On appelait Araméens les habitants de ce pays. On nomme encore auj. *langues araméennes* les langues parlées dans l'ancien pays d'Aram, c.-à-d. le syriaque et le chaldéen.

ARAM (Eugène), savant anglais, né à Ramsgill, au comté d'York, vint en 1734 s'établir à Londres. Il travaillait à la composition d'un Dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque, et jouissait de l'estime générale, lorsqu'il fut arrêté en 1758, et convaincu d'avoir, 14 ans auparavant, assassiné Daniel Clark, cordonnier : il fut condamné et exécuté à York en 1759. La jalousie lui avait fait commettre ce crime.

ARAMÉENS. *Voy.* ARAM.

ARAMITZ, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 12 kil. S. O. d'Oloron; 1,250 hab.

ARAMON, ch.-l. de canton (Gard), sur le Rhône, à 27 kil. N. E. de Nîmes; 2,502 hab. Oliviers.

ARAN (val d'), en Espagne, dans les Pyrénées, sur le versant N., par 2° 20'-2° 40' long. E., 42° 25'-42° 40' lat. N. La Noguera et la Garonne y prennent naissance à 50 pas l'une de l'autre. Les habitants sont presque tous pâtres, bûcherons ou contrebandiers. — Le val d'Aran était jadis aux *Convenæ* ou *Garumni*, peuple de la Gaule. Il a ensuite fait partie du comté de Comminges. L'Espagne le possède depuis 1192.

ARANDA DE DUERO, ville forte d'Espagne (Burgos), à 66 kil. de Burgos, sur le Duero; 3,500 hab.

ARANDA (don ABARCA DE BOLEA, comte d'), diplomate espagnol, né en 1719, mort en 1794. Il suivit d'abord le parti des armes, puis devint ambassadeur de Charles III près d'Auguste III, roi de Pologne; il fut ensuite capitaine-général à Valence, peu après président du conseil de Castille, enfin ambassadeur en France, d'où il revint en 1784. En 1792 il fut nommé premier ministre, mais il fut bientôt remplacé dans ce poste par Godoï, prince de la Paix.

ARANJUEZ, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, rive gauche, à 44 kil. S. de Madrid; 2,000 hab. Superbe maison royale, séjour de la cour depuis Pâques jusqu'à la fin de juin. Beaux palais des Infants et de Médina-Céli. — Là eut lieu l'insurrection dite d'*Aranjuez* contre le prince de la Paix, Manuel Godoï (1808): elle força Charles IV à abdiquer en faveur de son fils Ferdinand.

ARANYOS, riv. de Transylvanie, sort du mont Kalymiasza, passe à Thorda. Aranyos-Cyères, et se jette à St-Marton dans le Maros; cours, 130 kil. Elle roule des paillettes d'or (*arany* en hongrois). L'Aranyos donne son nom à une petite juridiction enclavée entre les comitats de Thorda et d'Albe-Inférieure, et qui a 5,000 hab.

ARAPILES (bataille des). *Voy.* SALAMANQUE (bataille de).

ARAR ou ARARIS, riv. de Gaule, auj. la SAÔNE.

ARARAT, auj. *Macis* ou *Agri Dagh*, mont. d'Arménie, à 65 kil. S. O. d'Erivan, par 42° 15' long. E., 39° 30' lat. N., est la plus haute mont. de l'Arménie. Elle dépasse 4,000 mètres, et son sommet est couvert de neiges éternelles. C'est sur cette mont., selon les traditions arméniennes, que s'arrêta l'arche de Noé.

ARAS, *Araxes*, riv. d'Asie, sort du mont Teckdagh, court au N. E., fertilise l'Erivan, le Mogan, le Chirvan, et tombe dans le Kour près de Djabat, après un cours de 670 kil. L'Araxe était jadis un des fleuves les plus importants de l'Asie; il était surtout remarquable par l'impétuosité de son cours; ce qui a fait dire à Virgile : *Pontem indignatus Araxes* (*Æn.* VIII, 728).

ARATOR, poëte latin chrétien, né en Ligurie vers l'an 490, mort en 556, était secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, roi des Goths. Il a mis les *Actes des Apôtres* en vers. Ses poésies se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*; elles ont été publiées à part par Othon Artzenius, Zutphen, 1769, in-8.

ARATUS, général de la ligue Achéenne, né à Sicyone vers l'an 275 av. J.-C., tua le tyran Nicoclès qui opprimait sa patrie, fit entrer Sicyone dans la ligue Achéenne et fut nommé chef de la ligue. Il s'empara de Corinthe, en chassa Antigone, roi de Macédoine, et remporta de grands avantages. Il fut cependant battu par Cléomènes, roi de Sparte. Philippe V, roi de Macédoine, avec lequel il avait fait alliance, le fit empoisonner (213), après avoir séduit sa fille. Aratus avait composé une *Histoire de la ligue Achéenne* qui ne nous est pas parvenue.

ARATUS, poëte et astronome, né à Soles en Cilicie, vers l'an 272 av. J.-C., contemporain de Théocrite, vécut à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il a composé sur l'astronomie un poëme intitulé *les Phénomènes*, que Cicéron, Germanicus et Avienus ont traduit en vers latins, et qui a été commenté par Hipparque, Eratosthènes et Théon. La meilleure édition de ce poëme est celle de Théodore Buhle, Leipsick, 1793-1801. Hugo Grotius a réuni, sous le titre de *Syntagma Arateorum* (Leyde, 1600), les traductions latines d'Aratus faites par les anciens. Pingré en a donné une traduction française à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8.

ARAU, ville de Suisse. *Voy.* AARAU.

ARAUCANIE, ou pays des ARAUCANS, contrée de l'Amérique du S., à l'O. des Andes, au S. du Chili, entre le Biobio, le Valdivia et la mer, de 36° 44' à 39° 50' lat. S. Les Araucans, dont le vrai nom est Aucas ou Molouches, sont la principale nation indigène de la famille chilienne. Deux traits surtout les distinguaient : leur civilisation et leur haine implacable pour les Espagnols. De 1555 à 1773, ils ont fait rude guerre à ce peuple, et souvent ont été les agresseurs. Les Jésuites avaient tenté leur conversion : en 1720, une révolte générale mit ces tentatives au néant. Par un traité avec l'Espagne en 1773, ils obtinrent d'avoir un résident à Santiago. Les Araucans forment une confédération composée de 4 états qui se subdivisent eux-mêmes en 81 prov., et qui ont des chefs héréditaires : ils ont une constitution fort analogue au gouvernement féodal. Les Araucans sont les héros du poëme épique de l'*Araucania*, par Alonzo de Ercilla.

ARAUCO, ville et fort du Chili, à l'embouchure du Tucapel, à 44 kil. S. de la Conception, a été bâtie pour arrêter les incursions des Araucans. — On nomme aussi Arauco la partie mérid. du Chili, entre les Cordillières et la mer.

ARAURIS, riv. de Gaule, auj. l'HÉRAULT.

ARAUSIO, ville de Gaule, auj. ORANGE.

ARAXES, fl. de l'Asie ancienne, dans la Parthiène, est auj. l'ARAS.

ARBACE, gouverneur des Mèdes sous Sardanapale, roi d'Assyrie, conspira contre ce prince efféminé avec Phul et Bélésis, partagea ses états avec les principaux conjurés, et obtint le royaume des Mèdes, vers l'an 759 av. J.-C.

ARBE, *Arba*, île des États autrichiens, sur la côte de Dalmatie, par 12° 31' long. E., 44° 47' lat. N. (20 kil. carrés); ch.-l. Arbe, évêché.

ARBELLES, *Arbelæ*, auj. *Erbil*, dans le Kourdistan, ville d'Assyrie, à l'E. de Ninive, près du Lycus, a donné son nom à la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius aux environs de cette ville, dans la plaine de Gaugamèle (331 av. J.-C.). Cette bataille porta le dernier coup à la monarchie persane. Darius, vaincu et obligé de fuir, trouva bientôt après la mort par la trahison de Bessus.

ARBERG. *Voy.* AARBERG.

ARBOGA, ville de Suède, à 48 kil. S. O. de Westeras, sur une riv. de même nom. A 2 kil. est le canal d'Arboga qui réunit les lacs Hielmar et Malar.

ARBOGASTE, comte gaulois, général des armées de Valentinien II, défit et tua Victor, fils de l'usurpateur Maxime (388). Nommé préfet du prétoire, il voulut exercer seul toute l'autorité; Valentinien l'ayant alors dépouillé de ses charges, il se vengea en faisant périr ce prince, et proclama empereur un certain Eugène; mais il fut poursuivi et vaincu par Théodose, et se donna la mort, l'an 394.

ARBOIS, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Vieille, à 38 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 7,500 hab. Vins blancs et rouges estimés. Patrie de Pichegru.

ARBON, *Arbor Felix*, ville de Suisse (Thurgovie), sur le lac de Constance, à 12 kil. N. E. de Saint-Gall.

ARBON ou **AREBO**, ville de Nigritie. *Voy.* AREBO.

ARBRESLE (l'), ch.-l. de cant. (Rhône), à 17 kil. N. O. de Lyon; 900 hab.

ARBRISSEL, plus exactement ALBRESEC, village de Bretagne, près de Rennes, célèbre par la naissance de Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault. *Voy.* ROBERT.

ARBROATH, jadis ABERBROTHWICK, ville d'Écosse (Forfar), près de l'embouchure du Brothwick. Port petit, mais bon; magnifique phare (dit de Bell-Rock), sur un rocher au milieu de la mer. Ruines d'une abbaye où se tint le parlement de 1320, célèbre par les remontrances énergiques qu'adressèrent les barons d'Écosse au pape.

ARBUTHNOT (Jean), savant médecin et homme de lettres, né vers 1770 à Arbuthnot, près de Montrose en Écosse, vint de bonne heure à Londres, fut nommé médecin de la reine Anne, se lia avec les beaux-esprits de son temps, particulièrement avec Swift et Pope, et brilla parmi eux au premier rang. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, soit scientifiques, soit d'agrément, qui lui ont fait une grande réputation. Parmi les premiers, on distingue son *Essai sur l'utilité des mathématiques*, 1700; ses *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1727, et son *Essai sur les aliments*, 1732 (traduit en français, 1741, 1 vol. in-12); parmi les seconds, on cite les *Mémoires de Martinus Scriblerus*, espèce de satire faite en commun avec Pope contre le mauvais goût de l'époque: le *Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull* (c'est-à-dire du peuple anglais), traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753; l'*Art de mentir en politique*, etc. On a publié à Glascow, en 1751, *Miscellaneous works of Arbuthnot*, 2 vol. in-8.

ARC, nom commun à 2 riv. de France: l'une prend sa source en Savoie et se jette dans l'Isère à 8 kil. N. O. d'Aiguebelle, après un cours de 115 kil.; l'autre naît aux environs de Trets (B.-du-Rhône), passe à 1 kil. d'Aix et se jette dans l'étang de Berre, après un cours de 50 kil.

ARC (Jeanne D'). *Voy.* JEANNE.

ARC-EN-BARROIS, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur l'Aujon, à 17 kil. S. O. de Chaumont; 1,700 hab.

ARCACHON (bassin d'), lagune située sur la côte du dép. de la Gironde, reçoit la Leyre.

ARCADES ou **ARCADIENS** (Académie des). *Voy.* ACADÉMIE et CRESCIMBENI.

ARCADIA, *Cyparissia*, petit port de Morée, à 50 kil. S. O. de Tripolitza, et sur un golfe de même nom, est le siége d'un évêque métropolitain. Jadis 4,000 hab.

ARCADIE, *Arcadia*, une des anciennes divisions du Péloponèse, était au centre de la presqu'île. Elle comprenait une quinzaine de petites communes ou républiques nommées d'après leurs ch.-l.: Phénée, Cynèthe, Psophis, Telphusse, Hérée, Aliphères, Phigalie, Orchomène, Mantinée, Tégée, Clitor, Caphyes. Pendant longtemps l'Arcadie n'eut pas de gouvernement central; plus tard (au temps de la ligue Achéenne), on comprit l'utilité d'un centre, et c'est alors que fut bâtie Mégalopolis, capit. de toute l'Arcadie. On trouve en Arcadie beaucoup de mont. (Lycée, Ménale, etc.); c'est là qu'est la source de presque tous les cours d'eau du Péloponèse. Climat froid, pâturages; mœurs antiques et simples: race pélasgique, presque sans mélange de Doriens. Les nombreuses traditions sur Lycaon, le culte de Pan et de Mercure, la vie pastorale, la bravoure et les dispositions musicales, sont les principaux souvenirs que les Arcadiens ont laissés à l'histoire. L'Arcadie fut d'abord gouvernée par des rois; l'un d'eux, Aristocrate II, ayant trahi les Messéniens, dont il était l'allié, la royauté fut abolie, 671 av. J.-C. L'Arcadie entra dans la ligue Achéenne, à laquelle elle donna l'un de ses plus grands généraux, Philopémen; elle suivit, après la prise de Corinthe (146), le sort du reste de la Grèce. Elle fut détachée de l'empire grec avec la Morée par les Vénitiens, puis fut conquise par les Turcs, qui l'ont conservée jusqu'à l'insurrection de 1822. Elle est aujourd'hui une des provinces du nouvel état de Grèce: elle a pour ch.-l. Tripolitza.

ARCADIE, nom donné sous les dern. empereurs à l'Heptanomide, en l'honneur d'Arcadius. *V.* ÉGYPTE.

ARCADIOPOLIS ou **BERGULÆ**, auj. *Bergaz*, ville de Thrace, au S. E. d'Adrianopolis.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fils aîné de Théodose-le-Grand, lui succéda en Orient en 395, tandis que son frère Honorius montait sur le trône d'Occident. Prince faible, il se laissa gouverner par Rufin, préfet du prétoire, par Eutrope, son grand-chambellan, et par Eudoxie, son épouse, qui persécuta et fit exiler saint Jean-Chrysostôme. Il mourut détesté, en 408, à 31 ans.

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, régna sur l'Arcadie et lui donna son nom. Étant à la chasse, il rencontra sa mère qui avait été changée en ourse: il allait la percer de ses traits, lorsque Jupiter, pour prévenir ce parricide, le changea lui-même en ours, et les transporta tous deux dans le ciel, où ils forment les constellations de la Grande et de la Petite-Ourse.

ARCATE, *Arcot* des Anglais, ville de l'Inde (Madras), à 110 kil. S. O. de Madras, sur le Salar; 40,000 hab., presque tous Musulmans. Ville grande et belle; citadelle démolie. Elle fut fondée par Aureng-Zeyb, et fut d'abord le ch.-l. du Karnatic. Prise par les Français, 1750; par les Anglais, 1760. Elle appartenait à Haïder-Ali en 1780; elle est depuis 1801 possession immédiate des Anglais.

ARCÉSILAS, *Arcesilaus*, philosophe académicien, né à Pitane dans l'Éolie vers l'an 316 av. J.-C., fut disciple de Polémon. Après de longs voyages en Grèce et en Perse, il vint se fixer à Athènes et y fonda la 2ᵉ Académie, école qui combattait les Stoïciens, et dont le dogme principal et distinctif est l'*acatalepsie*, espèce de scepticisme qui consiste à nier que l'on puisse rien percevoir de certain par les sens. Il mourut 241 ans av. J.-C., âgé de 75 ans.

ARCHANGEL. *Voy.* ARKHANGEL.

ARCHE D'ALLIANCE, coffre qui renfermait les tables de la loi que Dieu donna à Moïse; on le gardait précieusement dans le temple de Jérusalem.

ARCHE DE NOÉ. *Voy.* NOÉ.

ARCHELAIS, *Erekli*, ville de Cappadoce, près de l'Halys. Macrin y fut tué en 218, par l'ordre d'Héliogabale.

ARCHÉLAUS, philosophe grec natif de Milet, disciple d'Anaxagore et maître de Socrate, florissait vers 460 av. J.-C. Il vint se fixer à Athènes, et y ouvrit une école dans laquelle il enseigna la philosophie des Ioniens: on le surnomma *le Physicien*, parce qu'il s'occupait surtout de la nature (*phusis*). Il niait la différence essentielle du bien et du mal, et disait que rien n'est juste ou injuste, que par l'effet de la coutume ou de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, usurpa le trône vers

l'an 413 av. J.-C., après avoir fait périr les enfants légitimes de Perdiccas son prédécesseur, dont il n'était que le fils naturel. Malgré ces crimes, Archélaüs fut un grand roi. Il fit fleurir son royaume, protégea les lettres et les arts, et appela les savants à sa cour encore sauvage et barbare; Euripide y passa une partie de sa vie. Il mourut l'an 400 av. J.-C.

ARCHÉLAUS, général de Mithridate, disputa la Grèce aux Romains, et fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 87 ans av. J.-C.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, servit dans les troupes romaines et reçut de Pompée la souveraineté de Comane dans le Pont. Ayant ensuite obtenu la main de Bérénice, fille de Ptolémée-Aulète et reine d'Égypte, il se fit, à la faveur de cette alliance, reconnaître roi d'Égypte, et se révolta contre les Romains, 57 ans av. J.-C.; mais six mois après il fut tué dans un combat contre Gabinius.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, se fit maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut jeté dans les prisons de Rome où il mourut.

ARCHÉLAUS, roi de Judée, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda l'an 3 de J.-C. Ayant, à son avénement au trône, fait périr 3,000 de ses sujets, Auguste irrité le dépouilla d'abord de la moitié des états de son père, puis le relégua à Vienne dans la Gaule, où il mourut l'an 6 de J.-C.

ARCHÉMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, et d'Eurydice. Les princes de l'armée d'Adraste, qui traversaient la forêt de Némée, ayant prié sa nourrice Hypsipyle de leur indiquer une source, celle-ci déposa l'enfant sur une touffe d'ache, et les conduisit à une fontaine voisine; mais en son absence, un serpent piqua l'enfant qui mourut aussitôt. En mémoire de cet accident, on institua les jeux Néméens, qui se célébraient tous les trois ans. Les vainqueurs prenaient le deuil, et se couronnaient d'ache.

ARCHENA, *Aquæ Calidæ*, bourg d'Espagne, à 18 kil. N. O. de Murcie. Aux environs, eaux thermales.

ARCHENHOLZ (Jean-Guillaume), capitaine au service de la Prusse et historien estimé, naquit à Dantzick en 1745, et mourut près de Hambourg en 1812. Il servit sous Frédéric II pendant la guerre de sept ans, rentra dans la vie privée après la paix de Hubertsbourg, et se fit bientôt connaître par de nombreux écrits. Il publia successivement: *l'Angleterre et l'Italie*, Leipsick, 1787, 5 vol., traduit dans presque toutes les langues; les *Annales de l'Angleterre depuis* 1788; l'*Histoire de la guerre de sept ans*, Berlin, 1793, 2 vol; l'*Histoire de la reine Elisabeth, de Gustave Wasa*, Tubingue, 1801 : *Opuscules historiques*, Tubingue, 1803; *la Minerve*, journal politique, 1792-1812: cette feuille a servi de modèle à la *Minerve française*.

ARCHIAC, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 14 kil. N. E. de Jonzac; 1,700 hab.

ARCHIAS, polémarque ou commandant de Thèbes, l'an 378 av. J.-C.; ayant reçu au milieu d'un festin une lettre qui l'instruisait du complot de Pélopidas, il en différa la lecture, en disant : « A demain les affaires sérieuses. » Mais il fut tué la nuit même.

ARCHIAS, poëte grec, natif d'Antioche, se lia en Asie avec Lucullus qui lui fit conférer le titre de citoyen romain, et vint se fixer à Rome. Son titre de citoyen lui ayant été contesté, Cicéron plaida pour lui et obtint gain de cause : c'est à cette occasion que fut prononcé le *Pro Archia*.

ARCHI-CHANCELIER. *Voy.* CHANCELIER.

ARCHIDAMUS I, roi de Sparte, 469-427 av. J.-C., soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés; ravagea l'Attique, et assiégea Athènes pendant la guerre du Péloponèse.

ARCHIDAMUS II, roi de Sparte, 361-355 av. J.-C., fils d'Agésilas, prit une grande part à la guerre sacrée contre les Phocéens. Il périt en Italie en secourant les Tarentins contre leurs voisins.

ARCHIDAMUS III, roi de Sparte, 296-261, fut défait l'an 293 av. J.-C., par Démétrius, fils d'Antigone.

ARCHIDONA, ville d'Espagne (Séville), à 34 kil. N. O. de Malaga; 5,000 hab.

ARCHIDUC, titre particulier à la maison d'Autriche, et qui auj. est porté par tous les princes et princesses qui lui appartiennent. Anciennement il n'était porté que par le chef de cette maison lorsqu'elle ne possédait point encore les couronnes royales de Hongrie et de Bohême et la couronne impériale d'Allemagne. Il date de 1156, mais ne fut héréditaire qu'après la promulgation de la bulle d'Or (1357); il ne fut reconnu par les électeurs qu'en 1453.

ARCHILOQUE, *Archilochus*, poëte grec, né à Paros vers l'an 700 av. J.-C., composa des satires, des odes, des épigrammes, des élégies, des fables, et fut l'inventeur du vers ïambique, dont il fit l'usage le plus terrible. Lycambe, père de Néobulé, qui lui avait promis sa fille en mariage, ayant retiré sa promesse, il déchira tellement le père et la fille dans ses satires, que tous deux se pendirent de désespoir. Bupale, sculpteur célèbre, qui l'avait représenté sous des traits ridicules, eut le même sort. Archiloque mourut assassiné, l'an 635 av. J.-C. Il était dans ses poésies aussi licencieux que méchant; aussi fut-il banni de plusieurs villes de la Grèce; à Sparte on défendit de lire ses écrits. Cependant il était tellement estimé pour son talent poétique, qu'on le regardait presque comme l'égal d'Homère. Il ne reste de lui que quelques fragments, qui se trouvent dans les *Poëtes grecs* de Genève, 1606, dans les *Analecta* de Brunck, et qui ont été publiés à part par M. Huschke, Altenbourg, 1803; et par J. G. Liebel, Vienne, 1818.

ARCHIMANDRITE, du grec *arché*, chef, et *mandra*, troupeau. C'est chez les Grecs le supérieur d'un monastère; il remplit les fonctions de nos abbés. Ce nom a été aussi donné quelquefois dans l'église latine à certains archevêques, tels que saint Sevère, archevêque de Ravenne. On dit encore auj. l'*archimandrite* de Messine.

ARCHIMÈDE, célèbre géomètre, né à Syracuse vers l'an 287 av. J.-C., d'une famille alliée à celle du roi Hiéron. Jeune encore, il se rendit à Alexandrie pour y entendre Euclide, et commença dès lors à se signaler par ses découvertes. Il trouva le moyen de dessécher les marais de l'Égypte et raffermit les terres voisines du Nil par des digues inébranlables. De retour à Syracuse, il consacra ses talents à la défense de sa patrie assiégée par Marcellus, et prolongea 3 ans sa résistance. Tantôt il élevait les vaisseaux ennemis dans les airs à l'aide de ses constructions mécaniques, et les laissait ensuite retomber dans la mer où ils se brisaient; tantôt il les incendiait, dit-on, avec des miroirs ardents. Enfin pourtant, les Romains pénétrèrent par surprise dans la ville. Archimède, tout occupé de la solution d'un problème, tarda trop à suivre un soldat qui venait pour le prendre : celui-ci, sans vouloir attendre, le tua aussitôt, 212 av. J.-C. Archimède a fait avancer également la partie spéculative et la partie pratique de la science. Dans la théorie, on lui doit d'excellents traités : *De la sphère et du cylindre*, *Des sphéroïdes et des conoïdes*, *De la mesure du cercle*, *Des spirales*, *Sur les centres de gravité des lignes et des plans*, *Sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*; dans la pratique, on lui attribue l'invention des *moufles*, de la *vis sans fin* et de la *vis creuse* qui porte encore le nom de *vis d'Archimède*; il avait aussi fabriqué une sphère qui représentait les mouvements célestes. Il avait une telle foi dans la puissance du levier, qu'il disait : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Il était enthousiaste de la science : on raconte qu'ayant trouvé,

pendant qu'il était au bain, la solution d'un problème d'aréométrie, il sortit du bain tout nu et courut par la ville en criant : « Je l'ai trouvé ! » L'édition la plus complète d'Archimède est celle que J. Torelli a donnée à Oxford, 1793, in-fol., avec les commentaires d'Eutocius, et une traduction latine. Ses œuvres ont été traduites en français par Peyrard, 1807, in-4, et 1808, 2 vol. in-8, revues par Delambre.

ARCHINTO (le comte Charles), seigneur milanais, fonda en 1702 à Milan une académie qui embrassait dans ses travaux les sciences et les beaux-arts, et forma quelques années après la *Société palatine*, association de riches seigneurs amis des lettres, qui se réunissaient dans son palais; ils firent imprimer à leurs frais plusieurs ouvrages importants. (*Voy.* ARGELLATI.)

ARCHIPEL (du grec *archipelagos*, mer principale), *mare Ægeum* des anciens, partie orientale de la Méditerranée, communique avec la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles, baigne à l'O. les côtes de l'Europe, à l'E. celles de l'Asie : l'île de Candie forme comme sa limite au S. Cette mer est remarquable par le grand nombre d'îles et de presqu'îles qui la remplissent. Parmi les îles il faut distinguer : 1° deux grands groupes, les Cyclades et les Sporades; 2° les îles isolées, qui sont, les unes européennes : Salamine, Eubée (Négrepont), Samothrace (Semendraki); les autres asiatiques : Lemnos (Stalimène), Samos, Lesbos (Mételin), Chios (Scio), Rhodes, etc. Les Cyclades, les Sporades et les îles isolées situées sur les côtes de la Grèce, sont actuellement à l'état de la Grèce.

ARCHIPEL DANGEREUX, DES BISSAGOS, etc. *Voy.* DANGEREUX, BISSAGOS, et ainsi des autres.

ARCHONTES, premiers magistrats de la république d'Athènes, étaient au nombre de 9. Le 1er était nommé *archonte éponyme;* il donnait son nom à l'année et était surtout chargé de l'administration civile. Le 2e s'appelait *archonte-roi*, et présidait aux affaires de la religion. Le 3e se nommait *polémarque*, et commandait les armées. L'archontat fut institué vers l'an 1132 av. J.-C., après la mort de Codrus, dernier roi d'Athènes. Il n'y eut d'abord qu'un seul archonte ; il était perpétuel. L'an 754 av. J.-C., on borna la durée de ses fonctions à 10 ans; l'an 684, l'archontat devint annuel ; c'est alors qu'on porta le nombre des archontes à neuf. Cette dignité fut abolie à partir du commencement du IIIe siècle av. J.-C., lorsqu'Athènes tomba au pouvoir de Démétrius Poliorcète, ou du moins elle ne se conserva plus que de nom.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente vers l'an 440 av. J.-C., mort vers l'an 360, fut à la fois mathématicien, astronome, homme d'état, général : il fut élu six fois chef de la république par les Tarentins, et battit en plusieurs rencontres les ennemis de sa patrie. Platon le connut pendant son voyage en Italie et entretint un commerce de lettres avec lui. Il mourut dans un naufrage sur les côtes de l'Apulie. Horace a célébré sa mort (*Odes*, I, 28). Archytas avait écrit sur les mathématiques, la musique, l'astronomie, la cosmogonie, la morale, la politique; il ne reste de ses ouvrages que de très courts fragments (recueillis par Meiners, *Histoire des sciences chez les Grecs*, III, c. 5). On a sous son nom un traité de la *Nature des universaux*, publié par J. Camerarius, Leips., 1564, et dont l'authenticité est fort douteuse. On attribue à Archytas plusieurs inventions, entre autres celles de la vis, de la poulie ; il avait, dit-on, construit une colombe volante.

ARCIS-SUR-AUBE, *Artiaca*, jolie ville de l'ancienne Champagne, auj. ch.-l. d'arrond. du dép. de l'Aube, sur l'Aube, à 28 kil. N. de Troyes; 2,753 hab. Bonneterie, filat. de coton, etc. Arcis a été brûlée lors de l'invasion de 1814. Patrie de Danton. — L'arrond. d'Arcis-sur-Aube a 4 cant. (Chavange, Rameru, Méry-sur-Seine, plus Arcis), 90 communes et 35,744 hab.

ARCO, ville des États autrichiens (Tyrol), sur la Sarca, à 12 kil. de Roveredo; 2,000 hab.

ARCOLE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adige, à 28 kil. S. E. de Vérone. Célèbre par une victoire remportée en 1796 sur les Autrichiens par les Français que commandait Augereau.

ARÇON (LEMICHAUD D'), ingénieur, né en 1733 à Pontarlier, mort en 1800, entra en 1754 à l'école de génie de Mézières, perfectionna les méthodes de levé, fut attaché à l'armée du maréchal de Broglie, 1780, et chercha les moyens d'enlever Gibraltar aux Anglais. Il inventa pour cet effet des batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles, dont on fit l'essai à l'attaque de cette place en 1782; mais n'ayant pas été bien secondé, il n'obtint pas le succès qu'il avait espéré. On a de lui : *Réflexions d'un ingénieur*, etc., Amst., 1800, in-12 ; *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar en* 1782, 1785, in-8; *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, 1795, in-8.

ARCOS, *Arcobriga*, nom commun à plusieurs villes de Portugal et d'Espagne. La seule importante est *Arcos de la Frontera*, à 59 kil. S. de Séville, sur le Guadalète : 12,000 hab.

ARCOT. *Voy.* ARCATE.

ARCTIQUE (Océan GLACIAL). *Voy.* GLACIALE (mer).

ARCTIQUES ANGLAISES (Terres), terres voisines du pôle arctique, au N. E. de l'Amérique septentrionale ; elles consistent en 3 parties : le Devon septentrional, la Géorgie septentrionale, et l'archipel de Baffin-Parry. *Voy.* ces noms.

ARCUEIL, village de France (Seine), près de la Bièvre, à 6 kil. S. de Paris ; 1,400 hab. Bel aqueduc construit en 1624 par Marie de Médicis, et restes d'un aqueduc romain.

ARCY, village de France (Yonne), à 6 kil. de Vermanton, près de la Cure; 1,500 hab. Belle grotte à stalactites.

ARDACHÈS, le dernier des Arsacides. *Voy.* ARSACIDES.

ARDAGH, ville d'Irlande, comté de Longford, dans le Leinster, à 11 kil. de Longford, ch.-l. de baronnie, eut un évêché jusqu'en 1741.

ARDATOF, nom de 2 villes de Russie d'Europe : l'une à 165 kil. O. de Simbirsk, sur l'Alatyr ; 1,400 h.; l'autre sur le Lémet à 143 kil. S. O. de Nijnéi-Novgorod ; toutes deux ch.-l. des districts de même nom.

ARDEBIL, ville d'Iran (Aderbidjan), sur le Balouc-Tchaï, à 164 kil. E. de Tauris. Citadelle construite par des officiers français. Mausolée du cheik Séfy, fondateur de la dynastie des Sophis.

ARDECH, ville d'Arménie, est l'ancienne ARTAXATE. *Voy.* ce nom.

ARDÈCHE, riv. de France, naît dans les Cévennes, à 15 kil. de Langogne, traverse le dép. qui porte son nom, et tombe dans le Rhône par la rive droite, à 2 kil. au N. du Pont-Saint-Esprit; cours, 110 kil.

ARDÈCHE (dép. de l'), dép. de la France, le long du Rhône, qui le limite à l'E., entre ceux de la Loire au N. et du Gard au S.; 5,500 kil. carr.; 353,752 hab. Ch.-l. Privas. Il est formé du Vivarais et d'une partie du Bas-Languedoc. Ce dép. contient d'assez hautes mont., plusieurs volcans éteints, des riv. affluents du Rhône, entre autres l'Ardèche, qui lui donne son nom. Houille, marbre, grès, etc.; olives, figues, vers à soie, bestiaux, bons vins, papeteries renommées, chamoiseries, bougies, soie, etc. Ce dép. a 3 arr. (Privas, Tournon, l'Argentière), 31 cant. et 330 comm.; il fait partie de la 9e division militaire, dépend du diocèse de Mende et de la cour royale de Nîmes.

ARDECHYR-BABEGAN, roi de Perse, fondateur

de la dynastie des Sassanides, est plus connu sous le nom d'Artaxerce. *Voy.* ARTAXERCE.

ARDÉE, *Ardea*, ville du Latium, cap. des Rutules, à 8 kil. de la mer, et à 30 kil. S. E. de Rome. C'est pendant le siége d'Ardée par Tarquin-le-Superbe qu'arriva l'aventure de Lucrèce. Cette ville reçut une colonie romaine l'an 442 av. J.-C.

ARDÉ-KHOU, ville d'Iran (Aderbidjan), à 65 kil. N. O. d'Yezd ; 5,000 hab., dont moitié sont Guèbres.

ARDEN, riv. de Syrie. *Voy.* CHÉRI'A (EL).

ARDENNES, *Arduenna sylva*, vaste forêt qui couvre en partie le Hainaut, le Luxembourg, le grand-duché du Bas-Rhin et le nord de la Champagne, et qui va ainsi se lier au S. avec l'Argonne, à l'E. avec la forêt Noire. Sous les Romains, elle était beaucoup plus vaste ; elle couvrait une partie de la 2e Germanie, limitait le territoire des *Condrusi*, et avait pour habitants un peuple appelé *Pæmani*.

ARDENNES (départ. des), départ.-frontière de la France, au N., entre ceux de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse et la Belgique ; ch.-l. Mézières. 5,069 kil. carrés ; 306,861 hab. Il est formé du nord de la Champagne et des principautés de Sedan, Carignan, Mouzon. Fer, marbre, ardoises, terre à four, argile blanche, sable pour verre blanc. Gibier petit et grand, moutons vantés pour la laine et la chair, chèvres cachemires, bons chevaux ; usines pour fer ; draps, châles, lainages divers ; verreries, faïenceries, marbreries, tanneries, etc. Ce dép. a 5 arrond. (Mézières, Réthel, Rocroy, Sedan, Vouziers), 31 cant., 478 comm. ; il dépend de la 2e division militaire, du diocèse de Reims et de la cour royale de Metz.

ARDENTES. *Voy.* SAINT-VINCENT-D'ARDENTES.

ARDES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 41 kil. de Clermont-Ferrand ; 1,700 hab. Laves et basalte.

ARDISCUS, ville et riv. de Dacie, auj. ARDJICH.

ARDJICH, *Ardiscus*, riv. de Valachie, sort du mont Vistaman, coule du N. O. au S. E., arrose la ville d'Ardjich, et se jette dans le Danube après un cours de 270 kil.

ARDJICH, *Ardiscus*, ville de Valachie, à 133 kil. N. O. de Bucharest, sur l'Ardjich, était autrefois la résidence des princes valaques.

ARDJICH, *Arsissa*, petite ville de la Turquie d'Asie, pachalik du Van, sur le bord du lac Van et au pied de l'Ararat.

ARDJICH-DAGH, *Argæus mons* des anciens, mont. de l'Asie-Mineure, portion de l'Anti-Taurus. *Voy.* ARGÆUS.

ARDOCH, ville d'Écosse (Perth), à 40 kil. au N. de Perth. On y voit les restes d'un camp d'Agricola au pied du *Grampius mons*.

ARDON, village de Suisse (Valais), à 8 kil. de Sion, chez les anciens *Ardyes* ; 520 hab. Vin excellent qui simule le champagne.

ARDRA, état d'Afrique dans la Nigritie maritime, baigné à l'O. par le Lagos, par 0° 45' long. E., 6° 6' lat. N., a pour ch.-l. Ardra, à 70 kil. N. O. de l'embouchure du Lagos. Comptoir anglais. Commerce d'huile de palmier.

ARDRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 16 kil. S. E. de Calais, et à l'extrémité du canal d'Ardres ; 2,000 hab. Place de guerre de 2e classe. Canal de 5 kil. de long qui communique avec celui de Saint-Omer. Ardres fut prise par les Espagnols en 1596, et rendue en 1598, à la paix de Vervins. Aux environs, se tint en 1520 le *Champ du Drap d'Or*. *Voy.* ce mot.

ARDUENNA SYLVA, auj. les ARDENNES.

ARDUIN ou ARDOIN, marquis d'Yvrée, fut élu en 1002 roi d'Italie, après la mort d'Othon III ; mais il fut dépouillé de ses états par Henri II, roi de Germanie qui se fit couronner à Pavie en 1004. Ardoin essaya de remonter sur son trône lorsque les Allemands se retirèrent ; mais Henri ayant fait une seconde invasion, il déposa la couronne et prit l'habit de religieux. Il mourut en 1015.

ARDYES, *Ardyes*, peuple de la Gaule, dans la province dite *Alpes Penninæ*, vers les sources du Rhône ; leur nom se retrouve dans Ardon, à 10 kil. de Martinach (Valais).

ARDYS ou ARDYSUS, roi de Lydie. *Voy.* LYDIE.

AREBO ou ARBON, ville de la Nigritie maritime (Benin), sur le Formoso, à 50 kil. de son embouchure. Jadis centre du commerce d'esclaves de Benin.

ARÉCOMIQUES (Volces), *Volcæ Arecomici*, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re), entre les *Tectosages* au S. O. et les *Helvii* au N., occupait les dép. du Gard, de l'Hérault et de l'Aude ; ch.-l. *Nemausus* (Nîmes).

ARED (EL), chaîne de mont. en Arabie, commence dans l'Hedjaz, à l'E. de la Mecque, et traverse le Nedjed de l'O. à l'E. Le flanc N. O. de ces mont. est escarpé, et la partie S. E. sablonneuse.

AREGENUS, nom primitif de *Baiocasses*, auj. BAYEUX, et de la riv. d'Aure qui arrose cette ville.

AREK. *Voy.* ARADUS.

ARELAS, ARELATE, auj. ARLES (Bouches-du-Rhône).

AREMBERG, bourg et château des Etats prussiens, dans la prov. du Bas-Rhin, sur l'Aar, à 50 kil. N. O. de Coblentz, entre Cologne et Juliers, était jadis la résidence des comtes et ducs d'Aremberg ; il n'y a guère aujourd'hui que 300 hab. — La terre d'Aremberg était d'abord un comté. Elle passa en 1298 dans la maison des comtes de la Mark. En 1547, ce comté échut par mariage à Jean de Barbançon, de la maison de Ligne ; élevé au rang de principauté en 1576, il prit rang parmi les états germaniques. En 1644, il fut érigé en duché, en faveur d'Albert, prince de Ligne et duc d'Aerschoot, et continua jusqu'en 1801 à être fief immédiat de l'Empire. Il fut médiatisé en 1801. En 1815, la plus grande partie du duché d'Aremberg passa sous la souveraineté du roi de Hanovre, et le reste fut, avec le bourg d'Aremberg, enclavé dans le grand-duché du Bas-Rhin, qui appartient à la Prusse. Le duché d'Aremberg compte environ 80,000 hab.

AREMBERG (Léopold-Philippe DE LIGNE, duc d'), d'Aerschoot et de Croï, général au service de l'Autriche, né à Mons en 1690, mort en 1754, obtint fort jeune le gouvernement du Hainaut, fit les campagnes de Hongrie sous le prince Eugène, et combattit à Belgrade en 1717. Nommé feld-maréchal en 1737, il fit la guerre en Flandre et se trouva à la bataille d'Ettinghen, où il fut blessé. Protecteur éclairé des sciences et des lettres, il s'est rendu surtout célèbre par le patronage bienveillant qu'il exerça envers J.-B. Rousseau dans son exil. Il a aussi entretenu fort longtemps une correspondance avec Voltaire.

AREMBERG (Aug.-Marie-Raymond), comte de la Marck, né à Bruxelles en 1753, mort en 1833, fut élevé à Paris. Il fut nommé député de la noblesse du Brabant aux états généraux, se lia étroitement avec Mirabeau et se montra un instant défenseur des idées nouvelles ; puis il se réconcilia avec la cour et servit d'intermédiaire pour attirer Mirabeau dans le parti de la reine. Mirabeau mourut dans ses bras et le fit, avec Frochot, son exécuteur testamentaire. Après 1793, le comte de la Marck se retira en Autriche, où il obtint le grade de général.

ARÉNA (Joseph), né en Corse vers 1772, d'une famille ennemie de celle de Bonaparte, servit avec distinction et devint adjudant-général (1793), puis chef de brigade de gendarmerie, et fut député par la Corse au Corps législatif. Après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Aréna, qui professait un républicanisme exalté, entra dans une conspiration contre le premier consul Bonaparte. Arrêté à l'Opéra au moment où le complot allait être exécuté, il fut mis à mort le 31 janvier 1801. — Son frère, Barthélemi Aréna, député de la Corse à l'Assemblée lé-

gislative, puis au conseil des cinq-cents, se précipita sur Bonaparte au 18 brumaire, au moment où ce général chassait à main armée les représentants de la salle des séances, et fut sur le point, dit-on, de le frapper d'un coup de poignard. Bonaparte le fit comprendre sur une liste de déportés; mais il échappa par la fuite. Depuis ce temps, il a vécu dans l'obscurité la plus profonde.

ARENDAL, ville et port de Norwége, à 60 kil. N. E. de Christiansand.

ARENIS-DE-MAR, ville d'Espagne (Barcelone), à 35 kil. de Barcelone: 3,600 hab. École de pilotage.

ARENSBERG, petite ville des États prussiens (Westphalie), à 68 kil. S. E. de Munster; 3,000 hab. Ch.-l. d'un gouvernement de même nom. — Le gouvernement d'Arensberg se compose du duché de Westphalie, du comté de la Marck avec Dortmund, de la ville de Lippstadt, de la principauté de Siegen et des baronnies de Wittgenstein et Hohenlimbourg. Popul. 380,000 hab.

ARENSBOURG, ville de la Russie d'Europe (Livonie), dans l'île d'Œsel, par 19° 58' long. E., 58° 15' lat. N. Port peu profond. Elle appartenait d'abord au Danemarck; elle est aux Russes depuis 1710.

ARÉOPAGE, tribunal d'Athènes, chargé du jugement des affaires criminelles, et ainsi nommé parce que, primitivement, il tenait ses séances dans un lieu appelé *colline de Mars* (en grec *Aréos pagos*). Il fut, dit-on, institué par Minerve pour le jugement d'Oreste, meurtrier de sa mère. Il était défendu aux défenseurs d'employer devant ce tribunal aucun artifice oratoire pour émouvoir ou attendrir les juges. Aussi l'Aréopage jouit-il longtemps d'une grande réputation d'impartialité; mais il la perdit au temps de Périclès, époque de la corruption générale d'Athènes.

AREQUIPA, ville du Pérou, ch.-l. d'un des 7 dép. actuels du Pérou, à 40 kil. E. du Grand-Océan, à 270 kil. S. O. de Cuzco; ville grande et belle, commerçante, industrieuse; 30,000 hab. Fondée par Pizarre en 1536. Manuf. d'étoffes de laine et de coton, de tissus d'or et d'argent; taille de pierres précieuses. Aux environs, se trouvent le Guagua Putina et l'Uvinas, volcans qui font partie de la chaîne des Andes, et dont les éruptions au XVIe siècle ont presque enseveli Arequipa.

ARÈS, nom grec de MARS.

ARÉTÉE, célèbre médecin grec, né en Cappadoce, vivait, selon les uns, du temps de Néron, et un peu plus tard, selon d'autres. On a de lui un ouvrage très estimé, intitulé *De morborum diuturnorum et acutorum causis, signis et curatione*, en 8 livres, dans lequel on trouve un talent d'observation digne d'Hippocrate. Ce médecin est le premier qui ait fait usage des cantharides en vésicatoire. Les meilleures éditions de l'ouvrage d'Arétée sont celles de Vigan, Oxford, 1713; de Boerhaave, Leyde, 1731, et de Kühn, Leipsick, 1828.

ARETHON, petite riv. de Grèce, auj. l'ARTA.

ARÉTHUSE, nymphe d'Élide, se baignant un jour dans l'Alphée, inspira de l'amour au dieu de ce fleuve. Pour échapper à sa poursuite, elle implora le secours de Diane, qui la changea en fontaine. L'Alphée mêla aussitôt ses eaux à celles d'Aréthuse, qui disparurent et vinrent jaillir à Ortygie, île voisine de Syracuse, où elles formèrent une claire fontaine. *Voy.* ORTYGIE.

ARÉTIN (Pierre L'), fameux par ses poésies mordantes et licencieuses, né en 1492, à Arezzo, était fils naturel d'un gentilhomme de cette ville. Chassé de son pays pour avoir fait un sonnet contre les indulgences, il se réfugia à Pérouse, puis à Rome, où il fut employé par les papes Léon X et Clément VII; fut encore chassé de Rome pour des sonnets obscènes, et trouva un asile à Milan auprès de Jean de Médicis. A la mort de ce seigneur (1537), il alla se fixer à Venise, où il vécut du produit de sa plume. Il n'épargnait point dans ses écrits satiriques les princes et les grands, ce qui le fit surnommer le *Fléau des Princes;* la plupart, pour éviter les traits de sa satire, lui faisaient des présents considérables; quelques-uns, cependant, ne le payèrent qu'avec le bâton. Impudent et vénal, il se mettait aux gages du plus offrant: c'est ainsi qu'après avoir chanté François I, il négligea ce prince pour Charles-Quint qui le paya plus largement. Indifférent sur les moyens de s'enrichir, il écrivait à la fois des livres obscènes et des ouvrages de piété. On dit que, trompé par sa feinte dévotion, Jules III fut sur le point de le faire cardinal. Plein de vanité, il s'appelait lui-même *le divin Arétin*. Il mourut à Venise, d'un fou rire, en 1557. Il avait été lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, entre autres Michel-Ange, le Titien, Jules Romain. Il a laissé un grand nombre d'écrits en vers et en prose, les uns badins, les autres sérieux; ils consistent dans des *Dialogues*, des *Sonnets*, des *Stances*, des *Capitoli*, des *Comédies*, et dans des ouvrages de piété; parmi ces derniers, on estime surtout sa *Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence* (Venise, 1534), deux fois traduite en français, et le traité *De l'Humanité du fils de Dieu* (Venise, 1535), traduit en français par Jean de Vauzelles. — Le nom d'Arétin, qui ne veut dire que *natif d'Arezzo*, a été porté par plusieurs autres personnages célèbres, entre autres par Guy, inventeur de la gamme; Bernard Accolti, poëte célèbre; François Accolti, jurisconsulte; Léonard Bruni, historien. *Voy.* ces noms.

ARÉUS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

AREVALO, *Areva*, petite riv. d'Espagne, arrose la prov. d'Avila et se joint à l'Adaja pour se jeter dans le Duero.

AREVALO, ville d'Espagne, 50 kil. N. E. d'Avila, sur l'Arevalo et l'Adaja, à leur confluent; 4,700 hab.

ARÉVAQUES, *Arevaci*, peuple de l'ancienne Espagne (Castille), au N. des *Carpetani* et au S. des *Vaccæi*, habitait sur les bords de l'Areva, auj. *Arevalo*.

AREZZO, *Arretium*, ville de Toscane, à 74 kil. S. E. de Florence, dans la riche plaine de la Chiana; 8,000 hab. Citadelle. Magnifique portique sur la place du Marché. Cathédrale gothique. Ruines d'un amphithéâtre. Évêché. Patrie de Mécène, Pétrarque, Vasari, Guy d'Arezzo, de Pierre Arétin, de Léonard Bruni, des Accolti, etc.; Michel-Ange naquit dans le voisinage.

ARGA, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, court au S. O., traverse la prov. de Pampelune, et tombe dans l'Aragon à Villafranca, après un cours de 110 kil.

ARGÆUS MONS, auj. l'*Ardjich-Dagh*, un des points culminants de l'Asie-Mineure, à 13 kil. S. de Césarée de Cappadoce. On lui donne 3,200 mètres.

ARGAMASILLA-DE-ALVA, bourg d'Espagne (Tolède), à 75 kil. N. E. de Ciudad-Réal. On croit que c'est là que Cervantès a placé la résidence de don Quichotte.

ARGÉE, roi de Macédoine. *Voy.* MACÉDOINE.

ARGELÈS, ch.-l. d'arr. (H.-Pyrénées), sur le Gave d'Azun, à 2 kil. de sa jonction au Gave de Pau et à 29 kil. S. O. de Tarbes, dans un vallon qui porte son nom; 1,350 hab. — L'arr. d'Argelès comprend 5 cant. (Aucun, Lourdes, Luz, Saint-Pé, plus Argelès), 102 comm., et 40,582 hab.

ARGELÈS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 19 kil. S. E. de Perpignan; 1,300 hab.

ARGELLATI (Philippe), savant italien, né à Bologne en 1685, mort en 1755, travailla avec Muratori à la publication des *Scriptores rerum italicarum*, qu'il fit imprimer, ainsi que plusieurs autres grands ouvrages, à Milan, aux frais de la Société Palatine (*Voy.* ARCHINTO). On lui doit encore *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, Milan, 1745; *Biblioteca de Volgarizzatori italiani*, 1767, etc. —

Son fils, François Argelati, a publié des traités de jurisprudence, d'histoire, et des ouvrages d'agrément, entre autres un *Décaméron* (Bologne, 1751), fait à l'imitation de celui de Boccace, mais dans un genre plus sérieux.

ARGENS, *Argenteus*, petite riv. de France (Var), prend sa source à 6 kil. de Saint-Maximin, reçoit plusieurs petits affluents, arrose Barjols, Vidauban, le Muy, Roquebrune, et tombe dans le golfe de Fréjus.

ARGENS (J.-B. BOYER, marquis d'), né en 1704 à Aix en Provence, fils d'un procureur-général, suivit la carrière des armes, et eut une jeunesse fort licencieuse, ce qui le fit déshériter par son père. Blessé devant Philipsbourg (1734), il quitta le service et se retira en Hollande, où il vécut du produit de sa plume. Il attira l'attention du roi de Prusse par la hardiesse de ses idées philosophiques : ce prince l'appela à sa cour, en fit son chambellan avec 6,000 fr. de traitement, et le nomma directeur-général de l'Académie. Après avoir vécu 25 ans dans l'intimité de Frédéric, d'Argens vint passer ses dernières années dans sa famille, à Aix, et y mourut en 1771. Il avait une instruction très vaste et très variée, mais il fut un des ennemis les plus acharnés du christianisme. Ses principaux écrits sont : *Lettres Juives*, La Haye, 1754, 8 vol. in-12; *Lettres Chinoises*, 1755, 6 vol. in-12; *Lettres Cabalistiques*, 1769, 7 vol.; *Philosophie du bon sens*, 1768, 3 vol.; des traductions d'*Ocellus Lucanus*, du *Timée*, et du discours de l'empereur Julien *contre les Chrétiens*; des *Mémoires secrets de la république des Lettres*, 1744, 7 vol., et 1765; *Mémoires du marquis d'Argens*, 2e édition, 1 vol., 1807, et plusieurs romans.

ARGENSON (VOYER d'). Cette famille, originaire de Touraine, a produit plusieurs hommes d'état, dont nous ne citerons que les plus connus :

ARGENSON (René VOYER, seigneur d'), 1596-1651, d'abord magistrat au parlement de Paris, ensuite intendant d'armée pendant le siége de la Rochelle, 1629, intendant de justice à l'armée du Dauphiné, 1630, surintendant du Poitou, ambassadeur, etc., fut chargé de diverses missions diplomatiques. Il avait reçu la prêtrise peu de jours avant sa mort. Il mourut à Venise, où il dirigeait son fils aîné, ambassadeur près de cette république.

ARGENSON (René VOYER, comte d'), fils du précédent, 1623-1700, seconda son père dans tous ses travaux et dans ses missions sous la régence d'Anne d'Autriche et sous Mazarin; fut ambassadeur à Venise, 1651-55, et remplit encore diverses missions avec succès; mais à son retour en France il déplut au roi par la sévérité de ses principes et de ses mœurs, et dès lors il alla vivre dans ses terres, 1670.

ARGENSON (Marc-René VOYER d'), fils du précédent, 1652-1721, né à Venise, fut nommé en 1697 lieutenant-général de police, devint en 1715 président du conseil de l'intérieur, joignit les sceaux à ce dernier titre, mais donna sa démission en 1720. Il s'était très fortement opposé au système de Law. On le regarde comme le vrai créateur du ministère de la police, bien que La Reynie en eût été déjà chargé avant lui. C'est lui qui a introduit l'usage des lettres de cachet. Il était membre de l'Académie Française.

ARGENSON (René-Louis VOYER, marquis d'), 1694-1757, fut successivement magistrat au parlement, conseiller d'état, 1720, intendant du Hainaut et du Cambrésis, ministre des affaires étrangères, 1744-1747. C'est le dernier ministre qui ait persévéré dans le système anti-autrichien. Il avait beaucoup de savoir, de noblesse d'âme, de fermeté et de philanthropie. On l'accusait d'être trop favorable aux philosophes. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, des *Essais*, dan[illegible] de ceux de Montaigne, Amsterdam, 1[illegible] le titre de *Loisirs d'un minis*[illegible] 1787, 2 vol. in-8. On a publié les *Mémoires du marquis d'Argenson*, Paris, 1825, in-8. Il avait été élevé, ainsi que son frère (qui suit), au collége Louis-le-Grand, avec Voltaire, dont il resta toujours l'ami. Il eut pour fils le marquis de Paulmy, ambassadeur.

ARGENSON (Marc-Pierre VOYER, comte d'), (1696-1764), frère du précédent, remplaça, en 1720, comme lieutenant-général de police, son père, Marc-René d'Argenson; mais il perdit bientôt cette place à cause de son opposition au système de Law. Cependant le Régent lui donna un poste élevé dans sa maison privée, et il y resta après la mort de ce prince, jusqu'à la retraite du nouveau duc d'Orléans à Sainte-Geneviève. Il fut le collaborateur de d'Aguesseau pour ses célèbres ordonnances. Il rentra aux affaires en 1737 comme directeur de la librairie, et parvint au ministère de la guerre en 1743, pendant que son frère avait le portefeuille des affaires étrangères. Les succès de 1744 et 1745 furent regardés comme étant en partie son ouvrage. En 1757, madame de Pompadour réussit à le faire disgracier. Le public ne lui reprochait guère que sa sévérité contre les parlements lors des querelles de ces corps avec la cour. Il était membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions. Il s'était toujours montré favorable aux gens de lettres et même aux philosophes. Les premiers volumes de l'*Encyclopédie* (1751) lui furent dédiés.

ARGENSON (Antoine-René VOYER d'), dit le marquis de Paulmy, fils de René-Louis, ministre des affaires étrangères, né en 1722, fut conseiller au parlement dès l'âge de vingt ans, puis commissaire-général des guerres; jouit d'une grande influence pendant le ministère de son oncle et de son père (*Voy.* René-Louis et Marc-Pierre d'ARGENSON); fut ambassadeur en Suisse en 1748, et après avoir été cinq ans (1751-56) secrétaire-général au département de la guerre, obtint ce dernier portefeuille en 1757; il le perdit au bout d'un an, mais remplit encore deux ambassades, l'une en Pologne (1762), l'autre à Venise (1766-70); il sollicita celle de Rome, mais n'ayant pu l'obtenir, il quitta les affaires et ne s'occupa plus que d'études littéraires. Il mourut en 1787. Il était de l'Académie Française, et membre honoraire de celles des Sciences et des Inscriptions. Sa superbe bibliothèque, achetée en 1781 par le comte d'Artois, porte aujourd'hui le nom de *Bibliothèque de l'Arsenal*.

ARGENT, ch.-l. de cant. (Cher), sur la Saudre, à 40 kil. N. O. de Sancerre; 1,100 hab.

ARGENTAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 26 kil. S. E. de Tulle; 2,900 hab.

ARGENTAL (Ch.-Augustin FERRIOL, comte d'), né en 1700, mort en 1788, l'un des plus ardents admirateurs de Voltaire, entretint avec lui une correspondance suivie. Il était neveu de la fameuse madame de Tencin, et est, selon quelques-uns, le véritable auteur du *Comte de Comminges*, qui parut sous le nom de cette dame.

ARGENTAN, ch.-l. d'arr. (Orne), sur l'Orne, à 44 kil. N. O. d'Alençon; 6,500 hab. Fabrique de point d'Alençon et de point d'Argentan ou de France. Patrie de Mézeray. — L'arr. d'Argentan a 11 cant. (Briouze, Ecouché, Exmes, Gacé, la Ferté-Fresnel, le Merlerault, Mortrée, Putanges, Trun, Vimoutiers, plus Argentan), 248 comm. et 113,233 hab.

ARGENTARO (mont), *Orbelus*, haute mont. qui fait partie de la chaîne du Balkan, entre la Servie orient. et la Macédoine, est située par 19° 56' long. E., 42° 4' lat. N. Elle tire son nom du talc transparent dont elle est composée et qui a l'apparence de l'argent.

ARGENTEA REGIO, c.-à-d. *contrée d'argent*, pays de l'Inde à l'E. du Gange, était peut-être le roy. d'Arakan actuel.

ARGENTEUIL, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à

14 kil. N. O. de Paris, près de la Seine; 4,600 hab. C'est au prieuré d'Argenteuil que fut élevée Héloïse, et qu'elle se retira en 1120, avant d'être abbesse du Paraclet. On y fait du petit vin.

ARGENTEUS RIVUS, riv. de Gaule; auj. l'ARGENS.

ARGENTIÈRE (l'), ch.-l. d'arr. (Ardèche), à 33 kil. S. O. de Privas, 2,900 hab. Plomb argentifère aux environs.—L'arr. de l'Argentière a 10 cant. (Burzet, Coucouron, Joyeuse, Monpezat, Saint-Étienne de Lugdarès, Thuoys, Valgarge, Vallon, les Vans, plus l'Argentière), 104 comm. et 106,740 hab.

ARGENTIÈRE (l'), ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 15 kil. S. O. de Briançon; 950 hab.

ARGENTIÈRE (col de l'), passage des Alpes maritimes: la route de Mont-Dauphin et de Barcelonette à Coni passe par ce col. — Une des aiguilles du Mont-Blanc se nomme aussi l'Argentière (hauteur, 4,090 mètres).

ARGENTIÈRE (île de l') ou KIMOLO, *Cimolos*, dans l'Archipel, près de Milo; lat. N. 36° 47'; long. E. 22° 47'. Ile jadis volcanique, stérile, presque inhabitée (200 familles); eaux thermales, mines d'argent non exploitées, et terre dite *cimolée*, célèbre chez les anciens pour blanchir le linge.

ARGENTINE (république). *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (provinces unies du).

ARGENTOMAGUS, ville de Gaule (Aquitaine 1re), chez les *Bituriges Cubi*, auj. ARGENTON-SUR-CREUSE.

ARGENTON-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 17 kil. N. E. de Bressuire, près de la riv. de Bressuire; 450 hab. Ce village a été à peu près détruit pendant les guerres de la Vendée.

ARGENTON-SUR-CREUSE, *Argentomagus*, ch.-l. de cant. (Indre), sur la Creuse, à 34 kil. O. de la Châtre; 3,700 hab. Antiquités, restes d'un château-fort; terre à poterie fine.

ARGENTORATUM, ville de Gaule, capit. des *Tribocci*, est auj. STRASBOURG.

ARGENTOVARIA ou ARGENTUARIA, ville de Gaule (Germanique 1re), chez les *Rauraci*, est auj. *Artznheim*. On croit aussi que c'est *Colmar*. Victoire de Gratien sur les Germains (378).

ARGENTRÉ, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 8 kil. E. de Laval; 1,600 hab. — Autre ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. E. de Vitré; 2,000 hab.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), historien, né à Vitré en 1519, mort en 1590, fut sénéchal de Rennes et cultiva la jurisprudence et l'histoire. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne* et une *Histoire de Bretagne* qui fait autorité.

ARGHANA, ville et livah de la Turquie d'Asie (Diarbekir); 4,000 hab.

ARGHANA-MADEN, lieu voisin d'Arghana, à 8 kil. des sources du Tigre. Mines de cuivre immenses.

ARGHOUN, un des noms du fleuve AMOUR.

ARGHOUN, fils d'Houlagou, fut proclamé empereur par les Mogols après la mort de son père (1283); mais ce prince faible se laissa toujours gouverner par ses favoris, surtout par le fameux Saad-ed-Daulah; celui-ci ayant été assassiné par les grands, Arghoun en mourut de douleur (1291).

ARGIE, fille d'Adraste et femme de Polynice, est célèbre par la tendresse qu'elle portait à son époux. Après la défaite des 7 chefs qui périrent devant Thèbes, elle alla avec Antigone, sa belle-sœur, rendre à Polynice les derniers devoirs, au péril de sa vie.

ARGINUSES, îles de la mer Egée, entre Lesbos et l'Asie.

ARGOLIDE, *Argolis*, région de la Grèce anc., dans le Péloponèse, au S. de la Corinthie et de la Sicyonie, à l'E. de l'Arcadie, au N. de la Laconie, et le long de la mer Egée, comprenait, outre l'état d'Argos, la Trézénie, l'Hermionie, l'Epidaurie. Villes principales: Argos, Mycènes, Tyrinthe, Nauplie, Trézène, Hermione, Epidaure. L'Argolide appartint d'abord aux Inachides (1986-1572). Danaüs, fils de Bélus, Égyptien, les en chassa, et leur substitua la dynastie des Bélides. Après la mort d'Abas (1498), l'Argolide fut partagée entre ses fils, et Acrisius, l'un d'eux, régna à Argos; il eut pour successeurs Persée, Sthénélus et Eurysthée, l'oncle d'Hercule. Les Pélopides y régnèrent ensuite au détriment d'Hercule et de ses descendants; Agamemnon, petit-fils de Pélops et fils d'Atrée, possédait Argos au temps de la guerre de Troie (1280). Les Héraclides rentrèrent dans le Péloponèse en 1190 et Argos échut à Téménus. En 820, après la mort d'Eratus, la royauté fut abolie dans l'Argolide; elle fut alors remplacée par l'oligarchie. Depuis cette époque cette contrée fut toujours soumise aux Spartiates. L'an 233 av. J.-C., l'Argolide se réunit à la ligue Achéenne; mais les Romains s'en emparèrent en 146 av. J.-C., et la réduisirent en province romaine. Elle a depuis obéi successivement aux Romains, aux empereurs grecs, aux princes croisés, aux Vénitiens, aux Turcs. Elle est auj. une province du nouveau roy. de Grèce, et a pour villes principales, Nauplie, Argos, Corinthe, Castri, Paros. *Voy.* ARGOS.

ARGONAUTES, héros grecs qui, sous la conduite de Jason, allèrent en Colchide conquérir la toison d'or, vers l'an 1330 av. J.-C. Ils étaient montés sur le navire *Argo*, d'où vint leur nom. On n'est pas d'accord sur leur nombre; l'opinion la plus commune le porte à cinquante environ. Les plus célèbres après Jason furent Hercule, qui abandonna ses compagnons en route, Orphée, Tiphys, pilote du vaisseau, Esculape, Lyncée, Castor et Pollux, Calaïs et Zéthès, Tydée, Nestor. Après une navigation extrêmement pénible et dangereuse, ils arrivèrent en Colchide, s'emparèrent de la toison, avec le secours de Médée, fille du roi de ce pays, et revinrent en Grèce, selon les uns, par le Danube et la Méditerranée, ou même, selon d'autres, par le Volga, la mer Baltique, l'Océan, le détroit de Gadès et la Méditerranée. On a sur cette expédition trois poëmes anciens: l'un attribué faussement à Orphée, celui d'Apollonius de Rhodes et celui de Valérius Flaccus. Plusieurs mythologues n'ont voulu voir dans le voyage des Argonautes qu'une pure fiction ou bien un emblème de la marche des corps célestes; cependant il est à présumer qu'il a eu réellement lieu, et qu'il avait pour but l'exploitation des mines d'or que renferme le Caucase, ou la colonisation des riches contrées situées au N. de l'Asie-Mineure.

ARGONNE, partie de la Champagne et de la Lorraine, occupait 75 kil. de long, depuis Sedan (Ardennes) jusqu'à Ste-Menehould (Marne), sur les deux rives de l'Aisne; ch.-l. Ste-Menehould. On y trouve beaucoup de forêts et des montagnes qui offrent plusieurs passages ou défilés fort difficiles à franchir; ce qui a fait surnommer l'Argonne les *Thermopyles de la France*. On a donné le nom d'Argonne à la campagne de 1792. Elle fut signalée par la victoire de Valmy, qu'y remporta Dumouriez, et qui sauva la France de l'invasion étrangère.

ARGONNE (dom Bonaventure d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis se fit Chartreux à Gaillon, près de Rouen, et mourut en 1704. On a de lui: *Traité de la lecture des PP. de l'église*; *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville; *Education, maximes et réflexions de Moncade*. Ces ouvrages sont estimés.

ARGOS, *Argos* et *Argi* chez les anc., *Argo* des Vénitiens, ville de la Grèce, ch.-l. de l'Argolide actuelle, à 9 kil. N. O. de Napoli (Nauplie); 6,000 hab. Ruines nombreuses; citadelle dont les assises sont de construction cyclopéenne, amphithéâtre, long passage souterrain taillé dans le roc et communiquant avec la citadelle, vestiges de temples, etc. Argos, la plus ancienne ville de la Grèce avec Sicyone, eut pour fondateur Inachus; elle fut la capit. du roy. d'Argos de 1986 à 820 av. J.-C., et ensuite d'une

république qui ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire (*Voy.* ARGOLIDE). Les Romains s'en emparèrent l'an 146 av. J.-C. et en firent la capit. d'une province. Lors du partage de l'empire grec par les Latins au XIII[e] siècle, Argos reconnut pour maître Geoffroy II de Villehardoin, qui la donna en fief au duc d'Athènes, vers 1230. Après avoir été possédée par plusieurs maisons, elle fut prise d'assaut, en 1397, par Bajazet, qui réduisit en esclavage 30,000 de ses habitants, et les remplaça par des Tartares. Elle fut reprise par les Vénitiens en 1686, et devint alors le ch.-l. des possessions vénitiennes en Grèce; mais elle leur fut enlevée en 1715 par les Turcs, et resta au pouvoir de ces derniers jusqu'en 1825, époque où la Grèce recouvra son indépendance.

ARGOS AMPHILOCHIUM, ville de l'Acarnanie sept., sur le golfe d'Ambracie, fut fondée par Amphiloque, fils d'Amphiaraüs.

ARGOS HIPPIUM, ville d'Apulie. *Voy.* ARPI.

ARGOSTOLI, ch.-l. de l'île Céphalonie, avec un port; 5,000 hab. Evêché. Bon vin muscat.

ARGOUN. *Voy.* ARGHOUN.

ARGOVIE, *Aargau* des Suisses, cant. suisse, entre Zurich, Zug, Lucerne, Soleure, Berne, Bâle; 53 kil. sur 35 · 143,600 hab.; ch.-l. Aarau. On y trouve beaucoup de montagnes et plusieurs rivières, dont les principales sont : l'Aar, la Reuss, la Limmat. Vins, céréales, soieries et étoffes de coton. L'Argovie n'a le titre de canton que depuis 1798. Jusque-là ce pays était en partie sujet de Berne, en partie sujet de Zurich. L'Aargau bernois, avec le comté de Bade et les comtés de Keller et du Frickthal, a formé l'Argovie.

ARGUEIL, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 17 kil. N. O. de Gournay; 300 hab.

ARGUIN (île d'), dans l'Océan Atlantique, par 18° 40' long. O., 20° 5' lat. N., au S. E. du cap Blanc; 6 kil. de tour. Ile d'un abord dangereux. Découverte par les Portugais en 1452. On croit que c'est l'ancienne *Cerné*.

ARGUS, descendant d'Inachus, fut le quatrième roi d'Argos, de 1866 à 1846 av. J.-C., et succéda au roi Apis qui avait été massacré par les Telchines de Sicyone et dont il vengea la mort sur les coupables. Il eut pour femme Évadné, et fut père de Criasus et de Phorbas qui régnèrent après lui.

ARGUS, surnommé *Panoptès* (c.-à-d. *qui voit tout*), prince argien, petit-fils du précédent, avait, suivant la fable, cent yeux, dont cinquante étaient ouverts, pendant que le sommeil fermait les cinquante autres. Junon lui confia la garde d'Io, qu'elle venait de changer en vache; mais Mercure l'endormit au son de sa flûte, et lui coupa la tête. Junon prit ses yeux, et les répandit sur la queue du paon, ou le métamorphosa en cet oiseau. La fable d'Argus peut être un symbole de la vigilance. — On cite encore plusieurs autres Argus; mais ils sont peu connus.

ARGYLE, comté d'Ecosse, entre ceux d'Inverness, Perth, Dumbarton, la baie de la Clyde, la mer d'Irlande et l'océan Atlantique; ch.-l. Inverary; 101,400 hab. Ce comté est en grande partie composé d'îles (Islay, Mull, Coll, Jura, Colonsay, Icolmkill, etc.). Plomb, cuivre, fer, beau marbre, houille, ardoises.

ARGYLE (Archibald, comte d'), seigneur écossais, de la secte des Indépendants, fut l'ami de Cromwell, prit part à la condamnation de Charles I et fut décapité après la restauration, en 1661.—Son fils, Archibald II, conspira contre Jacques II, dans les premières années de son règne, tenta sans succès une invasion en Ecosse, fut pris les armes à la main et exécuté, 1685.—Le fils de celui-ci fut fait duc après la révolution de 1688, combattit les Jacobites, se distingua en Flandre sous Marlborough, et fut gouverneur de Minorque et de Gibraltar.

ARGYRIPPE, ville d'Apulie. *Voy.* ARPI.

ARGYROPULO (Jean), savant grec, né à Constantinople, se réfugia en Italie après la prise de cette ville (1454), fut reçu à Florence par Côme de Médicis, enseigna le grec au fils et au neveu de ce seigneur, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a traduit en latin la Physique et la Morale de ce philosophe, Rome, 1652, in-fol.

ARIANE, *Ariana*, province d'Asie. *Voy.* ARIE.

ARIANE, *Ariadne*, fille de Minos et de Pasiphaé, conçut de l'amour pour Thésée qui avait été envoyé en Crète pour être livré au Minotaure, et le tira du labyrinthe, en lui donnant un peloton de fil qui lui permit de retrouver son chemin. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos. Bacchus eut pitié d'elle et l'épousa.

ARIANE, princesse grecque, fille de l'empereur Léon I, épousa Zénon, qui monta sur le trône en 474. Dégoûtée des cruautés de son époux, elle le fit, dit-on, mourir en l'enterrant vif, et épousa Anastase qu'elle plaça sur le trône. Elle mourut en 515.

ARIANISME, hérésie d'Arius. *Voy.* ARIUS.

ARIANO, ville du roy. de Naples (Principauté ultérieure), à 26 kil. N. E. de Montefusco; 12,000 hab. Evêché.

ARIARATHE. Ce nom fut porté par 10 princes qui régnèrent en Cappadoce de l'an 370 à l'an 92 av. J.-C., et dont les règnes n'offrent guère que des crimes et des assassinats. Les derniers s'allièrent avec les Romains, qui finirent par réduire leurs états en province romaine. *Voy.* CAPPADOCE.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert I, eut le roy. d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; il mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt.

ARIBERT I, roi des Lombards, succéda en 653 à Rodoald et abolit l'arianisme, 660. Il mourut en 661 et partagea son royaume entre Pertharite et Gondebert, ses deux fils.

ARIBERT II, roi des Lombards en 701, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui avait usurpé la Lombardie. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il fut détrôné en 712 par Ansprand.

ARICA, ville maritime du Pérou (Aréquipa), à 295 kil. S. E. d'Aréquipa; 29,000 hab. Petit port; territoire fertile.

ARICH (EL), *Rhinocolura* des anciens, fort de la B.-Égypte, à 280 kil. N. E. du Caire, par 31° 28' long. E., 31° 6' lat. N. Pris par les Français en 1799, et gardé par eux jusqu'à l'évacuation de l'Egypte.

ARICIE, princesse athénienne de la famille des Pallantides, qui avaient été détrônés par Thésée, était aimée d'Hippolyte, qui l'épousa lorsqu'Esculape l'eut ressuscité. Elle donna son nom, selon la fable, à une petite ville et à une forêt du Latium où elle se cacha avec Hippolyte. *Voy.* l'art. suiv.

ARICIE, *Aricia*, auj. *la Riccia*, ville du Latium, à 15 kil. au S. de Rome, la première qu'on trouvait sur la voie Appienne. Aux environs étaient un bois célèbre et un temple de Diane Aricine; le prêtre de ce temple, dit *roi d'Aricie*, était toujours un esclave fugitif; tout esclave fugitif qui le tuait le remplaçait jusqu'à ce qu'il subît à son tour le même sort. La tradition donnait Hippolyte comme fondateur du temple et du culte d'Aricie. C'est dans la forêt d'Aricie qu'Egérie apparaissait à Numa.

ARIDÉE (Philippe). *Voy.* ARRHIDÉE.

ARIE, *Aria*, prov. de l'ancien empire perse, bornée au N. par la Bactriane, au S. par la Drangiane, à l'E. par la Paropamisie, à l'O. par la Parthie. Ch.-l. *Aria*, auj. *Hérat*. Elle correspond au Sedjistan actuel et à la partie orientale du Khorassan. — On étendait quelquefois le nom d'Arie ou d'Ariane à toute la contrée située entre la Perse et l'Inde, et alors elle comprenait, outre l'Arie propre, les 2 Caramanies, la Gédrosie, l'Arachosie, la Drangiane, la Paropamisie, la Choarène, etc.

ARIÉGE, *Aurigera*, riv. de France, prend sa source dans les Pyrénées, coule du S. au N., passe à Cintegabelle, Pamiers, Villefranche, et tombe dans la Garonne à Pinsaguel, après un cours de 140 kil. Elle roule un peu d'or dans ses eaux : d'où son nom d'*Aurigera*, et par corruption Ariége.

ARIÉGE (dép. de l'), dép. de la France, sur la frontière d'Espagne, entre la H.-Garonne à l'O. et les Pyrénées-Orient. à l'E. ; 5,690 kil. carrés; 260,536 hab.; ch.-l. Foix. Il est formé du comté de Foix, du Couserans, d'un fragment du Languedoc. Forêts au S.; lacs poissonneux; un peu d'or dans l'Ariége et le Salat. Fer, marbres, ardoises, albâtre, plâtre, grès à paver, etc. Forges à la catalane, martinets; gros draps, bonneterie, étoffe de coton, de laine; tanneries, faïenceries, verreries. Commerce en liége, résine, jayet ouvré, ouvrages de corne, de buis, etc. — Ce dép. forme 3 arr. (Foix, Pamiers, St-Girons), 20 cant. et 336 comm. Il appartient à la 10e division militaire, est dans le ressort du dioc. de Pamiers, et de la cour royale de Toulouse.

ARIENS, hérétiques. *Voy.* ARIUS.

ARIGISE I, duc de Bénévent, succéda à Zotton en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641.

ARIGISE II, duc de Bénévent, succéda en 758 à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le soumit enfin en 787 ; il mourut cette même année. Il avait pris en 774 le titre de *prince de Bénévent*.

ARIMANE, *Ahriman*, principe du mal chez les anciens Perses, était opposé à Oromaze (Ormuzd), principe du bien, et était représenté par les ténèbres.

ARIMASPES, *Arimaspi*, peuple imaginaire de l'Asie, dont les Grecs faisaient des Cyclopes qui disputaient l'or d'un fleuve dit *Arimaspius* à des griffons. On les plaçait au N. de l'*Imaüs*.

ARIMINUM, ville d'Italie; auj. RIMINI.

ARINTHOD, ch.-l. de cant. (Jura), à 35 kil. de Lons-le-Saulnier; 1,300 hab. Bâti sur les ruines d'un temple gaulois dédié à Mars.

ARIOBARZANE, nom de trois rois de Cappadoce. *Voy.* CAPPADOCE.

ARION, poëte et musicien grec, né à Méthymne, dans l'île de Lesbos, florissait vers l'an 620 av. J.-C. Il vécut longtemps à la cour de Périandre, roi de Corinthe, et fit avec ce prince un voyage en Italie, où il amassa de grandes richesses. A son retour, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer, afin de se partager ses dépouilles; mais Arion, connaissant leurs desseins, leur demanda la permission de toucher une dernière fois de la lyre, puis il s'élança dans les flots; on raconte qu'alors un dauphin, que sa mélodie avait attiré près du vaisseau, le reçut et le porta au cap de Ténare en Laconie. Le dauphin qui avait sauvé le poëte fut rangé parmi les constellations. On regarde Arion comme l'inventeur du dithyrambe.

ARIOSTE (Ludovico ARIOSTO, dit l'), célèbre poëte italien, né en 1474, à Reggio (duché de Modène), de Nicolo Ariosto, gouverneur de Reggio, annonça dès sa première enfance des talents poétiques, et fut de bonne heure apprécié par les ducs de Ferrare, qui le fixèrent à leur cour et l'admirent dans leur intimité ; il passa sa vie auprès d'eux, partageant son temps entre la poésie et les affaires. En 1512, il fut député par le duc Alphonse auprès du pape Jules II ; en 1521, il fut chargé d'étouffer des troubles qui s'étaient élevés dans une province infestée de brigands. On raconte qu'il tomba entre leurs mains, mais qu'en apprenant son nom, ils le laissèrent partir en le comblant de marques d'honneur. Il employa dix années à composer l'ouvrage qui l'a immortalisé, le *Roland furieux*, *Orlando furioso*, qui forme le pendant du *Roland amoureux* de Boïardo. Il y raconte les exploits des paladins, mêlant avec un art inimitable le plaisant et le sérieux, le gracieux et le terrible, et faisant marcher de front une foule d'actions diverses auxquelles il sait également intéresser. Il publia son poëme pour la première fois en 1516, en 40 chants ; il ne cessa depuis de le retoucher, et il en donna en 1532 une édition fort perfectionnée et augmentée de six chants, ce qui en fit comme un nouvel ouvrage. Il mourut peu après, en 1533, d'une maladie de vessie. Il joignait aux avantages de la figure et de la taille un esprit aimable, un caractère doux et affectueux ; il eut pour sa mère le plus tendre attachement. L'Arioste a laissé, outre son grand poëme, des satires, des *rimes* ou poésies diverses, quelques comédies et des vers latins. Ses œuvres complètes ont été publiées à Venise, 1766, par les soins de J.-A. Barotti, en 6 vol. in-12. Il a été fait un grand nombre d'éditions du *Roland furieux ;* les plus estimées, après les éditions originales de 1516 et 1532 données par l'auteur même à Ferrare, sont celles de Franceschi à Venise, 1584 et 1603, accompagnée d'arguments et de notes ; de Baskerville à Birmingham, 1772; de Molini, Paris, 1788; de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan, 1812. Le *Roland* a été traduit en français par J.-B. Mirabaud, 1741 ; d'Ussieux, 1775; Tressan, 1780 ; par Panckoucke et Framery, avec le texte en regard (traduction fidèle, mais servile), et tout nouvellement, avec un grand succès, par A. Mazuy, avec une vie de l'Arioste, des éclaircissements et des commentaires (1839, 3 vol. in-8). M. Creuzé de Lesser, et plus récemment M. Duvau de Chavagne, l'ont traduit en vers. La vie de l'Arioste a été écrite par J.-B. Pigna et par le Garofalo. Ces vies se trouvent dans l'édition de Venise, 1584.

ARIOVISTE, roi des Suèves en Germanie, feignait d'être attaché aux Romains ; mais lorsque César vint dans les Gaules, il marcha contre lui avec 80,000 hommes ; il fut battu complétement près de *Vesontio* (Besançon), 58 ans av. J.-C., et mourut peu après.

ARIPERT, roi des Lombards. *Voy.* ARIBERT.

ARISPE, ville du Mexique (Sonora), à 570 kil. N. de Sinaloa ; 7,600 hab. Ancienne résidence d'un intendant.

ARISTARQUE, astronome et mathématicien grec, natif de Samos, florissait vers 280 av. J.-C. Il est un des premiers qui aient soupçonné que la terre tourne sur son axe et autour du soleil ; il fut accusé, pour cette opinion, de troubler le repos des dieux. On a de lui un *Traité de la grandeur et de l'éloignement du soleil et de la terre*, publié par Wallis, Oxford, 1788, grec-latin ; traduit en français par M. de Fortia, Paris, 1810.

ARISTARQUE, critique et grammairien célèbre, né dans la Samothrace, vers 160 av. J.-C., disciple d'Aristophane de Byzance, vint de bonne heure à Alexandrie, fut chargé de l'éducation des fils de Ptolémée Philométor, et mourut à Cypre, âgé de 72 ans. Aristarque est surtout célèbre pour ses travaux sur Homère ; il soumit l'*Iliade* et l'*Odyssée* à la critique la plus rigoureuse et en donna une édition nouvelle qui jouit du plus grand crédit chez les anciens ; cependant on l'accuse d'avoir arbitrairement changé ou rejeté un grand nombre de vers. Il avait également travaillé sur Pindare, Aratus et plusieurs autres poëtes. Aristarque était un censeur sévère, mais d'un goût sûr, et son nom est resté comme le type du critique. Villoison a indiqué dans son édition de l'*Iliade* les corrections d'Aristarque.

ARISTÉE, *Aristæus*, berger célèbre, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille du fleuve Pénée, était né dans la Libye (Cyrénaïque). Il apprit aux hommes l'art de soigner les troupeaux, de faire cailler le lait et d'élever les abeilles. Il épousa Autonoé, princesse de Thèbes, de laquelle il eut Actéon. Désespéré de la mort de son fils, qui fut déchiré à

la chasse par ses chiens, il quitta la Grèce, passa à Cos, de là en Sardaigne, puis en Thrace, où Bacchus l'initia aux mystères des orgies, et fixa enfin son séjour sur le mont Hémus; mais il en fut enlevé et disparut tout à coup. Virgile en fait, dans ses *Géorgiques* (IVe livre), l'amant d'Eurydice, et le montre faisant sortir des flancs d'un taureau immolé d'innombrables essaims d'abeilles.

ARISTÉE, *Aristeas*, officier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, fut chargé par ce prince d'aller en Judée pour y chercher les livres saints; il ramena avec lui 70 savants pour les traduire, et fit faire à son retour la version dite des *Septante*. On a sous le nom d'Aristée une *Histoire de la traduction des Septante*, qui paraît apocryphe, mais qui n'en est pas moins fort ancienne. Elle a été imprimée à Ox[illegible] 1692, grec-latin.

[illegible], écrivain grec et auteur d'un roman en forme de lettres, dans lequel on trouve des détails curieux sur les mœurs de son temps. Il était né à Nicée vers 300, et périt, dit-on, dans le tremblement de terre qui renversa Nicomédie en 358. Il était contemporain et ami de Libanius. Les *Lettres d'Aristénète* ont été publiées à Anvers, 1566; à Utrecht, grec-latin, avec des notes de Pauw, 1737; et à Paris, 1823, par M. Boissonade, édit. préférable à toutes les autres. Elles ont été traduites ou imitées en français, par Cyre-Foucault, 1597; Lesage, 1695; Moreau, 1752; F. Nogaret, 1797.

ARISTIDE, *Aristides*, Athénien célèbre par ses vertus civiles et militaires, eut une grande part à l'administration de la république, et reçut du peuple le surnom de *Juste*. Il est un de ceux qui commandaient à la bataille de Marathon. Thémistocle, son rival, jaloux de son crédit, le fit bannir par l'ostracisme, [illegible] ans av. J.-C. Rappelé lors de l'invasion de Xerxès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, et fut chargé, après l'expulsion des Perses, d'[illegible] le trésor commun de toute la Grèce. Il mourut [illegible] un âge avancé, et si pauvre, que l'état [illegible] de pourvoir à ses funérailles et de do[illegible] [illegible]lius et Plutarque ont écrit sa vie.

[illegible]), philosophe athénien, se convertit [illegible]e, et présenta à Adrien, l'an 125, [illegible] pour les Chrétiens, que nous n'avons [illegible] fête au 31 août.

[illegible]), orateur grec, né en Bithynie [illegible] J.-C., se fixa à Smyrne, où il enseig[illegible] avec un grand éclat. Smyrne [illegible] par un tremblement de terre [illegible] par son éloquence l'empereur [illegible] rebâtir. Il reste de lui 54 *Discours* [illegible] autres écrits. Samuel Jebb, savant an[illegible] une édition gr.-lat., Oxford, 1722, [illegible] avec des notes. G. Dindorff a publié [illegible], une nouvelle édition en 3 vol, [illegible] quelques morceaux récemment dé[illegible]

[illegible] (Quintilien), auteur grec qui paraît avoir [illegible] premiers siècles de notre ère et dont [illegible] un traité important sur la musique an[illegible] l'a inséré dans la collection des [illegible] *antiquæ musicæ*, Amsterdam, 1652,

[illegible] sophiste d'Athènes, fit déclarer cette [illegible] de Mithridate, contre les Romains, et y usurpa [illegible] le souverain pouvoir. Sylla, s'étant rendu maître d'Athènes, le mit à mort, 87 ans av. J.-C.

[illegible], philosophe grec de la secte dite cyrénaïque, [illegible] à Cyrène vers 435 av. J.-C., d'une famille riche, vint à Athènes étudier sous Socrate, et fonda lui-même une école dans laquelle il dénatura la morale de son maître; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir; toutefois il proscrivait les excès et voulait que l'homme possédât la volupté sans se laisser posséder par elle. Il mit cette doctrine en pratique, et passa ses plus belles années à la cour de Denys-le-Tyran dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la répartie fine et l'esprit brillant; l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. Il eut une fille nommée Arété, et un petit-fils nommé aussi Aristippe, qui enseignèrent sa philosophie.

ARISTOBULE I, surnommé *Philhellène*, c.-à-d. *Ami des Grecs*, prince juif, succéda à son père, Jean Hyrcan, comme grand-prêtre, l'an 107 av. J.-C., et prit le titre de roi. Son règne ne dura qu'un an, et fut souillé de crimes.

ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, détrôna son frère Hyrcan II, et devint roi de Judée l'an 70 av. J.-C. Assiégé par Arétas, prince arabe, il fut délivré par les Romains qu'il avait appelés à son secours; puis il se brouilla avec eux, fut assiégé dans Jérusalem, pris par Pompée, et envoyé à Rome, où il mourut en prison, 45 ans av. J.-C.

ARISTOCLÈS, philosophe péripatéticien de Messène, composa une *Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dans laquelle il combattait le scepticisme d'Ænésidème. Eusèbe en a conservé des fragments dans sa *Préparation évangélique*.

ARISTOCRATE, nom de deux rois d'Arcadie: le 1er régna l'an 720 av. J.-C.; le 2e vers l'an 680. Celui-ci trahit les Messéniens, ses alliés; le peuple indigné le lapida et abolit la royauté, en 671 ou 668.

ARISTOCRATES (du mot grec *aristocrateia*, gouvernement des meilleurs ou des plus puissants), dénomination sous laquelle on désigna dès le commencement de la révolution française les anciens nobles, et qui s'étendit dans la suite à tous ceux qui se montraient opposés aux doctrines révolutionnaires et partisans de l'ancien régime.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui, à la tête des Doriens, vinrent conquérir le Péloponèse, régna à Sparte, de 1190 à 1186, et fut père de Proclès et d'Eurysthène, chefs de deux branches qui après lui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, roi de Messénie, 744 av. J.-C., soutint, de 744 à 724, la guerre la plus opiniâtre contre les Spartiates. On dit que, sur la foi d'un oracle, il sacrifia sa fille pour le succès de la guerre, et qu'ensuite, pour obéir à un nouvel oracle, il se perça lui-même de son épée.

ARISTOGITON, Athénien qui, avec son ami Harmodius, projeta de délivrer Athènes de la tyrannie d'Hippias et d'Hipparque. Harmodius fut tué après s'être défait d'Hipparque. On se saisit d'Aristogiton, et on le mit à la question pour lui faire déclarer ses complices. Il nomma tous les amis du tyran, qui furent aussitôt mis à mort. Interrogé s'il n'en restait pas d'autres, il répondit qu'il n'y avait plus qu'Hippias qui méritât de mourir. Après l'expulsion d'Hippias (509), une statue et des fêtes publiques consacrèrent la mémoire de ces deux généreux citoyens.

ARISTOMÈNE, roi et général des Messéniens vers 684 av. J.-C., souleva ses compatriotes contre les Lacédémoniens, et excita la deuxième guerre de Messénie. Deux fois il fut fait prisonnier, et chaque fois il s'échappa de la manière la plus merveilleuse. Il remporta de grands avantages et soutint un siége de 11 ans dans la ville d'Ira (671 av. J.-C.), mais il ne put empêcher l'asservissement de sa patrie. Aristomène vaincu se retira en Arcadie avec les débris des Messéniens.

ARISTONIC, fils naturel d'Eumène II, roi de Pergame, voulut enlever aux Romains le royaume de Pergame qu'Attale III leur avait légué en mourant, 132 av. J.-C. Il fut accueilli avec transport par la nation, et remporta d'abord d'assez grands avantages; mais enfin il fut vaincu et pris par le consul Perpenna; on le fit étrangler en prison (130).

ARISTOPHANE, célèbre poëte comique grec, né

vers l'an 450 av. J.-C., à Athènes selon les uns, dans l'île de Rhodes ou dans celle d'Égine selon d'autres, commença à se faire connaître l'an 427, et fit représenter sur le théâtre d'Athènes un grand nombre de comédies dans lesquelles il attaquait sans ménagement les philosophes, les hommes d'état, les poëtes, le peuple d'Athènes et les dieux eux-mêmes. Il porta si loin la licence que l'on fut obligé, vers l'an 388, de rendre une loi qui défendait de représenter et de nommer sur la scène aucun personnage vivant: ce qui mit fin à ce que l'on appelle l'*ancienne comédie*. Ceux qu'il poursuivit avec le plus de violence furent Socrate, contre lequel il fit la comédie des *Nuées* (vers l'an 423); Cléon, qu'il attaqua dans les *Chevaliers;* Euripide, qu'il traduisit sur la scène dans les *Femmes à la fête de Cérès* et les *Grenouilles*. De 54 pièces qu'avait composées Aristophane, il n'en reste que 11: *Plutus*, *Lysistrate*, les *Nuées*, les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acharniens*, les *Guêpes* (imitées par Racine dans les *Plaideurs*), les *Oiseaux*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes à la fête de Cérès*. Les allusions, les personnalités, les jeux de mots dont elles sont remplies, les rendent fort difficiles à entendre; en outre, on est souvent choqué de la grossièreté des plaisanteries et de la bizarrerie des idées: mais on ne trouve nulle part plus de sel et de causticité. Les meilleures éditions d'Aristophane sont celles de Kuster, grec-latin, 1710, Amsterdam, in-fol.; de Bergler, 1760, Leyde; de Brunck, Strasbourg, 1781, 3 vol. in-8°; d'Invernitz, avec commentaires de Beck, Leips., 13 vol., 1794-1826; c'est la plus complète de toutes. Les comédies d'Aristophane ont été traduites en français dans le *Théâtre des Grecs* par A.-Ch. Brottier (vol. X à XIII), et séparément par Poinsinet de Sivry (1784), et par M. Artaud, 6 vol. in-32, 1828-1830: cette dernière traduction est la plus estimée.

ARISTOPHANE, grammairien grec, natif de Byzance, vint à Alexandrie vers l'an 198 av. J.-C., et y fut nommé chef de la grande bibliothèque. Il eut pour disciple le célèbre critique Aristarque. On lui attribue l'invention des accents, la ponctuation et le *Canon* (ou catalogue raisonné) *des Auteurs classiques grecs*.

ARISTOTE, *Aristoteles*, célèbre philosophe grec, surnommé le *Prince des philosophes*, fondateur de la secte des Péripatéticiens, né à Stagyre en Macédoine, l'an 384 av. J.-C., eut pour père Nicomaque, médecin distingué, ami d'Amyntas III, roi de Macédoine. Il vint vers l'an 368 à Athènes, y suivit pendant 20 ans les leçons de Platon, et commença dès lors à se faire connaître par ses écrits. Après la mort de son maître (348), il quitta Athènes, blessé, dit-on, de n'avoir pas été désigné pour lui succéder, et se retira d'abord en Mysie, auprès d'Hermias, souverain d'Atarné, dont il épousa la sœur Pythias; puis à Mitylène dans l'île de Lesbos. Là, il reçut de Philippe (343) une lettre dans laquelle ce prince le priait de se charger de l'éducation de son fils Alexandre, lui disant qu'il se félicitait moins de ce qu'il lui était né un fils que de ce que ce fils était né du temps d'Aristote. Après avoir passé plusieurs années à la cour de Macédoine, il suivit, à ce que l'on croit, son disciple dans ses premières expéditions en Asie, mettant à profit, pour les progrès de l'histoire naturelle, les trésors et les conquêtes du roi; puis il vint se fixer à Athènes vers l'an 331, et y fonda, dans une promenade voisine de la ville et nommée *Lycée*, une école nouvelle, qui prit le nom de *Lycée;* on la nomme aussi école *péripatéticienne* (du mot grec *péripatos*, promenade). A la mort d'Alexandre (323), Aristote, resté en butte à la calomnie et aux attaques de ses envieux, se vit accusé d'impiété; il sortit d'Athènes sans attendre le jugement, voulant, disait-il, épargner aux Athéniens, déjà coupables de la condamnation de Socrate, un nouvel attentat contre la philosophie. Il alla s'établir à Chalcis en Eubée, où il mourut peu après, en 322, âgé de 62 ans. On a répandu sur le genre de sa mort les versions les plus contradictoires. On a dit même qu'il avait mis fin à ses jours. — Aristote est le génie le plus vaste de l'antiquité; il a embrassé toutes les sciences connues de son temps et en a même créé plusieurs. Ses écrits forment une sorte d'encyclopédie; pendant un grand nombre de siècles, ils posèrent la borne du savoir humain, et jouirent d'une autorité absolue. La plupart de ses ouvrages nous sont arrivés, mais quelques-uns mutilés ou altérés. Les principaux sont: l'*Organon*, composé de différents traités de logique; la *Rhétorique*, la *Poétique*, deux traités d'*Ethique* ou de *Morale*, la *Politique*, l'*Économique*, l'*Histoire des Animaux*, les *Parties des Animaux*, la *Physique*, les traités du *Ciel*, de la *Génération* et de la *Corruption*, des *Météores*, du *Monde*, les *Problèmes*, le traité de l'*Ame*, la *Métaphysique* ou *Philosophie première*. Le mérite d'Aristote en philosophie fut de donner à la science une base plus solide que n'avaient fait ses prédécesseurs, et d'accorder davantage à l'expérience, sans méconnaître le rôle de la raison. C'est ainsi qu'il a rejeté la doctrine de l'idéal, qu'avait professée Platon, et a concentré toute réalité dans les objets individuels. Selon lui, les points de vue sous lesquels ces objets peuvent être envisagés se réduisent aux suivants: les éléments dont une chose est composée, sa nature intime ou son essence, sa cause, et le but ou la fin vers laquelle elle tend; d'où la distinction des quatre principes, la matière, la forme, la cause efficiente et le principe final, principes qui doivent se retrouver partout et que la philosophie a pour mission de déterminer. Aristote poursuit ensuite les applications de cette théorie dans toutes les branches de la science. En psychologie, il essaie de classer les facultés de l'âme, et considère l'âme elle-même comme la puissance cachée qui produit et maintient l'organisation. En logique, il passe en revue les différentes formes du raisonnement déductif ou syllogisme, dont il donne un code complet. En théodicée, il fonde la démonstration de l'existence divine sur la continuité du mouvement, et présente Dieu comme la fin ou le but du monde, comme le centre auquel tout aspire. Dans l'art, il ramène le beau à l'imitation de la nature; en morale, la vertu à l'équilibre entre les passions, et au milieu entre les excès; en politique, il assigne pour fin à la société l'utilité. Des travaux aussi vastes, où la richesse des détails le dispute à l'harmonie de l'ensemble, suffiraient pour justifier l'admiration que dans tous les temps le génie d'Aristote a excitée, quand on ne connaîtrait pas son *Histoire naturelle* et ses recherches sur l'anatomie comparée, qui, de l'aveu de Cuvier, n'ont pas été surpassées. Il est juste d'ajouter, cependant, qu'Aristote eut la prétention mal fondée de tout déduire par le raisonnement d'un petit nombre de principes hasardés; qu'une partie de sa logique et de sa métaphysique roule sur de vaines subtilités; que, dans sa physique, il se borne trop souvent à des explications purement verbales, et que par là il a nui quelquefois aux progrès de l'esprit humain. — Les œuvres d'Aristote ne furent rassemblées et publiées dans l'antiquité même que fort tard. Enfouies ou cachées pendant près de deux siècles (*Voy.* NÉLÉE DE SCEPSIS), ce n'est, dit-on, que vers le temps de Sylla qu'elles furent réunies par Apellicon de Téos et revisées par Andronicus de Rhodes. Dans les temps modernes, on ne connut pendant longtemps que l'*Organon;* c'est aux Arabes et aux Grecs émigrés de Constantinople qu'on dut la connaissance et la propagation en Europe de ses autres ouvrages. La première édition complète des écrits d'Aristote fut publiée à Venise par Alde Manuce

(1495-98, in-fol.); parmi les éditions postérieures, les plus estimées sont celles: de François Sylburge, Francfort, 1585-86, toute grecque; de Guillaume Duval, Paris, 1619 et 1654, in-fol., grec-latin; de Buhle, dans la collection de Deux-Ponts, publiée à Strasbourg, 5 vol., 1791-1800 (non achevée); de Bekker, grec-latin, avec un choix de commentaires, publiée par l'académie de Berlin, Berlin, 1830 et ann. suiv. On a en outre donné une foule d'éditions spéciales des ouvrages détachés. Il n'existe encore aucune traduction française complète d'Aristote; les principales traductions d'ouvrages séparés sont: celle de la *Morale* et de la *Politique*, par Thurot, Paris, 1823, 2 vol. in-8; de la *Rhétorique*, par Cassandre, Paris, 1675, et par Ch.-E. Gros, Paris, 1822; de la *Poétique*, par Dacier, Paris, 1692, et par Batteux (dans les *Quatre Poétiques*), 1771; de l'*Histoire des animaux*, par Camus, Paris, 1783, in-4; du *Traité du monde*, par Batteux, dans son *Traité des causes premières*; de la *Logique*, par Ph. Canaye, sieur de Fresnes, Paris, 1589, in-fol.: du 1er et du 12e livre de la *Métaphysique*, par M. Cousin, 1835-38. M. Barthélemy Saint-Hilaire prépare une traduction complète dont il a déjà paru plusieurs volumes (*Politique*, 2 vol. in-8°, 1837; *Organon* ou *Logique*, 2 vol. in-8, 1839-41). Aristote a eu une foule de commentateurs: nous nommerons seulement, chez les anciens, Ammonius, Alexandre d'Aphrodisie, Simplicius, Olympiodore, Boëce; au moyen âge, Alkendi, Averroès, Avicenne, Avenpace, Albert-le-Grand, saint Thomas. La vie d'Aristote a été écrite chez les anciens par Diogène Laërce et par Ammonius. On a publié sur, pour et contre sa doctrine une foule d'écrits. Launoy a fait l'histoire des vicissitudes qu'a éprouvées l'enseignement de sa philosophie chez les modernes, dans son livre *De varia Aristotelis fortuna*. M. Jourdain a donné de savantes *Recherches sur les traductions latines d'Aristote*, 1819, in-8.

ARISTOXENE, philosophe et musicien grec, né à Tarente vers 350 av. J.-C., fut un des plus célèbres disciples d'Aristote. Il avait, selon Suidas, composé 453 ouvrages. Il ne reste de lui que des *Éléments harmoniques*, en 3 livres, publiés par Meibomius, Amsterdam, 1652, et un *Fragment sur le Rhythme*, trouvé à Venise par Morelli, 1785. Aristoxène n'admettait pour juge en musique que l'oreille et rejetait les calculs mathématiques des Pythagoriciens.

ARIUS, fameux hérésiarque, né vers l'an 270 dans la Cyrénaïque, ou, selon d'autres, à Alexandrie, fut ordonné prêtre dans un âge avancé, s'établit à Alexandrie et commença, vers l'an 312, à y répandre avec un grand succès une doctrine nouvelle: il combattait l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Trinité, ainsi que la divinité de Jésus-Christ, et soutenait que le Verbe est une simple créature tirée du néant et sujette au péché. Il fut successivement combattu par saint Alexandre et par saint Athanase, évêques d'Alexandrie, condamné par plusieurs conciles, et notamment par le concile de Nicée en 325, anathématisé et exilé pendant plusieurs années. Mais soutenu par Eusèbe, évêque de Nicomédie, il se fit absoudre par d'autres conciles et parvint même à se concilier la faveur de l'empereur Constantin qui le rappela de l'exil et le rétablit dans Alexandrie. Cependant son retour ayant excité des troubles dans cette ville, il se retira à Constantinople; il allait, malgré l'opposition de saint Alexandre, devenu patriarche de cette ville, entrer en triomphe dans l'église, lorsqu'il mourut subitement d'une violente colique, l'an 336. Ses partisans prétendirent qu'il avait été empoisonné; ses adversaires dirent que sa mort était un miracle accordé par Dieu à la prière du saint évêque. Après la mort d'Arius, sa doctrine fit de grands progrès; elle fut ouvertement protégée par l'empereur Constance et par plusieurs de ses successeurs; elle fut approuvée par plusieurs conciles, et l'arianisme balança longtemps la puissance du catholicisme. L'empereur Théodose parvint à étouffer presque entièrement cette hérésie dans le sein de ses états, mais elle fut embrassée par presque tous les peuples barbares qui envahirent l'empire romain, et subsista pendant plusieurs siècles chez les Goths, les Vandales, les Bourguignons et les Lombards. Elle s'éteignit vers l'an 660, par l'abjuration d'Aribert I, dernier roi arien des Lombards. Depuis la réformation, l'arianisme s'est reproduit, mais sous de nouvelles formes, principalement sous celle du socinianisme, et a eu pour principaux défenseurs Servet, Socin, Capiton, Cellarius, etc. (*Voy.* ces noms). L'*Histoire de l'Arianisme* a été écrite par le P. Maimbourg.

ARJONA, *Urgao*, petite ville d'Espagne, à 28 kil. N. O. de Jaen; 3,300 hab.

ARKANSAS, fleuve des États-Unis, sort des monts Rocheux, coule au S. O., et tombe dans le Mississipi, après un cours de 3,200 kil. environ. Il a pour affluents le Canadien à droite, le Vert-de-Gris, le Neocho, l'Illinois à gauche. Il arrose le territoire d'Arkansas et sépare les États-Unis du Mexique.

ARKANSAS, territoire des États-Unis, borné au N. par l'état et le territoire du Missouri, à l'E. par le Mississipi, au S. par la Louisiane et le Mexique, à l'O. par le Mexique seul; 940 kil. sur 390; 14,800 hab. en 1820, 30,383 en 1830: ch.-l. Arkopolis ou Little-Rock. Climat varié. Plusieurs rivières: Mississipi, Arkansas, riv. Rouge, riv. Blanche, Saint-François. Il produit du tabac du coton, du riz, du maïs, du vin, etc.

ARKANSAS (les), peuple indigène de l'Amérique du Nord, qui jadis habitait sur les bords de l'Arkansas et lui a donné son nom.

ARKHANGEL, ville de Russie, ch.-l. du gouvernement de même nom, sur la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina, et à 750 kil. N. E. de Saint-Pétersbourg; 19,000 hab. Beau port, mais qui n'est libre de glaces que trois mois de l'année. Bâtie en bois, sauf quelques monuments. Archevêché, séminaire; chantiers de marine; école de navigation; pêche de la baleine; commerce considérable. Arkhangel était une ville anséatique au moyen âge: elle fut la seule place maritime commerçante de la Russie avant la fondation de St-Pétersbourg. — Le gouvernement d'Arkhangel est situé entre la mer Glaciale et la mer Blanche au N., le gouvernement de Tobolsk à l'E., ceux de Vologda et d'Olonetz au S., et la Laponie à l'O.; 1,550 kil. sur 780. Popul. 263,000 hab., Russes, Samoïèdes et Lapons. Il est en partie situé sous le cercle polaire et comprend la Nouvelle-Zemble et plusieurs autres îles de la mer Glaciale. L'été y est court et pluvieux. Pêche et commerce de pelleteries.

ARKHANGEL (NOUVEL-), fort établi par les Russes, sur la côte N. O. de l'Amérique septentrionale, dans l'île et sur le détroit de Sitka, par 137° 36' long. O., 57° 3' lat. N.

ARKONA, extrémité nord-est de l'île de Rugen; contrée célèbre par le culte du dieu Svantovit. Près de là était un petit lac que l'on soupçonne être celui où les Scandinaves baignaient annuellement l'effigie de la déesse Hertha.

ARKOPOLIS, ville des États-Unis, ch.-l. de l'Arkansas. *Voy.* LITTLE-ROCK.

ARKWRIGHT (Richard), mécanicien anglais, né en 1732 à Preston (Lancaster), d'une famille pauvre, mort en 1792, fut jusqu'à l'âge de 36 ans simple barbier. Doué d'un génie naturel pour la mécanique, il réussit, après des difficultés sans nombre, à exécuter une *machine à filer le coton* d'une perfection admirable, prit en 1771 un brevet d'invention, établit une fabrique à Cromfort (Derby) et fit bientôt une immense fortune. L'invention d'Arkwright

a opéré une révolution dans la fabrication du coton; en réduisant presqu'à rien la main-d'œuvre, elle a permis à l'Angleterre de baisser prodigieusement le prix de ses marchandises.

ARLANC, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. S. d'Ambert; 3,500 hab. Eau minérale froide.

ARLBERG ou VORARLBERG, chaîne secondaire des Alpes, part du Monte d'Oro, et traverse le Tyrol. *Voy.* ALPES et VORARLBERG.

ARLEQUIN. On désigne spécialement sous le nom de ce personnage de la comédie italienne quelques acteurs qui excellaient dans ce rôle, entre autres Dominique et Carlin. *Voy.* ces noms.

ARLES, *Arelas* et *Arelate*, appelée par les Massiliens *Theline*, ville de France (Bouches-du-Rhône), ch.-l. d'arrond., sur le Rhône, à 75 kil. N. O. de Marseille; 22,324 hab. Petit port, pont de bateaux; beaucoup de monuments antiques (amphithéâtre, obélisque, aqueduc, temples, arc de triomphe); collége, bibliothèque; école de navigation.—L'arrond. d'Arles a 8 cantons (Château-Renard, Eyguières, Saintes-Maries, Orgon, Saint-Remy, Tarascon, et Arles qui compte pour 2), 33 communes et 77,688 hab. — Arles fut fondée au moins 2,000 ans avant notre ère; son nom en langue celtique (*Ar-lait*) veut dire *près des eaux*. Sous l'empire romain elle fut très puissante et servit pendant un temps de résidence à Constantin, d'où lui vinrent les noms de *Constantina* et de *Julia Materna*. En 402, après la prise de Trèves par les Francs, Arles devint la métropole de toutes les Gaules. Sous les Mérovingiens elle était capitale du comté de Provence ou comté d'Arles. En 879, elle devint sous Boson capitale du royaume de la Bourgogne cisjurane, et en 933, Rodolphe Welf, déjà roi de la Bourgogne transjurane, ayant réuni les deux Bourgognes, fit d'Arles la capitale de ses états, qui prirent alors le nom de *Royaume d'Arles*. Ce royaume dura peu et fut légué en 1033 par Rodolphe III à l'empereur Conrad II. Depuis ce temps Arles ne fut plus considérée que comme la capitale de la Provence. Plusieurs conciles ont été tenus à Arles. Le premier et le plus célèbre fut convoqué en 314 par Constantin. On y prononça une sentence d'absolution en faveur de Cécilien.

ARLES, *Arulæ*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 8 kil. S. O. de Ceret; 1,792 hab. Plomb, eaux minérales.

ARLEUX, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. de Douay; 1,800 hab. Pris par les Français en 1645.

ARLINGTON (Henri BENNET, comte d'), ministre d'état et pair d'Angleterre, né en 1618, mort en 1685, se distingua d'abord par son dévouement à la cause de Charles I, combattit dans l'armée royale et émigra sous le protectorat. Rentré en Angleterre avec Charles II, il fit en 1670 partie du ministère célèbre connu sous le nom de *Cabal* (*Voy.* ce mot). Il fut ensuite élevé à la dignité de lord chambellan.

ARLON, *Orolaunum*, ville de Belgique, à 25 kil. N. O. de Luxembourg; 3,200 hab. Aux environs, forêts, forges; grand commerce de fer. On y a souvent trouvé des médailles, des statues, etc. — Érigé en marquisat et réuni au comté de Luxembourg en 1214; possédé par la France, 1684-97. Victoires des Français sur les Impériaux (avril 1793 et avril 1794).

ARMADA. Ce nom, qui veut dire en espagnol *flotte de vaisseaux de guerre*, a été spécialement appliqué à la flotte redoutable que Philippe II équipa en 1588 contre Élisabeth, reine d'Angleterre, et qu'il nomma orgueilleusement l'*invincible armada*. Cette flotte fut détruite en peu de jours, ayant été d'abord dispersée par la tempête, puis battue par la flotte anglaise que commandait l'amiral Drake.

ARMAGH, *Regia*, ville d'Irlande (Ulster), ch.-l., du comté d'Armagh, à 110 kil. N. de Dublin; 9,000 hab. Archevêché qui a la primatie de toute l'Irlande. Armagh a été capitale de l'Irlande au moyen âge: elle avait alors une université fréquentée par 7,000 étudiants. Souvent pillée dans les guerres avec les Danois et les Anglais, elle fut incendiée par sir Phelim O'Neil en 1642. Sa décadence date de la réforme. On la dit fondée par S. Patrick, en 490. — Le comté d'Armagh est situé entre ceux de Tyrone, Managhan, Louth, Down: 53 kil. sur 31; 220,000 hab.; ch.-l. Armagh. Sol fertile.

ARMAGNAC, prov. de Gascogne, bornée au N. par le Condomois, l'Agénois, le Quercy, et au S. par le Bigorre, le Comminges, le Couserans; à l'O. par le Languedoc, et à l'E. par le Béarn, la Chalosse, le Marsan, le Gabaret; ch.-l. Auch. Rivières: la Save, la Gimone, le Gers, la Daize et leurs affluents. Il forme auj. le dép. du Gers et une partie de ceux de Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, H.-Garonne. — Compris jadis dans le royaume ou duché d'Aquitaine, puis dans le duché de Gascogne qui appartenait à une maison mérovingienne issue de Caribert, puis en 3e lieu dans le comté de Fezensac, l'Armagnac devint un comté particulier en 960 et eut pour premiers comtes Bernard-le-Louche, Géraud Trancaléon, Bernard II. Le dernier y réunit un instant le duché de Gascogne (1040-1052). Géraud III, son petit-fils, réunit le comté de Fezensac (vers 1140). En 1163 on détacha pour un cadet un apanage dit comté de Fezensaguet. La branche aînée s'étant éteinte dans les mâles (1245), Géraud V, fils du premier comte de Fezensaguet, devint comte d'Armagnac (1256); mais à sa mort (1285), la séparation des 2 comtés continua. Jean I (1319-1373) et ses successeurs joignirent à l'Armagnac les comtés de Rhodez et de Carlat, les vicomtés de Lomagne et d'Auvillars, le Comminges, le Charolais (qu'aliéna Jean III en 1390). Jean III eut pour successeur son frère Bernard VII, chef de la faction des Armagnacs (*Voy.* ci-après). En 1473 périt le célèbre Jean V, adversaire acharné de Louis XI. Ce dernier déclara, en 1481, l'Armagnac réuni à la couronne. Cependant Charles VIII le rendit à Charles I, frère de Jean V. A Charles I succédèrent le duc Charles d'Alençon, Henri d'Albret (tous deux époux de Marguerite, sœur de François I), puis Jeanne d'Albret, et enfin Henri IV, qui le réunit définitivement à la couronne de France par son avénement (1589).

ARMAGNAC (Bernard VII, comte d'), chef de la faction dite des *Armagnacs*, fut mis en possession de son comté en 1391 par la mort de son frère. Dans les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, qui désolèrent la France pendant la démence de Charles VI, il embrassa le parti du duc d'Orléans dont le fils était son gendre, et devint bientôt l'âme de cette faction. Après l'assassinat du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne, 1407, il se mit à la tête des partisans de la victime, combattit la faction de Bourgogne, et après des succès divers finit par entrer dans Paris à la tête d'une armée, 1413; se fit nommer par la reine Isabeau connétable, puis premier ministre, et s'empara de toute l'autorité, 1415. Mais il ne tarda pas à se rendre odieux par ses exactions et sa tyrannie, et rompit avec la reine, qui alla chercher un asile à la cour de Bourgogne, 1418. Les mécontents ayant introduit les Bourguignons dans Paris, toute la ville se souleva contre lui et il fut contraint de se cacher. Mais il fut découvert dans sa retraite, et massacré avec un grand nombre des siens par la populace furieuse.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), petit-fils du précédent, fut accusé sous Charles VII d'avoir entretenu des intelligences avec les Anglais, et fut condamné par le parlement au bannissement et à la perte de ses biens, 1455. Louis XI, à son avénement, le rappela et lui rendit ses biens, 1461; mais il ne paya ce prince que d'ingratitude, entra dans la *ligue du Bien public*, et embrassa le parti du duc de Guyenne,

frère du roi et son ennemi acharné. Condamné de nouveau, il résista les armes à la main et s'enferma dans Lectoure, où il soutint un long siége contre le cardinal Jouffroy. Celui-ci lui proposa de traiter; mais pendant qu'on négociait, les troupes royales entrèrent dans la place par trahison, et le comte d'Armagnac fut assassiné, 1473. Ce seigneur s'était acquis une fâcheuse célébrité par son amour incestueux pour sa sœur Isabelle, qu'il épousa publiquement malgré les foudres du Vatican, et dont il eut plusieurs enfants.

ARMAGNAC (Jacques d'), duc de Nemours, petit-fils du connétable Bernard d'Armagnac, mais issu d'un fils cadet, fut dans sa jeunesse comblé de bienfaits par Louis XI, qui lui fit épouser une de ses cousines, l'investit du duché de Nemours et lui confia des commandements importants. Loin de se montrer reconnaissant, Jacques d'Armagnac se rangea parmi les ennemis du roi, et accéda à la *ligue du Bien public*. Il obtint deux fois son pardon; mais ayant pris part à de nouvelles intrigues, il fut assiégé et pris dans Carlat, et amené à la Bastille, où le roi irrité le fit enfermer dans une cage de fer. Condamné par le parlement, il fut mis à mort en 1477, à peine âgé de 40 ans. Ses fils, encore en bas âge, furent forcés d'assister à son supplice, et placés sous l'échafaud pour recevoir sur leur tête le sang de leur père.

ARMAGNAC (Louis d'), duc de Nemours, 3e fils du précédent, n'avait que 5 ans lors du supplice de son père. Il fut détenu à la Bastille jusqu'à la mort de Louis XI. Charles VIII le mit en liberté et lui rendit une partie de ses biens; il accompagna ce prince dans son expédition en Italie et s'y distingua. Louis XII le nomma vice-roi de Naples: mais il éprouva plusieurs échecs, et périt à Cérignoles en combattant contre les Espagnols, 1503. Avec lui s'éteignit la famille d'Armagnac.

ARMAGNAC (Jean, bâtard d'), surnommé de Lescun, fils naturel d'Anne, fille de Bernard d'Armagnac, fut nommé par Louis XI chambellan, puis maréchal de France, 1471, et obtint le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1473.

ARMAGNACS (faction des), opposée à celle des Bourguignons. *Voy.* ARMAGNAC (Bernard VII, comte d').

ARMANÇON. riv. de France, naît au S. de Pouilly (Côte-d'Or), baigne Semur, Nuyts, Ancy-le-Franc, Tonnerre, Saint-Florentin, Brinon-l'Archevêque, et se perd dans l'Yonne à 18 kil. N. d'Auxerre, après un cours de 253 kil. N. O., dont 120 flottables.

ARMAND. Les poëtes du XVIIe siècle désignent souvent sous ce nom le cardinal de Richelieu.

ARMATOLES, milice grecque de la Thessalie, instituée au commencement du XVIe siècle par Sélim I, dans le but de s'opposer aux incursions des montagnards connus sous le nom de *Klephtes* (brigands). Dans ces derniers temps, les Armatoles se sont unis aux Klephtes pour secouer le joug des Turcs.

ARMÉNIE, *Armenia*, contrée de l'Asie occid., située entre l'Imérétie et la Géorgie au N., le Kurdistan et l'Aderbidjan à l'E., l'Aldjezireh au S., l'Anatolie à l'O. Ses limites ont du reste très souvent changé. — Elle peut se partager en Arménie *turque* et en Arménie *russe:* la 1re comprend les pachaliks d'Erzeroum, de Kars et de Van, à l'O. et au S.; la 2e se compose de l'Erivan, à l'E., qui formait autrefois l'Arménie persane, et du pachalik d'Akhaltsiké au N., qui naguère était aux Turcs. Villes principales: Erzeroum, Kars, Van, Ani, Erivan, Nakhchivan, etc. L'Arménie est traversée par des chaînes de montagnes qui unissent le Caucase et le Taurus; la plus connue est le mont Ararat. L'Euphrate, le Tigre, l'Aras (Araxe) et le Kour (Cyrus) prennent leur source dans cette contrée: on y trouve un grand lac, le lac de Van. Le climat de l'Arménie est très varié; les montagnes sont couvertes de neiges éternelles, mais les vallées sont de la plus grande fertilité (on a même voulu y placer le paradis terrestre); on y cultive le blé, le chanvre, le tabac, le coton. Les montagnes renferment de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de plomb; des carrières de marbre, de jaspe. Les Arméniens sont d'un caractère souple, poli, insinuant, mais perfide; ils sont très adonnés au commerce. On les trouve répandus dans toute l'Asie, surtout dans l'Arabie et la Turquie; et en Europe, dans la Grèce et à Venise. Les Arméniens sont Chrétiens depuis le IVe siècle, mais le plus grand nombre forme une église particulière, l'église arménienne, qui admet en Jésus-Christ une seule nature, et ne reconnaît point la suprématie du pape.

Arménie ancienne. Elle se divisait en Grande-Arménie (*Armenia Major*), et Petite-Arménie (*Armenia Minor*). La Grande-Arménie était située entre l'Euphrate à l'O., le Tigre au S., l'Assyrie et l'Atropatène à l'E., et l'Ibérie au N. Elle comprenait un grand nombre de prov. dont les principales sont nommées: 1° Acilisène, Sacasène, Basilisène, Catarzène, Phasiane, Colthène (entre l'Euphrate et l'Aras); 2° Sophène, Arzanène, Chorzène, Bagraydanène, Cordyène, Cotée, Moxoène, Caranitide (entre l'Euphrate et le Tigre); 3° Orbalisène, Otène, et le pays des *Obareni*, *Taochi*, *Scythini*, *Sanni* (entre l'Araxe et l'Ibérie). *Artaxata*, auj. *Ardech*, était la capit. de toute l'Arménie. La Petite-Arménie était située à l'O. de l'Euphrate, entre la Colchide, la Cappadoce et la Comagène. Lorsqu'elle eut été réduite par les Romains en province romaine, elle fut divisée en 5 préfectures, appelées: Mélitène, Cataonie, Muriane, Laviane et Rhavène. Plus tard on la partagea en Arménie 1re, ch.-l. *Satala*, et en Arménie 2e, ch.-l. *Simbra*. Le nom de Petite-Arménie fut aussi donné au roy. d'Arménie fondé par les Grecs en 1079. (*Voy.* ci-après.)

Histoire. L'Arménie fut d'abord un état indépendant gouverné par des rois, dont le 1er fut Haïg, qui régnait vers 2107 av. J.-C.; mais depuis l'an 2000, ses successeurs, soumis par Sémiramis, reconnurent la suprématie de l'Assyrie, puis celle de la Perse. En 328, sous le règne de Vahé, le dernier des Haïganiens, l'Arménie fut conquise par les Macédoniens; elle passa depuis sous la domination des Séleucides. Elle secoua leur joug l'an 189 av. J.-C., et forma dès lors deux royaumes distincts: la Grande et la Petite-Arménie. Cette dernière, après avoir eu longtemps des rois particuliers, fut réduite en province romaine vers l'an 75 de J.-C. Quant à la Grande-Arménie, elle jouit de quelque éclat sous les règnes d'Artaxias, fondateur d'Artaxate (189-159), et de Tigrane II, l'allié de Mithridate (95-37 av. J.-C.). Pendant les 2 premiers siècles de l'Empire romain, l'Arménie fut régie par une branche de la dynastie des Arsacides, qui régnaient déjà sur les Parthes, et fut un éternel sujet de guerres entre les Parthes et les Romains. De 232 à 286 après J.-C., les Sassanides, rois perses, régnèrent sur l'Arménie privée de ses rois. En 387, Théodose-le-Grand la partagea avec les Perses; mais Bahram III, roi sassanide, réunit toute l'Arménie à son empire (398). Néanmoins la dynastie des Arsacides subsistait encore; elle ne s'éteignit qu'en 428, en la personne d'Ardachès qui fut déposé. L'Arménie retomba alors entièrement sous le joug des Perses. Après la chute des Sassanides (632), l'Arménie fut longtemps en proie à d'horribles convulsions; elle retrouva un peu de repos sous la dynastie des Pagratides (855-1079). Les Grecs s'emparèrent en 1709 de la Petite-Arménie: puis, en y ajoutant la Cilicie, ils en firent un royaume dont Anazarbe, ou Césarée de Cilicie, était la capitale. Ils en furent expulsés par Rupen, prince de la famille des Pagratides (1182). Ce prince fit, ainsi que ses successeurs, de nombreuses allian-

ces avec les croisés établis en Syrie ; mais au XIV[e] siècle (1373), la dynastie des Rupéniens fut renversée par l'invasion des Mongols, et dès lors l'Arménie cessa d'avoir une existence indépendante. Elle passa successivement sous le joug des Turcs seldjoucides et sous celui des Turcs ottomans. Les Persans enlevèrent ensuite aux Turcs une partie de leurs conquêtes et furent eux-mêmes dans ces derniers temps remplacés par les Russes, qui partagent aujourd'hui avec la Turquie la possession de l'Arménie.

ARMENTIÈRES, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Lys, à 13 kil. N. O. de Lille, sur la frontière ; 7,700 hab. Fortifications détruites. Industrie active : genièvre, linge de table, construction de bateaux, etc. Commerce de grains, vin, eau-de-vie, tabac, fer, etc.

ARMENTO, *Grumentum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 44 kil. S. E. de Potenza ; 2,400 hab.

ARMINIENS, secte de la religion réformée. *Voy.* ARMINIUS (Jacques).

ARMINIUS ou HERMANN, fameux général des Chérusques, tailla en pièces l'armée de Varus dans les défilés de Teutbourg (*Teutoburgiensis saltus*), l'an 10 de J.-C., se soutint longtemps avec avantage contre les forces romaines, commandées par Germanicus, et les contraignit enfin à abandonner la Germanie. Dans la suite, ayant aspiré au titre de roi, il fut empoisonné par un de ses compatriotes, l'an 19 de J.-C. Il n'avait que 37 ans. Arminius avait été élevé à Rome et avait longtemps joui de la confiance d'Auguste et de Varus lui-même. Après sa mort, les Germains en firent un dieu sous le nom d'Irmensul. (*Voy.* ce nom.)

ARMINIUS (Jacques), ou HARMENSEN ou HERMANNS, théologien protestant, né à Oude-Water en 1560, mort en 1609, fut ministre à Amsterdam (1588), et professa la théologie à Leyde (1603). Il combattit la doctrine des *Supralapsaires*, nia, comme contraire à la justice divine, la prédestination des élus et des réprouvés, qu'avait enseignée Calvin, et tâcha de réunir toutes les communions chrétiennes. Ses sectateurs, qui sont encore très nombreux en Hollande, sont nommés *Arminiens* ; on les appelle aussi *Remontrants*, parce qu'ils exposèrent leur doctrine dans un mémoire intitulé *Remontrances*, qu'ils adressèrent en 1610 aux états de Hollande. Arminius eut à soutenir à Leyde des contestations fort vives, surtout avec Gomarus, zélé Calviniste, dont les partisans sont appelés *Gomaristes*. Les écrits d'Arminius ont été publiés à Francfort, 1631, 1 vol. in-4.

ARMLEY, ville d'Angleterre (York), sur le canal de Leeds à Liverpool, à 11 kil. E. de Bradford ; 4,400 hab. Grandes fabriques.

ARMORIQUE, en latin *Armorica* ou *Armoricanus tractus* (du celte *ar mor*, près de la mer), nom donné aux côtes de la Gaule le long de la Manche, mais plus spécialement aux côtes bretonnes, et peut-être à toute la Bretagne actuelle. — Le nom d'Armorique paraît avoir aussi désigné la partie méridionale de la Gaule située entre le Rhône et l'océan Atlantique, et que les Romains nommèrent plus tard *Aquitaine*.

ARMSTRONG (Jean), médecin et poète écossais, né en 1709 à Castleton, près d'Édimbourg, mort en 1779, fut nommé en 1746 médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et en 1760 médecin de l'armée d'Allemagne. Il a laissé quelques traités et essais de médecine, mais il est surtout connu comme littérateur. On lui doit un *Essai pour abréger l'étude de la Médecine* (1735), satire ingénieuse dirigée contre les empiriques ; l'*Économie de l'amour* (1737), poème auquel on reproche quelques peintures licencieuses ; l'*Art de conserver la santé* (1744), poème didactique très estimé, traduit en 1817 par M. Monne ; *le Jour* (1760), poème, et des *Essais divers*, publiés sous le nom de Lancelot Temple.

ARNA, ch.-l. d'une oasis du Sahara oriental, entre le roy. de Bournou et le désert de Libye, à 900 kil. S. E. de Mourzouk.

ARNAC-POMPADOUR, village du dép. de la Corrèze, à 30 kil. N. O. de Brives. Beau château, bâti en 1026 et donné par Louis XV à madame d'Étioles, qui prit de là le nom de marquise de Pompadour.

ARNAUD, de Brescia, célèbre hérétique du XII[e] siècle, vint dans sa jeunesse en France où il suivit les leçons d'Abélard, puis retourna en Italie et prit l'habit monastique. Il tenta de réformer le clergé, et de faire revivre la primitive église ; il soutenait que les ecclésiastiques ne peuvent posséder de biens temporels sans être damnés. Il se fit un grand nombre de partisans et excita des troubles dans plusieurs villes où le peuple prit les armes contre les ecclésiastiques. Condamné par le pape Innocent II et par le concile de Latran en 1139, il se retira quelque temps en Suisse ; mais en l'an 1141, voyant croître son parti, il vint à Rome, d'où il chassa le pape Adrien IV et les cardinaux. Alliant la réforme politique à la réforme religieuse, il rétablit la république, et forma un sénat. Il resta maître de Rome pendant 10 ans ; mais au bout de ce temps le pape Adrien IV réussit à rentrer dans Rome. Arnaud se réfugia en Toscane ; mais ayant été pris par l'empereur Frédéric Barberousse qu'Adrien avait appelé à son secours, il fut livré au préfet de Rome, qui le fit brûler vif à Rome même, en 1155.

ARNAUD de Villeneuve, savant du XIII[e] siècle, né en 1238, à Villeneuve en Languedoc, ou, selon d'autres, en Catalogne, se distingua à la fois par ses profondes connaissances en médecine, en chimie, en astrologie et en théologie. Il voyagea en France, en Italie et en Espagne pour s'instruire, et séjourna longtemps à Paris et à Montpellier. Poursuivi à Paris comme hérétique pour avoir dit que les œuvres de charité sont préférables aux œuvres pies, il se réfugia en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Le pape Clément V, étant tombé malade, l'appela auprès de lui pour le soigner ; mais il périt dans la traversée de Naples à Avignon, en 1314. Arnaud de Villeneuve a surtout fait avancer la chimie ; il découvrit les acides nommés aujourd'hui sulfurique, muriatique et nitrique ; il composa le premier l'alcool et l'essence de térébenthine. Malgré ses lumières, il s'adonna à l'astrologie et voulut prédire la fin du monde. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, en 1504 et en 1520, avec une *Vie* de l'auteur.

ARNAUD-BACULARD (Fr.-Thomas-Marie DE BACULARD, connu sous le nom d'), littérateur médiocre, né à Paris en 1718, d'une famille noble du comtat Venaissin, mort dans cette ville en 1805, fit des vers dès l'âge de 9 ans et avait déjà composé trois tragédies à 17 ans. Voltaire remarqua ses essais, le soutint de ses conseils et même de sa bourse ; le roi de Prusse Frédéric le choisit pour son correspondant, puis l'appela à Berlin ; Arnaud n'y resta qu'un an. Il fut nommé, vers 1751, conseiller de la légation française à Dresde, puis il revint se fixer à Paris où il se livra tout entier à la composition de ses écrits. Il adopta un genre lugubre et sombre qui eut faveur pendant quelque temps. Malgré le succès de ses écrits, il ne s'enrichit pas et finit même dans sa vieillesse par tomber dans une profonde misère. Ses principales productions sont : les *Épreuves du sentiment*, 1772-81 ; les *Délassements de l'homme sensible*, 1783-93 ; les *Loisirs utiles*, 1793 ; l'*Histoire de M. et madame Labédoyère* ; plusieurs pièces de théâtre, dont la plus connue est *le Comte de Comminges*, drame fort noir, représenté en 1790, et divers recueils de poésies oubliées aujourd'hui. Presque tous ses écrits sont d'une prolixité fatigante.

ARNAULD (Antoine), avocat du XVI[e] siècle, issu d'une noble et ancienne famille d'Auvergne, né à Paris en 1560, mort en 1619, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et honora sa profession par

son éloquence et sa probité. Henri IV voulut l'entendre, et Catherine de Médicis le nomma, en 1585, son procureur-général. Il prononça, en 1594, un plaidoyer, devenu fameux, en faveur de l'université contre les Jésuites (imprimé à Paris et à Lyon, 1594-95), et rédigea, en 1602, un *Mémoire au roi* pour empêcher le rappel de cette compagnie (imprimé en 1602 et 1610, in-8). Il a composé aussi un assez grand nombre de pamphlets politiques. Antoine Arnauld eut vingt-deux enfants, dont dix seulement lui survécurent et dont plusieurs ont illustré son nom. Il restaura le monastère de Port-Royal-des-Champs et y plaça plusieurs de ses filles.

ARNAULD d'Andilly (Robert), fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674. Il parut de bonne heure à la cour, et n'y fit usage de son crédit que pour rendre service. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal. Il a composé un grand nombre d'ouvrages de piété et a donné des traductions estimées des *Confessions* de saint Augustin, 1649; des *Vies des PP. du désert, écrites par des PP. de l'église*, 1653; de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, 1667-68; des *Œuvres de sainte Thérèse*, 1670. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie*, publiés en 1734. Il fut père d'Arnauld, marquis de Pomponne, qui fut ministre sous Louis XIV.

ARNAULD (Antoine), célèbre théologien, frère du précédent et le 20e des enfants d'Antoine Arnauld, né à Paris en 1612, se fit recevoir docteur en théologie en 1641. Il commença à se faire connaître par le traité *De la fréquente communion*, 1643, dans lequel il attaquait l'abus que les Jésuites faisaient de ce sacrement; il s'engagea bientôt après dans les querelles sur la grâce, prit parti pour Jansénius, publia deux *Apologies* de cet évêque, 1644 et 1645, et écrivit à ce sujet plusieurs pamphlets qui le firent censurer par la Sorbonne et exclure de la faculté de théologie, 1656. Alors il alla s'enfermer à Port-Royal; il y resta pendant douze ans; c'est dans cette retraite qu'il composa, soit seul, soit avec ses amis, Nicole, Lancelot, Pascal, ces ouvrages de théologie, de logique, de métaphysique, de grammaire, de géométrie, qui font la gloire de la société dont il était l'âme. De retour à Paris en 1668, lors de la paix de Clément IX, il résolut, afin d'éviter de nouvelles persécutions, de tourner ses armes contre les Calvinistes, et publia, avec Nicole, le célèbre traité de la *Perpétuité de la foi*; mais ses ennemis étant parvenus à le rendre suspect à Louis XIV, ce prince donna l'ordre de l'arrêter. Il fut quelque temps obligé de se cacher à Paris; puis il se réfugia à Bruxelles, où il continua à combattre les Protestants, et où il eut de vifs démêlés avec le ministre Jurieu. En 1683, il s'engagea dans une nouvelle lutte, et attaqua la doctrine du P. Malebranche sur la grâce et sur la vision en Dieu. Il mourut à Bruxelles en 1694, dans les bras du P. Quesnel. Les Jansénistes, dont il était le plus ferme appui, l'ont surnommé *le grand Arnauld*. Il est à regretter qu'une ardeur trop vive pour la dispute ait consumé tous les efforts d'un homme qui aurait pu si bien servir la religion et les sciences. A la fin de sa vie et pendant son exil, Nicole lui exprimait le désir de se reposer de leurs luttes perpétuelles : « Vous reposer ! lui dit-il, eh ! n'aurez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière ? » Arnauld a prodigieusement écrit; les divers ouvrages qu'il a publiés forment 135 vol. On les a réunis en 48 tomes in-8°, Lausanne, 1775-83, avec une *Vie de l'auteur*. Les principaux de ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : la *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot, 1660; *l'Art de penser*, fait avec Nicole, 1662; plusieurs vol. de la *Morale pratique des Jésuites*, 1669-1694, 8 vol. in-12; *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, 1695; *Objections sur les Méditations de Descartes* (dans les œuvres de Descartes); *Des vraies et fausses idées* (contre Malebranche), 1683.

ARNAULD AMALRIC, abbé de Cîteaux. *Voy.* AMALRIC.

ARNAULD DE POMPONNE. *Voy.* POMPONNE.

ARNAULT (Ant.-Vincent), né à Paris en 1766, mort en 1834, se fit connaître au commencement de la révolution par des tragédies républicaines, *Marius à Minturnes*, 1791, *Lucrèce*, 1792, qui eurent un grand succès. Il n'en fut pas moins forcé d'émigrer pendant la Terreur. Il s'attacha de bonne heure à Bonaparte, l'accompagna en Egypte, fut chargé par lui du gouvernement des îles Ioniennes, puis travailla à la réorganisation de l'instruction publique en France, et fut nommé conseiller de l'université. Il fut pendant les cent-jours membre de la chambre des représentants, ce qui le fit exiler par les Bourbons (1816) ; il ne put revenir en France qu'en 1819. Arnault avait été admis à l'Institut dès 1799 ; il en fut exclu à la Restauration, y rentra en 1829 et devint secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Ses œuvres ont été publiées en 5 vol. in-8, Paris, 1818. Outre *Marius* et *Lucrèce*, on y remarque *Germanicus*, tragédie (jouée pendant son exil) ; *le Roi et le Laboureur*, des poésies diverses, et des fables fort estimées où l'on trouve, avec un peu de satire, beaucoup de philosophie. On a encore de lui une *Vie de Napoléon*, 1822, 3 vol. in-fol., et les *Souvenirs d'un sexagénaire*, 4 vol. in-8, 1833.

ARNAUTES, d'un mot qui signifie *vaillant* dans la langue du pays, peuple belliqueux qui habite dans les montagnes de l'Albanie et dans la partie de l'Illyrie située au S. de Drino et de Scutari. Ils servent à recruter la milice des Turcs.

ARNAY-LE-DUC ou ARNAY-SUR-ARROUX, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 54 kil. S. O. de Dijon ; 3,200 hab. Coligny y battit les Catholiques commandés par le maréchal de Cossé, en 1570.

ARNE (Thomas-Auguste), compositeur anglais, né à Londres en 1708, mort en 1778, fit la musique de plusieurs opéras célèbres : la *Rosamonde* d'Addison, l'*Alfred* de Thompson et Mallet, etc. Il est l'auteur du fameux chant national *Rule, Britannia* (Triomphe, Angleterre). Il introduisit un nouveau genre de musique, formé d'un mélange des styles anglais, écossais et italien.

ARNHEIM, *Arnoldi villa*, ville de Hollande (Gueldre), sur le Rhin, rive droite, à 75 kil. S. E. d'Amsterdam ; 10,000 hab. Pont de bateaux, cathédrale, ancien palais des ducs de Gueldre, hôtel-de-ville. Commerce de transit entre l'Allemagne, Amsterdam et Rotterdam. Ville autrefois anséatique ; prise par Louis XIV en 1672, par les Prussiens en 1813.

ARNHEIM ou ARNIM, famille allemande très ancienne et qui remonte au xe siècle. Elle a fourni plusieurs hommes remarquables, entre autres J.-Georges d'Arnheim, né en 1581, mort en 1641, et connu sous le nom de *Capucin luthérien*. Il servit d'abord sous Gustave-Adolphe dans la guerre de 30 ans, abandonna ce général pour passer sous les ordres de Wallenstein en 1626 ; puis, en 1631, prit le commandement des troupes de l'électeur de Saxe. Il s'était retiré dans ses terres après la paix de Prague, lorsque les Suédois l'enlevèrent en 1637, et le conduisirent à Stockholm comme coupable de trahison envers Gustave-Adolphe ; mais il sut se tirer d'affaire et recouvrer la liberté. Il venait de reprendre un commandement dans les troupes impériales lorsqu'il mourut. Quoique Protestant zélé en apparence, Arnheim passa toujours pour un Jésuite déguisé ; de là son surnom.

ARNO, *Arnus*, riv. de Toscane, sort du mont Falterona et se jette dans la Méditerranée, après avoir passé à Florence et à Pise, et avoir reçu l'Ombrone et l'Elsa. Navigation difficile vers l'embouchure. — Sous l'empire, l'Arno a donné son

nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Florence.

ARNOBE, *Arnobius*, apologiste de la religion chrétienne, né vers le milieu du IIIe siècle, à Sicca en Numidie, enseignait d'abord les lettres et la philosophie païenne. Il se convertit vers l'an 300, et écrivit, comme gage de sa nouvelle foi, un *Traité contre les Gentils* (*Disputationum adversus gentes libri VII*), publié pour la première fois à Rome, 1542, et depuis avec notes à Leipsick, par J.-C. Orellius, 1816-1817, 2 vol. in-8°. Il eut pour disciple Lactance. — On le nomme quelquefois Arnobe l'ancien, pour le distinguer d'un autre Arnobe qui vivait au Ve siècle dans la Gaule, et dont on a un *Commentaire sur les Psaumes*.

ARNOLD (Benoît), général américain, né vers 1745, dans le Connecticut, servit d'abord avec distinction la cause de l'indépendance, fut nommé commandant de Philadelphie en 1778, puis chargé de la défense de West-Point, poste important, près de New-York. Ne se croyant pas assez récompensé de ses services, il trahit sa patrie, et tenta de livrer la place au général anglais Clinton (1780); mais il fut découvert à temps. Il se sauva auprès des Anglais, et porta les armes contre sa patrie. A la paix, il se retira en Angleterre, où il mourut en 1801.

ARNOLD DE MELCHTAL. *Voy.* MELCHTAL.

ARNOLDO DI LAPO, nom de deux architectes italiens du XIIIe siècle, père et fils, dont les ouvrages marquent le passage du style gothique au retour vers le goût de l'antiquité. Le fils fit construire la cathédrale de Florence, qui fut achevée par Brunelleschi.

ARNON, auj. *Arnoun*, torrent de la Palestine, sort des mont. de Galaad et se perd dans la mer Morte, après un cours de 80 kil.

ARNON, riv. de France, arrose les dép. de l'Allier et du Cher, passe à Cullan, Lignières, Charost, reçoit la Sinaise, la Théols; tombe dans le Cher, un peu au-dessous de Vierzon, après un cours de 30 kil.

ARNOUL ou ARNULF de Carinthie, empereur d'Allemagne, de la race de Charlemagne. Il était fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Germanique. Après la déposition de Charles-le-Gros, il fut élu roi de Germanie à la diète de Tribur (888); il se fit ensuite reconnaître à Pavie comme roi d'Italie, puis se rendit à Rome, où le pape Formose le couronna empereur (896). Il combattit les Normands et les Moraves, et mourut en 899; on le crut empoisonné. Il eut pour successeur son fils Louis IV, dit *l'Enfant*, le dernier des Carlovingiens en Germanie.

ARNOUL, dit *le Mauvais*, fils de Luitpold, fut élu duc de Bavière à la mort de l'empereur Louis IV, et régna de 912 à 937. Son fils aîné ne put conserver son héritage.—Le second, Arnoul, comte palatin du Rhin, fut la tige de la maison de Wittelsbach, qui rentra en possession du duché de Bavière en 1180.

ARNOULD (Sophie), célèbre actrice de l'Opéra, née à Paris en 1740, morte en 1803, débuta en 1757, et se retira en 1778. Elle acquit une grande célébrité par ses bons mots. A. Deville a publié *Arnoldiana* ou *Sophie Arnould et ses contemporains*, 1813, in-12.

ARNSTADT, ville de la principauté de Schwartzbourg-Sondershausen, sur la Géra, à 4 kil. S. O. d'Erfurt; 4,400 hab.

ARNSTEIN, ville de Bavière (Bas-Mein), à 26 kil. N. de Würtzbourg. Patrie de l'historien Schmidt.

ARNTZENIUS (Jean), né à Wesel en 1702, mort en 1759, fut professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue (1728), et occupa en 1742 la chaire de Burmann à Franeker. On a de lui des éditions d'*Aurelius Victor* (Amsterdam, 1733), du *Panégyrique de Pline* (1738), de celui de *Pacatus* (1753), et quelques ouvrages originaux. — Son frère Othon Arntzenius fut professeur de belles-lettres à Utrecht, à Gouda, à Amsterdam. Il a publié les *Distiques de Caton* (1735 et 1754), et de savantes dissertations *De Milliario aureo*, *De Mercurio*, etc. — J.-Henri Arntzenius, fils du premier, Jean Arntzenius, a donné les *Panegyrici veteres*, Utrecht, 1790; *Sedulius*, 1761; *Arator*, 1769, etc.

ARNULF ou ARNULPHE. *Voy.* ARNOUL.

ARNUS, riv. d'Italie, auj. l'ARNO.

AROLSEN, ville de la principauté de Waldeck, sur l'Aar, à 17 kil. N. de Waldeck; 1,400 hab. Résidence du prince de Waldeck.

AROMATUM PROMONT., auj. cap GUARDAFUI.

ARONA, ville et port des États sardes, sur le lac Majeur, à 18 kil. S. de Palanza; 4,000 hab. Chantier de construction. Patrie de saint Charles Borromée; on voit, sur une éminence auprès de la ville, la statue colossale du saint, en bronze; elle a 25 mètres de hauteur; elle fut érigée en 1697.

ARONCHES ou ARRONCHES, *Septem Aræ*, ville de Portugal (Alentéjo), au confluent de l'Alegrette et de la Caya, à 26 kil. S. E. de Portalègre.

ARONDEL. *Voy.* ARUNDEL.

AROUDJ, dit *Barberousse*. *Voy.* BARBEROUSSE.

AROUN-AL-RASCHID. *Voy.* HAROUN.

ARPAD, chef ou khan des Hongrois à la fin du IXe siècle, vint avec sa nation, chassée des bords du Volga, s'établir sur les bords de la Theiss, et combattit les Moraves comme allié de l'empereur Arnoul (vers 895). Sous le faible fils de ce prince, Louis-l'Enfant, il s'empara de la Pannonie, que les Hongrois ont depuis gardée. — Arpad a donné son nom à une dynastie hongroise qui arriva au trône en la personne de saint Étienne (997), et qui le conserva jusqu'à la mort d'André III (1301). On nomme ces rois les *Arpades*.

ARPAJON, nommée aussi *Châtres*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 31 kil. S. de Paris; 2,200 hab. Patrie de Duquesne.

ARPHAXAD, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge et fut père de Salé. On le place de 3396 à 2868.

ARPHAXAD, roi de Médie, cité dans le livre de *Judith*. On le croit le même que Phraorte, fils et successeur de Déjocès.

ARPI, en grec *Argos Hippium* ou *Argyrippe*, ville d'Apulie, près de la Daunie, fut bâtie, dit-on, par Daunus ou par Diomède.

ARPINO, *Arpinum*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 13 kil. S. de Sora; 9,800 hab. Arpinum appartint aux Volsques, puis aux Samnites, enfin aux Romains. Patrie de Marius, de Cicéron, et du peintre Joseph d'Arpino.

ARQUA, *Arquata*, village de Lombardie, à 17 kil. S. O. de Padoue. Pétrarque y avait une maison de plaisance, où il mourut. — Autre village de Lombardie, à 8 kil. S. de Rovigo.

ARQUES, *Archiæ*, ville de France (Seine-Inférieure), sur la riv. d'Arques, à 48 kil. N. O. de Rouen, à 6 kil. S. E. de Dieppe; 800 hab. Célèbre par la victoire qu'Henri IV y remporta sur le duc de Mayenne, en 1589.

ARQUES, petite riv. du dép. de la Seine-Inf., coule du S. au N. O., arrose Grand-Torcy, Arques, et se jette dans la mer à Dieppe; 48 kil. de cours.

ARRABO, riv. de Pannonie, auj. le RAAB.

ARRAN ou ARREN, *Brandinos*, île d'Ecosse, à l'embouchure de la Clyde, forme avec l'île de Bute le comté d'Arran; ch.-l. Lamlash; 7,200 hab. Jaspe, agates, cristal de roche, dit diamant d'Arran. Ossian, dit-on, y passa les dernières années de sa vie.

ARRAN (J. HAMILTON, comte d'), régent d'Écosse, était en 1543, à la mort du roi Jacques V, le plus proche héritier de la couronne après Marie Stuart, encore mineure, et reçut la régence du royaume. Il administra avec faiblesse et pusillanimité, se

laissa dominer par tous les partis, abjura la religion luthérienne, fit une guerre impolitique à l'Angleterre, et commit plusieurs fautes qui le forcèrent à se démettre de son titre de régent (1551). Il céda le pouvoir à la reine douairière, Marie de Lorraine, sœur des Guise; ceux-ci, en récompense, lui firent conférer par le roi de France le titre de duc de Châtellerault, avec une pension de 12,000 livres. Il mourut dans l'obscurité en 1576. Il était l'aïeul maternel du spirituel Hamilton.

ARRAN (Jacques STUART, comte d'), capitaine des gardes et favori de Jacques VI, fut chargé de la tutelle du jeune Hamilton, comte d'Arran (fils du précédent), dont il prit les titres dans la suite; fut l'instrument du comte de Lennox, favori du roi; accusa et fit livrer au bourreau le comte de Morton, ci-devant régent d'Écosse (1581), devint lieutenant du royaume, et jouit quelque temps d'un pouvoir sans bornes; mais il se rendit tellement odieux que les nobles s'armèrent pour forcer le roi à l'écarter (1585). Il alla vivre dans la retraite, et fut tué en 1591 par un parent du comte de Morton.

ARRAS, *Atrebates*, *Nemetacum* et *Nemetocenna*, ch.-l. du dép. du Pas-de-Calais, sur la Scarpe; capit. de l'ancien Artois, à 168 kil. N. de Paris (191 kil. par la route d'Amiens); 23,485 hab. Evêché, place forte de 3e classe. Cathédrale grande, hardie; bel hôtel-de-ville, place magnifique; citadelle construite par Vauban, 1670; biblioth. de 34,000 vol., etc. Industrie et commerce actif. Patrie de Damiens, des deux frères Robespierre, de Joseph Lebon. — Cette ville était autrefois capitale des *Atrebates*. Elle fut ruinée par les Vandales, 407; par les Normands, 880, et abandonnée 30 ans par ses habitants. Prise par Maximilien d'Autriche, 1492; par le prince d'Orange, 1578, par les Français, 1640, et définitivement cédée à la France en 1659. *Voy.* ARTOIS. — L'arr. d'Arras a 10 cant. (Bapaume, Baumetz, Bertincourt, Croisilles, Marquion, Pas, Vimy, Vitry, plus Arras qui compte pour 2), 218 comm. et 163,032 hab.

ARREAU, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), au confluent de la Neste d'Aure et de la Neste de Lauron, à 41 kil. S. E. de Tarbes; 1,300 hab.

ARRETIUM, ville d'Étrurie, auj. AREZZO.

ARRHIDÉE (Philippe), fils naturel de Philippe, et frère d'Alexandre, était dans un état d'imbécillité causée, dit-on, par un poison que lui aurait donné la reine Olympias, dans la crainte qu'il ne fût préféré à son fils Alexandre. Il fut néanmoins nommé roi de Macédoine à la mort du conquérant, conjointement avec un fils de ce prince, l'an 323 av. J.-C.; mais il n'eut que l'ombre de la royauté: Perdiccas avait seul la puissance. Il fut mis à mort par Olympias au bout de 7 ans.

ARRIE, dame romaine célèbre par son courage. Son mari, Cæcina Pœtus, ayant conspiré contre l'empereur Claude, fut condamné à la peine capitale. Arrie, pour décider son mari à se donner la mort, s'enfonça un poignard dans le sein; puis elle le lui présenta en lui disant: «Tiens, cela ne fait point de mal.» Pœtus l'imita aussitôt. — Sa fille, nommée aussi Arrie, ne voulant point survivre à Thraséas Pœtus son mari, condamné à mort par Néron, se fit ouvrir les veines; mais Thraséas la pria instamment de lui survivre pour ses enfants.

ARRIÉGE. *Voy.* ARIÉGE.

ARRIEN, *Flavius Arrianus*, historien grec, né vers l'an 105 de J.-C., à Nicomédie en Bithynie, fut, comme Xénophon qu'il avait pris pour modèle, philosophe et guerrier. Il étudia la philosophie sous Épictète, puis porta les armes avec distinction sous Adrien qui lui conféra le gouvernement de la Cappadoce, 134. Il repoussa les Alains, et fut, en récompense de ses services, nommé consul. Nous avons de lui l'*Expédition d'Alexandre*, ouvrage remarquable par l'impartialité et le discernement de l'auteur; les *Indiques*, un *Périple du Pont-Euxin*, une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*, un *Traité de tactique*, un *Traité de chasse*, quelques dissertations philosophiques, et le *Manuel d'Épictète*, dans lequel il reproduit fidèlement les doctrines de son maître. Il avait composé plusieurs autres écrits qui sont perdus. Ses œuvres ont été réunies par Borheck, Lemgow, 1792-1811, 3 vol. in-8. L'*Expédition d'Alexandre* a été publiée à part par Bonav. Vulcanius, Paris, 1575; par Schmieder, Leipsick, 1798, et par Ellendt, Kœnigsb., 1832; et trad. en français par Perrot-d'Ablancourt, 1646, et par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8, avec commentaires et cartes. (Pour le *Manuel*, *Voy.* ÉPICTÈTE.)

ARRIÈRE-BAN. *Voy.* BAN.

ARROE, petite île du Danemarck, au S. de celle de Fionie.

ARROE, groupe d'îles de la mer Rouge, par 40° 16' long. O., 13° 36' lat. N., dans le voisinage de Moka.

ARROU, groupe d'îles, entre les Moluques et la Papouasie, par 133° long. E. et 6° lat. S. Oiseaux de paradis, kangourous, nacre de perle, écaille de tortue.

ARROUX, riv. de France, naît à 6 kil. N. E. d'Arnay-le-Duc, arrose Gueugnon, Autun, et se perd dans la Loire à Digoin, après un cours de 110 kil.

ARROWSMITH (Aaron), géographe, né à Londres en 1750, mort en 1823, se fit un nom par son habileté à dresser les cartes et fut nommé hydrographe du roi. On estime surtout un *Nouvel Atlas général*, qu'il publia en 1817, in-4, et ses *Mappemondes* d'après la projection de Mercator.

ARS-EN-RÉ, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), dans l'île de Ré; 3,060 hab. Salines.

ARSACE, fondateur de l'empire des Parthes, et chef des Arsacides, était d'abord simple soldat dans l'arm. d'Antiochus II, roi de Syrie. Il profita de l'affaiblissement de ce prince pour délivrer du joug ses compatriotes, l'an 255 av. J.-C., battit Séleucus et le fit prisonnier. Il prit le titre de roi des Parthes et régna paisiblement jusqu'en 243, laissant le trône à son fils Tiridate.

ARSACIDES, dynastie des rois parthes, fondée en 255 av. J.-C. par Arsace I, conserva le trône jusqu'à l'an 226 de notre ère, et fut remplacée par celle des Sassanides. Le dernier Arsacide qui ait régné sur les Parthes est Artaban IV, qui fut vaincu par Artaxerce, fils de Sassan. Cette dynastie se conserva longtemps encore sur le trône d'Arménie; Ardachès, dernier Arsacide d'Arménie, fut déposé en 428 par les Sassanides.

ARSAMOSATE, auj. *Sirmat*, ville de l'ancienne Arménie, ch.-l. de la Sophène, sur l'Arsanias, près de son embouchure dans l'Euphrate.

ARSCHOT. *Voy.* AERSCHOOT.

ARSENARIA, ville de Mauritanie, auj. ARZEW.

ARSENARIUM PROMONTORIUM, auj. le CAP VERT.

ARSÈNE (saint), diacre de l'église romaine, fut choisi par Théodose pour être précepteur de son fils Arcadius. Ne pouvant vaincre le caractère opiniâtre de son élève, et dégoûté de la cour, il se retira dans les déserts de Scété, en Égypte, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 445, à 95 ans. On célèbre sa fête le 19 juillet.

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Ochus, roi de Perse, fut, après la mort de ce prince (338 av. J.-C.), placé sur le trône par les intrigues de l'eunuque Bagoas, qui espérait régner en son nom. Bagoas, frustré dans son espoir, le fit périr, avec toute sa famille, pour placer sur le trône Darius Codoman (336).

ARSILLE ou AZILLAH, *Julia Traducta*, ville de l'empire de Maroc, sur l'océan Atlantique, à

44 kil. S. O. de Tanger; 1,000 hab. Château-fort. Ville importante sous les Romains.

ARSINOÉ, princesse égyptienne, fille de Ptolémée I, épousa vers l'an 300 av. J.-C. Lysimaque, roi de Thrace, puis Ptolémée Céraunus, qui bientôt égorgea les enfants qu'elle avait eus de son premier mariage, et la relégua elle-même dans l'île de Samothrace, afin de régner à sa place, vers 290 av. J.-C.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Aulète et sœur de la célèbre Cléopâtre. César, nommé tuteur des enfants de Ptolémée, donna l'Égypte à Cléopâtre et l'île de Cypre à Arsinoé. Celle-ci ayant essayé de ravir le trône à sa sœur, les Romains prirent la défense de Cléopâtre, et Arsinoé, faite prisonnière, orna à Rome le triomphe de César. Elle fut ensuite renvoyée en Orient; mais Antoine la fit mourir pour complaire à Cléopâtre.— Plusieurs autres princesses de ce nom ont régné en Égypte, entre autres la sœur de Ptolémée Philadelphe. Ce prince l'épousa et lui rendit après sa mort les honneurs divins, sous le nom de *Vénus Zéphyritide*.

ARSINOÉ, nom commun à plusieurs villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur de quelqu'une des princesses d'Égypte. Les plus importantes sont : 1° Arsinoé ou *Cleopatris*, auj. *Suez*, sur l'isthme de ce nom, près de la mer Rouge; 2° Arsinoé ou *Crocodilopolis*, ville de l'Heptanomide près du lac Mœris; 3° Arsinoé ou *Teuchira*, dans la Cyrénaïque, au N. O., sur la côte. — Trois villes de l'île de Chypre, dont une (auj. *Poli*) est à 30 kil. N. de Paphos, ont aussi porté ce nom.

ARSISSA PALUS, auj. *lac de Van*, en Arménie. Il y avait sur ce lac une ville de même nom, auj. ARDJICH.

ARSLAN. Ce mot, qui signifie *lion*, a été porté par plusieurs princes turcs, dont le plus célèbre est le sultan de Perse Alp-Arslan (*Voy.* ce nom). Les autres sont Arslan-Schah, sultan turc de Perse (1161-1177); Kilidje-Arslan I, sultan turc d'Iconium (1092-1107); Kilidje-Arslan II (1155-1192).

ART, bourg de Suisse (Schwitz), sur le lac de Zug, à 13 kil. S. de Zug; 2,300 hab. Bassin immense, creusé dans un bloc de granit. Art donne son nom à une vallée pittoresque.

ARTA, *Ambracie*, ville de la Turquie d'Europe, dans la Basse-Albanie, à 50 kil. S. de Janina, sur le golfe de l'Arta (golfe d'Ambracie), et sur une riv. du même nom (l'ancien *Aréthon*), qui sépare la Turquie de la Grèce actuelle; 8,000 hab. Archevêché grec.

ARTA, ville d'Espagne (Palma), dans l'île Majorque; 8,000 hab. Grotte et labyrinthe curieux.

ARTABAN, fils d'Hystaspe et frère de Darius I, s'opposa à l'expédition de ce prince contre les Scythes, et à celle de Xerxès contre la Grèce. Après la mort de Darius, les deux fils du roi, Xerxès et Artabazane, s'en remirent à lui pour savoir qui des deux occuperait le trône. Il décida en faveur du premier.

ARTABAN, Hyrcanien, capitaine des gardes de Xerxès, assassina ce prince, et imputa ce crime au fils aîné de Xerxès, qu'il fit condamner comme meurtrier. Artaxerce, frère de ce dernier, allait aussi devenir sa victime; mais ayant découvert le piége, il tua lui-même Artaban. Ce scélérat avait occupé le trône quelques mois (472 av. J.-C.).

ARTABAN I, roi des Parthes, de 216 à 196 av. J.-C., repoussa Antiochus III, le força à faire alliance avec lui, et l'aida dans une expédition contre la Bactriane.

ARTABAN II, roi des Parthes, 127-124 av. J.-C., périt dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III, monta sur le trône vers l'an 4 de J.-C, en détrônant Vonones avec l'appui de Germanicus. Artaban ayant indisposé les Romains contre lui, Tibère mit à sa place Tiridate, qu'il sut bientôt renverser du trône. Il mourut l'an 44.

ARTABAN IV, monta sur le trône l'an 216 de J.-C., soutint la guerre contre Caracalla et Macrin, et força ce dernier à acheter la paix. Il fut lui-même battu et détrôné par Artaxerce, l'an 226 de J.-C. En lui finit la dynastie des Arsacides chez les Parthes.

ARTABAZE ou **ARTAVASDE**, général perse, se révolta contre Artaxerce Ochus, 356 av. J.-C., puis rentra en grâce, et fut un des principaux généraux de Darius Codoman. Il resta fidèle à ce malheureux prince jusqu'à la mort. Alexandre le nomma satrape de la Bactriane.

ARTABAZE, roi d'Arménie, causa par ses perfides conseils le désastre de Crassus à Carrhes (53 av. J.-C.). Quelques années après, Antoine le fit prisonnier et l'emmena en Égypte, où il fut mis à mort, 30 av. J.-C.

ARTABRUM PROMONTORIUM, auj. *cap Finistère*, en Espagne, chez les *Callaïci*. On nommait *Artabri* les peuples qui habitaient cette côte.

ARTAGICERTA, auj. *Ardis*, ville d'Arménie, au S., sur le Tigre, près de sa source.

ARTAJONA, ville d'Espagne (Barcelone), à 17 kil. N. O. d'Olite; 2,000 hab. Mines de cuivre.

ARTAVASDE. *Voy.* ARTABAZE.

ARTAXATE, *Artaxata*, auj. *Ardech*, capit. de l'Arménie entière, dans l'Otène, fut bâtie par le roi d'Arménie Artaxias, d'après le conseil d'Annibal, l'an 197 av. J.-C., et reçut de là le nom de *Carthage d'Arménie*; elle fut détruite par Corbulon, rebâtie par Tiridate qui lui donna le nom de *Neronia* en l'honneur de Néron; abandonnée au IIIe siècle, et relevée à diverses reprises. Elle n'est plus, depuis 798, qu'un bourg peu considérable.

ARTAXERCE I, dit *Longue-Main*, roi de Perse, 471-424 av. J.-C., était fils de Xerxès, et commença son règne par l'exécution d'Artaban, qui avait assassiné Xerxès. Il fit la guerre aux Bactriens, gouverna avec justice et modération, et reconquit l'Égypte que les Athéniens avaient excitée à la révolte. On le surnomma *Longue-Main* parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre.

ARTAXERCE II, dit *Mnémon*, à cause de sa mémoire extraordinaire, fils de Darius II et petit-fils du précédent, monta sur le trône 404 ans av. J.-C. Son règne est célèbre par la révolte du jeune Cyrus, son frère, qu'il battit dans les plaines de Cunaxa (401), et par la retraite des 10,000 Grecs qui suivaient Cyrus et que ramena Xénophon. Artaxerce mourut à l'âge de 94 ans, l'an 362 av. J.-C.

ARTAXERCE III, ou **OCHUS**, c.-à-d. *bâtard*, fils du précédent se fraya le chemin du trône en faisant assassiner ses frères aînés (362 ans av. J.-C.), et signala son règne par la mort de 80 de ses proches. Il soumit (en 349) l'Égypte qui s'était déclarée indépendante, détruisit Sidon et ravagea la Syrie. Il se fit détester par sa cruauté, et mourut empoisonné par l'eunuque Bagoas, 338 av. J.-C.

ARTAXERCE ou **ARDÉCHYR-BABEGAN**, fils de Sassan, fut le fondateur du deuxième empire des Perses et de la dynastie des Sassanides. Il avait d'abord servi comme simple soldat dans les troupes d'Artaban IV, dernier roi des Parthes. A la tête de quelques hommes déterminés, il souleva la Perside, marcha contre Artaban, mit son armée en déroute, et le tua lui-même, 226 après J.-C. Il éleva, sur les débris de l'empire des Parthes, ce second empire perse qui fut si fatal aux Romains. Maître de la Médie, de la Perse et de la Parthiène, il envahit l'empire; mais il fut battu par Alexandre-Sévère; il allait recommencer la guerre quand il mourut, l'an 238 de J.-C.

ARTAXIAS, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, l'an 189 av. J.-C., et en forma un état indépendant. Il donna un asile à Annibal, et bâtit par ses conseils Artaxate, dont il fit la capitale de son empire. Il régna jusqu'en 159. — Trois autres rois d'Arménie moins connus ont aussi porté ce nom.

ARTEDI (P.), médecin et naturaliste suédois,

contemporain et ami de Linnée, né en 1705, a laissé une *Ichthyologie* estimée, imprimée en latin à Leyde, 1738, et à Grypswald, 1788-1792. Il mourut à 30 ans, en se noyant dans un des canaux d'Amsterdam.

ARTÉMIDORE, écrivain grec, natif d'Éphèse et contemporain d'Antonin ou de Marc-Aurèle, est auteur d'un *Traité des songes* (*Oneirocriticon*), publié avec trad. latine, Paris, 1603 ; Leipsick, 1792, et trad. en français par Ch. Fontaine, Rouen, 1664, sous le titre de *Jugements astronomiques des Songes*. — Un autre Artémidore est auteur d'un *Périple* dont il ne reste que des fragments (dans la *Géographie* d'Hudson), Oxford, 1698. Il vivait 100 av. J.-C.

ARTÉMISE I, reine d'Halicarnasse, accompagna Xerxès dans son expédition contre les Grecs, 480 av. J.-C., et se signala à Salamine par sa valeur ; ce qui fit dire que dans cette affaire les hommes s'étaient conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes.

ARTÉMISE II, reine d'Halicarnasse, épousa Mausole, son frère, et se rendit célèbre par son amour pour ce prince ; l'ayant perdu de bonne heure, elle lui fit élever, l'an 355 av. J.-C., un magnifique tombeau : d'où cette espèce de monument a pris le nom de mausolée.

ARTEMISIUM PROMONTORIUM, cap de l'île d'Eubée, vers le N., au-dessus d'Orée, célèbre par la destruction de la flotte de Xerxès, l'an 480 av. J.-C.

ARTENAY, ch.-l. de cant. (Loiret), à 20 kil. N. d'Orléans ; 1,200 hab. Coutellerie renommée.

ARTEPHIUS, philosophe hermétique, vivait vers 1130, et prétendait avoir vécu plus de 1,000 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'alchimie, entre autres, d'un *Traité sur la pierre philosophale*, trad. en français par P. Arnauld, et imprimé avec ceux de Synesius et de Flamel, 1682, in-4. On y trouve des contes absurdes.

ARTEVELD ou ARTEVELLE (Jacques), brasseur de Gand, fit révolter ses concitoyens contre le comte de Flandre (1336), força ce seigneur à quitter ses états, et se rendit pendant quelque temps maître absolu en Flandre. Se voyant près d'être réduit, il voulut donner la souveraineté de la Flandre au prince de Galles, fils d'Édouard III, au préjudice du comte de Flandre ; mais il échoua dans ce projet et fut massacré à Gand par le peuple, en 1345. — Philippe Arteveld, fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois révoltés, en 1382 ; chassa Louis, comte de Flandre, et vengea la mort de son père. Mais le comte appela les Français à son secours, et Philippe fut taillé en pièces avec les siens par Charles VI, à la bataille de Rosebecque (1382).

ARTHEZ, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 11 kil. S. E. d'Orthez ; 2,060 hab.

ARTHUR ou ARTUS, roi de la Grande-Bretagne au VIe siècle, fameux dans les romans de la Table-Ronde. La vie de ce personnage est tellement mêlée de fables, que son existence même est problématique. Selon les traditions, il était fils naturel d'Uther, pendragon ou chef des Bretons ; il succéda à ce prince vers 516, avec l'aide de l'enchanteur Merlin qui lui donna une épée magique ; vainquit les Saxons, les Pictes, les Écossais, soumit l'Irlande, se signala par mille exploits sur le continent même ; épousa la belle Geneviève, sa parente ; établit le christianisme dans ses états ; institua l'ordre de chevalerie si connu sous le nom de la Table-Ronde, et mourut sur un champ de bataille vers 542, après un règne glorieux. L'histoire d'Arthur est racontée dans la chronique intitulée : *Brut d'Angleterre*. Ce roi a en outre fourni le sujet de plusieurs romans fort anciens, dont les principaux sont : *Le Roman fait à la perpétuation des vertueux faits et gestes de plusieurs nobles et vaillants chevaliers qui furent au temps du roi Artus*, Rouen, 1488 ; *Le petit Artus, ou le preux et vaillant chevalier Artus de Bretagne*, Paris, 1493.

ARTHUR, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy, qui lui-même était le 3e fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance, héritière du duché de Bretagne, naquit en 1187, et fut reconnu en naissant duc de Bretagne ; il devait monter sur le trône d'Angleterre à la mort de Richard I son oncle (1199) ; mais Jean-sans-Terre, frère de Richard, le dépouilla de ses états, l'enferma dans une tour à Rouen et le fit tuer, ou même, selon quelques-uns, le tua de sa propre main, en 1200 (*Voy.* JEAN-SANS-TERRE.)

ARTIACA, ville de Gaule, auj. ARCIS-SUR-AUBE.

ARTIBONITE, riv. d'Haïti, passe à Banica, Mirebalais, et tombe dans la mer par la côte O., à 13 kil. N. de Saint-Marc ; 200 kil. de cours.

ARTOIS, à peu près le pays des *Atrebates*, ancienne prov. et grand-gouvernement de France, borné au N. par la Flandre française, à l'E. par le Hainaut et le Cambrésis, à l'O. par le Boulonnais, au S. par la Picardie, avait pour capit. Arras, et pour villes principales Bapaume, Avesnes, Hesdin, Saint-Pol, Aubigny, Lens, Béthune, Lilliers, Aire, Saint-Omer. L'Artois forme auj. la plus grande partie du dép. du Pas-de-Calais.—Le comté d'Artois, après avoir été longtemps possédé par les comtes de Flandre, sous la suzeraineté de la France, fut réuni à la couronne par Philippe-Auguste en 1180 ; donné en 1237 par Louis VIII à son 3e fils, Robert, frère de saint Louis. A Robert I, succéda Robert II (1250-1302). Trois femmes, Mahaud, Jeanne I, Jeanne II, portèrent le comté dans 3 maisons différentes, dont la dernière était celle des ducs capétiens de Bourgogne. A l'extinction de ceux-ci, Marguerite I, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne I, le transmit à Louis de Mâle (1382), et la fille de Louis de Mâle le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandre et de Nevers, dans la maison des ducs capétiens-Valois de Bourgogne (1384) ; enfin, après la mort de Charles-le-Téméraire (1477), Marie de Bourgogne le fit passer à la maison d'Autriche par son mariage avec Maximilien. Les conquêtes de Louis XIV et le traité de Nimègue (1679) le restituèrent à la France, et le titre de comte d'Artois fut alors porté par plusieurs princes du sang, entre autres par le 3e frère de Louis XVI, depuis roi sous le nom de Charles X.

ARTUS, ARTUR. *Voy.* ARTHUR.

ARUDY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 22 kil. S. O. de Pau ; 900 hab.

ARULA, riv. d'Helvétie, auj. l'AAR.

ARULÆ, bourg des Pyrénées-Orient., auj. ARLES.

ARUNDEL, *Aruntina*, ville d'Angleterre (Sussex), à 13 kil. O. de Chichester, sur la petite riv. d'Arun ; 2,600 hab. Commerce de bois et de tan. Jadis très forte ; prise par le roi Henri I sur Montgomery, comte d'Arundel.

ARUNDEL (Th. HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre sous les règnes de Jacques I et de Charles I, né vers 1580, mort en 1646, fut un ami zélé des arts et s'appliqua un des premiers à former des collections de monuments antiques. Il envoya dans le Levant à la recherche des antiquités Guillaume Petty qui découvrit dans l'île de Paros les célèbres marbres connus sous le nom de *Chronique de Paros* ou *Marbres d'Arundel*, et les apporta en Angleterre en 1627. Ces monuments précieux renferment les principaux événements de l'histoire de la Grèce depuis 1582 jusqu'en 264 av. J.-C. Jean Selden les a publiés en 1629, in-4, avec traduction latine et commentaire ; Prideaux, en 1676, in-folio ; Maittaire, en 1732, in-fol., et Chandler, en 1763, in-folio. On appelle encore ces précieux débris *Marbres d'Oxford*, parce que le petit-fils du comte d'Arundel en fit don à l'université d'Oxford en 1667. Les Marbres d'Arundel ont été traduits en français par

Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*.

ARUNS, frère de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullie, fille du roi Servius Tullius. Sa femme, impatiente de régner, le fit mourir (536 av. J.-C.), parce qu'il ne voulait pas s'associer à ses coupables projets, et épousa Tarquin. (*Voy.* TARQUIN-LE-SUPERBE.)

ARUNS, fils de Tarquin-le-Superbe, fut chassé de Rome avec toute sa famille. S'étant rencontré avec Brutus dans un combat, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur qu'ils se tuèrent mutuellement (509 av. J.-C.).

ARUPIUM, ville d'Istrie, détruite en 451 par Attila, est auj. AUERSBERG.

ARUSPICES (de *ara*, autel, et *inspicio*, j'examine). C'étaient, chez les Romains, des ministres de la religion, chargés de chercher des présages dans les mouvements de la victime avant le sacrifice, et dans l'inspection de ses entrailles après qu'elle avait été immolée. Ce genre de divination avait été enseigné aux Romains par les Etrusques. Dès le temps de Cicéron, la science des aruspices était tombée dans le plus grand discrédit, ainsi que celle des augures.

ARVA, comitat de Hongrie, entre ceux de Liptau, de Thurocz et de Trencsen; 50 kil. sur 44; 8,500 hab. Il est arrosé par l'Arva.

ARVE, riv. des Etats sardes, naît au col de Balme, et tombe dans le Rhône près de Genève, après un cours très rapide de 88 kil.

ARVERNI, un des peuples les plus puissants de la Gaule Transalpine, occupait à peu près l'Auvergne moderne et possédait le diocèse de Clermont, les districts du Puy-en-Vélay, du Vivarais, de Saint-Flour et de Cahors. Ils faisaient partie de l'Aquitaine, et eurent pour capitale d'abord *Gergobia*, qui fut détruite par César, puis *Nemosus* ou *Augustonemetum* (Clermont-Ferrand). *Voy.* AUVERGNE.

ARVERT, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 4 kil. de la Tremblade, dans une petite presqu'île nommée aussi Arvert; 2,700 hab. Commerce considérable de sardines.

ARVIEUX (Laurent d'), né à Marseille en 1635, mort en 1705, voyagea en Syrie, en Palestine, en Arabie, étudia les langues et l'histoire des peuples du Levant. Nommé envoyé extraordinaire à Constantinople, à Tunis, consul à Alger, à Alep, il fit partout respecter la France, procura la liberté à 320 esclaves français, et propagea la religion catholique. Le père Labat a publié en 1735 les *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, 6 vol. in-12; et Laroque a donné la *Relation d'un voyage* (fait par d'Arvieux) *vers le grand-émyr, chef des Arabes du désert*, et son *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*, 1717, in-12.

ARVII, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3ᵉ), chez les *Aulerci*; ils occupaient la partie orient. du Maine (dép. de la Sarthe), et avaient pour ch.-l. *Vagoritum*.

ARZAC, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 28 kil. S. E. d'Orthez; 1,100 hab.

ARZAMAS, ville de la Russie d'Europe (Nijnéi-Novgorod), à 102 kil. S. de Nijnéi-Novgorod; 8,000 hab. Grand commerce de toiles à voiles.

ARZANO, ch.-l. de cant. (Finistère), à 4 kil. N. E. de Quimperlé; 2,000 hab.

ARZEW, *Arsenaria*, port de l'état d'Alger, à 35 kil. N. E. d'Oran. Grand commerce de grains; salines. Ruines de monuments anciens.

ARZIGNANO, ville de Lombardie, à 17 kil. S. O. de Vicence; 3,400 hab. Houille, pouzzolane; vins renommés. Aux environs, vieux château-fort bâti par les della Scala.

ARZOUF, l'*Asor* de Salomon, l'*Apollonia* des Romains, bourg de Syrie (Damas), sur la Méditerranée, à 13 kil. N. de Jaffa. Elle fut prise par Baudoin I en 1205, puis tomba au pouvoir des Turcs en 1265.

ASA, roi de Juda, 944-904 av. J.-C., fils et successeur d'Abiam, proscrivit le culte des idoles, repoussa les Madianites et les Éthiopiens qui avaient envahi la Judée et battit Baasa, roi d'Israël, avec le secours de Ben-Adab, roi de Syrie.

ASAN, Bulgare, se mit, avec son frère Pierre, à la tête de ses compatriotes et secoua le joug des empereurs grecs, vers 1186: il régna conjointement avec Pierre, et périt assassiné vers 1189. — Il laissa un fils, Jean Asan, qui régna de 1215 à 1242 — Un autre Asan, son arrière-petit-fils, régna quelque temps, et fit avec succès la guerre à Baudoin II, empereur latin de Constantinople; mais dégoûté du trône, il abdiqua et se retira vers 1280 à Constantinople, où il vécut en simple particulier. Cette famille est connue dans l'histoire sous le nom de dynastie des Asanides. Elle régnait à Viddin.

ASANGARO, ville du gouvernement de Buénos-Ayres, sur la rive N. du lac de Titicaca, au lieu où il reçoit l'Asangaro, donne son nom à une province; 3,000 hab.

ASAPH, Lévite et chantre inspiré, du temps de David, est l'auteur de plusieurs psaumes attribués à ce saint roi (notamment les psaumes contenus dans les chapitres 50, 73 et 75 à 83).

ASAPH (saint), moine breton, vivait vers l'an 500, dans le pays de Galles. Il fut abbé du couvent de Llan-Elvy, qui prit de lui le nom de Saint-Asaph. (*Voy.* SAINT-ASAPH.)

ASBEN, roy. du Sahara, entre le roy. de Fezzan et celui de Cachena. Ch.-l. Aghadès. L'intérieur de ce pays est peu connu.

ASBERG, *Asciburgium*, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 2 kil. de Mœrs. Jadis ville forte; réduite par Attila, en 451.

ASCAGNE, *Ascanius*, nommé aussi Jules, *Iulus*, fils d'Énée et de Créuse, fut, après la prise de Troie, emmené par son père en Italie, et lui succéda sur le trône de Lavinium, vers 1175 av. J.-C. Il bâtit Albe-la-Longue vers l'an 1152 av. J.-C., et régna 38 ans en tout.

ASCALON, *Djanlah* des Arabes, ville de Syrie (Damas), à 50 kil. S. O. de Jaffa. C'était jadis une des villes principales des Philistins; elle appartint ensuite aux Juifs; embellie par Hérode, elle devint la 2ᵉ ville du pays pour la grandeur; on y remarquait alors le temple de Dercéto. Les croisés la gardèrent 5 ans. Saladin la prit et la rasa. C'est de cette ville que vient le nom d'échalotte (*cœpe ascalonicum*).

ASCANIA, petite contrée de l'Asie-Mineure, comprise depuis dans la Bithynie, vers l'O., près de la pointe du *Cianus sinus* (auj. golfe de MOUDANIA).

ASCANIENNE (maison), une des plus anciennes familles allemandes, tire son nom du château d'Ascanie, dans le comté d'Aschersleben: elle est la souche de la famille d'Anhalt. Elle régna dans la principauté d'Anhalt au XIᵉ siècle, et donna ensuite des souverains au Brandebourg (1157-1411), et à la Saxe. Les ducs ascaniens de Saxe formèrent deux branches: celle de Saxe-Wittemberg qui s'éteignit en 1422, et celle de Saxe-Lauenbourg qui finit en 1689.

ASCENSION (île de l'), petite île de l'océan Atlantique, à 1,550 kil. S. O. du cap des Palmes en Afrique, par 16° 19' long. O., 7° 57' lat. S.: elle a 8 kil. sur 13. Aspect affreux, sol stérile et volcanique. Les Anglais y ont un établissement. Découverte par l'Espagnol Jean de Nova en 1501, puis vue en 1508 par Tristan d'Acunha, le jour de l'Ascension; d'où son nom.

ASCHAFFENBOURG, ville de Bavière (B.-Mein), à 18 kil. N. O. de Würtzbourg; 6,500 hab. Château des électeurs de Mayence.

ASCHAM, pays de l'Inde Transgangétique. *Voy.* ASSAM.

ASCHAM (Roger), savant anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, mort en 1568, fut d'abord professeur de grec à Cambridge, puis instituteur d'Éli

sabeth, fille de Henri VIII; secrétaire latin d'Édouard, de la reine Marie, et d'Élisabeth. Il était renommé pour l'élégance de son style latin. Son principal ouvrage est *le Maître d'école* (*the Schoolmaster*). On a aussi de lui des *Épîtres* et des *Poésies latines*. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4, avec des notes de J. Bennet et la *Vie de l'Auteur* par Johnson. On a réimprimé ses œuvres anglaises à Londres en 1815, 1 vol. in-8.

ASCHERSLEBEN, ville murée des États prussiens (Saxe), à 19 kil. S. E. de Quedlinbourg; 8,850 hab. Jadis ch.-l. d'un comté. *Voy.* BALLENSTADT.

ASCIBURGIUM, auj. *Asberg*, ville de la Germanique 2e, chez les *Ubii*. On a voulu aussi que ce fût Aschaffenbourg. Les traditions en attribuent la fondation à Ulysse.

ASCIBURGIUS MONS, chaîne de mont. de la Germanie, chez les Suèves, répond, du moins en partie, à ce qu'on nomme auj. *Riesengebirge*.

ASCLÉPIADE, philosophe grec du IVe siècle av. J.-C., disciple de Stilpon et ami de Ménédème, fonda avec ce dernier l'école d'Érétrie.

ASCLÉPIADE, médecin grec, natif de Pruse en Bithynie, vint s'établir à Rome au commencement du Ier siècle avant notre ère, y obtint de très grands succès, et y mourut vers 60 ans av. J.-C. Il fonda un système nouveau de médecine, et eut pour disciple Thémison, chef des Méthodistes. Il reste quelques fragments de ses écrits dans Aétius; ils ont été publiés à part à Weimar, 1798, par Grumpert. — Ce nom a aussi été porté par un poëte grec fort ancien, mais peu connu, inventeur d'un vers qui porte encore son nom. Ce vers se compose d'un spondée, de deux choriambes et d'un iambe.

Ex.: *Crescentem sequitur cura pecuniam.*

ASCLÉPIADES, nom donné en Grèce à diverses familles vouées à l'exercice de la médecine et qui prétendaient descendre du dieu Esculape (*Asclepius*). Il y en avait à Épidaure, à Rhodes, à Cnide, à Cos. Hippocrate appartenait à une de ces familles. Le médecin de Pruse connu sous le nom d'Asclépiade n'était sans doute aussi qu'un de ces prétendus descendants d'Esculape.

ASCLEPIUS, nom grec d'ESCULAPE.

ASCLEPIUS de Tralles, philosophe éclectique du VIe siècle après J.-C., disciple d'Ammonius Herméas, chercha à concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Il a composé des *Commentaires sur la métaphysique d'Aristote* qui sont restés manuscrits.

ASCOLI, *Asculum Picenum*, ville de l'État ecclésiastique (Marche de Fermo), à 135 kil. au N. E. de Rome, sur le Tronto, avec un petit port; 12,500 hab.

ASCOLI DI SATRIANO, *Asculum Apulum*, ville du roy. de Naples (Capitanate), au centre, à quelques kil. au N. E. de Conza; 5,300 hab. Renversée par un tremblement de terre en 1400.

ASCONIUS PEDIANUS (Q.), grammairien latin, né à Padoue, vécut dans le Ier siècle, enseigna l'éloquence à Rome, fut ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, et mourut sous Néron à 85 ans. Il reste de lui des commentaires sur les Verrines et sur quelques autres discours de Cicéron, qui se trouvent dans les principales éditions de Cicéron, et ont été imprimés à part, Venise, 1477; Leyde, 1644.

ASCRA, village de la Béotie, au S., près de l'Hélicon. Patrie d'Hésiode.

ASCULUM, ville du *Picenum*. *Voy.* ASCOLI.

ASCULUM APULUM, ville d'Apulie, où les Romains livrèrent à Pyrrhus une bataille qui resta indécise, 279 av. J.-C. *Voy.* ASCOLI DI SATRIANO.

ASDRUBAL, général carthaginois, gendre d'Amilcar, commanda, après la mort de ce général, les troupes carthaginoises en Espagne, 228 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes et bâtit *Carthago Nova* (Carthagène). Il fut tué par un esclave dont il avait fait mourir le maître (220)

ASDRUBAL, dit *Barca*, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, commanda en Espagne (218), y vainquit les deux Scipions (212), puis vint rejoindre son frère en Italie avec de puissants renforts; mais il fut arrêté dans sa marche, battu complétement et tué près du Métaure par les consuls Claudius Nero et Livius Salinator (207). Les vainqueurs coupèrent sa tête et la jetèrent dans le camp d'Annibal. On lui donne le surnom de Barca, pour le distinguer des autres personnages qui ont porté le nom d'Asdrubal.

ASDRUBAL, fils de Giscon, remplaça Asdrubal Barca en Espagne, puis se retira en Afrique, où il attira dans son parti Syphax, roi de Numidie, auquel il fit épouser sa fille, Sophonisbe. Il fut battu par Scipion.

ASDRUBAL, se distingua pendant le siége de Carthage par le dernier Scipion, et, s'étant retranché dans un temple d'Esculape, s'y défendit longtemps; mais quand il se vit sans espoir, il s'évada et alla se rendre à Scipion. Sa femme, ayant horreur de sa trahison, égorgea ses enfants à ses yeux, puis elle se précipita dans les flammes (146 av. J.-C.). — Il y eut encore plusieurs autres personnages de ce nom; mais ils sont beaucoup moins importants.

ASELLI ou ASELLIO (Gaspard), anatomiste, né à Crémone en 1581, fut professeur d'anatomie à l'université de Pavie, et mourut en 1626. On lui doit l'importante découverte des vaisseaux lymphatiques: il la fit en 1622, en disséquant un chien tué pendant le travail de la digestion; les vaisseaux lactés, remplis de chyle en ce moment, appelèrent son attention. On a imprimé après sa mort: *Dissertatio de venis lacteis*, Milan, 1627, in-4° (souvent réimprimée).

ASER, l'un des 12 fils de Jacob, donna son nom à une tribu dont le territoire était borné à l'O. par la Méditerranée, au N. par la Phénicie, à l'E. par la tribu de Nephtali, et au S. par celle d'Issachar.

ASER, ville de Palestine, entre Scythopolis et Sichem; elle ne fit jamais partie de la tribu d'Aser.

ASES, race divine dans la mythologie scandinave, née du mariage d'Odin et de Frigga; ils habitent Asgard (ville bâtie au centre du monde), pour se garantir de l'attaque des géants, et forment la cour d'Odin. Les Ases paraissent n'être qu'une nation conquérante qui, sortie d'Asie, se serait répandue dans le nord de l'Europe.

ASFELD-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur l'Aisne, à 20 kil. S. O. de Réthel; 1,000 hab.

ASGARD. *Voy.* ASES.

ASHANTÉES ou ASCHANTIS. *Voy.* ACHANTIS.

ASHBURTON, ville d'Angleterre (Devon), à 30 kil. N. O. de Plymouth: 3,500 hab. Étain, cuivre; filatures de laine.

ASHBY-DE-LA-ZOUCH, ville d'Angleterre (Leicester), à 21 kil. S. de Derby; 4,800 hab. Aux environs, source minérale de Greffydam. Ashby est traversée par un canal qui joint le canal de Coventry à celui de Leicester.

ASHFORD, ville d'Angleterre (Kent), à 21 kil. N. O. de Canterbury; 2,850 hab. Laines.

ASHLEY COOPER. *Voy.* SHAFTESBURY.

ASHMOLE (Élie), antiquaire anglais, né à Lichfield en 1617, mort en 1692, servit quelque temps dans l'armée de Charles I, puis quitta le service pour se livrer à l'étude. Il s'occupa d'abord d'alchimie, et publia en 1650 et 1652 quelques traités sur cette science chimérique, sous le nom de *Mercuriophile anglais*; puis il s'occupa de recherches historiques, et publia en 1672 une *Histoire de l'ordre de la Jarretière* qui est estimée, et qui lui fit donner par Charles II la place de héraut à Windsor. Il avait réuni un grand nombre de curiosités et d'antiquités qu'il légua à l'université d'Oxford; on les déposa dans le cabinet qui prit de lui le nom de *Muséum Ashmoléen*.

ASHTON-UNDER-LYNE ou ASHTON-CROSS,

ville d'Angleterre (Lancastre), à 4 kil. O. de Newton, sur un canal qui va à Manchester. Grandes manufactures.

ASIAGO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Vicence), à 42 kil. N. de Vicence, sur une mont.; 4,750 hab. Fabrication et grand commerce de chapeaux de paille d'Italie. Jadis ch.-l. de la petite république des Sept-Communes (*Sette Communi*).

ASIE, *Asia*, la plus grande des cinq parties du monde, située à l'E. de l'Europe et de l'Afrique, s'étend de 5° à 75° lat. N., et de 25° à 185° long. E. Elle a 9,700 kil. du N. au S., 12,800 de l'E. à l'O., et compte environ 390,000,000 d'hab. On la divise en neuf régions naturelles, savoir : au N., Russie d'Asie ou Sibérie : à l'O., Turquie d'Asie, Arabie ; au S., région persique (Iran ou Perse, Caboul, Hérat, Beloutchistan), Inde en-deçà et au-delà du Gange ; à l'E., empire chinois, Japon ; au centre, Turkestan et Tartarie. Mers principales : au N., l'Océan Glacial arctique ; à l'E., l'Océan Pacifique ; au S. la mer des Indes ; à l'O., la mer Rouge, la Méditerranée, la mer Noire. Dans l'Océan Pacifique sont comprises les mers de Behring, d'Okhotsk, du Japon, de Chine, et la mer Jaune ; dans la mer des Indes, la mer ou golfe de Bengale, la mer d'Oman, avec les golfes Persique et d'Adel. On compte aussi plusieurs mers intérieures, les mers Caspienne et d'Aral, et de grands lacs, le Baïkal, le Palkati, le Saisan, etc. Détroits : les principaux sont, du N. E. au S. O., ceux de Behring, de Corée, de Malacca, d'Ormuz et de Bab-el-Mandeb. Caps : ceux de Severovostochnoï, le plus au N. ; de Tamdjong-Bourou, à la pointe S. de la presqu'île de Malacca ; de Comorin, au S. de l'Inde ; de Rasalgate, au S. E. de l'Arabie, etc. Iles principales : la Nouvelle-Zemble au N. ; les Aleutiennes au N. E. ; les Kouriles, les îles du Japon, Formose, Haïnan, à l'E. ; Nicobar, Ceylan, les Maldives et les Laquedives, au S. ; Chypre, Rhodes, Samos, Chio, Metelin, dans la Méditerranée. (Les îles de la Sonde, Philippines, etc., sont auj. comprises dans l'Océanie.) Grandes presqu'îles : Asie-Mineure ou Anatolie, à l'O. ; Arabie, Inde à l'O. du Gange, Guzzerat, Inde à l'E. du Gange, et Malacca, au S. ; Kamtschatka et Corée à l'E. On distingue en Asie huit grandes chaînes de montagnes, savoir : les Altaï, le Kouen-Lun, le Thian-Chan, les mont. du Japon, l'Himalaya, les Gates, le Taurus, le Caucase et l'Oural ; on trouve aussi en Arménie des montagnes, mais en général peu élevées. C'est dans l'Himalaya que sont les plus hautes cimes connues (près de 9,000 mètres) ; il y a des plateaux très élevés, surtout en Mongolie et au Thibet ; le centre offre une grande dépression dont les mers Caspienne et d'Aral occupent le fond. L'Asie est arrosée par un grand nombre de grands fleuves ; quelques-uns ont jusqu'à 3,500 kil. de cours. Les principaux sont : au S., l'Euphrate, le Tigre, le Sindh ou Indus, le Gange, le Brahmapoutra, l'Iraouaddi, qui se jettent dans la mer des Indes ; à l'E., le Kiang, l'Hoang-ho, l'Amour, dans le Grand-Océan ; au N., le Iénisséi, le Léna, l'Obi, dans la mer Glaciale ; au centre, l'Oural, le Kour, dans la mer Caspienne ; le Sirr, dans la mer d'Aral, etc. L'Asie centrale renferme beaucoup de steppes et de déserts, tels sont les steppes des Kirghiz, d'Ichim, de Barabra, le désert de Kobi, le désert central, ceux de Kharism, de Mekran, d'Adjmir et d'Arabie. Le climat et le sol varient comme les latitudes et les hauteurs. La partie méridionale est d'une richesse extraordinaire. L'Asie fournit les plus beaux diamants connus, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent ; les autres métaux s'y trouvent également en abondance. Les plantes indigènes les plus remarquables sont : l'arbre à thé, le cotonnier, le caféier, l'indigotier, le manguier, le camphrier, le cannellier, le mûrier, le poivrier, le muscadier, le giroflier, le sandal, la canne à sucre, le cerisier, qui est originaire du Pont ; le pêcher et l'oranger, qui viennent de la Chine. Presque toutes les plantes aromatiques et les épices sont asiatiques. C'est aussi à l'Asie que semblent avoir appartenu primitivement le cheval (en Arabie), le chameau, le dromadaire, le chevreuil à musc, la chèvre du Thibet, l'hermine, le rhinocéros unicorne, l'éléphant, le tigre, etc. On compte en Asie trois races humaines principales : la caucasienne, la mongole et la malaise, auxquelles il faut joindre la sibérique. On y parle une infinité de langues : l'arabe moderne, le turc, l'hindoustan, le chinois, le mandchou, le japonais, etc. ; on y cultive aussi plusieurs langues mortes, le zend, le sanscrit et l'arabe ancien. Cinq grandes religions, le christianisme, le mahométisme, le sabéisme, le brahmisme et le bouddhisme, y dominent. — On regarde l'Asie comme le berceau du genre humain ; la Chine, l'Inde, la Bactriane se disputent l'honneur d'avoir été la première contrée civilisée. On trouve en effet la plupart des arts en Asie de temps immémorial : l'acier, la pourpre, la porcelaine, l'art de faire des tapis, l'imprimerie, la boussole, y sont connus depuis des siècles. C'est là aussi que se sont formés les plus grands empires connus, ceux d'Assyrie, de Babylone, de Perse, l'empire d'Alexandre, ceux des Arabes, des Ottomans, des Mongols ; mais la plupart de ces puissances colossales se sont écroulées aussi vite qu'elles s'étaient élevées. L'Asie n'a été connue des Européens que par degrés. Longtemps les Grecs ne connurent que l'Asie-Mineure, la Colchide, la Syrie ; les relations des Grecs avec les Perses et les conquêtes d'Alexandre étendirent ces connaissances. Au IXe siècle commencèrent les pèlerinages au tombeau du Christ ; à la fin du XIe, les croisades ; aux XIIIe et XIVe siècles eurent lieu les voyages scientifiques de Marco Paolo, Rubruquis, Duplan de Carpin, etc. Au XVe siècle, Vasco de Gama arriva à l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance (1497), et bientôt après on connut la Chine, le Japon, etc. Mais ce n'est qu'au XVIIIe siècle, et dans ces derniers temps, que toutes ces contrées, et surtout l'Asie centrale, ont commencé à être vraiment explorées.

ASIE ANCIENNE. Les bornes de l'Asie connue des anciens étaient à l'O. le *Tanaïs* (Don), le *Palus Mæotide* (mer d'Azof), le *Pont-Euxin* (mer Noire), la mer *Égée* (Archipel) ; au S. le golfe Arabique, et la mer *Erythrée* (mer d'Oman). Ils connaissaient la mer Caspienne et le lac *Chorasmias* (mer d'Aral) ; à l'E. et au N., ils n'avaient guère pénétré plus loin que l'Inde et la Scythie (Tartarie). Le pays des Sères ou *Sinæ* (Chine) n'était connu que de nom. L'Asie, ainsi restreinte, avait pour principales montagnes : le Caucase, le Taurus, les chaînes du Liban, l'Ararat, le Paropamisus, le Zagros et l'Imaüs. Les principaux fleuves étaient : l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, l'Hydaspe, l'Indus, le Gange, l'Oxus et l'Araxe. On distinguait dans l'Asie environ 12 grandes régions, savoir : l'Asie-Mineure (*Voy.* ci-dessous), l'Arménie, la Parthie, la Mésopotamie, la Babylonie ou Chaldée, l'Assyrie, la Syrie, la Colchide, l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Scythie ou Sarmatie. — L'Asie romaine ne s'étendait guère au-delà de l'Asie-Mineure ; elle forma d'abord 11 prov. et porta le nom d'Asie proconsulaire. Plus tard elle s'accrut de la Syrie et de quelques portions de l'Arménie et de l'Arabie. Sous Constantin et ses successeurs, l'Asie romaine fut partagée en trois diocèses : le diocèse d'Asie, subdivisé en Hellespont (Mysie), Lydie, Carie, deux Phrygies, Lycaonie, Pisidie, Pamphylie ; diocèse de Pont, subdivisé en Bithynie, Honorie, Paphlagonie, 2 Ponts, 2 Cappadoces, 2 Arménies, 2 Galaties ; et diocèse d'Orient, subdivisé en 2 Cilicies, Osroëne, 3 Syries, 2 Phénicies, 3 Palestines, 2 Arabies. L'Asie

indépendante comprenait tout le reste de l'Asie.

ASIE-MINEURE, *Asia Minor*, auj. *Anatolie*, nom donné par les Romains à la presqu'île la plus occid. de l'Asie, pour la distinguer du continent, qui s'appelait Asie-Majeure, *Asia Major*. Elle était bornée à l'E. par l'Arménie et la Syrie; au N. par la mer Noire; à l'O. par la mer Egée, et au S. par la Méditerranée. L'Asie-Mineure est traversée par plusieurs chaînes de mont. détachées du Taurus et du Caucase; elle est arrosée par le Méandre, l'Hermus, le Sangaris, l'Halys et l'Iris. On y distinguait 11 contrées principales, savoir : à l'O., la Mysie, la Lydie, la Carie, la Lycie; au N., la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont; au S., la Pamphylie, la Pisidie et la Cilicie; au centre, la Phrygie et la Cappadoce. Tout le rivage occid. était occupé par les colonies grecques : les Eoliens au N., les Ioniens dans la Lydie, les Doriens au S., y avaient fondé des villes qui le disputaient, pour la richesse, la civilisation et la puissance, à celles de la Grèce : telles étaient Éphèse, Phocée, Milet, Halicarnasse, Lampsaque et Cnide. Les autres villes importantes de l'Asie-Mineure étaient : l'antique Troie, capit. de la Troade, dans la Mysie; Amisus, Pergame, Pruse, Cyzique, Amasie, Sinope, Nicée, Nicomédie, Chalcédoine, au N.; dans la Phrygie, Ancyre, Apamée et Laodicée; dans la Cappadoce, Césarée, Sébaste, Mélitène; au S., Stratonice, Telmesse, Tarse et Séleucie. Les îles principales qui dépendaient de l'Asie-Mineure sont celles de Lesbos, Chios, Cos, Samos, Rhodes, sur la côte occid., Cypre au S. Toutes ces îles furent occupées et colonisées par les Grecs. — L'Asie-Mineure a été connue de toute antiquité. Elle a vu fleurir les empires de Troie (du XVe au XIIe siècle av. J.-C.) et de Lydie (du Xe au VIe), les colonies grecques d'Ionie, d'Éolie et de Doride, puis les roy. de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont et de Cappadoce, qui, après avoir été longtemps indépendants, furent tous réunis à l'empire du roi de Perse. Sous la domination persane, l'Asie-Mineure forma quelquefois une seule satrapie et comme une espèce d'apanage, notamment sous Artaxerce-Mnémon (404-401), qui la donna à son frère Cyrus-le-Jeune. Conquise par Alexandre, elle échut après sa mort à Antigone: et après la mort de ce dernier, elle passa sous le joug des Séleucides; néanmoins il s'y forma bientôt plusieurs royaumes indépendants : Pont, Cappadoce, Bithynie, Pergame, Galatie, Paphlagonie, etc. Ces royaumes subsistèrent jusqu'à la conquête de l'Asie-Mineure par les Romains, qui y pénétrèrent pour la première fois l'an 189 av. J.-C., et qui la soumirent tout entière au Ier siècle de notre ère. Au IVe siècle, lors du partage de l'empire, l'Asie-Mineure fut comprise dans l'empire d'Orient, où elle composait le diocèse d'Asie et la plus grande partie des diocèses de Pont et d'Orient (*Voy.* ASIE ANCIENNE). Les califes en conquirent une partie au VIIe siècle, et les Turcs Seldjoucides s'y établirent au XIe. Ils y fondèrent l'empire de Roum ou d'Iconium (Konieh), ne laissant aux empereurs grecs qu'un tiers de l'Asie-Mineure. Après 1204, l'Asie grecque forma les deux empires de Nicée et de Trébizonde. A la chute des Seldjoucides (1317), dix principautés s'établirent sur leurs débris dans la partie turque. Enfin de 1381 à 1387, Amurat I, fils d'Othman, soumit l'Asie-Mineure, qui depuis ce temps appartient aux Turcs. Elle forme aujourd'hui six pachaliks : Anatolie, Roum ou Siwas, Trébizonde, Caramanie, Selefkeh et Adana, Marach. *Voy.* ANATOLIE, etc.

ASINARA, *Herculis insula*, petite île près de la côte N. O. de la Sardaigne, a 28 kil. de long sur 8 de large. Déserte auj., mais peuplée au temps des Romains et jusqu'aux guerres de Pise et de Gênes.

ASINARUS, auj. le *Noto*, petite riv. de Sicile, au S., tombait dans la mer Ionienne près d'Hélore. Les Athéniens y perdirent, l'an 413 av. J.-C., une bataille navale qui fit échouer leur expédition de Sicile.

ASINIUS POLLIO (C.). *Voy.* POLLIO.

ASIONGABER, *Bérénice*, ancienne ville de l'Arabie (Hedjaz), dans l'Idumée, sur le golfe d'Ælana. C'est de là que partaient les flottes de Salomon qui se rendaient à Ophir. *Voy.* AKABA.

ASMODÉE, démon dont parle l'Écriture dans l'histoire de Tobie (v, 3 et 6), obsédait Sara, fille de Raguel, et fit périr ses sept premiers maris. Les rabbins le nomment le prince des démons et en racontent des choses merveilleuses. Ils le regardent comme le feu de l'amour impur.

ASMON ou ASAMON, petite ville de la Palestine, dans la tribu de Siméon, donna son nom à l'illustre famille des Asmonéens (les Machabées).

ASMONÉENS, nom donné à la famille des Machabées, soit à cause du bourg d'Asmon d'où l'on suppose qu'ils étaient originaires, soit à cause d'Asmonée ou Assamonée, un de leurs ancêtres.

ASNIÈRES, village du dép. de la Seine, arr. de Saint-Denis, à 6 kil. N. O. de Paris, sur la Seine; 800 hab. Il est traversé par le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. On y élevait jadis des ânes : c'est de là qu'il a pris son nom, ainsi que beaucoup d'autres villages en France qui sont nommés de même.

ASOLA, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. N. O. de Mantoue; 3,500 hab. Elle fut, dit-on, fondée par le Gaulois Adula, 1728 ans av. J.-C.; puis détruite par Brennus, et rebâtie par Asolus, son neveu, qui lui donna son nom.

ASOLO, petite ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. N. O. de Trévise; 1,050 hab. Très ancienne, et d'origine gauloise.

ASOPUS, nom commun à plusieurs cours d'eau et lieux de la Grèce ou pays voisins. Les principaux sont : 1° une riv. de Béotie, auj. *Asopo*, qui sortait du Cithéron, traversait le territoire de Platée, et tombait dans la mer vis-à-vis d'Érétrie; — 2° une ville de Laconie, sur le golfe Laconique, près de Cyparisse.

ASOR, ville de Syrie. *Voy.* ARZOUF.

ASOS ou ASSOS, ville de l'Asie-Mineure, dans l'Eolie, sur la mer, à l'entrée du golfe d'Adramytte.

ASPADANA, auj. *Ispahan*, ville de Perse, dans la Parétacène, était fort petite au temps d'Alexandre.

ASPALATHOS, ville d'Illyrie, auj. SPALATRO.

ASPAR, patrice et général romain, fut envoyé en Italie par l'empereur Valentinien contre le rebelle Jean, qu'il réduisit (425). Six ans après il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'empereur Marcien (457), Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, et obligea ce prince à donner à un de ses fils le titre de césar; n'étant pas encore satisfait, il conspira contre sa vie; mais l'empereur en fut instruit, et le fit mettre à mort avec son fils Ardaburius (471).

ASPASIE, femme célèbre par sa beauté et son esprit, naquit à Milet et vint se fixer à Athènes où sa maison fut bientôt le rendez-vous des hommes les plus distingués de la Grèce : il se tenait chez elle des conférences où se traitaient les plus hautes questions de philosophie, de politique et de littérature. Socrate, Périclès, Alcibiade, y étaient des plus assidus. Périclès conçut pour elle une si vive passion, qu'il répudia sa femme pour l'épouser; Aspasie prit sur lui la plus grande influence, et eut ainsi beaucoup de part aux affaires de la Grèce : on prétend même que c'est elle qui suscita les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Les ennemis de Périclès accusèrent Aspasie d'impiété; son époux la défendit avec chaleur devant l'Aréopage, et fut réduit pour la sauver à répandre des larmes devant ses juges. Après la mort de Périclès, elle s'attacha à un jeune homme inconnu, Lysiclès, et elle eut encore

assez de crédit pour le faire élever aux premières dignités. Amie de tout ce qui était noble et beau, Aspasie contribua de tout son pouvoir à inspirer aux Athéniens le goût des arts ; on lui attribue en grande partie l'éloquence de Périclès. C'est à tort que quelques hommes rangent au nombre des courtisanes cette femme supérieure. — Cyrus-le-Jeune donna le surnom d'Aspasie à sa maîtresse Milto ou Myrto, femme d'une grande beauté, qui après Cyrus, fut encore aimée d'Artaxerce.

ASPE, ville d'Espagne, à 26 kil. O. d'Alicante ; 5,000 hab.

ASPE, ville et vallée de France, dép. des B.-Pyrénées ; la vallée s'étend du mont Aspe jusque près d'Oloron, sur une longueur de 40 kil. du S. au N.

ASPENDUS, ville de Carie, près de l'Eurymédon, auj. MINOUGAT.

ASPERN (GROSS-), bourg d'Autriche. *Voy.* GROSS-ASPERN.

ASPET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 11 kil. S. de Saint-Gaudens ; 3,850 hab. Émigration annuelle de chaudronniers et rémouleurs qui vont exercer leurs métiers en Espagne.

ASPHALTITES LACUS, auj. MORTE (mer).

ASPIS ou CLYPEA, auj. *Aklib*, ville d'Afrique sur une colline, près de la côte N. E. de la péninsule formée par le golfe de Carthage, était ainsi nommée des mots *aspis* et *clypeus*, qui signifient tous deux *bouclier*, parce que la colline sur laquelle elle était située avait la forme d'un bouclier.

ASPRES-LES-VEYNES, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 26 kil. S. O. de Gap ; 950 hab.

ASPRIÈRES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. N. E. de Villefranche ; 740 hab. Zinc sulfuré.

ASPROPOTAMO, *Achelotis*, riv. de la Turquie d'Europe et de la Grèce, sort du mont Codjaca, coule au S., et tombe dans la mer Ionienne à Trigardon, après un cours de 220 kil.

ASSAM, *Asangæ*, contrée de l'Inde transgangétique, dans l'intérieur des terres, entre le Boutan au N., le Bengale à l'O., l'empire Birman au S. et la Chine à l'E., s'étend de 88° 20' à 93° 27' long. E., et de 27° à 29° lat. N. ; elle a 750 kil. sur 160, et environ 1,000,000 d'hab. Capit., Djorhât ou Jorhaut. Autres villes importantes : Rangpour, la plus peuplée du roy. ; Ghergong, anc. capit., aujourd'hui en ruines. L'Assam est une grande vallée entourée de hautes montagnes boisées, et traversée de l'E. à l'O. par le Brahmapoutra. Climat peu salubre, grandes pluies, inondations ; sol fertile, poivre, gingembre, riz, noix d'arec, vin, soie, coton, musc, argent, cuivre, plomb, or dans les riv. ; éléphants. Les habitants sont d'origine hindoue ; leur religion est le brahmisme (jadis le bouddhisme). Longtemps indépendant, ce pays fut envahi, mais sans résultat, par Aureng-Zeyb ; plus tard il devint tributaire des Birmans : il appartient aujourd'hui aux Anglais, et fait partie de leurs possessions immédiates.

ASSARACUS, 2e fils de Tros, roi de Troie, fut aïeul d'Anchise, père d'Énée.

ASSAR-HADDON, roi de Ninive (707-667 av. J.-C.), succéda à son père Sennachérib. Il s'empara de Babylone et d'une grande partie de la Syrie, fit Manassès prisonnier, et envoya une colonie à Samarie.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), capitaine français dans le régiment d'Auvergne, né au Vigan, dans le Languedoc, périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit du 15 octobre 1760, à Clostercamp, en Westphalie. En faisant une reconnaissance, il rencontre une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot ; d'Assas n'hésite pas, il s'écrie : « A moi, Auvergne ! ce sont les ennemis ; » et il meurt percé de coups.

ASSASSINS, sectaires ismaéliens qui s'établirent dans les montagnes de la Perse septentr., en 1090, sous la conduite d'Haçan-Ben-Sabath-Homaïri, formaient une espèce d'ordre religieux et militaire. Leur nom, dont la forme véritable est *Haschischins*, vient de l'arabe *haschich*, boisson enivrante, à l'aide de laquelle leur chef, qu'on appelait le *Vieux de la Montagne* (*Voy.* ce nom), les jetait dans une sorte de délire, pendant lequel ils s'imaginaient trouver un avant-goût des félicités éternelles. Ce chef élevait des jeunes gens dans un dévouement si absolu à ses volontés, qu'ils allaient sans crainte exécuter ses arrêts de mort contre les rois et les princes ses ennemis. Les Assassins prirent un accroissement rapide ; ils s'emparèrent d'un grand nombre de forteresses et formèrent plusieurs établissements, dont deux principaux : l'un au N. de la Perse, où leur chef-lieu était la forteresse d'Alamout ; l'autre en Syrie, dans les montagnes de l'Anti-Liban, où ils possédaient la forteresse de Masyat ou Maysut, entre Antioche et Damas. Les meurtres que commirent ces fanatiques rendirent quelque temps redoutable la puissance de leur chef ; mais vers 1260, la grande invasion mongole, conduite par Houlagou, mit fin à leur existence en Perse. Ceux de Syrie furent exterminés quelques années après, par Bibars, soudan d'Égypte. La puissance des Assassins avait duré environ 180 ans. Leurs chefs les plus célèbres, après Haçan, sont Kia-Buzurgomid, Ala-Eddyn ou Aladin, et Rockneddyn. C'est d'eux qu'est venu le nom d'*assassin* donné depuis à de lâches meurtriers. Parmi leurs victimes les plus remarquables on cite un calife de Bagdad, un calife du Caire, et Conrad, marquis de Montferrat.

ASSAWAMPSIT-POND, petit lac des États-Unis (Massachussets), à 53 kil. S. de Boston. On a découvert (1747) et l'on exploite des mines de fer au fond de ce lac.

ASSAZIE, riv. de la Guinée, naît dans le roy. d'Orkandi, et tombe dans l'Atlantique près du cap Lopez (1° 20' lat. S.). On l'a remontée l'espace de 900 kil.

ASSCHE, ville de Belgique (Brabant mérid.), à 12 kil. N. O. de Bruxelles ; 3,900 hab. Lin, houblon.

ASSEM-KALASSI, *Iassos*, ville de l'Anatolie, sur la côte O., au fond d'un petit golfe de même nom.

ASSEMANI (Joseph-Siméon), savant orientaliste, né en 1687, mort en 1768, était un Syrien maronite. Il fut préfet de la bibliothèque du Vatican, et publia entre autres collections précieuses : *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-fol.—Son neveu et successeur, Evode Assemani, a donné le *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Médicéo-Laurentine*, Florence, 1742, 2 vol. in-fol. — Un autre membre de la même famille, Simon Assemani, né en Syrie en 1752, mort à Pavie en 1821, a donné un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque du comte de Nani*, Padoue, 1787, 2 vol. in-4, et un *Essai sur les Arabes avant Mahomet*.

ASSEMBLÉE CONSTITUANTE. *Voy.* ci-après ASSEMBLÉE NATIONALE.

ASSEMBLÉE DES NOTABLES, nom jadis donné en France à des réunions où figuraient, avec les princes du sang, les principaux de la noblesse, de la magistrature et du clergé. C'est le roi qui les convoquait. Elles n'étaient que consultatives, et donnaient moins d'ombrage à la royauté que les états-généraux. Les notables furent assemblés à Tours en 1470, à Cognac en 1526, à Fontainebleau en 1560, à Saint-Germain en 1561, à Moulins en 1566, à Rouen en 1596, à Paris en 1626, à Versailles en 1787 et 1789. Ces deux dernières assemblées sont les plus connues ; elles eurent lieu, la 1re, du 22 février 1787 au 25 mai de la même année ; l'autre, du 6 novembre 1789

au 12 décembre suivant. Louis XVI convoqua la première pour obtenir des subsides de la partie de la nation qu'elle représentait, et qui avait été jusque-là exempte de tout impôt. Les principaux points auxquels consentirent les notables furent l'impôt territorial, l'impôt du timbre et la suppression des corvées; mais le parlement refusa d'enregistrer ces impôts, prétextant qu'aux états-généraux seuls appartenait le droit de les établir. La cour, après avoir tenté quelques actes de violence contre le parlement, et en avoir reconnu l'inefficacité, se résolut à convoquer des états-généraux. Ce fut pour traiter quelques questions préliminaires sur l'organisation de ces états-généraux que le roi convoqua la seconde assemblée des notables. Il s'agissait de savoir quel y serait le rôle du tiers-état, s'il obtiendrait une représentation égale en nombre à celle des deux premiers ordres, la noblesse et le clergé; si on délibérerait par tête ou par ordre, et si le tiers-état n'aurait qu'une seule voix contre les deux voix de la noblesse et du clergé. L'assemblée des notables se déclara contre le doublement du tiers; mais la cour, cédant avec sagesse à l'opinion publique, décida le contraire.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE. D'après la constitution donnée par l'Assemblée nationale, le pouvoir législatif devait être délégué à une assemblée de députés temporaires et librement élus par le peuple, composée de 745 membres; cette assemblée prit le nom d'*Assemblée législative*. Elle se réunit le 1er octobre 1791, le lendemain même du jour où se sépara l'Assemblée nationale, et siégea jusqu'au 21 septembre 1792. Cette assemblée décida, entre autres choses : 8 novembre, que les émigrés seraient déclarés coupables de conspiration, poursuivis comme tels, et punis de mort, s'ils ne rentraient avant le 1er janvier 1792; 20 avril 1792, que la guerre était déclarée à l'empereur François II; 26 mai, que les ecclésiastiques qui refuseraient de se soumettre à la constitution civile du clergé seraient déportés; 11 juillet, que la patrie était en danger, et que dès lors les séances seraient permanentes, que toutes les municipalités et tous les conseils de district et de département siégeraient sans interruption, que toutes les gardes nationales seraient mises en mouvement; 10 août, que le roi était suspendu de ses fonctions, et qu'une nouvelle assemblée serait convoquée, sous le nom de Convention. Cette nouvelle assemblée commença en effet à siéger immédiatement après la clôture de la législative, le 21 septembre 1792. Les partis de la Montagne et de la Gironde se formèrent dans l'Assemblée législative.

ASSEMBLÉE NATIONALE OU CONSTITUANTE. La noblesse et le clergé ayant refusé, lors de la convocation des états-généraux en 1789, de siéger avec le tiers-état, les députés de cet ordre se constituèrent d'eux-mêmes en assemblée délibérante, et prirent le nom d'*Assemblée nationale* (17 juin). Louis XVI tenta d'abord de la dissoudre et fit fermer la salle où elle se réunissait à Versailles; mais les députés, s'étant rendus au jeu de paume, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France, et le roi, désespérant de vaincre leur résistance, invita les deux autres ordres à se joindre à eux (27 juin). Voici l'indication des principaux actes de cette célèbre assemblée : 4 août 1789, abolition de tous les priviléges féodaux; 23 et 24, décret pour la liberté des opinions religieuses et la liberté de la presse; 12 octobre, décret pour la translation de l'assemblée nationale à Paris; 2 novembre, déclaration que les biens du clergé sont mis à la disposition de l'état comme biens nationaux; 17 décembre, création du papier-monnaie, nommé *assignats*; 15 janvier 1790, division du royaume en 83 départements; 17 mars, décret pour la vente des biens nationaux jusqu'à concurrence de 400 millions; 19 juin, suppression de tous les titres de noblesse; 27 novembre, décret relatif à la prestation de serment de tout ecclésiastique fonctionnaire public; 5 juin 1791, décret qui ôte au roi le droit de faire grâce; 15 juillet, déclaration que le roi sera suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'on lui ait présenté l'acte constitutionnel; 30, abolition des ordres de chevalerie. Le 3 sept. 1791, la constitution est terminée, et, le 13, le roi l'accepte. Cette constitution, élaborée et discutée pendant les années 1789, 1790 et 1791, déterminait le pouvoir du roi et le pouvoir de la nation. Elle créait une assemblée législative, qui seule faisait les lois, et elle accordait au roi, sous le nom de *veto*, le droit de suspendre l'exécution des volontés nationales. L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791, et fut immédiatement remplacée par l'Assemblée législative. Les personnages qui eurent le plus d'influence dans cette assemblée sont : Mirabeau, Barnave, Cazalès, Maury, Duport, Lafayette, Lameth, etc.

ASSEN, ville de Hollande (Drenthe), ch.-l. de la prov., sur le Horn-Diep, qu'un canal met en communication avec le Zuyderzée, à 110 kil. N. E. d'Amsterdam; 1,100 hab.

ASSENÈDE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 19 kil. N. E. de Gand; 3,150 hab.

ASSENHEIM, ville du gr.-duché de Hesse-Darmstadt, à 8 kil. S. E. de Friedberg; 4,000 hab.

ASSENS, petit port du Danemarck, dans l'île de Fionie, à 33 kil. S. O. d'Odensée, sur le Belt; 1,450 hab.

ASSER, célèbre rabbin, né à Babylone l'an 353 de J.-C., mort en 427, fut dès l'âge de 14 ans président de l'académie de Sora sur l'Euphrate et compta un grand nombre de disciples. Il est l'auteur du *Talmud de Babylone*, que l'on doit distinguer du *Talmud de Jérusalem*. C'est une compilation qui contient les traditions sur la loi et la religion juive. Le Talmud d'Asser a été imprimé à Amsterdam en 1744, avec ses commentaires, 12 vol. in-folio.

ASSI, riv. de Syrie. *Voy.* AASI.

ASSINIBOIL ou ASSINIBOINE, riv. de l'Amérique du Nord, a sa source par 105° long. O., 52° 15' lat. S.; court au S. E., reçoit le Calling, le Mouse, la Rivière-Rouge, et tombe dans le lac Ouinipeg, après un cours très sinueux de 700 kil.

ASSINIBOILS ou ASSINIBOINS, nation américaine de la famille des Sioux-Osages, a donné son nom à la riv. d'Assiniboil; ils habitent à l'O. du lac Ouinipeg, et au N. des Dakotas, dont ils sont les ennemis acharnés. Ils font le commerce de fourrures avec la compagnie anglaise de la baie d'Hudson.

ASSISE, *Assisi* en italien, *Asisium* chez les Latins, ville des Etats ecclésiastiques, à 19 kil. S. E. de Pérouse, sur une mont.; 4,000 hab. Evêché. Patrie de saint François d'Assise. On y conserve son corps.

ASSISES de Jérusalem, recueil de lois rédigées en 1099 par Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem, de concert avec les principaux seigneurs croisés, réunis en *assises*. Ces lois, destinées à régir l'état chrétien de Palestine, furent anéanties en même temps que la domination des Croisés. Cependant, plusieurs de leurs dispositions furent introduites dans le royaume de Chypre par Guy de Lusignan (1192), dans l'empire latin de Constantinople (1204), et dans plusieurs autres parties de la Grèce. La bibliothèque de Vienne en possède un exemplaire manuscrit. M. Pardessus a recueilli un grand nombre d'extraits de ces règlements dans ses *Lois maritimes*. M. Victor Foucher publie maintenant une édition des *Assises* (1840).

ASSOMPTION (fête de l'), nom donné par l'Église à la fête célébrée en l'honneur de la translation de la Sainte-Vierge au ciel. Elle tombe le 15 août. Cette fête ne paraît pas remonter au-delà du VIe siècle.

ASSOMPTION, *Asuncion* des Espagnols, *Assumpçaõ* des Portugais, capit. du Paraguay, sur la rive gauche du Paraguay, par 25° 17' lat. S., et 60° long. O., à 1,050 kil. N. E. de Buénos-Ayres 12,000 hab. Résidence du dictateur; évêché.

ASSOMPTION (NOTRE-DAME DE L'), *Villaforte* ou *Céara*, ville du Brésil, par 40° 48' long. O., et 3° 31' lat. S.; ancien ch.-l. de la prov. de Céara.

ASSOMPTION, ch.-l. de l'île de Ste-Marguerite, par 66° long. O. et 11° lat. S.

ASSOMPTION (île de l'), une des îles Mariannes, par 143° 34' long. E., 19° 45' lat. N.; a 17 kil. de tour. Volcan au centre. Mauvais mouillage. Riz, arbre à pain, cocotier, melons d'eau.

ASSOS, ville de Troade. *Voy.* ASOS.

ASSOUAN ou AÇOUAN, *Syène*, ville de la H.-Égypte, à 97 kil. S. d'Edfou, par 30° 35' long. E., 24° 5' lat. N., est très voisine du tropique du Cancer; aussi, le jour du solstice, l'ombre y est-elle presque nulle.

ASSOUCY (Ch. COYPEAU D'), poëte burlesque, surnommé *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, mort en 1679, mena une vie fort désordonnée, s'échappa dès son enfance de la maison paternelle, se fit empirique, puis joueur de luth, fut en cette dernière qualité attaché pendant quelque temps à la cour de Savoie et à celle de Louis XIII, et amusa par ses facéties l'enfance de Louis XIV; se remit à voyager comme chanteur ambulant, et se fit emprisonner en Italie, dans les cachots de l'inquisition, pour une satire contre un prélat romain. De retour en France, il fut encore mis en prison pour mauvaises mœurs. Il a traduit en vers burlesques les *Métamorphoses* d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, ainsi que le *Ravissement de Proserpine* de Claudien, et a composé un grand nombre d'autres poésies. Il eut quelque vogue en son temps, comme le prouve ce vers de Boileau :

Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

ASSOUR, ruines magnifiques en Nubie (Dongola), à 17 kil N. E. de Chendi : découvertes en 1821.

ASSUAY. *Voy.* ASUAY.

ASSUÉRUS, roi de Perse, qui, selon la Bible, épousa la Juive Esther. On croit que c'est le même que Darius, fils d'Hystaspe, ou qu'Artaxerce-Longuemain.

ASSUR, fils de Sem et contemporain de Nemrod, fut, selon la Bible, le fondateur du roy. d'Assyrie, et bâtit Ninive. On place son règne vers 2680.

ASSYRIE, *Assyria*, vaste contrée de l'Asie ancienne, située à l'E. du Tigre, et qui répond au Kourdistan actuel. Elle était bornée au N. par l'Arménie, à l'O. par la Mésopotamie, à l'E. par la Médie, au S. par la Babylonie. Villes principales : Ninive (capit.), Gaugamèle, Arbèles, Larisse, Opis, Artémite. Le Tigre, l'Arbis, le Gorgus et le Zabus arrosent l'Assyrie. — On donne quelquefois le nom d'Assyrie à la réunion de l'Assyrie proprement dite, de la Babylonie et de la Mésopotamie. — Assur, fils de Sem, fonda Ninive vers 2680 avant J.-C., la même année que Nemrod jetait les fondements de Babylone, et donna son nom à l'Assyrie. On ne sait rien de certain sur l'histoire de cette contrée jusqu'à Bélus, qui, en 1993 av. J.-C., chassa les Arabes, alors maîtres du pays, et créa le premier empire d'Assyrie, en réunissant le royaume de Babylone à celui de Ninive. Ninus, fils de Bélus (1968-1916), vainqueur de l'Arménie et de la Médie, soumit tous les peuples de l'Asie sept. jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces. Sémiramis, sa veuve, étendit l'empire des Assyriens jusqu'à l'Indus, et remplit Babylone des monuments les plus magnifiques (1916-1874). Elle eut pour fils et pour successeur Ninyas, après lequel on ne trouve sur l'histoire d'Assyrie que des traditions vagues et incertaines, d'immenses lacunes et de longues séries de rois inconnus. Le dernier prince de cette dynastie, Sardanapale, n'est célèbre que par sa mollesse; il fut détrôné par ses sujets vers l'an 759 av. J.-C. Des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les roy. particuliers de Médie, de Babylone et de Ninive. Ce dernier, fondé par Phul, appelé aussi Sardanapale II, est connu sous le nom de *second empire d'Assyrie*. Téglath-Phalasar, fils de Phul (742), et Salmanasar (724), soumirent les rois de Juda et d'Israël; Sennachérib (712) ravagea l'Égypte, assiégea Jérusalem et triompha des Babyloniens, mais il mourut assassiné (707). Assarhaddon, fils de Sennachérib, s'empara de Babylone (680) : mais sous ses successeurs Saosduchéus (Nabuchodonosor) et Chinaladan (Sarac), l'empire d'Assyrie s'affaiblit considérablement. Enfin, en 625, Nabopolassar, roi de Babylone, renversa Sarac et détruisit le second empire d'Assyrie, en le réunissant à celui de Babylone. Depuis lors, l'Assyrie passa avec la Babylonie sous la domination de Cyrus (538) ; considérée désormais comme une province de la Perse, elle subit toutes les vicissitudes de cet empire.

ASSYZ-RAS, pointe de terre dans la mer Rouge, par 36° long. E., 18° 24' lat. N., qu'on croit être le *Ptolémaïs Therôn* de Ptolémée.

ASTA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. ASTI.

ASTA REGIA, auj. *Xerès de la Frontera*, ville d'Hispanie, dans l'île Tartesse, sur un bras (auj. desséché) du *Bætis*.

ASTABENE, portion de l'ancien empire perse, correspond à peu près au Daghestan, et avait pour habitants les *Dahæ*.

ASTABORAS, riv. de l'Éthiopie, auj. l'*Atbarah* ou *Tacazzé*. *Voy.* ATBARAH.

ASTACUS, auj. *Korfa*, ville de Bithynie, sur la Propontide (mer de Marmara), donnait son nom à l'*Astacenus sinus* (auj. golfe d'*Isnikmid* ou de *Nicomédie*).

ASTAPA, *Estepa la Vieja*, ville de la Bétique, sur les confins des *Bastuli Pœni*.

ASTAPUS, fleuve d'Éthiopie, auj. le BAHR-EL-AZREK.

ASTARAC (comté d'), partie de l'ancien comté d'Armagnac (Bas-Armagnac), comprenait Mirande, Simorre, Roquelaure et Pavie.

ASTARAH, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur une rivière de même nom, à 4 kil. de la mer Caspienne, et à 57 kil. N. E. d'Ardebyl. Petit port. Résidence du khan des Talichahs.

ASTAROTH. On connaît sous ce nom deux villes de Palestine, situées toutes deux dans la demi-tribu de Manassé à l'E. du Jourdain ; l'une était la capit. d'Og, roi de Basan, et l'autre la patrie de Job.

ASTAROTH, divinité phénicienne. *Voy.* ASTARTÉ.

ASTARTÉ, divinité des Phéniciens et des Syriens, paraît être la personnification du ciel et de l'immense armée des étoiles; les Grecs l'ont identifiée avec leur Vénus céleste ou Uranie. Elle est nommée dans la Bible *Astaroth*.

ASTER, habile tireur d'arc, perça l'œil droit de Philippe, roi de Macédoine, au siége d'Amphipolis, avec une flèche sur laquelle étaient, dit-on, ces mots : « A l'œil droit de Philippe. » En réponse, le roi fit jeter dans la place une flèche avec ces mots : « Si Amphipolis est prise, Aster sera pendu. » Il le fut en effet.

ASTÉRABAD, *Thambraces*, ville d'Iran (Mazenderan), sur le Gourgan, par 36° 50' lat. N. et 52° 5' long. E., près de la mer Caspienne : jadis capit. de l'Hyrcanie. Elle fut ravagée par Tamerlan, et n'est plus qu'un grand village qui sert de résidence au khan des Kadjars. Garance excellente, qui donne aux étoffes de Perse leur célèbre couleur rouge. Manuf. d'étoffes de soie et de coton.

ASTERIUS (saint), évêque métropolitain d'Amasie, dans le Pont, fut élevé à ce siége à la fin du

IVe siècle. Il se montra fort zélé pour la pureté de la foi, et fut vénéré dans tout l'Orient. On a de lui des *Sermons* qui ont été traduits par l'abbé de Bellegarde et M. de Maucroix.

ASTI, *Asta Colonia* et *Asta Pompeia*, ville des États sardes, sur le Tanaro et le Belbo, à 40 kil. S. E. de Turin : 21,000 hab. Évêché. Vins muscats renommés. Manufactures d'étoffes de soie. Ville très forte sous les Romains ; république au moyen âge ; elle forma ensuite un duché. C'est la patrie d'Alfieri.

ASTICA, petit canton de Thrace, au S. E., près du Pont-Euxin, ainsi nommé des Astes, ses habitants. Villes principales, Byzie, Salmydesse.

ASTOLPHE, roi des Lombards (749-756), conquit en 751 l'exarchat de Ravenne ; il allait s'emparer des terres de l'Église, lorsque le pape Étienne II implora le secours de Pepin, roi de France, qui passa en Italie, défit Astolphe, reprit Ravenne et en fit don au pape. Il eut pour successeur Didier.

ASTORGA, *Asturica Augusta*, ville d'Espagne (Léon), à 2 kil. du Tuerto, et à 40 kil. S. O. de Léon. Près de là se trouve le lac de Sanabria, au milieu duquel s'élève le vieux château des comtes de Benavente. Prise par les Français en 1806.

ASTORIA, v. des États-Unis, ch.-l. de l'Orégon.

ASTRACAN ou ASTRAKHAN, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Astrakhan, dans une île de la mer Caspienne, à l'embouchure du Volga, à 188 myriamètres S. E. de Pétersbourg ; 40,000 hab. Archev. grec et arménien ; nombreuses églises : beaux vergers, vignobles ; mais la ville est irrégulière et mal bâtie. C'est le port le plus fréquenté de la mer Caspienne : il sert d'entrepôt au commerce de la Russie avec la Boukharie, la Perse et l'Inde. Ses 3 bazars, destinés à trois classes de marchands, les Russes, les Hindous, les Asiatiques non Hindous, lui donnent un aspect curieux. Astracan était jadis la capitale du khanat d'Astracan ; elle appartient aux Russes depuis 1554, époque où Ivan V s'en empara ; elle fut en vain assiégée par les Turcs (1569). — Le gouvernement d'Astracan, l'un de ceux de la Russie d'Europe, est situé entre les gouv. de Saratov, d'Orenbourg, du Caucase, la mer Caspienne et le steppe des Kirghiz, et s'étend de 40° 40' à 49° 42' long. E., et de 45° à 52° lat. N. ; 223,000 hab., en grande partie nomades. Plusieurs grandes riv. (Volga, Oural, Gachoumi, les trois Ouzens). Tabac, maïs, riz, vin, etc. ; pêche. On y élève beaucoup de bétail.

ASTRÉE, *Astræa*, déesse de la justice, habita la terre dans l'âge d'or ; mais les crimes des hommes dans les âges d'airain et de fer la firent remonter au ciel ; elle forme le signe de la Vierge dans le zodiaque. On la confond avec Thémis.

ASTRONOME (L'), nom sous lequel on désigne un écrivain inconnu, du IXe siècle, auteur d'une *Vie de Louis-le-Débonnaire*, en latin, traduite par le président Cousin (*Histoire de l'empire d'Occident*), et qui jouit d'une grande autorité. Son nom lui vient des connaissances qu'il possédait en astronomie.

ASTRUC (J.), célèbre médecin français, né en 1684 à Sauves près d'Alais, mort à Paris en 1766, étudia à Montpellier, et devint successivement professeur de médecine à Toulouse (1710), à Montpellier, au collége de France et à la faculté de médecine de Paris. Le roi de Pologne l'attira auprès de lui, en le nommant son premier médecin (1729) ; mais il ne resta qu'un an à cette cour, et revint en 1730 à Paris, où Louis XV le choisit pour médecin consultant. Astruc avait adopté le système mécanique de Boerhaave. Ses principales œuvres sont *De morbis venereis libri VI*, Paris, 1736 et 1740, traduit en français par Jault, 1743 ; *Traité des tumeurs*, 1759 ; *des Maladies des femmes*, 1761-1765. Il s'occupait avec goût de métaphysique : il a publié en ce genre des dissertations *De Sensatione*, Montpellier, 1720 ; *De Imaginatione*, Montpellier, 1723 ; *Sur l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme*, Paris, 1755.

ASTURA, *Astura*, ville de l'État ecclésiastique, à 60 kil. S. de Rome. Cicéron y fut tué ; Conradin, empereur d'Allemagne y fut fait prisonnier. Frédéric II, roi de Sicile, la détruisit en 1327.

ASTURES, peuple de l'Hispanie, entre les *Callaici* et les *Cantabri*, habitait les Asturies actuelles et la partie septentrionale du royaume de Léon. Soumis le dernier de l'Hispanie par les Romains, il fut divisé par eux en *Transmontani* au N., et *Augustani* au midi. Ils avaient pour chef-lieu *Asturica Augusta*.

ASTURICA AUGUSTA, ville d'Hispanie, ch.-l. des Astures, est auj. ASTORGA.

ASTURIES, contrée d'Espagne, dont on a formé l'intendance d'Oviédo, avait pour bornes au N. la mer, au S. le roy. de Léon, à l'E. la Vieille-Castille, à l'O. la Galice ; 355,000 hab. Ch.-l., Oviédo. Beaucoup de mont. et de vallées. Céréales, maïs, grande quantité de cidre ; fer, cuivre, houille, etc. ; sur les côtes, ambre et corail. On y élève beaucoup de mulets. On distinguait jadis deux Asturies, l'Asturie d'Oviédo et l'Asturie de Santillane, ainsi nommées de leurs chefs-lieux. — Les Asturies sont le berceau de la monarchie espagnole chrétienne ; c'est dans les montagnes des Asturies que se réfugièrent les Goths en 712 et 713, et que Pélage, proclamé roi à Cavadonga (718), remporta la victoire de la Deba en 719. Le fils aîné des rois d'Espagne porte le titre de prince des Asturies.

ASTYAGE, dernier roi des Mèdes, fils de Cyaxare, régna de 595 à 560 av. J.-C., et fut, selon Hérodote, détrôné par Cyrus, son petit-fils. Xénophon ne confirme pas cette version.

ASTYANAX, fils d'Hector et d'Andromaque, fut, après la prise de Troie, précipité du haut des murs de la ville, parce que Calchas avait prédit aux Grecs qu'il leur serait plus funeste que son père. Selon une autre tradition, il fut sauvé et suivit sa mère en Épire.

ASTYDAMIE, épouse d'Acaste, roi d'Iolcos, conçut un amour coupable pour Pélée ; se voyant dédaignée, elle l'accusa d'avoir voulu lui faire violence, afin de le faire périr. Mais Pélée échappa à la mort, et se vengea par le supplice d'Acaste et d'Astydamie.

ASTYPALÉE, auj. *Stampalia*, une des Cyclades, au S. E.

ASUAY, dép. de la Colombie, dans l'Amérique du Sud (Équateur), au S. O. et à l'E. des Andes, se divise en trois provinces : Cuença, Loja, Jaen, et a pour ch.-l. Cuença.

ASYLUM, ville des États-Unis (Pensylvanie), à 22 kil. N. de Towanda, et à 132 kil. N. E. de Philadelphie.

ATABALIBA ou ATAHUALPA, dernier roi du Pérou, de la famille des Incas, fut chargé de chaînes, contre la foi du serment, par Pizarre, dans une conférence à laquelle ce général l'avait attiré, puis fut étranglé par ses ordres, l'an 1533.

ATABEK, c.-à-d. *père du prince*, nom que prirent chez les Turcs, dans les XIe et XIIe siècles, plusieurs émirs qui, chargés du gouvernement des provinces de l'Iran par les sultans seldjoucides, avaient usurpé le pouvoir suprême, mais n'osaient prendre le titre de sultan. Ils formèrent quatre dynasties principales : 1° les *atabeks de l'Irak*, qui eurent pour fondateur Omad'Eddin-Zenghi, le plus célèbre des atabeks, et que les Croisés appelaient *Sanguin* ; ses successeurs régnèrent de 1127 à 1218 ; 2° les *atabeks du Farsistan*, qui possédèrent la Perse de 1148 à 1264 et en furent chassés par Houlagou ; 3° les *atabeks de l'Aderbidjan*, de 1169 à 1225 ; 4° les *atabeks du Laristan*, dont le dernier, nommé Rokneddin, mourut en 1339.

ATACAMA, ville de Bolivie, ch.-l. d'une contrée du même nom, par 72° 6' long. O. et 21° 52' lat. S.

ATACINI, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re), entre les *Sardones* et les *Volci Arecomicæ*, ainsi nommés de l'*Atax* qui baignait leur territoire. Ils avaient pour capit. *Atacinus vicus* (Aussière), village situé près du ruisseau d'Ausson, à 12 kil. de Narbonne. Patrie de Térentius Varron. Les *Atacini* occupaient une portion du dép. de l'Aude, aux environs d'Aleth.

ATAHUALPA, le dernier des Incas. *Voy.* ATABALIBA.

ATALANTE, fille de Schœnée, roi de Scyros, est célèbre dans la fable par son agilité. Pour éluder les instances des jeunes princes qui demandaient sa main, elle leur promit d'épouser celui qui la vaincrait à la course, mais à condition que tous ceux qu'elle dépasserait recevraient la mort. Plusieurs avaient déjà péri lorsqu'Hippomène entra dans la lice, et obtint par ruse le prix proposé, en jetant devant Atalante des pommes d'or qu'elle ramassa dans sa course, et qui la retardèrent. — Une autre Atalante, célèbre chasseresse, prit part à la chasse du sanglier Calydon, porta le premier coup au terrible animal, et reçut la hure du sanglier des mains de Méléagre, son amant.

ATARBÉCHIS ou **APHRODITES**, ville de la Basse-Égypte, à 9 kil. S. de Byblos, sur un bras du Nil qui tombait dans le *lacus Buticus*, et qui recevait le nom de *branche Atarbéchique*.

ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, lui succéda en 410. Il avait sous le règne précédent puissamment contribué à la prise de Rome, et avait emmené captive Placidie, fille de l'empereur Théodose, et sœur de l'empereur Honorius. Il se fit céder par Honorius la Gaule et l'Espagne, et épousa Placidie. Il fut assassiné en 415 à Barcelone par un de ses officiers, à l'instant où il allait faire la conquête de l'Espagne.

ATAX, riv. de la Gaule, auj. l'AUDE.

ATBARAH ou **TACAZZÉ**, l'*Astaboras* des anciens, riv. d'Abyssinie, un des principaux affluents du Nil; traverse le Tigré, le pays des Changallas, la Haute-Nubie; reçoit à droite l'Aregua et le Mareb, et tombe dans le Nil par la droite, après avoir formé avec le Bahr-el-Azrek la fameuse île de Méroé.

ATCHAFALAYA, bras occidental du Mississipi (Amérique du Nord), traverse beaucoup de lacs, entre autres celui de Chetimache, et communique avec le Mississipi par plusieurs bras. Il a 190 kil. de cours.

ATÉ, c.-à-d. en grec *malheur*, divinité malfaisante, fille de Jupiter. Son occupation est de troubler l'esprit des hommes et de les exposer au malheur. Chassée du ciel par son père, elle parcourt sans cesse la terre, suivie des Prières, filles boiteuses de Jupiter, qui s'efforcent de réparer les maux qu'elle a faits (Homère, *Il.*, XIX, 91).

ATEK, ville de l'Inde. *Voy.* ATTOK.

ATEL, ancien nom du VOLGA.

ATELLA, auj. *San-Arpino*, ville de l'Italie ancienne (Campanie), au S. O. et près de Capoue, est célèbre pour avoir donné son nom aux drames osques, dits *atellanes*. Ces pièces avaient quelque rapport avec les pièces satyriques des Grecs, mais on n'y voyait point figurer de satyres. Les *atellanes* disparurent, dit-on, lors de l'introduction des tragédies régulières; cependant on les revit encore longtemps comme intermèdes.

ATÉNOLPHE, duc de Bénévent, était d'abord prince de Capoue; il conquit en 900 le duché de Bénévent sur Radelgise II qu'il chassa de ses états. A sa mort (910), ses deux fils, Landolphe et Aténolphe II, régnèrent conjointement et reconnurent la suzeraineté des empereurs d'Orient. Aténolphe II mourut en 940.

ATERGATA ou **ATERGATIS**, déesse des Ascalonites, avait le visage et la tête d'une femme et le reste du corps d'un poisson.

ATERNUM, auj. *Pescara*, ville de l'Italie anc., chez les *Prætutii*, sur la riv. de même nom.

ATESSA, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 17 kil. S. de Lanzano; 6,000 hab. Patrie du poëte Cardone.

ATESTE, *Ateste*, ville de Vénétie, auj. ESTE.

ATFIEH, *Aphroditopolis*, ville de la Moyenne-Égypte, chef-l. de province, à 2 kil. de la rive droite du Nil, à 71 kil. S. E. du Caire.

ATH, ville de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 24 kil. N. O. de Mons; 7,800 hab. Nombreuses manufactures. — Ath faisait partie du Hainaut autrichien. Elle fut prise en 1665 et en 1699 par les armées de Louis XIV; elle fut rendue aux Impériaux par le traité de Ryswick. Les Hollandais s'en emparèrent en 1716, et Louis XV en 1745.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, petit-fils de Théodoric, fut, quoique mineur, reconnu pour roi à la mort de ce prince, et porta la couronne huit ans (526-534); sa mère Amalasonte régna sous son nom.

ATHALIE, reine célèbre par ses crimes, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda, et en eut Ochosias. Après avoir perdu son époux et son fils, qui périt assassiné par Jéhu, elle fit elle-même massacrer tout ce qui restait de la race de David, et se plaça ainsi sur le trône, 876 av. J.-C.; mais Joas, le plus jeune des fils d'Ochosias, ayant échappé au massacre, le grand-prêtre le conserva dans le temple, le proclama roi six ans après, et excita une sédition dans laquelle Athalie fut tuée, l'an 870. Athalie avait établi à Jérusalem le culte de Baal.

ATHAMANIE, petite contrée de l'Épire mérid., sur les confins de l'Acarnanie.

ATHAMAS, roi de Thèbes en Béotie, épousa en premières noces Néphélé ou Thémisto, qui le rendit père de Phryxus et de Hellé; puis en secondes noces Ino, fille de Cadmus, dont il eut Léarque et Mélicerte. Sa seconde épouse, jalouse des enfants du premier lit, décida Athamas à les faire périr. Ce père barbare allait en effet les massacrer, quand Jupiter leur envoya un bélier à toison d'or, sur lequel ils s'échappèrent. Athamas fut puni de sa cruauté par la perte de la raison; prenant alors les enfants d'Ino (Léarque et Mélicerte) pour des lionceaux, il les écrasa contre une muraille. Revenu de son égarement, et honteux de ce nouveau crime, il s'exila dans un canton de l'Épire, qui prit de lui le nom d'Athamanie.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths d'Espagne, 554-567, fit de Tolède la capitale de ses états. Il maria sa première fille, Galsuinde, à Chilpéric, roi de Soissons; et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie.

ATHANASE (saint), l'un des premiers pères de l'église grecque, né à Alexandrie vers l'an 296, devint patriarche de cette ville après saint Alexandre, et s'opposa avec force aux innovations d'Arius, ce qui l'exposa aux persécutions des nombreux sectateurs de cet hérésiarque : il fut alternativement déposé et rappelé par plusieurs conciles, ainsi que par plusieurs empereurs, tels que Constantin-le-Grand, Constance, Julien, Jovien; mais enfin il triompha et finit glorieusement ses jours à Alexandrie en 373. Il reste de lui des *Commentaires sur la Bible*, et un grand nombre d'autres ouvrages, écrits la plupart contre les Ariens, parmi lesquels on remarque son *Apologie à l'empereur Constance*. Ses *Œuvres* ont été publiées par Montfaucon, grec-latin, Paris, 1698, 3 vol. in-fol,

ATHELARD. *Voy.* ADELARD.

ATHELSTAN, roi d'Angleterre, 925-941, se distingua par son courage, par ses vertus et par sa clémence; vainquit les Danois, ainsi que Constan-

tin, roi d'Écosse, les princes de Galles et de Cornouailles, qui s'étaient ligués contre lui avec les Danois. Délivré de ses ennemis, il fit régner la justice et ne s'occupa que du bonheur de ses peuples. Il avait marié ses trois sœurs, l'une à l'empereur Othon I, l'autre à Charles-le-Simple, roi de France, et la troisième à Hugues-le-Grand.

ATHENAGORAS, philosophe platonicien, ou plutôt éclectique, né dans le IIe siècle à Athènes, se fit Chrétien, et alla s'établir à Alexandrie. Il adressa une *Apologie de la religion chrétienne* à Marc-Aurèle et à son fils Commode. On a aussi de lui un *Traité sur la Résurrection*. Les meilleures éditions de ces deux traités sont celles d'Oxford, 1706, in-8, et de Leipsick, 1774, in-8. Ils se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Ils ont été traduits par Arnaud Duferrier, 1577; le *Traité de la Résurrection* a été traduit par P.-L. Renier, Breslau, 1753.

ATHENAIS ou EUDOXIE, *Voy.* EUDOXIE.

ATHÉNÉE, *Athenæus*, célèbre grammairien grec, né à Naucratis en Égypte, vécut sous Marc-Aurèle et ses successeurs jusqu'à Alexandre-Sévère. On a de lui un ouvrage rempli de renseignements curieux, intitulé *Deipnosophistæ*, ou les *Sophistes* (c.-à-d. les *Savants*) *à table*, en 15 livres. Malheureusement il nous manque les deux premiers livres, une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. Casaubon a donné une édition estimée de cet ouvrage, avec traduction latine et commentaires, 1597-1600, in-fol. Schweighæuser en a donné une édition collationnée sur de nouveaux manuscrits, en 14 vol. in-8, Strasbourg, 1801-1807. Dindorf a publié le texte grec en 1827, à Leipsick, 3 vol. in-8. Athénée a été traduit en français par l'abbé de Marolles, Paris, 1680, et par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1789-1791, 5 vol. in-8. M. Ad. Hubert a donné des *Morceaux choisis du Banquet des Savants*, Paris, 1828, 1 vol. in-8°, gr.-franç., avec notes.

ATHÈNES, *Athenæ*, auj. *Athina* ou *Sétines*, jadis capit. de l'Attique et auj. ch.-l. de la Grèce orientale, par 21° 25' long. E., 37° 58' lat. N., à 8 kil. de la mer. Elle n'a guère que 15,000 hab. Athènes était beaucoup plus grande autrefois : elle a pu compter jusqu'à 80,000 hab. Elle avait 3 ports : Phalère, Munychie, le Pirée, auj. *Porto-Leone*, 13 portes et 7 quartiers principaux : l'Acropole ou quartier de la citadelle, l'Aréopage, l'Académie, le Céramique, le Prytanée, le Lycée, le Théâtre. On y admirait une foule de monuments, parmi lesquels il faut remarquer l'Aréopage, le Prytanée, l'Odéon, le Pécile, l'Académie, le Lycée, tous détruits, et le Parthénon, la tour octogone ou temple des Vents, le temple de Jupiter Olympien, le temple de Thésée, le temple de la Victoire, la porte d'Adrien, le théâtre de Bacchus, celui d'Hérode Atticus, l'Erechtheum, etc., dont les ruines sont encore debout. Des fouilles récentes ont fait découvrir le Pnyx, ou place des assemblées populaires. Presque tous ces monuments étaient ornés, les uns des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, les autres d'inscriptions; aussi les ruines dont le sol est couvert ont-elles fourni beaucoup d'antiquités aux curieux. Aux environs d'Athènes coulaient 2 ruisseaux, l'Ilissus et l'Eridan; dans l'enceinte de l'Acropole était la fontaine de Pan, récemment retrouvée; 2 longs murs joignaient le Pirée à la ville. — Athènes fut fondée, dit-on, vers 1643 av. J.-C. par une colonie égyptienne que conduisait Cécrops; elle devint bientôt le centre de l'Attique, qui jusque-là était divisée en bourgades indépendantes : son nom vint de celui d'*Athéna*, Minerve, à laquelle elle était consacrée. On lui donne pour rois, après Cécrops I, Cranaüs, Amphictyon, Erichthonius, Pandion I, Erechthée, Cécrops II, Pandion II, Egée, Thésée, Menesthée, Démophoon, Oxyntès, Aphidas, Thymète, Mélanthe, Codrus, qui périt l'an 1132 av. J.-C. A cette période monarchique succède la période aristocratique, qui se subdivise en 3 époques : 1° les archontes perpétuels, de 1132 à 754, 2° les archontes décennaux, jusqu'en 684; 3° enfin les archontes annuels, interrompus par l'usurpation des Pisistratides (560-510). Après la chute d'Hippias et avec les lois de Clisthène commence la période de la démocratie pure, qui va jusqu'à la réduction de la Grèce en prov. romaine, 146 av. J.-C. La puissance exécutive était partagée entre les 9 archontes : la nomination de ces magistrats et de tous les fonctionnaires importants, le droit de paix et de guerre, les mesures financières, les lois, appartenaient aux assemblées populaires; le droit de suffrage était universel; tout citoyen pouvait siéger à son tour comme juge. Les habitants étaient divisés en trois classes : citoyens; habitants non citoyens, mais libres; esclaves. L'amour des Athéniens pour les beaux-arts et la littérature est connu. — Les faits principaux de l'histoire d'Athènes et de l'Attique sont, après la fondation de la ville, l'abolition de la royauté et l'établissement de l'archontat, 1132; la législation de Dracon, 623; celle de Solon, 594; la tyrannie de Pisistrate, 560; l'expulsion d'Hippias, 510; la première guerre médique, 480-463 (Athènes devient à cette époque la première puissance de la Grèce; elle domine principalement sur mer; elle a des colonies, des comptoirs et des villes sujettes hors de l'Attique); l'administration de Périclès, 461-421; la guerre du Péloponèse, 431-404; à la suite de cette guerre Athènes est prise par les Lacédémoniens; la suprématie passe alors à Sparte. L'insurrection de Thrasybule, 401, mit fin à la domination lacédémonienne; mais depuis lors Athènes fit de vains efforts pour reconquérir le premier rang; elle résista quelque temps à Philippe; toutefois elle finit par être assujettie à la Macédoine malgré l'éloquence de Démosthène, 338. Son histoire offre encore quelques alternatives d'indépendance et d'asservissement pendant le partage de l'empire d'Alexandre et sous les rois de Macédoine, 323-164. Elle fut soumise aux Romains, avec le reste de la Grèce, dès 146; ayant voulu secouer le joug lors de la guerre de Mithridate, elle fut assiégée, prise et ruinée par Sylla, 87 av. J.-C. Athènes, anéantie dès lors comme puissance, demeura longtemps encore l'asile des sciences et des lettres. La philosophie et l'éloquence surtout y eurent de dignes représentants et de célèbres écoles : Alexandrie seule lui disputa ce mérite. L'histoire d'Athènes disparaît dans celle des empires romain et grec jusqu'en 1205. A cette époque, par suite de la conquête de Constantinople par les Latins, elle forma avec Thèbes une seigneurie, puis un duché vassal de la principauté d'Achaïe, et qui appartint successivement aux de La Roche et aux Brienne. En 1312, Roger de Flor, chef des Catalans ou Almogavares, prit ce duché à Gautier de Brienne; en 1326, il le remit au roi de Sicile, Frédéric II. Vers 1370, Renier Acciajuoli de Florence le conquit à l'aide des Vénitiens et d'Amurat I. Enfin Mahomet II dépouilla François Acciajuoli d'Athènes en 1456, de Thèbes en 1460. Athènes est depuis ce temps restée aux Turcs jusqu'à l'insurrection de 1821 : elle était assez florissante à cette époque. La guerre l'a horriblement dévastée, mais elle se relève de ses ruines. Elle est auj. la capitale du nouvel état de Grèce et la résidence du roi Othon.

ATHÈNES ou ATHENS. Plusieurs villes des Etats-Unis, dans les prov. de Géorgie, Ohio, Alabama, New-York, Maine, Pensylvanie, portent ce nom.

ATHENION, esclave de Cilicie, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 av. J.-C.

ATHÉNOPOLIS, colonie de Marseille, devait être située aux environs de Saint-Tropez.

ATHERSTONE, ville d'Angleterre (Warwick), à 18 kil. N. de Coventry, sur le canal de Coventry; 3,000 hab.

ATHERTON ou **CHOWBENT**, ville d'Angleterre (Lancastre), à 18 kil. N. O de Manchester; 4,200 hab.

ATHESIS, fleuve de la Gaule Cisalpine, auj. l'ADIGE.

ATHIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 25 kil. S. O. de Falaise; 3,850 hab. Fabriques de draps.

ATHLONE, ville et port d'Irlande, dans le comté de Westmeath (Leinster), à 40 kil. S. O. de Mullingar.

ATHOR, déesse égyptienne, femme ou sœur de Fta (dieu du feu et de la lumière), fait partie de la trinité de l'Égypte et préside à l'eau et à la mer. — On la confond quelquefois aussi avec la Vénus des Grecs et avec la planète Vénus.

ATHOS, auj. *Hagion oros* ou *Monte Santo*, (c.-à-d. *montagne sainte*), montagne de la Roumélie, par 22° long. E., 40° 9' lat. N., s'avance en forme de presqu'île entre les golfes de Contessa et de Monte-Santo; elle a 115 kil. de circonférence à la base; 1,940 mètres d'élévation. On y trouve de nombreux couvents, qui ont valu à cette montagne son nom actuel. — L'Athos était célèbre chez les anciens, qui le croyaient une des mont. les plus élevées de la terre. Xerxès y fit percer un canal. L'architecte Dinocrate proposa de le tailler de manière à lui donner la figure d'Alexandre. Du temps de Strabon il renfermait 5 villes : Dion, Olophyxus, Acroathon, Zyssus et Cleonæ.

ATHRIBIS, *Atrib*, ville d'Égypte, dans le petit Delta, sur la rive droite du bras du Nil nommé Athribitique. Ce bras séparait le grand Delta d'avec le petit, et tombait dans la Méditerranée sous Tamiathis par la bouche Phatmétique.

ATINA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 17 kil. S. E. de Sora : 4,200 hab. Évêché supprimé par Eugène III. Cette ville est très ancienne; elle appartenait aux Volsques et fut une des premières à s'armer contre les Troyens à leur arrivée en Italie.

ATLANTES, grand peuple que les anciens plaçaient en Afrique, dans la partie orient. de l'Atlas, et supposaient s'étendre indéfiniment vers l'O. et le S. Ils nous les montrent comme étant toujours en guerre avec des Troglodytes.

ATLANTES, habitants de l'île imaginaire de l'Atlantide. *Voy.* ATLANTIDE.

ATLANTIDE, île ou vaste continent, qui, selon des traditions antiques conservées par Platon (dans le *Timée* et le *Critias*), était situé dans l'Océan Atlantique, en face des Colonnes-d'Hercule. Les habitants de l'Atlantide avaient conquis une grande partie de l'Afrique et de l'Europe occid., lorsque leur pays fut anéanti par des tremblements de terre suivis d'un déluge. Du reste, l'Atlantide n'est peut-être qu'une île imaginaire. On a voulu voir dans l'Atlantide le continent américain.

ATLANTIDES, filles d'Atlas. *Voy.* HESPÉRIDES.

ATLANTIQUE (Océan), portion de l'Océan qui s'étend entre l'Europe et l'Afrique à l'E., l'Amérique à l'O. Ce nom ne fut d'abord donné par les anciens qu'à la partie de l'Océan qui baigne l'extrémité occidentale des monts Atlas. Dans sa longueur cette mer va d'un pôle à l'autre : sa largeur varie de 3,500 à 6,700 kil. Elle forme à l'E. les golfes de Guinée, de Gascogne, la Manche, la mer du Nord, la mer d'Irlande; à l'O., la mer du Mexique, la mer des Antilles et la mer d'Hudson. Division naturelle, 3 régions : 1° Océan Atlantique boréal, 2° Océan Atlantique austral, 3° Océan Atlantique équinoxial (ce dernier entre les tropiques). On y distingue deux grands courants : le courant équinoxial, qui se dirige de l'E. à l'O., depuis le Sénégal jusqu'à l'Yucatan : le courant dit Gulf-Stream, qui se dirige vers le N. O. (*Voy.* GULF-STREAM.)

ATLAS, roi de Mauritanie, fils de Japet et de Clymène, fut, selon la fable, transformé en montagne pour avoir pris parti pour les Titans contre Jupiter, ou pour avoir refusé l'hospitalité à Persée, et fut obligé de porter le ciel sur ses épaules. Cette fable vient, selon les uns, de ce que le roi Atlas était savant en astronomie; selon les autres, de ce que les anciens regardaient le mont Atlas, qui se trouvait dans les états de ce prince, comme la plus haute montagne du globe, et croyaient qu'il touchait au ciel. Atlas avait sept filles dites *Atlantides* ou *Hespérides*.

ATLAS, célèbre chaîne de montagnes d'Afrique, comprend toutes les hauteurs de la région du Maghreb ou états barbaresques. La ligne principale court du cap Noun, sur l'Atlantique, jusqu'à la grande Syrte, traversant ainsi l'état de Sydy-Hescham, celui de Maroc, l'Algérie, les états de Tunis et de Tripoli. Les sommets les plus hauts semblent se trouver à l'E. de Maroc et au S. E. de Fez. Diverses chaînes secondaires se détachent et vont du S. au N. (entre autres celle qui se termine à Ceuta, vis-à-vis de Gibraltar). On divise l'Atlas en deux grandes branches : le grand Atlas, le plus méridional et le plus voisin du désert (il s'étend du cap Noun à la grande Syrte); le petit Atlas, plus au N. et plus rapproché de la Méditerranée. Ces deux chaînes sont presque parallèles, et sont unies entre elles par plusieurs chaînons transversaux dont les plus connus sont le Jurjura à l'E. d'Alger, et les monts Errifs entre Fez et Maroc. L'Atlas offre plusieurs passages ou portes, dont les plus célèbres sont à l'O. le Bebaouan qui conduit à Tarodant dans l'état de Maroc, et à l'E. Biban ou Porte-de-Fer, défilé étroit et dangereux, qui conduit d'Alger à Constantine à travers le Jurjura. Les sommets les plus élevés de l'Atlas sont dans l'empire de Maroc; ils ne dépassent pas 4,000 mètres. Viennent ensuite les montagnes de l'Algérie, savoir, l'Ouanaseris, 2,800 mètres; le Jurjura et le Felizia, environ 2,400. — L'Atlas était fort connu des anciens; ils le regardaient comme la montagne la plus élevée de la terre, ce qui leur fit imaginer qu'Atlas portait le ciel sur ses épaules. Il est probable qu'ils appliquaient spécialement le nom d'Atlas au Jurjura actuel.

ATOSSA, fille de Cyrus, épousa successivement son frère Cambyse, le mage Smerdis, et enfin Darius, fils d'Hystaspe, dont elle eut Xerxès et Artabazane. On la croit la même que la Wasthi de la Bible.—Une autre Atossa, fille d'Artaxerce-Mnémon, inspira à son propre père une passion incestueuse.

ATOUNIS, Arabes qui habitent entre la vallée de Cosséir et l'isthme de Suez.

ATRATO, **CHOCO** ou **DARIEN**, riv. de Colombie, sort des monts de Choco, coule au N. O. et tombe dans la mer des Antilles; cours, 350 kil. Elle roule un sable aurifère. Il était défendu sous peine de mort de naviguer sur cette rivière.

ATRÉBATES, peuple de Belgique 2ᵉ, vers le N., entre les *Morini*, les *Nervii*, les *Ambiani*, les *Veromandui*, occupaient une partie du dép. actuel du Pas-de-Calais. — On nommait encore *Atrebates* le ch.-l. de ce pays, dit aussi *Nemetacum*, auj. ARRAS.

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes (de 1307 à 1280 av. J.-C.). Thyeste, son frère, avait séduit Erope son épouse; Atrée la chassa de sa cour, et pour se venger de son frère, il tua les deux enfants qui étaient nés de ce commerce criminel et les lui fit servir dans un festin. Il succomba lui-même sous les coups d'Egysthe, fils de Thyeste.

ATRI, *Hadria*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2ᵉ), à 28 kil. N. E. de Teramo, sur un mont escarpé; 4,500 hab. Fondée par Adrien au IIᵉ siècle, possédée successivement par les Goths et par les Normands, enfin par les rois de Naples.

ATRIDES, nom donné aux descendants d'Atrée, et spécialement à ses deux fils, Agamemnon et Ménélas.

ATROPATÈNE, auj. l'*Aderbidjan*, province de l'ancien empire perse, dans la Médie sept., appartint ensuite à Alexandre, aux Séleucides et aux Parthes; ville principale, *Gaza* ou *Gazaca* (Tauris). *Voy.* ADERBIDJAN.

ATROPOS, une des Parques, tenait le ciseau fatal. *Voy.* PARQUES.

ATTAKAPAS, ou *Mangeurs d'hommes*, peuple de l'Amérique du Nord, habitait jadis en Louisiane, le long du golfe de Mexique. Aujourd'hui, ce peuple ne compte plus qu'une centaine d'individus. Ils ont donné leur nom à un comté de la Louisiane, à l'O. de l'Atchafalaya.

ATTALE I, roi de Pergame, 241-198 av. J.-C., succéda à Eumène, et agrandit son royaume aux dépens des rois de Syrie. Lors de la guerre de Philippe, roi de Macédoine, contre les Romains, il embrassa le parti de ceux-ci, et resta toujours leur fidèle allié. Attale aimait les lettres : il fonda la célèbre bibliothèque de Pergame.

ATTALE II, *Philadelphe*, fils du précédent, monta sur le trône après Eumène son frère aîné, 157 av. J.-C., repoussa Prusias, qui menaçait ses états, rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce, et bâtit Attalie, Philadelphie, et quelques autres villes. Dans sa vieillesse, il se livra entièrement aux plaisirs de la table, et abandonna les affaires à Philopœmen, un de ses favoris. Il mourut à 82 ans, l'an 137 av. J.-C., empoisonné par Attale Philométor, son neveu.

ATTALE III, *Philométor*, neveu du précédent, monta sur le trône par un crime, 137 av. J.-C., et se souilla de meurtres et de cruautés. Il eut cependant des succès, et repoussa Nicomède, roi de Bithynie. Mais il renonça bientôt aux affaires pour se livrer à son goût pour l'agriculture et le jardinage. Poursuivi au milieu de ses occupations paisibles par le remords de ses crimes, il perdit la raison, s'enferma dans son palais, ne se revêtant jamais que d'habits de deuil, et mourut misérablement après 5 ans de règne. N'ayant pas d'enfants, il légua son royaume au peuple romain. — Les Attales passaient pour être fort riches, et les richesses *attaliques* étaient devenues proverbiales.

ATTALE (FLAVIUS), sénateur romain, préfet de Rome sous Honorius. Alaric, maître de Rome, le fit élire empereur pour l'opposer à Honorius, 409 ; mais il ne tarda pas à le dépouiller de la pourpre. Il tomba en 414 entre les mains d'Honorius, qui lui fit couper les doigts et l'envoya mourir à Lipari.

ATTALIE, auj. *Satalieh*, ville considérable de l'Asie-Mineure, bâtie par Attale II sur un promontoire de la côte de Pamphylie.

ATTAMAN, chef des Cosaques. *Voy.* HETMAN.

ATTANCOURT, village de France (H.-Marne), sur la Blaise, à 11 kil. de Vassy; 400 hab. Eaux minérales très fréquentées.

ATTER (lac d'), le plus grand lac de l'archiduché d'Autriche, au S. O. de Vocklabruck. Il donne naissance à l'Ager.

ATTERBURY (François), évêque de Rochester, né à Middleton en 1662. En 1687, il écrivit une savante apologie pour Luther contre les Catholiques romains. Il fut chapelain du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et devint évêque de Rochester en 1713 ; mais s'étant déclaré pour le prétendant, il fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et condamné par la cour des pairs à l'exil. Il se retira en France, et mourut à Paris en 1732. Il a laissé des *Sermons* en anglais et d'autres ouvrages estimés. Atterbury fut lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre, particulièrement avec Pope, avec lequel il correspondit après son exil.

ATTICHY, *Attipiacum*, ch.-l. de cant. (Oise), à 40 kil. N. E. de Senlis ; 850 hab.

ATTICUS (T. POMPONIUS), chevalier romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron, né à Rome 110 ans av. J.-C., mort l'an 33 av. J.-C. Il fut élevé avec Cicéron et resta son ami pendant toute sa vie. Témoin, dès sa jeunesse, des guerres civiles de Marius et de Sylla, il s'éloigna de Rome afin de ne prendre aucune part aux troubles publics, et alla se fixer à Athènes, où il se livra tout entier à l'étude. Il parvint à parler si purement le grec, qu'on lui donna le surnom d'*Atticus*, sous lequel il est principalement connu. Il ne revint à Rome que quand le calme y fut rétabli. Il refusa toujours les emplois publics et resta constamment lié avec les hommes les plus éminents, quoiqu'ils fussent divisés entre eux, tels que Sylla et Cinna, Pompée et César, Antoine et Cicéron, Brutus et Octave. Il eut pour gendre Agrippa. Il jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, et il n'en usa que pour faire réparer les injustices, et pour secourir les victimes des guerres civiles. Il se laissa mourir de faim pour se soustraire aux douleurs d'une maladie aiguë. Atticus avait composé des *Annales* qui ne nous sont pas parvenues ; on trouve des lettres de lui dans le recueil des lettres de Cicéron. Cornélius Népos a écrit sa vie.

ATTICUS (HÉRODE), célèbre rhéteur grec, né à Marathon, vers l'an 110 après J.-C., était fils de Jules Atticus, Athénien qui s'était enrichi tout d'un coup par la découverte d'un immense trésor. Il enseigna avec éclat dans Athènes, et obtint une telle réputation qu'Antonin le choisit pour être précepteur de Marc-Aurèle et de L. Vérus, ses deux fils adoptifs. Il fut fait consul l'an 143, et fut chargé du gouvernement d'une partie de l'Asie et de la Grèce. Il embellit Athènes de monuments magnifiques. Il mourut à 76 ans. Hérode Atticus excellait surtout dans l'improvisation. Il avait composé un grand nombre de discours qui ne nous sont pas parvenus ; on trouve une déclamation sous son nom dans le recueil publié à Hanau par Gruter, 1609.

ATTIGNY, *Attiniacum*, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. de Vouziers ; 1,000 hab. Une des résidences des Mérovingiens de Neustrie. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui dans lequel Louis-le-Débonnaire fit pénitence publique (822).

ATTILA, chef ou roi des Huns, surnommé *le Fléau de Dieu*, commença à régner en 434, conjointement avec son frère Bléda, dont il se défit au bout de dix ans ; se mit en 441 à la tête des Huns qui étaient venus s'établir dans la Pannonie, commença par ravager l'empire d'Orient, rendit Théodose-le-Jeune tributaire, puis traversa la Germanie, entra dans les Gaules en 451, à la tête d'une armée de 500,000 hommes, et pénétra jusqu'à Orléans ; mais il fut repoussé par les troupes réunies d'Aétius, général romain ; de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Goths ; peu de temps après, ces mêmes chefs lui livrèrent, dans les *champs catalauniens* (près de Châlons en Champagne), une bataille sanglante, où il perdit plus du quart de son armée. Il passa avec le reste en Italie, 452, ruina Aquilée et plusieurs villes, et marcha sur Rome. Mais le pape saint Léon étant venu au-devant de lui, et lui ayant promis un tribut au nom de l'empereur Valentinien III, il consentit à ne pas pousser plus loin ses conquêtes, et retourna en Pannonie. Il y mourut en 453, la nuit même de ses noces. La vie d'Attila a été écrite par Olaüs, archevêque d'Upsal.

ATTIQUE, *Attica* (du grec *acté*, rivage), contrée de la Grèce, la plus orientale de toutes, entre la mer Égée, la Mégaride et la Béotie, est terminée au S. E. par une pointe qu'on nomme cap Sunium. Athènes en était la capitale. L'Attique avait beaucoup de montagnes, des mines d'or (au

mont Laurium), de beau marbre (au mont Pentélique). La côte S. O. offrait de beaux ports (*Voy.* ATHÈNES). Climat chaud, sec; peu de grains, quantité d'oliviers, figues excellentes. L'Attique prit les noms d'Ionie lorsque les Ioniens, expulsés de l'Égialée par les Doriens, vinrent s'y fixer. Avant Cécrops, on ne la distinguait guère de la Béotie, et ces deux pays ensemble formaient l'Ogygie ou domaine d'Ogygès.

ATTOK ou ATEK, *Taxila*, ville de la confédération des Sikhs (Afghanistan), sur le Sindh, qui a dans cet endroit 260 mètres de large, à 310 kil. de Kaboul. Château-fort bâti par Akbar, 1581. C'est là qu'Alexandre, Timour et Nadir ont passé le Sindh (*Indus*).

ATTUARII. *Voy.* CHASSUARII.

ATUATUCA, ville de Germanie, nommée depuis *Tungri*, auj. TONGRES.

ATURES, ville d'Aquitaine, nommée depuis *Vicus Julii*, auj. AIRE (Landes).

ATURUS, riv. de Gaule, auj. l'ADOUR.

ATWOOD (Georges), physicien anglais, né vers 1745, mort en 1807, professa la physique à l'université de Cambridge. Il a laissé un *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps*, 1784; un *Cours sur les principes de la physique*, 1784, et des *Recherches sur la théorie du mouvement des balanciers des horloges*, etc, dans les *Transactions philosophiques*. Il est l'auteur de l'ingénieuse machine qui porte son nom, et dont on se sert pour rendre sensibles aux yeux les lois de la chute des corps.

ATYADES, rois de Lydie. *Voy.* ATYS.

ATYS, jeune et beau Phrygien, fut aimé de Cybèle, qui lui confia le soin de son culte, et lui fit jurer de garder la chasteté. Ayant violé son vœu, la déesse, pour le punir, lui inspira une telle fureur, qu'il se mutila lui-même. Il mourut peu après, mais Cybèle lui rendit la vie.

ATYS, roi de Lydie, vécut dans le XVIe siècle av. J.-C., et fut le chef de la dynastie des Atyades, qui régna de 1579 à 1292, et qui fut remplacée par celle des Héraclides.

AUBAGNE, *Albania*, ch.-l. de cant. (B.-du-Rhône), à 13 kil. E. de Marseille; 6,900 hab. Excellents vins. Patrie de l'abbé Barthélemy.

AUBAINE (droit d'), droit en vertu duquel le souverain recueillait la succession de tout étranger (*aubain*, *alibi natus*) qui venait à mourir dans ses états sans avoir été naturalisé. Ce droit barbare, qui existait dès les premiers temps de la monarchie française, a été aboli par l'assemblée constituante (6 août 1790, et 13 août 1791).

AUBE, *Alba*, riv. de France, naît près de Praslay (H.-Marne), arrose la Ferté-sur-Aube, Clairvaux, Bar-sur-Aube, Brienne, Lesmont, Arcis-sur-Aube, et grossit la Seine à Conflans-sur-Aube; cours, 182 kil.

AUBE (dép. de l'), entre ceux de la Marne au N., de la Côte-d'Or et de l'Yonne au S., de Seine-et-Marne à l'O., de la H.-Marne à l'E. : 6,050 kil. carrés; 253,870 hab. Ch.-l., Troyes. Il est formé de la Champagne propre, et d'une petite partie de la Bourgogne. Sol plat, sauf au N. et à l'O.; presque stérile dans la partie N. qui ne se compose guère que de craie, et qui formait l'ancienne *Champagne Pouilleuse*; très fertile au S. Vins, chanvre, navette. Forêts assez vastes. Bétail, moutons, volailles. Pierres de taille, grès à paver, marbre lumachelle, etc. Industrie : tissus divers, draps communs, tricots, cordes de boyau, papeteries, chamoiseries. Commerce en vins, bois de chauffage. — Ce dép. se divise en 5 arr. (Troyes, Bar-sur-Aube, Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Nogent-sur-Seine); il a 26 cant. et 447 comm.; il appartient à la 18e division militaire, et à la cour royale de Paris; il a un évêché, à Troyes.

AUBENAS, *Albinatium*, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur l'Ardèche, à 20 kil. N. E. de Privas; 3,607 hab. Commerce de marrons et de vins.

AUBENTON, ch.-l. de cant. (Aisne), à 20 kil. E. de Vervins; 1,200 hab.

AUBERIVE, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 20 kil. S. O. de Langres; 500 hab. Forges.

AUBERT (l'abbé), fabuliste et critique, né à Paris en 1731, mort en 1814, se fit connaître dès 1756 par un recueil de fables qui eut un grand succès. Voltaire disait des fables intitulées *le Merle*, *le Patriarche* et *les Fourmis* : « C'est du sublime écrit avec naïveté. » Non moins bon critique que poète ingénieux, il rédigea, depuis 1752 jusqu'en 1772, la partie critique et littéraire des *Petites Affiches*, et fit longtemps la fortune de ce journal; il travailla ensuite au *Journal des Beaux-Arts* et dirigea depuis 1774 la *Gazette de France*. En 1773, on créa pour lui, au collége de France, une chaire de littérature française qu'il occupa jusqu'en 1784. L'abbé Aubert publia en 1774, en 2 vol. in-8, une édition de ses *Fables*, fort augmentée, et accompagnée de ses *Œuvres diverses*; on y remarque des *Contes moraux* en vers.

AUBERVILLIERS ou NOTRE-DAME-DES-VERTUS, village du dép. de la Seine, à 7 kil. N. de Paris; 1,900 hab. Raffinerie de sucre. Bataille sanglante en 1814. On y voyait une image de la Vierge à laquelle on attribuait des miracles, d'où le nom de *Notre-Dame-des-Vertus*.

AUBERY (Antoine), écrivain savant et laborieux, né en 1616, à Paris, mort en 1695, a composé: *Histoire des Cardinaux*, 1642; *Histoire de Richelieu*, 1660, qu'il fit suivre de *Mémoires* sur le cardinal de Richelieu, 1660; *Histoire de Mazarin*, 1695. Il avait publié en 1667 un traité *Des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, qui excita des réclamations de la part des princes d'Allemagne; pour les apaiser, on mit un instant l'auteur à la Bastille.

AUBESPINE (Claude DE L'), baron de Châteauneuf, d'une famille noble de Bourgogne, habile diplomate, fut chargé de plusieurs négociations sous François I et ses successeurs, fut un des plénipotentiaires de France au traité de Cateau-Cambrésis, et attacha son nom à l'assemblée de Fontainebleau où fut rendu un édit de tolérance pour les Réformés (1560), ainsi qu'à la reddition de Bourges (1562). Il mourut en 1567.

AUBESPINE (Ch. DE L'), marquis de Châteauneuf, entra dans les ordres, remplit diverses ambassades, et fut fait garde des sceaux par Richelieu en 1630; il servit la vengeance du cardinal en votant la mort des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Néanmoins, Richelieu lui ôta les sceaux en 1633, et le tint en prison jusqu'à la mort de Louis XIII. Anne d'Autriche le tira de captivité, et lui rendit les sceaux; mais elle l'exila deux ans après, ce qui le fit entrer dans le parti de la Fronde. Il se réconcilia ensuite avec la cour et fut obligé de céder à Mazarin. Mort en 1653.

AUBETERRE, ch.-l. de cant. (Charente), non loin de la Dronne, à 41 kil. d'Angoulême; 750 hab.

AUBETTE, petite riv. du dép. de la Seine-Inf., se jette dans la Seine à Rouen, après un cours de 13 kil. Ses eaux sont excellentes pour la teinture.

AUBIGNAC (François HÉDELIN, abbé d'), né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1676, fut choisi par le cardinal de Richelieu pour être précepteur du duc de Fronsac, son neveu, et fut peu après pourvu de l'abbaye d'Aubignac, dont il conserva le nom. Il se livra à la littérature, et fut en relation avec les plus beaux esprits de son temps. On a de lui la *Pratique du Théâtre*, 1657, souvent réimprimée, sorte de commentaire de la *Poétique* d'Aristote, où sont soutenues les trois unités; des romans, et quelques pièces de théâtre, entre autres une tragédie en prose, *Zénobie*, qui fut représentée sans succès. Il est surtout connu par ses querelles avec Corneille, dont il critiqua avec passion les tragédies, et avec

Ménage, contre lequel il publia *Térence justifié*. D'Aubignac est un des premiers qui aient soutenu qu'Homère est un personnage chimérique, et que les poëmes qu'on lui attribue ne sont qu'un recueil de pièces détachées.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa D'), un des favoris de Henri IV, né en 1550, à Saint-Maurice près de Pons en Saintonge, était zélé calviniste, et se lia de bonne heure avec le jeune roi de Navarre, qui le prit d'abord pour écuyer ou aide-de-camp et le nomma dans la suite maréchal-de-camp, gouverneur d'Oloron et de Maillezais, et vice-amiral de Guyenne et de Bretagne. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus par leur valeur à placer Henri IV sur le trône; mais il n'en fut pas fort généreusement récompensé. Il avait une franchise et une causticité qui convenaient peu à un courtisan, et il conserva pour le calvinisme un attachement qui semblait condamner la conversion de son maître. Après la mort de Henri IV, il vécut dans la retraite et composa plusieurs écrits dont le principal est une *Histoire depuis 1550 jusqu'en 1601*, Maillé, 1616-20 et 1626, 3 vol. in-fol., ouvrage où il parle avec beaucoup de hardiesse. Cette histoire ayant été condamnée par le parlement, d'Aubigné se retira à Genève (1620). Il y mourut en 1630. On a de lui des mémoires sur sa vie sous le titre d'*Histoire de Théodore-Agrippa d'Aubigné, écrite par lui-même*. On lui attribue les *Aventures du baron de Fœneste*, 1617, et la *Confession catholique du sieur de Sancy* (dans le journal de l'Étoile), satires mordantes contre plusieurs personnages de son temps. Il avait aussi fait des vers dans sa jeunesse, entre autres un long poëme satirique intitulé *Tragiques*, dans lequel on trouve une singulière vigueur. On cite de d'Aubigné un trait semblable à celui de Régulus. Fait prisonnier par Saint-Luc pendant la guerre civile (1585), il obtint sur parole d'aller passer quelques jours à la Rochelle; dans l'intervalle, il apprit que Catherine de Médicis avait donné l'ordre de sa mort; il n'en revint pas moins au jour dit. — D'Aubigné fut grand-père de la célèbre Maintenon; elle était fille de Constant d'Aubigné, son second fils. Ce Constant d'Aubigné empoisonna les derniers jours de son père en abjurant le calvinisme et en trahissant les secrets du parti.

AUBIGNY, ch.-l. de cant. (Cher), à 44 kil. N. de Bourges, sur la Nère; 2,600 hab. Truites renommées. Draps communs, etc. Commerce de laine, toile, fils, cire, cuir. Cette ville fut brûlée sous le roi Jean par les Anglais; c'était le ch.-l. d'un ancien comté, qui fut érigé en duché-pairie par Louis XIV en faveur d'un fils naturel de Charles II d'Angleterre et de la comtesse de Portsmouth.

AUBIGNY, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 13 kil. E. de St-Pol; 660 hab. Fabriques de calicots.

AUBONNE, jolie petite ville de Suisse (Vaud), sur une rivière de même nom, 17 kil. S. O. de Lausanne; 1,600 hab. Tombeau de Duquesne (fils).

AUBRIET, peintre d'histoire naturelle, né en 1651 à Châlons, mort à Paris en 1743, accompagna Tournefort dans le Levant, fit les dessins de ses *Éléments de botanique* et les figures de son *Voyage*. A son retour, il succéda à J. Joubert comme peintre au Jardin-du-Roi, et continua la collection de dessins de plantes sur vélin commencée par Nic. Robert.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, né à Dijon, décora Paris de plusieurs monuments, fit construire le pont au Change, le pont St-Michel, et fit bâtir, entre autres édifices, la Bastille (1369). Il fut lui-même enfermé un des premiers dans cette prison comme suspect d'hérésie. Il en fut tiré en 1381 par les Maillotins, qui voulurent le mettre à leur tête; mais il refusa ce dangereux honneur. Il mourut en 1382.

AUBRY (François), conventionnel, né à Paris en 1750, servit d'abord dans l'artillerie, fut député à la Convention par le département du Gard, en 1792; devint, après la chute de Robespierre, membre du comité de salut public, et dirigea en cette qualité les opérations militaires. Le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il fut déporté à Cayenne par le Directoire; il parvint à s'échapper, mais il mourut en route, à Démérary (1799).

AUBRY de Montdidier, chevalier français, fut assassiné en 1371, près de Montargis, par un de ses compagnons d'armes, Richard de Macaire. Le crime, resté quelque temps inconnu, ne fut découvert que par les poursuites opiniâtres du chien de la victime qui s'était attaché aux pas du meurtrier. Le roi Charles V ordonna un combat en champ-clos entre Macaire et le chien; ce combat eut lieu dans l'île Louviers, à Paris; l'assassin y succomba.

AUBRY DE GOUGES. *Voy.* GOUGES.

AUBUSSON, *Albutio*, ch.-l. d'arr. (Creuse), à 40 kil. E. de Bourganeuf, sur la Creuse; 4,465 hab. Jadis château remarquable, où fut enfermé Zizim. Manufact. royale de tapis, fabrique de gros draps, etc. — L'arr. d'Aubusson a 10 cantons (Evaux, Auzance, Cracq, la Courtine, Pallier, Felletin, St-Sulpice, Chenerailles, Bellegarde, plus Aubusson), 115 comm. et 105,106 hab.

AUBUSSON (Pierre D'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né dans la Marche en 1423, mort en 1505, se mit d'abord au service de l'empereur Sigismond et se signala en Hongrie contre les Turcs; il accompagna ensuite Charles VII au siége de Montereau. Reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand-maître en 1476; il fit aussitôt bâtir plusieurs forts pour la sûreté de l'île, menacée par les Turcs, et soutint en 1480 ce fameux siége auquel Mahomet II employa 100,000 hommes, et que les Ottomans furent obligés de lever après une perte considérable. En récompense de ses services, il fut fait cardinal par Innocent VIII. A la fin de sa vie, il devait commander une nouvelle croisade contre les Turcs; mais l'entreprise ne s'exécuta pas. D'Aubusson a été surnommé le *Bouclier de l'Église*.

AUBUSSON (François), duc de la Feuillade. *Voy.* FEUILLADE.

AUCH, *Elimberris*, *Ausci* ou *Auscii*, *Augusta Ausciorum*, ch.-l. du dép. du Gers, près du Gers, à 17 kil. de Toulouse, à 669 kil. S. O. de Paris (679 par Toulouse); 10,461 hab. Archevêché, cathédrale à beaux vitraux. Commerce en vins, eaux-de-vie d'Armagnac, etc. Jadis ch.-l. des *Ausci* et de toute la Novempopulanie ou Aquitaine 3e, puis de l'Armagnac. Patrie du duc de Roquelaure et de l'amiral Villaret-Joyeuse. — L'arr. d'Auch a 6 cant. (Gimont, Jegun, Saramont, Vic-Fezensac, plus Auch qui compte pour 2), 136 comm. et 61,214 hab.

AUCHY-EN-BRAIE, village du dép. de l'Oise, à 4 kil. E. de Gournay, à 9 kil. S. O. de Songeons. Bataille entre Guillaume-le-Conquérant et Robert son fils, en 1077.

AUCUN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 8 kil. S. O. d'Argelès; 800 hab. Plomb, cuivre, zinc.

AUDE, *Atax*, riv. de France, naît près de Mont-Louis (Pyrénées-Orientales), court au N., puis à l'E., baigne Quillan, Aleth, Limoux, Carcassonne, forme la limite des dép. de l'Hérault et de l'Aude, et se jette dans la Méditerranée après un cours de 217 kil.

AUDE (dép. de l'), sur la Méditerranée, borné au N. par celui de l'Hérault, au S. par celui des Pyrénées-Orient., à l'O. par celui de l'Ariége; 6,317 kil. carrés; 281,088 hab. Ch.-l. Carcassonne. Il est formé du diocèse de Narbonne, du Rasès, du Carcassez, du Lauraguais, toutes portions de l'ancien grand-gouvernement de Languedoc. Montagnes au S.; fer, houille, marbre, plâtre, manganèse, jayet, cobalt, ardoises; grains, fruits, miel, vins excellents; mou-

tons à laine fine; forges à la catalane; eaux-de-vie, esprits, etc. Le canal du Midi traverse le dép. — Il a 4 arrond. (Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne), 26 cant., 447 communes. Il dépend de la 10e division militaire, de la cour royale de Montpellier, et du diocèse de Carcassonne.

AUDEBERT (J.-B.), naturaliste, né à Rochefort en 1759, mort à Paris en 1800. On lui doit deux grands ouvrages : l'*Histoire naturelle des singes*, *des makis*, etc., Paris, 1800, in-fol.; l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouches*, etc., 1802, in-fol. Il a eu le singulier mérite d'être à la fois l'auteur du texte, des dessins et des gravures. Il a porté une perfection inconnue jusqu'à lui dans la gravure des figures coloriées.

AUDENARDE. *Voy.* OUDENARDE.

AUDENGE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 35 kil. S. O. de Bordeaux, près du bassin d'Arcachon; 800 hab.

AUDEUX, ch.-l. de cant. (Doubs), à 10 kil. N. O. de Besançon; 300 hab.

AUDGELAH, *Augila*, oasis sur la route de l'oasis de Syouah au Fezzan, gouvernée par un bey qui dépend de celui de Tripoli, a pour ch.-l. Audgelah, par 20° 10' long. E., 29° 28' lat. N.

AUDIERNE, ville du dép. du Finistère, à 26 kil. O. de Quimper, sur la baie d'Audierne; 1,000 hab. Petit port, école de navigation.

AUDIGUIER (Vital D'), né vers 1565 à Villefranche, ou à la Ménor, dans le Rouergue; mort vers 1630, assassiné, suivit successivement les carrières de la magistrature, des armes et des lettres. Il a traduit de l'espagnol les *Nouvelles* de Cervantès, les *Travaux de Persilès et de Sigismonde*, du même; les *Aventures de Lazarille*, et a composé *Le vrai et ancien usage des duels*, 1617, ouvrage cité avec éloge par Bayle.

AUDINCOURT, ch.-l. de cant. (Doubs), sur le Doubs, à 4 kil. S. E. de Montbéliard; 950 hab. Haut-fourneau, forges, etc.

AUDINOT (Nic.-Médard), acteur et auteur dramatique, né à Nancy vers 1740, mort à Paris en 1801, joua d'abord au Théâtre-Italien; il éleva en 1769, à la foire Saint-Germain, un petit théâtre de marionnettes, dont chaque figure imitait un acteur de la Comédie-Italienne. Les comédiens de bois attirèrent la foule, et bientôt Audinot put fonder la salle de l'*Ambigu-Comique*, où il substitua des enfants à ses marionnettes. En 1772, il fit représenter de grandes pantomimes, qui firent sa fortune. Il a composé *le Tonnelier*, opéra-comique, représenté avec succès sur le Théâtre-Italien.

AUDIN-ROUVIÈRE (Joseph-Marie), médecin, né en 1764 à Carpentras, mort en 1832 du choléra à Paris, est surtout connu par un ouvrage intitulé *La Médecine sans médecin*, publié pour la première fois en 1794, refondu en 1820, et qui a eu treize éditions. Il amassa une grande fortune en vendant des *grains de vie* ou *grains de santé*, remède secret qu'il donnait comme un remède universel; ce n'est que le toni-purgatif de Frank.

AUDITEUR DE LA ROTE. *Voy.* ROTE.

AUDOENUS. *Voy.* OUEN (saint).

AUDRAN, nom d'une famille de Lyon qui, dans le XVIIe siècle, a produit plusieurs artistes très estimés. Le plus célèbre est Girard Audran, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703, que l'on regarde encore aujourd'hui comme le premier graveur d'histoire. Il employa plusieurs années à se former dans l'art du dessin, étudia à Paris sous Lebrun dont il resta l'ami, puis alla se perfectionner à Rome; Colbert le fixa à Paris en lui donnant une pension, et utilisa ses talents. Il grava, entre autres tableaux: les *Batailles d'Alexandre* de Lebrun, l'*Enlèvement de la Vérité* et plusieurs autres tableaux de Poussin, le *Martyre de saint Laurent* de Lesueur. On a aussi de lui un *Recueil des proportions du corps humain*. — Les autres artistes du même nom sont: Claude, père de Girard; Charles, son oncle, tous deux graveurs; Claude, son frère, peintre et élève de Lebrun; Benoît et Jean, ses neveux, graveurs.

AUDRUICK, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 8 kil. N. E. d'Ardres; 2,373 hab.

AUDUN-LE-ROMAN, ch.-l. de cant. (Moselle), à 19 kil. de Thionville; 300 hab. Manufact. d'armes.

AUDUS, riv. de l'Afrique septentrionale, dans la Numidie, auj. l'ADOUSE.

AUERBACH, ville d'Allemagne, en Saxe (Voigtland), à 10 kil. E. de Plauen; 2,000 hab.

AUERSBERG, *Arupium*, château seigneurial des États autrichiens (Laybach, en Illyrie), à 35 kil. N. O. de Neustadt.

AUERSTÆDT, ville des États prussiens (Saxe), à 10 kil. O. de Naumbourg. Victoire de Davoust sur les Prussiens, 14 octobre 1806, le même jour que celle d'Iéna.

AUFIDENA, ville du Samnium, auj. ALFIDENA.

AUFIDUS, riv. de Daunie, auj. l'OFANTO.

AUGE, ou VALLÉE-D'AUGE, petit pays de l'ancienne B.-Normandie, arrosé par la Touque, est remarquable par sa fertilité. Villes principales: Pont-l'Évêque, Touques, Dives, Exmes, Beaumont-en-Auge. L'Auge fait partie des dép. actuels du Calvados et de l'Orne. Jadis ce n'était qu'une forêt dite *saltus Algiæ*, d'où le nom de Saut-d'Auge que porte encore un village de ce pays.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1515 à Alleman, près de Troyes, alla à Rome n'ayant d'autres ressources que de mendier, entra chez les Jésuites de Rome comme garçon de cuisine, et fut admis dans l'ordre par saint Ignace lui-même. De retour en France, il se distingua par son zèle pour la prédication et convertit un grand nombre de protestants. Tombé entre les mains du baron des Adrets, chef des Protestants, il allait être mis à mort quand son éloquence le sauva. Henri III le choisit pour son confesseur; il est le premier jésuite qui ait rempli cette fonction délicate. Les Ligueurs l'éloignèrent de la personne du roi; il se retira en Italie et mourut à Côme en 1591. Il a laissé quelques ouvrages de piété, entre autres un *Catéchisme* estimé.

AUGER (l'abbé Athanase), savant helléniste, né à Paris en 1734, mort en 1792, fut professeur d'éloquence au collége de Rouen, grand-vicaire de l'évêque de Lescar et membre de l'Académie des Inscriptions. Il a traduit *Démosthène* et *Eschine*, 1777-78, 6 vol. in-8; *Isocrate*, 1781, 3 vol. in-8; *Lysias*, 1783, 1 vol. in-8; *saint Jean-Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8; *saint Basile*, 1788, in-8, et quelques autres ouvrages moins importants. On a publié en 1794 ses œuvres posthumes; elles contiennent la trad. des *Discours* de Cicéron, et la *Constitution des Romains sous les rois et sous la république*.

AUGER (Louis-Simon), littérateur, né à Paris en 1772, se fit d'abord connaître par des *Éloges* qui furent couronnés; il travailla successivement à la rédaction de la *Décade philosophique* (1804), du *Journal de l'Empire* (1808), du *Journal général de France* (1814) et du *Mercure*, donna un grand nombre d'éditions de nos classiques, avec notices et commentaires; fut nommé censeur à la Restauration; fut reçu en 1816 à l'Académie Française, dont il devint secrétaire perpétuel, et termina sa vie de la manière la plus inattendue, par un déplorable suicide, en 1829. Son travail le plus estimé est son *Commentaire sur Molière*, 1819-27, 9 vol. in-8.

AUGEREAU (P.-F.-Ch.), duc de Castiglione, maréchal de France, né à Paris en 1757, était fils d'un maçon et d'une fruitière. Il s'engagea de bonne heure, se distingua en Vendée et aux Pyrénées, et fut dès 1794 nommé général de division. Envoyé en Italie (1796), il fit des prodiges de valeur au pont de Lodi, à Castiglione, où, avec un faible corps

de troupes, il arrêta pendant deux jours une armée nombreuse; à Arcole, où, voyant plier les colonnes françaises, il se jeta, dit-on, au milieu des ennemis, un drapeau à la main, et rappela ainsi la victoire. En 1797, il fut investi du commandement de Paris, et, à la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), fut chargé par le Directoire d'envahir le corps législatif et d'arrêter les députés proscrits. En 1799, il fut député au Conseil des cinq-cents et devint secrétaire de cette assemblée. Néanmoins il ne s'opposa pas au coup d'état du 18 brumaire; il fut en récompense chargé par le premier consul du commandement de l'armée de Hollande. En 1804, il accepta de l'empereur le titre de maréchal, et fut fait duc de Castiglione, en souvenir d'un de ses principaux exploits. Il commanda encore avec distinction sur le Rhin et en Prusse, et eut une grande part aux victoires d'Iéna (1806) et d'Eylau (1807). Il fut moins heureux en Catalogne, et ne fut chargé que d'un rôle secondaire pendant l'expédition de Russie; cependant il se signala par son courage à la bataille de Leipsick. Il fut mis à la tête de l'armée de l'Est, réunie à Lyon, mais il ne fit rien pour s'opposer à l'entrée des alliés. Il fut un des premiers à se détacher de l'empereur et à reconnaître les Bourbons. Il mourut en 1816, dans sa terre de la Houssaye. Augereau était un soldat intrépide, mais il n'avait pas les qualités du général en chef. On l'accuse d'avoir souvent souillé ses victoires par ses déprédations. En politique, il servit alternativement tous les partis.

AUGIAS, roi d'Elis, avait de vastes étables qui contenaient trois mille bœufs, et qui n'avaient point été nettoyées depuis trente ans. Il proposa à Hercule de les nettoyer, sous la promesse du dixième de son troupeau. Le héros y réussit en détournant le fleuve Alphée, qu'il fit passer à travers les étables. Mais le perfide roi ayant refusé à Hercule le prix convenu, le héros indigné pilla Elis, tua Augias, et donna ses états à Philée, fils de ce prince.

AUGILA (oasis d'). *Voy.* AUDGELAH.

AUGSBOURG, *Augusta Vindelicorum*, ville de Bavière (H.-Danube), au confluent du Lech et de la Wertach, à 57 kil. N. O. de Munich; 34,000 hab. Elle est divisée en 3 parties, haute, moyenne et basse ville. Evêché. Cathédrale, hôtel-de-ville, Ludwigsplatz, grande place; marché aux vins, etc. Grande manufacture de coton (qui occupe près de 7,000 ouvriers); futaines, toiles, glaces, papiers, etc. Grand commerce de librairie, d'expédition et de transit avec l'Italie, la Suisse, Vienne, Lyon, Francfort. Elle est aussi une des premières places de l'Europe pour les affaires de banque. En terme de banque, on la nomme *Auguste*. — Augsbourg a été ville impériale jusqu'en 1806. L'évêché était aussi état d'empire: tous deux faisaient partie du cercle de Souabe. Augsbourg est célèbre dans l'histoire par la *diète d'Augsbourg* de 1530, où fut présentée la *Confession d'Augsbourg* (formule de foi luthérienne rédigée par Mélanchthon); par l'*alliance d'Augsbourg* (entre François I et les princes allemands luthériens, contre Charles-Quint et les Catholiques, en 1534); par l'*intérim d'Augsbourg* (formulaire provisoire imaginé pour contenir les deux partis religieux, et présenté par Charles-Quint à la diète de 1548); par la *paix d'Augsbourg* ou 2ᵉ *paix de religion* (entre les Catholiques et les Luthériens, signée par Charles-Quint à la diète de 1555); par la *ligue catholique d'Augsbourg* (formée en opposition à l'union évangélique d'Auhausen, 1608, et qui présageait la guerre de 30 ans); enfin par une autre *ligue d'Augsbourg*, formée en 1686, entre les deux lignes de la maison d'Autriche, la Suède, la Saxe, la Bavière, les cercles de Souabe et de Franconie, etc., dans le but d'arrêter les empiétements de Louis XIV; elle fut le début de la guerre que termina la paix de Ryswick.

AUGSBOURG (évêché d'), état d'empire (cercle de Souabe), comprenait entre autres villes Dillingen, Wittislingen, Füssen.

AUGST, ville de Suisse (Bâle), à 11 kil. S. E. de Bâle, au confluent de l'Ergoltz et du Rhin; elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Augusta Rauracorum*, détruite par Attila, 450.

AUGURES, ministres de la religion chez les Romains, prédisaient l'avenir, d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux. Ils formaient un collége qui jouit longtemps d'une très grande considération, et dans lequel on n'admettait que les premiers personnages de l'état. Il ne faut pas les confondre avec les aruspices, qui étaient des officiers d'un ordre bien inférieur. *Voy.* ARUSPICES.

AUGUSTA. Nom commun à beaucoup de villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur de l'empereur Auguste ou de quelqu'un de ses successeurs. Souvent elles ont un autre nom qu'elles joignent à celui d'*Augusta*. Les principales sont:

AUGUSTA, ville de Sicile, auj. AGOSTA.

AUGUSTA ou BASILIA, ville des Helvétiens, auj. BALE (Suisse).

AUGUSTA ou NEOMAGUS, ville de la Gaule Transalpine, auj. NYONS (Drôme).

AUGUSTA ASTURICA, ville d'Hispanie, auj. ASTORGA.

AUGUSTA AUSCORUM, ville d'Aquitaine, auj. AUCH.

AUGUSTA FIRMA ou ASTIGIS, ville d'Hispanie, auj. ECIJA.

AUGUSTA NEMETUM, ville de Germanie, auj. SPIRE.

AUGUSTA PRÆTORIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. AOSTE.

AUGUSTA RAURACORUM, ville des Helvétiens, auj. AUGST.

AUGUSTA SUESSIONUM, ville de l'ancienne Belgique, auj. SOISSONS.

AUGUSTA TAURINORUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. TURIN.

AUGUSTA TREVIRORUM, ville de Germanie, auj. TRÈVES.

AUGUSTA TRICASTINORUM, ville de la Viennaise, auj. AOUST-EN-DIOIS (Drôme).

AUGUSTA TRINOBANTUM, ville de la Bretagne anc., auj. LONDRES.

AUGUSTA VAGIENNORUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. CITTA DI BENE (selon d'autres, ce serait *Saluces*).

AUGUSTA VANGIONUM, ville de Germanie, auj. WORMS.

AUGUSTA VEROMANDUORUM, ville de la Belgique 2ᵉ, auj. SAINT-QUENTIN.

AUGUSTA VINDELICORUM, ville de Germanie, auj. AUGSBOURG.

(Pour les villes qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *Augusta*.)

AUGUSTA. Ce nom est aussi porté par beaucoup de villes des États-Unis: la principale est dans la Géorgie, à 155 kil. N. O. de Savannah, sur la Savannah qui a en cet endroit 500 mètres de large; elle compte 6,000 hab. Grand commerce de coton et tabac. Augusta n'avait que 10 maisons en 1785.

AUGUSTAMNICA, partie orientale de l'Egypte inférieure, entre le petit Delta à l'O. et l'Arabie proprement dite à l'E., ainsi nommée au IVᵉ siècle.

AUGUSTE, en grec *Sébaste*, titre honorifique qui fut décerné pour la première fois à Octave par le sénat l'an 28 av. J.-C., et que prirent depuis tous les empereurs romains. Sous Dioclétien, on établit une distinction entre le titre d'*Auguste* et celui de *César*. Le 1ᵉʳ distinguait l'empereur régnant, le 2ᵉ l'héritier présomptif de la couronne. Le titre d'*Auguste* a été conservé par les empereurs d'Allemagne depuis Othon II; ils l'ont même amplifié en prenant les titres de *semper Augustus*, *perpetuus Augustus*.

AUGUSTE, *C. Julius Cæsar Octavianus Augustus*, connu jusqu'à son avénement au trône sous le nom

d'Octave, premier empereur romain, était fils du sénateur C. Octavius et neveu de César. Il naquit à Rome l'an 63 av. J.-C., perdit son père de bonne heure, et fut adopté par son oncle. Il n'avait que 18 ans quand César fut assassiné; il étudiait alors en Grèce. Il accourut aussitôt à Rome pour recueillir l'héritage de son père adoptif; força, malgré sa jeunesse, Antoine à lui restituer une partie de ses biens qu'il avait détournés, et marcha contre lui à Modène avec les consuls Hirtius et Pansa. Bientôt, cependant, s'apercevant qu'on voulait les perdre l'un par l'autre, il se réconcilia avec Antoine, lui donna sa sœur Octavie en mariage, et tous deux formèrent avec Lépidus un célèbre triumvirat (43 av. J.-C.). Ils commencèrent par proscrire impitoyablement tous leurs ennemis; puis ils marchèrent contre les restes du parti républicain, et défirent à Philippes Brutus et Cassius qui étaient à la tête de ce parti (42). Maîtres de l'empire après cette victoire, Octave et Antoine éloignèrent le faible Lépidus, et se partagèrent les provinces. Octave se réserva tout l'Occident. Après plusieurs ruptures et plusieurs raccommodements passagers, les deux rivaux se firent enfin la guerre ouvertement, et Octave remporta sur Antoine une victoire décisive près d'Actium (31). Il fit ensuite voile vers l'Égypte, où Antoine s'était réfugié avec Cléopâtre, prit Alexandrie, força son ennemi à se donner la mort, et réduisit le pays en province romaine. De retour à Rome (28 av. J.-C.), il reçut les titres d'*empereur* (*imperator*) et d'*auguste*, et rétablit sous un autre nom le gouvernement monarchique. Du reste, il ne se servit de son pouvoir que pour faire des lois sages et pacifier tout l'empire. On dit que, dégoûté de la puissance, il eut un instant le projet d'abdiquer, mais qu'il en fut détourné par les conseils de Mécène. Il mourut à Nole, l'an 14 de J.-C., âgé de 77 ans. Ce prince fut cruel tant qu'il eut besoin de l'être, et il donna l'exemple de la douceur et de la clémence dès qu'il fut sur le trône. Il favorisa les lettres, attira à sa cour Virgile, Horace, et même admit dans son intimité Ovide, Tite-Live, etc. Outre sa cruauté, on lui reproche aussi d'avoir été peu brave de sa personne : il ne dut ses succès qu'aux talents de ses généraux, et surtout d'Agrippa.

AUGUSTE I, dit *le Pieux*, duc et électeur de Saxe, frère de Maurice, régna de 1539 à 1586, fit dresser la *formule de concorde*, pour réunir les Luthériens qui commençaient à se diviser, et s'opposa, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien. Ce prince croyait à l'alchimie.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et ensuite roi de Pologne, né à Dresde en 1670, devint électeur en 1695 par la mort de son frère aîné. Il se distingua dans les guerres de l'Empire contre les Français et contre les Turcs. A la mort de J. Sobiesky, il se fit élire roi de Pologne (1697). Il s'allia avec Pierre-le-Grand contre Charles XII, fut battu par ce prince, et déposé en 1704 par la diète de Varsovie, qui élut à sa place Stanislas Leczinsky; il réussit au bout de peu de temps à chasser son rival, mais de nouveaux succès du roi de Suède le forcèrent à résigner la couronne (1706). Après la défaite de Charles XII à Pultawa (1709), il fut de nouveau rappelé en Pologne, et cette fois il resta définitivement en possession du trône. Il mourut en 1733.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1696, fut à la mort de son père, en 1733, élu roi de Pologne par une partie de la nation, et ne fut universellement reconnu qu'en 1736. Il fut en guerre avec Frédéric II, roi de Prusse, qui deux fois lui enleva la Saxe (1746 et 1756); son duché ne lui fut rendu qu'à la paix d'Hubertsbourg (1763). Il mourut peu après, méprisé des Polonais et des Saxons.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *Voy.* BRUNSWICK.

AUGUSTE (HISTOIRE). On donne ce nom à un recueil des vies des empereurs romains qui régnèrent depuis Adrien jusqu'à Dioclétien (117-284). Ce recueil est attribué aux six auteurs suivants : *Ælianus Spartianus*, *Julius Capitolinus*, *Vulcatius Gallicanus*, *Ælius Lampridius*, *Trebellius Pollio* et *Flavius Vopiscus*. Les meilleures éditions de l'*Histoire Auguste* sont celles de Saumaise avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol.; et l'édit. *Variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. L'*Histoire Auguste* a été traduite par Moulines, Paris, 1806, 3 vol. in-12. M. Egger a donné en 1839 un mémoire sur l'*Examen des écrivains de l'Histoire Auguste*, qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions.

AUGUSTENBOURG (Christiern - Auguste DE SLESWIG-HOLSTEIN-SUNDERBOURG, prince d'), né en 1768. Après avoir servi avec distinction dans les armées du roi de Danemarck, il fut nommé en 1809 prince royal de Suède, par Charles XIII, et par les états; mais à peine venait-il d'arriver en Suède, qu'il mourut presque subitement. On l'a dit empoisonné.

AUGUSTIN (saint), *Aurelius Augustinus*, le premier des pères de l'église latine, né en 354 à Tagaste en Numidie, avait un père païen et une mère chrétienne, sainte Monique. Il mena d'abord une jeunesse fort dissipée, et partagea longtemps les erreurs des Manichéens. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, et enfin à Milan. Dans cette dernière ville il eut occasion de connaître saint Ambroise qui, réunissant ses efforts à ceux de la mère d'Augustin, réussit à le convertir. Il se fit baptiser à l'âge de 32 ans, quitta son école, et retourna à Tagaste, où il distribua ses biens aux pauvres, et se consacra au jeûne et à la prière. Quelque temps après, en 391, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone, et il devint lui-même, en 395, évêque de cette ville. Il vécut en commun avec les clercs de son église qu'il préparait au saint ministère, et forma ainsi les premiers séminaires. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les Donatistes, les Manichéens et les Pélagiens; instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres et maintint la discipline dans plusieurs conciles. Il mourut à Hippone durant le siége de cette ville par les Vandales, en 430. On célèbre sa fête le 28 août. Ses principaux ouvrages sont: *la Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre; les *Traités sur la grâce et le libre arbitre*, qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce*; ses *Rétractations*, où il juge les écrits et les opinions de sa jeunesse; ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion miraculeuse; des *Traités sur l'Écriture*; un *Commentaire sur les psaumes*, des *Sermons*, des *Lettres*, etc. On a aussi de lui un grand nombre d'écrits contre les hérétiques de son temps. La meilleure édition de ses œuvres est celle des Bénédictins, 11 vol. in-fol., Paris, 1679 et suiv.; réimprimée à Anvers, 1700-1703, avec un *Appendix*, et à Paris, 11 vol. grand in-8, par les frères Gaume, 1835-40. La plupart de ses ouvrages ont été traduits; nous citerons seulement *la Cité de Dieu*, par Lambert, 1675 et 1736 (avec notes de l'abbé Goujet); les *Confessions*, par Arnaud d'Andilly, 1649; par Ph. Dubois, 1686; par Dom Martin, 1741, et récemment par M. de Saint-Victor, dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, et par M. Moreau, avec notes, Paris, 1840, in-8; cette dernière traduction est augmentée d'une analyse du *Traité du Maître* (non traduit jusqu'ici). Ses lettres et ses sermons ont été également traduits par Ph. Dubois (*Voy.* ce nom). Tillemont a donné une vie très détaillée de saint Augustin. On trouve une analyse de ses œuvres dans l'*Histoire générale des écrivains sacrés*.

AUGUSTIN (saint), apôtre de l'Angleterre, pre-

mier archevêque de Cantorbéry, était un moine bénédictin. Il fut envoyé de Rome en Angleterre par le pape Grégoire-le-Grand pour y prêcher le christianisme (596); convertit le roi Ethelbert, consacra plusieurs évêques, et mourut en 610.

AUGUSTIN (Ant.), savant philologue et jurisconsulte espagnol, né à Saragosse en 1516, mort en 1586, fut successivement évêque de Lérida, puis archevêque de Tarragone (1574), et fut nommé auditeur de la Rote par Paul III. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur le droit romain et ecclésiastique, dont le principal est *Dialogi de emendatione Gratiani*, 1581, réimprimé à Paris par Baluze, 1672; des corrections et des notes sur Varron, Festus (Venise, 1559); des *Dialogues sur les médailles*, et divers autres ouvrages d'histoire et d'antiquité. Ses œuvres de droit ont été recueillies en 10 vol. in-fol. à Lucques, 1765-74.

AUGUSTIN (Léonard), antiquaire. *Voy.* AGOSTINI.

AUGUSTINES, religieuses qui suivent la règle que donna saint Augustin à un monastère fondé par sa sœur à Hippone. Elles se vouent à la garde des malades et au service des hôpitaux. L'Hôtel-Dieu de Paris est desservi par des Augustines. Les principaux couvents d'Augustines sont: les sœurs de la Vierge, à Venise; de Sainte-Marthe à Rome; les Augustines déchaussées d'Espagne et de Portugal; les sœurs de la Récollection et de Saint-Thomas de Villeneuve, etc.

AUGUSTINS, religieux mendiants qui font remonter leur origine à une société d'ermites ou de clercs réguliers qui aurait été fondée par saint Augustin. Ils parurent pour la première fois dans le XIIe siècle, et furent réunis en un seul corps en 1256, par Alexandre IV, qui leur donna Lanfranc pour général. C'est de cet ordre que sortit Martin Luther. En 1574, la réforme de Thomas de Jésus, Portugais, donna naissance aux *Augustins déchaussés*, qui se répandirent bientôt en France et en Italie. Avant 1789, il y avait à Paris trois célèbres couvents d'Augustins: les *Grands-Augustins* ou *Vieux-Augustins*, établis dès 1259, et qui ne relevaient que de Rome (leur couvent, situé près du Pont-Neuf, sur l'emplacement de la rue Dauphine et du marché de la Vallée, servit souvent aux assemblées du clergé et du parlement); les *Petits-Augustins*, dont le couvent, bâti en 1606 par Marguerite de Valois, est devenu l'hôpital de la Charité; les *Augustins déchaussés*, appelés aussi *Augustins de la place des Victoires*, ou *Petits-Pères*, à cause de la petite taille des pères Fr. Hamet et Matthieu de Saint-François, qui bâtirent ce couvent, en 1629.

AUGUSTOBONA, dite aussi *Tricasses*, ville de la Lyonnaise 4e, auj. TROYES (Aube).

AUGUSTODUNUM ou BIBRACTE, ville de la Lyonnaise 1re, auj. AUTUN (Saône-et-Loire).

AUGUSTODURUS, ville de la Lyonnaise 2e, auj. BAYEUX (Calvados).

AUGUSTOMAGUS, autrement dit SILVANECTES, ville de la Belgique 2e, auj. SENLIS (Oise).

AUGUSTONEMETUM, ville de l'Aquitaine 1re, auj. CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).

AUGUSTORITUM, dit aussi LEMOVICES, ville de l'Aquitaine 1re, auj. LIMOGES (H.-Vienne).

AUGUSTOWO, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 217 kil. N. E. de Varsovie, sur la Netta; 1,000 hab.; fondée par le roi de Pologne Sigismond-Auguste en 1560. Elle est le ch.-l. de l'obvodie ou district d'Augustowo, et donne son nom à une des huit vayvodies de la Pologne, qui a pour ch.-l. Suwalki.

AUGUSTULE, *Romulus Momyllus Augustus*, nommé par dérision *Augustulus*, dernier empereur romain, était fils d'Oreste, général des armées romaines dans les Gaules, et fut placé sur le trône par son père, l'an 475; mais il fut renversé l'année suivante par Odoacre, roi des Hérules, qui l'exila en Campanie, en lui laissant un revenu de 6,000 livres d'or, et mit ainsi fin à l'empire romain en Occident.

AUHAUSEN, village de Bavière (cercle de la Rezat), sur la Wœrnitz, à 4 kil. S. E. de Wassertrudingen. On y conclut en 1608 l'*Union* dite *évangélique*.

AULERQUES, *Aulerci*, peuple de la Gaule, se subdivisait en quatre peuplades: 1° *Aulerci Brannovices*, dans la Lyonnaise 1re, le long de la Loire (l'ancien Briennais); 2° *Aulerci Cenomani*, dans la Lyonnaise 3e, à l'E. (à peu près le Maine orient.); 3° *Aulerci Diablintes*, entre les *Redones* à l'O. et les *Aulerci Cenomani* à l'E. (à peu près le Maine occid.); 4° *Aulerci Eburovices*, dans la Lyonnaise 2e, entre les *Veliocasses* à l'E. et les *Lexovii* à l'O. (le ci-devant dioc. d'Evreux). Ils avaient pour chefs-lieux: *Ariolica* (Aurilly), *Suindinum* ou *Cenomani* (le Mans), *Nœodunum* ou *Diablintes* (Jubleins), *Mediolanum* ou *Eburovices* (Evreux).

AULIDE, nom donné au petit pays qui environnait Aulis. *Voy.* AULIS.

AULIS, auj. *Microvathi*, ville de l'ancienne Béotie, sur la côte, vis-à-vis de Chalcis en Eubée, fut le rendez-vous général de la flotte des Grecs lors de l'expédition de Troie; c'est là que la fable place le sacrifice d'Iphigénie immolée pour obtenir des dieux un vent favorable.

AULNAY, AULNE. *Voy.* AUNAY, AUNE.

AULNOY (JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse d'), femme de lettres, née vers 1650, morte en 1705, a écrit dans un style facile et léger des *Mémoires historiques* (de 1672 à 1679), des *Romans* et des *Contes*. On lit encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, Paris, 1782, 6 vol. in-18, et ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, in-12. Dans ses grands ouvrages, madame d'Aulnoy a imité madame de Lafayette, mais elle n'a pas égalé son modèle.

AULPS, ch.-l. de cant. (Var), à 20 kil. N. O. de Draguignan; 3,000 hab.

AULT, ch.-l. de cant. (Somme), à 6 kil. N. E. d'Eu; 1,600 hab. Pêche abondante.

AULU-GELLE, *Aulus Gellius*, ou, selon d'autres, *Agellius*, célèbre grammairien latin, vivait à Rome vers l'an 130 de J.-C., sous le règne d'Adrien et de ses successeurs. On a de lui un ouvrage en 20 livres, qu'il a intitulé *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve, avec de précieux renseignements sur l'antiquité, beaucoup de fragments d'auteurs anciens perdus, et des discussions critiques et grammaticales. Malheureusement cet ouvrage ne nous est pas parvenu dans son intégrité; le 8e livre manque tout entier. Parmi les nombreuses éditions d'Aulu-Gelle, il faut distinguer celles publiées à Leyde par J. de Vogel, 1644; à Paris, en 1681, *ad usum Delphini*; celle de Deux-Ponts, 1784, 2 vol. in-8, et celle donnée à Gœttingue, 1824, par A. Lion. Il en a paru une traduction par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12, réimprimée avec des corrections par Verger, 1820, 3 vol. in-8.

AUMALE, auparavant *Albemarle*, ville de France (Seine-Inf.), à 22 kil. E. de Neufchâtel, ch.-l. de cant.; 2,000 hab. La terre d'Albemarle fut érigée en comté vers 1070 par Guillaume-le-Conquérant en faveur d'Eudes de Champagne; mais en 1194, Philippe-Auguste s'empara de ce comté sur les Anglais et le donna à Simon de Dammartin. Le titre de comte d'Albemarle ne fut plus dès lors que nominal en Angleterre; en France, le comté subsista, et son nom d'Albemarle se changea par corruption en celui d'Aumale. Jeanne, fille de Simon de Dammartin, porta ce comté dans la maison de Castille, qui le conserva jusqu'en 1342. Il passa par mariage dans celle d'Harcourt, d'où il fut transmis, en 1486, à René II de Lorraine, par son mariage avec Marie

d'Harcourt. Sous Claude II, 4e successeur de René II, ce comté fut érigé en duché-pairie, 1547. (*Voy.* ci-après l'art. historiq.) Anne de Lorraine, fille de Charles de Lorraine, épousa, en 1618, Henri de Savoie, duc de Nemours, et transporta le duché d'Aumale dans la maison de Savoie, où il resta jusqu'en 1675. Il fut alors acheté par Louis XIV, et donné à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, prince légitimé de France. Enfin, par le mariage d'une petite-fille de ce prince avec le duc d'Orléans (1769), il entra dans la maison d'Orléans qui possède encore la terre d'Aumale. Auj. le titre de duc d'Aumale est porté par le 4e fils de S. M. Louis-Philippe.

AUMALE (Claude I DE LORRAINE, comte d'), 5e fils de René II, duc de Lorraine, qui avait acquis le comté d'Aumale par son mariage avec l'héritière de cette maison, Marie d'Harcourt, fut fait duc de Guise par François I, et devint ainsi le chef de la célèbre maison de Guise. (*Voy.* ce nom.)

AUMALE (Claude II DE LORRAINE, duc d'), 3e fils du précédent, jouit de la faveur de Henri II, qui, à son avénement (1547), érigea en duché son comté d'Aumale et le nomma gouverneur de la Bourgogne. Il s'illustra à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, Saint-Denis et Moncontour; il fut l'un des ardents promoteurs de la Saint-Barthélemy. Il périt au siége de la Rochelle (1573).

AUMALE (Charles DE LORRAINE, duc d'), fils du précédent, un des héros de la Ligue, né en 1556, fut nommé par les Seize gouverneur de Paris (1589), fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry contre Henri IV. Cependant, au siége de Paris, il força le roi de lever le siége. Ayant, après l'avénement de ce prince, livré quelques places de la Picardie aux Espagnols, il fut condamné à mort par le parlement (1595); il se réfugia en pays étranger, et mourut à Bruxelles en 1631. — Il eut un frère, Claude, dit le chevalier d'Aumale, qui périt en combattant contre Henri IV, à Saint-Denis, en 1591. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans le 10e chant de *la Henriade*, le fait périr au siége de Paris.

AUMONT, ch.-l. de cant. (Lozère), à 10 kil. S. de Chely; 900 hab.

AUMONT (sires, puis ducs d'), famille noble et ancienne qui, pendant un grand nombre d'années, a été en possession de la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi. Les personnages les plus connus de cette famille sont : Jean d'Aumont, maréchal de France, né en 1522, qui se distingua sous Henri III et Henri IV, et périt d'un coup de mousqueton (1595), à Camper près de Rennes, où il combattait le duc de Mercœur, l'un des chefs des Ligueurs; — Antoine d'Aumont, petit-fils du précédent, maréchal de France, né en 1601, mort en 1669, qui se distingua à Réthel; — Louis-Marie de Rochebaron, duc d'Aumont, né en 1632, mort en 1704, un des plus zélés serviteurs de Louis XIV; il se distingua dans la campagne de Flandres. Il contribua beaucoup aux progrès de la science des médailles et fut membre de l'Académie des Inscriptions.

AUNAY, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 35 kil. de Saintes; 1,700 hab.

AUNAY-SUR-ODON, ch.-l. de canton (Calvados), à 26 kil. N. E. de Vire; 2,000 hab. On y nourrit beaucoup de moutons.

AUNAY (Philippe et Pierre GAUTIER D'), noms de deux frères, gentilshommes normands, qui furent tous deux au nombre des amants de Marguerite de Bourgogne et que Philippe-le-Bel fit mettre à mort (1315).

AUNE ou EAULNE, riv. de France, dite aussi riv. de Châteaulin, passe à Châteauneuf et à Châteaulin, et tombe dans la rade de Brest à Landevenec. Cours, 135 kil., d'abord au N., puis à l'O.

AUNEAU, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 10 kil. S. O. de Gallardon ; 1,600 hab. Fontaine de St-Maur, réputée miraculeuse dans le pays.

AUNEUIL, ch.-l. de cant. (Oise), à 10 kil. S. O. de Beauvais ; 1,300 hab. Patrie du peintre Lebrun.

AUNIS, *Alnitium* en latin moderne, petite prov. de France, au S. du Poitou, sur l'Atlantique, forme auj. les arr. de Rochefort et la Rochelle, et une partie de celui de Marennes dans le dép. de la Charente-Inf. Ch.-l., la Rochelle. Réuni à la Saintonge et à l'Angoumois, l'Aunis formait autrefois un des grands-gouvernements de France.

AUNOY. *Voy.* AULNOY.

AURAIOKI, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), reçoit la Lappoïoki, baigne Abo et se jette dans le golfe de Botnie. On l'appelle aussi rivière d'Abo, parce qu'elle a son embouchure aux environs de cette ville.

AURAS, chaîne de l'Atlas. *Voy.* AURÈS et AURASIUS.

AURASIUS MONS, auj. *Djebel-Aurès*, mont. d'Afrique, au S. de la Numidie, s'étendait des monts *Audus* à l'O. au lac Libyque (*Libyca palus*) à l'E. Cette mont. fait partie de l'Atlas actuel.

AURAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), sur l'Auray et la mer, à 17 kil. O. de Vannes ; 3,895 hab. Cabotage, commerce. Pour le bas peuple breton, Auray est une ville sainte ; sa Notre-Dame est fameuse. En 1364 y fut livrée la célèbre bataille d'Auray, entre Jean de Montfort et Charles de Blois : Duguesclin y fut fait prisonnier, et Charles de Blois y perdit la vie ; elle mit fin à la guerre de la succession de Bretagne.

AURE (sainte), religieuse de Séville, d'une famille maure, se convertit au christianisme, et fut martyrisée par les Maures, en 856. Sa fête tombe le 5 octobre.

AURE, riv. du dép. du Calvados. *Voy.* AREGENUS.

AURÈLE-ANTONIN (MARC-), *Marcus Ælius Aurelius Verus Antoninus*, dit *le Philosophe*, naquit à Rome l'an 121 de J.-C., d'une famille illustre, et fut élevé sous les yeux de son aïeul Annius Verus, personnage consulaire. L'empereur Adrien l'avait nommé préfet de Rome, quoique fort jeune, en imposant à son successeur désigné, Antonin, la condition de l'adopter. Marc-Aurèle succéda en effet à Antonin (161). Les commencements de son règne furent marqués par de grands malheurs : un débordement du Tibre et du Pô, une famine, une peste, une révolte en Bretagne, une invasion des Cattes et des Quades en Germanie, des Parthes en Asie. Il fit soumettre les Bretons par ses lieutenants; envoya son frère adoptif, Lucius Verus, contre les Parthes, prévint le retour des disettes par l'établissement de greniers publics, et au retour de Vérus marcha avec lui contre les Quades et les Marcomans (169). Vérus périt dans l'expédition; mais Marc-Aurèle remporta sur les Barbares une suite de victoires qui ne furent interrompues que par la nouvelle de la révolte d'Avidius Cassius, gouverneur de Syrie. Marc-Aurèle était en marche pour combattre les rebelles, lorsqu'on lui apporta la tête de leur chef. Il visita les provinces d'Orient, et les pacifia par sa clémence. De retour à Rome, il y reçut les honneurs du triomphe (177). L'année suivante, il repartit pour la Germanie et remporta une victoire signalée sur les Barbares ; mais affaibli par l'âge, les fatigues de la guerre et la maladie, il mourut peu de temps après à Sirmium (180), laissant l'empire à son fils Commode. On reproche à Marc-Aurèle d'avoir persécuté les Chrétiens, et toléré les désordres de l'impératrice Faustine. Du reste, par sa modération, son équité, sa valeur, il a représenté en quelque sorte la philosophie assise sur le trône, et a justifié ce mot de Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les philosophes seraient rois. Il avait montré de bonne heure une vive prédilection pour le stoïcisme, et on possède de lui 12 livres de réflexions morales

(en grec), sous ce titre : *A moi-même*, où il résume pour son propre usage les nobles doctrines de cette grande école. Ce recueil précieux a été souvent réimprimé : Oxford, 1704 ; Londres, 1707 ; Sleswig, 1802 ; et deux fois traduit en français, d'abord par Dacier, Paris, 1691, 2 vol. in-12, ensuite par J.-P. Joly, Paris, 1770, in-8. En 1819, M. Angelo Maï a publié une partie considérable de la correspondance de Marc-Aurèle et de Frontin, découverte dans la bibliothèque du Vatican. Thomas a écrit un *Éloge de Marc-Aurèle*.

AURELIA CIVITAS AQUENSIS, auj. BADE-BADEN.

AURELIANI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), entre les *Carnutes* et les *Senones* ; leur territoire répond à peu près au ci-devant *Orléanais* (moins le pays Chartrain et une partie de la Sologne). Ils avaient pour capit. *Aureliani*, auj. *Orléans*. Elle se nommait primitivement *Genabum*.

AURÉLIEN, *Lucius Domitius Aurelianus*, empereur romain, né en 212, dans le territoire de Sirmium en Illyrie, était fils d'un paysan. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut élevé au consulat en 258, et parvint à l'empire en 270, après la mort de Claude II. Il défit les Goths, les Sarmates, les Marcomans et les Vandales. Il vainquit Tétricus, gouverneur des Gaules, qui voulait lui disputer le trône ; ainsi que Zénobie, reine de Palmyre (274). Aurélien, resté tranquille possesseur de l'empire, embellit Rome, la réforma, réduisit les impôts, et fit de sages lois somptuaires. Il marchait contre les Perses lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, le fit assassiner, en 275. On a reproché à ce prince trop de sévérité. Sur la fin de son règne, il persécuta cruellement les Chrétiens.

AURÉLIUS VICTOR (Sextus), historien latin, né en Afrique, vivait dans le IVe siècle, sous Julien et ses successeurs ; il fut préfet de Rome et consul en 369. On a de lui *De viris illustribus urbis Romæ*, attribué aussi à Pline-le-Jeune, à Suétone, à Cornélius Népos ; *De Cæsaribus historia* (depuis Auguste jusqu'à Julien) ; *De vita et moribus imperatorum*. Ces ouvrages ont été publiés à Paris, 1681. *cum notis varior.* ; à Amsterdam, 1733, par Arntzenius ; le *De viris* a été traduit par Savin, 1776.

AURENG-ZEYB, un des plus grands empereurs du Mogol, né en 1619, descendait d'Akbar. Il usurpa le trône en emprisonnant son père et faisant périr ses frères, et se fit couronner à Delhy en 1659. Il gouverna avec une grande sagesse, et agrandit beaucoup ses états par les conquêtes qu'il fit du Thibet, du Decan et des riches royaumes de Golconde et de Visapour (ou Bedjapour). Il eut de longues guerres avec les Mahrattes. Il mourut en 1707, dans une grande vieillesse. Ce prince unissait à de grands talents politiques et militaires une profonde hypocrisie et un caractère sanguinaire. Il mit à mort plusieurs de ses enfants qui s'étaient révoltés contre lui.

AURENGABAD, ville du roy. de Decan, à 35 kil. N. du Godavéry, par 73° 13' long. E., 19° 54' lat. N. ; 60,000 hab. en 1825. Grande, mais à moitié ruinée et déserte. Beau bazar de plus de 2 kil. de long. C'était jadis un simple village, dit Gourkah ou Kerki : la ville fut créée en quelque sorte par Aureng-Zeyb, qui l'orna de plusieurs monuments et qui y mourut (1701). Cette ville est la capitale de la province d'Aurengabad ; elle a même été la capitale de tout le royaume de Decan, mais ce rang appartient aujourd'hui à Haïder-Abad.

AURENGABAD, prov. d'Hindoustan, entre 70° 10' et 74° 50' long. E., 18° et 21° lat. N., bornée par les prov. de Kandeych, Goudjerate, Berar, Bedjapour, Beyder, Haïder-Abad : 440 kil. sur 242 ; traversée par les monts Gates, par la riv. Godavéry ; port et baies sur les côtes ; climat malsain en été ; sol fertile. Les ch.-l. de cette prov. ont été successivement Ahmed-Nagar, Daoulet-Abad et Aurengabad.— L'Aurengabad appartient entièrement aujourd'hui aux Anglais.

AURÉOLUS (Manius Acilius), général romain sous les empereurs Valérien et Gallien, né dans la Dacie, prit la pourpre impériale en 267, fut battu par Gallien, ensuite par Claude II, et périt dans une bataille qu'il perdit sous les murs de Milan (268).

AURÈS (mont), *Aurasius mons*, chaîne de mont. en Afrique (Constantine), se détache du grand Atlas, à 150 kil. S. de Constantine, dans le pays de Zab, et se prolonge à l'E. dans l'état de Tunis.

AURICH, ville de Hanovre, ch.-l. de l'Ostfrise, à 20 kil. N. E. d'Embden ; 2,500 hab.

AURIGERA, riv. de la Gaule, auj. l'ARIÉGE.

AURIGNAC, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 17 kil. N. E. de St-Gaudens ; 1,200 hab.

AURIGNY, *Riduna*, l'*Alderney* des Anglais, îlot de la Manche, par 4° 28' long. O., 49° 45' lat. N., vis-à-vis du cap de la Hogue, à 40 kil. des côtes de France (Manche), a 15 kil. de tour ; il appartient aux Anglais, et relève du petit gouvernement de Jersey ; Ste-Anne en est l'unique ville.

AURILLAC, *Auriliacum*, ch.-l. du dép. du Cantal, sur la Jordanne, à 546 kil. S. de Paris ; 10,889 hab. Industrie assez active, tapisseries, etc., et quelque commerce. Rues nettoyées par des eaux courantes. Elle fut fondée par saint Géraud, au IXe siècle. Patrie du poëte Maynard et de Piganiol de la Force. —L'arr. d'Aurillac a 8 cant. (la Roquebrou, Maurs, Montsalvy, St-Cernin, St-Mamers, Vic-sur-Cer, plus Aurillac, qui en forme 2), 94 comm. et 98,092 hab.

AURON, 2 riv. de France (Cher) : l'une passe à Bannegon, Dun-sur-Auron, Bourges, où elle tombe dans l'Evre, affluent de droite du Cher ; l'autre joint la rive gauche du Cher, après avoir passé à Cullan, Lignières, Mareuil et Charot.

AURORE, divinité païenne, chargée d'ouvrir au char du Soleil les portes du ciel, était fille de Titan et de la Terre. Elle devint éprise d'un jeune mortel, le beau Titon, l'enleva au ciel et l'épousa. (*Voy.* TITON.) Elle aima aussi Céphale et Orion. On la représente couverte d'un voile et assise dans un char de vermeil que traînent quatre chevaux blancs. Les poëtes lui donnent des doigts de rose, et disent que ses larmes forment la rosée.

AUROS, ch.-l. de cant. (Gironde), à 8 kil. N. E. de Bazas ; 500 hab.

AURUNCI, ancien peuple d'Italie, plus connu sous le nom d'*Ausones*.

AUSA, auj. *Vic d'Osona*, capit. des *Ausetani* (Hispanie).

AUSCI ou AUSCII, peuple de la Gaule (Novempopulanie), habitait au S. des *Elusates*, dans ce qui fut depuis le comté d'Armagnac, et avait pour ch.-l. *Ausci* ou *Elimberris*, auj. *Auch*.

AUSETANI, peuple de la Tarragonaise, au N., à l'E. des Ilergètes, avait pour capitale *Ausa* (auj. *Vic d'Osona*).

AUSONE, *Decius Magnus Ausonius*, poëte latin, né vers l'an 309 à *Burdigala* (Bordeaux), mort vers 394, était fils d'un sénateur. Il professa la rhétorique dans sa ville natale ; fut chargé de l'éducation du jeune Gratien, depuis empereur, et fut élevé aux plus hautes dignités. Après avoir été questeur, gouverneur de l'Italie, de l'Afrique et des Gaules, consul (379), et enfin proconsul d'Asie, il se retira dans une terre près de sa patrie. C'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. On a de lui des épigrammes, des idylles et des églogues. Les morceaux les plus estimés sont les *Parentales*, l'*Éloge de la Moselle* et le *Crucifiement de l'Amour*. On trouve dans ses poésies assez d'élégance et d'esprit, mais de l'affectation, de la monotonie, quelques obscénités, et surtout bien des puérilités. Les œuvres d'Ausone ont été publiées à Bordeaux, 1580, in-4, avec les notes de Vinet ; à Paris, *cum notis variorum*, 1730, par l'abbé Souchay ; et dans les *Poetæ latini*

minores de Wernsdorff. Elles ont été traduites en français par l'abbé Jaubert, Paris, 1769, 4 vol. in-12.

AUSONES ou AURUNCI, peuple d'Italie, de la famille opique ou osque (à laquelle appartenaient aussi les Èques et les Volsques), habitait le long de la mer Tyrrhénienne, entre la côte et l'Apennin, depuis les Volsques jusqu'à Nole. Ce pays se nommait Ausonie, et formait une partie de l'*Opica;* souvent même Opica et Ausonie sont synonymes. La principale place des Ausones était *Suessa Pometia.*

AUSONIE, pays des Ausones. Chez les poëtes, Ausonie et Italie sont synonymes.

AUSTERLITZ, en morave *Slawkow*, ville des États autrichiens (Moravie), à 17 kil. S. E. de Brünn; 2,000 hab. Château et jardins superbes. Cette ville est devenue célèbre par l'éclatante victoire qu'y remporta, le 2 décembre 1805, l'empereur Napoléon sur les armées réunies de l'Autriche et de la Russie, commandées par les empereurs François et Alexandre en personne; c'est pour cette raison que cette bataille a reçu le nom de bataille des Trois-Empereurs. Le résultat de cette victoire fut la paix de Presbourg, signée le 26 décembre suivant.

AUSTIN, ville du Texas. *V.* SAN-FELIPE et TEXAS.

AUSTRALASIE. *Voy.* AUSTRALIE.

AUSTRALIE ou OCÉANIE CENTRALE, une des trois grandes divisions de l'Océanie, dans l'Océan Austral, entre la Malaisie à l'O. et la Polynésie à l'E., s'étend de 1° lat. N. à 55° lat. S., de 76° E. à 179° O. pour la long. La Nouvelle-Hollande, que quelques géographes nomment Australie propre ou continent austral, en forme la plus grande portion. Le reste se range en dix groupes : 1° Papouasie ; 2° archipel de la Louisiade ; 3° archipel de la Nouvelle-Grenade ; 4° archipel de Salomon ; 5° archipel de la Pérouse ; 6° archipel de Quiros ; 7° groupe de la Nouvelle-Calédonie ; 8° groupe de Norfolk ; 9° groupe de la Nouvelle-Zélande ou Tasmanie ; 10° groupe de la Diéménie.

AUSTRASIE (roy. d'), *Osterrych* ou roy. de l'Est, royaume franc qui subsista du VIe au VIIIe siècle ; on l'oppose à la Neustrie, qui formait la partie occid. et septentr. des états francs. Il se composa d'abord de l'ancien royaume de Metz ou France rhénane occidentale (Champagne), de l'ancien royaume de Thuringe ou France rhénane orientale (Franconie), du duché d'Alémannie (Bade, Alsace, Wurtemberg), du duché de Bavière et de la Frise. Accru dans la suite par de nouvelles conquêtes, il embrassa pendant quelque temps, outre l'Austrasie proprement dite, la plus grande partie de l'Aquitaine (Auvergne, Marche, Bourbonnais, Limousin, Bordelais, Béarn), une partie de la Provence, etc.— Le royaume d'Austrasie naquit du partage des possessions de Clovis entre ses quatre fils (511), et échut à Thierry ; Metz devint la capitale et la résidence de ce prince (511-534), ainsi que de sept rois, ses successeurs : Théodebert I (534-548), Théodebald (548-555), Sigebert I, l'époux de Brunehaut (561-575), Childebert II (575-596), Théodebert II (596-612), Sigebert II (638-656) et Childéric (656-673). Pendant cet espace de temps l'Austrasie fut deux fois réunie à la couronne ; sous Clotaire I, de 555 à 561 ; et sous Clotaire II et Dagobert, de 612 à 638. Après la mort de Chilpéric (573), l'Austrasie, un instant réunie à la couronne de Thierry III par le maire du palais Ébroin, se révolta et prit pour gouverneur Pepin d'Héristal. Charles Martel lui succéda (714) : il défendit l'Austrasie contre Rainfroi, maire de Dagobert III, roi de Neustrie, et devint même en 721, sous Thierry IV, qui n'était roi que de nom, maître de tout l'empire des Francs. A la mort de Charles Martel, l'Austrasie fut le partage de Carloman, frère de Pepin-le-Bref. Mais ce prince, s'étant fait moine, céda son royaume à son frère, élu roi des Francs en 751. A dater de ce moment le nom d'Austrasie disparaît de l'histoire.

AUTARIATES, peuple de la Dalmatie, vers le N., avait pour place principale Salone ; il fut détruit par les Scordisques.

AUTERIVE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), sur l'Ariége, à 26 kil. de Toulouse ; 2,800 hab.

AUTEROCHE (CHAPPE D'). *Voy.* CHAPPE.

AUTEUIL, petit village du dép. de la Seine, à 2 kil. O. de Paris, 3,236 hab., est remarquable par un grand nombre de *villas ;* Molière, Boileau, La Fontaine, Helvétius, Condorcet, etc., y ont eu leurs maisons de campagne.

AUTHARIS, roi des Lombards, 584-591, soumit l'Istrie, fit des courses jusqu'aux portes de Rome et de Ravenne, défit Childebert II, roi d'Austrasie, qui était venu en Italie au secours de l'empereur Maurice, et s'empara de plusieurs provinces au-delà du Pô. On lui reproche quelques actions de cruauté. C'était un arien zélé.

AUTHIE, riv. de France, sépare les dép. de la Somme et du Pas-de-Calais, baigne Doulens, Auxy, Roye, Boiste, Dourier, Nampont, et tombe dans la Manche après un cours de 88 kil.

AUTHION ou RIVIÈRE DU DOIL, arrose Bourgueil (Indre-et-Loire), puis coule parallèlement à la Loire, où elle tombe après 97 kil. de cours.

AUTHON, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 16 kil. S. E. de Nogent-le-Rotrou ; 1,300 hab. Étamines.

AUTHON ou AUTUN (Jehan D'), vieil historien, né vers 1466, mort en 1527, entra dans l'ordre des Augustins. Louis XII le nomma son *chroniqueur*, le pourvut de bons bénéfices et l'emmena avec lui dans tous ses voyages. On a de lui les *Annales du roi Louis XII*, 1499-1508, dont une partie a été publiée en 1620, in-4, et quelques poésies. Le Bibliophile Jacob a publié sa *Chronique* entière, Par. 1835, 4 v. in-8.

AUTISSIODURUM, auj. AUXERRE.

AUTO-DA-FÉ, c.-à-d. *acte de foi.* C'est ainsi que les Espagnols appelaient l'exécution solennelle des sentences de l'inquisition contre les hérétiques condamnés au bûcher ou à la torture. La cour assistait à ces affreux spectacles, et une foule de moines couvraient les cris des victimes par des chants sacrés.

AUTOLOLI, Gétules des côtes occidentales de l'Afrique, habitaient depuis le cap Soloé ou *Atlas major* (Bojador) jusqu'au fleuve *Nunius* (Noun).

AUTOLYCUS, aïeul maternel d'Ulysse, était un habile voleur ; ce qui fit dire qu'il était fils de Mercure. Sa fille Anticlée eut, dit-on, commerce avec Sisyphe, qui la rendit mère d'Ulysse.

AUTOLYCUS, savant grec, né à Pitane en Éolie, vers 360 av. J.-C., a laissé deux traités : *De sphæra quæ movetur ; De ortu et occasu siderum*, publié en grec par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572 ; traduit en latin par J. Auria, Rome, 1587, et en français par Forcadel, Paris, 1572.

AUTOMEDON, habile écuyer, conduisait le char d'Achille. Son nom a depuis servi à désigner les bons écuyers.

AUTREAU (Jacques D'), peintre et poëte, né à Paris en 1656, mort dans la misère à l'hôpital des Incurables, en 1745. Il commença à travailler pour le théâtre à 60 ans. Il a donné des comédies qui ont eu assez de succès. Ses œuvres ont été publiées en 1749, 4 vol. in-12. Comme peintre, il n'a joui que d'une réputation médiocre.

AUTREY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 10 kil. N. O. de Gray ; 200 hab. Forges, hauts-fourneaux.

AUTRICHE. Ce nom désigne : 1° l'empire d'Autriche, 2° l'Autriche propre ou archiduché d'Autriche.

1° EMPIRE D'AUTRICHE OU ÉTATS AUTRICHIENS (*Œsterreich* en allemand), un des grands états de l'Europe actuelle, borné au N. par la Prusse et le roy. de Saxe, à l'E. par la Russie et la Moldavie, au S. par la Turquie et l'Italie, à l'O. par la Bavière, la Suisse, et les États sardes, a 1,350 kil. de l'O. à l'E. et 540

du N. au S., et compte 32,000,000 d'hab. Capitale, Vienne. L'empire d'Autriche comprend un grand nombre de peuples et de pays très divers que l'on peut partager en quatre groupes : pays allemands, pays hongrois, pays polonais et pays italiens. Les *pays allemands* sont : l'Autriche propre, les duchés de Saltzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, le Frioul, le littoral allemand dans le territoire de Trieste, le comté du Tyrol avec le Vorarlberg, le roy. de Bohême, le margraviat de Moravie, la Silésie autrichienne. Les *pays hongrois* sont : le roy. de Hongrie, la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie, plusieurs districts militaires. Les *pays italiens* sont les provinces milanaises et vénitiennes qui forment le roy. Lombard-Vénitien. Les *pays polonais* se composent de la Gallicie, de la Lodomirie et de la Bukowine. Les pays allemands font seuls partie de la Confédération germanique. Ces divers pays forment 15 gouvernements, savoir :

Gouvernements.	*Chefs-lieux.*
1° B.-Autriche (*Nieder-Œsterreich*),	Vienne.
2° H.-Autriche (*Ober-Œsterreich*),	Linz.
(Ces deux gouvernements forment l'archiduché d'Autriche actuel.)	
3° Tyrol,	Innsbruck.
4° Styrie (*Steyermarck*),	Grætz.
5° Laybach,	Laybach.
6° Trieste,	Trieste.
(Ces deux derniers gouvernements sont réunis sous le nom de *roy. d'Illyrie.*)	
7° Roy. de Bohême (*Bahmen*),	Prague.
8° Moravie et Silésie (*Mæhren und Schlesien*),	Brünn.
9° Roy. de Gallicie (*Galizien*),	Lemberg.
10° Provinces lombardes,	Milan.
11° Provinces vénitiennes,	Venise.
(Les prov. lombardes et vénitiennes forment le *roy. Lombard-Vénitien.*)	
12° Roy. de Hongrie (*Ungarn* et *Madjar Orszag*),	Bude.
(Ce gouvernement comprend en outre le roy. de Slavonie et celui de Croatie.)	
13° Principauté de Transylvanie (*Siebenbürgen* et *Erdely Orszag*),	Klausenbourg.
14° Confins militaires,	Agram.
15° Roy. de Dalmatie et Albanie,	Zara.

Presque toute l'Autriche est hérissée de montagnes. Les principales chaines sont au N. les monts Erz et Sudètes, à l'E. les monts Krapaks, au S. O. plusieurs branches des Alpes, au centre les monts de Bohême et de Moravie. L'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Dniester, naissent dans les États autrichiens; le Danube y a la plus grande partie de son cours, et y reçoit divers affluents; le Pô, l'Adige et divers tributaires de l'Adriatique baignent les possessions autrichiennes en Italie et en Dalmatie. L'Autriche est presque tout entière continentale; elle n'a d'autres côtes que celles de l'Adriatique. Le long du rivage oriental s'offrent une multitude d'îles, Veglia, Cherso, Osero, etc. On trouve dans les États autrichiens plusieurs lacs, savoir : en Italie, les lacs Majeur, de Lugano, de Côme, d'Idro, d'Isco, de Garda; celui d'Atter dans l'archiduché d'Autriche; en Hongrie, ceux de Balaton et de Nieusedel. L'industrie est très développée; elle consiste surtout en draps, tissus de coton, soieries, fer, acier, ébénisterie; on estime les glaces de Neuhauss et de Venise, les verreries de Bohême, les violons de Crémone, les pianos, pendules et porcelaines de Vienne, le rosolio de Zara et de Trieste, etc. Venise, Trieste, Fiume, Raguse, Spalatro, Rovigo, sont les principales places maritimes. Dans l'intérieur se distinguent comme villes commerçantes : Vienne, Prague, Perth, Grætz, Lemberg, Milan, Bergame, Carlstadt, Œdenbourg, etc. L'Autriche a beaucoup de belles routes, quelques chemins de fer et plus de 300 canaux. Les revenus de cet empire s'élèvent à 440 millions de fr. Son armée en temps de paix est de 280.000 hommes. En temps de guerre, elle peut s'élever à 700,000 hommes. Elle est le premier état de la Confédération germanique; elle a une voix dans les *diètes ordinaires* et quatre dans les *assemblées générales;* elle fournit à la Confédération un contingent de 94,822 hommes.

L'Autriche est gouvernée par un empereur qui exerce un pouvoir absolu; mais il n'en use généralement qu'avec une extrême douceur. Plusieurs états, tels que la Hongrie et la Transylvanie, ont des diètes et des représentants. Le pouvoir impérial est héréditaire; il se transmet de mâle en mâle; en cas d'extinction des mâles, les femmes peuvent succéder au trône; témoin Marie-Thérèse, qui a fondé la maison aujourd'hui régnante. — La religion dominante en Autriche est la *catholique,* c'est celle de l'empereur. Après elle vient la religion *grecque,* dont les nombreux prosélytes habitent la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie et la Hongrie mérid. On trouve beaucoup de *Calvinistes* en Hongrie, et de *Luthériens* dans les provinces allemandes et la Gallicie. Les Juifs sont surtout répandus dans la Bohême, la Moravie et la Hongrie. On trouve encore en divers endroits des *Sociniens* ou *Unitaires* et des *Mennonites,* mais ils sont peu nombreux.— L'instruction a fait depuis quelque temps d'assez grands progrès en Autriche. On y compte 9 universités, dont les principales sont établies à Vienne, à Prague, à Pavie et à Padoue. Elle possède un grand nombre d'académies, de lycées et d'établissements pour les hautes sciences; l'Académie noble de Marie-Thérèse, l'Institut polytechnique, l'Académie Joséphine médico-chirurgicale, l'Académie orientale de Vienne, l'Académie des mineurs à Schemnitz, le Johannæum à Grætz, 23 lycées catholiques, 230 gymnases, et beaucoup d'écoles populaires.

2° AUTRICHE PROPRE, ou archiduché d'Autriche actuel, portion des États autrichiens, bornée auj. au N. par la Moravie et la Bohême, à l'O. par le Tyrol et la Bavière, au S. par la Styrie et la Carinthie, à l'E. par la Hongrie; 3,900 kil. car.; 2,008,940 hab. Ch.-l., Vienne. Le Danube la traverse. Elle est coupée par l'Ens en 2 parties, dites auj. *Haute-Autriche* ou *pays au-dessus de l'Ens,* et *Basse-Autriche* ou *pays au-dessous de l'Ens,* qui forment deux des quinze gouvernements de l'empire d'Autriche. Ces deux gouvernements comprennent neuf cercles, savoir :

Gouvernement de H.-Autriche.	*Chefs-lieux.*
1° Mühl,	Linz.
2° Inn,	Ried.
3° Haussruck,	Wels.
4° Traun,	Steyer.
5° Saltzbourg.	Saltzbourg.
Gouvernement de B.-Autriche.	
6° Manhartsberg sup.	Krems.
7° Manhartsberg inf.	Korneuburg.
8° Wienerwald sup.	St-Polten.
9° Wienerwald inf.	Traiskirchen.

Il faut y joindre le capitanat de Vienne, ch.-l., Vienne.

L'archiduché d'Autriche se composait, avant 1801, de 4 portions : 1° la *B.-Autriche* (subdivisée en pays au-dessus de l'Ens et pays au-dessous de l'Ens); 2° la *H.-Autriche* (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul autrichien, littoral allemand); 3° l'*Autriche intérieure* (comté de Tyrol); 4° l'*Autriche antérieure* (Brisgau autrichien, Souabe autrichienne et divers petits pays).

Histoire. L'Autriche propre faisait originairement partie des provinces romaines appelées Norique et

Pannonie supérieure. Elle fut réunie à l'empire romain sous Tibère, vers l'an 33 de J.-C. A partir du vᵉ siècle, elle fut tour à tour envahie par les Huns, les Ostrogoths, les Boiens, les Vandales, les Longobards, et enfin partagée entre les Bavarois et les Avares, jusqu'à l'époque où Charlemagne s'en empara (791). En 928, Henri-l'Oiseleur, voulant opposer une barrière aux incursions des Hongrois, érigea l'Autriche en margraviat et en investit Léopold, de la maison de Bamberg ou Babenberg, dont les descendants possédèrent cette province, d'abord sous le titre de margraves, puis sous celui de marquis (980), et prirent enfin le titre de ducs à partir de l'an 1156. Après l'extinction de cette famille (1246), l'Autriche passa entre les mains de l'empereur Frédéric II; d'Ottocar, roi de Bohême; puis dans celles de Rodolphe de Habsbourg, empereur d'Allemagne. Ce dernier donna l'Autriche à son fils Albert (1282), dont les descendants l'ont conservée depuis, d'abord sous le titre de ducs, et, à partir de 1453, sous celui d'archiducs. La maison de Habsbourg ou d'Autriche qui, depuis Rodolphe, avait déjà fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne, vit cette dignité devenir héréditaire chez elle à partir de l'avénement d'Albert II, en 1438. (*Voy.* ALLEMAGNE.) A cette époque, l'Autriche s'était déjà agrandie de la Styrie (1186), de la Carniole et des domaines héréditaires de Rodolphe de Habsbourg, savoir : l'Alsace, la Souabe et la Suisse (1282); mais, en 1307, la Suisse s'était rendue indépendante. Le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne (1477) donna à la maison d'Autriche les Pays-Bas et une grande partie de la Bourgogne, et l'avénement de Charles-Quint y joignit l'Espagne avec ses immenses possessions dans les deux mondes. Mais, par le partage de 1521 entre Charles-Quint et l'archiduc Ferdinand, son frère, les Pays-Bas et le cercle de Bourgogne échurent à la branche espagnole d'Autriche; Ferdinand conserva l'archiduché d'Autriche et toutes ses dépendances, auxquelles il joignit la Bohême et la Hongrie, puis la Lorraine, la Moravie, la Silésie et la Lusace. Le traité de Westphalie (1648) enleva cette dernière province, ainsi que l'Alsace, à l'Autriche, qui répara cette perte par l'acquisition de la Transylvanie et de la Croatie. A la paix d'Utrecht (1713), l'Autriche reçut, comme héritage de Charles II, roi d'Espagne, le cercle de Bourgogne, le duché de Mantoue, les royaumes de Naples et de Sardaigne; en 1714, elle échangea ce dernier royaume contre la Sicile. Après 1735, elle rendit les Deux-Siciles à l'infant don Carlos et reçut en échange Parme, Plaisance et Guastalla. En 1740, la branche masculine de la maison d'Autriche s'étant éteinte, ses états héréditaires échurent à Marie-Thérèse, dont le mari, François de Lorraine, fut, après de longs démêlés, reconnu empereur en 1745, sous le nom de François I, et devint le chef de la nouvelle maison d'*Autriche-Lorraine*, aujourd'hui régnante. En 1806, lors de la dissolution de l'empire germanique, l'empereur François II abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne, et, se bornant à ses états héréditaires, il prit le titre d'*empereur d'Autriche*. Les guerres de la révolution et les campagnes de 1805 et 1809 avaient enlevé à l'Autriche une grande partie de ses possessions en Allemagne et en Italie; mais les événements de 1815 lui rendirent ses anciennes provinces, à l'exception du cercle de Bourgogne, dont la perte fut compensée par l'acquisition des provinces lombardes et vénitiennes en Italie. Les duchés de Toscane, Modène, etc., sont possédés par des lignes issues de la maison d'Autriche, et, en cas d'extinction, ils sont reversibles à l'empire. (Pour la série des empereurs, *Voy.* l'art. ALLEMAGNE.)

AUTRICUM, capit. des *Carnutes*, auj. *Chartres*, tire sans doute son nom de l'*Autura* (Eure), qui la traverse.

AUTUN, *Bibracte*, puis *Augustodunum*, ville de France (Saône-et-Loire), près de l'Arroux, à 82 kil. N. O. de Mâcon; ch.-l. d'arr.: 10,435 hab. Évêché, cathédrale, champ-de-Mars. Ruines nombreuses, arc de triomphe, etc. Fondée par les Phocéens; cap. des Éduens, et l'une des villes les plus importantes de la Gaule (chef électif, dit *vergobret;* sénat des Druides; école druidique où l'on venait de très loin); elle fut très importante sous l'empire romain; elle contenait une fameuse école de rhétorique. *Augustodunum* fut le foyer de la révolte de Sacrovir (qui se tua aux environs) en 70; elle fut assiégée 7 mois, prise et détruite par Tétricus au IIIᵉ siècle, rebâtie par Constantin au IVᵉ; saccagée par les Sarrasins, 731; par les Normands, 888.— L'arr. d'Autun a 8 cantons (Issy-l'Évêque, Lucenay-l'Évêque, Conches, Mesvres, Epinac, Montcenis, St-Léger-sous-Beuvray, plus Autun), 87 communes et 87,356 hab.

AUTUN (Jehan d'). *Voy.* AUTHON.

AUTUNOIS, partie du duché de Bourgogne, comprenait les bailliages d'Autun, de Montcenis, de Semur en Brionnais et de Bourbon-Lancy.

AUTURA, riv. de Gaule, auj. l'EURE.

AUVERGNE, *Arverni*, ancienne prov. de France, entre le Bourbonnais, le Forez, le Vélay, le Limousin, le Quercy, la Marche et le Rouergue, avait pour capit. Clermont-Ferrand. L'Auvergne forme auj. les dép. du Puy-de-Dôme et du Cantal et l'arr. de Brioude dans celui de la H.-Loire. Elle se divisait en H.-Auvergne, au S., ch.-l. St-Flour; villes principales : Riom, Aigueperse, Volvic, Brioude, Évaux, Chambon, Billom, Cusset, Issoire, la Chaise-Dieu, Langeac; et B.-Auvergne, au N., ch.-l. Clermont; autres villes : Chaudes-Aigues, Murat, Mauriac, Aurillac, Montsalvy. La B.-Auvergne, qu'on appelait aussi *Limagne*, est célèbre par sa fertilité. Le sol de l'Auvergne offre partout des traces volcaniques. Les nombreuses montagnes qui la couvrent sont presque toutes des volcans éteints et dont les éruptions ont cessé à une époque inconnue. Les monts d'Auvergne se rattachent aux Cévennes par le mont Margeride; ils peuvent se partager en quatre groupes principaux : le Plomb du Cantal, le Cézallier, le mont d'Or, et le Puy-de-Dôme. — Les *Arverni*, qui ont donné leur nom à l'Auvergne, furent un des peuples les plus puissants de la Gaule Transalpine et les rivaux redoutables des Eduens avant la conquête des Romains. C'est de l'Arvernie que sortit Vercingétorix, le plus opiniâtre adversaire de César, et dont la soumission entraîna celle de la Gaule entière. Sous les Romains, l'Arvernie fut longtemps florissante, et les lettres y furent cultivées avec succès. En 475, les Wisigoths s'en emparèrent; Clovis l'enleva à ces derniers en 507. Sous les rois de la première race, l'Auvergne devint un comté dépendant de l'Aquitaine. Au VIIIᵉ siècle, l'histoire fait mention d'un comte d'Auvergne, nommé Blandin, qui soutint le duc Waïfre contre Pepin-le-Bref. Après lui diverses maisons occupèrent successivement ce comté. En 979, il devint héréditaire dans celle des vicomtes d'Auvergne, vassaux des ducs d'Aquitaine. En 1155 il fut divisé en 2 parties : comté d'Auvergne (appartenant à la branche cadette de la maison), et Dauphiné d'Auvergne (à la branche aînée). Le comté fut confisqué par Philippe-Auguste; le Dauphiné (qui comprenait une partie de la Limagne et la moitié de la ville de Clermont) passa par mariage, en 1428, à la maison de Montpensier, branche de la maison de Bourbon. Un 2ᵉ comté d'Auvergne fut érigé en faveur de Guillaume XI, dont le fils obtint en outre le comté de Boulogne; puis ces deux comtés arrivèrent par mariage à l'ancienne famille de la Tour, dite dès lors de la Tour-d'Auvergne. En 1524, la comtesse Anne légua le comté d'Auvergne à Catherine de Médicis, et celle-ci le transporta en 1589 à Charles d'Angoulême, fils naturel de Charles IX,

qui se le vit enlever en 1606 par Marguerite de Valois, fille de Catherine; il fut enfin cédé par cette dernière à Louis XIII encore dauphin, qui le réunit à la couronne en montant sur le trône (1610).

AUVIGNY (J. DU CASTRE D'), écrivain et militaire, né dans le Hainaut en 1712, servit avec distinction dans les chevau-légers et fut tué au combat d'Ettingen en 1743. On a de lui : *Mémoires de madame de Barneveld*, 2 vol. in-12; *Amusements historiques*, 2 vol. in-12; les 3 premiers vol. d'une *Histoire de Paris*, et les 8 premiers vol. des *Vies des hommes illustres de la France* (continuées par l'abbé Perrau et par Turpin). D'Auvigny travaillait en commun avec l'abbé Desfontaines.

AUVILLARS, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 16 kil. S. O. de Moissac; 2,275 hab.

AUXERRE, *Altisiodurum*, *Autissiodurum*, ch.-l. du dép. de l'Yonne, sur l'Yonne, à 166 kil. S. E. de Paris; 11,535 hab. Cathédrale gothique, église St-Germain, bibliothèque, grand hospice, etc. Grand commerce de vins. Cette ville formait jadis un district indépendant chez les *Senones*. Elle fut ravagée par Attila au IVe siècle, et prise par Clovis au Ve. Sous les rois de la première race, elle fut gouvernée par des comtes. Ceux-ci s'étant rendus héréditaires au Xe siècle, Auxerre devint leur capitale. (*Voy.* AUXERRE, comté d'). Auxerre avait un évêché avant 1789. C'est la patrie de Sedaine, Lebœuf, Ste-Palaye, et du président Jeannin. — L'arr. d'Auxerre a 12 cantons (Vermanton, Courçon, Seignelay, Toucy, Chablis, Ligny-le-Chatel, St-Sauveur-en-Puisaye, St-Florentin, les deux Coulanges, plus Auxerre qui compte pour deux), 129 communes et 112,109 hab.

AUXERRE (comté d'). Ce comté, dont l'origine remonte au Xe siècle, appartenait en 1036 à Renaud, comte de Nevers. A la mort de ce dernier (1040), Robert, duc de Bourgogne, s'empara des comtés d'Auxerre et de Nevers; mais il en fut dépouillé par Guillaume, fils de Renaud, qui le transmit à ses descendants. Au XIIe siècle Gui, frère de Guillaume IV, devint le chef d'une branche collatérale; il acquit le comté de Tonnerre, et eut de fréquents démêlés avec l'évêque et la commune d'Auxerre. Il mourut en 1176, laissant un jeune fils, dont la mort prématurée (1181) mit fin à la ligne masculine des comtes d'Auxerre. Après avoir été portés par divers mariages dans quatre maisons différentes, les trois comtés d'Auxerre, Tonnerre et Nevers furent de nouveau réunis en 1338 par Guillaume-le-Grand; mais en 1370, Jean IV de Challon, son petit-fils, vendit le comté d'Auxerre au roi de France Charles V, qui le réunit à la couronne. Il en fut encore détaché en 1435 par le traité d'Arras, qui en assurait la possession au duc de Bourgogne; mais en 1477, après la mort de Charles-le-Téméraire, Louis XI le réunit définitivement à la couronne de France.

AUXERROIS, un des quatre comtés qui étaient annexés au grand duché de Bourgogne. Il comprenait le territoire d'Auxerre, et avait pour villes principales : Auxerre, Arcy, Seignelay, les deux Coulanges, etc.

AUXOIS, *Alesiensis pagus*, partie du duché de Bourgogne, divisée en bailliage principal de Sémur et bailliages particuliers d'Avallon, Arnay-le-Duc, Saulieu. Autres places : Ste-Reine, Montbard, Flavigny, Noyers, Quarré-lez-Tombes, Pouilly, Sombernon. L'Auxois doit son nom à l'ancienne *Alesia*, par abréviation *Alsia*. Il forme les arrond. d'Avallon (Yonne) et de Sémur (Côte-d'Or).

AUXONNE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Saône, à 28 kil. S. E. de Dijon; 5,400 hab. Place forte de 4e classe : direction d'artillerie, arsenal de construction, fonderie et magasins à poudre. Pont remarquable.

AUXUMUM, ville de l'Ethiopie, auj. AXUM.

AUXY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 45 kil. S. O. d'Arras; 2,500 habitants.

AUZANCE, ch.-l. de cant. (Creuse), à 26 kil. N. E. d'Aubusson; 1,200 hab.

AUZON, riv. de France (Vaucluse), baigne Mourmoiron, Carpentras, et tombe dans la Sorgue; cours, 195 kil.

AUZON, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 13 kil. N. de Brioude, sur l'Allier : 1,200 hab. Houille; source minérale froide.

AUZOUT (Adrien), mathématicien, né à Rouen vers 1630, mort en 1691, était membre de l'Académie des Sciences. Il inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un traité sur cet instrument, Paris, 1667, in-4. On a encore de lui des *Lettres sur les grandes lunettes*.

AVA ou BIRMAN PROPRE, contrée de l'Asie, jadis roy. indépendant, est auj. une des prov. de l'empire Birman. *Voy.* BIRMAN.

AVA ou RATNA-POURA, capit. de la prov. d'Ava et jadis de tout l'empire Birman, sur l'Iraouaddy, à 26 kil. S. O. d'Amarapoura, par 93° 32' long. E., 21° 51' lat. N.; 50,000 hab. Mal bâtie; cependant elle offre de loin un aspect imposant. On y voit plusieurs beaux édifices, entre autres le palais du monarque, terminé en 1824. — Deux villes du Japon portent le nom d'Ava : l'une dans Niphon, sur la côte S., à 100 kil. S. E. de Iédo; l'autre dans Sikoko, sur la côte S., au fond d'une baie, avec le meilleur port de l'île.

AVAILLES, ch.-l. de cant. (Vienne), sur la Vienne, rive gauche, à 14 kil. S. de l'Ile-en-Jourdain; 800 hab. Eaux minérales.

AVALITES, peuple éthiopien de l'Afrique orientale, dans la *Myrrhifera regio* au N. O. de l'Azanie.

AVALITES EMPORIUM, auj. ZEÏLA.

AVALITES SINUS. Les anciens nommaient ainsi la portion de la mer d'Oman qui communique à la mer Rouge par le détroit de Bab-el-Mandeb.

AVALLON, *Aballo*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur le Voisin, à 44 kil. S. E. d'Auxerre; 5,309 hab. Ville très jolie, industrieuse, commerçante : bois de chauffage, merrains, vins, cuirs, etc. — L'arr. d'Avallon a 5 cant. (Guillon, l'Isle-sur-Serain, Quarré-lez-Tombes, Vézelay, plus Avallon), 70 comm. et 46,149 hab.

AVALON, presqu'île de la partie S. E. de Terre-Neuve. Lieu principal, St-Jean.

AVALOS (Ferdinand-François D'), marquis de Pescaire, l'un des plus grands capitaines de Charles-Quint, d'une illustre maison du royaume de Naples et d'origine castillane, épousa fort jeune Vittoria Colonna, célèbre par sa beauté, sa vertu et son esprit. D'Avalos fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, et composa dans sa prison un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il prit les armes contre la France, et eut beaucoup de part au recouvrement du Milanais par l'Espagne, ainsi qu'à la victoire de Pavie (1525). Il mourut à Milan la même année.

AVALOS (Alphonse D'), neveu du précédent, lui succéda après sa mort dans le commandement des armées de Charles-Quint; secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman; suivit l'empereur dans toutes ses expéditions. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever, en 1543, le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles. Il mourut en 1546.

AVARAY, village du dép. de Loir-et-Cher, à 22 kil. N. E. de Blois, sur la Loire; 800 hab.

AVARAY (Antoine-Louis-Frédéric BÉSIADE, comte, puis duc d'), favori de Louis XVIII pendant l'émigration; il procura à ce prince (alors comte de Provence) les moyens de sortir de France en 1791, fut son compagnon fidèle dans l'exil, et devint son principal agent. Il mourut en 1810, à 53 ans, dans l'île

de Madère, où il était allé pour rétablir sa santé.

AVARES ou ABARES, peuple barbare, originaire de la Tartarie, de la famille des Huns, parut vers 557 à l'O. du Don, et vint bientôt après s'établir sur les bords du Danube. Ils firent la guerre aux empereurs grecs, leur enlevèrent la Dacie et la Pannonie (582), et de là se répandirent dans la Germanie, au N. du Danube, et jusque dans l'Italie. Leur puissance reçut un premier échec sous les murs de Constantinople, en 626 : leur chef Baïan, allié de Chosroès, fut vaincu par l'empereur Héraclius. Ils furent entièrement subjugués par Charlemagne (796-799). Les Avares étaient de haute taille; ils étaient belliqueux en même temps que rusés et perfides. Ils campaient sous des tentes mobiles, et n'eurent jamais d'autres villes que leurs camps immenses qui, disposés en forme de cercles concentriques, prenaient de là le nom de *rings* ou anneaux. Leur chef s'appelait *kan* ou *kagan*. — Les limites de l'empire des Avares ont beaucoup varié. Au temps de sa plus grande extension (590-630), il embrassait les immenses solitudes au N. du Danube depuis la Lusace jusqu'au-delà du Don ; à la fin du VIIe siècle, il est resserré au N. et à l'O. par les Lèches, les Vendes, les Tchèques (aujourd'hui Pologne, Silésie et Brandebourg, Bohême) : à l'E. par les Khazars qui habitaient entre le Boug et le Dnieper. Après sa destruction, en 799, Charlemagne ne conserva que la partie occidentale, située entre la Theiss et l'Inn, et en fit sous le nom d'Avarie une marche de l'empire des Francs. Le reste fut occupé par les Madgyars ou Hongrois. Les Avares occupent encore aujourd'hui une partie de la Circassie, sur le versant septentrional du Caucase, et ont pour bornes à l'O. l'Aksaï, à l'E. le Koïsou, au S. le mont Cherdagh. Ils forment environ 12,000 familles, obéissant à un kan particulier, et vivent de chasse et de rapine.

AVARICUM ou BITURIGES, ville de l'Aquitaine 1re, auj. BOURGES.

AVARIE. *Voy.* AVARES.

AVATAR, nom que les Hindoux donnent aux incarnations de Vichnou. *Voy.* VICHNOU.

AVATCHA ou PETROPAVLOVSK, bourg fortifié et port de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sur la côte E. du Kamtchatka et sur la baie d'Avatcha, par 156° 28' long. E., 53° 11' lat. N. Cette baie est le seul endroit de tout le Kamtchatka où puissent aborder les vaisseaux. A 40 kil. de là se trouve un volcan, dont on cite une grande éruption en 1737.

AVAUX (Claude DE MESMES, comte d'). *Voy.* MESMES.

AVEBURY, village d'Angleterre (Wilts), à 8 kil. O. de Malborough; 600 hab. Monument fort ancien, très remarquable, mais à peu près détruit.

AVEIN, village du Luxembourg, à 8 kil. de Rochefort, remarquable par une victoire des Français sur les Espagnols (1635).

AVEIRO ou NOUVELLE-BRAGANCE, ville de Portugal (Beira), à l'embouchure de la Vouga dans l'Atlantique, à 55 kil. N. O. de Coïmbre; 4,200 hab. Evêché.

AVEIRO (D. Jos. MASCARENHAS, duc d'), seigneur portugais, fut tout-puissant pendant le règne de Jean V. Ayant perdu sa faveur à l'avénement de Joseph I, il ourdit contre ce prince une conspiration (1758); mais le complot fut découvert, et le duc d'Aveiro fut brûlé vif (1759).

AVÉIS I, prince tartare, sultan de Bagdad, fils de Hassan Buzurk, et second prince de la dynastie des Ilkhaniens, une des branches des Gengiskanides, succéda à son père en 1356, conquit plusieurs provinces, prit Mossoul, Mardyn, etc. Il mourut en 1375.

AVÉIS II, ou AHMED-GÉSAÏR, fils du précédent, se fit proclamer sultan en 1381, après avoir fait périr son frère Hussein, et se rendit tellement odieux par ses cruautés que le peuple appela Tamerlan à son secours. Ce conquérant détrôna Avéis vers 1390, mais celui-ci parvint à remonter sur le trône et s'y maintint jusqu'en 1410. En lui finit la race des Ilkhaniens, qui fut remplacée par celle des Turcs du Mouton-Noir.

AVELGHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 12 kil. S. E. de Courtray; 3,400 hab.

AVELLA VECCHIA, *Abellæ*, ville du royaume de Naples, à 8 kil. N. E. de Nola; 5,000 hab. — C'est de cette ville qu'ont pris leur nom les avelines (*nuces avellanæ* pour *abellanæ*).

AVELLINO, *Abellinum*, ville du royaume de Naples, ch.-l. de la Principauté ultérieure, au pied du mont Vergine, à 40 kil. E. de Naples; 10,000 hab. Belle place avec un obélisque. Un peu d'industrie et de commerce. — Entre cette ville et Bénévent est le Val di Gargano, emplacement des Fourches-Caudines.

AVENCHES, *Aventicum*, ville de Suisse (Vaud), à 13 kil. N. de Fribourg; 1,600 hab. Ancienne capitale des *Tigurini*. Beaucoup de ruines antiques.

AVENIO, ville de la Viennaise, chez les Cavares, auj. AVIGNON.

AVENPACE, dont le vrai nom est IBN-BADJIH, philosophe arabe, né à Cordoue vers 1100, eut pour maître Avenzoar, et mourut vers 1138 à Fez, en Afrique. Il composa des ouvrages de mathématiques, de métaphysique et de morale fort estimés des Arabes et souvent cités avec éloge par Averrhoès et par Tophaïl. Il professa une philosophie mystique qui le fit accuser d'hérésie.

AVENT, du latin *adventus*, arrivée. On appelle ainsi le temps qui précède la fête de Noël, ou la naissance de J.-C. Il commence aujourd'hui au premier dimanche après la Saint-André (30 novembre). Autrefois l'Avent commençait à la St-Martin d'hiver (14 novembre).

AVENTICUM, auj. *Avenches*, ville d'Helvétie, cap. des *Tigurini*, fut ravagée par les Germains et Attila, et rebâtie par les Bourguignons.

AVENTIN (mont), auj. *Monte di Santa-Sabina*, une des sept collines sur lesquelles Rome était bâtie, et de toutes la plus méridionale, était située entre le Tibre, le mont Cœlius et le mont Palatin. Sur l'Aventin se voyaient, entre autres beaux monuments, le temple et l'*atrium* de la Liberté et un temple de Diane (*templum Dianæ commune*). Plus tard l'Aventin forma le treizième quartier de Rome.

AVENTIN (Jean THURNMAIER, plus connu sous le nom d'), écrivain bavarois, né à Abensberg (*Aventinum*) vers 1476, mort en 1534, fut chargé en 1512 d'élever les fils du duc de Bavière, et composa par ordre de ce prince, sous le titre d'*Annalium Boiorum libri septem* (Munich, 1554, et Leipsick, 1710, in-fol.), une histoire de la Bavière, qui est un ouvrage classique pour ce pays.

AVENTURIERS, nom donné à ces milices étrangères qui, au moyen âge, vendaient leurs services au plus offrant, et se composaient d'un ramas de gens sans aveu, dont le plus grand nombre sortait d'Italie. Suivant les temps et les lieux, ils servaient à pied, en cavalerie légère, en lances garnies, en troupes régulières. On les voit figurer en France, depuis Louis-le-Jeune, en 1140 environ, jusqu'à Charles V, vers 1370, époque de la création des premiers régiments français.

AVENZOAR, médecin arabe, Juif de religion, né à Pénaflor, près de Séville, mort en 1261, à 92 ans, obtint de grands succès par son habileté en médecine, se vit chassé de son pays par les intrigues des envieux, trouva un protecteur zélé dans Yousef-ben-Tachfin, prince de Maroc, et eut pour disciple le célèbre Averrhoès. Il a laissé un traité de médecine, qui a été traduit en latin sous ce titre : *Rectificatio medicationis et regiminis*, Venise, 1490, in-fol., Lyon,

1531, in-8, et dans lequel on trouve encore à profiter aujourd'hui.

AVERNE, *Averno* ou *Tripergola*, lac de la Campanie, à 17 kil. O. de Naples. Il a la forme d'un puits fort profond. Il s'en exhalait des vapeurs méphitiques, ce qui le fit regarder chez les anciens comme l'entrée des enfers. Il se trouve aujourd'hui dans le roy. de Naples (prov. de Naples); les marais insalubres qui l'environnaient ont été convertis en jolis vignobles.

AVERRHOÈS, dont le vrai nom est *Ibn-Rochd*, philosophe arabe, né à Cordoue vers le milieu du XIIe siècle, mort à Maroc en 1198, ou selon d'autres en 1206, est le premier qui ait traduit en arabe et commenté en entier les œuvres d'Aristote : aussi le nommait-on *le Commentateur*. Il cultiva la médecine, qu'il avait étudiée sous Avenzoar; mais il s'attacha plutôt à la théorie qu'à la pratique de cet art. Il fut en grande faveur à la cour de Maroc, et remplit d'importantes fonctions. Il eut en religion des sentiments très hardis, et fut quelque temps inquiété pour ce motif. Dans sa philosophie, il allia aux doctrines d'Aristote celles des Alexandrins sur l'émanation, et enseigna qu'il existe une intelligence universelle à laquelle tous les hommes participent. On a d'Averrhoès des *Commentaires sur Aristote*, publiés en latin, Venise, 1595, in-fol.; un recueil d'écrits sur la médecine, connu sous le titre de *Colliget*, Venise, 1482; des *Commentaires sur les canons d'Avicenne*, Venise, 1484; la *Destruction de la Destruction des philosophes d'Algazel*, etc. Longtemps on ne connut Aristote en Europe que par des traductions latines faites sur la traduction arabe d'Averrhoès; ses commentaires jouissaient d'une autorité presque égale à celle du maître. Il ne s'accordait pas toujours dans ses commentaires avec Alexandre d'Aphrodisie, ce qui divisa toute l'école en deux sectes, celle des *Averrhoïstes* et celle des *Alexandristes*.

AVERSE, *Aversæ*, en Italie, ville du royaume de Naples (Terre de Labour), à 15 kil. N. de Naples; 13,900 hab. Évêché. Ce fut la première possession des aventuriers normands en Italie : Rainolf fut comte d'Averse dès 1029. Le comté d'Averse (fief d'empire) devint en 1061 principauté de Capoue et fief du saint-siége. C'est dans Averse que fut étranglé le roi de Hongrie André, 1345.

AVÈS (îles), font partie des Antilles, et sont ainsi nommées de la multitude d'oiseaux qu'on y trouve (en latin *aves*, oiseaux), par 65° 58' long. O., 15° 30' lat. S. Elles sont petites (la principale a 6 kil. de long) et ne sont habitées que par quelques pêcheurs hollandais.

AVESNES, *Avenæ*, ch.-l. d'arrond. (Nord), sur l'Helpe-Majeure, à 84 kil. S. E. de Lille; 3,166 hab. Jadis évêché. Cathédrale dont la tour a 100 mètres de haut. Bâtie au XIe siècle, elle appartint successivement aux comtes de Hainaut, de Hollande, de Zélande. Prise par Louis XI, puis par les Espagnols, 1559; cédée à la France, 1659, et fortifiée par Vauban. Prise par les Russes, 1814; par les Prussiens, 1815 (l'explosion d'une poudrière venait de la détruire entièrement). Elle a été rebâtie depuis. — L'arr. d'Avesnes a 10 cant. (Bavay, Berlaimont, Landrecies, le Quesnoy qui en forme deux, Maubeuge, Solre-le-Château, Trelon, plus Avesnes qui en forme aussi deux), 167 communes et 132,335 hab.

AVESNES-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur l'Hèpre, à 12 kil. O. d'Arras; 1,200 hab.

AVEYRON, *Veronius*, riv. de France, naît près de Sévérac, baigne Rhodez, Villefranche, Najac, St-Antonin, Bruniquet, Réalville, et se perd dans le Tarn, à 8 kil. au-dessus de Montauban. Cours, 226 kil. Il se dirige généralement vers le S. O.

AVEYRON (dép. de l'), borné au N. par le dép. du Cantal; au S. par ceux du Gard, de l'Hérault, du Tarn; à l'E. par ceux du Gard et de la Lozère; à l'O. par ceux du Tarn, de Tarn-et-Garonne et du Lot: 8,821 kil. carr.; 370,951 hab.; ch.-l. Rhodez. Il est formé de l'ancien Rouergue. Hautes montagnes. Fer, plomb, soufre, alun, antimoine, houille, marbre, grès, plâtre, etc. Grains, truffes, pâturages, moutons, vers à soie. Commerce de laine, bestiaux, sulfate de fer, alumine, etc. Eaux minérales. — Ce dép. contient cinq arrond. (Rhodez, Villefranche, Milhau, Ste-Affrique, Espalion), 42 cant., 241 communes; il dépend de la 9e division militaire, de la cour royale de Montpellier et du diocèse de Rhodez.

AVEZZANO, *Alba*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 34 kil. S. d'Aquila; 2,750 hab. Belle place, beau palais ducal.

AVIANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 27 kil. E. de Bellune; 6,000 hab.

AVICEBRON, philosophe arabe, auteur de deux traités mystiques, intitulés : *Source de la vie* et *Source de la sagesse*, souvent cités par les scolastiques. On croit que c'est le même qu'Aben-Ezra. *Voy.* ce nom.

AVICENNE, dont le vrai nom est *Abou-Ibn-Sina*, célèbre philosophe et médecin arabe, né près de Chiraz en Perse vers l'an 980, étudia à Bokhara, embrassa toutes les sciences, et s'adonna surtout à la médecine. Il jouit d'une telle réputation, que plusieurs princes de l'Asie l'appelèrent à leur cour, et l'employèrent à la fois comme visir et comme médecin. Il cultiva aussi avec succès la philosophie, et fut un des premiers à étudier et à faire connaître Aristote. Il composa d'après ce philosophe des traités de logique et de métaphysique, où il se montre souvent penseur original. Après avoir mené une vie fort agitée et pleine de vicissitudes, il mourut à Hamadan, en 1037, épuisé à la fois par l'excès du travail et de la débauche. Les œuvres d'Avicenne ont été publiées en arabe à Rome, en 1593, in-fol. On a traduit en latin et publié ses *Canons* ou *Préceptes de médecine*, Venise, 1483, 1564 et 1608; ses *Œuvres philosophiques*, Venise, 1495; sa *Métaphysique* ou *Philosophie première*, Venise, 1495. Vattier avait traduit en français tous ses ouvrages; on n'a imprimé que la traduction de sa *Logique*, Paris, 1658, in-8. Avicenne est à la fois l'Hippocrate et l'Aristote des Arabes. Pendant plusieurs siècles, ses *Canons* ont été la base de l'enseignement en Europe aussi bien qu'en Asie.

AVIDIUS CASSIUS. *Voy.* CASSIUS.

AVIENUS (Rufus Festus), versificateur latin, qui vivait à la fin du IVe siècle, sous Théodose, a traduit en vers les *Phénomènes* d'Aratus, le *Periegesis* ou *Description de la terre* de Denys, et 42 fables d'Ésope. Nous avons encore de lui un fragment d'un poëme géographique intitulé *Ora maritima*. Ses œuvres ont été publiées à Madrid, 1634, in-4, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf.

AVIGLIANA, vulg. *Veillane* en français, ville des États sardes, à 24 kil. O. de Turin; 2,280 hab. Les Français y vainquirent les Piémontais en 1600.

AVIGLIANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 20 kil. N. O. de Potenza; 9,000 hab.

AVIGNON, *Avenio*, ch.-l. du dép. de Vaucluse, sur la rive gauche du Rhône, à 676 kil. S. E. de Paris (686 par la route de Lyon); 31,786 hab. Archevêché. Les monuments les plus remarquables d'Avignon sont la cathédrale, l'ancien palais des papes, la succursale des Invalides, l'hôtel de Crillon, le tombeau de Laure, le nouveau théâtre, le long-pont de bois sur le Rhône, etc. Collége royal, athénée, bibliothèque, musée. Grand commerce en soie, vins, huiles, eaux-de-vie, etc. — La ville d'Avignon, fondée par les Phocéens de Marseille, vers 539 av. J.-C., fut longtemps la capitale des Cavares. Sous les Romains elle fit d'abord partie de la Gaule Narbonnaise, puis de la 2e Viennaise. Gondebaud, roi des Bourguignons, s'en empara au Ve siècle, et

s'y défendit contre Clovis. Depuis elle devint la proie des Goths, et enfin des Francs sous Thierry, roi d'Austrasie, 612. En 730 et 737, les Sarrasins s'en emparèrent, mais ils en furent deux fois chassés par Charles Martel. Après le partage de l'empire de Charlemagne, Avignon fut comprise dans le royaume d'Arles ou de Bourgogne et fut possédée en commun par les comtes de Provence et de Forcalquier, puis par ceux de Toulouse et de Provence. Toutefois, sous la domination de ces comtes, Avignon s'érigea en une espèce de république: mais au commencement du XIII[e] siècle, cette ville ayant pris parti pour Raymond, comte de Toulouse, protecteur des Albigeois, fut assiégée et prise par le roi Louis VIII. En 1251, elle fut forcée de se soumettre aux deux frères de saint Louis, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, héritiers par les femmes des comtés de Toulouse et de Provence, et qui la possédèrent par moitié. Après la mort d'Alphonse, 1271, Philippe-le-Hardi hérita de sa part d'Avignon, et il la transmit en 1285 à son fils Philippe-le-Bel. Celui-ci la céda en 1290 à Charles d'Anjou, qui dès lors resta seul propriétaire de toute la ville d'Avignon. En 1329, sous le pape Clément V, Avignon devint la résidence des papes, déjà possesseurs du comtat Venaissin; elle fut achetée en 1348 par Clément VI à la comtesse de Provence Jeanne de Sicile. Lorsque Grégoire XI transporta de nouveau le siége de la papauté à Rome, Avignon fut administrée par un légat; elle resta soumise au saint-siége jusqu'à l'an 1791, où elle fut réunie à la France en même temps que le comtat Venaissin. Cette réunion fut confirmée en 1797 par le traité de Tolentino. Avignon a dans ces derniers temps acquis une triste célébrité par les crimes et les excès dont elle fut le théâtre pendant la révolution et en 1815. Cette ville est la patrie de Crillon et de Folard. — L'arr. d'Avignon a cinq cant. (Bedarrides, Cavaillon, l'Isle, plus Avignon qui compte pour 2), 21 communes et 69,820 hab.

AVIGNON (comtat d'). *Voy.* VENAISSIN (comtat).

AVIGNONET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 8 kil. S. E. de Villefranche; 2,000 hab. C'est là que furent tués Pierre de Castelnau et quatre autres inquisiteurs, dont le meurtre causa la croisade contre les Albigeois (1242).

AVILA, *Abula*, ville d'Espagne sur l'Adaja, à 88 kil. N. O. de Madrid, ch.-l. d'une intendance de même nom; 4,000 hab.; évêché. Jadis grandes manufactures de draps. Patrie de sainte Thérèse.

AVILA (intendance d'), une des cinq intendances de la capitainerie-générale de la Vieille-Castille, entre les intendances de Ségovie, Valladolid, Salamanque, Tolède. Chef-lieu, Avila.

AVILA (don Louis D'). Espagnol, né à Placentia vers 1500, fut ambassadeur de Charles V auprès des papes Paul IV et Pie IV, et fut chargé de presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna l'empereur en Allemagne dans la guerre de 1546 contre les Protestants, et écrivit la relation de cette guerre pendant les années 1546 et 1547. Cette histoire, qui est fort estimée, a été traduite en latin et dans plusieurs autres langues, notamment en français, Paris, 1672.

AVILA (Jean D'), né près de Tolède, vers 1502, mort en 1569, professa d'abord la philosophie: puis, ayant été ordonné prêtre, se livra à la prédication, et professa la théologie avec tant de succès, qu'il fut surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie* et *le Professeur par excellence*. Ses *Œuvres morales et spirituelles* ont été publiées à Madrid en 1757, 9 vol. in-4.

AVILA (Sanche D'), né à Avila en Espagne, en 1546, se distingua par sa science et ses prédications. Il mourut évêque de Placentia, en 1625. On a de lui divers ouvrages de piété et les *Vies de saint Augustin et saint Thomas*.

AVILA (Gill.-Gonzalès D'), historiographe d'Espagne pour la Castille, né en 1569 à Avila, mort en 1658 à 99 ans, a publié: *Théâtre des choses grandes de Madrid*, et *Histoire des antiquités de Salamanque*, etc.

AVILA (H.-Catherine d'), historien italien. *Voy.* DAVILA.

AVILÈS, *Flavionavia*, ville d'Espagne (Oviédo), à 19 kil. N. d'Oviédo, à l'embouchure de l'Avilès dans le golfe de Gascogne; 3,000 hab. Mines de cuivre aux environs.

AVIS ou AVIZ, ville du Portugal (Alentéjo), à 53 kil. S. O. de Portalègre, sur l'Avis. Jadis ch.-l. des chevaliers de l'ordre d'Avis.

AVIS (ordre d') ordre militaire fondé en 1146 par des particuliers à Coïmbre, puis organisé en 1162 par Alphonse II, qui, après la prise d'Evora (1166), chargea les chevaliers de cet ordre de la défense de cette place, et en 1181 leur céda la ville d'Avis. De là les noms de *Nouvelle-Milice*, *ordre d'Evora*, *ordre d'Avis*, successivement portés par ces chevaliers. Cet ordre remporta de grands avantages sur les Maures d'Espagne, et contribua puissamment à leur expulsion. Il fut réuni en 1213 à celui de Calatrava. — La 2[e] dynastie des rois de Portugal (1385-1580) porte le nom de dynastie ou race d'Avis, à cause de Jean I, chef de cette dynastie, qui était grand-maître de l'ordre d'Avis avant son avénement au trône.

AVIT (saint). *Voy.* AVITUS (Sextus Alcimus).

AVITUS (Flavius), empereur romain, était né dans la Gaule, chez les *Arverni*, au commencement du V[e] siècle, et jouissait parmi les Gaulois d'une grande réputation pour avoir aidé à repousser les Huns. Après la mort de Maxime, il fut proclamé empereur à Toulouse (455); mais il fut au bout de quatre mois déposé par le patrice Ricimer; fut battu près de Plaisance, et ne conserva la vie qu'en recevant les ordres. On le fit évêque de Plaisance. Ne se croyant pas encore en sûreté, il voulut retourner dans l'Auvergne, mais il mourut dans le voyage (456). Sidoine Apollinaire était son gendre.

AVITUS (Sextus Alcimus Ecditius), dit *saint Avit*, archevêque de Vienne en Dauphiné, neveu du précédent, fut sacré en 490, eut part à la conversion de Clovis et de Sigismond, roi des Bourguignons, et rendit de grands services à la religion et aux lettres. Il était lui-même poëte; on a de lui cinq petits poëmes sacrés: *la Création*, *la Chute* et *la Punition d'Adam*, *le Déluge universel*, *le Passage de la mer Rouge*, et une *Épître sur la chasteté*. Il mourut en 523 ou 527. Les œuvres de ce saint ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Avit, abbé de Micy près d'Orléans, qui vivait aussi sous Clovis. On célèbre la fête de saint Avit le 17 juin.

AVIZE, ch.-l. de cant. (Marne), à 8 kil. S. O. d'Epernay; 1,500 hab. Commerce de vins de Champagne.

AVLONE, *Aulon* chez les Grecs, ville de Turquie, ch.-l. d'un livah de même nom (Roumélie), sur le golfe d'Avlone (dans la mer Adriatique), à 142 kil. N. O. de Janina; 6,000 hab. Marécages, rivières, air très malsain.

AVOGADOR, magistrature vénitienne, consistait en une sorte de tribunal composé de trois membres, nommés par le grand-conseil sur la présentation du sénat, et chargés de maintenir l'exacte observation des lois. Ils pouvaient opposer leur *veto* pendant un mois et un jour aux résolutions du grand-conseil et du sénat quand elles leur paraissaient illégales, et étaient souvent en lutte avec le conseil des Dix. On fait remonter leur institution au XII[e] ou même au IX[e] siècle.

AVOGARDO ou AVOGRADO (le comte Louis), gentilhomme de Brescia, souleva en 1512 ses compatriotes contre les Français qui s'étaient rendus

maîtres de la ville, et conspira pour livrer la place aux Vénitiens. Gaston de Foix, averti à temps, réduisit les insurgés; Avogrado fut pris et écartelé.

AVOLA ou AULA, ville de Sicile, à 6 kil. N. E. de Noto, sur la Méditerranée; 7,000 hab. Culture en grand de la canne à sucre. Route souterraine formée par le Cassibili.

AVON, riv. d'Angleterre, tombe dans la Manche à Christ-Church. — Deux autres rivières de ce nom, le B.-Avon, et le H.-Avon, coulent, l'une entre les comtés de Glocester et de Wilts, passant par Chippenham, Melksham, Bradford, Bath, Bristol, pour se jeter à 10 kil. N. O. de là dans la Saverne; l'autre à Warwick, Stratford, Evesham, Tewksbury, où elle grossit la Saverne.

AVOUÉ, du latin *advocatus*, appelé au secours. On appelait ainsi dans l'origine ceux qui défendaient en justice les droits des églises. Ils ne furent d'abord que de simples officiers de justice; mais dans la suite les seigneurs les plus puissants se glorifièrent de ce titre; Robert, duc de Béthune, était *avoué de l'évêché d'Arras*. Pepin et Charlemagne portèrent le nom d'*avoués de l'église de Rome*. Ces avoués étaient dépositaires du *gonfalon* (ou étendard) de l'église et commandaient les hommes qu'elle envoyait à l'armée.

AVOYER, nom que porte le premier magistrat de quelques cantons ou de quelques villes en Suisse. Lorsque la Suisse devint province de l'Empire, les empereurs envoyèrent dans les cantons des officiers appelés *avoyers*, qui exerçaient en leur nom le droit de glaive. Les vexations de ces officiers ayant causé le soulèvement de la Suisse, les avoyers impériaux furent chassés, mais le nom resta. L'origine de ce mot paraît être la même que celle d'*avoué* (*advocatus*). *Voy.* ce mot.

AVRANCHES, *Ingena*, puis *Abrincatui*, ch.-l. d'arrond. (Manche), non loin de la mer, à 50 kil. S. O. de St-Lô; 7,690 hab. Jadis évêché. Ancienne cathédrale. Dentelles, blondes, fil blanc; commerce de cidre, grains. Place forte au moyen âge. Prise à Jean-sans-Terre et rasée, 1203; elle fut fortifiée de nouveau par saint Louis; reprise par les Anglais et gardée par eux jusqu'en 1450.— L'arr. d'Avranches a 9 cantons (Brecey, Ducey, Granville, La Haye-Pesnel, Pontorson, St-James, Sartilly, Villedieu, plus Avranches), 127 communes et 110,825 hab.

AVRANCHIN, partie de la B.-Normandie, forme auj. les arrond. d'Avranches et de Mortain (Manche).

AVRENGABAD. *Voy.* AURENGABAD.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD D'), jésuite, historien du siècle de Louis XIV, né à Caen en 1675, mort en 1719, a rédigé des *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716*, Paris 1720, 4 vol. in-12, et des *Mémoires sur l'histoire universelle de l'Europe au* XVII[e] *siècle*, Paris, 1757, 5 vol. in-12: ces ouvrages sont estimés; ils n'en furent pas moins mis à l'index à Rome.

AVRILLON (J.-B.-Elie), prédicateur, né à Paris en 1652, mort en 1729, était minime. Il se distingua par ses sermons et par un grand nombre d'ouvrages de piété d'un style attachant et qui se rapproche de celui de Massillon. On estime surtout son *Traité de l'amour de Dieu*.

AX, ACS, ou ACQS, *Aquæ Tarbellicæ, Aquæ Augustæ*, ch.-l. de canton (Ariége), sur l'Ariége, à 25 kil. S. E. de Tarascon; 1,500 hab.; 32 sources thermales réparties sur 3 points, Teix, l'Hôpital, Couloubret. Les eaux y sont constamment bouillantes.

AXEL, ville forte de Hollande (Zélande), à 31 kil. N. O. d'Anvers, dans une île de l'Escaut.

AXIACÈS, nom anc. du *Téligol*, riv. de Sarmatie, tributaire du Pont-Euxin. — Ville de Sarmatie, auj. OTCHAKOV.

AXIEROS, AXIOCERSE. *Voy.* CABIRES.

AXIM, comptoir hollandais (précédemment aux Portugais), dans la Guinée, sur la côte d'Or, dans le pays des Achantis, à 44 kil. E. d'Apollonia.

AXIUS, riv. de Macédoine, auj. le VARDARI. — Riv. de Syrie, la même que l'Oronte, est auj. l'AASI.

AXONA, riv. de Gaule, auj. l'AISNE.

AXOUM, *Auxumum* et *Axum*, ancienne cap. du roy. de Tigré en Abyssinie, à 187 kil. de la mer Rouge et 620 kil. E. de Sennaar, n'a plus auj. que 600 maisons. Belle église, bâtie en 1657, et où se conserve l'histoire authentique d'Abyssinie, dite *Chronique d'Axoum*, dont Bruce a rapporté un exemplaire en Europe. Ville très ancienne, centre du commerce de l'ivoire au temps de Strabon. Très florissante dans les IV[e], V[e], VI[e] siècles, et capitale d'un roy. qui étendit sa domination sur une partie de l'Arabie et même reçut un tribut des empereurs byzantins. Superbes ruines.

AXUM REGIA. *Voy.* AXOUM.

AXYLIS, *Aziris* dans Hérodote, petit pays de la Cyrénaïque sur les limites de la Pentapole, à 35 kil. S.E. de Derne. —Ville principale de ce pays, sur la côte.

AY, bourg du dép. de la Marne. *Voy.* AI.

AYACUCHO (la PAZ D'), ville de l'Amérique du Sud (Bolivie), ch.-l. du dép. de même nom, au S. E. du lac Titicaca, par 17° 30' lat. S., 70° 45' long. O., 20,000 hab. Evêché. Cette ville est célèbre par la victoire qu'y remporta le général colombien Sucre sur le vice-roi espagnol La Serna, victoire qui assura l'indépendance de la Bolivie (1825).—Le dép. d'Ayacucho, un des six de la Bolivie, renferme le célèbre lac Titicaca et les hauts pics nommés *Nevada de Illimani* et *Nevada de Sorata*; ce dernier s'élève de 7,990 m.

AYALA (P. LOPEZ D'), ministre et général espagnol, né en 1332, dans le roy. de Murcie, mort en 1407, servit sous 4 rois de Castille, Pierre-le-Cruel, Henri de Transtamare, Jean I et Henri III, se distingua dans les conseils comme à l'armée, fut ambassadeur d'Henri de Transtamare près de Charles V, roi de France, puis grand-chambellan et chancelier sous Jean I. Il cultiva les lettres, traduisit en espagnol plusieurs auteurs latins, entre autres *Tite-Live* (Salamanque, 1497), et rédigea une *Chronique des rois de Castille* (Madrid, 1779); on a encore de lui un recueil de vers intitulé : *El Rimado de Palacio*.

AYAMONTE, ville d'Espagne (Séville), à 35 kil. N. O. de Huelva, près de l'embouchure de la Guadiana; 5,500 hab. Petit port.

AYAT, village du Puy-de-Dôme, à 30 kil. N. O. de Riom; 590 hab. Patrie de Desaix.

AYBAR, ville d'Espagne, à 26 kil. S. E. de Pampelune, sur l'Aragon. Victoire de Jean, roi de Castille, sur le prince de Viane, don Carlos, son fils, 1451.

AYDER...... *Voy.* HAÏDER......

AYEN-BAS, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 18 kil. N. O. de Brives; 950 hab. Cuivre, argent mêlé d'antimoine et de plomb.

AYERBE, ville d'Espagne, à 29 kil. N. O. de Huesca; 2,000 hab.

AYLESBURY, ville d'Angleterre (Buckingham), sur la Tamise, à 16 kil. S. E. de Buckingham; 4,900 hab.

AYMAR-VERNAY (Jacques), paysan de St-Véran en Dauphiné, qui vivait à la fin du XVII[e] siècle, prétendait posséder la singulière faculté de découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, dite *baguette divinatoire*, qui tournait entre ses doigts, non seulement les eaux souterraines et les métaux, mais même les malfaiteurs; il eut quelques succès étonnants, et déjà les savants disputaient sur les vertus de sa baguette; mais le prince Henri de Bourbon, fils du grand Condé, ayant soumis Aymar à des épreuves régulières, on découvrit qu'il n'était qu'un imposteur.

AYMAR DE MONTEIL. *Voy.* ADHÉMAR.

AYMON (le duc), prince des Ardennes, Saxon d'origine, obtint de Charlemagne le gouvernement du pays dont Alby était la capitale, avec le titre de duc de Dordogne, et fut père des quatre preux que nos romanciers ont célébrés sous le nom des *quatre fils Aymon*. Ils avaient pour nom Renaud, Guichard, Alard et Richardet; ils possédaient en commun, selon la légende, un seul cheval, qui est devenu célèbre sous le nom de Bayard. C'est sous Charlemagne que l'on place leur existence. On dit que l'aîné, Renaud de Montauban, qui a été immortalisé par l'Arioste, après s'être illustré par ses exploits guerriers, se fit moine. Froissard raconte leur histoire dans sa *Chronique* (tom. III, ch. 18). Il existe un ancien roman de Huon de Villeneuve, intitulé *Histoire des quatre fils Aymon*, dont M. Brès a publié une nouvelle édition, Paris, 1829, in-32.

AYMON (Jean), curé du Dauphiné, abjura le catholicisme et se réfugia en Suisse, puis en Hollande où il se maria. Il a publié à La Haye plusieurs écrits hostiles à la cour de Rome : *Métamorphoses de l'Église romaine*, 1700; *Tableau de la cour de Rome*, 1707; *Des synodes des Églises réformées de France*, 1710. Il a aussi publié à La Haye, en 1718, les *Actes du concile de Jérusalem* (tenu en 1672), dont il avait soustrait les originaux à la bibliothèque du Roi.

AYOS ou EYOS, peuple de la Nigritie maritime, au N., près des monts Kong. On dit que leur roi peut mettre 100,000 hommes sur pied.

AYOUBITES, dynastie turque qui régna sur l'Égypte et la Syrie, fut fondée en 1171 par Saladin, fils d'Ayoub, qui renversa les califes fatimites; elle fut renversée à son tour par les Mamelouks-Baharites en 1357. Plusieurs princes de cette dynastie fondèrent de petits états à Alep, à Damas, en Arménie et dans l'Yémen.

AYR, *Erigena*, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 108 kil. S. O. d'Édimbourg : 7,500 hab.

AYR (comté d'), en Écosse, entre ceux de Renfrew, Lanark, Dunfries, Galloway, la mer d'Irlande et le golfe de la Clyde ; 90 kil. sur 42 ; 136,000 hab. Ch.-l., Ayr. Agriculture florissante; beaucoup de bestiaux. Industrie métallurgique et autres.

AYRAUT (Pierre), *Petrus Ærodius*, savant jurisconsulte, né à Angers en 1536, mort en 1601, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis lieutenant-criminel d'Angers. Il a laissé des *Plaidoyers*, Paris, 1598, et des ouvrages de jurisprudence, dont le plus estimé est *De l'ordre et instruction judiciaire chez les Grecs et les Romains*, Paris, 1598. Il eut la douleur de se voir enlever un fils par les Jésuites, et il ne put jamais réussir à se le faire rendre.

AYRER, ancien poëte dramatique allemand, vivait à la fin du XVIe siècle à Nuremberg, où il était notaire et procureur. On a réuni ses œuvres à Nuremberg, 1618, in-folio. Ses pièces offrent une gaieté vive, mais souvent grossière.

AZAMOR, ville de l'empire de Maroc, sur la Morbéja, à son embouchure dans l'Atlantique, est située par 10° 38' long. O., 33° 16' lat. N.; 1,000 hab. Port dangereux et peu propre au commerce.

AZANIA, auj. *côte d'Ajan*. On l'appelait parfois *Barbaria*, d'où le nom de *Barbaricus sinus* donné à l'espèce de golfe qui commence au sud du cap *Noti Cornu* (auj. *das Baxas*), et qui s'étend au-delà de la ligne.

AZARA (don Joseph-Nicolas, chevalier d'), diplomate espagnol, né en 1731, dans l'Aragon, fut longtemps ambassadeur à Rome, où il exerça une grande influence, et où il protégea de tout son pouvoir les savants et les artistes; il était particulièrement lié avec le cardinal de Bernis et le peintre Mengs. Dans ses dernières années, il fut chargé de l'ambassade de France, et mourut à Paris en 1804. Il a traduit en espagnol la *Vie de Cicéron* de Middleton, Madrid, 1790, 5 vol. in-4; la *Géographie de l'Europe* de Bowles, et a publié les écrits de Mengs avec une vie de ce peintre. — On doit à un de ses frères, don Félix, d'intéressants *Voyages dans l'Amérique méridionale*, publiés par Walkenaër, Paris, 4 vol. in-8.

AZARIAS, roi de Juda (803-752 av. J.-C.), défit les Philistins, vainquit les Arabes et les Ammonites, fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azoth. Ayant voulu s'attribuer les fonctions du sacerdoce, il fut frappé de la lèpre.

AZAY-LE-RIDEAU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 22 kil. S. O. de Tours, à 24 kil. N. E. de Chinon ; 1,750 hab.

AZCOYTIA, ville d'Espagne. *Voy.* AZPEYTIA.

AZERBAIDJAN ou AZERBIDJAN, province de Perse. *Voy.* ADERBIDJAN.

AZILLAH, ville d'Afrique (Maroc). *Voy.* ARSILLE.

AZINCOURT, *Azincurtum* en latin moderne, village de France (Pas-de-Calais), à 10 kil. N. de Vieil-Hesdin ; 500 hab. Les Français y furent taillés en pièces par Henri V, roi d'Angleterre, en 1415, sous Charles VI.

AZIO, nom moderne d'*Actium*. *Voy.* ACTIUM.

AZNAR, comte de Vasconie (Gascogne), fut chargé en 824 par Pepin, roi d'Aquitaine, de réduire la Navarre; il réussit dans cette entreprise, mais il garda pour lui sa conquête (831). Il prit le titre de comte de Navarre que ses descendants changèrent en celui de roi, et fut ainsi la tige des rois de Navarre. Aznar mourut en 873.

AZON, savant jurisconsulte du XIIe siècle, mort en 1200 ou 1225, enseigna le droit à Montpellier et à Bologne, peu après Irnérius; composa plusieurs savants ouvrages réunis sous le titre de *Summa Azonis*, et une *Glose sur le Digeste et le Code* (Spire, 1482), qui jouit longtemps d'une grande autorité.

AZOTH, ville de la Pentapole de Palestine, aux Philistins, sur la côte de la Méditerranée, au N. d'Ascalon et à l'O. de Jérusalem. C'était là qu'on adorait l'idole de Dagon.

AZOV, ville de Russie d'Europe dans le gouvernement de Ekatérinoslav, sur le Don, à 32 kil. de l'embouchure de cette riv. dans la mer d'Azov, et à 1,750 kil. S. E. de Pétersbourg. Mauvaises fortifications; à peine 50 maisons ; environ 900 hab. — Azov n'est pas, comme on l'a dit, la célèbre *Tanaïs* des Grecs. Elle fut fondée au XIIe siècle, fut prise par Pierre-le-Grand en 1711; détruite en 1739, par une clause d'un traité ; rebâtie en 1769, et définitivement cédée à la Russie en 1774.

AZOV (mer d'), en latin *Palus Mæotis*, golfe de la mer Noire, à laquelle elle est unie par le détroit d'Iénikalch, et dont elle forme l'extrémité septentrionale ; elle prend son nom de la ville d'Azov.

AZPEYTIA ou AZCOYTIA, ville d'Espagne, à 13 kil. N. O. de Tolosa. Aux environs, hautes mont. dont une, l'Izaraiz, contient des carrières de jaspe.

AZREK, riv. d'Egypte. *Voy.* BAHR-EL-AZREK.

AZTÈQUES, peuple indigène de l'ancien Mexique. *Voy.* MEXIQUE.

AZUELA, riv. de Colombie, naît sous l'équateur, court à l'E., puis au S. E., et tombe dans le Coca : cours, 480 kil.

AZUN (val d'), dans les H.-Pyrénées, débouche à l'O. du val d'Argelès, à 4 kil. S. O. d'Argelès. On l'a nommé l'Eden des Pyrénées.

AZYMES (c.-à-d. *sans levain*), pains que les Israélites faisaient cuire la veille du jour de Pâques, en mémoire de ce que leurs ancêtres, au moment de quitter l'Égypte, avaient fait un repas avec du pain sans levain. On appelait ce jour la *fête des Azymes*. On donne aussi le nom d'azymes aux pains dont les Catholiques occidentaux se servent pour la célébration des mystères eucharistiques.

AZYMGOR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 59 kil. N. E. de Djouanpour, fut achetée par les Anglais en 1801.

B

B, dans les abréviations des noms propres, signifie : *Balbus, Brutus, Burrhus*; devant les noms de saints ou de saintes, *Beatus, Beata*; devant les noms modernes, *Baptiste*.

BAADER (François-Xavier DE), mystique allemand, né en 1765, mort en 1836, fut professeur de philosophie à Munich et conseiller supérieur des mines. Il avait d'abord cultivé avec soin les sciences naturelles; il se livra ensuite tout entier à la philosophie et chercha à la concilier avec les dogmes du catholicisme, au moyen d'un mysticisme qui approche de la folie. Parmi ses ouvrages, on remarque les *Leçons de la dogmatique spéculative*, 1830 ; l'*École préparatoire de la théologie spéculative*, 1828; il a aussi laissé un traité sur l'*Extase*, 1817.

BAAL, c.-à-d. *seigneur*, divinité des Chaldéens, des Babyloniens et des Phéniciens, paraît n'être autre chose que le soleil. Cependant l'historien Josèphe la confond avec Mars, d'autres avec Jupiter et avec l'Hercule Phénicien. Les Israélites abandonnèrent souvent le culte du vrai Dieu pour adorer cette idole. Il y avait plusieurs idoles d'un rang secondaire qui portaient le nom de Baal; les principales sont : *Baal-Berith*, le seigneur de l'alliance ; *Baal-Gad*, le dieu du bonheur ou de la fortune : *Baal-Péor* ou *Belphégor*, le dieu Priape des Moabites; *Baal-Scaen* ou *Baal-Samen*, le seigneur du ciel ; *Baal-Tsephon*, le dieu sentinelle; *Baal-zebuth* ou *Belzébuth*, le dieu chasse-mouche, etc. Le nom de Baal a fini par être un nom commun que les Chaldéens donnaient, non seulement aux dieux et aux astres, mais à leurs rois. (*Voy.* BÉLUS.)

BAALBEK. *Voy.* BALBEK.

BAASA, roi d'Israël, fut d'abord général du roi Nadab, fils de Jéroboam. Il conspira contre ce prince, le tua au siége de Gebbethon, et usurpa le trône (943-919 av. J.-C.). Il extermina toute la famille de Jéroboam, se souilla de crimes, et se livra à l'idolâtrie.

BABA, nom commun à 2 villes de Turquie : l'une en Europe, à 23 kil. N. E. de Larisse; 2,000 hab.; l'autre en Asie, à 120 kil. S. O. de Gallipoli. On fabrique dans celle-ci des lames renommées pour couteaux et sabres.

BABA, sectaire turc, tenta, vers l'an 1240, de renverser la doctrine de Mahomet, et prétendit être lui-même l'envoyé de Dieu. Il commença à prêcher sa doctrine à Amasie, la répandit dans toute l'Anatolie, et se fit un grand nombre de partisans qu'il arma, et à la tête desquels il se rendit redoutable. Les Mahométans furent obligés, pour le réduire, de s'aider du secours des Francs.

BABA-DAGH, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 62 kil. S. E. de Brahilow; 10,000 hab. Importante et assez forte ; elle commerce par le port de Kara-Kerman qui en est voisin. — On nomme aussi Baba-Dagh une chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, qui est une ramification du Taurus. Elle traverse l'Anatolie de l'E. à l'O.

BABA-KAN. *Voy.* FETH-ALI-SCHAH.

BABEK, surnommé *le Libertin* et *l'Impie*, fameux imposteur persan du IIe siècle de l'hégire (IXe siècle de notre ère), enseigna une doctrine abominable qui permettait le meurtre et le libertinage, et la répandit les armes à la main. Il résista pendant vingt ans aux généraux des califes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris par le calife Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et fit traîner son corps dans Bagdad.

BABEL, c.-à-d. *confusion*, nom donné dans l'Écriture à une tour immense que les fils de Noé construisirent à Babylone pour atteindre les cieux.

Déjà elle s'était élevée à une hauteur prodigieuse, lorsque Dieu, pour punir leur audace, mit la confusion dans leur langage. Ce serait donc, d'après le récit de Moïse, à dater de ce moment qu'aurait commencé la diversité des langues. Hérodote raconte qu'il existait de son temps à Babylone, dans le temple consacré à Bélus, une tour très haute et dont la plate-forme servait d'observatoire aux Chaldéens. Il est à supposer que cette tour fut construite sur les ruines de l'antique tour de Babel, si ce n'est point cette tour elle-même.— Le mot Babel, dans les livres saints, désigne la ville de Babylone.

BAB-EL-MANDEB, c.-à-d. *porte des larmes*, détroit fort dangereux, par lequel la mer Rouge communique avec la mer d'Oman. Il a 52 kil. de long, et est situé par 40° 40' long. E., 12° 38' lat. N.

BABENBERG (comtes de), famille allemande très ancienne, qui faisait remonter son origine aux anciens rois francs. Vers 870, Henri, comte de Babenberg, avait le titre de duc des Francs orientaux. Il défendit les frontières de l'Empire contre les Bohêmes et les Serbes. En 982, Léopold, comte de Babenberg, devint margrave d'Autriche; sa maison conserva cette dignité jusqu'en 1246, qu'elle s'éteignit.

BABEUF (Fr.-Noël), fameux démagogue connu sous le nom de *Gracchus* qu'il se donnait lui-même, né à St-Quentin en 1764, fut d'abord arpenteur et commissaire à terrier. Ayant été poursuivi pour crime de faux, il réussit à se soustraire à cette accusation. Il professa les principes les plus démagogiques, et obtint plusieurs places éminentes dans l'administration. Après la chute de Robespierre il publia un écrit politique qu'il intitula: *le Tribun du peuple, par Gracchus Babeuf*; il proposait une nouvelle loi agraire, c.-à-d. le partage de toutes les terres et de toutes les richesses entre les citoyens pauvres, et attaquait avec violence le Directoire et les conseils; il dirigeait en même temps le club des Égaux, dits *Babouvistes*, et formait un plan d'insurrection pour détruire la constitution de l'an III. Traduit pour ces faits devant une haute cour de justice à Vendôme, il fut condamné à mort. Il subit le supplice le 5 prairial an V (24 mai 1797): il avait cherché à se frapper d'un poignard, mais il n'avait pu y réussir.

BABIN (François), professeur de théologie à Angers, né dans cette ville en 1651, mort en 1734, est auteur des 18 premiers vol. des *Conférences du diocèse d'Angers*, ainsi que du *Journal* ou *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'université au sujet de la philosophie de Descartes*, 1679, in-4.

BABINGTON (conjuration de). *Voy.* MARIE STUART.

BABOLEIN (saint), premier abbé de l'abbaye de St-Maur-des-Fossés près de Paris, avait été disciple de saint Colomban et moine de l'abbaye de Luxeuil : il mourut vers 660 ou 670. On célèbre sa fête le 26 juin.

BABOUR (Mohammed), descendant de Tamerlan, né en 1483, fut proclamé en 1494 souverain de l'empire mogol dans la Tartarie occidentale et dans le Korassan. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara du Candahar, du Caboul et de l'Inde. Il mourut en 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde plus de 2 siècles et demi après lui, et n'a fini qu'au XIXe siècle. Babour a rédigé lui-même en langue mogole la *Relation de ses conquêtes* et l'*Histoire de sa vie*. Ce curieux ouvrage a été traduit en anglais par J. Leyden et W. Erskine, Lond., 1826.

BABOUVISTES. *Voy.* BABEUF.

BABRIAS, ou par corruption GABRYAS, poète grec qui mit en vers choriambiques les fables d'Ésope. L'élégance de sa diction a fait croire qu'il vivait du temps de Bion et de Moschus. D'autres le placent

vers le temps d'Auguste. Il nous reste de lui quelques fragments conservés par Suidas, publiés par Berger, Munich, 1816, et par M. Coray dans son édition d'Ésope. Les fables de Babrias, mises en prose sous le Bas-Empire, sont devenues le fond des fables que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Ésope.

BABYLAS (saint), martyr, fut évêque d'Antioche vers 237 ; il fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers en 251. On le fête le 24 janvier.

BABYLONE, *Babylon*, capit. de la Chaldée et de toute la Babylonie, sur l'Euphrate, par 42° long. E., 30° 19' lat. N., dans le voisinage de la ville actuelle d'Hilleh. Elle avait plus de 40 kil. de tour, on y admirait de superbes quais, 100 portes de bronze, des jardins suspendus qu'on comptait parmi les merveilles du monde, un temple de Bélus (*Voy.* BABEL) ; des murailles très hautes, d'une largeur extraordinaire, et flanquées de 250 tours; beaucoup de palais, etc. Il ne reste de cette immense ville que des ruines à peine connues. — Babylone fut bâtie par Bélus, plus de 2,000 ans av. J.-C., et fut la capit. de la Babylonie, puis du vaste empire d'Assyrie; elle s'éleva rapidement à la plus grande prospérité et se maintint à un très haut rang, non seulement après la chute de Sardanapale (759), mais après celle de Nabonid ou Balthazar, lorsqu'elle fut prise par Cyrus, en 538 av. J.-C. Au temps d'Hérodote elle était encore la 1re ville du monde. Elle déclina ensuite jusqu'au temps d'Alexandre (330). Ce conquérant l'avait choisie pour être la capitale de son empire, et il l'aurait rendue plus magnifique qu'elle n'avait jamais été ; mais sa prompte mort et la fondation de Séleucie en précipitèrent la décadence. Bâtie de briques, elle fournissait à ses dépens des matériaux à Séleucie, et c'est ainsi que presque tous ses édifices disparurent. Babylone existait encore, mais petite et presque vide, lors de la conquête du 2e empire perse par les Arabes. —L'Égypte avait aussi une Babylone, sur le canal de Trajan, au point où il se rend dans le Nil. On l'appelle auj. *Baboul*. C'était une colonie babylonienne.

BABYLONE (empire de), fondé par Nemrod, vers 2640 av. J.-C. Il eut 8 rois de la dynastie de Nemrod, puis il tomba aux mains des Arabes (2218) et fut alors démembré en petits royaumes, entre autres Élam, Sennaar, Babylone; 6 rois arabes régnèrent dans ce dernier état (de Mardocentès à Nabonad). Vers 1993 parut Bélus, qui sortit de Ninive, mais qui fit de Babylone la capitale de son empire, dit *premier empire d'Assyrie*, et qui eut pour successeurs Ninus, Sémiramis, Ninias, et une foule d'autres rois inconnus jusqu'à Sardanapale, qui périt en 759 (*Voy.* ASSYRIE). A la chute de ce dernier prince, le royaume de Babylone, ou *2e empire d'Assyrie*, fut comme détaché de celui de Ninive, sans en être complétement indépendant; il eut pour rois pendant ce temps Bélésis, 759; Nabonassar, 747; Nadius, Chinzir, Porus, Ilulée, de 733 à 721; Mardokempad et 5 princes encore plus obscurs jusqu'en 688; puis vint une anarchie complète, suivie bientôt d'une entière soumission au royaume de Ninive. Mais en 625 Ninive fut soumise à son tour, et l'Assyrie devint province du royaume de Babylone sous les rois Nabopolassar, 625; Nabuchodonosor II, 605; Evilmérodac, 562; Nériglissor, 560; Laborosoarchod, 555; Nabonid ou Labinet (le Balthazar de l'Écriture) de 554 à 538, jusqu'au moment où le roy. de Babylone devint la proie de Cyrus.

BABYLONIE, *Babylonia*, contrée d'Asie, au S. de la Mésopotamie et au N. du golfe Persique, se divisait en Babylonie proprement dite, entre l'Euphrate et le Tigre; Chaldée, depuis le confluent des deux fleuves jusqu'au golfe Persique; et Sitacène à l'E. Villes principales: Babylone, Is ou Æiopolis, Orchoé, Sitace, Ctésiphon, Séleucie.

BAÇAIM, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 70° 34' long. E., 19° 20' lat. N., près de l'île de Salsette. Prise aux Portugais par les Mahrattes, 1552; puis enlevée à ceux-ci par les Anglais, 1780.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de St-Philippe, né en Sardaigne de parents espagnols, se distingua comme général et homme d'état sous Charles II et Philippe V, rois d'Espagne, et mourut en 1726. Il a laissé une *Histoire de la monarchie des Hébreux*, écrite en latin, La Haye, 1727, 2 vol. in-4, traduite en français; et des *Mémoires sur Philippe V*, en espagnol, traduits par Demauve, Paris, 1756.

BACCARACH, ville de Prusse. *Voy.* BACHARACH.

BACCARAT, ch.-l. de canton (Meurthe), à 24 kil. S. E. de Lunéville; 1,950 hab. Grande fabrique de verres et cristaux.

BACCHANALES, *Bacchanalia*, fêtes de Bacchus, prirent naissance en Égypte, d'où elles s'introduisirent successivement en Phénicie, en Grèce et en Italie. Les femmes seules y furent d'abord admises; mais ensuite les hommes y parurent, et leur présence occasionna de tels désordres que le sénat romain fut obligé d'en défendre la célébration (184 av. J.-C.); mais la loi ne fut que peu de temps en vigueur, et, sous l'empire, les Bacchanales furent célébrées de nouveau avec plus de licence que jamais.

BACCHANTES, femmes qui célébraient les mystères de Bacchus. Les premières qui portèrent ce nom furent les nymphes nourrices de Bacchus, qui le suivirent à la conquête des Indes. Les Bacchantes couraient çà et là échevelées, demi-nues ou couvertes de peaux de tigres, la tête couronnée de lierre et le thyrse à la main. Elles répétaient fréquemment le cri *évoé* (courage, mon fils), comme pour rappeler les triomphes de Bacchus sur les Géants.

BACCHIADES ou BACCHIDES, famille puissante de Corinthe, descendait d'Hercule par Bacchis, fils de Prumnis, qui régnait sur Corinthe vers 996 av. J.-C. Cette famille gouverna la ville pendant neuf générations. Elle fut dépouillée de l'autorité par Cypsélus, 657 av. J.-C. (*Voy.* ce nom). Selon quelques auteurs, les Bacchiades descendaient de Bacchus par une fille de ce dieu nommée Bacchie.

BACCHIDÈS, général de Démétrius Soter, roi de Syrie et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir le grand-pontife Alcime. Il combattit Judas Machabée, qui osa l'attaquer avec des forces très inférieures, et qui périt dans le combat. Bacchidès fut ensuite contraint par Jonathas d'abandonner la Judée.

BACCHIGLIONE, *Medoacus minor*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, passe à Vicence, à Padoue, et là se divise en 2 bras, dont l'un se jette dans la Brenta, et l'autre dans le golfe Adriatique. Sous Napoléon (1806-1814), cette riv. donna son nom à un dep. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Vicence.

BACCHUS, dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, princesse thébaine. Sa mère ayant péri pendant qu'elle le portait dans son sein, Jupiter fit retirer de son corps Bacchus par Vulcain, le mit dans sa cuisse, et l'y garda le reste des neuf mois. Dès qu'il fut né, on le mit entre les mains d'Ino, sa tante, qui l'éleva avec le secours des Nymphes, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être instruit par les Muses et par Silène. Dès son enfance, il triompha de tous les dangers auxquels Junon, jalouse de sa mère, l'exposait continuellement. Devenu grand, il fit la conquête des Indes avec une armée d'hommes et de femmes portant, au lieu d'armes, des thyrses chargés de raisins et des tambours; puis il alla en Égypte, où il enseigna l'agriculture aux mortels, planta la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. D'Égypte il vint en Phrygie, où il fut initié aux mystères de la mère des dieux. Dans la guerre des Géants, il se transforma en lion, et fit des merveilles, animé par Jupiter, qui lui criait sans cesse: « *Évoé* », c.-à-d. courage, mon fils! Bacchus punit sévèrement tous ceux qui voulurent s'opposer à l'établissement de son culte (*Voy.* PENTHÉE, MINÉIDES

et Lycurgue de Thrace). Bacchus se livra peu aux plaisirs de l'amour; cependant il épousa Ariane, que Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos. — On le représente avec des cornes, symbole de force et de puissance, couronné de pampre, de lierre ou de figuier, sous les traits d'un jeune homme riant et sans barbe, tenant d'une main des grappes de raisin, ou une corne dont il se sert comme d'une coupe, et de l'autre un thyrse avec lequel il fait jaillir des sources de vin. Il est assis tantôt sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lions ou des panthères. Les anciens donnaient à ce dieu un grand nombre de noms divers : *Dionysus, Iacchus, Liber, Lyœus*, etc. — Cicéron compte 5 Bacchus.—Quelques-uns pensent que Bacchus est le même que le Brahma des Indiens.

BACCHYLIDES, poëte lyrique grec, de l'île de Céos, florissait vers 450 av. J.-C., sous Hiéron, roi de Syracuse. Des odes, des hymnes et des épigrammes qu'il avait composés, il ne subsiste que quelques fragments recueillis par Brunck, dans ses *Analecta græca*; on les trouve aussi à la suite des œuvres de Pindare, Anvers, 1567, in-12. Ils ont été publiés à part avec traduction latine à Berlin par E.-F. Neue, 1823. Ils ont été trad. en franç. par Ern. Falconet, dans les *Poëtes grecs* du *Panthéon littéraire*, Paris, 1838.

BACCI (André), médecin du pape Sixte-Quint et professeur de botanique à Rome, né à St-Elpidio dans la marche d'Ancône vers 1530, mort vers 1600, a donné, entre autres ouvrages de médecine et d'histoire naturelle : *De thermis*, Venise, 1571, réimprimé plusieurs fois; *De naturali vinorum historiâ*, in-fol., etc., Rome, 1596.

BACCIO DELLA PORTA, connu aussi sous le nom de Fra Bartolomeo di San Marco, peintre toscan, né en 1469 à Savignano près de Prato, mort en 1517. Il avait déjà obtenu de grands succès, lorsqu'entraîné par les prédications de Savonarole, il quitta son art pour se faire religieux. Il prit, en 1500, l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Marc à Florence, et depuis ce moment il ne consacra son pinceau qu'à des sujets religieux. On estime surtout son *Saint-Marc* et son *Saint-Sébastien*. Baccio fut le précurseur de Raphaël; il excella surtout dans le coloris et dans l'art de draper, et fut le premier qui connut l'usage du mannequin à ressorts.

BACCIO DA MONTE LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1533. Il fit à Lucques et à Florence un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture. — Raphaël Baccio, son fils, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut occupé pour la Santa Casa de Lorette, à St-Pierre de Rome, et pour la bibliothèque de Saint-Laurent à Florence.

BACCIOCCHI (Marie-Anne-Elisa BONAPARTE, princesse), sœur de Napoléon, née à Ajaccio en 1777, épousa en 1797 le prince Bacciocchi, vint à Paris deux ans et s'y entoura de l'élite des hommes de lettres dont elle faisait sa société habituelle. En 1805, son mari fut couronné prince de Piombino et de Lucques, mais le pouvoir souverain fut exercé réellement par la princesse Elisa. En 1809, elle fut nommée par Napoléon grande-duchesse de Toscane. Renversée du trône en 1814, elle se retira d'abord à Bologne, puis en Allemagne, et m. à Trieste en 1820. — Le prince Bacciocchi est mort à Rome en 1841.

BACELLARA (Ant.-Barbosa), jurisconsulte, historien et poëte portugais, né à Lisbonne en 1610, mort en 1663, a publié la *Défense du droit de la maison de Bragance au trône de Portugal*; en 1641, l'*Histoire de la guerre du Brésil*, et celle de la *Campagne de Marialva contre les Espagnols*, en 1659. Il a aussi composé des poésies qui ont été recueillies par Pereira.

BACH (J.-Sébastien), célèbre musicien, né à Eisenach en 1685, d'une famille qui remonte au XVIe siècle et qui, dans l'espace de 200 ans, a produit plus de 50 musiciens distingués; mort à Leipsick en 1754. Il fut musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cœthen et compositeur de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. — Il a laissé plusieurs morceaux de musique estimés. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art. L'histoire de cette famille semble prouver l'hérédité de certains talents.

BACH (Aug.), professeur de jurisprudence ancienne à l'université de Leipsick, né en 1721 à Hohendorp en Misnie, mort en 1759, est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence et de philologie, dont les plus importants sont l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, en latin, 1756, 6 fois réimprimée, et un *Commentaire sur les lois de Trajan*, Leipsick, 1747. Il a aussi donné des éditions estimées de Xénophon.

BACHARACH, ville des États prussiens (Bas-Rhin), à 40 kil. S. E. de Coblentz : 1,500 hab. Carrières d'ardoise. Bon vin. Elle doit son nom à une pierre chargée d'inscriptions qu'on voit aux environs et qui est connue sous le nom de *Bacchi Ara*.

BACHAUMONT (Fr. LE COIGNEUX DE), poëte français, né à Paris en 1624, mort en 1702, était fils d'un président à mortier, et fut lui-même conseiller-clerc au parlement de Paris. Il figura dans le parti de la Fronde et fut même, dit-on, l'auteur du nom par lequel on a depuis désigné cette faction. Après les troubles, il se retira des affaires, et se livra tout entier au plaisir et aux lettres. Ami intime de Chapelle, il fit avec lui ce gai voyage dont la relation les a immortalisés tous deux. Bachaumont avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies, mais il ne prit pas le soin de les recueillir. Son *Voyage* et celles de ses poésies qu'on a conservées ont été publiés avec les œuvres de Chapelle, par Lefebvre de Saint-Marc, 1 vol. in-12, 1765, et Constant Letellier, 1826, in-8.

BACHAUMONT (LE PETIT DE), un des principaux membres de la société de madame Doublet, né vers 1700, mort en 1771, rédigea pour la société dont il faisait partie une espèce de journal historique et littéraire assez intéressant qui allait de 1762 à 1771. Après sa mort, on rassembla ses notes et on les publia en 1777, sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 6 vol. in-12. On a continué ce journal après lui, et on l'a porté à 36 vol. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses.

BACHELIER (J.-J.), peintre et directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, né en 1724, mort en 1805, est célèbre pour avoir fondé à ses frais à Paris, en 1763, une école de dessin pour les artisans dans l'ancien collége d'Autun. On lui doit aussi d'avoir réformé le mauvais goût des peintures de la manufacture de Sèvres, et d'avoir retrouvé la peinture encaustique des anciens.

BACHET DE MEZIRIAC, né à Bourg en Bresse en 1581, écrivit dans presque toutes les langues et se recommanda aussi par ses connaissances scientifiques. On a de lui une édition estimée de l'*Arithmétique* de Diophante, et une traduction en vers français de quelques *Épîtres* d'Ovide, avec commentaires.

BACHKIRS, peuple turcoman. *Voy.* BASKIRS.

BACKHUYSEN (Ludolph), peintre de l'école flamande, né à Embden en 1631, mort en 1709, excella dans les marines. Il était d'abord employé dans les bureaux de son père qui était secrétaire des états-généraux de Hollande, mais il quitta son état pour se livrer à son goût et se forma sans maître.

BACLER D'ALBE (le baron Aubert-Louis), peintre et ingénieur géographe, né à Saint-Pol (Pas-de-Calais) en 1761, mort en 1824, fut d'abord attaché comme chef des géographes au département de la guerre, puis nommé directeur du cabinet topographique, maréchal de camp en 1803, et chef de division au ministère de la guerre en 1814. Il a publié, en 1802, la *Carte du théâtre des campagnes de Bo-*

naparte en Italie (54 feuilles), ouvrage fort recherché: des *Vues*, des *Souvenirs pittoresques des Alpes*, etc. Il est auteur du tableau de la *Bataille d'Arcole*, et d'un grand nombre de paysages estimés.

BACMEISTER (Hartman-L.-Christ.), directeur du collége allemand de Saint-Pétersbourg, et membre de l'académie des Sciences de cette ville, né à Hernbourg, en 1736, mort en 1806, a publié la *Bibliothèque russe, pour la connaissance de l'état actuel de la littérature en Russie*, Pétersbourg, 11 vol., de 1777 à 1788; *Géographie abrégée de l'empire russe*, Pétersbourg, 1772; *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Pierre I*, Riga, 1785.

BACON (Roger), célèbre moine anglais, surnommé *le Docteur admirable*, à cause de sa science prodigieuse, né en 1214 à Ilchester dans le Somerset, mort vers 1294, entra dans l'ordre des Franciscains, après avoir étudié à Oxford et à Paris; se fixa à Oxford, et se livra avec ardeur à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, surtout de la physique, et acquit bientôt une instruction fort supérieure à son siècle. Ses ignorants confrères, jaloux de son mérite, et irrités d'ailleurs contre lui, parce qu'il avait censuré les mœurs dissolues du clergé, l'accusèrent de sorcellerie, quoiqu'il eût écrit lui-même contre la magie: il fut condamné à la prison et passa dans les cachots la plus grande partie de sa longue vie. A l'avénement du pape Clément IV, qui l'avait en grande estime, il recouvra la liberté; mais après la mort de ce pape éclairé, il fut en butte à de nouvelles persécutions, et fut enfermé à Paris, pendant dix ans, dans le couvent des Franciscains. Il ne sortit de prison que peu d'années avant sa mort. On lui attribue l'invention de la poudre à canon, celle des verres grossissants, du télescope, de la pompe à air, et d'une substance combustible analogue au phosphore; on trouve du moins dans ses écrits des passages où ces diverses inventions sont assez exactement décrites. Il proposa dès 1267 la réforme du calendrier. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative et d'avoir conseillé et pratiqué lui-même l'expérience. Cependant, il ne fut pas exempt des erreurs de son temps, et crut à l'alchimie et à l'astrologie. Roger Bacon a laissé des écrits sur presque toutes les parties de la science. Ses principaux ouvrages sont: l'*Opus majus* (publié par Samuel Jebb, Londres, 1732, in-fol.), qu'il adressa au pape Clément IV, et où il s'était proposé de rassembler toute sa doctrine; il en fit deux refontes successives sous les noms d'*Opus minus* et *Opus tertium* (ces deux ouvrages sont restés manuscrits); *Epistola de secretis operibus naturæ et artis et de nullitate magiæ*, Paris, 1542, in-4; *De retardandis senectutis accidentibus*, Oxford, 1590, et plusieurs traités d'alchimie dont le principal est *Speculum alchimicum*. Girard de Tournus a traduit en français l'*Epistola de secretis*, sous ce titre: *De l'admirable pouvoir de l'art et de la nature, où est traité de la pierre philosophale*, Paris, 1557, et *le Miroir d'Alchimie*, Lyon, 1557.

BACON (François), illustre philosophe anglais, né à Londres en 1561, était fils de Nicolas Bacon, garde des sceaux sous Élisabeth. Il se fit remarquer dès son enfance par la précocité de son génie, et conçut de bonne heure le dessein de réformer les sciences; mais il fut longtemps détourné de ce projet par le soin de sa fortune. Dans sa jeunesse, il accompagna l'ambassadeur d'Angleterre en France à la cour de Henri III. Rappelé dans son pays par la mort de son père, il se fit recevoir avocat, et se livra avec succès à l'étude de la jurisprudence. Préférant néanmoins la carrière des affaires publiques, il fit tous ses efforts pour obtenir quelque emploi important, et s'attacha dans ce but au comte d'Essex; il se fit aussi nommer membre de la chambre des communes (1592). Cependant, il ne put réussir à s'avancer sous Élisabeth, quoiqu'il eût, pour se concilier la faveur de cette princesse, consenti à justifier la condamnation du malheureux Essex, qui avait été son protecteur; il ne reçut d'elle que le titre honorifique de conseil ou avocat extraordinaire de la reine. Il se consola de cet oubli par la culture des sciences et commença dès lors les travaux qui l'ont immortalisé. Après la mort d'Élisabeth, Jacques I, qui aimait les savants, éleva rapidement Bacon aux honneurs; il fut successivement nommé solliciteur général (1607), puis *attorney* général (1613), membre du conseil privé (1616), garde des sceaux (1617), et enfin grand-chancelier (1618); il fut en outre nommé baron de Vérulam et vicomte de Saint-Alban. Pendant son administration, il seconda puissamment les efforts du roi pour unir les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, et fit d'utiles réformes. Mais il avait à peine exercé pendant deux ans les fonctions de grand-chancelier, qu'il fut accusé par les communes de s'être laissé corrompre, en acceptant de l'argent pour des concessions de places et de priviléges; il fut en conséquence condamné par la cour des pairs à être emprisonné dans la tour de Londres, à payer une amende de 40,000 liv. sterling; il fut en outre privé de toutes ses dignités, et exclu des fonctions publiques (1621). Par cette sentence sévère, le parlement ne voulait pas tant frapper Bacon, dont le crime était loin d'être aussi grand qu'on l'a fait, qu'atteindre le favori de Jacques, Buckingham, dont le faible chancelier était la créature, et dont il avait trop facilement approuvé les malversations (*Voy.* BUCKINGHAM). Au bout de peu de jours, le roi lui rendit la liberté, et lui fit remise de l'amende; quelques années après, il le releva de toutes les incapacités prononcées contre lui (1624). Cependant, Bacon resta depuis sa disgrâce éloigné des affaires, et consacra les dernières années de sa vie à ses travaux philosophiques. Il mourut en 1626, à la suite d'expériences de physique qu'il avait faites avec trop d'ardeur. Bacon a laissé des écrits sur la jurisprudence, la politique, l'histoire, la morale, et sur la philosophie. Ce sont surtout ces derniers qui l'ont rendu célèbre. Ils sont tous compris dans un vaste ouvrage que l'auteur nomme *Instauratio magna*, et qui se compose de six parties: la revue des sciences, la méthode nouvelle, le recueil des faits et des observations, l'art d'appliquer la méthode aux faits recueillis, les résultats provisoires de la méthode, les résultats définitifs ou philosophie seconde. De ces six parties, trois seulement ont été exécutées: la 1re, dans le traité *De dignitate et augmentis scientiarum* (qui parut d'abord en anglais, 1605, puis en latin, 1623); la 2e, dans le *Novum Organum* (1620, lat.), où l'auteur oppose une logique nouvelle à l'antique logique d'Aristote; la 3e, dans divers traités qui portent le titre d'*Histoire naturelle*, tels que le *Sylva Sylvarum* (1627, en anglais, posthume), l'*Historia vitæ et mortis* (1622), l'*Historia ventorum* (1622), l'*Historia densi et rari* (1658, posthume). Il ne reste sur les autres parties que des ébauches incomplètes. L'idée fondamentale de tous les travaux philosophiques de Bacon est de faire, comme il le dit, une restauration des sciences, particulièrement des sciences naturelles, et de substituer aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations qui étaient alors en usage dans l'école, l'observation, les expériences, qui découvrent les faits, et une induction légitime, qui découvre les lois de la nature, en se fondant sur le plus grand nombre possible de comparaisons et d'exclusions: il est le père de la philosophie expérimentale. Outre l'*Instauratio*, Bacon a écrit des *Essais de morale et de politique* qui jouissent d'une grande réputation pour le style et pour les pensées (publiés d'abord en anglais, 1597-1623, puis en latin sous le titre de *Sermones fideles*, (1638, posthume); un petit traité *De sapientia veterum*

(1609); l'*Histoire de Henri VII* (1622, en anglais; 1638, en latin). Il a aussi laissé quelques opuscules philosophiques, qui ont été publiés en 1653 par Isidore Gruter, sous le titre de *Scripta in naturali et universali philosophia*, 1 vol. in-18, Amsterdam; des *Discours*, qu'il avait prononcés, soit comme solliciteur et attorney général, soit comme membre du parlement, et enfin un grand nombre de *Lettres* qui jettent beaucoup de jour sur sa vie et son caractère. Dans les écrits de Bacon on admire autant le style que les pensées. Ils sont remplis d'images neuves, sublimes, et de comparaisons heureuses. Les meilleures éditions de ses *Œuvres complètes* sont celle de Londres, 1740, 4 vol. in-fol.; celle de 1765, 5 vol. in-4, et celle que vient d'achever M. Basil Montaigu, 16 vol. in-8, Londres, 1825-1835, la plus belle de toutes. M. Bouillet a récemment publié toutes les œuvres philosophiques, en les accompagnant d'introductions et de notes en français, 3 vol. in-8, Paris 1834-1835, chez Hachette. Les œuvres de Bacon ont été traduites en français par A. Lasalle, 15 vol. in-8, Paris, 1800-1803; malheureusement, cette traduction n'est ni complète, ni fidèle. M. Lorquet a donné une traduction nouvelle du *Novum Organum*, Paris, 1840, in-12. La vie de Bacon a été écrite en latin par W. Rawley, son secrétaire (1638), en anglais par Mallet (1740), et en français par P. de Vauzelles (1833, 2 vol. in-8). Deleyre a publié en 1755 une *Analyse de la philosophie de Bacon*, ouvrage souvent réimprimé, et cependant peu propre à faire bien connaître l'auteur anglais. Le savant Deluc a donné un *Précis de la philosophie de Bacon*, et M. Joseph de Maistre un *Examen de la philosophie de Bacon*, ouvrage posthume (Paris, 1837, 2 vol. in-8), où le philosophe anglais est fort maltraité.

BACS, comitat de Hongrie, dans le cercle au-delà du Danube, entre ceux de Pesth, Csongrad, Torontal, Szevem, Barana; 113 kil. sur 97; 297,000 hab. —Ch.-l. du comitat de même nom, à 44 kil. S. de Zombor: 7,000 hab. Evêché.

BACTRES, *Bactra*, primitivement *Zariaspa*, auj. *Balk*, capit. de la Bactriane, prov. de Perse, et des deux empires de Bactriane; sur le Bactrus, petite riv. qui se jette dans l'Oxus. Elle fut prise par Ninus, qui, dit-on, dut cette conquête à l'habileté de Sémiramis.

BACTRIANE, contrée d'Asie, qui répond auj. au kanat de Balk, dans le Turkestan indépendant, était beaucoup plus grande autrefois. Elle avait pour bornes au S. les monts Paropamisus et l'Inde; au N., la Sogdiane; à l'E., la Scythie, et contenait, entre autres contrées principales, la Margiane, la Gurie, la Bubacène, le pays des Tochares et des Marucéens. Montagnes très hautes; climat varié, froid en général plutôt que chaud; habitants belliqueux, de races mêlées, mais où sans doute prédominait l'élément scythe. La Bactriane formait une des grandes satrapies de la monarchie persane. Au temps d'Alexandre, Bessus, satrape de Bactriane, assassina Darius son maître, afin de se saisir de la souveraineté dans sa satrapie, et d'en faire un état indépendant; mais il n'y réussit pas; Alexandre joignit ce pays à ses conquêtes. Les Séleucides le gardèrent jusqu'au règne d'Antiochus Théos, en 256 av. J.-C. A cette époque, la Bactriane reprit son indépendance et eut successivement six rois grecs: Théodote I (256); Théodote II (243); Euthydème (221); Ménandre (195); Eucratide I (181); Eucratide II (147-141): c'est ce qu'on nomme l'empire grec de la Bactriane. Pendant ce laps de temps de plus d'un siècle, les rois gréco-bactriens avaient beaucoup étendu les limites de leur empire aux dépens de l'Inde d'une part, de la Sogdiane et des Scythes de l'autre, mais surtout aux dépens des Séleucides. A leur chute, les Arsacides de la Parthiène s'emparèrent de toutes leurs conquêtes à l'O.; les Scythes en 121 prirent possession du reste, et ils fondèrent un nouveau royaume de Bactres, dont les dimensions varièrent souvent.

BACULARD (Arnaud). *Voy.* ARNAUD.

BADAJOZ, *Pax Augusta*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Badajoz, sur la Guadiana, à 293 kil. S. O. de Madrid; 14,500 hab. Evêché. C'est un des boulevards de l'Espagne du côté du Portugal. Citadelle, 2 forts, arsenal; pont de 620 mètres, construit, dit-on, par les Romains. Commerce assez actif avec le Portugal. Le roi d'Espagne et le régent de Portugal y signèrent en 1801 un traité qui fut le préliminaire de la paix de Madrid et par lequel l'Espagne et le Portugal abandonnèrent l'alliance de l'Angleterre pour celle de la France. En 1811-12, Badajoz soutint trois siéges successifs; prise sur les Espagnols par le maréchal Soult (8 mars 1811), elle ne fut reprise par les Anglais (6 avril 1812) qu'après deux siéges meurtriers. — L'intendance de Badajoz a les mêmes limites que la capitainerie-générale de l'Estramadure.

BADAKCHAN, contrée d'Asie dans le sud de la Grande-Boukharie, séparée du Turkestan chinois par le mont Bolou et arrosée par le Djihoun.—Capitale de cette contrée, sur le Djihoun, par 66° 25' long. E., 37° 18' lat. N., au N.-E. de Balk. Ville forte et peuplée.

BADE (grand-duché de), un des états de la Confédération germanique, entre 5° 11' et 7° 32' long. E., 47° 32' et 49° 49' lat. N., est borné à l'O. par la France, dont le Rhin le sépare, au N. par la Hesse, à l'E. par le Wurtemberg, au S. par la Suisse et le lac de Constance; il a 280 kil. de long sur une largeur qui varie de 20 à 130 kil., et compte environ 2,000,000 d'hab.; capitale, Carlsruhe. Le grand-duché avait été divisé en 1819 en 6 cercles: Murg-et-Pfinz, Lac, Treysam, Kinzig, Necker, Mein-et-Tauber. Depuis 1832 le nombre des cercles est réduit à 4: cercle du Lac, ch.-l. Constance; du Haut-Rhin, ch.-l. Freyburg (Fribourg en Brisgau); du Rhin-Moyen, ch.-l. Carlsruhe; du Bas-Rhin, ch.-l. Manheim. Les villes principales, après les précédentes, sont Bade, Dourlach, Kehl, Rastadt, Reichnau, Zæhringen et surtout Heidelberg, célèbre par son université. Au N. sont des plaines vastes et fertiles; au S., de hautes montagnes; une grande partie du pays est couverte par la forêt Noire. Climat tempéré; vignobles estimés; mines assez riches en argent, cuivre, plomb, fer, cobalt, houille. Le culte catholique et les cultes réformés se partagent la population. Le grand-duché de Bade jouit du gouvernement constitutionnel en vertu d'une charte concédée en 1818; il a deux chambres législatives. — Il ne faut pas confondre le grand-duché avec le margraviat de Bade dont les limites étaient assez différentes. Le margraviat, noyau du grand-duché actuel de Bade, faisait partie du cercle de Souabe, et était renfermé entre les riv. de Pfinz et de Schwazbach. Il eut longtemps pour ch.-l. Bade, qui lui donna son nom. On le divisait en 7 parties: 1° H.-margraviat de Bade, ou margraviat de Bade-Baden (villes principales, Rastadt, Bade, Ettlingen, Kehl, Mahlberg); 2° B.-margraviat de Bade, ou margraviat de Bade-Dourlach (villes principales, Carlsruhe Dourlach, Pforzheim, Stein, Munzesheim); 3° margraviat de Hochberg (ch.-l., Hochberg); 4° bailliage de Saltzbourg (ch.-l., Saltzbourg); 5° landgraviat de Sausenberg (ch.-l., Sausenberg); 6° seigneurie de Rœteln (ch.-l., Schopfheim); 7° seigneurie de Badenweiler (ch.-l., Badenweiler). Le margraviat diffère du duché en ce qu'il avait beaucoup de possessions en Alsace. Il contenait des villes impériales (Uberlingen, Gegenbach, Offenbourg, Zell, Pfullendorf), des principautés et seigneuries immédiates (Bruchsal, etc.).

Histoire. La maison de Bade est une ligne cadette

de l'antique maison de Zæhringen. Le premier margrave de Bade est Hermann, petit-fils de Berthold I, duc de Zæhringen et de Carinthie; il régna de 1074 à 1130 et prit le titre de margrave à la diète de Bâle, 1130. Ses états furent plusieurs fois partagés entre ses descendants, ce qui donna naissance à diverses branches de la maison de Bade. Hermann IV et Henri, fils de Hermann III, par suite d'un partage qui eut lieu en 1190, devinrent la tige des deux lignes nouvelles, celles de Bade-Baden et Bade-Hochberg. Christophe I, qui régna de 1503 à 1527, réunit la plus grande partie des possessions de la maison de Bade; mais après lui se forment encore deux nouvelles lignes: celle de Bade-Baden, dont le chef fut Bernard, fils aîné de Christophe; et celle de Bade-Dourlach, qui eut pour chef Ernest, son 2e fils. Enfin la ligne de Bade-Baden s'éteignit en 1770, et tous les états de Bade furent réunis de nouveau sous un seul chef, (*Voy.* ci-après CHARLES-FRÉDÉRIC de Bade). Après la paix de Lunéville, le margrave (Charles-Frédéric) prit le titre d'électeur, 1803. En 1806, il adhéra à la Confédération du Rhin et reçut en récompense de l'empereur Napoléon le titre de grand-duc avec augmentation de territoire. Après la bataille de Leipsick (1813), le grand-duché de Bade entra dans la Confédération germanique; il en fait encore partie.

BADE, *Civitas Aurelia aquensis* ou *Thermæ inferiores*, en allemand *Baden* (c.-à-d. *bains*), jolie ville du grand-duché de Bade, sur l'OElbach, dans le cercle du Rhin-Moyen, à 32 kil. N. E. de Strasbourg, à 30 kil. S. O. de Carlsruhe, est célèbre par ses eaux thermales qui ont valu à la ville son nom et qui y attirent un grand nombre d'étrangers. C'est le rendez-vous de la haute société de France, d'Allemagne et d'Angleterre. La population fixe est d'environ 4,000 hab. Château ducal fort curieux, ancien collége des Jésuites, cabinet d'antiquités. Bade était déjà connue au IIIe siècle: elle reçut le nom d'*Aurelia* en l'honneur de l'empereur Aurelius Alexander (Alexandre Sévère). Elle fut longtemps la résidence des margraves de Bade et la capit. de tout le margraviat.

BADE, *Aquæ Helveticæ* ou *Verbigenæ*, *Baden* en allemand, ville de Suisse (Argovie), sur la Limmat, à 21 kil. N. O. de Zurich; 1,500 hab. Eaux thermales renommées. Elle fut jusqu'en 1712 le siége de la diète fédérale. Eugène de Savoie y signa, en 1714, la paix dite *paix de Bade*, entre l'Empire et la France.

BADE, *Aquæ Pannonicæ*, *Baaden* en allemand, ville des Etats autrichiens (Autriche), à 24 kil. S. O. de Vienne; 2,400 hab. On y trouve 16 établissements d'eaux thermales.

BADE (princes de). Les princes les plus connus de la maison de Bade sont:

Louis-Guillaume, margrave de Bade-Baden, connu sous le nom de Prince de Bade, général de l'Empire, né en 1655, mort en 1707. Il servit d'abord sous Montécuculli, contre la France; puis il fit la guerre aux Turcs, 1683, aida Sobieski à délivrer Vienne, et après leur avoir fait éprouver plusieurs échecs, gagna sur eux la victoire décisive de Salankenem, en 1691. Il fit avec moins de succès la guerre contre la France, où il eut affaire à Villars et à Catinat, et perdit la bataille de Fridlingen en 1702.

Charles-Guillaume ou Charles III, margrave de Bade-Dourlach, né en 1679, mort en 1746. Il servit d'abord sous le prince de Bade, son parent (*Voy.* l'article précédent); puis, à la paix de Rastadt, se retira dans ses états. Il y jeta les fondements de la ville de Carlsruhe (1715), et créa à cette occasion l'ordre de la *Fidélité*.

Charles-Frédéric, margrave, puis grand-duc de Bade-Dourlach, né en 1728, hérita en 1746 des états de Charles-Guillaume, son grand-père, et y joignit les domaines de Bade-Baden, qui lui échurent par succession en 1771. Ce prince se trouva mêlé aux événements de la révolution française, qui lui fit perdre ses possessions sur la rive gauche du Rhin; mais il en fut amplement dédommagé par Napoléon, qui agrandit ses états, et qui, en 1806, lui donna le titre de grand-duc et accorda à son petit-fils, le prince Charles-Louis-Frédéric, la main de sa fille adoptive, Stéphanie (fille de Claude Beauharnais, et petite-fille de la comtesse Fanny de Beauharnais). Il mourut en 1811, après un long règne. Il eut pour successeurs: 1° Charles-Louis-Frédéric, son petit-fils, qui donna une constitution à ses états, et qui mourut en 1818, sans enfants; — 2° Louis-Guillaume-Auguste, son 2e fils, et oncle de Charles-Louis-Frédéric, qui monta sur le trône en 1818 et mourut en 1830, sans enfants; — 3° Léopold de Hochberg, un autre de ses enfants, mais né d'un mariage de la main gauche; il fut élevé au trône en 1830; c'est celui qui règne aujourd'hui.

BADENWEILER, village du grand-duché de Bade (Treysam), à 25 kil. S. O. de Freyburg; bains chauds.

BADIA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adige, à 23 kil. O. de Rovigo; 3,450 hab. Faïence, terre vernissée, etc.

BADIA Y LEBLICH (Domingo), connu aussi sous le nom d'Aly-Bey, officier espagnol, né en 1766, mort en 1818, voyagea en Afrique et en Arabie, se faisant passer partout pour musulman, et publia, à son retour, ses *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années* 1803-1807, Paris, 1814, 3 vol. in-8. On y trouve d'intéressants détails qu'aucun chrétien n'avait pu connaître jusque-là. A son retour il fut employé par le roi d'Espagne, Joseph Napoléon. Il mourut à Damas en 1818, pendant un second voyage.

BADIUS (Josse et Conrad), célèbres imprimeurs du XVIe siècle. Josse Badius, né en 1462, au village d'Assche près de Bruxelles, d'où il prit le nom d'*Ascensius*, mort en 1535, professa d'abord les belles-lettres à Lyon et fonda à Paris, vers l'an 1512, une imprimerie d'où sont sorties un grand nombre d'éditions estimées; il publia lui-même quelques écrits, entre autres *Navicula stultarum virginum*, vers 1500, traduit en français en 1502 par J. Droyn. Il eut pour gendres Robert Étienne et Michel Vascosan. — Conrad Badius, né à Paris vers 1500, mort vers 1568, s'associa à Robert Étienne, son beau-frère, et fit avec lui un grand nombre de publications importantes. Il a traduit en français l'*Alcoran des Cordeliers* d'Erasme Alber, Genève, 1556.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, mort en 942, fut le 7e de sa famille élevé à cette dignité. La république lui dut de sages réformes, la confirmation de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monnaie.

BADONVILLER, ville du dép. de la Meurthe, à 10 kil. S. E. de Blamont, sur la Blette; 2,000 hab. Tissus de coton, faïenceries, etc. Fabr. considérable d'alênes.

BADUHENNE, *Baduhenna Sylva*, *Sevenwald* ou *Pade Koltz*, grande forêt qui couvrait le pays des Frisons (presque tout le roy. de Hollande actuel). Elle était ainsi nommée d'une divinité du pays appelée *Pada*, qui n'était peut-être que la forêt personnifiée. 900 Romains y furent taillés en pièces par les Germains l'an 28 de J.-C. Cette forêt n'existe plus aujourd'hui.

BAENA, ville d'Espagne (Cordoue), à 40 kil. S. E. de Cordoue; 4,800 hab.; sel aux environs.

BÆTICA, *Bætis*. *Voy.* BÉTIQUE et BÉTIS.

BAEZA, *Beatia*, ville d'Espagne (Jaen), à 6 kil. O. d'Ubeda, 15,000 hab. Cathédrale gothique; colléges des Jésuites et de l'Oratoire; belle fontaine. Très importante jadis, résidence de plusieurs rois maures; évêché, transporté depuis à Jaen; université sup-

primée.—Une autre Baeza, dans la Nouvelle-Grenade, à 106 kil. S. E. de Quito, fut fondée en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos et presque détruite par les Indiens.

BAFA, *Paphos*, *Augusta*, ville de l'île de Chypre, sur la côte S. O., par 30° 6' long. E., 34° 46' lat. E., appartient à la Turquie, et fut longtemps le ch.-l. du livah de l'île de Chypre. Port ensablé, fort situé sur un rocher. Il y avait jadis un évêché qui depuis a été transféré à Nicosie. Aux environs, beau cristal de roche, connu sous le nom de diamants de Bafa; amiante. Grottes artificielles remarquables.

BAFFIN (William), habile pilote anglais, né en 1584, accompagna de 1612 à 1616 Hudson et les autres navigateurs anglais qui explorèrent le nord de l'Amérique, et pénétra jusque dans la baie à laquelle les géographes ont donné son nom. Il mourut dans l'Inde, en 1622, au siége de la ville d'Ormuz. Il avait dressé des cartes qui se sont perdues, et rédigé un journal dont quelques fragments se trouvent dans le recueil de voyages de Purchas.

BAFFIN (baie, ou plutôt mer de), vaste golfe ouvert de l'Atlantique: ainsi nommée de Baffin qui la visita le premier, sur la côte de l'Amérique du Nord, par 55° 82' long. O., 67°-78° lat. N., communique à l'Atlantique par le détroit de Davis, à la mer d'Hudson par ceux de Cumberland et d'Hudson, et à l'Océan Glacial arctique par celui de Lancastre-et-Barrow.

BAFFIN-PARRY (archipel de), dénomination générale de toutes les îles qui s'étendent entre la mer de Baffin et celle d'Hudson, au S. du détroit de Lancastre-et-Barrow, et qui furent découvertes par Parry, 1822-29. Les îles principales de cet archipel sont celles de Cockburn, Southampton, Winter, Mansfield, James, le Nouveau-Galloway, le Somerset septentrional.

BAFFO (la sultane), jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, et fille d'un gouverneur de Corfou, fut prise en mer par les Turcs et emmenée à Constantinople. Elle plut à Amurat III, qui la fit sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, et elle conserva sous Mahomet III la même autorité; elle ne la perdit que sous Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGACUM, ville de la Gaule Belgique, auj. BAVAY.

BAGAUDARUM CASTRUM, auj. SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

BAGAUDES. Ce nom, dont l'étymologie est inconnue, fut donné à des paysans de la Gaule, des environs de Lutèce (Paris), qui, commandés par un certain Amandus, se révoltèrent sous Dioclétien et furent réduits par le collègue de cet empereur, Maximien. Une porte de Paris du côté de St-Maur-des-Fossés reçut, en mémoire de cet événement, le nom de *porta Bagaudarum*, et depuis, par abréviation, *porta Bauda*. Elle était située sur le terrain appelé auj. place *Baudoyer*. — On donna aussi le nom de Bagaudes aux paysans armés qui se soulevèrent plus tard sous les noms de Jacquiers et de Pastoureaux. (*Voy.* ces mots.)

BAGDAD, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Algézireh, sur le Tigre, par 42° 4' long. E., 33° 20' lat. N.; 80,000 hab. Cap. du pachalik de Bagdad. Hautes murailles en briques, fossés, et divers ouvrages de fortifications. Très beaux bazars, quelques belles maisons, pont de bateaux sur le Tigre. On y remarque plusieurs monuments, les tombeaux de Zobéide, du cheikh Abdoul-Kadir-Ghilani, le palais du pacha, la douane. En été, chaleur extrême et vent brûlant dit *samiel*. Il y règne une maladie cutanée analogue au bouton d'Alep. Industrie active (maroquins, sellerie, harnacherie, teintureries, étoffes de soie, coton, laine). Fonderie de canons. Commerce avec la Perse, le Turkestan, l'Arabie et l'Inde. — Bagdad fut fondée en 762, aux environs de l'ancienne Séleucie, par le calife Abou-Giafar-Almansour, et fut pendant 5 siècles la capitale de l'empire arabe (après Damas, Koufah, Hachémiah). Elle fut prise par Houlagou, 1258; par les Turcs ottomans, 1534; se révolta vers 1623, soutint un long siége, et ne fut prise qu'en 1638, par Amurat IV.

BAGDAD (pachalik de), pachalik de la Turquie d'Asie (Algézireh), entre ceux d'Erzeroum, de Diarbékir, l'Iran, le golfe Persique; répond à l'ancienne Babylonie et à une partie de l'Assyrie et de la Mésopotamie; 890 kil. de long sur 550; 1,000,000 d'hab. Capitale, Bagdad. Climat très chaud en été. Au N., sont les monts du Kourdistan et diverses ramifications du Taurus. Le pays est arrosé par plusieurs riv. fort célèbres : le Tigre, l'Euphrate, le Khabour, etc. Sol fertile le long des rivières, stérile en d'autres endroits. A l'O., se trouvent des déserts d'où sortent des nuées de Bédouins pillards.—Division : 8 livahs: Mechhed-Ali, Hilla, Mechhed-Hossein, Ana, Nisibin, Mardyn, Bassora, Corna; plus, la partie directement régie par le pacha même. Le pacha de Bagdad est presque indépendant de la Porte. — C'est dans le pachalik de Bagdad que se sont trouvées toutes ces célèbres capitales de l'antiquité, Babylone, Ninive, Séleucie, Ctésiphon.

BAGE-LE-CHATEL. *Voy.* BAUGÉ.

BAGGESEN (Emmanuel), poëte danois, né en 1764 à Korsoër, dans l'île de Zélande, parcourut la France, l'Italie, la Suisse, où il épousa la petite-fille du célèbre Haller, et l'Allemagne, où il mourut en 1826. Ses poésies, écrites en allemand, sont : *Haidenblumen* (les Fleurs de bruyère), Amsterdam, 1808, 2 vol.; *Parthenaïs ou le voyage dans les Alpes*, traduit en français par M. Fauriel, Paris, 1810, in-12; *Adam et Ève*, Leipsick, 1826. Il a écrit en prose et en langue danoise *le Labyrinthe, ou courses poétiques en Europe*, etc.

BAGHERME, ou MESNA, ville d'Afrique, cap. d'un état de même nom, situé dans la Nigritie centrale, entre le Darfour, le Darkoulla, le Bournou, l'Ouadi-el-Ghazel, le Berghou; 660 kil. sur 140.

BAGIRATHI, riv. qui naît par 76° 40' long. E., 31° 4' lat. N., dans les monts Himalaya, et qui, réunie à l'Alakananda, forme le Gange.

BAGLIONI (J.-Paul), d'une famille illustre de Pérouse, s'empara de la souveraine autorité dans sa patrie vers 1500 et se rendit indépendant du saint-siége. Il eut à combattre les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X, fut plusieurs fois chassé et autant de fois rétabli. Pour mettre un terme à sa tyrannie, Léon X l'attira à Rome sous un prétexte, et lui fit trancher la tête (1520). Baglioni avait d'abord fait partie de ces bandes d'aventuriers que les Italiens nomment *condottieri*. — Quelques années après sa mort, son cousin Rodolphe Baglioni recouvra la souveraine autorité dans Pérouse (1534 et 1540).

BAGLIVI (George), célèbre médecin italien, né en 1668 à Raguse ou à Lecca, reçut les leçons de Valsalva et de Malpighi, et fut nommé, par Clément XI, professeur de chirurgie et d'anatomie dans le collége de la Sapience à Rome. Il contribua puissamment à ramener les médecins à l'observation de la nature et à l'étude des écrits d'Hippocrate. Il combattit les doctrines chimiques par lesquelles on prétendait tout expliquer depuis Paracelse et Van-Helmont, et dans lesquelles on attachait une importance exclusive aux liquides du corps humain; il leur substitua une doctrine qui attribuait le principal rôle aux parties solides et aux forces vitales dont elles sont animées : aussi le regarde-t-on comme le chef des *Solidistes*. Il mourut à 38 ans, en 1706. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera medico-practica*, 1 vol. in-4, Lyon, 1704, 1710, et

réimprimés à Paris en 1788 par les soins de Pinel, 2 vol. in-8. On estime surtout son *Essai sur la fibre motrice*.

BAGNACAVALLO, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. O. de Ravenne; 10,700 hab.

BAGNALOUKA, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. d'un livah de même nom, à 44 kil. S. E. de Gradiska; 7,000 hab. 40 mosquées; bazars; eaux thermales. — Le livah de Bagnalouka forme ce qu'on appelle vulgairement *Croatie turque*. *Voy.* CROATIE.

BAGNARA, ville du roy. de Naples (Calabre ultérieure 1re), sur la mer, à 4 kil. O. de Scilla; 2,440 hab. Vins muscats. — Ville de l'Etat ecclésiastique, à 14 kil. N. O. de Faenza; 5,000 hab.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE, *Vicus Aquensis*, ch.-l. d'arrond. (H.-Pyrénées), sur l'Adour, à 21 kil. S. E. de Tarbes, à 760 kil. S. de Paris; 8,108 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Sources thermales fort nombreuses et très renommées. Inscriptions romaines. C'était une des villes principales de l'ancien pays de Bigorre. — L'arrond. de Bagnères a 10 cant. (Arreau, Bordères, Campan, Castelnau-de-Magnoac, Labarthe, Lannemezan, Mauléon-en-Barousse, Nestier, Vieille-Aure et Baguères), 202 communes et 93,046 hab.

BAGNÈRES-DE-LUCHON, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), dans la vallée de Luchon, à 48 kil. S. O. de Saint-Gaudens, à 6 kil. de la frontière d'Espagne; 1,500 hab. Eaux thermales.

BAGNEUX, village du dép. de la Seine, au S. de Paris et à 2 kil. de Sceaux; 700 hab. Jolies maisons de campagne.

BAGNEUX (Côte-d'Or). *Voy.* BAIGNEUX.

BAGNOLET, village du dép. de la Seine, à 7 kil. N. E. de Paris. Jolies maisons de campagne; carrières de plâtre; culture de pêches.

BAGNOLO, ville d'Italie, dans le roy. de Naples, à 17 kil. O. de Santo-Angelo dei Lombardi.

BAGNOLS, ch.-l. de cant. (Gard), près de la Cèze, à 60 kil. N. E. de Nîmes; 5,150 hab. Patrie de Rivarol.

BAGNOLS-LES-BAINS, *Balneolum*, village de la Lozère, à 20 kil. E. de Mende, sur le Lot. Eaux thermales.

BAGOAS, eunuque égyptien et général du roi de Perse Artaxerce Ochus; empoisonna ce prince, et plaça sur le trône son fils Arsès. Ne trouvant pas en celui-ci une créature assez docile, il le fit encore périr et donna la couronne à Darius Codoman, dont il voulut aussi peu après se défaire; mais celui-ci le prévint, 336 ans av. J.-C.

BAGOULET, petite riv. de la Turquie d'Asie, était autrefois le PACTOLE.

BAGRADAS, auj. le *Mezdjerda*, riv. d'Afrique, sortait de l'Atlas, traversait la Zeugitane, et se jetait dans la Méditerranée entre Utique et Carthage. C'est sur les bords de ce fleuve que l'armée de Régulus tua un énorme serpent dont on envoya la dépouille à Rome (255 av. J.-C.).

BAGRATION (le prince DE), l'un des généraux les plus distingués de la Russie, né en 1765 dans la Géorgie, et issu de la famille des Pagratides qui régna longtemps sur ce pays, servit d'abord sous les ordres de Souvarow en Pologne (1794), et en Italie (1799), et fut disgracié avec ce général par Paul I à la suite de quelques revers. Rappelé en 1805 par l'empereur Alexandre, il commanda un corps de l'armée envoyée au secours de l'Autriche sous les ordres de Koutousof, et se couvrit de gloire par sa retraite sur la Moravie. Il se distingua encore aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland; fut chargé de commander en chef la seconde armée de l'Est lors de l'invasion des Français en Russie, prit une part honorable aux batailles de Smolensk et de Borodino (Moskowa), et fut blessé mortellement dans cette dernière affaire. Il mourut peu après, à Sima, en 1812.

BAHAMA ou GRANDE BAHAMA, île de la mer des Antilles, une des Lucayes, par 82° 30'-82° 44' long. O., et 26° 40'-27° 5' lat. N. Fertile, bien arrosée, mais peu habitée encore. — On a donné le nom d'*îles Bahama* ou *archipel de Bahama* à tout le groupe des Lucayes (*Voy.* LUCAYES). — Le gouvernement des Lucayes, dans l'Amérique anglaise, se nomme aussi gouvernement de Bahama. — Le vaste banc de sable situé au N. de Cuba et au S. des Florides, se divise en *Grand banc de Bahama* (de 77° à 81° 51' O. pour la long., de 21° 40' à 26° N. pour la lat.), et *Petit banc de Bahama* (de 79° 55' à 81° 40' O. pour la long., de 25° 55' à 27° 50' N. pour la lat.); ils sont séparés par le canal de la Providence. Le 1er a 640 kil. de long sur 220 de large: le 2e en a 265 sur 90. Le 1er de ces 2 bancs de sable embrasse l'île de la Providence, l'île Longue, l'île Verte, les Roquillos, les Mimbres, etc.; sur le 2e sont la Grande-Bahama, Abacou, Guana, les Galapagos. — Entre Cuba et le Grand banc de Bahama s'étend un vaste canal dit *Vieux canal de Bahama* (78°-83° long. O.; 21°-23° 40' lat. N.); entre les Grand et Petit bancs de Bahama et la côte E. de la Floride, est le *Nouveau canal de Bahama*, nommé aussi golfe de Floride (par 82° long. O. et 24°-28° lat. N.); tous deux communiquent ensemble par le canal de Santarem. Le *Nouveau canal* est traversé par le grand courant dit *Gulf-Stream*.

BAHAMAN, divinité favorable des anciens Perses, venait immédiatement après Ormuzd. Ce dieu inspire la bonté, apaise la colère, répand l'abondance sur la terre, préside à tous les animaux domestiques, et reçoit les âmes des justes à leur entrée dans le séjour céleste.

BAHAOUALPOUR, état tributaire du roy. de Kaboul, fait partie de la grande région du Moustan, et a été fondé par Bahaoual-Kan en 1769. Il a pour ch.-l. Bahaoualpour sur le Gharra, à 98 kil. S. E. de Moultan.

BAHAR ou BÉHAR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 56 kil. S. E. de Patna; 5,000 maisons: jadis ch.-l. de tout le Bahar, et auj. du Katch-Bahar.

BAHAR (prov. ou roy. de), anc. prov. de l'Hindoustan, par 84°-88° long. E., 22°-27° lat. N., entre le Népal au N., le Bérar au S., le Bengale à l'E. et l'Aoude à l'O.; 460 kil. sur 330; 500,000 hab. Anc. ch.-l., Bahar; plus tard, Patna. Sol plat, fertile, arrosé par le Gange. Le Bahar a été jadis indépendant; il était connu sous le nom de roy. de Magada. Il appartient aux Anglais depuis 1765 et est compris dans la présidence de Calcutta dont il forme 6 districts: Bahar, Ramghar, Boglipour, Tirhout, Sarun, Chah-abad.

BAHARITES, nom de la 1re dynastie des Mamelouks qui régnèrent en Égypte. Ces Mamelouks étaient dans le principe de jeunes Turcs que les Tartares avaient vendus à des marchands égyptiens. Le soudan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites, les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahr* ou *Bahar*): de là leur nom de *Baharites*, c.-à-d. marins. Ils finirent par s'emparer de l'autorité souveraine, et nommèrent pour chef un d'entre eux, Ezzeddin-bey, qui prit le titre de soudan d'Égypte (1250). Les Mamelouks Baharites ont conservé le pouvoir jusqu'en 1382, qu'ils furent remplacés par les Mamelouks-Bordjites. (*Voy.* MAMELOUKS.)

BAHIA (c.-à-d. *baie*), ou SAN-SALVADOR, *Soteropolis* en latin moderne, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Bahia, à 1,350 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 40° 52' long. O., 12° 59' lat. N., sur la baie de Tous-les-Saints; 120,000 hab. Port superbe. On y remarque plusieurs beaux édifices: église des

Jésuites, palais du gouverneur, hôtel-de-ville, tribunal d'appel, palais archiépiscopal, hôpital militaire, école de chirurgie, couvents et églises des Franciscains, des Bénédictins, des Carmes; église de la Conception, nouvelle bourse, arsenal maritime. Archev. duquel relèvent tous les évêchés du Brésil. Place forte, la 1re de l'empire. Divers établissements littéraires. École de chirurgie, gymnase, séminaire, biblioth. publique ; très grand commerce ; beaucoup de négociants étrangers. Elle fut fondée au XVIe siècle, et fut la capitale du Brésil jusqu'en 1763 ; elle est encore la 1re ville du Brésil après Rio-Janeiro.

BAHIA (prov. de), prov. du Brésil, le long de l'Océan Atlantique, entre celles de Sergipe do Rey, Pernambouc, Minas-Geraes, par 39° 55' - 46° 10' long. O., et 10° 15'-30' lat. N., a 670 kil. sur 400; ch.-l., Bahia. Climat très chaud, mais que rafraîchissent les brises de mer. Sol le meilleur du Brésil pour la canne à sucre, le tabac, le coton. Elle est divisée en quatre comarcas, Bahia, os Ilheos, la Jacobina, Porto Seguro.

BAHR-ABAD, contrée d'Arabie. *Voy.* BARRIA.

BAHR-EL-ABIAD, c.-à-d. *rivière blanche*, nom que porte le Nil dans la partie supérieure de son cours, jusqu'à sa jonction avec le Bahr-el-Azrek.

BAHR-EL-AZREK, c.-à-d. *rivière bleue*, *Astapus*, riv. de la région Niliaque, naît dans l'Abyssinie, traverse le lac Dembea, baigne les prov. de Gojam, Damot et autres contrées abyssiniennes, puis entre dans le Sennaar, et se joint au Nil à 8 kil. S. d'Halfay, après avoir reçu les riv. Dender, Rahad, Roma, Yabouos, Toumas. Cours très rapide ; cascades dont une a 93 mètres de hauteur. On lui donne près de 1,600 kil. de cours. On a pris longtemps le Bahr-el-Azrek pour le vrai Nil ; dans le pays, les uns donnent au Barh-el-Azrek le nom de Nil (ou Nil bleu); les autres donnent au Nil même, après la jonction des deux riv., le nom de Bahr-el-Azrek.

BAHRAIN ou HADJAR, contrée d'Arabie, dans le Lahsa, le long du golfe Persique, s'étend du 25e au 29e degré de lat. N. Les habitants vivent de pêche et plus encore de piraterie. On donne quelquefois le nom de Bahraïn à tout le Lahsa.—Sur la côte de ce pays est un groupe d'îles, dites aussi de Bahraïn ou d'Aoual, sous 48° 20' long. E. et 26° 20' lat. N., renommé par la pêche de perles. Ces îles ont jadis appartenu aux Portugais; elles sont aujourd'hui aux Anglais. Les principales îles du groupe sont : Arad, Tarout, Samahe, Bahraïn. Dans la dernière se trouve la capitale, Bahraïn ou Manaïna.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1741, dans une petite ville de la Misnie, mort en 1792, professa des opinions religieuses qui paraissent se confondre avec le socinianisme ou même avec le pur déisme, et fut toute sa vie persécuté. Il professa successivement la théologie et la philosophie à Leipsick, à Erfurdt et à Giessen ; forcé de quitter chacune de ces villes comme hérétique, il alla à Maschlins en Suisse, où il dirigea une maison d'éducation; puis à Halle en Prusse, où il s'attira de nouvelles persécutions par ses pamphlets politiques, et finit par tenir taverne dans une campagne près de Halle. Ceux de ses nombreux ouvrages qui ont le plus attiré l'attention sont : *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 1769; *Nouvelles révélations de Dieu*, 1773, qui furent condamnées par la cour impériale; *Profession de foi*, 1779; l'*Almanach des Hérétiques*, 1781; l'*Édit de religion*, 1788, pamphlet où il raille un édit rendu par le roi de Prusse ; et une *Histoire de sa vie et de ses opinions*, 1791.

BAIADÈRES. *Voy.* BAYADÈRES.

BAIÆ, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* BAIES.

BAIAN, chef ou khagan des Avares, vers 626. *Voy.* AVARES.

BAIER (J.-J.), médecin et naturaliste allemand, membre de l'académie des Curieux de la nature, né en 1677 à Iéna, mort en 1735, pratiqua son art à Halle, Nuremberg, Ratisbonne, Iéna, et fut professeur de médecine à Altorf. On estime surtout son *Oryctographia norica*, publiée en 1708 à Nuremberg, in-4, et réimprimée en 1758, avec des suppléments, in-fol. Il y donne une description exacte et détaillée des fossiles et des minéraux de toute espèce observés dans le territoire de Nuremberg.

BAIES, *Baiæ* des anciens, *Baja* des Italiens, ville du roy. de Naples, à 17 kil. S. O. de Naples. Port passable et plus sûr que celui de Naples; fort bâti par Charles-Quint. La ville ne se compose que de chaumières, éparses parmi des ruines magnifiques. Bains fort célèbres chez les anciens. — Baies, sous l'empire romain, fut une ville superbe. Elle s'élevait en amphithéâtre sur la colline demi-circulaire qui domine la mer. La mode voulait que tout riche Romain y eût sa maison de campagne, et y vînt passer l'arrière-saison. Il y reste des ruines de toute beauté, mais dont la majeure partie est sous la mer. On voit pourtant encore les débris des bains de Néron, d'un palais de Jules-César, des temples de Vénus, de Diane, de Mercure, etc.

BAIF (Jean-Antoine DE), poëte français du XVIe siècle, né à Venise en 1532, mort en 1589, était fils de Lazare de Baïf, qui fut ambassadeur à Venise et en Allemagne sous François I. Il renonça aux avantages que lui offrait sa naissance pour se livrer à la poésie, se lia avec Ronsard, et donna comme lui dans le bizarre. Il eut la prétention d'écrire des vers français mesurés comme ceux des Grecs et des Romains, et de créer un alphabet nouveau. Il obtint en 1570 l'autorisation de fonder une académie de poésie et de musique ; cette académie, la première qui ait été établie à Paris, ne put durer. On a sous le titre d'*Œuvres de J.-A. de Baïf*, Paris, 1572, 9 livres de poëmes, 7 d'amours, 5 de jeux, 5 de passe-temps; il a aussi publié des *Étrennes de poésies françaises en vers mesurés*, 1574, et quelques pièces de théâtre.

BAIGNES, ch.-l. de cant., à 15 kil. S. O. de Barbezieux (Charente); 400 hab. Ancienne abbaye, fondée, dit-on, par Charlemagne.

BAIGNEUX-LES-JUIFS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 30 kil. S. de Châtillon-sur-Seine ; 470 hab. C'est le dernier endroit de France que quittèrent les Juifs chassés en 1431 ; d'où son nom.

BAIGORRY, vallée de France, dans le départ. des H.-Pyrénées, arrosée par la Nive, doit son nom au mont Baigoura, situé lui-même à 31 kil. O. de Mauléon. Elle a 17 kil. sur 13 ; place principale, St-Étienne-de-Baigorry. Mines de cuivre qui ne sont plus exploitées.

BAIKAL (lac), grand lac, ou plutôt mer de la Russie d'Asie (Irkoutsk), par 107° 10'-101° 18' long. E., et 51° 21' - 55° 48' lat. N., a 660 kil. de long, sur une largeur qui varie de 40 à 100 kil. et est traversé par l'Angara inférieur, qui porte ses eaux à l'Océan Glacial. Malgré son immense étendue, ses eaux sont douces, ses bords sont hauts, escarpés en général ; il renferme une île assez grande, nommée Olkhon. Ce lac est très profond et offre en beaucoup d'endroits une navigation fort dangereuse. On y pêche des phoques, des sterlets, des omouls, des golomenkas : ces deux dernières espèces sont particulières à ce lac.

BAÏKAL (monts du), mont. qui bordent des deux côtés le lac Baïkal, sont une branche des Tougnou, et un chaînon secondaire du grand système des Altaï.

BAILLET (Adrien), laborieux écrivain du XVIIe siècle, né en 1649, près de Beauvais, mort en 1706, fut d'abord curé de campagne, puis devint bibliothécaire de Lamoignon. Ses principaux ouvrages sont : *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685-86, 9 vol. in-12; *Les enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688,

in-12; *Histoire de Hollande,* sous le nom de *La Neuville,* 4 vol. in-12, 1690; *Vie de Descartes,* 1691, 2 vol. in-4, dont il publia lui-même un abrégé, 1693, 1 vol. in-12; *Vies des saints,* 1701, 3 vol. in-fol., souvent réimprimées : c'est son meilleur ouvrage ; *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France,* 1717, in-12 (posthume).

BAILLEUL, ch.-l. de cant. (Nord), à 28 kil. N. O. de Lille; 9,911 hab. Fromages estimés.

BAILLEUL, roi d'Écosse. *Voy.* BALIOL.

BAILLI, titre porté dans l'origine par des commissaires royaux qui recevaient, au nom de la couronne, les plaintes du peuple contre les seigneurs. Leur juridiction, régularisée au commencement de la 3ᵉ race, fut d'abord très étendue; mais l'abus qu'ils firent de leur puissance obligea les rois à la réduire, et, vers le XVIᵉ siècle, ils n'étaient plus que des officiers de justice. Enfin, Charles IX, en 1560, les déclara officiers de robe courte ; cependant ils continuèrent d'assister aux procédures.—On appelait aussi *baillis* de simples officiers de justice seigneuriale, dits *de robe longue* ou *petits-baillis*, pour les distinguer des premiers. — Certains gardiens de châteaux servant de prison portaient aussi ce titre. — Enfin les principaux chefs ou commandeurs de l'ordre de Malte prenaient le nom de baillis ; tel fut le bailli de Suffren.

BAILLOU (Guillaume DE), médecin français, né en 1538, mort en 1616, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ramener la médecine à l'étude immédiate des faits. On retrouve dans ses ouvrages, qui se distinguaient par d'exactes descriptions, des notions intéressantes sur les maladies épidémiques. Il paraît même avoir connu cette affection du larynx qu'on appelle *croup*. En 1580, il fut élu doyen de la Faculté de Paris, et, en 1601, Henri IV le nomma premier médecin du dauphin. Ses œuvres complètes, réunies par les soins de J. Thévart, ont été plusieurs fois imprimées, sous le titre de : *Opera medica omnia Ballonii,* Paris, 1635, 4 vol. in-4; Venise, 1734; Genève, 1762.

BAILLY (J.-Sylvain), né à Paris en 1736. Son père, qui était peintre et garde des tableaux de Versailles, le destinait à la peinture; Bailly préféra les lettres et les sciences. Il travailla d'abord pour le théâtre, mais s'étant lié avec le savant Lacaille, il se livra tout entier à l'étude de l'astronomie, et mérita bientôt d'être admis à l'Académie des Sciences (1763). Il cultivait cependant avec succès la littérature, composait des *Éloges*, parmi lesquels on remarqua ceux de Leibnitz et de Lacaille (1770), et rédigeait le grand ouvrage auquel il doit surtout sa réputation ; l'*Histoire de l'astronomie*, qui forme trois ouvrages distincts; *Histoire de l'astronomie ancienne,* 1775; *Histoire de l'astronomie moderne,* 1778-83; *Histoire de l'astronomie indienne et orientale,* 1787. Il avait supposé, dans cet ouvrage, l'existence d'un peuple primitif qui aurait disparu du globe, et auquel il faudrait rapporter la plupart des grandes découvertes; cette assertion l'engagea dans de vives disputes et donna naissance aux *Lettres sur l'origine des sciences* et sur l'*Atlantide* de Platon, qu'il publia en 1777. Le succès de l'*Histoire de l'astronomie*, qui était une œuvre littéraire autant que scientifique, lui ouvrit les portes de l'Académie Française (1784) et de celle des Inscriptions (1785). A la même époque, il fut chargé par l'Académie des Sciences de rédiger deux *Rapports* importants, l'un sur le *Magnétisme animal* (*Voy.* MESMER), l'autre sur le *Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu.* Lorsque la révolution éclata, Bailly fut arraché aux lettres, qui avaient jusque-là fait son bonheur, pour être jeté dans la carrière politique qui devait lui être si funeste. Il jouit pendant quelque temps d'une immense faveur ; en 1789, il fut nommé député aux états-généraux par les électeurs de Paris; puis il fut élevé à la présidence de cette assemblée ; il présida cette fameuse séance du Jeu-de-Paume, où les députés jurèrent de ne pas se séparer sans avoir donné une constitution à la France (20 juin 1789). On le nomma maire de Paris le 16 juillet 1789. S'étant vu obligé, après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, de dissiper par la force les rassemblements menaçants qui se formaient au Champ-de-Mars pour demander la déchéance du roi (17 juillet 1791), Bailly perdit tout d'un coup sa popularité; il se démit des fonctions de maire, et quitta la capitale; mais, en 1793, il fut reconnu à Melun, amené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort pour sa conduite au Champ-de-Mars. Il fut exécuté le 10 novembre. Ses bourreaux prolongèrent son agonie en changeant plusieurs fois le lieu de son supplice, et l'accablèrent d'outrages. Comme ses membres glacés par la pluie et le froid étaient agités d'un tremblement involontaire, un d'eux lui dit : « Tu trembles, Bailly ? — Oui, répondit le vieillard avec calme, mais c'est de froid. » Outre les ouvrages de Bailly que nous avons cités, on a publié de lui après sa mort un *Essai sur les fables,* 1798, 2 vol. in-8 ; des *Mémoires d'un témoin de la révolution*, Paris, 1804, 3 vol. in-8, et un *Recueil de pièces intéressantes sur les sciences, les lettres et les arts,* 1810, in-8.

BAIN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 31 kil. S. de Rennes ; 3,000 hab.

BAIN (ordre du), fut institué en 1399 par Henri IV, roi d'Angleterre, et conféré à 36 écuyers qui avaient pris le bain de compagnie avec lui, après avoir veillé toute la nuit qui précéda son sacre. Renouvelé par Georges I en 1725, il fut, en 1815, converti en un ordre pour le mérite militaire. Il comprend 72 grand'croix, 130 commandeurs et un nombre illimité de chevaliers. Les grand'croix portent un ruban rouge avec une médaille en or émaillée où l'on voit un sceptre entre une rose et un chardon au milieu de trois couronnes impériales; la devise est : *Tria juncta in uno.*

BAINS, ch.-l. de cant. (Vosges), à 23 kil. S. O. d'Épinal; 2,000 hab. Eaux minérales et thermales.

BAINS, village du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 7 kil. de Redon; 3,515 hab. Sources thermales.

BAINS (les), village de France (Pyrénées-Orient.), à 31 kil. S. O. de Perpignan ; 1,800 hab. Fort au pied duquel se trouvent deux sources thermales.

BAIRAM, fête des Turcs. *Voy.* BEÏRAM.

BAIRAM-KALASSI, bourg de la Turquie d'Asie (Biga), sur le golfe d'Adramyte. On y voit les ruines d'Assos.

BAIREUTH. *Voy.* BAYREUTH.

BAIROUT, *Berytus,* ville de Syrie, à 111 kil. N. E. d'Acre, par 33° 8' long. E., 33° 50' lat. N.; 12,000 hab. Port comblé par les sables (une petite baie voisine, très sûre, sert de mouillage). Evêché grec, évêché maronite, plusieurs consuls européens. Fontaines établies par Djezzar ; hautes tours. Bombardée et prise par les Anglais sur Méhémet-Ali, 1840.

BAISE (la), riv. de France, naît dans les landes de Lannemezan (H.-Pyrénées), passe à Trie, Mirande, Valence, Condom, Nérac; reçoit la Baisolle, la Baise-Devant, la Gelize, et se perd dans la Garonne près de St-Léger, après un cours de 260 kil.

BAIUS ou DE BAY (Michel), né à Melin, près d'Ath, dans le Hainaut, en 1513, mort en 1589, professa l'Écriture sainte à Louvain ; il fut ensuite chancelier de l'université et inquisiteur-général. On l'accusa de s'être montré peu favorable à la liberté de l'homme et d'avoir fait revivre plusieurs points de la doctrine de Calvin. L'inquisition de Louvain lui défendit d'enseigner; la Sorbonne le censura en 1560, et Pie V, par sa bulle du 1ᵉʳ octobre 1567, condamna comme hérétiques 76 propositions tirées de ses ouvrages. Baïus eut cependant de nombreux partisans. Ses œuvres ont été imprimées à Cologne,

1696, in-4. Duchesne a écrit l'*Histoire du Balanisme*.

BAIX, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 16 kil. E. de Privas; 1,150 hab.

BAJAZET I, surnommé *l'Éclair*, sultan turc, fils et successeur d'Amurat, se fit proclamer à la mort de son père en 1389, et fit aussitôt étrangler son frère aîné, qui voulait lui disputer le trône. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux empereurs chrétiens la Bulgarie, la Macédoine et la Thessalie (1391-93), subjugua la plupart des princes de l'Asie; puis, de retour en Europe, tailla en pièces, près de Nicopolis sur le Danube, une armée de Croisés hongrois, polonais et français (1395). Enhardi par ces succès, il assiégea Constantinople, et força l'empereur Manuel à lui payer un tribut. Mais il fut arrêté dans ses succès par Tamerlan, qui envahit ses états, le défit à la bataille d'Ancyre (1402), et le fit prisonnier. On dit que Tamerlan lui fit subir toutes sortes d'humiliations : il se servait de son corps comme de marche-pied pour monter à cheval, le forçait à se tenir sous sa table pendant les repas et à ne se nourrir que des morceaux qui tombaient à terre; enfin il l'enferma dans une cage de fer, où le malheureux prince se tua en se frappant contre les barreaux. Suivant des récits plus vraisemblables, le conquérant tartare le traita au contraire avec égard, et Bajazet mourut dans son camp, frappé d'apoplexie, après huit mois de captivité.

BAJAZET II, sultan, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481, chassa de ses états son frère Zizim qui lui disputait la couronne, et le poursuivit jusqu'à la cour des princes européens. (*Voy.* ZIZIM.) Il attaqua les Mamelouks d'Égypte, mais sans pouvoir les détruire; plus heureux en Europe, il battit les Moldaves et soumit la Bosnie et la Croatie. Après 30 ans de règne, il abdiqua et voulut placer sur le trône Achmet, son fils aîné; mais Sélim, son 2e fils, s'empara de la couronne, et peu de jours après l'empoisonna (1512).

BAJAZET, prince ottoman, fils de Soliman I et de Roxelane, voulut disputer le trône à son frère Sélim II, que Soliman avait désigné pour lui succéder. Il fut vaincu et se réfugia auprès du roi de Perse; mais ce prince le livra à ses bourreaux, et il fut étranglé (1559).

BAJAZET, fils d'Achmet I, et frère d'Amurat IV. Le défiant Amurat, jaloux de ce jeune prince, qui annonçait de belles qualités, le fit mettre à mort (1635), malgré les supplications de la sultane Kiosem, leur mère commune. Bajazet vendit chèrement sa vie et tua quatre de ses assassins. La mort de ce prince a fourni à Racine l'idée d'une de ses plus belles tragédies.

BAJOCASSES ou BADIOCASSES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), le long de la Manche (*Armoricanus tractus*), à l'O. des *Lexovii*, à l'E. des *Unelli*, avait pour ch.-l. *Bajocasses*, dite aussi *Aregenus*, auj. *Bayeux*.

BAK-BOULAN, riv. d'Asie, arrose les steppes des Kirghiz, coule à l'O., puis au S. O., et se perd, après 480 kil. de cours, dans un lac salé. —L'Atchi Bak-Boulan (ou Bak-Boulan amer) est un affluent du Tsoui.

BAKER (Richard), historien anglais, né en 1568 dans le comté de Kent, mort en 1645, fut, sous Jacques I, grand-shériff du comté d'Oxford. Il passa ses dernières années en prison, comme débiteur insolvable. Il publia en 1641 une *Chronique des rois d'Angleterre, depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*, qui eut un succès prodigieux.

BAKER (Thomas), antiquaire anglais, né en 1656, mort en 1740, publia en 1699 des *Réflexions sur la science et sur la nécessité de la Révélation*, traduites en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, Paris, 1714, in-12.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1774, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, s'est occupé avec succès de recherches microscopiques, et a publié *le Microscope mis à la portée de tout le monde*, traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8.

BAKHTCHÉSÉRAI, ville de la Russie d'Europe (Tauride), à 26 kil. S. O. de Simféropol; 6,000 hab. Bains, mosquées, palais des anciens kans de Crimée.

BAKOU, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur la mer Caspienne, dans la presqu'île d'Apchéron, à 44 kil. E. de Chamakié, par 50° long. E., 39° 30' lat. N. Place forte de 1re classe; port, le meilleur de la mer Caspienne. Quelques monuments; palais du schah, bâti par Abbas II; grand bazar, caravansérail, église arménienne. Commerce considérable avec Astracan; huile de naphte, etc. Bakou est pour les Guèbres un lieu saint. — Bakou fut jadis un petit kanat indépendant, puis devint vassal de la Perse. Celle-ci le céda aux Russes (1723), se le fit rendre (1735), et se le vit définitivement ravir (1801).

BALA, ville d'Angleterre (principauté de Galles), ch.-l. du comté de Merioneth, à 220 kil. O. de Londres; 2,000 hab.

BALA (Alexandre). *Voy.* ALEXANDRE.

BALAAM, faux prophète de Péthor en Mésopotamie, fut mandé par Balac, roi des Moabites, pour maudire les Israélites, qui, après avoir erré 40 ans dans le désert depuis leur sortie d'Égypte, venaient envahir ses états. Il se rendit à cette invitation malgré la défense de Dieu. Au milieu du chemin, un ange armé d'une épée nue s'offrit aux yeux de l'ânesse qui portait Balaam; celle-ci l'arrêta tout à coup, et comme Balaam la frappait, elle fut miraculeusement douée du don de la parole et lui reprocha sa cruauté. Le devin étonné leva alors les yeux et aperçut l'ange, qui le reprit de sa désobéissance, et lui permit cependant de continuer sa route, mais avec défense de maudire les Juifs. Balaam, en effet, n'osa proférer des imprécations. Cependant il conseilla à Balac d'envoyer au camp des Hébreux des filles madianites pour les corrompre. Ce conseil réussit : les Israélites, devenus infidèles au vrai Dieu, furent un instant battus; mais ensuite ayant fait pénitence, ils devinrent vainqueurs à leur tour, et firent de leurs ennemis un grand carnage. Balaam périt avec les Moabites. On place cet événement vers l'an 1489 av. J.-C.

BALAGHAT, ancienne prov. de l'Inde, entre celles d'Haïderabad, des Circars septentrionaux, de Salem, de Maïssour, de Kanara, de Bedjapour; par 72° 30' - 77° 15' long. E., 13° 11' - 16° 20' lat. N.; 440 kil. sur 355, fait partie du haut-plateau du Décan. Capit. Bellary. Rivières : la Kistnah, le Toumbedra, le Pennar, le Tchiouravati. Sol très fertile, vastes forêts; diamants, cuivre, salpêtre. Le Balaghat appartient aux Anglais, et fait partie de la présidence de Bombay.

BALAGUER, *Bergusium*, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 22 kil. N. E. de Lérida; 3,700 hab.

BALANEA, auj. *Banias*, ville et port de Phénicie, au N. d'Aradus.

BALANGIAR, ville du Turkestan (Russie d'Europe), capitale des Khazars au VIe siècle; bâtie par Chosroès, sur une des bouches de l'Atel (Volga).

BALARUC, village de France (Hérault), sur l'étang de Thau, à 22 kil. S. O. de Montpellier; 600 hab. Eaux thermales renommées pour les maladies chroniques et les obstructions.

BALASORE ou BALASSOR, ville maritime de l'Inde (Orissa), ch.-l. du district de même nom, sur le Bouri-Bellane, par 84° 53' long. E., 21° 31' lat. N.; 10,000 hab. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

BALATON, en allemand *Platten*, en latin *Volceæ*

paludes, lac de la Hongrie, par 46° et 47° lat. N., a 45 kil. Il communique au Danube par le Sio et reçoit les eaux de 9 rivières.

BALBEK, *Heliopolis* (*ville du soleil*), ville de Syrie (Acre), près de l'Anti-Liban, à 75 kil. N. O. de Damas, par 34° 2' long. E., 33° 58' lat. N. Sa population, qui était encore de 5,000 hab. en 1751, n'est plus aujourd'hui que de 1,200. On y voit de superbes ruines, notamment celles du temple du Soleil auquel la ville devait son nom. Ce temple immense avait été construit sous Antonin-le-Pieux; Constantin en fit une église. Balbek fut prise par Abou-Obéidah, lieutenant d'Omar; puis par Tamerlan (1401); elle fut presque détruite par un tremblement de terre (1759). Elle est aujourd'hui comme la capitale des Moutoualis, montagnards farouches et pillards qui rôdent aux environs.

BALBES, famille puissante de Chieri. *Voy.* CHIERI.

BALBI (Jérôme), littérateur vénitien, enseigna les lettres et le droit d'abord à Paris (1485), puis à Vienne et à Prague, et eut de fréquents démêlés avec ses confrères. Il prit ensuite l'habit ecclésiastique en Hongrie, fut chargé par le roi Ladislas de l'éducation de ses enfants, et devint enfin évêque de Gurck en Carinthie. Il mourut en 1535. On a de lui: *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, et des opuscules poétiques et oratoires qui ont été publiés à Vienne en 1791 par J. Retzer, 2 vol. in-8.

BALBI (Gaspard), voyageur et négociant vénitien, séjourna 9 ans dans l'Inde (1579-1588), et publia à son retour la relation de son *Voyage* dans cette contrée, Venise, 1590.

BALBIN, *Decimus Claudius Balbinus*, empereur romain. Il était d'abord sénateur, et fut choisi par ses collègues, conjointement avec Maxime Pupien, pour combattre le féroce Maximin, l'an 238. Ils gouvernèrent avec assez de sagesse, mais ils furent massacrés après un règne de quelques mois par les prétoriens qui ne voulaient pas reconnaître des empereurs qu'ils n'avaient pas faits eux-mêmes. Ils furent remplacés par le jeune Gordien.

BALBOA (Vasco NUNEZ DE), officier espagnol, fit quelques conquêtes en Amérique dans les environs de l'isthme de Panama et eut le premier connaissance du Pérou; il se mit en marche en 1513 pour aller découvrir cette riche contrée; mais n'ayant pas avec lui de troupes suffisantes, il revint sur ses pas. A son retour, il fut accusé d'insubordination par Pedrarias, jaloux de ses succès, et eut la tête tranchée (1517).

BALBUS (L. Cornelius), natif de Gadès en Espagne, fut consul l'an 40 av. J.-C. C'est le premier étranger qui ait obtenu cette dignité. Il avait mérité par ses services militaires le titre de citoyen romain; ce titre lui ayant été contesté, Cicéron prononça en sa faveur un discours que nous possédons encore.

BALCLUTHA, vieux nom gaëlique de la ville de Dumbarton (il est question dans Ossian d'une Balclutha, grande ville, dont il pleure la ruine).

BALDE ou BALDI (Bernardin), abbé de Guastalla, savant italien, né à Urbin en 1553, mort en 1617, cultiva avec succès les sciences et les lettres. On a de lui, entre autres ouvrages, un poëme italien sur la *Navigation* (1590), ainsi que des *Commentaires sur Vitruve* (Augsbourg, 1612), et sur les *Problèmes de mécanique* d'Aristote (Mayence, 1621).

BALDE (Jacques), jésuite allemand et poëte latin, né en 1603 à Ensisheim dans la Haute-Alsace, mort en 1668, vécut à la cour de Bavière. On l'appela l'Horace de son pays. Un de ses poëmes, en vers élégiaques, intitulé *Urania victrix*, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape lui fit présent d'une médaille d'or. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Munich, 1729, en 8 vol. in-8. On en a donné un choix en un vol., Zurich, 1805.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), jurisconsulte, né à Pérouse en 1340, mort en 1400, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie, et devint le rival de Barthole dont il avait été l'élève. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-fol. Elles ne répondent pas à sa réputation.

BALDER, héros scandinave, fils d'Odin, est l'Apollon du Nord. Il préside à l'éloquence, et est en même temps le génie de la paix, de la piété et de la modération. Il mourut percé d'un javelot lancé dans un tournoi par Hoder, dieu du hasard.

BALDERIC, chroniqueur, né à Meun-sur-Loire vers 1060, fut abbé de Bourgueil, puis évêque de Dol en 1107. Il a donné, sous le titre de *Historiæ Hierosolymitanæ libri IV*, l'histoire de la première croisade (1095-99), publiée dans le recueil de Bongars. — Un autre Balderic a composé une *Chronique de Cambrai*, depuis Clovis jusqu'à l'an 1070.

BALDINUCCI (Philippe), écrivain italien, né à Florence en 1624, mort en 1696, a composé sur l'histoire de l'art un ouvrage fort estimé, intitulé *Notizie de' professori del disegno*, etc., depuis 1260 jusqu'en 1670, Florence, 1681-1728, et une *Histoire de la gravure*, Florence, 1686.

BALDO (mont), dans le roy. Lombard-Vénitien, s'étend pendant 35 kil. entre le lac de Garda et l'Adige.

BALE, *Basel* en allemand, *Basilea* en latin moderne, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Bâle intérieur, sur le Rhin (qui la coupe en Grand et Petit-Bâle); 20,000 hab. Belle église du Munster, hôtel-de-ville, arsenal, remparts. Université (la seule de la Suisse): bibliothèque, collection de médailles, etc. Soieries, imprimeries d'indiennes, papier, etc. Cette ville est le grand entrepôt du commerce entre l'Allemagne, la Suisse, la France. — Jadis ville impériale, Bâle fut réunie à la Suisse en 1501. Il s'y tint de 1431 à 1443 un célèbre concile œcuménique, dans lequel furent réglés un grand nombre de points de discipline ecclésiastique; on y déposa le pape Eugène IV qui avait voulu méconnaître l'autorité du concile et lui avait opposé en 1438 le concile de Ferrare. Amédée, duc de Savoie (Félix V), fut élu pape à la place d'Eugène IV. Deux traités célèbres furent signés à Bâle: l'un en 1498, entre Maximilien I et les Suisses, mit fin à la guerre des Suisses avec la confédération souabe; l'autre en 1795, entre la république française et la Prusse, détacha ce pays de la coalition contre la France. Sont nés à Bâle: les Bernouilli, Euler, Iselin, Holbein, etc.

BALE (canton de), 11e canton suisse, entre les cantons de Berne à l'O., d'Argovie à l'E., de Soleure au S. et le grand-duché de Bade au N.; 54,000 hab. (dont 4,000 catholiques); capit., Bâle. On y parle surtout français. Gouvernement démocratique: grand conseil composé de 150 membres; petit conseil, de 25 membres; 2 bourguemestres. — Le canton de Bâle fut admis dans la ligue suisse en 1501. Il se divise en *B. intér.* ou *B.-Ville*, et *B. ext.* ou *B.-Campagne*.

BALE (évêché de), état de l'Europe avant 1801, se composait de pays vassaux de l'empire germanique et d'une portion indépendante alliée des 7 cantons catholiques suisses. Celle-ci se composait des villes de Bienne et Neuveville, des seigneuries d'Erguel et d'Illfingen et du Thesenberg. L'autre partie, incorporée au cercle du H.-Rhin, avait pour places principales Porentruy, Bellelay, Delemont, Sauffen. Cet évêché a été sécularisé par la paix de Lunéville (1801).

BALE (J.), *Joannes Baleus*, théologien anglais, né en 1495, mort en 1563, quitta la religion catholique, dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser la réforme, ce qui lui attira des persécutions sous les règnes d'Edouard VI et de Marie, et le força à s'exiler. Il revint en Angleterre à l'avénement d'Elisabeth et fut pourvu d'un canonicat. On a de lui un

Sommaire des écrivains de la Grande-Bretagne, en latin, Wesel, 1549, réimprimé avec des additions à Bâle en 1557, et des pièces de théâtre tirées de sujets sacrés, en anglais, Londres, 1538.

BALÉARES (îles), dans la Méditerranée, sur les côtes d'Espagne, à 100 kil. E. de Valence, par 39°-40° lat. N., et 0°-2° long. E., appartiennent à l'Espagne : elles forment la capitainerie-générale des Baléares et l'intendance générale de Palma. On en compte deux grandes, Majorque et Minorque (*Gymnesiæ insulæ* sous les Romains), et trois petites, Iviça, Formentera, Cabrera (*Pityusæ insulæ*); 186,000 hab. Sol très fertile : blé, huile, fruits et vins exquis, lin, chanvre, etc.; climat sain et tempéré. Pêche et navigation actives. Les habitants des îles Baléares passaient dans l'antiquité pour les meilleurs archers qui fussent connus : de là le nom de Baléares (du mot grec *ballô*, lancer). Les Carthaginois, puis les Romains (123 av. J.-C.) soumirent les îles Baléares. Vers le Ve siècle, elles furent la proie des Vandales; elles passèrent successivement sous la domination des Goths, des Arabes, de Charlemagne, des Zéirites, des Almoravides, et enfin sous celle de Jayme I, roi d'Aragon (1259). Sous les successeurs de ce dernier, elles appartinrent tantôt aux monarques aragonais, tantôt à des princes de leur sang. Charles-Quint les réunit définitivement à la couronne d'Espagne.

BALECHOU (J.-J.), graveur français, né à Arles en 1715, mort à Avignon en 1765, avait été reçu à l'Académie de Peinture; mais ayant soustrait et vendu à son profit plusieurs épreuves de la gravure du portrait d'Auguste de Saxe, il se vit rayer de la liste des membres de l'Académie. Ses principales gravures sont, outre le portrait d'Auguste, *les Baigneuses*, *le Calme*, *la Tempête*, d'après Vernet, et une *Sainte Geneviève*, d'après Carle Vanloo.

BALFROUCH, ville d'Iran (Mazenderan), sur le Babal, à 137 kil. N. E. de Téhéran, par 52° 40' long. E., 35° 36' lat. N.; au moins 100,000 hab. Elle est le ch.-l. du Mazenderan et la 3e ville de l'empire (aussi grande qu'Ispahan). Bazar, collége. Grand commerce. Mauvaise rade sur la mer Caspienne.

BALGUY (Jean), savant théologien, né à Sheffield, dans le comté d'York, en 1686, mort en 1748, a publié : *Lettres à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, 1726, in-8; *Fondement de la bonté morale* ou *Recherche approfondie de l'origine de nos idées sur la vertu*, 1728, in-8; *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la Providence*, 1730, in-4, et des *Sermons*.

BALI, dite aussi *Petite-Java*, une des îles de la Sonde, séparée de Java par le détroit de Bali; 120 kil. sur 70; compte environ 300,000 hab.

BALIOL ou BAILLEUL (Jean DE), roi d'Écosse. Après la mort d'Alexandre III, un grand nombre de compétiteurs, au nombre desquels était R. Bruce, se disputant la couronne, on s'en remit au choix d'Édouard I, roi d'Angleterre, qui décida en faveur de Baliol, comme étant le plus proche parent par les femmes du dernier roi d'Écosse (1291). J. Baliol fut d'abord l'instrument docile des volontés d'Édouard; mais s'étant ensuite brouillé avec ce prince et ayant fait contre lui un traité avec la France, il vit envahir ses états, fut battu, pris à Dunbar, et forcé d'abdiquer (1296). Edouard, ne craignant rien d'un prince si faible, lui rendit la liberté et l'envoya passer le reste de ses jours en Normandie. Il mourut en 1314. — Trente-cinq ans plus tard, son fils, Edouard Baliol, revint en Écosse à l'instigation et avec les secours d'Edouard III, battit D. Bruce qui s'était emparé du pouvoir, et livra son malheureux pays au monarque anglais (1332). Après dix ans d'un règne ignominieux, pendant lequel il n'avait été roi que de nom, il abdiqua en faveur d'Édouard III (1342), et mourut en 1363.

BALKAN (monts) ou EMINEH-DAGH, *Hæmus*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe, se lie vers l'O. aux Alpes par les monts Dinariques, s'étend jusqu'à la mer Noire et sépare la Bulgarie de l'ancienne Thrace. Ces montagnes sont le boulevard de Constantinople du côté de la Russie.

BALKH ou BALK, *Bactra* ou *Zariaspa*, ville du Turkestan indépendant, par 63° 42' long. E., 36° 28' lat. N., sur le Hast; 7,000 hab. Il s'y fait assez de commerce, surtout en soieries. Les Orientaux la croient la première ville qui ait existé, et la nomment *Omoul-Beland*, ou *mère des villes*. Elle est le ch.-l. d'un kanat auquel elle donne son nom. — Le kanat de Balkh est situé au N. de l'Hérat, au S. E. de celui d'Ankhoï. Il était jadis grand et puissant. Les villes principales, après Balkh, qui en est la capitale, sont : Khoundez, Khouloum, Goréi, Talikhan.

BALKH, ville de Russie. *Voy.* ANDREEVA.

BALL (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclef, se fit beaucoup de sectateurs en prêchant contre les riches et les grands. Mis en prison, il fut délivré par ses partisans, vint avec eux assiéger le roi Richard II dans la tour de Londres et le força à livrer à la multitude l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs grands-officiers qui furent aussitôt massacrés. Il fut repris et exécuté en 1381.

BALLENSTADT, ville du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur le Getel; 2,500 hab. Les comtes d'Ascherslében se nommaient plus communément comtes de Ballenstadt. Un d'eux, Albert-l'Ours, est le 1er margrave de Brandebourg qui ait été vassal immédiat de l'Empire (1134-1142); il fit faire les plus grands pas à la puissance de la maison ascanienne, qui règne encore en Saxe et dans l'Anhalt.

BALLEROY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 33 kil. O. de Caen; 1,200 hab. Dentelles.

BALLESTEROS (don Francisco), général espagnol, né à Saragosse en 1770. Pendant l'invasion française, sa bravoure et ses succès le firent parvenir rapidement au grade de lieutenant-colonel; mais lorsque le commandement-général des armées espagnoles fut confié en 1812 au duc de Wellington, il refusa d'obéir à un étranger, et fut exilé à Ceuta. Lorsque Ferdinand rentra en Espagne (1815), Ballesteros fut chargé du ministère de la guerre, mais il ne le conserva qu'un an. En 1823, après l'entrée des Français en Espagne, Ballesteros prit le commandement des troupes de l'armée constitutionnelle destinées à défendre la Navarre et l'Aragon; mais il signa bientôt avec le duc d'Angoulême une capitulation qui le condamnait à une complète inaction. Accusé par tous les partis, Ballesteros se retira en France, où il mourut en 1833.

BALLISTE, l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait rendu de grands services sous Valérien comme général et avait battu le roi des Perses, Sapor. A la mort de l'usurpateur Macrin, il se fit proclamer empereur à Emèse en Orient; mais il périt assassiné par un soldat, l'an 264.

BALLON, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Orne, à 9 kil. S. E. de Beaumont-le-Vicomte; 3,500 hab. Étamines, toiles communes.

BALLONIUS, médecin. *Voy.* BAILLOU.

BALLU (BELIN DE). *Voy.* BELIN.

BALME (col de), passage de la branche des Alpes qui forme la limite de la Savoie et du H.-Valais. L'Arve y prend sa source. Superbe vue qui embrasse la vallée de Chamouny, une partie de la Valorsine et les Alpes Bernoises.

BALME (la), village de France (Isère), à 17 kil. N. E. de Crémieu, près du Rhône. Grotte jadis comptée parmi les sept merveilles du Dauphiné. Ruines du château des dauphins du Viennois.

BALSA, ville de Lusitanie, auj. TAVIRA.

BALTCHIK, *Cruni*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 24 kil. N. E. de Varna. Près de là était *Tomi*, célèbre par l'exil d'Ovide.

BALTES, famille illustre chez les Wisigoths, était rivale des Amales. Selon quelques auteurs, les Baltes se sont perpétués en Septimanie ou Languedoc sous le nom corrompu de *Baux*. Les seigneurs de Baux, qui depuis ont formé un établissement dans le royaume de Naples, possédaient de vastes terres près d'Arles et étaient indépendants des comtes de Provence.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone (554-538 av. J.-C.), se livra à la mollesse et laissa le gouvernement à sa mère Nitocris. Ayant profané dans un festin les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, il vit aussitôt tracer sur la muraille, par une main inconnue, ces trois mots mystérieux : *Mané, Thécel, Pharès*. Daniel, appelé pour les expliquer, lui apprit qu'ils annonçaient sa punition et sa mort. En effet, dans la nuit même du festin, Cyrus s'introduisit dans Babylone, et Balthazar fut massacré. Hérodote donne à ce prince le nom de Labynetus, et Bérose celui de Nabonid ou Nabonadius.

BALTIA, nom ancien de la Scandinavie, lui fut donné, soit à cause des Baltes, la plus noble des tribus gothiques, soit à cause des Belts ou détroits qui sont fort nombreux entre la péninsule scandinave et le Danemarck. Ce monosyllabe *balt* ou *belt* se retrouve encore aujourd'hui dans Baltique.

BALTIMORE, ville des États-Unis, dans le Maryland, sur le Patapsco, à 58 kil. N. O. de Washington, avec un port vaste et commode; sa population, qui en 1792 était à peine de 13,000 hab., s'élève auj. à plus de 62,000. C'est la 3e ville des États-Unis et l'un des ports les plus commerçants du monde. On y fait surtout un grand commerce de farine et de tabac. Université (1812); collége de Sainte-Marie: riche bibliothèque, nombreux établissements d'instruction. Baltimore fut fondée en 1729; elle joua un grand rôle dans la guerre de l'indépendance; elle fut attaquée en 1814 par les Anglais, qui furent repoussés et perdirent leur général (Ross). On voit dans la ville un beau monument en l'honneur de Washington, et un autre monument dit *Battle-monument*, érigé en mémoire du succès de 1814.

BALTIMORE, petite ville d'Irlande (Cork), à 71 kil. S. O. de Cork; 3,000 hab. C'est un seigneur irlandais originaire de cette ville, lord Calvert, comte de Baltimore, qui a peuplé le Maryland. On a par reconnaissance donné son nom à la Baltimore des États-Unis.

BALTIMORE (le comte de). *Voy.* CALVERT.

BALTIQUE (mer), *Codanus sinus*, vaste golfe de la mer du Nord, auquel l'unissent le Cattégat et les 3 détroits dits Sund, Grand-Belt et Petit-Belt, a pour limites au N. la Bothnie, au S. le Mecklembourg et les États prussiens, à l'O. la Suède, à l'E. la Russie. On la distingue en mer Baltique proprement dite au S., golfe de Bothnie au N., golfe de Finlande à l'E. Dans la Baltique propre est le golfe de Livonie. Marées à peu près nulles. Grande pêche du hareng. Ambre sur les côtes de Prusse et de Courlande. L'Oder, la Vistule, le Niémen, la Dwina méridionale se jettent dans la mer Baltique proprement dite. La partie de cette mer comprise entre la Suède et le Danemarck gela tout entière en 1623 et 1670.

BALTUS (J.-François), savant jésuite, né à Metz en 1667, professa les belles-lettres à Dijon et la théologie à Strasbourg, dirigea plusieurs colléges, et mourut à Reims en 1743, bibliothécaire du collége de cette ville. Il est principalement connu par une *Réponse à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, Strasb., 1708, 2 vol. in-8; il soutenait dans cet ouvrage que les oracles sont l'ouvrage du démon et non de la fraude des prêtres païens. On a aussi de lui: *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4: *La religion prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4, etc.

BALUE (Jean LA), cardinal et ministre d'état sous Louis XI, né en 1421 dans le Poitou, sut, par son caractère actif et intrigant, capter les bonnes grâces de Louis XI. Il fut fait évêque, aumônier du roi, intendant des finances, et eut pendant plusieurs années toute l'autorité d'un premier ministre. Il fit abolir la *Pragmatique-Sanction*, sacrifiant en cela les intérêts de la France, et obtint de la cour de Rome en récompense le chapeau de cardinal. Il entretint en outre avec les ducs de Berri et de Bourgogne, ennemis du roi, une correspondance secrète, dans laquelle il leur livrait les secrets de l'État. Ses lettres ayant été interceptées, Louis XI voulut lui faire son procès; mais le pape s'y opposa, prétendant qu'un cardinal ne pouvait être jugé par l'autorité séculière. Louis XI le fit alors emprisonner à la Bastille (1469), et le tint pendant 11 ans enfermé dans une cage de fer. En 1480 il obtint sa liberté à la sollicitation du pape, et se retira à Rome, où il fut comblé d'honneurs; on osa même l'envoyer en France comme légat *à latere* (1484); mais il fut si mal accueilli, qu'il se vit obligé de retourner en Italie; il y mourut en 1491.

BALUZE (Étienne), savant historiographe, né à Tulle en 1630, mort à Paris en 1718, fut bibliothécaire de Colbert, professeur de droit-canon au collége de France (1670), puis inspecteur de cet établissement. Ayant inséré dans son *Histoire de la maison d'Auvergne* quelques passages qui favorisaient les prétentions du duc de Bouillon sur ce comté, Louis XIV le priva de sa chaire et l'exila de Paris (1708); il ne put y revenir qu'en 1713. Ses principaux ouvrages sont: *Regum francorum capitularia*, 1677, 2 vol. in-fol., réimprimés en 1780 avec des additions par Chiniac; *Conciliorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol.: *Vies des papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4; *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, 1708, 2 vol. in-fol.; *Miscellanea*, 1678-1715, 7 vol. in-8, réimprimés avec additions à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol., par J.-D. Mansi. Il a fait en outre une foule d'éditions d'ouvrages rares et précieux pour l'histoire ecclésiastique.

BALZAC, bourg de France (Charente), à 6 kil. d'Angoulême. On y récolte du safran en abondance. C'est là qu'était le château de Balzac, d'où le célèbre Balzac a pris son nom.

BALZAC (Jean-Louis DE), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à former la langue française, naquit à Angoulême en 1594. Après avoir passé deux années à Rome comme agent du cardinal Lavalette, il vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître par ses écrits, obtint les bonnes grâces de Richelieu, qui lui fit donner une pension de 2,000 fr. avec le titre de conseiller d'état, et fut reçu un des premiers à l'Académie Française. Dégoûté du séjour de Paris à cause des critiques amères que quelques prêtres avaient faites de ses ouvrages (*Voy.* GOULU), il se retira dans sa terre de Balzac sur les bords de la Charente, et se livra presque entièrement à des exercices de piété. Il mourut en 1655. Il avait fondé par son testament un prix d'éloquence de la valeur de 200 fr. Les œuvres de Balzac se composent de *Lettres* adressées à Conrart, à Chapelain et autres; de petits traités, dont les principaux sont: *Aristippe ou la Cour*, *le Prince* (apologie de Richelieu), *le Socrate chrétien*; d'*Entretiens*, de poésies françaises et de vers latins. Ces œuvres, qui pour la plupart avaient été publiées séparément par les Elzevir, ont été réunies par l'abbé Cassaigne en 2 vol. in-fol., Paris, 1665. Le principal fondement de la réputation de Balzac, ce sont ses *Lettres*, dont les premières parurent en 1624, et dans lesquelles il

donna à la langue française une élégance et une harmonie qu'on n'avait rencontrées jusque-là dans aucun ouvrage en prose. Voltaire et La Harpe reprochent à cet auteur de s'être plus occupé des mots que des pensées. M. Campenon a publié en 1806 un choix des Lettres de Balzac, Voiture et Boursault, 2 vol. in-12; M. Mersan a donné les *Pensées de Balzac*, 1 vol. in-12, Paris, 1807, et M. Malitourne ses *Œuvres choisies*, 2 vol. in-18.

BAMBA ou PAMBA, état de la Nigritie méridionale, dans la partie S. O. du Congo, tributaire du roi de Congo, a pour chef-l. Bamba, ville située par 7° 16' long. E. et 7° 2' lat. S.

BAMBARA, état de la Nigritie centrale, entre ceux de Birou, Massina, Baédou, Garou, Douara, Kong, par 2°-8° long. O. et 12°-16° lat. N.; 660 kil. sur 440; villes principales, Ségo et Djenné. Il est traversé par le Djoliba. Déserts en quelques endroits. Les esclaves de Bambara étaient les plus estimés.

BAMBERG, ville de Bavière (Haut-Mein), sur la Regnitz, à 40 kil. O. de Bayreuth, ch.-l. du cercle du Mein-Supérieur; 20,000 hab. Archevêché, lycée, gymnase, muséum d'histoire naturelle, etc. Industrie variée; fonderies de canons et de cloches. — Bamberg était jadis le ch.-l. d'un évêché souverain, qui comptait 200,000 hab. Ce petit état a été depuis incorporé à la Bavière, et l'évêché a été en même temps érigé en archevêché.

BAMBOCHE (VAN-LAAR, dit LE), peintre hollandais, ainsi surnommé parce qu'il était contrefait, né en 1613 à Laaren, près de Naarden, passa 16 ans à Rome dans la société des meilleurs maîtres, et vint en 1639 se fixer à Harlem, où il mourut en 1673. Ce maître excella surtout à représenter des chasses, des pêches, des fêtes de village; et ce dernier genre de composition a conservé chez les Italiens le nom de *bambochades*. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : *le Départ de l'hôtellerie*; une *Femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau*.

BAMBOUK, état de la Nigritie occidentale, entre le Ba-Fyn ou H.-Sénégal et le Falémé, par 11° et 12° long. E., 14° et 15° lat. N., a 160 kil. sur 124; 60,000 hab. (Mandings). Jadis il faisait partie de l'état de Saloun. Places principales : Farbana, Natako. On y trouve beaucoup d'or.

BAMPTON, bourg d'Angleterre (Devon), à 7 kil. S. E. de Dulverton; 1,700 hab. Serges. Eaux thermales. Les Saxons et les Bretons s'y livrèrent vers 614 une bataille sanglante, dans laquelle les Saxons perdirent 20,000 hommes.

BAN. Ce mot signifia d'abord, dans son acception la plus générale, la proclamation d'un édit, d'un statut, d'un jugement, toute espèce de *cri public*; dans la suite il s'étendit à la chose même qui était proclamée, et c'est dans ce sens qu'on appelait *ban de l'Empire* toute proscription sanctionnée par un édit de l'empereur, et, en France, *ban du roi*, les règlements ou les ordonnances de la couronne et même l'amende prononcée contre celui qui les violait. Le mot *ban* se disait aussi de l'appel fait par le seigneur à ses vassaux pour les convoquer sous son étendard. Du mot *ban* pris dans cette acception sont dérivés les mots *bannière* et seigneur *banneret*. Enfin, comme la noblesse faisait seule le service militaire, on fit une distinction entre les vassaux immédiats ou *ban*, qui étaient convoqués par le roi lui-même, et les vavassaux ou *arrière-ban*, qui étaient convoqués par leurs suzerains.

BAN. On appelait ainsi en Hongrie et dans les marches orientales de l'empire germanique, un commandant militaire, gouverneur d'un banat, et qui peut être assimilé aux margraves. Il prenait rang immédiatement après le roi, et était l'égal du comte palatin. Les conquêtes des Turcs ont enlevé à l'Autriche les banats de Valachie, de Bulgarie, de Bosnie et de Servie. Il n'y a plus aujourd'hui de véritable ban qu'en Croatie. Le banat de Temeswar doit son nom à sa position limitrophe, mais nulle part il n'est fait mention d'un ban de Temeswar. Le ban de Croatie est le troisième des barons hongrois; il commande en outre dans les districts militaires de Gradiska et de Brodt. *Voy.* BANAT.

BANASS, nom commun à 2 riv. de l'Inde : l'une qui tombe dans le Tchemboul après avoir baigné le Meouar, l'Adjmir, le Bedjapour (cours, 530 kil.); l'autre qui passe dans l'Adjmir et le Guzzerat et qui se perd dans le marais de Rin (cours, 200 kil.).

BANAT DE CROATIE (le). *Voy.* BAN et CARLSTADT-VARASDIN.

BANAT DE TEMESWAR, ancienne contrée de la Hongrie, entre le Maros, la Theiss, le Danube, la Transylvanie et la Valachie. Capit., Temeswar. Cette contrée est aujourd'hui comprise dans les comitats de Temeswar, Torontal, Kraslova et le généralat du Banat.

BANAT (généralat du), en allemand *Banal-Grœnze*, une des 4 divisions des confins militaires, a pour places principales Temeswar (ch.-l.), Pancsova, Karansebes, Weisskirchen, Mehadia.

BANBURY, ville d'Angleterre (Oxford), à 33 kil. N. d'Oxford; 3,400 hab. Il s'y livra en 1469 une bataille sanglante entre les partisans des maisons d'York et de Lancastre.

BANC DE BAHAMA, DE TERRE-NEUVE. *Voy.* BAHAMA, TERRE-NEUVE, etc.

BANCA, île de la mer des Indes, à l'E. et près de Sumatra, par 103°-104° 26' long. E., 1° 43'-2° 55' lat. N.; 230 kil. sur 40; 25,000 hab. (Malais, Chinois et indigènes dits Orang-Gounoungs). Sol fertile; riches mines d'étain. Elle était jadis au sultan de Palembang, qui la céda aux Anglais (1812). Ceux-ci à leur tour l'ont cédée aux Hollandais.

BANCAL DES ISSARTS (J.-Henri), conventionnel, né en Auvergne en 1750, était notaire à Paris lorsqu'éclata la révolution. Il en embrassa les principes, et fut nommé en 1792 député à la Convention par le Puy-de-Dôme; il s'y montra fort modéré. Il fut un des commissaires envoyés à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez (*Voy.* ce nom). Arrêté lui-même par ce général et livré aux Autrichiens, il resta captif pendant près de 3 ans. A son retour il fut membre du Conseil des cinq-cents, puis il se retira à Clermont (1797), où il mourut en 1826.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence; ayant été chargé par Ferdinand I, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, il eut l'occasion de se trouver à Lyon avec Barrière, qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en instruire ce prince, et prévint ainsi le crime (*Voy.* BARRIÈRE). On lui offrit en récompense l'évêché d'Angoulême; mais il se contenta d'une modique pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622.

BANCK (Laur.), professeur de droit à Franeker, né à Norkoping en 1647, mort en 1662, a publié entre autres écrits *De tyrannide papæ in reges christianos*, Franeker, 1649, et *De duellis*, *ibid.*, 1658.

BANCOK, ville du royaume de Siam. *Voy.* BANKOK.

BANCOULEN. *Voy.* BENCOULEN.

BANDA (îles), groupe d'îles dans l'archipel des Moluques, par 126°-127° long. E., 3°-4° lat. S. Les principales sont Banda-Neira et Key. Nassau, situé dans l'île Banda, est le ch.-l. de tout le groupe. On y cultive spécialement la muscade. Elles furent découvertes en 1512, par le Portugais Albreu ou Abreus. Les Portugais s'y fixèrent en 1524. Ils en furent chassés en 1599 par les Hollandais, qui en détruisirent tous les insulaires, et qui les possèdent

encore aujourd'hui. Les Anglais ont occupé les îles Banda de 1810 à 1814.

BANDA-ORIENTAL. *Voy.* URUGUAY.

BANDE NOIRE, nom donné en France à ces sociétés de spéculateurs qui depuis la Révolution se sont réunis pour acheter les châteaux, les antiques abbayes, les monuments d'art les plus précieux, dans le but de les démolir ou de les exploiter.

BANDELLO (Matthieu), romancier italien, né en 1480 à Castelnuovo dans le Milanais, se fit dominicain, enseigna les belles-lettres à Mantoue et à Milan, et donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Les Espagnols s'étant rendus maîtres de Milan, en 1525, il fut obligé de s'exiler. Il se réfugia en France avec le général César Frégoso, et fut nommé par Henri II, en 1550, évêque d'Agen; il se démit de ses fonctions au bout de 5 ans, et mourut vers 1561. On a de lui un recueil estimé de *Nouvelles*, écrites dans le genre de Boccace, et où il règne une fort grande liberté. Il se compose de 4 parties, dont les 3 premières parurent à Lucques en 1554, 3 vol. in-4, et la 4e à Lyon en 1573; les 4 parties ont été réunies à Londres, 1740, 3 vol. in-4, et depuis fréquemment réimprimées. Les *Nouvelles* ont été traduites en français par P. Boaistuau et Belleforêt, Paris, 1580. On a encore de Bandello onze *Chants à la louange de Lucrèce Gonzague* (Agen, 1545), *les Trois Parques* (ibid.), et des poésies diverses (Turin, 1816).

BANDES MILITAIRES. *Voy.* AVENTURIERS, COMPAGNIES (GRANDES).

BANDINELLI (BACCIO), sculpteur et peintre italien, né à Florence en 1487, mort en 1559, a fait une copie très estimée du fameux *Laocoon*. Elle a été détruite en 1762 dans l'incendie de la galerie de Florence. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représentant une *Descente de croix; Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, et les statues de *Léon X* et de *Clément VII;* on lui doit aussi quelques tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris. Vasari a écrit sa *Vie*.

BANDINI (Ange-Marie), savant italien, né à Florence en 1726, mort en 1800, fut chanoine dans sa patrie et conservateur de la bibliothèque Laurentine. On lui doit une *Vie d'Améric Vespuce*, Florence, 1745; un *Specimen de la littérature florentine au* XVe *siècle*, Florence, 1747; une *Description de l'obélisque d'Auguste retrouvé au Champ-de-Mars*, Rome, 1750; un *Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de la bibliothèque Laurentine*, Florence, 1764-1768; un grand nombre de notices sur des personnages importants dans l'histoire de l'Italie, et plusieurs éditions savantes.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin, né à Raguse en 1670, mort à Paris en 1743, professa l'histoire ecclésiastique à Pise, et fut envoyé à Paris par le grand-duc de Toscane pour s'y former à l'étude des antiquités. L'Académie des Inscriptions l'admit dans son sein en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. On a de lui: *Imperium orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, 2 vol. in-fol.; *Numismata imperatorum Romæ à Trajano Decio ad Paleologos Augustos: accessit Bibliotheca nummaria*, etc., Paris, 1718, 2 vol. in-fol.

BANER (Jean-Gustavson), vulgairement appelé *Banier*, feld-maréchal suédois, né en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre, accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes, et notamment à la bataille de Leipsick (1630), prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Baner eut le commandement de l'armée suédoise, défit les Impériaux à Wittstock en Brandebourg (1636), et les repoussa jusqu'en Bohême. Il mourut au milieu de ses succès en 1641. C'était un des généraux les plus expérimentés de la Suède.

BANFF, ville d'Ecosse, à 62 kil. N. E. d'Aberdeen, ch.-l. du comté de Banff; 4,000 hab.

BANFF (comté de), en Ecosse, entre ceux d'Aberdeen, d'Elgin, d'Inverness, et le détroit de Forth; 102 kil. sur 48; ch.-l., Banff. Quelque industrie, pêche, carrières de pierres calcaires. Sources minérales.

BANGALORE, ville de l'Inde, dans l'état de Maïssour, à 110 kil. N. E. de Seringapatnam; 60,000 hab. C'est la plus grande ville du Maïssour. Étoffes de coton et soie.

BANGOR, ville d'Angleterre (Galles), à 17 kil. N. E. de Caernarvon, au fond d'une baie; 2,450 hab. Importante jadis; brûlée par le roi Jean en 1210.

BANIANS, dits aussi *Waïshyas*. On nomme ainsi la caste commerçante parmi les Hindous. Ils ont quelques superstitions particulières et forment une secte qui est fort répandue, surtout dans le Nord et le royaume de Cambaye. Ils reconnaissent un Dieu créateur, mais adorent en même temps le diable, croient à la métempsycose et ne mangent jamais la chair des animaux; ils se lavent tous les jours jusqu'aux reins, tenant à la main un brin de paille pour chasser le malin esprit, regardent tous les hommes d'une religion différente de la leur comme impurs, et évitent toute communication avec eux.

BANIAS, *Paneas, Cæsarea Philippi*, ville de Syrie (Damas), à 57 kil. S. O. de Damas. Ruines d'un temple d'Auguste érigé par Hérode. — Une autre Banias, aussi en Syrie, à 97 kil. N. E. de Tripoli, est l'ancienne *Balanea*.

BANIER (l'abbé Antoine), savant mythologue, né en 1673 à Dallet en Auvergne, mort en 1741, reçut les ordres et vint de bonne heure à Paris, où il fut précepteur des enfants du président Dumetz, et consacra tous ses loisirs à l'étude et à l'interprétation de la mythologie. Il publia en 1611 l'*Explication historique des Fables;* il retoucha toute sa vie cet ouvrage important, et en donna en 1738 une 3e édition entièrement refondue sous le titre de *la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, 3 vol. in-4. Il fut reçu en 1713 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a encore de lui une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, Amsterdam, 1732, Paris, 1738, et quelques éditions, entre autres celle qu'il donna avec Lemascrier, des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples*, de J.-F. Bernard, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANIER ou BANNIER, général suédois. *Voy.* BANER.

BANKOK, ville d'Asie, capit. actuelle du roy. de Siam, à 80 kil. S. de Siam, à l'embouchure du Meïnam dans le golfe de Siam; 90,000 hab., en grande partie Chinois. Toutes les maisons sont en bois, à l'exception de la résidence royale et d'un temple fort curieux, consacré à Bouddha. Très grand commerce maritime.

BANKS (sir Joseph), savant naturaliste, né à Londres en 1743, mort en 1820, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, et employa une grande fortune à hâter les progrès de cette science. Il visita en 1763 le Labrador et Terre-Neuve, accompagna Cook dans son voyage autour du monde (1768-1771), et rapporta de cette expédition d'abondants matériaux. Il fit ensuite à ses frais un voyage aux îles Hébrides et en Islande (1772). Il fut nommé en 1778 président de la Société royale de Londres, en 1797 conseiller du roi, et obtint auprès de Georges III une influence dont il ne se servit jamais que pour protéger les savants. Banks a peu écrit, mais il forma de précieuses collections qu'il ouvrait à tous ceux qui voulaient les consulter, et une bibliothèque, la plus riche qui existât alors en ouvrages sur les sciences naturelles.

Il a légué cette bibliothèque au Musée Britannique. Dryander en a publié un catalogue en 5 vol. in-8, 1796-1800.

BANNALEC, ch.-l. de cant. (Finistère), à 13 kil. N. de Quimperlé; 4,377 hab.

BANNER. *Voy.* BANER.

BANNOKBURN, v. d'Écosse (Stirling), à 7 kil. S. E. de Stirling. R. Bruce y défit Édouard II en 1314; Jacques III y fut battu et tué par son fils révolté (1488).

BANON, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 15 kil. N. O. de Forcalquier: 950 hab.

BANQUO, thane ou chef royal d'une province d'Écosse, sous le règne du roi Duncan. Il rendit d'abord de grands services à son pays et détruisit une armée de Danois qui l'avaient envahi; mais ensuite il servit l'ambition de Macbeth, qui assassina son roi et s'empara du trône. Il périt lui-même au bout de peu d'années, victime des défiances de Macbeth (vers 1050).

BANTAM, ville de l'île de Java, capit. de l'ancien roy. de Bantam, à 88 kil. O. de Batavia. Jadis florissante. Port et rade ensablés et envahis par les bancs de corail. Poivre, camphre, etc.

BANTAM, roy. de l'île de Java, à l'extrémité O., borné à l'E. par la prov. de Jacatra ou Batavia; 155 kil. de long; 230,000 hab. Ch.-l., Bantam. Il appartient aux Hollandais.

BANTRY, ville d'Irlande (Cork), à 24 kil. N. de Baltimore, sur une baie de même nom, par 11° 12' long. E., 51° 52' lat. N. Deux fois (1689 et 1796) une flotte française essaya d'y opérer un débarquement.

BAO, roy. qui fait partie de l'empire d'Annam, est tributaire du Tonquin.

BAOL, petit état de la Nigritie occid., entre l'Océan à l'O., et les états de Sin, Saloum, Kayor. Ch.-l., Lambay.

BAOUSK, village de la Russie d'Europe (Courlande), à 39 kil. S. E. de Mittau, sur la Micha et le Memel; 950 hab. Victoire de Pierre-le-Grand sur les Suédois (1705).

BAPAUME, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 22 kil. S. E. d'Arras; 3,122 hab. Place forte de 3e classe. Nombreuses fabriques de batistes et linons. N'appartient à la France que depuis 1659.

BAPAUME, bourg de la Seine-Inférieure, à 4 kil. N. de Rouen, commune de Canteleu. Filatures; fabriques d'indiennes, etc.

BAPTES, prêtres de la déesse Cotytto; ils célébraient les fêtes de la déesse la nuit par des danses et par toutes sortes de débauches.

BAPTISTE (Saint JEAN). *Voy.* JEAN (saint).

BAPTISTE de Mantoue, poëte. *Voy.* BATTISTA.

BAPTISTE LULLI, compositeur. *Voy.* LULLI.

BAPTISTES, hérétiques. *Voy.* ANABAPTISTES.

BAR, ville de la Russie d'Europe (Podolie), sur la Ros, à 37 kil. S. O. de Litin; 2,400 hab. Citadelle bâtie sur un roc. C'est dans cette ville que Pulawski, Krasinski et plusieurs autres patriotes polonais, protestant contre l'intervention moscovite dans le gouvernement de la Pologne, proclamèrent, le 21 février 1768, la fameuse *confédération* dite *de Bar*, qui fut le signal des guerres de la Pologne pour l'indépendance.

BAR, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* ANTIVARI.

BAR (comté, puis duché de). *Voy.* BARROIS.

BAR (LE), ch.-l. de canton (Var), à 8 kil. N. de Grasse; 1,200 hab.

BAR-LE-DUC ou BAR-SUR-ORNAIN, ville de France, jadis capitale du Barrois, auj. ch.-lieu du dép. de la Meuse, à 234 kil. de Paris; 12,383 hab. Ville industrieuse et commerçante: cotonnades de Bar, teintureries en rouge d'Andrinople; vins de Bar, confitures de groseilles renommées, etc. — L'arr. de Bar-le-Duc a 8 cant. (Ancerville, Ligny, Montier-sur-Saulx, Revigny, Triaucourt, Vaubecourt, Vavincourt, plus Bar-le-Duc), 128 comm. et 80,952 hab. *Voy.* BARROIS.

BAR-SUR-AUBE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur l'Aube, à 53 kil. S. E. de Troyes; 3,940 hab. Eaux-de-vie et liqueurs; toiles de coton, tanneries, mégisseries, etc. Aux environs, bons vins blancs. — L'arr. de Bar-sur-Aube a 4 cant. (Brienne, Soulaine, Vendeuvre, plus Bar-sur-Aube), 92 comm. et 41,230 hab.

BAR-SUR-ORNAIN. *Voy.* BAR-LE-DUC.

BAR-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur la Seine, à 32 kil. S. E. de Troyes: 2,350 hab. Beau pont, jolies promenades. Eaux-de-vie, papier, etc.; commerce. — L'arr. de Bar-sur-Seine a cinq cant. (Chaource, Essoye, Mussy, les Riceys, plus Bar-sur-Seine), 26 comm. et 52,117 hab.

BARANYA, comitat de Hongrie, entre ceux de Tolna et de Bacs, entre la Drave et le Danube; 88 kil. sur 66; 290,000 hab. Ch.-l., Cinq-Églises.

BARATIER (J.-Ph.), enfant célèbre par sa précocité, né en 1721 à Schwabach dans le margraviat d'Anspach, fils d'un pasteur français réfugié, parlait à quatre ans le français, le latin et l'allemand, et savait à sept ans le grec et l'hébreu; il étudia les livres rabbiniques et l'histoire ecclésiastique, et composa dès l'âge de dix ans plusieurs savants ouvrages sur ces matières. Il se livra ensuite à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, inventa de nouveaux calculs, ou du moins trouva par lui seul plusieurs de ceux qui étaient déjà connus; créa une méthode pour déterminer la longitude en mer, et fut à quatorze ans membre de l'Académie de Berlin. Il embrassait en même temps l'étude du droit public, de la littérature et des antiquités de toute espèce. Il avait déjà publié des ouvrages pleins d'érudition (entre autres *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum*, Utrecht, 1740), lorsqu'une mort prématurée l'enleva à l'âge de 19 ans, en 1740. Il n'avait eu d'autre maître que son père. Formey a écrit sa vie, Utrecht, 1741.

BARBACOAS, ville de la Nouvelle-Grenade, à 204 kil. S. O. de Popayan, au confluent du Telembi et du Guanxi. Riches mines d'or aux environs.

BARBADE (la), une des Antilles anglaises, par 62 long. O., 13° lat. N.; 31 kil. sur 15; 116,000 hab. Fertile, surtout en sucre. Chaleur excessive. Elle fut découverte et possédée d'abord par les Portugais; elle appartient aux Anglais depuis 1624. — Il ne faut pas confondre la Barbade avec la Barboude.

BARBANÇON, ville de Belgique, à 33 kil. N. E. d'Avesnes. Marbre, forges, fabrique de dentelles. Elle appartenait précédemment à la France et faisait partie du Hainaut; elle a été cédée aux Pays-Bas en 1815.

BARBANTANE, bourg de France (Bouches-du-Rhône), à 7 kil. S. O. d'Avignon; 2,420 hab. Commerce en vins, fruits, melons. Mine de fer.

BARBARIA. *Voy.* AZANIA (AJAN).

BARBARIE ou ÉTATS BARBARESQUES, région de l'Afrique septentrionale, comprend les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc, et l'état de Sidy-Hescham, et forme par conséquent la partie la plus importante du Maghreb. Elle est ainsi nommée des Berbers, ses habitants indigènes. La Barbarie n'avait pas de nom général chez les anciens: elle comprend la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, la Byzacène, la Gétulie, la Zeugitane, et une portion de la Cyrénaïque.

BARBARO, noble famille vénitienne qui a produit plusieurs hommes remarquables, entre autres: Josaphat Barbaro, qui de 1436 à 1475 fit plusieurs voyages dans la Perse, l'Inde et la Turquie, dont la relation a été publiée en 1543 à Venise.—Hermolao Barbaro, né en 1464, mort en 1493; il fut chargé par le sénat de Venise de plusieurs négociations importantes auprès des empereurs Frédéric III et Maximilien, et fut nommé par le pape Innocent VIII patriarche d'Aquilée. Il cultiva les lettres avec succès: on lui doit des travaux importants sur Dioscoride, sur Aristote et sur Pline (Rome, 1472). — Daniel

Barbaro, né en 1513, mort en 1570; il fut ambassadeur en Angleterre et cultiva aussi les lettres. On estime surtout sa traduction de Vitruve avec commentaires, Venise, 1556, in-fol., en italien.

BARBAROUX (Charles), né en 1767 à Marseille, était en 1789 avocat dans cette ville. D'un caractère exalté et impétueux, il embrassa avec feu les idées révolutionnaires, rédigea à Marseille un journal démocratique qui exerça une grande influence, et fut nommé en 1789 secrétaire de la commune dans sa ville natale. Envoyé à Paris en 1791 comme mandataire particulier de la ville de Marseille, il y devint l'âme des Marseillais. Il eut avec ses compatriotes une grande part au 10 août, fut nommé député à la Convention, se fit remarquer à la tribune par la beauté de sa personne non moins que par son éloquence, entra dans le parti des Girondins, se prononça ouvertement contre Marat et Robespierre. Dans le procès de Louis XVI il demanda l'appel au peuple. Il fut proscrit au 31 mai comme royaliste et ennemi de la république: il chercha un asile dans le Calvados, et s'embarqua à Quimper pour Bordeaux; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut arrêté et décapité, le 25 juin 1793. Il n'avait que 26 ans. Barbaroux a laissé des mémoires qui ont été publiés par son fils dans la collection des *Mémoires relatifs à la révolution*, de Baudouin.

BARBASTRO, ville d'Espagne (Saragosse), sur la Cinça, à 48 kil. S. O. de Huesca; 5,000 hab. Évêché.

BARBAULD (mistriss), née Anna-Lætitia AIKIN, 1743-1825, de Kilworth dans le comté de Leicester, fille d'un pasteur, se fit connaître de bonne heure par des poésies religieuses dont le recueil parut en 1770. Elle dirigea ensuite une institution, et rédigea pour l'enfance, sous les titres de: *Premières Leçons* (*Early Lessons*), *Simples Contes*, *Historiettes du premier âge*, *Soirées au logis*, divers ouvrages qui eurent un grand succès et qui ont été pour la plupart traduits en français. Elle a aussi publié des lettres inédites de Richardson, avec une notice fort estimée sur la vie et les écrits de l'auteur (traduite en 1808 par Leuliette); une *Collection des Romanciers anglais*, 50 vol. in-12, avec des notices biographiques et critiques, et plusieurs pamphlets politiques. Son mari, M. Barbauld, était un pasteur, issu d'une famille de réfugiés français.

BARBAULT (J.), architecte du XVIIIe siècle, a publié: *Les plus beaux Monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explication des planches; *Recueil de divers monuments de l'Italie*, en 166 planches, avec l'explication, Rome, 1770, in-fol.; *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 planches in-fol.

BARBAZAN, village de l'ancien pays de Bigorre (H.-Garonne), à 4 kil. E. de Saint-Bertrand; 425 hab. C'est de là qu'étaient originaires les sires de Barbazan.

BARBAZAN (Arnauld-Guilhem DE), général français sous Charles VI et Charles VII, surnommé le *Chevalier sans reproche*, d'une famille distinguée du pays de Bigorre, se signala jeune encore dans un combat où six chevaliers français combattaient contre six chevaliers anglais (1404). Dans les guerres civiles que fit naître la démence de Charles VI, il resta fidèle au parti royaliste, et obtint plusieurs avantages sur le duc de Bourgogne. En 1420, il défendit Melun contre les Anglais, et fut retenu prisonnier malgré la capitulation qui lui laissait la liberté. Délivré par Lahire, il remporta en 1430 une victoire signalée sur les Anglais et les Bourguignons à la Croisette en Champagne. Il périt l'année suivante, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bullegneville (près Nancy), que René d'Anjou avait livrée malgré ses conseils.

BARBAZAN (Étienne), écrivain, né à Saint-Fargeau, près d'Auxerre, en 1696, mort en 1770, vint de bonne heure à Paris où il se livra à l'étude des anciens auteurs français depuis le XIIe jusqu'au XVIe siècle, et continua, en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Recueil alphabétique de pièces historiques*, commencé par l'abbé Pérau, 24 vol. in-12, Paris, 1745 et années suivantes. Il rédigea ensuite un *Glossaire du nouveau Borel*; mais Ste-Palaye ayant annoncé un ouvrage du même genre, il renonça à publier le sien. Il a donné: *Fabliaux et Contes français des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; l'*Ordène de chevalerie* ou *Instruction d'un père à son fils*, in-8, etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvrages aux étymologies et à l'origine de la langue française. Il a laissé de précieux manuscrits qui sont à l'Arsenal.

BARBE (sainte), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un riche païen de Nicomédie, et subit le martyre, soit à Nicomédie, soit à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, d'après Baronius, en 235, sous Maximin. On prétend que son père, n'ayant pu lui faire renier sa foi, lui trancha lui-même la tête. Sainte Barbe est la patronne des canonniers, on ne sait trop pourquoi. Sa fête tombe le 4 décembre.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), né à Metz en 1745, mort en 1837, fut successivement secrétaire de légation et chargé d'affaires en Allemagne, consul aux États-Unis, intendant à St-Domingue (1785), ministre de France auprès de la diète de l'Empire à Vienne et à Ratisbonne; quitta les affaires pendant la Convention, devint maire de la ville de Metz en 1795, puis fut membre et président du Conseil des anciens. Après le 18 fructidor an V, il fut déporté à Sinnamary. Rappelé de l'exil en 1800, il entra au conseil d'état, fut directeur du trésor public, puis ministre des finances. En 1807, il fut chargé de la présidence de la cour des comptes, et fut appelé au sénat en 1813. Sous Louis XVIII, les sceaux lui furent confiés; mais ennemi de toute réaction, il ne put les conserver longtemps. Il reprit les fonctions de président de la cour des comptes qu'il conserva jusqu'en 1834. Il se retira des affaires en laissant la plus honorable réputation. Il était membre de l'Institut. Barbé-Marbois a laissé plusieurs écrits économiques et politiques, entre autres une *Histoire de la Louisiane*, etc., Paris, 1829, in-8.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris en 1710, mort en 1781, publia en 1750 une *Mappemonde historique* qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le tableau des révolutions des peuples; ce genre de tableau a depuis été imité par Priestley, Chantreau, Goffaux, etc. On lui doit encore des éditions perfectionnées des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy, 1763; de la *Géographie* de La Croix, etc.

BARBENÇON, ville de Belgique. *Voy.* BARBANÇON.

BARBERINI, famille florentine, originaire de Barberino en Toscane, dont plusieurs membres ont joué un rôle important au XVIIe siècle. L'un d'eux, Matteo Barberini, devint cardinal, et fut élu pape en 1623 sous le nom d'Urbain VIII. Il combla ses neveux de faveurs et de richesses. Trois d'entre eux (François et deux Antoine) furent faits cardinaux, et un quatrième, Taddeo, fut nommé général des troupes papales. Abusant de leur crédit, les Barberini voulurent enlever au duc de Parme, Édouard Farnèse, les duchés de Castro et Ronciglione, et firent déclarer la guerre à ce prince par le pape; mais après d'inutiles efforts, ils furent obligés de renoncer à cet injuste projet. Ils se rendirent si odieux par leurs exactions qu'à la mort d'Urbain VIII, 1644, ils furent forcés de quitter Rome et vinrent se réfugier en France. Toutefois ils conservèrent la propriété de Palestrine.

BARBERINO DI VAL D'ELSA, bourg du grand-duché de Toscane, à 25 kil. de Florence, a donné son nom à la famille des Barberini qui en est sortie.

BARBEROUSSE, nom sous lequel on désigne vulgairement deux frères qui régnèrent sur Alger dans le XVIe siècle; ce nom vient de la couleur de leur barbe. Ils étaient fils, dit-on, d'un renégat grec. Le 1er, Aroudj, ou plutôt Oroush Barberousse, après avoir longtemps exercé le métier de corsaire, et s'être fait une grande réputation d'audace et d'habileté, s'empara de la ville d'Alger (1516), en détrônant le cheikh arabe Sélim ou Salem-ebn-Temi, choisi par les Maures pour défendre la ville contre les Espagnols, et qui l'avait appelé à son secours. Il avait déjà fait de grandes conquêtes lorsque Charles-Quint, voyant ses possessions d'Afrique menacées, envoya contre lui une armée considérable: Barberousse fut battu et tué à Tlemcen par les Espagnols, l'an 1518. — Le 2e, Khaïr-Eddyn, dit Hariadan ou Chérédin, fut, avec Doria, le plus grand marin de son époque. Il succéda à son frère dans le gouvernement d'Alger; mais craignant pour sa puissance, il se mit sous la protection de Sélim, sultan de Constantinople, et le reconnut pour souverain d'Alger, tout en se réservant le gouvernement de la ville. Soliman II le nomma amiral de toutes ses flottes. Il fortifia Alger, soumit à la Porte Tunis, Biserte, et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les armes de Charles-Quint (1535). Il vint alors par représailles ravager l'Italie, remporta un avantage sur Doria à Ambracie, prit d'assaut Castel-Nuovo (1539), battit les Chrétiens devant l'île de Candie, et vint dans Marseille prêter le secours de sa flotte à François I contre Charles-Quint. Il mourut à Constantinople en 1546, des excès auxquels il se livrait. On a publié en 1781 une *Vie* de ce corsaire, où l'on cherche à prouver qu'il était d'origine française, gentilhomme de Saintonge et de la famille d'Authon. Il a paru à Paris en 1839 une vieille traduction française d'une chronique arabe du XVIe siècle, renfermant une histoire des Barberousse, publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, par MM. Sander Rang et Ferdinand Denis.

BARBEROUSSE (Frédéric), empereur d'Allemagne. *Voy.* FRÉDÉRIC I.

BARBESIEUX. *Voy.* BARBEZIEUX.

BARBEU DUBOURG (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne en 1709, mort à Paris en 1779, exerça la médecine à Paris et publia plusieurs ouvrages, dont les plus estimés sont: *le Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-12, où il expose une méthode de classification qui lui est particulière, et un traité *Des usages des plantes*, 2 vol. in-12. Il fut lié avec Bolingbroke et Franklin, et traduisit les *Lettres sur l'histoire* du premier.

BARBEYRAC (Jean), moraliste et publiciste, né en 1674 à Béziers, de parents calvinistes, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et professa successivement les belles-lettres à Berlin, le droit et l'histoire à Lausanne, et le droit public à Groningue; il fut nommé membre de l'Académie de Berlin, et mourut vers 1747. Il a traduit en français: 1° *Le Droit de la nature et des gens*, de Puffendorf, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1712, 1720, 1734; 2° *Les Devoirs de l'homme et du citoyen*, du même, 1 vol. in-8, Amsterdam, 1734; 3° le *Traité du droit de la guerre et de la paix* de Grotius, Amsterdam, 1724; 4° *Les Lois de la nature expliquées*, de Cumberland, 1744, in-4; 5° *Du pouvoir des souverains et la liberté de conscience*, de Noodt, Amsterdam, 1714, 1731; il a accompagné tous ces ouvrages de notes qui sont presque aussi estimées que le texte. Il est en outre auteur d'un *Traité du jeu*, 2 vol. in-8, 1737; d'un *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4; d'une *Histoire des anciens traités*, 1739, in-fol.; d'une traduction des *Sermons* de Tillotson, 6 vol. in-8, Amsterdam, 1722, et de quelques autres ouvrages moins importants.

BARBEZIEUX, ch.-l. d'arrond. (Charente), à 34 kil. S. O. d'Angoulême; 3,013 hab. Ruines d'un vieux château-fort qui sert auj. de prison. Toiles, tanneries. Commerce de truffes, chapons truffés, etc. Source minérale. C'était jadis une seigneurie de la Saintonge, avec titre de marquisat; elle fut longtemps possédée par la maison de la Rochefoucauld, d'où elle passa dans celle de Louvois, qui donna à un de ses fils le titre de marquis de Barbezieux. — L'arrond. de Barbezieux a 6 cant. (Aubeterre, Baignes, Brossac, Chalais, Montmoreau, Barbezieux), 88 communes et 55,532 hab.

BARBEZIEUX (Louis-François-Marie LETELLIER, marquis de), fils du marquis de Louvois, né en 1668. Après la mort de son père, Louis XIV lui confia le ministère de la guerre, quoiqu'il n'eût encore que 23 ans; il se montra d'abord digne de ce choix, mais il négligea bientôt les affaires pour les plaisirs, et mourut à 33 ans, épuisé par les excès, l'an 1701.

BARBIÉ DU BOCAGE, savant géographe, né à Paris en 1760, mort en 1825, fut l'élève de d'Anville et l'ami de Barthélemy. Il fut d'abord attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale (1785), puis nommé géographe du ministère des relations extérieures (1803), membre de l'Institut (1806), et enfin professeur de géographie à la faculté des lettres de Paris (1809). Il a coopéré à presque toutes les entreprises géographiques de quelque importance faites de son temps; il est surtout connu par son bel *Atlas du Voyage d'Anacharsis*, Paris, 1789 et 1799, et par ses cartes du *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier.

BARBIER (Antoine-Alexandre), savant bibliographe, né à Coulommiers en 1765, mort en 1825, fut bibliothécaire particulier de Napoléon et de Louis XVIII; il est surtout connu par un *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes*, Paris, 1806-1808, 4 vol. in-8, réimprimé en 1822-27 avec de nombreuses additions. Il a aussi publié la *Nouvelle Bibliothèque de l'homme de goût*, 1808, 5 vol. in-8, et des *Catalogues* très estimés.

BARBIER D'AUCOURT (Jean), avocat au parlement de Paris, né à Langres en 1641, mort en 1694, est surtout connu comme critique. Il a composé, entre autres écrits, les *Sentiments de Cléanthe*, 2 vol. in-12, Paris, 1671, où il réfute avec beaucoup d'esprit les *Entretiens d'Ariste* du P. Bouhours: il n'épargna pas même Racine dans ses critiques. Il fut reçu en 1683 à l'Académie Française. Barbier d'Aucourt était ardent janséniste, et il écrivit plusieurs pamphlets en prose et en vers contre les Jésuites.

BARBO, famille puissante de Venise qui a fourni à la république vénitienne et à l'église plusieurs hommes distingués, entre autres Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II.

BARBORA, ville de l'Afrique orient., sur la côte d'Adel, au fond d'une baie de la mer d'Oman, par 10° lat. N., 42° long. E.

BARBOSA. Ce nom a été porté par plusieurs savants portugais qui se sont distingués dans la jurisprudence ou dans les lettres. Le plus connu est Diégo Barbosa Machado, abbé de Sever, né à Lisbonne en 1682, mort en 1770, auquel on doit une *Bibliothèque portugaise*, avec des notices sur les auteurs, Lisbonne, 1741-59, 4 vol. in-fol.

BARBOU, célèbre famille de libraires et imprimeurs, originaire de Lyon. Joseph Gérard Barbou, le plus connu, libraire et imprimeur à Paris depuis 1746, publia, de 1755 à 1775, un grand nombre de classiques latins, qui forment la jolie collection dite *Barbou*, et à laquelle coopérèrent Lallemand, Brottier, Capperonnier, Beauzée, etc. Cette collection avait été commencée dès 1743, d'après les conseils

de Lenglet-Dufresnoy, par le libraire Coustelier. La collection complète se compose de 76 vol. in-12.

BARBOUDE (la), une des Antilles anglaises, par 64° 10' long. O., 17° 40' lat. N.; 30 kil. sur 16; 1,500 hab. Très basse et sans ports; côtes très dangereuses: coton, indigo, tabac, gingembre, canne à sucre. Elle appartient aux Anglais depuis 1728.

BARBY, ville des États prussiens (Saxe), à 25 kil. S. E. de Magdebourg, sur l'Elbe, près de l'embouchure de la Saale; 2,820 hab.

BARCA ou BARQUAH, *Cyrénaïque* ou *Lybie Pentapole* des anciens, vaste contrée des États barbaresques, le long de la Méditerranée et dans l'état de Tripoli. Elle s'étend du golfe de la Sidre à l'O. jusqu'à l'Egypte à l'E.; au S. elle est bornée par les monts Gerbodah; 800 kil. de l'E. à l'O., 400 du N. au S. Capit., Benghazy. Autres villes: Barca (*Ptolemaïs*), Grennah (*Cyrène*), Lebdah (*Leptis Magna*), Derne, Massakhit, etc. Les côtes et la partie occidentale sont assez fertiles: on y cultive du millet et du maïs. L'intérieur est un vaste désert, habité par des Bédouins nomades et qui n'a point de villes. Le désert de Barca se confond vers le S. avec le grand désert de Sahara. On trouve cependant dans la partie mérid. les oasis d'Audgélah et de Syouah, dont les habitants ont des demeures fixes et font quelque commerce avec le Fezzan et le Mourzouk. Le bey de Barca réside à Benghazy et dépend du bey de Tripoli.

BARCA, famille de Carthage. *Voy.* BARCINE.

BARCELONA, ville de l'état de Vénézuéla, à 70 kil. S. O. de Cumana, sur le Neveri; 5,000 hab. Jadis ch.-l. de la prov. de Barcelona, une des trois divisions du dép. de Maturin dans l'ancienne Colombie; 45,000 hab.

BARCELONE, *Barcino*, ville d'Espagne, capit. de la capitainerie-générale de Catalogne et de l'intendance de Barcelone, sur la mer, à 500 kil. N. E. de Madrid, par 0° 12' long. E., 41° 23' lat. N.; 120,000 hab. (y compris ceux de Barcelonette, son faubourg principal). Citadelle à l'E., fort Juich à l'O. Port grand, mais barré. Évêché; université; nombreuses écoles; académies, musées et biblioth. Monuments remarquables: palais de l'*Audiencia*, bourse, hôtel-de-ville, hôtel de la douane, cathédrale, théâtre. Antiquités nombreuses. Industrie active; commerce grand encore, mais moindre qu'autrefois.—Barcelone appartint successivement aux Goths, aux Arabes, aux Français sous Charlemagne; puis elle fut le ch.-l. d'un comté qui fut vassal de la France jusqu'en 1258, et qui devint ensuite indépendant. Elle fut prise en 1808 par les Français, qui la gardèrent jusqu'en 1814. Elle fut ravagée par la fièvre jaune en 1821.

BARCELONE (comté de). Il fut créé par Charlemagne après la conquête de l'Espagne sept., et fut joint au roy. d'Aquitaine. En 843, le traité de Verdun le laissa à la France. En 888, il devint héréditaire en faveur du comte Geoffroi-le-Velu. Les descendants de Geoffroi conquirent le reste de la Catalogne, acquirent la Provence, et enfin montèrent sur le trône d'Aragon en 1137, en la personne de Raymond-Bérenger, mais tout en continuant à relever, pour le comté de Barcelone, de la couronne de France. Alphonse II, fils de Raymond, se rendit, en 1182, indépendant de la France; mais cette usurpation ne fut sanctionnée qu'en 1258, par la paix de Corbeil. L'histoire du comté de Barcelone se confond désormais avec celle de l'Aragon. La dynastie de Barcelone régna sur l'Aragon jusqu'en 1412. (*Voy.* ARAGON.) — L'étendue du comté de Barcelone varia beaucoup: il allait d'abord des Pyrénées à l'Ebre et de la Noguera à la mer; il se grossit sensiblement par la réunion de divers fiefs et par quelques conquêtes sur les Arabes. On donne le nom de comté de Barcelone, tantôt au comté seul, tantôt à toutes les possessions de la maison de Barcelone au S. des Pyrénées; quelquefois même on y comprend le comté de Roussillon.

BARCELONE (intendance de). *Voy.* CATALOGNE.

BARCELONE, village de France (Gers), sur l'Adour, à 50 kil. N. O. de Mirande; 840 hab.

BARCELONETTE, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), à 53 kil. N. E. de Digne; 2,154 hab. Fabr. de cadis; commerce de blé et de moutons. Fondée vers 1225, par Raymond-Bérenger, comte de Provence, qui lui donna ce nom parce qu'il était lui-même issu des comtes de Barcelone. Elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Français et les ducs de Savoie, et resta définitivement à la France en 1713. — L'arr. de Barcelonette a 4 cantons (Alloz, le Lauzet, St-Paul, Barcelonette), 20 comm. et 18,709 hab.— Un grand faubourg de Barcelone porte aussi le nom de Barcelonette.

BARCELOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 44 kil. S. O. de Bedenore, par 72° long. E., 13° lat. N. Riz, poivre, dattes, chevaux. Barcelor avait précédemment appartenu aux Portugais et aux Hollandais.

BARCELOS, ville du Portugal (Entre-Douro-e-Minho), sur le Cavado, à 13 kil. O. de Braga; 3,900 hab.

BARCHOCHEBAS, fameux imposteur juif qui parut sous le règne d'Adrien. De concert avec le rabbin Akiba, il se fit passer pour le Messie et excita parmi les Juifs une révolte contre les Romains. Il fut vaincu et tué après une longue résistance, avec un nombre immense de Juifs, l'an 135. Depuis cette époque, les Juifs furent à jamais chassés de Jérusalem.

BARCILONNETTE, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 17 kil. S. O. de Gap; 500 hab.

BARCINE, nom d'une famille puissante de Carthage dont le chef était Amilcar Barca. Elle formait une faction opposée à celle de la famille Hannon, et ennemie jurée du nom romain. Asdrubal et le fameux Annibal appartenaient à cette famille.

BARCINO, ville d'Hispanie, auj. BARCELONE.

BARCLAY (Alex.), traducteur anglais du XVIe siècle, né vers 1470, mort en 1552 à Croydon, fut d'abord bénédictin, puis franciscain, et voyagea beaucoup. Il contribua par ses écrits à former la langue anglaise. Il traduisit du latin *la Nef des fous* (*Navis stultifera*) de Brandt, ainsi que les *Eglogues* d'Æneas Sylvius, et du français *le Château du Travail*.

BARCLAY (Jean), écrivain anglais du XVIIe siècle, naquit en 1582 à Pont-à-Mousson en Lorraine, où son père, savant jurisconsulte écossais, s'était retiré pour se soustraire aux persécutions dont les Catholiques étaient alors l'objet dans sa patrie. Après la mort de son père (1605), il passa en Angleterre; il fut fort bien accueilli de Jacques I, qui lui donna même une place lucrative; mais ayant été accusé par le parti catholique d'avoir trahi sa religion, il quitta son pays et se retira à Rome, où il publia plusieurs écrits dans le but d'établir son orthodoxie. Il eut pour principaux adversaires Bellarmin et un Jésuite nommé Jean Eudémon. Il mourut en 1621. J. Barclay est surtout connu par une allégorie satirique écrite en latin avec beaucoup d'élégance et d'originalité, l'*Argénis*, roman mêlé de prose et de vers, où il trace le tableau des vices et des révolutions des cours, et qui faisait les délices de Richelieu. L'*Argénis* parut d'abord à Paris en 1521; elle a été depuis fréquemment réimprimée, notamment à Leyde, Elzevir, 1630 et 1664, avec une clef des personnages. Elle a été traduite en français par de Longue, Paris, 1728, et par l'abbé Josse, Chartres, 1732, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a encore de Barclay: 1° *Euphormio*, autre satire allégorique, dirigée surtout contre les Jésuites, et qu'il écrivit dans sa jeunesse, Leyde, Elzevir, 1637, avec clef, traduite en français par Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711; 2° *Icon animorum* ou *Portrait des âmes*, Londres, 1614, traduit en français, Paris, 1625; 3° *Histoire de la conspiration des*

poudres, Oxford, 1634, in-4; deux livres de poésies latines, 1615, in-4.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né en 1648 en Écosse, d'une famille riche et ancienne, mort en 1690. Il embrassa avec son père, en 1666, la doctrine des Quakers; se lia étroitement avec Guillaume Penn; voyagea en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour faire des conversions, et écrivit plusieurs ouvrages pour exposer les dogmes de sa secte. Le plus connu de ces ouvrages est l'*Apologie de la véritable théologie chrétienne, telle que la professent ceux que par dérision on appelle Quakers*; il la publia à Amsterdam, en latin, 1676, et la dédia au roi Charles II: elle a été traduite en français, Londres, 1702, in-8.

BARCLAY DE TOLLY (le prince Michel), général russe, né en 1755 en Livonie. Il se fit remarquer assez tard, et commença sa réputation par une entreprise des plus hardies: en 1809 il pénétra en Suède en traversant sur la glace le golfe de Bothnie dans une étendue de 80 kil. Nommé ministre de la guerre en 1810, il fut chargé de diriger la guerre contre Napoléon, et adopta ce fameux plan de défense qui consistait à attirer les Français au cœur de la Russie pour les faire périr par le froid de ces contrées. Il commença lui-même l'exécution de ce plan comme général en chef; mais poursuivi par l'envie, il fut au bout de peu de mois supplanté par Koutousof, et se vit forcé de servir sous les ordres de ceux auxquels il avait d'abord commandé; il n'en rendit pas moins de grands services pendant la campagne, surtout à la bataille de la Moskowa. Replacé à la tête des troupes russes en 1813, après la bataille de Bautzen, il battit Vandamme à Kulm, contribua puissamment au gain de la désastreuse bataille de Leipsick, pénétra en France où il livra plusieurs combats meurtriers, et fit capituler Paris (30 mars 1814). En récompense de ses services il fut nommé feld-maréchal et prince. Il mourut en 1818, après 39 ans de service.

BARD, village des États sardes, à 17 kil. N. O. d'Ivrée, sur la Doire, à l'entrée de la vallée d'Aoste. On y avait élevé un fort qui était regardé comme imprenable; il fut pris et rasé par les Français en 1800.

BARDANE, roi des Parthes. *Voy.* VARDANE.

[illegible] empereur d'Orient. *Voy.* PHILIPPICUS.

[illegible] patrice de l'empire d'Orient, était frère [illegible] Théodora, femme de Théophile. [illegible] phile tuteur de son fils, le jeune [illegible] (842), il s'empara de l'autorité, chassa du palais Théodora elle-même, à laquelle il devait tout, et garda le pouvoir pendant 24 ans. Enfin Michel, fatigué de son joug, s'en délivra en le [illegible] par Basile (866). Bardas favorisait les sciences et les lettres; il nomma patriarche de Constantinople le célèbre Photius, qui était son [illegible]

BARDAS PHOCAS et BARDAS SCLÉRUS, deux généraux de l'empire grec qui se disputèrent le pouvoir sous le règne de Basile II et de Constantin IX. Tous deux prirent et déposèrent plusieurs fois la pourpre. Après de nombreuses vicissitudes, ils se réunirent contre l'ennemi commun; mais Bardas Phocas mourut empoisonné au moment où il allait livrer bataille; Sclérus fit la paix avec l'empereur, obtint de hautes dignités, et mourut à la cour en 990.

BARDES, poëtes nationaux et ministres du culte chez les Celtes. Ils étaient chargés de composer des hymnes en l'honneur des dieux, de chanter sur la harpe les exploits des héros, d'accompagner les guerriers pendant qu'ils marchaient au combat, pour animer leur courage ou recueillir leurs hauts faits et les transmettre à la postérité. C'est en Écosse et dans la principauté de Galles que les chants des bardes se sont le plus longtemps conservés; les noms de Fingal et d'Ossian, bardes calédoniens, sont devenus à jamais célèbres. M. Owen Jones a fait un recueil des poëmes des bardes gallois; on peut encore consulter les *Recherches sur les Bardes* de David Williams (ar Bardoniath cimraey), Dolgelly, 1828.

BARDESANE, hérésiarque du IIe siècle, né en Syrie, avait été longtemps une des gloires du christianisme; mais il se laissa entraîner dans les erreurs des Valentiniens; puis, ayant abandonné cette hérésie, il se fit une doctrine particulière qui se rapproche de celle des Manichéens. Il voulait comme ces derniers expliquer l'origine du mal. On trouve dans Eusèbe (*Præp.* VI, 10) un beau fragment de Bardesane sur le destin.

BARDILI (Christophe-Godefroy), professeur de philosophie à Stuttgard, né en 1761, mort en 1808, a publié plusieurs écrits dans lesquels il a prétendu réformer la logique et déterminer la nature de l'absolu, que Kant avait posé comme condition de toute science, mais qu'il avait déclaré introuvable pour l'homme.

BARÈGES-LES-BAINS, village de France (H.-Pyrénées), à 44 kil. S. de Tarbes, entre deux chaînes de mont., et sur le gave de Bastan, n'a qu'une seule rue et ne compte que 400 hab. permanents. Eaux thermales sulfureuses, célèbres surtout pour la guérison des plaies d'armes à feu. Hôpital militaire. A 4 kil. de là est la belle cascade de Gavarnie.

BAREILY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district de même nom, à 220 kil. N. E. d'Agrah, près du confluent de la Dhara et de la Goula; 67,000 hab.

BARENTIN, joli bourg du dép. de la Seine-Inf., à 20 kil. N. O. de Rouen; 1,500 hab. Étoffes de coton, siamoises, papier.

BARENTON, ch.-l. de cant. (Manche), à 9 kil. S. E. de Mortain; 3,000 hab.

BARETOUN (AL-), *Paratonium*, ville de B.-Égypte, sur la Méditerranée, à 244 kil. O. d'Alexandrie, par 25° long. E., 31° 10' lat. N.

BARETTI (Joseph), né à Turin en 1716, mort à Londres en 1789, écrivit avec succès en prose et en vers, et vint en 1751 se fixer à Londres, où il enseigna la langue et la littérature italienne. Il a donné, entre autres ouvrages, une traduction des tragédies de Corneille, Venise, 1748; un *Dictionnaire anglais et italien*, Londres, 1760, et une *Grammaire italienne et anglaise*; ces deux derniers ouvrages sont fort répandus en Angleterre.

BAREUTH. *Voy.* BAYREUTH.

BARFLEUR, *Vallis Cereris*, *Barafletum*, petit port de France (Manche), à 26 kil. E. de Cherbourg, à 25 kil. N. E. de Valognes; 850 hab. C'est de ce port que partit Guillaume III pour la conquête de l'Angleterre. C'était jadis une ville importante; mais elle fut prise et ruinée par Édouard III, en 1346.

BARGE, ville des États sardes (Coni), à 16 kil. N. O. de Saluces; 7,000 hab. Ardoisières aux environs.

BARGEMON, village de France (Var), à 11 kil. N. E. de Draguignan; 1,900 hab. Patrie de Moréri.

BARHEBRÆUS, nom donné quelquefois à Aboul-Faradj. *Voy.* ABOUL-FARADJ.

BARI, *Barium*, ville du roy. de Naples, à 230 kil. N. E. de Naples, sur l'Adriatique; 19,000 hab. Ch.-l. de la Terre de Bari. Archev., citadelle, grand arsenal, collége pour les nobles, lycée royal. Industrie, un peu de commerce. — Quoique soumise aux Romains, Barium conserva ses magistrats. Après la chute de l'empire, elle tomba entre les mains des Sarrasins, puis des empereurs grecs; fut prise par les Normands, qui en firent la capitale de leur principauté, et appartint ensuite aux rois de Naples. Elle a été trois fois détruite. Patrie de Piccini.

BARI (Terre de), une des 15 prov. continentales du roy. de Naples, entre la Basilicate, la Capitanate, la Terre d'Otrante et l'Adriatique, a 155 kil. sur 48; 280,000 hab., dont beaucoup d'Arnautes. Elle est arrosée par l'Ofanto. Le sol est très fertile; le climat

très chaud. Buffles, moutons à laine très fine; côtes très poissonneuses: salines.

BARILE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 6 kil. S. E. de Melfi; 3,000 hab. Colonie des Grecs du Bas-Empire. Le rit grec y fut professé jusqu'au XVIIe siècle.

BARIUM, ville d'Apulie, auj. BARI.

BARJAC, ch.-l. de cant. (Gard), à 29 kil. E. d'Alais; 1,800 hab.

BARJÉSU, faux prophète juif, que saint Paul priva de la vue à Paphos, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile.

BARJOLS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. E. de Brignolles; 3,450 hab. Chapelle souterraine à stalactites curieuses. Huile estimée, distillerie, etc.

BARJONE (Simon), c.-à-d. Simon, fils de Jone ou Jonas, vrai nom de saint Pierre. *Voy.* PIERRE.

BARKANI ou PARKANI, ville de Hongrie (comitat de Gran), au confluent du Danube et du Gran, appartenait jadis aux Turcs, qui y soutinrent un siége en 1594, et qui la rendirent aux Impériaux après avoir été défaits sous ses murs (1684).

BARKIAROC, schah de Perse de la dynastie des Seldjoucides, fils de Malek-Schah, monta sur le trône en 1093, et fut contraint de partager ses états avec ses deux frères Mohammed et Sandjar. Il mourut en 1105.

BARKOK, soudan d'Égypte, chef de la dynastie des Mamelouks circassiens en Égypte, était d'abord esclave. Il s'éleva aux premières dignités de la milice des Mamelouks, et chassa du trône le soudan Hadji (1382), de la dynastie des Baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections, mais il en triompha. Il rétablit l'ordre dans l'état, et laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Il mourut en 1399, et eut pour successeur son fils Faradj.

BARLAAM, savant moine de l'ordre de Saint-Basile, né dans la Calabre ultérieure vers l'an 1300, mort vers 1348. Étant allé en Grèce pour y étudier la langue de ce pays, qui était alors entièrement inconnue en Italie, il embrassa la religion grecque et jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Andronic-le-Jeune, qui l'envoya vers 1339 en Occident pour demander des secours contre les Turcs et les Bulgares, et pour travailler à la réunion des deux églises. Il s'attira dans la suite une disgrâce pour avoir attaqué les moines du mont Athos, qui soutenaient que la lumière du mont Thabor était la gloire incréée de Dieu, et se vit forcé de quitter Constantinople. Il revint alors en Italie, rétracta les opinions qu'il avait professées en Grèce, et rentra dans le sein de l'église catholique. Clément VI le nomma évêque de Gerace. Barlaam a laissé un grand nombre d'écrits parmi lesquels on distingue: *Contra primatum Papæ*, en grec, Hanovre, 1608; six livres d'*Arithmétique algébrique*, Paris, 1606; deux livres d'une *Éthique selon les Stoïciens* dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est des premiers qui firent renaître en Italie l'étude de la langue et de la philosophie grecque.

BARLÆUS (Gaspard VAN BAERLE, en latin), né en 1584 à Anvers, mort en 1648, fut ministre d'une église réformée, puis professeur de logique à Leyde, 1617; perdit son emploi pour s'être déclaré pour la secte des Arminiens; fut nommé en 1631 professeur de philosophie à Amsterdam. On a de lui des poésies latines fort estimées, sous le titre de *Poemata*, Amsterdam, 1645; des discours latins, *Orationes*, 1632, et quelques écrits historiques.

BARLETTA, *Barolum*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 53 kil. O. de Bari, sur l'Adriatique; 16,000 hab. Port; grande citadelle, mais presque ruinée; belle cathédrale; collége fondé par Ferdinand IV; statue colossale de l'empereur Héraclius (elle a 6 mètres). La ville est belle et bien bâtie. Riche saline, pêche active. Fondée au XIe siècle; agrandie, embellie par Frédéric II, 1251; elle fut considérée au XVe siècle comme un des boulevards de l'Italie. Néanmoins elle fut prise par Gonsalve de Cordoue (1503).

BARLETTA, prédicateur dominicain du XVe siècle, jouit à Naples d'une grande réputation; il attirait la foule en mêlant dans ses prédications le burlesque au sérieux. Ses sermons, publiés à Lyon, 1536, ont eu plus de 20 éditions.

BARLOW (Joël), poëte et diplomate américain, né en 1755 dans le Connecticut, prit part dans sa première jeunesse à la guerre de l'indépendance, fut à la fois ministre presbytérien et avocat, et se fit un nom littéraire par un poëme en 10 chants, intitulé *la Vision de Colomb* ou *la Colombiade*, qu'il publia en 1787 (réimprimé en 1807 avec luxe à Philadelphie). Il fut chargé de plusieurs missions en Angleterre et en France, et mourut en 1812 à Wilna, où il s'était rendu pour négocier avec l'empereur Napoléon. Outre son poëme, Barlow a publié plusieurs opuscules politiques. Il était républicain exalté, et écrivit en faveur de la révolution française.

BARMÉCIDES, c'est-à-dire *fils de Barmek*, famille célèbre en Orient par son élévation et par ses malheurs, joua un rôle important sous les premiers califes abbassides. Le premier qui soit connu dans l'histoire est Khaled, fils de Barmek : il fut promu vers 750 à la dignité de grand-visir par Aboul-Abbas, qu'il avait contribué à placer sur le trône, et conserva quelque temps cette charge sous Almanzor, dont le règne glorieux fut en grande partie son ouvrage. Il devint ensuite gouverneur de Mossoul (765), et fut chargé d'élever l'héritier du trône, Haroun-al-Raschid (778); il mourut peu après avec une grande réputation de sagesse. — Son fils, Yahia, porta au plus haut point la fortune et la gloire des Barmécides. Il contribua beaucoup à assurer la couronne à Haroun, qui en reconnaissance lui donna la charge de visir dès qu'il fut sur le trône (786): c'est à lui qu'est dû l'éclat du règne d'Haroun-al-Raschid. — Yahia eut plusieurs fils, dont les plus connus sont: Fadhl et Djafar (le Giafar des *Mille et une Nuits*), qui tous deux partagèrent la fortune et la faveur de leur père; on les nommait les *Petits-Visirs*. Fadhl eut l'administration de la justice, et Djafar, la surintendance du palais du calife: il était le compagnon et le confident du prince. Haroun lui confia en outre l'éducation de son fils Al-Mamoun. Au bout de 17 ans d'une prospérité sans égale, cette famille se vit tout d'un coup renversée du faîte des grandeurs et frappée de la manière la plus cruelle, par ce même Haroun-al-Raschid qui lui devait tout (803). Djafar fut mis à mort, à peine âgé de 37 ans; Yahia fut ainsi que son fils Fadhl envoyé dans une prison lointaine; tous les parents ou amis des Barmécides, enveloppés dans la même disgrâce, furent massacrés ou emprisonnés, et dépouillés de leurs biens. On ne connaît pas bien la cause de cette étrange révolution : selon les uns, Haroun était jaloux des Barmécides qui avaient usurpé tout le pouvoir, et ne lui laissaient que le vain nom de calife; selon d'autres, Djafar avait désobéi au calife en mettant en liberté un descendant d'Ali qu'il lui avait ordonné de mettre à mort; selon d'autres enfin, Djafar avait séduit une sœur du prince, la belle Abbassa, pour laquelle Haroun avait lui-même une vive passion. Les malheurs des Barmécides ont été chantés par les poëtes orientaux; ils ont aussi fourni le sujet de plusieurs tragédies, entre autres celle des *Barmécides*, que La Harpe fit représenter en 1778.

BARNABÉ (saint), un des premiers disciples des apôtres, était Juif et établi en Chypre. Il se convertit peu après saint Paul, qui était son condisciple, et alla avec lui prêcher la foi aux Gentils; parcourut l'Asie-Mineure, la Syrie, la Grèce, et souffrit, à ce qu'on croit, le martyre à Salamine en Chypre, vers

l'an 63. Il était cousin de saint Marc. On a sous son nom un *Évangile* et des *Actes* qui sont apocryphes, et une *Épître* qui paraît avoir plus d'authenticité. On célèbre sa fête le 11 juin. L'église de Milan le reconnaît pour son apôtre ; elle lui a consacré une église qui est desservie par des clercs réguliers, nommés *Barnabites*.

BARNABITES, ordre religieux institué à Milan, en 1530, par Antoine-Marie Zaccaria, et qui tire son nom d'une église dédiée à saint Barnabé, dans laquelle cet ordre s'établit d'abord. Ces religieux se vouaient aux missions, aux prédications et à l'instruction de la jeunesse. Ils fondèrent en Italie, en Espagne, en France, en Autriche et en Bohême, des colléges qui ont fourni un grand nombre d'hommes célèbres, tels que : J. Morigia, Auguste Torniel, Côme d'Ossène, le Père Niceron, etc. Les Barnabites n'existent plus qu'en Italie et en Espagne. Les *Guastallines*, instituées par Louise Torrelli, comtesse de Guastalla, et qu'on appelle aussi *Angéliques*, sont des religieuses de l'ordre de St-Barnabé.

BARNAOUL, ville de la Russie d'Asie (Tomsk), sur le Barnaoul, par 53° 20' lat. N. et 81° 6' long. E. Fonderie; manuf. de glaces; fours à chaux. Siége de la direction supérieure des mines de l'Altaï.

BARNAVE (Pierre-Joseph-Marie), député à l'Assemblée nationale, né en 1761 à Grenoble, était déjà célèbre dans cette ville comme avocat lorsqu'éclata la révolution française. Partisan des idées nouvelles, il fut nommé député du tiers-état par le Dauphiné, et bientôt il s'acquit, par son éloquence et son ardent amour pour la liberté, une très haute influence et une grande popularité. Il parla dans toutes les discussions importantes, et souvent il osa lutter contre Mirabeau. Barnave, qui avait combattu avec énergie la royauté tant qu'il s'agissait de reconquérir les droits du peuple, voulut combattre pour la royauté lorsqu'il fut question de lui enlever à elle-même ses droits légitimes. Dès ce moment, sa popularité chancela, et il la perdit bientôt entièrement. Ayant été envoyé comme commissaire à Varennes, après l'arrestation de Louis XVI dans cette ville, pour assurer le retour du prince, il revint dans la voiture du roi, et lui témoigna les plus grands égards, ainsi qu'à la reine. Cette noble conduite le fit regarder comme un déserteur de la cause du peuple. Après la session, il se retira à Grenoble : il y exerçait les fonctions de maire, lorsque l'ouverture de l'armoire de fer vint, après la journée du 10 août, découvrir une correspondance qu'il avait entretenue avec la cour dans les derniers temps; il fut arrêté le 19 août 1792, resta 15 mois dans les prisons de Grenoble, et fut ensuite conduit à Paris, où il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il n'avait que 32 ans. Un de ses plus éloquents discours est celui qu'il prononça devant ses juges.

BARNE, auj. *Warna*, ville de la Mœsie inférieure, sur le Pont-Euxin. *Voy.* CRUNI.

BARNES ou BARNSS (Josué), savant helléniste, né à Londres en 1655, mort en 1712, fut professeur de grec à Oxford. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages originaux, des éditions estimées d'*Euripide*, Cambridge, 1694 ; d'*Anacréon*, Cambridge, 1705; et d'*Homère*, Cambridge, 1710. Il avait beaucoup d'érudition, mais peu de goût; ce qui fit dire au savant et spirituel Bentley que Barnes savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes.

BARNESLEY ou BLACK - BARNSLEY, ville d'Angleterre (York), à 15 kil. S. E. d'Huddersfield; 8,300 hab. Toiles, bouteilles, quincaillerie, fil de fer, forges. Aux environs est le superbe château de Wentworth.

BARNEVELDT, village de Hollande, à 33 kil. N. O. d'Arnheim; 4,800 hab.

BARNEVELDT (île), dans le détroit de Magellan, (Amérique méridionale), au N. de la Terre de Feu, par 71° long. O., 56° 24' lat. N. Découverte par les Hollandais en 1616.

BARNEVELDT (Jean OLDEN-), grand-pensionnaire de Hollande, magistrat intègre, négociateur habile, et ardent ami de la liberté de son pays, naquit en 1549. Il remplit des missions importantes auprès d'Elisabeth et de Henri IV, et eut la gloire de conclure avec l'Espagne en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. A la tête du parti républicain, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition du stathouder Maurice de Nassau, qui menaçait la liberté de la Hollande; il se vit par là exposé aux attaques les plus violentes. Deux fois il voulut se retirer des affaires; il ne fut retenu que par les instances des députés des états. Maurice, ayant enfin pris le dessus, le fit d'abord condamner comme hérétique en 1618 par le synode calviniste de Dordrecht, parce qu'il avait embrassé la doctrine des Arminiens, et l'année suivante il le fit juger par une commission et condamner à mourir sur l'échafaud. On l'accusait d'avoir livré son pays aux Espagnols! Il subit le supplice avec la plus grande fermeté. Barneveldt était âgé de 70 ans. — Il laissa deux fils, René et Guillaume. Le deuxième avait conçu le projet d'assassiner Maurice pour venger son père, et avait communiqué son dessein à René qui, sans l'approuver, n'avait cependant pas voulu le dénoncer. Le complot ayant été découvert, Guillaume échappa par la fuite; René fut pris, et quoiqu'innocent, il fut mis à mort (1623).

BARNEVILLE, ch.-l. de canton (Manche), à 25 kil. S. O. de Valognes; 800 hab.

BARNSTABLE, ville d'Angleterre (Devon), sur la Taw, à 55 kil. N. O. d'Exeter, dans une baie de la Manche de Bristol; 5,800 hab. Port qui ne peut servir aujourd'hui. Lainages, toile, poterie commune. — Ville des Etats-Unis (Massachussets), à 110 kil. S. E. de Boston. Pêche de la morue.

BAROCHE, ville de l'Inde. *Voy.* BAROUTCH.

BAROCHE (Frédérico BAROCCI, dit LE), célèbre peintre italien, né à Urbin en 1528 d'une famille qui avait déjà produit plusieurs artistes distingués, se forma d'abord par l'étude des tableaux de Raphaël et du Titien ; puis, quittant le sublime pour le gracieux, prit le Corrége pour modèle. Appelé à Rome par Pie IV, il exécuta pour ce pape plusieurs grands ouvrages de peinture au palais du Belvédère. Pendant son séjour à Rome, quelques peintres, jaloux de ses succès, tentèrent de l'empoisonner à l'âge de 32 ans ; les soins qu'il reçut aussitôt l'arrachèrent à la mort, mais sa santé en fut profondément altérée pour le reste de ses jours. Il vécut cependant encore fort longtemps et put produire de nouveaux chefs-d'œuvre. Il mourut à Urbin en 1512, âgé de 84 ans. Ceux de ses tableaux qu'on estime le plus sont une *Déposition de croix*, le *Pardon*, l'*Annonciation*, le *Martyre de saint Vital*.

BARODE ou BARODA, ville de l'Inde anglaise, dans le Guzzerat, à 133 kil. N. de Surate; 100,000 hab. Beau port, vastes citernes, pagodes, hôpitaux, quelques beaux monuments. Tissus de coton, etc. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. — Barode est la cap. de l'état de Barode, qui embrasse à peu près tout le Guzzerat.

BAROLUM, ville d'Italie, auj. BARLETTA.

BARON, *faron* ou *varon* (dérivé, selon la plupart des auteurs, du mot latin *vir*, homme). Ce titre n'était guère employé avant le VIe siècle. A cette époque on nomma communément *hauts barons* tous les grands du royaume, soit qu'ils fussent ducs, comtes ou évêques. Le titre de baron eut beaucoup d'éclat aux XIe, XIIe et XIIIe siècles. Les princes du sang et les fils du roi le préférèrent souvent à celui de comte ou de duc. Les Montmorency se faisaient qualifier des titres de *premiers barons de France* et de *premiers barons chrétiens*. — Aujourd'hui le titre de *baron* n'est plus

qu'un titre de noblesse conféré par le roi, et inférieur à celui de comte.

BARON (Michel BOYRON, dit), célèbre acteur, né à Paris en 1653, fut l'élève et l'ami de Molière. Doué par la nature des plus heureux dons, il sut encore les perfectionner par l'art, et mérita d'être appelé le Roscius de son siècle. Après avoir parcouru quelque temps la province, il vint à Paris et s'engagea dans la troupe de Molière. A la mort de son ami, il passa à l'hôtel de Bourgogne. Il quitta le théâtre dans la force de l'âge et du talent, à 39 ans (1691). Cependant, il reparut sur la scène après une absence de près de trente ans, à l'âge de 67 ans (1720); il semblait n'avoir rien perdu. Il mourut en 1729. Il avait eu le bonheur d'avoir à créer les plus beaux rôles des pièces de Molière, de Corneille et de Racine. Baron a composé quelques comédies, dont la plus connue est *l'Homme à bonnes fortunes*. On a dit qu'il était non seulement l'auteur et l'acteur principal, mais aussi le héros de cette pièce. Son théâtre a été imprimé à Paris, 1759, 3 vol. in-12.

BARONET, titre de noblesse créé en Angleterre, en 1611, par Jacques I. Il vient après celui de baron et est héréditaire.

BARONIES (les), petit pays du H.-Dauphiné, au S., répond auj. à une partie du dép. de la Drôme; 40 kil. sur 20; pays hérissé de montagnes. On y distinguait les 2 baronies de Mévoillon et de Montauban, d'où le pays tira son nom. Toutes deux furent réunies au Dauphiné par Humbert I et ses fils vers la fin du XIIIe siècle. Lieux principaux : 1° Mévoillon (en ruines) et les Ruys; 2° Montauban (village), Nyons, Mérindol, Condorcet.

BARONIES (les), partie du B.-Armagnac, avait pour ch.-l. Castelnayran.

BARONIUS (César), cardinal, né en 1538 à Sora, dans le roy. de Naples, mort en 1607, devint, en 1593, général de la congrégation de l'Oratoire en Italie. Le pape Clément VIII le choisit pour son confesseur et le nomma en 1596 cardinal et bibliothécaire du Vatican. Il fut deux fois sur le point d'être nommé pape. Il a composé des *Annales ecclésiastiques*, 12 vol. in-fol., Rome, 1588-1593: elles embrassent toute l'histoire de l'église depuis les premiers temps jusqu'en 1198. Malgré quelques erreurs de détail, surtout dans la partie chronologique, ce grand ouvrage est resté classique en son genre. Il a été continué par Rainaldi et Laderchi. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lucques, en 42 vol. in-fol., 1738-57.

BARONS (conjuration des), formée après la mort d'Alphonse-le-Magnanime, roi de Naples et d'Aragon, contre Ferdinand, son fils, par les barons napolitains, qui lui opposèrent Jean I, duc de Calabre, fils de René d'Anjou (1461). Celui-ci, d'abord vainqueur, fut bientôt abandonné de ses alliés, et Ferdinand reçut, en 1464, la soumission de tous les barons napolitains. Vingt ans après, impatients du joug, les barons se soulevèrent de nouveau; mais leur conjuration fut découverte, et Ferdinand, les ayant attirés dans son palais, les fit tous mettre à mort. San Severino, prince de Salerne, échappa seul à ce piége et s'enfuit en France à la cour de Charles VIII, où il fut un des plus ardents promoteurs de la guerre qui, quelques années plus tard, détrôna Ferdinand.

BAROUS, ville de l'île de Sumatra, sur la côte O., par 96° 7' long. E., 2° lat. N. Capit. des Battas. Marché pour le camphre, le benjoin et l'or.

BAROUTCH, *Barygaza*, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 110 kil. N. de Surate; 14,800 hab. Maisons en pierre; pagodes; citadelle. Mousselines. Grand commerce en riz, huile, grains, coton.

BAROZZIO, architecte. *Voy.* VIGNOLE.

BARR, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., à 16 kil. N. de Schelestadt; 4,100 hab. Industrieuse et commerçante. Aux environs est une grande forêt, dite *forêt de Barr*, et une source minérale tiède, dite de *St-Ulrich*.

BARRA ou BARRAH, état de la Nigritie occid., entre ceux de Sir, de Badibou et la Gambie; 88 kil. sur 66; 200,000 hab. Capit., Barra-Inding.

BARRA ou BARRAY, une des Hébrides, au S. de South-Wist; 13 kil. de long; plusieurs ports; on y pêche la morue.

BARRA, ville du roy. de Naples (Naples), à 6 kil. E. de Naples; 4,600 hab.

BARRA-INDING, capit. de l'état de Barra, au N. de la Gambie, à 288 kil. S. de St-Louis.

BARRABAS, Juif qui avait été condamné à mort pour meurtre et qui se trouvait en prison au moment de la Passion de J.-C. Comme la coutume des Juifs était, à la fête de Pâques, de donner la liberté à un criminel, Pilate leur demanda qui de Barrabas ou de Jésus ils voulaient délivrer; dans leur aveugle haine, ils choisirent Barrabas.

BARRAL (l'abbé), né à Grenoble vers 1700, mort en 1772, vint à Paris, où il se voua à l'éducation de la jeunesse et où il se fit estimer par ses vertus. Il était zélé janséniste. Il est surtout connu par un *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 6 vol. in-8, Paris, 1758, où il donne une grande place aux hommes de son parti; on a dit que c'était le martyrologe des Jansénistes fait par un convulsionnaire. On a aussi de lui un *Dictionnaire portatif, historique, géographique et moral de la Bible*, 1756, in-8; *Dictionnaire des antiquités romaines*, extrait de Pitiscus, 1766, 2 vol. in-8; *Maximes sur les devoirs des rois*, 1754, in-12, et quelques ouvrages de controverse.

BARRAS (Paul-Fr.-J.-Nic., comte de), l'un des directeurs de la république française, né en 1755 à Fos-Emphoux, village de Provence, d'une famille ancienne, entra de bonne heure au service, fut envoyé à l'île de France et dans l'Inde, où il concourut à la défense de Pondichéry; se retira avec le grade de capitaine; vint à Paris, où il mena quelque temps une vie fort dissipée, et prit part aux premiers événements de la révolution. Élu député à la Convention par le département du Var en 1792, il siégea avec les Montagnards; l'année suivante il fut envoyé dans le Midi pour réprimer les mouvements des fédéralistes et des royalistes, et reprit Toulon sur les Anglais : au siége de cette ville, il distingua Bonaparte, qui n'était encore que capitaine. Nommé au 9 thermidor (27 juillet 1794) commandant de la force armée de Paris, il s'empara de la personne de Robespierre et délivra la France du règne de la Terreur. Chargé quelque temps après de défendre la Convention contre les insurgés, il dirigea la journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et, secondé par le général Bonaparte, dispersa le peuple par la mitraille. Lors de la création du Directoire (4 novembre 1795), il en fut nommé membre; il fut longtemps un des directeurs les plus influents, et forma avec Rewbell et La Réveillère une espèce de triumvirat. Pour assurer leur puissance, ces trois directeurs firent le fameux coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), et proscrivirent un grand nombre de membres des deux Conseils. Mais bientôt après, le gouvernement du Directoire tomba dans le discrédit, et il fut renversé au 18 brumaire (9 novembre 1799) par le général Bonaparte. On assure qu'au moment où éclata cette révolution, Barras négociait pour replacer les Bourbons sur le trône, et qu'il devait recevoir 12 millions pour prix de ses intrigues. Exclu à jamais du pouvoir, il se retira à Bruxelles, puis à Rome, et ne put revenir en France qu'à la Restauration (1814). Il vécut encore quelques années à Paris, dans une complète obscurité, et mourut en 1829, accablé d'infirmités. Barras était un homme de mœurs dissolues; il était en outre avide d'argent.

On l'accuse d'avoir introduit dans l'administration la corruption et la vénalité.

BARRAUX, village de France (Isère), à 34 kil. N. E. de Grenoble, et à 2 kil. des frontières de Savoie: 1,300 hab. Place forte construite par Charles-Emmanuel, duc de Savoie (1596); prise par les Français (1597), qui l'ont gardée par le traité de Vervins (1598).

BARRE, ch.-l. de canton (Lozère), à 10 kil. S. E. de Florac; 500 hab.

BARRE (Yves), vaudevilliste, né à Paris en 1750, mort en 1832, fut d'abord avocat au parlement, puis greffier à Pau. De concert avec Piis, Radet, Desfontaines et d'autres, il fonda en 1792 le théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres. Il en eut la direction jusqu'en 1815, et enrichit d'un grand nombre de charmants vaudevilles le répertoire de ce théâtre.

BARREA, ville du royaume de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 31 kil. de Sulmone; 1,100 hab. Patrie du poëte Benedetto di Virgilio.

BARREAUX (DES), poëte. *Voy.* DESBARREAUX.

BARRÊME, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 17 kil. S. E. de Digne; 800 hab.

BARRÊME (Fr.), calculateur célèbre dont le nom est devenu proverbial, naquit à Lyon vers 1640, et mourut à Paris en 1703. Il a publié le *Livre des Comptes faits*, plus communément nommé le *Barrême*, très souvent réimprimé; le *Livre nécessaire*, contenant le calcul des intérêts; le *Livre du grand commerce*, contenant les changes, etc.

BARRERE DE VIEUZAC. *Voy.* VIEUZAC.

BARRETT (J.-J. DE), laborieux traducteur, né à Condom en 1717, mort à Paris en 1792, était fils d'un Anglais qui avait suivi le roi Jacques II en France. Il fut nommé en 1762 professeur de langue latine à l'école militaire, et trois ans après inspecteur des études dans cet établissement. Il a traduit les *Offices* de Cicéron, 1759, in-12; les traités *de l'Amitié, de la Vieillesse*, le *Songe de Scipion*, 1760, in-12; les *Métamorphoses* d'Ovide, 1778, 2 vol. in-12; l'*Histoire* de Tacite, ouvrage posthume publié en 1811 par Delalain, 3 vol. in-12; l'*Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 2 vol. in-12; l'*Éloge de la Folie*, d'Érasme, 1789, in-12; le *Selectæ e profanis* sous le titre d'*Histoires et Maximes morales*, etc., 1781, in-12; etc.

BARRIA ou BAHR-ABAD, partie centrale de l'Arabie, comprend le Nedjed, habité par les Wahabites, et les vastes déserts compris entre l'Euphrate à l'E., la Syrie au N. O. et le Nedjed au S. Ces déserts sont parcourus sans cesse et en tous sens par un grand nombre de tribus nomades.

BARRICADES (journée des). Le 12 mai 1588, le duc de Guise, chef des Ligueurs, étant venu à Paris malgré la défense du roi Henri III, ce prince fit entrer des Suisses dans la ville, afin d'expulser le rebelle; mais le peuple animé par les Seize barricada les rues avec des chaînes et des tonneaux, afin de s'opposer à la marche des troupes, et les força par ses attaques à reculer. Henri III effrayé quitta sa capitale le lendemain.

BARRIÈRE (P.), fanatique, né à Orléans, conçut le projet d'assassiner Henri IV. Dénoncé par le P. Banchi, auquel il s'était ouvert, il fut arrêté à Melun au moment où il allait exécuter le crime. Il fut rompu vif (1593). Ce misérable, qui avait été d'abord batelier, puis soldat, déclara qu'il avait été poussé au crime par le P. Varade, recteur des Jésuites de Paris.

BARRIÈRE (J. DE LA), instituteur de la congrégation des Feuillants, né en 1544 à St-Céré en Quercy, mort à Rome en 1600, fut nommé en 1562 abbé de Feuillant, au diocèse de Rieux; il réforma cette abbaye et imposa à ses moines des austérités excessives; sa nouvelle règle fut approuvée par Sixte-Quint en 1586. Pendant la guerre de la Ligue, il resta fidèle à Henri III, ce qui lui attira des persécutions. Sixte-Quint, trompé par les ennemis de ce saint homme, le dépouilla de son abbaye et l'appela à Rome; mais il fut rétabli peu après par le pape Clément VIII, et mourut à Rome en odeur de sainteté.

BARRIÈRES (traité des), nom donné au traité particulier signé entre la France et la Hollande, le 29 janvier 1713, quelques mois avant le traité d'Utrecht, et par lequel cette dernière se réservait, sous la garantie de l'Angleterre, le droit de conserver des garnisons dans plusieurs villes des Pays-Bas espagnols. Mais forcés ensuite de rendre les plus fortes places parmi celles qu'ils avaient conquises, les Hollandais s'aperçurent trop tard de l'inutilité de ce traité.

BARROIS, ancienne province de France, faisait partie du grand-gouvernement de Lorraine et avait pour bornes au N. la Lorraine proprement dite et une partie du duché de Verdun, au S. la Champagne et les Vosges. Capit., Bar-le-Duc. Il dépendait pour le spirituel en partie de l'évêché de Verdun, en partie de l'évêché de Toul. On le divisait en *Barrois royal* ou *mouvant*, et *Barrois ducal* ou *non mouvant*. Le premier était situé sur la rive gauche de la Meuse et dépendait du parlement de Paris; le deuxième était situé sur la rive droite et dépendait du parlement de Nancy. Le dép. de la Meuse représente auj. l'étendue du Barrois tout entier.— Ce pays, jadis habité par les *Leuci*, prit sous l'empire romain, au IVe siècle, le nom de *pagus Barrensis*. Il fut ensuite enclavé dans le roy d'Austrasie, puis, au IXe siècle, compris dans le duché de H.-Lorraine ou de Mosellane. Il eut alors une suite de comtes peu connus. L'affaiblissement des Carlovingiens permit aux comtes de Bar de se rendre indépendants; ils le furent en effet depuis 958 jusqu'en 1302. A cette époque, Henri III, comte de Bar, s'étant allié aux Anglais contre la France, fut battu, pris et conduit à Bruges. Pour obtenir sa liberté, il fut obligé de faire hommage au roi de France, Philippe-le-Bel, de tout ce qu'il possédait sur la rive gauche de la Meuse. C'est de ce moment que date la distinction du *Barrois mouvant* (c.-à-d. relevant de la couronne) et du *Barrois non mouvant*. En 1354, le comté de Bar fut érigé en duché en faveur de Robert, qui épousa Marie de France, fille du roi Jean. Le cardinal de Bar, étant resté seul des quatre enfants de ce prince, hérita du duché; mais il en céda la propriété, en 1419, à son neveu René, duc de Guise, qui fut plus tard duc de Lorraine. Depuis lors, le Barrois, tout en conservant ses droits, ses coutumes et sa juridiction particulière, suivit les destinées de la Lorraine.

BARROS (J. DE), célèbre historien portugais, né vers 1496, mort en 1571, fut, sous le règne de Jean III, gouverneur-général des établissements portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier et enfin agent général des colonies. Profitant des lumières que lui fournissait sa position, il rédigea, sous le titre d'*Asie portugaise*, Lisbonne, 1552 et années suivantes, une histoire des Portugais dans l'Inde, divisée en 40 livres, ouvrage classique pour le style autant que pour l'exactitude des faits, et qui a beaucoup contribué à fixer la langue. Cette histoire a été augmentée de 8 décades nouvelles par D. de Couto. Les deux ouvrages réunis ont été imprimés à Lisbonne, 1778-88, 24 vol. in-8.

BARROW (Isaac), savant anglais, se distingua à la fois comme philologue, mathématicien et théologien. Il obtint en 1660 une chaire de grec à Cambridge; en 1662, il fut chargé d'une chaire de mathématiques et eut la gloire de compter Newton au nombre de ses élèves: il fut reçu en 1662 à la Société royale. En 1669. Il résigna sa chaire de mathématiques en faveur de Newton, se livra tout entier à la

théologie et devint chapelain de Charles II. Il fut nommé, en 1675, chancelier de l'université de Cambridge et mourut deux ans après. Barrow a rendu de grands services aux mathématiques, soit parce qu'il a traduit et éclairci les traités des géomètres grecs, soit parce qu'il a fait un assez grand nombre de découvertes en géométrie et qu'il a mis sur la voie de la découverte du calcul différentiel. Ses ouvrages mathématiques sont : *Leçons d'optique et de géométrie*, Londres, 1674, in-4, en latin, où il expose les découvertes qui lui sont propres; une traduction latine d'*Archimède*, d'*Apollonius*, de *Théodose*, Londres, 1675, in-4; une *Exposition des éléments d'Euclide*, Londres, 1659 et 1698. On a aussi de lui des *Œuvres théologiques, morales et poétiques*, que Tillotson a recueillies en 3 vol. in-fol., 1682.

BARRUEL (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741, à Villeneuve de Berg (Ardèche), mort en 1820, rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787, émigra en août 1792, rentra en France après le 18 brumaire, et publia l'apologie du concordat de 1801 dans le livre *Du Pape et de ses droits*. Ses ouvrages principaux sont : *les Helviennes, lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8, écrits avec toute l'exagération de l'esprit de parti.

BARRUEL-BEAUVERT (Ant.-Jos., comte de), écrivain royaliste, né en 1756, au château de Beauvert près de Versailles, mort en 1817, servit jusqu'à la révolution dans les troupes royales, s'offrit pour otage de Louis XVI après le voyage de Varennes, rédigea en 1795 *les Actes des apôtres*, feuille monarchique, fut condamné à la déportation, mais échappa à la peine. Il finit par se rallier à l'empereur. On a de lui quelques écrits historiques et politiques.

BARRY (Girald), *Giraldus Cambrensis*, vieil écrivain anglais, né vers 1146 à Mainarpir près de Pembroke, dans le pays de Galles, obtint de riches bénéfices sous Henri II et Richard I; administra l'évêché de Saint-David, qu'il tenta vainement d'obtenir pour lui-même; fut chargé par Richard I (Cœur-de-Lion), qui partait pour la croisade, de gouverner le roy. en son absence, et mourut vers 1220. On a de lui *Topographia Hiberniæ, Itinerarium Cambriæ, De rebus a se gestis* (journal de sa vie, remarquable surtout par la vanité de l'auteur); *Ecclesiæ speculum*, où il censure sévèrement les vices des moines.

BARRY (la comtesse du). *Voy.* DUBARRY.

BARS, ville de Hongrie, capit. d'un comitat de même nom, dans le cercle en deçà du Danube, sur le Gran, qui la divise en 2 parties dites Vieille et Nouvelle-Ville, à 6 kil. N. O. de Lewenz. Jadis forteresse importante. On l'appelle aussi Barsenberg ou Bremsenburg.

BARSAC, bourg de France (Gironde), à 45 kil. S. E. de Bordeaux, à 13 kil. N. O. de Langon; 2,000 hab. Vins blancs renommés.

BARSINE, une des femmes de Darius, d'une illustre naissance, fut prise à Damas, avec les autres femmes de la suite du roi de Perse. Alexandre en fit sa concubine, et en eut un fils nommé Hercule. Cassandre les fit mourir tous deux.

BART (Jean), célèbre marin français, né à Dunkerque en 1651, fils d'un pêcheur, s'est immortalisé par une intrépidité sans pareille. Après avoir servi quelque temps dans la marine hollandaise, il revint en France quand la guerre éclata avec la Hollande, et équipa un corsaire avec lequel il fit beaucoup de mal à l'ennemi. Instruit de ses exploits, Louis XIV l'appela dans la marine militaire, quoiqu'on n'y admît d'ordinaire que des nobles. Nommé en 1691 chef d'escadre, Jean Bart rendit les plus grands services; étant parvenu à sortir avec sept frégates du port de Dunkerque que bloquaient étroitement les Anglais, il brûla plus de 80 bâtiments ennemis, fit une descente à Newcastle, et revint avec un immense butin. En 1694, il préserva son pays de la disette en faisant entrer à Dunkerque, malgré le blocus, une flotte considérable chargée de grains, et en reprenant un convoi important dont les Anglais s'étaient emparés : dans ce dernier combat, il attaqua à l'abordage une flotte beaucoup plus considérable que la sienne, et tua de sa propre main le contre-amiral. Il ne se reposa qu'à la paix de Ryswick (1697), et mourut peu d'années après, en 1702, d'une pleurésie. Louis XIV lui donna des titres de noblesse et voulut le voir; comme sa brusque franchise, ses manières grossières et maladroites apprêtaient à rire aux courtisans, le roi prit plus d'une fois la peine de le défendre lui-même contre leurs sarcasmes. Jean Bart ne savait ni lire ni écrire. On a publié la vie de ce grand marin, Paris, 1780, in-12.

BARTENSTEIN, ville de la Prusse orientale, à 25 kil. S. O. de Friedland; 3,700 hab. — Ville du roy. de Wurtemberg, à 12 kil. N. O. de Gerabronn; résidence du prince de Hohenlohe-Bartenstein.

BARTFELD, ville libre royale de Hongrie (Sarosch), 33 kil. N. d'Epéries, près de la Topla; 4,600 hab. Eaux minérales acidules.

BARTHE (LA), ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 31 kil. S. E. de Tarbes; 800 hab.

BARTHE (Nicolas-Thomas), auteur dramatique, né à Marseille en 1734, mort à Paris en 1785, a composé plusieurs comédies en vers : *l'Amateur*, 1764; *les Fausses Infidélités*, 1769; *la Mère jalouse*, 1772; *l'Homme personnel*, en 5 actes, 1778, et plusieurs petites poésies. La meilleure de ses pièces est la comédie des *Fausses Infidélités*, qui est restée au répertoire. M. Fayolle a donné les *Œuvres choisies* de Barthe, 1 vol. in-12.

BARTHE (Paul DE LA), maréchal. *Voy.* THERMES (DE).

BARTHÉLEMITES, clercs séculiers vivant en commun, ainsi nommés de Barthélemy Holzhauser, qui fonda cet ordre à Saltzbourg en 1640 pour l'éducation des jeunes gens et des ecclésiastiques; les services qu'ils rendirent en Autriche leur valurent la protection de l'empereur Léopold et du pape Innocent XI; mais dès 1795 cet ordre avait cessé d'exister.

BARTHÉLEMY ou BARTHÉLEMI (saint), l'un des douze apôtres. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans les Indes, l'Éthiopie, la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie vers l'an 71. Sa fête tombe le 24 août.

BARTHÉLEMY DES MARTYRS (saint), évêque portugais, né en 1514 à Lisbonne, fut baptisé dans l'église de Saint-Barthélemy-des-Martyrs, dont il prit le nom. Il fut précepteur de don Antonio, neveu du roi Jean III, fut nommé en 1559 archevêque de Braga : se démit de son évêché à la fin de sa vie pour s'enfermer dans un couvent, et mourut en 1590, en odeur de sainteté. Il a laissé des écrits parmi lesquels on remarque : *Abrégé des Maximes de la vie spirituelle; les Devoirs et les Vertus des évêques*, traduit en français par Mello, Paris, 1672.

BARTHÉLEMY (l'abbé J.-J.), savant archéologue, né en 1716 à Cassis près d'Aubagne en Provence, vint à Paris en 1744, après avoir étudié, outre les langues classiques, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe. Gros de Boze, garde du cabinet des médailles, l'attacha à ce musée, et à la mort de son protecteur il le remplaça dans ses fonctions (1753). Il enrichit de nombreuses acquisitions le cabinet qui lui était confié, et dans ce but il parcourut l'Italie et visita les ruines de Pompéia, de Pæstum et d'Herculanum. Pendant son séjour à Rome il connut le duc de Choiseul. L'abbé Barthélemy, qui ne s'était d'abord fait connaître que par des travaux pleins d'érudition, publia en 1788 un ouvrage qui lui fit prendre rang dans les lettres, le *Voyage d'Anacharsis*. Au moyen d'un cadre simple et ingénieux, il y présentait dans un style élégant le tableau fidèle de la Grèce au siècle de Périclès; il avait employé 30

années à élever ce beau monument. La révolution dépouilla Barthélemy de la plupart de ses places; il fut même un instant emprisonné, en 93; cependant on lui rendit bientôt la liberté et on le rétablit dans ses fonctions de garde du cabinet des médailles. Il les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1795. Il avait été reçu en 1747 à l'Académie des Inscriptions, et en 1789 à l'Académie Française. Outre le *Voyage d'Anacharsis* (dont la 1re édition parut en 1788 chez Debure, 4 vol. in-4, avec un Atlas de Barbié du Bocage, et qui a été tant de fois réimprimé depuis), Barthélemy a donné un très grand nombre de dissertations savantes qui ont été insérées dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions ou publiées à part. On remarque surtout l'*Explication de la mosaïque de Palestrine*, 1760, in-4; les *Réflexions sur l'alphabet et la langue de Palmyre*, 1754; les *Réflexions sur quelques monuments phéniciens*, 1758. On a aussi de lui des œuvres diverses qui ont été publiées en 1798 par Sainte-Croix. Barthélemy a rédigé lui-même en 1792 et 93 des *Mémoires sur sa vie* qui se trouvent en tête de plusieurs éditions du *Voyage d'Anacharsis*.

BARTHÉLEMY (le marquis François), l'un des directeurs de la république française, né en 1750, à Aubagne en Provence, mort à Paris en 1830, était neveu du précédent. Protégé par le duc de Choiseul, l'ami de son oncle, il suivit avec succès la carrière de la diplomatie. Nommé ministre de France en Suisse pendant la révolution, il conclut à Bâle, en 1795, deux traités, l'un avec la Prusse, l'autre avec l'Espagne, qui commencèrent à mettre un terme à la guerre européenne. Sa réputation de modération le fit porter au Directoire (20 mai 1797); mais cette modération même, et les dispositions royalistes qu'on lui supposait, l'en firent bientôt exclure. Frappé par le coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fut déporté à Cayenne, et bientôt après transféré avec ses compagnons d'infortune dans les déserts pestilentiels de Sinnamary. Étant parvenu après mille périls à s'échapper, il fut accueilli dans la Guyane hollandaise, où on lui fournit les moyens de se rendre en Angleterre. Il rentra en France au 18 brumaire (9 novembre 1799), et devint membre du sénat conservateur, puis pair de France (1815). Il proposa en 1819 de restreindre les droits électoraux.

BARTHÉLEMY (la SAINT-). On nomme ainsi le massacre des Protestants ordonné dans toute la France par Catherine de Médicis et Charles IX, et qui commença le 24 août 1572, jour de la fête de saint Barthélemy. Il périt dans ce massacre plus de 70 mille Protestants de tout âge et de tout sexe; on compta à Paris seulement plus de 4,000 Huguenots massacrés. Coligny, le jeune La Rochefoucauld, Caumont de la Force, de Guerchy, Antoine de Clermont, le marquis de Renel, Pardaillan, le capitaine de Piles, furent les principales victimes de cette horrible boucherie. Beaucoup de Catholiques périrent eux-mêmes assassinés par leurs ennemis personnels. Dans plusieurs provinces cependant, les gouverneurs refusèrent d'obéir aux ordres sanguinaires de Charles IX. On connaît la belle réponse du comte d'Orthe, gouverneur de Bayonne: « Sire, je n'ai trouvé parmi les gens de guerre de la garnison que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. »

BARTHEZ (Paul-Jos.), célèbre médecin français, né à Montpellier en 1734, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, étudia à Montpellier, puis vint à Paris, fut deux fois couronné par l'Acad. des Inscriptions, et se lia avec les savants les plus distingués, entre autres d'Alembert, qui le fit travailler à l'*Encyclopédie*. Il fut en 1756 nommé médecin d'un hôpital militaire, puis envoyé comme officier de santé à l'armée de Westphalie. En 1759, il obtint à la suite d'un brillant concours une chaire de médecine à Montpellier, et se voua désormais tout entier à l'enseignement, où il obtint pendant plus de 20 ans les plus éclatants succès. Appelé à Paris en 1780, il fut nommé médecin consultant du roi, médecin du duc d'Orléans et conseiller d'état. A la révolution il se retira à Carcassonne, et lors du rétablissement des facultés, il reçut le titre de professeur honoraire à Montpellier. En 1801 il devint médecin du premier consul et correspondant de l'Institut. Il mourut à Paris en 1806. Ses principaux ouvrages sont: *Oratio de principio vitali hominis*, Montpellier, 1773; *Nova Doctrina de functionibus corporis humani*, ibid., 1774; *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, Montpellier, 1778, et Paris, 1806, 2 vol. in-8: c'est le plus important de tous ses écrits; *Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, Carcassonne, 1802; *Histoire des maladies goutteuses*, Paris, 1802; *Traité du Beau*, ouvrage posthume, Paris, 1807. Il a en outre fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie*, au *Journal des Savants*, et des mémoires à plusieurs sociétés savantes. A une étude profonde du corps humain, à un grand talent dans l'art de généraliser, Barthez joignait une érudition prodigieuse: il possédait presque toutes les langues de l'Europe. Ce qui le caractérise dans l'histoire de la médecine, c'est d'avoir renoncé aux explications chimiques ou mécaniques, et d'avoir reconnu la nécessité d'admettre, pour expliquer les phénomènes physiologiques, une force spéciale, distincte des propriétés générales de la matière, et qui même peut quelquefois les combattre: c'est ce qu'il appelle *principe vital*. Mais il a laissé trop de vague sur la nature de ce principe; il en fait un être qui n'est ni le corps ni l'âme, et qui se réduit ainsi à une pure abstraction. — Un frère de Barthez, Antoine Barthez de Marmorières, mort en 1811, s'est signalé par son ardent royalisme: il fut un des agents les plus actifs du comte d'Artois. Il a laissé quelques écrits, entre autres une tragédie de *la Mort de Louis XVI*.

BARTHIUS (Gaspard DE BARTH, en latin), savant critique allemand, né en 1587 à Custrin, mort en 1658, était fils d'un professeur de droit. Il a laissé des commentaires estimés sur Claudien, Francfort, 1650; sur Stace, 1664, et des *Adversaria*, Francfort 1624. — Plusieurs autres savants allemands ont porté le même nom, entre autres Frédéric-Gottlieb Barth, auteur d'une édition estimée de Properce, Leipsick, 1777.

BARTHOLE, célèbre jurisconsulte, né en 1313 à Sasso-Ferrato en Ombrie, enseigna le droit à Pise et à Pérouse, et fut député par cette dernière ville auprès de l'empereur Charles IV, dont il se concilia la bienveillance, et qui le nomma conseiller. Il abrégea sa vie par sa trop grande assiduité à l'étude, et mourut en 1356 à 44 ans. On s'était contenté jusque-là de faire, sous le titre de *Gloses*, des notes fort courtes sur les passages obscurs du *Corpus juris*; Barthole est le premier qui ait fait des commentaires suivis sur toutes les parties du texte, et il y réussit si bien, que les jurisconsultes qui l'ont suivi l'ont d'un commun accord regardé comme leur maître. Dumoulin l'appelle *le coryphée des interprètes du droit*. Le principal ouvrage de Barthole est intitulé: *Leçons sur le Code* (*Lecturæ in tres libros Codicis*), Naples, 1471, in-fol. Toutes ses œuvres ont été imprimées en 10 vol. in-fol., Venise, 1590. On y remarque un ouvrage bizarre, intitulé: *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*. On doit aussi à Barthole la rédaction de la fameuse bulle d'Or, donnée par l'empereur Charles IV.

BARTHOLIN, nom d'une savante famille danoise, qui a produit plusieurs médecins distingués. Le plus connu est Thomas Bartholin, né à Copenhague en 1616, mort en 1680. Il étudia à Leyde, à Padoue et à Bâle, et fut professeur de médecine à Copen-

hague. Ses principaux ouvrages sont : *Anatomia*, 1641, in-8 ; *De monstris in natura et medicina*, in-4 ; *Acta medica et philosophica Hafniensia*, année 1672, in-4, fig. ; *Antiquitatum veteris puerperii synopsis*, 1676, in-12 ; *De luce animalium*, 1647, in-8. Bartholin a fait plusieurs découvertes anatomiques, particulièrement sur les vaisseaux lactés, thoraciques, et sur les vaisseaux lymphatiques.

BARTIN, *Parthenius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît près de Karadjor, et tombe dans la mer Noire. — Ville de l'Anatolie, à 93 kil. N. E. de Boli ; port sur le Bartin, à 9 kil. de son embouchure ; 10,000 hab.

BARTOLI (Daniel), jésuite, né à Ferrare en 1608, et mort à Rome en 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail de cabinet. On lui doit une *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1667, en ital., traduite en partie en latin par L. Jannin, Lyon, 1666-71, in-4, rare ; l'*Uomo di lettere*, traduit en latin et en français ; l'*Ortografia italiana*, Rome, 1672. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, 1718, 3 vol. in-4, et à Turin, 1825, 12 vol. in-8.

BARTOLI (Pietro Santi), peintre et graveur à l'eau-forte, élève du Poussin, né à Pérouse en 1635, mort en 1700, a gravé un grand nombre de monuments antiques sur ses propres dessins. Ses principaux ouvrages sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol. ; *Colonna Trajana*, en italien, in-fol. ; *Colonna Antonina*, ibid. *Gli antichi sepolcri*, Rome, 1697, in-fol., Leyde, 1728 ; *Musæum Odescalcum*, Rome, 1747 et 1751, in-fol., etc. On a publié à Paris, 1757 et 1783, un *Recueil de peintures antiques*, d'après P.-S. Bartoli, avec la description par Mariette et Caylus.

BARTOLOMEO DI SAN MARCO. *Voy.* BACCIO.

BARTON ou HUMBER, ville d'Angleterre (Lincoln), à 50 kil. N. de Lincoln, sur l'Humber ; 2,200 hab. Grande corderie. Fontaine d'eau salée.

BARTON (Elisabeth), dite *la Sainte de Kent*, femme fanatique, née vers 1500, dans le comté de Kent en Angleterre, entra comme religieuse au couvent du Saint-Sépulcre à Cantorbéry, se donna pour prophétesse et fit un grand nombre de dupes, entre autres le célèbre Thomas Morus. S'étant avisée de prédire à Henri VIII que s'il divorçait pour épouser Anne de Boulen, il perdrait sa couronne et qu'il périrait un mois après, le roi la fit juger comme criminelle d'état, et lui fit trancher la tête, l'an 1534, ainsi qu'à quelques fanatiques dont elle n'était que l'instrument. Ses révélations ont été recueillies en un volume par un moine nommé Deering.

BARUCH, un des douze petits prophètes, vivait vers 600 av. J.-C. Il fut disciple et compagnon de Jérémie, qu'il suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties, dans lesquelles on trouve une éloquence qui excitait l'enthousiasme de La Fontaine. Les Juifs et les Protestants ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur ferrarais, né en 1675, mort en 1755, fut professeur de belles-lettres et grand-vicaire à Ferrare. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont une *Dissertation sur les poëtes de Ferrare*, en latin, 1698 ; l'*Histoire de Ferrare*, de 1655 à 1700 ; *Il Grillo*, poëme en 10 chants, 1738 ; *Il Canapaio* (le Chanvre), en 8 chants, et plusieurs tragédies.

BARYGAZA, auj. *Baroutch* ou *Baroche*, grande ville de l'Inde occid. ancienne, sur le Lamnée, près de son embouchure dans le golfe de Barygaza (*Barygazenus sinus*), aujourd'hui *golfe de Cambaye*.

BAS, petite île sur les côtes de France (Finistère), au N. de St-Pol-de-Léon ; 5,100 hab.

BAS, ville de France. *Voy.* BATZ.

BAS-DANUBE, BAS-RHIN, etc. *Voy.* DANUBE (BAS-), RHIN (BAS-).

BAS-EMPIRE. On désigne sous ce nom l'empire romain à son temps de décadence, époque que les uns font commencer au règne de Valérien, les autres à celui de Constantin. L'*Histoire du Bas-Empire* a été écrite par Le Beau et Ameilhon, Paris, 1757, 29 vol. in-12. Pour l'esquisse de cette histoire, *Voy.* ORIENT (empire d').

BAS-EN-BASSET, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 18 kil. N. d'Yssengeaux ; 4,500 hab. Dentelles et rubans.

BASAN, contrée de la Judée. *Voy.* BATANÉE.

BASAN (Fr.), graveur et marchand d'estampes, né à Paris en 1723, mort en 1797, a fait plusieurs collections de gravures très estimées. Son *Œuvre* se compose de 650 estampes et forme 6 vol. in-fol., Paris, 1762-79. On a aussi de lui un *Dictionnaire des graveurs*, 1767, 3 vol. in-12.

BASEDOW (J.-Bernard), né à Hambourg en 1723, mort à Magdebourg en 1790, enseigna la morale et les belles-lettres à Soroë et à Altona en Danemarck, et se livra en même temps avec ardeur à la théologie ; mais s'étant attiré des persécutions à cause de la hardiesse de ses opinions, il renonça à l'enseignement et à la théologie pour s'occuper de pédagogie. Il tenta de réformer l'éducation et proposa dans divers écrits un système nouveau dont il avait puisé l'idée dans l'*Émile* de Rousseau, et par lequel il voulait exercer les forces physiques autant que les facultés de l'âme. Il trouva de nombreux approbateurs, et, aidé par le prince d'Anhalt-Dessau, qui goûtait ses idées, il fonda, en 1774, à Dessau, une école-modèle où il devait appliquer ses principes. Il la nomma *Philanthropinon*, pour exprimer les vues philanthropiques qui l'animaient ; cet établissement néanmoins eut peu de succès. Basedow était un homme plein de zèle pour le bien, mais grossier dans ses manières et livré à l'intempérance. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, 1758 ; *De l'éducation des princes*, traduit en français par Bourgoing, Yverdun, 1777 ; *Philaléthie ou Considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, 1764, ouvrage où il prêchait une religion purement naturelle, et qui fut la source des persécutions qu'il éprouva ; *Traité élémentaire ou Recueil méthodique des connaissances nécessaires à l'instruction de la jeunesse*, 4 vol., Dessau, 1774, ouvrage où se trouve résumé tout ce qu'il a écrit sur l'éducation.

BASEILHAC. *Voy.* COSME (frère).

BASELICE, ville du roy. de Naples (Molise), à 30 kil. S. E. de Campobasso ; 3,300 hab.

BASIENTO ou VASSENTO, *Casuentus*, riv. du roy. de Naples, naît près de Potenza, passe à Bernalda et tombe dans le golfe de Tarente. Métaponte (auj. détruite) était à son embouchure.

BASIL... *Voy.* VASIL...

BASILE (saint), surnommé *le Grand*, père de l'église grecque, né en 329 à Césarée en Cappadoce, de parents chrétiens, étudia les lettres à Constantinople et à Athènes, où il se lia avec Grégoire de Nazianze et avec le prince Julien (plus tard empereur) ; de retour dans sa patrie, il professa la rhétorique, et y exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat ; mais en 357, il renonça au monde, se retira dans une solitude du Pont, et y fonda sur les bords de l'Iris un monastère qui fut le modèle de presque tous ceux qui s'établirent en Orient. En 370, il fut nommé, malgré sa résistance, évêque de Césarée en Cappadoce ; il s'occupa avec zèle d'instruire son peuple par la prédication, chercha à rétablir la paix dans l'église, et combattit plusieurs hérésies, entre autres celles d'Arius, d'Apolli-

naire et d'Eustathe. Il résista à l'empereur Valens, qui voulait le forcer à embrasser l'arianisme; ce prince ne put cependant se décider à signer l'arrêt de son exil. Il mourut en 379. On célèbre sa fête le 2 janvier. Saint Basile a laissé des *Homélies*, des *Discours*, des traités de *Morale* et d'*Ascétisme*, des *Commentaires sur diverses parties de l'Écriture*, et un grand nombre de *Lettres*. Partout on y admire une éloquence gracieuse et fleurie, unie à une dialectique rigoureuse et à des connaissances profondes. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Hexameron* ou *Recueil de discours sur les six jours de la création*. Toutes les œuvres de saint Basile ont été réunies en 3 vol. in-fol., grec-latin, par les soins de dom Garnier et dom Prud. Marant, 1721-1730. Il en a été fait une nouvelle édition chez les frères Gaume, Paris, 1835-1840, 3 vol. grand in-8. L'*Hexameron* a été traduit en français, ainsi que les *Homélies* et les *Lettres*, par l'abbé Auger, 1788. Hermant a traduit ses *Ascétiques*, 1661; l'abbé Leroy, un de ses traités de *Morale*, 1663. M. Frémion a édité et traduit le *Discours sur l'utilité à retirer de la lecture des livres païens*, Paris, 1819. *Voy.* ci-après BASILE (ordre de SAINT-).

BASILE I, dit *le Macédonien*, empereur grec (866-886), né en Macédoine de parents pauvres, était d'abord simple écuyer, et obtint la faveur de l'empereur Michel III, auquel il plut par son adresse à dresser les chevaux. Michel l'associa à l'empire en 866, en reconnaissance de ce qu'il l'avait délivré du patrice Bardas (*Voy.* ce nom); peu de mois après, Basile se plaça seul sur le trône en donnant la mort à Michel qui méditait sa perte. Il se montra digne de la couronne, fit avec succès la guerre en Orient, repoussa les Sarrasins de la Sicile, fit fleurir la justice et réforma les abus. On a de lui un traité de l'*Art de régner*, adressé à son fils Léon (publié à Paris, 1584, grec-latin, et traduit en français par Porcheron, 1590). Il avait commencé un recueil de lois en 60 livres, que son fils termina et qui est connu sous le titre de *Basiliques*. Il a été publié en 1647 à Paris par Fabrot, 7 vol. in-fol., et plus récemment par Heimbach, Leipsick, 1831. Ce n'est qu'une traduction grecque et une continuation du Digeste.

BASILE II, dit *le Jeune*, empereur (976-1025), fils de Romain II, régna conjointement avec son frère Constantin, après la mort de Zimiscès. Il étouffa les révoltes de Bardas Sclérus et de Bardas Phocas, battit les Bulgares (1013-1017) et réunit la Bulgarie à l'empire d'Orient. Ayant fait 15,000 prisonniers bulgares, il eut la cruauté de leur faire crever les yeux, n'en épargnant qu'un par centaine, pour qu'ils pussent reconduire les autres dans leur pays.

BASILE, grand-duc de Russie. *Voy.* VASSILI.

BASILE (ordre de SAINT-), le plus ancien des ordres religieux, a tiré son nom de saint Basile, évêque de Césarée, qui l'institua vers l'an 357, en fondant un monastère dans une solitude du Pont, sur les bords de l'Iris, et qui lui donna une règle. Cet ordre, auquel appartiennent presque tous les monastères de l'Orient, ne passa en Occident que vers l'an 1057, et eut en Italie plusieurs établissements importants, dans lesquels se conserva la culture des lettres grecques. Barlaam et Bessarion appartenaient à cet ordre. Le pape Grégoire XIII le réforma en 1579.

BASILIA, auj. *Bâle*, ville de la Grande-Séquanaise, dans la Gaule Transalpine, chez les *Helvetii*.

BASILICATE, partie de l'ancienne Lucanie, une des 15 prov. continentales du roy. de Naples, entre la Capitanate, la Calabre Ultérieure, la Terre de Bari, les Principautés Ultérieure et Citérieure, est baignée par le golfe de Tarente et la Méditerranée; 360,000 hab. Ch.-l., Matera. L'Apennin l'environne; l'Agri, le Basiento, le Bradano l'arrosent. Climat tempéré; fréquents tremblements de terre. Le sol est fertile, mais l'agriculture est très arriérée.

BASILIDE, hérésiarque et mystique, né à Alexandrie dans le Ier siècle de notre ère, mort vers l'an 130. Pour expliquer le mal, il imaginait 365 cieux habités par des intelligences de différents degrés, et prétendait que notre monde avait été créé par des intelligences du dernier ordre. Il admettait deux âmes dans le même homme pour expliquer les combats de la raison et des passions, et croyait à la métempsycose. Il créa le fameux *Abraxas*, symbole ou talisman formé des lettres qui exprimaient le nombre 365, qu'il prétendait être le nombre le plus agréable à la Divinité. Il avait rédigé un Evangile qui s'est perdu. Il eut un grand nombre de disciples qu'on nomma *Basilidiens*. Le plus célèbre est Marcion.

BASILISQUE, *Basiliscus*, usurpateur en Orient, était frère de Vérine, femme de l'empereur Léon I. Après la mort de Léon II (474), il disputa le trône à Zénon l'Isaurien qui avait été reconnu empereur. Il resta quelque temps maître de Constantinople; mais il se rendit si odieux que tous ses partisans l'abandonnèrent, et que Zénon put se replacer sur le trône sans coup férir (476). Basilisque fut pris et enfermé dans une tour en Cappadoce, où il mourut de faim. Pendant son règne, la bibliothèque de Constantinople fut en partie détruite par un incendie.

BASILOWITZ (IWAN). *Voy.* IWAN.

BASINE, femme de Childéric, roi des Francs, et mère de Clovis. Elle avait d'abord été mariée à Basin, roi de Thuringe, qui avait donné asile à Childéric; mais elle quitta ce prince pour suivre Childéric quand il revint dans ses états.

BASINGSTOKE, ville d'Angleterre (Southampton), à 25 kil. N. E. de Winchester; 2,660 hab. Fabrique de lainages.

BASKERVILLE, célèbre imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley, comté de Worcester, mort en 1775, avait d'abord été maître d'écriture. Il consuma beaucoup de temps et de dépenses pour améliorer les caractères d'imprimerie, et il fut lui-même le dessinateur, le graveur et le fondeur de ceux qu'il employa. Il donna de 1756 à 1775 un grand nombre de belles éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Virgile et de plusieurs autres classiques latins, celles du *Paradis perdu*, de la *Bible*, de l'*Arioste*. Après sa mort, Beaumarchais fit l'acquisition de ses caractères, et les employa à sa belle édition de Voltaire (1785), connue sous le nom d'édition de Kehl, du lieu où elle fut imprimée. Baskerville avait une haine profonde pour le christianisme: il ne voulut pas être inhumé en terre consacrée.

BASKIRS, peuple de Russie, appartenant à la famille turque, habite entre les fleuves Kama, Belaïa, Oural et Volga, dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg, au nombre de 25,000 familles environ. Les Baskirs vivent sous des tentes, sont braves, agiles, et prennent souvent du service dans les armées russes.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), ministre protestant, né à Rouen en 1653, mort en 1723, se réfugia en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes; il se concilia la faveur du grand-pensionnaire Heinsius, et en profita pour rendre des services à son pays; il contribua puissamment à faire conclure le traité d'alliance avec la Hollande, que signa en 1717 l'abbé Dubois. On lui doit, entre autres ouvrages, *Histoire de l'Église*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; *Histoire des Juifs depuis J.-C.*, 1706, 5 vol. in-12, et 1716, 15 vol. in-12; *Dissertations sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précédent, né en 1656, mort en 1710, se réfugia aussi en Hollande, et y rédigea, de 1687 à 1709, l'*Histoire des ouvrages des Savants*, recueil périodique qui fait suite aux *Nouvelles de la république des lettres* de Bayle.

BASOCHE, bourg de France. *Voy.* BAZOCHE.

BASOCHE, du mot latin *basilica*, palais royal. Lorsque les rois de France habitaient le Palais-de-

Justice, les juges, les avocats, les procureurs et tous les gens de justice furent désignés sous le nom de *clercs de la basoche* ou *basochiens*, comme on dit encore aujourd'hui *gens du palais*. Les basochiens élisaient un chef qui prenait le titre pompeux de *roi de la basoche*, avait une cour, des grands-officiers, une monnaie, des armoiries (trois écritoires d'or sur champ d'azur); il faisait la revue de ses sujets tous les ans au *pré aux Clercs*, et il leur rendait la justice deux fois par semaine. Les basochiens jouèrent longtemps des soties, des farces et des moralités; mais leur licence obligea François I à défendre ces représentations. Henri III supprima le titre de roi de la basoche, et transmit au chancelier tous ses droits et priviléges.

BASQUES ou VASCONGADOS, en leur propre langue *Escualvanac*, peuple de l'Europe occidentale, de la famille ibérienne, forme presque toute la population des provinces vascongades en Espagne, une grande partie de celle de la Navarre tant espagnole que française, ainsi que du Labourd et de la Soule. Les Vascones ou Gascons, qui vinrent se fixer en France au VIe siècle, étaient des Basques. Les Basques parlent une langue particulière, dont on ne connaît pas l'origine.

BASQUES (les provinces), contrée d'Espagne qui comprend les trois provinces de Guipuscoa, Biscaye et Alava. Elles jouissent de priviléges particuliers.

BASQUEVILLE ou BACQUEVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), sur la Vienne, à 16 kil. S. O. de Dieppe; 1,150 hab. Serges, coutils, toile à matelas.

BASS, île d'Écosse (Haddington), à l'entrée du détroit de Forth.

BASS (détroit de), dans l'Australie, par 141-147° long. E., 38° 40'-41° lat. N., entre la Nouvelle-Hollande et la Diéménie. Découvert par le chirurgien Bass en 1798.

BASSAN (Jacques DA PONTE, dit LE VIEUX), célèbre peintre italien, né en 1510 à Bassano (d'où son nom), mort en 1592, eut pour maître son père, François da Ponte, dit aussi *le Bassan*, peintre distingué. Il peignit successivement dans le style du Titien et du Corrège, et excella surtout à faire les intérieurs. Il imitait la nature avec une telle perfection qu'un jour Annibal Carrache, étant allé le voir, s'avança pour prendre un livre qui était peint chez lui sur une toile. Il fut choisi, concurremment avec le Tintoret et Paul Véronèse, pour peindre le palais de St-Marc à Venise. Ceux de ses tableaux qu'on estime le plus sont *Joseph d'Arimathie* et la *Naissance de J.-C.* On lui reproche peu de vigueur et peu de variété dans ses sujets.—Il laissa 4 fils, qui se distinguèrent tous dans la peinture : c'est par opposition à ses fils qu'on le nomma le Vieux.

BASSANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Brenta, à 28 kil. N. E. de Vicence; 11,760 hab. Bien bâtie; trottoirs en marbre; beau pont. Draps, soieries, etc. Aux environs, on récolte des vins estimés. Patrie d'Alde Manuce et du Bassan.

BASSANO (marquis de), amiral espagnol. *Voy.* SAINTE-CROIX.

BASSANO (duc de). *Voy.* MARET (Hugues).

BASSARABA (Constantin-Brancovan), prince de Valachie, prétendait descendre de la famille impériale des Cantacuzène. Il joua un rôle important dans la guerre qui éclata entre les Turcs et les Russes en 1710. Accusé par Mazeppa, l'hetman des Cosaques, et par Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, de favoriser les Russes, il ne put, malgré la défaite de Pierre-le-Grand, qui fut en partie son ouvrage, et la révolte de Cantemir, son accusateur, se justifier aux yeux du sultan, qui le fit étrangler avec ses quatre fils, 1714.

BASSE-TERRE (LA), ch-l. de l'île de la Guadeloupe, à 33 kil. S. O. de la Pointe-à-Pitre, sur la côte S. O. de l'île : 4 800 hab. Arsenal, fort Riche-panse qui le défend du côté de la campagne, palais de justice, vaste hôpital. — Une autre Basse-Terre est le ch.-l. de l'île St-Christophe, une des petites Antilles, sur la côte S. O.; 6,000 hab.

BASSÉE (LA), ch.-l. de canton (Nord), à 22 kil. O. de Lille; 2,485 hab. Industrie très variée (amidon, savon noir, huileries, distilleries, teintureries, etc.). Commerce très actif. Canal de 9 kil. entre la Bassée et Beauvin.

BASSEIN ou BASSIEN. *Voy.* PERSAÏM.

BASSELIN (Olivier), poëte populaire, était propriétaire d'un moulin à foulon dans le Val-de-Vire en Normandie et vivait à la fin du XVe siècle. Il composait pour ses amis et ses voisins des chansons bachiques et des rondes, que l'on nomma des *vaux-de-vire* ou *vaudevires*; ces poésies ont été publiées longtemps après sa mort, en 1610, par Lehoux, un de ses compatriotes, et réimprimées d'une manière plus complète à Avranches, par J. Travers, 1 vol. in-18, 1833. On a prétendu, mais sans fondement suffisant, que c'était là l'origine du nom de *vaudeville*; d'autres font dériver ce mot de *voix de ville*, vieux mot par lequel on désignait des chansons plus analogues à nos vaudevilles.

BASSEVILLE (Nicolas-Jean HUGON DE), secrétaire de légation à Naples pour la Convention, se trouvant à Rome le 13 janvier 1793, fut assailli à coups de pierres par un attroupement populaire, et fut frappé d'un coup de rasoir dont il mourut peu d'heures après. La Convention ordonna qu'on tirât une vengeance éclatante de cet attentat et adopta son fils au nom de la république. Basseville avait écrit une *Mythologie*, 1784; une *Vie de François Lefort*, 1786; des mémoires sur la Révolution, 1790, et avait coopéré à divers journaux politiques.

BASSIEN. *Voy.* CARACALLA et HÉLIOGABALE.

BASSIGNANO, ville des États sardes, sur la rive droite du Pô, à 13 kil. N. E. d'Alexandrie; 3,100 hab.

BASSIGNY, petit pays de France, compris auj. dans le dép. de la H.-Marne, appartenait, partie à la Champagne, partie à la Lorraine. Il a environ 80 kil. du N. au S. et 70 de l'E. à l'O. Chaumont était le ch.-l. du Bassigny champenois, et Vaucouleurs, celui du Bassigny lorrain.

BASSOMPIERRE (François DE), maréchal de France, né au château d'Harouel, en Lorraine, en 1579. Après avoir voyagé en Italie et dans le roy. de Naples, il se fixa à la cour de Henri IV, où les avantages de sa personne et de son esprit, ainsi que son goût pour le faste, le jeu et la galanterie, le firent rechercher. Il figura avec distinction dans la plupart des guerres que Henri IV et Louis XIII eurent à soutenir. Ses services militaires lui valurent en 1614 le poste de colonel-général des Suisses et Grisons. Louis XIII le créa maréchal de France en 1622, et l'employa dans diverses ambassades. Malgré ses services, le cardinal de Richelieu, irrité de ce qu'il avait pris part à quelques intrigues contre lui, le fit arrêter et conduire à la Bastille (1631); il y resta 12 ans, et n'en sortit qu'après la mort du cardinal, en 1643; il mourut en 1646. On a de lui : *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie*, Cologne, 1665, 2 vol. in-12; *Ambassades du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 1668, 4 vol. in-12; *Nouveaux Mémoires*, etc., recueillis par le président Hénault, et publiés par M. Serieys, Paris, 1802, 1 vol. in-8, dont l'authenticité est douteuse. Il avait, dit-on, composé ces derniers ouvrages dans sa prison.

BASSORA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur le Chat-el-Arab, à 88 kil. N. du golfe Persique, à 410 kil. S. E. de Bagdad, par 45° 20' long. E., 30° 16' lat. N.; 60,000 hab.; bazars immenses; rues irrégulières, étroites et sales. Les inondations du Chat-el-Arab rendent la ville très malsaine. Bassora est une des villes les plus commerçantes de l'Asie;

toutes les nations de l'Europe y ont des comptoirs. Elle était encore plus grande et plus florissante autrefois. Elle fut fondée en 636 par Omar, qui en fit la capitale d'un pachalik particulier. Les Perses, puis les Turcs (1638) s'en emparèrent successivement. Reprise et occupée par les Perses (1773-1779), elle est retombée auj. entre les mains de la Turquie, qui l'a mise sous la dépendance du pacha de Bagdad.

BASSUS (Cassianus). *Voy.* CASSIANUS.

BAST (Fréd.-Jacques), savant helléniste, secrétaire de la légation de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt, correspondant de l'Institut, né vers 1772, dans la Hesse, mort en 1811, à Paris, a donné un *Commentaire critique sur le Banquet de Platon*, et une *Lettre critique à M. Boissonade sur Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristénète*, 1805, in-8.

BASTAN, successivement nommée *Bithynium*, *Claudiopolis*, *Antinoopolis* chez les anciens; ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 44 kil. S. O. d'Amasieh.

BASTAN, vallée d'Espagne, dans la Navarre (Pampelune), sur le versant mérid. des Pyrénées, au S. du départ. français des B.-Pyrénées; 40 kil. sur 20; 8,000 hab.; ch.-l., Elizondo. Elle est traversée par un torrent qui prend le nom de Gave de Bastan. Cette vallée est régie par un alcalde élu pour trois ans. Tous les habitants se disent nobles. Cette contrée montagneuse a toujours joué un rôle important dans les guerres de l'Espagne.

BASTARNES, peuples de l'Europe barbare chez les anciens, occupaient la Podolie et une partie de la Moldavie. Ils vivaient de pillage et servaient comme mercenaires. Persée, roi de Macédoine, les appela pour combattre les Romains (168 av. J.-C.). —On appelle *Alpes bastarniques* la moitié orient. des monts Krapacks, qui traverse le pays des anciens Bastarnes.

BASTELICA, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. E. d'Ajaccio; 2,000 hab.

BASTI, auj. *Bara*, ville de l'Hispanie (Bétique), ch.-l. des *Bastitani*.

BASTIA, ch.-l. d'arr. (Corse), sur la côte E., à 110 kil. N. E. d'Ajaccio; 12,846 hab. Place de guerre de 1re classe, ch.-l. de la 17e division militaire. Bâtie en amphithéâtre, et d'un aspect imposant. Distilleries; commerce en vins, huiles, cuirs, corail. — Bastia était jadis la capit. de la Corse; et lorsque la Corse formait deux départ., elle était le ch.-l. de celui du Golo. Elle a été prise par les Anglais en 1748 et 1794; les Autrichiens et les Piémontais l'assiégèrent vainement en 1748. — L'arr. de Bastia a 20 cant. (Borgo, Brando, Campile, Campitello, Cervione, Lama, Luri, Murato, Nonza, Oletta, Pero e Casevecchie, Porta, Rogliano, St-Florent, San Martino, San Nicolao, San Pietro, Vescovato, et Bastia qui compte pour deux), 113 communes et 63,764 hab.

BASTIDE, nom qui en provençal veut dire *maison de campagne*, est donné dans le Midi à un grand nombre de lieux, notamment à 2 ch.-l. de cant.:

BASTIDE DE CLARENCE (LA), ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 18 kil. de Bayonne; 2,100 hab. Mine de cuivre et de fer.

BASTIDE DE SÉRON (LA), ch.-l. de cant. (Ariége), sur l'Ariége, à 14 kil. de Foix; 2,800 hab. Forge, ruisseaux aurifères.

BASTIDE (CHINIAC DE LA), littérateur. *Voy.* CHINIAC.

BASTIE-MONT-SALÉON (LA), dite aussi *la Bastie-Neuve*, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 9 kil. E. de Gap; 200 hab. Bâtie sur l'emplacement du *Mons Seleucus* des Romains. Inscriptions, statues, colonnes, nombreux *ex voto*, etc.

BASTIEN (J.-Fr.), libraire et éditeur, né à Paris en 1747, mort en 1824, a donné une traduct. nouvelle, ou plutôt revue, des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, 1782, 2 vol. in-8 et in-12; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798, 3 vol. in-4; *Nouveau Manuel du Jardinier*, 1827, 2 vol. in-12, et un assez grand nombre d'éditions, dont les plus estimées sont celles d'Apulée, Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, La Bruyère, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (traduction d'Amyot), Lucien (traduction de Belin de Ballu), etc.

BASTILLE, nom que portaient autrefois tous les châteaux fortifiés, mais que dans la suite on donna spécialement à un célèbre château-fort situé à Paris sur la place qui sépare la rue Saint-Antoine du faubourg; il servait à la fois de forteresse pour défendre la ville et de prison d'état. La Bastille, commencée en 1369 par Aubriot, prévôt de Paris, qui y fut enfermé le premier, ne fut achevée qu'en 1383. Elle fut prise et détruite par le peuple de Paris les 14 et 15 juillet 1789. Son *Histoire* a été écrite par Delort (1827).

BASTIMENTOS, îlots de la mer des Antilles, près de l'isthme de Panama, par 82° long. O., 9° 30' lat. N. Ils sont stériles et inhabités.

BASTION-DE-FRANCE (LE), un des forts que la France avait dans l'état d'Alger avant le XIXe siècle, sur la côte, au N. E. de Bone; il existait depuis 1561, mais il est détruit aujourd'hui.

BASTITANI, peuple de l'Hispanie (Bétique), vers l'E., entre le Tuder et le mont Grospéda, avait pour ch.-l. *Basti*.

BASTOGNE, ville du duché de Luxembourg, à 28 kil. N. E. de Neufchâteau; 2,300 hab. Commerce de grains et bestiaux.

BASTULI POENI, peuple de l'Hispanie (Bétique), au S., le long de la Méditerranée, avait pour capitale *Malaca*.

BATANEE, *Batanæa*, auparavant *Basan*, petite région de la Judée, entre le Jourdain à l'O., le torrent de Jabok au S., les monts de Galaad à l'E. et au N.

BATAVA CASTRA, ville de Vindélicie, auj. PASSAU.

BATAVES, *Batavi*, peuple d'origine germaine, habitait le pays qu'on nomma l'île des Bataves (*Batavorum insula*), entre le Rhin et le Wahal. Leur nom s'étend vulgairement à toute la Hollande actuelle. Ils furent d'abord mêlés aux Cattes; mais, chassés par ce peuple, ils vinrent dans le pays qui a conservé leur nom. Ils furent tantôt alliés, auxiliaires ou même tributaires des Romains, tantôt en guerre avec eux. Ils étaient très braves. La révolte de Civilis, sous Vitellius et Vespasien, est le fait le plus remarquable de l'histoire des Bataves. Aux VIe et VIIe siècles, le nom de Bataves s'efface et fait place à celui de Frisons. Il reste une trace de cet ancien peuple dans le nom de Betuwe que garde un district de l'ancienne île des Bataves.

BATAVES (île des), *Batavorum insula*, auj. BOMMELER-WAARD.

BATAVIA, capit. de l'île de Java et de tous les établissements hollandais dans l'Inde, sur la côte N., par 104° 34' long. E., 6° 12' lat. S.; 50,000 hab. Port grand et commode, mais peu profond; superbe rade; beaux canaux; monuments nombreux: hôtel-de-ville, magasins de la marine, hôtel du gouverneur-général, palais, hôpital militaire, théâtre, etc. Société des arts et des sciences, écoles diverses. — Batavia est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne et célèbre ville de Djaccatra. Elle a longtemps été le séjour le plus malsain du monde. Au commencement de ce siècle, le général Dændels voulut l'abandonner pour Sourabaya, et sa destruction fut presque complète. Mais Vander Capellen l'a fait renaître en y replaçant le siége du gouvernement, et en prenant des mesures efficaces pour y diminuer la mortalité.

BATAVODURUM, auj. WICK-DURSTEDE (Hollande).

BATAVORUM OPPIDUM, auj. BATENBOURG.

BATAVORUM INSULA. *Voy.* BATAVES (île des).

BATCHIAN, une des îles Moluques, au N. E. de Gilolo; ch.-l., Sabongo. Elle est tributaire des Hollandais.

BATENBOURG, *oppidum Batavorum*, ville de Hollande (Gueldre), sur la Meuse, à 16 kil. S. O.

de Nimègue; 500 hab. Elle est bien déchue de ce qu'elle était chez les anciens.

BATH (c.-à-d. *bain*), *Aquæ Solis* ou *Aquæ Calidæ*, ville d'Angleterre (Somerset), sur l'Avon, qui y devient navigable, à 17 kil. S. E. de Bristol; 38,800 hab. Évêché. Belle cathédrale gothique; magnifique salle de spectacle et beau bazar. Les maisons sont bien bâties, et Bath est une des plus jolies villes de l'Europe. Établissements littéraires, gymnase, société d'agriculture, société des lettres et des sciences, société philosophique, société musicale de Bath. Bains chauds très fréquentés : le beau monde s'y rend de toutes les parties de l'Angleterre. Vestiges d'antiquités et ruines d'un temple de Minerve élevé par Agricola.— On compte aux États-Unis quatre villes et plusieurs comtés du nom de Bath. Les villes sont dans la Caroline du N., dans la Virginie, dans le Maine, dans l'état de New-York. Celle du Maine est la plus importante : elle est sur le Kennebeck; elle a des chantiers de construction et compte 4,000 hab.

BATHILDE (sainte), épouse de Clovis II, avait d'abord été esclave. Après la mort de son mari, qui lui fut enlevé à 23 ans (655), elle gouverna sagement pendant la minorité de Clotaire III son fils. En 665, elle se retira dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé, et y vécut saintement jusqu'à sa mort, en 685. On célèbre sa fête le 30 janvier.

BATHORI, village de Hongrie, dans le comitat de Szaboltsch, appartenait à la célèbre famille hongroise qui prit de là le nom de Bathori. — Cette famille, une des plus anciennes de l'Allemagne, se divisa au XVe siècle en deux branches, celle d'Etsed et celle de Somlio. Cette dernière a donné à la Transylvanie cinq princes, et à la Pologne un de ses plus grands rois, Étienne Bathori.

BATHORI (Étienne), roi de Pologne, né en 1532, d'une des familles les plus nobles et les plus anciennes de la Hongrie, fut élu prince de Transylvanie en 1571, et succéda en 1575 à Henri de Valois sur le trône de Pologne, par l'influence d'Amurat III, qui le soutint contre son compétiteur Maximilien d'Autriche. Il reprit Dantzick sur ce dernier, força les Russes à lui céder la Courlande et une partie de la Livonie, et apporta de sages réformes dans le gouvernement civil. Il pensait à faire de la Pologne un royaume héréditaire, lorsqu'il mourut en 1586, d'un accès de colère.—Il fut remplacé en Transylvanie par son frère aîné, Christophe Bathori, qui régna de 1576 à 1581 et s'allia avec les Turcs.—Sigismond Bathori, fils de Christophe, lui succéda en Transylvanie en 1581. Ce prince belliqueux, mais bizarre et capricieux, s'allia successivement avec les Turcs et avec l'Autriche; il quitta et reprit trois fois la couronne; il la céda définitivement à l'empereur Rodolphe en 1602, et se retira à Prague, où il mourut dans l'obscurité en 1603. — Gabriel Bathori, frère de Sigismond, fut élu prince de Transylvanie en 1608. Il se rendit tellement odieux que ses sujets le déposèrent (1613); il mourut peu après assassiné. Après Gabriel, la principauté sortit de cette famille.

BATHURST. On a donné ce nom à plusieurs établissements anglais, en l'honneur de la noble famille des Bathurst : les principaux lieux de ce nom sont dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, district d'Albany; dans la Sénégambie, à l'embouchure de la Gambie.

BATHURST (comtes de). Cette famille anglaise rattache son origine à la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. Un de ses membres, Ralph Bathurst, né en 1620, mort en 1704, se distingua à la fois comme médecin, poëte, théologien et physicien. — Allen, comte de Bathurst, né en 1684, mort en 1775, fut, sous la reine Anne, un des membres les plus distingués du parti tory au parlement, et l'adversaire du ministre Horace Walpole. Il fut nommé pair et baron de Bettlesden en 1711, et comte en 1772. Il était l'aïeul de lord Henri Bathurst, ministre sous Georges IV, et l'un des tories les plus exaltés.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, remarquable par sa beauté, fut aimé de Polycrate et d'Anacréon, qui l'a chanté dans ses vers.

BATHYLLE, célèbre pantomime, né à Alexandrie environ 50 ans av. J.-C., vint à Rome sous le règne d'Auguste et fut le rival de Pylade. Il excellait surtout dans le genre comique et dans les sujets voluptueux. Il avait été l'esclave de Mécène, qui l'affranchit.

BATIGNOLLES-MONCEAUX (LES), commune du départ. de la Seine, au N. des murs de Paris, près de la barrière Clichy, cant. de Neuilly; 11,566 hab. Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain traverse ce village par un vaste souterrain.

BATNES, *Batnæ*, ville de l'ancienne Syrie Euphratésienne, au S. O. d'Hiérapolis; un des plus grands entrepôts de l'Orient.

BATOU-KHAN. *Voy.* BATU-KHAN.

BATOUM ou BATOUMI, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. de la prov. de Gourie, à l'emb. du Batoumi dans la mer Noire, et à 110 kil. d'Akhaltsiké. Bon port, très fréquenté.

BATOURINE, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 30 kil. N. O. de Konotop; 9,250 hab. mâles. Anc. résidence de l'hetman des Cosaques. Prise et saccagée par les Russes en 1708. Donnée par l'impératrice Élisabeth à l'hetman Razoumovski, qui la rebâtit.

BATROUN, *Botrus*, ville de Syrie (Tripoli), à 26 kil. S. de Tripoli, sur la mer. Rade sûre et très fréquentée.

BATTAS, peuple malais, qui habite sur la côte O. et dans l'intérieur de Sumatra, confine au roy. d'Achem, au ci-devant empire de Menangkabou et au gouv. hollandais de Padang. C'est une espèce de confédération formée d'un grand nombre de chefs de district. Places principales : Barous ou Varus, Tapparouli. Ce peuple est anthropophage.

BATTERSEA, ville d'Angleterre (Surrey), à 4 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise; 5,000 hab. On voit dans l'église le mausolée de lord Bolingbroke.

BATTIKALA, île de la mer des Indes, sur la côte E. de Ceylan, par 79° 52' long. E., 7° 41' lat. N. Dernier asile des rois de Candi.

BATTISTA SPAGNUOLI, dit *le Mantouan*, poëte latin du XVe siècle, né à Mantoue vers 1436, mort en 1516, entra dans l'ordre des Carmes, devint général de son ordre et entreprit de le réformer; n'ayant pu y réussir, il abdiqua et consacra aux lettres le reste de sa vie. Ses poésies, qui se composent d'églogues, d'élégies, de sylves ou mélanges, etc., ont été réunies en 3 vol. in-fol., Paris, 1513. Ce poëte, trop fécond, jouit de son temps d'une telle réputation que quelques-uns l'ont égalé à son compatriote Virgile. — Un autre Battista, Napolitain, né vers 1620, mort en 1675, a laissé des épigrammes latines (Venise, 1653), des poésies italiennes dans le genre lyrique et une poétique estimée (Venise, 1676).

BATTLE, c.-à-d. *bataille*, ville d'Angleterre (Sussex), à 9 kil. N. O. d'Hastings. C'est là qu'eut lieu la bataille dite d'Hastings, où Harold II fut vaincu par Guillaume-le-Conquérant (1066). On y voit les ruines de la célèbre abbaye de St-Martin, bâtie par Guillaume en mémoire de sa victoire.

BATTORI. *Voy.* BATHORI.

BATTUS, berger de Pylos, fut changé par Mercure en pierre de touche, pour avoir révélé l'endroit où ce dieu avait caché les troupeaux qu'il venait de dérober à Apollon. Le nom de *Battus* veut dire en grec *bavard*.

BATTUS, né à Théra, l'une des Cyclades, conduisit une colonie en Afrique par l'ordre de l'oracle de Delphes, et bâtit Cyrène vers 631 av. J.-C. Il régna 40 ans. Plusieurs de ses successeurs portèrent aussi le nom de Battus; mais on ne sait d'eux rien de remarquable.

BATUECAS (LAS), vallée d'Espagne, à 62 kil. S. O. de Salamanque, et à 37 kil. E. de Ciudad-Rodrigo. Petite et entourée de mont. hautes et escarpées. On a prétendu à tort que cette vallée était restée inconnue au reste de l'Espagne jusqu'au siècle dernier; il a été prouvé au contraire qu'elle fut connue dès le temps des Romains.

BATU-KHAN, un des petits-fils de Gengis-Khan, reçut en partage, après la mort de ce dernier (1227), le Kaptchak, la Russie mérid. et la Bulgarie; il envahit la Pologne et la Silésie (1241), conquit la Moldavie et la Hongrie sur Béla IV (1242), et ravagea la Dalmatie. Il aida ensuite son parent Mangou à s'emparer de la Perse et à faire la conquête de la Chine. Il mourut en 1276.

BATZ, petit port du dép. de la Loire-Inf., à 8 kil. S. de Guérande, à 40 kil. O. de Paimbœuf; 2,000 hab.

BAUCIS, femme pauvre de Phrygie, épouse de Philémon. Jupiter et Mercure, pour récompenser ces époux du bon accueil qu'ils en avaient reçu, quoiqu'ils n'eussent pas fait connaître leur divinité, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les firent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à la dernière vieillesse. Ils moururent en même temps, et furent changés en arbres.

BAUCO, *Boville*, ville de l'État ecclésiastique, à 10 kil. E. de Frosinone: 3,000 hab.

BAUD, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 20 kil. S. de Pontivy; 5,310 hab.

BAUDELOCQUE (Jean-Louis), célèbre accoucheur, né à Heilly en Picardie en 1746, mort en 1810, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à la chirurgie, à l'anatomie, et surtout à l'art des accouchements. Il fut bientôt nommé chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, et professeur d'accouchements à l'école de médecine. Ses écrits principaux sont: *Principes des accouchements*, Paris, 1775, 1787 et 1806, in-8; *l'Art des accouchements*, 1781 et 1807 (4e édit.).

BAUDELOT DE DAIRVAL (Charles-César), antiquaire et écrivain, né à Paris en 1648, mort en 1722, membre de l'Académie des Inscriptions, garde du cabinet des médailles de Madame, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et fit de précieuses découvertes. Son ouvrage le plus connu est: *De l'utilité des voyages*, 1686. On a aussi de lui des dissertations, *Sur des pierres gravées*; *Sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc.

BAUDIER (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc au commencement du XVIIe siècle, a écrit: *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de Mahomet et des quatre premiers califes*, 1632; *Histoire du cardinal d'Amboise*, 1651; *Histoire du maréchal de Thoiras*, 1644; *Histoire de Suger, de Ximenès*, 1645, etc.

BAUDIUS (Dominique), poëte latin moderne, et professeur d'éloquence, né en 1561 à Lille, mort en 1613, exerça quelque temps la profession d'avocat à La Haye: fut chargé par les états-généraux de Hollande de plusieurs missions diplomatiques à Londres et à Paris: fut nommé en 1606 professeur d'éloquence à Leyde, puis enseigna l'histoire et le droit. Il était lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achille de Harlay, Phil. Sidney, et leur adressa des *Lettres* et *Discours* qu'on a recueillis, Amsterdam, 1654 et 1662, ainsi que des *Poésies* estimées, Amsterdam, 1638.

BAUDOIN. *Voy.* BAUDOUIN.

BAUDOT DE JUILLY (Nicolas), né à Paris en 1678, était fils d'un receveur des tailles de Vendôme, et fut lui-même délégué de l'intendant à Sarlat. Mort en 1759. Il a publié fort jeune une foule d'ouvrages, écrits pour la plupart avec art et méthode: *Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, 1696, in-12; *Histoire secrète du connétable de Bourbon*, 1696, in-12; *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, 1699, 4 vol. in-8; 1722, 4 vol. in-12; *Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; *Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12: etc.

BAUDOUIN. Ce nom a été porté par plusieurs comtes de Flandre, dont les plus connus sont: Baudouin I, fils d'un gouverneur de la Flandre, qui épousa en 863 une fille de Charles-le-Chauve, roi de France, et obtint la Flandre avec le titre de comte. — Baudouin V, qui épousa Alix ou Adèle de France, fille du roi Robert. Il ajouta le Hainaut à ses états. Après la mort du roi de France Henri I, il fut chargé de la régence pendant la minorité de Philippe I (1060), et se montra très digne de la confiance qu'avait eue en lui la nation. Il mourut en 1067. Une de ses filles avait épousé, en 1050, Guillaume-le-Conquérant. — Baudouin IX, qui devint empereur de Constantinople. *Voy.* l'art. suivant.

BAUDOUIN I, premier empereur latin de Constantinople, était d'abord comte de Hainaut et de Flandre et se croisa en 1200. Il établit sur le trône de Constantinople Alexis IV, fils d'Isaac-l'Ange; puis ces deux princes étant morts, il se fit proclamer lui-même empereur en 1204. Il indisposa les Grecs par le mépris qu'il affectait pour eux: les mécontents appelèrent à leur secours Joannice, roi des Bulgares, et celui-ci, étant venu attaquer Baudouin pendant qu'il assiégeait Andrinople révoltée, le battit, le fit prisonnier et le fit mourir cruellement (1206). Il n'avait que 35 ans.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople (1228-1261), était fils de Pierre de Courtenay, et n'avait que 11 ans quand il monta sur le trône. Le gouvernement fut confié pendant sa minorité à Jean de Brienne. Pressé par deux puissants ennemis, Asan, roi des Bulgares, et J. Ducas Vatace, empereur grec de Nicée, ce prince faible, au lieu de résister par lui-même, vint plusieurs fois en Europe pour réclamer des secours, mais sans succès. En 1261, Michel Paléologue s'empara de Constantinople, et Baudouin se retira en Italie, où il mourut en 1273, âgé de 56 ans.

BAUDOUIN I, roi de Jérusalem (1100-1118), était frère de Godefroy de Bouillon, et fils d'Eustache, comte de Boulogne. Il avait pris la croix en 1095, et s'était emparé pour son propre compte de la principauté d'Edesse. Pendant son règne, il fit perpétuellement la guerre aux Sarrasins, et s'empara de Tripoli, Ptolémaïs, Sidon, Béryte, etc.

BAUDOUIN II, cousin du précédent, lui succéda d'abord dans sa principauté d'Edesse, puis sur le trône de Jérusalem (1118-1131). Après avoir remporté quelques succès sur les Turcs, il fut fait prisonnier par eux, et ne fut délivré que plusieurs années après, par Josselin de Courtenay, comte d'Edesse. Il eut pour successeur Foulques, comte d'Anjou, son gendre.

BAUDOUIN III, fils de Foulques, régna de 1142 à 1162, perdit Edesse, et sollicita une nouvelle croisade, qui fut dirigée par Louis VII et Conrad III, mais qui n'eut aucun résultat. Il eut Amaury pour successeur.

BAUDOUIN IV, fils et successeur d'Amaury (1173-1185), était mineur à la mort de son père. Accablé d'infirmités et affligé de la lèpre, ce jeune prince fut battu par Saladin; incapable de gouverner par lui-même, il confia le gouvernement de ses états d'abord à Guy de Lusignan, son beau-frère, puis à Raymond III, comte de Tripoli.

BAUDOUIN V, neveu de Baudouin IV, fut désigné par ce prince pour lui succéder, quoiqu'il fût en bas âge. Il ne régna que de nom (1185), et mourut au bout de 7 mois. Un an après, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN (François), jurisconsulte, né à Arras en 1520, mort à Paris en 1573, enseigna le droit à Bourges, à Strasbourg, à Angers, à Heidelberg et à

Paris. Il chercha à rapprocher les Catholiques et les Réformés, mais sans y réussir. Il refusa d'écrire une justification de la St-Barthélemy. Ses opuscules de droit ont été publiés par Heineccius dans sa *Jurisprudentia attica et romana*, Leyde, 1778.

BAUDOUIN (J.), fécond traducteur, membre de l'Académie Française, né en 1590 dans le Vivarais, mort en 1650, était lecteur de la reine Marguerite. Il a traduit Tacite, Suétone, Xiphilin, le Tasse et les œuvres morales de Bacon, et a publié une *Iconologie*, 1636, et des *Emblèmes*, 1638.

BAUDRICOURT (le chevalier de). *Voy.* JEANNE D'ARC.

BAUDRY, chroniqueur. *Voy.* BALDERIC.

BAUGÉ, *Balgium*, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 40 kil. N. E. d'Angers; 3,400 hab. Étoffes de laine, toiles communes, ouvrages en corne. Commerce en bestiaux, bois de charpente, etc. — L'arr. de Baugé a 6 cant. (Beaufort, Durtal, Longué, Noyant, Seiches), 67 comm. et 81,025 hab. — Près de Baugé se voit Baugé-le-Vieil, village où sont les restes du château bâti par le comte d'Anjou, Foulques Nerra. Les Français, commandés par le maréchal de La Fayette, y battirent les Anglais en 1421.

BAUGÉ ou BAGÉ-LE-CHATEL, village du dép. de l'Ain, à 4 kil. E. de Mâcon: 800 hab. Ancienne seigneurie, qui en 1272 fut portée par l'héritière au comte Amédée IV de Savoie, mais qui plus tard fut donnée à la maison d'Urfé, puis érigée en marquisat (1576).

BAUGY, ch.-l. de cant. (Cher), à 25 kil. E. de Bourges; 550 hab.

BAUHIN (Jean), célèbre botaniste français, né à Bâle en 1541, mort en 1613, était fils d'un médecin distingué, qui fut obligé de quitter la France pour avoir embrassé la religion réformée. Il enseigna d'abord la rhétorique à Bâle, puis fut nommé médecin d'Ulrich, duc de Wurtemberg-Montbéliard (1570), et vint séjourner auprès de ce prince à Montbéliard. Son principal ouvrage est l'*Historia universalis plantarum*, publiée après sa mort, à Yverdun, en 1650, 3 vol. in-fol. Elle a fait longtemps autorité. On a encore de lui: *Histoire de la rage des loups advenue en* 1590; *Traité des animaux ayant ailes qui nuisent par leurs piqûres*, etc., 1593, et plusieurs opuscules de botanique, extraits de son grand ouvrage. Il était lié avec les principaux botanistes de son temps, Conrad Gesner, Fuchs, Dalechamp, etc.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né à Bâle en 1550, mort en 1624, fut professeur de langue grecque, puis de botanique et d'anatomie à Bâle. Son principal ouvrage de botanique est le *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1671, in-4. C'est un index des ouvrages de Théophraste, Dioscoride, Pline, etc., avec la synonymie des plantes, rangées dans un ordre méthodique; il mit 40 ans à le composer. On lui doit encore *Theatrum anatomicum*, Francfort, 1605, réimprimé avec de grandes additions en 1621, et plusieurs autres ouvrages d'anatomie. Il a fait dans cette dernière science quelques découvertes, entre autres celle de la valvule placée entre l'iléon et le colon, et qui porte le nom de *valvule de Bauhin*.

BAULES, *Bauli*, lieu voisin de Baies, entre cette ville et le cap Misène. Hortensius y avait une belle *villa*.

BAUMAN (îles), groupe au N. O. des îles de la Société, dans le Grand-Océan, par 157° 50' long. O., 13° lat. N.: la plus grande a 30 kil. O. de tour. Découvertes par Roggewyn.

BAUMANN (grotte de), en allemand *Baumannshœhle*, dans le duché de Brunswick, à 8 kil. S. O. de Blankenbourg, se compose de 6 ou 7 voûtes qui communiquent par de petites ouvertures et où l'on trouve des stalactites et des ossements fossiles.

BAUME, du mot provençal *baoumo*, caverne, est le nom de plusieurs lieux dans le Midi, dont le plus connu est la montagne de Sainte-Baume. *Voy.* SAINTE-BAUME.

BAUME-LES-DAMES, ch.-l. d'arrond. (Doubs), sur le Doubs, à 28 kil. N. E. de Besançon; 2,519 hab. Forges, taillanderies, tanneries, papeteries. Aux environs, fer, houille, marbre, ardoise, et carrières de gypse très abondantes. — L'arrond. de Baume-les-Dames a 7 cantons (Clerval, Rougemont, l'Isle-sur-le-Doubs, Vercel, Pierre-Fontaine, Roulans-l'Église, plus Baume), 189 communes, et 67,888 hab. Baume-les-Dames a dû son nom à une abbaye de chanoinesses célèbre au XII[e] siècle.

BAUMÉ (Antoine), pharmacien et chimiste, né à Senlis en 1728, mort en 1804, s'établit à Paris, où il consacra aux progrès de la science une fortune acquise par son travail, et devint membre de l'Académie des Sciences. Il a fait en commun avec Macquer plusieurs ouvrages de chimie qui ne sont plus au courant de la science, des *Éléments de pharmacie*, 1773, un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, et de *Mémoires* sur divers points importants de chimie. On lui doit un grand nombre d'inventions utiles aux arts, plusieurs procédés de teinture et de dorure; il parvint à rendre les thermomètres comparables, et inventa l'aréomètre qui porte son nom.

BAUMEISTER (Fréd.-Christ.), recteur du gymnase de Gœrlitz, né en 1709 dans la Saxe-Gotha, mort en 1785, embrassa le wolfianisme et publia plusieurs ouvrages dans l'esprit de cette philosophie, tels que: *Philosophia definitiva*, Wittemberg, 1735; *Institutiones philosophiæ methodo wolfiana conscriptæ*, etc., 1738; *Historia doctrinæ de optimo mundo*, 1741, etc.

BAUMELLE (LA). *Voy.* LA BAUMELLE.

BAUMGARTEN (Alex.-Gottlieb), philosophe allemand, né à Berlin en 1714, mort en 1762, enseigna la philosophie et les belles-lettres à Halle et à Francfort-sur-l'Oder; adopta les doctrines de Leibnitz et de Wolf. Il s'occupa surtout des beaux-arts, et il est un des premiers qui en aient présenté une théorie générale. Son principal ouvrage est intitulé: *Æsthetica* (Francfort-sur-l'Oder, 1750, 1758); sous ce nom, dont il fut le créateur, et qui a fait depuis fortune, il exposa sa théorie du beau. On a aussi de lui des manuels de métaphysique et de morale remarquables par la netteté de l'exposition, mais qui renferment peu d'idées originales. — Il eut un frère aîné, Jacques-Sigismond, né en 1706, mort en 1757, qui se distingua comme théologien, et qui a publié un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, Halle, 1742, et plusieurs traductions d'ouvrages historiques.

BAURES, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres, naît par 16° lat. N., dans les monts des Guarayos; coule au N. O.; reçoit le Rio-Branco, et tombe dans le Guapare près du fort de Principe-do-Beira. Cours, 590 kil.

BAUSCH (J.-Laurent), *Bauschius*, médecin allemand, né en 1605 à Schweinfurt, mort en 1665, fonda en 1652, à Leipsick, l'académie des Curieux de la nature (*Naturæ curiosorum*), dont il fut le premier président. Cette académie a publié depuis 1670 des mémoires qui ont contribué beaucoup au progrès des sciences en Allemagne.

BAUSSET (L.-Fr. DE), cardinal, né à Pondichéry en 1748, mort à Paris en 1824, fut d'abord grand-vicaire de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix; il devint évêque d'Alais en 1784, et fut député à l'assemblée des notables en 1787. L'Assemblée constituante supprima son évêché en 1790, et il réclama inutilement. Incarcéré pendant la Terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor; il publia en 1808 une *Histoire de Fénelon*, qui eut beaucoup de succès (3 vol. in-8, portés à 4 dans l'édition de 1817). Il la fit suivre bientôt après d'une *Histoire de Bossuet* (4 vol. in-8, 1814), qui ne fut pas aussi bien ac-

cueillie. Lors de la formation de l'université, Napoléon le créa conseiller titulaire (1810), et en février 1815 il fut nommé par Louis XVIII président du conseil de l'instruction publique; mais les événements des Cent-Jours l'empêchèrent d'exercer ses fonctions. Au retour des Bourbons il fut fait pair et reçut le chapeau de cardinal (1817). Il avait été admis à l'Académie Française en 1816. M. Tabaraud a publié en 1822 un *Supplément aux deux histoires de M. de Bausset.*

BAUTRU (Guill.), bel esprit, né à Angers en 1588, mort en 1655, se fit une grande réputation par ses bons mots, et se concilia la faveur de Richelieu et de Mazarin. Il fut nommé comte de Saint-Séran et ambassadeur en Flandre, en Espagne et en Angleterre. Il fut un des premiers membres de l'Académie Française, quoiqu'il n'eût rien écrit.

BAUTZEN ou BUDISSIN, ville du roy. de Saxe (H.-Lusace), sur la Sprée, à 52 kil. N. E. de Dresde. Église Saint-Pierre, hôtel-de-ville, salle de spectacle, château d'Ortenburg, gymnase, 2 bibliothèques publiques. Draps, toiles, futaines, cotonnades, bonneteries, etc. Jadis ville impériale. Patrie du poëte Meissner. Napoléon y vainquit les Russes et les Prussiens (mai 1813).

BAUX (LES), ville de France (Bouches-du-Rhône), à 7 kil. S. de Saint-Remy; 3,500 hab.— Elle a donné son nom à la maison de Baux, une des plus anciennes familles de la Provence, et qui prétendait descendre des anciens *Baltes*, famille royale chez les Wisigoths. *Voy.* BALTES. Les barons de Baux ont été seigneurs de Marseille, princes d'Orange; ont prétendu aux titres de rois d'Arles et de comtes de Provence, et ont soutenu leurs prétentions à main armée. Le plus ancien baron de Baux dont l'histoire fasse mention est Guillaume-Hugues, qui vivait au milieu du XIe siècle. En 1393. Marie de Baux porta dans la maison de Châlon la principauté d'Orange, qui passa depuis dans celle de Nassau. Depuis la fin du XIVe siècle jusqu'en 1641, la baronnie de Baux fut réunie au comté de Provence. A cette époque Louis XIV en fit don au prince de Monaco, Honoré de Grimaldi, qui avait secoué le joug de l'Espagne et s'était mis sous la protection de la France.

BAUZILLE-DU-PUTOIS, bourg de France (Hérault), à 8 kil. S. de Ganges. Près de là est la célèbre grotte ou *baoumo de las Doumaiselas,* dite aussi grotte de Ganges.

BAVAY, *Bagacum,* ch.-l. de cant. (Nord), à 22 kil. N. O. d'Avesnes; 1,650 hab. Fonderies de fer et cuivre, instruments aratoires, etc. Ruines d'un cirque, d'un aqueduc; pyramide à 7 faces d'où partaient 7 routes dites chaussées de Brunehaut, parce qu'on les attribuait à cette reine d'Austrasie.

BAVIERE, *Noricum*, puis *Boiaria* ou *Bajuvaria* en latin, *Baiern* en allemand; roy. de la Confédération germanique, est composé de deux parties séparées par le roy. de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et situées, l'une à l'E., sur le Danube, l'autre à l'O., sur la rive gauche du Rhin. La première, qui forme la presque totalité du roy., est comprise entre 47° 15'-50° 42' lat. N., et 6° 35'-11° 32' long. E.; elle a pour bornes, au N. les principautés de Reuss, les duchés et le roy. de Saxe; à l'O. la Hesse électorale, les grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade et le roy. de Wurtemberg; au S. et à l'E. le Vorarlberg, la Bohême et l'Inn. La seconde, qui est beaucoup plus petite, s'étend de 48° 55' à 49° 50' lat. N. et de 4° 45' à 6° 10' long. E.; elle est comprise entre le grand-duché de Bade à l'E., le grand-duché de Darmstadt au N. E., celui du B.-Rhin à l'O., et le Rhin au S., qui la sépare de la France. Superficie totale, 79,800 kil. carrés; population, 4,070,000 hab. Capitale, Munich. Le roy. actuel de Bavière est formé de l'ancien cercle de Bavière (moins l'archevêché de Saltzbourg et le pays de Berchtesgaden, cédés à l'Autriche en 1802), de presque tout le cercle de Franconie, de la partie orientale du cercle de Souabe; des évêchés de Fulde, Spire, Worms, et du duché de Deux-Ponts, dans le cercle du H.-Rhin; d'une partie de l'électorat de Mayence, et du B.-Palatinat, avec Aschaffembourg dans celui du B.-Rhin; enfin d'une fraction de l'Alsace, et de la forteresse de Landau en France. Depuis 1817 il se divise en huit cercles principaux, savoir :

Cercles.	*Chefs-lieux.*
Iser.	Munich (*Muenchen*).
B.-Danube (*Unter-Donau*).	Passau.
Regen.	Ratisbonne (*Regensburg*).
H.-Mein (*Ober-Mayn*).	Bayreuth.
B.-Mein (*Unter-Mayn*).	Wurtzbourg.
Rezat.	Anspach.
H.-Danube (*Ober-Donau*)	Augsbourg.
Rhin.	Spire (*Speier*).

Les villes principales de la Bavière, outre les chefs-lieux de chacun des cercles, sont : Aschaffembourg, Bamberg, Deux-Ponts (*Zweibrücken*), Ingolstadt, Landau, Landshut, Memmingen, Nordlingen et Nuremberg. La Bavière du Danube est très montagneuse; sa partie méridionale est hérissée des ramifications de l'Arlberg et des Alpes Noriques; à l'E. le Bœhmerwald, au N. E. l'Erzgebirge et le Fichtelberg dessinent ses frontières: elle est enfin traversée du S. O. jusqu'à la riv. de l'Altmühl par une branche des Alpes de Souabe. La Bavière rhénane est coupée en deux parties égales par la chaîne des Vosges; au centre est le mont Tonnerre. Les fleuves sont : le Danube, qui la traverse de l'O. à l'E. et qui y reçoit l'Iller, le Lech, l'Iser, l'Inn, l'Altmühl, la Naab et la Regen; le Mein, qui prend sa source au pied du Fichtelberg, et coule à l'O.; il reçoit la Regnitz et la Saale de Franconie. Les principaux affluents du Rhin sont la Lauter, la Queich, l'Issenach et la Nahe. On trouve aussi en Bavière plusieurs lacs; les principaux sont : l'Ammer, le Wurm et le Chiem. Le climat est doux et tempéré; le sol renferme beaucoup de mines et de carrières; il produit en abondance des grains, des légumes, des fruits, du vin, du lin, du chanvre. On trouve au N. de vastes plaines et de belles forêts, beaucoup de bêtes fauves et de gibier, une grande quantité de bestiaux, d'abeilles et de volailles. Industrie active, et grand commerce. L'instruction est très avancée, surtout depuis les derniers temps : on y compte trois universités: celles de Munich, d'Erlangen et de Wurtzbourg; il y en avait une précédemment à Landshut, elle a été transportée à Munich depuis peu. La Bavière occupe le troisième rang dans la Confédération germanique; elle a quatre voix à l'assemblée générale, et une dans les assemblées ordinaires. Ses revenus s'élèvent à 69,700,000 fr.; sa dette à 265,000,000 fr.; son armée est de 50,000 hommes ; elle fournit un contingent fédéral de 35,600 hommes.

Histoire. Au temps de César, la contrée appelée auj. Bavière paraît avoir été encore déserte; mais sous Auguste on la voit déjà figurer au nombre des provinces romaines, sous les noms de Vindélicie et de Norique. Au Ve siècle, les *Boii* ou *Boioarii*, venus de Bohême, étendirent leurs possessions dans la Norique occidentale; ces nouveaux conquérants furent eux-mêmes soumis du temps de Dagobert par les Francs Austrasiens (630-660). A cette époque la Bavière était gouvernée par des ducs de la race des Agilolfinges, dont le fondateur, Agilulf, régnait vers 530. Les ducs agilolfinges continuèrent à régir la Bavière au nom des rois francs jusqu'à Odilon, qui en 743 prit le titre de roi. Il essaya, mais en vain, de se soustraire à la suzeraineté de Charles Martel, son beau-père. Tassillon, son successeur (748-788), imitant son exemple, viola le serment de fidélité

qu'il avait prêté à Pepin et fit alliance contre Charlemagne, d'abord avec Didier, roi des Lombards, et avec le duc d'Aquitaine, puis avec les Avares; mais vaincu et pris par le roi des Francs, il alla finir ses jours dans un couvent (788). Charlemagne laissa à la Bavière le titre de duché, et en confia le gouvernement à Gérold, comte de Souabe. Louis-le-Débonnaire l'érigea en royaume, 814, et la donna à son fils aîné, Lothaire, qui en 817 la céda à Louis-le-Germanique. Le royaume de Bavière comprenait alors, outre la Bavière, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, le Frioul, l'ancienne Pannonie, la Moravie et la Bohême. En 912, la race des Carlovingiens s'étant éteinte en la personne de Louis-l'Enfant, les Bavarois se choisirent pour chef le comte Arnoul, fils de Luitpold, qui prit le titre de duc. Après sa mort (937), le duché passa successivement dans diverses maisons; il fut possédé par des ducs de la maison de Saxe (947-1004), de celle de Franconie (1004-1070), par les Guelfes ou Welfs de la maison d'Este (1070-1139), par des ducs autrichiens, jusqu'à ce qu'il tombât (1180) entre les mains d'Othon, comte palatin de Bavière, descendant d'Arnoul, fils de Luitpold, et chef de la maison de Wittelsbach qui régna jusqu'à la fin du dernier siècle. Sous les successeurs de ce prince, le duché de Bavière, qui avait été considérablement réduit, reprit de nouveaux accroissements. Après la mort d'Othon-l'Illustre (1253), ses deux fils, Louis II et Henri XIII, se partagèrent ses états: Louis régna sur la Haute-Bavière, et Henri sur la Basse. Louis III, dit *le Bavarois*, fils de Louis II, réunit en 1312 la Haute et Basse-Bavière et fut couronné empereur en 1314. Louis III agrandit considérablement ses domaines, et lorsqu'il mourut (1340), il possédait, outre la Bavière, le Brandebourg, la Hollande, la Zélande, le Tyrol, etc. Les fils de Louis se partagèrent ces diverses provinces, et formèrent un grand nombre de branches qui s'éteignirent rapidement, de sorte qu'en 1507, Albert II, de la branche de Munich, réunit de nouveau toute la Bavière. Les successeurs d'Albert s'opposèrent de toutes leurs forces à la réforme. Pendant la guerre de trente ans, l'empereur Ferdinand II éleva le duc Maximilien à la dignité d'électeur (1623), et il rendit ce titre héréditaire dans sa famille. Cette dignité lui fut confirmée en 1648 par le traité de Westphalie. Son petit-fils, Maximilien-Emmanuel (1679-1736), s'étant déclaré pour la France dans la guerre de la succession d'Espagne, fut, après la bataille d'Hochstedt (1704), mis au ban de l'Empire et ne rentra dans ses droits qu'après la paix de Bade (1714). Charles-Albert, qui lui succéda, prétendit, d'après d'anciens traités, à la succession de l'empereur Charles VI, conquit l'Autriche entière et se fit même couronner empereur à Francfort en 1742, sous le nom de Charles VII; mais vaincu par les troupes autrichiennes, il se vit forcé non seulement de renoncer à l'empire, mais d'abandonner la Bavière elle-même à François de Lorraine, et mourut avant la fin de la guerre (1745). Maximilien-Joseph fit la paix avec François et recouvra ses états par la paix de Fussen. La Bavière jouissait d'un peu de repos lorsque la mort de Maximilien-Joseph, dernier rejeton des Wittelsbach, souleva de nouvelles discordes (1777). Charles-Théodore, électeur palatin, allié à cette famille, parvint cependant à régner en Bavière, malgré l'Autriche; et après sa mort (1799), son neveu, Maximilien-Joseph, lui succéda. La Bavière souffrit beaucoup pendant les guerres de la révolution. Longtemps fidèle alliée de la France, elle fut obligée de lui fournir de nombreux contingents. Elle signa l'acte de la confédération du Rhin, et sous la protection de Napoléon, qui avait considérablement agrandi son territoire, elle fut érigée en royaume dès 1806; néanmoins, après les désastres de 1813, Maximilien tourna ses armes contre la France; pour prix de cette trahison, il reçut au congrès de Vienne la confirmation de la royauté et de son indépendance. Il donna en 1818 une charte constitutionnelle à la Bavière. D'après cette charte, le gouvernement est représentatif: il se compose d'un roi et de deux chambres, le sénat et les députés; les chambres partagent le pouvoir législatif et votent l'impôt; la couronne se transmet de mâle en mâle par droit de primogéniture. Le fils de Maximilien-Joseph, Louis I, lui succéda en 1825; ce prince règne encore aujourd'hui (1840).

Souverains de la Bavière.

1° *Ducs agilolfinges.*
Agilulf, mort en 530
Caribald I, 595
Tassillon I, 609
Caribald II, 640
Théodore I, 680
Théodore II, 717
Théodobert et Grimoald, 724
Hubert, 737
Odilon, 748
Tassillon II, 788

2° *Rois francs.*
Charlemagne, 788-814
Louis I et Lothaire, 817
Louis II, *le Germanique*, 876
Carloman, 880
Louis III, 882
Charles-le-Gros, 887
Arnoul de Carinth. 899
Louis IV, *l'Enfant*, 912

3° *Ducs bavarois.*
Arnoul, *le Mauvais*, 912-937
Eberhard, 938
Berthold, 947

4° *Ducs de Saxe et de Franconie.*
Henri I, 947-956
Henri II, *le Querelleur*, 956-967 et 985-995
Othon I, de Souabe, 982
Henri III, 985
Henri IV, 1004
Henri V, 1026
Henri VI, 1039
Henri VII, 1047
Conrad I, de Zutphen, 1053
Henri VIII, 1056
Conrad II, 1056
Agnès, 1061
Othon II, 1070

5° *Ducs guelfes* ou *welfs.*
Welf I, 1070-1101
Welf II, 1120
Henri IX, 1126
Henri X, 1139

6° *Ducs autrichiens.*
Léopold, 1139-1141
Henri XI, 1156
Henri XII, 1180

7° *Maison de Wittelsbach* (*ducs*).
Othon I, 1180-1183
Louis I, 1231
Othon II, *l'Illustre*, 1253
Henri XIII et Louis II, 1294
Louis III, 1347
Etienne I, 1378
Jean de Munich, 1397
Ernest et Guillaume, 1438
Albert, 1460
Jean et Sigismond, 1467
Albert II, 1508
Guillaume et Louis, 1550
Albert III, 1579
Guillaume III, 1598

(*Électeurs.*)
Maximilien I,
duc, 1598-1623
électeur, 1623-1651
Ferdinand-Marie, 1679
Maximilien II (Emmanuel), 1726
Charles-Albert, 1745
Maximilien III (Joseph), 1777

8° *Maison palatine.*
Ch.-Théodore, 1777-1799

(*Rois.*)
Maximilien-Joseph
(IV), élect., 1799-1806
(I) roi, 1806-1825
Louis I (Charles-Auguste), 1825

BAVIÈRE (cercle de), une des divisions de l'ancien empire d'Allemagne. Il comprenait tous les territoires qui forment auj. la partie orientale de la Bavière.

BAVILLE (LAMOIGNON DE). *Voy.* LAMOIGNON.

BAXAS (cap DAS), *Noti cornu*, sur la côte d'Ajan, dans la partie orientale de l'Afrique, par 5° lat. N., et 46° long. E.

BAXTER (Guill.), savant philologue anglais, né en 1650, dans le comté de Shrop, mort en 1723, était neveu de Richard Baxter, non-conformiste, qui fut persécuté sous Cromwell et Charles II pour ses opinions religieuses. On a de lui une *Grammaire latine*, 1679; une édition d'*Anacréon*, Londres, 1695, in-8; une édition d'*Horace*, 1701, in-8; *Glossaire des Antiquités britanniques*, en latin, Londres, 1719 et 1733, in-8.

BAXTER (André), écrivain écossais, né en 1687, à Old-Aberdeen, mort à Wittingham en 1750, est sur-

tout connu par ses *Recherches sur la nature de l'âme, où son immortalité est démontrée par les lumières de la raison et de la philosophie*, 1737, 2 vol.

BAYADÈRES, femmes indiennes qui cultivent le chant et la danse. Elles se partagent en quatre classes : les *dévéduchis*, qui habitent les temples et animent les fêtes religieuses de leurs chants et de leurs danses ; les *natchés*, qui remplissent les mêmes fonctions, mais sans être attachées à un temple particulier ; enfin les *vestiatris* et les *cancenis*, qui se consacrent aux divertissements des grands seigneurs de l'Orient. Elles sont choisies parmi les plus jolies filles ; leur costume est riche et voluptueux ; leur danse, souple et gracieuse, peint le plus souvent la passion de l'amour. Leur état est regardé d'ailleurs comme n'ayant rien de déshonorant.

BAYAN-KARA, chaîne de mont. de l'empire chinois, fait partie du grand massif de Kuen-Lun ; elle commence sous 94° 30' long. E., 35° lat. N., et court au S. E., sépare les sources du Hoang-ho de celles du Mouroui-Oussou, se joint vers l'E. aux mont. Neigeuses, et se lie aux monts du Thibet oriental. Pics très élevés.

BAYAN-OULA, montagnes du Turkestan, dans les terres de la horde des Kirghiz-Caïsaks, se rattachent à l'Ouloug-Dagh.

BAYARD (CHATEAU-), village du départ. de l'Isère, à 6 kil. N. O. d'Allevard. C'est de là que le célèbre Bayard prit son nom.

BAYARD (Pierre DU TERRAIL, seigneur de), surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproche*, né en 1476 au château de Bayard, près de Grenoble, réunit en lui les vertus qu'on admire séparément dans plusieurs des héros de l'antiquité. Il commença à se signaler sous Charles VIII, à la bataille de Fornoue (1495). Sous Louis XII il contribua puissamment à la conquête d'une partie de l'Italie. Comme Horatius Coclès, il défendit seul contre les Espagnols le pont du Garigliano, ce qui lui fit donner cette devise : *Vires agminis unus habet.* Il prit la part la plus glorieuse à la victoire d'Agnadel (1509), puis il fit avec succès la guerre au pape Jules II ; mais, non moins loyal que Fabricius, il repoussa avec indignation les propositions d'un traître qui lui offrait d'empoisonner son ennemi. A la prise de Brescia, il sauva l'honneur d'une famille qui allait être livrée à la brutalité du soldat, et n'accepta un don de 2,500 ducats que pour les partager entre deux jeunes filles dont il venait de protéger la vertu. Sous François I, il fit de nouveau la guerre en Italie et prit un des généraux ennemis, Prosper Colonna. A Marignan, placé à côté du roi, il fit des prodiges de valeur et décida la victoire (1515). Pour lui témoigner sa haute estime, François I voulut être armé chevalier de ses mains. Chargé, quelques années après, de ramener une armée qu'avait compromise l'impéritie de Bonnivet, il la sauva en lui faisant passer la Sésia à Romagnano, en présence des Espagnols, quoique ceux-ci fussent bien supérieurs en force ; mais étant resté le dernier pour couvrir la retraite, il reçut une blessure dont il mourut peu d'instants après, le 30 avril 1524. Quoique expirant, il exigea qu'on le plaçât en face de l'ennemi, ne voulant pas, disait-il, lui tourner le dos pour la première fois. Le connétable de Bourbon, qui servait dans les rangs des Espagnols, voyant Bayard à ses derniers moments, déplorait son sort. « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit le héros, mais vous qui combattez contre votre roi et votre patrie. » La vie de Bayard a été écrite par son secrétaire, connu sous le nom de *Loyal Serviteur*, Paris, 1527 ; et depuis par Guyard de Berville, 1760, in-12, et par plusieurs autres.

BAYAZID, ville de la Turquie d'Asie, dans le gouvernement d'Erzeroum, à 240 kil. E. d'Erzeroum, par 42° 6' long. E., 39° 20' lat. N. ; 10,000 hab. Citadelle. Beau monastère. Commerce assez actif avec la Géorgie et la Perse.

BAYEN (Pierre), pharmacien et chimiste, né à Châlons-sur-Marne en 1725, mort en 1798, suivit en 1755, comme pharmacien en chef, l'expédition de Minorque, puis passa à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans, et y rendit les plus grands services ; fut chargé d'analyser les eaux minérales de la France, découvrit la propriété fulminante du mercure, reconnut que les minéraux enlèvent à l'air un de ses principes dans la combustion, et fit plusieurs autres observations importantes.

BAYER (Théoph.-Sigefroy), savant antiquaire et orientaliste, né à Kœnigsberg en 1694, mort en 1738, occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines à Pétersbourg. On a de lui : *Musæum sinicum*, Pétersbourg, 1730 ; *Historia osrhoena et edessana nummis illustrata*, 1734, et un grand nombre de savants mémoires dans les actes de l'académie de Pétersbourg.

BAYEUX, *Aregenus*, *Bajocasses*, *Civitas Bajocassum*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur l'Aure, à 28 kil. N. O. de Caen ; 14,919 hab. Evêché ; collège communal, cathédrale, place St-Patrice, hôtel-de-ville, bibliothèque. Industrie active : dentelles, tulles, blondes, toiles, etc. Les druides y avaient une école célèbre, au mont Phaunus. Les ducs de Normandie y résidaient quelquefois. On y conserve la célèbre tapisserie dite *de Bayeux*, sur laquelle la reine Mathilde retraça la conquête de l'Angleterre par son mari Guillaume. Bayeux a produit les deux Chartier, Olivier Basselin, etc. — L'arr. de Bayeux a 6 cant. (Balleroy, Caumont, Isigny, Ryes, Trevières, plus Bayeux), 159 comm. et 81,244 hab.

BAYLE (Pierre), célèbre écrivain français, né en 1647, au Carlat, dans le comté de Foix, fut élevé dans le protestantisme, que des Jésuites lui firent abjurer dans sa jeunesse, mais auquel il retourna bientôt. En 1675, il obtint au concours une chaire de philosophie à Sedan, et l'occupa avec distinction jusqu'à la suppression des universités protestantes, en 1681 ; il fut alors appelé à Rotterdam pour y remplir une chaire semblable. Il publia cette même année ses *Pensées sur la comète*, 1681, dans lesquelles, à l'occasion d'une comète qui venait de paraître, il attaqua le préjugé vulgaire qui voyait dans ce météore un présage effrayant. Il fonda en 1684 le journal littéraire connu sous le titre de *Nouvelles de la république des lettres*. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il combattit dans ses écrits l'intolérance de Louis XIV, et il porta si loin la hardiesse de ses opinions philosophiques que ses ennemis, à la tête desquels était le ministre Jurieu, y trouvèrent un prétexte pour le faire priver de sa chaire. Il se mit alors à rédiger l'ouvrage qui a fait sa réputation, le *Dictionnaire historique et critique*, dont la 1re édition parut en 1697, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage lui suscita de nouvelles attaques. Jurieu le dénonça au consistoire comme impie, et au prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, comme ennemi de l'état et partisan secret de la France ; mais, grâce à la protection de lord Shaftesbury, il échappa cette fois aux coups de ses persécuteurs. Bayle employa le reste de sa vie à étendre son *Dictionnaire*, dont il donna une nouvelle édition en 1702, 3 vol. in-fol., et à composer plusieurs ouvrages de critique ou de controverse, parmi lesquels on remarque les *Réponses aux questions d'un provincial*, 6 vol. in-8, Rotterdam, 1704-6. Il mourut en 1706, à 59 ans. Bayle est surtout connu comme sceptique. Dans son *Dictionnaire*, il se plaît à exhumer les opinions les plus paradoxales et à les fortifier d'arguments nouveaux, sans toutefois les avouer pour son propre compte. Par ses attaques contre les abus de la religion, il a frayé la voie à Voltaire. L'édition la plus récente et la plus complète de son *Dictionnaire* est celle de Beuchot,

16 vol. in-8, 1820-24. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à La Haye, 4 vol. in-fol., 1727. Sa vie a été écrite par Desmaizeaux, 2 vol. in-12, 1772, et par Du Revest sous le nom de La Monnoye, 1716, in-12.

BAYLE (Gasp.-Laur.), médecin, né en 1774 au Vernet en Provence, mort à Paris en 1816, a puissamment contribué aux progrès de l'anatomie pathologique. Il a publié des *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, Paris, 1810, qui sont fort estimées. — Un autre médecin du même nom, François Bayle, né à Toulouse en 1622, mort en 1709, fut professeur de médecine à Toulouse, et composa de savants ouvrages, entre autres un *Traité de l'apoplexie*.

BAYLEN, ville d'Espagne (Jaen), à 33 kil. de Jaen, au pied de la Sierra Morena; 2,550 hab. — Baylen est célèbre par la capitulation que le général Dupont, surpris entre ce bourg et Andujar, y signa le 20 juin 1808. Ce fut le premier de nos revers en Espagne.

BAYON, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 25 kil. S. de Nancy, à 17 kil. S. O. de Lunéville: 800 hab.

BAYONA, petite ville d'Espagne (Santiago), à 15 kil. S. O. de Vigo, sur une petite baie de l'Océan. Port profond, commode. *Baia ona* en langue basque veut dire *bonne baie*.

BAYONNE, *Lapurdum*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 786 kil. S. O. de Paris, à 4 kil. de l'Océan Atlantique, sur la Nive et l'Adour; 15,912 hab. Evêché. Bayonne est comme divisée en trois villes: le Grand-Bayonne, le Petit-Bayonne, et le faubourg du St-Esprit, de l'autre côté de l'Adour, dans le dép. des Landes. Ville généralement jolie et bien bâtie; charmantes promenades le long de l'Adour; place Grammont, place d'Armes, cathédrale. Port, école de navigation, bibliothèque publique, etc. Industrie active: distillerie, chocolat et jambons renommés, etc. Chantiers de construction pour la marine royale et le commerce. Commerce considérable avec l'Espagne. Armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique. C'est dans cette ville qu'a été inventée la *baïonnette*. — Bayonne dépendit longtemps du duché d'Aquitaine; puis elle fut possédée par les Anglais, auxquels Charles VII l'enleva. Depuis elle a été quatorze fois assiégée, mais inutilement; aussi se glorifie-t-elle d'être une *ville vierge*. C'est à Bayonne que Napoléon reçut la renonciation de Charles IV à la couronne d'Espagne, qu'il plaça peu après sur la tête de Joseph. — L'arr. de Bayonne a 8 cant. (Espelette, Bidache, la Bastide-de-Clarence, Hasparren, Ustaritz, St-Jean de Luz, plus Bayonne qui compte pour 2), 54 comm. et 84,519 hab.

BAYREUTH, ville de Bavière, ch.-l. du cercle du H.-Mein, sur le Mein-Rouge, à 42 kil. E. de Bamberg, par 9° 20' long. E., 49° 57' lat. N.; 11,000 hab. Belle rue de Frédéric, marché, deux châteaux, opéra, hôtel-de-ville, etc. Etoffes de coton, draps, chapeaux, etc.—Jadis ch.-l. du margraviat de Bayreuth.

BAYREUTH (margraviat ou principauté de), ancien état de l'Allemagne, dans le cercle de Franconie, avait pour places principales: Bayreuth (capit.), Culmbach, Pegnitz, Erlang, Neustadt-sur-Aisch, Bayersdorf, Neuhaussen. — La principauté de Bayreuth s'est formée lentement à partir de 1248, époque à laquelle Bayreuth entra dans la maison de Hohenzollern. On l'a nommée souvent principauté de Culmbach. Elle fut supprimée en 1806; elle était alors réunie au margraviat d'Anspach.

BAZA, *Basti*, ville d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N. E. de Cadix: 6,900 hab. Commerce de chanvre.

BAZADAIS, *Vasates*, province de Guyenne, entre le Bordelais à l'O., le Périgord et l'Agénois à l'E., la Gascogne au S. et la Saintonge au N. Ch.-l., Bazas. Autres places: Langon, La Réole, Sauveterre, Captieux, Casteljaloux et Castelmoron. Il fait auj. partie du dép. de la Gironde.

BAZARD (Aman), disciple de Saint-Simon, né vers 1792, mort en 1832, prêcha avec ardeur la nouvelle doctrine de 1825 à 1830, rédigea *le Producteur* et *l'Organisateur*, journaux où étaient exposées ses opinions, et fut un instant reconnu pour chef par les Saint-Simoniens; mais il se sépara d'eux à la fin de 1831, lorsqu'abandonnant leur première direction, qui était toute philosophique, ils prétendirent créer une religion nouvelle.

BAZAS, *Cossio, Vasates, oppidum Vasatum*, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 60 kil. S. E. de Bordeaux; 4,446 hab. Salpêtrière royale, verrerie, etc. Commerce de grains, bétail, bois de chauffage. Autrefois capitale des *Vasates*, un des principaux peuples de la Novempopulanie. Elle eut longtemps un évêché. Patrie de Jules Ausone, médecin et préfet d'Illyrie, père du poëte Ausone. — L'arrond. de Bazas a 7 cant. (Auros, Captieux, Grinol, Langon, Saint-Symphorien, Villandraut, plus Bazas), 68 communes et 53,721 hab.

BAZOCHE (clercs de la). *Voy.* BASOCHE.

BAZOCHE-SUR-HOESNE (la), ch.-l. de cant. (Orne), à 6 kil. N. O. de Mortagne; 1,500 hab. — Il y a encore beaucoup de bourgs du nom de Bazoche, Bazoge et Bazouge en France. Le plus important est Bazouge-la-Pérouse, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 31 kil. de Fougères; 4,000 hab.

BÉARN (du nom de l'ancienne ville de *Beneharnum*), province de France sur les confins de l'Espagne, avait pour bornes à l'O. la Navarre française et la Soule, à l'E. le Bigorre, au N. la Chalosse; 60 kil. sur 65. Elle faisait partie du gouvernement de Navarre, et se divisait en 5 sénéchaussées; ch.-l., Pau, et primitivement Morlai. Cette contrée était jadis habitée par les *Beneharni*; sous les Romains elle fut comprise dans la Novempopulanie: elle appartint ensuite aux Goths, puis aux Francs, aux Vascones ou Gascons (600, etc.), qui reconnaissaient toutefois la suprématie des ducs ou rois mérovingiens. Le Béarn fit ensuite partie de l'empire des Carlovingiens comme toute l'Aquitaine: il devint vicomté héréditaire (819) en la personne de Centule I, 2e fils de Loup, duc de Gascogne. Après l'extinction de cette 1re maison en 1134, il passa dans la maison des vicomtes de Gavaret, puis dans celle des Moncade (1170), et dans celle de Foix (1290). Les vicomtés de Béarn et de Gavaret, suivant alors les destins du comté de Foix, finirent par entrer dans les maisons d'Albret, puis de Bourbon, et furent réunis à la couronne de France par Henri IV, 1594. L'édit de réunion ne fut publié néanmoins qu'en 1630, sous Louis XIII. En 1790, le Béarn fut enclavé dans le dép. des Basses-Pyrénées, où il forme les districts d'Oloron, d'Orthez et de Pau.

BEATIA, auj. *Baëza*, ville de la Bétique, sur le *Bætis* (Guadalquivir).

BEATOUN (David), archevêque de Saint-Andrews en Écosse, né en 1494, de la famille des comtes de Fife, assassiné en 1547, fut un des plus cruels antagonistes de la réforme en Écosse. Jacques V l'éleva à la dignité de garde des sceaux, et c'est lui qui négocia le mariage de ce prince, d'abord avec Marguerite de France (1533), puis avec Marie de Lorraine (1538). Il fut nommé cardinal la même année. Après la mort du roi (1542), il devint chancelier de la jeune reine Marie Stuart, et exerça sous son nom l'autorité avec beaucoup de violence.

BÉATRIX (sainte), subit le martyre sous Dioclétien, l'an 303, ainsi que saint Simplice et saint Faustin, ses frères. Sa fête tombe le 29 juillet.

BÉATRIX, nom de plusieurs princesses du moyen âge, dont les plus connues sont Béatrix de Bourgogne, fille de Renaud, comte de Bourgogne, qui épousa en 1156 l'empereur Frédéric I et lui apporta en dot la Bourgogne Cisjurane et la Provence; — Béatrix de Savoie, qui épousa en 1220 Raymond-

Bérenger, comte de Provence, et qui favorisa les poëtes; — Béatrix de Provence, fille de la précédente, qui épousa en 1245 Charles d'Anjou, frère de Louis IX, depuis roi de Naples.

BÉATRIX, de la famille florentine des Portinari, femme illustrée par le Dante, qui l'aima dès son enfance, et lui consacra une place dans tous ses ouvrages, surtout dans sa *Divine Comédie*.

BEATTIE (James), écrivain écossais, docteur en théologie, né en 1735 à Laurencekirk, dans le comté de Kincardine, mort en 1803, fut d'abord maître d'école, et devint en 1760 professeur de philosophie au collége Maréchal à Aberdeen. Cultivant à la fois la poésie et la philosophie, il publia *le Jugement de Pâris* (1765), *le Ménestrel* (1774-77), *l'Ermite*, ainsi que plusieurs autres poésies qui eurent beaucoup de succès, et composa des essais sur *la Poésie et la Musique* (1762), sur le *Rire et les ouvrages de plaisanterie* (1764), sur la *Nature et l'immutabilité de la Vérité* (1770 et 1776); dans ce dernier ouvrage, le plus connu de tous, il combat, comme avait déjà fait son compatriote Reid, les sophismes de Berkeley et de Hume. On lui doit encore des essais sur les *Songes*, sur le *Langage*, sur l'*Utilité des études classiques*, et des *Éléments de morale* (1790-93), trad. en franç. par M. C. Mallet, Paris, 1840, 2 vol. in-8. W. Forbes a donné en 1806 une notice sur sa vie et ses écrits, Londres, 2 vol. in-4.

BEAUCAIRE, *Ugernum*, ch.-l. de cant. (Gard), près de la rive droite du Rhône, vis-à-vis de Tarascon, auquel l'unit un beau pont en chaînes de fer; 9,600 hab. permanents. Commerce en grains, farine, vins. Il s'y tient tous les ans une foire célèbre. Jadis il y venait des marchands, non seulement d'Espagne et d'Italie, mais de la Grèce, du Levant, de l'Égypte. La foire a lieu dans la ville et dans une longue prairie au bord du Rhône; elle commence le 22 juillet et dure 8 jours.

BEAUCAIRE DE PEGUILLON (Franç.), évêque de Metz, né dans le Bourbonnais en 1514, mort en 1591, fut protégé du cardinal de Lorraine, et l'accompagna au concile de Trente, où il combattit les prétentions ultramontaines. Il a composé: *Rerum gallicarum commentaria ab anno* 1461 *ad annum* 1567, Lyon, 1625, in-fol.

BEAUCE (la), partie du gouvernement de l'Orléanais, comprenait le pays Chartrain, le Dunois et le Vendomois. Souvent aussi on restreignait le nom de Beauce au pays Chartrain seulement. Villes principales: Chartres, ch.-l., puis Bretigny, Nogent-le-Roi, Gallardon, Épernon, Maintenon. La Beauce propre est toute en plaines qui produisent des blés, et qui sont renommées pour leur fertilité. Ce pays forme auj. la moitié environ du dép. d'Eure-et-Loir.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome et voyageur, né à Vesoul en 1752, mort en 1801; voyagea en Perse et en Turquie pour y faire des observations astronomiques, et fut appelé en Egypte lors de la conquête de ce pays par Bonaparte. Il a donné dans le *Journal des Savants* une intéressante relation de son voyage en Perse.

BEAUCHAMP (Alphonse DE), homme de lettres, né à Monaco en 1767, d'un père français, mort en 1832: servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne. A l'époque de la révolution il revint en France, où il occupa quelques emplois secondaires et se livra presque tout entier aux lettres. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la Vendée*, qui parut d'abord en 1806, 3 vol. in-8, et qui eut plusieurs éditions. Il était un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle* de M. Michaud.

BEAUCHAMPS (Pierre-François GODARD DE), littérateur, né à Paris en 1689, mort en 1761, a donné *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit du grec, La Haye, Paris, 1742, in-8; *les Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, traduit du grec, Paris, 1746, in-8: *Recherches sur les théâtres de France*, 1735, in-4; des romans et des pièces de théâtre.

BEAUFORT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Couesnon, à 16 kil. S. E. de Baugé, 5,993 hab. Toiles à voile, etc.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln, puis de Winchester, chancelier d'Angleterre, cardinal et ambassadeur en France: couronna en 1430, à Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, amené en France par le duc de Bedford, et fut membre du tribunal qui condamna au feu Jeanne d'Arc: on l'accuse aussi d'avoir fait assassiner un de ses neveux, le duc de Glocester. Il mourut en 1447.

BEAUFORT (François DE VENDOME, duc de), né à Paris (1616), de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Après avoir joui de la faveur de la régente Anne d'Autriche, il fut disgracié et emprisonné. Étant parvenu à s'échapper, il se jeta parmi les ennemis de la cour, et joua un rôle important dans la guerre de la Fronde: il acquit une si grande influence sur la populace qu'il fut surnommé le *Roi des halles*. En 1665, il battit deux fois sur mer les Algériens: en 1669, il conduisit des secours aux Vénitiens contre les Turcs, et se distingua au siége de Candie; mais il fut tué dans une sortie (1669).

BEAUFORT (Louis DE), historien judicieux du XVIIIe siècle, mort à Maëstricht en 1795, a composé *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de Rome*, Utrecht, 1738; *Histoire de la République romaine*, 1766, ouvrage très estimé.

BEAUFREMONT, village de France (Vosges), à 11 kil. de Neufchâteau; 450 hab. Il a donné son nom à la maison des barons de Beaufremont, famille française très ancienne, qui longtemps releva de l'empire d'Allemagne, et des ducs de Bourgogne, auxquels elle s'allia par mariages. Au XIIIe siècle, cette maison se divisa en deux branches; l'aînée ne tarda pas à s'éteindre; la branche cadette acquit successivement la principauté de Listenais, le duché de Pont-de-Vaux, le marquisat de Marnay-la-Ville; hérita des possessions des Gorrevod et des Courtenay. En 1757, l'empereur François I conféra à Louis, fils de L.-Bénigne de Beaufremont et d'Hélène de Courtenay, le titre de prince du Saint-Empire, ainsi qu'à tous les membres de sa famille. Alexandre-Emmanuel, son petit-fils, accepta de Napoléon le titre de comte de l'empire; il fut nommé pair en 1815 par Louis XVIII.

BEAUGENCY, ch.-l. de cant. (Loiret), sur la Loire, à 26 kil. S. O. d'Orléans; 4,849 hab. Beau pont. Tanneries, distilleries. Vins estimés. Château des seigneurs de Beaugency, dont la seigneurie fut réunie à la couronne vers la fin du XIIIe siècle.

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), général français, d'une noble famille de l'Orléanais qui remonte au XIVe siècle, naquit en 1760 à la Martinique. Il fut député de la noblesse aux états-généraux en 1789: en 1792, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin, mais son titre de noble le força bientôt à donner sa démission. Arrêté comme suspect à la Ferté-Beauharnais (Loir-et-Cher), où il s'était retiré, il fut condamné à mort en 1794. Il avait épousé Joséphine Tascher de la Pagerie, qui fut depuis l'épouse de Napoléon, et il en avait eu un fils, Eugène de Beauharnais (dont l'article suit), et une fille, Hortense, qui devint reine de Hollande par son mariage avec Louis Bonaparte. *Voy.* HORTENSE.

BEAUHARNAIS (Eugène DE), fils du précédent et de Joséphine Tascher de la Pagerie, né en 1781, fut appelé à jouer un rôle fort important lorsque Bonaparte eut épousé sa mère. Il accompagna ce général en qualité d'aide-de-camp dans les campagnes d'Italie et d'Egypte, se distingua à Marengo, et devint en peu de temps colonel, puis général de bri-

gade (1804). Lors de la création de l'empire, il fut élevé à la dignité de prince (1804), et bientôt après fut nommé vice-roi d'Italie (1805). En 1806, Napoléon lui fit épouser la princesse Amélie, fille du roi de Bavière, l'adopta solennellement et le désigna pour son successeur. Chargé en 1809 du commandement de l'armée d'Italie, il repoussa l'ennemi, opéra sa jonction avec la grande armée aux environs de Vienne, gagna la bataille de Raab, et fut une des principales causes du succès de celle de Wagram. Enfin il commanda un des corps de la grande armée dans la guerre de Russie; se signala aux combats d'Ostewno, de Mohilow, à la Moskowa, à Viazma et à Krasnoï, et, après le départ de Napoléon, il ramena l'armée jusqu'à Magdebourg; on admire universellement cette retraite. A la restauration, il se retira, avec le titre de duc de Leuchtenberg, auprès du roi de Bavière, son beau-père, et mourut à Munich d'une attaque d'apoplexie en 1824. Entre les nombreux ouvrages publiés sur ce personnage, on doit citer l'*Histoire politique et militaire du prince Eugène*, par le général Vaudoncourt, Paris, 1828, 2 vol. in-8. Le prince Eugène a laissé: le duc de Leuchtenberg, qui épousa la reine de Portugal dona Maria, et mourut en 1832; Joséphine, mariée à Oscar Bernadotte, prince héréditaire de Suède; Eugénie, mariée au prince de Hohenzollern-Hechingen; Amélie, mariée à don Pédro, empereur du Brésil; Théodolinda, et le prince Maximilien qui a pris le titre de duc de Leuchtenberg depuis la mort de son frère aîné, et qui a épousé en 1839 une fille de l'empereur de Russie, Nicolas.

BEAUHARNAIS (Fanny, comtesse de), née à Paris en 1738, morte en 1813, avait épousé un oncle d'Alexandre de Beauharnais. Elle cultiva la littérature et admit dans sa familiarité plusieurs gens de lettres, entre autres Dorat et Cubières. Elle a composé des poésies (Paris, 1772, 2 vol.) et un assez grand nombre de romans. — Elle a laissé un fils, Claude, comte de Beauharnais, mort en 1819; il fut sénateur sous l'empire, et pair de France sous la restauration.

BEAUJEU, ch.-l. de cant. (Rhône), à 21 kil. N. O. de Villefranche; 3,112 hab. Papeteries, etc. Commerce de vins. Aux environs, étoffes de coton, toiles. Jadis capitale du Beaujolais. *Voy.* BEAUJOLAIS.

BEAUJEU (la dame de). *Voy.* ANNE de France.

BEAUJOLAIS, ancienne contrée de France, faisait jadis partie du gouvernement du Lyonnais, et était située au N. du Lyonnais proprement dit et du Forez. Ch.-l., Beaujeu, puis Villefranche. Elle répond aujourd'hui au dép. du Rhône. Excellents vignobles. — Le Beaujolais fut d'abord une baronnie, qui était possédée au IXe siècle par Guillaume, comte du Lyonnais et du Forez. Après sa mort (900), elle échut à son fils Bérard I et à ses descendants. Cette première maison s'éteignit en 1265, en la personne de Guichard V. Isabeau, son héritière, épousa Renaud, comte du Forez, qui devint chef d'une nouvelle maison de sires de Beaujeu, parmi lesquels on remarque Edouard I, maréchal de France sous Philippe de Valois, qui vainquit les Anglais à Ardres, mais périt dans la bataille. La baronnie de Beaujeu passa, vers 1400, dans la maison de Bourbon, par la cession qu'en fit Edouard II à Louis de Bourbon, son oncle. Un des descendants de celui-ci, Pierre II de Bourbon, sire de Beaujeu, épousa Anne de France, fille de Louis XI, connue sous le nom de dame de Beaujeu. En 1522, le Beaujolais, confisqué sur le connétable de Bourbon, fut donné à Louise de Savoie, mère de François I. Réuni à la couronne en 1531, il fut rendu en 1560, par François II, à Louis de Bourbon, duc de Montpensier. Marie de Montpensier le porta en dot, en 1626, à Gaston d'Orléans, dont la fille, la célèbre *Mademoiselle*, le légua à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Le Beaujolais, érigé dès lors en comté, resta depuis dans cette maison. Le dernier prince qui ait porté le titre de comte de Beaujolais fut le troisième frère du roi Louis-Philippe I, né à Paris en 1779; il fut longtemps captif pendant la révolution, et mourut en 1808, en Sicile.

BEAUJON (Nicolas), riche banquier de la cour, sous Louis XV, né à Bordeaux en 1718, fonda et dota en 1784, dans le faubourg du Roule, à Paris, l'hôpital qui porte son nom, et créa plusieurs autres établissements utiles.

BEAULIEU, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 32 kil. S. de Tulle; 2,547 hab.

BEAULIEU (Séb. PONTAULT DE), ingénieur et maréchal-de-camp sous Louis XIV, ministre en 1674, a publié, sous ce titre: *les Glorieuses conquêtes de Louis-le-Grand*, un recueil de cartes et de plans des siéges, batailles et expéditions militaires depuis 1630, 2 vol. in-fol. Ce recueil a été continué après sa mort, et va jusqu'en 1694.

BEAULIEU (J.-P., baron de), général des armées autrichiennes, né dans le Brabant en 1725, commença avec distinction sa carrière militaire dans la guerre de sept ans (1756-63), réduisit en 1789 le Brabant insurgé, obtint en 1792 et 1794 quelques succès dans les Pays-Bas sur les Français eux-mêmes; mais ayant été nommé en 1796 général en chef des armées autrichiennes en Italie, il fut perpétuellement battu par Bonaparte, surtout à Montenotte et à Lodi, et fut obligé de se démettre de son commandement. Il se retira dans ses propriétés, et mourut à Lintz en 1819.

BEAUMANOIR (Jean DE), d'une famille noble de Bretagne, embrassa avec chaleur la cause du duc Charles de Blois contre Jean de Bretagne, comte de Montfort, qui lui disputait la possession de la Bretagne, et fut un des héros qui se distinguèrent le plus au combat dit *des Trente*, livré en 1351 par trente Bretons contre trente Anglais près de Ploërmel. Il obtint le titre de maréchal de Bretagne.

BEAUMANOIR (J. DE), dit le maréchal de Lavardin. *Voy.* LAVARDIN.

BEAUMARCHAIS (P.-Aug. CARON DE), né à Paris en 1732, était fils d'un habile horloger, et se distingua d'abord dans l'état de son père en inventant une nouvelle espèce d'échappement. Il avait beaucoup de goût pour la musique, et excellait sur la harpe et la guitare; ce qui le fit admettre à la cour, où il donna des leçons à *Mesdames*, filles de Louis XV. Profitant de la faveur que lui procurait son talent, il se lia avec le financier de la cour, Pâris Duverney, se jeta tout entier dans les affaires, et déploya un tel génie en ce genre qu'en peu d'années il eut acquis une grande fortune. Ce fut surtout lors de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis qu'il s'enrichit, en approvisionnant les Américains d'armes et de munitions. Il se fit en même temps une grande réputation dans le monde par des *factums* ou mémoires judiciaires pleins de verve, de malice et d'intérêt, qui eurent un succès prodigieux, et par des pièces de théâtre pleines d'originalité, mais d'une hardiesse inouïe, qui obtinrent une vogue extraordinaire. Il dépensa des sommes considérables pour donner l'édition de Voltaire connue sous le nom d'édition de Kehl. A l'époque de la révolution, il fut nommé membre provisoire de la commune de Paris; mais il quitta bientôt les affaires publiques pour se livrer à de nouvelles spéculations; il réussit moins bien cette fois: il se ruina presque en voulant fournir d'armes les troupes de la république. Emprisonné à l'Abbaye sous la Terreur, il échappa cependant à l'échafaud et se tint quelque temps caché. Il mourut de mort naturelle plusieurs années après (1799). On a de Beaumarchais: *Mémoires contre les sieurs de Goëzman, La Blache, Marin d'Arnaud*, 1774 et 1775; *Mémoire en réponse à celui de Guill. Kornmann*, Paris, 1787; *les Deux Amis*, drame en 5 actes, 1770; *le Barbier de Séville*, comédie en

4 actes, 1775; *la Folle Journée*, ou *le Mariage de Figaro*, comédie en 5 actes, 1784; *Tarare*, opéra en 5 actes, 1787; *la Mère coupable*, drame en 5 actes, 1792; *Mémoire en réponse au manifeste du roi d'Angleterre; Mémoires à Lecointre de Versailles*, ou *Mes six Époques*, Paris, 1795. On a publié ses *Œuvres complètes*, Paris, 1809, 7 vol. in-8, avec grav.: 1821 et 1826, 6 vol. in-8. *Le Barbier de Séville* et *Figaro* sont ses chefs-d'œuvre.

BEAUMARIS, ville d'Angleterre, dans l'île d'Anglesey, ch.-l. du comté d'Anglesey, sur le détroit de Menai, à 20 kil. N. E. en Caernarvon; 2,500 hab. Jolie église paroissiale.

BEAUMÉNIL, ch.-l. de canton (Eure), à 8 kil. S. O. de Beaumont-le-Roger; 450 hab.

BEAUMES, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 17 kil. E. d'Orange, à 26 N. E. d'Avignon; 1,400 hab.

BEAUMETZ-LES-LOGES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. O. d'Arras; 900 hab.

BEAUMONT, ch.-l. de canton (Dordogne), sur la Couse, à 24 kil. E. de Bergerac; 1,600 hab.

BEAUMONT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), sur la Gimone, à 19 kil. S. E. de Castel-Sarrasin; 4,211 hab. Commerce de grains.

BEAUMONT-LE-ROGER, ch.-l. de canton (Eure), sur la Rille, à 13 kil. E. de Bernay; 1,450 hab. *Toiles, molletons*, verrerie.

BEAUMONT-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 30 kil. N. du Mans; 2,378 hab.

BEAUMONT-SUR-OISE, petite ville du dép. de Seine-et-Oise, sur l'Oise, à 33 kil. N. de Paris; 1,874 hab. Salpêtrière, verrerie, etc. Commerce de grains et de volailles.

BEAUMONT (Franç.), auteur dramatique anglais, né à Grâce-Dieu, dans le comté de Leicester, en 1586, mort en 1615, travailla toujours en commun avec Fletcher. *Voy.* ce nom.

BEAUMONT (Christophe DE), archevêque de Paris, né près de Sarlat en 1703, fut successivement évêque de Bayonne, puis de Vienne en Dauphiné, et fut élevé en 1746, malgré sa résistance, au siége de Paris, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1781. Il fit bénir son épiscopat par son inépuisable charité, mais il troubla sa vie par l'ardeur avec laquelle il soutint la bulle *Unigenitus* et combattit les Jansénistes ainsi que les philosophes. Il publia contre ces derniers plusieurs mandements, dont un provoqua de la part de Rousseau la célèbre *Lettre à M. de Beaumont*. Son zèle, peut-être excessif, et ses contestations avec le parlement, le firent plusieurs fois exiler. Il a laissé 4 vol. d'*Instructions pastorales*.

BEAUMONT (Mad. LEPRINCE DE). *Voy.* LEPRINCE.

BEAUMONT (Eon DE). *Voy.* ÉON. (Elie DE). *Voy.* ELIE.

BEAUNE, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur la Bouzoise, à 38 kil. S. O. de Dijon; 10,678 hab. Ville bien percée et bien bâtie. Bibliothèque publique; célèbre hôpital fondé par Nicolas Rollin, 1443. Gros draps, coutellerie, etc. Les environs produisent des vins excellents, dits vins de Beaune: on en exporte annuellement de 30 à 40,000 pièces. Presque tous les hauts crus de Bourgogne sont de l'arrondissement de Beaune. Patrie de Monge. — L'arr. de Beaune a 10 cantons (Arnay-sur-Arroux, Bligny-sur-Ouche, Liernais, Nolay, Nuits, Pouilly-en-Auxois, Saint-Jean-de-Losne, Seurre, plus Beaune qui compte pour 2), 202 communes et 123,030 hab.

BEAUNE, *Vellaunodunum*, ch.-l. de canton (Loiret), à 17 kil. N. E. de Pithiviers; 2,000 hab.

BEAUNOIR (Alex. ROBINEAU, dit DE), auteur dramatique, né à Paris en 1746, mort en 1823, a fait pour les petits théâtres de Paris une foule de pièces qui eurent pendant longtemps une très grande vogue. A la révolution, il quitta la France et se réfugia d'abord en Belgique, puis en Russie, où il dirigea les théâtres de la cour. Il revint à Paris sous l'Empire et obtint une sinécure sous la Restauration. Ses principales pièces sont: l'*Amour quêteur*, 1777; *Vénus pèlerine*, 1777; *Jérôme Pointu*, 1784; *Fanfan et Colas*, 1784. Il a écrit en outre un grand nombre de pamphlets.

BEAUPRÉAU, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 44 kil. S. O. d'Angers, sur l'Erve; 3,288 hab. Étoffes de laine, toiles, etc. Cette ville a joué un rôle dans les guerres de la Vendée. — L'arr. de Beaupréau a 7 cantons (Chantoceaux, Chemillé, Chollet, Montfaucon, Montrevault, St-Florent, plus Beaupréau), 73 communes et 108,518 hab.

BEAURAIN (Jean DE), géographe du roi, né en 1696 à Aix-en-Issart (ancien Artois), mort en 1771, se forma sous P. Moulart Sanson. On a de lui: *Histoire militaire de Flandre, ou Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-94), Paris, 1756, 3 vol. in-fol., et Potsdam, 1783-87, 5 vol. in-4; un *Atlas de géographie ancienne et moderne*, en 14 vol. in-fol. — Son fils, nommé aussi Jean de Beaurain, a donné des cartes pour l'*Histoire des campagnes de Condé en* 1674, et pour celles *de Turenne en* 1672-75, Paris, 1782, 2 vol. in-fol.

BEAUREGARD, village du dép. de l'Ain, sur la Saône, à 4 kil. E. de Villefranche; 350 hab.; jadis cap. de la principauté de Dombes et résidence de son parlement.—Il y a beaucoup d'autres bourgs de ce nom, dont un près de Clermont-Ferrand; 1,500 hab.

BEAUREGARD (Claude DE), scolastique. *Voy.* BÉRIGARD.

BEAUREGARD, prédicateur jésuite, né en 1731 à Pont-à-Mousson, mort en 1804, en Souabe, se fit une grande réputation à Paris par son éloquence impétueuse. Dans plusieurs de ses discours, et notamment dans un sermon qu'il prononça en 1777 à Notre-Dame, il prédit avec une vérité effrayante les malheurs de la révolution.

BEAUREPAIRE, ch.-l. de canton (Isère), à 23 kil. S. E. de Vienne; 1,800 hab.

BEAUREPAIRE, chef du 1er bataillon de Maine-et-Loire, fut chargé en 1792 du commandement de la place de Verdun. Sommé par le conseil municipal de livrer cette ville aux Prussiens qui l'assiégeaient, il se fit sauter la cervelle plutôt que de se rendre à l'ennemi. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, et donna son nom à une des rues de Paris (quartier Montorgueil).

BEAUSOBRE (Isaac), savant ministre protestant, né à Niort en 1659, mort en 1738. Il exerça d'abord son ministère à Châtillon-sur-Indre. Forcé de quitter la France lorsque Louis XIV défendit de professer publiquement la religion réformée, il se réfugia en Hollande, puis à Berlin (1694), où il devint pasteur des réfugiés et fut comblé de faveurs par le roi. On a de lui une *Histoire du manichéisme* (2 vol. in-4, Amsterdam, 1734-39), ouvrage très estimé; une *Histoire de la réformation depuis* 1517 *jusqu'à* 1530, ouvrage posthume, publié en 1785, 4 vol. in-8, Berlin; ce n'est qu'un fragment d'une grande histoire du protestantisme à laquelle il travailla pendant la plus grande partie de sa vie. L'*Histoire du manichéisme* a été vivement attaquée par le jésuite Altieozzi. — Beausobre laissa deux fils qui se sont aussi distingués par leurs écrits.

BEAUSSET (LE), ch.-l. de canton (Var), à 13 kil. N. O. de Toulon; 3,050 hab. Huile d'olives, savon, draps, verreries. — *Voy.* BAUSSET.

BEAUTÉ (dame de). *Voy.* AGNÈS SOREL.

BEAUVAIS, *Bellovaci*, *Cæsaromagus*, ch.-l. du dép. de l'Oise, sur le Thérain, à 72 kil. N. de Paris; 13,082 hab. Évêché; belle cathédrale; hôtel-de-ville; boulevards; jolie promenade sur les remparts. Industrie active: manufacture royale de tapis; draps, toiles peintes, etc. — Ancienne capitale des *Bellovaci*, dans la Belgique 1re. Elle se rendit à César sans coup férir (57 av. J.-C.), fut ravagée par les Normands en 850 et à d'autres époques; elle fut assiégée inu-

tilement par les Anglais en 1443, et par Charles-le-Téméraire, 1472; elle fut sauvée la première fois par l'héroïque dévouement de Jean Lignière, et la seconde par le courage de Jeanne Hachette. Presque entièrement consumée par un incendie, 1810. Patrie de Vaillant, Lenglet-Dufresnoy, Restaut, Préville. — L arr. de Beauvais a 12 cantons (Formery, Nivillers, Songeons, Marseille, Coudray, Auneuil, Noailles, Chaumont, Meru, Grandvilliers, plus Beauvais qui compte pour 2), 244 comm. et 132,369 hab.

BEAUVAIS (J.-B.-Ch.-Marie DE), bon prédicateur, né en 1731 à Cherbourg, mort en 1790, prêcha longtemps avec un grand succès à la ville et devant la cour; fut nommé vers 1775 évêque de Senez, se démit de son siége en 1783, et revint vivre à Paris, où il fut député aux états-généraux. On a de lui des sermons ainsi que des oraisons funèbres estimées, et qui occupent un rang honorable après les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Ses sermons ont été imprimés à Paris en 1806, 4 vol. in-12, par l'abbé Galard.

BEAUVAIS (Vincent DE). *Voy.* VINCENT.

BEAUVAISIS ou BEAUVOISIS, *Bellovaci*, partie N. O. de l'ancien gouvernement de l'Ile-de-France, au S. de la Picardie et au N. du Vexin français, avait pour ch.-l. Beauvais, et pour villes principales Clermont, Liancourt, Fitzjames, Gerberoy, Boufflers, Beaumont. Il fait auj. partie du dép. de l'Oise.

BEAUVAL (BASNAGE DE). *Voy.* BASNAGE.

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville en 1731, reçu à l'Académie en 1765, mort en 1797; eut une grande vogue de son vivant; on recherche encore ses gravures d'après Vanloo.

BEAUVEAU, village du dép. de Maine-et-Loire, à 26 kil. S. E. d'Angers, 370 hab.; a donné son nom aux princes de Beauveau.

BEAUVEAU (maison de), ancienne et noble famille de l'Anjou, naturalisée depuis en Lorraine, et dont l'illustration remonte au Xe siècle. Elle compte parmi ses membres des lieutenants-généraux, des maréchaux, des dignitaires de l'ordre de Malte, des ambassadeurs, des ministres, des prélats, des écrivains, etc. Nous citerons: Henri, baron de Beauveau, qui, à la fin du XVIe siècle, combattit en Allemagne pour l'électeur de Bavière, puis contre les Turcs, et fut ambassadeur du duc de Lorraine à la cour de Rome; il a écrit une relation de ses campagnes, Nancy, 1619, in-4. — Marc de Beauveau, prince de Craon et du Saint-Empire, grand d'Espagne, né en 1679, mort en 1754. Il fut gouverneur du duc François de Lorraine, depuis empereur, et administra pour ce prince, avec titre de vice-roi, le grand-duché de Toscane. — Charles-Juste, duc de Beauveau et maréchal de France, né à Lunéville en 1720. Il entra comme volontaire au service de la France, se distingua sous les ordres du maréchal de Belle-Isle au siége de Prague en 1741, commanda en chef les troupes envoyées en Espagne en 1762, et fut bientôt après nommé gouverneur du Languedoc, puis de la Provence. Il fut élevé au rang de maréchal en 1783, et entra au ministère en 1789; il mourut en 1793. Il était de l'académie della Crusca. — René-François de Beauveau, d'une branche cadette, né en 1664, mort en 1739. Il fut évêque de Bayonne, de Tournay, et archevêque de Toulouse. Il présida pendant vingt ans les états de Languedoc. On doit à ses encouragements la *Description du Languedoc* par les Bénédictins de St-Maur, 5 vol. in-fol.

BEAUVILLE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. N. E. d'Agen; 1,800 hab.

BEAUVILLIER (Franç. DE), duc de St-Aignan, né en 1610, suivit la carrière militaire, se signala aux siéges de Dôle, de Landrecies (1637); fut employé contre les Frondeurs (1653), et nommé ensuite gouverneur de la Touraine. Il jouit d'une grande faveur auprès de Louis XIV et ne s'en servit que pour protéger les gens de lettres.

BEAUVILLIER (Paul, duc de), fils du précédent, né en 1648 au château de St-Aignan, servit quelque temps dans les armées et se concilia l'estime et l'affection de Louis XIV par ses vertus austères. Le roi le nomma en 1685 président du conseil des finances, et lui confia l'éducation du jeune dauphin, duc de Bourgogne; plus tard, il remit également à ses soins le duc d'Anjou (Philippe V) et le duc de Berri. Beauvillier s'adjoignit Fénelon, dont il devint l'ami; et lorsque, par suite de querelles théologiques, l'archevêque de Cambray eut été disgracié, il ne craignit point de lui rester fidèle. Beauvillier, nommé en 1691 ministre d'état, donna au roi les conseils les plus sages, et fut d'avis de ne point accepter pour son élève le trône d'Espagne. Il eut la douleur de voir expirer le duc de Bourgogne à la fleur de l'âge (1712), et survécut peu à un coup si cruel. Il mourut en 1714.

BEAUVOIR, ch.-l. de cant. (Vendée), à 50 kil. N. O. des Sables-d'Olonne, à 4 kil. de la mer; 2,000 hab. Jadis la ville était sur la côte même.

BEAUVOIR-SUR-NIORT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 15 kil. S. de Niort; 300 hab.

BEAUZÉE (Nic.), grammairien, né à Verdun en 1717, mort à Paris en 1789, fut professeur de grammaire à l'Ecole militaire, et devint membre de l'Académie Française. Il fut chargé, après la mort de Dumarsais, de rédiger les articles de grammaire dans l'*Encyclopédie*. Ses principaux ouvrages sont: une *Grammaire générale*, 1767, 2 vol. in-8, et 1819, 1 vol. in-8, ouvrage profond, qui est le fondement principal de sa réputation, mais dans lequel on trouve une métaphysique quelquefois obscure et trop subtile; une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, augmentée, 2 vol. in-12; une traduction de *Salluste*, 1770, et une de *Quinte-Curce*, 1789, estimées pour l'exactitude, *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12; une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc.

BÉBÉ, célèbre nain, dont le vrai nom était *Nicolas Ferry*, naquit dans les Vosges en 1741, et fut élevé à la cour du roi de Lorraine, Stanislas, dont il faisait l'amusement. Quand il naquit, il n'avait que 24 centimètres; et lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, à 15 ans, il ne dépassa pas 70 centimètres. Il mourut à 25 ans avec tous les signes de la vieillesse. Son intelligence était fort peu développée.

BEBEL ou BEBELIUS (H.), poète et érudit, professeur de belles-lettres à Tubingue, né en Souabe vers 1480, cultiva dans sa jeunesse la poésie latine avec un tel succès que l'empereur Maximilien I lui décerna la couronne de poëte lauréat; il s'occupa ensuite de recherches savantes sur les antiquités et l'histoire de l'Allemagne. On a de lui: *Facetiarum lib. III*, 1806; *Triumphus Veneris*, Tubingue, 1508, petit poëme souvent réimprimé; *Opuscula*, 1516.

BEBIR, ou *Gradiska ottomane*, ville forte de Croatie, sur la Save, vis-à-vis du Vieux-Gradiska.

BÈBRE, petite riv. de France, naît à St-Priest-la-Prugne, baigne La Palisse, Jalligny, Dampierre, et se perd dans la Loire; cours, 75 kil.

BEBRYCES, peuple très ancien de la Bithynie. Ils sont ainsi nommés, dit-on, de Bébryx, un de leurs premiers rois. — D'autres *Bébryces* habitaient fort anciennement les côtes méridionales de la Gaule depuis le Rhône. Ils furent resserrés dans la partie des côtes qui forme auj. le dép. de l'Aude. Ils sont les mêmes que les *Helysices*. *Voy.* ce nom.

BEC (LE), bourg du dép. de l'Eure, sur la Rille, à 17 kil. de Bernay, à 38 kil. N. O. d'Evreux; 700 hab. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1077 par Hirtluin, qui en fut le premier abbé et qui y eut pour disciples Lanfranc et Anselme de Cantorbéry. Le cloître du Bec sert auj. de haras royal.

BEC-D'AMBEZ. *Voy.* AMBEZ.

BECCARIA, famille de Pavie, était à la tête du parti gibelin dans cette ville aux XIIIe et XIVe siècles, et avait pour antagonistes les comtes de Langusco, chefs du parti guelfe. Après de longues luttes, ils furent exterminés (1418) par le duc de Milan.

BECCARIA (César BONESANA, marquis de), célèbre publiciste, né à Milan en 1735, mort en 1793, publia, en 1764, un petit ouvrage qui a changé la face du droit criminel en Europe, le *Traité des délits et des peines*; il y établissait les bases et les limites du droit de punir, et recommandait de proportionner la peine au délit, de supprimer les supplices barbares et de prévenir le crime plutôt que de le réprimer. En 1768, on créa pour lui à Milan une chaire d'économie politique où il professa avec distinction jusqu'à la fin de sa vie. Beccaria s'était proposé de rédiger un grand ouvrage sur la *législation en général*; mais, dégoûté par les attaques injustes dont son premier écrit avait été l'objet, il renonça à rien publier désormais. Ses leçons n'ont été imprimées qu'après sa mort, en 1804. Beccaria avait commencé à se faire connaître par une publication périodique analogue au *Spectateur*, intitulée *le Café* (1764-65), où il traitait, en société avec plusieurs amis, divers sujets de littérature et de philosophie. Les œuvres de Beccaria ont été publiées en 1821 à Milan, 2 vol. in-8. Le *Traité des délits et des peines* a obtenu un très grand nombre d'éditions; il a été plusieurs fois traduit en français, d'abord par Morellet, 1766; puis par Chaillou de Lisy, 1773; Dufey, 1810; Collin de Plancy, 1823. Ce petit ouvrage a eu l'honneur d'être commenté par Voltaire, Diderot, etc.; ces commentaires se trouvent dans l'édition de 1823.

BECCARIA (le père J.-B.), savant physicien italien, né à Mondovi en 1716, mort en 1781, professa à Turin depuis 1748, et fit faire de grands pas à la science de l'électricité. Son principal ouvrage est un *Traité de l'électricité artificielle*, 1772, que Franklin lui-même fit traduire en anglais.

BECCLES ou BECKLES, ville d'Angleterre (Suffolk), sur le Waveney, à 19 kil. S. O. d'Yarmouth; 3,550 hab.

BECHER (J.-Joseph), médecin et chimiste allemand, né à Spire en 1628, mort à Londres en 1685, est le premier qui ait tenté de créer une théorie chimique; il chercha un acide primitif dont tous les autres ne fussent que des modifications, s'occupa beaucoup d'expliquer les transformations que subissent les métaux quand on les chauffe, et préluda ainsi à la doctrine du phlogistique de Stahl. Son principal ouvrage est *Physica subterranea*, Francfort, 1669, réimprimé avec un supplément de Stahl, Leipsick, 1735. Il s'était aussi occupé de l'étude des langues, et avait publié en 1661 *Character pro notitia linguarum universali*, espèce de pasigraphie.

BECHEREL, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. N. O. de Rennes; 680 hab. Place forte. Près de Bécherel commencent les landes d'Évran.

BECHIN, v. de Bohême. *Voy.* TABOR.

BECH-TAMAK (c.-à-dire *les cinq embouchures*), contrée de la Grande-Kabardah, dans la Russie d'Europe, est arrosée par le Térek qui y reçoit la Malkha, le Bakzan, le Tchéghem, le Tchérek. Là était le gué principal par lequel les Tcherkesses passaient jadis le Térek.

BECH-TAU (c.-à-dire *les cinq montagnes*), les *monts Hippiques* de Ptolémée, portion la plus septent. du Caucase, se rattache par une chaîne de collines à la base de l'Elbourz qui est à 110 kil. au S. On en tire les meilleurs chevaux tcherkesses et abazes (d'où le nom de monts Hippiques, du grec *hippos*, cheval). Eaux thermales sulfureuses, les plus célèbres de la Russie.

BECK (Chrét.-Daniels), philologue, né à Leipsick en 1757, mort en 1822, professa les langues grecque et latine, puis l'histoire, à l'université de Leipsick, et devint chancelier, doyen et recteur de cet établissement. On a de lui des éditions estimées de *Pindare*, d'*Apollonius*, d'*Aristophane*, d'*Euripide*; une *Histoire générale du monde*, 4 vol. in-4, Leipsick, 1787-1810, et un *Répertoire général de bibliographie*, 1819-1832 : c'est un des plus étendus qui existent.

BECKET (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né à Londres en 1119 d'une famille anglo-saxonne, sut gagner les bonnes grâces du roi Henri II, qui le nomma d'abord grand-chancelier et précepteur de son fils, et l'éleva ensuite (1162) au siége de Cantorbéry, auquel était joint le titre de primat d'Angleterre. Mais Becket eut bientôt de violents démêlés avec Henri II au sujet de quelques prérogatives que ce prince voulait enlever au clergé : il fut condamné comme rebelle par le parlement (1165), et se réfugia en France auprès de Louis-le-Jeune. Rappelé quelque temps après, il commença de nouveau à agiter l'état, et périt (1172) tué par plusieurs gentilshommes qui croyaient en cela se rendre agréables à leur roi, mais qui néanmoins furent formellement désavoués par ce prince. Le pape Alexandre III, qui l'avait encouragé dans sa résistance, le canonisa. Lorsque Henri VIII se sépara de l'Église, il raya son nom du calendrier.

BECKMANN (J.), professeur à l'université de Gœttingue, né dans le Hanovre en 1739, mort en 1811, a donné des manuels estimés sur l'*Économie rurale*, 1769; sur la *Technologie*, 1777; des fragments d'une histoire des découvertes dans les arts et métiers, 5 vol., 1780-1805, et diverses éditions et collections.

BECLARD (P.-Aug.), professeur d'anatomie à la faculté de Paris, né à Angers en 1785, mort en 1825, appliqua avec succès l'anatomie à la chirurgie, et se distingua par l'éclat de son enseignement. Il a donné une édition de l'*Anatomie* de Bichat avec notes et additions, 1821; des *Éléments d'Anatomie*, 1823, et des mémoires et articles dans divers recueils.

BÉDARRIDES, *Bituristæ*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur l'Ouvèze, à 13 kil. N. E. d'Avignon; 1,975 hab.

BÉDARRIEUX, ch.-l. de cant. (Hérault), sur l'Orbe, à 31 kil. N. de Béziers; 760 hab. Industrie variée: draps, étoffes de filoselle et laine, etc.

BÈDE, dit *le Vénérable*, né en 672 dans le comté de Durham, embrassa toutes les sciences connues de son temps, et fut l'homme le plus distingué de son siècle. Il passa sa vie dans le monastère de Jarrow, près de Durham, et refusa les propositions du pape Sergius qui l'appelait à Rome. Il a laissé une foule d'écrits sur l'histoire, la rhétorique, la théologie et la philosophie. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire ecclésiastique de l'Angleterre*, en 5 livres, et un *Manuel de dialectique*, qui fut une des bases de la scolastique. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1544, 3 vol. in-fol. Le surnom de *Vénérable* lui fut donné après sa mort en raison de la vénération qu'excitaient sa science et sa sainteté.

BEDÉE, petite ville du départ. d'Ille-et-Vilaine, à 23 kil. O. de Rennes; 2,000 hab.

BEDER, contrée de l'Inde. *Voy.* BIDER.

BEDFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Bedford, sur l'Ouse, à 31 kil. S. O. de Northampton; 7,000 hab. Belle église gothique; grande manufacture de flanelle, dentelles. Commerce de blé, houille, fer. — Il y a en Angleterre et aux États-Unis plusieurs autres villes de ce nom.

BEDFORD (comté de), un des comtés du centre de l'Angleterre, entre ceux d'Huntingdon, Cambridge, Hertford, Buckingham, Northampton; 57 kil. sur 35; 96,000 hab.; ch.-l., Bedford. Collines. Céréales et légumes; grande quantité de beurre pour Londres; dentelles, ouvrages en paille. — Les pre-

miers ducs de Bedford ont appartenu à la famille royale des Plantagenet; l'un d'eux, Jean, duc de Bedford, fut régent de France pour Henri VI (*Voy.* l'art. suiv.). Dans la suite le titre de duc de Bedford passa dans la maison de Russell. *Voy.* RUSSELL.

BEDFORD (J. PLANTAGENET, duc de), frère du roi Henri V, aida puissamment ce prince à conquérir la France, fut nommé régent de ce royaume à la mort de son frère (1422), poursuivit les succès obtenus par ce prince, et fit sacrer Henri VI roi de France, dans la cathédrale de Paris. Mais ayant ensuite mis le siége devant Orléans, que défendaient Charles VII en personne et Jeanne d'Arc (1429), il éprouva un premier échec devant cette ville, et se vit bientôt enlever la plus grande partie de ses conquêtes. Il mourut en 1435. C'était un des princes les plus accomplis de son temps; mais il ternit sa gloire par le supplice de Jeanne d'Arc.

BEDJAPOUR, vulgair. VISAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. du district de Bedjapour, à 370 kil. S. O. de Bombay, par 16° 46' lat. N., 73° 22' long. E. Jadis très grande et très riche; elle comptait près d'un million de maisons (on l'a surnommée *la Palmyre* de l'Inde); auj. ce n'est qu'un immense amas de ruines, parmi lesquelles on remarque quelques beaux monuments : le makbara ou mausolée du sultan Mohammed-schah ; la Djema'mesdjid, superbe mosquée ; le mausolée du sultan Ibrahim II. Prise en 1689 par Aureng-Zeyb.

BEDJAPOUR, vulg. VISAPOUR, région de l'Inde, bornée au N. par l'Aurengabad, au S. par le Balaghat, le Maïssour, le Kanara; à l'E. par le Bider et l'Haïderabad, et à l'O. par l'Océan Indien; 570 kil. sur 300; 7,000,000 hab. Ch.-l., Bedjapour. Côtes montagneuses; riv. import. (Krichna, Behma, Toumbaddra). Le Bedjapour est célèbre par ses richesses; il formait jadis un royaume mahométan important; il a été au dernier siècle conquis par les Européens, et se divise aujourd'hui en Bedjapour anglais, B. portugais, B. tributaire des Anglais. Le B. portugais ne consiste que dans Goa, Villanova-de-Goa ou Pandjim, San-Pedro, les petites provinces de Bardes et Salsette. Le B. anglais fait partie de la présidence de Bombay, et forme 5 districts, dits Konkan sept., Konkan mérid., Bedjapour, Anagoundi, Darouar. Le B. tributaire des Anglais se compose de 3 parties : 1° la principauté de Kolapour; 2° le roy. de Satarah; 3° une province du roy. du Decan.

BEDLAM, célèbre hospice d'aliénés en Angleterre, hors des murs de Londres, au S. de la ville; comme notre *Bicêtre*, il sert aussi de prison. La population de Bedlam ne consiste guère qu'en 400 aliénés et 60 criminels.

BEDMAR (Alphonse DE LA CUEVA, marquis de), cardinal, évêque d'Oviedo. Ambassadeur de Philippe III à Venise, il conspira contre cette république avec le gouverneur de Milan et le vice-roi de Naples. La conspiration fut déjouée, et Bedmar chassé de la ville. Il fut depuis gouverneur de Flandre et évêque de Malaga. Il mourut en 1655. L'histoire de la *Conspiration de Venise* a été écrite par St-Réal. Le fait de la conspiration est aujourd'hui regardé comme problématique.

BEDNOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 230 kil. N. O. de Seringapatnam, par 13° 50' lat. N, 22° 46' long. E. Jadis grande et ch.-l. de tout le Kanara. Prise et reprise plusieurs fois.

BÉDOUIN, ville de France (Vaucluse), à 13 kil. E. de Carpentras. Brûlée par Maignet (1794).

BEDOUINS ou BEDAOUIS, Arabes répandus dans les déserts de l'Arabie, de la Syrie, de l'Egypte, du Maghreb, vivent en familles gouvernées par des cheikhs, ou en grandes tribus que régissent des émirs; élèvent des troupeaux, pillent les caravanes et les voyageurs, professent l'islamisme ou le wahabisme. Beaucoup d'entre eux sont nomades. Ils sont aussi hospitaliers que voleurs. Les Bédouins ont été de temps immémorial le fléau des régions voisines du Bas-Euphrate.

BÉDOYÈRE (LA). *Voy.* LABÉDOYÈRE.

BEDRECHEYN, village de la Moyenne-Égypte (Ghyzeh), à 16 kil. S. de Ghyzeh, sur la rive gauche du Nil, près de l'emplacement de l'ancienne Memphis.

BEDRIAC, *Bedriacum*, auj. *Cividale*, ville de la Gaule Cisalpine, chez les Cénomans, entre Mantoue et Crémone. Les troupes d'Othon y furent vaincues l'an 69 de J.-C. par celles de Vitellius, à qui cette victoire assura l'empire.

BÉELPHÉGOR. *Voy.* BELPHÉGOR et BAAL.

BEELZEBUTH. *Voy.* BELZEBUTH et BAAL.

BEER (Michel), poëte dramatique, frère du célèbre compositeur Meyer-Beer, né à Berlin en 1800, mort à Munich en 1833, était fils d'un riche banquier israélite. Il passa une grande partie de sa vie à Paris et y mourut. Il est auteur de plusieurs tragédies, entre autres *Clytemnestre, le Paria* et *Struensée, l'Épée et la Main*, 1832.

BEER (MEYER), compositeur. *Voy.* MEYER-BEER.

BEESKOW, ville des États prussiens (Brandebourg), sur la Sprée, à 29 kil. O. de Francfort-sur-l'Oder ; 3,100 hab.

BEETHOVEN (Louis), célèbre compositeur, né en 1772 à Bonn, dans l'électorat de Cologne, mort en 1827, alla à Vienne se former sous Haydn, et devint l'égal de son maître. Il fut retenu à Vienne par les libéralités de trois princes qui lui assurèrent une pension de 4,000 florins. On lui doit la musique de *Fidelio*, l'ouverture de *Coriolan;* mais il est surtout estimé pour ses sonates et ses symphonies. Il excellait aussi dans la musique instrumentale. Beethoven fut de bonne heure affligé d'une surdité qui le rendit morose.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), dit *le Cousin Jacques*, né à Laon en 1757, mort à Paris en 1811, est connu par un grand nombre de conceptions bizarres et originales, qui eurent un grand succès, entre autres *les Lunes du Cousin Jacques*, 1785-1791; *le Testament du Cousin Jacques*, 1795; *Dictionnaire des hommes et des choses*, 1800, dont la police empêcha la continuation. Il n'eut pas moins de vogue comme écrivain dramatique : il fit représenter *Nicodème dans la Lune; la Révolution pacifique*, 1790; *le Club des bonnes gens*, 1791 ; *la petite Nanette*, 1797, pièces de circonstance qui durent leur succès aux applications qu'on en fit aux événements politiques du temps. Il composait lui-même la musique de ses opéras.

BEFORT, ville d'Alsace. *Voy.* BELFORT.

BEG ou BEY, mot turc qui signifie *prince* ou *seigneur*. Ce titre avait jadis la plus haute importance; c'était le seul titre d'un grand nombre de souverains turcomans et de khans tartares, et entre autres de Tamerlan : il n'est guère usité aujourd'hui qu'après les noms propres pour indiquer un homme au-dessus du vulgaire. Il n'y a plus de beys souverains que dans les États barbaresques : tels sont les beys de Tunis, de Tripoli. Dans la province d'Alger, il y avait avant l'occupation française un bey de Titterie et un bey de Constantine qui étaient soumis au dey.

BEG-BAZAR, ch.-l. du livah de Sultanceugni dans la Turquie d'Asie, à 80 kil. O. d'Angora, sur l'Idon-Sou, près de son confluent avec le Sakaria; 1,000 maisons. Chèvres et moutons à long poil, connus sous le nom d'angoras.

BEG-CHEHER, ch.-l. d'un livah de même nom (Turquie d'Asie), à 93 kil. S. O. de Konieh, par 29° 20' long. E., 37° 38' lat. N.; sur le bord O. d'un lac dit aussi Beg-Cheher, qui a 48 kil. de tour.

BEGA, riv. de Hongrie, tombe dans le Témes, à 42 kil. E. de Témeswar, après un cours de 80 kil. — Le canal de la Bega commence à Krasso et tombe

près de Klek dans l'OE-Bega, après avoir traversé 170 kil. de pays.

BEGA (œ-), riv. de Hongrie, naît à 20 kil. S. O. de Lippa, parcourt les comitats de Témes, de Torontal, et se partage à Perlaszvaros en deux branches qui se perdent, l'une dans la Theiss, l'autre dans le Danube à Semlin. Cours, 170 kil.

BEGARD, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. O. de Guingamp; 3,503 hab.

BEGARDS ou BEGGHARDS, hérétiques du XIIIe siècle. *Voy.* TURLUPINS.

BÉGARDS, religieux. *Voy.* BÉGUINS.

BEGEMBER ou BEGEMDER, contrée d'Abyssinie, à l'E. du lac de Dembea et à l'O. de l'Amhara, a 130 kil. de large.

BEGER (Laurent), archéologue, né en 1653 à Heidelberg, mort à Berlin en 1705, bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, a publié : *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692; *Thesaurus ex thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, 1685; *Thesaurus, sive Gemmæ, Numismata*, etc., 1696 et 1701; *Regum et imperatorum romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1710; *Numismata pontificum romanorum*, 1703, etc.

BEGLERBEG, c'est-à-dire *beg des begs*, est le titre sous lequel on désigne en Turquie les gouverneurs-généraux des provinces. Ils ont sous leur dépendance les gouverneurs des *eialets* et des *livahs* ou *sandjaks*, qui ne sont que pachas à deux queues ou à une queue, tandis que le beglerbeg est pacha à trois queues.

BEGUELIN (Nicolas DE), savant physicien, né en 1714 à Courtelari près de Bienne en Suisse, mort à Berlin en 1789, fut professeur au collége de Joachimstahl, puis sous-précepteur de Frédéric-Guillaume, depuis roi de Prusse. Il fut membre de l'académie de Berlin et en devint le directeur. Outre de savants mémoires lus à l'académie de Berlin sur des questions de physique et de philosophie, on a de lui le poëme de *Wilhelmine ou la Révolution de Hollande*, Berlin, 1787.

BEGUELIN (Jacques). *Voy.* WEGELIN.

BEGUILLET (Edme), avocat et notaire à Dijon, mort en 1786, s'est surtout occupé d'agriculture. On a de lui : *Des Principes de la végétation et de l'agriculture*, 1769, in-8; *Mémoire sur la mouture économique*, etc., in-8; *Œnologie* ou *Traité de la vigne et des vins*, 1770, in-12; *Traité de la connaissance générale des grains*, 1775, 3 vol. in-8. Il a aussi écrit sur l'histoire de la Bourgogne.

BÉGUINS, BÉGUINES. On a donné quelquefois ce nom aux religieux des deux sexes du *tiers-ordre de Saint-François*. On les appelait aussi *Bégards* et *Bégardes*. — On donnait encore le nom de Béguines à des filles ou veuves qui, sans faire de vœux, se réunissaient pour vivre dans la dévotion. Ces communautés, qui remontent au XIIe siècle, ont été ainsi nommées, suivant Moréri, de Lambert Begg ou le Bègue, prêtre liégeois, leur fondateur (1170); suivant d'autres, de sainte Bègue, sœur de sainte Gertrude. On fait enfin dériver ce nom du mot allemand *beggen*, demander, prier. Il y a encore en Allemagne et dans les Pays-Bas des maisons appelées *béguinages*, où vivent ces religieuses.

BEGYG, ville de la Moyenne-Égypte, à 4 kil. E. de Medynet-el-Fayoum. On y voit un bel obélisque en granit venant des ruines d'Arsinoé, ce qui a fait penser que cette ancienne ville s'était étendue jusque-là.

BEHADER-KHAN, sultan de la dynastie mogole, descendant de Gengis-Khan, né en 1292, monta sur le trône de Perse en 1317; il se laissa gouverner par ses femmes et ses favoris, combattit les Usbecks, et mourut en 1335. En lui finit la dynastie mogole en Perse. — (HUSSEIN). *Voy.* HUSSEIN.

BEHAIM (Martin), cosmographe et navigateur, né à Nuremberg en 1430, se mit au service du Portugal, et accompagna, en 1484, Diego Cano, qui faisait un voyage de découvertes autour de l'Afrique. De retour à Nuremberg (1492), il fit un globe terrestre qui représente l'état des connaissances géographiques à cette époque. On a prétendu, mais à tort, qu'il avait eu connaissance du Nouveau-Monde avant Colomb. M. de Murr a donné la description du globe de Behaim; elle a été traduite en français par Jansen, à la suite du voyage de Pigafetta, Paris, 1802.

BEHAR, province de l'Inde. *Voy.* BAHAR.

BEHEMOTH, animal mystérieux dont parle Job (XL, 10). Les rabbins rapportent sur lui des choses merveilleuses, et prétendent que le Béhémoth est réservé pour le festin des élus, qui aura lieu à la fin du monde. *Voy.* LÉVIATHAN.

BEHN (Aphara), poétesse anglaise, née à Cantorbéry vers 1640, morte en 1689, suivit son père à Surinam, où il allait en qualité de gouverneur, et inspira une vive passion à un prince indigène nommé Oronoko, dont elle raconta depuis les aventures dans un roman qui porte ce nom. De retour en Angleterre, elle épousa un négociant hollandais nommé Behn; séjourna quelque temps à Anvers, où elle découvrit le projet formé par les Hollandais de brûler la flotte anglaise dans la Tamise; puis se fixa à Londres, où elle cultiva la poésie avec un médiocre succès, et travailla pour le théâtre. Elle prenait le nom d'Astrée dans ses compositions poétiques. On lui reproche une grande licence dans ses écrits comme dans sa conduite.

BEHRING ou BERING (Vital), navigateur danois, entra au service de la Russie, et fut chargé par Pierre-le-Grand en 1725 d'un voyage de découvertes sur les côtes du Kamtchatka. Il s'assura que l'Asie et l'Amérique forment deux continents séparés en découvrant le détroit qui porte son nom (1728). Il entreprit en 1741 une nouvelle expédition, et mourut de maladie près des côtes du Kamtchatka, dans la petite île qu'on a nommée de là île de Behring.

BEHRING (détroit de), à l'extrémité N. E. de l'Asie, sépare ce continent de l'Amérique, et l'Océan Glacial arctique de l'Océan Pacifique; il a 88 kil. de large. Il fut découvert et franchi pour la première fois par Behring et Tchivikov en 1728.

BEHRING (île de), dans l'Océan Glacial arctique, par 162° 30'-164° long. O., 54° 4'-55° 38' lat. N. Environ 120 kil. de long et 40 de large. Stérile et déserte. Découverte en 1741 par Behring, qui y mourut.

BEHRING (mer de), partie de l'Océan Pacifique qui s'étend de 160° E. à 160° O. pour la long., et de 52° à 66° N. pour la lat., entre le Kamtchatka à l'O., l'Amérique à l'E. et les îles Aléoutes au S.; 2,600 kil. de long.

BEILAN, ville de Syrie, à 13 kil. S. de Skanderoun, par 33° 57' long. E., 36° 30' lat. N., presque sur la cime d'une haute mont.; 5,000 maisons. Sources nombreuses.

BEIN, ville d'Afrique. *Voy.* AMANAHEA.

BEINAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 15 kil. E. de Brives; 1,500 hab.

BEIRA, prov. du Portugal, bornée à l'O. par l'Atlantique, et à l'E. par l'Espagne et les provinces Tra-Douro-e-Minho, Tras-os-Montes, Estramadure portugaise, Alentejo; 240 kil. sur 135; 925,400 hab.; capitale, Coïmbre. Riv., le Tage, le Douro, la Vouga, le Mondego. Salines importantes. Sol fertile : céréales, maïs, bons fruits, etc.; peu d'agriculture. Le Beira se divise en 11 comarques, qui portent les noms de leurs ch.-l. : Coïmbre, Arganil, Aveiro, Feira, Viseu, Lamego, Pinhel, Trancoso, Guarda, Linhares, Castello-Branco.

BEIRAKTAR (Mustapha), grand-visir de Turquie

en 1809, voulut introduire dans l'armée turque l'organisation et la discipline européenne. Il excita par là de vifs mécontentements, qui éclatèrent par une insurrection terrible. Se voyant au moment de tomber entre les mains des insurgés, il se fit sauter avec la partie du palais qu'il habitait.

BEIRAM. On nomme ainsi deux fêtes des Musulmans. On distingue le *Grand-Beïram*, qui se célèbre le 10e jour du dernier mois de l'année, en commémoration du pèlerinage de la Mecque que tout Musulman doit faire dans ce mois, et le *Petit-Beïram* qui tombe le 1er de la lune de Chaval et met fin au jeûne du Ramazan. L'année mahométane étant lunaire et beaucoup plus courte que la nôtre, il est impossible d'assigner d'une manière fixe l'époque de notre calendrier à laquelle se célèbrent ces deux fêtes. Pendant le *Petit-Beïram*, le grand-seigneur distribue des faveurs et fait des largesses.

BEIT-EL-FAKAH, ville de l'état de Sana (Yémen), à 133 kil. N. de Moka, par 40° 30' long. E., 14° 31' lat. N.; 4,000 habitants. Entrepôt du café des environs. Plusieurs puissances européennes y ont des résidents. — Il ne faut pas la confondre avec Beit-el-Toba, qui est aussi dans l'Yémen, mais à 160 kil. N. O. de Sana.

BEIT-EL-MA, village de Syrie (Alep), sur l'Aasi, à 8 kil. S. d'Antioche, occupe en partie l'emplacement du célèbre faubourg Daphné d'Antioche.

BEJA, *Pax Julia*, puis *Pax Augusta*, ville de Portugal (Alentejo), à 133 kil. S. E. de Lisbonne, 5,500 hab. Evêché. Fort, bâti par le roi Denis; cathédrale, antiquités, etc. Les environs offrent un pays délicieux et de riches plantations d'oliviers.

BEJAR, ville d'Espagne (Salamanque), à 70 kil. S. de Salamanque, sur le versant E. de montagnes du même nom. Eaux minérales.

BÉJAR (SAN-ANTONIO DE). *Voy.* SAN-ANTONIO.

BEKES, ville de Hongrie, ch.-l. d'un comitat de même nom, à 16 kil. N. O. de Gyula, par 18° 47' long. E., 47° 47' lat. N.; 11,500 hab. Ville grande, commerçante, et jadis forte. — Le comitat est situé entre ceux de Bihar, Arad, Csanad, Csongrad, Hevesch et la Grande-Cumanie.

BEKKER (Balthazar), né à Warthuisen, province de Groningue, en 1634, mort à Amsterdam en 1698, fut pasteur dans différentes églises de Hollande, et se vit persécuter pour ses opinions philosophiques et religieuses. Ses principaux ouvrages sont: *le Monde ensorcelé*, 1691, traduit en français, 1694, dans lequel il réfute l'opinion vulgaire sur l'influence du démon; *Recherches sur les comètes*, 1683, où il combattit, comme Bayle, le préjugé relatif à l'influence maligne des comètes; il écrivit aussi en faveur de la philosophie de Descartes, 1668.

BEL. *Voy.* BAAL et BÉLUS.

BELA, ville du Béloutchistan, dans le Lous, dont elle est le ch.-l., à 200 kil. N. O. d'Haïder-Abad, par 64° 10' long. E., 26° 11' lat. N., sur un rocher qu'arrose le Pourali. Le tiers des habitants sont Hindous.

BELA I, roi de Hongrie, 1061-63. Ce fut sous son règne que la religion chrétienne s'introduisit en Hongrie.

BELA II, surnommé *l'Aveugle*, parce que le roi Coloman, son oncle, lui avait fait crever les yeux dans sa jeunesse, fut appelé à la couronne en 1131, après la mort d'Étienne II, son cousin germain; s'abandonna aux excès du vin, et mourut d'hydropisie, en 1141.

BELA III, succéda à son père, Étienne III, 1174, et se signala par son intégrité et sa justice. Il mourut en 1196. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France.

BELA IV, fils d'André II, lui succéda en 1235. Les Tartares ayant ravagé ses états, il se réfugia en Dalmatie; il fut rétabli sur le trône en 1244, par les chevaliers de Rhodes. Il employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tartares, et mourut en 1270.

BELABRE, ch.-l. de canton (Indre), à 11 kil. S. O. du Blanc; 900 hab. Aux environs sont 2 forges considérables.

BELAD-EL-DJÉRID. *Voy.* BILÉDULGÉRID.

BELAIA ou BIELAIA, c.-à-d. *blanche*, riv. de la Russie d'Europe (Orembourg), naît dans les monts Ourals, coule au S., puis au N.; reçoit l'Oufa, puis après de nombreux détours tombe dans la Kama; cours, 930 kil.

BELASORE, ville de l'Inde. *Voy.* BALASORE.

BELASPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* GHEROUAL.

BELBEYS, ville de la Basse-Égypte, à 48 kil. N. E. du Caire, sur la rive droite de l'ancienne branche pélusiaque du Nil, par 29° 13' long. E., 30° 24' lat. N.; 5,000 hab. Jadis fortifiée. Bonaparte fit réparer ses fortifications. Ch. l. de la prov. de Charqyeh.

BELBO, riv. des États sardes, naît entre Ceva et Millesimo, coule au N. E., passe à Nizza, et tombe dans le Tanaro; cours, 80 kil.

BELCAIRE, ch.-l. de canton (Aude), à 33 kil. S. O. de Limoux; 1,000 hab.

BELCHITES, ville forte d'Espagne, à 32 kil. S. E. de Saragosse. Prise par Suchet qui y fit 4,000 prisonniers.

BELEM, faubourg de Lisbonne, sur la droite du Tage. On y remarque la tour de Belem et un beau palais des rois de Portugal; 5,000 hab.

BELEM OU PARA, ville du Brésil, sur le Tocantins, par 50° 53' long. O., 1° 50' lat. S. Ch.-l. de la vaste province de Para; évêché. Citadelle, château-fort, quelques beaux bâtiments. Exportation de riz, cacao, drogueries, etc., pour l'Europe. Cette ville, qui possédait près de 20,000 hab. avant 1834, a été réduite par les malheurs de la guerre à moins de 6,000 hab.

BÉLENUS, divinité principale de quelques cantons gaulois et germains, et surtout de l'Illyrie, de la Pannonie et du *Noricum*; on croit que c'est Apollon ou le Soleil.

BELENYÉS, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bihar, à 44 kil. S. E. de Gross-Vardein; 5,000 hab.

BELESIS, Chaldéen, se révolta, ainsi qu'Arbace, contre Sardanapale, roi d'Assyrie, vers 759 av. J.-C. et détrôna ce prince. Il fut nommé roi de Babylone et régna jusqu'en 747. Il eut pour successeur Nabonassar.

BELESTAT, bourg du dép. de l'Ariége, sur le Lers, à 21 kil. S. de Mirepoix; 1,200 hab. Près de là est la source intermittente de Frontestorbe.

BELEV, ville de la Russie d'Europe (Toula), à 130 kil. S. O. de Toula, sur l'Oka; 5,000 habitants. Commerce considérable.

BELFAST, ville d'Irlande (Antrim), à 22 kil. S. E. d'Antrim, à 135 kil. N. de Dublin, à l'embouchure du Lagan; 50,000 hab. Évêché; ville belle et bien bâtie. Deux belles églises; bibliothèque publique; établissements d'instruction et de bienfaisance. Grandes manufactures de toiles de lin et étoffes de coton, verreries, vitriol, etc. Chantiers de construction. — Il y a deux villes de ce nom en Amérique: l'une dans les États-Unis (état du Maine); 4,000 habitants; l'autre dans la Nouvelle-Bretagne (île du Prince-Édouard); 3,000 habitants.

BELFORT ou BÉFORT, ch.-l. d'arr. (H.-Rhin), sur la Savoureuse, à 71 kil. S. O. de Colmar; 5,687 hab. Belfort est à la base d'un roc fortifié par Vauban et que couronne un château plus ancien que la ville. A quelque distance est la tour de la Miotte. Industrie active: papeterie, chapellerie, brasseries, tanneries, forges, etc. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, horlogerie, métaux, etc. Cédée à la France par l'Autriche en 1648. — Une des conspirations qui eurent lieu sous la Restauration est connue

sous le nom de conspiration de Belfort : elle eut pour chef le colonel Caron et fut bientôt réprimée (1821). —*L'arr.* de Belfort a 9 cantons (Thann, St-Amarin, Cernay, Giromagny, Dannemarie, Delle, Massevaux, Fontaine, plus Belfort), 191 comm. et 121,150 hab.

BELGES, *Belgæ* en latin, peuple ancien, qui a donné son nom aux deux Belgiques de la Gaule romaine; on le trouve en outre répandu dans la *Bretagne* ancienne aux environs de Winchester, nommée par les Romains *Venta Belgarum*, et au midi de la Gaule. Les Belges différaient des Celtes par le caractère et par la langue. Ils semblent avoir été de race germanique. On a remarqué que *Belgæ* ou *Bolgæ* est le même mot que l'allemand *Volk*, qui se retrouve aussi dans les *Volces* Arécomiques et Tectosages, qu'on donne pour Belges.

BELGIOJOSO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 12 kil. E. de Pavie ; 2,700 hab.

BELGIQUE, roy. d'Europe, situé entre 49° et 52° lat. N., entre 0° 15' et 3° 46' long. E., est borné au N. E. par la Hollande, au S. par la France, à l'E. par le grand-duché de Luxembourg et la province Rhénane de Prusse, à l'O. par l'Océan ; 255 kil. sur 235 ; 3,560,000 hab. Capitale, Bruxelles. La Belgique est aujourd'hui divisée en 8 provinces, savoir :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Anvers,	Anvers.
Brabant mérid.,	Bruxelles.
Flandre occid.,	Bruges.
Flandre orient.,	Gand.
Hainaut,	Mons.
Liége,	Liége.
Namur,	Namur.
Limbourg belge.	Hasselt.

Avant 1839, le Luxembourg formait une neuvième province ; aujourd'hui, il est partagé. La Belgique est un pays généralement plat, excepté dans le Hainaut et la province de Namur, où les Ardennes étendent leurs ramifications: on y trouve beaucoup de marais ; les côtes sont au-dessous du niveau de la mer. Un grand nombre de rivières arrosent cette contrée : l'Escaut, dont les principaux affluents sont la Scarpe et la Lys ; la Meuse, qui reçoit la Sambre et l'Ourte ; la Dyle, la Senne, la Dendre, etc. Nombreux canaux, parmi lesquels on distingue ceux de Bruges, d'Anvers, de Louvain, de Malines, de Bruxelles et de Charleroi. Le sol, très maigre dans les provinces de Liége et de Limbourg, est très fertile dans les Flandres et le Hainaut. L'agriculture est florissante et l'industrie développée : superbes toiles, sucres, eaux-de-vie, genièvre, tabac, bière, colle forte, produits chimiques, teintureries, impressions sur tissus, fonderies, machines à vapeur, nombreuses imprimeries (elles nuisent beaucoup au commerce de la France par leurs innombrables contrefaçons). L'instruction est moins avancée en Belgique qu'en Hollande : on y compte néanmoins trois grandes universités, celles de Louvain, de Bruxelles et de Gand. Les habitants vivent en général dans l'aisance, malgré la forte population. Le Belge ressemble beaucoup au Français du Nord. La seule langue de la bonne société est le français ; le flamand, dialecte teutonique, est abandonné au bas peuple.

Histoire. Les Belges paraissent être originaires de la Germanie. Lors de la conquête des Gaules, ce furent les Belges, et parmi eux les Nerviens, qui opposèrent à César la plus vive résistance. Drusus, Germanicus, Caligula, conduisirent souvent leurs armées en Belgique pour maintenir dans la soumission ce peuple indocile et remuant. Ce fut par la Belgique que les Francs commencèrent la conquête des Gaules ; leur première capitale fut Tournay. Au VIe siècle, la Belgique faisait partie du royaume d'Austrasie ; au VIIIe siècle, la famille des Héristal, sortie des pays belges de Liége et de Namur, fonda l'empire carlovingien. Après la mort de Louis-le-Débonnaire, la Belgique fut comprise dans le royaume de Lotharingie; et quand celui-ci devint duché de l'empire germanique et se partagea en Haute et Basse-Lorraine, la Belgique entra presque tout entière dans cette dernière, dont elle forma la partie principale (la Flandre seule jusqu'à l'Escaut était au royaume de France). Le duché de Basse-Lorraine se morcela ensuite en Brabant, Hainaut, Luxembourg, Limbourg, Artois, Flandre, Malines, Anvers, évêché de Liége, etc., tous fiefs de l'Empire. Au XVe siècle, la plus grande partie de ces fiefs fut réunie dans la main du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et, au XVIe, Charles-Quint, son héritier, en y joignant de nouvelles acquisitions, en composa les 17 provinces-unies qui furent nommées *Cercle de Bourgogne*, et qui relevèrent de l'Empire, tout en appartenant à la ligne espagnole de la maison d'Autriche. Lors de l'insurrection qui enleva sept de ces provinces à l'Espagne et à l'Empire, et qui donna naissance à la *république des Provinces-Unies* (1579-1595), les provinces qui répondaient à la Belgique actuelle restèrent à la maison austro-espagnole ; elles passèrent à la maison d'Autriche de 1700 à 1714 par le traité de Rastadt. En 1792 la France, ayant déclaré la guerre à l'empereur François II, envahit la Belgique. En 1795, cette contrée était totalement conquise, et elle fut déclarée possession française en 1801. Elle forma alors 9 départements (Dyle, Escaut, Forêts, Jemmapes, Lys, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes, Ourte et Sambre-et-Meuse). Mais après la chute de Napoléon, en 1814, la Belgique, conjointement avec les provinces hollandaises, fut érigée en royaume particulier sous le nom de *royaume des Pays-Bas*, et donnée à Guillaume III, prince d'Orange-Nassau. Enfin, en 1830, les provinces hollandaises et belges se séparèrent d'une manière violente, et se battirent avec acharnement. Après de longues conférences tenues à Londres en 1831, et grâce à l'intervention de la France, la Belgique a été reconnue comme royaume indépendant. En 1832 les deux chambres, par un vote libre, ont décerné à Léopold I, prince de Saxe-Cobourg, la couronne qu'elles avaient d'abord offerte au duc de Nemours. Ce n'est néanmoins que depuis 1839, après le traité de paix conclu entre la Hollande et la Belgique et le partage du Luxembourg et du Limbourg que ce royaume a été définitivement reconnu par toutes les puissances de l'Europe.

BELGIQUE ANCIENNE, *Belgica*. Les limites de la Belgique sous les Romains ne coïncidaient point avec celles de la Belgique actuelle. Cette contrée, la plus septentrionale des quatre grandes divisions de la Gaule Transalpine, comprenait au temps de César toutes les contrées qui se trouvent entre le Rhin, l'Océan, la Seine et la Marne. Sous Adrien on y adjoignit les *Sequani*, les *Helvetii* et les *Lingones*. On la divisa alors en 4 provinces : *Belgique* 1re au N. O. et *Belgique* 2e au centre, *Germanie* 1re au N. et *Germanie* 2e à l'E. (*Voy.* ces noms.)

BELGIQUE 1re, prov. de la Gaule, une des divisions de la Belgique ancienne, entre la Germanie 2e au N., la Germanie 1re à l'E., la Belgique 2e à l'O., la Lyonnaise et la Séquanaise au S., était divisée en 4 territoires : *Leuci*, *Veroduni*, *Mediomatrici*, *Treviri*, lesquels répondent aux départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, et à une partie de la Prusse rhénane. Ch.-l., *civitas Trevirorum* (Trèves).

BELGIQUE 2e, une des divisions de la Belgique ancienne, entre la mer (Manche et mer du Nord) et la Belgique 1re ; elle comprenait onze peuples principaux : *Nervii*, *Morini*, *Atrebates*, *Ambiani*, *Bellovaci*, *Veromandui*, *Silvanectes*, *Viducasses*, *Suessiones*, *Remi*, *Catalauni*; ce sont aujourd'hui : la Flandre orientale et occidentale, le Hainaut et les départe-

ments français du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne et de l'Aube. Chef-lieu, *civitas Remorum* (Reims).

BELGIUM, district particulier de la Belgique ancienne, compris dans la Belgique 2e, se composait du territoire des *Ambiani*, des *Atrebates* et des *Bellovaci*. C'est dans ce pays que s'établit primitivement le peuple belge, qui étendit ensuite son nom à une grande partie de la Gaule septentrionale.

BELGIUS, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 av. J.-C., battit les troupes de Ptolémée Céraunus, fit ce prince prisonnier et le mit à mort. On croit qu'il retourna dans la Gaule après cette victoire. Brennus était au nombre de ses lieutenants.

BELGODÈRE, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. E. de Calvi ; 500 hab.

BELGOROD, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 80 kil. N. E. de Charkow ; 10,000 habitants. Foires très fréquentées.

BELGRADE (c.-à-d., dans la langue du pays, *ville blanche*), *Singidunum* chez les Latins, *Alba Græca* en latin moderne ; ville de la Servie, jadis ch.-l. de cette principauté, à 800 kil. N. O. de Constantinople, par 18° 30' long. E., 44° 43' lat. N., sur le Danube, près du confluent de la Save : 30,000 hab., 6,000 h. de garnison. Port ; deux citadelles, et autres ouvrages qui en font une des places les plus fortes de l'Europe. Evêché grec. Jadis résidence d'un pacha. Quelques monuments (14 mosquées, arsenal, etc.). Tapis, armes, étoffes de soie, de coton, tanneries : commerce. — Belgrade est célèbre dans l'histoire militaire des Turcs. Elle a été plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1522 par Soliman II ; en 1688 par le duc de Bavière pour l'Autriche ; en 1690 par les Turcs ; en 1717 par le prince Eugène (le traité de Passarovitz la donna à l'Autriche, qui la perdit en 1739) ; en 1789 par Laudon (elle fut rendue à la Turquie en 1791) ; en 1806 par Czerni Georges, qui commandait les Serviens insurgés ; enfin elle fut reprise en 1812 par les Turcs. Ses fortifications étaient alors peu de chose ; mais en 1820 elles devinrent plus formidables que jamais par les soins du pacha turc. Aujourd'hui, cette ville est, comme toute la Servie, presque indépendante, sous le protectorat de la Turquie.

BELHAVEN ou **ALEXANDRIE**, ville des États-Unis (Virginie), sur le Potomak, à 9 kil. S. de Washington.

BÉLIAL, idole des Sidoniens, mentionnée dans la Bible (*Juges*, 19, 22 ; *Rois*, I, 2, 12), est sans doute le même dieu que Baal ou Moloch.

BÉLIDOR (Bernard FOREST DE), célèbre ingénieur français, né en 1697 en Catalogne pendant la guerre d'Espagne, mort en 1761, servit avec distinction dans plusieurs campagnes, et fut ensuite nommé professeur à l'école d'artillerie de La Fère, et inspecteur-général des mineurs de France. On a de lui un *Nouveau Cours de mathématiques, à l'usage de l'artillerie*, 1747 ; *la Science des ingénieurs*, 1749 ; des traités de fortifications, d'architecture militaire et d'hydraulique, et un *Dictionnaire de l'ingénieur*, 1768. Il fut membre des académies des Sciences de Paris et de Berlin. Ses ouvrages furent longtemps classiques.

BELIN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 42 kil. S. E. de Bordeaux ; 1,200 hab.

BELIN DE BALLU (Jacq.-Nic.), savant helléniste, né à Paris en 1753, cultiva les lettres en même temps qu'il occupait une charge de conseiller à la cour des monnaies, et fut admis en 1787 à l'Académie des Inscriptions. Il fut nommé vers 1800 directeur du prytanée de Saint-Cyr, mais il quitta ces fonctions pour aller occuper une chaire de littérature grecque à Charkov en Russie. Il mourut à Pétersbourg en 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Oppiani poemata de Venatione et Piscatione, cum interpretatione latina et scholiis*, Strasb., 1785 (il n'en a paru que le *De Venatione*) ; *la Chasse*, poème d'Oppien, traduit en français, 1788, in-8 ; *Œuvres de Lucien*, traduites en français avec des notes historiques, littéraires et critiques, 1788, 6 vol. in-8 ; *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et les Romains*, 1803, 2 vol. in-8.

BÉLISAIRE, général de Justinien, né en Thrace vers 490. Il fit ses premiers exploits contre les Perses qu'il força à faire la paix (532). L'année suivante il passa en Afrique pour combattre les Vandales, vainquit Gelimer leur roi, leur enleva Carthage et les chassa pour jamais de l'Afrique. Il se rendit ensuite en Sicile, reprit sur les Goths Catane, Palerme, Syracuse ; pénétra en Italie, où il enleva aux Goths Naples et Rome après un long siége ; poursuivit Vitigès, roi des Goths, jusqu'à Ravenne où il s'était réfugié, le fit prisonnier et l'emmena à Constantinople (540). De là retournant en Perse, il s'opposa aux progrès de Chosroès (543). Rappelé de nouveau en Italie par les succès de Totila, il reprit Rome, dont ce conquérant s'était emparé (547) ; mais le manque de troupes le força bientôt à abandonner ses conquêtes. Malgré ses services, Bélisaire fut, à la fin de sa vie, accusé de conspiration et disgracié ; toutefois l'empereur reconnut son innocence et lui rendit sa faveur. Il mourut en 565. Selon une tradition fort répandue, et que Marmontel a suivie dans son roman de *Bélisaire*, ce grand général aurait eu les yeux crevés et aurait été réduit à mendier sa vie ; mais il paraît que ces infortunes sont une fable inventée par le poete Tzetzès. Bélisaire eut le malheur d'avoir pour femme Antonine, amie de l'impératrice Théodora et aussi dissolue qu'elle. Procope, qui a écrit l'histoire de ses campagnes, avait servi sous lui.

BELL (André), fondateur de l'enseignement mutuel en Europe, né à Saint-André en Écosse en 1753, mort en 1832, puisa, dit-on, l'idée de sa méthode dans l'Inde, où elle existe de temps immémorial, et en fit la première application à Madras où il avait été envoyé en qualité de chapelain. De retour en Europe, Bell fit connaître sa méthode dans un ouvrage intitulé : *Expériences sur l'éducation faite à l'école des garçons à Madras*, Londres, 1798. J. Lancaster, maître d'école à Londres, se hâta d'adopter le nouvel enseignement, et disputa à Bell la priorité de sa découverte.

BELL (John), chirurgien écossais, né à Édimbourg en 1762, mort à Rome en 1830, fut un des plus habiles praticiens de son temps. Il a donné, avec son frère Charles Bell, plusieurs traités d'anatomie qui ont fait avancer la science ; ses principaux ouvrages sont : *Anatomie du corps humain*, Edimbourg, 1793-1802, et *Principes de chirurgie*, 1801-3.

BELL (H.), habile mécanicien, né en Écosse en 1767, mort en 1830, est le premier en Europe qui ait appliqué la vapeur à la navigation. Il fit ses premiers essais en 1812 à Helengsbourg, où il demeurait. Fulton, ingénieur américain, avait déjà fait en 1807 des expériences du même genre.

BELLA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 22 kil. S. de Melfi : 5,700 hab.

BELLAC, ch.-l. d'arrond. (H.-Vienne), à 37 kil. N. O. de Limoges ; 3,851 hab. Chapeaux, tanneries. — L'arr. de Bellac a 9 cantons (Bessines, le Dorat, Château-Poinsat, Lauriac, Magnac-Laval, Mézières, Nantiat, Saint-Sulpice-les-Feuilles, plus Bellac), 78 communes et 81,457 hab.

BELLAGGIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 37 kil. N. E. de Côme.

BELLAI ou **BELLAY**. *Voy.* DUBELLAY.

BELLAMY (miss Anne-Georgette), actrice anglaise, née à Londres en 1735, morte vers 1800, était fille naturelle de lord Tirawley. Elle obtint les plus grands succès sur la scène, en même temps que

Garrick et Kean. Forcée par un accident funeste de quitter le théâtre, elle publia ses *Mémoires* (Londres, 1784). Ils eurent une grande vogue et furent traduits en français par Benoist, 1799. On les trouve dans la collection des *Mémoires dramatiques* (Paris, 1822), avec une notice de M. Thiers.

BELLANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. E. de Côme. Très commerçante. Filature de soie. Belle cascade aux environs.

BELLARMIN (Robert), savant théologien et controversiste, de l'ordre des Jésuites, né en 1542 à Montepulciano en Toscane, mort en 1621, était neveu du pape Marcel II. Il enseigna la théologie avec un grand succès à Louvain et à Rome, fut fait cardinal par Clément VIII (1598), puis archevêque de Capoue (1601). Nommé en 1605 bibliothécaire du Vatican, il se démit de son archevêché. Il fut plusieurs fois sur le point d'être nommé pape. Bellarmin employa toute sa vie à défendre les doctrines de l'Église contre les hérétiques; mais il tomba dans l'excès de l'ultramontanisme, et présenta le saint-père comme le maître absolu de toutes les couronnes, comme la seule autorité infaillible, comme supérieur même aux conciles généraux : aussi plusieurs de ses écrits ont été condamnés en France et dans d'autres pays. On a de lui un corps de controverses, *Disputationes de controversiis fidei, adversus hujus temporis hæreticos*, 4 vol. in-fol., Paris, 1688, et Prag., 1721, et des *Œuvres diverses*, 3 vol. in-fol., Cologne, 1619. Le plus connu de ses écrits est un *Catéchisme* ou *Doctrine chrétienne*. Il a laissé lui-même l'*Histoire de sa vie*, adressée au jésuite Eudémon-Jean.

BELLART (Nicolas-Fr.), procureur-général à la cour royale de Paris, né à Paris en 1761, mort en 1826, se distingua d'abord comme avocat et défendit pendant la révolution un grand nombre de victimes. Devenu membre du conseil-général du dép. de la Seine, il fut un des premiers à provoquer la déchéance de Napoléon. Nommé procureur-général à la Restauration, il débuta par poursuivre le maréchal Ney, et se fit remarquer par ses rigueurs contre la presse. On a de lui des plaidoyers, un *Essai sur la légitimité*, etc. Ses œuvres ont été publiées en 1828, 6 vol. in-8.

BELLARY, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Balaghat, à 44 kil. N. de Gorrâh, par 23° 46' lat. N. et 78° 8' long. E., est le ch.-l. d'un district de même nom.

BELLAS, ville du Portugal (Estramadure), à 15 kil. N. O. de Lisbonne; 3,400 hab. Eaux ferrugineuses renommées.

BELLE-ALLIANCE. *Voy.* WATERLOO.

BELLEAU (Remi), poëte français, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort en 1577, fut un des poëtes de la *Pléiade française*. Il a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, les *Phénomènes* d'Aratus, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*. Il était acteur dans les pièces de son ami Jodelle, et il a fait lui-même une comédie, intitulée : *la Reconnue*. On a de lui un poëme macaronique : *De bello huguenotico*. Ses œuvres ont été réunies à Rouen, 1604, 2 vol. in-12. Ronsard faisait grand cas de ses poésies.

BELLEFOREST (François DE), écrivain fécond, mais peu exact, né à Sazan (Comminges) en 1530, mort en 1583, fut nommé historiographe de France sous Henri III; mais l'infidélité de ses récits lui ayant fait perdre cette place, il se mit aux gages des libraires, et inonda Paris de ses écrits. Les moins mauvais sont : *Histoire des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568; *Annales* ou *Histoire générale de France*, Paris, 1600; *Histoires tragiques extraites des œuvres de Bandello*, 1580.

BELLEGARDE, ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. O. de Montargis; 830 hab.

BELLEGARDE, ch.-l. de canton (Creuse), à 11 kil. N. E. d'Aubusson; 1,000 hab. Grains et bestiaux

BELLEGARDE, place forte de France (Pyrénées-Orientales), à 10 kil. S. E. de Céret, au haut d'une montagne, sur la frontière d'Espagne.

BELLEGARDE (Roger DE ST-LARY DE), un des favoris de Henri III, accompagna en Pologne ce prince, alors duc d'Anjou, et fut nommé par lui, à son avénement, maréchal de France (1574). Ayant perdu la faveur du roi, il se lia avec le duc de Savoie et agit contre les intérêts de son pays. Il mourut en 1579, empoisonné, à ce qu'on croit, par Catherine de Médicis.

BELLEGARDE (Roger DE), de la famille du précédent, duc et pair, grand-écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées, qu'Henri IV lui enleva, lui a donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (J.-B. MORVAN, abbé de), né en 1648, mort en 1734, a traduit plusieurs ouvrages des pères de l'Église, les œuvres de Thomas A-Kempis, le *Manuel* d'Épictète, l'ouvrage de Las-Casas sur la *Destruction des Indes*, 1697, etc. On a encore de lui : *Histoire d'Espagne*, 1716, 9 vol.; *Histoire universelle des voyages*, 1707.

BELLEGARDE (H., comte de), général des armées autrichiennes, d'une famille ancienne de Savoie, né à Chambéry en 1760, mort à Vérone en 1831, servit sous l'archiduc Charles contre la France, dans la guerre d'Italie, et fut chargé en 1800 d'un commandement en chef en remplacement de Mélas. Malgré quelques faits d'armes assez glorieux, il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur; il se vit enlever Mantoue, Ferrare, etc., et fut forcé de conclure à Trévise un armistice (16 janvier 1801) qui fut bientôt suivi de la paix de Lunéville. Il fut nommé président du conseil de guerre aulique en 1805, puis feld-maréchal et gouverneur de la Gallicie, et enfin gouverneur-général des provinces conquises en Italie, où il sut se faire aimer.

BELLE-ILE ou BELLE-ISLE, petite île de l'Amérique du N., entre Terre-Neuve et le Labrador, long. O., dans un détroit nommé aussi Belle-Ile, par 51° 55' 57° 45' lat. N.

BELLE-ILE-EN-MER, île de la France (Morbihan), par 5° 20' long. O., 47° 17' lat. N., à 12 kil. S. O. de la presqu'île de Quiberon; 16 kil. sur 8; 8,553 hab. Place principale, le Palais. Pêche de la sardine.

BELLE-ILE-EN-TERRE, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 19 kil. O. de Guingamp; 800 hab. Forges; haut-fourneau.

BELLE-ISLE (Ch.-L.-A. FOUQUET DE), maréchal de France, né en 1684, à Villefranche en Rouergue, mort en 1761, était petit-fils du surintendant Fouquet. Après s'être distingué sous Louis XIV et sous la régence dans les guerres de Flandre et d'Espagne, il fut nommé en 1732 lieutenant-général, et servit en 1734 sous le maréchal de Berwick. Habile négociateur, il contribua puissamment à assurer la Lorraine à la France (1736), et à faire élire empereur d'Allemagne l'électeur de Bavière sous le nom de Charles VII. Nommé maréchal en 1740, il prit une grande part à la guerre de la succession d'Autriche, commanda en Bohême et s'empara de Prague; mais entouré par des forces supérieures, il fut forcé de quitter cette place, et fit alors une retraite qui fut universellement admirée (1742). Il alla ensuite défendre le Dauphiné et la Provence que menaçaient les Autrichiens. Appelé en 1757 au ministère de la guerre, il fit d'utiles réformes. — Son frère, connu sous le nom de chevalier de Belle-Isle, se fit tuer en 1746, en essayant de pénétrer en Piémont, et de forcer le col de l'Assiette.

BELLENCOMBRE, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 26 kil. S. E. de Dieppe; 250 hab.

BELLENGER (Fr.), docteur de Sorbonne, né en

1688, mort en 1749, a traduit les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, 1723, 2 vol. in-4.

BELLÉROPHON, héros grec, fils de Glaucus, roi d'Éphyre (Corinthe), ayant tué involontairement son frère à la chasse, se retira à la cour de Prœtus, roi d'Argos. Sthénobée, femme de ce prince, conçut pour le jeune héros une violente passion, et, n'ayant pu le faire condescendre à ses vœux, l'accusa près de son mari. Prœtus, pour se venger, envoya Bellérophon chez Iobate, roi de Lycie, son beau-père, en priant celui-ci de le faire périr. Iobate ne voulant pas souiller ses mains du sang de son hôte, le chargea successivement de combattre la Chimère, les Solymes, les Amazones, espérant qu'il périrait dans une de ces entreprises; mais Bellérophon, avec le secours du cheval Pégase que lui avait donné Minerve, triompha toujours, et même à son retour il tua des soldats apostés pour l'assassiner. Alors Iobate, persuadé de son innocence par un bonheur qui prouvait la protection spéciale des dieux, lui donna une de ses filles, et le nomma son successeur. On dit que Bellérophon mourut foudroyé par Jupiter, tandis qu'à l'aide de Pégase il voulait escalader le ciel.

BELLESME, ch.-l. de cant. (Orne), à 17 kil. S. de Mortagne; 3,263 hab. Toiles jaunes, étoffes de coton. Commerce (graines de trèfle, etc.) Aux environs, forêt de Bellesme. — Bellesme était très forte sous saint Louis; ce prince la prit en 1228. Cette ville était jadis capit. de tout le Perche et en particulier du vicomté de Bellesme, qui faisait partie du H.-Perche. — Le vicomté de Bellesme appartenait à des seigneurs de la maison de Montgomery, dont le dernier fut dépouillé par Henri I, roi d'Angleterre.

BELLEVILLE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur la Saône, à 13 kil. N. de Villefranche; 2,800 hab. Mousselines, toile de coton.

BELLEVILLE, commune importante du dép. de la Seine, à 2 kil. N. E. de Paris, cant. de Pantin, sur une éminence; 10,668 hab. On y opposa une vigoureuse résistance aux alliés en 1814.

BELLEVUE, village du dép. de la Seine, au-dessus de Sèvres, à 9 kil. N. O. de Paris; 500 hab. Très beau château construit par mad. de Pompadour, en 1748, auj. détruit; vue magnifique.

BELLEY, ch.-l. d'arr. (Ain), à 75 kil. S. E. de Bourg, entre deux coteaux; 3,970 hab. Évêché. Biblioth. publique; musée d'antiquités. Vers à soie; pierres lithographiques, les meilleures de France; mousselines et garats pour indiennes. Jadis ch.-l. du Bugey. — L'arr. de Belley a 9 cant. (Ambérieux, Seyssel, Champagne, Hauteville, St-Rambert de Joux, Lagnieux, l'Huis, Virieu-le-Grand, plus Belley), 112 comm. et 77,366 hab.

BELLIARD (Aug.-Daniel), général de cavalerie, né en 1773 à Fontenay-le-Comte en Vendée, occupait déjà un grade supérieur dans l'armée de Dumouriez lors de la défection de ce général. Devenu suspect par suite de cet événement, il fut destitué; mais impatient de servir sa patrie, il s'enrôla aussitôt comme simple volontaire, et mérita bientôt d'être replacé à son rang. Il suivit le général Hoche en Vendée, puis fut envoyé en Italie, combattit héroïquement sous Bonaparte à Castiglione, à Vérone, à Caldiero, et fut après la bataille d'Arcole fait général sur le champ de bataille. Il prit une grande part aux exploits d'Égypte; fit comme chef d'état-major-général les guerres d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, ainsi que la campagne de France, et fut couvert de blessures. Il fut nommé en 1831 ambassadeur en Belgique, et mourut d'apoplexie à Bruxelles en 1832.

BELLINI ou BELLIN, nom de deux frères qui sont regardés comme les chefs de l'école des peintres vénitiens. L'aîné, Gentile Bellini, naquit en 1421 et mourut en 1501; le second, né en 1426, mourut en 1516; tous deux furent chargés de la décoration de la grande salle du conseil à Venise. Jean fut le plus habile. On cite de lui un *Saint Zacharie* et une *Bacchante*. Il eut la gloire de former le Titien.

BELLINI (Laurent), célèbre anatomiste, né à Florence en 1643, mort en 1704, professa pendant trente ans la médecine et l'anatomie à Pise. Il voulut, ainsi que Borelli, appliquer la mécanique et le calcul à la physiologie. On lui doit la découverte de la structure et de l'usage des reins. Ses ouvrages ont été recueillis en 1708 à Venise, 2 vol. in-4.

BELLINI (Vincent), compositeur italien, né à Catane en 1808, mort en 1835, a fait plusieurs opéras italiens, *la Straniera, la Sonnambula, Norma, i Puritani*, etc.; il promettait de nouveaux chefs-d'œuvre, quand il fut enlevé par une mort prématurée.

BELLINZONA, en lat. *Baltiona, Bilitio*; en allem. *Bellenz*, ville de Suisse, dans le cant. du Tessin, sur le Tessin, à 88 kil. S. O. de Coire, est un des trois ch.-l. du cant.: 1,600 hab. Trois châteaux-forts, cathédrale riche en marbres; digue de 804 mètres pour préserver la ville des inondations du Tessin. Entrepôt des marchandises qui passent le St-Gothard et qui vont soit en Italie, soit en Suisse. — Cette ville faisait jadis partie du duché de Milan; elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Allemands, les Suisses et les Français. En 1499, elle se soumit volontairement au canton d'Uri, et depuis les Suisses l'ont gardée.

BELLOCASSES, peuple de la Gaule. *Voy.* VELIOCASSES.

BELLONE, déesse de la guerre, sœur ou femme de Mars, était fille de Phorcys. Elle attelait les chevaux du dieu Mars lorsqu'il partait pour la guerre. Les poëtes la dépeignent courant parmi les combattants, les cheveux épars, le feu dans les yeux, et faisant retentir dans les airs son fouet ensanglanté: on lui donne aussi pour arme un fléau, ou une verge teinte de sang.

BELLORI (J.-P.), antiquaire, né à Rome en 1615, mort en 1696. Ses principaux ouvrages sont: *Vies des peintres, architectes et sculpteurs modernes*, Rome, 1672, in-4°, en italien; *Antiche lucerne sepolcrali*, figures, 1694, in-fol.; *Gli antichi sepolcri*, 1699, in-fol., Leyde, 1728, in-fol.; *Veteres arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol.; *Admiranda Romæ antiquæ vestigia*, Rome, 1693, 2 vol. in-fol.: *la Colonna Antoniniana*, in-fol.; *Pitture antiche delle grotti di Roma e del sepolcro de Nasoni*, Rome, 1706, in-fol.; *Imagines veterum philosophorum*, Rome, 1685, in-fol., etc.

BELLOVACI, peuple de la Belgique 2ᵉ, entre les *Ambiani*, les *Silvanectes*, les *Viducasses*, etc., occupaient à peu près le Beauvaisis. — On donnait encore ce nom au chef-lieu des *Bellovaci*, nommé aussi *Cæsaromagus*, auj. *Beauvais*.

BELLOVÈSE, chef gaulois, neveu du roi Ambigat, franchit les Alpes vers 590 av. J.-C., s'empara de la contrée qui prit depuis le nom de Gaule Cisalpine, et jeta les fondements de Milan (*Mediolanum*).

BELLOY (P.-Laur. BUIRETTE DE), auteur tragique, né à Saint-Flour en 1727, mort à Paris en 1775. Destiné par sa famille au barreau, il le quitta pour se livrer à sa passion pour le théâtre, se fit acteur, et joua avec succès dans les cours du Nord, surtout à Pétersbourg. Il travaillait en même temps pour la scène, et fit représenter, à son retour en France, plusieurs tragédies, dont la principale, *le Siége de Calais* (1765), eut un succès prodigieux. Ses autres pièces sont *Titus*, *Zelmire*, imitée de Métastase, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, *Pierre-le-Cruel*. On a publié ses *Œuvres* en 1779, 6 vol. in-8. De Belloy est loin d'égaler nos grands maîtres, mais ses pièces offrent du mouvement et de l'intérêt; en outre, il a le mérite d'avoir le premier traité des sujets nationaux.

BELLOY (J.-B. DE), cardinal, né en 1709, mort en 1808, fut d'abord évêque de Marseille; devint, à

l'époque du concordat, archevêque de Paris, et fut nommé cardinal l'année suivante.

BELLUNE, *Belunum*, ville du roy. Lombard-Vénitien (gouvernement de Venise), ch.-l. d'une délégation de même nom, sur la Piave, à 51 kil. N. de Trévise : 7,650 hab. Aqueduc, bibliothèque publique. Industrie : soieries et ouvrages en paille, tanneries, etc. Commerce de bois, vin, fruits.

BELLUNE (duc de). *Voy.* VICTOR (le maréchal).

BELMONT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 19 kil. S. O. de Sainte-Affrique : 1,500 hab.

BELMONT, ch.-l. de cant. (Loire), à 25 kil. N. E. de Roanne ; 2,400 hab.

BELMONTE, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 24 kil. S. de Paola ; 3,040 hab.

BELON (P.), naturaliste français du XVIe siècle, né dans le Maine vers 1518, obtint la protection du cardinal de Tournon qui lui fournit les moyens de voyager ; visita, outre les principaux états européens, la Grèce, la Palestine, l'Egypte et l'Arabie, et donna à son retour une relation de ses *Observations en Grèce, en Asie*, etc., Paris, 1553. Il a aussi laissé des ouvrages fort estimés sur l'*Histoire naturelle des Poissons*, 1551 ; sur celle des *Oiseaux*, 1555, avec des gravures fidèles. Il périt en 1564, assassiné par des voleurs dans le bois de Boulogne, près de Paris.

BELOPOLIE, ville de la Russie d'Europe (Charkow), à 42 kil. N. O. de Soumy ; 11,000 hab.

BELOT (mad. Octavie), née GUICHARD, et femme en secondes noces du président Durey de Meynières, naquit en 1719, et mourut en 1805. Elle se fit connaître par la traduction de plusieurs romans anglais et par les *Réflexions d'une Provinciale*, au sujet du discours de J.-J. Rousseau *Sur l'inégalité des conditions*, 1756, in-8. Elle publia ensuite des *Observations sur la noblesse et le tiers-état*, Amsterdam, 1758, in-12, et l'*Histoire de la dynastie des Plantagenets*, traduite de Hume.

BELOUR ou BOLOR, chaîne de mont. de l'Asie centrale, par 67° long. E. et 45° 10' lat. N., court au N. E., puis au N. O., et joint les monts Ala-Tau après avoir séparé le Turkestan indépendant de l'empire chinois. Son versant occid. donne naissance au Djihoun. Son point principal ou nœud est par 68° 28' long. E., 27° 10' lat. N.— On nomme aussi Belour la région environnante.

BELOUTCHISTAN, contrée de l'Asie, dans la région persique, s'étend de 56° à 66° long. O. et de 25° à 30° lat. N., est bornée à l'O. par l'Iran, à l'E. par la principauté de Sindhy et le roy. de Lahore, au N. par le roy. de Kaboul, au S. par la mer d'Oman ; 1,200 kil. sur 760. On la divise en six parties : Saraouan, Djalaouan, Katch-Gandava, Lous, Mekran et Kouhistan ; on peut y joindre le désert de Beloutchistan. Sol varié ; peu d'eau ; au N., fruits, garance, coton, indigo. Les habitants sont nommés Béloutchis. — Le Béloutchistan, après avoir successivement fait partie de l'empire de Perse, de l'Inde, puis enfin du roy. de Kaboul, se rendit indépendant au XVIIIe siècle et forma un seul état fédéral divisé en une foule de khanats qui reconnaissaient la souveraineté de celui de Kélat. Ce lien de vassalité s'est relâché depuis 1795, et le khan de Kélat ne possède plus que le district de Kélat dans le N. du Saraouan, et le pays d'Harrand-Daïel dans la partie basse du Katch-Gandava (ce dernier est enclavé dans l'Inde). Kelat, dans le Saraouan, était autrefois la capit. de tout le Beloutchistan ; auj. il n'y a pas de capitale.

BELPECH, ch.-l. de cant. (Aude), à 22 kil. S. O. de Castelnaudary ; 2,200 hab.

BELPER, ville d'Angleterre (Derby), sur le Derwent, à 11 kil. N. de Derby ; 7,300 hab.

BELPHÉGOR, divinité des Moabites, qui présidait aux plaisirs licencieux et était représentée sous une figure obscène.

BELSUNCE DE CASTEL MORON (H.-Fr.-Xavier DE), célèbre évêque, né en 1671 dans le Périgord, mort en 1755, entra dans l'ordre des Jésuites, et fut élevé en 1709 à l'évêché de Marseille qu'il conserva jusqu'à sa mort. Pendant la peste qui désola Marseille en 1720 et 1721, il se signala par son zèle à secourir les malades et par son courage héroïque. Il est à regretter que le même homme ait montré peu de tolérance dans les querelles que suscita la bulle *Unigenitus*, et qu'il ait poursuivi le jansénisme avec une sorte d'acharnement. On a de lui des *Instructions pastorales*, dirigées principalement contre les Jansénistes. — Dans un poëme intitulé : *Belsunce ou la Peste de Marseille*, Millevoye a chanté le dévouement de ce prélat.

BELT, nom commun à deux détroits de l'archipel Danois : le *Grand-Belt*, qui sépare les îles de Fionie et de Seeland ; le *Petit-Belt*, entre l'île de Fionie et la côte du Jutland ; tous deux unissent le Cattégat et la mer Baltique. Ils gèlent quelquefois ; en 1658, le roi de Suède Charles-Gustave traversa le Grand-Belt sur la glace avec son armée pour aller assiéger Copenhague.

BÉLUS, le plus ancien roi d'Assyrie dont le nom soit connu. On place son règne de 1993 à 1966 av J.-C. Il eut pour fils Ninus, qui le fit mettre au rang des dieux. — Un autre Bélus, père d'Egyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 av. J.-C.—*Voy.* BAAL.

BELVÉDÈRE, ville du roy. de Naples (Calabre), à 32 kil. N. O. de Paola ; 4,600 hab. Riches mines de sel aux environs. — L'ancienne Elis se nomme auj. *Belvédère*. *Voy.* ELIS.

BELVEZ, ch.-l. de canton (Dordogne), à 21 kil. S. O. de Sarlat ; 2,513 hab. Commerce d'huile de noix.

BELZ, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 kil. S. E. de Lorient ; 1,320 hab.

BELZEBUTH, divinité ou idole des Accaronites, peuple philistin, est qualifié dans la Bible de prince des démons. Son nom veut dire *Dieu chasse-mouche*, mais on ne connaît pas ses véritables attributions.

BELZONI (J.-B.), voyageur italien, né à Padoue en 1778, avait d'abord été élevé pour l'état religieux. Il vint en Angleterre en 1803, et s'engagea comme acteur au théâtre d'Astley. Après un séjour de neuf années, il quitta Londres pour se rendre en Egypte, et exerça d'abord à Alexandrie la profession de danseur ; ayant gagné la bienveillance du pacha, il parvint à faire ouvrir les pyramides de *Ghizeh*, celle du roi *Chéphren* et plusieurs tombeaux à Thèbes. Il fit transporter de cette dernière ville à Alexandrie le fameux buste de Jupiter Ammon, aujourd'hui conservé au musée britannique. Il parcourut ensuite les côtes de la mer Rouge, visita Bérénice, découvrit les mines d'émeraudes de Zoubara (ou Zabara), et pénétra jusqu'à l'oasis d'Ammon. Il écrivit en anglais la *Relation* de ce voyage et le résultat de ses découvertes, Londres, 1821, avec atlas. En 1823, il entreprit un second voyage pour visiter le royaume de Benin et l'Abyssinie ; mais la mort le surprit à Gata, sur la route de Benin.

BELZUNCE. *Voy.* BELSUNCE.

BEMBO (Pierre), cardinal et célèbre écrivain, d'une famille patricienne de Venise, né en 1470, mort en 1547, se distingua dès sa jeunesse par son esprit, et jouit de la faveur des princes de Ferrare et d'Urbin, ainsi que de celle du pape Léon X et de ses successeurs. Léon X le prit pour secrétaire et lui donna de riches bénéfices. Clément VII le nomma cardinal (1539). Il fut aussi bibliothécaire de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Bembo n'est pas moins célèbre par sa galanterie que par son esprit : il fut l'amant de Lucrèce Borgia, et, avant d'être cardinal, il eut plusieurs enfants d'une

femme nommée Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Ses œuvres ont été publiées à Venise en 1729, 4 vol. in-folio. Elles comprennent des poésies diverses en italien et en latin (sonnets, canzone, etc.), dans lesquelles il a imité Pétrarque ; des *Dialogues sur l'amour* (*Gli Asolani*) ; une *Histoire de Venise* en latin, et un grand nombre de lettres. Dans ses ouvrages latins, Bembo s'est surtout attaché à reproduire le style de Cicéron. Les *Asolani* ont été traduits en français par J. Martin, Paris, 1545.

BÊME, assassin de Coligny. *Voy.* BESME.

BEN, mot arabe qui veut dire *fils*, et qui précède beaucoup de noms propres. Pour les noms qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit *Ben*.

BENACUS LACUS, dans la Gaule Cisalpine, auj. lac de GARDA.

BENADAD, roi de Syrie, fit la guerre aux rois d'Israël Achab et Joram, dans le xe siècle av. J.-C. Achab le battit et le força à une paix avantageuse pour les Israélites. Quant à Joram, il fut d'abord vaincu, et Benadad, campé devant Samarie, se croyait déjà sûr de s'emparer de cette ville, quand son armée fut dispersée par une terreur panique. Il mourut l'année suivante à Damas, assassiné par Hazaël, un de ses officiers, vers l'an 900 av. J.-C. — Il y eut deux autres princes du même nom, l'un contemporain d'Asa, roi de Juda ; l'autre, de Joas, roi d'Israël.

BENALCAZAR (Sébast.), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1535, en fut nommé gouverneur, et passa ensuite au gouvernement du Popayan, dans lequel il eut à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzalez Pizarre. Il mourut vers 1550.

BÉNARÈS, grande ville de l'Inde anglaise, ch.-l. du district de Bénarès, par 80° 42' long. E., 25° 30' lat. N., sur le Gange ; 630,000 hab. selon les uns, 200,000 seulement selon d'autres. Les Hindous la regardent comme une ville sainte et y font de fréquents pèlerinages. Elle a une université brahmanique dont les Anglais paient les professeurs. Monuments divers, entre autres superbe mosquée, bâtie par Aureng-Zeyb ; temples fort nombreux ; observatoire ; quais et débarcadères le long du Gange. Industrie variée : étoffes de soie, coton, laine. Commerce étendu ; marché pour les châles du N., les diamants du S., les mousselines anglaises, qu'on y reçoit de Calcutta. Pour le commerce des diamants et pierreries, elle est sans rivale dans toute l'Asie. — Le district de Bénarès faisait d'abord partie de l'Allahabad et était indépendant au xie siècle. Les rois d'Aoude le possédèrent ensuite. Les Anglais s'en sont emparés depuis 1775.

BÉNAUGES (comté de), partie du Bordelais, avait pour villes principales Cadillac, Cantois, Castelvielh.

BENAVENTE, ville d'Espagne (Zamora), à 51 kil. N. de Zamora ; 3,000 hab. Elle avait titre de duché. Célèbre monastère d'Hiéronymites. — Bourg de Portugal (Alentéjo), sur le Zatas, près de son confluent avec le Tage : 1,950 hab.

BENCOULEN, ville de l'île de Sumatra, dans le gouvernement de Padang, sur la côte O. : 10,000 hab. Séjour malsain. Aux environs, muscades, girofles, houille. Commerce d'opium, etc. — Fondée par les Anglais en 1685, incendiée en 1719, elle fut la capit. des possessions anglaises dans Sumatra jusqu'à ce qu'on les cédât au roy. des Pays-Bas en 1815.

BENDER, en moldave *Tigino*, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Dniestr, à 57 kil. S. E. de Kischnau ; 12,000 hab. Mosquée, église arménienne ; citadelle. Salpêtrières, forges, tanneries, papeteries. — Bender est fameuse par le séjour qu'y fit Charles XII après la bataille de Pultawa (1709-12), et par l'espèce de siége qu'il y soutint. Attaqué par les Turcs dans une maison où il s'était retranché avec quelques domestiques, il ne se rendit que lorsque la maison fut réduite en cendres. Les Russes prirent trois fois Bender, en 1770, en 1789 et en 1812 ; cette dernière fois elle leur fut définitivement cédée.

BENDER-ABASSI ou **GOMROUN**, ville d'Iran (Laristan), à 40 kil. N. d'Ormus, sur le golfe Persique. Grand commerce : 20,000 hab.

BENDER-BOUCHEHR. *Voy.* ABOUCHEHR.

BENE, *Augusta Vagiennorum*, puis par corruption *Baienna*, ville des États sardes, à 20 kil. N. de Mondovi ; 5,000 hab. Orgeat estimé.

BÉNÉDETTE (J.-Bénédette CASTIGLIONE, dit LE), peintre italien, né à Gênes en 1616, mort à Mantoue en 1670, prit des leçons de Van Dyck, Titien, Paul Véronèse, et peignit d'une manière distinguée l'histoire, le paysage, les marchés ; mais surtout les vendanges, les campagnes remplies d'ouvriers, de troupeaux, etc. ; il excellait également dans la gravure à l'eau-forte. — Son frère Salvatore et son fils François marchèrent sur ses traces.

BÉNÉDICTINS, ordre religieux fondé par saint Benoît, au vie siècle, mêlait sagement aux exercices de piété la culture des terres, les travaux littéraires et l'enseignement ; d'où il est résulté que cet ordre est devenu à la fois le plus riche et le plus savant de tous. Ils étaient vêtus de noir, ce qui les fait quelquefois nommer *Moines Noirs*. Le premier couvent des Bénédictins fut établi au mont Cassin par saint Benoît lui-même, vers 529. Ils se répandirent bientôt dans toute l'Europe et donnèrent naissance à plusieurs ordres ou congrégations devenus célèbres. Les principales branches sont : la congrégation de Cluny, formée vers 910 ; l'ordre de Cîteaux, fondé au xie siècle ; la congrégation du Mont-Cassin, 1408 ; celle de Saint-Vannes, formée à Verdun en Lorraine en 1600, par les PP. Daniel, Picart, etc. ; enfin, celle de Saint-Maur, constituée en 1627, et à laquelle toutes les autres congrégations de Bénédictins en France furent subordonnées. Les Bénédictins de Saint-Maur avaient pour chef-lieu l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et possédaient une fort belle résidence au bourg de Saint-Maur, près de Vincennes. Cette congrégation, qui comptait parmi ses membres Mabillon, Montfaucon, Sainte-Marthe, d'Achery et une foule d'autres savants laborieux et modestes, a exécuté les travaux les plus précieux pour l'histoire civile et ecclésiastique, entre autres la *Gallia Christiana*, les *Acta Sanctorum*, la *Collection des Historiens de France*, le *Spicilegium*, l'*Art de vérifier les dates*, la *Diplomatique*, l'*Histoire littéraire de la France*. Elle a été supprimée comme toutes les autres par l'Assemblée constituante. Les plus célèbres abbayes de Bénédictins, hors de France, sont celles de Prum, Ratisbonne, Fulde, Ellwang, Saltzbourg, en Allemagne ; de Cantorbéry, d'York, de Westminster, de Saint-Alban, en Angleterre. Les Bénédictins portaient le titre de *dom* (*dominus*) devant leur nom, en signe de la noblesse de leur ordre. — Quelques religieux réunis à Solesmes depuis plusieurs années ont essayé de continuer les travaux des Bénédictins.

BÉNÉFICE, du latin *beneficium*, bienfait, avantage, profit. Ce mot fut mis en usage, après l'établissement des Barbares dans l'empire romain, par les rois goths et lombards. Il s'appliquait aux terres que ces princes donnaient en récompense à ceux de leurs guerriers qui s'étaient distingués, qui avaient *bien fait* à la guerre. Les possesseurs des bénéfices devaient en échange, soit le service militaire, soit une redevance en argent ou en nature. Les bénéfices, d'abord amovibles, devinrent ensuite pour la plupart viagers, et enfin héréditaires. Au ixe siècle, le nom de *bénéfice* avait fait place à celui de *fief*. Quand les bénéfices militaires eurent cessé d'exister, le nom de *bénéfice* s'appliqua encore aux fonds de terre ou aux revenus affectés à certaines charges ou dignités

ecclésiastiques, et ces sortes de bénéfices se sont conservés jusqu'à la révolution de 1789. Aujourd'hui il n'y a plus de bénéfices : les ecclésiastiques n'ont que des traitements.

BENEHARNUM, ville de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*. Elle devait être située près de Castelnon sur la rivière de Lageu, où se trouve le village de Benejacq. Son nom s'est conservé dans celui de *Béarn*.

BÉNÉVENT, *Beneventum*, ville de l'État ecclésiastique, à 222 kil. S. E. de Rome, sur le Calore; environ 14,000 hab. Archevêché. Cathédrale, hôtel-de-ville; antiquités, parmi lesquelles on remarque un arc de triomphe en marbre de Paros. Il se livra près de Bénévent, en 1266, une bataille importante, dans laquelle Mainfroi perdit la couronne et la vie, et par suite de laquelle Charles d'Anjou resta maître de Naples et de la Sicile. — La ville de Bénévent, qui est, dit-on, plus ancienne que Rome même, appartint d'abord aux Samnites. Elle portait alors le nom de *Maloeis* ou *Maleventum*; mais les Romains, s'en étant emparés, changèrent ce nom, qui leur semblait de mauvais augure, en celui de *Beneventum*, nom qui a un sens opposé. Annibal l'assiégea en vain. Le Goth Totila la prit et la ruina; bientôt après, elle fut relevée par le roi lombard Autharis (589), qui l'érigea en duché. Après la chute de l'empire lombard, renversé par Charlemagne, le duché de Bénévent fut longtemps gouverné par des ducs et des princes particuliers. En 1047, les Normands s'en emparèrent; mais ils en furent chassés par l'empereur Henri III, qui en 1053 céda le duché au pape Léon IX, son parent. Depuis ce temps, il est considéré comme domaine de l'Église. Le roi de Naples Ferdinand I posséda un instant cette ville (1769-1774), et en 1806, Napoléon l'érigea en principauté en faveur de Talleyrand; mais celui-ci l'a rendue à l'Église en 1815.

BÉNÉVENT, bourg de France, ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. N. O. de Bourganeuf; 1,100 hab.

BÉNÉZET (Antoine), philanthrope américain, issu d'un bourgeois de Saint-Quentin, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes ; il se fixa avec sa famille à Philadelphie, adopta la doctrine des Quakers et fut un des premiers et des plus ardents défenseurs de la cause des nègres. Il publia en leur faveur : *Relation historique de la Guinée*, 1762, où il fait connaître l'origine et les déplorables effets de la traite ; *Tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves*, etc., 1767. Il créa à Philadelphie une école pour l'instruction des noirs, et la dirigea lui-même jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 1784.

BENFELD, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur l'Ill, à 17 kil. N. E. de Schelestadt; 1,800 hab. Filature de coton : commerce en grains, chanvre, tabac.

BENGALE, ancienne province de l'Hindoustan ; bornée au N. par le Népal et le Boutan, à l'O. par l'Orissa, le Gandouana, le Bahar, est située par 84°-90° long. E., 21°-27° lat. N. ; 580 kil. sur 530; 25,000,000 d'hab. Capitale, Calcutta (c'était autrefois Moksoudabad). Le Bengale est arrosé par plusieurs rivières : le Gange, le Brahmapoutra et leurs affluents. Le sol est très fertile, mais fort humide. On y trouve en grand nombre des buffles, des tigres, des éléphants.— Le Bengale forma longtemps un royaume indépendant; il fut conquis par les Afghans en 1203, puis devint tributaire des Mongols jusqu'en 1340, époque à laquelle Fakher-Addin s'en empara et en fit un état particulier. Conquis en 1538 par Cher-Schah, il fut bientôt réuni au Delhi; Akbar le soumit et en fit une province de l'empire du Grand-Mogol; enfin, les Anglais s'en rendirent maîtres en 1757. Le Bengale est aujourd'hui compris dans la présidence de Calcutta, et se divise en 18 districts : Calcutta, Naddia, Hougli, Djessore, Bakergandj, Tchittagong, Tipera, Dakka-Djelalpour, Moymansingh, Silhet, Rangpour, Dinadjpour, Pourniah, Radjchahi, Birboum, Mourched-Abad, Bardouan, Midnapour, auxquels il faut joindre la principauté de Katch-Bahar, que gouverne un radjah tributaire.

BENGALE (golfe du), grand golfe de l'Océan Indien, par 78°-96° long. E., 8°-22° lat. N. ; sépare les deux presqu'îles de l'Inde. Il est borné au N. par le Bengale, à l'O. par les côtes d'Orissa et de Coromandel, à l'E. par l'empire Birman, où il forme le golfe de Martaban. Il reçoit à l'E. le Tchalion et l'Iraouaddy; au N. le Brahmapoutra et le Gange ; à l'O. le Salondy, le Godavery, la Krichna, etc. Les îles principales de ce golfe sont : l'île Ceylan à la pointe S. O., les îles Andaman et Nicobar sur la côte orientale.

BENGAZI ou BERNIK, autrefois *Bérénice*, ville de l'état de Tripoli (Barca), sur le golfe de la Sidre, à 255 kil. S. O. de Derne; 5,000 hab. Antiquités.

BENGUÉLA ou SAN-FELIPE, ville d'Afrique, capit. du roy. de Benguéla, par 11° 10' long. E., 12° 28' lat. S., dans la baie das Vaccas. Mouillage commode. Air très malsain. Lieu d'exil pour les criminels portugais. A 20 kil. de la ville est une mine de salpêtre qui passe pour être la plus riche du monde.

BENGUÉLA (roy. de), contrée de l'Afrique, dans le Congo portugais, sur la côte occid., s'étend de 10° 30' à 16° 15' lat. S., et a pour ville principale Benguéla. Manioc, maïs, coton, indigo, palmiers, piment, ébéniers, etc. Beaucoup d'animaux domestiques (gros bétail, chevaux, moutons, volaille). Or, ambre, ivoire; jadis fer, cuivre. — Ce pays n'est soumis que de nom aux Portugais.

BENI, mot dérivé de *Ben*, fils, et par lequel commence le nom de beaucoup de tribus arabes. Pour les noms qui ne seraient pas ici, *Voy.* BENY.....

BENI-ALY ou AOULAD-ALY, tribu d'Arabes Bédouins, habite en Égypte au S. O. d'Alexandrie, et erre dans les déserts de Barca; elle compte de 1,000 à 1,200 cavaliers pillards et voleurs.

BENI-AMER ou BENI-HÉMIR, tribu arabe du Bilédulgérid, erre sur la côte occidentale de l'Afrique, aux environs du cap Bojador.

BENI-HASSEN, prov. de l'empire de Maroc, le long des côtes de l'Océan Atlantique ; environ 300,000 hab. Ch.-l., Salé.

BENICARLO, ville d'Espagne (Valence), à 8 kil. N. de Peniscola, sur la mer; 3,200 hab. Place forte. Vins renommés.

BENIDARME, ville d'Espagne (Valence), à 50 kil. N. E. d'Alicante ; 2,400 hab.

BENIGANIM, ville d'Espagne (Valence), à 7 kil. S. E. de San-Felipe; 3,600 hab. Bons vins.

BENIN, ville d'Afrique, capit. du roy. de Benin, par 3° 25' long. E., 6° 10' lat. N.; 15,000 hab. Fossé d'enceinte; palais du roi, qui ne consiste qu'en une longue suite de huttes en planches.

BENIN (roy. de), en Afrique, un des plus puissants états de la Nigritie maritime, s'étend depuis Lagos jusqu'à Bonny et comprend une grande partie du bassin du lac Tchad. Les roy. d'Avissie, de Kosie, la république de Bonny, sont ses principaux tributaires. Farouches, belliqueux, les habitants immolent des victimes humaines, vendent ce qu'ils ne tuent pas, et regardent leur roi comme un dieu qui subsiste sans se nourrir. Un puits profond sert de sépulture à ce chef, qui doit, disent-ils, revenir régner sur eux au bout de dix ans ; ils précipitent sur son corps une foule de personnes, surtout ses favoris.

BENIOWSKI (Maur.-Aug., comte de), intrépide aventurier, né en 1741 en Hongrie, d'une famille noble et riche, devint un des chefs de la confédération de Bar formée en 1768 en Pologne pour résister à la Russie, et obtint quelques avantages sur les Russes, mais il fut fait prisonnier et enfermé dans une forteresse du Kamtchatka. Ayant réussi à s'évader,

il gagna les établissements français dans l'Inde, et se fit amener en France; puis il s'embarqua pour Madagascar où il voulait former un établissement. Il y fut tué en 1786.

BENJAMIN, le dernier et le plus aimé des fils de Jacob, né en 2096 av. J.-C. Lorsque les fils de Jacob allèrent chercher du blé en Egypte, il resta près de son père; mais Joseph, s'apercevant de son absence, exigea qu'on le lui amenât; à son arrivée il le reçut avec de grandes démonstrations de joie. —Benjamin a donné son nom à une tribu de la Palestine, située entre celles de Juda au S., d'Ephraïm au N., de Dan à l'O., et le Jourdain à l'E.

BENJAMIN de Tudèle, rabbin, né à Tudéla, dans la Navarre, au commencement du XIIe siècle, mort en 1173, parcourut toutes les synagogues du monde pour connaître les mœurs et les cérémonies de chacune. On a de lui une *Relation de ses voyages*, en hébreu, imprimée à Constantinople, 1543, in-8; traduite en latin, Leyde, 1633, et en français par J.-B. Baratier, Amsterdam, 1734.

BENJAMIN CONSTANT. *Voy.* CONSTANT DE REBECQUE.

BEN-JOHNSON. *Voy.* JOHNSON.

BENKENDORF (Ernest-Louis DE), général de cavalerie, né à Anspach en 1711, mort en 1801, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans; décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II (1757), eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et se distingua partout par sa bravoure.

BENNET (Agnès-Marie), romancière anglaise, née vers 1760, morte en 1805, à Brighton, est l'auteur de *Rosa ou la Fille mendiante*, *Anna ou l'Héritière galloise*, *Agnès de Courcy*, etc., romans qui ont eu un grand succès, et ont été pour la plupart traduits en français. Elle excellait à tracer les caricatures et à peindre les passions.

BENNET (Henri), comte d'Arlington. *Voy.* ARLINGTON.

BENNINGSEN (le comte de), général, né en 1745 à Brunswick dans le Hanovre, mort en 1826, se mit au service de la Russie, obtint de grands avantages sur les Polonais et les Perses (1788-96), et fut comblé de faveurs par Catherine. Disgracié par Paul I, il entra dans la conspiration formée contre ce prince, et lui porta, dit-on, les premiers coups. Rentré en faveur sous Alexandre I, il se distingua dans la guerre contre la France; perdit la bataille d'Eylau (1806), et n'en prétendit pas moins l'avoir gagnée: battit Murat à Voronova (1812), et prit une grande part à la bataille de Leipsick (1813).

BENNINGTON, ville des États-Unis (Vermont), à 160 kil. S. O. de Montpellier; 2,550 hab. Forges, papeterie, étoffes de coton. Victoire du général américain Stark sur les Anglais (16 août 1777).

BENOIT (saint), *Benedictus*, chef de l'ordre qui porte son nom, et l'un des premiers instituteurs de la vie monastique en Occident, né en 480 près de Nursie (*Norcia*), chez les Sabins, mort en 543, se retira jeune encore dans les déserts de *Sublaqueum* (Subiaco), à 40 milles de Rome, et y mena une vie si sainte qu'un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation, voulurent y vivre près de lui. Persécuté dans cette retraite, il se transporta avec ses disciples au mont Cassin et y fonda un monastère devenu célèbre. Il donna à ses moines une règle qui est regardée comme un modèle de sagesse; cette règle a été imprimée à Paris, 1734, 2 vol. in-4, avec un commentaire de Calmet. Sa fête se célèbre le 21 mars.

BENOIT d'Aniane (saint), réformateur de la discipline monastique en France, né en Languedoc, l'an 750, mort en 821, était fils d'Aigulfe, comte de Maguelone, et occupait un rang distingué à la cour de Pepin et de Charlemagne. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fonda en 780, sur les bords de l'Aniane, en Languedoc, un monastère où il appliqua une nouvelle règle dans laquelle étaient combinées celles de saint Benoît, de saint Pacôme et de saint Basile. Louis-le-Débonnaire l'établit chef de tous les monastères de son empire, et il réforma un grand nombre d'abus. On a de lui: *Codex regularum*, Paris, 1663, et *Concordantia regularum*, Paris, 1638. La fête de ce saint a été fixée au 11 juillet.

BENOIT I, pape, surnommé *Bonose*, fut élu en 574, et mourut en 578. On ne sait rien de son règne.

BENOIT II, Romain, pape de 684 à 685.

BENOIT III, Romain, pape de 855 à 858, succéda à Léon IV. Il fut élu malgré l'opposition des empereurs Lothaire et Louis. C'est entre les règnes de Léon IV et de Benoît III que l'on place l'histoire fabuleuse de la papesse Jeanne (*Voy.* ce nom).

BENOIT IV, Romain, pape de 900 à 904, gouverna avec beaucoup de sagesse.

BENOIT V, Romain, fut élu en 964, après la mort de Jean XII, par le parti opposé au pape Léon VIII, qu'avait fait nommer l'empereur Othon-le-Grand. L'empereur, irrité de l'élection de Benoît, le fit détenir à Hambourg, où il mourut en 965.

BENOIT VI, Romain, élu en 972, fut renversé et mis en prison par Francon, antipape sous le nom de Boniface VII; il mourut en 974, empoisonné ou étranglé dans sa prison.

BENOIT VII, parent d'Albéric, seigneur de Rome, régna de 975 à 984. Il eut, comme Benoit VI, à lutter contre l'antipape Boniface VII.

BENOIT VIII, pape de 1012 à 1024, eut pour concurrent un certain Grégoire, qui le força à sortir de Rome; mais il se fit réintégrer par l'empereur Henri II. Les Sarrasins étant venus en 1016 envahir ses états, il se mit lui-même à la tête des troupes chrétiennes, et extermina l'ennemi.

BENOIT IX, neveu du pape Jean XIX et fils d'Albéric, comte de Tusculum, fut placé sur le saint-siége à l'âge de 12 ans, en 1033, et se livra à toutes sortes d'infamies. On le déposa en 1045, mais il parvint deux fois à se faire réintégrer. Touché enfin de repentir, il résigna lui-même ses fonctions en 1048.

BENOIT X, antipape, fut placé en 1058 sur le siége de Rome par une troupe de factieux, et se fit chasser quelques mois après par les Romains, qui élurent Nicolas II; il mourut en 1059.

BENOIT XI, pape de 1303 à 1304, était fils d'un berger de Trévise et fut d'abord maître d'école. Il devint général des Frères Prêcheurs, fut élu pape à la mort de Boniface VIII, et répara une partie des maux causés par ce pontife ambitieux. On a prétendu, mais sans fondement, qu'il avait été empoisonné dans des figues.

BENOIT XII, pape de 1334 à 1342, était fils d'un boulanger de Saverdun. Il s'attacha à réformer les mœurs des religieux, à récompenser le mérite, et se porta comme arbitre pour terminer les contestations de plusieurs princes. Il siégeait à Avignon.

BENOIT XIII, antipape, appelé d'abord *Pierre de Lune*, né en Aragon d'une famille distinguée. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique, quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal en 1375. Après la mort de Clément VII (1394), qui siégeait à Avignon, les cardinaux avignonnais élurent Pierre de Lune, en même temps que les cardinaux de Rome élisaient Boniface IX. Pierre prit le nom de Benoît XIII. Avant son élection, il avait promis de se démettre, si on l'exigeait, pour mettre fin au schisme; mais devenu pape, il oublia sa promesse. Il amusa pendant quelque temps par des paroles trompeuses Charles VI, roi de France, ainsi que divers princes de l'Europe, et finit par déclarer qu'il gar-

dait la tiare. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique, et on résolut de s'emparer de sa personne et de le déposer de la papauté. Benoît Charles VI le fit assiéger dans Avignon. Benoît trouva le moyen de s'échapper, et se retira d'abord à Château-Renard, près d'Avignon, ensuite dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, où il conserva son titre jusqu'à la fin de sa vie, et d'où il lançait des foudres sur toute la terre. Il y mourut en 1424. On ne le compte pas dans la suite des papes.

BENOIT XIII, pape de 1724 à 1730, né à Rome, était de la famille des Ursins. Il était entré dans l'ordre de Saint-Dominique, et avait occupé successivement les siéges de Manfredonia, de Césène, de Bénévent. Il approuva par un bref la doctrine de saint Thomas sur la grâce et la prédestination, et confirma par une bulle la constitution *Unigenitus*.

BENOIT XIV, pape de 1740 à 1758, nommé d'abord *Lambertini*, né à Bologne en 1675, avait été évêque d'Ancône, puis archevêque de Bologne. Eclairé et tolérant, il tâcha de calmer les querelles religieuses, et d'adoucir les persécutions que l'on exerçait à l'occasion de la bulle *Unigenitus*. Il réforma les Jésuites de Portugal. Ce pape protégea et cultiva lui-même les lettres et les sciences. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ont été publiés à Bassano en 1788, 15 vol. in-fol. Les principaux sont les traités *De la Béatification, Du Sacrifice de la Messe, des Synodes*.

BENOIT (René), curé de St-Eustache à Paris, né à Savenières, près d'Angers, en 1521, fut nommé à sa cure en 1569. On l'appela le *pape des Halles*, parce qu'il avait la plus grande influence sur les marchands des halles, au milieu desquels était située son église. En 1588 il fit imprimer une traduction française de la Bible : on lui reprocha d'y avoir suivi de trop près la version calviniste de Genève ; il fut, en conséquence, exclu de la faculté de théologie ; la censure fut ratifiée par Grégoire XIII. Lorsque la faction des Seize se fut rendue maîtresse de Paris, il se retira dans le camp de Henri IV, qui le choisit ensuite pour son confesseur. Ce prince le nomma à l'évêché de Troyes ; mais les Ligueurs lui firent refuser ses bulles.

BENSERADE (Isaac DE), poëte et bel-esprit du siècle de Louis XIV, né en 1612 à Lyons-la-Forêt en Normandie, mort en 1691, fut fort en faveur à la cour à cause des agréments de sa personne et de sa conversation, et pour la finesse de ses reparties. Il fit avec succès des vers pour les ballets de la cour, composa des rondeaux, des sonnets et des chansons. On a aussi de lui des pièces de théâtre (*Cléopâtre, la Mort d'Achille, Iphis et Iante, Gustave, Méléagre*). Vers la fin de sa vie il eut la malheureuse idée de mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide (Paris, 1676, in-4). Il fut un des premiers nommé membre de l'Académie Française (1674), et obtint de Richelieu, de Mazarin et de plusieurs princes de fortes pensions. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1697.

BENTHAM (Jérémie), célèbre jurisconsulte et publiciste anglais, né à Londres en 1748. Il étudia pour être avocat ; mais révolté des vices des lois et des abus de toute espèce qui régnaient dans les tribunaux, il aima mieux consacrer sa vie à les réformer, et il s'efforça de constituer sur de nouvelles bases la législation et la politique. Son principe fondamental est qu'en législation et en morale, on ne doit admettre d'autre règle que l'utilité : ce qui a fait donner à son école le nom d'*utilitaire* ; il avait puisé dès sa jeunesse ces doctrines dans le livre *De l'Esprit* d'Helvétius. Il fut fort lié avec le conventionnel Brissot, visita plusieurs fois la France, et jouit dans ce pays d'une telle estime que la Convention lui conféra le titre de citoyen français. Bentham mourut en 1832, à 84 ans. Il ordonna par son testament que son corps fût porté aux amphithéâtres d'anatomie pour être disséqué, afin de combattre le préjugé qui règne en Angleterre à cet égard. Bentham a composé une foule d'écrits ; mais tous n'ont pas été publiés de son vivant. Quelques-uns n'ont paru qu'en français, et ont été rédigés d'après ses manuscrits et de concert avec lui par M. Etienne Dumont, ministre de la religion réformée à Genève. Les principaux sont : *Introduction aux principes de morale et de jurisprudence*, Londres, 1789 et 1823 ; *Traités de législation civile et pénale*, publiés en français, Paris, 1802 et 1820 ; *Théorie des peines et des récompenses* (en français), Paris, 1812, 1826 ; *Tactique des assemblées délibérantes et des sophismes politiques* (français), Genève, 1816 ; Paris, 1822 ; *Panoptique* ou *Maison d'inspection*, Londres, 1791, ouvrage dans lequel fut proposé pour la première fois le système pénitentiaire ; *Défense de l'usure*, en forme de lettres, Londres, 1787 ; *Code constitutionnel*, Londres, 1830-32 ; *Déontologie* ou *Théorie des Devoirs*, posthume, Londres, 1833, traduit en français par Benjamin Laroche, 1833 ; *Chrestomathie*, Londres, 1817, où il est traité de l'éducation et de la division des sciences. M. George Bentham, neveu du jurisconsulte, a publié en français l'*Essai sur la nomenclature et la classification d'art et science*, 1823. Bentham a en outre publié une foule de brochures et d'écrits de circonstance, tous dirigés contre les vices de la législation ou de la politique anglaise.

BENTHEIM, bourg du Hanovre, à 60 kil. O. d'Osnabrück ; 1,400 hab. ; était jadis le ch.-l. du comté de Bentheim, situé entre l'Over-Yssel et l'évêché de Münster, le long de la Vecht. Les comtes de Bentheim étaient jadis feudataires immédiats de l'Empire. En 1421, cette maison se divisa en trois branches, Bentheim, Tecklembourg et Steinfurt. Les domaines de cette dernière branche, qui est éteinte aujourd'hui, appartiennent aux comtes de Bentheim ; le comté de Tecklembourg a été acquis par la Prusse en 1706. En 1753, le comte de Bentheim fut obligé d'engager ses domaines au Hanovre pour 30 ans. Ce contrat, renouvelé en 1783, fut rompu par les conquêtes de Napoléon qui comprit le comté de Bentheim dans le grand-duché de Berg (1807), puis le réunit à la France (1810). En 1815, le comté de Bentheim rentra dans le territoire du Hanovre, mais le Steinfurt fut donné à la Prusse.

BENTINCK (William), premier comte de Portland, né en Hollande en 1648, fut d'abord page de Guillaume, stathouder de Hollande ; devint son ami dévoué, l'accompagna dans son expédition en Angleterre, et contribua à le mettre sur le trône. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume le combla de faveurs ; il le créa comte de Portland (1689), pair d'Angleterre, l'envoya en ambassade en France (1698), et l'employa dans plusieurs négociations importantes. Il mourut en 1709.

PENTINCK (William-Henry CAVENDISH), duc de Portland, arrière petit-fils du précédent, né en 1738 à Oxford, avait pour mère l'héritière des Cavendish. Nommé pair en 1762, il fut d'abord dans l'opposition, puis il accepta diverses charges importantes, et devint en 1783 premier lord de la trésorerie et chef du ministère dit de la *coalition* ; mais il fut renversé la même année et rentra dans le parti de l'opposition. Il se rapprocha du ministère en 1792, reçut alors les titres de chancelier de l'université d'Oxford, de secrétaire d'état de l'intérieur, et de lord-lieutenant du comté de Nottingham ; il devint en 1801 président du conseil, après la retraite de Pitt. Il donna sa démission en 1805, et mourut trois ans après. Il est un de ceux auxquels on a fait honneur des *Lettres de Junius*.

BENTINCK (William-Henry CAVENDISH, lord), frère

du précédent, né en 1774, mort en 1839, fut nommé, dès l'âge de 29 ans, gouverneur de Madras. De retour en Europe, il commanda en Sicile les troupes auxiliaires anglaises qui protégeaient cette île contre les armes de Napoléon; en 1812, il y introduisit, malgré la reine Caroline, une constitution libérale. En 1814, ayant reçu la mission de soulever l'Italie contre l'empereur, il adressa plusieurs proclamations aux Italiens, et entraîna Gênes par la promesse du rétablissement de l'ancienne république; cependant le congrès de Vienne livra les Génois au roi de Sardaigne, et lord Castlereagh désavoua lord Bentinck. Malgré cet affront, Bentinck accepta encore le poste de ministre près du saint-siége; mais il revint bientôt en Angleterre, et fut élu membre de la chambre des communes. Sous le ministère de Canning, il fut nommé gouverneur-général des Indes orientales, et montra dans ces hautes fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort, le talent le plus remarquable et le désintéressement le plus rare.

BENTIVOGLIO, illustre famille de Bologne, qui occupa le souverain pouvoir dans cette ville au XVe siècle, prétendait descendre d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II. Les Bentivoglio disputèrent longtemps le pouvoir aux papes; ils finirent par être dépouillés en 1512. Plusieurs de leurs descendants se sont distingués dans les lettres et la diplomatie. Les plus connus sont:

BENTIVOGLIO (Hercule), né vers 1506 à Bologne, mort en 1573, fils d'Annibal Bentivoglio, qui régna le dernier sur Bologne. Il vécut à la cour de Ferrare et fut plusieurs fois employé dans des négociations délicates; mais il est surtout estimé comme poëte. On a de lui des comédies, des sonnets, des églogues et des satires: dans ce dernier genre, il se plaça près de l'Arioste. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1633, et à Paris, 1719.

BENTIVOGLIO (Gui), cardinal, historien et politique habile, né à Ferrare en 1579, mort en 1644. Il jouit de la faveur des papes Clément VIII, Paul V et Urbain VIII; fut envoyé comme nonce en Flandre (1607), et en France (1617); il plut tellement à Louis XIII, que ce prince le choisit pour protecteur de la France à Rome. Il mourut au moment où il allait être nommé pape. On a de lui une *Histoire de la guerre de Flandres*, en italien, Cologne, 1632-1639, traduite en français par l'abbé Loiseau, Paris, 1769; un *Recueil de lettres*, Cologne, 1631, traduit en français par Biagioli, Paris, 1807; des *Mémoires sur sa vie*, publiés après sa mort, Amsterdam, 1648, trad. en français par Vayrac, 1713. Ses œuvres ont été réunies à Milan, 1806-1807, 5 vol. in-8.

BENTLEY (Richard), savant critique anglais, né en 1660 à Oulton dans le comté d'York, mort en 1742, fut d'abord maître d'école et devint ensuite chapelain de l'évêque de Worcester, bibliothécaire de Saint-James (1693), maître du collége de la Trinité à Cambridge (1700), et archidiacre d'Ely (1701). Il était d'un caractère difficile et s'attira partout de vifs démêlés. On a de lui des *Sermons* prononcés en 1692 pour la fondation de Robert Boyle (*Voy.* BOYLE); une *Dissertation sur les épîtres de Thémistocle, Socrate, Euripide, Phalaris, et sur les fables d'Ésope*, en anglais (1697): il y prouve que ces ouvrages sont apocryphes; des *Observations sur Aristophane, Ménandre et Philémon* (1710); des éditions très estimées d'Horace (1711 et 1728), de Térence et de Phèdre (1726), de Manilius (1739); une édition de Milton (1732); des *Remarques sur le discours de la liberté de penser* de Collins (1713), qu'il publia sous le nom de *Phileleutherus lipsiensis*, et qui ont été traduites en français sous le titre de *Friponnerie des esprits-forts*, par Armand La Chapelle, 1738; enfin des *Lettres* fort instructives. On reproche à ce savant une trop grande hardiesse dans ses corrections.

BENVENUTO CELLINI. *Voy.* CELLINI.

BENY-BOCAGE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 11 kil. N. de Vire; 850 hab.

BENY-EL-HASSAN, tribu arabe du Sahara oriental, erre au S. de la régence de Tripoli et des déserts de Barca.

BENYSOUEYF, *Hermopolis* ou *Cœne*, ville de la Moyenne-Égypte, à 98 kil. S. du Caire, sur la rive gauche du Nil, ch.-l. d'une province. Elle est en ruines et fort triste: aussi sert-elle de lieu d'exil aux officiers et soldats albanais dont Méhémet-Ali est mécontent.

BÉOTIE, *Bœotia* (partie de la *Livadie* des Turcs), contrée de l'ancienne Grèce, avait pour bornes au S. E. l'Attique, à l'O. la Phocide, et au N. E. l'Eubée, dont elle n'était séparée que par un canal étroit. Thèbes en était la ville principale. La partie septent. de la Béotie est froide, âpre, montueuse et peu fertile; la partie mérid., au contraire, est riche en fruits et en vins, mais l'atmosphère y est plus lourde et plus malsaine. C'est en Béotie qu'on trouvait l'Hélicon, le Cithéron, le Parnasse, montagnes si célèbres dans la fable; les deux lacs Haliée et Copaïs: le débordement de ce dernier, l'an 1862 av. J.-C., est connu sous le nom de déluge d'Ogygès. Les Béotiens furent d'abord presque tous pasteurs (de là peut-être leur nom: *Boôtai*, bouviers). Ils avaient dans la Grèce une réputation de stupidité que démentent les grands hommes qui sont nés parmi eux, tels qu'Hésiode, Corinne, Pindare, Épaminondas, Pélopidas, Plutarque, etc. — La Béotie eut pour premiers habitants les Aones et les Hyantes, et forma d'abord avec l'Attique une seule et même contrée; toutes deux étaient réunies sous le nom commun d'Ogygie ou domaine d'Ogygès. Plus tard, elle eut une existence à part, lorsque vinrent s'y établir d'abord Cadmus (1580) avec des Phéniciens, puis les Minyens: il y eut alors deux villes principales en Béotie: Thèbes et Orchomène, ch.-l. de deux états différents. Orchomène déchut de bonne heure; Thèbes, au contraire, fut longtemps florissante. Elle était régie par des rois, dont les plus célèbres, après Ogygès et Cadmus, furent Labdacus, Amphion, Laïus, OEdipe, Créon, Étéocle, Thersandre, etc. La monarchie fut abolie vers 1189, et les villes de Béotie formèrent ensemble une ligue dite *Pambéotique*. Platée, Haliarte, Orchomène, Thespies, Tanagre, Anthédon, Coronée, Chéronée, sont les villes les plus importantes de cette confédération. Les guerres médiques fournirent aux Béotiens quelques occasions de se signaler; mais bientôt après, les Lacédémoniens, déjà vainqueurs d'Athènes (404), soumirent la Béotie, à la suite de la bataille de Coronée (393). Thèbes secoua cependant leur joug (378), et devint un instant, par les victoires d'Épaminondas (à Leuctres et à Mantinée), la puissance prépondérante de la Grèce; mais son despotisme envers ses alliés souleva une haine générale et amena la ruine de Thèbes, qui fut prise et rasée par Alexandre (329). Depuis ce temps la Béotie ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. (*Voy.* THÈBES.)

BER ou BÉRÉE, *Berea*, ville de la Palestine, dans la tribu d'Éphraïm.

BÉRAR, province du roy. de Decan, dans l'Inde anglaise, au centre de la presqu'île; bornée par le Kandeich, le Malouah, au N.; l'Aurengabad et le Bider au S., le désert de Gandouana à l'E.; 420 kil. sur 220: ch.-l., Ellitchpour. Sol très fertile. Moutons d'espèce particulière, etc. Beau bois de tek. Armes, étoffes de coton, outils aratoires.

BÉRARDIER DE BATAUT (Fr.-Jos.), abbé, né à Paris en 1720, mort en 1794, fut professeur d'éloquence, puis grand-maître du collége de Louis-le-Grand; il fut nommé en 1789 député du clergé aux états-généraux, et siégea au côté droit. Incarcéré en 1792, il échappa au massacre de septembre par la protection de Camille Desmoulins qui avait été son

lière. On a de lui un *Précis de l'Histoire universelle*, 1776; une traduction en vers français de *l'Anti-Lucrèce*, 1786; *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église* (il y combat la constitution civile du clergé).

BÉRAT, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 50 kil. N. E. d'Avlone; 6,000 hab.

BÉRAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon en 1703, mort en 1777, fut nommé en 1740 directeur de l'observatoire de sa ville natale et fit quelques observations astronomiques. Il a donné la *Physique des corps animés*, 1755, in-12; divers *Mémoires* couronnés par les sociétés savantes: 1° sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans la calcination; 2° sur les rapports qui se trouvent entre la cause et les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité, etc. Il forma Montucla, Lalande, Bossut, etc.

BERAULT-BERCASTEL (Ant.-Henri), jésuite, né au commencement du XVIIIe siècle dans le Pays Messin, mort vers 1795, fut curé d'Omerville, au diocèse de Rouen, et chanoine de Noyon. On a de lui une *Histoire de l'Église* (24 vol. in-12, 1778 et années suivantes), qui est fort inférieure à celle de Fleury, mais qui est bien écrite et qui eut du succès; on lui reproche des opinions ultramontaines. Il a aussi composé *le Serin des Canaries*, poëme, 1754; *la Terre promise*, poëme, 2 vol. in-12, et a traduit de l'espagnol les *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, 1756.

BERAUN, ville de Bohême, à 26 kil. S. O. de Prague, est le ch.-l. d'un cercle de même nom, situé entre ceux de Pilsen, Rakonitz, Kaurzim. Le cercle a 70 kil. sur 50, et 140,000 hab.

BERBERS, dits aussi *Amazigs*, *Chilas*, *Kabails*, peuple de la famille atlantique; occupent les hautes vallées de l'Atlas et une partie des plaines dans l'empire de Maroc, l'Algérie et l'état de Tunis, et sont partagés en une foule de tribus dont beaucoup vivent indépendantes. Peuple très belliqueux. Ce sont les vrais indigènes de la région atlantique. Le nom de Barbarie n'est qu'une altération de celui de Berbérie.

BERBICE, riv. de la Guyane anglaise, naît dans les mont. des Guacanayas, reçoit le Cauje et tombe dans l'Océan Atlantique par 59° 50' long. O., 6° 35' lat. N., après un cours de 186 kil.

— (gouvernement de), un des deux gouvernements de la Guyane anglaise; 25,000 hab. (dont 800 blancs seulement); ch.-l., Nouvel-Amsterdam. Ce pays faisait jadis partie de la Guyane hollandaise; il a été pris par les Anglais en 1796.

BERCH (Charles-Reinhold), conseiller de la chancellerie en Suède, né au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1777; savant historien, numismate et économiste. Il a publié en suédois: *Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et *l'Histoire des rois de Suède et des personnages remarquables dans ce pays, d'après les médailles*.

BERCHOUX (Joseph), poëte français, né à Lay (Loire) en 1761, mort en 1838, fut quelque temps juge de paix, puis militaire, et quitta le service après les orages de la révolution pour se livrer aux lettres. Il débuta par une *Epître* fort spirituelle sur les Grecs et sur les Romains; publia en 1800 le joli poëme de *la Gastronomie*; en 1806, *la Danse*; en 1815, *Voltaire ou le triomphe de la philosophie moderne*, espèce d'invective contre le XVIIIe siècle; ces deux poëmes eurent très peu de succès. D'un caractère doux et aimable, Berchoux eut partout des amis.

BERCHTESGADEN ou BERCHTOLSGADEN, ville des États autrichiens (Haute-Autriche), à 17 kil. S. O. de Saltzbourg; 2,000 hab. Cette ville appartenait jadis à la Bavière, mais elle a été cédée à l'Autriche en 1802.

BERCY, bourg important du dép. de la Seine, sur la rive droite de la Seine, à l'E. de Paris, auquel il tient immédiatement; 6,428 hab. Immense entrepôt de vins, vinaigres, huiles, eaux-de-vie.

BERDITCHEV, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 44 kil. S. de Jitomir; 20,000 hab. On y révère une image de la Vierge, à laquelle le peuple attribue le don de faire des miracles.

BERDOAN, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district de même nom, à 95 kil. N. O. de Calcutta; 54,000 hab. Citadelle; quelques monuments, entre autres le tombeau de Sukka, saint mahométan.

BÉRÉCYNTHE, montagne de Phrygie, où Cybèle était née et où elle avait un temple: la déesse prit de ce lieu le surnom de *Bérécynthie*. — La Crète avait aussi un mont Bérécynthe, séjour des Dactyles idéens.

BERÉE ou BEROÉ, *Berœa*, auj. *Eski-Zagra*, ville de Thrace, vers le Pont-Euxin, sur les frontières de la Mésie et au N. O. d'Adrianopolis.

BÉRÉE ou BEROÉ, *Berœa*, *Berrhœa*, puis *Irenopolis*, auj. *Veria*, ville de Macédoine, dans l'Emathie, au S. O. de Pella.

BÉRÉE ou BÉROÉ, *Berœa*, dite aussi *Chalybon*, auj. *Alep*, ville de Syrie. *Voy.* CHALYBON.

BÉRÉE, *Berea*, ville de Palestine. *Voy.* BER.

BEREGHZASZ, ville de Hongrie, située par 20° 30' long. E., 48° 15' lat. N.; ch.-l. du comitat de Beregh, situé dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Marmarosch, Ugotsch, Szathmar, Zemplin, Hunghvar; 85,000 hab.

BÉRENGER I, roi d'Italie, fils d'Éberhard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire, se fit déclarer roi par les états du royaume vers 888, lors de la déposition de Charles-le-Gros. Il eut pour compétiteurs Guy, duc de Spolète; Arnoul, roi de Germanie; Louis, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois; mais il se délivra de tous ces rivaux, et fut, en 916, couronné emper. Cependant, après trente-six ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un nouveau compétiteur, Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane. Celui-ci le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné, l'an 924.

BÉRENGER II, roi d'Italie, petit-fils du précédent, était marquis d'Yvrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Il implora la protection d'Othon-le-Grand, s'empara avec le secours de ce prince d'une partie de l'Italie, et se fit déclarer roi en 950. Mais Othon ayant voulu faire de l'Italie un fief relevant de l'Allemagne, Bérenger se révolta contre lui. Il ne put résister longtemps à l'empereur, et tomba, dès 962, en son pouvoir. Othon l'envoya dans les prisons de Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER de Tours, théologien, né à Tours en 998, mort en 1088, fut nommé en 1030 *scolastique* ou maître d'une école dans sa patrie, et devint, en 1039, archidiacre d'Angers. Il eut pendant quelque temps beaucoup de succès dans son enseignement; mais ensuite, voyant son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina, pour rappeler la foule, de se distinguer par des opinions singulières, et attaqua les mystères de l'eucharistie et de la transsubstantiation. Il fut condamné et excommunié par plusieurs conciles, et fut réfuté par Abbon et Lanfranc. Il se vit forcé d'abjurer ses erreurs et de brûler ses livres; mais il ne tarda pas à dogmatiser de nouveau. Il condamna enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome (1078), et se retira dans l'île de St-Côme près de Tours, où il mourut à 90 ans. La plupart de ses ouvrages sont perdus; ce qui nous reste se trouve dans les œuvres de Lanfranc, dans les *Collections* des PP. d'Achery et Martenne. Lessing a retrouvé dans

la bibliothèque de Wolfenbuttel sa *Défense contre Lanfranc*, ainsi que quelques autres écrits, qu'il se proposait de publier.

BÉRENGER (Laur.-Pierre), oratorien, né à Riez en Provence en 1749, professa la rhétorique au collége d'Orléans avant la révolution, fut nommé professeur à l'école centrale, au lycée de Lyon, puis inspecteur d'académie en 1816, et mourut en 1822. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788; Paris, 1808, in-12; *Recueil amusant de voyages*, en vers et en prose, 9 vol. in-12; *la Morale en action*, 1785; *la Morale en exemples*, 1801; *le Fablier de la jeunesse*, etc.

BÉRENGÈRE, reine de Léon et de Castille, était fille de Raimond IV et femme d'Alphonse VIII, roi de Castille. S'étant renfermée dans Tolède en 1139, pour défendre cette ville contre les Maures, elle parut sur les remparts et traita de lâches des hommes qui venaient ainsi assiéger une femme, tandis que la gloire les appelait sous les murs d'Oréja, dont le roi de Castille en personne faisait le siége. Les chevaliers maures, par un esprit de galanterie qui donne une idée des mœurs de ce temps-là, ordonnèrent la retraite, et l'armée musulmane défila devant la reine en célébrant sa vertu et sa beauté. Elle mourut le 3 février 1149.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse IX, roi de Castille, épousa Alphonse IX, roi de Léon, qui la répudia en 1209 sous prétexte de parenté. Les états de Castille l'ayant déclarée régente pendant la minorité de son frère Henri I, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit ensuite du royaume. Elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda en 1217, et remit la couronne à son fils aîné Ferdinand. Morte en 1244.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, épousa son frère Ptolémée Évergète, et occupa le trône avec lui. En exécution d'un vœu qu'elle avait fait, elle consacra sa chevelure à Vénus. Cette chevelure ayant disparu du temple où elle avait été placée, l'astronome Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de *Chevelure de Bérénice* à une constellation qui a depuis conservé ce nom. Cette princesse fut mise à mort par son propre fils, Ptolémée Philopator.

BÉRÉNICE, princesse juive, née l'an 28 de J.-C., fille d'Agrippa I, épousa d'abord un Hérode, roi de Chalcis ; puis Polémon, roi de Cilicie, et quitta ce prince pour vivre auprès d'Agrippa II, son frère. Titus, l'ayant vue lors de la guerre de Judée, conçut pour elle une vive passion, l'emmena à Rome, et voulut même l'épouser ; mais l'opposition des Romains l'obligea de renoncer à ce projet et d'éloigner Bérénice. Cette pénible situation est, comme on sait, le sujet d'une des tragédies de Racine.—On a supposé que la Bérénice dont Titus avait été l'amant était une autre princesse que la fille d'Agrippa, et qu'elle était nièce de la précédente.

BÉRÉNICE, nom commun à diverses villes de l'Égypte ancienne, ainsi appelées du nom de plusieurs princesses de la dynastie des Lagides. Les principales étaient : 1° Bérénice de Cyrénaïque, auj. *Bernik* ou *Bengazy*, une des cinq villes de la Pentapole d'Afrique; — 2° Bérénice de Thébaïde, sur la mer Rouge, à 36 kil. N. du Ras-el-Enf, sous le parallèle de Syène ; elle servait d'entrepôt aux marchandises de l'Inde; elle est auj. détruite ; — 3° Bérénice d'Éthiopie, auj. *Ollaki*, chez les Troglodytes et sur la mer Rouge : elle était fameuse par ses mines d'or qu'exploitaient les Ptolémées (d'où son surnom *Panchrysos*, c.-à-d. *toute d'or*). — 4° Bérénice *Épidirès*, c.-à-d. sur le col, en Éthiopie, sur le détroit de Bab-el-Mandeb : on l'appelait quelquefois *Arsinoé*. — La ville d'Asiongaber, auj. *Akaba*, portait aussi le nom de Bérénice. *Voy.* ASIONGABER.

BERESFORD (îles), sur la côte N. O. de l'Amérique N., au N. O. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 132° 17' long. O., 50° 52' lat. N.

BÉRÉSINA, riv. de la Russie d'Europe (Minsk), prend sa source aux environs de Viléika ; passe à Stoudianka, Borisov, Bobrouisk, Gorval, Rechitza, et tombe dans le Dniepr, après un cours de 370 kil. Charles XII passa la Bérésina en 1708 au gué de Stoudianka. Mais cette rivière est devenue surtout célèbre par le passage désastreux des Français en 1812, pendant la retraite de Russie.

BÉRÉSOV, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur la Sosva et la Vogoulka, à 570 kil. N. de Tobolsk, par 65° long. E., 63° 40' lat. N. Grand commerce de pelleteries. Mine d'or.

BERETIN ou BERRETINI, peintre. *Voy.* CORTONE.

BERG, c.-à-d. *mont*, nom commun à plusieurs lieux d'Allemagne, entre autres une ville du Wurtemberg, à 2 kil. de Stuttgard.

BERG (comté, puis duché de), état de l'ancienne Allemagne, avait pour bornes, avant la révolution française, à l'O. le Rhin ; à l'E. Nassau-Siegen, le duché de Westphalie, le comté de la Mark; au N. le duché de Clèves. Capitale, Dusseldorf. Il appartint d'abord, sous le titre de comté, à la maison des comtes d'Altena ; en 1248, il fut porté à la maison de Juliers par Marguerite, fille du 11e comte, Adolphe VII. Érigé en duché en 1389 par l'emp. Wenceslas. En 1423, Adolphe, duc de Berg, devint duc de Juliers, et depuis, Berg suivit les destinées de Juliers; il passa à la maison de Neubourg, qui le garda lors du traité de Lunéville (1801). En 1806, Napoléon se le fit céder pour une partie de l'électorat de Hanovre, y ajouta diverses parties du duché de Clèves et d'autres pays, et l'érigea en grand-duché de Berg : ce grand-duché appartint d'abord à Murat, 1806 ; puis à Louis, fils aîné du roi de Hollande, 1808. En 1815 Berg fut cédé à la Prusse et fit partie des possessions prussiennes à l'O. du Weser. Quand ces possessions se nommaient grand-duché du Bas-Rhin, une des trois provinces dont se composait le grand-duché se nommait province de Clèves-et-Berg, et se subdivisait en quatre gouvernements : Clèves, Berg, Cologne, Coblentz. Auj. les quatre n'en forment qu'un, dit gouvernement de Dusseldorf, et font partie de la province Rhénane (équivalente aux ci-devant prov. du Bas-Rhin et de Clèves-et-Berg).

BERGA, petite ville d'Espagne (Barcelone), à 80 kil. N. O. de Barcelone. Prise et reprise pendant la guerre civile d'Espagne (1840).

BERGAMASC, ancienne division de l'Italie, avait pour villes principales Bergame (ch.-l.), Romano, Martinengo, Somasca ; lors de la révolution française, il faisait partie des États de Venise.

BERGAME, *Bergomum* des anciens, *Bergamo* des Italiens, ville du royaume Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Bergame, à 44 kil. N. E. de Milan, sur une colline, entre le Brembo et le Serio ; 32,000 hab. Evêché ; place forte. Cathédrale, théâtre, palais neuf, statue du Tasse. Trois sociétés savantes. Draps estimés. Grande foire de 14 jours. Commerce de soie, laine, toile, vin, huile, fruits, ustensiles de fer, etc. Patrie de Bernardo Tasso (père de l'auteur de *la Jérusalem délivrée*), de Maffei, de Tiraboschi. Prise par les Français en 1798; ch.-l. du dép. du Serio sous Napoléon.—La délégation de Bergame est une des subdivisions du gouvernement de Milan; elle a 130 kil. sur 75, et 300,000 hab.

BERGAMO, *Pergamus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 80 kil. N. de Smyrne. *Voy.* PERGAME.

BERGARA, ville d'Espagne (Vittoria), sur la Deva, à 65 kil. S. E. de Bilbao. Acier excellent. Un traité y fut conclu en 1839 entre les généraux Espartero et Maroto : par ce traité l'Espagne fut délivrée en

partie de la guerre civile, et don Carlos se vit obligé de se réfugier en France.

BERGAS, *Bergula*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 40 kil. S. E. d'Andrinople. — Ville de l'Anatolie, à 9 kil. S. de Lampsaki.

BERGASSE (Nic.), célèbre avocat, né à Lyon en 1750, mort à Paris en 1832, commença à se faire connaître en 1787 par ses plaidoyers contre Beaumarchais, dans l'affaire de Kornmann, qui poursuivait sa femme en adultère. Il fut nommé en 1789 député de Lyon aux états-généraux, et se montra très favorable à la royauté; mais n'ayant pu faire prévaloir ses plans, il donna sa démission. Emprisonné pendant la Terreur, il échappa à la mort par le dévouement de quelques amis. Il vécut depuis dans la retraite, s'occupant d'écrire sur les matières politiques. On a de lui des *Discours* et *Rapports* prononcés à l'Assemblée constituante, un *Essai sur la loi*, *la souveraineté et la liberté de la presse* (1817 et 1822), et un grand nombre de brochures de circonstance. Au commencement de la révolution on a plusieurs fois publié sous son nom des pamphlets odieux auxquels il n'eut aucune part. Bergasse fut un chaud partisan de Mesmer, et publia en 1784 des *Considérations sur le magnétisme animal*.

BERGDORF, ville de la république de Hambourg, à 14 kil. S. E. de Hambourg, sur la Bille; 2,000 hab. Repaire de pirates au XIVe siècle. Prise par Hambourg et Lubeck au duc de Saxe-Lauenbourg Eric II en 1376; perdue en 1412; reprise en 1420 par ces 2 villes, et gardée par elles jusqu'à la formation du dép. des Bouches-de-l'Elbe par Napoléon.

BERGEN ou BERGHEN, ville de la Norwége, par 3° long. E., 60° 20' lat. N., à 310 kil. N. O. de Christiania, au milieu d'une longue baie nommée Waag; 21,000 hab. Ch.-l. de la province de Nordenfiels. Evêché, place forte; port sûr, mais d'un accès dangereux. Chantiers de construction; école de navigation. Bergen est l'entrepôt de tout ce qui se pêche dans les mers environnantes. C'était jadis une ville hanséatique. — Ville de la Hesse électorale, à 4 kil. N. E. de Francfort. Les Français, commandés par le duc de Broglie, y remportèrent une victoire sur les Impériaux, en 1759.

BERGERAC, ch.-l. d'arrond. (Dordogne), sur la Dordogne, à 49 kil. S. O. de Périgueux; 9,285 hab. Commerce en vins, eaux-de-vie, pierres meulières, etc. Patrie de Cyrano et du duc de Biron, décapité par ordre de Henri IV. Jadis fortifiée, mais démantelée par Louis XIII, 1621. — L'arr. de Bergerac a 13 cantons (Beaumont, Cadouin, Villefranche-de-Longchapt, Villamblart, Vélines, Montpazier, Lalinde, Saint-Alvère, Issigeac, Laforce, Sigoulès, Eymet, plus Bergerac), 187 communes et 117,302 hab.

BERGERAC (Savinien CYRANO DE), auteur comique, né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, mort en 1655, eut une jeunesse fort dissolue, entra comme cadet dans le régiment des gardes, et s'y distingua par sa bravoure. Il était grand duelliste. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se livra aux lettres. On a de lui: *Agrippine*, tragédie; *le Pédant joué*, comédie; *Voyage dans la lune*, et *Histoire comique des états et empires du soleil*. Molière, Fontenelle dans les *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas*, et Swift dans *Gulliver*, n'ont pas dédaigné de faire plusieurs emprunts à cet auteur. Ses œuvres ont été plusieurs fois imprimées; la dernière édition est de Paris, 1741, 3 vol. in-12.

BERGÈRE DE CREST (Isabeau VINCENT, dite la). On nomma ainsi une fanatique du Dauphiné, née vers 1670 de parents pauvres, de la religion réformée. Elle gardait les troupeaux au bourg de Crest, lorsqu'elle se sentit, dit-elle, inspirée, et se mit à faire la prophétesse. Elle eut du succès auprès des gens superstitieux de son parti, jusqu'au moment où l'intendant du Dauphiné la fit arrêter (1688), elle avoua, dit-on, sa supercherie et retomba depuis dans l'oubli.

BERGERON (Pierre), géographe, a donné un traité estimé *De la Navigation et des voyages*, Paris, 1629, in-8; un *Traité des Tartares* et un *Abrégé de l'histoire des Sarrasins*; une traduction française des *Voyages en Tartarie* de Guillaume de Rubruquis et autres, in-8. On retrouve ces ouvrages dans la collection de Van-der-Aa, intitulée: *Recueil de voyages curieux en Tartarie*, Leyde, 1729, 2 vol. in-4.

BERGHEIM ou OBER-BERGHEIM, ville de France (H.-Rhin), près de Ribeauviller. C'était jadis un asile très célèbre. — Un autre Bergheim, jadis *Tiberiacum*, se trouve dans les États prussiens (prov. Rhénane), à 19 kil. O. de Cologne; il a des mines de houille, et compte 550 hab.

BERGHEM (Nicolas), célèbre paysagiste flamand, né à Harlem en 1624, mort en 1683, fut d'abord élève de son père, artiste médiocre, et ensuite de Van Goyen. Il reproduisait également bien la feuillée, les animaux et les figures, et il en formait un ensemble parfait. Le Musée royal possède neuf tableaux de lui, parmi lesquels une *Vue des côtes de Nice* et une *Vente d'animaux dans les ruines du Colysée*.

BERGHEN, ville de Norwége. *Voy.* BERGEN.

BERGIER (Nic.), savant antiquaire, né à Reims en 1557, mort en 1623, a publié, en 1622, une *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, ouvrage estimé, que l'on joint à la *Carte itinéraire* de Peutinger. L'édition la plus complète de l'ouvrage de Bergier est celle de Bruxelles, 1736, 2 vol. in-4.

BERGIER (Nic.-Silv.), théologien, né en 1718 à Darnay en Lorraine, mort à Paris en 1790, professa la théologie à Besançon, puis fut nommé principal du collége de cette ville, et devint enfin chanoine de Notre-Dame de Paris. Il fut un des adversaires les plus redoutables des philosophes du XVIIIe siècle, et écrivit contre eux de nombreux ouvrages, entre autres: *Réfutation du Système de la nature, ou Examen du matérialisme*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *le Déisme réfuté par lui-même*, Paris, 1768, in-12; *Certitude des preuves du christianisme* (contre l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*), Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Apologie de la religion chrétienne* (contre *le Christianisme dévoilé*), Paris, 1769, 2 vol. in-12; *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12. On a aussi de lui un *Dictionnaire théologique*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, Paris, 3 vol. in-4; Liége, 1789, 8 vol. in-8.

BERGMANN (Torbern), célèbre chimiste suédois, né en 1735, dans la Westrogothie, mort en 1784, cultiva avec une égale ardeur toutes les branches des sciences naturelles et mathématiques, et devint, en 1766, professeur de chimie à Upsal. On lui doit une foule de découvertes importantes, entre autres celle de l'*air fixe* (acide carbonique), de l'acide oxalique, du gaz hépatique (hydrogène sulfuré); il réforma la minéralogie en la fondant sur la composition chimique des corps, et observa le premier le rapport constant des formes géométriques des cristaux avec la nature de chaque substance. Exempt de toute jalousie, il s'empressa de proclamer le mérite de Scheele et le fit connaître au monde. On a de lui: *Description physique de la terre*, 1770; *Analyse du fer*, traduit en français par Grignon, 1783; *Manuel du minéralogiste*, traduit par Mongez, 1784; *Traité des affinités*, 1788; *Opuscula physica et chimica*, 1779-1790, traduit en partie par Guyton-Morveau, 1780.

BERGOMUM, auj. BERGAME (de *berg*, montagne, et *home*, demeure), ville de la Gaule Cisalpine, cap. des *Orobii*, peuple ligure ou montagnard.

BERG-OP-ZOOM, ville de Hollande (Brabant septent.), sur le Zoom, à 31 kil. N. O. d'Anvers; 6,000 hab. Place forte. Pêche et salaison des anchois.

Prise par les Français sous les ordres du maréchal de Lowendal, 1747, après un siége célèbre. Assiégée par les Anglais en 1814 ; les assiégés firent les assiégeants prisonniers.

BERGUES, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. E. de Dunkerque ; 5,968 hab. Place forte. Petit port. Construction de bateaux ; dentelles ; entrepôt de fromages estimés. — Fondée au VIIe siècle. Prise et reprise plusieurs fois ; donnée à la France par la paix des Pyrénées (1659). Assiégée en vain par les Anglais (1793).

BERGUSIUM, ville d'Hispanie, auj. BALAGUER.

BERIGARD ou BEAUREGARD (Cl. GUILLERMET DE), philosophe du XVIe siècle, né à Moulins vers 1578, mort vers 1663, professa la philosophie à Pise, à Padoue. Il proposa une philosophie éclectique empruntée à la fois aux Ioniens et aux Épicuriens, et combattit avec liberté l'enseignement scolastique. Son principal ouvrage a pour titre *Circuli Pisani, seu de veterum et peripatetica philosophia dialogi*, Udine, 1643.

BERING. *Voy.* BEHRING.

BERINGTON (Joseph), historien anglais, né vers 1760, mort en 1820, était catholique et fut longtemps curé en France. Il est auteur d'une *Histoire littéraire au moyen âge*, 1814-1816, ouvrage estimé, traduit en français par Boulard.

BERKELEY, célèbre métaphysicien, né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, et devint associé de ce collége. Le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, et résigna bientôt ce riche bénéfice pour se rendre aux îles Bermudes, où il voulait établir un collége pour l'instruction et la conversion des sauvages ; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande et fut nommé à l'évêché de Cloyne, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée à Oxford en 1753. On a de lui : *Théorie de la vision*, 1709 ; *Principes de la connaissance humaine*, 1710 ; *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1713, traduits en français par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12 ; *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne*, traduit par de Joncourt, La Haye, 1734, 2 vol. in-12. *Siris ou Réflexions sur l'eau de goudron*, 1744 ; quelques écrits politiques ou théologiques, et des poésies estimées. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-4, avec une *Vie* de l'auteur, par Arbuthnot, Londres, 1784. Berkeley est surtout célèbre pour avoir soutenu que les corps extérieurs n'existent pas, et que c'est par une illusion mensongère que nous leur accordons de la réalité. C'est dans les *Principes de la connaissance* et dans les *Dialogues d'Hylas* (le matérialiste) *et Philonoüs* (le spiritualiste) qu'il a exposé ce système d'idéalisme.

BERKEN ou BERQUEN (Louis DE), né à Bruges au XVe siècle, découvrit en 1476 l'art de tailler et de polir le diamant, au moyen d'une roue et de la poudre de diamant.

BERKS, comté d'Angleterre, entre ceux de Buckingham, Oxford, Surrey, Hamp, Wilt ; 75 kil. sur 44 ; 150,000 hab. ; ch.-l., Reading. Autres villes : Abingdon, Newbury, Wantage, Great-Farringdon, East-Ilsley. Climat très sain. Forêt de Windsor dans l'E. ; beaucoup de grains dans l'O.

BERLAIMONT, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. N. O. d'Avesnes ; 1,600 hab.

BERLICHINGEN (Gœtz ou Godefroi DE), surnommé *Main-de-Fer*, brave chevalier allemand, né à Jaxthausen, dans le Wurtemberg, vers 1480, mort en 1562, prit une part glorieuse aux guerres que se livrèrent les électeurs de Brandebourg et de Bavière au commencement du XVIe siècle. Ayant perdu une main dans un combat, il s'en fit faire une en fer, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il a écrit lui-même l'histoire de ses aventures. Goethe l'a pris pour héros d'un de ses drames.

BERLIN, *Berolinum*, capit. des États prussiens, dans la prov. de Brandebourg (gouvernement de Potsdam), sur la Sprée, à 890 kil. N. E. de Paris ; [illegible],000 hab. ; on n'en comptait que 6,500 en 1651, 103,000 en 1803, 220,000 en 1826. Cinq grands faubourgs hors des murs, et à l'intérieur cinq quartiers : Berlin proprement dit, Cologne (Kœln), Friedrichswerder, Neustadt ou Dorotheenstadt, Friederichstadt. On y compte près de 250 rues, 34 ponts, 19 hôpitaux, 21 églises, dont une seule catholique. On remarque surtout les rues Frédéric-Guillaume et des Tilleuls, les places Guillaume, de Leipsick et de la Belle-Alliance ; le parc ou Thiergarten, la cathédrale, la porte de Brandebourg, le château royal, le palais de Monbijou, les 4 jardins d'hiver. Université célèbre, qui compte parmi ses professeurs Fichte, Hegel, Wolf, Ritter, Schleiermacher, Ganz, de Savigny, etc. ; école militaire, institut de sourds-muets ; académie royale des Sciences (fondée en 1700 par Leibnitz) ; académie des Beaux-Arts ; académie des Sciences mécaniques et d'Architecture ; sociétés savantes et littéraires ; cabinets d'histoire naturelle, de médailles ; galerie de tableaux, statues ; musée égyptien, observatoire, bibliothèque royale. Industrie active : draps, porcelaines, dentelles, galons d'or et d'argent, étoffes de soie, velours de coton, laine, toile, tapisseries, horlogerie, ouvrages d'acier et bronze, bougies, cartes à jouer, produits chimiques (notamment bleu de Prusse), berlines et autres voitures, etc. Patrie du grand Frédéric, de Frédéric-Guillaume, du philosophe Baumgarten et du poëte Canitz. — Berlin est une ville toute moderne et qui ne remonte pas au-delà du XIIIe siècle : on croit qu'elle a été fondée de 1206 à 1220, par Albert II, margrave de Brandebourg ; mais elle ne commença à être importante que sous Frédéric-Guillaume, le grand-électeur (1650). Berlin fut occupée par les Autrichiens et les Russes en 1760, et par les Français en 1806, après la bataille d'Iéna.

BERLINGUES, groupes d'îles de l'Océan Atlantique, sur la côte du Portugal (Estramadure), à 9 kil. du cap Carvoeiro, à 80 kil. N. de Lisbonne, par 39° 25' lat. N., 11° 51' long. O.

BERMUDE I, roi de Léon et des Asturies (788-791), fut élevé sur le trône au préjudice d'Alphonse II, fils de Froïla ; mais il restitua la couronne à ce jeune prince au bout de trois ans.

BERMUDE II, roi de Léon et des Asturies (982-999). Il ne put d'abord résister aux Arabes qui étaient venus envahir ses états sous la conduite d'Almanzor ; mais ayant ensuite réuni ses armes à celles des rois de Navarre et de Castille, il repoussa le conquérant et contribua puissamment à la victoire d'Osma (999).

BERMUDE III, régna de 1027 à 1037. Il eut à combattre Sanche-le-Grand, roi de Navarre, qui le dépouilla d'une partie de ses états. Ayant voulu les reprendre à la mort de ce prince, il périt dans une bataille. En lui finit la dynastie des rois de Léon ; leurs états furent réunis à ceux de Castille.

BERMUDES, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, au N. E. des Antilles, par 64° 19'-64° 43' long. O. 31° 53'-32° 18' lat. N. Elles sont au nombre d'environ 400, dont les principales sont Bermude, Saint-George (où est la ville de Saint-George, ch.-l.), St-David, Cooper, Somerset, Long-Island, etc. ; environ 20,000 hab., dont 5,000 Nègres. Ce ne sont généralement que des rocs ou des bancs de sable, mais quelques-unes offrent la plus brillante végétation. Climat sain et agréable, mais d'une chaleur accablante. Fréquents et violents ouragans. — Découvertes par l'Espagnol don Juan Bermudas, 1522 ; l'Anglais George Somers y fit naufrage, 1609, et s'y établit. Elles forment un gouvernement de l'Amérique anglaise et sont une station maritime et

commerciale très importante pour la Grande-Bretagne. Une division des pontons avec un grand nombre de condamnés y est établie.

BERMUDEZ (Jean), médecin portugais, suivit en 1520 l'ambassadeur du roi Emmanuel en Abyssinie, et s'insinua tellement dans l'esprit du roi de ce pays, alors catholique, que ce prince lui donna le titre d'ambassadeur et de patriarche d'Abyssinie. Il résida dans cette contrée pendant trente ans, et revint mourir à Lisbonne vers 1575. Il a laissé une relation de son voyage, dédiée au roi Sébastien.

BERMUDEZ (Jérôme), poëte espagnol du XVIe siècle, fut professeur de théologie à Salamanque. On a de lui deux tragédies espagnoles : *Nise* (Inès) *malheureuse*, et *Nise couronnée*, qu'il publia sous le nom d'Antonio Silva (1577), et un poëme intitulé l'*Hesperodia* (1589), dont le duc d'Albe est le héros.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin et petit-fils de Charlemagne, fut placé en 812 sur le trône qu'avait occupé son père. Après la mort de Charlemagne, il eut des démêlés avec Louis-le-Débonnaire, son oncle, et voulut disputer l'empire à Lothaire, son cousin, que Louis s'était associé ; mais il fut battu et pris en 818. Louis eut la barbarie de lui faire arracher les yeux ; il mourut de ce supplice.

BERNARD, duc de Septimanie, fut investi de ce duché en 820 par Louis-le-Débonnaire, et jouit d'une telle faveur à la cour de ce prince qu'on l'accusa d'adultère avec l'impératrice Judith. Louis le dépouilla de son duché en 832, mais il le lui rendit l'année suivante, parce qu'il l'avait secouru contre ses fils révoltés. Ayant plus tard favorisé la rébellion de Pepin d'Aquitaine, il fut mis à mort par Charles-le-Chauve, comme coupable de lèse-majesté (844).

BERNARD (saint) de Menthon, fondateur de l'hospice du mont Saint-Bernard, né en 923, au château de Menthon, près d'Annecy, en Savoie, mort en 1008, fut archidiacre d'Aoste, et employa sa longue vie à réformer la religion et à secourir l'humanité. Témoin des dangers qu'offrait le passage des Alpes, il fit construire, en 982, sur le sommet des deux montagnes qui ont depuis conservé les noms de Grand et de Petit-Saint-Bernard, deux hospices consacrés à recueillir les voyageurs et à rechercher les malheureux qui auraient perdu leur route ou qui seraient engloutis par les neiges. Ces hospices sont desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Augustin ; ces généreux hospitaliers se font aider dans leurs recherches par des chiens intelligents dressés à ce service. Sa fête se célèbre le 20 mars.

BERNARD (saint), fondateur de l'ordre des Bernardins, né en 1091, à Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, mort en 1153, entra dans l'ordre de Cîteaux, réforma cette communauté dont les religieux prirent de lui le nom de *Bernardins*, et fut le premier abbé de Clairvaux (1115). Il se fit bientôt une telle réputation par sa piété et son éloquence, qu'il attira auprès de lui une foule de novices, dont plusieurs devinrent par la suite des hommes éminents, et que les évêques, les rois et les papes le prenaient pour arbitre de leurs différends. Lorsque Innocent II et Anaclet se disputèrent la tiare, on s'en remit à sa décision. En 1147, il fut chargé de prêcher une croisade, et il le fit avec un tel succès que le roi Louis-le-Jeune et l'empereur Conrad III prirent eux-mêmes la croix. Plein de zèle pour l'orthodoxie, il combattit les erreurs d'Abélard, de Pierre de Bruys, d'Arnaud de Brescia, de Gilbert de la Porée et du moine Raoul, qui voulait que l'on massacrât tous les Juifs. Saint Bernard fonda jusqu'à soixante-douze monastères. Ses œuvres, écrites en latin, ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus estimée est celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol., réimprimée par les frères Gaume, Paris, 1835-40, 4 vol. in-8°. Elles renferment des traités théologiques, des lettres et des sermons dont quelques-uns ont été, à ce qu'on croit, prononcés en langue romane. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français. Sa fête tombe le 20 août.

BERNARD, duc de Saxe-Weimar, général célèbre, né à Weimar en 1600, fut un des principaux soutiens du parti protestant pendant la guerre de trente ans. Il fit ses premières armes sous le roi de Bohême et se signala au combat de Wimpfen, 1621; puis servit sous Christian de Brunswick, et enfin sous Gustave-Adolphe; il chassa les Impériaux du landgraviat de Hesse-Cassel, aida à la prise de Würtzbourg, 1631, passa le Rhin à Oppenheim, surprit Manheim, et remporta plusieurs avantages sur Wallenstein. Il prit le commandement de l'armée après la mort de Gustave à la bataille de Lutzen, et acheva la victoire, 1632. Privé par Oxenstiern d'une moitié de l'armée et mis sous les ordres de Horn, il n'en fit pas moins capituler Ratisbonne; mais il perdit la bataille décisive de Nordlingen, remportée par les Impériaux, 1634. Il se lia dès lors intimement à la France, qui était entrée dans la ligue protestante; délivra ou reprit diverses villes, entre autres Mayence, et opéra une admirable retraite en Lorraine, 1635; seconda les manœuvres de Condé en Bourgogne, 1636; prit Rheinfeld, Fribourg, Brisach, 1638. Il périt au milieu de ses succès, enlevé par la fièvre, ou, selon d'autres, par le poison, à Huningue, en 1639.

BERNARD (Claude), dit *le Pauvre Prêtre*, et *le P. Bernard*, fils d'Étienne Bernard, magistrat distingué du temps de Henri IV, naquit à Dijon en 1588, et mourut à Paris en 1641. Après une jeunesse dissipée, il prit les ordres et se consacra tout entier au service des pauvres, des malades et des condamnés. Il exerça ces fonctions pénibles pendant vingt ans à l'Hôtel-Dieu de Paris, puis à la Charité, et employa en aumônes un héritage de 400,000 fr. Il fut l'émule et l'ami de saint Vincent de Paule.

BERNARD (Catherine), née à Rouen, morte en 1712, se distingua par son talent pour la poésie dramatique, obtint plusieurs couronnes à l'Académie Française et à celle des Jeux-Floraux, et fut nommée membre de l'académie des Ricovrati de Padoue. Elle a donné au théâtre *Laodamie*, 1689, *Brutus*, 1690, et *Inès de Cordoue*, 1696.

BERNARD (Samuel), riche banquier, né en 1651 à Paris, mort en 1739, âgé de 88 ans, était fils d'un peintre distingué. Il s'enrichit dans le métier de traitant sous le ministère Chamillard, et amassa une fortune de 33 millions dont il fit le plus noble usage. Deux fois il vint au secours de l'état et prêta des sommes considérables à Louis XIV et à Louis XV, qui ne dédaignèrent point de les lui demander en personne ; il fit aussi beaucoup de bien. On le créa chevalier, et il allia ses enfants aux plus nobles familles du royaume.

BERNARD (J.-Fréd.), libraire et savant compilateur d'Amsterdam, s'établit dans cette ville en 1711 et y mourut en 1752. On a de lui un grand nombre de publications dont les plus importantes sont : un *Recueil de Voyages au Nord*, 1715-38, 10 vol. in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples, représentées par des figures dessinées par Bern. Picart*, 1723-43, 9 vol. in-fol., suivies des *Superstitions anciennes et modernes*, 1733-36. Ce grand ouvrage a été reproduit avec quelques modifications par Banier, Paris, 1741, et réimprimé avec des additions, par Prudhomme, en 13 vol. in-fol, Paris, 1807-1810.

BERNARD (P.-Jos.), poëte connu sous le nom de *Gentil Bernard*, que lui donna Voltaire; né à Grenoble en 1710, montra de bonne heure pour la poésie un goût que les circonstances ne lui permirent pas toujours de satisfaire. Il fut d'abord clerc de procureur, puis s'enrôla, et devint secrétaire du maréchal de Coigny qui commandait l'armée d'Italie. Il obtint après la mort du maréchal une place lucrative

et put alors suivre son goût pour la poésie et pour les plaisirs : mais ayant commis un excès dans un âge déjà avancé, il perdit tout d'un coup la mémoire (1771), et resta jusqu'à la fin de sa vie dans un état d'enfance. Il mourut en 1775. On a de lui : *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès; *l'Art d'aimer*, poëme en quatre chants, qui jouit d'une grande réputation tant qu'il ne fut pas publié; *Phrosine et Mélidore*, des épîtres, des odes, des chansons. Ses œuvres ont été recueillies en 1776, 1 vol. in-8, et réimprimées avec additions en 1803, 2 vol. in-8.

BERNARD (GRAND et PETIT-SAINT-). *Voy.* SAINT-BERNARD.

BERNARD-CASTLE, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tees, à 23 kil. S. de Durham ; 3,600 hab. Manufactures.

BERNARDÈS (Diego), poëte portugais, né vers 1540, mort en 1596, a surtout réussi dans l'idylle, et est regardé comme le Théocrite du Portugal. Il a intitulé le recueil de ses églogues *le Lyma*, du nom d'un ruisseau sur les bords duquel il composa ses vers.

BERNARDI (Jos.-Dominique), écrivain, né en 1751, mort en 1824. Il est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence, mais est surtout connu pour avoir publié, avant la découverte des nouveaux fragments de la *République* de Cicéron, un ouvrage portant ce titre et composé des fragments conservés de la *République* et de centons pris dans les divers ouvrages de Cicéron, Paris, 1800, in-8, et 1807, 2 vol. in-12.

BERNARDIN (saint), d'une des plus illustres familles de Sienne, né en 1380, mort en 1444, se consacra au service des malades et montra un dévouement admirable pendant la peste qui désola Sienne en 1400. Il entra chez les Franciscains de l'Etroite-Observance, devint vicaire général de cet ordre et y porta la réforme. Plein d'humilité, il refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des œuvres spirituelles qui ont été imprimées à Venise, en 1591, et à Paris en 1636, 5 vol. in-fol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

BERNARDINS, nom que prirent les religieux de Citeaux lorsque saint Bernard, qui était entré dans leur ordre, l'eut réformé et étendu. *Voy.* CITEAUX (ordre de).

BERNAVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 13 kil. S. O. de Doulens : 1,000 hab.

BERNAY, *Bernacum*, ch.-l. d'arrond. (Eure), à 40 kil. O. d'Evreux ; 7,244 hab. Toiles, draps, etc. Commerce de papier, fer, graines, cuirs, bougies, etc. — L'arrond. de Bernay a six cantons (Thiberville, Brionne, Broglie, Beaumont-le-Roger, Beauménil, plus Bernay), 144 communes et 83,106 hab.

BERNBOURG, ch.-l. du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur la Saale, à 37 kil. O. de Dessau ; 4,900 hab. Château-fort bâti sur un rocher élevé. Faïence, poterie de grès, amidon, verrerie, haut-fourneau, etc. *Voy.* ANHALT.

BERNCASTEL, *Tabernarum castellum*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Moselle, à 35 kil. N. O. de Trèves ; 1,600 hab.

BERNE, *Berna*, dite aussi *Arctopolis* (c.-à-d. *ville de l'Ours*) parce que l'étendard des Bernois portait un ours ; grande ville de Suisse, ch.-l. du canton de Berne, et au moyen âge un des trois ch.-l. de la Suisse, sur l'Aar, à 425 kil. S. E. de Paris, à 125 kil. N. E. de Genève ; 20,500 hab. Académie, belle cathédrale, hôtel-de-ville, monnaie, arsenal, porte de Morat, etc. Riche bibliothèque, cabinet de médailles, musées. Industrie : beaux chapeaux de paille, soieries, tissus de lin, etc. Fondée ou rebâtie par le duc Berthold V de Zæhringen en 1191 ; ville impériale en 1218 ; inutilement assiégée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg, 1288 ; membre de la Confédération helvétique depuis 1353. Berne a été la capitale unique de toute la Suisse de 1799 à 1803.

BERNE, un des cant. de la Suisse, et de tous le plus grand, entre ceux de Bâle, Soleure, Argovie, Lucerne, Underwald, Uri, Valais, Vaud, Fribourg, Neufchâtel ; 120 kil. sur 84 ; 350,000 hab., dont 40,000 catholiques. Mont. au S. ; sol varié, fertile en beaucoup d'endroits ; fruits, grains, prairies. Le gouvernement est exercé par 2 avoyers et 2 conseils, l'un de 29 membres, l'autre de 299 ; un conseil secret veille à la police et à la sûreté extérieure de l'état. Le canton de Berne alterne avec ceux de Zurich et de Lucerne pour la présidence de la Confédération suisse. Avant 1798, il n'avait pas les mêmes limites qu'aujourd'hui : il possédait en plus les cantons actuels d'Argovie et de Vaud presque en entier ; en moins, tout ce qu'il a auj. de l'ancien évêché de Bâle. C'est en 1415 qu'avait eu lieu la conquête de l'Argovie ; en 1536 fut soumis le pays de Vaud. Le canton de Berne entra en 1353 dans la ligue helvétique, qui jusqu'alors n'avait été que de 8 cantons ; il adopta en 1528 la religion réformée.

BERNI (François), poëte burlesque italien, né à Lamporecchio en Toscane, à la fin du XVe siècle, prit l'habit ecclésiastique, fut longtemps secrétaire de Ghiberti, évêque de Vérone ; devint chanoine de la cathédrale de Florence, et mourut en 1536. On croit qu'il fut empoisonné par Alexandre de Médicis, duc de Florence, pour avoir refusé d'empoisonner lui-même le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Berni excella dans le genre burlesque, ou plutôt dans un genre plaisant et badin dont il est le créateur et que l'on a depuis nommé en Italie genre *bernesque*. Il est à regretter qu'il règne dans ses vers une licence extrême. On a de lui : *Rime burlesche*, poésies badines recueillies après sa mort avec celles de quelques autres poëtes, Venise, 1538, Florence, 1548, etc. ; *Orlando inamorato*, Venise, 1541, poëme héroï-comique, dans lequel il a refait avec un grand succès le *Roland amoureux* de Boiardo ; et des *Poésies latines*, imprimées avec celles de quelques autres poëtes toscans, Florence, 1562.

BERNICIE, ancienne division de la Grande-Bretagne, était située au N. du mur de Sévère, dans la partie appelée depuis Northumberland, et s'étendait jusqu'à l'embouchure de la Tweed. Elle formait, avec la Déirie, un des 7 roy. de l'Heptarchie saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

BERNIER (François), célèbre voyageur et philosophe épicurien, né à Angers vers 1625, vint de bonne heure à Paris où il embrassa la philosophie de Gassendi, puis alla se faire recevoir docteur en médecine à Montpellier. En 1654, il partit pour voyager en Orient, visita la Syrie, l'Égypte, l'Inde, et séjourna douze ans dans les états du Grand Mogol Aureng-Zeyb, dont il devint le médecin. A son retour en France (1668), il publia ses écrits ; puis il alla visiter l'Angleterre (1685), et mourut à Paris en 1688. Ses principaux ouvrages sont ses *Voyages*, qui parurent pour la première fois en 1670-1671, et qui sont regardés comme un modèle d'exactitude ; un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 1678, 8 vol. in-12, auquel il joignit en 1682 ses *Doutes sur quelques chapitres de son Abrégé*. Bernier, d'un caractère enjoué et aimable, fut lié avec Gassendi, Molière, Chapelle, Ninon de Lenclos. St-Evremond l'appelait *le Joli Philosophe*.

BERNIK, ville d'Afrique (Barca). *Voy.* BENGAZY.

BERNINA (mont), en Suisse (Grisons), à 44 kil. S. E. de Coire, dans les Alpes Rhétiques. Passage très fréquenté entre la Haute-Engaddine et la Valteline. Glacier magnifique.

BERNINI (J.-Laurent), dit *le Cavalier Bernin*, artiste célèbre, né à Naples en 1598, mort en 1680 à 82 ans, se distingua à la fois comme peintre,

comme statuaire et comme architecte, et mérita d'être surnommé *le second Michel-Ange*. Amené de bonne heure à Rome, il se concilia par son talent précoce la faveur du pape Paul V, et fut employé sans interruption par les pontifes qui suivirent. Grégoire XV le créa chevalier, et Urbain VIII le combla de richesses. Charles I, roi d'Angleterre, fit faire sa statue par lui; Louis XIV l'appela en France (1665) pour prendre ses conseils sur la restauration du Louvre, et le chargea de faire son buste. Chargé des embellissements de la basilique de Saint-Pierre à Rome, le Bernin exécuta le baldaquin et la chaire que l'on admire dans ce monument, ainsi que la place circulaire qui précède le temple. On reproche au Bernin un style maniéré que ses contemporains exagérèrent, et qui influa d'une manière fâcheuse sur l'art dans son siècle.

BERNIS, village du dép. du Gard, à 9 kil. S. O. de Nîmes; 1,200 hab.

BERNIS (François-Joachim DE PIERRES DE), cardinal et poëte, né à St-Marcel (Ardèche), en 1715, d'une famille noble, mais pauvre, entra dans les ordres, prit le titre d'abbé, et vint de bonne heure à Paris, où il se fit avantageusement connaître par des vers galants, ainsi que par les grâces de son esprit et de sa personne. Il plut à madame de Pompadour, qui lui fit obtenir une pension du roi, et il fut reçu à l'Académie Française dès l'âge de 29 ans. Après la mort du cardinal de Fleury, qui n'avait pas voulu l'employer, Bernis fit une fortune rapide: il fut nommé ambassadeur à Venise et devint cardinal. En 1756, il fut chargé du ministère des affaires étrangères, et signa en cette qualité le traité d'alliance avec l'Autriche; mais après la désastreuse guerre de sept ans, il donna sa démission et fut disgracié (1763). Cependant Louis XV le nomma l'année suivante archevêque d'Alby, et cinq ans après ambassadeur à Rome. Il conserva ces fonctions jusqu'à la révolution française. Révoqué à cette époque et dépouillé de toute sa fortune, il ne subsista que des libéralités que lui fit obtenir de la cour d'Espagne le chevalier d'Azara, son ami. Il mourut à Rome en 1794. Les poésies qui firent la réputation de Bernis consistent en épîtres, madrigaux, odes anacréontiques, etc. On y trouve de l'afféterie et une grande profusion de figures et de fleurs de rhétorique: aussi Voltaire avait-il surnommé l'auteur *Babet la Bouquetière*. On a en outre de Bernis un poëme sérieux, *la Religion vengée*, qui n'a été publié qu'après sa mort; une correspondance avec Voltaire, et une autre avec Pâris-Duverney. On a publié ses poésies en 1 vol. in-8, Paris, 1797 et 1825.

BERNON, noble bourguignon, mort en 927, fut le premier abbé de Cluny et le réformateur de plusieurs autres monastères. Il prit l'habit religieux dans l'abbaye de la Baume, dont il devint prieur, donna sa démission en 926, et partagea les abbayes qu'il gouvernait entre Vidon, son parent, et Odon, son disciple.

BERNOUILLI, famille suisse, originaire d'Anvers, a produit dans les XVIIe et XVIIIe siècles une nombreuse suite de savants distingués, dont les plus connus sont Jacques Bernouilli, Jean son frère, et Daniel, fils de Jean.

BERNOUILLI (Jacques), savant mathématicien, né à Bâle en 1654, mort en 1705, professa les mathématiques à l'université de Bâle, et mérita par ses travaux et ses découvertes d'être nommé associé de l'Académie des Sciences de Paris (1699) et de celle de Berlin (1701). Il fut un des premiers à comprendre et à appliquer le calcul différentiel et intégral, proposé par Leibnitz, et donna la solution d'un grand nombre de problèmes regardés jusque là comme insolubles. On a de lui *Ars conjectandi*, publié après sa mort par son neveu Nicolas Bernouilli, Bâle, 1713, traduit en français par Vastel, Paris, 1801, et une foule de mémoires recueillis sous le titre de *Jac. Bernouilli Opera*, Genève, 1744, 2 vol. in-4.

BERNOUILLI (Jean), frère du précédent, et comme lui profond géomètre, né à Bâle en 1667, mort en 1748, professa les mathématiques à Groningue (1695), puis à Bâle après la mort de Jacques (1705), et devint associé des académies de Paris et de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Il avait été formé par son frère et avait longtemps travaillé de concert avec lui à développer les conséquences du nouveau calcul inventé par Leibnitz; mais il s'établit ensuite entre eux, à l'occasion de la solution de quelques problèmes, une rivalité qui dégénéra en inimitié. Il eut aussi des démêlés assez vifs avec Hartzoeker sur la physique, et avec quelques savants anglais au sujet de l'accusation de plagiat intentée à Leibnitz (*Voy.* ce nom). Jean Bernouilli vint à Paris en 1690, et se lia avec les savants les plus distingués de l'époque, particulièrement avec le marquis de L'Hôpital. Il a fourni un grand nombre de mémoires aux académies dont il était membre; on les a réunis sous le titre d'*Opera omnia*, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°. Il faut y joindre son *Commercium philosophicum et mathematicum* avec Leibnitz, 2 vol. in-4, Lausanne, 1745.

BERNOUILLI (Daniel), second fils de Jean, né à Groningue en 1700, mort à Bâle en 1782, cultiva à la fois les sciences mathématiques et les sciences naturelles; se fit recevoir médecin, puis alla enseigner les mathématiques à Pétersbourg, et revint en 1733 dans sa patrie où il remplit d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, et ensuite une chaire de physique. Il fut le rival d'Euler, et remporta un si grand nombre de prix à l'Académie des Sciences de Paris, qu'il s'en fit une sorte de revenu. Il fut comme son père membre des académies de Paris, de Berlin, de Londres et de Saint-Pétersbourg. Il a laissé plusieurs écrits dont le plus important est son *Hydrodynamica* (Argentorati, 1738, in-4), le premier ouvrage qui ait été publié sur cette matière.

BERNSTORF (Jean-Ernest HARTWIG, comte de), l'un des plus grands hommes d'état du XVIIIe siècle, né à Hanovre en 1712, se fixa de bonne heure en Danemarck. Ses talents attirèrent bientôt l'attention du gouvernement; après avoir été employé dans diverses ambassades, il fut placé par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Il assura la paix au Danemarck, négocia le traité de commerce de 1756 avec la Porte, attira dans le pays des artistes étrangers, favorisa le commerce maritime, et protégea les arts et les sciences. A la mort du roi, Struensée ayant été mis à la tête du conseil, Bernstorf se retira à Hambourg. Après la chute de Struensée, il fut rappelé, et il allait se rendre à Copenhague, lorsqu'il mourut, en 1772. — Son neveu, André-Pierre de Bernstorf, fut comme lui ministre en Danemarck; il fit d'utiles réformes et affranchit les laboureurs.

BEROALDO (Phil.), littérateur italien, né à Bologne en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres à Paris, puis à Bologne. Il a donné des éditions de plusieurs auteurs latins, de Pline, Apulée, Aulu-Gelle, Suétone, etc.; mais il est surtout connu par un ouvrage curieux intitulé: *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris*, Bologne, 1499, fiction spirituelle dans laquelle trois mauvais sujets débattent lequel sera privé de la succession de leur père. — Cet auteur est quelquefois nommé *l'Ancien*, pour le distinguer d'un autre écrivain bolonais du même nom, né en 1472, mort en 1518, auquel on doit une édition de Tacite et des *Odes* et *Epigrammes* latines (Rome, 1530), qui eurent un grand succès.

BEROÉ, nom commun à plusieurs villes anciennes de Thrace, de Macédoine et de Syrie. *Voy.* BÉRÉE.

BEROLINUM, nom de Berlin en latin moderne.

BÉROSE, historien chaldéen, né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait, à ce qu'on croit, vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire de Chaldée*, dont Josèphe a cité quelques fragments, et dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie et fit connaître une nouvelle espèce de cadran solaire. Il quitta sa patrie pour visiter la Grèce, et se fit tellement admirer des Athéniens qu'ils lui élevèrent une statue. Quelques savants font de l'astronome et de l'historien deux personnages différents. Fabricius a réuni, dans le XIVe vol. de la *Bibliothèque grecque*, les fragments de Bérose. M. Richter a publié à part, à Leipsick, en 1825, ce qui reste de Bérose, avec une *Notice* sur sa vie, 1 vol. in-8. Annius de Viterbe avait en 1545 publié une histoire en cinq livres sous le nom de Bérose; mais on ne tarda point à reconnaître la fausseté de cet écrit.

BERQUIN (VIEUX-), bourg du dép. du Nord, à 6 kil. N. E. de Merville; 3,552 hab.

BERQUIN (Arnaud), l'ami de l'enfance, né à Bordeaux vers 1749, mort en 1791 à Paris, commença à se faire connaître par des idylles et des romances, puis consacra tous ses travaux à instruire et à distraire les enfants. Il publia depuis successivement *l'Ami des enfants*, ouvrage imité en partie de Weiss et qui fut couronné par l'Académie en 1784; *Lectures pour les enfants*; *l'Ami de l'adolescence*; *Introduction familière à la connaissance de la nature*, traduit de miss Trimmer; *Sandfort et Merton*; *le Petit Grandisson*; *Bibliothèque des villages*, *le Livre de famille*. Il travailla en outre au *Moniteur* et à la *Feuille villageoise*. Ses œuvres complètes ont été publiées par Renouard, 1803, 20 vol. in-18. Tous ses écrits respirent une saine morale et sont écrits dans un style simple et facile, à la portée de l'enfance.

BERRE, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 24 kil. S. O. d'Aix, sur l'étang de Berre; 1,928 hab. Air malsain; marais, salines; belles amandes, excellente huile.

BERRE (étang de), lagune de la Méditerranée (Bouches-du-Rhône), forme plusieurs baies, savoir: les étangs de St-Chamas au N.; de Vaine, de Marcignane, de Bolmon, à l'E.; de Charente à l'O. L'Arc et le canal de Craponne se rendent dans cet étang.

BERRI. *Voy.* BERRY.

BERRUYER (Jos.-Isaac), jésuite, né à Rouen en 1681, mort en 1758, a publié en 1728 et années suivantes une *Histoire du peuple de Dieu* (en 8 parties formant ensemble 14 vol. in-4), qui causa de grands scandales dans l'Église à cause de la manière légère et profane dont les événements sacrés y sont racontés ou travestis. Son ouvrage fut condamné par plusieurs évêques et même par le pape; mais il eut aussi de puissants partisans et obtint un très grand succès.

BERRUYER (J.-Franç.), général français (1737-1804), commanda en 1793, comme lieutenant-général, les troupes rassemblées par la Convention près de Paris, puis fut envoyé dans la Vendée où il éprouva quelques échecs. Après avoir servi en Suisse et en Italie, il fut nommé gouverneur des Invalides.

BERRY ou **BERRI**, une des anciennes provinces de France, presque au centre, répondait à la plus grande partie du pays des *Bituriges Cubi*, et avait pour bornes au N. l'Orléanais, au S. la Manche, à l'O. la Touraine, à l'E. le Nivernais; ch.-l., Bourges. Il se divisait en H. et B.-Berry. On remarquait dans le H.-Berry: Dun-le-Roi, Châteauneuf, Vierzon, Sancerre; dans le B.-Berry: Issoudun, Charost, la Châtre, Châteauroux, Argenton, Aigurande, Valençay, St-Aignan. Le petit état de Bois-Belle ou Henrichemont était une enclave du H.-Berry. Auj. le Berry forme les dép. de l'Indre et du Cher, et quelques fractions de ceux de Loir-et-Cher et de la Creuse. Fertilité assez grande: vins, céréales, lin, chanvre. Moutons renommés. Fer, ocre, etc. — Le Berry fut possédé par les Romains depuis la conquête de César jusque vers l'an 475, époque où cette province fut envahie par Euric, roi des Wisigoths. Clovis s'en empara en 507 et la réunit à l'empire des Francs. Le Berry fut alors gouverné par des chefs militaires ou comtes, qui finirent par se rendre indépendants, et qui sous Charles-le-Chauve érigèrent cette prov. en comté héréditaire. En 1061, Hirpin, comte du Berry, le vendit à Philippe-Auguste pour prendre la croix, et depuis ce moment il ne fut détaché de la couronne que pour servir d'apanage aux princes ou princesses du sang. Érigé en duché-pairie par le roi Jean (1360), il fut d'abord possédé par son 3e fils, Jean de France (dont l'art. suit), et ensuite par Charles (Charles VII), fils de Charles VI; par Charles, frère de Louis XI (1461); par Jeanne de France, qui épousa Louis XII (1499); par Marguerite de Navarre, sœur de François I; par Marguerite de Savoie, sœur de Henri II; par le duc d'Anjou (Henri III) en 1570, et par la veuve de ce prince, la reine Louise. Après la mort de cette princesse (1601), le Berry fut définitivement réuni à la couronne. Depuis ce temps, le titre de duc de Berry fut purement nominal. Le dernier qui le porta fut Ferdinand, fils de Charles X.

BERRY (Jean DE FRANCE, duc de), troisième fils de Jean-le-Bon, né en 1340 à Vincennes, mort en 1416, assista à la désastreuse bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier (1356), et fut donné en otage aux Anglais lorsque le roi Jean revint en France (1360). À la mort de son frère Charles V (1380), il fut nommé un des tuteurs du jeune roi Charles VI, conjointement avec les ducs d'Anjou et de Bourgogne, et ne se signala que par son avarice et sa rapacité. Les dissensions de ces princes firent le malheur de la France pendant la démence de Charles VI. Le duc de Berry fut toutefois celui qui eut le moins de part au pouvoir; il se contenta du gouvernement du Languedoc, où il exerça toutes sortes de vexations et d'exactions.

BERRY (Charles, duc de), petit-fils de Louis XIV, et 3e fils de Louis, grand dauphin, né en 1686, ne joua aucun rôle politique et n'est guère connu que pour avoir épousé la fille du duc d'Orléans, si célèbre par ses déportements (*Voy.* l'art. suivant). Il mourut en 1714, à 28 ans.

BERRY (Marie-Louise-Élisabeth D'ORLÉANS, duchesse de), fille de Philippe d'Orléans, depuis régent, née en 1695, épousa en 1710 le duc de Berry, petit-fils de Louis XIV. Cette jeune princesse, qui avait reçu une très mauvaise éducation et pour laquelle son père avait toujours eu une faiblesse extrême, se livra avec une telle fureur à son goût pour le plaisir qu'elle ne tarda pas à altérer son tempérament; elle succomba en 1719, à l'âge de 24 ans. Elle était restée veuve dès 1714. La malveillance l'a accusée de crimes qui ne sont nullement prouvés.

BERRY (Ch.-Ferdinand, duc de), 2e fils du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1778, suivit sa famille dans l'émigration, fit partie de l'armée de Condé, revint en France en 1814 avec son père, et épousa, en 1816, la princesse Caroline, de la maison de Naples. Ce prince fut assassiné le 13 février 1820, en sortant de l'Opéra, par le fanatique Louvel, qui voulait éteindre en lui la race des Bourbons: il eut en mourant la générosité de demander la grâce de son assassin. Il eut de la duchesse de Berry une fille connue sous le nom de *Mademoiselle*, et un fils posthume, le duc de Bordeaux, né le 29 septembre 1820.

BERSELLO ou **BRESELLO**, *Brixellum*, petite

ville du duché de Modène, à 26 kil. N. de Reggio.

BERTAT, état d'Afrique, limitrophe du Sennaar, dans la contrée du Bahr-el-Abiad, est une vaste région montagneuse et boisée qu'habitent des Nègres mêlés à quelques tribus d'Arabes, et contient, entre autres petits pays tributaires, le Fazoql, le Darfoq qui est commerçant, et le Damamil, riche en or.

BERTAUT (l'abbé Jean), poëte, né à Caen en 1552, mort en 1611, fut secrétaire et lecteur du roi, évêque de Séez, premier aumônier de Marie de Médicis, et dut à son talent ces postes éminents. Il imita Ronsard, mais fut moins ampoulé et plus élégant. Il a écrit des vers pleins de sentiment. On a recueilli ses *Œuvres poétiques* en 1 vol. in-8, Paris, 1620 et 1623. Boileau a dit dans *l'Art poétique:*

> Ce poëte orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, professeur au collége de Marseille, mort en 1681, est auteur du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, abrégés de notre histoire fort estimés; d'un traité *de Ara*, ouvrage plein d'érudition, imprimé à Nantes en 1633. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Berthauld, auteur du *Quadrille des enfants* ou *Système nouveau de lecture*, 1743, in-8, souvent réimprimé. Dans cet ingénieux système de lecture, on apprend à l'enfant le son des lettres et des syllabes en lui mettant sous les yeux la figure d'objets dont le nom finit par ces lettres ou ces syllabes.

BERTHE. Ce nom a été porté par plusieurs princesses dont les plus connues sont: *Berthe au Grand-Pied*, ainsi surnommée parce qu'elle avait un pied plus grand que l'autre, fille d'un comte de Laon, qui épousa Pepin-le-Bref, roi de France, et fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy en 783, et fut enterrée à Saint-Denis. Cette princesse conserva une grande influence sur les rois de Neustrie et d'Austrasie, et maintint quelque temps la paix entre eux. — Berthe, fille de Lothaire, qui réunissait aux charmes de la figure l'esprit et le courage; elle épousa d'abord Thibaut, comte d'Arles, et ensuite Adalbert, marquis de Toscane. Par son ambition et ses intrigues, elle entraîna son mari dans un grand nombre de guerres. Sa beauté la mit plus d'une fois à l'abri du courroux des princes qu'elle avait offensés. Elle mourut à Lucques en 925.

BERTHELIER (Philibert), citoyen de Genève, fut martyr de la liberté de sa patrie. Lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de soumettre Genève à son pouvoir (1517), Berthelier, qui était membre du conseil de cette ville, lui résista courageusement, et fit conclure à ses concitoyens un traité d'alliance avec Fribourg. Le duc s'étant emparé de Genève, Berthelier fut pris et décapité (1519).

BERTHELOT (N.), poëte du XVIIe siècle, ami de Régnier, suivit comme lui la carrière satirique. On a de lui: *les Soupirs amoureux*, Paris, 1646, et des *Épîtres, Satires, Stances, Chansons* et *Épigrammes* licencieuses, insérées dans *le Cabinet satirique* ou *Recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps*, Paris, 1697.

BERTHEREAU (Georges-François), savant bénédictin, né à Bellesme en 1732, fut professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais et à celle de Saint-Denis. Il quitta l'enseignement pour s'associer aux travaux des religieux de sa congrégation chargés de la collection des historiens de France, et fit d'amples extraits des manuscrits arabes: ces extraits n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut, en 1794. Ce savant a laissé en manuscrit: *Histoire générale des croisades*, trad. de l'arabe; *Histoire de la première croisade*; *Bibliographie des croisades*.

BERTHIER (Guillaume-François), jésuite, né à Issoudun en 1704, professa les humanités à Blois la philosophie à Rennes et à Rouen, puis la théologie à Paris, et rédigea depuis 1745 le *Journal de Trévoux*. Il eut de vifs démêlés avec Voltaire et avec les encyclopédistes, dont il avait hardiment censuré les écrits. A la fin de 1762, le dauphin le fit nommer garde de la Bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation de Louis XVI et de Monsieur. Après la dissolution de la Société des Jésuites, il alla se fixer à Offenbourg, et après 10 ans de séjour dans cette ville, il revint à Bourges, où il mourut en 1782. Il a continué *l'Histoire de l'Église gallicane*, qui avait été commencée par le père Brumoy; a composé une *Réfutation du Contrat social* publiée par Querbeuf en 1789), ainsi que des œuvres théologiques et spirituelles.

BERTHIER (Louis-Bénigne-François), intendant de Paris en 1789, fut une des premières victimes de la révolution. Après la prise de la Bastille, il se vit arraché de l'Hôtel-de-Ville par des forcenés qui le pendirent à une lanterne, après lui avoir fait baiser la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'éprouver le même sort.

BERTHIER (Alexandre), maréchal de l'empire, né à Versailles en 1753, était fils d'un officier de génie distingué. Il fit ses premières armes en Amérique et en revint colonel (1778). En 1789, il commanda la garde nationale de Versailles et protégea la cour. Après avoir servi dans les principaux corps d'armée de la république, il fut fait en 1796 général de division et envoyé en Italie; il rendit les plus grands services au général en chef, Bonaparte, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Chargé lui-même du commandement de l'armée à la fin de 1797, il s'empara de Rome (10 février 1798), où il renversa le gouvernement du pape et fit proclamer la république. Il accompagna Bonaparte en Égypte. Celui-ci, devenu premier consul, choisit Berthier pour son ministre de la guerre. Pendant les campagnes de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, Berthier remplit les importantes fonctions de chef d'état-major, et Napoléon fut si satisfait de ses services qu'il le combla de faveurs: il le nomma maréchal (1804), lui donna la principauté de Neufchâtel (1806), le créa vice-connétable (1807), et lui fit épouser la fille du duc de Birkenfeld. En 1809, Berthier contribua puissamment à la victoire de Wagram, et reçut en récompense le titre de prince de Wagram. Il prit encore part à l'expédition de Russie; mais il désapprouvait cette entreprise et soupirait après le repos. Aussi fut-il un des premiers à se soumettre aux Bourbons. Lors du retour de l'empereur il se retira à Bamberg auprès de son beau-père, et périt peu après son arrivée, s'étant, dit-on, précipité du haut d'un balcon pendant un accès de fièvre chaude (1er juin 1815). Berthier était plus propre à exécuter les ordres d'un autre qu'à commander en chef. Son ingratitude envers Napoléon a terni sa gloire.

BERTHOLLET (Claude-Louis), célèbre chimiste, né en 1748, près d'Annecy en Savoie, d'une famille originaire de France, étudia d'abord en médecine et vint de bonne heure à Paris où il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il abandonna bientôt sa profession pour se livrer tout entier à l'étude de la chimie, qui lui offrait une vaste carrière de découvertes; se fit connaître par d'excellents mémoires, et fut successivement nommé membre de l'Académie des Sciences, puis de l'Institut, commissaire pour la direction des teintures (1784), membre de la commission des monnaies (1792), professeur aux écoles normales (1794). Il accompagna Bonaparte en Égypte, et fit dans ce pays d'importantes recherches sur le natron. Il fut nommé par l'empereur membre du sénat (1805), devint pair sous la restauration, et mourut en 1822, dans sa maison d'Arcueil. Cuvier et Pariset ont écrit son éloge. Les principaux ouvrages de Berthollet sont, outre une foule de mémoires lus à l'Institut ou dans d'autres sociétés sa-

vantes, ses *Éléments de l'art de la teinture*, 2 vol. in-8, 1791 et 1804; ses *Recherches sur les lois de l'affinité* et sa *Statique chimique* (1803 et 1804). On lui doit la découverte des propriétés décolorantes du chlore et l'application de ces propriétés au blanchiment des toiles, l'emploi du charbon pour purifier l'eau, la fabrication de plusieurs poudres fulminantes. Il fut, avec Lavoisier et Guyton, un de ceux qui contribuèrent le plus à opérer en chimie une révolution salutaire, et à constituer la nouvelle langue de cette science. Il fut aussi, avec Monge, un de ceux qui furent chargés pendant les guerres de la révolution de diriger la fabrication de la poudre et de multiplier les moyens de défense.

BERTHOUD, ville de Suisse. *Voy.* BURGDORF.

BERTHOUD (Ferdinand), habile horloger, né en 1727 dans le comté de Neufchâtel, mort en 1807, vint se fixer à Paris en 1745, fit les premières horloges marines, et mérita d'être nommé horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, et membre de l'Institut. Ses horloges marines ont obtenu la préférence sur toutes les autres, et elles ont beaucoup servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie,* 1763 et 1786 : *Éclaircissements sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer ; Traité des horloges marines.* — Son neveu Louis Berthoud s'est aussi distingué dans la même carrière.

BERTIN (saint), moine de St-Colomban, né vers 637 à Constance en Suisse, mort en 709, fut abbé de St-Omer. Sa fête tombe le 5 septembre.

BERTIN (Antoine), poëte, né à l'île Bourbon en 1752, vint étudier à Paris et publia dès l'âge de 21 ans un recueil de poésies diverses (1773); il donna en 1782 un volume d'élégies intitulé *les Amours*, qui eut un grand succès. Ses vers étaient pleins de grâce et de sentiment. Il mourut en 1790 à St-Domingue, au moment où il se rendait à l'autel pour épouser une jeune créole. Il avait embrassé la carrière des armes et était capitaine de cavalerie. Ses œuvres ont été réunies, Paris, 1802, 2 vol. in-18.

BERTIN (Théod.-Pierre), traducteur, né en Brie vers 1760, mort à Paris en 1819, introduisit en France, en 1792, l'art de la sténographie, inventé par Taylor en Angleterre. Il est auteur de nombreux écrits, presque tous traduits de l'anglais : la *Vie de Bacon* de Mallet, Paris, 1788, in-12; les *Satires d'Young*, 1798, in-12; *Système complet de sténographie*, 4e édition en 1803, in-8.

BERTINAZZI (Charles), acteur célèbre, connu au théâtre sous le nom de *Carlin*, né à Turin en 1713, mort à Paris en 1783, a rempli au Théâtre-Italien, depuis 1742 jusqu'à sa retraite, le rôle d'Arlequin avec un succès continu. Il fit les délices des spectateurs par son jeu vrai, naturel, comique, et par ses saillies heureuses. On a de lui *les Métamorphoses d'Arlequin*, comédie en 5 actes, 1763.

BERTINCOURT, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. E. de Bapaume; 1,300 hab.

BERTINORO, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Forli; 3,000 hab. Évêché. Vins renommés.

BERTIUS (Pierre), cosmographe, né en Flandre en 1565, mort à Paris en 1629, avait d'abord professé la philosophie à Leyde. Il fut obligé de quitter cette ville à cause de son attachement à la secte d'Arminius; passa en France, embrassa le catholicisme, et fut nommé par Louis XIII cosmographe du roi et professeur royal de mathématiques. Le meilleur de ses ouvrages géographiques est : *Theatrum geographiæ veteris*, 2 vol. in-fol., 1619, Elzevir. On estime aussi son *Introductio in universam geographiam*, in-12.

BERTON (Pierre MONTAN), habile musicien et compositeur, surintendant de la musique du roi et directeur de l'Opéra, né à Paris en 1727, mort en 1780. Sous son administration il s'opéra en France une véritable révolution musicale, due aux chefs-d'œuvre des Gluck et des Piccini. On lui doit la musique de l'opéra d'*Erosine*, représenté en 1764, et le divertissement de *Cythère assiégée.* — Son fils et son petit-fils se sont également distingués comme compositeurs.

BERTON (J.-B.), général, né en 1769 près de Sedan, fit avec distinction les campagnes de la république et de l'empire, prit Malaga, dont il fut nommé gouverneur, fut promu en 1813 au grade de général de brigade et eut un commandement à la bataille de Toulouse ainsi qu'à Waterloo. Ses opinions politiques le firent rayer des contrôles sous la restauration. Il entra en 1822 dans un complot contre les Bourbons, marcha sur Saumur à la tête de quelques insurgés, fut pris et condamné à mort. On a de lui un *Précis historique de la bataille de Waterloo*, Paris, 1818.

BERTRADE, femme d'une grande beauté, fille d'un comte de Montfort et épouse de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion violente à Philippe I, roi de France, qui la fit divorcer pour l'épouser, malgré l'opposition d'Yves, évêque de Chartres, et l'excommunication prononcée contre lui par le pape dans le concile d'Autun de 1094. Il promit bien d'y renoncer, mais ne put jamais s'en séparer.

BERTRAND (saint), archidiacre de Paris et évêque du Mans, était issu de la maison des comtes d'Aquitaine et vivait sous le règne du roi Clotaire. Il mourut en 623, à l'âge de 70 ans. Sa fête est célébrée le 14 novembre.

BERTRAND-MOLEVILLE (Antoine-Fr., marquis de), ministre d'état, né à Toulouse en 1744, fut nommé par le chancelier Maupeou intendant de Bretagne, reçut la mission de dissoudre le parlement de Rennes, et fut appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la marine. Dans ce poste difficile il eut de vifs démêlés avec l'Assemblée constituante, surtout à l'occasion des désastres de St-Domingue, et se vit bientôt obligé de se retirer. Il se réfugia en Angleterre, où il publia plusieurs écrits politiques et historiques. Il mourut à Paris en 1818, sans avoir rien obtenu de la Restauration. Ses principaux écrits sont une *Histoire de la révolution de France,* 14 vol. in-8, Paris, 1800–3, qui passe pour être fort partiale, et des *Mémoires particuliers sur le règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8, 1816.

BERTRAND DUGUESCLIN. *Voy.* DUGUESCLIN.

BÉRULLE (Pierre DE), cardinal, né en 1575 au château de Sérilly près de Troyes, établit en France l'ordre des Carmélites et la congrégation de l'Oratoire, malgré les obstacles de toute espèce qui lui furent opposés; jouit de toute la confiance de Louis XIII et de la reine-mère, fut chargé de plusieurs négociations importantes, alla solliciter à Rome une dispense pour le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, et mourut subitement en 1629, en célébrant la messe. On soupçonna Richelieu, qui était fort jaloux de lui, de l'avoir fait empoisonner. Il a laissé des œuvres spirituelles qui ont été imprimées en 2 vol. in-fol. par le P. Bourgoing, 1644.

BERVIC (Charles-Clément), célèbre graveur en taille-douce, né à Paris en 1756, mort en 1822, a relevé la gravure, qui depuis un siècle était tombée en décadence. On estime surtout de lui *Saint Jean dans le désert,* d'après Raphaël; l'*Éducation d'Achille*, de Regnault; l'*Enlèvement de Déjanire*, du Guide, et le *Laocoon.*

BERWICK, comté d'Écosse, entre ceux d'Haddington, Roxburgh, Edimbourg, Selkirk; 53 kil. sur 31; 34,780 hab.; ch.-l. Greenlaw, R., la Tweed, le Leader, l'Eye. Ce comté répond en partie à l'ancienne province romaine nommée *Valentia.*

BERWICK, autrefois *Tuesis*, ville d'Angleterre, à 80 kil. S. E. d'Edimbourg, à l'embouchure de la Tweed, ce qui l'a fait nommer Berwick-sur-Tweed (Berwick-upon-Tweed); 9,000 hab. Grande et bien bâtie. Beau pont de six arches, hôtel-de-ville, casernes. Grande pêcherie de saumons, importation de bois de construction de la Norwége. Après plusieurs siéges, elle fut cédée à l'Angleterre en 1502.

BERWICK (NORD-), ville d'Écosse (Haddington), à 12 kil. N. E. d'Haddington, à 50 kil. N. O. de Berwick-sur-Tweed; 1,800 hab.

BERWICK (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France, fils naturel du duc d'York (depuis Jacques II), né en 1671, fit ses premières armes en Hongrie, et assista au siége de Bude en 1686. Après la révolution de 1688, il prit une part très active à toutes les tentatives qui furent faites pour replacer son père sur le trône; quand sa cause fut désespérée, il se fit naturaliser Français, et servit successivement sous le maréchal de Luxembourg, le duc de Bourgogne et le maréchal de Villeroi, et développa dans ces diverses campagnes de grands talents militaires. Louis XIV lui confia en 1704 le commandement des troupes françaises en Espagne, et l'année suivante il l'envoya contre les Protestants insurgés ou *Camisards* du Languedoc. Créé maréchal de France en 1706, Berwick retourna en Espagne, gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V, et prit Barcelone. En 1733, il reçut le commandement de l'armée du Rhin, et fit le siége de Philipsbourg; il y fut tué d'un boulet de canon (1734). Berwick est placé comme général à côté de Villars et de Catinat. Margon a publié en 1737, sous le titre de *Mémoires du maréchal de Berwick*, un ouvrage informe; mais le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié les véritables *Mémoires* de Berwick, revus par l'abbé Hook, 1778, 2 vol. in-12.

BERYTE, *Berytus*, auj. *Baïrout*, ville de Phénicie, sur la côte, au N. de Sidon. Colonisée sous Auguste, elle prit de là le nom de *Julia Felix*; à partir du IIIe siècle elle eut une école de droit fameuse dans tout l'empire et qui ne fut détruite que par l'invasion arabe, en 634. — Béryte fut la patrie de l'historien Sanchoniathon.

BESA ou ANTINOÉ, ville d'Égypte. *Voy.* ANTINOÉ.

BESALU, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Flavia, à 6 kil. N. O. de Girone, fut au XIe siècle le ch.-l. d'un petit comté, réuni plus tard à celui de Barcelone.

BESANÇON, *Vesontio*, ch.-l. du dép. du Doubs, sur le Doubs, à 350 kil. S. E. de Paris (399 par Dijon); 29,718 hab. Archevêché; cour royale; tribunal de 1re instance et de commerce; académie universitaire, collége royal. Ch.-l. de la 6e division militaire et place forte de 1re classe. Citadelle. Beau pont, belle cathédrale gothique, églises diverses; riche bibliothèque, musée *Pâris* et musée d'antiquités, sociétés savantes, nombreuses écoles. Fabriques de bas, tapis de pied, bleu de Prusse et bleu céleste; horlogerie, chapellerie, distillerie, raffinerie royale de poudre et salpêtres, etc. Commerce actif, surtout avec la Suisse, l'Alsace et le midi de la France. — Cette ville fut la métropole de la Grande-Séquanaise sous l'empire romain: elle fut dévastée en 456 par les Burgundes, en 937 par les Hongrois. Ville impériale de 1184 à 1664; capit. de la Franche-Comté depuis ce temps. Elle appartient à la France depuis 1674, ainsi que toute la province. Patrie du cardinal Granvelle, du poëte Mairet, du jésuite Nonotte, de Suard et de Moncey. — L'arr. de Besançon a 8 cantons (Amancey, Audeux, Boussières, Marchaux, Ornans, Quingey, plus Besançon qui compte pour deux), 209 communes et 99,025 habitants.

BESENSTADT, ville des États prussiens, sur l'Elster, entre Halle et Wettin. Les fils de Henri-l'Illustre y vainquirent le duc Albert de Brunswick en 1263, et assurèrent ainsi à leur maison le margraviat de Misnie, qui lui avait été conféré en 1247.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), officier suisse, au service de France, né à Soleure en 1722, entra dès l'âge de 9 ans dans le régiment des gardes suisses, dont son père était colonel, et parvint assez rapidement aux premiers emplois militaires. Il était en 1789 lieutenant-général, inspecteur-général des Suisses et Grisons. Il fut chargé de commander des troupes réunies autour de Paris; mais il ne prit que des mesures timides, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent. Il resta depuis oublié, et mourut tranquillement à Paris en 1794. On a publié des *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8; mais cette publication a été désavouée par la famille du baron.

BESIDIÆ, ville du Brutium, auj. BISIGNANO.

BESME ou BÊME, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était *Charles Dianowitz*, fut élevé par les Guise, et eut la principale part au meurtre de Coligny: c'est lui qui jeta le corps de la victime par les fenêtres. Il fut dans la suite pris par les Protestants de la Saintonge; il était parvenu à s'évader de leurs mains; mais Bertauville, gouverneur de la place où il avait été détenu, l'atteignit, et le perça de son épée.

BESSAPARA, auj. *Tzapar-Bazardjik*, ville de Thrace, chez les Besses, dont elle était la principale place.

BESSARABIE, pays-frontière de la Russie d'Europe, borné au N. par celui de Podolie, à l'O. par l'Autriche, au S. par la Turquie, à l'E. par la Moldavie, dont le Pruth la sépare; 400 kil. sur 164; 600,000 hab.; ch.-l., Kichinev ou Kischenau (évêché grec). Autres villes, Bender, Ismaïl, Chotim ou Chotzim, Kilia, Akkermann (villes fortifiées). Riv., Danube, Pruth, Dniestr, Kagalnik. Pays de plaines, fertile en grains, fruits, raisins; excellents pâturages. — La Bessarabie faisait jadis partie de la Dacie Trajane; elle fut successivement comprise dans les empires des Goths, des Huns, des Avares, des Petchenègues; elle fit enfin partie de la Moldavie. Elle fut conquise par les Ottomans en 1484, et fut cédée à la Russie par le traité de Boukarest, 1812.

BESSARION (Jean), cardinal, né à Trébizonde en 1395, mort à Ravenne en 1472, fut d'abord religieux de l'ordre de St-Basile, dans un monastère du Péloponèse. En 1438, lorsque l'empereur Jean Paléologue eut formé le projet de réunir l'église grecque à l'église latine, il tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'amena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il ne voulut plus retourner au milieu d'eux. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople. A la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour obtenir la tiare. La cour de Rome lui confia plusieurs légations importantes. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang distingué parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres; ils contribuèrent surtout à faire revivre en Italie le goût de la philosophie platonicienne. On a imprimé de lui quatre livres en latin: *Contre les calomniateurs de Platon*, Rome, 1469 (*circa*), in-fol., rare; Venise, 1503 et 1516, in-fol.; *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4; une traduction latine des 4 livres de Xénophon *sur Socrate*, Louvain, 1533, in-4; une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote, Paris, 1516. Il avait aussi composé beaucoup

d'ouvrages de théologie qui sont restés manuscrits.

BESSE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 24 kil. O. d'Issoire; 1,900 hab. Eau minérale aux environs.

BESSE, ch.-l. de cant. (Var), à 11 kil. S. E. de Brignolles; 1,550 hab.

BESSE, bourg de France (Sarthe), à 9 kil. S. de St-Calais; 2,000 hab.

BESSES, *Bessi*, peuple de la Thrace, au S. O., habitait les monts Rhodopes, à l'O. du Strymon. Ils étaient féroces, sauvages et voleurs. On nommait leur pays *Bessique* ou pays des Besses; ch.-l., Bessapara.

BESSIÈRES (J.-B.), duc d'Istrie, maréchal de l'empire, et colonel-général de la garde impériale, était né à Preissac en Poitou, en 1768, d'une famille pauvre. Il entra d'abord dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, comme simple soldat; fit les guerres de la république; se distingua surtout à Rovérédo et à Rivoli; après ce dernier combat, le général Bonaparte, témoin de sa bravoure, l'attacha à sa personne en le nommant commandant des guides qui formaient sa garde, et, peu après, il l'emmena en Égypte avec le titre de général de brigade. Bessières devint général de division sous le consulat, et maréchal de l'empire lors de l'établissement du gouvernement impérial. Les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Wagram lui assignèrent un rang distingué parmi les chefs de l'armée française. Il passa en Espagne en 1810, et commanda un des corps d'armée; en Russie, il commandait la cavalerie de la garde impériale. Il servait en la même qualité dans la campagne de 1813, en Saxe, lorsqu'il y fut tué, le 1er mai, au combat qui précéda la bataille de Lutzen.

BESSIN, *Bajocasses*, petit pays de l'ancienne Normandie, partie de la B.-Normandie, entre la mer, la campagne de Caen, le Bocage, le Cotentin. Places principales: Bayeux, Saint-Lô, Isigny, Port-en-Bessin. Aujourd'hui partie des dép. du Calvados et de la Manche.

BESSINES, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 24 kil. E. de Bellac; 2,000 hab.

BESSUS, gouverneur de la Bactriane pour Darius III, trahit ce prince, l'assassina après la bataille d'Arbèles, et prit le titre de roi de la Bactriane. Alexandre le poursuivit, le fit prisonnier, et le livra à un frère de Darius, qui le fit périr dans les plus cruels tourments.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis, comte de), chancelier et sénateur, né à Moscou en 1693, mort en 1766, fut chargé de plusieurs ambassades en Angleterre, en Suède, en Danemarck, par Pierre-le-Grand et l'impératrice Anne; fut ensuite disgracié comme partisan du régent Biren, et rentra en faveur sous Catherine II. — Un de ses descendants entra dans une conspiration contre les empereurs Alexandre et Nicolas, et fut mis à mort, en 1826, à l'âge de 30 ans.

BESYNGA, ville de l'Inde ancienne, auj. PÉGOU.

BÉTANÇOS, *Flavium Brigantum*, ville d'Espagne (Santiago), à 17 kil. S. E. de la Corogne; 1,600 hab.

BÉTAU ou BETUWE, pays du roy. de Hollande (Gueldre), dans le S. O. de l'île que forment le Wahal et le Rhin. Il n'a que des villages. On retrouve dans son nom celui des anciens Bataves.

BETHANIE, bourg de la tribu de Benjamin, en Palestine, situé près de Jérusalem, au pied du mont des Oliviers. C'est à Béthanie que se fit le miracle de la résurrection de Lazare.

BÉTHEL, ville de la tribu de Benjamin, où Dieu apparut à Abraham et à Jacob, et leur promit la terre de Chanaan. Rachel et Débora moururent dans cette même ville. — Il y avait un autre Béthel, dans la tribu d'Ephraïm.

BÉTHENCOURT (Jean DE), gentilhomme normand, alla former, vers 1402, sous le règne de Charles VI, un établissement dans une des îles Canaries; puis réussit, avec le secours qu'il obtint du roi d'Aragon et du roi de France, à soumettre toutes ces îles. Au bout de quelques années il laissa le gouvernement de ces îles à son neveu Maciot de Béthencourt, et revint dans son pays pour y passer le reste de ses jours. Il mourut à Granville en 1425.

BÉTHISAC (J.), conseiller et favori du duc de Berry, frère de Charles V, opprimait cruellement les habitants du Languedoc, dont le duc était gouverneur. Charles VI le fit arrêter, et il fut condamné à être brûlé vif, 1389.

BETHLEEM, *Beith-el-Lham* en arabe, bourg de la Judée, auj. en Syrie (Damas), à 10 kil. S. de Jérusalem; 500 familles. Ce lieu est célèbre par la naissance du Sauveur. On y voit un vaste couvent enclos de hautes murailles, et une église qui comprend le lieu même où naquit Jésus. On y vend des chapelets, des croix de bois incrustées de nacre. — Il y avait en Judée une autre Bethléem, à 40 kil. N. O. de Génésareth. — Plusieurs villes aux États-Unis ont le même nom, une entre autres dans la Pensylvanie, à 80 kil. N. O. de Philadelphie.

BETHLEM-GABOR, fils d'un gentilhomme pauvre de Transylvanie, chassa avec l'aide des Turcs le prince Gabriel Bathori, son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place prince de Transylvanie, en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi de ce pays, en 1618. L'empereur Ferdinand II envoya contre lui le comte de Tilly, qui le força à demander la paix et à renoncer au titre de roi de Hongrie. Il mourut en 1629 au moment où il allait reprendre les armes.

BETHSABEE, femme d'Urie, lui fut enlevée par David, et devint mère de Salomon. *Voy.* URIE.

BETHULIE, *Bathuel* en hébreu, ville de Judée dans la tribu de Siméon, est célèbre par le siége qu'elle soutint contre Holoferne, et que fit lever Judith, l'an 658 av. J.-C.

BETHUNE, ch.-l. d'arrond. (Pas-de-Calais), sur la Brette, à 28 kil. N. d'Arras; 6,805 hab. Jolie église. Huile, savon, genièvre, raffinerie de sel. Commerce en draps, toiles, salaisons, etc. Béthune avait des seigneurs particuliers au XIe siècle. Elle fut réunie définitivement à la France par le traité d'Utrecht. — L'arr. de Béthune a 8 cantons (Cambrin, Carvin-Épinoy, Lens, Houdin, Lillers, Norem, La Ventie, plus Béthune), 144 communes et 131,973 hab.

BETHUNE (maison de), noble maison de l'Artois, dont l'existence remonte au XIe siècle et qui s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Charost* et de *Selles*. Les membres les plus célèbres de cette famille sont:

BÉTHUNE (Maximilien DE). *Voy.* SULLY.

BÉTHUNE (Philippe DE), comte de Selles et de Charost, frère puîné du célèbre Sully. Il fut ambassadeur en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et gouverneur de Gaston, duc d'Orléans. Il mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui *Observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*. Cet écrit se trouve à la suite de l'*Ambassade de Mgr le duc d'Angoulême*, publiée par Henri, comte de Béthune, en 1677, in-fol.

BÉTHUNE (Hippolyte DE), fils du précéd. Il suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinction, et mourut en 1665, âgé de 62 ans. Il légua à Louis XIV deux mille cinq cents manuscrits, dont douze cents regardent l'histoire de France. Ils furent tous déposés à la Bibliothèque royale, où ils forment ce qu'on appelle le *Fonds de Béthune*.

BÉTHUNE (Armand-Joseph DE), duc de Charost, né à Versailles en 1728, mort en 1800. Il s'est fait un nom par sa philanthropie et par son zèle pour les progrès de l'agriculture.

BÉTIQUE, *Bætica* en latin, auj. à peu près l'*Andalousie* et le *royaume de Grenade*, prov. de l'Hispanie, la plus méridionale de toutes, bornée au S. par la Méditerranée, au N. et à l'O. par l'*Anas* (Guadiana), était ainsi nommée du *Bætis* (Guadalquivir) qui la traversait. On y remarquait au N. les *Turduli*, au S. les *Bastuli Pœni*, à l'E. les *Bastitani*, au N. O. les *Bæturiani*, au S. O. les *Turdetani*. Places principales : *Corduba*, *Italica*, *Hispalis*, *Gades*, *Astigis*, *Barbesula*, *Carteia*, etc. Plusieurs villes de la Bétique étaient des colonies phéniciennes et carthaginoises. C'était un des pays les plus fertiles et les plus beaux de l'Hispanie.

BETIS ou **BÆTIS**, fleuve d'Hispanie, auj. le GUADALQUIVIR.

BÉTIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit avec courage cette ville contre Alexandre : il finit par être vaincu et pris. Le conquérant, irrité de sa résistance, le fit attacher à un char et traîner autour de la ville.

BETJOUANAS, dits aussi *Moulitjouanas* et *Sitjouanas*, peuple de la famille cafre, habite les déserts de l'Afrique méridionale, entre 19° et 27° lat. S., dans la Cafrerie intérieure. Leur pays a été vu pour la première fois en 1801 par les Anglais Trutter et Somerville.

BETLIS. *Voy.* BIDLIS.

BETTEMBOURG, ville du duché de Luxembourg, sur l'Alzette, à 11 kil. S. O. de Luxembourg ; 6,600 hab.

BETTINELLI (Xavier), littérateur italien, né à Mantoue en 1718, mort en 1808, entra chez les Jésuites, et enseigna les belles-lettres à Brescia, puis à Venise, où il se lia avec les hommes les plus illustres. Il eut la direction du collége des nobles à Parme ; voyagea en Italie, en Allemagne, en France ; alla en Lorraine à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices. A la fin de sa vie il donna une édition complète de ses *Œuvres*, Venise, 1801, 24 vol. in-12 ; elles contiennent des *Discours philosophiques*, qui forment un cours de morale religieuse ; un *Discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts*, des *Dialogues sur l'Amour*, des morceaux d'histoire littéraire, des *Lettres de Virgile aux Arcades*, ouvrage qui fit du bruit et lui attira beaucoup d'ennemis, à cause de la liberté avec laquelle il parlait du Dante ; des *Poésies diverses*, des tragédies ; des *Lettres a Lesbie*. Les *Lettres de Virgile* ont été traduites en français par M. de Pommereul.

BETULE ou **BECULE**, *Betula* ou *Bæcula*, ville de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, au N., chez les *Ausetani*. Scipion y battit Magon et Masinissa, l'an 206 av. J.-C., et cette victoire soumit l'Espagne aux Romains.

BETURIE, *Bæturia*, partie N. O. de la Bétique. *Voy.* BÉTIQUE.

BETZ, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 kil. S. E. de Senlis ; 350 hab.

BEURNONVILLE (P. RIEL DE), maréchal de France, né en 1752 à Champignoles en Bourgogne, fit ses premières armes dans l'Inde, puis servit avec distinction sous Luckner et Dumouriez dans les armées de la république : devint général en 1792, et prit une part glorieuse aux batailles de Valmy et de Jemmapes. Il fut nommé à la fin de 1792 ministre de la guerre et envoyé avec quatre commissaires à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez : mais celui-ci le fit arrêter lui-même avec ses collègues et les livra tous aux Autrichiens. Beurnonville, après avoir passé près de trois ans dans les cachots d'Olmutz, fut échangé en 1795 contre la fille de Louis XVI (depuis duchesse d'Angoulême). A son retour, il fut pendant quelques mois chargé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse ; sous le consulat et sous l'empire il alla comme ambassadeur à Berlin et à Madrid. Il accueillit avec empressement la Restauration, fut créé pair, et peu après (1816) maréchal de France par Louis XVIII. Il mourut en 1821.

BEUTHEN, ville des États prussiens (Silésie), à 89 kil. S. E. d'Oppeln : 2,450 hab. Mines de fer, zinc.

BEUTHEN, ville des États prussiens (Silésie), à 19 kil. N. O. de Glogau ; 2,650 hab. Draps, toiles, chapeaux de paille.

BEUVRON, riv. de France, naît dans le dép. du Loiret, et s'unit à la Loire dans celui de Loir-et-Cher, après avoir arrosé Lamotte-Beuvron, Neung, Bracieux.

BEUZEVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 8 kil. O. de Pont-Audemer ; 2,400 hab.

BEVAGNA, *Mevania*, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. S. E. de Pérouse ; 3,000 hab.

BEVELAND (NORD-), île de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut, a l'île de Walcheren à l'O., au N. celle de Schouwen, au S. celle de Wolfertsdyk ; 13 kil. sur 6. En 1532, elle fut entièrement submergée.

BEVELAND (ZUYD-), île de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut ; 40 kil. sur 13.

BEVERLEY, ville d'Angleterre (York), à 44 kil. S. E. d'York, sur l'Hull : 8,000 hab. Ancien monastère. Commerce en blés, charbons, cuirs.

BEVERLEY (Jean DE), savant prêtre, natif d'Harpham (Northumberland), fut abbé de Saint-Hilda, évêque d'Hexham, archevêque d'York, et forma le vénérable Bède. Il mourut en 721. Il avait fondé le monastère de Beverley.

BEVERLY, ville des États-Unis (Massachussets), sur l'Atlantique, à 1 kil. de Salem, avec laquelle elle communique par un pont de 500 mètres de long ; 4,300 hab. Grand commerce.

BEVERN ou **BEVEREN**, bourg du duché de Brunswick, à 60 kil. S. O. de Hanovre ; 1,050 hab. — Une branche de la maison de Brunswick s'est nommée Brunswick-Bevern.

BEVERNINCK (Jérôme VAN), surnommé *le Pacificateur*, naquit à Gouda en 1614 et mourut en 1690. Il fut un des négociateurs les plus habiles de son temps ; représenta les États-Généraux aux célèbres traités de Breda, 1667 ; d'Aix-la-Chapelle, 1668 ; de Nimègue, 1675. Il se retira ensuite dans une de ses terres près de Leyde, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la botanique, dont il aida puissamment les progrès.

BEWDLEY, ville d'Angleterre (Worcester), à 19 kil. N. de Worcester ; 7,000 hab. Pont sur la Saverne. Jolie église, bâtie par Henri VII. Grand commerce en sel, drèche, cuirs, ustensiles de fer.

BEX, bourg de Suisse (Vaud), à 8 kil. S. E. d'Aigle, sur l'Avençon ; 3,700 hab. Sites pittoresques ; plusieurs glaciers aux environs ; immenses salines, découvertes en 1554 ; neuf sources d'eau sulfureuse ; marbre et soufre.

BEY. *Voy.* BEG.

BEYAH, *Hydraotes*, riv. de l'Hindoustan occidental, descend des monts Himalaya, passe à Nadone, à Rayghat, et tombe dans le Setledje après un cours de 220 kil. du S. à l'O.

BEYDER, **BEYDJAPOUR**. *Voy.* BIDER, BEDJAPOUR.

BEYROUT. *Voy.* BAIROUT et BÉRYTE.

BÈZE (Théodore DE), l'un des principaux chefs des Réformés, né à Vézelay dans le Nivernais en 1519, mort en 1605, à 86 ans, se fit d'abord connaître par des poésies latines élégantes, mais licencieuses, et eut une jeunesse assez dissipée. En 1548, il renonça à ce genre de vie et se rendit à Genève où il abjura le catholicisme et se lia étroitement avec Calvin. Il alla professer pendant quelques années les lettres grecques à Lausanne, puis revint se fixer à Genève, où il reçut le titre de citoyen et fut nommé recteur d'une académie que l'on venait de fonder en cette ville (1559). Il convertit au protestantisme

le roi de Navarre, prêcha avec succès les nouvelles doctrines en France, assista au colloque de Poissy (1561) et à la bataille de Dreux. A la mort de Calvin (1564), il fut universellement regardé comme le chef de la réforme; présida le synode de La Rochelle, auquel assistaient toutes les églises réformées de France, et ne cessa jusqu'à la mort de travailler avec le plus grand zèle à la propagation de ses doctrines. Ses nombreux ennemis ont répandu sur lui toutes sortes de calomnies; ils l'ont accusé d'avoir excité la guerre civile en France, et même d'avoir été l'instigateur du meurtre du duc de Guise. Il eut le tort d'être intolérant tout en réclamant la tolérance, et écrivit pour justifier le supplice de Servet. Les principaux écrits de Théodore de Bèze, outre ses *Poemata juvenilia*, Paris, 1548, et plusieurs pamphlets de circonstance, sont une traduction en vers français des *Psaumes de David* qui complète celle de Marot, 1563; une *Histoire des églises réformées de France* (de 1521 à 1563), Anvers (Genève), 1580, 3 vol. in-8, et une nouvelle traduction du *Nouveau Testament*, dont la principale édition est celle de Cambridge, 1642, in-fol. On a aussi de lui une tragédie d'*Abraham sacrifiant*.

BÉZIERS, *Biterræ* et primitivement *Besara*, ch.-l. d'arr. (Hérault), à 56 kil. S. O. de Montpellier, sur l'Orbe, à l'endroit où elle reçoit le canal de Languedoc; 16,233 hab. Murailles flanquées de tours antiques. Aqueduc, casernes, restes d'un amphithéâtre romain. Aux environs, houille. Vin estimé, eau-de-vie et esprit de vin, confitures recherchées. Situation délicieuse. — Cette ville fut trois fois prise et à peu près réduite en cendres, 1° par les Goths au ve siècle, 2° par Charles Martel qui l'enleva aux Arabes d'Espagne, 3° dans la guerre des Albigeois, par Simon de Montfort, qui passa 10,000 de ses habitants au fil de l'épée. Plusieurs conciles s'y sont tenus. — L'arr. de Béziers a 12 cantons (Bédarrieux, Agde, Capertang, Florensac, Montagnac, Murviel, Pézenas, Roujan, St-Gervais, Servian, plus Béziers qui en fait deux), 97 communes et 128,149 hab.

BEZOUT (Étienne), célèbre mathématicien, né à Nemours en 1730, mourut dans le Gâtinais en 1783. Il fut placé par M. de Choiseul en 1763 à la tête de l'instruction de la marine royale et fut chargé en 1768 de l'enseignement des élèves du corps de l'artillerie. Il rédigea pour ses élèves des cours qui eurent un grand succès et qui ont été souvent réimprimés. Les principaux sont : *Cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 4 vol. in-8; *Cours de mathématiques à l'usage de la marine*, 6 vol. in-8; *Théorie des équations algébriques*, 1779, in-4.

BHADRY-NATH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 100 kil. N. E. de Sirinagor, n'a que trente maisons, mais est célèbre par son temple où affluent par an plus de 50,000 pèlerins.

BHAGAVAD-GITA. *Voy.* MAHABARATTA.

BHATGONG ou DHARMAPATAN, ville de l'Inde sept., dans le Népal, à 13 kil. E. de Katmandou; 25,000 hab. Étoffes de coton; ouvrages de bronze, fer, cuivre. Séjour favori des brahmes du Népal.

BHAVANI, *qui donne l'existence*, ou PARVATI, *déesse des monts*, femme de Siva ou Mahadeva, dans la mythologie indienne. Elle est la déesse de la vengeance, qui punit le mal et détruit les méchants. On la représente avec huit ou seize bras armés. Dans les fêtes de la déesse, les dévots se font écraser sous les roues du char sur lequel est porté le colosse qui la représente. La vache qui lui est consacrée est souvent aussi son image symbolique.

BHAVANI-KODAL, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 93 kil. N. E. de Coïmbetour, au confluent du Kaveri et d'un fleuve nommé aussi Bhavani. Deux temples fameux, l'un de Vichnou, l'autre de Siva.

BHEGVOR, riv. du Béloutchistan, naît dans le Saraouan, baigne le Mekran et tombe dans la mer d'Oman après un cours de 620 kil. S.; il porte successivement les trois noms de Bale, Bourdou ou Badou, Bhegvor.

BHERTPOUR, ville de l'Inde, capit. de l'état de Bhertpour, à 48 kil. O. d'Agrah. Elle fut en vain assiégée par les Anglais dans la guerre contre les Mahrattes.

BHERTPOUR (état de), dans l'Inde sept. (ancienne province d'Agrah); sol plat qu'inonde souvent le Ramganga; grande fertilité. Le radjah de Bhertpour est indépendant.

BIAFRA, roy. de la Nigritie maritime, sur le golfe de Guinée, à l'E. de l'embouchure du Cross, et au N. de celle du Malimba; limitrophe de la côte de Gabon et de l'état d'Ouari. — On nomme golfe de Biafra le fond du grand golfe de Guinée, entre les caps Formose et Lopez.

BIAGIOLI (Nic.-Jos.), grammairien, né en 1768 à Vezzano près de Gênes, mort à Paris en 1830, vint de bonne heure enseigner la langue et la littérature italienne à Paris, où il obtint un grand succès. On a de lui une *Grammaire italienne*, Paris, 1805, souvent réimprimée; un *Traité de la poésie italienne*, 1808, et un grand nombre d'éditions estimées d'ouvrages italiens avec notes.

BIAGRASSO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Ticinella, à 16 kil. S. O. de Milan. Bataille entre les Impériaux et les Français qui y furent vaincus et perdirent peu après le chevalier Bayard, 1524.

BIALA, ville des États autrichiens (Galicie), à 60 kil. O. de Myslema, sur la Biala, affluent de la Vistule; 2,800 hab. Fabrique de toiles et de draps. Ville libre depuis 1789. — Biala, qui veut dire *blanche*, est un nom commun à beaucoup de villes et de riv. en Pologne, en Hongrie et en Russie.

BIALOVICTZ, grande forêt de la Lithuanie, gouvernement de Grodno, entre 52° 29' et 52° 51' de lat. N., à l'E. de la province de Bialystok, renferme un très grand nombre de bêtes fauves.

BIALYSTOK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. de la prov. de Bialystok, sur le Bialy, à 70 kil. S. O. de Grodno; 6,000 hab. Superbe château des comtes Potocki. — La prov. de Bialystok est bornée au N., à l'O. et au S. par la Pologne, à l'E. par le gouvernement de Grodno; 155 kil. sur 88; 219,000 hab. Cette province a été réunie à la Russie en 1807 par le traité de Tilsitt; avant cette époque elle appartenait à la Pologne.

BIANA, ville de l'Hindoustan, dans l'état des Radjepouts, sur le Ramganga, à 80 kil. S. O. d'Agrah, par 74° 48' long. E., 26° 57' lat. N., était capitale des Radjepouts quand Agrah n'était encore qu'un village.

BIANCHI. Ce nom, qui veut dire *blanc*, est fort commun en Italie. Il a été porté par un grand nombre de savants dont les plus connus sont :

BIANCHI (Jean), anatomiste, né à Turin en 1681, mort en 1761. Il fut reçu docteur à 17 ans, et devint professeur d'anatomie dans sa ville natale. Ses ouvrages sont : *Ductus lacrymales novi; De Lacteorum vasorum positionibus et fabrica; Storia del monstro di due corpi; Lettera sull' insensibilità; De naturali in humano corpore, vitiosa, morbosaque generatione historia*, Turin, 1761, in-8.

BIANCHI (Jean), naturaliste italien, né à Rimini en 1693, mort en 1775, plus connu par le nom latin de *Janus Plancus*, sous lequel il a publié plusieurs ouvrages, se fit recevoir docteur en médecine, se dévoua au service des pauvres, et publia d'utiles écrits sur la médecine et l'anatomie. Il fit revivre l'académie des *Lincei* à Rimini, et publia une notice historique sur cette société.

BIANCHINI (François), astronome et antiquaire, né à Vérone en 1662, vint de bonne heure à Rome où il jouit de la faveur d'Alexandre VIII et de ses successeurs, qui lui conférent plusieurs missions

scientifiques importantes. Il fut bibliothécaire d'Alexandre VIII, secrétaire d'une commission chargée de la réforme du calendrier; dressa un gnomon sur une grande échelle dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, tira une ligne méridienne à travers l'Italie, perfectionna des instruments d'astronomie, et découvrit les taches de Vénus. On a de lui : *Palazzo de' Cesari*, Vérone, 1738, in-fol., fig. ; *Iscrizioni sepolcrali della casa d'Augusto*, Rome, 1727, in-fol.; *Istoria universale provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi*, Roma, 1697, in-4; des *Observations sur la planète de Vénus*, etc.

BIARMIE, royaume finnois. *Voy.* PERMIE.

BIAS, philosophe grec, l'un des sept sages, naquit à Priène vers l'an 570 av. J.-C. Il avait fait une étude particulière des lois de sa patrie et consacra ses connaissances en ce genre à rendre service à ses amis, soit en plaidant pour eux devant les tribunaux, soit en se faisant leur arbitre. Il mourut dans un âge avancé et en plaidant. Priène, sa patrie, ayant été prise par Cyrus, tous les habitants emportèrent dans leur fuite ce qu'ils avaient de plus précieux; Bias seul n'emportait rien. On lui en demanda la raison : « C'est, dit-il, que je porte tout avec moi. *Omnia mea mecum porto.* »

BIBAN ou BIBEN, les *Portes de Fer*, défilé dangereux de l'Atlas, entre Alger et Constantine, par 1° 32' long. E. et 36° lat. N. Il est traversé par plusieurs torrents, et entre autres par l'Oued-Mailah, tributaire de l'Adouse. Les Français, conduits par le duc d'Orléans, l'ont franchi en 1829.

BIBARS, sultan de la dynastie des Mamelouks-Baharites en Égypte, fut proclamé, suivant l'usage, par la milice, après avoir assassiné son prédécesseur, l'an 1260. Il donna une forme stable à l'empire des Mamelouks, enleva aux califes toute autorité politique, repoussa les Tartares, rétablit la puissance des Musulmans, combattit avec un grand succès les Francs établis en Syrie, leur enleva un grand nombre de places et de postes importants, et détruisit leurs églises; mais il échoua à deux reprises devant St-Jean-d'Acre. Il mourut de poison en 1277. — Un autre Bibars régna un instant en 1309, mais il fut au bout de quelques mois renversé et mis à mort.

BIBBIENA, ville de l'Italie (Toscane), à 57 kil. E. de Florence.

BIBBIENA (Bernard DOVIZI, connu sous le nom de), cardinal et littérateur, né de parents obscurs à Bibbiena, en 1470, fut attaché à Jean de Médicis, l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal (1513), et le chargea de plusieurs missions importantes. Au retour d'une ambassade en France, il fut enlevé par une mort imprévue, en 1520. On prétendit qu'il avait été empoisonné et on accusa, mais sans aucun fondement, le pape même qui était son protecteur. Bibbiena avait composé plusieurs poésies et une comédie écrite en prose, *la Calandria*, qui contribua à restaurer le théâtre en Italie. — Le nom de Bibbiena a été aussi porté par plusieurs artistes du XVIIe siècle, issus du peintre J.-Marie Galli.

BIBEN, ville d'Illyrie. *Voy.* PEDENA.

BIBEN, défilé de l'Atlas. *Voy.* BIBAN.

BIBERACH, ville du roy. de Wurtemberg, prov. du Danube, sur le Riess, à 37 kil. S. O. d'Ulm; 4,450 hab. Murailles flanquées de tours. Aux environs, bains de Iordansbad, très fréquentés. Moreau battit les Autrichiens près de Biberach en 1796. — Biberach faisait partie jadis de l'Argovie. En 1802, cette ville fut donnée à l'état de Bade, et en 1806 elle passa au Wurtemberg. Biberach est la patrie de Wieland.

BIBERICH, ville du duché de Nassau, à [illegible]; 2,500 hab. Résidence des ducs de [illegible].

BIBIANE (sainte) ou SAINTE VIVIENNE, vierge et martyre, souffrit la mort sous Justinien.

BIBLE (*biblos, biblion*, livre), nom donné par excellence au livre qui contient les Saintes Écritures. On le divise en deux parties, l'Ancien et le Nouveau Testament. La première partie comprend l'histoire du peuple juif depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C., et se compose d'écrits historiques, de prophéties, d'ouvrages lyriques ou moraux. Voici, d'après le concile de Trente, l'ordre et la division des livres de l'Ancien Testament: les 5 livres de la loi ou le Pentateuque, écrits par Moïse; Josué; les Juges, et Ruth; les quatre livres des Rois; les Paralipomènes; Esdras et Néhémie; Tobie; Judith; Esther; Job; les Psaumes; les Proverbes; l'Ecclésiaste; le Cantique des Cantiques; la Sagesse; l'Ecclésiastique; les Prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Baruch, d'Ézéchiel, de Daniel; le livre des 12 petits Prophètes, et les 2 premiers livres des Macchabées. Les Juifs et les Protestants ne reconnaissent que 22 de ces livres comme canoniques, et rejettent comme apocryphes les livres de Tobie et de Judith, la Sagesse, l'Ecclésiastique, plusieurs parties du livre d'Esther, le livre de Baruch, le cantique des trois jeunes Hébreux, l'histoire de Suzanne, celles des idoles de Bel et du Dragon, les 2 premiers livres des Macchabées. On joint quelquefois à l'Ancien Testament le livre d'Hénoch, les 3e et 4e livres d'Esdras, les 3e et 4e livres des Macchabées, l'oraison de Manassé, etc.; mais les Catholiques et les Protestants s'accordent à rejeter ces écrits. — Le Nouveau Testament, déclaré canonique par les conciles dès les premiers siècles de l'Église, se compose : des 4 Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean; des Actes des Apôtres; des 14 Épîtres de saint Paul, et de 7 autres Épîtres; enfin de l'Apocalypse. On y a joint quelquefois l'Épître de saint Barnabé, les Épîtres de saint Paul aux Laodicéens et à Sénèque, plusieurs faux Évangiles, le Pasteur, la lettre de J.-C. à Abgar, etc. Aucun de ces livres n'est admis comme canonique. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, et le Nouveau presque tout entier en grec. Les Septante (*Voy.* ce mot) traduisirent en grec tout l'Ancien Testament, sous le règne de Ptolémée Philadelphe; et saint Jérôme, au IVe siècle, traduisit en latin la Bible tout entière; sa traduction, connue sous le nom de *Vulgate* (*Voy.* ce mot), est la seule qui soit reconnue par l'Église. Après les Septante, le Juif Aquila (*Voy.* ce nom) donna de la Bible une nouvelle traduction grecque, littéralement calquée sur l'hébreu. Les modernes ont traduit la Bible dans toutes les langues. *Voy.* SACY, LUTHER, etc.

BIBLIANDER (Théod.), dont le vrai nom est BUCHMANN, théologien suisse, né vers 1504, mort en 1564, embrassa la réforme et succéda à Zwingle dans la chaire de théologie de Zurich. Il a laissé un grand nombre de savants écrits sur l'histoire ecclésiastique, a donné une édition d'une traduction de l'Alcoran, avec la vie de Mahomet (Bâle, 1543), et a composé un traité fort curieux *De ratione communi omnium linguarum et litterarum*, Zurich, 1548.

BIBRACTE ou **AUGUSTODUNUM**, cap. des *Ædui*, est auj. AUTUN.

BIBULUS (M. Calpurnius), consul l'an 59 av. J.-C. en même temps que César. Il s'opposa d'abord de tout son pouvoir aux mesures démocratiques proposées par son collègue; mais voyant que sa résistance était inutile, il s'enferma dans sa maison et y passa les huit derniers mois de son consulat sans prendre aucune part aux affaires. Ainsi son consulat fut de fait entièrement nul. Les plaisants de Rome désignèrent cette année sous le nom des consuls Caïus et Julius César, faisant ainsi allusion aux deux prénoms de César.

BICÊTRE, grand hospice situé dans le dép. de

la Seine, sur la route de Fontainebleau, à 2 kil. S. de Paris. Il est ainsi nommé d'un château situé autrefois sur le même emplacement et qui, au XIVe siècle, appartenait à Jean, évêque de Winchester, dont le nom corrompu a fait *Bicêtre*. Sous Charles V, Jean, duc de Berry, y fit construire un hôpital qui fut détruit pendant les guerres qui désolèrent le règne de Charles VI. Rétabli sous Louis XIII, il servit d'asile aux soldats infirmes jusqu'à l'établissement de l'hôtel des Invalides; aujourd'hui il contient des vieillards, des infirmes et des aliénés. Il servait aussi de prison pour les vagabonds et les condamnés aux galères ou à la peine capitale. On y voit un très beau puits et un grand réservoir. Sa population s'élève à 6,500 individus.

BICHAT (Marie-Franç.-Xav.), célèbre physiologiste, né en 1771 à Thoirette en Bresse, commença ses études médicales à Lyon, et, lors du siége de cette ville (1793), vint les terminer à Paris. Desault, dont il suivait assidûment les leçons, ne tarda pas à le distinguer; Bichat devint son ami, l'aida dans ses travaux; après sa mort (1795), il publia les œuvres de son maître et acheva ce qu'il avait laissé imparfait. Il entra en 1797 dans la carrière du professorat et fut bientôt entouré d'auditeurs auxquels il exposait une doctrine aussi neuve que solide. En 1800, il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'à peine âgé de 28 ans. En même temps qu'il remplissait ces doubles fonctions, il faisait d'immenses recherches anatomiques et publiait de grands ouvrages. Tous ces travaux avaient déjà fortement altéré sa santé lorsqu'il fit, sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu, une chute violente qui détermina sa mort (1802). Il n'avait que 32 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800; *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol. in-8, 1801; *Anatomie descriptive*, 5 vol. in-8, dont les trois derniers furent publiés après sa mort par MM. Buisson et Roux. Il a en outre laissé des manuscrits dont l'Académie de médecine a fait l'acquisition en 1833. Bichat adopta les idées de Bordeu et de Barthez sur la force vitale, mais il eut le mérite de sortir des abstractions dans lesquelles ses prédécesseurs s'étaient renfermés. Il distingua la vie animale et la vie organique, plaça spécialement cette dernière dans les tissus qui enveloppent les viscères, et rechercha le mode de vitalité propre à chaque espèce de tissus.

BICHNAGAR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la Toumbaddrah, par 74° 14' long. E., 15° 14' lat. N. Elle était jadis fort grande et était la capit. d'une souveraineté importante; il n'en reste plus qu'un quartier qui forme la ville auj. nommée Anagoundi.

BICOQUE (LA), *Bicocca*, village du roy. Lombard-Vénitien, à 7 kil. de Milan. Lautrec, général français, y fut battu par les Impériaux en 1522.

BIDACHE, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Bayonne, sur la Bidouze; 2,250 hab.

BIDASSOA, *Magrada*, riv. qui sépare la France de l'Espagne, est française à son origine, puis espagnole, et vers son embouchure devient commune entre ces deux pays. Elle se jette dans la baie de Biscaye après avoir formé l'île des Faisans : cours, 44 kil. — C'est dans l'île des Faisans que fut conclu le traité des Pyrénées en 1659.

BIDEFORD, ville d'Angleterre (Devon), à 57 kil. N. O. d'Exeter, sur le Towridge et le Taw, près de la mer; 4,850 hab. Port. Pont gothique de vingt-quatre arches sur le Taw. Chantier de construction.

BIDER ou BAYDER, région de l'Inde en deçà du Gange, bornée au N. par le Bérar, au S. par le Bedjapour et l'Haïderabad, à l'E. par le Gandouana : 440 kil. sur 170. Le Godaveri la traverse. Ch.-l., Bider. Vallées fertiles. Il se divise en 2 parties : 1° partie anglaise immédiate, qui forme le district d'Akalkotta, dans la présidence de Bombay (Aurengabad); 2° partie anglaise médiate, qui fait partie du roy. de Decan et est beaucoup plus considérable. Villes principales : Bider, Kalberga et Nandere.

BIDER, ville de l'Inde en deçà du Gange, ch.-l. jadis de tout le Bider, et aujourd'hui de la partie du Bider appartenant au Decan, par 75° 20' long. E., 17° 49' lat. N. Grande ville, renommée pour les armes et le placage en argent.

BIDLIS ou BETLIS, ville de la Turquie d'Asie (Van), à 57 kil. S. E. de Mouch; 12,000 hab., moitié kourdes, moitié arméniens. Place très forte. Commerce considérable de tabac. — Suivant les Arméniens, elle a été fondée par Alexandre-le-Grand. Elle a été longtemps le siége d'un khan ou prince kourde indépendant : aujourd'hui elle est régie par un beg.

BIDOUZE, riv. de France, sort des Pyrénées à 20 kil. S. O. de Mauléon, passe à Ostabat, St-Palais, Bidache, et se perd dans l'Adour.

BIDPAY. *Voy.* PILPAY.

BIDUCESII, peuple de l'Armorique, occupait le diocèse de Bidué ou Saint-Brieuc.

BIEBERICH. *Voy.* BIBERICH.

BIECZ, ville des États autrichiens (Galicie), à 13 kil. O. d'Iaslo; 1,600 hab. Soufre et vitriol.

BIEDENKOPF, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près de la Lahn, à 19 kil. N. O. de Marbourg; 2,500 hab. Fonderies, etc.

BIEL, ville et lac de Suisse. *Voy.* BIENNE.

BIEL (Gabriel), professeur de théologie et de philosophie à l'université de Tubingue, né à Spire vers 1420, mort en 1495, prit part aux querelles des Réalistes et des Nominalistes, et se déclara pour ces derniers. On a de lui, outre des écrits théologiques, une exposition de la doctrine d'Occam : *Collectorium super libros Sententiarum G. Occami*, 1501, in-fol.

BIÉLAIA, riv. de Russie. *Voy.* BÉLAIA.

BIELFELD, ville de Prusse (Westphalie), régence de Mulden, sur le Lutterbach, à 62 kil. E. de Munster; 6,700 hab. Célèbre par ses fabriques de toiles et ses blanchisseries. Jadis ville hanséatique.

BIELGOROD, ville de Russie. *Voy.* BELGOROD.

BIELGORODOK, ville de Russie. *Voy.* AKKERMAN.

BIELITZ, ville des États autrichiens (Moravie et Silésie), sur la Biala, à 24 kil. N. E. de Teschen.

BIELLA, ville des États sardes, sur le Cervo, à 64 kil. N. E. de Turin; 7,850 hab.

BIELO, c.-à-d. *Blanc*, lac de Russie, dans le gouvernement de Novogorod, par 60° lat. N., et 35° long. E., reçoit la Kovja et Kéma. La Cheksna en sort.

BIELOPOL, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 106 kil. N. de Scutari.

BIELSK, ville de la Russie d'Europe (province de Bialystok), à 13 kil. N. E. de Plock; 2,000 hab.

BIEN PUBLIC (ligue du), *Voy.* LIGUE.

BIENNE, en allemand *Biel*, en lat. *Petinesca*, ville de Suisse (Berne), à 27 kil. N. O. de Berne, au pied du Jura et près du lac de Bienne. Industrie. Cette ville s'allia à Berne en 1279, fut incendiée par l'évêque de Bâle en 1367, rebâtie en 1388. Elle embrassa la réforme en 1528; fit partie de la Confédération helvétique jusqu'en 1797; de 1797 à 1814 elle fut un canton du départ. du H.-Rhin.

BIENNE (lac de), au S. O. de la ville de Bienne, reçoit les eaux du lac de Neufchâtel par la Thiele, qui après l'avoir traversé grossit l'Aar; 14 kil. sur 5. Au milieu est la jolie île Saint-Pierre, célèbre par le séjour de J.-J. Rousseau en 1765.

BIENVENIDA, ville d'Espagne (Badajoz), à 15 kil. N. O. de Llerena; 3,400 hab.

BIERLEY, ville d'Angleterre (York), à 48 kil. S. O. d'York; 6,000 hab. Nombreuses fabriques.

BIERLING (Fréd.-Guill.), théologien, né en 1676

à Magdebourg, mort en 1728, professa la théologie à Rinteln, et se distingua par son talent pour la prédication, ainsi que par l'étendue de ses connaissances. Il fut en correspondance avec plusieurs savants, notamment avec Leibnitz. Il est auteur de beaucoup de dissertations, entre autres : *De Pyrrhonismo historico*, Leipsick, 1724, in-8.

BIERNES, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 kil. E. de Château-Gontier ; 950 hab.

BIERVLIET, village de Hollande (Zélande), à 4 kil. E. d'Ysenek ; 1,000 hab. Patrie de Beukelzoon, inventeur de l'art d'encaquer le hareng. Elle a été fort souvent submergée.

BIESBOSCH, golfe de la mer du Nord en Hollande, entre Dordrecht et Gertruydenberg, formé en 1421 par une inondation qui engloutit 72 villages.

BIETIGHEIM, ville du royaume de Wurtemberg (Neckar), à 9 kil. N. O. de Ludwigsburg ; 2,560 hab. Draps, teintureries. Vins.

BIÈVRE ou BIÈVRES, riv. de France, naît à 1 kil. S. O. de Versailles, passe à Bièvres et à la manufacture de tapisseries des Gobelins dans Paris (d'où elle prend aussi le nom de rivière des Gobelins), et tombe dans la Seine à Paris même, près du pont d'Austerlitz. Jadis elle se jetait beaucoup plus bas dans la Seine; mais on a détourné son cours toutes les fois qu'on a reculé l'enceinte de Paris dont elle baignait les murs. Eau d'excellente qualité pour la teinturerie. Il y a sur ses rives beaucoup d'établissements de teinturiers, ainsi que de tanneurs. On se propose de la canaliser prochainement. Cours, 31 kil. — Le village de Bièvres (Seine-et-Oise) est à 24 kil. S. O. de Paris, sur la Bièvre; 1,000 habitants.

BIÈVRE (N. MARÉCHAL, marquis de), né en 1747, petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, servit d'abord dans les mousquetaires, et acquit bientôt de la célébrité par ses reparties et ses calembours, qui devinrent à la mode. Outre plusieurs facéties, qui ne sont en quelque sorte que des recueils de calembours, telles que *Lettre à la comtesse Tation* (contestation) *par le sieur* (scieur) *de Bois* (*flotté*), *étudiant en droit* (*fil*), 1770 ; l'*Almanach des calembours*, 1771 ; les *Amours de l'ange Lure* (engelure), 1772, on a de lui une comédie en 5 actes et en vers qui eut du succès, *le Séducteur*, 1783. Il mourut en 1789 aux eaux de Spa. Il avait inutilement tenté de se faire admettre à l'Académie. L'abbé Maury l'ayant emporté sur lui, il se consola de cet échec en citant ce vers connu :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori (a Maury).

On a publié en 1800, sous le titre de *Bievriana*, un recueil de ses calembours.

BIG-HORN, c.-à-d. *grosse corne* ou *grand pic*, riv. des États-Unis (territ. de Missouri), naît par 112° 3' long. O., et coule à l'E., puis au N., tombe dans la Pierre-Jaune (Yellow-Stone), au fort Manuel. Cours, 575 kil.

BIGA, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 90 kil. S. E. de Gallipoli, ch.-l. d'un livah de même nom, situé entre ceux de Kodavenkiar et de Karassi, la mer de Marmara et l'Archipel ; répond à une portion de l'ancienne Mysie. On y trouve les ruines de Troie, d'Abydos, de Lampsaque, etc.

BIGERRI ou BIGERRONES, peuple de la Novempopulanie, entre les *Osquidates* à l'O. et les *Convenæ* à l'E. Ch.-l., *Turba* (Tarbes). Leur pays a depuis formé le Bigorre.

BIGNON (Jérôme), célèbre magistrat, né à Paris en 1589, mort en 1656, se fit remarquer par sa précocité et par sa vaste érudition. Après avoir exercé avec distinction la profession d'avocat, il fut nommé en 1620 avocat-général au grand-conseil, puis conseiller d'état et avocat-général au parlement de Paris (1626). Ayant résigné sa charge, il devint en 1642 bibliothécaire du roi. On a de lui une *Chorographie de la Terre-Sainte*, qu'il publia ayant à peine dix ans ; un traité *De l'Excellence des rois de France*, 1610 ; *Marculfi monachi formulæ*, 1613. — Son petit-fils, J.-P. Bignon, fut aussi bibliothécaire du roi, et se distingua également par une grande instruction.

BIGORRE, *Bigerrones*, province de la Gascogne, au S. O., entre le Béarn et le Nébouzan. Ch.-l., Tarbes. Il se divisait en 3 parties : 1° la plaine ; 2° les montagnes, divisées en 3 vallées (de Lavedan, de Campan, de Barèges) ; 3° le Rustan. Villes principales : Tarbes, Ibos, Antin, Lourdes, Luz, Campan, Bagnères, Barèges, Saint-Sever. Il forme auj. la majeure partie du dép. des H.-Pyrénées. — Le Bigorre était jadis un comté dépendant du duché d'Aquitaine ; il fut réuni à la couronne en 1298 par le mariage de Philippe-le-Bel avec Jeanne, héritière du comté de Bigorre ; le Prince Noir s'en empara en 1369, mais il fut reconquis par Charles V, et cédé en 1425 par Charles VII au comte de Foix, d'où il passa à la maison d'Albret et à Henri IV, qui le réunit définitivement à la couronne.

BIGOT DE PRÉAMENEU, ministre des cultes sous l'empire, né à Redon en 1750, mort en 1825, était avocat au parlement de Paris avant la révolution, et fut député en 1791 à l'Assemblée législative, où il professa des opinions très modérées. Après le 10 août, il s'éloigna des affaires et ne reparut que sous le consulat. Nommé président de la section de législation au conseil d'État, il concourut de la manière la plus active, avec Portalis et Tronchet, à la rédaction du nouveau Code. En 1808, il fut nommé ministre des cultes, fonctions qu'il conserva jusqu'à la restauration.

BIGOT DE MOROGUES (P.-M.-Sébastien), agronome, né à Orléans en 1777, mort en 1840, a publié un grand nombre d'ouvrages utiles sur les sciences naturelles et agricoles ; tels sont : *Mémoire historique et physique sur les aérolithes*, in-8, 1812 ; *Essai sur le moyen d'améliorer l'agriculture*, 2 vol. in-8, 1822, etc. Il a fourni plusieurs articles au *Journal des mines* et à la *Biographie universelle*. Il était pair.

BIHACZ, ville de Bosnie, dans une île de l'Unna, à 100 kil. S. E. de Carlstadt. Place forte.

BIHAR, ville de Hongrie, à 20 kil. N. O. de Gross-Vardein, ch.-l. d'un comitat de même nom. — Le comitat de Bihar est situé dans le cercle au-delà de la Theiss, entre ceux de Szabolesh, de Szathmar, d'Arad, de Bekes et la Transylvanie ; 446,000 hab. Lacs de natron. Grains, vins, etc.

BIKANIR, ville de l'Inde anglaise médiate, à 23 kil. N. O. d'Adjmir, dans le désert. Capit. du roy. de Bikanir. Murs flanqués de tours, citadelle.

BIKEND, bourg de la Grande-Boukharie, à 44 kil. S. O. de Boukhara, fut avant Boukhara la capit. de ce pays.

BILBAO, *Amanes portus* et *Flaviobriga*, ville d'Espagne, dans la capitainerie-générale de Guipuscoa, sur l'Ansa, près de la mer, à 324 kil. N. E. de Madrid ; 15,000 hab. Ch.-l. de la Biscaye proprement dite ou intendance de Bilbao. Olaveaga et Portugalete sont les ports de Bilbao. Air très sain. Rues très propres, belles maisons, quelques fresques au dehors. Belle place, superbe quai, hôtel-de-ville, pont en bois d'une seule arche. Commerce considérable, entrepôt de toutes les laines d'Espagne qui s'expédient à l'étranger, etc. Agrandie et presque créée en 1300 par Diégo Lopez de Haro. Prise et reprise dans la guerre de la France et de l'Espagne, en 1808 et 1809, et dans la guerre de don Carlos en 1837.

BILBILIS, auj. *Calatayud*, ou, selon d'autres, *Baubola*, près de Calatayud, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), sur le Salo (Xalon). Patrie de Martial. Aux environs, eaux thermales. — Le fleuve Xalon portait aussi le nom de *Bilbilis*.

BILDERDYCK (Guillaume), poète hollandais, que

ses compatriotes placent à côté de Gœthe et de Byron, né à Amsterdam en 1756, mort à Harlem en 1831, s'est essayé dans un grand nombre de genres différents. On a de lui une traduction des poésies d'Ossian, 1802 et 1806; une imitation de *l'Homme des Champs* de Delille, 1804; des tragédies, un poëme épique inachevé, *la Destruction du premier monde*; divers recueils de poésies, une *Grammaire hollandaise* estimée, 1824, etc. Il resta toujours attaché à la maison d'Orange, ce qui lui attira pendant longtemps des persécutions.

BILEDULGERID, ou mieux, BELAD-EL-DJÉRID, c.-à-d. *pays des dattes*, contrée du Maghreb, au S. de l'Atlas et au N. du Sahara, se compose de portions appartenant à des états divers, savoir: 1° à l'O. les 3 pays de Sous, Talifet, Sedjelmesse, dans le Maroc; 2° au N. ceux de Tegorarin et de Zab, situés au S. de l'Algérie; 3° le Bilédulgérid proprement dit, dans l'état de Tunis; 4° le Fezzan, l'Audjélah et le Siouâh, à l'E. des précédents. Au S. de l'état de Tripoli s'étendent de vastes déserts coupés par des oasis; au N. et à l'O., les lieux habités et fertiles sont plus nombreux. Habitants: des Maures et des Kabaïls, des Touariks, des Tibbous.

BILEFELD, ville de Prusse. *Voy.* BIELFELD.

BILFINGER (Georges-Bernard), savant allemand, né en 1693 dans le Wurtemberg, embrassa avec ardeur dès sa jeunesse les doctrines de Leibnitz et de Wolf; enseigna à Tubingue, puis à Pétersbourg; fut rappelé en 1731 à Tubingue, où il jouit d'un grand crédit; devint conseiller privé et président du consistoire; fut chargé d'une branche importante de l'administration et fit prospérer le Wurtemberg. Il mourut à Stuttgard en 1750. Il a laissé plusieurs écrits sur la philosophie, la théologie et la physique; les principaux sont: *De Harmonia præstabilita*, Tub., 1721; *De Origine et permissione mali*, 1724; *De Deo, anima et mundo*, 1725. On lui doit aussi un nouveau genre de fortifications qui porte encore son nom. Il remporta le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris sur *la Cause de la pesanteur*.

BILITIO, auj. BELLINZONA.

BILLAUD-VARENNE (J.-Nicolas), fameux conventionnel, né à La Rochelle en 1762, entra d'abord chez les Oratoriens et fut préfet des études à Juilly, puis se fit recevoir avocat, en 1785. Il embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires, publia contre les ministres de Louis XVI des écrits virulents, se lia avec Danton, Marat et Robespierre; fut après le 10 août substitut du procureur de la commune, et dirigea de concert avec Danton les sanglantes journées de septembre (1792). Envoyé à la Convention par les électeurs de Paris, il poursuivit avec acharnement Louis XVI, puis les Girondins. Nommé membre du comité de salut public, il organisa avec Robespierre le système de la terreur: cependant il se sépara bientôt de son collègue qu'il accusait de tyrannie, et il contribua puissamment à la journée du 9 thermidor. Il n'en fut pas moins, peu après cette journée, déporté à Cayenne avec Collot-d'Herbois (1795). Il parvint à s'évader au bout de 20 ans, et se réfugia à St-Domingue où il mourut en 1819. Ses ouvrages, tous de circonstance, sont oubliés. Il avait dans sa jeunesse cultivé la poésie.

BILLAUT (Adam), poëte. *Voy.* ADAM (Maître).

BILLITON ou BILLINGTON, île de la Sonde, au S. O. de Bornéo; 100 kil. sur 80. Cédée aux Anglais avec Banca par le sultan de Palembang; elle appartient aux Hollandais depuis 1822.

BILLOM, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 20 kil. S. E. de Clermont; 4,467 hab. Basalte. Célèbre collége de Jésuites avant 1830. Billom a joué un rôle dans la Réforme. Il s'y tint en 1589 des états que présidèrent La Rochefoucauld-Randan et l'évêque de Clermont.

BILMA, ville du Sahara, à 650 kil. S. E. de Mourzouk, et à 800 kil. N. E. de Bournou, par 12° long. E. et 21° 20' lat. N. Habitée par des Tibbous. Beaucoup de sel. Vue par les Anglais Oudney, Denham et Clapperton. — Cette ville donne son nom à un désert voisin.

BILSEN, ville de Belgique (Limbourg), à 11 kil. O. de Maëstricht; 2,600 hab. Eau minérale ferrugineuse.

BILSTON, ville d'Angleterre (Stafford), à 4 kil. S. E. de Wolverhampton, à 15 kil. de Birmingham; 15,000 hab. Houille, fer aux environs. Hauts-fourneaux, fonderies, etc.

BIMA, ville et petit état de l'île de Sombavia, à l'extrémité N. E., par 116° 31' long. E., 8° 24' lat. N. Soumis aux Hollandais.

BINCH, ville de Belgique (Hainaut), à 14 kil. S. E. de Mons; 4,450 hab.

BINDA ou LAMNEE, auj. la *Nerbedda*, riv. de l'Inde Cisgangétique, se jetait dans le *Barygazenus sinus*, auj. *golfe de Cambaye*.

BINET (René), né en 1732, près de Beauvais, mort à Paris en 1812, fut professeur de rhétorique au Plessis, puis recteur de l'université de Paris (1792); il devint sous l'empire proviseur du lycée Bonaparte (collége Bourbon), et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui des traductions d'*Horace*, 1783; de *Valère-Maxime*, 1796; de *Virgile*, 1805 (souvent réimprimées), et de quelques *Discours* de Cicéron.

BINGEN, *Bingium*, ville du gr.-duché de Hesse-Darmstadt sur le Rhin, au confluent du Rhin et de la Nahe, à 25 kil. O. de Mayence; 4,100 hab. Sur une hauteur voisine, on voit les ruines du château de Klopp. Cataracte du Rhin, dite Bingerloch.

BINGLEY, ville d'Angleterre (York), sur l'Aire et près du canal de Liverpool, Leeds et Bradford, à 19 kil. N. O. de Leeds; 6,000 hab.

BINTANG, île de la mer des Indes, au S. de la presqu'île de Malacca, par 102° 10' long. E., 1° 2' lat. N.; cultivée et peuplée. Poudre d'or.

BION, poëte bucolique grec, natif de Smyrne, contemporain de Théocrite, vivait vers l'an 290 av. J.-C. Il nous reste de lui plusieurs idylles d'un goût exquis, parmi lesquelles on distingue l'*Amour fugitif* et le *Chant funéraire d'Adonis*. Il eut pour disciple et pour ami Moschus. Ses poésies se trouvent généralement réunies à celles de Théocrite et de Moschus. Elles ont été traduites en français par Gail, 1795.

BION le *Borysthénite*, philosophe scythe, ainsi nommé parce qu'il était d'Olbie sur le Borysthène, était de la secte des Cyniques; il se distingua en même temps comme poëte et comme musicien. Il excella surtout dans la satire, et n'épargna point les superstitions de son temps: ce qui fut cause qu'on l'accusa, sans doute à tort, d'être athée. Il mourut très vieux, 241 ans av. J.-C.

BIORNBOURG, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), sur le golfe de Botnie, à 120 kil. N. d'Abo; 2,500 hab.

BIPONTIUM, nom de la ville des DEUX-PONTS (Zweybrücken) en latin moderne.

BIR ou BIRIDJEK, *Birtha*, ville de la Turquie d'Asie, à 55 kil. S. O. d'Orfa, sur l'Euphrate; jadis très commerçante, auj. bien déchue. Elle n'a que 3,000 hab.

BIRAGUE (René DE), né à Milan en 1407, d'une maison noble et ancienne, attachée à la France, se retira en France pour échapper à la vengeance de Louis Sforce, duc de Milan. François I le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde des sceaux en 1570; admis au conseil secret, il fut avec les Gondi, les Guise, les Catherine de Médicis, un de ceux qui formèrent et dirigèrent le complot de la St-Barthélemy. La dignité de chancelier lui fut donnée en récompense. Grégoire XIII le fit cardinal, à la prière de Henri III, quoiqu'il ne fût pas même

prêtre. Il mourut en 1583. On l'a accusé de plusieurs empoisonnements.

BIRAN (MAINE DE). *Voy.* MAINE DE BIRAN.

BIRCH (Thomas), théologien et historien anglais, né en 1705, mort en 1766, membre de la Société royale de Londres, et ministre de deux paroisses de cette ville, publia le *Dictionnaire général, historique et critique*, traduit de Bayle, considérablement augmenté, 10 vol. in-fol., 1741. Ses autres ouvrages les plus importants sont : *Esquisses biographiques des personnages distingués*, 2 vol. 1752 ; *Mémoires du règne d'Élisabeth*, 1754, 2 vol. in-4 ; *Histoire de la Société royale de Londres*, 1756-1757 ; *la Vie de l'archevêque Tillotson*, 1753 ; *du prince de Galles, fils de Jacques I*, 1760, etc.

BIREN (J. Ernest), duc de Courlande, né en 1687, mort en 1772, était fils d'un paysan courlandais. Ayant su se faire aimer d'Anne, duchesse de Courlande, il devint tout-puissant lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie (1730). Il exila ou fit périr dans les supplices tous ceux qui lui faisaient ombrage, et se fit élire duc de Courlande, malgré l'opposition de la noblesse de cette province. À la mort de l'impératrice, il fut reconnu régent de l'empire (1740) ; mais un complot tramé par le maréchal Munich lui fit perdre le pouvoir ; il fut envoyé en Sibérie. Élisabeth le rappela l'année suivante, et Catherine II lui rendit son duché de Courlande, qu'il conserva depuis, et qu'il résigna à son fils en 1766. Pendant sa faveur, il gouverna avec cruauté, mais aussi avec force et avec gloire. Par une vanité ridicule, il se faisait appeler Biron, et portait les armes de cette illustre famille de France.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, né vers 1210, mort en 1266, épousa Ingeborg, sœur du roi Eric-le-Bègue ; sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois (1236) ; obtint en 1248 la dignité de comte du palais, et soumit peu après au christianisme les habitants de la Finlande, dont les pirateries étaient un fléau pour la Suède. A la mort d'Éric-le-Bègue, il fut nommé régent, et tint jusqu'à sa mort les rênes du gouvernement. — Son petit-fils, reconnu roi de Suède en 1284, fut chassé du trône par ses frères, et se réfugia en Danemarck, où il mourut en 1321.

BIRKENFELD, ville du gr.-duché d'Oldenbourg, sur la Nahe, à 35 kil. de Trèves ; 1,000 hab. Ch.-l. d'une principauté qui, avant la révolution française, appartenait à la maison de Wittelsbach. Elle fut incorporée au dép. de la Sarre de 1796 à 1814, donnée à la Prusse en 1814, puis cédée au grand-duc d'Oldenbourg (1815).

BIRKET-EL-HADGI, c.-à-d. *lac des Pèlerins*, dans la B.-Egypte, à 15 kil. N. E. du Caire ; 45 kil. sur 10. C'est le rendez-vous des pèlerins qui de l'Afrique veulent aller en Arabie.

BIRKET-EL-KÉROUN, jadis *lac Mœris. Voy.* MŒRIS.

BIRMAN (empire), état de l'Inde Transgangétique, entre les 91°-99° long. E. et 8° 15'-27° 7' lat. N., a pour bornes au N. l'Assam et l'Yun-Nan (prov. de Chine), à l'E. l'Yun-Nan et la riv. Salouen ; à l'O. l'Aracan, le Kassaï, etc. ; au S. le golfe de Bengale : 2,000 kil. sur 500 ; 8,000,000 d'hab. L'empire Birman se compose auj. de 5 parties : le Birman propre ou Ava, le Pégou, le Laos, le Martaban et divers pays tributaires. Cap., jadis Ava, dite aussi Ratna-Poura (c.-à-d. *ville des joyaux*), puis Amarapoura et auj. Rangoun. Sol montueux, longues vallées. Riv. principales : l'Iraouaddy, le Zittang, le Salouen. Climat d'une chaleur excessive ; fertilité extraordinaire : canne à sucre, riz, indigo, thé, etc. Bois de tek et autres bois de construction. Or, étain, fer, plomb, antimoine, soufre, jaspe, marbres admirables, pierres précieuses. Éléphants superbes et autres animaux de l'Inde Transgangétique. — Les Birmans furent longtemps assujettis au Pégou ; ils se révoltèrent à l'instigation des Portugais, mais les Pégouans les vainquirent en 1751. Quelques années plus tard, Alompra, sorti d'un rang obscur, expulsa l'étranger, soumit les contrées voisines et même le Pégou, et fonda ainsi l'empire Birman, dont il fut le premier monarque. Cet empire peut mettre 60,000 hommes sous les armes ; sa force consiste surtout dans les embarcations de guerre. Les Anglais se sont fait céder par les Birmans l'Assam, le Tenasserim, le Jonkselon, etc.

BIRMINGHAM, ville d'Angleterre (Warwick), à 28 kil. N. O. de Coventry, à 173 kil. N. O. de Londres ; 147,000 hab. On y distingue la *ville haute* qui offre de beaux monuments, la *ville basse* qui est laide et vieille, et le faubourg de Soho, où sont les vastes fabriques de Bolton et de Watt. Collége, deux bibliothèques, etc. Immense industrie : fonderies, machines à vapeur, armes blanches et à feu, ouvrages de toute espèce en fer et en acier, coutellerie, harnacherie, instruments de physique et autres, peinture sur verre ; hôtel des monnaies. Commerce très actif favorisé par plusieurs canaux, dont les principaux sont le canal de Fazeley et le Vieux-Canal. — Il y a aux États-Unis, dans la Pensylvanie, une ville du nom de Birmingham.

BIRNBAUM, en polonais *Miedzychow*, ville des États prussiens (Posen), à 70 kil. N. O. de Posen ; 2,000 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom.

BIRNIE, contrée d'Afrique. *Voy.* BOURNOU.

BIRON, bourg de France (Dordogne), à 40 kil. S. E. de Bergerac ; 700 hab. Il a donné son nom à l'illustre famille française des Gontaut de Biron.

BIRON (Armand DE GONTAUT, baron de), maréchal de France, né en 1524, d'une famille ancienne du Périgord, servit d'abord en Piémont sous le maréchal de Brissac ; assista dans l'armée catholique aux batailles de Dreux, de St-Denis et de Moncontour, quoiqu'il fût secrètement porté pour les Huguenots ; fut nommé en 1569 grand-maître de l'artillerie, et fut chargé, ainsi que de Mesme, seigneur de Malassise, de conclure avec les Huguenots la paix dite de St-Germain. Créé maréchal de France en 1577, il commanda successivement en Guyenne, dans les Pays-Bas et en Saintonge. Après la mort de Henri III, Biron fut un des premiers qui reconnurent Henri IV. Il rendit les plus grands services à ce prince à la bataille d'Arques et à l'attaque de Paris. Il fut tué au siége d'Epernay en Champagne le 26 juillet 1592, à 68 ans. C'était un des plus grands capitaines de son temps.

BIRON (Charles DE GONTAUT, duc de), fils du précédent, célèbre par l'amitié de Henri IV, et par sa trahison, né en 1561. Il fit ses premières armes sous le maréchal, son père, et servit pendant longtemps Henri IV avec autant de dévouement que d'intrépidité. Il se couvrit de gloire aux batailles d'Arques et d'Ivry, aux siéges de Paris, de Rouen, et au combat d'Aumale. En récompense, le roi le combla d'honneurs ; il le nomma amiral de France (1592), puis maréchal (1594), et gouverneur de la Bourgogne ; le fit duc et pair (1598), et lui confia les ambassades les plus importantes. En 1595, Henri lui avait sauvé la vie au combat de Fontaine-Française. Malgré tant de bienfaits, Biron, égaré par l'orgueil, l'ambition et la cupidité, conspira contre son roi ; il traita avec l'Espagne et la Savoie et s'engagea à prendre les armes contre son pays. Le complot fut révélé par Lafin qui en avait été l'instigateur ; Biron voulut tout nier, mais il fut convaincu par ses écrits. Henri IV essaya plus d'une fois, mais inutilement, d'obtenir l'aveu de son crime, afin de lui pardonner. Biron eut la tête tranchée en 1602 ; il n'avait que 40 ans. — Un petit-neveu de ce dernier, Charles-Armand, né en 1663, mort en 1756, fut maréchal de France, ainsi que le fils de celui-ci, Louis-Antoine, né en 1701, mort en 1788. — Ar-

mand-Louis de Gontaut, duc de Biron, né en 1747, fils de Louis-Antoine, porta le titre de duc de Lauzun jusqu'à la mort de son père.

BIRR, ville d'Irlande, ch.-l. du comté du Roi (King's county), à 110 kil. S. O. de Dublin ; 5,600 hab.

BIRSK, ville de la Russie d'Europe (Orenbourg), sur la Bélaïa, à 80 kil. N. O. d'Oufa ; 2,500 hab.

BIRTHA, anc. ville d'Asie. *Voy.* BIR.

BISACCIA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 18 kil. N. E. de Santo-Angelo dei Lombardi ; 5,000 hab.

BISAN, *Bethsan*, *Scythopolis*, ville de Syrie (Damas), à 66 kil. N. E. de Jérusalem.

BISANTHE, ville de Thrace, sur la Propontide, auj. RODOSTO.

BISCARA, ville de l'Algérie (prov. de Constantine), à 240 kil. S. O. de Constantine ; château fort.

BISCAYE, en espagnol *Vizcaya*, prov. d'Espagne, bornée au N. par la baie de Biscaye, à l'E. par le Guipuscoa, au S. par l'Alava, à l'O. par l'intendance de Burgos ; 60 kil. sur 100 ; 200,000 hab., Basques pour la plupart. Ch.-l., Bilbao. Montagnes, forêts ; riv. nombreuses, et sans importance ; climat humide, mais salubre. Peu de céréales, vin médiocre, bons fruits, châtaignes. Côtes très poissonneuses. Assez d'industrie et de commerce. — Du temps des Romains, les *Cantabri*, les *Autrigones*, les *Caristi* occupaient cette partie de l'Espagne ; elle ne fut appelée Biscaye que depuis Alphonse-le-Grand (866). Vers le XI[e] siècle, Inigo Lopez, nommé gouverneur de cette province, s'y rendit presque indépendant, et 19 de ses successeurs la gouvernèrent après lui comme seigneurs, jusqu'à la réunion de la Biscaye à la couronne de Castille, 1479. Après cette réunion les Biscayens conservèrent leurs coutumes et privilèges dits *fueros*. Ce n'est que dans ces derniers temps que des modifications y furent apportées, après une longue guerre civile.

BISCAYE (NOUVELLE-), ancienne prov. du Mexique, auj. partie de l'état de Durango, bornée par ceux du Nouv.-Mexique au N., du Nouv.-Léon à l'E., du Zacaticas au S.

BISCEGLIA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 22 kil. E. de Barletta ; 10,000 hab. Evêché. Beau palais épiscopal. Célèbre combat de 13 Français, au nombre desquels était le chevalier Bayard, contre 13 Espagnols.

BISCHOFFS....., c.-à-d. *de l'évêque*. Ce mot fait partie d'un grand nombre de noms propres dont les principaux sont :

BISCHOFFSBURG, ville des États prussiens (Prusse propre), à 34 kil. S. O. de Rœssel.

BISCHOFFSHEIM, ville de France (B.-Rhin), à 2 kil. N. d'Oberenheim ; 1,470 hab. — On compte plusieurs autres Bischoffsheim dans le grand-duché de Bade, en Bavière, etc.

BISCHOFFSTEIN, ville des États prussiens (Prusse propre), à 15 kil. N. O. de Rœssel. Distilleries, brasseries, tanneries ; draps, bonneterie.

BISCHWEILER, *Episcopi villa*, ville de France, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur la Moder, à 22 kil. N. de Strasbourg ; 5,845 hab. Ville très industrieuse ; commerce de chanvre. Fabriq. de drap, filature de laine.

BISERTE. *Voy.* BIZERTE.

BISHOP'S WEARMOUTH, ville d'Angleterre (Durham), à 19 kil. N. E. de Durham, sur le Wear ; 9,600 hab. Pont en fer d'une seule arche.

BISIGNANO, *Besidiæ*, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 24 kil. N. de Cosenza ; 9,000 hab. Evêché.

BISNAGAR, ville de l'Inde. *Voy.* BICHNAGAR.

BISNI (principauté de), dans l'Asie centrale, fait partie de la région du Boutan et reconnaît la suzeraineté du Deb-radjah (ou roi de Boutan) pour une partie de ses possessions, et celle des Anglais pour l'autre. Elle a pour ch.-l. la ville de Bisni.

BISSAGOS (archipel des), sur la côte occidentale de l'Afrique, entre la Gambie et la Sierra Leone, près de l'embouchure du Rio Grande, par 16° 50'-19° 30' long. O., 10°-12° lat. N. Elles sont d'un abord dangereux. Les plus grandes de ces îles sont Bulama, Bissao ou Bussi, Yate, Mauterre.

BISSAYES (îles). *Voy.* PHILIPPINES.

BISSENZ, ville des États autrichiens (Moravie), à 13 kil. de Hradisch. On y récolte le meilleur vin du pays.

BISSON (Hipp.), lieutenant de marine, né en 1796, à Guéméné en Bretagne. Ayant été chargé, dans l'expédition de Grèce, de commander un brick qui avait été pris sur les Turcs par la flotte de l'amiral de Rigny, il se fit sauter avec l'équipage plutôt que de se rendre (6 nov. 1827). Une pension fut décernée à sa sœur, à titre de récompense nationale.

BISTONII, peuple de Thrace, au S. du mont Rhodope.

BISTONIS LACUS, dans la Thrace, près d'Abdère, auj. lac LAGOS.

BISZTRITZ, ville des États autrichiens (Transylvanie), sur le Bisztritz, à 48 kil. N. E. de Szamos-Ujvar ; 4,600 hab. Potasse.

BISZTRITZ, riv. des États autrichiens (Galicie), sort des monts Krapacks et tombe dans le Dniestr, près de Bakou. Paillettes d'or. — Un autre affluent du Dniestr, qui arrose la Bukovine et passe à Bisztritza en Moldavie, porte le même nom.

BITAUBÉ (P.-Jérémie), écrivain, né à Kœnigsberg en 1732, d'une famille de réfugiés français, se livra au ministère évangélique et cultiva la littérature. Il se fixa à Paris vers 1770, et y mourut en 1808. Il avait été nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. On a de lui deux poëmes en prose, *Joseph* (1767) et *les Bataves* (1796), des traductions de l'*Iliade* (1780) et de l'*Odyssée* (1785), qui obtinrent du succès. Ses œuvres ont été publiées en 9 vol. in-8, Paris, 1804.

BITCHE, *Bidiscum* ou *Bicina*, ch.-l. de cant. (Moselle), à 24 kil. S. E. de Sarreguemines ; 3,077 hab. Aux environs, grandes forges et verreries.

BITERRÆ, ville des *Volcæ Tectosages*, auj. BÉZIERS.

BITETTO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 16 kil. S. O. de Bari ; 3,350 hab. Évêché.

BITHYNIE, *Bithynia*, contrée de l'Asie-Mineure, bornée au N. par le Pont-Euxin, au S. par la Galatie et la Phrygie, à l'O. par la Propontide, à l'E. par la Paphlagonie. Habitants primitifs : *Bebryces*, puis *Thyni*, *Mariandyni*, *Mygdones*, *Caucones*. On suppose qu'elle fut peuplée originairement par des Thraces. Villes principales : Pruse, Nicée, Nicomédie, Héraclée, Claudiopolis. — L'histoire de la Bithynie avant Alexandre est peu connue ; elle formait alors un petit royaume indépendant de la Perse, dont le roi était Zypétès (328). Ce dernier reconnut la suprématie macédonienne. Mais après sa mort (281), Nicomède I secoua ce joug, et la Bithynie redevint tout à fait libre. L'an 183 av. J.-C., elle subit l'influence romaine. Elle eut pour rois, depuis Nicomède, Zélas (250), Prusias I (237), Prusias II (192), qui livra Annibal aux Romains, Nicomède II (148), Nicomède III (90). Ce dernier mourut en 45, léguant son roy. aux Romains. Au III[e] siècle de l'empire, la Bithynie fut une prov. du diocèse de Pont. Au V[e], on en fit deux provinces, séparées par le Sangarius : 1° la Bithynie propre (Bithynie occident.), 2° l'Honorie (Bithynie orient.). Au XI[e] siècle, les Seldjoucides s'emparèrent de cette contrée, et en 1327 les Ottomans firent de Brousse (*Prusa*) la capitale de leur empire.

BITHYNIUM ou CLAUDIOPOLIS, ville de Bithynie, auj. BASTAN.

BITONTO, *Butuntum* ou *Bidruntum*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 15 kil. S. O. de Bari ;

13,500 hab. Évêché. Aux environs, vin de Zagarello, fort renommé. Célèbre victoire des Espagnols sur les Impériaux en 1736.

BITTERFELD, ville des États prussiens (Saxe), sur la Mulde, à 37 kil. N. E. de Merseburg ; 2,300 hab. Draps, bonneterie, etc. Fondée par une colonie flamande dont les membres font valoir leurs terres en commun.

BITURIGES, peuple de la Gaule Transalpine, se divisait en deux grandes branches : 1° les *Bituriges Cubi*, compris d'abord dans la Celtique, puis réunis plus tard à l'Aquitaine 1re. Ils étaient au N. des *Lemovices*, au S. des *Aureliani*. Ch.-l., *Avaricum* (Bourges), qu'on nomme aussi *Bituriges*. Leur territoire forma depuis le Berry et une partie du Bourbonnais.— 2° Les *Bituriges Vivisci* ou *Iosci*, dans l'Aquitaine 1re, à l'O. des *Petrocorii*, et au S. des *Santones*; ch.-l., *Burdigala* (Bordeaux). Leur territoire représente auj. les arrond. de Bordeaux, Blaye, Libourne, dans le départ. de la Gironde. Les *B. Vivisci* étaient une colonie des *B. Cubi*.

BITURISTÆ, auj. *Bedarrides*, ville des Allobroges, aux environs de laquelle ce peuple fut complétement défait par Domitius Ænobarbus (123 av. J.-C.).

BIVAR. *Voy.* CID (LE).

BIVONA, ville de Sicile, à 42 kil. N. O. de Girgenti ; 5,000 hab. — Autre ville de Sicile, plus connue sous le nom de MONTELEONE.

BIZERTE, *Hippo Zarytos*, ville de l'état de Tunis, au N. O. de Tunis, par 7° 30' long. E., 37° 10' lat. N. Port, qui fut jadis un des meilleurs de l'Afrique. Cette ville était célèbre autrefois par la piraterie de ses habitants.

BIZIA, auj. *Visa*, ville de Thrace, vers l'embouchure du Salmydesse ou Orosine dans le Pont-Euxin, fut dans les temps anciens la capitale des états de Térée.

BLACAS D'AULPS, maison française très ancienne, ainsi nommée du château d'Aulps en Provence. Dès le XIIe siècle, un Blacas d'Aulps, dit *le Grand-Guerrier*, se distingua parmi les plus vaillants chevaliers de la cour de Raimond Bérenger; il mourut en 1235. — A cette famille appartient *P.-L. Casimir*, duc de Blacas d'Aulps, pair de France et ambassadeur, né en 1770 à Aulps (Var). Il émigra en 1790, combattit dans la Vendée parmi les royalistes, puis s'attacha à la personne de Louis XVIII qui le chargea de diverses missions pendant son exil, et le nomma en 1814 secrétaire d'état et ministre de la maison du roi. Il accompagna Louis XVIII à Gand, fut nommé pair par ce prince à son retour, puis ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage du duc de Berry avec la fille du prince royal; et à Rome, où il fit signer le concordat de 1815. Nommé une deuxième fois à l'ambassade de Naples (1823), il y resta jusqu'en 1830. A cette époque il suivit les Bourbons dans leur exil, et mourut à Prague en 1839. M. de Blacas avait formé un riche cabinet d'antiquités que M. Reinaud a décrit en partie sous le titre de *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, Paris, 1828, 2 vol. in-8.

BLACK (Joseph), chimiste écossais, né en 1728 à Bordeaux, de parents écossais, mort en 1799, enseigna avec distinction la médecine et la chimie à Glasgow, et enrichit la science d'importantes découvertes. Il soupçonna le premier l'existence de l'acide carbonique, qu'il appelait *air fixe*, et montra sa présence dans les alcalis, dans la chaux et la magnésie. On lui doit aussi la connaissance de la chaleur latente. On a publié en 1803 ses *Leçons de chimie*, 2 vol. in-8.

BLACKBURN, ville d'Angleterre (Lancastre), sur le Derwent, à 37 kil. S. E. de Lancastre. Grandes fabriques de calicot et tissus de coton ; 27,000 hab. On n'en comptait que 11,000 en 1800.

BLACKBURNE (François), théologien anglais, né en 1705 à Richmond (Yorkshire), mort en 1787, archidiacre de Cleveland (1750), fut un chaud défenseur de la liberté de discussion en matière de religion, discuta lui-même avec hardiesse plusieurs points de théologie, notamment la question d'un état intermédiaire entre la mort et la résurrection, et fut accusé de socinianisme.

BLACKLOCK, aveugle célèbre, né en 1721 dans le comté de Dumfries (Écosse), mort en 1791, perdit la vue à six mois; il ne s'en livra pas moins avec profits à l'étude, se fit recevoir docteur en théologie, et devint un écrivain distingué. Ses poésies, publiées en 1754, eurent un grand succès. Blacklock était ministre à Dumfries.

BLACKMORE (sir Richard), médecin et littérateur, né vers 1658, mort en 1729, fut médecin de Guillaume III et de la reine Anne. Il composa plusieurs grands poëmes : *le Prince Arthur*, en 10 chants; *le Roi Arthur*, en 12 chants; *la Création*, en 7 chants; mais ces poëmes sont fort médiocres. On compare Blackmore à notre Chapelain. Il était whig ardent et encourut comme tel les sarcasmes des tories Swift, Pope et Arbuthnot.

BLACK-RIVER ou RIVIÈRE-NOIRE, nom commun à beaucoup de rivières de l'Amérique septentrionale. La principale est la Big-Black-River, qui sort des monts Ozark dans l'état de Massachussets (États-Unis), et qui, après 380 kil. de cours, tombe dans la White-River ou Rivière-Blanche.

BLACKSTONE (Guillaume), jurisconsulte, né à Londres en 1723, mort en 1780, exerça d'abord avec peu de succès la profession d'avocat à Londres; puis se retira à Oxford, où il ouvrit un cours de droit (1753). Ce cours, qui manquait à l'université et dont le premier il avait eu l'idée, eut un grand succès. Blackstone fut quelques années après nommé juge au tribunal des *plaids-communs* et député à la chambre des communes (1761). Il a publié, sous le titre de *Commentaires sur les lois d'Angleterre* (4 vol., 1765 et ann. suiv.), les leçons qu'il avait faites à Oxford. Cet ouvrage, dans lequel il avait pris Montesquieu pour modèle, l'a placé auprès de ce grand homme. Ses *Commentaires* ont été souvent réimprimés; les dernières éditions sont celles de 1809 avec notes de Christian, et de 1829 avec notes de Lee, etc. Ils ont été traduits en français par Gomicourt, Bruxelles, 1774, 6 vol., et par Chompré, Paris, 1823, 6 vol.

BLACKWATER, riv. d'Angleterre (Essex), se réunit à la Chelmer, et tombe dans la baie de Blackwater. Cette baie est renommée par la qualité de ses huîtres. Cours, 66 kil.—Riv. d'Irlande, coule pendant 155 kil., passe à Blackwater (Armagh) et tombe dans la baie d'Youghal (Waterford).

BLACKWELL (Thomas), écrivain écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui : *Mémoires de la cour d'Auguste*, Edimbourg, 1752-1755-1757, 3 vol. in-4 ; traduits en français par Feutry, 1781, 3 vol. in-12 ; *Recherches sur Homère*, Edimbourg, 1757, in-8, traduites en français par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8 ; *Lettres sur la mythologie*, Edimbourg, 1748, traduites en français, Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLÆSUS (Junius), général romain, parent de Séjan, commandait les trois légions qui se révoltèrent dans la Pannonie au commencement du règne de Tibère, et fit d'inutiles efforts pour arrêter le désordre. Nommé gouverneur d'Afrique, il battit Tacfarinas, reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*, et obtint à Rome les honneurs du triomphe, honneurs qui, depuis, ne furent accordés à aucun particulier. La disgrace de Séjan le mit en grand danger.

BLAEU ou BLAEUW (Guill.), savant géographe, disciple et ami de Tycho-Brahé, né en 1571, à

Amsterdam, mort en 1638, a publié un *Grand Atlas* ou *Theatrum mundi*, Amsterdam, 1663-67, 14 vol. in-fol. ; *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*, ibid., 1642, in-4°, et *Theatrum urbium et munimentorum*. Il était à la fois auteur, imprimeur et éditeur de ses cartes.

BLAEU (Jean), fils du préc., suivit la même carrière, fut son collaborateur et donna un très grand nombre de belles éditions des auteurs classiques, de cartes géographiques et de sphères, dont les catalogues parurent à Amsterdam en 1655-59-60, in-8. On a de lui les *Théâtres de Belgique*, 1649, 2 vol. in-fol. ; *d'Italie*, La Haye, 1724, 4 vol. in-fol.; *du Piémont*, ibid., 1735, 2 vol. in-fol.

BLAIN, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 30 kil. N. de Nantes ; 4,533 hab. Jadis forte. Assiégée par le duc de Mercœur, 1589 et 1591, et prise au second siége.

BLAIR, ville d'Écosse (Perth), à 50 kil. N. O. de Perth ; 2,500 hab.

BLAIR (John), savant chronologiste, né en Écosse au commencement du XVIIIe siècle, mort vers 1783, entra dans les ordres et fut professeur dans une école de Londres. Il publia en 1754 des *Tables chronologiques* qui obtinrent un grand succès et qui le firent admettre à la Société royale de Londres et à la Société des Antiquaires. Il fut en outre nommé chapelain de la princesse de Galles, et maître de mathématiques du duc d'York. Les *Tables chronologiques* ont été traduites en français et continuées par Chantreau, Paris, 1795, in-4°.

BLAIR (Hugues), célèbre écrivain écossais, né en 1718 à Édimbourg, mort en 1800, se distingua comme orateur sacré et comme critique. Après avoir exercé pendant plusieurs années le ministère évangélique et s'être distingué par ses prédications, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université de Saint-André, puis à celle d'Édimbourg, et exerça ces fonctions jusqu'en 1783. Il a publié 4 vol. de *Sermons*, et un ouvrage intitulé *Leçons de littérature* ou *Cours de belles-lettres*. Ses sermons, dirigés vers l'instruction morale plutôt que vers les discussions métaphysiques ou théologiques, firent révolution dans l'éloquence de la chaire. Dans son *Cours de littérature*, qui eut aussi un grand succès, il traita en philosophe des principes du beau et des règles de la composition. Ses *Sermons* ont été traduits en français par Frossard, Lyon, 1784, et par l'abbé de Tressan, Paris, 1807, 5 vol. in-8 ; le *Cours de littérature* par Cantwell, 1797, par Prévôt, Genève, 1808, 4 vol. in-8, et par Quénot, 1830, 3 vol. in-8.

BLAISE (saint), évêque de Sébaste, en Arménie, sous Dioclétien, fut martyrisé sous Licinius, en 316, par l'ordre d'Agricola, gouverneur de Cappadoce. Les bourreaux lui déchirèrent les côtes avec des peignes de fer; c'est en mémoire de cet événement que les cardeurs l'ont pris pour patron. Ce saint était très vénéré dans l'église grecque pour son pouvoir sur les maladies des enfants et celles des bestiaux ; sa fête se célèbre le 3 février. Il est d'usage dans beaucoup de pays, et surtout en Allemagne, de bénir le pain et le sel le jour de la fête de ce saint : c'est ce que l'on appelait *la bénédiction de saint Blaise*.— Il y eut en Palestine un ordre de chevalerie dit *de Saint-Blaise*, analogue à celui des Templiers.

BLAISOIS, contrée de France, dans l'Orléanais, entre le Vendomois, la Beauce, l'Orléanais propre, la Sologne, et les prov. de Berry et de Touraine; ch.-l., Blois. Auj. compris dans le départ. de Loir-et-Cher.

BLAKE (Robert), amiral anglais, né à Bridgewater en 1599. Il embrassa avec ardeur le parti des Indépendants, et servit d'abord avec succès pour le *long-parlement* contre le parti royaliste; fut chargé avec les colonels Deane et Popham du commandement de l'escadre armée contre la flotte royale que les princes Rupert et Maurice dirigeaient sur Lisbonne; fit des prises importantes; brûla presque tous les vaisseaux du prince Rupert à Carthagène et Malaga ; réduisit les îles de Scilly et de Guernesey; résista en 1652 aux forces supérieures de Tromp et de Ruyter, dans la rade de Douvres et près des sables de Godwin, et les chassa de Portland en 1653. Envoyé par Cromwell, en 1654, dans la Méditerranée, pour protéger le commerce anglais, il força les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Malte à demander la paix; bloqua ensuite Cadix; s'empara, avec l'amiral Montague, de deux flottes espagnoles chargées de trésors, et les conduisit triomphant en Angleterre ; mais il mourut en arrivant à Plymouth, 1657.

BLAMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), sur le Glou, à 14 kil. S. E. de Montbéliard ; 400 hab. Château-fort.

BLAMONT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 25 kil. E. de Lunéville ; 2,638 hab. Filature et tanneries.

BLANC (cap). On nomme ainsi trois caps célèbres de l'Afrique : le premier sur la côte N., dans l'état de Tunis, par 7° 28' long. E., 37° 20' lat. N. ; les deuxième et troisième sur la côte O., l'un par 11° long. O., 33° 10' lat. N., dans l'empire de Maroc ; l'autre par 15° 21' long. O., 27° 54' lat. N., sur la côte du Sahara. Le premier seul était connu des Romains, sous le nom de *Candidum promontorium*. Le troisième fut découvert par les Portugais en 1441.

BLANC (LE), *Oblincum*, ch.-l. d'arr. (Indre), sur la Creuse, à 48 kil. S. O. de Châteauroux ; 5,095 hab. Beaucoup de forges aux environs. La route du Blanc à Saint-Savin s'appelle *levée de César*. — L'arr. du Blanc a 6 cant. (Mézières, Belabre, Saint-Benoît-du-Sault, Saint-Gaultier, Tournon, plus Le Blanc), 64 comm. et 57,789 hab.

BLANC (mont). *Voy.* ALPES et MONT-BLANC.

BLANCHARD (Nic.), aéronaute, né en 1753 aux Andelys, mort en 1809, essaya de diriger les ballons et réussit à traverser la Manche de Douvres à Calais (1785). On lui doit l'invention des parachutes.— Sa femme suivit la même carrière ; elle périt malheureusement en 1819, à Tivoli, son ballon, d'où elle lançait des artifices, ayant pris feu dans les airs.

BLANCHE (mer), en russe *Beloe more*, vaste golfe de l'Océan Glacial arctique, sur la côte septent. de la Russie d'Europe, s'étend de 32° à 40° long. E., entre les parallèles 64 et 69. Elle reçoit la Dwina et l'Oneg au S., la Kandela à l'O., la Mezen à l'E. Elle est gelée de septembre à juillet. Son principal port est Arkhangel.

BLANCHE (rivière), *White-River*, nom commun à deux riv. de l'Amérique sept. L'une tombe dans le Missouri, par 43° lat. N., entre la Chayenne et la Rapide. L'autre est beaucoup plus au S. ; elle forme deux bras : le bras orient. se joint au Mississipi, le bras occid. à l'Arkansas. Toutes deux se dirigent de l'O. à l'E.

BLANCHE. Ce nom a été porté par plusieurs princesses des maisons de Castille et de Navarre. La plus célèbre est Blanche de Castille, reine de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, femme de Louis VIII, et mère de saint Louis. Elle fut régente du royaume en 1226 pendant la minorité de son fils, et, plus tard, pendant les expéditions de ce monarque dans la Terre-Sainte et en Afrique. Secondée par le cardinal Romain, qu'elle investit de sa confiance, elle sut triompher des ligues formées contre elle et contre l'état, et gouverna avec la plus grande sagesse. Retirée à Melun vers la fin de sa carrière, elle y mourut en 1252, à l'âge de 65 ans. Blanche était aussi célèbre par sa beauté que par sa sagesse. Elle avait inspiré la plus vive passion à Thibaut, comte de Champagne, qui la chanta dans ses vers. — On connait encore Blanche, reine de Navarre (1425-1441), fille du roi de Nav. Charles III.

elle hérita de la couronne, épousa Jean d'Aragon, fils de Ferdinand I, qu'elle associa au trône, et nomma pour héritier en mourant son fils don Carlos, de préférence à Jean son époux : ce qui occasionna entre le père et le fils de violents démêlés.

BLANCHES (montagnes), *Leuci montes*, dans l'île de Candie, traversent l'île longitudinalement de l'O. à l'E. Une de leurs hautes cimes s'appelait *Ida*. — Montagnes des États-Unis. *Voy.* WHITE MOUNTAINS.

BLANCHET (Pierre), vieil écrivain français, né à Poitiers en 1452, suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique à quarante ans. Il est l'auteur de la farce de *l'Avocat Patelin,* 1490, in-4, rajeunie par Brueys, 1715.

BLANCHET (l'abbé), né en 1707, mort en 1784, se livra d'abord avec succès à l'éducation et à la prédication, puis fut attaché à la Bibliothèque du Roi à Versailles. On a de lui : *Variétés morales et amusantes*, 1784; *Apologues et Contes moraux*, 1785 (publiés de nouveau en 1840, avec ceux de Caylus, par MM. Pourrat). Il avait à un degré supérieur l'art de raconter.

BLANCS-BATTUS. *Voy.* FLAGELLANTS.

BLANCS et NOIRS, factions rivales qui ensanglantèrent Florence pendant les cinq premières années du XIVe siècle. Ce n'était, sous d'autres noms, que la querelle toujours vivante des Guelfes et des Gibelins, des nobles et des bourgeois.

BLANCS-MANTEAUX, nom donné aux Guillemites, à cause du manteau blanc que portaient ces religieux. *Voy.* MALAVAL (Guillaume DE).

BLANDFORD, dit aussi BLANDFORD-FORUM, ville d'Angleterre (Dorset), sur le Stour, à 27 kil. N. E. de Dorchester; 2,700 hab. Grande manufacture de boutons de chemise.

BLANDRATA (George), socinien, né dans le marquisat de Saluces vers 1520, se fit poursuivre par l'inquisition de Pavie pour avoir embrassé les doctrines d'Arius et de Socin; il chercha un asile à Genève, y fut persécuté par Calvin; se sauva en Pologne, où il fut médecin du roi Etienne Bathori, 1558, et cinq ans après en Transylvanie, où il réussit à établir ses doctrines. Son avarice causa sa perte; il fut étouffé dans son lit par son neveu qui convoitait son héritage, vers 1590.

BLANGIS, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), sur la Bresle, à 25 kil. N. E. de Neufchâtel; 1,830 hab. Toiles à voiles, etc.

BLANGY, ch.-l. de canton (Calvados), à 8 kil. S. E. de Pont-l'Évêque : 900 hab.

BLANKENBOURG, ville du duché de Brunswick, au pied du mont Blankenstein, à 62 kil. S. E. de Brunswick; 2,300 hab. Elle est le ch.-l. d'une principauté médiate qui dépend du duc de Brunswick et qui compte 11,000 hab.

BLANKENHEIM, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 13 kil. S. de Weimar; 1,990 hab.

BLANNOVICES. *Voy.* BRANNOVICES.

BLANQUEFORT, ch.-l. de cant. (Gironde), à 9 kil. N. O. de Bordeaux; 2,000 hab. Vins excellents.

BLANZAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 19 kil. S. O. d'Angoulême; 900 hab.

BLAQUIE-ET-BOUGRIE (roy. de), nom que donne Geoffroi de Villehardouin au roy. valaque-bulgare. *Voy.* BULGARIE.

BLATTA, ville des États autrichiens (Dalmatie), dans l'île Curzola; 2,600 hab. Port.

BLAUBEUREN, *Aræ Flaviæ*, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Blau, à 15 kil. O. d'Ulm; 1,700 hab. Jadis château fort (rasé en 1806). Victoire des Français sur les Autrichiens en 1800.

BLAVET, *Blabia*, riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, passe à Hennebon et y devient navigable, tombe dans la rade de Lorient (Morbihan).

BLAYE, *Blavia*, ch.-l. d'arrond. (Gironde), sur la Gironde, à 33 kil. N. de Bordeaux, 3,800 hab. Place forte; citadelle placée au milieu de la Gironde. On y distingue 3 parties: le fort du Pâté, le fort Médoc, la tour de Cordouan. Petit port, chantier de constructions. Grand commerce en vins, esprits, huiles, etc. Blaye est célèbre par la détention de la duchesse de Berry en 1833. — L'arr. de Blaye a 4 cantons (Bourg, Saint-Ciers-la-Lande, Saint-Savin, plus Blaye), 61 communes et 55,460 hab.

BLEKINGE, division de la Gothie, en Suède, entre les préfectures de Christiansad, Kronoberg, Calmar, et la mer Baltique. Ch.-l., Carlscrona. Ce pays a longtemps appartenu au Danemarck.

BLEMMYES, peuplade qui au IIIe siècle de J.-C. habitait au S. de l'Égypte, et qui soutint le tyran Firmus, puis s'empara de Ptolémaïs et de Coptos au temps de Probus. On finit par les battre. Suivant les récits populaires, ils étaient sans tête, sans cou, et avaient les yeux sur la poitrine.

BLÉNEAU, ch.-l. de cant. (Yonne), à 47 kil. S. O. d'Auxerre; 1,100 hab. En 1652, Condé y fut défait par Turenne.

BLENHEIM, ville de Bavière (H.-Danube), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,200 hab. Fameuse bataille où les Français et les Bavarois furent défaits par les Impériaux et les Anglais en 1704; elle est plus connue sous le nom de bataille d'Hochstædt. Le général anglais Marlborough, qui la remporta, reçut en récompense, par un vote du parlement anglais, un superbe château qu'on nomma Blenheim (aux environs de Woodstock). Dans une cour du château s'élève une colonne de 40 mètres que surmonte la statue de Marlborough. *Voy.* HOCHSTÆDT.

BLÉRANCOURT, bourg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. S. E. de Noyon; 900 hab. Patrie de Le Gat, chirurgien, et de Saint-Just.

BLÉRÉ, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 10 kil. S. d'Amboise, sur le Cher; 2,500 hab.

BLESÆ, nom de BLOIS en latin moderne.

BLESLE, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 17 kil. O. de Brioude; 1,400 hab.

BLESUS. *Voy.* BLÆSUS.

BLETTERANS, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Seille, à 11 kil. N. O. de Lons-le-Saunier; 1,100 hab.

BLETTERIE (LA). *Voy.* LABLETTERIE.

BLEUES (mont.), chaîne orient. des monts Alleghanys, s'étend de la Géorgie à la pointe S. E. de l'état de New-York, puis forme au N. le petit groupe dit Catts-Hill, et les montagnes Vertes.

BLEUES (mont.), chaîne qui s'étend dans toute l'île de la Jamaïque de l'E. à l'O. Flancs très escarpés. La plus haute cime a 2,218 mètres.

BLEUS (les) et les VERTS, en latin *Veneti* et *Prasini*. A Byzance, les compagnies de cochers qui se disputaient le prix dans le cirque, et qui se distinguaient par leurs couleurs, avaient partagé la ville en deux factions contraires : les *Bleus* et les *Verts*. Justinien s'étant déclaré pour les Bleus, ces divisions prirent bientôt un caractère politique. En 532, les *Verts* profitant du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité les exactions de Jean, préfet du prétoire, et du questeur Tribonius, se révoltèrent, proclamèrent empereur dans le cirque le prince Hypatius, et assiégèrent Justinien dans son palais. Justinien eût péri sans le courage de Bélisaire et de Mundus, gouverneur d'Illyrie, qui repoussèrent les rebelles. Plus de 30,000 personnes trouvèrent la mort dans cette sédition; Hypatius fut pris et décapité, et son corps jeté dans le Bosphore.

BLEUS (les). Dans les guerres de la Vendée, pendant la révolution française, le nom de Bleus fut donné aux soldats de l'armée républicaine par les royalistes, à cause de la couleur de leur uniforme.

BLEYMARD, ch.-l. de cant. (Lozère), à 18 kil. E. de Mende; 500 hab.

BLIDAH, ville de l'Algérie, à 50 kil. au S. O. d'Alger; occupée et fortifiée par les Français, 1836.

BLIGNY, ch.-l de cant. (Côte-d'Or), sur l'Ouche, à 15 kil. N. O. de Beaune; 1,170 hab.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontents, en 673.

BLOCH (Marc-Eliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, mort en 1799 à Carlsbad (Bohême), exerça la médecine à Berlin et fut membre de la Société des *Curieux de la Nature*. On a de lui une *Histoire naturelle des poissons* avec 432 planches, en allemand, Berlin, 1781-82, traduite par M. Lavaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. in-fol., avec 216 planches: c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

BLOEMAERT, famille de peintres et de graveurs flamands qui produisit plusieurs artistes distingués dans le XVIe et le XVIIe siècle. Le plus connu est Corneille Blœmaert, né à Utrecht en 1603, mort à Rome en 1680. Il vint à Paris en 1630, y fit les gravures du *Temple des Muses*, de Marolle, puis alla à Rome. Il est le chef de l'école qui a produit les Natalis, les Rousselet, etc. Ses meilleurs morceaux sont une *Sainte Famille*, d'après A. Carrache; une *Adoration des bergers*, d'après Cortone; *Méléagre*, d'après Rubens, etc.

BLOIS, *Blesæ*, ch.-l. du dép. de Loir-et-Cher, sur la Loire, à 160 kil. S. O. de Paris (173 par Orléans); 13,628 hab. Évêché. Ancien château, converti auj. en caserne et en magasin militaire; beau pont, hôtel de la préfecture, aqueduc romain; nombreuses fontaines. Société d'agriculture, biblioth. publique, etc. Gants, faïence, vinaigre, jus de réglisse de Blois. Commerce en vins et eaux-de-vie, etc.—L'arr. de Blois a 10 cantons (Bracieux, Contres, Herbault, Marchenoir, Mer, Montrichard, Ouzouer, St-Aignan, plus Blois qui compte pour deux), 140 comm., et 118,561 hab. — Avant Grégoire de Tours, Blois était déjà un lieu considérable. Thibaut, comte de Chartres, s'en empara sous le règne de Charles-le-Simple, et ses successeurs la conservèrent jusqu'à Guy II, qui, en 1391, vendit ses domaines au duc d'Orléans. Blois devint alors le séjour favori des Valois. Louis XII y naquit. François I, Charles IX, Henri III, y résidèrent. Durant les guerres religieuses du XVIe siècle, Blois fut deux fois le siége des états-généraux, en 1577 et en 1588. Aux états de 1577, Jean Bodin, député du tiers, défendit les prérogatives royales contre les prétentions de la Ligue naissante; néanmoins Henri III fut forcé de se mettre lui-même à la tête de la Ligue, qu'il ne pouvait combattre. Convoqués de nouveau après la journée des Barricades (1588), les états firent de l'*édit de l'union* une loi d'état (*Voy.* UNION) et appelèrent le duc de Guise au pouvoir suprême; mais Henri III le fit assassiner. En 1814, l'impératrice Marie-Louise se retira un instant à Blois. Les derniers actes de la régence et du gouvernement impérial sont datés de cette ville.

BLONDEL (François), architecte français, né en 1617 à Ribemont en Picardie, mort en 1686, a donné les dessins de la porte St-Denis et a rédigé un *Cours d'architecture* estimé, 1698, 2 vol. in-fol. Louis XIV encouragea ses talents et le nomma directeur et professeur de l'école d'architecture. — Son neveu, J.-Fr. Blondel (1703-1774), a aussi écrit sur l'architecture.

BLONDEL DE NEESLES, troubadour du XIIe siècle, attaché à Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et son confident, est célèbre par sa fidélité. Après de longues recherches, il découvrit, dit-on, la prison où Léopold I, duc d'Autriche, avait renfermé le roi anglais. Ce fut en chantant une romance qu'il avait composée avec ce prince qu'il s'en fit reconnaître. On a encore de lui 30 chansons.

BLOOMFIELD (Robert), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk en 1766, mort en 1823, était fils d'un tailleur et exerça longtemps lui-même à Londres la profession de cordonnier. Au milieu des travaux de son état, il trouvait le temps de se livrer à la poésie, et il composa vers 1798 un poëme qui eut beaucoup de succès, *le Garçon de ferme*, dans lequel il décrit les travaux de la campagne. On a en outre de lui des contes, ballades et chants de campagne, 1802.

BLOUNT (Charles), célèbre déiste anglais, né en 1654, mort en 1693, excita de grands scandales par la hardiesse de ses écrits: les principaux sont: *Anima mundi* ou *Exposé des opinions des anciens sur l'âme humaine après la mort*, 1679; *la Vie d'Apollonius de Tyanes*, traduite de Philostrate, avec des notes qu'on accusa d'impiété, 1680; *Origine de l'idolâtrie*, 1680; *Religio laïci*, 1683; les *Oracles de la Raison*, 1693, posthume; *Manuel des Déistes*, 1705. Étant devenu veuf, il rechercha la sœur de sa femme, et se tua de désespoir parce qu'il ne pouvait obtenir sa main. — Son père, sir Henri Blount, 1602-1682, avait publié un *Voyage en Turquie* et composé des comédies.— Son frère, Thomas Pope Blount, commissaire des comptes à la chambre des communes, est auteur d'un ouvrage curieux, *Censura celebriorum auctorum*.

BLUCHER, prince de Wahlstaedt, général des armées prussiennes, né à Rostock en 1742, fit ses premières armes sous Frédéric-le-Grand, et fut nommé lieutenant-général en 1801 par Frédéric III. Il prit part aux guerres de la révolution et des premiers temps de l'empire, éprouva plusieurs échecs, et fut même fait prisonnier à Lubeck (1806). Chargé en 1813 du commandement des armées prussiennes, il se battit courageusement à Lutzen et à Bautzen, et remporta sur les généraux français Macdonald et Sébastiani la victoire de la Katzbach (26 août 1813). Il contribua beaucoup à la victoire de Leipsick, entra un des premiers en France, et gagna à Laon une bataille qui influa puissamment sur le sort de la campagne. Lors du retour de Napoléon, il reprit les armes et décida le gain de la bataille de Waterloo par son arrivée inopinée. Il se retira ensuite du service, et mourut en 1819. Blücher se montra toujours ennemi implacable des Français; il leur fit tout le mal qu'il put: pendant son séjour à Paris, il avait donné l'ordre de faire sauter le pont d'Iéna.

BLUMENBACH (Jean-Frédéric), célèbre naturaliste, né à Gotha le 11 mai 1752, mort en 1840, fut reçu médecin à 21 ans, enseigna de bonne heure les sciences naturelles à Gœttingue et devint bientôt un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Il s'est spécialement occupé de l'histoire physique de l'homme, et a publié sur ce sujet: *De generis humani varietate nativa*, Gœttingue, 1775 et 1794, in-4; *Decades VIII craniorum diversarum gentium*, Gœtt., 1790-1808, in-4, comprenant 80 figures. Il partage le genre humain, d'après les conformations diverses du crâne, en cinq races distinctes: la caucasienne, la mongole, la nègre, l'américaine et la malaise. Il a laissé aussi de nombreux travaux, soit sur l'anatomie comparée: *Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi ac frigidi sanguinis, vivipara et ovipara*, Gœtt., 1787 et 1789, in-4; *Manuel d'anatomie comparée*, Gœtt., 1805 et 1815, in-8, soit sur la médecine: *Introductio ad historiam medicinæ litterariam*, Gœtt., 1786, in-8; *Institutiones physiologicæ et pathologicæ*, Gœtt., 1787 et 1798, 2 vol. in-8; *Bibliothèque médicale*, 1793-1795, 3 vol. in-8; et un *Manuel d'histoire naturelle*, très estimé, qui a été traduit en français par S. Artaud, Metz, 1803, 2 vol in-8.

BLYTHE, ville d'Angleterre (Northumberland), sur la mer du Nord, à 11 kil. S. E. de Morpeth; 1,800 hab. Sel, houille. Port pour les petits navires.

BOABDIL ou **ABOU-ABDALLAH**, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta

contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi; ce malheureux père en mourut de douleur. Boabdil fut vaincu et fait prisonnier par les troupes réunies de Ferdinand d'Aragon et de la reine Isabelle de Castille; il n'obtint la liberté qu'en se reconnaissant vassal du vainqueur. La division s'étant mise entre ses sujets par suite de ce traité honteux, Ferdinand profita de cet état de troubles pour assiéger Grenade, et s'en empara bientôt (1491). Boabdil, détrôné, passa en Afrique, et se fit tuer en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOADICÉE, reine des Icènes, peuple puissant de la Bretagne (Angleterre), se révolta contre les Romains qui avaient envahi ses états, et leur tua près de 80,000 hommes. Vaincue par le gouverneur Suétonius, elle s'empoisonna, l'an 61 de J.-C.

BOAISTUAU (Pierre), dit LAUNAY, compilateur, né à Nantes vers 1500, mort à Paris en 1566, a publié: *Histoire des amours fortunés*, Paris, 1558; *Histoires tragiques*, traduites de l'italien de Bandello; *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, 1561, in-8, etc. Ces deux derniers ouvrages ont été continués et augmentés par Belleforest.

BOANIPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 42 kil. S. O. de Porneh. Grande foire à la fête de Nekmorden, saint mahométan; il y vient 100,000 personnes, et il s'y fait pour 3 ou 400,000 roupies d'affaires.

BOATES, petit peuple de l'Aquitaine, habitait les environs de la Teste-de-Buch (dép. des Landes).

BOAVISTA (île), c.-à-dire *Bonne Vue*, la plus occidentale des îles du Cap-Vert, et la plus grande après Santiago, a 80 kil. de tour; 8,000 hab.; 25° 6', long. O. 16° 31' lat. N. Coton, indigo.

BOBBIO, ville des États sardes, sur la Trebbia, à 59 kil. N. E. de Gênes; 3,600 hab. Ch.-l. d'une intendance de la prov. de Gênes. Cédée par l'Autriche au roi de Sardaigne en 1743.—Bobbio doit son origine à un célèbre monastère qui y fut fondé en 612 par St-Colomban, abbé de Luxeuil.

BOBROV, ville de la Russie d'Europe (Voronèje), à 93 kil. S. E. de Voronèje; 4,900 hab. — Ce nom vient de la grande quantité de castors (*bobry*), que l'on y trouvait autrefois.

BOCAGE (le), nom commun à deux anciennes contrées de la France: l'une en Normandie, et qui fait partie auj. des dép. de la Manche, de l'Orne, du Calvados (villes principales: Tinchebray, Torigni, Condé-sur-Noireau); l'autre en Poitou (villes principales: Clisson, Maulevrier, Les Herbiers, Tiffauges). Cette dernière, qui est sur les limites des dép. de la Vendée, de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, est célèbre surtout par la part que ses habitants ont prise aux guerres de la Vendée. Toutes deux doivent leur nom aux bois qui les couvrent dans leur plus grande étendue.

BOCAGE (BARBIÉ DU). *Voy.* BARBIÉ.

BOCAGE (Madame DU). *Voy.* BOCCAGE.

BOCAIRENTE, bourg d'Espagne (Valence), à 18 kil. S. E. de San Felipe; 4,000 hab. Grandes manufactures de draps.

BOCCA-DI-LUPO, c.-à-d. *gueule de loup*, nom moderne du défilé des Thermopyles.

BOCCACE (Jean), célèbre auteur italien, fils d'un marchand de Florence, naquit à Paris en 1313, et mourut à Florence en 1375. Son père le destinait au commerce et le plaça pour l'y former dans différentes maisons de Florence, de Paris et de Naples; mais il n'avait de goût que pour les lettres, et dès qu'il fut libre, il s'y livra exclusivement. Pendant son séjour à Naples, il devint l'amant d'une fille naturelle du roi Robert, nommée Marie, qu'il désigne dans ses écrits sous le nom de *Fiammetta*, et fut admis auprès de la reine Jeanne; c'est, dit-on, pour complaire à ces deux princesses qu'il composa le *Décaméron*, recueil de cent nouvelles, ouvrage qui l'a placé à la tête des prosateurs italiens et qui a immortalisé son nom. Ces nouvelles offrent un vif intérêt et sont pleines de gaîté; malheureusement la décence n'y est pas toujours respectée. Après la mort de son père, il se fixa à Florence, où il se lia étroitement avec Pétrarque, et il obtint auprès de ses concitoyens une telle considération qu'il fut chargé de plusieurs missions importantes. Boccace, qui n'est aujourd'hui connu que comme un conteur admirable, était en même temps un érudit. On lui doit de savants traités: *De genealogia Deorum; De montium, sylvarum, etc. nominibus; De casibus virorum et mulierum illustrium; De claris mulieribus*, etc. Il s'exerça aussi dans la poésie; mais quand il eut lu Pétrarque, il jeta au feu la plus grande partie de ce qu'il avait fait. Boccace avait une grande admiration pour Homère; il fut, dit-on, le premier qui fit venir de Grèce en Italie des copies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il était aussi très passionné pour le Dante: il écrivit la vie de ce poëte et il avait entrepris un commentaire de la *Divine Comédie* que la mort l'empêcha d'achever. On a donné des principaux ouvrages de Boccace et surtout du *Décaméron* une foule d'éditions. La seule édition complète des œuvres de cet auteur est celle de Florence, 18 vol. in-8, 1827 et années suivantes. Le *Décaméron* a été aussi fréquemment traduit en français. Une des traductions les plus estimées est celle d'Antoine Le Maçon, dédiée à la reine de Navarre, Marguerite de France, Paris, 1543. Les traductions les plus récentes sont de Sabatier de Castres, 1779, et de Mirabeau, 1802. La Fontaine a imité quelques contes de Boccace; il est à regretter qu'il ait choisi les plus licencieux et qu'il ait encore ajouté à la hardiesse de l'original.

BOCCAGE (mademoiselle LEPAGE, dame DU), femme poëte, née à Rouen en 1710, morte à Paris en 1802, à 92 ans, avait épousé un receveur de Dieppe qui la laissa veuve encore jeune; elle vint alors se fixer à Paris, où elle se fit remarquer à la fois par ses talents et par les agréments de sa personne. Elle a composé plusieurs poëmes: *le Paradis perdu*, en 6 chants, faible imitation de Milton; *la Mort d'Abel*, imitée de Gessner; *la Colombiade*, en 10 chants; c'est le meilleur de ses ouvrages. Madame du Boccage excita de son temps un grand enthousiasme; Fontenelle et Voltaire furent au nombre de ses prôneurs.

BOCCAGE (Manoel-Barbosa DU), poëte portugais, originaire de France, né à Sétuval en 1771, mort en 1806, eut un talent extraordinaire pour l'improvisation. Il avait aussi un grand penchant pour la satire et s'attira par là plusieurs mésaventures. On a recueilli quelques-uns de ses ouvrages en 6 vol., 1798-1805.

BOCCALINI (Trajan), auteur satirique italien, né en 1556 à Lorette, mort en 1613, fut pendant quelque temps chargé d'un gouvernement dans les États de l'Église; mais il se fit tant d'ennemis qu'il fut obligé de se démettre de ses fonctions; il se retira à Rome, puis à Venise, où il mourut. Son principal ouvrage est *Ragguagli di Parnasso* (Nouvelles du Parnasse), 1612; il y attaque les princes, les guerriers et les auteurs contemporains; cet ouvrage a été traduit par Fougasse, Paris, 1615, in-8. On a encore de lui *la Pierre de touche politique*, 1615, où il attaque l'Espagne, et des commentaires sur Tacite.

BOCCANERA (Guillaume), né d'une famille illustre de Gênes. Lorsque le peuple de cette ville secoua le joug de la noblesse, en 1257, et s'empara du gouvernement, il prit pour chef Boccanera, qui, bien que patricien, s'était mis à la tête du parti démocratique. Son orgueil l'ayant ensuite rendu odieux aux Génois, il fut déposé, en 1262.

BOCCANERA (Simon), petit-fils du précédent, fut le premier doge de Gênes, et fut élu en 1339. Il com-

battit les Doria, les Spinola, les Grimaldi et les Fieschi, chefs du parti guelfe ; ceux-ci, ayant formé une ligue formidable, vinrent mettre le siége devant Gênes en 1347. Le doge, forcé de céder, se démit de sa dignité, et se retira à Pise, d'où il revint bientôt pour armer son parti et rétablir sa puissance. Il mourut empoisonné en 1362. Sous son administration, les Génois firent la conquête de l'île de Chio, et défirent les Tartares qui avaient mis le siége devant Caffa.

BOCCANERA (Gilles), frère du précédent, fut envoyé par lui, en 1340, au secours d'Alphonse XI, roi de Castille; il rendit de si grands services à ce prince contre les Maures, que celui-ci le fit son amiral et lui donna le comté de Palma.

BOCCANERA (Baptiste), fils de Simon, chercha à soulever les Génois, ses compatriotes, contre les Français, et fut décapité par ordre du maréchal de Boucicaut, en 1401.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques en 1740, mort à Paris en 1806, excella surtout dans les symphonies, et fut le précurseur de Haydn. Le roi d'Espagne l'attira auprès de lui et le fixa à Madrid. Ses compositions ont un caractère tellement religieux que l'on a dit que si Dieu voulait entendre de la musique, il choisirait celle de Boccherini.

BOCCHETTA (la), célèbre défilé des Apennins, est la clé de la route qui conduit de Novi à Gênes. C'est la limite de l'Apennin septent. La cime la plus élevée de cette partie de l'Apennin est à 22 kil. de chacune de ces deux villes. Vue magnifique. Redoutes élevées par les Impériaux en 1746. Les Français passèrent ce défilé en 1796.

BOCCHORIS, roi d'Egypte, fut le législateur de son pays, et favorisa le commerce ; mais le peuple superstitieux l'accusa d'avoir insulté le taureau sacré, et engagea Sabacus, roi d'Éthiopie, à venger cette impiété; celui-ci vint combattre Bocchoris, qui fut fait prisonnier et livré aussitôt aux flammes. (771-765). On l'a confondu avec le Pharaon qui permit aux Israélites de quitter l'Égypte sous la conduite de Moïse; il aurait vécu par conséquent vers le XVIIe siècle av. J.-C. D'autres prétendent que ce roi est le même qu'*Anysis*, et le font alors régner dans le VIIIe siècle, tandis qu'ils placent sous Aménophis, père de Sésostris, le départ des Hébreux.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, prit les armes avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains. Vaincu deux fois par Marius, il rechercha leur alliance et consentit à livrer son gendre à Sylla (103 av. J.-C.). Il reçut en récompense le pays des Massésyliens, qu'il réunit à son royaume.

BOCHART (Samuel), célèbre orientaliste, né à Rouen en 1609, d'un ministre protestant, fut lui-même ministre à Caen. Il possédait la plupart des langues orientales, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Christine, reine de Suède, souhaitant de le voir, l'engagea, en 1652, à faire le voyage de Stockholm, et le reçut avec les plus grands honneurs. De retour à Caen, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667. Ses principaux ouvrages sont une *Géographie sacrée*, en latin, qu'il publia en deux parties sous les titres de *Phaleg* et *Chanaan*; *Hierozoicon, ou Histoire des animaux de l'Écriture*, réimprimée de 1793 à 1796, Leipsick, 3 vol. in-4 : *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries, dont la Bible fait mention*; *Traité du paradis terrestre*. Les ouvrages de Bochart ont été réimprimés à Leyde en 1712, 3 vol. in-fol. Ce savant, comme tous les érudits qui s'enthousiasment pour l'objet de leurs études, ne voyait qu'hébreu partout et donnait à la plupart des mots des autres langues les étymologies les plus chimériques.

BOCHNIA, ville des États autrichiens (Galicie occident.), à 38 kil. S. E. de Cracovie ; 3,500 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Immenses mines de sel. Albâtre.

BOCHOLT, ville des États prussiens (Westphalie), à 33 kil. N. E. de Clèves ; 3,600 hab.

BOCHTOR (Ellious), orientaliste, de la race des Coptes, né à Syout dans la H.-Egypte, en 1784, mort à Paris en 1821, fut attaché jeune encore à l'armée d'Egypte, vint en France après l'expédition, et fut nommé en 1819 professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales. Il a laissé en manuscrit un excellent *Dictionnaire arabe et français*, qui a été imprimé en 1828 par les soins d'A. Caussin de Perceval, 2 vol. in-4.

BOCK (Jérôme), que l'on nomme aussi *Le Bouc*, et *Tragos* en traduisant son nom en grec; l'un des pères de la botanique, né en 1498 à Heidelbach, mort à Hornbach en 1554, fut à la fois médecin et ministre protestant. Il tenta le premier une classification naturelle des végétaux et chercha à retrouver sous leurs noms modernes les plantes mentionnées par les anciens. Il publia en allemand un *Nouvel Herbier des plantes qui croissent en Allemagne*, 1539, in-fol., traduit en latin par David Kyber, 1552.

BOCOGNANO, ch.-l. de canton (Corse), à 28 kil. d'Ajaccio; 2,155 hab.

BODE ou BUDE, riv. d'Allemagne, tombe dans la Saale à Nienburg (duché d'Anhalt-Dessau).

BODENSEE, *Voy.* CONSTANCE (lac de).

BODILLON. *Voy.* CHILDÉRIC II.

BODIN (J.), publiciste, né à Angers vers 1530, exerça d'abord la profession d'avocat à Paris; n'ayant point réussi, il quitta le barreau et se mit à écrire. Il obtint bientôt une réputation qui lui valut la faveur de Henri III et le fit choisir pour député aux états de Blois (1576) par le tiers-état du Vermandois. Il ne craignit point de s'opposer aux projets du roi qui voulait révoquer les édits de pacification, et fut disgracié. Il s'attacha alors au duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou, qui le combla de faveurs. A la mort de ce prince (1584), il se retira à Laon, et fit déclarer cette ville pour les Ligueurs (1589); mais bientôt après il détermina les habitants à reconnaître Henri IV. Il y mourut de la peste, en 1596. Bodin est surtout connu par un traité de politique intitulé *De la République*, en 6 livres, Paris, 1577; il y traite son sujet assez complétement, mais d'une manière confuse et peu originale. On a voulu, mais à tort, comparer cet ouvrage à *l'Esprit des lois* de Montesquieu. Il traduisit lui-même sa *République* en latin, 1586. On a encore de lui *la Démonomanie* (1581), livre singulier où il paraît croire aux sorciers; des *Commentaires sur Oppien*, une *Méthode pour étudier l'histoire*, et un ouvrage resté manuscrit : *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*; il y discute avec assez de hardiesse le mérite des diverses religions.

BODINCOMAGUS, auj. *Casal*, ville de la Gaule Cisalpine. *Voy.* INDUSTRIA.

BODINCUS ou PADUS, riv. d'Italie. *Voy.* PÔ.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né en 1544 à Exeter, mort à Oxford en 1612, fut chargé par la reine Elisabeth de plusieurs négociations diplomatiques; mais ayant éprouvé une disgrâce, il quitta la cour et se retira à Oxford où il s'occupa du rétablissement de la bibliothèque publique; il l'enrichit d'une immense quantité de livres et lui légua aussi ses biens. Elle est aujourd'hui connue sous le nom de *Bibliothèque Bodléienne*. Hearne a recueilli quelques écrits de Bodley sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8.

BODMER (J.-J.), écrivain suisse, né à Zurich en 1698, mort en 1783, fut nommé en 1725 professeur de l'histoire suisse au collége de Zurich, et devint membre du grand-conseil de cette ville. Il contribua puissamment, avec Gottsched et Breitinger, à réfor-

mer le goût littéraire de l'Allemagne par ses critiques et par ses exemples. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *la Noachide*, poëme en 12 chants, Zurich, 1752; des traductions d'Homère et de Milton; *Bibliothèque helvétique*, 1735; *Lettres critiques*, 1746; *Fables du temps des Minnesinger* (chantres d'amour), 1758; *Collection des Minnesinger*, 1759, in-4.

BODMIN, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 16 kil. S. de Camelford; 3,300 hab. Grand commerce de laines.

BODONI (J.-B.), célèbre typographe, né en 1740 à Saluces, mort à Padoue en 1813, fut chargé par le duc de Parme de créer et de diriger l'imprimerie ducale de Parme et obtint en même temps l'autorisation de former pour son compte un établissement particulier. Il porta l'art au plus haut degré de perfection, et publia des éditions des classiques latins, grecs, italiens et français que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie. On estime surtout son *Anacréon*, son *Aminte*, son *Horace*, son *Homère* et son *Télémaque*. On lui doit aussi un excellent *Manuel typographique*, 1788, réimprimé en 1818 avec des améliorations.

BODONITSA, *Thronium?* bourg de l'état de Grèce, à 28 kil. N. de Livadie, dans un défilé qui conduit aux Thermopyles.

BODROG, riv. de Hongrie, passe à Zemplin et à Bodrog-Keresztur, puis se perd dans la Theiss à Tokai. Elle donnait son nom à un comitat qui auj. est compris dans celui de Bacs.

BODROG-KERESZTUR, ville de Hongrie (Zemplin), sur le Bodrog, à 5 kil. N. O. de Tokai; 4,000 hab. Vins exquis, vendus sous le nom de Tokai.

BODROUN, *Halicarnasse*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte E. de l'Archipel, par 25° long. E., 37° lat. N. Petit port, château élevé sur un rocher. Ruines antiques.

BOECE, *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, homme d'état et philosophe, né à Rome en 470, issu d'une des plus illustres familles de l'empire; alla, à ce qu'on croit, étudier à Athènes, et cultiva avec le plus grand succès les lettres et la philosophie grecques. Pendant longtemps il jouit de toute la confiance de Théodoric, qui régnait sur Rome; il fut nommé maître du palais et des offices, et fut plusieurs fois élevé au consulat. Il ne se servit jamais de son pouvoir que pour faire le bien. Néanmoins, ses ennemis ayant réussi à le rendre suspect au roi goth, il fut, sur la fin de sa vie, jeté dans une prison à Pavie, et bientôt après fut mis à mort au milieu des plus cruels supplices, 526. Dans sa prison, Boèce composa un petit livre qui l'a immortalisé, le traité *De Consolatione philosophica*, dialogue mêlé de prose et de vers, où il traite de la providence. Il avait aussi beaucoup écrit sur la philosophie; on a de lui des traductions de plusieurs des *Traités de dialectique* d'Aristote avec des commentaires. Ces ouvrages ont longtemps servi de base à l'enseignement de la scolastique du moyen âge. Les œuvres de Boèce ont été réunies à Venise, 1491; à Bâle, 1570, in-fol. La *Consolation* a été souvent publiée à part; elle a eu l'honneur d'être commentée par S. Thomas, et traduite par Alfred-le-Grand. Elle a plusieurs fois été traduite en français : par Jean de Meun, 1483; par Colesse, Paris, 1770, etc.

BOEHM ou BOEHME (Jacob), théosophe ou illuminé, né en 1575 près de Gœrlitz, dans la Haute-Lusace, mort vers 1625, était fils d'un paysan, et exerçait le métier de cordonnier. Il eut dès son enfance des visions, ou, comme il le croyait, des révélations, et il écrivit sous la dictée de l'inspiration divine un grand nombre d'ouvrages mystiques et inintelligibles; les opinions hétérodoxes qu'il y professait lui attirèrent quelques persécutions de la part des théologiens. Ses principaux écrits sont : *Aurora*, *les Principes de l'essence divine*, *la Triple Vie*, qui tous trois ont été trad. de l'allem. en franç. par Saint-Martin; le *Miroir de l'éternité*, qui fut trad. dès 1669. Tous les ouvrages de Boehm ont été publiés en 10 vol. à Amsterdam, 1682, par Abraham de Frankenberg son disciple.

BOEHMER (George-Rodolphe), professeur de botanique et d'anatomie à Wittemberg, né en 1723, mort en 1803, fut disciple de Ludwig. On lui doit : *Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium, realis systematica*, Leipsick, 1785 et ann. suiv., 9 vol. in-8; *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées* (en allemand), Leipsick, 1794. — La famille des Boehmer a fourni en outre un grand nombre de médecins et de jurisconsultes distingués.

BOEHMERWALD, c.-à-d. *forêt de Bohême*, chaîne de montagnes qui s'étend entre la Bavière et la Bohême, et sépare le bassin de l'Elbe de celui du Danube : sa direction générale est du N. O. au S. E. De ce dernier côté elle se réunit aux monts Morans par 45° lat. N., 12° 55' long. E.; de l'autre elle se rattache à l'extrémité de l'Erzgebirge, près des sources de l'Eger, par 50° lat. N., 9° 35' long. E. Elle est couverte de vastes forêts d'où elle tire son nom. On y trouve des ours et des lynx. L'Eger, la Moldau, la Nab, la Regen, l'Ilz en descendent. Ses principales cimes sont : l'*Haydelberg*, 1,407 mètres; l'*Arber*, 1,403 mètres; le *Rachel*, 1,390 mètres, etc.

BOÉMOND (Marc), prince d'Antioche, fils du célèbre aventurier normand Robert Guiscard. Après la mort de son père (1085), il obtint en partage la principauté de Tarente; mais voulant augmenter ses domaines, il se joignit aux Croisés (1096), et alla mettre le siége devant Antioche. Il s'empara de cette ville par ruse, s'en fit reconnaître prince (1098), et y établit un petit empire qui subsista environ 190 ans. Étant tombé dans un combat au pouvoir des Turcs, il se racheta en payant une forte rançon. A peine fut-il libre, qu'il tenta de nouvelles aventures : il agrandit ses états, et alla faire la guerre à l'empereur Alexis. Voulant traverser la flotte des Grecs pour venir en Europe chercher de nouvelles troupes, il se fit passer pour mort, et revint bientôt à la tête d'une armée formidable. Mais la peste et la famine le forcèrent à faire la paix. Il mourut dans la Pouille en 1111, tandis qu'il préparait une nouvelle expédition contre Alexis. — Plusieurs autres princes du nom de Boémond possédèrent après lui la principauté d'Antioche; le dernier, Boémond VII, fut dépouillé en 1288. *Voy.* ANTIOCHE.

BOEN, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Lignon, à 17 kil. N. O. de Montbrison; 1,500 hab. Patrie de l'abbé Terray.

BOERHAAVE (Hermann), célèbre médecin, né en 1668 à Woorhout près de Leyde, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique par son père, qui était ministre; mais se sentant plus de goût pour les sciences naturelles, il se fit recevoir médecin (1693). L'université de Leyde lui confia successivement quatre chaires différentes, celles de médecine théorique, de médecine pratique, de botanique et de chimie, et pendant longtemps il les remplit toutes à la fois avec une même supériorité. Il fut nommé en outre recteur en 1714 et en 1730. Il mourut de la goutte en 1738. Boerhaave a exercé par son enseignement et ses écrits une influence toute puissante sur son siècle. Après avoir préconisé à son début la méthode d'Hippocrate, il s'en écarta peu à peu et joignit à la philosophie toute vitaliste du médecin grec des explications chimiques et mécaniques qui, selon de graves autorités, n'ont fait qu'entraver la marche de la médecine. Les services qu'il a rendus à la chimie ont été moins contestés : il a fait une foule d'observations exactes, et a réussi à décomposer le

sang, le lait et tous les fluides animaux. Il a aussi puissamment contribué à l'avancement de la botanique, soit par ses propres travaux, soit par les encouragements qu'il donna au célèbre Linné. Boerhaave a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Institutiones medicæ*, Leyde, 1708; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, 1709 (ces deux traités, qui renferment la médecine tout entière, ont été traduits par Lamettrie); *Elementa chimiæ*, Leyde, 1732, traduit aussi par Lamettrie, 1741. Ses élèves ont en outre publié sous son nom plusieurs ouvrages, entre autres : *Methodus discendi medicinam*, revu par Haller, 1751. Enfin on lui doit un grand nombre d'éditions d'ouvrages anciens ou nouveaux, telles que celle d'*Arétée*, Leyde, 1731, et de l'*Historia insectorum* de Swammerdam, 1737. Tous ses ouvrages ont été réunis à Venise, 1766, in-4. Boerhaave avait acquis une réputation universelle; on raconte qu'un savant de la Chine lui écrivit : *A M. Boerhaave, médecin en Europe*, et que la lettre lui arriva exactement. Il fut comblé d'honneurs par la ville de Leyde et fut agrégé à l'Académie des Sciences de Paris, à la Société royale de Londres, etc.

BOETIE (Etienne DE LA). *Voy.* LA BOÉTIE.

BOG ou BOUG, *Hypanis*, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans la Volhynie, arrose les gouvernements de Podolie et de Kherson, tombe dans le Dniepr vis-à-vis de Fédorovka, après avoir reçu la Siniouka, la Kolima, l'Ingoul, etc., dans un cours de 530 kil.

BOG ou BUG, riv. qui prend sa source dans la partie orient. de la Galicie, coule au N. O. jusqu'à Christianpol, et de là au N.; sépare la Pologne de la Russie, et finit par se joindre à la Vistule à 26 kil. N. O. de Varsovie, après un cours de 550 kil.

BOGARMITES. *Voy.* BOGOMILES.

BOGLIPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* MONGHIR.

BOGODOUKOV, ville de la Russie d'Europe (Charkow), à 102 kil. N. E. de Pultawa; 6,000 hab.

BOGOMILES ou BOGARMITES, hérétiques de Bulgarie, appartenant à l'église grecque, sont ainsi nommés de deux mots esclavons : *Bog*, Dieu, et *milotii*, ayez pitié de nous. Ils parurent pour la première fois dans le XIIe siècle à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène fit brûler (vers 1118) le médecin Basile, qui était leur chef. Ils niaient la Trinité, l'institution des sacrements et celle des prêtres, et ne voulaient point d'autre prière que le *Pater*. On trouve encore de ces hérétiques en Russie où ils ont été introduits, vers 1150, par le moine Martin. Ils se dispensent de tout travail et se livrent à toutes sortes d'excès.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora, régente à Constantinople pour son fils Michel; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet par la persuasion, et lui envoya un évêque qui le convertit au christianisme, vers 841.

BOGOTA ou SANTA-FÉ DE BOGOTA, ch.-l. de la Nouvelle-Grenade, par 71° 40' long. O., 5° 24' lat. N., à 2,732 mètres au-dessus de la mer; 40,000 hab. Archevêché, université. Beaucoup de belles rues et quelques monuments, entre autres la cathédrale. Bibliothèque, observatoire. Un tremblement de terre l'a fortement endommagée en 1826. Bogota a été la capitale de toute la Colombie.

BOHAIN, ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. N. E. de Saint-Quentin; 2,560 hab. Châles façon cachemire; horloges d'Allemagne, etc.

BOHÊME (roy. de), *Boiohemum* en latin, *Bœhm* en allem., grande contrée de l'Europe, située par 9° 59' - 14° 26' long. E. et 48° 34' - 51° 2' lat. N., a pour bornes au N. O. la Saxe, au N. E. les États prussiens, à l'E. la Moravie, au S. l'Autriche propre et au S. O. la Bavière. Capitale, Prague. Elle forme aujourd'hui un des quinze grands gouvernements des États autrichiens et se divise en 16 cercles, savoir :

Cercles.	*Chefs-lieux.*
Beraun,	Beraun.
Bidschow,	Gitschin.
Budweis,	Budweis (*Cesky-Budiegowiecze*)
Bunzlau,	Jung-Bunzlau (*Mlada-Boleslau*).
Chrudim,	Chrudim.
Czaslau,	Czaslau.
Ellenbogen,	Ellenbogen.
Kaurzim,	Kaurzim.
Klattau,	Klattau.
Kœnigingrætz,	Kœnigingrætz (*Kralowy-Hradecz*).
Leitmeritz,	Leitmeritz (*Litomierczicze*).
Pilsen,	Pilsen.
Prachin,	Pisek.
Rakonitz,	Schlan.
Saatz,	Saatz (*Zatecz*).
Tabor,	Tabor (*Hradisztie, Chomou*).

Elle comprend en outre le capitanat de Prague; ch.-l., Prague (*Prag*). L'ancien royaume de Bohême formait 4 provinces : Bohême proprement dite, Moravie, Lusace et Silésie. De hautes montagnes enferment la Bohême de tous côtés, l'Erzgebirge au N., le Bœhmerwald à l'O., les monts de la Moravie au S. E. et au S., les Sudètes et le Riesengebirge à l'E. Climat froid, âpre dans les montagnes, plus doux ailleurs. Mines nombreuses; argent, étain, mercure, fer, cobalt, antimoine, pierres précieuses, marbres, albâtre, porphyre, terre à porcelaine, sable à verre, etc. Sol fertile, agriculture arriérée. Industrie active : lainages, cuirs, glaces, verreries très estimées, grenats, alun, poudre à tirer. Commerce important. Beaucoup de gibier, surtout de faisans; beaucoup de poissons. Les Bohêmes sont de race slave : ils se nomment en leur langue *Czech* (prononcez *Tcheque*), et ont un idiome particulier. Le christianisme ne s'introduisit en Bohême qu'au VIIIe siècle. Aujourd'hui le catholicisme est le culte dominant; cependant on y compte un grand nombre de Frères moraves que l'on connaît même sous le nom de *Frères bohêmes*. — La Bohême doit son nom aux *Boii*, nation gauloise qui vint s'y fixer sous Sigovèse, en 589 av. J.-C., mais qui en fut chassée sous Auguste, par les Marcomans, lesquels eux-mêmes furent expulsés ou subjugués au VIIe siècle par les Tchèques, peuple slave, conduits par Samo. Ceux-ci fondèrent divers états ou républiques dont la principale fut celle de Prague. Tous ces états furent réunis au commencement du VIIIe siècle, sous un chef nommé Croc ou Crac. Przémysl, qui avait épousé Libussa, fille de ce prince, régna après lui et commença en 722 une dynastie qui ne s'éteignit qu'en 1306, et qui, après avoir porté la couronne ducale jusqu'à Wratislas II (1092), devint royale à partir de ce temps, par un décret de l'empereur d'Allemagne Henri IV. Spitignew I avait, dès le Xe siècle, reconnu la suzeraineté de l'empire germanique. A la mort de Wenceslas II en 1306, le royaume passa d'abord à Rodolphe d'Autriche, puis à Henri de Carinthie, et enfin à la maison de Luxembourg qui lui donna quatre rois, de 1309 à 1437. Ce fut sous le règne de Wenceslas IV, un des princes de cette maison, que Jean Huss et ses disciples répandirent en Bohême ces nouvelles doctrines religieuses qui embrasèrent l'Allemagne et suscitèrent, même après le supplice de Jean Huss, condamné au bûcher par le concile de Constance (1415), une guerre civile qui désola ce pays pendant plus de 16 ans. La Bohême fut ensuite dévolue par mariage à Albert d'Autriche (1437-1439), dont le fils Ladislas I mourut en 1457, sans postérité. Georges Podiebrad, simple gentilhomme bohémien, fut alors élu : il se maintint jusqu'en 1471, malgré les foudres du Vatican, la trahison de son gendre Mathias roi de Hongrie, et la rébellion des

plus puissants vassaux. Ladislas II et Louis, de la race des Jagellons de Pologne, occupèrent le trône après lui. En 1526, Ferdinand I, frère de Charles-Quint, fut élu roi, et avec lui commença définitivement la maison autrichienne de Bohême, élective jusqu'en 1627, héréditaire depuis ce temps. La Bohême ne cessa plus dès lors d'appartenir à l'Autriche que pendant quelques instants, en 1619 et 1629. Le roi de Bohême était un des sept électeurs.

Souverains de la Bohême.

Premiers ducs.		Frédéric (2e fois),	1189
Samo, vers	650	Conrad II,	1191
Croc, vers	700	Wenceslas II,	1194
Maison de Przémysl.		Henri (évêque),	1198
(*Ducs.*)		Wladislas III (abd.)	1198
		(*Rois héréditaires.*)	
Przémysl, mari de Libussa, fille de Croc,	722	Ottokar I,	1230
Nézamysl, mort en	746	Wenceslas I,	1253
Mnata,	783	Ottokar II,	1278
Wogen,	805	*Interrègne* (1278-1283).	
Krzésomysl, Neklan et Hostiwit,	874	Wenceslas II,	1305
Borsiwog I,	905	Wenceslas III,	1306
Spitignew I,	915	Rodolphe *d'Autriche*,	1307
Wratislas I,	925	Henri *de Carinthie*,	1308
Wenceslas I,	936	*Maison de Luxembourg.*	
Boleslas I,	967	Jean,	1310
Boleslas II,	1000	Charles IV, *emp.*	1346
Boleslas III,	1005	Wenceslas IV, *emp.*	1378
Jaromir,	1013	Sigismond,	1419
Udalrich,	1037	Albert *d'Autriche*,	1437
Brzétislas I,	1055	Ladislas I, *fils d'Albert*,	1440
Spitignew II,	1061	Georges Podiebrad,	1458
(*Rois electifs.*)		Ladislas II, *de Pologne*,	1471
Wratislas II,	1092	Louis, *fils de Ladislas*,	1516
Conrad I,	1092	Ferdinand I, *d'Autriche*,	1526
Brzétislas II,	1100	*Les empereurs d'Allemagne, de la maison d'Autriche, sont en même temps rois de Bohême depuis*	1558
Borsiwog II,	1107		
Swatopulck,	1109		
Wladislas I,	1125		
Sobieslas I,	1140		
Wladislas II,	1173		
Frédéric (1e fois),	1174		
Sobieslas II,	1178		

BOHÊME (monts de). *Voy.* BŒHMERWALD.

BOHÊMES (frères), secte religieuse. *Voy.* MORAVES (frères).

BOHÉMIENS, nom que l'on donne vulgairement en France à ces bandes nomades d'aventuriers qui parcourent les villes et les villages, en faisant des tours d'adresse, ou en disant la bonne aventure. Les Anglais les appellent *Égyptiens*, les Suédois et les Danois *Tartares*, les Espagnols *Gitanos*, les Allemands *Zigeunes*, les Italiens et les Turcs *Zingani* ou *Zingari*, etc. Eux-mêmes se nomment *Pharaons*. Les premières bandes qui parurent en France étaient sorties de la Bohême; de là, le nom qu'on leur a donné parmi nous. On ne connaît point du reste la véritable origine de cette population exceptionnelle qui se trouve dans tous les pays, et n'a point de patrie. Les uns la font originaire de l'Inde et voient en elle les descendants des anciens Tchinganes, qui habitaient sur les bords de l'Indus et qui furent expulsés par l'invasion de Tamerlan. D'autres prétendent que dans l'origine ce furent des Chrétiens revenus de la Terre-Sainte, ou pensent que ce sont des pénitents qui erraient ainsi en expiation de leurs péchés : le pape les aurait, dit-on, condamnés à courir pendant 7 ans sans jamais se reposer. Les Bohémiens modernes prétendent eux-mêmes être sortis de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, on évalue le nombre des Bohémiens existant actuellement en Europe à 700,000; sur ce nombre, il y en a 18,000 en Angleterre : la France en est aujourd'hui presque tout à fait délivrée; mais c'est en Hongrie, en Turquie et dans les contrées méridionales de la Russie qu'ils se trouvent en plus grand nombre. La laideur est générale chez les Bohémiens; mais ils sont de haute taille, et se font remarquer par la blancheur de leurs dents. Ils ont une sorte d'argot qu'ils parlent entre eux. On ne sait pas trop quelle religion ils professent; leur morale est fort relâchée et le vol très commun parmi ces vagabonds. En France, les états-généraux de 1560 ont prononcé contre eux un bannissement perpétuel.

BOHEMOND. *Voy.* BOÉMOND.

BOHOL, une des îles Philippines, par 121° 55 long. E., 10° lat. N.; a 70 kil. sur 45. Mines d'or. Elle a été découverte par Magellan, en 1621.

BOIANO. *Voy.* BOJANO.

BOIARD, titre que portent les grands ou nobles de Russie et que l'on fait dériver de *boi*, bataille, parce que ce titre fut donné dans l'origine aux chefs qui entouraient le prince dans les combats. Il fut ensuite étendu à tous les premiers dignitaires de l'état. Jadis le corps des boïards était toujours consulté par le czar dans les affaires importantes.

BOIARDO (le comte Matthieu-Marie), célèbre poëte italien, d'une famille noble de Ferrare, né à Scandiano, près de Reggio, dans le duché de Modène, vers 1434, mort en 1494, s'attacha aux ducs de Ferrare qui lui conférèrent le gouvernement de Reggio. Il composa pour le duc Hercule plusieurs poëmes dont le plus célèbre est *le Roland amoureux*, *Orlando inamorato*, épopée romanesque en 3 livres, où l'on voit pour la première fois figurer les Agramant, les Astolphe, les Gradasse, et dont l'Arioste a fait avec tant de succès la contre-partie dans son *Roland furieux*. Ce poëme n'était pas achevé quand l'auteur mourut; il fut imprimé en 1495 dans l'état où il l'avait laissé; en 1526, un poëte médiocre, Agostini, y ajouta trois livres; quelques années après, Domenichi le retoucha et en réforma le style; enfin Berni le refondit entièrement (1541), et depuis on n'a plus guère lu que l'ouvrage ainsi refondu. L'*Orlando inamorato* a été plusieurs fois traduit en français; la traduction la plus répandue est celle de Lesage, 1717, 2 vol. in-12. On a en outre de Boïardo des *Sonetti e Canzoni*, des poésies latines, des morceaux traduits de l'*Ane d'or*, etc.

BOIELDIEU (Fr.-Adrien), célèbre compositeur français, né à Rouen en 1775, fut nommé vers 1799 professeur de piano au Conservatoire, quitta Paris en 1803 par suite de chagrins domestiques, et alla en Russie où l'empereur Alexandre le nomma son maître de chapelle. Il revint en France en 1812 et mourut à Jarcy dans la Brie en 1834. Ses principaux opéras sont *le Calife de Bagdad*, *Ma Tante Aurore*, et *la Dame blanche*. Sa musique est ornée et gracieuse plutôt qu'énergique.

BOIENS. *Voy.* BOII.

BOII, nation gauloise qu'on trouve disséminée en Gaule, en Italie et en Germanie. 1° En Gaule, il faut distinguer les *Boii* de la Lyonnaise 1re, entre l'*Elaver* (Allier) et le *Liger* (Loire), et les *Boii* de la Novempopulanie. Le territoire de ceux-ci est le ci-devant pays de Buch, en Guyenne; celui des premiers répond à une petite partie du Bourbonnais. Ces *Boii* de la Lyonnaise 1re y furent placés par César. Ils descendaient d'une section des soldats de Sigovèse qui s'étaient établis sur le Danube et qui étaient revenus en Gaule avec les *Helvetii*. 2° En Italie, les *Boii* avaient au N. les *Lingones*, au S. l'Apennin qui les séparait de l'Etrurie; *Bononia* était leur capitale. 3° En Germanie, les *Boii* habitèrent la Bohême (*Boiohemum*), d'où ils furent chassés par les *Marcomans*; puis la Bavière (*Boiouria*). Ces deux faits pourtant, et surtout le dernier, sont contestés. — Les *Tolistoboii* de Galatie étaient sans doute aussi des *Boii*.

BOILEAU (Nic.), surnommé *Despréaux*, l'un des plus célèbres poëtes français, né en 1636 à Crosne près de Paris, ou selon d'autres à Paris même, était fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre

du parlement de Paris, et fut destiné au barreau. Il étudia d'abord en droit, puis en théologie: mais ces sortes d'études ne lui plaisant pas, il résolut enfin de suivre son goût et se consacra à la poésie. Il débuta par des *Satires*, 1666, et obtint un succès prodigieux qu'il dut à la perfection de ses vers, tout autant qu'à la malignité de ses critiques; il fit suivre les satires d'*Epîtres*, dans lesquelles il s'éleva encore au-dessus de ses premiers écrits: il publia enfin *l'Art poétique* et *le Lutrin*, qui mirent le sceau à sa réputation et le placèrent au premier rang des poëtes modernes. Il s'essaya aussi, mais avec moins de bonheur, dans l'ode et l'épigramme. Louis XIV, appréciant son mérite, l'admettait souvent auprès de lui; il le nomma son historiographe avec Racine et lui assura une pension. L'Académie Française le reçut dans son sein en 1684. Dans ses dernières années, Boileau quitta la cour et se retira à sa campagne d'Auteuil, où il mourut en 1711, d'une hydropisie de poitrine. Quoique mordant dans ses écrits, Boileau était indulgent dans sa conversation et avait le cœur excellent. On cite de lui plusieurs traits de générosité. Il fut l'ami des plus grands hommes de son siècle, particulièrement de Molière et de Racine. C'est lui qui apprit à ce dernier à faire laborieusement des vers faciles. Boileau a été surnommé le poëte de la raison, ce qui a fait croire bien à tort qu'il manquait de sentiment et d'imagination. Quoique riche de son propre fonds, il a fréquemment imité Horace et Juvénal. Il a rendu d'immenses services à notre littérature, en dégoûtant son siècle des mauvais ouvrages qui étaient en vogue, en lui apprenant à goûter Corneille, Molière et Racine, et en offrant lui-même les plus beaux modèles d'une poésie pure et parfaite. On lui reproche d'avoir gardé le silence à l'égard de La Fontaine, dans la crainte de déplaire à Louis XIV, et d'avoir été injuste envers Quinault. On a donné une foule d'éditions de ses œuvres. Les principales sont celles de Brossette, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol; de Souchay, 1740; de St-Marc, 1747; du Dauphin, 1789; de Daunou, 1809, réimprimée avec améliorations en 1825; d'Auger, 1815; de St-Surin, 1821; de Berriat-St-Prix, 1830, 4 vol. in-8, avec notes, variantes, etc.

BOILEAU (Gilles), frère aîné du précédent, né à Paris en 1631, mort en 1669, traduisit du grec le *Tableau de Cébès*, 1653; le *Manuel d'Epictète*, 1655, et *Diogène de Laërce*, 1668, et fit quelques poésies qui eurent peu de succès. Il fut de l'Académie. Gilles était jaloux de son frère et ne vécut jamais en bonne intelligence avec lui. Il avait obtenu la place lucrative de contrôleur de l'argenterie.

BOILEAU (Jacques), frère des précédents, né à Paris en 1635, mort en 1716, fut docteur en Sorbonne et composa plusieurs écrits fort curieux sur la discipline de l'Église. Les plus connus sont : *Historia flagellantium*, 1700, où il démontre l'abus de la flagellation; *Historia confessionis auricularis*, 1683, où il prouve la nécessité de la confession.

BOILEAU (Etienne), prévôt des marchands. *Voy.* BOYLEAUX.

BOINDIN (Nic.), né à Paris en 1675, mort en 1751, était fils d'un procureur du roi au bureau des finances. Il entra d'abord dans les mousquetaires; mais il en sortit bientôt pour se livrer tout entier à la littérature. Il se lia étroitement avec Saurin et Lamotte et composa plusieurs comédies en société avec ce dernier. Il fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1706, mais l'athéisme dont il faisait profession lui ferma les portes de l'Académie Française. Maltraité dans les fameux couplets de 1710, attribués à J.-B. Rousseau, il accusa de cette infamie Saurin et Lamotte, ses anciens amis, et rompit dès lors avec eux. Boindin est célèbre par sa manie de disputer et de contredire · le café Procope était son champ de bataille habituel. Ses œuvres, publiées à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent des pièces de théâtre : *les Trois Garçons; le Bal d'Auteuil*, etc., des *Dissertations académiques*, parmi lesquelles on remarque la dissertation *Sur les sons de la langue française*, et un *Mémoire* sur sa vie et sur ses ouvrages, écrit par lui-même.

BOINEBOURG (J.-Christian DE), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né à Eisenach en 1622, acquit par sa haute capacité diplomatique une grande influence en Allemagne. Il fut le premier protecteur de Leibnitz. On a de lui un grand nombre de lettres dans le *Commercium epistolicum Leibnitianum* de Gruber, 1745, qui prouvent sa vaste instruction. — Son fils, Phil.-Guill. Boinebourg, gouverneur d'Erfurdt, fonda dans cette ville une chaire d'histoire et de politique.

BOINVILLIERS (J.-Etienne), grammairien, né à Versailles en 1764, mort en 1830, fut professeur à Beauvais, censeur à Rouen et inspecteur de l'académie de Douai. Il a publié un grand nombre de livres classiques, tels que *Dictionnaires, Grammaire française, Grammaire latine, Cacographie*, et des traductions d'auteurs latins.

BOIOARII, nom latin des Bavarois, qu'on prétend avoir été originairement les *Boii* du *Boïohemum*, forcés de fuir ce pays devant les Marcomans. *Voy.* BOII et BAVIÈRE.

BOIODURUM, ville de la Germanie (Norique), auj. INNSTADT.

BOIS-BELLE. *Voy.* HENRICHEMONT.

BOIS-D'AMONT, bourg du départ. du Jura, à 6 kil. N. E. de Morey; 1,000 hab.

BOIS-D'OINGT, ch.-l. de cant. (Rhône), à 13 kil. S. O. de Tarare; 900 hab.

BOISGÉLIN DE CICÉ (Jean-de-Dieu-Raimond DE), archevêque, né à Rennes en 1732, mort en 1804, fut membre des Notables en 1787; il se signala par son zèle et sa générosité lors d'une disette à Aix, dont il était archevêque; fut député du clergé aux états-généraux; émigra en Angleterre; revint en France quelques années après, fut nommé archevêque de Tours en 1802, puis cardinal. On a de lui : *Exposition des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8; *Héroïdes d'Ovide*, traduction en vers français, avec le texte, Philadelphie (Paris), 1786, in-8; *Mémoires pour le clergé de France, au sujet de la prestation de foi et hommage*, Paris, 1785, in-8. — Plusieurs membres de cette famille périrent sur l'échafaud révolutionnaire.

BOIS-GUILLEBERT (P. LE PESANT, sieur de), magistrat et écrivain du XVII[e] siècle, mort en 1714, était lieutenant-général au bailliage de Rouen. Il a traduit du grec en français l'*Histoire de Dion Cassius, abrégée par Xiphilin*, Paris, 1674; l'*Histoire d'Hérodien*, 1675; et a publié *Marie Stuart*, nouvelle historique, *ibid*, 1675; *Détail de la France sous Louis XIV*, Rouen (Hollande), 1707, réimprimé sous le titre de *Testament politique de M. de Vauban*, Bruxelles, 1712.

BOIS-LE-DUC, *Sylva ducis*, *S'Hertogen Bosch* en hollandais, ville forte de Hollande, ch.-l. du Brabant septent., à 80 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Dommel et l'Aa; 13,000 hab. Bien bâtie, entrecoupée de canaux que l'on peut passer sur vingt ponts; belle église de Saint-Jean, hôtel-de-ville, hôtel du gouverneur, etc. Plusieurs établissements philanthropiques. Industrie: commerce de transit très actif. Patrie du philosophe 'S Gravesande.

BOISMONT (Nicolas THYREL DE), prédicateur du roi, né en 1715, se fit connaître par des sermons et des panégyriques où l'on trouve des passages éloquents, et fut admis à l'Académie Française en 1755. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée de charité pour favoriser l'établissement d'un hospice

pour les militaires et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies : la quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 liv., et l'hospice fut fondé à Montrouge. Il a prononcé les *Oraisons funèbres du dauphin, de la reine Marie Leczinska, de Louis XV, de Marie-Thérèse*. Il mourut à Paris en 1786. On a publié ses *Œuvres*, Paris, 1805, in-8.

BOISMORAND (l'abbé Claude-Joseph CHÉRON DE), fils d'un avocat de Quimper, né en 1680, mort en 1740 à Paris, a rédigé des *factum* pour les Jésuites dans l'affaire de la Cadière et du P. Girard, etc.; et a publié les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733, 6 vol. in-12; *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, La Haye, 1720, in-12; *Vie de Crillon*, surnommé *le Brave*, 1757, 2 vol. in-12, qu'on attribue à mademoiselle de Lussan. Cet abbé était connu dans le monde par son habitude de jurer, et aimait fort le jeu.

BOISROBERT (Franç. LE METEL, sieur de), abbé, poète et favori du cardinal de Richelieu, né à Caen en 1592, mort en 1662, est célèbre par ses bons mots et par le talent avec lequel il savait conter. Il obtint du cardinal un grand nombre de bénéfices, mais il les perdit presque tous au jeu. Il fut un des fondateurs de l'Académie Française, dont les séances se sont tenues longtemps chez lui. Il a travaillé au *Dictionnaire* de l'Académie.

BOISSARD (J.-J.), antiquaire et poète, né à Besançon en 1528, mort en 1602. Il fit plusieurs voyages en Italie, en Grèce, en Allemagne, dans le but de faire des recherches sur les anciens monuments, puis alla se fixer à Metz; il déposa beaucoup d'antiquités à Montbéliard; mais le fruit de ses longs travaux fut perdu lors de l'invasion des Lorrains en Franche-Comté. Il a publié : *Theatrum vitæ humanæ*, Metz, 1596, in-4, avec fig. de Th. de Bry; *De divinatione et magicis præstigiis*, Oppenheim, 1615, in-fol., fig., ouvrage posthume; *Emblemata latina*, Francfort, 1593, in-4, avec fig.; *Topographia urbis Romæ*, Francfort, 1597 à 1602, 6 tomes en 3 vol. in-fol., fig.; des *Poésies latines*, in-8; *Parnassus biceps*, Francfort, 1627, in-fol., fig.; *Habitus variarum gentium*, Metz, 1581, in-fol. oblong, avec 70 figures.

BOISSY (Louis DE), auteur comique fécond, mais médiocre, né en 1694 au Vic en Auvergne, mort en 1758, a composé entre autres pièces *le Babillard, le Français à Londres, le Sage étourdi, l'Homme du jour, les Dehors trompeurs*. Il fut reçu à l'Académie en 1754. Il eut longtemps le privilége du *Mercure de France*. Ses œuvres forment 9 vol. in-8, Paris, 1766. — Son fils, L.-Michel de Boissy, né vers 1725, mort en 1788, a écrit une *Vie de Simonide*, 1755, et un *Supplément à l'Histoire des Juifs*, de Basnage, 1784, 2 vol. in-12.

BOISSY D'ANGLAS (Fr.-Ant., comte de), homme d'état, né en 1756 à Saint-Jean-Chambre, dans l'Ardèche, d'une famille protestante, se fit recevoir avocat, fut élu député du tiers-état pour la sénéchaussée d'Annonay (1789); devint, après la séparation de l'Assemblée constituante, procureur-syndic du département de l'Ardèche, et fut en 1792 envoyé par ce département à la Convention. Il se signala dans cette assemblée par la modération de ses opinions, par la multiplicité de ses travaux, et surtout par sa fermeté héroïque. Il avait la présidence dans la fameuse journée du 12 prairial an III (20 mai 1795). Le peuple des faubourgs insurgés, ayant envahi la salle des séances, voulait forcer la Convention à rétablir le régime de la Terreur. On insulte, on menace le président, et, pour l'effrayer, on place devant lui la tête du représentant Féraud, qui venait d'être assassiné sous ses yeux. A la vue de cette tête, Boissy-d'Anglas se découvre et salue son infortuné collègue; puis il se rassied, reste impassible au milieu de cette scène de désordre et d'effroi, et force par son courage la populace à s'éloigner sans avoir pu accomplir ses criminels projets. Il fut un des principaux auteurs de la constitution de l'an III, et fut élu par 76 départements député au Conseil des cinq-cents, qu'avait établi cette constitution; il devint bientôt secrétaire, puis président de cette assemblée. Il n'en fut pas moins proscrit par le Directoire au 18 fructidor, et n'échappa à la déportation que par la fuite. Après le 18 brumaire, il fut élu membre du tribunat, puis il devint sous l'Empire sénateur, comte, et à la Restauration pair de France. Il défendit jusqu'au dernier moment les principes de libéralisme qu'il avait adoptés, et mourut en 1826, à 70 ans, universellement estimé. On a de lui, outre une foule d'*Opinions* et de *Rapports*, un *Essai sur la vie de Malesherbes*, 1819, et les *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, 6 vol., 1825, qui renferment plusieurs notices intéressantes.

BOISSY-SAINT-LÉGER, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 17 kil. N. de Corbeil; 600 hab. Aux environs est le château de Grosbois.

BOISTE (Pierre-Claude-Victor), lexicographe, ancien avocat, né à Paris en 1765, mort en 1824, est surtout connu par un *Dictionnaire de la langue française*, qu'il publia en 1800 avec Bastien, son beau-père, et qui eut un grand nombre d'éditions. On a aussi de lui un *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, ouvrage très médiocre; et un *Dictionnaire de belles-lettres*, 1821-24.

BOISTUAU. *Voy.* BOAISTUAU.

BOIVIN (Jean), dit *de Villeneuve*, né en 1665, mort en 1726, fut membre de l'Académie Française, de celle des Inscriptions, et professeur de grec au collége royal. Il était attaché à la Bibliothèque du Roi, et y découvrit, sous les homélies de saint Ephrem, un manuscrit palimpseste de la Bible de douze à treize siècles d'antiquité. Il a publié : *Mathematici veteres*, 1693; l'*Histoire byzantine* de Nicéphore Grégoras, 1702; une *Vie de Pierre Pithou*; des traductions du grec (*Œdipe, les Oiseaux*), et quelques poésies médiocres. — Il eut un frère aîné, Louis Boivin, qui fut aussi de l'Académie des Inscriptions, et qui fit de savants mémoires sur la chronologie.

BOJADOR (cap), *Atlas major*, sur la côte occid. de l'Afrique (Sahara), par 16° 47' long. O., 26° 12' lat. N. Les anciens le regardaient comme l'extrémité du monde. Il fut doublé pour la première fois vers 1433, par le Portugais Gillianès.

BOJAKA. *Voy.* BOYACA.

BOJANO, *Bovianum*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 50 kil. N. O. de Bénévent; 3,000 hab.

BOJARDO. *Voy.* BOÏARDO.

BOKHARA, BOKHARIE. *Voy.* BOUKHARA, BOUKHARIE.

BOLBEC, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), près de la Bolbec, à 27 kil. N. E. du Havre; 9,802 hab. Calicots, indiennes, mouchoirs, teintureries.

BOLERIUM, PROM., auj. cap LAND'S-END.

BOLESLAS I, dit *le Grand*, roi de Pologne, fils de Miécislas, monta sur le trône en 999. Jusqu'à lui les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de duc. L'empereur Othon III donna à Boleslas celui de roi, en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'Empire. Boleslas vainquit les Moscovites, conquit la Moravie et agrandit ses états. Il mourut en 1025.

BOLESLAS II, *le Hardi*, roi de Pologne, monta sur le trône en 1058, à l'âge de 16 ans, se rendit odieux à la nation polonaise par ses vices et ses cruautés; fut excommunié par le pape Grégoire VII, en 1081, puis déposé. Il s'enfuit alors en Hongrie, et de là en Carinthie, et se cacha dans le couvent de Villach, où il fut réduit à faire la cuisine. Il y mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla

le secret de sa naissance et de ses malheurs. Quelques historiens disent qu'il se tua.

BOLESLAS III, fils d'Uladislas Herman, devint souverain de la Pologne en 1103; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, après avoir vu son armée complétement défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, et mourut en 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, *le Chaste*, duc de Pologne, fils de Lech ou Leszko V, fut reconnu en 1227, n'ayant encore que 7 ans, mais ne monta sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il mourut en 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne contre l'invasion des Tartares.

BOLEYN. *Voy.* BOULEN (Anne).

BOLGARY, ville de la Russie d'Europe (Kazan), à 88 kil. de Kazan; 100 maisons. C'était la capitale des Bulgares avant qu'ils eussent été se fixer au S. du Danube.

BOLGES. *Voy.* BELGES.

BOLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 135 kil. N. O. d'Angora; 6,000 hab. Ch.-l. d'un livah. Près de là, on voit les ruines d'*Hadrianopolis* (Eski-Hissar). Eaux thermales.

BOLINGBROKE (Henri SAINT-JEAN, vicomte de), politique et philosophe, né en 1672 à Battersea dans le Surrey. Après avoir mené une jeunesse dissipée, il entra dans les affaires, et y montra bientôt une supériorité qu'on n'avait pas soupçonnée. Nommé en 1700 membre de la chambre des communes, il se déclara pour les *tories*, quoique toute sa famille fût dans le parti des *whigs;* attira l'attention du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et fut nommé secrétaire d'état en 1704. Renversé en 1708, il revint au pouvoir deux ans après, fut chargé du ministère des affaires étrangères et conclut la paix d'Utrecht (1713), qui fut aux yeux des uns un sujet de gloire, aux yeux des autres un motif de condamnation. Pendant ce temps de faveur, Saint-Jean fut créé pair avec le titre de vicomte de Bolingbroke. A la mort de la reine Anne (1714), Bolingbroke perdit tout son crédit; il fut même proscrit par le parlement et dépouillé de tous ses biens; il se réfugia alors en France, et offrit ses services au prétendant Jacques III; mais bientôt, mécontent de ce prince, il s'en détacha et sollicita auprès du nouveau roi, Georges I, son retour en Angleterre; il ne put l'obtenir qu'en 1723. Il vécut d'abord à la campagne, étranger aux affaires; mais en 1725 il reparut sur la scène, et pendant dix ans il fut par ses écrits le plus redoutable antagoniste du ministère Walpole. Désespérant enfin du succès de ses efforts, il se retira de nouveau en France (1735), pour y passer le reste de ses jours; mais incapable de se fixer, il retourna dès 1738 en Angleterre, et mourut en 1751 sans avoir pu revenir au pouvoir. Il avait été deux fois marié; la seconde fois il épousa une Française, la marquise de Villette, nièce de madame de Maintenon. Bolingbroke a écrit pendant sa retraite un grand nombre d'ouvrages: les uns politiques, tels que *Lettre au chevalier Wyndham, Sur le Prétendant, Sur le patriotisme, Idée d'un roi patriote, Des partis, le Craftsman*, journal politique; les autres, littéraires ou philosophiques, tels que *Réflexions sur l'exil, Lettres sur l'étude de l'histoire, Lettres à M. de Pouilly* (qu'il écrivit en français). Dans ces derniers écrits, il se montre déiste et attaque hardiment la révélation; il fut en cela le précurseur de Voltaire, qui plus d'une fois emprunta son nom. Tous les écrits de Bolingbroke ont été réunis par Mallet, 1754, 5 vol. in-4; ils ont été réimprimés en 1809, 8 vol. in-8. Plusieurs ont été traduits en français. Bolingbroke fut lié avec les plus grands écrivains de son temps, Prior, Swift et Pope. C'est lui qui donna à ce dernier le sujet et le fond de son *Essai sur l'homme*, qui est son chef-d'œuvre.

BOLIVAR (Simon), libérateur de l'Amérique espagnole, né en 1780 à Caracas. Après avoir étudié en Espagne et avoir visité la France, l'Italie, puis les États-Unis, il retourna dans son pays pour prendre part à la guerre de l'indépendance; servit d'abord sous Miranda (1811), battit les généraux espagnols Monteverde et Morillo, et affranchit le Venezuela et la Nouvelle-Grenade qu'il réunit en une seule république sous le nom de Colombie (1819), après avoir remporté la victoire décisive de Boyaca; proclama peu après l'indépendance du Pérou (1822), et fonda au sud de ce pays un nouvel état qui prit le nom de Bolivie. Nommé à différentes reprises président des états qu'il avait affranchis, Bolivar fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie; pour détruire ces soupçons injustes, il abdiqua plusieurs fois le pouvoir. Il mourut en 1830, peu de mois après une dernière abdication, et lorsqu'il se disposait à venir en Europe. On a une *Histoire de Bolivar* du général Ducoudray-Holstein, continuée par Viollet, Paris, 1831.

BOLIVIE, état de l'Amérique du S., entre le Pérou à l'O. et au N., le Brésil à l'E., les Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata et le Paraguay au S., par 59° 30'-73° 28' long. O., 11°-23° 30' lat. S., se confond avec ce qu'on appelait précédemment Haut-Pérou; 1,500 kil. sur 1,600; 1,090,000 hab. dont beaucoup d'Indiens (les autres créoles, nègres ou de sang mixte). Capitale, Chuquisaca, nommée aussi Charcas et La Plata. Division actuelle: 6 départements, Chuquisaca, la Paz-d'Ayacucho, Oruro, Potosi, Cochabamba, Santa-Cruz-de-la-Sierra; et les provinces de Tarija et de Lamar. Dans le dép. de Santa-Cruz sont les vastes territoires des Mokos et des Chiquitos, qui forment 2 provinces et 23 missions. Montagnes très hautes (5,000 mètres et plus), vallées, pampas immenses, déserts. Climat varié, tempéré en général. Métaux précieux en abondance; plantes et animaux des parties froides du Pérou. Gouvernement républicain. — La Bolivie ou Pérou fit partie d'abord de la vice-royauté du Pérou, puis de celle de Rio-de-la-Plata. Elle existe comme état particulier depuis le 6 août 1825, et a été ainsi nommée en l'honneur de Bolivar qu'on regarde comme son créateur. La victoire d'Ayacucho, remportée le 10 décembre 1824 par le général Sucre, avait assuré son indépendance. Du reste la guerre est encore permanente entre le Pérou et la Bolivie.

BOLKHOV, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 50 kil. N d'Orel; 10,000 hab. Tanneries, bas de laine; chanvre, huile de chanvre.

BOLLAND (J.), *Bollandus*, jésuite d'Anvers, né en 1596, mort en 1665, a commencé le célèbre recueil des vies des saints distribuées selon le jour de l'année connu, sous le nom d'*Acta sanctorum*. Il fit paraître en 1643 les saints de janvier, en 1658 ceux de février, et mourut avant d'avoir terminé ceux de mars. Ce travail a été depuis continué par Papebroch et par plusieurs autres pères que l'on désigne collectivement sous le nom de *Bollandistes*. Cependant il n'a pas été achevé et ne va que jusqu'au 14 octobre. On avait cessé d'y travailler depuis 1794; mais il s'est formé en 1836 à Paris une société qui se propose de l'achever. Les *Acta sanctorum*, publiés à Anvers jusqu'en 1794, forment 53 vol. in-fol. On en a réimprimé une partie à Venise, 1734 et années suivantes.

BOLLANDISTES. *Voy.* BOLLAND.

BOLLENE, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 8 kil. E. de Pont-Saint-Esprit; 4,744 hab. Filat. de soie et teintureries

BOLLENZERTHAL, en italien *Val di Blegno*, vallée de Suisse (Tessin), entre la vallée Levantine et les Grisons.

BOLLWILLER, ville du dép. du Haut-Rhin, entre Soultz et Ensisheim, à 7 kil. de celle-ci; 900 hab. Belle pépinière d'arbres, arbustes, fleurs, tant exotiques qu'étrangères.

BOLOGNE, *Bononia* des anciens, *Bologna* en italien, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de la légation de Bologne, à 302 kil. N. de Rome, entre le Reno et la Savena; 71,000 hab. Archevêché, université célèbre. Monuments nombreux, cathédrale, églises de St-Pétrone et des Célestins, hôtel des monnaies, théâtre, riches palais, tours des Asinelli, de Garisendi, fontaine de Neptune, etc. Plusieurs académies, institut, jardin botanique, lycée philharmonique. Manufactures de soieries, gazes, fleurs artificielles, papier, liqueurs, confitures. Aux environs, chartreuse, cloîtres. — Bologne au moyen âge forma longtemps une république sous la protection des empereurs d'Allemagne. Elle reconnut depuis 1278 l'autorité du pape Nicolas II; mais elle ne fut annexée aux états du pape que par Jules II, en 1513.— Patrie de Benoît XIV, de Manfredi, du Guide, du Dominiquin, de l'Albane, des trois Carraches, d'Aldrovandi, Beccari, Monti, Galvani, Marsigli, etc. *Voy.* BONONIA. — La légation de Bologne ou ancien *Bolonais*, une des 14 divisions de l'Etat ecclésiastique, est située au S. de la légation de Ferrare, au N. de la Toscane, à l'E. du duché de Modène. Elle a formé sous Napoléon le département du Reno, et une partie de celui du Panaro. Cette légation, très peuplée et très florissante, compte 308,000 hab.

BOLOGNESE (LE). *Voy.* GRIMALDI (J.-Fr.).

BOLONAIS, région d'Italie, réunie à l'État ecclésiastique par Jules II en 1513, a formé depuis la légation de Bologne.

BOLSENA, *Vulsinii*, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. N. O. de Viterbe, sur le bord du lac de Viterbe; 1,800 hab. Ruines antiques du temple de la déesse Nursia, etc. Patrie de Séjan. — Le lac Bolsena (*Vulsiniensis lacus*) a 15 kil. de long sur 10 de large. Il renferme deux îles: Bisentina et Martana, et se décharge dans la Méditerranée par la rivière Marta.

BOLSWERD ou **BOLSWARD**, ville de Hollande (Frise), à 13 kil. N. O. de Sloten; 2,850 hab.

BOLTON-LE-MOOR, ville d'Angleterre (Lancastre), à 15 kil. N. O. de Manchester, près d'un canal qui conduit à Manchester et à Bury; 44,000 hab. Elle est divisée en Grand et Petit-Bolton. Bibliothèque; industrie active, futaines, mousselines, calicots, etc.

BOLZANO. *Voy.* BOTZEN.

BOMARE (VALMONT DE). *Voy.* VALMONT.

BOMBAST. *Voy.* PARACELSE.

BOMBAY, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. de la présidence de Bombay, dans une petite île de même nom, par 69° 47' long. E., 18° 56' lat. N.; 162,000 hab. Les marais qui l'environnent en rendent le séjour très malsain. Port, le meilleur de toute la côte occid. de l'Inde; vaste citadelle; grands établissements de marine militaire; beaux monuments; superbe temple guèbre, tout récent; église anglicane, palais du gouverneur, bazar, casernes, bassins, docks, arsenal. Immense commerce avec la Chine, la mer Rouge, le golfe Persique, etc. — L'île de Bombay fut donnée aux Portugais par le radjah de Sourah en 1530; ceux-ci la cédèrent en 1661 au roi d'Angleterre Charles II, comme partie de la dot que l'infante Catherine apportait à ce prince. La compagnie des Indes l'acheta en 1666. Bombay a fait de très rapides progrès depuis ce temps.

BOMBAY (présidence de), une des trois grandes divisions de l'Inde anglaise immédiate, en forme la partie S. O.; 2,500,000 habitants. Capitale, Bombay. Elle comprend le Kandeich et de fortes portions de l'Aurengabad, du Bedjapour, du Guzerat, l'Adjmyr anglais, le territoire de Victoria, l'île de Bombay et l'Aracan; sa juridiction s'étend en outre sur les agents anglais de la Perse et de l'Arabie. Elle est partagée en 20 districts, savoir:

Districts.	*Chefs-lieux.*
Bombay (île),	Bombay.
Djounir ou Sounur,	Pouna.
Kalliani,	Kalliani.
Djowar,	Djowar.
Baglana,	Sallier.
Sanganmir,	Sanganmir.
Ahmednagar,	Ahmednagar.
Perraïnda	Perraïnda.
Solapour,	Solapour.
Akalkotta,	Akalkotta.
Konkan sept.,	Tanna.
Konkan mérid.,	Raïpour.
Bedjapour,	Bedjapour.
Anagoundi	Anagoundi (Bichnagar).
Darouar,	Darouar (Nassirabad).
Gaulna,	Gaulna.
Kandeich	Nandode,
Meiwar,	Sultanpour
Surate,	Surate.
Baroutch,	Baroutch.
Kaïra,	Kaïra.
Ahmedabad,	Ahmedabad.

BOMILCAR, général carthaginois, et premier magistrat de la république, s'empara de la souveraineté dans sa patrie lors de l'invasion d'Agathocle (308 av. J.-C.); mais il fut bientôt renversé, puis condamné et mis en croix.

BOMIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. COWBRIDGE.

BOMMEL ou **ZALT-BOMMEL**, ville de Hollande (Gueldre), dans le Bommeler-Waard, à 13 kil. N. de Bois-le-Duc; 2,950 hab. Grande église protestante. Ville jadis importante par le commerce, mais déchue aujourd'hui.

BOMMELER-WAARD, *Insula Batavorum*, île que forment le Wahal et la Meuse. Elle a 22 kil. sur 9, et renferme beaucoup de beaux villages et la ville de Bommel. L'île est défendue par le fort St-André et le château de Lœvenstein. On croit que ce fut la demeure primitive des Bataves.

BONA (J.), écrivain ascétique, né à Mondovi en 1609, mort en 1674, entra chez les Feuillants, et devint général de cet ordre en 1651; Clément IX le fit cardinal en 1669. Ses ouvrages ont été recueillis à Turin, 1747, 4 vol. in-fol. Les principaux sont: *Manuductio ad cœlum*, traduit en français par Lambert; *Horologium asceticum*; *De principiis vitæ christianæ*, traduit en français par le président Cousin et par l'abbé Goujet. Les *Principes de la vie chrétienne* et le *Chemin du ciel* ont été reproduits en français dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

BONACOSSI (Pinamonte), d'une famille puissante de Mantoue, parvint à la souveraineté en 1272, quitta les Guelfes pour les Gibelins, s'allia avec les maisons de Vérone et della Scala, vainquit les Padouans, les Vicentins, et se maintint au pouvoir jusqu'en 1293, malgré plusieurs séditions.

BONACOSSI (Bardellone), fils du précéd., se déclara pour les Guelfes, s'empara du palais, emprisonna son père ainsi que Taino, son frère, et se fit proclamer par le peuple 1293; il fut renversé en 1299 par Bottesilla, son neveu.

BONACOSSI (Bottesilla), neveu du précédent, s'empara de Mantoue (1299), s'associa ses frères Passerino et Beetirone, et dirigea le parti gibelin jusqu'à l'entrée de Henri VII en Italie. — Son frère, Passerino, le remplaça au pouvoir (1310). Après avoir joui paisiblement de l'autorité pendant 18 ans, il fut tué dans une sédition.

BONAIR, une des Petites-Antilles hollandaises, sur la côte de la Colombie, au S. E. de Curaçao.

BONALD (le vicomte de), célèbre écrivain, né dans le Rouergue en 1753, mort en 1840, quitta la France en 1790, et ne revint qu'après un long exil. Il concourut à partir de 1806 à la rédaction du *Mercure*, accepta en 1810 la place de conseiller de l'Université, accueillit la Restauration avec joie, fut élu député en 1815, puis nommé pair, en 1823; après 1830 il vécut dans la retraite. On a de lui : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, 1796; *Législation primitive*, 1802; *Recherches philosophiques*, etc., 1818. Attaché aux doctrines monarchiques et théocratiques, il attribuait à une révélation primitive l'origine de nos connaissances, du langage, des arts, etc., et assimilait le pouvoir social à l'autorité du père de famille.

BONAPARTE (les), famille noble, originaire d'Italie, et qui remonte au XIIIe siècle. A cette époque, on en trouve deux branches, résidant l'une à Trévise, l'autre à Florence. La première, qui a fourni des podestats à Padoue, s'éteignit en 1397 dans la personne de Servadius Bonaparte, prieur des chevaliers *Gaudens*; la seconde qui donna naissance à une autre branche moins connue, les Bonaparte de San-Miniato, eut, vers 1570, pour dernier représentant Jean Bonaparte, gentilhomme attaché aux Orsini. Une troisième branche, la seule existant aujourd'hui et la plus illustre de toutes, résidait primitivement à Sarzana, dans le territoire de Gênes; Charles Bonaparte, de cette branche, vint se fixer à Ajaccio en Corse l'an 1612; ses descendants y vécurent dans l'obscurité jusqu'à la naissance de celui qui devait jeter tant d'éclat sur son pays et sur sa maison. Voici les membres les plus connus de cette famille :

BONAPARTE (Charles), juge à Ajaccio, député de la noblesse de Corse en 1779, et mort en 1785. Il avait épousé en 1767 Lætitia Ramolino (morte à Rome en 1839), dont il eut : 1° Joseph, né en 1768, marié en 1794 à Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille. Il fut roi de Naples, 1806-8, d'Espagne, 1808-13; se retira depuis aux États-Unis sous le nom de comte de Survilliers, et vit maintenant (1840) à Londres; il a deux filles, Zénaïde et Charlotte. — 2° Napoléon, né en 1769, mort en 1821, empereur des Français (*Voy.* NAPOLÉON). Il épousa : Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais; puis Marie-Louise d'Autriche, dont il eut en 1811 Napoléon (François-Charles-Joseph), roi de Rome, puis duc de Reischtadt, mort en Autriche en 1832. — 3° Lucien, né en 1775, président du Conseil des cinq-cents au 19 brumaire, fait prince de Canino en 1804, prisonnier en Angleterre de 1810-14, et depuis retiré en Italie; mort en 1840 à Viterbe. Il épousa Christine Boyer, puis mad. veuve Jouberthon, dont il eut cinq filles et un fils, Charles-Lucien, prince de Musignano. — 4° Elisa, née en 1777, grande-duchesse de Toscane, princesse de Lucques, mariée à Félix Bacciochi, morte à Trieste en 1820. — 5° Louis, né en 1778, roi de Hollande de 1806 à 1810, aujourd'hui retiré en Italie sous le nom de comte de Saint-Leu. Il épousa Hortense Beauharnais, dont il eut deux fils, Napoléon-Louis, mort en 1831, et Charles-Louis, dit *le Prince Louis*, auteur d'une conspiration militaire qui éclata à Strasbourg (1838), et d'une autre à Boulogne (1840). — 6° Marie-Pauline, née en 1780; mariée 1° au général Emmanuel Leclerc; 2° au prince Camille Borghèse, duc de Guastalla; morte en 1825. — 7° Caroline, née en 1782, mariée en 1800 à Joachim Murat, grand-duc de Berg, puis roi de Naples en 1808; devenue veuve en 1815, elle se retira en Italie où elle vécut sous le nom de comtesse de Lipona; elle mourut en 1839. — 8° Jérôme, né en 1784, roi de Westphalie de 1807 à 1813. Il épousa : 1° mademoiselle Paterson; 2° Frédérique-Charlotte de Wurtemberg; il vit aujourd'hui en Italie sous le nom de prince de Montfort. Il a un fils du premier lit et plusieurs enfants du second. *Voy.* LUCIEN, ÉLISA, etc.

BONARELLI DELLA ROVERE. *Voy.* ROVERE.

BONAROTTI ou **BUONAROTTI.** *Voy.* MICHEL-ANGE.

BONAVENTURE (Jean FIDANZA, dit saint), célèbre docteur de l'Église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane, fut reçu dans l'ordre de St-François en 1243, devint général de l'ordre en 1255; il gouverna avec prudence et se concilia tellement la confiance générale, qu'après la mort de Clément IV les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Sa voix fut pour Thibaut, depuis Grégoire X, qui, en reconnaissance, le nomma cardinal en 1272. Il mourut en 1274 à Lyon, où il assistait à un concile. On a de saint Bonaventure des commentaires sur le *Maître des sentences*, ainsi que des ouvrages de piété remarquables par le mysticisme et qui lui ont valu le surnom de *Docteur séraphique*. Toutes ses œuvres ont été publiées à Rome, 1586-96, 6 vol. in-fol. La fête de ce saint a été placée au 14 juillet.

BONAVENTURE DES PERRIERS. *Voy.* PERRIERS (DES).

BONCHAMP (Artus DE), général vendéen, né en 1759 dans l'Anjou, servit d'abord en Amérique, et fut choisi en 1793 avec d'Elbée pour commander les Vendéens insurgés. Il obtint quelques succès dans l'Anjou, et contribua à la prise de Bressuire et de Thouars; mais il fut tué dès les premiers mois, en combattant devant Cholet. On a de lui des *Mémoires*.

BONCONICA, ville de la Belgique ancienne (Germanie 1re, auj. OPPENHEIM.

BOND (Jean), philologue anglais, né en 1550, dans le Somerset, mort en 1612, fut 20 ans recteur d'une école à Taunton, puis exerça la médecine. On lui doit une édition des *Œuvres d'Horace*, accompagnée de notes brèves, et qui a obtenu une multitude de réimpressions. Il a fait sur Perse le même travail, mais avec moins de succès.

BONDENO, *Padinum*, ville de l'État ecclésiastique, à 16 kil. N. O. de Ferrare : 2,500 hab.

BONDOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, au S. du Bambouk et du Kadjaga, au S. E. du Foutatoro; 160 kil. sur 110; capit., jadis Fattéconda, auj. Boulébané. La France y a un comptoir à Saysandin. Ce pays fut vu pour la première fois par Mongo-Park.

BONDY, village du dép. de la Seine, à 11 kil. E. de Paris, sur les bords du canal de l'Ourcq; 600 hab. Château. — Près de là est la forêt de Bondy, qui fut longtemps un repaire de voleurs.

BONE, *Hippo regius*, l'ancienne *Hippone*, en arabe *Beled-el-Aneb* (la ville des jujubes), ville de l'état d'Alger, sur la côte, par 5° 25' long. E., 36° 52' lat. N.; 8,000 hab. Deux ports, fréquentés pour la pêche du corail. Château-fort; commerce; étoffes de laine, dites *constantines*, bournous, tapis, selles, peaux, cire, grains, etc. La compagnie française d'Afrique y eut un établissement très actif depuis Louis XIV jusqu'à la révolution. Bone est occupée par les Français depuis 1832. *Voy.* HIPPONE.

BONFINIUS (Antoine), historien, né à Ascoli en 1427, mort en 1502, fut quelque temps professeur de belles-lettres à Ricanati. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à sa cour pour écrire l'*Histoire de Hongrie* jusqu'à son règne. Il rédigea cet ouvrage en latin et conduisit son récit jusqu'en 1495. Sambuc, son continuateur, donna une édition exacte de cette histoire en 1568; elle a été reproduite à Leipsick, 1771.

BONGARS (Jacq.), savant critique, né en 1546, mort en 1612, était calviniste. Il fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV et fut très utile à ce prince par ses négociations dans les cours d'Allemagne. On lui doit le recueil des croisades, intitulé : *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611; *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum*, Francfort, 1600 in-fol.; des *Lettres*, en latin, des *Notes* sur Justin Pétrone, etc.

BONGO, riv. d'Afrique. *Voy.* CALABAR.
BONHOMME (col du), défilé des Alpes Grecques, au S. O. du Mont-Blanc, est élevé de 4,510 mètres au-dessus du niveau de la mer, et met la partie supérieure de la vallée de l'Arve en communication avec celle de l'Isère.
BONI, ville de l'île de Célèbes, est le ch.-l. d'un petit état qui s'étend depuis la rivière Tjerani jusqu'à 650 kil. au S.
BONIFACE (détroit de). *Voy.* BONIFACIO.
BONIFACE, général de l'empire d'Occident, comte de l'empire, gouverna l'Afrique sous Honorius et sous Placidie, et jouit longtemps de toute la faveur de cette princesse; mais ayant été injustement disgracié, il se vengea en appelant en Afrique Genseric et les Vandales; il voulut ensuite s'opposer à leur établissement, mais ce fut sans succès. Rappelé à la cour, il fut opposé par l'impératrice à l'ambitieux Aétius et périt de la main de son rival dans un combat acharné (432).
BONIFACE (saint), nommé d'abord *Wilfrid*, né dans le Devonshire en Angleterre, vers 680, alla prêcher l'Évangile aux nations barbares; parcourut, vers 716, la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe; y fit un grand nombre de conversions; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II, en 723; retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755, près d'Utrecht, par les barbares. Ses os furent portés à Fulde, dans une abbaye qu'il avait fondée. On a de ce saint des *Sermons* et des *Lettres*, recueillis par Serrarius, 1605, in-4. Sa fête est célébrée le 5 juin.
BONIFACE I (saint), pape, élu en 418, mort en 422, succéda à Zozime et eut pour compétiteur Eulalius. Saint Augustin lui dédia ses quatre livres contre les erreurs des Pélagiens.
BONIFACE II, Romain, élu en 530, mort en 532, succéda à Félix IV. Il a écrit une *Lettre à saint Césaire d'Arles*, dans les *Epistolæ roman. pontificum* de D. Constant.
BONIFACE III, Romain, élu en 606, mort peu de mois après, obtint, dit-on, de l'empereur Phocas que le patriarche de Constantinople n'aurait plus le titre d'évêque universel, et que ce titre appartiendrait seulement à l'évêque de Rome.
BONIFACE IV, succéda au précédent en 607 et mourut en 614. L'empereur Phocas lui ayant fait don du Panthéon, il le consacra à la Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-de-la-Rotonde.
BONIFACE V, Napolitain, succéda à Dieudonné en 617 et mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui se mettraient sous la protection des églises.
BONIFACE VI, Romain, élu en 896, mourut au bout de quinze jours.
BONIFACE VII, nommé d'ab. *Francon*, antipape, se fit nommer en 974, et fut accusé de la mort de Benoît VI et de Jean XIV, ses compétiteurs. Après sa mort, son corps fut traîné par les pieds et abandonné sur une place, 985.
BONIFACE VIII (Benoît CAÉTAN), né à Anagni, fut d'abord avocat et notaire du pape à Rome. Il obtint le chapeau de cardinal en 1281, et fut élu pape en 1294, à la suite de l'abdication de Célestin V, qu'il avait su amener lui-même. D'un caractère impérieux et violent, il eut de vifs démêlés avec les Colonne, avec l'empereur Frédéric, et surtout avec Philippe-le-Bel, parce qu'il voulait élever la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. Boniface fut arrêté à Anagni par Sciarra Colonne et Nogaret, d'après les ordres du roi de France, qui voulait le faire juger par un concile; il fut délivré quatre jours après par le peuple, mais il tomba malade par suite des mauvais traitements qu'il avait subis, et mourut en 1303. C'est Boniface VIII qui fulmina les fameuses bulles *Clericis laicos* et *Ausculta, fili*. Philippe-le-Bel fit brûler cette dernière. C'est sous le pontificat de Boniface VIII que saint Louis fut canonisé.
BONIFACE IX, noble napolitain, nommé cardinal en 1381, pape en 1389, mort en 1404, établit des annates perpétuelles. On lui reproche son avarice et sa complaisance pour les déréglements de sa famille.
BONIFACE I, duc de Toscane vers 813, mort vers 823, est le premier duc de Toscane connu.
BONIFACE II, fils du précédent, lui succéda, défendit la Corse contre les invasions des Sarrasins, et fit une descente sur les côtes d'Afrique. Ayant irrité Lothaire, en faisant rendre la liberté à Judith, femme de Louis-le-Débonnaire, il fut obligé de se retirer en France auprès de ce prince.
BONIFACE III, fils du marquis Théodald, soumit la Toscane en 1027, après la mort de Renier. La comtesse Mathilde, sa fille, recueillit son immense héritage.
BONIFACIO, *Marianum*, ville de Corse, ch.-l. de cant., au S. de l'île, sur le détroit dit *Bocca di Bonifacio*, à 78 kil. S. E. d'Ajaccio; 3,031 hab. Forte citadelle. Port bon et commode. Pêche du corail.
BONIFACIO (BOCCA DI), détroit qui sépare l'île de Corse de celle de Sardaigne et qui tire son nom de la ville de Bonifacio, située sur la côte septentrionale. Dans la partie la plus étroite, il n'a guère que 12 kil.
BONN, *Bona* ou *Bonna*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Cologne, sur la rive gauche du Rhin, à 25 kil. S. E. de Cologne, 12,000 hab. Archevêché; université florissante, fondée en 1785, changée en lycée sous l'empire, rétablie par le roi de Prusse en 1818. Ancien palais de l'électeur de Cologne; cathédrale, hôtel-de-ville; biblioth. Marché; soieries, faïence, huile de vitriol. C'était jadis une des places fortes du Rhin. — Bonn appartint longtemps au grand-électeur (électeur de Cologne); elle fut prise par les Français dans les guerres de la révolution et cédée en 1814 à la Prusse.
BONN, ville de Suisse (Fribourg), à 7 kil. N. de Fribourg. Eaux thermales en renom.
BONNARD (Bernard, chevalier de), poëte, né à Semur-en-Auxois en 1744, mort à Paris en 1784. fut d'abord officier d'artillerie, puis colonel de dragons, et enfin sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans. On a de lui des *Poésies diverses*, 1791, in-8, et un grand nombre de pièces insérées dans l'*Almanach des Muses*.
BONNAT, ch.-l. de cant. (Creuse), à 22 kil. N. de Guéret; 2,000 hab.
BONNECORSE (Balthasar DE), poëte médiocre du temps de Boileau, fut consul de France en Asie. On a de lui *la Montre d'amour*, Paris, 1666, et *le Lutrigot*, mauvaise parodie du *Lutrin*, Marseille, 1686.
BONNE DÉESSE, déesse adorée à Rome et que l'on croit être la même que Cybèle. On appliquait aussi ce nom à Ops, à Vesta et à Rhéa. On célébrait en son honneur des fêtes secrètes, dont les hommes étaient exclus; cependant Clodius osa s'y introduire. Dans les derniers siècles du paganisme, il s'y commit des désordres affreux.
BONNE-ESPÉRANCE (cap de), *cape of Good Hope*, cap d'Afrique, à la pointe S., par 16° 10' long. E., 34° 23' lat. S. Il fut vu pour la première fois par Barthélemy Diaz en 1486, et doublé par Vasco de Gama en 1497. On l'avait d'abord nommé *cap des Tempêtes*; Juan II, duc de Bragance, changea ce nom en celui de *Bonne-Espérance*.
BONNE-ESPÉRANCE (colonie du Cap de). *Voy.* CAP (LE).
BONNET (Charles), philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, d'une famille riche et distinguée, mort en 1793. Dès sa première jeunesse, la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche lui inspira un goût très vif pour l'histoire naturelle et décida de sa carrière. A vingt ans il avait fait d'im-

portantes découvertes sur le mode de reproduction des pucerons ; il fit aussi de bonne heure un grand nombre d'observations neuves sur les insectes et sur les plantes; mais sa vue s'étant affaiblie par l'usage du microscope, il renonça à ce genre de recherches pour se livrer aux travaux de pure méditation, et composa plusieurs écrits philosophiques qui ont immortalisé son nom. Ses œuvres sont : *Traité d'insectologie*, 1745; *Recherches sur l'usage des feuilles*, 1754 ; *Essai de psychologie*, 1754 ; *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, 1760 ; *Considérations sur les corps organisés*, 1762; *Contemplation de la nature*, 1764; *Palingénésie philosophique*, 1769: *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*, 1770. Dans ses traités sur la nature, il s'attache à montrer que tous les êtres font partie d'un même système et forment une échelle non interrompue : que tous proviennent de germes préexistants, etc. Dans ses traités de métaphysique, il accorde une grande part au cerveau et à l'organisation ; mais il se défend avec force d'être, comme on l'en a accusé, matérialiste et fataliste. Bonnet était au contraire un philosophe profondément religieux ; il a tâché d'établir dans sa *Palingénésie* la nécessité d'une autre vie, non seulement pour l'homme, mais aussi pour les animaux. Il a cherché, dans son *Essai analytique*, à faire l'histoire de nos premières idées, et s'est rencontré avec Condillac pour faire l'hypothèse d'une statue qui recevrait successivement les différents sens. Les œuvres de Bonnet ont été réunies à Neufchâtel, 1779, 8 vol. in-4, ou 18 vol. in-8.

BONNET ROUGE, sorte de bonnet dont on coiffait l'image de la Liberté, et que prirent comme signe de ralliement, pendant la révolution de 1789, les partisans les plus exaltés de la république. En voici, dit-on, l'origine. Des soldats suisses s'étant révoltés contre leurs officiers avaient été envoyés aux galères ; mais leur grâce leur ayant été accordée par l'Assemblée nationale, ils revinrent à Paris coiffés du *bonnet rouge* des galériens et furent reçus en triomphe par la populace qui se couvrit du même bonnet. Le 20 juin 1792, le peuple, qui s'était emparé des Tuileries, força le roi Louis XVI à se couvrir de ce bonnet. Dans la suite on étendit la dénomination de *bonnet rouge* aux gens qui portaient cet insigne

BONNETABLE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 18 kil. S. de Mamers ; 5,746 hab.

BONNETS (les), faction populaire de la Suède sous les rois Frédéric I et Adolphe-Frédéric (1720-1771), était opposée à la faction aristocratique des *Chapeaux*. La France favorisait la 2e, tandis que l'Angleterre et la Russie protégeaient la 1re. Pendant les dissensions des deux partis, qui étaient oppresseurs et opprimés tour à tour, on vit les rois de Suède, réduits à une dépendance absolue, essuyer les affronts les plus humiliants.

BONNEVAL, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 13 kil. N. E. de Châteaudun ; 1,750 hab.

BONNEVAL (Claude-Alexandre DE), aventurier, né en 1675 d'une famille noble du Limousin, servit avec distinction dans la marine française sous Tourville, et dans l'armée de terre sous Catinat et Vendôme; mais ayant été disgracié par le ministre Chamillard, il passa au service de l'Autriche et combattit contre sa patrie à Turin, en Provence et en Dauphiné. Il eut une grande part à la victoire de Peterwaradin gagnée sur les Turcs (1716). S'étant encore fait disgracier en Autriche pour avoir insulté le prince Eugène, il se réfugia en Turquie, prit le turban, fut fait pacha sous le nom d'Achmet et combattit les Autrichiens. Il mourut en 1747. On a publié sous son nom des *Mémoires* qui ne sont pas authentiques.

BONNEVILLE, petite ville des États sardes, ch.-l. de la prov. de Faucigny en Savoie, sur l'Arve, à 20 kil. S. E. de Genève ; 1,200 hab.

BONNIÈRES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 12 kil. N. O. de Mantes, sur la rive gauche de la Seine : 800 hab.

BONNIEUX, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 13 kil. S. O. d'Apt.

BONNIVET (Guillaume GOUFFIER DE), général français, favori de François I, se concilia la faveur de ce prince par le courage qu'il déploya au siége de Gênes (1507) et à la journée des Éperons (1513). Il fut envoyé en ambassade en Angleterre, puis en Allemagne, où il travailla sans succès à faire élire François I empereur; il n'en fut pas moins créé amiral de France, puis placé à la tête de l'armée de Guyenne qui envahit l'Espagne. Il prit Fontarabie, et, enflé de ce succès, refusa une paix avantageuse. Chargé en 1523 du commandement de l'armée dans le Milanais, il ne fit que des fautes, se vit contraint de fuir précipitamment, et confia le soin de la retraite à Bayard qui y périt. L'année suivante il conseilla la désastreuse bataille de Pavie. Voyant tout perdu, il se jeta au milieu de la mêlée et se fit tuer, 1525. Bonnivet était l'esclave de la reine-mère et l'ennemi du connétable de Bourbon ; cette inimitié contribua beaucoup à la défection de ce prince.

BONONIA. On nommait ainsi 4 villes anciennes, qui sont auj. 1° *Bologne* dans l'État ecclésiastique (elle fut d'abord appelée *Felsina*, par les Étrusques, et prit le nom de *Bononia*, des Boïens, vainqueurs des Étrusques. Colonie romaine l'an 193 av. J.-C.) ; — 2° *Boulogne-sur-Mer*, en France (Pas-de-Calais) ; — 3° *Widdin*, dans la Turquie d'Europe ; — 4° *Illok*, dans les États autrichiens.

BONORVA, ville des États sardes (Sardaigne), à 26 kil. N. E. de Bosa ; 3,600 hab.

BONOSUS (Quintus), fils d'un rhéteur, né en Espagne, devint lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer césar en 280, mais il fut défait et puni de mort, 281.

BONS-HOMMES, religieux. *Voy.* MINIMES.

BONSTETTEN (Charles-Victor DE), littérateur et philosophe suisse, né à Berne en 1745, mort à Genève en 1832, fut l'ami et le disciple de Bonnet. Chargé de quelques fonctions politiques dans sa patrie, il fut obligé de s'exiler pendant trois ans, lors des troubles qui agitèrent Berne (1798). Parmi ses nombreux écrits, on remarque *l'Hermite, histoire alpine*, 1792; *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, 1804 ; *Recherches sur l'Imagination*, 1807 ; *Études de l'homme*, 1821. Il a aussi écrit en allemand. Ses ouvrages philosophiques sont en général fort médiocres.

BONZES, nom que donnent les Européens aux moines ou prêtres de la Chine. Ils sont divisés en plusieurs sectes. Ceux de Foë recommandent les œuvres de miséricorde, surtout envers les monastères, et pratiquent en public les plus rudes austérités. Ils se perpétuent en achetant de jeunes enfants qu'ils élèvent, et qu'ils initient à leurs mystères après de rigoureuses épreuves. Les Bonzes de Lao font vœu de chasteté, et sont punis par un rigoureux supplice quand ils sont convaincus d'avoir violé ce vœu. Les Bonzes de Foë président aux cérémonies funèbres ; ceux de Lao prédisent l'avenir et exorcisent les démons. Le nom de *bonze* s'applique aussi aux prêtres bouddhistes.

BOOS ou BOOZ, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 10 kil. S. E. de Rouen ; 800 hab.

BOOZ, riche habitant de Bethléem, épousa Ruth sa parente ; il fut le bisaïeul de David. Son histoire est racontée dans le livre biblique de *Ruth et Booz*.

BOPPARD, *Baudobriga*, ville des États prussiens (province Rhénane), à 11 kil. S. de Coblentz, sur la rive gauche du Rhin ; 3,700 hab. Fabrique de coton, teintureries, etc. Jadis ville impériale.

BORBETOMAGUS, ville de Germanie, auj. WORMS.

BORBONIÆ AQUÆ, auj. BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

BORCETTE, en allemand *Burtscheid*, ville des États prussiens (province Rhénane), est un faubourg d'Aix-la-Chapelle; 4,650 hab. Manuf. d'aiguilles en tout genre; draps; teintureries. Eaux thermales.

BORDA (J.-Ch.), savant français, de l'Académie des Sciences, né à Dax en 1733, mort à Paris en 1799, fut employé d'abord dans l'administration de la marine, fit un grand nombre de recherches relatives à l'art nautique, et fut chargé de diverses missions scientifiques: il commanda ensuite plusieurs bâtiments comme capitaine, et se distingua autant par sa bravoure que par sa science. Borda sut appliquer avec le plus grand succès les mathématiques à la physique et à l'astronomie. On lui doit de savants mémoires sur la résistance des fluides; il inventa le *Cercle à réflexion*, et dressa une *Carte des Canaries*, remarquable par son exactitude. On a de lui un *Voyage fait en* 1771; une *Description du cercle à réflexion*, etc.

BORDEAUX, *Burdigala*, ch.-l. du dép. de la Gironde, sur la Gironde, à 500 kil. S. O. de Paris (558 par Orléans); 98,705 hab. Archevêché, cour royale, tribunaux de 1re instance et de commerce; académie univ.; facultés des sciences et des lettres; collége royal. Superbe pont, beau port, magnifiques quartiers du Chapeau-Rouge, des Chartrons, cathédrale, palais archiépiscopal, trois théâtres, bourse; places Dauphine, Royale, d'Armes et autres; on y remarquait aussi jadis le château Trompette, auj. détruit et le fort du Hâ, qui n'existe plus qu'en partie. Promenades remarquables. Écoles d'architecture, d'hydrographie et de navigation, de botanique, de dessin et de peinture, de sourds-muets, etc.; académies et sociétés savantes; observatoire, bibliothèque, galerie de tableaux, etc. Banque. Industrie active: tabac, savon, raffinerie de sucre, chocolat, chapeaux, eaux-de-vie, anisette et autres liqueurs; vins renommés (tous les vins du département de la Gironde, et même d'autres encore, sont dits vins de Bordeaux). Commerce immense avec l'étranger, les îles, les Indes; ligne de bateaux à vapeur communiquant avec l'Amérique; entrepôt de denrées coloniales et d'articles du Nord; armements pour la baleine et la morue. Bordeaux était le chef-lieu de la Guyenne et de tout le gouvernement de Guyenne et Gascogne. Ses écoles étaient fameuses dès le temps des Romains. Elle fut capitale des possessions des anglais en France depuis 1204, et ne fut reprise sur eux qu'en 1451. C'est la première ville qui se déclara pour les Bourbons en 1814. Patrie d'Ausone, Montesquieu, Berquin, Desèze, etc. — L'arr. de Bordeaux a 18 cant. (Audenge, Belin, Blanquefort, La Brède, Cadillac, Carbonblanc, Castelnau-de-Médoc, Créon, Pessac, Podensac, St-André-de-Cubzac, la Teste-de-Buch, plus Bordeaux qui compte pour 6), 153 communes et 247,748 hab.

BORDELAIS, subdivision de la prov. de Guyenne, avait à l'O. l'Océan Atlantique, à l'E. le Bazadais, au S. la Gascogne, au N. la Saintonge, et se divisait en 13 parties: le Bordelais propre, le Médoc, le Buch-Captalat, les Landes de Bordeaux, le pays de Born, le comté de Benauges; le pays d'Entre-deux-Mers, le pays de Libourne, le Fronsadais, le Bourgès, le Blayès, le Cubzaguès, le Vitrezay. Ch.-l., Bordeaux. — Le Bordelais propre avait pour places: Bordeaux, St-Macaire, Rions, Ambarez.

BORDÈRES, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 29 kil. S. E. de Bagnères; 900 hab.

BORDES (Charles), poëte et philosophe, né à Lyon vers 1720, mort en 1781, fit une réfutation du discours de J.-J. Rousseau contre les sciences, composa de petites *Épîtres* en vers dont quelques-unes eurent l'honneur d'être attribuées à Voltaire. On a encore de lui une *Tragédie*, des *Comédies* et des *Proverbes*. Ses œuvres ont été recueillies en 4 vol. in-8, Lyon, 1783.

BORDEU (Théophile), célèbre médecin, né en 1722 à Iseste (Béarn), mort à Paris en 1776, exerça d'abord à Montpellier, où il se signala dès le début par son opposition aux doctrines de Boerhaave qui dominaient alors; puis se fit recevoir docteur à la faculté de Paris, et se fixa dans cette ville. Propagateur zélé d'idées nouvelles, il eut de vifs démêlés avec plusieurs de ses confrères, et fut quelque temps interdit. Bordeu s'est surtout attaché à prouver que tout ne s'explique pas dans les fonctions vitales par les simples lois de la mécanique ou de la chimie, et qu'il faut admettre une force spéciale pour en rendre compte; il la nomme *sensibilité*, et il attribue à chaque organe une sensibilité qui lui est propre. On lui doit en anatomie d'importantes découvertes sur l'usage des glandes, sur la structure du tissu muqueux. Dans la médecine pratique, il insista sur l'utilité des eaux minérales pour la guérison des écrouelles, sur la nécessité de consulter le pouls et d'en distinguer les espèces, sur les avantages de l'inoculation. On lui doit de savants mémoires sur ces diverses questions, ainsi que d'excellents articles dans l'*Encyclopédie*. Il avait commencé à publier des *Recherches sur les maladies chroniques* qu'il n'a pu achever.

BORDOUAN, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 100 kil. N. O. de Calcutta, par 85° 37' long. E., 23° 15' lat. N.

BORE (Catherine DE), femme de Luther. Elle était religieuse dans un couvent près de Wittemberg; mais, dès qu'elle eut lu les écrits du réformateur, elle quitta le voile avec plusieurs de ses compagnes. Luther l'épousa en 1526.

BORÉAL. *Voy.* ARCTIQUE.

BORÉE, *Boreas*, dieu du vent du Nord, était fils d'Astræus et de l'Aurore, ou, selon d'autres, du Strymon. Il enleva Chloris, fille d'Arcture, et Orithyie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes.

BOREL (Pierre), savant médecin français, membre de l'Académie des Sciences, né à Castres en 1620, mort en 1689. On a de lui: *Les Antiquités de Castres*, 1649, in-8; *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ II; De vero Telescopii inventore; Auctarium ad vitam Peirescii; Discours prouvant la pluralité des mondes; Vita Renati Cartesii*, etc.

BORELLI (J.-Alphonse), médecin et physiologiste, né à Pise en 1608, mort en 1679, enseigna la médecine à Pise et à Florence, et essaya d'appliquer aux phénomènes de la vie les mathématiques et la mécanique; il y réussit fort bien pour le système musculaire et le mouvement des os, mais il échoua pour tout le reste. Son principal ouvrage est *De motu animalium, opus posthumum*, 1680. Il a aussi écrit sur la mécanique et la physique, et a publié des éditions d'*Euclide*, 1628, et d'*Apollonius de Perge*, 1661, avec traduction latine.

BORGHÈSE, riche et puissante famille romaine, originaire de Sienne, s'est surtout signalée par son goût pour les arts, et a rassemblé dans le palais qu'elle habitait à Rome, dit la *villa Borghese*, une des plus belles collections qui existent. — Cette famille a fourni à l'Église un pape, Paul V, et plusieurs cardinaux. — Son dernier héritier, Camille Borghèse, prince de Sulmone, né à Rome en 1775, mort à Florence en 1832, avait épousé une sœur de Napoléon, Marie-Pauline Bonaparte; sous l'empire, il fut chargé du gouvernement du Piémont. *Voy.* PAULINE.

BORGHETTO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Mincio, à 23 kil. S. O. de Vérone; 2,000 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens (1796). — Il y a 2 autres Borghetto: l'un, situé aussi dans le roy. Lombard-Vénitien, à 10 kil. S. de Lodi; 2,500 hab.; l'autre, dans les États sardes (Gênes), sur la Vara, à 10 kil. N. E. de Levanto.

BORGHOLM, ville de Suède, sur la côte occi-

dentale de l'île d'Œland, dans la mer Baltique. Bon port.

BORGIA, ville du royaume de Naples (Calabre Ultérieure 2ᵉ), à 11 kil. N. O. de Catanzaro; 3,000 hab. Presque détruite par le tremblement de terre de 1783. —Ville d'Espagne.—Ville d'Amérique. *Voy.* BORJA.

BORGIA, célèbre famille romaine, originaire de Borja en Espagne, a fourni deux papes, Calixte III (Alphonse Borgia), et Alexandre VI (Roderic-Lenzuoli Borgia), neveu de Calixte, ainsi que plusieurs autres personnages célèbres, qui presque tous se sont fait une fâcheuse renommée. *Voy.* CALIXTE III, ALEXANDRE VI, et les articles ci-après :

BORGIA (César), fils naturel du pape Alexandre VI et de Vanozza, s'est rendu fameux par ses crimes et ses perfidies. Son père le créa cardinal en 1493, puis il lui fit déposer la pourpre pour prendre l'épée. Envoyé en France pour négocier une alliance avec Louis XII, César Borgia gagna la faveur de ce prince, fut nommé par lui duc de Valentinois, et obtint la main d'une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre. A son retour en Italie, il entreprit, de concert avec son père, et sans qu'aucune agression y eût donné prétexte, la conquête de la Romagne, fit périr par le fer ou le poison la plupart des petits princes qui régnaient dans ce pays, et se fit investir en 1501 du titre de duc de la Romagne. Mais Alexandre VI étant mort peu après (1503), César Borgia vit renverser toute sa puissance: le pape Jules II le fit arrêter, et le força à livrer toutes ses forteresses; à peine sorti de prison, il fut arrêté de nouveau par Gonsalve de Cordoue, et envoyé au roi d'Espagne qui avait des griefs contre lui. Étant parvenu à s'échapper, il se réfugia auprès du roi de Navarre, son beau-frère, et l'accompagna dans une expédition contre l'Espagne; il fut tué au siége de Viana, en 1507. Machiavel présente Borgia comme le modèle du tyran. Outre ses crimes politiques, dont il se faisait un jeu, on l'accuse d'avoir fait assassiner son frère aîné, le duc de Gandie, dont il était jaloux, et d'avoir entretenu un commerce incestueux avec Lucrèce Borgia, sa sœur.

BORGIA (Lucrèce), fille de Roderic Borgia (depuis, le pape Alexandre VI), célèbre par sa beauté et par ses déréglements, passa pour être la maîtresse de son propre père et de deux de ses frères. Elle fut mariée trois fois: à J. Sforze, seigneur de Pesaro; à Alphonse, fils d'un roi d'Aragon, et enfin à Alphonse d'Este, fils du duc de Ferrare.

BORGIA (François), en espagnol BORJA, prince de Squillace, écrivain espagnol, descendait du pape Alexandre VI. Sa famille s'étant établie en Espagne, il devint un des plus puissants seigneurs de ce pays, et fut nommé en 1614 vice-roi du Pérou. Il mourut en 1658. On a de lui des *Poésies* qui furent trop vantées par ses contemporains, et un poëme de *Naples reconquise*, assez médiocre. Il a donné son nom à la ville de *Borja* en Amérique, sur le Maragnon.

BORGIA (François), duc de Gandie, grand d'Espagne, et 3ᵉ général des Jésuites, né à Gandie (Valence) en 1510, mort en 1572, était issu d'une branche de la famille Borgia qui était restée en Espagne. Il vécut d'abord dans le monde, et jouit de toute la faveur de Charles-Quint, qui le nomma vice-roi de la Catalogne. Ayant perdu sa femme, dont il avait eu 8 enfants, il renonça au monde et entra dans l'ordre des Jésuites; il en fut nommé général, malgré sa résistance, en 1565, et donna l'exemple des vertus monastiques. Il fut canonisé par Clément IX. Le célèbre duc de Lerme, ministre de Philippe III, était son petit-fils.

BORGO, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 25 kil. S. de Bastia.

BORGO, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), sur le golfe de Finlande, à 44 kil. N. E. de Helsingfors. Évêché.

BORGO-DI-VAL-SUGANA, ville du Tyrol, à 26 kil. E. de Trente; 2,200 hab.

BORGO-MANERO, ville des États sardes, à 29 kil. N. O. de Novare, sur l'Agogna; 5,000 hab.

BORGO-SAN-DALMAZZO, ville des États sardes, à 9 kil. S. O. de Coni; 2,750 hab.

BORGO-SAN-DONINO, *Julia Chrysopolis* ou *Fidentia*, ville du duché de Parme, à 33 kil. S. E. de Plaisance; 5,000 hab. Évêché, cathédrale, ancien collége des Jésuites. Étoffes de soie et lin.

BORGO-SANTO-SEPOLCRO, ville de Toscane, près du Tibre, à 19 kil. N. E. d'Arezzo; 3,300 hab. Évêché.

BORGOU ou DAR-SZALEH, contrée de la Nigritie centrale, bornée par la Nubie et le Dar-Four à l'E., le Baghermé à l'O., le Dar-Koulla au S. (quinze journées de marche de l'E. à l'O., vingt du N. au S.). Villes principales: Boussa, Kiama, Niki. C'est dans ce pays que Mongo-Park perdit la vie.

BORIES, sergent-major au 45ᵉ de ligne, entra, avec trois autres sergents du même régiment, dans un complot dirigé contre les Bourbons, et connu sous le nom de conspiration de La Rochelle. Arrêtés à La Rochelle où le régiment était en garnison, les quatre sergents furent amenés à Paris, jugés par la cour des pairs, et condamnés à mort, quoiqu'il n'y eût eu aucun commencement d'exécution (1822).

BORIQUEM, une des îles Vierges, à 9 kil. de Porto-Rico (Antilles), par 67° 55' long. O., 18° 1' lat. N. D'abord aux Anglais, puis aux Espagnols; elle est auj. abandonnée.

BORIS GODUNOW. *Voy.* GODUNOW.

BORISOGLELSK, ville de Russie (Iaroslav), sur le Volga, vis-à-vis de Romanov, à 35 kil. N. O. d'Iaroslav; 4,000 hab. Grand commerce de blé.

BORJA, *Belsinum*, ville d'Espagne (Saragosse), à 18 kil. S. O. de Tarazona; 3,000 hab. Cette ville a donné son nom à la célèbre famille des Borja ou Borgia, qui en était originaire.

BORJA (SAN-FRANCISCO-DE-), ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), par 4° 28' lat. S., 78° 44' long. O. sur la rive gauche du Pastaza, était primitivement sur le Maragnon. Elle doit son nom à François Borgia, vice-roi du Pérou (*Voy.* ci-dessus).

BORKEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 26 kil. N. E. de Wesel; 2,250 hab.

BORKUM, *Byrchanis* ou *Fabaria*, île de la mer du Nord, sur la côte du Hanovre (Frise orientale), a 17 kil. de tour; 500 hab. Phare fort élevé.

BORMIDA, riv. des États sardes, se forme à Bistagno de la réunion de 2 branches (la Bormida orient. et la Bormida occident.), baigne Acqui, reçoit l'Orba et tombe dans le Tanaro, après 50 kil. de cours. Il se livra plusieurs combats sur ses bords à la fin du XVIIIᵉ siècle, pendant les guerres des Français en Italie.

BORMIO, en allemand *Worms*, ville du roy. Lombard-Vénitien (Valteline), à 46 kil. N. E. de Sondrio, sur l'Adda; 5,000 hab. Eaux thermales.

BORMONIS AQUÆ, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

BORN (pays de), subdivision du Bordelais en Guyenne; ch.-l., Saint-Pol-en-Born. Ce pays produit beaucoup de pins qui fournissent de la résine.

BORN (Bertrand DE), comte de Hautefort (en Périgord), troubadour et guerrier du XIIᵉ siècle, fut sans cesse en guerre avec ses voisins, résista même au roi d'Angleterre Henri II, qui possédait alors la Guyenne. Ce prince, après lui avoir pris deux fois son château, eut la générosité de le lui rendre. On a de Bertrand de Born et de son fils quelques sirventes qui peignent leur caractère et les mœurs du temps.

BORN (Ignace, baron de), minéralogiste, né en 1742 à Carlsbourg en Transylvanie, mort en 1791, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande et la Hongrie, acquit de grandes connaissances en histoire naturelle, fut nommé assesseur à la direc-

tion des mines et des monnaies à Prague, et fut appelé à Vienne par Marie-Thérèse pour classer et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : *Lithophylacium bornianum, index fossilium*, etc., parties I, II, Prague, 1772, in-8; *Sur les amalgames des minéraux qui contiennent de l'or et de l'argent*, etc., Vienne, 1786, in-4; *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, Leipsick, 1774, in-8.

BORNA, ville du roy. de Saxe, à 25 kil. S. E. de Leipsick ; 2,400 hab.

BORNÉO, grande île de la mer des Indes, par 106° 25'-116° 5' long. E., 7° 7' lat. N.-4° 12' lat. S. ; 1,280 kil. sur 1,200 ; c'est la plus grande île du globe après la Nouvelle-Hollande ; 3,000,000 d'hab. Ville principale, Bornéo. On y trouve plusieurs riv. assez fortes le Banjermassing, la Pontiana, etc. Climat varié, grandes pluies dans l'Ouest, brises de mer sur les côtes, beaucoup d'endroits malsains. Riches mines d'or, de cuivre, de fer, d'étain et de plomb ; diamants, perles. Bois immenses, épices, sandal, plantes tropicales, etc. Bornéo est habitée par des Javanais, des Malais (féroces et presque tous pirates), des Biadjous, des Chinois, des Hollandais, des Anglais. L'intérieur est peu connu ; les côtes seules sont bien peuplées et offrent des villes. L'île Bornéo se divise en partie dépendante des Européens et partie indépendante. La première est aux Hollandais et forme 2 provinces ou résidences, dites *résidence de la côte occident. de Bornéo*, et *résidence de la côte orient. de Bornéo*. Dans la première sont compris les états ou territoires de Sombas, de Mumpawa, de Pontianak, de Landak, de Sangou, de Simpang, de Matan (ci-devant empire de Succadana), de Kandaonagan ; dans la seconde, les pays de Komaay, Pambouan, Mandaonax, Grand-Dayak, Petit-Dayak, Banjer, la presqu'île de Tanah-Laout, les districts intérieurs de Tatas, Martapoura, Karang-Intang, etc. La partie indépendante contient plusieurs roy. particuliers, dont les principaux sont ceux de Bornéo, Passir, Cotti, Soulou, et le territoire des Biadjous. — Les Portugais découvrirent Bornéo en 1521, et tentèrent en vain d'y fonder des établissements. Les Hollandais y ont pris pied depuis 1604. Les Anglais n'y ont jamais rien eu de permanent.

BORNÉO, capit. du roy. de Bornéo, sur la côte N. O. de l'île, à l'embouchure du fleuve Bornéo dans la mer, par 122° long. E., 5° lat. N. ; 10,000 hab. Beaucoup de maisons bâties sur pilotis; petits canaux au lieu de rues ; commerce actif, surtout avec Sincapour.

BORNESGA, riv. d'Espagne, naît sur le revers S. des monts d'Asturies, passe près de Léon et tombe dans l'Esla.

BORNHOLM, *Boringia*, île du Danemarck, dans la mer Baltique, par 12° 20' long. E., 50° 10' lat. N. : 31 kil. sur 17 ; 20,000 hab. Ch.-l., Rœnne. Houille, marbre, chaux, etc. Pêche de saumons et autres poissons.

BORNOS, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. E. d'Arcos de la Frontera ; 3,000 hab.

BORNOU, pays d'Afrique. *Voy.* BOURNOU.

BORODINO, ville de Russie (Moscou), à 115 kil. S. O. de Moscou, sur la Kologa. Célèbre bataille dite de Borodino ou de la Moskowa, où Napoléon battit les Russes, commandés par Koutousov, 7 septembre 1812.

BOROVITCHI, ville de la Russie d'Europe (Novgorod), sur la Msta, par 31° 30' long. E., 58° 16' lat. N.; 3,000 hab.

BOROVSK, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), sur la Protra, à 82 kil. N. de Kalouga; 5,000 hab. Grand commerce avec l'intérieur.

BORRI (Christophe), jésuite milanais, fut un des premiers missionnaires qui pénétrèrent en Cochinchine. Revenu en Europe, il publia en italien une *Relation* de son voyage, Rome, 1631, in-8, qui fut traduite en plusieurs langues. Il alla ensuite enseigner les mathématiques à Lisbonne et fut accueilli à la cour d'Espagne. Les Jésuites le soupçonnèrent de trahir son ordre, le rappelèrent à Rome, puis l'exclurent de l'ordre. Il mourut peu après presque subitement (1632).

BORRI (Joseph-François), autrement dit *Burrhus*, chimiste et sectaire, né à Milan en 1627, mort en 1685, voulut se faire passer pour inspiré, dogmatisa sur la religion, et réunit quelques disciples. Poursuivi comme hérétique, et condamné au feu par l'inquisition de Milan, il s'enfuit en Suède, où la reine Christine l'employa à chercher la pierre philosophale, puis en Danemarck et en Hongrie. Le nonce du pape ayant obtenu de l'empereur son extradition, il fut enfermé au château St-Ange, où il mourut. Son ouvrage le plus important est : *La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri* (*la Clef du cabinet de Borri*), Cologne, 1681, in-12.

BORROMÉE (saint Charles). *Voy.* CHARLES.

BORROMÉES (îles), îlots situés dans le lac Majeur (États sardes), sont au nombre de trois : Isola Bella, Isola de' Piscatori, Isola Madre. Ce n'était que des rochers arides, lorsqu'au XVIIe siècle le prince Vitaliano Borromée entreprit de les embellir. Ces îles offrent des points de vue délicieux.

BORROMINI (François), architecte italien, né à Bissone dans le Milanais en 1599, fut élève de Maderno, et lui succéda dans la place d'architecte de St-Pierre de Rome. Il renchérit sur le mauvais goût introduit par ce maître, donna dans les formes bizarres et entortillées, et créa un genre vicieux qui de son nom a été appelé *borrominesco*. Cependant on estime encore sa façade de l'église de Ste-Agnès, sur la place Navone, à Rome, et le collége de la Propagande. Jaloux du Bernin et des autres architectes en réputation, il se livra, pour les surpasser, à des travaux excessifs, ce qui le fit tomber dans des accès d'hypocondrie au milieu desquels il se tua lui-même, 1677. Son *Œuvre* a été publiée en 1727 à Rome, in-fol.

BORROWSTONESS, et par abréviation BO'NESS, ville d'Écosse (Linlithgow), sur le Forth, à 6 kil. O. d'Edimbourg; 3,000 hab. Houille; fabrication de produits chimiques. Commerce.

BORSOD, comitat de Hongrie en deçà de la Theiss, entre ceux de Gomor, Torna, Zemplin, Abaujvar, Szabolisch, Hevesch ; 136,000 hab. Ch.-l., Miskolez. Il est arrosé par le Sajo. Mines de cuivre.

BORT, ch.-l. de canton (Corrèze), à 22 kil. S. E. d'Ussel ; 1,700 hab. Patrie de Marmontel.

BORUSSI, peuple de la Sarmatie, au N. des *Sudini*, dans les environs du golfe *Codanus*, habitaient la Prusse actuelle, qui a pris leur nom.

BORVONIS AQUÆ, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

BORYSTHÈNE, fleuve de la Sarmatie, auj. le DNIEPR.

BOS (Lambert), savant critique, né à Workum en 1670, mort en 1717, fut professeur de grec à l'université de Franeker. On lui doit : *Ellipses græcæ*, Franeker, 1702, in-12, ouvrage devenu classique; une édition de la *Version grecque des Septante*, Franeker, 1709, 2 vol. in-4, avec des variantes et des prolégomènes; *Animadversiones in quosdam auctores græcos*, 1715, in-8; une édition de la *Grammaire grecque* de Veller; les *Antiquités de la Grèce*, Franeker, 1714, et Leips., 1749, traduit en français, avec les commentaires de Frédéric Leisner, par Lagrange, Paris, 1769, in-12.

BOSA, ville des Etats sardes, dans la Sardaigne, à 7 kil. S. de Cagliari, près de l'embouchure du Terno; 6,000 hab. Evêché. Un des lieux les plus malsains de l'île. Pêche de corail.

BOSC d'Antic, né en 1726 en Languedoc, mort en 1784, a perfectionné la fabrication des glaces et

du verre. Il avait d'abord exercé la médecine avec succès, et avait été nommé médecin du roi : mais il quitta cette profession en 1755 pour se livrer à l'industrie. Il releva la manufacture de Saint-Gobin, et fonda lui-même plusieurs établissements nouveaux. Il a laissé de précieux écrits sur l'art de la verrerie, Paris, 1780, 2 vol. in-12.

BOSC (L.-Aug.-Guill.), fils du précédent, naturaliste, né en 1759 à Paris, mort en 1828. Tout en occupant des places importantes dans l'administration, il se livrait à son goût pour les sciences naturelles. Lié avec le ministre Roland et avec sa femme, il fut obligé, après leur condamnation, de se cacher. Sous le Directoire, il fut envoyé comme consul aux États-Unis ; à son retour, il fut nommé inspecteur des pépinières (1803) : il devint ensuite membre de l'Institut (1806) et professeur de culture au Jardin des Plantes (1825). On lui doit, outre une foule de mémoires, un *Cours d'agriculture*, 1809 ; il a été un des principaux collaborateurs du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par Déterville, Paris, 1803, et du *Dictionnaire d'agriculture* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

BOSCAN-ALMOGAVER (Juan), poète espagnol, né vers 1500, introduisit dans la poésie espagnole, ainsi que dans la prose, une harmonie inconnue avant lui, et employa le premier le vers endécasyllabique. Il était en grande faveur auprès de Charles-Quint, et fut étroitement lié avec Garcilasso. Ses poésies réunies à celles de Garcilasso ont été publiées à Venise, 1553, in-12.

BOSCAWEN, île de l'Océan Équinoxial. *Voy.* COCOS (île aux).

BOSCHIMENS, peuple hottentot. *Voy.* BOSJEMANS.

BOSCO, ville des États sardes, à 18 kil. S. O. d'Alexandrie ; 2,600 hab. Patrie de Pie V.

BOSCOVICH (Roger-Jos.), savant jésuite, né à Raguse en 1741, fut élevé à Rome, enseigna la philosophie et les mathématiques au Collége romain, et fut chargé par le pape de plusieurs missions scientifiques et diplomatiques. Il voyagea en Angleterre et en France, se mit en relation avec les savants de ces deux pays, fut admis dans leurs académies, et revint propager en Italie la philosophie de Newton. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il alla professer à Pavie, puis fut appelé à Paris comme directeur des travaux d'optique pour la marine ; il mourut en 1787 à Milan, où il dirigeait la mesure d'un degré du méridien. On lui doit plusieurs découvertes en astronomie et en optique ; elles forment l'objet d'un grand nombre de publications, dont la principale est intitulée : *Opera ad opticam et astronomiam pertinentia*, 5 vol. in-4, 1785. Il est en outre auteur d'une théorie de la nature, *Philosophiæ naturalis theoria ad unicam legem redacta*, Vienne, 1759, dans laquelle il explique tous les phénomènes par des points simples doués de forces attractives et répulsives, essayant de concilier ainsi Leibnitz et Newton. Boscovich fut aussi bon poëte latin. On a de lui un poëme estimé : *De solis ac lunæ defectibus*, Rome, 1767.

BOSJEMANS ou BOSCHIMENS, peuple de la famille hottentote, le plus sauvage et le plus abruti que l'on connaisse. Il erre sur les frontières de la colonie du Cap.

BOSKOWITZ, ville des États autrichiens (Moravie), à 31 kil. N. de Brünn ; 3,300 hab.

BOSNA, riv. qui donne son nom à la Bosnie, passe près de Bosna-Séraï et tombe dans la Save, à 35 kil. E. de Brod.

BOSNA-SÉRAÏ, ville de la Bosnie, près du confluent de la Bosna et de la Magliaska, à 904 kil. N. O. de Constantinople, est la ville la plus importante de la Bosnie, quoique le pacha n'y réside pas ; 70,000 hab. 80 mosquées, médressées ou colléges, bains publics, etc. Armes à feu et autres ; tanneries importantes. Elle fut brûlée en 1697 par les Impériaux.

BOSNIE, gouvernement ou eyalet de la Turquie d'Europe, a pour bornes au N. l'Esclavonie, à l'E. la Servie, à l'O. la Croatie, au S. l'Albanie ; 333 kil. sur 200 ; 850,000 hab. Ch.-l., Bosna-Séraï ; le pacha réside à Travnik. Division : 5 livahs. Kiliss-Bosna, Viddin, Szvornik, Ada-i-Kébir, Trébigne. Il faut y ajouter l'Herzegovine ou Bosnie-Haute. Riv. : Danube, Save, Verbas, Bosna, Drina. Pays montagneux au S. ; sol fertile : bétail, chevaux, porcs, buffles, abeilles ; argent et fer. Après avoir fait partie du roy. d'Esclavonie, la Bosnie devint prov. hongroise en 1127, puis forma un état indépendant sous le ban Twartko, 1370 ; elle devint tributaire des Turcs en 1401, et n'est plus, depuis 1463, qu'une des provinces de leur empire.

BOSON, roi d'Arles et de Provence, était beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve, qui le créa duc de Milan lorsqu'il eut été proclamé lui-même roi d'Italie ; peu satisfait de ce titre, l'ambitieux Boson enleva Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, la plus riche héritière de l'Europe, et se fit proclamer roi de Provence en 879, dans un concile tenu à Mentale. Il se maintint dans l'indépendance, par son habileté et son courage, jusqu'à sa mort, arrivée en 888. — Deux autres princes du nom de Boson portèrent le titre de comtes de Provence, savoir : Boson I, neveu du précédent, de 926 à 948, et Boson II, de 948 à 968.

BOSOULS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 17 kil. N. E. de Rhodez ; 2,000 hab. Mines de fer.

BOSPHORE ou BOSPORE, mot grec qui signifie littéralement *passage de bœuf*, et par suite *détroit*, se donne surtout à deux détroits : le Bosphore Cimmérien, auj. *détroit de Zabache* ou *d'Iénikaleh*, et le Bosphore de Thrace, auj. *détroit de Constantinople*. *Voy.* ces noms.

BOSPHORE (roy. de), petit état qui s'étendait sur l'une et l'autre rive du Bosphore Cimmérien, répond en partie aux gouvernements russes de Tauride, Kerson, Iékaterinoslav, Cosaques du Don et Cosaques de la mer Noire. Il avait pour ch.-l. Panticapée, et pour autres villes principales Tanaïs, Phanagorie, Théodosie, colonies de Milet. Il eut depuis le Ve siècle av. J.-C. des rois particuliers. Mithridate s'en empara en 108 av. J.-C., mais il échappa à ses descendants. Les rois du Bosphore devinrent ensuite tributaires des Romains. Au IIIe siècle, les Goths le saccagèrent et l'occupèrent, et son nom disparut pour jamais.

BOSPHORE ou BOSPORE, ville de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore, est plus communément nommée *Panticapée*. *Voy.* ce mot.

BOSQUET (François DE), savant distingué, évêque de Lodève, puis de Montpellier, né à Narbonne en 1605, mort en 1676, avait été, avant d'entrer dans les ordres, procureur-général auprès de plusieurs parlements. Il fut un des principaux soutiens des libertés de l'église gallicane. Il a écrit en latin les *Vies des papes d'Avignon*, in-8, 1632, etc.

BOSRA, ville de l'Idumée. *Voy.* IDUMÉE.

BOSSUET (Jacq.-Bénigne), né à Dijon en 1627, d'une famille de magistrats, fut élevé au collége de Navarre, où il eut pour maître Cornet, qui devina son génie ; il entra dans les ordres en 1652, après avoir subi des épreuves publiques qui attirèrent sur lui l'attention générale et lui concilièrent l'amitié du grand Condé. Il quitta néanmoins Paris pour aller se fixer à Metz, où son père était conseiller au parlement, et où il avait obtenu un canonicat. Appelé souvent à Paris pour les affaires de son diocèse, il commença à s'y faire une grande réputation par ses sermons et ses panégyriques des saints, prêcha devant le roi et la reine-mère, et opéra parmi les Protestants un grand nombre de conversions, entre lesquelles on cite celles de Turenne et de Dangeau ; il rédigea dans ce but son *Exposition de la doctrine*

de l'Église. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Cette même année et les suivantes il prononça ces *Oraisons funèbres* dans lesquelles il fait sentir avec tant d'éloquence le néant des grandeurs humaines, et qui sont, auprès du plus grand nombre, son principal titre de gloire. En 1670, il fut nommé précepteur du dauphin ; il composa pour son royal élève, entre autres ouvrages, le *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel, après avoir présenté un résumé rapide des événements, il en cherche la raison dans les desseins de Dieu sur son église; et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, dans lequel il suit en général la doctrine de Descartes, et se montre aussi profond philosophe que grand écrivain. L'Académie s'empressa de l'admettre dans son sein (1671) ; et quand l'éducation du dauphin fut terminée (1681), le roi le nomma à l'évêché de Meaux. Il se livra tout entier aux soins de l'épiscopat, fit de fréquentes prédications, rédigea le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Meaux* (1687), et composa pour des religieuses de son diocèse deux de ses plus beaux ouvrages, les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères*. Dans l'assemblée du clergé qui eut lieu en 1682, à l'occasion des démêlés entre le roi et le pape, Bossuet se montra un des plus zélés défenseurs des libertés gallicanes, et rédigea les quatre propositions qui depuis sont restées lois de l'État. Il s'occupait en même temps avec une nouvelle ardeur du soin de convertir les Protestants, et rédigeait pour les éclairer l'*Histoire des variations des églises protestantes* (1688). En 1690, il travailla de concert avec Leibnitz à la réunion des églises catholique et luthérienne, et entretint avec lui à ce sujet une correspondance suivie ; mais leurs efforts n'eurent aucun succès. Dans les dernières années de sa vie, Bossuet eut à combattre les doctrines mystiques de Mme Guyon, et il se trouva par là engagé dans une lutte fâcheuse avec Fénelon, qui partageait ces doctrines; il poursuivit son adversaire, et auprès du roi qui disgracia et exila l'évêque de Cambray, et auprès du pape, qui condamna ses *Maximes des saints ;* on lui reproche d'avoir porté trop d'aigreur dans cette affaire. Bossuet conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit, et mourut en 1704, de la pierre. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a composé une foule d'autres écrits soit dogmatiques, soit polémiques, dont quelques-uns, tels que la *Logique*, n'ont été publiés que depuis peu. On a donné plusieurs éditions complètes de ses œuvres : la première est de 1743-53, Paris, 20 vol. in-4. Les plus récentes sont de 1815-19, Versailles, 43 vol. in-8; de 1825, Paris, 60 vol. in-12, chez Rusand, et de 1828-30, 62 vol. in-8. On en a fait plusieurs choix, Nimes, 1785, 10 vol. in-8; Paris, 1821, 21 vol. in-8. On a en outre donné une foule d'éditions de ses principaux ouvrages. La *Vie* de Bossuet a été écrite par M. de Bausset, 4 vol. in-8, Paris, 1814. On a aussi plusieurs *Éloges* de ce grand homme, parmi lesquels on remarque ceux de MM. Saint-Marc-Girardin et Patin.— Bossuet a laissé un neveu, nommé aussi J.-Bénigne Bossuet, qui fut évêque de Troyes et auquel on doit la publication de plusieurs manuscrits de l'évêque de Meaux.

BOSSUT (l'abbé Charles), savant géomètre, membre de l'Académie des Sciences, né en 1730, à Tartaras près de Saint-Étienne, mort en 1814, obtint de bonne heure par ses travaux la protection de Clairaut, de d'Alembert et de Camus, fut, par l'influence de ce dernier, nommé professeur à l'école de génie de Mézières, puis examinateur des élèves du génie (1786), ce qui le fixa à Paris ; il perdit cette place à la révolution, mais fut employé sous l'Empire. Outre un grand nombre de mémoires qui furent couronnés, on lui doit un *Cours de mathématiques* qui eut beaucoup de vogue (1781), une édition de Pascal, et une *Histoire générale des mathématiques*, 1810, 2 vol. in-8, qui est son principal titre.

BOST, *Abeste*, ville du Kaboul (Afghanistan), sur l'Helmend, à 244 kil. S. E. de Kandahar.

BOSTAN (EL-), *Comana de Cappadoce*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), à 88 kil. N. E. de Marach ; 9,000 hab.; 4 mosquées, dont l'une est peut-être l'ancien temple de Bellone.

BOSTANDJI, c.-à-d. *jardinier*, du mot turc *bostan*, melon. On désigne sous ce nom les gardes du sérail qui ont pour fonctions particulières de surveiller les jardins et de servir de rameurs au grand-seigneur quand il se promène sur le détroit. Leur chef, appelé *bostandji-bachi*, tient le gouvernail. Les bostandjis sont au nombre de 600 ; 30 d'entre eux, appelés *khassé̈kis*, remplissent les fonctions d'exécuteurs des hautes-œuvres.

BOSTON, ville d'Angleterre (Lincoln), à 44 kil. S. E. de Lincoln ; 13,000 hab. Canaux. Belle église gothique de Saint-Botolph, qui a donné son nom à la ville (*Botolph's town*). La tour de Saint-Botolph a 95 mètres et sert de phare. Établissements d'instruction et de bienfaisance. Commerce actif : goudron, chanvre, bois de construction.

BOSTON, ville et port des États-Unis, ch.-l. de l'état de Massachussets, par 73° 19' long. O., 42° 23' lat. N., sur la baie de Massachussets ; 61,000 hab. en 1830. Évêché catholique; port excellent qui peut contenir 500 navires; 2 ponts en bois, l'un de 500 mètres, l'autre de 1125. Ils font communiquer Boston avec les villes de Cambridge et de Charlestown. Place de Franklin et autres, palais, théâtre, hôtel-de-ville, salle de concerts, douane, nouveau marché, athénée, etc.: 80 quais. Académie des Sciences et Arts, société historique de Massachussets, société de médecine, société linnéenne : bibliothèques, musées et riches collections; écoles élémentaires et supérieures. Industrie et commerce considérables. — Boston fut fondée en 1630 par une colonie anglaise, composée principalement d'habitants de la Boston d'Angleterre; d'où son nom. C'est à Boston qu'éclatèrent les premiers troubles qui amenèrent l'indépendance des États-Unis, 1765-1767, et surtout 1775. Patrie de Franklin.

BOSWORTH, ville d'Angleterre (Leicester), à 17 kil. O. de Leicester; 1,100 hab. En 1485, Richard III, meurtrier des enfants d'Édouard IV, y fut battu et tué par Henri Tudor de Richmond. Cette bataille mit fin à la guerre des Deux-Roses et à la dynastie des Plantagenets. Henri de Richmond fut couronné sous le nom de Henri VII.

BOTAL (Léonard), médecin de Charles IX et de Henri III, natif d'Asti en Piémont, mit la saignée à la mode en France, et écrivit sur les avantages de cette pratique. On a appelé de son nom *trou de Botal* l'ouverture qui sépare les deux oreillettes du cœur dans le fœtus, non qu'il l'ait découverte (car elle était connue de Galien), mais parce que sans doute il a rappelé l'attention sur ce point d'anatomie.

BOTANY-BAY, baie de la Nouvelle-Hollande, sur la côte S. E., dans la Nouvelle-Galles mérid. Les Anglais y fondèrent en 1787 une colonie pour la déportation des malfaiteurs, colonie que bientôt ils transportèrent au port Jackson (à 26 kil. au N.). La colonie de Botany-Bay forma d'abord 4 districts : Sydney, Paramatta, Newcastle, Hawkesbury ; mais auj. des accroissements considérables ont introduit une division nouvelle : elle forme 10 comtés. *Voy.* GALLES DU SUD (NOUVELLE-).

BOTHNIE. *Voy.* BOTNIE.

BOTHWELL, village d'Écosse (Glasgow), à 9 kil. S. E. de Glasgow ; 4,000 hab., est célèbre par la bataille qu'y gagna Monmouth, général du roi

Charles II, sur les Covenantaires révoltés, en 1682, au passage du pont de la Clyde, dit *pont de Bothwell*, bataille qui étouffa sur-le-champ l'insurrection et fut suivie de mesures violentes contre les Puritains.

BOTHWELL (J. HEPBURN, comte de), seigneur écossais. Après le meurtre de l'époux de Marie Stuart, Henri Darnley, meurtre dont on l'accuse d'être l'auteur, il enleva la reine et la força à l'épouser (1567). Ce mariage ayant excité un soulèvement, Bothwell fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans les Orcades, puis en Norwége, et y mourut misérablement en 1577.

BOTNIE, région de la péninsule scandinave, à droite et à gauche d'un golfe de la Baltique dit golfe de Botnie, au N. de la Suède propre et de la Finlande, et au S. de la Laponie suédoise, appartenait tout entière à la Suède avant 1809. Depuis cette époque elle est divisée : 1° en *Botnie russe*, à l'E. de la riv. de Tornéa et du golfe de Botnie, comprise dans le grand-duché de Finlande ; 2° en *Botnie suédoise*, à l'O. de la Tornéa et du golfe de Botnie : celle-ci, réunie à l'ancienne Laponie suédoise, forme deux gouvernements du Norrland, nommés : *Botnie occidentale* ou *Westerbotten*, dont les villes principales sont Umea, Asele, Sorsell ; et *Botnie orientale* ou *Norrbotten*, où l'on voit Pitea, Lulea, Arjeplog, Gellivara, Jukkasjarvi.

BOTOCUDOS, indigènes de l'Amérique méridionale (Brésil). *Voy.* GUARANIS.

BOTOCZANY, ville de la Turquie d'Europe (Moldavie), à 80 kil. N. O. de Iassy ; 4,000 hab., Grecs, Arméniens, Zigeunes ou Bohémiens. Commerce : vin, tabac, laine, etc.

BOTTA (Ch.-Joseph-Guill.), historien, né à Saint-Georges dans le Piémont, en 1766, mort à Paris en 1837, étudia d'abord la médecine et fut employé comme médecin à l'armée d'Italie. Envoyé à Paris en 1806 à la tête d'une députation piémontaise, il se fixa en France et fut élu membre du corps législatif. Pendant les cent-jours, Botta fut nommé recteur de l'académie de Nancy. Il remplit les mêmes fonctions à Rouen jusqu'en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis ; Histoire de l'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814 ; *Histoire de l'Italie continuée depuis la fin de l'histoire de Guichardin jusqu'en* 1789 ; ces ouvrages, écrits en italien, ont tous été traduits en français. M. Botta est un des premiers écrivains de l'Italie moderne : il est le digne émule de Guichardin, dont il a complété l'œuvre.

BOTZARIS (Marcos), l'un des héros de la Grèce moderne, né en Albanie, dans les montagnes de Souli. Il fut un des principaux acteurs de l'insurrection de 1820, et fut nommé stratarque ou général de la Grèce occidentale. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats, il s'enferma dans les murs de Missolonghi ; voyant cette place près de succomber, il tenta de la sauver par un acte de dévouement semblable à celui de Léonidas : il pénétra de nuit avec trois cents hommes seulement dans le camp des Turcs et en fit un grand carnage. Malheureusement il fut atteint d'une balle à la tête et mourut le lendemain (1823).

BOTZEN ou BOLZANO, *Pons Drusi*, ville des États autrichiens (Tyrol), sur l'Adige, à 83 kil. S. d'Innspruck ; 6,860 hab. Château-fort ; maisons très hautes avec balcons et arcades ; cathédrale ; théâtre etc. Soieries, bas, filatures ; commerce de transit. Prise d'assaut par les Français en 1809.

BOUAYE, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 13 kil. S. O. de Nantes ; 800 hab.

BOUC, île située dans le départ. des Bouches-du-Rhône, au point où l'étang de Caronte communique avec la Méditerranée.

BOUC (LE), naturaliste. *Voy.* BOCK.

BOUCANIERS, aventuriers français, qui vers la fin du XVIe siècle, allèrent s'établir dans l'île de St-Domingue dont les Espagnols étaient déjà en possession, et y vécurent pendant longtemps en exerçant la piraterie et en chassant des bœufs sauvages dont ils préparaient la peau pour la vendre en Europe. Les Espagnols ayant tué les animaux qui faisaient le principal objet de leur commerce, ils n'en restèrent pas moins dans l'île et y formèrent des établissements. La France les reconnut et leur envoya un gouverneur en 1665. On les nommait ainsi du mot *boucan*, gril de bois, dont les sauvages de l'Amérique se servaient pour sécher et fumer leurs viandes et qu'ils employaient eux-mêmes. *Voy.* FLIBUSTIERS.

BOUCHAIN, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 18 kil. S. O. de Valenciennes ; 1,200 hab. Ville forte et qui peut inonder ses approches. Elle fut bâtie dans le VIII[e] siècle par Pepin, et devint capitale du comté d'Ostrevand, qui appartenait aux comtes de Hainaut.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur du roi, né en 1698, à Chaumont en Bassigny, mort en 1762, travailla à Paris sous Coustou le jeune, remporta le grand prix, fut nommé pensionnaire du roi à Rome, et revint à Paris en 1732. Il fut nommé membre de l'Académie, 1744, et professeur, 1745. Ses principaux ouvrages sont les bustes de Clément XII, des cardinaux de Rohan et de Polignac, à Rome ; les figures du Christ, de la Vierge et de six apôtres, à Saint-Sulpice ; la fontaine de la rue de Grenelle. Il avait été chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XV, mais il mourut avant d'avoir terminé ce travail. Il a aussi exécuté plusieurs sujets pour les bassins de Versailles.

BOUCHER (Jean), un des plus fougueux Ligueurs, né à Paris en 1548, mort en 1644, était curé de Saint-Benoît, et fut successivement recteur de l'université de Paris et prieur de Sorbonne. Il fut un des premiers à faire sonner le tocsin de son église en septembre 1587, répandit des libelles séditieux pour exciter le peuple à la révolte, applaudit publiquement à l'assassinat de Henri III, et redoubla de fanatisme à l'avénement de Henri IV. Ses sermons furent brûlés par le bourreau après la reddition de Paris. Il obtint cependant sa liberté de la clémence de Henri IV, se retira à Tournay en Flandre, où il continua à se signaler par sa violence. Son *Apologie de Jean Châtel* a été imprimée en 1595 et 1620 avec quelques autres de ses libelles.

BOUCHER (François), peintre français, né en 1704 et mort en 1770, fut envoyé à Rome, obtint, à son retour d'Italie, des succès de société, devint le peintre à la mode, et succéda à Carle Vanloo dans la place de premier peintre du roi. Il travaillait avec une extrême facilité et se vantait d'avoir gagné jusqu'à 50,000 fr. par an. On l'accuse justement d'avoir corrompu l'art. Ses tableaux, qui ne représentent que des amours et des bergers ou des scènes de plaisirs, trahissent le mauvais goût et les mœurs dépravées de l'époque. Ils sont peu estimés aujourd'hui.

BOUCHER D'ARGIS (Antoine-Gaspard), avocat, né en 1708, mort en 1780, fut conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753, puis conseiller au Châtelet de Paris. Il a laissé un grand nombre de traités de jurisprudence. Il publia les *Règles pour former un avocat*, de Biarnoy de Merville, en les retouchant et y joignant une *Histoire abrégée de l'ordre des avocats*. — Son fils, A.-J. Boucher d'Argis, né à Paris en 1750, mort sur l'échafaud en 1794, fut conseiller au Châtelet. Il a laissé aussi plusieurs ouvrages, entre autres des *Observations sur les lois criminelles*, 1781, et un *Recueil d'ordonnances* en 18 vol. in-32.

BOUCHES-DU-RHONE (dép. des), dép. maritime de la France, entre ceux du Gard à l'O. et du Var à l'E., celui de Vaucluse au N., et la Méditerranée au S. ; 6,020 kil. carrés ; 362,325 hab. ; ch.-l., Mar-

seille. Il est formé d'une partie de la Provence; il comprend le Delta du Rhône ou île de la Camargue. Sol varié, stérile dans certaines portions, mais en général fertile : forêts, pâturages, beau riz, tabac, garance, fruits en abondance, vins exquis. Houille, albâtre, marbre, plâtre, grès, terre à creusets, à poterie. Mérinos, chèvres, abeilles. Industrie active : huiles fines renommées, soude, soie, eaux-de-vie, parfums, essences, préparation de comestibles, saucissons recherchés, etc. Forges, martinets, usines diverses. Grand commerce. Le dép. des Bouches-du-Rhône comprend 3 arr. (Marseille, Aix, Arles), 27 cantons, 106 communes; il dépend de la 8e division militaire, de la cour royale et de l'archevêché d'Aix.

BOUCHES-DE-L'ELBE (dép. des). On nommait ainsi sous l'empire (1811–14) un dép. formé de la ville et du territoire de Hambourg, et de petites parties du Hanovre, du Brunswick et du Lauenbourg; il s'étendait jusqu'à l'embouchure de la Trave dans la Baltique, et avait pour ch.-l. Hambourg.

BOUCHES-DE-L'ESCAUT (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), était formé de la Zélande, et avait pour ch.-l. Middelbourg.

BOUCHES-DE-LA-MEUSE (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), comprenant à peu près le N. de la Zélande et le S. de la Hollande, avait pour chef-l. La Haye.

BOUCHES-DU-RHIN (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), formé du Brabant oriental, avait pour ch.-l. Bois-le-Duc.

BOUCHES-DU-WESER (dép. des), anc. dép. de l'empire franç. (1811-14), était formé de la ville de Brême et de parties du duché de Brême, de l'Oldenbourg et du Hanovre; il avait pour ch.-l. Brême.

BOUCHES-DE-L'YSSEL (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810–14), formé de l'Over-Yssel, avait pour ch.-l. Zwoll.

BOUCHET (Jean), écrivain du XVe siècle, né à Poitiers en 1476, mort vers 1555, exerça la profession de procureur, et composa un grand nombre d'ouvrages singuliers en vers et en prose, qui sont encore recherchés des bibliographes. Tels sont : *les Regnards traversant les voies périlleuses de ce monde; l'Amoureux transi sans espoir; le Labyrinthe de fortunes.* On a aussi de lui des ouvrages historiques; le plus estimé est intitulé *Annales d'Aquitaine et antiquités du Poitou*, 1524.

BOUCHOTTE (J.-B.-Noël), né à Metz en 1754, mort en 1840, ministre de la guerre sous la république, était simple colonel lorsque la Convention l'éleva à ce poste éminent (1793). Il signala son administration par une probité exemplaire; il ne s'en vit pas moins plusieurs fois accusé, il fut même arrêté en 1794, peu avant le 9 thermidor; mais il fut bientôt relâché faute de charges suffisantes. Il se retira à Metz où il a vécu depuis étranger aux affaires.

BOUCHOUX (LES), ch.-l. de cant. (Jura), à 11 kil. S. O. de Saint-Claude; 2,000 hab.

BOUCICAUT (Jean LE MAINGRE, sire de), maréchal de France, né à Tours en 1364, fit ses premières armes sous Duguesclin, combattit à côté de Charles VI à Rosebecque (1382), fit des prodiges de valeur, et fut fait maréchal à l'âge de 25 ans. Il suivit Jean-sans-Peur, duc de Nevers, dans sa croisade contre Bajazet; resté presque seul sur le champ de bataille à Nicopolis (1396), il fut fait prisonnier, mais il ne tomba au pouvoir des Turcs qu'après une résistance héroïque. Délivré de sa captivité, il servit encore contre Bajazet sous l'empereur grec Manuel, 1409. Gênes, qui s'était donnée aux Français, l'eut pour gouverneur; il s'y conduisit avec une rare fermeté; mais en son absence la garnison fut surprise et massacrée. Revenu en France, il s'opposa vivement au projet qu'avait le roi de livrer la bataille d'Azincourt. Il y fut fait prisonnier, et fut conduit en Angleterre, où il mourut en 1421. On a les *Mémoires du sire de Boucicaut*, écrits sous ses yeux.

BOUDDHA, divinité de l'Asie orientale : c'est le nom que l'on donne à la raison parfaite, à l'intelligence absolue dans la religion bouddhique. On entend aussi par là les âmes parvenues à l'état de béatitude, se dégageant des liens de la matière, et qui habitent le monde immatériel. Ce nom s'applique enfin aux diverses incarnations de la raison suprême, dont la principale est Chakyamouni, le Dieu actuel du Bouddhisme. (*Voy.* BOUDDHA-GAOUTAMA et BOUDDHISME.

BOUDDHA-GAOUTAMA ou CHAKYAMOUNI, sage de l'Inde, né l'an 607 av. J.-C., mort en 542, était fils d'un ancien souverain du Bahar. Les Bouddhistes le regardent comme la quatrième incarnation de Bouddha ou la raison suprême. A 29 ans il alla visiter les lieux saints dans le désert; prêcha sa doctrine dans le Cachemire, et après avoir fait un grand nombre de disciples, il monta sur un arbre, resta deux mois et demi en méditation et mourut. Ses préceptes ont été recueillis par ses disciples dans le K'haghiour ou *Traduction des commandements. Voy.* BOUDDHISME.

BOUDDHISME, une des religions les plus répandues dans le monde, issue du brahmanisme, ou peut-être antérieure à cette religion même; elle paraît s'être formée dans l'Inde 1,000 ans environ avant notre ère; déjà longtemps av. J.-C. elle régnait parmi les hordes nombreuses de l'Asie centrale. Introduite en Chine dans le Ier siècle, la Corée, le Japon, le Thibet, la reçurent successivement; les Mongols enfin l'embrassèrent sous les premiers successeurs de Gengis-Khan, et aujourd'hui elle couvre la plus grande partie de l'Asie, où elle compte plus de 200 millions de sectateurs. Le bouddhisme suppose que notre existence actuelle est imparfaite et sans réalité; que le monde de la matière (*sansara*) est une illusion de nos sens, et il enseigne la nécessité de dégager notre âme de ce monde périssable, pour lui donner entrée dans le monde immatériel et vrai, où réside Bouddha, l'intelligence suprême et la raison parfaite, et qui est situé au-dessus de l'espace lumineux, dans une région éternelle et indestructible. C'est là qu'habitent les âmes déjà parvenues à l'état de Bouddhas, assistant à la création et à la destruction des mondes. Les plus parfaites d'entre elles, les Bouddhas accomplis (*Tathâgatas*), peuvent s'incarner et descendre sur la terre afin de dégager les âmes enchaînées dans le monde matériel, sur lequel elles ont un empire souverain. Chakyamouni, le 4e des Bouddhas déjà parus, est mort l'an 542 avant notre ère, et Maïtreya, le 5e Bouddha, doit paraître 5,000 ans après lui. Après la mort d'un Bouddha incarné, sa représentation reste sur la terre jusqu'à la venue d'un autre Bouddha, et est animée par les incarnations successives des *Bodhisattvas* ou Bouddhas moins parfaits : ainsi les Bouddhistes adorent aujourd'hui Padmapani ou la représentation de Chakyamouni, qu'ils croient toujours visible dans la personne du Dalaï-Lama du Thibet, leur grand pontife. Cette religion, pacifique et toute spirituelle, eut à souffrir une persécution cruelle de la part des Brahmines et des sectateurs de Shiva, dieu sensuel et sanguinaire, emblème de la destruction des êtres; et, vers le Ve siècle, le bouddhisme fut expulsé de tout l'Hindoustan. La collection des livres théologiques de cette religion s'appelle *K'haghiour*, c'est-à-dire *Traduction des commandements*; elle comprend 108 volumes. *Voy.* FÔ.

BOUDOT (J.), imprimeur du roi, est connu par un *Dictionnaire latin-français* qu'il publia en 1704, et qui eut une grande vogue dans les classes.—Il laissa deux fils : Jean Boudot, libraire, qui se distingua par ses connaissances bibliographiques; et l'abbé P.-J. Boudot, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et collaborateur du président Hénaut.

BOUDROUN, l'ancienne *Halicarnasse*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur une baie de l'Archipel, à 140 kil. S. de Smyrne. Château-fort. Ruines nombreuses. *Voy.* HALICARNASSE.

BOUFFLERS, bourg de l'anc. Picardie (dép. de la Somme), à 13 kil. S. O. d'Abbeville; 300 hab.

BOUFFLERS (Louis-François DE), maréchal de France, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Picardie, dont l'origine remonte au XIIe siècle, naquit en 1644, et mourut en 1711. Il fut l'élève des Condé et des Turenne, contribua en 1690 à la victoire de Fleurus, prit Furnes en 1693, et fut fait maréchal cette même année. Il défendit Namur (1695), commanda l'armée de Flandres en 1702, et se couvrit de gloire par sa défense de Lille (1708), ce qui lui valut le titre de duc et pair. Après la défaite de Malplaquet, il fut chargé de la retraite, et sauva l'armée. — Son fils, Joseph-Marie de Boufflers, né en 1706, se distingua aussi dans la carrière des armes. Envoyé en 1717 au secours des Génois qu'assiégeaient les Impériaux et le roi de Sardaigne, il délivra la ville. Il mourut à Gênes, cette même année, de la petite-vérole.

BOUFFLERS (Stanislas, chevalier de), célèbre par son esprit, né à Lunéville en 1737, avait pour mère la marquise de Boufflers (née Beauvais-Craon), femme belle et spirituelle, qui faisait les honneurs de la cour du roi Stanislas. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt afin de se livrer à son goût pour le plaisir, et obtint dans le monde les plus grands succès par les agréments de son esprit et de sa personne. Il entra au service, fut nommé colonel de hussards en 1772, et maréchal-de-camp en 1784. Ayant épuisé son patrimoine, il se fit nommer gouverneur du Sénégal (1785) et déploya dans l'administration des talents qu'on ne lui soupçonnait pas. Il fut à son retour reçu à l'Académie (1788), puis nommé en 1789 député aux états-généraux où il brilla peu. Il émigra, et ne revint en France qu'en 1800. Il écrivit depuis quelques ouvrages sérieux qui eurent peu de succès, et mourut à Paris en 1815. Boufflers est surtout connu par ses poésies légères et par ses contes; on regrette d'y trouver quelquefois trop de licence. Ses principaux ouvrages sont : *Aline, reine de Golconde*, conte, 1761 ; divers poëmes érotiques, 1763 ; *Lettres* à sa mère *sur son voyage en Suisse*, 1770 ; *Poésies fugitives*, 1782 ; *le Libre Arbitre*, 1808. Il a donné lui-même ses *Œuvres complètes*, 1813, 2 vol. in-8. On les a recueillies de nouveau en 1828, 4 vol. in-18.

BOUG, riv. de Russie. *Voy.* BOG.

BOUGAINVILLE (L.-Antoine DE), navigateur célèbre, né à Paris en 1729, mort en 1811, quitta l'étude du droit, à laquelle sa famille le destinait, pour la carrière militaire; devint aide-de-camp de Chevert, puis accompagna le marquis de Montcalm au Canada, se couvrit de gloire dans cette expédition, et obtint le grade de colonel (1759). A la paix, il se tourna vers la marine et s'y rendit bientôt célèbre par un voyage qu'il fit autour du monde et qui est le premier de ce genre qu'eût entrepris un Français (1766-69). Il commanda plusieurs vaisseaux dans la guerre d'Amérique, devint chef d'escadre en 1779, fut chargé en 1790 de commander l'armée navale de Brest; mais n'ayant pu rétablir l'ordre dans cette troupe indisciplinée, il se retira du service. Il fut appelé en 1796 à l'Institut et devint sous l'empire comte et sénateur. Bougainville a publié, entre autres ouvrages, la *Relation de son voyage autour du monde*, Paris, 1771 et 1772; cet ouvrage a eu un succès prodigieux. Il a fait un grand nombre de découvertes géographiques et a laissé son nom à plusieurs des lieux qu'il avait découverts.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre DE), frère aîné du précédent, né à Paris en 1722, mort à Loches en 1763, fut secrétaire de l'Académie des Inscriptions et membre de l'Académie Française. On a de lui une traduction de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8 ; *Parallèle de l'expédition d'Alexandre-le-Grand dans les Indes avec celle de Thamas Kouli-Khan*, 1752, in-8, et de savants mémoires sur l'antiquité.

BOUGAINVILLE (île), île de l'archipel Salomon, dans la Polynésie, par 152° 30' long. E., 5° 32' lat. S. Elle fut découverte en 1768 par Bougainville.

BOUGEANT (Guillaume-Hyac.), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743, professa les humanités à Caen, à Nevers, puis à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il se fit d'abord connaître par un élégant badinage, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1739, qui lui attira des persécutions de la part de ses supérieurs; puis, se livrant à des travaux plus sérieux, il rédigea une *Histoire du traité de Westphalie*, 1744 et 1751, ouvrage estimé. Il s'exerça aussi dans la comédie et fit quelques pièces assez spirituelles dirigées contre les adversaires de la bulle *Unigenitus*.

BOUGIE, en arabe *Boudjeiah*, en latin *Saldæ*, ville de l'état d'Alger, sur la Méditerranée, à 177 kil. E. d'Alger. Baie, grand port; trois châteaux-forts. Instruments aratoires; commerce en huile et surtout en cire : c'est du nom de cette ville que vient le mot *bougie*. Prise par les Français en 1833.

BOUGIVAL, joli village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 7 kil. N. de Versailles; 1,000 hab.

BOUGLON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. de Castel-Jaloux ; 700 hab.

BOUGUER (Pierre), professeur d'hydrographie, membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres; né au Croisic en 1698, mort à Paris en 1758. Après avoir remporté plusieurs prix sur des questions scientifiques, il fut choisi avec Godin et La Condamine pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre, et ce choix lui valut une place de pensionnaire à l'Académie. On a de lui : *De la Mâture des vaisseaux*, Paris, 1727, in-4 ; *De la Gradation de la lumière*, 1729 et 1760, in-4 ; *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres*, Paris, 1729, in-4 ; *Manière d'observer en mer la déclinaison de la boussole*, Paris, 1731, in-4 ; *la Construction du navire*, Paris, 1746, in-4; *Traité de la navigation*, Paris, 1753, in-4. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est son *Traité de la figure de la terre* qu'il publia en commun avec La Condamine à son retour du Pérou, Paris, 1749, in-4.

BOUHIER (Jean), président à mortier au parlement de Dijon, membre de l'Académie Française, né à Dijon en 1673, mort en 1746, s'est exercé avec succès dans la philologie, la jurisprudence, l'histoire et la poésie. On a de lui la traduction en vers du poëme de Pétrone *Sur la guerre civile* entre César et Pompée, avec les deux épîtres d'Ovide; des remarques et des conjectures sur le poëme intitulé : *Pervigilium Veneris*, Amsterd., 1737, in-4 ; *Remarques sur les Tusculanes* de Cicéron, sur le *De natura Deorum*, et des *Lettres sur les Thérapeutes*, 1712, in-12 ; des *Dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4 ; *Sur le grand-pontificat des empereurs romains*, 1742, in-4 ; *Explications de quelques marbres antiques*, Aix, 1733 ; des traités sur la *Dissolution du mariage*, sur les *Successions*, etc. Ses œuvres de jurisprudence ont été recueillies à Dijon, 2 vol. in-fol., 1787.

BOUHOURS (le P.), jésuite, habile critique, né à Paris en 1628, mort en 1702, professa les humanités à Paris, puis fut chargé de l'éducation des princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Ses principaux ouvrages sont : *Entretiens d'Ariste et Eugène*, 1671, traité de critique qui eut un grand succès et qui fut attaqué vivement par Barbier-d'Aucourt dans ses *Sentiments de Cléanthe ; Doutes sur la langue française*, 1674 ; *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, 1687, que l'on regarde comme supérieur aux *Entretiens; Pensées ingénieuses des an-*

ciens et des modernes, 1689. On lui doit aussi une version du *Nouveau Testament*, 1697-1703. On reproche au P. Bouhours de trop courir après le bel esprit et de s'attacher à des critiques trop minutieuses.

BOUIDES, dynastie musulmane qui régna en Perse et dans l'Irak aux xe et xie siècles, était issue de Bouyah, pêcheur de la province de Dilem qui vivait vers l'an 900. Bouyah eut trois fils, Amad ou Imad-Eddaulat, Rockn-Eddaulat, Moez-Eddaulat, qui du rang de simples soldats s'élevèrent au souverain pouvoir et qui régnèrent à Bagdad, ainsi que sur la Perse, depuis l'an 932 jusque vers 1055. Ils furent chassés de leurs diverses possessions par les Gaznévides, puis par les Seldjoucides.

BOUILLE (Fr.-Claude-Amour, marquis de), général, né au château de Cluzel, en Auvergne, en 1739, connu par son attachement à Louis XVI. Nommé, lors de la guerre d'Amérique, gouverneur des îles du Vent, il protégea efficacement nos possessions aux Antilles et enleva plusieurs îles aux Anglais (1778). Il fut depuis chargé de divers commandements importants; fut nommé, en 1790, général en chef de l'armée de Meuse, Sarre-et-Moselle, et fit respecter la discipline par des actes de vigueur. Louis XVI le choisit en 1791 pour seconder son départ secret de Paris. Ce projet ayant échoué, Bouillé se réfugia à Coblentz, puis fit des démarches auprès de différentes cours pour obtenir la délivrance du roi. Voyant ses efforts inutiles, il se retira en Angleterre. Il y publia des *Mémoires sur la révolution*, qui eurent un grand succès (Londres, 1797, et Paris, 1801). Il mourut à Londres en 1800.

BOUILLON, ville du duché de Luxembourg, à 80 kil. N.O. de Luxembourg; 2,600 hab. Château-fort dominé par des hauteurs environnantes.

BOUILLON (seigneurie, ensuite duché de), petit état, entre le Luxembourg, la Champagne et le gouvernement de Metz, formé de la ville de Bouillon et de son territoire, était un démembrement du comté de Boulogne. Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache de Boulogne, et héritier de Godefroy-le-Bossu, duc de Bouillon, son oncle, vendit son domaine en 1095 à l'évêque de Liége, afin de se procurer les moyens de partir pour la croisade. Les évêques de Liége le gardèrent jusqu'en 1482, sauf une interruption de 7 ans (1135-1142). A cette époque, Guillaume de la Marck, prince de Sedan, s'en empara; mais en 1521, Charles-Quint le rendit à l'évêché de Liége. Cependant en 1548, Robert de la Marck reprit le château de Bouillon et ses descendants s'intitulèrent ducs de Bouillon: les seigneurs de la Tour-d'Auvergne, vicomtes de Turenne, subrogés par mariage à leurs droits, émirent les mêmes prétentions. Bouillon avait déjà été occupé par les Français de 1552 à 1559: ils le reprirent en 1676, et l'ont gardé depuis ce temps jusqu'en 1814. Louis XIV en 1678 l'avait donné comme fief au vicomte de Turenne, qui déjà portait le titre de duc de Bouillon. Il est aujourd'hui compris dans le duché du Luxembourg.

BOUILLON (GODEFROY, duc de), premier roi chrétien de Jérusalem, né à la fin du xie siècle à Bézy, près de Nivelle en Flandres, était fils d'Eustache de Boulogne et neveu de Godefroy-le-Bossu, duc de Bouillon, qui lui laissa ses états. Il combattit dans sa jeunesse pour l'empereur Henri IV contre le pape, et entra dans Rome les armes à la main; mais ayant été gravement malade peu après cette expédition, il fit vœu, pour réparer ses torts, d'aller défendre les Chrétiens en Orient. En effet, il fut un des premiers à prendre la croix lors de la prédication de Pierre-l'Ermite. Il vendit son duché de Bouillon, partit pour la Terre-Sainte en 1096, et fut bientôt reconnu pour chef de la croisade. Après avoir triomphé des obstacles qu'opposait aux Croisés l'empereur de Constantinople, Alexis, il pénétra en Asie, s'empara de Nicée, d'Antioche et enfin de Jérusalem. Il fut proclamé roi de la ville sainte (1099); mais il se contenta du titre de baron. Il donna à ses nouveaux états un code de lois sages, connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Il mourut en 1100, en revenant d'une expédition contre le sultan de Damas: on soupçonna qu'il avait été empoisonné. On raconte de lui des exploits extraordinaires, et probablement fabuleux. Le Tasse l'a choisi pour le héros de son poëme.

BOUILLON (Henri DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de Turenne, duc de), né en 1555, mort en 1623, embrassa le calvinisme, s'attacha au roi de Navarre, contribua au gain de la bataille de Coutras (1587), fut créé maréchal par Henri IV (1592), et chargé de missions importantes en Angleterre. Il fut compromis dans la conspiration de Biron, mais il obtint son pardon. Il avait acquis le duché de Bouillon et la principauté de Sedan par son mariage avec Charlotte de la Marck, héritière de ce duché (1591). Il épousa en secondes noces une fille de Guillaume, prince d'Orange, et en eut Frédéric-Maurice, duc de Bouillon (*Voy.* l'article suivant) et le fameux Turenne (*Voy.* TURENNE). Il fonda à Sedan une université devenue célèbre. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1666.

BOUILLON (Frédéric-Maurice DE LA TOUR-D'AUVERGNE, duc de), fils du précédent, frère aîné de Turenne, né à Sedan en 1605, mort en 1652. Après avoir commencé à porter les armes en Hollande, il entra en 1635 au service de la France, prit une grande part aux guerres civiles, et remporta, avec le comte de Soissons, le combat de la Marfée contre les troupes de Richelieu (1641). Il fut compromis dans la conspiration de Cinq-Mars (1642), et fut longtemps l'âme de la Fronde. Il ne fit la paix avec la cour qu'en cédant sa principauté de Sedan. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1731. — Il eut un fils qui fut nommé cardinal à 27 ans, et qui fut l'ami de Fénelon.

BOUILLON (Robert DE LA MARCK, duc de), maréchal de France. *Voy.* MARCK (LA).

BOUILLON (la duchesse de). *Voy.* MANCINI.

BOUILLON (Pierre), peintre d'histoire et graveur habile, né à Thiviers en 1777, mort en 1831, remporta le grand prix de peinture en 1797; abandonna ensuite la peinture pour un grand ouvrage de chalcographie, le *Musée des Antiques*, qui lui coûta 17 ans de travail.

BOUILLY, ch.-l. de cant. (Aube), à 14 kil. de Troyes: 770 hab.

BOUILLY (Jean-Nicolas), littérateur, né à Tours en 1763, d'une famille de robe, était avocat à Paris en 1789. En 1790, il fit représenter l'opéra de *Pierre-le-Grand*, qui dut son succès à quelques allusions aux événements récents. Il remplit à la même époque plusieurs fonctions administratives et judiciaires; il fit partie, après le 9 thermidor, de la commission de l'instruction publique qui organisa les écoles primaires. En 1800, Bouilly quitta son emploi pour se livrer tout entier à la littérature: on lui doit un grand nombre de pièces de théâtre dont le succès a été constant et mérité. Telles sont entre autres: *l'Abbé de L'Épée*, *les Deux Journées* et *Fanchon la Vielleuse*. Il a aussi beaucoup écrit pour l'enfance. Tout le monde connaît ses *Contes à ma fille*, 1809; ses *Conseils à ma fille*, 1811; les *Contes offerts aux enfants de France*, etc. On trouve dans tous ses écrits une morale pure et une sensibilité exquise.

BOUIN (île), sur la côte du dép. de la Vendée, au fond de la baie de Bourgneuf, à 54 kil. N. O. de Bourbon-Vendée; elle n'a que 26 kil. de circuit. Les Normands y firent la première de toutes leurs descentes en France (820).

BOUKHARA ou BOKHARA, l'une des villes les plus importantes de l'Asie, capit. du khanat de Boukhara, par 60° 25' long. E., 39° 30' lat. N.; plus de

80,000 hab. Bel aspect ; mur d'enceinte élevé, flanqué de tours ; quelques monuments ; palais du khan ; joli minaret de Mirgharab ; 360 mosquées, 60 medressées ou colléges ; célèbres écoles de théologie et de médecine qui comptent 10,000 élèves. Nombreuses fabriques : étoffes de coton, bonneterie, papier de soie, armes, imprimerie sur toiles, etc. Grand commerce avec la Russie, l'Iran, le Kaboul, etc.

BOUKHARA (khanat de). *Voy.* BOUKHARIE (GRANDE-).

BOUKHAREST, ville de la Turquie d'Europe, capit. de la Valachie, à 444 kil. N. O. de Constantinople ; 80,000 hab. Ville sale et mal bâtie ; 366 églises, 20 couvents, 30 caravanserais ; palais archiépiscopal, beaux hôtels des envoyés autrichien et russe. Bibliothèque publique, lycée, société scientifique. Toiles, tapis, etc., distilleries d'eau-de-vie. Commerce très actif en grains, vin, tabac, miel, cire, etc. — Prise sur les Turcs en 1769 par les Russes, en 1789 par les Autrichiens, et toujours rendue. Un traité fut conclu en 1812 à Boukharest entre la Russie et la Porte ottomane, par lequel cette dernière cédait aux Russes la Bessarabie et acceptait le Pruth pour limite. Cette ville est auj. presque indépendante.

BOUKHARIE (GRANDE-), autrement dite *khanat de Boukhara*, l'ancienne *Sogdiane*, état de l'Asie centrale, le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant du Turkestan indépendant, entre le steppe des Kirghiz au N., le Kokhand et l'Aderkhand au N. O., le Khiva à l'O., le Balk au S., etc., s'étend de 37° à 41° lat. N. et de 61° à 67° long. E. ; 2,500,000 hab. (Boukhares, Usbeks, Turkomans, etc.). Cap., jadis Samarcand, puis Bikend ; auj. Boukhara. On divise la Boukharie en 9 prov. : Boukhara, Karakoul, Kermina, Minkal, Samarcand, Juzzek, Karchi, Labiak et Balk. La Boukharie est sur le grand plateau central de l'Asie et est traversée par quelques chaînes de montagnes : elle est arrosée par le Kouandaria. Climat tempéré, fort chaud l'été. Sol varié : grains en abondance, surtout du millet ; raisins, fruits, chanvre, safran, tabac, etc. : excellents chevaux. Religion mahométane ; gouvernement despotique ; milice de 300,000 hommes de cavalerie, peu d'infanterie et d'artillerie. — Ce pays fit successivement partie de l'empire perse, de celui d'Alexandre, de celui de la Bactriane ; fut conquis par les Turcs au VIe siècle, par les Chinois au VIIe, par les Arabes en 705, fut alors régi par des princes vassaux des califes, tomba ensuite aux mains des Samanides (IXe siècle), des Ilkhaniens (1000), des Seldjoucides (1037), de Mohammed, sultan de Kharism (1207), des Mongols (1219), de Tamerlan (1383), des Uzbeks en 1505, des Astrakanides (descendants de Batou-Khan) en 1600, et d'une nouvelle dynastie d'Uzbeks en 1786.

BOUKHARIE (PETITE-), prov. de l'Empire chinois. *Voy.* THIAN-CHAN-NAN-LOU.

BOULAINVILLIERS (Henri, comte de), historien, né à St-Saire en Normandie en 1658, mort en 1722, s'occupa principalement de l'histoire de France, et porta dans cette étude un esprit systématique et paradoxal : il voyait dans la féodalité le chef-d'œuvre de l'esprit humain et le gouvernement le plus libre. On a publié un grand nombre d'ouvrages de lui, mais il n'en a lui-même fait imprimer aucun. Les principaux sont : *Histoire de l'ancien gouvernement de France*, La Haye, 1727 ; *État de la France*, Londres, 1727 ; *Abrégé chronologique de l'histoire de France* jusqu'à Henri IV, La Haye, 1733 ; *Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Londres, 1733. On a encore de lui une *Histoire des Arabes*, une *Vie de Mahomet*, un *Traité des trois imposteurs*, une *Analyse de Spinosa* et une *Réfutation* de cet auteur. Il a en outre laissé beaucoup de manuscrits qui sont restés inédits.

BOULAK, ville de la B.-Égypte, sur la rive droite du Nil, à 2 kil N. O. du Caire dont elle est regardée comme le faubourg et le port. École de dessin, de mathématiques, de langues française et italienne établie par Méhémet-Ali. Boulak fut brûlée en 1799 par les Français lors du siége du Caire ; elle a été relevée depuis.

BOULANGER (Nicolas-Antoine), écrivain du XVIIIe siècle, né à Paris en 1722, mort en 1759, à 37 ans, était fils d'un marchand de papier. Il s'appliqua d'abord aux mathématiques et devint ingénieur des ponts et chaussées ; puis il se tourna vers la spéculation, étudia les langues anciennes et orientales, et composa plusieurs écrits philosophiques dans lesquels il chercha à expliquer par des symboles astronomiques, mais surtout par le déluge et par la terreur qu'inspira aux hommes cette grande catastrophe, les superstitions et les pratiques religieuses établies sur toute la terre. Il n'a publié lui-même aucun de ses écrits ; on les a imprimés après sa mort en les remaniant et en leur donnant peut-être le caractère anti-religieux qu'ils portent aujourd'hui. Les principaux sont : *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, publié et refondu par d'Holbach, Amsterdam, 1766 ; *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, Genève, 1761 et 1766. On lui a aussi attribué *le Christianisme dévoilé*, ouvrage impie qui est de Damilaville ou du baron d'Holbach. Tous ses écrits ont été réunis en 1792, 8 vol. in-8 ou 10 vol. in-12.

BOULARD (Antoine-Marc-Henri), célèbre bibliophile, né à Paris en 1754, mort en 1825. Après avoir fait de brillantes études et obtenu le prix d'honneur à l'université de Paris (1770), il exerça la profession de notaire en remplacement de son père ; il quitta son étude en 1808 pour se livrer tout entier à son goût pour les lettres et pour les livres. Il avait formé une bibliothèque qui s'élevait à près de 500,000 vol. On lui doit un grand nombre de traductions, entre autres : *Histoire littéraire du moyen âge*, de Harris, 1786 ; *Histoire littéraire des 14 premiers siècles de l'ère chrétienne*, de Berington, 1814-1826. Il fut l'ami de La Harpe et publia sa *Philosophie du XVIIIe siècle*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Boulard, imprimeur-libraire, né vers 1750, mort vers 1809, qui a publié un *Traité de Bibliographie* estimé, Paris, 1804.

BOULAY ou BOLSHEIN, ch.-l. de canton (Moselle), à 24 kil. N. E. de Metz ; 2,684 hab.

BOULAY. *Voy.* DUBOULAY.

BOULDER-AA, riv. de la Russie d'Europe, naît à 80 kil. S. de Dorpat, coule au S. O., baigne Volmar et Venden et tombe dans le golfe de Livonie. Cours, 200 kil.

BOULE (André-Charles), ébéniste célèbre, né à Paris en 1642 et mort en 1732, a attaché son nom à une sorte de meubles fort recherchés aujourd'hui, dont les ornements consistent en incrustations de divers genres. Il obtint de Louis XIV le titre de graveur du sceau et un logement au Louvre.

BOULÉBANE, capit. du Bondou. *Voy.* BONDOU.

BOULEN (Anne), ou plutôt BOLEYN, femme de Henri VIII. Elle passa sa première jeunesse en France, où elle avait accompagné Marie d'Angleterre, qui épousa Louis XII, et mena à la cour de ce prince et à celle de François I une vie assez licencieuse. Elle retourna vers 1525 en Angleterre, se fit attacher à la personne de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, parvint à faire répudier cette princesse, et se fit épouser par le roi (1532). C'est afin d'accomplir ce mariage, que le pape ne voulait pas sanctionner, que Henri VIII abandonna la religion catholique. Anne Boulen devint bientôt mère et donna le jour à la célèbre Élisabeth. Son règne fut de courte durée. Supplantée bientôt elle-même par une de ses dames d'honneur, Jane Seymour, elle fut accusée d'adultère et même d'inceste, et fut décapitée en 1536. — Son frère, George Boleyn, qui avait

été créé lord Rochefort, fut accusé d'un commerce incestueux avec elle, et partagea son supplice.

BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, né à Utrecht en 1699, mort à Londres en 1759, signala son zèle contre les doctrines nouvelles et les combattit. Ses principaux ouvrages sont: *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8; *Exposition de la doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12; *Lettres sur les vrais principes de la religion*, 1741, 2 vol. in-12; *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de Voltaire*, 1754, in-12.

BOULOGNE, dite aussi *Boulogne-sur-Mer*, *Gesoriacum* chez les anciens, *Bolonia* et *Bononia* en latin moderne, port de mer, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 106 kil. N. O. d'Arras, à l'emb. de la Lianne dans la Manche; 25,732 hab. Port d'accès difficile, formé de 2 bassins; muraille flanquée de tours rondes et renfermant un château-fort. Jolie ville, divisée en haute et basse. Trib. de 1re instance et de commerce. Sociétés d'agriculture, commerce, sciences et arts; école de navigation; bibliothèque publique. Commerce actif: armements pour voyages au long-cours, cabotages, pêcheries. Bel établissement de bains de mer. Passage fréquent de France en Angleterre. Boulogne était une station navale sous l'empire romain; elle fut détruite par les Normands, 888, et prise par Charles-Quint, 1553, après un siége de six semaines. En 1802 Bonaparte y forma un camp célèbre, et y équipa une flottille destinée à opérer une descente en Angleterre. Une colonne a été érigée sur les lieux en mémoire de cet événement. — L'arr. de Boulogne a 6 cant. (Calais, Marquise, Guines, Desvres, Samer, plus Boulogne), 100 communes, et 105,465 hab.

BOULOGNE (comté de), à peu près le Boulonnais, appartint d'abord à une branche de la maison de Flandre qui possédait en même temps Bouillon, Sedan, et de laquelle sortit, entre autres personnages célèbres, Godefroy de Bouillon. A la mort d'Eustache III, frère aîné de Godefroy de Bouillon (1125), il passa à Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre, et à sa descendance; puis, après avoir été porté par quatre héritières successives dans autant de maisons différentes, il devint la propriété du comte d'Auvergne, Robert V (1267), dont l'arrière-petite-fille, Jeanne, mariée en secondes noces à Jean-le-Bon, roi de France, le laissa à Philippe de Rouvres, fils de Philippe de Bourgogne, comte d'Artois, son premier mari (1360). Jeanne, petite-fille de ce dernier, légua les 2 comtés (Auvergne et Boulogne) à Marie de Morgascon; mais à sa mort (1422), Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, s'empara du comté de Boulogne, et le garda par le traité d'Arras (1435). Louis XI le réunit à la couronne vers 1477.

BOULOGNE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 28 kil. N. O. de Saint-Gaudens; 1,700 hab.

BOULOGNE, bourg du dép. de la Seine, à 3 kil. O. de Paris; 5,993 hab.—Entre Boulogne et Paris est le bois de Boulogne, célèbre comme promenade du monde élégant de Paris. C'était jadis un lieu de chasse royale. Il renfermait le château de Madrid, bâti en 1528, et démoli sous Louis XVIII. En 1260 le monastère de Longchamp y fut fondé par sainte Isabelle, sœur de saint Louis. Ce couvent devint dans la suite le rendez-vous des dames de la cour, qui allaient y écouter les chants des religieuses. Bientôt on y admit les hommes de la cour; et lorsque le couvent fut fermé, en 1789, la promenade annuelle de Longchamp lui survécut.

BOULOGNE (EUSTACHE DE). *Voy.* EUSTACHE.

BOULOGNE (Étienne-Antoine), évêque de Troyes, né à Avignon en 1747, mort en 1825, remporta en 1772 le prix d'éloquence proposé par l'académie de Montauban. Il vint à Paris en 1779, se fit connaître par un éloge du dauphin, père de Louis XVI, et fut nommé vicaire-général et prédicateur du roi. A la révolution il combattit les décrets de l'Assemblée constituante sur le clergé. En 1801 il adhéra au concordat et se fit d'abord remarquer par son adulation envers Napoléon; mais après l'arrestation de Pie VII, il donna sa démission et adressa à l'empereur des remontrances qui le firent arrêter et détenir à Vincennes jusqu'en 1814. Il recouvra la liberté sous la restauration et fut élevé à la pairie.

BOULOIRE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de St-Calais; 1,500 hab.

BOULONNAIS, petite prov. de France, habitée du temps des Romains par les *Morini*, faisait partie du gouvernement de Picardie, et avait pour ch.-l. Boulogne. Elle forme auj. l'arr. de Boulogne.

BOULTON. *Voy.* WATT.

BOUNAR-BACHI, village de la Turquie d'Asie, dans le livah de Biga, à 40 kil. N. O. d'Adramiti. Eaux thermales nombreuses dites par les Turcs *les Quarante-Yeux*. La ville est située presque sur l'emplacement de l'antique Troie.

BOUQUENON ou BOCKENHEIM, ville du dép. du Bas-Rhin, sur la Sarre; 2,950 hab. Elle communique par un pont avec Neu-Saarwerden, et forme avec cette dernière un ch.-l. de cant. sous le nom de Saar-Union.

BOUQUET (dom Martin), bénédictin de Saint-Maur, né en 1685 à Amiens, mort en 1754 à Paris, fit paraître les 8 premiers vol. de la grande collection intitulée *Rerum gallicarum et francicarum Scriptores*, 1738 et années suivantes, dont la suite fut publiée par d'Antine, Haudiguier, Brial, etc. Il avait eu part aux travaux de Montfaucon, et avait commencé sous ce grand maître à se former aux savantes recherches.

BOURBON (île), île voisine de l'Afrique, dans la mer des Indes, entre Madagascar et l'île Maurice, par 52° 56'-53° 34' long. E., 20° 50'-21° 23' lat. S.; 77 kil. sur 53; 90,000 hab., dont 60,000 esclaves; ch.-l., Saint-Denis. Un volcan éteint, le Gros-Morne; un qui brûle encore, dit le piton de Fournaise; pas de port, mais quelques rades. Chaleur forte, mais supportable; ouragans terribles; belles forêts à l'intérieur. Sol fertile: café, sucre, muscade, girofle, cannelle et autres épices; tabac, riz, blé, coton. On la divise en 2 districts, l'un du Vent, l'autre sous le Vent. — Découverte par le Portugais don Mascarenhas, 1545; occupée depuis 1642 par les Français qui la possèdent encore; elle appartint un instant aux Anglais, 1810-14. Elle a porté successivement les noms de Mascareigne, du nom de celui qui la découvrit; de Bourbon, en l'honneur de Louis XIV; puis sous la république, ceux d'île de la Réunion, et de Bonaparte; elle a repris le nom de Bourbon en 1815.

BOURBON-LANCY, *Aquæ Nisincii*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 43 kil. N. O. de Charolles; 2,350 hab. 7 sources thermales. Aux environs, monuments antiques. Le nom de cette ville, qui s'écrivait autrefois *Bourbon l'Ansi*, vient d'Anselme, fils d'un comte de Bourbon, frère d'Archambault.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT, *Castrum Borboniense* et *Aquæ Borboniæ*, ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. O. de Moulins; 3,000 hab. Sources minérales et thermales. Grand hospice. Cette ville est le berceau et la résidence primitive des sires de Bourbon. On y voit encore 3 tours, vestiges de leur ancien château.

BOURBON-VENDÉE, ch.-l. du dép. de la Vendée, sur l'Yon, à 431 kil. S. O. de Paris; 5,257 hab. Trib. de 1re instance et de commerce; collége royal. Rues larges et tirées au cordeau: plusieurs édifices publics, mais peu de maisons terminées. Société d'agriculture, bibliothèque. Commerce en grains, bestiaux, etc. — C'était autrefois un simple village dit *la Roche-sur-Yon*; il échut au XVe siècle à Jean II de la 2e branche de la maison de Bourbon, d'où son

nom de Bourbon. Napoléon l'embellit et lui donna le nom de *Napoléonville*; on l'appelait aussi *Napoléon-Vendée* ou *Napoléon-sur-Yon*. On la nomma *Bourbon-Vendée* au retour des Bourbons.—L'arr. de Bourbon-Vendée a 10 cant. (Chantonnay, les Essarts, les Herbiers, Saint-Fulgent, la Roche-Servière, le Poiré-sous-Roche, Montaigu, Mareuil, Mortagne, plus Bourbon-Vendée), 73 comm. et 120,777 hab.

BOURBON (maison de). On distingue trois maisons des Bourbon, qui tirèrent leur nom de Bourbon-l'Archambault, leur résidence, et du Bourbonnais qui formait leur domaine; elles sont unies entre elles par les femmes. La première maison remonte à Aimar ou Adhémar, sire de Bourbon, qui vivait vers 913, et dont les généalogistes font remonter l'origine jusqu'à Childebrand, frère puîné de Charles-Martel. Cette maison s'éteignit en 1218, dans la personne d'Archambault VIII, qui ne laissa qu'une fille, Mahaut de Bourbon.—La deuxième maison a pour chef Guy, sire de Dampierre, qui épousa en 1197 Mahaut, héritière de Bourbon, et fut père d'Archambault IX. — La troisième a pour chef un prince capétien, Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, qui, en 1272, épousa Béatrix, héritière de la deuxième maison ; c'est de cette dernière maison que descend la famille qui depuis Henri IV a régné sur la France. Ces seigneurs ne portèrent d'abord d'autre titre que celui de *sires de Bourbon;* Louis I, fils de Robert, échangea ce titre en 1327 contre celui de duc et pair. Voici la généalogie de cette famille : Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis et frère de Philippe-le-Hardi, né vers 1256, marié en 1272 à Béatrix, héritière de Bourbon, reconnu sire de Bourbon en 1283, mort en 1318. — Louis I, fils de Robert et de Béatrix, né en 1279, sire de Bourbon en 1310, fait duc et pair par Charles IV en 1327, mort en 1341. Il passa pour l'homme le plus sage du royaume.—Il eut deux fils: Pierre, sire de Bourbon, et Jacques, comte de la Marche, qui furent la tige de deux branches dont voici la suite :

Branche aînée. Pierre I, fils aîné de Louis I, né en 1311, tué en 1356 à la bataille de Poitiers. — Louis II, né en 1337, mort en 1410 ; il joua un rôle important sous Charles VI (*Voy.* son art. ci-après). — Jean I, né en 1381, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, mort à Londres en 1434, après 18 ans de captivité.— Charles I, né en 1401, mort en 1456. Il conspira plusieurs fois contre Charles VII. — Jean II, né en 1426, mort en 1488, sans postérité. Il fut l'âme de la ligue du Bien-Public sous Louis XI, et prétendit à la régence après la mort du roi. — Pierre II, frère du précédent, né vers 1435, mort en 1503, connu sous le nom de sire de Beaujeu ; il épousa Anne, fille de Louis XI, et fut chargé de la régence avec sa femme après la mort du roi. Il ne laissa qu'une fille, Susanne de Bourbon, qui épousa son cousin Charles. — Charles II, neveu du précédent, si connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, mort en 1527. En lui finit la branche aînée (*Voy.* son art. ci-après).

Branche cadette. Jacques, comte de la Marche, troisième fils de Louis I, connétable, né vers 1314, fait prisonnier à la bataille de Poitiers; tué en 1361.— Pierre, tué avec son père en 1361.—Jean I, né vers 1337, mort en 1393. Il devint comte de Vendôme par mariage. — Louis II, né vers 1376, pris à la bataille d'Azincourt, en 1415, mort en 1446. — Jean II, né en 1429, mort en 1478. Il devint seigneur de la Roche-sur-Yon par mariage.— François, né en 1470, mort en 1495. — Charles, né en 1489, mort en 1537. Le comté de Vendôme fut érigé pour lui en duché par François I, en récompense de ses services. Il devint chef de toute la maison de Bourbon par la mort du connétable de Bourbon, en 1527. — Antoine de Bourbon, né en 1518, mort en 1562. Il devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, et fut père de Henri. —Henri de Bourbon, connu sous le nom de Henri IV. Henri IV est la tige des Bourbons qui ont depuis régné en France, en Espagne, à Naples, et à Parme.

Bourbons de France. Henri IV eut pour fils Louis XIII. Celui-ci laissa deux enfants : Louis XIV, chef de la branche aînée qui régna en France jusqu'en 1830, et Philippe d'Orléans, père de la branche cadette aujourd'hui régnante (*Voy.* ORLÉANS). La branche aînée se continua : 1° par Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV; 2° par Louis XVI, petit-fils de Louis XV, et par ses frères Louis XVIII et Charles X ; ce dernier fut père du duc de Berry, qui a laissé un fils posthume, le duc de Bordeaux.

Bourbons d'Espagne. Cette branche est issue de Philippe duc d'Anjou, deuxième fils du grand-dauphin, et petit-fils de Louis XIV, qui fut placé en 1701 sur le trône d'Espagne, sous le nom de Philippe V; elle se continue par Ferdinand VI, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, et la jeune reine Isabelle, fille de ce dernier et de Marie-Christine.

Bourbons de Parme. Cette maison ducale fut formée en 1748 par Philippe, fils de Philippe V, roi d'Espagne, et se compose de Philippe, Ferdinand et Louis, qui fut dépouillé par les Français en 1801.

Bourbons des Deux-Siciles. Charles III, roi d'Espagne, issu de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, plaça en 1759 sur le trône de Naples Ferdinand, son fils, dont les descendants règnent encore auj.

A la famille des Bourbons se rattachent en outre les branches de Condé et de Conti. La tige des Condé est Louis de Bourbon, prince de Condé, frère cadet d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et oncle de Henri IV, né en 1530, tué en 1569 (*Voy.* CONDÉ). Plusieurs princes de cette branche sont plus connus sous le nom de ducs de Bourbon (*Voy.* ci-après, Louis-Henri DE BOURBON et Louis-Henri Joseph DE BOURBON). — La tige des Conti est un frère puîné du grand Condé, Armand de Bourbon, prince de Conti, né en 1629, mort en 1666 (*Voy.* CONTI). Ces deux branches se sont éteintes, la première en 1830, la seconde en 1814.

BOURBON (Louis II, duc de), dit *le Bon* et *le Grand*, né vers 1337, mort en 1410, fut l'ami et l'émule de Duguesclin, et combattit vaillamment les Anglais qui avaient envahi la France. Charles V en mourant lui confia la régence ainsi qu'aux ducs de Berry et de Bourgogne. Il essaya, mais en vain, de prévenir les maux qui accablèrent la France pendant la minorité et la démence de Charles VI. Il délivra les Génois qui étaient menacés par les Sarrasins, et fit avec succès une expédition en Afrique (1391).

BOURBON (Charles, duc de), connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, était fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzagues. Il porta d'abord le titre de comte de Montpensier et devint chef de la maison de Bourbon par la mort de son oncle Pierre, sire de Beaujeu, dont il épousa la fille. Après s'être distingué en plusieurs occasions par un courage indomptable, surtout à la bataille de Marignan, il reçut de François I l'épée de connétable, n'ayant encore que 26 ans, et fut nommé vice-roi du Milanais. Mais ayant été injustement dépouillé de ses biens par la reine-mère, Louise de Savoie, dont il avait, dit-on, méprisé l'amour, il quitta la France, alla offrir ses services à Charles-Quint, et contribua beaucoup au gain de la funeste bataille de Pavie. Mal récompensé par Charles-Quint, qui lui avait fait les plus brillantes promesses, il se fit chef de partisans et conduisit ses troupes au siége de Rome en leur promettant le pillage de cette capitale. Il fut tué en montant à l'assaut, l'an 1527 ; il n'avait que 38 ans, et ne laissa pas d'enfants.

BOURBON (Antoine DE), roi de Béarn et père de Henri IV. *Voy.* ANTOINE.

BOURBON (Charles DE), cardinal, 4e fils de Charles

de Bourbon, duc de Vendôme, était frère puîné d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et reçut des Ligueurs le titre de roi du vivant même de Henri III. Mais ce dernier, après avoir fait assassiner le duc de Guise, s'assura de la personne du cardinal et le fit retenir en prison. A la mort de Henri III, les ligueurs le proclamèrent roi sous le nom de Charles X; mais il finit par renoncer lui-même à cette ridicule royauté, reconnut la légitimité de Henri IV, son neveu, et mourut peu après, à 67 ans, l'an 1590. On ne le compte pas au nombre de nos rois.

BOURBON (Louis-Henri, duc de), né à Versailles en 1692, mort en 1740, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV et devint premier ministre à la mort du duc d'Orléans (1723). Trop ami des plaisirs, il prit peu de soin des affaires et abandonna le gouvernement à sa maîtresse, la marquise de Prié, et au financier Pâris-Duverney. Le cardinal Fleury, profitant du mécontentement général, lui fit retirer le ministère et le fit exiler par le jeune roi à Chantilly, en 1726. On le connaissait sous le nom de *M. le Duc.*

BOURBON (Louis-Henri-Joseph, duc de), prince de Condé, né en 1756, père du malheureux duc d'Enghien, que Bonaparte fit périr, est le dernier qui ait porté le titre de duc de Bourbon. Il émigra, et commanda en plusieurs occasions l'armée royaliste, mais sans obtenir aucun succès, et revint en France en 1814. Peu de jours après la révolution de 1830, on le trouva pendu dans son appartement; on a prétendu sans preuve qu'il avait été étranglé. Il laissa par testament la plus grande partie de sa fortune au jeune duc d'Aumale, 4e fils de Louis-Philippe.

BOURBON-CONDÉ, BOURBON-CONTI. *Voy.* CONDÉ, ENGHIEN et CONTI.

BOURBON (Nicolas), nom de deux poëtes latins modernes. Le premier, surnommé *l'Ancien*, né en 1503, mort en 1550, a publié des poésies diverses sous le titre de *Nugæ*, Paris, 1533. Le second, surnommé *le Jeune*, neveu du précédent, né en 1574, mort en 1644, professeur de rhétorique et oratorien, est surtout connu par ses imprécations contre l'assassin de Henri IV, *Diræ in parricidam*. Ses poésies ont été publiées en 1630, sous le titre de *Poemata*. Il est fort supérieur à son oncle.

BOURBONNAIS (pays des *Ædui* et partie de celui des *Bituriges Cubi*), ancienne province de France, bornée au N. par le Nivernais, au S. par l'Auvergne et la Marche, à l'E. par la Bourgogne, à l'O. par le Berry; est située au centre de la France. Ch.-l., Moulins. Autres villes remarquables : Bourbon-l'Archambault, St-Amand, Néris, Vichy, Gannat, La Palisse, Effiat. Cette province faisait autrefois partie du gouvernement du Lyonnais; elle répond auj. au dép. de l'Allier. Elle est surtout remarquable par ses eaux minérales.— Le Bourbonnais formait autrefois le domaine des sires de Bourbon. *Voy.* BOURBON.

BOURBONNE-LES-BAINS, *Aquæ Borvonis*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 48 kil. S. E. de Chaumont; 3,550 hab. Albâtre, plâtre. Sources thermales. Hôpital militaire. Antiquités.

BOURBOURG, ch.-l. de cant. (Nord), à 15 kil. S. O. de Dunkerque; 2,527 hab. Fabrique de tabac.

BOURBRIAC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 11 kil. S. O. de Guingamp; 3,825 hab.

BOURDALOUE (L.), célèbre prédicateur, né à Bourges en 1632, mort en 1704, entra de bonne heure dans la société des Jésuites, et en devint un des plus beaux ornements. Après avoir prêché pendant quelque temps en province, il fut appelé par ses supérieurs à Paris en 1669 et eut un succès prodigieux. Il fut dix fois chargé de prêcher l'Avent ou le Carême devant Louis XIV et toute sa cour. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé dans le Languedoc pour éclairer les Protestants (1686), et obtint de nouveaux succès dans cette mission délicate. On a recueilli ses sermons et ses œuvres diverses, en 14 vol. in-8, Paris, 1707, et 17 vol. in-8, 1822-26. On a donné en 1823 des *Sermons* inédits de Bourdaloue qui sont apocryphes. Bourdaloue est regardé comme le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous; ce qui le distingue surtout, c'est la force du raisonnement et la solidité des preuves. Si Massillon est plus brillant, Bourdaloue offre une instruction plus réelle. On estime surtout son sermon sur la Passion.

BOURDEAUX, ch.-l. de cant. (Drôme), à 17 kil. de Crest; 1,350 hab. — BOURDEAUX, plus communément BORDEAUX. *Voy.* ce mot.

BOURDEILLES, ville de France (Dordogne), sur la Dronne, à 17 kil. N. E. de Périgueux; 1,500 hab. Patrie de Brantôme (Pierre Bourdeilles).

BOURDIN (Maurice), antipape, né dans le Limousin, passa vers 1095 en Portugal, et devint archevêque de Braga. L'empereur Henri V, mécontent du pape Gélase, lui opposa Bourdin qu'il fit élire pape sous le nom de Grégoire VIII en 1118; mais ce prince l'ayant bientôt abandonné, il se vit assiégé dans Sutri par Calixte II, successeur de Gélase, fut pris et jeté dans une prison, où il mourut en 1122.

BOURDON (François-Louis), connu sous le nom de Bourdon de l'Oise, procureur au parlement de Paris, embrassa d'abord la révolution avec ardeur et fut député du dép. de l'Oise à la Convention; mais les excès dont il fut témoin dans la Vendée, où il avait été envoyé en mission, diminuèrent son exaltation révolutionnaire. De retour à l'assemblée, il contribua à renverser successivement les partis de Danton et de Robespierre. Nommé membre du Conseil des cinq-cents, il se déclara contre le Directoire, et fit rapporter la loi qui bannissait tous les nobles. Il fut déporté au 18 fructidor, et mourut à Sinnamary peu après son arrivée. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard Bourdon, dit *de la Crosnière*, autre conventionnel qui, après avoir été un des séides de Robespierre, devint son ennemi le plus acharné, et contribua beaucoup à le renverser. Celui-ci n'est mort que dans la première année de la Restauration. Il avait été longtemps instituteur à Paris.

BOURG, ou BOURG-EN-BRESSE, ch.-l. du dép. de l'Ain, sur la Reyssouse, à 382 kil. S. E. de Paris (457 par Dijon); 9,528 hab. Hôtel-de-ville, halle au blé, fontaine à la mémoire du général Joubert. Biblioth., cabinet de physique, société d'émulation et d'agriculture; chevaux, bestiaux. Volailles renommées. Bourg était la capit. de la Bresse. Patrie de Coligny, d'Urfé, Vaugelas, Lalande, Commerson, Brillat-Savarin. — L'arr. de Bourg a 10 cant. (Montrevel, Treffort, Bagé-le-Chatel, Pont-d'Ain, Pont-de-Vesle, Pont-de-Vaux, St-Trivier de Courtoux, Ceyzeriat, Coligny, plus Bourg), 119 communes et 117,753 hab.

BOURG, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 13 kil. S. E. de Blaye; 2,700 hab. Petit port. Capitale de l'ancien Bourgès.

BOURG-ARGENTAL, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. d'Annonay; 1,100 hab.

BOURG-DE-VISSAC, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 15 kil. O. de Lauzerte; 900 hab.

BOURG-D'OYSANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 27 kil. S. E. de Grenoble. Cristal de roche.

BOURG-L'ABBÉ, depuis SAINT-LÔ. *Voy.* SAINT-LÔ.

BOURG-LA-REINE, bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. S. de Paris; 800 hab. Grand marché de bestiaux.

BOURG-L'ASTIC, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 44 kil. S. O. de Clermont; 2,150 hab.

BOURG-LÈS-VALENCE ou BOURG-DE-PÉAGE, ch.-l. de cant. (Drôme), communique avec Valence par une longue rue; 3,602 hab. Indiennes; commerce en planches, tuiles, chaux, etc.

BOURG-SAINT-ANDÉOL, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 41 kil. S. de Privas; 4,290 hab. Soie et organsin. Ruines d'un temple gaulois et eaux minérales aux environs.

BOURG-THÉROUDE, ch.-l. de cant. (Eure), à 26 kil. S. E. de Pont-Audemer ; 900 hab.

BOURG (Anne DU). *Voy.* DUBOURG.

BOURGANEUF, ch.-l. d'arr. (Creuse), à 26 kil. S. O. de Guéret ; 2,940 hab. Porcelaine, papeterie. — On y voit une grosse tour, où Pierre d'Aubusson cacha Zizim, fils de Mahomet II, pour le dérober à la vengeance de son frère Bajazet. — L'arr. de Bourganeuf a 4 cantons (Bénévent, Bourganeuf, Pontarion, Royerre), 49 comm. et 39,796 hab.

BOURGAZ, *Apollonia*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer Noire, au fond du golfe de Bourgaz, par 42° 29' lat. N. Commerce en grains.

BOURGELAT (Claude), habile vétérinaire, né à Lyon en 1712, mort en 1779, fonda à Lyon en 1762 la 1re école vétérinaire que nous ayons eue en France. Il en établit peu après une autre à Alfort près de Paris. On peut le regarder comme le fondateur de l'hippiatrique. Il a écrit des *Éléments de l'art vétérinaire*, et plusieurs autres ouvrages estimés.

BOURGES, *Avaricum*, *Bituriges*, ancienne capit. du Berry, ch.-l. du dép. du Cher, sur l'Auron, à 207 kil. S. de Paris (220 par Nogent) ; 25,324 hab. Archevêché ; cour royale, académie universitaire ; collége royal. Belle cathédrale gothique, hôtel-de-ville, salle du Palais-de-Justice, salpêtrière, etc. Société d'agriculture, etc. ; bibliothèque, cabinet de physique. Sources minérales, mine de zinc ; draps, chapellerie, coutellerie ; laines, rouenneries, verres à vitres. — Jadis capitale des *Bituriges Cubi* ; brûlée par César (52 av. J.-C.), et par Chilpéric I (583 après J.-C.) ; relevée par Charlemagne et agrandie par Philippe-Auguste. Son archevêché fut fondé au IIIe siècle. On y tint divers conciles ; c'est là que fut ratifiée la Pragmatique-Sanction, en 1438. Charles VII y tint sa cour pendant l'invasion des Anglais : ce qui le fit appeler dérisoirement le *roi de Bourges*. C'est là que naquirent Louis XI, Jacques Cœur, Bourdaloue. — L'arr. de Bourges a 10 cantons (les Aix-d'Angillon, Baugy, Charost, Graçay, Levet, Lury, Mehun-sur-Evre, St-Martin-d'Auxigny, Vierzon, plus Bourges), 102 communes, et 108,476 hab.

BOURGÈS, portion du Bordelais, avait pour villes Bourg, Ambez.

BOURGET (LE), ville des États sardes (Savoie), à 9 kil. de Chambéry, sur le lac du Bourget ; 1,500 hab. Patrie d'Amédée V, dit *le Grand*.

BOURGET (LE), bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. N. E. de Paris ; 500 hab. Relais de poste.

BOURGMESTRE, de deux mots allemands, *burger*, bourgeois, et *meister*, maître, nom que porte le premier magistrat civil dans un grand nombre de villes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les attributions de ces magistrats n'ont rien de précis, et varient selon les temps et les localités. Le plus souvent on les voit remplir les fonctions de nos maires et de nos commissaires de police.

BOURGNEUF, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 35 kil. S. O. de Nantes, au fond d'une baie dite aussi de Bourgneuf ; 2,500 hab. Elle était jadis sur l'Océan, mais la mer se retire tous les jours.

BOURGOGNE, ancienne prov. de France, avant 1789, était bornée à l'E. par la Bresse et la Franche-Comté, à l'O. par le Bourbonnais et le Nivernais, au N. par la Champagne. Elle se divisait en duché de Bourgogne, comprenant 5 parties : le Dijonnais, le Châlonnais, l'Autunois, l'Auxois et le pays de la Montagne ; et en 4 comtés : Charolais, Mâcon, Auxerre et Bar-sur-Seine. Ch.-l. général, Dijon. Sol fertile : grains, fruits, et surtout vins renommés (Beaune, Nuits, Mâcon, Tonnerre). Cette contrée faisait jadis partie du pays des *Ædui*, *Mandubii*, *Lingones* et *Sequani*. Auj. elle correspond à la plus grande partie des départ. de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, et à de petites fractions de ceux de l'Yonne, de l'Aube et de la Nièvre. — La Bourgogne doit son nom aux Burgundes ou Bourguignons (*Voy.* BURGUNDES), peuple teutonique qui envahit la Gaule en 406, et y fonda, sous la conduite de Gondicaire (411), un état connu sous le nom de *Premier royaume de Bourgogne*. Ce royaume eut pour noyau le S. de la Germanie 1re et la Grande-Séquanaise, c.-à-d. une partie de l'Alsace et de la Suisse ; puis il descendit au S., atteignit la Loire à l'O., et s'étendit dans tout le bassin du Rhône, moins la portion comprise entre la Durance et la mer. Il eut huit rois : Gondicaire, 411-435 ; Gundioc, 463 ; Gondemar I, 476 ; Chilpéric, 491 ; Godégisile, 500 ; Gondebaud, 516 ; Sigismond, 524 ; Gondemar II, 534. Déjà Clovis avait soumis les Bourguignons à un tribut ; ses fils expulsèrent Gondemar et réunirent la Bourgogne à l'empire des Francs. Sous les Mérovingiens, elle fut tour à tour soumise aux rois de Neustrie ou d'Austrasie, ou au roi unique des Francs ; ou bien elle fut presque indépendante sous un maire particulier. Charlemagne érigea la Bourgogne en duché et en donna le gouvernement, d'abord à un seigneur nommé Sanson qui fut tué à la bataille de Roncevaux, puis à Hugues, son fils naturel. Lors du démembrement de l'empire de Charlemagne, la Bourgogne ne tarda point à se scinder en diverses parties ; elle forma : 1° au N. un *duché de Bourgogne*, composé de presque toute la Bourgogne propre, et compris entre le Rhône, le Jura et le Rhin ; 2° au S. un *second royaume de Bourgogne*, qui d'abord se partagea en deux royaumes distincts, nommés *Bourgogne cisjurane* et *Bourgogne transjurane*, parce qu'ils étaient séparés par la chaîne du Jura. — Boson, comte d'Autun, se fit élire roi du premier en 879 : son royaume comprenait la Provence, le Comtat, le Dauphiné, le Bugey et la Bresse, la partie du Languedoc entre la Loire et le Rhône, et de petites parties de la Bourgogne propre. Boson eut pour successeurs Louis-*l'Aveugle* (889-923), et Hugues de Provence (923-30). — Rodolphe, comte d'Auxerre, s'empara du second en 888 ; ce roy. répondait à la Franche-Comté, à la Suisse jusqu'au Rhin et à la Savoie. Rodolphe II, son fils, après avoir hérité de la Bourgogne transjurane, se fit céder par Hugues (930) la Bourgogne cisjurane, et des deux roy. n'en fit plus qu'un seul, appelé *roy. d'Arles*. Après la mort de Rodolphe III (1033), Conrad-le-Salique réunit le roy. d'Arles à l'empire germanique. Toutefois un grand nombre de fiefs puissants s'en détachèrent et se déclarèrent indépendants. Tels furent le comté et le marquisat de Provence, le Dauphiné, la Savoie, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, le Comtat Venaissin, etc. — Quant au *duché de Bourgogne*, il ne releva jamais de l'empire germanique, bien que le comté palatin de Bourgogne, possédé par les ducs, fit partie du roy. d'Arles. De 884 à 1001, le duché de Bourgogne appartint à des princes issus de Robert-le-Fort, savoir : Thierry, Richard-le-Justicier, Raoul, roi de France, Hugues-le-Blanc, Henri, frère de Hugues-Capet. Après ce dernier, le duché de Bourgogne fut pendant 30 ans réuni à la couronne (1002-1032). — Robert-le-Vieux, fils du roi Robert, commença une seconde maison de ducs de Bourgogne, qui finit en 1361 à Philippe de Rouvres, fils de Jeanne de Bourgogne, qui avait épousé en secondes noces le roi de France Jean II. — Philippe-le-Hardi, 2e fils du roi Jean, fut alors investi du duché de Bourgogne (1363). Cette troisième maison, dite *maison de Valois*, ne compte que quatre ducs : Philippe-le-Hardi, 1363 ; Jean-sans-Peur, 1404 ; Philippe-le-Bon, 1419, et Charles-le-Téméraire, 1467-77 ; mais elle fut de toutes la plus brillante ; elle réunit un nombre immense de fiefs, et balança longtemps le pouvoir des rois de France. Charles-le-Téméraire ne laissa qu'une fille, Marguerite. Le duché de Bourgogne revint alors à la couronne comme fief mâle ; mais Marguerite, en épousant Maximilien d'Autriche, lui apporta tous les

autres états de son père, les duchés de Brabant, Limbourg et Luxembourg, la Franche-Comté, le comté palatin, les comtés de Flandre, Hainaut, Namur, Artois, Hollande, Zélande, le marquisat d'Anvers et la seigneurie de Malines. Toutes ces provinces, avec quelques autres qu'y joignit Charles-Quint, composèrent le *cercle de Bourgogne*, qui fut incorporé à l'Empire en 1548. L'union d'Utrecht diminua ce cercle de sept provinces qui formèrent les sept Provinces-Unies, reconnues par la paix de Westphalie (*1648*). La paix de Nimègue (1694) donna la Franche-Comté à la France, qui l'avait déjà conquise, et qui l'avait rendue ensuite par le traité d'Aix-la-Chapelle. Le cercle de Bourgogne appartenait à la ligne espagnole de la maison d'Autriche: après la guerre de la succession d'Espagne il passa à la ligne autrichienne, qui ne l'a perdu que par les traités de paix de Campo-Formio et de Lunéville (*1804*). *L'Histoire des ducs de Bourgogne* de la maison de Valois (1364-1477) a été écrite par M. de Barante. (Pour les princes de cette maison, *Voy.* CHARLES, PHILIPPE, JEAN, etc.)

BOURGOGNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. *N. de Reims*; 650 hab.

BOURGOGNE (Louis, duc de), petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1682, fut dauphin à la mort de son père (1711). Il fut l'élève de Fénelon, qui composa pour lui ses *Fables* et son *Télémaque*, et il répondit fort bien par ses vertus aux soins d'un tel maître; mais il montra peu d'habileté à la guerre et n'éprouva que des revers dans la campagne de *1708*, *qu'il* fit en Flandre avec l'assistance du duc de Vendôme, et dans laquelle il eut à combattre Eugène et Marlborough. Il mourut en 1712 de la petite-vérole, peu de mois après son père; on soupçonna injustement qu'il avait été empoisonné. Ce prince, ami du peuple, promettait à la France un règne paisible et heureux.

BOURGOIN, ch.-l. de cant. (Isère), à 57 kil. N. O. de Grenoble; 4,235 hab.

BOURGOING (Franç.), général des Oratoriens, né à Paris en 1585, mort en 1662, fut un des premiers disciples et des plus ardents coopérateurs du cardinal de Bérulle (*Voy.* ce nom). Il composa des ouvrages de piété qui eurent un grand succès, entre autres: les *Vérités et excellences de Jésus-Christ disposées par méditations*, 1636, et des *Homélies chrétiennes*. Il publia les *Œuvres de Bérulle*, 1644. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

BOURGS POURRIS, en anglais *rotten-boroughs*, nom sous lequel on a flétri en Angleterre certains bourgs en possession d'envoyer des membres au parlement, et où l'on faisait trafic du droit d'élection. Ces localités, jadis importantes, mais qui s'étaient dépeuplées avec le temps, étaient devenues la propriété d'un très petit nombre d'électeurs, tout en conservant leurs priviléges. De là un trafic scandaleux de la part de ces propriétaires qui mettaient leurs voix à l'enchère et les vendaient au plus offrant. La réforme électorale de 1832 mit un terme à cet abus.

BOURGUEBUS, ch.-l. de cant. (Calvados), à 9 kil. S. E. de Caen; 400 hab.

BOURGUEIL, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur le Doit, à 14 kil. N. O. de Chinon; 3,600 hab.

BOURGUIGNON (LE), peintre. *Voy.* COURTOIS.

BOURGUIGNONS. *Voy.* BURGUNDES.

BOURGUIGNONS (faction des), parti contraire à celui des Armagnacs et qui avait pour chef Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Cette guerre civile, qui désola la France pendant la démence de Charles VI, eut pour cause l'ambition des princes du sang qui se disputaient le pouvoir. Jean-sans-Peur ayant fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi, en 1407, Bernard d'Armagnac, beau-frère de la victime, prit les armes pour le venger, et entraîna dans son parti le dauphin, depuis Charles VII. Les Armagnacs devinrent bientôt maîtres de Paris, mais ils s'y firent détester par leurs exactions et leurs violences; aussi, en 1418, les Bourguignons, aidés des Cabochiens et des Chaperons-Blancs, se saisirent de Paris et se vengèrent des Armagnacs par d'affreuses représailles. L'année suivante, le dauphin ayant favorisé l'assassinat de Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon, fils du duc de Bourgogne, appela pour se venger les Anglais dans le royaume et rendit bientôt le parti bourguignon aussi odieux que l'avait été celui des Armagnacs. Enfin, en 1435, Philippe s'étant détaché des Anglais, fit la paix avec la cour à Arras, ce qui dissipa la faction des Bourguignons.

BOURHANPOUR, ville de l'Inde indépendante, dans le roy. de Sindhia, prov. de Kandeich, sur le Tapti, par 73° 58' long. E., 21° 19' lat. N., était jadis le ch.-l. de tout le Kandeich. On y fait un grand commerce et elle est le siége principal d'une secte mahométane dite *Bohrahs* ou *Ismaélites*: ces Bohrahs sont très adonnés au commerce.

BOURIATES, peuple de la Turquie d'Asie. *Voy.* BURIATES.

BOURIGNON (Antoinette), femme visionnaire, née à Lille en 1616, se crut appelée par une révélation spéciale à rétablir l'esprit évangélique, et renonça au mariage afin de se consacrer tout entière à sa mission divine. Persécutée pour ses opinions extravagantes, elle quitta sa famille et sa patrie, parcourut la Flandre, le Brabant, la Hollande, le Holstein, l'Alsace; se fit chasser de tous ces pays, et mourut en 1680 à Franeker, après avoir fait de nombreux prosélytes. Elle écrivit un grand nombre de traités mystiques qui ne forment pas moins de 21 vol. Les principaux sont: *Traité de l'aveuglement des hommes; Du nouveau Ciel et du règne de l'Antéchrist*. Elle était d'une laideur extrême, ce qui n'empêcha pas qu'elle n'inspirât plusieurs passions.

BOURLOS, *Buticus lacus*, lagune que forme la Méditerranée sur la côte de la B.-Égypte, reçoit beaucoup de bras du Nil. Le canal par lequel la lagune communique avec la mer est le reste de l'ancienne branche Sébennytique. Le lac a 66 kil. sur 85. Son nom ancien venait de la ville de Buto, située sur la côte mérid.; le nom actuel vient de la ville de Paralos, auj. *Beltym*, située sur sa rive septentrionale.

BOURMONT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 34 kil. N. E. de Chaumont; 1,300 hab. Coutellerie vendue comme étant de Langres.

BOURNOU ou BIRNIE, nom commun à deux villes de l'Afrique centrale, dans le roy. de Bournou: l'une, le *Vieux-Bournou*, sur le Yeou, jadis capit., a eu, dit-on, 200,000 hab.; ses ruines couvrent un vaste espace; l'autre, le *Nouveau-Bournou*, auj. capit. titulaire (car la vraie capitale est Engornou), est près du lac Tchad, et a 10,000 hab.; elle sert de résidence au roi et est murée.

BOURNOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, s'étend de 8° à 15° lat. N., et de 1° à 18° long. S.; il a été longtemps la puissance prépondérante du Soudan dont il possédait presque toute la portion E. Ses limites ont beaucoup varié; 2,000,000 d'hab., tous mahométans. Climat brûlant; sol fertile, mais imparfaitement cultivé; buffles, chameaux, volaille exquise, abeilles innombrables, etc.

BOURO, la plus grande des Moluques après Céram, par 3° 34' lat. S., 124° 9' long. E.: 120 kil. sur 80; 20,000 hab.; ch.-l., Bouro. Climat sain mais humide. Grand lac, d'où sortent plusieurs riv. Cette île appartient à la Hollande.

BOUROUTS. *Voy.* KIRGHIZ.

BOURRIENNE (FAUVELET DE), secrétaire de Napoléon et ministre d'état sous Louis XVIII, né à Sens (Yonne) en 1769, mort à Caen en 1824, fut élevé à l'école de Brienne en même temps que Bonaparte, et se lia avec lui d'une étroite amitié (1785). Lorsque

celui-ci fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, il appela Bourrienne auprès de lui et en fit son secrétaire intime. Bourrienne conserva ces fonctions jusqu'en 1804. A cette époque, Napoléon le nomma ministre plénipotentiaire à Hambourg. En 1813, il revint en France. Il fut nommé directeur des postes par le gouvernement provisoire, puis accepta de Louis XVIII les fonctions de préfet de police en 1814. Il refusa de se rallier à Napoléon aux cent-jours; il suivit Louis XVIII à Gand et à son retour fut nommé ministre d'état. Élu député la même année, il siégea au côté droit. La révolution de juillet 1830, et la perte de sa fortune qui en fut la suite, égarèrent sa raison; il mourut dans une maison de santé. Les *Mémoires de M. de Bourrienne*, écrits par lui-même et rédigés par M. de Villemarest, 10 vol. in-8, 1829-31, offrent une foule de détails intéressants. On a publié en 1830 *Bourrienne et ses erreurs*, 2 vol. in-12.

BOURSAULT (Edme), poète et financier, né à Mucy-l'Evêque en Bourgogne en 1638, mort en 1701, ne reçut aucune éducation et se forma lui-même. Il composa en 1671 un livre intitulé *la Véritable Étude du souverain*, qui plut tellement à Louis XIV qu'il le nomma sous-précepteur de son fils; mais Boursault refusa parce qu'il ne savait pas le latin. La même raison l'empêcha plus tard de se présenter à l'Académie. Il rédigea pendant quelque temps une gazette en vers qui eut beaucoup de succès et qui lui valut une pension de 2,000 fr.; mais sa gazette fut supprimée parce qu'il avait plaisanté un capucin. Il travailla surtout pour le théâtre, et composa plusieurs comédies qui sont restées au répertoire: les meilleures sont: *le Mercure galant, Ésope à la ville, Ésope à la cour*. Il a aussi composé des tragédies, des romans, des lettres, des épigrammes et des bons mots. On a publié son théâtre en 3 vol. in-12, 1725. Tout en cultivant les lettres, Boursault occupait une place de receveur des tailles qui lui assurait une existence aisée.

BOURSE, jadis *Prusa*. *Voy.* BROUSSE.

BOURSIER (Laur.-Fr.), docteur de Sorbonne, né en 1679 à Ecouen, mort en 1749, publia vers 1713 l'*Action de Dieu sur ses créatures*, où il traite de la grâce et défend les Thomistes sur la prémotion physique. Cet ouvrage fit grand bruit et fut réfuté par le jésuite Dutertre et par le père Malebranche. Boursier prit une grande part aux querelles qu'excita la bulle *Unigenitus*, se mit à la tête des appelants, et fut exilé en 1735.

BOUSSA, ville de la Nigritie centrale, capit. du roy. de ce nom et de tout le Borgou, sur la gauche du Kouarra, au S. E. de Tombouctou; 10 ou 12,000 hab. C'est près de cette ville que périt le voyageur anglais Mongo-Park.

BOUSSAC, ch.-l. d'arrond. (Creuse), à 33 kil. N. E. de Guéret; 800 hab. Château, vieilles murailles. — L'arr. de Boussac a 4 cant. (Chambon, Chatelas, Jarnage, plus Boussac), 57 communes et 37,918 hab.

BOUSSAC (Jean DE BROSSE DE), chambellan et maréchal de France sous Charles VII, se chargea de tuer Lecamus de Beaulieu, favori du roi, qui déplaisait aux nobles de la cour; le roi, trop faible, laissa ce crime impuni. Il rendit ensuite de grands services, se signala au siége d'Orléans, et assista au couronnement de Charles VII.

BOUSYR, ville d'Egypte. *Voy.* ABOUSYR.

BOUTAN, région de l'Asie centrale, tributaire de l'empire chinois, et située entre le Thibet au N., le Bengale au S., le pays des Kiràts à l'O., par 26°-29° lat. N., et 86°-92° long. E. Le Boutan se divise en Deb-radjah (villes, Tassisudon, Pounakha, Ouandpour, Gassa, Bouxedaouar, Mouritcham), et principauté de Bisni (ch.-l. Bisni). Montagnes énormes, très hauts plateaux, vallées, neiges éternelles et soleil perpendiculaire; climat, sol et végétation très variés, superbes pâturages et forêts. Singes, dont une espèce est réputée sacrée, très bons chevaux. La religion est le bouddhisme. Les habitants ont le teint blanc, les traits tartares, souvent des goîtres. Le souverain du Boutan se nomme Deb-radjah.

BOUTERWECK (Frédéric), né à Oker près de Goslar en 1766, mort en 1828, fut professeur de philosophie à Gœttingue. Il fut d'abord partisan zélé des doctrines de Kant, puis se rangea à celles de Jacobi. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *Lettres écrites en Allemagne du temps de la guerre de sept ans; Histoire de la philosophie et de l'éloquence*, 12 vol. in-8., 1801-1819, traduit par M. Strock (c'est son ouvrage capital); *Aphorismes d'après les doctrines de Kant*, 1793; *Philosophie du Droit*, 1798; *Éléments de philosophie spéculative; Esthétique ou théorie du beau*, 1808; *Idées sur la métaphysique; Manuel des sciences philosophiques*, 1813, ouvrage classique. Il s'essaya aussi dans la poésie, mais avec peu de succès. Son mérite, comme philosophe, n'est pas dans la création d'un système, mais dans le talent d'exposer avec ordre et netteté les doctrines de ses maîtres.

BOUTEVILLE (François DE MONTMORENCY-), s'est rendu célèbre comme duelliste. Forcé de se réfugier à Bruxelles par suite d'un duel où il avait tué son adversaire, il osa, malgré les défenses les plus sévères du roi (Louis XIII), revenir à Paris et se battre en plein jour au milieu de la place Royale. Il fut arrêté dans sa fuite, condamné à mort et exécuté, 1627. Bouteville eut pour fils le célèbre maréchal de Luxembourg.

BOUTHILLIER DE RANCÉ. *Voy.* RANCÉ.

BOUTO, une des divinités suprêmes de l'Égypte, existait avant les trois Khaméfis, Knef, Fta, Fté; elle est le signe du principe générateur féminin et passif. Les Grecs voyaient dans Bouto la Nuit ou les Ténèbres, le Chaos, principe du monde, l'Humidité génératrice. Dans la légende égyptienne, Bouto habite les eaux stagnantes et bourbeuses de Bourlos (*Buticus lacus*). La musaraigne aveugle et l'ichneumon lui sont consacrés: elle est coiffée de la partie inférieure du *pchent*, emblème des puissances infernales. On la confond avec Neith, Athor, Isis ou même Bubastis. Les Grecs voyaient encore en elle Latone (en grec *Létô*), et appelaient Létopolis plusieurs villes qui portaient chez les Égyptiens le nom de Bouto, entre autres celles qui s'appellent auj. Esneh et Errahoué.

BOUTON (archipel de), groupe d'îles de la Malaisie, près de la côte S. E. de Célèbes, par 120° long. E., 5° lat. S. Coton, sagou, épices, etc. Etoffes de coton recherchées. Tributaire des Hollandais depuis 1667. — L'île principale de l'archipel, ainsi que le ch.-l. de cette île, s'appellent aussi *Bouton*.

BOUTONNE, riv. de France, naît au lieu nommé Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), passe à Chizé, St-Jean-d'Angely, Tonnay-Boutonne, et tombe dans la Charente à Candé.

BOUVET (Joachim), jésuite français, né au Mans vers 1660, mort à Pékin en 1732, fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir pour la Chine en 1685. Il obtint l'estime et la confiance de l'empereur Kang-hi, fut autorisé à bâtir une église et une résidence dans l'enceinte du palais, et fut ainsi un des fondateurs de la mission française à Pékin. On a de lui quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; l'*État présent de la Chine*, en figures gravées, et divers morceaux dans les recueils du temps.

BOUVINES, *Boviniacum*, bourg du dép. du Nord, sur la Marque, à 11 kil. S. E. de Lille; 500 hab. Célèbre victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon IV et ses alliés, en 1214.

BOUXWILLER, ch.-l. de canton (B.-Rhin), à 13 kil. N. E. de Saverne; 4,076 hab. Collége communal. Toiles, draps; alun, vitriol, etc.

BOUYOUKDEREH, ville de Turquie. *Voy.* BUIUK-DEREH.

BOUZONVILLE, ch.-l. de canton (Moselle), sur la Nied, à 28 kil. S. E. de Thionville; 2,172 hab. Brasseries; ébénisterie.

BOVA, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 1re), près de la mer, à 28 kil. S. E. de Reggio; 2,500 hab. Évêché. — Fondée par des Albanais ou Arnautes après la mort de leur prince Scanderbeg; détruite par le tremblement de terre de 1783 et rebâtie par Ferdinand IV.

BOVADILLA (don François DE), fut envoyé à St-Domingue en 1500 par Ferdinand et Isabelle pour examiner la conduite de Christophe Colomb et le remplacer dans son gouvernement. Sans égard pour les services de ce grand homme, il lui fit mettre les fers aux pieds et le renvoya dans cet état en Espagne; il prit ensuite à tâche de détruire tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Le roi, indigné de sa conduite, le rappela aussitôt; il fit naufrage en quittant l'île et périt avec toute la flotte (1502).

BOVES, ville des États sardes, à 7 kil. S. de Coni; 6,700 hab. Marbres, antiquités.

BOVIANUM, ville du Samnium. *Voy.* BOJANO.

BOVILLÆ, auj. *Marino*, ville d'Italie (Latium), sur la voie Appienne, à 24 kil. S. E. de Rome.

BOVINES. *Voy.* BOUVINES.

BOVINO, *Vibinum*, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 28 kil. S. O. de Foggia; 4,000 hab. Évêché.

BOWYER (Guill.), imprimeur anglais, né à Londres en 1699, mort en 1777, a écrit : *Histoire de l'origine de l'imprimerie*. Ses éditions les plus recherchées sont : un *Nouveau Testament* grec, 1763, et les *Œuvres de Selden*, 3 vol. in-fol., 1769.

BOYACA, ville de la Nouvelle-Grenade, à 80 kil. N. E. de Bogota, a donné son nom au départ. de Boyaca. Ce dép., qui se divise en 4 prov., Tunja, Pamplona, Socorro, Casanare, a pour ch.-l. général Tunja, et compte 440,000 hab. Bolivar remporta en 1819 à Boyaca, sur le parti royaliste, une victoire décisive, qui assura l'indépendance de la Nouvelle-Grenade.

BOYER (Abel), lexicographe français, né à Castres en 1664, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et alla à Genève, puis en Angleterre, où il mourut en 1729, après un séjour de 40 ans. On a de lui un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, 2 vol. in-4, La Haye, 1702, très souvent réimprimé; une *Grammaire anglaise et française*, une traduction anglaise du *Télémaque*, et divers ouvrages historiques peu connus.

BOYER (Alexis, le baron), chirurgien, né à Uzerche en 1760, mort à Paris en 1833, fut l'élève de Desault, et devint par son mérite chirurgien en chef de la Charité, professeur de clinique à la Faculté de Paris, membre de l'Académie des Sciences. On a de lui un *Traité d'anatomie*, 4 vol. in-8, et un *Traité des maladies chirurgicales*, 11 vol. in-8, fort estimés.

BOYER-FONFRÈDE. *Voy.* FONFRÈDE.

BOYLE, ville d'Irlande (Roscommon), à 33 kil. S. de Sligo; ch.-l. de baronnie. Toiles.

BOYLE. Ce nom, devenu illustre, fut d'abord porté par Richard Boyle, né à Cantorbéry en 1566, dans une condition fort médiocre, mort en 1643. Il s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état sous Elisabeth et ses successeurs, fut fait comte de Cork en Irlande, et amassa par son industrie et son économie une fortune considérable. Il eut quinze enfants, dont sept fils, qui furent presque tous des personnages distingués. Voici les plus connus :

BOYLE (Roger), comte d'Orréry et baron de Broghill, né en 1621, mort en 1679. Il servit avec la plus grande distinction sous Charles I, Cromwell et Charles II, et contribua puissamment à réduire les Irlandais révoltés.

BOYLE (Robert), savant anglais, né à Lismore en Irlande en 1626, mort en 1691, était le 7e fils de Richard, comte de Cork. Maître d'une fortune considérable, il la consacra tout entière à l'étude des sciences naturelles; il fut, en 1645, l'un des fondateurs du *Collège philosophe* qui devint depuis la *Société royale* de Londres. Comme Bacon, qu'il avait choisi pour guide, il s'éleva contre la philosophie scolastique, préconisa la méthode expérimentale et en donna lui-même les plus beaux exemples. On lui doit l'invention, ou du moins le perfectionnement de la machine pneumatique, la connaissance de l'absorption de l'air dans la combustion, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques; il a en outre rassemblé une foule d'observations qui ont contribué plus tard à établir des théories solides. Aussi ardent ami de la religion que de la science, il a écrit un grand nombre d'ouvrages pour la défendre, et a fondé par son testament (1691) une lecture annuelle sur les principales vérités de la religion naturelle et révélée : c'est à cette fondation que l'on doit les traités de Clarke, de Bentley, de Derham, etc. Les principaux ouvrages de Boyle sont, dans la philosophie naturelle : *Expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air; Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale; Traité des causes finales; le Chimiste sceptique*, et un grand nombre de petits traités sur le froid, les couleurs, les cristaux, etc.: en religion: *le Chrétien naturaliste*, *le Virtuose chrétien*, sur la *Conciliation de la raison et de la religion*, etc. Ses œuvres forment 5 vol. in-fol., Londres, 1744. Elles ont été traduites en latin, 5 vol. in-4, Genève, 1714.

BOYLE (Charles), comte d'Orréry et fils de Roger Boyle, né en 1676, mort en 1731, se distingua à la fois dans les armes et dans les lettres, et donna une savante édition des *Lettres de Phalaris*, Oxford, 1718, in-8. C'est de son nom qu'on a nommé *Orréry* une machine astronomique représentant notre système planétaire, qui lui avait été dédiée par l'inventeur, l'horloger Graham.

BOYLEAUX (Étienne), prévôt de Paris sous Louis IX, né à Angers, mort vers 1269. On lui doit l'établissement de la police de Paris. Il modéra et fixa les impôts qui, sous les prévôts-fermiers, se levaient arbitrairement sur le commerce et les marchandises; rangea les marchands et les artisans en différents corps et communautés, sous le titre de *confréries*; leur donna des statuts et des règlements, connus sous le nom de *Livre des métiers* (imprimé pour la première fois par Depping, 1 vol. in-4, Paris, 1837). Sa statue est une de celles qui décorent la façade de l'hôtel-de-ville de Paris.

BOYNE, *Boandus*, riv. d'Irlande, naît dans le comté de la Reine, et tombe dans la mer d'Irlande à 7 kil. de Drogheda, après un cours de 90 kil. Les Jacobites furent défaits sur ses bords par les troupes de Guillaume III en 1690. Cette défaite enleva définitivement la couronne d'Angleterre à Jacques II, et le contraignit à retourner en France.

BOZE (Claude GROS DE), savant antiquaire, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1753, fut reçu fort jeune à l'Académie des Inscriptions, en devint secrétaire perpétuel en 1706, n'ayant que 26 ans, et fut nommé en 1719 garde des médailles. Il publia les 15 premiers vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1717-1740, et rédigea lui-même pour cette académie un grand nombre de savants mémoires. Il fut le protecteur et l'ami de l'abbé Barthélemy.

BOZZOLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. O. de Mantoue; 3,600 hab.

BRA, ville des États sardes, à 18 kil. O. d'Alba; 7,000 hab.

BRABANÇONS, nom donné dans le moyen âge à des bandes de brigands qui parcouraient la France en y commettant les plus affreux désordres, et dont le plus grand nombre provenait du Brabant. On les appelait encore *Routiers*, *Écorcheurs* et enfin *Cotte-*

reaux, sans doute parce qu'ils étaient armés de couteaux.

BRABANT, ancien duché de l'empire germanique, dans le cercle de Bourgogne, avait au N. la Hollande, à l'E. Liége et la Gueldre, au S. le Hainaut et Namur, à l'O. la Hollande et la Flandre. Après la trêve de 1609, le Brabant se trouva partagé en 2 parties: 1° *Brabant espagnol* (dit *Brabant autrichien*, depuis 1714), au S., subdivisé en quatre régions: la ville et le quartier de Louvain, la ville et le quartier de Bruxelles, la ville et presque tout le quartier d'Anvers, plus la seigneurie de Malines; ch.-l., Louvain; autres villes: Bruxelles, Anvers, Malines; 2° *Brabant non espagnol* ou *non autrichien*, partie la plus importante des pays de la généralité, et subdivisé en trois régions, le quartier de Bois-le-Duc, la baronnie de Kuick avec la ville de Grave, la seigneurie de Ravenstein; ch.-l., Bois-le-Duc. — Le Brabant fit successivement partie du roy. d'Austrasie, du roy. d'Italie de Lothaire I, du roy. (ensuite duché) de Lotharingie, du duché de Lothier ou B.-Lorraine, dont Godefroy-le-Barbu, comte de Louvain et de Bruxelles, fut investi en 1106. Henri I le Guerroyeur changea ces titres en celui de duc de Lothier et de Brabant (1190-95). Jean I le Victorieux, en 1288, conquit le duché de Limbourg, qui fut toujours depuis ce temps uni au Brabant. Après Jean III, dernier mâle de cette dynastie (1355), Anvers et une partie de Malines passèrent à sa fille cadette, Marguerite, duchesse de Bourgogne; l'aînée, Jeanne, eut le reste du Brabant et du Limbourg; elle l'abandonna en 1404 à son neveu, Antoine, 2e fils de Marguerite et de Philippe-le-Hardi, tige des ducs de Bourgogne de la maison de Valois; mais cette branche cadette s'éteignit en 1430, et Philippe-le-Bon, héritant des deux duchés, réunit ainsi le Brabant propre, le Limbourg, Anvers, Malines. Le tout passa avec la main de Marie de Bourgogne à Maximilien d'Autriche (1477), puis à la branche austro-espagnole (1553); mais les 7 Provinces-Unies, en s'insurgeant, conquirent presque tout le Brabant (1581-85). La trêve de 1609 leur en laissa la partie N. qu'elles gardèrent jusqu'à l'incorporation de la Hollande à la France (1810). En 1815, les 2 parties du Brabant se trouvèrent réunies dans le roy. des Pays-Bas; mais la dissolution de ce nouvel état (1830-1832) les sépara de nouveau. Auj. les 2 Brabants existent à part, avec les noms de Brabant sept. et Brabant mérid., et chacun forme une province. Le Brabant sept. appartient à la Hollande, le Brabant mérid. à la Belgique. Anvers et Malines forment une 3e province, distincte de l'un et l'autre Brabant et appartenant au roy. de Belgique.

BRABANT MÉRIDIONAL, prov. du roy. des Pays-Bas avant 1832, du roy. de Belgique auj., entre celles d'Anvers au N., de Namur et de Hainaut au S.; 93 kil. sur 53; 430,000 hab. Ch.-l., Bruxelles, qui est aussi la capitale de toute la monarchie belge. Sol fertile, bétail, chevaux. Industrie renommée.

BRABANT SEPTENTRIONAL, prov. du roy. des Pays-Bas avant 1832, auj. prov. de Hollande, entre celles de Gueldre au N., d'Anvers et de Limbourg au S.; 129 kil. sur 66: 294,000 hab. Ch.-l., Bois-le-Duc. Climat sain. Sol maigre, landes et marais, sauf au N. et à l'E.

BRACARA-AUGUSTA, auj. BRAGA.

BRACCATA (GALLIA). *Voy.* GAULE.

BRACCIANO, *Arcenum*, ville de l'État ecclésiastique, à 34 kil. S. de Rome; 1,200 hab. Eaux thermales. Les ruines de Veïes sont aux environs.

BRACCIO DE MONTONE (André), condottiere italien, né à Pérouse en 1368, se forma sous Barbiano et servit successivement différents princes d'Italie. Il eut pour rivaux Charles Malateste et Sforze, qu'il vainquit en plusieurs occasions; il s'empara en 1416 de Pérouse, dont il se fit déclarer seigneur, et fut un instant maître de Rome (1417). Il périt en 1424, devant Aquila, qu'il assiégeait pour Ladislas, roi de Naples.

BRACHMANES. *Voy.* BRAHMANES.

BRACIEUX, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Beuvron, à 15 kil. S. E. de Blois; 800 hab.

BRADFORD ou BRADFORTH, ville d'Angleterre (York), à 47 kil. S. O. d'York; 6,400 hab. en 1801; auj. 43,000 hab. Ardoise en quantité. Forges et fonderies considérables.

BRADFORD, ville d'Angleterre (Wilt), sur l'Avon, à 11 kil. S. E. de Bath; 10,250 hab. Église grande et riche en monuments. Fabrique de draps.

BRADLEY (Jacq.), savant astronome anglais, né à Shireborn (Glocester) en 1692, mort en 1762, fut nommé en 1730 professeur d'astronomie à Oxford, et en 1741 astronome royal et directeur de l'observatoire de Greenwich. On lui doit, outre une série d'observations innombrables et d'une admirable précision, les deux grandes découvertes de l'aberration de la lumière (1727) et de la nutation de la terre (1747). Il fut membre de la Société royale de Londres et des académies de Paris, Berlin, Bologne, etc. On a publié en 1798 à Oxford ses *Observations faites à Greenwich*.

BRADSHAW (Jean), né au comté de Derby en 1586, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles I. Nommé ensuite président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5,000 livres sterling, avec des domaines considérables. Il ne jouit pas longtemps de ces récompenses, se retira du parlement et mourut dans l'obscurité.

BRADWARDIN (Thom.), surnommé *le Docteur profond*, né en 1290 à Hartfield (Sussex), se distingua à la fois par son savoir dans la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il fut nommé confesseur d'Édouard III, qu'il accompagna en France, et devint archevêque de Cantorbéry; mais il mourut peu de semaines après sa promotion. On lui doit des traités d'arithmétique, de géométrie et de théologie; le plus célèbre est *De causa Dei, adversus Pelagium*, Londres, 1618, in-fol.; il s'y montre thomiste rigide.

BRAGA, *Bracara Augusta*, ville de Portugal, ch.-l. de la prov. d'Entre-Douro-e-Minho, à 322 kil. N. E. de Lisbonne; 14,430 hab. Archevêché. Ruines romaines, amphithéâtre, aqueduc, etc.; cathédrale, palais archiépiscopal, séminaire. Toiles, armurerie, chapellerie, clouterie. Commerce avec l'intérieur. Elle fut, dit-on, fondée par Himilcon, et fut la capit. du roy. des Suèves aux Ve et VIe siècles.

BRAGANCE, *Brigantia*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 55 kil. N. O. de Miranda; 3,672 hab. Évêché. Soieries, etc. — *Voy.* AVEIRO.

BRAGANCE (maison de). Le chef de cette maison est Alphonse, fils naturel du roi Jean I, qui fut fait duc de Bragance en 1442. Elle monta sur le trône de Portugal en la personne de Jean IV, huitième duc de Bragance, qui en 1640 secoua le joug des Espagnols. Elle a donné au Portugal les princes suivants: Jean IV, 1640-1656, Alphonse VI, 1656-1683, Pierre II, 1683-1706, Jean V, 1706-1750, Joseph, 1750-1777, Marie I, 1777-1790, Jean VI, 1790-1826, Pierre III (don Pedro), 1826-1834, Marie II (dona Maria), aujourd'hui régnante. — Le fils de don Pédro (Pierre II) règne sur le Brésil.

BRAGERNAES, ville de Norwége, à 35 kil. S. O. de Christiania, par 7° 55' long. E., 59° 44' lat. N., séparée de Stromsoé par le Drammensfiord.

BRAGUE. *Voy.* BRAGA.

BRAHÉ, noble et ancienne famille du Danemarck et de la Suède. La branche danoise a produit le célèbre astronome Tycho-Brahé (*Voy.* ce nom). De la branche suédoise sortirent deux rois, Waldemar et Magnus Ladulos, ainsi qu'un grand nombre d'hommes d'état. Elle compte aussi sainte Brigitte parmi ses membres.

BRAHILOV, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Bulgarie, sur le Danube, à 133 kil. N. E. de Silistri. Pêche d'esturgeons. Grand commerce de blé avec Constantinople. Prise par les Russes en 1770.

BRAHIM. *Voy.* IBRAHIM.

BRAHMA, nom de l'Être suprême chez les Indiens. Dans les Védas, il porte le nom de *Para-Brahma* ou Brahma supérieur. Les autres noms qu'il porte encore sont : *Avyaka*, l'invisible ; *Nirrikalpa*, l'incréé ; *Svayambhou*, ce qui est par soi-même, l'absolu. On le représente par un cercle dans un triangle ; les mythologues le font sortir d'un œuf d'or, et lui donnent cinq têtes. — On appelle aussi *Brahma* celui des trois dieux qui avec Vischnou et Shiva forme la *Trinité* indienne ; c'est alors la première incarnation de Para-Brahma. *Voy.* BRAHMANISME.

BRAHMANES, dits aussi *Brachmanes*, *Brahmes*, *Bramins*, *Brahmines*, prêtres et docteurs de la religion de Brahma. Ils composent la première caste parmi les Hindous, et leur origine remonte à la plus haute antiquité. Il paraît que les Brahmanes formaient autrefois un peuple agriculteur et pasteur ; *aujourd'hui*, loin de cultiver la terre, ils regardent ces occupations comme serviles et les abandonnent aux castes inférieures, ne s'occupant que de l'étude des *védas* ou livres sacrés, et de l'exercice du culte. Ils sont seuls dépositaires et interprètes des *védas*. Les Brahmanes se distinguent par un costume spécial. Ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait. Pour mériter les récompenses de la vie future, la plupart d'entre eux se livrent aux plus dures austérités, se condamnent à rester toute leur vie immobiles dans la position la plus gênante, ou bien vont nus au milieu de l'hiver ; c'est de là que les Grecs leur avaient donné le nom de *Gymnosophistes* (de *gumnos*, nu).

BRAHMANISME, religion de la plus haute antiquité, qui règne dans tout l'Hindoustan. Elle reconnaît un Être souverain, Para-Brahma, qui reste éternellement immobile, n'agissant que par l'intermédiaire de Brahma, Vischnou et Shiva, triple manifestation de l'Être suprême, Trinité divine (*trimourti*), qui ne forme elle-même qu'un seul Dieu. Quant aux attributs particuliers de ces divinités, Brahma est la puissance, le créateur, la matière ; il représente le passé et a pour emblème le soleil ; Vischnou est la sagesse, le conservateur, l'espace ; c'est le présent : l'eau est son emblème ; Siva ou le feu est le destructeur ; il représente également le temps ou l'avenir ; il est le dieu de la justice. Ces trois dieux exercent leur pouvoir sur le monde par le secours d'une infinité de dieux subalternes. Les sectateurs de Brahma croient à la métempsycose, à l'immortalité de l'âme ; ils doivent se purifier par des abstinences et une foule de pratiques religieuses. Ils sont partagés en quatre castes principales : 1° les *Brahmanes* qui sont les savants et les prêtres et d'où sont tirés tous les fonctionnaires publics ; 2° les *Chattryas* ou guerriers, d'où sont issus les radjahs et les naïres du Décan ; 3° les *Waïshias*, commerçants, agriculteurs, qui sont aussi connus sous le nom de *Banians ;* 4° enfin les *Soudras*, qui sont les artisans ou ouvriers. Les traditions indiennes expliquent ainsi l'origine de ces castes : Para-Brahma, disent-elles, eut quatre fils : *Brahma*, qui fut créé de sa bouche ; *Chattrya*, *Waïshia* et *Soudra*, qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds ; chacun de ces fils donna naissance à l'une des castes indiennes. Au-dessous d'elles sont les *Parias*, infortunés dont les Hindous fuient le contact comme celui d'un animal immonde ; cette dernière classe se compose de tous ceux qui par un motif quelconque ont mérité d'être exclus de leur caste ; ils habitent les lieux solitaires et sont forcés de se livrer aux fonctions les plus dégoûtantes. Le culte brahmanique est rempli de superstitions, les unes ridicules, les autres révoltantes. A la fête de Djaggernâth, tandis que le char du dieu écrase sous ses roues pesantes une foule de victimes qui se précipitent au-devant de cette mort dont ils attendent une éternelle félicité, d'autres fanatiques se réunissent dans les pagodes pour se soumettre à des tortures volontaires. Une coutume barbare oblige les femmes indiennes à se brûler sur le cadavre de leurs époux. Les ablutions et les lustrations dans des fleuves sacrés, tels que le Gange, font encore une partie principale du culte brahmanique. Bénarès est un des lieux sacrés où se font le plus de pèlerinages.

BRAHMAPOUTRA, c.-à-d. *fils de Brahma*, grand fleuve d'Asie, naît dans le pays de Borkhamti au pied des monts Langsan, traverse le pays de Mismi, le roy. d'Assam, le Bengale oriental, et après avoir reçu une branche du Gange et quelques-unes des branches du Tistah, prend le nom de Megna, baigne Lakipour, joint ses eaux à celles du bras oriental du Gange, et se jette avec lui dans le golfe du Bengale, après un cours d'environ 2,700 kil. On croyait avant 1827 que le Brahmapoutra était identique au Zantsiou du Thibet.

BRAINE, ch.-l. de canton (Aisne), à 16 kil. S. E. de Soissons ; 1,450 hab. Dépôt royal d'étalons.

BRAINE-LA-LEUD, ville de Belgique (Brabant mérid., à 10 kil. de Nivelle ; 2,770 hab. Lainages, cuirs, etc.

BRAINE-LE-COMTE, ville de Belgique (Hainaut), à 13 kil. O. de Nivelle ; 3,060 hab. Très beau lin et beau fil pour les dentelles de Bruxelles.

BRAMA. *Voy.* BRAHMA.

BRAMANTE (LE), célèbre architecte italien, né en 1444 à Castel-Durante dans l'état d'Urbin, mort en 1514, étudia avec beaucoup de soin tous les restes de l'architecture antique, et vint ensuite se fixer à Rome, où le pape Jules II lui confia un grand nombre d'ouvrages importants. Celui de ses travaux qui l'a immortalisé est la basilique de Saint-Pierre de Rome ; il en traça la plan, en jeta les fondements (1513) et l'éleva jusqu'à l'entablement ; mais il ne put l'achever. L'édifice fut continué après sa mort et perfectionné par Michel-Ange. Le Bramante fut le maître et le protecteur de Raphaël.

BRAMES. *Voy.* BRAHMANES.

BRAMHALL (Jean), théologien anglican, évêque de Derry, né à Pontefract (York) vers 1593, mort en 1662, fut persécuté sous le règne de Cromwell, à cause de son attachement pour les Stuarts, et obligé de s'expatrier ; mais après la restauration il revint en Angleterre, fut nommé par Charles II, en 1661, archevêque d'Armagh, primat et métropolitain d'Irlande. Ses ouvrages, destinés presque tous à défendre la réformation contre les Catholiques romains, ont été rassemblés avec sa vie à Dublin en 1677, en un vol. in-fol. Le plus important est une controverse avec Hobbes sur la liberté, qui fut publiée à Londres en 1656.

BRAMINES. *Voy.* BRAHMANES.

BRAMPTON, ville d'Angleterre (Cumberland), à 13 kil. N. E. de Carlisle ; 2,500 hab. Près de cette ville on trouve les vestiges d'un camp romain.

BRAMPTON, ville d'Angleterre (Derby), à 5 kil. O. de Chesterfield ; 2,400 hab. Forges.

BRANCAS (famille des), famille issue de l'illustre maison des *Brancaccio* de Naples, et qui s'est établie en France au XVe siècle. Les Brancas de France ont formé deux lignes, dont l'aînée portait les noms de Forcalquier-Brancas et de Céreste, avec les titres de duc et de grand d'Espagne ; la cadette portait ceux de Forcalquier et de Villars. Les membres les plus distingués de cette famille furent : André, connu sous le nom d'*amiral de Villars*, qui se jeta dans le parti de la Ligue et des Espagnols, voulut se faire de la Normandie une sei-

gneurie indépendante, et se maintint dans Rouen même après l'abjuration de Henri IV. Il se soumit enfin, et, quelques années après, il fut pris et massacré par les Espagnols au siége de Doulens. — Georges, son frère puiné, obtint en 1626 l'érection du marquisat de Villars en duché-pairie. — Louis de Brancas, marquis de Céreste, né en 1711, servit Louis XV sur terre et sur mer, et fut nommé maréchal de France en 1740; il mourut 10 ans après. — La branche aînée de cette maison s'est éteinte, mais la branche cadette subsiste encore : Louis-Léon, duc de Brancas-Lauraguais, pair de France, auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, mort en 1824, a eu pour successeur dans la pairie son neveu, aujourd'hui duc de Brancas.

BRANCHIDES, peuplade de l'Asie-Mineure, dans la Carie, au S. et près de Milet; on voyait chez eux un temple dédié à Apollon Didyméen, et qui avait un oracle célèbre. Les Branchides étaient comme une tribu ou une peuplade de prêtres, et prétendaient descendre de Branchus, jeune homme de Milet à qui Apollon accorda le don de prophétie. Xerxès saccagea le temple et déporta les Branchides dans la Sogdiane, où ils élevèrent une ville dite aussi ville *des Branchides*.

BRANDEBOURG (Marche de), ancien état de l'empire germanique, dans le cercle de H.-Saxe, entre la Poméranie et le Mecklembourg au N., la Saxe et la Lusace au S., la Silésie à l'E. Ses limites varièrent, mais elles sont restées à peu près les mêmes depuis 1455. On divisa dès lors le pays en deux grandes parties : *Marche électorale de Brandebourg* et *Nouvelle-Marche de Brandebourg*.

La *Marche électorale* à son tour se subdivisait en Vieille-Marche, Marche de Priegnitz, Moyenne-Marche, Marche de l'Uker. Leurs villes principales étaient, pour la 1re, Stendal, Tangermünde; pour la 2e, Perleberg, Pritzwald, Kyritz, Wilsnack; pour la 3e, Brandebourg, Potsdam, Vieux-Ruppin, Nouveau-Ruppin, Brietzen, Berlin, Charlottenbourg, Francfort-sur-l'Oder; pour la 4e, Prenzlow, Templin, Nouvel-Angermünde, etc. A la Marche électorale appartenaient encore: le cercle de Beeskow-et-Storkow, composé des deux seigneuries de ce nom; le comté de Wernigerode, etc.

La *Nouvelle-Marche*, située entre la Réga et la Warta, était divisée en 3 masses : 1° Custrin; 2° cercles primitifs, au nombre de sept : Soldin, Kœnigsberg, Landsberg, etc.; 3° cercles incorporés, au nombre de trois: Sternberg, Zullichau, Cottbus.

Ce pays, occupé d'abord par les *Varini*, puis par les *Wilzes* ou *Welatabs* (peuple slave-venède), depuis le ve siècle, ne fut soumis par Charlemagne que temporairement. En 926, Henri-l'Oiseleur fonda la *Marche du Nord* ou *Marche de Saxe septentrionale*, dite aussi *Marche de Soltwedel*, de la ville où résidaient les premiers margraves, puis *Marche de Stade* (1056-1130), lorsque Udon, premier comte de Stade, commença la 2e dynastie margraviale. Celle-ci fut remplacée par la maison ascanienne, dont Albert-l'Ours fut le premier margrave, 1157, et qui finit en 1320 dans la personne de Henri-le-Jeune. Dès le temps d'Albert-l'Ours, le margraviat était devenu indépendant du duché de Saxe et fief immédiat de l'Empire. En 1247, le margrave se trouvait du nombre des princes restés électeurs. En 1259 la maison se divisa en 2 lignes, et le pays en 2 parts; mais la réunion eut lieu en 1304. De 1320 à 1415, le Brandebourg passa dans deux nouvelles maisons, celle de Bavière et celle de Luxembourg. Cette dernière le vendit enfin au burgrave de Nuremberg, Frédéric, de la ligne cadette de la maison de Hohenzollern (1415), dont les descendants l'ont conservée jusqu'à ce jour. L'électorat ne contenait alors que la Vieille-Marche, la Moyenne-Marche, Priegnitz et une partie de la Marche de l'Uker. Frédéric II, la Dent-de-Fer, acquit la Nouvelle-Marche en 1455. Ensuite vinrent Albert-l'Achille, 1471; Jean-le-Cicéron, 1486; Joachim I, 1499; Joachim II, 1534; Jean-Georges, 1571; Joachim-Frédéric, 1598; Jean-Sigismond, 1608 (celui-ci réunit en 1618 la Prusse orientale, par son mariage avec la fille d'Albert, duc de Prusse, et prit lui-même ce dernier titre); Georges-Guillaume, 1619; Frédéric-Guillaume, dit le Grand-Électeur, 1640; Frédéric III, 1688. Sous ces princes, la maison de Hohenzollern avait acquis Ruppin, Clèves, Berg, Ravenstein, le duché de Prusse, etc. En 1700, Frédéric III se déclara roi de Prusse, sous le nom de Frédéric I. Depuis ce temps l'histoire du Brandebourg se confond avec celle de la Prusse (*Voy.* PRUSSE).

BRANDEBOURG (prov. de), une des 8 grandes div. actuelles des États prussiens, répond à l'ancienne Marche de Brandebourg, moins la Vieille-Marche qui forme une partie de la prov. de Saxe, et se partage en 2 gouvernements : 1° Potsdam à l'O.; 2° Francfort à l'E. Le gouvernement de Potsdam répond aux Marches dites de Priegnitz, de l'Uker et Moyenne; Francfort, à la Nouvelle-Marche. Les places principales sont : dans le 1er gouvernement, Berlin, capitale de toute la Prusse; Potsdam, Spandau, Brandebourg, Charlottenbourg, Prenzlow, Nouveau-Ruppin; dans le 2e, Francfort, Guben, Küstrin, Landsberg, Cottbus, Zullichau, Lubben. Le Brandebourg a 333 kil. sur 160, et compte 1,335,160 hab. Sol plat, sablonneux, mais très amélioré par la culture. Beaucoup de fabriques provenant des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes. Belles routes, canaux; grand commerce.

BRANDEBOURG, *Brandenburg* en allemand, ville de Prusse, prov. de Brandebourg, sur le Havel, à 33 kil. O. de Potsdam; 13,800 hab. Établissements de bienfaisance, d'instruction; collége dit *des Chevaliers*, espèce d'école militaire noble. Lainages, toiles, cuirs, gants, chapeaux, bonneterie, etc. Commerce.

BRANDEBOURG (NOUVEAU-), *Neu-Brandenburg* en allemand, ville du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, à 26 kil. N. E. de Strelitz; 5,000 hab. Draps, cartes à jouer, imprimerie sur toiles, eau-de-vie, verrerie, tabac, houblon.

BRANDENBURG. *Voy.* BRANDEBOURG.

BRANDO, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. de Bastia; 690 hab.

BRANDT (Sébastien), jurisconsulte et poëte satirique, né à Strasbourg vers 1454, mort en 1520, fut professeur de droit à Bâle, et jouit de la faveur de l'empereur Maximilien I. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est *le Vaisseau des Fous* (Narrenschiff), poëme burlesque, écrit en allemand, où il tourne en ridicule les travers de son temps. Cet ouvrage, qui eut un très grand succès, fut traduit en latin en 1496, par Badius Ascensius, et en rimes françaises par P. Rivière, 1497.

BRANDT, chimiste de Hambourg, trouva par hasard le phosphore, vers 1669, en faisant des expériences sur l'urine, pour en extraire de l'or. Il communiqua son secret à Kunkel qui s'en attribua le mérite. Brandt reçut une pension de J.-Frédéric, électeur de Hanovre. Il mourut vers 1692.

BRANDT. Il y eut à Amsterdam plusieurs pasteurs arminiens de ce nom, auxquels on doit divers ouvrages de théologie et d'histoire. On a une *Vie de Ruyter* par Gérard Brandt (1690), une *Vie de Grotius* et une *Vie d'Arminius*, 1724, par Gaspard Brandt.

BRANDT (le comte de). *Voy.* STRUENSÉE.

BRANDYWINE, petite riv. des États-Unis, traverse la Pensylvanie, le Delaware et se jette dans la Christiana à 4 kil. au-dessous de Wilmington. Les Américains furent battus sur ses bords par les Anglais en 1777.

BRANICKI (Jean-Clément), castellan de Cracovie, général polonais, né en 1688, mort en 1771, célè-

bre par son patriotisme, se déclara chef des diverses confédérations formées contre les rois Auguste II et Auguste III, fut porté au trône par le parti national qu'appuyait la France après la mort d'Auguste III; mais le parti russe ayant eu le dessus, il fut banni et dépouillé de ses biens (1764). Il rentra lors de l'avénement de Poniatowsky, et combattit encore, mais sans succès, l'influence étrangère.

BRANICKI (François-Xavier), général polonais, d'une famille obscure, se nommait d'abord Branecki et changea une lettre de son nom pour laisser croire qu'il était issu de la noble famille des castellans de Cracovie. Il se vendit à la Russie, poursuivit les confédérés de Bar, s'opposa à la constitution de 1791, et prépara par sa trahison le démembrement de la Pologne. Cité à la barre de la nation en 1794, il refusa de comparaître, et se réfugia en Russie où il fut comblé de faveurs. Il mourut en 1819.

BRANNES, ch.-l. de cant. (Gironde), à 13 kil. S. E. de Libourne; 565 hab.

BRANNOVICES AULERCI. *Voy.* AULERCI.

BRANTOME, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 8 kil. N. E. de Bourdeilles; 2,650 hab. Lainages, filature de laine. Ancienne abbaye de Bénédictins; elle fut possédée en commende par Pierre de Bourdeilles, qui prit de là le nom de Brantôme.

BRANTOME (P. DE BOURDEILLES, seigneur de), écrivain français du XVI[e] siècle, né en Périgord en 1527, mort en 1614, suivit d'abord la carrière des armes sous François de Guise, puis s'attacha à la cour, devint gentilhomme de la chambre sous Charles IX, auprès duquel il jouit de quelque faveur. Peu après la mort de ce prince, il se retira dans ses terres et écrivit comme en se jouant les mémoires qui l'ont immortalisé. Ils plaisent surtout par la naïveté avec laquelle ils sont écrits, et par la vanité gasconne qu'y laisse percer l'auteur. On a de lui: *Vie des hommes illustres et grands capitaines français; Vie des grands capitaines étrangers; Vie des dames illustres; Vie des dames galantes; Anecdotes touchant les duels; Rodomontades et jurements des Espagnols.* Tous ces écrits n'ont été publiés que longtemps après sa mort, Leyde, 1666, 10 vol. in-12. Il en a paru une édition plus complète en 1822, 8 vol. in-8, par les soins de M. de Montmerqué.

BRASIDAS, général spartiate, se distingua dans la guerre du Péloponèse, et s'empara d'Amphipolis en 426 av. J.-C. Il mourut en 422 des suites d'une blessure qu'il avait reçue en combattant Cléon, général athénien, qui s'efforçait de reprendre Amphipolis.

BRASOS-DE-DIOS, riv. du Mexique, naît par 102° 12' long. O., 32° 30' lat. N., se jette dans la mer du Mexique par 29° 22' lat. N., après un cours de 1,000 kil.

BRASPARS, ville du départ. du Finistère, à 16 kil. N. E. de Châteaulin; 2,340 hab.

BRASSAC, bourg du départ. du Puy-de-Dôme, à 16 kil. S. E. d'Issoire; 1,800 hab. Houille, schistes, ardoise.

BRASSAC-DE-BELFOURTES, ch.-l. de cant. (Tarn), sur l'Agout, à 21 kil. E. de Castres; 1,100 hab. Manufactures de coton.

BRASSOW. *Voy.* CRONSTADT.

BRATUSPANTIUM, dite aussi *Cæsaromagus* et *Bellovaci*, auj. BEAUVAIS.

BRAUBACH, ville du duché de Nassau, à 8 kil. O. de Nassau; 1,150 hab. Eaux thermales.

BRAULE ou BRAULION (saint), évêque de Saragosse au VII[e] siècle, fut l'ami d'Isidore de Séville, et acheva le *Traité des Étymologies ou Origines* de ce savant évêque. On lui doit en outre un *Éloge de saint Isidore* et les *Vies* de plusieurs autres saints.

BRAUNAU, ville des États autrichiens (Bohême), à 51 kil. N. E. de Kœniggrætz; 2,700 hab.

BRAUNSBERG, ville des États prussiens (Prusse), sur la Passarge, à 55 kil. S. O. de Kœnigsberg, 6,200 hab. Vieux château, résidence de l'évêque d'Emeland. Gymnase catholique. Rubans.

BRAUWER (Adrien), peintre flamand, né en 1608 à Harlem, était doué d'un heureux talent, et excita l'admiration de Rubens lui-même; mais il se livra à la vie la plus désordonnée, et mourut dans la misère à l'hôpital d'Anvers, âgé de 32 ans.

BRAVO (RIO), fleuve d'Amérique. *Voy.* RIO BRAVO.

BRAY (le), petit pays de la Haute-Normandie, avait pour places principales Neufchâtel et Gournay, et fait auj. partie de l'arr. de Neufchâtel (Seine-Inf.).

BRAY, ch.-l. de cant. (Somme), à 16 kil. O. de Péronne; 1,150 hab. Tanneries.

BRAY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 16 kil. S. O. de Provins; 1,875 hab.

BRAZZA, île des États autrichiens (Dalmatie), dans la mer Adriatique, séparée du continent par un canal large de 10 kil., vis-à-vis de Spalatro: 45 kil. sur 9; 15,000 hab. Vin excellent.

BRÉBEUF (Guillaume DE), poëte français, né en 1618, à Thorigny dans la B.-Normandie, mort en 1661, préférait Lucain à Virgile, et traduisit la *Pharsale* en vers (1654). On a aussi de lui une parodie du 7[e] livre de l'*Énéide* (1650), *Lucain travesti* (1656), des poésies diverses (1658). Ce poëte exagéra encore les défauts de Lucain: cependant, au milieu de son enflure, on trouve des vers heureux, de l'énergie, de l'élévation. Il était zélé catholique et écrivit un traité intitulé: *Défense de l'Église romaine.* Il vécut toujours dans la gêne malgré les belles promesses que lui faisait Mazarin.

BRECEY, ch.-l. de cant. (Manche), à 15 kil. N. E. d'Avranches; 1,400 hab.

BRECHIN, ville d'Écosse (Forfar), à 20 kil. N. E. de Forfar; 6,500 hab. Tour crénelée, que surmonte un clocher hexagone; château-fort. Manufactures de toiles.

BRECKNOCK, ville de la principauté de Galles, à 50 kil. S. O. d'Hereford; 5,000 hab.; ch.-l. d'un comté du même nom. — Le comté est situé dans la partie S. du pays de Galles, entre ceux de Radnor, Cardigan, Caermarthen, Monmouth et Hereford. L'étendue du comté est de 53 kil. sur 48; il compte 48,000 hab. Productions: fer, cuivre, plomb, houille, bois de charpente, bétail, etc.

BRECOURT (Guillaume MARCOUREAU DE), acteur et poëte dramatique, joua dans la troupe de Molière et composa des comédies en vers qui eurent quelque succès. Il fit de si grands efforts en jouant sa pièce de *Timon*, qu'il se rompit une veine et en mourut (1685). On a imprimé de lui six pièces détachées, Paris, 1660-1674.

BRÉDA, ville forte de Hollande (Brabant septentrional), à 50 kil. S. O. de Bois-le-Duc; 10,000 hab. Cathédrale avec une tour de 120 mèt.; arsenal, hôtel-de-ville, etc. Athénée, école militaire, école de dessin. Draps, tapis, etc. Commerce de transit. Bréda est célèbre par plusieurs congrès (1575, 1667, 1746); celui de 1667 amena la paix dite de Bréda, entre l'Angleterre et la Hollande. Par l'acte appelé *Uti possidetis* on convint que des deux côtés on rendrait toutes les conquêtes; mais les Provinces-Unies, en cédant la Nouvelle-Belgique (New-York et New-Jersey), obtinrent de pouvoir importer en Angleterre toutes les marchandises qui descendraient le Rhin; et la France, leur alliée, en échange de quelques îles qu'elle céda à l'Angleterre, reçut l'Acadie.

BREDE (LA), ch.-l. de cant. (Gironde), à 17 kil. S. de Bordeaux. Patrie de Montesquieu.

BREDENBOURG (J.), de Rotterdam, publia en 1665 une réfutation de Spinosa. On prétend que, mécontent de sa réfutation, il la réfuta lui-même, et qu'il finit par adopter les idées du philosophe qu'il combattait.

BRÉDERODE (François DE), né en 1466, mort

en 1490, se mit à la tête du parti des Hoeksen et s'empara de Rotterdam par surprise. Assiégé peu après par le comte d'Egmont et obligé de se rendre, il échappa aux mains de ses ennemis; mais bientôt il fut blessé et pris dans un combat; conduit à Dordrecht, il y mourut âgé de 24 ans.

BREDERODE (Henri, comte de), patriote hollandais, se joignit aux comtes d'Egmont et de Horn pour s'opposer à la tyrannie du cardinal Granvelle. Il présenta à Isabelle la fameuse requête qui donna naissance à l'insurrection des *Gueux* (*Voy.* ce mot). Banni par le duc d'Albe en 1567, il se retira en Allemagne, où il mourut en 1588.

BREDOW (Gabriel-Godefroy), écrivain et érudit allemand, né en 1773, mort en 1814, fut en 1794 membre de l'école normale de Berlin dirigée par Gedike, et en 1799 professeur au collége d'Eutin (Oldenbourg). En 1804 il devint professeur d'histoire à l'université d'Helmstædt, et remplit ces fonctions jusqu'en 1809. A cette époque il quitta Helmstædt, pour professer d'abord à Francfort-sur-l'Oder, puis à Breslau (1811), où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages importants sur l'histoire ancienne : *Manuel d'histoire ancienne*, 1799 ; 5ᵉ édit., Altona, 1825; *Recherches sur divers points de l'histoire, de la géographie et de la chronologie ancienne; Biographie de Charlemagne*, Altona, 1814, in-8. On lui doit aussi une bonne édition d'Eginhard, 1806. Il a publié quelques écrits périodiques et politiques, tels que la *Chronique du* XIXᵉ *siècle* et ses *Epistolæ parisienses*, etc.

BREGENZ, *Brigantia*, ville des États autrichiens, (Tyrol), sur le lac de Constance; 2,000 hab. Filature de coton, etc. Commerce de bois de charpente. Cette ville fut très forte et très importante au moyen âge. Elle appartenait à la maison de Montfort, qui en 1450 la vendit à l'Autriche.

BREGUET (Abraham-Louis), célèbre horloger-mécanicien, né en Suisse en 1747, d'une famille de protestants français réfugiés, et mort à Paris en 1823, vint se fixer en France vers 1762. Il perfectionna d'abord les montres perpétuelles qui se remontent toutes seules. Bientôt après il inventa des *ressorts-timbres*, des *cadratures* de répétition, des *échappements* de toutes sortes, d'une délicatesse et d'une précision inouïe jusqu'alors. Cet habile mécanicien a enrichi la science d'un grand nombre de chronomètres, de pendules astronomiques, d'horloges marines et de thermomètres métalliques. Il était membre de l'Institut, du bureau des longitudes, et horloger de la marine.

BRÉHAL, ch.-l. de cant. (Manche), à 16 kil. S. O. de Coutances; 1,300 hab.

BREITENFELD, village de Saxe, à 7 kil. N. de Leipsick. 2 batailles y furent gagnées par les Suédois sur les Impériaux, 1631, 1642; elles sont aussi connues toutes deux sous le nom de batailles de Leipsick.

BREITKOPF (Jean-Gottlob-Emmanuel), imprimeur de Leipsick, né en 1719, mort en 1794, fit d'utiles recherches sur les moyens d'imprimer en caractères mobiles la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques et les portraits même, et réussit à imprimer avec des caractères de ce genre les livres chinois, qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. Il a donné un *Traité de l'origine de l'imprimerie; une Histoire des jeux de cartes;* un *Traité de l'invention du papier*, et de l'*invention de la gravure sur bois.*

BRÊME, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Weser, par 60° 27' long. E., 53° 4' lat. N.; 41,000 hab. Cathédrale, bourse, hôtel-de-ville, musée, arsenal, etc. Société de physique, société biblique. Lainages, cotonnades, tabac, cuirs maroquinés, chapeaux, etc. Commerce de vins du Rhin et autres, denrées coloniales, etc. — Brême a été successivement capitale de l'archevêché de Brême, puis ville libre et ville impériale, ensuite ch.-l. du dép. français des Bouches-du-Weser, et enfin de la petite république de Brême. C'était une des principales villes hanséatiques. Patrie de W. Olbers et de Heeren. — La république de Brême est enclavée dans le roy. de Hanovre : elle a 53,000 hab. Villes principales : Brême, capitale, Bremerwher, Wegesack. La majorité des habitants sont de la confession d'Augsbourg. Le gouvernement est démocratique; le pouvoir législatif appartient à l'assemblée des bourgeois, et le pouvoir exécutif au sénat.

BRÊME (duché de), situé dans le cercle de Basse-Saxe, était d'abord un évêché, et devint ensuite un archevêché pourvu de la supériorité territoriale. Pris par les Suédois en 1644, il leur fut cédé par la paix de Westphalie, qui le sécularisa en 1648; il fut repris en 1675, rendu par la paix de Nimègue en 1679, repris de nouveau en 1712 (par les Danois) et cédé aux ducs de Brunswick contre 1,000,000 de rixdales en 1719. On l'appelle duché de Brême et de Verden. Ce duché comprenait le territoire, mais non pas la ville de Brême, qui, dès le temps d'Othon I, était ville impériale. Les principales places étaient Verden, Stade, Buxtehude. Tous ces pays appartiennent auj. au roy. de Hanovre.

BRENCHLEY, ville d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. E. du Tunbridge; 2,260 hab. Eaux minérales.

BRENDOLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 11 kil. S. O. de Vicence; 3,320 hab.

BRENETS (LES), vallée de Suisse (Neufchâtel), sur les bords du Doubs : il s'y trouve 2 villes : les Brenets et les Flanchettes. Horlogerie, dentelles.

BRENNE, petit pays de la Touraine, entre l'Indre et la Vienne, s'étend aussi sur les bords de la Loire et du Cher. Ch.-l., Châtillon-sur-Indre. Vignobles estimés.

BRENNER (mont), *Abnoba mons*, en Tyrol, entre l'Inn, l'Aicha et l'Adige, est traversé par la route d'Innspruck en Italie, et s'élève à 2,022 mètres.

BRENNUS, général des Gaulois Sénonais, vainquit les Romains près de la rivière d'Allia, marcha sur Rome, s'en rendit maître, livra la ville au pillage et aux flammes, l'an 390 av. J.-C., et assiégea le Capitole. N'ayant pu se rendre maître de cette forteresse, il consentit à s'éloigner si on lui payait mille livres d'or; mais quand on eut apporté l'or pour le peser, Brennus se servit de faux poids; et comme les Romains s'en plaignaient, il jeta son épée dans le bassin de la balance où se trouvaient les poids, en s'écriant : « Malheur aux vaincus! » Camille, survenu dans l'instant, annula le traité en qualité de dictateur, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, et les contraignit de s'enfuir. Quelques historiens rapportent l'événement d'une manière moins favorable aux Romains.

BRENNUS, autre général gaulois, ayant pénétré dans la Macédoine avec une armée considérable, tua Sosthène, général de cette nation, saccagea la Thessalie et la Grèce; il s'avançait vers le temple de Delphes pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé; ses soldats, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite, dit-on, et s'entre-tuèrent. Désespéré de ce désastre, il se donna la mort, vers l'an 278 av. J.-C. — Le mot Brennus, ou *Brenn*, paraît avoir signifié chez les Gaulois général ou chef d'armée.

BRÉNOD, ch.-l. de cant. (Ain), à 10 kil. S. de Nantua; 1,000 hab.

BRENTA, *Medoacus Major*, riv. d'Italie, naît à 13 kil. S. E. de Trente, passe à Cismone et à Bassano, et tombe dans l'Adriatique au port de Brandolo, après 176 kil. de cours. Ses eaux alimentent 2 canaux, la *Brenta-Morta* et la *Brentella*. — Elle donnait son nom au dép. de la Brenta, dans le roy.

d'Italie, sous Napoléon. Ce dép. était formé du Padouan, de la Polésine de Rovigo, et avait pour ch.-l. *Padoue*.

BRENTZEN (Jean), en latin *Brentius*, célèbre coopérateur de Luther, né en 1499 à Weil en Souabe, mort en 1570, fut le chef des *Ubiquistes* ou *Ubiquitaires*, ainsi nommés parce qu'ils soutenaient que le corps de J.-C. est partout depuis son ascension. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de religion qui à cette époque agitèrent toute l'Europe, et rédigea la *Confessio Wurtembergica*. Il a écrit 8 vol. in-fol. sur la théologie.

BREQUIGNY (OUDARD-FEUDRIX DE), né à Granville en 1716, mort en 1795, a donné, entre autres publications utiles : *Diplomata, chartæ, ad res francicas spectantia*, 1791, 3 vol. in-fol.; *Ordonnances des rois de la troisième race*. Il alla en Angleterre recueillir ce que le dépôt de la Tour de Londres offrait d'intéressant pour notre histoire.

BRESCIA, *Brixia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de ce nom, à 80 kil. E. de Milan, entre la Mella et le Naviglio; 35,000 hab. Citadelle, hôtel-de-ville, cathédrale, église Notre-Dame-des-Miracles, couvent, théâtre, palais épiscopal, bibliothèque publique. Armes à feu; draps, toiles de lin, dentelles communes. Commerce très actif: soie, lin, vin, laine, etc. — Brescia fut une république au temps de la ligue lombarde. Elle fut ensuite possédée par les Brusciati, les della Scala, les Visconti; ceux-ci la cédèrent aux Vénitiens en 1426. Sous leur domination, Brescia avait soutenu divers sièges remarquables (1238, 1311, 1426). Sforce et les Milanais remportèrent à Brescia, en 1439, une victoire sur Piccinino et les Vénitiens. Bayard s'y défendit héroïquement en 1520. Les Français s'en emparèrent en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. de la Mella. En 1815 elle fut donnée à l'Autriche. Patrie d'Arnaud de Brescia, de Gambara, etc.

BRESELLO, ville d'Italie. *Voy.* BERSELLO.

BRÉSIL, *Brasilia* en latin, *Brazil* en espagnol, immense contrée de l'Amérique du S., entre le Venezuela et les Guyanes anglaise, hollandaise et portugaise au N., les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie au S., le Pérou et la Nouvelle-Grenade à l'O., l'Océan Atlantique à l'E.; s'étend de 37° 45' à 73° 4' long. O. et de 4° 33' lat. N. à 33° 54' lat. S.; 4,300 kil. sur 4,000; 5,000,000 d'hab. dont beaucoup sont Nègres, Indiens et métis. Capitale, Rio-de-Janeiro. Avant 1829, le Brésil formait 11 capitaineries-générales; auj. il est divisé en 18 provinces, dont quelques-unes se subdivisent en comarques. En voici les noms :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Rio-de-Janeiro,	Rio-de-Janeiro.
San-Paulo,	San-Paulo.
Santa-Catarina,	Nossa-Senhora-do-Desterro.
San-Pedro,	Portalègre.
Matto-Grosso,	Matto-Grosso (ou *Villa-Bella*)
Goyaz,	Goyaz (ou *Villa-Boa*).
Minas-Geraes,	Ouro-Preto (ou *Villa-Rica*).
Espirito-santo,	Victoria.
Bahia,	Bahia (ou *San-Salvador*).
Sergipe,	Sergipe.
Alagoas,	Alagoas.
Pernambuco,	Pernambuco.
Parahiba,	Parahiba.
Rio-Grande,	Natal.
Ceara,	Ceara (ou *Fortalezza*).
Piauhy,	Oeyras.
Maranhao,	Maranhao (ou *San-Luiz*).
Para,	Para (ou *Belem*).

On trouve dans l'intérieur du Brésil plusieurs chaînes de montagnes qui ne sont que des ramifications des Andes. Les principales sont : la Serra-do-Mar, dont les plus hauts sommets atteignent 1,320 m., la Serra-do-Espinhaço et la Serra-dos-Vertentes. Cette vaste région est arrosée par un nombre infini de fleuves de toutes dimensions, l'Amazone et presque tous ses affluents de gauche, le Tocantins, le Parahiba, le San-Francisco, le Parana, etc. Le climat varie suivant les latitudes, les hauteurs et le voisinage de l'Océan; dans les plaines, brûlantes chaleurs et pluies abondantes; sur le sommet des montagnes, froid glacial, neiges presque continuelles. Le sol du Brésil est éminemment fertile, les richesses minérales y sont immenses: on y trouve des diamants en quantité, de l'or, de l'argent, etc. La végétation est magnifique et originale; d'énormes forêts vierges couvrent encore une grande partie du pays. On rencontre dans le Brésil beaucoup de chevaux, des bêtes à cornes, des singes, des perroquets, des aras et d'autres oiseaux en grand nombre; les insectes y fourmillent. Les Guaranis et Brésiliens sont les principales familles indigènes du Brésil. — Découvert par le Portugais Cabral en 1500, le Brésil ne fut d'abord pour le Portugal qu'un lieu de déportation. La colonisation commença en 1531. Peu à peu les Hollandais conquirent presque tout le Brésil (1624-40), mais les indigènes les en chassèrent en 1654, et les Portugais prirent leur place. Les rois de la maison de Bragance s'intitulaient rois de Portugal et de Brésil. Chassés d'Europe en 1807 par Napoléon, ils vinrent se fixer à Rio, mais ils n'y restèrent que jusqu'en 1821. Leur retour à Lisbonne fit perdre le Brésil au Portugal. Le Brésil se déclara indépendant sous l'empereur don Pedro I, fils de Jean VI; et quand la mort de ce dernier (1826) laissa les deux trônes à don Pedro, roi de Portugal, ce prince céda la couronne de Portugal à sa fille, dona Maria. Néanmoins des troubles s'étant élevés dans le Brésil, don Pédro fut forcé d'abdiquer en 1831. Il céda la couronne du Brésil à son fils, don Pedro II, né en 1814, qui règne encore aujourd'hui. Depuis, les affaires se sont compliquées de plus en plus; les républicains ont levé l'étendard du fédéralisme, et les deux partis sont toujours aux prises dans le Brésil.

BRESLAU, *Vratislavia*, ville importante des États prussiens (Silésie), à 311 kil. S. E. de Berlin, sur l'Oder et l'Ohlau ; 90,000 hab. Ch.-l. de gouvernement et capit. de la Silésie. Université, évêché (le seul de la Silésie). Elle est divisée en ville vieille et ville neuve: 5 faubourgs, hôtel-de-ville, hôtel de la régence, arsenal, bourse, caserne, théâtre, église cathédrale de St-Jean, bibliothèque, etc. Soieries, lainages, draps, toiles, etc. Commerce considérable en toiles, draps, vins de Hongrie, etc.— Au XIIe siècle, la ville de Breslau était la capitale d'un duché indépendant; mais en 1335, le dernier duc étant mort sans enfants, le roi de Bohême en prit possession. Cédée en 1527 à l'Autriche, elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de trente ans. Elle fut prise d'assaut en 1741 par Frédéric II, roi de Prusse, et en 1742 on y conclut le traité de paix qui termina la guerre de Silésie. Dans la guerre de sept ans Breslau fut prise et reprise par les Autrichiens et les Prussiens (1757-1760). En 1807 elle fut prise par les Français.

BRESLE (la), riv. de France, prend sa source à Formery et se perd dans la Manche à Tréport, après avoir séparé les dép. de la Seine-Inf. et de la Somme.

BRESSE, anc. prov. de France, faisait partie des pays savoisiens qui appartenaient au gouvern. de Bourgogne. — Ch.-l., Bourg. La Bresse fut quelque temps un gouvernement particulier, dit Bresse-et-Bugey; elle comprenait alors, outre les 3 parties du Bugey, le pays de Gex, le pays de Chezery et la principauté de Dombes. La Bresse proprement dite avait pour bornes, à l'O. la Saône, à l'E. l'Ain; la fraction comprise dans le Châlonnais portait le nom de Bresse Châlonnaise. La Bresse répond à peu près au département de l'Ain. Sous les Romains, elle

était partagée entre la Viennaise et la Lyonnaise 1re et répondait en grande partie au pays des *Ambarri*. Elle fut ensuite comprise dans le roy. des Burgundes, dans le roy. d'Italie de Lothaire, dans le roy. de Provence de Charles son fils, dans le roy. de Bourgogne Cisjurane, dans le roy. d'Arles; puis se divisa en petites seigneuries, dont la principale fut celle de Baugé, portée en 1285 par l'héritière dans la maison de Savoie, qui à la longue réunit le Bugey, la Bresse, etc. Le tout ensuite fut cédé par Charles-Emmanuel I à Henri IV, par le traité de Lyon en 1601.

BRESSUIRE, ch.-l. d'arr. du dép. des Deux-Sèvres, à 57 kil. N. de Niort; 1,894 hab. Lainages, toiles, mouchoirs, etc. Cette ville, jadis plus importante, a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée. — L'arr. de Bressuire a 6 cantons (Argenton-Château, Cerisay, Châtillon-sur-Serre, Thouars, Saint-Varent, plus Bressuire), 91 communes et 63,010 habitants.

BREST, *Brivates Portus* ou *Gesobrivate*, grand port de France, ch.-l. d'arr. (Finistère), à 564 kil. O. de Paris (594 par Alençon); 29,773 hab. Premier département de la marine militaire, préfecture maritime. Son port est un des plus sûrs de l'Europe; la rade a 35 kil. de circuit; mais elle est dangereuse en dehors de la passe qui l'unit à la mer, et qu'on nomme *le Goulet*; fortes batteries pour la défendre. Brest se compose de deux parties: Brest proprement dit et le quartier de la Recouvrance. On remarque le cours d'Ajot (belle promenade), les places d'Armes, de Rome, de Bourbon, les superbes établissements relatifs à la marine. Quais, bassins, dont un taillé dans le roc; bagne, magasins, arsenal, chantiers de construction, corderie, etc. École spéciale de marine et de génie; bibliothèque, jardin botanique, etc. Commerce en eaux-de-vie, sardines, etc. Armements pour la pêche de la morue. Patrie de Lamothe-Piquet. — C'était un simple bourg à la fin du XVIe siècle: Richelieu fit creuser le port et commencer de grands travaux que continuèrent Louis XIV et ses successeurs. — L'arr. de Brest a 12 cant. (Daoulas, Lannilis, Landerneau, l'île d'Ouessant, Lesreven, Plabennec, Ploudalonezeau, Plondiry et St-Renan, plus Brest qui en forme trois), 85 communes, et 161,297 hab.

BRESTS, ou *Brzesc-Litevski*, ville de la Russie d'Europe (Grodno), sur le Bog, à 182 kil. S. de Grodno; 4,000 habitants, presque tous Juifs. Château bâti sur un rocher. Synagogue très fameuse. Aux environs est un palais impérial avec jardins. Sanglante bataille entre les Russes et les Polonais (1794).

BRET (Antoine), écrivain fécond, né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792, a composé des poésies légères, des comédies, des romans, des mémoires, etc. Ses comédies sont écrites avec pureté, le dialogue en est facile; mais elles manquent de verve. On ne les joue plus. Le meilleur de ses ouvrages est son *Commentaire sur les œuvres de Molière*, Paris, 1773, 6 vol. in-8.

BRETAGNE, ancienne prov. et grand-gouvernement de la France occid., avait pour bornes à l'O. l'Océan, au N. la Manche et la Normandie, au S. le Poitou, à l'E. l'Anjou et la Touraine. Capit., Rennes. Elle se divisait en Haute et Basse; la Haute formait 5 diocèses, Rennes, Nantes, St-Malo, St-Brieuc: dans la Basse étaient ceux de Tréguier, Vannes, Quimper, St-Pol-de-Léon. Auj. la Bretagne forme 5 dép., Loire-Inf., Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère. Montagnes peu hautes. Rivières côtières nombreuses; au S. est l'embouchure de la Loire. Beaucoup de baies, anses et ports excellents. Sol inégal, climat humide; céréales en grande quantité, cidre, lin, chanvre; forêts, marais, jachères, landes en quelques endroits. Plomb, houille, fer, antimoine, argent, etc. Eaux minérales. Voies de communication encore imparfaites, surtout dans l'extrémité O., mais beaucoup améliorées depuis 1830. Mœurs, usages, caractère, civilisation, marqués d'un cachet particulier: en général, le Breton est laborieux, patient; on l'accuse d'être entêté. Dans l'O. on parle encore auj. une langue celtique, dite breyzad. — La Bretagne, sous les Romains, faisait partie de la Lyonnaise 3e et comprenait en outre le territoire des *Pictavi* dans l'Aquitaine 2e. Lors de la décadence de l'empire romain, la Bretagne se mit à la tête de la fédération armoricaine; ses chefs se disaient rois de l'Armorique. Le plus ancien prince connu qui ait porté ce titre est Conan Mériadec, qui vivait vers 384 de J.-C. Aux Ve et VIe siècles vinrent de la Grande-Bretagne des Bretons fuyant les armes des Angles et des Saxons: l'Armorique occidentale prit d'eux le nom de Bretagne. En 510, le roi breton Bodic se soumit à Clovis; ses descendants, tout en continuant à régner, ne prirent que le titre de comtes; cependant les Bretons n'étaient soumis que de nom aux Francs, ou bien ils étaient sans cesse en insurrection. En 799 toute la Bretagne appartint à Charlemagne. En 822 commença avec Noménoé une 2e dynastie de comtes: sous celle-ci, la Bretagne se scinde souvent en trois comtés, Vannes, Nantes, Rennes. Tout le comté de Bretagne est déclaré vassal du duché de Normandie en 912. Geoffroi I, qui régnait sur la Bretagne en 992, veut prendre le titre de duc, mais ce titre n'est pas reconnu par ses suzerains. En 1171, après la mort de Conan IV, Constance, sa fille, porta la Bretagne en dot à un fils du roi d'Angleterre Henri II, nommé Geoffroy II, puis régna avec son propre fils Arthur, qui périt en 1203, assassiné par son oncle Jean-sans-Terre. La Bretagne ne tarda point à passer dans de nouvelles mains par le mariage d'Alix, fille de Constance, avec le comte de Dreux, Pierre Mauclerc (1213), arrière-petit-fils de Louis-le-Gros: Pierre commença une 4e dynastie, dite dynastie capétienne de Bretagne, et prit le titre de duc. Les descendants de Pierre régnèrent jusqu'en 1458. L'événement capital de cette période fut la guerre de la succession de Bretagne entre les maisons de Blois et de Montfort (*Voy.* CHARLES DE BLOIS et SIMON DE MONTFORT): ceux-ci étaient appuyés par l'Angleterre, ceux-là par la France. La question fut vidée en 1364 par la bataille d'Auray, en faveur des Montfort; leur triomphe rendit longtemps la Bretagne hostile à la France, surtout pendant la guerre de 100 ans et sous Louis XI. La mort du duc François II, en 1488, laissa le duché de Bretagne à une fille, Anne, qui épousa successivement deux rois de France, Charles VIII (1491) et Louis XII (1498), et dont la fille, Claude de France, après avoir épousé le roi François I (1514), assura à la couronne l'héritage de la Bretagne (1515). La réunion solennelle eut lieu en 1532.

Comtes et ducs de Bretagne.

Nomenoé,	822	Eudes et Hoël III,	1148
Erisopoé,	851	Conan IV,	1156
Salomon,	857	Geoffroy II,	1171
Pasquiten et Gurvand,	874	Constance et Arthur I,	1196
Alain I et Judicaël,	877	Pierre Mauclerc et Alix,	1213
Gurmhaillon,	907	Jean I,	1237
Juhel Bérenger,	930	Jean II,	1286
Alain II, *Barbetorte*,	937	Jean II,	1305
Drogon,	952	Arthur II,	1305
Hoël I,	953	Jean III,	1312
Guerech,	980	Charles,	1341
Conan I,	987	Jean IV,	1364
Geoffroy I,	1002	Jean V,	1399
Alain III,	1008	François I,	1422
Conan II,	1040	Pierre II,	1450
Hoël II,	1066	Arthur III,	1457
Alain-Fergent,	1084	François II,	1458
Conan III,	1112	Anne.	1488

BRETAGNE (GRANDE-), *Great Britain* en anglais, *Britannia Major*, la plus grande des îles britanniques, comprend l'Angleterre et l'Ecosse, et est ainsi nommée depuis la réunion des deux royaumes sous le règne de Jacques I en 1603. Cette île a 880 kil. du N. O. au S. E.; sa largeur au N. est de 275 kil., de 124 au centre, de 488 au S. Elle est bornée au N. et à l'E par la mer du Nord, au S. par la Manche, à l'O. par le canal St-George et la mer d'Irlande, les Orcades et les Hébrides. Communément on désigne sous le nom de Grande-Bretagne toute l'étendue des possessions qui composent la monarchie anglaise. En ce sens, outre les îles britanniques, c.-à-d. la Grande-Bretagne proprement dite et l'Irlande, avec les îles qui avoisinent les côtes, telles que les îles de Wight, de Man, d'Anglesey, les archipels des Hébrides, des Orcades, des Shetland, etc., dont l'ensemble forme le *Royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande* (*United Kingdom*); la Grande-Bretagne comprend : 1° en Europe, Heligoland, dans la mer du Nord : Jersey, Guernesey, dans la Manche; Malte et les îles Ioniennes dans la Méditerranée, et la ville de Gibraltar, en Espagne; 2° en Asie, la plus grande partie de l'Inde en-deçà du Gange; les roy. d'Assam, d'Arakan et autres grands territoires dans l'Inde au-delà du Gange (*Voy.* INDE ANGLAISE); l'île de Ceylan, la ville d'Aden dans l'Arabie mérid.; 3° en Afrique, des établissements en Guinée et dans le Sénégal, les îles Maurice, Ste-Hélène, l'Ascension, quelques points à Madagascar et la colonie du Cap de Bonne-Espérance; 4° en Amérique, la Nouvelle-Bretagne, comprenant le Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, le Labrador, la Terre-Neuve et la région de l'O; les terres et îles Arctiques anglaises; presque toutes les Petites-Antilles et la Jamaïque; la Guyane anglaise; l'archipel de Magellan; 5° en Océanie, la moitié orientale de l'Australie et divers territoires sur la côte occid., la Diéménie et le groupe de Norfolk. Londres est la capit. de l'Angleterre et de tout le Royaume-Uni. La population réunie de tous ces territoires, en y comprenant les pays vassaux, ne peut aller à moins de 172 millions d'hab., savoir 23,500,000 pour l'Europe, 146,500,000 pour l'Asie, et au moins 2,000,000 pour le reste du monde. De ces possessions, celles qui en elles-mêmes ont peu de valeur forment comme une chaîne de points militaires et de lieux de relâche qui permettent aux flottes et aux troupes anglaises d'aller d'un bout du globe à l'autre avec facilité. — La Grande-Bretagne, ainsi appelée pour la distinguer de la Bretagne française, doit son nom au mot *Prydain*, nom que portait cette île avant la conquête des Romains et que ces derniers traduisirent par celui de *Britannia*. Ce nom du reste ne s'étendait guère qu'à la partie mérid. de l'île, jusqu'à la Clyde, et ne comprenait que la partie appelée auj. Angleterre; le reste de l'île jusqu'au N., auj. l'Ecosse, était désigné sous le nom de *Calédonie*. (*Voy.* pour l'histoire de la Grande-Bretagne les articles ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE, etc.)

BRETAGNE ANCIENNE, *Britannia*, et quelquefois *Britannia Major*. C'est la Grande-Bretagne actuelle, possédée en grande partie par les Romains qui la divisaient en cinq prov. : Bretagne 1re au S., Bretagne 2e à l'O., Flavie Césarienne à l'E., Grande-Césarienne au N. de l'Angleterre, Valentie au S. de l'Écosse. Elle était défendue au S. par le mur d'Adrien (qui allait du golfe de Solway à Shields), et au N. par le mur de Sévère (du golfe de la Clyde au Frith de Forth). Le S. O. de la Bretagne fut d'abord aperçu par les Marseillais qui allaient se fournir d'étain aux îles Cassitérides, auj. *Sorlingues*. César y parut l'an 55 av. J.-C. et n'y fit que de faibles conquêtes. Claude poussa plus avant. Sous Domitien, les légions romaines, conduites par Agricola, pénétrèrent jusqu'au mont Grampians. Constance Chiore ajouta la Valentie aux possessions romaines. En 411, les Romains évacuèrent la Bretagne après avoir réparé le mur d'Adrien. Elle fut bientôt après envahie par les Saxons et les Angles. *Voy.* ANGLETERRE.

BRETAGNE (NOUVELLE-). On comprend sous ce nom toute l'Amérique anglaise du N., moins les Terres Arctiques anglaises. Elle est située entre 54°-136° long. O., 43° 20'-77° 50' lat. N. On la divise vulgairement en 5 parties : 1° les 2 Canadas avec la Nouv.-Écosse et le Nouv.-Brunswick, plus la Terre-Neuve; 2° le Labrador avec le Maine orient.; 3° la Nouv.-Galles mérid. et septentr.; 4° le Nouv.-Hanovre et le Nouv.-Cornouailles; 5° les immenses solitudes comprises entre ces deux derniers pays; la division réelle forme 6 gouvernements : Quebec, York ou Haut-Canada, Nouv.-Brunswick, Nouv.-Écosse, Prince-Édouard, Terre-Neuve. Le ch.-l. général est Québec. Régions très variées, mais en général humides et froides; les montagnes Rocheuses traversent ces contrées du S. E. au N. O.; le fleuve St-Laurent les arrose; lacs immenses. Des tribus indigènes barbares, dont les principales sont les Knistinos et les Atapeskovs, errent dans ces déserts. On en tire beaucoup de fourrures, et la compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson s'est formée pour exploiter cette branche d'industrie.

BRETAGNE (archipel de la NOUVELLE-), en Australie, au N. de l'archipel de la Louisiade, à l'E. de la Papouasie, par 146°-150° long. E., 4°-6° 25' lat. N. Les deux îles principales sont celles de la Nouv.-Bretagne et de la Nouv.-Irlande. Ensuite viennent l'île du Duc-d'York, le Nouv.-Hanovre, Gérar de Nys, etc. Volcans, forêts. On dit ces îles assez peuplées. Elles ont été découvertes par Dampierre (1699).

BRETENOUX, ch.-l. de cant. (Lot), à 9 kil. de St-Céré; 700 hab.

BRETEUIL, ch.-l. de cant. (Eure), à 33 kil. S. O. d'Evreux; 2,500 hab. Hauts-fourneaux; forges; fonderie de canons.

BRETEUIL, ch.-l. de cant. (Oise), près de la source de la Noye, à 28 kil. N. E. de Beauvais; 2,700 hab. Papeterie, lainages, cordonnerie.

BRETEUIL (L.-Aug. LE TONNELIER, baron de), ministre d'état, né en 1733 à Preuilly en Touraine, mort à Paris en 1807, fut employé par Louis XV comme ambassadeur en Russie, en Suède, en Hollande, à Vienne; fut chargé en 1783 par Louis XVI du département de la maison du roi et du gouvernement de Paris, et fut placé en 1789 à la tête du ministère qui remplaça Necker et qui ne dura qu'un moment. Il émigra bientôt après et revint en France en 1802. Pendant son ministère, Breteuil voulut le bien, mais il déploya peu de capacité.

BRETIGNY, village de France (Eure-et-Loir), à 9 kil. S. E. de Chartres. Il est fameux par le traité de 1360 entre les Anglais et le roi Jean. Ce dernier, prisonnier des Anglais, devait payer pour sa rançon 3,000,000 d'écus d'or, céder la Normandie, etc.; le traité ne fut point accompli et le roi Jean mourut à Londres en captivité.

BRETON (le PERTUIS-), canal du golfe de Gascogne entre la côte du dép. de la Charente-Inférieure et l'île de Ré.

BRETON (île du CAP-), dans le golfe Saint-Laurent, entre 45° 30' et 47° 15' lat. N., 62° 15' et 63° 47' long. O. : 130 kil. sur 75; fait partie des possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

BRETONS. *Voy.* BRETAGNE ANCIENNE.

BRETTEN ou BRETTHEIM, ville du grand-duché de Bade, à 42 kil. S. de Heidelberg; 2,600 hab. Patrie de Mélanchthon.

BRETTEVILLE-SUR-LAIZE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 19 kil. N. O. de Falaise; 800 hab.

BREUGHEL, nom d'une famille de peintres flamands, originaire du village de Breughel près de Bréda. Les plus connus sont : Pierre, né à Breughel

en 1510, mort à Bruxelles en 1570, qui traita surtout des sujets gais, des noces, des fêtes, et fut surnommé *Pierre-le-Drôle;* et Jean son fils, né à Bruxelles en 1568, mort vers 1642, qui réussit dans le paysage. On le surnomma *Breughel-de-Velours*, parce qu'il portait habituellement des habits de cette étoffe.

BREVANNES, village du dép. de la Haute-Marne, à 40 kil. de Chaumont; 1,200 hab. Mine de fer.

BRÈVES (Fr. SAVARY DE), ambassadeur de la France auprès de la Porte, né en 1560, mort en 1628, fit conclure en 1604 entre la France et la Porte un important traité d'alliance et de commerce. Il avait étudié les langues orientales et il rapporta plus de 100 volumes turcs et persans. On a publié la *Relation de* ses *voyages*, 1628.

BRÉVINE (LA), vallée de Suisse (Neufchâtel), à 20 kil. O. de Neufchâtel; 9 kil. de long. Eaux minérales. Elle renferme le lac d'Étalières.

BREVIODURUM, auj. PONT-AUDEMER.

BREYDENBACH (Bernard DE), doyen de l'église de Mayence dans le XVe siècle, fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï dont il fit imprimer la *Relation* en latin à Mayence, 1486, in-fol. C'est le plus ancien livre où se trouve l'alphabet arabe.

BRÉZÉ (maison de), famille française noble et ancienne, illustrée au XVe siècle par le grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, Pierre de Brézé, mort en 1465 (*Voy.* l'art. suiv.); par le grand-sénéchal de Normandie Jacques de Brézé, mort en 1494; et au XVIIe siècle par le maréchal de Brézé (Urbain Maillé), mort en 1650, etc. *Voy.* aussi DREUX-BRÉZÉ et MAILLÉ.

BRÉZÉ (Pierre DE), grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, aida puissamment Charles VII à chasser les Anglais; fut chargé par Louis XI de conduire des secours à Marguerite d'Anjou, et fut tué en 1465 à la bataille de Montlhéry, dans la guerre dite du *Bien-Public.*

BRÉZOLLES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil. S. O. de Dreux: 800 hab.

BRIAL (dom), laborieux bénédictin de Saint-Maur, né à Perpignan en 1743, mort à Paris en 1828, travailla d'abord à l'*Histoire littéraire de France.* Chargé ensuite de continuer le *Recueil des historiens des Gaules et de France*, il en publia de 1785 à 1822 les vol. 14 à 18, et laissa manuscrit le 19e, qui a été publié en 1835 par MM. Daunou et Naudet. Il a aussi composé un grand nombre de mémoires sur des points d'histoire. Il fut de l'Académie des Inscriptions.

BRIANÇON, *Brigantia* ou *Brigantium*, ch.-l. d'arrond. (Hautes-Alpes), à 57 kil. N. E. de Gap, sur la rive droite de la Durance; 3,545 hab. Briançon est élevée de 1,306 mètres au-dessus du niveau de la mer: elle est défendue par 7 forts, dont 5 communiquent ensemble par des chemins creusés dans le roc. Pont hardi. Fabrique de chapeaux, clous, faux; filature de coton. — L'arr. de Briançon a 5 cantons (Le Monestier, L'Argentière, Aiguilles-en-Queyras, Lagrave-en-Oysans, plus Briançon), 27 communes et 30,839 hab.

BRIANÇONNAIS, partie du Haut-Dauphiné, qui avait pour ch.-l. Briançon; autres villes: Queyras, Le Monestier, Mont-Genèvre. Il faisait jadis partie du territoire des *Brigantini* (Narbonnaise 2e); plus tard il appartint aux dauphins de Vienne qui se qualifièrent de princes de Briançon et comtes de Cézanne. Il fait auj. partie du dép. des H.-Alpes.

BRIANSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 110 kil. O. d'Orel, sur la Dena; 3,000 hab.

BRIARE, *Brivodurum*, ch.-l. de cant. (Loiret), sur le canal du même nom, à 40 kil. S. de Montargis; 2,977 hab. — Le canal de Briare, commencé par Henri IV, achevé par Louis XIII, unit la Loire et la Seine; il commence à Briare et se jette dans le canal du Loing à Montargis; il a 55 kil. de long.

BRIARÉE, un des géants qui attaquèrent le ciel, avait cent bras et cinquante têtes. Il fut vaincu par Neptune, qui l'emprisonna sous l'Etna.

BRICE (saint), évêque de Tours, succéda vers l'an 400 à saint Martin. Des ennemis jaloux de son mérite dirigèrent contre lui des calomnies qui trompèrent le peuple de Tours; il fut chassé de son siége, et obligé de se retirer à Rome; mais il fut rappelé quelques années après, et mourut en 444. Sa fête se célèbre le 13 novembre.

BRIÇONNET (Guillaume), cardinal, joua un rôle important sous les règnes de Louis XI, Charles VIII et Louis XII. C'est d'après ses conseils que Charles VIII entreprit la conquête de l'Italie. Ce prince le nomma évêque de St-Malo, puis archevêque de Reims et premier ministre. Il eut de violents démêlés avec Jules II, qui l'excommunia. Il mourut en 1514 dans un âge avancé. — Avant d'entrer dans les ordres, il avait été marié et avait eu deux fils, dont l'un, Guillaume, fut évêque de Meaux, ambassadeur à Rome, et favorisa les savants. Il mourut en 1533.

BRIDAINE (Jacques), célèbre missionnaire, né dans un village près d'Uzès en 1701, mort en 1767, se fit remarquer par la ferveur de son zèle et par une éloquence mâle, hardie, qui commandait l'attention par des traits sublimes, ou la réveillait par des saillies inattendues. Il parcourut presque tous les villages du midi de la France, et fit jusqu'à 265 missions. On voulut l'entendre à Paris, et il prononça à St-Sulpice un sermon sur l'éternité qui fit la plus terrible impression sur son auditoire, et dont le début est regardé comme un chef-d'œuvre. Ses sermons étaient improvisés: il n'en reste que quelques fragments insérés dans sa vie qu'a publiée l'abbé Caron sous ce titre: *Le Modèle des Prêtres*, Paris, 1804, ou cités par Maury et La Harpe.

BRIDGEND, petite ville d'Angleterre (Glamorgan, dans le pays de Galles), à 10 kil. N. O. de Cowbridge; 1,800 hab. Lainages; fabrique d'armes.

BRIDGENORTH, ville d'Angleterre (Shrop), sur la Saverne, à 32 kil. S. E. de Shrewsbury; 6,300 hab. Beau pont qui réunit la haute et la basse ville.

BRIDGETOWN (c.-à-dire *ville à pont*), port de mer, capit. de la Barbade, une des Antilles, au fond de la baie de Carlisle; jolie ville, belle cathédrale; 20,000 hab. Elle a beaucoup souffert de l'ouragan de 1780. — Il y a plusieurs petites villes du nom de Bridgetown aux États-Unis.

BRIDGEWATER, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells; 8,000 hab. Beau pont sur la Parret; canal fameux. Industrie et commerce assez actifs. Patrie de l'amiral Blake. — Le canal de Bridgewater va: 1° des mines de houille de Worseley à Manchester, 2° de Manchester à Runcorn, 3° de Worseley aux marais de Chatmoss: il communique avec le canal du Grand-Tronc, et a 88 kil. de longueur.

BRIDGEWATER, ville des États-Unis (Massachussets), à 33 kil. S. de Boston; 6,000 hab. — Autre ville des États-Unis (New-Jersey), à 4 kil. de Boundbrook; 3,500 hab.

BRIDGEWATER (Thomas EGERTON, comte de), chancelier d'Angleterre sous Jacques I, fut chargé, entre autres affaires importantes, de suivre le procès du comte de Somerset, ancien favori de Jacques, accusé d'empoisonnement, et eut la force de s'opposer au roi qui voulait pardonner au coupable. Il résigna les sceaux en 1617 et désigna Bacon pour lui succéder. Il mourut peu de jours après. Jacques I l'avait créé baron d'Ellesmere, vicomte de Brackley, comte de Bridgewater. C'est sous ce dernier titre que ses descendants sont connus.

BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de), descendant du précédent, né en 1736, mort en 1803,

s'est rendu célèbre par un canal qu'il fit creuser à ses frais de Worseley à Manchester; ce canal, construit par l'ingénieur Brindley, est regardé comme un des ouvrages les plus beaux et les plus hardis en ce genre. Il a produit au duc de Bridgewater une fortune immense, en même temps qu'il a enrichi tout le pays. — Un autre membre de cette famille, le révérend François-Henri Egerton, comte de Bridgewater, né en 1756, mort en 1829, s'est fait un nom en léguant par son testament à la Société royale de Londres une somme de 8,000 liv. sterling (environ 192,000 francs), pour être distribuée entre plusieurs auteurs qui se chargeraient de rédiger des ouvrages ayant pour but de démontrer la puissance et la sagesse de Dieu. Cette belle fondation a déjà fait naître plusieurs excellents ouvrages, composés par Herschell, Buckland, Bell, etc. C'était du reste un homme fort bizarre.

BRIDPORT, ville d'Angleterre (Dorset), à 24 kil. O. de Dorchester, près de la Manche: 4,500 hab. Port. Armements pour Terre-Neuve.

BRIE, ancienne prov. de France, comprise dans les deux grands-gouvernements d'Ile-de-France et de Champagne-et-Brie; d'où elle se divisait en *Brie champenoise* et *Brie française*. La première était située à l'O. de la Champagne, au N. du Senonais, au N. E. et à l'E. de la Brie française. Villes principales: Meaux, ch.-l. de toute la Brie; Dammartin, Château-Thierry, Germigny-l'Évêque, Provins, Coulommiers, Montmirail, Sézanne. Les environs de Château-Thierry se nommaient *Brie pouilleuse*; quelquefois on en faisait une troisième portion de la Brie. Aujourd'hui la Brie champenoise fait partie des départements de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Aisne. La *Brie française* était comprise dans la partie S. E. de l'Ile-de-France, à l'E. et au S. O. de la Brie champenoise: elle est beaucoup moins vaste que la première. Places: Brie-Comte-Robert, Lagny, Corbeil, Nangis, Rosoy, Gèvres, Villeroi. Elle fait auj. partie du dép. de Seine-et-Oise. On recueille beaucoup de grains dans la Brie et on y fait des fromages renommés. — Au temps de César les *Meldi* occupaient cette contrée, qui n'était qu'une vaste forêt nommée *Brigensis saltus*; elle fut, sous l'empire romain, comprise dans la 4e Lyonnaise, et sous les Francs dans le royaume de Neustrie. Sous les derniers Carlovingiens, la Brie eut des comtes particuliers, qui portèrent le plus souvent le titre de comtes de Meaux, siége de leur seigneurie. En 988, Hubert de Vermandois, comte de Meaux, devint comte de Troyes, et depuis ce moment la Brie suivit les destinées de la Champagne.

BRIE-COMTE-ROBERT, *Bria-Comitis-Roberti*, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. de Melun, sur l'Yères, ce qui parfois la fait nommer Brie-sur-Yères. Grand commerce de grains et de fromage dits de Brie. Elle fut ainsi nommée à cause du séjour qu'y fit Robert de France, comte de Brie.

BRIEC, ch.-l. de canton (Finistère), à 14 kil. N. E. de Quimper: 4,592 hab.

BRIEG, *Brega*, ville des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 42 kil. S. E. de Breslau; 10,550 hab. Grand pont de bois. Gymnase, institutions charitables, etc. Cotonnades, draps, chapeaux, etc.

BRIEN, souverain de l'Irlande, né en 926, régna 56 ans sur l'Irlande méridionale, battit les Danois dans 49 combats et les expulsa définitivement de l'île après la victoire de Cloutar, 1014. Il fut assassiné par un Danois. Il favorisa l'établissement de la religion chrétienne dans ses états. — Ses descendants, qui portaient le nom d'O'Brien (c.-à-d. fils de Brien), continuèrent à régner pendant 500 ans sur l'Irlande. Le dernier des O'Brien, Donogh O'Brien, surnommé *le Gras*, fut détrôné par Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1543. Depuis cette époque la famille des O'Brien se partagea en deux branches: la première s'éteignit dans le XVIIIe siècle en la personne d'Antonie-Th.-Septimanie O'Brien, fille de lord J.-Ch. O'Brien, vicomte de Clara, puis comte de Thomond, qui servit en France et y reçut le titre de maréchal; la seconde subsiste encore auj.

BRIENNE ou BRIENNE-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aube), sur l'Aube, à 23 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 2,000 hab. Bonneterie, etc. Commerce en blé, chanvre et laine. Brienne formait un comté possédé par l'illustre maison de Brienne. Elle était célèbre par une école militaire où fut élevé Bonaparte; cette école n'existe plus. Combat opiniâtre entre les Français et les alliés, 29 janvier 1814.

BRIENNE (maison de). Les comtes de Brienne font remonter leurs ancêtres jusqu'à Engilbert, qui vivait sous Hugues Capet, au Xe siècle. Ils étaient vassaux des comtes de Champagne. L'un d'eux, Jean, monta sur les trônes de Jérusalem et de Constantinople; un autre, Gautier III, devint roi titulaire de Sicile par son mariage avec la sœur et l'héritière de Guillaume III (1198); mais il mourut sans avoir pu se faire reconnaître, 1205. Le dernier seigneur de ce nom, Gautier VI, mort en 1356, fut connétable de France. (*Voy.* les art. suivants).

BRIENNE (Jean DE), épousa l'héritière du royaume de Jérusalem, Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat (1209), et essaya inutilement de se mettre en possession de son royaume. En 1229, il devint empereur de Constantinople après la mort de Pierre de Courtenay, et résista aux attaques des Grecs et des Bulgares. Il n'était d'abord que tuteur du jeune Baudouin II; mais il fut reconnu empereur dès 1231. Il mourut sur le trône en 1237 dans un âge très avancé.

BRIENNE (GAUTIER DE), général du XIVe siècle, servit d'abord le roi de Naples, s'empara en 1342 du souverain pouvoir à Florence, y commit toutes sortes d'exactions et s'en fit chasser au bout d'un an. Il se réfugia en France où le roi Jean le nomma connétable. Il fut tué peu de mois après à la bataille de Poitiers, 1356. Il posséda quelque temps le duché d'Athènes; mais il le perdit bientôt et ne put jamais le reprendre.

BRIENNE (LOMÉNIE DE), ministre. *Voy.* LOMÉNIE.

BRIENNE (NICÉPHORE). *Voy.* BRYENNE.

BRIENON. *Voy.* BRINON.

BRIENTZ ou BRIENZ, ville et lac de Suisse (Berne), à 50 kil. S. E. de Berne. Fromages célèbres. Le lac est très poissonneux.

BRIENZA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 34 kil. S. O. de Potenza; 4,350 hab.

BRIES, ville de Hongrie (Sohl), à 48 kil. N. E. d'Alt-Sohl; 6,300 hab.

BRIET (Ph.), jésuite, bibliothécaire du collége de Paris, né à Abbeville en 1601, mort en 1668. On a de lui des ouvrages de géographie et de chronologie distingués: *Parallela geographiæ veteris et novæ*, Paris, 1649, 3 vol. in-4; *Chronicon, ab orbe condito ad annum Christi*, Paris, 1663, 7 vol. in-12; *ibid.*, in-fol., 1682; *Philippi Labbe et Philippi Brietii Concordia chronologica*, Paris, 1770, 5 vol. in-fol.; *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol.

BRIEUC (saint), *Briochus*, né dans la Grande-Bretagne vers 409, fut un des principaux disciples de saint Germain d'Auxerre, qui était allé faire une mission dans la Bretagne, et qui l'emmena en France. Quelque temps après, Brieuc retourna dans sa patrie, et y fit de nombreuses conversions. A 70 ans il passa dans l'Armorique (Bretagne), y bâtit un monastère sur un terrain que lui donna le comte de Liwil, son parent: ce monastère, où il mourut en 582, a été l'origine de la ville de Saint-Brieuc. — Pour la ville, *Voy.* SAINT-BRIEUC.

BRIEY, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 22 kil. N. O. de Metz; 1,730 hab. — L'arr. de Briey a 5 cant.

(Audun-le-Roman, Conflans, Longwy, Longuion, plus Briey), 120 communes et 62,946 hab.

BRIGANTES, peuple de la Bretagne ancienne, dans la Grande-Césarienne, au N. des *Parisi*. Leur territoire répond à une partie du Northumberland. Sous Vespasien, ils furent soumis par Cerealis.

BRIGANTIA. *Voy.* BRAGANCE, BREGENZ et BRIANÇON.

BRIGANTINUS LACUS, auj. *lac de Constance*, ainsi nommé de la ville de *Brigantia* (Bregenz), qui est sur ses bords.

BRIGANTIUM, ville de Gaule, auj. BRIANÇON.

BRIGANTIUM, ville d'Hispanie, auj. COROGNE (LA).

BRIGG, bourg de Suisse (Valais), à 40 kil. N. O. de Domo-d'Ossola, sur le Rhône; 600 hab. Commerce de transit pour les marchandises qui traversent le Simplon. Bains longtemps fréquentés.

BRIGGS (H.), célèbre mathématicien anglais, né vers 1556 à Warley-Wood (York), mort en 1630, fut professeur de géométrie au collége de Gresham à Londres, puis occupa la chaire fondée par Saville à Oxford. Il perfectionna l'invention des logarithmes qui venait d'être faite par J. Neper, et fit un grand nombre de travaux utiles à l'astronomie et à la géographie. On lui doit *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, ouvrage d'un travail immense, qui est la base des tables de logarithmes publiées depuis.

BRIGHTON, ville d'Angleterre (Sussex), à 80 kil. S. de Londres, au fond d'une baie de la Manche; 25,000 hab. Très jolie ville; magasins opulents, bains chauds et froids très fréquentés. Promenades, théâtre, et surtout joli palais nommé Pavillon de la Marine. — Brighton était un hameau il y a 30 ans: un caprice du régent, depuis George IV, qui y établit sa résidence d'été, en a fait une ville charmante; c'est le rendez-vous du monde élégant pendant l'été.

BRIGIDE (sainte), vierge, abbesse et patronne de l'Irlande, née à Fochard, dans le comté d'Armagh, au VIe siècle. Elle se construisit sous un gros chêne une cellule autour de laquelle vinrent se ranger plusieurs personnes de son sexe qui la prirent pour mère et elle fonda ainsi un couvent. Sa règle fut suivie par un grand nombre de monastères d'Irlande.

BRIGITTE (sainte), fille de Birger, prince suédois, et issue de la famille des Brahé, née en 1302, épousa Ulf-Gudmarson, prince de Néricie, dont elle eut huit enfants. Après la mort de son mari, Brigitte fonda vers 1363 l'abbaye de Wadstena, diocèse de Lincoping. Elle partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans; elle visita les lieux saints. Elle mourut à Rome en 1373 peu après son retour. On a de cette sainte des *Révélations* qui furent écrites par le moine Pierre, prieur d'Alvastre: elles ont été imprimées à Rome en 1455, et traduites en français sous le titre de *Prophétie merveilleuse de sainte Brigitte*, Lyon, 1536. Sa fête se célèbre le 8 décembre. — L'ordre de *Sainte-Brigitte* était composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevrault; l'abbesse avait l'autorité suprême.

BRIGNAIS, *Prisciniacum*, village du dép. du Rhône, à 9 kil. S. O. de Lyon; 1,500 hab. Bestiaux, vins. Maisons de plaisance.

BRIGNOLES, *Brinonia*, ch.-l. d'arr. (Var), sur le Calami, à 43 kil. S. O. de Draguignan; 5,652 hab. Belle fontaine. Société d'agriculture, bibliothèque. Bougies, savons, etc. Commerce d'huile, vins, prunes dites de Brignoles, etc. — L'arr. de Brignoles a 8 cantons (Roque-Brussanne, Cotignac, Rians, Tavernes, Bessé, Barjols, Saint-Maximin, plus Brignoles), 62 communes et 71,136 hab.

BRIHUEGA, ville d'Espagne (Guadalaxara), sur la Tajuna, à 28 kil. N. E. de Guadalaxara. Le duc de Vendôme y fit prisonnière l'arrière-garde des alliés commandée par lord Stanhope, 1710.

BRIL (Paul), peintre flamand, né en 1550 à Anvers, mort à Rome en 1625, quitta la maison paternelle à l'âge de quatorze ans pour aller rejoindre à Rome son frère Matthieu, peintre de Grégoire XIII. Après la mort de ce frère qui lui avait servi de maître et qu'il surpassa bientôt, Sixte V l'employa à décorer ses palais et les couvents d'Italie. Le Musée possède de lui deux tableaux; *les Pèlerins d'Emmaüs*, et *Syrinx métamorphosée en roseau*.

BRILLE (LA) ou BRIELLE, ville et port de Hollande (Hollande mérid.), dans l'île de Wœrn, à 13 kil. S. O. de Rotterdam; 3,000 hab. La tour carrée de l'église Ste-Catherine sert de phare. Ce fut la première place prise par les insurgés, dits les *Gueux de mer* (1572). Patrie de Tromp et de Guill. de Witt.

BRILLON, ville des États prussiens (Westphalie), à 32 kil. E. d'Arensberg; 2,766 hab. Argent, plomb, calamine aux environs.

BRINDES, *Brundisium* en latin, *Brindisi* en italien, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 100 kil. N. O. d'Otrante, sur l'Adriatique; de 5 à 6,000 hab. Excellent port, mais dont la passe est comblée. Archevêché. Elle fut très importante chez les anciens. Elle avait encore 60,000 hab. au XIIIe siècle. *Voy.* BRUNDISIUM.

BRINIATES, petite nation de la Ligurie, à l'O. de la *Macra* et des *Apuani*.

BRINON-L'ARCHEVÊQUE ou BRIENON, ch.-l. de cant. (Yonne), à 15 kil. E. de Joigny; 2,678 hab.

BRINON-LES-ALLEMENS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. S. de Clamecy; 1,000 hab.

BRINVILLIERS (Marie-Marguerite DE), célèbre empoisonneuse, fille de Dreux d'Aubray, lieutenant civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers, mestre-de-camp. Corrompue dès son enfance, elle eut un commerce adultère avec un officier de cavalerie, Gaudin de Sainte-Croix, que le lieutenant civil fit enfermer à la Bastille (1663). Celui-ci, ayant connu dans sa prison l'Italien Exili, qui faisait métier de composer des poisons, et ayant appris de lui son art criminel, l'enseigna à sa maîtresse, et tous deux s'en servirent pour se défaire de ceux dont ils convoitaient la fortune. Ils empoisonnèrent successivement le père de la marquise, ses deux frères et sa sœur. Le crime fut découvert à la mort de Sainte-Croix, chez lequel on trouva des pièces accusatrices (1670); la Brinvilliers prit aussitôt la fuite: mais elle fut arrêtée à Liége, ramenée à Paris, jugée et exécutée en 1676.

BRIOLAY, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 11 kil. N. E. d'Angers; 800 hab.

BRIONI (îles), îles des États autrichiens, dans la mer Adriatique, sur la côte d'Illyrie, au N. O. de Pola, par 11° 22' long. E., 44° 53' lat. N. Marbres.

BRIONNAIS, petit pays de France, partie du bailliage de Semur en Bourgogne, sur les confins du Bourbonnais. Une ville de Semur y était située et prenait de là le nom de Semur-en-Brionnais pour la distinguer de Semur-en-Auxois.

BRIONNE, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Rille, à 15 kil. N. E. de Bernay; 1,700 hab. Draps, filatures de coton, tanneries. Il s'y tint en 1050 un concile où fut condamnée l'hérésie de Bérenger.

BRIORD, village du dép. de l'Ain, à 16 kil. S. E. de Belley. C'est là que mourut Charles-le-Chauve.

BRIOUDE, *Brivas*, ch.-l. d'arr. (H.-Loire), sur l'Allier, à 47 kil. N. O. du Puy; 5,247 hab. Société d'agriculture, biblioth. Église gothique de St-Julien, etc.—L'arr. de Brioude a 8 cant. (Auzon, Blesle, La Chaise-Dieu, Langeac, La Voulte, Paulhaguet, Pinols, plus Brioude), 118 comm. et 82,755 hab.

BRIOUDE (VIEILLE-), à 4 kil. S. E. de Brioude. Beau pont qui s'est écroulé en 1822.

BRIOUX, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 11 kil. S. O. de Melle; 740 hab.

BRIOUZE, ch.-l. de cant. (Orne), à 26 kil. O. d'Argentan; 950 hab. Toiles.

BRIOVERA, ville de Gaule, auj. SAINT-LÔ.

BRIQUEBEC, ch.-l. de cant. (Manche), à 13 kil. S. O. de Valogne; 4,414 hab. Mine de cuivre. Eaux ferrugineuses.

BRISACH (NEUF-), ville forte de France, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 13 kil. S. E. de Colmar, près de la rive gauche du Rhin : 1,800 hab. Fortifications importantes construites par Vauban en 1690.

BRISACH (VIEUX-), ville du grand-duché de Bade, près de Neuf-Brisach, sur la rive droite du Rhin, à 21 kil. S. E. de Colmar, a beaucoup souffert des dernières guerres. Forts rasés en 1741. Cette ville était jadis capitale du Brisgau et ville impériale.

BRISÉIS ou HIPPODAMIE, fille de Brisès, prêtre de Lyrnesse en Cilicie, devint, après la prise de sa patrie, captive d'Achille, à qui elle fut ensuite enlevée par Agamemnon. Irrité de cet affront, le héros se retira dans sa tente et refusa de combattre pour les Grecs jusqu'à ce qu'elle lui fût rendue. La colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis fait le sujet de l'*Iliade*.

BRISGAU, *Decumates agri*, contrée d'Allemagne, au N. de la Suisse, eut longtemps des comtes particuliers. Plus tard il fut réuni aux domaines de la maison d'Autriche et compris dans l'Autriche antérieure. Il se divisait en *Bas-Quartier* ou *Brisgau* proprement dit, et *Haut-Quartier du Rhin*. Dans le Bas-Quartier on remarquait Freyburg, Vieux-Brisach, Willingen, Neuenbourg, Waldkirch, Zæhringen. Dans le Haut-Quartier étaient les 4 villes de Laufenburg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut (dans la Forêt-Noire); le Rheinthal en faisait partie. Depuis la paix de Presbourg, 1805, le Brisgau appartient au grand-duché de Bade. Il renferme auj. 140,000 hab., abonde en blé, en bois, en vin; possède des mines assez riches. L'industrie y est fort active.

BRISIGHELLA, ville des états ecclésiastiques, à 9 kil. de Faenza : 3,000 hab. Commerce de soie.

BRISSAC, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. S. O. d'Angers; 1,000 hab., a donné son nom à la célèbre famille de Brissac. Cette ville fut érigée en comté pour le premier maréchal de Brissac (1550), et en duché pour son fils (1612). Bataille entre Geoffroy-*le-Barbu*, duc de Bretagne, et Foulques-*le-Réchin*, comte d'Anjou, livrée en 1067.

BRISSAC (Charles DE COSSÉ-), maréchal de France, comte de Brissac en Anjou, né en 1505, mort en 1563, commanda avec de grands succès en Flandre et en Piémont sous les règnes de François I, Henri II et Charles IX. Ce fut un des plus braves généraux de son temps. Il maintint une discipline sévère et fit condamner à mort le jeune de Boissy qui avait combattu sans son ordre au siége de Vignale; mais il lui fit grâce au moment de l'exécution. En 1559 il succéda à Coligny dans le gouvernement de Picardie, et fut nommé en 1562 gouverneur de Normandie.—Plusieurs membres de la même famille devinrent après lui maréchaux de France. Ce sont : Artus de Cossé-Brissac son frère, qui, sous Charles IX, se distingua contre les Calvinistes et fut fait maréchal en 1567; — Charles, comte de Cossé-Brissac, fils de Charles, qui, sous Henri III, prit une grande part aux opérations de l'armée royale contre les Calvinistes, se rangea du parti des Ligueurs, et fut nommé, en 1594, gouverneur de Paris par le duc de Mayenne. Il remit cette place à Henri IV peu de mois après et fut nommé maréchal; Louis XIII lui donna le titre de duc en 1612. — J.-P.-Timoléon de Cossé-Brissac, qui servit d'abord sur mer et combattit contre les Turcs au siége de Corfou (1716), revint en France et fut fait maréchal par Louis XV en 1768. Il mourut en 1784.

BRISSAC (L.-Hercule-Timoléon DE COSSÉ, duc de), fils du précédent, né en 1734, fut, sous Louis XVI, gouverneur de Paris, colonel des Cent-Suisses, et enfin commandant-général de la garde constitutionnelle du roi (1791). Arrêté en 1792, à cause de son attachement à Louis XVI, il devint une des victimes des massacres de septembre.

BRISSON (Barnabé), magistrat français, né en 1531, mort en 1591, fut nommé par Henri III avocat-général au parlement de Paris (1575), puis président à mortier, et fut employé par ce prince dans plusieurs négociations importantes. Il tint une conduite fort équivoque dans la guerre civile. Lorsque Henri III eut quitté Paris (1589), les Seize, restés maîtres de la ville, donnèrent à Brisson la charge de premier président, en remplacement d'Achille de Harlay qu'ils avaient mis à la Bastille; mais peu après, mécontents du nouveau président qui conservait encore de l'attachement pour l'autorité royale, ils le pendirent (1591). Brisson était un savant jurisconsulte. Il composa le recueil connu sous le nom de *Code Henri*, 1587, un grand nombre de traités de jurisprudence en latin, et le livre *De regio Persarum principatu*.

BRISSON (Mathurin-Jacques), naturaliste et physicien, né en 1723 à Fontenay-le-Comte, mort en 1806, entra à l'Académie des Sciences en 1759, et enseigna la physique aux enfants de France. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire de physique*, 1780, 2 vol. in-4, et un *Traité élémentaire de physique*, 1789, qui eurent beaucoup de vogue.

BRISSOT (J.-Pierre), dit *de Warville*, du nom d'un village près de Chartres où il naquit, était fils d'un traiteur. Il entra d'abord chez un procureur, puis quitta l'étude du droit pour se faire auteur. Nourri des écrits de J.-J. Rousseau, il se fit de bonne heure remarquer par ses opinions exaltées contre l'inégalité des rangs et fut mis à la Bastille. Sorti de prison, il se rendit en Angleterre avec une mission du lieutenant de police; puis alla visiter l'Amérique, et revint en France en 1789. Il publia un journal républicain, *le Patriote français*, et fut nommé membre de la commune. Après la fuite de Louis XVI, il rédigea au Champ-de-Mars la fameuse pétition pour la déchéance du roi. Nommé à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il y fit déclarer la guerre à l'Autriche (1792), à l'Angleterre et à la Hollande (1793); obtint dans les assemblées une grande influence, et devint le chef d'un parti qu'on appelait les *Brissotins*; mais il s'attira la haine de Robespierre qui l'accusa d'être partisan du *fédéralisme* et de vouloir porter atteinte à l'unité et à l'indivisibilité de la république. Proscrit avec les Girondins à la journée du 31 mai, il prit la fuite; mais il fut arrêté, et monta sur l'échafaud le 31 octobre 1793. Brissot a composé plusieurs écrits de politique et de jurisprudence, un *Voyage aux États-Unis* (1791), etc. On a publié en 1828 ses *Mémoires* et son *Testament politique*, 4 vol. in-8.

BRISSOTINS. *Voy.* BRISSOT.

BRISTOL, grande ville et port d'Angleterre (Glocester), à 180 kil. O. de Londres, au confluent de l'Avon et de la Saverne; 105,000 hab. Elle est composée de deux parties : la vieille ville, antérieure de quatre siècles à l'ère chrétienne; la neuve, belle et bien ornée. Evêché. Belles places, beau faubourg Clifton. Pont suspendu sur l'Avon, belle cathédrale; superbe bazar couvert; hôtel-de-ville, hôtel des négociants, bourse, douane; *Institut* dit *philosophique*, bibliothèque. Ouvrages en métaux; manufactures d'objets en cuivre (épingles, etc., qui sont les premières de l'Angleterre); savon, faïence, produits chimiques. Grand commerce. Bristol est un des 4 grands ports marchands de l'Angleterre. Aux environs, eaux thermales à Hot-Wells. Bristol et sa banlieue forment un petit comté que l'usage confond dans celui de Glocester. — Plusieurs villes des Etats-Unis portent le nom de Bristol. La principale est dans le Rhode-Island, à 26 kil. N. de Newport; 3,200 hab. en 1820. On en exporte beaucoup d'oignons et autres légumes.

BRISTOL (canal de), golfe de la mer d'Irlande, sur la côte O. de la Grande-Bretagne, entre le pays de Galles au N., et la région S. O. de l'Angleterre: 175 kil. sur 200; il reçoit la Saverne. Il prend son nom de la ville de Bristol qui est sur la côte S. E.

BRISTOL (baie de), dans la mer de Kamtchatka, par 159° 20' long. E., 58° 20' lat. N.

BRISTOL (comte de). *Voy.* DIGBY.

BRITANNIA. *Voy.* BRETAGNE ANCIENNE.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, devait succéder à Claude; mais il fut privé de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude, qui mit sur le trône son fils Néron. Celui-ci, craignant que Britannicus ne fit valoir ses droits, l'empoisonna dans un repas après une feinte réconciliation, l'an 55 de J.-C. Britannicus n'avait que 15 ans. Cet événement tragique a inspiré à Racine une de ses plus belles pièces.

BRITANNIQUE (empire), *British empire*, et BRITANNIQUES (îles). *Voy.* BRETAGNE (GRANDE-).

BRIVA CURETIA, auj. BRIVES-LA-GAILLARDE.

BRIVA ISARÆ, auj. PONTOISE.

BRIVAS, ville de l'Aquitaine, auj. BRIOUDE.

BRIVATES PORTUS ou GESOBRIVATE, auj. *Brest*, ville de la Lyonnaise 3ᵉ, chez les *Osismii*, sur la mer. — Il y avait encore un lieu de ce nom chez les *Namnetes*, près de l'embouchure du *Liger*.

BRIVES, dite aussi *Brives-la-Gaillarde*, *Briva Curetia* en latin, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 22 kil. S. O. de Tulle, sur la Corrèze; 8,843 hab. Trib. de première instance et de commerce; biblioth. Filature de coton, distillerie d'eau-de-vie; commerce de truffes, volailles truffées, moutarde verte, etc. Patrie du cardinal Dubois et du maréchal Brune. — L'arr. de Brives a 10 cantons (Virgeois, Meyssac, Lubersac, Larche, Juillac, Donzenac, Beynac, Beaulieu, Ayen-Bas, plus Brives), 101 communes, et 113,094 hab.

BRIVIESCA, *Virovesca*, ville d'Espagne (Burgos), sur l'Oca, à 28 kil. N. E. de Burgos. Eaux minérales. Jean I de Castille y tint en 1388 des états-généraux où le titre de prince des Asturies fut confirmé à l'héritier présomptif de la couronne.

BRIVODURUM ou BRIARIA, auj. BRIARE.

BRIXEN, ville des États autrichiens (Tyrol), à 70 kil. S. E. d'Innspruck; 3,800 hab. Évêché, cathédrale, palais épiscopal. Bon vin.

BRIXENTES, peuple de la région des Alpes, habitait: 1° dans le N. E. de la Gaule Cisalpine, à l'O. du lac *Benacus* (lac de Garda); 2° dans la Rhétie au N. des *Isarci* et des *Medoaci*. Les *Brixentes* de la Cisalpine avaient pour chef-lieu *Brixia* (Brescia): les autres ont laissé des traces de leur nom dans le territoire de Brixen.

BRIXHAM, ville d'Angleterre (Devon), sur la baie dite Torbay, à 7 kil. N. E. de Dartmouth; 4,500 hab. Évêché. Célèbre source intermittente. C'est dans cet endroit que débarqua Guillaume d'Orange en 1688.

BRIXIA, ville de la Gaule cisalpine, auj. BRESCIA.

BROAD-ALBIN, ville des États-Unis (New-York), à 62 kil. O. d'Albany; 2,500 hab.

BROCARIO (Arnaud-Guillaume DE), célèbre imprimeur espagnol, imprima de 1514 à 1516 les 6 vol. in-fol. de la fameuse *Bible polyglotte*, dite de Ximenez, ou de Complute, ou d'Alcala, parce qu'elle fut imprimée à l'université d'Alcala (*Complutum* en latin): elle renferme les textes hébreu, chaldéen, grec et latin.

BROCKAUS (Frédéric-Antoine), fondateur d'une célèbre maison de librairie à Leipsick, né à Dortmund (Westphalie) en 1772, mort à Leipsick en 1823, fut successivement libraire à Dortmund, à Amsterdam, à Altenbourg et à Leipsick. Pendant son séjour à Altenbourg il entreprit la publication du célèbre dictionnaire connu sous le nom de *Conversation's Lexicon*, auquel il a attaché son nom. Il a fait encore imprimer un grand nombre d'écrits périodiques et d'ouvrages importants, tels que l'*Histoire des Hohenstaufen* de M. Raumer, le *Lexique bibliographique* de M. Ebert et la *Bibliographie allemande* d'Ersch, non terminée.

BROD, ville des États autrichiens (Esclavonie), sur la rive gauche de la Save, à 31 kil. S. E. de Poséga. — Il y a plusieurs autres Brod en Turquie, en Illyrie, et deux en Bohême.

BRODEAU, famille originaire de Tours, a produit plusieurs savants et gens de lettres estimés, entre autres, Julien Brodeau, avocat au parlement, mort en 1653, auteur de *Notes sur les arrêts de Louet*, et d'une *Vie de Dumoulin*. Il est mentionné dans les satires de Boileau.

BRODERSON (Abraham), gentilhomme suédois, fut aimé de la princesse Marguerite, fille de Waldemar, et contribua puissamment à faire placer sur la tête de cette princesse les trois couronnes du Nord. Marguerite le combla d'honneurs. Éric de Poméranie, neveu de cette reine, qui avait été désigné pour lui succéder, jaloux de la faveur dont jouissait Broderson, le fit arrêter et décapiter en 1410.

BRODY, ville des États autrichiens (Galicie), à 58 kil. N. E. de Lemberg; 22,000 hab. dont 16,000 Juifs. Presque toute en bois. Toiles, teintureries; commerce avec la Turquie et la Russie, surtout en cire, miel, suif, cuirs, fruits, etc.

BROECK, village de Hollande (Nord-Hollande), à 11 kil. N. d'Amsterdam; 750 hab., est célèbre par sa minutieuse propreté. Les rues y sont pavées en briques; les trottoirs sont en faïence, soigneusement lavés et frottés. C'est la demeure des plus riches négociants et des gros capitalistes hollandais.

BROGHILL (Roger BOYLE, baron de). *Voy.* BOYLE.

BROGLIE ou CHAMBROIS, ch.-l. de canton (Eure), à 11 kil. S. O. de Bernay; 950 hab. Commerce de papiers et étoffes de laine.

BROGLIE ou BROGLIA, famille originaire de Quiers en Piémont, qui a fourni à la France plusieurs maréchaux et autres personnages distingués.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), né en 1639, mort en 1727, fit la guerre sous Louis XIV, se distingua à Seneff, à Mulhausen, et fut fait maréchal en 1724.

BROGLIE (François-Marie, duc de), troisième fils du précédent, né en 1671, mort en 1745, servit avec la plus grande distinction sous Boufflers, Vendôme, Villars, et se signala surtout à Denain et à Fribourg. Fait maréchal en 1734, il commanda en Italie, remporta avec le maréchal de Coigny les batailles de Parme et de Guastalla; fut ensuite envoyé en Bohême, 1741, et ramena de Prague avec Belle-Isle une armée compromise. Jusqu'à lui sa famille n'avait porté que le titre de comte; il fut fait duc en 1742. Il mourut dans l'exil, victime d'intrigues de cour.

BROGLIE (Victor-François, duc de), fils aîné du précédent, né en 1718, battit les Prussiens à Sundershausen (1758) et à Berghen (1759). Nommé commandant de l'armée d'Allemagne, et créé maréchal à 42 ans, il remporta une nouvelle victoire à Corbach (1760): mais n'ayant pu s'accorder avec le maréchal de Soubise qui était venu se joindre à lui, il fut disgracié. En 1789, Louis XVI lui confia le ministère de la guerre; mais il fut bientôt forcé de se démettre et d'émigrer. Il mourut à Munster en 1804. L'empereur d'Allemagne l'avait nommé en 1759 prince du St-Empire, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus dans la guerre contre la Prusse.

BROGLIE (Victor-Claude, prince de), fils du précédent, fut député aux états-généraux en 1789. En 1791, il fut employé à l'armée du Rhin comme maréchal-de-camp; mais ayant refusé de reconnaître l'acte qui suspendait le roi de ses fonctions, il fut

destitué. Accusé devant le tribunal révolutionnaire, il périt sur l'échafaud, le 27 juin 1794, à l'âge de 37 ans.

BROGNI (J. ALLARMET DE), cardinal, fils d'un paysan de Brogni, près d'Annecy, né en 1342, mort en 1426, fut d'abord gardeur de troupeaux. Étant entré dans les ordres, il obtint la faveur des papes Clément VII, Benoît XIII et Alexandre V; fut fait cardinal (1385), et évêque de Viviers, puis archevêque d'Arles. Il présida le concile de Constance (1415), et y fit déposer Benoît XIII (Pierre de Lune), quoiqu'il fût personnellement attaché à cet antipape.

BROMBERG, en polonais *Bydgosz*, ville des États prussiens (Posen), sur la Braa, à 113 kil. N. O. de Posen; 8,000 hab. Ch.-l. de régence. Greniers d'abondance, haras. Draps, chapeaux, etc. Commerce en grains, bois, cuirs, laines, fer, etc. — La régence de Bromberg se divise en 9 cercles; elle a 177 kil. sur 124, et 275,000 hab. Elle est traversée par le canal de Bromberg ou de la Netze qui fait communiquer ensemble la Braa, la Netze, la Vistule, l'Oder, la Sprée, la Havel et l'Elbe.

BROMLEY, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. S. E. de Londres; 4,000 hab. Marché. On voit près de là le palais des évêques de Rochester.

BROMPTON, village d'Angleterre (York), à 20 kil. E. de Richmond; 1,250 hab. Renommé pour la salubrité de l'air.

BROMSGROVE, ville d'Angleterre (Worcester), à 18 kil. N. E. de Worcester; 7,500 hab. Toiles, clous, aiguilles.

BRONGNIART (Alex.-Théod.), architecte français, né à Paris en 1739, mort en 1813, se fit d'abord connaître par la construction d'un grand nombre d'hôtels particuliers, tels que ceux d'Osmond, de Frascati, de Montesson, etc. Il a donné les plans du couvent des Capucins-d'Antin (auj. collége Bourbon); du Père-Lachaise (cimetière de l'Est), et de la Bourse (1808). — Il a laissé des fils qui se sont fait un nom dans l'étude des sciences naturelles, surtout de la minéralogie.

BRONTE, ville de Sicile (Catane), près du mont Etna, à 40 kil. N. O. de Catane; 9,300 hab.

BRONZINO (LE), peintre. *Voy.* ALLORI.

BROOKE (Henry), écrivain irlandais, né en 1706, mort à Dublin en 1783, étudia d'abord le droit; mais s'étant lié avec Pope et Swift, il se livra tout entier à la littérature. Il a donné un poëme estimé, *la Beauté universelle*, en 6 chants; plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Gustave Wasa*, qu'on défendit de jouer à cause de la hardiesse des sentiments qui y sont exprimés, et plusieurs romans, *le Fou de qualité*, *Juliette Grenville*, etc. Ses œuvres diverses (non compris ses romans) ont été publiées à Londres, 4 vol. in-8, 1780.

BROOKE (mistriss), née Françoise MOORE, morte en 1789, a composé plusieurs romans, dont les plus connus sont *Rosina*, *Histoire de Julie Mandeville*, *Lettres de Juliette Catesby*, et des poésies légères.

BROOKFIELD, nom commun à plusieurs villes des États-Unis, dont la plus importante est située dans l'état de New-York, à 33 kil. S. d'Utica; 4,500 hab.

BROOKLYN, ville des États-Unis (New-York), dans l'O. de Long-Island, près de New-York; 4,400 hab.

BROOME (Will.), poëte anglais, né de parents obscurs dans le comté de Chester, mort en 1745, suivit la carrière ecclésiastique. Il fut le collaborateur de Pope dans sa traduction en vers de l'*Odyssée*; mais ne se trouvant pas assez bien payé, il se brouilla avec ce poëte. Il a donné une traduction en prose de l'*Iliade*.

BROONS, petite ville de France (Côtes-du-Nord), à 22 kil. O. de Dinan; 2,400 hab.

BROSELEY, ville d'Angleterre (Shrop), à 19 kil. S. E. de Shrewsbury; 4,850 hab. Fer, houille, etc.

BROSSAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 39 kil. S. O. d'Angoulême; 900 hab.

BROSSARD (Sébastien DE), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, puis de celle de Meaux, né vers 1660, mort en 1730, a composé un *Dictionnaire de musique*, où J.-J. Rousseau a puisé la plupart des articles insérés dans le sien. Il avait formé une belle collection de musique, qu'il légua après sa mort au roi Louis XV, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

BROSSE DE BOUSSAC (Jean DE), maréchal. *Voy.* BOUSSAC.

BROSSE (LA). *Voy.* LABROSSE.

BROSSES (Charles DE), président. *Voy.* DEBROSSES.

BROSSETTE (Claude), né à Lyon en 1671, mort en 1743, fut avocat-général, puis échevin de la ville de Lyon. Il fut le fondateur de l'académie de cette ville. On a de lui, outre des ouvrages de droit, des éditions estimées de Boileau et de Régnier, avec des éclaircissements historiques. Il avait été particulièrement lié avec Boileau, et avait entretenu avec lui, de 1699 à 1710, une correspondance suivie, qui a été publiée par Cizeron-Rival, 1770. Il avait aussi fait un commentaire sur Molière, qui s'est perdu.

BROTIER (Gabriel), érudit français, né en 1723 à Tannay dans le Nivernais, mort à Paris en 1789, entra chez les Jésuites et fut, jusqu'à la suppression de l'ordre, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand. On a de lui, outre des ouvrages de théologie et d'érudition, une édition fort estimée de *Tacite*, Paris, 1771, 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12, avec des commentaires et des suppléments dans lesquels il a tâché de combler les lacunes qui restent dans l'ouvrage de l'historien latin. On lui doit aussi une édition de *Pline* le naturaliste, 1779, 6 vol. in-12, et une belle édition du *Plutarque* d'Amyot, qu'il publia avec Vauvilliers, 1783 et années suiv., 22 vol. in-8. — Son neveu, André-Charles Brotier, a publié de lui quelques ouvrages posthumes, et a dirigé l'édition du *Théâtre des Grecs* de 1785.

BROU, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), sur l'Ozanne, à 35 kil. O. de Chartres; 2,100 hab.

BROUAGE (LE), bourg du dép. de la Charente-Inf., à 6 kil. N. de Marennes; 800 hab. Place forte et petit port. Aux environs, sont des marais salants, objet d'une exploitation très vaste.

BROUGHTON (archipel), groupe d'îles situé sur la côte occid. de l'Amérique sept., au N. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 50° 47' lat. N., et 128° 56' long. O. — On donne le même nom à un groupe d'îles de l'Océanie à l'E., de la Nouv.-Zélande par 44° lat. S. et 178° long. O.; l'île Chatam en est la principale. Ils ont été tous deux découverts par G.-R. Broughton.

BROUGHTON (Guillaume-Robert), navigateur anglais, né dans le comté de Glocester, mort à Florence en 1821. Il commandait le brick *le Chatam* dans la célèbre expédition du capitaine Vancouver. Il découvrit en 1790 plusieurs îles à l'embouchure de la Colombia, sur la côte, et leur donna son nom (*Voy.* l'art. précédent). Il reconnut en outre les états du Japon, la côte orientale de l'Asie et une partie de l'Océanie. En 1797, il eut part à la prise de Java; il remplissait alors les fonctions de commodore.

BROUSSAIS (François-Joseph-Victor), célèbre médecin français, né à St-Malo en 1772, mort à Paris en 1838, fut élève de Bichat et de Pinel. Il commença sa carrière par être médecin aux armées et fit en cette qualité toutes les campagnes de la république et de l'empire. Rentré en France en 1814, il fut nommé médecin ordinaire du Val-de-Grâce, et c'est à partir de ce moment qu'il commença sa célèbre réforme. Déjà en 1808 il avait publié une *Histoire des phlegmasies chroniques*, dans laquelle il combattait le système médical alors universellement

adopté. En 1817, il fit paraître son *Examen des doctrines médicales* : cet ouvrage fit révolution dans l'école. Une nouvelle édition refondue du même ouvrage fut publiée en 1821 et fut bientôt suivie du journal intitulé : *Annales de la médecine physiologique*, du *Traité de Physiologie pathologique*, 1825, et du célèbre *Traité sur l'irritation et la folie*, 1828. Après 1830, il fut nommé professeur de pathologie à la faculté de médecine, et il devint membre de l'Acad. des Sciences morales et politiques lors de son rétablissement. Il avait été aussi nommé médecin en chef du Val-de-Grâce. Broussais appela toute l'attention des médecins sur l'irritation ; il voulait expliquer tous les phénomènes pathologiques par l'inflammation des tissus, produite par un excès d'irritation dans les propriétés vitales ; mais on l'accuse d'avoir bâti sur ce fait, d'ailleurs très important, un système exclusif : aussi rencontra-t-il beaucoup d'adversaires. Dans les dernières années de sa vie, Broussais adopta les opinions du docteur Gall et les défendit avec la même chaleur qu'il avait mise à défendre son propre système. Il fut en outre un des partisans les plus déclarés des désolantes doctrines du matérialisme. M. Mignet a lu une intéressante notice sur Broussais à la séance de l'Académie des Sciences morales du 27 juin 1840.

BROUSSE, quelquefois BOURSE ou BURSA, *Prusa* chez les anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 97 kil. S. de Constantinople, sur le flanc de l'ancien mont Olympe ; 50,000 hab., Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens ; 3 faubourgs ; murailles, château-fort ; rues étroites ; terrain inégal ; mosquées nombreuses, mais presque toutes en ruines ; bains d'eau thermale aux environs. Étoffes de soie. Commerce actif avec Alep et Smyrne. — Cette ville était jadis la capitale du royaume de Bithynie ; elle appartint ensuite aux Romains, puis aux empereurs grecs jusqu'en 1325, époque à laquelle Orkhan s'en empara et en fit la capitale de ses états. Elle fut brûlée par Timour (1377), rasée par Isa son fils, rebâtie par Mahomet II, reprise et brûlée pour la seconde fois par Soliman dans sa guerre contre Mouça. *Voy.* PRUSA.

BROUSSEL (Pierre), conseiller au parlement, joua un rôle important dans la guerre de la Fronde. S'étant signalé par une vive opposition aux mesures du gouvernement, la régente Anne d'Autriche le fit arrêter (1648) ; le peuple soulevé exigea son élargissement pendant la journée des Barricades, mais sans succès. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Bastille, dont le peuple venait de s'emparer ; en 1651, les Frondeurs le nommèrent prévôt des marchands.

BROUSSON (Clément), ministre protestant, né à Nîmes en 1647, exerça pendant longtemps avec distinction la profession d'avocat à Toulouse. Lors des persécutions exercées contre les Protestants, il fut forcé de quitter la France ; il se réfugia en Suisse, puis en Hollande ; mais plusieurs fois il rentra secrètement en France, et prêcha dans plusieurs provinces, surtout dans les Cévennes. Ayant été pris à Oléron, il fut rompu vif en 1698, comme coupable d'avoir prêché l'insurrection et d'avoir entretenu des intelligences avec les ennemis de l'état. Des écrits qu'il avait composés en faveur de son parti, le plus curieux est une *Relation des merveilles que Dieu fait dans les Cévennes*, 1694.

BROUSSONNET (P.-Marie-Aug.), naturaliste et médecin, né en 1761 à Montpellier, mort dans cette ville en 1807, fut suppléant de Daubenton au collège de France et son adjoint à l'école vétérinaire (1784), membre de l'Académie des Sciences, secrétaire de la Société d'agriculture. Il fut revêtu en 1789 de quelques fonctions civiles ; il devint ensuite membre de l'Assemblée législative, entra dans le parti des Girondins et fut proscrit ; il erra quelque temps en Espagne, en Portugal, et visita Maroc, utilisant ses courses pour l'histoire naturelle. Rentré en France, il fut nommé consul à Mogador, puis aux Canaries, et enfin professeur de botanique à Montpellier. Broussonnet est le premier qui ait appliqué à la zoologie le système de nomenclature et de description de Linnée. Il a aussi rendu de grands services à l'agriculture. Ses principaux ouvrages sont *Ichthyologiæ decas prima*, Londres, 1782 ; *l'Année rurale*, calendrier à l'usage des cultivateurs, Paris, 1787 ; *la Feuille du Cultivateur*, avec Parmentier, Dubois, etc. ; et une foule de mémoires. On lui doit l'introduction en France des premiers troupeaux de mérinos et de chèvres d'Angora.

BROUVELIEURES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 3 kil. de Bruyères ; 500 hab.

BROUWERSHAVEN, ville de Hollande (Zélande), dans l'île de Schouwen, à 10 kil. N. de Zirkzée ; 700 hab. Pêche d'huîtres. Patrie de Jacques Cats.

BROWN (Robert), sectaire anglais, né vers 1550 à Northampton, mort en 1630, s'éleva contre la hiérarchie ecclésiastique et contre la forme des sacrements ; enseigna une doctrine fort analogue à celle des Puritains, en y joignant une forte teinte de républicanisme, et fut persécuté et emprisonné pour ses opinions ; s'échappa et se réfugia dans la Zélande, où il continua à prêcher sa doctrine ; revint en Angleterre en 1585, fit quelques concessions et obtint une paroisse dans le comté de Northampton. On a de lui un traité de la *Réformation sans concessions*, Middelbourg, 1582.

BROWN (Ulysse-Maximil.), feld-maréchal au service de l'Autriche, issu d'une famille irlandaise, né à Bâle en 1705, rendit de grands services à Marie-Thérèse, gagna en 1746 la bataille de Plaisance et s'empara de Gênes. Il repoussa en 1756 le roi de Prusse qui avait envahi la Bohême, et remporta sur lui la bataille de Lowositz. Il fut blessé mortellement à la bataille de Prague en 1757.

BROWN (Jacq.), ministre anglican et fécond écrivain, né en 1715 à Rothbury (Northumberland), a composé un *Essai sur la satire*, en vers, 1750 ; des *Essais sur les Caractères de Shaftesbury*, 1751 ; un ouvrage intitulé ; *Appréciation des mœurs du temps*, 1757, qui avait pour but de ranimer l'esprit public en Angleterre, et qui eut, dit Voltaire, une grande influence sur les événements qui suivirent ; une *Histoire de la poésie*, 1764 ; des tragédies, des sermons. On lui doit aussi des écrits sur l'éducation, qui lui firent une telle réputation que l'impératrice de Russie lui proposa de venir à Pétersbourg pour y organiser les écoles ; mais au moment de partir il se coupa la gorge dans un accès de mélancolie, 1764.

BROWN (Jean), célèbre médecin écossais, né en 1736 dans le comté de Berwick, était fils d'un pauvre journalier. Ayant montré de bonne heure une grande aptitude à l'étude, on l'envoya à Édimbourg, où il étudia la médecine, tout en donnant des leçons pour vivre. Il s'acquit une grande réputation par ses cours et sa pratique, devint en 1780 président de la Société médicale d'Édimbourg, publia des *Elementa medicinæ*, où il exposait un nouveau système de médecine, et eut bientôt un grand nombre de sectateurs qui prirent le nom de Brownistes. Ayant dissipé par son inconduite la fortune qu'il avait acquise par ses talents, il se rendit en 1786 à Londres où sa misère ne fit qu'augmenter, et il fut emprisonné pour dettes. Il y mourut en 1788, au moment où l'ambassadeur de Prusse lui proposait un établissement avantageux à Berlin. Brown expliquait tout par une propriété vitale qu'il nommait *excitabilité*, et réduisait la médecine à l'art de modifier l'excitabilité par le sage emploi des stimulants, de manière à augmenter ou à diminuer l'excitation. Ses *Éléments de médecine* ont été traduits en français par Bertin et par Fouquier, 1805.

BROWN (Thomas), professeur de philosophie à Édimbourg, né en 1778 à Kirkmabreck près d'É-

dimbourg, mort en 1820, exerça d'abord la médecine, puis suppléa le professeur Dugald-Stewart à partir de 1810. Il a composé un *Essai sur la relation de cause et effet*, et des *Leçons sur la philosophie de l'esprit humain*, ouvrage posthume qui est devenu classique dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis : il s'y éloigne souvent de Reid et Stewart, ses maîtres. Il a laissé des poésies assez estimées.

BROWNE (Thom.), médecin et savant, né à Londres en 1605, mort en 1682, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *la Religion du médecin*, 1642, qui fut traduit en français, en latin et en allemand ; et par un essai sur les erreurs vulgaires, *Pseudodoxia epidemica*, 1646, traduit en franç. par Souchay, 1733.— Il laissa un fils, Édouard Browne, médecin distingué, né en 1642, mort en 1708, qui s'est surtout fait connaître par ses voyages, publiés à Londres, 1673, et traduits en français, 1674.

BROWNE (Simon), ecclésiastique dissident, né en 1680, mort en 1732, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du christianisme contre Woolston et Tindal. Il tomba à la fin de sa vie dans une espèce de démence qui ne l'empêcha cependant pas de composer d'excellents ouvrages.

BROWNE (Guill.-George), voyageur anglais, né à Londres en 1768, est le premier Européen qui ait pénétré dans le Darfour, pays situé à l'O. de l'Abyssinie (1793). Il fut assassiné en 1813 en allant de Tauris à Téhéran.

BROWNISTES. Voy. BROWN (Jean).

BROZZI, bourg de Toscane, à 6 kil. N. O. de Florence. Beaux chapeaux de paille, dits d'Italie.

BRUCE (Robert), comte d'Annandale, seigneur écossais, issu de la maison royale, fils de Robert *Bruce*-le-Noble et d'Isabelle d'Ecosse, disputa le trône à Bailleul après la mort d'Alexandre III (1285), et s'unit au roi d'Angleterre, Édouard I, pour triompher de son rival ; mais il fut trompé par le monarque anglais qui, après la victoire, refusa de lui donner le trône. Il s'unit ensuite à Wallace pour délivrer l'Écosse. Son fils devint roi. (*Voy.* l'art. suiv.)

BRUCE (Robert), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Écosse sous le nom de Robert I, était fils du précédent. Il vécut d'abord à la cour d'Édouard I, puis s'esquiva de Londres, souleva l'Écosse et se fit couronner à Scône, après avoir gagné la sanglante bataille de Bannockburn (1314). Après de nombreux combats, il fit reconnaître son indépendance par Édouard III en 1329. Il mourut dans la même année. — Il eut un frère, Édouard Bruce, qui fut proclamé en 1315 roi d'Irlande, et qui périt à la bataille de Dundalk, dans un combat singulier contre un Anglais.

BRUCE (David), roi d'Écosse sous le nom de David II, fils de Robert Bruce, succéda à ses droits en 1329. Privé pendant quelque temps de ses états par Édouard III, qui avait placé Bailleul sur le trône, il y rentra en 1342 avec le secours de Philippe de Valois, roi de France, et fit la guerre à Édouard III. Après avoir obtenu quelques succès, il fut vaincu et pris à Newcastle (1347), et resta pendant dix ans captif à la Tour de Londres. Édouard lui rendit enfin la liberté, à la sollicitation de sa sœur Jeanne, que Bruce avait épousée. Il mourut en 1370, laissant la couronne à Robert Stuart, son neveu.

BRUCE (Jacq.), célèbre voyageur écossais, né à Kinnaird en 1730, mort en 1794. Après s'être enrichi dans le commerce, il se mit à voyager pour se distraire du chagrin que lui causait la perte de sa femme. Il visita toute l'Afrique septentrionale, puis pénétra dans l'Abyssinie, et se mit à la recherche des sources du Nil (1768-72). Après une longue absence, il revint en Angleterre où on le croyait mort, et y publia la relation de son *Voyage à la recherche des sources du Nil* (1773). Cette relation a été traduite en français par Castéra, 1790, 5 vol. in-4. Bruce a beaucoup ajouté aux connaissances que l'on avait sur la géographie et l'histoire naturelle de l'Abyssinie ; mais il paraît qu'il n'a pas découvert les sources du vrai Nil ; il a seulement remonté jusqu'à la source du Bahr-el-Azrek, un des affluents du fleuve.

BRUCHIUM, quartier de la ville d'Alexandrie en Égypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

BRUCHSAL, ville du grand-duché de Bade, à 19 kil. N. E. de Carlsruhe ; 6,000 hab. Hôtel-de-ville et château qui était jadis la résidence de l'évêque de Spire. Mine de sel, commerce de sel.

BRUCK, ville des États autrichiens (Styrie), à 40 kil. N. O. de Grætz ; 1,320 hab. Fonderie. Commerce de transit.

BRUCK-SUR-LEITHA, ville des États autrichiens (Autriche), à 30 kil. S. O. de Presbourg ; 2,360 hab.

BRUCKER (J.-J.), savant allemand, né à Augsbourg en 1696, mort dans la même ville en 1770, fut pasteur de l'église de St-Ulric. Il est auteur de l'*Historia critica philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsick, 1741-44, 5 vol. in-4, réimprimée avec augmentation d'un 6e vol. en 1767, *ibid.* C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition exacte et étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité. L'auteur en publia lui-même un *Abrégé* sous le titre d'*Institutiones historiæ philosophicæ*, 1747 et 1756. Il avait préludé à son grand ouvrage par plusieurs dissertations dont la plus importante est *Historia philosophica de ideis*, Augsbourg, 1723. Il publia en 1748 : *Miscellanea historiæ philosophicæ, litterariæ, criticæ*, etc. On lui doit en outre plusieurs écrits sur la littérature allemande.

BRUCTERES, *Bructeri*, peuple germanique qui habitait sur les bords de l'Ems, entre les *Frisii* au N., les *Batavi* à l'O., les *Usipii* au S., les *Dulgibini* à l'E., et s'étendait jusqu'à la Lippe, le Weser et le Weept. Ils occupaient l'emplacement d'une partie de la Prusse Rhénane (Westphalie) et du royaume de Hanovre, territoire marécageux d'où ils avaient tiré leur nom (*brüch*, marais). Ils combattirent Drusus sur l'Ems, soutinrent les Chérusques et les Marses dans leurs guerres contre les Romains, et favorisèrent Civilis. Ils furent subjugués plus tard par les Saxons. Beaucoup d'entre eux entrèrent alors dans la milice romaine ; le reste se mêla aux Francs.

BRUEYS (David-Augustin DE), poëte et théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723, fut élevé dans la religion protestante et fut converti (1681) par Bossuet qu'il avait d'abord combattu. Devenu zélé défenseur du catholicisme, il écrivit plusieurs ouvrages en faveur de cette religion et finit par entrer dans l'état ecclésiastique. S'étant alors fixé à Paris, il prit du goût pour le théâtre et composa, soit seul, soit en société avec Palaprat, son compatriote et son ami, plusieurs comédies qui eurent du succès. Ses pièces les plus connues sont : *le Grondeur*, 1691 ; *le Muet*, 1691 ; *l'Important de cour*, 1693 ; *le Sot toujours sot*, 1693 ; *les Empiriques*, 1698 ; *l'Avocat patelin*, 1706 ; cette dernière pièce est tirée d'une ancienne farce de P. Blanchet, qui vivait au temps de Charles VI. Il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie. Les œuvres littéraires de Brueys ont été publiées en 1735, 3 vol. in-12, et en 1812, par M. Auger, 2 vol. in-18.

BRUEYS (Fr.-Paul DE), contre-amiral, né en 1760 à Uzès, commandait la flotte qui conduisit en Egypte l'armée aux ordres de Bonaparte (1798). Ayant trop tardé, après avoir débarqué ses troupes, à quitter les côtes de l'Egypte, il fut attaqué par l'amiral Nelson près d'Aboukir ; son escadre fut presque entièrement détruite, et il périt lui-même après avoir fait des prodiges de valeur (1er août 1798).

BRUGES, ville de Belgique, ch.-l. de la Flandre occid., à 88 kil. N. O. de Bruxelles, sur le canal de Gand à Ostende ; 45,000 hab. Eglise Notre-Dame, hôtel-de-ville, palais épiscopal, palais de justice,

halle, etc. Université, sociétés savantes, musée, biblioth. Commerce de toiles, serges, étoffes de laine, draps, savon, eau-de-vie, bière; fonderie de cloches. Patrie de Van-Eyck (dit *Jean de Bruges*), de Van-Bercken, du peintre Strada. Ville municipale au XIIe siècle, très riche au XIIIe. Fréquentes révoltes contre les ducs de Bourgogne qui la possédaient. Elle appartint à la France en 1745 et en 1794; fut comprise dans le roy. des Pays-Bays en 1815, et dans celui de Belgique en 1832.

BRUGUIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 9 kil. S. de Castres; 3,724 hab.

BRUHL, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 13 kil. S. de Cologne; 1,550 habit. Aux environs, superbe château, dit *des Électeurs*, construit en 1725 par Clément-Auguste de Bavière, auj. détruit. Cette ville servit de refuge à Mazarin lorsqu'il fut banni de France en 1651.

BRUHL (Henri, comte de), premier ministre et favori d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, né en 1700 dans la Thuringe, s'est rendu tristement célèbre par les malheurs que la Saxe et la Pologne essuyèrent sous son administration, ainsi que par son faste et ses extravagances financières.

BRUIX (Eustache), amiral français, né en 1759 à St-Domingue, mort en 1805, fit avec distinction la campagne d'Amérique, et n'en fut pas moins exclu du service en 1793; mais fut rappelé dès 1794, devint peu après major-général de la marine à Brest, puis contre-amiral et enfin ministre de la guerre. Il réussit presque miraculeusement à sortir de Brest qui était bloqué par les Anglais et gagna la Méditerranée où il rendit de grands services; il venait d'être nommé amiral de la flottille impériale rassemblée à Boulogne pour faire une descente en Angleterre, lorsqu'il mourut.

BRULON, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 32 kil. N. O. de La Flèche; 1,350 hab.

BRUMAIRE (le 18), an VIII, journée mémorable dans laquelle le général Bonaparte renversa le Directoire. Il fit évacuer par une compagnie de grenadiers la salle où délibérait le Conseil des Cinq-Cents, et forma, avec Sieyès et Roger-Ducos, un nouveau gouvernement sous le nom de *Consulat provisoire*. Cette journée répond au 9 nov. 1799.

BRUMATH, *Brucomagus*, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 17 kil. N. O. de Strasbourg; 4,131 hab.

BRUMOY (Pierre, dit *le Père*), savant jésuite, né à Rouen en 1688, mort en 1742, vint de bonne heure à Paris, fit l'éducation du prince de Talmont, travailla au *Journal de Trévoux*, fut chargé de continuer l'*Histoire de l'église gallicane*, commencée par Longueval et Fontenay (il en rédigea les vol. 11 et 12), et se fit connaître avantageusement par plusieurs publications historiques et littéraires. La plus importante est le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et des analyses des tragiques grecs avec de savantes remarques, 1730, 3 vol. in-4, et 1747, 6 vol. in-8. Cet ouvrage a été publié de nouveau avec de grandes améliorations par MM. Rochefort, Laporte-Dutheil, etc., 1785-89, 13 vol. in-8, et par M. Raoul Rochette, 1825, 16 vol. On a encore de Brumoy un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, dans lequel on remarque deux poèmes latins, l'un sur les *Passions*, l'autre sur la *Verrerie*.

BRUNCK (Richard-Fr.-Phil.), helléniste français, né à Strasbourg en 1729, mort en 1803, fut commissaire des guerres, puis receveur des finances, et ne commença que vers l'âge de 30 ans à cultiver la littérature grecque à laquelle il a rendu de si éminents services. On lui doit un grand nombre d'éditions estimées. Les principales sont: *Analecta veterum poetarum græcorum*, 3 vol. in-8, Strasbourg, 1776, c'est une édition de l'*Anthologie* beaucoup plus complète et plus soignée que les précédentes; *Anacréon*, 1778 et 1786; *Apollonius de Rhodes*, 1780; *Aristophane*, 1783; les *Gnomiques*, 1784; *Sophocle*, 1786 et 1789: cette dernière édition est regardée comme son chef-d'œuvre. On reproche à Brunck une grande hardiesse dans ses corrections.

BRUNDISIUM ou **BRUNDUSIUM**, auj. *Brindisi*, vulgairement *Brindes* en français, ville maritime d'Italie, sur l'Adriatique, dans le territoire des *Calabri*. Port célèbre, d'où les Romains avaient coutume de s'embarquer pour la Grèce. Elle fut la patrie de Pacuvius, et vit mourir Virgile. Elle fournissait d'huîtres la ville de Rome.

BRUNE (G.-M.-A.), maréchal de l'empire, né en 1763 à Brives-la-Gaillarde, était fils d'un avocat au présidial de cette ville. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution, se lia avec Danton et se fit d'abord connaître par quelques écrits politiques. Ayant pris du service en 1793, il devint bientôt général de brigade et se distingua à la bataille d'Arcole; puis il commanda en chef en Hollande (où il battit les Anglais à Alkmaër), en Vendée et en Italie, et fut nommé maréchal à l'avénement de l'empereur. Chargé du gouvernement des villes hanséatiques (1807), il se fit disgracier pour quelques malversations. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, il fut chargé d'un commandement dans le Midi. Peu de temps après la bataille de Waterloo, il fut assassiné à Avignon par la populace royaliste ameutée contre lui.

BRUNEHAUT, reine d'Austrasie (568), femme du roi Sigebert et fille d'Athanagilde, roi goth d'Espagne, est célèbre par ses démêlés avec Frédegonde. Voulant venger sa sœur Galsuinte, femme de Chilpéric, roi de Neustrie, qui était devenue victime de la jalousie de Frédegonde, elle fit déclarer la guerre par Sigebert au roi de Neustrie: elle allait s'emparer de la personne du roi, quand Frédegonde fit assassiner Sigebert au siége de Tournay (575). Devenue elle-même prisonnière de son ennemie, elle ne s'échappa qu'à la faveur de l'amour qu'elle sut, dit-on, inspirer à Mérovée, fils de Chilpéric. Brunehaut gouverna l'Austrasie sous la minorité de Childebert son fils, et de Théodebert son petit-fils. Chassée d'Austrasie par une sédition, elle se réfugia en Bourgogne, auprès d'un autre de ses petits-fils, et exerça dans ce pays une grande influence. Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédegonde, étant devenu roi de toute la monarchie en 613, se fit livrer Brunehaut, et la mit à mort en la faisant attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté. Les historiens portent sur cette reine les jugements les plus contradictoires, mais tous s'accordent à louer la supériorité de son esprit et la beauté de sa personne. On voit en Belgique, en Flandre et en Bourgogne différents ouvrages, notamment de belles chaussées, qui portent encore le nom de Brunehaut; mais la plupart sont plutôt l'œuvre des Romains que de la reine d'Austrasie.

BRUNELLESCHI (Phil.), architecte célèbre, né à Florence en 1377, mort en 1444, fut d'abord apprenti orfèvre. Un voyage qu'il fit à Rome lui inspira le goût de l'architecture; il se forma par l'étude des monuments antiques. Ses dessins furent préférés à ceux de tous les autres artistes que les Florentins avaient appelés à concourir au plan de la célèbre coupole de l'église de Santa-Maria-del-Fiore; il fournit aussi les dessins d'une foule d'autres ouvrages de différents genres, parmi lesquels on cite la citadelle de Milan, les digues du Pô à Mantoue, et l'église du Saint-Esprit à Florence. On lui doit encore les plans de l'église de Saint-Laurent, et le palais Pitti à Florence.

BRUNETTE (LA), fort des États sardes, défendait le Pas de Suze; il fut démoli en 1798.

BRUNETTO LATINI, écrivain italien du XIIIe siècle, né à Florence vers 1220, joua un rôle important parmi les Guelfes; fut député par son parti vers Al

phonse, roi de Castille, pour lui demander du secours, et fut forcé de s'exiler lorsque les Gibelins eurent triomphé (1260). Il se réfugia à Paris et séjourna 24 ans dans cette ville, cultivant et enseignant les lettres et la philosophie: il y compta le Dante au nombre de ses élèves. Il ne retourna dans son pays qu'en 1284 et y mourut en 1294. Brunetto Latini composa à Paris *le Trésor de toutes choses*, écrit en français, espèce d'encyclopédie où il traite de l'histoire sacrée et civile, de la géographie, de la morale, de la politique, etc. Cet ouvrage, resté manuscrit, se trouve à la Bibliothèque royale (n. 7066-69); il a été traduit et publié en italien par Buono-Giamboni, Trévise, 1474, et réimprimé à Venise, 1533, et à Florence, 1824. On a encore de lui une grammaire, *le Livre de la bonne parleure*, et plusieurs ouvrages de rhétorique et de morale en italien.

BRUNFELS (Othon), botaniste et médecin, né à la fin du XVe siècle, mort en 1534, était d'abord religieux. Il quitta le cloître lors de la prédication de Luther, devint maître d'école à Strasbourg, puis se fit recevoir médecin à Bâle (1530), et exerça la médecine à Strasbourg et à Berne. Il publia un assez grand nombre d'ouvrages sur la médecine, la matière médicale et la botanique. Le plus important est *Herbarum vivæ icones*, Strasbourg, 1530-36, 3 vol. in-fol., qui renferme des gravures d'une fidélité remarquable.

BRUNI (Léonard), connu sous le nom de *l'Arétin*, écrivain italien, né en 1369 à Arezzo, mort en 1444 à Florence, fut secrétaire apostolique auprès d'Innocent VI et de trois de ses successeurs; se retira ensuite à Florence où il fut nommé chancelier en 1415. Il a surtout cultivé l'histoire; le plus important de ses ouvrages est une *Histoire de Florence*, en 12 livres, écrite en latin, et publiée en 1610. On a de lui les *Vies de Dante et de Pétrarque* et des *Lettres* qui sont précieuses pour l'histoire de son temps. Il étudia un des premiers la langue grecque et traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote, de Plutarque, etc.

BRUNN, ville des États autrichiens (Moravie), sur la Zwittau et la Schwartza, à 107 kil. N. E. de Vienne; 81,000 hab. Église St-Jacques, hôtel-de-ville, palais du prince de Lichtenstein. Institutions de bienfaisance et d'instruction publique; théâtres: fabriques de draps, flanelles, lainages, soieries, mousselines, toiles, etc. Commerce de transit important. C'était jadis une place forte; mais les Français l'ont démantelée en 1809. Brünn a été la capit. de toute la Moravie; elle est auj. ch.-l. du cercle de Brünn et de tout le gouvernement de Moravie et Silésie. — Le cercle de Brünn est entre ceux de Hradisch, d'Olmütz, de Znaym, l'Autriche et la Bohême; il a 88 kil. sur 62, et 300,000 hab.

BRUNN, bourg d'Autriche, à 13 kil. S. O. de Vienne; 1,550 hab. Bons vins.

BRUNNEN, bourg de Suisse (Schwitz), sur le lac de Lucerne, à 4 kil. S. O. de Schwitz. Célèbre par l'alliance perpétuelle qu'y firent en 1315 les cant. de Schwitz, d'Uri et d'Underwald; cette alliance fut l'origine de l'indépendance de la Suisse. Le canton de Lucerne entra dans la ligue en 1332; Zurich y fut reçu en 1351, Glaris et Zug en 1353, Berne en 1355; ce qui forma les 8 anciens cantons.

BRUNO ou BRUNON, dit *le Grand*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, 3e fils de l'empereur Henri-l'Oiseleur, et frère d'Othon I, succéda en 953 à Wiefred, archevêque de Cologne, et mourut en 965. Il eut une part active aux affaires de son temps. Il n'était point étranger aux lettres.

BRUNO, fils d'Adolphe, duc de Saxe, neveu de l'empereur Othon I et du précédent, a donné son nom à la ville de Brunswick (*Brunonis vicus*).

BRUNO (saint), fondateur de l'ordre des Chartreux, né à Cologne vers l'an 1030. Après avoir été revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques et avoir refusé l'archevêché de Reims (1080), il se retira avec six de ses compagnons dans un désert voisin de Grenoble, appelé *la Chartreuse* (1084), et y fonda un monastère où il mena la vie la plus austère (*Voy.* CHARTREUX). Appelé à Rome en 1089 par le pape Urbain II, dont il avait été le maître, il l'aida de ses conseils dans le gouvernement de l'Église; mais il refusa les dignités que le pape lui offrait, et se retira en 1094 pour aller fonder en Calabre, auprès de Squillace, une nouvelle Chartreuse. Il y mourut saintement en 1101. Il a laissé quelques écrits théologiques, Paris, 1524, et Cologne, 1611 et 1640. Sa vie a été écrite par le P. de Tracy, 1786. Son histoire, représentée en 26 tableaux par Lesueur, ornait le cloître des Chartreux de Paris; ces tableaux se trouvent aujourd'hui au Luxembourg. Sa fête est célébrée le 6 octobre. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Bruno, connu sous le nom de saint Bruno d'Asti, né à Soleria, près d'Asti, en Piémont, évêque de Segni, mort en 1125, et qui est aussi auteur de quelques écrits théologiques.

BRUNO (Jordano), philosophe italien, né vers 1550 à Nole en Campanie, fut d'abord dominicain. Ayant conçu des doutes sur la vérité de la religion, il sortit de son couvent, se rendit à Genève (1580), conféra avec Calvin et Théodore de Bèze, et embrassa le calvinisme. Il vint ensuite à Paris, où il enseigna la philosophie et attaqua Aristote; passa de là en Angleterre (1585), puis séjourna à Wittemberg, à Prague, à Francfort. Ayant eu l'imprudence de rentrer en Italie, il fut arrêté à Venise par l'inquisition, conduit à Rome et brûlé vif, comme hérétique et violateur de ses vœux, en 1600. Jordano Bruno s'était fait un système de philosophie fort analogue à celui qu'a depuis enseigné Spinosa: il admettait que Dieu est la substance et la vie de toutes choses; l'univers est un animal immense dont Dieu est l'âme. Il mêlait à ce système des idées pythagoriciennes; il accordait en outre une grande importance à l'art de Lulle. Il a composé un très grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont: *De umbris idearum*, Paris, 1582; *Spaccio della Bestia trionfanti* (*Expulsion de la bête triomphante*), Londres, 1584, allégorie dans laquelle il combat la superstition; *Della causa, principio e uno*, 1584; *Dell' infinito universo e mondi*, 1584; *De monade, numero et figura*, Francfort, 1591. L'Allemagne depuis quelques années a remis en honneur les doctrines de Bruno. On a donné une édition complète de ses œuvres à Leipsick, 1829-1830, 2 vol. in-8.

BRUNONIS VICUS, nom latinisé de BRUNSWICK.

BRUNOY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 15 kil. N. de Corbeil; 1,000 hab.

BRUNSWICK, *Braunschweig* en allemand, *Brunonis vicus* ou *Brunopolis* en latin moderne, ville d'Allemagne, capit. du duché de Brunswick, sur l'Ocker, à 50 kil. S. O. d'Hanovre; 36,000 hab. Jolies promenades, château dit *Graue hof*, résidence du duc; prévôté, maison provinciale, bâtiments de la chambre des comtes, arsenal, monnaie, opéra, bel hôtel-de-ville; muséum d'antiquités, de peinture, etc. Célèbre *Collegium Carolinum*, collége de chirurgie et d'anatomie; deux gymnases, deux bibliothèques. Industrie: soieries, lainages, toiles, couleurs, tabac, amidon, sel de Glauber, produits chimiques, porcelaines, ouvrages de carton, etc. Grand commerce; deux foires qui ont fait la prospérité du pays. Brunswick doit son nom à Bruno, neveu d'Othon I. C'était alors un simple village. Henke et Aug. Lafontaine y sont nés.

BRUNSWICK (duché de), état de la Confédération germanique, est situé entre les États de Prusse, de Hanovre, d'Anhalt et de Hesse. Il se divise en six districts: Brunswick, Wolfenbuttel, Helmstædt, Gandersheim, Holzminden, Blankenburg; il faut y joindre la principauté d'Œls en Silésie; 251,000 hab.

Capit., Brunswick. Sol fertile, quoique sablonneux: mines assez nombreuses; industrie. La majorité des habitants professe la religion luthérienne. Le gouvernement est monarchique et constitutionnel; deux chambres; la succession passe aux femmes en cas d'extinction des mâles. — Une première maison de Brunswick, qu'on nomme aussi Brunswick-Hanovre, commença sous Othon I avec Bruno, son neveu, et s'éteignit dès 1090, avec Ekbert II. Ses possessions passèrent par une suite de mariages aux Nordheim, aux Supplenbourg, enfin aux célèbres Welfs ou Guelfes (issus de la maison d'Est), en la personne d'Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière. Quand les Guelfes eurent définitivement été vaincus, Othon-l'Enfant, leur héritier, recueillit ce qu'il put des riches débris allodiaux de sa maison, en fit hommage à l'empereur Frédéric II, et les reçut de lui en fief immédiat avec le titre de duché de Brunswick (1235). A partir de 1267, la maison de Brunswick se divise en deux lignes : maison de Brunswick et maison de Lunebourg. La première forme elle-même, en 1279, les branches de Grubenhagen, éteinte en 1596, et de Gœttingue, scindée à son tour dès 1347 en rameau de Gœttingue et rameau de Brunswick. En 1368, l'ancienne ligne de Lunebourg s'éteignit, mais le rameau de Brunswick se subdivisant encore fournit, en 1431, la moyenne maison de Lunebourg et la moyenne maison de Brunswick. Celle-ci s'éteignit en 1634 après s'être divisée (1416) en branche de Wolfenbüttel et branche de Kalenberg, subdivisée à son tour (1491) en deux rameaux, Brunswick-Wolfenbüttel et Kalenberg. La moyenne maison de Lunebourg se divisa, en 1521, en ligne de Harbourg (éteinte en 1642), et ligne de Zelle, partagée dès 1569 en deux branches : Danneberg ou nouvelle maison de Brunswick, Lunebourg ou nouvelle maison de Lunebourg, dite aussi maison (royale) de Hanovre. Cette dernière obtint la dignité électorale en 1692, en la personne d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg (*Voy.* ci-dessous). Après s'être divisée encore en deux rameaux, Lunebourg ou Zelle, Kalenberg ou Hanovre, elle est réduite aujourd'hui à une seule branche : c'est elle qui est montée sur le trône d'Angleterre en la personne de George I. La nouvelle maison de Brunswick s'était de même partagée en deux branches : 1° Brunswick-Wolfenbüttel, 2° Brunswick-Bevern; mais celle-ci a cessé en 1809, et il n'y a plus aujourd'hui qu'un duc de Brunswick souverain. Le duché de Brunswick fut annexé par Napoléon en 1806 au roy. de Westphalie; mais il a recouvré son indépendance en 1814. Le duc régnant est Guillaume-Auguste, couronné en 1831.

BRUNSWICK (NOUVEAU-), contrée de l'Amérique anglaise du N., un des 6 gouvernements de la Nouvelle-Bretagne, dans la partie N. O. de la Nouvelle-Écosse, par 45°-49° lat. N., 66°-70° long. O. On y comptait 35 à 40,000 individus en 1806; auj. la population s'élève à 160,000 âmes. Ch.-l. : Frederiktown. Autres villes : St-Jean, St-André, Newcastle. Pays extrêmement froid.

BRUNSWICK (Othon, duc de), dit *l'Enfant*, chef de la maison ducale de Brunswick, issu des Guelfes, et petit-fils de Henri-le-Lion, succéda à son père Guillaume à 10 ans. Il s'empara de la ville de Brunswick en 1227 et, du consentement des citoyens, prit le titre de duc avant d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Il fit sa paix avec l'empereur en 1235, à la diète de Mayence, et en reçut l'investiture de ses états, comme fiefs de l'Empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut en 1252, laissant plusieurs enfants. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses états, et furent la tige, l'un de la maison des ducs de Brunswick, et l'autre des ducs de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK (Othon DE), prince cadet de la maison de Brunswick, quitta son pays où il n'avait pas d'héritage à espérer, alla faire le métier de *condottiere* en Italie, et s'y fit bientôt une telle réputation que Jeanne I, reine de Naples, veuve pour la troisième fois, le choisit pour époux, afin d'avoir en lui un appui contre les ennemis qui la menaçaient (1376). Il ne put cependant empêcher Charles de Durazzo de s'emparer de Naples et d'en chasser Jeanne (1381). Fait lui-même prisonnier, il ne sortit de captivité qu'au bout de trois ans. Il passa ensuite au service de Louis II d'Anjou, prit Naples (1387) et punit ceux qui s'étaient déclarés contre Jeanne.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ernest-Auguste, duc de), électeur de Hanovre, né en 1620, mort en 1698, s'unit en 1675 à l'empereur et à l'Espagne contre la France, et remporta quelques avantages sur le maréchal de Créqui. L'empereur, en récompense de ses services, lui conféra la dignité d'électeur (1692), et créa en sa faveur un 9e électorat. Il avait épousé Sophie, fille de l'électeur palatin Frédéric et petite-fille, par Élisabeth sa mère, de Jacques I, roi d'Angleterre : ce qui donnait à sa famille des droits au trône d'Angleterre, sur lequel monta en effet son fils George-Louis, sous le titre de George I.

BRUNSWICK (George-Louis, duc de), fils du précédent. (*Voy.* GEORGE I, roi d'Angleterre.)

BRUNSWICK (Ferdinand, duc de), habile général, né en 1721, mort en 1792, servit d'abord sous Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, puis commanda pour George II les troupes anglaises et hanovriennes dans la guerre de sept ans; s'empara de Minden, et chassa les Français de la Hesse (1762). Il quitta le service à la paix (1763), et consacra le reste de sa vie à la franc-maçonnerie et à des pratiques théosophiques.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Charl.-Guill.-Ferd., duc de), général au service de la Prusse, longtemps nommé *le Prince héréditaire*, né en 1735, fit ses premières armes sous Ferdinand de Brunswick, son oncle, se distingua dans la guerre de sept ans (1756-63), puis dans une campagne des Prussiens contre la Hollande (1787), et se fit une telle réputation qu'en 1792, lorsque la Prusse et l'Autriche se coalisèrent contre la France, on crut ne pouvoir remettre le commandement en de meilleurs mains. Nommé général en chef des armées coalisées, il commença par publier un manifeste menaçant et entra en Champagne avec une armée considérable; mais il n'osa pas livrer une bataille décisive, et traita avec Dumouriez après quelques démonstrations insignifiantes. Ayant repris un commandement en 1806, il fut blessé d'un coup de feu dans les yeux près d'Auerstadt, et mourut peu de jours après.

BRUSQUET, fou du roi, remplaça Triboulet et vécut à la cour de François I et de ses successeurs. Il avait d'abord exercé la médecine et avait été employé au camp d'Avignon; mais il fit tant de victimes par son ignorance qu'on allait le pendre, quand le dauphin, depuis Henri II, eut pitié de lui et le prit à son service. Il obtint la place de maître de poste à Paris, et il y fit fort bien ses affaires; mais ayant été soupçonné d'huguenotisme, il fut pillé et forcé de fuir (1562). Il mourut l'année suivante. Brantôme raconte de lui une foule de tours des plus comiques.

BRUTIUM, auj. *Calabre*, prov. de l'Italie mérid., avait au N. la Lucanie, et partout ailleurs était baignée par la mer. Elle se divisait en Brutium cismontain ou occidental, et Brutium transmontain ou oriental. Elle faisait partie de la Grande-Grèce et avait pour villes principales Thurium (l'ancienne Sybaris), Locres, Rhegium, Crotone, Pandosie, Scylacium, Hipponium. Le mot *Brutii* voulait dire *esclaves fugitifs*; il avait été donné à ce pays, dit-on, parce qu'il servait de refuge aux esclaves qui se révoltaient contre leurs maîtres et venaient chercher un asile dans les montagnes de cette contrée, ou bien à cause de la lâcheté avec laquelle les habitants s'étaient soumis à Annibal sans combat.

BRUTUS (L. Junius), Romain célèbre par son amour pour la liberté, était fils de Tarquinie, 2e fille de Tarquin-l'Ancien. Ayant vu de bonne heure son père et son frère assassinés par Tarquin-le-Superbe, et craignant le même sort, il contrefit l'insensé pendant plusieurs années (d'où son surnom de *Brutus*), jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour se venger. Après l'outrage fait à Lucrèce par Sextus Tarquin, Brutus leva le masque, harangua le peuple, fit chasser les rois (509 av. J.-C.) et établit la république. Il fut nommé aussitôt consul avec Collatin, mari de Lucrèce. Dans son amour pour la liberté, il ne balança point à condamner et à faire exécuter ses propres fils qui avaient conspiré pour rétablir les Tarquins. Il périt quelques mois après dans un combat singulier avec Aruns, fils de Tarquin, en perçant aussi mortellement son adversaire.

BRUTUS (M. Junius), rigide républicain, fils de Servilie, sœur de Caton, suivit le parti de Pompée dans la guerre civile, et combattit à Pharsale. Après le combat, César, qui l'aimait, et qui, dit-on, *était* son père, l'appela auprès de lui et le combla de faveurs. Les caresses du dictateur ne l'empêchèrent point d'entrer dans la conspiration formée contre lui. César, au moment de mourir, le voyant au nombre des conjurés, s'écria : «Et toi aussi, mon *fils?* » Après ce meurtre, Brutus, poursuivi par Antoine, se réunit à Cassius, et livra bataille à Antoine et à Octave dans les plaines de Philippes en Macédoine. Il fut vaincu, et se tua de désespoir, l'an 42 av. J.-C. On dit qu'il s'écria en mourant : «Vertu, tu n'es qu'un nom ; » mais cette parole désespérante n'a rien d'authentique. Brutus cultivait les lettres et la philosophie : il embrassa le stoïcisme. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; il ne reste de lui que quelques lettres à Cicéron et à Atticus.

BRUTUS (Decimus Junius), parent du précédent, fut au nombre de ceux qui s'engagèrent dans la conspiration contre César. Après la mort du dictateur, il s'enferma dans Modène, força Antoine à lever le siége de cette ville, le chassa de l'Italie, et fut honoré du triomphe; mais il fut vaincu à son tour par ce triumvir, et périt assassiné en se retirant dans les Gaules.

BRUX, ville des États autrichiens (Bohême), à 75 kil. N. O. de Prague; 3,000 hab.

BRUXELLES, *Brüssel* en allemand, *Bruxellæ* en latin moderne, capit. du roy. de Belgique, sur la Senne, à 266 kil. N. de Paris; 100,000 hab. Magnifiques promenades (le Parc, l'Allée-Verte, les nouveaux boulevards), 8 portes, 27 ponts, belles églises (entre autres celles de Sainte-Gudule, des Sablons, de Notre-Dame, etc.); nombreuses fontaines; places Royale et Saint-Michel; palais du Roi, du Prince-Royal, des États, de justice; hôtel-de-ville gothique, salles de spectacle, monnaie, etc. Académie royale des sciences et belles-lettres; sociétés royales des beaux-arts, de Concordia, de Flore; athénée, jardin botanique, bibliothèques, observatoire superbe, serres du jardin d'horticulture, nombreuses collections en tout genre. Industrie et commerce très développés: dentelles renommées, tissus et étoffes de laine, de fil, etc.; bonneterie, chapeaux, bougies, amidon, tabac, vitriol, produits chimiques; calandres, filatures; imprimeries de toute espèce, employées surtout à la réimpression et à la contrefaçon d'ouvrages français; brasseries, tanneries, raffineries de sel et de sucre; carrosserie et sellerie. Aux environs, château royal de Laeken, villages riches, belles maisons de campagne. — Bruxelles fut fondée au VIIe siècle; elle était importante dès le Xe (Othon II y tint sa cour en 976); elle fut la capitale des Provinces-Unies depuis 1507, du roy. de Belgique depuis 1832. De 1815 à 1832 elle a été une des deux capit. du roy. des Pays-Bas. Elle a appartenu à la France de 1795 à 1814; elle était alors le ch.-l. du dép. de la Dyle. Bombardée en 1695 par les Français. Patrie des deux Champagne, peintres, de Van-Helmont l'alchimiste, de Vésal, médecin de Charles-Quint, etc.

BRUYÈRE (LA), écrivain. *Voy.* LABRUYÈRE.

BRUYÈRES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 19 kil. N. E. d'Épinal; 2,359 hab.

BRUYS (Pierre DE), hérésiarque du XIIe siècle, parcourut le Dauphiné, la Provence et le Languedoc, attaquant partout les abus du clergé, abattant et brûlant les croix, rebaptisant les enfants, enseignant que les églises sont inutiles, que l'on ne doit pas prier pour les morts, que Dieu n'est pas dans l'eucharistie, etc. Il fut brûlé vif par les habitants de Saint-Gilles (Gard), en 1147.— Ses disciples, dont le plus célèbre est Henri, dit aussi *de Bruys*, furent appelés *Pétrobusiens*. Ils furent les prédécesseurs des Vaudois.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE. *Voy.* LAMARTINIÈRE.

BRY (Théodore DE). *Voy.* DEBRY.

BRYENNE (Nicéphore), général de l'empereur Michel Parapinace. Craignant l'effet des injustes défiances de son maître, il se révolta et se fit proclamer empereur à Dyrrachium; mais il fut vaincu et eut les yeux crevés (1079).

BRYENNE (Nicéph.), fils du précédent, fut en faveur auprès d'Alexis Comnène, qui lui donna sa fille Anne en mariage, et le décora du titre de césar. Cependant Bryenne ne put se faire nommer son successeur. Ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, il échoua et revint mourir à Constantinople en 1137. Il a écrit l'*Histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène* et *Michel Parapinace* (1057-1071), Paris, 1661 (dans la collection des *Byzantins*). Cette histoire a été traduite par le président Cousin.

BRZESC, ville de Russie. *Voy.* BRESTS.

BRZEZANY, ville des États autrichiens (Galicie), à 35 kil. S. de Zloczow; 4,500 hab.

BUA, dite aussi *île des Perdrix*, île des États autrichiens, dans la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 32 kil. N. O. de Spalatro; 3,500 hab. Elle communique à Trau par un môle. Ch.-l., Bua ou Santa-Croce.

BUACHE (Phil.), géographe, né à Paris en 1700, mort en 1773, se forma sous le géographe Delisle, dont il épousa la fille; fut nommé en 1729 premier géographe du roi, et devint l'année suivante membre de l'Académie des Sciences. Il établit la division du globe par bassins de rivières et de mers, subordonnés les uns aux autres. Il croyait à l'existence d'un continent austral, opinion que les découvertes postérieures n'ont pas encore confirmée. Il a publié en 1754 un *Atlas physique* estimé, et a donné plusieurs mémoires à l'Académie.

BUBACENE, prov. de l'Asie ancienne, la même que la PARŒTACÈNE.

BUBASTE, en latin *Bubastis* ou *Bubastus*, auj. *Basta?* ancienne ville de la B.-Égypte, au S. E. de Léontopolis, sur une branche du Nil dite *bras bubastique*, par 30° 40' lat. N., 29° 11' long. E., avait été ainsi nommée en l'honneur de la déesse Bubastis, et était le ch.-l. d'un nome dit *Bubastite*. Elle est auj. ruinée.

BUBASTIS ou **POUBASTI**, divinité égyptienne, fille d'Osiris et d'Isis, est la Diane des Grecs ou la Lune.

BUBNA (le comte de), général autrichien, né en Bohême vers 1770, fut chargé de missions diplomatiques en 1812 et 1813 auprès de Napoléon; commanda le corps d'armée qui pénétra en France par Genève en 1813; commanda en 1815 un autre corps d'armée en Savoie, et fut repoussé par Suchet. Il mourut gouverneur de la Lombardie en 1825.

BUC, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 3 kil. S. de Versailles; 700 hab. Aqueduc

remarquable qui fournit de l'eau à Versailles.

BUCARI, ville des États autrichiens (Illyrie), sur la mer Adriatique, à 11 kil. E. de Fiume; 3,300 hab. Bonne rade et château-fort.

BUCCINO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur la Botta, à 22 kil. E. de Campagna; 4,780 hab.

BUCÉPHALE, cheval d'Alexandre. Ce prince était le seul qui pût le monter. Plusieurs fois Bucéphale lui sauva la vie en le dégageant du fort de la mêlée. Il fut tué dans l'Inde au lieu où fut fondée la ville de *Bucéphalie*.

BUCÉPHALIE, *Bucephalia*, ville de l'Inde ancienne, sur l'Hydaspe, vis-à-vis de Nicée, au N. du roy. de Taxile, fut fondée par Alexandre au lieu où périt son cheval Bucéphale.

BUCER (Martin), un des plus ardents propagateurs du luthéranisme, né à Strasbourg en 1491, était d'abord dominicain. Il quitta son couvent en 1521, prêcha la réforme, et exerça pendant vingt ans, à Strasbourg, le double emploi de ministre et de professeur de théologie. On remarque dans ses écrits une grande subtilité. Il contribua à la trêve qui fut conclue entre les partisans de Luther et ceux de Zwingle à la suite des conférences de Marbourg en 1529, ainsi qu'à l'accord de Wittemberg en 1536. Il alla ensuite professer la théologie en Angleterre, et mourut à Cambridge en 1551. Il flotta toute sa vie entre la doctrine de Luther et celle de Zwingle. Les Strasbourgeois le regardent comme leur apôtre.

BUCH (le captalat de), subdivision du Bordelais, avait pour ville principale Teste de Buch. Ses anciens seigneurs se qualifiaient captals ou capoudals. Ils sont célèbres dans l'histoire de la Guyenne. *Voy.* CAPTAL et ÉPERNON.

BUCH (LA TESTE DE), ancien ch.-l. du captalat de Buch, auj. ch.-l. de cant. dans le dép. de la Gironde, à 48 kil. S. O. de Bordeaux, sur le bassin d'Arcachon; 2,986 hab. Petit port. Pêche d'huîtres.

BUCHAN, petit comté d'Écosse enclavé dans la partie E. du comté d'Aberdeen, se termine par le Buchanness, la pointe la plus orient. de toute l'Écosse. Laines fines; ambre jaune sur les côtes.

BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, né en 1729, mort en 1805, dirigea l'hôpital des enfants trouvés à Ackworth (Yorkshire), puis s'établit à Edimbourg en 1770 et y publia la *Médecine domestique*, qui a eu de nombreuses éditions; elle a été traduite en français par Duplanil, Paris, 1789, 5 vol. in-8. Il pratiqua depuis à Londres.

BUCHANAN (George), poëte latin moderne et historien, né en 1506 en Écosse, fit ses études à Paris, fut professeur à la communauté de Sainte-Barbe; puis retourna en Écosse, et devint précepteur d'un fils naturel de Jacques V, le fameux comte de Murray. Ayant écrit une satire contre les Franciscains, il fut emprisonné (1539), puis se sauva en France et enseigna pendant plusieurs années au collége de Bordeaux et dans un collége de Paris. Ayant été appelé en Portugal pour enseigner à Coïmbre (1547), il éprouva dans ce pays de nouvelles persécutions à cause de la hardiesse de ses opinions; il revint en France, puis repassa en Écosse (1560) où il embrassa le protestantisme. La reine Marie Stuart le chargea de la direction d'un collége, et voulut lui confier l'éducation de son fils; il ne s'en déclara pas moins contre cette princesse dans les troubles qui suivirent, et fut nommé par les états précepteur du jeune roi Jacques VI. Il consacra les dernières années de sa vie à des compositions historiques, et mourut en 1582. Ses ouvrages, tous écrits en latin, se composent: 1° de poésies, parmi lesquelles on distingue la *Paraphrase des Psaumes*, des épigrammes, deux satires contre les moines: *Fratres fraterrimi* et *Franciscanus* (satire contre les Franciscains), le poëme de la *Sphère*, les tragédies de *Jephté* et *Saint Jean-Baptiste*; 2° d'ouvrages en prose, dont les principaux sont *De Maria regina ejusque conspiratione*, libelle qui en déshonorant Marie Stuart a flétri la réputation de l'auteur lui-même; *De jure regni apud Scotos*, remarquable par le libéralisme des idées, et l'*Histoire d'Écosse*, en 12 livres, le plus estimé de tous. On a donné des éditions complètes de ses Œuvres, 2 vol. in-fol., Edimbourg, 1714, et 2 vol. in-4, et Leyde, 1725.

BUCHAREST, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* BOUKHAREST.

BUCHARIE, contrée de l'Asie centrale. *Voy.* BOUKHARIE.

BUCHAU, ville du Wurtemberg, à 15 kil. de Riedlingen; 1,200 hab. Jadis ville impériale du cercle de Souabe, avec une abbaye princière.

BUCHEN, ville du grand-duché de Bade, à 47 kil. N. E. de Heidelberg; 2,100 hab. Draps, toiles, etc.

BUCHMAN. *Voy.* BIBLIANDER.

BUCHOVINE. *Voy.* BUKOWINE.

BUCHY, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 24 kil. N. E. de Rouen; 560 hab.

BUCKHOL (J.), boucher de Leyde, fanatique séditieux, chef des Anabaptistes de Munster, périt sur un échafaud après la prise de cette ville en 1536.

BUCKINGHAM, *Neomagus*, ville d'Angleterre, à 80 kil. N. O. de Londres; 3,600 hab. Ch.-l. du comté de Buckingham. Fab. de dentelles blanches. — Le comté est situé entre ceux de Northampton, Bedford, Hereford, Middlesex, Berk, Oxford: il a 75 kil. sur 31, et 147,000 hab. Il est traversé par le grand canal dit de *Great-Junction*. Marbre, ocre, terre à foulon; pâturages, belles laines; quelques manufactures d'étoffes de coton, papeteries, beaucoup de dentelles et ouvrages en paille.

BUCKINGHAM (George VILLIERS, duc de), favori de Jacques I et de Charles I, né en 1592 dans le comté de Leicester, d'une famille normande qui avait accompagné Guillaume. Doué de toutes les grâces du corps et de l'esprit, il plut à Jacques, qui éloigna pour lui son favori Somerset; il fut élevé en moins de deux ans aux plus hautes dignités et aux plus importantes fonctions. Créé marquis, puis duc de Buckingham, il devint premier ministre et fut le dispensateur de toutes les faveurs. Il n'usa de son pouvoir que pour satisfaire sa cupidité et celle du roi; s'enrichit, grâce à la faiblesse et à la connivence du chancelier Bacon, en établissant des taxes injustes et en vendant des priviléges; fit casser plusieurs parlements, et entraina son pays dans des guerres désastreuses. Envoyé en Espagne (1623) pour négocier le mariage du prince de Galles (Charles I) avec l'infante, il fit échouer ce projet par son insolence et fit déclarer à l'Espagne une guerre injuste. Envoyé plus tard en France pour demander la main de la princesse Henriette, fille de Henri IV, il osa parler d'amour à la reine Anne d'Autriche, et s'attira la haine de Louis XIII et de Richelieu. Pour se venger il alla porter des secours aux Protestants insurgés, mais il échoua honteusement dans ses tentatives sur La Rochelle et sur l'île de Ré (1627). Il préparait une nouvelle expédition lorsqu'il périt en 1628, assassiné par le fanatique Felton, qui croyait par ce meurtre délivrer sa patrie d'un fléau. Plusieurs fois les communes avaient demandé son éloignement, mais sans succès. — Il laissa un fils, nommé aussi George, né en 1627, mort en 1688, qui accompagna Charles II en exil, le suivit en Écosse où il combattit vaillamment, et qui jouit d'une grande faveur auprès de ce prince après la restauration. Il fut membre du ministère dit de la *Cabal*. En 1666 il entra dans une conspiration contre le roi, mais il obtint sa grâce. On a de lui des écrits qui prouvent qu'il était homme de goût, entre autres une comédie: *The Rehearsal*.

BUCKINGHAMSHIRE (SHEFFIELD, duc de). *Voy.* SHEFFIELD.

BUCQUOY (J.-A. D'ARCHAMBAUD, comte de), dit l'abbé Bucquoy, né en Champagne vers 1650, mort en 1740. Il fut successivement militaire, religieux trappiste, maître d'école à Rouen, fondateur d'ordre à Paris, et finit par se faire enfermer à la Bastille pour avoir prêché contre le despotisme du pouvoir. Il s'éch pa de prison et se retira en Hanovre. Il a écrit: *Histoire de mon évasion*, 1719; *De la vraie et fausse Religion*, Hanovre, 1732; *Essai de Méditation sur la mort et sur la gloire*, 1736, etc.

BUDDÉE (J.-Fr.), *Buddœus*, savant théologien luthérien, né en Poméranie en 1667, mort en 1729, professa la philosophie avec succès à Halle et à Iéna, et publia un grand nombre d'ouvrages utiles pour la philosophie et l'histoire; les principaux sont: *Historia juris naturæ*, etc., Iéna, 1695; *Dissertationes de stoica philosophia*, Iéna, 1696; *Elementa philosophiæ practicæ*, Halle, 1697; *Elementa philosophiæ instrumentalis*, très estimés, 1703 et 1727; *Selecta juris naturæ et gentium*, 1704; *Theses theologicæ de atheismo et superstitione*, 1716, traduit en français, Amsterdam, 1740, in-8; *Compendium hist. philos.*, Halle, 1731; *Miscellanea sacra*, Iéna, 1727 —(Guillaume). *Voy.* BUDÉE.

BUDE ou OFEN, *Aquincum*, grande ville des États autrichiens, capit. de la Hongrie et du comté de Pesth, sur le Danube, à 205 kil. S. E. de Vienne et vis-à-vis de Pesth, à laquelle la réunit un pont de bateaux; 33,000 hab. (95,000 en comprenant la ville de Pesth et le petit village d'Alt-Ofen). Bude se compose de 4 parties: la Haute-Ville (où sont le château, l'arsenal, le théâtre), la Wasserstadt, la Raizenstadt et la Neustift. Bude est la résidence des autorités supérieures. Nombreuses institutions de bienfaisance et d'instruction, observatoire; fonderie de canons, soieries, ustensiles en cuivre, etc. Bains d'eaux thermales célèbres. Vin rouge renommé. Bude était jadis la capitale des rois de Hongrie; elle fut occupée par les Turcs de 1530 à 1686; reprise en 1686 par le duc de Lorraine, elle resta depuis ce temps sous la dépendance de l'Autriche.

BUDÉE (Guillaume), savant français, né à Paris en 1467, mort en 1540, ne commença que vers l'âge de 24 ans à faire des études sérieuses et acquit bientôt une si vaste science qu'Érasme l'appelait *le Prodige de la France*. Louis XII et François I appréciérent son mérite et lui conférèrent des charges importantes; il profita de son crédit pour déterminer François I à fonder le collége royal, dit aujourd'hui Collége de France. Ce savant avait embrassé toutes les sciences, théologie, jurisprudence, mathématiques, philologie; mais c'est surtout comme helléniste qu'il est connu: c'est lui qui a le plus contribué à propager l'étude de la langue grecque en France. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Annotations sur les Pandectes*, un traité *De Asse*, 1514, où il traite des monnaies anciennes, et qui passe pour ce qu'il a fait de mieux: de savants *Commentaires sur la langue grecque*, en latin, 1529; un traité *De l'institution du prince*, 1547; un recueil de *Lettres* écrites en grec avec une pureté remarquable. Ses *Œuvres* ont été réunies en 4 vol. in-4, Bâle, 1557.

BUDGELL (Eustache), né en 1685 à Saint-Thomas près d'Exeter, fit de concert avec Addison et Steele le *Tattler*, le *Spectator* et le *Guardian*; ses articles dans le *Spectateur* sont signés X. Addison lui obtint la place de contrôleur des revenus d'Irlande. Après la mort de son protecteur il perdit sa place, et alla de désespoir se noyer dans la Tamise, 1736.

BUDINGEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 21 kil. N. E. de Hanau; ch.-l. du comté d'Isenburg-Budingen.

BUDISSIN. *Voy.* BAUTZEN.

BUDWEIS, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur la Moldau, à 123 kil. S. de Prague; 7,000 hab. Évêché, gymnase; salpêtrière aux environs. — Le cercle de Budweis est situé entre ceux de Tabor et de Prachin et l'Autriche: 102 kil. sur 93; 169,000 hab. Forêts, mines.

BUECH (GRAND-), riv. de France, naît au col de la Croix-Haute (Isère), et tombe dans la Durance, un peu au-dessus de Sisteron.

BUECH (PETIT-), riv. qui tombe dans le Grand-Buech à Serres (H.-Alpes).

BUEIL (Jean DE), comte de Sancerre, dit *le Fléau des Anglais*, contribua avec Jeanne d'Arc à la délivrance d'Orléans, accompagna Charles VII à Reims, et assista à plusieurs siéges importants. Ses services lui valurent la charge d'amiral. Ayant été disgracié par Louis XI, de Bueil prit parti contre lui dans la guerre du Bien-Public, mais il rentra en grâce en 1469. Il mourut vers 1480.

BUÉNOS-AYRES, grande ville de l'Amérique méridionale, capit. de l'état de Buénos-Ayres et de toutes les Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, par 60° 15' long. O., 34° 35' lat. S., sur la rive droite de la Plata, vis-à-vis de l'emb. de l'Uruguay; 80,000 hab. Évêché, université. Rade dangereuse, fort, rues tirées au cordeau; quelques édifices remarquables: *Calvido* ou hôtel-de-ville; *Recora*, espèce de bazar avec arcades; cathédrale, églises de San-Francesco, de la Merci, etc.; hôtel des monnaies, chambre des députés; observatoire et nombreux établissements d'instruction. Beaucoup de commerce. Tout le monde y va à cheval. Climat très sain (de là son nom, *bon air*). — Buénos-Ayres fut fondée en 1535 par don Mendoza; on y établit un évêché en 1620; en 1776, elle devint la capit. de la vice-roy. de Buénos-Ayres. En 1806, elle fut prise par l'Anglais Béresford.

BUÉNOS-AYRES (état de), une des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, sur l'Océan Atlantique qui la baigne au S. et S. E., bornée au N. E. par les prov. Entre-Rios et Rio-de-la-Plata, au N. O. par la prov. Cordova, au S. O. par le Rio-Negro; 1,100 kil. sur 880; 470,000 hab. Ch.-l., Buénos-Ayres. Peu de montagnes, sauf à l'extérieur. Fortes chaleurs, grandes pluies en hiver. Sol très fertile, mais culture presque nulle. Immenses pampas où errent quelques tribus indigènes et une multitude de chevaux. L'état de Buénos-Ayres est une partie de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres; il a proclamé son indépendance en 1807. C'est celle des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata qui a joué le plus grand rôle dans les événements qui ont signalé l'ère de l'indépendance. Aussi désigne-t-on souvent sous le nom de république de Buénos-Ayres toute la confédération de la Plata.

BUEN-RETIRO (c.-à-d. *bonne retraite*), beau palais construit à Madrid sous Philippe IV par Olivarès avec de superbes jardins; il est auj. dans l'enceinte de Madrid. Il fut converti en citadelle par les Français en 1810.

BUET (mont), dans les États sardes, à 17 kil. N. E. de Sallenches, à 19 kil. N. O. du Mont-Blanc. Il a env. 3,220 mètres de hauteur. Beaux glaciers.

BUFENTIS, ville d'Aquitaine, auj. CAUNES.

BUFFALO, ville des États-Unis (New-York): à l'extrémité E. du lac Érié, près de la chute du Niagara; 7,000 hab. en 1830. Bon port.

BUFFIER (Claude, dit *le Père*), savant jésuite, né en Pologne d'une famille française en 1661, mort en 1737, entra chez les Jésuites à Paris en 1679, passa la plus grande partie de sa vie dans leur principal collége (Louis-le-Grand), et y partagea son temps entre les travaux de l'enseignement et la rédaction de ses écrits. Il a composé un très grand nombre d'ouvrages de littérature, de science, d'histoire et de piété. Il en a réuni les principaux dans son *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples* (1732, in-fol.): on y remarque une *Grammaire française*, des *Traités d'éloquence* et *de poésie*, un *Traité des premières vérités*, les *Principes*

du raisonnement, des *Éléments de métaphysique*, un *Discours sur l'étude et la méthode des sciences*. On lui doit aussi la *Pratique de la mémoire artificielle*, 1701, et une *Géographie avec le secours de vers artificiels*, 1715. Le plus estimé de ses ouvrages est le *Traité des premières vérités*; il y établit les caractères des vérités qu'on doit regarder comme incontestables, et énumère celles qui servent de base à chaque espèce de connaissances. En cela il a devancé l'école écossaise.

BUFFON, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. de Montbard, sur l'Armançon; 340 hab.—Anc. seigneurie possédée par la famille des Buffon, et qui fut érigée en comté en faveur du naturaliste.

BUFFON (G.-L. LECLERC, comte de), célèbre naturaliste, né en 1707, à Montbard en Bourgogne, d'un conseiller au parlement de Dijon, se livra avec zèle dès sa jeunesse à l'étude des sciences, puis voyagea en Italie et en Angleterre; se fit connaître de bonne heure par des expériences de physique et d'économie rurale et par de savants mémoires; fut admis en 1739 à l'Académie des Sciences, et fut nommé la même année intendant du Jardin du Roi. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Profitant des ressources que lui offrait le bel établissement qu'il dirigeait, il entreprit de tracer le tableau de la nature entière. Son *Histoire naturelle*, dont les premiers volumes parurent en 1749, l'occupa tout le reste de sa vie. Placé par cet ouvrage au premier rang des écrivains aussi bien que des savants, Buffon obtint tous les genres de récompenses et d'honneurs : l'Académie Française le reçut dans son sein en 1753; Louis XV le créa comte, et avant de mourir il put voir sa statue placée à l'entrée du musée d'histoire naturelle avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*. Il profita de son crédit pour agrandir le bel établissement dont la direction lui était confiée. Il mourut en 1788, à 81 ans. L'*Histoire naturelle* de Buffon, qui devait embrasser tous les règnes de la nature, ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes et oiseaux). Elle est accompagnée d'une *Théorie de la terre*, de *Discours* en forme d'introduction, et de suppléments parmi lesquels se trouvent les *Époques de la nature*, un des plus beaux ouvrages de l'auteur. Buffon eut pour collaborateurs dans cet immense travail, pour les quadrupèdes, Daubenton qui se chargea de la partie anatomique; pour les oiseaux, Gueneau de Montbeillard et l'abbé Bexon. On s'accorde universellement à regarder les écrits de Buffon comme le plus beau modèle de la noblesse et de l'harmonie du style; on reconnait aussi qu'il a décrit avec une admirable fidélité les mœurs et les traits caractéristiques des animaux; qu'il a fait faire à l'histoire naturelle de grands progrès, soit par la nouveauté de ses vues, soit par la multitude de ses recherches, et qu'il a rendu à la science d'immenses services en rassemblant une foule de matériaux épars et en propageant en France le goût pour l'étude de la nature: mais on lui reproche d'avoir dédaigné ou même proscrit les classifications scientifiques, sans lesquelles il n'y a pourtant ni ordre ni clarté, et surtout d'avoir avancé des hypothèses hasardées (notamment dans ses *Époques de la nature*) : c'est ainsi qu'il suppose que la terre a été détachée du soleil par le choc d'une comète, qu'il explique la génération des êtres vivants par la supposition de molécules organiques et de moules intérieurs; qu'il attribue aux animaux un *sens intérieur matériel*, hypothèse plus inintelligible encore que le mécanisme auquel Descartes avait recouru. — L'*Histoire naturelle* fut imprimée d'abord à l'Imprimerie royale en 36 vol. in-4, 1749-1788. Elle a été continuée dans le même format par M. Lacépède, qui a décrit les ovipares, les serpents, les poissons, les cétacés, 1788-1804. L'ouvrage entier forme 44 vol. in-4. On a depuis réimprimé bien des fois Buffon et ses *Suites*. Les meilleures éditions, après l'édition *princeps*, sont celles qui ont été publiées par MM. Lamouroux et Desmarest, 1824-1832, 42 vol. in-8, et par M. Fr. Cuvier, 1829-1831, 42 vol. — Outre l'*Histoire naturelle*, Buffon a donné une traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, de la *Théorie des fluxions* de Newton, et a composé des mémoires et divers morceaux détachés, parmi lesquels on remarque son *Discours sur le style*, qu'il prononça pour sa réception à l'Académie; il y démontre que le style est tout l'homme.

BUG. *Voy.* BOG.

BUGEAT, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 26 kil. d'Ussel; 736 hab.

BUGEY, petite prov. de France, partie des pays savoyards compris dans le grand-gouvernement de Bourgogne, à l'E. de l'Ain et à l'O. du Rhône; se divise en Bugey propre, Valromey, Michaille, et avait pour ch.-l. Belley. — Cédé à la France avec la Bresse en 1601. Auj. partie du département de l'Ain.

BUGUE (LE), ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Nezère, à 23 kil. N. O. de Sarlat; 2,500 hab. Serges, étamines, bonneterie; vins, etc.

BUHAWULPOUR, ville du Kaboul. *Voy.* BAHAOUALPOUR.

BUHLE (J.-Théophile), savant allemand, né à Brunswick en 1763, professa la philosophie à Gœttingue dès 1787, puis à Moscou, 1804, et enfin à Brunswick, et mourut dans cette dernière ville en 1821. On lui doit, entre autres ouvrages, *Traité de l'histoire de la philosophie et d'une bibliothèque critique de cette science*, en allemand, Gœttingue, 1796-1804, 8 vol. in-8; *Histoire de la philosophie moderne jusqu'à Kant*, Gœttingue, 1800-1805, 6 vol. in-8; une traduction allemande de *Sextus Empiricus*. Il avait entrepris une édition complète d'Aristote; mais il n'en a paru que l'*Organon*, la *Poétique* et la *Rhétorique*, Deux-Ponts, 5 vol. in-8. 1792, et années suivantes. Son *Histoire de la philosophie moderne* est précieuse pour les renseignements, mais elle manque de clarté, de proportion et d'intérêt; elle a été traduite en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1816, 7 vol. in-8.

BUIDES. *Voy.* BOUÏDES.

BUIS (LE), *Buxum*, ch.-l. de cant. (Drôme), sur l'Ouvèze, à 14 kil. S. E. de Nyons; 2,300 hab. Chapeaux, tanneries, filatures de soie. Jadis ch.-l. du pays des Baronnies.

BUISSON (Matthieu-François-Régis), médecin, né à Lyon en 1776, mort à Paris en 1805, élève, parent et collaborateur du célèbre Bichat, rédigea seul une partie du tome 3e de l'*Anatomie descriptive*, et le tome 4e en entier; on estime sa *Dissertation sur la division des phénomènes physiologiques dans l'homme*, Paris, 1802, in-8.

BUITENZORG, ville de l'île de Java, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 46 kil. S. de Batavia. Beau château; jardin botanique.

BUIUK ou KUTCHUK-TCHEKMEDJEH, *Melantias*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 26 kil. O. de Constantinople. 200 maisons.

BUIUKDEREH, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le canal de Constantinople, à 19 kil. N. E. de Constantinople. Maisons de campagne qu'habitent surtout les ambassadeurs pendant l'été.

BUJALANCE, *Calpurniana*, ville d'Espagne (Cordoue), à 28 kil. E. de Cordoue; 9,000 hab.

BUKEBURG, ch.-l. de la principauté de Lippe-Schaumburg, à 13 kil. N. de Rinteln; 2,600 hab. Château, résidence du prince.

BUKOWINE, c.-à-d. *forêt rouge*, ancienne partie de la Moldavie autrichienne, a été réunie depuis 1777 à la Galicie, et depuis 1786 forme le cercle de Czernowitz. Elle est bornée au N. et à l'O. par la

Galicie proprement dite, au S. O. par la Hongrie et la Transylvanie, au S. et à l'E. par la Moldavie, au N. E. par la Russie; 230,000 hab. Villes principales : Czernowitz (ch.-l.), Soutchava et Sereth. Voy. CZERNOWITZ.

BULAC, ville d'Égypte. *Voy.* BOULAK.

BULACH, ville de Suisse (Zurich), à 16 kil. N. de Zurich; 3,000 hab. Patrie du capitaine Hans Keller.

BULAMA, une des îles Bissagos, près de l'embouchure du Rio-Grande (Sénégambie), par 11° lat. N., et 17° 20' long. O.; 35 kil. sur 17.

BULGARES, peuple de la famille scythique, habita d'abord les rives du Volga, où une ville de Bolgari témoigne encore de leur séjour. Féroces, sans lois, ils abandonnaient l'agriculture aux femmes, et ne s'occupaient que de chasse, de guerre, de l'éducation des bestiaux et du commerce de pelleteries. Chassés des bords du Volga par les Sabires (Ve siècle), ils s'établirent sur la mer Noire et la mer d'Azov, d'où ils dirigeaient des incursions sur l'empire grec. De 560 à 634, ils furent soumis aux Avares. En 667 les 5 fils de Kouvrat, un de leurs chefs, se partagèrent ses états, et Asparuch, l'un d'eux, passa le Dniepr, le Dniestr, et se fixa sur les bords du Pruth. En 679, *ils occupèrent* la Mésie et y fondèrent un royaume qui dura près de trois siècles, mais qui devint tributaire des Russes en 968, puis fut réuni à l'empire grec par Jean Zimiscès. En 980, Sisman fonda un 2e royaume bulgare en Macédoine, et Jean Wladislaw, un de ses successeurs, y joignit la Servie; mais l'empereur Basile II, après une guerre de 37 ans, renversa ce nouvel état en 1018; 15,000 Bulgares, *faits prisonniers* dans cette guerre, eurent les yeux crevés. En 1186 commença le royaume valaque-cuman, dit aussi valaque-bulgare, ou 3e royaume bulgare, parce qu'il se composait de la partie de la Bulgarie au S. du Danube : il eut cinq rois, Calo-*pierre*, Asan I, Joannice, Jean Asan II, Sisman. Ce royaume finit en 1396 par la mort du roi Sisman, que fit tuer le sultan Bajazet I.

BULGARIE, prov. tributaire de la Turquie d'Europe, ainsi nommée parce qu'elle a été longtemps le siége des Bulgares. Sous les Romains, elle s'appelait *Mœsia inferior*. Elle a pour bornes au N. le Danube, qui la sépare de la Valachie; au S. le Balkhan, qui la sépare de l'ancienne Thrace; à l'O. le Timok, qui la sépare de la Servie; à l'E. la mer Noire. Elle a 530 kil. sur 120. Sa capit. au temps des *Bulgares* était Perevaslavl. Auj. les principales villes sont Sophia, qu'on regarde comme la capit., *Choumla*, Warna, Nicopolis, Viddin, Routchouk, Silistri, Tchirmen, Kirkalassia. *Voy.* BULGARES.

BULGNEVILLE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 19 kil. S. E. de Neufchâteau ; 1,100 hab. Tanneries.

BULL, *Bulla Regia*, ville de l'état de Tunis, à l'E. près de l'Algérie, par 6° 28' long. E., 35° 25' lat. N.

BULLANT (Jean), sculpteur et architecte de Paris, mort en 1578, apprit son art en Italie. Le château d'Écouen, qu'il bâtit sous François I, celui des Tuileries, et l'hôtel de Soissons, qu'il éleva avec Philibert de Lorme sous Catherine de Médicis, ont établi sa réputation. On lui doit une *Règle générale d'architecture*, Paris, 1568.

BULLE, *Boll*, ville de Suisse (Fribourg), à 23 kil. S. de Fribourg; 1,300 hab. Commerce considérable de fromages, dits de Gruyère. Elle fut presque détruite en 1805 par les Français.

BULLES des papes, rescrits des souverains pontifes, ainsi nommées de la *bulle* ou boule de plomb qu'on y attache pour leur servir de sceau. On les désigne souvent d'après les mots par lesquels elles commencent. On en distingue de plusieurs sortes, selon leur destination; les principales sont : les *bulles d'excommunication* et les *bulles doctrinales* ou qui prononcent sur des points de doctrine. Parmi les premières on remarque la bulle *In Cœnâ Domini*, ainsi nommée parce qu'on la lit publiquement à Rome tous les ans le jour de la Cène (Jeudi-Saint); elle prononce une excommunication générale contre tous les hérétiques, les contumaces et les ennemis du saint-siége ou du clergé (elle fut rendue par Paul IV); les bulles rendues contre les rois de France Robert-le-Pieux, 998, Philippe I, 1095, Philippe-Auguste, 1200, Philippe le-Bel, 1300 et 1301 (ces deux dernières sont dites : *Clericis laicos* et *Ausculta, fili*); celle par laquelle Grégoire VII défendit aux prélats de recevoir l'investiture des princes séculiers, et qui devint le principe de la fameuse querelle des investitures (1880); celles qui frappèrent les empereurs Frédéric I, 1167, Frédéric II, 1227, le roi de Naples, Mainfroi, 1263; Louis de Bavière, 1323 et 1346; la bulle dite *Execrabilis*, par laquelle Pie II défend les appels au futur concile, 1460; celle par laquelle Clément VII condamne le divorce de Henri VIII, 1530, et qui fut la cause du schisme d'Angleterre; le bref par lequel Paul IV défend aux Catholiques d'Angleterre de prêter le serment d'allégeance, 1606; celui par lequel Clément XIV supprima les Jésuites, 1773; enfin la bulle par laquelle Pie VII excommunia Napoléon, 1809, et qui lui valut la perte de ses états et une longue captivité.— Parmi les bulles doctrinales, on remarque la bulle de Grégoire XI contre les erreurs de Wiclef, 1377; celle de Léon X contre Luther, 1520, dite *Exsurge, Domine*; la bulle dite *Cum occasione*, par laquelle Innocent X condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, 1653; celle de 1665, pour prescrire un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation de Jansénius, et que tous les ecclésiastiques étaient forcés de signer; enfin la bulle ou constitution dite *Unigenitus*, rendue en 1713 par Clément XI à l'instigation du jésuite Letellier et qui condamnait 101 propositions extraites d'un livre du P. Quesnel, prêtre de l'Oratoire et janséniste : cette dernière bulle fut la source de longs troubles en France.

BULLES D'OR. On nomme ainsi plusieurs chartes ou constitutions rendues par les empereurs d'Allemagne, et scellées en or. La plus célèbre est celle que rendit en 1356 Charles IV, pour régler le droit politique de l'Allemagne et qui a en effet régi l'Empire depuis cette époque jusqu'en 1806. Cette bulle, divisée en 30 chapitres, fixe les droits et le rang des électeurs, le mode de l'élection, etc. Elle fut rédigée par Barthole.

BULLET (P.), architecte, né vers 1640, élève de Blondel, éleva la Porte Saint-Denis d'après les plans de son maître, construisit d'après ses propres plans la Porte Saint-Martin (1674), l'église Saint-Thomas-d'Aquin, etc. Bullet a écrit une *Architecture pratique* souvent réimprimée.

BULLET (J.-B.), professeur de théologie à l'université de Besançon, né dans cette ville en 1699, mort en 1775, a laissé : *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, etc., ouvrage écrit avec méthode et plein de force; *l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris 1768, 2 vol. in-12; *Mémoires sur la langue celtique*, Besançon, 1754-70, 3 vol. in-fol.

BULLIARD (Pierre), botaniste, né dans le Barrois vers 1742, mort à Paris en 1793, réunit les talents de l'artiste à ceux du savant, et put faire lui-même le dessin et la gravure de ses ouvrages. On a de lui : *Flora parisiensis*, Paris, 1774, 6 vol. in-8, rare; *Aviceptologie*, 1796, in-12; *Herbier de la France*, 1793; *Dictionnaire élémentaire de botanique*, 1799 et 1802; *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, 1778; *Histoire des champignons de la France*, 1791-1812, in-fol.

BULOW (Fréd.-Guill.), général prussien, né en 1755, mort en 1816, se distingua dans la campagne de 1813, sauva Berlin par les victoires qu'il remporta à Grossbeeren et à Dennewitz, ce qui lui valut

le titre de comte de Dennewitz, et eut une grande part à la bataille de Leipsick et surtout à celle de Waterloo. — Henri Bulow, son frère, né en 1760, mort en 1807, a écrit des ouvrages de tactique et d'histoire militaire qui firent beaucoup de bruit et lui attirèrent des persécutions en Prusse. Il fut aussi un grand partisan de Swedenborg.

BULTEAU (Louis), savant écrivain, né à Rouen en 1625, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1693. Il publia en 1678 l'*Histoire des moines de l'Orient*, in-8 : il n'y date l'origine de la vie monacale que de saint Antoine : cette histoire va seulement jusqu'au VIIe siecle. Il donna en 1684-1694 l'*Abrégé de l'Histoire de saint Benoît et des moines d'Occident*, 2 vol. in-4, d'après les actes, chroniques et chartres.

BUNAU (Henri, comte de), historien allemand, né en 1697 à Weissenfels, mort en 1762, fut conseiller intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III); fut aussi employé par l'empereur Charles VII, et s'acquitta avec succès de plusieurs missions diplomatiques. On lui doit une *Histoire de l'empire d'Allemagne* (jusqu'en 918), 4 parties, Leipsick, 1728-43, ouvrage plein d'érudition et de critique. Le comte de Bunau possédait une riche bibliothèque et se plaisait à aider les jeunes gens studieux sans fortune. On lui doit Winckelmann.

BUNDELKAND, région de l'Inde en-deçà du Gange, située entre l'Agrah et le Malwa, formait jadis une prov. de l'Allahabad indépendant ; auj. elle est soumise aux Anglais et comprise presque tout entière dans la présidence de Calcutta ; ch.-l., Banda, petite ville située sur la Kiane. Le Bundelkand est célèbre par ses mines de diamants.

BUNKERSHILL, éminence qui domine Boston (Massachussetts). C'est là qu'eut lieu le premier combat entre les Anglais et les insurgés américains, 1775; les insurgés y eurent l'avantage.

BUNYAN (J.), anabaptiste anglais, né en 1628, mort en 1688, était fils d'un chaudronnier. Il fut mis en prison comme séditieux et y resta douze ans; il composa pendant sa captivité plusieurs ouvrages mystiques, dont le plus célèbre est le *Voyage d pèlerin* (*Pilgrim's progress*), traduit en français, Paris, 1831.

BUNZLAU, ville des États prussiens (Silésie), à 37 kil. N. O. de Liegnitz ; 5,000 hab.

BUNZLAU, *Boleslavia*, ville des États autrichiens (Bohême), à 43 kil. N. E. de Prague ; 3,500 hab.; ch.-l. d'un cercle. On la nomme quelquefois Jung-Bunzlau (Nouv.-Bunzlau), par opposition à Alt-Bunzlau (Vieille-Bunzlau), qui est sur l'Elbe, à 11 kil. N. E. de Prague. — Le cercle de Bunzlau est situé entre la Saxe au N., la Prusse au N. E. et les cercles de Bidschow, Kaurzim, Leitmeritz ; 93 kil. sur 53 ; 332,000 hab.

BUONACCORSI (Philippe), historien, né en Toscane dans le XVe siècle, mort en 1496 à Cracovie, fonda à Rome avec Pomponius Lætus et d'autres savants une académie dont les membres prirent des noms grecs et latins ; il y prit celui de *Callimachus*, auquel sa grande expérience fit ajouter le surnom d'*Experiens*. Cette assemblée, dont les membres travestissaient ainsi leurs noms, parut suspecte à Paul II ; elle fut persécutée avec violence. Buonaccorsi se réfugia en Pologne vers 1473, auprès du roi Casimir III, qui le chargea de l'éducation de ses enfants, en fit son secrétaire, et lui confia plusieurs négociations importantes à Constantinople. Ses ouvrages historiques sont : *Attila* ou *De gestis Attilæ*, Haguenau, 1531 ; *Historia de rege Uladislao*, Augsbourg, 1519.

BUONACCORSI (P.), peintre. *Voy.* PERINO.

BUONACOSSI. *Voy.* BONACOSSI.

BUONAFEDE (P. Appiano), philosophe et publiciste, né à Commachio (Ferrarais) en 1716, mort en 1793, entra chez les Célestins, et professa la théologie à Naples depuis 1740. On a de lui une *Histoire philosophique du suicide*, en italien, Lucq., 1761 ; une *Histoire des écoles philosophiques*, 7 vol. in-8, Lucq., 1763 ; un *Traité de la Restauration de la philosophie aux* XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles*, 3 vol. in-8, Venise, 1789, et des écrits poétiques et littéraires publiés sous le pseudonyme de Cromaziano.

BUONAPARTE. *Voy.* BONAPARTE.

BUONAROTTI (Michel-Ange). *Voy.* MICHEL-ANGE.

BUONCOMPAGNONI. *Voy.* GRÉGOIRE XIII.

BUPALUS, sculpteur, né à Chio, vivait vers 540 av. J.-C. ; il avait représenté Hipponax sous une figure ridicule ; ce poëte lança contre lui une satire pleine de méchanceté ; Bupalus, dit-on, se pendit alors de désespoir ; mais Pline dément ce fait.

BURA, ancienne ville du Péloponèse, en Achaïe, près de la mer, fut submergée par un tremblement de terre en même temps qu'Hélice.

BURANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Venise, dans des lagunes ; 6,000 hab.

BURCKHARD (Jacques), savant distingué, bibliothécaire et conseiller du duc de Brunswick, né à Sulzbach en 1681, mort à Brunswick, 1753. On a de lui : *De linguæ latinæ in Germania per XVII sæcula et amplius fatis*, 1713, in-8 : *Historia bibliothecæ Augustæ quæ Wolfenbutteli est*, 1744-1745, 5 parties, in-4 ; *Historia musæi Burckhardiani*, 1750, 3 vol. in-4 ; *De Ulrichi de Hutten fatis ac meritis*, Wolfenbuttel, 1717-1723, 3 part. in-4.

BURCKHARDT (J.-L.), voyageur, né à Lausanne en 1784, fut chargé en 1806 par la Société Africaine de Londres de visiter l'intérieur de l'Afrique. Ayant fait une étude profonde de la langue et de la religion des Musulmans, il se fit passer pour un marchand arabe, et put ainsi visiter l'Arabie, la Nubie, pénétrer jusqu'à Dongola (1812) ; il se disposait à partir pour le Fezzan, quand il mourut au Caire en 1816. Les notes qu'il avait rédigées sur ses voyages ont été publiées en Angleterre en 1819, 1822 et 1829. Elles sont remarquables par leur exactitude.

BURCKHART (J.-Charles), astronome et mathématicien, né à Leipsick en 1773, mort à Paris en 1825, prit part aux travaux de Zach et de Lalande, et fut adjoint au bureau des longitudes à Paris. Il publia en 1812 des *Tables de la Lune* qui sont les plus exactes que l'on possède.

BURDIGALA, auj. *Bordeaux*, ville florissante de l'Aquitaine, capit. des *Bituriges Vivisci*, donna naissance à l'historien Eutrope, à saint Paulin, et au poëte Ausone.

BURETTE (P.), savant, né à Paris en 1665, mort à Paris en 1747, se distingua dès sa première enfance comme musicien, puis renonça à la musique pour étudier la médecine, et devint professeur de chirurgie. Il embrassa en outre l'étude de l'antiquité et celle des langues orientales ; fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1705, et y donna un grand nombre de savants mémoires. Il rédigea aussi le *Journal des Savants*.

BURG, ville des États prussiens (Saxe), à 22 kil. N. E. de Magdebourg ; 12,000 hab. Distillerie d'eau-de-vie. Fabriques de drap.

BURG, ville du royaume de Danemarck, ch.-l. du bailliage et de l'île de Femern, dans l'île de ce nom, au N. E. de la côte du Holstein ; 2,000 hab.

BURGAU, ville de Bavière (Danube supérieur), à 37 kil. N. O. d'Augsbourg ; 2,300 hab. — Il y a un autre Burgau en Styrie.

BURGDORF ou BERTHOUD, ville de Suisse (Berne), sur l'Emme, à 17 kil. N. E. de Berne ; 1,800 hab. Eaux sulfureuses. Entrepôt de fromages des environs. Au XIIe siècle, Berthoud fut la capit. de la Petite-Bourgogne et la résidence des ducs de Zæhringen.

BURGDORF, ville de Hanovre (Lunebourg), à 20 kil. N. E. de Hanovre ; 1,500 hab. Distilleries de grains.

BURGER (Geoffroy-Aug.), poëte allemand, né en 1748 près de Halberstadt, mort en 1794, devint professeur à Gœttingue, après avoir mené une vie romanesque et désordonnée. Il excella surtout dans la ballade et exploita avec talent les légendes et les superstitions populaires. On estime surtout *Léonore*, *le Chasseur sauvage*, *la Fille du pasteur*. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol., Gœttingue, 1796-98.

BURGHAUSEN, *Bidaium*, ville de Bavière (Danube-Inférieur), à 75 kil. S. O. de Passau; 3,000 hab. Commerce de sel et de cuirs.

BURGLEN, ville de Suisse (Uri), à 2 kil. S. E. d'Altorf; 900 hab. Patrie de Guillaume Tell.

BURGOS, *Bravum Burgi*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Burgos en Vieille-Castille, sur l'Alanzon, à 213 kil. N. de Madrid; 12,000 hab. Murailles, vieux château-fort, belle cathédrale gothique; quelques fabriques de draperie, flanelle, toile, etc. Commerce en laines. Ville jadis importante, très commerçante et riche, capitale de la monarchie castillane avant Tolède et Madrid. Les Français y battirent les Espagnols en 1808, et y furent ensuite vainement assiégés par lord Wellington en 1812. Cependant elle tomba entre les mains des Anglais en 1813. — L'intendance de Burgos est située entre les intendances de Santander et de Vittoria au N., celles de Soria à l'E., de Valladolid, de Palencia à l'O., de Ségovie au S.; 160 kil. sur 88; 206,000 hab.

BURGOYNE (J.), général anglais, fut battu par les Américains et se vit réduit en 1777 à signer la capitulation de Saratoga, qui décida la France à reconnaître l'indépendance des États-Unis.

BURGRAVE (de l'allemand *burggraf*, c.-à-d. comte du château ou de la place), nom donné pendant le moyen âge au commandant militaire d'une ville ou place forte lorsqu'il exerçait en même temps sur les bourgeois le droit de juridiction: ce titre était quelquefois héréditaire. Il n'y avait de burgraves héréditaires qu'à Anvers, à Magdebourg, à Friedberg et à Nuremberg. Ce dernier titre appartenait à la maison de Hohenzollern.

BURGUETE, bourg d'Espagne, à 30 kil. N. E. de Pampelune (Navarre), dans la vallée de Roncevaux. C'est là que les Arabes défirent l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne en 778, et que périt Roland, neveu de ce prince.

BURGUILLOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 22 kil. E. de Xerez-de-los-Caballeros; 4,000 hab.

BURGUNDES, *Burgundi* et *Burgundiones* en latin, plus tard *Bourguignons*, peuple de la famille teutonique, habitait d'abord la Germanie septentrionale, entre l'Oder et la Vistule, sur les deux rives de la Warta. Chassés par les Gépides, ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une occupa l'île de Bornholm dans la mer Baltique, tandis que l'autre envahit la Gaule (280); elle en fut expulsée par Probus, et s'établit près des sources du Mein; ils exerçaient presque tous le métier de charpentiers ou de forgerons. Jovien (363) les laissa s'établir sur les confins de la Séquanaise et de la 2e Germanie. Sous Théodose (378-395), ce peuple, le plus civilisé et le plus doux de tous les peuples barbares, se convertit au christianisme, mais il embrassa l'hérésie d'Arius. Au temps d'Honorius (406), Gondicaire poussa plus avant et fonda le royaume de Burgundie ou premier royaume de Bourgogne, qui, au VIe siècle, comprenait tout le bassin du Rhône. *Voy.* BOURGOGNE.

BURHANPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* BOURHANPOUR.

BURIATES, peuple nomade de la Sibérie (Irkoutsk), habite les monts situés au nord du lac Baïkal; on évalue leur nombre à 35,000 individus mâles. Les Buriates paraissent être de la même famille que les Kalmouks, mais ils diffèrent de ces derniers par leur religion qui est le chamanisme. Leurs troupeaux sont leur seule richesse. Ils reconnaissent la domination russe.

BURIDAN (Jean), docteur scolastique, né à Béthune vers 1300, mort vers 1360, était disciple d'Occam, et ardent nominaliste. Il enseigna la philosophie à Paris et fut plusieurs fois recteur de l'université de cette ville. Persécuté par les Réalistes, il se retira en Allemagne où il fonda l'université de Vienne. Il a laissé des commentaires sur la *Physique*, la *Métaphysique*, la *Morale* et la *Politique* d'Aristote, Paris, 1516, 1518, etc.; mais il est surtout connu par un singulier argument dont il se servait, dit-on, pour prouver la liberté d'indifférence: supposant un âne pressé également par la faim et la soif et placé entre une mesure d'avoine et un seau d'eau qui font sur lui une égale impression, il demandait si l'animal resterait immobile entre les deux, au risque de mourir de faim; et si on lui répondait qu'il prendrait un parti, il en concluait qu'il se décidait par sa seule volonté. Suivant l'historien Gaguin, ce même Buridan aurait dans sa jeunesse été introduit dans la tour de Nesle, où la reine, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe-le-Long, recevait les écoliers qu'elle employait à ses plaisirs et qu'ensuite, pour ne laisser aucune trace de ses débauches, elle faisait jeter dans la Seine; Buridan eut le bonheur d'échapper. Villon confirme cette tradition.

BURIE, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 16 kil. E. de Saintes; 1,400 hab.

BURIGNY (LÉVESQUE DE). *Voy.* LÉVESQUE DE BURIGNY.

BURKE (Edmond), célèbre orateur, né à Dublin en 1730, mort en 1797, vint de bonne heure à Londres, où il exerça la profession d'avocat et où il se fit connaître par divers écrits. Il publia en 1756 un *Coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, et l'année suivante un *Essai sur le beau et le sublime*, qui lui fit prendre rang parmi les philosophes; puis il se dirigea vers la politique, travailla à l'*Annual Register*, et devint le secrétaire particulier et l'ami du marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie (1765). Nommé membre de la chambre des communes, il se rangea du parti de l'opposition, malgré ses liaisons personnelles avec le ministre Rockingham; se montra très favorable aux réclamations de l'Amérique anglaise, et attaqua avec une éloquence admirable le gouverneur des Indes orientales, Hastings, qui avait abusé de son pouvoir. Il fut un instant appelé au pouvoir en 1782, mais il n'y resta que peu de mois. Lorsqu'éclata la révolution française, Burke s'en déclara l'adversaire; il prononça à cette occasion plusieurs discours et publia un assez grand nombre d'écrits; le principal, intitulé: *Réflexions sur la révolution française* (1790), eut en Angleterre et sur le continent un immense succès, et fut réfuté par Thomas Payne. La plupart des écrits de Burke ont été traduits en français dès leur apparition. Ses œuvres ont été réunies en 16 vol. in-8, Londres, 1830. On lui attribue les *Lettres de Junius*. Burke est un des orateurs les plus véhéments et les plus pathétiques dont se glorifie la tribune anglaise.

BURLAMAQUI (J.-J.), moraliste, né à Genève en 1694 d'une famille d'origine italienne, mort en 1748, professa le droit naturel à Genève, et entra à la fin de sa vie dans le conseil souverain de cette ville. On a de lui des *Principes de droit naturel*, des *Éléments de droit naturel*, et des *Principes de droit politique*, qui sont très estimés, et qui servent de base à l'enseignement dans un grand nombre d'écoles. Il y fonde la morale et la politique sur l'étude de la constitution de l'homme. Ces ouvrages, publiés pour la première fois en 1747 et dont une partie n'a paru qu'après la mort de l'auteur par les soins de Félice, ont été réimprimés à Paris en 1820 par M. Dupin,

en 5 vol. in-8, et par Cotelle en un seul vol. compacte, 1828. On en prépare une édit. plus complète (1840).

BURLEIGH (Cécil). *Voy.* CÉCIL.

BURLINGTON, ville et port d'Angleterre, dans le Yorkshire, sur la mer d'Allemagne; 5,000 hab.

BURLINGTON, ville des États-Unis (New-Jersey), sur la Delaware, à 24 kil. N. E. de Philadelphie; 2,760 hab.— Autre ville des États-Unis (Vermont), sur la côte E. du lac Champlain; 2,100 hab. Université florissante, académie. Grand commerce.

BURMANN (Pierre), savant philologue, né à Utrecht en 1668, mort en 1741, professeur d'histoire et d'éloquence dans les universités d'Utrecht et de Leyde, a rendu d'importants services aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions, ornées de préfaces et de notes. On lui doit des éditions fort estimées d'*Ovide*, 4 vol. in-4, 1756; de *Virgile*, 4 vol. in-4, 1746; de *Quintilien*, 1720; de *Pétrone*, 1743; de *Phèdre*, 1745; des *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731; d'*Horace*, 1699; de *Claudien*, 1760; de *Lucain*, 1740; on a encore de lui de savantes dissertations et de bons vers latins.— Deux neveux de Pierre Burmann ont aussi été des hommes distingués: Jean Burmann, qui enseigna la botanique à Amsterdam et écrivit de savants ouvrages sur cette science; et Pierre Burmann, dit *Burmann Second*, qui professa les lettres à Franeker et à Amsterdam; celui-ci publia plusieurs travaux de son oncle et donna lui-même des éditions estimées, entre autres celle d'*Aristophane*, Leyde, 1760.

BURNET (Thomas), écrivain anglais, né à Croft dans le comté d'York vers 1635, mort en 1715, fut maître de l'hôpital de Sutton à Londres, chapelain du roi Guillaume III, et secrétaire de son cabinet; mais il perdit sa faveur et ses places pour avoir émis dans ses ouvrages quelques opinions trop hardies sur la religion. Il est auteur d'une *Théorie sacrée de la Terre*, en latin, 1680-1689, où il fait l'histoire des temps antédiluviens, en consultant son imagination plutôt que les faits; et d'un ouvrage intitulé *Archæologiæ philosophicæ*, 1692, où il cherche à expliquer plusieurs des récits de la Genèse par des allégories.

BURNET (Gilbert), évêque de Salisbury, né à Édimbourg en 1643, mort en 1715, fut d'abord curé de Salton en Écosse, puis enseigna la théologie à Glasgow. Il se fit tellement remarquer par son zèle contre le catholicisme qu'il encourut la disgrâce de Charles II et Jacques II, et se vit obligé de quitter l'Angleterre. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, il se fixa en Hollande, s'attacha au prince d'Orange (depuis Guillaume III), et travailla de tout son pouvoir à le faire monter sur le trône d'Angleterre. Ce prince, à son avénement, l'éleva à l'évêché de Salisbury. On doit à Gilbert Burnet, entre autres écrits, une *Histoire de la Réformation en Angleterre*, 1679-1715, traduite en français par Rosemond, 1683 et années suivantes; une *Histoire de mon temps* (depuis Charles II), publiée après sa mort par son fils, 1724, traduite par Lapillonnière, 1725.

BURNETT (Jacq.), plus connu comme lord Monboddo. *Voy.* MONBODDO.

BURNS (Robert), poëte écossais, né en 1759, était fils d'un jardinier du comté d'Ayr, et fut lui-même fermier. Emporté par un goût naturel vers la poésie, il négligea ses affaires, se livra à la débauche, et tomba dans une misère qui abrégea sa vie. Il mourut en 1796, à 37 ans. Ses poésies sont écrites presque toutes dans le dialecte écossais. Le docteur Currie en a donné en 1800 un recueil complet en 4 vol. in-8. Les morceaux de Burns les plus estimés sont: *The Cotter's Saturday-Night; Bruce's Address to his Troops; The Lilac; John Barleycorn.*

BURNT-ISLAND, ville d'Écosse (Fife), à 8 kil. N. O. d'Edimbourg, sur le bord N. du Frith-de-Forth; 2,140 hab. Pêche du hareng. Port. Chantiers de construction.

BURRHUS (Afranius), gouverneur de Néron et préfet du prétoire. Néron fut le meilleur des princes tant qu'il suivit ses conseils ainsi que ceux de Sénèque; mais il ne tarda pas à le faire mourir, l'an 62 de J.-C., pour se défaire d'un censeur importun.

BURRHUS, empirique italien. *Voy.* BORRI.

BURRIANA, ville d'Espagne (Valence), à 7 kil. S. de Castellon-de-la-Plana; 4,600 hab.

BURSLEM, ville d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 4 kil. N. E. de Newcastle-Under-Line; 9,700 hab.

BURTON (Robert), écrivain anglais, né à Lindley en 1576, mort en 1639, curé dans sa ville natale, est connu par un ouvrage fort original, l'*Anatomie de la Mélancolie, par Démocrite le Jeune*, 1622, ouvrage auquel Sterne a fait de fréquents emprunts. Ce livre a eu un très grand nombre d'éditions; la meilleure est de 1806.

BURTON-UPON-TRENT, ville d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 18 kil. N. E. de Lichtfield; 7,000 hab. Chapeaux, filatures de coton hydrauliques; ouvrages en fer. — Il y a plusieurs autres Burton en Angleterre et aux États-Unis.

BURTSCHEID. *Voy.* BORCETTE.

BURY, ville manufacturière de l'Angleterre (Lancaster), sur l'Irwell, à 12 kil. N. O. de Manchester; 15,000 hab. en 1831. Etoffes de coton, lainages.

BURY-SAINT-EDMUNDS, jadis *Boedrik-Worth*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 90 kil. S. de Londres; 4,500 hab. Jolie ville; églises St-Jacques et Ste-Marie. Grand commerce de laines et de grains. Elle fut ainsi nommée parce que le roi saint Edmond, tué par les Danois en 870, y fut enterré. C'est là que se rassemblèrent les barons anglais, mécontents de Jean-sans-Terre, pour lui arracher la Grande-Charte.

BURZET, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 22 kil. N. de L'Argentière; 3,180 hab.

BURZOUYEH, mage et médecin de la cour de Khosrou-Nouchirvan, roi de Perse, qui le choisit pour faire un voyage scientifique et littéraire dans l'Inde. Il parvint à se procurer un exemplaire des fables attribuées à Pidpay, et en fit une traduction du sanscrit en persan, qu'il intitula: *Djavidan kird* (sagesse éternelle).

BUS (César DE), instituteur de la congrégation de la Doctrine chrétienne, né en 1544 à Cavaillon, mort en 1607, mena d'abord dans les camps et à la cour une vie très dissipée, puis embrassa à 30 ans l'état ecclésiastique, se voua à l'instruction des enfants et du peuple, et s'étant associé à plusieurs prêtres animés du même zèle, créa, en 1592, la congrégation de la Doctrine chrétienne, qui fut approuvée par Clément VIII en 1597. *Voy.* DOCTRINE CHRÉTIENNE (Frères de la).

BUSBECQ (Augier GHISLEN DE), diplomate, né en 1522 à Commines en Flandre, mort en 1592, fut employé par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II et Rodolphe II comme ambassadeur en Turquie, puis en France, et fut gouverneur des fils de Maximilien II. On a de lui une relation de son ambassade en Turquie, en latin et sous forme de lettres, 1582-1589, traduite en français par Gaudon, Paris, 1649, et par l'abbé de Foy, 1748. On lui doit la découverte du *Monumentum ancyranum*, marbre précieux relatif à Auguste, et trouvé à Ancyre.

BUSCHING (Ant.-Fréd.), géographe, né dans la Westphalie en 1724, mort en 1793, accompagna d'abord en Russie le comte de Lynar comme gouverneur de son fils; fut nommé en 1754 professeur de philosophie à Gœttingue; quitta cette ville en 1761 par suite de persécutions qu'il éprouva, et se rendit à St-Pétersbourg, où il devint pasteur d'une église luthérienne; puis à Berlin (1766), où il dirigea

avec le plus grand succès le gymnase ou collége dit du *Cloître-Gris*. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages sur la religion, la géographie, l'histoire, et sur l'éducation de la jeunesse ; mais il est surtout connu par ses ouvrages géographiques. Les plus importants sont : la *Nouvelle Description du globe* ou *Géographie universelle*, 1754 et ann. suiv., traduite plusieurs fois en français ; c'est le traité le plus complet et le plus exact qui ait paru jusqu'à lui : *Introduction à la géographie, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, 1758, traduit aussi en français.

BUSIRIS ou POUSIRI, auj. *Abousyr*, ancienne ville de la B.-Égypte, sur le bras *Athribitique* du Nil, au S. E. de Saïs, ch.-l. du nome Busirite, célèbre par le culte d'Osiris. On y voyait la sépulture de ce prince. On y admirait aussi un temple d'Isis, qui fut détruit par Dioclétien.

BUSIRIS, tyran d'Espagne, fameux par sa cruauté, tuait tous les étrangers qui passaient dans ses états. Ayant osé enlever les Atlantides, Hercule, ami d'Atlas, le vainquit et le tua.

BUSIRIS, roi d'Égypte, fils de Jupiter ou de Neptune et de Libye ou d'Anippe, fut mis après sa mort au rang des dieux. On croit généralement que ce dieu n'est autre qu'Osiris. Busiris régnait à Thèbes ; il agrandit cette ville et l'entoura de murailles pour la préserver des attaques des Éthiopiens. On place son règne vers le XXIIe siècle avant J.-C.

BUSSANG, bourg du dép. des Vosges, à 26 kil. S. E. de Remiremont ; 1,500 hab. Eaux minérales dont il s'expédie par an plus de 20,000 bouteilles.

BUSSETO, *Buxetum*, ville du duché de Parme, à 29 kil. S. E. de Plaisance ; 1,600 hab. Sylla y défit l'armée de Carbon.

BUSSIÈRE-BADIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 14 kil. N. de Nontron ; 1,230 hab.

BUSSIÈRE-LA-GRUE, village du dép. de l'Allier, à 15 kil. S. O. de Bourbon-l'Archambault ; 1,560 hab. Mine de fer.

BUSSIÈRE-POITEVINE, village du dép. de la H.-Vienne, à 17 kil. N. O. de Bellac ; 1,700 hab.

BUSSIÈRES (J. DE), jésuite, né à Villefranche en 1607, mort en 1678, composa en vers latins un poëme sur l'île de Ré délivrée des Anglais, *de Rhea liberata*, Lyon, 1655, et un autre sur Scanderbeg, en 8 livres, Lyon, 1662. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, en vers français.

BUSSOLENGO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. O. de Vérone ; 3,000 hab. Fabrique de toiles ; foires et commerce de transit.

BUSSY, nom d'un grand nombre de villages de France dans les départements du Cher, de l'Oise, de la Loire, de la Marne, de la Somme, etc.

BUSSY-LE-GRAND, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. N. O. de Flavigny ; 975 hab. Château de Bussy-Rabutin ; c'est là qu'il se retira durant son exil. Patrie de Junot, duc d'Abrantès.

BUSSY-D'AMBOISE (Louis DE CLERMONT DE), fanatique, eut une grande part aux massacres de la Saint-Barthélemy (1572), assassina Antoine de Clermont son parent, et s'empara de son château. Nommé commandant du château d'Angers, il devint en exécration à la province, et fut assassiné par le comte de Montsoreau dont il avait voulu séduire la femme.

BUSSY-LECLERC (Jean), un des chefs de la faction des Seize pendant la Ligue, commandait la Bastille (1589). Il s'est rendu fameux par son fanatisme, sa rage contre le parlement et ses listes de proscription. Il échappa au supplice en ne rendant la Bastille qu'à condition qu'on lui sauverait la vie, et se réfugia à Bruxelles.

BUSSY-RABUTIN (ROGER, comte de), célèbre par son esprit et sa causticité, né à Epiry dans le Nivernais en 1618, mort en 1693 ; se distingua d'abord dans la carrière militaire. Pendant les troubles de la Fronde il prit pendant quelque temps parti contre le roi, puis fit sa paix et obtint le commandement du Nivernais et la charge de mestre-de-camp de la cavalerie. Il se fit disgracier par Louis XIV pour avoir chansonné les amours du roi avec La Vallière, et fut 16 ans exilé. Il a composé une *Histoire amoureuse des Gaules*, 1665, espèce de chronique scandaleuse où il décrit les mœurs galantes de la cour pendant la jeunesse du roi ; on a en outre de lui des *Lettres* qu'il croyait bien supérieures à celles de madame de Sévigné, sa cousine ; des *Mémoires*, et une *Histoire de Louis XIV*, pleine de basses flatteries. On l'a surnommé *le Pétrone français*. L'*Histoire amoureuse des Gaules* a été souvent réimprimée ; la dernière édition est de Paris, 1829, 3 vol. in-8. Il laissa un fils qui devint évêque de Luçon, et qui eut si bien le talent de plaire, qu'on l'appela *le Dieu de la bonne compagnie*.

BUSSY-CASTELNAU (Ch.-J. PATISSIER, marquis de), général français, servit avec distinction sous Dupleix dans les Indes ; contribua à faire lever aux Anglais le siége de Pondichéry en 1748, et fut nommé commandant des armées de terre et de mer au-delà du cap de Bonne-Espérance. Il concerta ses opérations avec le bailli de Suffren et lutta avec avantage contre un ennemi fort supérieur en nombre. Il mourut en 1785 à Pondichéry.

BUSTA GALLORUM, auj. *Bastia*, lieu de l'Italie ancienne, dans l'Ombrie, à 15 kil. E. de Pérouse. Narsès y défit en 552 le roi des Goths Totila, qui y perdit la vie.

BUSTO-ARSISIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. N. O. de Milan ; 6,600 hab. Grande filat. de coton. Ville très ancienne, jadis importante.

BUTE (île), en Écosse, à l'entrée du détroit de la Clyde ; 24 kil. sur 8 ; 5,824 hab. Houille, ardoise, pierres à chaux. Pêche. Quelque industrie sur les côtes. Ruines du château de Rothsay. Une seule ville, Rothsay. — L'île de Bute donne son nom à un comté d'Écosse, composé de plusieurs îles : Bute, Arran, Largs, Little-Cumbray, Inchmarnock, situées près de l'entrée du détroit de la Clyde ; 13,800 hab.

BUTE (J. STUART, comte de), ministre d'état. Ayant plu au prince et à la princesse de Galles par l'élégance de ses manières, il fut placé auprès de leur fils, héritier présomptif de la couronne (depuis George III), et acquit sur ce prince le plus grand ascendant. A son avénement (1760), le comte de Bute devint premier ministre et se déclara chef du parti tory. Il se rendit odieux par plusieurs mesures anti-populaires ; cependant il termina la guerre que l'Angleterre faisait depuis plusieurs années à la France, et conclut, en 1763, à Fontainebleau, une paix avantageuse à son pays. Peu après il abandonna spontanément les affaires, lorsqu'il était au faîte du pouvoir, et se retira dans sa terre où il cultiva la botanique. Il composa pour la reine d'Angleterre des *Tables de botanique contenant les familles de plantes de la Grande-Bretagne*, ouvrage remarquable par le luxe de l'exécution, et qui n'a été tiré qu'à 12 exemplaires. Buffon, qui en reçut un, le déposa à la Bibliothèque du Roi. Il mourut en 1792. Sa famille tire son nom de l'île de Bute, dont elle était propriétaire.

BUTHROTE, *Buthrotum* en latin, auj. *Butrinto*, ville de la Thesprotie en Épire. Énée s'y arrêta lorsqu'il fuyait Troie, et y rencontra Andromaque, veuve d'Hector, que Pyrrhus avait cédée à Hélénus, roi de Thesprotie.

BUTICUS LACUS, c.-à-d. *le lac de Bouto*, auj. le lac de BOURLOS.

BUTLER (Samuel), poëte anglais célèbre par son esprit, né à Strensham (Worcester) en 1612, fut d'abord commis chez un juge de paix. Ayant de bonne heure fait connaître son talent pour la poésie, il fut attaché à la maison de la duchesse de

Kent, qui lui laissa la liberté de se livrer aux études de son goût ; puis à celle de Samuel Luke, zélé puritain et partisan de Cromwell. A la restauration il devint intendant du château de Ludlow (1660), et publia peu après le poëme burlesque d'*Hudibras*. Témoin des excès auxquels le fanatisme religieux et politique portait ses contemporains, il les attaqua par le ridicule dans ce poëme qui eut le plus grand succès, et il rendit ainsi un service immense à la cause royaliste. Néanmoins Butler ne fut pas généreusement traité par Charles II, et il mourut dans la misère (1680). Le poëme d'*Hudibras* se compose de trois parties qui ont été publiées séparément (1663, 64, 78); il n'est pas achevé. Il est rempli d'allusions qui le rendent aujourd'hui presque inintelligible, surtout pour les étrangers. Il a été traduit en vers français par l'Anglais Townlay, 3 vol., Lond., 1757. Butler a aussi laissé quelques autres écrits. Les éditions les plus estimées de ses œuvres sont celles qui ont paru à Londres, 1744, 2 vol. in-8 ; 1793, 3 vol. in-4, et 1819, 3 vol. in-8.

BUTLER (Joseph), théologien, né en 1692 à Wantage, mort en 1752. Après avoir possédé différents bénéfices, il devint secrétaire du cabinet de la reine Caroline et évêque de Bristol (1738), puis de Durham. Butler publia en 1736 l'*Analogie de la religion naturelle et révélée avec le cours de la nature*, ouvrage où l'on trouve les réponses les plus solides à plusieurs objections spécieuses. Il a été traduit en français, Paris, 1812. On a aussi de lui des sermons estimés. Il avait commencé à se faire connaître dès l'âge de 21 ans par des objections adressées à Clarke, et qui se trouvent à la suite du *Traité de l'existence de Dieu*.

BUTLER (Alban), prêtre catholique anglais, né en 1710, dans le comté de Northampton, mort en 1773, étudia au collége anglais de Douay, y enseigna ensuite la philosophie et la théologie, et devint enfin principal du collége anglais de Saint-Omer. Il est auteur de la *Vie des Saints*, en anglais ; cet ouvrage, très estimé, parut pour la première fois en 1745, 5 vol. in-8 ; il a depuis reçu de grandes augmentations et a été souvent réimprimé, notamment en 1812, en 12 vol. in-8. La *Vie des Saints* a été traduite en français par les abbés Godescard et Marie, 1784, 12 vol. L'édition la plus complète est celle de Paris, 1836, 14 vol. in-8.

BUTRINTO, *Buthrotum*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, sur le détroit et vis-à-vis de Corfou ; 2,000 hab. Butrinto appartenait aux Vénitiens en 1797, lorsque les Français s'en emparèrent. Les Russes réunis aux Turcs la reprirent en 1799, et ces derniers l'ont conservée depuis.

BUTTMANN (Philippe Ch.), philologue, né en 1764 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1829, se fixa dès 1789 à Berlin, y devint bibliothécaire, professeur de philologie, membre et secrétaire de l'Académie ; il fut chargé, en 1812, d'enseigner les langues anciennes au prince royal. Il a laissé un grand nombre de travaux d'érudition ; le plus important est sa *Grammaire grecque*, qu'il a donnée sous trois formes différentes : 1° *Grammaire classique abrégée*, 1792 ; 2° *Grammaire à l'usage des hautes classes*, 1 vol. in-8 ; 3° *Grammaire développée*, 2 vol. in-8 ; cette dernière est restée incomplète. La *Grammaire* de Buttmann est, avec celle de Matthiæ, l'ouvrage de ce genre le plus estimé en Allemagne.

BUTTON (Thomas), navigateur anglais, fut chargé par Jacques I, en 1611, de continuer les découvertes faites au N. O. par Hudson; découvrit les terres qu'il nomma Nouvelle-Galles, terre de Carey's-Swans-Nest, les caps de Southampton, de Pembroke, les îles Mansfield, l'île et la baie de Button. Parvenu jusque vers le 65° de lat., il se convainquit de la possibilité d'un passage au N. Il revint en Angleterre en 1612.

BUTUNTE, *Butuntum*, auj. BITONTO.

BUTUS ou BUTOPOLIS, c.-à-d. *la ville de Bouto*, ville de la B.-Égypte, sur le *Buticus lacus*, était consacrée à la déesse Bouto.

BUTZBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 16 kil. S. de Giessen ; 3,000 hab.

BUTZOW, ville du grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin, à 35 kil. N. E. de Schwérin ; 3,368 hab. Château. Fabriq. de toiles, cartes à jouer, fonderie de cuivre, etc.

BUXENTUM ou PYXUS, ville de la Lucanie, auj. POLICASTRO.

BUXETUM, ville d'Italie, auj. BUSSETO.

BUXTON, ville d'Angleterre (Derby), à 17 kil. E. de Macclesfield ; 1,040 hab. Eaux minérales. Bains.

BUXTORF (Jean), fameux hébraïsant, né en 1564 à Camen en Westphalie, mort en 1629, se fixa à Bâle et y obtint une chaire de langue hébraïque qu'il occupa pendant 38 ans. Il avait une connaissance fort étendue des livres des rabbins. Ses principaux ouvrages sont : *Epitome grammaticæ hebrææ; Thesaurus grammaticus linguæ hebrææ ; Grammatica chaldaica et syriaca ; Lexicon hebraicum et chaldaicum ; Lexicon thalmudicum et rabbinicum.* — Le fils et les descendants de Buxtorf cultivèrent avec succès pendant plus de deux siècles la littérature hébraïque. Buxtorf et son fils eurent de vives discussions avec le savant Cappel au sujet des points voyelles, dont ils attribuaient l'invention à Esdras, mais qui paraissent être d'une date moins ancienne.

BUXY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 14 kil. S. O. de Châlons-sur-Saône : 1,600 hab.

BUYTRAGO, *Litabrum*, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 76 kil. N. de Madrid. Château-fort. Jadis évêché. Moutons mérinos.

BUZANÇAIS, ch.-l. de cant. (Indre), à 22 kil. N. O. de Châteauroux ; 4,587 hab. 5 ponts sur l'Indre. Forges et fonderies ; lainages.

BUZANCY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 18 kil. E. de Vouziers ; 800 hab. C'est là qu'était la terre du marquis de Puységur, qui y observa pour la 1re fois le somnambulisme magnétique.

BUZOT (François-Léonard-Nicolas), conventionnel, né à Évreux en 1760, était d'abord avocat à Paris. Il fut député aux états-généraux, puis à la Convention ; devint un des chefs du parti de la *Gironde*, et dénonça Robespierre, qu'il accusait d'aspirer à la dictature. Proscrit au 31 mai 1793, il erra de département en département, et fut trouvé mort avec Péthion dans un champ près de Bordeaux.

BUZRUKOMID ou KYA-BUZURGOMID, fils adoptif et successeur de Haçan-Sabah, l'an 518 de l'hégire (1140), mort l'an 532 (1154), fut le second prince de la secte des Ismaéliens ou *Assassins*. Il résidait dans la forteresse de Roudbar.

BYBLOS, nom commun à 2 villes anciennes : la 1re, auj. *Djébel*, en Phénicie, sur la mer, entre Tripolis et Béryte, était célèbre par les fêtes de Thammuz, nommé *Adonis* par les Grecs ; la 2e, dans la B.-Égypte, était à égale distance des bras Atarbéchide et Thermutiaque.

BYDGOSZ. *Voy.* BROMBERG.

BYNG (George), vicomte de Torrington, amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, mort en 1733, porta des secours à Barcelone assiégée par le duc d'Anjou, s'opposa avec succès aux invasions tentées à diverses reprises par la France et la Suède en faveur du prétendant, et battit la flotte des Espagnols sur les côtes de Sicile. Il fut, en récompense, créé chevalier du Bain et vicomte de Torrington. Appelé au ministère comme trésorier et lord de l'amirauté, il y soutint sa réputation d'habileté et de prudence.

BYNG (Jean), amiral anglais, fils du précédent. Ayant échoué en 1756 devant Minorque, contre l'escadre de France, commandée par La Galissonnière, il fut accusé de trahison, jugé à Londres et

condamné à perdre la tête ; la sentence fut exécutée en 1757.

BYRCHANIS, île de la mer du Nord, auj. BORKUM.

BYRON (île), une des Mulgraves, par 175° long. E., 1° 18' lat. N.; 19 kil. de long Bois de cocotiers. Découverte par le commodore anglais Byron (1765).

BYRON (le commodore Jean), navigateur anglais, né en 1723, mort en 1786, fit un premier voyage vers 1742 avec l'amiral Anson à la terre de Magellan; fit naufrage près de Chiloé et fut quelque temps prisonnier des Espagnols. Il entreprit en 1764 un nouveau voyage autour du monde, explora la partie de la mer du Sud à l'O. de la Terre de Magellan, et découvrit plusieurs îles, entre autres celle des Mulgraves qui porte son nom. Il publia en 1748 son premier voyage (traduit par Cantwell, Paris, 1800); en 1766 un de ses officiers donna la relation du second (traduite par Suard, 1767).

BYRON (George GORDON, connu sous le nom de *lord*), célèbre poëte anglais, petit-fils du précédent, né à Douvres en 1788, perdit son père, le capitaine Byron, dès l'âge de trois ans, et passa sa première enfance en Écosse auprès de sa mère; étudia à l'école d'Harrow près de Londres, puis à Cambridge, où il mena la vie la plus dissipée. Il publia à vingt ans un premier recueil de vers, *les Heures de loisir;* ce recueil fut vivement critiqué; Byron se vengea en écrivant contre ses détracteurs une violente satire où se révéla pour la première fois son genre de talent, *les Poëtes anglais et les Critiques écossais* (1809). Il entra jeune à la chambre haute, ayant hérité du titre de lord qu'avait porté un de ses oncles. Aussitôt après il se mit à voyager, visita le Portugal, l'Espagne, l'Albanie, la Grèce, la Turquie, et publia à son retour (1811) un poëme qui le plaça dès lors à la tête des poëtes anglais, *le Pèlerinage de Child-Harold;* il y décrivait, sous un nom emprunté, ses propres aventures et les impressions qu'il avait recueillies de son voyage. Il donna successivement plusieurs petits poëmes qui n'eurent pas moins de succès: *le Corsaire, Lara, la Fiancée d'Abydos, le Giaour* (1812-1814). En 1815 il épousa une femme que son génie avait séduite, et qui lui donna une fille; mais ce mariage ne fut point heureux; au bout d'une année les deux époux se séparèrent pour toujours. Byron, qui paraît avoir eu tous les torts, prit en dégoût le séjour de l'Angleterre et partit pour de nouveaux voyages (1816). Il parcourut la Belgique, où Waterloo lui inspira un de ses plus beaux chants; la Suisse, où il se lia avec le spinosiste Shelley; s'arrêta longtemps à Venise et en Toscane, où il fut retenu par une vive passion. Il s'associa en 1819 aux projets d'émancipation de l'Italie, et ces projets ayant échoué, il se dévoua tout entier à la cause des Grecs. Il se rendit au milieu d'eux en 1823, leur prodigua sa fortune, et fit tous ses efforts pour rallier les partis et discipliner les troupes; mais il mourut dans les murs de Missolonghi avant d'avoir pu voir le succès de ses sacrifices (19 avril 1824). Pendant son séjour en Suisse et en Italie, Byron avait ajouté un troisième chant à *Child-Harold*; il avait composé plusieurs drames : *Manfred, Caïn, le Ciel et la Terre, Marino Faliero, Foscari, la Prophétie du Dante*, et le poëme de *Don Juan*, espèce d'épopée que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. On accorde universellement à Byron un génie sublime et énergique; mais on regrette qu'il se soit plu trop souvent à ennoblir et à faire admirer le crime. Byron était d'une haute taille et d'une belle figure; mais il était né boiteux. Cette infirmité, en froissant son amour-propre, paraît avoir contribué à cette humeur morose et misanthropique qui perce dans tous ses écrits. — On a publié un grand nombre d'éditions des *Œuvres* de Byron : les plus estimées sont celles de Londres, 1833, 17 vol in-18, avec une *Vie* par Thomas Moore; et de Paris, publiée par Baudry, 1832, 4 vol. in-8. Elles ont été traduites par Amédée Pichot, 1822-25, 8 vol. in-8; par Paulin-Paris, 1830-32, 13 vol. in-8, et par Benjamin Laroche, 1837, in-8. Byron avait laissé des *Mémoires* qui ont été supprimés sur la demande de sa famille. M. Villemain lui a consacré, dans le supplément de la *Biographie universelle*, une *Notice* qui est un chef-d'œuvre en son genre.

BYRSA, citadelle de Carthage, ainsi nommée, dit-on, de ce qu'elle occupait l'emplacement enfermé par une peau de bœuf (*byrsa*) découpée en lanières étroites.

BYTTE, île du Danemarck, dans la mer Baltique, près de l'île de Falster.

BYZACÈNE, contrée de l'Afrique propre, s'étend du fond de la Petite-Syrte au fond du golfe d'Adrumète.

BYZACINA ou BYZACIUM, ville de la Byzacène méridionale, au S. E. de *Septimuncia*.

BYZANCE, *Byzantium*, auj. *Constantinople*, grande ville de Thrace, sur le Bosphore de Thrace, dans une admirable position, fut fondée à une époque fort ancienne ; appartint à Darius, puis aux Ioniens, à Xerxès, à Sparte, à Athènes; ces deux villes grecques s'en disputèrent longtemps la possession, mais elle se rendit indépendante et prit rang parmi les puissances maritimes. Philippe de Macédoine l'assiégea inutilement. Plus tard elle s'allia aux Romains, leur rendit des services pendant la guerre de Mithridate, et en récompense jouit d'une indépendance complète à l'ombre de leur protectorat. Au Ier siècle elle fut comme la Thrace absorbée dans l'empire. En 193, elle se déclara pour Pescennius Niger et soutint trois ans de siége contre Septime-Sévère qui la fit piller et raser. Relevée à la prière de Caracalla, elle ne reprit pourtant sa splendeur qu'au temps de Constantin qui la choisit pour capitale de ses états et lui donna le nom de Constantinople. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

BYZANTIN (empire). *Voy.* ORIENT (empire d').

BYZANTINE, *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*. On nomme ainsi la collection des historiens grecs dont les ouvrages nous ont transmis l'histoire de l'empire d'Orient depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Leurs écrits ne sont le plus souvent que des compilations sans art et sans choix ; ils renferment néanmoins les seuls matériaux que nous possédions sur cette partie de l'histoire. La collection des auteurs byzantins a été formée sous Louis XIV et imprimée au Louvre en 36 vol. in-fol., 1644-1711. Elle a été réimprimée à Venise, 1722 et années suivantes. Niebuhr en a commencé en 1827 à Bonn une nouvelle édition in-8, beaucoup plus complète, qui n'est pas encore achevée (1840), mais qui se poursuit. Les principaux auteurs compris dans la collection de l'*Histoire byzantine*, sont : Zonaras, Nicétas Acominatus Choniates, Nicéphore Grégoras, Laonicus (ou Nicolas) Chalcondylas (ces quatre auteurs forment un corps complet d'histoire, qui se continue sans interruption depuis Constantin jusqu'à la fin du XVe siècle) ; puis viennent de nombreux écrivains qui n'ont traité que des parties détachées, et dont les plus remarquables, en suivant l'ordre chronologique, sont : Procope, Agathias, Théophylacte, saint Nicéphore, l'empereur Constantin Porphyrogénète, Jean Malalas, Jean Scylitzès, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène, Georges Acropolita, Georges Pachymère, l'emp. Jean Cantacuzène, Georges Codinus, Michel Ducas, de la famille impériale des Ducas. Le président Cousin a traduit en franç. les principaux auteurs byzantins sous le nom d'*Histoire de Constantinople*, 1672-74, 8 vol. in-4. On joint à cette collection l'*Imperium orientale* de Banduri.

C

C. Cherchez par K les articles qui ne seraient pas au C, surtout les noms allemands, arabes, turcs indiens, etc.

C, dans les abréviations des noms propres, signifie *Cæsar*, *Caius*, *Caia*, *Cœlius*, etc. — CN. est pour *Cneus*. — COSS., pour *consules*. — C. P. s'emploie souvent pour *Constantinople*.

CABADÈS ou COBAD, roi du 2e empire persan, monta sur le trône en 491, fut détrôné en 497, parce qu'il voulait, dit-on, rendre les femmes communes dans ses états; il remonta quatre ans après sur le trône, et fit avec quelque succès la guerre à l'empereur Anastase; mais il fut ensuite battu par Bélisaire et forcé à demander la paix. Il mourut en 531.

CABAILS, indigènes de l'Afrique septentrionale (Barbarie). *Voy.* KABAÏLS.

CABAL (ministère de la), conseil privé qu'avait formé Charles II, et qui pendant quatre ans (1666-1670) exerça la plus fâcheuse influence sur les affaires de l'Angleterre. On le nomma ainsi parce qu'il était composé de cinq personnes dont les initiales réunies formaient le mot anglais *Cabal* (c.-à-d. *Cabale*), savoir, Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale.

CABALE, doctrine secrète des Juifs, dans laquelle on enseignait : 1° une théologie mystique dont le fond était le dogme de l'émanation divine et une explication allégorique des Ecritures; 2° une théurgie absurde par laquelle on prétendait soumettre à la volonté humaine les puissances surnaturelles en prononçant certains mots, et opérer avec leur secours toutes sortes de miracles. Cette doctrine, que l'on fait remonter à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone, se trouve principalement exposée dans l'*Yetzira*, attribué au rabbin Akiba, et le *Zohar*, attribué à son disciple Ben-Yokaï. Ses partisans sont appelés Cabalistes.

CABALLINUS FONS. *Voy.* HIPPOCRÈNE.

CABANES (LES), ch.-l. de canton (Ariége), à 9 kil. S. E. de Tarascon; 1,700 hab.

CABANIS (P.-J.-Georges), célèbre médecin et physiologiste, fils d'un habile astronome, naquit en 1757, à Cosnac, bourg de Saintonge, et mourut en 1808. Envoyé à Paris pour achever ses études, il cultiva d'abord la poésie, se lia avec Boucher et entreprit une traduction d'Homère; puis, pressé par son père de prendre un état, il choisit la médecine, et s'y distingua bientôt. Il fut admis dans la société de madame Helvétius à Auteuil, où il connut Turgot, d'Holbach, Condorcet et tous les hommes marquants de l'époque. Il embrassa chaudement les principes de la révolution, se lia étroitement avec Mirabeau et lui donna ses soins comme médecin dans la maladie qui l'emporta. Il fut élu membre du Conseil des cinq-cents, puis entra au Sénat. Lors de la réorganisation des écoles, il fut nommé professeur d'hygiène, puis de clinique à l'école de médecine, et il devint membre de l'Institut lors de sa création. Outre quelques écrits littéraires ou politiques, on a de lui : *Traité du degré de la certitude de la médecine* (1797); *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine* (1804); *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802): *Lettre posthume sur les causes premières*, adressée à M. Fauriel, publiée en 1824 par M. Bérard. Le plus important de ces ouvrages est le traité des *Rapports du physique et du moral;* Cabanis y traite de la part des organes dans la formation des idées, de l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime, ainsi que de la réaction du moral sur le physique. On l'a accusé de tout expliquer par des causes purement physiques et d'enseigner le matérialisme; cependant la *Lettre sur les causes premières* est très favorable aux idées spiritualistes. Les ouvrages de Cabanis ont été réunis et publiés par M. Thurot, en 5 vol. in-8, 1823-25.

CABARDIE. *Voy.* KABARDAH.

CABARRUS (François, comte de), habile financier, né à Bayonne en 1752, mort en 1810, s'établit de bonne heure en Espagne, et s'y fit bientôt une grande réputation de capacité en matière de finances. Lors de la guerre de l'indépendance en Amérique, Cabarrus créa des billets royaux qui rétablirent les finances de l'Espagne. Il fonda la banque de Saint-Charles, fut conseiller des finances, ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, remplit des missions particulières en France et en Hollande, et fut enfin ministre des finances. On a de lui plusieurs *Mémoires* sur les finances et le commerce, des *Lettres au Prince de la Paix*, etc.

CABARRUS (mademoiselle). *Voy.* TALLIEN (madame).

CABEÇO ou CABEZO-DE-VIDE, *Segobriga*, ville de Portugal (Alentéjo), à 20 kil. N. de Portalègre; 2,400 hab. Eaux minérales, sulfureuses, froides.

CABELLIO, ville des Cavares dans la Viennaise, auj. CAVAILLON.

CABELLO. *Voy.* PUERTO-CABELLO.

CABÈS ou KABS, *Tacapa*, ville de l'état de Tunis, à 320 kil. S. de Tunis, sur le golfe de Cabès (Petite-Syrte des anciens). On y cultive le *henné*, plante que les Orientaux emploient pour teindre en jaune. — Pour le golfe de Cabès, *Voy.* SYRTE.

CABESTAING (Guillaume DE), troubadour du Roussillon. On raconte qu'ayant séduit la femme d'un seigneur, celui-ci le poignarda, lui arracha le cœur, le fit manger à sa femme à laquelle il ne révéla cette vengeance qu'après que l'horrible repas eut été consommé. Au reste, on ne s'accorde pas sur le nom de la femme ni de l'époux. On sait que l'on attribue la même aventure à Gabrielle de Vergy. Quelques poésies de Cabestaing, ainsi que sa vie, ont été publiées par M. Raynouard (*Choix de poésies des troubadours*, 1er vol.).

CABEZA-DE-VACCA. *Voy.* VACCA.

CABI, petit roy. du Soudan, le plus occidental des états compris sous le nom général d'Haoussa.

CABILES. *Voy.* KABAÏLS.

CABILLAUDS (le parti des), parti politique né en Hollande vers le milieu du XIVe siècle, au sujet des divisions qui s'élevèrent entre la veuve de Louis de Bavière, Marguerite, et son fils Guillaume qui avait pris le titre de comte de Hollande (1349). Les nobles, mécontents de ce dernier, avaient rappelé Marguerite malgré l'opposition des villes, et, espérant une facile victoire, ils avaient pris le nom de *Cabillauds*, par allusion aux gros poissons de ce nom qui se nourrissent de fretin. Les bourgeois, de leur côté, sous le nom de *Hakscke* (Hameçons), prirent les armes et ravagèrent les châteaux des nobles. Cette guerre civile dura plus d'un siècle, et ne s'éteignit qu'au moment où la Réforme donna une nouvelle direction aux esprits.

CABILLONUM, ville de la Gaule Lyonnaise, auj. CHALONS-SUR-SAÔNE.

CABINDA, capit. du roy. d'Engoya (Nigritie mérid.), à l'embouchure du Zaïre. Climat malsain. Traite des Noirs; commerce d'ivoire.

CABIRES (*Cabirim*, les dieux puissants, ou *Khaberim*, les dieux associés : *dii potentes*, *dii socii*), divinités mystérieuses adorées dans plusieurs endroits de la Grèce, et surtout dans les îles de Samothrace et d'Imbros. Elles furent importées en Grèce par les Phéniciens et y reçurent de nombreuses modifications en se confondant avec les divinités du culte pélasgique. Primitivement les dieux

Cabires formaient une tétrade dont les noms étaient: Axiéros, Axiocersus, Axiocersa et Cadmillus ou Casmillus; mais plus tard ces noms furent traduits, tantôt en ceux de Vulcain, Mars, Vénus, Amour ou Harmonie: tantôt en ceux de Cérès, Pluton, Proserpine, Hermès ou Mercure. On a confondu souvent les Cabires avec les Curètes, les Corybantes, les Dactyles et les Dioscures. On ne peut, du reste, rien affirmer de certain sur un culte qui avait des mystères même pour la plupart de ses initiés. Enée, dit-on, fit connaître les Cabires à l'Italie, et de nombreuses fêtes furent instituées dans ce pays en leur honneur. Le grand-prêtre du culte cabirique portait le nom de *coës* (d'*acouô*, entendre), parce qu'il recevait la confession de ceux qui se faisaient initier. La dernière cérémonie de l'initiation, qui ouvrait à l'initié l'accès des mystères, s'appelait *thronisme*. L'initié, après avoir subi les plus terribles épreuves, était assis sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe, tandis que tous les prêtres et les mystes, se tenant par la main, exécutaient autour de lui des danses symboliques.

CABO, c.-à-d. *cap*. Pour les noms qui ne sont pas ici, cherchez le mot qui suit CABO.

CABO-DELGADO, gouvernement de la capitainerie générale de Mozambique (Afrique portugaise), composé des îles Quérimbes, et ainsi nommé du cap Delgado, par 38° 45' long. E., 10° lat. S.

CABO-FRIO, ville du Brésil, sur la baie de Cabo-Frio, près du cap Frio qui sépare la côte E. de la côte S. (44° 24' long. O., 22° 54' lat. S.)

CABOCHE (Simonet), scélérat qui, excité et soudoyé par le duc de Bourgogne, se mit à la tête de la populace, sous le règne de Charles VI, commit une foule d'assassinats, s'empara de la Bastille, pénétra jusqu'au palais du roi, et fut pendant quelque temps le maître de Paris. Les sicaires de Caboche s'appelaient les *Cabochiens* ou les *Écorcheurs*, parce qu'il avait été d'abord lui-même écorcheur de bêtes.

CABOCHIENS, nom donné sous le règne de Charles VI (1380-1422) à une faction du parti bourguignon dirigée par Simonet Caboche, écorcheur de bêtes, et dont la principale force consistait dans une compagnie de 500 bouchers. Les Cabochiens remplirent Paris de leurs violences, forcèrent les théologiens de la Sorbonne à recevoir leur alliance, contraignirent le dauphin à arborer comme eux les *chaperons blancs*, symbole de la faction populaire en Flandre, et exigèrent de lui une ordonnance (qui fut appelée *cabochienne*) pour la réforme de l'état. Pierre Desessarts, prévôt de Paris, fut mis à mort à l'instigation de ces furieux. Les Parisiens, lassés enfin de leurs cruautés, appelèrent à leur secours le dauphin qui s'était enfui, et les Cabochiens furent exterminés.

CABOT (Jean et Sébastien), navigateurs vénitiens, père et fils, qui s'établirent à Bristol sous Henri VII. Ayant persuadé à ce prince qu'il était possible d'aller aux Indes orientales par le N. O. de l'Amérique, ils furent chargés d'une expédition dans ce but (1496), mais ils furent bientôt arrêtés par les glaces. Néanmoins leur expédition ne fut pas inutile: ils découvrirent le Labrador (Terre-Neuve) et quelques autres contrées. On a publié à Venise, 1585, une relation des voyages des Cabot. Les Anglais ont quelquefois voulu opposer les découvertes des Cabot à celles de Colomb. On ignore la date de leur naissance et celle de leur mort.

CABOUL, état de l'Asie centrale. *Voy*. KABOUL.

CABRAL (P.-Alvarez), célèbre navigateur portugais, commanda la seconde flotte envoyée par Emmanuel aux Indes orientales en 1500, et découvrit le Brésil, alors inconnu, qu'il nomma *terre de Sainte-Croix*. Il se dirigea ensuite vers les Indes, fit alliance avec le roi de Cochin et de Cananor, et revint en 1501 chargé de richesses.

CABRERA, *Capraria*, une des Baléares, au S. de Majorque: 13 kil. sur 4 : bon port, défendu par un château-fort. Elle a peu d'habitants. Cette île doit son nom aux chèvres qui y étaient très nombreuses.

CABRERA (J.-Thomas-Henriquez DE), homme d'état espagnol, jouit d'une grande faveur à la cour de Charles II, roi d'Espagne, et fut successivement duc de Medina-del-Rio-Seco, amiral de Castille et ministre d'état. A l'époque où le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera, refusant de servir ce nouveau monarque, se retira à Lisbonne et se déclara pour le parti de l'archiduc Charles d'Autriche; mais il eut le chagrin de voir ses avis négligés par les conseillers de ce prince. Cabrera est souvent désigné par les historiens sous son titre de *l'Amirante*.

CABRIEL, riv. d'Espagne, sort des monts d'Albaracin et tombe dans le Xucar : cours, 200 kil.

CABRIÈRES, village du dép. de Vaucluse, à 26 kil. S. E. d'Avignon, et à 4 kil. S. E. de la fontaine de Vaucluse; 620 hab. Ses habitants furent tous massacrés sous François I, comme suspects d'hérésie. *Voy*. OPPÈDE (D').

CABYLA, ancienne ville de la Mésie, à 100 kil. O. de *Mesembrya*. C'est là que Philippe, père d'Alexandre, reléguait les criminels.

CACAMO ou CACOVA, *Andriace*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte mérid. de l'Anatolie, avec un grand port, par 27° 28' long. E., 37° 15' lat. N.

CACCAMO, ville de Sicile, à 35 kil. O. de Palerme; 5,000 hab.

CACERES, *Castra Cæcilia*, ville d'Espagne (Badajoz), à 45 kil. S. E. d'Alcantara; 10,000 hab. Siége de l'*audiencia*, ou tribunal d'appel de l'Estramadure. Plusieurs hôtels de construction moresque; place ornée d'une statue colossale, etc. Quelque industrie. — Fondée par Q. Cæcilius Metellus.

CACHAN, ville de l'Iran. *Voy*. KACHAN.

CACHEMIRE, auparavant *Sirinagor*, c.-à-d. *ville du bonheur*, grande ville de l'Asie, capit. de la prov. de Cachemire, sur le Djalem, par 71° 24' long. E., 34° 20' lat. N., près du lac Dall; 150,000 hab. Citadelle dite Cher-Gor : toits en bois, couverts de terre végétale et de fleurs; bains nombreux; les rues, du reste, sont étroites et malpropres. Peu de monuments. Industrie florissante avant la domination des Afghans.

CACHEMIRE (roy., puis prov. de), prov. d'Asie, dans le roy. de Lahore, par 34°-35° lat. N. et 72°-76° long. E.: 170 kil. sur 100. Vallée délicieuse qu'arrose le Djalem; hautes mont. couvertes de neige; climat très doux et sol très fertile. L'industrie consiste en fabriques d'armes, de coutellerie, de papeterie, et surtout de châles superbes, faits avec la laine des chèvres du Thibet. La religion des Cachemiriens est le brahmanisme; ils parlent une langue particulière, mais entendent le persan. Leurs mœurs sont très vicieuses. — Le Cachemire fut jusqu'en 1586 un état indépendant sous les princes tartares de la tribu de Chog, puis il fut réuni à l'empire mongol (1586-1754); il devint ensuite prov. du Kaboul jusqu'en 1809; les Seikhs s'en sont depuis emparés.

CACHENA, ville de la Nigritie. *Voy*. KACHENAH.

CACHOEIRA, ville du Brésil (Bahia), à 120 kil. N. O. de San-Salvador; 16,000 hab. Entrepôt du coton et du tabac de toute la province.

CACIQUE, nom sous lequel plusieurs peuples de l'Amérique, et surtout les Péruviens, désignaient leurs chefs civils et militaires. Tous les Incas portaient ce titre. Aujourd'hui plusieurs peuplades encore indépendantes ont conservé cette dénomination pour désigner leurs chefs.

CACONDA, établissement portugais dans le roy.

de Benguela (Nigritie mérid.). Il est abandonné depuis longtemps.

CACONGO ou MALEMBA, état d'Afrique, tributaire du roy. de Loango, entre ceux de Loango proprement dit au N., Congo à l'E., Engoyo au S., et l'Océan à l'O. Capit., Kingelé. Quelques mont.; sol fertile, climat tolérable pour les Européens. Le Cacongo est très peu connu.

CACUS, géant monstrueux, demi-homme et demi-satyre, fils de Vulcain, vomissait des tourbillons de flammes et de fumée. Il habitait un antre du mont Aventin, près de l'endroit où plus tard fut bâtie Rome. Ayant un jour volé quelques génisses à Hercule, ce héros força l'entrée de sa caverne, quoiqu'il l'eût barricadée avec des roches énormes, et l'étouffa. Ce combat a fourni à Virgile un des plus beaux morceaux du VIIe liv. de l'*Énéide*.

CADALEN, ch.-l. de cant. (Tarn), à 9 kil. S. E. de Gaillac; 1,600 hab. Commerce de bétail.

CADALOUS, évêque de Parme, fut élu pape par la faction impériale en 1061, et prit le nom d'Honoré II. Il fut déposé l'année suivante par le concile de Mantoue, et mourut peu de temps après.

CA-DA-MOSTO (L.), navigateur vénitien, né vers 1432, et engagé au service du roi de Portugal, fit voile vers le Cathay en 1455, et à son retour côtoya l'Afrique. L'année suivante, il porta ses découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, et retourna en Portugal. Il mourut à Venise en 1463. Il a laissé une *Relation* de ses voyages.

CADAVAL (ducs de), branche cadette de la maison de Bragance, remonte au XIVe siècle et a pour tige don Alvarez de Portugal, 4e frère du duc de Bragance, don Ferdinand II. Ce prince était petit-fils, par Ferdinand I, d'Alphonse, premier duc de Bragance, et avait épousé l'unique héritière du grand-connétable de Portugal, don Nuno Alvarez Pereira de Mello. Ses descendants portèrent d'abord les titres de marquis de Ferreira et de comtes de Tentugal. Don Nuno Alvarez Pereira de Mello, marquis de Ferreira, reçut du roi Jean IV le titre de duc de Cadaval en récompense des services qu'il avait rendus à sa cause dans la célèbre révolution de 1640. Les successeurs de ce dernier se sont alliés aux maisons françaises de Lorraine et de Luxembourg.

CADDENABIA (LA), petite ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. N. de Côme, sur le lac de Côme. Sites délicieux, orangers, citronniers, etc. Nombreuses villas.

CADÉE (ligue), ou LIGUE DE LA MAISON-DIEU, *Pagi a casa Dei* en latin, était avant 1801 la 2e ligue de la république des Grisons et avait pour ch.-l. Coire. *Voy.* GRISONS.

CADENAC. *Voy.* CAPDENAC.

CADENET, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 13 kil. S. d'Apt; 2,598 hab.

CADENET. *Voy.* CHAULNES (duc de).

CADER BILLAH, calife. *Voy.* KADER.

CADEREITA, ville d'Amérique (Confédération mexicaine), dans l'état de Queretaro, par 20° 24' lat. N., 101° 42' long. O., importante par les riches mines d'argent d'*El-Doctor Maconi* et *San-Christobal*.

CADEROUSSE, ville du dép. de Vaucluse, à 4 kil. S. O. d'Orange; 3,262 hab. Vers à soie; filatures de soie.

CADES-BARNÉ, ville de l'Idumée, dans le désert de Sin, à l'extrémité orientale. Les Israélites y séjournèrent quelque temps.

CADET DE GASSICOURT (L.-Claude), pharmacien, né à Paris en 1731, mort en 1799, fut, pendant la guerre, pharmacien en chef des armées en Allemagne et en Portugal, puis exerça sa profession à Paris, et se fit remarquer par sa bienfaisance autant que par sa science. Il fut reçu, en 1766, à l'Académie des Sciences. On lui doit plusieurs mémoires sur la chimie. A la révolution, il fut employé avec Lavoisier à la fonte des cloches. — Son fils, Charles-Louis Cadet de Gassicourt, né en 1769, mort en 1821, s'est distingué à la fois comme pharmacien et comme littérateur. Ses principaux ouvrages sont un *Dictionnaire de chimie*, 1803, 4 vol. in-8, et une *Histoire secrète des Templiers*.

CADET DE VAUX (Antoine), frère de L.-Claude, né à Paris en 1743, mort en 1828, tint d'abord une pharmacie, puis quitta cet établissement pour se livrer à des recherches scientifiques et philanthropiques. Il s'occupa surtout d'expériences et de publications relatives à la salubrité publique, à la culture des vins, aux aliments économiques, et travailla longtemps avec Parmentier. Cadet de Vaux fonda, en 1777, le *Journal de Paris*, qui prospéra longtemps entre ses mains.

CADI, mot arabe, qui signifie *juge*; c'est le nom que portent les juges musulmans; ils réunissent les diverses attributions que remplissent chez nous les commissaires de police, les juges de paix, les notaires et les juges des tribunaux civils et criminels. Ils prononcent sans appel, en prenant le Coran pour base de leurs décisions, et imposent à leur gré les punitions et les amendes. Le *cadi-el-asker* est le premier des cadis; il assiste au divan ou conseil d'état, et remplit les fonctions de garde des sceaux.

CADIÈRE (LA). *Voy.* GIRARD (J.-B.).

CADILLAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 29 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne; 1,370 hab. Taillanderie et fabrique de creusets.

CADIX, *Gades*, ville et port d'Espagne (Xerez), à 490 kil. S. O. de Madrid; 53,000 hab. Elle est située au milieu de la mer, à l'extrémité d'une péninsule de l'île de Léon. Rade immense. Évêché, douane, bourse, théâtre, arsenal, hôpital militaire, collége de chirurgie, académie de dessin, observatoire de la marine, etc. On y trouve difficilement de l'eau potable. Cette ville, une des plus commerçantes de l'Espagne, avait été ruinée par l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique, mais dans ces derniers temps la franchise de son port l'a relevée. — Cadix fut fondée par les Carthaginois. Les Romains s'en emparèrent l'an 206 av. J.-C. Les Anglais la prirent et la pillèrent en 1576, mais ils l'attaquèrent en vain en 1626 et 1702; ils la bombardèrent en 1800, et les Français la tinrent bloquée jusqu'en 1812. En 1823, les cortès s'y étaient retirées emmenant avec elles le roi d'Espagne: mais la ville fut obligée de se rendre au duc d'Angoulême.

CADMÉE (la). *Voy.* THÈBES.

CADMILLUS ou CASMILLUS. *Voy.* CABIRES.

CADMUS, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. N'ayant pu la trouver et n'osant retourner dans sa patrie, il se fixa en Béotie, où il fonda la ville de Thèbes, vers l'an 1580 av. J.-C. On croit que c'est lui qui apporta l'écriture de Phénicie en Grèce.

CADMUS de Milet, historien grec, florissait du temps d'Alyatte, roi de Lydie, vers le commencement du VIe siècle av. J.-C. Il est le premier qui ait écrit l'histoire en prose. Son *Histoire de la fondation de Milet et des villes ioniennes* n'existait déjà plus du temps de Denys d'Halicarnasse.

CADOMUS, ville de Gaule, auj. CAEN.

CADORE, *Pieve di Cadore*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Piave, à 35 kil. N. E. de Bellune; 2,000 hab. Patrie du Titien. Bonaparte donna le titre de duc de Cadore à Champagny.

CADOUDAL (Georges). *Voy.* GEORGES.

CADOUIN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 33 kil. E. de Bergerac; 600 hab.

CADOURS, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 34 kil. N. O. de Toulouse; 800 hab.

CADSANT. *Voy.* CASSANDRIA et KADSAND.

CADUCÉE, baguette surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés. C'était un des attributs de Mercure et le symbole de la paix.

CADURCI, peuple de la Gaule Transalpine, faisait partie de l'Aquitaine 1re et habitait au S. O., entre les *Lemovices* au N., les *Volcæ Tectosages* au S., dans le pays qui répond au Quercy ou à peu près au dép. de Lot-et-Garonne. Ils avaient pour ch.-l. *Divona* ou *Cadurci*, auj. CAHORS.

CADUSII ou **GELÆ**, peuple d'Asie sur la côte S. O. de la mer Caspienne, entre le Cyrus et le Mardus; leur pays s'appelle auj. GHILAN.

CÆCILIUS STATIUS, poëte comique latin, affranchi, né dans la Gaule, ami d'Ennius et de Térence, composa plus de trente comédies, dont il ne reste que des fragments (dans le *Corpus poetarum*, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.). Il mourut un an après Ennius, 174 av. J.-C. Quintilien le place pour le talent entre Plaute et Térence.

CÆCINA ALIENUS, général romain, se déclara d'abord pour Vitellius et lui donna la couronne par la victoire de Bédriac qu'il remporta sur Othon, 69; mais bientôt il prit parti pour Vespasien. Irrité de se voir sans récompense, il conspira contre ce prince, et fut tué par Titus au milieu d'un festin.

CÆCINA PÆTUS. *Voy.* PÆTUS.

CÆLIUS AURELIANUS, médecin grec, né à Sicca en Numidie, et que l'on croit contemporain de Galien, est considéré comme le chef de la secte des Méthodistes. On a de lui deux ouvrages : *Tardarum passionum libri V*, Bâle, 1529, in-fol., et *Acutarum passionum libri III*, Paris, 1533, in-8, qui ont été réunis par Amman, Amsterd., 1709, et par Haller, Lausanne, 1773.

CAEN, *Cadomus*, ch.-l. du dép. du Calvados, sur l'Orne et l'Odon, à 223 kil. O. de Paris; 41,876 hab. Cour royale, tribunal de 1re instance et de comm.; académie universitaire, collége royal; facultés de droit, des lettres et des sciences; sociétés savantes; école de navigation; musées, biblioth. de 40,000 vol., etc. Hôtel-de-ville, belles églises et jolies promenades. Industrie très active : dentelle, coutellerie, filatures de coton, calicot, percale; chapeaux de paille, châles, gants, etc. Grand commerce de plâtre, sel, bois du Nord, pavés, etc. — Caen est assez moderne. Il a été pris par les Anglais en 1346 et en 1417; repris par les Français en 1448. Henri V d'Angleterre y avait fondé une université que Charles VII confirma en 1450. C'est la patrie de Malherbe, Segrais, Huet. — L'arr. de Caen a 9 cant. (Bourguebus, Creuilly, Douvres, Etrecy, Tilly-sur-Seule, Troarn, Villers-Bocage, plus Caen qui compte pour 2); 205 comm. et 140,435 hab.

CAEN (île de), l'*Oraison* de Bougainville, le *Refugio* de Maurelle, île de l'Océanie, dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, à l'E. de la Papouasie (Nouvelle-Guinée), et au N. de l'archipel de la Louisiade, par 5° lat. S. et 146° long. E. Population nombreuse.

CÆNE ou **CÆNOPOLIS** (c.-à-d. *la nouvelle ville*), ville de Laconie, primitivement *Tænarum*, sur la côte, près du cap Ténare. Temple de Jupiter Cænéen.

CÆNE, auj. *El-Senn*, ville de Mésopotamie, à l'E., près de l'embouchure du *Zabus minor*.

CÆNE, auj. *Benysoueif*, ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* HERMOPOLIS.

CÆNINA, ville de l'Italie ancienne (Latium), à 35 kil. N. E. de Rome. Les Céninates furent les premiers qui firent la guerre aux Romains, 748 av. J.-C.

CÆNOPHRURIUM, c.-à-d. *fort neuf*, ville de Thrace, à 9 kil. N. O. de Sélymbrie. Aurélien y périt assassiné en 275.

CAERCARADOK, mont. d'Angleterre (Shrop), au N. et près de Knighton. Restes de fortifications attribuées à Caractacus.

CAERDIFF, CAERDIGAN, etc. *Voy.* CARDIFF, etc.

CÆRE, d'abord *Agylla*, auj. *Cer veteri*, ville de l'Etrurie, à 22 kil. O. de Véies, avait été la ville principale du roy. de Mézence, et passait pour une ville sainte. On y porta les objets sacrés de Rome après la défaite d'Allia. C'est de *Cære* que l'on fait dériver le mot *cæremonia*, cérémonie.

CAERLEON, *Isca Silurum*, ville d'Angleterre (Monmouth), à 24 kil. S. O. de Monmouth, sur l'Uske; 1,100 hab. Beau pont, église gothique. On y voit les restes d'un amphithéâtre appelé dans le pays *Table ronde* ou *Table d'Arthur*; c'est là, dit-on, que ce roi institua l'ordre de chevalerie de la Table-Ronde. Caerléon fait partie du pays de Galles; elle en était jadis la capit. et la métropole.

CAERMARTHEN, *Maridunum*, ville du pays de Galles, ch.-l. du comté de Caermarthen, à 300 kil. O. de Londres; 9,000 hab. Usines à fer, corderies.

CAERMARTHEN, un des douze comtés du pays de Galles, sur la mer, entre ceux de Glamorgan à l'E., et de Pembroke à l'O.; 70 kil. sur 32; 90,300 hab. Grande fertilité en orge et avoine; plomb, houille; peu de bois; chevaux.

CAERNARVON, ch.-l. du comté de Caernarvon, sur le détroit de Menai, à 12 kil. S. O. de Bangor; 4,000 hab. Ville bien bâtie, bon port, vieilles murailles. Industrie; eaux minérales et thermales. Caernarvon a été fondée en 1283, par Edouard I, non loin de l'ancienne *Seguntium*.

CAERNARVON (comté de), un des douze comtés du pays de Galles, à l'angle N. O.; 73 kil. sur 20; 60,000 hab. Pays montagneux. Plomb, cuivre, ardoises; pêche, bétail; perles assez grosses dans le Conway.

CAERPHILLY, ville d'Angleterre dans le pays de Galles (Glamorgan), à 50 kil. S. O. de Monmouth; 1,100 hab. Vieux château; fer, houille. Fabriques de couvertures et de châles gallois.

CAERWYS ou **CAER-AR-WYS**, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 9 kil. O. de Flint; 1,000 hab. Cette ville était jadis le rendez-vous des bardes pour une espèce de tournoi musical et poétique.

CÆSARAUGUSTA, auj. SARAGOSSE.

CÆSAREA. *Voy.* CÉSARÉE.

CÆSAREA INSULA, auj. l'île de JERSEY.

CÆSARODUNUM ou **TURONES**, auj. TOURS.

CÆSAROMAGUS, auj. CHELMSFORD et BEAUVAIS.

CAFARTOUT, *Castra Mororum*, village de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 50 kil. S. O. de Nisibin. Ruines nombreuses.

CAFFA, *Theodosia*, auj. *Fœdosie*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), sur le détroit qui joint les mers Noire et d'Azov, et qu'on nomme détroit de Caffa ou de Iénikaleh.—Caffa fut occupée par les Génois au XIIIe siècle. Elle servait de marché pour les pelleteries du Nord, les étoffes de soie et de coton fabriquées dans la Perse, et les denrées de l'Inde apportées par les caravanes d'Astracan. Mahomet II enleva Caffa aux Génois en 1475, et en 1770 les Turcs l'abandonnèrent aux Russes.

CAFFARELLI DU FALGA (Louis-Marie-Jos.-Max.), général de division du génie, né au château du Falga en Languedoc, 1756, fut nommé en 1792 officier d'artillerie à l'armée du Rhin, et refusa seul, après la journée du 10 août, de reconnaître l'autorité de l'Assemblée nationale. Il fut suspendu de ses fonctions, et subit une détention de 14 mois. Réintégré en 1795, il servit à l'armée de Sambre-et-Meuse et se distingua au passage du Rhin où il perdit une jambe. Néanmoins, lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, il partit en qualité de général du génie. Il rendit les plus grands services lors de la prise de Malte et d'Alexandrie, et mourut d'une balle reçue devant Saint-Jean-d'Acre, 1799. M. de Gérando a fait imprimer sa *Vie*, Paris, 1801.

CAFFARELLI (Charles-Ambroise baron de), né en

1758, mort en 1826, dans les environs de Toulouse, au château du Falga, fut chanoine de Toul avant la révolution, trois fois préfet sous l'Empire, puis membre du conseil-général de la Haute-Garonne. Il a écrit : *Abrégé des Géoponiques, extrait d'un ouvrage grec*, etc., Paris, 1812, in-8.

CAFFARELLI, chanteur. *Voy.* GAFFARELLI.

CAFRERIE, vaste région de l'Afrique australe, s'étend le long de l'Océan Indien du cap Negro à la pointe de Luabo, de 23° à 35° lat. S.; 1,300 kil. sur 2,500. Elle se divise en *Cafrerie maritime* ou *Cafrerie* proprement dite, autrement *côte de Natal* (ville principale, Zoula), et *Cafrerie intérieure* ou *Cafrerie des Betjouanas*, habitée par une foule de peuplades indépendantes. Places : Nouv.-Litakou, Meribowhey, Melita, Kouritchane, Makov. Le climat de la Cafrerie est chaud sur les côtes, le sol varié; montagnes très âpres à l'intérieur, très vastes déserts de sable ; manque d'eau en beaucoup d'endroits ; riches mines d'or, argent, fer, cuivre. Flore analogue à celle du Cap; grande quantité de bêtes féroces. La famille cafre est noire, mais belle, grande et bien faite. Elle se divise en Koossas, Tambouki, Mambouki dans la Cafrerie maritime; en Gokas, Morolongs, Betjouanas dans la Cafrerie intérieure; ceux-ci se subdivisent à leur tour en tribus. Toutes ces tribus sont belliqueuses, la plupart nomades; elles élèvent de grands troupeaux de bœufs, connaissent peu l'agriculture et moins encore l'industrie. Leur religion est grossière ou nulle, et les efforts des missionnaires pour les convertir ont été vains. Les Cafres sont polygames ; ils n'obéissent point à une forme particulière de gouvernement. Auj. les Tambouki dominent dans la Cafrerie maritime, et leur chef, qui a 15,000 hommes sous ses ordres, réside à Zouli. Levaillant est un des premiers qui aient voyagé dans ce pays.

CAFRES. *Voy.* CAFRERIE et KAFERISTAN.

CAFZA, *Capsa*, ville de l'état de Tunis, à 240 kil. S. O. de Tunis. Cette ville, qui faisait d'abord partie de la Numidie, puis de la Byzacène, était jadis très forte : c'est une de celles où Jugurtha tenait ses trésors. Marius la prit (127), et César la détruisit en 46 av. J.-C.

CAGAYAN, alcaldie de l'île Luçon (îles Philippines), dans la partie soumise aux Espagnols. Villes principales ; Lablo, Cabagan, Tugu-Egarao. — Une petite île du groupe de Bornéo, soumise au sultan de Soulou, porte le même nom.

CAGLI, *Callis*, ville de l'État ecclésiastique, à 22 kil. S. d'Urbin ; 2,000 hab. Évêché.

CAGLIARI, *Calaris* ou *Caralis*, capit. de l'île de Sardaigne, au S., sur le golfe de Cagliari, par 6° 48' long. E., 39° 12' lat. N. ; 30,000 hab. Résidence du vice-roi, archevêché. Port, rade vaste et sûre. Fortifications. Théâtre, bibliothèque, université. Industrie assez active, commerce. — On croit que Cagliari est l'ancienne ville d'*Iolas*, fondée par les Carthaginois.

CAGLIARI (Paul). *Voy.* VÉRONÈSE.

CAGLIOSTRO, personnage mystérieux qui s'est rendu fameux dans le dernier siècle, naquit à Palerme en 1743, d'une famille obscure. Son véritable nom était Joseph Balsamo; il le changea plus tard en celui de Cagliostro que portait sa marraine, et prit la qualité de comte. Accusé d'escroquerie, il fut obligé de bonne heure de quitter sa patrie et parcourut sous des noms différents la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, l'île de Malte, Naples, Rome, et presque toutes les villes de l'Europe ; il acquit dans ses premiers voyages la connaissance de quelques secrets alchimiques et médicinaux, et se fit une grande réputation par des cures merveilleuses. En 1780, il arriva en France, se fixa pendant quelque temps à Strasbourg, où il fut reçu avec enthousiasme, puis vint à Paris où il n'excita pas moins d'admiration, et fut quelque temps à la mode dans la haute société. Il vendait des élixirs, des pilules, et faisait des tours de magie et de sorcellerie. Impliqué avec le cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier (*Voy.* ROHAN), il fut mis à la Bastille, et ensuite exilé (1786). Il se retira en Angleterre, puis alla en Suisse et en Italie. Arrêté à Rome en 1789, il y fut condamné à mort comme *pratiquant la franc-maçonnerie;* mais sa peine fut commuée en une prison perpétuelle ; il mourut vers 1795, au château de St-Léon, près de Rome. La plupart ne voient dans Cagliostro qu'un adroit charlatan ; quelques-uns le regardent comme un homme vraiment extraordinaire, un véritable thaumaturge, et ils prétendent qu'il avait le pouvoir de faire apparaître les morts. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il produisait des effets surprenants, qu'il vivait toujours dans une grande opulence et qu'il faisait beaucoup de bien. On a supposé qu'il était l'agent d'une société secrète de Francs-Maçons qui fournissait à ses dépenses. On lui attribue plusieurs prédictions. On a publié à Rome, en 1790, une *Vie* de Cagliostro, extraite de ses pièces ; elle a été traduite en français.

CAGNANO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 31 kil. N. O. de San-Severo ; 3,600 hab.

CAGOTS, espèce de parias répandus au moyen âge dans le voisinage des Pyrénées, et que la superstition faisait regarder comme un objet de mépris et d'horreur. On supposait qu'ils étaient les restes des anciens Goths, qui possédèrent longtemps l'Aquitaine : de là leur serait venu le nom injurieux de Cagots (*caas goths*, chiens goths), qui leur aurait été donné par les vaincus. Les chroniques les désignent souvent encore par les dénominations de *Caqueux*, *Cacous*, *Capos*, *Gaffos*, *Gezitas*, *Gahetas*, *Cahets*, termes de mépris qui signifiaient lépreux, et dont quelques-uns s'appliquaient également aux Juifs. On les appelait aussi *Colliberts* (de *libertus*, esclave affranchi), et aussi *Canards*, parce qu'ils devaient porter sur leurs habits une patte de canard pour se faire reconnaître. On trouve aujourd'hui même des débris de cette race opprimée dans l'ouest et le midi de la France; et malgré les progrès de la civilisation, la haine que ces malheureux inspiraient n'est pas encore complétement éteinte. Plusieurs auteurs ont cru voir dans les Cagots des Pyrénées des êtres analogues aux crétins et aux goitreux des Alpes.

CAHAWBAH, ville de l'Amérique sept. (États-Unis), à 375 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans, au confluent de la Cahawbah et de l'Alabama ; 2,000 hab. Jadis ch.-l. de tout l'état d'Alabama, avant Tuscaloosa ; elle est auj. ch.-l. d'un comté.

CAHER, calife. *Voy.* KAHER.

CAHORS, *Divona*, puis *Cadurci*, ch.-l. du dép. du Lot, sur le Lot, à 568 kil. S. de Paris ; 12,417 hab. Évêché, tribunal de 1re instance, académie universitaire, collége royal, deux bibliothèques. Cathédrale fort ancienne, ruines romaines. Commerce de draps, de vins et d'eau-de-vie. Jadis ch.-l. des *Cadurci*, puis du H.-Quercy. Prise par Henri IV en 1580. Patrie du pape Jean XXII, de Clément Marot et de Joachim Murat, roi de Naples. — L'arr. de Cahors a 12 cant. (Catus, L'Albenque, Castelnau, Lauzès, Limougues, Luzech, Cazals, Puy-l'Évêque, Moncuq, St-Géry, plus Cahors qui compte pour 2), 120 comm. et 117,229 hab.

CAHUSAC, petite ville de France (Tarn), à 19 kil. N. O. d'Alby, sur la Verre ; 1,450 hab.

CAHUSAC (Louis DE), auteur dramatique, né à Montauban vers 1700, mort à Paris en 1759, fut nommé écuyer et secrétaire des commandements du comte de Clermont ; fit la campagne de 1743 avec ce prince, et le quitta ensuite pour se livrer à la littérature. On a de lui : *le Comte de Warwick*, tragédie, 1742 ; *Zénéide* et *l'Algérien*, comédies, 1744 ; *Grigri*, 1749, in-12 ; *Histoire de la danse ancienne*

et moderne, La Haye, 1754, 3 vol. in-12; plusieurs opéras qui eurent du succès, entre autres *Anacréon* et les *Amours de Tempé*, mis en musique par Rameau et Dauvergne.

CAIEM. *Voy.* KAIEM.

CAIENNE. *Voy.* CAYENNE.

CAIETA ou CAÏÈTE, auj. GAËTE.

CAIETAN (Thomas DE VIO, dit), cardinal, né à Gaëte ou Caïète (d'où son nom), en 1469, mort en 1534, entra dans l'ordre des Dominicains, dont il devint général, fut chargé de plusieurs missions par Jules II et Léon X, et obtint en 1519 l'évêché de Gaëte. Envoyé en Allemagne comme légat, il tenta, mais inutilement, de ramener Luther à la foi catholique. Il a laissé un *Commentaire sur la Bible*, des *Commentaires sur Aristote*, et des écrits ecclésiastiques. Il était grand partisan des doctrines ultramontaines.

CAIETAN (Henri), cardinal, de la maison de Sermoneto, fut envoyé en France par Sixte-Quint, avec la qualité de légat, en 1589, pour faire élire *un roi* catholique après la mort de Henri III. Il anima la guerre civile, se jeta dans le parti de la Ligue, se réunit aux Seize, et soutint avec chaleur le parti du roi d'Espagne. Sixte-Quint, mécontent de sa conduite, le rappela; mais ce pape était mort quand Caiétan arriva.

CAIETAN (Benoît). *Voy.* BONIFACE VIII.

CAIFA, ville de Syrie, à 9 kil. S. d'Acre, à 12 kil. au-dessus des ruines de l'ancienne Hépha, sur la baie d'Acre. Murailles; fort; port passable et très fréquenté. Elle fut prise par Kléber en 1799.

CAILHAVA (J.-Fr.), auteur dramatique, né au village de L'Estendoux près de Toulouse en 1731, mort à Paris en 1813, a donné aux Français et au Théâtre-Italien un grand nombre de comédies, presque toutes imitées de l'italien; la plus estimée est *le Tuteur dupé* ou *la Maison à deux portes*, 1765. Il a publié son *Théâtre* en 1781, 2 vol. in-8. On lui doit aussi un traité didactique, *l'Art de la Comédie*, 1772, 4 vol., refondu en 2 vol., 1786. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

CAILLÉ (René), voyageur, né en 1799 à Maugé en Poitou, fils d'un boulanger et orphelin dès l'enfance, s'embarqua à quinze ans pour le Sénégal, sans fortune, sans amis, sans secours. Après dix ans d'obstacles et de traverses de tout genre, il réussit à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Malgré des fatigues et des souffrances inouïes, il parvint à Tombouctou, l'unique but de ses recherches. Plus heureux que ses prédécesseurs, il revint en France après seize ans d'absence. Il reçut de la Société de géographie un prix de 10,000 fr., et publia en 1830 la relation de son voyage. Il mourut le 17 mai 1838, âgé de trente-neuf ans, des suites d'une maladie qu'il avait rapportée d'Afrique.

CAILLEAU (André-Charles), libraire, né à Paris en 1731, mort en 1798, a donné une foule d'almanachs chantants, d'étrennes badines et plaisantes; une collection des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*; *les Soirées de la campagne*, 1766, in-12, et un *Dictionnaire bibliographique*, *historique et critique des livres rares*, composé en grande partie par un abbé Duclos, Paris, 1790, 3 vol. in-8. Un 4e vol. a été publié par M. Brunet fils en 1802.

CAILLET (Guillaume), né au village de Mello, dans le Beauvaisis, était le chef de la faction de la Jacquerie (1358), et fut surnommé *Jacques Bonhomme*; il fut pris par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui lui fit trancher la tête. (*Voy.* JACQUERIE.)

CAILLOMA, ville du Pérou (dép. de Rino), à 200 kil. O. de Cuzco; jadis ch.-l. de la prov. de Collahuas. Riches mines d'argent aux environs.

CAIM ou CAIEM, calife. *Voy.* KAIEM.

CAIMAN (îles), dans la mer des Antilles, au S. de Cuba, par 19° 19' lat. N., et 83° 6' long. O., habitées par des descendants de flibustiers.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Ève, se livra à la culture de la terre. Jaloux de voir que les offrandes d'Abel, son frère, étaient plus agréables à Dieu que les siennes, il le tua. Dieu le maudit, ainsi que toute sa postérité, le condamna à errer sur toute la terre, et le marqua au front d'un signe de réprobation. Après avoir longtemps erré, il se fixa dans la terre de Nod et bâtit une ville qu'il nomma Énoch, du nom d'un de ses fils.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs, de la secte des Saducéens, fit condamner Jésus à mort, et fit arrêter les apôtres qui prêchaient la résurrection de leur maître. Quelques années après, il fut privé de sa charge par l'empereur Vitellius, et se tua de désespoir.

CAÏQUE, *Caïcus*, auj. *Grimakli*, riv. de l'Asie-Mineure, en Mysie, coule à l'O., passe près de Pergame, et se jette dans la mer Égée vis-à-vis de Lesbos.

CAIQUES, groupe d'îles dans l'archipel des Lucayes, par 73°-74° 47' long. O., 20°-21° lat. N.; 1,200 hab., presque tous nègres. Coton et sucre. L'île principale, appelée Grande-Caïque, a 53 kil. de long sur 6 de large.

CAIRE (LE), *Misr-el-Kahira* chez les Arabes, capit. de l'Égypte, dans la Basse-Égypte, près de la rive droite du Nil, au pied du mont Mogattam; 260,000 hab. Belles places, dont quatre très vastes; citadelle; plusieurs palais et grandes maisons; jolies mosquées; 31 bains principaux; aqueducs, canaux, citernes, bazars, caravansérais, jardins, cimetières remarquables. Elle a été fort embellie par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. — La ville du Caire fut fondée par le général arabe Gihauer en 795, et devint la résidence des califes fatimites. Elle a été prise par les Français en 1798, par les Anglais en 1802, et rendue à la Porte en 1803.

CAIRO, *Canalicum*, v. des États sardes, à 17 kil. N. O. de Savone, sur la Bormida; 4,000 hab. Très commerçante. Défaite des Austro-Sardes par les Français en 1794.

CAISTOR, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. N. E. de Lincoln; 1,300 hab. 4 sources jaillissent à l'intérieur de la ville; église gothique. Le roi saxon Hengist fonda cette ville après avoir vaincu les Scots et les Pictes.

CAITHNESS, comté d'Écosse, le plus septentr. de tous, borné au S. par celui de Southerland, 66 kil. sur 48; 30,000 hab. Villes principales: Wick et Thurso. Lacs, riv. nombreuses, mais non navigables. On y voit encore les ruines des habitations construites par les Duns ou Pictes. Ce comté fut possédé jadis par les Danois et les Norwégiens.

CAIUS, prénom fort commun chez les Romains. On désigne quelquefois par ce simple prénom un des Gracques, un des fils d'Agrippa, l'empereur Caligula, etc. (*Voy.* ces noms.)

CAIUS ou GAIUS (Tatius), jurisconsulte romain, vivait probablement sous Adrien et Marc-Aurèle. Il avait composé des *Institutes* qui ont beaucoup servi à la rédaction de celles qui portent le nom de Justinien. Longtemps on n'en a possédé qu'un abrégé qui se trouve dans le *Breviarium alaricianum*, et que l'on croit avoir été fait par Anien, chancelier d'Alaric; mais en 1816, M. Niebuhr a découvert l'ouvrage même dans un palimpseste de Vérone. Il se trouve imprimé dans les *Egloga juris civilis*, Paris, 1822. Les *Institutes* de Caïus ont été traduites en français par J.-B.-C. Boulet, 1827, in-8.

CAJARC, ch.-l. de cant. (Lot), à 19 kil. S. O. de Figeac; 2,000 hab.

CAJAZZO, *Calatia*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 17 kil. S. de Piedimonte; 3,000 hab.

CAJETAN. *Voy.* CAIETAN.

CALABAR ou BONGO, riv. d'Afrique, paraît descendre du plateau élevé des Calbongos, et dé-

bouche dans le golfe de Guinée. On présume que c'est une des bouches du Djoliba.

CALABAR (VIEUX-), capit. du roy. de Kua, sur le Bongo ou Calabar.

CALABAR (NOUVEAU-), ville du roy. de Benin, sur le Djoliba.

CALABER (Quintus). *Voy.* QUINTUS.

CALABOZO, ville de Colombie, par 70° 11' long. O., 8° 56' lat. N.; 4,800 hab. Cette ville est inondée dans la saison des pluies. Climat très chaud.

CALABRE, *Brutium* et partie de la *Lucanie*, région du roy. de Naples, la plus mérid. des prov. continentales de cet état, forme comme une presqu'île que borne au N. la Basilicate; 260 kil. sur 80; 760,000 hab. Beaucoup de monts, riv. côtières; climat très chaud dans les plaines et lieux bas; air malsain; grande fertilité; effroyables tremblements de terre, notamment en 1783. Civilisation arriérée, campagnards demi-sauvages. La Calabre forme auj. trois provinces : 1° *Calabre citérieure* au N., ch.-l., Cosenza; 2° *Calabre ultérieure* 1re au S., ch.-l., Reggio; 3° *Calabre ultérieure* 2e, entre les deux précédentes, ch.-l., Catanzaro. — Dans l'antiquité on nomma *Calabri* les peuples qui habitaient la partie de l'Iapygie située entre les *Salentini* à l'E. et les *Peucetini* à l'O. (ch.-l., *Brundusium*); puis, quand l'Italie fut divisée en onze régions (au premier siècle de l'empire), on appela Calabrie l'Iapygie entière (*Salentini*, *Calabri*, *Peucetini*, *Messapii*), moins quelques cant. à l'O. La Calabre reçut d'abord des colonies grecques. Elle fut soumise par les Romains l'an 260 av. J.-C. Dans la suite elle tomba au pouvoir des Wisigoths, puis des Sarrasins, et enfin (vers 1130) des Normands qui en firent une prov. du roy. de Naples.

CALABRÈSE (LE), peintre. *Voy.* PRETI.

CALACUCCIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 28 kil. de Corte; 560 hab.

CALAGORRIS, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CAZÈRES.

CALAGURRIS, nom de deux villes de la Tarraconaise, auj. CALAHORRA et LOARE.

CALAHORRA, *Calagurris*, ville d'Espagne (Soria), sur le Cidacos, à 42 kil. de Logrono: 4,300 hab. Evêché. Calagurris fut la patrie de Quintilien.

CALAIS, *Itius Portus* et *Caletum*, ville et port de France, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur la Manche, à 30 kil. N. E. de Boulogne, à 280 kil. N. de Paris; 10,865 hab. Calais n'est séparé de Douvres (en Angleterre) que par un canal étroit nommé *Pas-de-Calais*, et qui a 31 kil. seulement de largeur; la traversée peut se faire en deux heures. La ville est défendue par une citadelle très forte; elle se partage en haute et basse ville; au N. E. est le faubourg de Courgain. Hôtel-de-ville, place d'Armes, etc. Calais est en général bien bâtie. Industrie et commerce actifs: grains, vins, huile; armements pour la pêche de la morue, etc. — Elle fut prise par Édouard III en 1347, après un siége que le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons a rendu à jamais mémorable; elle resta plus de deux siècles entre les mains des Anglais; François de Guise la leur enleva en 1558.

CALAIS et ZETHÈS, fils de Borée. *Voy.* ZÉTHÈS.

CALAMARI, anc. ville du Pérou, au lieu où est auj. Turbaco, a, dit-on, renfermé, du temps des Incas, jusqu'à 200,000 hab.

CALAMATA, *Therapnæ* ou *Theramnæ*, ville de la Grèce (Laconie), sur l'Eurotas, au S. E. de Sparte, importante au moyen âge. C'était le titre d'une seigneurie, quelquefois dite principauté.

CALAMATA, île de l'Adriatique, à 2 kil. O. de Raguse; 300 hab.

CALAMI, petite riv. du dép. du Var, passe à Brignoles et tombe dans l'Argens.

CALAMIANES (îles), dans l'archipel des Philippines, au N. E. de Paragoa, par 118° long. E., 12° lat. N.; 16,000 hab. Calamiana et Buswagan sont les 2 principales. Les Espagnols y ont quelques établissements pour la pêche des perles.

CALAMINE, *Calymna*, île de l'archipel grec, au N. O. de Cos, par 24° 22' long. E., 36° 55' lat. N.; 300 hab.

CALAMITA, ville de la Chersonèse Taurique, auj. ALMA.

CALANUS, philosophe indien de la secte des Gymnosophistes, suivit Alexandre dans la conquête de l'Inde. Étant tombé malade dans la ville de Pasargade à l'âge de 83 ans, il se donna la mort en montant sur un bûcher enflammé, en présence de toute l'armée macédonienne. Un officier lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire à Alexandre : « Non, répondit Calanus, je le verrai dans trois mois à Babylone. » Alexandre mourut en effet trois mois après.

CALARIS ou CARALIS, ville de l'île de Sardaigne, auj. CAGLIARI.

CALAS (J.), négociant de Toulouse, né en 1698, était protestant, et devint la victime du fanatisme religieux. Un de ses fils ayant été trouvé chez lui étranglé, les Catholiques répandirent le bruit qu'il l'avait lui-même assassiné, parce que ce jeune homme avait abjuré; quelque peu fondée que fût cette accusation, elle fut accueillie par le parlement de Toulouse; le malheureux Calas fut condamné au supplice de la roue, à une majorité de 5 voix contre 3, et sa famille exilée. L'arrêt fut exécuté le 9 mars 1762. Voltaire, ayant eu occasion de voir la veuve de Calas et de prendre connaissance des faits, réussit à faire réviser le procès et à faire rendre un arrêt qui déclarait Calas innocent et réhabilitait sa mémoire. Cet événement a fourni à Chénier, à Laya et à Lemierre le sujet de drames qui ont eu un succès populaire.

CALATA.... Beaucoup de noms de lieux en Sicile commencent par ce mot, qui vient du grec *calê actê*, belle rive.

CALATABELLOTA, *Crimisus*, riv. de Sicile qui passe près de Calatabellota et de Ribera, puis tombe dans la Méditerranée, à 13 kil. S. E. de Sciacca; cours, 75 kil. Sur ses bords Timoléon tailla en pièces 70,000 Carthaginois (340 av. J.-C.).

CALATABELLOTA, *Triocala*, ville de Sicile, à 15 kil. N. O. de Sciacca. Elle fut célèbre comme résidence de Tryphon, chef des esclaves révoltés (106 av. J.-C.). Roger I y défit les Sarrasins.

CALATAFIMI, *Longarium*, ville de Sicile, à 35 kil. S. E. de Trapani; 10,000 hab.

CALATAGIRONE, *Hybla minor*, ville de Sicile, à 60 kil. S. O. de Catane; 20,000 hab. Évêché. Industrie et grand commerce. — Fortifiée au moyen âge par les Sarrasins, et prise sur eux par les Génois.

CALATANAZOR, bourg d'Espagne (Vieille-Castille), à 23 kil. S. O. de Soria; 1,300 hab. Mohammed Al-Mansour y fut battu par les Chrétiens dans une bataille où plus de 50,000 Maures périrent, l'an 1002.

CALATANISETTA, ville de Sicile, ch.-l. de la province de même nom, sur le Saldo, à 106 kil. S. E. de Palerme; 15,700 hab. Bien bâtie. Belle place. Commerce. Cette ville repose sur un terrain volcanique.

CALATASCIBETTA, ville de Sicile, à 24 kil. N. O. de Piazza; 5,000 hab.

CALATAVUTURO, ville de Sicile, à 62 kil. N. O. de Palerme; 4,000 hab. Jaspe aux environs.

CALATAYUD, ville d'Espagne (Saragosse), à 24 kil. S. O. de Saragosse, au confluent du Xalon et du Xiloca; 9,000 hab. Aux environs était *Bilbilis* (auj. *Baubola*?), patrie de Martial. Le général maure Ayoub la bâtit au VIIIe siècle, d'où lui vint son nom *Cala 't Ayoub*, le château d'Ayoub. Alphonse d'Aragon la prit aux Maures en 1118; enfin le roi de Castille l'enleva en 1362 aux descendants d'Alphonse.

CALATIA, auj. *Cajazzo*, ville de Campanie, au S. E. de Sora, sur le Vulturne. Soumise par les Romains, 314 avant J.-C.

CALATRAVA, *Oretum*, ville d'Espagne (Manche), près de la Guadiana, à 22 kil. N. E. de Ciudad Réal. Aux environs, riches mines de mercure. — Cette ville est le ch.-l. de l'ordre de Calatrava.

CALATRAVA (ordre de), ordre religieux et militaire d'Espagne, doit son origine à des chevaliers de l'ordre de Cîteaux à qui fut confiée en 1158, par Sanche II, roi de Castille, la défense de la ville de Calatrava contre les Maures. Les chevaliers de Calatrava ont rendu de grands services jusqu'à l'expulsion des Maures. Ils eurent des grands-maîtres jusqu'en 1489; à cette époque la grande-maîtrise fut réunie à la couronne. Aujourd'hui le titre de chevalier de Calatrava n'est plus qu'honorifique.

CALAURIE, île de la Grèce ancienne, près de la côte du Péloponèse, jointe à celle de Poros par un banc de sable. C'est dans le temple de Neptune situé dans l'île de Calaurie que s'empoisonna Démosthène pour échapper aux satellites d'Antipater. On voit encore les ruines de ce temple.

CALAVIUS PACUVIUS. *Voy.* PACUVIUS.

CALB, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CALW.

CALBE, ville des États prussiens (Saxe), à 27 kil. S. E. de Magdebourg; 4,200 hab.

CALBONGOS, peuple de la Guinée, sup., sur la côte de Gabon, depuis le Camarones jusqu'à la riv. de St-Jean. Leur pays forme un plateau élevé, d'où sortent un grand nombre de rivières.

CALCAR, ville des États prussiens (Prov. Rhénane), à 11 kil. S. E. de Clèves; 1,600 hab. Patrie du peintre Jean de Calcar.

CALCAR (Jean de), peintre. *Voy.* JEAN.

CALCÉDOINE. *Voy.* CHALCÉDOINE.

CALCHAS, sacrificateur et devin grec, fils de Thestor, prit part à l'expédition des Grecs contre Troie, prédit que ce siége durerait dix ans, et que la flotte grecque ne sortirait du port d'Aulide qu'après que le roi Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie sur les autels de Diane. Homère dit que Calchas mourut de dépit de se voir surpassé dans son art par Mopsus.

CALCINATO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Brescia; 4,000 hab. Vendôme y défit les Impériaux en 1706.

CALCKEN, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. E. de Gand; 4,000 hab.

CALCUTTA, grande ville de l'Inde, capitale de la présidence de Calcutta et de toute l'Inde anglaise, sur un bras du Gange, non loin de son embouchure, par 86° 8' long. E., 22° 34' lat. N.; 600,000 hab., et même 1,000,000 si on y comprend les faubourgs. Port; sol bas et marécageux; grande citadelle, dite *Fort-William*. Colléges, société asiatique célèbre par de savants mémoires, etc. La ville est divisée en 2 quartiers, la ville blanche (ou faubourg de Tchaouringhé), et la ville noire: celle-ci est sale, affreuse; l'autre est belle et bâtie à la grecque. Commerce immense, industrie active, richesses colossales; nombreuses imprimeries. — Calcutta n'était encore qu'un village en 1717. Elle appartient aux Anglais depuis 1757; ils y avaient un comptoir depuis 1690.

CALCUTTA (présidence de), la plus grande des trois grandes divisions de l'Inde anglaise, au N., est formée aux dépens des anciennes provinces de Bengale, Bahar, Allahabad, Aoude, Agrah, Delhi, Gheroual, Adjmir, Orissa; elle se divise en 54 districts:

Districts.	*Chefs-lieux.*
Calcutta,	Calcutta.
Naddia,	Naddia.
Hougly,	Hougly.
Djessore,	Morlay.
Bakergandj,	Barisal.
Tchittagong,	Islamabad.
Tipera,	Kamilla.
Dakka-Djelalpour,	Dakka.
Moymansingh,	Nassirabad.
Silhet,	Silhet.
Rangpour,	Rangpour.
Dinadjpour,	Dinadjpour.
Pourniah,	Pourniah.
Radjchahi,	Nattore.
Birboum,	Soury.
Mourchedabad,	Mourchedabad.
Bardouan,	Bardouan.
Midnapour,	Midnapour.
Katch-Bahar,	Bahar.
Bahar,	Patna.
Ramghar,	Tchittra.
Boglipour,	Boglipour.
Tirhout,	Hayipour.
Sarun,	Tchapra.
Chahabad,	Arrah.
Allahabad,	Allahabad.
Djouanpour,	Djouanpour,
Bénarès,	Bénarès.
Mirzapour,	Mirzapour.
Bundelkand,	Banda.
Kapour,	Kapour.
Garakpour,	Garakpour.
Agrah,	Agrah.
Etaweh,	Minpour.
Farrakhabad,	Farrakhabad.
Kalpi,	Kalpi.
Alighar,	Alighar.
Delhi,	Delhi.
Bareily,	Bareily.
Morabad,	Morabad.
Saharanpour,	Saharanpour.
Merout,	Merout.
Harriana,	Hansi.
Sirinagur,	Sirinagur.
Kemaon,	Almora.
Sirmore,	Raïnghar.
Adjmir,	Adjmir.
Singboum,	Singboum.
Kandjiar,	Kandjiar.
Moharbandj,	Hariorpour.
Belasore,	Belasore.
Kattak ou Cuttak,	Kattak.
Khourdah,	Khourdahgar.
Gandwana,	Djabbalpour.

Il faut y joindre les possessions anglaises dans l'Inde Transgangétique, c.-à-d. les pays d'Assam, Djintiah, Katchar, Garraous, Kouki, Arakan, Martaban, Tenasserim, etc.

CALDARA (Polydore), dit *le Caravage*, peintre italien. *Voy.* CARAVAGE.

CALDAS DE MOMBUY, *Aquæ Calidæ*, ville d'Espagne, à 22 kil. N. de Barcelone. Eaux thermales.

CALDAS DE REY, *Aquæ Cilenorum*, ville d'Espagne (Santiago), à 46 kil. N. O. de Vigo. Eaux thermales.

CALDAS D'ORENSE, *Aquæ Origines*, ville d'Espagne (Santiago); 4,000 hab. Evêché. Eaux thermales.

CALDERON DE LA BARCA (don Pédro), célèbre poëte dramatique espagnol, né à Madrid en 1600 ou 1601, mort en 1687; composa sa première pièce à 14 ans. Il s'attacha d'abord à quelques seigneurs, puis s'engagea comme simple soldat à 25 ans, et n'en cultiva pas moins la poésie au milieu des camps. Philippe IV, ayant remarqué son talent, l'appela à la cour en 1636, le combla de faveurs et de distinctions, et fournit aux dépenses nécessaires pour la représentation de ses pièces. En 1652, Caldéron embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Tolède. Depuis cette époque, il renonça au théâtre, ou du moins ne fit que des pièces religieuses. Ses productions sont extrêmement multipliées; on en porte le nombre à 1,500; on n'en a conservé que

19.

la plus petite partie. Elles se composent de tragédies, de comédies et de pièces sacrées analogues à nos anciens *mystères*, et que l'on nomme *autos sacramentales* (actes sacramentaux). Dans toutes on trouve un génie extraordinaire, une imagination féconde, mais aussi un oubli complet de toutes les règles de l'art et les anachronismes les plus choquants. Les plus connues sont : *Héraclius*, sujet traité aussi par Corneille, qui lui en disputa la priorité ; *l'Alcade de Zalamea*, imitée par Collot-d'Herbois dans *le Paysan magistrat ; le Prince constant*, *La Vie est un songe, les Armes de la beauté, le Médecin de son Honneur, le Purgatoire de saint Patrice, la Dévotion de la croix*, etc. Caldéron s'est aussi exercé dans plusieurs autres genres de poésie. J. de Verra-Cassis donna en 1685 une édit. de ses œuvres en 15 vol. in-8. Elles ont été réimprimées à Madrid en 1760, 10 vol. in-4 ; on a aussi publié en 1759 un recueil de ses *Autos*, 6 vol. in-4. Il a paru en 1827 - 30 une édition compacte de son théâtre, à Leipsick, 4 vol. in-8. Linguet a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre espagnol*, 1771 ; on en trouve huit dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, traduites par Esménard et Labaumelle.

CALDIERO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. E. de Vérone ; 1,600 hab. Sources sulfureuses. Les Français y battirent les Autrichiens en 1796 et en 1805.

CALE ou PORTUS CALE, auj. *Porto*. C'est de ce nom que vient, dit-on, celui de Portugal.

CALEB, fut envoyé par Josué pour reconnaître le pays de Chanaan ; il fut le seul avec Josué, de tous ceux qui étaient sortis d'Egypte, qui entra dans la terre promise. Il eut en partage la montagne et la ville d'Hébron, et s'empara de Dabir avec le secours d'Othoniel, son neveu.

CALED, général arabe. *Voy.* KHALED.

CALÉDONIE, nom ancien de l'Ecosse, ou plutôt de toute la partie de la Grande-Bretagne au N. du mur de Sévère : 2 races ou peuples, les Scots et les Pictes l'habitaient et étaient presque toujours en guerre. Ils ne suspendaient leurs querelles que pour se jeter sur leurs voisins du midi.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), contrée de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne, à l'O. des monts Rocheux ; 880 kil. sur 700. Beaucoup de lacs, climat froid.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), île de l'Océan Pacifique, par 21° lat. S. et 63° long. E., à l'E. de la Nouvelle-Hollande ; 370 kil. sur 50. Elle est habitée par des anthropophages. On porte le nombre des hab. à 15,000. Pays stérile, qui n'a aucun grand quadrupède et ne produit qu'un petit nombre de végétaux comestibles. On trouve au N. O. le port Balade, le seul que fréquentent les Européens. Cette île a été découverte par Cook en 1774.

CALENBERG. *Voy.* KALENBERG.

CALENDERS, religieux mahométans, ainsi appelés d'un surnom que reçut leur fondateur, Youssouf, et qui signifie *or pur*. Les Calenders font vœu d'austérité, de pauvreté, d'abstinence complète. Ils s'engagent à voyager continuellement et vouent une haine éternelle aux autres ordres religieux. Mais aujourd'hui ce ne sont plus que des moines vagabonds, impudents et corrompus, qui prétendent se *purifier* moralement aussi bien que physiquement par une ablution, et emploient les expédients les plus ridicules pour obtenir les aumônes des fidèles. Ces dangereux sectaires ont toujours pris une part active dans toutes les révolutions politiques de l'Orient.

CALENTES AQUÆ, auj. CALVI.

CALENTIUS (Élisius), en ital. Calenzio, poëte latin du XVe siècle, né dans la Pouille vers 1450, mort en 1503, fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Rome, 1503, in-fol. Son poëme du *Combat des rats contre les grenouilles*, traduit et imité d'Homère, a été réimprimé en 1738 à Rouen dans une édition des *Fables choisies de La Fontaine* mises en vers latins, et publiées par l'abbé Saas.

CALENZANA, ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. S. de Calvi ; 2,100 hab.

CALEPIN ou CALEPINO (Ambroise), savant italien, de l'ordre des Augustins, issu de la famille des comtes de Calepio, né à Bergame en 1435, mort en 1511, consacra toute sa vie à la composition d'un *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc., qui a eu une vogue immense et qui est vulgairement connu sous le nom de *Calepin*. Ce dictionnaire parut pour la première fois en 1502, in-fol. L'auteur le compléta en 1509. Depuis on en a fait de nombreuses édit. et on y a ajouté la traduction des mots latins en huit, et même en onze langues. (*Voy.* PASSERAT, LA CERDA, CHIFFLET, FACCIOLATI.) On a étendu le nom de *calepin* à tous les registres de notes et de renseignements.

CALES, auj. *Calvi*, ville de la Campanie, à 17 kil. S. E. de *Teanum Sidicinum*. Vins excellents.

CALETI, peuple de la Lyonnaise seconde, situé à l'E. de l'*Armoricanus tractus*, au N. des *Lexovii*, à l'O. des *Veliocasses*, au S. O. de la Belgique 2e ; ch.-l., *Juliobona* (Lillebonne). Ils occupaient le pays de Caux (Seine-Inférieure).

CALETUM ou ITIUS PORTUS, auj. CALAIS.

CALI, ville de la république de Nouvelle-Grenade, dans le département de Cauca, à 100 kil. N. de Popayan ; 3,000 hab. Collége. Commerce actif.

CALIAN ou CALLIAN, bourg du dép. du Var, à 24 kil. N. E. de Draguignan ; 1,800 hab. Marbre, houille, verrerie.

CALIARI, famille italienne qui a produit plusieurs peintres. Le plus habile est Paul Caliari, connu sous le nom de Paul Véronèse. *Voy.* VÉRONÈSE.

CALICUT, ville et port de l'Inde anglaise (Madras), par 11° 15' lat. N., 73° 45' long. E., ch.-l. de l'ancienne prov. de Malabar et auj. du district de Calicut ; 5,000 maisons ; 24,000 hab. Ville commerçante, industrieuse ; elle a donné son nom aux toiles de coton dites *calicots*. Elle était beaucoup plus belle et plus grande jadis, mais la mer l'a submergée. Vasco de Gama y aborda en 1498 et ne put la prendre. Haïder-Ali la prit en 1760, et Tippoo-Saeb après lui la détruisit et en transféra les hab. à Nellore ; les Anglais l'ont rebâtie.

CALIDASA, poëte indien. *Voy.* KALIDASA.

CALIFES, c.-à-d. *vicaires*, nom des premiers successeurs de Mahomet ; ils réunissaient le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. On distingue trois grands califats : 1° celui d'Orient, dont le siége fut à La Mecque jusqu'à la mort d'Ali, puis à Damas sous la famille des Ommiades, et à Bagdad sous celle des Abbassides ; il dura 626 ans (632-1258) ; 2° celui de Cordoue, fondé en 756 par Abdérame, de la famille des Ommiades, et démembré en 1031 ; 3° celui d'Egypte ou des Fatimites, qui fut fondé en 909 par un descendant de Fatime, fille du prophète, et fut renversé en 1171 par Nourreddin. Les califes d'Orient perdirent toute puissance temporelle depuis 940, époque à laquelle le calife Rhadi créa la dignité d'*émir-al-omrah* ; les émirs ne tardèrent pas à s'emparer de toute l'autorité.

Califes d'Orient.

Aboubekr, élu en	632,	Soliman,	717
mort en	634	Omar II,	720
Omar,	644	Yésid II,	724
Othman,	656	Hescham,	743
Ali,	661	Walid II,	744
Moaviah I, *Ommiade*,	680	Yésid III,	744
Yésid I,	683	Ibrahim,	744
Moaviah II,	684	Merwan II,	750
Merwan I,	685	Aboul-Abbas, tige des	
Abdel-Malek,	705	*Abbassides*,	754
Walid I,	715	Abou-Giafar Almanzor,	775

Suite des califes d'Orient.

Mohammed-Mahdi,	785	Motaki,	944
Hadi,	786	Mostakfi,	946
Haroun-al-Raschid,	806	Mothi,	974
Amyn,	813	Thaï,	991
Al-Mamoun,	833	Kader-Billah,	1031
Motassem,	842	Kaiem-Biamrillah,	1075
Vatek-Billah,	847	Moctadi-Biamrillah,	1094
Mothavakel,	861	Mostadher,	1118
Mostanser,	862	Mostarched,	1135
Mostaïn-Billah,	866	Rasched,	1136
Motaz,	869	Moctafi,	1160
Mothadi-Billah,	870	Mostandyed,	1170
Motammed-Billah,	892	Mosthadi,	1180
Mothaded-Billah,	902	Nasser,	1225
Moctafi-Billah,	908	Daher,	1226
Moctader-Billah,	932	Mostander,	1243
Kaher,	934	Mostazem,	1258
Rhadi,	940		

Califes de Cordoue.

Abdérame I,	756-788	Mohammed-al-Mahadi, *déposé*,	1009
Hescham I,	796		
Al-Hakkam I,	822	Suleiman,	1010
Abdérame II,	852	Mohammed *de nouveau*,	1012
Mohammed I,	885		
Almoundhir,	889	Hescham *de nouveau*,	1015
Abdallah,	912	Hamoud,	1017
Abdérame III,	961	Kasim,	1018
Al-Hakkam II,	976	Yayah,	1027
Hescham II, *déposé*,	1006	Hescham III,	1031

Califes fatimites.

Obeidollah,	909-936	Abou Jamin Mostanser,	1094
Kaiem-Aboul-Casem,	945	Aboul Casem Mostalli,	1101
Almanzor,	953		
Moèz-Ledinillah,	975	Aboul-Mansor-Amer,	1130
Azis,	996	Haphed-Ledinillah,	1149
Hakem-Biamrillah,	1021	Dafer-Biamrillah,	1155
Daher,	1036	Fayez-ben-Nasrillah,	1160
		Adhed,	1171

CALIFORNIE, contrée de l'Amérique septentrionale, au N. O., forme une grande prov. de la Confédération mexicaine, et se divise en *Basse-Californie* ou *Vieille-Californie* et *Haute-Californie* ou *Nouvelle-Californie*. — Basse-Californie, vaste péninsule de 1,300 kil. sur 130, entre la mer Vermeille et le Grand-Océan, par 111°-119° long. O., 23°-30° lat. N.; 10,000 hab. Ch.-l., Loreto. Sol varié, mais généralement sablonneux; on y cultive le blé, le maïs, l'indigo et la canne à sucre, et on y entretient beaucoup de bestiaux. Les montagnes de la B.-Californie recèlent des volcans, et servent de refuge aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie et aux reptiles.— Haute-Californie, sur la côte occidentale du Grand-Océan, par 115°-126° long. O., 32°-42° lat. N., 1,100 kil. sur 250 environ; 15,600 hab. Ch.-l., Monterey. Pays montagneux, climat tempéré; vastes savanes et solitudes immenses.—Les Californiens sont cuivrés, petits, indolents, mauvais chasseurs; avant l'arrivée des Européens, ils n'avaient point d'autre abri que le creux des rochers ou des arbres. La Haute-Californie est gouvernée par des missionnaires franciscains. Les travaux et les récoltes, auxquelles ils président, se font en commun. — Cette contrée fut découverte par l'Espagnol Cabrillo en 1542; explorée par Viscaino en 1602; elle ne fut occupée par les Espagnols qu'en 1769.

CALIFORNIE (golfe de). *Voy.* VERMEILLE (mer).

CALIGULA (*Caius Cæsar Augustus Germanicus*, surnommé), troisième empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-neveu de Tibère, fut adopté par son oncle, et lui succéda l'an 37 de J.-C., à l'âge de 25 ans. Les premiers mois de son règne furent heureux; mais à la suite d'une maladie provoquée par ses débauches et qui paraît avoir altéré sa raison, il se livra à tous les excès de la folie, de l'orgueil et de la cruauté. Il voulut être adoré comme un dieu, se fit décerner des triomphes pour des victoires imaginaires, donna le titre de consul à un cheval qu'il aimait, entretint un commerce incestueux avec ses sœurs, établit des lieux de prostitution jusque dans son palais, fit périr les citoyens les plus recommandables et les plus riches afin de s'emparer de leurs richesses, et n'épargna pas même ses plus proches parents. Dans sa fureur, il souhaitait, dit-on, que le peuple romain n'eût qu'une tête afin de la trancher d'un seul coup. Sa haine s'étendait même sur les morts : il aurait voulu pouvoir anéantir les écrits d'Homère, de Virgile et de Tite-Live. Il se forma enfin une conspiration contre ce monstre, et Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, en délivra la terre, l'an 41 de J.-C. Ce règne n'offre d'ailleurs aucun événement remarquable. Le surnom de *Caligula* lui vient d'une petite bottine, *caliga*, qui servait de chaussure aux soldats et qu'il portait habituellement dans son enfance. Sa vie a été écrite par Suétone.

CALINGÆ, peuple de l'Inde Cisgangétique, habitait le long de la côte de Coromandel.

CALIPPE, astronome grec, natif de Cyzique, inventa, vers 331 avant J.-C., un cycle de 76 ans qu'il substitua au cycle de 19 ans ou nombre d'or, imaginé par Méton, afin de ramener avec plus d'exactitude les mêmes positions du soleil et de la lune. Ce cycle porte le nom de *période calippique*.

CALISTE. *Voy.* CALIXTE.

CALISTO, fille de Lycaon, était une des nymphes de Diane. Elle se laissa séduire par Jupiter qui avait pris la forme de cette déesse, et en eut un fils nommé Arcas. Diane la chassa de sa suite, et Junon la changea en ourse. Jupiter la plaça, avec son fils Arcas, dans le ciel, où ils formèrent la constellation de la grande et de la petite Ourse. *Voy.* ARCAS.

CALITRI, ville du roy. de Naples, à 23 kil. S. de Santo-Angelo-de'-Lombardi; 4,600 hab.

CALIXTE I (saint), pape, élu en 217, souffrit le martyre en 222. On pense que la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de Saint-Sébastien a été construite par lui. On le fête le 14 oct.

CALIXTE II, pape, fils de Guillaume, comte de Bourgogne, fut d'abord archevêque de Vienne, puis devint pape, 1119. L'antipape Grégoire (Maurice Bourdin) fut enfermé d'après ses ordres. Il tint le 1er concile général de Latran, 1123, et mourut en 1124.

CALIXTE III, élu en 1455, se nommait d'abord Alphonse de Borgia. Il était né à Xativa, près de Valence en Espagne, et mourut en 1458. Il révisa le procès de Jeanne d'Arc (1456), et la déclara martyre.

CALIXTE III, antipape, fut élu en 1159, concurremment avec Alexandre III; mais celui-ci fut seul reconnu par l'église romaine. Il se nommait Jean de Strume.

CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Médelby dans le Holstein, en 1586, fut professeur de théologie à Helmstædt. Le duc Frédéric-Ulrich l'attira auprès de lui, et peu après le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslutter. A la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn, convoqué en 1645 pour opérer la réunion des Luthériens et des autres réformés. L'éloquence de Calixte y fut sans succès. Ce théologien a donné son nom à une secte de Luthériens qui croyaient pouvoir réunir les autres sectes de cette croyance, et qu'on nommait pour cette raison *Syncrétistes*.

CALIXTINS, nom donné à une secte de Hussites bohémiens qui, dans la communion, réclamaient l'usage du calice (*calix*) pour les laïques. On les appelait aussi *Utraquistes*, parce qu'ils communiaient sous les deux espèces (*sub utraque*). Le concile de Bâle (1433) satisfit à leur demande. Vers la fin du XVIe siècle, cette secte se confondit dans celle des Frères moraves ou bohémiens.—On donne encore le nom de Calixtins aux Syncrétistes. (*Voy.* G. CALIXTE).

CALLAC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 26 kil. S. O. de Guingamp ; 1,500 hab.

CALLAH (EL), ville de l'Algérie (Tlemsen), à 25 kil. N. O. de Mascara. Vestiges romains ; tapis, bournous.

CALLAICI, peuple de l'Hispanie, qui donna son nom à la *Gallæcia*, occupait les prov. de Galice, Minho, Tras-Os-Montes, Ponferrada.

CALLAO, ville du Pérou, dans le dép. de Lima, sur l'Océan Pacifique, à 8 kil. de Lima, à laquelle elle sert de port ; 5,000 hab. Château-fort. Bains de mer. Détruite par un tremblement de terre en 1746, prise par les Colombiens en 1826. C'est la dernière place forte qu'aient conservée les Espagnols dans l'Amérique du Sud.

CALLAS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. O. de Draguignan ; 2,322 hab. Moulins à huile.

CALLE (LA), ville et port de l'état d'Alger, à 465 kil. E. d'Alger, sur un roc qu'entoure presque complétement la mer, appartenait jadis à une compagnie française qui y faisait pêcher le corail. La France en perdit la possession durant les guerres de la révolution.

CALLET (J.-F.), mathématicien, né à Versailles en 1744, mort à Paris en 1798, professa les mathématiques avec distinction. Il publia en 1783 une édition des *Tables* de Gardiner, aussi commode qu'utile, et en 1795 une nouvelle édition des *Tables des logarithmes*, considérablement augmentée, avec des tables de logarithmes des *sinus* pour la nouvelle division décimale du cercle. Cet ouvrage, le plus exact et le plus étendu que l'on possède en ce genre, a été stéréotypé par Firmin Didot, et porté au plus haut point de correction par ce célèbre typographe.

CALLICRATIDAS, général spartiate, remplaça Lysandre dans le commandement de la flotte lacédémonienne, prit Méthymne et battit Conon ; mais ensuite il fut battu par ce même général auprès des îles Arginuses, l'an 406 av. J.-C.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, célèbre poëte et littérateur grec, né à Cyrène dans le IVe siècle, mort vers 270 av. J.-C., enseigna d'abord les belles-lettres à Éleusis près d'Athènes ; puis fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, et donna des leçons de poésie dans le Musée ; Apollonius de Rhodes se forma à son école. Il avait composé des poëmes dans presque tous les genres, des ouvrages d'histoire, de grammaire et de littérature ; il excellait surtout dans l'élégie. De tous ses écrits il ne nous est parvenu que quelques *Hymnes* composés pour les fêtes des dieux, des épigrammes et quelques fragments. On trouve dans ses poésies de l'élégance et de l'érudition plutôt que du génie ; elles sont fort difficiles à entendre. On connaît en outre de lui l'*Ibis*, poëme qu'il composa contre Apollonius, son ancien disciple, qui s'était montré ingrat envers lui (ce poëme a été imité par Ovide) ; la *Chevelure de Bérénice*, traduit en vers latins par Catulle. La meilleure édition de Callimaque est celle de J.-Aug. Ernesti, Leyde, 1761, 2 vol. in-8, à laquelle il faut joindre les *Fragments des Élégies* publiés par Valkenaër, Leyde, 1799. Il a été trad. en franç. par Laporte-Dutheil, Paris, 1775, en vers latins par Petit-Radel, 1808, en vers franç. par M. A. de Wailly, 1841.

CALLIMAQUE OU CALLIMACHUS EXPERIENS. *Voy.* BUONACCORSI.

CALLINICUS, architecte, natif d'Héliopolis en Égypte, inventa le feu grégeois et livra son secret à l'empereur Constantin Pogonat, qui, avec ce secours, brûla dans Cyzique la flotte des Sarrasins. Le secret de Callinicus s'est perdu ; depuis il a été retrouvé par un Français, mais Louis XV, à qui il fut offert, l'acheta pour l'ensevelir dans l'oubli (1756).

CALLINICUS (SELEUCUS). *Voy.* SELEUCUS.

CALLIOPE, muse de l'éloquence et de la poésie héroïque. Les poëtes la disent mère d'Orphée, des Corybantes et des Sirènes. On la représente sous la figure d'une jeune fille d'un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or ; d'une main elle tient une trompette, et de l'autre un poëme épique.

CALLIPOLIS, villes de Thrace, d'Italie, de Sicile ; toutes trois auj. *Gallipoli*. *Voy.* ce mot.

CALLIRHOÉ, ville de l'Arabie Pétrée. *Voy.* LASA.

CALLIRHOÉ, nom fort commun dans la fable. On connaît surtout sous ce nom une fille du fleuve Achéloüs, qui avait épousé Alcméon, et qui devint la cause involontaire de sa mort en lui demandant le fatal collier d'Ériphile. *Voy.* ÉRIPHILE.

CALLISTHÈNE, philosophe grec, disciple et petit-neveu d'Aristote, né à Olynthe l'an 365 av. J.-C., suivit Alexandre dans ses expéditions. Il refusa de reconnaître la divinité du héros, et même eut le malheur de lui déplaire par quelques railleries. Il se vit bientôt après accusé d'avoir conspiré, fut enfermé, dit-on, dans une cage de fer, et mis à mort à Cariate en Bactriane, 328 av. J.-C. Il avait commencé une *Histoire d'Alexandre* qui ne nous est pas parvenue. Il existe sous son nom une espèce de roman de la vie d'Alexandre qui n'est pas de lui.

CALLIUM, ville d'Étolie, à l'E., près des frontières de la Thessalie. Les Gaulois sous Brennus y commirent d'affreuses cruautés.

CALLOT (Jacques), peintre, dessinateur et graveur en taille douce, né à Nancy en 1593, mort en 1635, était fils d'un gentilhomme, héraut d'armes du duché de Lorraine. Entraîné vers les arts par une passion que sa famille contrariait, il fut obligé pour la satisfaire de s'échapper de la maison paternelle, et alla se former à Rome, sous Jules Parigi et Philippe Thomassin. Il se fixa ensuite à Florence, et revint finir ses jours en Lorraine, où le duc Henri lui fit une pension. Après la prise de Nancy, sa patrie, par Louis XIII (1633), il refusa de consacrer par son burin le souvenir de cette conquête. Son œuvre contient près de 1,600 pièces : les plus remarquables sont les *Foires*, les *Supplices*, les *Misères de la guerre*, les deux *Tentations de saint Antoine*, les *Gueux contrefaits* ; on lui doit aussi plusieurs batailles, le *Siége de Bréda*, le *Siége de La Rochelle*. Callot s'est acquis une réputation populaire par le talent avec lequel il a traité les sujets grotesques, et a caricaturé les vices et les ridicules de l'humanité.

CALMAR, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du gouvernement de Calmar, par 56° 40' lat. N., 14° long. E. ; 4,540 hab. Evêché. C'est à Calmar que fut proclamée la réunion des 3 couronnes de Suède, de Norwége et de Danemarck sur la tête de Marguerite de Waldemar, en 1397 ; réunion qui est connue sous le nom d'*Union de Calmar*.

CALMET (dom Augustin), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1672, à Mesnil-la-Horgne, près de Commercy, en Lorraine ; mort en 1757, fut chargé d'expliquer les Saintes-Écritures dans l'abbaye de Moyen-Moutier et à Munster (1704) ; publia les fruits de ses savantes recherches, et fut, en récompense de ses travaux, nommé abbé de St-Léopold de Nancy (1718), puis de Sénones. Ses principaux ouvrages sont : *La Bible en latin et en français avec un commentaire littéral et critique*, Paris, 1707-1716, 23 vol. in-4 ; *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris, 1722-28, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages capitaux ont été plusieurs fois réimprimés, et ont reçu des augmentations considérables. On a encore de lui : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* ; *Histoire universelle* ; *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine* ; *Traité sur l'apparition des esprits, vampires*, etc. ; mais ces ouvrages sont moins estimés. On ne peut refuser à Calmet une érudition immense ; mais son style est lourd, diffus, incorrect, et l'auteur manque souvent de critique.

CALMINA, ville de la Nigritie maritime (Daho-

mey), à 30 kil. S. E. de Dahomey; 15,000 hab.: résidence du souverain.

CALMOUKS. *Voy.* KALMOUKS.

CALNE, ville d'Angleterre (Wilt), à 26 kil. E. de Bath; 4,600 hab.

CALONNE (Charles-Alexandre DE), ministre, né à Douay en 1734, était fils du premier président au parlement de cette ville. Après avoir rempli diverses fonctions dans l'administration, il fut nommé en 1783 contrôleur général des finances par Louis XVI. Il se concilia la faveur de la cour, surtout de la reine, par ses complaisances, et augmenta ainsi le déficit qu'avait laissé Louis XV. Pour réparer le mal, il proposa de convoquer une *assemblée des notables* (1787). Forcé alors de révéler le déficit qu'il s'était efforcé jusque-là de dissimuler, Calonne fut disgracié, et exilé en Lorraine. Il se retira en Angleterre, où il fut fort bien accueilli et où il écrivit des mémoires justificatifs. Il rentra en France sous le consulat, et mourut à Paris en 1802. On a de lui un assez grand nombre d'écrits relatifs aux affaires du temps. Ce ministre paraît avoir été coupable de légèreté et de faiblesse plutôt que d'avidité, car il se retira pauvre des affaires.

CALORE, *Calor*, riv. du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), naît à 3 kil. S. O. de Montella, traversée le territoire de Bénévent, et tombe dans le Volturno, à 9 kil. E. de Cajazzo. Les Romains y remportèrent une victoire sur le Carthaginois Hannon en 215 av. J.-C.

CALPÉ, ville et mont. d'Hispanie, dans la Bétique, en face d'Abyla en Afrique: le mont Calpé semble être la *Pointe d'Europe*, près de Gibraltar; la ville de Calpé était sans doute aux environs. On a prétendu la retrouver dans *Carteia* (*Gibraltar* selon les uns, *Algeziras* suivant les autres). Abyla et Calpé formaient les *Colonnes d'Hercule*. *Voy.* ABYLA.

CALPRENÈDE. *Voy.* LA CALPRENÈDE.

CALPURNIA, famille romaine fort nombreuse, dont la principale branche était celle des Pisons. *Voy.* CALPURNIUS et PISON.

CALPURNIANA, ville d'Hispanie, auj. BUJALANCE.

CALPURNIUS FLAMMA, tribun militaire. Le consul Attilius Calatinus ayant engagé l'armée dans un défilé dangereux en Sicile, Calpurnius se dévoua avec 300 hommes pour la sauver (258 av. J.-C.). Il échappa par miracle à une mort qui paraissait inévitable.

CALPURNIUS BESTIA (L.), consul l'an 110 av. J.-C. Chargé de la guerre contre Jugurtha, il se laissa corrompre et fit un traité honteux. Il fut condamné à un exil perpétuel.

CALPURNIUS (Titus Julius), poëte latin du IIIe siècle, natif de Sicile, eut pour protecteur le poëte Némésien; on a de lui 7 églogues dans lesquelles il a tenté assez heureusement d'imiter Virgile; on les trouve généralement avec les poésies de Némésien, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, Altenbourg, 1780-99. Elles ont été traduites avec celles de Némésien par M. Mairault, Bruxelles, 1744.

CALTA..... *Voy.* CALATA.....

CALUSO. *Voy.* VALPERGA DI CALUSO.

CALVADOS, chaîne de rochers, dans la Manche, à l'E. et à l'O. de l'embouchure de l'Orne, s'élève très peu au-dessus des flots, ou reste un peu au-dessous de leur niveau: elle a donné son nom à un département.

CALVADOS (dép. du), sur la Manche, entre ceux de l'Eure à l'E., de la Manche à l'O., de l'Orne au S.: 5,704 kil. carr.; 501,775 hab. Ch.-l., Caen. Il était compris jadis dans la B.-Normandie. Sol plat, un peu plus élevé vers le sud. Rivières nombreuses: Touques, Dives, Drome, Aure, Odon, etc. Houille, marbre, granit, argile, marnes, tourbières, sources minérales. Quelques forêts à l'E., au N. et à l'O. Excellents pâturages; grains, chanvre, lin, colza, pastel; culture en grand des fruits à cidre, des pruniers, etc. Beaux chevaux, bétail de belle race. Beurre, miel, moutons et huîtres renommées. Industrie: toiles, bonneterie, tissus de laine et autres, coutellerie, chapellerie, etc. Commerce avec l'extérieur. Ce dép. fournit à Paris un grand nombre de maçons et de tailleurs de pierre. — Le dép. du Calvados est divisé en 6 arr. (Caen, Bayeux, Falaise, Lisieux, Pont-l'Évêque, Vire), 37 cant. et 803 comm. Il appartient à la 14e division militaire; il a un évêché à Bayeux, et une cour royale à Caen.

CALVAIRE, ou GOLGOLTHA en hébreu, c.-à-d. *crâne*, mont voisin de Jérusalem, faisait partie de la chaîne qui limite à l'O. le bassin du Jourdain et de la mer Morte: on y crucifiait les criminels, et c'est là que mourut le Sauveur. Adrien enferma le Calvaire dans Jérusalem. Sainte Hélène y fit bâtir une belle église. — On a donné le nom de Calvaire au mont Valérien, à 6 kil. O. de Paris, près de Nanterre. On avait cherché à y reproduire les principaux événements de la Passion.

CALVAIRE (les Filles du), ordre de religieuses fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du célèbre P. Joseph du Tremblai. *Voy.* TREMBLAI.

CALVART (Denis), peintre, connu aussi sous le nom de *Denis-le-Flamand*, né à Anvers en 1565, alla en Italie, ouvrit à Bologne une école, d'où sortirent le Guide, l'Albane et le Dominiquin, et mourut dans cette ville en 1619. Ses ouvrages les plus remarquables se voient à Bologne, à Rome, à Reggio: on admire surtout son *Saint Michel* (à Bologne). Ses tableaux sont moins estimés pour le caractère et la disposition des figures que pour le coloris: ils ont été gravés par Gil. Sadeler et Auguste Carrache.

CALVERT (George), comte de Baltimore, né en 1578 dans le comté d'York, mort en 1632, occupa de hauts emplois sous Jacques I; devint membre du conseil privé, ministre d'état (1619), et fut créé, en récompense de ses services, comte de Baltimore. Mais ayant embrassé le catholicisme, il se démit de ses charges (1624), et alla former un établissement à Terre-Neuve sous Jacques I. Obligé de l'abandonner à cause des excursions des Français, il obtint de Charles I la concession des terres situées au N. de la Virginie qui forment aujourd'hui le Maryland. — Son fils Léonard Calvert alla en 1634 prendre possession de ces terres, à la tête d'une troupe de catholiques, et y fonda une colonie qui bientôt devint florissante. Les colons donnèrent en reconnaissance le nom de Baltimore à une ville qui est auj. une des plus importantes de l'Amérique anglaise.

CALVI, ch.-l. d'arr. (Corse), à 75 kil. N. d'Ajaccio, dans une presqu'île du golfe de Calvi; 1,200 hab. Place forte. Commerce en vins, huile. — L'arr. de Calvi a 6 cant. (Algajola, Belgodere, Calenzala, Ile-Rousse, Olmi-e-Capella, plus Calvi), 39 comm. et 21,469 hab.

CALVIN (Jean), *Calvinus*, célèbre réformateur, né en 1509 à Noyon en Picardie, était fils d'un tonnelier nommé Cauvin. Il fut élevé dans la religion catholique et fut d'abord destiné à l'église; mais il quitta cette carrière pour la jurisprudence, et alla étudier à Orléans, puis à Bourges sous Alciat. S'étant lié avec plusieurs partisans de Luther, il embrassa bientôt les principes de la réforme et commença, dès 1532, à les propager dans Paris. Menacé de la prison, il se réfugia d'abord à Angoulême, puis à Nérac auprès de Marguerite de Navarre, qui favorisait la réforme, et enfin à Bâle. Il publia dans cette dernière ville, en 1535, sous le titre d'*Institutio religionis christianæ*, un exposé de la doctrine des réformateurs qu'il traduisit bientôt en français et qui devint comme le catéchisme des Réformés de France. En 1536, il fut nommé professeur de théologie à Genève, où la réforme venait d'être adoptée. Deux ans après, il fut banni de cette ville pour

avoir voulu innover dans le culte : il se retira à Strasbourg, où il enseigna la théologie. Il fut rappelé peu d'années après à Genève (1541). Depuis cette époque, il devint tout puissant dans cette ville, aussi l'appelait-on *le pape de Genève*. Il fit adopter par le conseil ses articles de foi, ses ordonnances sur la discipline ecclésiastique ; s'attacha à réformer les mœurs aussi bien que les croyances, et poussant le zèle jusqu'à l'intolérance, il fit brûler le malheureux Servet pour avoir attaqué le mystère de la Trinité (1553). Calvin mourut à Genève en 1564. Il s'était marié en 1539 à Strasbourg. Calvin devint le chef d'une secte nouvelle de réformés qui prit de lui le nom de Calvinistes. (*Voy.* l'art. suiv.) Il se distinguait de Luther par une réforme plus radicale, proscrivant tout culte extérieur et toute hiérarchie, ne reconnaissant pas plus le caractère d'évêque et de prêtre que celui de pape; rejetant la messe, le dogme de la présence réelle, l'invocation des saints, etc. ; il enseignait la prédestination des élus et portait ainsi atteinte au libre arbitre. Calvin a laissé un grand nombre d'ouvrages ; on trouve dans tous une profonde érudition, un style sévère et souvent entraînant. Les principaux sont : l'*Institution chrétienne*, 1535, dont il a donné plusieurs éditions (la meilleure est celle de Genève, 1559) ; un *Traité de la Cène*, 1540 ; des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, qui parurent par parties séparées, en latin et en français. On a donné plusieurs éditions de ses œuvres ; la meilleure est celle d'Amsterdam, 1667. Sa vie a été écrite par Théodore de Bèze, son coopérateur et son ami.

CALVINISTES, partisans des doctrines de Calvin. (Pour ces doctrines, *Voy.* CALVIN.) Le calvinisme prit naissance vers 1536 à Genève, où depuis il n'a pas cessé de dominer. Il se répandit bientôt dans plusieurs cantons de la Suisse, en France, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse, aux Etats-Unis, etc. En France, les Calvinistes reçurent le nom injurieux de Huguenots; ils eurent longtemps à subir de cruelles persécutions. Opprimés sous François I, Henri II et François II, ils formèrent sous ce dernier la conjuration d'Amboise qui échoua. Le colloque de Poissy, en 1561, leur faisait espérer un édit de tolérance, lorsque le massacre des Huguenots à Vassy devint le signal des guerres civiles. Les batailles de Dreux (1562), Saint-Denis (1567), Jarnac et Moncontour (1569) épuisèrent le parti huguenot. Charles IX et Catherine de Médicis cherchèrent à les exterminer dans la funeste nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) ; mais ce massacre, qui devait leur porter le dernier coup, souleva une nouvelle guerre qui dura jusqu'à l'avénement de Henri IV au trône. Ce prince rendit en 1598 un édit connu sous le titre d'*édit de Nantes*, qui assurait la liberté de conscience aux Calvinistes et leur abandonnait plusieurs villes comme garanties (*Voy.* ÉDIT DE NANTES). Ils se soulevèrent encore sous Louis XIII, mais Richelieu les dompta par la prise de La Rochelle. Louis XIV prononça en 1685 la révocation de l'édit de Nantes ; cette mesure impolitique autant qu'inique suscita plusieurs révoltes, notamment celle des *Camisards* dans les Cévennes, détermina l'émigration d'un grand nombre de Calvinistes, et fit par là le plus grand tort au commerce et à l'industrie française. Enfin, sous Louis XVI, en 1785, les Calvinistes obtinrent un nouvel édit de tolérance, et la révolution de 1789 leur assura une liberté complète. — Le calvinisme se modifia et reçut des noms différents selon les pays : on le nomme souvent en France religion réformée ; en Écosse, presbytérianisme ; en Hollande, gomarisme. En Prusse et dans plusieurs états de l'Allemagne les cultes calviniste et luthérien se sont depuis peu réunis sous le titre d'*Église évangélique* (*Voy.* ÉVANGÉLIQUE).

CALW ou **KALB**, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 33 kil. S. O. de Stuttgard ; 4,000 hab. Draps, tanneries.

CALYDON, capitale de l'Étolie, sur l'Événus, à 8 kil. de la mer. Célèbre par le sanglier que Diane envoya dans ses campagnes et que tua Méléagre.

CALYMNA. *Voy.* CALAMINE.

CALYPSO, fille d'Atlas ou de l'Océan, habitait, suivant Homère, l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse, que la tempête y avait jeté. Elle aima le héros et le retint longtemps dans son île ; cependant, après sept ans, Ulysse la quitta pour rejoindre Pénélope.

CAMALDOLI, village de Toscane, à 40 kil. E. de Florence. Fameux monastère, chef d'ordre des Camaldules.

CAMALDULES, ordre religieux ainsi appelé du monastère de Camaldoli, situé près de Florence, fut fondé par saint Romuald en 1012, et se consacra à la vie purement contemplative. Cet ordre a presque entièrement disparu dans le dernier siècle. — Il y avait encore avant 1789 une abbaye de cet ordre à Grosbois, près de Paris (Seine-et-Oise).

CAMALODUNUM COLONIA, ville de la Bretagne ancienne, que l'on croit être auj. COLCHESTER ou MALDEN.

CAMAMU, petite ville du Brésil, dans la prov. de Bahia, sur une vaste baie du même nom, qui reçoit le Marahu et l'Acarahy. Commerce actif.

CAMANA, ville du Pérou (Arequipa), à 142 kil. O. d'Arequipa ; 1,500 hab., donne son nom à une province.

CAMARANA, île de la mer Rouge, par 40° 9' long. E., 15° 20' lat. N. Corail, quelques perles.

CAMARET, petit port de France (Finistère), dans une presqu'île située entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez ; 700 hab. Pêche de la baleine.

CAMAREZ (PONT DE), ch.-l. de cant. (Aveyron), à 19 kil. S. de Sainte-Affrique ; 2,000 hab. Eaux minérales.

CAMARGO (M.-A. CUPPI, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, d'une famille noble originaire d'Espagne, parut avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Opéra depuis 1734 jusqu'en 1751, année de sa retraite. Voltaire l'a célébrée dans une pièce de vers qu'il lui adressa.

CAMARGUE, nom donné au delta ou triangle formé par les deux principales branches du Rhône près de son embouchure, un peu au-dessous d'Arles ; chacun des côtés a près de 30 kil. de longueur. Les deux dixièmes de cette île sont cultivés ; le reste consiste en terres vagues, marais ou étangs, dont le plus considérable est celui de Valcorès. On y nourrit beaucoup de bestiaux. La branche occid. du Rhône se nomme Petit-Rhône. Dans l'intérieur de l'île est une troisième branche, mais très petite, dite Vieux-Rhône ; c'est l'ancien lit qui s'est ensablé presque entièrement. La Camargue se trouve dans le dép. des Bouches-du-Rhône ; elle est comprise moitié dans le cant. des Saintes-Maries, moitié dans celui d'Arles.

CAMARINE, ville de la Sicile anc., auj. TORRE DI CAMARINA.

CAMARS. *Voy.* CLUSIUM.

CAMBACÉRÈS (J.-J. RÉGIS DE), profond jurisconsulte, né en 1753 à Montpellier, succéda en 1771 à son père dans la charge de conseiller à la cour des comptes ; fut député en 1792 à la Convention ; vota pour le sursis dans le procès de Louis XVI ; fut chargé en 1793 avec Merlin d'un grand travail sur la classification des lois et leur réunion en un seul Code ; devint en 1794 président de l'assemblée, puis présida le Comité de salut public ; eut en cette qualité une grande part au gouvernement ; se signala par sa sagesse et sa modération ; et fut nommé ministre de la justice sous le Directoire. Bonaparte, élevé au Consulat, le choisit pour second consul (1799) ; devenu empereur, il le nomma archi-chan-

celier, le créa prince de l'empire et duc de Parme. Cambacérès eut la plus grande part à la rédaction du *Code civil* et à l'organisation judiciaire. Exilé par les Bourbons, il se retira en Belgique: il fut rappelé en 1818 et mourut dans la vie privée en 1824. Il a laissé des *Mémoires*.

CAMBALU, auj. CAMELSFORD.

CAMBAYE, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 22° 21' lat. N., 70° 28' long. E., sur le golfe de Cambaye; 8 kil. de tour; 30,000 hab.; on en comptait jadis 160,000. Quelques monuments: commerce.

CAMBAYE (golfe de), *Barygazenus sinus*, partie de la mer d'Oman, sur la côte de l'Hindoustan, à l'E. du Guzzerat.

CAMBODJE (roy. de), contrée d'Asie, dans le roy. d'Annam, par 101° 14'-105° 45' long. E., 8° 47'-15° lat. N., entre le Lao au N., la Cochinchine proprement dite et le Tsiampa à l'E., le roy. de Siam à l'O., et la mer au S. O.; 700 kil. sur 400; environ 1,000,000 d'hab. Capit., jadis Cambodje, auj. Saïgong et Panomping. Pierres fines, or pur, étain, sandal, bois de fer, cambogia à gomme gutte, riz en quantité. Buffles et animaux féroces, panthères, tigres, rhinocéros. Le bouddhisme est la religion dominante. Le Cambodje, indépendant jadis, est devenu, vers le milieu du XVIIIe siècle, prov. de l'empire d'Annam. On le comprend vulgairement dans la Cochinchine.

CAMBODJE, ville de l'empire d'Annam, par 102° 20' long. E., 11° 40' lat. N., dans une île du fleuve Cambodje. Maisons en bois ; grand palais, pagodes. Jadis capit. d'un roy. indépendant. Les Hollandais y ont eu un comptoir jusqu'en 1643.

CAMBODJE, riv. d'Asie. *Voy.* MÉ-KIANG.

CAMBODUNUM, auj. *Kempten*, ville de la Vindélicie, au S.;— v. de Bretagne, auj. Hudersfield.

CAMBOLECTRI, peuple de la Gaule. *Voy.* AGESINATES.

CAMBON (Joseph), conventionnel, né à Montpellier en 1734, mort à Bruxelles en 1820, fut membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, et vota la mort de Louis XVI. Il présida plusieurs fois la Convention, fit partie du Comité de salut public et de celui des finances; fit en 1794 sur l'administration des finances un rapport remarquable qui contribua puissamment à rétablir l'ordre et la régularité dans le maniement des deniers de l'état. Il participa à la chute de Robespierre; mais, lors de la réaction qui suivit, il fut décrété d'arrestation. Il échappa par la fuite et vécut caché à Montpellier. En 1815, il fut envoyé à la chambre des représentants, mais il ne prit de part active qu'aux discussions sur les réquisitions de guerre et sur le budget. Il fut exilé en 1816.

CAMBORITUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CAMBRIDGE.

CAMBRAY, *Cameracum*, ville du dép. du Nord, ch.-l. d'arr., sur l'Escaut, à 24 kil. S. E. de Douai ; 17,846 hab. Évêché ; tribunal de 1re instance. Forte citadelle. Cathédrale, hôtel-de-ville. Bibliothèque. Toiles renommées ; filatures, mégisserie. Cambray eut, de 1559 à 1789, des archevêques, parmi lesquels il faut citer Fénelon; auj. ce n'est plus qu'un évêché. Cette ville fut réunie à la France par le traité de Nimègue. Cambray est célèbre par la ligue dite *Ligue de Cambrai*, formée en 1508 par l'empereur Maximilien I, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand-le-Catholique, et le pape Jules II, contre la république de Venise; et par la *paix de Cambray*, connue aussi sous le nom de *paix des Dames* (1529), parce qu'elle fut négociée par deux princesses, Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, et Louise, mère de François I. Cette paix, peu avantageuse pour la France, fut rompue en 1536.— L'arr. de Cambray a 7 cant. (Carnières, Le Cateau, Clary, Marcoing, Solesmes et Cambray, qui compte pour 2), 113 communes et 157,362 hab.

CAMBREMER, ch.-l. de cant. (Calvados), à 17 kil. S. O. de Pont-l'Évêque ; 1,200 hab.

CAMBRESIS, petite prov. de France, qui faisait partie du pays occupé jadis par les *Nervii*, était bornée au N. et à l'E. par la Flandre et le Hainaut, au S. par la Picardie, à l'O. par l'Artois. Villes principales : Cambray, Cateau-Cambrésis, Crèvecœur, Vaucelles.— Après avoir été soumis par les Francs au Ve siècle, le Cambrésis fut gouverné, dès le Xe siècle, par des comtes, et fit partie du roy. de Lorraine jusqu'à l'avénement de Henri II, empereur d'Allemagne, qui, en 1007, donna ce comté à l'évêque de Cambray. Philippe de Valois acquit le Cambrésis en 1340, et ses successeurs le conservèrent jusqu'en 1435, époque où Charles VII l'engagea à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Louis XI le reprit en 1477; mais en 1543, Charles-Quint le confisqua et rendit à l'évêque tous ses droits. Le Cambrésis fut définitivement acquis à la France en 1677, par le traité de Nimègue.

CAMBRIA, auj. le pays de GALLES.

CAMBRIDGE, *Camboritum*, *Cantabrigia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cambridge, sur la Cam (d'où le nom de la ville, *Pont sur la Cam*), à 90 kil. N. de Londres ; 21,000 hab. Université célèbre, qui remonte à l'an 1229. Elle possède 17 colléges, dont les principaux sont ceux de Peterhouse, fondé en 1257 ; King's college, 1441 ; Christ's college, 1505, etc. Biblioth. de 140,000 vol.; musée d'antiquités ; jardin botanique ; observatoire, etc.

CAMBRIDGE (comté de), comté d'Angleterre, situé entre ceux de Lincoln, Norfolk, Suffolk, Essex, Hertford, Bedford, Huntingdon, et la mer ; il a 80 kil. sur 40. Grande fertilité, inondations au S. et S. O. ; bonnes terres coupées de pâturages et de bruyères. Ch.-l., Cambridge ; 143,500 hab.

CAMBRIDGE, nom commun à plusieurs villes des États-Unis, dont la principale est dans l'état de Massachussets, à 4 kil. de Boston avec lequel elle communique par un pont jeté sur le Charles-River ; 3,300 hab. Université, fondée en 1638 ; c'est la première qui ait été fondée aux États-Unis.

CAMBRIDGE (Richard OWEN), poëte. *Voy.* OWEN.

CAMBRIENS, nom donné par les Romains aux Galls, issus de la race belgo-kymrique, qui habitaient la Bretagne.

CAMBRIN, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 7 kil. E. de Béthune ; 450 hab.

CAMBUNIENS (monts), *Cambunii montes*, se détachaient de l'Olympe, et courant à l'E., séparaient la Thessalie de la Macédoine.

CAMBYSE, prince perse, de la famille royale des Achéménides, épousa Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, et fut père du célèbre Cyrus. Ce prince était tributaire du roi des Mèdes. Il vivait vers 595 av. J.-C.

CAMBYSE, roi de Perse, 530-522 av. J.-C., fils et successeur du grand Cyrus, porta la guerre en Égypte. Ne pouvant se rendre maître de Péluse, il plaça, dans un dernier assaut, au premier rang de son armée, des chiens, des brebis et d'autres animaux que les Égyptiens regardaient comme sacrés: les assiégés rendirent la place plutôt que de s'exposer à blesser ces animaux. Vainqueur de l'Égypte, il tourna ses armes contre la Libye, et détacha 50,000 hommes de son armée pour détruire le fameux temple de Jupiter Ammon ; mais tous furent ensevelis dans les sables de la Libye. En Éthiopie, il ne fut pas plus heureux : une horrible famine réduisit ses soldats à se dévorer mutuellement. A son retour en Égypte, il tua le bœuf Apis; il allait retourner en Perse, où un faux Smerdis s'était fait proclamer roi, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il se fit à la cuisse en montant à cheval. Ce prince est représenté par tous les historiens comme un tyran fu-

rieux : il fit périr son frère Smerdis, ainsi que Méroé, sa sœur et son épouse.

CAMDEN (William), célèbre antiquaire, surnommé *le Pausanias anglais*, né à Londres en 1551, mort en 1623, fut pendant longtemps maître ou directeur de l'école de Westminster, et devint en 1597 roi d'armes de Clarence, fonction qui était parfaitement en rapport avec ses goûts. On lui doit un grand ouvrage sur les antiquités de son pays : *Britanniæ descriptio*, qui parut pour la 1re fois en 1586, et qu'il ne cessa depuis de perfectionner (la meilleure édition est celle de Londres, 1607, in-fol.) ; une histoire du règne d'Élisabeth intitulée : *Annales rerum anglicarum regnante Elizabetha*, dont la première partie parut en 1615, et la seconde en 1625, après sa mort (le tout a été réuni en 3 vol. in-8, Oxford, 1717) ; une *Collection des anciens historiens anglais, écossais, danois*, etc., Francfort, 1602 ; une *Description des monuments de l'abbaye de Westminster*; une *Grammaire grecque*, etc.

CAMELSFORD, dite autrefois *Cambalu*, ville d'Angleterre (Cornouailles), sur le Camel, à 35 kil. N. O. de Callington ; 1,000 habitants. Patrie du roi Arthur.

CAMEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 15 kil. S. O. de Hamm ; 2,000 hab. Patrie de Buxtorf.

CAMENTZ ou CAMENZ, *Camentia*, ville du roy. de Saxe, sur l'Elster Noir, à 27 kil. N. O. de Bautzen ; 5,000 hab. Draps, lainages, etc. Patrie de Lessing. — Ville de Prusse, en Silésie, sur la Neiss. Célèbre abbaye de Cîteaux, fondée en 1094, supprimée en 1811.

CAMERACUM, ville de la Gaule, auj. CAMBRAY.

CAMERARIUS (Joachim), savant, né à Bamberg en 1500, mort en 1574, était issu d'une famille dont le premier nom était Liebhard, et qui avait reçu le surnom de *Camerarius*, parce que plusieurs de ses membres avaient été chambellans. Il se fit de bonne heure connaître par des ouvrages pleins d'érudition, enseigna le grec et le latin à Nuremberg (1526), réorganisa les universités de Tubingue (1550) et de Leipsick (1552). Il joua aussi un grand rôle dans les affaires politiques et religieuses, embrassa un des premiers la réforme, se lia étroitement avec Mélanchthon, l'aida à rédiger la *Confession d'Augsbourg*, fut chargé par le sénat de Nuremberg de plusieurs missions importantes, et jouit d'un grand crédit auprès des empereurs Charles-Quint et Maximilien, et des ducs de Saxe Henri et Maurice. On doit à Camerarius des traductions latines estimées d'un grand nombre d'auteurs grecs, tels qu'Homère, Hérodote, Xénophon, Aristote, Sophocle, Thucydide, Démosthène, etc.; des éditions avec commentaires de Plaute, Térence, Quintilien, Cicéron, Virgile ; des *Éléments de Rhétorique*, une *Vie de Mélanchthon*, des *Lettres*. — Plusieurs autres membres de la même famille se sont fait connaître avantageusement dans les sciences et dans les lettres, entre autres :

CAMERARIUS (Joachim), fils du précédent, dit *Camerarius junior*, savant médecin, auteur de : *Hortus medicus*, 1654 ; *Symbola et emblemata ex herbis et animalibus*, 1605.

CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), botaniste, né à Tubingue en 1665 ; il publia en 1694 une lettre *De Sexu plantarum* ; il y établit dans les plantes la distinction des sexes, sur laquelle Linnée a plus tard établi sa classification.

CAMERINO, *Camerinum*, ville de l'État ecclésiastique, à 145 kil. N. E. de Rome ; 7,000 hab. Archev., université fondée en 1727. Cathédrale et palais archiépiscopal. Soieries. Elle était jadis dans l'Ombrie.

CAMERLINGUE, *camerlengo* en italien, en allemand *kæmmerling*, c'est-à-dire *chambrier* ; nom que porte à la cour de Rome le cardinal qui administre la justice et les finances. Lorsque le saint-siége est vacant, c'est le cardinal *camerlingue* qui gouverne. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, le trésorier de l'empereur portait le même nom.

CAMICUS, auj. *Platanella*, ville de la Sicile ancienne, non loin de *Triocala* (auj. *Calata Bellota*), à l'embouchure de la rivière du même nom, auj. *Fiume di Platani*).

CAMILLE, *Camilla*, femme guerrière, fille de Métabus, roi des Volsques, joue un rôle dans l'*Énéide*. Occupée, dès son enfance, des exercices de la chasse et de la guerre, elle se distingua surtout par sa légèreté à la course et son habileté à tirer de l'arc. Venue au secours de Turnus contre Énée, elle fut tuée en trahison par Aruns. Virg. *Æn.*, VII et XI.

CAMILLE, *M. Furius Camillus*, célèbre général romain. Créé dictateur l'an 396 av. J.-C., il s'empara de Véïes, dont le siége durait depuis 10 ans, triompha des Volsques et fit la guerre contre les Falisques. Dans cette dernière guerre, un maître d'école des Falisques étant venu pour lui livrer la jeunesse qui lui était confiée, Camille fit dépouiller le traître de ses vêtements, en ordonnant à ses élèves de le ramener à coups de verges. Les Falisques, touchés de cette noble action, se soumirent à la république. Camille, de retour à Rome, fut accusé d'avoir détourné une partie du butin de Véïes, et, pour ne pas être jugé, il s'exila volontairement. Peu après, les Gaulois s'étant emparés de Rome, le sénat le rappela et le nomma dictateur (389). Camille, survenant à l'improviste avec les Romains échappés au fer des barbares, rompit le traité par lequel Rome achetait la paix (*Voy.* BRENNUS), chassa les Gaulois de l'Italie, et rentra en triomphe dans sa patrie. Il détourna le peuple de s'établir à Véïes, et le détermina à relever la ville détruite par les Gaulois, ce qui lui valut le surnom de Romulus et de second fondateur de Rome. Il fut encore deux fois nommé dictateur : la première, il battit les Volsques, les Herniques, les Toscans et les Latins ; la seconde, il extermina les Gaulois qui avaient de nouveau envahi l'Italie, et débarrassa pour jamais les Romains de ces formidables ennemis. Il mourut, dit-on, de la peste, 365 av. J.-C.

CAMINHA, ville du Portugal (Entre-Douro-e-Minho), à 29 kil. S. O. de Valença ; 2,500 hab. Place forte ; salines.

CAMIRE, *Camirus*, une des cinq villes principales de l'île de Rhodes, à l'O.

CAMISANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Crema ; 2,050 hab. Château gothique et grosse tour très ancienne. — Autre ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. S. E. de Vicence ; 3,700 hab.

CAMISARDS. Ce nom fut donné aux Protestants des Cévennes et de la Lozère qui prirent les armes après la révocation de l'édit de Nantes (1685). Il paraît dérivé du mot *camisade*, attaque nocturne, ainsi nommée parce que l'ennemi pouvait être surpris en chemise, ou plutôt parce que les soldats se revêtaient d'une chemise par-dessus leurs armes, dans la crainte que l'éclat de l'acier ne vînt à les trahir. On envoya contre les Camisards, en 1702, le maréchal de Montrevel qui ne put les réduire, et le maréchal de Villars en 1704, qui ne les soumit qu'en détachant de leur parti un de leurs principaux chefs, Jean Cavalier. La plupart périrent dans les supplices. L'*Histoire des Camisards* a été rédigée par le P. de Court de Gébelin, 1760.

CAMMIN, ville des États prussiens (Prusse), à 64 kil. N. de Stettin ; 2,100 hab. Lainages, distilleries. Jadis évêché.

CAMOENÆ. *Voy.* MUSES.

CAMOENS (Luis DE), dit *le Camoëns*, célèbre poëte portugais, né à Lisbonne en 1517 ou 1524, d'une famille noble, mais pauvre, conçut dans sa première jeunesse une vive passion pour une dame de la cour, ce qui le fit exiler à Santarem ; dans son

désespoir, il se fit soldat et alla combattre en Afrique ; il perdit un œil d'un coup de feu devant Ceuta. Ne recevant aucune récompense et aucun encouragement dans sa patrie, il partit en 1553 pour les Indes, resta quelque temps à Goa, puis fut exilé à Macao pour avoir censuré le vice-roi dans une satire. Dans cet exil, il composa le poëme qui l'a immortalisé, la *Lusiade* (*os Lusiadas*), où il chante la gloire des Portugais (en latin *Lusitani*), les exploits et les découvertes de Vasco de Gama. Au bout de cinq ans, il fut rappelé de son exil : assailli par une tempête, il fit naufrage sur les côtes de la Cochinchine en retournant à Goa. On dit qu'il se sauva à la nage, tenant dans sa main hors de l'eau le manuscrit de son poëme. Se voyant en butte à de nouvelles persécutions, il quitta l'Asie et revint à Lisbonne en 1569. Il publia son poëme; mais il n'obtint aucune des faveurs qu'il devait espérer, et languit dans la misère ; on croit même qu'il mourut à l'hôpital, à l'âge de 62 ans. Outre la *Lusiade*, le Camoëns a composé des odes, des élégies, des sonnets, des satires et quelques tragédies. L'édition la plus estimée de la *Lusiade* est celle qu'a publiée José-Maria de Souza Bothello, Paris, 1807, chez Didot. Ce poëme a été plusieurs fois traduit. La traduction la plus récente est celle de M. Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

CAMP DE CYRUS, lieu remarquable de la Cappadoce, sur les confins de la Cilicie, au S. E. de Dana. Cyrus-le-Jeune y campa en 401 av. J.-C. Alexandre y passa aussi.

CAMP DE JALLEZ, confédération armée de nobles, qui se forma dans la Vendée en 1790 pour exciter les départements de l'Ouest de la France à la révolte contre le gouvernement constitutionnel du roi et les décrets de l'Assemblée constituante ; cette levée de boucliers ne dura qu'un instant, et les confédérés se séparèrent sans avoir agi. *Voy.* JALLEZ.

CAMP DU DRAP-D'OR. *Voy.* CHAMP DU DRAP-D'OR.

CAMPAGNA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 31 kil. E. de Salerne ; 6,750 hab. Évêché.

CAMPAGNAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 42 kil. E. de Rhodez ; 1,500 hab.

CAMPAGNE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. E. de Montreuil ; 1,150 hab.

CAMPAGNE DE ROME, contrée de l'Italie qui correspond à l'ancien *Latium* et à une partie de l'Étrurie, est située presque tout entière au S. du Tibre, entre la mer et les Apennins. Elle fait aujourd'hui partie des États du pape et forme la délégation de Frosinone et la comarque de Rome. Sous l'empire français elle formait une grande partie du dép. de Rome. Cette contrée, jadis si peuplée et si florissante, est auj. mal cultivée et presque déserte, à cause du mauvais air qui y règne et qui engendre des fièvres mortelles et des maladies endémiques. Elle n'est guère habitée que par des pâtres misérables qui y font paître des troupeaux de buffles. Le long de la mer s'étendent les Marais Pontins.

CAMPAN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 7 kil. S. E. de Bagnères, sur l'Adour ; 4,248 hab. Vallée très belle. Marbres. Cristal de roche.

CAMPAN (madame), demoiselle Henriette GENET, née à Paris en 1752, morte en 1822, fut d'abord lectrice des tantes de Louis XVI, puis fut attachée à la personne de la reine Marie-Antoinette, et lui donna dans son malheur des preuves de dévouement. Après la révolution elle se livra avec beaucoup de succès à l'éducation des demoiselles, et se fit remarquer du premier consul, Bonaparte, qui, parvenu à l'empire, la plaça à la tête de la maison d'Écouen, où étaient élevées les filles des officiers de la Légion-d'Honneur. Elle perdit cette place à la Restauration. On a d'elle des *Mémoires* sur Marie-Antoinette, 1822, un traité de l'*Éducation des femmes*, 1823, et quelques autres petits ouvrages.

CAMPANELLA (Thomas), philosophe, né à Stillo en Calabre, en 1568, entra de bonne heure dans l'ordre des Dominicains, se fit remarquer par sa science précoce et attaqua la scolastique. La hardiesse de ses opinions lui fit beaucoup d'ennemis : il fut accusé d'avoir conspiré contre les Espagnols qui étaient alors maîtres de sa patrie, se vit condamné à une détention perpétuelle (1599), et ne put sortir de prison qu'au bout de 27 ans, après avoir subi plusieurs fois la torture. Il se réfugia en France, où Richelieu lui accorda une pension. Il mourut à Paris en 1639. Campanella avait conçu, vers le même temps que Bacon, le projet de réformer la philosophie ; mais, trop faible pour une si vaste entreprise, il ne fit que substituer un nouveau système aux systèmes déjà connus. Il fondait tout sur la connaissance, sur la sensation, et regardait toutes les parties du monde comme douées de sentiment. Ses principaux ouvrages sont *Philosophia sensibus demonstrata*, Naples, 1591 ; il y défend les dogmes de Télésio ; *Prodromus philosophiæ instaurandæ*, 1617 ; *Realis Philosophia* (comprenant la physique, la morale, l'économie et la politique) ; *Philosophia rationalis* (comprenant la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poésie, l'histoire) ; *Universalis Philosophia*, traité de métaphysique ; *Atheismus triumphatus*, où il combat assez faiblement l'athéisme ; *Civitas solis*, sorte d'utopie dans le genre de la *République* de Platon, qui forme l'appendice de sa *Realis Philosophia*. Il a aussi écrit sur la magie, l'astrologie ; il accordait beaucoup de crédit à ces fausses sciences.

CAMPANHA ou **PRINCEZA-DA-BEIRA**, petite ville du Brésil (Minas-Geraës), sur le Palmello, à 240 kil. S. O. de Villa-Rica ; 2,000 hab. Importante par ses fabriques de tissus de laine et ses riches lavages d'or.

CAMPANIE, *Campania*, auj. *Terre de Labour*, prov. de l'ancienne Italie, sur la mer Inférieure, s'étendait du Liris au Silare, entre le Latium et la Lucanie, et confinait du côté de l'E. au Samnium. Villes principales : Capoue, Baies, Nole, Sora, Calatie, Neapolis, Veseris, Picentie, Saticule. Pays de plaines (*campi*) ; sol fertile : beaucoup de jardins et lieux de plaisance au temps des Romains. — La Campanie appartint d'abord aux Opiques, peuple de race sicule ou pélasgique ; les Etrusques les chassèrent vers 600 avant J.-C., et fondèrent une confédération de 12 cités dont Vulturne (depuis Capoue) fut la plus remarquable ; ceux-ci furent conquis à leur tour par des Samnites qui prirent le nom de Campaniens (420), et qui formèrent un état ou une ligue indépendante du Samnium ; enfin les Romains se rendirent maîtres du pays de 343 à 314 av. J.-C.

CAMPASPE, maîtresse d'Alexandre. *Voy.* APELLES.

CAMPBELL (Jean), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1708, mort en 1775, s'établit de bonne heure à Londres et y publia un grand nombre d'écrits historiques qui eurent du succès. Les principaux sont : *Histoire militaire du prince Eugène et de Marlborough*, 1736 ; *Vies des amiraux anglais*, 1742-44 ; *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1744. Il eut aussi une grande part à l'*Histoire universelle*, publiée à Londres en 60 vol. ; à la *Biographia Britannica*, 1745 et années suivantes, et édita plusieurs voyages, entre autres ceux d'Éd. Browne, 1739. Son dernier ouvrage est : *Hermippus redivivus*, où il traite de l'art de prolonger la vie. Il occupa depuis 1765 la place d'agent du roi pour la Géorgie (Amérique).

CAMPBELL (le docteur George), né à Aberdeen en 1719, mort en 1796, fut professeur de théologie à Aberdeen, puis principal du collége Mareschal dans la même ville. On a de lui la *Philosophie de la rhé-*

torique, 1776, ouvrage estimé, et plusieurs écrits théologiques, entre autres une *Dissertation sur les miracles* (1763), contre Hume, et une traduction des *Évangiles*.

CAMPBELTOWN, ville d'Écosse (Argyle), à 160 kil. S. O. d'Édimbourg, sur la côte S. E. de la presqu'île de Cantyre; 6,450 hab. Pêche du hareng. Fabriques de toiles.

CAMPE (J.-Henri), surnommé *le Berquin allemand*, né en 1746 à Deensen (Brunswick), mort en 1818, étudia en théologie, et fut quelque temps aumônier d'un régiment; mais ne pouvant supporter le spectacle des horreurs de la guerre, il quitta cette carrière et se voua à l'éducation. Il dirigea un institut à Dessau, puis à Hambourg; devint ensuite chanoine à Brunswick, fonda dans cette ville une librairie d'éducation qui eut beaucoup de succès, et obtint ainsi une grande aisance. Il a écrit pour l'enfance et la jeunesse une foule de petits ouvrages pleins d'intérêt et qui renferment les plus utiles leçons : les principaux sont : *Robinson Crusoé*, en dialogues, la *Découverte de l'Amérique*, la *Petite Bibliothèque des enfants*, *Théophron* ou le *Guide des jeunes gens* : on les a réunis en une seule collection formant 37 petits vol., 1829-32. La plupart ont été traduits en français. On lui doit aussi d'utiles travaux sur la langue allemande.

CAMPÊCHE, ville du Mexique (Yucatan), sur le St-François, près de son embouchure dans la baie de Campêche, par 93° long. O., 19° 50' lat. N.; 6,000 hab. Fortifications, bon port. Commerce de cire. Cette ville était jadis l'unique entrepôt du bois de teinture dit *bois de Campêche*, avant l'établissement des Anglais au golfe Triste. — Elle a été souvent assiégée et prise par les Anglais et les flibustiers, entre autres en 1659, 1678 et 1685.

CAMPER (Pierre), médecin et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1722, mort en 1789; fit ses études sous le célèbre Boerhaave; fut nommé professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Franeker; de là se rendit à Amsterdam, et ensuite à Groningue, où il professa la médecine, l'anatomie et la botanique. Il parcourut presque toute l'Europe et partout se lia avec les savants les plus distingués. Il joua aussi un rôle politique et fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies. Il a composé un grand nombre de traités et de mémoires sur la médecine, la chirurgie, la physiologie, etc. Les principaux sont : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; *Dissertation physique sur les différences des traits du visage; Discours sur l'art de juger les passions de l'homme par les traits de son visage*, traduit en français par Quatremère d'Isjonval, 1791-1792, in-4; *Dissertation sur les variétés naturelles de l'espèce humaine*. Jansen a publié une traduction de ses *Œuvres*, 1803, 3 vol. in-8. Camper découvrit le premier la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux. Il est surtout connu pour avoir essayé de mesurer le degré d'intelligence par le plus ou moins d'ouverture de l'*angle facial*.

CAMPI, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 14 kil. N. O. de Lecce; 3,440 hab. Fabriques de chapeaux de paille.

CAMPI LAPIDEI, auj. LA CRAU.

CAMPI PHLEGRÆI. *Voy.* PHLEGRÆI.

CAMPI RAUDII, plaine située près de Verceil, où Marius défit les Cimbres et les Teutons, 102 av. J.-C.

CAMPIAN (Edmond), catholique anglais, se fit jésuite à Rome en 1573 et fut envoyé par le pape en Angleterre, sous Elisabeth, pour ramener ses compatriotes au culte catholique. Il fut accusé de conspiration contre l'état et mis à mort en 1581.

CAMPILE, ch.-l. de canton (Corse), à 25 kil. de Bastia; 600 hab.

CAMPISTRON (J. GALBERT DE), poëte dramatique, né à Toulouse en 1656, mort en 1723, vint fort jeune à Paris, et eut le bonheur d'y faire la connaissance de Racine qui lui donna des conseils. Il obtint par sa protection la place de secrétaire du duc de Vendôme. Campistron a fait un assez grand nombre de tragédies, dont les plus connues sont *Virginie*, *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade*; des opéras, dont le meilleur est *Acis et Galatée* (musique de Lulli) ; une assez bonne comédie, *le Jaloux désabusé*. Cet auteur voulut imiter Racine; mais quoique sage dans ses compositions, il n'eut ni le talent de concevoir un plan ou une situation, ni la force poétique, et n'approcha jamais de son modèle. Ses œuvres ont été souvent imprimées ; la meilleure édition est celle Paris, 1750, 3 vol. in-12. Il avait été reçu à l'Académie en 1701.

CAMPITELLO, ch.-l. de canton (Corse), à 22 kil. S. O. de Bastia ; 350 hab.

CAMPLI, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 9 kil. N. de Téramo ; 6,000 hab.

CAMPOBASSO, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la province de Sannio, à 84 kil. N. E. de Naples; 7,600 hab. Armes et coutellerie.

CAMPOFORMIO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Frioul), à 7 kil. S. O. d'Udine; 1,800 hab. Célèbre par le traité de paix qu'y signa Bonaparte entre la France et l'Autriche, le 16 octobre 1797 : l'Autriche cédait les Pays-Bas autrichiens et les *pays d'Empire* jusqu'au Rhin ; elle reconnaissait la République cisalpine, et la France lui accordait en échange les possessions vénitiennes. Ce traité ne fut jamais exécuté.

CAMPOFRIO, bourg d'Espagne (Séville), à 8 kil. S. d'Aracena. Beau jaspe sanguin veiné de blanc.

CAMPOMAIOR, ville de Portugal (Alentéjo), à 17 kil. N. E. d'Elvas ; 4,500 hab.

CAMPOMANÈS (D. Pedro-Rodriguez DE), ministre espagnol, né dans les Asturies en 1710, mort vers 1800, fut nommé en 1765 par Charles III fiscal du conseil de Castille ; devint en 1788, sous Charles IV, président de ce conseil et ministre, et s'efforça, pendant son administration, de relever le commerce et l'industrie ; mais les intrigues de Florida Blanca, favori de Charles IV, le firent disgracier en 1788. Campomanès a publié plusieurs excellents ouvrages sur l'économie politique et l'administration de l'Espagne, ainsi que des *Recherches sur Carthage*, avec une traduction du *Périple* d'Hannon, Madrid, 1756.

CAMPOS, ville de l'île Majorque, à 34 kil. S. E. de Palma ; 4,509 hab. Eaux minérales.

CAMPOSANTO, bourg du duché de Modène, sur le Panaro, à 22 kil. N. O. de Modène : 2,000 hab. Bataille entre les Espagnols et les Autrichiens en 1743.

CAMULOGÈNE, général gaulois, chef des Parisiens (*Parisii*), défendit Lutèce contre les troupes de Labienus, lieutenant de César, et périt dans une bataille livrée près de cette ville, sur le terrain qui forme auj. la plaine de Vaugirard (*Commentaires de César*, liv. VIII).

CAMUS (Ch.-Et.-L.), mathématicien, né à Cressy en Brie en 1699, mort en 1768, membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture, est auteur d'un *Cours de mathématiques*, Paris, 1766, en 4 vol. in-8, qui a eu longtemps la vogue. Il fut envoyé dans le Nord vers 1736 pour y déterminer la mesure de la terre.

CAMUS (Armand-Gaston), jurisconsulte, né à Paris en 1740, mort en 1804, fut d'abord avocat du clergé au parlement, puis fut député par les électeurs de Paris à l'Assemblée constituante et à la Convention. Fervent janséniste, il se distingua par son caractère stoïque, par son intrépidité et par ses projets d'é-

conomie dans toutes les parties de l'administration. Il fut un des commissaires envoyés en Belgique par la Convention pour arrêter le général Dumouriez; mais celui-ci les prévint et les livra aux Autrichiens. Camus fut échangé en décembre 1795 contre la fille de Louis XVI. En 1796, il entra au Conseil des cinq-cents, et en sortit en 1797. Il avait été nommé en 1792 archiviste national et bibliothécaire du Corps législatif; il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Il a publié : *Lettres sur la profession d'avocat*, Paris, 1772, in-12, souvent réimprimées, et reproduites par M. Dupin sous le titre de *Manuel de l'avocat*, et beaucoup d'écrits sur les *Matières ecclésiastiques*. Camus cultivait en outre avec succès la littérature grecque. On lui doit une traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Paris, 1783, la première qui ait été publiée en français; une traduction du *Manuel d'Épictète* et du *Tableau de Cébès*, Paris, 1796; cette dernière traduction fut faite pendant qu'il était dans les prisons de l'Autriche. Ces travaux le firent admettre de bonne heure à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

CAMUS (LE). *Voy.* LE CAMUS.

CANA, ville de Galilée, à 44 kil. S. E. d'Acre. Jésus, invité à une noce dans cette ville, y changea l'eau en vin.

CANAAN (terre de). *Voy.* CHANAAN.

CANADA, vaste contrée de l'Amérique du Nord (possessions anglaises), située entre 42° 12'-52° 16' lat. N. et entre 66° 30'-97° long. O., a pour bornes au N. le Labrador, la mer d'Hudson et la Nouvelle-Galles mérid., à l'O. de vastes solitudes, au S. les États-Unis, à l'E. le Nouveau-Brunswick, le golfe de St-Laurent et le Labrador; 2,200 kil. sur 900; environ 1,200,000 hab. Depuis 1791, le Canada a été divisé par les Anglais en deux parties : le Haut-Canada (*Upper-C.*) au S. O., et le Bas-Canada (*Lower-C.*) au N. E. — Le *Haut-Canada* est borné au N. et à l'O. par la Nouvelle-Galles mérid., au S. par les États-Unis dont il est séparé par le golfe de St-Laurent et la chaîne des grands lacs, au S. E. et à l'E. par le Bas-Canada. Sa population, qui, en 1783, n'était que de 10,000 individus, s'élevait à 232,000 en 1826; auj. elle peut être évaluée à 300,000 hab. Le pays est divisé en 11 districts : Eastern, Johnstown, Midland, Newcastle, Home, Niagara, London, Western, Gore, Bathurst et Ottawa. Ch.-l., York ou Toronto; villes principales : Kingston, Niagara, Brockville, Chippeway. Le Haut-Canada renferme une moitié des grands lacs Ontario, Érié, St-Clair, Huron, Supérieur, lac des Bois; il est arrosé par le St-Laurent, l'Ottawa, la Niagara, etc. On y compte un grand nombre de canaux dont le principal est le canal du Rideau. — Le *Bas-Canada* est borné au N. et au N. E. par le Maine oriental, à l'E. par le golfe de St-Laurent, au S. E. et au S. par le Nouveau-Brunswick et plusieurs états de l'Union (Maine, New-Hampshire, Vermont et New-York); au S. O. et à l'O. par le Haut-Canada; population, 70,000 en 1763, 335,000 en 1814, dont 275,000 Français; auj. 8 à 900,000 environ. Le Bas-Canada se divise en cinq districts : Montréal, Trois-Rivières, Québec, Gaspé et St-François. Ch.-l., Québec; villes principales : Montréal, Trois-Rivières, William-Henry, New-Carlisle, St-John's, etc. Les rivières et les lacs du Bas-Canada sont peu remarquables. Le Canada est encore couvert dans sa plus grande partie de vastes forêts vierges. Le sol est très fertile en grains et en fruits; il renferme de riches mines de fer, de plomb et de mercure. Le climat est assez froid; le commerce y prend tous les jours des accroissements de plus en plus considérables. — Le Vénitien Cabot découvrit le Canada en 1497; après lui, le Français Denys et le Vénitien Verazani visitèrent le golfe St-Laurent au commencement du XVIe siècle; ils furent suivis par des Espagnols qui, n'ayant trouvé sur les côtes aucune trace de mines d'or ou d'argent, se retirèrent en répétant, dit-on, le mot *aca-nada* (ici rien); ce mot, répété plus tard par les indigènes aux Français, aurait été pris par ceux-ci pour le nom de la contrée. On fait aussi dériver Canada d'un mot iroquois qui signifie réunion de cabanes. Quoi qu'il en soit, Jacques Cartier remonta le St-Laurent en 1537, prit possession de tout le pays au nom de François I et l'appela *Nouvelle-France*. La Roque de Roberval, en 1540, fonda non loin de l'endroit où fut bâti Québec le fort de Charlebourg. En 1608, Samuel Champlain jeta les fondements de Québec. Une compagnie française se forma en 1617 pour exploiter la colonie. Les Anglais avaient déjà tenté plusieurs fois (1689, 1711), mais inutilement, de s'en emparer, lorsque la guerre éclata avec la France en 1756. Après de nombreux combats, dans l'un desquels succomba le brave Montcalm, les Anglais finirent par conquérir tout le Canada en 1759 et 1760; il leur fut définitivement cédé en 1763 par le traité de Paris. Au commencement de la guerre de l'indépendance, les Américains envahirent le Canada (1775), mais sans succès. Le Bas-Canada fut, en 1812 le théâtre de longues hostilités entre les Anglais et les Américains. — Dès 1791, un arrêt du parlement anglais proclama la séparation du Haut et du Bas-Canada. Ce dernier est régi en grande partie par l'ancienne coutume de Paris, et les habitants ont encore conservé les mœurs françaises. Le catholicisme y domine. Les habitants du Haut-Canada sont plus Anglais, et professent en grande partie la religion de la métropole. Les deux Canadas étaient régis chacun à part par des gouverneurs envoyés d'Angleterre et par des chambres locales. Depuis plusieurs années, des restrictions apportées au commerce et à la liberté ont excité de grands mécontentements, surtout dans la population française; en 1838 et 1839 éclatèrent des insurrections que l'Angleterre est parvenue à comprimer, mais après des combats sanglants. Les deux Canadas ont été réunis en 1840.

CANADIENNE (riv.), en anglais *Canadian river*, dans l'Amérique septentrionale, sort des monts Rocheux, traverse le désert qui occupe le N. E. du Mexique, arrose l'O. de l'état d'Arkansas, puis tombe dans l'Arkansas par 97° 20' long. O., 35° lat. N.: cours, 1,200 kil.

CANALE, ville des États sardes, à 14 kil. N. O. d'Alba; 3,200 hab. Eaux minérales.

CANANOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 11° 52' lat. N. et 73° 20' long. E., au fond de la petite baie de Cananor; 10,500 hab. Commerce assez actif avec l'Arabie, Sumatra et tout l'Hindoustan. Petit fort bâti par les Portugais en 1501; pris en 1664 par les Hollandais, qui en furent chassés par Tippoo-Saëb; les Anglais le prirent en 1790.

CANAR, petite ville d'Amérique dans la Nouvelle-Grenade, à 250 kil. S. de Quito, est célèbre par ses ruines nombreuses et par un palais des Incas merveilleusement conservé.

CANARA. *Voy.* KANARA.

CANARIE ou GRANDE-CANARIE, île de l'archipel des Canaries, la plus grande après Ténériffe, par 17° 43'-18° 11' long. O., et 25° 45'-28° 14' de lat. N.; 45 kil. de diamètre; 50,000 hab. Ch.-l., Palmas. Côtes inaccessibles, si ce n'est du côté d'Isleta, presqu'île située au N. E. La baie de Palmas est une rade excellente.

CANARIES (îles), *Insulæ Fortunatæ*, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, à 200 kil. de la côte N. O. de l'Afrique, entre 15° 40' et 20° 30' long. O., 27° 39' et 29° 30' lat. N. On en compte 7 principales : Ténériffe, Fortaventura, Canarie, Palma, Lancerote, Gomera, Hierro ou île de Fer; toutes appartiennent à l'Espagne; 193,000 hab. environ. Ces îles, qui sont de formation volcanique, offrent partout des côtes

escarpées, des montagnes très hautes, entre autres le pic de Ténériffe, qu'on voit à près de 200 kil. en mer. Le climat des Canaries, supportable au N. et à l'O., est d'une chaleur accablante et mortelle au S. et au S. E. Le sol y est d'une fertilité extrême; on élève dans toutes ces îles une grande quantité de bétail; les serins des Canaries sont renommés. — Les Phéniciens et les Carthaginois ont eu jadis des comptoirs aux îles Canaries; mais après la ruine de Carthage, les Canaries demeurèrent ignorées, et le nom seul d'*îles Fortunées* resta dans le souvenir des navigateurs. Au XIVe siècle, les Portugais essayèrent vainement de s'en emparer; mais en 1402, les îles de Fortaventura, Gomera et de Fer furent soumises par Jean de Béthencourt, gentilhomme cauchois, pour le roi de Castille; la soumission des Canaries par les Espagnols ne fut complète qu'en 1512, après l'extermination des indigènes, dits Guanches. Les Africains de la côte N. O. firent jusqu'en 1749 de fréquentes, mais vaines tentatives pour s'emparer des Canaries. — Le premier méridien passait jadis par l'île de Fer, une des Canaries.

CANAYE (Philippe), sieur de Fresne, né à Paris en 1551, mort en 1610, fut conseiller d'état sous Henri III, puis ambassadeur en Angleterre, en Allemagne et à Venise sous Henri IV. Il avait été élevé dans le calvinisme, et s'était converti au catholicisme. Il a laissé une relation de ses ambassades et des *Mémoires*, 3 vol. in-fol., 1635; on lui doit aussi une traduction française de l'*Organon* d'Aristote, un vol. in-fol., 1589.

CANCALE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 13 kil. E. de Saint-Malo, sur la côte O. de la baie de Cancale; 5,151 hab. Les rochers de Cancale fournissent d'excellentes huîtres.

CANCELLARA, ville du roy. de Naples, à 13 kil. N. E. de Potenza; 3,140 hab.

CANCHE, riv. de France (Pas-de-Calais), naît près d'Estrées, baigne Hesdin, Montreuil, Étaples, et se jette dans la Manche. Cours, 80 kil.

CANCLAUX (J.-B. Camille, comte de), lieutenant-général des armées françaises, né à Paris en 1740, mort à Paris en 1817, eut deux fois le commandement en chef de l'armée de l'Ouest, servit la cause républicaine et sauva Nantes attaqué par 60,000 Vendéens. Il fut envoyé à Naples en 1799 en qualité d'ambassadeur.

CANCOBELLA, ville de la Nigritie méridionale, ch.-l. du roy. de même nom, sur la Bancora, affluent du Boango; 2,000 hab.

CANCON, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 15 kil. N. O. de Villeneuve-d'Agen; 1,500 hab.

CANDACE, reine d'Ethiopie au temps d'Auguste, fit une irruption en Égypte l'an 20 av. J.-C., et pilla toutes les villes sur son passage jusqu'à Éléphantine. Battue enfin par les troupes romaines, elle demanda la paix, et rentra dans ses états. — Il y eut plusieurs autres reines du même nom en Éthiopie. Les *Actes des Apôtres*, VIII, 27, mentionnent une d'entre elles, dont un des eunuques fut baptisé par saint Philippe. — On a pensé que le mot *Candace* était chez les Éthiopiens un mot générique qui pouvait signifier reine, comme le mot *Pharaon* signifiait roi chez les Égyptiens.

CANDAHAR. *Voy.* KANDAHAR.

CANDAULE, roi de Lydie, 735-708 av. J.-C. On raconte que ce prince était si vain de la beauté de sa femme, qu'il voulut la faire voir nue à son favori Gygès, et que celle-ci, indignée de cet affront, força Gygès à assassiner Candaule et à monter sur le trône en l'épousant. En lui finit la dynastie des rois héraclides.

CANDAVES (monts), *Candavii montes*, dans l'Illyrie méridionale ancienne, à l'O. du fleuve Génuse (Scombi), donnaient leur nom à cette partie de l'Illyrie qui se nommait Candavie.

CANDÉ, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur l'Erdre, à 38 kil. N. O. d'Angers; 1,000 hab. Mines de fer aux environs.

CANDEICH. *Voy.* KANDEICH.

CANDELARA, riv. de l'Italie mérid. (Capitanate), coule au S. E., reçoit le Triolo, la Salzola, le Celone, et tombe dans le golfe de Manfredonia.

CANDELARIA, capitale de l'empire du Paraguay des Jésuites, par 27° 27' lat. S., et 58° 8' long. O.; elle a cessé d'exister depuis quelques années.

CANDIAC (MONTCALM DE). *Voy.* MONTCALM.

CANDIANO, famille vénitienne qui a donné cinq doges à la république de Venise dans les IXe et Xe siècles. Le premier, Pierre Candiano, fut élu doge en 887, et périt cinq mois après dans un combat naval livré contre les Narentins (en Dalmatie) et les Esclavons. — Son fils, Pierre II, devint doge en 932; il fit la guerre avec succès aux Narentins, et mourut en 939. — Pierre III, 3e fils du précédent, fut élu en 942. Pendant son gouvernement, des pirates de Trieste ayant enlevé, au milieu de l'église de Castello, douze jeunes Vénitiennes qu'on allait marier, il les poursuivit avec toutes les galères de Venise, et leur enleva leur proie après un combat acharné. Une fête annuelle fut instituée en commémoration de cet événement. — Pierre IV, fils de Pierre III, succéda à son père en 959, et déploya des talents pour la guerre et l'administration; mais son faste et son orgueil lui suscitèrent de puissants ennemis. Une révolte, dirigée par Pierre Urséolo, éclata en 976, et Pierre Candiano fut massacré avec son fils. — Son frère, Vital Candiano, succéda en 978 à Pierre Urséolo qui s'était fait moine. Après 14 mois de règne il revêtit lui-même l'habit de moine, dans le couvent de Saint-Hilaire, où il mourut 4 jours après.

CANDIDUM PROMONTORIUM, cap d'Afrique, auj. le cap BLANC.

CANDIE (île de), *Crète*, grande île de la Méditerranée, par 34° 52'-35° 41' lat. N., 21° 24' long. E.; 265 kil. de l'O. à l'E., sur 57 du N. au S.; env. 300,000 hab. Ch.-l. Candie. Division ordinaire, 3 livahs, Candie, la Canée et Retimo. Sol fertile en grains, coton, fruits, miel, etc. Cette île changea son nom primitif de Crète en celui de Candie après la fondation de la ville de Candie (*Chandah*, retranchement), bâtie en 822 par les Arabes, qui s'étaient emparés de tout le pays. Nicéphore Phocas la reprit sur les Arabes en 961. Venise l'obtint en partage (1204), après la prise de Constantinople par les Croisés. Les Turcs la lui enlevèrent de 1653 à 1669. Elle appartint un instant au pacha d'Égypte, qui la rendit au sultan en 1840. Elle est auj. insurgée.

CANDIE, *Heraclœa*, cap. de l'île de Candie, sur la côte N., par 22° 45' long. E., 35° 21' lat. N.; 15,000 hab. Château et port pour les barques; les gros bâtiments mouillent à l'île Dia, qui est vis-à-vis. Commerçante sous les Vénitiens, mais bien déchue aujourd'hui. Les Turcs la prirent après un célèbre siége qui dura de 1645 à 1669.

CANDY, ville de l'île de Ceylan, par 78° 15' long. E., 7° 23' lat. N.: se compose d'une rue unique de 3 kil. de long. Candy a été plusieurs fois brûlée par les Européens. C'était jadis la cap. du petit état de Candy, situé au centre de l'île. Les Anglais, après avoir en vain tenté de s'en emparer en 1802, en sont restés maîtres en 1815.

CANÉE (LA), *Cydonia*, ville de l'île de Candie, sur la côte N., par 21° 51' long. E., 35° 28' lat. N.; 7,300 hab. Citadelle, port avec un phare. C'est la ville la plus commerçante de l'île; elle appartient aux Turcs depuis 1645.

CANETE, ville du Pérou, par 78° 50' long. O., 13° lat. S., dans la vallée de Guarco. Environs fertiles en blé, maïs, canne à sucre.

CANETTA (don André HURTADO DE MENDOZA,

marquis de), fut envoyé au Pérou en 1555, en qualité de vice-roi, par Philippe II, pour y rétablir le calme, troublé par les factions de Pizarre et d'Almagro. La sévérité qu'il déploya pour arriver à ce but le fit disgracier ; il en mourut, dit-on, de chagrin, à Lima, en 1560.

CANFRANC, ville d'Espagne (Saragosse), à 16 kil. N. de Jaca. Près de là est un passage très fréquenté, qui conduit d'Espagne en France.

CANIGOU, une des mont. les plus hautes des Pyrénées, s'élève à 2,850 mètres au-dessus de la mer.

CANINÉFATES, tribu batave, occupait l'O. de l'île des Bataves, sur les bords de la mer de Germanie.

CANINO, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. N. O. de Viterbe. Beau palais donné à Lucien Bonaparte, qui prit de là le titre de prince de Canino.

CANISY, ch.-l. de cant. (Manche), à 8 kil. S. O. de St-Lô ; 900 hab. Draps, coutils.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), poëte allemand, né à Berlin en 1654, mort en 1699, fut conseiller du roi de Prusse Frédéric I et de l'emp. Léopold. On a de lui un *Recueil d'odes, de satires, d'élégies et de chants religieux*, publié après sa mort sous le titre de *Délassements poétiques*, Berlin, 1700, in-8. Ce recueil a eu 12 éditions. La vie du baron de Canitz se trouve en tête de la 10e édition, publiée à Berlin en 1727, par J.-N. Kœnig. — *Voy.* KAUNITZ.

CANNAY, une des Hébrides, à 17 kil. S. O. de Sky. On y remarque le mont de la Boussole, où l'aiguille aimantée varie d'un quart du cerle à l'O.

CANNES, *Cannæ*, village d'Italie, dans l'ancienne Apulie (Capitanate), sur l'Aufide, à 11 kil. S. O. de la ville actuelle de Barletta. Il se nomme encore aujourd'hui *Cannes*. Annibal y tailla en pièces, l'an 216 av. J.-C., 80,000 Romains, commandés par Varron et par Paulus Æmilius qui y périt. Les habitants appellent encore *il campo di Sangue* le lieu où se livra le combat.

CANNES, *ad Horrea*, ville de France, ch.-l. de cant. (Var), à 13 kil. S. E. de Grasse, sur le golfe de Napoule ; 3,997 hab. Napoléon y débarqua à son retour de l'île d'Elbe, le 1er mars 1815.

CANNETO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. O. de Mantoue, sur l'Oglio ; 2,600 hab. On croit que cette ville est l'ancienne *Bedriacum*.

CANNIBALES, nom donné vulgairement aux Caraïbes (*Voy.* CARAÏBES), est devenu synonyme d'anthropophages, à cause de l'usage où étaient les Caraïbes des Petites-Antilles de dévorer leurs prisonniers. *Voy.* CARAÏBES.

CANNING (George), ministre anglais, né à Londres en 1770, entra dès 1793 à la chambre des communes où il se fit bientôt remarquer par son éloquence; prit parti pour Pitt, et fut fait par ce ministre sous-secrétaire d'état en 1796. Il devint ministre des affaires étrangères en 1807, et souilla son administration par le bombardement de Copenhague. A la mort de Pitt, il resta quelque temps éloigné du gouvernement; mais il y fut rappelé en 1822, pour remplacer Castelreagh ; il devint de nouveau à cette époque ministre des affaires étrangères, et occupa le poste de premier ministre en 1826. Depuis 1822, il se montra plus favorable qu'auparavant aux idées libérales, s'unit aux whigs, appuya l'émancipation des Catholiques d'Irlande, détacha son pays de la sainte-alliance, et prépara l'indépendance de la Grèce. Il mourut en 1827, au milieu de ses travaux. Il avait cultivé la poésie avec succès dans sa jeunesse.

CANO (Jacques), navigateur portugais, découvrit le Congo en 1484 et explora les rives du Zayre.

CANO (Sébastien DEL), navigateur espagnol, fit partie de l'escadre de Magellan, reçut le commandement du vaisseau *la Victoire* après les désastres arrivés à ce célèbre navigateur; reconnut les îles d'Amboine, de Solor et de Timor; doubla avec beaucoup de peine le cap de Bonne-Espérance, et revint dans sa patrie le 8 septembre 1522, après une navigation de plus de 3 ans. Cano a la gloire d'avoir fait le premier le tour du monde.

CANO (Alonzo), sculpteur, peintre et architecte, naquit à Grenade en 1600, et mérita par ses talents la faveur du duc d'Olivarez, qui le fit nommer en 1638 maître des œuvres royales et peintre de la chambre. Comme sculpteur, il se fit connaître par trois statues de grandeur naturelle, représentant *la Vierge avec l'enfant Jésus*, *Saint Pierre* et *Saint Paul* ; comme architecte, il érigea un arc de triomphe à Madrid, lors de l'entrée solennelle de Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV ; comme peintre, il fit plusieurs tableaux estimés, notamment une *Conception de la Vierge* et une *Madeleine en pleurs*. Mais des chagrins domestiques et des malheurs le déterminèrent à entrer dans les ordres ; il finit ses jours à Grenade dans un couvent, en 1676.

CANOBBIO, ville des Etats sardes, à 18 kil. N. E. de Pallanza, sur le lac Majeur ; 1,800 hab.

CANONICA, village du roy. Lombard-Vénitien, à 16 kil. S. O. de Bergame, sur l'Adda. Claude II y défit Auréolus en 247.

CANOPE, dieu des eaux chez les Égyptiens. Il est représenté sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou d'animal. Ce ne fut probablement dans l'origine qu'un vase gradué, contenant différentes mesures d'eau et faisant connaître la crue plus ou moins abondante du Nil, et les figures dont il était surmonté indiquaient les signes du zodiaque auxquels cette crue correspondait. — On donnait aussi le nom de *canope* à des vases où l'on gardait l'eau du Nil pour la boire.

CANOPE, *Canopus*, ancienne ville de la Basse-Égypte, entre Bouto et Alexandrie, à l'embouchure d'une branche du Nil dite *Canopique*. Célèbres temples de Sérapis et du dieu Canope. Les Grecs disaient que cette ville devait son nom au Grec Canope, pilote de Ménélas.

CANOSA, *Canusium*, ville du roy. de Naples, à 68 kil. O. de Bari ; 4,000 hab. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1694.

CANOSSA, bourg du duché de Modène, à 18 kil. S. O. de Reggio, sur une montagne ; 900 hab. Ancien château qui appartint à la grande-comtesse Mathilde. L'empereur Henri IV y fit pénitence par ordre du pape Grégoire VII.

CANOUGE. *Voy.* KANODJE.

CANOURGUE (LA), ch.-l. de cant. (Lozère), à 15 kil. S. O. de Marvejols ; 2,000 hab. Filatures de coton ; tricots, calicots, etc.

CANOVA (Antoine), sculpteur italien, né à Possagno, village de l'Etat vénitien, en 1747, mort à Venise en 1822, fut appelé à Rome en 1779, après s'être fait connaître par plusieurs prix remportés à l'Académie des Beaux-Arts de Venise. Canova donna successivement plusieurs ouvrages qui le mirent bientôt au premier rang des sculpteurs modernes, et dans lesquels il sut allier l'imitation de la nature avec les beautés idéales de l'antique. Voici ses principaux ouvrages : *Thésée assis sur le Minotaure vaincu* ; le mausolée de *Clément XIII*, placé dans la basilique de Saint-Pierre ; le mausolée de *Clément XIV*, en marbre, à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres ; *Psyché enfant*, debout, tenant par les ailes un papillon posé dans sa main ; le mausolée d'*Alfieri*, dans l'église de Santa-Croce à Florence ; *Washington*, pour le sénat de la Caroline. Canova fut appelé à Paris par Bonaparte, et l'Institut le mit au rang de ses associés étrangers. Il revint à Paris en 1815, en qualité d'ambassadeur du pape, pour présider à la reconnaissance et à la translation des monuments italiens qui décoraient le Louvre, et que réclamait le gouvernement pontifical. Son *Œuvre* a été publiée en 1824 par Reveil et Delatouche.

CANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 26° 30' lat. N., et 77° 52' long. E., sur le Gange; ville ancienne, grande, commerçante et importante comme poste militaire. Chaleur intolérable en été.

CANSTADT, ville du roy. de Wurtemberg, à 4 kil. N. E. de Stuttgard; 2,800 hab.

CANTABRES, *Cantabri*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'Èbre, à l'E. des Astures, entre les Pyrénées asturiques et la mer: leur pays répond à la partie orientale des Asturies, au Guipuscoa et à la Biscaye proprement dite. Ils furent soumis par Auguste, l'an 25 av. J.-C., et succombèrent les derniers des Espagnols.— On nomme souvent *monts Cantabres* la chaine asturique, qui n'est que le prolongement occidental des Pyrénées.

CANTABRIGIA ou CAMBORITUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CAMBRIDGE.

CANTACUZÈNE, noble famille grecque, a fourni deux empereurs à Constantinople, Jean Cantacuzène (1347-55), et Mathieu, son fils (1355-56); elle s'est conservée jusqu'à ces derniers temps, et a donné plusieurs princes à la Moldavie et à la Valachie aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Voy.* JEAN et DÉMÉTRIUS.

CANTAL (monts), petite chaîne de mont. en France, se lie par le S. E. aux monts de la Margeride, par le N. aux monts Dore, et sépare le bassin de l'Allier de celui du Lot. Le mont Cantal proprement dit, ou Plomb du Cantal, a 130 kil. de circuit à sa base, et 1870 mètres de hauteur. Il donne son nom à un département.

CANTAL (dép. du), borné par ceux du Puy-de-Dôme au N., de l'Aveyron au S., de la Lozère et de la H.-Loire à l'E., de la Corrèze et du Lot à l'O.: 8,100 kil. carrés; 262,117 hab.; ch.-l., Aurillac. Il est formé d'une partie de l'Auvergne et du Vélay. Montagnes, rivières nombreuses, houille, grès, gypse, marne; beaucoup d'eaux thermales; peu de froment, mais quantité d'orge, de seigle, de pommes de terre, de lin, de chanvre, etc. Beaux pâturages. Industrie et commerce bornés. Les habitants pauvres émigrent annuellement en grande partie. — Le dép. se divise en 4 arr. (Aurillac, Mauriac, Murat, Saint-Flour), 23 cant., 261 comm. Il appartient à la 19e division militaire, dépend de la cour royale de Riom et de l'évêché de Saint-Flour.

CANTA-VIEJA, *Carthago Vetus*, ville d'Espagne, à 50 kil. N. E. de Téruel: 1,200 hab.

CANTELEU, bourg et côte du dép. de la Seine-Inf., à 4 kil. O. de Rouen, sur la Seine: 3,591 hab. Belle vue. Château, maisons de campagne.

CANTEMIR (Constantin), né en Moldavie vers 1630, servit dans l'armée turque lors de l'expédition de Mahomet IV contre la Pologne; se distingua à la bataille de Choczim, et fut chargé de la défense des frontières entre le Dniestr et le Pruth. Cantemir occupait ce poste, lorsque le prince Démétrius Cantacuzène, gouverneur de la Moldavie, le dénonça par jalousie au séraskier Soliman-Pacha. Constantin se justifia et obtint la principauté de son accusateur. Il gouverna la Moldavie pendant huit ans, jusqu'à l'année 1693, époque de sa mort.

CANTEMIR (Démétrius), fils du précédent, né en 1673 dans la Moldavie, mort en 1723, fut nommé gouverneur de la Moldavie, en souvenir des services rendus par son père. Cependant Démétrius, mécontent de la cour ottomane, accepta en 1710 les offres que lui faisait le czar Pierre-le-Grand, alors en guerre avec la Turquie, et joignit ses troupes aux siennes; d'après le traité conclu entre les deux parties, la Moldavie devait être érigée en principauté héréditaire pour la famille Cantemir, sous la protection de la Russie. Les événements de guerre empêchèrent l'exécution de ce traité; mais en dédommagement, le czar donna à Démétrius le titre de prince de l'empire russe, avec des domaines considérables en Ukraine. Ce prince a laissé une *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*, écrite en latin, traduite en anglais sur le manuscrit original, par Nic. Tyndal, Londres, 1734, 2 vol. in-fol., et en français sur la version anglaise, par de Fouquières, Paris, 1743, in-4; *Système de la religion mahométane*, Saint-Pétersbourg, 1722, in-fol., en allemand. Cantemir possédait onze langues, tant anciennes que modernes. — Son fils, Antiochus Cantemir, né en 1709, mort en 1744, cultiva aussi les lettres: on a de lui un poëme sur le czar Pierre, des satires, etc.

CANTER (Guillaume), habile critique, né à Utrecht en 1542, était fils d'un sénateur de cette ville, mort en 1573. On a de lui: *Novæ Lectiones* (l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1571, in-8); *Aristidis orationes*, avec traduction latine, Bâle, 1566, in-fol. en trois parties; *Syntagma de ratione emendandi græcos auctores*, Anvers, 1751, in-8; *Euripides*, ibid., 1571, in-42; *Sophocles*, ibid., 1579, in-12; *Æschylus*, ibid., 1580, in-12, etc.

CANTERBURY. *Voy.* CANTORBÉRY.

CANTIN (cap), *Atlas minor*, sur la côte O. de l'empire de Maroc, par 11° 35' long. O., 32° 34' lat. N.

CANTIUM, région de la Bretagne romaine (Bretagne 1re), à l'angle E. Le comté de Kent et les pays voisins y sont compris.

CANTON, *Kouang-tcheou-fou*, ville forte et port de la Chine au S., sur le Pé-Kiang, à quelques kil. de son embouchure, par 110° 53' long. E., 23° 7' lat. N.; 500,000 hab. Elle se divise en ville chinoise et ville tartare, qui est la plus belle. Le quartier des Européens est dit *Chy-san-hang* ou *Treize-Comptoirs*. Assez beaux temples. Quantité de barques qui forment comme une ville sur le Tchu-Kiang. Industrie et surtout commerce immense. Le port de Canton est auj. le seul ouvert en Chine aux Européens. La gestion de tout le commerce est confiée à un conseil de quatorze personnes environ, dit *hong*. — Un terrible incendie y détruisit plus de 10,000 maisons, 1823. Occupée par les Anglais en 1841.

CANTORBERY, *Durovernum* et *Cantuaria* en latin, *Canterbury* en anglais, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Kent, jadis capit. du roy. de Kent, sur le Stour, à 71 kil. S. E. de Londres: 15,500 hab. Archevêché dont le titulaire est le primat de toute l'Angleterre et le premier pair du roy. Parmi les monuments, on remarque la cathédrale, qui renferme le tombeau de Thomas Becket, assassiné en 1170; l'hôtel-de-ville, le théâtre, les casernes, quatre rues principales disposées en croix. Houblon, charcuterie renommée. Etoffes de soie et mousselines dites de Cantorbéry. Eaux thermales.

CANTUARIA, auj. CANTORBÉRY.

CANTWELL (André-Sam.-Michel), traducteur, né en 1744, mort en 1802, fils d'André Cantwell, médecin irlandais établi en France, auteur lui-même de quelques écrits, a traduit un grand nombre d'ouvrages anglais, entre autres l'*Histoire* de Gibbon, 1777-95; la *Rhétorique* de Blair; le *Voyage de Byron à la mer du Sud*. Ses traductions sont peu estimées. Il était bibliothécaire des Invalides.

CANTYRE, presqu'île de la côte occid. d'Écosse, forme la partie mérid. du comté d'Argyle.

CANUBIN ou CANNOBIN, *Cœnobium*, fameux couvent de religieux hospitaliers dans la Turquie d'Asie (Tripoli), à 44 kil. E. de Tripoli.

CANULEIUS, tribun du peuple, fit décréter, l'an 444 av. J.-C., une loi qui permettait les mariages entre patriciens et plébéiens; mais ne put obtenir qu'un des deux consuls serait plébéien.

CANUSIUM, *Canosa*, ville de l'Apulie, voisine de Cannes, servit de refuge aux Romains après le désastre de Cannes.

CANUT ou KNUT, nom de plusieurs rois de Danemark et d'Angleterre.

CANUT I, roi de Danemark, régna de 863 à 873. On ne sait rien de son règne.

CANUT II (CANUT I en Angleterre), dit *le Grand*, monta sur le trône de Danemark en 1014, et, la même année, vint revendiquer, les armes à la main, le roy. d'Angleterre, que son père Suénon avait conquis. Edmond, fils d'Ethelred, le lui disputa avec tant de courage, que Canut dut consentir pour le moment à un partage : un traité assura à Edmond le midi de l'Angleterre: mais Edmond ayant été assassiné par Edric, son beau-frère, Canut resta seul maître du pays (1016). Pour se concilier les *Anglais*, il épousa la veuve d'Ethelred. Les deux nations danoise et anglaise, suivant cet exemple, s'unirent par de nombreux mariages, et, en 1028, Canut put, sans craindre une insurrection de ses nouveaux sujets, sortir de l'Angleterre pour aller vaincre les Suédois et conquérir la Norwége. Ce prince pieux couvrit le sol anglais d'églises et de monastères, fit un pèlerinage à Rome, et revint mourir en Angleterre en 1036.

CANUT III (CANUT II en Angleterre), surnommé *le Hardi* ou *Hardi-Canut*, et par corruption *Hardeknut*, fils du précédent, n'eut, par le testament de son père, que le trône de Danemark; celui d'Angleterre était donné à Harold, son frère consanguin. Mais les Anglais, craignant une guerre civile entre les deux frères, réglèrent que Harold serait maître du pays au N. de la Tamise, et Canut de la partie méridionale. Harold, mécontent de ce partage, ne tarda pas à s'emparer du tout; Canut venait, les armes à la main, revendiquer sa part, lorsque Harold mourut; il resta par cet événement seul roi d'Angleterre (1040). Ce barbare insulta aux mânes de son rival, et fit jeter son corps dans la Tamise. Il devint bientôt aussi avide que cruel, et accabla le peuple d'impôts. Il mourut en 1041, d'une apoplexie foudroyante. C'est le dernier prince de la dynastie danoise en Angleterre.

CANUT IV, dit *le Saint*, roi de Danemark, fils de Suénon II, succéda, en 1080, à son frère Harold, et mécontenta bientôt ses sujets par sa déférence sans bornes pour le clergé. En 1086, une révolte éclata à l'occasion d'un tribut qu'il avait imposé au profit du clergé, et il fut tué dans une église où il s'était réfugié.

CANUT V, roi de Danemark, fils d'Éric-le-Bon, frère de Canut IV, succéda à son père en 1147. La couronne lui fut longtemps disputée par Suénon, prince du sang royal, et celui-ci l'assassina dans un festin donné à l'occasion de la paix qui venait d'être conclue entre eux (1156).

CANUT VI, roi de Danemark, fils de Waldemar I, lui succéda en 1182. Peu de temps après son avénement, il soumit les Scaniens révoltés sous la conduite d'Harald, fils de Canut V; conquit le Mecklembourg, s'empara de la Livonie (1196), et, bientôt après, de tout le Holstein, et mourut en 1202. Son règne fut pour le Danemark une époque de puissance et de prospérité. A la suite de ses conquêtes, il prit le titre de *roi des Vandales*, que les rois de Danemark ont conservé depuis.

CANUT, dit *Ericson*, roi de Suède, fils d'Éric IX, monta sur le trône de Suède en 1168, en tuant celui qui l'occupait, Charles, de la race de Swerker (*Voy.* SWERKER). Après avoir vaincu quelques prétendants de cette maison, Canut régna paisiblement, encourageant l'agriculture et fondant des monastères. Il abdiqua en 1192, entra dans l'ordre de Cîteaux, et y mourut en 1199. Repentant du meurtre de Charles, il nomma pour son successeur le fils de ce prince.

CANY, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur le Durdan, à 20 kil. N. O. d'Yvetot : 1,500 hab. Commerce de grains, lin, huile de navette.

CANZ (Israël-Gottlieb), né à Heinsheim en 1690, mort en 1753, professa successivement l'éloquence, la poésie, la philosophie et la théologie dans sa ville natale : adopta les principes de Leibnitz et de Wolf, et tâcha de les introduire dans la théologie. On a de lui : *Philosophiæ leibnitzianæ et wolfianæ usus in theologia*, Francfort et Leipsick, 1728-1739, in-4 ; *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta*, ibid., 1737, in-4 ; *Disciplinæ morales omnes perpetuo nexu traditæ*, Leipsick, 1739, in-8 ; *Ontologia polemica*, Leips., 1741 ; *Meditationes philosophicæ*, 1750, in-4.

CAP (le). On désigne spécialement sous ce nom le cap de Bonne-Espérance. *Voy.* BONNE-ESPÉRANCE.

CAP (LE), ou la VILLE DU CAP, *Cape-Town*, ville de l'Afrique mérid., ch.-l. de la colonie du Cap, à 40 kil. du cap de Bonne-Espérance, d'où elle tire son nom, par 16° 3' long. E., 34° lat. S., au fond de la baie de la Table; 18,000 hab. en 1818, auj. 20,000. Vaste château-fort, batteries; rues droites, canaux, allées, maisons en briques ou granit rougeâtre ; beau jardin de la Compagnie des Indes, superbe hôtel-de-ville, etc. Entrepôt de tout le commerce du pays et de la métropole. Aux environs est Constance, célèbre par ses vins. La ville du Cap a été fondée par Van Riebeck, 1652; elle appartint longtemps aux Hollandais; auj. elle est aux Anglais.

CAP (colonie du), contrée de l'Afrique mérid., bornée par le pays des Hottentots au N., la Cafrerie à l'E. et l'Océan à l'O. et au S., comprend toute la pointe que termine le cap de Bonne-Espérance; 880 kil. sur 330 ; environ 120,000 hab. Ch.-l., Le Cap. Divisée en 2 gouvernements : Le Cap et Huitenhagen. Aspect varié, montagnes, plaines cultivées et déserts immenses ; beaucoup de rivières ; eaux minérales et thermales ; végétation originale, plantes tropicales et du S. de l'Europe, vins exquis, café, dattes, arbre à pain, etc. Climat agréable, mais inondations et sécheresses extrêmes. Habitants : des Hottentots, des Boschimens, des Cafres, des Européens (surtout Anglais et Hollandais). La colonie du Cap fut fondée en 1650 par les Hollandais (164 ans après la découverte du cap de Bonne-Espérance). Elle fut occupée par les Anglais en 1795 et 1806, et leur a été laissée en 1815.

CAP (LE), autrement LE CAP HAITIEN, jadis LE CAP FRANÇAIS, ville de l'île d'Haïti, sur la côte N., à 130 kil. N. de Port-au-Prince, par 74° 38' long. O., 19° 46' lat. N. ; 6,000 hab. Bon port ; archevêché, université ; académies de peinture, de musique. Grand commerce. Fondée en 1693, brûlée en 1793 lors de la révolte des Noirs ; relevée depuis.

CAP BLANC, CAP BOJADOR, etc. Cherchez le mot qui suit CAP.

CAPACIO ou CAPACE, *Caput Aqueum*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 35 kil. S. E. de Salerne ; 1,860 hab. Évêché.

CAPANÉE, un des sept chefs argiens qui vinrent avec Polynice mettre le siége devant Thèbes, fut tué devant cette ville d'un coup de foudre par Jupiter, irrité de son mépris pour les dieux.

CAPDENAC, *Uxellodunum*, ville du dép. du Lot, sur un roc, à 5 kil. S. O. de Figeac ; 1,300 hab.

CAPECE (Scipion), poëte latin du XVI[e] siècle, mort vers 1562, fils d'un savant jurisconsulte napolitain, fut lui-même professeur de droit dans l'université de Naples. Il livra le premier à l'impression les *Commentaires* de Donat sur Virgile, Naples, 1535, in-fol. Ses ouvrages sont : *De divo Joanne Baptista vate maximo libri III*, poëme didactique : *De principiis rerum libri II*, poëme dans lequel il imite Lucrèce, mais en employant une autre physique ; et diverses *Poésies* latines consistant en élégies et épigrammes. Ces écrits ont été recueillis en un seul vol. in-8, Naples, 1594 ; Venise, 1754. On a aussi de lui quelques ouvrages de droit.

CAPEL (Arthur), seigneur anglais, fit partie du *long-parlement* en 1640, et embrassa la cause de Charles I[er], après lui avoir été un instant opposé.

Il forma dans la principauté de Galles et dans les provinces voisines une petite armée qui donna quelque embarras aux troupes du parlement, et défendit contre elles la ville de Colchester. Contraint de se rendre, il eut la tête tranchée en 1649. — Son fils, nommé aussi Arthur, fut créé comte d'Essex par Charles II en 1661, et vice-roi d'Irlande en 1672. Rappelé en 1677, il devint un des membres les plus influents de la chambre des lords, et se montra opposé à la cour dans plusieurs discussions. Accusé de complicité dans la conspiration de Rye-House, dit le complot protestant, il fut enfermé à la Tour, et on l'y trouva égorgé quelques jours après. Le magistrat déclara qu'il s'était donné la mort; mais on crut généralement qu'il avait été assassiné.

CAPEL (Louis), hébraïsant. *Voy.* CAPPEL.

CAPELL (Edward), critique anglais, né en 1713, mort en 1781, a consumé toute sa vie à épurer le texte de Shakespeare et a donné, après 23 ans de recherches, une édition fort estimée de cet auteur, Londres, 1783, 3 vol. in-4.

CAPELLA (Marcien), *Marcianus Mineus Felix Capella*, écrivain latin, qui vivait, à ce qu'on croit, dans le Ve siècle, vers 470, était né à Madaure près de Carthage. Il est auteur d'une petite encyclopédie intitulée *Satiricon* : cet ouvrage se compose de 9 livres dont les deux premiers, intitulés *Des noces de la Philologie et de Mercure*, sont une espèce de roman philosophique, et dont les sept autres traitent des sept arts libéraux, grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, arithmétique, astronomie, musique. Il fut imprimé pour la première fois à Vicence, 1499; l'édition la plus estimée est celle qu'en donna Grotius, n'étant encore âgé que de 15 ans, 1 vol. in-8, Leyde, 1599.

CAPELLE (LA), ch.-l. de canton (Aisne), à 15 kil. N. de Vervins; 1,080 hab.

CAPELLE-MARIVAL (LA), ch.-l. de canton (Lot), à 16 kil. N. O. de Figeac; 1,000 hab.

CAPELLO (Bianca), dame vénitienne, née vers 1542 d'un patricien de Venise, inspira une vive passion au duc François de Médicis, qui l'attacha à sa cour, et qui devenu veuf finit par l'épouser, après lui avoir fait décerner par les Vénitiens le titre honorifique de *Fille de la république*, 1579. Elle mourut presque en même temps que son époux en 1587, après une courte maladie, chez Ferdinand, frère et héritier du duc : on accusa ce prince de les avoir empoisonnés. Elle avait, dit-on, trompé son amant en feignant une grossesse et en présentant au prince comme un fils né de lui un enfant supposé.

CAPELUCHE, bourreau de Paris, se rendit fameux par ses crimes, sous le règne de Charles VI. Il était le chef de la populace, ordonnait les exécutions, et faisait la loi dans Paris. Il se fit livrer les prisonniers de Vincennes, promit de les conduire au Châtelet, et les fit égorger sous ses yeux. Le duc de Bourgogne le fit arrêter et condamner à mort.

CAPENA, ville d'Etrurie, sur le Tibre, auj. CIVITELLA.

CAPENDU, ch.-l. de canton (Aude), à 12 kil. de Carcassonne; 500 hab.

CAPÈNE (porte), une des portes de Rome, était la plus mérid. de toutes.

CAPESTANG, ch.-l. de canton (Hérault), à 13 kil. O. de Béziers; 1,400 hab.

CAPET, surnom de Hugues, premier roi de la 3e race des rois de France, qui a pris de lui le nom de race capétienne. On donne à ce surnom plusieurs étymologies : selon Ducange, *Capetus* signifiait railleur; d'autres font dériver *Capet* de *capito*, grosse tête, ou de *chappet* (*chappotus*, qui porte une chappe d'abbé), parce que Hugues Capet et ses descendants portaient le titre d'*abbés*, comme propriétaires de plusieurs abbayes, notamment de St-Martin-lès-Tours.

CAPÉTIENS, 3e race des rois de France, a reçu son nom de Hugues Capet, qui en est le chef. Elle a succédé à celle des Carlovingiens. Les Capétiens se subdivisent en trois branches : *Capétiens* proprement dits, depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe V (987-1328); branche des *Valois*, depuis Philippe VI jusqu'à Henri III (1328-1589); branche des *Bourbons*, depuis Henri IV jusqu'au roi régnant. Les Capétiens proprement dits sont Hugues Capet, Robert, Henri I, Philippe I, Louis-le-Gros, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin, Jean I, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel. — Pour les branches des Valois et des Bourbons, *Voy.* ces noms.

CAPHARÉE (cap), *Caphareum promontorium*, auj. *cabo dell' Oro*, sur la côte S. E. de l'île d'Eubée. C'est près de ce cap que la tempête dispersa la flotte des Grecs au retour de Troie.

CAPHARNAUM, ville de la Palestine, sur le bord occid. de la mer de Tibériade, dans la tribu de Nephtali et sur les confins de la Galilée; est célèbre par le séjour presque continuel qu'y fit Jésus pendant les trois ans de sa prédication, et par la guérison du centenier.

CAPHARSEBA, ville de Palestine. *Voy.* ANTIPATRIS.

CAPIDJYS, portiers du sérail, d'un mot turc qui signifie *gardien de la porte*. Ils sont 400, commandés par 4 capitaines et un chef qui porte le nom de *capidjyler-kethkhoudassy* (maître d'hôtel). Ce dernier porte un bâton garni de lames d'argent. — Les *capidjy-baschis* sont les chambellans du sultan. Ils ont la charge d'introduire les ambassadeurs, d'annoncer aux pachas, aux visirs, etc., les volontés du sultan, de les conduire en exil ou de leur présenter le fatal cordon.

CAPILA. *Voy.* KAPYLA.

CAPILUPI (Lelio), poëte latin moderne, né à Mantoue en 1498, mort en 1560, excella dans l'art frivole de faire des vers avec des centons de Virgile.

CAPISTRAN (Jean DE), franciscain, né dans l'Abruzze en 1385, prêcha avec éclat dans les principales villes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et de Hongrie; fut employé successivement par les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V dans les affaires les plus importantes de l'Église; combattit avec succès les Hussites, et leur enleva plus de 4,000 sectaires. En 1453, il s'enferma avec Huniade dans Belgrade assiégée par les Turcs, et contribua puissamment par ses exhortations à la délivrance de la ville. Capistran mourut trois ans après. Il fut canonisé en 1724 par Benoît XIII. On a de lui un grand nombre d'écrits théologiques.

CAPITAINERIE-GÉNÉRALE, nom donné en Espagne à certaines circonscriptions territoriales, qui correspondent à nos *divisions militaires*; elles sont gouvernées par un capitaine-général, connu aussi sous le nom de *chef politique*; il ne faut pas confondre ces chefs avec les *intendants* ou gouverneurs civils des provinces. L'Espagne est divisée en 12 capitaineries-générales, savoir : Nouvelle et Vieille-Castille, Galice, Estramadure, Andalousie, Grenade, Valence, Catalogne, Aragon, Navarre, Guipuscoa et Majorque.

CAPITAN-PACHA, grand-amiral de l'empire ottoman. Il est à la fois commandant suprême de la flotte, surintendant-général de la marine, et *beglerbeg* de toutes les côtes et îles de l'empire, tant en Europe qu'en Asie. Sa charge est la seconde de l'état; il n'a au-dessus de lui que le grand-visir, et il ne rend compte qu'au grand-seigneur.

CAPITAN-PACHA (gouvernement du), ou gouvernement des îles, en turc *eyalet al djézaïr*. Ce gouvernement comprend : 1° les îles de l'Archipel qui n'appartiennent pas au nouvel état de la Grèce (Samos, Chio, Rhodes, Metelin, etc.); 2° sur le continent d'Europe, le livah de Gallipoli; 3° sur le continent

d'Asie les livahs de Biga et de Smyrne. Jadis la Morée et la Carélie (Acarnanie) en faisaient partie.

CAPITANATE, ancienne *Apulie*, prov. du roy. de Naples, entre l'Adriatique et les prov. de Sannio, Terre de Bari, Basilicate et Principauté Ultérieure: 88 kil. sur 80; 280,000 hab. Ch.-l., Foggia. Vastes plaines que domine le mont Gargano: pâturages, câpres et champignons, résine, goudron, térébenthine, salsepareille, noix de galle, etc. Grandes salines royales. La Capitanate forme l'éperon de la botte à laquelle on compare vulgairement l'Italie.

CAPITO (Ateius), célèbre jurisconsulte romain, vécut sous Auguste et sous Tibère, et fut élevé au consulat par le premier. Il flétrit sa réputation sous Tibère, en soutenant une accusation de lèse-majesté pour flatter l'empereur.—Théologien. *Voy.* CAPITON.

CAPITOLE, temple et citadelle de Rome, élevés sur le mont Tarpéien, et dédiés à Jupiter, étaient ainsi nommés, dit-on, d'une tête sanglante (*a capite*) qu'on y trouva en creusant les fondements. Commencé par Tarquin-l'Ancien, le Capitole fut achevé par Tarquin-le-Superbe, et consacré par le consul Horatius (507 av. J.-C.). Outre le temple de Jupiter, on y voyait ceux de Minerve et de Junon; des trésors immenses y étaient renfermés. Brûlé trois fois, pendant les troubles de Marius, sous Vitellius et sous Vespasien, il fut reconstruit à grands frais par Domitien. Dans le moyen âge, on couronnait au Capitole les poëtes vainqueurs. Sur l'emplacement de l'ancien Capitole a été construit, d'après les plans de Michel-Ange, ce qu'on nomme aujourd'hui le *Campidoglio* ou *Capitole* moderne; ce sont d'immenses bâtiments qui se composent du palais du sénateur de Rome, de celui des magistrats municipaux, et du Musée.

CAPITOLIN (mont), *Capitolinus mons*, colline de Rome, au N. O. du mont Palatin, vis-à-vis de l'île du Tibre, était très abrupte; c'est là qu'était bâti le Capitole. La roche Tarpéienne en faisait partie; aussi l'appelait-on souvent mont Tarpéien. Le mont Capitolin n'était pas compris au nombre des 7 collines.

CAPITOLINUS (Julius), l'un des auteurs de la collection dite *Histoire Auguste*, a laissé les vies de Marc-Aurèle et de ses successeurs jusqu'à Balbin; il était contemporain de Dioclétien et de Constantin et leur a dédié ses écrits. Il paraît avoir pris Hérodien pour guide. On trouve Capitolinus à la suite de Spartien (*Voy.* ce nom).

CAPITOLINUS (Manlius). *Voy.* MANLIUS.

CAPITON, jurisconsulte romain. *Voy.* CAPITO.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice), docteur en théologie, né vers 1478 à Haguenau, mort à Strasbourg en 1541, embrassa la réforme luthérienne, devint ministre à Strasbourg, se lia étroitement avec Œcolampade et Bucer, et se trouva à presque toutes les diètes et conférences convoquées pour pacifier les différends de religion. Ses liaisons avec Martin Cellarius le firent soupçonner plus tard d'arianisme. Capiton a laissé, entre autres ouvrages, une *Vie d'Œcolampade*, écrite avec Grynæus, Strasbourg, 1617, in-8.

CAPITOULS, nom que portaient avant 1789 les premiers officiers municipaux de la ville de Toulouse. Ils étaient ainsi appelés, soit du lieu où se tenaient leurs réunions, et qu'on nommait *Capitole* à l'imitation du Capitole de Rome; soit du *Capitulum*, conseil civil des comtes de Toulouse, dont ils étaient membres. Dans l'origine, les capitouls se qualifiaient du titre de *chefs des nobles et gouverneurs de la ville de Toulouse*; mais l'établissement du parlement de Toulouse au XIVe siècle réduisit de beaucoup leur autorité.

CAPITULAIRES, recueils de lois et ordonnances rendues par nos anciens rois, surtout par ceux de la 2e race, ainsi nommés parce qu'ils étaient divisés en chapitres (*capitula*). Les plus connus sont ceux de Charlemagne; mais il existe aussi des capitulaires de Louis-le-Débonnaire et de ses successeurs. A la mort de Charles-le-Simple (929), on cessa de donner ce nom aux actes de l'autorité royale. Le meilleur recueil des capitulaires est dû à Baluze.

CAPITULATION D'EMPIRE, acte par lequel l'empereur d'Allemagne, à son avénement, s'engageait à respecter les droits et priviléges du corps germanique. Cet usage fut introduit en 1519, lors de l'élection de Charles-Quint; la dernière capitulation fut jurée par François II en 1792.

CAPO D'ISTRIA, *Ægida*, puis *Justinopolis*, ville des Etats autrichiens (Illyrie), à 14 kil. S. de Trieste; 5,000 hab. Port, murs, citadelle. Evêché. Riches salines. Commerce. Patrie des deux Vergeri.

CAPO D'ISTRIA ou CAPODISTRIAS (Jean), homme d'état, né en 1776 à Corfou, était fils d'un boucher. Il entra de bonne heure au service de la Russie, fut chargé par l'empereur Alexandre de plusieurs missions diplomatiques auprès de la Porte, de l'Allemagne, de la Suisse, de la France, et se montra chaud partisan de la cause des Grecs lors de leur insurrection contre la Turquie; il fut élu président par la nation grecque dès qu'elle put se constituer (1827). Il employa tout son pouvoir à rétablir l'ordre et la prospérité; mais au milieu de ses efforts, il fut assassiné en 1831 par deux fanatiques, Georges et Constantin Mavromichali, qui voulurent ainsi venger Petro Mavromichali, leur père et leur frère, que Capodistrias avait fait emprisonner. Du reste, on accusait le président de n'être que l'instrument de la Russie et de vouloir étouffer la liberté.

CAPOTS. *Voy.* CAGOTS.

CAPOUE, *Vulturnum*, puis *Capua*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), sur le Volturno, à 28 kil. N. de Naples; 8,000 hab. Archevêché; citadelle, cathédrale, beau pont. A 4 kil. S. E. de cette ville, sont les ruines de l'ancienne Capoue. Cette ville fut primitivement occupée par les Etrusques, qui la nommaient *Vulturnum* à cause de sa position sur le Vulturne; vers l'an 400 av. J.-C., des Samnites s'en emparèrent et lui donnèrent le nom de *Capua*. En 343, d'autres Samnites ayant voulu la conquérir, les habitants implorèrent le secours des Romains et ils finirent par se donner à eux. Pyrrhus fit vainement le siége de Capoue; mais en 215 Annibal la prit après la bataille de Cannes, et il y passa l'hiver: on a longtemps prétendu que les délices de Capoue énervèrent son armée et causèrent sa ruine.

CAPPADOCE, *Cappadocia*, région de l'Asie-Mineure, correspondant auj. à une partie des pachaliks de *Siwas* et de *Caramanie*, était bornée au S. par la Cilicie, au N. par le Pont, à l'E. par l'Euphrate qui la séparait de l'Arménie; elle avait pour capit. Mazaca ou Césarée. La Cappadoce contenait entre autres prov. la Sargarausène, la Garzauritide, la Tyanitide, la Cataonie; avant Alexandre, le Pont en faisait partie. Les Cappadociens passaient pour lourds, bornés et superstitieux; leur religion tenait du sabéisme. C'est chez eux qu'était le temple de Comana, où le feu était adoré. Ils élevaient beaucoup de troupeaux et surtout une grande quantité de chevaux estimés. —La Cappadoce, gouvernée d'abord par des princes à peu près indépendants, fit successivement partie de l'empire perse et de celui d'Alexandre, de la satrapie d'Eumène, du roy. d'Antigone; mais recouvra son indépendance vers 312. Les premiers rois de la Cappadoce sont peu connus jusque vers 370. Après cette époque viennent 10 rois du nom d'Ariarathe (350-92 av. J.-C.); puis 3 Ariobarzane (92-34). Ariarathe VII ayant été vaincu par Mithridate, la chute de ce dernier entraîna la soumission de la Cappadoce aux Romains; cependant elle continua longtemps d'exister comme royaume, sous le protectorat romain, et ne fut réduite en province romaine que sous Tibère, après la mort du roi Archélaüs (17 de J.-C.). Par la suite, on en fit trois prov.: la Cappadoce 1re, au N. O.

(ch.-l., Sébaste); la Cappadoce 2e, au S. O. (ch.-l., Mazaca); l'Arménie 2e, au S. E.: la partie située au N. E. fut comprise dans l'Arménie 1re.

CAPPEL, ville de Suisse (Zurich), entre Zurich et Zug, au pied de l'Albis. Bataille célèbre, où les Réformés furent vaincus par les Catholiques en 1531; Zuingle y périt. On nomme 1re et 2e *guerres de Cappel* les guerres civiles et religieuses auxquelles la réforme de Zuingle donna lieu en 1529 et en 1531 entre les cantons catholiques et les cantons d'opinion contraire. Cappel est la patrie de Léonard Meister.

CAPPEL, famille protestante qui a fourni des ministres distingués et surtout de savants hébraïsants. Le plus connu est Louis Cappel, né à Sedan en 1585, mort en 1658, qui fut professeur d'hébreu et de théologie à l'université protestante de Saumur. Il établit un nouveau système de critique sacrée et soutint contre Buxtorf que les points voyelles, qui, selon ce savant, seraient aussi anciens que la langue hébraïque, ne remontent pas au-delà du VIe siècle de notre ère. Ses principaux ouvrages sont *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624; *Critica sacra*, 1650.— Il laissa un fils, Jacques-Louis Cappel, qui lui succéda dans sa chaire, qui continua sa dispute avec les Buxtorf, et publia quelques-uns des ouvrages de son père.

CAPPELN, ville du Danemark (Jutland mérid.), à 28 kil. N. E. de Sleswig, sur le Schley; 1,500 hab. Grand commerce de harengs.

CAPPERONNIER (Claude), savant philologue français, né à Montdidier en 1671, mort à Paris en 1744, était fils d'un tanneur. Il entra dans les ordres, enseigna le grec à Abbeville, vint à Paris, où il vécut du produit de leçons particulières, et fut nommé en 1722 professeur de grec au collége de France. Son principal ouvrage est une édition de *Quintilien*, Paris, 1725, in-fol.— Son neveu, Jean Capperonnier, né en 1716, mort en 1775, lui succéda dans sa chaire du collége de France, fut nommé en 1742 conservateur de la Bibliothèque du Roi, et publia des éditions estimées de *César*, 1754; *Plaute*, 1759, etc.

CAPPONI, famille illustre de Florence, balança quelque temps le crédit des Médicis. Le chef et le personnage le plus connu de cette famille est Gino Capponi, décemvir de la guerre en 1405, qui contribua puissamment à la prise de Pise, et fut nommé gouverneur de cette ville.

CAPRAIS (saint), ermite, né à Agen dans le IIIe siècle, fut martyrisé sous Dioclétien, vers 287. On célèbre sa fête le 20 octobre.

CAPRAJA, *Ægilium*, île de la Méditerranée, à la pointe N. de l'île de Corse, dont elle dépend, par 7° 28' long. O., 43° lat. N.; a 8 kil. de tour. On y trouve une petite ville de même nom.

CAPRARA (J.-B.), cardinal, né à Bologne en 1733, mort à Paris en 1810, remplit avec succès plusieurs missions importantes sous Benoît XIV et Clément XIII; fut nommé, en 1801 par Pie VII, légat *a latere* près le gouvernement français; conclut en cette qualité avec le premier consul le concordat, qui rétablit en France le culte catholique; fut fait ensuite archevêque de Milan, et sacra Napoléon roi d'Italie, à Milan, en 1805.

CAPRARIA INSULA, sur la côte O. de la Mauritanie Tingitane, est selon les uns l'île de *Gomera*, et, selon d'autres, l'île de *Palma* (Canaries).

CAPRARIA INSULA, une des Baléares, auj. CABRERA.

CAPREÆ, *Capreæ*, auj. *Capri*, île de la Méditerranée, à l'extrémité du golfe de Naples, par 11° 54' long. E., 42° 31' lat. N. Accès difficile, mont. du côté de la mer: intérieur délicieux. Auguste s'y retira souvent. Tibère y passa les onze dernières années de sa vie. On y voit de nombreuses ruines des douze palais qu'il y avait fait élever. Grotte à magnifiques effets de lumière.

CAPRINO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 23 kil. N. O. de Vérone, sur le Ri, affluent de l'Adige, près du lac Garda; 3,800 hab.

CAPSA, ville de la Numidie, auj. CAFZA.

CAPSALI, ch.-l. de l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère (Iles Ioniennes); 1,200 hab. Ruines nombreuses, entre autres celles d'un magnifique temple de Vénus.

CAPSIR, petit pays du Roussillon propre, primitivement dans la Cerdagne française. Lieu principal, Puy-Val-d'Or.

CAPTAL, mot gascon que l'on fait dériver de *caput* ou de *capitalis* et qui signifie chef ou seigneur. Ce mot n'est en usage que pour le captal de Buch et le captal de Traine. On connaît sous le premier de ces deux titres Jean de Grailly (*Voy.* ci-après), et le duc d'Epernon.

CAPTAL DE BUCH (Jean DE GRAILLY, dit le), l'un des principaux seigneurs (*capitalis*) de l'Aquitaine, général au service de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, fut deux fois vaincu et pris par du Guesclin: la première fois à Cocherel en Normandie, l'an 1363; la deuxième en 1372, près du château de Soubise. Il mourut à la prison du Temple à Paris. Charles V avait inutilement tenté de l'attacher à son service.

CAPTALAT DE BUCH. *Voy.* BUCH.

CAPTIEUX, ch.-l. de cant. (Gironde), à 16 kil. S. de Bazas: 1,240 hab.

CAPUCINS, religieux franciscains, ainsi nommés du capuchon ou capuce dont ils couvraient leur tête. Ils furent établis en 1525 par Matthieu de Baschi, moine de Montefiascone, qui voulut réformer son ordre: ils furent introduits en France en 1572 par Catherine de Médicis et Charles IX, et s'y multiplièrent rapidement. Ils étaient vêtus d'une robe grossière d'étoffe brune, portaient un manteau, un capuchon très pointu, et une longue barbe. Ils faisaient vœu de pauvreté et vivaient d'aumônes.

CAPUCINES, religieuses, dites aussi *Filles de la Passion*, suivaient la même règle et portaient à peu près le même costume que les Capucins. Elles furent établies en 1538 à Naples, et introduites en France en 1602.

CAPUT AQUEUM, ville d'Italie, auj. CAPACIO.

CAQUEUX. *Voy.* CAGOTS.

CARA ou KARA, mot turc, qui signifie *noir*, est le commencement de beaucoup de noms géographiques et historiques. *Voy.* KARA.

CARABAYA, pays du Pérou, borné à l'E. et au S. par la Bolivie: 220 kil. sur 175. Ch.-l., Sandia. Sol montueux, climat froid. Or et argent.

CARACA (la), île située sur la côte S. d'Espagne, à 9 kil. S. E. de Cadix, au fond d'une baie de même nom; 5,000 hab. Elle renferme le 1er établissement de la marine royale d'Espagne.

CARACALLA, *Marcus Aurelius Antoninus Bassianus*, empereur romain, né à Lyon l'an 188 de J.-C., fils de Septime-Sévère, fut proclamé empereur en 211, conjointement avec son frère Géta. A peine monté sur le trône, il se couvrit de crimes. On le soupçonne d'avoir avancé la mort de son père. Il poignarda son frère Géta dans les bras de sa propre mère; il fit périr tous ceux qui avaient été attachés à ce frère; parmi ses victimes on remarque le célèbre jurisconsulte Papinien. Quelque temps après la ville d'Alexandrie fut mise au pillage par ses ordres, pour quelques plaisanteries que des habitants s'étaient permises contre lui. Admirateur d'Alexandre, il voulait l'imiter en tout; il lui fallut un Ephestion; il fit empoisonner Festus, un de se favoris, afin de pouvoir le pleurer comme le vainqueur de Darius avait pleuré son ami. Aussi vain que cruel, il prit les surnoms de *Germanique* et de *Parthique* pour avoir fait la guerre aux Germains et aux Parthes, quoique cette guerre n'eût tourné qu'à sa honte. Ce monstre périt enfin en 217 sous les

coups de Macrin, préfet du prétoire. Sous ce règne désastreux furent cependant construits des monuments remarquables, entre autres des bains magnifiques portant le nom de thermes de Caracalla.

CARACAS, nommée aussi SANTIAGO-DE-LÉON-DE-CARACAS, ville de l'Amérique mérid., capit. du Vénézuéla, par 69° 25' long. O., 10° 30' lat. N.; 40,000 hab. Archevêché, université. Grand commerce par le port de la Guaira. Détruite par un tremblement de terre (26 mars 1812); elle se relève de ses ruines. C'est la patrie de Bolivar.

CARACAS (prov. de), partie du Vénézuéla, le long de la côte septentrionale de l'Amérique du S., s'étend de l'embouchure de l'Unare à celle du Tocuyo; 350,000 hab. Ch.-l., Caracas. Elle formait avec le Vénézuéla propre le noyau de la capitainerie-générale de Vénézuéla-et-Caracas, qui comprenait de plus Cumana, etc. Cacao et café renommés.

CARACATES, peuple de la Germanique 1re, au N. des *Vangiones*; ch.-l., *Mogontiacum* (Mayence).

CARACCIOLI, famille illustre du royaume de Naples, d'origine grecque, a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans la politique ou dans les lettres. Les plus connus sont :

CARACCIOLI (Jean), gentilhomme napolitain. Il fut le favori de la reine Jeanne II pendant 18 ans. Il força en 1416 Jacques de la Marche, mari de la reine, à s'enfuir; lutta avec avantage contre un rival dangereux, Sforza de Cotignola; se fit nommer grand-sénéchal, duc de Vénuze et comte d'Avellino. Caraccioli demandait encore de nouvelles faveurs, lorsque Jeanne, lasse de tant d'exigences, donna l'ordre de l'arrêter. Les émissaires, sous prétexte de résistance, le tuèrent dans sa chambre (1432).

CARACCIOLI (Antoine), né à Melfi dans le roy. de Naples, était fils d'un Jean Caraccioli qui avait été maréchal de France (1544). Après avoir été abbé de Saint-Victor à Paris (1543) et évêque de Troyes, il embrassa ouvertement le luthéranisme; mais il fut bientôt forcé à une abjuration publique. En 1557, ayant sollicité en vain le chapeau de cardinal, il se jeta de nouveau dans la réforme; il perdit son évêché, et se retira à Châteauneuf-sur-Loire, où il mourut en 1569. On a de lui quelques ouvrages, entre autres: *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16.

CARACCIOLI (Dominique, marquis de), né à Naples en 1715, mort en 1789; fut ambassadeur du roi de Naples en Angleterre (1763), et en France (1770), puis ministre des affaires étrangères à Naples, et enfin vice-roi de la Sicile. Il se fit une grande réputation par son esprit, se lia en France avec les littérateurs les plus distingués, tels que d'Alembert, Helvétius, etc., et fit partie de la secte des Encyclopédistes. On a publié, sous le titre d'*Esprit de Caraccioli*, un ouvrage qui ne peut faire connaître qu'imparfaitement cet homme remarquable.

CARACCIOLI (Louis-Antoine), né à Paris en 1721, mort en 1803, était issu d'une branche cadette de la maison napolitaine. Il séjourna quelque temps en Pologne, où il fit l'éducation du prince de Rewsky, et où il reçut le titre de colonel, quoiqu'il n'eût jamais servi; puis revint à Paris, où il se livra tout entier aux lettres et vécut du produit de sa plume. Ses principaux écrits sont : *Caractère de l'amitié*, Francfort, 1766, in-12; *Conversation avec soi-même*, *Jouissance de soi-même*; *De la Grandeur d'âme*, in-12; *Tableau de la mort*; *De la gaîté*; *Langage de la raison*; *Langage de la religion*; *Religion de l'honnête homme*; *Diogène à Paris*: *De la vraie manière d'élever les princes*, 1788, 2 vol. in-12; *Lettres intéressantes du pape Clément XIV* (Ganganelli), prétendues trad. de l'italien et du latin, 4 vol. in-12, Paris, 1777. Ces *Lettres*, qui étaient fabriquées, furent lues avec avidité, et toute l'Europe crut qu'elles étaient véritablement l'ouvrage du pape.

CARACCIOLI (le prince François), amiral napolitain, né à Naples en 1748, servit d'abord la cour, puis prit parti pour la république parthénopéenne. Il fut pris et pendu par l'ordre de l'amiral anglais Nelson, au mépris d'une capitulation, 1799.

CARACÈNES, *Caraceni*, peuple du Samnium, avait pour ch.-l. *Alfidena*.

CARACTACUS, roi des Silures (dans la Grande-Bretagne), résista 9 ans aux troupes romaines, fut enfin vaincu et pris par le propréteur P. Ostorius, et conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Sa noble fierté devant l'empereur Claude le sauva, et il fut rendu à ses sujets, qu'il gouverna encore pendant deux ans (54-56 de J.-C.).

CARAFFA, nom d'une famille napolitaine très illustre, que les uns font descendre de la famille des Sismondi de Pise, et les autres de celle des Caraccioli. Les plus célèbres de ses membres sont : Jean-Pierre Caraffa, qui devint pape sous le nom de Paul IV; — Charles-Jean et Antoine Caraffa, neveux du pape Paul IV, et fils de Jean-Alphonse Caraffa, comte de Montorio. Leur oncle les combla d'honneurs et de biens en dépouillant pour eux les familles Colonne et Guidi; il soutint même à cause d'eux une guerre contre Naples et l'Espagne; mais quelques mois avant sa mort, les plaintes que soulevaient de tous côtés leur rapacité et leurs injustices forcèrent le pape à les exiler de Rome et à les dépouiller de leurs dignités. Son successeur, Pie IV, ennemi personnel des Caraffa, voulut pousser plus loin le châtiment. En 1560, le cardinal Charles Caraffa fut condamné à mort et étranglé dans sa prison; son père, soupçonné d'avoir fait assassiner sa femme, eut la tête tranchée; et le cardinal Alphonse Caraffa, fils d'Antoine, fut soumis à une amende de 100,000 écus; enfin le sénat romain abolit par un décret la mémoire des Caraffa; mais en 1566 Pie V fit revoir leur procès et les réintégra dans leurs titres et honneurs. — Un autre Antoine Caraffa entra en 1665 au service de l'Autriche, devint feld-maréchal, combattit les Turcs en Hongrie, prit sur eux Munkacz et Belgrade en 1687. — Hector Caraffa, né à Naples en 1767, adopta avec ardeur les idées libérales; seconda les efforts des Français pour établir la république parthénopéenne, et prit plusieurs villes sur le parti royaliste; mais il tomba entre les mains de ses ennemis, et ceux-ci, au mépris d'une capitulation, le firent monter sur l'échafaud, 1795.

CARAÏBES, peuple de l'Amérique, habitait, lors de la découverte de l'Amérique, dans les Petites-Antilles et sur la côte de la Terre-Ferme, depuis le cap la Véla jusqu'à l'embouchure du Surinam. Ils étaient grands, braves, actifs, assez adroits. Ils dévoraient leurs prisonniers et pratiquaient la polygamie. Il paraît qu'ils venaient d'un pays situé au N. de la Floride. Il n'en reste aujourd'hui que quelques débris dans l'E. de la province de Caracas où ils vivent soumis à des chefs électifs. Les Caraïbes ont le teint cuivré comme tous les indigènes de l'Amérique; quelques-uns se sont mêlés aux Nègres et se nomment *Caraïbes noirs*. — On appelle quelquefois *îles Caraïbes* les Petites-Antilles ou îles du Vent, et *mer des Caraïbes*, la mer des Antilles.

CARAÏTES, secte de Juifs, opposée à celle des Talmudistes, s'attache exclusivement à la lettre de la Bible et rejette les interprétations arbitraires et ridicules des rabbins. Cette secte est surtout répandue en Égypte, en Syrie, à Constantinople, en Russie, en Pologne, en Galicie. Elle paraît s'être formée vers le VIIIe siècle de J.-C. et avoir eu pour chef un certain Allan-ben-David.

CARAMAN, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. N. de Villefranche; 2,000 hab.

CARAMAN, ville de la Turquie d'Asie (Konieh), dans la Caramanie, à 75 kil. S. E. de Konieh; 3,000 familles, turques, arméniennes et grecques. Commerce de laine, de peaux de chèvre et de cire.

CARAMAN (Pierre-Paul RIQUET, comte de), lieutenant-général français, né en 1644, mort en 1730, était le 2e fils de P.-P. de Riquet, créateur du canal de Languedoc (*Voy.* RIQUET). Il est célèbre pour avoir sauvé l'armée française au combat de Wange en 1705, trait de courage qui lui valut la grand'croix de Saint-Louis avant d'avoir passé par les grades intermédiaires. — Un de ses descendants, marié à mademoiselle de Cabarrus (mad. Tallien), est devenu prince de Chimay. *Voy.* CHIMAY. M. en 1840.

CARAMAN-OGLO-ALY-BEY, prince de Caramanie, fit, en 1386, une première invasion dans les états d'Amurath I, sultan des Ottomans, son beau-père: fut battu par lui et obtint son pardon. A la mort d'Amurath, il fit une seconde invasion, fut aussi vaincu par Bajazet, fils de ce prince, fait prisonnier et dépouillé de ses états.

CARAMANICO, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 26 kil. S. O. de Chieti; 4,500 hab.

CARAMANIE, partie de la *Phrygie*, de la *Galatie* et de la *Cappadoce* des anciens, grande prov. de la Turquie d'Asie, au centre de l'Asie-Mineure, à l'E. de l'Anatolie propre, a pour ch.-l. Konieh, et se divise en 7 prov. secondaires: Begcheher, Akcheher, Akseraï, Kircheher, Nigdeh, Kaisarieh. Ce pays est très montueux, fertile pourtant en vin, fruits, opium; il a des salines considérables. La Caramanie était une des 10 principautés seldjoucides qui se formèrent des débris de l'empire de Roum, de 1294 à 1302. C'est elle qui périt la dernière: elle succomba en 1467, sous les coups des Turcs. Mahomet II, qui la conquit, lui laissa le titre de principauté et la donna à un de ses fils.

CARAMUEL (Jean), évêque de Vigevano, dans le Milanais, né à Madrid en 1606, mort en 1682, fut envoyé par le roi d'Espagne en qualité d'agent auprès de l'empereur Ferdinand III; celui-ci fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna deux abbayes, l'une à Vienne, l'autre à Prague. Se trouvant dans cette dernière ville en 1648, lorsque les Suédois l'assiégeaient, Caramuel se mit à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, et se porta partout où sa présence pouvait contribuer à repousser l'ennemi. Il fut en récompense fait évêque de Kœniggrætz, puis de Vigevano. Le reste de sa vie se passa dans les devoirs religieux et dans l'étude. Il a composé une foule d'ouvrages; mais tous sont médiocres.

CARANA, ville de l'Arabie. *Voy.* ALMA-KARANA.

CARANITIDE, prov. de l'Arménie, bornée au N. par les monts *Moschici*, et traversée par l'Euphrate près de sa source.

CARANTONUS, riv. de Gaule, auj. la CHARENTE.

CARANUS, de la race des Héraclides, fonda le royaume de Macédoine vers l'an 796 av. J.-C. et régna 28 ans.

CARAPELLA, *Cerbalus*, riv. du roy. de Naples, entre la Terre de Bari et la Basilicate; sort des monts Formicoso, et tombe à 16 kil. S. de Manfredonia.

CARAQUE (la). *Voy.* CARACA (la).

CARAUSIUS (Marcus Aurelius Valerius), capitaine romain, né dans la Gaule Belgique, fut chargé par l'empereur Maximien de défendre les côtes de la Belgique et de l'Aquitaine contre les Saxons et les Francs. Mais prévoyant une disgrâce, il débarqua dans la Grande-Bretagne, où il était appelé, et s'y fit reconnaître empereur par les légions (287). Il sut se maintenir quatre ans dans cette province, jusqu'en 291: mais, au bout de ce temps, il fut assassiné par Allectus, un de ses principaux officiers.

CARAVACA, ou **SANTA-CRUZ-DE-CARAVACA**, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. O. de Murcie: 8,720 hab.

CARAVAGE, nom de deux peintres célèbres, ainsi surnommés du bourg de Caravaggio dans le Milanais où ils étaient nés. Le plus ancien, Polidoro Caldara, né en 1495, mort en 1543, servit d'abord comme manœuvre dans l'atelier de Raphaël; il conçut du goût pour la peinture en voyant travailler ce grand maître, et fut admis au nombre de ses élèves. Son domestique l'assassina, afin de lui voler une somme d'argent qu'il venait de recevoir. Il excellait dans la pratique du clair-obscur, et avait beaucoup de goût, de noblesse et d'élégance. Il a travaillé principalement à fresque et a imité avec beaucoup de succès les bas-reliefs antiques. — Le second et le plus célèbre, Michel-Ange Amerighi ou Morighi, né en 1569, commença, de même que le précédent, par préparer la chaux et le mortier pour les peintres à fresque, et se forma sans maître. Il était d'un caractère difficile et querelleur: s'étant un jour pris de querelle avec Josépin, il voulut se battre en duel avec lui: celui-ci ayant refusé son cartel parce qu'il n'était pas chevalier, il alla se faire recevoir chevalier servant à Malte, et revint en toute hâte pour satisfaire sa vengeance; mais il fut attaqué en route d'une fièvre violente et en mourut (1609). Ce peintre réussissait parfaitement à imiter la nature et à faire illusion à l'œil en donnant à ses peintures la saillie qu'ont les objets réels; mais il ne savait pas unir l'idéal au réel. Le *Christ au tombeau* est son chef-d'œuvre.

CARAVAGGIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, dans le Milanais, à 22 kil. S. de Bergame; 4,600 hab. Patrie des deux Caravage.

CARAVELLAS, riv. et ville du Brésil; la ville est située par 41° 47' long. O., 17° 49' lat. N. Bon port à 4 kil. de la mer.

CARBON (cap), sur la côte septent. d'Afrique (Algérie), par 36° 49' lat. N. et 2° 49' long. E., à 30 kil. N. de Bougie.

CARBON-BLANC (LE), ch.-l. de cant. (Gironde), à 77 kil. N. E. de Bordeaux; 1,800 hab.

CARBON, *C. Papirius Carbo*, orateur romain, ami des Gracques, fut tribun du peuple. On l'accusa d'avoir pris part à l'assassinat de Scipion Emilien (120 av. J.-C.), et, désespérant de se justifier, il se donna la mort. — Un autre personnage de la même famille, Cnéius Papirius Carbo, fut un des plus chauds partisans de Marius, et assiégea Rome. Il fut vaincu et mis à mort par Pompée, l'an 82 av. J.-C. Il avait été trois fois consul. Étant préteur, il rendit l'*Édit Carbonien*, qui, sous l'empire, devint loi de l'état. Cet édit était relatif aux mineurs à qui l'on contestait la qualité de fils légitime et le droit d'hériter: il assurait la possession à ces mineurs sous caution et ajournait la décision après l'âge de majorité.

CARBONARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 57 kil. E. d'Avellino; 2,750 hab.

CARBONARA (cap), à l'extrémité S. E. de l'île de Sardaigne, par 7° 7' long. E., 39° 7' lat. N.

CARBONARI, c.-à-d. *charbonniers*, société politique et secrète qui paraît s'être formée en Italie au commencement du XIXe siècle, et après la chute des nouvelles républiques italiennes, avait pour but l'expulsion de l'étranger et l'établissement d'un gouvernement démocratique: elle provoqua dans le royaume de Naples, en 1821, une insurrection qui fut bientôt réprimée. Cette société se répandit en France vers 1818; elle compta bientôt un grand nombre d'affiliés et devint redoutable au gouvernement de la restauration dont elle prépara la chute. Les *Carbonari* se divisaient en petites compagnies de vingt membres, nommées *ventes*, qui envoyaient des députés à une assemblée centrale, nommée *vente suprême*. On les a confondus quelquefois, mais à tort, avec les Francs-Maçons.

CARBONARIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. AIGUEBELLE ou PORTO DI GORO.

CARBONARIA SYLVA, auj. *Kohlenwald*, vaste forêt de la Gaule (Germanique 2e), entre le *Scaldis* et la *Mosa*, se liait à celle d'*Arduenna*.

CARBONNE, ch.-l. de canton (H.-Garonne), à 20 kil. S. O. de Muret; 1,650 hab. Commerce d'huile et laines.

CARCAGENTE, ville d'Espagne (Valence), à 15 kil. N. de San-Felipe, non loin du Xucar; 5,900 hab. Commerce de soie, oranges, etc.

CARCARA, village des États sardes, à 14 kil. N. O. de Savone. C'est à 8 kil. de là que fut livrée la bataille dite de Montenotte, 1796.

CARCASO, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CARCASSONNE.

CARCASSEZ, partie du Languedoc, entre la chaîne Cévenno-Pyrénéenne à l'O. et les diocèses de Narbonne, de Béziers, d'Agde, à l'E., avait pour ch.-l. Carcassonne; autres places: Alzonne, Mas-Cabardès. Auj. partie du dép. de l'Aude.

CARCASSONNE, *Carcaso*, ch.-l. du dép. de l'Aude, sur l'Aude, à 690 kil. S. de Paris (774 par Toulouse); 18,907 hab. Évêché. Murs délabrés, vieux châteaux-forts. Quelques monuments, cathédrale, hôtel-de-ville, préfecture, quais, places. Bibliothèque publique. — Prise par Louis VIII, 1226, puis par Raimond de Traincavel, qui céda ses droits sur elle à Louis IX, 1247. Patrie de Fabre-d'Églantine. — L'arr. de Carcassonne a 12 cantons (Alzonne, Capendu, Conques, La Grasse, Mas-Cabardès, Montlhoumet, Montréal, Peyriac, Saissac, Tuchan, plus Carcassonne qui en forme deux), 141 communes et 94,329 hab.

CARCATHIOCERTA. *Voy.* DIARBEK.

CARCHEDON, nom grec de Carthage.

CARCHEMIS, premier nom de Circesium, en Mésopotamie.

CARCINITE (golfe), *Carcinites sinus*, auj. le *golfe de Negropoli*, dans le Pont-Euxin, à l'O. de la presqu'île Taurique (Crimée).

CARDAILLAC (Jean DE), d'une ancienne famille du Quercy, professa le droit à Toulouse, fut nommé en 1351 évêque de Caldas d'Orense en Galice; en 1360, évêque de Braga en Portugal, et enfin administrateur perpétuel de l'archevêché de Toulouse, 1376. Il donna des preuves éclatantes de son dévouement dans les guerres de Charles V contre les Anglais, 1368, et alla en Guyenne pour encourager les habitants à secouer le joug de l'étranger.

CARDAN (Jérôme), savant du XVIe siècle, né en 1501 à Paris, mort en 1576, professa les mathématiques, puis la médecine à Milan et à Bologne; voyagea en Écosse, en Angleterre, en France, opérant des cures merveilleuses, et termina sa vie à Rome où le pape lui fit une pension. On lui attribue quelques découvertes en mathématiques, entre autres une méthode pour résoudre les équations algébriques qui porte encore le nom de *formule de Cardan*. Avec de profondes connaissances, il avait l'imagination la plus déréglée: il croyait à l'astrologie, prétendait avoir un démon ou génie familier, se disait doué d'une clairvoyance surnaturelle, et débitait de telles extravagances qu'on croit qu'il avait des accès de folie. On l'a aussi accusé d'athéisme. On prétend qu'ayant prédit l'époque de sa mort, il se laissa mourir de faim pour justifier sa prédiction. Parmi ses nombreux écrits, on remarque: *Ars magna, seu de regulis algebræ*, Nuremberg, 1550; *De subtilitate*, 1550; *De rerum varietate*, 1557; *De sanitate tuenda*, 1580; *De vita propria*, 1643: ce dernier ouvrage renferme la confession la plus franche, ou plutôt la plus impudente de ses vices. Ses ouvrages ont été réunis par Ch. Spon, 10 vol. in-fol., Lyon, 1663.

CARDIE, *Cardia*, auj. *Cardia*, ville maritime de Thrace, sur le golfe Mélane, à l'embouchure du Mélas et à l'entrée de la Chersonèse. Bâtie avant l'arrivée des colonies athéniennes qui l'agrandirent. Près de là, on construisit un mur pour joindre les deux extrémités de l'isthme. Philippe de Macédoine battit à Cardie l'Athénien Diopithe. Peu après, Cardie fut détruite. — Il y avait une autre Cardie en Bithynie, près de Dascylium.

CARDIFF, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), sur la mer; 6,187 hab. Port pour bâtiments de 300 tonneaux. Église, belle tour; canal qui met la ville en communication avec les usines de Merthyr-Tydril. Cardiff a été fondée en 1079. Robert, duc de Normandie, fut enfermé dans le château de cette ville après sa défaite à Tinchebray. Cromwell prit ce château et le détruisit.

CARDIGAN, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cardigan, à 3 kil. du canal St-Georges, à 35 kil. N. O. de Caermarthen; 3,000 hab. Église gothique, hôtel-de-ville, château en ruines. Bataille où les Anglais furent défaits par les Gallois, 1136.

CARDIGAN (comté de), dans le pays de Galles, entre ceux de Merioneth, Montgomery, Radnor, Brecknock, Caermarthen et la mer; 71 kil. sur 35; 64,780 hab. Plomb, cuivre, argent, mais mal exploités; culture arriérée.

CARDINAUX, grands dignitaires de l'église romaine, conseillers et assesseurs du pape, furent ainsi nommés du mot latin *cardinalis*, c'est-à-dire principal. Déjà, dans l'empire romain depuis Théodose, le titre de *cardinalis* était donné à des officiers de la couronne, à des généraux d'armée, au préfet du prétoire en Asie et en Afrique, parce qu'ils remplissaient les principales charges de l'empire. Dans le clergé, on appelait ainsi dans l'origine les curés des principales paroisses, spécialement à Rome. Ils étaient alors inférieurs aux évêques, et ils restèrent dans cet état jusqu'au XIe siècle. Mais en 1181 les cardinaux prêtres de Rome s'étant arrogé le droit d'élire seuls le pape Lucius III, à l'exclusion du clergé et du peuple de Rome, ils obtinrent par là la prééminence sur les évêques. Aujourd'hui ils sont au nombre de 70 et forment le *sacré collége*, qui, réuni sous le nom de *conclave*, procède à l'élection des papes. Ils prennent souvent le nom d'une des églises de Rome. Ils portent un chapeau rouge, un vêtement de pourpre, une barette et un rochet. Ils sont choisis par le pape dans tous les royaumes de la chrétienté.

CARDONA, *Athanagia*, ville d'Espagne (Barcelone), à 22 kil. N. O. de Manresa, au pied d'une mont. de sel gemme qui a env. 160 mètres de haut.

CARDONE (Raymond I DE), général aragonais, fut mis, en 1322, par le pape Jean XXII, à la tête des armées guelfes. Il prit Tortone et Alexandrie en 1323, mais depuis il n'éprouva à peu près que des revers; en 1325, il fut battu à la tête d'une armée florentine, et tomba entre les mains de Castruccio, général ennemi.

CARDONE (Raymond II DE), fut nommé vice-roi de Naples par Ferdinand-le-Catholique en 1509; commanda les armées du pape et des Vénitiens contre celles de l'empereur Maximilien et des Français, commandées par Gaston de Foix, et perdit la fameuse bataille de Ravenne, où Gaston fut tué (1512). Profitant de cette mort, Cardone porta ses armes contre les Florentins et contre les Vénitiens que Ferdinand avait trahis. Il ternit ses succès par des actes de barbarie qui firent abhorrer les Espagnols en Italie. A la paix de 1515 il rentra dans sa vice-royauté de Naples, où il mourut vers 1525.

CARDONNE (Denis-Dominique), savant orientaliste, né à Paris en 1720, mort en 1783, se rendit fort jeune en Orient, où il apprit les langues orientales; à son retour, il fut nommé successivement professeur des langues turque et persane, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales, censeur royal, etc. Cardonne a laissé entre autres écrits: une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1765, 3 vol. in-12; des *Mélanges de littérature orientale, traduits de manuscrits turcs, arabes et persans*, 1770, 2 vol. in-12; des *Contes et Fables indiennes*, 1778, 3 vol. in-12

CARDUQUES, *Carduchi*, les Kourdes actuels. *Voy.* GORDYÈNE.

CAREL DE SAINTE-GARDE (Jacques), mauvais poëte du XVIIe siècle, né à Rouen, était aumônier et conseiller du roi. Il publia en 1666 un poëme intitulé : *les Sarrasins chassés de France*, dont le héros était Childebrand. C'est de lui que Boileau a dit :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

CARÉLIE, partie mérid. du grand-duché de Finlande, avait pour places principales : Kexholm, Viborg, Kuopio. Elle était autrefois beaucoup plus grande que maintenant. Auj. on n'appelle plus Carélie que les environs de Kexholm, dans le gouvernement de Viborg. La Carélie appartint d'abord aux Russes ; elle fut presque toute conquise par les Suédois au XVIIe siècle ; mais le traité de Nystadt, 1718, l'a rendue à la Russie.

CARÉLIE, contrée de la Turquie d'Europe, faisait jadis partie du gouvernement du capitan-pacha, et répondait à peu près à l'anc. Acarnanie ; auj. elle est comprise dans l'état de Grèce.

CARÊME (du latin *quadragesimus*, quarantième), temps d'abstinence et de jeûne observé chez les Chrétiens, et qui dure 40 jours, en souvenir des 40 jours que J.-C. passa dans le désert sans boire ni manger, lorsqu'il fut tenté par le démon. Le carême commence le mercredi des Cendres et se termine le jour de Pâques. — Un grand nombre d'autres religions ont un carême (le *ramazan* des Turcs n'est rien autre chose), et presque toutes le placent au renouvellement du printemps, époque où la chair des animaux contient des principes dangereux pour la santé.

CARÊME (Marie-Antoine), célèbre cuisinier, né à Paris en 1784, mort en 1833. Abandonné de ses parents encore enfant, il remplit d'abord les fonctions les plus infimes dans les cuisines du plus bas étage ; mais à force d'étude et de travail il parvint à élever l'art culinaire presque au rang d'une science et se fit un nom célèbre dans toutes les cours de l'Europe. Il a laissé plusieurs ouvrages où il a rédigé les préceptes de son art ; les plus connus sont : *Le Pâtissier royal parisien*, 1810 ; *Le Cuisinier parisien* et *l'Art de la cuisine au XIXe siècle*.

CARENTAN, *Carento*, ch.-l. de cant. (Manche), à 24 kil. N. O. de Saint-Lô ; 2,801 hab. Dentelles, étoffes de coton. Commerce.

CARENTOIR, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 20 kil. N. de Redon ; 575 hab. Cristaux blancs.

CAREY (Jean), philologue, né en Irlande en 1756, mort en 1829, a donné un grand nombre d'ouvrages d'éducation, et a publié 50 vol. de la collection des *Classiques du Régent* de Valpy.

CAREY (William), orientaliste anglais, né en 1762, mort à Sérampour en 1834, fut envoyé en 1793 dans le Bengale pour y répandre l'Evangile ; apprit plusieurs des dialectes de l'Inde, surtout le sanscrit et le bengali ; fut professeur de sanscrit à Calcutta, 1801 ; publia plusieurs grammaires et dictionnaires qui ont beaucoup avancé l'étude des langues orientales. — Son fils Félix Carey a surtout étudié le dialecte birman.

CAREZ (Joseph), imprimeur à Toul, est considéré comme l'inventeur du clichage. Il donna dès 1785 plusieurs éditions remarquables où il employait ce procédé ; il les appelait *éditions homotypes*, pour exprimer la réunion en un seul corps de plusieurs caractères. Il fut quelque temps sous-préfet à Toul, et mourut dans cette ville en 1801.

CARGHESE, village de l'île de Corse, à 19 kil. N. O. d'Ajaccio. Granit de diverses couleurs.

CARHAIX, *Vorganium* et plus tard *Osismii*, ch.-l. de cant. (Finistère), sur l'Hière, à 49 kil. N. E. de Quimper ; 2,000 hab. C'est une des plus anc. villes de l'Armorique. Patrie de Latour-d'Auvergne, dit *le Premier Grenadier de France* ; on y voit sa statue.

CARIATI, *Paternum*, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), sur le golfe de Tarente, à 45 kil. N. de San-Severino ; 2,300 hab. Mûriers, manne excellente.

CARIBERT ou **CHEREBERT**, l'aîné des fils de Clotaire I, eut en partage le roy. de Paris, et régna de 561 à 567. C'est sous ce prince que commença la puissance des maires du palais. Il est aussi le premier roi de France qui ait été exclu par son évêque de la communion des fidèles à cause de son incontinence.

CARIBERT, roi de Hongrie. *Voy.* CHAROBERT.

CARIE, *Caria*, auj. livah de *Mentech*, anc. contrée de l'Asie Mineure, dans l'angle S. O. de la péninsule, était bornée à l'O. par la mer Égée, au S. par la Méditerranée, au N. par la Lydie, à l'O. par la Lycie. Villes principales : Halicarnasse, Milet, Cnide, Caune, Alinde, etc. Cos, Rhodes et plusieurs autres îles dépendaient de la Carie. De bonne heure les Phéniciens y fondèrent des colonies qui bientôt devinrent des puissances maritimes. Ensuite vinrent des colonies grecques, soit ioniennes, soit doriennes. Cyrus conquit toute la Carie, sauf quelques villes maritimes, qui plus tard devinrent sujettes ou protégées des Perses. Alexandre ne soumit que nominalement la Carie ; à sa mort elle appartint successivement à Cassandre, au roy. d'Asie et Syrie d'Antigone, au roy. de Thrace et Asie antérieure de Lysimaque, à la république de Rhodes et enfin aux Romains. Sous Constantin elle fit partie du diocèse d'Asie. Les Cariens n'avaient aucune ressemblance avec les Grecs : ceux-ci les traitaient de barbares dès le temps d'Homère, et employaient comme synonymes les mots de Carien et d'esclave. Mais c'est à tort qu'on a fait dériver *caryatide* du mot *carien*. *Voy.* CARYATIDES.

CARIFE, *Callifæ*, ville du roy. de Naples, à 15 kil. S. E. d'Ariano ; 2,300 hab.

CARIGNAN, *Carignano*, ville des États sardes, à 20 kil. S. de Turin, sur le Pô ; 7,250 hab. Belle place, murailles anciennes. Filature de soie. Confitures d'écorce de citron. Carignan a donné son nom à une branche de la maison de Savoie qui règne aujourd'hui. Cette ville a été prise plusieurs fois, notamment en 1544.

CARIGNAN, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 17 kil. S. E. de Sédan, sur le Chiers ; 1,500 hab. Fer-blanc, commerce de grains. Cette ville se nommait d'abord Yvoy ; on lui donna le nom de Carignan parce qu'elle fut possédée par des princes de la maison de Carignan d'une branche cadette établie en France.

CARIGNAN (Thomas-François DE SAVOIE, prince de), 5e fils de Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, et chef de la maison de Carignan, naquit en 1596. Il commanda en 1635 les Espagnols contre la France, et perdit la bataille d'Avein contre les maréchaux de Châtillon et de Brézé ; mais en 1638, il battit le maréchal de La Force, et lui fit lever le siége de Saint-Omer. Il passa quelques années après au service de la France (1642), fut nommé généralissime des armées de France et de Savoie en Italie, et y fit la guerre avec succès. Il mourut à Turin en 1656, dans une expédition entreprise pour secourir le duc de Modène, attaqué par les Espagnols. Il avait tenté, mais inutilement, d'enlever à sa belle-sœur Christine la tutelle de ses enfants et le gouvernement de la Savoie. — La maison de Carignan règne aujourd'hui sur la Sardaigne. Elle monta sur le trône en 1831, en la personne de Charles-Albert (auj. régnant), après l'extinction de la branche aînée. C'est aussi à cette famille qu'appartenaient le fameux prince Eugène et la malheureuse princesse de Lamballe.

CARILLO-D'ACUNHA (don Alphonse), archevêque de Tolède, parvint au ministère sous Henri IV, roi

de Castille. Disgracié pour s'être vendu au roi d'Aragon, il s'arma contre son souverain, et lui livra en 1464, sous les murs de Medina-del-Campo, une bataille dont le succès resta incertain. Il contribua puissamment à faire placer sur le trône Isabelle, sœur de Henri, et devint tout-puissant à l'avénement de cette princesse. Mais bientôt, jaloux du crédit du cardinal Mendoza, il se révolta de nouveau. Il fut enfin forcé de se soumettre en 1478. Isabelle lui fit grâce, et il se retira dans un monastère où il mourut en 1482.

CARILLON (fort), au Canada, vers le lac George. Les Français y soutinrent un célèbre assaut contre les Anglais, 1758.

CARIN, *Marcus Aurelius Carinus*, empereur romain, succéda à son père Carus en 283, conjointement avec Numérien, son frère. Sa vie avait été jusque-là une vie de débauches; il montra cependant quelque courage pour défendre l'empire. Il battit près de Vérone l'usurpateur Julien, qui avait pris la pourpre en Pannonie, et repoussa Dioclétien, autre prétendant; mais il fut enfin défait par ce dernier en Mésie, et, après sa défaite, assassiné par un de ses tribuns (284).

CARINI, ville de Sicile (Palerme), à 17 kil. N. O. de Palerme; 2,000 hab. Château. Manne aux environs. Près de là, ruines d'*Hyccara*, patrie de Laïs.

CARINOLA, *Forum Claudii*, ville du roy. de Naples, à 24 kil. N. O. de Capoue; 500 hab. Vins renommés.

CARINTHIE, en allemand *Karnthen*, ancienne province des États autrichiens (Illyrie), avait au S. la Carniole, à l'E. et au N. la Styrie, à l'O. le Tyrol; 88 kil. sur 58; 268,000 hab. Ch.-l., Klagenfurth. La Carinthie est auj. divisée en 2 cercles: celui de Klagenfurth et celui de Villach. Elle est traversée par les Alpes Carniques et Noriques; l'air en est froid, le sol peu fertile, mais d'une grande richesse métallique, surtout en plomb. Industrie: fabrication d'une espèce d'acier dit *brescia*, tôle, blanc de plomb, sel de plomb, armes à feu. Dialecte slave. — La Carinthie, habitée d'abord par les *Carentani*, appartint successivement à l'empire romain, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Avares, à Charlemagne, qui en fit un margraviat dépendant du duché de Frioul. Arnoul fut fait duc de Carinthie en 880, et réunit son duché à la Bavière en 887; Othon II l'en sépara en 977. En 1058 la maison de Zæhringen l'obtint avec la marche de Vérone, d'où les titres de ducs et de margraves que gardèrent ses représentants, même quand ils eurent été dépossédés des deux fiefs. La Carinthie passa ensuite aux maisons de Murzthal (1073), d'Ortenbourg (1127), de Bohême (1269), de Gœrz (1282), et finalement à la maison d'Autriche (1336). La France a possédé de 1809 à 1814 le cercle de Villach.

CARIS, riv. de Gaule, auj. le CHER.

CARISBROOKE, village de l'île de Wight, à 1 kil. S. O. de Newport. Vieux fort construit par les Bretons, ou selon d'autres par les Romains. Charles I y fut gardé trois mois comme prisonnier en 1647, et après sa mort ses enfants y furent détenus.

CARISSIMI (J.-J.), grand compositeur italien, né à Venise vers le commencement du XVIIe siècle, fut le réformateur de la musique moderne en Italie. Ses talents le firent nommer maître de la chapelle pontificale en 1649. Il introduisit dans les églises l'accompagnement de la musique instrumentale joint aux motets, et fut le premier qui employa la cantate pour des sujets religieux. On a de lui des *Messes*, des *Oratorios*, des *Motets* et des *Cantates*. Les plus remarquables de ses cantates sont: le *Sacrifice de Jephté* et le *Jugement de Salomon*.

CARISTO, *Carystus*, ville de la Grèce, dans l'Eubée ou île de Négrepont, près du cap de l'Oro. Jadis célèbre carrière de marbre. 3,000 hab.

CARITENA, *Gortys*, ville de la Grèce actuelle (Arcadie), à 22 kil. O. de Tripolitza; 2,500 hab.

CARLADÈS, petit pays de la H.-Auvergne, sur les confins du Rouergue, formé du territoire de Carlat et de Vic. — Le Carladès eut dès l'an 1000 des comtes particuliers. En 1531 il fut réuni à la couronne. Louis XIII, en 1642, en fit un duché-pairie qu'il donna comme indemnité au prince de Monaco.

CARLAT, village du dép. du Cantal, à 10 kil. S. E. d'Aurillac; 950 hab. Il possédait un château-fort qu'Henri IV fit démolir en 1604.

CARLAT-LE-COMTE, ville du dép. de l'Ariége, à 8 kil. N. E. de Mas-d'Azil; 1,000 hab.

CARLAT-DE-ROQUEFORT (LE), village du dép. de l'Ariége, à 13 kil. E. de Foix; 430 hab. Patrie de Bayle.

CARLE MARATTE, VANLOO, VERNET. *Voy.* MARATTI, VANLOO, etc. Dans tous ces noms, Carle est pour Charles.

CARLENTINI, ville de Sicile (Syracuse), à 35 kil. N. O. de Syracuse; 1,200 hab. Fondée par Charles-Quint, mais à peu près ruinée auj.

CARLETON (Gui), général anglais dans la guerre d'Amérique, né en 1734, fut, en 1774, gouverneur de Québec, et chassa entièrement l'armée américaine du Canada. En 1777, il donna sa démission et fut remplacé par Burgoyne. En 1782, il eut le commandement en chef des troupes anglaises en Amérique; et après avoir conclu un traité, il retourna en Angleterre, où il mourut en 1808.

CARLIN, acteur célèbre. *Voy.* BERTINAZZI.

CARLINGFORD, ville d'Irlande (Leinster), à 14 kil. E. de Dundalk, sur la baie de Carlingford. Port beau, mais dangereux.

CARLISLE, *Luguvallum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cumberland, sur l'Eden, à 120 kil. S. d'Edimbourg et à 133 kil. N. O. d'York; 20,000 hab. Évêché. Belle cathédrale demi-gothique, demi-saxonne. Établissements d'instruction. Industrie active: fonderies, brasseries, étoffes de laine, cordages, cuirs, etc. Grand commerce. — Carlisle fut un des principaux postes militaires des Romains. Le mur d'Adrien y aboutissait. Elle appartint à l'Écosse sous David I; elle fut plusieurs fois assiégée, incendiée et prise, notamment en 1644 par les Parlementaires, en 1745 par les Jacobites. Carlisle a été érigée en comté-pairie (1661) par Charles II, en faveur d'une des branches de la famille des Howard. Marie Stuart y fut emprisonnée en 1568. — Il y a plusieurs villes de ce nom aux États-Unis, notamment une dans l'état de Pensylvanie, à 150 kil. O. de Philadelphie; 4,000 hab.

CARLISTES, dénomination de parti donnée en France aux partisans de Charles X après la révolution de 1830, et en Espagne aux partisans de don Carlos, prétendant au trône après la mort de Ferdinand VII, son frère, 1833.

CARLOMAN, fils de Charles-Martel, et frère aîné de Pepin-le-Bref, reçut en partage l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en souverain, mais sans prendre le titre de roi. Il eut sans cesse à combattre les Allemands, les peuples d'Aquitaine, les Bavarois et les Saxons qui refusaient de se soumettre, et il les défit partout; mais enfin, las de tant de combats, il renonça aux grandeurs et se retira chez les religieux du Mont-Cassin (747), laissant Pepin maître de ses principautés et même du sort de ses enfants.

CARLOMAN, fils de Pepin-le-Bref, et frère de Charlemagne, régna de 768 à 771 sur la Neustrie, la Bourgogne et une partie de l'Aquitaine. Pendant tout son règne, Carloman, soupçonnant son frère de vouloir se rendre maître de la France entière, se tint avec lui dans un état continuel de défiance. Ces soupçons furent réalisés après sa mort: Charlemagne dépouilla ses neveux de leur héritage.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Bègue et frère de

Louis III, fut sacré en 879 roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne, et devint en 882, par la mort de son frère, seul roi de France. Il combattit avec succès Hugues-le-Bâtard, qui revendiquait la Lorraine; Boson, qui s'était fait un royaume dans le midi de la France, et les Normands, qui ravageaient toutes les provinces. Il mourut en 884.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Germanique, partagea les états de son père avec ses frères Louis et Charles II en 876, et eut la Bavière. Roi d'Italie un moment, il mourut en 880, sans laisser d'autre enfant qu'un bâtard, Arnoul, qui fut reconnu roi d'Allemagne en 887.

CARLOPAGO, ville des États autrichiens (Croatie militaire), sur l'Adriatique, à 37 kil. N. de Nona; 2,000 hab. Grand et bon port, creusé en 1782 par ordre de Joseph II. Elle trafiquait par des caravanes avec la Bosnie; son commerce est bien déchu.

CARLOS (don), infant de Navarre; prince de Viane, né en 1420 de Jean, prince d'Aragon, et de Blanche, reine de Navarre, devint en 1441, à la mort de sa mère, héritier de la couronne de Navarre: mais cet héritage lui fut enlevé par son père. Don Carlos prit les armes pour défendre ses droits; il fut vaincu (1452), fait prisonnier, et ne sortit de prison qu'après avoir promis de ne prendre le titre de roi de Navarre qu'après la mort de son père. La guerre se ralluma néanmoins en 1455; don Carlos, de nouveau vaincu, fut obligé d'aller chercher un refuge à Naples près de son oncle, Alphonse-le-Magnanime. La mort de ce prince le laissa sans appui, et, en 1460, il fut perfidement arrêté par l'ordre de son père, que Jeanne, sa seconde femme, poussait à ces actes odieux. A la nouvelle de cette arrestation, plusieurs provinces se révoltèrent, et Jean fut contraint de reconnaître don Carlos pour son héritier, et de consentir au mariage de ce prince avec Isabelle de Castille, que la reine Jeanne destinait à son propre fils. La cruelle marâtre prévint cette union par un crime: don Carlos fut empoisonné en 1461. Ce prince joignait à de brillantes qualités le goût des lettres; il a laissé, entre autres écrits, une traduction élégante, en langue castillane, de la *Morale* d'Aristote.

CARLOS (don), fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né en 1545, annonça, dès son bas âge, un caractère violent et vindicatif, que les circonstances vinrent encore aigrir. Il devait épouser Elisabeth de France, fille de Henri II; mais son père, alors veuf de Marie d'Angleterre, le supplanta dans ce mariage. Plus tard, en 1565, on lui fit espérer la main de l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur Maximilien; mais son père s'opposa encore à cette union. En 1564, Philippe II avait fait venir en Espagne les archiducs Rodolphe et Ernest, ses neveux, afin de leur assurer la succession de ses états, au détriment de son fils qu'il disait incapable de gouverner. Cette conduite de Philippe irrita vivement don Carlos, et, en 1567, il osa traiter avec les Pays-Bas révoltés contre son père, et promettre aux rebelles de se mettre à leur tête. Dans le même temps, Philippe parut croire que don Carlos avait conspiré contre sa vie, et le fit arrêter; quelques mois après, il fut condamné à mort par l'inquisition et exécuté en 1568. La fin tragique de ce prince a fourni le sujet de plusieurs tragédies à Campistron, Chénier, Otway, Schiller, Alfieri, etc. L'abbé de Saint-Réal a fait le récit de sa conspiration.

CARLOSTAD (André BODENSTEIN, dit), ami de Luther, ainsi nommé de la ville de Carlstadt en Franconie, où il était né, était professeur de théologie et doyen de l'université à Wittemberg en 1512. Il fut un des premiers à embrasser la réforme; mais il ne tarda pas à se séparer de Luther, et combattit la présence réelle que celui-ci admettait. Il mourut à Bâle en 1541. Il est le premier ecclésiastique en Allemagne qui se soit marié publiquement.

CARLOTTA (LA), ville d'Espagne, une des colonies de la Sierra-Morena établies en 1767 par Olavidès, à 25 kil. S. O. de Cordoue; 3,000 hab., en grande partie Français et Savoyards.

CARLOVINGIENS, illustre famille qui a donné un grand nombre de souverains à la France, à l'Allemagne et à l'Italie pendant les IXe et Xe siècles. Elle doit son nom à Charles Martel, maire du palais, père de Pepin-le-Bref et fils de Pepin d'Héristal. Voici la liste des souverains de cette famille:

Rois de France. Charles Martel, 715-741; Pepin-le-Bref, 752-768; Charlemagne, 768-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Charles-le-Chauve, 840-877; Louis-le-Bègue, 877-879; Louis III et Carloman, 879-884; Charles-le-Gros, 884-888; Charles-le-Simple, 893-923; Louis-d'Outremer, 936-954; Lothaire, 954-986; Louis V, le Fainéant; 986-987.

Empereurs. Charlemagne, 800-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Lothaire, 817-855; Louis II, fils de Lothaire, 850-876; Charles-le-Chauve, 876-877; Charles-le-Gros, 880-887; Guy de Spolète, 891-894; Lambert, 894-896; Arnoul de Carinthie, 896-899; Louis, fils de Boson, 901-902; Bérenger, 906-924.

Rois d'Allemagne ou de Germanie. Charlemagne, 800-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Louis II, le Germanique, 840-876; Louis-le-Jeune ou de Saxe, 876-882; Charles-le-Gros, 882-887; Arnoul de Carinthie, 887-899; Louis-l'Enfant, 899-911.

Rois d'Italie. Charlemagne, 774-781; Pepin, 781-812; Bernard, 812-818; Louis-le-Débonnaire, 818-820; Lothaire, 820-855; Louis II, 855-875; Charles-le-Chauve, 875-876; Charles-le-Gros, 879-881; Guy, 881-888; Bérenger, 888-894, 905-924; Lambert, 894-900; Louis, fils de Boson, 900-905; Hugues de Provence, 926-947; Lothaire, 945-950; Bérenger II et Adalbert, 950-961.

En France, la mort de Louis V, le Fainéant (987), amena sur le trône la dynastie des Capétiens, en la personne de Hugues Capet, qui fut reconnu roi à l'exclusion de Charles de Lorraine, 2e fils de Louis d'Outremer. En Allemagne, les Carlovingiens s'éteignirent en la personne de Louis IV, l'Enfant (911), et furent remplacés par les maisons de Saxe et de Franconie. Enfin en Italie, après la mort d'Adalbert, dernier roi carlovingien (961), Othon-le-Grand réunit ce royaume à l'Empire.

CARLOW, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. d'un comté de même nom, sur le Barrow, à 67 kil. S. O. de Dublin; 9,070 hab. Château-fort aux environs. Un peu de commerce. — Le comté de Carlow est situé entre ceux de Kilkenny, Kildare, la Reine, Wicklow et Wexford.

CARLOWITZ, ville des États autrichiens (Esclavonie militaire), sur le Danube qui souvent l'inonde, à 10 kil. S. E. de Peterwaradin; 5,600 hab. Archevêché grec; école illyrienne, école catholique, etc. — Il y fut signé en 1699 un traité de paix, par lequel la Turquie cédait: à l'Autriche toute la Hongrie turque (moins le banat de Temeswar et ses prétentions à la suzeraineté de la Transylvanie); à la Pologne, Kaminiec, la Podolie et l'Ukraine en deçà du Dniepr; à Venise, la Morée, etc.

CARLSBAD, ville de Bohême (Elnbogen), sur la Toppel, à 11 kil. N. E. d'Elnbogen; 2,900 hab. Couteaux, aiguilles, etc. Eaux thermales que découvrit l'empereur Charles IV dans une partie de chasse, en 1358, d'où le nom de Carlsbad (c.-à-d. *bain de Charles*). — Il s'y tint en 1820 un congrès des souverains de l'Allemagne pour établir une police plus rigoureuse dans les universités et pour prendre des mesures contre l'esprit de libéralisme qui se répandait en Allemagne.

CARLSBOURG, *Apulum* chez les anciens, *Alba Julia*, *Alba Carolina* en latin moderne, *Karoly Fejervar* en hongrois, *Belgrad* en transylvanien, *Weissenbourg* en allemand (*alb*, *weiss*, *bel*, *fejer*, signifient

blanc), ville de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Weissenbourg, sur le Maros; 6,500 hab. Ville petite, mais importante comme place forte, comme siége de l'évêché catholique de Transylvanie et comme entourée des mines d'or les plus riches de la Transylvanie (celles d'Abrudbanya, Zalathna, etc.). — Il ne faut pas confondre Carlsbourg avec *Szekes-Fejervar* ou *Stuhlweissenbourg*, dite aussi *Fejervar* et *Weissenbourg*; cette dernière est en Hongrie.

CARLSCRONA, ville de Suède, à 400 kil. S. O. de Stockholm, sur la mer Baltique, est en grande partie construite sur de petites îles qui touchent à la côte; 12,000 hab. Port militaire, le premier du roy.; forts, bassins, chantier et autres établissements pour la marine; chantier pour les navires marchands. Fondée par Charles IX, augmentée par Charles XI. Détruite en partie par un incendie, 1790.

CARLSHAFEN, ville de Hesse-Cassel, à 32 kil. N. de Cassel, sur le Weser et la Dimel; 1,100 hab. Canal, port. Elle est bâtie à l'italienne. Siburg était son 1er nom; le landgrave Charles, qui la rebâtit au XVIIIe siècle, lui donna celui qu'elle porte auj.

CARLSHAMN, ville de Suède, sur la mer Baltique, à 44 kil. N. E. de Christianstad; 3,600 hab. Port, quelques fortifications. Pêche très active.

CARLSRUHE, capit. du grand-duché de Bade, à 7 kil. du Rhin, à 67 kil. N. E. de Strasbourg: 20,000 hab. Très jolie ville; beau château; monuments divers, églises, caserne, théâtre, porte d'Ettlingen, etc. Académie, biblioth., beaucoup d'établissements d'instruction. Industrie : soieries, bijouterie, carrosserie, meubles, amidon, etc. Cette ville fut fondée en 1715 par le grand-duc de Bade, Charles-Guillaume, qui en fit sa résidence et lui donna le nom de *Carlsruhe*, c.-à-d. *repos de Charles:* ce n'était auparavant qu'un simple rendez-vous de chasse.

CARLSTAD, ville de Suède, sur le lac Wener, ch.-l. du gouvernement de Carlstad, à 255 kil. O. de Stockholm; 2,000 hab. Cathédrale. Commerce assez actif. Dans la prov. de Carlstad sont de riches mines de fer qui donnent 300,000 quintaux par an.

CARLSTADT, ville des États autrichiens (Trieste), à 164 kil. E. de Trieste; 4,200 hab. Evêché grec; château, chantiers de construction.

CARLSTADT, ville de Bavière (Bas-Mein), dans l'anc. Franconie, à 24 kil. N. O. de Wurtzbourg: 2,000 hab. Patrie de Carlostad.

CARLSTADT-VARASDIN (généralat de), gouvernement des États autrichiens qui, réuni au *banat de Croatie*, forme une des quatre divisions du gouvernement des Confins militaires. Le gouverneur habite Agram, dans la Croatie civile, et commande à huit régiments.

CARLUS, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dordogne, à 11 kil. E. de Sarlat; 700 hab.

CARMAGNOLE, ville des États sardes, dans le Piémont, à 26 kil. S. E. de Turin; 12,000 hab. Belle place. Patrie de François Bussone, dit *Carmagnole*. Prise en 1691 par Catinat, et au commencement de la révolution française. — A l'occasion de cette dernière victoire, on donna le nom de *Carmagnole* à une chanson républicaine injurieuse à la cour, puis au costume qu'adoptèrent les Jacobins en 1793.

CARMAGNOLE (François BUSSONE, dit), général italien, né à Carmagnole en Piémont, en 1390, de parents obscurs, fut d'abord gardeur de pourceaux, puis valet d'armée. Entré comme simple soldat en 1412 dans les troupes de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, il se distingua sous les yeux de ce prince, fut bientôt élevé par lui au commandement de toutes ses armées, et fut le libérateur du Milanais. Mais devenu odieux à Visconti, qui craignait sa puissance, il s'enfuit à Venise en 1424. Les Vénitiens lui conférèrent la direction de leurs forces. Il vainquit à Macalo les quatre généraux les plus habiles de l'Italie, François Sforza, Piccinino, Ange de la Pergola et Guido Torello; mais sa générosité envers les prisonniers le rendit suspect au Conseil des dix; quelques revers ayant paru confirmer les soupçons, il fut rappelé à Venise en 1432; il y fit une entrée triomphale, mais le lendemain de son retour il fut jeté dans les fers, et périt bientôt sur l'échafaud.

CARMANIE, *Carmania*, auj. *Laristan*, *Kerman*, et partie S. O. du *Kaboul;* prov. de l'Asie ancienne, entre le golfe Persique au S., la Parthie au N., la Perside à l'O., l'Arie, la Gédrosie, la Drangiane à l'E.; se divisait en *Carmanie maritime* au S.; ch.-l., Carmana; fertile en blé, vins et fruits exquis; et *Carmanie intérieure* ou *déserte*, au N.; immenses plaines de sable, incultes, salées, presque solitaires, mais où l'on élevait des moutons renommés.

CARMARTHEN. *Voy.* CAERMARTHEN.

CARMATH, CARMATHES. *Voy.* KARMATH, KARMATHES.

CARMEL (mont), *Carmelus*, montagne de Syrie (Acre), entre la mer à l'O. et le Cison à l'E., s'étend depuis Césarée au S. jusqu'à la baie d'Acre au N., où il forme un cap, par 32° 51' lat. N., 32° 39' long. E.; il est haut de 1,000 mètres. Ce mont passe pour avoir été la demeure du prophète Elie. On voit encore les ruines de l'ancien couvent des Carmes qui, ainsi que les Carmélites, ont pris leur nom de cette montagne.

CARMEL (religieux du MONT-), ermites institués en 400 sur le mont Carmel, par Jean, patriarche de Jérusalem, en l'honneur du prophète Elie; ce sont eux qui ont donné naissance à l'ordre des Carmes.

CARMEL (chevaliers du MONT-), ordre militaire d'hospitaliers, fondé par Henri IV et réuni depuis à l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare.

CARMELITES, congrégation de religieuses qui suivaient la règle des Carmes. Cette congrégation fut réformée par sainte Thérèse en 1562. C'est dans un couvent de Carmélites à Paris que se retira mademoiselle de La Vallière.

CARMENTA, prophétesse d'Arcadie, ainsi nommée parce qu'elle rendait ses oracles en vers (*carmen*), fut aimée de Mercure, et en eut Evandre, avec lequel elle passa en Italie. Après sa mort, elle fut mise au nombre des divinités, et les Romains lui élevèrent un autel près d'une des portes de la ville, qui fut nommée d'elle *Carmentale;* elle était située entre le Tibre et le mont Capitolin. Cette porte prit plus tard le nom de *Porte Scélérate*.

CARMENTALE (porte), une des portes de Rome. *Voy.* CARMENTA et SCÉLÉRATE.

CARMES, ordre religieux, originaire du mont Carmel en Syrie, d'où il tire son nom, fut formé au XIIe siècle, reçut une règle d'Albert, patriarche de Jérusalem (1209), et fut confirmé en 1227 par le pape Honorius; il fut introduit en Europe par saint Louis en 1238. Les Carmes portaient un vêtement blanc avec des barres d'une autre couleur, d'où le nom de *Barrés* qu'on leur donnait aussi.

CARMES MITIGÉS ou BILLETTES, religieux institués en 1432, et qui suivaient la règle des Carmes adoucie par Eugène IV.

CARMES DÉCHAUSSÉS, congrégation religieuse établie dans le XVIe siècle, n'était qu'une réforme des Carmes. Cette réforme fut d'abord appliquée à des couvents de femmes par sainte Thérèse, 1562 (*Voy.* CARMÉLITES); puis cette sainte, aidée du P. Jean de la Croix, l'appliqua aux couvents d'hommes. Les Carmes déchaussés marchaient pieds nus (d'où leur nom).

CARMONA, *Carmonia*, ville d'Espagne (Séville), à 28 kil. E. de Séville, sur le Carbonès; 12,700 hab. Château en ruines.

CARMONTELLE (N.), auteur dramatique, né à Paris en 1717, mort en 1806, fut lecteur du duc d'Orléans. Il est le créateur de ces petites comédies connues sous le nom de *Proverbes dramatiques*, et réussit fort bien dans ce genre léger. Il publia un

premier recueil de ces pièces en 1768-81 ; on a publié après sa mort, en 1811 et 1825, plusieurs de ses proverbes qui étaient restés inédits.

CARNAC, ville du dép. du Morbihan, à 10 kil. S. O. d'Auray ; 2,600 hab. On voit aux environs d'immenses ruines de monuments celtiques.

CARNAK. *Voy.* KARNAK et THÈBES.

CARNARVON, ville et comté d'Angleterre. *Voy.* CAERNARVON.

CARNATIC, prov. de l'Inde. *Voy.* KARNATIC.

CARNAVAL, temps de fêtes et de divertissements qui précède le Carême ; il commence le jour de l'Épiphanie et finit le mercredi des Cendres. On fait dériver le mot Carnaval de *carn* (pour *caro*, chair) et *avaler*, parce que l'on mange beaucoup de chair pendant le Carnaval pour se dédommager de l'abstinence imposée pendant le Carême ; d'autres, avec plus de raison, font dériver ce mot de *caro vale*, c'est-à-dire, *adieu la chair*. Les travestissements de tous genres, les bals nocturnes et masqués, les promenades du Dimanche-Gras et du Mardi-Gras sont en France les principaux amusements auxquels on se livre pendant le Carnaval. Le Carnaval de Venise et en général ceux des pays méridionaux sont les plus célèbres et les plus brillants. Cet usage si singulier doit être regardé comme une imitation ou un reste des fêtes populaires des anciens et de celles de nos pères, telles que les *Bacchanales*, les *Lupercales*, les *Saturnales*, la *fête des Fous, de l'Ane*, etc.

CARNÉADE, philosophe grec, fondateur de la 3e Académie, était né à Cyrène vers l'an 215 avant J.-C. ; il enseigna dans Athènes, et y vécut 90 ans. Il professait une espèce de scepticisme mitigé ; il ne disait pas, comme Arcésilas, que la vérité n'existe pas, mais que l'homme ne peut la connaître, et qu'il est réduit en tout à la vraisemblance ou à la probabilité. Il combattit les Stoïciens avec acharnement : il disait lui-même que s'il n'y avait pas eu de Chrysippe, il n'y aurait pas eu de Carnéade. Il fut député par les Athéniens, avec deux autres philosophes, auprès du sénat de Rome pour faire une réclamation, et fit briller son éloquence aux yeux des jeunes Romains. Mais à la suite d'une séance où il avait successivement parlé pour et contre la justice, Caton proposa de renvoyer au plus tôt un sophiste si dangereux.

CARNERO, golfe de l'Adriatique. *Voy.* QUARNERO.

CARNI, peuple de l'Italie septent., dans la Vénétie, avaient pour ch.-l. *Julium Carnicum* (auj. *Zuglio*). Leur ancien territoire est auj. représenté par la Carniole proprement dite et le Frioul vénitien.

CARNIE, partie de l'Albanie mérid. ou B.-Albanie, aux environs de l'Arta, n'était peut-être que l'ancienne Acarnanie (auj. à l'état de Grèce).

CARNIÈRES, ch.-l. de cant. (Nord), à 26 kil. S. E. de Douay : 1,000 hab.

CARNIÈRES, ville de Belgique (Hainaut), à 16 kil. O. de Charleroy ; 1,500 hab. Houille ; fer-blanc. Bataille entre Henri-l'Aveugle, comte de Namur, et Baudoin IV, comte de Hainaut (1170).

CARNIOLE, *Krain*, ancienne province des États autrichiens, roy. d'Illyrie, bornée au N. par la Carinthie, à l'E. par la Croatie, au S. par la Dalmatie et l'Adriatique ; avait pour ch.-l. Laybach. Population actuelle, 525,000 hab. Superficie, 190 kil. sur 95. Elle forme auj. les trois cercles de Laybach, Neustadtl, Adelsberg. Au N. sont les Alpes Carniques et Juliennes ; on y trouve des lacs, des grottes ; elle est arrosée par la Save et ses affluents. Riches mines de fer, d'argent, de plomb et surtout de mercure (à Idria). Salines sur les côtes. Au S. sol fertile en grains, fruits, bois, vins, huile.— La Carniole doit son nom à ses anciens habitants, les *Carni* ; elle appartint successivement aux Romains, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Lombards, aux Venèdes, à Charlemagne ; elle faisait, sous ce dernier, partie du duché de Frioul et du roy. d'Italie. Othon-le-Grand l'annexa à l'Allemagne et en fit une marche du duché de Carinthie. Plus tard les 4 maisons de Gœrz, de Méranie, de Carinthie et d'Autriche se la partagèrent ; mais dès 1336 l'Autriche était devenue maîtresse de la Carniole tout entière. En 1809, elle fut forcée de la céder à la France, mais elle la recouvra en 1814.

CARNIQUES (ALPES). *Voy.* ALPES.

CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), né à Nolay en Bourgogne en 1753, était capitaine de génie lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, fut en 1791 député à l'Assemblée législative, et en 1792 à la Convention. Il déploya dans ces fonctions un caractère énergique et une fermeté inébranlable. Membre du comité militaire, il fit décréter l'armement d'une nombreuse garde nationale et le licenciement de la garde du roi. En 1793, envoyé comme inspecteur à l'armée du Nord, il destitua le général Gratien, accusé d'avoir reculé sur le champ de bataille, se mit lui-même à la tête des colonnes françaises, et défit l'ennemi à Watignies. Élu, la même année, membre du Comité de salut public, il s'y occupa exclusivement de diriger les opérations militaires et eut une grande part dans la gloire dont les armées françaises se couvrirent au dehors. En 1795, il fut nommé l'un des Directeurs ; mais il se trouva bientôt en opposition avec Barras, fut proscrit et se retira en Allemagne. Rappelé en France par le premier Consul après le 18 brumaire, il reçut le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'à la conclusion de la paix, après les batailles de Marengo et de Hohenlinden. En 1802 il fut appelé au tribunat, et y vota avec énergie contre le consulat à vie et contre la création d'un empereur. Il resta sans emploi jusqu'à la désastreuse campagne de Russie, époque où il offrit généreusement son épée à Napoléon. La défense d'Anvers lui fut confiée : il s'y maintint longtemps, et ne consentit à remettre la place aux alliés que lorsque les ordres du comte d'Artois lui en imposèrent l'obligation. Pendant les *Cent-Jours* il fut ministre de l'intérieur ; et après la seconde abdication de Napoléon, il fit partie du gouvernement provisoire. Exilé à la Restauration, il se retira à Varsovie, puis à Magdebourg, où il mena une vie consacrée à l'étude et où il mourut en 1823. On lui doit plusieurs écrits remarquables, entre autres un *Éloge de Vauban*, couronné par l'Académie de Dijon, 1784, in-8 ; *Géométrie de position*, 1803, in-8 ; *De la défense des places fortes*, 1812, in-4, 3e édition ; *Mémoire adressé au roi en juillet* 1814, in-8 ; l'auteur y censure la marche suivie par le ministère du roi.

CARNUNTUM, ville de la Vindélicie, auj. ALTENBOURG.

CARNUTES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), entre les *Aureliani*, les *Senones*, les *Parisii* et les *Cenomani*, avait pour ch.-l. *Autricum*, dit aussi *Carnutes*, auj. *Chartres*.

CARO (Annibal), l'un des plus célèbres littérateurs italiens du XVIe siècle, né en 1507 à Citta-Nova, dans la marche d'Ancône, mort à Rome en 1566, fut secrétaire de P.-L. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, puis des cardinaux Ranuccio et Alexandre, frères du duc, qui le comblèrent de bienfaits. On lui doit une traduction en vers de l'*Énéide*, regardée comme un des chefs-d'œuvre de la langue italienne, Venise, 1581 et 1592, in-4 ; un *Recueil* de poésies, *ibid.*, 1569, 1572, in-4 ; des trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, *ibid.*, 1570, in-4 ; de la *Pastorale* de Longus, publiée par Bodoni, Parme, 1786, in-4 ; etc.

CARODUNUM, nom latin de CRACOVIE.

CAROLINA (LA), ville d'Espagne, ch.-l. des colonies établies en 1767 par Olavidès dans la Sierra-Morena, à 35 kil. N. E. d'Andujar ; 3,000 hab.

CAROLINA (LEX), loi de l'empire germanique

rendue en 1532, sous Charles-Quint, dont elle reçut le nom, réglait la procédure criminelle dans toute l'Allemagne et mettait un terme à l'arbitraire qui régnait dans cette partie de l'administration.

CAROLINE, contrée des États-Unis de l'Amérique sept., entre la Virginie et la Géorgie, se divise auj. en deux parties, dont chacune forme un des états de l'Union. — Caroline septentrionale (*North-Carolina*), sur l'Océan Atlantique, au S. de la Virginie, par 77° 50'-86° 15' long. O.; 700 kil. sur 220; 90,000 hab. Elle comprend 63 comtés et a pour ch.-l. Raleigh. Sol bas et marécageux sur les côtes; montagnes et plaines sablonneuses à l'O. Riz, maïs et grains divers, chanvre, énormes forêts de pins. Climat malsain. — Caroline méridionale (*South-Carolina*), sur l'Atlantique, entre la Caroline septentrionale et la Géorgie, par 80° 55'-85° 35' long. O., 32° 2'-35° 10' lat. N. : 415 kil. sur 260; 600,000 hab. Elle comprend 30 comtés; Colombia est le siége du gouvernement; mais la ville la plus importante est Charleston. Beaucoup d'îles sur les côtes : marais, forêts de pins à résine; sol très fertile, surtout en coton, en riz, maïs, tabac, indigo, etc. Agriculture florissante. Industrie peu développée. — La Caroline fut découverte en 1512 par l'Espagnol Ponce de Léon. En 1562, le Français Jean de Ribault, envoyé par Charles IX, roi de France, y forma un établissement, et donna au pays le nom de *Caroline*, en l'honneur du roi régnant; mais en 1565 les Espagnols surprirent la colonie française et la massacrèrent. Quelque temps après, Dominique de Gourges, ayant équipé trois vaisseaux, vengea sur les Espagnols le massacre des Français, mais il n'essaya pas de relever la colonie. En 1663, les Anglais s'y établirent, et ils la possédèrent jusqu'en 1765, époque où la Caroline se déclara indépendante.

CAROLINE DE BRUNSWICK (Amélie-Élisabeth), reine d'Angleterre, fille de Ch.-Guill.-Ferdinand, duc de Brunswick, née à Brunswick en 1768. Elle fut mariée en 1796 à George-Fréd.-Auguste, alors prince de Galles (depuis roi sous le nom de George IV), et eut de cette union, l'année suivante, la princesse Charlotte. Peu après la célébration du mariage, les deux époux se séparèrent d'un commun accord. La conduite de Caroline après cette séparation donna lieu à de graves soupçons et par suite à des débats scandaleux. Deux fois son mari lui intenta une accusation publique d'adultère (1806 et 1820); et lorsqu'il monta sur le trône, 1821, il ne permit point qu'elle partageât son titre ni qu'elle assistât au couronnement. Elle mourut peu de mois après ce dernier affront. On a dit qu'elle était morte empoisonnée.

CAROLINE (MARIE-), reine de Naples. *Voy.* MARIE.

CAROLINES (les) ou NOUVELLES-PHILIPPINES, vaste archipel de la Polynésie, entre 135°-169° long. E., et 6°-12° lat. N. Les principaux groupes qui le composent sont ceux de Roug, Seniavine, Oualan, Oulouthy, Ouleaï, Nougouor, Pelelap, Duperrey et Monteverde. Il faut y joindre l'île Eap qui est la plus grande de tout l'archipel. Petites, basses, très fertiles. Le climat est agréable, mais troublé par des ouragans terribles. La langue des indigènes est un dialecte de celle des Philippines.—Vues par Villalobos, 1543, mais oubliées jusqu'en 1689, et négligées encore auj. Les Espagnols en sont les maîtres nominalement.

CAROLINS (livres), ouvrage théologique attribué à l'empereur Charlemagne, et dans lequel sont combattues les conclusions du second concile de Nicée (787), qui ordonnait le culte des images. *Voy.* NICÉE.

CARON, nocher des Enfers. *Voy.* CHARON.

CARON DE BEAUMARCHAIS. *Voy.* BEAUMARCHAIS.

CARON, lieutenant-colonel sous l'empire, fut sous la restauration accusé d'avoir pris part à la conspiration de 1820 (août); défendu par M. Barthe, il fut acquitté, et retourna à Colmar. Une conspiration avait été découverte à Béfort (1821), et les accusés passaient aux assises, lorsque Caron proposa à des sous-officiers de la garnison de Colmar de délivrer les prisonniers. Ceux-ci feignirent d'abord d'entrer dans ses projets, et quand Caron se fut compromis ouvertement, ils le trahirent et le ramenèrent eux-mêmes enchaîné à Colmar. Traduit au conseil de guerre, Caron fut condamné à mort, le 1er octobre 1820. La cour de cassation n'avait pas encore rejeté son pourvoi que déjà il était exécuté.

CARONI, riv. du Vénézuéla, coule du S. au N., et après 750 kil. de cours, tombe dans l'Orénoque, à 65 kil. O. de Villaguyana.

CARORA, ville de la république de Vénézuéla, à 105 kil. E. du lac Maracaïbo; 6,000 hab. Belle, bien bâtie et jadis florissante. Commerce de cordonnerie, cuirs, brides, etc. Aux environs, baumes odoriférants, résines aromatiques; espèce de cochenille sauvage.

CAROTTO, ville du roy. de Naples (Naples), à 8 kil. S.O. de Castel-a-Mare; 3,500 hab. École de marine.

CAROUGE, ville de Suisse (Genève), sur l'Arve, à 2 kil. S. de Genève; 3,200 hab. Horlogerie; maroquins, faïence. — Carouge n'était qu'un village lorsqu'en 1780 le roi de Sardaigne voulut en faire le ch.-lieu d'une prov. et la rivale de Genève. Les traités de 1815 ont donné cette ville au cant. de Genève; néanmoins, il y a encore dans les États sardes une intendance de Carouge (ch.-l. St-Julien).

CAROUGES, ville du dép. de l'Orne. *Voy.* CARROUGES.

CARPATHES (monts). *Voy.* KRAPACS.

CARPATHOS, auj. *Scarpanto*, île de la Méditerranée, entre celles de Rhodes et de Crète, faisait donner le nom de *mer Carpathienne* à la mer qui l'environnait.

CARPENTARIE (golfe de), sur la côte N. de la Nouv.-Hollande, de 133° 20' à 140° long. E., de 10° 40' à 17° 40' lat. S.—On nomme Terre de Carpentarie le pays qui s'étend sur les bords du golfe de même nom, entre la Terre d'Arnheim à l'O. et la Nouv.-Galles mérid. à l'E. Elle a 1,700 kil. de développement. La terre de Carpentarie était connue dès 1616. C'est à tort qu'on en attribue la découverte au capitaine hollandais Carpenter, qui lui a donné son nom. Tasman l'explora en 1644; Flinders a relevé tout le golfe en 1800.

CARPENTIER (P.), bénédictin, prieur de Donchery, né à Charleville en 1697, mort en 1767, a donné un supplément au glossaire de Ducange, sous le titre de *Glossarium novum*, 4 vol. in-fol., Paris, 1766.

CARPENTORACTE, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CARPENTRAS.

CARPENTRAS, *Carpentoracte*, ch.-l. d'arr. du dép. de Vaucluse, au pied du mont Ventoux, sur l'Auzon, à 22 kil. d'Avignon; 9,224 hab. Cathédrale ornée de colonnes provenant d'un temple de Diane; murailles anciennes, aqueduc; biblioth., etc. Industrie. Commerce d'huile dite d'Aix, essences, fruits, soie, safran, etc. Elle était, avant *Forum Neronis*, la cap. des *Memini*, et était comprise dans la Narbonnaise 2e. Plus tard, elle fut le ch.-l. du Comtat Venaissin. Évêché fondé au IIIe siècle, supprimé au commencement du XIXe. — L'arr. de Carpentras a 5 cant. (Pernes, Sault, Mourmoiron, plus Carpentras qui compte pour 2), 29 comm., et 52,699 hab.

CARPETANI, parfois *Carpesii*, et même *Tartessii*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers le centre de la péninsule, sur les 2 rives du Tage, à l'E. et à l'O. de la Jarama actuelle, entre les *Arevaci* au N., les *Celtiberi* à l'E., les *Vettones* à l'O., les *Oretani* au S. Ch.-l., *Toletum* (Tolède).

CARPI, ville du duché de Modène, à 22 kil. S.O. de la Mirandole; 6,000 hab. Château; filature de soie.

CARPI (Hugo DE), peintre et graveur en bois, né

à Rome vers 1486, fut l'un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches ; la 1re servait pour le portrait, la 2e pour les demi-teintes, et la 3e pour les ombres. Parmi ses divers ouvrages, on distingue : *David coupant la tête de Goliath, le Massacre des Innocents, Ananie puni de mort, Énée sauvant son père Anchise*, etc.

CARPI (Jérôme DE), peintre, né à Ferrare en 1511, mort en 1556, imita le Corrége et orna de ses ouvrages le palais des ducs de Ferrare.

CARPIN (Jean DUPLAN DE), frère mineur de Saint-François, et archevêque d'Antivari, né en Italie vers 1220, fut envoyé par Innocent IV, en 1245, dans le Kaptchak, auprès du khan des Tartares, pour le prier de cesser de ravager les pays chrétiens. De retour de ce périlleux voyage, que personne n'avait fait avant lui, il fut nommé *provincial d'Allemagne*, et prêcha l'évangile en Bohême, en Hongrie, en Norwége et en Danemark. La *Relation de ses voyages* (pendant les années 1245-1247) a été publiée d'abord à La Haye en 1729 avec ceux de Benjamin de Tudèle et de Rubruquis; et d'une manière plus complète, d'après les manuscrits de Leyde, par M. d'Avezac, Paris, 1838, in-4.

CARPOCRATE, hérétique du IIe siècle, natif d'Alexandrie, niait la divinité de J.-C. et professait les doctrines des Gnostiques. Épiphanes, son fils, fut l'héritier de sa doctrine et de ses erreurs.

CARPZOV, *Carpzovius*, famille allemande, qui a fourni un grand nombre de savants jurisconsultes, théologiens et philologues. Le chef de cette famille est Benoît Carpzov, né dans le Brandebourg en 1565, mort en 1624, qui professa le droit à Wittemberg, et laissa 5 enfants, tous connus dans la science. — On doit à Jean-Gottlob Carpzov une *Dissertation sur les opinions des philosophes touchant la nature de Dieu*, Leipsick, 1699; *Critica sacra*, 1708, etc.; à J.-Benoît Carpzov, des *Dissertations* sur Mencius, philosophe chinois, sur Autolycus de Pitane, sur Paléphate, Musée, Ach. Tatius, Leipsick, 1743; sur Saxon-le-Grammairien, 1762, etc.

CARQUEFOU, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 8 kil. N. E. de Nantes; 1,500 hab.

CARR (Robert). *Voy.* SOMERSET.

CARRACHE (Louis), peintre, né à Bologne en 1554, mort en 1619, fut élève du Tintoret et maître d'Augustin et d'Annibal Carrache, ses deux cousins. Il fonda à Bologne, de concert avec ces deux derniers, une académie de peinture, dite des *Incamminati*, qui avait pour principe d'allier l'observation de la nature à l'imitation des meilleurs maîtres; et bientôt il appliqua ce principe dans un magnifique tableau: *la Prédication de saint Jean-Baptiste*. Les plus beaux tableaux de Louis sont à Bologne. Il excella dans le dessin; mais on lui fait quelques reproches relativement à la couleur.

CARRACHE (Augustin), peintre, cousin du précédent, né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1601, s'est surtout illustré par un tableau intitulé *la Communion de saint Jérôme*, regardé comme un chef-d'œuvre. Augustin aida son frère Annibal dans une partie des travaux de la galerie Farnèse. Il est également célèbre comme graveur; il a composé pour l'Académie de Bologne un *Traité de perspective et d'architecture*.

CARRACHE (Annibal), peintre, frère du précédent, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609, est regardé comme le plus grand peintre de sa famille. Ses principaux ouvrages sont : le tableau de *Saint Roch distribuant ses richesses aux pauvres*, les peintures du palais Farnèse, le tableau du *Silence*, et l'*Apparition de la Vierge à saint Luc*. Le style d'Annibal est surtout remarquable par le grandiose, l'élévation et la noblesse.

CARRARA, ville de Toscane, dans le duché de Massa, à 4 kil. de Massa, sur la Lavenza; 6,000 hab. Célèbre par ses magnifiques carrières de marbre blanc. On y voit une grotte à stalactites très curieuse.

CARRARA (principauté de MASSA-ET-). *Voy.* MASSA.

CARRARE, *Carrara* en italien, famille souveraine de Padoue. En 1318, Jacques Carrare fut déclaré chef de la république de Padoue; mais il fut forcé pendant tout son règne de combattre pour maintenir sa souveraineté. Il fut même obligé de la partager avec Frédéric, duc d'Autriche, pour obtenir de lui des secours contre Cane della Scala, seigneur de Vérone.— Son neveu et successeur, Marsilio Carrare, attaqué par un de ses oncles, transféra entièrement à Cane della Scala la seigneurie de Padoue, en ne conservant dans la ville qu'un pouvoir administratif (1328). Il parvint cependant, en 1337, avec l'aide des républiques de Florence et de Venise, à recouvrer sa souveraineté. Il mourut en 1338. — Il eut pour successeur son neveu Ubertino, qui fut confirmé dans sa souveraineté par la famille della Scala, et régna en paix jusqu'à l'an 1345. — Marsilietto Carrare, parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder; mais à peine avait-il été reconnu seigneur de Padoue, qu'il fut assassiné par Jacques II, neveu de Jacques I.—Jacques II fut reconnu par le peuple, gouverna avec assez de sagesse, mais périt bientôt lui-même assassiné par un bâtard d'un de ses oncles (1350). — Giacomino Carrare, frère du précédent, fut proclamé seigneur de Padoue, conjointement avec son neveu François, fils de Jacques II. Pendant cinq ans ils maintinrent entre eux la meilleure harmonie, et l'état prospéra par leurs soins réunis; mais au bout de ce temps, François, informé que son oncle avait formé le projet de le faire assassiner, le prévint en l'arrêtant lui-même (1355), et en le renfermant dans une forteresse où il mourut en 1372. François fit la guerre aux Vénitiens: il fut d'abord battu et forcé de payer tribut (1372); mais il eut plus de succès en 1378. Il faillit alors causer la ruine de Venise, et se fit relever de toutes les conditions onéreuses qui lui avaient été imposées par le précédent traité. Cependant, en 1388, il fut vaincu par Galéas Visconti, et contraint de lui livrer Padoue et Trévise. Il fut lui-même enfermé dans un château-fort, et y mourut en 1393. — Son fils, François II, parvint en 1390, avec l'aide des Vénitiens et des Florentins, à rentrer dans Padoue; mais attaqué peu après, et vaincu par ces mêmes Vénitiens, il fut conduit à Venise, et étranglé dans sa prison avec deux de ses fils (1406). — Il laissa deux autres enfants, dont le dernier, après avoir servi contre les Vénitiens, fut aussi fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1435. En lui finit la maison de Carrare.

CARRÉ DE MONTGERON. *Voy.* MONTGERON.

CARREY (Harry), poëte et musicien anglais du XVIIIe siècle, est auteur de chansons et de ballades qui eurent beaucoup de vogue, et notamment du fameux air national de l'Angleterre *God save the King*. Il vécut toujours dans l'indigence et se tua de désespoir en 1744.

CARRHES, *Carrhæ*, auj. *Harran*, ville de Mésopotamie, au S. O. d'Édesse, fameuse par la défaite et la mort de Crassus, en 53 av. J.-C.

CARRICK, territoire d'Écosse dans le comté d'Ayr, au S., 53 kil. sur 35; 21,500 hab. Villes principales, Maybole et Girvan. Mines de fer et de houille; carrières de *blind-coal*, bois fossile qui peut remplacer le charbon de terre.

CARRICK, ville d'Irlande, dans le comté de Tipperary, sur le Suir, à 22 kil. N. O. de Waterford; 11,000 hab.

CARRICK-FERGUS, ville d'Irlande (Armagh), à 26 kil. E. d'Antrim, sur la baie de Carrick-Fergus; 8,700 hab. C'était jadis la ville maritime la plus considérable de l'Irlande sept. Pêche et industrie assez active. Elle est divisée en deux villes: ville des

Anglais et ville des Écossais.—Elle fut prise en 1315 par Robert Bruce, en 1760 par le Français Thurot.

CARRIER (J.-B.), l'un des hommes les plus sanguinaires de la révolution, né en 1756 près d'Aurillac, était procureur avant 1789. Il fut en 1792 nommé député à la Convention nationale, et fut en 1793 envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, où la guerre civile était dans toute sa fureur. Carrier rappela par ses cruautés les temps de Néron : il fit construire des bateaux à soupape qui noyaient cent personnes à la fois. C'est lui qui inventa ces horribles exécutions, qu'il nommait *mariages républicains*, et qui consistaient à garrotter ensemble un homme et une femme qu'on précipitait ensuite dans la Loire. Ce monstre fut traduit en 1794 devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort.

CARRION-DE-CALATRAVA, ville d'Espagne (Manche), à 8 kil. N. E. de Ciudad-Réal. Mine d'argent aux environs.

CARRION-DE-LOS-CONDES, ville d'Espagne (Toro), sur la riv. de Carrion, à 32 kil. N. O. de Palencia ; 2,800 hab. Célèbre bataille entre Ferdinand-le-Catholique et Bermude III, en 1037. Ce dernier y périt, et avec lui finit la dynastie d'Oviédo. — Il y a plusieurs autres villes du nom de Carrion en Espagne et au Mexique.

CARRION (Henri DE), marquis de Nisas, lieutenant-général, né vers 1660 dans le Languedoc, mort en 1754, assista au siége de Barcelone en 1697 ; se distingua à la bataille de Luzzara, à la tête du régiment de *Vieille-Marine* (1702) ; défendit Toulon, et devint successivement brigadier, maréchal-de-camp et lieutenant-général ; fut nommé lieutenant du roi en Languedoc, où il mourut. On lui doit l'établissement des cantonniers sur les grandes routes et plusieurs écrits sur l'*Art de la guerre*.

CARRON, ville d'Ecosse (Stirling), à 15 kil. S. E. de Stirling. Forges considérables ; immenses fonderies qui emploient 2,000 ouvriers. — C'est de là que sont sorties les premières *caronades*.

CARRON (Guy-Toussaint-Julien), prêtre, né à Rennes en 1760, mort en 1820, fonda dans sa ville natale en 1789 une manufacture de toiles où 2,000 pauvres étaient employés, et ouvrit un asile pour les filles arrachées au vice. Lors de la révolution, l'abbé Carron fut déporté dans l'île de Jersey ; puis il se rendit à Londres, où il fonda plusieurs écoles gratuites. Rentré en France au retour des Bourbons, il fut mis à la tête d'une institution dite *Institut de Marie-Thérèse*, fondée pour les jeunes personnes dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la révolution. Ce pieux ecclésiastique a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété qui ont été réunis à Lille, 1822, in-18.

CARROUGES, ch.-l. de canton (Orne), à 30 kil. d'Alençon ; 2,200 hab. Forges, mines de fer. Foire célèbre, connue sous le nom de *Petite-Guibray*.

CARROUSEL, espèce de jeu militaire que l'on confond souvent avec les tournois ; il se compose d'abord d'une suite d'exercices à cheval exécutés par des *quadrilles*, et entremêlés de représentations allégoriques tirées de la fable ou de l'histoire. Les carrousels, dont l'origine ne remonte pas en France au-delà d'Henri IV, furent importés d'Italie et remplacèrent les tournois. Louis XIII et Louis XIV en donnèrent de très brillants, notamment en 1662 à Versailles, en l'honneur de mademoiselle de La Vallière, et en 1664, à Paris, dans l'emplacement auj. appelé pour cette raison *place du Carrousel*.

CARRU, ville des Etats sardes (Coni), à 13 kil. N. de Mondovi ; 3,600 hab.

CARS, ville de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. d'un pachalik de même nom, par 40° 25' lat. N., 41° 10' long. E. Cette ville, qui est très forte, est une des places de guerre les plus importantes sur la frontière persane ; 12,300 hab.

CARSTENS (Asmus-Jacob), peintre danois, né près de Sleswig en 1794, était fils d'un meunier et eut sa mère pour premier maître de dessin. Il se rendit à Berlin vers 1789, et y fut nommé professeur de dessin. En 1792, il alla à Rome et mourut dans cette ville. Parmi ses tableaux, on remarque *la Mort d'Achille* ; *la Chute des Anges* ; *la Visite des Argonautes au centaure Chiron*, et *le Mégaponte*, dont l'idée est empruntée de Lucien.

CARTAGO, ville de la Nouvelle-Grenade (Cauca), à 130 kil. N. E. de Popayan, sur la Vieja, par 4° 45' lat. N., 78° 26' long. O. ; 5,500 hab. Grand commerce de tabac, café et cacao. Cette ville sert d'entrepôt à Santa-Fé. — Il y a aussi une ville de ce nom dans la confédération de l'Amérique centrale (état de Costa-Rica) ; on lui accorde 20,000 hab. ; elle a été beaucoup plus florissante.

CARTE (Thomas), prêtre et historien anglais, né à Clifton, dans le comté de Warwick, en 1686, mort en 1754, se montra attaché aux Stuarts, refusa de prêter serment à George I, prit part à la rébellion de 1715, et fut obligé de se réfugier en France. Ayant obtenu la permission de rentrer en Angleterre, il s'occupa de publications historiques. Ses ouvrages les plus importants sont : *Histoire de la vie de Jacques, duc d'Ormond*, 3 vol. in-fol. ; *Histoire générale d'Angleterre*, 1747, et *Abrégé de l'histoire générale de Portugal*, Londres, 1740.

CARTEAUX (Jean-François), général des armées françaises, né dans la Franche-Comté en 1751, mort en 1813, entra au service comme soldat, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de général de brigade. Son principal fait d'armes est le siége et la prise de Toulon en 1793 ; il y fut fortement secondé par Bonaparte, alors simple capitaine d'artillerie.

CARTEIA, auj. *Algésiras* selon les uns, *Gibraltar* selon d'autres, ville d'Hispanie (Bétique), au S. O., chez les *Bastuli Pœni*, sur la Méditerranée. On croit que c'est l'ancienne *Calpé* (*Voy.* ce mot). Elle fut fondée par les Carthaginois. C'est à Carteia que fut tué Cn. Pompée le fils, après la bataille de Munda, 45 av. J.-C.

CARTELIER (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1757 de parents pauvres, mort en 1831, a orné Paris d'un grand nombre d'ouvrages remarquables. Ses principaux ouvrages sont une statue de *la Victoire*, en ronde-bosse, placée au Luxembourg ; des statues de *Vergniaud*, du *prince Louis*, d'*Aristide*, de *la Pudeur* ; le bas-relief de *la Gloire*, sur la façade du Louvre ; la *Capitulation d'Ulm*, sur l'arc de triomphe du Carrousel, etc.

CARTENNA, ville de l'Afrique anc. (Mauritanie Césarienne), auj. TENNEZ ou TENNIS.

CARTERET (Philippe), navigateur anglais, fit, en 1766, partie de l'expédition commandée par le capitaine Wallis pour découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère austral ; reconnut plusieurs îles au S. des îles de la Société, l'archipel de Santa-Cruz de Mandona qu'il appela îles de la Reine-Charlotte ; découvrit ensuite les îles qu'il nomma Gower et Carteret, et revint en Angleterre en 1769. La relation de son voyage a été publiée avec celle du premier voyage de Cook par Hawkesworth.

CARTERET, île de l'Australie, dans l'archipel de Salomon, par 158° 28' long. E., 8° 50' lat. S. Découverte en 1767 par Carteret.

CARTERET, comté des Etats-Unis (Caroline sept.) ; 6,000 hab. Ch.-l., Beaufort.

CARTEROMACO. *Voy.* FORTEGUERRI.

CARTESIENS, partisans des doctrines de Descartes. *Voy.* DESCARTES.

CARTHAGE, *Carthago* en latin, *Carchédon* en grec, célèbre ville de l'Afrique ancienne, sur la côte orient. de la Barbarie actuelle, au fond d'un petit golfe dit de Carthage (auj. golfe de Tunis). On y distinguait 3 quartiers : *Megara*, *Byrsa* ou la citadelle, et le

quartier des deux ports (le port marchand et le port militaire). Chantiers, arsenaux, magasins immenses, beaux palais, etc. — Les Carthaginois (en latin *Carthaginienses* et *Pœni*) suivaient les coutumes, les mœurs, la religion des Phéniciens, dont ils tiraient leur origine. Ils sont célèbres surtout par leur activité commerciale, leur puissance maritime et leurs richesses. Leur astuce, qui souvent dégénérait en perfidie, était devenue proverbiale (*foi punique*). Ils ont eu de grands hommes, entre autres le navigateur Hannon, les généraux Amilcar Barca, Asdrubal, et le grand Annibal. Quant à leur gouvernement, c'était une république oligarchique; deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, exerçaient le pouvoir exécutif et dirigeaient les affaires de la république, de concert avec un sénat composé de plus de 300 membres, tous de race noble; le concours du peuple n'était employé que dans des circonstances extraordinaires, ou en cas de dissentiment entre les suffètes et le sénat. Carthage, à cause de ses richesses et du petit nombre de ses citoyens, ne composait son armée que de troupes mercenaires. Les lettres et les arts paraissent aussi avoir été cultivés à Carthage; mais quelques médailles, un petit nombre d'inscriptions, et de rares fragments épars dans les auteurs grecs et latins, sont tout ce qui nous en reste. — Carthage fut, à ce qu'on croit, fondée, ou du moins agrandie par la Tyrienne Didon vers l'an 869 av. J.-C.; elle s'enrichit de bonne heure par le commerce; ses hardis navigateurs pénétrèrent dans l'Océan par-delà les Colonnes d'Hercule, et visitèrent au S. les îles Fortunées (Canaries), au N. les îles Cassitérides (Sorlingues) et Thulé (les Orcades ou le Jutland). En Afrique, Carthage conquit un vaste territoire dans les états actuels de Tunis et de Tripoli. Elle y joignit les îles Baléares, une grande partie de l'Espagne, de la Sardaigne et de la Sicile. La possession de la Sicile mit Carthage en contact avec Rome et devint l'occasion d'une longue lutte entre les deux républiques, lutte qui est connue sous le nom de *guerres puniques*. On en compte trois : la 1re de 264 à 242, la 2e de 219 à 201, la 3e de 149 à 146. La première enleva la Sicile à Carthage; la seconde, malgré l'audacieuse expédition d'Annibal en Italie et les succès de ce guerrier, lui fit perdre l'Espagne; la troisième, qui eut lieu dans l'Afrique même, anéantit Carthage. Dans l'intervalle des deux dernières guerres puniques, elle avait eu à soutenir contre ses troupes mercenaires, qui s'étaient révoltées parce qu'on ne pouvait plus payer leur solde, une guerre terrible qui précipita sa ruine. Carthage, prise par Scipion Émilien en 146, fut pillée et livrée aux flammes; son territoire fut divisé entre la Numidie et la province romaine, dite *province d'Afrique*. L'an 121 av. J.-C., C. Gracchus y conduisit une colonie, et plus tard Auguste releva la ville, mais non sur le même emplacement. La nouvelle Carthage s'accrut promptement et devint bientôt la ville la plus importante de l'Afrique romaine. Le christianisme y fit également de rapides progrès. En 439, les Vandales s'en emparèrent: mais Bélisaire la recouvra sous Justinien (534). Les Arabes enfin la prirent d'assaut en 693 et la ruinèrent pour jamais. On n'en voit plus que quelques ruines à 16 kil. N. E. de Tunis.

CARTHAGÈNE, *Carthago Nova*, ville d'Espagne (Murcie), à 44 kil. S. E. de Murcie, sur la Méditerranée; 30,000 hab. Évêché. Port très avantageux; chantiers, arsenaux, écoles maritimes, observatoire, etc. — Carthagène fut fondée par Asdrubal, vers 260 av. J.-C., pour l'exploitation des mines d'argent que renfermait son territoire. Scipion Émilien s'en empara après un siége meurtrier (210). Dans la suite, Carthagène fut presque détruite par les Goths et par les Maures; elle ne se releva que sous Philippe II.

CARTHAGÈNE, ville de l'Amérique du S. (Nouvelle-Grenade), par 80° 10' long. O., 10° 24' lat. N., sur un îlot de la mer des Antilles; 20,000 hab. Évêché. Bonne baie, plusieurs forts, beaux couvents. — Fondée en 1533; prise par les Français en 1544 et 1697. Cette ville était le ch.-l. de tout le dép. de la Magdalena, ainsi que de la prov. de Carthagène, lorsque la Colombie existait; elle est auj. comprise dans la prov. de la Nouvelle-Grenade.

CARTHAGO, ville d'Afrique. *Voy.* CARTHAGE.

CARTHAGO NOVA, ville d'Hispanie. *Voy.* CARTHAGÈNE.

CARTHAGO VETUS, ville d'Hispanie, auj. CANTAVIÉJA.

CARTIER (Jacques), navigateur français, né à Saint-Malo, partit de cette ville en 1534 avec deux navires, pour reconnaître les terres de l'Amérique septentrionale. Il découvrit le groupe des îles de la Madeleine, parcourut la côte occidentale du golfe Saint-Laurent, et visita la baie des Chaleurs. Dans un second voyage entrepris l'année suivante, Cartier compléta la découverte du fleuve et du golfe Saint-Laurent. On lui doit aussi la découverte de la plus grande partie du Canada. Il fit, en 1540, un nouveau voyage dans ces contrées, mais qui n'eut pas de résultats. On trouve le journal des deux premiers voyages dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, Paris, 1612, et le *Précis du troisième voyage*, dans le 3e vol.

CARTIS-MANDUA, reine des Brigantes, dans la Bretagne ancienne, sous Claude, embrassa le parti des Romains et leur livra Caractacus, à qui elle avait promis un asile (43 de J.-C.). Dans la suite, une sédition s'étant élevée parmi ses sujets, les Romains s'emparèrent de ses états sous prétexte de la défendre.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), fameux voleur, né à Paris vers la fin du XVIIe siècle, était fils d'un marchand de vins de la Courtille, et avait commencé quelques études à Louis-le-Grand, d'où il se fit chasser. Après avoir servi quelque temps, il se mit à la tête d'une troupe de bandits qui commettaient journellement des vols et des assassinats dans la capitale. Il échappa avec tant d'adresse à toutes les recherches, que l'on proposa une récompense à ceux qui le mettraient entre les mains de la justice. Il fut enfin arrêté en 1721, et rompu vif. On a reproduit son histoire sous mille formes et on l'a plusieurs fois mis sur la scène.

CARTWRIGHT (Thomas), puritain anglais, né dans le comté d'Hertfort en 1535, mort en 1603, enseigna la théologie à Cambridge. Banni plusieurs fois pour l'exaltation de ses doctrines, il revint toujours en Angleterre, et mourut à la Tour de Londres. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture*, parmi lesquels on remarque *Harmonia evangelica commentario analytico illustrata*, Amsterdam, Elzevir, 1447, in-4. — Un autre Cartwright, William, né en 1611, était à la fois théologien et poëte. Il avait composé quelques pièces de théâtre qui donnaient des espérances, lorsqu'il fut emporté par une mort prématurée en 1644.

CARUS (Marcus Aurélius), empereur romain, né à Narbonne, suivant Eutrope, fut préfet du prétoire sous Probus, et fut, après la mort de ce prince, élu par l'armée, l'an 281. Il défit les Sarmates en Illyrie, s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et de Ctésiphon, et mourut frappé, dit-on, de la foudre, dans cette dernière ville, l'an 282 de J.-C., après 16 mois de règne. On soupçonna le préfet du prétoire Aper d'avoir abrégé ses jours. Il laissa deux fils, Carin et Numérien, qu'il avait créés césars, et qui régnèrent un instant après lui.

CARUS (Frédéric-Auguste), théologien réformé allemand, né en 1770, mort en 1807, professa la philosophie à Leipsick. Ses œuvres ont été publiées de 1808 à 1810, 7 vol. in-8, Leipsick. On y remarque une *Psychologie*; une *Histoire de la Psychologie*;

des *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*; *Psychologie des Hébreux*; *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*; des *Essais de morale et de philosophie religieuse*. Ces écrits sont tous en allemand, excepté une *Histoire des sentences de l'église grecque*, en latin, et un *Commentaire* sur l'origine de la cosmothéologie d'Anaxagore, en latin.

CARVAJAL, famille espagnole, a produit plusieurs hommes célèbres, entre autres : Jean de Carvajal, fait cardinal par Paul IV en 1446 ; il fut chargé de plusieurs missions en Allemagne, combattit les erreurs des Hussites, et contribua au gain d'une bataille livrée aux Turcs en 1456, sous les murs de Belgrade. — Bernardin de Carvajal, neveu du précédent, fut créé cardinal en 1493 par Alexandre VI. Nommé ambassadeur d'Espagne à Rome, il prit parti pour Louis XII et l'empereur Maximilien contre le pape Pie III, et fut en conséquence excommunié, dépouillé de la pourpre et jeté dans une prison.

CARVAJAL (François DE), capitaine espagnol, servit en Amérique, contribua au succès qu'obtint le gouverneur du Pérou, Vaca de Castro, sur le jeune Almagro; embrassa le parti de Pizarre, fut fait prisonnier avec lui en 1548, et pendu comme traître, à Cusco.

CARVAJAL (Louis-Firmin), comte de la Union, général espagnol, né en 1752 à Lima, fut placé en 1794 à la tête de l'armée dite du Roussillon, formée contre la France; mais il obtint peu de succès, et périt la même année.

CARVIN-EPINOY, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 26 kil. N. E. d'Arras; 3,200 hab.

CARYANDE, *Caryanda*, ville de la Carie, sur le golfe Iassique, entre Mynde et Bargylie. Patrie de Scylax le géographe.

CARYATIDES. On donne ce nom aux colonnes, piliers ou pilastres qui représentent des figures de femmes vêtues. Ce nom doit son origine à la ville de *Caryes* dans le Péloponèse, soit parce que tous les ans les jeunes filles lacédémoniennes venaient y danser en chœur devant la statue de Diane Caryatide, soit à cause d'une victoire remportée par les Hellènes sur les habitants de Caryes, et à la suite de laquelle toutes les femmes de cette ville furent réduites en esclavage. Quoi qu'il en soit, c'est à tort qu'on fait dériver le mot *caryatides* de *Carien*.

CARYBDE. *Voy.* CHARYBDE.

CARYES, ville de Laconie, au N. de Sparte et de Sellasie, est auj. *Kravada*. *Voy.* CARYATIDES.

CARYSTUS, ville d'Eubée, auj. CARISTO.

CASA (Jean DELLA), prélat et littérateur italien, né à Mugello, près de Florence, fut nommé, en 1544, à l'archevêché de Bénévent et devint secrétaire d'état sous Paul IV. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec élégance, tels que : *Galatée, ou la manière de vivre dans le monde*, traduit en français par Belleforest ; un traité intitulé : *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, traduit en italien par l'auteur; des *Poésies lyriques* italiennes, sur lesquelles Ménage a fait un commentaire estimé. Les meilleures éditions des œuvres de Casa sont celles de Florence, 1707, 3 vol. in-4 ; Venise, 1752, 3 vol. in-4. Cette dernière est la plus complète.

CASA-BIANCA (Lucien), capitaine de vaisseau français, né en Corse vers 1755, se distingua dans la marine royale. Il fut député par l'un des deux départements de la Corse à la Convention nationale en 1792, puis devint membre du Conseil des cinq-cents. Il prit le commandement du vaisseau *l'Orient* dans l'expédition d'Egypte, et périt au combat naval d'Aboukir avec son jeune fils qui, voyant le vaisseau prêt à sauter, ne voulut point abandonner son père mortellement blessé.

CASAL, *Casale* en italien, *Bodincomagus* ou *Industria* des anciens, ville des Etats sardes, ch.-l. d'intendance sur la droite du Pô, à 25 kil. N. O. d'Alexandrie; 17,000 hab. Évêché; vieux château-fort, églises, collége, théâtre, etc. Peu de commerce. Jadis forte. Plusieurs fois prise et reprise par les Autrichiens et les Français. Les Français y vainquirent les Espagnols en 1640.

CASAL-MAGGIORE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 35 kil. S. E. de Crémone ; 4,700 hab.

CASAL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 22 kil. E. de Palmi; 4,250 hab.

CASAL-PUSTERLENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Lodi ; 4,750 hab.

CASA-MASSIMA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 20 kil. S. de Bari; 3,180 hab. Vins estimés, amandes.

CASA-MICCIOLA, ville de l'île d'Ischia, dans le roy. et la prov. de Naples, à 20 kil. S. O. de Pouzzoles; 3,450 hab. Eaux thermales renommées.

CASAN. *Voy.* KAZAN.

CASANOVA, ville du roy. de Naples, à 3 kil. N. O. de Caserte ; 3,000 hab.

CASANOVA (Fr.), peintre de batailles, né à Londres en 1730 de parents vénitiens, vint se former à Paris sous Ch. Parrocel, y devint membre de l'Académie de Peinture; puis séjourna à Dresde, à Vienne, et mourut à Brühl près de Vienne, en 1805. Ses principaux tableaux sont ceux dans lesquels il représenta les batailles gagnées par le prince de Condé, et ceux qu'il exécuta pour l'impératrice Catherine.

CASANOVA DE SEINGALT (J.-J.), aventurier, frère du précédent, naquit à Venise en 1725, parcourut toute l'Europe, faisant toutes sortes de métiers et s'insinuant partout auprès des grands ; fut successivement séminariste, militaire, musicien, alchimiste, écrivain, personnage politique ; fut emprisonné à Venise en 1765, et mourut à Vienne en 1803. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de sa captivité*, Prague, 1788, et des *Mémoires* fort curieux rédigés en français et publiés à Leipsick, 1826-32.

CASAUBAH ou CASBA. *Voy.* KASBA.

CASAUBON (Isaac), érudit, né à Genève en 1559, enseigna le grec à Genève (1582), à Montpellier, puis à Paris, où Henri IV le fit venir (1598), et fut nommé peu après bibliothécaire du roi. Après la mort de Henri IV il passa en Angleterre, obtint de Jacques I une pension et de riches bénéfices. Il mourut à Londres en 1614. Casaubon était protestant; il joua un rôle important dans son parti et assista à la conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay. Ce savant a composé un nombre prodigieux d'ouvrages : les principaux sont des *Commentaires sur Diogène Laërce* (1583), sur *Polyen* (1589), sur *Strabon*, *Théocrite*, *Athénée*; des éditions d'*Aristote*, *Théophraste*, *Polybe*, *Perse*, *Suétone*, avec des notes estimées. On a aussi de lui un *Traité de la Satire chez les Grecs et les Romains* (1605); une *Réfutation des erreurs de Baronius*, et des *Lettres*, Rotterdam, 1709. J.-Christ. Wolff a en outre publié un *Casauboniana*, Hambourg, 1710. — Il a laissé un fils, nommé Méric Casaubon, qui avait passé avec lui en Angleterre, et à qui l'on doit aussi plusieurs ouvrages d'érudition et un *Traité de la crédulité*, ouvrage fort singulier où il veut établir la réalité des esprits et des sorciers, Londres, 2 vol. in-8, 1668-70.

CASBIN. *Voy.* KASBIN.

CASCAES, ville du Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne; 2,500 hab. Eaux minérales.

CASCANTE, *Cascantum*, ville d'Espagne (Pampelune), à 7 kil. S. de Tudela; 1,800 hab.

CASCAR, v. de Mésopotamie, sur les front. de l'Arabie. Colloque entre Manès et l'évêque Archélaüs.

CASERTA ou CASERTA-NUOVA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), au pied du mont Caserta, à 24 kil. N. E. de Naples; 4,300 hab.

Beau palais bâti en 1752. Fruits et vins exquis. Caserta doit son nom à un vieux château, appelé, à cause de son élévation, *Casa erta* dans la langue du pays.

CASES NOIRES, *Cellæ Nigræ*, petite ville d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de l'Afrique proconsulaire, est célèbre comme ayant eu pour évêque Donat, l'auteur du schisme des Donatistes.

CASHELL, *Iernis*, ville d'Irlande (Tipperary), à 50 kil. N. O. de Waterford; 7,000 hab. Archevêché. On y remarque les ruines de l'ancienne cathédrale, attribuée à saint Patrice, et celles de l'abbaye de Cashell, anc. résidence des rois de Munster.

CASHGAR, pays de l'Asie centrale. *Voy.* KACHGAR.

CASILINUM, ville de Campanie, sur le Vulturne, vis-à-vis de Capoue. C'est aux environs de cette ville qu'Annibal, enfermé par Fabius, se tira de ce mauvais pas en chassant devant lui des bœufs dont la tête était chargée de sarments enflammés (216 ans av. J.-C.). Il prit ensuite Casilinum.

CASIMIR I, dit *le Pacifique*, roi de Pologne, fils de Miécislas II, succéda à son père en 1034, sous la régence de sa mère. En 1036, ses sujets s'étant révoltés, il passa en France et prit le diaconat dans l'ordre de Cluny. En 1041, les Polonais, en proie aux dissensions intestines, obtinrent du pape Benoît IX que leur roi remonterait sur le trône et pourrait se marier. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du grand-duc de Russie, Iaroslaw, et fit goûter au peuple les bienfaits d'une sage administration. Il mourut en 1058.

CASIMIR II, dit *le Juste*, roi de Pologne, fils de Boleslas III, né en 1117, mort en 1194, fut élu roi en 1177, à la place de son frère Miécislas III, qui venait d'être déposé par ses sujets. Il se fit aimer de ses peuples et respecter de ses voisins.

CASIMIR III, dit *le Grand*, roi de Pologne, né en 1309, mort en 1370, succéda en 1333 à son père Wladislas Loketek, défit le roi de Bohême et conquit une partie de la Russie. Ce prince réforma aussi la législation polonaise, fonda des hôpitaux, des colléges, et accorda aux Juifs des priviléges dont ils jouissent encore aujourd'hui: il les accorda à la prière d'une Juive nommée *Esther*, qu'il aimait. En lui finit la dynastie des Piast qui régnait sur la Pologne depuis 528 ans.

CASIMIR IV, roi de Pologne, fils de Wladislas V, était grand-duc de Lithuanie lorsqu'il fut appelé au trône, en 1445. Il enleva aux chevaliers de l'Ordre Teutonique une partie des possessions qu'ils avaient en Pologne, et fit la guerre avec des chances variées au roi de Hongrie et aux Tartares. Mais il ne sut pas se faire aimer de ses sujets, qui plusieurs fois se révoltèrent. Il mourut en 1492. Il eut treize enfants.

CASIMIR V (Jean), roi de Pologne, fils de Sigismond III, né en 1609, avait été jésuite et cardinal. Il obtint après son élection, en 1648, une dispense pour épouser la veuve de son frère Wladislas VII, auquel il succédait. D'abord défait par Charles-Gustave (X), roi de Suède, il le repoussa ensuite et conclut le traité d'Oliva, 1660. Ses armées, commandées par Sobieski, vainquirent peu après les Tartares. Cependant, ayant perdu son épouse en 1667, il sembla dégoûté du gouvernement, abdiqua et se retira en France, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il en devint abbé, ainsi que de Saint-Martin de Nevers. Il mourut à Nevers en 1672.

CASIMIR (saint), grand-duc de Lithuanie, un des treize enfants de Casimir IV, né en 1458, disputa la couronne de Hongrie à Mathias Corvin: mais ayant échoué, il se retira au château de Dobsky, où il se livra à tous les exercices de la piété la plus austère. Il mourut à Wilna en 1483. On le fête le 4 mars.

CASINUM, ville du Latium, auj. *San-Germano*, près du mont Cassin.

CASIRI (Michel), religieux syro-maronite, savant orientaliste, né en 1710 à Tripoli en Syrie, mort à Madrid en 1791, reçut les ordres à Rome, enseigna les langues orientales dans cette ville, puis passa (1748) en Espagne, où il fut attaché à la bibliothèque royale de Madrid, nommé membre de l'Académie d'Histoire, interprète du roi, et bibliothécaire en chef. On a de cet homme laborieux un ouvrage indispensable pour l'étude de la littérature orientale, intitulé: *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, etc., Madrid, 1760-70, 2 vol. in-fol.; il renferme tous les manuscrits arabes de l'Escurial.

CASIUS MONS, chaîne de mont. de Syrie, commence près de la Méditerranée, un peu au S. de l'embouchure de l'Oronte, par 36° lat. N., et se lie aux monts Bélus, liés eux-mêmes à l'Antiliban. — Une autre montagne du même nom était en Égypte, à l'E. du lac Sirbonis; elle formait dans la Méditerranée le cap dit auj. Ras-Kazaroun, par 31° lat. N.

CASMILLUS. *Voy.* CABIRES.

CASORIA, ville du roy. et de la prov. de Naples, à 10 kil. N. E. de Naples: 5,800 hab.

CASPIENNE (mer), ou mer d'ASTRAKHAN, *Caspium mare* ou *Hyrcanum mare*, immense lac salé, situé sur les confins de l'Europe et de l'Asie: 1,200 kil. du S. au N., 300 de l'E. à l'O.: les côtes O. et N. appartiennent à la Russie, la côte S. à la Perse, la côte E. au Turkestan indépendant. Le niveau de cette mer est de 115 mètres plus bas que celui de la mer Noire. Sa plus grande profondeur est de 140 mètres. La navigation y est dangereuse. Elle reçoit de très grands fleuves: le Volga, l'Oural, le Kour, le Térek. Il paraît qu'autrefois cette mer était beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

CASPIENNES (PORTES), *Caspiæ Pylæ*, auj. le *Pas de Khaouar*, défilé très difficile qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Parthie, et qui mène auj. du Mazendéran dans l'Irak-Adjémi, vers la source du Ziobéris (Mazendéran).

CASPIENS, *Caspii*, peuple d'Asie, sur la côte S. O. de la mer Caspienne, au N. des *Cadusii* ou *Gelæ*, qu'on a voulu identifier avec eux. — On donnait aussi ce nom à une peuplade indo-scythe qui vivait à l'E. de la Sogdiane.

CASPIRE, ville de l'Inde ancienne, au N. O., vers les sources de l'Hydaspe.

CASSABA. *Voy.* KASBA.

CASSAGNE ou CASSAIGNE (Jacques), abbé, né à Nîmes en 1636, mort en 1679, eut quelque réputation comme poëte et comme prédicateur, et fut un des premiers membres de l'Académie Française. Il est surtout connu par les sarcasmes de Boileau. On lui doit une traduction de Salluste, 1675, ainsi que du *Dialogue de l'Orateur* de Cicéron, 1673.

CASSAGNES-BEGONHEZ, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 20 kil. S. de Rhodez; 1,500 hab.

CASSANDRE, *Cassandra*, dite aussi *Alexandra*, fille de Priam et d'Hécube. Apollon, amoureux de cette princesse, lui avait permis de lui demander tout ce qu'elle voudrait pour prix de sa complaisance: elle le pria de lui accorder le don de prophétie; mais lorsqu'Apollon eut rempli sa promesse, elle refusa de tenir sa parole, et le dieu, ne pouvant lui ôter le don de prédire, décrédita ses prédictions, et empêcha qu'elles fussent jamais crues. Elle s'opposa, mais sans succès, à l'entrée du cheval de bois. La nuit de la prise de Troie, elle se réfugia dans le temple de Pallas, où Ajax, fils d'Oïlée, lui fit le plus sanglant des outrages. Agamemnon, à qui elle était échue en partage comme esclave, l'emmena en Grèce. En vain prévint-elle ce prince du sort qui lui était réservé; sa prédiction eut le destin accoutumé. Clytemnestre la fit massacrer ainsi qu'Agamemnon. Le poëte Lycophron a fait un poëme célèbre par son obscurité dont Cassandre est l'héroïne.

CASSANDRE, *Cassander*, fils d'Antipater, s'empara de la souveraine autorité en Macédoine, à la mort de

son père; fit périr la mère d'Alexandre, Olympias, et le jeune Alexandre, fils du roi, et se fit proclamer roi l'an 311 av. J.-C. Il s'unit à Ptolémée et Lysimaque contre Antigone, et tous trois remportèrent sur lui, en 301, la bataille d'Ipsus. Il mourut en 298.

CASSANDRE (François), écrivain du XVIIe siècle, mort en 1695. On lui doit, entre autres écrits, une traduction française fort estimée de la *Rhétorique* d'Aristote, 1654, souvent réimprimée. Il vécut dans l'indigence, et Boileau, qui l'aimait, vint souvent à son secours.

CASSANDRIA, auparavant POTIDÉE. *Voy.* POTIDÉE.

CASSANDRIA, *Pallène* chez les Grecs, presqu'île de la Turquie d'Europe (Roumélie), entre les golfes de Cassandrie et de Salonique.

CASSANDRIA ou CADSANT, île de la Hollande, à l'emb. de l'Escaut; 15 kil. sur 7; ch.-l., Cassandria. Cette île faisait, pendant l'empire, partie du département de l'Escaut.

CASSANGES ou DJAGAS, peuple de la Nigritie mérid., dans la région du Congo, s'étend très loin vers l'É., en suivant le cours du Coango. Leur pays est arrosé par le fleuve Cassange (affluent du Coango), et a pour ch.-l. une ville de même nom, où se tient un grand marché d'esclaves.

CASSANO, *Cassanum* ou *Cassianum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. N. E. de Milan, sur l'Adda, 1,860 hab. Les Français y remportèrent deux célèbres victoires, l'une en 1705, sur les Impériaux commandés par le prince Eugène; l'autre en 1799, sur les Russes commandés par Souvarow.

CASSANO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 10 kil. S. E. de Castrovillari; 6,000 hab. Évêché. Eaux thermales sulfureuses.

CASSANO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 28 kil. S. de Bari; 3,000 hab. Fonderies de cuivre.

CASSAY, *Kathy* en birman, jadis état indépendant, auj. prov. de l'Inde Transgangétique anglaise, par 91°-94° long. E., 23°-26° lat. N., entre l'Aracan, l'Assam, le Bengale. Ch.-l., Monnipour. Le Cassay a été soumis par les Birmans en 1774; il fait partie des provinces birmanes cédées récemment aux Anglais.

CASSEL, *Castellum Cattorum*, ville d'Allemagne, capit. de l'électorat de Hesse-Cassel, sur la Fulde, à 575 kil. N. E. de Paris; 24,000 hab. Elle se partage en 3 quartiers: Altstadt, Unterneustadt, Oberneustadt, dit aussi Franzœsische-Neustadt, parce qu'il a été bâti par des Français réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Belles places, arsenal, casernes; sociétés savantes, académie des beaux-arts, lycée dit *Collegium Carolinum*, nombreux établissements d'instruction. Industrie active: étoffes de soie, de coton; passementerie, chapeaux, couleurs, bougies, etc. Cassel fut fortifiée jusqu'en 1762; elle a servi de capit. au roy. de Westphalie (1806-1813). — Il ne faut pas la confondre avec CASSEL sur le Rhin, jadis *Castellum Trajani*; celle-ci est dans le duché de Hesse-Darmstadt, vis-à-vis de Mayence; 1,800 hab.

CASSEL, *Castellum Morinorum*, ville de France, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. N. O. d'Hazebrouk; 4,495 hab. Huiles végétales, dentelles, chapeaux. Grand commerce. C'était jadis la capit. des *Morini*. Robert-le-Frison y battit Philippe I en 1071; Philippe de Valois, les Flamands en 1328; et Philippe, duc d'Orléans, le prince d'Orange en 1677; ce dernier céda Cassel à la France.

CASSEM. *Voy.* KASSEM.

CASSENEUIL. *Voy.* CHASSENEUIL.

CASSIANUS BASSUS, écrivain grec, né en Numidie dans le IIIe ou IVe siècle de notre ère. On a sous son nom un livre grec intitulé *Géoponiques*, publié pour la première fois en 1539, et qui contient d'intéressants détails sur l'agriculture chez les anciens. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Niclas, Leipsick, 1781, avec traduction latine; il a été traduit en français dès 1545 par Antoine-Pierre de Narbonne.

CASSIEN (Jean), écrivain ascétique, né au IVe siècle, probablement en Provence, entra jeune dans un monastère de Bethléem en Judée, puis visita les solitaires de la Thébaïde; il se lia à Constantinople avec saint Jean-Chrysostôme qui l'attacha à son église, et vint vers 415 se fixer à Marseille. Il fonda dans cette ville deux couvents, et y mourut vers 440. Il professa un sémi-pélagianisme qui fut combattu par saint Augustin. On a de lui des *Institutions monastiques*, 420; des *Conférences des Pères du désert*, et un *Traité de l'Incarnation*.

CASSIN (mont), *Monte Cassino* en italien, mont. de la Terre de Labour, dans le roy. de Naples, à 80 kil. N. O. de Naples, est célèbre par une abbaye qui y fut fondée en 529 par saint Benoît, et qui est le berceau de l'ordre des Bénédictins. Ce monastère a servi de retraite à plusieurs souverains, princes et pontifes, notamment à saint Grégoire et à Cassiodore. Il renferme d'immenses richesses, une vaste et précieuse bibliothèque, une galerie de tableaux. On voit près de cette abbaye l'Albanette, retraite de saint Ignace de Loyola, qui y composa en 1538 la règle des Jésuites.

CASSINI (J.-Dominique), célèbre astronome, né dans le comté de Nice en 1625, remplaça, dès 1650, Cavalieri, professeur d'astronomie à Bologne, et obtint bientôt une telle réputation que le sénat de Bologne et le pape le chargèrent à l'envi de plusieurs missions scientifiques et même politiques. Colbert l'attira en France (1669); il s'y fit naturaliser, fut reçu membre de l'Académie des Sciences, et mourut à Paris en 1712, à 87 ans. Cassini découvrit plusieurs des satellites de Jupiter et de Saturne; détermina la rotation de Jupiter, de Mars et de Vénus; publia (1668-1693) des *Éphémérides des satellites de Jupiter*, admirables pour leur exactitude, et travailla à la mesure du méridien de Paris. On a de lui un grand nombre d'observations et de mémoires dont une partie a paru sous le titre d'*Opera astronomica*, Rome, 1666.

CASSINI (Jacques), fils du précédent, né à Paris en 1677, mort en 1756, hérita des talents de son père et prit sa place à l'Académie des Sciences. Il décrivit une perpendiculaire à la méridienne de France, et fournit plusieurs *Mémoires* à l'Académie, entre autres un grand travail sur l'inclinaison des satellites et de l'anneau de Saturne. Il était maître des comptes. On a de lui: *Éléments d'astronomie*, Paris, 1740, in-4: *De la grandeur et figure de la terre*, Paris, 1720, in-4, etc.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précédent, né à Paris en 1714, mort en 1784, montra dès l'enfance de grandes dispositions pour l'astronomie, et fut reçu à l'Académie des Sciences dès l'âge de 22 ans. Il corrigea la méridienne qui passe par l'Observatoire, et fut chargé de la description géométrique de la France. Le fruit de ses travaux fut cette belle *Carte de la France*, composée de 180 feuilles, qui fut publiée au nom de l'Académie des Sciences (1744-93), et qui offrait la représentation la plus fidèle et la plus complète de notre pays, sur une échelle d'une ligne pour 100 toises. César-Fr. Cassini ne put achever cette vaste entreprise; son fils, Jacques-Dominique Cassini, la termina et en fit hommage à l'Assemblée nationale en 1789. MM. Capitaine, Alexis Donnet et plus récemment Hyacinthe Langlois ont publié des réductions de la grande carte des Cassini.

CASSINO, ville des États sardes, à 15 kil. S. d'Alexandrie; 3,400 hab.

CASSIODORE (Aurelius), homme d'état, écrivain latin, né à Squillace en Calabre vers l'an 480, servit d'abord Odoacre, roi des Hérules; puis fut recherché par Théodoric, roi des Goths; devint premier ministre et consul sous ce prince, établit l'ordre et fit fleurir la justice dans ses états. Il resta fidèle, après la

mort du roi, à sa veuve Amalasonte, et se retira à la fin de sa vie dans un monastère de la Calabre, où il s'occupa à composer d'utiles ouvrages, à rassembler et à faire copier par les moines les précieux manuscrits de l'antiquité. Il mourut vers 575, ayant vécu près de 100 ans. On a de lui un *Traité de l'âme*, traduit en français par Amaury Bouchard; quatre livres des *Arts libéraux* (arithmétique, astronomie, géométrie, musique); des traités du *Discours*, de l'*Orthographe*, 12 livres de *Lettres*, des commentaires sur les Psaumes, etc. Il avait composé une *Histoire des Goths*, dont on n'a qu'un extrait par Jornandès; on a sous son nom une *Histoire tripartite* abrégée de Socrate, Sozomène et Théodoret, et dont le véritable auteur est Epiphane-le-Scolastique. L'édition la plus estimée de ses œuvres est celle de D. Garet, 2 vol. in-fol., Rouen, 1719, et Venise, 1729.

CASSIOPE, auj. CASSOPO.

CASSIOPÉE, femme de Céphée et mère d'Andromède, voulut disputer aux Néréides le prix de la beauté. Neptune, irrité de son audace, fit ravager ses états par un monstre marin, et l'obligea à exposer sa fille Andromède à la fureur de ce monstre. Cassiopée fut, après sa mort, placée au nombre des constellations.

CASSIQUIARE, riv. de Colombie, n'est autre chose qu'un bras de l'Orénoque qui va se jeter dans le Rio-Negro; il sort de l'Orénoque par 68° 37' long. O., 3° 10' lat. S., et joint le Rio-Negro par 69° 34' long. O. et 2° 1' lat. S. Il roule au travers de vastes forêts et de lieux humides, et ses bords sont infestés de mosquites.

CASSIS, *Carsici*, ville du dép. des Bouches-du-Rhône, à 17 kil. S. E. de Marseille; 2,000 hab. Port sur la Méditerranée. Pêche de corail. Cabotage. Commerce de fruits et vins muscats. Patrie de l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

CASSITÉRIDES (îles), groupe d'îles, ainsi nommées par les Grecs, parce qu'elles fournissaient beaucoup d'étain (*cassitéros* en grec). Strabon les place au N. de l'Espagne. On croit que ce sont les îles Sorlingues, sur la côte S. O. de la Grande-Bretagne.

CASSIUS (Spurius) *Viscellinus*. Après avoir été plusieurs fois consul et avoir battu les Herniques, il proposa de partager entre les plébéiens les terres conquises (ce fut la 1re loi agraire); le sénat irrité l'accusa d'aspirer à la tyrannie, et il fut précipité de la roche Tarpéienne l'an 485 av. J.-C.

CASSIUS (C.) *Longinus*, général romain, l'un des meurtriers de César. Pendant les guerres civiles de Pompée et de César, il suivit les drapeaux du premier. Il fut néanmoins épargné par le vainqueur. De retour à Rome, il épousa Junie, sœur de Brutus, et forma, de concert avec celui-ci, la conspiration dont César fut victime, l'an 44 av. J.-C. Cassius se rendit ensuite en Afrique; mais ne pouvant, à cause de l'ascendant des amis de César dans Rome, se maintenir dans cette province, il passa en Orient, y leva des troupes nombreuses, et se joignit à Brutus en Macédoine. Là, Antoine et Octave vinrent leur livrer la bataille dans les plaines de Philippes (42). Cassius, qui commandait l'aile gauche de l'armée, et qui avait Antoine en tête, ne tarda pas à plier, et croyant Brutus battu aussi de son côté, il se perça de son épée. On le surnomma *le Dernier des Romains*.

CASSIUS (Avidius), général romain. Placé par Marc-Aurèle à la tête des légions de Syrie, il battit les Parthes (163). Enflé de ses succès, il crut pouvoir aspirer à l'empire, et se fit proclamer par ses légions (175), mais il périt trois mois après dans une révolte de ses propres soldats.

CASSIUS (André), médecin et chimiste, né à Sleswig vers 1650, exerça son art à Hambourg. On lui doit la découverte du précipité d'or qui porte son nom. On lui attribue aussi celle de l'essence de bézoard.

CASSIUS (DION), historien grec. *Voy.* DION.

CASSO ou CAXO, *Casos*, petite île de l'Archipel, à 30 kil. N. de Candie, par 24° 24' long. E., 35° 34' lat. N. Côte dangereuse. Vin, miel.

CASSOPO, *Cassiope*, village de l'île de Corfou, donne son nom au golfe formé par la mer Ionienne entre cette côte et celle de l'Albanie.

CASSOVIE (champ de), appelé aussi *champ des Merles*, plaine de Servie, arrosée par le Drino, et s'étendant entre Skopia et Kopanick; elle est devenue célèbre par deux batailles décisives qui y furent livrées : la première en 1389, entre les Serbes et le sultan Amurath I, qui périt au milieu de son triomphe (le résultat de cette bataille fut l'assujettissement des tribus esclavonnes : elle est célèbre dans les chants nationaux de la Servie); la deuxième, en 1449, où les Hongrois, les Bohêmes, les Allemands et les Valaques, conduits par Huniade, furent taillés en pièces par Amurath II.

CASSOVIE, ville de Hongrie. *Voy.* KACHAU.

CASTABALA, ville de Cilicie, sur les frontières de Syrie. — Ville de Cataonie; on y voyait un temple dont les prêtres marchaient, dit-on, sur des charbons ardents.

CASTAGNO (André DEL), peintre, né au village de Castagno, en Toscane, en 1406, mort en 1480. Il obtint, dit-on, de Dominique de Venise le secret de peindre à l'huile, et l'assassina ensuite. Chargé par la république de Florence de faire le tableau où était représentée l'*Exécution des conjurés qui avaient conspiré contre les Médicis*, il le fit avec une si effrayante vérité, que le peuple ne l'appela depuis qu'*André des Pendus*.

CASTALIA. *Voy.* CASTELLON-DE-LA-PLANA.

CASTALIE, fontaine de Phocide, au pied du Parnasse, était consacrée aux Muses qui prenaient de là le nom de *Castalides*.

CASTANÉE, *Castanea*, ville de Thessalie (Magnésie), sur le golfe Thermaïque, a donné son nom aux châtaignes (*castaneæ nuces*).

CASTANET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 11 kil. S. E. de Toulouse; 1,300 hab.

CASTEGGIO, ville des Etats sardes, à 10 kil. E. de Voghera; 2,000 hab. Il s'y livra en 1800 un combat qui fut le prélude de la bataille de Marengo.

CASTEL, pour *château*, nom commun à un grand nombre de lieux remarquables par des châteaux. (Cherchez à CHATEAU ou à CASSEL les mots qui ne seraient pas ici.)

CASTEL, petite ville de la Bavière (cercle de la Regen); 1,050 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins.

CASTEL-A-MARE, ville maritime du roy. des Deux-Siciles, en Sicile (Trapani), à 48 kil. S. O. de Palerme; 6,000 hab. Froment, huile, lin, etc.

CASTEL-A-MARE-DELLA-BRUCCA, *Elea* ou *Velia*, ville marit. du roy. des Deux-Siciles (Principauté Citér.), à 11 kil. S. O. d'Il-Vallo. Patrie de Zénon d'Elée.

CASTEL-A-MARE-DI-STABIA, *Stabiæ*, ville marit. du roy. des Deux-Siciles (prov. de Naples), à 26 kil. S. E. de Naples; 15,000 hab. Aux environs, coton herbacé très recherché. L'ancienne *Stabiæ*, déjà ravagée par Sylla, fut engloutie l'an 79 de J.-C. par une éruption du Vésuve. Castel-a-Mare fut bâtie avec ses débris. Macdonald y défit les Anglo-Napolitains en 1799.

CASTEL-ARAGONESE. *Voy.* CASTEL-SARDO.

CASTEL-BUONO, ville de Sicile (Palerme), à 73 kil. S. E. de Palerme; 4,000 hab. Eaux minérales.

CASTEL-DI-SANGRO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), sur le Sangro, à 20 kil. N. d'Isernia; 2,700 hab. Fabrique de tapis de laine.

CASTEL-FRANCO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. O. de Trévise; 4,000 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1805. — Il y a plusieurs autres Castel-Franco en Italie.

CASTEL-GANDOLFO, village de l'Etat ecclésiastique, à 17 kil. S. O. de Rome, sur le lac de Castello. Maison de plaisance papale; villa Barberini, dans

les jardins de laquelle on voit les ruines d'un palais de Domitien.

CASTEL-JALOUX, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 28 kil. N. O. de Nérac; 1,800 hab. Verrerie, martinets à cuivre, tanneries. Vieux château des seigneurs d'Albret.

CASTEL-LEONE, auparavant *Castel-Manfredi*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. N. O. de Crémone; 4,000 hab. Moutarde sucrée très estimée.

CASTEL-MANFREDI. *Voy.* CASTEL-LEONE.

CASTEL-MORON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 9 kil. S. E. de Clairac; 2,000 hab.

CASTEL-MORON-D'ALBRET, petite ville du dép. de la Gironde, à 10 kil. N. de La Réole; 2,100 hab.

CASTEL-NOVO, ville de Sicile (Messine), à 17 kil. O. de Castroreale; 3,200 hab.

CASTEL-NOVO, ville des États sardes, à 26 kil. N. O. d'Asti; 2,500 hab.

CASTEL-NOVO, ville des États sardes, à 19 kil. N. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia; 5,400 hab.

CASTEL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), à 22 kil. S. E. de Chieti; 3,400 hab.

CASTEL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 24 kil. S. O. de San-Severo; 2,340 hab.

CASTEL-RUSHIN. *Voy.* CASTLETOWN.

CASTEL-SAN-PIETRO, ville de l'État ecclésiastique, à 10 kil. N. O. d'Imola; 3,100 hab.

CASTEL-SARACENO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 20 kil. N. E. de Lagonegro; 3,000 hab.

CASTEL-SARDO, ville des États sardes, en Sardaigne, à 31 kil. N. E. de Sassari, sur un roc escarpé qui s'avance dans la mer; 2,000 hab. Place forte et petit port. Jusqu'en 1767 on la nommait *Castel-Aragonese*.

CASTEL-SARRASIN, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), à 19 kil. O. de Montauban; 7,408 hab. Commerce d'huile et de safran. Cette ville fut fondée, dit-on, par les Sarrasins lors de leur invasion en France au VIIIe siècle. — L'arr. de Castel-Sarrasin a 7 cantons (Beaumont, Grisolles, Lavit-de-Lomagne, Montech, St-Nicolas-de-la-Grave, Verdun-sur-Garonne, plus Castel-Sarrasin), 85 communes, 72,650 hab.

CASTEL-VETERE, *Caulon* ou *Caulonia*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér. 2e), à 19 kil. N. E. de Gérace; 3,400 hab. Commerce de vins et de soie. L'ancienne *Caulonia*, bâtie par les Achéens, fut détruite par Denys-le-Tyran.

CASTEL (le P. Louis-Bertrand), savant jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, vint à Paris vers 1720, et se fit connaître par des vues originales. Il publia en 1724 un *Traité de la pesanteur universelle*, où il expliquait tous les phénomènes de l'univers par deux principes : la gravité des corps, qui faisait tout tendre au repos ; l'activité des esprits, qui créait incessamment le mouvement. Il s'occupa toute sa vie de construire un *clavecin oculaire*, au moyen duquel il prétendait affecter l'œil par la succession et la variété des couleurs, comme le clavecin ordinaire affecte l'oreille par la succession des sons ; mais, après avoir fait de grandes dépenses, il ne put réussir.

CASTELCICALA (don Fabricio RUFFO, comte de), né à Naples, faisait partie en 1796, sous le ministère d'Acton, du tribunal d'inquisition politique établi à cette époque. Devenu ministre, il suivit en Sicile le roi de Naples lorsque l'armée française s'empara des états continentaux de ce prince, 1799. Deux ans après, il fut ambassadeur du roi de Sicile à Londres, puis en France après la restauration des Bourbons. Il est mort à Paris, du choléra, en 1832.

CASTELLAMONTE, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. d'Ivrée; 4,000 hab. Poterie. Commerce de bestiaux.

CASTELLAN (P.), *Castellanus*. *Voy.* DUCHATEL (P.).

CASTELLAN, nom que l'on donnait aux gouverneurs de place dans l'ancien royaume de Pologne. Le castellan de Cracovie avait la prééminence sur tous les autres.

CASTELLANA, ville du roy. de Naples, à 42 kil. S. E. de Bari; 6,000 hab.

CASTELLANE, *Salina*, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur le Verdon, à 34 kil. de Digne; 2,106 hab. Étoffes communes, draps. Commerce de fruits secs et confits, surtout de pruneaux. Source d'eau salée abondante. — L'arr. de Castellane a 6 cantons (Aunot, Entrevaux, Colmars, St-André, Senez, plus Castellane), 54 communes et 22,953 hab.

CASTELLAZZO, ville des États sardes, à 6 kil. S. d'Alexandrie, entre la Bormida et l'Orba; 4,800 hab.

CASTELLI (Benoît), savant mathématicien, né à Brescia en 1577, mort à Rome en 1644, fut disciple de Galilée, professa les mathématiques à Pise, puis à Rome, et forma Torricelli et Cavalieri. Il s'occupa surtout de l'hydraulique, et composa un *Traité de la mesure des eaux courantes*, Rome, 1628.

CASTELLO-BRANCO, *Castrum Album*, ville de Portugal (Beira), sur la Liria, à 65 kil. S. O. de la Guarda; 5,600 hab.

CASTELLO-DI-VIDE, ville de Portugal (Alentéjo), à 15 kil. N. E. de Portalègre; 5,700 hab. Château-fort. Manufacture de draps.

CASTELLON-DE-LA-PLANA, ville d'Espagne (Valence), à 54 kil. N. E. de Valence, à 7 kil. de la Méditerranée; 11,000 hab. Près de là, sur une colline, on voit les ruines de l'ancienne *Castalia*. Jacques I, roi d'Aragon, ayant pris cette dernière ville sur les Maures en 1233, la détruisit, et de ses débris fit construire Castellon, dans la plaine.

CASTELLUCCIO, nom commun à plusieurs villes du roy. de Naples, dont la plus importante est Castelluccio-Inferiore, à 23 kil. S. E. de Lagonegro; 2,400 hab.

CASTELLUM CATTORUM, auj. CASSEL (Hesse).

CASTELLUM DRUSI ET GERMANICI, auj. *Alt-Kœnigstein*, sur le mont Taunus, chez les *Mattiaci*.

CASTELLUM MENAPIORUM, ville de la Germanique, chez les *Menapii*, sur la *Mosa* (Meuse), auj. KESSEL.

CASTELLUM MORINORUM, auj. CASSEL (dép. du Nord).

CASTELLUM MORORUM OU MORIUM, auj. *Cafartout*, ville de l'Asie-Mineure, au S. O. de Dara et de Nisibis.

CASTELLUM NOVUM ARIANORUM, nom latin de CASTELNAUDARY.

CASTELLUM TRAJANI, auj. *Cassel*, ville de Germanie, sur le Rhin, rive droite, vis-à-vis de Mayence.

CASTELNAU, ch.-l. de canton (Lot), à 22 kil. S. O. de Cahors; 4,196 hab.

CASTELNAU-DE-MAGNOAC, ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 40 kil. E. de Tarbes; 1,200 hab. Étoffes de laines; blanchisseries de cire, bougies.

CASTELNAU-DE-MÉDOC, *Noviomagus*, ch.-l. de canton (Gironde), à 32 kil. S. de Bordeaux, dans l'ancien Médoc; 1,000 hab.

CASTELNAU-MONTMIRAIL, ch.-l. de canton (Tarn), à 9 kil. N. O. de Gaillac; 2,500 hab.

CASTELNAU (Pierre DE), archidiacre de Maguelone, fut envoyé au commencement du XIIIe siècle, par Innocent III, dans le midi de la France, avec la qualité de légat extraordinaire, pour rechercher les hérétiques albigeois et les livrer au bras séculier, et eut pour collègue Rainier, moine de Cîteaux. Ils étaient accompagnés entre autres de Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ces inquisiteurs se firent bientôt exécrer, et Castelnau finit par être massacré sur les terres de Raymond VI, comte de Toulouse (1208); ce meurtre fit excommunier Raymond et amena la guerre des Albigeois.

CASTELNAU (Michel DE), né en Lorraine vers 1520, fut employé à d'importantes négociations sous Charles IX et Henri III, et mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1559 à 1570 et qui sont la meilleure source pour cette époque de notre his-

toire. Ils ont été publiés pour la première fois à Paris, 1621, in-4; réimprimés avec des additions de Le Laboureur, en 1659, 2 vol. in-fol., et à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., avec de nouvelles additions par J. Godefroy. — Un de ses descendants, Jacques, marquis de Castelnau, se distingua à la bataille des Dunes (1658), où il commandait l'aile gauche, et mourut la même année de ses blessures après avoir reçu le bâton de maréchal.

CASTELNAUDARY, *Sostomagus*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 33 kil. N. O. de Carcassonne, sur le canal de Languedoc; 10,186 hab. Draps, toiles peintes. Commerce de grains et de melons cantaloups. — Détruite par les Goths ariens au ve siècle, elle fut rebâtie sous le nom de *Castrum* ou *Castellum Novum Arianorum*, d'où dérive, par corruption, son nom moderne. Elle devint ensuite capitale du comté de Lauraguais et fut possédée par les comtes de Toulouse. En 1225, saint Louis fit raser ses fortifications; en 1335, elle fut prise et brûlée par le prince de Galles. Le maréchal de Schomberg y battit et y prit Montmorency, qui commandait les troupes de Gaston d'Orléans, 1632. — L'arr. de Castelnaudary a 5 cantons (Belpech, Fanjeaux, Salles, plus Castelnaudary qui compte pour deux), 74 communes et 53,903 hab.

CASTELNOVO, CASTELNUOVO. *Voy.* CASTEL.

CASTELREAGH. *Voy.* CASTLEREAGH.

CASTETS, ch.-l. de cant. (Landes), à 22 kil. N. O. de Dax; 1,100 hab. Usines.

CASTI (l'abbé J.-B.), poëte italien, né à Montefiascone en 1721, fut d'abord professeur dans sa patrie, puis fut appelé à Vienne par son ami, le duc de Rosenberg, gouverneur du grand-duc (depuis l'empereur Joseph II), et y obtint le titre de *poëte de l'empereur*. Il visita les cours de Russie, de Prusse, et vint passer ses derniers jours à Paris (1798). Il mourut dans cette ville en 1803, à 82 ans. Il était doué d'un esprit vif et gai, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Ses deux principales productions sont les *Nouvelles galantes*, Londres (Paris), 1793, contes dans le genre de Boccace, fort gais, mais trop libres, et *les Animaux parlans*, poëme héroï-comique en 26 chants, Paris, 1802, qui l'a placé au rang des premiers poëtes de sa nation. Ces deux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Opere scelte* (œuvres choisies), Paris, 1829, 1 vol. grand in-8. *Les Animaux parlants* ont été traduits en français par Paganel, Liége, 1813, et en vers par Mareschal, Paris, 1819.

CASTIFAO, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. N. de Corte; 600 hab.

CASTIGLIONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Adda, à 7 kil. N. E. de Pusterlengo; 2,345 hab.

CASTIGLIONE-DELLE-STIVIERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. S. E. de Brescia; 5,300 hab. Les Autrichiens y furent battus par les Français en 1706 et en 1796. C'est en mémoire de cette dernière bataille (1796) qu'Augereau, qui avait le plus contribué à la victoire, reçut plus tard le titre de duc de Castiglione. Patrie de Castillon.

CASTIGLIONE-FIORENTINO OU ARETINO, *Arretium Fidens*, ville du grand-duché de Toscane, à 15 kil. S. d'Arezzo; 2,000 hab.

CASTIGLIONE (Balthasar), écrivain italien, né dans le duché de Mantoue en 1478, fut successivement ambassadeur du duc d'Urbin auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, et du pape Clément VII auprès de Charles-Quint. Il fut comblé de faveurs par ce dernier prince, fut fait évêque d'Avila, et mourut à Tolède en 1529. Castiglione a laissé plusieurs écrits où l'on trouve du goût et un style élégant; le plus remarquable est intitulé : *Il Cortegiano* (*le Courtisan*). Il publia, en 1528, *l'Art de réussir à la cour*. Il a aussi laissé des poésies italiennes et latines qui sont estimées. *Le Courtisan* a été traduit en français par Jean Chaperon, 1537, in-8.

CASTIGLIONE, peintre italien. *Voy.* BENEDETTE.

CASTIGLIONE (Geoffroy). *Voy.* CÉLESTIN IV.

CASTIGLIONE (duc de). *Voy.* AUGEREAU.

CASTILHON (Jean), né à Toulouse en 1718, fonda le lycée de cette ville, fut l'un des auteurs du *Journal Encyclopédique*, et l'un des collaborateurs du *Journal de Trévoux*. Il a écrit : *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis; Bibliothèque bleue; Anecdotes chinoises*, etc.; *le Spectateur français; Précis historique de la vie de Marie-Thérèse*. — Il eut un frère qui composa aussi quelques ouvrages de littérature.

CASTILHON (J.-Fr.). *Voy.* CASTILLON.

CASTILLE, contrée d'Espagne, située entre les Asturies et la Biscaye au N., les royaumes d'Aragon et de Valence à l'E., les roy. de Murcie et l'Andalousie au S., l'Estramadure et le roy. de Léon à l'O. Elle se divise en deux parties, la Vieille et la Nouv.-Castille :

VIEILLE-CASTILLE (*Castilla-la-Vieja*), au N., entre 39° 48' et 43° 32' lat. N., et entre 4° 5' et 7° 50' long. O. Sa plus grande longueur du N. au S. est de 420 kil.; sa plus grande largeur de l'E. à l'O. est de 200; 1,200,000 hab.; chef-lieu, Burgos. La Vieille-Castille est très montagneuse; elle est traversée dans sa partie septentr. par la chaîne des monts Cantabres. Le Duero, l'Èbre, le Pisuerga, etc., y prennent leur source. En général l'air y est sain et le sol fertile, mais il est mal cultivé. La Vieille-Castille fait partie de la capitainerie-générale de Vieille-Castille-et-Léon, et forme 4 intendances (Burgos, Soria, Ségovie et Avila).

NOUVELLE-CASTILLE (*Castilla-la-Nueva*), au S. de la précédente et au centre de l'Espagne, par 38° 15' et 31° 20' lat. N., et par 3° 20' et 7° 40' long. O.; 370 kil. sur 350; 1,300,000 hab.; ch.-l., Madrid. Parmi les chaînes de montagnes qui la traversent, on distingue la Sierra-de-Guadarrama au N., et la Sierra-Morena au S. O., renfermant toutes deux des mines riches et nombreuses. Le Tage, le Xucar, le Mançanarès, la Guadiana arrosent la Nouvelle-Castille. Son sol fertile pourrait produire du vin, du froment, des fruits, de l'huile en abondance; mais on en tire à peine parti. De vastes et beaux pâturages y nourrissent un grand nombre de moutons mérinos. Aujourd'hui la Nouvelle-Castille forme une capitainerie-générale et se subdivise en 5 intendances civiles (Madrid, Tolède, Guadalaxara, Cuença et Ciudadréal ou la Manche).

La Castille avait jadis pour habitants les *Arevaci*, les *Carpetani*, une partie des *Oretani* et des *Celtiberi*. La célèbre Numance était dans la Vieille-Castille. Le nom de Castille ne date que des premières invasions arabes; il prit naissance au IXe siècle, lorsque toute cette contrée était hérissée d'une foule de châteaux-forts (*castella*), construits par les seigneurs chrétiens pour se défendre contre les courses des Infidèles. Au commencement du XIe siècle, Sanche-le-Grand, roi de Navarre, profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre les seigneurs de ces châteaux, soumit tout le nord de la contrée, et l'érigea en royaume, sous le nom de Castille, en faveur de son fils Ferdinand I (1034). Une guerre heureuse (1037) contre Bermude III, roi de Léon-et-Asturies et de Galice, joignit ce nouveau royaume à la Vieille-Castille. En 1085, toute la Nouvelle-Castille était soumise. Le trône de Castille avait été occupé par la maison de Navarre pendant près d'un siècle, lorsque le mariage d'Urraque avec Raymond de Bourgogne donna naissance à une nouvelle dynastie (1126). Après plusieurs partages temporaires qui retardèrent l'accroissement de la puissance castillane, les couronnes de Castille et Léon se trouvèrent de nouveau réunies sur la tête de Ferdinand III (1230). Les brillantes conquêtes de ce prince et de ses successeurs acquirent à la Castille l'Estramadure et l'Andalousie, 1260-1300, et resserrèrent les Maures dans le

roy. de Grenade. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre les grands vassaux sous le règne d'Alphonse XI (1312), la tyrannie de Pierre-le-Cruel (1350), plongèrent le royaume dans une funeste anarchie dont il ne sortit qu'à l'avénement de Henri II de Transtamare (1368), chef de la 3e dynastie des rois de Castille. Les règnes de Jean I, Henri III, Jean II, furent orageux ; enfin Henri IV se vit déposer par ses vassaux turbulents qui mirent à sa place Isabelle, sa sœur et son héritière (1465). Le mariage de cette princesse avec Ferdinand, roi d'Aragon (1469), et la conquête du royaume de Grenade, qui fit sortir les Maures de l'Espagne, soumirent toute la Péninsule au même sceptre. Ici finit l'histoire séparée de la Castille qui depuis se confond avec celle du royaume d'Espagne. (*Voy.* ESPAGNE.)

Souverains de la Castille.

Maison de Navarre.		Ferdinand III,	1252
Ferdinand I, fils de Sanche-le-Grand, roi de Navarre,	1034-1065	Alphonse X,	1284
		Sanche IV,	1295
		Ferdinand IV,	1312
Sanche II,	1072	Alphonse XI,	1350
Alph. VI de Léon,	1109	Pierre-le-Cruel,	1368
Urraque et Alph. (VII) d'Aragon,	1126	*Maison de Transtamare.*	
		Henri II,	1368-1379
Maison de Bourgogne.		Jean I,	1390
Alphonse VIII, fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne,	1126-1157	Henri III,	1406
		Jean II,	1454
		Henri IV,	1465
Sanche III,	1158	Isabelle I,	1504
Alphonse IX,	1214	Jeanne la Folle,	1506
Henri I,	1217	Ferdinand V,	1516

CASTILLON, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 17 kil. S. E. de Libourne, 2,960 hab. Victoire des Français sur les Anglais en 1451.

CASTILLON, ch.-l. de cant. (Ariége), à 12 kil. S. O. de Saint-Girons ; 850 hab.

CASTILLON (J.-Fr. SALVEMINI DE), savant, né en 1709 à Castiglione en Toscane (d'où son nom), mort en 1791, enseigna la philosophie et les mathématiques à Utrecht (1751), puis fut nommé professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Berlin ; devint membre de l'Académie de cette ville, et succéda à Lagrange dans la place de directeur de la classe mathématique de cette compagnie. Parmi ses ouvrages on distingue : *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes* (contre celui de J.-J. Rousseau), 1756, in-8 ; *Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate*, trad. de l'anglais, Berlin, 1774, 4 vol in-12 ; *les Académiques de Cicéron*, traduites en français avec des notes et les commentaires de Valentia, Berlin, 1779, 2 vol. in-8 ; Paris, 1796, in-12. On lui doit aussi plusieurs traductions de l'anglais et de l'italien. — Il ne faut pas le confondre avec J. Castilhon de Toulouse.

CASTILLONNEZ, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. E. de Lauzun ; 1,700 hab.

CASTLEBAR, ville d'Irlande, dans le Connaught (Mayo), à 65 kil. N. de Galway ; 5,400 hab. Les Français opérèrent un débarquement sur ce point en 1798 ; mais ils furent bientôt obligés de s'éloigner.

CASTLEREAGH (Robert STEWART, marquis de Londonderry, vicomte), ministre d'état, né en Irlande en 1769, entra de bonne heure au parlement et se rangea du parti du pouvoir. Il fut nommé gouverneur de l'Irlande, sa terre natale, et exerça dans ce pays la plus odieuse dictature. Devenu ministre en 1811, il enleva à l'Irlande toute existence politique. Dans les années 1813 et 1814, il contribua puissamment à soulever l'Europe contre la France, et lorsque Napoléon eut succombé, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des puissances alliées pour traiter de la paix générale. Après cette époque Castlereagh fut rappelé au ministère ; il y soutint le parti de la cour et se montra l'ennemi déclaré des idées libérales. En 1823 il mit lui-même fin à ses jours par l'effet d'un dérangement au cerveau, ou, selon d'autres, par suite du chagrin que lui causait le fâcheux état des affaires. Il eut pour principal adversaire Canning.

CASTLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 1 kil. S. de Rochdale ; 8,000 hab. Très commerçante. — Il y a beaucoup d'autres lieux du même nom dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis, entre autres un village situé au pied d'un rocher de plus de 300 mètres de haut, sur la pointe duquel est un château nommé *Peak-Castle*, que l'on croit bâti par W. Peveril, fils naturel de Guillaume-le-Conquérant. On y voit aussi une immense caverne.

CASTLETOWN ou SODER, sur la côte de l'île de Man dont elle est le ch.-l. ; 2,000 hab. Château-fort sur un roc. On l'appelle aussi *Castel-Rushin*.

CASTOR, héros grec, fils de Léda et de Tyndare, et frère jumeau de Pollux. La fable raconte que Jupiter, amoureux de Léda, s'étant transformé en cygne pour la séduire, cette princesse eut deux œufs, dont l'un, de son mari Tyndare, produisit Castor et Clytemnestre, tous deux mortels ; l'autre, de Jupiter, produisit Hélène et Pollux, qui tenaient l'immortalité de leur céleste origine. Les deux frères firent partie de l'expédition des Argonautes et se signalèrent par leurs exploits. Pollux, affligé de la mort de son frère, pria Jupiter de le rendre immortel. Cette prière ne pouvant être entièrement exaucée, l'immortalité fut partagée entre eux, de sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Ils furent métamorphosés en astres et transportés au ciel où ils forment la constellation des Gémeaux. On sait que les deux étoiles nommées Castor et Pollux ne se montrent qu'alternativement : c'est sans doute ce qui a donné lieu à la fable. Quoi qu'il en soit, on regardait les deux frères comme des divinités favorables aux navigateurs, et on les invoquait sous le nom de *Dioscures*, c'est-à-dire *enfants de Jupiter*.

CASTRA, c'est-à-dire *camp*, nom commun à un grand nombre de villes anciennes, qui sans doute s'étaient formées autour d'un camp romain.

CASTRA, nom latin de CASTRES.

CASTRA ALATA, ville de Calédonie, auj. ÉDIMBOURG.

CASTRA CÆCILIA, ville d'Hispanie, auj. CACERES.

CASTRA CORNELIA, ville d'Afrique (Zeugitane), à l'embouchure du Bagradas, vis-à-vis d'Utique ; elle doit son nom à un camp de Scipion-l'Africain.

CASTRA EXPLORATORUM, auj. VIEUX-CARLISLE.

CASTRA RAPIDA, auj. COLÉAH.

CASTRA TRAJANI, auj. RIBNIK.

CASTRACANI. *Voy.* CASTRUCCIO.

CASTREMONIUM, ville du Latium, auj. CASTRO.

CASTRES, *Castra*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 37 kil. S. d'Alby ; 17,602 hab. Ville mal bâtie. C'est à Castres qu'ont été fabriquées pour la première fois les étoffes dites *castorines* et *cuirs de laine*. — Castres n'était jadis qu'une station romaine. La ville date de l'an 647 après J.-C. Elle embrassa le calvinisme, servit longtemps de résidence à Henri IV, joua un assez grand rôle dans nos guerres religieuses, et finit par être prise et démantelée sous Louis XIII. Rapin de Thoyras, André Dacier, Sabatier y sont nés. — L'arr. de Castres a 14 cant. (Saint-Amans, Anglès, Brassac, La Bruguière, La Caune, Dourgne, Lautrec, Mazamet, Montredon, Murat, Roquecourbe, Vabre, Vielmur, plus Castres), 108 communes et 136,188 hab.

CASTRI, l'ancienne *Delphes*, village de la Grèce actuelle, à 70 kil. O. de Négrepont. On n'y voit que des ruines : on y compte à peine 60 cabanes. Aux environs est un couvent de St-Luc.

CASTRIES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 11 kil. N. E. de Montpellier ; 800 hab. Château gothique · aqueduc.

CASTRIES (baie de), sur la côte E. du pays des Mantchoux, en Asie, dans le canal de Tartarie, par 51° 29' lat. N., et 140° long. E. Découverte par La Peyrouse.

CASTRIES (Charles-Eugène-Gabriel DE LA CROIX, marquis de), maréchal de France, né en 1727, servit avec gloire pendant la guerre de sept ans en qualité de lieutenant-général, et de mestre-de-camp général de la cavalerie. Peu après la paix de 1763, il fut nommé gouverneur-général de la Flandre et du Hainaut, puis appelé au ministère de la guerre. Il reçut en 1783 le bâton de maréchal de France, et fut député en 1787 à l'Assemblée des notables. Il désapprouva les changements qui se projetaient, et quitta la France en 1790. En 1792, lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, il commanda une colonne d'émigrés. Il mourut en 1801 à Wolfenbuttel, dans les états de Brunswick.

CASTRIOT (George). *Voy.* SCANDERBEG.

CASTRO, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 42 kil. S. E. de Gallipoli ; 7,850 hab. Souvent pillée par les pirates de la Barbarie.

CASTRO, *Castremonium*, village de l'État ecclésiastique, à 39 kil. O. de Viterbe. Jadis évêché et ch.-l. du duché de Castro. Cette ville, importante autrefois, fut rasée en 1648 par l'ordre du pape Innocent X, pour punir les hab. d'avoir tué leur évêque.

CASTRO OU METELIN, *Mitylène*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte N. O. de l'île de Mételin: 5,500 hab. Ch.-l. du livah de Metelin. Archevêché grec, 2 ports, grand château-fort.

CASTRO, ville du Chili, ch.-l. de l'archipel de Chiloé, à 84 kil. S. E. de San-Carlos ; 150 maisons. Le gouverneur réside à San-Carlos.

CASTRO-GIOVANNI, *Enna*, ville de Sicile, à 24 kil. N. E. de Caltanisetta, sur une mont.; 12,000 hab. Environs très fertiles.

CASTRO-REALE, ville de Sicile, à 40 kil. S. O. de Messine ; 11,000 hab. Vins, huiles. Source thermale ferrugineuse.

CASTRO-VILLARI, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 57 kil. N. de Cosenza; 5,600 hab. Bon vin, soie, coton, manne.

CASTRO-VIREYNA, ville du Pérou, ch.-l. d'un pays de même nom, 97 kil. sur 111, par 77° 38' long. O., 14° 17' lat. N. Pays montueux, froid, peu peuplé. Beaucoup de bétail et de lamas.

CASTRO (Juan DE), vice-roi des Indes, né à Lisbonne en 1500, mort à Goa en 1548, était allié à la famille royale de Portugal. En 1545, il fut chargé du gouvernement de l'Inde, et remporta sur les indigènes plusieurs victoires signalées. Aussi probe que brave, il mourut pauvre, et fut enterré aux dépens du public. On dit qu'ayant eu besoin de faire un emprunt au commerce de Goa, il offrit ses moustaches en gage ; mais les négociants se contentèrent de sa parole.

CASTRO (VACA DE), juge royal de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint au Pérou en 1540, pour y comprimer les factions et régler le régime intérieur de la colonie. A son arrivée il apprit l'assassinat de Pizarre et l'usurpation d'Almagro. Il marcha avec une armée contre ce dernier, le défit et lui fit trancher la tête ainsi qu'à tous ses complices. Il s'occupait à adoucir le sort des Indiens par de sages réglements, lorsqu'il fut disgracié en 1544, à cause de cette modération même. Il mourut en 1558.

CASTRO (Guilhem, Guillen ou Gislen DE), auteur dramatique espagnol, fut contemporain de Lopez de Véga, qui fait son éloge dans son *Laurier d'Apollon*. La plus remarquable des pièces de Castro est *le Cid*, tragédie à laquelle Corneille a fait des emprunts. Les pièces de cet auteur ont été publiées à Valence, en 1621 et 1625, 2 vol. in-4, sous le titre de *Las Comedias*.

CASTRO (Inès DE). *Voy.* INÈS.

CASTRUCCIO - CASTRUCCI ou CASTRACANI, gentilhomme lucquois, d'une famille attachée au parti gibelin, s'exila avec son père vers l'an 1300, lorsque la faction guelfe l'emporta. Après avoir servi successivement en France, en Angleterre et en Lombardie, il rentra dans Lucques, et les Gibelins le prirent pour leur chef. Il eut longtemps à combattre, et fut même arrêté et jeté dans les fers ; mais il finit par triompher de tous ses ennemis, et en 1320 l'empereur Louis de Bavière le reconnut pour duc de Lucques. Il mourut en 1328. Machiavel a écrit sa vie.

CASTRUM ALBUM, auj. CASTELLO-BRANCO.

CASTRUM DUNI OU REGIODUNUM, auj. DUN-LE-ROI.

CASTRUM NOVUM ARIANORUM, auj. CASTELNAUDARY.

CASTRUM PASINI. *Voy.* CHARAX.

CASTRUM VETERUM. *Voy.* CAULON.

CASTULO, ville de la Tarraconaise, auj. CAZORLA.

CASUENTUS, riv. de Lucanie, auj. BASIENTO.

CASUISTES. On appelle ainsi les théologiens dont les études ont pour objet de résoudre les *cas de conscience*, c'est-à-dire de décider si telle action est bonne ou mauvaise. Ces fonctions difficiles ont été la source d'une foule d'abus, et les doctrines accommodantes de certains casuistes ont décrié pour jamais cette espèce de théologiens.

CAT, une des Antilles anglaises. *Voy.* LUCAYES.

CATABATHME (GRAND-), *Catabathmus magnus*, (c.-à-d. *grande descente*), auj. *Djebel-Kebir* (c.-à-d. *grande montagne*), chaîne de mont. qui séparait la Libye maritime, la Cyrénaïque et la Marmarique d'avec l'Egypte. Les anciens crurent longtemps qu'elle séparait l'Afrique de l'Asie.

CATABATHME (PETIT-), *Catabathmus minor* en latin, auj. *El-Soughaïer*, chaîne de mont. à l'E. de la précédente, allait au S. O. rejoindre des hauteurs dites *Ogdamus* (auj. *Mogharah*), *Anagombri* (*Gerbodah*), *Bœcolicus* (*Maray*).

CATABEDA, riv. de l'Inde Transgangétique. On croit, mais sans preuve, que c'est auj. le BRAHMAPOUTRE.

CATACOMBES (de *cata*, en bas, et *cumbos*, cavité), excavations souterraines où les anciens plaçaient dans des tombes les corps qu'ils ne brûlaient pas; la plupart de ces catacombes n'étaient dans l'origine que d'anciennes carrières abandonnées. Les plus fameuses sont celles de Rome, dites de *St-Sébastien*; celles de Naples, qui, d'abord employées à la sépulture des Païens, furent au IVe siècle uniquement réservées aux Chrétiens (on y a construit un grand nombre d'églises et de chapelles) ; celles de Syracuse, qui furent jadis les célèbres Latomies de Denys-le-Tyran. Souvent les Catacombes servirent de refuge aux Chrétiens des premiers siècles, dans les temps de persécution ; ils s'y réunissaient pour célébrer en secret les mystères de leur religion. — Les Catacombes qui s'étendent sous presque toute la ville de Paris furent primitivement des carrières comme les précédentes. C'est dans ce vaste ossuaire qu'ont été recueillis les débris d'un grand nombre de cimetières répandus autrefois au sein de la ville, ainsi que les restes que renfermaient les caveaux des églises.

CATALANS, habitants de la Catalogne. *Voy.* CATALOGNE.

CATALANS OU ALMOGAVARES. On nomma ainsi des soldats mercenaires qui, en 1303, sous la conduite de Roger de Flor, entrèrent au service des Grecs et battirent les Turcs (1304-05). S'étant brouillés avec les Grecs, ils formèrent une république militaire dans la Thrace, qu'ils conquirent (1307) ; dévastèrent de même la Thessalie (1308), où ils se firent la guerre entre eux, et où Cassandria devint leur ville principale; s'emparèrent des états du roi d'Athènes, Gauthier de Brienne (1312), après lui avoir offert leurs services, et se donnèrent pour roi d'abord

Roger-Deslau (ex-ambassadeur de Gauthier), puis un fils du roi de Sicile, Frédéric II, 1326. Les plus célèbres chefs des Almogavares, après de Flor, furent Arenos, Roccafort et Entença.

CATALAUNI, ville de Gaule, dans la Belgique, auj. CHALONS-SUR-MARNE.

CATALAUNIENS (champs), vaste plaine près de *Châlons*-sur-Marne, où l'immense armée d'Attila fut détruite en 451 par les forces combinées des Francs, des Bourguignons et des Goths réunis.

CATALOGNE, *Tarraconensis* chez les Romains, *Catalaunia* en latin moderne, grande prov. de l'Espagne, au N. E. de la Péninsule, entre 40° 40' et 42° 43' lat. N., entre 1° et 2° long. E. Elle est bornée au N. par la France, à l'E. par la *Méditerranée*, à l'O. par l'Aragon, et au S. par le roy. de Valence; 300 kil. de long. sur 210 de large: 1,120,000 h. Ch.-l., Barcelone. Elle forme une capitainerie-générale, dite *de Catalogne*, et une intendance dite *de Barcelone*. La partie septent. de cette contrée offre beaucoup de mont. qui sont des ramifications des Pyrénées, entre autres le mont Serrat, dont le couvent célèbre est situé à une hauteur de 1,238 mètres. L'Èbre, la Sègre, la Fluvia, le Ter, le Llobregat, arrosent la Catalogne. Le climat est varié, mais en général chaud et humide; le sol fertile: il produit des céréales, du riz, du vin; on y cultive avec succès l'olivier, l'oranger, le citronnier et surtout l'arbre à liége. Les richesses minéralogiques de la Catalogne sont assez importantes; elles consistent en sel, plomb, antimoine, marbres, jaspes, etc. Industrie florissante. Grand commerce. Ports nombreux. — Les premiers habitants de cette contrée furent les *Ceretani*, les *Indigetes*, les *Ausetani*, etc. Soumis les premiers par les Romains, ils furent compris d'abord dans l'Hispanie Citérieure, ensuite dans la Tarraconaise. Au ve siècle, Barcelone fut le 1er siége de la monarchie des Visigoths. Enlevée à ces derniers par les Maures (712), la Catalogne ne tarda point à être réunie au vaste empire de Charlemagne. Sous les successeurs de ce prince, elle se divisa en fiefs indépendants, parmi lesquels se distinguaient le comté d'Urgel et celui de Barcelone. Le comté de Barcelone finit par absorber les autres. En 1137, Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, obtint la couronne d'Aragon; c'est à cette époque que le nom de Catalogne commença à remplacer officiellement celui de comté de Barcelone (ce nom date sans doute de la domination des Goths, et semble être une corruption de *Gothalania*). La Catalogne s'est montrée en tous temps très prompte à se séparer de la cause générale de l'Espagne. En 1641, elle se révolta contre Philippe IV, et se donna à Louis XIII; mais elle fut rendue en 1659 à ses maîtres légitimes. En 1713, elle résista un an à Philippe V. En 1812 elle fut presque organisée en départements français. En 1823 elle s'insurgea et, sous la conduite de Mina, résista longtemps aux troupes de Ferdinand VII. Les Catalans avaient des coutumes et des institutions particulières ou *fueros*, auxquelles ils tenaient beaucoup, et qui étaient fort embarrassantes pour la royauté. Les Catalans ont une langue particulière, qui est très rapprochée de l'ancienne langue d'Oc ou provençale.

CATAMARCA, ville de l'Amérique du Sud. *Voy.* SAN-FERNANDO.

CATANDUANES, une des îles Philippines, à l'E. de Luçon, par 122° 10' long. E., 13° 48' lat. N.: 53 kil. sur 31.

CATANE, *Catana* ou *Catina*, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de Catane, à 88 kil. S. O. de Palerme, sur la côte E. de l'île, à l'extrémité S. de l'Etna; de 60,000 à 80,000 hab. Évêché, université, etc. Ville bien bâtie et pavée en dalles de lave; belle cathédrale, couvents remarquables, musée; bibliothèque. Manufacture de soieries. Commerce en cuirs, laines, grains, soufre, etc. Port peu fréquenté, quoiqu'un des plus grands de la Sicile. — Fondée vers 746 ou 704 av. J.-C., par une colonie naxienne ou chalcidienne. Elle a été plusieurs fois ruinée par des tremblements de terre et les éruptions de l'Etna (1669, 1693, 1783, 1818); en 1669, il y périt 18,000 hab. L'ancienne Catane est la patrie du législateur Charondas. — L'intendance de Catane est située entre celles de Messine au N. et de Syracuse au S., sur la côte orient. de l'île.

CATANZARO, ville du royaume de Naples, ch.-l. de la Calabre Ultérieure 2e, à 300 kil. S. E. de Naples; 11,500 hab. Évêché. Draps, soieries. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

CATAONIE, région de l'Asie-Mineure, d'abord comprise dans le roy. de Cappadoce, puis dans la prov. de Cappadoce 2e, et quelquefois nommée comme une province à part. Capitale, Comana de Cappadoce.

CATARACOUI, fort du Canada, sur le lac Ontario, par 79° 40' long. O., 44° 10' lat. N. Premier établissement français en ce pays.

CATARACTES. Les plus célèbres sont celles du Nil en Afrique; du Niagara, du Mississipi, du Missouri, de la Magdalena, en Amérique; de Schaffouse, de Stambach, de la riv. d'Orco, en Suisse.

CATAS-ALTAS-DE-MATO-DENTRO, ville du Brésil (Minas-Geraes), à 35 kil. N. E. de Villarica; 2,000 hab. Riches lavages d'or.

CATAWBA (GRANDE-), riv. des États-Unis (Caroline septentr.), sort des montagnes Bleues et tombe dans le Congaree, à 26 kil. S. O. de Sumpterville, après un cours de 355 kil. Elle reçoit la Petite-Catawba.

CATAY ou CATHAY, nom donné dans le moyen âge au Nord de la Chine, et qu'on trouve souvent employé dans les romans de chevalerie.

CATCHAR. *Voy.* KATCHAR.

CATEAU-CAMBRÉSIS ou LE CATEAU, ch.-l. de cant. (Nord), à 24 kil. S. E. de Cambray; 6,015 hab. Mérinos, calicots, percales, etc. Il y fut signé en 1559, après la bataille de Saint-Quentin, un traité célèbre entre Henri II, roi de France, et Philippe II, roi d'Espagne, par lequel ce dernier recouvra Thionville, Montmédy, Damvilliers, etc.; la France recouvrait Saint-Quentin et Ham.

CATELET (LE), ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. N. de Saint-Quentin; 250 hab.

CATESBY (Marc), naturaliste anglais, né en 1680, mort en 1750, visita la Virginie, la Caroline, la Floride et les îles Bahama. De retour en Angleterre, il publia l'*Histoire naturelle* de ces contrées, en 2 magnifiques vol. in-fol. Il était membre de la Société royale de Londres. — Un autre Catesby (Robert), est connu comme l'instigateur de la conspiration des Poudres (*Voy.* POUDRES).

CATHAY. *Voy.* CATAY.

CATHELINEAU (Jacques), chef de Vendéens, né en 1758, exerçait la profession de tisserand au Pin-en-Mauge (Maine-et-Loire), lorsqu'en 1793 une insurrection éclata parmi les jeunes gens du canton de Saint-Florent appelés à tirer au sort. Cathelineau, quoique exempt de service comme homme marié, se mit à la tête des insurgés, et bientôt attaqua hardiment, et toujours avec succès, plusieurs postes républicains. Quelques mois après il fut nommé général en chef des armées vendéennes; il ne craignit pas d'attaquer Nantes (29 juin 1793), mais il fut repoussé et blessé mortellement.

CATHERINE (sainte), vierge et martyre, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du IVe siècle, et subit le martyre sous Maximin Daza, vers 312. Elle avait une instruction au-dessus de son sexe: on prétend qu'elle convertit plusieurs philosophes qui avaient été chargés par l'empereur de la faire

renoncer à sa foi. Elle est la patronne des écoles de filles. Longtemps aussi les élèves de philosophie l'ont prise pour patronne. On croit qu'elle s'appelait *Dorothée*, et que le nom de Catherine lui fut donné (du mot syriaque *céthar*, couronne), parce qu'elle remporta, dit saint Jérôme, la triple couronne du martyre, de la virginité et de la science. On la représente d'ordinaire appuyée sur une roue à demi rompue et teinte de sang. On célèbre sa fête le 25 novembre.

CATHERINE (sainte), dite *de Sienne*, née à Sienne en 1347, était fille d'un teinturier. A l'âge de 20 ans elle entra dans l'institution des sœurs de Saint-Dominique; elle y eut des révélations qui lui donnèrent bientôt une grande célébrité, et y composa des écrits mystiques qui furent très recherchés. Catherine joua un rôle important dans le schisme qui éclata en 1378, à l'occasion de la concurrence d'Urbain VI et de Clément VII: elle s'était déclarée pour le parti d'Urbain. Elle mourut en 1380, exténuée par les austérités. On la fête le 30 avril. On a d'elle des traités de dévotion, des lettres et des poésies remarquables par l'élégance et la pureté du style. L'édition la plus exacte et la plus complète de ses œuvres est celle de Jérôme Gigli, sous ce titre: *Opere della serafica santa Catarina*, Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4. On y remarque un *Dialogue entre le Père éternel et sainte Catherine*, qu'elle dicta en 1378 étant ravie en extase. — Il y eut aussi à Bologne et à Gênes deux saintes du même nom, qui se rendirent également célèbres par leur piété et leurs écrits mystiques: la première vécut de 1413 à 1463, la deuxième de 1448 à 1510.

CATHERINE DE FRANCE, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, morte en 1438, épousa Henri V, roi d'Angleterre, après le honteux traité de Troyes, en 1420. Elle devint veuve en 1422, et peu après elle épousa secrètement Owen Tudor, gentilhomme gallois, descendant des anciens souverains du pays. Elle en eut trois fils, dont l'aîné, le comte de Richmond, fut père de Henri Richmond qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, roi d'Angleterre. Étant devenue veuve 5 mois après, elle fut mariée, avec dispense du pape Jules II, au frère de son mari, qui régna sous le nom de Henri VIII, et eut de ce prince une fille qui fut reine sous le nom de Marie. Après 18 ans d'une union parfaite, Henri VIII, épris d'Anne de Boulen, demanda la dissolution de son mariage. Le pape ne voulut point y consentir; Catherine n'en fut pas moins répudiée et confinée dans le château de Kimbalton, où elle mourut en 1536. On sait que c'est ce divorce qui devint l'origine du schisme d'Angleterre.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, née à Florence en 1519, morte en 1589, épousa en 1533 le dauphin de France, depuis Henri II. Après la mort de son époux et celle de son fils aîné, François II, elle fut nommée régente du royaume pendant la minorité de son second fils, Charles IX. La ruse et la dissimulation furent ses principaux moyens de gouvernement. Elle excita la guerre civile entre les Catholiques et les Réformés, résolut la perte de ces derniers après avoir feint un instant de les favoriser, et fut la principale instigatrice de l'horrible massacre de la St-Barthélemy (1572). Elle se brouilla ensuite avec Charles IX, et fut sans influence sous le règne de Henri III. Catherine avait apporté de l'Italie le goût des arts: c'est par ses ordres qu'ont été construits le palais des Tuileries, les châteaux de Monceaux, de Chenonceaux, etc.

CATHERINE DE BRAGANCE, fille de Jean IV, roi de Portugal, épousa en 1661 Charles II, roi d'Angleterre, qui lui fit éprouver toutes sortes de mépris et de chagrins; elle supporta son sort avec résignation. Après la mort du roi elle retourna en Portugal, et fut en 1704 et 1705 régente de ce royaume pendant la maladie de son frère don Pédro.

CATHERINE I, impératrice de Russie, née en 1689 en Livonie, de parents pauvres. Elle venait d'épouser un simple soldat suédois lorsqu'elle fut réduite en captivité après la prise de Marienbourg (1702). D'une beauté remarquable, elle plut au prince Menzickoff, et bientôt après à Pierre-le-Grand lui-même. En 1711 elle accompagna ce prince dans sa campagne contre les Turcs, et lui rendit le plus important service en traitant avec les ennemis qui le tenaient enfermé sur les bords du Pruth. Le czar, après en avoir eu plusieurs enfants, la déclara son épouse; en 1724 il la fit couronner solennellement impératrice. Après la mort du czar (1725), elle fut reconnue souveraine de toutes les Russies. Elle se montra digne du trône pendant les deux années qu'elle l'occupa, en continuant l'œuvre de civilisation commencée par son époux. Elle mourut en 1727.

CATHERINE II, impératrice de Russie, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, née à Stettin en 1729, épousa forcément en 1745 le duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Élisabeth avait désigné pour son successeur, et qui régna sous le nom de Pierre III. Catherine sut se concilier l'affection des Russes, et après la mort de son époux, à laquelle on croit qu'elle ne fut pas étrangère, elle fut sacrée à Moscou avec la plus grande pompe (1762). En 1763 elle plaça sur le trône de Pologne Stanislas Poniatowski, qui avait été son amant. Bientôt après elle enleva aux Turcs la Crimée et les forteresses d'Azof, de Tangarok, de Kinburn et d'Ismaël. En 1772 elle conclut avec la Prusse et l'Autriche un traité qui démembrait la Pologne et donnait à la Russie les gouvernements de Polotsk et de Mohilow. En même temps qu'elle reculait ainsi les limites de son empire, Catherine imprimait une activité nouvelle à l'agriculture et à l'industrie, encourageait les lettres et les arts, était en correspondance avec Voltaire, et recevait à sa cour le philosophe Diderot. En 1792 elle acheva d'anéantir la Pologne, en joignant à ses états ce qui restait au dernier souverain de ce malheureux pays. Elle projetait de nouvelles conquêtes lorsqu'elle mourut, en 1796, d'une apoplexie foudroyante. On lui doit quelques écrits, et on a d'elle une *Correspondance avec Voltaire*, un drame historique, *Oleg*, etc. La gloire de cette princesse serait complète, si elle ne l'avait ternie par la dissolution de ses mœurs.

CATHERINE (ordre de SAINTE-), ordre russe spécialement affecté au sexe féminin, fut fondé par Pierre-le-Grand en 1714, en mémoire du dévouement que sa femme Catherine avait montré lors de son désastre sur le Pruth (*Voy.* CATHERINE I). La décoration consiste en une plaque qui porte sur la face une croix d'argent avec l'image de la sainte, et sur le revers un nid d'aiglons et deux aigles qui dévorent des serpents, avec cette devise: *Æquat munia comparis*. Le prince Menzickoff est le seul homme qui ait été décoré de cet ordre.

CATHOLIQUES, c.-à-d. *Universels*, nom que prennent les adhérents de l'Église latine (*Voy.* ce mot).

CATILINA (L. Sergius), d'une famille illustre de Rome, se déshonora dès sa jeunesse par ses vices et par ses crimes. N'ayant pu réussir à se faire nommer consul, il entreprit de faire assassiner Cicéron, qui avait été son concurrent. Il forma ensuite une conspiration tendant à détruire Rome par le fer et par le feu (63 avant J.-C.); elle fut découverte par Cicéron, qui le foudroya de son éloquence en plein sénat et le força à se démasquer. Catilina sortit alors de Rome et alla se mettre à la tête d'une armée de ses partisans. Se voyant vaincu, il se fit tuer à Pis-

toria (Étrurie) dans un dernier combat que lui livra Pétréius, lieutenant d'Antonius, collègue de Cicéron. *L'histoire* de cette conjuration a été écrite par Salluste; ce morceau trop court est un chef-d'œuvre.

CATINAT (Nicolas), maréchal de France, né à Paris en 1637, mort en 1712. Il quitta dans sa jeunesse le barreau pour les armes, fut nommé lieutenant-général en 1688, et vainquit le duc de Savoie à Staffarde et à la Marsaille. Le bâton de maréchal *fut le* prix de ces exploits. Placé une seconde fois à la tête des troupes françaises en Italie, il eut à combattre le prince Eugène; mais le mauvais état de l'armée, le manque d'argent et de subsistances paralysèrent ses efforts, et il éprouva quelques échecs qui amenèrent une disgrâce. Il subit en philosophe cet injuste traitement, et vécut depuis dans la retraite, fuyant la cour et pratiquant toutes les vertus. *Catinat* avait écrit des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris, 1819, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été composé par La Harpe, 1775, in-8.

CATMANDOU, ville de l'Inde, dans le Népal, par 27° 42' lat. N., 82° 34' long. E.; 5,000 maisons (22,000 jadis). Elle est remarquable par le nombre de ses temples et par ses manufactures de coton. Les Anglais y ont un représentant. On la nomme aussi *Khatmpour*.

CATON (M. Porcius), surnommé *l'Ancien* ou *le Censeur*, Romain célèbre par ses vertus, né à Tusculum, l'an 234 avant J.-C., d'une famille obscure; servit d'abord sous Fabius Maximus pendant la seconde guerre punique. Nommé préteur en Sardaigne, il acheva de soumettre ce pays aux Romains. Envoyé avec le titre de consul en Espagne et en Grèce (195), il mérita, par sa valeur et sa prudence, les honneurs du triomphe. Censeur huit ans après, il exerça ses fonctions avec une sévérité qui passa en proverbe, et mérita qu'on lui élevât une statue avec cette inscription : *A Caton, qui a corrigé les mœurs*. Dans ses dernières années, craignant la rivalité de Carthage, il terminait tous ses discours en disant qu'il fallait la détruire: *Delenda Carthago*. Il mourut l'an 149 avant J.-C., à 85 ans. Caton s'appliqua aux sciences et aux lettres; il étudia jusque dans sa vieillesse et apprit, dit-on, le grec à près de 80 ans. Cependant il regardait comme dangereux certains arts de la Grèce, et il en empêcha l'introduction à Rome. (*Voy.* CARNÉADE.) Il laissa en mourant un grand nombre de lettres, des harangues, un ouvrage intitulé : *Origines romaines*, et quelques écrits secondaires. Il ne reste de lui qu'un petit traité, intitulé : *De re rustica*, traduit en français par Saboureux de la Bonneterie, 1771. M. Lion a rassemblé et publié, sous le titre de *Catoniana*, tout ce qui reste de Caton, Gœttingue, 1826. Plutarque a écrit sa vie.

CATON (C. Porcius), surnommé *d'Utique*, petit-neveu du précédent, montra de bonne heure une âme ferme et courageuse. Amené à quatorze ans au palais de Sylla, et apercevant les têtes sanglantes des proscrits, il demanda un poignard, afin, dit-il, d'affranchir Rome de son tyran. Tout en se défiant de Pompée, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition de César, et vota contre la mesure qui donnait à ce dernier le commandement des Gaules pour cinq ans, disant aux sénateurs qu'ils se décrétaient un tyran pour l'avenir. Pendant la guerre civile, il se prononça pour Pompée, et remporta quelques avantages sur les troupes de César à Dyrrachium. A la nouvelle de la défaite de Pharsale, et peu après l'assassinat de Pompée, il rassembla les débris de l'armée républicaine et se rendit en Afrique, où Q. Métellus Scipion, à la tête de quelques troupes, se préparait à résister à César; mais Métellus ayant été battu, Caton s'enferma dans Utique et s'y perça de son épée, l'an 46 avant J.-C. On dit qu'avant de se frapper il lut et médita le *Phédon*, dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'âme.

CATON (Dionysius), auteur latin, qui vivait vers le IIIᵉ siècle de notre ère, a laissé 4 livres de *Distiques moraux* qui ont eu une grande vogue au moyen âge et qui ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. L'édition la plus estimée des *Distiques* est celle d'Othon Arntzenius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1754; ils ont été traduits en français en 1533 sous ce titre: *Les Mots et sentences dorés de maître de sagesse Caton*, etc., et réimprimés en 1798 par M. Boulard, avec une traduction en plusieurs langues. — Il ne faut pas confondre ce Dionysius Caton avec un autre poëte latin nommé Valerius Cato, qui vivait vers le temps de Sylla et dont il reste un poëme intitulé *Diræ*, où il maudit ceux qui l'ont dépouillé de ses biens.

CATORCE, la plus riche mine d'argent du Mexique, dans l'intendance de San-Luis-Potosi; elle produit par an près de 20,000,000 de francs.

CATROU (le Père), jésuite, né à Paris en 1659, mort en 1737, s'est fait un nom comme critique. Il fonda en 1701 le *Journal de Trévoux*, où il rendait compte des ouvrages nouveaux, et il en fut pendant douze ans le principal rédacteur. On lui doit en outre plusieurs ouvrages historiques : *Histoire du Mogol*, 1705; *Histoire du fanatisme protestant*, 1733; *Histoire romaine*, en 21 vol. in-4, 1725-37. Ses histoires ont le tort de n'être guère que des gazettes. Il a aussi traduit Virgile.

CATS, poëte hollandais. *Voy.* CATZ.

CATTARO, ville et port des États autrichiens (Dalmatie), à 62 kil. S. E. de Raguse, par 16° 20' long. E., 42° 26' lat. N.; 3,000 hab. Très beau port sur le golfe de Cattaro : château sur le roc inaccessible de la Pella. Évêché. Commerce actif. Cattaro est entourée de montagnes si hautes qu'en hiver à peine voit-on le soleil dans cette ville. — Fondée au VIᵉ siècle, souvent ruinée par les tremblements de terre, notamment en 1563 et 1667. Longtemps république indépendante, puis prov. vénitienne; elle passa entre les mains de l'Autriche en 1797, appartint à la France de 1807 à 1815; auj. elle est à l'Autriche.

CATTARO (cercle de), *Dalmatie mérid.* des anc., partie de la prov. autrichienne de Dalmatie, entre la Turquie d'Europe et l'Adriatique; 88 kil. sur 22; 30,000 hab. Ch.-l., Cattaro. Ce cercle est coupé en deux par les bouches du Cattaro; il est montueux, boisé, et très fertile; il produit des vins excellents.

CATTARO (golfe et bouches du), petit golfe de l'Adriatique sur la côte de Dalmatie : 130 kil. de tour; deux écueils le divisent en trois parties ou entrées qu'on nomme bouches; le fond du golfe en arrière des bouches est dit canal de Cattaro. — Les bouches du Cattaro formaient au S. E. la limite des possessions directes de Napoléon.

CATTEGAT, bras de mer qui unit la mer du Nord à la Baltique par le détroit du Sund et les deux Belt, entre le Jutland à l'O., et la Suède à l'E.; 220 kil. sur 110. Navigation dangereuse. Pêche du hareng.

CATTENOM, ch.-l. de canton (Moselle), à 9 kil. N. E. de Thionville; 1,000 hab.

CATTES, *Catti*, peuple de la Germanie, au S. des Chérusques, au N. E. des *Mattiaci*, habitait la Hesse électorale actuelle, ainsi qu'une partie du duché de Nassau et de la Westphalie, et avait pour ville principale *Castellum Cattorum* (Cassel). Ils furent battus, mais non soumis par les Romains. Au IIIᵉ siècle ils s'absorbèrent dans la confédération des Francs.

CATTS-HILL. *Voy.* BLEUES (montagnes).

CATULLE, *C. Valerius Catullus*, poëte latin, né l'an 86 avant J.-C. à Vérone ou à Sirmium, dans la Gaule Cisalpine, réussit surtout dans l'épigramme et dans le genre érotique; il est à regretter qu'il n'ait pas toujours respecté la décence. On a aussi de

lui quelques morceaux d'un genre plus sérieux, entre autres, l'épisode des *Noces de Thétis et de Pélée*, qui prouvent qu'il pouvait s'élever à la hauteur de l'épopée. Ce poëte fut lié avec les hommes les plus distingués de son temps; il ne craignit pas d'attaquer César dans ses vers, mais le dictateur, au lieu de s'en irriter, sut gagner son amitié. Il mourut jeune, à 30 ans selon les uns, à 40 selon d'autres. Parmi les nombreuses éditions de ses poésies on remarque celles d'Isaac Vossius, Londres, 1684, in-4, enrichie d'un précieux commentaire; et de Doëring, Leipsick, 2 vol. in-8, 1788-92. Catulle a été traduit par Pezay, 1771; par Noël, 1803, et par L.-Théodore Paulinier, 1840, avec le texte en regard.

CATULUS. *Voy.* LUTATIUS.

CATUMBELA, riv. de la Nigritie maritime, naît à 40 kil. N. E. de Caconda, coule au N., puis à l'O., tombe dans l'Océan à 19 kil. N. de St-Philippe-de-Benguela; cours, 440 kil.

CATURIGES, peuple de la Gaule Cisalpine, dans les *Alpes Graiæ*, faisait, du temps d'Auguste, partie des états du roi Cottius. Leur ch.-l. s'appelait aussi *Caturiges* (auj. *Chorges*). Leur territoire répond aux vallées de Chorges et d'Embrun.

CATUS, ch.-l. de cant. (Lot), à 14 kil. N. O. de Cahors; 1,300 hab.

CATZ (Jacob VAN), poëte hollandais, né à Brouwershaven, en Zélande, en 1577, mort en 1660, fut un des créateurs de la langue et de la poésie hollandaise. Il remplit dans sa patrie les premières fonctions administratives et diplomatiques, fut ambassadeur en Angleterre (1627), et grand-pensionnaire de Hollande (1636-1651); il consacra tous ses loisirs à la culture des lettres. Ses poésies se composent d'emblèmes, d'allégories et de fables; il a mérité d'être appelé le *La Fontaine* de la Hollande. Ses œuvres ont été réunies, Amsterdam, 1712, in-fol., et 1790, in-8.

CAUCA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), à 70 kil. S. O. de Clunia. Patrie de Théodose. Auj. détruite.

CAUCA, riv. de Colombie, sort du Paramo de Guanacas, forme plusieurs bras qui se réunissent, et tombe dans la Magdalena, à 150 kil. S. E. de Carthagène, sous 9° 28' lat. N., après un cours de 320 kil. du S. au N. — Elle a donné son nom au dép. de la Cauca, dans la ci-devant république de Colombie; il était divisé en 4 prov. (Popayan, Pasto, Buenaventura, Choco).

CAUCASE, *Caucasus*, nom général sous lequel on comprend un grand système de mont. qui sépare l'Europe de l'Asie au S. E, et qui s'étend entre la mer Caspienne et la mer Noire, au N. du Kour et du Rioni, par 40°-45° lat. N., et 35°-47° long. E. La chaîne principale, ou Caucase proprement dit, va du S. E. au N. O., depuis la péninsule d'Apchéron jusqu'à la forteresse d'Anapa, sur une longueur d'environ 350 kil. Beaucoup de chaînes se détachent à droite et à gauche de la chaîne principale; ce sont : au N., l'Elvend et l'Elbrouz (*Ceraunii montes*); au N. O., les collines qui bordent la mer Noire (*Caraxici montes*). Les hautes montagnes de la Crimée doivent aussi être considérées comme une dépendance du groupe caucasien; enfin, au S. O., le Caucase se rattache à l'extrémité orientale du Taurus, qui couvre toute l'Asie-Mineure. Les principales cimes du groupe caucasien sont le mont Elbrouz, qui a 5,600 mètres d'élévation; le Mquinwari ou Kasbek, 4,800, et le Chat-Elbrouz, sur les confins du Daghestan, 4,000. Un grand nombre de fleuves prennent leur source dans le Caucase; les plus importants sont : le Kouban au N. O., le Terek au N. E., le Rioni (*Phasis*) au S. O., l'Alazan au S. E. Les diverses chaînes du Caucase offrent plusieurs défilés dont quelques-uns sont célèbres, savoir : les *Portes Caucasiennes* (auj. défilé de *Dariel*), sur la route de Mosdok à Tiflis; les *Portes Albaniennes* ou *Sarmatiques*, le long des côtes du Daghestan, dans le district de Kagmancharie; les *Portes Caspiennes*, près de Téhéran; les *Portes Ibériennes*, auj. *Schaourapé*. — Le Caucase fut connu dès la plus haute antiquité; il joue un rôle important dans la mythologie des Grecs; c'est sur les cimes du Caucase que ces derniers plaçaient le supplice de Prométhée. Les nombreuses peuplades qui habitent ces mont., et qui sont aujourd'hui connues sous les noms de *Tcherkesses*, *Nogats*, *Abazes*, *Ossètes*, etc., furent presque toujours indépendantes. Chez les anciens, Mithridate seul sut pendant quelque temps leur faire reconnaître son autorité; chez les modernes, la domination des Turcs sur les montagnards du Caucase était purement nominale; les Russes, pour les soumettre, ont été forcés d'établir des lignes de forteresses sur toutes les cimes du Caucase; encore sont-ils exposés à des révoltes continuelles. — Les savants ont regardé comme sortie du Caucase la race blanche qui couvre toute l'Europe et une grande partie de l'Asie, et lui ont donné le nom de *race caucasienne*.

CAUCASE (gouvernement du), prov. de la Russie d'Europe, entre l'Astrakhan au N., les Cosaques de la mer Noire à l'O., la Circassie et le Daghestan au S., la mer Caspienne à l'E., est situé au N. de la principale chaîne du Caucase; il a 880 kil. sur 360, et 130,000 hab. Ch.-l., Stavropol. Autres villes : Georgievsk, Kisliar, Mosdok. Sol plat; beaucoup de lacs.

CAUCASE INDIEN. *Voy.* HINDOU-KHOUCH.

CAUCASIENNES (PORTES), *Caucasiæ pylæ*, auj. défilé de DARIEL. *Voy.* DARIEL.

CAUCHON (P.), évêque de Beauvais, se vendit aux Anglais qui avaient envahi la France, réclama le droit de juger la malheureuse Jeanne d'Arc qui avait été prise dans son évêché, et fut le plus acharné de ses juges. Il fut chassé de son siége par les habitants de Beauvais, et mourut tourmenté de remords en 1443.

CAUCI, peuple germain. *Voy.* CHAUCI.

CAUCOLIBERUM, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. COLLIOURE.

CAUDEBEC, *Lotomagus*, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur la Seine, à 10 kil. S. d'Yvetot; 5,295 hab. Cette ville était autrefois capit. de tout le pays de Caux; son industrie fut jadis très florissante; on y faisait surtout un grand commerce de chapeaux, dits *caudebecs*. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres religieuses du XVIe et du XVIIe siècle.

CAUDINES (FOURCHES), *Furculæ Caudinæ*. *Voy.* CAUDIUM.

CAUDIUM, auj. *Airola*, ville d'Italie (Samnium), à 28 kil. S. E. de Capoue, entre Bénévent et Calatie, sur les frontières de la Campanie. Aux environs se trouve un défilé célèbre par l'échec que les Romains y éprouvèrent sous le consulat de T. Veturius Calvinus et Sp. Posthumius Albinus. Ils s'y laissèrent enfermer par Pontius Hérennius, général des Samnites, et furent obligés de passer sous le joug (322 av. J.-C.). De là le nom de *Fourches Caudines* donné au défilé. Plus tard, les Romains défirent les Samnites aux environs de Caudium.

CAULIAC (Guy DE), médecin du XIVe siècle, fut chapelain et médecin de Clément VI et d'Urbain V, et employa son art à combattre les progrès de la peste de 1348. Il restaura la chirurgie en profitant des découvertes des Arabes, et publia en latin deux ouvrages connus sous les titres de *Grande* et *Petite Chirurgie*, qui furent longtemps la base de l'enseignement en France.

CAULINCOURT, bourg du dép. de l'Aisne, à 10 kil. O. de St-Quentin; 350 hab. Patrie de Caulincourt, duc de Vicence.

CAULINCOURT (Armand-Augustin-Louis DE), duc de Vicence, né en 1773 à Caulincourt en Picardie, mort en 1827, prit part à presque toutes les guerres de la révolution, et se fit remarquer de Bo-

naparte, qui, à son avénement, le nomma grand-écuyer, puis général de division, duc de Vicence (1805), et en 1808 ambassadeur en Russie : il sut se concilier l'estime de l'empereur Alexandre. Il rentra en France en 1811, prit part à la campagne de Moscou, et fut chargé, à la suite de nos revers, de différentes missions auprès des princes alliés, devant lesquels il défendit toujours les intérêts du fils de l'empereur. Il a été publié de 1837 à 1840, sous le titre de *Souvenirs du duc de Vicence*, d'intéressants mémoires sur l'empire.

CAULON ou **CAULONIA**, plus tard *Castrum Veterum*, auj. *Castel-Vetere*, ville d'Italie (Bruttium), au S. E. de Térine, près de la mer.

CAUMONT, ch.-l. de cant. (Calvados), à 22 kil. S. O. de Bayeux ; 2,150 hab. Commerce de volaille. Mine de fer aux environs.

CAUMONT DE LA FORCE. *Voy.* LA FORCE (DE).

CAUNE, *Caunus*, auj. *Quingi?* ville de Carie, sur la côte S., vis-à-vis de Rhodes ; célèbre par la bonté de ses figues.

CAUNE ou CAULNE, bourg du dép. des Côtes-du-Nord, à 20 kil. S. O. de Dinan ; 1,850 hab.

CAUNE (LA), ch.-l. de cant. (Tarn), à 37 kil. N. E. de Castres ; 4,050 hab. Siamoises, basin, bonneterie. — On nomme aussi *la Caune* une branche occid. des Cévennes, entre les départements de l'Hérault et du Tarn.

CAUNES (LES), *Bufentis*, ville de France (Aude), à 21 kil. N. E. de Carcassonne ; 2,258 hab. Eau-de-vie, etc. Aux environs beaux marbres de couleur variée. Ancienne abbaye de Bénédictins.

CAUNPOOR. *Voy.* KAPOUR.

CAUQUENES, ville du Chili, ch.-l. de la prov. de Maule, à 115 kil. S. E. de Santiago. Eaux minérales. — Il y a aussi dans le Chili une riv. de ce nom.

CAUSSADE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 22 kil. N. E. de Montauban ; 4,540 hab. Fabrique d'étamines, de toiles. Commerce en safran, grains et truffes.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, né à Troyes en 1583, mort en 1651, se fit une réputation comme prédicateur et devint confesseur de Louis XIII ; il se fit exiler pour avoir pris le parti de la reine-mère contre Louis XIII et Richelieu. Il a écrit : *la Cour sainte ; De Eloquentia sacra et humana ; Tragœdiæ sacræ*, etc.

CAUSSIN DE PERCEVAL (J.-J.), orientaliste, né à Montdidier en 1759, mort en 1835, remplaça Deshauteraves, dont il était l'élève, dans la chaire d'arabe au Collége de France, 1783 ; fut nommé en 1787 garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, entra en 1809 à l'Institut (Académie des Inscriptions). On a de lui une traduction française de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, 1796 ; la *Suite des Mille et une Nuits*, traduite de l'arabe, 1806 ; l'*Histoire de la Sicile sous les Musulmans*, 1802, traduite de l'arabe.

CAUTERETS, village du dép. des H.-Pyrénées, à 13 kil. S. d'Argelès ; 850 hab. Eaux thermales sulfureuses très recherchées.

CAUX (pays de), *Caleti*, partie de la H.-Normandie, au N. de la Seine ; 70 kil. sur 60. Lieux principaux : Caudebec, Lillebonne, Yvetot, St-Valery-en-Caux, Bolbec, Arques, Dieppe, Eu, le Tréport. Il fait auj. partie du dép. de la Seine-Inf. Les Cauchoises sont célèbres par leur beauté et par la singularité de leur coiffure.

CAVA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 4 kil. N. O. de Salerne ; 10,000 hab. Évêché. Nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de coton et de toiles.

CAVADONGA ou **COBADONGA**, ville des Asturies, à 48 kilomètres S. E. d'Oviédo. Pélage y fut proclamé roi par les habitants des Asturies et les Goths réfugiés, en 718.

CAVAILLON, *Cabellio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 22 kil. S. E. d'Avignon, sur la Durance : 7,041 hab. Restes d'un arc de triomphe. Mûriers, melons d'hiver renommés. Industrie. Commerce de fruits. etc. Patrie de César de Bus. — Cavaillon, jadis une des principales villes des Cavares, dans la Viennaise, était le séjour d'un corps d'utriculaires ou bateliers pour le passage de la Durance. Au IVe siècle, elle eut un évêché qui fut supprimé à la révolution.

CAVALCANTI (Guido), compatriote et ami du Dante, se montra comme lui ardent gibelin, et cultiva avec quelque succès la poésie. Il mourut en 1301. On estime surtout sa *Canzone d'Amore*, sur la nature de l'amour. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des anciens poëtes italiens*, Florence, 1527.

CAVALE (LA), *Neapolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 128 kil. N. E. de Salonique, sur le golfe de la Cavale ; 3,000 hab. Petit port.

CAVALIER (Jean), chef redoutable des Camisards, né au village de Ribaute, près d'Anduze (Gard), en 1679. De garçon boulanger qu'il était, il se fit prédicant dans les Cévennes, et, à la tête d'une multitude d'enthousiastes, il résista longtemps aux troupes de Louis XIV. Le maréchal de Villars négocia avec lui, et lui fit déposer les armes en lui assurant une pension et un brevet de colonel. Observé en France, il passa en Angleterre, y servit avec distinction, et mourut en 1740, gouverneur de l'île de Jersey.

CAVALIERI (Bonaventure), célèbre géomètre, né à Milan en 1598, mort en 1647, se lia avec Galilée et obtint par sa recommandation une chaire de mathématiques à Bologne. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances de la goutte. Cavalieri a créé la géométrie des indivisibles : il concevait les lignes comme formées d'un nombre infini de points ; les surfaces, d'une infinité de lignes, et les solides, d'une infinité de surfaces, et réussit, à la faveur de cette méthode, à résoudre un grand nombre de problèmes. Ses principaux ouvrages sont : *Geometria indivisibilium*, Bologne, 1635 ; *Trigonometria plana*, etc., 1636 ; *Exercitationes geometricæ*, 1647.

CAVALIERS, faction aristocratique anglaise, opposée à celle des *Têtes rondes*. (*Voy.* ce mot.)

CAVALLER-MAGGIORE, ville des États sardes, à 17 kil. N. E. de Saluces ; 5,150 hab.

CAVAN, ville d'Irlande, dans l'Ulster, à 102 kil. N. O. de Dublin ; 3,000 hab. Ch.-l. d'un comté de même nom, situé entre ceux de Monaghan et de Leitrim ; 84 kil. sur 40 ; 228,000 hab. Monts, marais, quelques mines ; agriculture arriérée.

CAVARES, peuple de la Gaule Transalpine, dans la Viennaise, au S., le long de la Méditerranée et du Rhône, s'étendait depuis les bouches de ce fleuve jusqu'au-dessus de l'embouchure de l'Ardèche. Villes principales : *Avenio, Cabellio, Arelate, Vasio, Arausio*, etc. Marseille y fut comprise à la fin de l'empire. Leur territoire répond aux dép. de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône (moins quelques cant. orientaux et l'île de la Camargue).

CAVARZERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 40 kil. S. O. de Venise ; 3,700 hab. Commerce de soie.

CAVAZZI (J.-Antoine), missionnaire de l'ordre des Capucins, né à Montécuculo près de Modène, fut envoyé deux fois au Congo (1654, 1670), y fit plusieurs conversions, et acquit une connaissance profonde de la langue et des mœurs du pays. Il rédigea à son retour une relation qui fut revue et publiée en 1687 par Alamandini, et qui a été traduite en français par le P. Labat, 1732.

CAVENDISH, famille anglaise à laquelle appartiennent les comtes, puis ducs de Devonshire, et les ducs de Newcastle, a pour chef sir William Cavendish, né en 1505, mort en 1557, qui était d'abord simple huissier du cardinal Wolsey ; il obtint la faveur de Henri VIII et de ses successeurs, qui l'élevèrent aux honneurs. — Son petit-fils, William Cavendish, connu sous le nom de *duc de Newcastle*, né en 1592,

mort en 1676, fut en grande faveur auprès de Jacques I et Charles I; sacrifia toute sa fortune pour défendre la cause royale; prolongea la guerre de 1639 à 1644, fut défait à Marston-Moor, s'exila après cet échec, et ne revint qu'à la restauration; il fut alors nommé chef de la justice des comtés au nord du Trent. Il avait été créé comte de Newcastle par Charles I; Charles II l'éleva à la dignité de duc. On a de lui, entre autres ouvrages: *Méthode nouvelle pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol.— Sa femme, Marguerite, duchesse de Newcastle, était une femme distinguée par son esprit; elle cultiva les lettres et la poésie. — Un autre de ses descendants, William Cavendish, comte, puis duc de Devonshire, né en 1640, mort en 1707, se fit remarquer sous Charles II par une opposition courageuse; il fut un des plus actifs promoteurs de la révolution qui renversa ce prince, et qui plaça sur le trône Guillaume d'Orange; il fut en récompense créé duc, et nommé intendant. Il fut sous la reine Anne un des commissaires chargés d'effectuer la réunion de l'Écosse à l'Angleterre. Il avait fait d'inutiles tentatives pour sauver lord William Russel, son ami, et il épousa la fille de ce généreux citoyen après son exécution. Will. Cavendish a laissé quelques poésies.

CAVENDISH (Henry), physicien et chimiste, né à Nice en 1731, mort en 1810, était fils d'un cadet de la famille des ducs de Devonshire. Il se livra à l'étude des sciences au lieu de rechercher les honneurs auxquels son nom pouvait le faire prétendre. On lui doit la découverte du gaz hydrogène, qu'il nommait *gaz inflammable* (1766), celle de la composition de l'eau et de l'acide nitrique; il détermina la densité moyenne du globe, et rendit sensible l'attraction de la terre en faisant attirer un petit disque de cuivre par une grosse boule de plomb. Sans fortune, il était négligé par sa noble famille, comme n'étant qu'un savant, lorsqu'un de ses oncles, revenu d'outre-mer, lui légua en mourant plus de 300,000 livres de rentes; il consacra cette grande fortune aux progrès de la science et à des actes de bienfaisance.

CAVENDISH (William-Henry), lord Bentinck. *Voy.* BENTINCK.

CAVINO (J.), surnommé *le Padouan*, habile graveur du XVIe siècle, s'exerça surtout à contrefaire les médailles anciennes, afin de s'enrichir aux dépens des antiquaires, et s'associa pour cette fraude coupable avec Alexandre Bassiano, autre graveur de Padoue.

CAVITE, ville de l'île de Luçon, à 13 kil. S. de Manille, par 14° 45' lat. N., 118° 34' long. E., dans le golfe de Manille; 6,000 hab. Petit fort.

CAVOUR, ville murée des États sardes, à 15 kil. S. E. de Pignerol; 5,700 hab. Soieries, toiles, tanneries. Houille, ardoise aux environs.

CAVOYE (Louis D'OGER, marquis de), né en 1640, mort en 1716, fut élevé avec Louis XIV, conserva la faveur de ce prince toute sa vie, et la mérita par son courage. Il passa le Rhin un des premiers. On le surnommait *le Brave Cavoye*. Il fut nommé grand-maréchal-des-logis de la maison du roi.

CAXAMARCA, ville du Pérou, dans l'intendance de Truxillo, par 80° 55' long. O., 7° 8' lat. N.; 2,000 hab. Belle église. — C'est dans cette ville que fut mis à mort, par les Espagnols, Atahualpa, le dernier des Incas.

CAXATAMBO, ville du Pérou, dans l'intendance de Tarma, à 175 kil. N. E. de Lima.

CAXOEIRA, ville du Brésil. *Voy.* CACHOEIRA.

CAXTON, village d'Angleterre (Cambridge), à 15 kil. O. de Cambridge; 500 hab. Patrie de l'historien Matthieu Pâris.

CAXTON (Guillaume), imprimeur anglais, né vers 1410 dans le comté de Kent, mort en 1491. Après avoir séjourné quelque temps en Hollande, et y avoir fait le commerce avec succès, il y apprit l'art d'imprimer, et l'introduisit en Angleterre vers 1472; il publia en 1474 son premier livre, *le Jeu d'échecs moralisé*. Ce nouvel art rencontra beaucoup d'opposition de la part du clergé. Les éditions de Caxton sont fort recherchées des bibliophiles.

CAYAMBÉ, riv. du Brésil, affluent de l'Amazone, où elle tombe à 31 kil. S. E. d'Ega, après un cours de 245 kil. — On nomme encore ainsi un des plus hauts sommets des Andes (6,140 mètres); il est situé sous la ligne équinoxiale, à 65 kil. N. E. de Quito.

CAYAPONIA, grand district de la prov. de Goyas au Brésil; 660 kil. sur 220. Bornes, à l'E. le Parana, au S. O. le Pardo. Les Cayapos, habitants de ce district, sont encore barbares. La partie septentrionale de cette province est traversée par un grand nombre de montagnes, qui donnent naissance à une foule de rivières, dont les principales sont: le Cayapo, le Picombas, le Pasmado, l'Appary, le Rio-Verde, etc. Ce pays fournit de beaux bois de construction.

CAYENNE, ville de l'Amérique méridionale, capitale de la Guyane française, dans l'île de Cayenne, à l'embouchure de la rivière de même nom; 5,220 hab. Port peu profond, château-fort. La chaleur y est très élevée (23° à l'ombre), et le séjour de cette ville est malsain à cause des marais environnants. — Le premier établissement français date de 1604; il s'agrandit en 1635, mais fut abandonné en 1654; à cette époque les Anglais s'en emparèrent, mais ils ne le gardèrent que dix ans (1654-1664). Un instant Cayenne fut possédée par les Hollandais (1676-77). Les Portugais la prirent en 1805. Le traité de 1814 l'a rendue à la France.

CAYENNE, île comprise entre la riv. Cayenne, la riv. Ouya, un canal qui les réunit, et l'Océan Atlantique: 44 kil. sur 31; ville principale: Cayenne. Six mois de pluie, autant de chaleur et de sécheresse extrêmes; de là un climat très malsain; le sol est d'une fertilité prodigieuse. C'est dans cette île que l'on recueille le plus beau coton de l'Amérique.

CAYENNE, riv. de la Guyane française, coule pendant 65 kil. du S. O. au N. E., et tombe dans l'Océan Atlantique par 4° 56' lat. N., 54° 35' long. O.

CAYES, ville et port d'Haïti, à 155 kil. S. O. de Port-au-Prince, par 76° 11' long. O., 8° 11' lat. N. On y comptait jadis de 12 à 15,000 hab.; auj. elle n'en a guère que 3,000. Environs marécageux.

CAYET (P.-Vict.-Palma), historien et controversiste, né en 1525 à Montrichard en Touraine, mort en 1610, étudia sous Ramus, embrassa comme lui le calvinisme, devint ministre protestant, et s'attacha à Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Il fut ramené au catholicisme par le cardinal Duperron, abjura en 1595, se fit ordonner prêtre, et fut nommé professeur d'hébreu au collége de Navarre. On a de lui, outre des œuvres de controverse oubliées, une histoire de la Navarre intitulée: *Heptaméron de la Navarride*, traduit de l'espagnol en vers français, Paris, 1602; *Chronologie novennaire*, histoire des guerres de Henri IV de 1589 à 1598, 1606; *Chronologie septennaire* (1598-1604), 1605; *Histoire prodigieuse du docteur Faust*, traduit de l'allemand, 1603. On l'accuse d'avoir été adonné à la magie.

CAYEUX, *Setuci*, ville du dép. de la Somme, à 25 kil. O. d'Abbeville, sur la Manche: 2,400 hab.

CAYLAR (LE), ch.-l. de cant. (Hérault), à 15 kil. N. de Lodève; 650 hab.

CAYLUS, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 41 kil. N. E. de Montauban; 5,424 hab.

CAYLUS (la marquise de), née DE VILLETTE, de la famille de madame de Maintenon, épousa J.-Anne de Tubières, marquis de Caylus, et se fit remarquer à la cour de Louis XIV par ses grâces et son esprit. Elle a laissé, sous le titre de *Souvenirs de madame de Caylus*, des mémoires intéressants sur son temps, qui furent publiés par Voltaire, Genève,

1770, et réimprimés en 1804 par Auger. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort : on n'est pas même d'accord sur son nom de famille. Quelques-uns la font descendre de la maison royale des Valois.

CAYLUS (Anne-Claude-Phil., comte de), célèbre archéologue, fils de la précédente, né à Paris en 1692, mort en 1765, suivit d'abord avec distinction la carrière militaire, puis quitta le service afin de se livrer tout entier à son goût pour les arts ; accompagna l'ambassadeur de France à Constantinople ; visita la Turquie, l'Asie-Mineure, et revint en 1717 avec de riches matériaux, qu'il légua en mourant au Cabinet du Roi. Il publia depuis cette époque d'importants ouvrages sur les antiquités, fut reçu à l'Académie de Peinture, 1731, et à celle des Inscriptions, 1742. Il aida les artistes de ses conseils et de sa fortune ; fit lui-même d'utiles recherches sur les moyens employés par les anciens pour peindre à l'encaustique, sur la manière d'incorporer la peinture dans le marbre, etc. Il s'occupa avec un égal succès, soit comme amateur, soit comme artiste, de peinture et de gravure. Il fut en même temps un écrivain spirituel. On a de lui : *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, gauloises*, 7 vol. in-4, 1752 ; *Nouveaux Sujets de peinture et de sculpture*, 1755 ; *Vies de Mignard, Lemoine, Bouchardon* ; des *Œuvres badines* recueillies en 1787, 12 vol. in-8, contenant des contes, féeries, etc. Il eut pour ami l'abbé Barthélemy, qui l'aida dans plusieurs de ses travaux.

CAYOR, état de Nigritie. *Voy.* KAIOR.

CAYRES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 13 kil. S. O. du Puy ; 750 hab.

CAYSTRE, *Cayster* ou *Caystros*, auj. *Kitchek-Meinder*, c.-à-d. *Petit-Méandre*, riv. de Lydie, naît près de Sébaste, et se jette dans la mer Égée près d'Éphèse. Il est célèbre par les cygnes qu'on voyait jadis en grand nombre sur ses bords. On y pêche auj. une grande quantité de mulets.

CAZACA, *Metagonium*, ville de l'état de Maroc, près de Mélilla. Château-fort sur un roc.

CAZALES (Jacques-Antoine-Marie DE), célèbre orateur, né en 1752 à Grenade (Haute-Garonne), mort en 1805, fut député de la noblesse aux états-généraux en 1789 ; défenseur ardent de la monarchie, il déploya à la tribune de grands talents oratoires. Il donna sa démission de député après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, et sortit de France. Il fit avec les princes de la maison de Bourbon la campagne de 1792, et rentra en France en 1803. Ses *Discours et opinions* ont été recueillis en 1 vol. in-8, Paris, 1821.

CAZALS, chef.-l. de cant. (Lot), à 27 kil. N. O. de Cahors ; 1,000 hab.

CAZAR, v. d'Égypte, ch.-l. de l'oasis de Dakhel.

CAZAUBON, ch.-l. de cant. (Gers), à 25 kil. S. de Roquefort, sur la Douze ; 2,300 hab.

CAZBIN. *Voy.* KAZBIN.

CAZEMBES, peuple de l'Afrique intérieure, au S. des Cassanges, à l'O. des Marovis, au N. des Champameras, à l'E. de la Guinée inférieure, par 10°-15° lat. S., 20°-25° long. E. Ce peuple paraît être fort nombreux ; mais il est encore peu connu.

CAZÈRES, *Calagorris*, ch.-l. de canton (H.-Garonne), sur la Garonne, 34 kil. S. O. de Muret ; 2,000 hab. Chapelleries, tanneries, teintureries.

CAZORLA, *Castulo*, ville d'Espagne, à 55 kil. N. E. de Jaen ; 1,200 hab. Elle est entourée d'une chaîne de montagnes qui portent le même nom.

CAZOTTE (J.), écrivain du XVIIIe siècle, né à Dijon en 1720, fut d'abord employé dans l'administration de la marine, et envoyé en 1747 à la Martinique comme contrôleur des îles du Vent. Il quitta d'assez bonne heure les affaires et se retira dans une campagne qu'il possédait à Pierry près d'Épernay, pour s'y livrer à ses goûts littéraires. A la fin de sa vie, il entra dans une secte d'illuminés, et se fit dès lors remarquer par une piété exaltée. Il prit parti contre la révolution et fut arrêté après le 10 août 1792 ; il allait être égorgé aux funestes journées de septembre, lorsque sa fille, qui s'était enfermée avec lui dans sa prison, lui sauva les jours en le couvrant de son corps. Il sortit alors de prison : mais, repris quelques jours après, il périt sur l'échafaud (25 septembre) ; il supporta la mort avec un courage héroïque. La Harpe attribue à Cazotte une prédiction fort singulière sur la révolution. Cazotte a composé, entre autres ouvrages, *Olivier*, poëme en prose, qui obtint un grand succès, 1763 ; *le Diable amoureux*, 1772 ; des *Contes arabes* faisant suite aux *Mille et une Nuits* ; des fables, des nouvelles, etc. Tous ces ouvrages montrent une imagination riche. Il écrivait en vers avec une étonnante facilité ; on attribua même à Voltaire quelques-unes de ses productions. On a donné plusieurs éditions de ses œuvres ; la plus complète est celle de Bastien, 4 vol. in-8, Paris, 1816.

CEA, riv. d'Espagne, dans la prov. de Léon, prend sa source à 58 kil. N. E. de Léon, coule au S., et tombe dans l'Esla à 7 kil. N. E. de Benavente, après un cours de 14 kil. — Elle donne son nom à une ville d'Espagne, située sur ses bords, à 13 kil. N. de Sahagun ; 1,000 hab.

CEARA, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Grande, Parahiba, Piauhy, Pernambouc, et la mer, par 30°-44° long. O., et 2°-7° lat. S. : 440 kil. sur 400. Le ch.-l. est Céara, dite aussi Fortalezza ; mais la ville la plus commerçante est Aracaty. On y trouve plusieurs chaînes de montagnes, qui presque toutes se dirigent du S. O. au N. E. et donnent naissance à de nombreuses rivières. Le sol, en général sablonneux, est assez fertile dans les montagnes. On y cultive le maïs, l'ananas, le tabac, etc. Les plaines offrent d'immenses pâturages.

CEBENNA MONS, auj. monts CÉVENNES.

CÉBÈS, philosophe grec, né à Thèbes vers le milieu du IVe siècle avant J.-C., fut disciple de Socrate ; il est un des interlocuteurs du *Phédon* de Platon. Cébès avait composé plusieurs traités dont un seul nous est parvenu : il est intitulé *Pinax*, ou *Tableau* : l'auteur se suppose placé devant un tableau qui représente toutes les scènes de la vie humaine et il en donne la description. Quelques-uns attribuent cet écrit à un auteur plus récent. Le *Tableau* de Cébès se trouve d'ordinaire à la suite d'Épictète. Il a été publié à part par Gronovius, Amsterdam, 1689 ; par J. Schweighaeuser, Leipsick, 1798, et traduit en français par Gilles Boileau, 1653, et par Camus, 1796.

CEBOLLA, ville d'Espagne (Tolède), près du Tage, à 42 kil. O. de Tolède ; 2,500 hab. On y remarque le château du duc d'Albe. Vins blancs.

CECCANO, ville de l'État ecclésiastique, à 8 kil. S. de Frosinone ; 3,500 hab.

CECCO D'ASCOLI (Francesco STABILI, dit), auteur d'un poëme didactique italien intitulé l'*Acerbo* (d'*acervus*, tas, recueil), où il traite de la physique et de l'astrologie, naquit à Ascoli vers 1257, enseigna l'astrologie à Bologne (1322-25). Il fut accusé d'avoir mal parlé de la religion, et brûlé par l'inquisition de Florence, en 1327. L'*Acerbo* a été imprimé pour la première fois à Venise en 1476, et a été plusieurs fois réimprimé depuis.

CECIL (William), baron de Burleigh, secrétaire d'état sous Édouard VI et Élisabeth, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1520, dans le comté de Lincoln, mort en 1598, fut élu deux fois membre du parlement, et s'y fit remarquer par la fermeté et l'indépendance de ses opinions. Nommé secrétaire d'état par Élisabeth en 1558, il fit assembler un parlement où l'on traita d'un plan de réforme dans la religion, et il eut la plus grande part à l'établissement des 39 articles qui forment la

base de cette réforme. On lui doit aussi un règlement relatif aux monnaies, qui, depuis Henri VIII, avaient été altérées. Élisabeth, pour le récompenser de ses services, le créa baron de Burleigh en 1571. En 1588, il conclut un traité très avantageux pour l'Angleterre, entre Élisabeth et les états de Hollande. — Son fils, Robert Cécil, ministre sous Élisabeth et Jacques I, fut envoyé auprès de Henri IV, roi de France, pour traiter de la paix avec l'Espagne. Il contribua beaucoup à la mort du comte d'Essex. Il fut continué dans le ministère par Jacques I, comblé par lui de faveurs, et fait comte de Salisbury.

CÉCILE (sainte), vierge et martyre, vivait en Sicile, selon Fortunat de Poitiers, et mourut pour la foi vers l'an 176. Les musiciens ont choisi sainte Cécile pour leur patronne, parce qu'en chantant les louanges de Dieu elle s'accompagnait d'un instrument. On célèbre sa fête le 22 novembre.

CECILIUS STATIUS. *Voy.* CÆCILIUS.

CECINA. *Voy.* CÆCINA.

CECLAVIN, ville d'Espagne (Badajoz), à 15 kil. N. E. d'Alcantara ; 3,000 hab.

CÉCROPS, fondateur d'Athènes, était originaire de Saïs en Égypte. Il aborda avec une colonie dans l'Attique vers l'an 1643 avant J.-C., et fonda une partie des douze bourgades dont Athènes devint plus tard la capitale. Il établit le tribunal de l'aréopage, répandit le culte de Minerve et de Jupiter, enseigna aux habitants de l'Attique l'agriculture, et introduisit parmi eux les mariages et les sépultures. Il mourut vers l'an 1594.

CÉCUBE, *Cæcubus mons*, coteau d'Italie, dans le Latium, entre Terracine et Gaète ; produisait jadis des vins exquis.

CÉDAR, ville de l'Arabie Déserte, dans le voisinage de la Palestine, doit son nom à Cédar, fils d'Ismaël, son fondateur. On nomme quelquefois dans la Bible pays de Cédar toute l'Arabie Déserte. — Plusieurs villes et petites riv. des États-Unis portent le même nom, une entre autres dans l'état de Virginie.

CEDRENUS (George), moine grec du XIe siècle, suivant la préface de Xylander, est auteur d'une chronique qui s'étend depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène (1057), et que l'on trouve dans la Byzantine. C'est une compilation sans critique.

CÉDRON, torrent de Judée, à l'E. de Jérusalem, coulait dans une vallée profonde et tombait dans le lac Asphaltite.

CEÉLATHA, 19e campement des Israélites dans le désert. C'est là que périrent Coré, Dathan et Abiron.

CEFALU, *Cephalædis*, ville de Sicile, sur la côte N., à 62 kil. S. E. de Palerme ; 9,000 hab. Évêché.

CEILLIER (Remi), savant bénédictin, né en 1688 à Bar-le-Duc, et mort en 1761, à l'abbaye de Flavigny, dont il était prieur titulaire, est auteur d'une *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-63, en 23 vol. in-4, ouvrage savant et précieux, qui rivalise avec celui de Dupin sur le même sujet, et qui contient des analyses étendues de chaque auteur. On a publié en 1782 un 24e vol. qui se compose de tables.

CELANO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 33 kil. S. E. d'Aquila ; 2,200 hab.

CELANO (lac de), *Fucinus lacus*, dans l'Abruzze Ultérieure 2e ; 16 kil. sur 22 : très poissonneux, entouré de montagnes. *Voy.* FUCIN.

CÉLÈBES, île de la Malaisie, dans le Grand Océan Equinoxial, entre 117° et 123° long. E. et entre 1° 30' lat. N. et 5° 50' lat. S. ; 800 kil. de long sur 240 kil. de large environ ; elle est découpée par de fortes échancrures qui la divisent en quatre grandes péninsules. Environ 2,000,000 d'hab. Le sol de cette île est de la plus grande fertilité ; il produit en abondance toutes les plantes tropicales et les épices. Une grande partie de l'île est couverte de forêts immenses, riches en bois précieux, mais qui servent de retraite à une foule d'animaux sauvages et féroces et de reptiles dangereux. Célèbes fut découverte et occupée partiellement d'abord par les Portugais (1525) ; elle fut prise ensuite, de 1660 à 1667, par les Hollandais qui la possèdent aujourd'hui presque tout entière. Leurs possessions se divisent : 1° en *possessions immédiates*, dites *gouvernement de Macassar*, et contenant le district de Macassar et les résidences de Bonthain, de Maros, de Manado (la plus importante de toutes ; elle relève immédiatement du gouverneur des Moluques) ; 2° en *possessions médiates*, comprenant la plus grande partie de l'île, et subdivisées en une foule de petits états protégés ou vassaux, dont les principaux sont : Boni, Ouajou (Waju), Louhou, Macassar, Mandhar, etc. Les naturels de l'île Célèbes, que l'on croit d'origine malaise, ont le teint cuivré ; ils pratiquent la polygamie, et ont embrassé le mahométisme depuis le XVIe siècle environ. — Célèbes donne son nom à un groupe d'îles dont les principales sont, après Célèbes, Sangir, Banca, Bouton, Xoulla, Salayer.

CELENDERIS, *Kelendereh*, ville de la Cilicie Trachéotide, sur la mer, entre les promontoires *Anemurium* et *Sarpedonium*, était, à ce qu'on croit, d'origine samienne. — Il y avait une *Celenderis* en Argolide, à 17 kil. S. E. de Trézène.

CÉLÈNES, *Celænæ*, ville de Phrygie, jadis capit. de ce roy., sur le Méandre, près de sa source. Midas régnait à Célènes.

CÉLÉNO, une des Harpies. *Voy.* HARPIES.

CÉLÈRES (du latin *celer*, prompt), corps de cavalerie d'élite, institué par Romulus pour lui servir de garde, se composait de 300 hommes. Ils furent remplacés par les chevaliers.

CÉLESTIN I (saint), pape de 422 à 432, fit condamner la doctrine de Nestorius. Il nous reste des *Lettres* de lui, qui se trouvent dans la *Collection des lettres des papes* de Constant. On le fête le 19 mai.

CÉLESTIN II, pape, était Français et se nommait *Gui du Chastel* avant son exaltation ; il succéda à Innocent II en 1143, et mourut l'année suivante.

CÉLESTIN III, connu d'abord sous le nom du *cardinal Hyacinthe*, pape de 1191 à 1198, fut élu à 85 ans. Il sacra l'empereur Henri VI, avec l'impératrice Constance ; donna la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payerait un tribut au Saint-Siége ; fit prêcher des croisades, et encouragea de tout son pouvoir ces saintes entreprises. Il reste de lui 17 *Lettres* dans le recueil de Constant.

CÉLESTIN IV, *Geoffroy de Castiglione*, pape en 1241, mourut 18 jours après son élection.

CÉLESTIN V (saint), nommé d'abord *Pierre de Moron*, né dans la Pouille, fut élu pape en 1294. Avant son élection, il était entré dans l'ordre des Bénédictins, et avait fondé un nouvel ordre qui porta son nom (*Voy.* CÉLESTINS). Il vivait dans une cellule, livré aux plus dures austérités, lorsqu'on alla lui porter la tiare. Son inexpérience des affaires mondaines lui fit commettre bien des fautes et il fut forcé d'abdiquer cinq mois après son élection. Boniface VIII, son successeur, le fit enfermer au château de Fumone en Campanie, où il mourut deux ans après. Clément V le canonisa. On a de lui divers *Opuscules*.

CÉLESTIN, antipape, élu en 1124, ne garda le Saint-Siége que 24 heures, et le céda à Honorius II.

CÉLESTINS, ordre religieux fondé en 1254 par Pierre de Moron, depuis pape sous le nom de Célestin V, suivait avec de légères différences la règle de saint Benoît. Son premier monastère fut établi par Pierre de Moron au mont Magelle, dans l'Abruzze. Les Célestins furent introduits en France par Philippe-le-Bel en 1300. Cet ordre a été supprimé en 1778, à cause de la corruption qui s'y était introduite.

CÉLESTIUS, hérésiarque, né dans la Campanie

au IVe siècle, partagea les doctrines de Pélage. Leurs partisans sont appelés Célestiens ou Pélagiens.

CÉLÉSYRIE, *Cœlesyria*, c.-à-d. *Syrie creuse*, nom donné primitivement à la profonde vallée comprise entre le Liban et l'Antiliban et que traverse le Léonte; dans la suite, ce nom s'étendit aux parages voisins. En 112 av. J.-C., la Célésyrie forma en faveur d'Antiochus de Cyzique, un état particulier qui avait pour ch.-l., Damas. La Célésyrie fait auj. partie des pachaliks de Tripoli et de Damas.

CELLÆ NIGRÆ. *Voy.* CASES NOIRES.

CELLAMARE (Antoine GIUDICE, duc de Giovenazzo, prince de), né à Naples en 1657, mort à Séville en 1733, fut nommé, en 1715, ambassadeur d'Espagne à la cour de France. Là il devint l'âme d'une conspiration formée contre Philippe d'Orléans, régent du royaume, et dont le but était de transférer la régence de France au roi d'Espagne Philippe V. Mais ce dessein fut découvert, et le prince de Cellamare se vit obligé de quitter la France. On trouve l'histoire de la conspiration dans les *Mémoires de la Régence*, Amst., 1749, 5 vol. in-12.

CELLARIUS. Ce nom, qui n'est que le nom allemand *Keller* latinisé, a été porté par un assez grand nombre de savants allemands. Le plus célèbre est Christophorus Cellarius, philologue et érudit, né en 1638 à Smalcalde en Franconie. Il enseigna la philosophie et les langues orientales à Weissenfels, devint successivement recteur des colléges de Weimar, Zeitz, Mersbourg, et enfin professeur d'éloquence et d'histoire à Halle où il mourut en 1707. Outre un grand nombre d'éditions d'auteurs latins, on lui doit: *Orthographia latina; Antibarbarus*, 1695; *Breviarium antiquitatum romanarum; Notitia orbis antiqui*, Leipsick, 1701. Ce dernier ouvrage est le plus important de ceux de Christophorus Cellarius, mais il a été surpassé depuis par les travaux de Delille et de d'Anville. Il a été réimprimé en 1773, avec des additions de Schwartz. On en a publié un supplément sous le titre d'*Appendix*, qui contient 18 nouvelles cartes, Leipsick, 1776.

CELLE, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 7 kil. N. O. de Melle; 1,100 hab.

CELLE, ville du Hanovre. *Voy.* ZELL.

CELLINI (Benvenuto), orfèvre et sculpteur florentin, né en 1500, mort dans sa patrie en 1570. Il signala sa bravoure en défendant le château Saint-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon, qu'il tua, dit-on, lui-même d'un coup d'arquebuse. François I l'attira en France, le fit travailler pour le château de Fontainebleau et le combla de bienfaits. Cellini exécuta en marbre plusieurs figures et en jeta quelques-unes en fonte. Parmi ces dernières, on remarque un groupe de *Persée qui coupe la tête de Méduse*; et parmi les premières, un *Christ* pour la chapelle du palais Pitti. On a de lui: *Traité sur la sculpture et la manière de travailler l'or*, Florence, 1568; l'*Histoire de sa vie*, Naples, sans date, 1 vol. in-4, et des *Mémoires* curieux, traduits de l'italien par M. Saint-Marcel, Paris, 1822, in-8.

CELSE, *Aurelius Cornelius Celsus*, surnommé *l'Hippocrate latin* et *le Cicéron de la médecine*, né à Rome ou à Vérone, d'une famille distinguée, vécut dans le Ier siècle de notre ère. On ne sait rien sur sa vie; on croit qu'il exerça la médecine. Il avait embrassé toutes les sciences, et avait rédigé une sorte d'encyclopédie dans laquelle, au jugement de Quintilien (XII, c. II), il traitait avec un égal succès de l'agriculture, de l'art militaire et de la médecine. Il ne nous reste de lui qu'un traité de médecine, *De re medica* ou *De medicina*, en huit livres, que l'on regarde comme l'ouvrage le plus précieux en ce genre que nous aient légué les Romains, et qui n'est pas moins remarquable par le style que par le fond des choses. Celse a surtout suivi Hippocrate et Asclépiade; il paraît appartenir à la secte des Eclectiques. Son ouvrage a eu plus de 60 éditions. Les plus estimées sont celle de Léonard Targa, Padoue, 1769, avec de bonnes notes, réimprimée en 1785 à Leyde avec des améliorations; et celle d'Ed. Milligan, Londres, 1826. Celse a été traduit en français par H. Ninnin, 1753, et par MM. Fouquier et Ratier, 1824.

CELSE, *Celsus*, philosophe épicurien, qui vivait au IIe siècle, sous Trajan et ses successeurs, avait composé, sous le titre de *Discours véritable* (*Discursus verus*), un ouvrage où il attaquait le christianisme naissant par les armes du raisonnement et par celles du ridicule, et qu'Origène crut devoir réfuter. L'ouvrage de Celse était écrit en grec; il ne nous est pas parvenu, mais on en trouve des morceaux étendus dans la *Réfutation de Celse* par Origène. Ce philosophe fut lié avec Lucien, qui lui dédia un de ses dialogues, *le Faux Prophète*.

CELSIUS (Olaüs), botaniste, théologien et orientaliste suédois, membre de l'académie de Stockholm, né en 1670, mort en 1756. Charles XI lui fit faire plusieurs voyages dans les principaux états de l'Europe, pour constater et déterminer les diverses plantes citées dans la *Bible*. Ses principaux écrits sont: dix-sept *Dissertations*, réunies sous le titre: *Hierobotanicon*, Upsal, 1745 et 1747; Amsterdam, 1748, in-8; le *Catalogue* des plantes des environs d'Upsal, 1732 et 1740, et plusieurs *Dissertations* sur la théologie, l'histoire et les antiquités. Celsius est le fondateur de l'histoire naturelle dans sa patrie; il fut le premier maître et le protecteur de Linné, qui a donné à un genre de plantes le nom de *Celsia*.

CELSIUS (André), professeur d'astronomie à Upsal, né en 1701, mort en 1744, accompagna Maupertuis, Clairaut, Lemonnier dans leur voyage à Tornéo; il fit élever à ses frais un observatoire à Upsal. On a de lui: *Dissertatio de novo methodo dimetiendi distantiam solis a terra*, 1730; un *Recueil de 316 observations d'aurores boréales*, faites de 1716 à 1732; *Disquisitio de observationibus pro figura telluris determinandâ in Gallia habitis*, etc.

CELTES, *Celtæ*, grand peuple de la Gaule, issu de la race indo-germanique, qui à une époque fort ancienne semble s'être répandu de l'E. à l'O. dans la partie centrale de l'Europe, et avoir laissé sur sa route diverses tribus, entre autres les Cimmériens dans la Tauride, les Cimbres dans le Jutland, et diverses peuplades de l'Illyrie ancienne, avant de se fixer en masses plus grandes dans la Gaule. Selon les uns, le nom de Gall ou Gael (*Gallus*) est synonyme de Celtes demeurant dans la Gaule; suivant les autres, il désigne la population indigène primitive avec laquelle les Celtes, qui ne seraient alors autre chose que les Kymris (*Voy.* ce mot), partagèrent le pays. De la Gaule, les Gallo-Celtes ou les Celtes et les Galls réunis émigrèrent en Germanie, où ils occupèrent la Bohême, puis la Bavière; en Italie, dont presque toute la partie sept. prit le nom de Gaule Cisalpine, et où ils laissèrent les Lygurs (*Ligurie*), les Isombra (*Insubrie*) et les Ombra (*Ombrie*); en Hispanie, où l'on trouve des Gaels purs, tels que les Callaïques (*Galice* et *Portugal*) et les Celtiques, et des Gaels mêlés aux indigènes, les Celtibères; enfin en Bretagne, dans le pays de Galles et en Hibernie. (*Voy.* CELTIQUE et GAULOIS.)

CELTIBÈRES, *Celtiberi*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), à l'E. des *Carpetani*, à l'O. des *Edetani*, occupait les sources de l'*Anas* (Guadiana) et du Tage et tous les lieux environnants. Place principale, *Bilbilis*. Ils étaient, comme l'indique leur nom, de race mixte et composés de Celtes et d'Ibères.

CELTICUM PROMONTORIUM. *Voy.* ARTABRUM PROM.

CELTIQUE, *Celtica*. Ce nom, donné d'abord vaguement à toute la Gaule Transalpine, désigna, au temps de César, la Gaule proprement dite, comprise entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne et la partie inférieure du Rhin. Au temps d'Auguste, on donna le nom de *Gaule Celtique*

l'ensemble des quatre Lyonnaises. *Voy.* LYONNAISE.

CELTIQUES, *Celtici*, peuple de l'Hispanie (Lusitanie), entre l'embouchure du *Tagus* (Tage) et une partie du cours inférieur de l'*Anas* (Guadiana). Leur pays répond à peu près à l'Alentéjo, plus une portion de l'Estramadure tant portugaise qu'espagnole, et une petite partie de l'Andalousie.

CELY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 13 kil. S. O. de Melun; 520 hab. On voit aux environs un château bâti par Jacques Cœur en 1400.

CENCHREES, *Cenchreæ*, auj. *Kenkri*, ville de la Grèce ancienne, sur le golfe Saronique, était un des deux ports de Corinthe.

CENCI, famille romaine célèbre par ses richesses, ses crimes et ses malheurs, prétendait avoir pour tige le consul Crescence, et fournit dès 1106 un cardinal qui se rendit fameux en se révoltant contre le pape Grégoire VII et en le retenant captif. — Le plus célèbre membre de cette famille est François Cenci, qui vivait au XVIe siècle. Ses mœurs étaient fort corrompues; il fut accusé plusieurs fois d'un vice infâme, et acheta ses juges à prix d'or. Il avait quatre fils et une fille, la célèbre Béatrix Cenci; il les maltraitait cruellement ou les faisait servir à ses plaisirs brutaux. On l'accuse même d'avoir fait assassiner les deux aînés. Révoltée de tant d'horreurs, Béatrix, sa fille, de concert avec deux de ses frères et Lucrèce, leur mère, fit assassiner François Cenci. Accusés de parricide, ils périrent tous quatre sur l'échafaud par la sentence de Clément VIII (1605). Ce triste événement fit une impression profonde sur le peuple de Rome, et pendant plusieurs siècles le nom de Béatrix Cenci s'est conservé dans les chants populaires. Le supplice des Cenci a été reproduit dans plusieurs tableaux dont le plus célèbre se voit aujourd'hui dans le palais Colonna, à Rome, et a longtemps été attribué à Guido Reni. MM. Bouilly et Ant. Béraud ont fait entrer les aventures de Béatrix dans un drame intitulé : *Guido Reni ou les Artistes.*

CENDRES (MERCREDI DES), premier jour du carême dans l'église latine, et le lendemain du *Mardi-Gras*. On l'appelait jadis *caput jejunii*, le commencement du jeûne. Chez les premiers Chrétiens, ce jour était celui où se faisaient les pénitences publiques; les pénitents se présentaient en signe d'affliction la tête couverte de cendres. Aujourd'hui, il n'y a plus de semblables pénitences, mais les fidèles se rendent à l'église, où le prêtre leur fait une croix sur le front avec de la cendre, en prononçant ce verset de la Genèse (III, 19) : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

CÈNE (du latin *cœna*, souper), cérémonie religieuse qui se fait le Jeudi-Saint en commémoration du dernier repas que J.-C. fit avec ses apôtres la veille de la Passion, et pendant lequel il leur lava les pieds. Les archevêques, les abbés, les prieurs de communauté, ont l'usage de faire tous les ans la Cène et de laver, à l'imitation de J.-C., les pieds de douze clercs ou pauvres. Les rois de France ont pratiqué cette cérémonie jusqu'en 1830. Léonard de Vinci et le Poussin ont représenté la Cène dans d'admirables tableaux. Ils ont tous deux choisi le moment où Jésus déclare à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahira.

CENEDA, *Ceneta* ou *Cenitense Castrum*, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 58 kil. N. de Venise; 4,500 hab. Evêché.

CENEROTH, ville de Judée, dans la tribu de Nephtali, donna son nom au lac de *Céneroth* ou de *Genesareth*, dit aussi lac de *Tibériade*.

CENETA, ville de Vénétie, auj. CENEDA.

CENIS (mont), *mons Cineris* ou *Cinereus, mons Cittenius, Sibenicum jugum*, montagne des Alpes, dans les États sardes, à 50 kil. E. de St-Jean de Maurienne, à 17 kil. N. O. de Suse, forme le nœud des Alpes Cottiennes et des Alpes Grecques. Ses cimes les plus hautes atteignent 3,600 mètres. Le mont Cenis est un des passages des Alpes les plus fréquentés. Ce passage jusqu'en 1802 ne s'effectuait qu'à dos de mulet. Napoléon y a fait construire une superbe route qui mène de Lans-le-Bourg à Suse. Il a aussi considérablement augmenté l'hospice du mont Cenis, fondé jadis par Louis-le-Débonnaire. — La tradition rapporte qu'anciennement d'immenses forêts couronnaient cette montagne, et qu'ayant été incendiées toutes à la fois, une énorme quantité de cendre couvrit les flancs du mont Cenis; d'où son nom *Cinereus mons* (mont de cendres).

CÉNOBITE (de *cœnos*, commun, et *bios*, vie). On nommait ainsi certains religieux qui vivaient en communauté, par opposition aux anachorètes, qui vivaient séparés les uns des autres. *Voy.* MOINES.

CÉNOMANS, *Cenomani*, peuple de la Gaule Transalpine, dans la Troisième Lyonnaise, faisait partie de la confédération des Aulerques et occupait le pays qui forma plus tard le Maine oriental. Il avait pour capitale *Suindinum* ou *Cenomani* (auj. Le Mans). — Vers le IVe siècle avant J.-C., la plus grande partie des Cénomans fit une invasion en Italie, où ils déplacèrent les *Euganei*, et s'établirent au N. du Pô, entre l'Adige et l'Adda. Le territoire qu'ils occupèrent correspond à peu près aux légations de Mantoue et de Brescia.

CENSEURS. On appelait ainsi à Rome certains magistrats dont les fonctions ne consistèrent d'abord qu'à faire le *cens* ou le dénombrement des citoyens, et à évaluer leur fortune; mais dans la suite leur pouvoir acquit une plus grande importance : ils furent chargés de surveiller les mœurs et d'infliger des notes de flétrissure aux chevaliers et aux sénateurs, et même d'exclure ces derniers des assemblées du sénat. Les premiers censeurs furent créés l'an 442 avant J.-C.; il y en avait deux, et leurs fonctions devaient durer 5 ans; mais bientôt, dans la crainte qu'ils n'abusassent de leur autorité, on en limita la durée à un an et demi. Cette magistrature fut d'abord réservée aux patriciens, elle devint accessible aux plébéiens l'an 339 av. J.-C. La censure fut abolie sous Auguste; toutefois les empereurs en exercèrent eux-mêmes les fonctions jusqu'à Vespasien; mais après la mort de ce prince on voit disparaître toute trace de cette magistrature. L'empereur Dèce voulut la rétablir, mais cette tentative n'eut pas de résultat.

CENSORINUS, grammairien latin du IIIe siècle, vivait sous Alexandre-Sévère et ses successeurs. De ses divers ouvrages, il ne nous reste qu'un traité *De die natali*, qu'il composa à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'un de ses amis. Ce livre traite de la naissance et de la vie de l'homme, des jours, des mois, des années, des rites religieux, et est fort précieux pour les usages de l'antiquité. Les meilleures éditions sont celles d'Havercamp, Leyde, 1743, avec d'amples commentaires, et de Gruber, Nuremberg, 1805.

CENSORINUS (App. Claud.), prit la pourpre sous Claude II en 269, et fut tué sept jours après par ses propres soldats à cause de sa rigueur extrême.

CENT ANS (guerre de). On donne ce nom à cette longue et sanglante rivalité qui divisa la France et l'Angleterre pendant les XIVe et XVe siècles, de 1337 à 1437, sous les règnes de Philippe VI de Valois, de Jean I, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII en France; d'Édouard III, de Richard II, de Henri IV, de Henri V et de Henri VI en Angleterre. *Voy.* FRANCE (article historique), et GALLES (prince de), BEDFORD, DUNOIS, JEANNE D'ARC, etc.

CENTAURES, monstres demi-hommes et demi-chevaux, nés, suivant l'opinion commune, d'Ixion

et d'une Nue que Jupiter avait substituée à Junon. (*Voy.* IXION.) Ils habitaient aux environs des monts Ossa et Pélion en Thessalie. Ayant voulu, aux noces du Lapithe Pirithoüs avec Hippodamie, enlever cette princesse, ils furent repoussés et battus par les Lapithes, qui les forcèrent à quitter le pays et à se disperser. Les Centaures les plus célèbres sont : Nessus, Chiron, Eurytus, Amycus, Pholus. *Voy.* LAPITHES.

CENT-JOURS. On appelle ainsi la dernière période du règne de Napoléon, commençant le 20 mars 1815, date de l'arrivée de l'empereur aux Tuileries, et finissant le 28 juin de la même année, date de la 2e restauration des Bourbons. Cet intervalle fut marqué par l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire (22 avril), la coalition étrangère, le champ de mai (1er juin), et la bataille de Waterloo (18 juin), à la suite de laquelle Napoléon abdiqua pour la deuxième fois.

CENTLIVRE (mistriss), née Suzanne FREEMAN, femme célèbre en Angleterre par ses aventures romanesques et son talent dramatique, naquit en 1667 dans le Lincolnshire, resta orpheline à 12 ans; se vit forcée, par les mauvais traitements, à fuir de la maison où elle était élevée; passa quelque temps à Cambridge, sous des habits d'homme, en compagnie d'un jeune étudiant; se maria, et devint deux fois veuve en 4 ans. Elle se fit alors auteur pour vivre, puis monta sur la scène; elle n'eut pas un grand succès comme actrice, mais sa beauté fut remarquée d'un jeune homme de famille nommé *Centlivre*, qui l'épousa (1706) et la mit à l'abri du besoin. Elle mourut en 1723. On a d'elle plusieurs comédies dont quelques-unes eurent de la vogue : les meilleures sont : *The Busy-Body* (l'Affairé) ; *A bold stroke for a wife* (Un coup hardi pour une femme), et *The Wonder* (la Merveille), jouée en 1714.

CENTO, ville de l'Etat ecclésiastique, sur le canal de Cento, à 27 kil. S. O. de Ferrare, 4,000 hab. Patrie de Jean-François Barbieri, dit le Guerchin.

CENTORBI, *Centuripa*, ville de Sicile (Catane), à 28 kil. N. O. de Catane; 3,000 hab. Beaucoup de ruines antiques.

CENTRE (canal du), unit la Loire à la Saône en passant par Paray, Palinge, Saint-Léger, Chagny; le bief de partage est à Montchanain : longueur totale, 125 kil. Il fut creusé sous Louis XVI et porta d'abord le nom de canal du Charolais.

CENTREVILLE, nom commun à plusieurs villes des Etats-Unis, dont la principale est dans l'état de Maryland, ch.-l. du comté de Queen-Ann, à 44 kil. N. E. d'Annapolis : 50 maisons. Commerce actif.

CENTRONES, peuple de la Gaule Cisalpine (Alpes Grecques), eut pour ch.-l. *Forum Claudii* ou *Centrones* (Centron), puis *Darantasia* (Moutiers). Leur pays répond à la Tarentaise.

CENTULE (abbaye de). *Voy.* SAINT-RICQUIER.

CENTUMCELLÆ, auj. CIVITA-VECCHIA.

CENTUMVIRS, magistrats chargés de rendre la justice dans Rome, étaient originairement au nombre de 105; ils furent portés après le règne d'Auguste à 180. On les divisa alors en 4 conseils, que l'on réunissait dans les causes importantes.

CENTURIE, compagnie de 100 hommes d'armes, formant le 6e de la cohorte et le 60e de la légion. Servius Tullius transporta cette division militaire dans l'organisation civile, et distribua le peuple romain en 6 classes, qu'il subdivisa ensuite en centuries. La 1re classe, composée des citoyens qui possédaient plus de 100,000 as, contenait 98 centuries; les 3 suivantes, dont les membres avaient 75,000, 50,000 ou 25,000 as, formaient chacune 20 centuries; la 5e, où l'on était admis avec 10,000 as, avait 30 centuries; la 6e enfin, composée des *prolétaires*, ne formait, malgré leur nombre, qu'une seule centurie. Il y avait donc dans les 6 classes 189 centuries, auxquelles il faut joindre quelques centuries supplémentaires composées d'ouvriers, ce qui portait le nombre total à 191 ou 194. Quand on votait par centuries, l'accord des membres de la 1re classe, c.-à-d. des plus riches, entraînait nécessairement la majorité.

CENTURION, officier romain qui commandait la centurie. Il y en avait 60 dans chaque légion. Celui de la 1re centurie, qui était le premier après les tribuns, s'appelait *primipilaire*. Les centurions avaient pour marque de leur dignité un cep de vigne.

CENTURIPA, ville de Sicile, auj. CENTORBI.

CÉOS, auj. *Zia* ou *Céo*, une des îles Cyclades, au S. E. du cap Sunium en Attique. Ch.-l., Iulis. Céos est la patrie de Simonide et de Bacchylide.

CÉPHALAS (CONSTANTIN). *Voy.* CONSTANTIN.

CÉPHALE, époux de Procris, princesse athénienne, était d'une beauté remarquable. Il inspira une vive passion à l'Aurore ; celle-ci, pour le détacher de Procris, l'engagea à éprouver sa fidélité. Caché sous un déguisement, il réussit en effet à la séduire : il la chassa alors de sa présence, mais il se réconcilia bientôt avec elle. Dans la suite Céphale, étant à la chasse, perça involontairement d'un javelot sa chère Procris ; désespéré de cette mort, il se tua avec le même javelot.

CÉPHALÉNIE, *Cephalenia*, auj. CÉPHALONIE.

CEPHALOEDIS, ville de Sicile, auj. CEFALU.

CEPHALONIE, *Cephalenia* des anciens, connue aussi sous les noms d'*Épire Noire*, *Melæna* et de *Teleboa*, la plus grande des îles Ioniennes, à l'entrée du golfe de Lépante, par 18° 15' long. E., 38° 15' lat. N. ; 80 kil. sur 50 ; ch.-l., Argostoli (autrefois la ville principale était Samé). Beau climat et sol fertile, mais mal cultivé. Beaucoup de raisin dit de Corinthe. — Après avoir appartenu aux Thébains, aux Macédoniens, aux Étoliens, cette île fut soumise par les Romains, l'an 189 av. J.-C. Elle appartint longtemps à l'empire d'Orient, puis fut conquise par les Normands (1146) ; fut ensuite comprise dans le duché de Corfou et prise par les Vénitiens (1449). En 1797, elle passa sous la domination de la France : auj. elle est sous la protection de l'Angleterre. *Voy.* IONIENNES (îles).

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, fils de Phénix, époux de Cassiopée et père d'Andromède, fut mis après sa mort au rang des constellations.

CÉPHISE, *Cephisus*, nom commun à deux riv. de la Grèce ancienne : l'une arrosait la Phocide et la Béotie, et se jetait dans le lac Copaïs ; l'autre était en Attique, elle descendait du mont Parnès, passait au pied d'Athènes, traversait les murs du Pirée, et tombait dans le golfe Saronique.

CÉPHISODORE, sculpteur grec, fils de Praxitèle, et frère de la 1re femme de Phocion, florissait 360 ans av. J.-C. Il fit les statues des courtisanes *Anyte* et *Myro*, et plusieurs autres beaux morceaux de sculpture, cités par Pline et par Pausanias.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, fut un des dix ambassadeurs qu'Athènes envoya à Sparte l'an 368 av. J.-C. Il commanda une flotte de dix vaisseaux pour une expédition dans la Chersonèse : mais ayant conclu un traité qui déplut à ses compatriotes, il fut destitué, mis en jugement, et peu s'en fallut qu'il ne subît la peine capitale.

CÉPION (Q. Servilius), consul l'an 107 av. J.-C., était issu de la famille des *Servilius*. Il pacifia l'Espagne, prit Toulouse, où il enleva de grands trésors déposés dans un temple, et fut ensuite vaincu par les Cimbres. Destitué après sa défaite, il revint à Rome, y fut d'abord incarcéré, puis condamné à l'exil. Il se retira à Smyrne, où il périt misérablement.

CÉPION, historien. *Voy.* CIPPICO (Coriolan).

CERAM, une des îles Moluques du groupe d'Amboine, par 125°-127° long. E., 2° 50'-3° 55' lat. N., entre Amboine et l'île de la Sonde ; 330 kil. sur 65.

Montagnes dont les cimes atteignent 2 à 3,000 mètres: bois de construction. L'île de Céram est gouvernée par beaucoup de petits radjahs, parmi lesquels se distingue le sultan de Céram; tous sont vassaux des Hollandais. Les habitants sont très adonnés à la piraterie.

CÉRAMIQUE, terrain en partie enclavé dans Athènes, était primitivement plein d'établissements de potiers (*keramcus* en grec). Il s'y éleva ensuite beaucoup de temples, de portiques, de théâtres; ce qui fit un des plus beaux quartiers d'Athènes. Au dehors étaient les jardins d'Académus.

CÉRAMIQUE (golfe), auj. *golfe de Stanco*, dans la mer Egée, sur la côte de Carie, ainsi nommé d'une ville de Cérame, située sur sa côte S.; Cos est vis-à-vis de l'ouverture de ce golfe.

CÉRASONTE, *Cerasus*, auj. *Keresoun*, ville de l'Asie-Mineure, dans le royaume du Pont, sur le golfe *Cotyoræus*, à l'O. de *Tripolis*. C'est de cette ville que le général romain Lucullus, après la guerre de Mithridate, rapporta à Rome les premières cerises (en latin *cerasi*).

CERAUNII MONTES, c.-à-d. *monts frappés de la foudre*, auj. l'*Elvend* et l'*Albordj*, chaînes secondaires qui se détachent du Caucase. *Voy.* CAUCASE.

CERBÈRE, chien à trois têtes, était chargé de la garde des Enfers, et veillait jour et nuit. Orphée l'endormit en allant chercher Eurydice, et Hercule sut le contenir quand il descendit aux Enfers.

CERCEAU (DU). *Voy.* DUCERCEAU.

CERCIDIUS, riv. de la Corse, auj. le LIAMONE.

CERCINA, île de la Méditerranée, au N. E. de la Byzacène, auj. île de KERKENI.

CERCLES D'ALLEMAGNE. On donne ce nom à des divisions de l'empire germanique qui ont plusieurs fois varié. En 1387, l'empereur Wenceslas partagea pour la première fois l'Allemagne en quatre grands cercles, comprenant: le 1er, la Haute et Basse-Saxe; le 2e, la province Rhénane; le 3e, l'Autriche, la Bavière et la Souabe; le 4e, la Thuringe et la Franconie. En 1438, Albert II établit six cercles, qui étaient sous le gouvernement de l'électeur de Brandebourg, de l'archevêque de Saltzbourg, du comte de Wurtemberg, de l'évêque de Mayence, de l'électeur de Cologne et de l'électeur de Saxe. Enfin sous Maximilien I, en 1512, tout l'Empire fut partagé définitivement en *dix cercles*, savoir: ceux d'Autriche, de Bavière, de Souabe, de Franconie, de Haute et Basse-Saxe, de Westphalie, de Haut et Bas-Rhin et de Bourgogne. — Chaque cercle était gouverné par un *directeur*, président d'une *assemblée circulaire*, et par des *princes convoquants*. Cette division a subsisté jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; elle a disparu lors de la formation de la Confédération du Rhin, en 1806.

CERCOPES. Les anciens donnaient ce nom: 1° aux habitants de l'île Pithécuse, près de la Sicile, que Jupiter métamorphosa, dit-on, en singes, pour les punir de l'avoir insulté; 2° à une peuplade de l'Asie-Mineure qui vivait près d'Ephèse. Hercule les vainquit et les conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale. Ces derniers sont également fabuleux.

CERCYON, brigand fameux, dominait à Éleusis, d'où il ravageait l'Attique. Doué d'une force extraordinaire, il courbait les plus gros arbres, en rapprochait la cime, et y attachait ceux qu'il avait terrassés, afin que les arbres, en se relevant, déchirassent ses victimes. Il fut vaincu par Thésée qui le punit du même supplice.

CERDA (LA). *Voy.* LACERDA.

CERDAGNE, ancien pays situé sur l'un et l'autre versant des Pyrénées: la partie française était comprise dans le Roussillon (Pyrénées-Orient.), et avait pour ch.-l. Mont-Louis; la partie espagnole était dans la Catalogne (intendance de Barcelone), et avait pour ch.-l. Puycerda. Ce pays est ainsi appelé des *Ceretani* qui l'habitaient jadis. La Cerdagne française n'appartient à la France que depuis 1659.

CERDIC, roi saxon, envahit la Grande-Bretagne dans la première année du VIe siècle et y fonda vers 519 le royaume de Wessex. A sa mort (534), il possédait l'île de Wight et les provinces actuelles de Hamp, Dorset, Wilts et Berks. Il eut pour successeur son fils Chenrich ou Cynric.

CERDON, gnostique syrien, hérésiarque du IIe siècle, admettait deux principes, rejetait la plus grande partie des Ecritures, et soutenait que J.-C. n'avait qu'un corps fantastique. Le pape Hygin l'excommunia. Il eut Marcion pour disciple.

CEREA, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 33 kil. S. E. de Vérone; 2,800 hab. Bataille entre les Français et les Autrichiens, 1798.

CEREALIS (Petilius), général romain sous le règne de Vespasien, fut chargé de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Gaulois et des Bataves révoltés, les battit (71), et brûla leur camp. Il fut ensuite nommé gouverneur de la Bretagne, et soumit aussi les Bretons qui s'étaient révoltés. Dans cette campagne, il eut Agricola sous ses ordres.

CERES, déesse des blés et des moissons, fille de Saturne et de Cybèle, enseigna l'agriculture aux hommes. Cette déesse avait eu de Jupiter une fille, Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton; elle parcourut toute la terre pour la chercher, eut dans ses courses maintes aventures merveilleuses, et apprit enfin de la nymphe Aréthuse le sort de sa fille (*Voy.* PROSERPINE). Cérès était surtout honorée en Sicile et dans l'Attique. On institua en son honneur à Eleusis des mystères ou fêtes mystérieuses devenues célèbres (*Voy.* ELEUSIS). On la représente couronnée d'épis et tenant une faucille à la main.

CERESTE. *Voy.* CEYRESTE.

CERET, *Ceretum*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), près du Tech, à 26 kil. S. O. de Perpignan; 3,100 hab. Pont hardi, murailles flanquées de tours. Les Français y battirent les Espagnols en 1794.

CERETANI, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), entre les *Indigetes* et les *Jaccetani*, séparés des *Sardones* (de la Gaule) par les Pyrénées, occupaient le pays appelé depuis la *Cerdagne*.

CERIGNOLE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 37 kil. S. E. de Foggia. Gonzalve de Cordoue y battit le duc de Nemours (1503); cette défaite fit perdre à Louis XII ses possessions dans le roy. de Naples.

CERIGO, *Cythère*, une des îles Ioniennes, dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, par 20° 38' long. E., 36° 16' lat. N.; 28 kil. sur 13; 10,000 hab. très pauvres. Ch.-l., Cérigo, nommé aussi *Capsali* ou *Kupseli*, sur la côte O.: 1,200 hab. L'île est montagneuse, aride, elle nourrit beaucoup de chèvres. Les Vénitiens s'en emparèrent au XVe siècle, et depuis elle a toujours suivi le sort des autres îles Ioniennes. *Voy.* CYTHÈRE.

CERIGOTTO, *Ægilia*, une des îles Ioniennes, par 21° 5' long. E., 36° 2' lat. N. Souvent pillée par les pirates.

CÉRILLY, ch.-l. de cant. (Allier), à 36 kil. N. E. de Montluçon; 2,450 hab. Papeteries, étamines.

CERINTHE, *Cerinthus*, auj. *Zéro*, petite île de la Grèce, près de celle d'Eubée, au N. E. de Chalcis.

CERINTHE, gnostique juif, hérésiarque du Ier siècle, disciple de Simon-le-Magicien, niait la divinité de J.-C. C'est pour le réfuter que saint Jean écrivit son *Evangile*.

CERISAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 13 kil. E. de Bressuire; 1,000 hab.

CERISIERS, ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. S. E. de Sens; 1,200 hab.

CERISOLES, *Ceresole*, ville des États sardes, à

7 kil. E. de Carmagnole; 1,650 hab. Victoire éclatante du duc d'Enghien sur le marquis du Guast et les Espagnols (1544) : les Impériaux y perdirent 15,000 hommes. La prise de Carignan fut le résultat de cette victoire.

CERISY, ville de France (Manche), à 14 kil. N. E. de St-Lô; 2,100 hab.

CERISY-LA-SALLE, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. E. de Coutances; 2,400 hab. Calicots.

CERNAY, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), sur la Thann, à 28 kil. N. E. de Béfort; 3,500 hab. Filatures, blanchisseries, draps, calicots; fonderies.

CERNE, île que les anciens plaçaient à l'extrémité occidentale du monde et que les savants modernes ont voulu reconnaître, les uns dans l'île d'*Arguin*, sur la côte de la Nigritie, les autres dans celle de *Madère* et même dans *Madagascar*.

CERNETUM, auj. *Cerreto*, ville de Campanie, près de laquelle Pyrrhus fut défait par Curius Dentatus, l'an 277 av. J.-C.

CERRETO, *Cernetum*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 31 kil. N. E. de Caserte; 4,600 hab. Evêché.

CERRO-DO-FRIO, chaîne de montagnes du Brésil (Minas-Geraes), renferme de riches mines de diamants. Elle donne son nom à une comarque de la même prov. qui a pour ch.-l. Villa-do-Principe.

CERS, en anglais *Sarch* ou *Serck*, îlot de la Manche, entre les îles Guernesey et Jersey; il appartient aux Anglais.

CERTALDO, bourg de Toscane, à 25 kil. S. O. de Florence, sur l'Elza, passe à tort pour la patrie de Boccace, qui est né à Paris.

CERUTTI (Jos.-Ant.-Joachim), jésuite, né à Turin en 1738, professa d'abord avec distinction à Lyon. Il avait rédigé en 1762 une *Apologie des Jésuites*; il consentit néanmoins bientôt après à abjurer les principes de la société quand elle fut proscrite par les tribunaux. Il embrassa en 1789 les idées nouvelles, se lia étroitement avec Mirabeau, prononça l'oraison funèbre de ce grand orateur, et fut appelé à l'Assemblée législative en 1791. Il mourut peu après, au commencement de 1792. On a de Cérutti, outre plusieurs écrits de circonstances, des apologues et un recueil de pièces diverses en prose et en vers, parmi lesquelles on remarque un petit poëme sur les *Échecs*. On a réuni et publié ses œuvres en 1793. Il était un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*.

CERVANTÈS SAAVEDRA (Michel DE), célèbre écrivain espagnol, né en 1547 à Alcala de Hénarès (Vieille-Castille), d'une famille noble, mais pauvre, servit d'abord en Italie, prit une part glorieuse à la bataille de Lépante (1571), et y reçut une blessure au bras gauche dont il fut estropié pour toute sa vie; il fut pris par les corsaires en retournant en Espagne (1575) et resta six ans esclave à Alger. Racheté par les Pères de la Trinité, il rentra dans sa patrie, s'y maria (1584), et vécut tantôt à Tolède, tantôt à Séville et à Madrid, n'ayant guère d'autre moyen d'existence que sa plume et méconnu de ses compatriotes. Il mourut à Madrid en 1616, accablé d'infirmités et de misère. Cervantès est auj. connu de tout le monde par son roman de *Don Quichotte de la Manche* (publié à Madrid en deux parties, 1605 et 1615); il y raille de la manière la plus plaisante le goût des aventures romanesques et chevaleresques qui dominait de son temps. On a aussi de Cervantès *Galatée*, roman pastoral, 1584; des *Nouvelles*, Madrid, 1613; *Persilès et Sigismonde*, histoire septentrionale, Madrid, 1617; et quelques pièces de théâtre peu estimées. On a donné à Madrid, 1805, une collection de ses œuvres, 16 vol. in-8. Le *Don Quichotte* a été souvent imprimé. Charles III en fit faire une édition magnifique en 1780, Madrid, 4 vol. in-4. *Don Quichotte* a été plusieurs fois traduit en français. Les traductions les plus récentes et les plus fidèles sont celles de de l'Aulnay, Paris, 1821, 4 vol. in-18, de M. Bouchon Dubournial (1808), et celles de M. de Bretonne et de M. Viardot, qui ont été publiées concurremment en 1837, 2 vol. in-8. M. Dubournial a traduit en français les œuvres complètes de Cervantès, 1820-23, 6 vol. in-18. Florian a aussi traduit *Don Quichotte* et *Galatée*, mais en leur faisant subir des changements qui les dénaturent.

CERVARO, riv. du roy. de Naples (Capitanate), naît près de Monteleone et tombe dans le golfe de Manfredonia.

CERVERA, nom de plusieurs villes d'Espagne, dont deux principales : l'une à 35 kil. E. de Lérida (Barcelone); 5,200 hab.; l'autre à 37 kil. S. de Calahorra (Soria); 4,200 hab.

CERVETERI, *Agylla*, puis *Cœre*, ville de Toscane, à 31 kil. N. O. de Rome. *Voy.* CÆRE.

CERVIA, ville de la Belgique anc., auj. CHIÈVRES.

CERVIA, ville de l'État ecclésiastique, à 19 kil. S. E. de Ravenne; 3,600 hab. Salines.

CERVIN (mont), dans les Alpes Pennines, sur les confins des États sardes et du Valais. Hauteur, 4,450 mètres. Immenses glaciers.

CERVINARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 20 kil. N. O. d'Avellino; 5,000 hab.

CERVIONE, ch.-l. de cant. (Corse), à 42 kil. S. de Bastia; 1,000 hab.

CERVOLI, *Columbaria*, îlot de la Méditerranée, entre l'île d'Elbe et la province de Pise, à 8 kil. S. E. de Piombino.

CERVOLLE (Arnaut DE), dit *l'Archiprêtre*, audacieux partisan français, né dans le Périgord vers 1300, mort en 1366, leva, après la bataille de Poitiers (1356), plusieurs compagnies de *Routiers*, ravagea la Provence, rançonna le pape à Avignon et pilla la Bourgogne. En 1359, le dauphin Charles l'attira à son service; après la paix de Brétigny (1360), Cervolle rassembla de nouveau ses Routiers, ravagea la Bourgogne, et força le comte de Nevers à traiter avec lui. Il combattit ensuite pour le roi Charles V, qui lui donna le titre de chambellan; repoussa les *Tard-Venus*, puis ravagea la Lorraine, les Vosges et les bords du Rhin. Repoussé par l'empereur et les ducs de Brabant et de Lorraine, il se retira en Provence, où il mourut tranquillement.

CÉSAIRE (saint), né en 470 près de Châlons-sur-Saône, entra au monastère de Lérins, et fut élevé, malgré lui, sur le siége d'Arles. Il fut honoré du *pallium* par le pape, qui le fit son vicaire dans les Gaules. Il présida plusieurs conciles, et mourut en 542. On célèbre sa fête le 27 août. On a de lui des *Homélies* et des *Sermons* dont plusieurs ont été traduits en français par l'abbé Dujat de Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12.

CÉSALPIN (André), philosophe, médecin et naturaliste, né en 1519 à Arezzo en Toscane, mort à Rome en 1603, enseigna longtemps la médecine et la botanique à Pise, fut appelé à Rome par Clément VIII qui le choisit pour son premier médecin, et le nomma professeur de médecine au collége de la Sapience. Comme philosophe, il se fit remarquer par sa connaissance profonde des écrits d'Aristote, et embrassa la secte des Péripatéticiens averrhoïstes, représentant Dieu, non comme la cause, mais comme le fond même et la substance de toutes choses, ce qui le fit accuser de panthéisme et même d'athéisme. En médecine, il soupçonna un des premiers la circulation du sang; comme naturaliste, il eut la gloire d'inventer la première méthode de botanique, et basa sa classification sur la forme de la fleur, du fruit, et sur le nombre des graines. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones peripateticæ*, Florence, 1569; *Dæmonum investigatio*, 1580; *Ars medica*, Rome, 1601; *De plantis*, Florence, 1583, le plus important de tous. Les doctrines philosophiques de Césalpin furent combattues par Sa-

muel Parker, archevêque de Cantorbéry, et par Nicolas Taurel, médecin de Montbéliard.

CÉSAR, *C. Julius Cæsar*, célèbre général romain, dictateur perpétuel, né à Rome l'an 100 av. J.-C., était neveu de Marius. Proscrit dans sa jeunesse par Sylla, il ne dut la vie qu'à de puissantes protections, et se retira à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Il revint à Rome après la mort de Sylla, s'y appliqua à l'éloquence, et sut capter la faveur du peuple en relevant les statues de Marius. Nommé préteur l'an 61 avant J.-C., il fut envoyé en Espagne, et y fit quelques conquêtes; à son retour, il fut fait consul (59). Ne laissant à son collègue Bibulus qu'une ombre d'autorité, il s'associa avec Pompée et Crassus, et forma avec eux ce fameux triumvirat qui leur assurait un pouvoir absolu. Il se fit nommer gouverneur de la Gaule pour cinq ans (58), et après ce temps se fit proroger dans son gouvernement pour cinq nouvelles années. Il employa ces dix années à faire la conquête de la Gaule et pénétra jusque dans la Bretagne. Pompée, jaloux de ses succès, s'opposa à ce qu'il fût de nouveau continué dans son gouvernement et fit rendre un décret qui le forçait à se démettre de son commandement. Irrité de ce traitement, qu'il regardait comme une injustice, César passe les Alpes, franchit le Rubicon, qui formait la limite de sa province: marche sur Rome, d'où Pompée s'enfuit avec le sénat; entre dans la ville sans coup férir (49), et se fait décerner la dictature. Après avoir battu en Italie et en Espagne les lieutenants de Pompée, il l'atteint lui-même en Macédoine, dans les plaines de Pharsale, remporte sur lui une victoire décisive, et le force à s'enfuir en Égypte où il trouve la mort; César arriva en Égypte peu de jours après lui, pleura son sort, et pour le venger détrôna le jeune Ptolémée qui l'avait fait tuer; il donna sa couronne à Cléopâtre. D'Égypte il courut en Asie (47), où il battit et détrôna en trois jours le roi de Pont, Pharnace, qui s'était révolté (c'est à cette occasion qu'il écrivit au sénat ces mots célèbres : *Veni, vidi, vici*); puis il passa en Afrique, où il détruisit l'armée républicaine que commandaient Métellus Scipion et Caton (46); et de là en Espagne, où il battit le jeune Pompée à Munda et acheva d'anéantir le parti pompéien. Revenu à Rome, il y reçut le triomphe et se fit décerner la dictature perpétuelle (45). Maître enfin du pouvoir absolu, César n'en usa que pour le bien; il pardonna à ses plus grands ennemis, embellit Rome, fit creuser un port à l'embouchure du Tibre, réforma les lois, fit adopter un nouveau calendrier, et créa un grand nombre d'établissements utiles. Cependant, les républicains, qui l'accusaient de vouloir se faire roi, formèrent une conspiration contre lui, et ils le tuèrent au milieu du sénat (15 mars de l'an 44 avant J.-C.). Parmi les principaux conjurés étaient Cassius et Brutus qu'il avait comblés de bienfaits. César n'était pas seulement grand guerrier et grand homme d'état; c'était aussi un excellent orateur et un écrivain élégant. Des divers écrits qu'il avait composés, il ne nous reste que ses *Commentaires* (*De Bello gallico libri VIII, De Bello civili libri III*), qui sont le modèle du genre des mémoires historiques. Cet ouvrage a été très souvent imprimé : les meilleures éditions sont celles de Grævius, 1697, et d'Oberlin, Leipsick, 1805. Il a été aussi traduit dans toutes les langues, et notamment en français par Ledéist de Botidoux, Paris, 1809, et Berlin, 1825. La vie de Jules César a été écrite par Suétone et par Plutarque: on a en outre une *Vie de César*, attribuée à Julius Celsus, auteur presque contemporain.

CÉSAR, titre que portèrent les empereurs et les princes romains, quoiqu'ils fussent étrangers depuis Néron à la famille des Césars. Il était aussi particulièrement affecté aux héritiers présomptifs de l'empire, et cet usage devint une règle à partir de Dioclétien. Depuis cette époque les empereurs prirent le titre d'*Auguste*, et s'adjoignirent un prince, nommé *César*, qui devait leur succéder.

CÉSARS (les douze). On désigne communément sous ce nom Jules César et les onze empereurs qui régnèrent après lui: ce sont : Auguste, Tibère, Claude, Caligula, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. Suétone a écrit leur vie. Les six derniers de ces princes étaient entièrement étrangers à la famille de César.

CÉSARÉE, *Cæsarea*, nom commun à diverses villes anciennes, ainsi appelées du nom d'empereurs romains qui les fondèrent ou les embellirent :

CÉSARÉE AUGUSTE, *Cæsarea Augusta*, auj. *Saragosse*. *Voy.* CÆSARAUGUSTA.

CÉSARÉE DE BITHYNIE, dans la Bithynie orientale.

CÉSARÉE DE CAPPADOCE, d'abord *Mazaca*, puis *Eusebia*, auj. *Kaisarieh*, ch.-l. de la Cappadoce, sur l'Halys.

CÉSARÉE DE CILICIE. *Voy.* ANZARBA.

CÉSARÉE DE MAURITANIE, *Julia Cæsarea*, sur la côte d'Afrique, auj. CHERCHELL. *Voy.* ce nom.

CÉSARÉE DE PALESTINE, *Cæsarea Philippi*, d'abord *Paneas*, auj. BANIAS.

CÉSARÉE DE STRATON OU DE DRUSUS, auj. *Kaisarieh*, sur la côte de Phénicie, entre Dora et Apollonie : elle fut le ch.-l. de la Palestine du IIe au IVe siècle.

CÉSARIENNE (GRANDE), *V.* GRANDE-CÉSARIENNE.

CESAROTTI (Melchior), littérateur italien, né à Padoue en 1730, mort en 1808, enseigna d'abord la rhétorique au séminaire de Padoue, fut nommé en 1782 professeur de grec et d'hébreu à l'université de cette ville, et fut comblé dans sa vieillesse des bienfaits de Napoléon. On lui doit des traductions estimées d'*Ossian*, de *Démosthène* et d'*Homère*; il traduisit l'*Iliade* en prose et en vers : dans la traduction en vers, qu'il intitule *la Mort d'Hector*, il s'est permis de refondre entièrement le poëme grec. On a encore de lui un *Cours de littérature grecque*, des *Essais sur la philosophie des langues*, *Sur le goût*, *Sur le plaisir que cause la tragédie*, et quelques poëmes. Ses œuvres ont été réunies en 42 vol. in-8, Pise, 1805-1813. On en a donné un bon choix en 4 vol. in-8, Milan, 1820.

CESENATICO, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. E. de Forli : 3,500 hab. Port joint par un canal à l'Adriatique.

CÉSÈNE, *Cæsena* en italien, ville de l'État ecclésiastique, à 47 kil. S. E. de Forli. Évêché. Patrie de Pie VI et de Pie VII.

CESPÈDES (Paul DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1538, et mort en 1608. A la peinture et à la sculpture, il joignait la connaissance de plusieurs langues et du talent pour la poésie et l'éloquence. Il enrichit la cathédrale de Cordoue, dont il était chanoine, de plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite une *Cène*. Il a écrit un traité sur les antiquités de Cordoue et un poëme sur la peinture. — Le nom de Cespèdes a aussi été porté par plusieurs écrivains espagnols, notamment par un savant géographe du XVIe siècle, auteur d'une *Histoire générale des Iles*.

CÉTHÉGUS (famille des), une des plus illustres et des plus anciennes familles de Rome, était célèbre par l'austérité de ses mœurs et affectait de porter un costume particulier. On compte parmi ses membres plusieurs personnages marquants dans l'histoire de la république. Nous citerons : Marcus Cornelius Céthégus, qui fut successivement grand pontife, préteur en Sicile, et censeur avant même d'avoir été consul. Nommé consul l'an 206 av. J.-C., il eut le commandement de l'Étrurie, où il défit Magon. C'était, au jugement de Cicéron, le meilleur orateur de son temps. — Caïus Céthégus, qui embrassa successivement les partis de Marius, de Sylla, de Pompée et d'Antoine, et finit par prendre part à la

conspiration de Catilina. Il fut arrêté par l'ordre de Cicéron et étranglé dans la prison avec les autres conjurés.

CETHIM, nom sous lequel la Macédoine est désignée dans la Bible.

CETOBRIGA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), sur l'Océan, à l'embouchure du Sadao actuel, à 90 kil. O. d'Ebora, aux environs de Sétubal.

CETON, bourg du dép. de l'Orne, à 10 kil. S. O. de Nogent-le-Rotrou; 2,700 hab. Siamoises.

CETTE, *Setius mons*, ville maritime de France, ch.-l. de canton (Hérault), à 27 kil. S. O. de Montpellier, sur le canal de Cette, près de l'étang de Thau et de la mer; 11,648 hab. Port avec phare, citadelle. Pont de 52 arches sur l'étang de Thau. Pêche active. Très grand commerce. Cette est le centre des exportations et des importations du dép. Distilleries, eaux de senteur, cendres gravelées, bouchons, *etc.* Belles salines. Le port de Cette n'a été commencé qu'en 1666.

CETTIGNA, ville de la Turquie d'Europe, dans le Monténégro, à 31 kil. N. E. de Cattaro. Évêché grec.

CEUTA, jadis *Septa*, ville de la côte septentrionale d'Afrique (Maroc), par 7° 36' long. O., 35° 54' lat. N., vis-à-vis de Gibraltar, appartient à l'Espagne; 9,200 hab. C'est le plus important des *présides*. Place forte. Évêché. Elle fut prise aux Maures par les Portugais en 1415. Les Espagnols s'en emparèrent en 1530 ainsi que de toutes les possessions portugaises, et elle leur est restée en 1640. — Près de là s'élève une montagne nommée aussi *Ceuta*, autrefois *Abyla*, qui, avec Calpé en Espagne, formait les colonnes d'Hercule. *Voy.* ABYLA.

CEVA, *Ceba*, ville des États sardes, à 14 kil. S. E. de Mondovi; 3,600 hab. Fromages estimés dès l'antiquité; draps, usines.

CÉVENNES, *Cebenna mons*, chaîne de montagnes au S. E. de la France, lie les Pyrénées aux Vosges et se rattache aux monts d'Auvergne par les monts Margeride. On les nomme : *monts de la Côte-d'Or* dans le département de la Côte-d'Or; *monts du Mâconnais* et du *Charolais* dans celui de Saône-et-Loire; *monts du Lyonnais*, dans le dép. du Rhône; *monts du Vivarais*, dans l'Ardèche; *monts du Gévaudan* ou *Cévennes*, proprement dites, dans la Lozère; *monts de Garrigues* dans l'Aveyron et le Gard; *monts de l'Espinouse* entre les départements du Tarn, de l'Aveyron, de l'Hérault; *montagnes Noires* dans l'Hérault et l'Aude. Les points culminants de cette chaîne sont le mont Lozère (1,528 mètres) et le mont Mezeuc en Vivarais (1,820).

CÉVENNES (guerre des). Les Cévennes furent à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe le théâtre d'une guerre acharnée entre les Protestants et les Catholiques. Ce pays s'était dès le XIIIe siècle montré hostile à l'église romaine : les Albigeois et les Vaudois y dominèrent long-temps; il embrassa la réforme avec enthousiasme. Après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les habitants des Cévennes, exaspérés par les dragonnades, prirent les armes; guidés par des chefs intrépides, parmi lesquels on remarque J. Cavalier, Roland, ils résistèrent longtemps aux forces de Louis XIV; exaltés par le fanatisme, ils se croyaient inspirés et couraient à la mort comme au martyre : on vit s'élever parmi eux une foule de prophètes et de prophétesses. Ils se portèrent dans leur rage aux plus criminels excès, brûlèrent les églises, tuèrent les prêtres. Le maréchal de Montrevel, envoyé contre eux, en fit périr par la roue ou sur la potence plus de 40,000, sans pouvoir les réduire. Enfin, Louis XIV chargea de cette guerre, en 1704, le célèbre Villars, qui réussit autant par la persuasion et la clémence que par la force des armes à étouffer la rébellion. *Voy.* CAMISARDS.

CEYLAN, *Singhala* en langue indigène, *Taprobane* des anciens, grande île de l'Inde anglaise, par 77° 28'-79° 40' long. E., 5° 56-9° 40' lat. N.; au S. E. et près de la pointe méridionale de l'Inde en deçà du Gange; est séparée de la côte de Coromandel par le détroit de Manaar; 420 kil. sur 265; environ 2,000,000 d'hab.; ch.-l., Colombo. Autres grandes villes: Candy, Negombo, Trinquemali, qui sont les chefs-lieux d'autant de petits états. Côtes plates au N. et au N. O., escarpées ailleurs; montagnes boisées qui divisent l'île en deux parties qui diffèrent de climat et de saison (le point culminant est le Hamalel ou pic d'Adam, qui a 2,000 mètres). Le sol est d'une admirable fertilité au S. O. (cannelle, muscade, cardamome, plantes équinoxiales). Beaucoup d'animaux divers: buffles, éléphants, tigres de petite espèce, hyènes, élans, gazelles, multitude de singes, serpents, oiseaux et insectes en quantité. Fer, manganèse et nombreuses pierreries (diamants, rubis, améthystes, topazes, hyacinthes, tourmalines, saphirs, etc.). Pêcherie de perles au détroit de Manaar. Les habitants sont: 1° des indigènes divisés en Chingalais et Oueddas ou Bedlias; 2° des Malabars; 3° des Musulmans de diverses contrées d'Afrique; 4° des Européens. — Cette île est considérée comme le berceau du bouddhisme. Elle fut découverte en 1505 par le Portugais Almeyda. Les Portugais y formèrent quelques établissements, mais ils furent chassés par les naturels et remplacés en 1656 par les Hollandais. Les Anglais s'emparèrent des établissements hollandais en 1795, et ils leur furent définitivement cédés par la paix d'Amiens, 1802. Depuis 1815, ils ont fait la conquête de toute l'île. Le gouverneur de Ceylan est nommé directement par le souverain de l'Angleterre et ne dépend en aucune façon de la compagnie anglaise des Indes.

CEYRESTE, *Citharista* ou *Cesarista*, village du dép. des Bouches-du-Rhône, à 5 kil. N. E. de La Ciotat; 720 hab. Très ancien.

CEYZERIAT, ch.-l. de canton (Ain), à 9 kil. S. E. de Bourg; 1,100 hab. Aux environs, eau thermale dite *la Fontaine-Rouge*.

CEZIMBRA, ville du Portugal (Estramadure), à 19 kil. S. O. de Setubal; 4,255 hab. Pêcheries.

CHABANNES, ancienne famille du Bourbonnais, a fourni à la France plusieurs grands capitaines, entre autres Antoine de Chabannes (qui suit), et Jacques de Chabannes, plus connu sous le nom de seigneur de La Palice. *Voy.* LA PALICE.

CHABANNES (Ant. DE), comte de Dammartin, se distingua au siége d'Orléans en 1428, et partagea les exploits de Jeanne d'Arc. Il se mit ensuite à la tête des brigands connus sous le nom d'*Écorcheurs*, et ravagea avec eux la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine. Il les quitta en 1430, s'attacha à Charles VII, et lui rendit, quelques années après, un important service en lui révélant une conjuration du dauphin (depuis Louis XI). A l'avénement de ce dernier prince, en 1461, Chabannes fut enfermé à la Bastille; mais il s'échappa de sa prison en 1463: il rentra en grâce en 1468, et même devint l'intime confident du prince qui l'avait fait jeter dans les fers. Il servit toujours depuis ce temps avec courage et fidélité. Il mourut en 1485, étant gouverneur de Paris pour Charles VIII.

CHABANON (A.-D. DE), littérateur, né en 1720 à Saint-Domingue, mort en 1792, de l'Académie des Inscriptions (1760) et de l'Académie Française (1780), a traduit en prose Pindare (1771), Théocrite (1775), Horace (1773); a fait des vers, des éloges, des pièces de théâtre. Il avait cultivé la musique avec succès et a écrit un traité *De la musique* (1785), qui est son meilleur ouvrage. Ses trad. sont médiocres.

CHABEUIL, *Cerebelliaca*, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil. S. E. de Valence; 4,295 hab. Papeteries, tannerie, mégisserie.

CHABLAIS, *Caballica provincia*, prov. des États

sardes (Savoie), bornée au N. par le lac Léman, à l'E. par la Suisse, à l'O. et au S. par les prov. de Carouge et de Faucigny; ch.-l., Thonon. Les Romains entretenaient des haras dans ce pays, d'où lui vient le nom de *Caballica provincia*, dont Chablais n'est qu'une corruption. Le Chablais faisait partie du roy. de Bourgogne ; il fut donné par l'empereur Conrad au comte Humbert. Au XIVe siècle, les comtes de Savoie prirent le titre de ducs de Chablais. Réuni à la France sous l'empire, ce pays fut à cette époque compris dans le dép. du Léman. Depuis 1814, il a été rendu à la Savoie.

CHABLIS, ch.-l. de cant. (Yonne), à 16 kil. E. d'Auxerre; 2,456 hab. Vins blancs renommés.

CHABORAS ou ABORRAS, riv. de la Mésopotamie, auj. le KHABOUR.

CHABOT (Philippe DE), seigneur de Brion, amiral de France, gouverneur de Bourgogne et de Normandie sous François Ier, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525 avec le roi, dont il était le favori. Envoyé en Piémont à la tête d'une armée en 1535, il y fit de rapides conquêtes; mais Montmorency et le cardinal de Lorraine, jaloux de son crédit, l'accusèrent de malversation : il fut livré à une commission présidée par le chancelier Poyet, destitué de sa charge en 1541 et condamné à une forte amende qu'il ne put acquitter. Après plus de deux ans de détention, il obtint, par les instantes sollicitations de la duchesse d'Étampes, la révision de son procès, fut élargi, et même rentra en grâce; mais il mourut peu de temps après, en 1543. On a de lui des *Cartes maritimes*, dressées avant l'invention de la gravure. — Un de ses descendants, Éléonore de Chabot, gouverneur de la Bourgogne, s'est rendu célèbre en refusant d'exécuter les ordres sanguinaires de Charles IX lors de la St-Barthélemy.

CHABOT (François), né en 1759 à Saint-Géniez, dans le Rouergue, était dans l'ordre des Capucins à Rhodez, lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, jeta le froc, et fut successivement nommé député à l'Assemblée législative et à la Convention nationale. Il vota toutes les mesures violentes et sanguinaires qui furent prises à cette époque, et devint l'un des membres les plus redoutés du club des Jacobins. Cependant, en 1794, il fut accusé par Robespierre, qui immolait alors tous ses rivaux, et fut décapité le 5 avril. Il avait été un des principaux rédacteurs du *Journal populaire* ou *Catéchisme des Sans-Culottes*.

CHABOUR, *Andropolis*, ville de la B.-Égypte, à 95 kil. N. O. du Caire. Vins renommés.

CHABRIAS, général athénien, excellait surtout dans les combats sur mer. Il défit en plusieurs rencontres les Lacédémoniens commandés par Agésilas, et rétablit sur son trône le roi d'Egypte Nectanébus; il périt dans un combat naval, en attaquant l'île de Chios, 358 av. J.-C. Cornélius Népos a écrit sa vie.

CHABROL, noble et ancienne famille d'Auvergne, comptait déjà avant 1789 plusieurs membres distingués dans la magistrature; elle a eu l'honneur de compter parmi ses membres le grand Arnauld et le célèbre jésuite Sirmond. Aujourd'hui elle est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de Tournoël, de Chaméane, de Crussol, et celle de Volvic, à laquelle appartient M. Chabrol de Volvic, préfet du dép. de la Seine sous la restauration.

CHACAPOYAS, ville du Pérou. *Voy.* SAN-JUAN-DE-LA-FRONTERA.

CHACO (GRAND-), contrée de l'Amérique sept., entre la Bolivie au N., le Paraguay à l'E., les Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata à l'O. et au S. ; 840 kil. sur 620. Montagnes hautes et très froides, plaines très chaudes; forêts immenses. Rivières : le Pilcomayo, le Vermejo et autres grands affluents du Paraguay. Sol très fertile. Habitants : Abipons, Lenguas, Tobas, Mocobis. Ces peuples sont indépendants.

CHACON, en latin *Ciacconius*. *Voy.* ce nom.

CHACTAS ou TÊTES-PLATES, peuplade indigène de l'Amérique du Nord, habite de gros villages dans les états du Mississipi et de l'Alabama. Ils sont assez civilisés, se livrent à l'agriculture et ont des lois écrites. Les missionnaires ont obtenu chez ce peuple un grand nombre de conversions.

CHADDERTON, ville d'Angleterre (Lancaster), à 8 kil. O. de Manchester; 4,500 hab. Industrie.

CHAGNY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 16 kil. N. O. de Châlons-sur-Saône; 2,400 hab. Vins excellents.

CHAGOS (îles), groupe d'îlots de la mer des Indes, par 68° 53'-70° 20' long. E., 4° 30'-7° 27' lat. N. La principale, dite aussi *Chagos* ou *Diego Garcia*, a 58 kil. de tour. Les habitants de l'île de France y ont formé quelques établissements.

CHAGRES, ville maritime de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), à 70 kil. N. O. de Panama, sur la mer des Antilles, et à l'embouchure d'un fleuve nommé aussi Chagres.

CHAH ou SHAH, nom qui signifie roi ou empereur, et que prennent les rois de Perse en l'ajoutant à leur nom propre (*Voy.* le nom propre). — Il précède également le nom d'un grand nombre de villes fondées par des rois de Perse qui portaient ce titre.

CHAH-AALEM, dernier souverain de la dynastie de Tamerlan dans l'Inde, né en 1723, monta sur le trône en 1759, et fut tour à tour le jouet des Anglais et des Marattes, dont sa faiblesse et son irrésolution accrurent de plus en plus l'audace. Un de ses vassaux, nommé Gholam, tenta de le détrôner, et, après s'être emparé de sa personne, lui creva les yeux; mais il subit bientôt le châtiment de son crime, et Chah-Aalem fut remis en possession de sa couronne. L'infortuné souverain régna encore 18 ans, et mourut en 1806. Il occupait ses longs ennuis par la culture des muses.

CHAH-DJIHAN, souverain de l'Indostan, fils de Djihan-Ghir (Géangir), monta sur le trône en 1628, après avoir fait périr trois de ses frères qui lui disputaient l'empire ; il fut à son tour détrôné par son fils Aureng-Zeyb, qui le renferma en 1656 dans le palais d'Agra, où il mourut au bout de 10 ans de captivité.

CHAH-POUR, roi de Perse. *Voy.* SAPOR.

CHAH-ABAD, ville de l'Inde (Aoude), par 27° 40' lat. N., et 77° 30' long. E.

CHAH-ABAD, district de l'Inde anglaise (Bengale), entouré à l'E. et au S. par la Sone, au N. par le Gange; il a 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Arrah.

CHAH-DJIHANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Douah-Gorah, par 27° 52' lat. N. et 77° 28' long. E.; 50,000 hab. — Il y a une autre ville de ce nom dans le Sindhya, prov. de Malwa.

CHAH-NOUR ou SIVANOR, ville de l'Inde, dans la nababie de Patan, par 14° 59' lat. N., 73° 6' long. E. Nombreuses ruines. Elle fut prise par Tippou en 1784, et depuis restituée au nabab.

CHAH-POUR, ville de l'Iran (Fars), sur le fleuve Chah-pour, affluent de la Zirra, à 100 kil. de Chiraz. Elle devait son nom à Sapor I (Chah-pour), qui en fit la capitale de ses états. Auj. ruinée.

CHAIAT (désert de), à l'O. de la B.-Égypte. On y trouve quelques monastères qu'habitent des Coptes. Au VIIIe siècle on en comptait au moins 160 dont les ruines se voient encore aujourd'hui.

CHAILARD (LE). *Voy.* CHEYLARD (LE).

CHAILLAND, ch.-l. de cant. (Mayenne), sur l'Ernée, à 18 kil. N. O. de Laval ; 2,300 hab.

CHAILLOT, ancien village aux portes de Paris, à l'O., est auj. compris dans Paris, à l'extrémité des Champs-Élysées.

CHAISE-DIEU (LA), *Casa Dei*, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 24 kil. E. de Brioude; 1,500 hab.

Dentelles. Jadis fameuse abbaye de Bénédictins, fondée en 1046 par saint Robert.

CHAKYA-MOUNI. *Voy.* BOUDDHA-GAOUTAMA.

CHALABRE, ch.-l. de cant. (Aude), à 18 kil. S. O. de Limoux; 3,529 hab. Château. Beaux draps, castorines.

CHALAIS, ch.-l. de cant. (Charente), à 27 kil. S. E. de Barbezieux. *Voy.* LA ROCHE-CHALAIS.

CHALAIS (Henri DE TALLEYRAND-). *Voy.* TALLEYRAND.

CHALAMONT, ch.-l. de cant. (Ain), à 32 kil. E. de Trévoux; 1,470 hab.

CHALANCHES (LES), hameau du dép. de l'Isère, à 19 kil. S. E. de Grenoble. Mines d'argent.

CHALCÉDOINE, *Chalcedon*, auj. *Kadi-Keui*, ville de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Byzance. Fondée ou possédée de bonne heure par les Mégariens; longtemps florissante. Elle resta indépendante sous l'empire romain. Elle fut détruite par les Scythes sous Gallien, au IIIe siècle, et relevée par Justinien au VIe siècle. On y tint le 4e concile œcuménique, qui condamna Eutychès (451).

CHALCIDIQUE, *Chalcidice*, presqu'île de Macédoine, entre les golfes Thermaïque et Strymonique, est découpée au S. E. par 2 golfes secondaires, le Toronaïque et le Singitique, qui la partagent en 3 péninsules, dites *Pallène*, *Sithonie*, et presqu'île du mont Athos. Olynthe en était la ville principale, et Chalcis le ch.-l. — Il y avait aussi en Syrie, à l'E. du Bas-Oronte, une Chalcidique; ch.-l., Chalcis.

CHALCIDIUS, philosophe éclectique du IIIe siècle, est auteur d'un *Commentaire sur le Timée* de Platon, imprimé avec traduction latine, par Meursius, Leyde, 1617, in-4. On ne sait s'il était chrétien.

CHALCIS, auj. *Egribo*, capit. de l'Eubée, au milieu de la côte O., vis-à-vis d'une autre Chalcis en Béotie, dont la séparait l'Euripe. Aristote y mourut.

CHALCIS, ch.-l. de la Chalcidique en Macédoine, colonie de Chalcis en Eubée.

CHALCIS, ville de Syrie, au S. O. d'Antioche, donna au pays voisin le nom de *Chalcidique*.

CHALCONDYLAS (Démétrius), un des Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe la connaissance et le goût des lettres grecques, était né à Athènes vers 1424, et enseigna la rhétorique jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. A cette époque, il se réfugia en Italie, fut appelé à Florence par Laurent de Médicis, et enseigna le grec dans cette ville, puis à Milan. Il mourut en 1511. On lui doit une *Grammaire grecque*, Milan, 1493, et les premières éditions d'Homère, Florence, 1488, et d'Isocrate, Milan, 1493.

CHALCONDYLAS ou CHALCOCONDYLAS (Laonic ou Nicolas), historien grec, d'Athènes, vivait au XVe siècle: il est auteur d'une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec, de* 1298 à 1462, qui fait partie de la Byzantine, Paris, 1650. Il a été traduit en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1577, in-4, et a été réimprimé avec des continuations, dont une est de Mézeray. M. Hamaker, professeur à l'université de Leyde, s'est chargé de publier Chalcondylas dans la nouvelle édition de la Byzantine qui paraît à Bonn.

CHALDÉENNE (église), ou ÉGLISE NESTORIENNE. *Voy.* NESTORIANISME.

CHALDÉENNE (langue). *Voy.* ARAMÉENNE.

CHALDÉENS, *Chaldæi*, peuple de l'ancienne Babylonie, entre le confluent de l'Euphrate et du Tigre, et le golfe Persique. Ville principale, Térédon. On les confond souvent avec les Babyloniens eux-mêmes; néanmoins, les Chaldéens semblent avoir toujours fait un peuple à part; on a cru les retrouver encore auj. parmi les peuplades kourdes répandues dans les mont. qui séparent l'Asie-Mineure de la H.-Asie. Les Chaldéens sont célèbres de toute antiquité par leurs connaissances mathématiques et astronomiques, auxquelles ils joignirent les études astrologiques; les astrologues de la Chaldée étaient très recherchés à Rome dans les derniers temps de l'empire. Quant à leur histoire politique, les Chaldéens subirent toutes les révolutions qu'éprouvèrent la Babylonie et l'Assyrie. (*Voy.* ces deux noms.)

CHALEURS (baie des), formée par le golfe St-Laurent, entre le Nouv.-Brunswick et le B.-Canada; 160 kil. sur 26. Une flotte française y fut détruite par les Anglais en 1760.

CHALIER (Marie-Joseph), né à Beaulard, près de Suse (Piémont), en 1747, était négociant à Lyon, lorsque éclata la révolution française. Il en adopta les principes avec un enthousiasme qui tenait du délire, prit Marat pour modèle, créa un tribunal révolutionnaire à Lyon et s'en fit le chef. Heureusement ses sanguinaires projets furent bientôt arrêtés: la population se souleva; il fut condamné à mort et exécuté le 29 mai 1793.

CHALLANS, ch.-l. de cant. (Vendée), à 40 kil. N. des Sables-d'Olonne; 3,640 hab.

CHALLON. *Voy.* CHALONS-SUR-SAONE.

CHALMERS (Georges), publiciste écossais, né en 1742, dans le comté de Moray en Écosse, mort en 1825, alla exercer la profession d'avocat en Amérique, revint en Angleterre lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance; publia les *Annales politiques des Colonies unies* et quelques autres écrits dont le plus important est *la Calédonie*. Il était agent colonial des îles Bahama, membre de la Société royale, de celle des antiquaires, etc.

CHALMERS (Alexandre), né à Aberdeen en 1759, mort en 1834, membre de la Société royale de Londres, est auteur d'un célèbre dictionnaire biographique, intitulé: *General biographical Dictionary*, publié de 1812 à 1817, 32 vol. in-8; il a aussi donné des éditions de Fielding, Samuel Johnson, Bolingbroke: un *Dictionnaire de la langue anglaise*, etc.

CHALONNAIS. On donnait ce nom: 1° à une portion du grand-gouv. de Champagne-et-Brie, dans la Champagne proprement dite: villes principales, Châlons-sur-Marne et La Croisette; 2° à une portion du duché de Bourgogne divisée en Châlonnais propre (ch.-l., Châlons-sur-Saône), et Bresse Châlonnaise (ch.-l., St-Laurent-lès-Châlons).

CHALONNE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 18 kil. S. O. d'Angers; 4,888 hab. Siamoises, serges; distilleries, etc.

CHALONS-SUR-MARNE, *Catalauni* ou *Duro-Catalaunum*, ch.-l. du départ. de la Marne, sur la rive gauche de la Marne, à 146 kil. E. de Paris (171 kil. par la route d'Épernay); 12,952 hab. Évêché. Cathédrale. Société d'agriculture, sciences et arts; bibliothèque; cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. École royale d'arts et métiers. Bonneterie, filatures de coton, etc. Grand commerce de vins de Champagne. Les environs de cette ville furent le théâtre de deux célèbres batailles: dans l'une, Aurélien battit Tétricus (272); dans l'autre, Attila fut battu par Aétius et les Goths, Francs et Burgundes réunis (451). Patrie de Perrot d'Ablancourt, de l'astronome Lacaille, etc. On y tint plusieurs conciles. — L'arrond. de Châlons-sur-Marne a 5 cantons (Écury-sur-Coole, Marson, Suippes, Vertus, plus Châlons-sur-Marne), 80 communes, et 48,535 hab.

CHALONS-SUR-SAÔNE ou CHALLON, *Cabillonum*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), sur la Saône, à l'embouchure du canal du Centre, à 53 kil. N. de Mâcon; 12,400 hab. Ville jolie: beau quai, 3 promenades, etc. Bibliothèque. Fonderies de fer; vinaigre, etc. Grand commerce. Patrie de Prestel le mathématicien, de Denon, etc. — Détruite au Ve siècle par Attila, cette ville se releva sous les premiers rois burgundes. Sous les Carlovingiens Châlons devint le chef-lieu d'un comté héréditaire qui depuis 968 releva comme fief du duché de Bourgogne. Ce comté, après avoir passé dans plusieurs maisons, entra

dans celle d'Auxonne en la personne de Jean-le-Sage, tige de la célèbre maison de Challon ou Châlons, d'où sortirent les comtes d'Auxerre et de Tonnerre, les seigneurs de Salins, plusieurs princes d'Orange, etc. Le comté de Châlons fut réuni au duché de Bourgogne en 1267, après la mort de Jean-le-Sage, et tous deux rentrèrent en même temps dans le domaine de la couronne (1477). — L'arr. de Châlons-sur-Saône a 10 cantons (Buxy, Chagny, St-Germain-du-Plain, Givry, St-Martin-en-Bresse, Mont-Vincent, Sennecy-le-Grand, Verdun-sur-le-Doubs, plus Châlons qui compte pour 2), 159 communes, et 124,338 hab.

CHALOSSE, *Calossia* en latin moderne, ancien pays de France, dans la Basse-Guyenne. Ch.-l., St-Sever; villes principales: Arsac, Hagelmau, Toulousette. Ce pays est auj. dans le départ. des Landes.

CHALOTAIS. *Voy.* LA CHALOTAIS.

CHALUS, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 23 kil. N. O. de St-Yrieix; 1,260 hab. Foire très fréquentée pour chevaux et mulets. En 1199, Richard-Cœur-de-Lion reçut une blessure mortelle au siége de cette ville.

CHALYBES, petite peuplade d'Asie, en Paphlagonie, entre les Tibarènes à l'O. et les Mosynèces à l'E. Leur pays produisait beaucoup de fer, et on y fabriquait beaucoup d'acier, d'où le nom de *chalybs* donné par les Grecs à l'acier.

CHALYBON ou BÉRÉE, auj. *Alep*, ville de Syrie, ch.-l. de la Chalybonitide (Chalybs), ainsi nommée de l'acier qui faisait l'objet de son principal commerce.

CHALYBONITIDE, petite contrée de la Syrie Euphratésienne; ch.-l., Chalybon. Vins excellents.

CHALYS, riv. de la Syrie Euphratésienne, tombait dans un petit lac près de Chalcis après avoir baigné Chalybon.

CHAM, 2e fils de Noé. Ayant rencontré son père dans un état d'ivresse, il l'insulta et mérita d'être maudit de Dieu. Il fut père de Chanaan; ses descendants peuplèrent la Palestine et l'Afrique.

CHAM ou CHÉMI, nom donné à l'Égypte dans les livres saints.

CHAM, ville murée de Bavière (cercle du B.-Danube), à 53 kil. N. E. de Ratisbonne; 1,850 hab.

CHAM, province de la Chine. *Voy.* QUANG-NAM.

CHAMAKIE (VIEILLE-), ville de la Russie d'Asie (Chirvan), à 130 kil. S. E. de Derbend. Détruite par Nadir-Châh, à la fin du dernier siècle.

CHAMAKIE (NOUVELLE-), ville de la Russie d'Asie (Chirvan), par 45° 20' long. E., 40' 34' lat. N. Climat malsain. Quoique toute moderne, les guerres l'ont à peu près détruite.

CHAMANISME, espèce de fétichisme ou d'idolâtrie répandue chez les Samoyèdes, les Buriates et les peuples de la Sibérie orientale. Leurs prêtres, appelés *chamanes* ou *kams* (seigneurs), portent une queue de cheval et sont armés d'un tambourin pour chasser les mauvais esprits; ils prédisent l'avenir et se livrent à toutes sortes de jongleries. Leur Dieu est un être suprême qui habite le soleil, et dont les chamanes deviennent les conseillers après leur mort. Il a sous ses ordres une foule de divinités inférieures ou de génies. La femme chez ces peuples est un objet immonde et qui n'a point d'âme. Les sectateurs de ce culte grossier diminuent de jour en jour.

CHAMAVES, *Chamavi*, peuple de la Germanie, habitèrent, avec les Angrivariens, à l'E. de l'Yssel après les Bructères; ils firent partie de la ligue francique.

CHAMBERS (Ephraïm), auteur, né à Milton, dans le Westmoreland, mort en 1740, publia à Londres en 1728, sous le titre d'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., un ouvrage qui eut un grand succès et qui eut le mérite de donner la première idée de la célèbre *Encyclopédie* française. L'ouvrage de Chambers a eu un grand nombre d'éditions. Une des dernières et des plus estimées est celle de Rees, 1788, Londres, 5 vol. in-fol.

CHAMBERS (Guill.), architecte, né à Stockholm, mort à Londres en 1796, fut envoyé jeune aux Indes orientales, séjourna quelque temps en Chine et y étudia l'architecture chinoise; étant venu ensuite se fixer à Londres, il y répandit le goût de ce genre d'architecture, et fut chargé de construire plusieurs maisons et de distribuer des jardins dans ce goût. Il a écrit sur l'architecture orientale.

CHAMBERTIN, village du dép. de la Côte-d'Or, à 18 kil. N. E. de Beaune, et à 3 kil. N. de Nuits. Vins fort recherchés.

CHAMBÉRY, *Camberiacum* en latin moderne, ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance générale de Savoie, à 145 kil. N. O. de Turin; 13,000 hab. Archevêché; société royale académique, société d'agriculture, musée, bibliothèque, nouveau théâtre, hôpitaux, belle rue à portiques, etc. Quelque industrie. A 1 kil. de Chambéry sont les Charmettes, devenues célèbres par les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Chambéry est une ville moderne. Elle fut, du Xe au XIIIe siècle, le ch.-l. d'une seigneurie particulière, puis fut cédée à Thomas I, comte de Savoie (1230). De 1792 à 1815, elle appartint à la France et fut le ch.-l. du dép. du Mont-Blanc.

CHAMBON, ch.-l. de cant. (Creuse), à 23 kil. S. E. de Boussac; 1,550 hab.

CHAMBON (LE), ch.-l. de cant. (Loire), à 9 kil. S. O. de St-Etienne; 4,013 hab. Forges, clouteries, coutellerie; fabrique de rubans; mine de houille.

CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médecin, né à Brevannes en 1748, mort en 1826. En 1791, il remplaça Péthion comme maire de Paris, lorsque celui-ci fut élu membre de la Convention. Il devint bientôt le jouet de la Commune, et donna sa démission après la mort de Louis XVI. Il écrivit un très grand nombre d'ouvrages dont la plus grande partie est restée inédite.

CHAMBORD, village du dép. de Loir-et-Cher, à 6 kil. S. de St-Dié-sur-Loire, est entouré d'une vaste forêt dite forêt de Chambord; 470 hab. Superbe château construit par François I, sur les dessins du Primatice, possédé par le roi Stanislas, par le maréchal de Saxe, par le maréchal Berthier, et offert par souscription au duc de Bordeaux en 1822.

CHAMBRE ARDENTE. Nom donné à plusieurs cours de justice investies d'un pouvoir extraordinaire pour juger des faits d'exception. Telles furent: la commission érigée dans chaque parlement par François I pour punir les hérétiques; la commission extraordinaire nommée par Louis XIV, qui condamna la Brinvilliers, la Voisin, la Vigoureux, l'Italien Exili, et qui fut aussi appelée *Cour des poisons;* la chambre qui, sous la régence du duc d'Orléans, vérifia les comptes des fermiers-généraux et les actions de la banque de Law. Cette dernière fut aussi nommée *Chambre du visa*.

CHAMBRE DE L'ÉCHIQUIER. *Voy.* ÉCHIQUIER (cour de l').

CHAMBRE DES COMMUNES (*House of Commons*), une des deux chambres dont se compose le parlement anglais, répond à ce que nous nommons *Chambre des Députés*. Elle comptait, avant le bill de réforme de 1832, 658 membres, dont 513 pour l'Angleterre, 45 pour l'Écosse et 100 pour l'Irlande. La Chambre des Communes est élective; la durée d'un parlement ne peut dépasser sept années. Le président de la Chambre porte le nom d'orateur (*speaker*). *Voy.* PARLEMENT.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS, un des trois pouvoirs de l'état en France, fut constituée en 1814 par la charte de Louis XVIII, et remplaça le Corps législatif. Elle est chargée de discuter les lois et plus spécialement de voter l'impôt. D'après la charte de 1814, les députés, élus pour cinq ans, se renouvelaient chaque année par cinquième; ils devaient être

âgés de 40 ans et payer 1,000 fr. de contributions directes. Depuis 1830, ils sont élus pour cinq ans consécutifs; il suffit d'être âgé de 30 ans et de payer 500 fr. de contributions. Les députés sont au nombre de 459. Le roi convoque chaque année la chambre; il peut la proroger ou la dissoudre; mais dans ce dernier cas, il doit en convoquer une nouvelle dans l'espace de 3 mois.

CHAMBRE DES LORDS (*House of Lords*), la première des deux chambres du parlement anglais, se compose des pairs du royaume, qui sont nommés par le roi. En 1820, le nombre des pairs était de 291 pairs anglais, de 16 pairs écossais et de 32 pairs irlandais; ce qui faisait 339 lords. L'introduction des pairs catholiques en 1829 en a porté le nombre à 400. La Chambre des Lords admet dans son sein des pairs ecclésiastiques. *Voy.* PARLEMENT.

CHAMBRE DES PAIRS. *Voy.* PAIRS.

CHAMBRE ÉTOILÉE, haute cour de justice en Angleterre, qui apparut pour la première fois sous Henri VII (1485). Elle était composée des conseillers du roi, qui se réunissaient dans une salle ornée d'étoiles d'or; d'où lui vint son nom. Ce tribunal jugeait sans le concours d'un jury et sur le témoignage d'un seul témoin: aussi devint-il un instrument terrible entre les mains de Henri VIII et d'Élisabeth. Il fut aboli par le *Long-Parlement*.

CHAMBRE INTROUVABLE, nom donné à la chambre des députés convoquée le 7 octobre 1815. Cette chambre s'est fait remarquer par ses efforts pour établir une réaction royaliste et par son zèle excessif en faveur de l'aristocratie et du clergé. Elle vota l'établissement des cours prévôtales et prononça le bannissement de tous les Conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI. Louis XVIII se vit obligé de la dissoudre (5 septembre 1816).

CHAMBROIS ou CHAMBRAY, *Voy.* BROGLIE.

CHAMFORT (Sébastien-Roch NICOLAS, dit), poëte et littérateur distingué, né en 1741 en Auvergne, d'un père inconnu, fit ses études comme boursier au collége des Grassins à Paris, et remporta en rhétorique les premiers prix de l'université. Il prit en entrant dans le monde le nom de *Chamfort*, à la place du simple nom de Nicolas qu'il avait porté jusque là, se fit de bonne heure connaître par des prix de poésie remportés à l'Académie, donna au Théâtre-Français quelques comédies qui réussirent, et s'attacha pour vivre à diverses entreprises littéraires. Sa réputation le fit rechercher du prince de Condé, qui le nomma vers 1776 secrétaire de ses commandements; il devint ensuite lecteur de madame Élisabeth, sœur du roi. A la révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, quoiqu'il fût personnellement attaché à la famille royale; il se démit de son emploi, et se lia avec Mirabeau. Roland le fit nommer en 1791 conservateur de la Bibliothèque nationale. Ayant osé blâmer les fautes et les violences du parti révolutionnaire, il fut arrêté et jeté en prison; il essaya inutilement de se tuer. On le relâcha bientôt après, mais il mourut au bout de quelques semaines des suites des blessures qu'il s'était faites (avril 1794). Il avait été reçu à l'Académie en 1781. Ses écrits les plus estimés sont: *Éloge de Molière*, couronné (1769); *Éloge de La Fontaine*, 1774; *La jeune Indienne*, le *Marchand de Smyrne*, comédies; *Mustapha et Zéangir*, tragédie. Plusieurs de ses ouvrages se sont perdus, entre autres un *Commentaire sur les Fables de La Fontaine*, qu'il avait fait pour madame Élisabeth. Ses œuvres ont été rassemblées par Ginguené, 1795, 4 vol. in-8, et par M. Auguis, 1824, 5 vol. in-8.

CHAMILLARD (Michel DE), ministre de Louis XIV, fut d'abord conseiller au parlement de Paris. Une grande adresse au billard, jeu qu'aimait Louis XIV, fut, dit-on, la cause principale de son rapide avancement. En 1699, il fut nommé contrôleur-général des finances, et en 1701 il joignit à ce haut emploi le ministère de la guerre. Il se servit de moyens odieux pour remplir le trésor, et les cris du public l'obligèrent à se démettre de ses deux emplois (1709). Il mourut en 1721, détesté du peuple, et pourtant estimé de ceux qui le connaissaient.

CHAMILLY (Noël BOUTON, marquis de), maréchal de France, né à Chamilly en Bourgogne, en 1636, mort en 1715, se signala en 1675 par la défense de Grave, qui dura 93 jours, et coûta 16,000 hommes au prince d'Orange. Il avait servi sous Schomberg en Portugal, en 1663; il fut aimé dans ce pays d'une jeune religieuse qui lui adressa douze lettres connues sous le nom de *Lettres Portugaises*, et remarquables par l'énergie de la passion. Il ne craignit pas de les faire publier lui-même. La meilleure édition est celle de Paris, 1806.

CHAMLY ou CHANALY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 26 kil. N. E. de Panipot; 3 kil. de tour. Grand bazar.

CHAMO (désert de), dans l'Asie centrale. *Voy.* KOBI.

CHAMOUNI, ville des États sardes, à 20 kil. E. de Sallanches, dans une belle vallée dite *de Chamouni*; 1,600 hab. La vallée de Chamouni, située au S. E. de Genève et au S. O. du Valais, est célèbre par ses immenses glaciers, parmi lesquels on distingue ceux des Bois, des Bossons, et la fameuse Mer de glace, dont l'étendue est de près de 8 kil.

CHAMOUSSET (Clément-Humbert PIARRON DE), philanthrope, né à Paris en 1717, mort en 1773, était maître des comptes. Il consacra sa fortune au service des pauvres et des malades, améliora le régime des hôpitaux, fit supprimer l'usage de réunir plusieurs malades dans un seul lit. Il fut nommé intendant-général des hôpitaux sédentaires de l'armée. On lui doit, en outre, plusieurs établissements d'utilité publique, entre autres celui de la petite poste.

CHAMP-AUBERT, village de France (Marne), à 22 kil. S. O. d'Épernay; 170 hab. Victoire sanglante remportée par Napoléon sur le général russe Alsuvief, 10 février 1814.

CHAMP-D'ASILE, territoire du Texas, à l'E. du Mexique, et à 40 kil. O. de Galveston. Des Français réfugiés voulurent y fonder une colonie sous la conduite du général Lallemand (1817); mais le vice-roi du Mexique, Apodaca, fit détruire cet établissement.

CHAMP-DE-BORT ou CHAMPS, ch.-l. de cant. (Cantal), à 26 kil. N. E. de Mauriac; 1,725 hab.

CHAMP-DE-CASSOVIE. *Voy.* CASSOVIE.

CHAMP-DENIERS, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 17 kil. N. de Niort; 1,200 hab. Foires pour les bestiaux.

CHAMP-SEGRÉ, ville de France (Orne), à 8 kil. N. E. de Domfront; 3,600 hab. Fonderie, forges, fourneaux.

CHAMP-DE-MAI et CHAMP-DE-MARS, nom que l'on a donné aux grandes assemblées des guerriers francs depuis la conquête des Gaules au ve siècle, parce qu'elles se tenaient d'ordinaire dans les premiers jours du printemps. En latin on les appelait *placita* (plaids); les Francs leur donnaient le nom de *mâls*. Ces assemblées avaient un double caractère: elles étaient tantôt des revues militaires ou des réunions solennelles dans lesquelles tous les hommes libres venaient rendre hommage au chef suprême des Francs, et lui apporter leurs dons annuels; tantôt des réunions plus actives où le souverain convoquait soit les leuds et les guerriers pour les consulter sur quelque expédition militaire, soit les évêques pour régler leurs différends avec la royauté, ou pour prendre leurs conseils sur la direction des affaires de l'état. Ces assemblées, tenues irrégulièrement sous les Mérovingiens, devinrent beaucoup plus fréquentes sous les premiers Carlovingiens; mais après Charles-le-Chauve, toute trace de cette institution disparaît.

CHAMP-DE-MAI, nom donné à une fameuse assemblée tenue pendant les cent-jours au Champ-de-Mars,

à l'imitation des anciens *champs-de-mai*, et dans laquelle l'empereur Napoléon proclama, en présence des députations de tous les collèges électoraux et des corps de l'armée, *l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*. Elle eut lieu le 1er juin 1815.

CHAMP-DU-DRAP-D'OR OU CAMP-DU-DRAP-D'OR. On a donné ce nom au lieu où se passa une entrevue célèbre entre François I, roi de France, et Henri VIII, roi d'Angleterre (1520). Il était situé en Flandre, entre les châteaux d'Ardres et de Guines, dont le premier appartenait à la France, et le second à l'Angleterre. Ce nom lui fut donné à cause du faste que les deux cours rivales y déployèrent à l'envi. François I, dont le but était de gagner le roi d'Angleterre et de déjouer les intrigues de Charles-Quint, obtint par un traité la confirmation du mariage du dauphin de France avec Marie d'Angleterre; mais le card. Wolsey, ministre du roi d'Angleterre, acheté par Charles-Quint, prévint les effets de cette entrevue.

CHAMP-DU-MENSONGE. *Voy.* OCHSFELD.

CHAMPAGNAC-DE-BEL-AIR, ch.-l. de canton (Dordogne), à 13 kil. N. E. de Bourdeille; 800 hab.

CHAMPAGNE, *Campania* en latin moderne, ancienne province de France, était bornée au N. par la Flandre française, les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Sedan; à l'E., par la Lorraine; au S. E., par la Franché-Comté; au S., par la Bourgogne et le Nivernais, et à l'O. par l'île de France et la Picardie. Superficie, 280 kil. de long sur 200 de large. Chef-lieu, Troyes. Elle se divisait en 9 parties: Champagne propre, Châlonnais, Rémois, Rethelois, Vallage, Bassigny, Sénonais, Argonne. La Champagne propre se subdivisait en Haute-Champagne (villes principales: Châtillon-sur-Marne, Epernay, Aï, Vertus, Dormans), et Basse-Champagne (villes principales: Troyes, Arcis-sur-Aube, Méry-sur-Seine, Ramerupt). La partie orientale de la Basse-Champagne et le sud du Châlonnais, c.-à-d. le pays compris entre Vitry et Sézanne, porte vulgairement le nom de *Champagne Pouilleuse*, à cause de l'infertilité du sol et de la misère de ses habitants. La Champagne forme auj. les départ. de la Marne, de la H.-Marne, de l'Aube, des Ardennes, et en partie ceux de l'Yonne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne et de la Meuse. Cette vaste contrée est toute en plaines, sauf quelques hauteurs boisées au N. et à l'E. (*Voy.* ARGONNE.) La Seine, l'Aube, la Marne, l'Yonne, l'Aisne et leurs affluents arrosent la Champagne. On y trouve en abondance l'ardoise, la craie, la marne, etc. Le sol produit beaucoup de grains, de fruits, de légumes; mais la Champagne est surtout célèbre par ses vins blancs et rouges, et par ses vins mousseux, dits vins de Champagne. — La Champagne faisait sous l'empire romain partie des Lyonnaises 1re et 4e et de la Belgique 2e. Les peuples qui l'habitaient étaient les *Lingones*, les *Senones*, les *Tricasses*, les *Catalauni* et les *Remi*. Après l'invasion des Barbares, elle fut partagée entre le roy. des Burgundes et celui des Francs, puis entre les deux roy. d'Orléans (Bourgogne franćique) et de Metz (Austrasie). Au xe siècle, elle échut à des comtes issus de la maison de Vermandois; puis, quand cette dynastie s'éteignit, en 1020, elle fut le partage d'Eudes II ou Odon, petit-fils de Thibaut-le-Tricheur (comte de Blois, Chartres, Tours, Beauvais et Meaux, et mort en 978), neveu du dernier comte de la maison de Vermandois. Deux fils du comte Eudes II, Etienne et Thibaut III, donnèrent naissance à deux branches de la maison de Champagne: l'aînée posséda d'abord la Champagne et s'éteignit en 1125; la cadette, qui fut celle des comtes de Blois, Chartres et Brie, hérita en 1125 du comté de Champagne. Se divisant à son tour en 1152, cette branche produisit deux lignes: la 2e ligne de Blois et la ligne champenoise, qui eut la Champagne et la Brie. Henri I commença cette dernière ligne; Henri II, son fils aîné, devint roi de Chypre, puis de Jérusalem, et mourut en 1197, laissant son comté à Thibaut III, son frère; Thibaut IV le posthume régna après lui et devint roi de Navarre en 1234. Il eut pour successeurs, tant en Champagne qu'en Navarre, Thibaut V (II en Navarre), Henri III (I), Jeanne I. Celle-ci apporta la Champagne et la Navarre en dot au roi de France Philippe-le-Bel, en 1286. Depuis ce temps la Champagne ne fut plus séparée de la couronne de France. Cependant la réunion officielle ne fut prononcée qu'en 1361.

CHAMPAGNE, ch.-l. de canton (Ain), à 15 kil. N. de Belley; 450 hab.

CHAMPAGNE-MOUTON, ch.-l. de canton (Charente), à 19 kil. O. de Confolens; 900 hab.

CHAMPAGNE (THIBAUT, comtes de). *Voy.* THIBAUT.

CHAMPAGNE (Philippe), peintre, né à Bruxelles en 1602, vint à Paris en 1621 pour s'y perfectionner sous le Poussin, et s'y fixa tout à fait. Ses talents lui méritèrent la place de 1er peintre de la reine et une pension de 1,200 liv. En 1648, il fut reçu membre de l'Académie de Peinture, puis nommé professeur, et enfin directeur de cet établissement. Son assiduité au travail lui avait donné une facilité surprenante, et la décence guida toujours son pinceau. Il mourut en 1674. Il a laissé une multitude de morceaux estimés qui ornaient les édifices publics, les églises et les maisons particulières. Les plus connus sont: *le Vœu de Louis XIII*, *la Réception des chevaliers du St-Esprit*, une *Cène*, *la Madeleine aux pieds de J.-C.*, *les Religieuses*. — Son neveu, J.-B. Champagne, s'est aussi distingué dans le même art.

CHAMPAGNE (J.-Fr.), né à Semur en 1751, mort à Paris en 1813, professa les belles-lettres à Louis-le-Grand, et devint en 1791 principal de ce collège. Il sut le conserver au milieu des troubles de la révolution et le dirigea jusqu'en 1810. On lui doit une traduction estimée de la *Politique* d'Aristote, 1797.

CHAMPAGNEY, ch.-l. de canton (H.-Saône), à 40 kil. N. E. de Vesoul; 2,000 hab. Houille.

CHAMPAGNOLES, ch.-l. de canton (Jura), à 27 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 3,146 hab. Grande tréfilerie, 4 forges.

CHAMPAGNY (J.-B. NOMPÈRE DE), duc de Cadore, né à Roanne en 1756, mort en 1834, était major de vaisseau à 26 ans. Il fut, en 1789, député de la noblesse aux états-généraux, et se distingua par son éloquence et sa modération. Bonaparte l'appela au conseil d'état en 1800, le nomma en 1801 ambassadeur à Vienne, en 1804 ministre de l'intérieur, en 1807 ministre des affaires étrangères; il conclut en cette qualité le traité de Vienne, 1809. Il rentra dans la vie privée à la restauration, et fut nommé pair en 1819. Il avait été créé duc de Cadore en 1808.

CHAMPAUBERT. *Voy.* CHAMP-AUBERT.

CHAMPCENETZ (le chevalier DE), connu par son esprit, né en 1759 à Paris, neveu du gouverneur des Tuileries, était officier aux gardes-françaises. Il attaqua la révolution avec l'arme du ridicule: il travailla avec Rivarol à plusieurs écrits de circonstance et eut la principale part à la rédaction de l'écrit périodique intitulé: *les Actes des Apôtres*. Il fut arrêté et mis à mort en 1794.

CHAMPEAUX, petit village du dép. de Seine-et-Marne, à 12 kil. N. E. de Melun; 460 hab. Patrie du célèbre Guillaume de Champeaux, maître, puis adversaire d'Abélard. *Voy.* GUILLAUME.

CHAMPEIX, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 10 kil. N. O. d'Issoire; 1,900 hab.

CHAMPFORT. *Voy.* CHAMFORT.

CHAMPIER (Symphorien), né à St-Symphorien-le-Château dans le Lyonnais en 1472, fut 1er méd.

du duc de Lorraine, et mourut à Lyon, où il avait été consul, en 1539. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, parmi lesquels on remarque les *Chroniques de Savoie*, 1516; *la Vie de Bayard*, 1525; *La Nef des Dames vertueuses*, ouvrage mêlé de prose et de vers, 1503 et 1515; *La Nef des princes et des batailles*, 1502, aussi mêlé de prose et de vers. On lui attribue le livre *De tribus impostoribus*.

CHAMPIONNET (Jean-Etienne), général français, né à Valence en 1762, mort en 1800, était fils naturel d'un avocat nommé Legrand. Il entra fort jeune au service et dut à sa valeur un avancement rapide. Nommé colonel après le combat d'Arlon, général de brigade en 1793, il contribua beaucoup à la victoire de Fleurus. Envoyé en 1798 en Italie à la tête d'une armée, il conquit en peu de temps le royaume de Naples, et y établit la *République parthénopéenne*; mais au milieu de ses succès il fut arrêté par ordre du Directoire, à la suite d'un démêlé qu'il avait eu avec un commissaire du gouvernement, et se vit jeté en prison. Rappelé au commandement de l'armée d'Italie après le 30 prairial an VII, il fut d'abord vainqueur; mais défait à Genola par les Austro-Russes, il ne put supporter cet échec et mourut de chagrin. Sa ville natale vient de lui élever une statue (1840).

CHAMPLAIN (Samuel), armateur de Dieppe, fondateur et gouverneur de Québec au Canada, partit en 1608, avec l'assentiment de Henri IV, pour jeter les bases de cet établissement, et reconnut une partie du Canada. Il établit des relations avec les sauvages, gagna leur affection, et donna bientôt à Québec l'aspect d'une véritable colonie. Il en fut nommé gouverneur en 1620; mais il fut attaqué en 1627 par les Anglais et obligé de capituler. En 1629 le Canada ayant été restitué à la France, Champlain reprit son commandement qu'il conserva jusqu'à sa mort, 1635. Il a laissé son nom à un lac de l'Amérique septentr.

CHAMPLAIN (lac), lac des États-Unis, sur les confins du Canada, entre l'état de New-York et celui de Vermont; 170 kil. sur 25. Ce lac reçoit le Missisqui, la Moelle et l'Onion, et se décharge dans le Saint-Laurent par le fleuve Richelieu ou Sorelle. Il fut découvert par Champlain, armateur de Dieppe (1608). Mac-Donough y détruisit une flotte anglaise (1814).

CHAMPLATREUX, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. S. de Luzarches; 130 hab. Château magnifique qui appartient à la maison de Molé.

CHAMPLITTE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 19 kil. N. O. de Gray; 3,083 hab., y compris ceux de Prélot, hameau voisin. Commerce en grains, vins, cuirs, fers, cire.

CHAMPMESLÉ (Marie DESMARES), célèbre actrice, née à Rouen en 1644, morte en 1698, vint à Paris en 1669, débuta d'abord au théâtre du Marais, puis sur celui de l'Hôtel-de-Bourgogne où elle se fit bientôt remarquer dans les rôles tragiques. Elle a créé ceux de Bérénice, d'Iphigénie, de Phèdre et de Monime. Elle reçut des leçons de déclamation du célèbre Racine, et vécut avec lui dans une intimité très étroite. Elle eut encore plusieurs autres amants, parmi lesquels on cite le comte de Clermont-Tonnerre. — Son mari, Charles Cheville, sieur de Champmeslé, était aussi acteur; il a composé plusieurs comédies assez jolies: *les Grisettes*, *Crispin chevalier*, *le Florentin*, *la Coupe enchantée* sont les meilleures; il fit ces deux dernières en société avec La Fontaine. Il mourut en 1701.

CHAMPOLLION (J.-Franç.), né à Figeac (Lot) en 1791, fut nommé en 1809 professeur d'histoire à Grenoble, et conçut dès lors le projet d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Il communiqua en 1821 et 1822 à l'Académie des Inscriptions le fruit de ses recherches, qui fut reçu avec un applaudissement universel. Après avoir visité les musées égyptiens de Turin et de Rome, il fut chargé lui-même en 1826 d'en organiser un semblable à Paris, et en fut nommé directeur. En 1828 et 1829 il visita l'Egypte elle-même et y amassa de précieux trésors d'antiquités; mais il en rapporta une maladie dont il mourut peu après son retour, en 1831. Il avait été reçu à l'Académie en 1830. Son ouvrage le plus important est l'ouvrage intitulé: *L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, 2 vol. in-8, 1814. Champollion a commencé à expliquer les hiéroglyphes, qui étaient restés jusque-là indéchiffrables. Il a distingué d'abord trois sortes d'écritures: l'écriture *hiéroglyphique* proprement dite ou écriture sacrée; l'*hiératique* ou sacerdotale; la *démotique* ou vulgaire; il a reconnu en outre que ces divers caractères étaient employés, tantôt comme signes de choses, tantôt comme simples lettres; il avait commencé à en dresser un alphabet quand la mort l'a enlevé. M. Champollion-Figeac, son frère aîné, continue ses travaux.

CHAMPS. *Voy.* CHAMP-DE-BORT.

CHAMPSAUR, petit pays du Haut-Dauphiné, au S. du Grésivaudan, fut érigé en duché en 1336. Villes, Saint-Bonnet et Lesdiguières. Il est auj. réparti dans les dép. des Hautes-Alpes et de la Drôme.

CHAMPTERCIER, village du dép. des Basses-Alpes, à 6 kil. O. de Digne; 460 hab. Patrie de Gassendi.

CHAMPTOCEAUX, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 6 kil. S. O. d'Ancenis; 1,150 hab.

CHAMPVENT, village de Suisse (Vaud), à 6 kil. d'Iverdun. Patrie de Gabrielle de Vergy.

CHAMUSCA, bourg du Portugal (Estramadure), à 17 kil. N. E. de Santarem; 3,200 hab.

CHANAAN, fils de Cham, eut onze fils et vint habiter avec eux le pays qui depuis fut nommé Palestine, et qui pendant longtemps avait porté son nom. Les Chananéens, descendants de Chanaan, étaient des peuples souillés de crimes, et Dieu ordonna aux Juifs de les exterminer en entrant dans leur pays.

CHANAAN (terre de). On comprenait jadis sous ce nom la Phénicie, la Judée et une petite partie de la Syrie mérid., pays habités par onze tribus issues des onze fils de Chanaan; sept occupaient déjà la Judée avant l'arrivée des Hébreux conduits par Josué; c'étaient les Héthéens, les Jébuseens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Héréens, les Phéréséens et les Chananéens proprement dits (ces deux dernières avaient remplacé les Sinéens et les Samariens). Les Hébreux entrèrent dans la terre de Chanaan sous la conduite de Josué, l'an 1605 av. J.-C. C'est cette terre que l'on désigne souvent aussi sous le nom de *Terre promise*.

CHANAC, ch.-l. de cant. (Lozère), à 13 kil. S. O. de Mende; 1,900 hab. Serges.

CHANALY, ville de l'Inde. *Voy.* CHAMLY.

CHANÇAY, ville du Pérou, à 62 kil. N. O. de Lima, par 79° 20' long. O., 4° 30' lat. S.; ch.-l. d'une province de même nom.

CHANCEAUX, bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 10 kil. de Saint-Seine, près de la source de la Seine; 600 hab. Confitures d'épine-vinette.

CHANCELIER, en latin *cancellarius*. A Rome on donnait ce nom aux secrétaires de l'empereur, parce que, lorsque celui-ci rendait la justice, ils se plaçaient derrière les barreaux (*cancelli*), dans l'enceinte qui séparait l'empereur du public. En France, le titre de chancelier a toujours été commun à plusieurs dignités et offices; mais le plus éminent était le *chancelier de France*, président du conseil d'état et interprète des volontés du roi près du parlement. A partir de la 2ᵉ race il eut la garde des sceaux et contresigna les actes donnés par le roi. Cette charge fut supprimée en 1790. Napoléon créa le titre d'*archi-chancelier* en faveur de Cambacérès, à qui

donna l'administration de l'état civil de sa maison. La Restauration rétablit le *chancelier de France*, mais lui ôta la garde des sceaux qui fut confiée au ministre de la justice, et le créa président de la chambre des pairs. En Angleterre, on appelle lord grand chancelier (*lord high chancellor*) le premier officier public auquel appartient de droit la présidence de la chambre des lords, et qui est en même temps le chef de la justice et le président d'une cour particulière appelée *court of chancery*.

CHANCELIER DE L'ÉCHIQUIER. *Voy.* ÉCHIQUIER (cour de l').

CHANCELLOR (Richard), navigateur anglais, découvrit en 1553 le port d'Archangel, en cherchant un passage en Amérique par le N. O. Son *Voyage* se trouve dans la collection de Pinkerton.

CHANDELEUR, fête religieuse qui se célèbre le 2 février en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Elle fut instituée à la fin du ve siècle ou au commencement du vi^e. Son nom vient des chandelles ou des cierges qu'on y brûle comme symbole de la lumière que le Christ allait répandre sur les Gentils.

CHANDELEUR (îles de la), groupe d'îles du golfe du Mexique, sur la côte de la Louisiane, par 91° 15' long. O., 29° 32' lat. N., appartiennent au Mexique. Elles furent découvertes le jour de la Chandeleur, d'où leur nom.

CHANDERNAGOR, *Fransdonga* chez les indigènes, ville de l'Inde, dans le Bengale, à 31 kil. N. de Calcutta, sur l'Hougly; par 22° 51' lat. N., 86° 9' long. E.; 11,000 hab. Elle appartient à la France, mais elle a perdu toute importance depuis 1814 et n'a plus de fortifications. On en exporte annuellement 400 caisses d'opium. Les Anglais nous l'ont souvent prise.

CHANDI, ville de Nubie. *Voy.* CHENDI.

CHANDLER (Richard), savant helléniste et archéologue anglais, né en 1738, mort en 1810, publia en 1763 une magnifique édition des *Marbres d'Arundel* ou *d'Oxford* (*Marmora Oxoniensia*), plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemment données Selden, Prideaux et Maittaire. Chargé de faire des recherches sur les monuments antiques, il parcourut, pendant les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Elide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre. On lui doit : *les Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol., 1769, 1800 : *Inscriptiones antiquæ in Asia Minori et Græcia, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774, in-fol.; *Voyages en Asie Mineure et en Grèce*, publiés en angl., 1775-76 à Oxford, 2 vol. in-4, trad. en franç. par MM. Servois et Barbié du Bocage, Riom, 1806, 3 vol. in-8 : *Histoire de Troie*, Londres, 1802, in-4.

CHANDOS (Jean), célèbre capitaine anglais du xive siècle, fut nommé par Edouard III lieutenant-général des provinces que l'Angleterre possédait en France. Il fit prisonnier Duguesclin à la bataille d'Auray en Bretagne, en 1364. Lorsqu'Edouard III érigea l'Aquitaine en principauté en faveur de son fils, le prince de Galles, Chandos devint le connétable de ce dernier. Il fut tué au combat de Lussac, près Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le Prince-Noir (Edouard); il s'était concilié également l'estime des Français et particulièrement de Duguesclin.

CHANG, province de Chine. *Voy.* CHEN-SI.

CHANG-HAI, district de Chine, dans la prov. de Kiang-sou, et le dép. de Soung-Kiang, a pour ch.-l. une ville de même nom, sur la rive droite du fleuve Han-Kiang.

CHANG-HIA-TOUNG, CHANG-IN, CHANG-SÉ, province de Chine. *Voy.* KOUANG-SI.

CHANG-HAI-QUAN, district de Chine, dans la prov. de Pé-tchy-li, et le départ. de Young-Phing, a pour ch.-l. une ville de même nom située par 117° 29' long. E., 40° 3' lat. N. Elle est fortifiée et passe pour la clef de la prov. de Ching-King.

CHANGALLAS, peuple nègre, habite à l'O. de l'Abyssinie et au N. de la Nubie, sur les bords du Bahr-el-Abiad et de ses affluents, jusqu'au Tacazzé. Il se divise en tribus et est gouverné par des cheikhs. Sa principale occupation est la chasse des éléphants et des autruches; il est souvent en guerre avec les Abyssins. Ptolémée les désigne sous le nom d'Eléphantophages et de Strouthiophages (mangeurs d'éléphants et d'autruches).

CHANGAMERAS, peuple de la famille monomotapa, sur les deux rives du Zambèze, au S. E. des Cazembes, fait partie de la puissante nation des Maravis. Les Changameras sont pillards.

CHANOINES (du latin *canonicus*, soumis à des règles, à des canons), association de prêtres attachés à une église particulière, formant le conseil administratif de cette église et vivant de ses revenus. Ce nom fut donné dès le ive siècle aux cénobites qui vivaient en commun sous une même règle. Ce n'est cependant que depuis 763, lorsque Chrodegang, évêque de Metz, eut publié sa règle des chanoines, que cette institution eut une existence régulière. Il y eut d'abord des chanoines laïques et séculiers : mais une bulle du pape Alexandre II, en 1063, en créant les *chanoines réguliers*, exclut les séculiers de ces sortes de communautés. Les chanoines réguliers diffèrent en cela des moines, qu'ils sont prêtres et peuvent baptiser, absoudre, et offrir le saint sacrifice. Dans les églises cathédrales, il se trouve souvent un chapitre de chanoines, dont les membres composent le conseil de l'évêque; les fonctions curiales leur appartiennent à tous collectivement, et sont exercées par l'un d'eux au nom du chapitre. Le titre de chanoine est auj. presque toujours conféré, soit à titre de récompense, soit comme retraite.

CHANONAT, ville du dép. de Puy-de-Dôme, à 9 kil. S. de Clermont-Ferrand. Patrie de Delille.

CHAN-SI, prov. de la Chine propre, a pour bornes à l'O. le Chen-si, à l'E. le Pé-tchy-li, au S. le Ho-nan; 750 kil. sur 300; 9,800,000 hab. Elle a pour ch.-l. Thaï-youan, et se divise en 9 départements (Thaï-youan Fen-tcheou, Lou'an, Ning-wou, Phing-yang, Phou-tcheou, Sou-phing, Taï-thoung, Thse-tcheou), plus 19 arrondissements qui relèvent immédiatement du chef de la province. Le Hoang-ho ou Fleuve-Jaune la borne à l'O. et au S., le Fen-ho la traverse. Sécheresses fréquentes; sol assez fertile, gibier. Premier séjour des ancêtres des Chinois, suivant les traditions chinoises.

CHANTAL (Jeanne-Françoise FREMIOT, dame DE), femme célèbre par sa piété, née à Dijon en 1572, d'un président à mortier, morte en 1641. Elle épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Son mari ayant été tué à la chasse, elle fit vœu de ne point se remarier, et consacra tout son temps à des œuvres de charité. Elle travailla avec saint François de Sales à l'établissement de l'ordre de la Visitation, dont elle fonda le premier couvent à Annecy en 1610. Clément XI l'a canonisée en 1767. On a publié ses lettres, 1660. Madame de Chantal fut l'aïeule de madame de Sévigné.

CHANTEL-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Allier), à 15 kil. N. de Gannat; 1,350 hab.

CHANTELOUP, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 6 kil. d'Amboise; 1,200 hab. Beau château qui a eu pour maîtres le duc de Choiseul et Chaptal : c'est là qu'a été établie par ce dernier la première grande fabrique de sucre de betteraves.

CHANTILLY, joli bourg du dép. de l'Oise, à 40 kil. N. de Paris, sur les bords de la Nonette, affluent de l'Oise; 2,416 hab. Superbe château et parc magnifique qui appartenaient aux princes de Condé.

Avant la révolution on distinguait deux châteaux, le grand et le petit Chantilly : le premier a été démoli et on a établi dans le parc des manufactures de porcelaine et des filatures de coton, etc. Quant au domaine de Chantilly, il est devenu, par le testament du duc de Bourbon, son dernier possesseur, la propriété du duc d'Aumale (1830).

CHANTONNAY, ch.-l. de canton (Vendée), à 28 kil. E. de Bourbon-Vendée ; 1,770 hab.

CHAN-TOUNG, prov. de la Chine, à l'E., sur la mer, entre le Pé-tchy-li au N. et le Kiang-sou au S., séparée du Chan-si par le Ho-nan ; 660 kil. sur 400 ; 12,000,000 d'hab. Elle a pour ch.-l. Tsi-nan, et se divise en 10 départements (Tsi-nan, Lai-tcheou, Teng-tcheou, Thai-yan, Thsing-tcheou, Toung-tchang, Tsao-tcheou, Wou-ting, Yan-tcheou, Yi-tcheou). Elle est traversée par le canal impérial et est très commerçante. On y cultive beaucoup de mûriers, et on y trouve une espèce de chenille (*phalæna serici*) qui donne une excellente soie.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), laborieux écrivain, né à Paris en 1741, mort en 1808, professa la langue française dans une école militaire d'Espagne pendant 20 ans, puis fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale du Gers, et enfin à l'école de Fontainebleau. Il a laissé : *Grammaire française* à l'usage des Espagnols, Madrid, 1797 ; *Dictionnaire des mots et usages introduits par la révolution*, in-8 ; *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 3 vol. in-8 ; *Voyage en Espagne*, in-8 ; *Tables chronologiques*, trad. de l'anglais de Blair, continuées jusqu'en 1795, in-4 ; *Table raisonnée des matières contenues dans les Œuvres de Voltaire* ; *Rudiments de l'histoire ; la Science de l'Histoire*, 4 vol. in-4 ; *Histoire de France abrégée et chronologique, depuis les Gaulois jusqu'en* 1808, 2 vol. in-8.

CHANUT (Pierre), conseiller d'état, né à Riom vers 1600, fut chargé de plusieurs ambassades et résida longtemps à la cour de Suède. Il entretint un commerce de lettres avec la reine Christine depuis l'abdication de cette princesse, et mourut à Paris en 1662, laissant des *Mémoires* qui furent publiés 3 ans après sa mort. C'est lui qui fit connaître et apprécier Descartes à la reine de Suède et qui engagea cette princesse à l'appeler auprès d'elle.

CHAO-DE-COUCE, ville et fort de Portugal (Estramadure), à 44 kil. S. E. de Coïmbre ; 3,000 hab.

CHAO-HING, district et ville de la Chine, dans la prov. de Tche-kiang, par 118° 12' long. E., et 30° 6' lat. N.

CHAO-KING, dép. de la Chine. *Voy.* TCHAO-KING.

CHAO-TCHEOU, district et ville de la Chine, dans la province de Kouang-Toung, par 11° 48' long. E., 24° 55' lat. N. ; 10,000 familles.

CHAO-WOU, district et ville de la Chine, dans la province de Fou-Kian ; par 115° 16' long. E., 27° 22' lat. N.

CHAO-HAO, 4e empereur de la Chine, et l'un des neuf souverains qui régnèrent avant la première dynastie, était fils de Hoang-ti, et lui succéda l'an 2598 avant notre ère. Une extrême faiblesse lui fit tolérer des désordres qui devinrent funestes. Ce fut sous son règne que la pureté du culte primitif commença à s'altérer. Il occupa, dit-on, le trône pendant 84 ans.

CHAO-KANG, 6e empereur chinois de la dynastie *Hia*, commença à régner vers l'an 2118 avant notre ère. Son père Ti-siang ayant péri dans une bataille que lui avait livrée un rebelle, il fut longtemps obligé de se cacher et ne parvint à remonter sur le trône qu'après avoir subi les aventures les plus romanesques. Il mourut après un règne heureux et paisible de 22 ans, dans sa 61e année.

CHAO-YONG, philosophe et littérateur chinois, né vers le commencement du XIe siècle de notre ère, mort vers 1077, a publié sur les *Koua* ou *Trigrammes de Fo-hi*, un commentaire estimé. Cet ouvrage, qui a 60 vol., a pour titre *Hoang-ki-king-ché*.

CHAONIE, *Chaonia*, auj. sandjakat de *Delvino*, contrée d'Épire, au N. de la Thesprotie, s'étendait le long de la mer, des monts Acrocérauniens à Panormus. Ce pays fut peuplé par des Pélasges.

CHAOS, assemblage confus de toutes les matières élémentaires avant la formation du monde. Les poëtes le personnifièrent et en firent un dieu, le plus ancien de tous et père de l'Érèbe et de la Nuit.

CHAOURCE, *Catusiacum*, ch.-l. de canton (Aube), à 18 kil. S. O. de Bar-sur-Seine ; 1,700 hab. Patrie d'Amadis Jamyn, poëte, et d'Edmond Richer, controversiste.

CHAPALA, lac du Mexique, dans la province de Guadalaxara. Il a 40 à 50 kil. de large ; il renferme plusieurs îles et est traversé par le Rio-Grande.

CHAPEAUX (les), faction politique. *Voy.* BONNETS.

CHAPELAIN (J.), poëte français, né à Paris en 1595, mort en 1674, était fils d'un notaire. Il avait, de bonne heure, acquis de la réputation par quelques poésies et par ses profondes connaissances. Il voulut mettre le sceau à sa gloire par un poëme épique et composa *la Pucelle*, à laquelle il travailla, dit-on, trente ans ; cette œuvre parut enfin en 1656 ; elle eut d'abord un assez grand débit et on en fit six éditions en 18 mois ; mais elle fut bientôt jugée, et toute la réputation du poëte s'évanouit. Boileau est un de ceux qui contribuèrent le plus à éclairer le public. Chapelain n'en eut pas moins un grand crédit à la cour : Richelieu le nomma un des premiers membres de l'Académie et lui donna une pension de mille écus ; Colbert le chargea de dresser la liste des savants et gens de lettres qui avaient droit aux libéralités de Louis XIV. Chapelain était d'une avarice extrême : il gagna la maladie dont il mourut pour s'être mouillé les jambes un jour d'orage plutôt que de payer une modique rétribution afin de traverser sur une planche un large ruisseau. On a de lui, outre *la Pucelle*, des *Odes*, dont quelques-unes ont du mérite, une traduction de *Guzman d'Alfarache* et des *Mélanges*. *La Pucelle* était en 24 chants ; il n'en parut du vivant de l'auteur que 12 ; on en a publié 8 depuis dans une édition de 1757 ; les 4 derniers n'ont jamais été imprimés.

CHAPEL-HILL, ville des États-Unis (Caroline septentr.), à 20 kil. S. E. de Hillsborough, sur le Newhopecreek ; siége de l'université de la Caroline septentrionale.

CHAPEL-IN-FRITH, ville d'Angleterre (Derby), à 7 kil. N. de Buxton : 3,240 hab.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), fils naturel de François Luillier, maître des comptes, naquit en 1626 dans le village de la Chapelle-St-Denis près de Paris. Il reçut les leçons de Gassendi en même temps que Molière et Bernier. Il se distingua par quelques petites *Pièces fugitives* en vers et en prose. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres. Son *Voyage*, composé avec Bachaumont, est un des premiers modèles de cette poésie agréable et facile dictée par le plaisir et l'indolence. Cet aimable épicurien mourut à Paris en 1686. Ses poésies ont été publiées par Lefebvre de Saint-Marc, 1765, 1 vol. in-12, et par Constant Letellier, 1826, in-8.

CHAPELLE-BASSE-MER, bourg du dép. de la Loire-Inférieure, à 17 kil. N. E. de Nantes ; 3,300 h.

CHAPELLE-BLANCHE (LA), bourg du dép. d'Indre-et-Loire, sur la Loire, à 14 kil. S. O. de Loches ; 3,500 hab.

CHAPELLE-D'ANGILLON, ch.-l. de canton (Cher), sur la Petite-Sandre, à 31 kil. N. de Bourges ; 700 hab. Forges.

CHAPELLE-DE-GUINCHAY (LA), ch.-l. de canton

(Saône-et-Loire), à 10 kil. S. de Mâcon; 2,400 hab.

CHAPELLE-EN-VERCORS (LA), ch.-l. de canton (Drôme), à 23 kil. de Die; 1,250 hab. Commerce en bois, etc.

CHAPELLE-LA-REINE (LA), ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Fontainebleau; 900 hab.

CHAPELLE-SAINT-DENIS (LA), village du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, sur la route de St-Denis: 4,177 hab. Tissus cachemire; entrepôt de vins, eaux-de-vie. Patrie du poëte Chapelle.

CHAPELLE-SUR-ERDRE (LA), ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 9 kil. N. de Nantes; 2,200 hab.

CHAPERONS. On connaît sous ce nom plusieurs factions populaires qui prirent pour signe de ralliement des coiffures ou chaperons de couleur particulière. Pendant la captivité du roi Jean, en 1356, les communes de Paris, soulevées contre le dauphin qui fut plus tard Charles V, portaient des chaperons *mi-partie rouges et bleus*. Cette faction s'éteignit en 1358, à la mort du prévôt Marcel, qui en était le chef.—En 1379, les gens des métiers à Gand, qui s'étaient révoltés contre les ducs de Bourgogne, portaient des *chaperons blancs*. Cette faction se répandit à Paris en 1413, pendant la démence du roi Charles VI; elle était contraire au parti des Armagnacs.

CHAPITRE. *Voy.* CHANOINES.

CHAPMAN, baie de l'Océan Atlantique, sur la côte O. de la colonie du cap de Bonne-Espérance, à 20 kil. S. O. de la ville du Cap. On la nomme aussi *Hout-Baay* ou baie des Bois. C'est un port sûr et commode.

CHAPMAN (George), poëte anglais, né en 1557, mort en 1634, était savant dans les langues latine et grecque. Il traduisit en anglais l'*Iliade* (1600) et l'*Odyssée* (1614). On prétend que Pope a fait de cette traduction un plus grand usage qu'il ne l'a avoué. On a aussi de lui 17 pièces dramatiques qui ne sont pas très estimées. Il fut lié avec Shakespeare et Ben-Johnson.

CHAPOUR, *Shapour*, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur le Rhair, par 23° 38' lat. N., 81° 5' long. E. — Ville d'Iran. *Voy.* CHAHPOUR.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), de l'Académie des Sciences, né à Mauriac en Auvergne en 1722, prit l'état ecclésiastique et se consacra à l'astronomie. Il fut envoyé en Sibérie pour observer le passage de Vénus fixé au 6 juin 1761; il donna la *Relation de son voyage*, Paris, 1768, 2 vol. in-4, avec un atlas grand in-fol. Il se rendit ensuite en Californie pour y observer un nouveau passage de Vénus annoncé pour le 3 juin 1769, et mourut à St-Lucar le 1er août suivant. Ses observations furent publiées par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage de Californie*.

CHAPPE (Claude), neveu du précédent, né à Brûlon, dans le Maine, en 1763, mort en 1806, inventa en 1790 le télégraphe que l'on emploie aujourd'hui pour les communications officielles et fut nommé administrateur du nouvel établissement. On lui a contesté le mérite de l'invention (*Voy.* AMONTONS); il eut du moins celui de l'exécution.

CHAPTAL (Jean-Antoine), comte de Chanteloup, né en 1756 à Nogaret (Lozère), mort en 1832, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier; fut appelé en 1781 à une chaire de chimie qui venait d'être fondée dans cette ville, et éleva une fabrique de produits chimiques qui se fit bientôt connaître dans toute l'Europe. En 1793, il fut appelé à Paris pour diriger la fabrique de poudre de guerre de Grenelle, et déploya dans ces fonctions une incroyable activité. Il professa quelque temps la chimie végétale à l'École Polytechnique, fut admis à l'Institut lors de sa fondation (1798), devint en 1800 ministre de l'intérieur, et signala son administration par un grand nombre de mesures utiles aux progrès de l'agriculture et de l'industrie; il fut en sortant de charge (1805) nommé sénateur, et devint pair de France sous la restauration (1819). Chaptal n'a fait aucune découverte du premier ordre, mais il a propagé l'étude de la chimie par ses leçons et ses écrits, et il a fait les plus heureuses applications de la science à l'industrie. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de Chimie*, 1790, 3 vol. in-8., souvent réimprimés; *Chimie appliquée aux arts*, 1806, 4 vol. in-8.; *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8.

CHARAN. *Voy.* CARRHES.

CHARAX, promontoire de la Chersonèse Taurique, au N. E. du promontoire *Criu-Metopon*. On l'appelle auj. *Caracaja*.

CHARAX PASINI, auj. *Karem*, ville de la Susiane, sur le Chopratès, près du golfe Persique, aux environs du confluent du Tigre et de l'Euphrate. On l'appelait aussi *Alexandria*. — Il y avait plusieurs autres villes du nom de *Charax* chez les anciens: 1° dans l'Afrique Carthaginoise, sur les côtes de la Grande-Syrte; 2° dans la Petite-Arménie, près des Portes Caspiennes; 3° dans la Bithynie, à côté de Nicomédie.

CHARCAS, ville de la Bolivie. *Voy.* CHUQUISACA.

CHARDIN (J.), célèbre voyageur, né à Paris en 1643, mort près de Londres en 1713, était fils d'un bijoutier protestant. Il fut envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamants, en revint en 1670, et y retourna en 1671. Il plut au roi de Perse qui le nomma son marchand, et profita de son séjour dans ce pays peu connu pour l'étudier avec soin et le faire connaître à ses compatriotes. Voyant à son retour que les Protestants étaient persécutés en France, il se rendit en Angleterre et y fut fort bien accueilli par Charles II qui le nomma son plénipotentiaire en Hollande. Chardin a publié un *Voyage en Perse*, Londres, 1686 et 1711; cet ouvrage est fort estimé, soit pour l'intérêt des matières, soit pour l'exactitude des faits. On lui doit aussi quelques autres écrits. M. Langlès en a donné une édition complète, Paris, 1811, 10 vol. in-8, qui est bien préférable à toutes les précédentes. Il paraît que Chardin fut aidé dans la rédaction de son *Voyage* par Fr. Charpentier, de l'Académie Française.

CHARDON DE LA ROCHETTE (Simon), philologue et bibliographe, né dans le Gévaudan en 1753, mort en 1814, est un des premiers hellénistes modernes. Il était un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque des romans grecs*. Il a publié: *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1813; *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1811. On lui doit plusieurs éditions d'opuscules rares, tels que: *Vie de la marquise de Courcelles*, 1808, in-12; le *Sémélion* du marquis de Belle-Isle, 1807; *Histoire secrète du cardinal Richelieu*.

CHARENTE, *Carantonus*, riv. de France, naît à Cheronnac (H.-Vienne), passe à Ruffec, Angoulême, Jarnac, Cognac, Saintes, Taillebourg, Tonnay-Charente, Rochefort, Soubise; reçoit la Bonnieure, le Brouage, la Boutonne, et se perd dans l'Océan Atlantique. Cours très sinueux, de 340 kil. Elle donne son nom aux deux dép. suivants.

CHARENTE (dép. de la), entre ceux de la Charente-Inférieure à l'O., des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la H.-Vienne au N., de la Dordogne au S.; 5,882 kil. carr.; 365,126 hab. Ch.-l., Angoulême. Il est formé de l'Angoumois et de petites parties de la Saintonge, du Poitou et de la Marche. Peu de hauteurs, sauf vers Angoulême. Fer en roche et en grains, plomb, bonnes pierres de taille, plâtre; pâturages; céréales de toute espèce, colza, chanvre, fruits, marrons, châtaignes, truffes, oranges; vin, etc. Quelques masses de forêts au centre. Chevaux et gros bétail. Brûleries d'eau-de-vie. Belles papeteries; fonderies de fer, de canons, etc. Commerce d'eaux-de-vie, vin, papier, huiles, cire, miel, etc. — Ce dép.

a 5 arr. (Angoulême, Ruffec, Cognac, Confolens, Barbezieux); 29 cant., 480 comm.; il dépend de la 20e division militaire, ressort de la cour royale de Bordeaux et du diocèse d'Angoulême.

CHARENTE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, sur l'Océan, entre ceux de la Vendée au N., de la Gironde au S., de la Charente à l'E.; 6,080 kil. carr. (y compris les îles de Ré, Oléron, etc.); 449,649 hab. Ch.-l., La Rochelle. Il est formé de la Saintonge propre, de l'Aunis et d'une partie du Poitou. Belles pierres de taille, plâtre, marne fine, tourbe; nombreux marais salants. Sol plat, sablonneux. Vin, sarrazin, maïs, moutarde, safran, bons légumes, fèves dites de Marennes, etc. Pêche d'huîtres vertes, de sardines; brûleries, distilleries de liqueurs, raffineries de sucre; poterie fine, verreries, mégisserie; grosse draperie, etc. Grand commerce, cabotages, armements pour l'Amérique. — Ce dép. a 6 arr. (La Rochelle, Rochefort, Marennes, Saintes, Jonzac, St-Jean-d'Angely), 39 cantons, 480 comm.; il dépend de la 12e division militaire, ressort de la cour royale de Poitiers et du diocèse de La Rochelle.

CHARENTON, ch.-l. de cant. (Cher), à 9 kil. E. de St-Amand; 1,100 hab. Forges.

CHARENTON-LE-PONT, ch.-l. de cant. (Seine), à 9 kil. E. de Paris, sur la rive droite de la Marne, vis-à-vis d'Alfort. Château de Gabrielle d'Estrées, auj. détruit. — A 1 kil. S. est le village de Charenton-St-Maurice, où se trouve la célèbre maison de santé pour les aliénés. Près de Charenton est l'école vétérinaire d'Alfort.

CHARÈS, général athénien, fut chargé de plusieurs expéditions contre les Argiens (367 av. J.-C.), contre Alexandre, tyran de Phères (359); contre Philippe, roi de Macédoine, et s'allia avec Artabaze, révolté contre le roi de Perse. Il montra partout de la bravoure, mais il se fit détester par sa cupidité.

CHARÈS, statuaire grec, natif de Lindes, éleva vers l'an 300 av. J.-C. le fameux colosse de Rhodes.

CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), chef vendéen, né à Couffé, près d'Ancenis, en Bretagne, en 1763, fut d'abord lieutenant de vaisseau. En 1793, lorsque la Vendée se souleva en faveur de la royauté, il se mit à la tête des paysans du canton de Machecoul dans le Poitou, se joignit à Cathelineau, et prit part aux siéges de Nantes et de Luçon, tous deux fatals à la cause qu'il soutenait. La discorde s'étant mise entre les chefs royalistes, Charette quitta brusquement l'armée avec sa division. Son plus beau fait d'armes, lorsqu'il fut ainsi réduit à combattre seul, est la prise du camp républicain de Saint-Christophe, près de Challans (1794). En 1796, le général Hoche détruisit entièrement sa faible armée; il fut lui-même fait prisonnier et fusillé à Nantes, 1796.

CHARI'A, riv. de Palestine. *Voy.* CHÉRI'A (EL).

CHARILLUS ou CHARILAUS, roi de Sparte, 898-809 avant J.-C., était fils d'Eunome et neveu de Lycurgue. Son oncle gouverna pendant sa minorité et donna ses lois aux Spartiates. Charilaüs eut quelques démêlés avec les Argiens et les Tégéates.

CHARISIUS (Flavius Sosipater), grammairien latin, de l'illustre famille *Flavia*, vivait au IVe siècle, sous l'empire d'Honorius. Il fut préfet de Rome. Il composa un traité complet de grammaire qui ne nous est pas parvenu en entier, et dont les fragments ont été publiés par Fabricius, dans son *Recueil des anciens grammairiens*, Leipsick, 1563, in-8, et par D. Godefroy, dans les *Auctores lat. linguæ*, 1632, in-4.

CHARITÉ (LA), ch.-l. de cant. (Nièvre), à 23 kil. N. O. de Nevers; 4,947 hab. Entrepôt d'ancres; ouvrages en émail, acier, fer-blanc, etc.

CHARITÉ (Frères de la), ordre institué en 1540, par saint Jean-de-Dieu, Portugais, se consacrait au soin des malades. Cet ordre utile, établi d'abord à Grenade en Espagne, se répandit bientôt en Italie ainsi qu'en France; il a été supprimé en France en 1792.

CHARITÉ (Filles ou Sœurs de la), congrégation de religieuses, instituée en 1617 par saint Vincent de Paul et par madame Legras, se consacre au service des malades. Elle subsiste encore auj., et dessert plusieurs hôpitaux. On les nomme aussi *Sœurs grises*, parce qu'elles portaient primitivement un vêtement gris; elles l'ont depuis remplacé par une robe noire.

CHARITON, écrivain grec du Bas-Empire, dont l'époque est inconnue, natif d'Aphrodisée en Carie, est auteur du roman grec intitulé : *les Amours de Chæreas et de Callirhoé*, publié en grec et en latin, avec des notes par Jacques-Philippe Dorville, Amsterdam, 1750, in-4; traduit en français par Larcher, Paris, 1763, 2 vol. in-12.

CHARLEMAGNE. *Voy.* CHARLES I, roi de France.

CHARLEMONT, ville du dép. des Ardennes. *Voy.* GIVET.

CHARLEROY, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 50 kil. S. de Bruxelles; 4,000 hab. Clouteries, brasseries, fonderies, laminoirs pour fer, etc. Fondée par Charles II, roi d'Espagne (1666). Prise et reprise par les Français et leurs ennemis dans les guerres des Pays-Bas, au temps de la révolution.

CHARLES, *Carolus* (de l'allemand *karl*, viril, fort), est un nom commun à un très grand nombre de personnages historiques que l'on trouvera dans l'ordre suivant : 1° saints; 2° rois de France; 3° princes français, ducs de Bourgogne, de Lorraine et rois de Navarre; 4° empereurs d'Allemagne; 5° rois d'Angleterre; 6° rois de Suède; 7° rois d'Espagne; 8° rois de Naples et des Deux-Siciles; 9° ducs de Savoie et rois de Sardaigne; 10° personnages divers.

1° *Saints.*

CHARLES (saint), dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemark, succéda en 1119 à Baudouin, comte de Flandre, qui, pour récompenser ses services dans la Palestine, l'institua son héritier. Ce prince s'unit au roi de France pour repousser l'empereur Henri V (1123); réprima dans ses états les meurtres, les violences, et garantit le peuple de l'oppression des grands. Bertolf Van-der-Straat, prévôt de Bruges, et Bouchard, son neveu, se voyant arrêtés dans leurs déprédations, l'assassinèrent dans l'église de Bruges en 1127. On le fête le 4 novembre.

CHARLES (saint), roi de France. *Voy.* CHARLEMAGNE, à la série des rois de France.

CHARLES BORROMÉE (saint), cardinal, archevêque de Milan, issu d'une illustre famille de Lombardie, naquit en 1538 à Arone, dans le Milanais. Adopté en 1560 par le pape Pie IV, son oncle, il fut revêtu de la pourpre dès l'âge de 23 ans, fut comblé de dignités et de richesses, et obtint une grande influence dans les affaires de l'Église. Il fut l'âme du concile de Trente, et s'y attacha à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église; il rédigea le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Trente* (1566). Nommé archevêque de Milan, il se démit de toutes ses autres charges pour aller résider dans son diocèse; il y donna l'exemple de toutes les vertus et rétablit partout la discipline. Un des ordres qu'il voulait réformer, l'ordre des *Humiliés*, tenta de le faire assassiner, mais il échappa heureusement aux coups de l'assassin. Lors de la peste qui désola Milan (1576), il accourut dans cette ville du fond de son diocèse, et bravant la contagion, il porta partout des secours et des consolations. Il mourut en 1584, épuisé par les fatigues et les austérités, à l'âge de 46 ans. On dit qu'il se fit des miracles sur son tombeau. Paul V le canonisa en 1610. Saint Charles a laissé des écrits théologiques qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Milan, 1747. On y remarque surtout ses *Instructions aux Confesseurs*, et les *Actes de l'église de Milan*. Sa vie a été écrite par Giussani, par Godeau et par le P

Touron, 1761. — Le cardinal Frédéric Borromée, son cousin, fonda la biblioth. Ambrosienne, vers 1600.

2° *Rois de France.*

CHARLES-MARTEL, duc d'Austrasie, fils naturel de Pepin d'Héristal, et père de Pepin-le-Bref, né vers l'an 691, mort en 741, régna longtemps sur toute la France avec le simple titre de maire du palais. Après la mort de son père, en 714, il défit en différents combats Chilpéric II, roi de France, et lui substitua en 718 un enfant du sang royal, Clotaire IV, afin de régner sous son nom. Ce dernier étant mort, Charles se fit livrer Chilpéric II, qu'il avait battu complétement en 719; il lui conserva néanmoins la couronne et se contenta du titre de maire du palais, mais il avait de fait toute l'autorité. Charles-Martel vainquit les Saxons, les Frisons, les Allemands, les Bavarois, et remporta à Poitiers, en 732, une victoire complète sur les Sarrasins, qui, sous la conduite d'Abdérame, avaient envahi la France. On prétend même qu'on lui donna le surnom de *Martel*, parce qu'il avait écrasé comme avec un marteau ces formidables ennemis. Charles-Martel en mourant partagea le royaume entre ses trois fils, Carloman, Grifon et Pepin-le-Bref, mais sans leur donner le titre de roi, qu'il n'avait pas pris lui-même.

CHARLES I, dit *Charlemagne* ou *Charles-le-Grand*, roi de France et empereur d'Occident, 2e fils de Pepin-le-Bref, naquit en 742, au château de Saltzbourg, dans la H.-Bavière. Après la mort de son père, en 768, il fut couronné roi de France, et partagea d'abord le trône avec son jeune frère Carloman, mais il en demeura seul possesseur à la mort de ce dernier en 771. Il avait remporté dès 770 une victoire complète sur les peuples d'Aquitaine qui voulaient se rendre indépendants. Lorsqu'il se trouva seul maître de la France, il étendit partout ses conquêtes. Il fit une guerre acharnée aux Saxons, qui, commandés par Witikind, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Il n'acheva de les soumettre qu'en 804 ; il se vit même contraint, pour prévenir leurs révoltes, d'en transplanter les habitants. En 774, il défit Didier, roi des Lombards, et s'empara de ses états. Il passa en Espagne en 778, et y remporta plusieurs victoires sur les Sarrasins ; mais son arrière-garde fut défaite à Roncevaux. En 796, il détruisit l'empire des Avares. Léon III le couronna empereur d'Occident, l'an 800. En 813, il associa son fils Louis à l'empire, et mourut peu après, en 814. Le vaste empire de Charlemagne était borné à l'O. par l'Océan Atlantique, au S. par l'Ebre en Espagne ; par le Vulturne en Italie; à l'E. par la Saxe, la Theiss, les monts Krapacks et l'Oder ; au N. par la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord et la Manche. Cet empereur mérita le titre de *Grand*, non seulement par ses conquêtes, mais aussi par ses sages institutions. Il fut le restaurateur des lettres ; il attira en France par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Europe. Il fonda dans son palais même la première académie qu'on eût vue dans les Gaules ; il s'honorait d'en être membre. Il établit des écoles où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique, la théologie et les humanités. C'est à Charlemagne que la France dut ses premiers progrès dans la marine ; il fit creuser plusieurs ports. Il favorisa aussi l'agriculture et s'immortalisa par la sagesse de ses lois. On lui doit le Code connu sous le nom de *Capitulaires*, qu'il fit promulguer en 805. On a de lui des lettres ; on lui attribue une grammaire et quelques écrits littéraires et théologiques *Voy.* CAROLINS (livres). — Il fut mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, et sa fête se célèbre le 28 janvier. Il est le patron de l'université de Paris. L'histoire de Charlemagne a été écrite en latin par Eginhard, qui avait été son secrétaire ; en français par Gaillard, 2 vol. in-8, 1785.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, né à Francfort-sur-le-Mein en 823, devint roi de France en 840. Il s'unit à Louis-le-Germanique pour combattre Lothaire, leur frère aîné, qui voulait les exclure du partage de l'empire, et tous deux remportèrent sur lui en 842 la bataille de Fontenay en Bourgogne, dont le résultat fut un partage égal de l'empire entre les trois frères. Charles eut la France. Il y réunit dans la suite plusieurs états, soit par conquête, soit par héritage, et se fit couronner empereur en 875 par le pape Jean VIII. Ce prince vit son royaume désolé par les Normands, auxquels il donna de grosses sommes pour les engager à se retirer. Il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver l'Aquitaine, qu'il possédait au préjudice de son neveu Pepin II. S'étant rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les attaques des Sarrasins, il fut forcé de revenir en France par l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie. Il fut à son retour saisi d'une violente maladie, et mourut en 877 au village de Briord en Bresse. C'est du règne de Charles-le-Chauve que date la puissance féodale et l'affaiblissement de la race carlovingienne. Il a laissé des *capitulaires* qui ont été joints à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit *le Gras* ou *le Gros*. *Voy.* son article parmi les empereurs.

CHARLES III, dit *le Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue, né en 879. Après la mort de Louis III et de Carloman, ses frères, auxquels il devait succéder, les seigneurs disposèrent de la couronne en faveur de l'empereur Charles-le-Gros. Celui-ci ayant été déposé en 887, Charles-le-Simple ne fut cependant point appelé au trône, et Eudes, comte de Paris, fut élu roi. Néanmoins Charles parvint à se faire sacrer en 893, et partagea quelque temps le trône avec Eudes. A la mort de ce seigneur (898), il resta seul roi. Ce prince faible ne put résister aux Normands : il se vit contraint de leur abandonner la Neustrie (qui depuis a pris le nom de Normandie), et de donner sa fille à Rollon, leur chef. Les seigneurs s'étant révoltés (922-23), Charles les défit et tua Robert, frère du roi Eudes, qui s'était mis à leur tête ; mais il fut vaincu à son tour par Hugues-le-Grand, fils de Robert, et se sauva auprès d'Herbert, comte de Vermandois. Celui-ci le retint prisonnier au château de Péronne. Charles III mourut en 929. Il laissa un fils connu sous le nom de *Louis-d'Outremer*. Sous ce règne, les grands vassaux se rendirent de plus en plus indépendants du pouvoir royal.

CHARLES IV, dit *le Bel*, 3e fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône en 1322, après la mort de son frère Philippe-le-Long, et ajouta au titre de roi de France celui de roi de Navarre, comme héritier de Jeanne, reine de cet état. A son avénement, il trouva le trésor royal épuisé par les abus du règne précédent. Il punit sévèrement et dépouilla les financiers *lombards* qui avaient commis toutes sortes d'exactions. Il ne traita pas avec moins de rigueur les mauvais juges et les seigneurs qui s'emparaient du bien des particuliers. Charles IV n'eut que des filles de ses différents mariages, et à sa mort (1328), sa couronne passa à une branche collatérale dans la personne de Philippe de Valois. Charles-le-Bel eut avec Édouard II, roi d'Angleterre, de sanglants démêlés au sujet de l'hommage que ce prince lui devait pour la Normandie. Il eut aussi à combattre quelques seigneurs de Gascogne qui, soutenus par les Anglais, avaient fait des incursions sur le domaine de la France (1324). Cette guerre est dite la *guerre des Bâtards*, parce que les Gascons avaient pour chefs des bâtards de la noblesse.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean, né en 1337, gouverna d'abord le royaume en qualité de régent pendant la captivité de son père. Il succéda à ce prince en 1364, et mourut en 1380. Il fit la guerre avec succès à Édouard III, roi d'Angle-

terre, qui avait envahi la France ; puis à Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et força le roi de Navarre à renoncer à l'alliance d'Édouard. Sa politique sage lui concilia l'amitié de la noblesse bretonne. Il eut pour généraux Olivier de Clisson, Bertrand Duguesclin et Boucicaut. Charles V réunit à la couronne le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, une portion du Limousin, le comté de Ponthieu et la Guyenne ; mais les Anglais possédaient encore à sa mort Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne et plusieurs forteresses. Il fixa la majorité des rois de France à 14 ans, supprima des impôts onéreux, et fonda la Bibliothèque royale. Il fit construire la Bastille. Charles, témoin des malheurs causés par la captivité de son père, s'était fait une loi de ne point commander ses troupes en personne ; il dirigeait tout du fond de son cabinet.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, et *l'Insensé*, fils de Charles V, né en 1368, reçut le Dauphiné en apanage, et succéda à son père en 1380, âgé de 12 ans; mais il ne régna par lui-même qu'à l'âge de 20 ans. Sa minorité fut troublée par les querelles des ducs d'Anjou, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, ses oncles, qui se disputaient le pouvoir ; la ville de Rouen se révolta ; dans Paris, des assassins connus sous le nom de *Maillotins*, assommaient les financiers avec des maillets de fer. Peu après son avénement, la guerre se ralluma avec l'Angleterre. Charles VI se dirigeait vers la Bretagne à la tête de ses troupes pour combattre l'ennemi, lorsque, frappé par un soleil ardent, il perdit la raison (1392). Pendant sa démence, ses oncles reprirent la régence, et la guerre civile recommença. Le duc d'Orléans, frère du roi, ayant été assassiné par les ordres du duc de Bourgogne (1407), toute la France se partagea entre deux partis, les Armagnacs, partisans du duc d'Orléans, et les Bourguignons, partisans du duc de Bourgogne ; bientôt après, le duc de Bourgogne fut assassiné par représailles. Henri V, roi d'Angleterre, profitant de ces troubles, s'arma contre la France, remporta la célèbre victoire d'Azincourt (1415), et s'empara de la Normandie ; puis s'alliant avec le jeune duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui avait à venger le meurtre de son père, et avec la reine Isabelle elle-même, il se fit couronner roi de France (1421). Charles VI conserva néanmoins le titre de roi, et son fils (Charles VII) gouverna en qualité de régent le peu d'états qui lui restaient. Charles VI mourut en 1422.

CHARLES VII, dit *le Victorieux*, fils de Charles VI, né en 1403, gouverna quelque temps pendant la démence de son père ; mais forcé de fuir Paris, où le parti du duc de Bourgogne avait le dessus, il se retira à Bourges (d'où les Anglais le nommèrent par dérision *Roi de Bourges*). Il prit le titre de régent, soumit plusieurs villes et établit un parlement. Lorsque le duc de Bourgogne eut été assassiné (1419), Charles fut accusé de ce meurtre, et se vit déshérité (1420). A la mort de son père (1422), il ne s'en fit pas moins reconnaître roi, et résolut de chasser les Anglais; il parcourut les provinces méridionales, s'empara de plusieurs places, obtint sur la Loire quelques succès contre les Anglais, et, avec le secours de la célèbre Jeanne d'Arc, il les força à lever le siége d'Orléans (1429) ; puis il alla se faire couronner à Reims (1430). Ce prince enleva aux Anglais toutes leurs possessions en France, à l'exception de Calais. Paris se rendit de lui-même au roi en 1436. Les dernières années de Charles VII furent troublées par l'ambition de son fils (Louis XI) ; frappé de la crainte d'être empoisonné par ce fils dénaturé, il se laissa mourir de faim (1461). Ce monarque gouverna avec habileté et économie ; il assura la solde et la discipline de l'armée, et fit établir (1438) la *Pragmatique-Sanction*, qui avait pour but de fixer les priviléges de l'église de France. On lui reproche quelque faiblesse pour les femmes : la belle Agnès Sorel posséda longtemps son amour.

CHARLES VIII, dit *l'Affable*, fils de Louis XI, né en 1470, monta sur le trône à l'âge de 13 ans (1483). La tutelle fut confiée à sa sœur, Anne de France, dame de Beaujeu, malgré l'opposition de Louis, duc d'Orléans. Il épousa en 1491 Anne, héritière de Bretagne, et joignit ainsi cette importante province à la France. Jeune et ambitieux, il voulut conquérir le royaume de Naples, faisant valoir des droits que les derniers princes de la maison d'Anjou avaient légués à sa famille. Il fit en effet cette conquête avec une étonnante rapidité, et se rendit maître de Naples cinq mois après son départ (1495); mais il perdit ses nouveaux états plus vite encore qu'il ne les avait conquis. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille se liguèrent contre lui, et le forcèrent de sortir d'Italie la même année. Attaqué à son retour près de Fornoue par 40,000 confédérés, Charles les battit avec 9,000 hommes (1495), et réussit à rentrer dans ses états. Il mourut en 1498. Comme il ne laissait pas d'enfants, le duc d'Orléans, son cousin, lui succéda sous le nom de Louis XII. M. Ph. de Ségur a écrit l'*Histoire de Charles VIII*, 2 vol. in-8, 1835.

CHARLES IX, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1550, succéda à son frère François II en 1560. La régence fut confiée à Catherine de Médicis, dont les intrigues troublèrent la France. Sous le règne de Charles IX, le royaume fut déchiré par les guerres des Catholiques et des Protestants : le colloque de Poissy, où l'on tenta de concilier les deux partis (1561), n'ayant produit aucun résultat, les Protestants prirent les armes, ayant à leur tête le prince de Condé ; après quelques succès, ils furent battus à Dreux par le duc de Guise (1562), à St-Denis par le connétable de Montmorency (1567), à Jarnac et à Moncontour par le duc d'Anjou, depuis Henri III (1569). Enfin, la paix fut signée à St-Germain (1570), et le mariage de la sœur du roi avec un jeune prince protestant, le roi de Navarre, depuis Henri IV, semblait être le gage d'une réconciliation durable, lorsque dans la nuit de la St-Barthélemy (24 août 1572), et pendant les réjouissances mêmes du mariage, Charles IX, cédant aux instigations de sa mère, ordonna le massacre des Protestants sur tous les points de la France à la fois. Ce roi cruel encourageait lui-même les meurtriers ; on dit même qu'il tira sur ses sujets des fenêtres du Louvre. Charles IX mourut en 1574 victime d'une maladie horrible, fruit de ses infâmes débauches, et déchiré par les remords.

CHARLES X. Ce nom fut donné par les Ligueurs au cardinal de Bourbon. *Voy.* BOURBON (cardinal de).

CHARLES X (Charles-Philippe), roi de France, né en 1757 à Versailles, mort en 1836, à Gœritz, en Illyrie, était le 4e fils du dauphin, fils de Louis XV, et était frère de Louis XVI et de Louis XVIII; il porta avant son avénement le titre de *comte d'Artois*. Il épousa en 1773 Marie-Thérèse de Savoie, dont il eut deux fils, les ducs d'Angoulême et de Berry. Forcé d'émigrer en 1792, il parcourut les diverses cours de l'Europe pour chercher des défenseurs à la cause royaliste. Ayant été nommé par *Monsieur* lieutenant-général du royaume après la mort de Louis XVII, il voulut opérer, avec le secours des Anglais, un débarquement à l'Ile-Dieu sur les côtes de la Vendée (1795), mais il n'eut aucun succès. En 1813, il se rendit à Bâle pour tenter de nouveaux efforts, mais ce ne fut que l'année suivante qu'il parvint à pénétrer en Franche-Comté, à la suite des alliés. Il fit son entrée à Paris le 12 avril 1814, et au premier moment sut se concilier les esprits par l'aménité de ses manières. Après le 2e retour de Louis XVIII (1815), il se tint éloigné des affaires et employa tout son temps soit à la chasse qui était

pour lui une ardente passion, soit à la pratique des devoirs religieux; néanmoins il passait pour être le chef occulte du parti ultra-royaliste. La mort de Louis XVIII l'appela au trône en 1824. Voici les faits marquants qui signalèrent son règne : abolition de la censure (23 septembre 1824); création du ministère Villèle (9 novembre): loi sur le sacrilége (20 avril 1825); vote d'un milliard d'indemnité pour les émigrés (27 avril); sacre du roi dans la cathédrale de Reims (29 mai 1826); licenciement de la garde nationale (29 avril 1827); rétablissement de la censure (24 juin); expédition en Grèce et victoire de Navarin (6 juillet); création d'un ministère modéré, présidé par M. de Martignac (4 janvier 1828) : ce ministère ramena pour quelque temps les esprits, déjà fort mal disposés; création du ministère Polignac (8 août 1829); prise d'Alger (6 juillet 1830). Peu de jours après ce triomphe, le 25 juillet 1830, parurent des ordonnances qui dissolvaient les chambres, convoquaient les colléges électoraux en changeant le mode d'élection, et suspendaient la liberté de la presse. Ces ordonnances inconstitutionnelles excitèrent un soulèvement universel, et en trois jours Charles X fut renversé du trône (27, 28 et 29 juillet 1830). Il abdiqua en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, mais cette abdication resta sans effet. Il se retira d'abord au château de Holy-Rood, en Écosse, puis à celui de Hradschin près de Prague, et enfin à Gœritz où il mourut dans sa 80ᵉ année.

3° *Princes français et rois de Navarre.*

CHARLES DE FRANCE, dit aussi CHARLES DE LORRAINE, 2ᵉ fils de Louis-d'Outremer, et frère de Lothaire, n'obtint, à la mort de son père, aucune part dans ses états; il reçut en 977 de l'empereur Othon II le duché de Basse-Lorraine (Brabant), sur lequel il avait des droits par sa mère, et consentit à en faire hommage à l'empereur. Le trône de France étant venu à vaquer en 987, par la mort de son neveu Louis-le-Fainéant, Hugues-Capet le fit exclure, sous le prétexte qu'il était vassal de l'Empire. Charles tenta vainement de faire valoir son droit par les armes; après avoir obtenu quelques avantages, il fut pris dans la ville de Laon en 991, et renfermé dans la tour d'Orléans, où il mourut en 993.

CHARLES DE FRANCE OU DE VALOIS, fils de Philippe-le-Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon (1285), et devint en 1290 comte d'Anjou, du Maine et du Perche par son mariage avec Marguerite, fille aînée de Charles II d'Anjou, roi de Sicile. Il avait été investi en 1283 du vain titre de roi d'Aragon, auquel le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du saint-siége. Quelques succès qu'il obtint en Italie contre les ennemis du pape lui valurent le surnom de Défenseur de l'Église. Envoyé vers l'an 1320 par le roi de France, Charles-le-Bel, son neveu, pour enlever la Guyenne et la Flandre au roi d'Angleterre Édouard II, il contribua, par la prise de plusieurs villes, à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et la sœur de ce prince, Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant de la 1ʳᵉ de ses trois femmes (Marguerite de Sicile) un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, et commença la branche dite *de Valois*. On a dit de lui qu'il fut *fils de roi, frère de roi, père de roi, jamais roi.*

CHARLES D'ANJOU, frère de Louis IX, et roi de Naples. *Voy.* ci-après la série des *rois de Naples.*

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine, 3ᵉ fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, était le beau-frère et le favori de Charles VII. Il sut conserver son crédit jusqu'à la mort de ce prince, qu'il accompagna dans diverses expéditions de 1449 à 1452. Lors de l'avénement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ses différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à envenimer la haine des deux partis. Après avoir tenu une conduite encore plus équivoque pendant la fameuse *ligue* dite *du Bien-Public*, soit en Normandie, où il négligea de contenir les Bretons, soit à la bataille de Montlhéry, où il abandonna le roi et prit la fuite, Charles, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice par Louis XI, ne subit que la disgrâce de ce monarque, intéressé à ménager le roi de Sicile René, son frère. Charles mourut en 1472.

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine et duc de Calabre, fils du précédent, et dernier rejeton de la maison d'Anjou, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, mort en 1480; mais il mourut peu après, 1481, par suite de la douleur que lui causa la perte de sa femme. Il avait hérité des prétentions de ses ancêtres sur le trône de Naples, et portait comme roi de Naples le titre de Charles IV. Il légua sa souveraineté de Provence à Louis XI et à ses successeurs; la réunion de cette province à la France fut effectuée en 1486 par Charles VIII.

CHARLES DE BLOIS OU DE CHATILLON, fils de Marguerite, sœur de Philippe de Valois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui, et nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les conditions du mariage furent que Charles de Blois prendrait le nom et les armes de Bretagne et qu'il succéderait au duc Jean III, qui n'avait point d'enfants. La plupart des seigneurs et des barons lui prêtèrent foi et hommage, comme à l'héritier présomptif de leur souverain; mais Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, prétendait hériter de ses états. A la mort du duc (1340), il s'alluma une guerre sanglante qui dura vingt-trois ans; elle se termina en 1364 par la mort de Charles de Blois qui fut tué à la bataille d'Auray. Pendant cette longue lutte, à laquelle la France et l'Angleterre prirent part, on vit paraître le grand caractère de la comtesse de Montfort, et briller plusieurs guerriers célèbres, Gautier de Manni, Beaumanoir, Duguesclin et Chandos.

CHARLES DE BOURBON, connétable. *Voy.* BOURBON.

CHARLES D'ORLÉANS, DE GUYENNE. *V.* ORLÉANS, etc.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon, né en 1433, porta d'abord le titre de duc de Charolais et se signala de bonne heure par son courage et par sa haine pour Louis XI. Il entra dans la ligue du Bien-Public formée contre ce prince, et lui livra la bataille indécise de Montlhéry (1464). D'un caractère cruel, il punit avec une sévérité excessive les Liégeois et les Gantois qui s'étaient révoltés. Ayant appris que Louis XI, qui négociait avec lui à Péronne, excitait de nouveau les Liégeois à la révolte, il força ce prince à l'accompagner contre eux et à l'aider à les soumettre (1468). Tout son règne fut rempli par ses guerres avec le roi de France (dont il était le plus puissant vassal, et contre lequel il souleva l'empereur, ainsi que le roi d'Angleterre), et par les efforts qu'il fit pour agrandir ses états aux dépens de ses voisins, surtout de la Suisse et de la Lorraine. Il fut battu par les Suisses en plusieurs rencontres, principalement à Morat, où son armée fut exterminée (1476), et trouva peu après la mort sous les murs de la ville de Nancy qu'il disputait au duc de Lorraine (1477). Avec lui s'éteignit en France le règne de la féodalité. Il laissa une fille, Marie, qui hérita de ses états et en porta une partie dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III.

CHARLES I, duc de Lorraine, fut élevé à la cour de France sous Charles V, régna de 1391 à 1431, soutint les droits à l'empire de son beau-père Robert, contre Wenceslas; combattit dans l'armée française à la journée d'Azincourt, et fut fait connétable de France en 1418.

CHARLES II, dit *le Grand*, duc de Lorraine, fils du duc François I, et de Christine de Danemark, nièce de

Charles-Quint, né à Nancy en 1543, n'avait que 3 ans lorsque son père mourut. Sa mère Christine fut déclarée régente conjointement avec l'évêque de Verdun. Ce prince fut le bienfaiteur de son peuple, et le législateur de son pays : il fonda l'université de *Pont-à-Mousson* et les villes de Clermont en Argonne, Lunéville, Stenay ; il arrêta le plan de la ville de Nancy. Il avait épousé Claude, fille du roi de France Henri II.

CHARLES III, duc de Lorraine en 1624, se mit imprudemment en hostilité avec la France ; fut dépouillé de ses états par Louis XIII (1631). Il en recouvra une partie par les traités de Saint-Germain (1641) et des Pyrénées (1659) ; mais il en fut chassé de nouveau par Louis XIV pour avoir violé ces traités, et mourut en 1675, après avoir remporté une victoire à Consarbruck sur le maréchal de Créqui. Il n'avait pas d'enfants. Par un testament signé en 1660, il avait institué Louis XIV son héritier.

CHARLES IV, neveu du précédent, succéda à ses droits en 1675, malgré l'opposition de Louis XIV. Ne pouvant se mettre en possession de ses états, il prit du service en Autriche. Il obtint l'amitié de l'empereur Léopold, qui lui donna la main de sa sœur, l'archiduchesse Marie-Éléonore. Il fut un des meilleurs généraux de l'Empire, et gagna entre autres victoires celle de Mohatz sur les Turcs (1687). Il mourut en 1690.

CHARLES I[er], roi de Navarre. *Voy.* CHARLES IV, roi de France.

CHARLES II, dit *le Mauvais*, né en 1332, fut couronné en 1350. Descendant de Philippe-le-Hardi, roi de France, il avait des droits à la couronne en cas d'extinction de la branche de Valois, et il ne cessa de fomenter des troubles en France, dans l'espoir d'arriver au trône. Il s'allia dans ce but avec le roi d'Angleterre, éleva des prétentions sur plusieurs provinces, souleva Paris contre le dauphin (Charles V), tenta même de l'empoisonner, et ne resta tranquille que quand il vit ce prince solidement établi sur le trône. Il se tourna alors vers l'Espagne, et eut de longs démêlés avec Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare, qui se disputaient la Castille. Trahissant tous les partis à la fois, il se fit tant d'ennemis qu'il fut forcé pour se tirer d'affaire d'abandonner une portion de ses états (1379). Instruit enfin par l'adversité, il passa ses dernières années en paix, ne s'occupant que de l'administration de son royaume. Il mourut en 1387. Il avait épousé une fille du roi Jean.

CHARLES III, dit *le Noble*, fils du précédent, lui succéda en 1387, et s'appliqua à vivre en paix avec ses voisins. Il renonça aux prétentions de son père sur plusieurs provinces de France (1404), et reçut en dédommagement des sommes considérables. Il mourut en 1425, après un règne long et paisible.

CHARLES DE NAVARRE, prince de Viane et infant de Navarre. *Voy.* CARLOS (don).

4° *Empereurs d'Allemagne.*

CHARLES I et CHARLES II. *Voy.* CHARLEMAGNE et CHARLES-LE-CHAUVE, à la série des rois de France.

CHARLES III, dit *le Gros* ou *le Gras*, fils de Louis-le-Germanique, et petit-fils de Louis-le-Débonnaire, né en 832, roi d'Alémanie en 876, d'Italie en 879, empereur en 881, réunit en 882 tout le patrimoine de son père par suite de la mort de ses deux frères, Carloman, roi de Bavière, et Louis, roi de Saxe. Des bandes normandes étant venues ravager la Lorraine, il les éloigna en achetant la paix au lieu de les combattre. Nommé régent de la France (884) pendant la minorité de Charles-le-Simple, et lorsque les Normands envahissaient la Neustrie, il traita encore avec ces barbares au lieu de les combattre, et ne les éloigna qu'en leur payant une somme de 700 liv. d'argent. Il s'attira par cette lâche conduite le mépris universel, se vit abandonné par son armée et fut déposé solennellement à la diète de Tribur près du Rhin en 887. Il mourut l'année suivante à l'abbaye de Reichnau dans un abandon universel.

CHARLES IV, empereur, né en 1316, mort en 1379, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et petit-fils de l'empereur Henri VII, fut couronné roi de Bohême en 1346, et empereur l'année suivante. Il publia la fameuse Bulle d'Or (1356), qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Charles IV se rendit odieux à ses peuples par sa condescendance envers le pape et le clergé : il s'efforça d'établir en faveur du saint-siége des impôts onéreux. Il affranchit le clergé de toute autorité temporelle.

CHARLES V, dit *Charles-Quint*, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, né en 1500, était fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, et de Jeanne, héritière de Castille et fille de Ferdinand et d'Isabelle. Déclaré roi d'Espagne en 1516, du vivant de sa mère, il fut élu empereur deux ans après, et succéda à l'empereur Maximilien, son aïeul ; il avait eu pour compétiteur François I, roi de France. Ces deux rivaux se firent longtemps la guerre. Après différents succès, Charles V l'emporta, et François I, fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), fut conduit en Espagne et contraint de signer à Madrid un traité désastreux ; mais il ne fut pas exécuté : de là une nouvelle guerre (1526), que signalèrent la prise de Rome par Bourbon (1527), et l'expédition de Lautrec dans le roy. de Naples (1528). La paix de Cambray mit fin à cette guerre. En 1536, Ch.-Quint recommença la guerre et vint assiéger Marseille; il fut obligé de se retirer, et conclut à Nice une trêve de 10 ans. En 1539, il obtint de François I la permission de passer par Paris pour aller réprimer la révolte des Gantois, et y fut reçu avec magnificence. Il n'en déclara pas moins trois ans après la guerre à la France ; mais son armée fut défaite à Cérisoles, ce qui amena la paix de Crespy (1544). Charles fit tous ses efforts pour s'opposer à la réforme, et défit à Mühlberg les Protestants confédérés (1547) ; il fut contraint néanmoins de signer en 1552 la paix de Passaw qui assurait aux Réformés la liberté de conscience. Il tourna de nouveau ses armes contre la France, mais il assiégea inutilement Metz, que défendait le duc de Guise (1552). Charles-Quint fit aussi plusieurs expéditions contre l'Afrique ; il défit Barberousse en 1535, mais il échoua contre Alger (1541). Affaibli par la vieillesse et les maladies, aigri par les revers, cet empereur abdiqua le souverain pouvoir et céda l'empire à Ferdinand son frère en 1556. Déjà l'année précédente il avait placé la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe son fils. Il se retira dans le monastère de Saint-Just en Estramadure et y mourut en 1558. On dit qu'il regretta vivement le pouvoir dont il s'était démis. Ce prince était du caractère le plus dissimulé. On a plusieurs fois écrit la vie de Charles V; l'ouvrage le plus estimé est l'*Histoire de Charles V* de Robertson, traduite en français par Suard.

CHARLES VI, 2[e] fils de l'empereur Léopold, né en 1685, se fit d'abord couronner roi d'Espagne à Vienne en 1703, après la mort de Charles II, et se rendit dans ce royaume en 1706 ; il trouva un concurrent dans Philippe V, petit-fils de Louis XIV, ce qui donna lieu à la guerre de la succession ; mais il ne put réussir à se mettre en possession de la couronne. A la mort de son frère, l'empereur Joseph I (1711), il fut nommé empereur d'Allemagne. Par le traité de Rastadt (1714), il renonça à ses prétentions sur l'Espagne et les Indes et obtint la cession des duchés de Milan et de Mantoue, de la Sardaigne et des Pays-Bas. Sous son règne, les troupes impériales, conduites par le prince Eugène, remportèrent sur les Turcs les victoires de Peterwaradin (1716) et de Bel-

grade (1717), et les forcèrent à signer la paix de Passarowitz (1718). Charles VI eut ensuite à soutenir une nouvelle guerre contre le roi d'Espagne Philippe V, et entra dans la quadruple alliance formée contre ce prince par la Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les États de Hollande (1718); mais ces différends furent arrangés par le traité de Vienne en 1725. La guerre se ralluma encore en 1733 à l'occasion de l'élection du roi de Pologne, Frédéric-Auguste, que l'empereur Charles VI avait favorisée, tandis que la France soutenait Stanislas: cette guerre fut terminée en 1735 par un traité qui donnait la Lorraine à Stanislas en dédommagement de sa couronne. Après cette guerre, Charles VI, attaqué par les Turcs, leur abandonna en 1739 la Valachie, la Servie, les villes de Belgrade et de Zabach. Il mourut en 1740. Il avait pour fille aînée, Marie-Thérèse; il voulut assurer le trône à cette princesse par la *Pragmatique-Sanction* qu'il avait publiée dès 1713, et qu'il avait fait sanctionner par les états d'Autriche et par plusieurs puissances; malgré ces précautions, sa succession fut vivement disputée (*Voy.* l'art. suivant).

CHARLES VII (Charles-Albert), fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, né en 1697, épousa en 1722 une fille de l'empereur Joseph I, et succéda en 1726 à son père dans l'électorat de Bavière. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), il refusa de reconnaître Marie-Thérèse, fille de Charles VI, pour héritière des états d'Autriche, et prétendit avoir droit à la couronne en vertu d'un testament de Ferdinand I. Il fut soutenu par la France, et les troupes de Louis XV le firent couronner duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et enfin empereur à Francfort en 1742. Mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner, et il perdit en peu de temps toutes ses conquêtes. Cependant en 1744, le roi de Prusse ayant fait une diversion dans la Bohême, Charles en profita pour recouvrer ses états héréditaires, et rentra enfin dans Munich. Il y mourut en 1745. Il eut pour successeur à l'électorat son fils Maximilien-Joseph, et à l'empire François I, époux de Marie-Thérèse.

5° *Rois d'Angleterre.*

CHARLES I, roi d'Angleterre, fils de Jacques I, monta sur le trône en 1625, âgé de 25 ans. Il se laissa gouverner par Buckingham, qui avait été aussi le favori de son père: tenta contre l'Espagne et la France des expéditions qui eurent l'issue la plus malheureuse; renvoya successivement quatre parlements qui lui refusaient des subsides ou qui lui adressaient de justes réclamations, entre autres la célèbre *pétition des droits* (1628), et prétendit gouverner seul et sans contrôle. Après avoir mécontenté ses peuples par la violation de leurs privilèges, il les irrita encore en voulant imposer dans tout le royaume une nouvelle liturgie établie par l'archevêque Laud. Les Presbytériens se soulevèrent alors et rédigèrent le fameux *Covenant*, acte par lequel ils s'engageaient à défendre leur religion jusqu'à la mort (1638). Charles, ne pouvant les réduire, se vit forcé de convoquer un nouveau parlement (1641); mais cette assemblée, connue sous le nom de *long-parlement*, loin de lui prêter son secours, s'érigea en juge du roi, et leva une armée à la tête de laquelle elle mit Essex et Cromwell. Les troupes royales furent battues en plusieurs rencontres, notamment à Naseby (1645), et Charles I, qui s'était réfugié en Écosse, fut livré aux révoltés par les Écossais (1647); traduit devant le parlement, il fut condamné à mort comme tyran, et exécuté (1649): il subit le supplice avec dignité. Ce prince avait épousé Henriette de France, sœur de Louis XIII. Il eut pour fils Charles II et Jacques II.

CHARLES II, roi d'Angleterre, fils de Charles I, né en 1630, était réfugié en Hollande quand son père fut mis à mort (1649). Il prit aussitôt le titre de roi, vint en Écosse où il trouva des partisans et se fit couronner à Scone (1651); mais ayant été battu par Cromwell, il fut obligé de se retirer sur le continent, et il ne put monter sur le trône qu'à la mort du Protecteur (1660); il dut son rappel au dévouement du général Monck. Profitant peu de l'exemple de son père, il cassa comme lui plusieurs parlements, voulut gouverner seul et s'entoura de ministres corrompus (*Voy.* CABAL). Avide de plaisirs, il employa toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, vendit à Louis XIV Dunkerque, et reçut pendant longtemps une pension de ce monarque. Le mécontentement excité par sa conduite donna naissance à plusieurs conspirations, qui devinrent à leur tour l'occasion d'exécutions sanglantes: on cite dans le nombre celles de lord Russel et d'Algernon Sidney. Il mourut en 1685. La peste (1665) et l'incendie de Londres (1666) ajoutèrent encore aux malheurs de cette époque. C'est aussi sous Charles II que se formèrent les partis des whigs et des tories (1680). On lui doit la fondation de la Société royale de Londres (1660). Ce règne est remarquable par les progrès de la littérature, mais plus encore par la dissolution des mœurs qui s'étendit de la cour dans toutes les classes de la société. Charles ne laissa pas d'enfants et eut pour successeur son frère Jacques II.

CHARLES-ÉDOUARD STUART, dit *le Prétendant*. *Voy.* STUART.

6° *Rois de Suède.*

La Suède compte treize rois du nom de Charles; les règnes des six premiers n'offrent aucun fait historique, et leur existence elle-même n'étant point authentique, nous les passerons sous silence.

CHARLES VII, fils de Swerker I, succéda à son père comme roi de Gothie en 1151, et devint roi de toute la Suède en 1161. Il déclara la guerre aux habitants de l'Ingrie et de l'Esthonie pour les contraindre à embrasser le christianisme. Il fonda beaucoup d'églises et de monastères qu'il dota richement. Cependant le pouvoir du clergé ayant pris des accroissements considérables, il allait y mettre un terme, lorsqu'il fut assassiné en 1168 par Canut Ericson. Christine, sa femme, s'enfuit en Danemark avec Swerker son fils qui régna par la suite.

CHARLES VIII, roi de Suède, fils de Canut Bonde, ce qui le fait souvent désigner sous le nom de *Canutson*, descendait du roi Éric IX, dit *le Saint*. L'union des royaumes de Danemark, de Suède et de Norwége, proclamée à Calmar en 1397 par Marguerite de Waldemar, n'ayant été pour la Suède qu'une source de calamités, fut rompue en 1448, à la mort de Christophe-le-Bavarois, et Charles Canutson fut élu roi de Suède. La Norwége le reconnut en cette qualité l'année suivante; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par Christian I d'Oldenbourg; ce prince le força même quelque temps après d'abandonner le trône de Suède (1457). Charles le reprit bientôt pour le perdre de nouveau. Remis une troisième fois en possession de sa couronne (1467), Charles VIII la conserva jusqu'à sa mort, en 1470.

CHARLES IX, roi de Suède, 4e fils de Gustave Wasa, né en 1550, porta d'abord le titre de duc de Sudermanie. A la mort de son frère aîné, Jean III (1592), il profita de l'absence de l'héritier légitime, Sigismond, son neveu, qui avait été élu roi de Pologne, pour se faire décerner l'administration de l'état, et bientôt après, il se fit proclamer roi (1604). Il avait fait décréter en 1595 que le luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède. Il eut à combattre les Russes, et les vainquit; mais il éprouva des revers dans les guerres qu'il fit aux Polonais et aux Danois. Il mourut en 1611, et eut pour successeur son fils Gustave-Adolphe, dit *le Grand*.

CHARLES X ou CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède, né en 1622, fils de Jean-Casimir, prince palatin du Rhin, et de Catherine, fille de Charles IX, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine,

sa cousine. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonais (1655), gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours (1656), et s'empara de toute la Pologne en moins de trois mois. Ce prince, ayant à combattre à la fois (1658) le roi de Pologne, soutenu par l'Autriche, et celui de Danemark, conduisit son armée sur les glaces des Belts, traversa à pied la mer d'île en île, et arriva ainsi dans l'île de Seeland. La terreur se répandit aussitôt dans Copenhague, et Charles, par le traité de Rotschild, se fit céder la Scanie et plusieurs autres provinces qui sont restées depuis réunies à la Suède. Cependant, prétextant que ce traité n'avait pas été exécuté, le roi de Suède, qui ambitionnait l'empire du Nord, reparut bientôt après avec son armée devant Copenhague. Il assiégeait cette ville, lorsqu'il mourut subitement, en 1660.

CHARLES XI, roi de Suède, fils de Charles X (Gustave), fut reconnu roi en 1660, n'ayant que cinq ans. Le traité d'Oliva, conclu en 1660 par le conseil de régence, termina la guerre entreprise par Charles X, et assura à la Suède une extension considérable de territoire. Charles commença à gouverner par lui-même en 1672 ; il battit en plusieurs rencontres Christian V, roi de Danemark, qui lui avait déclaré la guerre, et le força à lui accorder une paix avantageuse (1679). Charles, déclaré souverain absolu par les états assemblés (1680), ne s'occupa plus que du soin d'améliorer l'administration intérieure de son royaume. Il mourut en 1697. Ce monarque laissa à son fils un royaume florissant, une armée et une flotte respectables, et un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun souverain du Nord. Il encouragea le commerce, et protégea les sciences, les lettres et les arts.

CHARLES XII, roi de Suède, fils de Charles XI, né en 1682, monta sur le trône en 1667, n'ayant que quinze ans. Frédéric IV, roi de Danemark, Auguste II, roi de Pologne, Pierre I, czar de Moscovie, se coalisèrent contre ce jeune prince. Charles tourna d'abord ses armes contre le Danemark, alla mettre le siége devant Copenhague, et força Frédéric à signer la paix à Travendahl (août 1700). Il marcha aussitôt contre les Russes qui, au nombre de 80,000 hommes, assiégeaient Narwa, et les battit complétement avec 8,000 Suédois (novembre 1700). Après cette bataille, Charles court attaquer Auguste, roi de Pologne, remporte une victoire signalée sur les bords de la Duna (1701), se rend maître de toute la Pologne, détrône Auguste, à la place duquel il met Stanislas Leczinsky, poursuit son ennemi jusque dans ses états de Saxe, et le force à signer le traité d'Alt-Ranstadt (1707), par lequel il renonçait à la couronne de Pologne. De la Saxe, Charles XII, à la tête d'une armée de 43,000 hommes, se dirige sur Moscou. Mais éprouvant enfin l'inconstance de la fortune, il fut battu par le czar à Pultawa (1709), et se vit réduit à chercher un asile chez les Turcs. Il se retira à Bender où il séjourna plusieurs années. Pendant son absence, Auguste remonta sur le trône de Pologne, Pierre entra en Livonie, et Frédéric, roi de Danemark, envahit la Scanie. Cependant Charles, en quelque sorte prisonnier des Turcs, s'efforçait, mais en vain, d'exciter la Porte ottomane contre le czar. On voulut le forcer à partir ; il se retrancha dans sa maison, s'y défendit (1713) avec quelques domestiques contre un corps d'armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il partit enfin, et, prenant le costume d'un simple officier allemand, il traversa à cheval les états de l'empereur, et arriva après seize jours et seize nuits de marche à Stralsund (1714). Assiégé dans cette ville par une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes, il y fit des prodiges de valeur ; mais la place s'étant rendue au bout d'un mois, il se sauva à Lunden en Scanie. Aidé des conseils du baron de Gœrtz, il était parvenu à rétablir ses affaires ; la Norwége était déjà en partie occupée, et la prise de la forteresse de Fréderieshall allait le rendre maître du reste du pays, lorsqu'il fut tué devant cette place (1718). On croit que la balle qui le frappa partit d'une main suédoise. La fermeté, la valeur, l'amour de la justice, dominaient dans le caractère de ce prince ; mais il outra ces belles qualités et les rendit souvent funestes à lui-même et à ses peuples. A sa mort, son pays disparut du nombre des grandes puissances. Le docteur Norberg a écrit l'histoire de Charles XII en suédois ; son ouvrage volumineux a été traduit en français par Warmholtz. L'*Histoire de Charles XII* par Voltaire est celle qui offre le plus d'intérêt ; mais elle n'est point complète ; il s'y trouve aussi des erreurs de noms ou de dates et des inexactitudes géographiques.

CHARLES XIII, roi de Suède, né en 1758, 2e fils d'Adolphe-Frédéric. Il avait été nommé régent après l'assassinat de Gustave III son frère (1792) ; mais, à la majorité de Gustave IV, il s'était retiré dans ses domaines et vivait en simple particulier, lorsqu'en 1809, par suite de la révolution qui renversa le nouveau roi, il fut placé lui-même sur le trône. A son avénement, il fit la paix avec la France, la Russie et le Danemark ; cependant, quelques années après, il eut à soutenir une guerre avec le Danemark au sujet de la Norwége ; il conquit cette province et l'annexa définitivement à ses états (1814). N'ayant pas d'enfants, il avait adopté pour son successeur au trône le prince de Holstein-Augustenbourg ; mais ce jeune prince étant mort (1810), le général français Bernadotte (auj. Charles XIV) fut choisi pour le remplacer. Charles XIII mourut en 1818.

7° *Rois d'Espagne.*

CHARLES I, roi d'Espagne. *Voy.* CHARLES V, à la série des empereurs d'Allemagne.

CHARLES II, roi d'Espagne et de Naples, fils de Philippe IV, né en 1661, fut proclamé roi en 1665, sous la tutelle de sa mère Anne d'Autriche. La destinée de ce prince faible fut d'être sans cesse gouverné : il le fut d'abord par sa mère, puis par don Juan d'Autriche, son frère naturel ; par sa femme, Louise d'Orléans, et enfin par ses ministres. Ayant eu l'imprudence d'entrer dans la coalition contre Louis XIV, il se vit enlever la Franche-Comté et plusieurs provinces des Pays-Bas (1678). N'ayant pas d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois, il fit en 1700 un testament par lequel il déclarait héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou, et petit-fils de Louis XIV : on sait quelle guerre excita ce testament (*Voy.* SUCCESSION). Il mourut en 1701. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles. Sous ce règne, l'Espagne, plongée dans un désordre extrême, perdit le reste de considération dont elle jouissait en Europe.

CHARLES III, roi d'Espagne, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, né en 1716, porta le nom de don Carlos jusqu'à son avénement au trône d'Espagne (1759). Il régna d'abord sur Parme, dont il hérita par sa mère en 1731 ; et quelques années après, son père lui céda ses droits sur le royaume des Deux-Siciles. Il sut en peu de temps se mettre en possession de cette nouvelle couronne, battit à Bitonto les Impériaux qui la lui disputaient, et fut reconnu par la France en 1735, sous le nom de Charles VI. Il gouvernait ses états d'Italie avec sagesse depuis 28 années, lorsqu'en 1759 il devint roi d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI ; il laissa les Deux-Siciles à son 3e fils, Ferdinand, et monta sur le trône d'Espagne sous le nom de Charles III. Il conclut avec Louis XV le *Pacte de famille* (1761), qui assurait les droits de la maison de Bourbon, et se joignit à la France dans les deux guerres

qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre en 1762 et 1778; il n'éprouva que des revers dans la première de ces deux guerres, mais il répara en partie ses pertes dans la deuxième. Il tenta ensuite de punir l'insolence des pirates d'Alger; mais il ne réussit pas dans cette expédition. Il mourut en 1788. Ce prince s'occupa surtout d'améliorer l'état de l'Espagne. On lui doit des canaux, des grands chemins, l'hôtel des douanes et celui des postes à Madrid, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, les académies de peinture et de dessin, etc. Il voulut aussi réformer le costume des Espagnols; ce projet causa un terrible soulèvement à Madrid (1765).

CHARLES IV, roi d'Espagne, fils de Charles III, lui succéda en 1788. Prince faible et incapable, il fut sans cesse dominé par la reine Marie-Louise ainsi que par le favori de cette princesse, Manuel Godoy, prince de la Paix, et fut à la merci de tous les événements. En 1793, il déclara la guerre à la France après l'exécution de Louis XVI; mais il se vit bientôt obligé de faire la paix et même de conclure avec la France un traité d'alliance offensive et défensive (Bâle, 1795). En conséquence de ce traité, il fut forcé de faire la guerre au Portugal et à l'Angleterre; cette dernière puissance lui fit éprouver un terrible échec à Trafalgar (1804) et lui enleva ses plus belles colonies. Il devint ensuite le jouet de Napoléon. Accablé du joug que lui imposait l'empereur et qu'il tenta inutilement de secouer, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand (mars 1808) et voulut se retirer en Amérique; mais peu après, Napoléon le força à rétracter sa première abdication et à en faire une nouvelle en sa faveur (9 mai 1808). Charles IV fut alors envoyé à Compiègne; il alla ensuite vivre à Marseille, et enfin à Rome où il mourut en 1819.

CHARLES, fils de Philippe II. *Voy.* CARLOS (don).

8° *Rois de Naples et des Deux-Siciles.*

CHARLES I, comte d'Anjou et roi de Naples, était fils de Louis VIII et frère de saint Louis. Il suivit d'abord son frère en Égypte et fut fait prisonnier comme lui à Damiette (1250). Rendu à la liberté, il vint gouverner la Provence dont il avait hérité par sa femme. En 1264, le pape Urbain IV l'appela à combattre Mainfroi, roi de Naples et de Sicile, qui avait encouru la disgrâce du saint-siége, et lui donna la couronne de ce prince. Il réussit en effet à s'emparer du royaume de Naples en battant Mainfroi (1266) et son neveu Conradin (1268); mais il souilla sa victoire par sa cruauté. Il rendit son gouvernement tellement odieux aux Siciliens, que ceux-ci, guidés par Jean de Procida, conspirèrent contre lui. L'an 1282, tous les Français qui se trouvaient dans Palerme furent massacrés le jour de Pâques, à l'heure de vêpres, ce qui a fait nommer ce massacre *Vêpres siciliennes*. Charles perdit la Sicile par suite de cet événement, mais il resta maître du royaume de Naples. A partir de cette époque, il n'éprouva que des revers. Il mourut en 1285.

CHARLES II D'ANJOU, dit *le Boiteux*, fils du précéd. Lorsque son père mourut, il était en captivité, ayant été fait prisonnier en 1284 dans un combat qu'il avait livré imprudemment aux Siciliens. Il ne recouvra la liberté qu'en 1289 et se fit couronner roi de Naples. Il s'efforça inutilement de reconquérir la Sicile que son père avait perdue; mais il gouverna ses peuples avec plus de douceur et de sagesse que son prédécesseur. Il mourut en 1309, laissant le trône à son fils Robert. Un autre de ses fils, Charles-Martel, était devenu roi de Hongrie en 1290.

CHARLES III, DE DURAS ou DURAZZO, arrière-petit-fils du précédent, fut appelé en 1381 au trône de Naples par le pape Urbain VI, mécontent de la reine Jeanne. Il se mit en possession de la couronne sans coup férir et fit étouffer Jeanne; mais il eut ensuite à combattre Louis I, duc d'Anjou, à qui cette princesse avait cédé ses droits. Il eut aussi des démêlés avec le pape qui, l'ayant placé sur le trône, prétendait le dominer. En 1385, il fut appelé au trône de Hongrie dont il était le seul héritier mâle; mais au moment où il croyait avoir triomphé de tous les obstacles, il fut assassiné par ordre de la reine de Hongrie, qui avait feint de renoncer à ses droits (1386). Son fils Ladislas lui succéda sur le trône de Naples.

CHARLES IV, comte du Maine, prétendant. *Voy.* CHARLES D'ANJOU (parmi les princes français).

CHARLES IV, roi de Naples, le même que CHARLES I (Espagne) et CHARLES V (Allemagne).

CHARLES V, roi de Naples. *Voy.* CHARLES II (Espagne).

CHARLES VI, roi de Naples. *Voy.* CHARLES VI (Allemagne).

CHARLES VII, dit *don Carlos*. *Voy.* CHARLES III (Espagne).

CHARLES-MARTEL, roi de Hongrie, 2e fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, fut reconnu roi en 1290, à la mort de Ladislas III; mais il ne prit jamais possession de son trône et mourut à Naples en 1295, âgé de 23 ans. Il laissa un fils, Charobert, qui régna après lui sur les Hongrois.

9° *Ducs de Savoie et rois de Sardaigne.*

CHARLES I, duc de Savoie, succéda en 1482 à Philibert I, son frère, n'étant âgé que de 14 ans; il mourut à 21 ans, sans avoir rien fait de remarquable. On lui donna cependant le surnom de *Guerrier*. Ce prince avait été élevé à la cour de Louis XI, qui voulut être son parrain.

CHARLES II, fils du précéd., n'avait que neuf mois quand il perdit son père; il mourut à huit ans.

CHARLES III, dit *le Bon*, duc de Savoie, succéda à Philibert II, son frère, en 1504. Son règne fut long et malheureux. Ce prince versatile, flottant sans cesse entre François I, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, fut maltraité par tous les deux. Il mourut de chagrin à Verceil en 1553.

CHARLES-EMMANUEL I, duc de Savoie, dit *le Grand*, gouverna de 1580 à 1630. Profitant des troubles de la France, il s'empara du marquisat de Saluces, et se fit nommer par les Ligueurs comte de Provence en 1590. Henri IV se vengea de lui en lui enlevant la Savoie et une partie du Piémont. D'une ambition sans bornes, il eut des prétentions sur le trône impérial après la mort de l'empereur Mathias, puis sur le royaume de Chypre et sur la principauté de Macédoine. Il mourut de chagrin parce qu'il ne pouvait accomplir ses projets.

CHARLES-EMMANUEL II, duc de Savoie, fils de Victor-Amédée, né en 1634, succéda à son frère François-Hyacinthe, en 1638, sous la tutelle de sa mère, Christine de France, fille de Henri-le-Grand. Il ne prit le gouvernement de ses états qu'en 1648 et régna jusqu'en 1675. Il se montra reconnaissant envers les Français qui l'avaient protégé pendant sa minorité. Il fit fleurir le commerce et les arts.

CHARLES-EMMANUEL III, second roi de Sardaigne de la maison de Savoie, fils du roi Victor-Amédée II, naquit en 1701, et monta sur le trône en 1730, après l'abdication de son père. Il s'unit en 1733 à la France et à l'Espagne qui avaient projeté d'affaiblir la maison d'Autriche; à la tête des troupes confédérées, il fit la conquête du Milanais, vainquit les Impériaux à Guastalla, et obtint en récompense le Novarais et quelques fiefs de l'Empire. La promesse d'une augmentation de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie contre la France et l'Espagne, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et déploya de grands talents militaires; mais il perdit 5,000 hommes à Coni (1744). Renonçant depuis cette époque à la guerre, Charles consacra tous ses soins à soulager ses peuples. Il mourut en 1773.

CHARLES-EMMANUEL IV, quatrième roi de Sardaigne, fils du roi Victor-Amédée III, succéda en 1796 à son père, auquel la France venait d'enlever la plus grande partie de ses états. Associé aux infortunes de la famille des Bourbons, à laquelle il était allié, Charles-Emmanuel IV fit d'infructueux efforts pour comprimer dans son royaume les ferments de révolution. Il fut forcé de céder à la république française ses états continentaux, et se retira en Sardaigne (1798). Il abdiqua en 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et alla vivre à Rome où il mourut en 1819.

CHARLES-FÉLIX, devint roi de Sardaigne en 1821 par l'abdication de son frère, se livra aux prêtres et ne fit rien de remarquable. Il mourut en 1831, sans enfants, et laissant la couronne au prince de Carignan, auj. Charles-Albert.

10° *Personnages divers.*

CHARLES I-III, ducs de Mantoue. *Voy.* GONZAGUE.

CHARLES, landgraves de Hesse-Cassel. *Voy.* HESSE.

CHARLES-LOUIS, comte palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V, comte palatin, rentra, après le traité de Westphalie (1648), en possession du Bas-Palatinat, qu'avait perdu son père (*Voy.* FRÉDÉRIC V), et obtint, en dédommagement du reste de ses états héréditaires, l'investiture d'un huitième électorat qui fut créé en sa faveur. En 1672, il entra dans la ligue formée contre la France. L'année suivante, Turenne ayant châtié, par l'incendie de trente bourgs du Palatinat, les excès auxquels les habitants de ce pays s'étaient livrés envers les Français, l'électeur lui fit porter, dit-on, un défi en combat singulier. Il mourut en 1680.—Charles, son fils et son successeur, mort en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, et prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche. Au rétablissement de la paix en 1748, il ne s'occupa que du bien-être de ses sujets. Il fonda en 1757 à Manheim une académie de dessin et de sculpture, puis en 1763 une académie des sciences et un cabinet d'antiquités. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des états de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph, qui était mort sans enfants, il fut proclamé duc de Bavière à Munich, en 1777. Il céda une partie de la Bavière à l'Autriche par le traité de Teschen (1779), et mit fin par là à une guerre dont cette succession avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Il mourut sans postérité en 1799, et ses états échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES (J.-Alex.-César), physicien, né à Nancy en 1746, mort à Paris en 1823, s'est fait un nom par l'habileté avec laquelle il faisait les expériences. Il s'occupa surtout de l'électricité; il perfectionna l'aérostat en y appliquant le gaz hydrogène, et fit avec succès plusieurs ascensions. Il fut membre de l'Académie des Sciences (1785), et professeur au Conservatoire des arts et métiers.

CHARLES-QUINT. *Voy.* CHARLES V, empereur.

CHARLESTOWN ou CHARLESTON, ville des États-Unis (Caroline septentrionale), à 13 kil. de la mer; 78° 19' long. O., 32° 44' lat. N.; 30,000 hab. Beau port, quatre forts, palais de l'état, hôtel-de-ville, douane, théâtre. Évêché catholique, évêché protestant, école de droit, bibliothèque, sociétés diverses. Grand commerce. Fondée en 1671 par les Anglais sous le règne de Charles II. — Il y a d'autres Charlestown : dans les états de Massachussets, New-Hampshire, New-York, etc.

CHARLEVILLE, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur la rive gauche de la Meuse, vis-à-vis de Mézières; 8,878 hab. Belle et régulière. Célèbre manufacture royale d'armes à feu; fonderie de cuivre, savons, etc.

CHARLEVOIX (P.-Franç.-Xavier DE), jésuite, né à Saint-Quentin en 1682, mort à La Flèche en 1761, a publié plusieurs ouvrages: *Histoire et description du Japon*, Paris, 1736, 2 vol. in-4; *Histoire de l'île de St-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4; *Histoire du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4; *Histoire générale de la Nouvelle-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4.

CHARLIER. *Voy.* GERSON.

CHARLIEU, *Carilocus*, ch.-l. de cant. (Loire), à 15 kil. N. E. de Roanne; 3,492 hab. Tanneries, mégisseries, chamoiseries; cotonnades.

CHARLOTTE, reine de Chypre, fille du roi Jean III, épousa Jean de Portugal, duc de Coïmbre, et en secondes noces Louis, duc de Savoie. A la mort de son père, elle fut sacrée à Nicosie reine de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Jacques, bâtard de son père, qui était ecclésiastique, ayant mis dans ses intérêts le soudan d'Egypte, priva Charlotte de ses états. Celle-ci mourut à Rome en 1487, après avoir fait donation du royaume de Chypre au duc de Savoie son neveu.

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, née en 1652, fut la 2e femme de Monsieur, frère de Louis XIV, et devint mère du duc d'Orléans, qui fut régent de France. Elle mourut en 1722. On a des fragments des *Lettres originales de Madame*, etc., écrites de 1715 à 1720 au duc Ulric de Bavière et à la princesse de Galles, publiés à Paris, 1788, réimprimés en 1823 par M. Schubart, sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence, extraits de la correspondance de madame Elisabeth-Charlotte*, etc.

CHARLOTTE-AUGUSTA D'ANGLETERRE, princesse de Galles, fille de George-Frédéric, prince de Galles (qui fut roi d'Angleterre sous le nom de George IV), et de la princesse Caroline de Brunswick, si célèbre par son divorce, naquit en 1796, et fut mariée en 1816 au prince Léopold de Cobourg. Elle devait hériter de la couronne, mais elle mourut en couches en 1817, après avoir mis au monde un enfant qui ne lui survécut point. Elle fut regrettée par les Anglais. Cette princesse aima toujours sa mère malgré les torts qu'on lui imputait.

CHARLOTTENBOURG, ville de Prusse (Brandebourg), à 7 kil. O. de Berlin, sur la Sprée; 4,900 hab. Château royal et maisons de plaisance. Bâtie en 1706 par Sophie-Charlotte, femme de Frédéric I. Tombeau de la reine Louise-Amélie, femme de Frédéric-Guillaume III.

CHARLOTTESTOWN, ville de la Nouvelle-Bretagne, ch.-l. de l'île de St-Jean, sur la baie d'Hillsborough, par 66° 27' long. O., 46° 15' lat. N. Excellent port.

CHARLOTTESVILLE, ville des États-Unis (Virginie), ch.-l. du comté d'Albemarle, à 110 kil. N. O. de Richmond.

CHARLY, ch.-l. de cant. (Aisne), à 10 kil. S. O. de Château-Thierry; 1,580 hab. Bonneterie, draps, serges croisées; fonderies de cuivre.

CHARMES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. N. O. d'Epinal; 2,950 hab. Beau pont. Commerce en vins, bois, cuirs.

CHARMETTES, joli village situé à 1 kil. S. O. de Chambéry, a été illustré par Rousseau dans ses *Confessions*.

CHARMEY, village de Suisse (Fribourg), dans la vallée de Bellegarde, à 25 kil. S. de Fribourg, près de la Sane, est le centre de la grande fabrication du fromage dit *de Gruyère*.

CHARNY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 25 kil. S. O. de Joigny; 800 hab.

CHAROBERT ou CHARLES-ROBERT, roi de Hongrie, fils de Charles-Martel, roi de Hongrie, et petit-fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples, fut choisi pour souverain par les Hongrois en 1312. En 1314, il vainquit Matthieu, comte palatin, qui s'était révolté

contre lui ; mais il fut battu en 1330 par le vayvode de Valachie, et se vit obligé d'aller chercher un refuge à Naples. Il revint pourtant dans ses états, défit ses ennemis, et éleva même la Hongrie à un haut degré de splendeur. Il mourut en 1342, laissant la couronne à son fils Louis.

CHAROLAIS, un des quatre comtés dépendant du duché de Bourgogne, auj. compris dans le dép. de Saône-et-Loire. Villes principales : Charolles (ch.-l.), Paray-le-Monial, Toulon-sur-Arroux. Dans l'origine le Charolais fut une simple châtellenie ; Jean, comte de Châlons, qui le possédait en 1237, le céda à Hugues IV, duc de Bourgogne ; il passa ensuite à Jean, second fils de ce prince ; puis à Béatrix, qui en 1272 épousa Robert de France, fils de saint Louis. Le Charolais fut alors érigé en comté. En 1327 ce comté passa par mariage dans la maison d'Armagnac ; et celle-ci, en 1390, le vendit à Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Charles-le-Téméraire, du vivant de son père Philippe-le-Bon, porta le titre de comte de Charolais. Ce comté fut réuni à la France par Louis XI, en 1477 ; mais il fut rendu par Charles VIII à Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche ; dans la suite il fut souvent disputé par la France, l'Espagne et l'Autriche. Le traité des Pyrénées l'avait cédé à l'Espagne, 1659 ; mais Louis II, prince de Condé, le fit saisir et se le fit adjuger par arrêt du parlement de Paris ; il devint au XVIIIe siècle l'apanage de Charles de Bourbon, comte de Charolais, prince qui n'est connu que par ses débauches et sa froide cruauté ; il fut réuni à la couronne en 1761, à la mort de ce prince.

CHAROLAIS (canal du). *Voy.* CENTRE (canal du).

CHAROLLES, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), à 50 kil. N. O. de Mâcon ; 3,226 hab. Société d'agriculture ; forges. Jadis ch.-l. du comté de Charolais. — L'arr. de Charolles a 13 cant. (Saint-Bonnet-de-Joux, Bourbon-Lancy, Chauffailles, La Clayette, Digoin, Gueugnon, La Guiche, Marcigny, Palinges, Paray-le-Monial, Semur-en-Brionnais, Toulon-sur-Arroux, plus Charolles), 144 comm. et 125,654 hab.

CHARON, nocher des Enfers, transportait dans sa barque les âmes des morts au-delà du Styx et de l'Achéron : il ne recevait que ceux qui avaient eu la sépulture. Une obole était le prix du voyage, et l'on avait coutume pour payer le passage de mettre dans la bouche des morts une pièce de monnaie que l'on appelait pour cette raison *le denier de Charon.*

CHARON de Lampsaque, historien grec qui florissait un peu avant Hérodote, avait composé une *Histoire de la Perse* et une *Histoire de l'Éthiopie*, etc., dont il ne reste que peu de fragments réunis par l'abbé Sévin (Académ. des Inscript., XIV, p. 56), et par Creuzer dans ses *Historiæ græcæ fragm.*, 1806.

CHARONDAS, législateur de Catane et de Rhégium, vivait vers 600 av. J.-C. Il se perça, dit-on, de son épée, parce qu'il avait enfreint une loi qu'il avait lui-même portée, et qui défendait de se présenter en armes dans l'assemblée du peuple.

CHARONDAS (Loys LECARON, dit), jurisconsulte français, né en 1536 à Paris, mort en 1617. Il se fit par ses écrits une haute réputation, et fut nommé lieutenant au bailliage de Clermont en Beauvoisis, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Le grand Coutumier de France*, Paris, 1598 ; *Coutume de Paris avec des commentaires*, 1598, etc.

CHARONNE, bourg du dép. de la Seine, dans l'arr. de Saint-Denis, à l'E. de Paris et contigu à cette ville ; 3,682 hab. Papiers peints, eau de javelle, eau-de-vie de pommes de terre.

CHAROST, ch.-l. de cant. (Indre), à 10 kil. N. E. d'Issoudun ; 1,150 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Béthune. *Voy.* BÉTHUNE.

CHARPENTIER (Jacques), né en 1524 à Clermont en Beauvoisis, mort en 1574, docteur en philosophie et en médecine, fut nommé en 1556 professeur de mathématiques au collége de France, défendit le péripatétisme, se signala par son intolérance philosophique et religieuse, et eut de vifs démêlés avec son collègue Ramus ; on l'accuse même de sa mort. (*Voy.* RAMUS.) Charles IX le nomma son médecin. Il a publié, entre autres écrits, *Orationes contra Ramum*, 1566, et un ouvrage de théologie mystique en 14 livres, 1571, qu'il attribue à Aristote, et qu'il prétend avoir traduit de l'arabe.

CHARPENTIER (Franç.), littérateur, né à Paris en 1620, mort en 1702, fut placé par Colbert à la tête de l'Académie des Inscriptions lors de sa fondation. Dans la querelle sur le mérite des anciens et des modernes, il prit parti pour les modernes et écrivit à cette occasion des pamphlets oubliés aujourd'hui. On lui doit une traduction de la *Cyropédie*, 1659 ; une *Vie de Socrate*, 1650. Il travailla à la rédaction des *Voyages* de Chardin.

CHARQIEH, prov. d'Égypte, dite aussi prov. de *Belbeys*, entre la Méditerranée, un désert (au S. E.) et les prov. de Damiette, Mansourah, Garbieh, Kelyoub ; ch.-l., Belbeys. Excellent coton.

CHARRA-MONGOLIE, région de l'empire chinois, fait partie de la Mongolie et est située entre la Chine propre, la Mandchourie, les Kalkhas et le désert de Kobi ; par 105°-122° long. E., 37° 30'-48° lat. N. Elle forme 3 prov. : le pays des Ortou (au S. O.), la Charra-Mongolie propre (au milieu), le Kartchin au N.

CHARRON (Pierre), moraliste, né à Paris en 1541, était fils d'un libraire qui eut 25 enfants. Il exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans les ordres, et se fit bientôt un nom par ses prédications. Plusieurs évêques l'attirèrent auprès d'eux, et il séjourna comme théologal à Bazas, Lectoure, Agen, Cahors, Condom, Bordeaux. Dans cette dernière ville il se lia avec Montaigne et adopta bientôt sa philosophie. En 1595, il fut envoyé à Paris comme député à l'assemblée du clergé et devint secrétaire de cette assemblée. Il mourut à Paris en 1603, d'apoplexie. Charron a composé un *Traité de la Sagesse*, Bordeaux, 1595, qui est encore aujourd'hui le meilleur traité de morale pratique que nous ayons. On y trouve quelques propositions hardies qui firent longtemps défendre l'impression du livre. L'auteur y reproduit les idées et le style de Montaigne, mais il a moins de grâce et de naïveté. Il a aussi laissé un *Traité des trois Vérités* (existence de Dieu, vérité du christianisme, vérité du catholicisme), Cahors, 1594, qui a été fort estimé, et un *Abrégé du Traité de la Sagesse*. La meilleure édition de Charron est celle qu'a donnée M. Amaury Duval, 1820, 3 vol. in-8.

CHARROUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 9 kil. E. de Civray ; 1,600 hab.

CHARRUAS, peuplade indienne de l'Amérique du Sud, qui habite entre le Parana et l'Uraguay elle est très belliqueuse. On en a vu quelques individus à Paris il y a peu d'années.

CHARTE. Deux chartes surtout ont de l'importance dans l'histoire : la *Grande-Charte* d'Angleterre, qui est la base des libertés anglaises ; elle fut signée en 1215 par Jean-sans-Terre et confirmée en 1264 par son fils Henri III ; et la *Charte constitutionnelle* de France, donnée en 1814 par Louis XVIII, et réformée en 1830 après la déchéance de Charles X.

CHARTE NORMANDE, ordonnance rendue en 1315, par Louis X le Hutin, pour établir les droits et priviléges des nobles de Normandie. Cette ordonnance fut confirmée par Philippe de Valois, 1339 ; Louis XI, 1461 ; Henri III, 1579. Elle cessa d'être en vigueur à la fin du XVIe siècle, mais continua de figurer dans les ordonnances et les priviléges du roi jusqu'en 1789.

CHARTIER (Alain), écrivain et poëte, né en Normandie en 1386, se distingua de bonne heure et fut

nommé par Charles VI secrétaire de sa maison. On croit qu'il mourut en 1458. Il fut surnommé *le Père de l'éloquence française* et jouit d'une grande réputation. Pasquier rapporte que Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin (depuis Louis XI), le voyant endormi sur une chaise, lui donna un baiser sur la bouche, pour marquer le cas qu'elle faisait de cette bouche d'où étaient sortis tant de beaux discours. Il a beaucoup contribué à former la langue. Parmi ses ouvrages en prose on remarque *le Curial* (Courtisan), *le Quadrilogue invectif*, où il se déchaîne contre les abus; et parmi ses ouvrages en vers, *le Débat du Réveil-Matin*, *la Belle Dame sans mary*, *le Bréviaire des nobles*, *le Livre des Quatre Dames*. On lui attribue aussi une *Histoire de Charles VII*. On trouve dans tous ses écrits une aimable naïveté. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Duchesne, Paris, 1617, in-4. — J. Chartier, frère du précédent, moine de l'abbaye de Saint-Denis, historiographe de Charles VII, a publié *les Grandes Chroniques de France*, avec une *Histoire de Charles VII*, imprimées en 1476 et 1493, 3 vol. in-fol.

CHARTIER (René), médecin, né à Vendôme en 1572, mort en 1654, fut professeur à la faculté de Paris, et publia une édition complète et très estimée des œuvres réunies d'Hippocrate et de Galien, 1639-79, 13 vol. in-fol.

CHARTRAIN (pays). On nomme ainsi le pays dont Chartres est la ville principale; il était compris dans la Beauce.

CHARTRE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur le Loir, à 26 kil. S. O. de Saint-Calais; 1,450 hab.

CHARTRES, *Autricum*, *Carnutes*, ch.-l. du dép. d'Eure-et-Loir, à 83 kil. S. O. de Paris (92 par la route de Rambouillet); 14,750 hab. Belle cathédrale. Société royale d'agriculture, bibliothèque. Entrepôt des grains de la Beauce; pâtés renommés. Chartres fut prise par les Anglais sous Charles VI, et reprise par Dunois en 1432. Les Calvinistes l'assiégèrent vainement en 1568; Henri IV s'en empara en 1591 et y fut sacré en 1593. Patrie du chancelier Etienne d'Aligre, du poète Régnier, de Brissot dit de Warville et du général Marceau. — Chartres était autrefois la capitale des *Carnutes*; elle fut depuis la ville principale de la Beauce, et eut des comtes particuliers dès le X[e] siècle; ces comtes possédaient en outre les comtés de Blois et de Champagne. Elle appartint ensuite à la maison de Châtillon qui la vendit à Philippe-le-Bel. Celui-ci la revendit à son frère Philippe de Valois, qui la réunit à la couronne en montant sur le trône. François I l'aliéna de nouveau, et Louis XIII la racheta en 1623. Le comté de Chartres fut ensuite érigé par Louis XIV en duché et donné à la maison d'Orléans. Il devint alors l'apanage du fils aîné de cette maison, ce qui dura jusqu'en 1830. (*Voy.* ORLÉANS.) — L'arr. de Chartres a 8 cant. (Auneau, Courville, Janville, Voves, Illiers, Maintenon, plus Chartres qui compte pour 2), 166 communes, et 105,900 hab.

CHARTREUSE (la GRANDE-), fameux monastère de Chartreux, situé dans le dép. de l'Isère, à 20 kil. N. de Grenoble, au milieu de montagnes arides et de difficile accès. Il fut fondé par saint Bruno vers 1084, et devint le ch.-lieu de l'ordre des Chartreux. Détruit en 1790, il a été rétabli en 1814 et rendu aux Chartreux qui l'occupent encore.

CHARTREUX, religieux ainsi appelés du désert de la Grande-Chartreuse, situé aux environs de Grenoble, où ils ont pris naissance. Cet ordre fut fondé par saint Bruno qui s'établit dans ce désert en 1084 avec six religieux. Cet ordre est un des plus austères. Les Chartreux portent une robe de drap blanc, serrée avec une ceinture de cuir, et un capuce du même drap. Ils sont toujours couverts du cilice, et une corde appelée *lombar* entoure leurs reins. Ils se consacrent à la vie contemplative. En France ils n'ont plus d'autre établissement que la Grande-Chartreuse, mais ils en comptent 92 dans les autres états catholiques, et ont en outre 5 communautés de filles, dont 3 en France. La règle des Chartreux a été imprimée en 1581.

CHARY, fleuve de la Nigritie, dans l'état de Bournou, sépare cet état de celui de Baghermé, et se jette dans le lac Tchad. On ne connaît que la partie inférieure de son cours. On prétend qu'il communique avec le Nil. On a cru voir dans ce fleuve le *Gyr* des anciens et le *Djyr* de Burckhardt.

CHARYBDE, en lat. *Charybdes*, célèbre écueil, situé sur la côte N. E. de la Sicile, au S. E. de celui de Scylla, qui était situé sur la côte méridionale de l'Italie. Tous deux sont dans le *Siculum fretum*, ou détroit de Messine. Le danger qu'offrait jadis le passage entre ces deux écueils a donné lieu au proverbe connu : *tomber de Charybde en Scylla*. Auj. le danger n'est plus le même. — Selon la fable, Charybde était une femme sicilienne qui, ayant volé des bœufs à Hercule, fut foudroyée et changée par Jupiter en un gouffre affreux.

CHARZOW, village des États prussiens (Silésie), à 7 kil. S. E. de Beuthen. Grande usine royale pour fondre le fer et le zinc.

CHASIDIM (les), secte religieuse des Juifs. *Voy* JUIFS SAUTEURS.

CHASSELAS, bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 10 kil. S. O. de Mâcon; 370 hab. Il a donné son nom à la variété de raisin dite *chasselas*.

CHASSENEUIL, bourg du dép. de la Charente, à 10 kil. N. E. de La Rochefoucault; 1,600 hab. Maison ou manse royale au temps des Carlovingiens.

CHASSIRON (tour de), phare de l'île d'Oléron, par 3° 45' long. O., 46° 2' lat. N.; il a 2 feux pour le distinguer de la tour de Cordouan.

CHASSUARII ou ATTUARII, peuple de la Germanie, au S. des Chérusques et à l'E. des Sicambres, habitait vers le confluent des riv. actuelles de la Fulde et la Werra, et le long de l'Eder.

CHASTELAIN, CHASTELET. *Voy.* CHATELAIN, CHATELET.

CHASTELARD (Pierre DE BOSCOSEL DE), gentilhomme dauphinois, était petit-fils de Bayard. Ayant conçu une violente passion pour la célèbre Marie Stuart, épouse de François II, il suivit cette princesse en Écosse après la mort de ce monarque. Il fut surpris caché dans la chambre de Marie, et condamné à perdre la tête.

CHASTELLUX (Claude DE BEAUVOIR, seigneur de), né vers la fin du XIV[e] siècle en Bourgogne, mort en 1453, servit avec le plus grand zèle le fameux duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, pendant les troubles du règne de Charles VI; surprit Paris en 1418, et fut en récompense nommé maréchal par le duc. Il assista aux assemblées tenues à Auxerre en 1451; depuis cette époque, l'aîné de cette famille était de droit premier chanoine d'Auxerre.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis de), né à Paris en 1734, mort en 1788, fut colonel d'un régiment qui portait son nom, servit en Allemagne, 1756-63, puis passa comme major-général en Amérique, 1780, et s'y lia avec Washington. On a de lui, entre autres écrits, *De la félicité publique*, 1772; *Eloge d'Helvétius*, 1774; *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1780-1782.

CHASTENET DE PUYSÉGUR. *Voy.* PUYSÉGUR.

CHAT (lac du), lac de l'Amérique septentrionale, sur la limite du Haut et du Bas-Canada, au N. O. du lac Chaudière, par 45° 30' lat. N. et 78° 50' long. O.; il a environ 31 kil. de long sur 4 de large. Il est alimenté par l'Ottawa, qui forme une chute après l'avoir traversé.

CHAT-EL-ARAB, fleuve de la Turquie d'Asie (Bas-

sora), formé par la jonction du Tigre et de l'Euphrate à Corna. Il se jette dans le golfe Persique par une embouchure nommée Kossissa-Bouni, après un cours d'environ 200 kil. du N. O. au S. E.

CHAT-ELBROUZ, montagne de la chaîne du Caucase, sur les confins du Daghestan; elle a 4,000 mètres.

CHATAM, ville d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 55 kil. E. de Londres; 10,000 hab. en 1801, 20,000 en 1840. Elle est contiguë à Rochester, dont on la regarde comme un faubourg. Fortifications admirables: magnifique arsenal, chantiers de construction, bassins, forges, fonderies, corderies, etc., et principale station de la marine anglaise. Ruyter en 1667 détruisit en partie les établissements de Chatam. C'est de cette ville que la famille des Pitt a pris le titre de lord Chatam. — Beaucoup de villes des Etats-Unis portent le nom de Chatam; la principale est dans le Connecticut, à 26 kil. S. de Hartford; 3,000 hab. Chantiers de construction; eaux minérales. — Une île de l'Océanie, dans l'archipel de Broughton, et une autre de l'archip. Gallapagos portent ce nom.

CHATAM (lord). *Voy.* PITT.

CHATEAU (LE), ch.-l. de canton (Charente-Inf.), dans l'île d'Oléron; 2,000 hab.

CHATEAUBOURG, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. O. de Vitré; 1,300 hab. Ardoisières.

CHATEAUBRIANT, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la Chère, à 60 kil. N. E. de Nantes; 3,634 hab. Cuirs; conserves d'angélique. Cette ville a donné son nom aux comtes de Châteaubriant. — L'arr. de Châteaubriant a 7 cantons (Nort, Derval, St-Julien-de-Vouvantes, Moisdon-la-Rivière, Nozay, Rougé, plus Châteaubriant), 37 communes et 62,275 hab.

CHATEAUBRIANT (Françoise, comtesse de), femme célèbre par sa beauté, née en 1475, morte en 1537, fille de Phébus de Foix, sœur du comte de Lautrec et du maréchal de Foix, fut mariée très jeune à Jean de Laval-Montmorency, seigneur de Châteaubriant, en Bretagne, qui l'amena à la cour. Elle y inspira une vive passion à François I, mais elle fut au bout de peu d'années supplantée par la duchesse d'Etampes et resta en butte à la jalousie de son mari. On raconte sur elle des aventures fort romanesques. Quelques-uns ont contesté même sa liaison avec François I.

CHATEAUBRUN (J.-B. VIVIEN DE), littérateur, de l'Académie Française, né à Angoulême en 1686, mort en 1775, fut sous-précepteur, puis maître-d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, et composa quelques tragédies: *Mahomet II*, jouée en 1714; *les Troyennes*, jouée en 1754, et restée au théâtre; *Philoctète*, 1755; *Astyanax*, 1756.

CHATEAU-CHALON, bourg de France (Jura), à 10 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 650 h. Vins excellents.

CHATEAU-CHINON, ch.-l. d'arr. (Nièvre), à 59 kil. N. E. de Nevers; 2,775 hab. Commerce de vins, bois, charbon, bestiaux pour Paris. — L'arr. de Château-Chinon a 5 cantons (Luzy, Chatillon, Moulins-Engilbert, Mont-Sauche, plus Château-Chinon), 58 communes et 61,837 hab.

CHATEAU-D'OEX, ville de Suisse (Vaud), à 39 kil. E. de Lausanne. Brûlé en 1800 et rebâti régulièrement.

CHATEAU-DU-LOIR, ch.-l. de canton (Sarthe), à 35 kil. S. O. de St-Calais; 3,017 hab. Toiles à voiles, filature de coton; tanneries. Commerce.

CHATEAUDUN, *Castellodunum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), près du Loir, à 44 kil. S. O. de Chartres; 6,776 hab. Ancien château des comtes de Dunois. Couvertures, grandes tanneries, etc. Bâtie au Xe siècle. — L'arr. de Châteaudun a 5 cantons (Cloye, Bonneval, Brou, Orgères, plus Châteaudun), 91 communes et 61,975 hab.

CHATEAU-GIRON ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 14 kil. S. O. de Rennes; 2,000 hab. Toiles à voiles.

CHATEAU-GONTHIER, ch.-l. d'arr. (Mayenne), sur la Mayenne, à 27 kil. S. E. de Laval; 6,226 hab. Serges, étamines, toiles; blanchisseries; tanneries. Commerce en bois, vin, fer, graine de trèfle, etc. — L'arr. de Château-Gonthier a 6 cantons (Craon, Cossé-le-Vivien, Biernes, Grez-en-Bouère, St-Aignan-sur-Roé, plus Château-Gonthier), 79 communes et 74,392 hab.

CHATEAU-LANDON, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 28 kil. de Fontainebleau; 1,800 hab.

CHATEAU-LAUDREN, *Voy.* CHATELAUDREN.

CHATEAU-LA-VALLIERE, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 31 kil. N. O. de Tours; 1,200 hab. Sources minérales, forges.

CHATEAULIN, ch.-l. d'arr. (Finistère), sur l'Aulne, à 22 kil. N. de Quimper; 3,000 hab. Petit port; pêche du saumon. — L'arr. de Châteaulin a 6 cantons (Carhaix, Châteauneuf-du-Faon, Crozon-le-Franc, le Huelgoat, Pleyben, plus Châteaulin), 59 communes et 99,126 hab.

CHATEAU-MEILLANT, *Mediolanum*, ch.-l. de canton (Cher), à 29 kil. S. O. de St-Amand; 3,062 hab. Vieux château et tour bâtie, dit-on, par César.

CHATEAUNEUF, ch.-l. de canton (H.-Vienne), sur la Combade, à 28 kil. S. E. de Limoges; 1,200 hab.

CHATEAUNEUF, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 10 kil. S. E. de St-Malo; 680 hab. Fort hexagone, élevé en 1777.

CHATEAUNEUF-DE-RANDON, ch.-l. de canton (Lozère), à 18 kil. N. E. de Mende; 2,200 hab. Jadis place forte. Duguesclin l'assiégeait lorsqu'il mourut; cependant le gouverneur de la place, qui lui avait promis de se rendre, vint déposer les clefs de la ville sur son tombeau.

CHATEAUNEUF-DU-FAON, ch.-l. de canton (Finistère), sur l'Aulne, à 19 kil. E. de Châteaulin; 2,000 hab.

CHATEAUNEUF-EN-THIMERAIS, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 58 kil. S. O. de Dreux; 1,250 hab. Mine de fer.

CHATEAUNEUF-SUR-CHARENTE, ch.-l. de canton (Charente), à 25 kil. S. E. de Cognac; 2,200 hab. Commerce de vin, tabac, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-CHER, ch.-l. de canton (Cher), à 25 kil. S. O. de Bourges; 1,840 hab. Commerce de vin, chevaux, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-LOIRE, ch.-l. de canton (Loiret), à 23 kil. E. d'Orléans; 3,075 hab. Raffinerie de sucre de betteraves, tuilerie, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-SARTHE, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 27 kil. E. de Segré; 1,240 hab. Filatures, tuileries, tanneries.

CHATEAU-PONSAC, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 33 kil. N. de Limoges; 3,829 hab.

CHATEAU-PORCIEN, ch.-l. de canton (Ardennes), dans une île de l'Aisne, à 9 kil. O. de Rethel; 2,197 hab. Château sur un rocher. Serges, étamines, casimirs; filatures de laine, tanneries.

CHATEAU-REGNAUD ou RENAULT, *Caramentum*, puis *Castellum Rainaldi* ou *Reginaldi*; ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 26 kil. N. E. de Tours; 2,000 hab. Draps communs, tapis, bonneterie, etc.

CHATEAU-REGNAUD (Fr.-L. ROUSSELET, comte de), vice-amiral, maréchal de France, né en 1637, mort en 1716. Chef d'escadre en 1673, il défit Ruyter en 1675, conduisit un convoi en Irlande au secours de Jacques II en 1689, et l'année d'après en ramena les troupes françaises et 18,000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il conduisit les flottes espagnoles en Europe, et mit en sûreté les îles de l'Amérique.

CHATEAU-RENARD, ch.-l. de canton (Loiret), sur l'Ouanne, à 13 kil. S. E. de Montargis; 2,100 hab. Draps pour les troupes; commerce de safran et laine. Jadis place forte appartenant aux Calvinistes, démolie en 1627 par Louis XIII.

CHATEAU-RENARD, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 9 kil. S. E. d'Avignon ; 1,250 hab.

CHATEAUROUX, ch.-l. du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 230 kil. S. O. de Paris (253 par la route d'Orléans); 13,847 hab. On y voyait un château fondé en 950 par un certain Raoul de Pedls, et qui a donné son nom à la ville (Château-Raoul, et par corruption Châteauroux); c'est auj. l'hôtel de la préfecture. Commerce en draps, laines, merceries, en grains et en bestiaux. Patrie du cardinal Othon, évêque de Frascati ; de David Porcheron, bénédictin ; du poëte Guimond Delatouche. La ville de Châteauroux devint sous Louis XIII le ch.-l. d'un duché-pairie érigé en faveur d'Henri de Bourbon. Sous Louis XV ce duché fut donné à Marie-Anne de Mailly, qui prit de là le titre de duchesse de Châteauroux. — L'arr. de Châteauroux a 8 cantons (Ardente, Argenton, Buzançais, Châteauroux, Châtillon, Ecueillé, Levroux, Valençay), 93 communes et 96,203 hab.

CHATEAUROUX (Marie-Anne DE MAILLY, duchesse de), de la maison de Nesle, épousa en 1734 le marquis de la Tournelle. Veuve à 23 ans, elle inspira la passion la plus vive à Louis XV, que ses deux sœurs, mesdames de Vintimille et de Mailly, avaient déjà captivé. Devenue favorite en titre et soutenue par le duc de Richelieu, elle fut quelque temps toute puissante à Versailles ; mais animée de nobles sentiments, elle sut arracher Louis XV aux délices de la cour et le conduire à la tête de ses armées en Flandre et en Alsace. Elle se vit renvoyée honteusement à Paris lorsque le roi tomba malade à Metz en 1744 ; mais elle retrouva tout son crédit après la guérison du roi. La place de surintendante de la maison de la dauphine lui était promise, lorsqu'une mort imprévue arrêta tout à coup sa fortune. On a cru qu'elle avait été empoisonnée ; mais ce fait est dénué de preuves. On a publié en 1806 deux vol. de ses lettres, et madame Sophie Gay a publié sous le titre de *Madame la duchesse de Châteauroux*, Paris, 1835, un roman plein d'intérêt.

CHATEAU-SALINS, ch.-l. d'arr.(Meurthe), sur la Petite-Seille, à 27 kil. N. E. de Nancy ; 2,621 hab. Deux sources salines très abondantes ; soude, bonneterie. — L'arr. de Château-Salins a 5 cantons (Delme, Dieuze, Vic, Alberstroff, plus Château-Salins), 147 communes et 70,287 hab.

CHATEAU-THIERRY, ch.-l. d'arr. (Aisne), sur la Marne, à 58 kil. S. O. de Laon ; 4,761 hab. Toiles, filatures de coton ; commerce de blé, vin, laines, etc. Patrie de La Fontaine. Ancien château.— L'arr. de Château-Thierry a 5 cantons (Charly, Condé, Neuilly, St-Front, Fère-en-Tardenois, plus Château-Thierry), 126 communes et 61,540 hab.

CHATEAU-VILAIN, ch.-l. de canton (H.-Marne), à 17 kil. S. O. de Chaumont : 1,700 hab. Forges; commerce de chevaux et bestiaux.

CHATEIGNERAIE (LA), ville du dép. de la Vendée, à 19 kil. N. de Fontenay-le-Comte ; 1,000 hab.

CHATEIGNERAIE (François DE VIVONNE, seigneur de la), né en 1520, fils d'André de Vivonne, grand-sénéchal du Poitou, se battit en duel avec Guy de Chabot, seigneur de Jarnac (1547). Il succomba par l'effet d'un coup imprévu que son adversaire lui porta traîtreusement au jarret, et qui est depuis passé en proverbe, sous le nom de *coup de Jarnac*. Ce combat avait lieu en présence de Henri II.

CHATEL ou CHATTE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. E. de Charmes ; 1,200 hab.

CHATEL-SAINT-DENIS, ville de Suisse (Fribourg), à 35 kil. S. O. de Fribourg.

CHATEL (Jean), fanatique, tenta en 1594 d'assassiner Henri IV ; il s'introduisit dans la chambre du roi, et lui porta un coup de couteau à la lèvre, pendant qu'il se baissait pour relever deux officiers qui étaient à ses genoux. Il fut arrêté sur-le-champ et condamné par le parlement à être écartelé. Il était fils d'un marchand de draps et n'avait que 19 ans. Il parut prouvé qu'il était l'instrument des Jésuites.

CHATELAIN (George), *Castellanus*, littérateur flamand, né à Gand en 1404, mort à Valenciennes en 1474, visita l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure. Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, l'attacha à sa personne en qualité de panetier, puis d'écuyer, et le fit membre de son conseil privé. Il se livra alors plus particulièrement à la culture des lettres. On a de lui : *Recollection des merveilles advenues de mon temps*, en prose et en vers, continuée par Jean Molinet, Paris, 1531, in-fol. ; *les Epitaphes d'Hector, fils de Priam, et d'Achille, fils de Peleus*, Paris, 1525, in-8, en prose et en vers ; *Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain, frère et compagnon de la Toison-d'Or* (publiée par Jules Chifflet), Bruxelles, 1634, in-4, etc.

CHATELAUDREN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 16 kil. O. de Saint-Brieuc ; 900 hab.

CHATELDON, ch.-l de cant. (Puy-de-Dôme), à 41 kil. N. E. de Clermont ; 1,600 hab.

CHATELET, ville de Belgique (Hainaut), à 7 kil. E. de Charleroy ; 1,920 hab. Genièvre ; raffinerie de sel.

CHATELET (LE), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 10 kil. S. E. de Melun, 1,000 hab.

CHATELET (LE), ch.-l. de cant. (Cher), à 49 kil. S. E. de Bourges ; 1,100 hab.

CHATELET (GRAND et PETIT-). On nommait ainsi deux forts de Paris, situés, l'un à l'entrée de la rue St-Denis, du côté du Pont-au-Change, l'autre à l'extrémité du Petit-Pont, près de l'Hôtel-Dieu. Le premier bâti, dit-on, par l'empereur Julien, reconstruit par Louis-le-Gros ou Philippe-Auguste, devint plus tard le siége de la justice prévôtale de Paris ; il était en même temps une célèbre prison ; il fut démoli en 1802 ; son emplacement est devenu la *place du Châtelet*. Le deuxième, construit d'abord en bois, fut rebâti en pierre par Charles V en 1369 et servit alors de prison. Il fut démoli en 1782.

CHATELET (la marquise du). *Voy.* DU CHATELET.

CHATELLERAUT, ch.-l. d'arrond. (Vienne), à 29 kil. N. E. de Poitiers, sur la Vienne ; 9,695 hab. Eglise gothique de Saint-Jean, tour de l'église Notre-Dame. Société d'agriculture ; coutellerie renommée, armes blanches, dentelles façon Malines Jadis titre d'un duché possédé par les Hamilton. *Voy.* ARRAN.— L'arr. de Châtelleraut a 6 cant. (Dangé, Plumartin, Lencloitre, Verneuil, Leigné-sur-Usseau, plus Châtelleraut), 63 communes et 53,877 hab.

CHATELUS, ch.-l. de cant. (Creuse), à 15 kil. S. O. de Boussac ; 1,075 hab. — Il y a un autre Chatelus dans le même dép., à 11 kil. N. O. de Bourganeuf ; 1,600 hab.

CHATENOY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 11 kil. S. E. de Neufchâteau ; 1,150 hab. Fabriques d'orgues.

CHATHAM. *Voy.* CHATAM.

CHATILLON, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil. E. de Die ; 1,400 hab. Commerce de chanvre.

CHATILLON-DE-MICHAILLE, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. E. de Nantua ; 1,100 hab. Foires.

CHATILLON-EN-BAZOIS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 26 kil. de Château-Chinon ; 860 hab.

CHATILLON-LÈS-DOMBES, OU CHATILLON-SUR-CHALARONNE, ch.-l. de cant. (Ain), à 24 kil. N. E. de Trévoux ; 2,814 hab. Cette ville était près du pays de Dombes, mais elle n'en a jamais fait partie.

CHATILLON-SOUS-BAGNEUX, village du dép. de la Seine, à 8 kil. S. O. de Paris ; 800 hab. Patrie du diacre Pâris. Carrières. Belles vues.

CHATILLON-SUR-INDRE, ch.-l. de cant. (Indre), à 14 kil. N. O. de Châteauroux ; 3,312 hab. Cette ville fut jadis la capitale d'une seigneurie possédée sous Philippe-Auguste par Dreux de Mile. Saint Louis la reprit à ses descendants en 1251 ; mais

Louis XI la donna à Tanneguy du Châtel en 1442.

CHATILLON-SUR-LOING, ch.-l. de cant. (Loiret), à 22 kil. S. E. de Montargis ; 2,160 hab. Patrie de Coligny, dont le château existe encore.

CHATILLON-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 14 kil. S. E. de Gien ; 1,800 hab.

CHATILLON-SUR-MARNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 26 kil. S. O. de Reims ; 1,000 hab. Patrie du pape Urbain II. Jadis capitale d'un comté particulier. *Voy.* ci-après CHATILLON (maison DE).

CHATILLON-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), à 68 kil. N. O. de Dijon ; 4,430 hab. Joli château, biblioth. ; draps communs ; chapeaux, clouteries, etc. Haras. Commerce. Il s'y tint en février et mars 1814, entre Napoléon et les alliés qui avaient envahi la France, un congrès célèbre, mais qui n'amena aucun résultat. — L'arr. de Châtillon-sur-Seine a 6 cant. (Aignay, Baigneux-les-Juifs, Laignes, Montigny-sur-Aube, Recey-sur-Ource, plus Châtillon-sur-Seine), 114 comm. et 53,995 hab.

CHATILLON-SUR-SÈVRE, *Mons Leonis*, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 22 kil. N. O. de Bressuire ; 600 hab. Aux environs, superbes carrières. Commerce de moutons ; fabriques de siamoises, etc. Jusqu'en 1737, cette ville a porté le nom de *Mauléon*. Elle a été plusieurs fois détruite.

CHATILLON (maison DE), illustre famille, dont l'origine remonte au IXe siècle, et qui s'éteignit en 1762 ; tirait son nom d'un comté dont Châtillon-sur-Marne était le ch.-lieu. Elle possédait de vastes domaines et était alliée à plusieurs maisons souveraines. Les comtes de Châtillon joignaient à leur titre celui de princes de Porcian ou de Porcéan. Les principaux membres de cette famille sont : Eudes, qui, sous le nom d'Urbain II, fut le second pape français (*Voy.* URBAIN II) ; Gaucher de Châtillon, sénéchal de Bourgogne, mort en 1210, qui accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte, et qui se distingua au siége d'Acre et à la bataille de Bouvines ; Gaucher de Châtillon, arrière-petit-fils du précédent, connétable de France sous Philippe-le-Bel et ministre du roi Louis X, 1249-1329 ; Charles de Châtillon (1300-1364), dit aussi Charles de Blois, issu d'une branche collatérale qui possédait les comtés de Blois et de Champagne (*Voy.* CHARLES DE BLOIS).

CHATRE (LA), ch.-l. d'arr. (Indre), sur l'Indre, non loin de sa source, à 34 kil. S. E. de Châteauroux ; 3,312 hab. Draps, corroieries, tanneries. Assez de commerce.— Raoul-le-Chauve, baron de Châteauroux, donna à son fils Ebbe II la seigneurie de La Châtre vers le milieu du XIe siècle. C'est de ce prince qu'est issue l'antique maison de La Châtre. — L'arr. de La Châtre a 5 cant. (Eguzon, Ste-Sevère, Aigurande, Neuvy-St-Sépulcre, plus La Châtre), 65 communes et 55,086 hab.

CHATRE (Claude, baron de LA), maréchal de France, né en 1526, d'une famille noble du Berry, mort en 1614. Nommé par Charles IX gouverneur du Berry, il assiégea à plusieurs reprises la petite ville de Sancerre, qu'occupaient les Protestants, et ne put la prendre qu'après un blocus de 18 mois. Il embrassa dans la suite le parti de la Ligue, et fut fait maréchal par le duc de Mayenne. Il ne reconnut Henri IV qu'en 1594, et ne fit la paix qu'en stipulant les conditions les plus avantageuses.

CHATRE-NANÇAY (Edme, comte de LA), maître de la garde robe du roi, fut nommé en 1643 colonel-général des Suisses par la faveur de la reine-mère, se distingua à la bataille de Nordlingue où il fut blessé, et mourut à Philipsbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui des *Mémoires sur la minorité de Louis XIV*, qui renferment des détails assez curieux sur la fin du règne de Louis XIII, et qui vont jusqu'en 1643.

CHATRES, nom de plusieurs petits bourgs de France ; le plus connu est Arpajon. *Voy.* ce nom.

CHATTERPOUR, ville de l'Inde (Calcutta), par 24° 57' lat. N., 77° 20' long. E., une des plus commerçantes du Bundelkand ; entrepôt de marchandises entre Bénarès et le Décan. On voit près de là les mines de diamants de Pannah.

CHATTERTON (Thomas), jeune poëte anglais, remarquable par sa précocité et ses malheurs, né à Bristol en 1752, était fils d'un pauvre maître d'école. Il composa des satires dès l'âge de 11 ans ; il fit ensuite paraître à 16 ans plusieurs morceaux, écrits dans un style antique, et qu'il mettait sous le nom d'un vieux poëte nommé *Rowley*. Ayant attiré par là quelque attention, il vint à Londres, croyant y faire fortune, et se mit aux gages des écrivains de l'opposition ; mais n'ayant pas trouvé de moyens suffisants d'existence, il s'empoisonna (1770), après avoir lutté quelques jours contre la faim ; il avait 17 ans et quelques mois. On s'intéressa à lui après sa mort, et l'on recueillit ses œuvres, 1771 et 1803. Les *Œuvres complètes de Chatterton* ont été traduites en français par Javelin-Pagnon (avec la *Vie de Chatterton*, par A. Callet), Paris, 1840, 2 vol. in-8.

CHAUCER (Geoffroy), ancien poëte anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400, s'attacha à la cour, fut dans sa jeunesse page d'Édouard III, obtint l'amitié du duc de Lancastre, fils du roi, et fut chargé de plusieurs missions, particulièrement auprès de la république de Gênes, ce qui lui permit de connaître les grands écrivains de l'Italie à cette époque. Ayant embrassé les opinions de Wiclef, il fut persécuté sous Richard II, et forcé pour quelque temps de quitter l'Angleterre ; mais lorsqu'une révolution eut placé sur le trône le fils de son protecteur, Henri de Lancastre (Henri IV), il rentra en faveur (1399). Il avait épousé la sœur de Catherine Swynford, d'abord maîtresse, puis femme de son protecteur, et se trouvait ainsi allié à la famille royale. Chaucer est considéré comme le père de la poésie anglaise. Parmi ses poëmes, on remarque *la Cour d'Amour ; la Maison de la Renommée*, imitée par Pope ; *le Testament de l'Amour*, imité de *la Consolation* de Boëce ; *Troylus and Créside*, imité du fameux *Roman de la Rose* ; les *Contes de Cantorbéry*, imités de Boccace. Ses ouvrages sont aujourd'hui fort difficiles à entendre. On les a réunis, Londres, 1721, in-fol., et 1798, 2 vol. in-4, avec notes par Tyrwhitt.

CHAUCES, *Chauci*, peuple de la Germanie septentrionale, habitait entre l'*Albis* (l'Elbe) et le *Visurgis* (Weser), dans le pays correspondant aux duchés d'Oldenbourg et de Brême.

CHAUDES-AIGUES, *Calentes Aquæ*, ch.-l. de cant. (Cantal), à 21 kil. S. O. de St-Flour ; 2,000 hab. Eaux thermales.

CHAUDET (Antoine-Denis), sculpteur et peintre, né à Paris en 1763, et mort dans la même ville en 1810, remporta à Rome le grand prix en 1784, sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*. Revenu à Paris, il fut nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture. On lui doit le groupe de l'*Émulation de la gloire*, pour le péristyle du Panthéon, en 1801 ; l'*Œdipe*, qui est un de ses meilleurs ouvrages, et un tableau d'*Énée et Anchise*.

CHAUDIERE, riv. du Bas-Canada, qui sort du lac Magartik et se jette dans le St-Laurent, au-dessous de Québec ; elle forme à 4 kil. au-dessus de son embouchure une cataracte de 40 mètres. Cours, 130 kil. —Lac situé entre le Haut et le Bas-Canada, est formé par l'Ottawa, au-dessous du lac du Chat, dont le sépare la chute de ce nom ; il a 50 kil. sur 7.

CHAUDON (Dom Louis MAIEUL), biographe, né en Provence en 1737, mort en 1817, entra chez les Bénédictins de la congrégation de Cluny. Il est surtout connu par un *Nouveau Dictionnaire historique*, qu'il publia en 1766, Avignon, 4 vol. in-4 ; il en fit plusieurs éditions, et le porta jusqu'à 13 vol. dans une 8e édition, publiée à Lyon, 1804. Ce *Dictionnaire*

fit oublier ceux de Ladvocat et de Barral ; il a été depuis réimprimé avec de grandes augmentations par Prudhomme, Paris, 21 vol. in-8. On a de Chaudon plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Dictionnaire anti-philosophique*, où il combat Voltaire. — *Son frère*, Esprit Chaudon, 1738-1800, a donné la *Bibliothèque de l'homme de goût*, Avignon, 1772, ouvrage utile, qui a été depuis refondu et augmenté par Desessarts et Barbier.

CHAUFFAILLES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 25 kil. S. de Charolles ; 3,582 hab. Toiles.

CHAUFFEPIÉ (J.-George DE), né à Leuwarde en 1702, mort en 1782, était ministre calviniste, et résida longtemps à Amsterdam. On lui doit un *Nouveau Dictionnaire historique et critique pour servir de supplément à celui de Bayle*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol., ouvrage utile et plein de savantes recherches ; il a aussi donné une trad. de l'*Histoire univ.* anglaise, 46 vol. in-4, 1770-92.

CHAUFFEURS, nom donné pendant la révolution à des bandes de brigands qui envahissaient les maisons isolées et chauffaient les pieds de leurs victimes jusqu'à ce qu'elles déclarassent l'endroit où elles avaient déposé leur argent. S'étant mêlés aux *Chouans*, ils prirent un caractère politique, ce qui contribua à leur célébrité. Ils disparurent en 1803.

CHAULIAC (Gui DE), médecin, né vers 1320 à Chauliac dans le Gévaudan, exerça son art à Lyon, puis à Avignon où il fut médecin de trois papes, et composa en 1363 un traité qui fut longtemps regardé comme classique, l'*Inventarium sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, imprimé pour la première fois à Bergame, 1498, traduit en français par Laurent Joubert, Lyon, 1592.

CHAULIEU (Guill. AMFRYE, abbé de), poëte aimable, né en 1639 à Fontenay dans le Vexin, mort en 1720 à 81 ans, entra dans les ordres et obtint par la protection du duc de Vendôme de riches bénéfices, qui lui permirent de se livrer à son goût pour le repos et pour les plaisirs de l'amour et de la table. Il résidait habituellement au Temple, où se réunissait une société choisie, et mérita par l'élégance de sa poésie épicurienne d'être appelé *l'Anacréon du Temple*. On remarque surtout son *Ode sur l'inconstance* et ses vers sur *la Mort*, sur *la Retraite*, sur *la Solitude de Fontenay*. Il fut particulièrement lié avec le marquis de La Fare, poëte comme lui. Leurs œuvres ont été plusieurs fois publiées, notamment en 1767 par Saint-Marc.

CHAULMES, bourg du dép. de Seine-et-Marne, sur l'Yère, à 19 kil. N. E. de Melun ; 1,650 hab.

CHAULNES, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. S. O. de Péronne ; 1,240 hab. Toiles, batistes ; blanchisseries de toile. Patrie de Lhomond. Titre d'un comté qui fut ensuite érigé en duché, et qui appartenait à la maison d'Albert.

CHAULNES (Honoré D'ALBERT, duc de), maréchal de France, né vers la fin du XVIe siècle, mort en 1649, était frère de Charles d'Albert de Luynes. Il parut à la cour sous le nom de Cadenet : devint successivement mestre-de-camp, lieutenant-général de Picardie, maréchal de France : fut créé en 1619 duc de Chaulnes, et pair de France en 1621. Il partagea avec le maréchal de La Force le commandement de l'armée de Picardie, 1625 ; il en devint gouverneur en 1633 ; commanda en Artois, et s'empara d'Arras en 1640, avec le maréchal de Châtillon.

CHAULNES (Michel-Ferdinand D'ALBERT D'AILLY, duc de), arrière-neveu du précédent, pair de France, lieutenant-général des armées du roi et gouverneur de Picardie, né en 1714, mort en 1769, cultiva la physique et l'histoire naturelle, et employa son immense fortune au progrès des sciences mathématiques et naturelles. En 1743, il devint membre honoraire de l'Acad. des Sciences. On a de lui : *Nouvelle Méthode pour diviser les instruments mathématiques*, suivie d'une *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol. ; des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences.

CHAULNES (Louis D'ALBERT D'AILLY, duc de), fils du précédent, né en 1741, mort vers 1793, eut jusqu'à la mort de son père le titre de duc de Pecquigny. Il cultiva les sciences avec succès, et fut reçu membre de la Société royale de Londres. Il découvrit les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, et un moyen de secourir les asphyxiés. Il visita l'Égypte et publia un *Mémoire sur l'entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, dans la plaine de Sakara*, Paris, 1785, in-4.

CHAUMERGY, ch.-l. de cant. (Jura), à 27 kil. de Dôle ; 400 hab.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), né à Nevers en 1763, était fils d'un cordonnier qui lui fit faire quelques études. Il vint à Paris en 1789, travailla à un journal intitulé *les Révolutions de Paris*, et en 1792 fut nommé procureur de la Commune. Il professa alors les opinions les plus violentes, se mit avec Hébert, son substitut, à la tête d'une faction dite des *Hébertistes*, et avec elle essaya de détruire tous les cultes religieux. Il inventa les fêtes dites *de la Raison*, qui se célébraient à Notre-Dame, et dont la déesse était représentée par une actrice de l'Opéra. Robespierre, qui craignait en lui un rival, le fit décapiter en 1794. Chaumette avait pris le nom d'*Anaxagoras*.

CHAUMONT ou CHAUMONT-EN-BASSIGNY, ch.-l. du dép. de la Haute-Marne, à 218 kil. S. E. de Paris (249 par la route de Troyes) ; 6,318 hab. Société d'agriculture, sciences et arts ; bibliothèque. Bas drapés, chapeaux, gants, coutellerie, sucre de betteraves, mégisseries, etc. Patrie de Bouchardon. — Chaumont était jadis ch.-l. du Bassigny et du comté de Chaumont. Ce comté eut des seigneurs particuliers jusqu'à sa réunion au comté de Champagne en 1228. En 1814, l'Autriche, la Russie, la Prusse, après la rupture du congrès de Châtillon, y signèrent un acte portant que l'on ne traiterait plus avec Napoléon. — L'arr. de Chaumont a 10 cant. (Vignory, Andelot, Clermont, Nogent-le-Roy, Arc-en-Barrois, Bourmont, St-Blain, Château-Vilain, Juzennecourt, plus Chaumont), 198 communes, et 87,271 hab.

CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Oise), à 23 kil. S. O. de Beauvais ; 1,000 hab. Dentelles, éventails.

CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 17 kil. N. E. de Réthel ; 1,000 hab. Toiles.

CHAUNY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise et sur un embranchement du canal de St-Quentin, à 29 kil. N. O. de Laon ; 4,483 hab. Bonneterie, fabrique de soude, usine hydraulique pour polir les glaces de Saint-Gobain, etc. Patrie de l'abbé Racine.

CHAUSSARD (J.-B.-Publicola), littérateur et poëte, né à Paris en 1766, mort en 1823 ; fut un chaud partisan de la révolution, devint secrétaire de la mairie de Paris, puis du Comité de salut public, professa les belles-lettres au collége de Rouen lors du rétablissement de l'Université, et fut enfin professeur de poésie latine à la faculté de Nîmes. On a de lui : l'*Esprit de Mirabeau*, 1797 ; une traduction des *Expéditions d'Alexandre*, d'Arrien, 1803 ; *Les Fêtes et les courtisanes de la Grèce* ; des odes, et une *Épître sur les genres dont Boileau n'a pas fait mention dans l'Art poétique*, 1811.

CHAUSSÉE-DES-GÉANTS, cap d'Irlande (Antrim), formé d'une immense quantité de colonnes basaltiques qui se prolongent au loin dans la mer.

CHAUSSEY, île de France (Manche), dans la Manche, à 13 kil. de la côte ; 2,500 mètres sur 1,300. Beau granit.

CHAUSSIER (Fr.), médecin, né à Dijon en 1746, mort à Paris en 1828, enseigna d'abord l'anatomie

à Dijon, fut appelé à Paris en 1794 pour organiser l'enseignement de la médecine, occupa une chaire d'anatomie dans la nouvelle école, fut nommé en 1804 médecin de la Maternité et professeur de chimie à l'Ecole Polytechnique. Il créa pour l'anatomie une nomenclature nouvelle qui n'a pas été conservée, et rédigea un grand nombre de mémoires et d'articles, mais pas de grands ouvrages. On estime ses *Tables synoptiques*, 1799 - 1816, et ses travaux sur la médecine légale. Il appliqua dans ses leçons la doctrine du vitalisme organique.

CHAUSSIN, ch.-l. de cant. (Jura), à 14 kil. S. O. de Dôle; 1,100 hab.

CHAUVELIN (Germain-Louis DE), garde des sceaux et secrétaire d'état au département des affaires étrangères, né en 1685, mort en 1762, fut de 1727 à 1737 le second et l'homme de confiance du cardinal Fleury, alors premier ministre. En 1737 il fut soupçonné par celui-ci de vouloir le supplanter, et fut aussitôt exilé.

CHAUVELIN (Henri-Philippe DE), chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, né en 1716, mort en 1770, attaqua avec fermeté l'ordre des Jésuites et se fit le défenseur du jansénisme. Il fut enfermé en 1753 au mont Saint-Michel; et lorsqu'il en fut sorti, il attaqua ses ennemis avec une nouvelle force dans deux discours qui sont restés: *Discours sur les constitutions des Jésuites*, 1761; *Compte rendu sur la doctrine des Jésuites*, in-4.

CHAUVELIN (Bernard-François marquis de), né en 1766, mort en 1832, était fils du marquis de Chauvelin, ambassadeur à Gênes sous Louis XV, et neveu du précédent. Il adopta les principes de la révolution de 1789, fut chargé d'une mission diplomatique à Londres en 1792, siégea au tribunat après le 18 brumaire, et fut nommé intendant de la Catalogne en 1812. Après la restauration, il fut élu membre de la Chambre des députés (1816), et prit place parmi les plus ardents champions de la cause nationale. Sa vie parlementaire ne fut qu'un combat continuel contre le ministère jusqu'en 1829. Il donna sa démission à cette époque, désespérant peut-être d'une cause qui allait triompher quelques mois plus tard. Chauvelin brillait surtout à la tribune par son esprit et son originalité.

CHAUVIGNY, ch.-l. de canton (Vienne), à 22 kil. E. de Poitiers; 1,600 hab.

CHAUX-DE-FOND (LA), ville de Suisse (Neufchâtel), à 13 kil. N. O. de Neufchâtel, dans une très haute vallée du Jura; 6,000 hab. Horlogerie; dentelles. Patrie des mécaniciens Droz.

CHAVANGES, ch.-l. de canton (Aube), à 13 kil. N. de Brienne; 1,100 hab. Cotonnades.

CHAVANNES, ville du dép. de l'Ain, à 17 kil. N. de Bourg; 1,950 hab. Elle était jadis, avant la conquête de la Franche-Comté en 1674, sur l'extrême frontière de la France.

CHAVES, *Aquæ Flaviæ*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 70 kil. O. de Bragance; 5,250 hab. Pont de 18 arches sur la Tamega. — Il y a au Brésil une ville de ce nom dans la prov. de Para.

CHAVES (Silveyra-Pinto DE FONSECA, marquis de), comte d'Amarante, général portugais, né vers 1780, mort en 1830. Défenseur ardent de la cause royale, il se mit en 1823 à la tête d'un petit corps de troupes, afin de soustraire le roi Jean VI au joug des Cortès, s'empara de Chaves, Villaréal, etc., et ramena le roi à Lisbonne après lui avoir rendu l'indépendance; il fut en récompense créé marquis de Chaves.

CHAVONNIÈRE (LA), village de France (Indre-et-Loire), aux environs de Tours, célèbre comme ayant été le séjour de Paul-Louis Courier.

CHAYLARD (LE). *Voy.* CHEYLARD (LE).

CHAZELLES, ch.-l. de canton (Loire), à 25 kil. E. de Montbrison; 1,000 hab. Chapellerie.

CHEADLE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. N. E. de Stafford; 3,900 hab. Houille, fer, cuivre.

CHEF-BOUTONNE, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 14 kil. S. E. de Melle, près de la source de la Boutonne; 1,550 hab. Commerce de bestiaux.

CHEHERIAN ou CHEHERIVAN, *Apollonia*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 90 kil. N. de Bagdad; 4,000 hab. turcs et kourdes.

CHEHREZOUR, pachalik de la Turquie d'Asie, (Kourdistan), entre les pachaliks de Van au N., de Bagdad au S., de Mossoul et de Diarbekir à l'O., et la Perse à l'E.; 330 kil. sur 220. Il a pour ch.-l. une petite ville de même nom.

CHEIK, c.-à-d. *ancien*, nom que donnent à leurs chefs les tribus nomades d'Arabie et d'Afrique. Ce titre est aussi donné chez les Musulmans aux desservants des mosquées et aux savants.

CHEKI, ville de la Russie méridionale (Chirvan), ch.-l. du khanat de même nom, à 88 kil. de Nouv.-Chamakie; 600 maisons. Résidence du khan.

CHEKSNA, riv. de Russie, sort du lac Bielo, arrose le gouv. de Novgorod, et se jette dans le Volga vis-à-vis de Ribinsk après un cours de 300 kil.

CHELIF, *Chinalaph* chez les anciens, riv. de l'Algérie, sort du versant septentrional de l'Atlas, au lieu dit les 70 Fontaines, et se jette dans la Méditerranée entre Tennis et Arzew, après avoir coulé au N. E., puis au N. O. dans les prov. de Titterie et de Mascara pendant un cours de 450 kil. environ.

CHELLA ou SEBILAH, *Salla* ou *Mansalla* au moyen âge, ville de l'empire de Maroc, à 160 kil. O. de Fez; elle est regardée comme une ville sainte par les Maures.

CHELLES, bourg du dép. de Seine-et-Marne, à 9 kil. O. de Lagny; 1,200 hab. Célèbre abbaye fondée par Bathilde, femme de Clovis II, vers 670, et où furent confinés plusieurs princes mérovingiens. En 1008, il s'y tint un concile. C'est dans un bois des environs que Chilpéric I fut assassiné en 584.

CHELM, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 26 kil. N. E. de Kranistaw; 1,950 hab. Château-fort. Jadis ch.-l. d'un palatinat et florissante. Les Polonais y furent vaincus par les Prussiens en 1794.

CHELMSFORD, *Cæsaromagus*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Essex, à 49 kil. N. E. de Londres; 5,000 hab. Beau pont, théâtre, caserne.

CHELSEA, ville d'Angleterre (Middlesex), à l'O. et près de Londres, sur la Tamise; 32,000 hab. Très bel hôtel des Invalides, fondé par Charles II en 1682. Palais de l'évêque de Winchester; jardin botanique.

CHELTENHAM, ville d'Angleterre (Glocester), à 11 kil. N. E. de Glocester; 3,000 hab. en 1801, 22,000 en 1835. Eglise et théâtre remarquables. Eaux minérales et thermales.

CHELUM, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJELEM.

CHEMILLÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 9 kil. E. de Beaupréau; 3,888 hab. Filatures de coton, blanchisserie, etc.

CHEMIN, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. S. O. de Dôle; 250 hab.

CHEMINON, bourg du dép. de la Marne, à 17 kil. de Vitry-sur-Marne; 1,000 hab. Patrie de Richelet.

CHEMMIS, ville de la H.-Egypte, auj. AKMYM.

CHEMNITZ, ville du roy. de Saxe (cercle de l'Erzgebirge), sur une rivière de même nom, à 62 kil. S. O. de Dresde; 16,000 hab. Fabriques de tissus divers; filatures, teintureries; commerce très actif. Chemnitz est une des plus anciennes villes de Saxe; elle fut fondée par les Serbes et fortifiée par Henri-l'Oiseleur; elle était ville impériale avant le XIVe siècle. Patrie de Puffendorf et de Heyne.

CHEMNITZ ou CHEMNITIUS (Martin), célèbre théologien protestant, né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, mort en 1586, a publié: *Examen concilii Tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol.; *Traité des indulgences*, traduit du latin en français, Genève,

1599, in-8 ; *Harmonia evangelica*, Francfort-sur-le-Mein, 1600 à 1611; *Theologia Jesuitarum*, La Rochelle, 1589, in-8. — Son fils, Martin Chemnitz, qui fut chancelier du duc de Holstein-Gottorp, eut cinq fils, dont l'un, connu sous le nom de *Hippolytus à Lapide*, est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *De Ratione status in imperio Romano-Germanico*, 1640, in-4. Il mourut en 1678.

CHEMNIZER (Ivan-Ivanowitch), né à Pétersbourg en 1744, mort à Smyrne en 1784, est regardé comme le La Fontaine des Russes. La meilleure édition de ses fables est celle publiée à Pétersbourg en 1799 en 3 parties.

CHENAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 14 kil. N. O. de Melle; 1,200 hab.

CHENDI, ville d'Afrique, jadis capit. de l'état de Chendi (Nubie), sur la rive droite du Nil, à 350 kil. N. de Sennaar, avait de 8 à 900 maisons, et comptait 6 à 7,000 hab., avant que Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, ne l'eût détruite en 1820, pour venger le meurtre de son fils Ismaïl. C'était l'entrepôt et le grand marché d'esclaves de la Nubie. Le roi du Chendi, avec celui de l'Halifa, pouvait armer 30,000 cavaliers. L'état de Chendi est auj. tributaire du pacha d'Égypte. C'est *l'île Meroé* des anciens.

CHÊNEDOLLÉ (Charles PIOULT DE), poëte, né à Vire en 1769, mort en 1833, passa le temps de la révolution en Hollande et en Allemagne, revint en France sous l'Empire et fit paraître en 1807 *le Génie de l'Homme*, poëme didactique qui attira sur lui l'attention. Lors de la création de l'Université, il fut nommé professeur à Rouen, puis inspecteur de l'académie de Caen (1812), et enfin inspecteur général de l'Université (1830). Outre *le Génie de l'Homme*, on a de lui *l'Invention*, poëme dédié à Klopstock, Hambourg, 1795; *Esprit de Rivarol*, Paris, 1808 ; *Études poétiques*, Paris, 1820.

CHÊNE-POPULEUX. *Voy.* CHESNE-POPULEUX.

CHENERAILLES, ch.-l. de cant. (Creuse), à 24 kil. S. E. de Guéret; 950 hab. Jadis place forte. Antiquités romaines.

CHÉNIER (Marie-Joseph DE), poëte français, né en 1764 à Constantinople, où son père était consul, mort à Paris en 1811. Il entra d'abord dans la carrière militaire, mais il la quitta au bout de deux ans pour se consacrer aux lettres. Il cultiva avec succès plusieurs genres, mais surtout le théâtre. Enthousiaste des idées républicaines, il leur dut le plus souvent ses inspirations. Il fit représenter successivement *Charles IX*, en 1789 : *Henri VIII* et *la Mort de Calas*, 1791 ; *C. Gracchus*, *Fénelon*, 1792 ; *Timoléon*, 1793. Dans toutes ses pièces, on trouvait exprimés, dans un style pur, noble et énergique, la haine du despotisme et un vif amour de la liberté ; aussi eurent-elles pour la plupart un succès prodigieux. Chénier fut de toutes les assemblées politiques qui se succédèrent depuis 1792 jusqu'en 1802 ; quoique ardent démocrate, il s'efforça d'arrêter les excès révolutionnaires. Il s'était surtout occupé de l'instruction publique ; aussi fut-il, lors du rétablissement des écoles, nommé inspecteur-général des études; mais il fut destitué sous l'Empire. Il était membre de l'Académie Française, et fut chargé de faire au nom de ce corps un rapport sur les progrès de la littérature de 1788 à 1808, pour les prix décennaux. Outre ses tragédies, Chénier a composé des poésies lyriques (odes, hymnes, chants imités d'Ossian), dont il publia un recueil en 1797 ; des épîtres, des satires pleines de verve et de sel, et parmi lesquelles on remarque l'*Épître à Voltaire;* quelques ouvrages en prose, dont le plus estimé est son *Tableau de la littérature française depuis* 1789, ouvrage posthume, Paris, 1815. Il a en outre composé une foule de chants patriotiques pour les fêtes républicaines : aussi le considérait-on comme le poëte de la république. La calomnie a accusé Chénier, mais contre toute vérité, de n'avoir rien fait pour soustraire son frère à l'échafaud. Il a repoussé cette accusation avec une éloquence admirable dans son *Épître sur la calomnie*. Ses œuvres ont été réunies par Arnault, 1824-26, 5 vol. in-8. M. Daunou a donné en outre 3 vol. d'*Œuvres posthumes*, 1824.

CHÉNIER (André DE), frère aîné du précédent, né à Constantinople en 1763, se distingua de bonne heure par son talent poétique; il réussissait surtout dans l'élégie. Révolté par les excès de la révolution, il osa les blâmer hautement dans des lettres qu'il fit insérer au *Journal de Paris;* il fut traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, en 1794. Quelques jours avant l'exécution, il composa sur sa fin prématurée les vers les plus touchants. Ses œuvres ont été recueillies par MM. Ch. Robert et H. de La Touche, en 2 vol. in-8, qui font suite aux œuvres de son frère (Paris, 1826). Elles ont été réimprimées chez Charpentier, 1840, 1 vol. petit in-8.

CHENONCEAUX, bourg du dép. d'Indre-et-Loire, à 9 kil. S. E. d'Amboise. Beau château bâti par François I pour la duchesse d'Etampes, et qu'habita ensuite Catherine de Médicis.

CHEN-SI, prov. septentr. de la Chine, entre celles de Chan-si à l'E., de Kaniou à l'O.; 845 kil. sur 310; 14,800,000 hab. Elle se divise en 7 dép. (Foung-tsiang, Han-tchoung, Hing-an, Si-an, Thong-tcheou, In-lin, Yan-an). Ch.-l., Si-an. Beau climat; montagnes au S.; céréales, bétail, houille en quantité, mines d'or qu'on n'exploite pas. Industrie agricole et manufacturière très développée. On remarque encore dans cette province une route magnifique qui va de Si-an à Hantchoung.

CHEN-TCHEOU. *Voy.* SIOUEN-TCHEOU.

CHÉOPS, roi d'Égypte de 1178 à 1122 av. J.-C., fit élever la grande pyramide pour lui servir de tombeau et accabla ses sujets d'impôts et de corvées afin d'exécuter cet immense travail.

CHÉPHREM, roi d'Égypte, successeur de Chéops, monta sur le trône vers 1112 av. J.-C. et régna 56 ans, au rapport d'Hérodote. Il a fait construire une des grandes pyramides.

CHEPSTOW, ville d'Angleterre (Monmouth), à 17 kil. S. de Monmouth, sur la mer, à l'embouchure de la Wye ; 3,000 hab. Vieux château sur un roc presque perpendiculaire. Pont en fer. Rues larges et droites. Construction de bâtiments de 600 tonneaux. Marées très hautes. Aux environs, plantations renommées.

CHER, *Caris*, riv. de France, naît près de Marinchal, dans le dép. de la Creuse, baigne Auzance, Montluçon, Saint-Amand, Châteauneuf, Vierzon, Saint-Aignan, Montrichard, Bléré, Saint-Sauveur; reçoit l'Èvre, l'Auron, la Seuldre, la Tardel, et joint la Loire au Bec-du-Cher (Indre-et-Loire), après un cours de 345 kil., dont 200 de flottage. Elle est peu navigable. Elle donne son nom aux départements du Cher et de Loir-et-Cher.

CHER (dép. du), le plus central de toute la France, entre ceux du Loiret au N., de la Creuse au S., de l'Allier et de la Nièvre à l'E., de Loir-et-Cher, de l'Indre à l'O.; 7,133 kil. carrés; 276,853 hab. Ch.-l., Bourges. Il est formé de la partie orient. du Berry et d'une portion du Bourbonnais. Sol plat, sablonneux. Fer, houille, marbre, grès, pierre de taille, argile, cire, etc. Grains, vin, lin, beau chanvre, châtaignes, etc.; chevaux, bétail, moutons estimés, quelques mérinos. Forges et fonderies ; draps, toiles de chanvre ; porcelaine, faïence, papeteries, etc. Commerce de fer, laines, merrain, huile de noix, salin, potasse, salpêtre, etc. Ce dép. a 3 arr. (Bourges, Saint-Amand, Sancerre), 29 cant., 297 comm.: il appartient à la 21e division militaire, possède une cour royale et un archevêché (à Bourges).

CHERASCO, en français *Quérasque*, ville murée des États sardes, au confluent de la Stura et du

Tanaro ; à 35 kil. N. de Mondovi ; 11,000 hab. Jolie ville. Commerce en vin, grains, soie. Cherasco fut une ville libre jusqu'au XIIIe siècle; elle appartint depuis successivement aux rois de Naples (1260), aux comtes et ducs de Savoie, aux Français (1796), et enfin aux rois de Sardaigne. C'est aujourd'hui un des boulevards des États sardes.

CHERBOURG, peut-être le *Coriallum* des anciens, *Carusbur* au Xe siècle, ville et port de France, dans le dép. de la Manche ; ch.-l. d'arr., sur une baie de la Manche, à 340 kil. N. O. de Paris (361 par la route de Saint-Lô) ; 19,315 hab. Superbe port militaire, le seul que nous ayons dans la Manche. Il peut contenir 50 vaisseaux de ligne; il est défendu par plusieurs forts construits sur des îlots environnants, et dont les principaux sont le fort Royal et le fort de Querqueville. La rade est fermée par une digue immense, de 3,866 mètres. Outre le port militaire, il y a encore un port marchand. Dentelles, bonneterie, raffinerie de la soude de varec ; chantiers de construction, etc. Vainement assiégée par Édouard II, roi d'Angleterre, en 1326, elle fut plus tard livrée aux Anglais (1418) par la trahison de Charles-le-Mauvais. Les Français la reprirent en 1450. Les Anglais s'en emparèrent une seconde fois en 1758 et la ravagèrent. La construction de son port actuel date de 1808. — L'arr. de Cherbourg a 5 cant. (Beaumont, Octeville, St-Pierre-Église, Les Pieux, plus Cherbourg), 200 comm., et 76,673 hab.

CHERBRO, riv. de la Guinée Supérieure, sur la côte de Sierra-Leone, baigne des contrées fertiles, arrose la ville de Cherbro, se scinde en trois bras (Boum, Deong, Bagrou), et débouche dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île de Cherbro. Elle prend aussi les noms de *Rio-das-Palmas* et de *Rio-Selboda.*

CHERBURY (lord). *Voy.* HERBERT.

CHERCHELL, *Iol*, puis *Julia Cæsarea*, ville d'Afrique (Algérie), sur la mer Méditerranée, à 95 kil. O. d'Alger, est située dans la prov. de Mascara. Cette ville, qui, sous les Romains, faisait partie de la Mauritanie Césarienne, appartint au roi Juba-le-Jeune, qui la nomma *Cæsarea* en l'honneur d'Auguste, son protecteur. Les Français s'en sont emparés au mois de mars 1840.

CHEREAS (Cassius), tribun d'une cohorte prétorienne, délivra le monde de Caligula. Claude le fit mettre à mort.

CHEREBERT, roi de Paris. *Voy.* CARIBERT.

CHEREDIN, par corruption pour *Kaïr-Eddyn*, plus connu sous le nom de *Barberousse.*

CHERI'A (EL) ou ARDEN, l'ancien *Jourdain*, riv. de Syrie (Damas), prend sa source dans l'Antiliban, et tombe dans la mer Morte. *Voy.* JOURDAIN.

CHERIBON, ville de l'île de Java, ch.-l. de la prov. (jadis roy.) de Cheribon, sur une baie de la côte N., par 106° 16' long. E., 6° 47' lat. S. Palais du sultan et hôtel du résident de la prov. Jadis grand commerce. On voit aux environs un volcan qui fume encore. La prov. compte 100,000 hab.

CHERIF, nom arabe, qui signifie *noble*, est un titre que prennent ceux qui descendent de Mahomet par sa fille Fatime et son gendre Ali. Il est aussi donné spécialement aux chefs de divers états, notamment aux princes qui gouvernent La Mecque, et qu'on nomme *grands-chérifs*, et aux souverains de Fez, de Maroc et de Tafilet. Les chérifs, prétendus descendants de Mahomet, forment des familles assez nombreuses que l'on trouve répandues dans la plupart des états musulmans. Ils se distinguent par un turban vert.

CHEROKEES, tribu indienne des États-Unis, habite le nord des états de Géorgie et d'Alabama, et le S. E. du Tennessee. Leur nombre est évalué à 15,000 individus. C'est le peuple indigène de l'Amérique septentr. le plus civilisé aujourd'hui.

CHERON (Élisabeth-Sophie), fille d'un peintre en émail, née à Paris en 1684, morte en 1711, se distingua dans la peinture, la musique et la poésie, et fut reçue en 1672 à l'Académie de Peinture et de Sculpture. Élevée dans la religion protestante, elle abjura. On estime sa *Descente de Croix*, d'après Zumbo ; son *Livre des principes à dessiner*, 1706. Ses écrits sont : *Essai de Psaumes et de Cantiques mis en vers*, Paris, 1694, in-8; *le Cantique d'Habacuc et le Psaume CIII*, trad. en vers français, et publiés en 1717, in-4, par Le Hay, ingénieur du roi, qui l'avait épousée ; *les Cerises renversées.* Ce poëme a été mis en vers latins par Raux, 1797, in-18.

CHÉRON (L.-Claude), né à Paris en 1758, mort en 1807, membre de l'Assemblée législative, puis préfet du département de la Vienne, cultiva la littérature avec quelque succès. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, dont les principales sont : *Caton d'Utique*, imité d'Addison, et *le Tartufe de Mœurs*, imité de Sheridan (*School for Scandal*), 1805 ; on lui doit une bonne traduction de *Tom Jones*, 1804, 6 vol. in-12, et plusieurs *Poésies fugitives.*

CHÉRON (madame), actrice de l'Opéra, femme de Chéron, acteur estimé du même théâtre, avait une fort belle voix. Elle débuta en 1784, et fut quelque temps la rivale de madame Saint-Huberty.

CHERONEE, *Cheronea*, d'abord *Arné*, aujourd'hui *Capranu* ou *Caprena*, ville de Béotie, au N. O., sur les confins de la Phocide, est célèbre par plusieurs victoires : 1° des Béotiens sur les Athéniens, 447 av. J.-C.; 2° de Philippe sur Athènes et Thèbes, 338 av. J.-C.; 3° de Sylla sur Archélaüs, général de Mithridate, 87 av. J.-C. Patrie de Plutarque.

CHEROY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 21 kil. O. de Sens ; 900 hab.

CHERSO, *Crepsa*, île et ville d'Illyrie (Trieste), dans l'Adriatique. La ville a 3,400 hab. Bon port.

CHERSON, auj. *Kaslov*, ville grecque de la Chersonèse Taurique, à l'O., fondée par une colonie d'Héraclée, fut prise par Mithridate, puis délivrée par les Romains. — Plusieurs autres villes moins importantes portaient aussi ce nom chez les anciens.

CHERSON, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* KHERSON.

CHERSONESE, mot grec qui veut dire *presqu'île*, désigne plus particulièrement certaines contrées, dont les plus connues sont :

CHERSONÈSE CIMBRIQUE, auj. le *Jutland*, entre la mer de Germanie et le *Codanus sinus* (mer Baltique), ainsi appelée des Cimbres qui l'habitaient.

CHERSONÈSE DE THRACE, auj. *presqu'île de Gallipoli*, entre le golfe Mélas et l'Hellespont ; villes : Sestos, Callipolis, Lysimachie. Miltiade lui fit reconnaître la domination d'Athènes ; mais celle-ci la perdit pendant la guerre du Péloponèse.

CHERSONÈSE D'OR, auj. la *presqu'île de Malacca*, ou plutôt l'Inde Transgangétique tout entière.

CHERSONESE TAURIQUE, auj. la *Crimée*, entre le Pont-Euxin et le Palus Méotide. Elle doit son nom aux *Tauri*, peuple inhospitalier qui l'habitait et qui massacrait tous les étrangers qui venaient y aborder.

CHERTSEY, ville d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 53 kil. O. de Londres ; 4,795 hab. Ancienne résidence de rois saxons.

CHERUSQUES, *Cherusci* en latin, peuple de la Germanie, entre le Weser et l'Elbe, dans les duchés de Brunswick et la prov. de Lunebourg. Les Chérusques, sous la conduite d'Hermann ou d'Arminius, taillèrent en pièces les légions de Varus, et résistèrent longtemps aux armes de Germanicus. Affaibli par les attaques continuelles des Lombards, ce peuple disparut vers le IIIe siècle, en se fondant dans la grande confédération des Francs.

CHESAPEAK (baie de), grande baie formée par l'Océan Atlantique sur la côte des États-Unis, dans les états de Virginie et de Maryland, par 78° 2'-79° 4' long. O., 27°-39° 35' lat. N., a 310 kil. de long sur 50 de large ; elle renferme beaucoup d'îles et reçoit les

taux de la Susquehannah, du Potomac, du Rappahannoc, etc. Les villes de Baltimore et d'Annapolis sont sur cette baie.

CHESAPEAK-ET-DELAWARE (canal de). *Voy.* DELAWARE.

CHESELDEN (William), chirurgien anglais, né en 1688 à Burrow, dans le comté de Leicester, mort à Londres en 1752, est auteur de traités estimés sur l'anatomie (1713), sur la *Taille de la pierre* (1723); sur l'*Ostéographie* (1732); mais il s'est surtout fait un nom pour avoir le premier fait l'opération de la cataracte sur des aveugles-nés. En 1728, il rendit la vue à un jeune homme de 14 ans, et donna, dans un mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, les plus intéressants détails sur les progrès du nouveau sens que ce jeune homme venait d'acquérir.

CHESHAM, ville d'Angleterre (Buckingham), à 37 kil. S. E. de Buckingham; 5,100 hab. Dentelles.

CHESHUNT, ville d'Angleterre (Hertford), à 11 kil. S.E. d'Hertford; 3,200 hab. Ancienne station romaine. Richard Cromwell s'y retira après son abdication.

CHESNE-POPULEUX (LE), ch.-l. de cant. (Ardennes), sur le canal des Ardennes, à 14 kil. N. de Vouziers; 1,201 hab. C'est un des cinq passages de l'Argonne.

CHESTER, *Deva* ou *Cestria*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Chester, sur la Dee, à 270 kil. N. O. de Londres; 21,500 hab.; 4 grandes rues, prison remarquable, château-fort, construit par Guillaume-le-Conquérant; cathédrale, etc. Tabac, plomb à tirer, céruse; chantiers de construction, etc. Grand commerce: 2 grandes foires.

CHESTER (comté de), dans l'Angleterre septentrionale, sur la mer d'Irlande, au S. du comté de Lancaster, au N. de ceux de Shrop et de Flint; 82 kil. sur 48; 334,000 hab. Ch.-l., Chester. Agriculture florissante. Sel gemme et houille, etc. Fromages renommés. Tissus de soie, de coton, de toile; rubans, boutons; tanneries. — Ce pays, habité jadis par les *Cornavii*, fit, sous les Romains, partie de la prov. *Flavia Cæsariensis*. Guillaume-le-Conquérant l'érigea en comté palatin, en faveur de son neveu Hugues, et lui accorda de grands priviléges, que restreignit plus tard Henri VIII. Depuis Édouard III, le fils aîné du roi a toujours porté le titre de comte de Chester.

CHESTERFIELD, ville d'Angleterre (Derby), à 28 kil. N. de Derby; 5,800 hab. Grande et vieille église, hôtel-de-ville. Forges, tapis, soieries, cotonnades; souliers. Titre d'un comté nobiliaire. — Plusieurs villes des États-Unis portent le nom de Chesterfield. — On nomme *Chesterfield-Inlet* un grand golfe de la mer d'Hudson, dans la Nouv.-Galles septentrionale, qui a 22 kil. de large et s'avance de 440 kil. dans les terres.

CHESTERFIELD (Philippe DORMER STANHOPE, comte de), connu comme homme d'esprit et comme le modèle du bon ton, né à Londres en 1694, mort en 1779, fut d'abord membre de la chambre des communes, entra dans celle des lords à la mort de son père (1726), et se fit remarquer dans toutes les deux par son éloquence insinuante. Il remplit avec succès les fonctions d'ambassadeur en Hollande, de vice-roi en Irlande, et de secrétaire d'état. Il fut lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre et de la France, particulièrement avec Voltaire et Montesquieu. On a de lui des discours, des morceaux détachés, insérés dans les recueils littéraires du temps, et des *Lettres à son fils*, dans lesquelles il lui donne des conseils sur sa conduite dans le monde, et sur ses études pendant un voyage qu'il faisait sur le continent: ces lettres sont écrites avec une élégance remarquable, mais elles contiennent une morale trop relâchée. Elles ont été traduites en français, avec quelques suppressions, Amsterdam, 1777 et 1796. Les œuvres de Chesterfield ont été recueillies à Londres, 1774, 4 vol. in-4.

CHEVAGNES, ch.-l. de cant. (Allier), à 15 kil. E. de Moulins; 900 hab.

CHEVALIERS. Ordre du peuple romain qui tenait le milieu entre les patriciens et les plébéiens. On les fait remonter jusqu'à Romulus, mais ils ne formèrent un ordre constitué qu'au VIe siècle de Rome. Leur nombre était illimité. Pour entrer dans cet ordre il fallait, sous les empereurs, posséder au moins 400,000 sesterces. Les chevaliers avaient le privilége d'avoir un cheval entretenu aux frais de l'état, de porter un anneau d'or, d'occuper dans les jeux publics les 14 premiers siéges. Gracchus leur donna l'administration de la justice (122 av. J.-C.); Sylla la leur ôta (82); Pompée la leur rendit (70), en leur associant les sénateurs et les tribuns du trésor. Ils eurent la ferme des biens et des impôts de la république. — Au moyen âge le titre de chevalier appartenait de droit et exclusivement aux personnes nobles de *nom et d'armes;* mais on n'y parvenait qu'après avoir passé par des rangs de *varlet* ou *damoiseau*, de *page* et d'*écuyer*. La réception d'un chevalier était accompagnée d'une foule de cérémonies destinées à rehausser l'éclat et l'importance de ce titre, qui donnait droit à de nombreux priviléges. Les chevaliers seuls pouvaient porter bannière, paraître dans les tournois, et y disputer les prix, revêtir un collier d'or et une armure dorée, placer une girouette sur le haut de leur manoir; ils portaient dans leurs armoiries un sceau particulier; ils prenaient le titre de *messire* ou de *monseigneur*, et leurs femmes celui de *madame*. En échange de ces prérogatives, ils juraient de combattre partout l'injustice, d'être les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, et d'obéir sans réserve aux ordres de leur dame et de leur roi. Le temps des croisades fut l'époque la plus glorieuse de la chevalerie. Elle s'évanouit avec le régime féodal. — Dans les distinctions nobiliaires, le titre de chevalier désignait le plus infime degré de la noblesse, et venait après ceux de comte et de baron. — On a depuis donné par extension le nom de *chevalier* aux personnes décorées d'ordres purement honorifiques, tels que ceux de St-Michel, du St-Esprit et de la Légion-d'Honneur.

CHEVERT (François DE), brave général français, né à Verdun de parents pauvres, en 1695, mort en 1769, entra au service comme simple soldat. Il était lieutenant-colonel lors du siége de Prague par le comte de Saxe en 1741; ce fut à lui que l'on dut la prise de cette place. L'année suivante, il défendit cette même place pendant 18 jours, avec 1,800 hommes, contre toute l'armée autrichienne, et ne capitula qu'aux conditions les plus honorables. Nommé lieutenant-général, il contribua puissamment au gain de la bataille d'Hastenbeck en 1757.

CHEVILLON, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 14 kil. N. E. de Vassy; 860 hab.

CHEVIOT (monts), chaîne de montagnes qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, et s'étend du N. E. au S. O., depuis les rives du Glen jusqu'à celles du Leddel, sur une longueur de 75 kil. Les plus hautes cimes atteignent 812 mètres.

CHEVREAU (Urbain), écrivain, né à Loudun en 1613, mort en 1701, passa presque toute sa vie en voyages à la cour de Suède ou en Allemagne, et se livra néanmoins avec succès à l'étude des lettres. On a de lui des *Œuvres mêlées*, La Haye, 1717, in-12; *Chevræana*, Paris, 1700; *Remarques sur les poésies de Malherbe*, Saumur, 1660, et plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles il faut citer la *Suite et le Mariage du Cid*, tragi-comédie, 1638, in-12.

CHEVREUSE, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 13 kil. S. O. de Versailles, sur l'Yvette; 1,700 hab. Beau château près de là. — Chevreuse fut érigée en duché-pairie pour Claude de Lorraine (1578-1657) et

passa ensuite par héritage dans la maison de Luynes.

CHEVREUSE (Marie DE ROHAN-MONTBAZON, duchesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née en 1600, d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, morte en 1679, épousa en 1617 Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France. Après la mort du connétable, elle se remaria, en 1622, à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Son attachement pour la reine Anne d'Autriche lui fit haïr le cardinal de Richelieu, qui l'en punit par l'exil. Anne d'Autriche étant devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint à la cour; elle conserva toujours un grand ascendant sur l'esprit de la reine.

CHEYLARD (LE), ch.-l. de canton (Ardèche), sur la Dorne, à 36 kil. S. O. de Tournon; 2,542 hab.

CHÈZE (LA), ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 9 kil. S. E. de Loudéac; 400 hab.

CHÉZY (Ant.-Léon DE), orientaliste, né en 1773 à Neuilly, enlevé par le choléra en 1832, introduisit le premier l'étude du sanscrit en France et publia la traduction de quelques poëmes écrits dans cette langue, tels que *Sacontala*, *Amarou-Satnaka*, etc. Il avait composé plusieurs autres ouvrages sur les langues et les littératures sanscrite et persane qui n'ont pas été publiés. On créa pour lui en 1815 une chaire de langue sanscrite au collége de France. — Sa veuve, Wilhelmine Christine de Chézy, connue dans la littérature allemande sous le nom d'*Helmina von Chezy*, a rédigé les *Mémoires* de son mari, et a donné des romans qui ont été fort goûtés.

CHIABRERA (Gabriel), poëte italien, né en 1552 à Savone, mort en 1637, s'est surtout distingué dans le genre lyrique et a été surnommé *le Pindare de l'Italie*. Il fut lié avec Alde Manuce, et étudia avec ardeur les poëtes grecs et latins. Ses poésies lyriques, publiées d'abord en 3 parties à Gênes, 1586, 1587 et 1588, ont été souvent réimprimées. Il a aussi composé des tragédies, des comédies, des poëmes épiques. On a publié en 1796 à Gênes des poésies inédites de Chiabrera.

CHIANA, *Clanis*, riv. de l'Italie, est formée par divers ruisseaux dont les eaux se partagent sur la limite de la Toscane et de l'État ecclésiastique, et se rendent au N. dans l'Arno, au S. dans le Tibre, par 2 bras dits, l'un *Chiana Toscana*, l'autre *Chiana Pontificia*.

CHIAPA, dit CHIAPA-DE-LOS-INDIOS, ville de la Confédération mexicaine, dans l'état de Chiapa, sur le Tabasco, par 76° 14' long O., 17° 5' lat. N.; 400 familles, presque toutes indiennes. Jadis ch.-l. de la prov. de Chiapa, dans l'anc. vice-roy. du Mexique.

CHIAPA-DE-LOS-ESPANOLES ou CIUDAD-REAL, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état actuel de Chiapa, à 400 kil. N. O. de Guatimala; 3,800 hab. Évêché dont Las Casas a été titulaire.

CHIAPA (état de), une des 24 divisions de la Confédération mexicaine, entre les états de Tabasco au N., d'Yucatan au N. E., d'Oaxaca à l'O., le Guatimala à l'E., le Grand Océan au S. Ch.-l., Chiapa-de-los-Espanoles ou Ciudadréal. Sol fertile. Climat varié. Volailles, chevaux, porcs, beaucoup de beaux oiseaux. Cet état était jadis une prov. du Guatimala.

CHIARAMONTE, ville de Sicile (Syracuse), à 56 kil. O. de Syracuse; 6,000 hab. Fondée au XVe siècle par un gentilhomme qui lui donna son nom.

CHIARAMONTE (Barnabé). *Voy.* PIE VII.

CHIARENZA ou CLARENCE, *Cyllene*, ville de la Grèce (Arcadie), à 10 kil. N. O. de Gastouni. Ruines antiques.

CHIARI, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. O. de Brescia; 6,900 hab. Commerce de soie et bestiaux. Bataille où le maréchal de Villeroi fut défait par le prince Eugène, 1701.

CHIAROMONTE, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 40 kil. E. de Lagonegro; 2,240 hab. Bons vins, soie, etc.

CHIAVARI, ville des États sardes (Gênes), à 81 kil. S. E. de Gênes; 7,700 hab. Ch.-l. du district de même nom. Pêche d'anchois. Toiles, dentelles, linge de table. Commerce. Patrie d'Innocent IV.

CHIAVENNA, *Clavenna* des anciens, *Clæven* en allemand; ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. N. O. de Sondrio, sur la Maira; 3,000 hab. Ch.-l. d'une petite prov. de même nom, située au pied des Alpes Rhétiques. Entrepôt de l'Allemagne et de l'Italie. Grand commerce de vins et de fruits; ustensiles de cuisine, et pierres dites *lavezzi*. — Au XIIe siècle elle était soumise à la république de Côme. En 1512, les Grisons s'en emparèrent et la conservèrent jusqu'en 1797, époque où elle fut enclavée dans la République Cisalpine. En 1815, elle a été donnée à l'Autriche.

CHICHESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Sussex, à 88 kil. S. O. de Londres; 8,400 hab. Évêché. Belle cathédrale, hôtel-de-ville, théâtre, et autres monuments. Entrepôt du sel d'Ichnor. Jadis station romaine, puis résidence de rois saxons.

CHICHIMÈQUES, ancienne nation indigène de l'Amérique, appartenait à la famille mexicaine; à une époque inconnue, elle vint du N. O. de l'Amérique s'établir dans le Mexique actuel dont elle chassa les habitants, appelés Toltèques. Elle fut exterminée par les Espagnols. On croit que les *Mecos*, qui habitent auj. dans le district de Durango, sont les descendants des Chichimèques.

CHICLANA, ville d'Espagne (Séville), à 15 kil. S. E. de Cadix; 7,000 hab. Maisons de campagne. Eaux minérales. Bataille entre les Anglais et les Français, 1811.

CHICOYNEAU (Franç.), médecin, né à Montpellier en 1672, mort en 1752, occupa dès l'âge de 21 ans une chaire à la faculté de Montpellier; alla donner ses soins aux Marseillais lors de la peste de 1720; devint chancelier de l'université de Montpellier, et fut nommé médecin des enfants de France en 1731. Il ne croyait pas à la contagion.

CHIEM (lac de), en allemand *Chiemsee*, lac de Bavière (Isar); il a 15 kil. sur 9, et 160 mètres de profondeur; très poissonneux. Bords charmants. Il renferme trois îlots, reçoit l'Achen, et donne naissance à l'Alz.

CHIEN (grotte du), fameuse grotte située aux environs du lac d'Agnano, près de Naples, à 8 kil. S. O. de cette ville. Elle est remplie de gaz carbonique; ce gaz délétère ne pouvant guère s'élever qu'à un mètre au-dessus du sol, les animaux seuls périssent dans la grotte tandis que l'homme n'y ressent aucun mal.

CHIENS (île des), *Desaventura* de Magellan, île de la Polynésie, dans le Grand Océan, par 137° 2' long. O., 15° 5' lat. S., ainsi nommée parce que ceux qui la découvrirent n'y trouvèrent d'autres habitants que trois chiens.

CHIENS-MARINS (baie des), ou de DAMPIERRE, en Australie, sur la côte O. de la Nouvelle-Hollande, par 110° 35'-112° 6' long. E. Bon mouillage.

CHIERI, en français, *Quiers* ou *Chiers*, *Correa Potentia* des anciens, ville des États sardes, à 10 kil. S. E. de Turin; 10,000 hab. Draps, filatures de coton et de fil. — Cette ville avait, au moyen âge, une certaine importance; elle formait une petite république indépendante, qui avait été, dit-on, fondée au VIe siècle par un Romain nommé Balbus. Elle fut gouvernée jusqu'au XIVe siècle par la famille des Balbes, qui prétendait descendre du Romain Balbus. En 1347, les habitants de Chieri, fatigués de leurs longues dissensions, reconnurent volontairement la domination d'Amédée VI, comte de Savoie.

CHIERS, rivière qui naît près de Chenière (Moselle), baigne Longwy, Longuyon, Montmédy, et se perd dans la Meuse à 7 kil. S. E. de Sedan, après un cours de 88 kil. Elle fait beaucoup de détours.

CHIESE, *Clesius*, ou *Clusius*, rivière du roy. Lombard-Vénitien, prend sa source dans le Tyrol, à 37 kil. O. de Trente, traverse le lac d'Idro, arrose les prov. de Brescia et de Mantoue, et se perd dans l'Oglio après un cours de 130 kil. environ.

CHIETI, *Teate Marrucinorum*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de l'Abruzze Citérieure, sur la Pescara, à 64 kil. E. d'Aquila; 12,700 hab. Archevêché; place de guerre. Société d'agriculture, arts et commerce; draps, étoffes diverses; huile, etc. Cette ville fut une des principales villes des *Marrucini*; possédée longtemps par les Romains, elle devint, après la chute de leur empire, la proie des Goths, puis celle des Lombards. Pepin, roi d'Italie, la prit sur ces derniers et la ravagea. Elle fut plus tard relevée par les Normands. Les Français s'en emparèrent en 1802.

CHIÈVRES, *Cervia*, ville de Belgique (Hainaut), à 17 kil. N. O. de Mons; 2,500 hab. Brasseries, distilleries, corroieries; raffinerie de sel.

CHIÈVRES (Guillaume DE CROY, seigneur de), d'une ancienne maison de Picardie, fit avec distinction les guerres d'Italie sous Charles VIII et sous Louis XII, 1506. Il fut nommé gouverneur et tuteur du jeune Charles d'Autriche; et quand celui-ci devint empereur sous le nom de Charles-Quint, il nomma Chièvres son premier ministre. Son incapacité et ses déprédations excitèrent une révolte à Valladolid, 1520. Il mourut à Worms, empoisonné, en 1521. Sa vie fut publiée par Varillas, 1684, sous ce titre: *La Pratique de l'éducation des Princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, etc.

CHIFFLET, célèbre famille de la Franche-Comté, qui pendant les XVIe et XVIIe siècles a fourni un grand nombre d'érudits distingués; les principaux sont: Claude, né à Besançon en 1541, mort en 1580, professeur de droit à Dôle; il a écrit sur les substitutions, les partages, les fidéicommis, et s'est aussi occupé avec succès de numismatique et d'histoire: on lui doit un ouvrage, *De Ammiani Marcellini vita et libris*, Louvain, 1627. — Jean, frère du précédent, savant médecin. Il laissa 4 fils, tous connus par leurs écrits: — Jean-Jacques, fils aîné de Jean, médecin et antiquaire, né à Besançon en 1588, mort en 1660; il visita Paris, Montpellier; voyagea en Italie, en Allemagne; occupa à son retour les premières places dans sa ville natale, et fut choisi pour médecin par le roi d'Espagne Philippe IV. On a de lui: *Vesuntio*, histoire de Besançon fort estimée, Lyon, 1618; *Portus Iccius Julii Cæsaris* (il place ce port à Mardick), 1627; *le Blason des chevaliers de la Toison-d'Or*, 1632, et des écrits politiques où il soutient les droits de l'Espagne et de l'Autriche contre la France. — Il eut 2 fils: Jules, jurisconsulte et historien, auteur du *Breviarium ordinis Velleris aurei*, Anvers, 1652; et Jean, ecclésiastique, auteur de dissertations historiques fort curieuses, dont une sur la papesse Jeanne, Anvers, 1666. — Pierre-François, 2e fils du premier Jean et frère de Jacques, jésuite, né en 1592, mort en 1682. Il avait enseigné avec distinction dans divers colléges de son ordre, lorsque Colbert l'attira en France, 1675, et lui confia la garde du médailler du roi. On lui doit de savants ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques, entre autres: *Scriptores veteres de fide catholica*, Dijon, 1656; *Paulinus illustratus*, 1622; *Victoris Vitensis et Vigilii opera*, 1664; des *Dissertations* sur Denys-l'Aréopagite, sur saint Martin, etc. — Philippe, 3e fils de Jean, savant ecclésiastique, né à Besançon en 1597, mort vers 1663, chanoine de Besançon, était l'ami du célèbre Henri Dupuis. Il a publié: *Concilii Tridentini canones, cum præfatione et notis*, Anvers, 1640, estimé, et a donné une bonne édition ainsi qu'une traduction de *l'Imitation de J.-C.* — Laurent, 4e fils de Jean, jésuite, né en 1598, mort en 1658. Il a écrit de nombreux ouvrages ascétiques, et a composé une *Parfaite Grammaire de la langue française*, Anvers, 1659, qui eut de la vogue. Il eut part à la révision du *Dictionnaire* de Calepin, en huit langues, 2 vol. in-fol.

CHIGI (Fabio), pape. *Voy.* ALEXANDRE VII.

CHIGNOLO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. S. E. de Pavie; 3,000 habitants. Beau palais.

CHIHUAHUA ou **CHIHUAGUA**, ville de la Confédération mexicaine, capitale de l'état de même nom, par 28° 50' lat. N., 106° 50' long. O.; 12,000 habitants.

CHIKANGA, pays situé dans la partie mérid. du Monomotapa, contient la prov. de Manica, célèbre par ses mines d'or.

CHILDEBERT I, 3e fils de Clovis, eut en partage le royaume de Paris, et commença à régner en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire I contre Sigismond, roi de Bourgogne, le fit périr avec sa famille et démembra ses états (534). Peu après, il eut part à l'assassinat de ses neveux, fils de Clodomir, qui devaient hériter du roy. d'Orléans, et partagea leur héritage avec Clotaire. Il tourna ensuite ses armes contre l'Espagne et prit Pampelune; mais il fit en vain le siége de Saragosse. Il mourut à Paris en 558, sans enfants mâles, laissant son frère Clotaire seul roi des Francs. C'est lui qui fit bâtir Saint-Germain-des-Prés.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le roy. d'Austrasie en 575. A la mort de son oncle Gontran, 593, il réunit à l'Austrasie les royaumes de Bourgogne, d'Orléans, et une partie de celui de Paris. Il mourut en 596, à l'âge de 26 ans, empoisonné, selon les uns, par sa mère Brunehaut; selon d'autres, par Frédegonde.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierri III et frère de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier sur le trône de France, à l'âge de 12 ans. Il en régna 16 sous la domination de Pepin-le-Gros, maire du palais, qui ne lui laissa prendre aucune part au gouvernement. Il mourut en 711.

CHILDEBRAND, fils de Pepin-le-Gros et frère de Charles Martel, accompagna celui-ci dans ses expéditions contre les Sarrasins et se signala par son courage. Quelques historiens ont nié l'existence de ce prince, d'autres font de lui la tige des Capétiens. Carel de Sainte-Garde a célébré les exploits imaginaires de Childebrand dans un mauvais poëme intitulé: *les Sarrasins chassés de France*.

CHILDÉRIC I, roi de France, succéda à son père Mérovée en 457. Il fut, dit-on, chassé de ses états à cause de la dissolution de ses mœurs, et se réfugia dans la Thuringe, chez un roi dont il séduisit la femme, nommée Basine. Quelque temps après, il rentra avec celle-ci dans ses états et l'épousa. Il en eut Clovis. Childéric mourut en 481.

CHILDÉRIC II, 2e fils de Clovis II, eut en partage le royaume d'Austrasie, et commença à régner en 656. A la mort de Clotaire III, son frère aîné (670), il réunit à sa couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie, malgré Ébroin, maire du palais de Neustrie, qui voulait donner pour successeur à Clotaire III Thierri, 3e fils de Clovis II. Childéric eut pour ministre le vertueux Léger, évêque d'Autun, et suivit pendant quelque temps ses sages conseils. Mais bientôt, fatigué de ses remontrances, il le relégua dans le monastère de Luxeuil, et s'abandonna à son caractère violent et cruel. Bodillon, seigneur qu'il avait maltraité, l'assassina en 673.

CHILDÉRIC III, dernier roi de France de la 1re race, fils de Chilpéric II, fut placé sur le trône en 742 par Pepin-le-Bref, alors maire du palais; mais celui-ci l'en fit bientôt descendre pour l'enfermer dans un couvent, et monta sur le trône à sa place (752). Childéric mourut quelques années après.

CHILI, état de l'Amérique méridionale, situé entre 72° et 77° long. O., et entre 25° et 44° lat. S.,

s'étend le long des côtes du Grand-Océan sur une longueur de 2,000 kil. environ et une largeur de 220, et a pour bornes au N. la Bolivie, à l'E. les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, au S. E. et au S. la Patagonie : 1,400,000 hab. Capitale, Santiago. Le Chili se divise en 7 provinces : Santiago, Aconcagua, Coquimbo, Colchagua, Maule, Concepcion, Valdivia, plus l'archipel de Chiloé. Villes principales : Santiago, Valparaiso, San-Felipe, Coquimbo, San-Fernando, Cauquenes, Concepcion, Valdivia et San-Carlos. On trouve beaucoup de montagnes dans le Chili, et depuis la côte le sol s'élève graduellement jusqu'aux Andes qui séparent le Chili de l'intérieur de l'Amérique méridionale. Ces montagnes renferment un grand nombre de volcans toujours en éruption : aussi le sol est-il fréquemment tourmenté par des tremblements de terre. Elles recèlent les mines les plus riches ; on y recueille de l'or en abondance, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'étain, etc. Les principales riv. sont le Guasco, le Maypo, le Maule, la Quillota, la Valdivia, etc. Le climat du Chili est très varié ; la chaleur y est extrême, mais elle est tempérée par les brises qui viennent de la mer et par des pluies abondantes ; la terre est d'une fertilité extrême ; d'immenses forêts de cèdres rouges, de cocotiers, de lauriers, de pehuens ou pins du Chili, couvrent les flancs des Andes ; toutes les plantes tropicales et les productions végétales de l'Europe y croissent avec rapidité. La vigogne, le huègne, le guanaco, le pagi, le guémul, sont les quadrupèdes particuliers au Chili. On y trouve aussi une grande quantité de perroquets, d'oiseaux-mouches, des autruches, des condors, et des milliers d'insectes et de reptiles. Les indigènes descendent de deux races distinctes, celle des *Araucans* ou *Araucaniens*, qui forment encore aujourd'hui un état indépendant (*Voy.* ARAUCANIE) ; et celle des *Puelches*. Toutes deux ont le teint cuivré et peu de barbe. Les Puelches habitent particulièrement les montagnes et se distinguent par leur taille élevée. — Avant la conquête des Espagnols, le Chili avait été soumis par les Incas et faisait partie de l'empire du Pérou. En 1536, Almagro, envoyé par Pizarre, pénétra dans le Chili, mais essaya vainement de s'y maintenir. Valdivia, en 1540, tenta une nouvelle expédition ; il fonda les villes de Santiago, de Concepcion et de Valdivia, mais il fut défait et mis à mort par les Araucaniens (1550). L'Espagne avait déjà annexé le Chili à la vice-royauté du Pérou, mais des guerres continuelles avec les indigènes en retardèrent la soumission jusqu'en 1773. A cette époque tout le pays reçut le nom de capitainerie-générale du Chili ; mais l'Araucanie resta libre. En 1810 le Chili secoua le joug de sa métropole et proclama son indépendance. Retombé un instant sous la domination espagnole en 1814, il s'insurgea en 1817 sous la conduite du général Saint-Martin. Après la victoire de Maypo (avril 1818), qui assura son indépendance, le Chili s'érigea en république. Toutefois le nouvel état ne fut définitivement constitué qu'en 1826 par les efforts de Ramon-Freire et d'O'Higgins.

CHILLAN, volcan du Chili, donne son nom à San-Bartolomeo de Chillan, ville située au pied du volcan, par 73° 55' long. O., et 35° 56' lat. N. ; 400 maisons.

CHILLINGWORTH (Guill.), célèbre controversiste, né à Oxford en 1602, fut élevé dans la religion anglicane, se convertit au catholicisme à 17 ans, puis retourna au protestantisme, et devint un des adversaires les plus zélés de l'Eglise romaine. Il l'attaqua avec force dans un traité intitulé : *La Religion protestante, moyen sûr de salut*, Oxford, 1637 ; trad. en français, Amsterdam, 1730 ; cet ouvrage fut considéré par les presbytériens comme entaché de socinianisme. Il prit parti dans la guerre civile pour Charles I ; accompagna ce prince au siége de Glocester, et fut pris par les rebelles ; il mourut entre leurs mains, 1644. Locke cite les écrits de Chillingworth comme les plus propres à former l'esprit à la rigueur du raisonnement. Cet habile controversiste, à force d'examiner le pour et le contre, était tombé dans un état d'incertitude et d'indécision qui le fit changer plusieurs fois de parti, et le mit souvent en contradiction avec lui-même.

CHILLOAS, la même que Luya. *Voy.* LUYA.

CHILOE (archipel de), dans l'Océan Pacifique, sur la côte du Chili, dont il dépend comprend 47 îles principales ; la plus grande se nomme Chiloé ou Isla Grande ; ch.-l. général, Castro. Climat chaud et humide, fréquents tremblements de terre ; sol fertile, surtout en céréales et légumes ; assez d'industrie : toiles, lainages, teintures. Commerce actif avec le Chili. Les habitants sont habiles marins. Cet archipel fut découvert par Mendoza en 1558.

CHILON de Lacédémone, un des sept sages, vivait vers l'an 600 av. J.-C. Il mourut de joie, en voyant son fils couronné aux jeux olympiques.

CHILPÉRIC I, le plus jeune des fils de Clotaire I, reçut en partage le royaume de Soissons l'an 561. Son règne n'est qu'une suite de crimes. Il avait épousé une princesse nommée Andouaire ; il la quitta bientôt pour entretenir avec Frédegonde un commerce illégitime ; il éloigna pour quelque temps cette femme criminelle, afin d'épouser Galsuinde, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur de Brunehaut ; mais il revint bientôt à Frédegonde, après avoir fait assassiner Galsuinde. Cet assassinat fut l'origine de la haine que se vouèrent Brunehaut et Frédegonde, haine qui enfanta de nouveaux crimes. En 575, Chilpéric, qui était en guerre avec son frère Sigebert, époux de Brunehaut, fut enfermé dans Tournai et réduit à la dernière extrémité ; pour sortir de ce mauvais pas, il fit, de concert avec Frédegonde, assassiner son ennemi. Il périt lui-même assassiné en 584 ; on accusa de ce meurtre cette même Frédegonde dont il avait, disent quelques historiens, découvert les intrigues avec un seigneur nommé Landry.

CHILPÉRIC II, roi de France (715-720), fils de Childéric II, fut élevé dans un monastère sous le nom de *Daniel*, et placé sur le trône en 715, par Rainfroi, maire du palais de Neustrie. Ayant eu l'imprudence d'attaquer Charles Martel, il fut vaincu, fait prisonnier, et ne conserva de la royauté que le titre.

CHIMAY, ville de Belgique (Hainaut), à 44 kil. S. de Charleroi ; 2,258 hab. Toiles de coton, chapeaux. Ardoisières aux environs. Fonderies de fer. Ancienne principauté. — La seigneurie de Chimay appartenait au XIIIe siècle à la maison de Nesle-Soissons : elle passa ensuite entre les mains des sires de Beaumont, des Châtillon, comtes de Blois ; puis fut vendue à la maison de Croy. Les membres de cette famille la firent ériger en comté par Charles-le-Téméraire en 1460, et en principauté par l'empereur d'Allemagne en 1546 ; en 1612, cette principauté échut par héritage à la maison de Ligne-Aremberg, qui la garda jusqu'en 1686. La maison de Hennin la posséda ensuite jusqu'en 1750, époque où elle passa par mariage dans la maison de Caraman qui la possède encore aujourd'hui.

CHIMAY (la princesse de). *Voy.* TALLIEN (madame).

CHIMBORAÇO, fameuse mont. de l'Amérique du Sud, une des plus hautes de la chaîne des Andes, dans la Nouvelle-Grenade, atteint 6,530 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son sommet est couvert de neiges éternelles, quoique situé presque sous l'équateur (1° 47' lat. S.) ; il offre un aspect majestueux lorsqu'on le contemple de la mer. Il donne son nom à une prov. de la république de l'Équateur.

CHIMÈRE (la), *Chimæra*, monstre fabuleux, né en Lycie de Typhon et d'Echidna, avait la tête

d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et vomissait des tourbillons de flammes et de feu. Bellérophon combattit ce monstre par l'ordre d'Iobates, et le tua. La Chimère était, à ce qu'on croit, une des cimes du Cragus, montagne de la Lycie, au sommet de laquelle était un volcan. *Voy.* l'article suivant.

CHIMÈRE, mont. de Lycie, une des cimes du Cragus, était sans doute volcanique; ce qui aura donné lieu au mythe de la Chimère, dont les trois têtes vomissaient des flammes.

CHINALADAN ou SARAC, dernier roi de Ninive, monta sur le trône en 647 av. J.-C., se rendit méprisable par sa mollesse, et laissa les Scythes ravager ses états. Nabopolassar, gouverneur de Babylone, allié avec Astyage, roi des Mèdes, prit Ninive en 625 av. J.-C., et obligea Chinaladan à se donner la mort. Après lui, le royaume de Ninive fut réuni à celui de Babylone, fondé par Nabopolassar.

CHINALAPH, riv. de l'Afrique anc., auj. le CHELIF.

CHINCHILLA, *Salaria*, ville d'Espagne (Murcie), à 120 kil. N. O. de Murcie; 4,500 hab. Château-fort. Commerce de soieries.

CHINE. On entend sous ce nom : 1° toute l'étendue des contrées que comprend l'Empire chinois; 2° la Chine proprement dite.

EMPIRE CHINOIS. Cet empire, appelé par les indigènes *Tath-ching-koun* (le céleste empire), forme un vaste et puissant état, situé dans l'Asie orientale, entre 69°-141° long. E., 18°-51° lat. N. Il est borné au N. par le Turkestan et l'Asie russe; à l'E. par les mers d'Okhotsk, du Japon, de la Chine; au S. par cette dernière, l'empire d'An-nam, le roy. de Siam, l'empire Birman, les possessions anglaises et le roy. de Népal; à l'O. par la confédération des Seikhs et le Turkestan. Cette immense étendue de pays comprend près de 3,500 kil. du N. au S. et 8,000 de l'E. à l'O. Sa population, que l'on a beaucoup exagérée, peut être évaluée à 340,000 000 d'hab. Ch.-l. général, Pékin. Les contrées que comprend l'empire chinois peuvent se partager ainsi : 1° Chine proprement dite; 2° pays soumis : Mandchourie, Mongolie, Thian-chan-pe-lou (ou *Dzoungarie* et pays des *Kirghiz*), Thian-chan-nan-lou (ou *Petite-Boukharie*), Khoukhounoor; 3° pays tributaires : Sizzang (ou *Thibet*), Deb-radjah (ou *Boutan*), roy. de Corée et roy. ou îles de Lieou-kieou.

CHINE proprement dite, en chinois *Tien-hia* (c.-à-d. ce qui est sous le ciel), *Tchong-koue* (l'empire du milieu), *Tchong-hoa* (la fleur du milieu), le *Catay* des voyageurs du moyen âge, vaste contrée de l'Asie et partie principale de l'empire chinois, comprise entre 105°-120° long. E. et 21°-41° lat. N., a pour bornes : au N. la Mongolie, dont elle est séparée par une grande muraille de 2,500 kil.; à l'O., le pays du Khoukhounoor et le Thibet; au S. O. le roy. de Siam et l'empire d'An-nam; au S. E. et à l'E. le Grand Océan; 2,800 kil du N. au S. et 2,900 de l'E. à l'O; 170,000,000 hab. Ch.-l., Pékin. La Chine se divise en 18 prov. qui se partagent en cinq groupes :

1° *Provinces septentrionales.*

Pé-tchy-li,	ch.-lieu Pékin, dit aussi Chun-thian.
Chan-si,	Thaï-youan.
Chen-si,	Si'an.
Kan-sou,	Lan-tchéou.

2° *Provinces occidentales.*

Szu-tchouan,	Tching-tou.
Yun-nan,	Yun-nan.

3° *Provinces méridionales.*

Kouang-si,	Koueï-lin.
Kouang-toung,	Kouang-tchéou (Canton).

4° *Prov. orientales ou maritimes.*

Fou-kian,	Fou-tchéou.
Tche-kiang,	Hang-théou.
Kiang-sou,	Kiang-ning (Nankin).
Chang-toung,	Tsi-nan.

5° *Provinces intérieures.*

Ho-nan,	ch.-lieu Khaï-fung.
An-hoéi,	An-king.
Hou-pé,	Wou-tchang
Kiang-si,	Nan-tchang.
Hou-nan,	Tchang-cha.
Koueï-tchéou.	Koueï-yang.

Chaque province se subdivise en départements (*fou*); ceux-ci en arrondissements (*tchéou*) et en districts (*hian*). Il y a en outre un certain nombre de districts qui relèvent immédiatement du gouverneur de la province; on les appelle *tchy-li*.

La Chine a de hautes montagnes, surtout à l'O. et au S. Elle est arrosée par un grand nombre de fleuves dont les principaux sont le Hoang-ho (fleuve Jaune), et le Yang-tsé-kiang (fleuve Bleu), qui tous deux coulent de l'O. à l'E. et se jettent dans le Grand-Océan. Le climat de la Chine varie suivant les latitudes, mais il est chaud en général; les hivers y sont secs et les étés pluvieux. Le sol, qui est d'une fertilité extraordinaire, produit en abondance toutes les plantes tropicales, principalement le thé, le riz, le bambou, le coton, la canne à sucre, le poivre, le tabac, le bétel, etc.; on cultive dans les prov. mérid. le palmier, le mûrier, le cocotier, le cèdre, l'érable, le cannellier, etc. On trouve dans la Chine l'éléphant, le rhinocéros, la vache de Tartarie, le tapir, le buffle, l'ours, le tigre, le léopard, la panthère et le musc. Parmi les oiseaux, on remarque les faisans et les oiseaux de paradis; les poissons dorés appelés cyprins sont originaires de la Chine. Cette contrée possède de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de mercure, de houille et de sel; des carrières d'ardoise, de marbre, de lapis-lazuli, de cristal, de jaspe, etc. — Les Chinois sont en général de petite taille. Ils ont le teint jaune, la tête de forme conique et la figure triangulaire; leurs sourcils sont placés très haut et presque sur une ligne droite; la racine du nez est très large et la lèvre supérieure fait saillie sur l'inférieure. Ils sont sujets à une lèpre contagieuse qu'ils ne savent point guérir. Leur naturel est doux et pacifique, mais ils sont rusés et méfiants. L'agriculture est chez eux en honneur; elle reçoit du gouvernement de grands encouragements. Les arts mécaniques sont assez avancés : néanmoins, bien que les Chinois aient connu longtemps avant les Européens la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, leurs habitudes routinières les ont empêchés de perfectionner ces inventions. Leur architecture est bizarre, mais légère; le tracé de leurs jardins élégant. Quant à leur dessin, c'est une exacte et servile représentation de la nature, mais sans aucune perspective et dépourvue de toute espèce d'art. Les sciences sont fort arriérées; les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle sont celles qui ont fait le plus de progrès. La littérature des Chinois est riche, variée, surtout en fait d'histoire, de romans, de pièces de théâtre : nulle part les livres ne sont plus nombreux et à meilleur marché. Les deux langues principales sont le mandchou et le chinois, qui a longtemps passé pour la langue la plus difficile du monde. L'écriture est une langue à part, et, comme nos chiffres, elle exprime : non les sons, mais les idées; on n'y compte pas moins de 100,000 caractères : très peu de personnes les connaissent tous. — L'industrie est très active chez les Chinois; ils excellent dans la fabrication de la porcelaine, dans les vernis, les papiers de soie et de tenture, l'encre de Chine, les soieries, les nankins et autres tissus. Ils exécutent avec une perfection inimitable les ouvrages de laque, d'ivoire et de bambou, les figurines, les instruments de musique et les fleurs artificielles. Le commerce extérieur est très restreint : le port de Canton est presque le seul où soient reçus les vaisseaux étrangers. Quant au commerce intérieur, il se fait au moyen des fleuves et des canaux, et em-

ploie un nombre infini d'habitants qui vivent sur des barques ou jonques, dont la multitude forme en certaines localités des villes flottantes.—Le gouvernement est monarchique et absolu, mais tempéré par le droit de représentation accordé à certaines classes de magistrats et par l'obligation où est l'empereur de ne choisir ses ministres que dans le corps des lettrés et d'après des règles fixées. Les lettrés, qui sont au nombre de 500,000 environ, forment, avec les officiers militaires, la noblesse de l'état. Ils ne reçoivent ce titre de lettré qu'après un examen ; eux seuls ont le droit de prétendre aux emplois publics et au titre de mandarins. (*Voy.* MANDARINS.) Après la classe des lettrés vient celle des agriculteurs, puis en troisième et quatrième rangs les industriels et les commerçants. L'empereur est chef de la religion en même temps que de l'état. Il réside d'ordinaire à Pékin, mais dans l'été il habite Dche-hol dans la Mongolie. Les appointements des employés de l'état et la solde de l'armée sont payés moitié en argent, moitié en nature. On évalue les forces militaires à 750,000 hommes, mais ces troupes sont mal armées et mal exercées; leur artillerie est très mauvaise et la tactique peu savante.—Trois cultes différents règnent en Chine : 1° celui de Confucius (*Koung-fou-tsée*) ou des *Lettrés*, qui est la religion de l'état et celle des classes les plus élevées ; ce culte reconnaît un Être suprême ; il a des temples, mais point de prêtres (l'empereur seul remplit les devoirs religieux au nom de tout le peuple) ; ce culte recommande surtout la piété filiale, le respect pour la vieillesse et le culte des morts. 2° Celui de *Tao-tsé* ou de la *raison primitive*, culte de la raison, établi 600 ans av. notre ère par le philosophe Lao-Tseu, mais qui a dégénéré en une sorte de polythéisme. Les prêtres de cette religion s'occupent de magie et d'astrologie. 3° Celui de Bouddha, en chinois *Fo-tho*, et par abréviation *Fo* (*Voy.* BOUDDHISME). On trouve aussi dans la Chine des Musulmans, des Juifs et quelques Chrétiens qui sont pour la plupart des Chinois convertis par les Jésuites.

Histoire. Les Chinois donnent à leur histoire une antiquité merveilleuse ; leurs annales ne comprendraient pas moins de 80 à 100,000 ans. Cependant on peut raisonnablement placer vers le XXXe siècle av. J.-C. l'existence de Fo-hi, leur premier législateur, et celle de Yen-ti ou Ching-nong, leur premier agriculteur. C'est à partir de l'an 2637, sous le règne de Houang-ti, 3e souverain de la Chine, que les Chinois font commencer leur ère historique et qu'ils comptent leurs cycles, dont la durée est de 60 ans. L'histoire nomme six successeurs de Houang-ti (parmi lesquels on distingue Yao), jusqu'à l'an 2197, époque de l'avénement de Yu, chef de la dynastie Hia, 1re dynastie impériale. Du Xe au IIIe siècle avant J.-C., sous la dynastie des Tchéou-kue, c.-à-d. des *rois combattants*, la Chine fut morcelée en un nombre infini d'états indépendants, perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Enfin l'an 247 avant J.-C., Chi-hoang-ti, de la dynastie des Tsing, réunit toute la Chine sous son empire, repoussa les invasions des Mongols et construisit la *grande muraille*, qui sépare la Chine de la Mongolie, 214. A la dynastie des Tsing succéda celle des Han (de 202 avant J.-C. à 226 après J.-C.); elle agrandit l'empire par de vastes conquêtes, encouragea les sciences et les lettres, et fit recueillir les ouvrages de Confucius, mort l'an 476 avant J.-C. Au IIe siècle de notre ère, époque des grandes migrations des nations de l'Asie, la Chine eut à subir plusieurs invasions et finit par se diviser en deux empires: celui du nord, où régnèrent simultanément les Goéï, le Pé-tsi, les Héou-tchéou ; et celui du sud, où se succédèrent les dynasties des Song, des Tsi, des Liang, des Tchin et des Soui. Ces deux empires furent enfin réunis sous l'empereur Li-ang (618), fondateur de la dynastie Tang, qui conserva le pouvoir pendant trois siècles. Du IXe au XIIIe siècle, la Chine fut ravagée par les invasions continuelles des Mongols et des Tartares. En 1225, les Tartares avaient conquis toute la partie septentrionale de la Chine jusqu'au fleuve Bleu et avaient soumis à un tribut les rois de la dynastie Song qui occupaient les provinces au S. de ce fleuve. Ceux-ci appelèrent à leur secours les Mongols; Kublaï-Khan, leur chef, repoussa en effet les Tartares (1260), mais il chassa bientôt après les rois Song eux-mêmes, et devint ainsi maître de la Chine entière ; il fonda la dynastie Yen (1268). Les princes de cette dynastie respectèrent les mœurs et les usages du peuple vaincu ; cependant ils ne purent longtemps maintenir leur domination, et, sous le règne de Choun-ti (1360), un Chinois nommé Chou souleva toute la population contre les étrangers, expulsa les Mongols et monta sur le trône sous le nom de Taï-tsou. Ses successeurs, appelés Mings, régnèrent jusqu'en 1644, et furent presque tous des princes distingués. C'est sous le règne de l'un d'eux, Ou-tsoung, que les Portugais abordèrent pour la première fois à Macao, en 1514, et obtinrent le droit de commercer avec la Chine. Enfin, par une dernière révolution, les Tartares Mandchoux, à qui l'empereur Chin-tsong avait permis, depuis l'an 1573, de s'établir dans les provinces septentrionales de la Chine, s'emparèrent de Pékin, et détrônèrent le prince régnant, Tchang-ti ; leur chef, Choun-tchi, se fit alors proclamer empereur de toute la Chine (1644). Ses descendants y règnent encore aujourd'hui. C'est surtout sous la dynastie mandchoue que l'empire chinois a atteint l'immense étendue qu'il possède actuellement. Kang-hi (1662-1723) soumit toute la Mongolie et l'île Formose. Kien-long (1735) conquit le Thibet, le Kachgar, la Dzoungarie, et étendit son empire jusqu'à la Boukharie et les frontières de l'Hindoustan ; il essaya, mais en vain, de soumettre l'empire Birman. En 1795, il abdiqua en faveur de son fils Kia-king dont le règne fut troublé par des séditions continuelles. Enfin en 1820, Mian-ning, fils de ce dernier, surnommé Tao-kouang (*splendeur de la raison*), lui succéda. Ce prince vient tout récemment (1840) de déclarer la guerre aux Anglais, qui, malgré ses défenses, avaient importé de l'opium dans ses états : cette guerre est la première qui se soit allumée entre la Chine et une puissance européenne.

Dynasties et souverains de la Chine.

Fo-hi,			env.		3000 av. J.-C.
Yen-ti ou Ching-nong.					2838
Houang-ti,					2698
Chao-hao,					2598
Tchouen-hio,					2514
Ti-ko,					2436
Yao,					2357
Choun,					2255
1re *dynastie*,		Hia,	17	règnes,	2197
2^e	—	Chang,	28	—	1766
3^e	—	Tchéou,	36	—	1122
4^e	—	Tsing,	4	—	248
5^e	—	Han,	25	—	202
6^e	—	Tchéou-han,	9	—	226 ap. J.-C.
7^e	—	Tsin,	14	—	264
8^e	—	Song,	7	—	419
9^e	—	Tsi,	6	—	479
10^e	—	Li-ang,	4	—	502
11^e	—	Tchin,	4	—	556
12^e	—	Soui,	3	—	589
13^e	—	Tang,	21	—	618
14^e	—	Héou-li-ang,	3	—	907
15^e	—	Héou-tang,	4	—	923
16^e	—	Héou-tsin,	2	—	936
17^e	—	Héou-han,	3	—	947
18^e	—	Héou-tchéou,	3	—	951
19^e	—	Song,	18	—	960
20^e	—	Yen (*Mongols*)	14	—	1260

21ᵉ dynastie Mings (*Chin.*) 17 règnes, 1368 ap. J.-C.
22ᵉ — Taï-tsing (*Mandchoux*), *dynastie auj. régnante.* 1644

1ᵉʳ	roi	Choun-tchi,	1644
2ᵉ	—	Kang-hi,	1662
3ᵉ	—	Youn-tching,	1723
4ᵉ	—	Kien-long,	1736
5ᵉ	—	Kia-king,	1795
6ᵉ	—	Tao-kouang,	1820

CHING-KING, une des trois prov. de la Mandchourie, dans l'Empire chinois, bornée au S. par le Pétchy-li, à l'E. par la Corée, au S. par la mer; 500 kil. sur 300; 680,000 hab. Capitale, Ching-yang ou Moukden. Cette contrée renferme beaucoup de montagnes, entre autres le Chan-yen-alin, qui passe pour saint. La plupart des habitants sont pasteurs.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Pierre), savant, né en 1741 près de Brives, mort vers 1802, occupa diverses places dans la magistrature. Il s'est surtout occupé de recherches sur le droit ecclésiastique et sur les antiquités nationales. On lui doit un *Discours sur la religion gauloise*, 1769; une savante édition de l'*Histoire des lettres* de Pelloutier, 1770. — Matthieu, frère du précédent, né en 1739, mort en 1802, entreprit un *Abrégé de l'Histoire littéraire de la France* (des Bénédictins), 2 vol. in-12, 1772; cet ouvrage n'a pas été achevé.

CHINON, ch.-l. d'arr. (Indre-et-Loire), à 42 kil. S. O. de Tours; 6,911 hab. Tribunal de 1ʳᵉ instance; *collége* communal. Fabrique de toiles et de lainages. Commerce en grains, vins, fruits, pruneaux de Tours. — Chinon était jadis fortifié, il a soutenu plusieurs siéges. Henri II, roi d'Angleterre, y mourut en 1189. C'est aux environs que naquit Rabelais. — L'arr. de Chinon a 7 cantons (Azay-le-Rideau, Bourgueil, Ile-Bouchard, Langeais, Ste-Maure, Richelieu, plus Chinon), 94 comm. et 90,511 hab.

CHIOGGIA ou CHIOZZA, *Fossa Claudia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. de Venise, à l'extrémité E. des lagunes de Venise, par 9° 56' long. E., 45° 17' lat. N.; 2,400 hab. Évêché. Port, 2 forts. Belle cathédrale. Chioggia fut le théâtre de combats nombreux entre Venise et Gênes (1376-82).

CHION, d'Héraclée, disciple de Platon, délivra sa patrie du tyran Cléarque, mais périt lui-même dans cette entreprise. On a sous son nom un *Recueil de Lettres*, qui ne sont sans doute que l'ouvrage d'un néoplatonicien du IVᵉ siècle; il a été publié à Venise, 1499, à Dresde en 1765.

CHIOS ou CHIO, *Chius*, auj. *Scio*, île de l'Archipel grec, au S. de Lesbos, à 88 kil. de Smyrne, près de la côte occid. de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un canal étroit. Cette île fut colonisée primitivement par les Pélasges et les Cariens, puis par des habitants des îles de Crète et d'Eubée. Elle changea plusieurs fois de nom, fut appelée *Ophiuse*, *Pityuse*, *Œthale*, *Macris* et enfin *Chios*. Elle est célèbre par ses vins. Elle se vantait d'avoir donné le jour à Homère : elle est la patrie du poëte tragique Ion, de l'historien Théopompe, du philosophe Métrodore et de plusieurs artistes célèbres, Bupale, Antherme, etc. Chios eut de bonne heure une marine imposante. Du temps des guerres médiques, elle fut contrainte de fournir des contingents au grand roi ; mais après la défaite de Xerxès, elle s'unit à Cimon. Alliée d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse, elle subit avec cette cité le joug de Lacédémone, puis des rois de Macédoine. Après la mort d'Alexandre, elle échut aux rois de Pergame; elle devint l'alliée de Rome en se déclarant contre Philippe, roi de Macédoine; mais ayant plus tard fourni des secours à Mithridate, elle fut réduite en province romaine et perdit dès lors toute son importance. Chios, au temps des croisades, fut prise et reprise par les Génois, par les empereurs grecs et latins, par les Turcs, ar les Vénitiens; mais en 1694 les Turcs rentrèrent en possession de l'île de Chios, et ils l'ont conservée depuis. En 1821, les Chiotes tentèrent, mais en vain, de proclamer leur indépendance; leurs efforts causèrent la ruine de cette île, qui fut horriblement dévastée par les Turcs.

CHIPPAWAYS, peuplade indigène de l'Amérique septentr., habite dans les États-Unis et la Nouvelle-Bretagne, entre le lac Michigan et le Mississipi et sur les bords du lac Supérieur, du lac des Bois, de l'Ottawa, du Red-River, et de la riv. de l'Esclave. On porte leur nombre à 20,000 indiv. environ. Ils se divisent en plusieurs tribus; les principales sont: les Ottawas, les Crees, les Folles-Avoines, les Sauteurs, etc.

CHIPPENHAM, ville d'Angleterre (Wilts), à 31 kil. E. de Bristol; 5,270 hab. Beau pont sur l'Avon. Jolie église. Fabrique de draps fins.

CHIPPING-NORTON, ville d'Angleterre (Oxford), à 28 kil. N. O. d'Oxford; 2,300 hab. Belle église gothique. Aux environs, ruines druidiques.

CHIQUITOS, peuplade indigène de l'Amérique mérid., dans la Bolivie, par 60° 20'-65° 30' long. O., 16°-20° lat. S. Ils sont chasseurs et pêcheurs, et fabriquent des tissus de coton. Les missionnaires ont vainement tenté de les convertir.

CHIRAC (Pierre), médecin, né à Conques en Rouergue vers 1650, mort en 1732, obtint en 1687 un chaire à Montpellier; fut nommé en 1692 médecin de l'armée de Catalogne, où il guérit une dyssenterie épidémique qui faisait de grands ravages. Il suivit le duc d'Orléans, depuis régent, en Italie et en Espagne (1707), et vint ensuite se fixer à Paris. Il fut nommé en 1718 surintendant du Jardin des Plantes, et en 1731 premier médecin du roi Louis XV. On a de lui : une *Dissertation sur les plaies;* des *Consultations* renfermées dans le recueil intitulé *Dissertations et Consultations médicinales de Chirac et Sylva*, 1744, 13 vol. in-12.

CHIRAZ, ville d'Iran (Fars), par 50° 17' long. E., 29° 36' lat. N.; 20,000 hab. Résidence d'un prince gouverneur. Murailles en briques, citadelle. Cette ville renfermait jadis de très beaux mausolées, des médresschs ou colléges, des bazars, des caravansérais, des bains; mais elle a été presque entièrement détruite par les tremblements de terre de 1813 et 1824. Ses environs produisent des vins délicieux. Les ouvriers de Chiraz passaient pour habiles armuriers et émailleurs. Patrie des poëtes Saadi et Hâfiz.

CHIRON, centaure, né des amours de Saturne métamorphosé en cheval, et de Philyre, excella dans la chasse, l'astronomie et la médecine. Il habitait le mont Pélion en Thessalie. Il fut le gouverneur d'Hercule et plus tard d'Achille. Ayant été atteint par accident d'une flèche trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne, Jupiter hâta sa mort afin d'abréger ses souffrances, et le plaça dans le ciel où il forma la constellation du Sagittaire.

CHIRVAN, c.-à-d. *Marche*, gouvernement méridional de la Russie d'Europe, fait partie du grand-gouvernement général de Téflis; il a pour bornes au N. le Daghestan, au S. l'Erivan et le pays des Talidjs, à l'O. la Géorgie, à l'E. la mer Caspienne; le Kour forme sa limite méridionale; 120,000 hab. On le divise en 4 prov., dont les ch.-l. sont : Vieille-Chamakie, Bakou, Nouchi, Chouchi. Beau climat, sol varié et riche. Le Chirvan répond à l'ancienne Atropatène; réuni au Daghestan, il portait jadis le nom d'Albanie. — Le Chirvan fut longtemps une province de la Perse. Au XVIIIᵉ siècle, Pierre-le-Grand s'en empara; mais il fut depuis rendu à la Perse qui le garda jusqu'en 1813; il appartient à la Russie depuis ce temps.

CHISWICK, village d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 16 kil. O. de Londres; 4,250 hab.

Maisons de campagne. C'est là que Fox et Canning sont morts.

CHI-TSOU, empereur mogol. *Voy.* KUBLAÏ-KHAN.

CHITTAGONG. *Voy.* TCHITTAGONG.

CHIUSA, ville de Sicile (Palerme), à 15 kil. S. O. de Corleone ; 6,000 hab. On trouve des agates aux env.

CHIUSA (LA), ville des États sardes, à 11 kil. S. E. de Coni ; 6,000 hab. Ruines du château de Mirabella. Filatures de soie; manuf. de cristaux et vitres.

CHIUSI, *Clusium*, bourg de Toscane, à 64 kil. S. E. de Sienne; 300 hab. Air malsain. *Voy.* CLUSIUM.

CHIVA (khanat de). *Voy.* KHIVA.

CHIVASSO, en français *Chivas*, ville des États sardes, à 23 kil. N. E. de Turin, sur le Pô ; 5,500 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

CHIVERNY (Philippe HURAULT, comte de), né en 1528 à Chiverny, petite ville de Bretagne, mort en 1599, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1562), et assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Henri III le nomma garde des sceaux en 1578, lieutenant-général de l'Orléanais et du pays Chartrain en 1582. Après la journée des Barricades, il fut disgracié, et s'éloigna de la cour. Henri IV le rappela et lui rendit les sceaux. Il montra une grande habileté pour les affaires. On a publié les *Mémoires d'estat de messire Philippe Hurault*, *comte de Chiverny*, etc., *avec la généalogie de la maison des Huraults*, Paris, 1636, in-4 ; ces mémoires s'étendent de 1567 à 1599.

CHLADNI (Ernest-Florent-Frédéric), physicien, né en 1756 à Wittemberg, mort en 1827 à Breslau, voyagea toute sa vie. Il s'occupa beaucoup d'acoustique, fit plusieurs découvertes intéressantes et inventa un nouvel instrument de musique, composé de cylindres en verre : il l'appela *euphone*, et plus tard *clavicylindre*, lorsqu'il y eut apporté de nouveaux perfectionnements. En 1802, il publia son *Traité d'acoustique*, traduit de l'allemand en français, 1809, in-8. On lui doit aussi un grand nombre de *Dissertations* sur les météores et les aérolithes.

CHMIELNICKI (Bogdan), hetman des Cosaques au XVIIe siècle, avait d'abord servi avec distinction dans l'armée polonaise, et était devenu le confident du roi Wladislas VII. En 1632 il demanda au nom des Cosaques de l'Ukraine le droit de siéger à la diète d'élection polonaise. Cette demande ayant été rejetée par la diète avec mépris, les Cosaques se révoltèrent (1637) ; mais ils furent battus à Boworwica. Dix ans après, 1647, Chmielnicki organisa une révolte générale, défit et prit à Korsoum le vainqueur de Boworwica, Nicolas Potocki, et, profitant de la mort du roi Wladislas, envahit la Pologne et contraignit la diète à élire roi Jean-Casimir (1649). Ce prince reconnut Chmielnicki comme hetman des Cosaques ; toutefois il se déclara bientôt contre lui : mais il fut défait à Zborow et forcé de recevoir les conditions que lui dicta le vainqueur. Malgré ces victoires Chmielnicki, craignant de ne pouvoir continuer la lutte avec avantage, signa avec les Russes, en 1654, un traité par lequel les Cosaques de l'Ukraine reconnurent la souveraineté de la Russie. Il mourut trois ans après (1657). — Son fils Georges Chmielnicki, élu hetman après sa mort, ne conserva ce titre que pendant 6 ans. Il abdiqua en 1662 et se retira dans un couvent.

CHOA, pays d'Abyssinie. *Voy.* ANKOBER.

CHOASPE ou EULÉE, *Choaspes* ou *Eulæus*, auj. *Kara-Sou* et *Abzal*, riv. formée de 2 branches, venant, l'une du pays des *Uxii* (du N. au S.), l'autre de la Parétacène (de l'O. à l'E.), baignait la Susiane et se joignait à une des bouches de l'Euphrate. Eaux limpides, les seules dont bussent, dit-on, les rois de Perse.

CHOCO, riv. de Colombie. *Voy.* ATRATO.

CHOCZIM ou KHOTIN, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Dniestr, à 60 kil. N. E. de Czernowitz. Bonne citadelle ; position importante. Souvent prise et reprise par les Polonais, les Turcs et les Russes. Ces derniers y remportèrent une victoire mémorable sur les Turcs en 1739.

CHODORLAHOMOR, roi de l'Elymaïde du temps d'Abraham, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte, et fit prisonnier Loth qui occupait une partie de la Palestine. Abraham accourut au secours de son neveu, battit Chodorlahomor, et délivra Loth.

CHOISEUL, bourg du dép. de la H.-Marne, à 20 kil. N. E. de Langres ; 400 hab. C'est de là que prend son nom l'illustre maison de Choiseul.

CHOISEUL, famille illustre de Champagne, issue des comtes de Langres, a pour chef Raynard III, comte de Langres et sire de Choiseul, qui épousa en 1182 Alix de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros. Elle a produit plusieurs maréchaux, savoir : Charles de Choiseul, comte du Plessis-Praslin (1563-1626), qui servit sous Henri IV et Louis XIII ; César, duc de Choiseul (1598-1675), qui défit Turenne à Rethel (1650), alors que celui-ci commandait l'armée espagnole ; Claude, comte de Choiseul-Francières (1632-1711), qui se distingua au combat de Senef contre les Espagnols et fut fait maréchal en 1693; un ministre célèbre, un ambassadeur (*Voy.* ci-après CHOISEUL (Étienne-François DE) et CHOISEUL-GOUFFIER).

CHOISEUL (Étienne-François DE), duc de Choiseul et d'Amboise, connu d'abord sous le nom de *comte de Stainville*, ministre d'état, né en 1719, mort en 1785, quitta la carrière militaire pour s'adonner à la politique; sut se concilier la faveur de madame de Pompadour, et obtint ainsi d'être nommé ambassadeur à Rome, puis à Vienne, et ministre des relations extérieures (1758). A peu d'intervalle de là, il fut créé duc et pair ; il eut le portefeuille de la guerre en 1761, en remettant celui des affaires étrangères à son cousin le duc de Praslin; et en 1763, il reçut en outre le ministère de la marine. Après la mort de madame de Pompadour, le dédain qu'il montra pour la nouvelle favorite, la comtesse du Barry, le fit disgracier (1770). Le duc de Choiseul a été mis au rang de nos plus grands ministres. C'est lui qui prononça la suppression de l'ordre des Jésuites (1764) ; on lui doit le traité connu sous le nom de *Pacte de Famille*, qui unissait contre l'Angleterre tous les princes de la maison de Bourbon; des réformes utiles dans l'armée, et le rétablissement de la marine française sur un pied respectable. On a publié sous son nom, après sa mort, des *Mémoires*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, qui ne sont nullement authentiques.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent), né en 1752, mort en 1817, était ambassadeur à Constantinople, lorsqu'éclata la révolution de 1789; il n'en adopta point les principes, et se retira en Russie où il resta jusqu'en 1802, époque de sa rentrée en France. Il occupait une place distinguée parmi les savants : en 1776, il fit un voyage en Grèce et y recueillit des matériaux précieux pour les sciences et les arts. Il les consigna dans un ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque en Grèce*, dont 2 volumes parurent de son vivant, l'un en 1782, l'autre en 1809; et un 3e après sa mort, en 1824. Il fut admis en 1776 à l'Académie des Inscriptions, et en 1784 à l'Académie Française. Choiseul fut le protecteur et l'ami de plusieurs savants, entre autres de l'abbé Barthélemy et de Delille. On distingue dans ses Mémoires lus à l'Académie des Inscriptions : une *Dissertation sur Homère*, un *Mémoire sur l'hippodrome d'Olympie*, et des *Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace*.

CHOISY (l'abbé DE), prieur de St-Lô et grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1644, mort en 1724. Son père était chancelier du duc Gaston d'Orléans, et sa mère arrière-petite-fille du chancelier de L'Hospital. Jusqu'à l'âge de 30 ans, bien que pourvu de plu-

sieurs abbayes, il porta l'habit féminin, et, sous le nom de la *comtesse de Barres*, se livra aux excès les plus scandaleux. En 1676, il se rendit à Rome. Atteint dans cette ville d'une grave maladie, il fit un retour sur lui-même et se convertit. En 1685 il partit comme missionnaire pour le royaume de Siam, et se fit ordonner prêtre dans la traversée. De retour en France, 1687, il se mit à écrire et publia nombre d'ouvrages, entre autres : *Journal du voyage de Siam*, Paris, 1687 ; *la Vie de David* et celle de *Salomon ; Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, 5 vol. in-4 ; *Histoire de l'Église*, 11 vol. in-4 et in-12 ; *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. L'abbé d'Olivet a publié une *Vie de l'abbé de Choisy*, suivie d'un catalogue de ses ouvrages, Lausanne, 1748, in-8.

CHOISY-LE-ROI ou CHOISY-SUR-SEINE, bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. S. E. de Paris; 3,010 hab. Ancienne maison royale. Soude, savon, maroquin, etc.

CHOLET ou CHOLLET, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 22 kil. S. de Beaupréau ; 8,897 hab. Toiles de coton, lainages, mouchoirs, teintureries, papeteries, etc. Il s'y livra plusieurs combats entre les Républicains et les Chouans pendant les guerres de la Vendée.

CHOLULA, ville du Mexique (Puebla-de-los-Angeles), par 100° 27' long. O., 19° 2' lat. N.: 15,000 hab. On voit dans cette ville un des anciens temples mexicains, nommé *Téocallis ;* il est construit en forme de pyramide : la base a plus de 410 mètres de côté, et la plate-forme plus de 65.

CHOMMERAC, ch.-l. de canton (Ardèche), à 6 kil. S. de Privas ; 1,580 hab. Commerce de soie.

CHOMOW, ville de Bohême. *Voy.* TABOR.

CHOMPRÉ (Pierre), instituteur recommandable, né en 1698 à Narcy (Haute-Marne), mort en 1760, vint de bonne heure à Paris, et y établit une pension qui devint florissante. Il composa plusieurs ouvrages classiques pour l'usage de ses élèves. Les principaux sont : *Dictionnaire abrégé de la Fable*, 1727, petit in-12, souvent réimprimé ; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, 1755, in-12. — Son frère, Étienne-Marie, 1701-1784, a donné un *Recueil de Fables*, des *Réflexions sur les attributs de la Fable*. — Son fils, Nic.-Maurice, 1750-1825, consul de France à Malaga, puis conseiller au conseil des prises, a écrit plusieurs ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été attribués à tort à son père ou à son oncle. On lui doit : *Éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, 1776, 2 vol. in-12 ; *Tables de réduction des mesures et poids ; Méthode la plus naturelle pour enseigner à lire*, Paris, 1813, in-8 (sans nom d'auteur), et une trad. du *Commentaire sur les lois anglaises* de W. Blackstone, Paris, 1823, 6 vol. in-8.

CHONOS (îles), archipel de l'Océan Pacifique, au S. de celui de Chiloé, et, comme celui-ci, dépendant du Chili. Il ne consiste qu'en îles assez petites.

CHORASMII, peuple de la Haute-Asie, de race scythe, nomade et sauvage, au N. E. de la Parthiène, entre l'Ochus et l'Oxus, habitait sur les bords du lac Chorasmique auquel il donna son nom.

CHORASMIQUE (lac), *Chorasmias lacus. Voy.* ARAL (mer d').

CHORGES, *Caturiges*, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 16 kil. O. d'Embrun ; 1,600 hab. Carrières d'ardoises et de beau marbre. On y trouve beaucoup de ruines antiques.

CHORIER (Nic.), avocat de Vienne en Dauphiné, né en 1609, mort en 1692, a publié plusieurs bons ouvrages d'histoire et de jurisprudence, notamment l'*Histoire du Dauphiné*, 2 vol. in-fol., 1661-72. Il écrivait en latin avec facilité et élégance ; mais il a déshonoré son talent en composant des dialogues obscènes qu'il publia sous les faux noms d'*Aloisia* ou *Louise, Sigée de Tolède* et de *Meursius*.

CHORLEY, ville d'Angleterre (Lancaster), à 44 kil. S. de Lancaster ; 5,500 hab. Tissus de coton. Aux environs, houille, plomb, pierres meulières.

CHORON (Alex.-Étienne), fondateur du *Conservatoire de musique classique*, né à Caen en 1771, mort à Paris en 1834, apprit la musique sans maîtres. Il avait publié plusieurs ouvrages estimés sur cet art, lorsqu'il fut nommé en 1815 directeur de l'Opéra. Il fonda en 1817 une école de musique qui obtint bientôt les encouragements du gouvernement, et qui reçut en 1824 le titre d'*Institution royale de musique religieuse*. Cet établissement produisit de très heureux résultats ; mais ayant perdu en 1832 sa subvention, il déclina rapidement. On a de Choron : *Principes de composition des écoles d'Italie*, 3 vol. in-8, 1808 ; *Dictionnaire des Musiciens* (avec Fayolle), 1810, 2 vol. in-8 ; *Méthode comparée de musique et de plain-chant*, 1811, in-8 ; *Manuel encyclopédique de musique*, inachevé, etc.

CHOSROÈS I, dit *le Grand*, en perse *Khosrou*, roi de Perse, de la race des Sassanides, succéda, en 531, à son père Cabadès (Cobad) ; remporta, dès son avénement, plusieurs avantages sur les Romains, commandés par Bélisaire; fit en 533 avec l'empereur Justinien un traité avantageux, qu'il ne tarda pas cependant à rompre lui-même ; ravagea pendant dix ans la Syrie, la Mésopotamie, la Cappadoce ; força, après une longue guerre, Justinien à signer, en 562, un traité honteux par lequel il abandonnait aux Perses plusieurs provinces et consentait à leur payer pendant cinquante ans un tribut de 30,000 pièces d'or. En même temps, il soumit divers princes de l'Inde qui inquiétaient le commerce de la Perse, repoussa les Huns et les Turcs qui ravageaient ses frontières, et agrandit beaucoup ses états du côté de l'orient. Justin, successeur de Justinien, ayant refusé de lui payer le tribut convenu, Chosroès entra de nouveau en campagne, exerça de grands ravages sur le territoire des Romains et les contraignit à demander la paix ; il la rompit encore en 579 ; mais cette fois, il échoua contre l'armée de Tibère II. Le règne de ce prince fut troublé par plusieurs révoltes de son fils. Les Perses le surnomment *le Juste, le Généreux* (*Nouschirvan*) ; les Chrétiens, qu'il persécuta, le présentent comme un prince cruel et qui n'avait de remarquable que sa bravoure. C'est Chosroès qui fit chercher dans l'Inde et traduire le fameux livre de *Kalilah et Dimnah*.

CHOSROÈS II, dit *le Généreux*, monta sur le trône de Perse l'an 590, à la place de son père Hormisdas III, que le peuple avait jeté en prison. Quelque temps après, il fut lui-même chassé, et alla demander un asile à l'empereur Maurice, qui l'accueillit avec générosité, et parvint à le rétablir dans son royaume. Après l'assassinat de Maurice par Phocas, Chosroès, sous prétexte de venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une nombreuse armée (604), ravagea l'Asie-Mineure, et battit les Romains en plusieurs rencontres. Mais enfin il fut lui-même défait par Héraclius en 622, et contraint de regagner ses états. En 628, il fut enfermé par son fils Syroès, et mourut de faim dans sa prison.

CHOUANS, nom donné pendant les guerres de la Vendée aux paysans de la Bretagne et du Bas-Maine qui, sous le prétexte de combattre pour le roi, infestaient les routes, pillaient les bourgs et les villages et commettaient toutes sortes de brigandages ; dans la suite, on étendit le nom de Chouans à tous les Vendéens. Les Chouans furent ainsi appelés du nom de leur premier chef, Jean Cottereau, dit *le Chouan* (c.-à-d. *chat-huant*), et qui avait lui-même reçu ce surnom, ainsi que tous les membres de sa famille, à cause de leur taciturnité et de leur caractère morose. Jean Cottereau était sabotier près de Laval ; il organisa pour la première fois cette guerre de partisans en 1792, à l'occasion

d'une levée de recrues; il fut tué en 1794 dans une rencontre avec les troupes de la République.

CHOUCHI, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), à 130 kil. S. O. de la Nouvelle-Chamakie, ch.-l. du khanat de Karabagh.

CHOUMLA, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 80 kil. O. de Varna, par 24° 26' long. E., 43° 25' lat. N.; 30,000 hab. Murailles et château-fort. La ville est adossée à une branche septentr. du mont Balkan. Elle est avec Varna le boulevard de l'empire ottoman du côté des Balkans.

CHOUSTER, *Suse*, ville de l'Iran, ch.-l. du Khousistan, sur le Kéroun, au pied des monts Bakhtiary; 20,000 hab. Célèbre aqueduc bâti par Sapor.

CHOUVALOF. *Voy.* SCHOUVALOV.

CHOUZÉ, ville du dép. d'Indre-et-Loire, à 10 kil. N. O. de Chinon; 3,847 hab. Commerce de fruits secs et pruneaux dits de Tours.

CHOWBENT, ville d'Angleterre. *Voy.* ATHERTON.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I, se révolta contre lui et se ligua avec le comte de Bretagne; mais Clotaire le vainquit et le brûla, ainsi que toute sa famille, dans une masure où il s'était sauvé, en 560.

CHRESTIENS, de Troyes, poëte et romancier du XIIe siècle, mort en 1191. On a de lui les romans de *Perceval-le-Gallois*, du *Chevalier au Lyon*, de *Guillaume d'Angleterre*, d'*Érec et Énide*; de *Cliget, chevalier de la Table ronde*; de *Lancelot du Lac* ou de *la Charrette*, qui font partie des manuscrits de la Bibliothèque royale.

CHRETIENS, ceux qui reconnaissent la religion du Christ. Ils se sont subdivisés en un nombre infini de branches. Voici le tableau des principaux cultes chrétiens qui existent aujourd'hui:

I. Chrétiens qui en matière de foi reconnaissent, outre l'autorité de la Bible, une autorité supérieure:

Église latine ou d'Occident.

Catholiques romains ou Papistes.

Église grecque ou d'Orient.

1. Église grecque orthodoxe. Melchistes, Bogomiles, etc.;

2. Église chaldéenne: Nestoriens, Chrétiens de St-Thomas ou Grecs-Unis;

3. Église monophysite ou eutychéenne: Coptes, Jacobites, Arméniens;

4. Église maronite.

II. Chrétiens qui ne reconnaissent point d'autre autorité que celle de la Bible:

Unitaires ou Anti-Trinitaires.

Unitaires proprement dits, Ariens, Sociniens.

Trinitaires.

1° Protestants: Luthériens, Zwingliens, Calvinistes, dits aussi Réformés ou Huguenots, Arminiens ou Remontrants, Presbytériens, Indépendants, Puritains, Évangéliques;

2° Anglicans ou Épiscopaux, Dissenters ou Non-Conformistes;

3° Mystiques ou Enthousiastes, Congrégationalistes, Anabaptistes, Mennonites ou Baptistes, Quakers, Moraves ou Hernhutters, Swedenborgiens, Méthodistes. (*Voy.* pour plus de détails chacun de ces mots en particulier, et pour l'histoire générale de la religion chrétienne, l'art. CHRISTIANISME.)

Les sectes diverses de Chrétiens dont les nombreux adhérents sont répandus dans toutes les parties du globe entier, mais surtout en Europe et en Amérique, forment réunies un nombre total de 260,000,000 d'individus environ, dont 139,000,000 pour l'église latine, 62,000,000 pour l'église grecque, et 59,000,000 pour l'église protestante.

CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS, schismatiques nestoriens, qui habitent les Indes orientales, et sont soumis au patriarche de Babylone. Ils sont ainsi nommés parce qu'ils prétendent avoir reçu l'Évangile par l'intermédiaire de saint Thomas. Ils ne reconnaissent que trois sacrements: le baptême, l'eucharistie et l'ordre. Depuis 1599, ils se sont réunis en partie à l'église latine, mais en conservant la communion sous deux espèces et le mariage des prêtres; on les appelle aussi *Grecs-Unis*.

CHRIST (ordre du), ordre religieux et militaire, institué en 1318, par Denis I, roi de Portugal, pour garantir les frontières des Algarves contre les invasions des Maures. Cet ordre rendit de très grands services dans les guerres des Chrétiens contre les Infidèles; il finit par s'éteindre après l'expulsion des Maures de l'Espagne.

CHRISTCHURCH, ville d'Angleterre (Southampton), sur l'Avon, à 13 kil. S. de Ringwood; 6,000 hab. Bas de soie tricotés, chaînes de montres. Pêche de saumons.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN I, roi de Danemark, succéda en 1448 à Christophe de Bavière. En 1449, il se fit élire roi de Norwége, et en 1456 roi de Suède. Mais il n'eut guère dans ce dernier pays qu'un titre sans puissance, et en 1463 il en fut entièrement chassé par Charles Canutson. Rentré dans ses états de Danemark, il se fit bénir par sa douceur et ses libéralités. Il mourut en 1481.

CHRISTIAN II, surnommé *le Cruel*, fils du roi Jean, succéda à son père en 1513 sur le trône de Danemark, et se fit, en 1520, couronner roi de Suède. Les cruautés qu'il exerça dans ce dernier pays lui aliénèrent tous les esprits, et il fut déposé à la suite d'un soulèvement excité par Gustave Wasa. Presque en même temps, et par les mêmes motifs, il perdit la couronne de Danemark (1523). Il mourut en prison en 1559.

CHRISTIAN III, roi de Danemark, fils et successeur de Frédéric I, introduisit le luthéranisme dans ses états, protégea les lettres, et mourut vénéré de ses sujets. Il régna de 1534 à 1559.

CHRISTIAN IV, roi de Danemark, né en 1577, succéda en 1588 à son père Frédéric II, et mourut en 1648. Il fit la guerre avec des succès variés aux Suédois, et fut élu chef de la ligue des princes protestants (1625); mais il fut battu par Tilly. Malgré ces revers, il conclut une paix honorable et se retira avec la réputation d'un général habile. A l'égard de ses sujets, il montra toutes les qualités d'un grand roi: favorisa le commerce, l'industrie: bâtit de nouvelles villes, et laissa le Danemark paisible et heureux.

CHRISTIAN V, roi de Danemark et de Norwége, né en 1646, mort en 1699, succéda à son père Frédéric III en 1670. En 1673, il s'allia avec les Hollandais contre Louis XIV, et déclara la guerre à la Suède. Il enleva la Poméranie à cette dernière puissance, mais il rendit cette conquête par la paix de 1679. Au milieu des guerres qu'il eut à soutenir, il donna au Danemark le code de lois qui le régit encore aujourd'hui.

CHRISTIAN VI, roi de Danemark, né en 1699, mort en 1746, succéda à son père Frédéric IV en 1730. Pendant son règne, le Danemark jouit d'une tranquillité parfaite; Copenhague, détruite en partie par un incendie en 1728, fut rebâtie avec une grande magnificence.

CHRISTIAN VII, roi de Danemark, né en 1749, succéda à son père Frédéric V en 1766. Il épousa la même année Caroline-Mathilde, sœur de George III, roi d'Angleterre. Il prit pour ministre, en 1770, son médecin Struensée, qui bientôt le domina; mais au bout de deux ans, ce ministre, que l'on soupçonnait d'avoir des liaisons criminelles avec la jeune reine Mathilde, fut disgracié et mis à mort, et toute l'autorité passa aux mains de la reine douairière, Julie-Marie de Brunswick. La fin de son règne fut malheureuse: Copenhague fut bombardée et prise par les Anglais (1807). Forcé de fuir, Christian alla mourir à Rendsbourg (Holstein), en 1808. Dans ses dernières années, ce prince était tombé en enfance.

CHRISTIANA, ville des États-Unis (Delaware), à

60 kil. N. de Dover; 8,400 hab. Grand commerce de farines avec Philadelphie. Cette ville fut fondée par des Suédois en 1640.

CHRISTIANIA, capit. de toute la Norwége et en particulier du bailliage d'Aggerhuus, à 425 kil. O. de Stockholm, par 8° 28' long. E., 59° 55' lat. N., au fond de la baie de Christiania; 21,000 hab. Evêché. Plusieurs jolis édifices : hôtel-de-ville, bourse, etc. Université, école militaire, école de commerce, observatoire, bibliothèque. Tanneries, papeteries, etc. Commerce de bois de construction, fer, cuivre, goudron, poisson sec, etc. — Christiania a été bâtie en 1624 par Christian IV, roi de Danemark, sur l'emplacement de la ville d'Opslo qui avait été brûlée.

CHRISTIANISME. Cette religion, issue du judaïsme, reconnaît Jésus-Christ pour fondateur. Après la mort et la résurrection du Sauveur, l'an 33, ses douze apôtres prêchèrent l'évangile aux Juifs et aux Gentils. Saint Pierre établit des communautés de Chrétiens à Jérusalem, à Antioche et dans d'autres villes d'Asie; puis il se rendit à Rome, et y fonda l'évêché connu depuis sous le nom de *Saint-Siége*, et dont la suprématie fut reconnue universellement au IVe siècle. Saint Paul opéra, surtout parmi les Païens, un grand nombre de conversions, et mérita le titre d'*Apôtre des Gentils*. Après avoir parcouru l'Asie-Mineure et la Grèce, il vint à Rome, où il subit le martyre sous Néron (67). D'autres apôtres répandirent peu à peu dans les diverses provinces de l'empire romain les doctrines du christianisme. Les progrès de la nouvelle religion soulevèrent contre elle la haine des Païens, et les fidèles eurent à éprouver de nombreuses persécutions. On en compte 10 : sous Néron (64-68), Domitien (95), Trajan (106), Marc-Aurèle (166-177), Septime-Sévère (199-204), Maximin (235-238), Décius ou Dèce (250-252), Valérien (258-260), Aurélien (275), Dioclétien (303-313); l'avénement de ce dernier persécuteur a été nommé l'*ère des Martyrs*. Des sophistes et des imposteurs (Simon-le-Magicien, Apollonius de Tyanes, etc.) prétendirent égaler les miracles de la nouvelle religion. De nombreux hérétiques (les Gnostiques au IIe siècle, Manès et les Sabelliens au IIIe siècle, Arius, Donat, Pélage, Nestorius, Eutychès et Maron du IVe au VIe siècle), essayèrent de corrompre la pureté de la foi. Mais la religion triompha de tous ces obstacles par la constance de ses martyrs et par l'éloquence de ses apologistes et des Pères de l'Église, tels que Lactance, Tertullien, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Athanase, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, etc. Enfin, l'empereur Constantin, par le célèbre édit de Milan, 313, fit de la religion chrétienne la religion de l'empire, et la foi catholique fut solennellement formulée dans le symbole du concile de Nicée (325). Depuis cette époque, le christianisme eut trois grands travaux à remplir: combattre les hérésies, convertir à ses doctrines les barbares, conserver et répandre les lumières de la civilisation. Les Goths, les Bourguignons, les Suèves, les Vandales, les Visigoths, les Lombards connurent la religion dès la fin du IVe siècle, mais ils embrassèrent l'arianisme. Plus tard, les Bourguignons (510), les Suèves (551), les Visigoths (587), les Lombards (602), adoptèrent la foi orthodoxe. Les Francs furent convertis sous Clovis (496), les Irlandais et les Anglo-Saxons à la fin du VIe siècle, les Allemands au VIIIe siècle. Les peuples du nord de l'Europe, les Danois, les Suédois, les Russes, ainsi que les Hongrois, les Bulgares, embrassèrent la foi du IXe au XVe siècle. Le christianisme fit moins de conquêtes en Asie: il dominait dans l'Arménie, où il subsiste encore; mais il fut presque anéanti en Perse par la persécution, et les victoires des Mahométans lui ravirent la plus grande partie des contrées de l'Asie et de l'Afrique au VIIe siècle. En outre, l'église fut déchirée au IXe siècle par le schisme de Photius, qui en 858 sépara l'église grecque de l'église latine. Les principales hérésies que le christianisme eut à combattre au moyen âge, furent, avec l'arianisme, celle des Iconoclastes qui troublèrent l'empire d'Orient pendant les VIIIe et IXe siècles; celle des Vaudois et des Albigeois en France au XIIe siècle; celles de l'Anglais Wiclef, de Jérôme de Prague et de Jean Huss au XVe siècle. En outre, un nouveau schisme, connu sous le nom de *schisme d'Occident* ou *grand schisme*, troubla la paix de l'Eglise pendant 40 ans (1378-1417), en opposant pontifes à pontifes. Néanmoins, c'est pendant le moyen âge que la hiérarchie catholique prit tout son développement; la puissance spirituelle soutint à cette époque de longues luttes contre la puissance temporelle, et pendant quelque temps même elle eut le dessus (*Voy.* INVESTITURE, BULLES). Mais il s'établit bientôt des abus que le concile de Constance (1414) et celui de Bâle (1431) essayèrent vainement de réformer. Enfin des ordres monastiques célèbres, les Bénédictins au VIe siècle, les Bernardins (1098), les Trappistes (1140), les Mathurins (1197), les Carmes (1205), les Franciscains ou Cordeliers (1208), les Dominicains ou Jacobites (1215), les Célestins (1270), les Augustins (1276), etc., exercèrent une puissante influence sur la civilisation en s'occupant soit de former des prédicateurs chargés d'aller convertir les Barbares, soit de défricher les terres incultes, ou d'enseigner les connaissances dont ils étaient seuls dépositaires. D'autres ordres, les Hospitaliers ou Johannites (1100), les Templiers (1118), les chevaliers Teutoniques en Judée (1190), les Porte-Glaives en Livonie (1201), les chevaliers d'Alcantara, de Calatrava, de San-Iago, de l'Ordre du Christ, d'Avis, en Espagne et en Portugal, furent établis pour combattre les Infidèles. Dans les temps modernes, la découverte de l'Amérique a étendu sur un nouveau monde l'empire du christianisme, et le zèle des missionnaires, surtout des Jésuites, a porté chez tous les peuples barbares les lumières de la foi chrétienne. Mais au XVIe siècle, le catholicisme a vu s'élever des hérésies puissantes, dont il n'a pu triompher. Luther, en 1517, donna le signal d'une réforme qui enleva à l'empire du pape la moitié des nations chrétiennes. Zwingle en 1519, Calvin en 1536, devinrent les chefs de diverses sectes qui, malgré les efforts du concile de Trente (1565), cessèrent de reconnaître, en matière de foi, d'autre autorité que celle de la Bible. Après eux, les sectes réformées se sont multipliées presqu'à l'infini : les principales, avec celles des Luthériens et des Calvinistes, sont les Arminiens, les Anabaptistes, les Anglicans, les Presbytériens, les Indépendants, les Puritains, les Quakers, les Moraves, les Méthodistes, etc. (*Voy.* CHRÉTIENS.) Les puissances catholiques, après avoir essayé longtemps de déraciner l'hérésie, soit par la persuasion, soit par la force (*Voy.* TRENTE ANS (guerre de), INQUISITION, SAINT-BARTHÉLEMY, etc.), finirent par accorder la liberté de conscience, et aujourd'hui toutes les sectes rivales vivent presque partout en paix à l'abri d'une juste tolérance.

CHRISTIANSAND, ville de Norwége (Sondenfields), par 5° 43' long. E., 58° 8' lat. N.; 4,900 hab. Ch.-l. de bailliage. Evêché. Cathédrale remarquable. Toiles à voiles; chantiers de construction.

CHRISTIANSFELD, ville du Danemark (Sleswig), à 9 kil. O. du Petit-Belt; 600 hab. Jolie ville; manufactures. Elle fut fondée en 1773, par une colonie de frères Moraves.

CHRISTIANS-OE, petites îles du Danemark, dans la mer Baltique, près de Bornholm. La plus grande se nomme Christians-OE.

CHRISTIANSTAD, ville et port de Suède (Gothie), ch.-l. d'un gouvernement du même nom, sur l'Helgea, près de son embouchure dans la mer Baltique, par 11° 49' long. E., 56° 1' lat. N.: 3,000

hab. Place forte. Quelque industrie. Commerce. Le gouvernement de Christianstad est formée d'une partie de la Scanie. — La ville de Christianstad fut fondée en 1614 par Christian IV, roi de Danemark. Les Suédois l'assiégèrent inutilement en 1644, mais ils la prirent plus tard. Les Danois s'en emparèrent en 1676; mais Charles XI la reprit l'année suivante.

CHRISTIANSTAD, ch.-l. de l'île Sainte-Croix (Antille Danoise), sur la côte S.; 5,000 hab. Commerce.

CHRISTIANSUND, ville de la Norwége (Nordenfields), ch.-l. du bailliage de Romsdal, à 130 kil. S. O. de Drontheim, sur trois petites îles; 1,600 hab. Pêche abondante. Cette ville fut fondée en 1734 par Christian VI, roi de Danemark.

CHRISTIERN, rois de Danemark. *Voy.* CHRISTIAN.

CHRISTINE (sainte), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un païen, nommé Urbain, gouverneur d'une ville de Toscane, et fut mise à mort sous le règne de Dioclétien. On ne sait rien de sa vie. Sa fête tombe le 24 juin.

CHRISTINE DE PISAN, femme célèbre par ses écrits, née à Venise en 1363, fut amenée en France dans son enfance par son père, que Charles V avait appelé auprès de lui pour être son astrologue, et épousa un Français de distinction. Restée veuve de bonne heure et accablée de malheurs, elle chercha une consolation dans les lettres et composa des poésies et des nouvelles qui lui firent bientôt un nom et lui attirèrent la faveur de plusieurs princes. Elle a laissé des ballades, des lais, virelais, des rondeaux, de petits poëmes, tels que le *Débat des deux amants*, le *Livre des trois jugements*, le *Chemin de longue étude*, les *Dits moraux*, etc.; et des ouvrages en prose, l'*Histoire de Charles V*, la *Vision de Christine de Pisan*, la *Cité des Dames* ou les *Cent Histoires de Troie*. Une partie de ces productions se trouve dans la *Collection des meilleurs ouvrages composés par des dames*. Quelques-uns ont été traduits de la langue romance en français et publiés à part, Paris, 1522, 1536, 1549, etc.

CHRISTINE DE FRANCE, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, morte en 1663, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Restée veuve en 1637, elle fut régente de Savoie pendant la minorité de son fils Emmanuel-Philibert, et gouverna avec beaucoup de prudence et de fermeté; elle fit rentrer dans le devoir le prince Thomas, son beau-frère, qui lui disputait la régence.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, succéda à son père Gustave-Adolphe, qui avait péri à la bataille de Lutzen, en 1632. Elle se mit à la tête des affaires en 1644, et jusque vers l'année 1649 elle régna avec sagesse et avec quelque éclat, grâce aux conseils d'un ministre habile, le comte d'Oxenstiern. Mais à cette époque elle éloigna ses plus sages ministres, s'entoura d'hommes corrompus, et bientôt de grands embarras se manifestèrent dans l'administration. Lasse de cet état de choses, elle abdiqua en 1654 en faveur de Charles-Gustave, son cousin; elle n'avait que 33 ans. Elle voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe, abjura le luthéranisme, passa quelque temps en France où elle se souilla du meurtre de Monaldeschi, son écuyer et son amant (1657); puis alla se fixer à Rome, où elle mourut en 1689. Christine avait reçu une éducation brillante, et toute sa vie elle professa pour les sciences, les lettres et les arts une espèce de culte. Pendant son règne, elle avait attiré auprès d'elle des hommes illustres, entre autres Descartes. Elle a laissé quelques écrits qui ont été, pour la plupart, recueillis dans les *Mémoires* d'Archenholz, Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4. Lacombe a donné la *Vie de Christine*, et d'Alembert des *Réflexions et anecdotes* sur cette reine.

CHRISTINESTAD, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 90 kil. S. de Wasa; 1150 hab. Bon port sur le golfe de Botnie. Fondée en 1649.

CHRISTMAS, île du Grand Océan équinoxial, par 1° 45' lat. N. et 160° 5' long. E.; 85 kil. de tour. Elle fut ainsi nommée par Cook, parce qu'il la vit pour la première fois le jour de Noël (en anglais *Christmas*) de l'année 1777.

CHRISTOPHE (saint), *Christophorus*, c.-à-d. *Porte-Christ*, natif de Syrie ou de Palestine, subit, à ce que l'on croit, le martyre sous Dèce vers 250. La légende raconte sur ce saint mille choses incroyables; on le regarde comme l'Hercule chrétien, et on le représente comme un géant portant le Christ sur ses épaules; c'est de là que vient son nom. Avant 1789, on voyait à l'entrée de Notre-Dame de Paris une statue colossale de ce saint. Les Latins célèbrent sa fête le 25 juillet.

CHRISTOPHE, empereur d'Orient, fils de Romain I, fut associé par son père à l'empire en 920, avec ses deux frères Etienne et Constantin VII. Il mourut en 931, sans avoir rien fait de remarquable.

CHRISTOPHE I, roi de Danemark, fils de Waldemar II, succéda à son frère Abel en 1252. Il fut sans cesse en guerre avec les évêques de son royaume, et il finit par être empoisonné par l'un d'eux dans un festin, en 1259.

CHRISTOPHE II, roi de Danemark, fils d'Eric VI, succéda en 1319 à son frère Eric VII, et fut déposé en 1326, après s'être aliéné l'esprit de tous ses sujets par sa perfidie et ses cruautés. Il parvint cependant à reconquérir une partie de ses états; mais il fut excommunié et tomba dans un mépris général. Il mourut en 1333.

CHRISTOPHE III, roi de Danemark et de Suède, fils de Jean de Bavière et neveu d'Eric IX. fut élu roi de Danemark en 1440, et de Suède en 1441. Son règne fut paisible; il donna au Danemark et à la Suède des lois qui ont été en vigueur dans ce dernier pays jusque vers le milieu du XVIIIe siècle. Il mourut en 1448.

CHRISTOPHE (Henri), homme noir, roi d'Haïti (Saint-Domingue) sous le nom de Henri I, né en 1767, se signala dans l'insurrection de Saint-Domingue en 1790, et fut nommé général de brigade par Toussaint Louverture. En 1802 il obtint le commandement du Cap, et en 1811 il se fit couronner roi d'Haïti, après la mort de Dessalines. Il régna neuf ans, malgré l'opposition de Pétion et de Boyer, et gouverna avec fermeté. Mais en 1820 une insurrection éclata parmi ses sujets et il se donna lui-même la mort pour ne pas la recevoir. Voulant copier les rois de l'Europe, il créa une noblesse et des institutions féodales qui le rendirent ridicule.

CHRUDIM, ville de Bohême, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 97 kil. O. de Prague; 4,500 hab. Grand commerce de chevaux. — Le cercle de Chrudim a 95 kil. sur 40, et 250,000 hab.

CHRYSEIS, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, fut prise par Achille au sac de Lyrnesse et échut en partage à Agamemnon. Ce prince n'ayant pas voulu la rendre à son père qui était venu le supplier dans son camp, Apollon vengea son prêtre en frappant l'armée des Grecs d'une peste terrible; le fléau ne cessa que quand Agamemnon eut rendu Chryséis à son père. Cet événement est chanté par Homère au début de l'*Iliade*.

CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, né en Cilicie, à Soles, ou à Tarse, l'an 280 av. J.-C., mort vers 210, succéda à Cléanthe dans l'enseignement et fut regardé comme la colonne du Portique; il combattit les Epicuriens et les Académiciens, et eut pour principal adversaire Carnéade. Il cultiva la dialectique et poussa quelquefois la subtilité jusqu'à l'excès. On lui attribue l'invention de plusieurs sophismes, entre autres de celui dit le *crocodile*. Il ne reste rien de ses nombreux ouvrages. Cicéron a imité dans ses *Offices* un de ses traités de morale.

CHRYSOLORAS (Emmanuel), savant grec du

XIVe siècle, fut envoyé en Europe par l'empereur de Constantinople, Jean II Paléologue, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il enseigna ensuite à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et fut le principal restaurateur des belles-lettres en Italie. Il mourut à Constance en 1415, à 47 ans. On a de lui une *Grammaire grecque*, sous le titre d'*Erotemata* (Interrogations), Ferrare, 1509, in-8 ; des *Lettres*, des *Discours*, etc.

CHRYSOPOLIS, la même qu'*Amphipolis*, est auj. SCUTARI.

CHRYSOSTOME (DION). *Voy.* DION.

CHRYSOSTÔME (saint JEAN). *Voy.* JEAN.

CHUCUITO, ville du Pérou (Cuzco), ch.-l. d'une province de même nom, sur le bord N. du lac de Chucuito (plus communément lac Titicaca), par 72° 50' long. O., 16° 36' lat. N.

CHUN-KHING, départ. et ville de la Chine, dans la province de Szu-Tchouan, par 30° 49' latit. N., 103° 46' long. E. On y élève des vers à soie; marais salants.

CHUN-NING, départ. et ville de la Chine, dans la prov. de Yun-Nan, par 24° 37' lat. N., 97° 49' long. E.

CHUN-TE, départ. et ville de la Chine, dans la province de Pe-Tchy-li. La ville est à 350 kil. S. O. de Péking. On trouve dans ce département du sable très fin qui sert à polir les pierres précieuses, et des pierres de touche.

CHUQUISACA ou CHARCAS (dite aussi *la Plata*, c.-à-d. *l'Argent*, à cause des mines d'argent qui sont aux environs), ville capit. de la république de Bolivie, dans l'Amérique du Sud, ch.-l. du départ. de Chuquisaca, par 19° 32' lat. S., 67° 30' long. O.; 12,000 hab. environ. Archevêché. Belle cathédrale. Il y a été conclu récemment (vers 1837) un traité de commerce entre la France et la Bolivie. — Le dép. de Chuquisaca, situé entre le Pérou au N., le Brésil à l'E., le Paraguay et le pays des Chiquitos, au S., les dép. de la Paz et de Potosi à l'O., a 880 kil. de long et 100,000 hab. (presque tous Indiens). Très hautes montagnes; mines d'or et d'argent. Pizarre y pénétra en 1538, mais les Espagnols ont toujours eu beaucoup de peine à s'y maintenir.

CHURCHILL (Charles), poëte satirique, né en 1731 à Westminster, était curé d'une paroisse à Londres. Il mena une vie fort dissipée et fort misérable, et mourut jeune, en 1764. Ses principaux poëmes sont : *la Rosciade*, contre les comédiens; *le Revenant*, *la Prophétie de famine*, contre les Écossais; *l'Auteur*. On a publié en 1804 ses œuvres en 2 vol. in-8, avec des notes explicatives.

CHURCHILL (John). *Voy.* MARLBOROUGH.

CHURCHILL, rivière de la Nouv.-Bretagne. *Voy.* MISSISSIPI.

CHUS (terre de), nom donné à l'Éthiopie dans les livres saints. Une tradition de la B.-Éthiopie attribue à Chus, petit-fils de Noé, la fondation de la plus ancienne ville du pays.

CHYITES ou SCHYITES (c.-à-d. *hérétiques*), secte musulmane, opposée à celle des *Sonnites* ou *Sunnites*, ne reconnaît qu'Ali pour véritable successeur de Mahomet, et que les descendants d'Ali pour *imams* ou souverains pontifes. Ils rejettent les explications théologiques d'Aboubekr, d'Omar et d'Osman. Le nom de *Chyites* (hérétiques) leur est donné par les *Sonnites*, qui se disent seuls orthodoxes; mais ils s'appellent eux-mêmes *Adeliés* ou partisans de la justice. Les Chyites se subdivisent en plusieurs sectes ; la plupart admettent après Ali douze *imams* (c.-à-d. chefs par excellence), qui sont les successeurs légitimes du Prophète; les autres n'en reconnaissent que six, et regardent un certain Ismaël comme le dernier de tous; ils croient que cet Ismaël, qui disparut sans qu'on connût son sort, doit tôt ou tard revenir sur la terre, et ils attendent son retour (*Voy.* ISMAÉLIENS). Les Chyites occupent particulièrement la Perse, les Indes, la Mésopotamie, la Syrie et le N. de l'Arabie, où ils sont connus sous le nom de Druzzes et de Wahabites.

CHYPRE, *Cyprus* des anciens, en turc *Kibris*, île de la Turquie d'Europe, dans la Méditerranée, entre l'Asie-Mineure et la Syrie, par 34° 23'-35° 40' lat. N.; 225 kil. sur 80 ; 60,000 hab. Ch.-l., Nicosie. Elle est traversée par deux chaînes de montagnes très hautes. Le sol est fertile, il produit du blé, du coton, du tabac, de la garance, de l'huile, des figues et autres fruits du Midi ; vins excellents; moutons, abeilles, etc. On exploitait jadis dans cette île de riches mines d'or, d'argent et surtout de cuivre (en latin *cuprum*).—L'île de Chypre fut très célèbre dans l'antiquité. C'est là que florissaient les villes d'Amathonte, de Paphos, d'Idalie, toutes trois consacrées à Vénus, qui prenait de là le nom de *Cypris*. Cette île fut soumise successivement aux Phéniciens (jusqu'en 620 av. J.-C.), aux Égyptiens (550) et aux Perses (depuis Artaxerce Mnémon); cependant elle se gouvernait par ses propres lois; souvent même elle se révolta avec l'appui des Grecs, notamment du temps de Cimon. Elle était indépendante au commencement du IVe siècle avant J.-C. On y comptait 9 roy. dont le plus célèbre est celui de Salamine (*Voy.* EVAGORAS). Elle fut ensuite comprise dans l'empire d'Alexandre; sous les successeurs de ce prince, elle fut souvent disputée par les rois d'Égypte et de Syrie, et parfois elle forma un roy. particulier qui fut possédé par divers princes de la famille des Ptolémées. Les Romains l'occupèrent l'an 65 av. J.-C., sous la conduite de Caton. Sous les empereurs grecs, Chypre fut prise par les Arabes, et après avoir subi diverses dominations elle fut conquise par Richard-Cœur-de-Lion (1191). Celui-ci la donna à Guy de Lusignan, qui y fonda le *royaume de Chypre*, et dont les descendants la possédèrent plusieurs siècles. Enfin Catherine Cornaro, héritière des Lusignans, la vendit aux Vénitiens en 1489. Les Turcs s'en sont emparés en 1571, et sous leur domination elle a été réduite à l'état le plus déplorable.

Rois de Chypre de la maison de Lusignan.

Guy de Lusignan,	1192.	Pierre I,	1361.
Amaury,	1194.	Pierre II,	1372.
Hugues I,	1205.	Jacques I,	1382.
Henri I,	1218.	Jean II,	1398.
Hugues II,	1253.	Jean III,	1432.
Hugues III,	1267.	Charlotte,	1458.
Jean I,	1284.	Jacques II,	1464.
Henri II,	1285.	Jacques III,	1473.
Hugues IV,	1324.	Catherine,	1475-1489.

CHYRAZ, ville de Perse. *Voy.* CHIRAZ.

CIACCONIUS ou CHACON (P.), savant espagnol, né en 1525 à Tolède, fut chanoine à Séville, puis vint à Rome où il mourut en 1581. Il a laissé des notes estimées sur Salluste, César, Arnobe, etc., ainsi que des traités *De Triclinio romano*, Rome, 1588; *De Ponderibus, mensuris et nummis Græcorum et Romanorum*, Rome, 1608, etc.

CIACCONIUS ou CHACON (Alph.), religieux espagnol de l'ordre des Prêcheurs, né en 1540 dans le roy. de Grenade, mort à Rome en 1590, a composé un grand nombre d'ouvrages en latin sur l'histoire romaine et l'histoire ecclésiastique. Nous citerons sa *Biblioth. scriptorum, ad ann.* 1583, Paris, 1731, in-fol., rangée par ordre alphabétique, mais qui se termine à la lettre *E*; *Vitæ et gesta Roman. Pontif. et Cardin.*, Rome, 1601, in-fol.

CIANUS SINUS, auj. *golfe de Mudiana*, sur la côte S. E. de la Propontide, à l'O. de Nicée et au S. O. de Nicomédie, tirait son nom de *Cius* ou *Cionte* qui était sur les côtes. *Voy.* CIONTE.

CIARA, province du Brésil. *Voy.* CEARA.

CIBALIS, auj. *Swilei*, ville d'Illyrie, sur les

confins de la Pannonie, sur la Save. Constantin y battit Licinius en 323.

CIBAO (monts), situés au centre de l'île d'Haïti, sur une étendue de 90 kil. Ils renferment une mine d'or, la première qu'on ait trouvée en Amérique. L'Artibonite, le Grand-Yaque et autres riv. y prennent leur source. — Ils ont donné leur nom à un dép. de l'état actuel d'Haïti; ch.-l., Santiago.

CIBBER (Colley), auteur et acteur, né à Londres en 1671, fils d'un sculpteur distingué, mort en 1757, excellait dans le genre comique et la caricature. Il devint en 1711 un des directeurs du théâtre de Drury-Lane, et fut nommé en 1730 poëte lauréat. Celles de ses comédies qui eurent le plus de succès sont: *le Mari insouciant*, 1704; *le Non-Juror*, 1717, imitée du *Tartufe*. Le recueil de ses œuvres forme 4 vol. in-12, 1760. — Son fils, Théophile Cibber, mort en 1757, fut aussi auteur et acteur; il arrangea pour le théâtre plusieurs pièces de Shakespeare; on a publié sous son nom les *Vies des poëtes anglais et irlandais*, 5 vol., 1753.

CIBOTOS (APAMEA). *Voy.* APAMÉE.

CIBYRE, *Cibyrrha*, auj. *Bourouz*, ville de Phrygie, au S. O., sur les confins de la Lycie, de la Carie et de la Pisidie. Très grande et très puissante autrefois; soumise aux Romains l'an 83 av. J.-C.; détruite par un tremblement de terre et relevée par Tibère. Évêché dans les premiers siècles du christianisme.

CICACOLE, ville de l'Inde anglaise, dans la présidence de Madras, par 81° 37' long. E., 18° 25' lat. N. Belle mosquée. Tissus de coton. Commerce de grains et de sel. Cette ville était jadis le ch.-lieu des Circars septentrionaux.

CICÉRON, *Marcus Tullius Cicero*, le plus célèbre des orateurs romains, né à Arpinum l'an 106 av. J.-C., d'une famille de chevaliers peu connue, se forma de bonne heure à l'éloquence en étudiant la rhétorique et la philosophie sous les meilleurs maîtres, et débuta au barreau dès l'âge de 26 ans en défendant Roscius d'Amérie contre un affranchi de Sylla, alors tout puissant. Après avoir passé quelques années à Athènes pour se perfectionner dans son art, il entra à 30 ans dans la carrière des honneurs; fut nommé questeur en Sicile, et se concilia tellement l'amour de ses administrés, que lorsqu'ils poursuivirent le propréteur Verrès qui les avait indignement pillés, c'est lui qu'ils chargèrent de l'accusation. Il gagna cette cause importante, malgré la puissance et les richesses de son adversaire. Nommé consul l'an 63 av. J.-C., il découvrit et fit échouer la conspiration de Catilina et fut proclamé par le sénat *Père de la Patrie*; mais quelques années après (58), les partisans de Catilina, à la tête desquels était Clodius, ayant repris le dessus, il fut banni de Rome, sous le prétexte qu'il avait fait exécuter les conjurés sans jugement. Il fut rappelé au bout de dix mois; son retour fut un triomphe. Milon ayant 4 ans après tué le turbulent Clodius (53), Cicéron se chargea de le défendre, mais il ne put réussir à le sauver. Il fut nommé au gouvernement de la Cilicie (52), et obtint dans cette province des succès militaires qui lui valurent de la part de ses soldats le titre d'*imperator*. Pendant la guerre civile il s'attacha au parti de Pompée; mais après la bataille de Pharsale il abandonna quelque temps les affaires et consacra ses loisirs à la composition de ses plus beaux ouvrages de philosophie. Cependant lorsque César eut rappelé Marcellus, son ami, il rompit le silence pour le remercier de cet acte de générosité; bientôt après, il arracha au dictateur par un discours éloquent le pardon de Ligarius. Après le meurtre de César, auquel il était resté étranger, Cicéron se déclara contre Antoine, l'attaqua avec violence dans ses *Philippiques* (45), et se rapprocha du jeune Octave, le croyant moins dangereux pour la liberté; mais lorsque celui-ci eut formé avec Antoine et Lépide cette ligue connue sous le nom de *triumvirat*, il n'eut pas honte d'abandonner Cicéron à la haine d'Antoine, qui envoya des sicaires pour le mettre à mort. Ils le trouvèrent à Formies; Cicéron leur livra sa tête sans vouloir résister (43); il avait 64 ans. On a reproché à ce grand homme quelque faiblesse de caractère et une vanité excessive; mais on ne peut lui refuser toutes les vertus qui font le bon citoyen. Il eut aussi les plus belles qualités de l'homme privé : père tendre, il ne put jamais se consoler de la perte de sa fille Tullie; excellent ami, il resta toute sa vie étroitement lié avec Atticus. Comme orateur, il n'a point d'égal chez les Romains; son éloquence brille surtout par l'abondance et par le nombre. Cicéron fut aussi un philosophe distingué, et il contribua puissamment à introduire à Rome la philosophie des Grecs : il appartenait à la secte des Académiciens. Cicéron avait prodigieusement écrit; il ne nous est parvenu qu'une partie de ses ouvrages. On les divise en 4 classes : 1° harangues, parmi lesquelles on admire surtout les *Verrines*, les *Catilinaires*, le *Pro Milone*, le *Pro Marcello*, le *Pro Ligario*, les *Philippiques*; 2° livres de rhétorique, dont le plus beau est *l'Orateur*; 3° traités philosophiques, dont les plus estimés sont : les Traités *des Devoirs*, *des Biens et des Maux*, *De la Nature des Dieux*, les *Tusculanes*, la *République* (qui ne nous est arrivée que mutilée et dont on a récemment retrouvé des fragments dans des palimpsestes); 4° lettres, dont seize livres à Atticus; elles fournissent les matériaux les plus précieux pour l'histoire du temps. Parmi les ouvrages perdus, on regrette surtout l'*Hortensius* ou *De Philosophia*, et le traité *de la Gloire*. On a donné une foule d'éditions, soit spéciales, soit générales, des œuvres de Cicéron. Les éditions complètes les plus estimées sont celles des Aldes, 1519; des Étiennes, 1528, 1543; de Lambin, 1566; de Gruter, 1618, de Gronovius, 1692; de d'Olivet, 9 vol. in-4, 1740; d'Ernesti, *cum clave*, 1776, 8 vol. in-8; de Schutz, 1814-23, 20 vol. in-12; de Lemaire, 1827-32, 19 vol. in-8; cette dernière reproduit les meilleurs commentaires. Plusieurs des ouvrages ont été traduits séparément par d'Olivet, Auger, Mongault, Bouhier, Castillon, Barrett, Guéroult, Burnouf, etc. On doit à M. J.-V. Leclerc une excellente traduction des œuvres complètes de Cicéron, avec le texte en regard et de savantes notes, 1821-25, 30 vol. in-8, et 1823-27, 36 vol. in-18. La vie de Cicéron a été écrite par Plutarque, Middleton et Morabin.

CICOGNARA (le comte Léopold), né à Ferrare en 1767, s'est distingué par son amour éclairé pour les arts. Après avoir rempli des fonctions politiques éminentes, il fut nommé en 1812 président de l'Académie des Beaux-Arts de Venise; il mourut dans cette ville en 1834. Son principal ouvrage est *Storia della Scultura*, Venise, 1813-18, 3 vol. in-fol., pour faire suite à l'*Histoire de l'art* de Winkelmann.

CICONES, peuple de Thrace, sur l'Hèbre, plus connu dans la mythologie que dans l'histoire; ch.-l., Ismare. C'est chez les *Cicones* que périt Orphée.

CID (Rodrigue ou Ruy Diaz DE BIVAR, surnommé LE), héros castillan, né à Burgos vers l'an 1040, mort à Valence en 1099, se signala par ses exploits sous les règnes de Ferdinand, Sanche II et Alphonse VI, rois de Léon et de Castille. Il s'attacha à Sanche II, roi de Castille, qui était en guerre avec Alphonse, roi de Léon, son frère; Sanche ayant été assassiné et remplacé par Alphonse, le Cid fut disgracié et quitta la cour. Dans sa retraite, il rassembla ses vassaux et ses amis, marcha contre les Maures, les battit en plusieurs rencontres; s'empara de Tolède, de Valence, et par ses exploits força le roi à le rappeler et à lui donner toute sa confiance. Ayant vaincu cinq rois maures, les députés que ces rois lui envoyèrent le qualifièrent, en le saluant, du titre de

seïd ou *cid*, c'est-à-dire *seigneur*; ce surnom lui resta depuis. Les romanciers ont brodé l'histoire du Cid; ils ont feint que dans sa jeunesse il fut forcé de se battre en duel avec don Gormaz, père de la belle Chimène qu'il aimait: cette aventure a fourni à Guilhem de Castro et à Corneille le sujet d'admirables tragédies. Parmi les poëmes et les *romanceros* auxquels les exploits du Cid ont donné sujet, nous citerons: *Poema del Cid Campeador*, composé vers la fin du XIIe siècle et publié par Sanchez, 1775; *Historia del muy noble y valeroso caballero el Cid Ruy Diaz*, Lisbonne, 1615; Séville, 1632, et Francfort-sur-le-Mein, 1828. Robert Southey a recueilli dans son *Chronicle of the Cid, from Spanish* (Londres, 1808, in-4), tout ce que les *romanceros* racontent du héros espagnol. M. Creuzé de Lesser a traduit en *français* une partie des *Romances du Cid*, Paris, 1814 et 1821.

CIDARITES (HUNS). *Voy.* HUNS.

CIEZA, *Catina* ou *Cartela*, ville d'Espagne (Murcie), à 20 kil. N. O. de Murcie: 5,700 hab.

CIGLIANO, ville des États sardes, à 31 kil. O. de Verceil: 3,100 hab.

CILENORUM AQUÆ, ville d'Hispanie, auj. CALDAS-DE-REY.

CILICIE, *Cilicia*, auj. *pachaliks de Selefkeh et d'Adana*, partie de l'Asie-Mineure, au S. E., bornée au S. par la Méditerranée, au N. par la Cappadoce, à l'E. par la Pamphylie et la Pisidie, à l'O. par la Syrie. On y distinguait: 1° la Cilicie de plaines, *Cilicia campestris*, à l'E., fertile, riante, très boisée dans sa partie septentr. (ch.-l., Tarse; autres villes, Soles, *Malle*, *Issus*, Anazarbe); 2° la Cilicie âpre ou Trachéotide, *Cilicia aspera*, *Cilicia Trachea*, qui elle-même se subdivisait en Lalaside, Cétide, etc.; contrée montueuse, plus froide; pauvre, mais couverte de superbes forêts villes principales: Sélinonte, Séleucie-Trachée, Célendéris). Plus tard ces provinces prirent le nom de Cilicie 1re et Cilicie 2e, et furent comprises dans le diocèse d'Orient. La Cilicie était en partie peuplée de Syriens (d'où les noms de Leuco-Syriens ou Syriens blancs, synonymes de Ciliciens): sur la côte étaient des villes grecques. Le *cilice* adopté par les anachorètes chrétiens était un vêtement des Ciliciens Trachéotes.—La Cilicie, après avoir fait partie de l'empire des Perses et de celui d'Alexandre, fut possédée par les rois de Macédoine, puis entra dans l'empire des Séleucides, et appartint pendant un temps aux rois Lagides de l'Égypte, qui en gardèrent quelques villes. Vers l'an 100 av. J.-C. les côtes de la Cilicie devinrent l'asile principal de pirates puissants et redoutables qui infestaient la Méditerranée; Pompée les extermina. Elle fut réduite en province romaine l'an 65 av. J.-C.

CILLY, *Celeda*, ville des États autrichiens (Styrie), à 53 kil. N. E. de Laybach. Commerce de blé et vin. On attribue la fondation de cette ville à l'empereur Claude (l'an 41 de J.-C.). Elle a été la capit. de la Norique jusqu'à l'an 400. C'était jadis une principauté.

CIMABUE (Giovanni GUALTIERE), peintre et architecte de Florence, né en 1240, mort en 1310, est considéré comme le restaurateur de la peinture en Italie. Il fut instruit dans son art par des peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés; mais il ne tarda pas à surpasser ses maîtres. Il reste encore de ce peintre quelques morceaux à fresque et en détrempe, où l'on admire son génie. Un de ses titres de gloire est d'avoir découvert la vocation du jeune pâtre Giotto pour la peinture.

CIMAROSA (Dominique), compositeur, né à Naples en 1754, mort à Venise en 1801, travailla pour le théâtre et se fit de bonne heure une telle réputation que plusieurs souverains d'Allemagne et de Russie l'appelèrent à leur cour. Il a composé plus de 120 opéras, soit sérieux, parmi lesquels on admire *le Sacrifice d'Abraham*, *Pénélope*, *les Horaces et les Curiaces*; soit bouffons, dont les meilleurs sont: *l'Italienne à Londres*, *le Directeur dans l'embarras* (*Impresario in angustie*), *le Mariage secret*. Il excellait surtout dans l'*opéra buffa*.

CIMBÉBASIE, région de l'Afrique mérid., s'étend sur la côte occident., au S. de la Guinée mérid., sur une longueur de 1,200 kil., par 16°-20° lat. S.—Plage sablonneuse, et sans végétation. Les Cimbébas, qui lui ont donné leur nom, en sont les seuls habitants.

CIMBRES, *Cimbri*, peuple teutonique qui occupait primitivement le Jutland et la partie mérid. du Danemark, et qui semble appartenir à la même famille que les Cimmériens des Grecs et les *Kymris* de la Gaule. Ils émigrèrent vers l'an 120 av. J.-C., se joignirent aux Ambrons, aux Teutons septentr.; entraînèrent avec eux les Tigurins, et entrèrent en Gaule vers 112. Ils battirent plusieurs généraux romains de 112 à 106, se portèrent en Espagne l'an 105, revinrent tous ensemble en 102, mais se séparèrent des Teutons et des Ambrons pour entrer en Italie par le nord, tandis que ceux-ci passant le Rhône devaient l'envahir par l'ouest. Arrivés à Verceil, ils trouvèrent devant eux Catulus et Marius qui, déjà vainqueurs des Ambrons et des Teutons, les exterminèrent à leur tour, l'an 101 av. J.-C.

CIMBRES (cap des), *Cimbrorum promontorium*, auj. le cap SKAGEN.

CIMBRIQUE (CHERSONÈSE). *Voy.* CHERSONÈSE.

CIMINUS MONS, en Italie, auj. le mont VITERBE.

CIMMÉRIEN (BOSPHORE), auj. détroit de *Ienikaleh*. *Voy.* BOSPHORE et IÉNIKALEH.

CIMMÉRIENS, *Cimmerii*, peuple barbare de l'Europe orientale, habitèrent pendant un temps les environs du Palus Méotide (mer d'Azof), où peut-être le nom de Crimée atteste leur séjour. Chassés par les Scythes d'Asie, ils refluèrent le long des côtes orientales de la mer Noire, tournèrent ensuite vers l'O. ou le S. O., et pénétrèrent dans le Pont, la Cappadoce, etc. Ils conquirent même la Lydie et prirent Sardes; Alyatte les en chassa vers 610 av. J.-C. Ils disparaissent ensuite de l'histoire. *Voy.* CIMBRES. — En mythologie, le pays des Cimmériens passait pour être le séjour du Sommeil.

CIMMÉRIENS (monts), en Crimée, dans la partie mérid. Le *Kriou-Métropon* (auj. cap *Karadjé-Bouroun*) en est la pointe méridionale.

CIMOLOS, auj. l'île *Kimoli* ou *l'Argentière*. *Voy.* ARGENTIÈRE (L').

CIMON, général athénien, fils de Miltiade. Il se distingua d'abord à la bataille de Salamine, et fut bientôt après chargé du commandement de toutes les forces navales de la Grèce contre les Perses. Il se rendit dans l'Asie-Mineure et remporta sur les Perses en un même jour deux victoires, l'une sur mer, l'autre sur terre, à l'embouchure de l'Eurymédon en Pamphylie (470 av. J.-C.). Il fut ensuite mis à la tête des affaires de la république, qu'il administra avec une grande intégrité. Il eut pour rival et pour adversaire Périclès qui en 461 le fit exiler par l'ostracisme. Rappelé en 456, il fit une expédition contre l'île de Chypre. Il mourut dans cette expédition en assiégeant Citium (449). Il venait d'imposer aux Perses une paix ignominieuse qui rendait la liberté aux villes grecques de l'Asie-Mineure et fermait la mer Égée aux flottes du grand roi.

CINALOA, ville du Mexique. *Voy.* SINALOA.

CINCA, *Cinga*, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, baigne Puertolas, Ainsa, Barbastro, Fraga; reçoit entre autres tributaires l'Alcanadre, et se joint à la Sègre à 4 kil. au-dessus du confluent de celle-ci avec l'Èbre: cours, 175 kil.

CINCHON (la comtesse de), dame espagnole, femme d'un vice-roi du Pérou. De retour en Europe en 1632, elle apporta avec elle le *quinquina*, et fit connaître la vertu fébrifuge de cette écorce, à la-

quelle elle devait elle-même sa guérison. — On a donné en son honneur le nom de *cinchonine* à une substance que renferme le quinquina gris.

CINCINNATI, ville des États-Unis (Ohio), sur l'Ohio, à 170 kil. S. O. de Columbus; 24,000 hab. en 1829. Jolie ville. Établissements de bienfaisance et d'instruction publique. Industrie : tissus de laine, coton; verreries, chantiers de construction. Cette ville est l'entrepôt des provinces occid. de l'Union.

CINCINNATUS (L. QUINCTIUS), Romain célèbre par son désintéressement et sa frugalité, fut consul subrogé, 460 av. J.-C. L'an 458, l'armée romaine s'étant trouvée enfermée par les Èques et les Volsques, il fut nommé dictateur. On le trouva à la campagne, conduisant la charrue. Il leva à la hâte quelques troupes, délivra les soldats cernés, tailla en pièces l'ennemi, et obtint le triomphe : puis abdiquant la dictature au bout de seize jours, il reprit ses travaux ordinaires. A l'âge de 80 ans, il fut encore nommé dictateur pour réprimer Sp. Mælius (438 av. J.-C.). L'ayant fait tuer par C. Serv. Ahala, il se dépouilla, au bout de vingt-un jours, de la souveraine puissance et refusa toute récompense.

CINCINNATUS (ordre de), société patriotique aux États-Unis en 1783, avait à sa tête Washington, et était composée de tous ceux qui s'étaient distingués pendant la guerre de l'indépendance. Cette société, admettant l'hérédité, fut considérée comme incompatible avec l'esprit républicain, et tomba bientôt en décadence. Cependant il en reste quelques débris. Les membres de cette société se proposaient pour modèle le vertueux Cincinnatus.

CINÉAS, ministre et favori de Pyrrhus, roi d'Épire, fut envoyé à Rome pour demander la paix de la part du roi et ne put l'obtenir (279 av. J.-C.). A son retour, il dit à Pyrrhus que le sénat lui avait paru une assemblée de rois.

CINNA (L. Cornélius), consul l'an 87 av. J.-C., partisan de Marius, voulut faire rappeler ce général, malgré son collègue Octavius; mais le sénat le dépouilla de son titre et le chassa de la ville. Alors Cinna furieux ramassa une armée, marcha sur Rome accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius; s'empara de la ville, assembla le peuple, et fit prononcer solennellement le rappel de Marius. Il fut tué trois ans av. J.-C., dans une sédition, par ses soldats. Il avait été consul 4 ans de suite (87-84).

CINNA, fils d'une petite-fille de Pompée, conspira contre Auguste, quoiqu'il eût été comblé de ses bienfaits, et obtint son pardon (4 de J.-C.). Cet acte de clémence a été mis en scène par Corneille.

CINNAMOMIFERA REGIO, contrée de l'Éthiopie mérid. (Abyssinie), était ainsi nommée à cause de l'abondance des cinnamomes (lauriers à cannelle) qui y croissaient.

CINNAMUS, historien grec du XIIe siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. On a de lui : *Histoire des règnes de Jean et Manuel Comnène*, imprimée au Louvre en 1670, en grec-latin, avec des notes de Ducange. Cet ouvrage fait partie de la Byzantine.

CINO-DA-PISTOIA, jurisconsulte et poëte italien, né à Pistoia en 1270, publia un *Commentaire* sur le Code qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires de droit. Il professa avec succès à Trévise, à Pérouse, où il eut Barthole pour élève, puis à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du *Commentaire* de Cino est celle de Francfort, 1578. On a aussi de lui un recueil de poésies publiées sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia*, Rome, 1559. Il est, de tous les poëtes italiens qui précédèrent Pétrarque, celui dont les vers ont le plus d'élégance.

CINQ-ARBRES (Jean), en latin *Quinquarboreus*, professeur royal de langue hébraïque et syriaque au collége de France à Paris, né à Aurillac dans le XVIe siècle, mort en 1587, est auteur d'une *Grammaire hébraïque*, 1546, in-4; d'une traduction latine du *Targum* (ou paraphrase chaldaïque), de Jonathan-ben-Uziel, Paris, 1549 et 1556, in-4.

CINQEGLISES, *Fünfkirchen*, *Serbinum* des anciens, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Baranya, à 175 kil. S. O. de Bude, par 15° 55' long. E., 46° 3' lat. N.; 8,700 hab. Évêché. Académie, gymnase.

CINQMARS, bourg de France (Indre-et-Loire), à 15 kil. S. O. de Tours; 1,200 hab. Pierres meulières.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), favori du roi Louis XIII, naquit en 1620. Protégé par le cardinal de Richelieu, qui l'introduisit à la cour dès l'âge de 19 ans, il se concilia bientôt la faveur du roi; mais irrité de l'obstacle que le cardinal voulait opposer à son mariage avec Marie de Gonzague (depuis reine de Pologne), il essaya de renverser, et même, dit-on, de faire assassiner son protecteur. En outre, il excita Gaston, frère du roi, à la révolte, et contribua au traité que ce prince fit avec les Espagnols contre la France. Mais Richelieu découvrit ces projets, et Gaston, Cinq-Mars et de Thou furent aussitôt arrêtés et mis en jugement. Gaston, pour sauver sa tête, fournit des preuves à l'accusation, et Cinq-Mars fut condamné à mort et exécuté avec de Thou (1642). Cinq-Mars était connu à la cour sous le nom de *M. le Grand*, parce qu'il était grand-écuyer de France. M. Alfred de Vigny a publié sous le titre de *Cinq-Mars* un roman rempli de détails intéressants.

CINQ-PORTS, en anglais *Cinqueports*, nom commun à plusieurs ports de la côte méridionale de l'Angleterre, qui jouissaient de certains priviléges, et dont les députés ont le titre de barons. Primitivement, il n'y en avait que 5 : mais leur nombre fut dans la suite porté à 8. Ce sont : 1° dans le comté de Kent, Douvres, Hythe, Romney, Sandwich; 2° dans celui de Sussex, Hastings, Rye, Seaford, Winchelsea.

CINTEGABELLE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), sur l'Ariége, à 13 kil. S. E. de Muret; 3,500 hab.

CINTRA, ville de Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne, au pied des monts de Cintra; 2,450 hab. Château royal gothique qui servit de prison à Alphonse VI. Le 22 août 1808, Junot y signa avec les Anglais une convention pour l'évacuation du Portugal.

CINYPHS, auj. l'*Oued-Quaham*, riv. d'Afrique (Afrique propre), arrosait une plaine très fertile, et tombait dans la Méditerranée au cap *Cephalæ* (auj. *Misurata*).

CINYRAS, roi de Chypre ou de Syrie, eut commerce avec Myrrha, sa propre fille, sans la connaître, et la rendit mère d'Adonis.

CIONTE, *Cius*, auj. *Ghio* ou *Kemlik*, ville de la Bithynie, au S. O., sur un golfe de la Propontide, qui prend de là le nom de golfe de Cionte.

CIOTAT (LA), *Citharista*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 23 kil. S. E. de Marseille; 5,300 hab. Bien bâtie. Port sur la Méditerranée; fort avec un phare; école de navigation, chantiers de construction. Commerce de vins muscats, fruits secs, huile.

CIPANGO ou ZIPANGI, probablement le Japon, île dont parle Marco-Paolo et qu'il place en face du Cathay; les merveilles qu'on en racontait furent un des motifs qui inspirèrent à Christophe Colomb l'idée de son entreprise.

CIPPICO (CORIOLAN), connu sous le nom latin de Cépion, historien vénitien, né en 1425 à Trau en Dalmatie, suivit la profession des armes et se distingua dans la défense de Scutari (1470-74). Il écrivit l'hist. de cette guerre sous le titre : *De Bello Asiatico libri III*, Venise, 1594, in-8. On lui doit aussi : *Gesta Petri Moccnici* (Mocenigo), 1474, in-4.

CIRCARS SEPTENTRIONAUX (pays des), anc. prov. de l'Inde, sur la côte occid. du golfe du Bengale

par 15°-20° lat. N., entre les prov. de Bengale, Orissa, Karnate, Gandouana, Haïderabad ; 900 kil. sur 200. Auj. le pays des Circars se divise en 5 districts, dits Gandjam, Vizagapatam, Radjamandry, Mazulipatam, Gontour. La ville principale était Cicacole. — Les Anglais possèdent le pays des Circars depuis 1759; il est compris dans la présidence de Madras.

CIRCASSIE, contrée de la Russie d'Europe, entre la mer Noire à l'O. et la mer Caspienne à l'E., bornée au N. par le gouvernement du Caucase, au S. par l'Iméréthie, l'Abasie, la Mingrélie, la Géorgie ; 880 kil. de l'O. à l'E. sur 130 du N. au S. Ch.-l., Mozdok. Elle se divise en Circassie occid. ou Grande-Kabardah, et Circassie orient. ou Petite-Kabardah. Très hautes mont. au S., vastes plaines, et pâturages au bord du lac Kouban et du fleuve Terek. Les habitants de la Circassie (Circassiens, ou mieux Tcherkesses) sont encore peu civilisés. Ils sont à la fois guerriers, pasteurs, voleurs, sont très attachés à leur indépendance, et vivent sous la loi de princes ou chefs dits *pchek*. On ne sait à quelle époque les Circassiens ont adopté l'islamisme, que tous professent aujourd'hui; ils étaient encore chrétiens à la fin du XVe siècle. Ils vendaient beaucoup d'esclaves. Les Circassiens passent avec les Géorgiens pour être les plus beaux hommes de la terre. La beauté des femmes circassiennes les fait extrêmement rechercher par les Turcs. La Circassie n'est soumise que de nom à la domination de la Russie : elle est de fait en insurrection permanente.

CIRCÉ, célèbre magicienne, fille du Soleil et de la nymphe Persa, habitait selon les uns Æa en Colchide, à l'embouchure du Phase ; ou selon d'autres, l'île d'Æa, au pied du promontoire *Circeii* en Italie. Elle transforma en pourceaux, par ses breuvages enchantés, les compagnons d'Ulysse qui avait abordé dans son île ; mais le héros échappa à ses enchantements. Circé lui inspira une vive passion et le retint près d'elle pendant un an ; elle en eut un fils nommé Télégone.

CIRCEII et CIRCEIUM, auj. *Monte Circello*, mont. et ville du Latium, sur la côte, était, selon les traditions, la demeure de Circé.

CIRCESIUM, auj. *Kerkisia*, *Carcnemis* de l'Écriture, ville de la Mésopotamie, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate. Dioclétien en fit un des boulevards de l'empire romain.

CIRENCESTER ou CICESTER, *Durocorinium*, ville d'Angleterre (Glocester), à 26 kil. S. E. de Glocester ; 6,000 hab. Fort belle église; tapis, brasseries, etc. Cette ville est très ancienne ; on y a trouvé beaucoup d'antiquités romaines.

CIREY, village du dép. de la Meurthe, à 6 kil. E. de Blamont. Fer, forges, verrerie où l'on coule des glaces, papeteries. On voit aux environs un château qui appartint à la marquise du Châtelet, et où résida longtemps Voltaire.

CIRIA, *Ciriacum*, ville des États sardes, à 15 kil. N. O. de Turin ; 4,000 hab.

CIRO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 65 kil. N. E. de Catanzaro ; 4,200 hab. Château-fort, palais des évêques d'Umbriatico. Patrie de l'astronome Gigli.

CIRRHA, *Salona*, ville de la Phocide, près du mont Parnasse, sur le golfe de Corinthe.

CIRTA, auj. *Constantine*, ville d'Afrique (Numidie), sur l'Ampsagas. Jadis capitale du roy. de Numidie (du temps de Masinissa et Jugurtha), puis, sous les Romains, de la Mauritanie Césarienne. [illegible] Jugurtha vainquit Adherbal aux environs, 114 av. J.-C., puis prit Cirta après un long siége (113); lui-même ensuite fut battu par Marius à une 2e bataille de Cirta, en 107. Cirta fut en partie détruite vers 311, et rebâtie peu après par ordre de Constantin, d'où elle prit le nom de Constantine. *Voy.* CONSTANTINE.

CISALPINE (GAULE). *Voy.* GAULE.

CISALPINE (République), république formée par le général Bonaparte en 1797, naquit de la réunion des républiques Cispadane et Transpadane. Elle comprenait la Lombardie autrichienne avec Mantoue, les provinces vénitiennes de Bergame, de Brescia-et-Crémone, de Vérone et de Rovigo, le duché de Modène, les principautés de Massa et de Carrara, et les trois légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne. On y ajouta une partie du pays des Grisons. La république était divisée en 10 départements et avait pour capit. Milan. Cette république fut reconnue par l'Autriche après la paix de Campo-Formio; elle fut dissoute en 1798, puis rétablie après la victoire de Marengo, et de nouveau reconnue par l'Autriche après la paix de Lunéville, 1802 ; elle prit alors le nom de *République Italienne*; mais en 1805 une députation de cette république offrit à Napoléon le titre de *roi d'Italie*, et depuis lors jusqu'en 1814 ce pays porta le nom de royaume d'Italie.

CISPADANE (GAULE). *Voy.* GAULE.

CISPADANE (République), république organisée par Bonaparte en 1796, après la bataille de Lodi, comprenait Modène, Reggio, Ferrare, Bologne, et était séparée de la République Transpadane par le Pô (*Padus*) ; d'où son nom. Cette république se confondit l'année suivante dans la République Cisalpine.

CISPLATINE (République), état de l'Amérique du Sud. *Voy.* URUGUAY.

CISSÉ, ville de l'Afrique ancienne, auj. COLÉAH.

CISTERCIENS et CISTERCIENNES, religieux et religieuses de l'ordre de Cîteaux. *Voy.* CITEAUX.

CISTERNINO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 65 kil. S. E. de Bari ; 3,600 hab.

CÎTEAUX, *Cistercium*, ville du dép. de la Côte-d'Or, sur la Vouge, à 22 kil. N. E. de Beaune ; 350 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, chef d'ordre, fondée en 1093. Près de là est le clos Vougeot, si renommé pour ses vins.

CÎTEAUX (ordre de), ou CISTERCIENS, ordre religieux émané de celui de Saint-Benoît. En 1098 Robert de Molême et 20 religieux se retirèrent à Cîteaux, lieu voisin de Dijon, pour y observer exactement la règle de Saint-Benoît. Bientôt, grâce aux libéralités du vicomte de Beaune, un monastère y fut élevé : c'est là qu'en 1113, sous saint Étienne, troisième abbé, vint saint Bernard qui donna une nouvelle règle aux moines de Cîteaux et leur laissa son nom. Le nombre des *Bernardins* s'accrut prodigieusement en peu de temps, et saint Étienne fut obligé de fonder les quatre abbayes de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux (dont S. Bernard fut le premier abbé), et de Morimond, qui furent appelées les quatre premières *filles de Cîteaux*. De ces quatres filles sortit dans la suite un nombre infini d'abbayes et d'ordres religieux, tous soumis à la règle de Saint-Benoît, et qui se sont répandus dans toute l'Europe. Les Bernardins dégénérèrent bientôt de leur sévérité primitive, et leurs désordres nécessitèrent des réformes continuelles. — Il y eut aussi des religieuses de Cîteaux ; elles furent instituées en 1120, à l'abbaye de Tart, dans le diocèse de Langres, et prirent le nom de *Bernardines* ou *Clairettes*. Les monastères du faubourg St-Antoine à Paris et du *Port-Royal* sont les plus célèbres de ceux qu'elles occupèrent.

CITHARISTA, ville de la Gaule Transalpine, est auj. LA CIOTAT, ou, selon d'autres, CEYRESTE.

CITHÉRON, *Cithæron*, petite chaîne de mont. en Béotie, s'étendait jusqu'au Parnasse à l'O., et jusqu'à la Mégaride à l'E. L'Hélicon y était compris.

CITIUM ou CITTIUM, auj. *Chiti*, ville de l'île de Chypre, sur la côte S., au N. O. d'Amathonte. Cimon mourut en l'assiégeant, 449 av. J.-C. Zénon le stoïcien y naquit.

CITTA-DELLE-PIEVE, ville de l'État ecclésiastique, à 52 kil. S. O. de Pérouse ; 2,400 hab. Évêché.

25*

CITTA-DI-CASTELLO, *Tifernum*, ville de l'État ecclésiastique, sur le Tibre, à 41 kil. N. O. de Pérouse; 6,000 hab. Prise par les Français en 1798.

CITTA-VECCHIA, c.-à-d. *vieille ville*, ville de l'île de Malte, à 10 kil. O. de La Valette. Évêché. Place forte. Cathédrale vaste et belle avec une tour très haute. Au-dessous de cette église existe une petite grotte où saint Paul se tint, dit-on, caché pendant trois mois. On trouve aux environs beaucoup de catacombes. Citta-Vecchia était jadis la capitale de toute l'île.

CITTADELLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. N. E. de Vicence; 6,750 hab.

CITTENIUS MONS, auj. le mont CÉNIS.

CIUDAD-REAL (c.-à-d. *ville royale*), ville d'Espagne, chef-lieu de l'intendance civile de la Manche, à 160 kil. S. de Madrid: 9,700 hab. On y voit une très belle place, beaucoup d'églises et le magnifique hôpital de la Miséricorde. Manufactures d'étoffes, tanneries, ganteries. Commerce en vins, fruits, huile; mulets estimés.

CIUDAD-RODRIGO, *Lancia Transcudana* des anciens, *Rodericum* en latin moderne, ville d'Espagne (Salamanque) sur l'Aguéda, à 86 kil. S. O. de Salamanque; 9,680 hab. Évêché. Place forte. Pont, faubourg, bonne citadelle. Ganteries, tanneries. Commerce. — Elle fut fondée au XIII[e] siècle sur l'emplacement de l'ancienne *Lancia Transcudana*. Prise et reprise pendant les guerres de 1808 à 1814 par les Anglais, les Français et les Espagnols.

CIUDAD-REAL ou CHIAPA-DE-LOS-ESPANOLES, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Chiapa. *Voy.* CHIAPA.

CIUDADELA, *Jamma*, ville de l'île de Minorque, sur la côte O., à 35 kil. N. O. de Mahon; 7,500 hab. Port, forteresse, deux tours. Vieille cathédrale. Rues étroites et sombres. Ciudadela était jadis la capitale de toute l'île.

CIVEAUX, village du dép. de la Vienne, à 9 kil. N. de Lussac; 740 hab. C'est un des lieux où l'on place la bataille entre Clovis I et Alaric, roi des Visigoths. *Voy.* VOUILLÉ.

CIVIDALE, *Forum Julii*, ou selon d'autres *Bedriacum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. N. E. d'Udine; 2,550 hab.

CIVILIS, chef des Bataves, souleva ses compatriotes l'an 70 de J.-C., battit plusieurs généraux romains, et ne fut réduit qu'au bout de deux ans. Feignant de prendre parti pour Vespasien, il avait entraîné dans son parti quelques légions romaines.

CIVITA CASTELLANA, *Falisca*, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Viterbe; 3,000 hab. Citadelle. Pont de 50 mètres de haut, sur le Rio-Maggiore. Macdonald y défit le général autrichien Mack en 1798.

CIVITA-DI-PENNE, *Pinna Vestina*, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1[re]), à 21 kil. N. O. de Chieti; 9,000 hab. Évêché. Cathédrale; séminaire diocésain.—Détruite par Sylla, elle se releva sous les empereurs. Lors de la conquête du roy. de Naples par les Normands, Roger I y prit le titre de roi et en fit sa capitale.

CIVITA ET AMPURIAS, évêché de Sardaigne, près du cap Sassari, a pour ch.-l., Tempio; 27,000 hab.

CIVITA-SANTO-ANGELO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1[re]), à 17 kil. N. E. de Civita-di-Penne, à 4 kil. de l'Adriatique; 4,400 hab. Commerce en grains, huile, vin, etc.

CIVITA-VECCHIA, *Centumcellæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 63 kil. N. O. de Rome, sur la Méditerranée; 7,200 hab. Excellent port, arsenal, chantiers de construction. Bagne; commerce de grains, laine, bois, alun, etc. Prise par Totila, puis par Narsès, 635. Souvent détruite, mais toujours rebâtie.

CIVRAY, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Charente, à 47 kil. S. de Poitiers; 1,500 hab. Ville très ancienne. Jolie église. Société d'agriculture. Châtaignes, truffes. — L'arr. de Civray a 5 cant. (Availles, Charroux, Couhé, Gençais, plus Civray), 48 comm., et 45,675 hab.

CLACKMANNAN, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 40 kil. N. O. d'Édimbourg, sur une colline; 4,000 hab. On y voit un château construit par l'ancien roi d'Écosse Robert Bruce. — Le comté de Clackmannan est situé entre ceux de Perth et de Stirling, et borné au S. par le Forth; il compte 15,000 hab. Il produit une grande quantité de houille, de l'argent, du cuivre, du plomb, de la chaux, etc.

CLAGENFURT. *Voy.* KLAGENFURTH.

CLAIN, riv. de France, naît à 6 kil. S. O. de Confolens (Charente); passe à Vivonne, Poitiers, et se perd dans la Vienne à 4 kil. au S. de Châtelleraut, après 115 kil. de cours.

CLAIRAC, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur le Lot, à 23 kil. S. E. de Marmande; 4,925 hab. Vins, eaux-de-vie, tabac. Sous Louis XIII, pendant les guerres de religion, cette ville fut prise et brûlée deux fois.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), géomètre, né à Paris en 1713, mort en 1765, était fils d'un maître de mathématiques, qui l'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences: dès l'âge de 12 ans, il put présenter d'intéressants mémoires à l'Académie des Sciences, et il fut reçu à 18 ans dans cette compagnie. Il est du nombre des savants qui furent envoyés en Laponie pour mesurer un degré du méridien. Il était lié avec Maupertuis. Il s'établit dans la suite entre lui et d'Alembert une rivalité fâcheuse. Clairaut eut d'illustres disciples, entre autres madame Duchastelet et Bailly. Ses principaux ouvrages sont: *Théorie de la figure de la terre*, 1743; *Théorie de la Lune*, 1752; *Théorie du mouvement des Comètes*, 1760; *Éléments de géométrie*, 1741; *Éléments d'algèbre*, 1746. Dans ces deux derniers ouvrages, il suit la méthode analytique.

CLAIRE (sainte), vierge et abbesse, née en 1293 à Assise, d'une famille riche et distinguée, abandonna sa famille et renonça à sa fortune pour se vouer à la vie religieuse, et fonda dans sa patrie en 1312, avec le concours de saint François d'Assise, l'ordre dit de Sainte-Claire ou des Clarisses, dans lequel les femmes étaient soumises aux plus grandes austérités. Cet ordre se répandit d'Italie en Allemagne et en France; au XVIII[e] siècle, il comptait 900 maisons. La Ste-Claire se célèbre le 12 août.

CLAIRETTES ou BERNARDINES. *Voy.* CITEAUX.

CLAIRFAYT. *Voy.* CLERFAYT.

CLAIRON (Claire-Joséphine LEYRIS DE LA TUDE, plus connue sous le nom de Mlle), célèbre actrice, née près de Condé en 1723, morte à Paris en 1803, excella surtout dans la tragédie, et fut la rivale de Mlle Dumesnil. Elle obtint les hommages de tous les poëtes du temps, surtout de Voltaire. Elle débuta à la Comédie-Française en 1743, et quitta le théâtre dès 1765, par suite de querelles de coulisses. Elle se rendit alors en Allemagne et se fixa auprès du margrave d'Anspach: elle vécut avec lui à Anspach environ 17 ans, et ne revint en France que lorsqu'elle eut trouvé une rivale heureuse dans lady Craven. *Voy.* ANSPACH.

CLAIRVAUX, *Clara Vallis*, bourg du dép. de l'Aube, dans une vallée près d'une belle forêt, à 10 kil. S. E. de Bar-sur-Aube; 1,000 hab. On y voyait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins dont saint Bernard fut le premier abbé, et qui était chef d'ordre. Aujourd'hui les bâtiments de l'abbaye ont été convertis en une maison centrale de détention.

CLAIRVAUX-LES-VAUX-D'AIN, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier; 1,200 hab. Papeterie, clouterie, belle forge.

CLAMART, village du dép. de la Seine, à 8 kil.

S. E. de Paris, près du parc de Meudon ; 900 hab. Lieu de sépulture des suppliciés.

CLAMECY, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur l'Yonne, à 59 kil. N. E. de Nevers ; 5,539 hab. Société d'agriculture. Grand commerce de bois à brûler et de charbon. Patrie de Marchangy et des Dupin. — L'arr. de Clamecy a 6 cantons (Brinon-les-Allemands, Corbigny, Lormes, Tannay, Varzy, plus Clamecy), 97 communes et 72,334 hab.

CLAN, mot écossais qui signifie *famille*, et sous lequel on désignait autrefois les tribus montagnardes de l'Écosse, qui vivaient sous la conduite d'un chef particulier appelé *laird* ou *chieftain*. Tous les membres d'un même clan portaient le même nom, précédé du mot *mac* (c.-à-d. fils). Ces associations ont fini par disparaître dans le dernier siècle à mesure que la civilisation a pénétré chez les *Highlanders* ou montagnards de l'Écosse : le gouvernement anglais a d'ailleurs tout fait pour les détruire après les rébellions de 1715 et 1745.

CLANIS, riv. de l'Italie ancienne, auj. la CHIANA.

CLANRICARD (ULICK, comte, puis marquis de), né à Londres en 1604, siégea aux parlements de 1639 et 1640, et fut chargé en 1641 du gouvernement d'une partie de l'Irlande. Attaché à l'infortuné Charles I, il ne se démentit jamais et combattit jusqu'au dernier moment pour la cause royaliste. Il ne montra pas moins d'énergie pour la cause des Catholiques d'Irlande. Quoique le parlement de Cromwell l'eût mis hors la loi, on le laissa mourir tranquillement dans sa terre de Sommer-Hill, vers 1657 ou 1659. Il a laissé des *Mémoires* sur les affaires d'Irlande de 1740 à 1753.

CLANUM, ville de la Bretagne anc. : auj. GLOCESTER.

CLAPPERTON (Hugh), voyageur anglais, né en 1788 dans le comté de Dumfries, servit d'abord dans la marine. En 1820 il partit avec le major Denham pour faire un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, pénétra dans l'empire des Fellatahs, et visita le premier les villes de Kanoh, Kachena, Sakatou (1823). Il retourna dans ces contrées en 1825, et mourut en 1827 à Sakatou, de la dyssenterie. La relation de ses deux voyages a été imprimée à Londres, 1826 et 1829, et traduite en français par Eyriès et La Renaudière.

CLARE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 19 kil. S. O. de Bury-St-Edmunds ; 1,500 hab. Belle église. Ruines d'un château et d'un monastère fondé en 1248.

CLARE, comté d'Irlande (prov. de Munster), situé entre ceux de Gallway, Tipperary, Limerick et l'Océan ; 100 kil. sur 55 ; 258,000 hab. Ch.-l., Ennis. Sol très fertile dans les vallées, nombreux troupeaux ; mines de houille. — On trouve aussi dans ce même comté une riv. et un bourg de Clare. *Voy.* ENNIS.

CLARENCE ou **WILLINCK**, ville des États-Unis (New-York), à 350 kil. O. d'Albany ; 3,300 hab.

CLARENCE, ville de la Grèce moderne. *Voy.* CHIARENZA.

CLARENCE (George, duc de), frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre. Accusé d'avoir sollicité la main de la duchesse Marie de Bourgogne sans le consentement d'Édouard, et dans l'espoir de s'affranchir d'une autorité qu'il supportait avec peine, il fut condamné à mort. Le malheureux prince, laissé libre sur le genre du supplice, se fit noyer dans un tonneau de vin de Malvoisie (1478).

CLARENDON, ville d'Angleterre (Wilts), à 7 kil. E. de Salisbury. On y voit les ruines d'un palais, jadis séjour favori de quelques rois d'Angleterre, et où Henri II fut forcé par ses barons de signer les *Constitutions* dites *de Clarendon*, qui restreignaient le pouvoir du clergé et la juridiction des tribunaux ecclésiastiques, 1164. Ces constitutions furent l'occasion d'une vive résistance de la part du clergé ayant à sa tête Thomas Becket.

CLARENDON (Édouard HYDE, comte de), magistrat et historien, né à Dinton, dans le Wiltshire, en 1608. Lors de la guerre civile, il servit le parti du roi et fut créé par Charles I chancelier de l'échiquier et membre du conseil privé. Après l'exécution de Charles I, il rejoignit le nouveau roi Charles II et fut chargé par lui à Dunkerque de négociations importantes. En 1657, Charles II le nomma grand-chancelier d'Angleterre ; à son rétablissement en 1660, il le confirma dans cette dignité et y ajouta le titre de comte de Clarendon. Le crédit dont il jouissait excita la jalousie des courtisans, et ils finirent par le faire disgracier. Quoiqu'il eût toujours administré avec intégrité et n'eût jamais eu en vue que le bien public, le roi, importuné de sa vertu rigide, le dépouilla de toutes ses places, et le parlement le bannit à perpétuité. Il se retira en France et mourut à Rouen en 1674. On a de lui : *Histoire de la rébellion*, depuis 1641 jusqu'au rétablissement de Charles II, publiée en 1702, 3 vol. in-fol., et 1717, 6 vol. in-8 ; traduite en français, La Haye, 1704, 6 vol. Cet ouvrage est un des morceaux d'histoire les plus estimés. Clarendon se trouvait étroitement allié à la famille royale, une de ses filles ayant épousé le duc d'York, depuis Jacques II, et étant devenue mère des princesses Marie et Anne, qui régnèrent.

CLARENS, hameau de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 4 kil. S. E. de Vevay.

CLARET, ch.-l. de cant. (Hérault), à 28 kil. N. de Montpellier ; 800 hab.

CLARISSES, ordre fondé par sainte Claire. *Voy.* CLAIRE.

CLARK (Jean), critique et moraliste, était maître d'école à Hull dans le Yorkshire, où il mourut en 1734. On a de lui : *Essai sur l'éducation des élèves des écoles* ; *Fondement de la morale*, et diverses éditions ou traductions de classiques latins. En morale, il faisait reposer la vertu sur le principe de l'amour de soi.

CLARKE (Samuel), théologien anglais, né à Norwich en 1675, mort en 1729, fut douze ans chapelain de l'évêque de Norwich ; devint en 1706 chapelain de la reine Anne, et en 1709 recteur de Saint-James. Il fut lié avec les savants de son temps, particulièrement avec Newton. Clarke est surtout connu par son *Traité de l'existence de Dieu et de la religion naturelle et révélée* (1704-6), traduit par Ricotier (Amsterdam, 1721, etc.) ; cet ouvrage se compose de sermons prononcés pour la fondation de Boyle (*Voy.* ce nom) ; l'auteur y combat avec force Spinosa et Hobbes : il veut n'employer que des arguments métaphysiques et des démonstrations *a priori*. Il publia en 1712 un traité de la *Trinité*, qui le fit passer pour anti-trinitaire et lui attira quelques difficultés. En 1716, il eut avec Dodwell, Collins et Leibnitz des disputes célèbres sur divers points de métaphysique et de religion, défendant en toute occasion les plus saines doctrines, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, le libre arbitre. On a publié en 1717 sa correspondance avec Leibnitz sur le temps, l'espace, la nécessité et la liberté. Clarke cultiva aussi les sciences et la philologie. On lui doit des traductions latines de la *Physique* de Rohault (1697), de l'*Optique* de Newton (1706), et d'excellentes éditions avec commentaires de *César* (1702), et d'*Homère* (1729) ; cette dernière a été continuée après sa mort par son fils. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-fol., Londres, 1742.

CLARKE (Jean), frère du précédent, se distingua aussi comme théologien : il fut curé à Norwich, chapelain du roi, doyen de Salisbury, et mourut en 1759. Il a publié avec de nouveaux développements le traité de King, *De l'Origine du mal* (1720).

CLARKE (Édouard-Daniel), voyageur anglais, né en 1767, mort en 1821, visita de 1799 à 1802 le Danemark, la Norwége, la Suède, la Laponie, la

Finlande, la Russie, la Crimée, la Circassie, l'Asie-Mineure, la Grèce et la Turquie. De retour, il donna la relation de ce voyage sous le titre de *Travels in various parts of Europe*, Londres, 1810-1819, 5 vol. in-4. Cet ouvrage a obtenu un succès mérité. Clarke était professeur de minéralogie à Cambridge; on lui doit de savants écrits sur cette science.

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, maréchal de France et ministre d'état, né en 1769, à Landrecies (Nord), était en 1793 général en chef de l'armée du Rhin. Il fut à cette époque suspendu de ses fonctions comme suspect; mais lors de l'élévation de Napoléon au trône, il rentra en faveur, fut admis dans l'intimité de l'empereur, et reçut en 1807 le portefeuille du ministère de la guerre. Lors de la restauration, il se rallia au nouveau monarque Louis XVIII, s'exila avec lui pendant les *cent-jours*, et reçut pour la 2e fois le porte feuille de la guerre (1815). En 1816 il obtint le bâton de maréchal de France, et mourut en 1818.

CLARKE (îles de), ainsi appelées du nom du voyageur Clarke. *Voy.* ALCIAT.

CLARY, ch.-l. de canton (Nord), à 16 kil. S. E. de Cambray; 1,300 hab.

CLASSICUS, général gaulois. *Voy.* CEREALIS.

CLASTIDIUM, auj. *Schiatezzo*, ville d'Italie, dans la partie N. E. de la Ligurie. Marcellus, général romain, y tua de sa main Viridomare, chef des Gaulois (222 av. J.-C.).

CLAUBERG (Jean), *Claubergius*, savant calviniste, né à Solingen en Westphalie l'an 1622, mort en 1665, enseigna la philosophie à Herborn et à Duisbourg et adopta les principes de Descartes. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4, Amsterdam, 1691. Le plus estimé est *Logica vetus et nova*, que l'auteur de la *Logique* de Port-Royal a mis à contribution.

CLAUDE, *Tiberius Drusus Claudius*, surnommé *Germanicus* et *Britannicus*, 4e empereur romain, fils de Drusus, né à *Lugdunum* (Lyon) 10 ans av. J.-C., fut élu par les soldats après la mort de Caligula, son neveu, l'an 41 de J.-C. Son règne commença sous d'heureux auspices; mais il se laissa bientôt gouverner par sa femme Messaline et par ses affranchis, qui commirent sous son nom toutes sortes de crimes et de déprédations. Après avoir longtemps toléré les monstrueuses débauches de Messaline, il la fit mettre à mort (48). Peu après il épousa Agrippine, sa nièce, qui prit sur lui un empire encore plus grand : elle lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son premier mari, Domitius Ænobarbus, et le détermina à désigner ce jeune prince pour son successeur au préjudice de Britannicus, son propre fils. Claude mourut l'an de J.-C. 54; on croit qu'il fut empoisonné par Agrippine. Sous son règne la Bretagne fut conquise en partie. Il était d'un caractère extrêmement faible, et dans un état voisin de l'imbécillité. Il laissa pourtant des écrits.

CLAUDE II, *Marcus Aurelius Claudius*, surnommé *le Gothique*, à cause de ses victoires sur les Goths, fut proclamé empereur par l'armée, à la mort de Gallien, l'an 268; défit le rebelle Aureolus, abolit plusieurs impôts, rendit aux particuliers les biens que leur avait ravis son prédécesseur, et vainquit les Goths, les Scythes et les Hérules. Il mourut en Pannonie après un règne de deux ans. Ce prince avait été, à juste titre, nommé *le Second Trajan*, tant à cause de sa valeur que de sa justice et de l'excellence de son caractère.

CLAUDE (saint), évêque de Besançon au VIIe siècle, appartenait à une des plus anciennes familles de Bourgogne et se distingua par ses vertus et son amour pour les lettres. Il mourut vers 697. Sa vie a été écrite par Chifflet, dans la Collection des Bollandistes, et par Boquet, Lyon, 1609, in-12. On le fête le 6 juin.

CLAUDE DE FRANCE, fille d'Anne de Bretagne et de Louis XII, roi de France, née en 1499, à Romorantin, morte en 1524, fut fiancée en 1506 au dauphin François de Valois (depuis François I), et l'épousa en 1514. Elle lui apporta en dot le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits sur le duché de Milan. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *Bonne Reine*.

CLAUDE (Jean), ministre protestant, né en 1619, à La Sauvetat près d'Agen, fut pasteur à Nîmes, à Montauban, et enfin, depuis 1666, à Charenton. Il eut diverses controverses avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et devint l'âme de son parti. Il fut forcé de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685), et mourut à La Haye en 1687. On a de lui, entre autres ouvrages, une réfutation du traité *de la Perpétuité de la Foi* d'Arnauld, et une relation d'une conférence qu'il avait eue avec Bossuet en 1678, devant Mlle de Duras; dans cet écrit il réfute la relation donnée par Bossuet : les deux adversaires s'attribuèrent chacun la victoire.

CLAUDE LE LORRAIN, paysagiste. *Voy.* LORRAIN (LE).

CLAUDIEN, *Claudius Claudianus*, poète latin, né vers l'an 365 à Alexandrie en Égypte, vint de bonne heure en Italie; s'attacha à Stilicon, premier ministre d'Honorius, et fut disgracié avec lui (408). Il jouit auprès de ses contemporains d'une telle réputation qu'ils l'égalèrent à Homère et à Virgile. Ce qui nous reste de lui ne justifie pas ces éloges outrés; on y admire une versification harmonieuse, facile, mais monotone; de grandes images, mais peu d'invention et de génie. Ses poésies se rapportent presque toutes aux événements de l'époque : ce sont des *Éloges de Stilicon*, des *Invectives contre Rufin et Eutrope*, le *Consulat d'Honorius*; on a aussi de lui un poëme épique, *l'Enlèvement de Proserpine*; c'est le plus estimé de ses ouvrages. Parmi les éditions de Claudien, on remarque celles de Barthius, Francfort, 1650; de J.-M. Gesner, Leipsick, 1759. Il a été traduit par Delatour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, et plus récemment par MM. Héguin-Deguerle et Trognon, dans la collection de Panckoucke, 1830, 2 vol. in-8.

CLAUDIEN-MAMERT. *Voy.* MAMERT.

CLAUDIOPOLIS ou BITHYNIUM, ville de l'Asie-Mineure, auj. BASTAN.

CLAUDIUS (Appius), décemvir, issu d'une famille illustre du pays des Sabins, se rendit odieux par son orgueil et sa tyrannie. Nommé décemvir l'an 451 av. J.-C. pour rédiger un code de lois, il conserva le pouvoir sans l'autorisation du peuple, commit toutes sortes d'injustices, fit assassiner le brave Sicinius Dentatus, et voulut enlever la jeune Virginie, que son père se vit contraint de poignarder pour la soustraire à ses violences. Après ce dernier coup, l'armée et le peuple se soulevèrent, abolirent le décemvirat, et Appius Claudius fut jeté en prison. Il s'y donna la mort (449 av. J.-C.).

CLAUDIUS CÆCUS (Appius), censeur l'an 311 av. J.-C., fit construire la *voie Appienne*, dont on admire encore aujourd'hui les restes; Rome lui dut aussi un aqueduc. Dans sa vieillesse il devint aveugle, d'où son surnom de *Cæcus*. Quand Pyrrhus envoya Cinéas à Rome pour traiter de la paix, Appius Claudius Cæcus se fit porter au sénat, et par un discours éloquent il fit rejeter les propositions du roi d'Épire.

CLAUDIUS PULCHER (Publius), consul l'an 249 av. J.-C., perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois, devant le port de Drépane. Asdrubal, qui commandait la flotte ennemie, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'auprès de Lilybée. On attribua les défaites de Claudius au mépris qu'il avait montré pour les augures; comme on lui annonçait, au moment de l'action, que les poulets sacrés ne man-

gealent pas : « Qu'on les jette à la mer, dit-il, afin qu'ils boivent, s'ils ne veulent pas manger. »

CLAUDIUS (Mathias), poëte allemand, né à Rheinfeld, près de Lubeck, en 1743, mort à Hambourg en 1815, a publié sous le nom d'*Asmus*, *messager de Wandsbeck*, un grand nombre de poésies et de chansons devenues populaires en Allemagne. Claudius est l'auteur du fameux chant du *Vin du Rhin* (*Rheinweinlied*) que l'on chante dans toutes les fêtes bachiques de l'Allemagne.

CLAUSENBOURG, ville de Transylvanie. *Voy.* KOLOSVAR.

CLAVENNA, auj. CHIAVENNA.

CLAVIER (Étienne), savant helléniste, né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1817, occupa plusieurs places dans la magistrature, et se fit remarquer par son indépendance dans le procès de Moreau. Il devint ensuite professeur au Collége de France, et entra en 1809 à l'Académie des Inscriptions. On a de lui une édition des *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites par Amyot, avec les notes de MM. Brottier et Vauvilliers, 1802-1806, 25 vol. in-8 ; une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8 ; une *Histoire des premiers temps de la Grèce*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, réimprimée avec d'importantes corrections en 1822, 3 vol. in-8 ; *Description de la Grèce*, traduite de Pausanias, avec le texte grec, 1814-1821, 6 vol. in-8, achevée par Coray et Courier.

CLAVIÈRE (Étienne), né à Genève en 1735, fut d'abord banquier. Chassé par les discordes civiles de sa ville natale, il vint à Paris, se lia avec Mirabeau, et fut nommé en 1792 ministre des finances. Après le 10 août, il devint membre du conseil exécutif ; mais il fut bientôt après arrêté sur la dénonciation de Robespierre, et décrété d'accusation. Pour se soustraire à l'échafaud, il se donna lui-même la mort (1793). On admirait son intégrité.

CLAVIGERO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers l'an 1720, a composé un ouvrage fort curieux sur l'histoire, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée avant et depuis l'invasion des Espagnols. Lors de la suppression de sa compagnie, il revint en Europe, se retira à Césène (États du Pape), et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico, etc.*, Césène, 1780, 4 vol. in-8.

CLAVIJO (don Joseph), littérateur espagnol, traducteur de Buffon et journaliste, eut à Madrid une liaison avec une sœur de Beaumarchais, et s'attira par-là avec le frère une affaire d'honneur qui fit beaucoup de bruit. Il mourut en 1806. On a plusieurs fois mis en scène l'aventure de Clavijo.

CLAVIUS (Christophe), jésuite, savant mathématicien, surnommé *l'Euclide du* XVIe *siècle*, né à Bamberg en 1537, mort à Rome en 1612, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Son principal ouvrage est l'*Explication du calendrier grégorien*, Rome, 1603.

CLAYE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 14 kil. O. de Meaux, sur le canal de l'Ourcq ; 1,000 hab. Toiles peintes, blanchisseries ; fours à chaux.

CLAYETTE (LA), ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 16 kil. S. de Charolles ; 1,000 hab. Étoffes de coton, tanneries. Patrie de Lamétherie, savant naturaliste.

CLAZOMÈNES, *Clazomenæ*, auj. *Vourla*, ville de Lydie (Ionie), dans une presqu'île dite *Ile de Clazomènes*, sur la côte, entre Smyrne et Téos. Patrie d'Anaxagore et d'Hermotime.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos en Éolie vers l'an 300 av. J.-C., était disciple de Zénon, fondateur du Portique, et lui succéda dans l'enseignement (264 av. J.-C.). Il vivait avec la plus grande sobriété, et travaillait, dit-on, la nuit à tirer de l'eau pour avoir le loisir de suivre pendant le jour les leçons de Zénon. Arrivé à une extrême vieillesse (80 ans selon les uns, 99 selon les autres), il se laissa mourir de faim. Il ne reste de lui que quelques fragments, et un *Hymne à Jupiter*, morceau admirable qui nous a été conservé par Stobée, et qui a été traduit en vers français par Louis Racine.

CLÉARQUE, général lacédémonien. Condamné à mort dans sa patrie pour avoir abusé du pouvoir à Byzance, où il avait été envoyé comme allié, il se retira en Perse, auprès du jeune Cyrus, et leva pour lui un corps auxiliaire de Grecs, avec lequel il remporta plusieurs avantages sur Artaxerce, roi de Perse. Après la bataille de Cunaxa, où Cyrus périt, Tissapherne, général d'Artaxerce, l'attira par trahison dans son camp et le tua (403 av. J.-C.). Il fut remplacé dans son commandement par Xénophon.

CLÉARQUE, tyran d'Héraclée dans le Pont, se souilla de toutes sortes de crimes et fut tué, après 12 années de règne, par Chion, philosophe platonicien, l'an 352 av. J.-C.

CLEGUEREC, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 kil. N. O. de Pontivy ; 3,659 hab.

CLÉLIE, jeune Romaine, ayant été livrée en ôtage à Porsenna, roi des Étrusques, qui assiégeait Rome, se sauva en traversant le Tibre à la nage au milieu d'une grêle de javelots, et rentra dans la ville (507 av. J.-C.). Les Romains crurent devoir la renvoyer à Porsenna ; mais ce roi, admirant son courage, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché.

CLELLES, ch.-l. de canton (Isère), à 48 kil. S. de Grenoble ; 700 hab.

CLEMANGES. *Voy.* CLÉMENGES.

CLÉMENCE ISAURE. *Voy.* ISAURE.

CLEMENCET (dom Charles), savant bénédictin, né en 1703 à Painblanc, près d'Autun, mort à Paris en 1778. On lui doit *l'Art de vérifier les dates* (Paris, 1750, in-4), ouvrage qui depuis a été étendu et continué par Dom Franç. Clément ; une *Histoire de Port-Royal*, 1755, 10 vol. in-12, etc. Il a aussi travaillé à la *Collection des décrétales des papes* et à l'*Histoire littéraire de France* (10e et 11e volumes).

CLÉMENGES (Matth.-Nicolas DE), écrivain du XIVe siècle, en latin *Clemangius*, ou *de Clemangiis*, ainsi nommé du nom d'un village de Clémenges ou Clamenges en Champagne, où il était né, embrassa l'état ecclésiastique ; il remplissait en 1393 la place de recteur de l'Académie de Paris. Clémenges fut pendant quelque temps secrétaire de l'antipape Benoît XIII ; soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée par ce dernier contre Charles VI, roi de France, qui avait refusé de reconnaître ce faux pontife, il fut forcé de s'expatrier et passa plusieurs années en Toscane. Cependant il rentra en France et y recouvra ses bénéfices. Il mourut vers 1435, après le concile de Bâle. Ses œuvres, publiées par Lydius, Leyde, 1613, in-4, renferment différents traités sur des matières ecclésiastiques, entre autres *Sur l'état de corruption de l'Église*, *Sur la simonie*, *Sur les annates* ; des *Lettres* adressées à des prélats, à des cardinaux et à Henri V, roi d'Angleterre.

CLÉMENT (saint), d'Alexandrie, docteur de l'Église au IIe siècle, était né dans le paganisme, et fut d'abord philosophe platonicien. Il fut converti par saint Pantène et le remplaça dans les fonctions de catéchiste ou instituteur de l'école chrétienne d'Alexandrie. Il fut forcé en 202 par la persécution de Septime-Sévère d'abandonner son école ; mais il revint quelques années après à Alexandrie pour y reprendre ses fonctions ; il y mourut en 217. Il unissait la philosophie platonicienne à la religion, et faisait servir la première d'introduction à la seconde. Il reste de lui une *Exhortation aux Gentils*, un livre intitulé *Stromates* (tapisseries), recueil de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques (ouvr. rédigé sans méthode et sans suite) ; le *Pédagogue*, traité de morale. La meilleure édition de ses œuvres est celle de J. Potter, grec-latin, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.

Nicolas Fontaine en a traduit en français quelques morceaux, 1696, 1 vol. in-8.

CLÉMENT I (saint), pape, succéda, selon les uns à saint Lin en 67, selon les autres à saint Anaclet, vers 91 ; il avait été disciple de saint Pierre. On croit qu'il subit le martyre. On a de lui une *Épître aux Corinthiens* (dans les *Epistolæ Patrum* de Frey, Bâle, 1742). On le fête le 23 novembre.

CLÉMENT II, Suidger, Saxon, évêque de Bamberg, fut élu pape au concile de Sutri convoqué par Henri-le-Noir en 1046, et mourut en 1047.

CLÉMENT III, Paulin Scolaro, Romain, évêque de Préneste, élu pape après Grégoire VIII en 1187, mourut en 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins.

CLÉMENT III, antipape. *Voy.* GUIBERT.

CLÉMENT IV, Guido Fulcodi ou de Foulques, né à Saint-Gilles sur le Rhône, avait été d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, puis secrétaire de saint Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal-évêque de Sabine et légat en Angleterre ; enfin on l'élut pape à Pérouse (1265). Il mourut à Viterbe en 1268. Le trône pontifical ne changea point ses mœurs : il était modeste, doux et désintéressé. Il signa avec saint Louis la Pragmatique Sanction, qui mit un terme aux différends qui régnaient entre Rome et la France.

CLÉMENT V, Bertrand de Got, né à Villandrand, archevêque de Bordeaux en 1300, fut élu pape à Pérouse en 1305, et mourut en 1314. Il transporta la résidence des papes de Rome à Avignon, se montra très favorable à Philippe-le-Bel qui avait beaucoup contribué à son élection, modifia en faveur de ce prince les bulles lancées contre lui par Boniface VIII, et tint un concile général à Vienne en 1310 pour le jugement des Templiers. On a de Clément V des constitutions, dites *Clémentines*, Mayence, 1460, qui font partie du droit canonique. On accuse ce pape de mœurs licencieuses.

CLÉMENT VI, Pierre Roger, natif du Limousin, docteur de Paris, élu pape en 1342, mort en 1352, avait été bénédictin, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Il défendit les intérêts de l'Église, et s'efforça d'étendre le pouvoir temporel des papes ; il réduisit le retour périodique du jubilé de 100 ans à 50. Il était savant et avait une mémoire prodigieuse. Ce pape résida à Avignon : il se refusa aux sollicitations des habitants de Rome qui, ayant Rienzi à leur tête, vinrent le prier de revenir à Rome.

CLÉMENT VII, Jules de Médicis, cousin de Léon X, fut élu pape après la mort d'Adrien VI, en 1523, et mourut en 1534. Il se ligua avec François I, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre l'empereur Charles-Quint. Cette ligue, appelée *Sainte*, parce que le pape en était le chef, ne lui attira que des infortunes. Il fut assiégé dans Rome par l'armée de ce prince que commandait le connétable de Bourbon (1527), fut détenu 7 mois, et ne put se sauver qu'à la faveur d'un déguisement. Clément VII excommunia en 1534 Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait répudié Catherine d'Aragon, et devint par-là cause du schisme qui sépara pour toujours l'Angleterre de l'église romaine.

CLÉMENT VII, antipape. *Voy.* ROBERT DE GENÈVE.

CLÉMENT VIII, Hippolyte Aldobrandini, né à Fano dans l'État ecclésiastique, fut élu en 1591 et mourut en 1605 à 69 ans. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et la science dans l'Église, condamna les duels, donna l'absolution au roi de France Henri IV lors de sa conversion, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église, et contribua beaucoup à la paix de Vervins (1598). Il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, Du Perron, et plusieurs autres grands hommes. C'est sous son pontificat que commença la fameuse querelle de la grâce, à propos d'un ouvrage de Molina ; mais il ne voulut rien décider sur les points en litige.

CLÉMENT VIII, antipape. *Voy.* GILLES MUNOZ.

CLÉMENT IX, Jules Rospigliosi, d'une famille de Pistoie en Toscane, né en 1599, élu en 1667, mort en 1669 à 71 ans, gouverna sagement l'Église, et travailla à réunir les princes chrétiens et à procurer des secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie ; mais il ne put empêcher la perte de cette importante place. Il termina la fameuse affaire de la signature du *Formulaire* par un accord qui reçut le nom de *paix de l'Église* (1668).

CLÉMENT X, Émile Altieri, fut élu en 1670, à l'âge de 80 ans, après une vacance de plusieurs mois occasionnée par les intrigues des cardinaux, et mourut en 1676. Son grand âge l'empêcha de rien faire par lui-même ; le gouvernement fut abandonné au cardinal Antoine Paluzzi.

CLÉMENT XI, J.-Fr. Albano, né à Pésaro en 1649, élu en 1700, mort en 1721, à 72 ans, excita de nouveaux troubles dans l'église de France en confirmant la condamnation des cinq fameuses propositions de Jansénius par la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, et en donnant la fameuse constitution *Unigenitus* qui condamnait 101 propositions du P. Quesnel.

CLÉMENT XII, Laurent Corsini, élu en 1730, mort en 1740, à 88 ans, diminua les impôts, punit ceux qui avaient prévariqué dans leurs emplois sous le pontificat précédent, et gouverna l'Église avec sagesse.

CLÉMENT XIII, Charles Rezzonico, né à Venise en 1693, fut élu pape en 1758 et mourut en 1769. Les Jésuites ayant été expulsés du Portugal, de France, d'Espagne et de Naples, il fit de vains efforts pour les soutenir. Il perdit en 1768 le comtat d'Avignon et la principauté de Bénévent, pour avoir élevé d'injustes prétentions sur les états de Parme.

CLÉMENT XIV, Laurent Ganganelli, né en 1705 dans le duché d'Urbin, succéda en 1769 à Clément XIII, et fut élu par l'influence de la France. D'un caractère conciliant, il vécut en bonne harmonie avec les cours de l'Europe, renonça aux prétentions qu'avait élevées son prédécesseur sur le duché de Parme, et recouvra Avignon et Bénévent qui avaient été enlevés à Clément XIII. Pressé par plusieurs princes de décider du sort des Jésuites, il rendit en 1773, après plusieurs années d'un mûr examen, le fameux bref qui prononça leur suppression. Il mourut peu de mois après, au commencement de 1774. On soupçonna qu'il avait été empoisonné. Caraccioli a donné une *Vie de Clément XIV* en français, Paris, 1775, avec un recueil de *Lettres* qu'il attribue à ce pape ; mais ces lettres n'ont aucune authenticité.

CLÉMENT (Jacques), religieux dominicain, assassina Henri III en 1589. Il fut massacré sur-le-champ. Ce fanatique, qui n'avait que 25 ans, était l'instrument des Ligueurs ; on le regarda comme un martyr, et le pape Sixte V fut sur le point de le canoniser.

CLÉMENT (dom François), savant bénédictin, né à Bèze près de Dijon en 1714, mort à Paris en 1793, continua l'*Histoire littéraire de la France* (11ᵉ et 12ᵉ vol.), ainsi que le *Recueil des historiens de France* de dom Bouquet (12ᵉ et 13ᵉ vol.) ; puis s'occupa de réviser et de compléter l'*Art de vérifier les dates après J.-C.*, qu'avait publié Clémencet en 1750 ; il donna cette nouvelle édition en 1770, 1 seul vol. in-fol. : mais mécontent de ce travail, il le refondit tout entier et le porta à 3 vol. in-fol. qui parurent en 1783, 84, 87. Cet ouvrage, qui fait autorité en chronologie, est un des plus beaux monuments du XVIIIᵉ siècle. Il a été réimprimé par de Saint-Alais, en 18 vol. in-8, 1818, et continué jusqu'à nos jours par MM. Julien de Courcelles, Fortia d'Urban, etc., 15 vol. in-8, 1821-33. Dom Clément préparait un travail semblable sur l'*Art de vérifier les dates avant*

J.-C., lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie. Ce second ouvrage a été publié en 1820, 5 vol. in-8. Il est bien moins estimé que le précédent.

CLÉMENT (J.-Marie-Bernard), critique, connu par son âpreté et surnommé par Voltaire *l'Inclément*, né à Dijon en 1742, mort à Paris en 1812, fut d'abord professeur à Dijon, puis se livra tout entier à la polémique littéraire: il attaqua sans ménagement Voltaire, qui en revanche l'accabla d'injures. Ayant écrit contre Saint-Lambert, celui-ci se vengea en le faisant emprisonner. Ses principaux ouvrages sont: *Observations sur les Géorgiques de Delille*, *sur les Saisons de Saint-Lambert*, etc., 1 vol. in-8, Genève, 1771; *Lettres à Voltaire*, 1773-76: *De la Tragédie; Essai sur la manière de traduire les poëtes en vers*, 1784; *Satires*, 1786. Il a rédigé le *Journal littéraire*, 1796, et quelques autres écrits périodiques. On lui doit aussi des traductions de quelques fragments de Cicéron, 1786; des *Amours de Leucippe et Clitophon* d'Achilles Tatius, 1800, et une imitation en vers de *la Jérusalem délivrée*, 1800.

CLÉMENT DE RIS (Dominique, comte), né à Paris en 1750, mort en 1837, exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé en 1792 membre du directoire du département d'Indre-et-Loire, fit ensuite partie du comité qui réorganisa l'instruction publique en France, et devint sénateur en 1800. A cette époque il fut enlevé dans ses terres par un parti de Chouans, et ne recouvra la liberté qu'après 19 jours de captivité; les motifs de cet enlèvement sont restés inconnus. Il fut nommé pair en 1814.

CLEMONT ou CLEFMONT, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 27 kil. E. de Chaumont; 400 hab.

CLÉNART ou KLEINHARTS (Nic.), linguiste, né en 1495 dans le Brabant, enseigna le grec et l'hébreu à Louvain; puis passa en Espagne, fut professeur à Salamanque, et mourut à Grenade en 1542. On a de lui, sous le titre d'*Institutiones linguæ græcæ*, Louvain, 1530, une grammaire grecque qui a longtemps été classique avant celle de Furgault. Clénart savait l'arabe et avait été en Afrique exprès pour l'apprendre. On a aussi de lui un Recueil de *Lettres*, en latin, Anvers, 1566.

CLÉOBIS et BITON, frères argiens. Ils traînèrent un jour au temple de Junon le char de leur mère Cydippe, prêtresse de la déesse, parce que les bœufs tardaient à venir; Cydippe, ravie de leur piété, pria la déesse de leur accorder en récompense ce qui leur serait le plus avantageux: quand elle sortit du temple, elle les trouva endormis pour toujours dans les bras l'un de l'autre.

CLÉOBULE, de Lindos, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Evagoras, roi de Rhodes, succéda à son père dans le gouvernement de l'île de Rhodes, et mourut à 70 ans, vers l'an 560 av. J.-C. Ses maximes étaient: « De la mesure en tout. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc.»

CLÉOMBROTE. On compte trois rois de Sparte de ce nom: le 1er (480-479) ne régna que comme tuteur de son neveu Plistarque.—Le 2e (380-371) fit la guerre aux Thébains et périt à la bataille de Leuctres, gagnée par Epaminondas. — Le 3e (259-239) prit la place de son beau-père, Léonidas II, qu'il avait fait déposer; il fut lui-même détrôné par ce même Léonidas.

CLÉOMÈDE, savant grec que l'on place au 1er siècle av. J.-C., est auteur d'un traité d'astronomie, intitulé: *Cyclice theoria* ou *Meteora*, publié en grec à Paris, 1539, in-4, et avec une traduction latine, par Rob. Balforeus, Bordeaux, 1605. Il y plaçait le soleil au centre du monde.

CLÉOMÈNE, nom de trois rois de Sparte. Le 1er (519-491 av. J.-C.) et le 2e (370-309) sont peu connus; le 3e a joué un grand rôle. Il monta sur le trône l'an 238 av. J.-C.; ce prince opéra une révolution à Sparte dans le but de rétablir les institutions de Lycurgue. Il égorgea les éphores qui s'y opposaient, détruisit le sénat, fit un nouveau partage des terres, abolit les dettes et bannit le luxe. Il fit la guerre aux Achéens, et remporta d'abord sur eux de grands avantages; mais Aratus, leur chef, ayant appelé Antigone à son secours, Cléomène fut vaincu (222); il se réfugia en Egypte pour y solliciter des secours; le roi Ptolémée Philopator, qui le craignait, le fit jeter en prison, et il se vit forcé de se donner la mort, l'an 219.

CLÉOMÈNE, habile sculpteur, qui vivait vers l'an 180 av. J.-C., a produit la *Vénus* dite *de Médicis*, que l'on admire encore aujourd'hui à Florence.

CLÉON, orateur et général athénien, qui avait d'abord été corroyeur, acquit un grand ascendant sur le peuple en le flattant. Il fit la guerre aux Lacédémoniens, prit Torone et remporta quelques autres avantages; mais il fut vaincu par Brasidas et périt devant Amphipolis (422 av. J.-C.). Aristophane l'a mis en scène dans *les Chevaliers*.

CLÉONES, *Cleonæ*, ville de l'Argolide, au N., entre Argos et Corinthe. C'est aux environs de cette ville qu'Hercule tua le lion de Némée. — Cléones formait un état particulier.

CLÉONYME, fils du roi de Sparte Cléomène II, ayant été exclu du trône, s'empara de Tarente, puis tâcha, avec le secours de Pyrrhus, de s'emparer de Sparte (273 av. J.-C.), mais il échoua.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre-le-Grand, épousa Alexandre, roi d'Epire. Devenue veuve, elle fut recherchée, après la mort de son frère, par plusieurs généraux macédoniens; elle allait épouser Ptolémée Lagus, roi d'Egypte, quand Antigone la fit mettre à mort (308 av. J.-C.).

CLÉOPATRE, reine de Syrie, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Egypte. Elle épousa d'abord l'usurpateur Alexandre Bala (149 av. J.-C.), puis Démétrius Nicanor, qui la répudia pour épouser Rodogune, fille d'un roi des Parthes. Elle offrit alors sa main et sa couronne à Antiochus, frère de Démétrius, et se défit de ce dernier. Elle fit ensuite poignarder Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de Démétrius, parce que ce prince, devenu majeur, voulait monter sur le trône. Ce meurtre ayant soulevé le peuple, Cléopâtre l'apaisa en couronnant Antiochus (VIII), son 2d fils. Bientôt elle chercha aussi à se défaire de celui-ci; mais ce prince, qui était toujours en garde contre ses artifices, l'obligea de boire le poison qu'elle avait préparé pour lui (120 av. J.-C.). C'est cette Cléopâtre qui a fourni à Corneille le sujet de sa tragédie de *Rodogune*.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, célèbre par sa beauté et par ses crimes, était fille de Ptolémée Aulète; elle épousa Ptolémée Denys son frère, et régna d'abord avec lui (52 av. J.-C.). Ayant été chassée du trône peu après, elle se fit rétablir (47) par César, épris de ses charmes. Après la mort du dictateur, Antoine la manda à Tarse pour qu'elle eût à répondre à quelques accusations; mais il en devint éperdument amoureux et répudia pour l'épouser Octavie, sœur d'Octave: il lui donna même (en 33) quelques-unes des provinces romaines d'Orient. Cette conduite fit éclater la guerre entre Octave et Antoine. Après la bataille d'Actium, Antoine vaincu ayant été réduit à s'arracher la vie, Cléopâtre, qui avait essayé vainement de séduire le vainqueur, et qui craignait de tomber vivante en son pouvoir, se donna la mort en se faisant piquer au bras par un aspic, l'an 30 av. J.-C. Elle avait 39 ans. En elle finit la dynastie des Lagides. L'Egypte fut, depuis cette époque, réduite en prov. romaine. Cette princesse n'était pas moins remarquable par son esprit que par sa beauté. Cléopâtre a fourni à La Calprenède et à d'autres écrivains la matière de plusieurs romans.

CLÉOPATRIS, ville d'Egypte, auj. SUEZ.

CLÈRES, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 16 kil. N. de Rouen ; 500 hab.

CLERFAYT (le comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, né dans le Hainaut en 1733, mort en 1798, s'était déjà distingué dans la guerre de sept ans et dans celle contre les Turcs en 1788 et 1789, lorsqu'en 1792 il fut mis à la tête d'un corps de 12,000 Autrichiens pour attaquer la France de concert avec l'armée prussienne. Il entra en Champagne, s'empara de Stenay, et fit une savante retraite après la bataille de Jemmapes. En 1793, il fit lever le siége de Maëstricht, et décida le succès de la bataille de Nerwinde. Enfin, en 1795, il mit le sceau à sa gloire en forçant successivement trois armées françaises à se retirer devant lui, et en délivrant Mayence assiégée par l'une d'elles.

CLERMONT, ch.-l. d'arr. (Oise), sur une hauteur, près de la Bresche, à 61 kil. N. de Paris ; 3,235 hab. Tribunal de 1re instance. Vieux château qui sert auj. de maison de détention. Fabriques de toiles dites de Hollande et demi-Hollande. Brûlée par les Anglais en 1415 et reprise encore par eux en 1434. — Cette ville était jadis la capitale d'un comté qui date de 1054 et qui a eu quatre dynasties de comtes. La première s'éteignit en 1191, la seconde en 1218, la troisième en 1250 : celle-ci se composa de Philippe de Hurepel, seigneur capétien, et de Jeanne sa fille ; la quatrième commence avec Robert, comte de Clermont, 6e fils de saint Louis, et chef de la maison de Bourbon, qui fut investi de ce comté en 1269. La postérité de Robert a joui de ce fief jusqu'au connétable de Bourbon, sur lequel il fut confisqué par François I pour être réuni à la couronne. Le comté de Clermont fut depuis joint à l'apanage de la branche de Bourbon-Condé. — L'arr. de Clermont a 8 cant. (Breteuil, Crèvecœur, Froissy, Liancourt, Maignelay, Mouy, Saint-Just-en-Chaussée, plus Clermont), 178 comm. et 89,837 hab.

CLERMONT, ville des États-Unis, état de New-York, comté de Columbia, à 7 kil. de la rive gauche de l'Hudson, à 70 kil. d'Albany. Célèbre par une bataille gagnée en 1780 par lord Cornwallis, général anglais, sur les Américains commandés par le baron de Kalb, qui périt dans l'action.

CLERMONT-DE-LODÈVE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 14 kil. S. E. de Lodève ; 6,582 hab. Belle église de Saint-Paul (qui date du XIIIe siècle) ; fabriques de draps londrins pour le Levant, vert-de-gris, tanneries ; commerce d'eaux-de-vie, etc.

CLERMONT-EN-ARGONNE, ch.-l. de cant. (Meuse), près de l'Aire, à 24 kil. S. O. de Verdun ; 1,600 hab. Commerce de bois, fers, clouterie. Ancienne place forte, démantelée après 1648. — Cette ville était avant 1789 ch.-l. du Clermontais, petit pays de France qu'on joignait tantôt à l'Argonne, tantôt au Barrois. Il avait pour places principales : Clermont, Vienne et Varenne. Le Clermontais fut donné d'abord à l'église de Verdun par Othon I, puis régi au nom de cette église par des châtelains qui se rendirent bientôt indépendants. Thibaut, comte de Bar, et ses descendants, le possédèrent ensuite, d'abord comme fief de l'église de Verdun (1204-1564), puis comme fief immédiat de l'empire (1564-1641). A cette époque, Clermont-en-Argonne fut cédé à la France en même temps que Dun, Jametz et Stenay.

CLERMONT-EN-DAUPHINÉ, bourg de l'anc. Dauphiné, domaine de la maison de Clermont-Tonnerre (auj. dans le dép. de l'Isère). *Voy.* MONESTIER-DE-CLERMONT.

CLERMONT-FERRAND, *Nemossus*, *Nemetum* et *Augustonemetum* des anciens, *Clarus Mons* au moyen âge, ch.-l. du dép. du Puy-de-Dôme, à 382 kil. S. de Paris ; 32,427 hab. Évêché fondé au IIIe siècle par saint Austremoine ; trib. de 1re instance et de commerce ; académie universitaire ; collége royal ; sociétés savantes et littéraires. Commerce de toiles, filatures de coton et de chanvre, raffineries de salpêtre, tanneries, corroieries ; fromages, confitures sèches, etc. Clermont se compose de deux villes jadis distinctes, Clermont et Mont-Ferrand : elles n'ont été réunies que sous Louis XII. Belle cathédrale non terminée ; plusieurs belles places ; bibliothèque publique, etc. — Clermont était jadis la capit. des *Arverni* ; elle fut considérablement agrandie par Auguste qui lui donna le nom d'*Augustonemetum*. Détruite plus tard, ses habitants la rebâtirent et lui donnèrent le nom du château qui la défendait (*Clarus Mons*) ; elle devint alors la capitale de l'Auvergne et suivit les destinées de ce pays (*Voy.* AUVERGNE). Elle fut réunie à la couronne par Philippe-Auguste. Cette ville est la patrie de Pascal, Thomas, Chamfort, d'Assas, etc. Il s'y tint un assez grand nombre de conciles (535, 549, 587, 1095, 1110, 1124, 1130) ; dans celui de 1095, le pape Urbain II prêcha la première croisade. Charles V convoqua à Clermont, en 1374, les états-généraux de la langue d'Oc. — L'arr. de Clermont a 14 cant. (Billom, Bourg-Lastic, Herment, Pont-du-Château, Rochefort, St-Amand-Tallende, Saint-Dier, Vertaizon, Veyre-Monton, Vic-le-Comte, plus Clermont qui compte pour quatre), 106 comm. et 175,910 hab.

CLERMONT (Robert, comte de), 6e fils de saint Louis, né en 1256, mort en 1318, épousa, en 1272, Béatrix, héritière de Bourbon, et devint ainsi chef d'une nouvelle maison de Bourbon, celle qui depuis Henri IV régna sur la France.

CLERMONT (Louis DE BOURBON-CONDÉ, comte de), né en 1709, mort en 1770. Tonsuré à l'âge de 9 ans, et doté de plusieurs abbayes, il obtint, en 1733, une dispense du pape qui lui permettait de suivre la carrière des armes sans renoncer à ses bénéfices. Il fut reçu à l'Académie Française en 1754 sans aucun titre littéraire ; sa nomination donna lieu à une foule d'épigrammes et de plaisanteries. En 1758, ayant remplacé le maréchal de Richelieu à l'armée de Hanovre, il fit les plus grandes fautes et compromit le succès de toute la campagne. Il se retira dès lors dans ses domaines, et ne reparut plus à la cour.

CLERMONT-TONNERRE (maison DE). Les comtes de cette maison remontent à Sibaud, seigneur de Clermont en Dauphiné, qui vivait au commencement du XIIe siècle et qui défendit le pape Calixte II contre l'antipape Maurice Bourdin (Grégoire VIII). Ils acquirent le comté de Tonnerre par le mariage de Bernardin de Clermont, vicomte de Tallart, avec Anne de Husson, héritière du comté de Tonnerre, en 1496 ; le comté fut érigé en duché par Charles IX en 1571. Cette maison s'est divisée en plusieurs branches : celles qui existent encore aujourd'hui, outre la branche aînée, sont les Clermont-Tonnerre-*Thoury*, les Clermont-*Montoison* et les Clermont-*Mont-Saint-Jean*. Les principaux personnages qui ont illustré la maison de Clermont-Tonnerre sont :

CLERMONT-TONNERRE (François DE), évêque et comte de Noyon, né en 1629, mort en 1701 ; il était conseiller d'état, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et membre de l'Académie (1694). Il est un des fondateurs du prix de poésie que l'Académie Française propose tous les ans ; il a fait imprimer lui-même plusieurs ouvrages.

CLERMONT-TONNERRE (Gaspard, marquis de), doyen des maréchaux de France, né en 1688, mort en 1781, se distingua à l'armée de Bohême en 1741, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg ; commanda l'aile gauche à la bataille de Fontenoy, et eut sous ses ordres 32 escadrons à celle de Lawfeld.

CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), petit-fils du précédent, né en 1747, fut nommé en 1789 député de la noblesse de Paris aux états-généraux ; il fonda avec Malouet un club sous le nom de *club des Amis de la monarchie* et rédigea avec Fontanes le *Journal des Impartiaux*, qui n'eut pas une longue durée. Il présida deux fois l'assemblée, et y fit adopter

des mesures sages. Il périt victime de ses opinions monarchiques; il fut massacré par la populace dans la journée du 10 août 1792. Ses *Opinions* ont été recueillies et imprimées en 1791, 4 vol. in-8.

CLERMONTAIS. *Voy.* CLERMONT-EN-ARGONNE.

CLERSELLIER (Claude), cartésien, né à Paris en 1614, mort dans cette ville en 1684, a été l'éditeur et le traducteur de plusieurs des ouvrages de Descartes, spécialement de ses *Lettres*, Paris, 1667. Il eut pour gendre Rohault.

CLERVAL, ch.-l. de canton (Doubs), à 10 kil. E. de Baume-les-Dames: 1,200 hab. Fondée par l'empereur Othon de Souabe en 1195.

CLÉRY (NOTRE-DAME-DE-), ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. S. O. d'Orléans: 2,500 hab.

CLÉRY, valet de chambre de Louis XVI, montra à son maître au milieu de ses malheurs une inviolable fidélité. Cléry rejoignit la famille royale en 1794, fut employé par elle dans différentes missions, et mourut à Vienne en 1809. On a de lui un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, Londres, 1798, in-8; la meilleure édition est celle qui se trouve dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution française*.

CLESIUS, riv. de la Gaule Cisalpine, auj. CHIESE.

CLET (saint). *Voy.* ANACLET.

CLEVELAND, ville de l'Ohio aux États-Unis, sur le lac Érié, à l'embouchure de la Cuyahoga; très commerçante.

CLÈVES, *Clivia* en latin moderne, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 19 kil. S. E. de Nimègue: 7,400 hab. On y remarque le palais du gouverneur, le jardin royal, la tour du Cygne. École de médecine, synagogue, etc. — Cette ville est très ancienne; elle fut détruite par les Normands au IX[e] siècle; rebâtie peu de temps après, elle devint le ch.-l. du comté (depuis duché) de Clèves. Sous l'empire, elle appartint à la France, et fut de 1794 à 1814 ch.-l. de sous-préfect. dans le dép. de la Roër.

CLÈVES (duché de), ancien état immédiat de l'empire d'Allemagne, le long de la Meuse et du Rhin, entre l'évêché de Münster à l'E., le Brabant à l'O., la Gueldre au N. O. et au N., le duché de Berg au S. Il faisait partie du cercle de Westphalie, et se subdivisait en 3 cercles particuliers, Clèves, Wesel, Emmerich. Villes principales: pour le premier, Clèves (ch.-l. général), Calcar, Cranenburg, Gennep; pour le deuxième, Dinslacken, Duisbourg, Wesel, Xanten; pour le troisième, Emmerich, Rees, Sevenaer. — Le pays de Clèves porta d'abord le titre de comté. Jean, dernier comte de la première maison de Clèves, mourut en 1368 et sa nièce Marguerite porta le comté à Adolphe V, comte de la Marck, en qui commence la deuxième dynastie des comtes de Clèves, ou dynastie des Clèves-et-la-Marck. Celle-ci fit ériger Clèves en duché (1417) par l'empereur Sigismond, et y réunit les duchés de Berg et de Juliers, le comté de Ravensberg, les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal, Breskesand. Elle posséda même la Gueldre pendant 5 ans (1538-1543). Elle s'éteignit en 1609 dans la personne de Jean-Guillaume III. Sa succession, composée des 8 états nommés ci-dessus, est fameuse dans l'histoire sous le nom de succession de Juliers (*Voy.* JULIERS). Les traités de Dusseldorf, 1624, et de Dorsten, 1666, donnèrent à Sigismond, électeur de Brandebourg, qui avait épousé la princesse Anne, nièce du dernier duc, presque tout le duché de Clèves, la Marck, Ravensberg; le reste échut au comte palatin de Neubourg. Cet état de choses dura jusqu'à 1794, époque à laquelle la France conquit le duché, qui alors entra dans le département de la Roër. Rendu en 1814 à la maison de Brandebourg, il devint la régence de Clèves, dans la province prussienne de Clèves-et-Berg. Auj. aucune grande division des États prussiens ne porte le nom de Clèves.

CLÈVES (régence de), naguère une des 3 parties de la prov. de Clèves-et-Berg, est réunie auj. à la régence de Dusseldorf, une des cinq de la province Rhénane, dans les États prussiens.

CLÈVES-ET-BERG ou CLÈVES-JULIERS-BERG (prov. de), une des trois prov. du grand-duché prussien du Bas-Rhin, comprenait les deux duchés et le comté qu'indique son nom et se divisait en trois régences, Cologne, Dusseldorf, Clèves. Auj. que le grand-duché du Bas-Rhin n'existe plus, la prov. de Clèves-et-Berg et celle du B.-Rhin réunies forment la prov. Rhénane. (*Voy.* ces mots).

CLICHIENS. On appelait ainsi les membres d'un parti qui désirait le retour de la royauté et qui avait formé, après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), une réunion politique qui s'assemblait à Clichy. Ce parti fut renversé par le Directoire dans la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

CLICHY-LA-GARENNE, commune de France (Seine), à 7 kil. N. O. de Paris: 3,605 hab. Ancien château, où se tint un concile en 636, et où le roi Jean institua l'ordre de l'Étoile en 1351; église construite en 1612 par saint Vincent de Paul. Rendez-vous du parti dit *clichien* dans la révolution. Produits chimiques; blanchisseries.

CLIFFORD (George), comte de Cumberland, né dans le Westmoreland en 1558, mort en 1605, fut un des favoris de la reine Élisabeth. Il servit dans la marine anglaise, arma plusieurs bâtiments à ses frais, contribua à la destruction de l'*invincible Armada*, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. Il fut l'un des pairs qui condamnèrent à mort Marie Stuart. — Un autre Clifford (George), jurisconsulte hollandais, s'est fait un nom comme botaniste; il avait réuni à Hartecamp la plus belle collection de fleurs qui existât de son temps. Il fut le protecteur de Linné.

CLIFFORD, groupe d'îles de l'archipel de Corée. *Voy.* CORÉE.

CLIFTON, beau village d'Angleterre (Glocester), près de l'Avon, à 7 kil. O. de Bristol. Eaux thermales, sites pittoresques, air salubre et chaud, qui ont valu au village le nom de *Montpellier de l'Angleterre*: 6,981 hab. en 1811; 12,400 en 1835.

CLIMAQUE (saint JEAN), docteur de l'Église, né en Palestine vers 525, mort en 605, se consacra à la vie solitaire et passa 59 ans dans les déserts du mont Sinaï. Il a laissé des œuvres mystiques, imprimées en grec et en latin, Paris, 1653. Son principal ouvrage est le *Climax* ou *Échelle du Ciel*, traduit en français par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688. C'est de cet ouvrage qu'il a tiré le surnom de *Climaque*.

CLINTON, nom de plusieurs communes des États-Unis, dont la principale est située dans l'état de New-York, à 95 kil. S. d'Albany; 6,700 hab.

CLINTON (sir Henry), général anglais. Après avoir servi dans la guerre d'Amérique (1775), sous Burgoyne et Howe, il commanda en chef. Il entra à New-York et s'empara de Rhode-Island et de Charlestown; mais il éprouva ensuite des revers et fut rappelé (1781). Il mourut en 1795 à Gibraltar, dont il avait été nommé gouverneur. Il a publié en 1784 des *Réflexions sur l'histoire de la guerre d'Amérique*.

CLINTON (George), vice-président des États-Unis d'Amérique, né en 1739, mort en 1812. Élu membre de l'assemblée coloniale de 1773, il s'opposa aux prétentions du gouvernement anglais, et siégea au congrès, 1775; il prit les armes avec le titre de brigadier, fit avec succès contre Henry Clinton une guerre défensive, et l'empêcha de se réunir à Burgoyne. En 1777 il fut nommé gouverneur de l'état de New-York, et pendant 30 ans travailla avec succès au bien-être de cette province. En 1804 il fut élu vice-président des États-Unis et président du sénat.

CLIO, une des neuf Muses, préside à l'histoire. Elle a pour attributs une couronne de lauriers, une

trompette qu'elle porte de la main droite, et un rouleau de papier qu'elle tient de la main gauche.

CLISSA, *Andetrium*, en allemand *Clutz*, c.-à-d. *clef*, forteresse des États autrichiens (Dalmatie), à 9 kil. N. E. de Spalatro; 1,300 hab. Souvent prise et reprise par les Turcs et les Vénitiens.

CLISSON, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), sur la Sèvre Nantaise, à 26 kil. S. E. de Nantes: 2,563 hab. Tanneries, papeteries. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres civiles de la Vendée; elle perdit alors la plus grande partie de sa population. Héloïse y séjourna.

CLISSON (Olivier DE), connétable de France, né en Bretagne, était fils d'Olivier III de Clisson, à qui Philippe de Valois fit trancher la tête, le soupçonnant d'entretenir des intelligences avec Montfort, qui disputait alors le duché de Bretagne à Charles de Blois. Clisson servit d'abord le duc de Bretagne et se signala en 1364 à la bataille d'Auray, où se termina en faveur du comte de Montfort la querelle des maisons de Montfort et de Blois. Il passa ensuite au service de la France, 1370, devint le frère d'armes du connétable Du Guesclin, et aida ce héros à détruire les *grandes compagnies* qui ravageaient le royaume. Il fut créé connétable à la mort de Du Guesclin (1380), et en 1383 il contribua puissamment à la victoire de Rosebecq gagnée sur les Flamands. En 1391, pendant la démence de Charles VI, il fut privé de sa charge: il se retira en Bretagne, et mourut en 1407 à son château de Josselin. Clisson ternit sa gloire par sa cruauté. On le surnommait *le Boucher*. Il eut beaucoup d'ennemis, entre autres Pierre de Craon qui tenta de l'assassiner (*Voy.* CRAON).

CLISTHÈNE, Athénien, contemporain de Solon et aïeul de Périclès, était chef du parti démocratique et établit la loi de l'ostracisme. Il fit chasser de la ville par cette loi le tyran Hippias, et rendit à Athènes la liberté, l'an 510 av. J.-C. Il fut lui-même exilé par les intrigues d'Isagoras, chef du parti oligarchique; mais il fut bientôt rappelé.

CLITHEROE, ville d'Angleterre (Lancaster), sur la Ribble, à 15 kil. N. E. de Blackburn; 1,800 hab. en 1811, auj. 9,000. Étoffes de coton. Beau canal.

CLITOMAQUE, philosophe carthaginois, fut disciple de Carnéade, vint à Athènes et y dirigea l'Académie de 140 à 128 av. J.-C. Il se donna la mort.

CLITON, prince normand. *Voy.* GUILLAUME CLITON.

CLITOR, auj. *Caliria-di-Carnese*, ville d'Arcadie, vers le N. O., remarquable par un temple de Castor et Pollux.

CLITUS, général macédonien, frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand, suivit ce prince dans ses expéditions militaires, et lui sauva la vie au passage du Granique. Dans un festin, Alexandre, échauffé par le vin, le tua de sa propre main (328), irrité de ce qu'il mettait les exploits de son père Philippe au-dessus des siens. Revenu à lui, il le pleura et lui fit faire des funérailles magnifiques.

CLIVE (Robert, lord), pair d'Irlande, gouverneur du Bengale, né en 1725 dans le comté de Shrop. Il éleva au plus haut degré de prospérité la Compagnie des Indes, s'empara de Calcutta en 1755, chassa les Français des ports du Gange, et força tous les nababs du Bahar, du Bengale et de l'Orissa à reconnaître la domination de la compagnie anglaise, 1768. De retour en Angleterre, il fut, malgré ses services, accusé de concussion: la chambre des communes le déclara innocent; néanmoins il fut si vivement affecté d'une telle accusation, que dans un accès de désespoir il se donna la mort, 1774.

CLODION, dit *le Chevelu*, passe pour le second roi de France. On le fait succéder à Pharamond vers 430. Il prit, dit-on, Tournay, Cambray; fut défait par Aétius, se rendit maître ensuite de l'Artois et d'Amiens. On ajoute qu'après la prise de cette ville, il envoya son fils Mérovée assiéger Soissons. Ce jeune prince ayant été tué au siége de cette ville, Clodion en mourut de douleur, en 451.

CLODIUS (P.), citoyen turbulent, issu de la famille patricienne des Claudius, dénatura son nom de noble et se fit plébéien afin de briguer le tribunat; promu en 59 à cette dignité, il fit rendre une foule de lois populaires, persécuta les citoyens les plus estimés, et fit exiler Cicéron. Il fut tué par les esclaves de Milon, l'an 51 av. J.-C., à la suite d'une querelle qu'il eut avec celui-ci sur une grande route, et qu'il avait lui-même provoquée. Aussi libertin et impie que séditieux, il fut accusé d'inceste et de sacrilége; il avait pénétré déguisé en femme dans le lieu secret où se célébraient les mystères de la Bonne-Déesse, d'où les hommes étaient exclus.

CLODIUS MACER. *Voy.* MACER.

CLODOALD. *Voy.* CLOUD (saint).

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, hérita du royaume d'Orléans; combattit Sigismond, roi de Bourgogne, le prit et le fit mourir en 523. Il fut tué lui-même en 524, dans une bataille contre Gondemar, successeur de Sigismond. Il laissa trois enfants; les deux premiers, Gontaire et Théobald, furent massacrés, en 533, par Childebert et Clotaire, leurs oncles; le troisième, Clodoald ou saint Cloud, parvint seul à se sauver.

CLONMELL, ville d'Irlande, sur le Suir, à 40 kil. N. O. de Waterford, est le ch.-l. du comté de Tipperary; 12,500 hab., parmi lesquels on compte beaucoup de Quakers. Lainages. Patrie de Sterne.

CLOOTZ (J.-B. DU VAL-DE-GRACE), connu sous le nom d'*Anacharsis Clootz*, baron prussien, d'une famille riche, né à Clèves en 1755, fit ses études à Paris, et adopta avec enthousiasme les principes de la révolution. Il échangea ses prénoms de Jean-Baptiste contre celui de l'ancien philosophe Anacharsis, se mit en tête de réformer les peuples et les états, et prit le titre d'*Orateur du genre humain*. Naturalisé Français, il fut nommé député à la Convention par les électeurs de l'Oise, et se signala par l'exaltation et l'extravagance de ses idées. Cependant Robespierre se méfia d'un *sans-culotte* qui avait 100,000 livres de rente, l'accusa d'être agent de l'étranger, et le fit monter sur l'échafaud (1794). Il a publié quelques écrits où il attaque toutes les puissances, Dieu lui-même; le principal est intitulé: *Certitude des preuves du Mahométisme*, Londres, 1780, in-12.

CLOPINEL. *Voy.* MEUNG (Jehan DE).

CLOSTERCAMP,-SEVEN. *Voy.* KLOSTERCAMP, etc.

CLOS VOUGEOT. *Voy.* VOUGEOT.

CLOTAIRE I, roi de France, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, ne fut d'abord que roi de Soissons, 511, et devint en 558 maître de la France entière par la mort de ses frères. Il fit assassiner les fils de son frère Clodomir, héritiers du royaume d'Orléans; fit périr son propre fils Chramne, qui s'était un instant révolté contre lui, et surpassa tous les princes de son temps par ses débauches. Il ne manqua pourtant pas de courage, et entreprit quelques expéditions heureuses. Il mourut en 561.

CLOTAIRE II, roi de France, fils de Chilpéric et de Frédegonde, succéda à son père dans le royaume de Soissons à l'âge de 4 mois, en 584. Il fut défendu par Frédegonde, régente du royaume, contre Childebert, son oncle, roi d'Austrasie. Après la mort de Thierry II, il s'empara de l'Austrasie (613), et régna sur toute la France. Il fit périr Brunehaut et ses fils. Il attaqua ensuite les Saxons et tua de sa main Bertoalde, leur duc. Après cette victoire il ne s'occupa plus qu'à faire régner dans ses états la justice et l'abondance. Il mourut en 628, laissant deux fils, Dagobert et Aribert. C'est du règne de Clotaire II que date la charge de maire du palais.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, eut en partage

la Neustrie et la Bourgogne, l'an 656, et régna sous la tutelle de sa mère Bathilde et d'Ébroïn, maire du palais. Celui-ci finit même par concentrer toute l'autorité entre ses mains. Clotaire mourut, à ce que l'on croit, vers l'année 670, à l'âge de 18 ans.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie en 717, mort en 720, dut son élévation à Charles-Martel, maire du palais, et ne régna que de nom. Charles-Martel se servit de lui pour couvrir son usurpation.

CLOTHO, la plus jeune des trois Parques; elle tient la quenouille, et file la destinée des hommes.

CLOTILDE (sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, épousa en 493 Clovis, roi des Francs, et contribua beaucoup à la conversion de son époux. Après la mort de Clovis, en 511, Clotilde vit avec douleur la guerre s'allumer entre ses enfants; n'ayant pu les accorder, elle se retira à Tours auprès du tombeau de saint Martin. Elle y mourut en 543. Clotilde fut canonisée; on célèbre sa fête le 3 juin. Elle fut mère de Clotaire I, de Clodomir et de Childebert.

CLOTILDE DE SURVILLE. *Voy.* SURVILLE.

CLOUD (saint), ou CLODOALD, fils de Clodomir et petit-fils de Clovis. Après la mort de son père et le meurtre de ses deux frères aînés par Childebert et Clotaire (533), il se consacra à la vie monastique, et vécut près de Paris dans une retraite qui a pris de lui le nom de St-Cloud (*Voy.* SAINT-CLOUD). On le fête le 7 septembre.

CLOVIS, fondateur de la monarchie française, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père Childéric I. Le royaume qu'il reçut en héritage était resserré à l'orient et au midi par la mer et l'Escaut, à l'ouest par les diocèses de Thérouane et de Boulogne, au sud par le diocèse de Cambray. Il ne tarda pas à l'étendre. Il attaqua d'abord et vainquit Syagrius, qui gouvernait pour les Romains le diocèse de Soissons (486); et s'étant emparé de ce diocèse, il fit de Soissons sa capitale. Quelques années après (493), il s'empara aussi de Paris et y transporta sa résidence. En 496 Clovis tourna ses armes contre les Allemands et les défit à Tolbiac; après cette victoire, il embrassa le christianisme, à la sollicitation de son épouse Clotilde, et reçut à Reims le baptême et l'onction sainte des mains de saint Remy. Il envahit en 497 l'Armorique et battit en 500 Gondebaud, roi de Bourgogne. En 507, il gagna la bataille de Vouillé sur Alaric, roi des Visigoths, qu'il tua de sa main, et lui enleva l'Aquitaine. Ce fut alors que Clovis, au faîte de la puissance, reçut les honneurs du consulat qui lui furent conférés par l'empereur Anastase. Mais il souilla la fin de son règne par le meurtre de plusieurs chefs dont il redoutait l'ambition, de Clodéric, roi de Cologne, de Ragnacaire, roi de Cambray, etc. Il mourut en 511, laissant ses états à ses 4 fils, Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire.

CLOVIS II, dit *le Fainéant*, 2e fils de Dagobert, régna après lui sur la Neustrie et la Bourgogne (638). Il fut continuellement sous la tutelle de sa mère Nantilde et des maires du palais Ega et Erchinoald, et mourut en 656, à l'âge de 22 ans.

CLOVIS III, dit *le Fainéant*, roi de France, fils de Thierri III, lui succéda en 691, à l'âge de 9 ans, et régna 4 ans sous la tutelle de Pepin-le-Gros, maire du palais.

CLOYE, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), sur le Loir, à 13 kil. S. O. de Châteaudun; 1,500 hab.

CLOYNE, ville d'Irlande (Cork), à 26 kil. E. de Cork. Evêché dont Berkeley fut titulaire. Cathédrale et palais épiscopal remarquables.

CLUNIA, auj. *Coruna-del-Conde*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Arevaci*. Les *Vaccæi* y vainquirent Métellus Népos (98 av. J.-C.).

CLUNY, *Luna*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 19 kil. N. O. de Mâcon, sur la Bouzanne; 4,300 hab. Industrie active et variée: poterie renommée, bougie, cendres gravelées, vinaigre, scierie à eau, etc. Commerce de bois. — Jadis célèbre abbaye de Bénédictins. Patrie du peintre Prudhomme.

CLUNY (moines de), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, institués par saint Bernon vers la fin du IXe siècle, et ainsi appelés de l'abbaye de Cluny en Bourgogne. Cette abbaye, bâtie en 910, comptait parmi ses abbés les plus célèbres Pierre-le-Vénérable, mort en 1156, et le card. L. de Guise, mort en 1622. L'abbé de Cluny s'appela longtemps l'*Abbé des Abbés*; mais un concile de Rome, en 1126, ayant adjugé ce titre à l'abbé du Mont-Cassin, l'abbé de Cluny prit le titre d'*archi-abbé*. En 1770 plus de 600 bénéfices et 2,000 maisons en Europe dépendaient de l'abbaye de Cluny. Elle possédait une immense bibliothèque, dont une grande partie existe encore aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

CLUSES, ville des Etats sardes, sur l'Arve, à 14 kil. S. E. de Bonneville; 2,000 hab. Horlogerie.

CLUSIUM, primitivement *Camars*, auj. *Chiusi*, ville d'Étrurie, sur le Clanis, fut une des 12 villes de la confédération étrusque. Assiégée par les Gaulois, elle sollicita la médiation romaine (391 av. J.-C.), et attira par là contre Rome les armes des Gaulois.

CLUSIUS, botaniste. *Voy.* LÉCLUSE.

CLUSONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. N. E. de Bergame; 4,400 hab. Entrepôt des fers et des grains des environs.

CLUVIER, ou plutôt CLUWER (Philippe), *Cluverius*, célèbre géographe, né à Dantzick en 1580, voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie. Il enseigna avec distinction à Leyde, et y mourut en 1623. Ses ouvrages les plus importants sont: *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 1 vol. in-fol.; *Italia antiqua*, Leyde, 1624, 2 vol. in-fol.; *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, Leyde, 1629, et Amsterdam, 1729, traduite en français par le père Labbe, Amsterdam, 1697, in-4, avec les notes de Reiskius, etc.

CLYDE, *Glota*, rivière d'Ecosse, naît près d'Elvanfoot; reçoit la Mouse, le Calder, le Douglas, l'Avon; baigne Lanark, Hamilton, Bothwell, Glasgow, Renfrew, et se perd par une large embouchure dans le *Frith-of-Clyde*, après un cours de 128 kil.

CLYDE (FRITH-OF-), golfe sur la côte S. O. de l'Écosse, à l'embouchure de la Clyde, entre les comtés de Bute et d'Argyle à l'O., et ceux de Renfrew et d'Ayr à l'E.; 53 kil. de long; sa largeur varie de 4 à 20 kil.

CLYDESDALE, comté d'Écosse. *Voy.* LANARK.

CLYPEA, auj. *Aklib*, ville d'Afrique. *Voy.* ASPIS.

CLYTEMNESTRE, fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda, fut mariée à Agamemnon. Pendant que ce prince était au siége de Troie, elle s'abandonna à de criminelles amours avec Egisthe. Agamemnon, de retour de son expédition, fut massacré en sortant du bain par les deux amants: ils furent punis dans la suite par Oreste, fils d'Agamemnon. Lemercier et Soumet, après les poëtes grecs, ont mis sur la scène la fin tragique d'Agamemnon.

CNÉMIS, ville des Locriens Épicnémidiens, au S. E. de Scarphe, à l'opposite du promontoire *Cœneum*, en Eubée.

CNEPH ou CNUPHIS. *Voy.* KNEF.

CNIDE, *Cnidus*, ville de Carie (Doride), à l'entrée du golfe Céramique, sur la côte mérid., était particulièrement consacrée à Vénus. C'est là qu'était la fameuse *Vénus* de Praxitèle. Patrie de Ctésias et d'Eudoxe.

CNOSSE, *Cnossus*, auj. *Enadieh* ou *Ginossa*, capit. de la Crète sous Minos, sur la côte septentr. Patrie d'Epiménide. Aux environs était le fameux *Labyrinthe*, construit par Dédale et qui renfermait le Minotaure.

CO, ville d'Égypte, auj. SAMABHOUT.

CO, île de l'Archipel. *Voy.* COS.

COADJUTEUR (de *co-adjuvare*, aider), prélat ad-

joint à un autre, particulièrement à un évêque, pour l'aider à remplir les fonctions de sa place. — On désigne souvent sous ce nom le cardinal de Retz.

COANGO, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAÏRE.

COANZA, riv. de la Guinée-Inf., sort probablement du pays des Cassanges, sépare les roy. d'Angola et de Benguela, reçoit entre autres cours d'eau la Lucala, et se jette dans l'Océan Atlantique par 12° long. E. et 9° 10' lat. S. Riv. très large; remplie d'îles (notamment celle de Quindonga); fameuse cataracte située à 265 kil. de son embouchure.

COARY, ancienne comarque du Brésil, dans la prov. de Solimoens, entre la riv. de Coary à l'O. et le Puru ou Para à l'E.; 570 kil. sur 140. Elle avait pour ch.-l. Alvellos. Cacao, salsepareille, baume de copahu.

COBAD, roi persan. *Voy.* CABADÈS.

COBADONGA. *Voy.* CAVADONGA.

COBBÉ, ville d'Afrique, capit. du Dar-Four; par 14° 11' lat. N., 25° 48' long. E.; 7,000 hab.

COBBETT (William), démagogue anglais, né en 1766, fils d'un fermier du comté de Surrey, passa plusieurs années aux États-Unis (1792-1800), où il publia divers pamphlets sous le pseudonyme de *Pierre-le-Porc-Épic;* puis revint en Angleterre, où il rédigea un journal radical qui fut souvent poursuivi. Il parvint à se faire nommer en 1832 membre de la Chambre des communes, et appuya chaudement la réforme parlementaire. Il était bon grammairien; on lui doit une des meilleures grammaires de la langue anglaise, *le Maître d'anglais*, souv. réimprimé.

COBENTZEL (Louis, comte de), diplomate autrichien, né à Bruxelles en 1753, mort en 1808, fut nommé ambassadeur d'Autriche à la cour de Saint-Pétersbourg en 1779; conclut en 1795 un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Russie; négocia en 1797 avec la France le traité de Campo-Formio, et signa en 1801 la paix à Lunéville avec Joseph Bonaparte.

COBI, désert du Thibet. *Voy.* KOBI.

COBLENTZ, *Koblenz*, *Confluentes* des anciens, ville des États prussiens (prov. Rhénane), ch.-l. du gouv. de même nom, au confluent du Rhin et de la Moselle, à 118 kil. S. O. de Berlin, par 5° 11' long. E., 50° 21' lat. N.; 14,000 hab. Place forte. Assez jolie ville. Beaux quais, églises remarquables, palais électoral, salle de spectacle, etc. Gymnase, séminaire, école vétérinaire. Industrie active. Commerce et navigation par le Rhin. Les vignes des environs produisent des vins excellents, les meilleurs des bords de la Moselle. — Coblentz a été une des résidences des empereurs carlovingiens; plus tard, il devint celle des électeurs de Trèves. De 1796 à 1814, il a été le ch.-l. du dép. de Rhin-et-Moselle. Pendant les premiers temps de la révolution, Coblentz était le rendez-vous et le quartier-général des émigrés. — Le gouv. de Coblentz est un des 5 de la prov. Rhénane: il est situé sur les deux rives du Rhin, entre ceux d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, etc.: il a 125 kil sur 60, et compte 375,000 hab.

COBOURG, *Coburg*, ville d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Saxe-Cobourg-Saalfeld, à 84 kil. S. O. de Weimar; 8,200 hab. Château ducal, dit *Eherenburg;* hôtel-de-ville, arsenal, 2 bibliothèques, etc. Lainages, tissus de coton, orfévrerie, porcelaines, fonderie de cloches et canons.

COBOURG (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-COBOURG.

COBOURG (Fréd.-Josie, prince de SAXE-), général au service d'Autriche, fut chargé en 1792 du commandement de l'armée autrichienne dans la 1re coalition contre la France, gagna la bataille de Nerwinde sur Dumouriez, et l'obligea d'évacuer la Belgique: mais en 1793, il fut battu par Moreau à Turcoing, par Jourdan à Wattignies, à Fleurus (1794): il se vit contraint de quitter le commandement. Il se retira dans sa princip. d'Aldenhoven, et y mourut oublié en 1815. Pendant longtemps le nom de Cobourg fut associé à celui de Pitt dans la haine nationale.

COCAGNE, pays imaginaire où le peuple avait tout en abondance, et sans travail. On a beaucoup disputé sur la position de ce pays: ce nom viendrait selon les uns du canton de *Cuccagna* en Italie, sur la route de Rome à Lorette, où l'on vit en effet à très bas prix; selon d'autres, du poëte macaronique Folengo, surnommé *Martin Coccaie*, qui dans ses vers aurait décrit ce pays délicieux; ou d'une fête instituée à Naples, dans laquelle on distribuait au peuple des comestibles et du vin.

COCAJON, auj. *Kasson?* mont. qui fait partie de la chaîne des Carpathes, en Dacie, et d'où sortait une riv. Cocajon, qu'on croit être le Bistricz, était le séjour du zamolxis ou grand-prêtre des Gètes.

COCCAIE ou COCCAIO. *Voy.* FOLENGO.

COCCEIUS ou Jean COCK, théologien allemand, né à Brême en 1603, mort en 1669, professa l'hébreu et la théologie à Brême, Franeker et Leyde, et imagina un système d'interprétation de la Bible, qui consistait à entendre à la fois les mots et les phrases des Écritures dans tous les sens dont ils sont susceptibles. Ses œuvres forment 8 vol. in-fol., Amsterdam, 1673. Ses partisans furent appelés *Coccéiens*.

COCHABAMBA, ville de la Nouv.-Grenade (Amérique du Sud), à 220 kil. N. de Potosi, par 69° 35' long. O., 18° 20' lat. S.; donne son nom à une prov. fertile qui compte plus de 100,000 hab.

COCHEREL, village de France (Eure), à 13 kil. E. d'Évreux; 350 hab. Célèbre par la victoire que Du Guesclin y remporta sur Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, en 1364.

COCHIN, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur la côte de Malabar, par 73° 56' long. E., 9° 56' lat. N.; 30,000 hab. Jadis évêché. Fondée en 1503, à ce qu'on croit, par Albuquerque; prise par les Hollandais (1663); possédée par les Anglais depuis 1795.

COCHIN (Henri), célèbre avocat, né à Paris en 1687, mort en 1747, s'attacha au grand-conseil du parlement. Dès son début, à 22 ans, il se plaça à la tête des avocats de son temps. On le regardait comme le modèle de l'éloquence du barreau français. Ce qui nous reste de lui ne semble pas justifier cette haute réputation, mais c'est qu'on n'a pu conserver les morceaux qu'il improvisait, et qui étaient les plus brillants. Ses œuvres ont été recueillies en 1751, 6 vol. in-8, et publiées de nouveau par un de ses descendants, M. Cochin, avocat à la cour de cassation, 1821-24, 8 vol. in-8. Cochin joignait au talent oratoire beaucoup de piété et de modestie.

COCHIN (Jacques-Denis), fondateur de l'hospice Cochin, né à Paris en 1726, mort en 1783, était curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Chargé d'une paroisse pauvre, il se consacra tout entier au soulagement de ses paroissiens; c'est pour les pauvres du faubourg Saint-Jacques qu'il fonda l'hospice qui porte son nom. Cette fondation eut lieu en 1780, et se fit au moyen de souscriptions volontaires. Cochin a laissé quelques œuvres spirituelles.

COCHIN, famille de dessinateurs et de graveurs, a fourni plusieurs artistes distingués. Le plus connu est Charles-Nicolas Cochin, né à Paris en 1715, mort en 1790, qui fut garde des dessins du Cabinet du Roi, membre et secrétaire de l'Académie de Peinture. Son œuvre contient plus de 1,500 pièces, parmi lesquelles on remarque *Lycurgue blessé dans une sédition;* la *Mort d'Hippolyte; David jouant de la harpe devant Saül;* le *Frontispice* de l'*Encyclopédie;* les *Figures* de *la Jérusalem délivrée*, de l'*Arioste; Seize Batailles de la Chine*. Il a aussi laissé quelques écrits sur les arts.

COCHINCHINE, dite aussi *Annam méridional*, contrée de l'Asie orientale, dans l'empire d'Annam, par 100° 40'-107° long. E., 8° 46'-18° lat. N.; bornée par le Tonquin au N., le Laos et le Cambodje à l'O. et ailleurs par la mer; 1,300 kil. sur 120;

2,000,000 hab., dont 70,000 environ chrétiens. Chef-lieu, Hué, capitale de tout l'empire d'Annam. La religion dominante est le bouddhisme. Climat brûlant ; riz, sucre, cannelle très prisée à la Chine, thé de qualité inférieure, etc. : tigres, éléphants, vers à soie en immense quantité. — Les Portugais ont donné à ce pays le nom de Cochinchine, d'abord parce qu'il est voisin de la Chine, puis à cause de la ressemblance qu'ils lui trouvaient avec le pays de Cochin, situé sur la côte du Malabar.— La Cochinchine, autrefois province du royaume de Tonquin, devint indépendante au moyen âge. Au commencement du XVIIIe siècle, elle s'accrut du Cambodje et du Tsiampa, et devint ainsi le noyau de l'empire d'Annam, que l'on désigne quelquefois sous le nom d'empire de Cochinchine. *Voy.* ANNAM.

COCHON (Charles), comte de Lapparent, né dans la Vendée en 1750, mort en 1825, fut député du tiers-état du Poitou aux états-généraux, 1789 ; membre de la Convention, et vota la mort du roi sans restriction. Il fut membre du comité de salut public, 1794, membre du Conseil des anciens, 1795, et ministre de la police sous le Directoire. Le 18 fructidor, il fut relégué à l'île d'Oléron. Après le 18 brumaire il fut nommé préfet du département de la Vienne. En mars 1809, il entra au sénat conservateur, et fut exilé en 1816. Il a publié : *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRANE (sir Alexandre FORESTER-INGLIS), amiral anglais, né en 1748. Il devint capitaine en 1782, soutint un combat glorieux contre une escadre de cinq vaisseaux français dans la baie de Chesapeak, 1795, suivit ensuite lord Abercromby dans la Méditerranée, et fut chargé d'opérer le débarquement des troupes anglaises en Égypte, 1799. De retour en Angleterre, il entra au parlement. En 1804, il fut nommé contre-amiral et contribua à la destruction de la flotte française dans la baie de San-Domingo. Pendant la guerre avec l'Amérique en 1813, il tenta vainement de s'emparer de la ville de Washington, et dans la campagne de 1815, il ravagea la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. En 1821, il fut nommé commandant en chef à Plymouth. Il mourut à Paris en 1832. — Il était oncle d'Alexandre-Thomas lord Cochrane, né en 1775, si célèbre comme marin et comme démocrate, et l'un des plus puissants promoteurs de la liberté dans l'Amérique du Sud et la Grèce ; — et de John-Dundas Cochrane, dit *le Voyageur pédestre*, qui traversa à pied la France, l'Espagne, le Portugal, puis l'Allemagne, la Russie et l'Asie jusqu'au Kamtchatka, et mourut en 1825 en Colombie, lorsqu'il se disposait à visiter à pied l'Amérique du Sud.

COCKERMOUTH, ville d'Angleterre (Cumberland), à 17 kil. N. O. de Keswick ; 6,050 hab. Assez jolie ville. Chapeaux, lainages, grosse toile, etc.

COCLÈS. *Voy.* HORATIUS COCLÈS.

COCOS (île aux) ou BOSCAWEN, une des îles Tonga, par 175° 15' long. O., 15° 40' lat. N. Découverte par Lemaire et Schouten (1616). Beaucoup d'autres îles ou groupes d'îles portent le même nom.

COCOSATES, peuple de la Novempopulanie, enclavé dans le pays des *Tarbelli*. Ch.-l., *Cocosa*. Leur pays répond à peu près à l'arr. de Dax (Landes).

COCYTE, *Cocytus*, ruisseau d'Épire, tombait dans le lac Achérusie ; il roulait des eaux noires et bourbeuses, ce qui l'a fait placer par les mythologues au nombre des fleuves des Enfers.

COD, cap des États-Unis (Massachussets), à 70 kil. S. E. de Boston, par 42° 4' lat. N., 72° 27' long. O. Il fut découvert en 1602.

CODANUS SINUS, auj. mer BALTIQUE.

CODJAH, livah de la Turquie d'Asie (Anatolie), le même que celui d'ISNIK-MID.

CODOGNO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. S. E. de Lodi ; 8,000 hab. Les Espagnols en 1746, et les Français en 1796, y défirent les Autrichiens.

CODOMAN (DARIUS). *Voy.* DARIUS.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, célèbre par son dévouement, était fils de Mélanthe. Ayant appris de l'oracle que, dans la guerre faite par les Ioniens aux Athéniens, l'avantage resterait à celui des deux peuples dont le chef serait tué, il se dévoua volontairement pour les siens, en se jetant au milieu de la mêlée. Les Athéniens, ne trouvant personne digne de régner après lui, abolirent la royauté et confièrent l'autorité à un archonte perpétuel. Codrus avait régné 28 ans, de 1160 à 1132 av. J.-C.

CODRUS, mauvais poëte du temps de Domitien, n'est connu que par ce vers de Juvénal (Ire sat.) :

Vexatus toties rauci Theseide Codri.

COELESYRIA, contrée d'Asie. *Voy.* CÉLÉSYRIE.

COELIUS MONS, auj. *Saint-Jean-de-Latran*, une des sept collines de Rome, à l'E. et près du mont Palatin, formait avec celui-ci un coteau parallèle à l'Aventin et séparé de ce mont par l'*Aqua Crabra*.

COELLO (Alonzo-Sanchez), peintre portugais, élève de Raphaël et d'Antonio Moro, mort en 1590 à 75 ans. Son talent distingué le fit appeler *le Titien portugais*. Philippe II le nomma son peintre, et le combla de ses bienfaits. Ses principaux ouvrages sont : *le Martyre de saint Sébastien*, le portrait de *saint Ignace*.

COESFELD, COESLIN, villes des États prussiens. *Voy.* KOESFELD, KOESLIN.

COETHEN, ch.-l. du duché d'Anhalt-Coethen, sur la Ziette, à 20 kil. S. O. de Dessau ; 5,500 hab. *Voy.* ANHALT.

COETVERDEN. *Voy.* KOETVORDEN.

COEUR (Jacques), célèbre commerçant franç., né vers 1400 à Bourges, d'un orfèvre de cette ville, envoya ses vaisseaux dans presque toutes les parties du monde alors connu, et acquit en peu de temps la fortune la plus considérable de l'Europe. Charles VII le nomma son argentier ou trésorier de son épargne, lui confia plusieurs missions diplomatiques, et eut plus d'une fois recours à sa bourse : en 1448, Jacques Cœur lui prêta 200,000 écus d'or. Mais ses ennemis et ses envieux parvinrent à le perdre, et Charles, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui partagèrent ses dépouilles. Accusé de différents crimes imaginaires, il fut jeté en prison (1453) : mais il parvint à s'échapper et se sauva à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs. Cœur tomba malade pendant la campagne, et mourut à Chio en 1461.

COFFIN (Charles), né à Reims en 1676, mort à Paris en 1749, enseigna les belles-lettres au collége dit de Beauvais, puis remplaça Rollin comme principal de ce collége (1712), et fut élu en 1718 recteur de l'université de Paris. On a publié ses œuvres en 1736, 4 vol. in-4 ; elles se composent de discours latins et français et de vers latins. On y remarque les *Hymnes* qu'il composa pour le bréviaire de Paris, une *Ode sur le vin de Champagne*.

COGER, professeur d'éloquence au collége de Mazarin, et recteur de l'université, né à Paris, 1723, mort en 1780, a donné un *Examen de l'Éloge du dauphin* par Thomas, 1766, in-8, et *du Bélisaire* de Marmontel, 1767, in-12. Ayant dans ce dernier ouvrage censuré les philosophes, il s'attira la colère de Voltaire, qui l'a fort maltraité dans ses écrits.

COGGESHALL (GREAT-), ville d'Angleterre (Essex), à 19 kil. N. E. de Chelmsford ; 3,000 hab. Manufactures d'étoffes de laine.

COGGIA-EFFENDI. *Voy.* SAAD-EDDYN.

COGLIANO, *Cosilinum*, ville du roy. de Naples (Princip. Citérieure), à 45 kil. E. de Salerne ; 2,600 h.

COGNAC, *Condate*, ch.-l. d'arr. (Charente), sur

la Charente, à 37 kil. O. d'Angoulême; 3,830 hab. Excellentes eaux-de-vie. — Cognac faisait anciennement partie de la Saintonge, et eut des seigneurs particuliers jusqu'au XIIe siècle; elle fut alors réunie à l'Angoumois. François I y naquit et y résida fort souvent. C'est à Cognac que fut signé le traité de la Sainte-Ligue. Le prince de Condé assiégea cette ville inutilement en 1650. — L'arr. de Cognac a 4 cantons (Jarnac, Segonzac, Châteauneuf-sur-Charente, plus Cognac), 70 communes et 51,647 hab.

COHAHUILA, ville du Mexique. *Voy.* MONTELOVEZ.

COHAHUILA-ET-TEXAS, ancien état de la Confédération mexicaine, forme auj. une république indépendante, sous le nom de TEXAS (*Voy.* ce mot).

COHARI. *Voy.* SAXE-COBOURG-COHARI.

COHORN (MENNO, baron de), habile ingénieur, surnommé *le Vauban hollandais*, né dans la Frise en 1641, mort en 1704, s'éleva de grade en grade au rang de lieutenant-général, rendit à la Hollande les plus grands services dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre Louis XIV, et se trouva plus d'une fois opposé à son rival Vauban. Son chef-d'œuvre est la forteresse de Berg-op-Zoom, longtemps regardée comme imprenable. Il a écrit en hollandais, sur l'art de fortifier les places, un ouvrage devenu classique, traduit en français sous le titre de *Nouvelle Fortification*, La Haye, 1706.

COIGNY (François DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né en Normandie en 1670, mort en 1759, gagna avec le maréchal de Broglie sur les Impériaux, en 1734, les batailles de Parme et de Guastalla. Il eut pour secrétaire le poete Gentil Bernard, qui l'a célébré dans ses vers.

COIMBETOUR, ville de l'Inde. *Voy.* KOIMBATOUR.

COIMBRE, *Conimbriga*, ville de Portugal, ch.-l. du Beira, sur le Mondego, à 182 kil. N. E. de Lisbonne; 15,000 hab. Evêché. Muséum d'histoire naturelle, bibliothèque, etc. Université célèbre, fondée en 1291, la seule qu'il y ait en Portugal; cathédrale, superbe couvent de Sainte-Claire, colléges divers. Aux environs, belles cultures; oranges exquises. — Cette ville était très forte sous les Romains: elle fut prise par les Goths, puis par les Maures, et enfin par les Chrétiens. Elle devint alors la résidence de plusieurs rois du Portugal; on y voit les tombeaux de ces princes. Coïmbre souffrit beaucoup du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755.

COIRE, en allemand *Chur*, *Curia Rhætorum* chez les anciens, ville de Suisse, ch.-l. principal du canton des Grisons, à 94 kil. S. E. de Zurich; 4,500 hab. Evêché. On y voit un grand nombre de monuments dans le style gothique: cathédrale, palais épiscopal, collége catholique, etc.— Coire fut fondée au IVe siècle, et bientôt après agrandie par Constance. L'évêché de Coire, institué dès 452, était jadis état d'Empire. Lors de la formation des trois ligues du pays des Grisons, au XVe siècle, Coire fut le ch.-l. de la Ligue Cadée.

COITIER, médecin. *Voy.* COYTHIER.

COKE (Edouard), célèbre jurisconsulte anglais, né en 1549 dans le comté de Norfolk, devint successivement solliciteur de la couronne (1592), procureur-général, président de la cour des plaids communs, premier juge du banc du roi (1613), et rendit dans ces fonctions de grands services à Elisabeth et à Jacques I. Il fut chargé de poursuivre le comte d'Essex, William Raleigh, les auteurs de la conspiration des Poudres, et le duc de Somerset, ancien favori du roi. Il était en même temps un des membres les plus influents du parlement et se faisait remarquer par son indépendance. Ayant irrité Jacques I et son favori Buckingham par sa courageuse opposition, il fut dépouillé de toutes ses dignités à la fin de sa carrière. Il mourut dans la retraite, en 1634, à 85 ans. On a de lui des *Institutes du droit d'Angleterre*, 1628, ouvrage classique, souvent réimprimé, et des *Rapports sur des cas nouveaux*, 1660. Il eut pour rival et pour adversaire le fameux François Bacon.

COLAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* KOLAPOUR.

COLARDEAU (Ch.-P.), poète français, né en 1732 à Janville (Orléanais), mort en 1776, a composé quelques poésies qui brillent surtout par l'harmonie. Les principales sont: *Épitre d'Héloïse à Abélard*, imitée de Pope, 1758; *l'Héroïde d'Armide à Renaud*; *Épitres à Minette* (1762); *Épitre à Duhamel* (1764); *les Hommes de Prométhée*, 1775. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans la tragédie et la comédie. Il fut reçu à l'Académie peu de jours avant sa mort. Ses œuvres forment 2 vol. in-8, 1779.

COLBERG, ville maritime des Etats prussiens (Prusse), sur la Persante, à 2 kil. de son embouchure dans la mer Baltique, à 106 kil. de Stettin; 5,900 hab. Place forte, petit port. Pêche et navigation très actives. Les navires de Colberg sont exempts des péages du Sund. Cette ville, jadis hanséatique, a soutenu 3 siéges contre les Russes, 1758, 1760, 1761, et un contre les Français en 1807.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrétaire d'état, contrôleur-général des finances sous Louis XIV, né à Reims en 1619, mort en 1683, était fils d'un négociant en draps et en vins, selon les uns, d'un conseiller d'état selon d'autres, et prétendait descendre d'une ancienne famille d'Écosse. Il fut placé en 1648 dans les bureaux du secrétaire d'état Le Tellier, et passa peu de temps après dans ceux du cardinal Mazarin, dont il devint l'intendant. Il gagna l'estime de ce nouveau maître, qui le recommanda à Louis XIV au lit de mort (1661), et l'année suivante, à la chute du surintendant Fouquet, il fut nommé contrôleur-général des finances. Bientôt, par ses soins, l'ordre et l'abondance remplacèrent le désordre et la disette; il mit un terme aux déprédations, et liquida les dettes de l'état; il rétablit les anciennes manufactures, en introduisit de nouvelles, particulièrement des manufactures de glaces et de tapis; il fit réparer les grandes routes, en ouvrit plusieurs, et joignit les deux mers par le canal du Languedoc. Il encouragea les sciences, les lettres et les arts, fonda l'Académie des Inscriptions (1663), celle des Sciences (1666), celle d'Architecture (1671), établit l'école de Rome, fit élever l'Observatoire, où Huygens et Cassini furent appelés, et embellit Paris de quais, de places publiques, de portes triomphales; on lui doit aussi la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries. En 1669 Louis XIV ajouta aux attributions de Colbert le département de la marine, et bientôt la marine prit un nouvel essor: en 1681 la France, victorieuse sur mer comme sur terre, comptait 198 bâtiments de guerre, tandis que, quelques années auparavant, elle en avait à peine une cinquantaine. En faisant d'une manière si brillante les affaires de l'état, Colbert avait amassé une fortune considérable qui s'élevait à environ dix millions; aussi à sa mort, le peuple, croyant voir dans cette fortune un signe de déprédation, insulta son cercueil; la postérité ne l'en a pas moins proclamé un des plus grands hommes du grand siècle. — Colbert laissa plusieurs enfants qui prirent aussi part aux affaires, entre autres le marquis de Seignelay, et un neveu, le marquis de Torcy, qui fut aussi ministre (*Voy.* ces noms).

COLBERT (Charles-Joachim), neveu du précéd., né en 1667, mort en 1738, fut nommé en 1697 évêque de Montpellier, et fit rédiger par le P. Pouget le célèbre *Catéchisme de Montpellier*; il se montra ardent janséniste. Ses écrits ont été condamnés à Rome.

COLCHAGUA, district du Chili, situé entre ceux de Rancagua et de Maule au N. et au S., les Andes à l'E., et l'Océan à l'O.; 15,000 hab. Ch.-l., San-Fernando. — On y trouve plusieurs mines d'or et de cuivre et d'excellentes eaux thermales.

COLCHESTER, *Camalodunum colonia, Colcestria*, ville d'Angleterre (Essex), à 80 kil. N. de Londres; 16,000 hab. Port sur la Colne. Quais, églises assez belles, théâtres. Manufactures d'étoffes de laine; chantiers de construction, pêche d'huîtres pour Londres. C'est dans cette ville que naquit sainte Hélène, mère de l'emp. Constantin. Colchester a soutenu un siége célèbre contre les parlementaires en 1648. — Il y a deux villes de ce nom aux Etats-Unis, dans les états de Connecticut et de Vermont.

COLCHIDE, *Colchis*, auj. *Imérethie* et *Mingrélie*, contrée d'Asie, entre le Pont-Euxin à l'O., le roy. du Pont au S. O., le Caucase au N., et l'Ibérie à l'E., est surtout célèbre par la Toison d'or, que la fable place dans ce pays, et par l'expédition des Argonautes. Elle était arrosée par le Phase dont les eaux, dit-on, roulaient des paillettes d'or. Les Colques (*Colchi*), ses habitants, étaient farouches, belliqueux, pillards. Les Grecs avaient fondé sur la côte quelques colonies, entre autres Dioscuriade.

COLDINGHAM, ville d'Ecosse (Berwick), à 16 kil. N. O. de Berwick; 2,700 hab. Ruines d'un château et d'un monastère bâti, dit-on, par le roi Edgard.

COLEAH, *Rapida Castra* ou *Cisse*, ville de l'Algérie, à 33 kil. S. O. d'Alger, au fond d'une petite baie.

COLERIDGE (Samuel TAYLOR), poëte anglais, né en 1772 dans le Devonshire, mort en 1834. D'un caractère incertain et mobile, il changea sans cesse de goût et de carrière. Il se lia d'abord avec Southey et composa avec lui un drame intitulé *la Chute de Robespierre*. En 1795 il ouvrit un cours public sur l'histoire de la révolution française; mais peu après il le cessa pour aller, avec Southey et un autre poëte nommé Robert Lowell, établir chez les Illinois, en Amérique, une république qu'il nommait *pantisocratie*; ce projet ridicule avorta bientôt. Il se mit alors à écrire des *Adresses au peuple*, discours qui firent assez de bruit; puis le *Watchman*, recueil périodique qui cessa dès le 10e numéro. Abandonnant alors la politique pour la poésie, Coleridge fit paraître sa tragédie du *Remords*, et plusieurs recueils de *ballades lyriques* qui eurent un grand succès. En 1799 il alla visiter l'Allemagne avec Woodworth; à son retour, 1800, il donna la traduction du *Wallenstein* de Schiller. En 1816, Coleridge publia une ballade intitulée *Christabel* et le drame de *Zapolya*. En 1828 il donna une édition de ses *Œuvres complètes*, Londres, 3 vol. in-8.

COLETTE (sainte), née à Corbie en 1380, fille d'un charpentier nommé Boilet, entra dans l'ordre de Ste-Claire et y introduisit une réforme qui rétablissait la rigidité primitive. Elle mourut à Gand en 1447. Sa fête se célèbre le 6 mars.

COLIGNI ou COLIGNY, ch.-l. de cant. (Ain), à 22 kil. N. E. de Bourg; 1,700 hab.; a donné son nom à l'ancienne famille de Coligny.

COLIGNY (Gaspard DE CHATILLON, sire de), amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France sous François I, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1517. Il fut élevé dans la religion catholique et jouit d'abord d'une grande faveur à la cour. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il fut élevé en 1552 par Henri II au grade d'amiral. Mais, après la mort de ce prince, las des intrigues de la cour, il résigna tous ses emplois et se retira dans ses terres: dans cette retraite, la lecture des livres de controverse changea ses opinions religieuses, et il embrassa publiquement la réforme. En 1562, lorsque la guerre éclata entre le parti protestant et le parti catholique, Coligny fut nommé par le premier lieutenant-général: il combattit sous les ordres de Condé, et perdit avec ce prince la bataille de Dreux contre le duc de Guise. La mort de ce dernier, assassiné sous les murs d'Orléans, amena quelques années de paix. Les armes ayant été reprises de part et d'autre en 1567, Coligny assista au combat indécis de St-Denis et aux batailles de Jarnac et de Moncontour, qui furent fatales à la cause des Protestants (1569). Cependant, après le traité de paix conclu à Saint-Germain en 1570, Coligny reparut à la cour: il y fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Mais le massacre de la St-Barthélemy se préparait, et l'amiral en fut une des premières victimes. Dans la nuit du 23 au 24 août 1572, un Bohémien, nommé Bême, l'assassina dans son appartement, et jeta son corps par la fenêtre dans la cour. Coligny était d'un caractère grave, doux et bienveillant; il a été général habile, mais malheureux.

COLIGNY (ODET DE), frère du précédent, né en 1515, occupa de hautes dignités dans l'église et fut nommé cardinal en 1533; mais il embrassa dans la suite la réforme et même se maria. Il fut excommunié, dépouillé de ses dignités, et contraint de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1570.

COLIGNY DANDELOT (François), frère des précédents. *Voy.* DANDELOT.

COLISÉE. *Voy.* COLOSSÉE.

COLLATIE, *Collatia*, petite ville à l'E. et près de Rome, sur un ruisseau tributaire de l'Anio. C'est là qu'eut lieu l'outrage fait par Sextus Tarquin à Lucrèce, femme de Tarquin Collatin.

COLLATIN (TARQUIN), *Lucius Tarquinius Collatinus*, neveu de Tarquin et mari de Lucrèce, était ainsi nommé parce qu'il possédait de grands biens à Collatie. Après l'insulte faite à sa femme, il se mit avec Brutus à la tête du peuple pour chasser les Tarquins; il fut nommé consul avec lui (509 av. J.-C.). Peu après, ayant excité des soupçons dans le peuple, comme tenant de trop près à la famille exilée, il fut forcé de se démettre de ses fonctions et de sortir de Rome.

COLLE, ville du roy. de Naples (Sannio), à 25 kil. S. E. de Campobasso; 4,000 hab.

COLLÉ (Ch.), homme de lettres, né à Paris en 1709, mort en 1783, était fils d'un procureur et cousin de Régnard. Il se lia avec Gallet, Panard, Piron, Crébillon fils; fit partie de la société du *Caveau*, célèbre par sa gaîté, et fut admis, vers 1730, dans celle du duc d'Orléans, qui le nomma son lecteur et son secrétaire. Il composa pour le théâtre de ce prince une foule de pièces et de parades fort gaies, et donna au Théâtre-Français deux bonnes comédies, *Dupuis et Desronais*, 1763; *la Partie de chasse de Henri IV*, 1774. On lui doit en outre des chansons grivoises, dont la meilleure est *la Vérité dans le vin*. Les pièces qu'il avait composées pour le duc d'Orléans ont été réunies sous le titre de *Théâtre de société*, 1768, 2 vol. in-8; quelques-unes de ses parades se trouvent, mais défigurées, dans le *Théâtre des Boulevards*, 1756. Le recueil de ses chansons forme 2 vol. in-18. On a en outre de lui un *Journal historique* ou *Mémoires littéraires*, etc., 3 vol. in-8, 1805.

COLLETET (Guill.), mauvais poëte, né à Paris en 1598, mort en 1659, eut de la réputation dans son temps, jouit de la protection de plusieurs grands personnages, entre autres de Richelieu, qui lui donna une fois 600 livres pour 6 mauvais vers. Il fut un des premiers nommé membre de l'Académie Française. Il épousa successivement trois de ses servantes; son inconduite le réduisit à la misère. On a de lui: 1° des poésies aujourd'hui oubliées, parmi lesquelles on remarque *le Banquet des poëtes*, 1646; des épigrammes; 2° des traités assez estimés sur la poésie morale, le sonnet, l'églogue, réunis sous le titre d'*Art poétique*, 1658. — Son fils, François Colletet, né en 1628, mort vers 1680, a aussi fait des vers (*Noëls nouveaux*, 1660; *le Tracas de Paris*, 1665; *la Muse coquette*, 1665); mais il est encore inférieur à son père. Ce second Colletet a été couvert de ridicule par Boileau.

COLLIBERTS. *Voy.* CAGOTS.

COLLIER (Jérémie), écrivain anglais, né en 1650

dans le comté de Cambridge, mort en 1726, était ecclésiastique et non-conformiste zélé; il s'opposa de toutes ses forces à la révolution de 1688. Outre des pamphlets de circonstance, on a de lui des *Essais de morale*, 1697 ; *Coup-d'œil sur l'immoralité du théâtre anglais*, 1698; une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, 1708 ; une traduction du Moréri, et un traité paradoxal, *Clavis universalis*, 1713, où il combat l'existence du monde extérieur.

COLLIN, ville de Bohême. *Voy.* KOLLIN.

COLLIN D'HARLEVILLE (J.-Fr.), poëte comique du 2e ordre, né en 1755 à Mévoisins près de Chartres, mort à Paris en 1806, donna successivement *l'Inconstant*, 1786 ; *l'Optimiste*, 1788 ; *les Châteaux en Espagne*, 1789 ; *le Vieux Célibataire*, 1792, comédies en vers qui eurent un grand succès ; la dernière est son chef-d'œuvre. Depuis il ne fit que décliner. Il a aussi laissé des poésies fugitives. On a réuni ses œuvres en 1805 et 1821, 4 vol. in-8. On trouve dans ses pièces une versification facile, mais peu de génie et de force comique. Collin d'Harleville était du caractère le plus aimable; il fut fort lié avec Picard et Andrieux.

COLLINE (Porte), *Collina janua*, porte de Rome au N., près du mont Quirinal.

COLLINÉE, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. N. E. de Loudéac; 650 hab.

COLLINS (John), géomètre anglais, de la Société royale de Londres, né en 1624 près d'Oxford, mort en 1683, était premier commis du bureau de l'excise. Il fut en relation avec la plupart des savants de son temps et mérita d'être surnommé *le Mersenne anglais*. Il a laissé quelques ouvrages de mathématiques, mais il est surtout connu par le recueil intitulé : *Commercium epistolicum D. John Collins et aliorum de analysi promota*, que la Société royale fit imprimer (1717 et 1725) à l'occasion de la querelle élevée entre Newton et Leibnitz sur l'invention du calcul différentiel; il attribuait la priorité à Newton.

COLLINS (Antoine), libre-penseur, né en 1676, à Heston près de Londres, mort en 1729, fut l'élève et l'ami de Locke. Il professa sur plusieurs points de la religion et de la métaphysique des opinions hardies, et passa sa vie dans de perpétuelles controverses ; il fut même plusieurs fois obligé de se réfugier en Hollande. Il exerça néanmoins des fonctions importantes dans la magistrature, et fut regardé comme un modèle de vertu. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'usage de la raison*, 1707 : *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1708; *Discours sur la liberté de penser*, 1713 ; *Recherches sur la liberté de l'homme*, 1717 (elle n'est, selon lui, que l'exemption de la contrainte physique) : *Discours sur les bases et les preuves de la religion chrétienne*, 1723 ; *Examen des prophéties*, 1724. Il eut pour adversaires Clarke, Whiston, Sherlock, Hoadley, etc. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français (*la Liberté de penser* par Scheurler, Londres 1714 ; *Du Principe des actions humaines*, par Lefebvre de Beauvray, 1754) ; on en trouve en outre d'amples extraits dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Philosophie ancienne et moderne*, art. *Collins*).

COLLINS (Williams), poëte anglais, né en 1720, à Chichester, se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Il vécut dans un état voisin de la misère, et perdit la raison dans ses dernières années. Il mourut en 1756, dans une maison d'aliénés. On a de lui des *Églogues persanes* ou *orientales*, 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, qui le placent au rang des premiers poëtes lyriques de l'Angleterre; on estime surtout l'*Ode sur les passions*. L'édition la plus récente de ses œuvres a été donnée par Alex. Dyce, avec notes, Londres, 1827.

COLLIOURES, *Caucoliberis* ou *Caucoliberum*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 27 kil. E. de Céret, sur la Méditerranée : 3,274 hab. Petit port, château-fort au sommet d'un rocher. Fabriques de liége. Commerce de laine, de sardines, de thons. Vins blancs excellents.

COLLO, ville de l'Algérie. *Voy.* CULLU.

COLLOBRIÈRES, ch.-l. de cant. (Var), à 33 kil. E. de Toulon ; 1,350 hab.

COLLONGUE ou SIMIANE (Bouches-du-Rhône). *Voy.* SIMIANE.

COLLOQUES, du latin *colloquium*, conférences religieuses tenues dans le but de discuter un point de doctrine ou de concilier des opinions diverses. Parmi les principaux colloques, on cite, dans les premiers temps du christianisme, celui de Cascar en Mésopotamie, entre l'évêque Archélaüs et Manès; celui de Carthage, entre saint Augustin et les Donatistes ; puis ceux de Marbourg (1529), de Ratisbonne (1541), de Montbéliard (1586), de Berne (1588), et surtout celui de Poissy en 1561, sous Charles IX : ce dernier avait pour but de réunir à l'église catholique les Calvinistes de Genève. Le cardinal de Lorraine d'un côté et Théodore de Bèze de l'autre y jouèrent le principal rôle ; mais ce colloque n'amena aucun résultat et ne fit qu'aigrir les esprits.

COLLOT D'HERBOIS (Jean-Marie), conventionnel, né en 1751, était comédien ambulant lorsqu'éclata la révolution française. Il vint alors à Paris, et se fit bientôt remarquer dans les clubs populaires par sa forte voix, autant que par son audace. Au 10 août 1792, il fut nommé membre de la municipalité de Paris, quelques jours après député à la Convention, et enfin membre du comité de salut public. Envoyé l'année suivante en mission à Lyon, il y exerça les plus horribles cruautés, employant tour à tour contre cette malheureuse ville la main du bourreau, la fusillade et le canon. Au 9 thermidor, il fut un des premiers dénonciateurs de Robespierre, qu'il avait longtemps secondé, mais dont les hauteurs l'avaient éloigné. Toutefois la chute du *tyran* ne lui profita pas ; un mois après il fut accusé, et déporté à la Guyane. Il mourut, dans cet exil, d'une fièvre chaude, en 1796.

COLMAN (George), poëte comique anglais, né en 1733 à Florence, était fils du résident de l'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, et mourut à Londres en 1794. Après avoir donné plusieurs pièces qui eurent beaucoup de succès, il devint un des entrepreneurs du théâtre de Covent-Garden ; il vendit peu de temps après sa part d'intérêt et acheta l'entreprise du théâtre de Hay-Market, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il devint fou à la fin de sa vie. Ses meilleures comédies sont : *Polly-Honeycomb*, 1760 ; *la Femme jalouse* (imitée par Desforges) ; *le Mariage clandestin*, avec Garrick. Il a traduit en anglais Térence et l'*Art poétique* d'Horace. Il publia pendant quelque temps *le Connaisseur*, recueil périodique.

COLMAR, *Argentuaria* ou *Argentovaria* chez les anciens, *Columbaria*, *Colmaria* au moyen âge, ch.-l. du dép. du Haut-Rhin, sur l'Ill et sur le canal de la Fecht, à 427 kil. E. de Paris (468 par Lunéville) ; 15,958 hab. Ville mal bâtie ; rues étroites ; on remarque cependant l'hôtel-de-ville, la préfecture, l'église des Dominicains, la bibliothèque du collége. Fabriques d'indiennes, de châles, de foulards très recherchés. Commerce de grains et de vins du Rhin. — Colmar du temps des Francs n'était encore qu'une manse ou *villa* royale ; sous l'empereur Frédéric II, en 1220, elle était devenue une ville ; au XIVe siècle, elle figure comme ville impériale, et bientôt après comme capitale de la H.-Alsace. En 1632, pendant la guerre de trente ans, les Suédois s'en emparèrent. Louis XIV la prit et la rasa en 1673. Elle fut enfin réunie à la France par le traité de Ryswick en 1697, et devint la résidence du conseil souverain de l'Alsace. Patrie du graveur Schœnn, des deux Pfeffel, le publiciste et le

poëte; du directeur Rewbell, et du général Rapp. C'est dans le couvent des Dominicains de cette ville que furent rédigées les célèbres *Annales de Colmar*. — L'arr. de Colmar a 13 cant. (Andolsheim, Ensisheim, Guebwiller, Kaysersberg, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster, Neuf-Brisach, La Poutroye, Ribeauvillé, Rouffach, Soultz, Wintzenheim, plus Colmar), 142 communes et 198,403 hab.

COLMARS, *Collis Martis*, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 40 kil. N. E. de Digne, sur le Verdon; 960 hab. Fontaine intermittente (qui tarit de 7 en 7 minutes).

COLMENAR-VIEJO, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 31 kil. N. de Madrid; 3,600 hab. Eaux minérales et pierres à bâtir.

COLNE, ville d'Angleterre (Lancastre), à 44 kil. S. E. de Lancaster, sur le canal de Leeds-et-Liverpool; 7,550 hab. Fabriques de calicots et de basins.

COLOCZA, ville de Hongrie (Pesth), à 120 kil. S. de Pesth; 4,000 hab.

COLOGNE, *Colonia Agrippina* des anciens, *Kœln* en allemand, ville des États prussiens, ch.-l. d'un des gouvernements de la province Rhénane, sur la rive gauche du Rhin, à 480 kil. S. O. de Berlin; 65,000 hab. Ville très forte; rues étroites et sombres; maisons en général mal bâties. Parmi les monuments on remarque la cathédrale, commencée par l'archevêque Engelbert en 1248, et encore inachevée (on en admire surtout le dôme) : un nombre infini d'églises, dont les principales sont celles de Sainte-Ursule, des Apôtres, des Macchabées; l'hôtel-de-ville, le musée, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, la bibliothèque des Jésuites. Au moyen âge, on venait de toutes les parties de l'Europe adorer dans cette ville ses nombreuses reliques, celles des trois Mages et surtout des prétendues onze mille vierges. Les moines et les mendiants y pullulaient. Industrie : lainages, bonneteries, étoffes de coton et de velours, chapelleries, raffineries de sucre, distilleries, etc. Cologne a acquis une renommée européenne par son eau spiritueuse si connue sous le nom d'*eau de Cologne*, et qui y fut inventée par Jean-Marie Farina à la fin du dernier siècle. — Cologne fut fondée par les Ubiens, 37 ans av. J.-C.; agrandie plus tard par l'empereur Claude, à l'instigation de sa femme Agrippine, qui y était née, elle prit de là le nom de *Colonia Agrippina;* elle devint ensuite capitale de la Deuxième Germanie, puis fut comprise dans la monarchie des Francs, 475. Elle eut dès l'an 314 un évêché, et ce siége fut érigé en archevêché au VIIIe siècle. En 957, Cologne fut déclarée par l'empereur Othon-le-Grand ville libre et impériale. Du XIIe au XVe siècle, Cologne tint un rang considérable dans la ligue hanséatique et fit un grand commerce avec le Nord. Prise en 1795 par les Français, Cologne devint de 1801 à 1814 ch.-l. d'arr. dans le départ. de la Roër. Depuis 1814 elle appartient à la Prusse. Patrie de l'impératrice Agrippine, de saint Bruno, de Corneille Agrippa, du poëte Vondel, des peintres Rubens et Rembrandt, etc. — Le gouvernement de Cologne, un des cinq gouvernements de la province Rhénane actuelle, comprend une partie de l'anc. électorat de Cologne, des duchés de Berg et de Juliers, etc., et se divise en 11 cercles; 360,000 hab. Il a pour ch.-l. Cologne. Villes principales : Duitz, Altenberg, Brühl, Bonn, Zulpech, etc.

COLOGNE (électorat de), état de l'empire d'Allemagne et l'un des trois électorats ecclésiastiques, faisait partie du cercle du Bas-Rhin, et se composait de provinces ou terres assez éparses; on peut les réunir en 4 groupes : 1° Haut-Électorat (sur le Rhin, entre les duchés de Juliers et de Berg); 2° Bas-Électorat (entre les états de Juliers et de Trèves); 3° duché de Recklinghausen; 4° duché de Westphalie. Villes principales : 1° Bonn (ch.-l. général), Kœnigswinter, Andernach, Zulpich, Brühl, Duitz; 2° Nuys, Zons, Rheinsberg; 3° Recklingshausen; 4° Gesecke, Arensberg, Werl. — L'électorat de Cologne date de l'an 1357 ; il fut constitué en faveur des archevêques de Cologne: mais par une singulière bizarrerie la ville de Cologne ne faisait pas partie de l'électorat ; elle était ville libre et se trouvait comprise dans le cercle de Westphalie. Au XVIe siècle Gebhard Truchsess de Waldbourg, archevêque-électeur de Cologne, embrassa la réforme et épousa Agnès de Mansfeld tout en conservant l'épiscopat. Il fut chassé par les Bavarois. Louis XIV s'empara un instant de l'électorat que possédait alors l'archevêque Joseph-Clément, duc de Bavière. Le dernier électeur, mort en 1801, Maximilien-François-Xavier, était aussi duc de Bavière et frère de Marie-Antoinette. L'électeur de Cologne portait le titre de *grand-électeur*. L'électorat de Cologne est auj. compris dans les États prussiens.

COLOGNE, bourg de France (Gers), ch.-l. de canton, à 33 kil. N. E. d'Auch · 900 hab.

COLOGNETTO, village de la république de Gênes, passe pour être la patrie de Christophe Colomb.

COLOMB (Christophe), célèbre navigateur, né en 1435 ou 1441 dans l'état de Gênes, à Gênes même selon les uns, à Cuccaro (Montferrat), à Savone ou à Cogoreo selon d'autres, mais plus probablement à Colognetto, était fils d'un ouvrier tisserand. Après avoir étudié profondément la géométrie, l'astronomie, la géographie et la cosmographie, et avoir parcouru sur mer presque toutes les parties du monde connu, il conjectura qu'il devait y avoir des terres à l'O. de l'Europe, ou que du moins on pourrait arriver aux Indes par cette route. Il proposa, d'abord au roi de Portugal, puis aux Génois, de lui donner les moyens de faire cette recherche; mais il fut refusé durement et traité de visionnaire. Il s'adressa alors à l'Espagne, où régnaient Ferdinand et Isabelle, et obtint, après 8 ans de sollicitations, trois vaisseaux avec lesquels il s'embarqua au port de Palos, en Andalousie, le 3 août 1492. Au bout de 65 jours de navigation, il découvrit la terre, le 8 octobre 1492. Il aborda d'abord dans l'île San-Salvador, une des Lucayes; découvrit ensuite Cuba et St-Domingue, et revint en Espagne en mars 1493. Il fut nommé à son retour vice-roi des pays qu'il avait découverts. En septembre 1493, il entreprit un deuxième voyage, dans lequel il découvrit la plupart des Petites-Antilles et forma des établissements à St-Domingue. Dans un troisième, exécuté en 1498, il découvrit le continent et parcourut la côte de l'Amérique méridionale depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à Caracas; enfin dans une quatrième et dernière expédition, 1502, il poussa jusqu'au golfe de Darien. Colomb eut plusieurs fois à réprimer des révoltes parmi ses compagnons; il eut aussi cruellement à souffrir de l'envie. Accusé après son premier voyage par ceux qu'il avait châtiés, il les confondit aisément : mais pendant sa troisième expédition, il devint la victime de la calomnie, fut dépouillé de son commandement, et remplacé par Bovadilla qui le renvoya en Espagne chargé de fers. Il obtint facilement sa liberté, mais il ne put recouvrer son crédit, et après son quatrième voyage, il se vit négligé par le roi Ferdinand; il mourut en 1506, accablé d'infirmités et de chagrins. Il n'eut pas même la gloire de donner son nom au continent qu'il avait découvert; cet honneur lui fut enlevé par Améric Vespuce, pilote, qui avait accompagné un de ses lieutenants en 1499, et qui prétendit avoir le premier découvert la terre ferme. Outre ses découvertes, Colomb a fait faire de grands progrès à la navigation : il se servit le premier de l'astrolabe et sut déterminer exactement avec le secours de cet instrument la position des vaisseaux par la longitude et la latitude. Il ne reste de Colomb qu'une lettre écrite en latin et datée de 1493. Sa vie a été écrite par son fils, Fernand Colomb (traduite en français par Cotolendy, 1681); par Bossi (traduite en français par Urano, 1824), et par plusieurs au-

tres. Washington Irving a donné une histoire abrégée des *Voyages et aventures de Colomb*, traduite en franç. par M. Paul Merruau, Paris, 1838, in-12. Ses travaux ont été chantés par madame Dubocage, par Barlow, etc.—Colomb fut accompagné dans ses expéditions par son frère, D. Barthélemy Colomb, qui lui rendit de grands services, conquit la plus grande partie de l'île Saint-Domingue, et fonda la ville de San-Domingo.

COLOMBAN (saint), moine, né en Irlande vers 540, mort en 615, parcourut la France pour y réformer les mœurs; fonda le monastère de Luxeuil (590), d'où sortirent tant d'hommes célèbres par leur sainteté et leur science. Ayant osé blâmer les désordres de Brunehaut et de Thierri II, roi d'Austrasie, il fut chassé de Luxeuil; il alla en Lombardie et y fonda le couvent de Bobbio où il mourut. Nous avons encore de Colomban une *Règle*, dans le *Codex Regularum*, Paris, 1663, in-4, et plusieurs fragments recueillis par le père Sirmond et par Thomas Sirin, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBANO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), à 4 kil. S. de Borghetto; 4,500 hab.

COLOMBES, village du dép. de la Seine, à 11 kil. N. O. de Paris; 1,663 hab. Ancien château royal où mourut Henriette d'Angleterre en 1669.

COLOMBEY, dit *Aux-Belles-Femmes*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 16 kil. S. de Toul; 900 hab. Commerce d'huile de pavots.

COLOMBIE (république de), état fédéral de l'Amérique du Sud, était composé de la ci-devant vice-royauté de la Nouv.-Grenade et de la ci-devant capitainerie-générale de Caracas ou Vénézuela; il fut ainsi nommé en l'honneur de Christophe Colomb. Il s'étendait de 12° 25' à 6° 15' lat. S., et de 85° 15' à 60° 15' long. O., et avait pour bornes: au N. la mer des Antilles et l'Océan Atlantique; à l'E., la Guyane; au S. E. l'empire du Brésil; au S. O., l'empire du Pérou; à l'O., le Grand-Océan et l'état de Costa-Rica dans la Confédération de l'Amérique centrale. Il était partagé en 12 départ.: Cundinamarca, Cauca, l'Isthme ou Panama, Magdalena, Boyaca, l'Équateur, Guayaquil, Assuay; Vénézuela, Zulia, Orenoco et Maturin (ces quatre derniers départements formaient la capitainerie de Caracas; les huit autres, la Nouv.-Grenade). Capitale générale, Bogota, dans le dép. de Cundinamarca.— La Colombie, composée de provinces enlevées à l'Espagne, dut principalement son indépendance aux efforts de Bolivar; la république se constitua au congrès d'Angostura le 17 décembre 1819; mais dès l'année 1831, le nom de Colombie cessa d'exister; les 12 dép. qui la formaient se séparèrent pour former trois républiques qui devinrent indépendantes, quoique réunies sous le nom de *Confédération des États-Unis de l'Amérique du Sud*. Les cinq premiers formèrent la république de la *Nouv.-Grenade*; les trois suivants, celle de l'*Équateur*, les quatre derniers, celle de *Vénézuela*. (*Voy.* ces noms, et pour l'histoire, l'article BOLIVAR.)

COLOMBIE, territoire des États-Unis. *Voy.* COLUMBIA.

COLOMBINO (Jean), fondateur de l'ordre des Jésuates. *Voy.* JÉSUATES.

COLOMBO, capit. de l'île de Ceylan, par 77° 30' long. E., 7° 4' lat. N.: 65,000 hab. Siége du gouverneur anglais qui régit l'île. Port, place forte. Aux environs, on cultive de la cannelle excellente, du bétel, du poivre, etc. Commerce d'ivoire et de perles. Prise par les Portugais en 1517, par les Hollandais (1603), et en dernier lieu par les Anglais (1796).

COLONE, *Colonos*, auj. *Église de Sainte-Euphémie*, bourg près d'Athènes, célèbre par un bois consacré aux Euménides et où Sophocle place la scène d'Œdipe à Colone.

COLONIA AGRIPPINA, auj. COLOGNE.

COLONIA EQUESTRIS ou NOIODUNUM, auj. NYON.

COLONIA TRAJANI, auj. KOELN, près de Trèves.

COLONNA, bourg de l'État ecclésiastique, à 24 kil. de Rome. C'est de ce village que l'illustre famille des Colonna tire son nom.

COLONNA, famille illustre d'Italie, originaire du bourg de Colonna, près de Rome, a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres un pape, Martin V (Othon Colonna). Les plus connus sont:

COLONNA (Egidius), célèbre scolastique, surnommé *doctor fundatissimus* et *theologorum princeps*, né à Rome en 1247, mort en 1316. Il enseigna avec éclat dans l'université de Paris et devint général des Augustins. Il fut chargé de l'éducation de Philippe-le-Bel, et composa pour ce prince le traité *De regimine principum*, Rome, 1492. Il composa aussi plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. Il était zélé thomiste et réaliste.

COLONNA (Jacques), créé cardinal par Nicolas III, comblé de faveurs par Nicolas IV, et proscrit avec toute sa famille par Boniface VIII, à l'élection duquel il s'était opposé. Il fut réintégré dans ses dignités en 1305 par Clément V, à l'intercession de Philippe-le-Bel, et mourut en 1318. — Son frère, Sciarra Colonna, qui commandait à Palestrina, fut comme lui proscrit par Boniface VIII, et ne dut également son salut qu'à Philippe-le-Bel. Celui-ci l'associa à Guillaume de Nogaret pour aller enlever le pontife, dont il avait lui-même à se plaindre.

COLONNA (Étienne), frère des précédents, créé comte de Romagne par Nicolas IV en 1290, se rattacha au parti des Guelfes, qu'avait combattu sa famille, et en fut le chef à Rome jusqu'en 1347, époque à laquelle il fut chassé de cette ville par Rienzi. — Son fils, Jacques Colonna, évêque de Lombez, fut l'ami et le protecteur de Pétrarque.

COLONNA (Prosper), arrière-neveu du pape Martin V (Othon Colonna), s'acquit une réputation de grand général dans la guerre que Charles VIII, roi de France, entreprit contre le royaume de Naples en 1494. Il seconda avec talent le célèbre Gonzalve de Cordoue, et gagna contre les Français, en 1522, la victoire de la Bicoque.

COLONNA (Marc-Antoine), duc de Palliano, commandait douze galères pontificales à la bataille de Lépante (1571), où l'Espagne, Venise et Rome luttèrent de concert contre les Musulmans pour la défense de l'île de Chypre.

COLONNA (Victoire), marquise de Pescaire, de la famille des précédents, fille de Fabrice Colonna, grand connétable de Naples, naquit en 1490, et épousa F.-F. d'Avalos, marquis de Pescaire, général de Charles-Quint. Elle cultiva la poésie avec succès et se plaça au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque; elle ne se rendit pas moins célèbre par son amour conjugal. Ses œuvres ont été réunies sous le titre de *Rime della diva Vittoria Colonna de Pescara*, etc., Parme, 1538, in-8; Venise, 1544, in-8.

COLONNE (cap), *Sunium promontorium*, à 35 kil. S. E. d'Athènes, par 37° 39' lat. N., 21° 42' long. E. Son nom lui vient de plusieurs colonnes de marbre blanc, restes du temple de Minerve Suniade. — On donna aussi ce nom à un cap de l'Italie, sur la côte orientale, dans la Calabre Ultérieure 2e, au S. du golfe de Tarente. On y voit les restes d'un temple de Junon Lacinienne.

COLONNES D'HERCULE. *Voy.* HERCULE, CALPÉ et ABYLA.

COLOPHON, ville de Lydie (Ionie), sur l'Halys, près de la mer, au N. O. d'Éphèse. Patrie de Mimnerme, Nicandre, Xénophane; elle prétendait aussi être la patrie d'Homère.

COLORADO (RIO). *Voy.* RIO COLORADO.

COLOSSE DE RHODES. *Voy.* RHODES.

COLOSSÉE ou COLISÉE, immense et magnifique amphithéâtre de Rome, fut commencé par Vespasien et achevé par Titus. Il fut appelé Colossée parce que près de là était la statue colossale de

Néron. C'est dans le Colossée que se livraient les combats des gladiateurs, et que les martyrs chrétiens étaient livrés aux bêtes. Le Colossée fut en partie détruit lors de la prise de Rome par les Barbares; néanmoins ce qui en reste offre encore un aspect imposant.

COLOSSES, *Colossæ*, ville de Phrygie, au S. O., près du Méandre. Une des premières villes converties au christianisme. Saint Paul adressa une épître à l'église des Colossiens.

COLOT, nom d'une famille de chirurgiens célèbres qui se sont distingués pendant plus d'un siècle et demi par l'opération de la taille. Ils la pratiquaient suivant une méthode dont ils faisaient un secret. François Colot, mort en 1706, livra le secret de sa famille dans un ouvrage estimé, intitulé : *Traité de l'opération de la taille*, et qui fut publié après sa mort, Paris, 1727.

COLOURI, *Salamine*, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, par 21° 10' long. E., 37° 55' lat. N. Oliviers, pin, blé, coton, amandes. *Voy.* SALAMINE. — Colouri doit à sa forme, qui est celle d'un fer à cheval, le nom qu'elle porte (*colouri* en grec moderne veut dire *fer à cheval*).

COLQUHOUN (Patrick), économiste, né à Dumbarton en Écosse, 1745, mort en 1820, s'embarqua fort jeune pour la Virginie, s'y occupa six ans du commerce et de l'étude des lois et de la politique. De retour dans sa patrie, il s'y enrichit par le commerce, devint magistrat, et fut nommé consul des villes hanséatiques. On a de lui : *Traité de la police de la métropole*, etc., Londres, 1795; *Traité de la population de l'empire britannique*, Londres, 1815, in-4, 2e édition, etc.

COLUMBARIA, nom de COLMAR en latin moderne.

COLUMBARIA, île de la Méditerranée, auj. CERVOLI.

COLUMBIA ou OREGAN, territoire des États-Unis, sur le Grand-Océan, n'est point encore organisé et ne contient que de vastes solitudes habitées par des peuplades indigènes indépendantes, et couvertes d'immenses forêts où se voient les arbres les plus hauts peut-être du globe entier. Un grand fleuve, le Columbia ou Orégan, dont le cours atteint 2,000 kil., traverse ce territoire (*Voy.* ORÉGAN).

COLUMBIA, dit aussi *District fédéral*, territoire des États-Unis, entre la Virginie et le Maryland, sur les deux rives du Potomac, offre une étendue de 256 kil. carrés, et se divise en deux comtés, Alexandria et Washington ; 40,000 hab. Ch.-l., Washington. Il est sous la direction immédiate du gouvernement général de l'Union, dont Washington est le siège.

COLUMBUS, ville des États-Unis, ch.-l. de l'Ohio, par 85° 20' long. O., 39° 57' lat. N. ; 1,500 hab.

COLUMELLE, *Lucius Junius Moderatus Columella*, le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le Ier siècle de l'ère chrétienne, possédait des terres considérables qu'il fit valoir lui-même. Il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et de s'instruire de tout ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome vers l'an 42 de J.-C., il y composa le traité *De Re rustica*, en 12 livres (le 10e est en vers); on a aussi de lui un traité *De Arboribus*, que quelques-uns joignent au précédent. Ces deux traités ont été imprimés en 1543 à Strasbourg, et se trouvent dans les recueils d'ouvrages sur l'agriculture. Ils ont été traduits en français par Claude Cotereau, Paris, 1552, et par Saboureux de la Bonneterie, 1771.

COLUTHUS, poëte grec, né à Lycopolis, dans la Thébaïde, vers la fin du ve siècle de J.-C. On lui attribue un petit poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, retrouvé au XVe siècle par Bessarion, et imprimé pour la première fois chez les Aldes, vers 1505, avec Quintus Calaber; il a été traduit en français par Dumolard, 1742. M. Stanislas Julien a donné en 1822 une nouvelle édition de ce poëme, avec traductions latine et française. Coluthus est un faible imitateur d'Homère.

COLYSÉE. *Voy.* COLOSSÉE.

COMACCHIO, *Comacula*, ville de l'État ecclésiastique, à 44 kil. S. E. de Ferrare ; 4,500 hab. Cette ville est célèbre par la grande quantité de poissons et surtout d'anguilles que l'on pêche dans les lagunes qui l'avoisinent.

COMAGÈNE, partie des pachaliks de Marach et d'Alep, petite contrée de Syrie, au N. E., entre la Cyrrhestique et l'Euphrate. Ch.-l., Samosate. Elle forma, de 65 av. J.-C. jusqu'à Domitien, un petit roy. vassal de l'empire romain et gouverné par des rois particuliers, dont plusieurs portèrent le nom d'Antiochus ; après cette époque, la Comagène fut convertie en province romaine.

COMANA, auj. *El Bostan*, ville de l'Asie Mineure (Cappadoce), sur un affluent du Mélas. Elle était régie par un prêtre souverain qui demeurait dans un temple desservi par 6,000 prêtres. Ce chef des prêtres était choisi d'ordinaire dans la famille royale de Cappadoce. La divinité de ce temple était celle que les Romains nommaient Bellone (l'*Enyo* des Grecs et probablement l'*Anaïtis* arménienne). — Il y avait dans le Pont mérid., non loin de l'Iris, une autre Comana qui n'était qu'une colonie de la première.

COMARQUE. On appelle ainsi, dans la division territoriale du Brésil et du Portugal, les subdivisions des provinces.

COMAYAGUA ou VALLADOLID, capit. de l'état de Honduras (Amérique centrale), par 90° 34' long. O., 14° 15' lat. N. ; 18,000 hab. Cette ville portait autrefois le nom de *Nostra-Senora-de-la-Concepcion*.

COMBEAU-FONTAINE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 20 kil. N. O. de Vesoul ; 500 hab.

COMBEFIS (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, mort à Paris en 1679, a publié des suppléments à la *bibliothèque des Pères*, 1648 et 1672 ; une édition complète de *Saint Basile*, 1679; les *Historiens Byzantins depuis Théophane jusqu'à Nicéphore Phocas*, grec-latin (1685), posthume, et une collection des prédicateurs, *Bibliotheca Patrum concionatoria*, 1682.

COMBES-DOUNOUS (J.-J.), né à Montauban en 1758, mort en 1820, occupa plusieurs places dans la magistrature et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12 ; *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduit du grec d'Appien, 1808, 3 vol. in-8 ; *Dissertations de Maxime de Tyr*, trad. du grec, 1802, 1 vol. in-8 ; *Essai historique sur Platon*, 1809, 2 vol. in-12.

COMBLES, ch.-l. de cant. (Somme), à 11 kil. N. O. de Péronne ; 1,600 hab.

COMBOURG, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 31 kil. S. E. de Saint-Malo ; 4,707 hab. Vieux château. Aux environs grand étang.

COMBRAILLES (baronie de), pays de la B.-Auvergne, au N. O., riche en pâturages, bois, grains, etc. Ch.-l., Evaux. Autres places : Lespau, Auzance, Chambon, Sermur, Montaigu. Il est auj. compris dans le dép. de la Creuse.

COMBRONDE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 10 kil. N. de Riom ; 1,800 hab.

COME, *Comum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Côme, sur la branche S. O. du lac de Côme, à 40 kil. N. O. de Milan ; 16,000 hab. Évêché, cathédrale, théâtre. Velours, soieries ; instruments de physique. Commerce d'expédition pour la Suisse. Les deux Pline, Paul Jove et Innocent XI y sont nés.

COME (lac de), *Larius lacus*, au pied des Alpes, dans le roy. Lombard-Vénitien; il se partage au S. en 2 bras, séparés par la pointe de Bellaggio, et

dits, l'un lac de Come, et l'autre lac de Lecco. Bords charmants ; eaux très poissonneuses, et couvertes d'oiseaux aquatiques, cygnes, pélicans, etc.

COME. *Voy.* COSME.

COMENIUS (Jean AMOS), grammairien, né en 1592 à Comna en Moravie, d'où il prit son nom, de la secte des *Frères Moraves*, s'occupa toute sa vie de perfectionner les méthodes d'instruction. Persécuté pour sa religion et chassé de sa patrie par les guerres qui la désolaient, il fut sans cesse obligé de changer de lieu. Il dirigea avec le plus grand succès des écoles en Moravie, en Bohême, en Pologne, en Transylvanie, et se fit bientôt une telle réputation que d'un bout de l'Europe à l'autre, en Angleterre, en Suède, en Hollande, on l'appelait pour réformer les études. Il finit par se fixer à Amsterdam, et y mourut en 1671. Pendant ses dernières années, il tomba dans l'illuminisme. Coménius est surtout connu par le petit ouvrage intitulé : *Janua linguarum reserata* ou *la Porte des langues* (Lesna, 1631); il y a rassemblé en 1,000 phrases tous les mots usuels, de manière à donner à la fois, en un temps très court, la connaissance des mots et des choses. Cet ouvrage eut un succès prodigieux : il a été souvent réimprimé et est traduit dans presque toutes les langues. Coménius a complété cet ouvrage en donnant *Orbis sensualium pictus*, Nuremberg, 1658, sorte d'encyclopédie où les mots sont accompagnés d'images qui les expliquent; *Grammatica janualis; Lexicon januale*, où tous les radicaux sont réunis et forment des phrases suivies. Il a en outre écrit sur l'histoire, la religion, la philosophie. Quelques-uns de ses ouvrages sont en bohémien. On a réuni ses traités les plus importants pour l'éducation, sous le titre d'*Opera didactica*, Amsterdam, 1657.

COMESTOR (Pierre), en français *le Mangeur*, ainsi appelé parce qu'il avait lu et, pour ainsi dire, dévoré un grand nombre de livres, naquit à Troyes au XIIe siècle, fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant cinq ans, puis se retira à l'abbaye de Saint-Victor, où il mourut en 1178 ou 1185. On a de lui : *Historia scholastica*, Utrecht, 1473, 2 vol. in-fol., et Paris, 1495. C'est un abrégé des Écritures saintes, avec des gloses tirées des auteurs ecclésiastiques et profanes.

COMICES, assemblée du peuple romain pour l'élection des magistrats. On assemblait les comices, tantôt par curies, tantôt par centuries, tantôt par tribus. Dans les premières, on votait par têtes; dans les deux autres, l'on prenait les suffrages à la pluralité des centuries ou des tribus. Les comices par curies ne s'assemblaient guère que pour l'élection du grand curion et des flamines; les tribus rendaient les plébiscites et nommaient les magistrats secondaires; les consuls, censeurs, préteurs, un tiers des tribuns militaires, étaient nommés par les centuries.

COMINES. *Voy.* COMMINES.

COMITAT, du latin *comitatus*, est le nom donné aux divisions civiles et administratives de la Hongrie par la cour de Vienne. Les Hongrois les appellent *varmegye* (de *var*, château, et *megye*, territoire). Un comitat est régi par un *gespan* et un *vice-gespan* ; de là le nom allemand des comitats : *gespannschaften*. Le titre de gespan est héréditaire dans certains comitats; dans d'autres il est conféré par le roi.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC. Ce comité, le plus célèbre de tous ceux que l'on vit s'élever pendant le règne de la Terreur, fut créé le 6 avril 1793 par un décret de la Convention nationale que proposa le parti montagnard, et eut pendant plus d'une année toute l'autorité en France. Il avait sous ses ordres le *tribunal révolutionnaire*, chargé d'exécuter juridiquement les victimes suspectes au parti jacobin ; les *comités révolutionnaires*, établis dans toutes les communes de la France pour recevoir les dénonciations, et le *Comité de sûreté générale*, chargé de la police. Il se composa d'abord de neuf membres, choisis dans le sein de la Convention, et dont les principaux furent Danton, Barrère et Cambon. Le 10 juin 1793 on leur adjoignit trois autres membres, St-Just, Jean-Bon-Saint-André et Couthon. Robespierre et Carnot, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes y entrèrent après eux. Ce comité couvrit la France d'échafauds; après s'être défait des ennemis du gouvernement révolutionnaire, il s'attaqua à ses propres membres, et l'on vit successivement tomber les têtes d'Hébert, de Chaumette, de Danton, de Camille Desmoulins, etc. Enfin la scission qui s'opéra entre Robespierre, Saint-Just, Couthon, et les autres membres, l'arrestation et le supplice des trois premiers le 27 juillet 1794 (9 thermidor an II) mirent un terme à la formidable influence du comité. Il ne fut pas aboli, mais désorganisé peu à peu par la Convention. Ainsi privé de ses membres les plus redoutables, il perdit tout son pouvoir; il disparut tout à fait lors de l'établissement du Directoire (1795).

COMMANDERIE. Dans l'ordre de Malte, on appelle ainsi certains domaines bénéficiaires, qui n'étaient qu'une subdivision d'un grand-prieuré. Ils ne portent ce nom que depuis la réforme de l'ordre en 1267 ; auparavant on les nommait *préceptoreries*. Il y avait aussi des commanderies dans les ordres de St-Lazare, de Calatrava, d'Alcantara, de St-Bernard et de St-Antoine. *Voy.* COMMANDEUR.

COMMANDEUR, chevalier de l'ordre de Malte pourvu d'une *commanderie*. On prenait souvent cette qualité sans titre légal. Les cadets de haute noblesse, les ecclésiastiques agrégés à l'ordre de Malte, les supérieurs des Mathurins et les religieux de la Mercy prenaient le titre de *commandeurs*. — *Grand-commandeur*, première dignité de l'ordre de Malte après celle de *grand-maître*. Il était président du *commun trésor* et de la *chambre des comptes*. Il résidait au couvent et ne pouvait en sortir tant qu'il exerçait sa charge. Il était *pilier* (chef) de la langue de Provence et pouvait posséder le grand-prieuré de Hongrie. — Le titre de commandeur désigne aussi, dans plusieurs ordres civils ou militaires, un grade plus ou moins élevé, mais purement honorifique. Dans l'ordre de la *Légion-d'Honneur*, ce grade est le troisième et vient immédiatement au-dessus de celui d'officier.

COMMELIN (Jérôme), imprimeur, né à Douay, mort en 1597, s'établit à Heidelberg, où il publia un grand nombre d'éditions grecques et latines. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore* et d'*Apollodore* (avec notes de lui), 1596, in-8.

COMMELIN (Isaac), né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a écrit : *Commencement et progrès de la Compagnie des Indes orientales*, Amsterdam, 2 vol. in-4, 1646 ; *Vie du stathouder Frédéric-Henri*, 1 vol. in-fol., 1651 ; *Vies de Guillaume I et de Maurice*, 1651, etc.

COMMELIN (Jean), botaniste, probablement de la même famille que le précédent, né à Amsterdam en 1629, mort en 1692, dirigea le jardin botanique de cette ville. On a de lui : *Les Hespérides des Pays-Bas*, 1696, in-fol.; *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ*, 1683, in-12 ; *Horti medici Amstelodamensis plantarum descriptio et icones*, 1698, in-8.

COMMELIN (Gaspard), neveu du précédent, né en 1667, mort en 1751, docteur en médecine, membre de l'Académie des Curieux, et directeur du jardin botanique d'Amsterdam, a écrit : *Horti medici Amstelodamensis plantæ rariores exoticæ*, Leyde, 1706, in-fol., et *Flora Malabarica*, Leyde, 1696, in-fol.

COMMENDATAIRE (abbé), abbé possédant un bénéfice en *commende*. Ces sortes d'abbés n'étaient le plus souvent que des séculiers qui jouissaient seulement du pouvoir temporel sur l'abbaye qui leur était confiée, et qui abandonnaient le pouvoir spirituel à

un délégué appelé *prieur claustral*. Ils recevaient les deux tiers des revenus de l'abbaye.

COMMENDON (Jean-François), cardinal, né à Venise en 1524, mort en 1584. Dès l'âge de 10 ans, il improvisait des vers latins, et il dut à ce talent la protection de Jules III. Envoyé auprès de la reine Marie à son avénement au trône d'Angleterre (1553), il sut l'engager à se remettre sous l'obéissance de la cour de Rome; il défendit les droits de l'Église au sujet de l'élection de l'empereur Ferdinand qui s'était faite sans l'autorisation du pape, et parcourut l'Allemagne pour exhorter tous les princes de l'Empire à continuer le concile de Trente. Ses efforts ayant été vains, il se rendit en Pologne (1564) en qualité de nonce, et réussit à y faire accepter les décrets du concile : il fut élu cardinal à cette occasion. Pie V l'envoya comme légat à la diète d'Augsbourg, où il défendit avec menaces à l'empereur Maximilien de s'occuper des affaires de religion. Le reste de la vie de Commendon fut rempli par des ambassades et des négociations importantes auprès des cours de Vienne et de Varsovie. On a imprimé à Paris, 1573, in-4, son *Oratio ad Polonos*. Sa *Vie*, écrite en latin par Gratiani, a été traduite en français par Fléchier, Paris, 1671, in-12.

COMMENTRY, village du dép. de l'Allier, à 13 kil. S. E. de Montluçon; 600 hab. Riche et excellente mine de houille. Cette mine brûlait lentement depuis 1816, lorsque, en 1840, un incendie général éclata et la consuma en partie.

COMMERCY, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 32 kil. E. de Bar-le-Duc; 3,716 hab. Beau château, qui sert auj. de quartier de cavalerie; hôtel-de-ville; salle de spectacle. Tanneries, brasseries, toiles de coton; commerce de bétail, de fer, etc.—Cette ville avait le titre de principauté dans les états de Lorraine. Le cardinal de Retz, après en avoir été longtemps titulaire, la vendit à Charles IV, duc de Lorraine, qui l'acquit pour le prince de Vaudemont, son fils naturel; mais celui-ci en revendit la propriété au duc Léopold. Elle a suivi le sort de la Lorraine. — L'arr. de Commercy a 7 cantons (Gondrecourt, Saint-Mihiel, Pierrefitte, Vaucouleurs, Vigneul-les-Hatton-Chatel, Void, plus Commercy), 181 communes et 86,013 hab.

COMMERSON (Philibert), né à Châtillon en 1727, mort à l'île de France en 1773, fit le tour du monde et recueillit dans ses voyages l'herbier le plus riche qu'on eût vu jusqu'alors. Il n'a laissé aucun ouvrage, mais ses dessins et son herbier ont été rapportés en France. On lui doit la belle fleur appelée *hortensia*; elle est originaire de la Chine.

COMMINES, ville du dép. du Nord, à 13 kil. N. de Lille, sur la Lys qui la coupe en 2 parties : celle qui est sur la rive gauche appartient à la Belgique; la rive droite appartient à la France depuis 1667; cette dernière a 5,418 hab. Rubans de fil, toile à matelas, mouchoirs : commerce de passementerie, chapellerie, etc. On y voyait jadis le château de la famille noble des Commines, où naquit l'historien Philippe de Commines.

COMMINES (Philippe DE), politique et historien, né en 1445 au château de Commines près de Lille en Flandres, mort en 1509, servit d'abord le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire : il quitta ce seigneur en 1472 pour s'attacher à Louis XI; ce prince le combla de richesses et d'honneurs, et fit de lui le confident et le ministre de ses desseins. Après la mort de Louis XI, ayant pris parti pour le duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu, régente, il fut disgracié et resta même enfermé quelque temps à Loches dans une de ces cages de fer qu'avait inventées Louis XI : mais il rentra en grâce et accompagna en Italie Charles VIII qui le chargea de plusieurs négociations. Il ne fut pas employé sous Louis XII. Il consacra le temps de sa retraite à rédiger ses *Mémoires*. Cet ouvrage est le monument le plus précieux que nous ayons pour les règnes de Louis XI et Charles VIII; on regrette seulement que l'auteur, en racontant les actes les plus iniques, ne trouve pas un mot pour les flétrir; il ne juge des événements que par le résultat. Les *Mémoires de Commines* parurent pour la première fois en 1523. L'édition la plus complète est celle de Lenglet-Dufresnoy, 1747.

COMMINGES, ancienne contrée de la France méridionale, dans la Haute-Gascogne, est représentée auj. par les départements de la Haute-Garonne, de l'Ariége et du Gers. Elle se divisait : 1° en *Comminges Gascon*, au S., entre le Bigorre et le Conserans; ch.-l., Saint-Bertrand-de-Comminges; autres villes : Saint-Martory, Montespan, Muret, Lombez, Aurignac, l'Isle-Dodon : 2° en *Comminges Languedocien* ou *Petit-Comminges*, au N. E., entre le Comminges Gascon, le Conserans, le comté de Foix et le Haut-Languedoc; villes, Saint-Béat et Valentine. — Ce pays était occupé jadis par les *Convenæ*, peuple de l'Aquitaine orientale; il est quelquefois compris dans la Province romaine. Il avait pour ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand), appelée aussi *Communica* (et par corruption *Comminica*, d'où *Comminges*), parce qu'elle servait de rendez-vous général pour les assemblées ou communes des petits peuples voisins des Pyrénées. Les comtes de Comminges, qui étaient vassaux des ducs d'Aquitaine, s'éteignirent en 1548, et le Comminges fut réuni à la couronne.

COMMINGES (SAINT-BERTRAND DE), ville du dép. de la Haute-Garonne. *Voy.* SAINT-BERTRAND.

COMMIRE (J.), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris en 1702, a cultivé avec succès la poésie latine, tout en professant la théologie et en remplissant les devoirs de son état. Ses poésies se composent d'odes, de fables, d'épigrammes, d'imitations des psaumes et des prophéties. Le recueil le plus complet a été publié en 1715, et reproduit par Barbou en 1753.

COMMODE, *Marcus* ou *Lucius Commodus Ælius Aurelius Antoninus*, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, lui succéda l'an 180, à l'âge de 20 ans. Il prit pour ministres les hommes les plus corrompus, tels que Pérennis, Cléandre, affranchi phrygien; commit toutes sortes de cruautés et de folies, et se livra à la débauche la plus effrénée. Il se forma contre lui plusieurs conspirations qui lui fournirent l'occasion de se plonger dans le sang : il mit à mort entre autres victimes Lucilla, une de ses sœurs; Crispina, sa femme, et un grand nombre de sénateurs. Il périt l'an 192, empoisonné par Marcia, sa maîtresse, qui avait vu son nom sur une liste de proscription. Commode était d'une taille et d'une force extraordinaires : aussi se faisait-il appeler *Hercule*. Il se livrait en public à tous les exercices des gladiateurs et descendit plus de 700 fois dans l'arène.

COMMODORE, titre que l'on donne en Angleterre, en Hollande et en Amérique à un capitaine de vaisseau chargé du commandement de plusieurs bâtiments réunis.

COMMUNE DE PARIS (la). On entend communément sous ce titre un comité révolutionnaire, né de l'insurrection du 14 juillet 1789, et qui se substitua au conseil de ville que présidaient le prévôt des marchands et les échevins. Elle fut d'abord dirigée par le maire Péthion, et prit l'Hôtel-de-Ville pour lieu de ses séances. Elle ne fut définitivement constituée que le 21 mai 1791. A cette époque, elle se divisa en 48 sections, nomma un maire et 16 administrateurs, créa un conseil municipal composé de 32 membres, et un conseil général de 96 notables, que présidaient un procureur de la Commune et deux substituts. Longtemps conduite par les démagogues les plus fougueux, par le procureur Chaumette et son sub-

stitut Hébert, puis par Robespierre, elle soutint ouvertement la lutte contre la Convention qu'elle trouvait trop modérée, arma contre elle les sections et la populace des faubourgs, et maintint dans les rues de Paris une insurrection permanente. Robespierre en tombant, le 17 juillet 1794 (9 thermidor), entraîna la Commune dans sa chute. On lui substitua 12 municipalités distinctes pour empêcher la centralisation d'un pouvoir aussi formidable.

COMMUNES, nom que prirent en France, pendant le XIe siècle, les associations des habitants d'une même ville unis pour se défendre contre les exactions et les violences des nobles et seigneurs. L'établissement de la commune du Mans, en 1070, fut le premier indice de cette révolution, qui favorisa singulièrement les accroissements du pouvoir royal, et servit à le dégager des entraves de la féodalité, en élevant son pouvoir au-dessus de celui des grands vassaux. Louis-le-Gros, voulant se ménager d'aussi utiles auxiliaires, favorisa l'établissement des communes; il leur permit d'avoir un maire, des échevins, un sceau, une milice bourgeoise. A l'abri de la protection royale, plusieurs communes, celles de Laon, de Soissons, de Reims, par exemple, acquirent la plus haute importance. Mais, dès le XIVe siècle, les rois, devenus assez forts pour se passer d'elles, en abolirent un grand nombre: Charles IX enleva la connaissance des affaires civiles à toutes les justices municipales, et à partir du règne de Henri IV tous les priviléges des communes tombèrent en oubli. C'est à peine si en 1789 quelques villes de France avaient conservé des débris de leurs anciennes franchises.

COMMUNES (Chambre des). *Voy.* CHAMBRE.

COMNÈNE, ancienne et célèbre famille du Bas-Empire, a fourni six empereurs à Constantinople, un à Héraclée et dix à Trébizonde. Elle descendait d'Eutrope, aïeul de Constantin-le-Grand. Les six empereurs de Constantinople sont: Isaac Comnène, 1057-1059; Alexis Comnène I, 1081-1118; Jean Comnène, 1118-1143; Manuel Comnène, 1143-1180; Alexis Comnène II, 1180-1183; Andronic Comnène, 1183-1185. (*Voy.* ISAAC, ALEXIS, JEAN, etc.) Andronic fut détrôné par Isaac l'Ange, et sa famille fut à jamais privée du sceptre impérial de Constantinople. David, son petit-fils, devint roi de la Paphlagonie, d'Heraclée et de Pont, tandis qu'un 3e Alexis fondait à Trébizonde la dynastie des princes qui régnèrent dans cette ville avec le titre d'empereur depuis 1204 jusqu'à la conquête de Mahomet II, 1462. Les restes de cette famille se réfugièrent à Maïna dans la Morée, et de là dans l'île de Corse; il en existait encore quelques rejetons en France et en Italie au commencement de ce siècle. (*Voy.* ABRANTÈS.)

COMORES (îles), sur la côte orientale de l'Afrique, dans le nord du canal de Mozambique, entre 11° 20'-13° 5' lat. S., et 40° 50' long. E. On en compte 4 principales: la Grande-Comore, Anjouan, Mohilla, Mayhotta; 20,000 habitants. Montagnes nombreuses, côtes escarpées; on y trouve plusieurs villes. Gouvernement électif; le chef ou sultan d'Anjouan commande à toutes les Comores. Les habitants de ces îles sont toujours en guerre avec les pirates madécasses. — L'archipel des Comores fut découvert en 1598 par le Hollandais Corneille Houtman.

COMORIN, cap qui forme la pointe mérid. de l'Hindoustan, par 75° 20' long. E., 7° 27' lat. N. Des rochers dangereux l'environnent.

COMORN, ville de Hongrie. *Voy.* KOMORN.

COMPAGNIE (îles de la), groupe d'îles désertes et inhabitables entre la Terre des États et les Kouriles, par 147° long. E., 46°-48° lat. N.

COMPAGNIES DES INDES. *Voy.* INDE.

COMPAGNIES (GRANDES), troupes d'aventuriers qui désolèrent la France au XIVe siècle, sous les règnes de Jean et de Charles V. Elles s'étaient recrutées d'étrangers de toute sorte et surtout des Allemands qu'Édouard, roi d'Angleterre, avait licenciés après le traité de Brétigny, en 1360. Irrités de leurs déprédations, les paysans, réunis sous le nom de *Pacifères*, les battirent en plusieurs rencontres et les dispersèrent pour quelque temps; ils reparurent néanmoins sous le nom de *Tard-Venus* et défirent en 1361 le connétable Jacques de Bourbon, qui les avait imprudemment attaqués. Du Guesclin en délivra la France et les conduisit en Espagne; elles y soutinrent contre Pierre-le-Cruel la cause de Henri de Transtamare son frère.

COMPENDIUM, auj. COMPIÈGNE.

COMPIÈGNE, *Compendium*, *Carlopolis*, chef-l. d'arr. (Oise), sur l'Oise, à 53 kil. E. de Beauvais; 8,895 hab. Superbe château royal et belle forêt qui a 14,500 hectares de superficie. Bibliothèque; collége communal. Filatures de coton, bonneterie, chantiers de bateaux. — Compiègne fut bâti par les Gaulois, agrandi en 876 par Charles-le-Chauve qui lui donna le nom de *Carlopolis*. Jeanne d'Arc y fut prise en 1430 par les Anglais. — L'arr. de Compiègne a 8 cant. (Attichy, Estrée-Saint-Denis, Guiscard, Lassigny, Noyon, Ressons, Ribecourt, plus Compiègne), 165 communes et 97,645 hab.

COMPLUTUM, ville d'Hispanie, auj. ALCALA DE HENARÈS.

COMPOSTELLE (SAINT-JACQUES DE), ville d'Espagne. *Voy.* SANTIAGO.

COMPS, ch.-l. de cant. (Var), à 18 kil. N. de Draguignan; 800 hab.

COMPSA, ville d'Italie, auj. CONZA.

COMTAT D'AVIGNON ou COMTAT VENAISSIN. *Voy.* VENAISSIN (comtat) et AVIGNON.

COMTE. L'origine de ce titre, qui vient du mot latin *comes*, compagnon, remonte aux premiers empereurs romains; sous le règne d'Auguste, on voit des sénateurs choisis pour son conseil porter le nom de *comites Augusti*. C'était jusqu'alors un emploi; Constantin en fit une dignité. Au IVe siècle, les comtes devinrent des officiers militaires, et ce titre fut principalement donné aux gouverneurs de villes et de diocèses. Les premiers rois barbares donnèrent indistinctement le titre de *comte* à tous les officiers de leurs maisons; il y en avait un qu'on appelait comte palatin (*comes palatii*), et qui était chargé de rendre la justice dans le *palais*, et en général de juger les affaires où le prince avait intérêt. Sous les derniers Carlovingiens, la plupart des comtes érigèrent leurs gouvernements en principautés héréditaires qui portèrent le nom de *comtés*. En 1564 une ordonnance de Charles IX établit qu'en l'absence d'héritiers mâles, les comtés retourneraient à la couronne. Aujourd'hui le titre de comte n'est plus qu'une distinction honorifique, et qui ne confère aucun privilége; il vient généralement après celui de duc, et quelquefois après celui de marquis.

COMUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. COME.

COMUS, dieu de la joie, des festins, des danses nocturnes et de la toilette; on le représente jeune, chargé d'embonpoint, et couronné de roses.

COMUS (LEDRU, dit), physicien. *Voy.* LEDRU.

CONAC, ville de France. *Voy.* COSNAC.

CONAN, dit MERIADEC ou CARADOG, naquit dans la Grande-Bretagne à la fin du IVe siècle, et passa dans les Gaules avec le tyran Maxime, dont il servit les intérêts. Il fut créé duc et gouverna pendant 26 ans, sous la dépendance des Romains, la partie de l'Armorique connue depuis sous le nom de *Bretagne*. En 409, les Armoricains se soulevèrent, et déférèrent à Conan l'autorité souveraine. Il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort (421), et le légua à ses descendants, qui furent depuis ducs de Bretagne.

CONAN I, dit *le Tors*, fils de Juhel Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de comte de Bretagne à la mort de Drogon (952); chassa Hoël et Gue-

rech ses compétiteurs, et périt lui-même en 992 dans une bataille qu'il avait livrée contre Foulques Nerra, duc d'Anjou, dans les plaines de Conquereux.

CONAN II, fils d'Alain III, eut quelques démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, et mourut empoisonné en 1066.

CONAN III, dit *le Gros*, succéda à son père Alain Fergent en 1112; il unit ses armes à celles de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre, Henri I, son beau-père. Il désavoua dans ses derniers moments (1148) Hoël, fils de son épouse Mathilde, qui avait jusque-là passé pour son propre fils. Cette déclaration fut la source de guerres civiles qui désolèrent la Bretagne pendant 50 ans, et qui firent passer successivement ce duché dans les maisons de Penthièvre, d'Angleterre, de Thouars et de France.

CONAN IV, surnommé *le Petit*, fils d'Alain-le-Noir et de Berthe de Bretagne, fut reconnu duc de Bretagne vers 1155, et bientôt après dépouillé de ses états par Henri II, roi d'Angleterre, qui ne lui laissa que le comté de Guinguamp. Il mourut en 1171.

CONAUGHT, province d'Irlande. *Voy.* CONNAUGHT.

CONCANA, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), auj. *Santillane* ou *Cangas-de-Oniz*, à 48 kil. N. E. d'Oviédo.

CONCARNEAU, *Vorganium*, ch.-l. de cant. (Finistère), sur une baie qui prend de là le nom de baie de Concarneau, à 19 kil. S. E. de Quimper; 2,000 hab. Pêche, commerce de sardines. Elle fut prise en 1373 par Du Guesclin, et en 1577 par les Ligueurs.

CONCEPCION. *Voy.* CONCEPTION.

CONCEPTION DE LA SAINTE-VIERGE, fête de l'Église qu'on célèbre le 8 décembre, en commémoration du mystère divin par lequel la Vierge conçut le Sauveur du monde. L'institution de cette fête ne remonte pas au-delà du XIIe siècle.

CONCEPTION (LA), dite aussi *La Nouvelle-Conception* ou *La Mocha*, ville du Chili, par 70° 49' long. O., 36° 47' lat. S., à 330 kil. N. de Valdivia, sur une baie à l'embouchure du Biobbio. Souvent détruite par les Araucans, elle s'était relevée plusieurs fois et comptait en 1830 près de 10,000 hab.; mais un tremblement de terre l'a dévastée en 1835. — Il y a plusieurs autres villes du même nom dans l'Amérique mérid., une notamment dans la Nouv.-Grenade, à 70 kil. N. E. de Santiago, à l'embouchure du Rio-de-la-Conception dans la mer des Antilles, et une autre dans la confédération du Rio-de-la-Plata (province de Cordova).

CONCEPTION (NOTRE-DAME-DE-LA). *Voy.* COMAYAGUA.

CONCHES, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Iton, à 15 kil. S. O. d'Evreux; 1,800 hab. Fonderies.

CONCILE. On appelle ainsi une assemblée d'évêques réunis pour régler les affaires ecclésiastiques, concernant la foi, la discipline ou les mœurs. On distingue trois sortes de conciles : 1° les conciles *œcuméniques* ou *généraux*, où sont appelés tous les évêques du monde chrétien ; 2° les conciles *nationaux* ou *pléniers*, composés de tous les évêques d'un état ; 3° les conciles *provinciaux* ou *diocésains*, convoqués par un évêque métropolitain. Les Catholiques reconnaissent 19 conciles œcuméniques :

1° Le concile de Jérusalem (l'an de J.-C., 50).
2° Le 1er concile de Nicée en Bithynie (325).
3° Le 1er concile de Constantinople (381).
4° Le 1er concile d'Éphèse (431).
5° Le concile de Chalcédoine (451).
6° et 7° Les 2e et 3e conciles de Constantinople (553 et 681).
8° Le 2e concile de Nicée (787).
9° Le 4e concile de Constantinople (869).
10°-13° Les 4 conciles de Latran à Rome (1122, 1139, 1179, et 1215).
14° et 15° Les 2 conciles (œcuméniques) de Lyon (1245 et 1275).
16° Le concile de Vienne (1311).
17° Le concile de Constance (de 1414 à 1418).
18° Le concile de Bâle (de 1431 à 1440).
19° Le concile de Trente (de 1545 à 1563).

Les principales collections des conciles sont celles de Paris, 1644, 37 vol. in-fol.; du P. Labbe, Paris, 18 vol. in-fol.; de J. Hardouin, Paris, 1715, 12 vol. in-fol.; de Mausi, Venise, 1757, 31 vol. in-fol. (*Voy.*, pour les détails historiques sur les principaux conciles, les noms des villes où ils se sont tenus.)

CONCINI (CONCINO), dit *le maréchal d'Ancre*, né à Florence, où son père était notaire, vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri IV. Avec l'appui de sa femme, Léonore de Galigaï, qui était femme de chambre et favorite de la reine, il s'éleva en peu de temps à la plus haute faveur. Après la mort de Henri IV il acheta le marquisat d'Ancre, fut nommé gouverneur de la Normandie, et enfin maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Il était en même temps premier ministre du jeune roi Louis XIII et exerçait sur ce prince un empire tyrannique. Mais sa fortune si rapide et ses hauteurs excitèrent la jalousie des grands seigneurs; excité par eux, le jeune roi, qui depuis longtemps supportait impatiemment le joug de cet étranger, ordonna sa mort. Il fut frappé par Vitry dans la cour du Louvre, le 24 avril 1617. Sa femme fut condamnée à mort comme sorcière, et leur fils fut déclaré par le parlement *ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume*.

CONCLAVE (du mot latin *conclave*, chambre); collége des cardinaux réunis pour élire un pape. Pendant toute la durée de l'élection, les conclavistes ne peuvent avoir aucune communication avec le dehors ; ils sont placés sous la surveillance du cardinal camerlingue et d'un officier laïque appelé maréchal de l'Église. Tous les jours ils s'assemblent pour voter, jusqu'à ce qu'un même nom réunisse les deux tiers des suffrages. Pour prévenir la durée illimitée des conclaves, les règlements portaient que si le huitième jour le pape n'était point encore élu, les cardinaux seraient réduits au pain et au vin ; cet usage est tombé en désuétude. Le conclave fut institué en 1274 par Grégoire X. Dans l'origine, l'élection des papes se faisait par le clergé et le peuple de Rome.

CONCORD, nom de plusieurs communes des États-Unis, dont les principales sont : *Concord*, ch.-l. de l'état de New-Hampshire, sur le Merrimak, à 95 kil. N. O. de Boston; 3,000 hab.; et *Concord*, nommée *Musquetequid* par les Indiens, dans l'état de Massachussets, sur une rivière nommée aussi Concord, à 31 kil. N. O. de Boston; 2,000 hab.

CONCORDAT. On désigne spécialement sous ce nom tout contrat passé entre le pape et un gouvernement chrétien pour fixer les droits respectifs de l'Église et de l'État. Les plus célèbres sont : le *concordat de Worms*, conclu en 1122 entre le pape Calixte II et l'empereur d'Allemagne, Henri V ; il mit fin à la longue querelle des *Investitures* ; — le *concordat de* 1516, entre le pape Léon X et le roi François I, relativement à la nomination des bénéfices : tout l'avantage fut du côté du pape ; — le *concordat de* 1801, conclu entre Bonaparte, premier consul, et le pape Pie VII ; il mit fin à l'anarchie qui régnait depuis la révolution dans l'église de France, et rétablit dans ce pays l'autorité pontificale, tout en réservant au chef de l'état la nomination de tous les fonctionnaires ecclésiastiques.

CONCORDE, divinité païenne, fille de Jupiter et de Thémis. Les Romains l'adoraient. Peu après le départ des Gaulois Sénonais, le dictateur Camille, pour apaiser les querelles sans cesse renaissantes du sénat et du peuple, éleva sur le Capitole un temple à la Concorde, qui devint célèbre. Le sénat s'assemblait souvent dans ce temple.

CONCORDIA, *Concordia*, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 53 kil. N. E. de Venise ; 1,300 hab. Evêché. Détruite par Attila en 452 ; elle fut rebâtie dans la suite. — Bourg du duché de Modène, à 28 kil. N. de Modène ; 2,500 hab.

CONDAMINE (LA). *Voy.* LACONDAMINE.

CONDAPILLY, ville de l'Inde. *Voy.* KONDAPILLI.

CONDATCHI, ville de l'Inde. *Voy.* KONDATCHI.

CONDATE. Ce mot, qui en celtique signifiait *confluent*, était commun à plusieurs villes de la Gaule ancienne, telles que celles qui se nomment auj. Montereau-faut-Yonne, Rennes, Cône, Cognac, etc. — Il y avait aussi une ville de *Condate* dans la Bretagne (Flavie Césarienne) ; c'est auj. Northwich.

CONDÉ, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 11 kil. N. E. de Valenciennes ; 5,297 hab. Place forte ; canal qui communique avec Mons. Prise par Louis XI en 1478, par le prince d'Orange en 1580, par Louis XIV en 1676, et cédée à la France par le traité de Nimègue. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1793, mais les Français la reprirent la même année. Cette ville a porté le nom de *Nord-Libre* pendant la révolution. — A 2 kil. N. O. de Condé se trouve le village de *Vieux-Condé ;* 3,865 hab. Fabriques de vinaigre, et mines de houille. Ce village eut d'abord des seigneurs peu connus auxquels appartenaient les sires d'Avesnes. Jeanne, héritière de cette maison, épousa en 1335 Jacques de Bourbon, comte de la Marche, père de Jean de Bourbon, tige des comtes de Bourbon-Vendôme, et devint ainsi l'aïeule des princes de Condé, issus eux-mêmes de la maison de Bourbon-Vendôme.

CONDÉ, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. E. de Château-Thierry ; 600 hab.

CONDÉ-SUR-NOIREAU, ch.-l. de cant. (Calvados), à 24 kil. de Vire, 6,449 hab. Fabriques de toiles et de cotonnades.

CONDÉ (princes de), branche de la maison de Bourbon, a pour chef Louis, prince de Condé (7ᵉ fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme), qui descendait à la 4ᵉ génération de Jean de Bourbon, comte de la Marche, et était frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

CONDÉ (Louis I, prince de), chef du parti calviniste, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fit ses premières armes sous le maréchal de Brissac en Piémont, et se distingua dans plusieurs actions ; mais après la mort de Henri II, les mécontentements que lui firent essuyer les Guises le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le moteur secret de la conspiration d'Amboise, et comme tel il venait d'être condamné au dernier supplice, lorsque la mort de François II le sauva. Charles IX lui rendit la liberté ; il n'en usa que pour se mettre ouvertement à la tête des Protestants. Il s'empara de plusieurs villes, mais il perdit la bataille de Dreux et y fut fait prisonnier (1562). Rendu à la liberté par la paix de 1563, il reprit les armes en 1567, livra la bataille indécise de St-Denis, puis celle de Jarnac en 1569, et périt à cette dernière : il s'était déjà rendu prisonnier lorsqu'il fut lâchement assassiné après le combat par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou. — Son fils, Henri I, prince de Condé, né en 1552, n'échappa à la Saint-Barthélemy qu'en abjurant le calvinisme ; mais à peine libre, il reprit sa religion, leva des troupes contre les Catholiques, et s'unit avec le roi de Navarre (Henri IV) pour faire la guerre. Il mourut presque subitement en 1588. On crut qu'il avait été empoisonné par ses domestiques, à l'instigation de sa propre femme. — Henri II, prince de Condé, fils posthume du précédent, né en 1588, mort en 1646, fut aimé de Henri IV, qui le fit élever dans la religion catholique. Pendant la minorité orageuse de Louis XIII, il se mit à la tête d'un parti de mécontents ; il fut arrêté et enfermé pendant trois ans à la Bastille et au château de Vincennes. Il rentra en grâce dans la suite et fut nommé, à la mort de Louis XIII, chef du conseil de régence. Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du Grand Condé.

CONDÉ (Louis II, prince de), dit *le Grand Condé*, premier prince du sang, connu d'abord sous le nom de *duc d'Enghien*, né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé, montra dans la carrière militaire un génie précoce. Nommé général en chef à l'âge de 22 ans (1643), il défit entièrement à Rocroy les Espagnols bien supérieurs en nombre et redoutables alors par leur infanterie. L'année suivante, il battit les Allemands à Fribourg, et gagna en 1645 contre Mercy la bataille de Nordlingen. Il fut moins heureux en Catalogne et ne put prendre Lérida, mais il remporta bientôt après sur l'archiduc Léopold la victoire de Lens, qui amena la paix avec l'Allemagne (1648). Pendant les troubles de la Fronde, Condé, qui s'était permis de railler l'administration de Mazarin, fut rappelé de l'armée et subit à la Bastille une détention de treize mois. Aussitôt qu'il fut remis en liberté, il ne songea qu'à la vengeance ; il leva des troupes, marcha sur Paris, et défit le maréchal d'Hocquincourt près de Gien ; mais il fut battu lui-même par Turenne dans le faubourg St-Antoine (1652). Après cette défaite, il passa dans les rangs des Espagnols ; mais, heureusement pour la France, il n'y ramena point la victoire. La paix des Pyrénées (1659) rendit ce prince à sa patrie. La guerre s'étant allumée entre la France et l'Espagne, Condé conquit la Franche-Comté en trois semaines (1667) ; il prit aussi la part la plus glorieuse à la guerre de 1672 contre la Hollande. La victoire de Senef (1674) fut son dernier fait d'armes. Il passa ses derniers jours dans une charmante retraite à Chantilly, cultivant les lettres et conversant avec Racine, Boileau et Molière. Il mourut en 1686. Bossuet, parmi plusieurs autres orateurs chrétiens, prononça sur son cercueil une *oraison funèbre* qui est restée un chef-d'œuvre du genre. De tous les ouvrages écrits sur la vie de ce prince, le plus intéressant est l'*Histoire de Louis de Bourbon*, par Desormeaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12.

CONDÉ (Louis-Joseph, prince de), fils de Louis-Henri, duc de Bourbon, qui fut chargé du gouvernement après la mort du régent, et 4ᵉ descendant du Grand Condé, né en 1736, servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans et contribua au gain de la bataille de Johannisberg. Lors de la Révolution, il fut un des premiers à quitter la France, et forma dès 1789, sur les bords du Rhin, cette armée d'émigrés connue sous le nom d'*armée de Condé*. Après avoir fait en pure perte des prodiges de valeur à Wissembourg, Haguenau, Bertheim, le prince fut obligé de congédier son armée et se retira en 1800 en Angleterre. Il rentra en France à la restauration et reçut de Louis XVIII les titres de grand-maître de la maison du roi et de colonel-général de l'infanterie. Il mourut à Chantilly en 1818, à 82 ans. — Il eut pour fils Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé, qui est plus connu sous le nom de duc de Bourbon (*Voy.* BOURBON), et pour petit-fils l'infortuné duc d'Enghien (*Voy.* ENGHIEN). La maison de Condé s'est éteinte avec ces deux derniers princes.

CONDES, village du dép. du Jura, sur l'Ain, au pied d'une montagne, à 54 kil. de Lons-le-Saulnier ; 300 hab. Aux environs, ruines du château d'Oliferne, qui est dans le pays l'objet de traditions singulières.

CONDILLAC (Étienne BONNOT DE), abbé de Mureaux, célèbre philosophe, né en 1715 à Grenoble d'une famille noble, était neveu du grand-prévôt de Lyon et frère de Mably. Il reçut les ordres, mais sans se vouer à l'état ecclésiastique. Il préféra la carrière littéraire, se lia de bonne heure avec plusieurs des philosophes les plus éminents de l'époque, notam-

ment avec Diderot, J.-J. Rousseau et Duclos; étudia profondément les grands métaphysiciens modernes, surtout Locke; commença à écrire lui-même en 1746; publia plusieurs ouvrages de métaphysique aussi remarquables par la nouveauté des idées que par la clarté du style, et qui attirèrent sur lui l'attention; fut choisi en 1757 pour être le précepteur de l'infant, duc de Parme; revint se fixer en France après avoir consciencieusement rempli sa tâche; fut admis à l'Académie Française en 1768; reçut du gouvernement de Pologne en 1777 l'honorable mission de rédiger une *Logique* classique pour la jeunesse du pays, et mourut en 1780 dans la terre de Flux près de Beaugency. Condillac est le chef de l'école sensualiste en France. Ses écrits, qui brillent surtout par la méthode et la clarté, firent une révolution dans la philosophie en France. Il s'était borné d'abord à suivre les pas de Locke, mais bientôt il voulut marcher seul et exposa des doctrines nouvelles dont les unes sont profondes et lumineuses, et dont les autres ne sont que paradoxales. Les principales sont: que toutes les idées viennent des sens; que les facultés de l'âme elles-mêmes ne sont comme les idées que des *sensations transformées;* que la seule bonne méthode est l'analyse, que les langues sont des méthodes analytiques, que le progrès de l'intelligence dépend de la perfection des langues, qu'une science n'est qu'une langue bien faite, que l'art d'écrire se réduit partout à suivre la liaison des idées. On a de lui : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746; *Traité des systèmes*, 1749; *Traité des sensations*, 1754; *Traité des animaux* (contre Buffon), 1755; *Cours d'études*, rédigé pour le prince de Parme, 1775 (ce cours comprend *Grammaire, Art d'écrire, Art de raisonner, Art de penser, Histoire*); *le Commerce et le gouvernement*, 1776; la *Logique*, 1779; la *Langue des calculs*, posthume. Ses œuvres complètes ont été publiées à Paris, 1798, 23 vol. in-8, et 1821-22, 16 vol. in-8 (par les soins de M. Théry, avec une excellente notice sur sa vie et ses ouvrages).

CONDOM, *Condomium*, ch.-l. d'arr. du dép. du Gers, à 40 kil. N. d'Auch; 7,098 hab. Commerce de blé, vins. Patrie de l'historiographe Dupleix, de l'amiral Blaise de Montluc, et de Franç. Sabbathier. Condom avait autrefois un évêché dont Bossuet fut titulaire; il est aujourd'hui supprimé. — L'arr. de Condom a 6 cantons (Casaubon, Eauze, Montréal, Nogaro, Valence, plus Condom), 128 communes et 71,855 hab.

CONDOMAIS, petit pays de la Gascogne, sur les confins de la Guyenne, entre le Gabaret, la Lomagne, le Bazadais, l'Agénais, l'Armagnac. Places : Condom (ch.-l.), Assaffort, Nérac. Il fait auj. partie des départements du Gers et du Lot.

CONDOR, île de la mer de Chine, par 104° 11' long. E., 8° 4' lat. N. (17 kil. sur 4); elle n'est habitée que par des réfugiés de Cambodje ou de la Cochinchine. Le sol en est aride et le climat malsain.

CONDORCET (M.-J.-Ant.-Nic. CARITAT, marquis de), né en 1743, à Ribemont près de Saint-Quentin, d'une famille noble, originaire du Dauphiné, se fit dès sa première jeunesse un nom comme géomètre, fut reçu à l'Académie des Sciences à 26 ans (1769), et devint peu après secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il se lia avec les philosophes, surtout avec d'Alembert, Voltaire, Turgot, et à l'approche de la Révolution travailla par ses écrits à propager les idées nouvelles. Il fut nommé en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention; il vota avec les Girondins et fut, au 31 mai, enveloppé dans leur ruine. Mis hors la loi, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie; mais, craignant d'exposer sa bienfaitrice, il sortit de sa retraite; il fut bientôt après arrêté et détenu au Bourg-la-Reine. Il se donna la mort dans sa prison en avalant du poison (mars 1794). Comme philosophe, Condorcet s'est surtout distingué par son ardent amour pour l'humanité et par des idées hardies sur la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'analyse*, 1768, où il fit faire de nouveaux pas au calcul intégral; *Éloge des Académiciens* (1666-99), 1773; *Application de l'analyse aux décisions rendues à la pluralité*, 1785; *Vie de Turgot*, 1786, *de Voltaire*, 1787; *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, 1795. Ce dernier ouvrage de Condorcet est le plus généralement connu; il le composa peu avant de mourir, pendant qu'il était caché et sans livres; c'est là surtout qu'il expose ses idées sur le perfectionnement indéfini. On a encore de lui : des articles dans l'*Encyclopédie*; une édition des *Pensées* de Pascal, avec des notes de Voltaire, 1776-78; une édition des *Lettres d'Euler à une princ. d'Allemagne*; il a rédigé la *Feuille villageoise*, journal populaire, et a travaillé à plusieurs autres écrits périodiques. On a réuni ses œuvres en 21 vol. in-8, 1804. — Il avait épousé Sophie de Grouchy, sœur du maréchal de ce nom, morte en 1822; cette dame se fit un nom dans les lettres en traduisant la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1798. Elle écrivit aussi des *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

CONDOTTIERI (*chefs* ou *conducteurs*), nom dont on se servait en Italie pour désigner les capitaines de ces bandes mercenaires que les différents états de cette contrée prenaient à leurs gages pendant les XIIIe et XIVe siècles. Plusieurs de ces condottieri se sont fait un nom célèbre dans l'histoire; les plus connus sont : Alberic de Barbiano, John Hawkwood, Fra Moriale, Raymond de Cordoue, Braccio de Montone et Sforza Attendolo, paysan de Cotignola, dont les descendants s'assirent sur le trône ducal de Milan. Les condottieri prenaient le plus grand soin de s'épargner mutuellement; et tandis qu'ils rançonnaient sans pitié les indigènes vaincus et réclamaient des sommes énormes pour prix de leurs services, ils se renvoyaient toujours leurs prisonniers sans rançon.

CONDREN (Charles DE), docteur en Sorbonne, né près de Soissons en 1588, mort en 1641, fut le 2e général de l'Oratoire et le confesseur de Gaston, duc d'Orléans. Sa modestie lui fit refuser le chapeau de cardinal et les archevêchés de Reims et de Lyon. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8, et 1677, in-12.

CONDRIEU, ville du dép. du Rhône, sur le Rhône, à 34 kil. S. de Lyon; 3,591 hab. Étoffes de soie noire, teintureries, tanneries, raffinerie de sel. Commerce de vin blanc renommé. Patrie de Pierre de Villars, père du maréchal de Villars.

CONDRUSES, *Condrusi*, peuple de la Gaule (Germaniq. 2e), le long de la forêt nommée *Arduenna*, entre les *Tungri* au N. et les *Treviri* au S.

CONE, ville de France. *Voy.* COSNE.

CONEGLIANO, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. N. de Trévise; 4,000 hab. Manuf. de draps et de soieries. — Napoléon donna le titre de duc de Conegliano au général Moncey.

CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA. — DE L'AMÉRIQUE DU SUD. *Voy.* COLOMBIE.

CONFÉDÉRATION DU RHIN et CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. *Voy.* ALLEMAGNE et RHIN.

CONFÉDÉRATION DU RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (Provinces unies du).

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. *Voy.* MEXIQUE.

CONFESSION D'AUGSBOURG, nom que l'on a donné à la profession de foi que firent les Protestants dans la diète d'Augsbourg en 1530. Luther, mis alors au ban de l'Empire, ne se trouvait pas à cette diète; Mélanchthon y fut le principal représentant de la religion nouvelle. Ce sage disciple inséra dans cette déclaration de foi quelques modifications, qui conservaient au reste les principes fondamentaux du

luthéranisme; cependant l'empereur Charles-Quint fit proscrire cette confession par les députés catholiques qui se trouvaient en majorité à la diète, et il s'ensuivit entre les princes luthériens une ligue offensive et défensive, dite *de Smalkald*, qui après de longs combats finit par triompher.

CONFESSION D'EMDEN. *Voy.* EMDEN.

CONFLANS (du mot *confluent*), bourg des États sardes, au confluent de l'Arly et de l'Isère, à 35 kil. N. E. de Chambéry; 1,340 hab.

CONFLANS, bourg du dép. de la Haute-Saône, à 22 kil. N. E. de Vesoul, au confluent du Breuchin et de la Semone; 750 hab. Mine de fer.

CONFLANS, bourg du dép. de la Seine, entre Paris et Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne. Château qui appartient aux archevêques de Paris.

CONFLANS-SAINTE-HONORINE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. N. de Versailles; 2,000 hab. Aux env., grotte où l'on voit de belles congélations.

CONFLUENTES. *Voy.* COBLENTZ et CONFOLENS.

CONFOLENS, *Confluentes*, ch.-l. d'arr. (Charente), sur la Vienne et la Goire, à 57 kil. N. E. d'Angoulême; 2,766 hab. Société d'agriculture, bibliothèque. Commerce de bois, merrain, bœufs gras, etc. Mines de zinc et de plomb. — L'arr. de Confolens a 6 cant. (Chabanais, Champagne-Mouton, Montamboeuf, Saint-Claud, plus Confolens qui compte pour 2), 70 communes et 68,583 hab.

CONFUCIUS, dont le vrai nom est *Kong-fou-tseu* ou *Kong-tsée*, célèbre philosophe chinois, né vers l'an 551 av. J.-C., dans une ville de la principauté de Lou, dont son père était gouverneur, descendait, dit-on, de *Hoang-ti*, législateur de la Chine. Il remplit dès sa première jeunesse, et avec le plus grand succès, des fonctions administratives; mais à l'âge de 24 ans il renonça à tout emploi pour se livrer à la méditation, et forma le projet de réformer les mœurs de son pays. Il parcourut dans ce but plusieurs provinces et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples qui l'aidèrent dans sa noble entreprise. Frappé de sa réputation de sagesse, le roi de Lou l'appela à sa cour et le nomma son premier ministre. Pendant son administration, Confucius corrigea les mœurs, réforma la justice et fit prospérer l'agriculture et le commerce; mais le roi, trop ami des plaisirs, s'étant bientôt fatigué des sages avis du philosophe, Confucius fut forcé de s'éloigner de la cour. Rentré dans la vie privée, il se remit à parcourir les provinces pour prêcher la morale, et écrivit les ouvrages qui l'ont immortalisé. Il mourut vers 479 av. J.-C., entouré de ses disciples qui lui rendirent une sorte de culte. Ses descendants subsistent encore à la Chine et y jouissent de plusieurs priviléges. Confucius enseigna une philosophie toute pratique. Il s'occupa surtout de faire revivre les règles de conduite et les usages des anciens. Il révisa dans ce but les *Kings*, livres sacrés des Chinois. Il composa aussi quelques ouvrages; ceux qu'on lui attribue sont le *Chou-king*, traité de morale et de politique en exemples, où l'auteur parcourt l'histoire des temps anciens pour en extraire les discours et les règles de conduite qu'avaient laissés les empereurs, les ministres et les sages de l'antiquité; le *Tchun-sieou* (*le Printemps et l'Automne*), histoire du royaume de Lou, de 722 à 480 av. J.-C.; le *Hiao-king* (dialogue sur la piété filiale); le *Ta-hio* (*la grande Science*), et *Tchong-yong* (*le Juste milieu*, *l'Invariable milieu*), traités dogmatiques de morale et de politique; il y fait consister la sagesse dans la modération. On attribue aussi ces deux derniers à deux de ses disciples. Le *Chou-king* a été traduit en français par le père Gaubil, Paris, 1770, in-4. Tous les livres moraux ont été traduits en latin et paraphrasés par les PP. Intorcetta, Herdrich, Rougemont et Couplet, sous le titre de *Confucius Sinarum philosophus*, Paris, 1687, in-fol.; le *Tchong-yong* ou *Invariable milieu* a été publié à part en chinois, avec traduction latine et française, par Abel Rémusat, (qui l'attribue à Tsu-ssée), Paris, 1817, in-4. On trouve aussi plusieurs des ouvrages de Confucius dans la collection intitulée *Sinensis imperii libri classici VI* du P. Fr. Noël, Prague, 1711, trad. en franç. par l'abbé Pluquet, 1784, 7 vol. in-18. La *Vie de Confucius* a été écrite par le P. Amiot (dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XII). On a publié la *Morale de Confucius*, Amsterdam, 1688, 1 vol. in-8.

CONFUCIUS (religion de) religion observée en Chine. *Voy.* CHINE.

CONGLETON, ville d'Angleterre (Chester), à 16 kil. de Newcastle-under-Line; 6,400 hab. Soieries, tanneries, rubans, tissus de coton.

CONGO, région de l'Afrique, bornée à l'O. par l'Océan Atlantique, au N. par le Loango, au S. par l'Angola; ses limites à l'E. sont inconnues. C'est l'assemblage d'une foule d'états indépendants, parmi lesquels on distingue, outre celui de Congo proprement dit, ceux de Bamba, Sundi, Pango, Batta, Pemba, Sogno, et la farouche tribu montagnarde des Giagas. Capitale, Banza-Congo (San-Salvador des Portugais). Ceux-ci regardent le Congo comme pays vassal, mais c'est fort gratuitement. Jadis leurs missionnaires avaient fait quelques progrès dans le pays. Le sol est très fertile; il produit du sucre, du poivre, de la cassave, etc. Le climat est brûlant sur les côtes et dans les plaines; à l'E., s'élèvent des montagnes d'où sortent beaucoup de riv. dont la principale est le Congo ou Zaïre. L'agriculture, la civilisation y sont presque nulles. — Le Congo a été découvert par le Portugais Diégo Cam en 1484; Tuckey l'a visité en 1806 et a donné quelques notions un peu moins vagues sur ce pays.

CONGO, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAÏRE.

CONGRÉGATION. On désigne sous ce nom: 1° une association d'ecclésiastiques qui ne sont ni séculiers ni religieux, mais qui tiennent le milieu entre les uns et les autres: telles sont les congrégations de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, de St-Lazare, des Eudistes, les Bénédictins de la congrégation de St-Maur, la congrégation de St-Vannes, etc.; 2° une commission de cardinaux chargés par le pape de traiter des matières religieuses et de s'occuper des affaires du gouvernement romain; 3° enfin certaines réunions de fidèles qui se formaient naguère sous les auspices des Jésuites, pour pratiquer sous leur direction des œuvres de piété ou de charité.

CONGRÉGATIONALISTES, nom donné en Angleterre à la secte des INDÉPENDANTS.

CONGRÈS, réunions diplomatiques formées, soit de souverains, soit de leurs plénipotentiaires, et dans lesquelles on s'occupe à concilier les différends qui ont pu s'élever entre deux ou plusieurs nations, ou à prévenir les ruptures. Les congrès les plus connus sont ceux de Munster et d'Osnabrück (1646), des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1663, 1748 et 1818), de Nimègue (1676-78), de Ryswick (1697), d'Utrecht (1713), de Rastadt (1797-99), de Châtillon (1814), de Vienne (1814-15), de Carlsbad (1820), de Troppau (1820), de Laybach (1821), de Vérone (1822).

CONGREVE (William), poète comique, surnommé *le Térence anglais*, né en 1672, dans le Staffordshire, mort en 1729, fit jouer sa première pièce à 20 ans, et quitta le théâtre au bout de peu d'années pour remplir des places lucratives et jouir de sa fortune. Il ne composa plus depuis que des pièces fugitives. On a de lui: *le Vieux Garçon* (*The old Bachelor*), 1693; *le Fourbe* (*The double Dealer*), 1694; *Amour pour Amour* (*Love for Love*), 1695: c'est son chef-d'œuvre; *l'Épouse en deuil* (*The Mourning Bride*), 1695; *le Train du monde*, 1700. On trouve dans ses pièces du comique, de l'intrigue et de l'intérêt, mais en même temps une licence excessive; aussi peut-on à peine en représenter une seule aujourd'hui.

Ses œuvres forment 3 vol. in-8, Birmingham, 1761. Ses comédies se trouvent traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.*

CONGREVE (sir Williams), officier d'artillerie anglais, né en 1772, dans le Middlesex, est célèbre par l'invention des fusées qui portent son nom. On les employa pour la première fois en 1806 au siége de Boulogne; elles furent d'un grand effet à la bataille de Leipsick, à Waterloo et dans le bombardement d'Alger par lord Exmouth (1816). Sir Congreve était entré jeune au service : il le quitta en 1820 avec le grade de lieutenant-colonel. Outre les *fusées à la Congrève*, on lui doit plusieurs inventions dans les arts mécaniques et industriels. Il se ruina dans une entreprise de mines et vint finir ses jours en France. Il mourut à Toulouse en 1828.

CONI, *Cuneo* en italien, ville des États sardes, sur la Stura, à 75 kil. S. de Turin ; ch.-l. d'une intendance générale ; 16,000 hab. Evêché. Jadis cette ville était fortifiée. Filatures de soie ; fabriques de draps ; commerce de grains.

CONIEH, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* KONIEH.

CONIL, ville d'Espagne, à 32 kil. S. E. de Cadix ; 3,000 hab. Pêche de thons et d'anchois.

CONIMBRIGA, ville de Lusitanie, auj. COÏMBRE.

CONLIE-LA-CHAPELLE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 19 kil. N. O. du Mans ; 1,450 hab.

CONLIÉGE, ch.-l. de cant. (Jura), à 5 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier, 1,300 hab.

CONNAUGHT, *Connacia* en latin moderne, une des 4 grandes divisions anc. de l'Irlande, à l'O. Elle forme auj. 5 comtés : Galway, Mayo, Sligo, Leitrim, Roscommon.

CONNECTICUT, riv. des États-Unis, prend sa source au N. de New-Hampshire, traverse les états de Massachussets, de Connecticut, et se jette dans l'Océan Atlantique entre New-Haven et New-London. Elle est remarquable par plusieurs cataractes.

CONNECTICUT, un des états de l'Union (Amérique du Nord), par 72° 20'-78° 18' long. O., 40° 53'-42° 2' lat. N. ; il est borné au N. par le Massachussets, à l'E. par le Rhode-Island, à l'O. par le New-York, au S. par le détroit de Rhode-Island ; 140 kil. sur 93 ; 297,000 hab. Ch.-l. Hartford et New-Haven. Le Connecticut se divise en 8 comtés (Fairfield, Hartford, Lichtfield, Middlesex, New-Haven, New-London, Tolland et Windham). Climat tempéré et sain ; sol généralement fertile ; forêts immenses ; riches pâturages. Le Connecticut nourrit une quantité innombrable de pigeons. Mines de fer, de cuivre et de plomb. — Les peuplades indiennes qui habitaient jadis cette contrée portaient le nom de Pequods et de Mohicans. Les Européens s'y établirent en 1633, et leur nombre s'accroissant rapidement, les diverses colonies du Connecticut formèrent une confédération qui en 1662 reçut une charte du roi d'Angleterre Charles II. Le Connecticut prit une part active à la guerre de l'indépendance, et entra dans la confédération générale ; toutefois l'ancienne charte y resta en vigueur jusqu'en 1818.

CONNECTICUT (NOUVEAU-), nom donné à la partie N. E. de l'état d'Ohio, comprenant les sept comtés d'Ashtabula, Cuyahoga, Geauga, Huron, Médina, Portage et Trum-Bull, parce qu'ils furent peuplés par des émigrants de l'ancien Connecticut.

CONNÉTABLE, de *comes stabuli*, comte-surveillant de la maison. Avant la 3ᵉ race, le connétable n'était qu'un officier du palais, présidant tantôt au service des tables, tantôt à celui des meubles. Depuis le règne de Henri I, au XIᵉ siècle, jusqu'au règne de Louis XIII, le connétable fut le premier dignitaire de la monarchie française. En temps de guerre il commandait en chef, et avec un pouvoir absolu, toutes les armées ; le roi lui-même, lorsqu'il se trouvait au milieu des troupes, ne pouvait arrêter aucune mesure importante sans avoir pris l'avis du connétable. En temps de paix, le connétable était aussi le premier conseiller du roi pour toutes les matières de guerre ; il avait droit à la table du roi, et était juge suprême de tous les démêlés qui s'élevaient entre les gens de sa maison. Les plus célèbres connétables furent Châtillon, Clisson, Du Guesclin, Bourbon, Montmorency. Le dernier connétable fut le duc de Luynes. Louis XIII supprima cette dignité en 1627.

CONNOR (Roderik o'). *Voy.* O'CONNOR.

CONON, général athénien, fit la guerre aux Lacédémoniens, et, s'étant mis à la tête de la flotte des Perses qui étaient aussi en guerre avec eux, les battit sur mer à Cnide, 394 av. J.-C., et leur enleva par là l'empire de la mer. Pour se venger, les Lacédémoniens le firent accuser auprès d'Artaxerce d'avoir voulu soulever contre lui l'Ionie et l'Eolie, et le firent disgracier. Conon avait amassé de grandes richesses qu'il consacra à la reconstruction des murs d'Athènes qui avaient été ruinés à la fin de la guerre du Péloponèse. Il mourut dans l'île de Cypre, l'an 390 av. J.-C.

CONON, géomètre et astronome d'Alexandrie, qui vivait de 300 à 260 av. J.-C., découvrit, dit-on, la constellation nommée *Chevelure-de-Bérénice*, et lui donna le nom de cette reine par flatterie (*Voy.* BÉRÉNICE).

CONQUES, ch.-l. de cant. (Aude), à 7 kil. N. E. de Carcassonne ; 1,600 hab.

CONQUES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 32 kil. N. O. de Rhodez ; 1,300 hab. Vins estimés.

CONQUET (LE), ville du dép. du Finistère, sur l'Océan, à 19 kil. O. de Brest ; 1,350 hab. Petit port, bonne rade. Entre cette ville et Brest, s'élève sur un roc le fort Berthaume.

CONRAD I, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie ou d'Allemagne en 911 ; fit la guerre à Othon, duc de Saxe, puis au duc de Bavière, et mourut en 919, d'une blessure qu'il reçut en combattant les Hongrois. Il désigna pour son successeur Henri, fils de ce même Othon de Saxe qui avait été son ennemi.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, eut une longue guerre à soutenir contre les princes de la maison de Saxe, pacifia la Hongrie et la Pologne, acquit le royaume de Bourgogne en vertu de la donation de Rodolphe III, se fit couronner empereur d'Occident à Rome en 1027, défit en 1037 Eudes, comte de Champagne, et mourut à Utrecht en 1039.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, né en 1093, fut élu après la mort de l'emp. Lothaire II (1137), et soutint une longue guerre avec Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière, son compétiteur. Il partit ensuite pour la Terre-Sainte avec Louis VII (1147) et assiégea vainement Damas. De retour en Allemagne, il mourut à Bamberg en 1152.

CONRAD IV, empereur d'Allemagne, élu en 1250, était duc de Souabe et fils de l'empereur Frédéric II. Le pape Innocent IV combattit son élection, lui opposa Guillaume de Hollande, et fit prêcher une croisade contre lui. Conrad passa en Italie pour se faire reconnaître roi des Deux-Siciles ; prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut en 1254, au milieu de ses conquêtes. On accuse, sans doute à tort, son frère naturel Mainfroi de l'avoir fait empoisonner. Cet empereur fut père de l'infortuné Conradin.

CONRAD V, OU CONRADIN. *Voy.* CONRADIN.

CONRAD, roi d'Arles ou de la Bourgogne Transjurane (937-993), fils du roi Rodolphe II, fit le bonheur de ses peuples et fut surnommé *le Pacifique*. Les Sarrasins et les Hongrois ayant envahi ses états à la fois, il les fit battre les uns contre les autres ; puis, se jetant sur eux pendant le combat, il les extermina. Ce fut la seule guerre qu'il eut à soutenir pendant son long règne.

CONRAD, dit *le Marquis de Tyr*, fils d'un marquis du Montferrat, prit la croix en 1186, s'arrêta quelque temps à Constantinople, où il défendit Isaac-l'Ange contre ses sujets révoltés; puis alla au secours de Tyr, qu'assiégeait Saladin; força les Sarrasins à lever le siége, et fut proclamé souverain de Tyr. Il voulait se faire nommer roi de Jérusalem, lorsqu'il fut tué par deux émissaires du Vieux de la Montagne (1190).

CONRAD DE WURTZBOURG, minnesinger ou troubadour allemand, florissait dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, séjourna longtemps à Wurtzbourg (d'où vient son nom), et mourut à Fribourg en Brisgau. On a de lui un poëme de la *Guerre de Troie*, et d'autres poésies estimées.

CONRADIN, fils de l'empereur Conrad IV, et dernier rejeton de la famille de Hohenstaufen, né en 1252, perdit son père à 3 ans, et hérita de ses droits aux couronnes de Germanie, de Naples et de Sicile; mais il fut dépouillé de tous ses états à cause de son jeune âge. Ayant voulu disputer le royaume de Naples à Charles d'Anjou, que le pape en avait investi, il fut vaincu par ce prince à Tagliacozzo, en 1268, pris et mis à mort après un simulacre de jugement. Il avait à peine 16 ans. *Voy.* MAINFROY.

CONRART (Valentin), né en 1603 à Paris, mort en 1675, conseiller et secrétaire du roi, était ami des lettres et réunissait chez lui, vers 1630, une société de gens d'esprit; cette société fut le berceau de l'Académie Française, qui fut constituée par Richelieu en 1635. Conrart en fut le secrétaire. Cet académicien n'a laissé aucun ouvrage notable.

CONRING (HERMAN), *Conringius*, savant universel, né en 1606 à Narden (Ost-Frise), mort en 1681, professa la philosophie naturelle, puis la médecine à Helmstædt, et jouit d'une grande considération auprès du duc de Brunswick et de plusieurs princes, qui le consultèrent souvent sur le droit politique. Il reçut d'eux le titre de conseiller et des pensions. Conring a écrit sur le droit, la politique, l'histoire, la physique, la médecine et la théologie. Ses principaux ouvrages sont: *De origine juris germanici*, 1643; *De imperio Germanorum Romano*, 1644; *De finibus imperii Germanici*, 1654; *Introductio in universam artem medicam*, 1654; *De hermetica Ægyptiorum et Paracelsicorum medicina*, 1648. Il a en outre laissé une foule de dissertations particulières et de lettres. Ses œuvres, publiées à Brunswick en 1730, forment 7 vol. in-folio.

CONSABURUS, ville d'Hispanie, auj. CONSUEGRA.

CONSALVI (Hercule), cardinal et homme d'état, né à Rome en 1757, mort en 1824, se montra de bonne heure l'ennemi déclaré de la révolution française. Après avoir été auditeur de la Rote, juge au tribunal de la signature, il devint ministre de la guerre sous Pie VI (1789), fut créé cardinal par Pie VII, vint à Paris en 1801 et y signa le fameux concordat. Napoléon, connaissant ses dispositions hostiles, le fit éloigner des affaires pendant quelques années et le retint même en France; mais en 1814, il retourna en Italie, et y devint de nouveau ministre. Il se rendit au congrès de Vienne, comme nonce du pape (1815), et obtint qu'on restituât au saint-siége les marches de Bénévent et de Ponte-Corvo.

CONSARBRUCK, ou CONS, petit village d'Allemagne, à 7 kil. S. O. de Trèves et presque au confluent de la Sarre et de la Moselle. Il s'y livra une bataille où le duc de Lorraine, Charles III, défit le maréchal de Créqui (1675). Consarbruck (nommé d'abord Cons) prend son nom de sa position sur la Sarre et d'un ancien pont (*brücken*) sur cette rivière.

CONSEIL AULIQUE, c'est-à-dire *conseil de la cour*, nom que l'on donnait jadis dans l'empire germanique à un conseil particulier que présidait l'empereur, et qui était chargé d'exercer en son nom les droits impériaux. Il donnait l'investiture aux comtes et aux barons du Saint-Empire; il jugeait en dernier ressort toutes les causes féodales qui avaient pour objet un fief, ainsi que celles qui concernaient les affaires d'Italie. Les états n'avaient droit de recours à la diète que quand l'arrêt du conseil pouvait produire un grief commun à tout l'Empire. Le droit de surveillance sur ce tribunal appartenait à l'électeur de Mayence. Le conseil aulique, établi au commencement du XVI[e] siècle, sous le règne de Maximilien, empiéta peu à peu sur les droits des états, et à l'époque du traité de Westphalie, il était devenu un pouvoir redoutable entre les mains des empereurs. Le conseil aulique n'a point disparu avec l'empire d'Allemagne; il a été conservé dans l'empire d'Autriche, mais il a beaucoup perdu de son importance première.

CONSEIL DES ANCIENS, assemblée créée en France par la constitution de l'an III (23 septembre 1795), partageait le pouvoir avec le Directoire exécutif, et composait, avec le Conseil des Cinq-Cents, le Corps législatif. Elle avait 250 membres, qui se renouvelaient par tiers tous les ans; ils devaient avoir plus de 40 ans, être mariés ou veufs, et domiciliés depuis 15 ans sur le territoire de la République. Ils approuvaient ou rejetaient les résolutions prises par le Conseil des Cinq-Cents, et élisaient les directeurs du pouvoir exécutif. Ils avaient le droit de changer la résidence du Corps législatif. La révolution du 18 brumaire an VIII (1799) mit fin à l'existence de ce Conseil. Il siégeait aux Tuileries, dans la salle occupée avant lui par la Convention.

CONSEIL DES CINQ-CENTS, assemblée qui, d'après la constitution de l'an III (1795), formait, avec le Conseil des Anciens, le Corps législatif. Elle se composait de 500 membres, élus pour trois ans. Ils devaient être âgés de plus de 30 ans et domiciliés depuis 10 ans sur le territoire de la république. Cette assemblée proposait les lois; elle avait comme le Conseil des Anciens droit de police sur ses membres. Le Conseil des Cinq-Cents siégeait dans la salle du Manége (rue de Rivoli). Dans la journée du 18 fructidor an V, les directeurs expulsèrent 42 de ses membres qui tendaient à la contre-révolution, et, le 18 brumaire an VIII, ce Conseil fut violemment dissous, avec le Conseil des Anciens, par Bonaparte.

CONSEIL DES DIX, tribunal secret de la république de Venise, composé de 10 membres pris dans le grand conseil de la république. Il était chargé de veiller à la sûreté de l'état, de poursuivre et de punir tous les ennemis secrets de la république. Pour cela, il était armé de pouvoirs illimités, avait droit sur toutes les têtes et était affranchi de toute responsabilité. Ce conseil fut créé en 1309, après la conjuration de Boémond Tiépolo; il ne devait exister d'abord qu'un court espace de temps; mais prorogé d'année en année, il finit par être déclaré perpétuel en 1325. Depuis lors, cette terrible magistrature domina la république de Venise; elle ne tomba qu'avec la république.

CONSENTES, nom sous lequel on désignait à Rome les 12 principales divinités qui formaient, avec Jupiter, le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à l'un des mois de l'année. C'étaient Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès.

CONSENTIA, ville du Bruttium, auj. COSENZA.

CONSERANS, *Consorrani*, prov. de la Gascogne, au S. E., entre le Comminges et le gouv. de Foix. Ch.-l., St-Girons. Autres places, St-Lizier, Massat. Le Conserans fait auj. partie du dép. de l'Ariége.

CONSORRANI, peuple de la Gaule (Novempopulanie), au pied des Pyrénées, entre les *Convenæ* et les *Volcæ Tectosages* (*Voy.* CONSERANS). Leur ch.-l. était *Consorrani*, dit aussi *Consorranorum oppidum*, auj. SAINT-LIZIER.

CONSTABLES. On nomme ainsi en Angleterre

des officiers municipaux chargés de l'exécution des lois et du maintien de la paix : ils sont placés sous les ordres du juge de paix et ont pour insignes un bâton d'un mètre environ de longueur, surmonté des armes royales, et une petite verge de cuivre de 30 à 40 centimètres. Ce service a été longtemps gratuit, comme chez nous celui de la garde nationale. Depuis 1829, les anciens constables ont été remplacés par des officiers de police (*police constables*), qui sont rétribués. Le mot *constable*, comme celui de *connétable*, dont il était synonyme dans l'origine, vient de *comes stabuli*.

CONSTANCE, *Constantia*, *Costnitz* ou *Constanz* en allemand, ville du grand-duché de Bade, sur le Rhin et sur le lac de Constance, à 146 kil. S. E. de Strasbourg; 5,300 hab. Evêché. Jolie ville, belle cathédrale, anciens couvents des Franciscains et des Jésuites. Etablissements d'instruction. Draps, toiles, horlogerie, etc. — Constance était plus grande et plus importante au moyen âge; elle fut longtemps ville impériale, et elle eut un évêché souverain qui fut sécularisé en 1802. Il s'y tint de 1414 à 1418 un célèbre concile œcuménique qui mit fin au grand schisme d'Occident en déposant les papes Jean XXIII et Benoît XIII, et en nommant Martin V. C'est à ce même concile que furent condamnés et mis à mort Jean Huss et Jérôme de Prague. Le clergé français y était représenté par Pierre d'Ailly, archevêque de Cambray, et par Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris.

CONSTANCE (lac de), *Brigantinus lacus* des anciens, *Bodensee* des Allemands, entre l'Allemagne et la Suisse septentr.; 65 kil. sur 13; se partage en deux bras, dits lac supérieur et lac inférieur ou de Zeller. *Le Rhin* le traverse: la Bregenz, l'Argen, le Stokach, viennent s'y jeter. Ce lac éprouve souvent, sans aucune cause apparente, une hausse subite, qui est suivie d'une baisse pareille. Ce phénomène est appelé *ruhss*. — Le cercle du Lac, dans le grand-duché de Bade, doit son nom au lac de Constance.

CONSTANCE, ville d'Afrique, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, à 22 kil. E. du cap de ce nom. Elle est célèbre par ses vins délicieux : le rouge est dit *grand-constance*, le blanc *petit-constance*.

CONSTANCE I, surnommé *Chlore*, c.-à-d. *pâle*, empereur romain, fut adopté et nommé césar par Maximien en 292, puis devint auguste en 305. Il eut pour département les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; réduisit les Bretons qui s'étaient révoltés à l'instigation de Carausius et d'Allectus (296), et mourut à *Eboracum* (York) en 306. Il gouverna avec sagesse et avec bonté, et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens. Il avait d'abord épousé Hélène : il la répudia ensuite pour épouser Théodora, fille de Maximien. Il avait eu d'Hélène Constantin, dit *le Grand*, qu'il nomma césar en mourant.

CONSTANCE II, 2e fils de Constantin. A la mort de son père (337), il partagea l'empire avec ses frères, Constantin II et Constant, et eut en partage l'Orient et la Grèce. Ses frères ayant péri en Occident, il attaqua et battit Magnence et Vétranion qui avaient usurpé la pourpre, et resta ainsi seul maître de l'empire (350). Il exerça toutes sortes de vengeances, et se rendit tellement odieux que les troupes proclamèrent Julien à sa place ; il marchait contre celui-ci lorsqu'il mourut en route, à Mopsuerène, au pied du Taurus, l'an 361. Le règne de ce prince faible et incapable fut rempli par des guerres avec les Perses, peuple qu'il ne put soumettre, et par des querelles religieuses entre les Ariens et les orthodoxes; il favorisa les Ariens et persécuta saint Athanase.

CONSTANCE, général d'Honorius, réduisit en 411 l'usurpateur Constantin qui s'était enfermé dans Arles, et chassa des Gaules Ataulphe, roi des Goths ; l'empereur lui donna la main de sa sœur Placidie et lui conféra le titre d'auguste (421). Il mourut peu de mois après. Il fut le père de Valentinien III.

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, épousa en 998 le roi Robert et fit le malheur de ce prince par son caractère impérieux. Elle fit de vains efforts pour assurer la couronne à son 3e fils, Robert, au préjudice de l'aîné Henri, qui régna sous le nom de Henri I. Elle mourut en 1032.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger I, eut à disputer son héritage à Tancrède, son cousin, et ne fut reconnue qu'en 1194. Elle avait épousé l'empereur Henri VI, qui se rendit odieux aux Siciliens, et contre lequel elle fut forcée de prendre elle-même leur défense. Elle mourut en 1198.

CONSTANCE, reine de Sicile, fille de Mainfroi, épousa Pierre d'Aragon (1261). Avec le secours de son mari, elle enleva la Sicile à Charles d'Anjou après les Vêpres siciliennes, et régna à Palerme de 1283 à 1297 sous le nom de ses fils, Jayme et Frédéric.

CONSTANT I, empereur romain, 3e fils de Constantin-le-Grand, lui succéda en 337 avec ses deux frères, Constantin et Constance, et eut en partage l'Italie, l'Afrique. Peu d'années après, il devint maître de tout l'Occident par la mort de son frère Constantin qui lui avait déclaré la guerre et qui périt devant Aquilée (340). Il se rendit odieux par sa fierté, son faste et ses débauches, et fut détrôné et tué par Magnence (350). Il avait été l'adversaire des Ariens.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius II, fut placé sur le trône à 12 ans, l'an 641. Il se laissa enlever plusieurs provinces par le calife Moavia, abandonna le séjour de Constantinople et alla se réfugier en Sicile. S'étant rendu odieux dans cette île par ses rapines, il fut tué à Syracuse, dans son bain, par un de ses officiers, après 27 ans de règne (668).

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), publiciste français, né en 1767, à Lausanne, d'une famille protestante réfugiée, fut un des plus zélés défenseurs des libertés publiques. Il entra au tribunat après le 18 brumaire, mais en fut bientôt éliminé à cause de son opposition, et se vit obligé, sous l'empire, de quitter la France. Il se retira en Allemagne, et ne revint dans son pays qu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il se rallia à Napoléon et prit part à la rédaction de l'*Acte additionnel*. Sous la Restauration, il fit partie de la Chambre des députés, et combattit avec éloquence, soit à la tribune, soit dans les journaux, surtout dans *la Minerve*, les mesures hostiles proposées par le gouvernement. Il fut nommé, à la révolution de 1830, président du Conseil d'état. Il mourut le 8 décembre de la même année. On a de lui un assez grand nombre d'écrits politiques qu'il a réunis sous le titre de *Cours de politique constitutionnelle*, 1817-20; des discours prononcés aux chambres législatives; un roman, *Adolphe*; un savant traité *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*, etc., 5 vol. in-8, 1824-30 ; *Du polythéisme romain*, ouvrage posthume, 2 vol., 1833. Il était fort lié avec madame de Staël et partageait son goût pour la littérature allemande.

CONSTANTIA, ville de Gaule, auj. COUTANCES.

CONSTANTIA, ville de Suisse. *Voy.* CONSTANCE.

CONSTANTIN I, surnommé *le Grand*, *Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus*, empereur romain, fils de Constance Chlore et d'Hélène, né en 274 à Naïsse dans la Dardanie, fut proclamé césar par les légions de la Grande-Bretagne à la mort de son père en 306. Après avoir pacifié les Gaules, Constantin marcha contre le tyran Maxence, sous le joug duquel gémissaient l'Italie et l'Afrique. Pendant cette marche, il aperçut, dit-on, dans les airs le signe sacré de la religion chrétienne, une croix, entourée de ces mots tracés en lettres de feu : *Tu vaincras par ce signe*. Frappé de cet avertisse-

ment, il adopta ce signe pour étendard, sous le nom de *labarum*, et s'avança avec confiance contre les troupes de son ennemi. Elles furent successivement défaites dans les plaines de Turin et sous les murs de Rome, et Maxence lui-même périt dans les eaux du Tibre. Maître de l'Italie et de l'Afrique après ces victoires, Constantin rétablit l'ordre et la justice, fit cesser la persécution contre les Chrétiens, embrassa leur religion (312) et la déclara religion de l'empire par un célèbre édit rendu à Milan en 313. En 315 il attaqua Licinius, empereur d'Orient, persécuteur des Chrétiens, et lui enleva l'Illyrie et la Grèce; en 323 il s'empara du reste des états de son rival, après avoir remporté sur lui les victoires d'Andrinople et de Chrysopolis. Seul maître alors de l'empire romain, il s'occupa de rétablir la paix de l'église troublée par des hérésies sans cesse renaissantes, fit frapper d'anathème Arius au concile de Nicée en 325, et exila tous ses sectateurs. Mais il flétrit sa gloire en faisant mourir son fils Crispus, injustement accusé par sa belle-mère Fausta, qui paya bientôt elle-même de sa tête son accusation. Quelques années après (330), Constantin transporta le siége de l'empire à Byzance, qui prit de lui le nom de Constantinople. Dans ses dernières années, il favorisa et persécuta tour à tour les Ariens et les Chrétiens orthodoxes, ainsi qu'Arius et saint Athanase, chefs des deux partis. Il mourut en 337, laissant ses vastes états à ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, et à ses deux neveux Delmace et Annibalien.

CONSTANTIN II, dit *le Jeune*, fils aîné du précédent, né à Arles en 316, reçut en partage, à la mort de son père, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne: mais ayant voulu s'emparer des états de son frère Constant, et étant entré dans ce but en Italie avec une armée, il fut défait, et périt dans une embuscade près d'Aquilée en 340.

CONSTANTIN III. *Voy.* HÉRACLIUS CONSTANTIN.

CONSTANTIN IV. *Voy.* HÉRACLÉONAS CONSTANTIN.

CONSTANTIN III (ou V, si l'on compte Héraclius, et Héracléonas parmi les Constantins), surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père. Il fit la guerre avec succès aux Sarrasins, et fit condamner la secte religieuse des Monothélites dans un concile tenu à Constantinople en 681. Il se rendit odieux par le meurtre de ses deux frères, et mourut sans laisser de regrets en 685. C'est sous ce prince, dans les guerres contre les Sarrasins, que fut employé pour la première fois le *feu grégeois*.

CONSTANTIN IV (ou VI), surnommé *Copronyme*, c'est-à-dire *ordurier*, parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisait, empereur d'Orient, né en 718, succéda en 741 à son père Léon l'Isaurien; embrassa l'hérésie des *Iconoclastes*, qui foulaient aux pieds les images des saints; persécuta les Catholiques, et mourut de la peste dans une expédition contre les Bulgares en 775.

CONSTANTIN V (ou VII), empereur d'Orient, fils de Léon IV et d'Irène, né en 770, succéda à son père en 780, sous la tutelle de sa mère. Celle-ci finit par s'emparer du trône, et poussa la cruauté jusqu'à faire crever les yeux à son fils, qui mourut quelque temps après (797).

CONSTANTIN VI (ou VIII), fils de Basile-le-Macédonien, fut nommé auguste en 868, du vivant de son père, et mourut avant lui, en 878.

CONSTANTIN VII (ou IX), surnommé *Porphyrogénète*, empereur d'Orient, né en 901, fils de Léon-le-Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans, en 912; fut mis sous la tutelle de sa mère Zoé, fut déposé en 919, remonta sur le trône en 945, et mourut en 959, empoisonné, à ce qu'on croit, par son fils Romain. Ce prince cultivait les lettres, et on a de lui quelques ouvrages dont le plus important est un *Traité de l'administration de l'Empire*. Ils se trouvent dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

CONSTANTIN VIII (ou X), fils de Romain I, dit Lécapène, régna avec ses trois frères et son père de 928 à 945, pendant le temps que Constantin IX Porphyrogénète était déposé.

CONSTANTIN IX (ou XI), empereur d'Orient, fils de Romain II, le Jeune, succéda à Jean Zimiscès; fut proclamé empereur avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité depuis 976 jusqu'en 1025, époque de sa mort. Constantin, qui ne s'était fait remarquer encore que par sa conduite déréglée régna seul quelque temps, vit le peuple se soulever contre lui à cause de ses excès, et mourut en 1028.

CONSTANTIN X (ou XII), surnommé *Monomaque* ou *le Gladiateur*, empereur d'Orient, mort en 1054, avait obtenu le trône en 1042 avec la main de l'impératrice Zoé, veuve de Romain III (Argyre). Ce prince ne se fit connaître que par ses débauches; il laissa s'élever près de lui la puissance des Turcs Seldjoucides et permit aux Petchenègues de s'établir en Servie (1053).

CONSTANTIN XI (ou XIII), surnommé *Ducas*, empereur d'Orient, était fils d'un certain Andronic. Il succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067, à l'âge de 60 ans. Sous son règne les Scythes ravagèrent l'empire, et quelques villes furent détruites par des tremblements de terre.

CONSTANTIN XII (ou XIV), surnommé *Dracosès*, dernier empereur de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1449 à Jean Paléologue, son frère. En 1453, Mahomet II vint assiéger Constantinople avec une armée formidable; Constantin se défendit vaillamment; mais abandonné des princes de la chrétienté, il ne put résister. Il mourut en héros sur la brèche. Sa mort fut suivie de la prise et du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire ottoman.

CONSTANTIN, usurpateur, fut fait, en 407, de simple soldat, empereur en Occid. par les légions de la Grande-Bretagne, et soutint quelque temps sa dignité par des victoires. Il résidait à Arles. L'empereur Honorius le reconnut un moment pour collègue, mais bientôt il l'assiégea dans la ville d'Arles, le força de se rendre et le fit mettre à mort (411). Il ne compte pas dans la série des empereurs.

CONSTANTIN I-IV, rois d'Écosse. *Voy.* ÉCOSSE.

CONSTANTIN, pape, élu en 708, mort en 715, était Syrien de naissance. Il combattit le monothélisme.

CONSTANTIN, antipape, compétiteur d'Étienne III, monta sur le saint-siége après la mort de Paul I (767); fut chassé de Rome le 6 avril 769, et finit ses jours dans un monastère où il fut renfermé après avoir eu les yeux crevés.

CONSTANTIN, surnommé *l'Africain*, bénédictin, membre du collége de médecine de Salerne, vivait vers 1070. Il est auteur d'une célèbre compilation sur la médecine. Ses ouvrages ont été publiés à Bâle, 1536, in-fol.

CONSTANTIN MANASSÈS, écrivain du XIIe siècle, vivait sous l'empereur Manuel Comnène. On a de lui, en vers grecs, un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, Paris, 1655, in-fol., et les *Amours d'Aristandre et de Callithée*. On en trouve des fragments dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

CONSTANTIN CÉPHALAS, compilateur du Xe siècle. On lui doit une *Anthologie* qui renferme beaucoup de pièces intéressantes; ce recueil précieux a été retrouvé au commencement de ce siècle à Heidelberg et publié par Fr. Jacobs, Leipsick, 1813-17, 3 vol. in-8. Il fait aussi partie de l'édition de la Byzantine imprimée à Bonn.

CONSTANTIN (Robert), helléniste, né à Caen au commencement du XVIe siècle, mort en 1605, pro-

fessa les belles-lettres à Caen. On lui doit un dictionnaire grec qui est un des plus anciens et des plus estimés, *Lexicon græco-latinum*, 2 vol. in-fol., Genève, 1566, souvent réimprimé.

CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, deuxième fils de Paul I, devait succéder à Alexandre, mais il céda le trône à son frère Nicolas et se contenta du titre de vice-roi de Pologne, qu'il possédait depuis 1816. Il fut chassé de Varsovie lors de l'insurrection de la Pologne, et mourut peu après du choléra, en 1831. Ce prince était d'une rudesse sauvage.

CONSTANTINA, nom commun à plusieurs villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur des Constantins; les principales sont : *Arelate* (auj. ARLES), et *Cirta* (auj. CONSTANTINE).

CONSTANTINE, *Cirta*, *Sittianorum Colonia*, *Constantina*, ville importante de l'état d'Alger, ch.-l. de la prov. de Constantine, à 280 kil. E. d'Alger, par 3° 48' long. E., 36° 25' lat. N.; de 30 à 40,000 hab. Place très forte, située sur un roc escarpé dont le Roumel ou Oued-el-Kebir fait une sorte de presqu'île qui n'est abordable que du côté de l'ouest. On y trouve un grand nombre de monuments romains et des ruines antiques très précieuses. — Cette ville, très importante dans l'antiquité, porta le nom de *Cirta* du temps des Numides (*Voy.* CIRTA); elle reçut du temps de Jules César le nom de *Sittianorum civitas*, à cause d'un certain Sittius, qui y conduisit une colonie; elle prit ensuite le nom de *Constantine* en l'honneur de Constantin qui la rebâtit. Constantine fit longtemps partie de l'état de Tunis; les Algériens s'en emparèrent dans le XVIIIe siècle. Elle passa sous la domination des Français en 1830 avec la régence d'Alger; toutefois elle résista longtemps aux armes françaises et ne fut prise qu'en 1837, après un siége meurtrier où périt le général Damrémont.

CONSTANTINE (jadis beylik ou pachalik, auj. prov. de), division orientale de l'état d'Alger, bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par l'état de Tunis, au S. par le pays de Zab, à l'O. par l'Algérie proprement dite et la prov. de Titterie; 480 kil. sur 400. Ch.-l., Constantine; villes principales : Bone, Bougie, La Calle et Philippeville. Riv. principales : le Mafrag, la Mansoura, la Serra, l'Oued-el-Kebir, etc. Elle est formée de l'ancienne Numidie. Ses habitants, qui sont presque tous de la race kabaïle, surtout dans les montagnes, sont très belliqueux; ils se divisent en un grand nombre de tribus presque indépendantes et dont les principales sont celles des Haractas, des Coucos, etc. L'ancien bey de Constantine, Achmet-bey, n'obéissait que nominalement au dey d'Alger. Depuis l'occupation française le commandement en chef de la province appartient à un lieutenant-général placé sous les ordres du gouverneur-général, et qui régit la province par l'intermédiaire de chefs indigènes.

CONSTANTINOPLE, *Constantinopolis*, d'abord *Byzantium*, appelée *Stamboul* par les Turcs, capitale de la Turquie d'Europe et de tout l'empire turc, dans une superbe position, sur le détroit de Constantinople; 600,000 hab. (y compris les faubourgs); 16 kil. de tour. Épaisses murailles, vingt tours; vaste port, un des plus magnifiques du globe : trois grands faubourgs : Galata (quartier des négociants), Péra (quartier des ambassadeurs), Cassim-Pacha. Rues étroites et sales; maisons bâties généralement en bois, ce qui cause de fréquents et terribles incendies. Place de l'*At-meidan* ou Hippodrome : nombreuses fontaines; aqueducs dont quelques-uns sont très beaux; bains en quantité; bazars; divers palais ou *sérais* (parmi lesquels il faut remarquer le *Sérail* proprement dit et le *Vieux-Sérail*); 344 mosquées, dont les plus belles sont la ci-devant église de Sainte-Sophie, construite par Justinien, et les mosquées du sultan Achmet, du sultan Soliman, du sultan Osman et de la sultane Validé. Beaucoup de *mektebs* (espèces d'écoles primaires) et de *medresschs* (colléges); églises grecques, arméniennes, etc.; monuments anciens, ou plutôt du Bas-Empire; arsenal militaire, dit Top-Chana; belles casernes, célèbre château des Sept-Tours qui sert de prison d'état. Les environs de la ville sont charmants; le long des deux rives du détroit, les côtes sont partout bordées de kiosques et de maisons de campagne délicieuses. Constantinople a trois imprimeries, l'une rabbinique et arménienne, l'autre arabe, persane et turque, la troisième française; une école militaire, une de mathématiques, une de navigation, une de médecine, près de 40 bibliothèques; il y paraît depuis quelques années un journal officiel, *le Moniteur turc*. Peu d'industrie et de commerce. Climat variable et peu salubre; on y est exposé à des pestes très fréquentes, mais dont le retour est dû surtout à l'incurie des Turcs. — Cette ville, connue primitivement sous le nom de Byzance, joua, dès les temps les plus anciens, un rôle important. (*Voy.* BYZANCE.) Plusieurs fois ravagée ou détruite (sous Septime Sévère, 198, sous Gallien et ses successeurs), elle ne recouvra sa splendeur que sous Constantin qui, maître de l'empire romain, en fit sa résidence, 330, et lui donna son nom. Lors du partage de l'empire romain, 395, Constantinople devint la capitale de l'empire d'Orient, et bientôt elle surpassa Rome même par la magnificence de ses monuments, par sa population, ses richesses et son commerce. Elle fut renversée sous Justinien par un tremblement de terre (557), mais on la réédifia aussitôt après avec plus de magnificence encore. Elle fut vainement assiégée d'abord par les Avares seuls, 593, puis par les Avares unis aux Perses, 625; par les Arabes, 671-678; par les Bulgares, 755; par les Varègues, 866. Les Croisés s'en emparèrent en 1203 et placèrent sur le trône Alexis-le-Jeune, dont le père, Isaac, avait été chassé par Alexis-l'Ange (1195); ils la reprirent l'année suivante sur Ducas Murtzuphle qui avait chassé Alexis-le-Jeune, et cette fois s'y établirent; ils y fondèrent l'empire latin. En 1261, Michel VIII Paléologue, empereur de Nicée, s'empara de la ville par surprise et remonta sur le trône d'Orient. Enfin, après avoir été plusieurs fois attaquée, par Orkhan (1337), Bajazet, Amurath, Constantinople finit par devenir la proie des Turcs. Mahomet II la prit en 1453 et en fit la capitale définitive de l'empire ottoman. Depuis ce temps, les Turcs l'ont conservée en leur possession; mais ils ont laissé dégrader d'une manière déplorable ses monuments les plus magnifiques. — Constantinople joue un grand rôle dans l'histoire de l'Église : elle fut d'abord un simple évêché et eut la gloire de compter saint Jean Chrysostôme parmi ses évêques. Les conciles d'Éphèse (431), de Chalcédoine (451), l'érigèrent en patriarcat, en lui donnant une autorité égale à celle de Rome, ce qui sema le germe du schisme entre les églises d'Occident et d'Orient (*Voy.* PHOTIUS). En 595, Léon-le-Jeûneur prit le titre de patriarche œcuménique (c.-à-d. de toute la terre), titre qui, malgré l'opposition de la cour de Rome, s'est transmis à ses successeurs jusqu'à ce jour. En 858, le patriarche Photius rendit l'Église grecque entièrement indépendante des papes et consomma le grand schisme d'Orient. De nombreux conciles se sont tenus à Constantinople; on en compte quatre œcuméniques, savoir : 1° en 381; on y dressa un symbole de la foi qui confirmait celui de Nicée et on assigna à l'évêque de Constantinople le premier rang après le pape; 2° en 553; on y condamna les écrits de trois fameux nestoriens, Ibbas d'Edesse, Théodoret de Cyrrha et Théodore de Mopsueste; 3° en 680; on y condamna la mémoire du pape Honorius et de six patriarches,

comme monothélites; 4° en 869, Photius y fut anathématisé. On doit citer aussi : 1° le *Quini-Sextum* ou *in Trullo*, convoqué au palais impérial par Justinien II en 691 pour compléter les décrets des cinquième et sixième conciles œcuméniques, mais dont les canons ne furent pas reconnus par les papes; 2° deux conciles des Iconoclastes, l'un en 730, l'autre en 759. (Pour l'histoire de l'empire d'Orient et pour la série des princes qui ont régné à Constantinople de 330 à 1453, *Voy.* ORIENT (empire d').

CONSTITUANTE (Assemblée). *Voy.* ASSEMBLÉE.

CONSTITUTION. En France, depuis 1789, un grand nombre de constitutions ont été successivement proposées et abolies; on en compte six principales : 1° la *Constitution française*, décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi en 1791; elle établissait un gouvernement à la fois monarchique et représentatif; 2° l'*Acte constitutionnel*, présenté au peuple français par la Convention en 1793, et qui posait en principe la souveraineté du peuple, l'unité et l'indivisibilité de la République; 3° la *Constitution de l'an* III (1795), créant un Directoire chargé du pouvoir exécutif, et de deux Conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents, revêtus du pouvoir législatif; 4° la *Constitution de l'an* VIII (1799), nommant trois consuls un premier et un second qui étaient décennaux (Bonaparte et Cambacérès), et un troisième (Lebrun) qui était quinquennal; un sénat conservateur, un corps législatif et un tribunat; 5° le *sénatus-consulte organique de la constitution* (1802), qui modifia la constitution précédente en proclamant le consulat à vie; 6° le *sénatus-consulte organique de l'empire français* (1804), qui confère à Napoléon et à sa descendance le titre d'empereur. — On peut ajouter à ces diverses constitutions les *Chartes constitutionnelles* de 1814 et de 1830, et l'*Acte additionnel aux constitutions de l'empire*, donné par Napoléon en 1815.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ. On nomma ainsi une nouvelle constitution imposée au clergé de France par un décret de l'Assemblée nationale rendu le 12 juillet 1790. Par ce décret, il devait y avoir un évêque par département; l'élection des évêques et des curés serait faite par le peuple à la pluralité des voix; tous les fonctionnaires ecclésiastiques devaient être salariés par l'état, et une dotation annuelle qui s'élevait à 77,000,000 de fr. remplaçait les revenus divers et bénéfices que le clergé avait possédés jusque-là. Le roi accepta ce décret le 26 décembre de la même année, et dès le lendemain 58 ecclésiastiques prêtèrent serment à la nouvelle constitution au sein de l'Assemblée nationale; mais la plus grande partie du clergé refusa le serment. A dater de ce moment, il se fit une scission dans le clergé : on distingua les prêtres *constitutionnels* ou *assermentés*, et les prêtres *non assermentés*. Le concordat de 1801 mit un terme à ces divisions.

CONSTITUTIONS DE CLARENDON. *Voy.* CLARENDON.

CONSTITUTIONS PONTIFICALES, décisions des papes en matière de doctrine ou de discipline, rendues tantôt en forme de bulles, tantôt en forme de brefs. On connait surtout la constitution *Unigenitus*. *Voy.* BULLES.

CONSUA, ville d'Afrique (Sierra-Leone), capit. d'un petit état de la Nigritie maritime, près du cap Mount; 15,000 hab.

CONSUEGRA, *Consaburus*, ville d'Espagne (Tolède), à 60 kil. S. E. de Tolède; 5,400 hab.

CONSULAT. *Voy.* CONSULS.

CONSULS (à Rome), magistrats souverains de la république romaine, institués après l'expulsion des rois (509 av. J.-C.,) pour veiller (*consulere*) aux intérêts de l'état; ils étaient au nombre de deux et leur magistrature durait un an. Les consuls étaient chargés du pouvoir exécutif, convoquaient, et congédiaient le sénat, présentaient des projets de loi, présidaient à la création des magistrats, levaient les troupes, commandaient les armées; mais ils ne pouvaient sortir de l'Italie tous deux en même temps. Ils étaient nommés par le peuple assemblé en centuries; ils entraient en charge au 1er janvier et donnaient leur nom à l'année. Leurs marques distinctives étaient une chaise curule, une baguette d'ivoire et douze licteurs qui portaient devant eux des haches et des faisceaux, symboles du pouvoir exécutif. Quand la république eut été détruite, le consulat fut conservé, mais l'importance de cette charge diminua, et elle ne fut plus qu'honorifique : il y eut une foule de consuls *subrogés*, c.-à-d. de consuls substitués aux premiers pour trois mois, deux mois et quelquefois quinze jours; alors les deux premiers seuls donnaient leur nom à l'année. Lors de la division de l'empire (365), les empires d'Orient et d'Occident eurent chacun un consul. Enfin le consulat fut aboli par Justinien en 541.

CONSULS (en France), magistrature suprême de la République française, fut établie après la révolution du 18 brumaire par la constitution de l'an VIII (1799) et remplaça le Directoire. On créa d'abord un consulat provisoire, qui fut déféré à Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte; mais environ un mois après, le pouvoir fut définitivement déféré à trois consuls; ils étaient distingués en premier, second et troisième consul; les deux premiers étaient nommés pour dix ans, le troisième pour cinq ans seulement; au sénat appartenait le droit de les élire; pour la première fois, ils furent nommés par la constitution qui établit le consulat; ce furent : Bonaparte comme premier consul, Cambacérès et Lebrun comme second et troisième. Le premier consul promulguait les lois, nommait ou révoquait les ministres, les ambassadeurs, les membres du conseil d'état, les officiers des armées de terre et de mer, les agents administratifs, les juges civils et criminels, à l'exception des juges de paix et des membres de la cour de cassation. Par un acte du 4 août 1802, la base de l'institution du consulat fut complétement changée : les trois consuls furent nommés à vie; le premier consul acquérait le droit de ratifier les traités, nommait des sénateurs à volonté et exerçait le droit de grâce. Le 18 mai 1804 un sénatus-consulte convertit enfin ce titre de premier consul en celui d'empereur, et remit tout le pouvoir dans les puissantes mains de Bonaparte.

CONSUS, divinité révérée par les Romains comme le dieu du conseil. On le croit le même que Neptune Équestre. Son temple était dans le grand Cirque : il était enfoncé à moitié en terre, pour montrer que les desseins doivent être tenus secrets.

CONTADES (Louis-Georges ÉRASME, marquis de), maréchal de France, né en 1704 près de Beaufort en Anjou, mort en 1795, prit part à toutes les guerres que la France eut à soutenir de 1737 à 1748. La paix d'Aix-la-Chapelle ayant été rompue, le marquis de Contades fut nommé général en chef, et peu après maréchal de France. Il soumit successivement la Hesse, Paderborn, Minden, Osnabruck, une partie du Hanovre et Münster; mais le prince Ferdinand le défit à Minden par suite des mauvaises dispositions du duc de Broglie; Contades fut alors rappelé en France. En 1763 il fut chargé du gouvernement de l'Alsace et le conserva jusqu'en 1788.

CONTARINI, famille illustre de Venise, a fourni sept doges à la république (depuis Dominique Contarini, 1043, jusqu'à Louis Contarini, 1676), et compte parmi ses membres des ambassadeurs, des cardinaux et des gens de lettres. Le plus connu est Gaspard Contarini, né à Venise en 1483, mort en 1542, qui fut cardinal et légat du pape à la diète de Ratisbonne (1540), et qui fit de vains efforts pour rapprocher les Catholiques et les Protestants. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un traité *De immortalitate animæ*, contre Pomponace, qui avait été son maître.

CONTAT (mademoiselle), célèbre actrice, née à Paris en 1760, morte en 1813, jouait la comédie avec perfection et se faisait remarquer par la flexibilité de son talent, réussissant également dans les rôles de grandes coquettes et dans ceux de soubrettes. Elle fit en partie la fortune des pièces de Marivaux, de Beaumarchais, etc. Elle se retira du théâtre à 50 ans; elle avait épousé M. de Parny, neveu du poëte.

CONTÉ (Nic.-Jacq.), homme remarquable par son industrie, né en 1755, près de Séez en Normandie, mort à Paris en 1805; il apprit dans son enfance la peinture sans maître, puis se livra à l'étude des sciences et surtout de leurs applications. A l'époque où l'on voulait employer les aérostats à la guerre, il fut chargé de la direction d'une école d'aérostiers, formée à Meudon. Envoyé en Egypte comme commandant des aérostiers, il s'y rendit utile par une activité infatigable, et créa des fabriques de tout genre pour l'armée qui manquait de tout. On lui doit les crayons dits de *Conté*.

CONTESSA, ville de Sicile (Palerme), à 15 kil. S. O. de Corleone; 3,000 hab., presque tous Arnautes.

CONTESSA ou ORFANO, ville de la Turquie d'Europe dans la Roumélie mérid., sur un golfe de l'Archipel qui porte le même nom, par 21° 25' lat. N., 41° 10' long. E.; 2,000 maisons.

CONTESTANI, peuple de l'Hispanie, au S. des *Edetani*. Leur pays forme auj. une partie des intendances de Carthagène et de Murcie.

CONTI, bourg du dép. de la Somme, à 22 kil. S. O. d'Amiens; 750 hab. Il faisait partie des domaines de la maison de Condé, et a donné son nom à la branche cadette de cette maison. Ce bourg eut anciennement des seigneurs particuliers; il passa par mariage d'abord dans la maison de Mailly à la fin du XIVe siècle, puis dans celle de Bourbon-Condé en 1551.

CONTI, branche cadette de la maison de Bourbon-Condé, a pour chef Armand, prince de Conti (*Voy.* ci-après). Le titre de prince de Conti avait déjà été porté avant Armand par François de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, premier prince de Condé, marié en 1605 à une fille du duc de Guise, et mort en 1614, sans laisser d'enfants.

CONTI (Armand, prince de), né à Paris en 1629, mort en 1666, frère cadet du Grand Condé, prit quelque part aux troubles de la Fronde, fut arrêté avec son frère et enfermé au Havre par ordre de Mazarin; il fit ensuite sa paix, épousa une nièce du cardinal, et fut nommé gouverneur de la Guyenne. Il fit en Italie une campagne qui ne fut pas heureuse. Il a écrit contre les spectacles.

CONTI (Franç.-Louis, prince de), fils du précédent, né en 1664, mort en 1709, se distingua aux journées de Steinkerque, de Fleurus et de Nerwinde. Il fut élu roi de Pologne à la mort de Sobieski (1697); mais lorsqu'il arriva pour prendre possession du trône, il le trouva occupé par Auguste II. Louis XIV ne l'aimait pas, et il ne lui confia aucun commandement important. Massillon a prononcé l'oraison funèbre de ce prince.

CONTI (L.-François, prince de), petit-fils du précédent, né en 1717, mort en 1776, commanda en Piémont (1744), où il gagna la bataille meurtrière de Coni (1744), puis en Flandres où il prit Mons (1745). — Il laissa un fils qui mourut à Barcelone en 1814, et en qui finit la branche des princes de Bourbon-Conti.

CONTI (Louise-Marguerite, princesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, fille de Henri, duc de Guise, fut aimée de Henri IV et fut mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conti. Etant devenue veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et fut disgraciée avec lui. Elle mourut en exil (1631). On a d'elle l'*Histoire des amours de Henri IV*, 1664, qui avait d'abord été publiée avec des noms supposés sous le titre d'*Histoire des amours du grand Alcandre*.

CONTI (Noël), *Natalis Comes*, écrivain italien, né à Milan, ou selon d'autres à Venise, au commencement du XVIe siècle, mort vers 1582, est auteur de plusieurs poëmes latins, *De Horis*, *De Anno*, etc.; d'une *Histoire de son temps*, 1572, et d'un ouvrage important intitulé *Mythologiæ*, Venise, 1551, où il explique par la philosophie les mythes des anciens. Il a traduit en italien *Athénée* et plusieurs autres écrivains grecs.

CONTI (Ant. SCHINELLA, dit l'abbé), littérateur et savant, patricien de Venise, né à Padoue en 1677, mort en 1748, voyagea en France, en Angleterre; se mit en relation avec les principaux savants, et se lia surtout avec Newton. Il contribua beaucoup à faire connaître en Italie les découvertes faites dans les pays étrangers, et à y répandre l'esprit philosophique. Il avait écrit sur une foule de sujets divers, et avait commencé à donner une édition de ses œuvres, quand il mourut. On a de lui deux vol. in-4, publiés à Venise, 1739-56. On y trouve un *Traité du Beau*, dans l'esprit de Platon, des poëmes, des tragédies (*J. Brutus*, *César*, *M. Brutus*, *Drusus*).

CONTI (Ant.-Marie), savant italien. *Voy.* MAJORACIUS.

CONTICH, ville de Belgique (Anvers), à 10 kil. S. E. d'Anvers; 3,000 hab. Huiles de navette et de colza. Chevaux.

CONTRA-ACINCUM, ville de Germanie, auj. PESTH.

CONTRA-LATON, CONTRA-OMBOS, etc., villes d'Egypte, vis-à-vis de Lato ou Latopolis, d'Ombos, etc.

CONTRES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. S. de Blois; 1,500 hab.

CONTREXEVILLE, bourg du dép. des Vosges, à 10 kil. S. E. de Neufchâteau; 1,560 hab. Eaux minérales ferrugineuses.

CONTRIBUTA, ville d'Hispanie, auj. MEDINA-DE-LAS-TORRES.

CONVENÆ, peuple de Gaule (Novempopulanie), entre les *Ausci*, les *Tectosages*, les *Consorrani*, et les *Bigerrones*, au pied des Pyrénées (leur territoire répond au pays de Comminges). Leur ch.-l. était *Convenæ*, dit aussi *Lugdunum Convenarum*, auj. SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES.

CONVENTION NATIONALE, assemblée politique de la France, qui fut convoquée par l'Assemblée législative pour gouverner après la suspension de la royauté, et qui succéda à l'Assemblée législative elle-même, le 21 septembre 1792. Le jour même de son installation, la Convention abolit la royauté, proclama la république et concentra en elle seule tous les pouvoirs de l'état. Nous nous bornerons à énumérer les principaux actes de cette célèbre assemblée : le 19 novembre elle fit un appel à tous les peuples au nom de la liberté, promettant à tous ceux qui combattraient la royauté secours et protection; le 17 janvier 1793, elle prononça contre Louis XVI, à la majorité de cinq voix, la peine de mort sans sursis et sans appel; le 1er février, elle déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne, et ordonna une levée de 300,000 hommes; le 5 septembre, elle établit une armée révolutionnaire ambulante portant partout la *terreur*; le 5 octobre, elle abolit l'ère vulgaire et décréta que l'ère des Français compterait de la fondation de la république, c'est-à-dire du 22 septembre 1792, et que le calendrier serait changé; le 16 octobre (25 vendémiaire an II), elle condamna la reine Marie-Antoinette à périr sur l'échafaud; le 31 octobre 1793 (10 brumaire an II), elle prononça la peine de mort contre 21 de ses membres, du parti girondin, entre autres Brissot, Gensonné et Vergniaud; le 5 avril 1794 (16 germinal), elle fit subir le même sort à Danton, Camille Desmoulins, ainsi qu'à plusieurs autres républicains du club des Cordeliers, qu'on ne trouvait plus assez exaltés; le 7 mai (18 floréal),

Robespierre, devenu tout puissant dans l'assemblée, fit proclamer l'existence d'un Être suprême; le 27 juillet (9 thermidor), la Convention condamna à mort les deux Robespierre et leurs partisans les plus sanguinaires, et par là mit un terme au règne de la Terreur; le 5 avril 1795 (16 germinal an III), elle conclut un traité avec le roi de Prusse; le 31 mai (12 prairial), elle supprima le tribunal révolutionnaire; le 22 juillet (9 thermidor), elle conclut un traité de paix avec l'Espagne; le 26 octobre (4 brumaire an IV), elle rendit un décret d'amnistie pour tous les délits révolutionnaires, et déclara ses séances terminées. Elle avait siégé trois ans et trente-cinq jours. Le siége de ses séances était le château des Tuileries. Avant de se séparer, elle avait rédigé la constitution dite de l'an III. *Voy.* CONSTITUTION. — Deux partis puissants et ennemis ont été sans cesse aux prises dans le sein de la Convention: le parti girondin ou modéré, et le parti jacobin ou de la *Montagne*, parti extrême. Les plus célèbres représentants du parti modéré ont été Brissot, Gensonné, Vergniaud, Condorcet, Péthion, Barbaroux; ceux du parti exalté, Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, Saint-Just, Tallien, Couthon, Marat. L'histoire détaillée de la Convention est dans l'histoire de ces hommes (*Voy.* leurs noms). Si on doit reprocher à la Convention un grand nombre d'actes violents, tyranniques, atroces même, on doit aussi reconnaître qu'elle a déployé dans les circonstances les plus graves une énergie sans égale, qu'elle a su combattre à la fois et avec succès les ennemis du dehors et ceux du dedans, enfin qu'elle a sauvé la France envahie par l'étranger.

CONVERSANO, *Cupersanum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 30 kil. S. E. de Bari; 7,600 hab. Évêché. Cathédrale. Cette ville fut fondée, dit-on, par les Étrusques. Les Normands au moyen âge en firent leur capitale.

CONVULSIONNAIRES, nom que l'on donna au XVIIIe siècle à des fanatiques du parti janséniste, qui, après la mort du diacre Pâris (1724), se rendaient sur le tombeau de ce saint homme, au cimetière de St-Médard, et qui là éprouvaient des convulsions et faisaient mille contorsions que l'on prenait pour des miracles. Quelques-uns d'entre eux, véritables illuminés, se torturaient volontairement et prétendaient trouver au milieu des souffrances les plus cruelles des extases délicieuses. On fut obligé de défendre l'entrée du cimetière pour mettre fin à cette espèce d'épidémie. Un plaisant mit sur la porte à cette occasion ce distique spirituel:

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

CONWAY, ville d'Angleterre. *Voy.* ABERCONWAY.

CONZA, *Compsa*, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 13 kil. S. E. d'Avellino; 1,900 hab. Archevêché. Cathédrale. Cette ville fut fondée vers l'an 275 av. J.-C.; renversée par le tremblement de terre de 1694, elle n'a pu se rétablir complétement.

COOK (Jacq.), célèbre navigateur anglais, né en 1728 à Marton (York), était fils d'un garçon de ferme et commença par être matelot. Il s'éleva au rang de capitaine de vaisseau, et acquit sans aucun maître les notions de mathématiques et d'astronomie nécessaires à la navigation. Le capitaine Cook a exécuté par ordre du gouvernement anglais trois voyages autour du globe. Le premier, qu'il entreprit en 1768 et dans lequel il fut accompagné par les savants Banks et Solander, avait pour but d'aller observer à Otaïti le passage de Vénus sur le disque du soleil: dans ce voyage, il reconnut les côtes de la Nouvelle-Zélande et découvrit le détroit qui la partage en deux îles (détroit de Cook). Dans le deuxième, qu'il fit en 1772 avec les deux vaisseaux *la Résolution* et *l'Aventure*, et qui dura trois ans, il eut pour mission de vérifier l'existence des terres australes; s'étant avancé jusqu'au 71e degré de latitude méridionale, il s'assura qu'il n'existe aucune terre de quelque étendue dans ces régions; il découvrit chemin faisant la Nouvelle-Calédonie. En 1776, il fit un troisième voyage, afin de s'assurer s'il existe une communication entre l'Europe et l'Asie par le N. de l'Amérique. Il fit le tour du Nouveau-Monde, gagna la côte N. O. de l'Amérique, et de là tenta de rejoindre la baie d'Hudson par le détroit de Behring; mais après avoir fait des efforts inutiles pour se frayer un passage à travers les glaces au N. du détroit de Behring, il fut forcé de renoncer à ce projet. Il redescendit vers le S. et s'arrêta pour réparer son vaisseau dans l'île d'Owhihée, une des Sandwich; là une querelle s'étant engagée entre l'équipage et les naturels qui avaient commis plusieurs vols, il périt dans la mêlée (1779). Ce qui distingue Cook, c'est le sang-froid qu'il conserva toujours dans ses périlleuses expéditions; c'est son intrépidité, son esprit inventif et inépuisable; c'est aussi le soin qu'il prenait de la santé de ses marins. Son premier voyage, rédigé par Hawkesworth, a été publié à Londres en 1773 et traduit en français par Suard, 1774; le deuxième, qu'il a rédigé lui-même, a paru en 1777 et a été traduit en 1778 par Suard; le troisième, rédigé d'après ses journaux par le lieutenant King, a été publié à Londres en 1784, et à Paris en 1785, traduit par Demeunier.

COOK (archipel de), dans le Grand-Océan. *Voy.* MANGEEA.

COOK (détroit de), entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande. Découvert par Cook, 1770.

COOK (entrée de), golfe sur la côte O. de l'Amérique du Nord, par 151° 20'-155° 5' long. O., 59°-61° 18' lat. S. Vu par Cook, puis exploré par Vancouver.

COOPER (Ant. ASHLEY). *Voy.* SHAFTESBURY.

COPAIS (lac), en Béotie, au S. E. d'Orchomène, reçoit le Céphise et beaucoup de ruisseaux. Il semble avoir jadis été plus grand: il couvrait peut-être une partie de la Béotie et de l'Attique (*Voy.* OGYGÈS). Des travaux très remarquables et très anciens le mirent en communication avec la mer.

COPENHAGUE, *Kiœbenhaven* en danois, *Hafnia* et *Codania* en latin mod., capitale du Danemark, dans l'île de Séeland, par 10° 14' long. E., 55°-41° 4' lat. N.; 115,000 hab. Superbe port, bonne citadelle. Elle se compose de 2 villes différentes: Copenhague proprement dite (qui comprend la Ville-Vieille et la Ville-Neuve ou Ville-Frédéric), et Christians-Haven. C'est une des mieux bâties de l'Europe. On y remarque les places Neuve-Royale, Amalienborg, Gammeltorv: les châteaux de Christiansborg, Amalienborg, Rosenborg, Charlottenborg; le palais du prince Frédéric-Ferdinand (jadis palais de Bernstorf); les églises de Notre-Dame, du Sauveur, de la Trinité; l'hôtel-de-ville, la grande caserne d'infanterie, etc. Elle a un grand nombre d'établissements d'instruction publique très importants: université, école polytechnique, grande école métropolitaine, école pour l'enseignement des hautes sciences militaires académie de chirurgie et plusieurs bibliothèques (entre autres celle du Roi, qui est une des plus riches de l'Europe); galerie de tableaux, musées d'histoire naturelle, et d'antiquités du Nord; académies et sociétés savantes fort nombreuses. Copenhague a des fabriques de toile, draps, dentelles, bonneterie, cartes à jouer, papiers peints, étoffes, chapeaux, porcelaine; des raffineries de sucre, des blanchisseries de cire, de beaux chantiers de construction; son commerce est très actif. — Copenhague n'était d'abord qu'un hameau habité par des pêcheurs; elle fut érigée en ville en 1284, et devint en 1443 la résidence de la cour. Elle a été brûlée en 1728 et 1795. Les Anglais la bombardèrent en 1807; 2,000 habitants périrent dans ce bombardement.

COPERNIC (Nicolas), célèbre astronome, né en 1473 à Thorn en Prusse, mort en 1543; visita l'I-

talle afin de consulter les astronomes les plus renommés; se lia surtout avec Régiomontanus, enseigna quelque temps les mathématiques à Rome, puis vint se fixer dans sa patrie à Frauenbourg, où il fut pourvu d'un canonicat. Copernic soumit à un nouvel examen tous les systèmes proposés jusqu'à lui par les astronomes, et s'arrêta au système qui fait tourner toutes les planètes autour du soleil, d'occident en orient, et qui donne à la terre deux mouvements, l'un de rotation sur elle-même, l'autre de circonvolution autour du soleil. Il en avait trouvé le germe dans quelques anciens, surtout dans Philolaüs; mais il se l'appropria réellement en l'appuyant d'une foule d'observations et de calculs. Craignant les contradictions, il ne publia ses idées qu'à la fin de sa vie; il ne reçut le livre où elles étaient exposées que le jour même de sa mort. Ce livre est intitulé *De Revolutionibus orbium cœlestium*, Nuremberg, 1543; il était dédié au pape Paul III. La vie de Copernic a été écrite par Gassendi.

COPHÈS, rivière d'Asie, naissait en Arachosie et se jetait dans l'Indus, entre Alexandrie au S., et Taxila au N.

COPIAPO, ville du Chili (Coquimbo), sur le Copiapo, à 9 kil. de son embouchure dans l'Océan, par 73° 10' long. O., 27° 10' lat. S. Presque anéantie par les tremblements de terre de 1819 et 1822.

COPPET, bourg de Suisse (Vaud), à 12 kil. N. E. de Genève; 550 hab. Beau château appartenant à la famille de Staël, et célèbre par le séjour qu'y firent Bayle, le ministre Necker, et enfin madame de Staël (de 1808 à 1813).

COPROGLI-PACHA. *Voy.* KOPROLI.

COPTES ou KOPTES, descendants des anciens Égyptiens, habitent l'Égypte, la Nubie, la côte d'Habech. Leur nombre est auj. très réduit. Presque tous sont marchands ou courtiers. La langue copte s'est éteinte au milieu du XVIIe siècle; aujourd'hui ce peuple parle l'arabe. On croit que les Coptes sont de race sémitique comme les Arabes eux-mêmes. — *Kopt* semble être le même mot qu'Égypte, et il est certain que le copte, s'il n'est pas l'ancienne langue égyptienne, en dérive directement. — Les Coptes professent la religion chrétienne, et sont presque tous eutychéens; ils ont conservé la circoncision. Leur patriarche, qui réside au Caire, prend le nom de patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem: il nomme pour l'Abyssinie un vicaire général appelé *abuna*.

COPTOS, auj. *Kept*, ville de l'ancienne Égypte (Thébaïde), par 26° 2' lat. N., sur un canal, près du Nil. C'était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe (on portait les marchandises de la mer Rouge à Coptos à dos de chameau). Cette ville, s'étant révoltée sous l'empire, fut prise et ruinée par Dioclétien en 296.

COQUILLE (Guy), sieur de Romenay, jurisconsulte et publiciste, né en 1523 à Decize en Nivernais, mort en 1603. Il eut pour maître le célèbre Marianus Socin-le-Jeune. Député du Nivernais aux états d'Orléans de 1560, puis à ceux de Blois de 1576 et 1588, il y rédigea le cahier du tiers-état. De retour à Nevers, il reçut de Louis de Gonzague la place de procureur fiscal, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Guy Coquille a laissé des *Institutes coutumières* et un *Commentaire sur la coutume de Nivernais*. On a aussi de lui plusieurs ouvrages politiques: un dialogue sur les *Causes des misères de la France*, un traité des *Libertés de l'Église gallicane*, et des *Poésies latines*, 1 vol. in-12, 1590.

COQUIMBO, ville du Chili, ch.-l. de la province de Coquimbo, à l'embouchure du Coquimbo, sur une hauteur, par 73° 39' long. O., 29° 54' lat. S.; 12,000 hab. Port commode; rues tirées au cordeau. — La province de Coquimbo, une des sept du Chili continental, a pour villes principales, outre Coquimbo, Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco, etc.

CORA, ville de l'île de Samos, sur la côte S.; en a été la capitale.

CORACHIE, ville de l'Afghanistan. *Voy.* KURACHIE.

CORAN, *Alcoran* (c'est-à-dire le livre), livre sacré des Musulmans, a été composé par Mahomet. Il est à la fois pour les Musulmans le recueil des dogmes et des préceptes de leur religion, et un code civil, criminel, politique et militaire. Mahomet déclare dans le Coran que ce livre divin est l'œuvre de Dieu lui-même, et qu'il lui a été transmis par l'ange Gabriel; mais il est facile de reconnaître que ce n'est qu'un mélange des doctrines chrétiennes et juives unies aux traditions orientales. Le Coran fut mis en ordre et publié par Aboubekr, successeur de Mahomet, l'an 13e de l'hégyre (635 de J.-C.), et 2 ans après la mort du législateur; il est écrit dans le dialecte de l'Hedjaz, c.-à-d. dans l'arabe le plus pur; il renferme néanmoins un grand nombre de passages obscurs, dont l'interprétation a donné naissance à une foule de controverses et d'opinions contradictoires.

CORAS (Jacques), mauvais poëte du temps de Boileau, né à Toulouse en 1630, mort en 1677, était ministre calviniste. Il a composé *Jonas ou Ninive pénitente*, *Josué*, *Samson*, *David*, poëmes, réunis sous le titre d'*Œuvres poétiques*, 1665.

CORATO, ville du roy. de Naples, à 40 kil. O. de Bari; 9,600 hab. Belle église. Corato fut fondée par un comte de Trani, seigneur normand de la suite de Robert Guiscard.

CORAY (Diamant), savant helléniste, né en 1748 à Smyrne, d'une famille de négociants, mort à Paris en 1833. Après avoir consacré sa jeunesse au commerce, il vint en 1782 étudier la médecine à Montpellier, et se fixa à Paris depuis 1788. Il travailla à la régénération de la Grèce et publia dans ce but un grand nombre d'écrits littéraires et politiques. Ses principales publications sont les *Caractères* de Théophraste, grec-franç., 1799; le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, 1800; les *Éthiopiques* d'Héliodore, 1804; la *Géographie* de Strabon, avec Laporte-Dutheil, 1805 et années suiv.; une *Bibliothèque grecque* en 17 vol. in-8, 1807-1826, qui comprend *Isocrate*, *Plutarque*, *Strabon*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, *Élien*, et quelques petits ouvrages. Il a en outre écrit plusieurs pamphlets politiques adressés à ses compatriotes, et s'est surtout efforcé de réformer la langue vulgaire. Comme philologue, on admire sa sagacité, mais on lui reproche trop de hardiesse dans ses corrections.

CORBACH, capitale de la principauté de Waldeck, sur l'Itter, à 44 kil. O. de Cassel; 1,600 hab. Château d'Eisenberg; monument à la mémoire du prince G.-F. de Waldeck, maréchal au service de Hollande. En 1760 les Français défirent les Hanovriens aux environs de Corbach.

CORBEIL, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), sur la Seine, au confluent de la Seine et de l'Essonne, à 28 kil. S. E. de Paris; 3,690 hab. Tribunal de 1re instance; société d'agriculture, bibliothèque; filatures de coton, moulins à farine, etc. Corbeil est desservi par le chemin de fer de Paris à Orléans. — Aux environs est Champ-Dolent, célèbre par la victoire de Labiénus, lieutenant de César, sur Camulogène, chef des *Parisii*. Corbeil eut des comtes jusqu'à Louis-le-Gros. Le duc de Bourgogne l'assiégea en vain, 1418, ainsi que les Calvinistes, 1562; le duc de Parme s'en empara en 1590. — L'arr. de Corbeil a 4 cant. (Arpajon, Boissy-Saint-Léger, Longjumeau, plus Corbeil), 93 comm. et 56,738 hab.

CORBENY, bourg du dép. de l'Aisne, à 18 kil. S. E. de Laon. Charlemagne y fut reconnu seul roi par les Francs Austrasiens, à l'exclusion des fils de son frère Carloman (741).

CORBIE, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. E. d'Amiens; 2,635 hab. Filatures de laine, moulin à tan. Source minérale. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 660. Les Espagnols s'emparèrent de Corbie en 1636, mais ne la gardèrent qu'un instant. Louis XIV la fit démanteler en 1673.

CORBIE (NOUVELLE-), en Westphalie. *Voy.* CORVEY.

CORBIÈRE (PIERRE de), antipape, natif de Corberia, dans l'Abruzze, religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu pape en 1328, sous le nom de Nicolas V, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains, et fut opposé à Jean XXII. Ayant été chassé de Rome l'année suivante, il se retira à Pise, où il fut contraint d'abdiquer; il fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIGNY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 25 kil. S. de Clamecy; 1,970 hab. Draps, tanneries. Commerce de bois de chauffage; haras royal.

CORBILO, ville de la Gaule (Lyonnaise 2ᵉ), auj. COUERON.

CORBIN (Jacques), écrivain obscur, cité par Boileau dans *l'Art poétique*, fut conseiller du roi sous Louis XIII. Il a composé divers poëmes, entre autres les *Triomphes de Jésus*, la *Vie de sainte Geneviève*; la *Sainte-Franciade*, poëme en 12 chants sur saint François; on lui doit aussi des ouvrages d'histoire et de droit. — Il laissa un fils qui fut un avocat distingué; il est cité aussi par Boileau.

CORBULON, *Domitius Corbulo*, général romain sous Claude et Néron, fit avec succès la guerre aux Parthes qui avaient envahi l'Arménie, leur prit Artaxate, et força Tiridate, qu'ils avaient placé sur le trône d'Arménie, à déposer la couronne pour la recevoir des mains de l'empereur. Il revenait triomphant de cette expédition, lorsque Néron, jaloux de ses succès, donna l'ordre de le mettre à mort. Il se perça lui-même de son épée, à Corinthe, l'an 66 de J.-C.

CORCIEUX, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. de St-Dié; 1,100 hab.

CORCYRE, *Corcyra*, auj. *Corfou*, île de la mer Ionienne, vis-à-vis des côtes d'Épire, fut nommée d'abord *Drepane* et *Phéacie*. Elle avait au temps de la guerre de Troie des rois particuliers (*Voy.* ALCINOUS). Vers 700 av. J.-C., les Corinthiens y établirent une colonie. Il y eut des guerres fréquentes entre la colonie et la métropole (439-434 av. J.-C.): une de ces querelles (au sujet de la possession d'Epidamne) fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (431).

CORCYRE-LA-NOIRE, *Corcyra nigra*, auj. CURZOLA.

CORDAY (Charlotte), née à St-Saturnin (Orne), en 1768, de la famille noble des Corday d'Armans. Révoltée par les crimes des meneurs de la révolution, elle vint à Paris en 1793, avec le hardi projet de frapper Marat, le plus sanguinaire de tous. Elle se présenta chez lui sous le prétexte d'avoir d'importantes révélations à lui faire, et le poignarda tandis qu'il était dans le bain. Elle fut arrêtée aussitôt et condamnée à mort: elle monta avec le plus grand courage sur l'échafaud.

CORDELIERS, religieux de l'ordre des Frères Mineurs de St-François, portaient un vêtement large de gros drap gris, avec une ceinture de *corde*: d'où leur nom. Ils furent institués par saint François d'Assise vers 1223. Ils ne devaient rien posséder ni en propre ni en commun, et vivaient d'aumônes. Ils se distinguèrent dans la philosophie et la théologie, et défendirent chaudement les opinions de Duns Scot, un des principaux ornements de leur ordre.

CORDELIERS (club des), société populaire, rivale de celle des Jacobins, formée en 1790, se tenait au couvent des Cordeliers (place de l'Ecole-de-Médecine), au centre du quartier nommé district des Cordeliers. Cette société avait pour chefs Danton, Marat, Camille Desmoulins, Hébert, Chaumette; elle surpassa en exaltation le club des Jacobins, et fut la première à demander l'abolition de la royauté et l'institution de la république. Son retour à la modération causa sa ruine. *Voy.* DANTON.

CORDEMOY (GIRAUD), de l'Académie Française, né à Paris vers 1620, mort en 1684, fut placé par Bossuet, en qualité de lecteur, auprès du dauphin, fils de Louis XIV. Il avait adopté les principes de Descartes, et a écrit sur le *Discernement du corps et de l'âme*, 1666, et sur l'*Ame des bêtes*, 1668. On a aussi de lui une *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'en* 987, publiée en 1687-89, ouvrage fait sur les sources originales; et divers traités qui ont été réunis, 1691.

CORDES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 16 kil. N. de Gaillac; 2,668 hab. Fabriques de toiles.

CORDILLÈRES. En espagnol, *cordillera* se dit de toute chaîne de montagnes; l'usage applique spécialement ce nom à la cordillère des Andes. *Voy.* ANDES.

CORDOUAN (tour de), phare du dép. de la Gironde, par 3° 30' long. O., 45° 35' lat. N., à l'embouchure de la Gironde, sur un rocher. Hauteur totale, y compris la lanterne: 55 mètres.

CORDOUE, *Corduba* et *Colonia Patricia*, auj. *Cordova*, grande ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Cordoue, sur la rive droite du Guadalquivir, à 295 kil. S. O. de Madrid; 57,000 hab. Evêché. La ville est malpropre et mal bâtie; elle est ceinte de murs flanqués de grosses tours. On y remarque la cathédrale, magnifique monument de l'architecture moresque, construit au VIIIᵉ siècle par Abdérame I; la Plaza-Mayor, un beau haras royal. Industrie célèbre jadis, bien faible aujourd'hui: passementerie, orfévrerie, cordonnerie (on dit que c'est Cordoue qui a donné son nom à cette branche d'industrie). — Cordoue, *Corduba*, fut fondée par les Romains, l'an 252 av. J.-C. Les Goths s'en emparèrent en 572, et les Maures au VIIᵉ siècle. En 757 Abdérame I, vice-roi des califes d'Orient en Espagne, s'étant déclaré indépendant, prit le titre de calife, et fit de Cordoue la capitale de ses états. Sous ce prince et sous ses successeurs (*Voy.* leur série à l'article CALIFE), Cordoue parvint au plus haut degré de splendeur, tant par ses richesses immenses et la magnificence de ses monuments que par l'éclat de ses écoles et la réputation de ses savants. Lorsque le califat de Cordoue se démembra en une foule de petits états (1031), Cordoue devint la capit. du roy. musulman de Tolède-et-Cordoue. Elle fut enfin prise en 1236 par Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, qui la réunit à ses états. La plupart des monuments de Cordoue ont été détruits ou endommagés, surtout par le tremblement de terre de 1589. Cette ville a vu naître les deux Sénèque et Lucain sous les Romains; Averrhoës du temps des Arabes; et dans les temps modernes, le général Gonzalve, les poëtes Louis de Gongora et Jean de Mena, et les peintres Cespèdes et Zembrano. — L'intendance de Cordoue, située entre celles de Jaën et de Grenade à l'E., de Séville à l'O. et au N., de l'Estramadure à l'O., et de la Manche au N., a 170 kil. sur 120, et 338,000 hab.

CORDOUE (maison DE), ancienne et illustre famille espagnole, a pour chef Dominique Munoz-dos-Hermanas qui enleva aux Maures la ville de Cordoue à la fin du XIIᵉ siècle; il reçut en récompense le nom de cette ville, et le transmit à ses descendants. Cette famille s'allia aux plus nobles maisons de l'Espagne, mais elle est surtout célèbre pour avoir donné le jour au célèbre capitaine Gonzalve de Cordoue.

CORDOVA, ville de l'Amérique du Sud, dans les Provinces Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de Cordova, par 84° long. O., 31° 20' lat. S.; 15,000 hab. Evêché, université. Cette ville fut fondée en 1573. — L'état de Cordova, situé entre ceux de Tucuman au N., Entre-Rios-et-Corrientes à l'E., Buenos-Ayres au S., Mendoza à l'O., a 1,000 kil. sur 480. Villes principales: Cordova, Carlota, Concepcion.

Climat doux; sol fertile en fruits et en grains; lacs salins.

CORDOVA, ville du Mexique (Vera-Cruz), par 99° 26' long. O., 18° 50' lat. N.; 5,000 hab. Rues larges et droites. Grand commerce de tabac; moulins à sucre.

CORDOVA, ville d'Espagne. *Voy.* CORDOUE.

CORDUBA, ville d'Hispanie, auj. CORDOUE.

CORDUS (Aulus Cremutius), sénateur et historien romain qui vivait sous Auguste et Tibère, avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome.* Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans son ouvrage Brutus et Cassius. Il prévint le jugement en se donnant la mort.

CORE, lévite israélite, se fit chef d'un parti qui s'éleva contre l'autorité de Moïse et d'Aaron, et s'adjoignit comme principaux complices Dathan, Abiron et One. Au moment où ils s'avançaient vers l'autel pour offrir comme Moïse l'encens au Seigneur, la terre, dit l'Écriture, s'entr'ouvrit et les engloutit avec tous leurs partisans.

CORÉE (royaume de), appelé *Kaoli* par les Chinois, fait partie de l'Empire chinois, et s'étend de 122° à 128° long. E. et de 30° 9' à 43° lat. N. Il a pour bornes au N. la prov. de Ching-king en Mantchourie, à l'O. la mer Jaune, à l'E. la mer du Japon, au S. le détroit de Corée. Sa plus grande partie forme une longue presqu'île de 880 kil. sur 260. Capit., Han-yang-tching. La partie occidentale de ce royaume se compose d'une infinité d'îles, connues sous le nom d'*archipel de Corée*, qui forment quatre groupes principaux, savoir : de James-Hall, au N.; de Clifford, au centre; de Amherst, au S., et de Broughton au S. E. Climat varié; grande fertilité au S. et vers les côtes; riz et autres céréales; panit (espèce de grain dont on tire une liqueur spiritueuse); soie, etc. Ce pays est encore très peu connu. Le roy. de Corée relève de la Chine depuis 1120; mais le roi est indépendant pour l'administration intérieure de ses états; il a une armée qui le rend respectable. La langue des Coréens diffère du tartare et du chinois, mais s'écrit avec les caractères chinois.

CORELLA, ville d'Espagne (Pampelune), à 41 kil. S. E. de Logrono; 4,700 hab. Eau-de-vie, jus de réglisse; moulins à huile.

CORENTIN. *Voy.* QUIMPER-CORENTIN.

CORFINIUM, auj. *San-Serino*, ville d'Italie (*Samnium*), jadis capit. des *Peligni*, sur les confins du pays des Marses, et à 32 kil. N. E. de Marrubium, fut la capit. de la Confédération italique pendant la *guerre sociale.*

CORFOU, *Corcyra*, la plus importante des îles Ioniennes, par 17° 20'-18° 5' long. E., 39° 50' lat. N., près de la côte de l'Albanie; 62 kil. sur 22; 60,000 hab. Climat doux, mais variable; montagnes. Peu de grains, un peu plus de vin; huile en quantité; gibier, poisson. Ch.-l., Corfou. — Corfou a toujours été considérée comme la clef de l'Adriatique. Les Vénitiens s'en emparèrent vers la fin du XIVe siècle, et en firent un duché qu'ils possédèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les Français la possédèrent de 1797 à 1799 et de 1802 à 1814. Elle forme auj., avec 6 autres îles principales, la république des îles Ioniennes, soumise à l'Angleterre. *Voy.* CORCYRE.

CORFOU, ch.-l. de l'île de Corfou, sur la côte E., par 17° 35' long. E., 39° 38' lat. N.; 15,000 hab. Belle rade, port, citadelle. Archevêché, université; quelques monuments, entre autres le palais du lord haut-commissaire anglais. Commerce actif. On y parle surtout italien.

CORI, *Cora*, bourg de l'État ecclésiastique, à 35 kil. O. de Frosinone; 3,000 hab. Ruines des temples d'Hercule et de Pollux.

CORIA, *Caurium*, ville d'Espagne (Badajoz), à 42 kil. S. O. de Plasencia; 1,500 hab. Évêché.

CORIGLIANO, ville du roy. des Deux-Siciles (Calabre Citérieure), à 42 kil. N. E. de Cosenza; 8,000 hab. Beau château. Sucre et pâtes de réglisse. C'est aux environs de cette ville que s'élevait Sybaris. — Une autre Corigliano, aussi au roy. de Naples (Terre d'Otrante), est à 22 kil. S. E. de Lecce; 2,400 hab.

CORINGA, bourg du roy. des Deux-Siciles (Calabre Ultérieure 2e), à 24 kil. S. O. de Catanzaro; 3,000 hab. Mine d'alun et d'ocre rouge.

CORINGA, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 16° 40' lat. N., 80° 18' long. E. C'est le meilleur port de la côte de Coromandel. Les Anglais s'en emparèrent en 1759.

CORINNE, femme poëte, née à Tanagre en Béotie, fut surnommée *la Muse lyrique*. Elle avait été disciple de Myrtis, femme savante de la Grèce, et vivait vers 470 av. J.-C. Elle fut la rivale de Pindare, et lui enleva cinq fois la palme dans les jeux de la Grèce. Il ne reste d'elle que quelques fragments, recueillis par Wolf dans le livre intitulé : *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, in-4, 1734.

CORINTHE, *Corinthus*, primitivement *Ephyre*, *Kordos* des Turcs, ville de l'état de Grèce, dans la Morée (Péloponèse), sur l'isthme de Corinthe, et à 60 kil. N. E. de Tripolitza, est comprise dans la prov. actuelle d'Argolide; 4,000 hab. Archevêché; château-fort; nombreuses sources parmi lesquelles se trouve la fameuse fontaine de Pyrène; ruines nombreuses. — Corinthe formait jadis avec son territoire un petit état particulier. Elle était une des villes les plus importantes de la Grèce par sa population, son commerce, ses richesses, son luxe et ses colonies. Elle avait deux ports : *Cenchrée*, sur le golfe de Corinthe (golfe de Lépante), et *Lechée*, sur la mer Égée (golfe d'Athènes). Elle était défendue par une citadelle très forte appelée *Acrocorinthe;* on y voyait de nombreux monuments, des statues et des objets d'art en abondance. Corinthe est encore fameuse par ses raisins et par son airain, qui passait pour contenir de l'or et de l'argent. Elle a donné son nom à un ordre d'architecture dit *corinthien*. Les mœurs des habitants de cette ville étaient fort dissolues, et ses courtisanes étaient fameuses dans toute la Grèce. Corinthe fut fondée 1900 ans environ av. J.-C. par Ephyre, fille de l'Argien Phoronée; elle forma d'abord un état monarchique; la tradition y fait régner Jason et Médée vers 1350. Sisyphe, Hellène et ses successeurs occupèrent le trône jusqu'en 1160. Des princes héraclides, dont le premier fut Alétès et le dernier Telessus, y régnèrent ensuite (1160-800). Après eux, les Bacchiades, qui étaient de race royale, changèrent le gouvernement en une espèce de république aristocratique; elle fut alors régie par des magistrats annuels appelés *prytanes*. L'an 657 av. J.-C., le tyran Cypsélus rétablit la monarchie et transmit son pouvoir à son fils Périandre (527-584). Psammétique qui lui succéda fut aussitôt renversé, et Corinthe s'érigea de nouveau en république. De nombreuses guerres s'élevèrent entre Corinthe et Corcyre, sa principale colonie; une de ces guerres, en 434, fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (431) : Corinthe fut toujours du parti de Sparte dans cette lutte. Elle se déclara contre elle en 395, ce qui donna lieu à la guerre dite *guerre de Corinthe* (395-387). Comme les autres villes de la Grèce, Corinthe se soumit à Philippe; elle reçut garnison macédonienne (335). Ce ne fut qu'en 244 qu'Aratus délivra Corinthe de la domination étrangère et la fit entrer dans la Ligue Achéenne. Elle devint alors le siége des assemblées des députés de cette confédération; mais trop faible pour lutter avec Rome, elle fut prise et saccagée par Mummius (146). Relevée par Auguste, elle redevint florissante sous les empereurs. A la fin du IIIe siècle, elle fut ravagée par les Hérules, au IVe par les Wisigoths, au VIIIe par les Slaves. En 1205, les Français, maîtres du Péloponèse, s'en emparèrent, et peu après ils la cédèrent aux Vénitiens. Ceux-ci la conservèrent jusqu'en 1715, bien que dans cet intervalle ils l'eussent perdue plusieurs fois. Corinthe fut délivrée de

la domination turque en 1821 ; cependant ce n'est que depuis 1830 qu'elle commence à se relever.

CORIO, ville des États sardes, à 31 kil. N. O. de Turin ; 5,300 hab.

CORIOLAN (C. MARCIUS), général romain, battit les Volsques à diverses reprises, leur prit Corioles l'an 493 av. J.-C., et reçut de là le nom de Coriolan. Il brigua ensuite le consulat ; mais comme il s'était rendu odieux au peuple par son caractère hautain, il ne put l'obtenir. Il proposa, pour se venger, des mesures hostiles au peuple et voulut empêcher que le blé envoyé par Gélon, roi de Sicile, dans un temps de disette, fût distribué gratuitement aux plébéiens. Les tribuns l'en punirent en le faisant condamner à l'exil (491). Coriolan irrité alla offrir ses services aux Volsques : il vint bientôt à leur tête ravager le territoire romain et assiéger Rome même. Les Romains effrayés lui envoyèrent plusieurs ambassades ; mais il fut sourd à toutes les prières. Il allait emporter la ville d'assaut, lorsque Véturie, sa mère, suivie de sa femme et de toutes les dames romaines, vint lui adresser de nouvelles supplications. Attendri par les pleurs de sa mère, Coriolan consentit à lever le siége. Il périt, dit-on, peu de temps après (488), assassiné par les Volsques. Selon d'autres, il parvint à une grande vieillesse. Shakespeare, La Harpe et plusieurs autres poëtes dramatiques ont mis Coriolan sur la scène.

CORIOLES, *Corioli* en latin, ancienne ville d'Italie (Latium), chez les Volsques, à 36 kil. S. E. de Rome, à 8 kil. N. de Suessa-Pometia, fut prise, en 494 av. J.-C., par Caius Marcius, surnommé pour cette raison *Coriolan*.

CORISANDE. *Voy.* GUICHE (la comtesse de).

CORISOPITES, *Corisopiti*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), à l'O., habitait la moitié mérid. du dép. du Finistère. Il a laissé une trace de son nom dans Quimper-Corentin.

CORK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Cork, sur une île de la Lee, à 22 kil. de la mer, à 220 kil. S. O. de Dublin, par 10° 49' long. O., 51° 53' lat. N. ; 106,000 hab. Évêché. Port sûr et commode, dit *baie de Cork*. Quelques édifices assez remarquables, cathédrale, hôtel-de-ville, douane, bourse, etc. Établissements d'instruction et de bienfaisance. Toiles à voiles, colle forte, draps communs, savons, etc. ; tanneries, verreries. Commerce d'exportation assez important. Cork fut fondée au VIe siècle par les Danois ; Henri II s'en empara au XIIe siècle, et Jacques II, chassé d'Angleterre, vint y résider en 1688 ; le comte de Marlborough la prit en 1690. — Le comté de Cork est situé dans le Munster, entre ceux de Tipperary, Kerry, Limerick, Waterford et la mer ; il a 165 kil. sur 85 et 764,000 hab.

CORMEILLES, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. S. O. de Pont-Audemer ; 1,300 hab. Tanneries, mégisseries, etc. ; papeterie, moulin à huile. — Il y a un Cormeilles, *Curmiliaca*, dans le dép. de l'Oise, à 6 kil. N. E. de Crèvecœur, 1,214 hab. ; — et un autre, dit *Cormeil* ou *Cormeilles-en-Parisis*, dans le dép. de Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil, à 20 kil. N. de Paris ; 1,400 hab.

CORMONS, ville du roy. d'Illyrie (Trieste), à 11 kil. O. de Gœritz ; 3,600 hab. Filatures de soie.

CORMONTAIGNE, officier du génie, fut le régénérateur de cette arme. Il fit les siéges les plus célèbres pendant les guerres de 1713 à 1745, et devint maréchal-de-camp. On lui doit les grands travaux ajoutés sous Louis XV aux fortifications de Metz et de Thionville. M. Bayard, capitaine du génie, a publié, d'après les mémoires de Cormontaigne : *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1805, in-8 ; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8.

CORNA, *Apamea* ou *Digba*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 58 kil. S. O. de Bassora, sur le Chat-el-Arab, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate ; 5,000 hab.

CORNARIUS (Jean HAGENBUT, dit), médecin, né en 1500 à Zwickau en Saxe, mort en 1558, professa la médecine à Marbourg et à Iéna. On lui doit la publication et la traduction d'un grand nombre d'auteurs grecs (S. Basile, Galien, Parthenius, Dioscoride, etc.), mais son principal mérite est d'avoir un des premiers rappelé l'attention sur Hippocrate. Il donna en 1538, à Bâle, une édition complète d'*Hippocrate* en grec, et en fit paraître en 1546 la traduction latine ; cette traduction (surtout la 2e édition, de 1558) est une des meilleures que l'on possède.

CORNARO, famille patricienne de Venise, a donné trois doges à la république : Marc Cornaro, 1365 ; Jean Cornaro, 1625 ; Jean II Cornaro, 1709. Ce dernier fit la guerre aux Turcs et signa le traité de Passarowitz qui fixait les limites des états de Venise et de ceux des Turcs. Outre ses doges, cette famille a produit plusieurs personnages célèbres :

CORNARO (Louis), né à Venise en 1467. Cet homme s'était livré jusqu'à l'âge de 40 ans à tous les genres d'excès et avait contracté les maladies les plus graves ; se voyant menacé d'une mort prochaine, il résolut de changer complétement de régime, et vécut avec la plus grande sobriété, réduisant sa nourriture à 12 onces d'aliments par jour. Il réussit par ce genre de vie, non seulement à se guérir de tous ses maux, mais à prolonger sa vie jusqu'à cent ans, et même au-delà selon quelques-uns. Voulant faire profiter ses semblables de cette heureuse expérience, il composa à l'âge de 80 ans un traité sur les avantages de la sobriété, *Discorsi della vita sobria* (Padoue, 1558 ; Venise, 1599, etc.). Ce livre a obtenu un très grand succès. Il a été traduit en latin par Léon Lessius, Anvers, 1613, et en français par La Bonardière, 1701, et par plusieurs autres.

CORNARO (Catherine), reine de Chypre, née à Venise en 1454. Elle épousa en 1470 Jacques de Lusignan III, roi de Chypre et de Jérusalem. Chargée du gouvernement à la mort de ce prince, 1475, elle éprouva de grandes difficultés. Après 14 ans de règne, elle remit ses états aux Vénitiens, se retira à Venise, et y mourut en 1510.

CORNÉ, village du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. E. d'Angers ; 1,900 hab. Carrières d'ardoises.

CORNEILLE, centurion romain, fut baptisé par saint Pierre à Césarée en Palestine, l'an 40 de J.-C. L'Église le range au nombre des saints, et célèbre sa fête le 2 février.

CORNEILLE (saint), élu pape en 250 ou 251, eut pour adversaire Novatien qui se fit élire par ses partisans. Corneille fut exilé par l'empereur Gallus à *Centum Cellæ* (Civita-Vecchia), et mourut dans l'exil après un an et trois mois de pontificat. On le fête le 16 septembre.

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen en 1606, mort en 1684, était fils d'un avocat-général et fut d'abord destiné au barreau ; mais il préféra le théâtre. Il débuta par des comédies qui, bien qu'oubliées aujourd'hui, eurent alors beaucoup de succès (*Mélite*, 1629 ; *Clitandre*, 1632, etc.). En 1635, il donna sa première tragédie, *Médée*, qui annonça ce qu'il devait être. L'année suivante, parut *le Cid*, imitée de Guilhem de Castro. Cette pièce excita un enthousiasme universel, mais aussi elle provoqua l'envie ; le ministre Richelieu, jaloux des succès du poëte, voulut faire condamner la pièce par l'Académie. Corneille ne se vengea qu'en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre : *les Horaces* (1639), *Cinna* (1639), *Polyeucte* (1640), *Pompée* (1641), *Rodogune* (1646). Le succès de ces tragédies fit taire la critique ; Richelieu, renonçant à une rivalité ridicule, fit obtenir au poëte une pension, et l'Académie, qui l'avait critiqué, l'admit dans son sein (1647). Après *Rodogune*, Corneille commença à décliner : affligé de

la chute de *Pertharite* (1653), il s'éloigna pendant quelques années du théâtre. Il employa ce temps de retraite à traduire en vers l'*Imitation de J.-C.* Cependant les instances de ses amis le déterminèrent à rentrer dans la carrière dramatique ; il produisit alors *Œdipe* (1659), *Sertorius* (1662), *Othon* (1664), où l'on retrouve de belles scènes ; mais son génie s'éclipsa entièrement dans *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), et dans quelques autres pièces dont la dernière, *Suréna*, fut jouée en 1674. Outre ses tragédies, Corneille avait donné en 1642 *le Menteur*, que l'on regarde comme la meilleure comédie qui eût paru jusque-là. On a en outre de lui des *Mélanges poétiques* (1632), des *Discours sur l'Art dramatique*, des *Examens de ses pièces* faits par lui-même, l'*Imitation de J.-C.* en vers, 1656 (cet ouvrage a eu jusqu'à 40 éditions), et quelques autres poésies pieuses. Ce poëte, que l'on a nommé à juste titre *le Grand Corneille*, est le vrai créateur de l'art dramatique en France; on admire surtout en lui l'énergie, le sublime ; mais on lui reproche de l'enflure, de la subtilité et des disparates choquantes. Ce grand homme était extrêmement simple dans ses mœurs et dans ses manières, et brillait peu dans la conversation. Il pratiquait toutes les vertus domestiques; il resta toujours uni avec son frère, Thomas Corneille, et vécut avec lui. La première édition estimée de ses œuvres dramatiques est celle de Joly, 10 vol. in-12, 1738. Voltaire les a publiées de nouveau en 1764, 12 vol. in-8, en y ajoutant des *Commentaires* où il montre quelquefois une grande sévérité. M. Palissot a donné en 1802 une édit. complète des *Œuvres de Corneille*, avec des observations sur les comment. de Voltaire, 12 vol. in-12.

CORNEILLE (Thomas), frère du précédent, né à Rouen en 1625, mort en 1709, travailla comme son frère pour le théâtre, et fut après lui le meilleur poëte dramatique de la France jusqu'à la venue de Racine. Il a fait des comédies et des tragédies, dont quelques-unes eurent un succès prodigieux. Celles de ses tragédies qui sont le plus estimées sont : *Timocrate* (1656), *Stilicon* (1660), *Camma* (1661), *Ariane* (1672), *Essex* (1678) ; parmi ses comédies, qui presque toutes sont imitées de l'espagnol, on connaît surtout *le Festin de Pierre* (1673). Thomas Corneille a en outre traduit quelques morceaux d'Ovide, et a composé un *Dictionnaire des arts et des sciences, pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie*, 1694, et un *Dictionnaire universel géographique et historique*, 1708. Il succéda à son frère à l'Académie Française (1685), et fut reçu aussi à l'Académie des Inscriptions. Ses œuvres dramatiques forment 5 vol. in-12, 1682-1722, etc. Elles se trouvent aussi réunies à celles de son frère.

CORNÉLIE, mère des Gracques, était fille de Scipion-l'Africain. Elle veilla elle-même à l'éducation de ses fils, et se fit admirer par ses vertus autant que par la noblesse de son caractère. Un roi de Libye lui proposa, dit-on, de l'épouser; mais elle rejeta ses offres, trouvant plus glorieux d'être la veuve d'un Romain que l'épouse d'un roi. Une dame de la Campanie, après avoir fait étalage devant elle de ses bijoux, désirait qu'à son tour elle lui fît voir ses richesses; elle fit alors venir ses fils : « Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements. » On lui éleva de son vivant une statue de bronze, au bas de laquelle était cette inscription : *A Cornélie, mère des Gracques.*

CORNÉLIE, femme de Pompée et fille de Métellus Scipion, suivit son mari dans sa fuite après la bataille de Pharsale, et le vit massacrer sous ses yeux dans le port d'Alexandrie.

CORNÉLIENNE (maison), une des plus anciennes et des plus illustres familles patriciennes de Rome, se divisa en un grand nombre de branches dont les principales sont les Lentulus, les Scipions, les Maluginensis, les Cossus et les Rufinus (*Voy.* ces noms).

CORNELIUS COSSUS, tribun militaire, tua dans une bataille Tolumnius, roi des Véiens, et remporta ainsi les secondes dépouilles opimes, 436 av. J.-C. Il les consacra dans le temple de Jupiter Férétrien.

CORNÉLIUS NÉPOS, écrivain latin du Ier siècle av. J.-C., fut lié avec Catulle, Cicéron et Atticus. Il avait composé plusieurs ouvrages historiques qui étaient fort estimés des anciens; il nous reste seulement sous son nom les *Vies des grands capitaines de l'Antiquité;* cet opuscule paraît n'être qu'un abrégé de l'ouvrage original de Cornélius, qui était beaucoup plus étendu ; on l'attribue avec vraisemblance à Æmilius Probus, grammairien du temps de Théodose. Les éditions les plus estimées sont l'édition *princeps*, Venise, 1471, sous le titre d'*Æmilii Probi De Vita excellentium*, et celle de Bosius, Leipsick, 1806. Cornélius Népos a été plusieurs fois traduit, entre autres par l'abbé Paul, 1781; par Radonvilliers et Noël, 1807, et par MM. de Calonne et Pommier, 1 vol. in-8 (dans la collection Panckoucke).

CORNÉLIUS SEVERUS, poëte latin, contemporain d'Ovide, est regardé comme le véritable auteur de l'*Etna*, petit poëme longtemps attribué à Cicéron, et d'un morceau éloquent sur la mort de Cicéron.

CORNETO, *Cornetum*, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. N. de Civita Vecchia; 2,000 hab. — Près de là est la célèbre mine d'alun de la Tolfa.

CORNOUAILLES, *Dumnonii* des anciens, *Cornubia* au moyen âge, *Cornwall* des Anglais; comté d'Angleterre, à la pointe S. O. de l'île, est partout baigné par la mer, sauf à l'E. où il est borné par le comté de Devonshire : 139 kil. sur 75; 300,000 hab. Ch.-l., Launceston. Beaucoup de pluies et d'orages; sol maigre, qui ne produit guère que des pommes de terre; pâturages. Beaucoup de curiosités et richesses minéralogiques, surtout en étain et en cuivre; le produit annuel des mines est de près de 9 millions de fr. Antiquités druidiques. On y parlait encore il y a 3 siècles un dialecte dérivé du celtique.

CORNOUAILLES, petit pays de France, faisait partie de la B.-Bretagne; ch.-l., Quimper-Corentin. Il se trouve auj. partagé entre les 3 dép. du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord. — On donnait aussi le nom de Cornouailles à la ville même de Quimper-Corentin.

CORNOUAILLES (cap), dans le comté de Cornouailles, à l'extrémité S. O. de l'Angleterre et à 7 kil. N. du cap Land's-end, par 50° 8' lat. N., 7° 58' long. O.

CORNOUAILLES (NOUVEAU-), *New-Corwall*, pays de l'Amérique du Nord, sur la côte occidentale, s'étend de 54° à 58° lat. N. Il appartient aux Russes; mais la partie méridionale appartient aux Anglais et est comprise dans la Nouvelle-Calédonie. Behring aperçut la côte du Nouveau-Cornouailles en 1741; mais elle ne fut explorée qu'en 1775 par les Espagnols Juan d'Ayola, Juan de la Bodega et Quadra. Trois ans après, Cook et ensuite Vancouver le visitèrent plus en détail.

CORNUBIA, *Cornwall*, lieu de la Bretagne ancienne (Bretagne Ire), à l'extrémité S. O. de l'île, chez les *Dumnonii*. Célèbre défaite des Bretons (que commandait Ambrosius, le père d'Arthur) par le Saxon Cerdic, en 508.

CORNUS, ch.-l. de canton (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Ste-Affrique; 1,000 hab.

CORNUTUS, stoïcien, de Leptis en Afrique, était précepteur et ami de Perse, qui lui adressa sa 5e satire. Il fut exilé par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé ses vers. On a de lui un petit traité de la *Nature des Dieux*, publié sous le nom de *Phurnutus*, et qui se trouve dans les *Opuscula mythologica* de Gale, Cambridge, 1671.

CORNWALL. *Voy.* CORNOUAILLES.

CORNWALLIS (Charles), général anglais, né en 1738, se distingua dans la guerre d'Amérique. Il seconda avec talent et courage le général en chef

Clinton ; décida le succès des combats de Germantown (Pensylvanie) et de Redbank (New-Jersey) en 1777, et eut la principale gloire dans la prise de Charlestown en 1780. Mais en 1781 Lafayette le força à mettre bas les armes avec 8,000 hommes, à Yorktown : cet échec donna lieu à des accusations de la part du général Clinton, et Cornwallis fut rappelé. Cependant il fut nommé en 1786 gouverneur du Bengale ; il fit avec succès la guerre à Tippou-Saïb et devint en 1802 gouverneur-général de l'Inde. Il mourut dans ce pays en 1805.

CORO, ville de la république de Vénézuela (Zulia), ch.-l. de la prov. de même nom, par 67° 20' long. O., 11° 24' lat. N.; 4,000 hab. Un peu de commerce. Fondée en 1527; capitale du Vénézuela et ville épiscopale jusqu'en 1636, époque à laquelle on transporta le siége du gouvernement à Caracas.

COROBILIUM, nom latin de CORBEIL.

COROEBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre, vint au secours des Troyens contre les Grecs. Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort qui l'y attendait; il fut tué par Pénélée.

COROEBUS, Éléen, fut le premier proclamé vainqueur aux jeux olympiques lors de leur restauration, l'an 776 av. J.-C. C'est à partir de cette époque que l'on a compté par olympiades.

COROGNE (LA), *Coruna* en espagnol, *Magnus Portus* chez les anciens, ville d'Espagne (Galice), ch.-l. de la prov. de même nom, sur la baie de Betanços, par 6° long. O., 43° 23' lat. N., à 495 kil. N. O. de Madrid ; 23,000 hab. Excellent port militaire, 4 châteaux ; écoles d'artillerie et de pilotage, arsenal royal, et autres établissements pour la marine. Cigares renommés. Pêche de la sardine. La Corogne fut prise par les Français en 1809 et en 1823.

COROMANDEL (côte de), côte orientale de l'Inde, s'étend, dans la partie méridionale du golfe de Bengale, de la riv. de Kistnah à la pointe du cap Calymère, par 10°-16° lat. N.: 650 kil. C'est sur cette côte que se trouvent Madras, Pondichéry, Tranquebar. Navigation très dangereuse de janvier en avril.

CORON, *Corone*, ville de l'état de Grèce, sur le golfe de *Corone* (jadis golfe de Messénie), à 20 kil. E. de Modon ; 8,000 hab. Petit port. Archevêché. Un peu de commerce.

CORONÉE, *Coronea*, auj. *Comaria*, ville de Béotie, à l'O. d'Haliarte. Agésilas y remporta sur l'armée combinée d'Athènes, d'Argos, de Corinthe et de Thèbes, une victoire signalée, en 394 av. J.-C.

CORPS, ch.-l. de canton (Isère), à 60 kil. S. E. de Grenoble ; 1,038 hab.

CORPS LÉGISLATIF, assemblée établie en France par la constitution de l'an VIII et qui, avec le *Tribunat*, remplaçait le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Le Corps législatif était composé de 300 membres électifs ; il votait les lois au scrutin secret après les avoir entendu discuter contradictoirement par les tribuns et les orateurs du Conseil d'état. Le tribunat ayant été supprimé en 1807, le Corps législatif continua de voter sans débat préalable les lois présentées par le Conseil d'état. En 1814 le Corps législatif fut remplacé par la *Chambre des députés*. Pendant les Cent-Jours, il prit le nom de Chambre des représentants ; mais en 1815 le Corps législatif reprit l'organisation créée par la Charte.

CORREA POTENTIA, ville d'Italie, auj. CHIERI.

CORRÉGE (Antoine ALLEGRI, dit LE), célèbre peintre italien et fondateur de l'école lombarde, né à Correggio dans le Modénais en 1494, mort en 1534, passa la plus grande partie de sa vie à Parme et en Lombardie. Il est le premier qui ait osé peindre des figures dans les airs, et il est celui qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et du clair-obscur : son genre est toujours suave et gracieux. Deux de ses plus beaux tableaux sont : un *Saint Jérôme* de 2 mètres de hauteur, peint sur bois, et un *Christ détaché de la croix*. On dit que son talent se révéla à la vue d'un tableau de Raphaël : dans son admiration il s'écria : « Et moi aussi, je suis peintre. *Anch'io son pittore*. »

CORREGGIO, ville du duché de Modène, à 13 kil. N. E. de Reggio ; 5,000 hab. Patrie d'Antoine Allegri, dit le Corrége. — Jadis petite principauté appartenant à la famille de Siro.

CORRÉGIDOR, magistrat d'Espagne et de Portugal, est le premier fonctionnaire dans les villes où ne siége pas un gouverneur, et est à la fois juge, administrateur, et chef du corps municipal.

CORRÉGIDOR (île du), une des Philippines.

CORRÈZE, riv. de France, naît dans l'arr. d'Ussel (Corrèze), arrose les villes de Corrèze, Tulle, Brives, et tombe dans la Vézère. Cours, 80 kil.

CORRÈZE (dép. de la), un des dép. du centre, entre ceux du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Haute-Vienne, au N.; du Cantal, du Lot, de la Dordogne, à l'E.: 5,947 kil. carrés; 302,433 hab. Ch.-l., Tulle. Il est formé d'une partie du Limousin. Montagnes au N.; pas de riv. navigables ; houille, fer, plomb argentifère, cuivre ; marbre, albâtre, granit, porphyre, etc. Sol peu fertile : seigle, avoine, maïs, un peu de froment ; beaucoup de châtaignes, de noix et autres fruits ; huile de noix ; oranges, morilles, truffes ; prairies artificielles. Belle race de chevaux, mulets ; gros lainages ; tissus de coton, dentelles ; forges (ancres pour la marine, etc.). Peu de commerce. Nombreuses émigrations (surtout d'ouvriers maçons). — Le dép. de la Corrèze a 3 arr. (Tulle, Brives, Ussel), 29 cantons et 393 communes ; il dépend de la 20e division militaire, de la cour royale et du diocèse de Limoges.

CORRÈZE, ch.-l. de cant., dans le dép. de la Corrèze, à 14 kil. N. E. de Tulle ; 1,800 hab.

CORRIENTES, riv. des Provinces Unies du Rio-de-la-Plata ; naît au S. du lac Iberia, et tombe dans le Parana. Cours, 245 kil.

CORRIENTES, ville des Provinces Unies du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de la prov. du même nom, par 61° 6' long. O., 27° 27' lat. N., sur le Parana : 24,000 hab. Commerce actif, agriculture florissante. — La prov. de Corrientes est située entre le fleuve Parana et les prov. Cisplatine, Entre-Rios et Cordova.

CORSE (île de), *Cyrnos* et *Corsica*, île de la Méditerranée qui forme un dép. français, est située entre l'Italie à l'E., le golfe de Gênes au N., l'Espagne à l'O., la Sardaigne au S. ; par 6° 11'-7° 18' long. E., 41° 21'-43° lat. N. Elle a 240 kil. de long sur 90 de large, et 750 de circonférence ; 207,889 hab. Ch.-l., Ajaccio. De la Corse dépendent plusieurs petites îles environnantes, celles de Giraglia, del Cavallo, di Luvezzi, les Sanguinaires, etc. Une chaîne de montagnes élevées traverse la Corse du nord au sud ; le point culminant est le mont Rotondo qui s'élève à 2,763 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Golo, le Tavignano, le Liamone, le Gravono, le Valinco sont les principaux cours d'eau de l'île. Le climat est assez sain en général ; mais le vent du S. E. appelé *sirocco*, et celui du N. O. ou *libeccio*, sont très dangereux. Sol fertile, mais mal cultivé : grandes forêts, beaucoup de châtaigniers ; très beaux oliviers, orangers, citronniers ; vins excellents. On a fait d'heureux essais pour naturaliser en Corse l'indigo, le lin, le chanvre, le tabac, le coton, le café, la canne à sucre. Chèvres en immense quantité. Pêche de corail, sardines, thons, etc. Peu d'industrie. Les Corses sont sobres, hospitaliers, braves, énergiques ; ils ont une grande indépendance de caractère ; mais ils sont vindicatifs à l'excès ; chez eux les haines se transmettent par héritage ; ces haines de famille sont appelées par eux *vendette*. Ils ont en outre peu de goût pour la civilisation, surtout dans les montagnes. — Le dép. de la Corse se divise en 5 arrond. (Ajaccio, Bastia, Calvi, Corte,

Sartène); 61 cantons et 335 communes; il dépend de la 17e division militaire, a une cour royale à Bastia, un évêché à Ajaccio. — La Corse portait primitivement les noms de Thérapné et de Cyrnos. Carthage la première y eut des établissements; Rome se fit céder la Corse en 238 av. J.-C., mais elle eut à combattre les soulèvements continuels des indigènes. La Corse entière s'était révoltée en 173 av. J.-C.; elle fut alors soumise par Juventius Thalna. Elle ne fut guère sous l'empire qu'un lieu d'exil (*Voy.* SÉNÈQUE). Après les *Romains*, les empereurs d'Orient, les Goths, les Lombards la possédèrent. Elle devint à peu près indépendante au VIIIe siècle, et ne fut comprise qu'un instant dans l'empire de Charlemagne. Dans la suite les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071 Urbain II la vendit aux Pisans, moyennant une redevance: Gênes disputa cette concession, et après diverses tentatives qui échouèrent, les Génois s'emparèrent de l'île en 1481. Le traité de Cateau-Cambrésis leur en garantit la possession. Mais après les trois révoltes de 1735, 1741 et 1755 (*Voy.* NEUHOFF (Théodore DE) et PAOLI), Gênes, ne pouvant dompter ce peuple rebelle, eut recours à la France et lui vendit ses droits. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de réunion de la Corse à la France. Les Corses, à l'instigation de Paoli, se donnèrent aux Anglais en 1793, mais ceux-ci furent expulsés en 1799. Sous le gouvernement des Génois, la Corse était divisée en 10 juridictions et quatre fiefs. En 1790 elle fut partagée en deux dép., le Golo et le Liamone. En 1811, les deux dép. furent réunis en un seul. — La Corse se glorifie d'avoir donné le jour à J. Andréa, évêque d'Aleria; à Rinuccio della Rocca, aux deux Ornano, à Paoli, et *surtout* à Napoléon Bonaparte.

CORSICA, île de la Méditerranée, auj. la CORSE.

CORSINI (Édouard), savant antiquaire, né en 1702 à Fanano (Modène), mort en 1765 à Pise, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des Clercs réguliers des Écoles pies, dont il devint général; enseigna la philosophie, puis les belles-lettres à Pise. Ses principaux ouvrages sont: *Fasti Attici*, Florence, 1744-61; *Dissertationes agonisticæ*, 1747, où il traite des jeux olympiques, pythiques, etc.; *De præfectis urbis Romæ*, Pise, 1763. Il a aussi écrit sur la philosophie et les mathématiques.

CORSINI (Laurent), pape. *Voy.* CLÉMENT XII.

CORSINS ou CAORCINS. *Voy.* LOMBARDS.

CORTE, *Cenestum*, ch.-l. d'arr. (Corse), vers le centre de l'île, à 60 kil. N. E. d'Ajaccio; 3,587 hab. Évêché, tribunal de 1re instance. Commerce de vin et blé. Château-fort. — L'arr. de Corte a 15 cantons (Calacuccia, Castifao, Corte, Saint-Laurent, Moita, Morosaglia, Omessa, Piedicorte, Piedicroce, Pietra, Prunelli, Sermano, Serraglio, Valle, Vezzani), 110 communes et 50,534 hab.

CORTERATE, nom latin de COUTRAS (Gironde).

CORTÈS (de *corte*, cour). On nomme ainsi en Espagne et en Portugal les assemblées chargées de discuter les lois et de voter l'impôt. — En Espagne elles se composent de deux chambres (*estamentos*), la Chambre des *proceres* (pairs), où siégent les prélats, les grands d'Espagne et un certain nombre de citoyens distingués ayant un revenu de plus de 15,000 fr.; et la Chambre des *procuradores* (députés), dans laquelle peut être admis tout Espagnol âgé de 30 ans, et possesseur d'un revenu de plus de 3,000 fr. Les députés sont élus pour 3 ans. Le souverain convoque et dissout les Cortès. L'origine des Cortès est aussi ancienne que celle de la monarchie espagnole; mais elles ne se composèrent d'abord que des seigneurs et des prélats; la bourgeoisie n'y fut admise qu'au XIe siècle. Leur autorité, très grande dans les premiers temps, diminua peu à peu devant les accroissements du pouvoir royal, depuis la réunion de la Castille et de l'Aragon par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique (1469), et surtout depuis le règne de Charles-Quint. A cette époque, les Cortès, révoltées sous la conduite de Jean de Padilla, furent vaincues à Villalar (1520). Ces assemblées cessèrent dès lors d'être convoquées, ou ne le furent que pour recevoir les ordres absolus du souverain. En 1810 les Cortès furent rétablies: elles publièrent en 1812 une constitution modelée sur notre constitution de 1791; mais en 1814 Ferdinand VII les abolit. Rétablies en 1820 après l'insurrection de Riégo, elles furent de nouveau anéanties par l'expédition française de 1823. Enfin, après la mort de Ferdinand VII (1833), les Cortès furent rétablies; sous le gouvernement des deux reines Christine et Isabelle, elles ont augmenté de plus en plus leur autorité. — En Portugal, les Cortès se composent également de deux chambres; les membres de la première sont à vie et héréditaires; ceux de la seconde sont électifs, et la durée de leurs fonctions est de 4 ans; ils doivent posséder un revenu de 2,400 fr. au moins. Alphonse I, 2e roi de Portugal, convoqua dans Lamego les premières Cortès de ce roy. (1145); sous ses successeurs on ne les réunissait guère que dans les circonstances critiques, ou lorsqu'il s'élevait quelques difficultés pour la succession au trône. En 1821, les Cortès convoquées par Jean VI publièrent, à l'exemple des Cortès espagnoles, une constitution nouvelle; cette constitution fut abolie deux ans après. Don Pedro, en 1826, au moment d'abdiquer, rendit aux Cortès une partie de leurs priviléges qui, méconnus encore pendant l'usurpation de don Miguel (1828-33), ont été de nouveau confirmés à l'avénement de dona Maria.

CORTEZ (Fernand), capitaine espagnol, conquérant du Mexique, né en 1485 à Médelin dans l'Estramadure, d'une famille noble. Il passa en 1504 dans les Indes occidentales, qui étaient alors pour les Espagnols une source de gloire et de richesses. En 1518, Vélasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête d'une flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres, et en 1519 Cortez aborda à Tabasco dans le Mexique. Les Indiens de cette ville se soumirent aussitôt à lui, et il marcha sur la capitale du pays, Mexico, qui lui ouvrit également ses portes. Vélasquez, jaloux de ses succès, envoya alors contre lui une flotte nombreuse; mais elle fut battue, et Cortez vainqueur ne s'occupa plus qu'à conquérir tout le Mexique. Il y parvint en peu de temps, et pour garantie de la soumission des Mexicains il garda comme prisonnier Guatimozin, fils de l'empereur Montezuma. Il est à regretter qu'il ait souillé ses conquêtes par d'horribles cruautés. Charles-Quint, en récompense de ses services, le nomma gouverneur du Mexique; mais il fut peu après calomnié par des envieux et rappelé. Il mourut en 1544 en Espagne, pauvre et délaissé. L'*Histoire de Cortez* a été écrite en espagnol par Antonio de Solis, et traduite en français par Citry de la Guette. Piron a composé une tragédie de *Fernand Cortez*.

CORTONE, *Cortona* ou *Corythus*, ville de la Toscane, à 93 kil. S. E. de Florence; 5,000 hab. Évêché. Vieux château; ruines antiques, académie étrusque, bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités, etc. — Ville très ancienne; avant d'avoir été soumise par les Romains, elle formait une des 12 villes princip. de la Confédération étrusque.

CORTONE (Piétro BERETTINI, dit *Pietro de*), peintre italien, né en 1596 à Cortone en Toscane, mort en 1669, se créa un genre à part par la hardiesse de ses conceptions; décora plusieurs chapelles à Rome, ainsi que le palais Barberini; puis vint à Florence, où il peignit les plafonds du palais Pitti. La manière lâche de cet artiste contribua à corrompre le goût. On voit de lui au Louvre la *Réconciliation de Jacob et d'Esaü*, la *Nativité de la vierge*, et *Sainte Catherine*.

CORTORIACUM, auj. COURTRAY (Belgique).

CORUNA, ville d'Espagne. *Voy.* COROGNE (LA).

CORVEY ou CORBIE, ville des États prussiens (Westphalie), à 65 kil. S. E. de Minden, sur le Weser ; 5,300 hab. Evêché.—Corvey était jadis une des plus anciennes et des plus riches abbayes de bénédictins de l'Allemagne. Elle fut fondée par Louis-le-Débonnaire qui y envoya pour l'organiser plusieurs moines de Corbie en Picardie : d'où son nom de *Petite* ou *Nouvelle-Corbie*. Plus tard, l'abbé de Corvey devint prince d'Empire du cercle de Westphalie. En 1794, il obtint la dignité épiscopale. En 1803, l'abbaye fut sécularisée et donnée au prince d'Orange ; en 1807, son territoire fit partie du roy. de Westphalie ; en 1815, il échut à la Prusse.

CORVIN (Jean), régent de Hongrie. *Voy.* HUNIADE.

CORVIN (Mathias), roi de Hongrie, fils de Jean Huniade, fut élu en 1458 à l'âge de 15 ans, et mourut en 1490. Comme guerrier et comme législateur, il fut l'homme le plus illustre de son temps. Attaqué continuellement par l'Autriche, la Bohême, la Pologne, par les vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, il fit face à tous ses ennemis et les repoussa tous. Il fut le boulevard de la chrétienté contre les Turcs ; donna de sages lois à ses sujets, et, pour répandre parmi eux les lumières, appela des savants d'Allemagne, de France et d'Italie, fonda une université à Bude, y réunit une vaste et magnifique bibliothèque, construisit un observatoire, et importa dans la Hongrie l'art typographique.

CORVISART-DESMARETS (J.-Nic., baron), médecin de la Faculté de Paris, né à Dricourt (Ardennes) en 1755, mort en 1821, fut nommé, en 1795, professeur de clinique lors de la création de l'*École de santé* (Ecole de médecine), et contribua beaucoup par son enseignement et ses écrits à faire fleurir les études médicales. Bonaparte le choisit pour son médecin. On a de lui un *Essai sur les maladies du cœur*, 1806, et plusieurs traductions.

CORVO, une des îles Açores, par 39° 41' lat. N., 33° 23' long. O. ; 1,000 hab. Ch.-l., Corvo.

CORYBANTES, prêtres de Cybèle, célébraient le culte de la déesse avec un grand tumulte, faisant retentir l'air du bruit des tambours, frappant leurs boucliers avec des lances, dansant et agitant leur corps comme des frénétiques, et poussant des hurlements, comme pour pleurer la mort d'Atys. Ils étaient Phrygiens et pour la plupart mutilés. Selon la fable, ils furent chargés avec les Curètes de veiller sur Jupiter enfant.

CORYCUS, auj. *Curco* ou *Kara-Hissar*, ville de la Cilicie orientale, au pied du mont Corycus et au N. E. du cap Sarpédon. — Une ville de Lycie portait aussi le nom de Corycus.

CORYTHE, *Corythus*, nom primitif de CORTONA.

COS, auj. *Co* ou *Stanco*, île de la mer Égée, au S. de la côte méridionale de l'Asie Mineure, renfermait un célèbre temple d'Esculape et un autre de Vénus. Vues admirables. Cos fut la patrie d'Hippocrate.

COSA, ville de l'Etrurie ancienne, à l'extrémité E. du sol actuel d'Orbitello, au N. de *Portus Herculis Cosani* (auj. Porto-Ercole). Cette ville n'existe plus.

COSAQUES, *Kasak* en russe, population russe en partie nomade, descend d'un mélange de Slaves et de Tartares. On distingue : 1° les *Cosaques du Don*, qui habitent sur les rives du Don, dans la Russie mérid., et d'où sont sortis les Cosaques du Volga, du Terek, les Grebenski, les Seymen, ceux de Mozdok, de l'Oural et de la Sibérie ; 2° les *Cosaques de la Petite-Russie* ; ces derniers forment trois groupes : les Cosaques de l'Ukraine (subdivisés eux-mêmes en Cosaques Zaporogues, Cosaques de la mer Noire et Slobodes) ; les Cosaques de Tchougouïef et les Cosaques du Boug. Les Cosaques sont d'une taille moyenne et d'une constitution robuste : leurs yeux sont bleus et leurs cheveux roux ; l'ensemble de leur physionomie rappelle le type tartare ; guerriers hardis, pillards déterminés, cavaliers habiles, ils forment une cavalerie légère terrible pour l'ennemi. On a organisé quelques régiments réguliers de cosaques qui font partie de la garde impériale russe ; mais la plus grande partie se compose de troupes irrégulières. Le chef général prend le titre d'*hetman* ou d'*attaman* ; il est nommé par l'empereur, ainsi que les principaux officiers. Du reste les Cosaques ont encore leurs lois et leurs institutions propres et ne se gouvernent que par elles. La plupart d'entre eux sont de l'église grecque orthodoxe. — Les Cosaques paraissent pour la première fois dans l'histoire vers le milieu du XVe siècle. Depuis 1516, les Cosaques de l'Ukraine, réunis en corps divers, formèrent pour l'Europe un cordon militaire contre les Tartares et les Turcs : ils se mirent d'abord au service des Polonais, qui leur reconnurent le droit de se gouverner par eux-mêmes. Mécontents de la domination polonaise, les Cosaques de l'Ukraine se révoltèrent en 1638, sous l'attaman Powluk, puis sous Chmielnicki en 1647. Vaincus à Berestek, ils furent traités durement par les Polonais ; un grand nombre d'entre eux passèrent alors aux Russes (1654-1657). Les démembrements de la Pologne achevèrent de mettre sous l'empire de la Russie toute la population cosaque de l'ouest. Néanmoins, pendant longtemps encore, ils supportèrent impatiemment le joug de ces nouveaux maîtres et se soulevèrent plus d'une fois, notamment sous Pierre-le-Grand, lorsque le célèbre Mazeppa, qui était alors hetman de l'Ukraine, s'allia à Charles XII. En 1828 et en 1829, les Cosaques de la mer Noire voulurent se déclarer indépendants, mais l'empereur Nicolas les dompta. Les Cosaques du Don se soumirent peu à peu à la domination russe depuis la destruction des royaumes d'Astrakhan et de Kazan. Ils sont beaucoup moins civilisés que les Cosaques de l'Ukraine. *Voy.* ZAPOROGUES, DON, UKRAINE, etc.

COSCILE, *Sybaris*, riv. du roy. de Naples, sort de l'Apennin mérid., passe près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, et se perd dans le Crati, après un cours d'environ 45 kil.

COSENZA, *Consentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Calabre Citér., à 248 kil. S. E. de Naples ; 8,000 hab. Archevêché, cathédrale, collége royal, deux académies scientifiques. Un peu d'industrie et de commerce. Patrie du philosophe Télésio. — Cosenza fut jadis capit. du Bruttium. Les Romains la soumirent, et après eux, Annibal, aidé des Lucaniens, s'en empara. Alaric, roi des Goths, qui l'assiégeait en 410, mourut devant ses murs et fut enterré par ses soldats dans le lit du Bussento (412). Les Sarrasins, puis les Normands la ravagèrent. Ces derniers s'y établirent en 1130, et en firent la capitale de leurs états en Calabre.

COSETANI, peuple de la Tarraconaise septentr., au S. E. des *Lacetani*, habitait entre l'Ebre et le *Rubricatus* (Llobregat).

COSMAS, surnommé *Indicopleustes*, c.-à-d. *navigant dans l'Inde*, marchand d'Alexandrie qui vivait au VIe siècle, voyagea dans l'Orient, puis quitta le commerce et se fit moine. Il ne reste de lui qu'une *Topographie chrétienne* (publiée par Montfaucon, 1707), écrite vers 536, où il établit le système le plus bizarre sur la figure de la terre : il lui donne la forme d'une cage dont le ciel formerait le toit. On y trouve aussi une description assez exacte de l'île de Ceylan.

COSME (saint), patron des chirurgiens, né en Arabie, pratiquait la médecine, ainsi que son frère, saint Damien ; tous deux exerçaient leur art gratuitement. Ils souffrirent ensemble le martyre vers la fin du IIIe siècle. Leur fête est célébrée le 27 septembre. — Il se forma en France au XIIIe siècle, sous l'invocation de ce saint, une confrérie de chirurgiens, dits *de Saint-Cosme*, qui pendant longtemps partagea avec la Faculté l'enseignement des sciences médicales.

COSME (BASEILHAC, dit *Frère*), habile chirurgien,

né en 1703 à Pouy-Astruc près de Tarbes, mort en 1781, exerça la chirurgie avec beaucoup de succès. Il jouissait d'une grande réputation lorsqu'il prit l'habit chez les Feuillants (1729); on lui donna le nom de frère Jean de Saint-Cosme. Il fonda pour les pauvres un hospice où il les soignait lui-même. Il pratiqua surtout avec succès la taille latérale : on lui doit le *lithotome caché*, et plusieurs autres instruments. Il publia en 1779 une *Méthode d'extraire la pierre*.

COSME DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

COSNAC, bourg du dép. de la Charente-Infér., à 10 kil. N. O. de Mirambeau; 1,400 hab. Patrie de Cabanis.

COSNE, *Condate*, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur la Loire et le Nouain, à 49 kil. N. O. de Nevers; 6,212 hab. Coutellerie, clouterie, quincaillerie. Principal entrepôt des forges du dép. et de ceux du Cher et de l'Yonne. — L'arr. de Cosne a 6 cant. (Saint-Amand, La Charité, Donzy, Pouilly, Prémery, plus Cosne), 66 comm. et 68,997 hab.

COSSE-BRISSAC, *Voy.* BRISSAC.

COSSÉ-LE-VIVIEN, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 19 kil. N. O. de Château-Gonthier; 3,540 hab.

COSSEIR, ville de la H.-Égypte, sur la côte O. de la mer Rouge, par 31° 44' long. E., 26° 7' lat. N. C'est un point de communication entre l'Inde, l'Arabie et l'Égypte; beaucoup de pèlerins s'y embarquent pour La Mecque. Il s'y trouve une rade, mais pas de port.

COSSIO ou VASATES, ville de l'Aquitaine, auj. BAZAS.

COSSUS (CORNELIUS). *Voy.* CORNELIUS.

COSTA-RICA, c.-à-d. *côte riche*, un des états de la confédération de l'Amérique centrale, entre celui de Nicaragua au N., le Grand-Océan au S. et S. O., la mer des Antilles et la Colombie à l'E.; 280 kil. sur 130. Villes principales : San-Jose-de-Costa-Rica, ch.-l.; Cartago, Villa-Viéja. Climat très chaud, cacao, tabac, etc. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre; mais on ne les exploite pas. Contrairement à son nom, Costa-Rica est très pauvre.

COSTE (Pierre), traducteur, né à Uzès en 1668, de parents protestants, passa sa jeunesse en Angleterre, revint ensuite en France et mourut à Paris en 1747. Il a traduit la plupart des ouvrages de Locke : l'*Essai sur l'entendement humain*, 1700, souvent réimprimé; l'*Éducation des enfants*, 1698; le *Christianisme raisonnable*, 1695; l'*Optique* de Newton, 1722; l'*Usage de la raillerie* de Shaftesbury, 1710; il a donné des édit. avec notes de Labruyère, 1720, Montaigne, 1724, La Fontaine, 1730. Son style est lourd et traînant.

COSTER (J.-Laurent), Hollandais, né vers l'an 1370, était sacristain à Harlem. Il n'est connu que par les efforts de quelques écrivains hollandais pour lui attribuer l'invention de l'imprimerie; cette opinion a été victorieusement réfutée par Lambinet dans un ouvrage sur l'*Origine de l'imprimerie*, 1810, 2 vol. in-8.

COSTIGLIOLE D'ASTI, ville des États sardes, à 11 kil. d'Asti; 4,500 hab.

COSTIGLIOLE DI SALUZZO, ville des États sardes, à 11 kil. N. O. de Coni; 2,400 hab. Soie; forges. Commerce de vin muscat.

COSYRA INSULA, petite île de la Méditerranée, auj. PANTELLARIA.

COTABAMBA ou TAMBOBAMBA, ville du Pérou (Livertad), au milieu de montagnes. Jadis ch.-l. d'une prov. qui portait le même nom.

COTATIS, ville de Russie. *Voy.* KOTATIS.

COTE DES DENTS ou D'IVOIRE, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre l'Issinie à l'E. et le cap Palmas à l'O., s'étend de 9° 50' à 6° long. O.; environ 540 kil. de développement. Elle est ainsi nommée de la grande quantité de dents d'éléphant qu'on s'y procure : cette côte, réunie à la côte des Graines, prend souvent le nom de *côte du Vent*.

CÔTE DES ESCLAVES, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre la côte d'Or et le Benin, dont elle est séparée par la Volta et le Lagos, s'étend de 3° long. O. à 1° long. E.; 310 kil. On y voyait jadis un grand nombre d'établissements européens pour le commerce de la traite; ils ont disparu depuis l'abolition de ce trafic.

CÔTE DES GRAINES, OU DU POIVRE, OU DE MALAGUETTE, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, au S. E. de la côte de Sierra-Leone, et à l'O. de celle des Dents, s'étend de 12° 30' à 9° 50' long. O., sur un développement de 400 kil. Elle doit son nom à sa fertilité. On y cultive beaucoup d'épices, surtout une sorte de poivre que les indigènes appellent *malaguette*. Les Anglais ont des établissements sur cette côte.

CÔTE D'OR, territoire de la Guinée supérieure, entre la côte des Dents à l'O., et celle des Esclaves à l'E. Beaucoup de sable aurifère. L'Angleterre y a établi de puissants et riches établissements.

CÔTE D'OR, chaîne de collines en France, naît au S. O. de Dijon, et s'étend au S., vers la limite du dép. de la Côte-d'Or : hauteur, de 350 à 500 mètres. Cette côte est couverte d'excellents vignobles.

CÔTE-D'OR (dép. de la), un des dép. du centre de la France, entre ceux de l'Aube au N., de Saône-et-Loire au S., de la Nièvre, de l'Yonne à l'O., de la Haute-Saône, du Jura, à l'E.; 8,770 kil. carrés; 385,624 hab. Ch.-l., Dijon. Il est formé de la partie septentrionale de l'ancienne Bourgogne. On y trouve la *Côte-d'Or*, petite chaîne de montagnes qui partage les eaux de la Seine, de la Saône et de la Loire, et qui donne son nom au département. La Seine, l'Armançon, la Tille, l'Ouche, l'Arroux, y prennent leur source. Fer, houille, marbres de toutes couleurs, tuf, gypse, pierres de taille, tourbe, etc. Sol pierreux : vins délicieux et très variés (Chambertin, Clos-Vougeot, la Romanée, Nuits, Beaune, Pomard, etc.); céréales, légumes, fruits; superbes forêts. Chevaux de petite race, gros bétail. Beaucoup d'usines à fer; fabriques de clous, aciers. Commerce de bois, et surtout de vins, vinaigres, eaux-de-vie, huile de graine, moutarde; faïence, papier, tissus de coton, etc. — Le départ. de la Côte-d'Or a 4 arr. (Dijon, Semur, Châtillon-sur-Seine, Beaune); 36 cant., 727 communes. Il appartient à la 18ᵉ division militaire, dépend de la cour royale et du diocèse de Dijon.

CÔTE-ROTIE, coteau du dép. du Rhône, près d'Ampuis, sur les bords du Rhône, à 26 kil. S. de Lyon. Vins excellents.

CÔTE-SAINT-ANDRÉ, ch.-l. de cant. (Isère), à 32 kil. S. E. de Vienne; 4,092 hab. Liqueur renommée, dite *eau de la Côte*. C'était jadis une place forte.

COTENTIN ou COUTANTIN, *Unelli*, *Constantinus pagus* au moyen âge, partie de la B.-Normandie, bornée au N. et à l'O. par la Manche, au S. par l'Avranchin, à l'E. par le Bessin, le Bocage et la mer; 80 kil. sur 40. Ch.-l., Coutances, qui lui donne son nom. Beaux pâturages, beurre excellent, beaux chevaux, volaille fine, etc. Les places principales, après Coutances, sont : Granville, Carentan, Saint-Waast, Barfleur, Cherbourg, le Cap-de-la-Hogue. Le Cotentin forme auj. la plus grande partie du dép. de la Manche.

COTEREAUX. *Voy.* BRABANÇONS.

COTES (Roger), mathématicien anglais, professeur d'astronomie et de physique expérimentale, né en 1682, à Cambridge, mort en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : une édition des *Principes* de Newton, avec une préface excellente, où il rend compte de la méthode suivie par l'auteur, Cambridge, 1713, in-4; *Harmonia mensurarum, sive Analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*, publié en 1722 par Robert Smith, son suc-

cesseur. Il est l'auteur d'un théorème de géométrie qui porte encore son nom.

COTES-DU-NORD (dép. des), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Finistère à l'O., d'Ille-et-Vilaine à l'E., du Morbihan au S.; 7,307 kil. carrés; 605,503 hab. Ch.-l., St-Brieuc. Il est formé d'une partie de l'ancienne Bretagne. Montagnes peu hautes, plaines: fer, plomb, ardoises, serpentine, marbre, etc. Beaucoup de terres à bruyères et de landes; pâturages; grains, fruits à cidre. Petits chevaux très bons, gros bétail, moutons. Toiles dites de Bretagne, de Quintin, de Languenan, etc., et toiles communes; hauts-fourneaux, tanneries, parcheminerіes, papier; cidre et eau-de-vie de cidre. Commerce actif. — Le dép. des Côtes-du-Nord a 5 arr. (St-Brieuc, Dinant, Guingamp, Lannion, Loudéac); 48 cant., 375 communes. Il appartient à la 13e division militaire, dépend de la cour royale de Rennes et du diocèse de St-Brieuc.

COTHB-EDDYN (Mohammed), prince turc, gouverneur du Kharizm sous les sultans seldjoucides, se rendit indépendant et devint le chef de la dynastie des Kharizmiens ou Khovarismiens, qui remplacèrent les Seldjoucides. Il mourut en 1127, et eut pour successeur son fils Atziz. — Le nom de *Cothb-Eddyn*, qui veut dire *pôle de la religion*, a été porté par plusieurs autres princes et par plusieurs écrivains.

COTIGNAC, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. N. E. de Brignoles; 3,778 hab. Soie organsinée. Commerce de vin, soie, figues, fruits secs et confitures estimées. Aux environs est Notre-Dame-des-Grâces, objet de beaucoup de pèlerinages. Louis XIV, au retour de son entrevue avec Philippe IV, s'y rendit, en 1659.

COTIN (l'abbé), poëte et prédicateur, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1604, mort en 1682, fut aumônier du roi, conseiller, et se fit une assez grande réputation par ses sermons, ses poésies et son érudition. Il n'est guère connu aujourd'hui que par les railleries de Boileau et de Molière (qui l'a mis en scène dans *les Femmes savantes*, sous le nom de Trissotin). On a de lui un *Recueil d'énigmes*, en vers, 1646; des *Rondeaux*, 1650; des *Œuvres galantes*, 2 vol., 1663-65; *la Ménagerie*, satire contre Ménage, 1666, etc.

COTOPAXI, célèbre volcan de l'Amérique du Sud, dans les Andes, par 0° 45' lat. S. Il forme un cône régulier et s'élève à une hauteur de 5,904 mètres. Ses éruptions sont fréquentes et terribles.

COTRONE, *Crotona*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 49 kil. N. E. de Catanzaro, et à l'embouchure de l'Esaro dans la mer Ionienne; 15,500 hab. Bon port, citadelle, évêché. *Voy.* CROTONE.

COTTA (Aurélius), famille romaine qui a fourni plusieurs consuls, entre autres: M. Aurelius Cotta, consul l'an 74 avant J.-C., et adversaire de Marius; il fut chargé un moment de la guerre contre Mithridate, prit Héraclée dans le Pont, mais se fit ensuite battre sur terre et sur mer; — C. Aurélius Cotta, orateur distingué, frère du précédent, consul en 75 av. J.-C. Banni par Marius, il fut rappelé par Sylla.

COTTA (J.-Frédéric), baron de Cottendorf, libraire allemand, né à Tubingue en 1764, mort en 1832, d'une famille ancienne et qui prétendait descendre des Cotta de Rome, s'établit libraire à Tubingue en 1787, eut à la fois plusieurs établissements florissants à Tubingue, Munich, Augsbourg, Stuttgard: forma de grandes entreprises qui eurent un plein succès, et mérita d'être surnommé le Napoléon de la librairie. Il fonda le journal *les Heures* (avec Gœthe et Schiller); la *Gazette universelle*, à laquelle coopérèrent les plus grands écrivains de l'Allemagne; le *Journal Polytechnique*, pour les sciences et l'industrie, et fut longtemps le patron des gens de lettres de l'Allemagne. Il fut en outre chargé par le gouvernement de Wurtemberg de plusieurs missions auprès du Directoire et de l'empereur Napoléon.

COTTBUS, ville des États prussiens. *Voy.* KOTTBUS.

COTTEREAU (Jean). *Voy.* CHOUANS.

COTTIENNES (ALPES). *Voy.* ALPES et COTTIUS.

COTTIN (madame), née Sophie RISTAUD, vit le jour en 1723 à Tonneins, près de Bordeaux; se maria dès l'âge de 17 ans à un riche banquier qui la laissa veuve à 20 ans, et vint passer le reste de sa vie à Paris, où elle mourut en 1807, à 84 ans. Elle cultiva les lettres par goût et sans avoir d'abord l'intention de publier ses écrits. On a d'elle des romans pleins de sensibilité, savoir: *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, *Élisabeth* ou *les Exilés de Sibérie*; ils ont été réunis par A. Petitot, en 1817, 5 vol. in-8.

COTTIUS, petit prince de la Gaule Cisalpine, vivait au temps d'Auguste; il avait reçu de son père, Donnus, un petit état indépendant qui se bornait à la vallée de Suze et avait pour villes principales *Segusio* (Suze) et *Brigantio* (Briançon). Auguste le reçut dans son alliance et agrandit ses états. Après sa mort, qui arriva sous Néron (56), ses états furent réunis à l'empire et formèrent plus tard la plus grande partie de la province des *Alpes maritimes*. Ce prince a donné son nom aux Alpes Cottiennes.

COTTON (Pierre), célèbre jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez (Loire), mort à Paris en 1629, fut appelé à la cour de Henri IV par le maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (madame de Créqui); le roi le prit peu après pour son confesseur. Le P. Cotton gagna toute sa confiance, et lui fit signer le rappel des Jésuites. Après la mort de ce prince, il fut aussi confesseur de Louis XIII, et conserva ce titre jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher en missionnaire dans le midi de la France. Quelques historiens ont prétendu, mais sans preuves, que Cotton partageait la doctrine du régicide.

COTTON (sir Robert BRUCE), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1631, possédait une connaissance particulière des chartes et des droits de la couronne, et publia sur ce sujet de savants mémoires, réunis et publiés en 1652. Il avait formé une bibliothèque de chartes et de vieux manuscrits qui est connue sous le nom de *Bibliothèque Cottonienne*.

COTTON (Charles), poëte burlesque anglais, né en 1630, mort en 1687, a composé un *Virgile travesti* qui eut jusqu'à 15 éditions, et a traduit plusieurs ouvr. français, entre autres les *Essais* de Montaigne.

COTYORA, *Buiuk-Kaleh*, ville du Pont, sur le Pont-Euxin, à l'O. de Cérasonte, sur le *Cotyoræus sinus*.

COTYS, nom de plusieurs rois de Thrace, de Cappadoce et du Bosphore. Le plus connu est Cotys II, roi des Odryzes, qui secourut Persée contre les Romains et fut bientôt forcé à demander la paix (167 av. J.-C.).

COTYTTO, déesse de la débauche et de l'impudicité chez les Grecs. Son culte, né en Thrace, passa en Phrygie, et de là en Grèce. Elle avait un temple à Athènes, et des prêtres appelés *Baptes*.

COUAMA, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAMBÈZE.

COUCHES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 22 kil. S. E. d'Autun; 3,080 hab. Mines de fer.

COUCOURON, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 39 kil. N. O. de L'Argentière; 1,000 hab.

COUCY, nom de plusieurs bourgs de France: le plus important est *Coucy-le-Château*, ch.-l. de canton (Aisne), à 22 kil. S. de Laon, près d'une belle forêt. Ruines de l'ancien château-fort des sires de Coucy, construit en 1052 par Enguerrand de Coucy: il en subsiste encore une tour énorme et très élevée: ce qui en reste a été acheté en 1829 par le duc d'Orléans (Louis-Philippe).

COUCY (Maison DE). Deux familles ont porté ce nom: la première, qui tire son origine d'un comte de Chartres, en 965, s'est divisée en deux branches, dont la première s'éteignit en 1213, et dont la seconde, qui prit le nom de Coucy-Vervins, subsiste

encore auj. La seconde, issue en 1213 d'Enguerrand de Guines, neveu du dernier sire de Coucy, s'est éteinte en 1400 dans la personne de Marie de Coucy, femme du comte de Bar. — La famille des Coucy a produit plusieurs vaillants chevaliers au moyen âge. Le plus célèbre est Raoul, châtelain de Coucy, fils d'Enguerrand, qui partit en 1191 pour la Terre-Sainte, et périt au siége d'Acre. On dit que Raoul, avant de rendre le dernier soupir, chargea son écuyer de porter, après sa mort, son cœur à la dame de Fayel, qu'il aimait. L'écuyer, arrivé en France, se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son maître; mais il fut surpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur et le fit manger à sa femme, qui, instruite trop tard de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture et se laissa mourir de faim. Cette aventure a fourni à de Belloy le sujet d'une tragédie intitulée : *Gabrielle de Vergy*, nom que l'historien Froissart donne à cette femme. G.-A. Crapelet a publié l'*Histoire de Coucy et de la dame de Fayel*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, Paris, 1829.

COUDRAY-SAINT-GERMER, ch.-l. de canton (Oise), à 17 kil. O. de Beauvais; 500 hab. Fabrique de dentelles noires.

COUËRON, *Corbilo* ou *Pagus Namnetum*, ville du dép. de la Loire-Inf., à 13 kil. O. de Nantes; 3,971 hab. Petit port. Pêche active. On exploite aux environs du kaolin.

COUESNON, riv. de France (Ille-et-Vilaine), baigne Fougères, Antrain, et joint la Manche aux grèves du mont St-Michel. Cours, 95 kil.

COUHÉ, ch.-l. de cant. (Vienne), à 20 kil. N. de Civray: 1,400 hab.

COUIZA, ch.-l. de canton (Aude), à 35 kil. S. O. de Carcassonne; 650 hab. Filature de laine. Château qui appartint au duc de Joyeuse.

COULANGES-LA-VINEUSE, ch.-l. de canton (Yonne), à 11 kil. S. d'Auxerre; 1,700 hab. Bons vins.

COULANGES-SUR-YONNE, ch.-l. de canton (Yonne), à 28 kil. S. d'Auxerre; 1,100 hab. Commerce de bois et de vins.

COULANGES (Philippe-Emmanuel, marquis de), chansonnier, né vers 1631, mort en 1716, était conseiller au parlement et vendit sa charge pour se livrer aux plaisirs. Il était cousin-germain de madame de Sévigné. On a de lui un recueil de chansons, 2 vol. in-12, 1698, et des *Mémoires*, suivis de lettres de madame de Sévigné, publiés par M. de Montmerqué, 1820.— Il ne faut pas le confondre avec l'abbé de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, et que celle-ci désignait par le surnom de *Bien-bon*.

COULIBOEUF, ch.-l. de canton (Calvados), sur la Dive, à 10 kil. N. E. de Falaise: 500 hab.

COULLOU, *Colloo*, ville de l'Inde anglaise (Bengale), dans l'ancien Orissa; à 16 kil. N. E. de Ramgor. Grand commerce de coton; très grande foire.

COULOMB (Charles-Auguste DE), physicien, membre de l'Académie des Sciences, né à Angoulême en 1736, mort en 1806, servit d'abord dans le génie, et fut nommé en 1784 intendant des eaux et forêts. Il s'est surtout occupé d'électricité et de magnétisme, et a inventé la *balance de torsion*, avec laquelle il a pu apprécier les attractions et répulsions électriques. On a de lui de savants *Mémoires*, et des *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau des travaux hydrauliques*, 1779.

COULOMMIERS, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 22 kil. S. E. de Meaux: 3,573 hab. Tanneries. Grand commerce de blés et farines pour les marchés de Paris. — L'arr. de Coulommiers a 4 cantons (La Ferté-Gaucher, Rebais, Rozoy, plus Coulommiers), 60 communes, et 54,104 hab.

COULONGES-LES-ROYAUX, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 20 kil. N. de Niort; 1,700 hab. Droguets, molletons, chapeaux, tanneries. Entrepôt de bois de charpente et merrain, laines, vins de Saintonge.

COUMASSIE, ville de l'Afrique (Nigritie), capit. des Achantis, par 4° 32' long. O., 6° 34' lat. N.; 15,000 hab. (100,000 au temps des marchés). Assez bien bâtie. Commerce avec Kachena et Tombouctou.

COUPANG, ville de l'île de Timor, une des îles de la Sonde, sur la côte S. O. et la baie de Coupang, par 121° 50' long. E., 10° 10' lat. S. Commerce d'or, d'opium, de bois de sandal, etc. Un gouverneur hollandais y réside.

COUPÉ (J.-M.-L.), abbé, né à Péronne en 1732, mort à Paris en 1818, professa la rhétorique au collége de Navarre, puis fut nommé censeur royal et conservateur des titres et généalogies à la Bibliothèque du Roi. Il a traduit le *Théâtre de Sénèque*, 1795, et a publié sous le titre de *Soirées littéraires* (1795-1801) un recueil en 20 vol. qui contient des traductions d'*Hésiode*, de *Théognis*, de *Phocylide*, etc.

COUPTRAIN, ch.-l. de canton (Mayenne), à 31 kil. N. E. de Mayenne; 500 hab.

COURANT (GRAND-). *Voy.* GULF-STREAM.

COURANTS (cap des), promontoire d'Afrique dans la Mozambique, au S. de l'embouchure de l'Inhambane, par 23° 50' lat. S. et 33° 45' long. E., est ainsi nommé d'un courant qui, de la côte de Madagascar, se porte vers lui avec impétuosité.

COURBEVOYE, bourg du dép. de la Seine, à 7 kil. O. de Paris, près de Neuilly ; 2,488 hab. Caserne d'infanterie. Toiles peintes, blanc de céruse, lavoirs de laine, eau-de-vie de fécules et de grains.

COURCELLES, ville de Belgique (Hainaut), à 30 kil. E. de Mons ; 2,000 hab.

COURCELLES-LE-COMTE, village du dép. du Pas-de-Calais, à 9 kil. N. O. de Bapaume; 820 hab. Philippe-le-Bel, roi de France, y fut défait en 1288 par Richard I, roi d'Angleterre.

COURIER (Paul-Louis), né à Paris en 1772, servit d'abord dans l'artillerie, fit plusieurs campagnes en Italie, puis quitta le service pour jouir de son indépendance, et se livrer aux lettres. Il s'est distingué à la fois comme helléniste et comme écrivain politique. Il découvrit dans la Bibliothèque Laurentine à Florence un exemplaire complet du roman de *Daphnis et Chloé* de Longus, dans lequel il était resté jusque-là une lacune, et en donna une nouvelle édition avec la traduction d'Amyot complétée (1810); on lui doit en outre l'*Ane de Lucius de Patras*, texte grec et traduction française avec notes, 1812; le traité de Xénophon *Sur la Cavalerie*, 1814, et quelques autres travaux d'érudition. Comme écrivain politique, il a excellé dans le pamphlet, et a combattu avec l'arme du ridicule, et dans un style spirituel et caustique, tous les abus de la restauration. Il s'est quelquefois caché sous le nom de *Paul-Louis, vigneron*. Courier mourut en 1825, assassiné par un de ses gardes-chasse. A. Carrel a publié ses œuvres complètes en 4 vol., 1829-30.

COURLANDE, *Curonia* en latin moderne, gouvernement de la Russie d'Europe, entre ceux de Livonie, Vitebsk, Minsk, Vilna et la mer Baltique; 400 kil. sur 150; 420,000 hab. Ch.-l., Mittau. Sol gras et argileux; lin, blé, etc. Fer, plâtre, eaux minérales et thermales. Ambre. Côtes très poissonneuses. — La Courlande, très peu connue dans l'histoire jusqu'au XIIIe siècle, fut conquise par l'Ordre Teutonique à cette époque (1243-47); lors de la sécularisation de la Livonie, elle devint un duché vassal de la Pologne et qui fut héréditaire dans la maison des Kettler (1561-1737. A l'extinction de cette maison, Maurice de Saxe, qui avait été désigné par les états de Courlande pour succéder au duc Ferdinand Kettler, fut écarté, et l'impératrice Anne de Russie fit donner ce duché à Biren, son favori; celui-ci le transmit à son fils Pierre, qui

abdiqua en 1795. Catherine II réunit alors la Courlande à l'empire de Russie.

COURLARY, bourg de Suisse. *Voy.* COURTELARY.

COURMAYEUR, bourg des États sardes, à 28 kil. N. O. d'Aoste, au pied du Mont-Blanc. Eaux minérales.

COURNAND (Ant. DE), né à Grasse en 1747, mort en 1814, entra chez les Oratoriens, et quitta l'habit ecclésiastique à la révolution. Il fut nommé en 1784 professeur de littérature française au collége de France. Ses principaux ouvrages sont : *les Styles*, en quatre chants (1781); *les Quatre Ages de l'homme* (1785); *Tableau des révolutions de la littérature* (1786), et des traductions en vers de l'*Achilléide* de Stace (1800), des *Géorgiques* de Virgile (1805). Il eut le tort de vouloir rivaliser avec Delille.

COURNON, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 10 kil. S. E. de Clermont-Ferrand ; 2,000 hab.

COURONNE (GRAND-), ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 8 kil. O. de Rouen ; 1,000 hab.

COURONNE (LA) ou LA PALUD, bourg du dép. de la Charente, à 7 kil. S. O. d'Angoulême ; 2,000 hab. Papeteries, moulins à blé, gros lainages.

COURPIERRE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. S. de Thiers ; 3,480 hab.

COURS PLÉNIÈRES, assemblées solennelles où les anciens rois de France convoquaient toute la noblesse et le clergé pour traiter, au milieu des fêtes et des divertissements, de certaines affaires d'état et rendre la justice. On les appelait aussi cours couronnées (*curiæ coronatæ*), parce que le roi ne quittait point la couronne pendant toute la durée des séances. Sous la seconde race, les cours plénières se tenaient aux fêtes de Noël et de Pâques. Sous la troisième, elles se tinrent d'abord plus fréquemment; mais Charles VII les abolit parce qu'elles entraînaient des dépenses trop considérables. En 1788, un édit de Louis XVI établit une cour plénière qui devait être une cour de justice et avoir la charge d'enregistrer les édits. Le parlement protesta contre cette dernière mesure, qui lui enlevait une de ses plus importantes prérogatives ; les événements de 1789 ne permirent point l'institution de cette nouvelle cour plénière.

COURSAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 7 kil. N. E. de Narbonne ; 1,400 hab.

COURSON, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 27 kil. N. E. de La Rochelle ; 1,200 hab.

COURT DE GEBELIN (Antoine), savant, né à Nîmes en 1725, mort à Paris en 1784, fils d'un ministre protestant, vint en 1769 à Paris, et y fut nommé censeur royal. Il s'occupa jusqu'à sa mort de la rédaction d'un ouvrage gigantesque, intitulé *le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vol. in-4, 1773-83. Cet ouvrage, qui est resté inachevé, comprend des traités de *Mythologie* (l'auteur explique la religion païenne par des allégories), une *Grammaire universelle*, l'*Histoire de la parole*, l'*Histoire du calendrier*, et des *Dictionnaires étymologiques des langues grecque, latine et française*; il s'y montre ingénieux, mais il met trop souvent son imagination à la place des faits. L'auteur a publié un *Abrégé de l'histoire naturelle de la parole*, 1776, in-8. Peu de temps avant sa mort, il eut recours au magnétisme animal pour rétablir sa santé, et en éprouva un soulagement momentané : il publia à cette occasion une *Lettre sur le magnétisme animal* (1784), qui fit beaucoup de bruit.

COURTELARY, bourg de Suisse (Berne), à 36 kil. N. O. de Berne, au centre du val St-Imier ; 850 hab. Cette ville faisait jadis partie de l'évêché de Bâle. Elle appartint à la France jusqu'en 1815, et fut à cette époque réunie au canton de Berne. Patrie de Nicolas Béguelin.

COURTENAY, ch.-l. de cant. (Loiret), à 26 kil. E. de Montargis, dans l'anc. Gâtinais ; 2 641 hab. Serges, draps. Domaine de l'antique maison des Courtenay.

COURTENAY, maison illustre, originaire du château de Courtenay en Gâtinais (Loiret), et qui remonte au Xe siècle ; elle s'allia à la maison royale de France en 1150 par le mariage de Pierre de France, 7e fils de Louis-le-Gros, avec Élisabeth de Courtenay. Cette maison se distingua dans les croisades : elle compta deux comtes d'Édesse : Josselin I (1131) et son fils, Josselin II (1149), et plusieurs empereurs de Constantinople : Pierre de Courtenay (1216), déjà comte d'Auxerre et de Hainaut, mais qui mourut avant d'avoir pu prendre possession de sa couronne ; Robert (1216), second fils du précédent, qui fut chassé par ses sujets en 1228, et Baudoin II, frère de Robert, sous lequel Constantinople fut reprise par les Grecs (1261). Baudoin mourut en Italie en 1274. La petite-fille de ce prince, Catherine de Courtenay, épousa en 1300 Charles de Valois, fils de Philippe-le-Hardi. Quant aux branches cadettes, elles se multiplièrent à l'infini ; une d'entre elles donna naissance à la famille anglaise des comtes de Devon. Les Courtenay s'éteignirent en France en 1730.

COURTHESON, ville du dép. de Vaucluse, sur l'Ouvèze, à 9 kil. S. d'Orange ; 3,322 hab. Patrie de J. Saurin.

COURTINE (LA), ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. S. de Felletin ; 800 hab.

COURTOIS (Jacques), dit *le Bourguignon*, peintre de batailles, né en 1621 dans la Franche-Comté, qui faisait jadis partie des états de Bourgogne, alla se former en Italie, passa dans ce pays la plus grande partie de sa vie et s'y lia avec le Guide et l'Albane. Il suivit pendant trois ans une armée afin d'étudier les marches, les siéges, les campements : aussi ses tableaux sont-ils d'une vérité admirable. Ayant eu des chagrins domestiques, Courtois entra chez les Jésuites à 37 ans ; il mourut à Rome dans une maison de leur ordre, en 1676. On estime surtout parmi ses ouvrages la *Bataille d'Arbèles*, *Moïse en prières*, *Josué arrêtant le soleil*, un *Choc de cavalerie au passage d'un pont*.

COURTOIS (Edme-Bonaventure), conventionnel, né à Arcis-sur-Aube en 1756, mort en 1818, fut envoyé à la Convention par le département de l'Aube ; s'y lia avec Danton, se signala surtout par son animosité contre le clergé, fut après le 9 thermidor chargé du rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre, et fit sur ce sujet, le 16 nivôse an III (janvier 1795), un rapport fort remarquable, qui est un des documents historiques les plus importants sur la révolution. Il fut ensuite membre du Conseil des Anciens, puis du Tribunat. Il cessa toute fonction politique sous l'empire. Peu après le retour des Bourbons (janvier 1816), la police fit enlever les papiers importants qu'il avait conservés.

COURTOMER, ch.-l. de cant. (Orne), près de la Sarthe, à 29 kil. N. E. d'Alençon ; 800 hab.

COURTRAY, *Cortoriacum*, ville de Belgique (Flandre occident.), sur la Lys, à 44 kil. S. de Bruges ; 19,000 hab. Joli hôtel-de-ville gothique, églises Saint-Martin et Notre-Dame, bourse. Toile renommée, linge de table, dentelles dites *fausses valenciennes*, étoffes de coton, mouchoirs, huile, etc. — Cette ville est très ancienne ; ses environs furent témoins de deux célèbres batailles : l'une dite *des Eperons*, en 1302 (les Français y furent défaits par les Flamands commandés par Jean, comte de Namur, et par Guillaume de Juliers : on recueillit sur le champ de bataille plus de 4,000 éperons dorés qui avaient appartenu aux chevaliers français tués dans le combat) ; l'autre en 1793 (les Français y défirent les Anglais, et entrèrent vainqueurs dans Courtray). — Sous l'empire, Courtray fut le ch.-l. du dép. de la Lys.

COURVILLE, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Eure, à 18 kil. O. de Chartres ; 1,400 hab. Patrie de Panard.

On voit près de là le château gothique de Villebon, où mourut Sully.

COUSANCE, ch.-l. de cant. (Jura), à 18 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier; 1,200 hab. Carrières de marbre. Grand commerce de volailles.

COUSERANS. *Voy.* CONSERANS.

COUSIN (Jean), peintre, surnommé *le Michel-Ange français*, né en 1530, à Soucy près de Sens, mort en 1590; est regardé par quelques-uns comme le fondateur de l'école française. Il excella à la fois dans la peinture sur verre, dans la peinture à l'huile et la sculpture, et jouit d'une grande considération sous François I, Henri II et Charles IX. On estime surtout son grand tableau du *Jugement universel*. Il mêlait souvent dans ses compositions la mythologie païenne aux traditions chrétiennes. Il a laissé: *la Vraie science de la pourtraicture*, *l'art de desseigner*, et *le Livre de perspective*, traités qui sont encore regardés comme classiques.

COUSIN (Louis), ordinairement nommé *le président Cousin*, érudit, né en 1627 à Paris, mort en 1707, fut président à la cour des monnaies, puis censeur, et fut reçu en 1697 à l'Académie Française. On a de lui: *Hist. de Constantinople depuis Justin*, 8 vol. in-4, 1672, traduite des principaux auteurs byzantins; *Histoire de l'Église*, 4 vol. in-4, 1675, trad. d'Eusèbe, Socrate, Sozomène, etc.; *Histoire romaine par Xiphilin, Zonaras et Zozime*, 1678; *Hist. de l'empire d'Occident*, 1683, trad. d'Eginhard, Luitprand, Witikind, etc. Il a, par ces publications, éclairé plusieurs des parties obscures de l'histoire.

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), homme de lettres, né à Dieppe en 1743, mort dans la même ville en 1818, a publié *les Leçons de la Nature*, 4 vol. in-12, ouvrage de théologie naturelle, imité de Sturm, et où il montre partout l'action de la Providence. Il est aussi auteur d'une *Histoire de la Grèce*, en 16 vol. in-12.

COUSIN JACQUES. *Voy.* BEFFROY.

COUSSAC-BONNEVAL, village du dép. de la Haute-Vienne, à 9 kil. E. de Saint-Yrieix; 3,013 hab. Usines pour l'exploitation des mines de fer qui sont aux environs. Patrie de Bonneval.

COUSSEY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 7 kil. N. de Neufchâteau; 700 hab.

COUSTOU (Nicolas), statuaire français, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733, décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux précieux. Sa plus belle statue est celle de l'*Empereur Commode*, représenté en *Hercule*; elle est un des ornements du jardin de Versailles. — Son frère Guillaume se rendit aussi célèbre par le nombre et la beauté de ses ouvrages. Les principaux sont l'*Océan* et la *Méditerranée*, la *Seine* et la *Fontaine d'Arcueil*, et un mausolée du *Cardinal Dubois*. — Son fils, nommé aussi Guillaume, a fait le tombeau du dauphin, père de Louis XVI, et un *Vulcain recevant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Énée*.

COUTANCES, *Constantia*, ch.-l. d'arrond. (Manche), à 26 kil. S. O. de Saint-Lô, sur la Soulle; 7,663 hab. Évêché; magnifique cathédrale gothique, aqueduc romain, salle de spectacle. Coutils, siamoises, dentelles; commerce de grains, garances, volailles, chevaux, bestiaux, etc. Patrie de l'abbé de Saint-Pierre. Coutances était le ch.-lieu de l'ancien Cotentin. — L'arr. de Coutances a 10 cant. (Brehal, Cerisy-la-Salle, Gavray, La Haye-du-Puits, Lessay, Saint-Malo-de-Lalande, Montmartin-sur-Mer, Périers, Saint-Sauveur-Lendelin, plus Coutances), 139 communes, et 135,980 hab.

COUTHON (Georges), né à Orcet en Auvergne (Puy-de-Dôme), en 1756, était avocat à Clermont lorsqu'éclata la révolution française. Il fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, et y professa les doctrines les plus violentes. Ami de Robespierre, il fut son rapporteur favori pour toutes les mesures sanguinaires. Envoyé à Lyon après la prise de cette ville, il y établit le règne de la terreur, et fit démolir les édifices les plus remarquables. La chute de Robespierre entraîna celle de Couthon; Fréron l'accusa de vouloir se faire roi. Quelque dérisoire que fût cette accusation, il fut condamné et périt sur l'échafaud en 1794. Couthon était paralysé des jambes.

COUTO (Diégo DE), historien portugais, né en 1542, mort à Goa en 1616, continua l'ouvrage de Barros sur l'*Histoire des Indes*, Lisbonne, 1744, travail qui lui valut le titre d'historiographe de Portugal et la garde des archives de Goa. On a encore de lui une *Vie de Paulo de Lima*, et une *Réfutation de la Relation d'Éthiopie* de Louis de Urreta.

COUTRAS, *Corterate*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 15 kil. N. de Libourne; 3,172 hab. Grand commerce de grains pour l'approvisionnement de Bordeaux. Cette ville est célèbre par l'éclatante victoire que le roi Henri IV y remporta sur les Ligueurs commandés par le duc de Joyeuse, en 1587.

COUTURE (Guill.), architecte, né à Rouen en 1732, mort à Paris en 1799, fut reçu en 1775 à l'Académie d'architecture. On le chargea en 1777 de continuer les travaux de l'église de la Madeleine, commencés depuis 1764 par Contant d'Ivry; il fit recommencer presque tout sur un nouveau plan et éleva la colonnade que l'on admire aujourd'hui; mais les événements de la révolution l'empêchèrent d'achever son œuvre.

COUTURES (J. PARRAIN, baron DES), gentilhomme normand, né à Avranches, mort en 1702, a donné la *Morale d'Épicure*, 1685, une trad. de *Lucrèce*, 1685; la *Morale universelle*, 1687.

COUVINS, ville de Belgique (Namur), à 4 kil. de Philippeville; 3,500 hab. Usine pour l'artillerie.

COVARRUVIAS (Diégo), né à Tolède en 1512, professa le droit canon à Salamanque avec une telle réputation qu'on le surnomma *le Barthole espagnol*. Il fut nommé par Philippe II à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, se rendit au concile de Trente, fut choisi avec Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) pour dresser le décret de réformation. A son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie. Il mourut à Paris en 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses ouvrages ont été publiés en 2 vol.

COVE, ville d'Irlande (Cork), à 16 kil. S. E. de Cork, sur la mer; 6,000 hab. Port, beaux quais; bains de mer très suivis.

COVENANT, du latin *conventus*, c.-à-d. *alliance* ou *ligue*. On désigne ainsi en anglais une alliance que conclurent en 1586 les Protestants d'Écosse pour défendre leur nouvelle religion contre les Catholiques, et particulièrement contre le roi d'Espagne Philippe II qui semblait la menacer; ceux qui signèrent le *Covenant* ou qui en adoptèrent les principes sont connus sous le nom de *Presbytériens* et de *Puritains*. En 1638, lorsque Charles I voulut introduire dans les églises d'Écosse la nouvelle liturgie établie par l'évêque Laud, les Presbytériens renouvelèrent le *Covenant*, et ils formèrent avec le parlement, en 1643, une alliance solennelle qui précipita la chute du roi.

COVENTRY, ville d'Angleterre (Warwick), à 16 kil. N. de Warwick, près des canaux d'Oxford et de Coventry; 27,000 hab. Les rues sont étroites, et les maisons fort anciennes. Plusieurs églises remarquables. Horlogerie; fabriq. de draps, lainages, soieries, rubans, bonneterie, etc. En 1459, pendant la guerre des Deux-Roses, on y tint un parlement contre les chefs de la faction d'York; ce parlement est connu sous le nom de *Parlementum diabolicum*. Marie Stuart, reine d'Écosse, fut quelque temps retenue prisonnière dans cette ville. On y voyait autrefois un grand monastère.

COVENTRY (John), mécanicien anglais, né en

1735, mort en 1812, perfectionna l'hygromètre, le télescope, et surtout le micromètre.

COVILHAO, ville du Portugal (Beïra), à 26 kil. S. O. de Guarda ; 5,000 hab. Eaux thermales.

COWBRIDGE, *Bomium*, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), à 11 kil. S. E. de Bridgend ; 1,100 hab. Jadis assez importante.

COWES, nom de deux petites villes de l'île de Wight, presque contiguës ; on les distingue par les noms de West-Cowes et East-Cowes. West-Cowes, la plus importante, est sur la côte septentrionale de l'île, à 14 kil. S. O. de Portsmouth ; 3,600 hab. Port très commode. Bains de mer. Climat salubre et agréable. Henri VIII y avait construit un château-fort qui est auj. détruit.

COWLEY (Abraham), poëte anglais, né à Londres en 1618, mort en 1667, fit des vers dès son enfance et publia un premier recueil à 15 ans (*les Fleurs poétiques*). Pendant la guerre civile, il s'attacha au parti de Charles I, suivit la reine en France où il lui servit de secrétaire, et fut chargé de plusieurs missions secrètes. Il fut mal récompensé de son zèle au retour de Charles II. Cowley a été regardé jusqu'à Milton comme le premier poëte de sa nation. Il brille surtout par l'esprit, mais on trouve chez lui bien des traces du mauvais goût qui régnait alors. On a de lui des *Odes pindariques*, des poésies d'amour, des satires, des comédies, un poëme épique, la *Davidéide*, des mélanges, des poésies latines, entre autres un poëme sur les *Plantes*, en six chants. On estime surtout ses odes. Ses œuvres ont été plusieurs fois imprimées, notamment en 1700 par Sprat, in-fol., et en 1802, Londres, 3 vol. in-8. Cependant elles sont peu lues.

COWLEY (Hannah), dame anglaise, née en 1743, morte en 1809, femme d'un capitaine au service de la Compagnie des Indes, a composé plusieurs pièces de théâtre qui eurent du succès, entre autres : *le Stratagème*, qui est restée au théâtre ; *le Devin de Sparte*, et quelques petits poëmes.

COWPER (William), poëte anglais, né en 1731 dans le comté d'Hertford, mort en 1800, ne commença à faire des vers qu'à 40 ans. Il était sujet à des accès de mélancolie, et c'est dans les intervalles lucides que lui laissait la maladie qu'il composa ses poëmes. On a de lui des hymnes mystiques imités de madame Guyon, plusieurs petits poëmes, *la Tache*, *le Sofa*, *Jean Gilpin*, et une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en vers blancs, 1791, 2 vol. in-4 ; elle est estimée pour sa fidélité.

COX (Richard), théologien anglais, né en 1499, mort en 1581 ; fut professeur aux universités de Cambridge et d'Oxford, puis précepteur du roi Edouard qui le nomma doyen de Westminster. Exilé sous Marie Tudor, il obtint l'évêché d'Ely sous Elisabeth, et fut chargé de la révision de la liturgie anglicane.

COX (sir Richard), historien irlandais, né en 1650, mort en 1733. Protestant zelé, il fut nommé par Guillaume III gouverneur du comté de Cork et lord chancelier d'Irlande ; mais il perdit ses emplois à la mort de la reine Anne (1714). On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689-1700, importante à consulter.

COYE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. de Luzarches ; 700 hab. Porcelaine et faïence.

COYPEL (Noël), peintre français, né à Paris en 1628, mort en 1707, fit un grand nombre de tableaux pour les maisons royales. Il était membre et secrétaire perpétuel de l'Académie de Peinture. On a de lui un *Traité sur le coloris*, 1741, in-4. La nature de son talent lui a fait donner le surnom de *Poussin*. — Coypel (Ant.), son fils, né en 1661, mort en 1772, décora la galerie du Palais-Royal. On a de lui des gravures estimées. — Coypel (Ch.-Ant.) et Coypel (Noël-Nicolas), fils et petit-fils du précédent, sont bien inférieurs à leurs pères. Noël-Nicolas, mort en 1734, a peint la coupole de la Vierge à l'église de St-Sauveur à Paris.

COYSEVOX (Ant.), sculpteur, né à Lyon en 1640, mort en 1720. Ses principaux ouvrages sont : les chevaux ailés qui ornent l'entrée des Tuileries ; le *Flûteur*, une *Flore*, une *Hamadryade*, dans le même jardin ; des groupes à Versailles et à Marly ; les tombeaux du cardinal Mazarin, de Lebrun et de Colbert. Il fut reçu membre de l'Académie, et y remplit quelque temps les fonctions de chancelier.

COYTHIER (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny dans la Franche-Comté, prit un grand ascendant sur l'esprit du monarque superstitieux et lui fit croire que, s'il le congédiait, il mourrait lui-même avant huit jours. Coythier profita de cet ascendant pour arracher au roi des sommes considérables. A la mort de Louis XI, il fut accusé juridiquement de s'être enrichi aux dépens de l'état, mais il conjura l'orage en donnant 50,000 écus au roi Charles VIII.

COZES, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 24 kil. S. O. de Saintes ; 1,900 hab.

COZUMEL, île de la mer des Antilles, sur la côte du Mexique (Yucatan), par 89° 14' long. O., 19° 32' lat. N. Découverte par Cortez en 1519.

CRABBE (George), écrivain anglais, né en 1754 dans le Suffolk, mort en 1832, entra dans les ordres, obtint par le crédit de lord Rutland, son protecteur, plusieurs bénéfices avantageux, et fut en dernier lieu doyen de Trowbridge. Il se distingua comme prédicateur et comme poëte. Il publia en 1807 un *Recueil de poésies* ; en 1810, *le Village*, poëme ; en 1812, des *Contes en vers* ; en 1819, ses *Contes du château* ; puis l'*Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, en prose. On trouve dans ses poésies des descriptions d'une admirable fidélité, mais peu d'invention.

CRACINA, nom latin de l'île de Ré. *Voy.* RÉ.

CRACOVIE, *Carrodunum* en latin, *Krakov* en polonais, *Krakau* en allemand, ville capitale de la petite république de Cracovie, sur la Vistule, à 248 kil. de Varsovie, par 17° 36' long. E., 50° 3' lat. N. ; 25,000 hab. Elle communique par un pont avec Podgorze, ville autrichienne, dans la Galicie. Evêché. Trois faubourgs. Château-fort, murailles et fossés ; cathédrale où reposent les cendres des rois de Pologne ; université, observatoire, 4 bibliothèques, etc. Industrie active. Centre du commerce entre les Pologues russe et prussienne, la Galicie et la Hongrie. — Cracovie existait au XIIIe siècle et fut longtemps la capitale de la Pologne. Lors du 3e partage de la Pologne, 1796, elle échut à l'Autriche ; elle fit partie du grand-duché de Varsovie en 1809, devint ville libre en 1810, et enfin en 1815 forma une petite république, sous la protection immédiate de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Ces trois puissances la déclarèrent à jamais neutre : cependant l'Autriche l'occupe auj. militairement, malgré les plaintes continuelles des Cracoviens. — La république de Cracovie a pour bornes au N. et à l'E. le roy. actuel de Pologne, au S. la Vistule qui la sépare de la Galicie, et à l'O. la Brinica qui forme sa frontière du côté de la Prusse. Elle comprend, outre Cracovie et son territoire, deux villes très petites (Claratomla ou Mogila et Krzeszowice), et 77 villages ; elle a 65 kil. sur 22 en superficie, et compte 114,000 hab. Cette république est l'unique débris qui soit resté libre de l'antique Pologne. Le gouvernement est démocratique ; un président élu pour deux ans régit le pays de concert avec un sénat composé de 12 membres. Le pouvoir législatif appartient à un corps de 15 députés qui se réunissent tous les ans pendant un mois. La majorité de la population est catholique.

CRACOVIE (vayvodie de), une des 8 divisions de la Pologne russe, à l'angle S. E., bornée au S. E. par l'Autriche, et à l'O. par la Silésie ; 162 kil. sur 105 ;

401,000 hab. Ch.-l., Kielce. Sol bas, uni, fertile en grains; forêts; prairies. La ville de Cracovie n'en fait point partie.

CRAGUS, mont. de Lycie, au S. O., très près de la mer, entre Patare et Telmisse. Cette montagne fut primitivement un volcan. *Voy.* CHIMÈRE.

CRAIG (Jean), géomètre, né en Écosse, fut un des premiers à introduire en Angleterre le calcul différentiel de Leibnitz (1685). Il est surtout connu pour avoir appliqué le calcul à l'appréciation des témoignages : il prétendait que la force des preuves sur lesquelles repose le christianisme allait toujours diminuant et se réduirait à zéro au bout de 1454 ans (à partir de 1699). La dissertation où il soutint ce système est intitulée : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, publiée en 1755 par J. Daniel Titius, avec une réfutation.

CRAIL, ville d'Ecosse (Fife), sur le Forth, à 13 kil. S. E. de St-André; 1,800 hab. Abbaye ancienne. Ruines d'une route construite par les Danois en 874.

CRAILSHEIM, ville du roy. de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 20 kil. N. d'Ellwangen ; 2,700 hab. Étoffes de coton, lainages, etc., alun, vitriol.

CRAIOVA, ville de la Turquie d'Europe (Valachie), à 75 kil. N. E. de Widdin ; 8,000 hab. Régulièrement bâtie. Commerce actif.

CRAMAIL (Adrien DE MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, petit-fils du célèbre Montluc, né en 1568, mort en 1646, fut sous Louis XIII l'un des plus écervelés parmi les galants de cour appelés les *Intrépides*. Impliqué dans une conspiration contre le cardinal Richelieu, il resta 12 ans enfermé à la Bastille (1630-1642). Il s'occupait de littérature, et a publié sous le pseudonyme de Devaux dos Caros : *Les Jeux de l'Inconnu*, 1630; *la Comédie des Proverbes*, 1639; les *Nouveaux et illustres Proverbes historiques*, 1665, 2 vol.

CRAMER (J.-André), minéralogiste allemand, né en 1710 à Quedlinbourg en Saxe, mort en 1777, a fait faire de grands pas à la métallurgie. On a de lui : *Elementa artis docimasticæ*, Leyde, 1739, 1744, trad. en français par de Villiers, 1755 ; *Principes de métallurgie*, 1774.

CRAMER (Gabriel), géomètre, né à Genève en 1704, mort en 1752, fut nommé en 1724 professeur de mathématiques à Genève, et en 1750 professeur de philosophie. Il se lia avec les Bernouilli et fut le rival d'Euler. On lui doit une *Introduction à l'analyse des lignes courbes*, Genève, 1759. Il était de l'Académie de Berlin.

CRAMER (J.-André), littérateur allemand, né en 1723 à Jostadt ou Josephstadt, près d'Annaberg en Saxe, mort en 1788, entra dans la carrière ecclésiastique et devint chapelain de la cour à Copenhague, puis professeur de théologie à l'université de cette ville, et enfin à Kiel. Il est estimé comme orateur, historien, et surtout comme poëte lyrique ; on admire ses *Odes à David*, *à Luther*, *à Mélanchthon*, et sa traduction des Psaumes. Il était lié avec Klopstock. — Il laissa deux fils qui furent des savants distingués.

CRAMER (Ch.-Frédéric), fils du précédent, né à Kiel en 1748, mort à Paris en 1808, exerça l'état d'imprimeur à Paris, puis se livra à la littérature. Il a traduit en français plusieurs ouvrages de Klopstock, de Schiller, et a fait un dictionnaire portatif allemand et français estimé, 1805.

CRAMER (André-Guill.), 2e fils de J.-André (professeur à Copenhague), né à Kiel en 1760, mort en 1833, a publié un grand nombre d'ouvrages utiles sur la philologie et la jurisprudence, notamment des fragments inédits des discours de Cicéron.

CRAMER (Ch.-Gottlob), fécond romancier, né en 1758 en Saxe, mort en 1817, a publié environ 90 vol. Les plus estimés de ses romans sont *Erasmus Schleicher*, Leipsick, 1789, et *le Pauvre Georges*, traduit en français par W.-A. Duval, 1801.

CRANACH (Luc ou Lucas DE), peintre et graveur allemand, né à Kronach, petite ville de Bavière, près de Bamberg, en 1472, mort en 1553, travailla pendant 60 ans pour les électeurs de Saxe, et fut très lié avec Luther. Il excellait dans le portrait : on lui doit celui de Luther. Quoique d'un mérite éminent, il est inférieur à Albert Durer et à quelques autres de ses contemporains.

CRANBROOKE, ville d'Angleterre (Kent), à 19 kil. S. de Maidstone ; 3,700 hab. C'est dans cette ville que, sous le règne d'Edouard III, s'établirent des Flamands qui introduisirent en Angleterre les premières manufactures d'étoffes de laine.

CRANMER (Thomas), archevêque de Cantorbery, né en 1489 dans le comté de Nottingham. N'étant encore que professeur de théologie à Cambridge, il écrivit en 1530 pour appuyer le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et fut envoyé par le roi à Rome pour solliciter la dissolution de son mariage. Nommé à son retour archevêque de Cantorbery, il prononça lui-même le divorce que le pape avait refusé, et maria Henri VIII avec Anne de Boulen (1532). Il s'éleva avec force contre la primauté du pape, contribua puissamment à introduire le schisme en Angleterre, et se maria lui-même en Allemagne. A l'avénement de la reine Marie, il fut arrêté comme hérétique, abjura, dans l'espérance de sauver sa vie, et se rétracta ensuite lorsqu'il vit qu'il n'avait rien à espérer. Il mourut sur le bûcher en 1555.

CRANON, ville de Thessalie (Pélasgiotide), sur les frontières de la Magnésie, à l'E. de Pharsale. Les Athéniens y furent battus par Antipater et Cratère, l'an 322 av. J.-C.

CRANSAC, bourg du dép. de l'Aveyron, à 27 kil. N. E. de Villefranche; 700 hab. Eaux minérales dont on fait de grands envois. Mines de houille.

CRANTOR, philosophe académicien, natif de Soli en Cilicie, florissait vers 306 av. J.-C. Il fut disciple de Xénocrate et de Polémon, et enseigna assez fidèlement le système de Platon, qu'altéra après lui la nouvelle Académie. Il s'occupa surtout de morale. Il reste de lui quelques fragments peu importants.

CRAON, *Credonensis vicus*, chef-lieu de canton (Mayenne), à 18 kil. N. O. de Château-Gonthier ; 3,813 hab. Lainages ; commerce en grains, lin, fil. Patrie de Volney. Cette ville a donné son nom aux seigneurs de Craon.

CRAON, nom d'une ancienne famille de France. Le plus connu de ses membres est Pierre de Craon, qui, en 1384, accompagna le duc d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, et se fit ensuite chasser de la cour du roi Charles VI pour ses intrigues et ses débauches. S'imaginant alors que cette disgrâce était due à l'instigation du connétable de Clisson, Pierre de Craon tenta de l'assassiner (1391) : il fut en punition de ce crime dépouillé de tous ses biens. Son fils périt à la bataille d'Azincourt en 1415. Le dernier représentant de cette maison gouverna quelque temps la Bourgogne, pour Louis XI, après la mort de Charles-le-Téméraire. — Il ne faut pas confondre cette famille avec les princes de Craon de la maison de Beauveau ; cette 2e maison prit le titre de Craon pour avoir acheté la terre de ce nom.

CRAONNE, ch.-l. de cant. (Aisne), à 17 kil. S. E. de Laon ; 900 hab. Napoléon y battit les alliés les 6 et 7 mars 1814. Vins estimés.

CRAPONNE, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 27 kil. N. du Puy ; 1,300 hab. Dentelles et draperies.

CRAPONNE (canal de), compris en entier dans le dép. des Bouches-du-Rhône, joint le Rhône à la Durance en partant d'Arles, et par un embranchement communique avec l'étang de Berre en formant une île au-dessous de Salon. Il doit son nom à l'ingénieur Craponne.

CRAPONNE (Adam DE), gentilhomme provençal et habile ingénieur, natif de Salon, fit en 1558 le canal

qui porte son nom. Des envieux le firent empoisonner à Nantes, sous le règne de Henri II, à 40 ans.

CRASSUS (L. Licinius), célèbre orateur romain, né vers l'an 150 av. J.-C., fut le plus célèbre jurisconsulte de Rome au rapport de Cicéron. Il fut consul l'an 96 av. J.-C. et périt égorgé en 87.

CRASSUS (M. Licinius), triumvir, célèbre par ses richesses. Nommé préteur l'an 71 av. J.-C., il mit fin par une victoire décisive à la guerre de Spartacus. Il fut nommé consul l'année suivante, puis censeur. L'an 60, il forma, avec Pompée et César, le premier triumvirat, se fit nommer gouverneur de Syrie et charger de la guerre contre les Parthes. La campagne s'ouvrit heureusement : Babylone et Séleucie allaient se rendre à lui ; mais ayant laissé l'ennemi réunir ses forces, il fut battu complétement à Carrhes par Suréna, général d'Orode, roi des Parthes, l'an 53 av. J.-C. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et Crassus lui-même, s'étant rendu dans la tente de Suréna pour y traiter de la paix, fut mis à mort par les ordres de ce général.

CRATÈRE, lieutenant et favori d'Alexandre, sut conserver l'amitié de ce prince malgré sa franchise. Après la mort du conquérant, il partagea la direction des affaires d'Occident et eut le commandement de la Macédoine et de l'Épire ; il seconda Antipater à la bataille de Cranon (322), contribua à la ruine de Perdiccas, et fut tué l'an 321 dans une bataille contre Eumène.

CRATÈS, philosophe cynique, disciple de Diogène, était Thébain et florissait environ 324 ans av. J.-C. ; il eut pour disciple Zénon, fondateur de l'école stoïcienne. Pour mieux suivre les préceptes de Diogène, Cratès avait vendu tous ses biens, et en avait distribué le prix à ses compatriotes. Il était contrefait et d'une malpropreté dégoûtante ; il inspira cependant une telle estime à Hipparchie, riche et belle Athénienne, qu'elle l'épousa, malgré ses propres représentations. Il nous reste sous le nom de ce philosophe quelques lettres apocryphes ; elles se trouvent dans la collection des *Epistolæ cynicæ*. On ne les connaissait que par une traduction latine, lorsque M. Boissonade en a retrouvé le texte, qu'il a publié en 1827 dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque Royale*, tome XI[e].

CRATHIS, riv. de Lucanie, auj. le CRATI.

CRATI, *Crathis*, riv. du roy. de Naples (Calabre Citérieure), sort des mont. de la Sila, et tombe dans le golfe de Tarente, à 20 kil. N. O. de Rossano.

CRATINUS, un des poëtes les plus estimés de l'ancienne comédie, né à Athènes vers l'an 525 av. J.-C., mort à 95 ans, est loué par Horace et Quintilien. Il poussa jusqu'à l'excès la hardiesse de ses attaques. Il reste de lui quelques fragments réunis par Runkel, Leipsick, 1827.

CRATIPPE, philosophe péripatéticien, né à Mitylène, enseigna d'abord la philosophie dans cette ville, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et reçut de lui des consolations. Il a écrit sur la *Divination* et sur l'*Interprétation des Songes*.

CRATO, ville murée du Portugal (Alentéjo), à 22 kil. N. O. de Portalègre ; 3,000 hab. C'était la résidence du grand-prieur de l'ordre de Malte.

CRATO, ville du Brésil (Céara), à 275 kil. S. O. de l'Assomption, a une église qui est très vénérée dans le pays.

CRATO (prieur de). *Voy.* ANTOINE.

CRAU (LA), *Lapidei Campi*, vaste plaine du dép. des Bouches-du-Rhône, entre le Rhône et l'étang de Berre, a 980 kil. carrés de superficie, et est traversée par le canal de Craponne qui l'a rendue en partie à l'agriculture. Grains, légumes, fruits, manne, kermès, bons vins. Les anciens attribuèrent l'origine de la Crau à une grêle de pierres que Jupiter lança un jour sur un antagoniste d'Hercule que ce héros ne pouvait venir à bout de vaincre.

CRAVANT, bourg du dép. de l'Yonne, à 15 kil. S. E. d'Auxerre ; 1,000 hab. Il s'y livra une bataille entre les Anglais et les Français en 1423.

CRAVEN (lady). *Voy.* ANSPACH (margravine d').

CRAYER (Gaspard DE), peintre, né à Anvers en 1585 ; mort à Gand, 1669. Parmi ses tableaux on cite *Sainte Catherine enlevée au ciel ; la Résurrection de J.-C. ; la Vierge intercédant pour les infirmes ; le Centenier aux pieds de J.-C.*, etc.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), poëte tragique, né à Dijon en 1674, mort en 1762, à 88 ans, était fils du greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon. Il fut placé à Paris chez un procureur pour apprendre la chicane ; mais son patron, appréciant son talent, fut le premier à l'engager à travailler pour le théâtre. Il donna successivement *Idoménée* (1705), *Atrée* (1707), *Electre* (1709), *Rhadamiste* (1711), qui le placèrent auprès de nos grands maîtres. Il eut moins de succès dans *Xerxès* (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726). Après cette dernière pièce, il resta 22 ans sans rien produire : on attribue ce long silence au peu d'encouragement qu'il obtenait du gouvernement. Cependant en 1749 il rentra dans la carrière, à 72 ans, et donna *Catilina*, l'une de ses meilleures pièces. Il fit jouer sa dernière tragédie, *le Triumvirat*, en 1755, à 81 ans. Crébillon a surtout visé à exciter la terreur ; il a même poussé le terrible jusqu'à l'horrible et à l'atroce. Ce poëte était d'un caractère fier, incapable de s'abaisser à courtiser les grands. Il avait d'ailleurs des habitudes cyniques et peu engageantes : aussi resta-t-il la plus grande partie de sa vie dans un état voisin de la misère. Pendant longtemps, il n'eut pour vivre qu'une place de censeur de la police. Vers l'âge de 60 ans, M[me] de Pompadour lui fit obtenir une pension de 1,000 fr. et une place à la Bibliothèque. Il fut reçu à l'Académie en 1731, et prononça son discours en vers. Voltaire fut jaloux des succès de Crébillon, et, pour montrer sa supériorité, il refit plusieurs des sujets que son rival avait traités, entre autres *Sémiramis*, *Catilina*, qu'il intitula *Rome sauvée*. Les œuvres de Crébillon ont été imprimées à l'Imprimerie Royale en 1750, 2 vol. in-4. On en a donné depuis une foule d'éditions. Les meilleures sont celles de Renouard, 1818, 2 vol. in-8, et de Parelle, avec notes, 1828, 2 vol. in-8.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT DE), fils du précédent, né en 1707, mort en 1777, est auteur de plusieurs romans légers et même graveleux. Malgré la licence qui règne dans ses écrits, il eut des mœurs honnêtes ; il habitait avec son père et vivait dans la meilleure intelligence avec lui. Les plus connus de ses romans sont : *Lettres de la marquise de* ***, 1732 ; *Tanzaï et Néadarné*, 1734, qui le fit enfermer à la Bastille à cause de certaines allusions ; *les Egarements du cœur et de l'esprit*, 1736 ; *le Sopha*, 1745 ; *Lettres athéniennes*, 1771.

CRECY ou CRESSY, ch.-l. de canton (Somme), sur la Maie, à 16 kil. N. d'Abbeville ; 1,650 hab. C'est aux environs de cette ville qu'Édouard III battit Philippe de Valois en 1346.

CRÉCY, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 12 kil. S. de Meaux ; 1,100 hab. Crécy était jadis flanqué de tours dont on voit encore des vestiges, et possédait un château appartenant aux comtes de Champagne et de Brie.

CRÉCY-SUR-CANNE, bourg du dép. de la Nièvre, à 17 kil. N. E. de Decize ; 2,000 hab.

CRÉCY-SUR-SERRE, ch.-l. de canton (Aisne), à 15 kil. N. de Laon : 2,052 hab.

CREDITON, ville d'Angleterre (Devon), à 11 kil. S. E. d'Exeter ; 6,000 hab. Cette ville fut importante sous les Saxons ; c'était jadis un évêché. Elle

éprouva deux incendies terribles en 1743 et 1769.

CREECH (Thomas), écrivain anglais, né à Blandford en Angleterre, 1659, mort en 1700. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses vœux, il se pendit de désespoir. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages latins et grecs; celle de *Lucrèce* en vers anglais, Oxford, 1682, in-8, est la plus estimée. Il a aussi donné une bonne édition de ce poëte, Londres, 1694, in-8.

CREEKS, peuple de l'Amériq. du Nord. *Voy.* CRIKS.

CREFELD, ville des États prussiens. *Voy.* CREVELT.

CREIL, ch.-l. de canton (Oise), sur l'Oise, à 10 kil. N. E. de Senlis; 1,500 hab. Grande manufacture de faïence fine. Commerce de grains, farine, houille, bois, etc. Aux environs, pierres de taille. Château où fut enfermé Charles VI aliéné.

CREILSHEIM, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CRAILSHEIM.

CRELLIUS (Jean), unitaire, disciple de Socin, né près de Nuremberg en 1590, mort en 1633, fut pasteur à Cracovie et y répandit sa doctrine. Ses principaux ouvrages sont : *De uno Deo*, 1631; *Vindiciæ pro religionis libertate*, 1637; trad. par Naigeon sous ce titre : *De la Tolérance* (1769). — Son fils, Christophe, et son petit-fils, Samuel, furent aussi de zélés unitaires : on doit à ce dernier *Fides primorum Christianorum*, etc., 1697.

CREMA, *Forum Diuguntorum*, ville du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), sur le Serio, à 40 kil. S. E. de Milan; 9,000 hab. Évêché. Quelques édifices remarquables, cathédrale, palais épiscopal, etc. Soieries, dentelles, toiles, chapeaux; filatures de lin. Confitures renommées. Aux environs, lin magnifique. — Cette ville fut fondée en 570 par des fugitifs que la cruauté d'Alboin, roi des Lombards, avait forcés à chercher un asile dans cet endroit; détruite bientôt par les Lombards, Crema ne fut rebâtie qu'en 1185. Les Français l'occupèrent en 1797.

CREMERA, auj. la *Valca*, ruisseau d'Étrurie, tombait dans le Tibre après avoir passé à Veïes. C'est sur ses bords qu'eut lieu le célèbre combat des 306 Fabiens contre l'armée des Etrusques, 477 avant J.-C.

CREMIEUX, *Crimiacum*, ch.-l. de canton (Isère), à 24 kil. N. O. de La Tour-du-Pin; 2,000 hab. Toile commune. Commerce de volaille. Près de là est la grotte de la Balme, une des merveilles du Dauphiné.

CREMNES, auj. *Marioupol*, ville de la Sarmatie, sur la côte O. du Palus-Méotide. Entrepôt de commerce dans l'antiquité.

CRÉMONE, *Cremona*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Crémone, à 65 kil. S. E. de Milan, sur le Pô : 10 kil. de tour; 27,000 hab. Évêché. Belle cathédrale, et quelques églises remarquables, grande tour, plusieurs palais. Collége, gymnase. Draps, étoffes de soie et de coton, chapeaux; fabrique de cordes musicales et de violons. — Crémone est une ville très ancienne; elle fut bâtie par les Gaulois, et reçut une colonie romaine l'an 291 avant J.-C. Octave partagea le territoire de cette ville entre les vétérans de ses armées pour la punir d'avoir embrassé le parti d'Antoine. C'est aux environs de Crémone que se livra la fameuse bataille de *Bédriac*, l'an 69 de J.-C. Elle fut prise en 1702 par les Impériaux qui y firent prisonnier le maréchal de Villeroi. Les Français la prirent en 1800; elle fut alors réunie à la France et devint le ch.-l. du départ. d'Alto-Pô (Haut-Pô). Elle fut rendue à l'Autriche en 1814.

CREMONINI (César), né à Cento, dans les États du Pape, en 1550, enseigna la philosophie à Padoue pendant 30 ans et mourut en 1631. Il professait les doctrines d'Aristote et de son commentateur Alexandre d'Aphrodisée, et prétendait que l'on ne pouvait par la seule raison démontrer l'immortalité de l'âme; ce qui le fit accuser de matérialisme et d'athéisme. Ses principaux ouvrages sont : *Diatyposis naturalis Aristotelicæ philosophiæ; Contemplationes de anima; De Sensibus et facultate appetitiva.* Il a aussi composé des *Fables pastorales.*

CREMS, ville des États autrichiens (Autriche propre), à 100 kil. O. de Vienne; 3,600 hab.

CRÉON, ch.-l. de cant. (Gironde), à 18 kil. S. E. de Bordeaux; 900 hab.

CRÉON, prince thébain, fils de Ménécée et frère de Jocaste, s'empara deux fois du trône de Thèbes : la 1re après la mort de Laïus, la 2e après celle d'Étéocle et de Polynice, et régna en tyran. Antigone ayant, malgré sa défense formelle, enseveli son frère Polynice, il la fit enterrer vive. Peu après, il fut tué par Thésée, qui lui avait déclaré la guerre pour avoir refusé de rendre les derniers devoirs aux guerriers morts devant Thèbes, vers 1250 av. J.-C. — Un autre Créon fut roi de Corinthe et père de Créuse, qu'épousa Jason.

CRÉPI (pays de), dans la Guinée. *Voy.* KERRAPAY.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (saints). Ces deux frères vinrent de Rome annoncer le christianisme dans les Gaules, et s'arrêtèrent à Soissons, où ils exercèrent le métier de cordonniers. Le préfet, n'ayant pu ébranler la foi des deux frères, leur fit trancher la tête vers l'an 287. Saint Crépin est le patron des cordonniers. On le fête le 25 octobre.

CREPSA INSULA, dans l'Adriatique, auj. CHERSO.

CREPY, ville de France. *Voy.* CRESPY.

CRÉQUI (maison DE), ancienne maison de France, originaire de l'Artois, tirait son nom du petit village de Créqui près de Fruges (Pas-de-Calais). Elle remonte au IXe siècle et s'est divisée en un grand nombre de branches, qui ont fourni une foule de personnages distingués. La branche aînée, dite des sires de Créqui, se fondit en 1543 avec la maison de Blanchefort, d'où sont sortis les ducs de Créqui et les princes de Poix. Parmi les membres les plus illustres de cette famille, nous citerons Jacques et Charles de Créqui.

CRÉQUI (Jacques DE), dit *de Heilly*, connu dans l'histoire sous le nom de maréchal de Guyenne. Il commanda l'armée de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, contre les Liégeois révoltés (1408); fut nommé en 1413 lieutenant-général en Guyenne; s'opposa d'abord avec succès aux efforts des Anglais, mais fut fait prisonnier à Bordeaux. S'étant échappé des mains de l'ennemi, il assista à la bataille d'Azincourt (1415), fut pris de nouveau et mis à mort.

CRÉQUI (Charles DE), prince de Poix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, défit les troupes d'Espagne au combat du Tésin en 1636, et fut tué au siége de Brème en 1638, à l'âge de 60 ans. Il avait épousé successivement les deux filles du duc de Lesdiguières, Madeleine et Françoise de Bonne. — Un de ses fils, François de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, fut aussi maréchal de France, servit avec gloire sous Louis XIV dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine, de 1667 à 1678, et prit Luxembourg en 1684. Il mourut en 1687, à l'âge de 63 ans.

CRÉQUI (la marquise de), née Renée-Caroline de Froulay, femme célèbre par son esprit, née en 1714, morte en 1803 à 89 ans, avait épousé Louis-Marie, marquis de Créqui, lieutenant-général. Cette dame vécut près d'un siècle, et ses salons furent pendant longtemps le rendez-vous de la bonne société; c'est ce qui a donné l'idée de publier, sous le titre de *Souvenirs de madame de Créqui* (Paris, 1834-36, 9 vol. in-8), des mémoires qui offrent de l'intérêt, mais qui n'ont aucune authenticité.

CRESCENCE ou CRESCENTIUS, patrice romain, voulut, vers la fin du Xe siècle, rétablir le gouvernement républicain dans sa patrie. Il fut élu consul et mis à la tête du gouvernement par le peuple en 972. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se re-

tirer dans le château Saint-Ange. L'empereur Othon III, venu d'Allemagne au secours du pape Grégoire V, lui fit signer une capitulation ; mais ce prince perfide la viola dès qu'il fut maître de la personne de Crescence et le fit massacrer. Stéphanie, femme de Crescence, vengea la mort de son mari en faisant périr Othon par le poison (1002).

CRESCENTINO, ville des États sardes, à 38 kil. N. E. de Turin ; 4,000 hab.

CRESCIMBENI (J.-Marie), littérateur italien, né à Macerata (Ancône) en 1663, mort en 1728, fonda en 1690 l'académie dite des *Arcades*, ou plutôt des *Arcadiens*, qui avait pour but de ramener le bon goût et le naturel. Les membres de cette académie prenaient des noms tirés de la mythologie ou de l'histoire grecque. Crescimbeni prit celui d'*Alphésibée*. Il fut aimé de Clément XI et de Benoît XII, qui lui accordèrent des bénéfices lucratifs. On a de lui un volume de poésies, 1695, et un grand nombre d'ouvrages en prose dont les plus estimés sont : une *Histoire de la poésie vulgaire*, 1698, qu'il fit suivre de suppléments sous le titre de *Commentaires;* et une *Histoire des Arcades*, 1708-1727.

CRESPI, nom de plusieurs peintres célèbres de Milan et de Bologne, dont les plus estimés sont : J.-B. Crespi, dit *le Cérano*, né en 1557, mort en 1633 ; il s'attacha au cardinal Frédéric Borromée et dirigea l'Académie de Milan. Ses tableaux les plus remarquables sont : le *Baptême de saint Augustin ; Saint Charles* et *Saint Ambroise ; le Rosaire ;* —Daniel Crespi son parent, né en 1590, à Milan, mort en 1630, de la peste. On lui doit une *Déposition de la Croix*, une lapidation de saint Étienne et la *Vie de Bruno* à la Chartreuse de Milan.

CRESPI (Joseph-Nicolas), dit *l'Espagnol*, né à Bologne en 1665, mort en 1747. Benoît XIV le nomma son peintre, avec le titre de comte palatin. On voit au musée de Paris son tableau de *la Maîtresse d'école*. On admire aussi son *Massacre des Innocents*.

CRESPINO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. S. O. de Rovigo, sur le Pô : 4,000 hab.

CRESPY-EN-LAONNAIS, ville du dép. de l'Aisne, à 9 kil. N. O. de Laon ; 1,150 hab., est célèbre par le traité de paix qui y fut conclu en 1544 entre François I et Charles-Quint. Par ce traité, les deux rois faisaient alliance contre les Turcs ; François I renonçait à ses prétentions sur l'Aragon, sur Naples, le comté de Flandre, l'Artois, etc. ; Charles-Quint renonçait au duché de Bourgogne et à ses dépendances. De plus, le duc d'Orléans, 2e fils de François I, devait épouser la fille de l'empereur ou la 2e fille de Ferdinand, roi des Romains, et recevoir la Franche-Comté ou le duché de Milan en dot.

CRESPY-EN-VALOIS, ch.-l. de cant. (Oise), à 22 kil. E. de Senlis ; 2,580 hab. Tissus de coton. Commerce de grains, grosse toile ; fil commun, dit *fil de Crespy*.

CREST, ch.-l. de cant. (Drôme), à 27 kil. S. O. de Die, sur la Drôme ; 4,983 hab. Lainages, étoffes de soie, de coton, filatures, tanneries. Commerce de truffes. Place forte au temps des Albigeois. Crest a encore une tour qui servait de prison d'état.

CREST (BERGÈRE DE), *Voy.* BERGÈRE.

CRÉSUS, dernier roi de Lydie, de la race des Mermnades, est célèbre par ses richesses. Il monta sur le trône vers l'an 559 av. J.-C. Il partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il ajouta la Pamphylie, la Mysie et la Phrygie jusqu'à l'Halys à ses états. Sa cour était le rendez-vous des philosophes et des gens de lettres. Solon s'étant rendu près de lui, Crésus lui montra avec orgueil ses trésors, ses palais, croyant éblouir le philosophe ; mais Solon se contenta de lui dire : « N'appelons personne heureux avant sa mort. » En effet, Crésus ne jouit pas longtemps de son bonheur ; s'étant allié aux Assyriens contre Cyrus, il fut battu à la bataille de Thymbrée, puis assiégé dans Sardes, sa capitale, où il s'était renfermé ; bientôt même la ville fut prise d'assaut (548), et Crésus fait prisonnier. Il fut conduit devant Cyrus, qui fit élever un bûcher pour l'y brûler. Alors, reconnaissant la vérité de ce que Solon lui avait dit, il s'écria : « O Solon, Solon ! » Cette parole, remarquée par Cyrus, lui sauva la vie ; car, dès qu'il eut déclaré au vainqueur ce qui le faisait parler ainsi, Cyrus, touché de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher. Il le garda auprès de lui et l'honora de sa confiance.

CRÈTE, *Creta*, auj. *Candie*, île de la Méditerranée, située vis-à-vis de l'ouverture de la mer Égée, et traversée par le 35e degré lat. N. Elle passait jadis pour avoir cent villes ; les principales étaient Cnosse, Cydon, Gortyne, etc. Les habitants étaient de race mixte et se composaient d'indigènes, de Phéniciens et de Grecs, parmi lesquels les Doriens dominaient. Au XIVe siècle av. J.-C., cette île fut une grande puissance maritime. La Crète est encore célèbre par ses lois, que l'on attribuait à son roi Minos (*Voy.* MINOS), et dont celles de Lycurgue ne furent qu'une imitation. Primitivement la Crète fut gouvernée par des rois, au nombre desquels on compte Minos et Idoménée qui vivait au temps de la guerre de Troie. A une époque incertaine, elle s'érigea en république et confia le gouvernement de l'état à un sénat et à dix cosmes ou magistrats annuels. Cette république ne joua jamais qu'un rôle peu marquant dans l'histoire de la Grèce. Les Romains la soumirent de 66 à 63 ans av. J.-C. *Voy.* CANDIE.

CRETEIL, village du dép. de la Seine, à 11 kil. S. E. de Paris ; 1,800 hab. Filature de coton. Pâtés de jambon renommés. Aux environs, on exploite des carrières de pierre de taille.

CREUILLY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 16 kil. N. O. de Caen ; 1,100 hab. Dentelle, voiles, châles, etc.

CREUSE (dép. de la), un des dép. du centre de la France, a pour bornes ceux de l'Indre et du Cher au N., de la Corrèze et de la H.-Vienne au S., de la H.-Vienne à l'O., de l'Allier, du Puy-de-Dôme à l'E. ; 5,322 kil. carr. ; 276,234 hab. Ch.-l., Guéret. Il est formé de la ci-devant H.-Marche et de quelques parties du Berry et du Limousin. Houille, granit, pierres de taille fines, terre à potier, mica, agaric pour amadou, etc. Sources minérales à Évaux. Étangs poissonneux. Sol maigre : seigle, sarrasin, etc., mais peu de blé ; pommes de terre, fruits, légumes ; point de vignes. Beaucoup de moutons, chèvres, porcs, abeilles ; on trouve beaucoup de sangsues dans les étangs de la Souterraine. Usines à fer, tapis, papier, tanneries ; émigration annuelle d'environ 2,000 ouvriers. — Ce dép. a 4 arr. (Guéret, Bourganeuf, Boussac, Aubusson), 25 cant. et 269 comm. ; il appartient à la 21e division militaire, et dépend de la cour royale et du diocèse de Limoges.

CRÉUSE, fille de Priam et première femme d'Énée, se perdit en fuyant avec son mari pendant le sac de Troie. Elle était la mère d'Ascagne.

CRÉUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée. Cette magicienne, pour se venger, envoya en présent à Créuse une boîte fatale d'où sortit, lorsqu'on l'ouvrit, une flamme qui la dévora.

CREUTZBOURG, ville des États prussiens (Silésie), à 36 kil. N. E. d'Oppeln ; 3,000 hab. Ouvrages en paille ; filature de coton, haut-fourneau, etc.

CREUTZNACH, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 30 kil. S. O. de Mayence : 7,100 hab. Fabriques de tabac, savon, sucre de betteraves ; tanneries, four à chaux. Aux environs, deux immenses salines qui rendent par an 250,000 kilog. de sel ; elles appartiennent au grand-duc de Hesse-Darmstadt.

CREUZÉ DE LESSER (Aug.), littérateur, né vers 1775, mort en 1839, exerça sous l'empire et la restauration plusieurs fonctions administratives ; il fut pré-

fd de la Charente et de l'Hérault. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : trois poëmes héroïques, *Amadis*, *Roland*, et *les Chevaliers de la Table ronde*, 1813 ; des poëmes lyriques intitulés : *Odéides* ; les *Aventures du Cid* ou recueil de *Romanceros espagnols* ; des opéras-comiques, dont le plus connu est *le Nouveau Droit du seigneur* ; des romans, entre autres : *les Annales d'une famille pendant dix-huit cents ans*, etc.

CREUZOT (LE), bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 1 kil. de Mont-Cenis ; 1,200 hab. Il doit son existence à la création d'un vaste établissement fondé en 1777 et qui contient cinq hauts-fourneaux, une fonderie pour les canons et les gros ouvrages en fonte, des forges pour la construction de machines, des fabriques de cuivre laminé et de tôle, et une vaste cristallerie. Aux environs se trouvent une grande mine de houille et un canal non encore achevé qui portera le nom de canal du Creuzot.

CRÈVECOEUR, ch.-l. de cant. (Oise), à 19 kil. N. de Beauvais ; 2,310 hab. Serges, alépines, etc. Commerce de cidre, laine, grains, chevaux. — Il y a encore plusieurs autres villes de ce nom, notamment dans le département du Calvados et dans celui du Nord. Cette dernière a donné son nom aux seigneurs de Crèvecœur.

CRÈVECOEUR (sir John DE), économiste américain, né en 1731, mort en 1813, a publié sous l'anonyme : *Lettres d'un Cultivateur américain* (trad. de l'anglais par leur auteur et publiées par M. Lacretelle aîné), Paris, 1784 ; *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'État de New-York*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVELT ou CREFELD, ville murée de Prusse (province Rhénane), à 17 kil. N. O. de Dusseldorf ; 30,000 hab. Jolie ville. Industrie active ; bleu de Prusse et produits chimiques ; horlogerie ; instruments de musique ; manufactures de soieries et lainages. Beaux jardins dans la banlieue. Victoire du duc de Brunswick sur les Français commandés par le comte de Clermont, 1758. Sous l'empire, Crevelt fut une sous-préfect. du départ. de la Roër.

CREVIER (J.-B.-Louis), historien, né à Paris en 1693, mort en 1765, était fils d'un ouvrier imprimeur. Il fut l'élève de Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Il continua l'*Histoire romaine* de Rollin (il est l'auteur des vol. 8e à 16e), et la fit suivre d'une *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 1750, 6 vol. in-4. On lui doit aussi une *Histoire de l'Université de Paris*, 7 vol. in-12, 1761 ; une bonne édition de *Tite-Live*, 1748, et une *Rhétorique française* estimée, 1745. Cet auteur a plus d'ordre que Rollin, mais il lui est bien inférieur sous le rapport du style ; il est sec et lourd. Malgré ses qualités morales, Crévier s'attira l'animadversion de Voltaire.

CREVILLENTE, ville d'Espagne (Valence), à 28 kil. S. O. d'Alicante ; 8,000 hab.

CREWKERNE, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. E. de Taunton ; 3,800 hab. Belle église gothique. Fabrique de bas.

CRICHTON (Jacques), gentilhomme écossais, né en 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuarts. Il vint à Paris à 28 ans et tint au collége de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui, en vers ou en prose, en 12 langues différentes (hébreu, arabe, grec, latin, espagnol, français, etc.), sur quelque science que ce fût. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague quinze fois de suite. Il visita l'Italie, résida à Mantoue où il devint gouverneur de Vincent de Gonzague : celui-ci le tua, dit-on, par méprise, d'un coup d'épée, un jour de carnaval. On a de lui : *Judicium de philosophia*, *Refutatio mathematica* ; *Errores Aristotelis* ; *Controversia oratoria : Arma an litteræ præstent ?* etc.

CRIEFF, ville d'Écosse (Perth), à 28 kil. O. de Perth ; 4,300 hab. Toiles, papeteries, tanneries. Aux environs, vieux château de Drummond.

CRIKS, *Creeks* en anglais, dits aussi *Muskohges*, peuple indigène de l'Amérique du Nord, jadis très puissant, et qui encore aujourd'hui forme une confédération fort nombreuse. Ils habitent des villes et des villages dans les vallées fertiles qui séparent l'état d'Alabama de celui de Géorgie, et se divisent en deux branches principales : 1° les *Criks supérieurs* ou proprement dits, qui occupent le Haut-Alabama, et sont gouvernés par un chef nommé Mico ; ils sont assez avancés en civilisation et ont des écoles pour leurs enfants ; 2° les *Criks inférieurs* ou *Séminoles*, qui vivent dans les plaines traversées par le Flint ; ils sont beaucoup moins civilisés que les précédents.

CRILLON, en latin *Credatio* ou *Crillonium*, village du dép. de Vaucluse, à 11 kil. N. E. de Carpentras ; 550 hab. — Au XIIIe siècle Crillon appartenait à des sires d'Astouaud ; ceux-ci le vendirent en 1456 à Louis de Berton, aïeul du célèbre Crillon et issu de l'illustre famille des Balbes de Chieri en Piémont, qui était venu s'établir en France ; les descendants de L. de Berton portèrent depuis le nom de Crillon. La seigneurie de Crillon fut érigée en duché en 1725. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un second duché de Crillon érigé au XVIIIe siècle en faveur de François-Félix de Crillon, issu d'une branche cadette de la même famille. (*Voy.* ci-après François-Félix DE CRILLON.)

CRILLON (Louis DE BERTON DES BALBES DE), l'un des plus grands capitaines du XVIe siècle, originaire de Piémont, naquit en Provence en 1541, et mourut à Avignon en 1615. Il se distingua par sa valeur sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV ; il est le premier qui ait été nommé colonel-général de l'infanterie française. Henri IV ne l'appelait que *le brave Crillon*. On connaît le billet qu'il lui écrivit du champ de bataille d'Arques, où Crillon n'avait pu se trouver : « Pends-toi, brave Crillon ! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. »

CRILLON (François-Félix-Dorothée DE BERTON DES BALBES, duc de), né en 1748, mort en 1820, fit ériger en duché, sous le nom de Crillon, la terre de Boufflers en Picardie. Il entra au service de l'Espagne, et se distingua à l'expédition de Minorque. Étant rentré en France, la noblesse du Beauvaisis le députa aux états-généraux de 1789. Il forma chez lui une société qui fut le noyau du club des Feuillants. En 1792 il fut emprisonné, mais le 9 thermidor le sauva. En 1815 il fut créé pair de France. — Il a laissé deux fils, dont l'aîné porte actuellement le titre de duc de Crillon.

CRILLON-MAHON (Louis, duc de), se distingua dans la guerre de Sept-Ans ; puis il quitta le service de la France pour celui de l'Espagne ; devint commandant-général des armées espagnoles pendant les hostilités de 1780 entre l'Angleterre et l'Espagne ; reprit l'île de Minorque sur les Anglais, et fut en récompense créé duc de Mahon. Il mourut à Madrid en 1796. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1791, in-8.

CRILLON-MAHON (Louis-Ant.-François-de-Paule, duc de), grand d'Espagne, 3e fils de Louis, duc de Crillon-Mahon, né en 1775, entra au service de l'Espagne en 1784, combattit en 1794 contre les troupes de la République française, et fut fait prisonnier ; mais il dut à son nom d'être épargné et d'être rendu à la liberté. En 1807 il fut chargé du gouvernement des provinces vascongades ; mais après l'abdication du roi Charles IV, il prêta serment au roi Joseph. En 1814 il se réfugia en France, et y mourut en 1832.

CRIM ou KRIM, dite aussi *Eski-Krim* et *Levkopol*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), en

Crimée, à 22 kil. O. de Kéfa (Caffa), a donné son nom à la Crimée; 600 maisons.

CRIMÉE (la), la *Chersonèse Taurique* des anciens, presqu'île de la Russie d'Europe, sur la mer Noire, a pour bornes à l'O. et au S. la mer Noire; au N. l'isthme de Pérékop qui la joint au continent, et à l'E. le détroit d'Iénikaleh. Villes principales: Simféropol (ch.-l. de la Tauride), Akhtiar ou Sévastopol, Karlov, Kéfa, Iénikaleh, etc. Elle est très fertile.—La Crimée, qui doit son nom à la petite ville de *Crim*, fut habitée primitivement par un peuple appelé *Tauri*, d'où les Grecs l'appelèrent *Tauride* ou *Chersonèse Taurique*. Ces derniers s'y établirent au VIe siècle av. J.-C., y fondèrent plusieurs villes, et formèrent vers 480 le petit roy. du Bosphore, qui plus tard fut soumis successivement par Mithridate, par les Alains et les Goths. Enfin les Huns envahirent la Crimée et la possédèrent jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère, époque à laquelle les Hongrois s'en emparèrent. L'empereur Justinien les en expulsa au VIe siècle, mais en 679 les Khazares la soumirent complétement. Après eux, la Crimée subit la domination des Petchenègues, des Polovtzes, des Tartares du Kaptchak en 1237, des Génois (1261) qui y bâtirent la ville de Kéfa. En 1475, Mahomet II mit la Crimée sous sa dépendance en laissant à un khan le gouvernement du pays. Catherine II, impératrice de Russie, occupa ce pays en 1783, et se le fit céder par les Turcs en 1791.

CRIMISE, *Crimisus* ou *Crimisa*, nom commun à deux rivières chez les anciens: la première, dans le Bruttium, est auj. la *Lipuda;* elle arrosait une ville de Crimise (auj. *lo Ziro*); la seconde en Sicile (auj. *Fiume di Caluta-Bellota*); cette dernière arrosait Ségeste; elle a son embouchure sur la côte S. Timoléon vainquit les Carthaginois sur ses bords l'an 340 av. J.-C. On l'appelle aussi *Crinise*.

CRIOU-MÉTOPON, c.-à-d. en grec *front de bélier*, promontoire de la Chersonèse Taurique, auj. le cap KARADJÉ-BOUROUN.

CRIQUEBOEUF, bourg du dép. de la Seine-Inf., à 35 kil. du Havre; 1,850 hab.

CRIQUETOT-L'ESNEVAL, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 19 kil. N. E. de Montivilliers; 1,300 hab.

CRISHNA, divinité indienne. *Voy.* KRICHNA.

CRISPUS (Fl. Julius), fils de Constantin, fut créé par lui césar en 317, et remporta une victoire sur Licinius. Ce jeune prince inspira une passion coupable à Fausta, sa belle-mère; ayant repoussé ses offres, il fut accusé par elle d'avoir voulu la séduire. Constantin, trop crédule, fit empoisonner son fils, l'an 326.

CRISSA, ville de Locride, au fond d'une baie, sur la côte septentr. du golfe de Corinthe: cette baie est dite quelquefois mer de Crissa (*Crissæum mare*).

CRITIAS, le plus célèbre des trente tyrans établis par Lysandre à Athènes après la prise de cette ville (404 av. J.-C.), était lui-même Athénien et avait été exilé de sa patrie. Il commit toutes sortes de cruautés et mit à mort un grand nombre de citoyens pour s'emparer de leurs biens. Thrasybule étant venu, à la tête des exilés, attaquer les trente tyrans, Critias périt dans le combat (400). Il avait cultivé avec succès l'éloquence et la poésie, et avait suivi quelque temps les leçons de Socrate. Platon a donné le nom de *Critias* à un de ses dialogues, et a fait figurer ce personnage dans le *Timée*.

CRITICISME. *Voy.* KANT.

CRITOLAUS, philosophe péripatéticien. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène, 155 av. J.-C.

CRITON, disciple et ami de Socrate, offrit à ce philosophe les moyens de sortir de prison sans pouvoir les lui faire accepter, et resta près de lui jusqu'à ses derniers moments. Il mourut vers l'an 380 av. J.-C., après avoir formé plusieurs disciples distingués. Il avait composé des dialogues philosophiques qui ne nous sont pas parvenus. Platon a donné le nom de Criton à un dialogue dans lequel il met en scène le noble refus de Socrate.

CROATIE, *Liburnia*, région d'Europe, bornée à l'O. par l'Illyrie, à l'E. par l'Esclavonie et la Bosnie, est auj. partagée en deux parties, dont l'une appartient à l'Autriche, l'autre à la Turquie:

CROATIE AUTRICHIENNE, *Horvath Orszag* en madgyar, entre la Hongrie au N., la Slavonie à l'E., la Bosnie au S., le gouv. d'Illyrie à l'O.; 1,050,000 hab. Ch.-l., Agram. Elle se divise en *Croatie civile* ou *Royaume de Croatie*, qui fait partie des pays hongrois et qui est formé de trois gouvernements (Agram, Kreuz, Warasdin); et *Croatie militaire* ou *généralat réuni de Carlstadt-Warasdin et du banat de Croatie;* celle-ci est divisée en huit régiments. Pays montagneux; sol peu fertile, sauf au N. et à l'E.; forêts. Beaucoup de mines et de carrières. Industrie nulle, peu de commerce. Les Croates sont de souche slave.

CROATIE TURQUE, région de la Turquie d'Europe, comprise dans l'eyalet de Bosnie, où elle forme le sandjak de Bagna-Louka, au N. de l'Herzegovine, entre la Verbass et l'Unna, forme l'extrémité occident. de l'empire ottoman, et a pour villes principales Gradisca (ou Bebir), Dubieza, Novi, Unnacz, etc.

La Croatie forme la partie de l'Illyrie à laquelle les Romains donnèrent les noms de *Liburnie*, puis de *Corbavie*. De 625 à 641 elle se forma en royaume indépendant; mais elle fut obligée de reconnaître la suprématie de Charlemagne au VIIIe siècle: elle se mit ensuite sous la protection des empereurs grecs au IXe, et finit par être conquise en grande partie par les Hongrois, de 1091 à 1102. Depuis ce temps la Croatie n'a point cessé d'être comprise dans le roy. de Hongrie. Une partie seulement fut conquise par les Turcs et resta sous la domination ottomane. Les Français ont possédé la Croatie autrichienne de 1809 à 1815.

CROCIATONUM, ville de la Gaule Lyonnaise, est auj. *Valognes*, ou plutôt *Barneville*, suivant M. Walckenaër.

CROCODILOPOLIS, ville d'Égypte, la même qu'Arsinoé d'Heptanomide, auj. *Medynet-el-Fayoum*. — Autre ville d'Égypte, la même qu'*Athribis*, auj. ATHRIB.

CROCQ, ch.-l. de canton (Creuse), à 16 kil. E. de Felletin; 500 hab.

CROI. *Voy.* CROY.

CROIA, *Eribœa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, à 30 kil. S. E. d'Alessio, sur une colline. Environ 6,000 hab. Château-fort. Patrie et résidence de Scanderbeg.

CROISADES. On donne spécialement ce nom à plusieurs expéditions qui, depuis 1096 jusqu'en 1291, furent entreprises, sous les auspices du saint-siége, par différents rois et seigneurs d'Europe, dans le but de chasser les Infidèles des saints lieux où mourut le Sauveur. Tous ceux qui prenaient part à ces expéditions portaient sur leurs vêtements une croix rouge; d'où ils recevaient le nom de *Croisés*. On compte généralement huit croisades. La première eut lieu de 1096 à 1100, sous le pontificat d'Urbain II: elle fut prêchée par Pierre-l'Ermite, et eut pour principaux chefs Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudoin, ses deux frères, Hugues de Vermandois, Robert II, duc de Normandie, Boémond, prince de Tarente, et Tancrède, son neveu. Les faits les plus importants de cette expédition sont: la bataille de Dorylée (1097), où les Musulmans furent entièrement défaits; la prise de Nicée, d'Édesse (1097), d'Antioche (1098) et celle de Jérusalem (1099). Les Croisés formèrent à Jérusalem un roy. chrétien, dont ils déférèrent la couronne à Godefroy de Bouillon; et dans les villes voisines plusieurs principautés où régnèrent

les autres chefs des Croisés. — La deuxième croisade, de 1147 à 1149, entreprise sous le pontificat d'Eugène III, et prêchée par saint Bernard, eut pour chefs Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne (1147). Ces deux princes n'éprouvèrent que des revers. Ils étaient cependant sur le point de prendre Damas (1148), lorsque la discorde se mit entre les seigneurs de leurs armées, et les contraignit à abandonner leur entreprise et à revenir en Europe.—La troisième croisade, de 1189 à 1193, fut entreprise sous le pontificat de Clément III, et prêchée par Guillaume, archevêque de Tyr. Il s'agissait de reconquérir Jérusalem, retombée au pouvoir des Infidèles en 1187. Trois souverains partirent avec de nombreuses armées pour la Terre-Sainte: Philippe-Auguste, roi de France, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne. Mais le succès ne répondit point à l'espérance générale. L'armée de Frédéric fut presque entièrement détruite en Asie, et lui-même périt en Cilicie (1190); une fâcheuse rivalité s'établit ensuite entre Richard et Philippe; celui-ci revint bientôt en France (1191), et tout le courage de Richard n'aboutit qu'à obtenir du fier Saladin une trêve de 3 ans.—La quatrième croisade, de 1202 à 1204, prêchée par Foulques de Neuilly sous le pontificat d'Innocent III, fut entreprise par Baudoin IX, comte de Flandre; Boniface II, marquis de Montferrat, et Henri Dandolo, doge de Venise. L'armée des chrétiens n'alla pas plus loin que Constantinople. Elle en chassa d'abord l'usurpateur Alexis l'Ange (1203), et plaça sur le trône Alexis-le-Jeune; mais l'année suiv., elle reprit Constantinople sur Ducas Murtzuphle, et cette fois ses chefs se partagèrent l'empire grec: Baudoin eut le titre d'empereur.—La cinquième croisade, entreprise sous le pontificat d'Honorius III (1218), eut pour chefs Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, et André II, roi de Hongrie. André fut bientôt rappelé dans ses états par la révolte de ses magnats; Jean de Brienne prit Damiette.—La sixième croisade, de 1228 à 1229, fut accomplie sous le pontificat de Grégoire IX, par l'empereur Frédéric II. Le sultan Mélédin lui céda Jérusalem sans combat.—Enfin les deux dernières croisades furent entreprises par saint Louis, roi de France: l'une, de 1248 à 1254, sous le pontificat d'Innocent IV; l'autre, de 1268 à 1270, sous le pontificat de Clément IV. La première (7e) fut dirigée contre l'Égypte; le roi de France prit Damiette, et livra la bataille indécise de la Massoure (1250); mais la peste s'étant mise ensuite dans son armée, il fut contraint de reculer devant l'ennemi, et il fut lui-même fait prisonnier. Il racheta chèrement sa liberté, passa quatre ans en Palestine, occupé à fortifier quelques places, et revint en France en 1254, après la mort de la reine Blanche, sa mère, qu'il avait instituée régente.—Dans la huitième croisade, saint Louis était accompagné de Charles d'Anjou, son frère, et du prince Édouard d'Angleterre; il se dirigea sur Tunis, espérant, disent quelques historiens, convertir le maître de cette ville, Mohammed Mostanser; mais à peine était-il arrivé sous les murs de Tunis, qu'il fut enlevé à son armée par une maladie contagieuse. Charles d'Anjou se mit alors à la tête des troupes; il remporta quelques avantages et revint en France après avoir forcé Mohammed à payer les frais de la guerre. — Après cette dernière expédition, les colonies chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les Croisés ne tardèrent point à être détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman. — On a étendu le nom de croisades à plusieurs expéditions dirigées contre les hérétiques, et particulièrement à la guerre contre les Albigeois (*Voy.* ALBIGEOIS). Une foule d'ouvrages ont été publiés sur ces expéditions; l'ouvrage français le plus estimé est celui de M. Michaud, Paris, 1811-22, 6 vol. in-8., sous le titre d'*Histoire des Croisades*. M. Mills, auteur anglais, a présenté un tableau abrégé des Croisades, qui a été trad. par M. Paul Tiby, 3 vol. in-8, 1825.

CROISIC (LE), ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 8 kil S. O. de Guérande; 2,471 hab. Pêche de sardines, cabotage. École d'hydrographie. Patrie du P. Bouguer.

CROISILLES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. N. de Bapaume; 950 hab.

CROISSANT, symbole de l'empire turc, paraît avoir appartenu de toute antiquité à la ville de Byzance. — Sélim III forma un ordre dit du *Croissant*, destiné aux chrétiens qui auraient rendu des services à l'empire; il avait pour insigne un croissant d'argent. L'amiral anglais Nelson en fut décoré le premier (1799).

CROIX-ROUSSE (LA), ville du dép. du Rhône, contiguë à Lyon, dont elle forme un des faubourgs; 17,934 hab. Elle est surtout habitée par les ouvriers.

CROMARTY, ville et port d'Écosse, ch.-lieu d'un comté de même nom, à 20 kil. N. E. d'Inverness; 3,000 hab. Construction de petits bâtiments. Position favorable au commerce. — Le comté de Cromarty est fort petit; il se compose de divers morceaux enclavés dans le comté de Ross.

CROMAZIANO (Agatopisto). *Voy.* BUONAFEDE.

CROMER, petite ville d'Angleterre (Norfolk), à 30 kil. N. de Norfolk. Bains de mer. Elle souffre beaucoup des empiétements de la mer.

CROMFORD, ville d'Angleterre (Derby), à 20 kil. N. E. de Derby: c'est là que fut établie la première *mull-jenny* (ou mécanique à filer le coton) d'Arkwright.

CROMNE, *Cromnum*, ville d'Arcadie, au S. de Mégalopolis. Les Arcadiens y battirent le roi Spartiate Archidamus, l'an 364 av. J.-C.

CROMWELL (Olivier), *protecteur* d'Angleterre, né en 1599 dans le comté de Huntingdon, d'une famille assez distinguée, entra de bonne heure dans la secte des *Puritains*, où il puisa l'esprit d'intolérance; fut député par l'université de Cambridge au *long-parlement* (1640), et s'y fit remarquer par ses déclamations contre le papisme et la royauté. Lorsque la guerre entre le roi et le parlement s'engagea, il leva à ses frais un régiment de cavalerie, et se signala par son habileté et par sa bravoure. Nommé, peu de temps après, lieutenant-général de cavalerie, il décida le succès des combats de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), qui amenèrent la ruine du parti royaliste et les infortunes de Charles I. Dès cette époque, Cromwell songea à remplir le premier rôle. Il sut se concilier l'esprit de l'armée; et comme dans le parlement il se trouvait bien des gens qui semblaient deviner son ambition et vouloir s'y opposer, il *purgea* ce corps, c'est-à-dire qu'il en chassa à main armée les membres suspects. Avec les hommes sûrs qui y restaient, il fit condamner à mort le malheureux Charles (1649), et proclamer la république. Quatre ans après, il fut reconnu chef de l'état sous le nom de *protecteur*. Depuis ce moment, Cromwell régna en souverain absolu sur l'Angleterre. Son règne fut un des plus glorieux. Il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et abaissa la marine hollandaise; au dedans il fit respecter les lois, remplit les tribunaux d'hommes intègres et éclairés, et fit fleurir le commerce. Presque toutes les puissances reconnurent son autorité et recherchèrent son alliance. Il mourut en 1658. Cromwell dut ses succès à une politique profonde et dissimulée autant qu'à son courage et à son infatigable activité. L'*Histoire de Cromwell* a été écrite par M. Villemain, Paris, 1819, 2 vol. in-8. — Son fils, Richard Cromwell, fut reconnu pour son successeur au protectorat; mais d'un caractère faible, il ne conserva l'autorité que pendant quelques mois. Il abdiqua de lui-même en 1659, à la suite de quelques troubles et à la nouvelle de l'approche de

Charles II. Jusqu'à sa mort (1712) il vécut dans une retraite absolue.

CRONENBURG, mieux KRONOBERG ou WEXIO, ville de Suède. *Voy.* WEXIO.

CRONSTADT, ville maritime de la Russie d'Europe (gouvernement de St-Pétersbourg), à 27 kil. de St-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, par 27° 29' long. E., 59° 59' lat. N.; 40,000 hab. dont 10,000 marins. Place forte; trois ports, dont deux militaires; forts, batteries, arsenaux, beau canal, bassin; immenses chantiers de construction. Cronstadt est la résidence de l'amirauté russe. — Cette ville fut fondée par Pierre-le-Grand en 1710. Placée à l'endroit où le golfe de Finlande n'offre plus qu'un passage fort étroit, elle est le boulevard et comme le port de St-Pétersbourg; elle est défendue du côté de la mer par un fort nommé Cronschlot. Cronstadt fut très endommagée par l'inondation de 1824.

CRONSTADT ou BRASSOW, ville des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. d'un district de même nom, à 137 kil. N. O. de Bukharest; 25,000 hab. Evêchés luthérien et catholique, couvents, gymnases. Tanneries, teintureries; commerce actif avec la Valachie.

CROQUANTS, nom sous lequel on désignait autrefois les gens de campagne et les *villains*. On le donne spécialement dans l'histoire aux paysans de la Guyenne qui se révoltèrent sous Henri IV et Louis XIII, et qui furent soumis en 1636 par le duc d'Epernon Bernard de La Valette.

CROSNE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. S. E. de Villeneuve-St-Georges; 400 hab. C'est là, dit-on, qu'est né Boileau-Despréaux.

CROSNE (THIROUX DE). *Voy.* THIROUX.

CROSNIÈRE, île du dép. de la Vendée, dans l'Océan, près de Noirmoutiers. Elle fut tirée de dessous les eaux en 1767 par les ingénieurs Jacob et Bureau, qui l'entourèrent de digues.

CROSSEN, ville des États prussiens (Silésie), à 47 kil. S. E. de Francfort-sur-l'Oder; 3,800 hab.

CROSTOLO, riv. du duché de Modène, naît à 22 kil. S. de Reggio et tombe dans le Pô, à l'O. et près de Guastalla. Elle avait donné son nom à un dép. du roy. d'Italie, formé d'une partie du duché de Modène, et qui avait pour ch.-l. Reggio.

CROTONE, auj. *Cortone*, ville de la Grande-Grèce, dans le Bruttium, sur la mer, près du promontoire *Lacinium* (*capo delle Colonni*). Cette ville était célèbre par la mollesse de ses mœurs. Pythagore eut la gloire de les réformer, et d'y voir ses préceptes mis en pratique. Elle a donné naissance à l'athlète Milon, à Démocède, Alcméon, etc. Crotone fut fondée par une colonie achéenne à peu près à la même époque que Rome. Elle fut ravagée par Pyrrhus, prise par Annibal, et bientôt après par les Romains qui y envoyèrent une colonie.

CROY ou CROUY (Maison DE), ancienne et illustre maison, que l'on fait descendre d'André III, roi de Hongrie (1290-1301), et qui a pris son nom du village de Croy (Seine-et-M.) qu'Henri IV érigea en duché, l'an 1598, en faveur de Charles de Croy, duc d'Aerschoot. Cette famille figure depuis 500 ans dans l'histoire : elle a fourni deux cardinaux, l'un archevêque de Tolède (1517), l'autre archevêque de Rouen de nos jours; cinq évêques, un maréchal de France, plusieurs maréchaux de l'Empire, un grand nombre de généraux, d'ambassadeurs, de ministres, et 28 chevaliers de la Toison-d'Or. La maison de Croy se divise en deux branches qui reconnaissent pour chefs les deux fils d'André III : l'aînée est dite de *Croy-Chanel*, et la cadette de *Croy-Solre*. Cette dernière s'est subdivisée en plusieurs branches, dont les principales sont : 1° les sires de Croy-et-de-Renty, éteints en 1612; 2° les marquis d'Havré, éteints en 1700; 3° les comtes de Rœux, éteints en 1585; 4° les princes de Croy et du St-Empire, éteints en 1702 en la personne de Charles-Eugène, généralissime des armées russes, mort en Livonie prisonnier de Charles XII; 5° les princes de Chimay, éteints en 1521; 6° les princes de Solre et de Mœurs, devenus branche aînée en 1767, par l'extinction des précédents; 7° les ducs d'Havré-et-de-Croy, qui ont fourni plusieurs lieutenants-généraux dans ces derniers temps et qui se sont éteints de nos jours. Parmi les membres les plus célèbres, nous citerons:

CROY-SOLRE (Emmanuel, prince de), né en 1718, maréchal de France, gouverneur-général de la Picardie, mort en 1787. Il employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortifications de Calais. Il a publié : *Mémoires sur le passage par le Nord*, etc., Paris, 1782, in-4; *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4.

CROY (Aug.-Philippe-Louis-Emmanuel, duc de), prince de l'Empire et grand d'Espagne, né en 1765, mort en 1822. Il émigra en 1790, et obtint, en échange des biens qu'il avait perdus, la seigneurie de Dülmen en Westphalie; il rentra en France en 1814 et fut nommé pair.

CROY (Guillaume DE), seigneur de Chièvres, précepteur de Charles-Quint. *Voy.* CHIÈVRES.

CROYDON, ville d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. de Londres, à 33 kil. N. E. de Guildford, sur le canal de ce nom; 12,500 hab. Eglise, hôtel-de-ville, hôpital de Whitgift; ancien palais des archevêques de Cantorbéry, où l'on a établi une fabrique d'impressions sur calicots. Papeterie, blanchisserie de coton.

CROYE ou CROYA, ville d'Albanie. *Voy.* CROIA.

CROZAT (Antoine), marquis du Châtel, riche financier, obtint en 1712 le privilége du commerce de la Louisiane et fit de grands établissements dans cette colonie. C'est pour sa fille que fut faite, par l'abbé Le François, une géographie élémentaire, connue sous le nom de *Géographie de Crozat*.

CROZAT (Joseph-Antoine), fils du précédent, amateur éclairé des arts, forma une riche collection de tableaux, dessins et pierres gravées. Il publia en 1729 un recueil de gravures représentant les tableaux de sa collection, avec une notice sur les peintres. Cette publication fut continuée après sa mort (1740) par Basan et Mariette.

CROZON, ch.-l. de cant. (Finistère), à 17 kil. S. de Brest; 840 hab.

CRUIKSHANK (Guillaume), anatomiste, né à Edimbourg en 1746, mort à Londres en 1800, fut l'élève de Guillaume Hunter. On a de lui l'*Anatomie des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, traduite en français par Petit-Radel, 1787; cet ouvrage renferme ce que l'on connait de plus exact sur le système lymphatique.

CRUNI, dite aussi *Barne* et *Dionysopolis*, auj. *Warna*, ville de la Mésie-Infér., sur le Pont-Euxin.

CRUSCA (Académie DELLA). *Voy.* ACADÉMIE.

CRUSIUS (Martin), savant helléniste, né en 1526 dans la principauté de Bamberg, mort en 1607, enseigna la morale et le grec à Tubingue, et fut un des premiers à introduire en Allemagne l'étude de la langue grecque. On lui doit une foule de publications, entre autres : *Poetarum græcorum libri duo, cum vers. lat.*, 1567; *Turco-Græciæ libri VIII*, 1584; *Annales suevici*, 1594; des commentaires sur *Démosthène*, sur *Homère*, etc.

CRUSIUS (Christian-Aug.), professeur de philosophie et de théologie à Leipsick, né en 1712, mort en 1775, disciple de Rudiger, a écrit entre autres ouvrages : *Esquisses des vérités essentielles de la raison*, Leipsick, 1745; une *Logique*, 1747, et un traité de *Philosophie morale*, 1767, qui a joui d'une grande autorité : il y donne pour base à la morale la volonté arbitraire de Dieu. Il appuyait également la certitude sur la véracité divine. Crusius fut un adversaire de Wolff.

CRUSSOL (famille DE), ancienne maison du Languedoc, portait d'abord le nom de Bastel, et prit au

XIIe siècle celui de Crussol, d'une baronnie située dans le Vivarais, près de Valence. Elle s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont : 1° les barons de Crussol, depuis ducs d'Uzès, parmi lesquels on remarque : Jacques de Crussol, duc d'Uzès, mort en 1584, maréchal de France ; il combattit d'abord parmi les Protestants, défendit Montpellier et prit Nîmes ; puis, ayant été fait prisonnier à Moncontour, il rentra dans le parti catholique et commanda l'armée royale en Languedoc ; François-Charles, comte d'Uzès, qui se distingua à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, fut gouverneur d'Oléron et de Landrecies, et mourut en 1736, etc. : 2° les marquis de Crussol et de Montausier ; 3° les marquis de Florensac ; 4° les comtes d'Amboise et d'Aubijoux, etc.

CRUSTUMÉRIE, *Crustumerium*, auj. *Marcigliano Vecchio*, ancienne ville d'Italie (Latium), à 20 kil. N. E. de Rome, sur l'Allia.

CRUZY-LE-CHATEL, ch.-l. de cant. (Yonne), à 18 kil. E. de Tonnerre ; 1,250 hab. Jolie fontaine. Deux verreries ; commerce de truffes.

CSABA, grand village de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), à 10 kil. S. de Bekes ; 20,187 hab.

CSANAD, ville de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), dans le comitat de même nom, à 10 kil. S. E. de Mako ; 6,000 hab.—Le comitat de Csanad est situé entre ceux d'Arad, Csongrad, Toronthal ; il a 42,000 hab. Ch.-l., Mako.

CSERNA, riv. de Hongrie, sort du mont Uszla en Transylvanie, et tombe dans le Danube entre Vieille-Orsova et Nouv.-Orsova : elle forme la limite de la Hongrie et de la Valachie.

CSERVENITSA ou VOROSVAGAS, village de Hongrie (Saros), à 22 kil. E. de Kaschau. C'est aux environs de là que se trouvent les seules opales véritables de l'Europe.

CSONGRAD, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), entre ceux de Pesth, Hevesch, Bekes, Csanad, Toronthal, Bacs, la Grande et la Petite-Cumanie ; 80 kil. sur 4 ; 112,000 hab. Ch.-l., Szegedin. Pays plat. Tabac, grains, fruits, légumes, melons.

CTESIAS, médecin et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide, se rendit en Perse vers 416 av. J.-C., résida 17 ans comme médecin à la cour d'Artaxerce-Mnémon, et écrivit une *Histoire de la Perse et de l'Inde*. Il ne reste de cet ouvrage que des fragments et des extraits faits par Photius ; on les trouve souvent à la suite d'Hérodote ; Larcher les a publiés à la suite de sa traduction. Ctésias s'accorde peu avec Hérodote ; il ne paraît pas mériter grande foi. La meilleure édition séparée de cet auteur est celle de Bœhr, Francfort-sur-le-Mein, 1824, in-8.

CTESIBIUS, célèbre mécanicien d'Alexandrie, a inventé la pompe aspirante et foulante qui porte son nom, un orgue hydraulique, une clepsydre ou horloge d'eau. Il florissait 130 ans av. J.-C. Il fut père de Héron l'ancien.

CTÉSIPHON, ville de la Babylonie, au N., sur le Tigre, à 4 kil. de son confluent avec le Délas, et assez près de Séleucie : elle a été bâtie par les rois parthes, dont elle fut la résidence d'hiver. Ville puissante et riche autrefois ; sa prospérité porta un coup fatal à Séleucie. Les débris de ces deux villes ont servi à bâtir Bagdad ; ce qui en reste se nomme *Al-Madaïn*, c.-à-d. *les villes*.

CTESIPHON, Athénien, fit décerner à Démosthène une couronne d'or pour prix de ses services. Eschine, jaloux, lui intenta une accusation pour ce fait, et Démosthène se chargea de le défendre : c'est à cette occasion qu'il prononça le *Pro Corona*.

CUBA, la plus grande île des Grandes-Antilles, par 76° 30'-87° 18' long. O., et 20°-23° lat. N. Elle est de forme longitudinale, a 1,150 kil. de l'E. à l'O., et 170 dans sa plus grande largeur ; 730,600 hab. en 1827. Climat chaud et sec ; fièvre jaune. L'île de Cuba appartient à l'Espagne ; elle est, avec Porto-Rico, tout ce qui reste à cette puissance de ses vastes possessions en Amérique. Elle forme une capitainerie générale, se divise en trois dép. : le dép. occidental (ch.-l. La Havane), le dép. du centre (Puerto-Principe), le dép. oriental (Santiago-de-Cuba). L'île de Cuba est hérissée de montagnes qui courent dans toute sa longueur ; le Rio-Cauto, le Rio-de-Guines ; l'Ay ou Rio-dos-Negros sont ses principales rivières. Baies et ports en grand nombre. Superbes forêts, fertilité admirable près des côtes : on y trouve en abondance toutes les productions de la zone torride, ainsi que des mines d'or, de fer, d'aimant, de cuivre, etc. Cette île a été érigée en archevêché en 1804 ; elle a une université. — L'île de Cuba fut découverte en 1492, par Colomb, et devint dès lors propriété de l'Espagne. En 1660 et en 1762 les Anglais la ravagèrent ; elle fut rendue en 1763 aux Espagnols qui la possèdent encore aujourd'hui ; mais cette possession est menacée de suivre le sort des autres colonies espagnoles.

CUBAGUA, île de la Colombie, dans la mer des Antilles, par 66° 35' long. O., 10° 42' lat. N., entre l'île de Marguerite et la côte de Cumana ; 15 kil. de tour. Elle est inculte ; on y faisait jadis la pêche des perles. C'est Colomb qui l'a découverte.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né en 1747, mort en 1821, était écuyer de Louis XVI et lui resta dévoué au milieu de ses malheurs. Il n'émigra pas et échappa aux massacres de la révolution. Il consacra ses loisirs aux sciences et aux lettres, et écrivit une *Histoire des coquillages de mer*, 1799, in-4. Il a aussi composé des poésies et des comédies, entre autres *le Charlatan*.

CUBIÈRES (Michel, chevalier de), frère du précédent, né en 1752, mort en 1820, connu aussi sous les noms de Palmézaux et de Dorat-Cubières (il prit ce dernier nom parce qu'il avait eu Dorat pour maître), écrivit de petits vers pour tous les *Almanachs* et *Etrennes lyriques* du temps, et composa une foule de pièces de théâtre et d'écrits de circonstance. Il se montra un des partisans les plus exaltés de la révolution, et prononça un *Eloge de Marat*. Il fut l'amant de Fanny de Beauharnais et coopéra aux écrits que publia cette femme d'esprit.

CUBZAC, petite ville du dép. de la Gironde, sur la rive droite de la Dordogne, à 20 kil. N. E. de Bordeaux et à 18 kil. de St-André-de-Cubzac ; 1,000 hab. On y passait la Dordogne dans un bac. On y a élevé récemment (1840) un pont suspendu qui est un des ouvrages les plus hardis de ce genre.

CUBZAC (SAINT-ANDRÉ-DE-). *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

CUCEIUM, auj. *Voukovar*, ville de la Pannonie Inférieure, sur la Save.

CUCUTA (ROSARIO-DE-), ville de la Nouvelle-Grenade. *Voy.* ROSARIO.

CUDDALORE, ville de l'Inde. *Voy.* KADDALOR.

CUDDAPA, ville de l'Inde. *Voy.* KADDAPA.

CUDWORTH (Ralph ou Rodolphe), philosophe anglais, né à Aller (Somerset) en 1617, mort en 1688, fut d'abord recteur ou ministre d'une petite paroisse, devint en 1645 professeur d'hébreu à Cambridge, et en 1654 principal du collége du Christ dans la même université. On a de lui deux ouvrages importants : *le Vrai Système intellectuel de l'Univers*, 1678, en anglais (traduit en latin par Mosheim) ; *de l'Immutabilité des idées morales*, 1731, contre Hobbes (traduit aussi par Mosheim). Il a laissé manuscrits plusieurs traités qui devaient compléter le *Système intellectuel*. Cudworth fit revivre les *idées*, ou types primitifs de Platon, et prétendit que ce philosophe avait connu les livres de Moïse ; il imagina, pour expliquer la formation des corps, des *natures plastiques*, forces aveugles qui étaient chargées d'assembler et d'organiser les parties de la matière inerte, et qui n'étaient que les instruments de l'intelligence suprême. Il faisait de ces *natures plastiques*

des êtres distincts de l'âme et du corps, et s'en servait comme d'un *médiateur* pour expliquer l'action réciproque des deux substances. — La fille de Cudworth, lady Masham, fut une femme très distinguée. Elle était l'amie de Locke, qui passa chez elle les dernières années de sa vie.

CUELLAR, ville d'Espagne (Ségovie), à 46 kil. N. de Ségovie ; 2,800 hab. Aux environs, on cultive la garance.

CUENÇA, *Valeria*, ville d'Espagne, ch.-l. d'une intendance de même nom, à 124 kil. S. E. de Madrid ; 9,000 hab. Évêché. Rues tortueuses; quelques beaux édifices. Beaucoup de miel et de cire. Patrie de Molina. — Cuença appartint longtemps aux Maures ; elle fut apportée en dot par Zayde au roi de Castille, Alphonse VI (1072). Perdue ensuite par ce prince, elle fut reprise par Alphonse IX au XIIe siècle, et depuis ce temps elle a toujours appartenu aux rois chrétiens. — L'intendance de Cuença, formée de la partie orient. de la Nouv.-Castille, se trouve entre Valladolid, Burgos, Soria, Guadalaxara, Tolède, Avila ; 160 kil. du N. au S. et 140 de l'E. à l'O. ; 326,000 hab. Beaucoup de mont., plaines au S. O. ; climat froid ; la plus grande partie du pays est en vaine pâture.

CUENÇA, ville de l'Amérique du S., dans la république de l'Équateur. Ch.-l. de la prov. de Cuença et du dép. d'Asuay, par 80° 34' long. O., 2° 53' lat. S. ; 20,000 hab. Évêché, couvent des Jésuites, collége et séminaire. Assez belle ville. Raffineries de sucre ; commerce de grains, etc. ; fromage et confitures estimées. Cuença est située à 2,550 mètres au-dessus du niveau de la mer.

CUERS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. E. de Toulon ; 5,600 hab. Vins, câpres, huile d'olive, figues.

CUEVAS-DE-BAZA, ville d'Espagne (Grenade), à 7 kil. N. O. de Véra ; 6,000 hab.

CUFA. *Voy.* KOUFA.

CUGLIERI, ville de Sardaigne (Bosa), à 17 kil. S. E. de Bosa ; 3,400 hab. Huile.

CUICULUM, ville de l'Afrique ancienne (Numidie), auj. DJIMMILAH.

CUISEAUX, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 19 kil. S. E. de Louhans ; 1,700 hab.

CUISERY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 8 kil. E. de Tournus ; 1,650 hab.

CUIVRE (île DE), île de la Russie d'Asie, dans la mer de Behring, à 60 kil. N. E. de l'île de Behring ; 65 kil. sur 25. Elle est déserte.

CUIVRE (riv. DE). *Voy.* MINE-DE-CUIVRE.

CUJAS (Jacques), le plus fameux jurisconsulte du XVIe siècle, né à Toulouse en 1520 ou en 1522, mort à Bourges en 1590. Méconnu dans sa ville natale, Cujas la quitta pour toujours. Il enseigna avec une réputation extraordinaire, à Cahors, à Bourges et à Valence, le droit ancien et moderne, civil et canonique. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'attira à Turin, et lui donna les plus grandes marques de son estime. Il revint ensuite se fixer à Bourges, où il eut un nombre prodigieux d'écoliers ; il ne se contentait pas de les instruire, mais il les assistait souvent de sa propre bourse. Aucun jurisconsulte n'a pénétré plus avant dans la connaissance et l'explication des lois romaines, et aucun n'a écrit la langue latine avec plus de pureté. Cujas a été longtemps l'oracle des jurisconsultes. Ses *Œuvres* qui consistent principalement en *Commentaires sur le Corpus juris*, ont été souv. réimprimées ; la meill. édit. est celle de Venise, 1758, 10 vol. in-fol.

CUJAVIE, *Kujawia* en polonais, région de la Grande-Pologne, comprenait ce qui depuis forma le palatinat de Brzesc, celui d'Inovroclav et le pays de Dobrzin. Elle fit d'abord partie de la vaste principauté de Mazovie, érigée vers 1206 en faveur de Conrad, fils de Casimir II ; mais elle en fut détachée ensuite et forma un duché particulier, dont les limites varièrent. Vers 1377, Louis I, roi de Pologne et de Hongrie, en investit le duc d'Oppeln Uladislas. Réunie plus tard au duché de Mazovie, elle revint finalement à la couronne de Pologne en 1526. On donne encore aujourd'hui le nom d'évêque de Cujavie à l'évêque de Wladislaw, parce que, primitivement, le siége de cet évêché fut à Krouswica en Cujavie.

CULARO, dit aussi *Gratianopolis*, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. GRENOBLE.

CULENBORG, ville de Belgique (Gueldre), à 40 kil. E. d'Arnheim ; 3,800 hab. Murailles et larges fossés. Jadis manuf. d'armes (auj. à Liége).

CULIACAN, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), sur le Culiacan, qui tombe dans le golfe de Californie, à 175 kil. S. E. de Cinaloa ; 10,000 hab.

CULLEN, ville d'Écosse (Banff), à 28 kil. N. O. de Banff ; 1,600 hab. Lin, toiles damassées. On songe à la transférer un peu plus au N. sur la côte, et l'on a commencé à creuser un port sur ce point.

CULLEN (William), médecin, né en Ecosse en 1712, mort en 1790, professa avec la plus grande distinction la médecine et la chimie à Glascow, puis à Edimbourg ; attaqua la doctrine médicale de Boërhaave, qui régnait alors, et y substitua une doctrine nouvelle dans laquelle il attribuait le principal rôle au système nerveux, que son prédécesseur avait trop négligé. Il rendit aussi de grands services à la physiologie et surtout à la nosologie, dans laquelle il introduisit une classification méthodique. Ses ouvrages principaux sont : *Physiology*, traduite en français par Bosquillon, 1785, in-8 ; *Practice of physic*, traduite par le même, 1787 ; *Synopsis nosologiæ methodicæ* ; *A treatise of the materia medica*, traduit par Bosquillon, 1789.

CULLERA, *Sucro*, ville d'Espagne (Valence), à 36 kil. S. E. de Valence ; 5,000 hab. Vieux château.

CULLODEN-MOOR, bruyère d'Écosse (Inverness). Il s'y livra en 1746 une célèbre bataille où les Jacobites furent défaits par le duc de Cumberland. Leur parti ne s'est jamais relevé de ce désastre.

CULLU, ou COLLOPS, auj. *Collo*, ville d'Afrique (Mauritanie Sitifine), sur la mer, à l'E. du fleuve Ampsagas, à l'O. du promontoire *Tretum*. C'est là que Bocchus livra Jugurtha aux Romains.

CULM, en polonais *Chelmno*, ville des États prussiens (Prusse), à 53 kil. S. O. de Marienwerder ; 5,300 hab. Évêché ; séminaire, école de cadets. Vandamme y fut battu et pris par les alliés, 1813.

CULMBACH, ville de Bavière (Haut-Mein), à 24 kil. N. O. de Bayreuth ; 3,700 hab. Aux environs, houille ; moulin à poudre, etc. — Incendiée par les Hussites (1430).

CULMBACH (principauté de), dite aussi principauté de Bayreuth. *Voy.* BAYREUTH.

CULMSEE, ville des États prussiens, dans la Prusse propre, à 20 kil. N. de Thorn, sur un lac du même nom ; 600 hab.

CUMANA, ville de la république de Vénézuela, ch.-l. de la prov. de Cumana et du dép. de Maturin, par 66° 30' long. O., 10° 27 lat. N., à l'embouchure du Manzanarès dans le golfe de Curiaco ; 10,000 hab. Climat sain, mais très chaud. Ville forte et commerçante ; baie magnifique. Cumana est exposée à de fréquents tremblements de terre.

CUMANIE (GRANDE-), *Nagy-Kunzag* en madgyar, district particulier de Hongrie, dans le cercle en-deçà de la Theiss, entre les comitats d'Hevesch, Szaboltsch, Bekes ; 1,086 kil. carr. ; 60,500 hab. en 1825. Ch.-lieu, Kardzag-Uj-Szallas.

CUMANIE (PETITE-), *Kis-Kunzag* en madgyar, district particulier de Hongrie, dans le cercle en-deçà du Danube, est composée de 5 parties distinctes, dont quatre entre les comitats de Bacs, Csongrad, Hevesch et Pesth, et une enclavée dans le dernier ; 2,200 kil. carr. ; 80,000 hab. Ch.-l., Felegyhaza.—

La Grande et la Petite-Cumanie prennent leur nom d'un corps de Cumans ou Polovtzes, peuple de Russie, dont une partie était venue s'établir en Hongrie dans les XIIe et XIIIe siècles. Les rois de Hongrie leur concédèrent des terres en récompense des services qu'ils leur rendaient dans la guerre et pour prix de leur conversion au christianisme.

CUMANS, dits aussi *Comans*, *Uzes* et *Polovtzes*, peuple de la Sarmatie européenne, était probablement une tribu des Alains et tirait son nom du Cuma ou Kouma, fleuve qui se jette dans la mer Caspienne. (*Voy.* KOUMA.) En 888, on voit les Cumans établis entre le Volga et l'Oural, dans le pays dont ils avaient chassé les Petchenègues. Au XIe siècle, ils se répandirent entre le Dniepr, le Tanaïs, le Volga et l'Iaïk. Au XIIIe, la plus grande partie d'entre eux passa en Hongrie, où ils s'établirent dans le pays appelé aujourd'hui de leur nom *Cumanie*. (*Voy.* l'art. ci-dessus.)

CUMBERLAND, *Cumbria*, comté d'Angleterre, dans l'angle N. O., sur la mer d'Irlande, et limitrophe de l'Ecosse : 115 kil. sur 65; 170,000 hab. Ch.-l., Carlisle. Sol très varié, sites pittoresques en grand nombre; montagnes (de 300 à 1,000 mètres); vallées; riv. et ruisseaux; climat sain, mais humide; grains, etc. Mines de plomb, de houille, carrières de pierres à chaux ; très peu d'industrie. Au nord du comté s'étend l'ancien mur élevé par Adrien. Le pays tire son nom des Cimbres (*Cumbri* ou *Cimbri*), ses anciens habitants. — Le nom de Cumberland est très commun aux États-Unis et dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord ; ainsi il est porté : 1° par plusieurs comtés des États-Unis. On trouve aussi un comté de Cumberland dans la Nouvelle-Galles du Sud (ch.-l., Sydney); — 2° par une rivière des États-Unis qui arrose les états de Kentucky et de Tennessee, passe par Nashville, et se jette dans le Missisipi après un cours de 400 kil.; — 3° par une chaîne de montagnes qui sort de la branche occidentale des monts Alleghany et s'étend de 35° à 37° lat. N. Elle forme au N. E. la limite entre l'état de Kentucky et la Virginie; au S. O. elle couvre le centre de l'état de Tennessee ; — 4° par une ville qui est la capit. du comté d'Alleghany, dans le Maryland, au confluent du Potomac et du Will's Creek, à 200 kil. N. O. de Baltimore ;—5° par une île de la Géorgie, dans l'Océan Atlantique, par 30° 43' lat. N., 83° 55 long. O.; — 6° par une région de la Nouvelle-Bretagne, à l'O. du détroit de Davis, au N. E. de la mer d'Hudson, au N. des détroits de Cumberland et d'Hudson ; etc.

CUMBERLAND (Richard), moraliste, né à Londres en 1632, mort en 1718, fut longtemps ministre d'une petite paroisse, et fut nommé en 1691 à l'évêché de Peterborough sans l'avoir sollicité. Il publia en 1672, sous le titre *De legibus Naturæ*, un traité philosophique où il établit, contre Hobbes, qu'il y a une morale naturelle, indépendante des conventions des hommes. Cet estimable ouvrage a été traduit en français par Barbeyrac, 1744. Cumberland était aussi un érudit; il a donné un *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1686; une traduction des fragments de *Sanchoniathon*, 1720.—Un de ses descendants, nommé aussi Richard Cumberland, né en 1732, mort en 1811, s'est fait connaître comme littérateur, et a donné plusieurs pièces (*le Conte d'Été*, 1765 ; *les Frères*; *l'Américain*, 1769) qui eurent du succès.

CUMBERLAND (George CLIFFORD, comte de), favori d'Élisabeth. *Voy.* CLIFFORD.

CUMBERLAND (Guill.-Auguste, duc de), général anglais, fils du roi George II, né en 1721, mort en 1765, battit à Culloden (1746) le prétendant Charles-Édouard qui n'était plus qu'à deux journées de Londres, et ruina par cette victoire toutes ses espérances. Il fut moins heureux contre les Français; il fut battu à Lawfeld, à Hastenbeck, et se vit forcé de conclure la convention de Kloster-Seven (1757).

CUMBERLAND (Ernest-Auguste, duc de), est auj. le roi de Hanovre.

CUME ou CYME, ville de l'Asie-Mineure (Éolie), entre les embouchures du Caïque et de l'Hermus, sur le petit golfe de Cumes (auj. *golfe de Sandarli*).

CUME ou CUMES, *Cuma* ou *Cumæ*, ville d'Italie (Campanie), au N. de Naples, fondée vers 1300 av. J.-C., par deux colonies, l'une de la Cume d'Éolie, l'autre de Chalcis, est célèbre pour avoir été le séjour d'une sibylle, qui conduisit, dit la fable, Énée aux Enfers. C'est aux environs de Cumes que les poëtes placent les champs Phlégréens, où les géants osèrent soutenir le combat contre les dieux de l'Olympe. Cumes eut pour colonies Neapolis (Naples) et Zancle ou Messine en Sicile. Elle fut prise par les Campaniens, à qui les Romains l'enlevèrent bientôt.

CUMIANA, ville des États sardes (Turin), à 13 kil. N. de Pignerol; 4,500 hab.

CUMIN (île du), île dépendante de celle de Malte, dont elle n'est éloignée que de 3 kil.; elle a 1 kil. sur 4. A l'O. est l'îlot de Cuminetto, qui est encore plus petit.

CUNAXA, village de la Mésopotamie mérid., près de l'Euphrate, à 130 kil. N. O. de Babylone, est célèbre par la bataille qui s'y donna entre Artaxerce II et Cyrus-le-Jeune, son frère; celui-ci y périt, tandis que 13,000 Grecs commandés par le Lacédémonien Cléarque remportaient pour lui la victoire (l'an 401 avant J.-C.)

CUNDINAMARCA, un des 5 départements de la république de la Nouvelle-Grenade; ch.-l., Santa-Fé-de-Bogota. Il se divise en 4 provinces : Bogota, Antioquia, Mariquita, Neyba; 371,000 hab.

CUNÉGONDE (sainte), impératrice, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, épouse de Henri, duc de Bavière et successeur de l'empereur Othon III, consacra les jours de sa puissance à fonder des monastères, des évêchés et des églises. Après la mort de son époux (1024), elle se retira dans un couvent près de Cassel, et y mourut en 1040. On célèbre sa fête le 3 mars.

CUNERSDORF, village des États prussiens (Brandebourg), près de Francfort-sur-l'Oder, à 60 kil. O. de Berlin. Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, y fut battu en 1759 par les Russes et les Autrichiens.

CUNEUS, c.-à-d. *le coin*, *l'angle*, région méridionale de la Lusitanie, au S. O., entre l'*Anas* (Guadiana) et le promontoire *Sacrum* (cap Saint-Vincent), est auj. l'ALGARVE.

CUNHA (TRISTAN DA). *Voy.* ACUNHA.

CUNIBERT, dit *le Pieux*, roi des Lombards, fut d'abord associé à son père Pertharite en 678; il lui succéda vers l'an 687, et fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia. Mais bientôt après, rappelé par les vœux de ses sujets, il chassa Alachis et reprit possession de ses états. Il régna en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 700.

CUNLHAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. d'Ambert; 3,000 hab.

CUPAR, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Fife, à 42 kil. N. E. d'Edimbourg ; 6,500 hab.

CUPAR-ANGUS, ville d'Écosse, sur le Tay, partie dans le comté de Perth, partie dans celui d'Angus ou de Forfar, à 22 kil. N. E. de Perth; 2,600 hab. Restes d'un camp romain et d'une abbaye fondée en 1163.

CUPIDON, dieu de l'amour, fils de Mars et de Vénus. On le représentait sous la figure d'un enfant nu et aveugle ou les yeux couverts d'un bandeau, l'air malin, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches; on lui donnait des ailes, pour marquer l'inconstance de l'amour. Il fut l'amant de Psyché.

CUQ-TOULZA, ch.-l. de cant. (Tarn), à 20 kil. O. de Castres ; 1,000 hab.

CURAÇAO, une des îles Antilles, par 70° 50' long. O., 12° lat. N. : 85 kil. sur 20 ; 13,000 hab. (dont 3,000 blancs). Lieux principaux : Willemstadt et Curaçao. Au N., rochers arides et escarpés ; quelques plaines fertiles ; on y cultive le maïs, la muscade et la canne à sucre ; on y fait la liqueur connue sous le nom de *curaçao*. Plusieurs baies ; pas de rivières. L'île de Curaçao forme avec les îles environnantes (Aruba ou Oruba, qui renferme une mine d'or, Bonaïre et Aves), un gouvernement qui porte le nom de gouvernement de Curaçao. Elle appartient aux Hollandais ; elle leur fut enlevée par les Anglais en 1798 et 1806, mais ceux-ci la rendirent en 1814.

CURES, auj. *Correse*, ville d'Italie, dans le pays des Sabins, à 10 kil. N. E. de Rome, ch.-l. d'un état sabin, le plus redoutable de ceux qui firent la guerre à Romulus, mais qui bientôt s'absorba dans Rome (742-737). Les habitants de Cures étaient appelés *Quirites* ; après leur translation à Rome les Romains prirent eux-mêmes ce nom.

CURÈTES, êtres mythologiques qui, avec les Corybantes, gardèrent Jupiter en nourrice dans une grotte de l'île de Crète, en formant autour de son berceau des danses armées et des chœurs bruyants, pour qu'on ne pût entendre ses cris. On en fait vulgairement les ministres de la religion sous les princes Titans. Quelques savants prétendent que les Curètes étaient un peuple particulier, qu'ils vinrent en Phocide et en Thessalie à la suite de Deucalion, qu'ils se répandirent en Eubée, dans le Péloponèse et la Crète, enfin qu'ils donnèrent naissance aux Doriens.

CURIA, ville de la Rhétie, auj. *Coire*.— Beaucoup d'autres villes, mais peu importantes, portaient ce nom chez les anciens.

CURIA-MURIA, île de l'Arabie, dans le golfe d'Omar, par 52° 40' long. E., 17° 45' lat. N., au S. d'une baie assez grande qui porte le même nom.

CURIACES. *Voy.* HORACES.

CURIE, *curia*, une des divisions du peuple romain, était une fraction de la tribu. Chaque tribu se divisait en dix curies. Chaque curie avait à sa tête un prêtre qui présidait aux sacrifices sous le nom de *curion*. Il y avait en outre un grand-curion, auquel tous les chefs des curies particulières étaient subordonnés, et qui était élu par toutes les curies réunies. On ne convoquait guère les curies que pour l'élection du grand-curion, pour les adoptions, la ratification de quelque testament, etc. On y votait à la majorité des voix individuelles, tandis que, dans les assemblées par centuries, on comptait par centuries; cette seconde manière de voter offrant plus d'avantage à la noblesse, c'était par elle que tout se décidait.— On nommait aussi *curies* les édifices où se tenaient les assemblées soit civiles soit religieuses, et particulièrement le lieu des réunions du sénat.

CURIN, ville de l'Afrique septentr. *Voy.* CYRÈNE.

CURION, dignité romaine. *Voy.* CURIE.

CURION (C. Scribonius), tribun du peuple, suivit d'abord le parti de Pompée; mais s'étant laissé gagner par César, il se mit à la tête d'une armée qui lui était dévouée, chassa Caton de Sicile et porta la guerre en Afrique ; mais il fut battu par un lieutenant de Juba et périt dans le combat. C'était un homme débauché et perdu de dettes.

CURIOSOLITES ou **CURIOSOPITÆ**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), à l'O. des *Osismii*, habitait la moitié orient. du dép. des Côtes-du-Nord, et la partie maritime de celui d'Ille-et-Vilaine.

CURISCHE-HAFF, c.-à-d. *havre de Courlande*, lagune des États prussiens (Prusse orientale), au N. E. de Kœnigsberg, est unie à la mer Baltique par le détroit de Tief, et séparée de cette mer par la *Curische-Nehrung*, péninsule sablonneuse de 88 kil. de long entre le Curische-Haff et la côte.

CURIUS DENTATUS (Manius), illustre Romain, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens; battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 275 av. J.-C., et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il distribua les terres conquises aux citoyens pauvres ; il en donna quatre arpents à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui. Curius Dentatus est célèbre par sa frugalité et son désintéressement. Les ambassadeurs des Samnites étant venus le trouver dans sa modeste retraite et lui offrant de l'or pour le séduire, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

CURMILIACA, ville de la Gaule (Belgique 2e), auj. CORMEILLES.

CUROPALATE (de *cura palatii*, soin du palais), dignité de la cour de Constantinople, était purement honorifique. Ce titre était le premier après celui de césar et de nobilissime. Il était porté d'ordinaire par les proches parents de l'empereur.

CURRAH, ville de l'Inde. *Voy.* KORRAH.

CURRAN (J.-Philpot), avocat irlandais, né près de Cork en 1750, mort en 1817, acquit par son talent et son patriotisme une grande réputation ; fut nommé en 1784 membre de la Chambre des communes irlandaise, et devint sous la vice-royauté du duc de Bedford greffier de la chancellerie (*master of rolls*). On a publié en 1805 un recueil de ses discours, 1 vol. in-8.

CURRIE (Jacq.), médecin écossais, né en 1756, mort en 1805, a constaté par des expériences exactes l'utilité de l'eau froide dans les maladies. On lui doit, entre autres ouvrages, *Résultats des effets médicinaux produits par l'eau froide*, Liverpool, 1797.

CURRITUCK, comté des États-Unis (Caroline du Nord), au N. E., sur l'Océan, a pour ch.-l. une ville du même nom et compte 10,000 hab. — Une île située dans l'Atlantique en face de ce comté porte aussi le nom de Currituck.

CURSOLAIRES (îles), *Echinades insulæ*, îles de la Grèce, dans le golfe de Patras ; elles sont presque désertes.

CURTIUS (M.), jeune Romain qui se dévoua aux dieux infernaux pour sa patrie. Un large gouffre s'étant ouvert au milieu du Forum, et l'oracle ayant déclaré qu'il ne se refermerait que lorsque Rome y aurait jeté ce qu'elle avait de plus précieux, Curtius, déjà célèbre par ses exploits, se précipita tout armé dans l'abîme, et le gouffre, dit-on, se ferma aussitôt (360 av. J.-C.).

CURTIUS (Quintus). *Voy.* QUINTE-CURCE.

CURZAY, bourg du dép. de la Vienne, à 21 kil. S. O. de Poitiers. Fontaines curieuses.

CURZOLA, *Corcyra Nigra*, île des États autrichiens, dans l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 2 kil. de la presqu'île de Sabioncella : 44 kil. sur 9; 6,000 hab. Forêts ; chantiers de construction. Un peu de culture (vin, grain, huile).—Elle a pour ch.-l. une petite ville de même nom située sur la côte E. ; 1,500 hab ; c'est un évêché.

CUSA (NICOLAS de) ou **CUSANUS**. *Voy.* NICOLAS.

CUSCO, ville de l'Amérique mérid. *Voy.* CUZCO.

CUSSET, ch.-l. de cant. (Allier), à 18 kil. S. O. de La Palisse ; 4,200 hab.

CUSTINES (Adam-Philippe, comte de), lieutenant-général des armées françaises, né à Metz en 1740, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, dans celle de l'Indépendance en Amérique, et fut nommé, à son retour en France, maréchal-de-camp et gouverneur de Toulon. En 1789 il fut élu député aux états-généraux par la noblesse de Lorraine, et figura constamment dans les rangs de l'opposition. En 1792 il fut mis à la tête de l'armée du Rhin,

et s'empara de Spire, Worms, Mayence et Francfort; mais il fut ensuite repoussé par les Prussiens et obligé d'abandonner les deux dernières places. Il fut alors envoyé à l'armée du Nord ; mais il ne fit qu'y paraître. Accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait dû pour défendre Mayence, il fut appelé à Paris, condamné par la Convention, et conduit au supplice le 28 août 1793. Custines était un bon officier, mais un général très médiocre. On lui a aussi reproché son intempérance et une excessive sévérité à l'égard du soldat.

CUSTRIN ou KUSTRIN, ville des États prussiens (Brandebourg), à 36 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder et la Wartha, au milieu de marais ; 4,700 hab. Place très forte. Jadis ch.-l. de la Nouvelle-Marche de Brandebourg. Custrin fut détruite par les Russes en 1758, mais depuis elle a été rebâtie plus régulièrement. Les Français l'ont occupée de 1806 à 1814.

CUSUS, fleuve de Germanie, chez les Quades, auj. le WAAG.

CUTHÉENS. *Voy.* KUTHÉENS.

CUTTAK, ville de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

CUVELIER DE TRYE (J.-Guill.-Aug.), auteur dramatique, que l'on a surnommé *le Crébillon du mélodrame*, né en 1766 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1824, suivit d'abord la carrière militaire, puis se consacra au théâtre et donna, de 1793 à 1824, un nombre prodigieux de mélodrames, drames, pantomimes, etc., dont plusieurs eurent un grand succès. Le nombre des pièces de ce fécond dramaturge ne s'élève pas à moins de 110.

CUVIER (George), célèbre naturaliste, qu'on a nommé *l'Aristote du* XIX*e siècle*, né en 1769 à Montbéliard, d'une famille protestante, mort à Paris en 1832. Après avoir étudié au collège de Montbéliard et à l'Académie Caroline de Stuttgard, où il acquit la connaissance de la langue et de la littérature allemandes, il fut chargé d'une éducation particulière en Normandie. Il resta six ans dans cette position, et commença dès lors à se livrer à l'étude de l'histoire naturelle. Ses talents ayant été appréciés par Tessier, savant agronome, qui eut occasion de le voir dans sa retraite, il fut appelé à Paris en 1795, et s'y fit bientôt une grande réputation, soit par ses cours, soit par ses écrits. Il fut nommé successivement professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales, suppléant de la chaire d'anatomie comparée au Muséum, professeur au collége de France, membre de l'Institut, puis secrétaire perpétuel de la section des sciences. Plus tard, il devint inspecteur des études, conseiller et chancelier de l'université (1808), et remplit plusieurs fois les fonctions de grand-maître. Il usa de son pouvoir pour introduire partout d'importantes améliorations, et favorisa surtout l'enseignement de l'histoire et des sciences. Cuvier fut en outre appelé à jouer un rôle politique. Nommé en 1813 maître des requêtes, il devint à la restauration conseiller d'état (1814), puis président du comité de l'intérieur, et enfin pair de France (1831). Il se signala aussi dans cette nouvelle carrière par une haute capacité, mais on lui reproche de s'être montré trop complaisant pour le gouvernement de Charles X, et de s'être chargé de soutenir à la tribune les lois les plus impopulaires. Considéré comme naturaliste, Cuvier a rendu d'immenses services. Il a donné à la zoologie une classification naturelle qui lui manquait encore ; il a fait faire à l'anatomie comparée un pas immense, en reconnaissant qu'il existe entre tous les organes d'un même animal une correspondance et une subordination telles que de la connaissance d'un seul organe on peut déduire celle de tous les autres : c'est ce qu'il appelait *loi de corrélation des formes*. A la faveur de cette loi, il a créé pour ainsi dire un monde nouveau : ayant établi par de nombreuses observations qu'il a dû exister à la surface du globe des espèces d'animaux et de végétaux qui ont disparu aujourd'hui, il est parvenu à reconstruire ces êtres dont il reste à peine quelques débris informes et à les classer méthodiquement. Enfin il a donné à la géologie de nouvelles bases, fournissant les moyens de déterminer l'ancienneté des couches terrestres par la nature des débris qu'elles renferment. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'anatomie comparée*, 5 vol. in-8, 1800-1805, ouvrage capital, qui obtint en 1810 un des prix décennaux ; *le Règne animal distribué d'après son organisation*, 4 vol. in-8, 1816, plusieurs fois imprimé ; *Recherches sur les ossements fossiles*, précédées d'un *Discours sur les révolutions du globe*, 5 vol. in-8, 1821-24, plusieurs fois réimprimées ; *Histoire naturelle des poissons*, 2 vol. in-8, 1828 (continuée par M. Valenciennes). On a en outre de lui un *Rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789 *jusqu'en* 1808 ; un *Recueil d'éloges historiques lus à l'Institut*, ainsi qu'une foule de mémoires donnés aux sociétés savantes, aux journaux scientifiques, et d'articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, dans la *Biographie universelle*, etc. Cuvier est bien supérieur à Buffon comme savant, mais il lui est inférieur comme écrivain.

CUVIER (Frédéric), frère du précédent, né vers 1770, mort à Strasbourg en 1838, a publié différents ouvrages sur les mammifères, et un grand nombre d'excellents articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, les *Annales du Muséum* et les *Annales d'histoire naturelle*. On cite avec éloge ses recherches sur l'instinct et l'intelligence des animaux. A l'époque de sa mort, il était inspecteur-général des études, directeur en chef de la Ménagerie du Roi, et membre de l'Académie des Sciences, où son éloge a été prononcé par M. Flourens (1840).

CUXHAVEN, village de la république de Hambourg, à 90 kil. N. O. de Hambourg, à l'embouchure de l'Elbe ; 800 hab. Port sûr ; phare. Bains de mer, pêche. Grand mouvement de bateaux à vapeur.

CUYABA, ville du Brésil (Mato-Grosso), sur la Cuyaba, à 280 kil. E. de Villabella ; 20,000 hab. Titre d'un évêché *in partibus*. Aux environs, riches mines d'or.

CUYAHOGA, riv. des États-Unis (Ohio), tombe dans le lac Érié à Cleveland. Cours, 150 kil.

CUYO, région de la confédération du Rio-de-la-Plata, forme presque entièrement auj. l'état de Mendoza ; Mendoza en était le ch.-l. *Voy.* MENDOZA.

CUZCO, ville de la république du Pérou, jadis capit. de toute la monarchie péruvienne, et auj. ch.-l. du départ. de Cuzco, à 660 kil. E. de Lima, par 14° long. O., 73° lat. S. ; 47,000 hab. Évêché, université, 3 colléges. Commerce en étoffes, broderies, etc. Les Péruviens regardaient Cuzco comme une ville sacrée. On y admirait un magnifique temple du Soleil, l'un des plus vastes et des plus riches qui aient jamais existé. Sur son emplacement s'est élevé le couvent des Dominicains. Le palais des Incas, la citadelle qui avait 3 murailles, la demeure des Vierges du Soleil, étaient aussi des monuments remarquables. Dans les faubourgs de Cuzco habitaient les députés de tous les peuples soumis aux Incas ; les quartiers qu'occupait chaque tribu étaient disposés par rapport au centre de la ville comme les provinces de l'empire l'étaient elles-mêmes par rapport à la capitale. De Cuzco partaient deux célèbres chaussées de plus de 2,000 kil. de long, qui conduisaient toutes deux à Quito, l'une par les mont., l'autre par le plat pays. — Le dép. actuel de Cuzco, situé à l'E. et au S. de celui d'Ayacucho, et sur les confins du Brésil, a pour villes principales (outre Cuzco) Abancay, Tinta, Urubamba.

CYANÉES ou SYMPLÉGADES (îles), *Cyaneæ insulæ*, écueils placés à l'entrée du détroit de Constantinople, étaient fameux chez les anciens. Les

poëtes disent qu'ils s'écartaient, puis se rapprochaient pour arrêter ou briser les vaisseaux. Ils perdirent cette propriété lorsque le navire Argo les eut franchis.

CYAXARE, roi des Mèdes et des Perses (615-595 av. J.-C.), fils et successeur de Phraorte, repoussa les Scythes qui avaient envahi ses états, fit la guerre aux Assyriens, détruisit Ninive, battit Alyatte, roi de Lydie, et poussa ses conquêtes au-delà du fleuve Halys. Il eut pour successeur Astyage.

CYAXARE II, fils et successeur d'Astyage, régna, selon Xénophon, de 560 à 536; il confia le commandement de ses armées à Cyrus, son neveu, qui fit pour lui de grandes conquêtes, et qui lui succéda.

CYBÈLE, déesse de la terre, était fille du Ciel, et femme de Saturne, dont elle eut Jupiter, Junon, Neptune et les principaux dieux. On la nomme aussi Déméter, Ops, Vesta, Rhée, Tellus, la Bonne Déesse. Elle aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna : pour se venger, elle lui inspira un accès de frénésie dans lequel il se mutila. Elle était surtout adorée en Phrygie et en Crète; son culte ne s'introduisit chez les Romains que vers le temps d'Annibal. A cette époque, on apporta sa statue de Pessinonte à Rome. Elle avait pour prêtres les Cabires, les Curètes, les Corybantes, les Dactyles, les Galles; ils célébraient ses fêtes et ses mystères par mille contorsions et en faisant un grand bruit avec des cymbales et des instruments de toute espèce. On représente cette déesse comme une femme robuste et enceinte, les mamelles pleines de lait, la tête couronnée de tours, vêtue d'habillements verts et bigarrés, et traînée par des lions.

CYBO (Arano ou Aaron), Génois, originaire de Grèce, né en 1377, à l'île de Rhodes, descendait de Lambert Cybo qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraia et de Gorgone, et qui établit en 999 le siége de sa famille à Gênes, où elle a joui depuis ce temps des plus grands honneurs. Cybo partagea le gouvernement de la république avec Thomas Frégoso, et fut ensuite fait vice-roi de Naples par René d'Anjou, auquel il avait rendu des services importants. En 1442 il défendit avec le plus grand courage la ville de Naples contre Alphonse d'Aragon; il fut obligé de se rendre, mais il conserva sa vice-royauté à la prière même du vainqueur. En 1444 le pape Calixte III l'appela à Rome, et le mit à la tête de toutes ses affaires. Après la mort du pontife, Arano revint dans le royaume de Naples. Il mourut à Capoue en 1457, laissant un fils qui fut pape sous le nom d'*Innocent VIII*.

CYBO (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, fils de François comte de Ferentillo, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent-le-Magnifique, fut comblé des faveurs de ses oncles Léon X et Clément VII. Lorsque ce dernier pontife fut enfermé au château Saint-Ange par le connétable de Bourbon, alors au service de Charles-Quint, Cybo parvint à maintenir l'obéissance dans les villes des légations, et à rendre la liberté à Clément VII. Après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, il refusa la souveraineté qu'on lui offrait. Il mourut à Rome en 1550, à l'âge de 59 ans.

CYBO MALASPINA (Albéric I), de la famille des précédents, né à Gênes en 1527, mort en 1623, s'attacha à la maison d'Autriche, devint chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, fut créé en 1568 prince de l'Empire et de Massa, en 1569 duc d'Aiello, et en 1609 baron de Padula. — Son petit-fils, Albéric II, vit sa principauté de Massa changée en duché de l'Empire (1660).

CYCLADES, nom que les anciens ont donné à un groupe considérable d'îles de l'Archipel, disposées en cercle (*cyclos* en grec signifie cercle). Elles sont voisines des côtes de la Grèce, et situées à l'O. des Sporades (*Voy.* ce mot). Les principales Cyclades étaient : Naxos, Andros, Délos, Paros, Céos, Mélos, et Astypalée (*Voy.* ces noms)

CYCLADES (GRANDES-), îles du Grand-Océan équinoxial. *Voy.* QUIROS (archipel de).

CYCLIQUES (poëtes), du mot grec *cyclos*, cercle. On a donné ce nom à des poëtes grecs, dont les ouvrages embrassent pour ainsi dire dans un cercle l'histoire de tous les faits qui se rapportent à Troie. Ils parurent un siècle environ après Homère, et entreprirent de compléter son épopée en célébrant tous les événements qui précédèrent ou suivirent l'*Iliade*. Parmi eux il faut distinguer les poëtes dont les œuvres ont été réunies par les grammairiens d'Alexandrie sous le nom de *Cycle épique*, comme les plus classiques : ce sont, après Homère et Hésiode, Pisandre de Camiros et Panyasis de Samos (tous deux auteurs d'une *Héracléide*), et Antimaque, auteur d'une *Thébaïde*. Les autres poëtes cycliques les plus célèbres sont : Stasinus de Cypre, Hégésias de Salamine, Leschès de Lesbos, Stésichore d'Himère et Chœrilus de Samos. Les fragments qui nous sont parvenus de ces poëtes ont été imprimés à la suite de l'*Homère* de Wolff, Leipsick, 1817, et commentés par Müller, Leipsick, 1829, in-8. A ces poëtes on pourrait ajouter Coluthus, Tryphiodore et Quintus de Smyrne, poëtes d'Alexandrie qui essayèrent, mais avec peu de succès, d'exploiter encore la mine féconde de l'histoire de Troie.

CYCLOPES, Géants, fils du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils habitaient la Sicile ou Lemnos, et travaillaient comme forgerons, sous les ordres de Vulcain, à forger la foudre pour Jupiter. On en nomme 4 principaux : Argès, Brontès, Steropès et Polyphème. Ils furent tous percés de flèches par Apollon qui vengea ainsi la mort d'Esculape, son fils, tué par la foudre. On regarde les Cyclopes comme les premiers habitants de la Sicile, et on les confond quelquefois avec les Pélasges. On leur attribue des constructions dites *cyclopéennes*, dont on trouve encore quelques vestiges en Italie et en Grèce; elles consistent dans d'énormes rochers bruts posés irrégulièrement les uns sur les autres, et dont les interstices sont remplis par des pierres moins grosses. M. Petit-Radel a fait une précieuse collection de modèles qui reproduisent la forme de ces monuments; on la voit à la Bibliothèque Mazarine à Paris.

CYCNUS, fils de Sthénélus, roi de Ligurie, et ami de Phaéton, ayant appris la mort de ce prince, abandonna ses états pour venir pleurer sur les bords de l'Éridan. Parvenu à la vieillesse, les dieux changèrent en plumes ses cheveux blancs, et le métamorphosèrent en cygne.

CYDIPPE. *Voy.* CLÉOBIS et BITON.

CYDNUS, auj. *Tarsous*, riv. de Cilicie, passait à Tarse et se jette dans la Méditerranée après un cours de 60 kil. Ses eaux sont très froides. Alexandre faillit mourir après s'y être baigné, et l'empereur d'Allemagne Frédéric I, qui y était tombé par accident à son retour de la Terre-Sainte, en perdit la vie (1190).

CYDON, auj. *Canée*, ancienne ville de la Crète, sur la côte mérid., à l'O. C'est de là que nous sont venus les coings (*cydonia poma*).

CYGNEA, ville d'Allemagne. *Voy.* ZWICKAU.

CYLIPENUS SINUS, auj. golfe de LIVONIE.

CYLLÈNE, *Cyllenus*, auj. *mont Tricala*, mont. d'Arcadie, au N. E., près de la Sicyonie. Les mythologues y ont placé la naissance de Mercure. Il y avait au pied de cette montagne une ville du même nom, auj. *Chiarenza*.

CYME, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* CUME.

CYNÉGIRE, Athénien célèbre par sa valeur héroïque. Après la bataille de Marathon, il poursuivit les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite; cette main ayant été coupée par l'ennemi, il saisit le vaisseau de la gauche, et celle-ci ayant eu le même sort, il s'attacha au bâtiment avec

les dents. Ce héros était frère du poëte Eschyle.

CYNIQUES, secte de philosophes grecs, avait pour chef l'athénien Antisthène. Ils furent ainsi nommés du mot grec *cyon, cynos*, qui veut dire chien, parce que, dépouillant comme le chien toute pudeur, ils bravaient les bienséances sociales. Selon d'autres, leur nom vient de *Cynosarges*, lieu où ils se réunissaient. Les cyniques soutenaient qu'on ne devait rougir que de ce qui est criminel; ils affectaient un grand mépris pour la parure, les richesses, les arts et les sciences; ils ne portaient jamais qu'un manteau en lambeaux, un bâton et une besace. Les principaux personnages de cette secte, après Antisthène, sont Cratès, Diogène et Ménippe. Cette secte se fondit dans celle des Stoïciens.

CYNOPOLIS, c.-à-d. *ville des chiens*, ville de l'Égypte ancienne (Thébaïde), vis-à-vis de Co. On y adorait Anubis à tête de chacal ou de chien.

CYNOSARGES, bourg de l'Attique aux portes d'Athènes. Les Cyniques y tenaient leur école.

CYNOSCÉPHALES, c.-à-d. *têtes de chien*, lieu de Thessalie, ainsi nommé de hauteurs qu'on y remarque et qui offrent cette forme, est célèbre par 2 batailles qui s'y livrèrent: dans la 1re (365 av J.-C.), Pélopidas, général des Thébains, défit les Thessaliens conduits par Alexandre, tyran de Phères: mais il trouva la mort en combattant. Dans la 2e (197 av. J.-C.), le général romain Flamininus défit complétement Philippe V, roi de Macédoine, et par cette victoire mit fin à la seconde guerre de Macédoine. Cynoscéphales se nommait aussi *Scotussa*.

CYNTHIUS (mont), dans l'île de Délos, semblait très haut aux anciens et passait pour le lieu où Diane et Apollon étaient venus au monde.

CYNURIE, *Cynuria*, petite contrée de l'Argolide, à l'extrémité S. Ch.-l., Cynura.

CYPARISSE, *Cyparissus*, auj. *Castel-Rampano*, selon d'Anville, ville de Messénie, sur un golfe de la mer Ionienne, dit golfe de Cyparisse (auj. *golfe de Ronchio*).

CYPRIEN (saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, l'un des principaux pères de l'église latine, né à Carthage au commencement du IIIe siècle, de parents païens, professa d'abord la rhétorique, se convertit ensuite au christianisme, et fut élu évêque de Carthage en 248. Il fut persécuté sous l'empereur Dèce, et forcé de quitter Carthage; mais il y rentra bientôt et étouffa les hérésies qui s'étaient répandues en son absence. Il eut une querelle assez vive avec le pape Étienne au sujet du baptême donné par les hérétiques, et soutint contre ce pape que ce baptême n'était pas valide. Sous l'empereur Valérien il fut exilé et peu de temps après souffrit le martyre (258). On fête ce saint le 3 octobre. Saint Cyprien a laissé quelques écrits religieux qui ont été imprimés plusieurs fois; la meilleure édition est celle qui fut commencée par Baluze et terminée par dom Maran, Paris, 1726, in-fol. Une partie de ses *Œuvres* a été traduite en français par J. Tigeon, Paris, 1574; par Lambert, 1672, et par M. Guillon, Paris, 1838, 2 vol. in-8. Ces œuvres se composent de traités et de lettres. Les principaux traités sont: *Des Tombés* (on nommait ainsi ceux qui avaient fléchi pendant la persécution de Dèce), de *l'Unité de l'Église*, de *l'Oraison dominicale*, de *l'Honneur du martyre*.

CYPRUS, île de la Méditerranée. *Voy.* CHYPRE.

CYPSELUS, tyran de Corinthe, issu de la race des Bacchiades, régna avec modération pendant 30 ans (vers 650-620), laissa le pouvoir à son fils Périandre, et fut ainsi la souche d'une race dite des *Cypsélides*, qui régna 73 ans à Corinthe.

CYRANO DE BERGERAC. *Voy.* BERGERAC.

CYRÉNAÏQUE, dite aussi PENTAPOLE DE LIBYE, auj. *roy. de Barca*, vaste contrée de l'Afrique ancienne, à l'O. de l'Égypte, le long de la côte de la Méditerranée depuis la grande Syrte jusqu'au cap *Phycus*; ch.-l., Cyrène; autres villes principales: Ptolémaïs, Apollonie, Bérénice, Teuchira ou Arsinoé (en tout cinq villes, d'où le nom de Pentapole). Déserts de sables à l'intérieur; sol riant, fertile, mieux arrosé au nord. Commerce actif et très répandu. — La Cyrénaïque fut colonisée par les Grecs. Suivant les traditions, le Laconien Battus fut le premier qui vint s'y établir (630 ans av. J.-C.). Il fonda Cyrène. La Cyrénaïque forma d'abord une ligue dans laquelle Cyrène avait le 1er rang, et qui souvent eut des contestations avec Carthage. Jointe à l'Égypte sous Alexandre, elle resta après sa mort soumise aux Lagides (320), forma en 264 un état particulier tributaire de l'Égypte et parfois indépendant, jusqu'à ce qu'il fût légué aux Romains par son dernier roi (96). Sa réduction en province romaine eut lieu l'an 65 av. J.-C.

CYRÉNAÏQUES, secte de philosophes grecs qui avaient pour chef Aristippe de Cyrène: ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour le plaisir. Ils se fondirent avec les Épicuriens.

CYRÈNE, auj. *Curin* ou *Grennah*, ville de l'Afrique septentrionale, à 16 kil. de la côte, capitale de la Cyrénaïque, était la ville d'Afrique la plus commerçante après Carthage tant qu'Alexandrie n'existа pas. Elle fut fondée l'an 630 av. J.-C. par le Lacédémonien Battus, et prit son nom de Cyrène, nymphe qui fut aimée d'Apollon et qui, fuyant la poursuite du dieu, s'était réfugiée dans cette partie de la côte d'Afrique. La philosophie y fleurit avec beaucoup d'éclat. Aristippe y fonda l'école cyrénaïque. Ce n'est plus qu'un misérable village, mais ses ruines sont encore belles.

CYRIAQUE (saint), patriarche de Constantinople, 595, prit le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*; mais l'empereur Phocas défendit par un édit de donner ce titre à d'autres évêques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut de chagrin, 606. On le fête le 16 mars.

CYRILLE (saint), père de l'église grecque, né à Jérusalem en 315, devint patriarche de cette ville en 350. Il fut déposé en 357 par les intrigues d'Acacius, évêque de Césarée, et rappelé au commencement du règne de Julien. Il fut exilé de nouveau par l'empereur Valens, et ne remonta sur son siége qu'après la mort de ce prince (378). Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 386. Ses *Œuvres* ont été publiées en grec et en latin, à Paris, 1720, in-fol. Elles se composent principalement de *Catéchèses* ou *Instructions sur la religion*, ouvr. que l'on regarde comme le plus ancien et l'un des meilleurs exposés de la foi chrétienne. Ses *Catéchèses* ont été trad. en franç. par Grancolas, 1715. On le fête le 13 mars.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible, chassa d'Alexandrie les Novatiens et les Juifs, malgré le préfet d'Égypte, et excita par son zèle excessif des troubles violents au milieu desquels périt la célèbre Hypatie. Il écrivit avec force contre Nestorius, qui commençait à répandre sa doctrine, et le fit condamner dans le concile de Rome en 430. Il mourut en 444. Il a aussi laissé quelques écrits contre Manès, Photin, Apollinaire, et contre Julien-l'Apostat. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 7 vol in-fol., 1638, grec-latin. On estime son traité intitulé *le Trésor*. L'Église le fête le 9 juillet.

CYRILLE (saint), dit *l'Apôtre des Slaves*, fut appelé d'abord Constantin, et surnommé *le Philosophe*; il naquit au IXe siècle à Thessalonique d'une famille sénatoriale. Envoyé par St. Ignace vers les Khazars, il convertit leur khan, et baptisa toute la nation. En 860 il alla prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et la Bohême. Il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, appelé de son

nom *cyrillien*. Il mourut à Rome en 882. On lui attribue plusieurs ouvrages sur la langue slavone, et des *Apologues moraux* publiées par le P. Cordier, Vienne, 1630, in-12. La 1re édition est intitulée : *Speculum sapientiæ beati Cyrilli*, Bâle, vers 1480. Les Grecs fêtent ce saint le 14 février.

CYRILLE-LUCAR, patriarche grec, né en 1572 dans l'île de Candie, occupait depuis plusieurs années le siége d'Alexandrie, lorsqu'il fut élevé sur celui de Constantinople, 1621. S'étant montré disposé à un rapprochement entre les églises grecques ou réformées, il fut soupçonné par les Grecs de partialité pour la réforme, puis accusé de trahison par des fanatiques auprès du sultan, qui le mit à mort, 1638.

CYRNOS, ancien nom de la CORSE.

CYROPOLIS ou CYRESCHATA, ville de Sogdiane, sur l'Iaxarte; grande et forte. Fondée par Cyrus, prise et ruinée par Alexandre.

CYRRHESTIQUE, *Cyrrhestica*, auj. partie des pachaliks de Damas et de Marach; province de la Syrie septentrionale, à l'O. de la Comagène, et à l'E. des monts Amanes, avait pour ch.-l. Cyrrhus, ville située sur un affluent de l'Oronte, et qui donnait son nom à tout le pays.

CYRUS, roi de Perse, fils de Cambyse, prince perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, naquit vers l'an 599 av. J.-C. Selon Hérodote, Cyrus fut exposé après sa naissance par son grand-père Astyage, à qui un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par son petit-fils; selon Xénophon, il fut élevé avec le plus grand soin à la cour d'Astyage, et commanda les armées du fils de ce prince, Cyaxare II. Il rendit l'indépendance à la Perse qui depuis longtemps était sous la domination des Mèdes, et se fit nommer roi de ce pays vers l'an 560 av. J.-C. Il agrandit en peu de temps son empire naissant, qui devint bientôt le plus vaste de l'Asie. Il défit d'abord Crésus, roi de Lydie, à la célèbre bataille de Thymbrée (548); s'empara de Sardes, sa capitale, et de presque toute l'Asie-Mineure; puis vint mettre le siége devant Babylone, où régnait Labynétus ou Balthasar, et prit cette ville après avoir détourné les eaux de l'Euphrate, l'an 538 av. J.-C. Le roi de Médie, Cyaxare, étant mort peu de temps après sans enfants, Cyrus, son neveu, hérita de ses états par droit de naissance (536), et se trouva ainsi maître de presque toute l'Asie. Son empire comprenait les empires de Babylone, d'Assyrie, des Mèdes et des Perses, avec l'Asie-Mineure. On ignore quelle fut la fin de ce conquérant. Selon Xénophon, il mourut fort âgé et dans les bras de ses enfants; selon Hérodote, ayant tourné ses armes contre les Scythes, il tomba entre les mains de Thomyris, leur reine, qui le fit mettre à mort et plongea sa tête dans un vase rempli de sang, en disant : « Monstre, abreuve-toi de ce sang dont tu as toujours été altéré. »

CYRUS, dit *le Jeune*, fils de Darius Nothus et frère d'Artaxerce Mnémon, roi de Perse, fut nommé gouverneur des provinces de l'Asie-Mineure lorsque son frère monta sur le trône (l'an 404 av. J.-C.). Dévoré du désir de régner, il s'avança contre son frère avec une armée de 300,000 Barbares et de 13,000 Grecs. Artaxerce marcha au-devant de lui à la tête de 900,000 hommes, et l'ayant rencontré près de Cunaxa, il le vainquit et le tua de sa propre main, l'an 401 av. J.-C. Cyrus avait à son service Cléarque et Xénophon. Ce dernier, après la défaite de Cyrus, sauva les Grecs qui étaient à sa solde, par la fameuse retraite dite des *Dix Mille*.

CYRUS, fleuve de l'Asie ancienne, auj. le KOUR.

CYSOING, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. de Lille : 2,400 hab.

CYSSUS ou CYSONTE, port de la presqu'île de Clazomènes, à l'E. de l'île de Chios. Les Romains y détruisirent la flotte d'Antiochus-le-Grand, 193 av. J.-C.

CYTHÈRE, *Cythera*, auj. *Cerigo*, île située près de la côte S. de la Laconie, célèbre par le culte de Vénus. La fable fait naître cette déesse dans la mer environnante.

CYTHNOS, auj. *Thermia*, une des Cyclades, entre Céos au N. et Sériphe au S.

CYZIQUE, *Cyzicus*, ville de l'Asie-Mineure, dans la Phrygie Hellespontique (et plus tard dans la Mysie), sur un isthme qui joint la petite presqu'île de Cyzique au continent, et sur la Propontide. Cyzique est célèbre par ses temples, son Prytanée (qui était le second après celui d'Athènes); par ses gymnases, ses théâtres, ses stades, son port, ses arsenaux et ses fortifications. Alcibiade battit aux environs de cette ville les troupes lacédémoniennes l'an 410 avant J.-C. Mithridate en fit le siége avec 300,000 hommes (74 ans avant J.-C.). Lucullus la dégagea par ses savantes manœuvres, et y remporta la victoire dite de Cyzique, en 73. Au IVe siècle, elle devint le ch.-l. de la province dite Hellespont, dans le diocèse d'Asie.

CYZIQUE (ANTIOCHUS de), *Voy.* ANTIOCHUS IX.

CZACKI (Thaddée), homme d'état, né à Poritz en Volhynie l'an 1765, d'une ancienne famille de ce pays, mort à Dubno en 1813, fut dès l'âge de 21 ans nommé commissaire des finances par la diète de Pologne et staroste de Novogrodek. Lors du partage de la Pologne (1791), ses biens furent confisqués, et il fut forcé de solliciter une place de professeur à l'université de Cracovie; mais à la mort de Catherine II (1796), l'empereur Paul lui rendit ses biens. Nommé conseiller privé sous Alexandre, il consacra toute son influence à relever le commerce et à faire fleurir les lettres dans la Pologne : il créa le gymnase de Krzémieniec (1803), et organisa un grand nombre d'écoles dans la Volhynie, la Podolie et le gouvernement de Kief. On lui doit aussi plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique; le plus important est un *Essai historique et philosophique sur les lois de la Lithuanie*, Varsovie, 1800, 2 vol. in-4.

CZAR ou TSAR, nom que porte l'empereur de Russie et que l'on fait dériver de *César*. Le premier qui le porta fut Ivan IV, fils de Wasili IV, qui secoua le joug des Tartares en 1579.

CZARNIECKI (Etienne), le *Du Guesclin* de la Pologne, général polonais, né en 1599, fit ses premières armes contre Chmielnicki, hetman des Cosaques, et contre les Russes; fut nommé général en 1643, et castellan de Kief, 1654; il défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie contre Gustave-Adolphe, roi de Suède. Le roi J. Casimir le récompensa en lui donnant le comté de Tykoczin avec le titre de palatin et celui de *libérateur de la Pologne*. Il mourut au milieu d'une campagne glorieuse contre les Cosaques, 1664.

CZARTORYISKI (les princes), famille noble de Lithuanie, issue de la maison royale des Jagellons et qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la Pologne. Elle a pris son nom de Czartorysk, petite ville de la Volhynie, sur le Styr. En 1413, Ladislas Jagellon donna aux Czartoryiski le titre de princes, comme étant proches parents de la dynastie régnante. En 1569, on les trouve aidant Sigismond-Auguste à réunir la Lithuanie à la Pologne. Au XVIIIe siècle, Constance Czartoryiska épouse le comte Poniatowski et a pour fils Stanislas-Auguste, qui fut roi de Pologne (1764-1795). — Adam-Casimir Czartoryiski, neveu de Constance, né en 1731, mort en 1823, était palatin de Russie, staroste de Podolie et feld-maréchal d'Autriche. Il prit part aux diverses tentatives que firent les Polonais pour secouer le joug de l'étranger, et depuis 1815 vécut retiré dans ses domaines, cultivant et protégeant les lettres. Ses compatriotes l'ont surnommé le *Mécène* de la Pologne.

CZASLAU, ville de Bohême, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 69 kil. S. E. de Prague; 2,550 hab.

Très haut clocher. Raffinerie de salpêtre. — Le cercle de Czaslau est situé entre ceux de Kaurzim, Chrudim, Tabor et la Moravie ; il a 75 kil. sur 55 et 226,000 hab.

CZENSTOCHOWA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), dans le gouvernement d'Augustowo, à 120 kil. S. E. de Kalisz ; 2,000 hab. Elle se divise en deux parties : Nouvelle-Czenstochowa, au pied du Klarenberg (on y voit un couvent célèbre, objet de pèlerinages), et Vieille-Czenstochowa. Cette ville est célèbre par le siége qu'y soutint contre les Russes, en 1771, Casimir Pulawski, chef de la confédération de Bar. Les Français la prirent en 1812 et les Russes rasèrent ses fortifications en 1813.

CZERNI GEORGE (Petrovitsch), c.-à-d. *George-le-Noir*, ainsi nommé de la couleur de son teint, naquit près de Belgrade, et montra dès l'enfance une haine violente contre les Turcs. Il servit d'abord dans les troupes autrichiennes ; mais ayant tué son capitaine, il fut forcé de s'enfuir ; il se mit alors à la tête d'une bande de Grecs, d'Esclavons et de Croates qui harcelaient sans cesse les Turcs sur les frontières ; il établit une discipline sévère parmi ses troupes, remporta plusieurs victoires sur les Turcs, s'empara de Belgrade, se fit proclamer généralissime des Serviens, et força la Porte à le reconnaître prince de Servie, 1806. En 1807, il fut vaincu près de Widdin et forcé de céder une partie de ses possessions; mais peu après, excité par la Russie, il recommença la guerre et la soutint jusqu'en 1813, où il fut obligé d'évacuer la Servie. L'année suivante il obtint encore quelques succès sur la Dwina. L'empereur Alexandre l'appela près de lui, le créa prince et général; mais Czerni-George, s'étant aventuré à rentrer en Turquie, fut pris et décapité par le pacha de Belgrade, 1817. Czerni-George était tellement cruel, qu'il mit à mort son propre père et son frère pour maintenir son autorité.

CZERNIGOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de même nom, à 373 kil. S. E. de Minsk, sur la Desna ; 17,000 hab. Archevêché. — Cette ville eut dès le IXe siècle des seigneurs particuliers, dont la descendance s'éteignit au XIIIe siècle. En 1239, les Tartares s'emparèrent de Czernigov et en massacrèrent les habitants. Elle passa ensuite sous la domination des Lithuaniens. En 1509, Wasili s'en empara et la réunit à la Russie. — Le gouvernement de Czernigov, situé entre ceux de Mohilev, de Smolensk, d'Orel, de Koursk, de Pultawa, de Kiev et de Minsk, a 390 kil. sur 140, et compte 1,500,000 hab.

CZERNOVICZ, ville des États autrichiens (Galicie), capit. de la Bukowine, à 740 kil. E. de Vienne ; 7,000 hab. Industrie variée ; commerce. Institut philosophique et théologique.

CZERSKO, ville de la Russie d'Europe (Pologne), dans la Mazovie, à 35 kil. S. O. de Varsovie ; 350 hab. Jadis capitale et résidence des ducs de la Mazovie.

CZIRNICZ, ville des États autrichiens (Carniole), à 16 kil. S. E. de Laybach, auprès d'un lac de même nom, remarquable par ses intermittences (l'eau manque de 2 en 2, de 3 en 3, ou de 4 en 4 ans).

CZONGRAD. *Voy.* CSONGRAD.

CZORTKOW, ville des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 150 kil. de Lemberg ; 2,000 hab. — Le cercle de Czortkow, situé entre celui de Tarnopol, la Bukovine et la Podolie, a 80 kil. sur 42, et 176,000 hab. Ch.-l., Zaleszczyski.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

D

D, dans les abréviations de noms propres, est pour *Decius*, *Dominus*, *Deus*, *Divus*; DR. pour *Drusus*; D. O. M. pour *Deo optimo maximo* (au Dieu très bon et très grand).

DABO, *Dagsburg* ou *Dagsbourg*, ville du dép. du B.-Rhin, dans les Vosges. Aux environs, ruines d'un château détruit en 1679 par les Français. — Dabo a été un comté vassal des évêques de Strasbourg, et qui passa dans la maison de Linange vers 1250.

DABOUL ou DABUL, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la côte du Konkan, par 17° 53' lat. N. et 71° 4' long. E. Jadis très commerçante, auj. peu importante. Les Portugais la pillèrent en 1509.

DACA ou DACCA, ville de l'Inde. *Voy.* DAKKA.

DACES. *Voy.* DACIE.

DACH (Simon), poëte prussien, né à Memel en 1605, mort en 1659, fut professeur de poésie à l'université de Kœnigsberg. Il a composé des *Chants d'église* encore en usage. On a publié un recueil de ses *Odes*, intitulées : *la Rose*, *l'Aigle*, *le Lion* et *le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*, Kœnigsberg, 1696, in-4. En outre, on conserve de lui à Breslau 6 vol. manuscrits de divers ouvrages poétiques.

DACHAU, bourg de Bavière (Iser), à 22 kil. N. E. de Munich; 1,200 hab. Il est important par ses colonies agricoles, fondées à la fin du dernier siècle. — Dachau avait des comtes issus de ceux de Scheuern et dont la race s'éteignit en 1175. Le comté avait été vendu auparavant à Othon I.

DACHERY, savant compilateur. *Voy.* ACHERY.

DACHINABADES, peuple de la côte occidentale de l'Inde ancienne, habitait le pays compris entre Barygaza (Cambaye) et le royaume de Pandion, et qui est connu auj. sous les noms de Konkan, Kanara, Malabar, c'est-à-dire une partie du Décan actuel. Dachinabad semble même vouloir dire *villes* (abad) *du Décan*.

DACIE, *Dacia*, grande région de l'empire romain, avait pour bornes au S. le Danube, à l'E. le Pont-Euxin, au N. E. les *Alpes Bastarnicæ* ou monts Krapaths, au N. O. le *Danaster* ou Dniestr, et répondait à la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, et au N. E. de la Hongrie. Avant Constantin, on distinguait la Dacie en *Dacie Trajane* et *Dacie Aurélienne*. — La *Dacie Trajane* ou Dacie propre, au N. du Danube, avait pour bornes le Pont-Euxin, le Danaster, les Alpes Bastarniques et une ligne diagonale entre le Danube et la Theiss. Sa capitale était Zarmigéthuse ou *Augusta Dacica*. Les Daces, dont le nom, le même que *Deutsch*, indique une origine allemande, étaient farouches, braves et incivilisés; ils ne furent soumis que par Trajan, après 10 ans de guerre. Ce prince prit Zarmigéthuse et força Décébale, roi des Daces, à se donner la mort (106 de J.-C.). La Dacie était une des provinces frontières de l'empire et comme une tête de pont contre les Barbares. Trajan y établit beaucoup de colonies; ses successeurs la négligèrent, et Aurélien l'abandonna (274). Elle tomba bientôt après sous la domination des Goths, puis sous celle des Huns, des Gépides et des Avares. Les traces de la domination romaine y sont encore visibles : les Valaques se nomment Roumouni et leur langue est en partie fille du latin. — La *Dacie d'Aurélien*, au S. du Danube, fut formée aux dépens de la Mésie, lorsque Aurélien abandonna la vraie Dacie. Cette nouvelle province se trouvait entre la Mésie Supérieure à l'E., la Mésie Inférieure à l'O., et avait pour bornes au S. la Macédoine; Sardique était sa capitale. — Sous Constantin on donna le nom de Dacie à l'un des deux diocèses de la préfecture d'Orient : il comprenait l'ancienne Mésie Supérieure et la Dacie Aurélienne, plus quelques districts au S. E., et se divisait en 6 provinces, savoir : 1° Dacie Riveraine (*Dacia Riparia* ou *Ripensis*), entre les rives de la Theiss et du Danube, auj. partie de la Hongrie et le Banat; ch.-l., *Ratiaria:* 2° Dacie Inférieure ou Méditerranée (*Dacia Mediterranea*), auj. la Transylvanie; ch.-l., Sardique; 3° Dacie Transalpine (*Dacia Transalpina*), où l'on arrivait en franchissant les Alpes Bastarniques, auj. la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; 4° Mésie Supérieure (*Mœsia Superior*), ch.-l., *Viminiacum;* 5° Dardanie (*Dardania*), ch.-l., Scupi; 6° *Prévalitane*; ch.-l., Scodra. — On a confondu les Daces avec les Gètes; ceux-ci habitaient plus à l'E. en descendant le cours de l'Ister.

DACIER, célèbre couple d'érudits. André Dacier, né à Castres en 1651 d'un avocat protestant, mort en 1722, étudia à Saumur sous Tanneguy-Lefebvre, et eut pour compagne de ses études la fille de ce savant; il ne tarda pas à devenir amoureux de son émule et l'épousa en 1683. Tous deux abjurèrent le protestantisme dans lequel ils avaient été élevés. Dacier fut mis par Montausier au nombre des savants chargés de commenter les auteurs anciens pour l'usage du dauphin; il obtint ensuite la place de garde des livres du Cabinet du Roi, fut reçu en 1695 à l'Académie des Inscriptions, et peu après à l'Académie Française, dont il devint secrétaire perpétuel. On a de lui des éditions de *Pomponius Festus* et de

Valerius Flaccus, ad usum Delph., 1681; *Horace*, latin-français, avec remarques, 10 vol. in-12, 1681-1689; *Réflexions de Marc-Antonin*, 1690; *Poétique* d'Aristote, en français; *Epictète*, 1715; les *Hommes illustres* de Plutarque, 8 vol. in-4, 1721; des traductions de plusieurs pièces de Sophocle; une *Bibliothèque des anciens philosophes*, 9 vol. in-12, 1771, contenant la vie de Pythagore et des dialogues choisis de Platon. — Madame Dacier, fille de Tanneguy-Lefebvre, née à Saumur en 1651, morte en 1720, était la femme du précédent. Elle s'était déjà fait un nom quand son mari l'épousa (1683); elle avait publié des éditions estimées de *Callimaque*, avec traduction latine, 1674; de *Florus* et d'*Aurelius Victor, ad usum Delph.*, 1674, ainsi qu'une excellente traduction d'*Anacréon*, 1681. Elle a depuis donné des traductions de quelques pièces de Plaute, d'Aristophane, du théâtre complet de *Térence* (1688); mais elle est surtout connue par ses traductions de l'*Iliade* (1699) et de l'*Odyssée* (1708). Son admiration excessive pour Homère l'engagea dans des querelles scientifiques avec plusieurs savants qui avaient parlé irrévérencieusement de son idole, entre autres avec Lamotte et Hardouin; elle montra peu de modération dans la dispute. Madame Dacier a en outre coopéré à plusieurs des travaux de son mari, particulièrement au *Plutarque*. Boileau en faisait grand cas et la mettait au-dessus de son mari.

DACIER (le baron Joseph BON), né en 1742 à Valognes, mort en 1833, se fit connaître en 1772 par une traduction d'*Elien*, fut reçu à l'Académie des Inscriptions la même année, et en devint secrétaire perpétuel en 1782. Il fut élu membre du corps municipal en 1790; mais il quitta bientôt ces fonctions pour vivre dans la retraite. Il fut nommé en 1800 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale. On a de lui, outre sa traduction d'*Elien*, celle de la *Cyropédie*, 1777, la continuation de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, un *Rapport sur les progrès des sciences historiques jusqu'en* 1808, et un travail sur Froissart publié depuis par M. Buchon.

DACOTAS, peuple indigène de l'Amérique du Nord. *Voy.* SIOUX.

DACTYLES IDÉENS, prêtres de Cybèle, habitaient le mont Ida; on les nommait, dit-on, *Dactyles*, parce que leur nombre était égal à celui des doigts (*dactylos* en grec). On les confond quelquefois avec les Curètes et les Corybantes.

DADUN KHAN, ville du roy. de Lahore (Penjab), près de la rive droite du Djilem; 6,000 hab. Mines de sel gemme.

DAGHANA, ville de l'Afrique (Nigritie occident.), dans le roy. d'Oualo, près de l'embouchure du Sénégal, est la résidence du roi de cet état.

DAGHESTAN ou DAKISTAN, prov. de la Russie d'Asie, bornée au N. par le gouvernement du Caucase, à l'O. par la Géorgie et la Circassie, au S. par le Chirvan, à l'E. par la mer Caspienne : 400 kil. sur 90; 200,000 hab., Lesghis, Nogaïs, Turcomans. Villes princip., Kouba et Derbend. Le Daghestan se divise en Daghestan septentrional, comprenant les khanats de Tarki et d'Otemich; et Daghestan méridional, renfermant les territoires de Tabasseran et de Derbend, les khanats de Koura et de Kouba et la république d'Antzoug. Beaucoup de mont., vallées, torrents; quelques plaines le long de la mer, sans ports, sans rades. Fer, plomb, armes, feutre, tapis rayés, lainages grossiers. — Le Daghestan appartenait jadis à la Perse; mais celle-ci a cédé tous ses droits à la Russie en 1812. Néanmoins le Daghestan n'est encore soumis qu'en partie, et la plupart des peuplades qui l'habitent sont indépendantes. — Le Daghestan et le Chirvan réunis portaient chez les anciens le nom d'*Albanie*. Ce pays était habité par les *Dahæ*, dont on retrouve le nom dans celui de *Daghestan*.

DAGOBERT I, roi de France, fils de Clotaire II, fut d'abord roi d'Austrasie, à la mort de son père, en 628, et le devint, en 631, de la France entière, à la mort de son frère Caribert. Il soumit les Saxons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté et par sa passion pour les femmes. Il fonda Saint-Denis en 632, et y fut enterré en 638, à l'âge de 36 ans. Dagobert fit fleurir les arts et surtout la sculpture et l'orfévrerie. Il eut pour ministre et pour ami saint Eloi, qui avait d'abord été orfèvre.

DAGOBERT II, surnommé *le Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656. Mais Grimoald, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, et l'exila même en Angleterre. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de ses états. Il y régnait en paix lorsqu'il fut assassiné en 679 par des partisans de Grimoald.

DAGOBERT III, appelé Dagobert II dans les listes où l'on n'a fait entrer que les princes du sang de Clovis qui ont régné à Paris, succéda en 711 à son père Childebert III, régna sous l'autorité de Pepin-le-Gros, maire du palais, et mourut en 715.

DAGOE, île de la Russie d'Europe, dans la mer Baltique, au N. de celle d'Œsel : 80 kil. sur 75. Bois, gibier; pêche. On n'y trouve pas de villes, mais seulement un petit port (Tewenhawen). Un peu de commerce. Les habitants sont presque tous Suédois.

DAGON, divinité des Philistins, adorée à Azoth et à Gaza, était représenté sous la figure d'un monstre demi-homme, demi-poisson. On lui attribue l'invention de la charrue. On le confond avec Adergatis ou Atergatis.

DAGOUMBA, roy. de Nigritie, dans la Guinée Supérieure et près des limites du Soudan, est tributaire de l'Achanti. Il a pour ville principale Dagoumba ou Yahndi. Commerce de poudre d'or, d'esclaves, de peaux de chèvres, etc.

D'AGUESSEAU. *Voy.* AGUESSEAU.

DAHÆ, peuple de l'Asie ancienne, habitait au N. de l'Hyrcanie, entre les embouchures de l'Ochus et de l'Oxus, sur la mer Caspienne. Il a laissé son nom au pays appelé auj. Daghestan. Ce peuple fut toujours indépendant, quoique soumis de nom aux Perses, puis à l'empire de Bactriane et aux Séleucides.

DAHALAC, île d'Afrique, dans la mer Rouge, sur la côte de l'Abyssinie; elle a 100 kil. de tour. Gomme laque.

DAHCHOUR, autrefois *Acanthe*, village de la B.-Egypte, à 35 kil. S. de Gizeh, est fameux par ses pyramides.

DAHER, émir. *Voy.* DHAHER.

DAHLEN, ville des Etats prussiens (Westphalie), à 31 kil. N. de Juliers; 4,600 hab.

DAHME, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 80 kil. S. E. de Potsdam, sur une rivière du même nom : 3,000 hab.

DAHOMEY, vaste état de l'Afrique, dans la Nigritie maritime, sur la côte des Esclaves, à l'E. du roy. de Bénin. Capitale, Abomey. Sol sablonneux mais fertile. Habitants cruels et féroces. — Le Dahomey était jadis un état puissant, mais il a décliné dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, époque où il fut soumis par les Ayos. On le croit auj. tributaire ou du moins vassal de l'Yarriba. Il y a dans ce pays quelques comptoirs anglais, français et portugais.

DAILLE (Jean), en latin *Dallæus*, ministre protestant, né en 1594 à Chatellerault, fut précepteur des deux petits-fils de Duplessis-Mornay, et fit avec eux en 1612 plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A son retour en France il exerça le ministère à Saumur en 1625, puis à Charenton, et mourut à Paris en 1690. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse assez estimés, entre autres : *De usu patrum*, traduit par Mettayer, Genève, 1656, in-4; *De cultibus religiosis Latinorum*, Genève, 1671,

in-4 ; *Apologie des églises réformées*, 1633, in-8 ; plusieurs *Sermons*, etc.

D'AILLY. *Voy.* AILLY.

DAIN (Olivier LE). *Voy.* LE DAIN.

DAIRI, empereur et souverain pontife du Japon ; il est chef de la religion de Sinto, et n'adore que *Ten-sio-dai-sin*, déesse à laquelle on rapporte l'origine de la famille impériale. La personne du Daïri est regardée comme sacrée, et sa seule dignité le rend saint. Il fait sa résidence ordinaire à Méaco, et son domaine s'étend sur cette ville et sur son territoire. Son habillement consiste dans une tunique, par-dessus laquelle il met une robe rouge, couverte d'un grand voile, dont les franges lui descendent sur les mains. Ce pontife est regardé comme un dieu sur la terre. Les Japonais ont une si haute idée de la sainteté du Daïri, que tout ce qui le touche est regardé comme sacré, et l'eau qui a servi à lui laver les pieds est recueillie avec soin comme une chose sainte. La famille des Daïris est impérissable ; si l'un d'eux se trouve sans successeurs, le ciel lui en procure un, c'est-à-dire qu'un enfant choisi en secret dans une des familles les plus illustres de l'empire est déposé au pied d'un arbre dans son palais. A la mort d'un Daïri on enterrait autrefois plusieurs esclaves avec son cadavre; aujourd'hui on se contente d'enfermer dans son tombeau des statues d'argile.

DAKHEL, oasis d'Afrique (Égypte), à l'O. de la Grande-Oasis, par 25° 40' lat. N. et 26° 40' long. E.; il a pour ch.-l. Medinet-el-Quasr qui a 2,000 hab.

DAKISTAN. *Voy.* DAGHESTAN.

DAKKA, *Djehangireanagor*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Bory-Gange (Vieux-Gange), à 250 *kil.* N. E. de Calcutta ; 200,000 hab. en 1801. Quelques monuments ; factorerie anglaise. Soieries, mousselines, bracelets de coquillages. Fréquents incendies. Elle a été 80 ans la capit. du Bengale ; mais elle a beaucoup perdu depuis la mort d'Aureng-Zeyb. Elle est aujourd'hui le ch.-l. du district de Dakka-Djelalpour, un des plus riches de la présidence du Bengale : ce district, situé entre ceux de Moymansingh, de Bakergandj, de Tipera, de Badjchahi et de Djessore, est arrosé par le Gange et le Brahmapoutre. Il compte 950,000 hab.

DAL, rivière de Suède, sort des monts Dofrines, et tombe dans le golfe de Botnie, après un cours de 520 kil. Belle cataracte près d'Elv-Carleby.

DALAI-LAMA ou GRAND-LAMA, est le chef de la religion bouddhiste chez les Tartares, ou plutôt est leur dieu vivant. Ce dieu prétendu fait sa résidence ordinaire au couvent de Potala près de H'lassa, dans le Thibet, sur les frontières de la Chine. Les environs sont peuplés d'une multitude de prêtres de cette divinité, nommés *Lamas*, et dont le nombre se monte à vingt mille. Le grand Lama n'expose jamais sa divinité au grand jour ; il se tient toujours renfermé dans le fond d'un temple, entouré de ses prêtres, qui lui rendent tous les hommages dus à l'Être suprême. Les peuples sont persuadés que le grand Lama ne meurt point ; et, pour entretenir cette erreur, lorsque les prêtres s'aperçoivent que sa mort n'est pas éloignée, ils cherchent un homme qui lui ressemble et le lui substituent adroitement.

DALARNE, province de Suède. *Voy.* DALÉCARLIE.

DALAYRAC (Nicolas), compositeur, né en 1753 à Muret en Languedoc, mort à Paris en 1809, était destiné au barreau, mais se sentit entraîné vers la musique par un goût invincible. Il vint de bonne heure à Paris, où il se lia avec Grétry et Langlé, travailla pour le théâtre, et donna, depuis 1781 jusqu'à sa mort, un grand nombre d'opéras charmants, qui eurent presque tous du succès. Les plus connus sont : *Nina ou la Folle par amour* (1786) ; *Renaud d'Ast* (1787); *les Petits Savoyards* (1789) ; *Adolphe et Clara* (1799); *Maison à vendre* (1800); *Picaros et Diego* (1803) ; *Gulistan* (1805). Il excellait surtout dans la romance. Les paroles de la plupart de ses opéras sont de Marsollier et de Monvel.

DALBERG (Charl.), prince primat de l'église catholique d'Allemagne, d'une des plus anciennes familles de l'Europe, né en 1745 à Hernstein, près de Worms, mort en 1817, fut d'abord gouverneur civil d'Erfurdt, puis évêque de Constance, et devint en 1802 électeur de Mayence, évêque de Ratisbonne et archichancelier de l'empire. Il présida les dernières diètes de l'Allemagne, et tenta d'abord de s'opposer aux envahissements de Napoléon ; mais voyant que toute résistance était inutile, il se rallia à la France. Il fut nommé président de la confédération du Rhin, grand-duc de Francfort, et désigna Eugène Beauharnais pour son successeur. Il resta fidèle à Napoléon dans ses revers, et fut dépouillé par les alliés d'une partie de ses états ; il ne conserva que l'évêché de Ratisbonne. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal, *Méditation sur l'univers*, a eu jusqu'à 10 éditions. — Son neveu, Emmeric Dalberg, né en 1773, mort en 1833, fut d'abord au service du grand-duc de Bade, puis s'attacha à Napoléon et se fit naturaliser Français. A la chute de l'empereur, il fut un des membres du gouvernement provisoire en France, et accompagna Talleyrand au congrès de Vérone. On lui attribue une part dans l'*Histoire de la restauration* de M. Capefigue.

DALÉCARLIE, en suédois *Dalarne*, ancienne prov. de Suède, bornée à l'O. et au N. par les Dofrines, à l'E. par l'Helsingie et la Gestricie, au S. par la Westmanie et le Wermeland, forme auj. le gouvernement de Stora-Kopparberg. Elle doit son nom à la riv. de Dal qui l'arrose. La Dalécarlie est hérissée de montagnes très riches en mines et couvertes de forêts de sapins. Elle a toujours servi de refuge aux mécontents. Gustave Wasa s'y cacha en 1520, après son évasion des prisons de Christian II. Falun, Hedemora, étaient les principales villes de cette province.

DALECHAMPS (Jacq.), médecin, botaniste et philologue, né à Caen en 1513, mort à Lyon en 1586, exerça la médecine à Lyon depuis 1552. On lui doit : *Historia generalis plantarum*, Lyon, 1586, traduite en français par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, ouvrage où sont rassemblées toutes les connaissances que l'on possédait alors en botanique, mais dont malheureusement il ne put faire par lui-même la publication, ce qui donna lieu à bien des fautes ; une édition d'*Athénée* avec traduction latine et commentaires, Lyon, 1552 ; *Pline*, Lyon, 1587, in-fol., édition estimée ; et des traductions françaises de Paul d'Egine, de Galien et de Cœlius Aurelianus.

D'ALEMBERT (Jean LEROND), l'un des hommes les plus célèbres du XVIII[e] siècle, né à Paris en 1717, fut abandonné à sa naissance et fut recueilli par un commissaire de police qui le confia à la femme d'un pauvre vitrier nommé Rousseau. D'Alembert conserva toujours pour cette femme les sentiments d'un fils ; et quoique plus tard il eût appris le secret de sa naissance (il avait pour mère madame de Tencin, et pour père M. Destouches, commissaire d'artillerie), il ne voulut pas la quitter pour la grande dame qui avait attendu avant de le reconnaître qu'il se fût fait un nom illustre. On le nomma d'abord Jean Lerond, parce qu'il avait été trouvé sur les marches d'une église de ce nom, aujourd'hui détruite ; il prit plus tard le surnom de D'Alembert. Il ressentit de très bonne heure une vive passion pour les mathématiques et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par de savants mémoires qui le firent bientôt admettre à l'Académie des Sciences (1741). Dans les années suivantes, il publia ses traités de mécanique, qui l'ont placé au premier rang des géomètres ; en 1746, il remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de la *Cause générale des vents*, et cette société fut si frappée de la supériorité de son

mémoire qu'elle l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. D'Alembert suivit aussi avec distinction la carrière littéraire. S'étant associé à Diderot pour la publication de l'*Encyclopédie* (1750), il donna à cet ouvrage non seulement de savants articles de mathématiques, mais aussi d'excellents articles de littérature, et il en rédigea le *Discours préliminaire,* morceau où il se montrait grand écrivain et grand philosophe et qui commença sa réputation littéraire. Il publia en outre plusieurs écrits détachés qui eurent un grand succès, surtout son *Essai sur les gens de lettres*. En 1754, il fut reçu à l'Académie Française; il devint en 1772 secrétaire perpétuel de cette compagnie, et rédigea en cette qualité des *Éloges* qui l'ont placé à côté de Fontenelle. Il mourut de la pierre en 1783, âgé de 66 ans. D'Alembert possédait des qualités qui l'ont fait aimer et estimer de tous ses contemporains; au plus vif amour pour la vérité, il joignait la bienfaisance et le désintéressement. Il refusa les propositions brillantes du grand Frédéric, qui, lors de la persécution suscitée contre les Encyclopédistes, lui offrit la présidence de l'Académie de Berlin; il résista également aux instances de Catherine II, impératrice de Russie, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il eut pour Voltaire un attachement constant et entretint avec ce philosophe une correspondance suivie qui a été publiée après leur mort. On connaît aussi ses liaisons avec mademoiselle de l'Espinasse. Les principaux ouvrages de d'Alembert sont, pour la partie mathématique : *Traité de dynamique*, 1743 ; *Traité des fluides*, 1744 ; *Réflexions sur les vents*, 1747 ; *Recherches sur différents points du système du monde*, 3 vol. in-4, 1754 ; pour la partie littéraire : *Mélanges de littérature et de philosophie*, 5 vol. in-12, 1752 (dans lesquels on remarque surtout ses *Éléments de philosophie*) ; *Mémoires sur la destruction des Jésuites*, 1765 ; *Éléments de musique*, 1779. Toutes ses œuvres ont été réunies en 18 vol. in-8 par Bastien, Paris, an XIII (1805). Il en a paru depuis une belle édition compacte et plus complète, en 5 vol. in-8, Paris, Berlin, 1821-22.

DALEMINZES, peuple slave, habitait aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, entre les Sorabes au N. O. et la Bohême : il a laissé son nom à la Misnie.

DALEMULET, ville d'Afrique (Nigritie), dans le roy. de Bambouk, sur la rive droite du Falakié, à 80 kil. S. de Galam. Aux environs, mines d'or.

DALGARNO (George), savant écossais, né à Aberdeen, publia à Londres en 1661 : *Ars signorum, vulgo character universalis et lingua philosophica*, dans lequel il propose une langue universelle fondée sur une classification méthodique des idées. Déjà Wilkins, dès 1641, avait traité ce sujet.

DALIBARD (Thom.-Franç.), savant français, fut un des premiers à introduire en France la méthode de Linné et publia, sous le titre de *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, une Flore des environs de Paris où les plantes sont distribuées d'après le système de ce savant. Il fut aussi le premier à répéter les expériences de Francklin sur l'électricité atmosphérique et les paratonnerres.

DALIE, *Dalsland* en suédois, anc. province de la Suède, dans la Gothie occidentale, forme auj. partie des deux gouvernements dits, l'un Elfsborg, l'autre Gœtheborg-et-Bohus.

DALILA, femme philistine, de la vallée de Sorec, fut aimée de Samson. Gagnée par l'or de ses compatriotes, elle lui coupa dans la nuit ses cheveux dans lesquels résidait sa force, et le livra ensuite pieds et poings liés à ses ennemis.

DALIN (Olaüs), écrivain suédois, né à Winsberg, 1708, mort en 1763, fut conseiller ordinaire de la chancellerie et chancelier de la cour. Le gouvernement le chargea d'écrire l'*Histoire générale du royaume*, Stockholm, 1747, 4 vol. in-4 : elle s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. On a de lui un excellent poëme : *la Liberté de Suède*, 1742, et un grand nombre d'*Épîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*.

DALKEITH, ville d'Ecosse (Edimbourg), à 10 kil. E. d'Edimbourg, avec un château qui appartint à la duchesse de Monmouth.

DALMATIE. On entend sous ce nom : 1° la Dalmatie ancienne, *Dalmatia*, province de l'empire romain; 2° le royaume de Dalmatie, *Dalmatien*, qui, joint à l'Albanie, forme auj. un des quinze grands-gouvernements des États autrichiens.

DALMATIE ANCIENNE, contrée de l'Europe, située entre l'Adriatique à l'O. et les monts de la Liburnie à l'E., faisait partie de la grande région illyrique. Ses habitants se subdivisaient en Dalmates proprement dits (à Delminium et Salone), Ardyéens (vis-à-vis de l'île de Pharos), Autariates, Daorizes, Vardées. Dans la distribution de l'empire en diocèses, la Dalmatie devint une prov. du diocèse d'Illyrie occidentale, et fit partie de la préfecture d'Italie. Elle eut alors pour ch.-lieu Salone, qui était aussi capitale de tout le diocèse d'Illyrie occidentale.

DALMATIE-ET-ALBANIE (roy. de), prov. littorale des États autrichiens, le long de l'Adriatique, et la plus méridionale de l'empire, par 12° 36' - 16° 33' long. E., 42° 15'-45° 10' lat. N., se compose de 4 cercles : Zara, Spalatro, Raguse et Cattaro (Albanie), et de plusieurs îles : Arbe, Brazza, Bua, etc. : 400 kil. sur 80 ; 350,000 hab., de races variées. Ch.-l., Zara. La Dalmatie est traversée par les Alpes Dinariques; elle est arrosée par de petites riv. cotières dont les principales sont : la Kerka, la Zermania, la Cettina et la Narenta. Climat tempéré dans l'intérieur, chaud sur les côtes; sol fertile, riches carrières de marbre et d'albâtre; mines de fer et de houille. Draps communs, toiles, construction de petits bâtiments, assez de commerce. La langue usuelle en Dalmatie est le slave ou l'esclavon, et dans les villes maritimes, l'italien.

Histoire. La Dalmatie formait jadis un état puissant qui, au milieu du IIe siècle av. J.-C., était soumis à Gentius, roi de l'Illyrie. Les Dalmates-Ardyéens devinrent sujets des Romains dès l'an 229 av. J.-C. Paul-Émile prit Delminium en 219. Marcius Figulus (155), et Nasica Corculum (154), soumirent les Dalmates et les Autariates. Un *Métellus* soumit le reste du pays sans coup férir en 118, et prit de là le nom de *Dalmaticus*. L'an 9 de J.-C., la Dalmatie se révolta, mais ce soulèvement fut bientôt réprimé. Après la chute de l'empire d'Occident, la Dalmatie fut conquise par les Hérules, puis par les Ostrogoths; elle fut enfin réunie à l'empire de Constantinople sous Justinien. En 640 les Slaves Sorabes s'y établirent en même temps que les Khrowates ou Croates en Liburnie (Croatie). Ces peuples furent quelque temps tributaires des Avares; ils reconnurent ensuite la suzeraineté des empereurs francs; cependant la Dalmatie maritime, c'est-à-dire Zara, Trau, Spalatro, Raguse, ou à peu près la Dalmatie actuelle, fut attribuée à l'empire grec par le traité de 812. Peu à peu ces peuples se rendirent indépendants. Les Croates et les Dalmates de la côte exercèrent longtemps la piraterie. De là des guerres avec Venise (997, etc.), qui s'empara des villes de la Dalmatie maritime. En 1052 le Croate Crescimir Pierre les reprit et s'intitula roi de Dalmatie et de Croatie. Il eut pour successeurs Démétrius Suinimir et Etienne. Les rois de Hongrie héritèrent du dernier en 1088. Venise ne garda plus que Zara. Néanmoins elle reconquit la Dalmatie maritime après l'extinction des Arpades en 1301, et elle ne la perdit qu'avec son existence politique en 1797. La Dalmatie devint alors prov. d'Autriche, par le traité de Campo-Formio; puis elle fut comprise dans l'empire de Napoléon, comme portion des prov. illyriennes (1809), et enfin elle redevint au-

trichienne en 1814. — Les doges de Venise prenaient le titre de ducs de Dalmatie. La maison des comtes de Dachau et celle des comtes d'Andechs, son héritière, ont aussi porté ce titre. Bonaparte renouvela le titre de duc de Dalmatie (mais sans y joindre de pouvoir réel) en faveur du maréchal Soult.

DALRYMPLE (Alex.), géographe écossais, né à Edimbourg en 1737, mort en 1808, voyagea pour la Compagnie des Indes, visita avec soin l'archipel Oriental et en donna des cartes exactes. Ce fut d'après ses plans que le ministère anglais entreprit les voyages de découverte que Cook a exécutés. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Collection des voyages faits dans l'Océan Pacifique*, 1770, traduite par Fréville, 1774, et un *Atlas des côtes de Malabar, Coromandel*, etc., 1806. — *Voy.* GEORGE-TOWN.

DALRYMPLE (John), baron de l'échiquier du roi en Écosse, attaché à la cause royaliste, né vers 1726, mort en 1810, a publié des *Mémoires sur la Grande-Bretagne depuis la dissolution du dernier parlement de Charles II jusqu'à la bataille de la Hogue*, Londres, 1771, trad. par l'abbé Blavet, 1776. Ces mémoires établissent que, sous Charles II, plusieurs membres du parlement, entre autres le célèbre Algernon Sydney, étaient soudoyés par Louis XIV.

DALTON, ville d'Angleterre (Lancaster), à 35 kil. N. O. de Lancaster; 2,700 hab. Tour d'un vieux château. Aux environs, ruines de l'abbaye de Furness. — Ville du Yorkshire, sur la Colne; 3,069 hab.

DALZELL (André), philologue écossais, né en 1750, mort en 1806, était professeur de grec à l'université d'Édimbourg, bibliothécaire de la ville et membre de l'Académie d'Edimbourg. On lui doit deux recueils importants: *Collectanea græca minora* et *Collectanea græca majora*.

DAMANHOUR, *Hermopolis Parva*, ville de la B.-Égypte, à 80 kil. S. E. d'Alexandrie, est ch.-l. de la prov. de Damanhour ou Bahyreh.

DAMANHOUR-CHOBRA, ville de la B.-Egypte, sur le Nil, à 9 kil. N. du Caire. Maison de plaisance de Méhémet-Ali.

DAMAR, ville d'Arabie (Yémen), dans l'état de Sanaa, à 110 kil. S. de Sanaa; 5,000 maisons. Célèbre université pour la secte des Zeïtes.

DAMAS, *Damascus* des anciens, *Demecho* des Turcs, *El-Châm* des Arabes, ville de Syrie, ch.-l. du pachalik de ce nom, sur le Barady, à 1,250 kil. S. E. de Constantinople; 150,000 hab., dont 25,000 catholiques et 5,000 juifs. Résidence du patriarche grec d'Antioche et d'un mollah de 1re classe. Très belle ville. Vieilles murailles et tours, château-fort. Beaucoup de fontaines, maisons avec terrasses, trottoirs; superbe mosquée (dite Zékie), séraï ou palais du pacha. Beaux bazars, cafés élégants et renommés. Très grands faubourgs. Damas était jadis célèbre par ses fabriques d'armes blanches et d'acier, mais ses ouvriers ont été transférés par Tamerlan en Boukharie; admirables ouvrages en nacre, étoffes de soie, de coton, etc. Grand commerce; caravanes pour La Mecque (50,000 musulmans environ se réunissent tous les ans pour cet effet à Damas), pour Bagdad, etc. — Damas est une ville très ancienne, elle est mentionnée dans la Genèse. Elle fut parfois soumise aux Juifs, et parfois elle forma un roy. indépendant. Elle appartint ensuite aux rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains, aux Arabes. Ceux-ci en firent d'abord leur capitale, d'où les califes ommiades se nomment aussi califes de Damas. Selim I, empereur des Turcs, conquit Damas avec la Syrie en 1516.

DAMAS (eyalet ou pachalik de), une des 4 grandes divisions de la Syrie, entre le pachalik d'Alep et l'Arabie; 530 kil. sur 450; 1,250,000 hab., de races très diverses. Il est séparé de la mer par les pachaliks de Tripoli et d'Acre. Ch.-l., Damas. Il se divise en 6 livahs (Damas, Hama, Tadmour, Soliman, Gaza, Naplouse). L'ancienne Palestine en fait partie. Pays chaud, fertile; commerce médiocre: un peu d'industrie dans les villes.

DAMAS (famille DE), ancienne et noble maison de France, connue depuis le XIIIe siècle, a fourni plusieurs guerriers distingués. Nous citerons: Charles de Damas, né en 1738, mort en 1829, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVI, puis colonel pendant la guerre d'Amérique. Il fut arrêté avec Louis XVI à Varennes; mais rendu à la liberté par l'amnistie du 13 novembre 1791, il émigra en 1792 et ne rentra en France qu'en 1814; il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour fut nommé pair; en 1827, il fut élevé au titre de duc. — Roger, comte de Damas, né en 1769, mort en 1823. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment du roi, passa en Russie et se distingua dans la guerre contre les Turcs (1787). Lors des guerres de la révolution, il fut deux ans aide-de-camp du comte d'Artois, puis entra comme commandant de la légion Mirabeau dans l'armée de Condé (1794-98); servit ensuite le roi de Naples contre les troupes républicaines, et montra une bravoure remarquable; sa retraite en Calabre fut admirée par les Français qu'il combattait. En 1814, il rentra en France avec les Bourbons, et fut nommé lieutenant-général. Il fut élu député en 1815. — François-Etienne de Damas, né à Paris en 1764, mort en 1828. Il fut d'abord sous-lieutenant au régiment de Royal-Auvergne; pendant la Révolution, il parvint au grade de chef d'état-major de Kléber, et le suivit en Egypte (1799). Disgracié par Bonaparte, il quitta le service, fut compromis dans le procès de Moreau, et rendu à la liberté par l'intercession de Murat. Celui-ci, devenu grand-duc de Berg, employa Damas comme secrétaire d'état et commandant militaire (1806). Il fit la campagne de Russie, se distingua au passage de la Bérézina, puis revint dans le duché de Berg, où il resta jusqu'en 1813. Il rentra en France en 1815.

DAMASCÈNE, petite subdivision de la Célésyrie, au S. E., dans la Phénicie du Liban, avait Damas pour chef-lieu.

DAMASCÈNE (saint JEAN), né vers 676 à Damas, d'où le surnom sous lequel il est connu, mort vers 754. Quoique chrétien, il fut élevé au gouvernement de Damas par les califes qui possédaient alors cette ville; mais bientôt dégoûté du monde, il se retira dans la solitude de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et se fit ordonner prêtre. Il s'occupa dans sa cellule à combattre les Iconoclastes et écrivit sur la théologie et la philosophie. On le regarde comme le saint Thomas de l'Orient. Il est en effet le premier qui ait appliqué la logique d'Aristote à l'enseignement théologique. Ses œuvres ont été publiées par Lequien, grec-latin, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., et réimprimées à Vérone, 1748. On y remarque une *Dialectique*, des traités des *Hérésies*, des *Huit Vices capitaux*, etc.

DAMASCÈNE (NICOLAS). *Voy.* NICOLAS DE DAMAS.

DAMASCIUS, philosophe éclectique, né à Damas, enseignait à Athènes lorsque Justinien fit fermer les écoles païennes (526); il se réfugia auprès de Chosroès, roi de Perse; ce prince obtint son retour dans sa patrie en 533. Il avait écrit une *Histoire des principaux éclectiques*, dont Photius a conservé des fragments, et un traité *Des Principes*, publié par Joseph Kopp, Francfort, 1826, in-8.

DAMASE I (saint), pape, né en Portugal, fut élu en 366. Il travailla à la conservation des mœurs et de la discipline ecclésiastique, tint plusieurs conciles contre les Ariens, anathématisa Ursace, Valens, Auxence, Apollinaire, Vital et Timothée, tous hérétiques ou schismatiques, et mourut en 384. Il a laissé plusieurs écrits réunis et imprimés à Paris avec sa *Vie*, 1672, in-8. On le fête le 12 décembre.

DAMASE II, élu en 1048, était évêque de Brixen (Tyrol). Il ne survécut que vingt-trois jours à son élection, et mourut à Palestrine.

DAMAVEND ou **DEMAVEND**, ville d'Iran, capit. du Tabaristan, à 45 kil. N. de Téhéran. Aux environs s'élève le pic volcanique de Damavend, qui a 3,900 mètres de hauteur.

DAMAZAN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 6 kil. N. d'Aiguillon ; 2,800 hab.

DAMBACH, ville du dép. du B.-Rhin, à 8 kil. N. de Schelestadt ; 2,600 hab. Mine de fer et de manganèse.

DAMBRAY (Charles), magistrat, né à Rouen en 1760, mort en 1829, fut avocat-général à la cour des aides de Paris, 1779, et remplaça Séguier dans les mêmes fonctions au parlement. Il allait entrer au ministère lorsque la révolution éclata. Il se retira en Normandie après le retour du roi de Varennes. En 1814, Louis XVIII le nomma chancelier, ministre de la justice, et président de la chambre des pairs. Réfugié en Angleterre pendant les Cent-Jours, il reprit la présidence de la chambre à son retour.

DAMER, ville de Dongola, à 310 kil. S. E. de Vieux-Dongola, au confluent du Nil et du Tacazzé ; 500 maisons. Le territoire de cette ville forme un petit état indépendant.

DAMERY, bourg du dép. de la Marne, à 7 kil. N. O. d'Epernay ; 1,900 hab. Bons vins rouges.

DAMES (paix des). *Voy.* CAMBRAY.

DAMGHAN, *Hecatompylos*, ville d'Iran (Taberistan), à 240 kil. E. de Téhéran, par 51° 18' long. E., 35° 46' lat. N. Nadir-Schah remporta sur les Afghans une victoire célèbre aux env. de cette ville.

DAMIEN (saint). *Voy.* COSME (saint).

DAMIEN (Pierre), cardinal-évêque d'Ostie, né à Ravenne vers l'an 988, mort à Faenza en 1072, avait gardé les pourceaux dans sa jeunesse. Un de ses frères, qui était archidiacre de Ravenne, se chargea de son éducation et lui servit de père. Damien, une fois ses études faites, quitta le monde, entra dans l'ermitage de Font-Avellana (Ombrie) ; il en fut nommé abbé en 1041. Il rendit de grands services aux papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX, Victor II et Étienne IX, et ce dernier le créa cardinal-évêque d'Ostie. Mais l'amour de la solitude le porta, en 1062, à renoncer à une charge qu'il n'avait acceptée qu'à regret, et il rentra dans son ermitage comme simple religieux. Il en sortit plusieurs fois pour remplir différentes missions importantes ; mais il vécut toujours, même au milieu des cours, dans une austère pauvreté.

DAMIENS (Robert-François), régicide, né dans le diocèse d'Arras en 1715, frappa en 1757 le roi Louis XV d'un coup de couteau au moment où ce prince sortait du château de Versailles pour monter en voiture ; mais la blessure ne fut point mortelle. Saisi après cet attentat, Damiens fut condamné à mort, et écartelé sur la place de Grève à Paris. Selon quelques historiens, cet homme aurait été en proie, au moment de son action, à une espèce de délire ; selon d'autres, il avait été poussé à ce crime par le mécontentement général de la nation contre le roi, alors en guerre avec le parlement. Damiens avait été d'abord soldat, puis domestique chez les Jésuites à Paris ; il était depuis quelque temps sans emploi quand il commit son crime.

DAMIETTE, *Tamiathis*, ville de la B.-Egypte, sur la branche orientale du Nil, à 9 kil. de la mer, à 160 kil. N. O. du Caire, par 29° 29' long. E. et 31° 25' lat. N., est le ch.-l. de la préfecture de Damiette ; 25,000 hab. dont 4,000 chrétiens. — Damiette était une ville maritime importante au moyen âge : saint Louis la prit en 1249 et la rendit ensuite aux Musulmans comme partie de sa rançon. La ville actuelle n'est pas la Damiette du moyen âge ; cette dernière fut rasée vers la fin du XIII[e] siècle, et de ses débris se forma la nouvelle Damiette. Saint Louis donna aux remparts d'Aigues-Mortes la forme qu'avaient ceux de la ville égyptienne.

DAMILAVILLE, né en 1719, mort en 1768, premier commis au bureau des vingtièmes, est surtout connu comme l'ami et le correspondant de Voltaire, à qui il faisait parvenir ses nombreuses lettres franches de port, en vertu des priviléges de sa place. C'était un homme fort médiocre, mais il eut le mérite aux yeux des philosophes d'être un grand ennemi de la religion. On lui a attribué *le Christianisme dévoilé*, qui paraît plutôt être l'ouvrage de d'Holbach.

DAMM, ville des États prussiens (Stettin), à 7 kil. S. E. de Stettin ; 2,400 hab. Château-fort. Fabriques de drap, de coton, etc.

DAMM (Chr.-Tobie), théologien protestant et helléniste, né à Leipsick en 1699, mort en 1778, fut recteur du gymnase de Berlin. On a de lui : *Novum lexicon græcum etymologicum et reale*, etc. Brandebourg, 1765, in-4 ; *Introduction à la mythologie grecque et latine*, 1786, in-8 ; des édit. et traduct. allemandes de *Rutilius* ; des *Discours de Cicéron* ; des *Œuvres d'Homère*, de *Maxime de Tyr* et de *Pindare*.

DAMMARTIN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. O. de Maux ; 2,000 hab., sur une éminence d'où on a une vue fort étendue. — Ce bourg a donné son nom aux comtes de Dammartin, dont l'existence remonte au XI[e] siècle. Philippe Hurepel, fils de Philippe-Auguste, devint comte de Dammartin au commencement du XIII[e] siècle par son mariage avec Mahaut, héritière de cette maison. En 1258, le comte de Dammartin fut porté par mariage dans la maison de Trie ; puis, après avoir passé dans diverses familles, il échut, en 1439, encore par mariage, à Antoine de Chabannes. La fille de ce dernier le porta dans la maison d'Anjou. Anne, duc de Montmorency, l'acheta en 1554. Il fut confisqué en 1632 à la mort du maréchal de Montmorency et donné par Louis XIII à la maison de Bourbon-Condé.

DAMMARTIN (Antoine CHABANNES, comte de). *Voy.* CHABANNES.

DAMMARTIN (MAHAUT, comtesse de). *Voy.* MAHAUT.

DAMNONII, peuple de la Bretagne romaine. *Voy.* DUMNONII.

DAMOCLÈS, flatteur de Denys-le-Tyran, vantait souvent le bonheur de ce prince. Celui-ci, pour l'en faire juger, l'invita à un festin, et, l'ayant fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue attachée au plancher par un crin de cheval. Damoclès comprit alors ce que c'était que le bonheur d'un tyran.

DAMON et **PHINTHIAS** ou **PYTHIAS**, philosophes pythagoriciens, célèbres par leur amitié, vivaient à Syracuse, 400 ans av. J.-C., sous Denys-le-Jeune. Damon, condamné à mort, obtint la permission de faire un voyage dans sa patrie pour mettre ordre à ses affaires, et Pythias se rendit caution de son retour. A l'heure marquée on allait conduire Pythias au supplice ; mais Damon revint à temps, et un combat de générosité s'éleva entre eux pour savoir qui devait mourir ; Denys fut si touché de leur fidélité, qu'il laissa vivre Damon, et demanda à tous deux d'être reçu en tiers dans leur amitié.

DAMPIER (Guillaume), voyageur anglais, né en 1652 au comté de Somerset, fit trois voyages autour du monde : le premier eut lieu de 1673 à 1691 ; il commença le second le 14 janvier 1699, revint en Angleterre en 1701, et entreprit en 1704 de nouvelles courses, qui ne furent achevées qu'en 1711. On ne sait pas la date de sa mort. Il donna en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8, le *Recueil de ses voyages autour du monde depuis 1673 jusqu'en 1691*, traduit en français, Amsterdam, 1701 à 1712, Rouen, 1723, 5 vol. in-12. On lui doit un traité estimé *Sur les Vents, les marées et les courants*.

DAMPIERRE, ch.-l. de canton (Jura), à 19 kil. N. E. de Dôle ; 550 hab. Usines et hauts-fourneaux.

DAMPIERRE-SUR-SAOLON, ch.-l. de canton (Haute-

Saône), à 16 kil. N. E. de Gray; 1,400 hab. Forges. — Beaucoup d'autres villages en France, mais sans importance, portent le nom de Dampierre.

DAMPIERRE (baie de). *Voy.* CHIENS-MARINS.

DAMPIERRE (Guy DE), comte de Flandre et pair de France, mort en 1305, accompagna saint Louis en Afrique (1270). Ayant marié sa fille à Édouard d'Angleterre sans l'autorisation de Philippe-le-Bel, celui-ci lui déclara la guerre, défit ses troupes à Furnes et s'empara de ses principales places. Dampierre vint alors à Paris implorer la clémence du roi, mais Philippe le retint prisonnier à Compiègne où il mourut.

DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie PICOT DE), général français, né à Paris en 1756, servit jeune encore sous le grand Frédéric. En 1789, il se signala comme patriote; il servit en 1791 sous Rochambeau, puis sous Dumouriez, et se distingua dans la malheureuse bataille de Nerwinde. A la défection de Dumouriez, il se prononça hautement en faveur de la république, et obtint le commandement en chef. Il sut relever le moral de l'armée, reprit l'offensive d'après les ordres des commissaires de la Convention, et se mit lui-même avec dévouement à la tête d'une attaque; mais il fut tué d'un coup de canon dans le bois de Vigogne sous Valenciennes, 1793. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon.

DAMRÉMONT (le comte Denis DE), pair de France et lieutenant-général, né en 1783, servit successivement à la grande armée, en Dalmatie, en Espagne, en Portugal. Promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, il reçut en 1823 un commandement du côté des Pyrénées, remplit ensuite diverses fonctions administratives ou diplomatiques, fut choisi en 1830 pour commander une brigade de l'armée d'Afrique, fut nommé en 1837 gouverneur des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, et chargé en cette qualité de préparer la seconde expédition de Constantine. La place fut prise d'assaut le 13 octobre 1837; mais le général Damrémont ne put jouir de son triomphe: comme Turenne, il fut emporté par un boulet de canon en allant reconnaître une batterie.

DAMVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 17 kil. S. d'Evreux; 700 hab.

DAMVILLIERS, ch.-l. de canton (Meuse), à 17 kil. S. de Montmédy; 1,000 hab.

DAN, une des douze tribus d'Israël, était bornée à l'O. par les tribus de Benjamin et de Juda; au S. par celle de Juda, dont elle était séparée par le torrent de Sorek; au N., par celle d'Ephraïm; et à l'O., par la mer. Elle prenait son nom de Dan, 5e fils de Jacob.

DAN ou LAÏS, ville de la tribu de Nephthali, la plus septentrionale de toute la Palestine.

DAN, riv. des États-Unis, prend sa source dans la Caroline septentrionale, qu'elle arrose; entre dans la Virginie, et se jette dans le Roanoke après un cours de 180 kil.

DANAÉ, fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et séduisit Danaé: de cette union naquit Persée, qu'Acrisius voulut faire périr en l'exposant aux flots ainsi que sa mère, mais il fut sauvé et plus tard il devint en effet, par accident, le meurtrier d'Acrisius.

DANAI, nom que portèrent primitivement les habitants d'Argos; il venait de Danaüs, fondateur d'Argos. Les poëtes étendent ce nom à tous les Grecs.

DANAÏDES, nom de cinquante sœurs, toutes filles de Danaüs, roi d'Argos. Egyptus, roi d'Egypte, leur oncle, qui avait 50 fils, voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. Les Danaïdes se refusèrent à un mariage qui leur paraissait impie. Egyptus envoya ses fils à Argos à la tête d'une puissante armée, pour les contraindre. Danaüs, trop faible pour résister, consentit au mariage, mais sous la condition secrète que les Danaïdes massacreraient leurs maris la première nuit de leurs noces. Cet horrible projet s'exécuta; la seule Hypermnestre épargna son mari, Lyncée. Pour punir ces filles cruelles, Jupiter les précipita dans le Tartare et les condamna à y remplir éternellement un tonneau percé.

DANAPRIS, fleuve de Sarmatie, auj. le DNIEPR.

DANASTER, fleuve de Sarmatie, auj. le DNIESTR.

DANAÜS, fils de Bélus, originaire de Chemmis, régna d'abord sur la Basse-Egypte, conjointement avec son frère Egyptus; mais ayant attenté aux jours de ce prince, il fut forcé de fuir et vint à Argos (vers 1572 avant J.-C., ou un siècle plus tard selon d'autres). Là, le roi Gélanor l'accueillit avec la plus grande bienveillance; mais Danaüs ne le récompensa qu'en usurpant sur lui le trône; d'autres disent que Gélanor abdiqua en sa faveur. Quoi qu'il en soit, ce fut alors que commença à Argos la dynastie des *Bélides*. La fable donne à Danaüs cinquante filles (*Voy.* DANAÏDES). Il eut pour successeur Lyncée.

DANBURY, commune des Etats-Unis (Connecticut), dans le comté de Fairfield, à 75 kil. S. O. de Hartford; 4,000 hab. Danbury fut incendiée par les Anglais en 1777.

DANCHET (Antoine), poëte dramatique, né en 1671 à Riom, mort à Paris en 1748, fut d'abord précepteur, puis se livra tout entier au théâtre. Il donna des tragédies qui eurent peu de succès, et des opéras qui réussirent beaucoup mieux: le meilleur est celui d'*Hésione* (1700). Danchet fut de l'Académie Française et de celle des Inscriptions. On a publié ses œuvres en 1751, 4 vol. in-12. Elles contiennent, outre ses pièces dramatiques, des odes, des cantates, des épîtres, d'une versification faible, mais douce et facile.

DANCOURT ou D'ANCOURT (Florent CARTON), auteur et acteur comique, né à Fontainebleau en 1661, d'une famille noble, mort en 1726, fut d'abord avocat; il quitta cette profession à 24 ans, pour épouser la fille du comédien La Thorillière, et pour entrer avec elle dans la troupe des comédiens du roi. Il se fit en même temps auteur et donna dans l'espace de 33 ans une soixantaine de pièces. Celles qui eurent le plus de succès sont: *le Notaire obligeant, le Chevalier à la mode, les Bourgeoises à la mode, les Vendanges de Suresnes, les Vacances, le Mari retrouvé, les Trois Cousines, le Galant Jardinier*. Dancourt excelle dans la farce et le genre grotesque, et réussit admirablement à mettre en scène les villageois; mais trop souvent il brave la décence. Ses œuvres ont été souvent réimprimées; la meilleure édition est celle de 1760, 12 vol. in-12. Didot a donné ses *Œuvres choisies*, 1818, 5 vol. in-18.

DANDA, riv. de la Guinée mérid., naît par 18° long. E., 8° lat. S., et tombe dans l'Océan Atlantique, à Danda, après un cours de 660 kil.

DANDELOT ou D'ANDELOT (François DE COLIGNY, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral Coligny, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, embrassa de bonne heure la religion protestante, et s'en montra un des plus zélés défenseurs à l'époque des guerres civiles. Il défendit avec son frère, en 1557, la place de Saint-Quentin, se distingua à la bataille de Dreux en 1562, à celle de Jarnac en 1569, et mourut à Saintes deux mois après ce dernier combat.

DANDOLO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné quelques doges à cette république. Le plus célèbre de ces doges est Henri (Enrico ou Arrigo) Dandolo, qui fut élu à cette haute dignité en 1192 à l'âge de 84 ans, et fut un des principaux chefs de la 4e croisade. Après la prise

de Constantinople par les Croisés, Dandolo refusa, dit-on, la couronne qui lui était offerte ; mais il se fit élire despote de la Romanie, obtint pour la république de Venise la moitié de Constantinople, les îles de l'Archipel, et acheta Candie, qui était échue en partage au duc de Montferrat. Il mourut un an après (1205) à Constantinople même. L'empereur grec Manuel lui avait fait brûler les yeux lorsqu'il était venu, au nom de la république de Venise, lui redemander des députés que ce prince retenait injustement (1173); ce supplice affaiblit sa vue, mais ne la lui fit pas perdre tout à fait. — Jean Dandolo, élu doge en 1280, mort en 1289, soutint contre le patriarche d'Aquilée, au sujet des villes de Pirano et d'Isole en Istrie, qui s'étaient données à Venise, une guerre ruineuse, qui dura autant que son règne. — François Dandolo, doge depuis le 8 janvier 1328 jusqu'au 31 octobre 1339, reçut le surnom de *Chien* pour s'être présenté aux pieds du pape Clément V avec une chaîne au cou, en le suppliant de retirer une excommunication que le pontife avait lancée contre la république. Sous son règne, Venise enleva à la maison della Scala les villes de Trévise, Ceneda et Conegliano. — André Dandolo, élu doge en 1342 à l'âge de 36 ans, mort en 1354, soutint une guerre malheureuse contre Louis-le-Puissant, roi de Hongrie; mais il s'est illustré par son amour pour les lettres, et par la protection qu'il accorda à Pétrarque. Il a écrit une *Chronique de Venise*, en latin (T. XII de la collection de Muratori).

DANEMARK, *Dania* en latin, *Danmark* en allemand, roy. de l'Europe septent., et le plus petit des trois roy. scandinaves (Suède, Norwége et Danemark), est situé par 53° 22' - 57° 45' lat. N., et 5° 45' - 10° 14' long. E. Le Danemark est partout baigné par la mer, excepté au S., où il est borné par le Hanovre et le Mecklembourg: il a la Baltique à l'E., la mer du Nord à l'O.; le détroit du Sund, le Cattégat et le Skager-Rack le séparent de la Suède et de la Norwége; 2,000,000 d'hab. Capit., Copenhague. Villes principales : Altona, Elseneur, Glückstadt, Sleswig, Aarhuus, Aalborg, Apenrade, etc. Les pays qui composent la monarchie danoise peuvent se diviser en *pays danois* et *pays allemands*. Les pays danois se composent : 1° de la péninsule cimbrique, qui se subdivise en Jutland septentrional et Jutland méridional ou duché de Sleswig ; 2° de l'archipel danois, comprenant : les îles Seeland (*Sjelland*), Fionie (*Fyen*), Laaland, Falster, Bornholm, Mœn, OEroë, Alsen, Femern, etc., auxquelles il faut joindre l'Islande et l'archipel de Féroë. Les pays allemands sont les duchés de Holstein et de Lauenbourg, qui font partie de la Confédération germanique. Il faut ajouter à ces possessions les colonies danoises, qui consistent en établissements sur la côte occidentale du Groënland ; quelques comptoirs sur les côtes de la Guinée ; les îles Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Jean, dans les Antilles ; la ville et le territoire de Tranquebar, aux Indes orientales. Les possessions danoises de la Baltique, plus l'archipel de Féroë, se partagent administrativement en deux masses : le roy. de Danemark proprement dit, et les duchés ; le premier se subdivise en 20 bailliages et les seconds en 31. Voici leurs noms, avec les pays dans lesquels ils se trouvent compris.

1° *Royaume de Danemark.*

Bailliages.	*Pays.*
Copenhague,	
Frederiksborg,	
Holbek,	Iles Seeland et Mœn.
Soroë,	
Prestoë,	
Bornholm,	Ile Bornholm.
Mariboë,	Iles Falster et Laaland.
Odense,	Ile Fionie.
Svendborg,	
Hjoring,	
Aalborg,	
Thisted,	
Viborg,	
Randers,	Jutland septentrional
Aarhuus,	
Skanderborg,	
Veile,	
Ringkjobing,	
Ribe,	
Féroë,	Archipel de Féroë.

2° *Duchés.*

Gottorp,	
Flensborg,	
Tondern,	
Apenrade,	Jutland méridional,
Haderslev,	ou duché de Sleswig.
Hytten,	
Husum,	
Districts séparés,	
Æroë,	Ile Æroë.
Nordborg,	Ile Alsen.
Sonderborg,	
Femern,	Ile Femern.
Steinborg,	
Pays des Dithmarses,	
Rendsburg,	
Comté de Ranzau,	
Seigneurie de Pinneberg,	
Altona,	
Reinbek,	duché de Holstein.
Travendal,	
Segeberg,	
Neumünster,	
Plœn,	
Kiel,	
Cismar,	
Districts séparés,	
Ratzebourg,	
Lauenbourg,	
Steinhorst,	duché de Lauenbourg.
Schwartzenberg,	
District séparé (Mœln),	

Le Danemark a peu de montagnes ; les fleuves qui l'arrosent sont peu importants : l'Eider, la Trave et le Guden sont les trois principaux ; on trouve beaucoup de marais, surtout dans le Jutland septentrional. Le climat est doux, mais humide; le sol est fertile en pâturages, et nourrit de beau bétail, des chevaux. On y cultive avec succès la garance, le houblon, et toute espèce de grains. — Les habitants du Danemark sont presque tous de race germanique (Danois, Allemands, Frisons). Le gouvernement, d'abord représentatif, est absolu depuis 1660 ; comme duc de Holstein et de Lauenbourg, le roi est membre de la Confédération germanique. Le luthéranisme est la religion dominante ; on tolère les autres : les Juifs y sont les plus nombreux après les Luthériens. L'industrie consiste surtout en toiles à voiles, draps, porcelaines, armes. On fabrique aussi en Danemark beaucoup de gants dits *gants de Suède*. Le commerce y est depuis longtemps florissant. L'instruction y est très répandue.

Histoire. Le Danemark était habité au commencement de l'ère chrétienne par les Jutes ou Goths, par les Cimbres, par les Angles. Il eut ensuite pour rois des descendants d'Odin, dits *Skioldungiens;* ils rendaient à Odin un culte sanguinaire. Le christianisme ne fut introduit chez eux que vers 826, par S. Anschaire. A partir du VIIIe siècle, les Danois s'adonnèrent à la piraterie, ainsi que les Norwégiens, avec lesquels on les comprend souvent sous le nom de Normands ou Northmans (hommes du Nord). Ils secoururent les Saxons contre Charlemagne, mais furent enfin obligés d'implorer la paix

l'an 803. Leurs fréquentes incursions désolèrent l'empire carlovingien, l'Allemagne, l'Espagne et surtout la Grande-Bretagne pendant un siècle. Deux fois ils conquirent presque toute l'Angleterre : la première en 878, au temps d'Alfred, qui bientôt reprit sur eux une partie du pays; la deuxième en 1016, à la mort d'Edmond Côte-de-Fer, et sous Canut-le-Grand. L'empire danois en Angleterre ne dura que jusqu'en 1041; la dynastie skioldungienne s'éteignit en 1047 et fut remplacée par les Esthrithides; sous ceux-ci, le Danemark devint un instant fief d'Allemagne (1152-62). Redevenu indépendant, il acquit l'île de Rügen (1168), la Slavonie (1184-88), la Pomérélie (1210), que toutefois il perdit bientôt, l'Esthonie (1239), que Valdemar vendit en 1347 à l'Ordre Teutonique. Les Esthrithides s'étant éteints en 1375, la succession devint litigieuse jusqu'à ce que la tutrice du Danemark, Marguerite, fille de Valdemar IV, eût donné la couronne à Éric de Poméranie (1396). Elle l'avait déjà fait roi de Norwége en 1389; elle le fit couronner roi de Suède en 1397 par la célèbre union de Calmar, qui fondait les trois états en un seul. Mais cette union n'exista que nominalement; après avoir été plusieurs fois rompue de fait, elle le fut enfin pour toujours en 1523, à la suite de la révolte de Gustave Wasa contre Christian II. La Norwége resta néanmoins unie au Danemark, qui conserva de plus une partie de la Suède, savoir, 5 provinces maritimes de la Gothie. En 1448, après la mort de Christophe de Bavière, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, fut élu roi par les Danois et devint le chef de la maison qui règne encore aujourd'hui. Sous Christian IV le Danemark prit une part malheureuse à la guerre de 30 ans : il perdit ses provinces de Gothie et sa supériorité sur la Suède. En 1660, une insurrection du peuple contre les nobles donna à la royauté le pouvoir absolu. Depuis, le Danemark, sous une suite de rois sages, acquit une haute prospérité. Allié de la France pendant le règne de Napoléon, il fut cruellement traité par l'Angleterre et vit bombarder Copenhague (1807). En 1814, le roi de Danemark perdit définitivement la Norwége.

Rois de Danemark depuis le x*e* *siècle.*

Skioldungiens.		Eric VIII Menvend,	1286
Harald Blaatand,	930	Christophe II,	1320
Suénon et Harald VIII,	980	Valdemar IV,	1340
		De diverses familles.	
Canut II, *le Grand*,	1014	Olof II,	1376
Canut III (Hardeknut),	1036	Marguerite,	1387
Magnus de Norwége,	1041	Eric IX, *le Poméranien*,	1396
Esthrithides.		Christophe III, *le Bavarois*,	1440
Suénon II,	1047		
Harald IX,	1076	*Maison d'Oldenbourg.*	
Canut IV, *le Saint*,	1080	Christian I,	1448
Olof Hunger,	1086	Jean,	1483
Eric III,	1095	Christian II,	1512
Nicolas,	1103	Frédéric I,	1523
Eric IV,	1134	Christian III,	1534
Eric V,	1137	Frédéric II,	1559
Suénon III et Canut V	1147	Christian IV,	1588
Valdemar I,	1157	Frédéric III,	1648
Canut VI,	1182	Christian V,	1670
Valdemar II,	1202	Frédéric IV,	1699
Valdemar III,	1219	Christian VI,	1730
Eric VI, *le Saint*,	1241	Frédéric V,	1746
Abel,	1250	Christian VII,	1765
Christophe I,	1252	Frédéric VI,	1808
Eric VII Glipping,	1259	Christian VIII,	1840

DANES (P.), *Danesius*, né à Paris en 1497, mort en 1577, étudia les langues anciennes sous Lascaris et Budé, fut le premier nommé professeur de grec au Collége royal (1530), et forma des élèves distingués, entre autres Amyot. François I l'envoya au concile de Trente; Henri II le nomma précepteur de son fils (Henri III) et le fit évêque de Lavaur. On a de lui des éditions de *Justin*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519; de *Pline*, 1532, sous le pseudonyme de Bellocirius; des *Éloges* et *Opuscules*, Paris, 1731, in-4.

DANET (P.), abbé, né à Paris vers 1640, mort en 1709, est auteur de *Dictionnaires français-latin* (1685) et *latin-franç.* (1691), composés pour l'usage du dauphin, et qui eurent longtemps cours dans les écoles. On lui doit aussi une édition de *Phèdre*, *ad usum delphini*, 1675; des *Racines latines*, 1677; un *Dictionnaire d'antiquités*, 1698.

DANGÉ, ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. N. de Chatellerault; 700 hab.

DANGEAU, village du dép. d'Eure-et-Loir, sur l'Ozanne, à 10 kil. N. de Châteaudun; 1,370 hab. Patrie et domaine de la famille Dangeau.

DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis de), né en 1638, mort en 1720, jouit auprès de Louis XIV d'une grande faveur, qu'il dut primitivement à son habileté au jeu de cartes; fut nommé en 1665 colonel du régiment du roi, et accompagna ce prince dans toutes ses campagnes comme son aide-de-camp. Il avait une grande réputation d'esprit et d'instruction, et quoiqu'il n'eût rien écrit, il fut reçu à l'Académie Française (1688) et à celle des Sciences (1704). Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* ou *Journal de la cour de Louis XIV* (1680-1720), ouvrage très étendu, et dont il a été publié des extraits par Voltaire (1770), par madame de Genlis (1817) et par Lemontey (1818). Dangeau se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres; il fut lié avec Boileau qui lui a dédié sa *Satire sur la noblesse*.

DANGEAU (Louis DE COURCILLON DE), abbé, frère du précédent, né en 1643, mort en 1723, fut lecteur du roi; entra en 1682 à l'Académie, et s'y distingua par ses travaux sur la grammaire. On a de lui des *Lettres sur les voyelles, sur les consonnes, sur l'orthographe*, etc., réunies sous le titre d'*Essais de grammaire*, 1711. Il fut un des premiers à vouloir réformer l'orthographe.

DANGER (îles du), dans la Polynésie, au N. E. des îles du Navigateur, par 169° 25' long. O., 10° 51' lat. N. Découvertes par le commodore Byron en 1765.

DANGEREUX (archipel), dans le Grand-Océan Équinoxial. *Voy.* PAUMOTOU.

DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOT, dite Mlle), célèbre actrice, née en 1714, morte en 1796, se fit admirer par le talent avec lequel elle jouait les rôles les plus variés, mais excella surtout dans les soubrettes. Elle quitta la scène en 1763 et sa retraite excita des regrets universels.

DANIA, nom latin du DANEMARK.

DANIEL, l'un des quatre grands prophètes, fut dans son enfance emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem (606 avant J.-C.) et fut élevé à la cour de Nabuchodonosor; il obtint un grand crédit auprès de ce prince en lui expliquant ses songes, et fut établi par lui chef des mages et intendant de Babylone. Il découvrit l'innocence de Susanne, expliqua à Balthasar les mots mystérieux tracés sur les murs de la salle du festin, sortit sain et sauf de la fosse aux lions où il avait été jeté pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Ses prophéties forment 14 chapitres; elles annoncent la venue du Messie après 70 semaines d'années, et les révolutions des 4 grands empires. On ne connaît pas l'époque de sa mort. On croit qu'il a existé deux Daniels.

DANIEL (saint), né à Marathe près de Samosate, 410, vécut plusieurs années sur une colonne dans la méditation et la prière, et mourut en 490. On le fête le 10 décembre.

DANIEL (Gabriel, dit le Père), historien, né à Rouen en 1649, mort en 1728, entra dans l'ordre des Jésuites, écrivit des ouvrages d'histoire, de philosophie et de religion. Le plus connu est son *Histoire de France*, qui parut d'abord en 1713, 3 vol. in-fol.

(réimprimée avec de grandes améliorations par le Père Griffet, 1755, 17 vol. in-4). Cette histoire a été vivement critiquée; elle n'est guère en effet qu'un long et ennuyeux récit de siéges et de combats; cependant elle ne manque ni de clarté ni d'exactitude. L'auteur en a donné lui-même un *Abrégé* en 1724, 9 vol. in-12. On a aussi du Père Daniel : *Voyage du monde de Descartes*, 1690, où il combat le système des tourbillons; *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres Provinciales*, 1694, où il tente de réfuter Pascal.

DANIEL (Samuel), poëte et historien anglais, 1552-1619, fut précepteur d'Anne Clifford, fille du comte de Cumberland, et poëte lauréat de la reine Elisabeth. Il a composé des tragédies, des épîtres, un poëme sur la guerre des Deux-Roses, et une *Histoire d'Angleterre* jusqu'à Edouard III, qui a eu du succès.

DANKALI, petit roy. de l'Afrique orientale, entre l'Abyssinie et la mer Rouge. Grandes salines.

DANKARA, état de la Nigritie maritime, tributaire de l'Achanti, à 130 kil. de la mer, en arrière de la côte d'Or. Il a pour capitale une ville de même nom, à 80 kil. S. O. de Coumassie. Riches mines d'or.

DANNEMARIE, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 19 kil. E. de Béfort: 750 hab.

DANNENBERG, ville du roy. de Hanovre, à 52 kil. S. E. de Lunebourg; 1,500 hab. Cette ville a été la résidence d'une branche de la maison de Brunswick, dite *Brunswick-Lunebourg*.

DANTE ALIGHIERI, célèbre poëte italien, né à Florence en 1265, eut pour maître Brunetto Latini, et cultiva toutes les sciences connues de son temps. Dès sa première enfance il ressentit la passion de l'amour et fut épris de la jeune Béatrix qu'il perdit à la fleur de l'âge. Dans les troubles qui agitaient alors l'Italie, Dante fut ardent gibelin; il se signala dans plusieurs expéditions contre les Guelfes d'Arezzo, de Bologne et de Pise; contribua beaucoup par sa valeur à la victoire de Campaldino (1289), et à la prise de Caprona (1290). Il remplit en outre avec succès un grand nombre de missions politiques, et fut nommé en 1300 un des princes ou magistrats suprêmes de Florence. Mais la division s'étant mise entre les Gibelins qui dominaient à Florence, et la ville s'étant partagée entre deux nouvelles factions: les *Noirs*, qui voulaient ouvrir leurs portes à Charles d'Anjou, et les *Blancs* qui le repoussaient; Dante, qui avait pris chaudement parti pour les *Blancs*, fut exilé de sa patrie: peu après son départ il fut condamné à être brûlé vif. Il erra depuis de ville en ville, luttant contre la misère; séjourna à Sienne, à Vérone, vint passer quelque temps à Paris où il fréquenta l'université, et se fixa enfin à Ravenne, où il mourut en 1321. Il s'était marié après la mort de Béatrix, et il a laissé plusieurs enfants. Pendant son exil, Dante composa le célèbre poëme connu sous le titre de *Divina Comedia*: il comprend trois poëmes ou actes distincts, *l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis*; le poëte, racontant le sort des âmes après la vie terrestre, place dans l'enfer et le purgatoire tous ceux qui ne se sont signalés que par leurs crimes ou leurs vices, ceux surtout qui ont été les auteurs de ses maux, et dans le paradis ceux qui ont fait le bien. Il feint que Virgile, son poëte favori, l'accompagne dans l'enfer et le purgatoire, pour lui nommer les réprouvés et lui décrire leurs supplices, et que Béatrix est son guide dans le paradis. Cette composition extraordinaire est une des productions les plus sublimes qu'ait enfantées le génie de l'homme, mais c'est aussi un des ouvrages les plus bizarres et les plus obscurs: les allusions dont il est rempli sont la principale cause de cette obscurité. La *Divine Comédie* est le premier poëme qui ait été écrit en langue italienne; jusque-là on n'écrivait qu'en latin. Il est divisé en tercets ou rimes triplées. Ce poëme excita une admiration universelle. Dans plusieurs villes on créa des chaires où il devait être expliqué; Boccace fut le premier qui remplit la chaire créée dans ce but à Florence. Outre *la Divine Comédie*, le Dante a aussi composé des *Poésies lyriques* qui ne sont pas indignes de lui; la *Vita nuova*, qui renferme des détails sur ses premières années et sur son amour pour Béatrix; des traités *De Monarchia*, contre l'empereur Henri VII; *De vulgari Eloquentia*. Les œuvres du Dante ont été réunies par Zapata de Cisneros, chez Zatta, Venise, 1758, 5 vol. in-4. La *Divine Comédie* a eu une foule d'éditeurs et de commentateurs; la 1re édition est de 1472; l'une des plus estimées est l'édition publiée à Rome par le père Lombardi, 1791, et réimprimée en 1815 avec des notes. Parmi les traductions françaises la meilleure est celle de M. Artaud, 1811, 3 vol. in-8, réimp. avec le texte en regard, en 9 vol. in-12, 1828-30. Grangier (1596), Rivarol (1783), Terrasso (1817), Antony Deschamps (1830), Gourbillon (1831), ont traduit des morceaux plus ou moins étendus de la *Divine Comédie*. M. Artaud a donné en 1840 une *Histoire de la vie du Dante*.

DANTINE (dom Maur-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Gonrieux, près de Liége, en 1688, mort à Paris en 1746, travailla à la *Collection des Décrétales*, à une nouvelle édit. du *Glossaire* de Ducange (il en publia les 5 premiers volumes, 1734-35), et à *l'Art de vérifier les dates*.

DANTISCUM, nom latin de DANTZICK.

DANTON (Georges-Jacques), célèbre démagogue, né à Arcis-sur-Aube en 1759, exerçait les fonctions d'avocat aux conseils du roi lorsqu'éclata la révolution française. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et ne tarda pas à rompre avec la cour. Il avait reçu de la nature toutes les qualités d'un tribun: énergie prodigieuse, intelligence vaste et féconde, imagination ardente, stature athlétique, visage d'une expression terrible, voix tonnante; aussi obtint-il bientôt un grand ascendant sur le peuple. Il fonda le club des Cordeliers, et y professa les doctrines les plus révolutionnaires. En 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de la Seine, en 1792 substitut du procureur de la Commune de Paris. Cette même année, il fut un de ceux qui dirigèrent le plus activement la journée du 10 août, et qui contribuèrent le plus à faire prononcer la déchéance du roi. Après cet événement, l'Assemblée législative lui confia le portefeuille du ministère de la justice. Au 2 septembre, lorsque l'entrée des Prussiens en Champagne avait répandu la consternation dans Paris, Danton déploya le caractère le plus énergique et montra une confiance qui releva tous les courages; mais il ternit à jamais sa gloire en ordonnant dans ces horribles journées de septembre le massacre des prisonniers, en organisant la terreur, et en faisant promener la guillotine par toute la France. En 1793 il quitta le ministère de la justice pour les fonctions de député à la Convention, auxquelles l'avaient appelé les électeurs de Paris. Rival de Robespierre, il exerça dans l'assemblée un ascendant qui fut très grand d'abord, mais qui s'affaiblit au moment où il se retira dans son pays pour y prendre du repos. A son retour il trouva sa popularité abaissée. Danton avait fait répandre le sang par système et non par cruauté; aussitôt qu'il pensa que la modération serait plus utile que la terreur, il conseilla de l'employer. Ces sentiments le perdirent; il fut arrêté par l'ordre de Robespierre, dont la jalousie éclatait à la fin. Il fut condamné sans pouvoir achever sa défense, et monta avec courage sur l'échafaud le 5 avril 1794. Danton avait des mœurs domestiques douces: il chérissait son épouse et ses enfants: plusieurs fois les malheureux, et ses rivaux même, lorsqu'ils s'adressèrent à l'homme privé, trouvèrent en lui un protecteur.

DANTZICK, *Danzig* en allemand, *Gedanum* et *Dantiscum* en latin, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de la régence de Dantzick, sur la Vistule, près de son embouchure, à 390 kil. N. E. de Berlin; 65,000 hab. (moins de 40,000 en 1814). Belle situation, beaux édifices, établissements scientifiques nombreux (Institut royal de navigation, etc.). Fortifications très importantes. Ville industrielle et commerçante (c'est la première place marchande de la monarchie prussienne). Résidence d'un consul français. — Dantzick florissait dès l'an 997, et était la capitale de la Pomérélie. En 1295 elle passa avec cette province sous la domination polonaise; mais en 1308 Vladislas IV céda le tout à l'Ordre Teutonique. Les chevaliers l'agrandirent en 1311, et en 1814 la fortifièrent. En 1454, elle fut conquise par les Polonais; mais en 1575, ayant refusé de reconnaître Etienne Bathori, elle eut à soutenir la guerre contre ce monarque, qui s'en empara en 1577. Stanislas s'y réfugia en 1734 et y soutint un siége. La Prusse se la fit céder en 1793. Dantzick fut une des principales villes de la Hanse de 1360 à 1641, et elle était le chef-lieu du quartier prussien. Lors de la dissolution de la ligue, elle s'unit aux trois villes de Lubeck, Hambourg et Brême (jusqu'à ces derniers temps on a nommé ces quatre cités *villes hanséatiques*). En 1807, le maréchal Lefebvre s'empara de cette ville et reçut en récompense le titre de duc de Dantzick. Par la paix de Tilsitt cette ville fut déclarée ville libre, sous la protection de la France, de la Prusse et de la Saxe; mais en 1813, les alliés la reprirent après un siége long et meurtrier. Elle fut enfin rendue à la Prusse en 1815.

DANTZICK (duc de). *Voy.* LEFEBVRE (maréchal).

DANUBE, *Danubius* ou *Ister* des anciens (*Ister* se dit surtout de la portion inférieure du cours), *Donau* des Allemands; grand fleuve de l'Europe, naît dans le grand-duché de Bade, par 8° 10' long. E., 47° 58' lat. N.; traverse la Bavière, l'Autriche, la Hongrie; sépare cette dernière ainsi que la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie d'avec la Servie et la Bulgarie, et tombe dans la mer Noire par cinq embouchures, entre 45° 32' et 47° 34' lat. N.: cours, 2,790 kil. Les principaux lieux qu'il arrose sont Sigmaringen, Ulm, Ratisbonne, Passau, Lintz, Vienne, Presbourg, Gran, Pesth et Bude, Petervaradin, Belgrade, Sémendrie, Widdin, Nicopoli, Silistrie, Turna, Brahilov. Parmi ses nombreux affluents les principaux sont: 1° à droite, l'Iller, le Lech, l'Inn, la Traun, l'Ens, la Trasen, la Leitha, le Raab, la Drave avec la Mur, la Save, la Morava, l'Isker; 2° à gauche, la Brenz, la Wernitz, l'Altmühl, la Nab, la Regen, l'Ilz, la March ou Morava (différente de celle qui aboutit à la rive droite), le Gran, la Theiss, l'Aluta, l'Ardjich, la Sereth et le Pruth. Le Danube est très rapide (7 kil. par heure). Sur ses bords, depuis la Hongrie, sont de vastes marais; il a peu de ponts, et la navigation y est difficile. Ce fleuve forma lontemps la limite de l'empire romain (sauf pendant le temps qui vit la Dacie Trajane unie à l'empire). Aujourd'hui l'empire russe est séparé de l'empire ottoman par la plus méridionale des 5 bouches, dite la bouche Saint-George.

DANUBE (cercle du), un des quatre cercles du roy. de Wurtemberg, au S. de celui de l'Iaxt; 137 kil. sur 62; 338,800 hab. Ch.-l., Ulm.

DANUBE (cercle du BAS-), *Unter-Donau*, un des 8 cercles du roy. de Bavière, limitrophe de l'Autriche à l'E. et au S., de la Bohême au N. et N. E.: 142 kil. sur 97; 335,200 hab. Ch.-l., Passau.

DANUBE (cercle du HAUT-), *Ober-Donau*, un des 8 cercles du roy. de Bavière, borné à l'O. par le Würtemberg, au S. O. par le Tyrol et le lac de Constance; 169 kil. sur 75; 510,000 hab. Au S. courent les Alpes de Souabe.

DANUBE (cercles EN-DEÇA et AU-DELA DU), deux des quatre grandes divisions de la Hongrie. Les mots *au-delà* et *en-deçà* supposent ici que le point de vue est pris de la partie orientale de la Hongrie, et même en ce sens ils ne correspondent pas encore bien exactement aux positions géographiques. Le cercle au-delà du Danube, qui est le plus voisin de l'Autriche, a 11 comitats (Wieselburg, OEdenburg, Eisenburg, Raab, Komorn, Szalad, Szumegh, Veszprim, Stuhlweissenbourg, Baranya, Tolna). Le cercle en-deça du Danube a 13 comitats (Presbourg, Neutra, Trencsin, Thurotz, Arva, Lipto, Sohl, Bars, Hont, Neograd, Gran, Pesth, Bacs).

DANUS ou IDANUS, fleuve de Gaule, auj. l'AIN.

DANVERS, commune des États-Unis (Massachussets), à 24 kil. N. E. de Boston; 3,800 hab.

DANVILLE, nom commun à beaucoup de villes des États-Unis, dont la principale est dans l'état de Vermont, à 36 kil. N. E. de Montpellier; 2,400 hab.

DANVILLE, géographe. *Voy.* ANVILLE (D').

DAONÆ, peuple de l'Inde ancienne, dans la Chersonèse d'Or, habitait sur les bords de l'Iraouaddy actuel, aux environs d'Ava.

DAOUALAGHIRI (mont), montagne d'Asie sur les limites du Népal, par 29° 4' lat. N. et 79° 31' long. E., est le plus haut sommet de la chaîne de l'Himalaya; il a 8,800 mètres d'élévation.

DAOULAS, ch.-l. de cant. (Finistère), à 16 kil. E. de Brest; 580 hab.

DAOULETABAD, *Dowlatabad* des Anglais, ville de l'Hindoustan, dans le roy. du Decan, à 13 kil. N. O. d'Aurengabad, faisait partie de l'Aurengabad et a été capitale d'une principauté puissante.

DAOURIE, vaste région de l'Asie centrale en inclinant vers le N. E., entre le Saghalien et le lac Baïkal; elle est très haute, très froide; les monts qui la couvrent font partie du Grand-Altaï; elles renferment des mines d'argent, de plomb, de cuivre et de fer. La plupart des habitants sont de la famille tongouse. Cette contrée est partagée entre la Russie et la Chine: la partie russe a pour capitale Nerschinsk et fait partie du gouvernement d'Irkourtsk; la partie chinoise est enclavée dans la Mantchourie.

DAPHNÉ, fille du Ladon ou du Pénée, fut aimée d'Apollon pendant son exil sur la terre. Ce dieu, poursuivant la nymphe, l'atteignit sur les bords du Pénée. Daphné implora le secours de son père, qui, pour la sauver, la métamorphosa en laurier (en grec *daphné*). Apollon, désolé, voulut que le laurier lui fût consacré, et qu'il devînt la récompense des poëtes.

DAPHNÉ, village délicieux, sur l'Oronte, au S. O. d'Antioche, était regardé comme un faubourg de cette ville. Les riches y avaient des maisons de campagne. On y célébrait tous les ans, dans un bois de lauriers qui était voisin, les fêtes d'Apollon Daphnéen. — Ville de l'Égypte infér., auj. *Safnat*, près de la bouche pélusiaque du Nil, au S. O. de Péluse.

DAPHNIS, berger de Sicile, fils de Mercure et d'une nymphe, était habile à chanter et à jouer de la flûte, et fut protégé des Muses, qui lui inspirèrent l'amour de la poésie. Il fut le premier, dit-on, qui excella dans la pastorale.

DARAB GHERD, ville d'Iran (Fars), à 19 kil. S. E. de Chiraz, par 52° 2' long. E., 29° 4' lat. N.; de 12 à 15,000 hab. Cette ville est grande, mais à peu près en ruines. — Elle fut, dit-on, fondée par Darius (Darab) Nothus.

DARA-CHEKOUH, fils aîné de Chah-Djihan, souverain mogol de l'Hindoustan, né en 1617, fut associé à son père, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son frère Aureng-Zeyb, jaloux de son crédit, dans une bataille que lui livra ce dernier près d'Agra. Ce prince était fort savant et avait traduit ou fait traduire un assez grand nombre d'ouvrages du sanscrit en persan, entre autres l'*Oupnekhat*.

DARADUS, fleuve de l'Afrique, se jetait, suivant Ptolémée, dans l'Océan Atlantique, au N. du cap

Arsenarium (auj. le cap *Vert*). On pense que c'est le *Sénégal* ou bien la rivière de *Sus*.

DARAH ou DRAHA, *Daræ Gætuli*, prov. de l'état de Maroc, entre le Tafilet, le Sahara, la prov. de Sus ; 580 kil. sur 310. Dattes renommées ; du reste peu de fertilité. Antimoine, cuivre, fer. — Le ch.-l. de cette province et la rivière qui baigne ce ch.-l. portent aussi le nom de Darah.

DARALKHIER. *Voy.* ADJMIR.

DARAN (Jacq.), habile chirurgien, né en 1701 à Saint-Frajou (H.-Garonne), mort en 1784, s'est occupé avec succès des maladies des voies urinaires et a inventé pour les guérir les bougies médicamenteuses ou emplastiques qui portent son nom.

DARANTASIE, *Darantasia*, auj. *Moustier-en-Tarentaise*, ch.-l. des *Centrones*, dans les Alpes Grecques (prov. du diocèse des Gaules).

DAR-BAGHERMÉ, c.-à-d. *état de Bagthermé*, état de la Nigritie centrale. *Voy.* BAGHERMÉ.

DARCET (Jean), chimiste, né en 1725 à Douazit (Landes), mort en 1801 à Paris, fut d'abord précepteur des fils de Montesquieu et jouit de l'amitié de ce grand homme jusqu'à sa mort : il se fit ensuite recevoir médecin (1762), et s'étant lié avec Rouelle, se livra spécialement à l'étude de la chimie. Il fut nommé en 1774 professeur au collége de France, puis directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur des essais des monnaies, membre de l'Académie des Sciences où il remplaça Macquer, et enfin sénateur. On lui doit l'art de fabriquer la porcelaine, que jusque-là on tirait de l'étranger, une foule d'analyses chimiques, l'extraction de la gélatine des os, et de la soude du sel marin, l'invention de l'alliage qui porte son nom, etc. On a de lui un grand nombre de mémoires dans les recueils des sociétés savantes ; on a publié à part ses *Mémoires sur l'action d'un feu égal sur un grand nombre de terres*, 1766.

DARCHAN, ville du Thibet. *Voy.* GANGARI.

DARDA, *Mursa Minor*, bourg de Hongrie (Baranya), à 9 kil. N. d'Eszek, sur la Drave.

DARDANELLES, nom qu'ont d'abord porté en commun les deux villes de Bovalli-Kalessie et Nagara-Bouroum (jadis Sestos et Abydos), situées sur les deux bords du détroit qui sépare la Turquie d'Europe de l'Asie, et dont une seule (la 2e) est dans l'ancienne Dardanie (d'où son nom). Ces deux villes se nomment auj. Anciennes-Dardanelles, et on appelle Nouvelles-Dardanelles deux autres villes situées sur le même détroit : Kilidh-Bahr et Sultanié-Kalessie, dite aussi Château d'Europe et Château d'Asie. Ces quatre villes sont très fortifiées et rendent presque impossible le passage des Dardanelles. On compte 336 bouches à feu sur la côte européenne, 488 sur la côte asiatique. Néanmoins les Anglais, conduits par l'amiral Duckworth, forcèrent les Dardanelles en 1807 ; il est vrai qu'à cette époque les fortifications étaient très délabrées.

DARDANELLES (canal ou détroit des), l'*Hellespontus* des anciens, détroit qui lie l'Archipel à la mer de Marmara et conduit à Constantinople. Sa largeur varie de 2 à 9 kil. ; la côte occident. est européenne ; la côte orient. est asiatique (c'est l'ancienne Dardanie, en Mysie). Sur ses bords sont plusieurs forts et batteries (*Voy.* l'art. précéd.). Ce canal est si étroit qu'en quelques endroits on peut le traverser à la nage. (*Voy.* HELLESPONT.)

DARDANELLES (PETITES-). On appelle quelquefois ainsi le golfe de LÉPANTE.

DARDANIE, *Dardania*, région de l'Europe ancienne, au S. de la Mésie centrale, et sur le revers septent. des monts Scard et Orbel. Ch.-l., Scupi. Au temps de Constantin la Dardanie devint une prov. du diocèse de Dacie. La Dardanie fut soumise à la Macédoine par Philippe et par Alexandre, mais elle ne fit que nominalement partie de leur empire. Les Romains ne l'assujettirent qu'au Ier siècle.—On donne aussi le nom de Dardanie à la Troade, où avait régné Dardanus. On retrouve encore auj. le nom de Dardanie dans les *Dardanelles* (*Voy.* ce nom).

DARDANUS, un des plus anciens rois de Troie, était né à Corythe en Étrurie. Ayant tué son frère Jasius pour s'emparer du trône, il fut forcé de s'expatrier, et passa dans l'Asie Mineure, où il épousa la fille de Teucer, roi de la Teucrie. Il lui succéda et régna de 1568 à 1537 av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de Troie. C'est de lui que les Troyens sont appelés par les poëtes *Dardanidæ*, et la Troade *Dardanie*. C'est lui qui fit faire le Palladium.

DARÈS *le Phrygien*, Troyen, vivait au temps de la guerre de Troie, était grand-prêtre de Neptune. Il écrivit, au rapport d'Élien, une histoire de cette guerre. Il est fort probable qu'Élien se trompait, et que l'ouvrage qu'on avait sous le nom de Darès, et qu'on appelait *Petite Iliade*, était l'ouvrage d'un sophiste moderne. Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus cet ouvrage en grec ; il n'en existe aujourd'hui qu'une traduction latine sous le titre *De Excidio Trojæ*, faussement attribuée à Cornelius Népos. Darès est le plus souvent imprimé avec Dictys de Crète. La meilleure édition est celle de Périzonius, Amsterdam, 1702, qui fait partie des *Variorum*. Il a été plusieurs fois traduit ; la traduction la plus récente est d'A. Caillot, 1813.

DARÈS, athlète troyen dont il est parlé au Ve livre de l'*Énéide*, osa défier Entelle, qui le terrassa.

DAR-FOQ, c.-à-d. *état de Foq*, pays de Nubie, dans la partie mérid. du Sennaar, sur la rive gauche du Toumat.

DAR-FOUR, c.-à-d. *roy. de Four*, état de l'Afrique centrale, sur les confins de la Nigritie et de la contrée du Bahr-el-Abiad, à l'E. du Dar-Koulla et du Dar-Bagthermé, au S. O. de la Nubie, à l'O. du Kordofan. Population, 200,000 hab. Ch.-l., Cobbé. Grands déserts semés de belles oasis. Quelques endroits fertiles ; peu d'eau. Le commerce s'y fait par caravanes et seulement moyennant échange. Les habitants sont noirs, mais différents des nègres de la Guinée ; ils professent l'islamisme. Ils obéissent à un roi despotique. — Le Dar-Four était jadis maître du Kordofan, du Bégo, du Dar-Runga, etc. ; il est auj. réduit à ses propres forces et de médiocre importance.

D'ARGENSON (VOYER). *Voy.* ARGENSON (VOYER D').

DARIEL, fort russe en Circassie, sur la limite de l'Europe et de l'Asie, et sur la rive droite du Terek, entre Mosdok et Tiflis. Il donne son nom au défilé jadis nommé *Portes Caucasiennes*.

DARIEN, ou ATRATO, riv. de Colombie, donne son nom au golfe de Darien. *Voy.* ATRATO.

DARIEN (golfe de), golfe formé par la mer des Antilles, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Grenade, entre 7° 50' et 10° 12' lat. N., et entre 77° 55' et 79° long. O. Il reçoit l'Atrato ou Darien.

DARIEN (isthme de), le même que l'isthme de Panama, est ainsi nommé du golfe de Darien. *Voy.* PANAMA.

DARIEN, ville des États-Unis (Géorgie), à 88 kil. S. O. de Savannah, sur la branche N. de l'Alatamaha ; 2,000 hab.

DARIORIGUM, ville de Gaule, auj. VANNES.

DARIUS I, roi de Perse, fils d'Hystaspe, et de la race des Achéménides, monta sur le trône l'an 521 av. J.-C., après l'interrègne qui suivit la mort de Cambyse et celle de l'usurpateur Smerdis le mage. On dit qu'à la mort de Smerdis les principaux seigneurs, ne pouvant s'accorder entre eux, convinrent de reconnaître pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever de l'aurore, et que Darius obtint la couronne par l'artifice de son écuyer qui mena d'avance une cavale au lieu du rendez-vous. Darius réprima la révolte de la Babylonie, et s'empara de Babylone par le dévouement de Zopyre (*Voy.* ce nom). Il conquit ensuite la Thrace et s'avança dans la Scy-

thie; mais il y perdit presque toute son armée. Il envahit les Indes et en soumit une partie. Il résolut ensuite de faire la guerre aux Grecs, qui avaient secouru les Ioniens révoltés contre lui, et envoya dans leur pays une armée considérable, sous les ordres de Datis et d'Artapherne. Mais ces deux généraux furent vaincus à Marathon par Miltiade, et perdirent plus de 200,000 hommes, l'an 490 av. J.-C. Darius préparait une nouvelle expédition contre la Grèce, et s'efforçait en même temps de soumettre l'Egypte révoltée, quand il mourut, l'an 485.

DARIUS II, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire *bâtard*, fils naturel d'Artaxerce Longuemain, monta sur le trône après la mort de Sogdien, assassin de Xerxès II (423 av. J.-C.). L'Égypte, la Médie, la Lydie, se soulevèrent sous son règne; mais il réprima ces divers mouvements à l'aide de ses généraux, et laissa le sceptre à son fils Artaxerce Mnémon, l'an 404 av. J.-C.

DARIUS III, CODOMAN, dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus. L'eunuque Bagoas, après avoir empoisonné plusieurs princes, allait faire subir le même sort à Darius, quand celui-ci, instruit de ses desseins, l'obligea à boire lui-même le poison qu'il avait préparé, 335 avant J.-C. Cette année même, Alexandre envahit les états de Darius, défit ses généraux auprès du Granique (334), le battit lui-même à Issus (333), lui enleva Gaza, Tyr, toute l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, et, sans s'arrêter à ses propositions de paix, vint lui présenter de nouveau la bataille auprès d'Arbèles. Darius fut encore vaincu et s'enfuit dans la Médie; mais Bessus, satrape de la Bactriane, l'assassina dans la route (331). Alexandre pleura Darius et lui fit faire des obsèques magnifiques. Ce prince était bon et juste, il ne manquait même pas de bravoure; mais il ne connaissait pas l'art de la guerre.

DARIUS LE MÈDE, prince mentionné dans la Bible par Daniel, est le même, selon les uns, que Cyaxare II, et, selon d'autres, que Darius, fils d'Hystaspe.

DARKING, ville d'Angleterre. *Voy.* DORKING.

DAR-KOULLA, c.-à-d. *état de Koulla*, état de la *Nigritie*, tributaire du Bournou, au S. E. de cet empire, au S. du Dar-Baghermé, au S. O. du Dar-Four. Ce pays paraît être fort grand, mais il est encore peu connu.

DARLASTON, ville d'Angleterre (Strafford), à 26 kil. N. O. de Derby; 6,800 hab. Canal qui joint le Trent, l'Humber, etc. Beaucoup de fabriques.

DARLINGTON, ville d'Angleterre (Durham), à 28 kil. de Durham; 8,600 hab. Industrieuse et très commerçante. Moulin pour tailler et polir les verres d'optique. Source minérale. — *Voy.* ARLINGTON.

DARMSTADT, capit. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Darm, à 480 kil. E. de Paris, à 23 kil. S. de Francfort-sur-le-Mein; 15,000 hab. D'après le recensement de 1801, la population n'était alors que de 9,853 hab. Darmstadt est divisée en ville vieille et ville neuve. Quelques édifices remarquables. Château ducal, muséum, etc. Collége, bibliothèque, école dite *Realschule*, école militaire, sociétés savantes, etc. Draps, toiles, tanneries, etc. — Au XIVe siècle, la ville de Darmstadt n'était encore qu'un village qui appartenait aux comtes de Katzenellenbogen; en 1479, elle passa par mariage dans la maison de Hesse, et devint en 1567 la résidence de Georges, fondateur de la ligne de Hesse-Darmstadt.

DARMSTADT (HESSE-), duché. *Voy.* HESSE.

DARNETAL, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur l'Aubette, à 3 kil. E. de Rouen; 5,979 hab. Draps, teintureries, tonderies de draps.

DARNEY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 25 kil. S. de Mirecourt; 1,400 hab. Jadis place forte.

DARNLEY, île de l'Australie, entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, par 149° 39' long. E., 9° 39' lat. S.; 22 kil. de tour. Elle est habitée par un peuple féroce.

DARNLEY (Henri STUART, lord), seigneur écossais, fils du comte de Lennox et de Marguerite Douglas, nièce de Henri VIII, roi d'Angleterre, épousa en 1561, à l'âge de 20 ans, Marie Stuart, reine d'Écosse, sa cousine, qui avait conçu pour lui une vive passion. Il se livra bientôt à un grossier libertinage, persécuta tous ceux qu'il croyait les favoris de la reine, et fit mettre à mort, dans l'appartement même de Marie Stuart, Rizzio, musicien de la cour (1566), qu'il soupçonnait. Il périt lui-même dans la nuit du 9 février 1567, le palais où il se trouvait ayant sauté en l'air. Marie fut accusée d'avoir trempé dans ce meurtre.

DAROCA, ville d'Espagne (Saragosse), dans la capitainerie générale d'Aragon, sur la Xiloca, à 33 kil. de Calatayud; 5,000 hab.

DAROUAR ou NASSIRABAD, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, par 15° 28' lat. N., 72° 48' long. E. En 1784 Tippou-Saïb la prit aux Mahrattes, mais il la reperdit en 1791. Elle fut cédée aux Anglais en 1825.

DAR-SZALEH, état de la Nigritie. *Voy.* BORGOU.

DART, riv. du comté de Devon, sort des marais de Dartmoor, coule au S., arrose Devon et se jette dans la Manche à Dartmouth.

DARTFORD, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. E. de Londres, sur le Darent; 4,800 hab. Fabrique de poudre à canon; papeterie. Mausolée de John Spilman, qui introduisit en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, les premières manufactures de papier.

DARTMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), à 44 kil. S. d'Exeter, sur le Dart, près de son embouchure; 4,500 hab. Les Français se sont emparés de Dartmouth sous Richard I et sous Henri IV.

DARU (P.-Ant.-Noël BRUNOT, comte), homme d'état et littérateur, né à Montpellier en 1767, mort en 1829, fut commissaire des guerres de 1783 à 1789. Partisan modéré de la révolution, il fut emprisonné, et n'obtint sa liberté qu'au 9 thermidor. En l'an X (1801), il entra au tribunat. En 1806, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin; la même année, il fut admis à l'Institut. Il était ministre secrétaire d'état en 1811, et s'opposa dans les conseils de l'empereur à la guerre de Russie. Après la restauration, il fut nommé pair, et défendit avec constance la cause des libertés publiques. Ses ouvrages principaux sont: une *Traduction en vers des Œuvres d'Horace*, 1804, une des meilleures que nous possédions; *Histoire de la république de Venise*, 1819, 7 vol. in-8, et 1821, 8 vol. in-8, ouvrage devenu classique; *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8.

DARUVAR, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 62 kil. E. de Kreutz; 3,000 hab. Beau château, école normale. Eaux thermales. Aux environs, marbres et ruines romaines.

D'ARVIEUX. *Voy.* ARVIEUX.

DARWIN (Erasme), poëte anglais, né en 1731 à Elston, dans le comté de Nottingham, mort en 1802, à Lichfield. Il était médecin et exerça son art avec un grand succès. On a de lui un poëme célèbre, intitulé: *le Jardin botanique*, 1781, divisé en 2 parties: *l'Économie de la végétation* et *les Amours des plantes* (la 2e partie a été traduite par Deleuze, 1799), et un ouvrage fort original, intitulé: *Zoonomie* ou *Lois de la vie organique*, 1801; il y classe les maladies de l'homme d'après une méthode analogue à celle adoptée par Linné pour les plantes, et les explique toutes par l'*excitabilité*, comme Brown.

DASS, île du golfe Persique, par 50° 45' long. E., 25° 10' lat. N., 9 kil. de long. Pêche de perles.

DASSARÉTIE, ou *Pays des Dassarètes*, région de la Macédoine, entre les monts *Bermii* et *Candarii*, au N. de l'Orestide et à l'O. de la Lyncestide, répond au sandjakat moderne d'Ochrida, dans la Roumélie.

Lychnide en était la ville principale. Les Dassarètes, braves et féroces, ne furent soumis que par Philippe, qui ensuite en fit d'excellents soldats.

D'ASSOUCY. *Voy.* ASSOUCY (D').

DASYPODIUS, nom de plusieurs savants allemands dont le plus connu est Pierre Dasypodius, grammairien, mort à Strasbourg en 1559. Il a publié un *Dictionnaire latin, grec et allemand.*

DATAME, général des troupes perses sous Artaxerce Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince ; mais ayant été disgracié par le roi, auprès duquel des envieux l'avaient desservi, il fit révolter la Cappadoce, et défit le satrape Artabaze, envoyé contre lui par le roi. Il fut tué peu de temps après par trahison, 361 av. J.-C. Cornélius Népos a écrit sa vie.

DATHAN. *Voy.* CORÉ.

DATIS, général de Darius I, commandait, avec Artapherne, l'armée de Perses qui fut battue par Miltiade à Marathon (490 av. J.-C.).

DATTES (Pays des), dans l'Afrique septentr. *Voy.* BILÉDULGÉRID.

D'AUBE (Fr. RICHER), jurisconsulte (1686-1752), était parent de Fontenelle et s'était acquis une certaine célébrité par son ardeur pour la dispute. Ruhlière l'a mis en scène dans son poëme sur les *Disputes*. On a de lui un ouvrage volumineux et médiocre, intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, 1743, in-4.

DAUBENTON (L.-J.-Marie), naturaliste, né à Montbard en 1716, mort à Paris en 1800, exerça d'abord la médecine, puis s'adjoignit à Buffon pour la rédaction de l'*Histoire naturelle des animaux* et fournit aux 15 premiers volumes des articles de description anatomique ; ces descriptions sont regardées comme des chefs-d'œuvre d'exactitude, et forment encore aujourd'hui une des bases de l'anatomie comparée. Buffon le fit nommer en 1745 garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle ; il devint en 1778 professeur d'histoire naturelle au collége de France, en 1783 professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort, et fit en 1785 quelques leçons aux écoles normales. Il fut reçu de bonne heure à l'Académie des Sciences et fournit à cette société un grand nombre de mémoires. Il a en outre donné des articles à l'*Encyclopédie* et à plusieurs recueils savants. On lui doit la naturalisation des moutons espagnols en France, et il a publié plusieurs ouvrages sur la manière d'élever ces animaux.— Madame Daubenton, son épouse, est l'auteur du roman intitulé : *Zélie dans le désert.*

D'AUBIGNAC (l'abbé). *Voy.* AUBIGNAC (D').

D'AUBIGNÉ. *Voy.* AUBIGNÉ (D').

DAUBIGNY (J.-L.-Marie VILLAIN), ancien procureur au parlement de Paris, devint membre de la municipalité de Paris pendant la révolution, et servit tour à tour Danton et Robespierre. Il fut accusé, après les massacres de septembre, d'avoir commis un vol considérable dans le garde-meuble de la couronne, mais il parvint à arrêter les poursuites. Adjoint en 1793 au ministre de la guerre, Bouchotte, il se vit accusé d'un second vol et fut de nouveau acquitté. Il fut compromis en 1801 dans l'affaire de la *machine infernale*, et déporté aux îles Séchelles, où il est mort.

DAUCOURT (BARBIER). *Voy.* BARBIER.

DAUDIN (Fr.-Marie), jeune naturaliste, né vers 1770, mort en 1804, a composé un traité d'*Ornithologie* (1800, 2 vol. in-4), ouvrage peu exact et qui est resté incomplet, et une *Histoire naturelle des reptiles* (1802-3, 8 vol. in-8), qui fait suite au *Buffon* de Sonnini et qui est estimée.

DAUDNAGOR, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur la rive droite de la Sone ; 8,000 maisons, y compris Ahmedgonge. Grand commerce d'opium. Agates, onyx, cornalines.

DAULE, riv. de la Nouvelle-Grenade, naît dans les Andes, à 90 kil. S. O. de Quito, coule du N. au S. et se jette dans le Guayaquil près de la ville de ce nom, après un cours de 200 kil. environ.

DAULIS, d'abord *Anacris*, auj. *Dalia*, ville de Phocide, au S. E. de Delphes, et à l'O. de Chéronée. C'est là que la fable place les aventures de Philomèle et de Procné.

DAUMESNIL (Pierre), général français, surnommé *la Jambe de bois*, né à Périgueux en 1777, mort en 1832, servit d'abord comme simple soldat dans les guerres d'Italie et d'Égypte. A la suite d'une foule d'actions d'éclat, il fut nommé major de la garde en 1809 ; il eut une jambe emportée par un boulet de canon à Wagram. En 1812, il fut élevé au grade de général de brigade, et reçut de l'empereur pour retraite le gouvernement du château de Vincennes. En avril 1814, il défendit ce poste avec le plus grand courage contre les troupes alliées ; aux sommations qui lui furent faites, il répondit plaisamment : *Je vous rendrai la place lorsque vous m'aurez rendu ma jambe.* Il fut mis à la retraite par Louis XVIII. On s'empressa en 1830 de le rétablir dans son gouvernement. A cette époque, il s'opposa avec énergie aux exigences du peuple de Paris, qui s'était porté en foule à Vincennes et qui demandait à grands cris la tête des ministres de Charles X.

DAUN (Léopold-Marie, comte de), feld-maréchal d'Autriche, né à Vienne en 1705, mort en 1766, fut généralissime des troupes impériales pendant la guerre de Sept-Ans, et eut à combattre Frédéric-le-Grand. En 1757, il gagna sur ce prince à Kœllin une victoire complète et fut proclamé le sauveur de la patrie. Mais il fut ensuite défait à Leuthen avec le prince François de Lorraine. Il reprit ses avantages l'année suivante, en remportant sur Frédéric à Hochkirch une victoire plus brillante que la première. En 1759, il prit Dresde ; mais il se laissa battre en 1760, malgré la supériorité du nombre et les avantages d'une excellente position.

DAUNIE, *Daunia*, à peu près la *Capitanate*, région de l'Italie mérid., dans l'Apulie, dont elle formait la partie septent. ; les Grecs étendaient même le nom de Daunie à toute l'Apulie. Villes principales : *Arpi* ou *Argyrippa*, fondée par Diomède ; *Cannes*, célèbre par la défaite des Romains ; *Venusia*, patrie d'Horace. La Daunie doit son nom à Daunus, son premier roi, qui était beau-père de Diomède.

DAUNOU (P.-Claude-François), pair de France, membre de l'Institut, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit en 1761 à Boulogne. Il entra d'abord chez les Oratoriens et enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges de cet ordre. Rendu par la révolution à la vie civile, il fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale, où il se distingua par la modération de ses opinions ; puis au Conseil des cinq-cents, dont il fut le premier président et un des membres les plus actifs ; fit un instant partie du tribunat, devint garde de la bibliothèque du Panthéon en 1801, et en 1804 archiviste de l'empire, charge qu'il perdit sous la Restauration, mais qu'il reprit en 1830. Il fut nommé en 1819 professeur d'histoire au collége de France, et fut élu la même année membre de la Chambre des députés, où il siégea toujours parmi les défenseurs des libertés nationales. Il venait d'être élevé à la dignité de pair de France, lorsqu'il mourut en 1840. Parmi les nombreuses et utiles publications de Daunou, nous citerons : *De l'influence de Boileau sur la littérature française*, Paris, 1787, in-8 ; *Mémoire sur l'étendue et les limites de la puissance paternelle*, Berlin, 1788, in-4 ; *Analyse des opinions sur l'origine de l'imprimerie*, 1802, in-8 ; la continuation de l'*Histoire de Pologne* de Ruhlière, 1807, in-8 ; un *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, 1810, in-8 ; la continuation de la collection des *Historiens de*

France et de l'*Histoire littéraire de la France*, ouvrages commencés par les Bénédictins; l'*Essai sur les garanties individuelles*, 1819; enfin de nombreuses éditions avec notices de divers auteurs, tels que Boileau, 1809; Chénier, 1811; La Harpe, 1826. Il fut longtemps directeur du *Journal des Savants*, et donna de nombreux articles à la *Biographie universelle*. Ce savant laborieux et modeste n'était pas moins remarquable par ses vertus privées et publiques que par son érudition.

DAUPHIN, nom que portaient d'abord les seigneurs du Dauphiné de Vienne (par allusion au dauphin, dont plusieurs membres de cette maison avaient coutume d'orner leur casque), et qui fut ensuite donné à l'héritier présomptif du trône de France, lorsque le Dauphiné eut été cédé à la couronne (*Voy.* DAUPHINÉ). Ce titre n'impliquait point d'ailleurs, chez le prince héréditaire de France, la souveraineté réelle du Dauphiné. On connaît dans l'histoire sous le nom spécial de *Grand dauphin* le fils aîné de Louis XIV, Louis de France, né en 1661, et mort avant son père en 1711; et sous celui de *Second dauphin*, Louis, fils du grand dauphin, né en 1682 et mort en 1712, aussi avant Louis XIV. (*Voy.* LOUIS.) C'est pour le premier que fut faite la collection des classiques latins dite *ad usum delphini*. — Le titre de dauphin fut pareillement porté par les seigneurs de la branche aînée de la maison d'Auvergne du XII[e] au XV[e] siècle.

DAUPHIN (FORT-), établissement français sur la côte S. E. de l'île de Madagascar, au N. E. du cap Sainte-Marie, par 25° 5' lat. S., 44° 52' long. E. Il a été longtemps délaissé, mais le gouvernement en a repris possession en 1827.

DAUPHIN (port), port sur la côte orient. de l'île de Cap-Breton, dans l'Amérique septentr., à l'entrée du golfe de Saint-Laurent.

DAUPHINÉ, *Delphinatus* en latin moderne, ancien gouvernement de la France, avait pour bornes au N. la Bresse et le Bugey, à l'E. la Savoie et le Piémont, au S. la Provence, à l'O. le Lyonnais, le Forez, le Vivarais, au S. O. le comtat Venaissin. On le divisait en Haut-Dauphiné et Bas-Dauphiné. Dans le premier, on distinguait le Grésivaudan, le Royanez, Champsaur, le Briançonnais, l'Embrunais, le Gapençais, les Baronies. Dans le B.-Dauphiné étaient compris le Viennais, le Valentinois, le Diois, le Tricastinois, la principauté d'Orange. Grenoble était le ch.-l. et du Grésivaudan et de toute la prov. Ce pays forme aujourd'hui les départements de l'Isère, des H.-Alpes, et une petite partie de celui de la Drôme. Il est très accidenté, très pittoresque, et offre de nombreuses curiosités naturelles, qu'on a nommées les *merveilles du Dauphiné*. — Le Dauphiné était occupé jadis par les *Allobroges*, les *Segalauni*, les *Vocontii* et les *Tricastini*; il fit partie d'abord de la Viennaise et de la Narbonnaise 2[e], puis du roy. des Burgundes, de la Bourgogne Cisjurane, du roy. d'Arles, et lorsque ce dernier se divisa en fiefs nombreux, le Dauphiné se forma de la réunion de beaucoup de ces fiefs au comté de Vienne ou d'Albon dans le diocèse de Vienne, comté dont les titulaires se qualifiaient dauphins. Il y a eu 3 maisons de dauphins de Vienne: la 1[re] issue de Guigues I (1060-1212); la 2[e], dite dynastie de Bourgogne, commençant à Guigues VI, avant 1228, et qui finit en 1281; la 3[e], dite maison de La Tour-du-Pin (1281-1349). Humbert II, dernier héritier de cette maison, céda le Dauphiné à Jean, fils de Philippe de Valois, à condition que toujours le fils aîné du roi de France prendrait le nom de dauphin.

DAUPHINÉ D'AUVERGNE, nom donné du XII[e] au XV[e] siècle à une seigneurie appartenant à la branche aînée des comtes d'Auvergne, et qui se composait d'une partie de la Limagne et de la moitié de la ville de Clermont. *Voy.* AUVERGNE. — On donne encore le nom de Dauphiné d'Auvergne à un cant. du dép. du Puy-de-Dôme, qui a pour ch.-l. Vaudables.

DAURAT. *Voy.* DORAT.

DAUSQUE (Claude), commentateur, né à Saint-Omer en 1566, mort en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné des traductions latines des *Homélies de saint Basile*, Paris, 1622, in-folio; des notes sur *Quintus Calaber*, *Coluthus*, etc.; une édition de *Silius Italicus*, texte et notes, 1615; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, in-folio.

DAVENANT (sir William), poète anglais, né à Oxford en 1605, mort en 1668, fut nommé en 1637 poète lauréat. Il s'attacha dans les guerres civiles à Charles I, combattit vaillamment et fut fait chevalier en 1643. Quelque temps avant la mort tragique de ce prince, le poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône. Ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-Comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies* et des poésies diverses. — Son fils Charles Davenant (1656-1714) s'est fait un nom par plusieurs ouvrages de politique, de poésie et d'économie. Ses ouvrages ont été imprimés en 1771, 5 vol. in-8.

DAVENTRY, ville d'Angleterre (Northampton), à 15 kil. O. de Northampton: 3,600 hab. Aux environs, restes d'un vaste camp romain.

DAVID, roi et prophète, fils d'Isaï ou Jessé, né à Bethléem vers 1085 av. J.-C., conduisait les troupeaux de son père, lorsqu'il fut désigné par Samuel, à l'âge de 15 ans, pour succéder à Saül, et reçut l'onction royale. Il tua le géant philistin Goliath, qui avait défié les Juifs, et se couvrit de gloire en plusieurs autres occasions; mais Saül, jaloux de ses succès, voulut le faire périr; ce qui le força à se cacher pendant plusieurs années, et même à chercher un refuge chez l'étranger. Après la mort de Saül, qui périt à Gelboé, il se fit reconnaître roi à Hébron (1040). Le trône lui fut d'abord disputé par un fils de Saül, Isboseth; mais ce prince ayant été assassiné, David régna seul au bout de 7 ans. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux Jébuséens Jérusalem, dont il fit sa capitale, vainquit les rois de Syrie et de Mésopotamie. Mais il souilla sa gloire par de grandes cruautés et par des passions coupables: on lui reproche surtout la mort d'Urie, dont il se défit pour épouser sa femme Bethsabée; cependant ayant fait pénitence, il obtint de Dieu son pardon. Il eut aussi de grands chagrins domestiques: il vit un de ses fils, Amnon, tué par son frère Absalon, et eut à réprimer la révolte de ce dernier. Il mourut en 1001, laissant le trône à Salomon, le plus jeune de ses fils. On a sous le nom de David 150 psaumes qui sont regardés comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique. Ils ont été traduits ou imités en vers français: les traductions les plus estimées sont celles de Marot, de Malherbe, de Racan et de J.-B. Rousseau.

DAVID, philosophe arménien du V[e] ou VI[e] siècle, était cousin-germain et disciple de Moïse de Khoren. Il fut chargé par le patriarche Isaac I de visiter Edesse, Alexandrie, Athènes, Constantinople, pour s'y instruire et recueillir des manuscrits; il étudia la philosophie à Athènes sous Syrianus, et fut condisciple de Proclus. Il a laissé des commentaires importants sur Aristote, Porphyre, etc., les uns en grec, les autres en arménien; ils sont restés manuscrits.

DAVID (saint), patron du pays de Galles, né vers 480, mort en 544, était fils d'un prince du Cardigan; il prêcha le christianisme dans la partie mérid. de la Grande-Bretagne, fonda 12 monastères, et fut évêque de la ville de *Menevia*, qui prit de là le nom de Saint-David, qu'elle porte encore.

DAVID COMNÈNE, dernier empereur de Trébizonde, avait usurpé le trône après la mort de son frère. Il livra ses états à Mahomet II (en 1458) à condition que ce sultan épouserait sa fille Anne, et que lui-même aurait la vie sauve. Le sultan observa la

première condition ; mais il fit tuer David avec sept de ses fils, en 1462.

DAVID I, roi d'Écosse (1114-1143). *Voy.* ÉCOSSE.

DAVID II ou DAVID BRUCE, roi d'Écosse. *Voy.* BRUCE.

DAVID (J.-L.), célèbre peintre français, né à Paris en 1750, restaura l'art de la peinture en France, en y faisant revivre le goût des beautés antiques, et prit part en même temps aux événements de la révolution. Passionné pour les républiques de la Grèce et de Rome, il espérait en transplanter chez nous les institutions. En 1791, il offrit à l'Assemblée constituante son magnifique tableau du *Serment du jeu de paume;* il exécuta deux ans après le tableau de la *Mort de Michel Lepelletier*. Nommé membre de la Convention en 1793, il s'y fit remarquer par l'exaltation de ses sentiments républicains, figura dans le parti de la Montagne, et fut tour à tour secrétaire et président de l'assemblée. Mais à partir de l'année 1796, il ne s'occupa plus de politique et s'adonna tout entier aux arts. De son atelier, sortirent successivement, entre autres chefs-d'œuvre, *Brutus*, les *Horaces*, l'*Enlèvement des Sabines*; le *Couronnement de l'Empereur*, la *Distribution des aigles*, *Léonidas aux Thermopyles*, etc. A la restauration, David fut exilé, et il est mort en 1825 à Bruxelles, où un monument a été érigé à sa mémoire. On compte parmi ses élèves Gérard, Girodet, Gros et Guérin.

DAVID (Émeric), membre de l'Institut, né à Aix en Provence en 1755, mort en 1839. D'abord avocat, puis maire d'Aix en 1791, il fut appelé au Corps législatif en 1809 et nommé député en 1814. Quittant le barreau pour les lettres, il publia une *Histoire de la peinture moderne depuis Constantin jusqu'au* XIIIe *siècle*, l'*Éloge de P. Puget* et celui du *Poussin*. Nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il donna une *Introduction à l'étude de la Mythologie*, et fit paraître dans les dernières années de sa vie de savantes recherches sur *Jupiter* et *Vulcain*.

DAVIDGORODOK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), à 210 kil. S. O. de Minsk ; 3,000 hab.

DAVIES (Jean), savant critique anglais, né à Londres en 1679, mort en 1732, fut ministre à Fen-Ditton près de Cambridge, puis chanoine d'Ely, et devint en 1717 chef du collége de la Reine à Cambridge. On a de lui des éditions estimées de *César* et de *Maxime de Tyr*, 1706 ; mais il est surtout connu par ses travaux sur les ouvrages philosophiques de Cicéron. On lui doit les *Tusculanes*, Cambridge, 1709 ; *De Finibus*, 1715; *De natura Deorum*, 1718; les *Académiques*, 1725; *De Legibus*, 1727, avec d'excellents commentaires. On lui reproche d'être trop hardi dans ses corrections.

DAVILA (Henri-Catherin), historien, né en 1576 près de Padoue, d'une famille originaire d'Avila en Espagne, et qui avait fourni plusieurs connétables au royaume de Chypre, fut amené de bonne heure en France, où son père jouissait de la faveur de Henri III et de Catherine de Médicis (en reconnaissance de quoi on lui donna les noms de *Henri* et *Catherin*); fut d'abord page, puis prit du service sous Henri IV pendant la guerre civile, et se distingua à Honfleur et devant Amiens (1597). A la paix, il retourna à Padoue, puis alla se fixer à Venise, où il reprit les armes et rendit de grands services à la république. Il périt assassiné près de Vérone en 1631. Depuis son retour de France, Davila n'avait cessé de travailler à une *Histoire des guerres civiles de France depuis la mort de Henri II* (1559) *jusqu'à la paix de Vervins* (1598) ; il la publia à Venise, 1630, in-4, en italien (il en a paru des éditions bien préférables, à Paris, 1644, et à Venise, 1733). Cet ouvrage est universellement estimé pour l'exactitude des faits et pour le mérite du style. On reproche cependant à l'auteur quelque partialité pour Catherine de Médicis. L'*Histoire* de Davila a été traduite en français par J. Baudouin, 1642, et par l'abbé Mallet, 1757, 3 vol. in-4.

DAVIS (J.), navigateur anglais, fit, en 1585 et années suivantes, plusieurs voyages dans le but de chercher un passage aux Indes orientales par le N. O. de l'Europe ; visita les côtes du Groënland, découvrit le détroit qui porte son nom et l'île de Cumberland, mais ne put trouver le passage cherché. Il fit ensuite plusieurs voyages pour la Compagnie des Indes, et fut tué, en 1605, près de Patani, sur la côte de Malacca, par des pirates japonais. La relation de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans le t. III du recueil d'Hackluyt ; celle de ses voyages aux Indes est dans les tomes I et III de Purchas et dans Harris.

DAVIS (détroit, ou mieux canal de), bras de mer dans l'Amérique du N., par lequel la mer de Baffin est unie à l'Océan Atlantique, est situé entre le Groënland au N. E. et la terre de Cumberland au S. O., par 52°-68° 20' long. O., 63°-67° lat. N.

DAVOS, bourg de Suisse (Grisons), à 20 kil. S. E. de Coire ; 560 hab. Il est le ch.-l. de la haute juridiction de Davos, la première de la ligue des Dix Droitures ou juridictions. *Voy.* GRISONS.

DAVOUST (L.-Nic.), prince d'Eckmühl, maréchal de France, né en 1770 à Annoux (Yonne), fut élève à l'école de Brienne en même temps que Napoléon, servit comme chef de bataillon sous Dumouriez à l'armée du Nord, fit, en qualité de général de brigade, les campagnes de 1793, 94 et 95 aux armées de la Moselle et du Rhin, et partout se signala par sa bravoure et son audace. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte, et contribua puissamment à la victoire d'Aboukir. Il fut nommé général de division à son retour en France, et en 1804 maréchal d'empire. En 1805, il prit la part la plus glorieuse aux victoires d'Ulm, d'Austerlitz ; puis à celle d'Iéna, après laquelle il obtint le titre de *duc d'Auerstædt*; enfin en 1809, dans la campagne d'Autriche, il fut nommé, sur le champ de bataille, *prince d'Eckmühl*. En 1813, il défendit Hambourg avec un courage qui mit le comble à sa réputation militaire. A la première restauration, Davoust se retira dans ses terres; il en sortit pendant les Cent-Jours pour prendre le portefeuille du ministère de la guerre, et reçut le commandement général de l'armée sous les murs de Paris après la bataille de Waterloo ; mais il fut forcé de signer une capitulation (3 juillet 1815). Il ne parut à la cour de Louis XVIII qu'en 1818, fut nommé pair de France en 1819, et mourut en 1823.

DAVY (sir Humphry), chimiste anglais, né en 1778 à Penzance, dans le comté de Cornouailles, mort à Genève en 1829, fut d'abord placé chez un pharmacien ; fit de bonne heure quelques découvertes, ce qui le fit attacher à l'institution pneumatique du docteur Beddoes à Bristol; fut bientôt appelé à Londres où il fit avec un grand succès des leçons de chimie à l'institution royale créée par Rumford, et fut ensuite chargé d'enseigner l'application de la chimie à l'agriculture. Il devint en 1803 membre de la Société royale, et en 1820 président de cette société. On lui doit plusieurs découvertes importantes, entre autres celles du protoxide d'azote ou gaz hilarant, de la vraie nature du chlore qu'on regardait à tort comme un composé, de la formation des acides sans oxigène, de la décomposition des terres par la pile galvanique et de l'existence du *potassium*, du *magnesium*, etc. On lui doit aussi des recherches sur l'emploi comme force mécanique des gaz amenés à l'état liquide, sur le doublage des vaisseaux, et enfin l'invention d'une lampe de sûreté pour les mineurs qui porte son nom (1817). On a de lui des mémoires, des *Éléments de philosophie chimique*, 1812 (traduit par Van Mans, 1813) : *Éléments de chimie agricole*, 1813 (trad. par Bulos, 1819), et un traité de la pêche à la ligne, intitulé *Salmonia*. L'Institut de France lui décerna un prix en 1807, quoique les deux états fussent alors en guerre.

DAWES (Richard), philologue anglais (1708-1766), était maître de l'école de Newcastle-upon-Tyne. On a de lui des *Miscellanea critica*, 1745 et 1781, qui renferment de savantes critiques sur les classiques grecs. Il eut de vives querelles avec Bentley.

DAWLISH, ville maritime d'Angleterre (Devon), à 15 kil. S. d'Exeter; 3,000 hab. Bains de mer très fréquentés.

DAX ou **ACQS**, *Aquæ Augustæ* ou *Tarbellicæ*, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, à 62 kil. S. O. de Mont-de-Marsan; 4,776 hab. Murs flanqués de tours, château-fort, pont hardi. Cathédrale. Sources thermales (dont une est à 70° centigr.). Cabinet de minéralogie et de fossiles. Commerce actif en vins, grains, bois, jambons de Bayonne, etc. — Cette ville fut jadis le ch.-l. des *Tarbelli* en Novempopulanie; elle appartint ensuite aux différents maîtres de l'Aquitaine. Après l'expulsion des Anglais au XVe siècle, Charles VII la réunit à la couronne. Saint Vincent de Paul naquit à Pouy, lieu voisin de Dax. — L'arr. de Dax a 8 cant. (Castets, Montfort, Peyrehorade, Pouillon, Soustons, Saint-Esprit, Saint-Vincent-de-Tirosse, plus Dax), 107 communes, et 101,126 hab.

DAX (vicomté de), un des quatre vicomtés des Landes en Gascogne. *Voy.* LANDES.

DAYAKS ou **DAYAS**, peuple aborigène de l'île de Bornéo, se trouve répandu dans toute l'étendue de cette île, et spécialement au S. et à l'O., où il forme les états de Grand et de Petit-Dayak. On suppose que ce peuple, qui paraît supérieur aux Malais, est la souche des habitants des îles de la Polynésie.

DEA, ville de la Gaule Viennaise, auj. DIE.

DEAL, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. S. E. de Cantorbéry, sur la Manche: 7,000 hab. Cette ville est comptée au nombre des Cinq-Ports (*Voy.* ce mot; cependant elle n'a pas de port proprement dit; elle n'a qu'un mouillage, qui du reste est sûr et très fréquenté. Château-fort, tours, batteries. César débarqua aux environs de cette ville lors de sa première descente en Angleterre.

DEBA, ville de l'Empire chinois (Thibet), par 77° 42' long. O., 31° 11' lat. N., se divise en trois parties: le collége du Lama et de ses prêtres, le couvent des femmes et la ville proprement dite. On remarque parmi beaucoup d'autres temples et de mausolées le temple de Narayana. Grand commerce avec le Gheroual, dans l'Hindoustan.

DEBELLOY, poëte tragique. *Voy.* BELLOY (DE).

DÉBONNAIRE (Louis), oratorien, docteur de Sorbonne, et ardent janséniste, né près de Troyes, mort à Paris en 1752. On a de lui: *Parallèle de la morale des Jésuites et de celle des Païens*, Troyes, 1726, in-8; *Examen critique, philosophique et théologique des convulsions*, 1733, in-4; *Leçons de la sagesse*, 1737, 3 vol. in-12; *Traité historique et polémique de la fin du monde*, etc., 1737, 2 vol. in-12; *la Religion chrétienne méditée*, etc., 1745, 6 vol. in-12; *L'Esprit des lois quintessencié*, 1751, 4 vol. in-12; *Règle des devoirs*, 1758, 4 vol. in-12.

DÉBORA, prophétesse juive, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans (1396-1356 av. J.-C.). C'est sous son administration que Barach délivra les Juifs de la captivité dans laquelle les retenait Jabin, roi des Chananéens (1392); après la victoire, elle chanta le beau cantique qui se trouve dans la Bible et qui porte son nom.

DEB-RADJA. *Voy.* BOUTAN.

DEBRAUX (Paul-Émile), chansonnier, né en 1798 à Ancerville (Meuse), mort en 1831, fut quelque temps bibliothécaire à l'École de Médecine. On lui doit nombre de chansons populaires et nationales qui eurent une grande vogue et qui ont été réunies par Béranger (1835, 3 vol. in-32). On connaît surtout les chansons: *la Colonne, le Prince Eugène, le Mont-Saint-Jean*.

DEBRECZIN, ville de Hongrie (Bihar), à 60 kil. N. O. de Grand-Varadin; 45,000 hab. Grande et mal bâtie. Industrie active et variée: imprimeries, fabriques de savon, lainages dits *guba*. Les environs pendant un espace de 100 kil. environ forment des landes stériles et désertes.

DEBROSSE (Jacques), architecte du XVIe siècle, mort vers 1630, bâtit pour Marie de Médicis le palais du Luxembourg. On lui doit aussi le portail de l'église Saint-Gervais, l'aqueduc d'Arcueil, etc.

DE BROSSES (Charles), premier président au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1706, mort en 1777, cultiva les lettres avec distinction tout en remplissant ses fonctions avec zèle. On a de lui des *Lettres sur Herculanum*, 1750: c'est le premier ouvrage qui ait été publié sur ce sujet; une *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756; une *Dissertation sur les Dieux Fétiches*, 1760; un *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, ouvrage précieux pour les étymologistes: c'est le plus important de ses écrits; l'*Histoire du VIIe siècle de la République romaine*, 1777; dans cet ouvrage, auquel l'auteur consacra beaucoup de temps et de recherches, il se proposa de suppléer à la grande histoire de Salluste que nous avons perdue, et pour cela il traduisit tous les morceaux qui nous restent de cet auteur, jusqu'aux plus petits fragments, et les enchâssa dans son travail. De Brosses fut reçu à l'Académie Française en 1758. On a publié en 1836 des *Lettres écrites d'Italie* par de Brosses en 1739, 2 vol. in-8.

DE BRY (Théodore), graveur et libraire, né à Liége en 1561, mort en 1623, est surtout connu pour avoir publié la collection dite des *Grands et Petits Voyages* de de Bry, intitulée: *Peregrinationes in Indiam orientalem et Indiam occidentalem*, Francfort-sur-le-Mein, 1590-1634, 25 parties in-fol., avec des figures estimées.

DE BRY (Jean), conventionnel, né à Vervins (Aisne), fut successivement membre de l'Assemblée législative, de la Convention, et du Conseil des Cinq-Cents, et se fit remarquer par ses votes révolutionnaires. En 1798, nommé ministre plénipotentiaire à Rastadt avec Bonnet et Roberjot, il échappa par miracle au massacre dont ses deux collègues furent victimes, et revint à Paris demander vengeance de cet attentat. Sous l'empire, il fut préfet du Doubs et du Bas-Rhin. Exilé en 1816, il ne rentra en France qu'en 1830. Il est mort en 1834.

DEBURE, famille de libraires de Paris, qui s'est fait un nom dans la bibliographie. Les plus connus sont: Guillaume-François Debure, né à Paris en 1731, mort en 1782. On a de lui: *Musæum typographicum, seu Collectio in qua omnes fere libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exempl. et publié sous le nom de G. F. Rebude; *Bibliographie instructive, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-1768, 7 vol. in-8; et plusieurs *Catalogues* de bibliothèques que l'on recherche pour la manière dont ils sont rédigés. — Guillaume Debure, cousin-germain du précédent, 1734-1830, libraire de l'Académie des Inscriptions, membre de la commission des monuments pendant la révolution. Il s'est surtout recommandé aux bibliophiles par d'excellents catalogues, parmi lesquels on remarque ceux de la *Bibliothèque du duc de La Vallière, de Randon de Boisset, du duc d'Aumont, de d'Holbach*.

DÉCAN ou **DEKKAN**, c.-à-d. en sanscrit *Sud*, les *Dachinabades* des anciens, partie méridionale de l'Inde en-deçà du Gange; est borné au N. par le Nerbedda et le Krichna qui le séparent de l'Hindoustan, et ne se termine au S. qu'au cap Comorin comme la péninsule elle-même. Il se divisait jadis en *Décan septentrional*, qui comprenait le Kandeich, l'Aurengabad, le Bedjapour, l'Haïderabad, le Bider, le Berar, le Gandouana, l'Orissa, les Circars septentr.;

et en *Décan méridional*, où se trouvaient le Kanara, le Malabar, le Kotchin, le Travancore, le Koïmbetour, le Karnatic, le Salem ou Barramahal, le Maïssour et le Balaghan. Cette immense contrée forma longtemps un état particulier; elle fut conquise au XVII[e] siècle par Aureng-Zeyb, et après la mort de ce prince, elle se partagea en un nombre infini de petites principautés. Aujourd'hui les Anglais ont réuni une partie du Décan à leurs possessions immédiates: le reste forme un roy. tributaire qui se divise en cinq grandes *soubabhies* ou vice-royautés, savoir : Haïderabad, Bider, Bérar, Aurengabad et Bedjapour, qui ont pour ch.-l.: Haïderabad, Bider, Ellichtpour, Aurengabad et Sakkar. On désigne collectivement ces cinq vice-royautés sous le nom des *Cinq Draviras*. Les Gourjanas, les Mahrattes et Telingas sont les principaux indigènes du Décan. Il compte 50,000,000 d'hab. environ.

DÉCAPOLE, c.-à-d. *dix villes*, nom que portaient deux districts de l'Asie antérieure soumis aux Romains, l'un en Palestine et en Célésyrie, l'autre en Cilicie et en Isaurie. Ces districts comprenaient sans doute dans l'origine dix villes seulement; mais le nom et le nombre de ces villes ont souvent varié. Les villes principales de la Décapole de Palestine étaient Philadelphie, Gadara, Gérasa, Canatha, Damas.—La pentapole de Ravenne devint une décapole au commencement du VIII[e] siècle.

DÈCE, *Cneus Messius Decius Trajanus Optimus*, empereur romain, né près de Sirmium en Pannonie dans un rang obscur, était gouverneur de la Mésie pour Philippe-l'Arabe, lorsque ses soldats le proclamèrent empereur, l'an 249. Philippe vint lui livrer bataille près de Vérone; Dèce le tua de sa propre main. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Goths qui avaient envahi l'empire, il périt, au bout de deux ans de règne, dans un combat contre ces barbares. Quelques historiens disent que ce fut par la trahison de Gallus, un de ses lieutenants, qui lui succéda. Dèce est surtout célèbre par une terrible persécution qu'il ordonna contre les Chrétiens et qui commença dès la première année de son règne. Ce prince n'était cependant pas naturellement cruel: il avait mérité que le sénat lui décernât les surnoms de *Trajanus* et d'*Optimus*.

DÉCÉBALE, roi des Daces, fit avec succès la guerre à Domitien, mais fut vaincu par Trajan. Désespéré de ses revers, il se donna la mort, l'an 105.

DÉCÉLIE, *Decelium*, auj. *Biala-Castro*, c.-à-d. *château blanc*, ville d'Attique, au N. O. de Marathon. Décélie acquit de l'importance dans la guerre du Péloponèse, qu'on nomme aussi quelquefois guerre de Décélie.

DECEM PAGI, ville de la Gaule Belgique, auj. DIEUZE (Meurthe).

DÉCEMVIRS, magistrats qui furent créés à Rome l'an 451 av. J.-C., pour rédiger un code de lois, étaient au nombre de *dix* (d'où leur nom). On suspendit en les créant toutes les autres magistratures, et on leur donna un pouvoir absolu. Les décemvirs usèrent d'abord de leur autorité avec beaucoup de modération: ils rédigèrent leurs lois sous dix titres, et les firent graver sur dix tables d'airain. Pour compléter ces lois, on élut encore l'année suivante des décemvirs dont neuf nouveaux; ceux-ci ajoutèrent alors deux nouvelles tables aux précédentes, ce qui fit appeler leur code *lois des Douze Tables*. Mais pendant cette seconde année ces magistrats abusèrent du pouvoir et exercèrent un odieux despotisme. Appius Claudius, qui était le plus puissant d'entre eux, s'attira surtout la haine du peuple. Au bout de l'année, ses collègues, excités par ses avis, gardèrent le pouvoir de leur propre autorité; ils ne convoquèrent plus ni le peuple ni le sénat, s'entourèrent d'une garde nombreuse, et étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses. La mort tragique de Virginie, que son père immola pour la soustraire aux violences d'Appius Claudius, fit éclater les mécontentements. L'armée, puis Rome se révoltèrent; on abolit le décemvirat, on emprisonna les décemvirs, et l'on rétablit les consuls (449). — On donnait aussi à Rome le nom de *décemvirs* à des magistrats subalternes admis au conseil du préteur. Leur fonction principale était de présider aux ventes à l'enchère nommées *subhastationes*.

DECENTIUS MAGNUS, frère de l'usurpateur Magnence, fut fait césar par son frère en 351, et eut le commandement des troupes dans les Gaules: mais ayant appris la mort de Magnence, que Constance venait de battre, il se pendit à Sens, en 353.

DECIATES, peuple de la Gaule Narbonnaise, occupait la partie S. O. du dép. du Var.

DECIDAVA, ville de Dacie, où fut enterré Décébale, dernier roi des Daces; c'est auj. DÉVA.

DECISION, cap de l'Amérique russe, forme l'extrémité méridionale d'une île située au N. de l'archipel du Prince-de-Galles, par 56° 2' lat. N. et 136° 12' long. O. Vancouver le nomma ainsi parce qu'après l'avoir découvert, il crut avoir décidé la question du passage par le N. O.

DECIUS MUS (P.), consul romain, avait, l'an 343 av. J.-C. sauvé Cornelius Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites dans les gorges de Satricule. Deux ans après, dans une bataille qu'il livra aux Latins avec le consul Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains, et se jeta au milieu des rangs ennemis où il périt percé de coups. —Il eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le premier dans une bataille livrée aux Gaulois et aux Samnites, l'an 295 av. J.-C.; le second dans la guerre contre Pyrrhus, 279 av. J.-C.

DECIUS (Cn. Messius), empereur. *Voy.* DÈCE.

DECIZES, *Decetia*, ch.-l. de canton (Nièvre), dans une île de la Loire, à 28 kil. S. E. de Nevers; 3,195 hab. Forges, pierres meulières, houille, etc.

DECKENDORF ou DEGGENDORF, ville murée de Bavière (B.-Danube), à 49 kil. N. O. de Passau, sur le Danube; 2,600 hab. Commerce de toiles.

DECRES (Denis), amiral français, né à Château-Vilain (Haute-Marne) en 1765, mort en 1820, s'engagea dans la marine à 14 ans, et passa par tous les grades jusqu'à celui de vice-amiral. Après la défaite d'Aboukir, où il commandait l'escadre légère, il revenait à Toulon avec *le Guillaume Tell*, lorsqu'il fut rencontré par une escadre anglaise: il ne se rendit qu'après une glorieuse défense. Il fut ministre de la marine de 1802 à 1815.

DÉCRÉTALES, recueil des lettres écrites par les papes en réponse aux questions qui leur étaient adressées par des évêques ou de simples particuliers. Au VIII[e] et au X[e] siècle les papes firent insérer dans ce recueil des lettres qui légitimaient leur puissance temporelle: on les connait sous le nom de *Fausses Décrétales*. Parmi les recueils des Décrétales, il faut citer celui de Gratien connu sous le nom de *Décret*, formé en 1151, et le code supplémentaire que Grégoire IX fit rédiger par le dominicain Raimond de Pennafort, et qu'on appelle *Extra*, c.-à-d. hors du Décret de Gratien. Il se compose de cinq livres, que Boniface VIII augmenta d'un sixième, connu sous le nom de *Sexte*.

DECUMATES AGRI, à peu près le *Brisgau* actuel, territoire situé à l'angle S. O. de la Germanie, limitrophe de la Germanique 1[re] en Gaule, entre le *Nicer* (aujourd'hui le Necker) et le Rhin, était ainsi nommé par les Romains, parce qu'au III[e] siècle on y établit des vétérans comme propriétaires et colons, à la seule charge de payer au trésor la dîme (*decimam partem*) du revenu.

DÉCURIE, division civile chez les Romains, formait le dixième de la centurie, et se composait de

dix hommes dans l'origine, lorsque la centurie était de cent hommes. Mais le nombre des citoyens qui formaient une centurie ayant augmenté dans la suite, la décurie s'accrut dans la même proportion. (*Voy.* CENTURIE.) — Le chef d'une décurie était nommé *décurion*.

DÉDALE, personnage fabuleux, natif d'Athènes, est célèbre comme mécanicien et comme statuaire. Il inventa, dit-on, le vilebrequin, la scie, la hache, les mâts et les voiles des vaisseaux. Ayant tué par jalousie son neveu Talus ou Perdix, qui promettait de le surpasser un jour, il fut exilé par l'aréopage et se retira dans l'île de Crète. Là il bâtit, par les ordres de Minos, le fameux labyrinthe; mais ayant favorisé les amours criminelles de Pasiphaé, épouse de Minos, ce prince l'enferma lui-même dans cet édifice avec son fils Icare. Il fabriqua, pour s'échapper, des ailes formées de cire et de plumes d'oiseaux, et traversa ainsi les airs avec son fils; Icare étant tombé dans la mer, Dédale arriva seul à Cumes en Italie, il y bâtit un temple à Apollon; de là il passa en Sicile, où Cocalus, roi de [illegible]trée, le reçut d'abord très bien; mais ensuite craignant que Minos ne lui déclarât la guerre, il le fit tuer. — Les Grecs ont donné depuis le nom de Dédale à plusieurs artistes habiles.

DEE, nom commun à plusieurs riv. de la Grande-Bretagne, dont les deux principales sont situées, l'une dans le pays de Galles (Mérioneth): elle passe à Chester et se jette dans la mer d'Irlande (c'est l'ancienne *Deva* ou *Seteia*); l'autre en Écosse: elle sort du mont Cairntoul, coule au S. sous le nom de Burn de Garchary, et tombe dans la mer du Nord près d'Aberdeen (à laquelle elle donne son nom), après 150 kil. de cours. C'est la *Devana* des anciens.

DEE (J.), astrologue et illuminé, fils d'un marchand de vin de Londres, né en 1527, mort en 1607, avait des connaissances étendues en mathématiques et en astronomie, mais donna dans les rêveries de l'astrologie, de la cabale et de la magie, chercha la pierre philosophale, et prétendit avoir des entretiens avec les esprits malins. Il parcourut l'Europe avec un fourbe nommé Kelly, s'introduisit auprès de plusieurs souverains, tels que la reine Élisabeth, l'empereur Rodolphe, Étienne, roi de Pologne; jouit d'un moment de faveur, puis se fit chasser, et mourut dans la misère. Il a écrit de 1564 à 1591 un grand nombre d'écrits où sont consignées ses folies. Méric Casaubon a donné un recueil de ses œuvres, Londres, 1659. On a publié à Londres la même année une *Relation fidèle du commerce de Dee avec les esprits*. — Son fils, Arthur Dee, a aussi écrit sur la philosophie hermétique.

DEFENDERS, association politique qui se forma en Irlande après la victoire de la Boyne (1690), remportée par Guillaume III d'Orange, et dont le but était de défendre les droits des Catholiques opprimés. Elle était opposée à la faction des *Orangistes*. Elle joua un grand rôle dans les soulèvements de 1798 et de 1803. Le nom de *Defenders* est auj. tombé dans l'oubli, mais l'association dite de *la Justice*, dont O'Connell est actuellement le chef, n'est autre chose que les Defenders d'autrefois.

DEFENESTRATION DE PRAGUE, nom donné à un acte de violence exercé par les états de Bohême contre les gouverneurs impériaux Slavata et Martiniz, et leur secrétaire Fabricius (1618). L'empereur Mathias avait mal accueilli les réclamations des états au sujet de la liberté religieuse; ceux-ci se présentèrent en armes au château du Hradchine à Prague, résidence des gouverneurs impériaux; et comme ces derniers, qui ne pouvaient sans un ordre de l'empereur satisfaire à leurs demandes, imploraient un délai, ils les jetèrent par les fenêtres; mais tous trois échappèrent à la mort, quoiqu'ils eussent été précipités d'une grande hauteur. Cet événement fut le signal de la guerre de Trente-Ans.

DEFOE (Daniel), auteur du *Robinson*, né à Londres vers 1663, mort en 1731, était fils d'un boucher et exerça lui-même l'état de bonnetier; mais entraîné par son goût pour la politique et la littérature, il ne s'occupa guère que d'écrire. Appartenant au parti des Whigs et des Non-Conformistes, il combattit dans plusieurs pamphlets virulents le gouvernement impopulaire de Jacques II, et prépara de tout son pouvoir la révolution de 1688. Il jouit de quelque faveur auprès de Guillaume d'Orange, et obtint alors des emplois lucratifs. Mais sous le règne moins libéral de la reine Anne, il fut condamné en 1704 au pilori et à la prison par le parlement pour avoir écrit contre l'intolérance de l'église anglicane. Il publia de sa prison *la Revue*, ouvrage périodique qui eut un grand débit, 1704-1713. Rendu à la liberté, il fut employé par le gouvernement à travailler à l'union de l'Écosse et de l'Angleterre et réussit dans cette mission. Mais de nouveaux pamphlets lui ayant attiré de nouvelles disgrâces, il se dégoûta de la politique et ne s'occupa plus que de littérature: il publia dans les quinze dernières années de sa vie plusieurs ouvrages fort originaux qui obtinrent pour la plupart beaucoup de succès: *l'Instituteur de famille*, 1715, qui eut une vingtaine d'éditions; *la Vie et les aventures de Robinson Crusoé*, 1719, que tout le monde a lu; *la Vie du capitaine Singleton; Histoire de Duncan Campbell, de Molly Flanders, du colonel Jack, de Roxana; Mémoires d'un cavalier*, 1720-24; *Histoire politique du Diable*, 1726; *Système de Magie*, 1729. Le *Robinson Crusoé* a été traduit dans toutes les langues; la première traduction française, par St-Hyacinthe et Van Effen, a paru dès 1720; la plus récente et la plus fidèle est celle qu'a publiée madame Tastu en 1835, 2 vol. in-8.

DEFORIS (J.-P.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montbrison en 1732, décapité à Paris en 1794, continua les *Conciles des Gaules*, et publia: *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau* (*l'Émile*), 1762, in-8; *Réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12; *Exposition de la doctrine de l'Église sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12. Il a continué la belle édition de *Bossuet* commencée par Lequeux, 1772 et années suivantes.

DEGNIZLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 22 kil. S. O. de Koutaïeh, sur une petite rivière qui paraît être le *Lycus* des anciens. Petit château; vignobles aux environs. Avant 1705, elle était très importante, mais à cette époque un tremblement de terre fit périr 12,000 de ses habitants.

DEGO, bourg des États sardes, à 21 kil. S. d'Acqui, sur la Bormida. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 15 avril 1796.

DEGUERLE (J.-N.-Marie), littérateur, né en 1766 à Issoudun (Indre), mort à Paris en 1824, était censeur du collège Louis-le-Grand. Il cultiva avec succès la poésie légère et publia plusieurs pièces estimées: *Éloge des perruques*, etc. (sous le nom supposé du *docteur Akerlio*), Paris, an VII (1799), in-12; *la Guerre civile*, imitation libre de Pétrone (en vers français), imprimé avec texte latin en regard, an VII, in-8; et une traduction de l'*Énéide*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ouvrage posthume. Il a aussi composé un grand nombre de poésies fugitives.

DEGUIGNES (Jos.), savant orientaliste, né en 1720 à Pontoise, mort en 1800, étudia les langues orientales, spécialement le chinois, sous Fourmont; fut nommé en 1745 secrétaire-interprète pour les langues orientales, en 1753 membre de l'Académie des Inscriptions, en 1757 professeur de syriaque au collège de France, et garde des antiques du Louvre en 1769. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire des Huns, des Turcs, des Mogols et autres Tartares*, etc., 1756-1758, 5 vol. in-4; *Mémoire dans*

lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, 1769 ; ce système, établi fort ingénieusement par l'auteur, a été fortement attaqué et paraît aujourd'hui abandonné.

DEHLI, ville de l'Inde. *Voy.* DELHI.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, fut aimée d'Achille, caché à la cour de Scyros sous des habits de femme : il la rendit mère de Néoptolème.

DEINSE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 20 kil. N. E. de Courtray; 3,000 hab. Commerce de toiles, grains, bière et bestiaux. Les Normands la ravagèrent en 880. Philippe IV, roi d'Espagne, l'érigea en marquisat en faveur de Diégo de Guzman, qui la vendit à Florent de Mérode en 1632.

DÉIPHOBE, sibylle de Cumes. Aimée d'Apollon dans sa jeunesse, elle lui avait demandé de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de sable dans ses mains, mais elle oublia de demander une jeunesse inaltérable. Quand Énée vint en Italie elle avait 700 ans, et devait encore en vivre 300.

DÉIPHOBE, *Deiphobus*, prince troyen, fils de Priam et d'Hécube, épousa Hélène après la mort de Pâris. Il fut poignardé pendant son sommeil par Ménélas, qu'Hélène elle-même venait d'introduire dans sa maison.

DEIR, ville de Nubie, sur le Nil, par 22° 24' lat. N. Dattes très estimées. Grand commerce d'esclaves. Édifice taillé dans le roc et qu'on a pris pour un temple d'Osiris.

DEIR-EL-KAMAR OU DAML-KAMAR, c.-à-d. *maison de la lune*, ville de Syrie (Acre), à 90 kil. N. E. d'Acre ; 1,800 hab. Aux environs, château-fort, résidence de l'émir des Druzes.

DEIRIE, roy. fondé par les Angles dans la Grande-Bretagne au VIe siècle, fut réuni à celui de *Bernicie* en 547, et forma le roy. de *Northumberland*, un des sept de l'Heptarchie anglo-saxonne.

DEJANIRE, fille d'OEnée, roi d'Etolie, fut épousée par Hercule qui en eut Hyllus. Le centaure Nessus, qui la portait pour lui faire traverser le fleuve Evénus, ayant voulu l'enlever, Hercule tua le ravisseur en lui lançant une flèche empoisonnée. Avant de mourir, Nessus donna à Déjanire sa tunique teinte de son sang empoisonné, comme un talisman propre à ramener son époux s'il était infidèle. Quelque temps après, Hercule s'étant attaché à Iole, fille d'Euryte, roi d'OEchalie, Déjanire voulut faire l'essai de la tunique fatale, mais le poison qu'elle contenait fit mourir le héros dans des souffrances cruelles. Déjanire se tua de désespoir.

DEJAURE (J. BEDENC), poëte dramatique, né en 1761, mort à Paris en 1799, a donné de 1789 à 1798 dix-huit pièces, comédies, opéras, opéras-comiques, qui, pour la plupart, ont eu du succès, entre autres : *Lodoïska*, musique de Creuzer, 1791 ; *la Dot de Suzette*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Boïeldieu, 1798 ; *Montano et Stéphanie*, opéra en 3 actes, musique de Berton, 1799.

DEJEAN (J.-Franç., comte), général du génie, né en 1749 à Castelnaudary dans le Languedoc, mort à Paris en 1824, fut chargé de différentes missions sous le consulat, et reçut en 1802 le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1809. A la première restauration il adhéra au gouvernement de Louis XVIII, et fut nommé pair de France; mais ayant accepté de Napoléon, pendant les Cent-Jours, de nouveaux emplois, il fut, au retour des Bourbons, éloigné de toutes fonctions publiques. Néanmoins il entra en 1819 à la Chambre des pairs, où il siégea jusqu'à sa mort.

DEJOCES, fut d'abord juge des Mèdes, puis se fit nommer roi et régna 43 ans (de 733 à 690 selon les uns, de 710 à 657 selon d'autres). Il fonda Ecbatane.

DEJOTARUS, tétrarque, puis roi de Galatie, était allié des Romains et avait embrassé le parti de Pompée. César le dépouilla de ses états, mais il les lui rendit bientôt. Dans la suite, son petit-fils, Castor, l'accusa d'avoir conspiré contre le dictateur ; mais Cicéron le défendit dans un discours éloquent, qui nous est parvenu, et le fit acquitter. Déjotarus mourut très âgé, vers l'an 42 av. J.-C.

DEKEN (Agathe), femme auteur, née en 1741 à Amsterdam, morte en 1804, a publié en société avec madame Wolff-Bekker, de 1780 à 1789, grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, écrits en hollandais. Les plus estimés sont : *Sara Burgerhart*, La Haye, 1782, 2 vol. in-8, trad. en franç. à Lausanne ; *Histoire de Wilhem Leevend*, ibid., 1784-1785, 8 vol. in-8 ; *Recueil de fables*, ibid., 1784, 1 vol. in-8. Agathe Deken et madame Wolff sont regardées comme ayant créé le roman hollandais.

DEKKAN (roy. de). *Voy.* DÉCAN.

DELACHAMBRE. *Voy.* LA CHAMBRE.

DELACOUR. *Voy.* LA COUR.

DELAFORGE (L.), médecin de Saumur, partisan de Descartes, publia en 1664 le *Traité de l'homme*, ouvrage posthume de Descartes, en y ajoutant des notes instructives. Il a donné lui-même un *Traité de l'âme et de son union avec le corps, d'après les principes de Descartes*, en latin, 1666, ouvrage estimé.

DELAMALLE (Gaspard-Gilbert), avocat, né en 1752, mort en 1834, jouissait déjà avant la révolution d'une grande réputation, et plaida avec succès un grand nombre de causes importantes, surtout dans des affaires de librairie. Napoléon le nomma en 1808 conseiller de l'université et conseiller d'état à la section de législation. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai d'institutions oratoires*, 1816 et 1822, 2 vol. in-8, ouvrage indispensable à ceux qui se destinent au barreau ; et quelques traités de jurisprudence.

DELAMALLE (DUREAU-). *Voy.* DUREAU.

DELAMARCHE (Ch.-Fr.), géographe, né en 1740, mort en 1811, acquit en 1786 le fonds de Robert de Vaugondy, et fit aux traités classiques de géographie des améliorations qui rendirent longtemps ses ouvrages populaires. On estime surtout son *Traité de la sphère et de l'usage des globes*, 1790.

DELAMARCHE (Olivier). *Voy.* LA MARCHE.

DELAMBRE (J.-Bapt.-Joseph), astronome, membre de l'Académie des Sciences et de l'Institut, né en 1749 à Amiens, ne commença à étudier l'astronomie qu'à l'âge de 36 ans, et eut Lalande pour maître. Il débuta par la construction des tables d'Uranus (planète récemment découverte par Herschell), et publia plusieurs *Mémoires* qui firent faire de grands progrès à la science. Il fut nommé en 1792 membre de l'Académie des Sciences, et fut chargé la même année avec Méchain de la mesure de la méridienne de France ; il mesura l'intervalle entre Dunkerque et Rhodez, et fut occupé de cette opération jusqu'en 1798. Il entra au Bureau des Longitudes (1795), fut nommé en 1802 inspecteur-général des études, succéda en 1807 à Lalande dans la chaire d'astronomie au collége de France, devint trésorier de l'université en 1808, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1814. Il fut privé de cette dernière place en 1815, et mourut le 18 août 1822. Il était depuis plusieurs années secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences pour les sciences mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : *Base du système métrique*, 1810 ; *Abrégé d'astronomie*, etc., 1813, in-8, fig. ; *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, 1814, 3 vol. in-4, fig. ; *Histoire de l'astronomie*, en 3 parties (*ancienne, moderne*, et *du moyen âge*), 1817, 5 vol. in-4, etc.

DELANDINE (Antoine-François), littérateur, né à Lyon en 1756, mort en 1820, était bibliothécaire de sa ville natale. Il publia en 1788 une *Histoire des États généraux*, et fut envoyé à l'Assemblée constituante en 1789 ; il s'y montra opposé aux républicains. Arrêté dans les montagnes du Forez, il fut incarcéré à Lyon, et ne sortit de prison qu'après

le 9 thermidor 1794. Il se livra depuis tout entier à la littérature. On a de lui : *Bibliothèque des historiens de Lyon*, 1787 ; *Tableau des prisons de Lyon*, 1797, et une 8e édition du *Dictionnaire* de Chaudon, en 13 vol. in-8, Lyon, 1804 (cette édition est augmentée de 4 vol.).

DELANNEAU. *Voy.* LANNEAU.

DELATOUR. *Voy.* LATOUR.

DELAUNAY (JOURDAN), gouverneur de la Bastille sous Louis XVI, défendit cette forteresse contre le peuple de Paris au 14 juillet 1789. Étant tombé entre les mains du peuple, il fut massacré.

DELAWARE (lord), gouverneur de la Virginie sous Jacques I, rendit à cette colonie les plus grands services. On a depuis donné par reconnaissance son nom à une des provinces des États-Unis.

DELAWARE, riv. des États-Unis, naît dans l'état de New-York, coule au S., et se jette dans la baie de Delaware après un cours de 270 kil., dont 180 navigables. Elle sépare la Pensylvanie des états de *New-York* et de New-Jersey.

DELAWARE, un des États-Unis de l'Amérique septentr., par 77° 16'-78° long. O., 38° 27'-39° 50' lat. N., forme une presqu'île située entre la Pensylvanie, le Maryland et le New-Jersey, et séparée des deux premiers par la baie de Chesapeak, et du troisième par la baie de Delaware ; 155 kil. sur 40; 72,800 hab. Ch.-l., Dover ou Douvres. L'état de *Delaware* est divisé en trois comtés : Kent, Newcastle et Sussex. Sol plat, climat tempéré. Beaucoup de marais et de terrains nuls pour l'agriculture. Quelques districts très fertiles, superbes pâturages. — Le territoire de cet état fut d'abord occupé par les Suédois (1627) ; il fut disputé aux Suédois par les Hollandais dans le courant du XVIIe siècle ; mais en 1664, les Anglais s'en emparèrent ; Guillaume Penn l'acheta du gouvernement (1682), et en fit une province de la Pensylvanie. C'est dans cet état que se livra en 1777 la célèbre bataille de Brandywine. Depuis la révolution américaine, le Delaware a été érigé en état libre ; il a proclamé sa constitution en 1792.—Plusieurs comtés des états de New-York, d'Indiana, d'Ohio, etc., portent aussi le nom de Delaware.

DELAWARE (baie de), bras de mer entre les états de Delaware et de New-Jersey ; 17 kil. sur 44. (*Voy.* les deux articles qui précèdent.)

DELAWARE-ET-CHESAPEAK (canal de), dans les États-Unis, traverse l'isthme qui unit l'état de Delaware au continent ; 22 kil. de long.

DELAWARE, nation indienne de la famille lennape, autrefois très nombreuse ; occupait une partie de la Pensylvanie, du New-Jersey et de New-York, sur les bords de la Delaware. Par le traité de Sainte-Marie en 1818, on les a transportés au nombre de 1,000 sur les bords de l'Arkansas, à l'O. du Mississipi.

DELDEN, ville de Hollande (Over-Yssel), à 10 kil. S. d'Almelo ; 3,900 hab. Jadis commerçante.

DELEBOÉ, médecin. *Voy.* SYLVIUS.

DÉLÉMONT, *Delsberg* en allemand, ville de Suisse (Berne), à 48 kil. N. de Berne, sur la Sorne ; 1,320 hab. Château, jolis édifices. Horlogerie, toiles peintes, blanchisseries. Délémont est le ch.-l. d'un bailliage qui dépendait jadis de l'évêché de Bâle et qui a fait partie du dép. français du H.-Rhin jusqu'en 1815.

DELEUZE (J.-Ph.-Fr.), aide-naturaliste, puis bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, né à Sisteron en 1743, mort en 1835, est surtout connu par son zèle pour la propagation du magnétisme animal. Il avait des connaissances également étendues dans les lettres et dans les sciences, et y joignait des qualités morales qui le firent universellement aimer et respecter. On a de lui une *Histoire critique du magnétisme animal*, 1813, 2 vol. in-8 (réimprimée en 1819), et plusieurs autres écrits sur le même objet. Il a traduit les *Amours des plantes* de Darwin, 1799, les *Saisons* de Thompson, 1801, et a donné en 1810 *Eudoxe, ou Entretiens sur l'étude des sciences*, excellent guide pour l'étudiant.

DELEYRE (Alex.), littérateur, né aux Portets près de Bordeaux en 1726, mort à Paris en 1797, étudia chez les Jésuites et fut d'abord d'une dévotion outrée ; il fit ensuite profession d'incrédulité, et se lia avec les philosophes ; il publia une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, ouvrage élégamment écrit, mais dans lequel l'analyste mêle trop souvent ses idées à celles de l'auteur ; le *Génie de Montesquieu*, 1758 ; l'*Esprit de Saint-Évremont*, 1761, et plusieurs articles dans l'*Encyclopédie*. Il eut pour protecteur le duc de Nivernais, et fut nommé par son crédit bibliothécaire du duc de Parme. A la révolution, il fut envoyé à la Convention par le dép. de la Gironde, et s'occupa surtout dans cette assemblée d'instruction publique.

DELFT, ville de Hollande (Hollande mérid.), à 13 kil. N. O. de Rotterdam ; 14,000 hab. Murs flanqués de vieilles tours ; canaux ; belle place du Marché ; église neuve dont la tour a 100 mètres de haut (cette tour renferme les mausolées de Guillaume d'Orange, assassiné en 1584, ainsi que ceux de Grotius et de Leuwenhœk) ; hôtel-de-ville, dit Prinsenhof ; grand arsenal, école militaire, etc. Faïenceries, fabriques de draps et lainages jadis en renom. — Delft fut fondée, dit-on, en 1074, par Godefroy-le-Bossu, duc de la Basse-Lotharingie. C'est la patrie de Gérard Van Loon, de Leuwenhœk, de Grotius, etc.

DELFTSHAVEN, ville maritime de Hollande, à 3 kil. S. O. de Rotterdam et à 8 kil. S. de Delft, dont elle est regardée comme le port ; 2,600 hab. Cabotage, pêche du hareng; chantier de construction.

DELFZIL, ville forte de Hollande (Grœningue), sur l'Ems, à 25 kil. N. E. de Grœningue; 3,100 hab. Bon port. Fortifiée par Kohorn.

DELGADO (cap). *Voy.* GADO.

DELHI ou DEHLI, ancienne prov. de l'Hindoustan, entre le Lahore au N., l'Agrah au S., l'Aoude au S. E., le Moultan au S. O. Ce pays a 500 kil. sur 270, et compte environ cinq millions d'habitants ; il est arrosé par le Gange et la Djomnah ; le sol est très fertile. Le Delhi a été le centre de la monarchie des grands Mogols ; aujourd'hui il appartient presque en entier aux Anglais et forme 6 districts de la présidence de Calcutta (Delhi, Bareily, Morabad, Saharanpour, Merout et Harriana) ; le reste est désigné sous le nom de Sirhind, et appartient à des princes ou à des seikhs, vassaux de l'Angleterre. Pattialah, Ladiana, Thanesar en sont les villes principales.

DELHI, primitivement *Indra-Prast'ha* (c.-à-d. *demeure d'Indra*), ch.-l. du district de Delhi, dans la présidence actuelle de Calcutta, et jadis capitale du roy. du Delhi et de toute la monarchie des grands Mogols, à 1,300 kil. N. O. de Calcutta, sur la rive droite de la Djomnah, par 28° 42' lat. N., 74° 46' long. E. Cette ville a eu, dit-on, près de 2,000,000 d'habitants, elle en compte encore de 2 à 300,000. Quoique déchue, elle a de superbes édifices, notamment la *Djema-mesdjid* ou grande mosquée. A Delhi résident Akbar II, l'héritier nominal des grands Mogols, et un agent anglais chargé de surveiller ce prince. — L'origine de Delhi est inconnue ; des souverains hindous y régnèrent jusqu'en 1193 ; elle fut ensuite possédée par des princes afghans ou patans. Tamerlan prit et pilla Delhi en 1398. Elle ne se releva qu'en 1631, époque où Chah-Djihan en fit de nouveau le siége de l'empire. Très florissante sous le règne d'Aureng-Zeyb, Delhi commença à déchoir à la mort de ce prince. Elle fut prise et inondée de sang en 1739 par Nadir à la tête des Persans, en 1760 par les Mahrattes : le premier pillage valut, dit-on, aux vainqueurs plus de 10 milliards de francs. Les Anglais s'en emparèrent

une première fois en 1661, et une seconde en 1803. Ils l'ont gardée depuis.

DELILLE (Jacques), poëte didactique, né à Aigueperse en 1738, était fils naturel d'un avocat au parlement de Clermont. Il fut successivement professeur d'humanités à Amiens, puis au collége de la Marche à Paris, et obtint enfin la chaire de poésie latine au collége de France. Il donna en 1769 une traduction des *Géorgiques* qui fut reçue avec une admiration universelle et qui le plaça dès lors au premier rang des traducteurs en vers. Il fut reçu à l'Académie Française en 1774. Il publia en 1782 son poëme des *Jardins*, qui eut aussi beaucoup de succès. En 1784, il accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople, et en visitant le beau sol de l'Asie et les ruines de la Grèce, il conçut le plan du poëme de *l'Imagination*. Ruiné par la révolution, il s'éloigna de Paris, alla d'abord passer un an à Saint-Dié en Lorraine, puis parcourut la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, marquant son séjour dans chaque pays par quelque œuvre nouvelle. Il revint en France en 1802, s'y maria, reprit sa chaire au collége de France, publia plusieurs ouvrages, fruit de son exil, et mourut en 1813, travaillant au poëme de *la Vieillesse*. Il était depuis plusieurs années affligé d'une cécité complète. On refuse généralement à Delille le génie et l'invention, mais on le met au premier rang pour l'art de la versification et pour le talent descriptif. Outre les *Géorgiques* (1769), et *les Jardins* (1782), on a de lui : *l'Homme des Champs*, 1800 ; un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1802 ; *la Pitié*, 1803 ; une traduction en vers de l'*Énéide*, 1804, et du *Paradis Perdu*, de Milton, 1805 ; *l'Imagination*, 1806 ; *les Trois Règnes de la Nature*, 1809 ; *la Conversation*, 1812 ; des *Poésies fugitives* ; une traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, 1821, posthume. Les œuvres de Delille ont été publiées par Michaud, 1824, 16 vol. in-8, et par le libraire Lefèvre, avec notes, 1833, 1 vol. grand in-8. On les a réunies en un seul vol. compacte dans le *Pantheon littéraire*. Delille porta quelque temps le titre d'*abbé* parce qu'il possédait l'abbaye de Saint-Séverin, mais il n'était pas pour cela engagé dans les ordres et il put se marier sans violer ses vœux.

DELISLE (Guillaume), géographe du roi, né à Paris en 1675, mort en 1726, publia un grand nombre de cartes bien préférables à toutes celles qu'on avait alors. Il entra en 1702 à l'Académie des Sciences, et fut chargé d'enseigner la géographie à Louis XV encore enfant. Outre ses cartes, on a de lui un *Traité du cours des fleuves*. Delisle est le premier qui ait réformé toute la géographie d'après les observations modernes des voyageurs et des astronomes. — La famille de Delisle a produit plusieurs autres savants : Claude Delisle, père du précédent, qui a laissé plusieurs ouvrages d'histoire et de chronologie ; Joseph-Nicolas, frère cadet de Guillaume, astronome distingué, professeur au collége de France, qui eut pour élèves les astronomes Lalande et Messier.

DELISLE DE SALES (J.-B. ISOARD, dit), écrivain médiocre, né à Lyon en 1745, mort à Paris en 1816, se lia avec les philosophes et publia un grand nombre d'écrits dont les plus connus sont : *Philosophie de la nature*, 1769, 4 vol. in-8 (porté à 10 vol. dans une 7e édition, 1804) : cet ouvrage fut poursuivi et brûlé au Châtelet ; *Philosophie du bonheur*, 1796 ; *Mémoire en faveur de Dieu*, 1802 ; *Histoire des Hommes* (avec Mercier), 1781 et années suivantes, 52 vol. On l'a surnommé *le Singe de Diderot*. Il a cependant combattu le matérialisme et l'athéisme.

DELIUM, ville de Béotie, vis-à-vis de l'île de l'Eubée, au S. E. d'Aulis. Il s'y livra une bataille entre les Thébains et les Athéniens, l'an 424 av. J.-C.

DELLE, *Dattenried* en allem., ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 17 kil. S. E. de Béfort, au pied d'un rocher qui portait un château détruit par les Français en 1674 ; 800 hab.

DELLYS, ville de l'état d'Alger (prov. de Constantine), à 75 kil. E. d'Alger, sur la Méditerranée, près du cap Bengut. Teinturerie. Beaucoup de pirates jadis parmi les habitants. On croit que Dellys a été bâtie sur les ruines de l'ancienne *Rusucurru*.

DELME, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 12 kil. N. O. de Château-Salins ; 450 hab.

DELMENHORST, petite ville du duché d'Oldenbourg, à 31 kil. S. E. d'Oldenbourg, sur la Delme ; 1,500 hab. Chef-lieu d'un cercle de même nom.

DELMINIUM, auj. *Douvno ?* capitale de la Dalmatie ancienne, au S. E. de Salone et au N. O. de Narona.

DELOLME (J.-L.), publiciste, né à Genève en 1740, mort en 1806, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa patrie, puis voyagea pour étudier la constitution de divers états. Il se fixa en Angleterre où il resta presque jusqu'à la fin de sa vie, composant des écrits politiques ou écrivant dans les journaux. Malgré son mérite il mena une vie misérable, ce qu'il dut à sa passion pour le jeu et le plaisir ; il ne fréquentait que la société la moins relevée. Il est surtout connu par le traité de la *Constitution d'Angleterre*, 1771, en français, traduit en anglais, 1775, et souvent réimprimé. C'est l'ouvrage le plus propre à faire connaître le gouvernement de l'Angleterre et à montrer sa supériorité sur les autres gouvernements alors existants.

DELORME (Philibert), célèbre architecte français, né à Lyon vers le commencement du XVIe siècle, mort à Paris en 1577, étudia en Italie, et fut attiré à Paris en 1537 par le cardinal du Bellay, qui le fit connaître à la cour de Henri II. Delorme donna pour ce prince les plans des châteaux d'Anet et de Meudon, et plus tard, pour Catherine de Médicis, ceux de la cour des Valois à Saint-Denis, et du palais des Tuileries, dont il fut nommé gouverneur. Il a laissé quelques écrits sur son art, entre autres un traité intitulé : *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à petits frais*, Paris, 1561. Il a donné son nom à une espèce de couverture en charpente qu'il avait inventée.

DELORME (Marion), célèbre courtisane, naquit, suivant Dreux du Radier, vers l'an 1612 ou 1615, d'une famille bourgeoise de Châlons en Champagne. Elle eut pour premier amant le poëte Desbarreaux, et après lui Cinq-Mars, le duc de Buckingham, ainsi que bien d'autres jeunes seigneurs de la cour. Le roi Louis XIII lui-même fut un des premiers à lui offrir ses hommages. Elle se lia avec Ninon de Lenclos, et partagea avec elle les suffrages de tout ce que Paris avait de plus galant et de plus spirituel. Après l'arrestation des princes de Condé et de Conti pendant les troubles de la Fronde, elle fut sur le point d'être arrêtée elle-même ; mais sa mort, qui survint inopinément, empêcha l'exécution de l'arrêt (1650). Selon l'opinion commune elle ne serait point morte à cette époque, mais elle aurait fait répandre le bruit de sa mort, afin de fuir plus aisément : le jour de son convoi, disent les partisans de cette opinion, elle partit pour l'Angleterre et y épousa un riche lord. Devenue veuve, elle retourna en France avec une somme de 100,000 francs ; mais elle fut attaquée sur la route de Paris par des voleurs, et resta la femme du chef de la bande. Elle redevint veuve au bout de quatre ans ; épousa un procureur fiscal, nommé Lebrun, à Gy en Franche-Comté ; perdit ce nouvel époux après un mariage de 22 ans ; vint alors habiter au Marais à Paris, où elle fut volée par des domestiques infidèles, ce qui la réduisit à une profonde misère. Les uns la font mourir en 1706, les autres prolongent son existence jusqu'en 1741, ce qui lui donnerait 134 ans. Tallemant des

Réaux, son contemporain, est du nombre de ceux qui la font mourir jeune (à 39 ans). La vie extraordinaire de cette femme a fourni à MM. Dumersan et Pain le sujet d'une pièce représentée en 1804 au Vaudeville, sous le titre de *la Belle Marie*, et à M. Victor Hugo un drame intéressant, intitulé *Marion Delorme*.

DÉLOS, auj. *Sdilo* ou *Dili*, une des Cyclades, au N. de Naxos, était consacrée à Apollon et à Diane. Suivant la fable, Neptune la fit sortir des eaux pour que Latone, poursuivie sur terre et sur mer par la jalousie de Junon, trouvât enfin un asile où elle pût mettre au monde ses deux enfants. On n'enterrait point les morts à Délos, on les transportait dans l'île de Rhénée qui en était voisine. Tous les 5 ans les *Athéniens* envoyaient à Délos une *théorie* ou députation sacrée. — Sur la côte O. de l'île de Délos était une ville du même nom. — Darius et Xerxès avaient respecté Délos pendant les guerres médiques, mais les généraux de Mithridate la ravagèrent entièrement; depuis ce temps elle est restée fort pauvre; elle est auj. inhabitée.

DELPECH (Jacques-Matthieu), savant médecin, né à *Toulouse* en 1772, mort assassiné en 1832, fut nommé en 1812 professeur de chirurgie clinique à Montpellier, et rivalisa pendant 20 ans avec les professeurs les plus célèbres. Il a publié un grand nombre d'ouvrages importants, dont les principaux sont: *Précis des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8, 1815; *Chirurgie clinique de Montpellier*, 1823; *Orthomorphie par rapport à l'espèce humaine*, 1829; *Mémorial des hôpitaux du Midi*, 1831.

DELPHES, *Delphi*, auj. *Castri*, ville de la Phocide, un peu à l'O., construite sur la pointe S. O. du mont Parnasse, fut d'abord nommé *Pytho*, du serpent Python, tué, dit la fable, par les flèches d'Apollon, sur le lieu même qu'occupa depuis la ville. Les anciens regardaient Delphes comme une ville sacrée et la plaçaient au centre de la terre. Son temple et son oracle d'Apollon la rendirent célèbre dans tous les pays habités par des Grecs. (*Voy.* PYTHIE.) Les villes grecques, et même les princes étrangers, envoyaient à Delphes de riches présents, ou y mettaient leurs trésors en dépôt, en les plaçant sous la protection du dieu. Aussi les richesses de cette ville tentèrent-elles souvent la cupidité. Pendant la guerre sacrée (de 355 à 345 av. J.-C.), Philomèle, Onomarque, Phaylle, Phalèque les enlevèrent presque toutes pour défrayer la guerre. L'an 278 av. J.-C., les Gaulois, conduits par Brennus, marchèrent sur Delphes, qui ne fut préservée que par la déroute qu'ils éprouvèrent au passage du mont Parnasse.

DELPHINATUS, nom latin du DAUPHINÉ.

DELPHINO, *Delphinium*, port de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale de l'île de Chio. A 9 kil. de ce village s'élève le mont *Epos*, sur lequel Homère, au rapport des anciens, venait réciter ses vers. Cet endroit porte encore aujourd'hui le nom d'*École-d'Homère*.

DELRIEU (E.-J.-Baptiste), auteur dramatique, né vers 1763, mort en 1836, fut d'abord professeur de rhétorique à Versailles. Il a composé une foule de pièces: tragédies, comédies, drames, opéras, mélodrames, il a tout tenté. Ses meilleurs ouvrages sont: *le Jaloux malgré lui*, comédie en un acte, et *Artaxerce*, 1808, tragédie en 5 actes, où il a imité les meilleures scènes de Métastase; *Démétrius*, 1815; *Léonide*, 1836. On a encore de lui des *Couplets* en l'honneur de la *Montagne*, 1793, et une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, 1811.

DELRIO (Mart.-Ant.), savant jésuite, né à Anvers en 1551, mort en 1608. Il remplit d'abord de hautes fonctions publiques, fut sénateur au conseil de Brabant et vice-chancelier; mais dégoûté des affaires par les guerres civiles, il se fit jésuite et enseigna les saintes lettres à Douay, à Liége, en Styrie, à Salamanque, à Louvain. Il a donné des notes estimées sur *C. Solin*, 1572; *Claudien*, 1572; *Sénèque le tragique*, 1574, et 6 livres de *Disquisitiones magicæ*, 1599, ouvrage où il montre une grande crédulité.

DELTA DU NIL, grand territoire triangulaire, compris entre les deux bras du Nil dits branches Canopique et Agathodémon, et la Méditerranée; un autre bras, l'Athribitique, le divisait en *Grand-Delta* à l'O., et *Petit-Delta* à l'E. Ce nom avait été donné au pays à cause de sa ressemblance avec la lettre grecque Δ. — Par suite, on a donné le nom de Delta à plusieurs localités situées de même entre les 2 bouches extrêmes d'un grand fleuve, et quelquefois aussi à la Basse-Égypte tout entière.

DELUC (J.-André), savant, né à Genève en 1727, mort à Windsor en 1817, s'est surtout occupé de physique et de géologie, a parcouru presque toute l'Europe pour recueillir des observations, et s'est efforcé de faire cadrer ses découvertes avec le texte de la Genèse. Il passa une partie de sa vie en Angleterre, et fut nommé lecteur de la reine (1773). Ses principaux ouvrages sont: *Théorie des baromètres et des thermomètres*; *Nouvelles idées sur la météorologie*, 1786; *Lettres à la reine d'Angleterre sur les montagnes et l'histoire de la Terre*, 1778-80; divers *Voyages géologiques*, 1810. Il donna en 1801 un *Précis de la philosophie de Bacon*, dans le but de combattre Lasalle, traducteur infidèle du philosophe anglais; cet ouvrage est peu digne de lui. On doit à J.-A. Deluc des perfectionnements importants dans le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre. — Son frère, Guillaume-Ant. Deluc, né à Genève en 1729, mort dans cette ville en 1812, s'associa à ses voyages et à ses recherches géologiques.

DE LUC (le comte), ambassadeur en Suisse et protecteur de J.-B. Rousseau. *Voy.* LUC (comte de).

DÉLUGE. Suivant la Genèse, le déluge universel qui submergea toute la terre eut lieu l'an du monde 1555, et av. J.-C., 3308 (*Voy.* NOÉ). — Les annales de la Grèce ont conservé le souvenir de plusieurs déluges partiels, dont les deux principaux sont ceux qui arrivèrent sous Ogygès (1822 av. J.-C.), et sous Deucalion (1620); ce dernier inonda la Thessalie l'espace de trois mois.

DELVINO ou DELONIA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, ch.-l. d'un livah, à 64 kil. S. O. de Janina; 8,000 hab.— Le sandjak de Delvino répond à l'ancienne Chaonie; il est traversé par les monts Sernèles et de la Chimère (*montes Acroceraunii*).

DEMADE, orateur d'Athènes, qui de simple matelot s'éleva par son éloquence aux premiers emplois de la république. Il fut fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), sut se concilier l'estime du vainqueur par sa franchise et obtint sa liberté. Il resta depuis toujours attaché à la Macédoine, et fit prévaloir à Athènes les propositions les plus favorables au parti des Macédoniens; mais ayant plus tard trahi Antipater pour Perdiccas, il fut mis à mort par Cassandre, fils d'Antipater, vers l'an 319. Il ne reste de lui qu'un seul discours, qui se trouve dans les *Oratores græci*, tome IV, et dont l'authenticité n'est pas démontrée.

DE MAISTRE. *Voy.* MAISTRE (DE).

DÉMARATE, Corinthien, chef de la famille des Tarquins, fut chassé de sa patrie lors de l'usurpation de Cypselus, et vint l'an 658 av. J.-C. s'établir à Tarquinies en Italie, où il eut un fils qu'il nomma Tarquin, et qui régna à Rome sous le nom de *Tarquin-l'Ancien*.

DÉMARATE, roi de Sparte, régna de 529 à 492, et fut exilé par les intrigues de son collègue Cléomène qui le fit passer pour bâtard. Il se réfugia à la cour de Darius. Ayant eu connaissance des projets du roi de Perse contre la Grèce, il en donna avis, dit-on,

à ses compatriotes. La franchise de ses discours ayant plusieurs fois irrité le grand roi, celui-ci le fit mettre à mort.

DEMATTA, ville de l'état de Grèce (Argolide), à 17 kil. N. O. d'Africa : bâtie sur l'emplacement de Trézène. Ruines nombreuses.

DEMAVEND. *Voy.* DAMAVEND.

DEMBEA, prov. du roy. de Gondar en Abyssinie, faisait jadis partie de l'Amhara : elle est très fertile. Gondar en est la capitale.

DEMBEA (lac), dans l'état de même nom, à peu près au centre de l'Abyssinie, à 75 kil. S. O. de Gondar, par 12° lat. N.; il a 700 kil. de tour. Le Bahr-el-Azrek le traverse.

DEMERARY ou **DEMERARA**, riv. de la Guyane anglaise, tombe dans l'Océan Atlantique, un peu à l'E. de l'embouchure de l'Esséquébo.

DÉMÉRARY, gouvern. de la Guyane anglaise, s'étend sur une longueur de 75 kil. environ, le long de l'Océan Atlantique, depuis l'embouchure de l'Abary à l'E. jusqu'à celle de l'Esséquébo, par 59° 71'-61° 42' long. O., 4° 10' - 6° 50' lat. N.: 80,850 hab., dont 75,000 esclaves. Ch.-l., Strabrœk. Sucre et autres denrées coloniales, beaucoup de bétail dans les savanes. — Les Hollandais occupèrent les premiers ce district, en 1740. Par le traité de 1814, la Hollande céda Déméraryà l'Angleterre avec les établissements voisins de Berbice et d'Esséquébo.

DEMETES, *Demetæ*, peuple de la Bretagne romaine, au sud du pays de Galles.

DEMETRIADE, *Demetrias*, ville de Thessalie, en Phthiotide, au S. O. de Cynoscéphales, sur le golfe Pélasgique, fut fondée par Démétrius Poliorcète, et devint la résidence des rois de Macédoine. Elle était très forte ; c'était une des clés du pays. — Une autre Démétriade, sur la côte de Phénicie, est auj. AKKAR.

DEMETRIUS I, surnommé *Poliorcète* (c.-à-d. *preneur de villes*), roi de Macédoine, était fils d'Antigone, un des généraux et des successeurs d'Alexandre. Il servit d'abord sous son père, conquit pour lui la Babylonie, la Carie, et prit Athènes, d'où il chassa Démétrius de Phalère ; mais il fut battu avec Antigone à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), et fut réduit pendant quelque temps à mener la vie d'un aventurier. Cependant, ayant rassemblé quelques troupes, il s'empara du Péloponèse, puis de la Macédoine, et y régna quelques années (295-287). Il fut renversé du trône par Pyrrhus et m. en Syrie (283), simple particulier. Il dut son surnom de *Poliorcète* au grand nombre de villes qu'il avait soumises.

DÉMÉTRIUS II, roi de Macédoine, 242-232 av. J.-C., était fils d'Antigone Gonatas et petit-fils du précédent. Il fit la guerre aux Étoliens, aux Achéens, à Alexandre II, roi d'Épire, et conquit la Cyrénaïque.

DÉMÉTRIUS I, surnommé *Soter* (*sauveur*), roi de Syrie, fils de Séleucus Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse en otage à Rome. Il s'échappa de cette ville quelques années après la mort de son père, chassa Antiochus Eupator qui avait usurpé le trône de Syrie et se fit reconnaître roi (162 av. J.-C.). Il fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, et eut à combattre Judas et Jonathas Macchabée ; il conquit la Cappadoce. Il fut détrôné et mis à mort par l'usurpateur Alexandre Bala que soutenait le roi d'Égypte, Ptolémée Philométor (149 av. J.-C.). Il avait reçu le nom de *Soter* des Babyloniens, parce qu'il les avait délivrés de deux tyrans, Timarque et Héraclide.

DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicator* (*vainqueur*), roi de Syrie, de 144 à 125 av. J.-C., fils aîné de Démétrius Soter, épousa Cléopâtre, fille de Ptolémée VI chassa, avec le secours de son beau-père, l'usurpateur Alexandre Bala. Il fit la guerre aux Parthes, mais il tomba entre leurs mains. Mithridate, leur roi, le traita avec douceur et lui fit épouser sa fille Rodogune. Cléopâtre, sa première femme, irritée de se voir répudiée, épousa Ant. Sidète, frère de Démétrius, et le fit reconnaître pour roi. Cependant Démétrius Nicator, s'étant échappé de chez les Parthes, réussit à remonter sur son trône ; mais il se rendit odieux à ses sujets et fut détrôné par Alexandre Zébina. Il avait pris le nom de *Nicator* (*vainqueur*) après sa victoire sur Alexandre Bala.

DÉMÉTRIUS III, surnommé *Eucærus* (*l'heureux*), 4e fils d'Antiochus VIII ou Grypus, monta sur le trône de Syrie avec son frère Philippe, l'an 95 av. J.-C. Les deux frères se firent la guerre ; Philippe ayant appelé les Parthes à son secours, Démétrius fut fait prisonnier par eux. Il fut traité avec beaucoup de douceur par Mithridate leur roi, jusqu'à la fin de sa vie, 87 ans av. J.-C.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre orateur et homme d'état d'Athènes, s'attacha au parti des Macédoniens et fut élu par leur influence archonte décennal, l'an 316 av. J.-C. Il gouverna sagement, et les Athéniens charmés de son gouvernement lui élevèrent 360 statues de bronze. Il y avait dix ans qu'il gouvernait la république, lorsque Démétrius Poliorcète s'empara de la ville, et proclama la liberté des Athéniens pour les soustraire à l'influence macédonienne. Démétrius de Phalère perdit dès lors tout son crédit ; il se retira en Égypte, où Ptolémée Lagus l'accueillit avec honneur. On dit que le musée et la célèbre bibliothèque d'Alexandrie furent créés par son conseil. A la mort de Ptolémée Lagus (285), Ptolémée Philadelphe, successeur de ce prince, irrité contre Démétrius qui avait voulu l'éloigner du trône, le relégua dans la H.-Égypte, où il le fit garder à vue. Démétrius, ne pouvant supporter la captivité, se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. Il avait composé des harangues et des histoires dont on n'a plus rien aujourd'hui. Il nous reste, sous son nom, un *Traité de l'élocution*, publié par Schneider, Altenbourg, 1779, in-8.

DÉMÉTRIUS CANTACUZÈNE, fut nommé deux fois hospodar de Moldavie au commencement du XVIIe siècle, et se fit détester des Moldaves par sa tyrannie. Il voulut accuser d'intelligence avec les Russes le général moldave Constantin Cantemir afin de s'en défaire ; mais sa fraude ayant été découverte, il fut expulsé et remplacé par Constantin lui-même.

DÉMÉTRIUS CANTEMIR. *Voy.* CANTEMIR.

DÉMÉTRIUS OU DMITRI, fils d'Iwan IV, czar de Russie, était encore au berceau à la mort de son père. Il était le seul frère et l'héritier du nouveau czar, Fédor I. L'ambitieux Boris Godounow le fit lâchement assassiner en 1592, espérant se frayer par là le chemin au trône. — La disparition de Démétrius fournit à une foule d'imposteurs l'occasion de se faire passer pour le véritable héritier du trône. L'un deux, dont le vrai nom était Grégoire Otrepieff, et qui était moine, se fit reconnaître pour souverain en 1605, et conserva quelque temps la couronne. Les faux Démétrius ne cessèrent de se montrer qu'à l'avénement de la maison de Romanov (1613).

DÉMIDOFF, riche famille russe, a pour tige Demide, armurier fondeur à Toula (gouvernement de Moscou), qui fut chargé par Pierre-le-Grand de fondre les canons dont ce prince avait besoin pour ses nombreuses expéditions militaires, et qui seconda puissamment l'activité du czar. Il découvrit en 1725 les mines de Koliwan dont l'exploitation l'enrichit. — Il laissa un fils, Nitika, et plusieurs petits-fils, qui tous se distinguèrent dans la même carrière et finirent par amasser une fortune colossale. Les plus connus sont : Procope Demidoff, né à Moscou vers 1730, qui exploita avec un grand profit les mines de fer, de cuivre et d'or des monts Ourals ; et Nicolas Nikitich, comte de Demidoff, zélé philanthrope, né en 1773 près de Saint-Pétersbourg. Il dota sa patrie de plusieurs industries, y créa des établissements

d'utilité publique, porta au plus haut degré de perfection l'exploitation des mines, et se fit par son industrie un revenu qui s'élevait à 5 millions. Il passa ses dernières années en France et en Italie, vivant dans la société des savants et répandant autour de lui d'innombrables bienfaits. Il mourut à Florence en 1828.—Il a laissé deux fils, Paul et Anatole Demidoff, qui, en héritant de sa fortune, ont conservé sa bienfaisance et son goût éclairé pour les lettres. L'un d'eux, le comte Anatole, s'est allié à la famille de Napoléon en épousant une de ses nièces, fille de Jérôme, comte de Montfort (1840). Il vit à Florence.

DEMIR-HISSAR, c.-à-d. *château de fer*, jadis *Heraclea*, ville de la Turquie d'Europe, à 90 kil. N. E. de Salonique, sur un mont au haut duquel est un vieux château-fort ; 8,000 hab.

DEMIR-KAPOU, c.-à-d. *porte de fer*, défilé célèbre et très important de la Turquie d'Europe, dans le Balkan, mène de Selimnia en Roumélie à Staréka en Bulgarie. — Autre défilé du Daghestan. *Voy.* DERBEND.

DEMMIN, ville des États prussiens (Poméranie), à 97 kil. N. O. de Stettin, sur 3 riv. (Peene, Tollense, *Trebel*): 4,200 hab.

DEMOCÈDE, médecin de Crotone, né vers 558 av. J.-C., vécut quelque temps à la cour de Polycrate, tyran de Samos, dont il gagna la faveur; après la fin tragique de ce prince, il devint esclave du roi de Perse Darius. Le grand roi s'étant luxé le pied à la chasse, Démocède put seul le guérir; il fut dès lors rendu à la liberté et comblé de richesses et d'honneurs par ce prince qui voulut le retenir à sa cour. Néanmoins, Démocède, préférant sa patrie, renonça à tous ces avantages pour retourner à Crotone.

DEMOCRITE, philosophe grec, né à Abdère vers l'an 490, ou, selon d'autres, 470 av. J.-C., fut élevé par des mages qui étaient restés dans son pays après l'expédition de Xerxès en Grèce; étudia sous Leucippe; voyagea en Égypte et en Asie pour augmenter son instruction, et dissipa sa fortune dans ces voyages, ainsi que dans les expériences qu'il fit en étudiant la nature. De retour dans sa patrie, il lut devant ses juges un traité qu'il avait composé sur le *Monde*; ses concitoyens en furent tellement charmés qu'ils lui firent présent de 50 talents. La bizarrerie de son genre de vie le fit plus tard passer pour fou, et les Abdéritains appelèrent Hippocrate pour le guérir; mais le sage médecin, après l'avoir entendu, déclara aux Abdéritains qu'ils étaient plus fous que lui. Il vécut, dit-on, 109 ans. Démocrite riait sans cesse des folies humaines; on l'oppose à Héraclite qui, dit-on, pleurait toujours. Comme Leucippe, son maître, Démocrite expliquait tout par les atomes, le mouvement et le vide. Il admit pour expliquer la connaissance des corps des *images* ou *idoles* qui, émanant des objets, viennent s'imprimer sur nos sens. Godefroy Ploucquet a donné *De Placitis Democriti*, Tubingue, 1767. On doit à M. Lafaist une excellente dissertation sur la philosophie atomistique, Paris, 1833, in-8.

DEMONA (VAL DI), une des 3 anciennes divisions de la Sicile, ainsi nommée de ce qu'elle renfermait l'Etna, qui, dans les superstitions vulgaires, était regardé comme le séjour des démons; elle comprenait le N. E. de la Sicile et avait pour ch.-l. Messine. Auj. elle forme l'intendance de Messine et une partie de celles de Palerme et de Catane.

DEMONTE, ville des États sardes (Coni), à 19 kil. S. O. de Coni, sur la Stura : 6,000 hab.

DÉMOSTHÈNES, le prince des orateurs grecs, né à Athènes l'an 381 av. J.-C., suivit les leçons d'Isée et de Platon et plaida dès l'âge de 17 ans contre ses tuteurs qui voulaient le dépouiller de son bien. Il gagna sa cause; mais lorsqu'il voulut parler dans l'assemblée du peuple, il fut loin d'avoir le même succès : l'imperfection de son style et plus encore un vice de prononciation le rendirent ridicule et le firent couvrir de huées. Il alla vivre alors pendant plusieurs années dans une retraite profonde, se mit à lire et à relire les grands maîtres, surtout Thucydide; lutta contre les vices de son organe, en s'exerçant à parler avec des cailloux dans la bouche et au bruit des vagues de la mer. Étant ainsi parvenu à force de constance à corriger tous ses défauts, il reparut en public à l'âge de 27 ans et emporta tous les suffrages. Après avoir passé quelques années au barreau, il entra dans l'administration publique et fut bientôt porté aux plus hautes charges. Il employa tout son crédit et toute son éloquence à combattre les projets ambitieux de Philippe qui méditait l'asservissement de la Grèce; prononça contre ce prince ces admirables harangues connues sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*, et réussit enfin à former contre lui une ligue à la tête de laquelle étaient Athènes et Thèbes. Il combattit lui-même à Chéronée contre le roi de Macédoine (338 av. J.-C.), mais il ne fut pas heureux. Malgré ce mauvais succès, il n'en conserva pas moins toute son influence. A la mort de Philippe, il chercha à rallumer la guerre; mais Alexandre, déjà vainqueur de Thèbes, se fit livrer les orateurs d'Athènes, et Démosthènes ne dut la liberté qu'à la générosité du jeune prince. Quelques années après, il fut exilé sur l'accusation de s'être laissé corrompre par Harpalus, qui s'était révolté contre Alexandre, et cherchait à soulever les Athéniens; mais dès que le roi fut mort, on le rappela. Il reprit tout son ascendant, et fit déclarer la guerre à Antipater, gouverneur de Macédoine. Les Athéniens ayant échoué, Antipater exigea qu'on lui livrât Démosthènes, ainsi que tous les orateurs. Il s'enfuit alors dans l'île de Calaurie, et se voyant près de tomber entre les mains de son ennemi, il s'empoisonna, l'an 322 av. J.-C. On admire surtout dans Démosthènes la concision, l'énergie, le mouvement, le sublime. Ce grand homme travaillait beaucoup ses ouvrages, ce qui faisait dire à ses envieux que ses harangues sentaient l'huile. Ceux de ses discours que l'on estime le plus, avec les *Philippiques* et les *Olynthiennes*, sont le discours sur l'*Ambassade d'Eschine*, dans lequel il accusait cet orateur de s'être laissé corrompre par Philippe, et le discours pour la *Couronne*, où il justifie Ctésiphon qui avait proposé de lui décerner une couronne d'or en récompense de ses services, et qu'Eschine accusait pour cette proposition. On a de Démosthènes 61 discours, 65 exordes, et 6 lettres écrites au peuple d'Athènes pendant son exil. Les éditions les plus estimées de ses œuvres sont celles de Jér. Wolff, avec version latine, Bâle, 1549, souvent réimprimée; de Reiske, dans ses *Oratores græci*, Leipsick, 1770-75; de Bekker, dans les *Oratores Attici*, Oxford, 1822, Leipsick, 1823, tom. I-IV; de Dindorf, 1825, et celle qui a été publiée à Londres, 1827, 10 vol. in-8, avec les notes de tous les commentateurs. Les harangues de Démosthènes ont été traduites en français par Auger, 1777, réimprimées et revues par Planche, 1819-21, 10 vol. in-8. La vie de Démosthènes a été écrite par Plutarque et Libanius.

DÉMOSTHÈNES, général athénien, remplaça Alcibiade dans le commandement de la flotte qui devait conquérir la Sicile (416), fut chargé avec Nicias de la conduite de cette expédition, et attaqua Syracuse. Après de nombreux revers, il fut enfin complètement battu et se tua de désespoir; d'autres disent qu'il tomba entre les mains des Syracusains, qui le firent périr cruellement.

DEMOURS (Pierre), né à Marseille en 1702, mort en 1795, fils d'un pharmacien de Marseille. Il était déjà un chirurgien distingué lorsque, par le conseil d'Antoine Petit, il se livra au traitement des maladies des yeux. Il y obtint bientôt un grand succès et enrichit de plusieurs découvertes la chirurgie oculaire. — Son fils, Antoine-Pierre, né à Paris en

1762, mort en 1836, poussa au dernier degré l'habileté dans son art; on lui doit entre autres perfectionnements la première opération de pupille artificielle. Il a laissé un *Traité des maladies des yeux*, Paris, 1818, 3 vol. in-8, où sont consignés les fruits de l'expérience du père et du fils.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), écrivain, né à Villers-Cotterets en 1760, mort en 1801, exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat, et ensuite se livra entièrement à la littérature. On a de lui: *Lettres à Émilie sur la mythologie*, 1786-1798, ouvrage mêlé de prose et de vers qui eut un succès prodigieux, mais auquel on reproche beaucoup d'afféterie; *le Conciliateur*, comédie en 5 actes; *les Femmes*, comédie en 5 actes; *Alceste à la campagne*, comédie; *le Divorce*, *l'Amour filial*, *Agnès et Félix*, opéras; *le Siége de Cythère*, *la Liberté du cloître*, poëmes, 1790; etc.

DEMPSTER (Thomas), savant écossais, né en 1579, mort en 1625, quitta son pays à cause de son attachement au catholicisme; enseigna les humanités à Louvain, à Paris, à Rome et à Bologne où il mourut. On a de lui: *Etruria regalis*, composée par ordre de Cosme II de Médicis, et publiée seulement en 1723; *Antiquitatum romanarum corpus post Rosinum*, etc., 1613; *Apparatus ad historiam scoticam*, 1622, ouvrage où il montre une grande partialité pour son pays.

DENAIN, village du Hainaut, auj. dans le dép. du Nord, à 9 kil. N. E. de Bouchain; 5,000 hab. Le maréchal de Villars y remporta en 1712, sur les Impériaux et les Hollandais, commandés par le prince Eugène, une victoire éclatante qui sauva la France menacée d'une invasion et qui acheva de déterminer la paix d'Utrecht.

DENAMBUC ou D'ENAMBUC, gouverneur de l'île St-Christophe pour les Français, conduisit en 1635 dans l'île de la Martinique une colonie de 100 hommes qui s'établit tout près de l'emplacement de St-Pierre et forma le premier noyau de la colonie aujourd'hui existante.

DENANA, nom latin de la ville d'ABERDEEN.

DENBIGH, ville d'Angleterre (pays de Galles), ch.-l. d'un comté, à 330 kil. N. O. de Londres; 3,800 hab. Ruines d'une ancienne abbaye de bénédictins de même nom. — Le comté de Denbigh, situé entre la mer d'Irlande et les comtés de Flint et de Caernarvon, a 75 kil. sur 35, et 83,000 hab. Pays montagneux, belles et fertiles vallées; plomb, houille.

DENDER ou DENDRE, riv. de Belgique, prend sa source au N. de Mons, passe à Ath, Lessines, Grammont, Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde, après 95 kil. de cours.

DENDER, rivière de l'Abyssinie, prend sa source près de celle du Bahr-el-Azrek, arrose le Sennaar, et va se jeter dans le Bahr-el-Azrek après un cours de 450 kil.

DENDERAH, *Tentyra* ou *Tentyris*, ville de la H.-Egypte, à 80 kil. S. E. de Djirdjeh, à l'O. du Nil. Ruines magnifiques, parmi lesquelles on distingue celles du grand temple où se trouvait le fameux zodiaque transporté en France en 1821 et à l'aide duquel on a voulu, bien à tort, faire remonter très haut l'origine de l'astronomie égyptienne. Il paraît que ce zodiaque ne remonte pas au-delà des Ptolémées.

DENDERMONDE ou TERMONDE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 26 kil. E. de Gand, au confluent de la Dender et de l'Escaut; 6,000 hab. Grand commerce de grains. Château-fort dont on peut inonder les approches. Louis XIV l'assiégea en 1667, mais ne put le prendre; les Français s'en emparèrent en 1745.

DENHAM (J.), poëte, né à Dublin en 1615, mort en 1668, étudia à Oxford où il se fit la réputation de joueur et de dissipé, puis réforma sa conduite et écrivit même un *Essai sur le jeu*, 1636. Il donna en 1651 *le Sophi*, tragédie qui eut du succès, et publia deux ans après *la Colline de Cooper* (*Cooper's hill*), le premier poëme descriptif qui ait été publié en anglais et le meilleur de ses ouvrages. Pendant les guerres civiles, il prit le parti de Charles I et l'aida à correspondre avec la reine. Il obtint à la restauration un emploi lucratif. On le regarde comme un de ceux qui ont le plus contribué à former la langue poétique.

DENHAM (le major), officier anglais, né à Londres en 1786, visita de 1822 à 1825 le Bournou, le lac Tchad, et le pays des Fellatahs. Il fut ensuite nommé directeur de l'établissement de Sierra-Léone sur la côte occidentale d'Afrique; mais il y mourut des fièvres au bout de peu de temps en 1828. Il avait publié en 1825 à Londres la relation de ses voyages avec celle de Clapperton; elle a été traduite par Eyriès.

DENIA, *Dianium*, ville murée d'Espagne (Valence), à 60 kil. E. de San-Felipe, près de la Méditerranée; 3,000 hab. Port d'un accès dangereux. Forte tour. — Cette ville est très ancienne. Elle avait jadis un temple consacré à Diane, d'où lui vint son nom. Primitivement elle s'appelait *Hemeroscopium*.

DENINA (H.-J.-Marie), littérateur italien, né à Revel en Piémont en 1731, enseigna d'abord la rhétorique au collége de Turin, puis obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université de la même ville. Frédéric II l'appela à Berlin en 1782, et le fit entrer dans son Académie. Napoléon le nomma en 1804 son bibliothécaire; il vint alors se fixer à Paris où il est mort en 1813. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en italien; les principaux sont: *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, 1760; *Révolutions d'Italie*, 1769; réimprimé en 1820, avec additions (traduit par Jardin, dès 1770). *Histoire politique et littéraire de la Grèce*, 1781; *Essai sur la vie de Frédéric II*, 1788 (en français); *Révolutions de la Germanie*, 1804; *la Clef des langues* (en français), 1805.

DENIS. *Voy.* DENYS et SAINT-DENIS.

DENISART (J.-B.), procureur au Châtelet, né près de Guise en 1712, mort en 1765, a donné une *Collection de décisions*, plusieurs fois réimprimée de 1754 à 1771. Cet ouvrage renfermait des inexactitudes qu'on a cherché à faire disparaître dans un nouveau recueil publié de 1783 à 1808, et connu sous le nom de *Nouveau Denisart*.

DENNER (Jean-Chrétien ou Christophe), né à Leipsick en 1655, mort à Nuremberg en 1707, est l'inventeur de la clarinette.

DENNEWITZ, village des États prussiens (Brandebourg), près de Potsdam; 200 hab. Bernadotte et le général prussien Bulow y défirent en 1813 le maréchal Ney qui avait tenté de s'emparer de Berlin. Bulow reçut en récompense le titre de comte de Dennewitz.

DENNIS (Jean), critique anglais, né à Londres en 1657, mort en 1733, fut le Zoïle des poëtes anglais contemporains, et attaqua surtout Pope, qui se vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère, sans amis, sans consolateurs. On a de lui, outre un grand nombre de pamphlets oubliés aujourd'hui, deux tragédies: *la Liberté défendue* et *Appius Claudius*; des comédies; un *Essai sur la critique*.

DENNIS, commune des États-Unis (Massachusetts), à 9 kil. E. de Barnstable; 2,000 hab.

DENON (le baron Dominique VIVANT), célèbre par son goût pour les arts, né à Châlons-sur-Saône en 1747, mort à Paris en 1825, fut d'abord chargé d'affaires à Naples (1782), entra en 1787 à l'Académie de Peinture, accompagna Bonaparte en Egypte, fut à son retour nommé directeur-général des musées et conserva cette place jusqu'en 1815. Il donna

les dessins de plusieurs monuments, entre autres celui de la colonne de la place Vendôme, et recueillit dans les pays conquis un grand nombre d'objets d'arts dont il enrichit les musées français. On a de lui : *Voyage en Sicile*, 1788, et *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte pendant les campagnes de Bonaparte*, 1802 et 1829; cette publication fut comme le prélude du grand ouvrage sur l'expédition d'Egypte; *Monuments des arts du dessin*, publiés et décrits par Amaury Duval, 1829.

DENTATUS (CURIUS). *Voy.* CURIUS.

DENTATUS (SICINIUS). *Voy.* SICINIUS.

DENTELIN (duché de), ancien pays de France, était situé en partie dans la Normandie actuelle, et s'étendait, à ce qu'on croit, le long des côtes de la Manche entre la Seine et la Somme, ayant l'Oise au S. E. Ce duché forma sous les Mérovingiens, aux VIe et VIIe siècles, un grand fief qui appartint d'abord aux rois de Neustrie; mais l'an 600, Clotaire II fut obligé de le céder à Théodebert II, roi d'Austrasie. Les successeurs de ce dernier le conservèrent jusqu'au règne de Dagobert qui, de son vivant (633), le donna en partage à son plus jeune fils Clovis II, depuis roi de Neustrie. Après cette époque, le duché de Dentelin cesse de figurer dans l'histoire.

DENTILIA, pays d'Afrique, dans la Sénégambie (Nigritie occidentale), sur la rive gauche de la Haute-Falémé. Ch.-l., Béniserayl. Autres villes: Kerouané, Ghiolafondou. Mines de fer. Peuple industrieux.

DENYS, *Dionysius*, surnommé *l'Ancien* ou *le Tyran*, tyran de Syracuse, était fils d'un homme obscur et fut d'abord soldat. Il se signala par ses exploits dans les guerres des Syracusains contre les Carthaginois; puis, profitant de l'empire qu'il avait sur les soldats, il se fit proclamer souverain dans Syracuse par l'armée, 405 av. J.-C. Il repoussa les Carthaginois qui tentaient de conquérir la Sicile; mais ayant laissé prendre la ville de Géla, les Syracusains se révoltèrent contre lui. Il réussit à étouffer la sédition; mais dès ce moment il devint inquiet, cruel, et se rendit odieux à ses sujets. Il était si soupçonneux, qu'il n'admettait jamais sa femme et ses enfants dans son appartement sans les fouiller. Il fit, dit-on, creuser dans le roc d'immenses souterrains, disposés de manière à ce qu'il entendît tout ce qui se disait autour de lui. Denys protégeait les philosophes et les poëtes, et il faisait lui-même quelquefois des vers. Une de ses tragédies ayant été couronnée à Athènes, il fut plus flatté de cette victoire que de toutes celles qu'il avait remportées sur les champs de bataille; il ordonna que l'on rendît aux dieux de solennelles actions de grâces, et fit préparer un festin magnifique. Il se modéra si peu dans ce repas qu'il mourut d'une indigestion, l'an 368 av. J.-C. Il était âgé de 63 ans, et en avait régné 38.

DENYS *le Jeune*, fils du précédent, succéda à son père, l'an 368 av. J.-C. Il appela le philosophe Platon à sa cour et parut vouloir se conduire par ses conseils; mais il le chassa bientôt et se livra à la débauche et à la cruauté. Ayant banni Dion son beau-frère, celui-ci reparut bientôt avec quelques troupes, emporta Syracuse en trois jours, et en chassa le tyran, l'an 356 av. J.-C. Denys y rentra 10 ans après, et en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Alors il se réfugia à Corinthe, où il se fit, dit-on, maître d'école pour subsister.

DENYS d'Halicarnasse, historien et critique, né à Halicarnasse en Carie, vint à Rome l'an 30 av. J.-C., et y publia vers l'an 7 av. J.-C., sous le titre d'*Antiquités romaines*, un savant ouvrage qui contenait l'histoire des premiers temps de Rome jusqu'à l'an 266 av. J.-C. Il se composait de 120 livres; il ne nous en reste malheureusement que les onze premiers avec des extraits des autres. Il a aussi laissé des ouvrages de critique et de rhétorique très estimés : *De l'arrangement des mots*, *Rhétorique*, *Jugements sur les anciens écrivains*, *Examen de Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque; Examen du style de Thucydide, de l'Éloquence de Démosthènes*, etc. Toutes les œuvres de Denys d'Halicarnasse ont été publiées par Sylburge, Francfort, 1586, in-fol., gr.-lat.; par Reiske, Leipsick, 1774, 6 vol. in-8; les *Antiquités romaines* ont été traduites en français par le P. Lejay, 1722, et par l'abbé Bellenger, 1723; le traité de l'*Arrangement des mots*, par Batteux, 1788; les *Jugements sur les orateurs*, par M. Gros, sous le titre d'*Examen critique des écrivains de la Grèce*, avec le texte, Paris, 1827-28, 3 vol. in-8.

DENYS de Thrace, surnommé *le Grammairien*, était originaire de Thrace, mais naquit à Alexandrie. Il fut disciple d'Aristarque et enseigna les belles-lettres à Rome du temps de Pompée. On lui doit une *Grammaire grecque*, publiée par Fabricius dans le tome VII de la *Bibliothèque grecque*, et par Bekker, *Anecdota græca*, tom. II, Berlin, 1816.

DENYS *le Périégète*, écrivain grec, auteur d'un poëme sur la géographie, intitulé : *Periegesis*, etc., ou *Voyage autour du monde*, vivait, à ce qu'on croit, dans le Ier siècle de notre ère. Ce poëme a été traduit en vers latins par Priscianus, Avienus et Papius, en prose latine par H. Etienne, et en vers français par Bénigne Saumaise, 1597. La meilleure édition du *Periegesis*, avec les traductions latines, est celle d'Oxford, 1717.

DENYS (saint), dit *l'Aréopagite*, était un des juges de l'Aréopage quand saint Paul comparut devant ce tribunal; il fut converti par le discours de l'apôtre, fut établi par lui premier évêque d'Athènes, et fut brûlé vif vers l'an 95 de J.-C. On a sous son nom des écrits mystiques qui paraissent avoir été fabriqués vers le Ve siècle, et dont l'auteur est inconnu. Ces ouvrages sont au nombre de quatre : *De la Hiérarchie céleste; De la Hiérarchie ecclésiastique; Des Noms divins; De la Théologie mystique.* Envoyés en présent à Louis-le-Débonnaire par un empereur d'Orient, ces écrits obtinrent un grand crédit et devinrent un des éléments de la philosophie scolastique. Ils contenaient une application du platonisme et de la doctrine de l'émanation au christianisme. L'édition la plus estimée de ces ouvrages est celle de Balthazar Corder, Paris, 1644, in-fol. gr.-lat. On le fête le 3 octobre.

DENYS (saint), apôtre des Gaules, fut envoyé de Rome dans les Gaules vers 250, fut le premier évêque de Paris, fonda plusieurs églises en France, et souffrit le martyre avec Rustique et Eleuthère ses compagnons vers 272, pendant la persécution de Valérien. Il fut mis à mort près de Paris, selon les uns, à Montmartre (*mons Martyrum*), selon les autres à l'endroit nommé auj. Saint-Denis. — Dans les temps d'ignorance, on l'a confondu avec Denys l'Aréopagite, et on a débité sur lui toutes sortes de fables: Hilduin, qui écrivait en 814, prétend qu'après son martyre il porta sa tête dans ses mains. On le fête le 9 octobre.

DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, moine originaire de Scythie, vint à Rome vers 500, y fut fait abbé d'un monastère, s'acquit une grande réputation par des ouvrages sur la discipline ecclésiastique et la chronologie, et mourut en 540. On a de lui des recueils de *Canons apostoliques* (publiés pour la 1re fois en 1628, in-8, par Justel); de *Décrétales* (dans la *Bibliothèque du droit canon*); des versions latines d'ouvrages de saint Pacôme, etc. Ce fut Denys *le Petit* qui introduisit l'usage de compter les années à partir de la naissance de J.-C.; il trouva une période de 532 ans qui commençait à l'année même de l'incarnation, et qu'on appela, d'après son nom, période *dionysienne*.

DENYS, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, mort en 1325, succéda en 1279 à son père Alphonse III, et mérita les beaux noms de *Père de la*

patrie, de *Roi libéral* et *Roi laboureur*, par les chartes qu'il octroya à ses sujets, chartes qui protégeaient le peuple contre les seigneurs et encourageaient les arts et l'agriculture. Il fit avec avantage la guerre contre la Castille et l'Aragon, pour la défense des droits des infants de Lara, et en 1310 il soutint avec beaucoup de fermeté contre la cour de Rome la cause des Templiers, que le pape voulait détruire. L'ordre des Templiers fut conservé en Portugal sous le nom d'ordre du *Christ*, et cet ordre y existe encore aujourd'hui. Denys fonda la première université qu'ait eue son royaume.

DENYS *le Flamand*, peintre. *Voy.* CALVART.

DEOGHIR, ville de l'Inde. *Voy.* DAOULETABAD.

DÉOLS, dit aussi *Bourg-Dieu*, bourg du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 2 kil. N. E. de Châteauroux; 1,900 hab. Jadis ch.-l. de la principauté de Déols. On attribue la fondation de ce bourg à Léocade, préfet de la Gaule Lyonnaise sous les premiers empereurs.

DEOPRAG, ville de l'Inde. *Voy.* DEVAPRAYAGA.

DEOULINA, village de la Russie d'Europe (Moscou), à 62 kil. de Moscou. Il y fut signé, en 1618, un traité de paix entre la Russie et la Pologne, par lequel le prince Wladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, renonça à la couronne de Russie.

DEPPEN, village des États prussiens (Prusse), à 17 kil. E. de Morhungen; 80 hab. Victoire du maréchal Soult sur les Russes et les Prussiens, 1807.

DEPTFORD, ville d'Angleterre (Kent), au confluent de la Tamise et de la Ravensbourne, à 9 kil. S. E. de Londres, dont elle touche même 2 quartiers, Greenwich et Southwark; 20,000 hab. Chantier royal de construction (avec bassins, magasins, etc.); deux hospices pour les maîtres d'équipage, les pilotes et leurs veuves. Le czar Pierre-le-Grand vint travailler à Deptford comme ouvrier en 1698.

DE PURE (Michel), abbé, né à Lyon en 1634, mort en 1680, n'est connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert. Il a traduit *Quintilien*, 1633, 2 vol. in-4, la *Vie de Léon X*, de Paul Jove, etc.; il a donné lui-même la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12, et a risqué au théâtre quelques pièces médiocres.

DÉPUTÉS. *Voy.* CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

DER ou DEIR (EL), *Thapsacus*, village de la Syrie (Damas), à 90 kil. S. E. de Taibeh, sur l'Euphrate. Il est habité par des Arabes. Alexandre y avait établi jadis un chantier de construction.

DERBÉ, ville d'Isaurie, au S. E. d'Iconium et au pied d'une des montagnes du Taurus (l'*Ala-Dagh* actuel). Résidence d'Antipater.

DERBEND ou DERBENT, *Albana* des anciens, *Demir-Kapou* (porte de fer) des Turcs, ville de la Russie mérid., jadis ch.-l. du Daghestan, à 310 kil. N. E. de Tiflis, à 4 kil. de la mer Caspienne; 7,000 h. Murs flanqués de tours, citadelle. Aspect oriental, bazars, belle mosquée; commerce de soie et de safran. Bon vin. Non loin de là, on voit les débris d'une grande muraille qui, dit-on à tort, allait de la mer Noire à la mer Caspienne, et que coupait un défilé célèbre, le défilé de Derbend (*Albaniæ pylæ*). Ce défilé était fermé par des portes de fer.—Suivant les traditions, Alexandre serait le fondateur de Derbend. Chosroès-le-Grand la fortifia, et au VIIe siècle les Arabes s'en emparèrent. Haroun-al-Raschid y séjourna plusieurs fois. Les Russes l'ont prise aux Persans en 1722, rendue en 1735, et reprise en 1795; ils la possèdent encore aujourd'hui.

DERBY, ville d'Angleterre, ch.-l. d'un comté de même nom, sur la Derwent, à 178 kil. N. O. de Londres; 23,600 hab. Arsenal; magasin à poudre; fabrique de tissus; orfévrerie. — Le comté de Derby est situé entre ceux de Chester, Stafford, Leicester, Nottingham et York; il a 88 kil. sur 35, et 237,000 hab. Surface inégale, montagnes, étangs; sol assez fertile dans les parties basses. Plomb, fer, houille, spath, pierre à chaux, marbre; usines à fer, toiles, soieries, lainages, etc.; antiquités romaines et saxonnes. Ce pays fut anciennement habité par les *Coritani*, et faisait partie de la Bretagne première; sous les Saxons, il fut compris dans le royaume de Mercie.

DERBYCES, peuple de la Scythie asiatique, dans la Margiane, fit place plus tard aux *Dahæ*. L'Oxus traversait leur pays. Ils adoraient le soleil; ils égorgeaient les septuagénaires et mangeaient leurs parents frappés de mort violente.

DERCÉTIS ou DERCÉTO, fille de Vénus, grande divinité des Syriens, adorée dans Ascalon. On la représentait sous la figure d'une femme dont la partie inférieure se terminait en queue de poisson.

DERCYLLIDAS, général lacédémonien, fit une expédition dans l'Asie-Mineure l'an 399 av. J.-C. pour défendre contre le grand roi les colonies grecques de cette contrée; il défit les Perses en plusieurs rencontres, prit en un seul jour Arisbe, Hamaxite et Colones, et força l'ennemi à implorer la paix.

DEREHAM (EAST-), ville d'Angleterre (Norfolk), à 17 kil. N. O. de Norwich; 3,300 hab.

DERHAM (Guillaume), né en 1657 à Stowton près de Worcester, mort en 1735, fut recteur ou curé d'Upminster près de Londres, puis chapelain du prince de Galles; fut chargé en 1711 et 1712 des sermons pour la fondation de Boyle, et prononça à cette occasion sur la théologie naturelle 16 discours qui donnèrent naissance à deux ouvrages fort estimés, *Physico-Theology*, 1713, et *Astro-Theology*, 1714; il y ajouta plus tard la *Christo-Theology*, 1730, où il expose les preuves du christianisme. Derham était à la fois versé dans la théologie et dans la physique, l'astronomie, et toutes les branches des sciences naturelles; il était membre de la Société royale; il fut très lié avec Ray et publia les ouvrages posthumes de ce savant. Sa *Théologie astronomique* a été traduite par Bellanger, 1726, et E. Bertrand, 1760; sa *Théologie physique* a été traduite en 1730.

DERIAH, ville d'Arabie. *Voy.* DERREYEH.

DERNE, *Darnis*, ville d'Afrique, dans le pays de Barca (état de Tripoli), à 890 kil. E. de Tripoli, par 20° 18' long. E., 32° 42' lat. N. Aux environs, grande fertilité. Cette ville est souvent ravagée par les invasions de Bédouins et infestée par la peste. L'amiral français Gantheaume essaya vainement d'y fonder un établissement en 1799.

DERNIS, ville des États autrichiens (Dalmatie), à 66 kil. N. E. de Zara; 2,000 hab. Citadelle auj. ruinée, commandait plusieurs défilés importants.

DERPT, ville de Russie. *Voy.* DORPAT.

DERREYEH, ville de l'Arabie centrale, capit. du Nedjed, à 750 kil. N. E. de La Mecque, par 25° 15' lat. N., 44° 10' long. E. Cette ville, qui est très forte, était le ch.-l. de l'empire des Wahabites. Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, s'en est emparé en 1819. Elle avait alors 15,000 hab.; auj. elle est presque déserte.

DERRY, ville et comté d'Irlande. *Voy.* LONDONDERRY.

DERTONA, auj. *Tortone*, ville de la Ligurie, au S. du Pô, entre Gênes et Plaisance. Elle fut colonisée par Æmilius Scaurus.

DERTOSA, auj. *Tortose*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, sur l'Èbre, près de la côte, était le ch.-l. des *Ilercaones*. Elle reçut une colonie romaine sous Auguste.

DERVAL, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 23 kil. S. O. de Châteaubriant; 1,800 hab.

DERVAZEH, petit état du Turkestan indépendant, a pour capit. une ville de même nom, située à 190 kil. N. E. de Badakhan.

DERVICHES ou DERVIS, d'un mot persan qui veut dire *pauvre*, moines musulmans dont la prin-

cipale occupation est la prédication. Ils font vœu de pauvreté et de chasteté, mais observent fort peu ces deux points, car ils font le plus fréquent usage d'opium et de liqueurs fortes. Ils s'imposent tous les jeudis un jeûne complet. Pour obtenir les aumônes des fidèles, ils exécutent sous leurs yeux une foule de jongleries et de tours d'adresse. Leur couvent principal est à Konieh, dans la Caramanie.

DERWENT, riv. d'Angleterre, dans le comté de Derby, passe à Belper et à Derby et se joint au Trent après un cours de 90 kil. — Une rivière du comté de Cumberland, et une autre de la Diéménie, dans l'Australasie, qui passe à Hobart-town, portent le même nom.

DESAGUADERO, rivière de Bolivie, naît dans les Andes, à l'O. du lac Desaguadero, coule au N., et tombe dans le lac Umamarca, après un cours de 450 kil. — Rivière de l'état de Buénos-Ayres. *Voy.* RIO COLORADO.

DESAGUADERO, lac de la Bolivie. — Lac du Chili, dans le pays des Araucans, dit Desaguadero de Osorno; 80 kil. sur 10. Il donne naissance au Rio de Penon au S., et à l'Osorno au N. O.

DESAGULIERS (J.-Théoph.), physicien, né à La Rochelle en 1683, mort en 1743, était fils d'un ministre protestant, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre. Il étudia à Oxford sous Keill, et reçut les ordres en 1717. Il fit à Londres, de 1710 à 1740, différents cours, poursuivit les expériences de Newton et fut reçu à la Société royale. Il publia ses leçons sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, 1719, 2 vol. en anglais.

DESAIGNES, bourg du dép. de l'Ardèche, à 26 kil. N. O. de Tournon; 3,500 hab. Antiquités.

DESAIX (L.-Ch.-Ant.), général français, né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, était lieutenant au régiment de Bretagne lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, fut nommé aide-de-camp du général Victor de Broglie, se signala dans plusieurs occasions, et fut promu au grade de général de division. Il se distingua en cette qualité à l'armée du Rhin en 1796, et défendit avec un rare courage le fort de Kehl. En 1798, il accompagna Bonaparte en Égypte, se rendit maître de la Haute-Égypte et y exerça le pouvoir militaire avec tant de modération et d'équité, que les Musulmans eux-mêmes ne l'appelaient jamais que *le Sultan juste*. Rentré en France en 1800, il reçut le commandement de deux divisions à l'armée d'Italie et contribua puissamment à la victoire de Marengo (14 juin 1800); mais il y perdit la vie. On lui a élevé un monument sur la place Dauphine à Paris.

DÉSAUGIERS (Marc-Ant.), chansonnier, fils d'un compositeur auquel on doit *les Jumeaux de Bergame*, *les Deux Sylphes*, *Florine*, etc., naquit à Fréjus en 1772, et mourut en 1827. Il se trouvait à St-Domingue lors de l'insurrection et faillit y perdre la vie. De retour en France, il se fit bientôt connaître par ses chansons et ses vaudevilles; fut longtemps l'âme du *Caveau moderne*, et devint en 1815 directeur du théâtre du Vaudeville. On a de lui un recueil de chansons pleines d'esprit et de gaieté, parmi lesquelles on distingue *l'Épicurien*, *Ma fortune est faite*, *Cadet Buteux*, *M. et Madame Denis*. Il a aussi donné une foule de pièces de théâtre dont quelques-unes, comme *les Petites Danaïdes*, *la Chatte merveilleuse*, *M. Vautour*, ont eu une vogue prodigieuse.

DESAULT (P.-Joseph), chirurgien, né en 1744, au Magny-Vernais en Franche-Comté, vint en 1764 à Paris, et, tout en suivant les leçons de Petit et des chirurgiens célèbres de l'époque, commença dès l'âge de 22 ans à faire des cours qui attirèrent bientôt la foule. Il fut nommé successivement professeur à l'école pratique, membre du collége de chirurgie en 1776, chirurgien en chef de la Charité en 1782, puis de l'Hôtel-Dieu en 1788. Il fut élu en 1792 membre du comité de santé des armées, devint professeur de clinique chirurgicale à la nouvelle école de santé, et fut chargé en 1795 de donner des soins au jeune fils de Louis XVI. Il mourut lui-même pendant ce traitement, à l'âge de 51 ans. Desault était également remarquable comme professeur et comme opérateur. La chirurgie lui doit un grand nombre d'inventions ou de perfectionnements importants. Il n'a presque rien écrit, mais Bichat, l'un de ses élèves les plus distingués, a publié sous son nom 4 vol. d'*Œuvres chirurgicales*, qui contiennent sa doctrine, et Chopart, son ami, a donné un *Traité des maladies chirurgicales* fait en commun avec lui.

DESAVENTURA (île). *Voy.* CHIENS (île des).

DESBARREAUX (Jacques VALLÉE), fameux épicurien, né à Paris en 1602, mort en 1673, était petit-neveu de Geoffroy Vallée. Son père, qui était président au grand-conseil, l'avait pourvu d'une charge de conseiller au parlement, mais il s'en démit pour se livrer plus librement à son goût pour la bonne chère et le plaisir. Il changeait de climat selon les saisons. Desbarreaux fut lié avec les beaux-esprits de son temps, avec Balzac, Chapelle et même avec Descartes. Il avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies fugitives dans lesquelles il affichait l'incrédulité et même l'athéisme; on n'a conservé de lui que ce fameux sonnet où il chante la palinodie :

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité, etc.

Il le composa dans une maladie, mais il le désavoua, dit-on, quand il fut revenu à la santé. Voltaire assure que ce sonnet n'est même pas de lui, et l'attribue à l'abbé de Lavau.

DESBILLONS (le P. Fr.-Jos. TERRASSE), poëte latin, né en 1711 à Châteauneuf en Berri, mort en 1789, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités avec distinction à Nevers, à Caen, à La Flèche, puis vint à Paris afin de s'y livrer à son goût pour la littérature. Lors de la dissolution de la société des Jésuites, il se retira à Manheim où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui 15 livres de fables latines fort estimées, sous le titre de *Fabulæ Æsopicæ*, Manheim, 1768, 2 vol. in-8; deux poëmes: *Ars bene valendi*, 1788; *De Pace christiana*, 1789; des *Miscellanea posthuma*, 1792, où l'on trouve deux nouveaux livres de fables. Il s'est beaucoup rapproché de La Fontaine.

DESBOULMIERS (J.-Aug. JULLIEN), homme de lettres, né à Paris en 1731, mort en 1771, est l'auteur d'une *Histoire du Théâtre-Italien*, 1769; d'une *Histoire de l'Opéra-Comique*, 1769, et de quelques autres œuvres médiocres.

DESCAMISADOS, nom donné en Espagne, de 1820 à 1821, à la fraction la plus violente du parti démocratique; ce mot répond à notre mot *sans-culotte*.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, membre de l'Académie, né à Dunkerque en 1714, mort en 1791, excella dans les scènes de village. Il a publié une *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, 4 vol. in-8, 1753-63; le *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, in-8, 1769.

DESCARRIÈRES, littérateur. *Voy.* HÉRISSANT.

DESCARTES (René), *Cartesius*, célèbre philosophe français, né à Lahaye en Touraine l'an 1596, d'une famille noble, étudia à La Flèche sous les Jésuites, se distingua surtout en philosophie et sentit dès lors le vide des doctrines qui étaient en honneur. Il se destina d'abord à la carrière des armes, servit comme volontaire sous Maurice de Nassau (1617) et sous le duc de Bavière (1619), mais il quitta le service au bout de peu d'années (1620). Il se mit alors à voyager; parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Italie; vint à plusieurs reprises à Paris,

où il se lia avec les savants, particulièrement avec Mersenne, Mydorge, Sorbière, Clersellier, et après être resté plusieurs années indécis sur le choix d'un état, il résolut de se livrer tout entier à la méditation. Pour y mieux réussir, il quitta la France, où il eût trouvé trop de distractions, et se retira en Hollande (1629), où il vécut dans la retraite, habitant tantôt Amsterdam, Deventer, La Haye ou Leyde, tantôt les délicieuses solitudes d'Eyndegeest ou d'Egmont. Le premier fruit de ses travaux avait été un *Traité du Monde*, dans lequel il admettait, comme Galilée, le mouvement de la terre: mais il supprima prudemment cet ouvrage dès qu'il connut la condamnation du philosophe italien (1633). En 1637 il publia le *Discours de la Méthode*, avec *la Dioptrique*, *les Météores* et *la Géométrie*, rédigés en français; il y enseignait une méthode nouvelle qui devait faire révolution dans la philosophie, et il présentait comme applications de cette méthode plusieurs de ses plus admirables découvertes. En 1641 parurent les *Méditations sur la philosophie première*, qu'il rédigea en latin, et qu'il dédia à la Sorbonne; elles furent suivies en 1644 des *Principes de la philosophie*, écrits aussi en latin, et où l'auteur présentait l'ensemble de sa doctrine. Ces ouvrages attirèrent à Descartes un grand nombre d'admirateurs, mais ils lui suscitèrent aussi de vives contradictions et même des persécutions. A la tête de ses adversaires se plaça un théologien d'Utrecht, Gisbert Voët, qui l'accusa d'athéisme, et fut sur le point de faire brûler ses livres par la main du bourreau (1643). On défendit à Rome la lecture de ses écrits. Il eut aussi à répondre aux objections toutes philosophiques de Hobbes, de Gassendi, d'Arnaud et d'un grand nombre d'autres. Mais d'un autre côté il comptait d'illustres suffrages: ses principes étaient enseignés dans plusieurs universités; la princesse Élisabeth, fille de l'électeur palatin Frédéric V, recherchait ses entretiens; Mazarin lui accordait une pension de mille écus (1647); enfin la reine Christine le pressait de se rendre à sa cour. Flatté de cette invitation, Descartes partit pour Stockholm à la fin de 1649, mais au bout de peu de mois il succomba à la rigueur du climat. Il mourut en 1650, âgé de près de 54 ans. Ses restes furent rapportés en France en 1667, et déposés avec honneur à Sainte-Geneviève, mais il ne fut pas permis de prononcer son oraison funèbre. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences. Sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances que les anciens nous ont transmises, il résolut de douter provisoirement de tout et de reconstruire l'édifice entier sur de nouvelles bases en ne se fiant qu'à l'évidence, et en suivant une méthode toute nouvelle. Dans les travaux qu'il entreprit pour opérer cette grande restauration, il faut distinguer le métaphysicien, le mathématicien, le physicien et l'astronome. En métaphysique, il prit pour point de départ ce célèbre enthymème, *Je pense, donc je suis*, et se servit de cette première vérité pour établir et l'existence de Dieu, qu'il fonde sur l'idée même que nous en avons, et celle des corps, qu'il fonde sur la véracité de Dieu; il distingua nettement l'esprit de la matière, mais sans expliquer l'action réciproque des deux substances; plaça le siége de l'âme dans la glande pinéale; enfin réduisit les animaux à n'être que de pures machines. En mathématiques, il fit faire un pas immense par l'invention d'un nouveau mode de notation en algèbre, celui des exposants, et par l'application de cette science à la géométrie des courbes; ce qui lui permit de résoudre comme en se jouant des problèmes regardés jusqu'alors comme insolubles. En physique, il découvrit la véritable loi de la réfraction, et proposa la plus exacte théorie de l'arc-en-ciel qu'on pût donner alors; mais il se livra aussi trop souvent, dans l'explication des météores aux hypothèses les plus gratuites. En astronomie et en cosmologie, il imagina ce fameux système des tourbillons, suivant lequel le soleil et les étoiles fixes sont le centre d'autant de tourbillons de matière subtile qui font circuler autour d'eux les planètes; Descartes ajoutait, pour éviter le sort de Galilée, que tous ces tourbillons circulaient eux-mêmes autour de la terre. Il s'occupa aussi beaucoup de physiologie et d'anatomie. Les ouvrages de Descartes, outre ceux que nous avons cités, sont *les Passions de l'âme*, Amsterdam, 1649; *le Monde* ou *Traité de la lumière*, 1664 (posthume); *Traité de l'homme et de la formation du fœtus*, 1664; *Compendium musicæ*, 1650; *la Mécanique*, 1668; et de nombreuses *Lettres*, 1657-67. Plusieurs de ses ouvrages, qui étaient écrits en latin, ont été traduits par Clersellier, notamment: ses *Lettres*, 1667, 3 vol. in-4; les *Méditations*, 1673; le *Traité de l'Homme*, 1677, et les *Principes*, 1681. Les *Œuvres* de Descartes ont été plusieurs fois réunies; mais l'édition la plus récente et la plus complète est celle de M. V. Cousin, en 11 volumes in-8, Paris, 1824-1826; M. Ad. Garnier a donné à part les œuvres purement philosophiques, 1835, 4 vol. in-8, avec des notes. La vie de Descartes a été écrite par Baillet, 1691; son éloge a été composé par Thomas, 1761. — Malgré la vive opposition que la philosophie de Descartes avait rencontrée à son début, elle ne laissa pas de se propager dans toute l'Europe, et d'y obtenir, sous le nom de *cartésianisme*, un grand nombre de partisans, qui furent appelés *Cartésiens*. Parmi ceux-ci, les uns, comme Delaforge, Clersellier, Clauberg, Sylvain Régis, Jacques Rohault, se contentèrent de reproduire la doctrine du maître, et de la commenter timidement; les autres, comme Malebranche, Spinosa, Fardella, surent lui donner un développement original en la poussant à ses dernières conséquences; d'autres enfin n'empruntèrent à Descartes que son esprit et sa méthode, dont ils se servirent, tantôt pour défendre les vérités religieuses et morales, comme Arnaud, Bossuet, Fénelon, Nicole, et la plupart des Jansénistes de Port-Royal; tantôt pour saper en brèche toutes les croyances; Bayle descend en ligne directe de cette classe particulière de cartésiens. Après une vogue de plus d'un demi-siècle, le cartésianisme s'éclipsa rapidement devant la faveur qui s'attachait aux systèmes nouveaux de Locke, de Newton, de Leibnitz; cependant il continua d'être en France la philosophie dominante jusqu'à Condillac. Voltaire lui porta les derniers coups.

DESCHAMPS (Eustache), dit *Morel* parce qu'il fut prisonnier chez les Maures, vieux poëte français, né au milieu du XIVe siècle à Vertus en Champagne, mort en 1421, suivit la profession des armes. Son ouvrage le plus étendu est intitulé: *Miroir de la Vérité*. Il a écrit un grand nombre de fables: La Fontaine en a imité quelques-unes, notamment *la Cigale et la Fourmi* et le *Conseil tenu par les Rats*. M. Crapelet a publié en 1832 un choix de ses poésies.

DESCHAMPS (François-Michel-Chrétien), poëte, né près de Troyes en 1683, mort en 1747, fut abbé, puis militaire et enfin financier. On a de lui plusieurs tragédies: *Caton d'Utique*, 1715; *Antiochus et Cléopâtre*, 1717; *Médus*, 1739. On lui doit aussi *la Religion défendue contre l'Épître à Uranie*, et des *Recherches historiques sur le théâtre français*.

DESCOUTURES. *Voy.* COUTURES (DES).

DESENZANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. S. E. de Brescia, sur le lac de Garda; 3,500 hab. Bon port. Pêche active. Vins estimés.

DÉSERTES (îles), groupe d'îles de l'Océan Atlantique, à l'E. de Madère, par 32° 30' lat. N., 18° 55' long. O. Auj. elles ne méritent plus leur nom:

on y trouve plusieurs couvents, au milieu de bois d'orangers. L'île qu'on nomme la Table-Déserte est fertile et donne surtout de bon vin.

DES ESSARS (Pierre), surintendant des finances de France sous Charles VI, dut son élévation à la protection du duc de Bourgogne Jean-sans-Peur. En 1411 il était prévôt de Paris, et les Parisiens lui donnèrent le titre de *Père du peuple* pour avoir assuré les approvisionnements de la capitale au milieu des troubles qui l'agitaient; mais il ne sut pas conserver longtemps leur amour. On l'accusa d'avoir dilapidé les finances de l'état; il fut obligé de fuir, et demeura quelque temps caché dans ses terres: il chercha ensuite à rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guyenne, et s'empara de la Bastille au nom de ce seigneur. Mais il y fut assiégé, obligé de se rendre, poursuivi comme dilapidateur, accusé d'avoir voulu enlever le roi, condamné à mort et exécuté en 1413.

DES ESSARS (Charlotte), comtesse de Romorantin, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles. Elle vécut ensuite dans la plus grande intimité avec Louis de Lorraine, cardinal de Guise; et, après la mort de ce prélat, qui lui laissa 3 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de L'Hôpital, connu alors sous le nom de Du Hallier.

DESESSARTS (DECHANET), comédien, né à Langres en 1740, mort en 1793, joua avec un grand succès les financiers. Il était d'une grosseur énorme.

DESESSARTS (LEMOYNE), né en 1744, mort en 1810, d'abord avocat, puis libraire, est auteur ou éditeur d'un grand nombre de volumineux ouvrages, dont les plus connus sont: *Causes célèbres*, 1773-89, 196 vol. in-12; *Bibliothèque de l'homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8; *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 7 vol. in-8.

DESESSARTZ (Jean-Charles), docteur régulier de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut, né à Bragelogne (Aube) en 1729, mort en 1811, a donné: un *Traité sur l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, 1760, in-8; *Discours sur les inhumations précipitées*; *Mémoire sur la musique*; *Traité sur le croup*, Paris, 1807; et une nouv. édit. des *Fundamenta materiæ medicæ* de Cartheuser, Par., 1769, 4 v. in-12.

DESÈZE (Romain), avocat, né à Bordeaux en 1750, plaida d'abord au parlement de cette ville; fut appelé à Paris par Vergennes, alors ministre; défendit à son début la cause des filles d'Helvétius; fit acquitter, en 1789, Bezenval, accusé de trahison; fut choisi par Louis XVI pour être adjoint à ses défenseurs Tronchet et Malesherbes, et prononça avec courage la défense du roi à la Convention, le 26 décembre 1792; il fut par suite arrêté comme suspect, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Sous l'Empire et le Directoire, il se tint éloigné de toute fonction publique. En 1815, il fut nommé président de la Cour de cassation et pair de France; il entra à l'Académie en mai 1816, et mourut en 1828.

DESFAUCHERETS (J.-L. BROUSSE), né à Paris en 1742, mort en 1808, a donné plusieurs comédies qui brillent par l'esprit, et dont la meilleure est *le Mariage secret*, 1786, en 3 actes et en vers. Il a rempli avec intégrité des fonctions municipales pendant la révolution.

DESFONTAINES (l'abbé P.-Franç. GUYOT), critique, né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745, était fils d'un conseiller. Il entra d'abord chez les Jésuites, mais il les quitta en 1715. Il prit alors le rôle d'aristarque et publia, soit seul, soit avec Fréron, Grasset, etc., différents recueils périodiques: *le Nouvelliste du Parnasse* (1731); *Observations sur les écrits modernes*; *Jugements sur les écrits nouveaux*, 1745. Ses critiques, pleines d'âpreté, lui firent de nombreux ennemis; le plus redoutable fut Voltaire, qui engagea une longue lutte avec lui et qui l'accabla d'épigrammes et même d'invectives. Il paraît, au reste, que l'abbé Desfontaines était un homme dépravé, et il eut plusieurs aventures fort scandaleuses. On a de lui, outre les écrits périodiques déjà cités, une édition de *la Henriade*, avec la critique de ce poëme, 1728; un *Dictionnaire néologique*, 1726; la traduction de *Gulliver*, 1727; une traduction de *Virgile*, 1743, longtemps estimée, et un grand nombre d'autres écrits oubliés aujourd'hui.

DESFONTAINES (Guillaume-François FOUQUES DESHAYES, connu sous le nom de), écrivain français, né à Caen en 1733, mort en 1825, coopéra à la publication de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, et donna seul, ou en société avec MM. Barré et Radet, un grand nombre de pièces de théâtre dont les plus estimées sont: *la Cinquantaine*; *la Dot*; *le Droit du seigneur*; *Arlequin afficheur*; *la Chaste Suzanne*; *l'Amant statue*; *la Fête de l'Égalité*; *le Rêve*; *M. Durelief*; *Petit Voyage du vaudeville*, etc. Il avait en 1764 concouru pour le prix de l'Académie Française sur ce sujet: *Épître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens*. On lui doit aussi: *Lettres de Sophie et du chevalier de***, etc., 1765, 2 vol. in-12.

DESFONTAINES (René LOUICHE), botaniste, né à Trembley (Ille-et-Vilaine) en 1750, mort en 1833, fut reçu membre de l'Académie des Sciences en 1783, et partit aussitôt en Afrique pour étudier la flore des côtes de Barbarie. De retour de son voyage en 1786, il en publia le résultat sous le nom de *Flore Atlantique*, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-4, avec planches. On lui doit aussi des observations nouvelles sur le *dattier*, le *lotos de Libye*, le *chêne à glands doux*; un *Mémoire sur l'irritabilité des plantes*; l'*Histoire des plantes et des arbrisseaux qui peuvent être cultivés en France en pleine terre*, 1809; des *Expériences sur la fécondation artificielle des plantes*, 1831.

DESFORGES (P.-J.-B. CHOUDARD), acteur et auteur, né à Paris en 1746, mort en 1806, joua d'abord à la Comédie-Italienne, fut engagé à Pétersbourg en 1779, revint à Paris en 1782, et s'y livra dès lors tout entier à la littérature. Ses principales pièces sont: *Tom Jones à Londres*, 1782; *la Femme jalouse*, 1785; *Joconde* et *le Sourd*, opéras. Il a publié en 1798 des *Mémoires* où il affiche l'immoralité.

DESFORGES-MAILLARD (P.), poëte, né au Croisic en Bretagne en 1699, mort en 1772. Du fond de sa province, il adressait de mauvais vers au *Mercure*: le rédacteur de ce journal lui avait signifié qu'il n'insérerait plus rien de lui. Alors il imagina d'adresser ses poésies sous le nom d'une muse bretonne imaginaire, mademoiselle Malcrais de la Vigne. Elles furent dès ce moment reçues avec empressement; le rédacteur s'éprit même d'une belle passion pour la nouvelle Sapho, et la lui déclara dans *le Mercure*. Desforges mit un terme à cette mystification en se faisant connaître. Cette aventure a fourni à Piron le sujet de sa *Métromanie*. Les *Poésies de mademoiselle Malcrais* ont été publiées en 1735.

DESFOUL ou DESPOUL, ville d'Iran (Khousistan), à 67 kil. O. de Chouster; 13,000 hab. Etoffes de soie et de laine. Commerce. Aux environs, ruines d'une ville ancienne (Suse ou Elymaïs).

DESGENETTES (René-Nicolas DUFRICHE, baron), médecin célèbre, né à Alençon en 1762, mort en 1837, fut d'abord médecin ordinaire auprès de l'armée d'Italie en 1793, et s'éleva bientôt au grade de médecin en chef. Il fit partie de l'expédition d'Égypte (1798); il eut à combattre la peste à Jaffa, et ne craignit point, pour relever le courage du soldat, de s'inoculer en présence de l'armée le virus pestilentiel. Il fut nommé à son retour professeur d'hygiène à l'école de médecine, puis inspecteur-général du service de santé, et fit en cette dernière qualité toutes les campagnes de l'Empire. Sous la restauration, Desgenettes perdit plusieurs de ses places, et eut beaucoup de peine à recouvrer le titre de médecin en

chef des armées. En 1830, il devint médecin en chef de l'hôtel des Invalides, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Malgré sa vie active, Desgenettes a publié plusieurs travaux importants : une *Analyse du système absorbant et lymphatique*, 1792; une *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, etc.

DESGODETS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1728, professeur à l'Académie d'Architecture, publia par ordre de Colbert *les Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très exactement*, 1682, in-fol. On a aussi de lui un traité des *Lois des Bâtiments*, 1748, in-8, avec notes de Goupy.

DESHAUTERAYES (Michel-Ange-André LEROUX), orientaliste, né à Conflans-Sainte-Honorine vers 1724, mort en 1795, fut pendant 32 ans professeur d'arabe au Collége royal. Il a publié l'*Histoire générale de la Chine*, 1777-1783, traduite du chinois par le P. Moyriac, et a formé de savants élèves.

DESHAYES (Louis), baron de Courmemin, né à la fin du XVIe siècle, fut chargé par Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemark, en Perse et en Moscovie. Étant entré dans une conspiration contre le cardinal Richelieu, il fut arrêté et décapité à Béziers, 1632. On a publié sous son nom : *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur de Courmemin*, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4 ; *Voyages au Danemark, enrichis d'annotations*, par P.-M.-L., Paris, 1664, in-12.

DESHOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE, dame), née à Paris en 1638, morte en 1694, est une des gloires littéraires du siècle de Louis XIV. Elle était liée avec les deux Corneille, avec Fléchier, Mascaron, Pélisson, etc. Ses contemporains la surnommèrent *la Dixième Muse, la Calliope française*. Madame Deshoulières s'est essayée dans presque tous les genres, depuis la chanson jusqu'à la tragédie; mais elle n'a réussi que dans l'idylle et l'églogue. On a surtout admiré son idylle des *Moutons*, touchante allégorie où elle déplore en beaux vers le sort de ses enfants qui avaient perdu leur père. Elle avait épousé en 1651 Guillaume de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, officier distingué, qui mourut en 1693, la laissant sans fortune. L'édition la plus récente des *Œuvres* de madame Deshoulières est celle de Crapelet, Paris, 1799, 2 vol. in-8.

DESIDERII MONS, nom latin de MONTDIDIER.

DÉSIMA ou TCHOU-TAO, c.-à-d. *île avancée*, îlot artificiel du Japon, au S. O. de la ville de Nagasaki, avec laquelle il communique par un pont. Résidence des Hollandais qui font commerce avec le Japon. C'est le seul lieu où les vaisseaux puissent être chargés et déchargés.

DESIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. N. de Milan ; 2,200 hab. Victoire des Visconti sur les Torriani en 1277, qui assura aux Visconti la possession du duché de Milan.

DÉSIRADE (la), une des Petites-Antilles, par 63° 20' long. O., 16° 21' lat. N.; 17 kil. sur 9; 1,250 hab. Cette île est d'origine volcanique. Elle appartient à la France. La Désirade fut découverte par Colomb en 1493. Les Français s'y établirent les premiers. Les Anglais s'en emparèrent en 1762 et pendant la révolution, mais ils la rendirent en 1815.

DÉSIRÉ (saint), *Desideratus* ou *Desiderius*, paraît être le même nom que Didier (*Voy.* DIDIER).

DESJARDINS (Martin BOGAERT), sculpteur, né à Bréda (Hollande) en 1632, mort à Paris en 1694, se rendit célèbre par des monuments en bronze. C'est lui qui exécuta en 1686 le beau monument de la place des Victoires où Louis XIV était représenté couronné par la Victoire, et tenant sous ses pieds Cerbère, dont les trois têtes figuraient trois nations vaincues. Ce monument a été brisé dans la révolution.

DESLANDES (André-François BOUREAU), né à Pondichéry en 1690, mort à Paris en 1757, fut commissaire de la marine, puis se démit de ses fonctions pour cultiver les lettres. Il a laissé entre autres ouvrages : *Histoire critique de la philosophie*, Amsterdam, 1737, 3 vol., et 1756, 4 vol. in-12, ouvrage médiocre ; *Essai sur la marine et le commerce*, Paris, 1743, in-8 ; *Essai sur la marine des anciens*, etc., 1748, 1768, in-12, fig. ; *Des différents degrés de la certitude morale*, 1750, etc. Il affecta l'incrédulité dans plusieurs de ses écrits.

DESLON (Charles), médecin de la faculté de Paris, mort jeune en 1786, fut un des plus zélés défenseurs du système du médecin Mesmer, dont il avait suivi les leçons ; il a composé quelques ouvrages sur le *Magnétisme animal*, publiés de 1780 à 1782.

DESMAHIS, poëte, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort à 39 ans en 1761, se fit d'abord connaître, sous les auspices de Voltaire, par des pièces fugitives, dont la plus estimée est le *Voyage de Saint-Germain* ; il fit jouer *l'Impertinent*, comédie qui réussit. On a recueilli ses œuvres en 2 vol. in-12, 1778.

DESMAISEAUX, né en Auvergne l'an 1666, mort en 1745 à Londres, membre de la Société royale de cette ville, a été l'auteur, l'éditeur et le traducteur d'un grand nombre d'ouvrages qui intéressent l'histoire littéraire, tels que : *Vie de Boileau*, 1712, in-12 ; *Recueil de plusieurs pièces de J. Locke*, 1720, in-8 ; *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, etc., par Leibnitz, Clarke et Newton*, Amsterdam, 1720 ; *Vie de Saint-Evremont* ; *Œuvres diverses de Bayle*, La Haye, 1727 ; *Lettres de Bayle*, Amst., 1729, 3 vol. in-12 ; *Vie de Bayle*, La Haye, 1732, 2 vol. in-12, etc.

DESMARAIS (RÉGNIER-). *Voy.* RÉGNIER.

DESMARETS (Jean), avocat-général au parlement de Paris, fut l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Brétigny (1360), et le seul magistrat qui osa rester dans Paris lors de la révolte dite des *Maillotins*, 1381. Il avait refusé en 1359 l'entrée de cette ville à l'évêque de Laon et aux partisans du roi de Navarre ; il se fit ainsi de nombreux ennemis, qui le calomnièrent auprès de Charles VI ; ce prince le fit décapiter en 1382, lors de son retour à Paris.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, l'un des premiers membres de l'Académie Française, né à Paris en 1596, mort en 1676, travailla d'abord pour le théâtre et donna plusieurs pièces, entre autres *les Visionnaires*, qui eurent du succès, grâce à la faveur de Richelieu ; puis passant tout à coup d'un relâchement extrême à une dévotion outrée, il tomba dans une espèce de folie fanatique, et proposa au roi de lever une armée pour exterminer les hérétiques. Il est surtout connu par le poëme intitulé *Clovis ou la France chrétienne*, qui fut beaucoup loué par Chapelain et que Boileau a livré au ridicule. Ce poëme, publié d'abord en 26 chants (1657), fut refondu par l'auteur et réduit à 20 chants dans une édition de 1673. Dans la querelle des anciens et des modernes, Desmarets se montra un des plus acharnés contre les anciens.

DESMARETS (Nicolas), contrôleur-général des finances, neveu de Colbert, et père du maréchal de Maillebois, succéda en 1708 à Chamillard ; rendit de grands services à l'état, remit plus d'ordre dans les finances, et se fit estimer pour sa modestie, et pour l'intégrité et l'urbanité de son caractère. Il fut remplacé à la mort de Louis XIV (1715) et mourut en 1721. Il a publié un *Mémoire sur l'administration des finances depuis le 20 février 1708 jusqu'au 1er septembre 1715*, Paris, 1716, in-8.

DESMARETS (Nicolas), physicien, membre de l'Académie des Sciences, né en 1725 à Soulaines en Champagne, mort en 1815, exerça de 1757 à 1792 les fonctions d'inspecteur-général des manufactures. Il a publié en grande partie le *Dictionnaire de géographie physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1798-1828, 5 vol. in-4. On lui doit un grand nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons ceux qu'il a écrits : *Sur l'origine et la nature du basalte*, 1771 ; *Sur la constitution physique de la colline de*

Montmartre; il a rédigé de savantes *Notes sur les Questions naturelles* de Sénèque, pour la traduction de Lagrange.

DESMASURES (L.), poëte français, né à Tournay vers 1523, mort à Metz en 1580, pasteur protestant de cette ville, est auteur d'une traduction en vers de l'*Enéide* (1560), de tragédies saintes : *David combattant; David triomphant; David fugitif*, 1565, in-12, et autres poésies françaises et latines.

DESMOLETS (P.-Nic.), prêtre de l'Oratoire, né en 1678, mort en 1760, a laissé de nombreux travaux et publié beaucoup d'ouvrages des PP. Lami, Malebranche, etc., que le temps ne leur avait pas permis de faire paraître. On lui doit : le 2e vol. de l'*Historia ecclesiæ parisiensis*, du P. Gérard Dubois, 1710; divers *Traités* du P. Bernard Lami, 1720 et 1723, in-fol.; une nouvelle édition de la *Bibliotheca sacra* du P. Dulong, 1723, 2 vol. in-fol. Il a dirigé la collection des *Mémoires de littérature et d'histoire* de Sallengre, 1726, 11 vol. in-12; l'édition de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Jonquières, 1743, in-4.

DESMOULINS (Camille), conventionnel, né à Guise (Aisne) en 1762, fils d'un magistrat de cette ville, était avocat à Paris lorsqu'éclata la Révolution française. Il en adopta les principes avec chaleur et fut un des principaux orateurs du club des Cordeliers. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, et lui avoir donné pour signe de ralliement une feuille d'arbre, l'entraina à la Bastille, et renversa avec cette armée improvisée les antiques murailles de cette forteresse. Desmoulins rédigea avec une extrême vigueur de pensée et de style un journal intitulé : *Révolutions de France et de Brabant*, et en 1792 il fut nommé député à la Convention nationale. Il s'y lia avec Danton, vota comme lui toutes les mesures violentes qui furent prises à cette époque; mais comme lui il chercha à arrêter l'effusion du sang aussitôt qu'il pensa qu'elle n'était plus nécessaire. Il publia même dans ce sens quelques numéros d'un nouveau journal intitulé : *le Vieux Cordelier*. Sa perte fut dès ce moment résolue par Robespierre, alors tout puissant : il fut, avec Danton, jugé, condamné sans avoir été entendu, et monta sur l'échafaud le 5 avril 1794. Sa femme, à peine âgée de 22 ans, y porta elle-même sa tête deux jours après, accusée du crime d'avoir voulu délivrer son mari lorsqu'il était en prison.

DESNA, riv. de la Russie d'Europe, traverse les gouvernements d'Orel et Tchernigov, et tombe dans le Dniepr à 9 kil. N. de Kiev, après un cours de 880 kil. environ. On projette de faire un canal pour la joindre à l'Oka.

DESODOARDS (FANTIN). *Voy.* FANTIN.

DESOLATION (île de la). *Voy.* KERGUELEN.

DESOTEUX (Franç.), médecin, né en 1724 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1803, fut d'abord élève dans les hôpitaux de l'armée, puis nommé en 1760 chirurgien-major du régiment du roi. Il est célèbre pour le zèle avec lequel il combattit les adversaires de l'inoculation, et répandit en France la nouvelle méthode appelée *suttonienne*. On a de lui un *Traité historique sur l'inoculation*, Paris, an VIII (1801), in-8.

DESPAUTÈRE (J.), en flamand *Van Pauteren*, grammairien, né vers 1460 à Ninove, petite ville du Brabant, mort à Commines en 1520, professa successivement dans différentes villes de Flandre. On a de lui une *Grammaire*, des *Rudiments*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des temps*, etc., réunis sous le titre général de *Commentarii grammatici*, Paris, Robert Étienne, 1537, in-fol. Sa grammaire a été longtemps, malgré ses nombreuses imperfections, d'un usage général dans les écoles de France. Quoique écrite en latin, on la mettait entre les mains des commençants; aussi faisait-elle leur supplice.

DESPAZE (Joseph), satirique, né à Bordeaux en 1769, mort en 1814, a publié : *les Quatre Satires, ou la fin du XVIIIe siècle*, 1801, in-8 (6e édition); *Satire littéraire, morale et politique*, in-8, 1801. Dans ces satires, qui respirent l'indignation de l'honnête homme, il combat les horreurs de la révolution autant que les écarts du goût.

DESPÉRIERS (Bonaventure), écrivain français, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, était valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I. Il se donna la mort en 1544. On a de lui : *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différents sujets*, 1537, in-8; une traduction en vers de l'*Andrienne* de Térence, 1537, in-8; un *Recueil* de ses œuvres, 1544, in-8; *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, 1561, in-4.

DESPORTES (Phil.), poëte et abbé, né à Chartres en 1546, mort à Paris en 1606, s'attacha au duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et fut comblé de bienfaits par ce prince devenu roi (Henri III); il en reçut plusieurs abbayes qui lui formaient un revenu de 10,000 écus. Il s'était d'abord fait un nom par ses poésies galantes, dans lesquelles il avait imité Marot avec assez de bonheur; mais quand il se vit à la tête de plusieurs abbayes, il eut la bienséance de ne plus faire que des vers chrétiens. Il possédait les poëtes italiens et les imita souvent. Ses poésies galantes furent imprimées pour la première fois en 1575; il donna en 1591, 1598 et 1604 des traductions en vers des psaumes qui eurent un grand succès.

DESPOTO-DAGH, autrefois le mont *Rhodope*, chaîne de mont. de la Turquie d'Europe (Roumélie), se rattache au Balkan et s'étend entre les sandjakats de Sophia et de Gallipoli, jusqu'à la Maritza, sur une longueur de 270 kil.

DESPOUL, ville d'Iran. *Voy.* DESFOUL.

DESPRÉAUX (BOILEAU). *Voy.* BOILEAU.

DESPRÉAUX (COUSIN). *Voy.* COUSIN.

DESPRÉAUX (Jean-Étienne), poëte lyrique, né en 1748, mort en 1820, ancien inspecteur-général de l'Opéra, professeur de *grâces* au Conservatoire et répétiteur des cérémonies de la cour. Il a composé un assez grand nombre de chansons et plusieurs parodies, telles que *Berlingue* (parodie d'*Ermelinde*), 1773, in-8; *Momie* (d'*Iphigénie*), 1778, in-8; *Roman* (de *Roland*), 1778, in-8; *Syncope* (de *Pénélope*), 1786, in-8. Il a encore publié : *Mes Passe-Temps*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8. Il est inventeur du chronomètre musical. *Voy.* GUIMARD.

DESROCHES (J.-B.), dit *de Parthenay*, né à La Rochelle, mort en 1766, aida d'abord à La Haye le célèbre Bruzen de la Martinière dans la composition de son *Dictionnaire géographique* et de quelques autres ouvrages. On a de lui : *Histoire de Danemark*, Amsterdam, 1730, 6 vol. in-12; *Histoire de Suède*, traduite de Puffendorf, et continuée jusqu'en 1730, La Haye, 1732, 3 vol. in-12; *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II*, La Haye, 1733, 4 v. in-8.

DESRUES (Ant.-Fr.), empoisonneur, né à Chartres en 1745, vint s'établir marchand épicier à Paris, s'enrichit par des escroqueries et des crimes, et sut par son hypocrisie se faire une telle réputation de vertu que pendant longtemps on ne put le soupçonner. S'étant fait vendre par M. de la Motte, écuyer du roi, la terre de Buisson-Soëf, qu'il devait payer 130,000 francs, il résolut de faire mourir toute la famille de son créancier afin de s'emparer du bien sans rien débourser. Il avait déjà empoisonné la femme et le fils de M. de la Motte, lorsque son crime fut découvert. Il fut roué vif en 1777.

DESSAIX (Joseph-Marie), général français, né à Thonon en Savoie, en 1764, mort en 1825, avait étudié d'abord la médecine à Turin, puis à Paris (1788). En 1792, il proposa à la Convention la création de la *légion des Allobroges*, et fut envoyé à Grenoble pour l'organiser; bientôt après il reçut le titre de

chef de bataillon de cette légion. En 1798, il fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, mais il s'en vit exclu après le 18 brumaire ; il fut néanmoins, en 1803, élevé au rang de général de brigade, et en 1809 à celui de général de division. En 1814, il repoussa les Autrichiens de la Savoie et mérita dans cette courte campagne d'être surnommé *le Bayard de la Savoie*. Il quitta la France en 1816 et se retira d'abord en Suisse, puis en Piémont, où il fut arrêté par l'ordre du roi de Sardaigne. Il fut peu après rendu à la liberté, et vécut depuis dans la retraite. Il ne faut pas confondre ce général avec le célèbre Desaix.

DESSALINES (Jacq.), 1er empereur d'Haïti, né parmi les nègres de la Côte d'Or en Afrique, fut d'abord esclave à St-Domingue. Dans les troubles de St-Domingue, il devint aide-de-camp du général nègre Jean-François, puis lieutenant de Toussaint Louverture, et combattit le général mulâtre Rigaud et le général français Leclerc, 1802. Mais après la déportation de Toussaint, il se soumit à la France. S'étant insurgé peu après, il se retira au N. de l'île, et repoussa Rochambeau dans le sanglant combat de St-Marc. Alors il se fit déclarer empereur sous le nom de Jacques I ; mais bientôt son gouvernement devint une insupportable tyrannie. Les généraux Christophe et Pétion y mirent un terme en l'assassinant, 1806.

DESSAU, capit. du duché d'Anhalt-Dessau, sur la Mulde, près de son confluent avec l'Elbe, à 120 kil. S. O. de Berlin; 10,000 hab. Elle est divisée en trois parties : vieille ville, ville neuve, Sand. Château du prince, nouvelle chancellerie, manége, arsenal de chasse, etc. Maison d'orphelins, *Philanthropinon*. Draps, bonneterie, chapeaux, passementerie, fabrique de tabac. Commerce de grains. Aux environs, jolis châteaux des ducs, sépulture ducale, Stieglitzberg, digue de l'Elbe. Patrie de Moïse Mendelssohn. — Pour le duché de Dessau, *Voy.* ANHALT.

DESSAU (Léopold, duc d'ANHALT-). *Voy.* ANHALT.

DESSOLLE (le marquis), général, né à Auch en 1767, mort en 1828, fit sous Bonaparte la campagne d'Italie, se distingua dans la Valteline contre les Autrichiens (1800), et commanda en Espagne et en Russie. En 1814, il se prononça en faveur des Bourbons, fut nommé pair et commandant de la garde nationale. Il fut nommé en 1818 ministre et président du conseil ; mais il se retira deux mois après, dégoûté des exigences du parti réactionnaire. Il se montra toujours depuis partisan des libertés publiques.

DESTERRO (NOSSA-SENHORA-DO), ville maritime du Brésil, par 51° 2' long. O., 27° 27' lat. S., ch.-l. de la prov. de Santa-Catarina, sur la côte ; 5,200 hab. Port où relâchent presque tous les bâtiments qui vont du Brésil à la rivière de La Plata.

DESTIN, *Fatum*, divinité aveugle des anciens. Toutes les autres divinités lui étaient soumises, et rien ne pouvait changer ce qu'il avait résolu. Le Destin n'était autre chose que cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrive dans le monde. On le représentait ayant sous ses pieds le globe de la terre, et tenant dans ses mains l'urne qui renferme le sort des mortels.

DESTOUCHES (Ph. NÉRICAULT), auteur comique, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754, fut dans sa jeunesse acteur, ou, selon d'autres, servit comme volontaire. Il s'attacha de bonne heure à M. de Puysieux, ambassadeur en Suisse, qui le fit entrer dans la diplomatie. Tout en travaillant pour le théâtre, il remplit avec succès plusieurs missions importantes, particulièrement en Angleterre où il accompagna le cardinal Dubois (1717). Après la mort du Régent, il se retira des affaires et se consacra tout entier aux lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1723. Sa première pièce fut *le Curieux impertinent*, qu'il composa en Suisse (1709) ; il donna ensuite *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant* (1715), *le Triple Mariage*, *l'Obstacle imprévu*, *le Philosophe marié* (1727), *le Glorieux* (1732), *le Dissipateur* (1736), etc. Il laissa en manuscrit plusieurs pièces dont deux furent jouées avec succès après sa mort : *la Fausse Agnès* (1759), et *le Tambour nocturne* (1762). Ses chefs-d'œuvre sont *le Philosophe marié* et *le Glorieux*. On lui reproche en général de manquer de gaîté et de naturel. A la fin de sa vie, il ne s'occupa que de théologie et écrivit contre les philosophes. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* ont été publiées par son fils en 1757, 4 vol. in-4, et par Crapelet, 1822, 6 vol. in-8. M. Auger a donné en 1810 un choix de ses pièces, 2 vol. in-18.

DESTRÉES (l'abbé Jacq.), prieur de Neufville, écrivain, né à Reims vers 1700, fut le collaborateur de l'abbé Desfontaines. On a de lui : *Observations sur les écrits modernes* (avec Desfontaines, Fréron, etc.), Paris, 1735 et années suivantes, 34 vol. in-12 ; *le Contrôleur du Parnasse*, etc., Berne, 1745, 3 vol. in-12 ; *Mémorial de chronologie généalogique et historique*, de 1752 à 1755, 4 vol. in-24 ; *l'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760 2 vol. in-24, sans nom d'auteur.

D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES.

DESTUTT-TRACY. *Voy.* TRACY.

DES VIGNES (Pierre), *Petrus a Vineis*, chancelier de Frédéric II, né à Capoue d'une famille pauvre, s'éleva par son savoir et ses talents, acquit le plus grand crédit sous l'empereur Frédéric II, améliora la législation, l'administration ; excita Frédéric à se rendre indépendant des papes, et s'attira par cette conduite la haine de la cour de Rome. Frédéric finit pourtant par se croire trahi par son chancelier, l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et ordonna de lui crever les yeux : Pierre Des Vignes se brisa la tête contre les murs de sa prison (1246). On pensa généralement et l'on présume encore qu'il était innocent.

DES VIGNOLES (Alphonse), savant chronologiste, né en 1649 au château d'Aubais, dans le Languedoc, mort en 1744, fut d'abord ministre de l'église protestante à Aubais ; quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et séjourna successivement à Genève, à Lausanne, à Berne et à Berlin, où il obtint une cure avantageuse ; fut nommé en 1701 membre, puis directeur de l'Académie de Berlin (1727), et prit la plus grande part à la rédaction de la *Bibliothèque germanique*. On a de lui : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 volumes in-4, ouvrage plein d'érudition et qui fait encore autorité.

DESVRES ou DESURÈNES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 15 kil. S. E. de Boulogne ; 2,750 hab. Gros draps, faïence, tanneries.

DES YVETAUX (Nicolas VAUQUELIN, seigneur), poëte français, né près de Falaise vers la fin du XVIe siècle, mort en 1649, vint à Paris dans les dernières années du règne d'Henri IV ; fut précepteur du duc de Vendôme, fils naturel du roi, et de Gabrielle, et passa ensuite avec le même titre auprès du dauphin, depuis Louis XIII ; mais les désordres d'une vie licencieuse le firent renvoyer de la cour en 1611. On a de lui un poëme intitulé : *De l'Institution du prince* ; des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers (dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8).

DETMOLD, ville d'Allemagne, capit. de la principauté de Lippe-Detmold, à 90 kil. S. O. de Hanovre, sur la Werra ; 2,400 hab. Toiles, tanneries. Aux environs, carrières de marbre et de gypse.

DETROIT, ville des Etats-Unis, ch.-l. du territoire de Michigan, entre le lac Saint-Clair et le lac Erié, sur le Detroit-River, par 85° 18' long. O., 42° 30' lat. N. ; 2,000 hab. Arsenal, entrepôt d'artillerie, magasins du gouvernement, belles casernes,

lycée, banque, etc. Commerce actif avec l'Ohio, la Pensylvanie, l'état de New-York et les postes militaires du lac Supérieur. — Les Français fondèrent cette ville en 1683. Les Anglais la prirent en 1759 et la conservèrent jusqu'en 1795, époque où elle fut cédée aux États-Unis. Elle a été en partie détruite par le feu en 1805.

DETROIT-RIVER, riv. de l'Amérique du Nord. *Voy.* SAINT-CLAIR (détroit de).

DETTINGEN, petit village de Bavière (Bas-Mein), à 14 kil. N. O. d'Aschaffenbourg, sur le Mein; 500 hab. Les Anglais et les Autrichiens, commandés par Georges II, y remportèrent une victoire sur les Français, conduits par le maréchal de Noailles, 1743. — Il y a trois villes du nom de Dettingen dans le royaume de Wurtemberg; l'une d'elles est située sur l'Erms, à 3 kil. S. de Nurlingen; 2,500 hab.

DEUCALION, ancien roi de Thessalie, fils de Prométhée et mari de Pyrrha. Sous son règne eut lieu une grande inondation qui submergea toute la contrée. Deucalion et Pyrrha, conservés seuls à cause de leur justice, se réfugièrent sur le Parnasse et reçurent de l'oracle de Thémis l'ordre de jeter derrière eux les os de leur grand'mère afin de repeupler la terre. Comprenant qu'il s'agissait de la terre, dont les pierres sont les os, ils ramassèrent des pierres et les jetèrent derrière eux. Celles que jetait Deucalion se changèrent en hommes; et celles que jetait Pyrrha, en femmes. Deucalion fut père d'Hellen et d'Amphictyon. Les historiens placent le déluge de Deucalion vers l'an 1620 av. J.-C.

DEULE (canal de), canal de France, qui commence dans le dép. du Nord, à 2 kil. N. de Douai, et joint la Scarpe à la Lys dans le même dép. après avoir traversé une partie du dép. du Pas-de-Calais. Son développement est de 73 kil. Il porte le nom de Haute-Deule depuis le fort de Scarpe jusqu'à Lille, et de Basse-Deule depuis Lille jusqu'à la Lys. La navigation y est très active.

DEUTZ ou DUYTZ, ville des Etats prussiens (province Rhénane), sur le Rhin, rive gauche, vis-à-vis de Cologne, à laquelle elle communique par un pont et dont elle peut être regardée comme le faubourg; 2,000 hab. en partie Juifs.

DEUX-PONTS, *Zweybrücken* en allemand, *Bipontum* ou *Bipontium* en latin moderne, ville de la Bavière (cercle du Rhin), ch.-l. d'un district de même nom, sur l'Erlbach, à 77 kil. O. de Spire; 7,000 hab. Imprimerie renommée, de laquelle sont sorties des éditions estimées, notamment une célèbre collection des classiques latins, connue sous le nom de *Collection des Deux-Ponts*, publiée à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Fabriques de mousseline et de lainages. Usines. Haras célèbre. Cette ville était jadis ch.-l. de la principauté de Deux-Ponts.

DEUX-PONTS (principauté de). Cette principauté, dont les limites ont souvent varié, se composait de la ville de Deux-Ponts, et de celles d'Anweiler et de Berg-Zabern avec leurs environs; plus tard elle s'accrut du comté de Sponheim et de la plus grande partie de celui de Veldenz. — L'existence de la principauté de Deux-Ponts date du XIIIe siècle; à cette époque elle portait le titre de comté et appartenait à des seigneurs vassaux de l'évêque de Metz. En 1390, cette première maison s'étant éteinte, le comté passa, d'abord par moitié, au comte palatin du Rhin de la maison de Wittelsbach, et au comte de Hanau, Philippe V; mais bientôt après, tout le comté fut réuni par Louis-le-Noir, comte palatin, mort en 1489, et 2e fils d'Etienne, électeur palatin du Rhin; Louis prit le premier le titre de duc. Les descendants de ce prince se partagèrent en plusieurs branches dont les plus importantes sont celles de Deux-Ponts proprement dite, de Neubourg, et de Birkenfeld. La première s'éteignit au XVIIIe siècle, après avoir fourni 4 électeurs palatins. La deuxième donna trois rois à la Suède: Charles X (Charles-Gustave), élu après l'abdication de Christine, 1654, Charles XI et Charles XII. Celui-ci étant mort sans enfants, 1718, la principauté de Deux-Ponts passa à la branche des Birkenfeld: c'est à cette dernière qu'appartient Charles-Théodore, électeur palatin, et souverain de la Bavière (1777), tige de la maison palatine de Bavière auj. régnante. Les Français s'emparèrent en 1792 de la principauté de Deux-Ponts, et le traité de Lunéville la leur céda définitivement; mais ils la perdirent en 1814; la plus grande partie fut alors donnée à la Bavière et comprise dans le cercle bavarois du Rhin; le reste fut partagé entre les ducs de Saxe-Cobourg, de Hesse-Hombourg et d'Oldenbourg. Ce dernier eut en partage la principauté de Birkenfeld.

DEUX-SÈVRES (dép. des). *Voy.* SÈVRES.

DEUX-SICILES (royaume des). *Voy.* NAPLES (royaume de) et SICILE.

DEVA, ville de la Bretagne romaine, auj. CHESTER.

DEVA, riv. de la Bretagne romaine, auj. DEE.

DEVA ou DIVA, ville de France, auj. DIVES.

DEVA, petite ville maritime d'Espagne (Guipuscoa), à 27 kil. O. de Saint-Sébastien, à l'embouchure d'une riv., nommée aussi Deva, dans le golfe de Gascogne; 3,000 hab. Elle était importante autrefois.

DEVA, *Decidava*, bourg de Transylvanie, dans le comitat de Hunyad, à 14 kil. N. de Hunyad, sur le Maros; 2,200 hab. Les Allemands la nomment *Dymrich* ou *Schlossberg*.

DEVANA, nom latin de la ville d'ABERDEEN.

DEVAPRAYAGA ou DEOPRAG (c.-à-d. *le divin confluent*), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans le district de Sirinagor, au confluent des fleuves Alakananda et de Bagirathi qui en se réunissant forment le Gange. Temple où se font de nombreux pèlerinages. Presque toute la population permanente est composée de brahmes qui vivent des offrandes des dévots et du revenu de 25 villages affectés au temple. Dévaprayaga souffrit beaucoup d'un tremblement de terre en 1803.

DEVENTER, ville de Hollande (province d'Over-Yssel), sur l'Yssel, à 30 kil. S. de Zwoll; 10,000 hab. Rues étroites. Hôtel-de-ville, beau pont; Athénée, académie de dessin, diverses écoles. Fonderie de fer; pain d'épices renommé. Deventer est la patrie de Gronovius. Thomas A-Kempis y est mort.

DEVEREUX, famille noble de l'Angleterre, dont l'origine remonte à l'époque de la conquête normande et qui paraît tirer son nom par corruption de la ville d'Evreux en Normandie. Elle a fourni plusieurs comtes d'Essex, dont le plus célèbre est Robert Dévereux (*Voy.* ESSEX), et plusieurs vicomtes d'Hereford.

DEVILLE (Antoine), ingénieur, né à Toulouse en 1596, mort en 1657, fut d'abord au service de la Savoie, puis revint en France, et fut chargé par Louis XIII de défendre les places fortes de la Picardie contre les Espagnols. On lui a faussement attribué la machine de Marly. Il a laissé sur son art plusieurs ouvrages fort estimés.

DEVILLE-LÈS-ROUEN, village du dép. de la Seine-Inf., à 3 kil. N. O. de Rouen, sur le Cailly; 3,916 hab. Manufactures de toiles peintes et de plomb laminé; filatures et teintureries.

DEVIZES, ville d'Angleterre (Wilts), à 42 kil. N. O. de Salisbury; 6,500 hab. Etoffes de laine.

DÉVOLUTION (guerre de). On donne ce nom à la guerre que Louis XIV déclara à l'Espagne en 1667 pour faire valoir les prétentions qu'il formait au nom de Marie-Thérèse, son épouse, sur une partie des Pays-Bas espagnols. Ces prétentions étaient fondées sur le droit de dévolution en usage dans les Pays-Bas et qui voulait que les immeubles apportés en mariage par l'un des époux devinssent la propriété des enfants du premier lit lorsque le père

ou la mère contracteraient un second mariage. Or, Marie-Thérèse était fille du premier lit de Philippe IV, tandis que Charles II, successeur de ce prince, était né du second lit. Cette guerre fut terminée par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668), par lequel l'Espagne cédait à la France Charleroi, Binch, Ath, Douay, Tournay, Oudenarde, Lille, Armentières, Courtray, Bergues et Furnes, avec leurs dépendances.

DEVON, *Devonshire* en anglais, comté méridional de l'Angleterre, est borné à l'O. par le comté de Cornouailles, à l'E. par celui de Dorset, au S. par la Manche, au N. et au N. O. par le canal de Bristol : 115 kil. sur 100; 491,000 hab. Chef-l., Exeter. Sol plat en général; quelques vallées. Climat doux, moins humide que dans les comtés environnants. Les habitants sont sujets à une maladie endémique dite *colique du Devon*. Marbre, gypse, houille, plomb, étain, cuivre, fer, un peu d'or et d'argent. Grands bancs d'huîtres (à Starcross, etc.). Rivières poissonneuses. Moutons estimés. Chantiers de construction.—Ce comté fut anciennement habité par les *Dumnonii*; il fit ensuite partie du roy. de Wessex. Il a donné son nom à deux familles nobles d'Angleterre dont l'une a pris le titre de comtes de Devon et l'autre de comtes de Devonshire.

DEVON SEPTENTRIONAL, contrée de l'Amérique du Nord, fait partie des Terres Arctiques anglaises et n'est encore qu'imparfaitement connue. Elle consiste en un assemblage de terres couvertes de glaces et inhabitées qui sont comprises entre 75°-77° lat. N. et 80°-95° long. O. Le cap *Clarence* en est le point le plus élevé.

DEVON (comtes de), illustre famille d'Angleterre qui tire son origine de la maison française des Courtenay. Hugh, 5e baron de Courtenay, fut le premier membre de cette famille qui porta le titre de comte de Devon (1335); ses descendants directs s'étant éteints en 1471, le titre passa à une branche collatérale ayant pour chef sir Edouard de Courtenay de Boconnoc; mais cette branche cessa de le porter à partir de 1556. Il a été repris de nos jours (1768) par William Courtenay, comte de Devon, baronnet d'Irlande et pair d'Angleterre. — Il ne faut pas confondre la maison de Devon avec celle de Devonshire.

DEVONPORT, ville maritime du comté de Devon, à l'embouchure du Tamar dans la Manche, au S. de Plymouth, et contiguë à cette ville : 45,000 hab. Avant 1824, Devonport n'était encore qu'un faubourg de Plymouth : il a dû son accroissement rapide à la création toute récente de son port et de quatre immenses docks, ainsi qu'à celle de vastes chantiers de construction.

DEVONSHIRE, comté d'Angleterre. *Voy.* DEVON.

DEVONSHIRE (ducs de), titre que porte aujourd'hui l'illustre famille des Cavendish et qui a été emprunté au comté de Devon. *Voy.* CAVENDISH.

DEVONSHIRE (la duchesse de), dame anglaise, célèbre par sa beauté et son esprit, née à Londres vers 1746, morte en 1806, était fille du comte Spencer, et épousa en 1774 William Cavendish, duc de Devonshire. Elle est auteur de plusieurs pièces de vers, dont la principale est *le Passage du mont Saint-Gothard*, traduite en vers français par Delille, Paris, 1802, in-8.

DEVRIENT (Daniel-Louis), célèbre acteur allemand, né à Berlin, 1784, mort en 1833, quitta fort jeune l'état de passementier pour la carrière du théâtre, et devint un des acteurs les plus distingués de l'Allemagne. Il entra au théâtre de Berlin en 1814, et y joua jusqu'à sa mort. Il a créé plusieurs rôles, dont le plus important est celui de Franz dans *les Brigands* de Schiller.

DEVRIGHI, *Nicopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. d'un livah, à 142 kil. S. de Sivas, par 36° 10' long. E., 39° 24' lat. N. Mine de fer et d'aimant. Pompée fonda cette ville en mémoire d'une victoire qu'il avait remportée sur Mithridate : de là son nom ancien (*ville de la victoire*).

DEVS, nom donné dans le Zend-Avesta aux génies malfaisants dont Ahriman est le chef. Ils accablent l'humanité d'une foule de maux, malgré les efforts des Izeds ou génies bienfaisants qui obéissent à Ormuzd ou Oromase.

DEWA, prov. du Japon, dans la partie septent. de l'île de Niphon (région de Tosando). Ch.-l., Yone-Sawa, à 220 kil. au N. E. de Yédo. Cette prov. renferme beaucoup de lieux sacrés, buts de fréquents pèlerinages. Ses principales productions sont le carthame, l'indigo, la cire, le vernis, les peaux de cerf et surtout les chevaux.

DEWALAGIRI, mont. d'Asie. *Voy.* DAOULAGHIRI.

DE WITT. *Voy.* WITT.

DEWSBURY, bourg d'Angleterre (York), à 11 kil. S. O. de Leeds; 8,000 hab.

DEXIPPE, général et historien grec du IIIe siècle, dont il reste quelques fragments dans les *Excerpta de legationibus*, imprimés au Louvre, 1648. Il repoussa les Goths qui avaient envahi l'Achaïe.

DEY, nom que portait, avant la conquête française, le chef de l'état musulman d'Alger, et qui veut dire, à ce qu'on croit, *oncle* ou *tuteur*. Vers 1601, la milice turque qui résidait à Alger, et qui avait été jusque là sous l'autorité d'un pacha envoyé de Constantinople, obtint du sultan la permission de se donner un chef appelé *dey*, pour lui servir d'appui contre la tyrannie des pachas gouverneurs. Le pouvoir de ces deys s'accrut rapidement; enfin Baba-Aly, élu dey en 1710, déposa le pacha, et obtint du sultan Achmet III l'investiture de la régence d'Alger. Cependant, comme leur pouvoir était électif, les deys restèrent toujours à la merci de la soldatesque, qui les élevait au pouvoir ou les déposait à son gré. On en vit six installés et assassinés le même jour (1732). Baba-Mohammed eut seul le rare privilége de régner 25 ans (1766-91). Le dernier dey d'Alger, Hussein, régnait depuis 12 ans au moment de l'occupation par les Français en 1830. Il s'est retiré avec sa famille à Livourne, puis à Alexandrie où il est mort en 1834. Le dey jouissait du pouvoir le plus absolu.

DEYNSE, ville de Belgique. *Voy.* DEINSE.

DEYR, ville de la Nubie. *Voy.* DEIR.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris en 1680, mort en 1765, fut maître des comptes, conseiller du roi, et se lia avec d'Aguesseau. On a de lui : *la Théorie et la pratique du jardinage*, 1747, in-4; *la Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des coquillages*, 1752, 2 vol. in-4. Il a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles de France; l'Oryctologie* ou *Traité des pierres, des minéraux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4. Il s'occupait aussi des beaux-arts, et a composé un *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, 1762, 4 vol. in-4.

DEZÈDE, compositeur, né au milieu du XVIIIe siècle de parents inconnus, mort en 1792, a fait représenter sur la scène italienne à Paris un grand nombre d'opéras-comiques, dont plusieurs ont eu beaucoup de vogue; les principaux sont : *Alexis et Justine, Blaise et Babet, les Trois Fermiers*, et *Zulima*.

DHAHER, cheik de Palestine, né en 1689, se rendit indépendant et soutint avec succès pendant 30 ans des guerres continuelles; il battit les armées du sultan de Constantinople, et sut se faire respecter de ce prince. Vers la fin de sa vie, ses états furent envahis par Mohammed Aboudhahab, beglerbeg d'Égypte. Dhaher se jeta dans la place de Saint-Jean-d'Acre, s'y défendit quelque temps et fut tué dans une sortie, 1775. On trouve de grands détails sur Dhaher dans le *Voyage en Égypte et en Syrie*

de Volney. — Plusieurs califes d'Égypte ont aussi porté le nom de Dhaher. *Voy.* ÉGYPTE.

DHALAC, *Orine*, île d'Afrique. *Voy.* DAHALAC.

DHARA ou DHARANNAGARA, ville de l'Inde indépendante, au N. O., dans l'ancien Malwa, à 80 kil. S. O. d'Oudjein, par 22° 38' lat. N., 73° long. E., a été très importante avant Tamerlan, et est auj. la capit. de la principauté de Dhara, vassale des Anglais.

DHAWALAGIRI. *Voy.* DAOULAGHIRI.

DHERMAPOUR, ville de l'Inde Transgangétique, dans le Katchar, à 97 kil. N. de Khospour. Jadis importante, mais très déchue; elle est encore le ch.-l. d'un petit pays tributaire de l'empire birman et qui compte environ 30,000 familles.

DHOLPOUR, ville de l'Inde (Agrah), ch.-l. d'une principauté tributaire de la Compagnie des Indes, par 26° 42' lat. N., 75° 23' long. E., a été très puissante autrefois, mais a beaucoup souffert dans la guerre contre les Afghans.

D'HOZIER (P.), célèbre généalogiste, né à Marseille en 1592, d'une famille noble, mort en 1660, jouit de la faveur de Louis XIII et de Louis XIV, fut juge d'armes, commis pour certifier la noblesse des pages et écuyers, et enfin conseiller d'état. Il est le premier qui ait débrouillé l'histoire généalogique et qui en ait fait une science. Il a composé la *Généalogie des principales familles de France*, ouvrage immense, en 150 vol. in-fol., resté manuscrit et conservé à la Bibliothèque royale. Il a en outre dressé à part et fait imprimer la généalogie de plusieurs familles, telles que celles de Bretagne, de La Rochefoucauld, etc.—Son fils, Ch.-René d'Hozier, l'aida dans ses recherches, lui succéda dans la charge de juge d'armes et fut nommé généalogiste de la maison du roi. — L.-P. d'Hozier, neveu de Ch.-René, fut aussi juge d'armes et rédigea, avec son fils, Ant.-Marie d'Hozier de Sérigny, l'*Armorial de France*, 1738-86, 10 vol. in-fol.

DIA (c.-à-d. *divine*), nom commun à diverses villes anciennes peu importantes, fut aussi une des dénominations primitives de l'île de Naxos. — On donne encore auj. le même nom à une île de la Méditerranée, au N. et près de la Crète, dite aussi *Standia*. *Voy.* STANDIA.

DIABBIE, ville d'Afrique, capit. de l'état d'Amina, dans la Guinée Supérieure (côte d'Or), à 200 kil. E. de Coumassie.

DIABLE (le mur du), *Pfahlgraben* en allemand, grande muraille qui traversait une partie de l'Allemagne, s'étendait entre le Danube et le Rhin, et avait plus de 500 kilomètres. Elle fut élevée par les Romains pour préserver leurs possessions dans le S. de la Germanie contre les incursions des Teutons et des Germains, et fut commencée vers le temps d'Adrien. On en voit encore des restes entre Abensberg en Bavière et Cologne.

DIABLE (pont du), pont construit sur un précipice du mont St-Gothard, au fond duquel la Reuss roule ses eaux; ce pont a une seule arche qui a 25 mètres d'ouverture. Il est sur la limite du canton d'Uri et de celui des Grisons.—On donne le même nom à un pont de l'Angleterre, dans le Cardigan (Galles); ce pont est aussi jeté sur un précipice, au fond duquel coule le Mynach ou Monk's brook.

DIABLERETS (monts), montagnes de Suisse, chaîne secondaire des Alpes, qui se lie aux Alpes Lépontiennes ou Helvétiques, sur les limites du Valais et du canton de Vaud. Leur plus haute cime a 3,200 mètres.

DIABLINTES (AULERQUES). *Voy.* AULERQUES.

DIABLINTES ou NOIODUNUM, auj. *Jubleins*, ch.-l. des Aulerques Diablintes, n'est plus qu'un bourg.

DIADIN, *Daudyana*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 97 kil. N. de Van; 500 maisons. Forte citadelle. On voit près de Diadin un couvent d'Arméniens, bâti par Héraclius, prince de Géorgie.

DIADOCHUS (PROCLUS). *Voy.* PROCLUS.

DIADUMENIANUS (M. Opelius Macrinus Antoninus), fils de l'empereur Macrin, fut associé par son père à l'empire après la mort de Caracalla, l'an de J.-C. 217, et périt un an après, assassiné par ses propres soldats.

DIAGORAS, philosophe grec de Mélos, disciple de Démocrite. Ayant été victime d'un parjure qui resta impuni, il passa de la superstition à l'athéisme; ce qui le fait appeler vulgairement Diagoras *l'Athée*. Il fut chassé d'Athènes vers l'an 415 av. J.-C. pour avoir tourné en ridicule les mystères d'Eleusis. Les Athéniens ayant mis sa tête à prix, il quitta la Grèce et périt dans un naufrage, vers la fin du ve siècle av. J.-C. Suivant une autre version, il mourut à Corinthe.

DIAKOVAR, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 70 kil. E. de Poséga; 3,000 hab. Ch.-l. de l'évêché d'Esclavonie. Palais épiscopal et cathédrale.

DIALA, *Delas*, rivière de la Turquie d'Asie, sort du Djebel-dagh (*Zagros*), se divise en plusieurs bras, et tombe dans le Tigre, à 13 kil. S. E. de Bagdad, après un cours de 270 kil. environ.

DIALE (FLAMINE). *Voy.* FLAMINE.

DIALIBA, fleuve d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

DIAMANT (LE), paroisse et bourg sur la côte mérid. de la Martinique, à 13 kil. S. de Fort-Royal; 1,550 hab., dont 1,300 esclaves. Commerce de sucre.

DIAMANTE, bourg du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 7 kil. N. O. de Belvedère; 1,500 hab.

DIAMANTIN (district) ou DES DIAMANTS, district du Brésil, dans la comarque du Serro-Frio, qui fait partie de la prov. de Minas-Geraës : il a 70 kil. du S. au N., 35 de l'E. à l'O.; ch.-l., Santo-Antonio-de-Tijuco. Dans les 20 premières années de la découverte, on en exporta, dit-on, plus de 1,000 onces (34 kilogrammes, 594 grammes) de diamants. Le produit annuel, quoique très riche encore, est pourtant infiniment moindre : on l'évalue auj. à 25,000 karats (5 kilogrammes). Outre ces pierres précieuses, le district des Diamants renferme aussi des mines d'or et d'argent.

DIAMOND-HARBOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 63 kil. S. O. de Calcutta, sur l'Hougly, branche occident. du Gange, près de son embouchure, sert de port à Calcutta. Climat malsain.

DIANA (Antonin), théologien, né à Palerme en 1590, mort en 1663, jouit d'une grande réputation de son temps, et fut examinateur des évêques sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VIII. Il a laissé douze livres de *Résolutions morales*, Palerme, 1629-56, souvent réimprimées, entre autres à Lyon, 1667, sous le titre de *Diana coordinatus*. Il en a été fait de nombreux abrégés.

DIANÆ PROMONTORIUM, cap du Péloponèse, sur le golfe Laconique.

DIANAM (AD), auj. *Zainah*, ville de Numidie, chez les Massyliens, entre Tamugad à l'O. et Sétif à l'E.

DIANE, *Artémis* des Grecs, déesse, fille de Jupiter et de Latone, avait à remplir trois rôles distincts, sur la terre, au ciel et dans les enfers, et recevait en conséquence trois noms différents : sur la terre, elle était connue sous le nom de Diane et était la déesse de la chasse et de la chasteté; elle était aussi invoquée par les femmes enceintes. Dans le ciel, elle s'appelait Phébé, et était la déesse de la lune, comme Apollon, son frère, était le dieu du soleil. Dans les enfers, on la nommait Hécate; là elle présidait aux enchantements et aux expiations. On attribue à Diane diverses aventures; elle changea en cerf le chasseur Actéon qui avait eu l'imprudence de la regarder lorsqu'elle sortait du bain; mais quoiqu'elle fût si fière de sa chasteté, elle avait aimé Endymion, Pan et Orion. Son culte était répandu en beaucoup d'endroits; mais elle était surtout adorée à Éphèse, où elle avait le

plus beau temple de l'univers (ce temple fut brûlé par Erostrate); en Tauride, où on lui immolait les étrangers que la tempête jetait sur la côte; à Aricie près de Rome, où son temple était desservi par un prêtre qui ne pouvait parvenir à cette fonction qu'en tuant son prédécesseur. On la représente ordinairement vêtue d'une tunique courte et légère, un arc à la main, le pied chaussé d'un brodequin, et accompagnée d'une biche ou d'un chien de chasse.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, née en 1499, morte en 1566, épousa, à l'âge de 13 ans, Louis de Brézé, comte de Maulevrier et grand-sénéchal de Normandie. Elle perdit son mari en 1531 et devint, quelques années après, la maîtresse du duc d'Orléans, fils de François I, et depuis roi sous le nom de Henri II. Diane se trouva alors en concurrence pour le crédit avec la duchesse d'Etampes, maîtresse de François I: chacune d'elles eut son parti à la cour, et leur rivalité occasionna plusieurs scènes scandaleuses. Mais à la mort de François I, et à l'avénement de Henri II, Diane fit exiler la duchesse d'Etampes, et régna désormais seule en France sous le nom de son amant. Catherine de Médicis, femme de Henri II, dut elle-même, malgré sa beauté et son esprit, céder à l'ascendant de la favorite, qui fut faite duchesse de Valentinois, et qui s'entoura d'une cour brillante dans son château d'Anet, un des plus beaux ouvrages de l'architecte Philibert Delorme. Elle conserva son pouvoir jusqu'à la mort de Henri II (1559).

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille naturelle du dauphin Henri (Henri II) et d'une Piémontaise, ou de Diane de Poitiers suivant Brantôme, née en 1538, morte en 1619, épousa Horace Farnèse, puis François de Montmorency, fils du connétable (qu'elle sauva de la Saint-Barthélemy). Elle négocia la réconciliation de Henri III son frère avec Henri roi de Navarre, et jouit auprès de ce prince, devenu roi de France, d'un grand crédit.

DIANIUM, *Denia*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les *Contestani*, sur la mer, près d'un cap nommé aussi *Dianium* (auj. *le cap Martin*), était une colonie de Marseille et devint fameuse pendant la guerre de Sertorius. *Voy.* DENIA.

DIANO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 75 kil. S. E. de Salerne, dans une belle vallée; 4,000 hab. Château-fort. — Ville des Etats sardes, dans le duché de Gênes, à 4 kil. N. E. d'Oneglia; 3,000 hab.

DIARBEK ou DIARBEKIR, autrement *Amid* ou *Kara-Amid*, *Carcathiocerta* ou *Amida* des anciens, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Diarbekir, sur le Tigre, rive droite, à 625 kil. N. O. de Bagdad, par 37° 31' long. E., 37° 55' lat. N.; sa population est évaluée à 38,000 hab. par les uns, et à 80,000 par les autres. Archevêché nestorien. Murailles épaisses et très élevées, flanquées de tours. Cathédrale arménienne, mosquées remarquables, fontaines, bazar, caravansérail. Maroquins renommés; tissus de soie, laine, coton; poterie, ustensiles de cuivre. Grand commerce avec Smyrne, Alep, Bassora, Constantinople. Aux environs, beaux jardins, fruits exquis. — On ignore l'époque de la fondation de cette ville. Elle fut plusieurs fois détruite; sa dernière restauration date des règnes de Valens et de Valentinien. Après avoir subi diverses dominations, elle tomba vers le XIIe siècle au pouvoir des Turcs qui la possèdent encore aujourd'hui.

DIARBEK ou DIARBEKIR (pachalik de), un des 4 pachaliks de l'Aldjezireh, dans la Turquie d'Asie, au S. de celui d'Erzeroum et au N. de celui de Bagdad: 324 kil. sur 169. La population de ce pachalik se compose de Kourdes, de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens et de Juifs. Il se divise en 17 livahs. Ch.-l., Diarbek. Au N. s'élèvent les monts Nimrod et Barema, d'où sortent un grand nombre de riv.; au S. le Karadja-dagh et le Giondi-dagh, et à l'O. la partie du Taurus appelée Kurin, qui donne naissance au Tigre. Ce fleuve reçoit dans le Diarbekir un grand nombre d'affluents, dont les principaux sont le Khabour et l'Erzen. Climat chaud et sec dans les vallées, froid dans les montagnes. Grande fertilité; or, argent, cuivre, étain, fer, marbre, albâtre, chaux, etc.

DIARRHYTOS (HIPPO-). *Voy.* HIPPO.

DIAS ou DIAZ (Barthélemy), navigateur portugais, découvrit en 1486 le cap qui termine l'Afrique au S.: il le nomma *cap des Tourmentes* à cause des tempêtes qu'il y avait essuyées; mais le roi Jean II préféra l'appeler *cap de Bonne-Espérance*, parce qu'il espérait, à juste titre, que cette découverte ouvrirait la route des Indes.

DIAS (Michel), Espagnol, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit en 1485 les mines d'or d'Hayna dans l'île de Saint-Domingue, et fut nommé en 1509 gouverneur de Porto-Rico.

DIAS (Balthazar), poëte portugais, né à Madère, aveugle de naissance, a composé un grand nombre de ces œuvres dramatiques que les Espagnols et les Portugais appellent *autos* (actes). Ses productions les plus renommées sont : *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *l'Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; *l'Acte de saint Alexis; l'Acte de sainte Catherine; l'Acte de la Malice des femmes*; *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633, etc. — Le nom de Dias a encore été porté par un grand nombre de poëtes, de théologiens espagnols ou portugais peu connus.

DIBBIE, dit aussi *Bahr-Tieb* (*lac noir*), lac d'Afrique, dans le Soudan, entre 15° 40' et 16° 35' lat. N., et dont le centre est par 3° long. O. Son étendue n'est pas connue. On croyait jadis que le Djoliba s'y jetait. — Une ville, sur le bord S. O. du lac, se nomme aussi Dibbie et quelquefois Sibby.

DIBDIN, auteur dramatique anglais, né en 1748 à Southampton, créa à Londres, dans le Leicester-square, un petit théâtre où il était à la fois auteur, compositeur et acteur. Ce théâtre acquit une vogue immense, grâce à la gaîté de Dibdin et à l'à-propos de ses chansons contre la France, qui lui valurent même une subvention de la part de Pitt. A la mort de ce dernier, Dibdin, ne pouvant couvrir ses frais, ferma son théâtre; il mourut pauvre en 1815. Les pièces de Dibdin sont aujourd'hui oubliées ainsi que plusieurs romans qu'il avait composés.

DIBIO ou DIVIO, ville de la Gaule (Lyonnaise 1re), auj. DIJON.

DIBUTADE, jeune fille de Sicyone ou de Corinthe, imagina de tracer l'ombre de son amant, dont le profil était dessiné sur une muraille par la lumière d'une lampe. Ce fut là, dit-on, l'origine de la peinture. Son père, qui était potier, appliqua de l'argile sur ces traits en observant leurs contours, et fit cuire ce profil de terre. Ce fut là l'origine de la sculpture en relief.

DICÉARCHIE, ville de Campanie, auj. POUZZOLES.

DICÉARQUE, disciple d'Aristote, de Messine en Sicile, ou, selon d'autres, de Messène dans le Péloponèse, fut à la fois philosophe, historien, géographe, et fleurit vers l'an 320 av. J.-C. Il avait écrit des traités sur l'âme où il soutenait que la matière a par elle-même la faculté de sentir et que l'âme n'est qu'une force vitale naturelle au corps. Il avait composé une histoire de Sparte qu'on lisait tous les ans en public à Sparte même pour l'instruction de la jeunesse. Il ne reste de lui que des fragments d'un ouvrage sur la géographie de la Grèce, que l'on trouve dans les *Petits Géographes grecs*, avec des notes de Dodwell.

DICQUEMARE (Jean-François), naturaliste, né au Havre en 1733, enseigna la physique et l'histoire naturelle dans cette ville, et y mourut en 1789. Il a fait de nombreuses observations sur les animaux marins sans vertèbres, particulièrement sur

les orties de mer, les actinies ou anémones de mer, les huîtres, etc., que l'on trouve consignées dans le *Journal de Physique*, 1772-1789. Il s'occupa aussi d'astronomie et de géographie, et inventa un *cosmoplane* qui sert à résoudre les problèmes d'astronomie nautique.

DICTÆUS MONS, montagne de la Crète orientale. *Voy.* DICTÉ.

DICTAMNUM. *Voy.* DICTYNNA.

DICTATEUR. On nommait ainsi à Rome un magistrat extraordinaire que l'on investissait de l'autorité suprême dans les moments difficiles. Il était nommé par le consul. La durée de son commandement était de 6 mois. A l'exception des tribuns du peuple, tous les autres magistrats étaient suspendus pendant cet espace de temps. Il nommait pour commander la cavalerie sous ses ordres un lieutenant qu'on appelait le *maître de la cavalerie* (*magister equitum*). Il marchait précédé de 24 licteurs, faisait la paix et la guerre, avait le droit de vie et de mort, sans appel au peuple. Il ne pouvait toutefois disposer des deniers publics sans l'autorisation du peuple, ni s'éloigner de l'Italie, et il rendait compte de sa gestion à l'instant où il sortait de charge. La dictature fut créée l'an 498 av. J.-C., sur la proposition de T. Lartius Flavus, qui en fut le premier revêtu. Primitivement les patriciens seuls exercèrent cette magistrature, mais ensuite les plébéiens l'obtinrent (356). Sylla (82) et César (48-44) en furent les derniers revêtus; ils se firent nommer dictateurs perpétuels, titre qui équivalait à celui de roi. La dictature fut abolie avec la république, ou plutôt les empereurs ne furent que des dictateurs perpétuels.

DICTÉ, nymphe de Crète, se jeta dans la mer du haut d'un rocher, pour échapper aux poursuites de Minos, lequel, en mémoire de sa chasteté, donna le nom de *Dictæus* à cette montagne.

DICTYNNA ou DICTAMNUM, ville, promontoire et montagne de Crète, au N. O. L'herbe merveilleuse appelée *dictamne* y croissait en abondance.

DICTYS de Crète, auteur pseudonyme d'une *Histoire de la guerre de Troie* en 6 livres. On conte que Dictys suivit Idoménée au siége de Troie, qu'à son retour il écrivit en phénicien l'histoire de ce siége célèbre, que son ouvrage fut mis avec lui dans son tombeau, et qu'il y resta jusqu'au règne de Néron, époque à laquelle il fut découvert par l'effet d'un tremblement de terre, et traduit en grec. Toutes ces circonstances sont autant de fables; l'*Histoire* de Dictys, que nous n'avons aujourd'hui qu'en latin, paraît avoir été traduite ou fabriquée au IIIe ou au IVe siècle par un certain Q. Septimius. Cet ouvrage, qui du reste est digne d'intérêt, fut imprimé pour la première fois vers 1477; il est généralement joint à Darès de Phrygie. La dernière édition de ces deux auteurs est celle de Valpy, Londres, 1825, 2 vol. in-8. M. Dederich a publié, à Bonn, 1833, une édition séparée de l'ouvrage de Dictys. Il a été traduit en français par Achaintre, 1813.

DICUIL, géographe irlandais du IXe siècle, a composé un traité *De Mensura Orbis*, publié par M. Walckenaer, Paris, 1807 (texte seul), et par M. Letronne en 1814, avec de savants commentaires. Cet ouvrage a permis de fixer l'époque de la découverte de l'Islande et des îles Féroé, et celle de la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

DIDEROT (Denis), philosophe du XVIIIe siècle, né à Langres en 1713, mort en 1784, était fils d'un coutelier. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Paris pour étudier en théologie, puis il entra chez un procureur; mais n'ayant de goût que pour les sciences et les lettres, il renonça à prendre un état, et se livra tout entier à l'étude, embrassant tout à la fois littérature, métaphysique, morale, physique, géométrie. Il se mit en même temps à donner des leçons et à faire des livres pour vivre. Il fit d'abord quelques traductions de l'anglais; il publia en 1745 un *Essai sur le mérite et la vertu*, imité de Shaftesbury; en 1746 des *Pensées philosophiques* qui commencèrent à attirer l'attention sur lui, et qui furent condamnées au feu par le parlement; en 1749, la *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, qui renfermait quelques paradoxes impies et quelques allusions hardies à des personnages puissants: il fut pour ce dernier ouvrage enfermé plusieurs mois à Vincennes. Devenu libre, il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, et s'étant associé d'Alembert et quelques autres gens de lettres, il réussit, à travers mille obstacles que lui suscitaient le clergé et l'autorité civile, à mettre à fin cette grande entreprise (1759-72, 28 vol. in-fol., savoir, 17 de texte et 11 de planches). Il se réserva la rédaction des articles sur la philosophie ancienne, et ceux sur les arts et métiers qui étaient tout entiers à créer, et qu'il traita avec un talent supérieur. En même temps qu'il publiait les volumes de l'*Encyclopédie*, il composait plusieurs ouvrages, les uns sérieux, tels que les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, qui lui furent inspirées par le *Novum Organum* de Bacon; les autres frivoles, tels que *Jacques le Fataliste* et quelques romans licencieux qui deshonorèrent sa plume; il donnait deux drames, *le Fils naturel*, 1757, et *le Père de Famille*, 1758, pièces d'un genre tout nouveau; il faisait connaître et goûter Richardson; il jugeait dans ses *Salons* les ouvrages de peinture exposés en 1765 et 1767. Cependant, tous ces travaux ne l'enrichissaient pas, et il se vit réduit en 1765 à vendre sa bibliothèque: l'impératrice de Russie, Catherine II, qui favorisait les philosophes, l'acheta 50,000 francs, à condition qu'il continuerait d'en jouir, et dès ce moment elle se chargea de pourvoir à ses besoins. En 1773, Diderot fit le voyage de St-Pétersbourg pour visiter sa bienfaitrice. Après avoir passé quelques mois auprès d'elle, il revint à Paris où il vécut fort retiré jusqu'à sa mort. Il publia dans ses dernières années un *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, 1779, qui n'est autre chose qu'une apologie de Sénèque avec une appréciation de sa philosophie et de ses écrits. Outre les ouvrages qu'il publia sous son nom, Diderot a beaucoup contribué à l'*Histoire philosophique des deux Indes* de Raynal, au *Système de la nature* de d'Holbach, et à quelques autres publications antireligieuses. On lui attribue à tort *le Code de la nature* et quelques autres écrits du même genre. Diderot était un des ennemis les plus acharnés du christianisme, et même de toute idée religieuse; il professait ouvertement le matérialisme et l'athéisme, et prêchait ces doctrines désolantes avec une sorte d'enthousiasme et de fanatisme. Comme écrivain, il brille par le mouvement, la chaleur, l'abondance, la hardiesse; mais il ne sait pas tempérer son imagination et tombe souvent dans la déclamation. On a dit de lui: « Il a écrit de belles pages, il n'a jamais su faire un livre. » Diderot fut lié avec les principaux écrivains du XVIIIe siècle, avec Rousseau, qui plus tard devint son ennemi, avec Voltaire, d'Alembert, d'Holbach. Il eut pour amis particuliers Grimm et Naigeon. Il s'était marié de bonne heure, et il eut une fille qu'il chérit tendrement (madame de Vandeuil). Naigeon publia en 1798 une édition de ses œuvres en 15 vol. in-8. Il en a paru en 1821, chez Brière, une édition plus complète, en 22 volumes, avec les *Mémoires de Naigeon sur Diderot*. On a enfin publié chez Paulin, en 1830, des *Mémoires et œuvres inédites de Diderot*, 4 vol. in-8, précédés de *Mémoires sur sa vie* par sa fille.

DIDIER (saint), *Desiderius*, évêque de Langres, subit le martyre en 264. L'Église célèbre sa fête le 23 mai.

DIDIER (saint), archevêque de Vienne en Dauphiné (596), assassiné en 608 près de Lyon par or-

dre de la reine Brunehaut.— Les légendes mentionnent 4 autres saints prélats du même nom : le 1er, évêque de Nantes vers 451 ; le 2e, évêque de Cahors, dont plusieurs lettres se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui mourut en 655: le 3e, archevêque de Bourges vers le ve siècle ; le 4e, évêque de Châlons, puis de Gap, mort vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était d'abord duc d'Istrie. Astolphe, roi des Lombards, étant mort sans enfants, Didier rassembla une armée, força Rachis, frère d'Astolphe, à lui céder ses droits, 757. Il attaqua ensuite Etienne II ; mais fut repoussé par Pépin. En 770, il donna sa fille à Charlemagne, espérant avoir en ce prince un allié sûr ; mais dès l'année suivante, il eut la douleur de voir sa fille répudiée, et en 773 ses propres états furent envahis par son gendre. Il ne put résister aux forces déployées contre lui, et fut contraint de se retirer dans un monastère, où il mourut.

DIDIUS JULIANUS, empereur romain, avait d'abord servi avec distinction, sous le règne de Commode, et subjugué les Cattes, peuple germain. Après la mort de Pertinax (30 mars 193), il acheta l'empire, mis à l'encan par les prétoriens. Il se rendit bientôt odieux par son luxe et son extravagance, et ayant d'ailleurs refusé de payer la somme pour laquelle on l'avait élevé à l'empire, il fut tué par ses soldats le 2 juin de la même année.

DIDJEL ou *Petit-Tigre*, riv. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sort de la rive droite du Tigre, près de Samarra, et va se perdre, à 26 kil. O. de Bagdad, dans le canal d'Issa qui joint le Tigre à l'Euphrate. Son cours est de 110 kil.

DIDON, princesse de Tyr, fille de Bélus, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui venait de faire périr Sichée pour s'emparer de ses trésors, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage vers l'an 880 av. J.-C. On raconte que, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi des Gétules, qui voulait la forcer à l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile s'est écarté de la vérité historique en faisant vivre Didon du temps d'Énée, auquel elle est postérieure de plus de 300 ans. On donne quelquefois à Didon le nom d'Elise.

DIDOT, famille d'imprimeurs-libraires, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'imprimerie en France. Le premier de cette famille qui se soit distingué est François-Ambroise Didot, né à Paris en 1730, mort en 1804. Il établit chez lui une fonderie d'où sortirent les plus beaux types qu'on eût vus jusque-là, inventa un instrument propre à donner au corps des caractères une juste proportion, et publia des éditions admirables par la correction du texte, entre autres la collection dite *d'Artois*, en 64 vol. in-18, et une *Collection de classiques français*, imprimée par ordre de Louis XVI, dans les trois formats in-4, in-8 et in-18. — Firmin Didot, fils du précédent, né à Paris en 1764, mort en 1836, travailla, de concert avec son frère aîné, Pierre, à ajouter de nouveaux perfectionnements à son art, et fit le premier des éditions *stéréotypes*, 1797. Parmi leurs éditions, on estime surtout: *Virgile*, 1798, in-fol.; *Horace*, 1799, in-fol., *le Camoens*, 1817; *la Henriade*, 1819. Firmin Didot cultivait aussi les lettres : on lui doit de bonnes traductions en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1806, des *Idylles* de Théocrite, 1838, et une tragédie d'*Annibal*. Il fut nommé député en 1829.

DIDYME, c'est-à-dire *jumeau*, nom ou surnom de plusieurs personnages anciens : de saint Thomas, un des apôtres ; d'un grammairien d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, qui composa plus de 4,000 traités, tous perdus aujourd'hui. On lui attribue un traité *De Marmoribus et lignis*, grec et latin, Milan, 1817, et des *Scholies* sur Homère, dans l'édition d'*Homère*, Elzévir, Leyde, 1656, en 2 vol. in-4.

DIDYMOTICHOS, ville de Thrace, auj. DIMOTIKA.

DIDYMUS MONS. *Voy.* DINDYMUS.

DIE, *Dea Vocontiorum* ou *Augusta Dea* chez les anciens, ch.-l. d'arr. (Drôme), à 43 kil. S. E. de Valence : 3,900 hab. Tribunal de première instance. Porte Saint-Martin, ancien hôtel de l'évêché. Draps, tanneries. Bon vin blanc mousseux, dit *clairette de Die*.— Cette ville était jadis ch.-l. des Voconces ; elle devint sous Auguste une colonie romaine importante ; elle devint ensuite ch.-l. du pays de Diois (*Diensis tractus*), et fut jusqu'au XIIIe siècle le siége d'un évêché suffragant de Valence. Dans le XVIe, avant la révocation de l'édit de Nantes, les Calvinistes y étaient en grand nombre. — L'arr. de Die a 9 cant. (Bourdeaux, La Chapelle-en-Vercors, Châtillon, Crest, qui compte pour deux, Luc-en-Diois, La Motte-Chalançon, Saillans, plus Die), 100 comm., et 66,787 hab.

DIEBITSCH-ZABALKANSKI (Jean-Charles-Frédéric, comte de), général russe, né en 1785 d'une famille noble de Silésie, entra d'abord dans les armées prussiennes, et passa ensuite au service de la Russie. Il devint un des favoris d'Alexandre, fut blessé à Austerlitz, se distingua à Eylau et à Friedland (1807), puis à Dresde (1813). On prétend que c'est lui qui conçut et donna le premier l'idée de marcher sur Paris. Dans la guerre contre les Turcs (1828), il se signala par le passage du Balkan, ce qui lui valut le surnom de *Zabalkanski*, et fut nommé feld-maréchal. Il commanda l'armée russe dans la guerre de Pologne, en 1831; fut battu à Ostrolenka, et mourut peu après. Les uns attribuent sa mort à un suicide, d'autres aux effets du choléra joint à des excès de boisson.

DIEBOURG, ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 12 kil. N. E. de Darmstadt; 2,300 hab. Château-fort.

DIÉGO, corruption de *Jacobus*, Jacques, prénom très commun en Espagne. Pour les personnages ainsi nommés, *Voy.* le nom qui suit Diégo.

DIÉGO ALVAREZ, île de l'Océan Atlantique, par 11° 3' long. E., 40° 19' lat. S.

DIÉGO GARCIA (archipel de), dans l'Océan Atlantique. *Voy.* CHAGOS.

DIÉGO RAYS (îles), dans l'archipel des Maldives, sous l'équateur. Découvertes par les Portugais.

DIÉGO (SAN-). *Voy.* SAN-DIÉGO.

DIEKIRCH, ville du duché de Luxembourg, à 26 kil. N. de Luxembourg, sur la Sure ; 2,800 hab. Draps, tanneries.

DIELLY ou DILLY, ville de l'île Timor, sur la côte sept., dans l'archipel de la Sonde, par 123° 10' long. E., 8° 33' lat. N. Port sûr. Sandal et cire. — Les Portugais y ont un résident dépendant de Macao.

DIEMEL, riv. d'Allemagne. *Voy.* DIMEL.

DIEMEN (Ant. VAN), gouverneur-général des établissements hollandais dans les Indes orientales, de 1636 à 1645, avait d'abord été simple commis. Il s'empara des établissements portugais à Ceylan et à Malacca, introduisit le commerce hollandais au Tonquin, contracta plusieurs alliances avantageuses, et fit faire des voyages de découvertes. Abel Tasman, chargé par lui d'explorer la mer du Sud, découvrit en 1642 la terre qu'il a appelée, du nom du gouverneur, terre de Diémen.

DIÉMEN (TERRE DE VAN) ou DIÉMÉNIE, dite aussi *Tasmanie* par quelques modernes, grande île de l'Océanie, au S. de l'Australie (ou Nouvelle-Hollande), dont la sépare le détroit de Bass, a 280 kil. sur 240 ; 4,200 hab. européens en 1819, et 7,200 en 1821. Sol très fertile, superbes forêts, beaux ports. Ses habitants de race nègre sont peut-être les hommes les moins civilisés et les plus stupides du globe.— La Diéménie fut découverte en 1642 par Abel Janson Tasman, Hollandais, qui l'appela Terre de Diémen,

du nom d'Ant. Van Diémen, gouverneur de Batavia. Cook en visita la côte méridionale en 1776 ; en 1784 le chirurgien Bass découvrit le détroit qui porte son nom et constata que la Terre de Diémen était une île. Les Anglais s'y établirent en 1804 et ne tardèrent point à y fonder les villes de Hobart-Town au S. et de Georges-Town ou Port-Dalrymple. Auj. ils ont divisé toute la Diéménie en 9 districts, dont la capitale est Hobart-Town.

DIÉMEN (détroit de), en Asie, dans la mer du Japon, entre l'île de Ximo et celles de Tanega-Sima et Jakuno-Sima, par 128° 20' long. E., 30° 51' lat. N. Sa largeur est de 31 kil.

DIENSIS TRACTUS, auj. le pays de DIOIS.

DIEPHOLZ, ville de Hanovre, ch.-l. du comté de Diepholz, à 55 kil. S. de Hoya; 1,500 hab. — Le comté de Diepholz, situé dans le roy. et le gouvernement de Hanovre, entre le comté de Hoya au N. et à l'E., les États prussiens au S., la province d'Osnabruck et le grand-duché d'Oldenbourg à l'O., a 44 kil. sur 20, et 12,000 hab. Marais, tourbières, grains, chanvre, bétail.

DIEPPE, ch.-l. d'arr. (Seine-Inférieure), à 54 kil. N. de Rouen, à 173 kil. N. O. de Paris, sur la Manche, à l'embouchure de l'Arques; 16,820 hab. Port sûr, mais étroit à l'entrée : vieilles murailles, ancien château-fort ; église de Saint-Remi : 68 fontaines. Aqueduc aux environs. Bains de mer très fréquentés, surtout sous la restauration. Tribunaux de première instance et de commerce ; collége communal ; école de navigation, bibliothèque publique ; chantiers de construction, corderie, etc. Armements pour la pêche ; commerce d'importation et d'exportation. — Dieppe, au XIe siècle, n'était encore qu'un village habité par des pêcheurs. On fait dériver son nom de *Deep* (profond), ancien nom de la rivière d'Arques. Cette ville fut prise et reprise par les Anglais et les Français pendant les XIe et XIIe siècles, et bombardée par les Anglais et les Hollandais en 1694. C'est la patrie d'Ango, de Duquesne, de Jean Pecquet et de La Martinière. La découverte du Canada est due à des navigateurs dieppois. — L'arr. de Dieppe a 8 cantons (Longueville, Offranville, Bacqueville, Tôtes, Envermeu, Eu, Bellencombre, plus Dieppe), 120 communes et 112,427 hab.

DIERNSTEIN, *Dürrenstein* ou *Tyrnstein*, ville des États autrichiens (Autriche), à 20 kil. S. E. de Saint-Pollen, sur le Danube. Aux environs, ruines du château où fut retenu Richard-Cœur-de-Lion. Combat où 4,000 Français passèrent sur le corps de 30,000 Russes, 14 novembre 1805.

DIESBACH, village de Suisse (Berne), à 15 kil. S. E. de Berne; 4,750 hab. Fabriques de drap et filatures.

DIESBACH (famille de), noble famille de Berne, originaire d'Allemagne, et qui remonte au XIIe siècle. Elle a fourni au canton de Berne plusieurs avoyers, dont le plus connu est Nicolas Diesbach, né en 1431, mort en 1475, qui fut nommé avoyer en 1465. Il s'allia avec Louis XI contre Charles-le-Téméraire, 1474, et déclara la guerre à ce dernier, à cause des exactions du sire de Hagenbach, gouverneur du comté de Ferrette ; il remporta plusieurs victoires en Franche-Comté et mourut l'année suivante, laissant sa dignité à son cousin Guillaume, dont l'influence fit encore dominer le parti français à Berne. Ce dernier mourut en 1517.

DIEST, ville murée de Belgique (Brabant mérid.), sur la Demer, à 26 kil. N. E. de Louvain : 6,000 hab. La ville est très grande, mais elle renferme des jardins et des terres labourées dans son enceinte. Distilleries, brasseries. Commerce de chevaux.

DIÈTE (de *diaita*, conduite, ou de *dies indictus*, jour désigné), est le nom que l'on donne aux assemblées nationales dans plusieurs contrées de l'Europe, et spécialement en Allemagne, en Suisse et en Pologne. — En Allemagne, la *Diète germanique* ou *de l'Empire* est chargée de veiller sur les affaires générales de l'Allemagne et de concilier les différends qui pourraient s'élever entre les états confédérés. Le président de la diète est toujours un représentant de l'Autriche ; les décisions de cette assemblée portent le nom de *recès*. (*Voy.* ALLEMAGNE.) Cette diète existe depuis les temps les plus anciens et a subi pendant le cours des siècles une foule de transformations. Elle se tient aujourd'hui à Francfort-sur-le-Mein; elle se réunit, selon les circonstances, soit en séance *ordinaire* (alors chaque état n'a qu'une voix et les décisions sont prises à la majorité absolue), soit en séance *générale* (le nombre des voix des divers états est alors fixé selon l'importance politique de chacun d'eux.—La diète *helvétique* date du XVe siècle ; elle fut dissoute en 1797 par suite de l'invasion française, fut rétablie en 1803 par Napoléon, et confirmée par le congrès de Vienne. Elle se rassemble tous les ans pendant un mois, alternativement dans un des cinq cantons directeurs (Fribourg, Soleure, Bâle, Zurich et Lucerne), et se compose de 24 députés; elle est chargée de toutes les affaires extérieures et de tout ce qui peut être d'un intérêt général pour la confédération toute entière.— En Pologne la diète se composait généralement de la noblesse polonaise, et n'était réunie que sur l'invitation du souverain et pour lui donner son avis sur les mesures qu'il voulait prendre. Ce qui la distinguait surtout, c'est qu'elle avait le droit d'élire le roi de Pologne; elle prenait alors le titre de *diète d'élection*. Ces diètes se tenaient en plein champ à Wola près de Varsovie; tous les membres qui y assistaient étaient à cheval. — On donne encore le nom de diète aux états-généraux de la Suède.

DIETZ, ville du duché de Nassau, à 9 kil. N. E. de Nassau ; 1,800 hab. Pépinière d'arbres à fruits.

DIEU ou D'YEU (île), *Ogia insula*, île de France, dans l'Atlantique, sur la côte du dép. de la Vendée, entre Belle-Ile et La Rochelle, à 19 kil. du continent; 13 kil. sur 4 ; 2,360 hab. Elle ne renferme qu'un petit bourg. Ce n'est qu'un vaste rocher granitique, défendu par un fort et des batteries. Ses habitants sont tous pêcheurs.

DIEU (saint JEAN DE). *Voy.* JEAN.

DIEUDONNÉ, nom de deux papes, qui se nommaient en latin, le 1er, *Deus-Dedit* (615-618); le 2e, *A Deo-Datus* (672-676).

DIEU-LE-FIT, ch.-l. de cant. (Drôme), à 25 kil. E. de Montélimart; 4,135 hab. Eaux thermales.

DIEUZE, *Decem Pagi*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 15 kil. E. de Château-Salins, sur la Seille et le canal des Salines; 3,965 hab. Saline qui produit 500,000 quintaux de sel par an. Fabrique de soude. La saline est exploitée depuis le XIe siècle. — Cette ville est très ancienne ; sous les Romains c'était un poste militaire fort important.

DIEZEN, riv. de Belgique. *Voy.* DOMMEL.

DIGBA, ville d'Assyrie, auj. CORNA.

DIGBY, ville de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Écosse), à 177 kil. S. O. d'Halifax. Pêche active.

DIGBY (Everard), gentilhomme anglais, zélé catholique, né en 1581, prit une part très active à la conspiration des Poudres, dont le but était de faire sauter les deux chambres du parlement le jour où le roi (Jacques I) y viendrait; il fut arrêté les armes à la main dans le Staffordshire, où il préparait un soulèvement, fut pendu, puis écartelé le 30 janvier 1606, ainsi que ses complices.

DIGBY (Kenelm), fils du précédent, célèbre par son esprit et sa science, né en 1603, mort en 1665, jouit de la faveur de Charles I et s'attacha à ce prince pendant la guerre civile. Il fut emprisonné par ordre du parlement; ayant obtenu sa liberté, il vint en France où il fut recherché des savants, et fut chargé par Charles I de plusieurs missions.

Cependant il se rallia à Cromwell et resta sans emploi à la restauration. Après la fin tragique de son père, on l'avait fait élever dans la religion protestante, mais il l'abandonna en 1636 pour le catholicisme, et même écrivit en faveur de sa nouvelle foi. Ses principaux ouvrages sont : un traité *De la nature des corps*, un autre *De la nature et des opérations de l'âme* (1644), des *Institutiones peripateticæ*, 1651. Kenelm Digby partagea en physique les erreurs de son temps et crut aux rêveries de l'alchimie; il prétendait guérir les *blessures* par une poudre sympathique, et il écrivit une dissertation sur ce sujet (1658).

DIGBY (Jean), comte de Bristol, de la même famille que les précédents, né en 1580, mort à Paris en 1653, fut membre du conseil de Jacques I, et remplit diverses missions diplomatiques, celle entre autres qui avait pour objet le mariage du prince Charles avec l'infante d'Espagne. Cette négociation, qu'il avait menée à bien, échoua par les fautes de Buckingham, qui lui imputa tous ses torts et le fit emprisonner à son retour d'Espagne. Il n'en prit pas moins dans la suite parti pour Charles I, et fut contraint à s'exiler pendant les troubles de la révolution, après avoir perdu toute sa fortune.

DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, né en 1612, mort en 1676, fut un des royalistes les plus fougueux, et porta une funeste atteinte à la cause royale, qu'il croyait servir, en conseillant à Charles I l'arrestation de six membres du parlement accusés de haute trahison. Après avoir porté les armes pour la défense de l'infortuné roi, il appuya, sous son successeur, le projet de rétablir la religion catholique et se rendit par là si odieux qu'il fut obligé de prendre la fuite.

DIGES, bourg du dép. de l'Yonne, à 14 kil. S. O. d'Auxerre; 1,400 hab. Source minérale.

DIGGS (cap et île), dans l'Amérique septentrionale, à la pointe de la côte du détroit d'Hudson, par 62° 41' lat. N., 81° long. O. Rennes.

DIGNANO, ville des Etats autrichiens, dans le royaume d'Illyrie (Trieste), à 13 kil. N. de Pola; 3,500 hab. Belle cathédrale.

DIGNE, *Dinia*, ch.-l. du dép. des Basses-Alpes, à 800 kil. S. E. de Paris; 6,365 hab. Évêché. Vieux murs flanqués de tours. Cour d'assises; tribunal de 1re instance; collége communal; cathédrale, hôtel de la préfecture, promenades. Bibliothèque publique. Eaux thermales. Commerce de fruits secs, etc. — L'arrondissement de Digne a 9 cantons (Barrême, La Javie, Les Mées, Mezel, Moustiers, Pogez, Seyne, Valensole, plus Digne), 98 comm. et 55,032 hab.

DIGOIN, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 23 kil. O. de Charolles, sur la Loire, et au lieu où s'unit à la Loire le canal du Centre; 3,090 hab. Faïence. Commerce de sel.

DIGOR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 24° lat. N. et 84° long. E. Temple célèbre où les Hindous font de fréquents pèlerinages.

DIJON, *Divio* ou *Dibio*, ch.-l. du dép. de la Côte-d'Or, sur l'Ouche, à 271 kil. S. E. de Paris (304 par Troyes); 24,817 hab. Évêché, cour royale, cour d'assises, tribunaux de 1re instance et de commerce; académie universitaire, collége royal, écoles de droit, de médecine, des beaux-arts; académie des sciences; bibliothèque, jardin botanique, etc. Rues larges et bien pavées. Château-fort, bâti par Louis XI. Quelques beaux édifices, monuments antiques; place Royale, etc. Fabriques de draps, de laine et de coton. Commerce actif: vins, grains, moutarde renommée, etc. — Dijon doit son origine à un camp retranché établi par César pour contenir les Autunois et les Langrois. Son nom lui vint d'un temple que l'empereur Aurélien y avait élevé à ses *dieux* (*Divi*, et par corruption *Divio*). Elle ne prit quelque importance qu'au IVe siècle. Aux environs de cette ville, Clovis vainquit le roi burgunde Gondebaud par la trahison de Godégisile en 500. Dijon fut entièrement détruite en 1137 par un incendie. Rebâtie 20 ans après, elle devint bientôt la capitale du duché de Bourgogne. En 1477, après la réunion du duché de Bourgogne à la couronne, elle fut la capit. de la province et le siége des états-généraux. Dijon est la patrie d'un grand nombre de personnages célèbres, parmi lesquels nous citerons : les ducs Philippe-le-Bon et Jean-sans-Peur, le maréchal Boucicaut, Bossuet, Piron, Fréret, Crébillon, Longepierre, Saumaise, Bouhier, Rameau, Daubenton, Guyton-Morveau. — L'arr. de Dijon a 14 cantons (Auxonne, Fontaine-Française, Genlis, Gevrey, Grancey-le-Château, Is-sur-Tille, Mirebeau, Pontaillier-sur-Saône, Saint-Seine-l'Abbaye, Selongey, Sombernon, plus Dijon, qui forme 3 cant.), 265 communes et 138,094 hab.

DIJONNAIS, partie du duché de Bourgogne, se divisait en 5 parties : le bailliage principal de Dijon, et les 4 bailliages particuliers de Beaune, Nuits, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne.

DIKKEMARK, village de Norwége (Aggerhuus), à 22 kil. S. O. de Christiania. Usines qui fournissent annuellement 10,000 quintaux de fer.

DILLEN ou DILLENIUS (J.-J.), botaniste, né à Darmstadt en 1687, mort à Oxford en 1747, se fit de bonne heure connaître par ses travaux sur les cryptogames. En 1721, il quitta sa patrie pour se fixer en Angleterre où l'appelait un riche amateur, Guillaume Sherard, qui prit soin de sa fortune, et créa pour lui une chaire de botanique à Oxford. Il publia en 1724 une nouvelle édition du *Synopsis plantarum Angliæ* de Ray; en 1732 l'*Hortus elthamensis*, où il décrit les plantes du jardin de Sherard à Eltham, et en 1741 l'*Histoire des mousses*, son chef-d'œuvre, et l'un des ouvrages les plus parfaits en ce genre; il en avait lui-même dessiné et gravé les figures. Dillenius fut recherché de Linné qui donna en son honneur le nom de *dillenia* à un genre des magnoliers.

DILLENBURG, ville d'Allemagne, dans le duché de Nassau, à 30 kil. N. E. de Nassau, sur la Dille; 3,200 hab. Haras. Fonderies de fer et de cuivre, bonneterie, etc. Château en ruines, qui servait jadis de résidence aux princes de Nassau-Dillenburg.

DILLON (Arthur, comte de), général, d'une famille noble d'Irlande, né en 1670 dans le comté de Roscommon, mort en 1733, s'attacha à la fortune de Jacques II, prit du service en France, fut nommé colonel d'un régiment irlandais que son père avait levé à ses frais, et devint bientôt un des officiers les plus distingués de l'armée française. Maréchal-de-camp à 34 ans, lieutenant-général à 36, il fit avec gloire les campagnes de Vendôme en Espagne, de Villeroi en Italie, servit sous Villars (1708), sous Berwick (1709), et s'empara en 1713 de Kaiserslautern.

DILLON (Arthur, comte de), petit-fils du précédent, fut aussi colonel du régiment *Dillon;* servit d'abord dans les îles et fut gouverneur de Saint-Christophe. En 1792, il fut chargé d'un commandement en Champagne, et battit les Prussiens; mais sa conduite ayant dans la suite paru équivoque, il fut rappelé et condamné à mort en 1794.

DILLON (Théobald), frère du précédent, maréchal-de-camp, fut employé en 1792 sur la frontière de Flandre, sous les ordres de Rochambeau, et périt victime de la défiance et de l'indiscipline des troupes. Ayant, d'après ses instructions, évité le combat que lui offrait une division ennemie, ses soldats crurent qu'il trahissait et ils le massacrèrent (28 avril 1792).

DIMEL ou DIEMEL, riv. d'Allemagne, prend sa source sur les limites de la principauté de Waldeck, traverse la Westphalie, la Hesse-Electorale, et se

jette dans le Weser à Carlshafen, après un cours de 77 kil. de l'O. à l'E.

DIMITRI ou **DMITRI**. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

DIMOTIKA, *Didymotichos*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 42 kil. S. d'Andrinople, sur la Maritza ; 8,000 hab. Archevêché grec. — Erigée en seigneurie par les Croisés et donnée au comte de St-Pol. Charles XII y séjourna longtemps après la bataille de Pultawa.

DINADJPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 25° 36' lat. N., 86° 26' long. E. ; 18,000 hab. Ch.-l. d'un district qui a près de 3,000,000 d'habitants, et qui fait un commerce considérable en riz, indigo et tabac.

DINAN, *Dinellum* au moyen âge, ville de France, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 55 kil. E. de Saint-Brieuc, sur un mont, près de la Rance ; 7,356 hab. Epaisse muraille, vieux château-fort. Tour Saint-Vincent. Tribunal de 1re instance ; société d'agriculture. Industrie : toiles, flanelles, basins, souliers de pacotille, etc. On trouve près de Dinan une source minérale.— Dinan était jadis une ville des *Diaulites*; au moyen âge, elle eut des seigneurs particuliers qui prenaient le titre de vicomtes, et dont descendait Duguesclin. Ce dernier la défendit contre le duc de Lancastre, qui l'assiégeait en 1365.— L'arr. de Dinan a 10 cant. (Broons, Evran, Jugon, Matignon, Plancoët, Plélan, Ploubalay, Saint-Jouan-de-l'Ile, plus Dinan qui compte pour 2), 92 communes, et 111,995 hab.

DINANT, *Dinandium* au moyen âge, ville forte de Belgique (Namur), à 23 kil. S. de Namur, sur la Meuse ; 3,700 hab. Marbre, etc. — Dinant doit, dit-on, son nom à un temple de Diane que les Romains y avaient construit. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, la détruisit en 1466 ; elle fut reconstruite aussitôt, mais Jean, duc de Nevers, la prit et la pilla en 1554. Les Français s'en emparèrent en 1795 et en firent le ch.-l. d'un dép. de l'empire français nommé Sambre-et-Meuse.

DINARIQUES (monts), parfois nommés *Alpes Dinariques*, chaîne de montagnes, qui traverse l'Illyrie, la Croatie, la Dalmatie, et joint les Alpes Juliennes au Balkan, par 12° 20' - 18° 54' long. E., 42° 8'-45° 30' lat. N. E., doit son nom au mont Dinara ou Dinari (*Adrius mons*), son pic le plus élevé, qui a 2,320 mètres.

DINARQUE, orateur grec, né à Corinthe vers l'an 360 av. J.-C., vint s'établir à Athènes, et y gagna de grandes sommes d'argent à composer pour les autres des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plusieurs citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite et se réfugia à Chalcis en Eubée (322 av. J.-C.) ; il fut rappelé 15 ans après. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus ; ils se trouvent dans les *Oratores græci* de Reiske, Leipsick, 1770, in-8, et ont été traduits en francais par Athanase Auger.

DINDIGOL, ville forte de l'Inde anglaise (Madras), à 46 kil. N. O. de Madras, par 10° 18' lat. N., 75° 42' long. E.; 3,200 hab. Ch.-l. de district. Dindigol a été cédé aux Anglais en 1792.

DINDYME, *Dindymus*, montagne de l'Asie-Mineure, dans la Grande-Phrygie, doit son nom à sa cime double (*didymos* en grec) ; on y rendait un culte particulier à Cybèle, ce qui valut à cette déesse (la Grande Déesse des Phrygiens), le nom de Dindymène. — Deux autres mont., une de la Troade, l'autre de la Thessalie, portaient le même nom.

DINGWALL, ville d'Ecosse (Ross), sur le golfe de Cromarthy, à 21 kil. N. O. d'Inverness : 2,000 hab. Obélisque de 19 mètres, élevé sur un caveau qui était destiné autrefois à la sépulture des comtes de Cromarthy.

DINIA, ville de Gaule (Narbonnaise 2e), auj. DIGNE

DINKELSBUHL, ville de Bavière (Rezat), à 34 kil. S. O. d'Anspach ; 6,400 hab. Murs flanqués de tours. Lainages, chapeaux, papeteries, brasseries, etc. — Jadis ville impériale. Elle appartient à la Bavière depuis 1802.

DINOCRATE, préteur des Messéniens, détacha ses compatriotes de la Ligue Achéenne, combattit les Achéens, fit prisonnier Philopémen et empoisonna ce grand homme dans sa prison (183 ans av. J.-C.). Lycortas, successeur de Philopémen, étant arrivé peu après avec une armée à Messène, Dinocrate se tua de peur de tomber entre ses mains.

DINOCRATE, architecte macédonien, releva le temple d'Ephèse incendié par Erostrate, et fut appelé en Egypte par Ptolémée Philadelphe. On lui a prêté, ainsi qu'à quelques autres, le projet gigantesque de tailler le mont Athos en forme d'homme tenant une ville dans sa main.

DINTER ou **DINTERUS** (Edmond), chanoine de Saint-Pierre de Louvain, mort en 1448, vécut à la cour des ducs de Bourgogne, et fut chargé par Philippe-le-Bon de rédiger les chroniques du Brabant. On lui doit : *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, Flandriæ*, etc., Francfort, 1529, in-fol.; *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, jusqu'en 1445, restée manuscrite.

DINTER (Gustave - Frédéric), célèbre instituteur allemand, né à Borna (Saxe) en 1760, mort en 1831, fut d'abord pasteur à Kitzscher près de Borna, puis en 1797 directeur du séminaire normal de Friedrichstadt près de Dresde. En 1807 il exerça les fonctions de ministre à Gœritz, et en 1816 fut nommé docteur en théologie et membre du conseil de l'instruction publique à Kœnigsberg. On lui doit une foule d'écrits sur l'instruction primaire qui sont populaires en Allemagne.

DIOCÉSARÉE, *Diocæsarea*, d'abord *Sepphoris*, auj. *Sesouri*, ville de Palestine (jadis dans la tribu de Zabulon), à 9 kil. de Cana, à 30 kil. S. E. de Ptolémaïs. — Il y avait une autre Diocésarée dans la Cilicie Trachéotide, et dans la Grande-Phrygie. — La ville de Nazianze en Cappadoce portait aussi le nom de Diocésarée.

DIOCÈSE, *Diœcesis*, nom donné aux subdivisions des préfectures dans l'organisation de l'empire romain qui eut lieu depuis Constantin au IVe siècle ; le diocèse à son tour se décomposait en provinces. Le diocèse était régi par un vicaire du préfet. L'empire romain comptait en tout 14 diocèses, savoir : 4 dans la préfecture d'Italie : Italie, Rome, Illyrie occidentale, Afrique ; 3 dans la préfecture des Gaules : Gaule, Hispanie, Bretagne ; 2 dans la préfecture d'Illyrie : Dacie, Macédoine ; 5 dans la préfecture d'Orient : Thrace, Asie, Pont, Orient, Égypte. (*Voy.* ces noms.) — On n'entend plus aujourd'hui par *diocèse* qu'une division ecclésiastique qui désigne tout le territoire soumis à la juridiction d'un même évêque.

DIOCLÉTIEN, *C. Valerius Jovius Aurelius Diocletianus*, empereur romain, né à Dioclea près de Salone, en Dalmatie, l'an 245 de J.-C., était fils d'un greffier, et commença par être simple soldat. Il s'éleva par degrés aux premières charges, et il était commandant des officiers du palais à la mort de Numérien, l'an 284. Il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, et se fit proclamer empereur à Nicomédie, malgré l'opposition de Carin, frère de Numérien. Deux ans après (286), il s'associa Maximien Hercule, et l'envoya commander en Occident, en se réservant l'Orient. Il marcha contre les Perses et leur reprit la Mésopotamie ; puis, tournant ses armes contre la Germanie, il vainquit les Barbares. Outre Maximien, auquel il donna le nom d'*auguste*, Dioclétien s'adjoignit en 292 deux autres collègues, qu'il nomma *césars* (titre qui équivalait à celui d'héritier présomptif

de l'empire) : ce furent Constance Chlore et Galérius; il assigna des provinces à chacun d'eux. Ces quatre princes obtinrent chacun de leur côté des succès, et rentrèrent en triomphe dans Rome l'an 303. En cette même année Dioclétien, à l'instigation de Galérius, commença contre les Chrétiens une terrible persécution qui dura dix ans. L'année suivante il tomba dans une grave maladie qui affaiblit sa raison. Cet affaiblissement, joint aux menaces de Galérius, l'engagea à abdiquer l'an 305 de J.-C. Il se retira à Salone où il cultivait lui-même son jardin; il disait n'avoir commencé à vivre que du jour de son abdication. On ajoute même que, Maximien ayant voulu l'engager à reprendre la couronne, il l'invita, pour toute réponse, à venir voir ses jardins de Salone. Il mourut en 313.

DIODORE de Sicile, historien grec, né à Agyrium en Sicile, vivait du temps de César et d'Auguste. Après avoir visité les principaux pays de l'Europe et de l'Asie, il s'établit à Rome et y publia sous le titre de *Bibliothèque historique* un ouvrage en 40 livres qui contenait l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la 180e olympiade (60 ans av. J.-C.). Il ne nous en reste malheureusement que 15 livres, savoir: les 5 premiers, qui traitent de l'Égypte, de l'Assyrie et des premiers temps de la Grèce; le 11e et suivants jusqu'au 20e, qui vont jusqu'à la bataille d'Ipsus (301 ans av. J.-C.). Cet historien montre peu de critique; il parait n'avoir pas puisé aux meilleures sources, mais son ouvrage est néanmoins fort précieux et contient des détails qu'on ne trouverait pas ailleurs. Son style est simple et clair, mais peu élégant. Les éditions les plus estimées de Diodore sont celles de Wesseling, grecque et latine, Amsterdam, 1746, 2 vol. in-fol.; et de Dindorf, Leipsick, 1828-32, 6 vol. in-8; celle-ci contient de nouveaux fragments. Firmin Didot en prépare une nouvelle édition, 2 vol. in-8 (1841). Diodore a été traduit en partie par Amyot, 1554, et en totalité par Terrasson, 1737, et tout récemment par M. A.-F. Miot, 5 vol. in-8, 1834.

DIOGÈNE, philosophe cynique, né à Sinope, 413 ans av. J.-C., fut chassé de sa patrie avec son père pour avoir fait de la fausse monnaie, et vint de bonne heure à Athènes où il étudia la philosophie sous Antisthène. Il y vécut dans la plus grande misère, et ne subsistait guère que d'aumônes. Dans la suite, ayant été fait prisonnier par des pirates, il fut vendu comme esclave à Corinthe, et acheté par le philosophe Xéniade, qui, frappé de son mérite, lui confia l'intendance de ses biens et l'éducation de ses enfants. Diogène mourut à Corinthe l'an 323 av. J.-C., âgé de 90 ans. Il avait ordonné qu'on jetât son corps dans un fossé; mais ses amis lui firent des funérailles magnifiques. Ce philosophe outra les austérités de la secte cynique. Il logeait, dit-on, dans un tonneau, n'avait pour meuble qu'une besace, un bâton et une écuelle. Il jeta même son écuelle, parce qu'il avait vu un jeune enfant boire dans le creux de sa main. On conte que, plein de mépris pour ses contemporains, il se promena un jour en plein midi une lanterne à la main, disant: « Je cherche un homme. » Un partisan de Zénon d'Élée niait devant lui le mouvement: il se leva, et se mit à marcher, réfutant ainsi ses ridicules arguties. Il y avait dans sa pauvreté volontaire beaucoup d'orgueil et de vanité. Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de le voir, et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui: « Te retirer de mon soleil, » répondit le philosophe. On assure qu'Alexandre s'écria: « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Toutes ces anecdotes et une foule d'autres, que l'on raconte de Diogène, sont loin d'être authentiques. On a sous le nom de Diogène des *Lettres* qui sont évidemment supposées.

DIOGÈNE d'Apollonie, philosophe grec, né dans l'île de Crète, disciple et successeur d'Anaximènes dans l'école d'Ionie, florissait vers 500 av. J.-C. Il se distingua parmi les philosophes qui enseignaient en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes; il reconnut, comme son maître, que l'air était la matière de tous les êtres; mais il attribuait à ce principe primitif une vertu divine.

DIOGÈNE LAERCE, *Laertius*, écrivain grec, natif de Laërte en Cilicie, vivait l'an 190 de J.-C., et appartenait, à ce qu'on croit, à la secte épicurienne. On a de lui, sous ce titre, *De vitis, dogmatibus et apophthegmatibus clarorum philosophorum*, un ouvrage en 10 livres, fort précieux pour l'histoire de la philosophie. Il est à regretter que l'auteur manque de critique; il s'attache plus aux anecdotes qu'aux vues scientifiques, vise au bel esprit et mêle des épigrammes en vers de sa façon aux récits historiques. Les éditions les plus estimées de Diogène Laërce sont celle de Meibomius, grecque-latine, avec des notes de Ménage, etc., Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4; et celle de Hübner, Leipsick, 1828, toute grecque. Gassendi a donné à part le xe livre (*Épicure*), avec un commentaire. Tout l'ouvrage a été traduit en français par Gilles Boileau, 1668, et par un anonyme, 1758 et 1796.

DIOGÈNE (ROMAIN), empereur d'Orient. *Voy.* ROMAIN DIOGÈNE.

DIOIS (pays de), *Diensis tractus*, ancienne petite province de France, faisait partie du Bas-Dauphiné, et était située entre le Valentinois et le Gapençais; 40 kil. sur 30. Ch.-l. Die: autres places, Aoust, Luc, Saillans, etc. Le Diois était jadis habité par les *Vocontii* et les *Tricastini*, peuple de la Viennaise; ce fut dès le xe siècle un comté vassal des comtes de Toulouse marquis de Provence, ceux-ci le donnèrent en fief à Aymar II de Poitiers (1180), qui le réunit au comté de Valentinois, d'où finalement il passa à la couronne au xve siècle. Les évêques de Die avaient depuis 1178, par don de l'empereur Frédéric I, le domaine direct de cette ville, qu'ils abandonnèrent en 1449 à Charles VII. Auj. le Diois est compris dans le dép. de la Drôme.

DIOLIBA, riv. d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

DIOMA, riv. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'Orenbourg, prend sa source à 130 kil. N. O. d'Orenbourg, tombe dans la Biélaia un peu au-dessous d'Oufa, après un cours de 270 kil.

DIOMÈDE, roi fabuleux des *Bistones*, peuple de Thrace, est célèbre par sa cruauté: il nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule le vainquit et le fit dévorer par ses chevaux; le héros bâtit ensuite la ville d'Abdère dans ses états.

DIOMÈDE, héros grec, fils de Tydée et roi d'Étolie, se distingua parmi les plus braves au siége de Troie, livra des combats singuliers à Hector, à Énée, se saisit des flèches de Philoctète et des chevaux de Rhésus, enleva le palladium de Troie. Conduit par Pallas, il combattit les dieux eux-mêmes, blessa Mars et Vénus qui venaient secourir Énée. Au retour de Troie, trahi par son épouse Egialée, il s'éloigna de sa patrie, et alla fonder en Italie la ville d'Arpi ou Argyrippe, dans la Daunie.

DIOMÈDE, grammairien latin du ve siècle, auteur d'un traité *De Oratione et partibus oratoriis*, publié par Putschius dans ses *Grammatici veteres*, 1605.

DIOMÈDE (champs de), plaines de l'Apulie orientale, entre l'Aufide et le Cerbale, où se livra la bataille de Cannes en 216.

DIOMÈDE (îles de), îles de l'Adriatique, sur la côte du roy. fondé par Diomède dans la Daunie, vis-à-vis de l'embouchure du Tiferne.

DIOMÈDE (promontoire de), auj. *capo di San-Nicolo*, presqu'île de la Liburnie, sur la mer Adriatique.

DION de Syracuse, disciple et ami de Platon, était gendre de Denys *l'Ancien*, jouit de la confiance de

ce prince, fut exilé par son fils Denys *le Jeune*, qui était jaloux de ses vertus et de son crédit; rentra dans Syracuse à la tête des mécontents, 357 av. J.-C., et y fut revêtu de l'autorité souveraine. Il périt quatre ans après, assassiné par l'Athénien Callippe qu'il avait comblé de bienfaits. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

DION CHRYSOSTÔME, c.-à-d. *Bouche d'or*, ainsi surnommé à cause de son éloquence, rhéteur grec, né à Pruse en Bithynie, se fit admirer à Rome sous Néron et ses successeurs. Consulté par Vespasien, qui venait d'être proclamé empereur, il l'engagea, mais vainement, à rétablir la république. Il se vit impliqué sous Domitien dans une conspiration, et se réfugia dans le pays des Gètes où il resta longtemps ignoré. A la nouvelle de la mort de Domitien, l'armée campée sur les bords du Rhin était sur le point de se révolter: Dion, qui se trouvait dans le camp, déguisé en mendiant, se fait aussitôt connaître, harangue les troupes et fait proclamer Nerva. Il jouit de la faveur de ce prince et de Trajan. Il reste de lui 80 discours, d'un style simple et élégant. Ils ont été publiés par Frédéric Morel, gr.-lat., Paris, 1604, et par Reiske, Leipsick, 1784. Bréquigny en a traduit trois dans ses *Vies des orateurs grecs*, 1751-52, 2 vol. in-12.

DION CASSIUS, historien grec, descendant du précédent par sa mère, né à Nicée, remplit les plus hauts emplois sous les règnes de Commode, Pertinax, Alexandre-Sévère; fut sénateur, consul (229), gouverneur en Asie-Mineure et en Afrique. Il renonça aux affaires vers 235 et se retira à Nicée pour s'y livrer à l'étude. Il avait composé entre autres écrits une *Histoire romaine* depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'année de son consulat, en 80 livres. Il ne nous en reste que 19 (36e à 54e), et quelques fragments. On supplée au reste par l'*Abrégé* de Xiphilin. M. Morelli a retrouvé quelques fragments des livres 55e et 56e (Bassano, 1798). Les meilleures éditions de Dion Cassius sont celles de Reimar, gr.-lat., Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-fol., et de Fr.-G. Sturzius, Leipsick, 1824. M. Amb.-F. Didot en prépare une nouvelle édition (1841). La seule traduction que nous en ayons est due à Claude d'Eroziers, Paris, 1542, in-fol. Dion Cassius est le dernier écrivain grec qui mérite le nom d'historien. Il est en général exact: on lui reproche cependant quelque partialité contre plusieurs grands hommes, entre autres contre Sénèque.

DIONÉ, mère de Vénus, était fille de l'Océan et de Téthys; c'est d'elle que Vénus reçut le surnom de *Dionée*, que lui donnent les poëtes.

DIONIS (P.), chirurgien et anatomiste, fut médecin de la reine (femme de Louis XIV), du dauphin et de plusieurs princes du sang; il professa l'anatomie et la chirurgie au Jardin des Plantes, et mourut en 1718. On a de lui: *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang*, 1690; *Cours de chirurgie*, 1707, *Traité des accouchements*, 1718.

DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), géomètre, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1734, mort en 1794, était conseiller au parlement, membre de l'Académie des Sciences. On a de lui: *Traité des courbes algébriques* (avec Goudin), 1756, in-12; *Recherches sur la gnomonique et les rétrogradations des planètes*, 1761, in-8; *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1774, 2 vol. in-4; *Essai sur les comètes en général*, etc., 1775; *Essai sur les disparitions périodiques de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8, etc. Il appliqua avec succès l'analyse aux phénomènes célestes, surtout aux éclipses.

DIONYSIAQUES, fêtes de Bacchus (qui se nommait en grec *Dionysos*). Ces fêtes se célébraient avec magnificence à Athènes. On y faisait des processions où l'on portait d'immenses vases remplis de vin et couronnés de pampre, des corbeilles d'or pleines de fruits et d'où s'échappaient des serpents apprivoisés: on y voyait des Silènes, des Faunes, et des Phallophores ou hommes portant un phallus, emblème de la fécondité de la nature.

DIONYSIENNE (période). *Voy.* DENYS-LE-PETIT.

DIONYSIUS (c.-à-d. *qui est consacré à Bacchus*), forme grecque du nom de Denys. *Voy.* DENYS.

DIONYSUS, *Dionysos*, nom grec de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

DIOPHANTE, mathématicien grec, natif d'Alexandrie, vivait à une époque incertaine (selon les uns sous Néron, selon d'autres sous Antonin ou même sous Julien). Il est regardé comme l'inventeur de l'algèbre. Nous avons sous son nom le traité le plus ancien de cette science: il ne nous reste que les six premiers livres de cet ouvrage qui en avait treize. Ils ont été publiés, gr.-lat., avec des notes de Bachet, Fermat, etc., Toulouse, 1670, et traduits en français par Simon Stévin et Gérard, 1625.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda à saint Cyrille en 444 et adopta les principes d'Eutychès. Il soutint cette hérésie dans le faux concile d'Éphèse, en 449, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. De retour à Alexandrie, il osa excommunier le pape saint Léon; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Le concile général de Chalcédoine, tenu en 451, le déposa de l'épiscopat et du sacerdoce, et l'empereur Marcien l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut l'an 458.

DIOSCORIDE (Pedanius), médecin grec, natif d'Anazarbe en Cilicie, et qui vivait dans le Ier siècle de notre ère, a laissé six livres sur la *Matière médicale*, qui sont la source la plus abondante pour les connaissances botaniques des anciens. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles des Aldes, Venise, 1518; de Marcellus Vergilius, Cologne, 1529, gr.-lat.; de J.-A. Sarrasin, Francfort, 1598. Il a été commenté de la manière la plus étendue par Matthiole, Venise, 1554, et traduit en français par Mart. Mathée, Lyon, 1559.

DIOSCORIDIS INSULA, île de la mer Erythrée, dans le golfe *Avalites*, auj. SOCOTORA.

DIOSCURES, c.-à-d. *enfants de Jupiter*, surnom de Castor et Pollux.

DIOSCURIADE, depuis *Sebastopolis* ou *Soteriopolis*, auj. *Isgaur* ou *Iskuriah*, ville de la Colchide, sur le Pont-Euxin. Elle doit son nom aux Dioscures, Castor et Pollux, qui y abordèrent, sous la conduite de Jason, lors de l'expédition des Argonautes.

DIOS-GYOR, ville de Hongrie (Borsod), à 53 kil. O. de Tokai: 4,000 hab. Fruits, bons vins. Eaux thermales.

DIOSPOLIS, c.-à-d. *ville de Jupiter*, nom commun à plusieurs villes anciennes dont les principales sont: 1° *Diospolis*, dans la B.-Égypte, au S. de Mendès, et la même que *Panephysis*, suivant d'Anville; — 2° *Diospolis*, dans la Palestine, au N. O., dite aussi *Lydda*, auj. *Ludel* ou *Loddo*; — 3° *Diospolis Magna*, dans la H.-Egypte, la même que Thèbes (*Voy.* THÈBES); — 4° *Diospolis parva*, dans la Haute-Egypte, au N. O. de Tentyra, auj. *Hou* ou *How*.

DIPHILE, poëte comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, qui florissait vers l'an 300 av. J.-C., avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de très courts fragments dans les recueils de G. Morel et de Grotius. Plusieurs de ses pièces ont été imitées par Térence et par Plaute, notamment dans les *Adelphes*, la *Casina* et le *Rudens*.

DIPPEL (J.-Conrad), théologien et chimiste allemand, né en 1673 près de Darmstadt, mort en 1754, était fils d'un ministre protestant, et s'occupa d'abord de théologie. Quoique protestant, il écrivit contre ses coreligionnaires un petit traité intitulé: *Papismus Protestantium*, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Dégoûté de la théologie, il s'occupa de médecine et d'alchimie, et mena une vie errante et persécutée,

résidant tantôt en Allemagne, tantôt en Hollande ou en Suède. Au milieu de ses extravagances, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle de l'huile animale qui porte son nom, et du bleu de Prusse. Il a laissé 70 ouvrages, auj. tous oubliés.

DIPPOLDISWALD, ville du roy. de Saxe (Misnie), à 18 kil. S. de Dresde; 1,400 hab. Carrières.

DIR, ville du Kaboul, à 210 kil. N. E. de Kaboul, est le lieu principal de la région de Laghman, et la résidence du khan des Joussofeï.

DIRCÉ, seconde femme de Lycus, roi de Thèbes, fit enfermer dans une prison Antiope, que Lycus avait répudiée pour l'épouser; mais Jupiter délivra Antiope qui bientôt donna le jour à deux fils, Amphion et Zétus: ceux-ci devenus grands firent mourir Lycus, et attachèrent Dircé à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Les dieux, touchés de son malheur, la changèrent en une fontaine qui porta son nom et qui coulait près de Thèbes.

DIRECTOIRE, nom donné en France au pouvoir exécutif qui, d'après la constitution de l'an III, devait régir l'état, conjointement avec le Conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens. Il fut installé le 4 novembre 1795 (13 brumaire an IV). Le Directoire se composait de 5 membres, nommés par les deux Conseils; il se renouvelait par cinquième d'année en année, et ses membres ne pouvaient être réélus; il nommait les ministres, les généraux en chef, mais l'initiative en fait de mesures gouvernementales et législatives appartenait au Conseil des Cinq-Cents; les directeurs pouvaient seulement l'inviter à prendre un objet en considération. Les premiers directeurs furent La Reveillère-Lepeaux, Letourneur, Rewbell, Barras et Carnot (ce dernier nommé en remplacement de Siéyès qui refusa). Ceux qui furent nommés après eux sont: Barthélemy (20 mai 1797, ou 1er prairial an V), Merlin de Douay, François de Neufchâteau (10 septembre 1797, ou 24 fructidor an V), Roger-Ducos et Moulin (18 juin 1799, ou 30 prairial an VII). Le Directoire fut une époque de gloire pour nos armées, et un moment de repos intérieur après la tourmente révolutionnaire. Toute l'histoire militaire de ce temps est dans les noms de Bonaparte, de Kléber, de Desaix, de Masséna, de Moreau. A l'intérieur, le travail du Directoire a particulièrement tendu à rapprocher peu à peu les intérêts, à éteindre les passions et les haines, à asseoir le nouveau gouvernement sur des bases stables, mais sans employer de moyens odieux et criminels. Cependant on ne tarda pas à accuser les Directeurs d'incapacité. Après avoir subi quelques révolutions intérieures (*Voy.* FRUCTIDOR, PRAIRIAL), le Directoire fut renversé par le général Bonaparte, dans la célèbre journée du 18 brumaire an VIII. Il comptait quatre années d'existence. L'époque du gouvernement directorial fut signalée par une corruption générale dans les mœurs.

DIRSCHAU, *Tczewo* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), sur la Vistule, à 22 kil. N. E. de Stargard; 2,000 hab. Navigation active.

DIS, nom donné par les poëtes à Pluton.

DISAPPOINTMENT (archipel du), groupe d'îles de l'Océan Equinoxial, par 142° 39' long. E., 14° 5' lat. S. Découvert en 1765 par le commodore Byron qui n'y put pas aborder (d'où le nom qu'il lui donna). — Une île de l'archipel de Magellan, par 27° 15' lat. N., 137° 10' long. E., porte le même nom.

DISCORDE, divinité malfaisante. Jupiter l'exila des cieux, parce qu'elle ne cessait d'en brouiller les habitants. Piquée de n'avoir point été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, la Discorde jeta au milieu des déesses la pomme fatale, cause de cette fameuse contestation dont Pâris fut le juge. Les poëtes lui donnent une chevelure hérissée de serpents et attachée par des bandelettes sanglantes.

DISMAL-SWAMP (c.-à-d. *triste marais*), vaste plaine basse et humide des États-Unis (Virginie et Caroline septentrionale), a 49 kil. sur 15. Cinq grandes rivières en sortent. Genévriers, cyprès, cèdres, chênes, pins gigantesques.

DISNA, ville de la Russie d'Europe (Minsk), à 177 kil. N. de Minsk, sur une rivière de même nom.

DISON, ville de Belgique (Liége), à 5 kil. N. O. de Verviers: 3,000 hab. Fabriques de draps.

DISPARGUM, ancienne ville du pays des Tongres ou de la Thuringe (selon qu'on lit *Tungri* ou *Thuringi* dans les sources), est ou un fort aux environs de Nimègue, ou le village de Diesbourg dans l'ex-comté de Henneberg. C'est de là, dit-on, que partit Clodion pour envahir le nord de la Gaule.

DISSEN, ville de Hanovre, à 18 kil. S. E. d'Osnabrück; 1,800 hab. Aux environs se trouvent les belles salines de Rothenfeld.

DISSENTERS. *Voy.* NON-CONFORMISTES.

DISSENTIS, ville de Suisse (Grisons), à 52 kil. S. O. de Coire, sur une montagne, à 1,300 mètres au-dessus de la mer; 1,100 hab. Célèbre abbaye fondée au VIIe siècle par Sigebert, bénédictin écossais. Les abbés de Dissentis étaient princes d'empire et présidents de la diète de la Ligue-Grise. Les Français brûlèrent le bourg et l'abbaye en 1799.

DISTRICT FÉDÉRAL, nom donné, dans les républiques fédératives de l'Amérique, au territoire qui contient la capitale générale de la fédération, sans appartenir à aucun état particulier. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis Washington et son territoire forment le *district fédéral*, qu'on nomme aussi district de *Colombie*. *Voy.* COLUMBIA, MEXICO, GUATIMALA, RIO-DE-LA-PLATA.

DITHMAR, évêque de Merseburg, né en 976, fut d'abord moine au couvent de Bergen, puis évêque, en 1009. Il eut à soutenir de longues guerres avec les margraves de Misnie. On lui doit une *Chronique de l'histoire d'Allemagne*, en 8 livres, qui s'étend de 876 à 1018 et comprend les règnes de Henri I, Othon II, Othon III et Henri II. Elle a été publiée par Reineccius, 1580, et par Leibnitz dans son recueil d'écrivains pour l'histoire de Brunswick. Wagner l'a réimprimée en 1807, Nuremberg, in-4.

DITHMARSES (pays des), *Ditmarsia*, petite contrée de l'Allemagne septentrionale (Holstein), entre l'Elbe et l'Eyder, le long de la mer du Nord, occupe 40 kil. sur 25, et a pour villes principales Meldorf et Luden. Les Dithmarses, quoique nominalement soumis à l'empire d'Allemagne, ont presque toujours vécu indépendants. Leur pays a fait successivement partie du comté de Stade, du duché de Saxe (1144-1180), de l'archevêché de Brême (contre lequel ils se révoltèrent pour se donner à l'évêché de Sleswig). En 1474, Christian I, roi de Danemark, obtint de l'empereur Frédéric III la réunion du Holstein, du Sleswig et du pays des Dithmarses en un duché relevant de la couronne de Danemark; mais bientôt les Dithmarses se révoltèrent; le roi de Danemark Jean I leur fit en vain la guerre (1500); le roi Frédéric II fut plus heureux et les soumit en 1559, à l'aide des ducs de Holstein: le pays alors fut partagé entre le duché de Holstein et le Danemark, qui enfin le réunit tout entier en 1773.

DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), compositeur allemand, né à Vienne en 1739, mort en 1797, montra dès l'âge de 7 ans sa vocation pour la musique, et acquit sur le violon un talent extraordinaire. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne, et se lia avec Haydn. Ses principaux ouvrages sont: *les Métamorphoses d'Ovide*, composées de 15 symphonies, Vienne, 1785, et des oratorios d'*Isaac*, de *David*, de *Job* et d'*Esther*; ce dernier passe pour son chef-d'œuvre. L'*Histoire de sa vie*, par lui-même, a été publiée par son fils, Leipsick, 1801, in-8.

DIU, *Bœonus*, île de la mer des Indes, côte du

Guzerat, par 68° 45' long. E., 20° 43' lat. N., a pour ch.-l. une ville de même nom, qui a été bâtie par les Portugais. Elle a 4,000 hab. — L'île Diu renfermait jadis le temple le plus riche de l'Hindoustan, temple que pilla en 1025 Mahmoud le Gaznévide. Les Portugais la prirent en 1535. En 1670 la ville qu'ils y bâtirent fut pillée par les Arabes de Maskat et elle ne s'est jamais relevée depuis.

DIUM, auj. *Katrina*, ville de Macédoine, sur le golfe Thermaïque, au S. d'Haliacmon. — Ville d'Eubée, sur la côte N. O., auj. *Agia*. —Ville de Palestine, près du torrent de Jabok, dans la Décapole.

DIUM PROMONTORIUM, cap de l'île de Crète, sur la côte septent., auj. cap *Sossolo*.

DIVE, riv. de France, naît dans le dép. de la Vienne, sépare ce dép. de celui des Deux-Sèvres, et se jette dans la Thoué à Saint-Hippolyte, après un cours de 65 kil.

DIVES, riv. de France, arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, et se jette dans la Manche après un cours de 88 kil.

DIVES, *Deva* ou *Diva*, ch.-l. de cant. (Calvados), sur la Dives, à 19 kil. O. de Pont-l'Evêque; 400 hab. Petit port. Pont qui conduit à Cabourg, situé vis-à-vis.

DIVINO (EL), peintre. *Voy.* MORALÈS.

DIVIO, ville de Gaule, auj. DIJON.

DIVITIAC, *Divitiacus*, chef des Eduens, et membre du collége des Druides, était lié avec César et Cicéron. Il introduisit le premier les Romains dans la partie des Gaules où il commandait, et rendit de grands services à César dans sa guerre contre les Belges.

DIVODURUM, ville de Gaule, auj. METZ.

DIVONA, ville de Gaule, auj. CAHORS.

DIX (conseil des). *Voy.* CONSEIL DES DIX.

DIX DROITURES OU DIX JURIDICTIONS (ligue des). *Voy.* GRISONS.

DIX MILLE (retraite des), retraite célèbre que fit à travers l'Asie-Mineure, sous la conduite de Xénophon, un corps de 10,000 Grecs qui avaient combattu à Cunaxa pour Cyrus-le-Jeune (401 av. J.-C.). Après la défaite et la mort de ce dernier, Cléarque, qui commandait les Grecs, refusa de déposer les armes et commença la marche pour retourner en Grèce; mais le troisième jour, il fut mis à mort par trahison dans une conférence qu'il eut avec le satrape Tissapherne. Les Grecs, réduits au désespoir, allaient se rendre, lorsque Xénophon, qui n'était encore que simple soldat, se mit à leur tête. Après mille fatigues et des dangers inouïs, il les conduisit jusqu'à Chrysopolis où ils s'embarquèrent. Xénophon nous a laissé, dans son *Anabase*, le récit de cette admirable retraite.

DIXAN, ville d'Afrique, dans le roy. de Tigré (Abyssinie), à 88 kil. N. E. d'Axoum, par 14° 60' lat. N., 37° 18' long. E. Centre d'un grand commerce entre le Dar-Four et Massouah.

DIXCOVE, *Njouma* dans la langue des indigènes, établissement anglais sur la côte du roy. d'Ahanta, à 60 kil. S. O. de Cape-Coast-Castle.

DIXMUDE, *Dixmuyden* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.), sur l'Yser, à 13 kil. S. E. de Furnes; 2,600 hab. Savon, raffineries de sel.

DIX-SEPT PROVINCES, nom donné parfois à la Gaule au IVe siècle, parce qu'elle était alors répartie en 17 provinces. *Voy.* GAULE.

DIX-SEPT PROVINCES, nom donné quelquefois aux possessions de l'empereur Charles-Quint en Allemagne. Voici les noms de ces provinces : Franche-Comté, Flandre, Artois, Malines, Anvers, Hainaut, Namur, Brabant, Limbourg, Luxembourg, Hollande, Zélande, Gueldre (avec Zutphen), Utrecht, Over-Yssel, Frise, Groningue (avec Drenthe). Cambray y fut joint plus tard. Les 17 prov. furent disjointes par la trêve d'Anvers (1609), et formèrent alors deux masses : les 7 Provinces-Unies, qui s'étaient rendues indépendantes (Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel, Groningue et Frise); les 10 provinces catholiques qui restèrent à la monarchie espagnole tout en relevant de l'Empire. De ces 10 provinces catholiques, 9 étaient au N. de la France et formaient les Pays-Bas (*Voy.* PAYS-BAS), la 10e était la Franche-Comté, qui depuis 1674 fut occupée par la France.

DJ. Pour les mots qui commencent ainsi, et qui ne seraient pas ci-après, cherchez G et J.

DJABBALPOUR, *Jubbulpoor* chez les Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. du district actuel de Gandouana, par 23° lat. N. et 77° long. E.

DJAFAR. *Voy.* GIAFAR.

DJAFFERABAD, ville de l'Inde, tributaire des Anglais, dans l'ancien Guzzerat, à 44 kil. N. E. de Diu. Jadis très commerçante. — Autre ville de l'Inde, dans les états du Nizam, à 40 kil. de Djalnapour, par 20° 3' lat. N., 74° long. E.

DJAFNA, ch.-l. de la presqu'île de Djafnapatam, à l'extrémité septentr. de l'île de Ceylan, à 300 kil. N. de Colombo; 5,000 hab. Forteresse. Djafna se divise en ville blanche et ville noire (celle-ci est la plus peuplée). Draps communs, calicots, etc.; orfévrerie, joaillerie, ébénisterie.

DJAFNAPATAM (presqu'île de), est la portion la plus saine et la plus peuplée de l'île de Ceylan: elle a 71 kil. sur 22. Le sol est fertile et produit beaucoup de riz et de tabac. On y nourrit beaucoup de bestiaux et de volailles.

DJAGAS, peuple de la Nigritie. *Voy.* CASSANGES.

DJAGGATHAI, tribu tartare de l'Asie centrale, donna son nom à l'un des empires formés à la mort de Gengiskan; il était compris entre l'empire du Kaptchak au N. O., le royaume de Cachemire au S. E., l'empire de Delhy et le pays des Beloutchis au S., les Mongols de Perse à l'O. Villes : Kachgar et Aksou. Auj. le nom de Djaggathaï s'applique encore à une partie du Turkestan.

DJAGGERNAT ou JAGERNAUT, *Djagannatha* en sanskrit, *Pouri* des indigènes, ville de l'Inde anglaise (Orissa), dans le district de Kourda, à 480 kil. S. O. de Calcutta, par 81° 25' long. E., 19° 49' lat. N., près de la mer et du lac de Chilka, sur une branche du Mahanaddy; 30,000 hab. permanents. Temple immense où l'on vient en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde; 1,200,000 pèlerins s'y rendent annuellement, et l'on prélève sur eux des sommes qui montent à plus de 22 millions de francs. Jadis beaucoup de fanatiques se faisaient écraser dans les fêtes solennelles sous les roues du char sacré qui portait la statue de Vichnou, ou se livraient volontairement aux plus affreuses tortures; mais ce zèle a beaucoup diminué depuis que ce pays est sous la domination anglaise.

DJAIGHAR, *Jaughur*, ville maritime de l'Inde anglaise (Bombay), sur la côte du Konkan, à 250 kil. O. de Bedjapour. Commerce considérable de sel, poivre et chanvre.

DJAINAS, sectaires hindous établis dans le Décan, ont un temple célèbre dans le Kanara. Leur doctrine a de l'analogie avec celle des Bouddhistes.

DJALAOUAN, une des 6 prov. principales de la confédération des Béloutchis, entre le Saraouan au N., le Lous au S., les monts Brouhies à l'E., a pour capit. Zourri ou Zehri.

DJALEM, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJELEM.

DJALLONKADOU, contrée presque déserte de la Nigritie occid., entre la Gambie et le Sénégal, se divise en 2 prov., Kullo et Gadou. Villes principales, Manna, Sousita. Montagnes, forêts; riv. principale, le Falémé.

DJALLOUN, *Jalloun*, ville de l'Inde, dans le Bundelkand, par 26° 10' lat. N., 76° 53' long. E. Grande et bien peuplée. Commerce de coton.

DJALNA, *Jaulna*, ville forte de l'Inde, dans les

états du Nizam, ch.-l. du district de Djalnapour, à 63 kil. E. d'Aurengabad.

DJAMBARA ou JAMBARA, état de l'Afrique centrale, au N. O. des monts Lupata et à l'O. de la capitainerie-générale de Mozambique, le long du Mangoza. Commerce d'ivoire.

DJAMNAH, ville de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

DJAMY (Abd-al-Rahman), poëte célèbre de Perse, né en 1414 dans le Khorasan, mort en 1472, fut appelé à la cour du sultan Abou-Saïd, et y fut nommé *poëte royal*. Les plus remarquables de ses nombreux ouvrages sont : *la Chaîne d'or; Solaman et Absal; le Rosaire des justes*, etc.; *Jusuph et Suleika*, poëme traduit par Chézy, Paris, 1807; des fables, traduites par Langlès, 1788. La Bibliothèque du Roi à Paris possède un *Recueil des œuvres de Djamy*.

DJANAGAR ou SORETH, *Jaunagur*, ville de l'Inde indépendante, dans le Guzzerat, par 21° 20' lat. N., 67° 50' long. E., fait partie de la principauté de Baroda, et est le séjour d'un radjah.

DJANIK, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), à 200 kil. N. O. de Sivas, est le ch.-l. d'un livah qui s'étend le long de la mer Noire, entre les pachaliks d'Anatolie et de Trébizonde. Pays montagneux et humide; beaucoup de grains et de chanvre.

DJANKSEYLON. *Voy.* DJONKSEYLON.

DJANLAH. *Voy.* ASCALON.

DJAPAN, ville de l'île de Java, à 35 kil. S. O. de Sourabaya. On voit dans une forêt voisine les ruines de l'ancienne Medang-Kamulan.

DJAPARA, ville de l'île de Java, ch.-l. d'une prov. de même nom, qui comprend le promontoire de Morea; 53 kil. sur 40; 104,000 hab.

DJAR (EL), ville de l'Arabie (Hedjaz), sur la mer Rouge, à 62 kil. S. O. d'Yambo, sur la route de Médine à La Mecque. On croit que cette ville est la même que l'*Aziongaber* dont parle l'Écriture.

DJAROUN, ville d'Iran (Fars), à 106 kil. S. E. de Chiraz, par 51° 51' long. E., 28° 16' lat. N.; 4,000 hab. Murailles en ruines. Djaroun a beaucoup souffert de divers tremblements de terre.

DJARRA, ville d'Afrique, dans le roy de Ludamar (Sénégambie), à 67 kil. O. de Benauen. Grand commerce, surtout en sel.

DJATS. *Voy.* RADJEPOUTES.

DJAVANA ou DJOAVA, ville de l'île de Java, à 80 kil. N. E. de Samarang, et à 3 kil. de la mer; ch.-l. de province.

DJAVAT, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur le Kour, près de son confluent avec l'Aras, à 62 kil. S. de Nouveau-Chamakié.

DJÉANGIR. *Voy.* GÉANGIR.

DJÉBAIL, pluriel du mot arabe *Djebel*. *Voy.* DJEBEL.

DJEBEL, *Gebel* ou *Gibel*, mot arabe qui signifie *montagne*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms. Pour les mots qui ne seraient pas ici, cherchez Gibel ou le mot qui suit Djebel.

DJEBEL ou DJEBAÏL, ville murée de la Syrie (Tripoli), à 53 kil. S. de Tripoli; 2,000 hab., Druzes et Maronites. Port. Fort où réside l'émir des Maronites. Église chrétienne d'architecture byzantine. Cette ville est l'ancienne *Byblos*. Les Arabes s'en emparèrent sous le califat d'Omar; les Chrétiens la prirent en 1100 et la conservèrent pendant les croisades. On l'appelait alors *Gebelet* ou *Bersabée*. Elle tomba ensuite au pouvoir des Turcs et enfin des Égyptiens. Les Anglais l'ont enlevée au pacha d'Égypte en 1840.

DJEBEL, province de l'Arabie centrale, dans le Nedjed, par 28° 20'-29° 30' lat. N. et 41° 10'-42° 20' long. E. Vastes plaines arides habitées par des Bédouins. C'est de ce pays que sont sortis les Wahabites.

DJEBEL-EL-KAMAR ou KOUMR. *Voy.* LUNE (monts de la).

DJEBEL-NOUR, c.-à-d. *mont de la lumière*, mont. d'Arabie (Hedjaz), près de La Mecque. C'est là que l'ange Gabriel, selon les Musulmans, apporta le premier chapitre du Coran à Mahomet. On y voyait une célèbre chapelle, qui fut détruite par les Wahabites.

DJEBEL-SELSELEH, *Silsilis*, montagnes d'Égypte, voisines de Koum-Ombou, et dont les vastes carrières ont fourni ces blocs énormes qui ont servi aux constructions colossales de Thèbes.

DJEBEL-SOGHAIR, île du golfe Arabique, à 60 kil. de la côte de l'Yémen, par 14° lat. N., 40° 10' long. E.; 26 kil. du N. au S., et autant de l'E. à l'O.

DJEBEL-TAR, *Combusta*, îlot volcanique de la mer Rouge, à 70 kil. de la côte d'Yémen; par 39° 25' long. E., 15° 30' lat. N.

DJEBOU (lac), en Afrique. *Voy.* DIBBIE.

DJEDDAH ou GIDDAH, ville d'Arabie (Hedjaz), à 97 kil. O. de La Mecque, sur la mer Rouge; 5,000 hab. Elle est regardée comme le port de La Mecque. Port sûr et très fréquenté avant les conquêtes des Wahabites. Elle a été le ch.-l. d'un des quatre pachaliks turcs de l'Arabie.

DJEINAGAR. *Voy.* DJEYPOUR.

DJELALABAD, nom commun à deux villes de l'Afghanistan, dont la plus importante est ch.-l. du Séistan; elle est située sur un canal dérivé de l'Helmend, à 400 kil. de Kandahar, par 31° 58' lat. N., 59° 50' long. E.; 2,000 maisons. — Deux villes de l'Inde, mais peu importantes, portent aussi le même nom.

DJELALPOUR, *Jelalpoor* des Anglais, ville de l'Inde indépendante, dans l'état fédératif des Seikhs, à 142 kil. N. O. de Lahore. On croit que c'est dans ses environs qu'eut lieu la célèbre bataille entre Alexandre et Porus. — Plusieurs autres villes de l'Inde portent le nom de Djelalpour; une d'entre elles est située dans la présid. de Calcutta, à 30 kil. de Kalpi; elle donne son nom au district anglais de Dakka-Djelalpour.

DJELASORE, *Jalassoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, et dans le district actuel de Midnapour, à 65 kil. S. de Midnapour.

DJELEM ou BIHOL, *Hydaspes*, riv. de l'Inde, une des cinq grandes rivières du Pendjab, dans le pays des Seikhs, sort des monts Himalaya, dans la province de Cachemire, traverse le roy. de Lahore, et se jette dans le Tchenab à 130 kil. N. E. de Moultan, après un cours de 660 kil.

DJEM, riv. d'Asie. *Voy.* EMBA.

DJEMALABAD, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Kanara, district actuel du Kanara, par 13° 3' lat. N., 73° 5' long. E. Elle est défendue par un fort bâti par Tippou-Saïb.

DJEMCHID, ancien roi de la Perse ou Iran, de la race des Pischdaliens, est regardé comme le père de la civilisation en Perse : il régnait à une époque fort incertaine : selon les uns vers l'an 1890, selon les autres vers 800 av. J.-C. Il agrandit Istakhar (Persépolis), inventa plusieurs arts et forma plusieurs institutions utiles. Il fut détrôné par l'usurpateur Zohak, venu d'Arabie, et laissa un fils, Féridoun, qui remonta dans la suite sur le trône. Le règne de ce prince est mêlé de fables. — Les Grecs ont changé son nom de Djemchid en celui d'Achéménès et ont donné le nom d'Achéménides aux rois de Perse qu'ils regardaient comme ses descendants.

DJEMNAH, riv. de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

DJENGIS-KHAN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

DJENNY, *Jenne* des Anglais, ville de l'Afrique centrale, capitale du Bas-Bambarra, sur le Djoliba, à 220 kil. N. E. de Ségo, a 10,000 hab. Grand commerce d'esclaves et poudre d'or. Elle a été visitée par Caillé en 1828.

DJESR-ERKENÉ, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur l'Erkené et la Maritza, à 31 kil. S. d'Andrinople. Beau pont.

DJESSALMIRE, *Jesselmere* des Anglais, principauté de l'Inde, dans la partie de l'ancien Adjmir habitée par les Radjepoutes, est comprise dans les domaines médiats de la Compagnie des Indes, et a pour

ch.-l. une ville de même nom, à 130 kil. N. O. de Bikanir.

DJESSORE, *Jessore*, district de l'Inde anglaise, borné à l'E. par les districts de Dakka-Djelalpour et de Bakergandj, au N. par le Gange, au S. par le golfe de Bengale, et à l'O. par l'Hougly. Ch.-l., Morlay.

DJEYPOUR ou DJEINAGAR, *Jaypoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise, dans le pays des Radjepoutes, ch.-l. d'une principauté de même nom, par 26° 54' lat. N., 73° 20' long. E.; 60,000 hab. Belle et bien bâtie. Fabriques de drap, de tissus de coton. Commerce considérable, surtout en chevaux. — La principauté de Djeypour est située dans le Guzzerat, dont elle coupe la partie S. E.: elle est bien arrosée, très fertile et très riche; 220 kil. sur 102; 700,000 hab.

DJEZAYR (eyalet ou pachalik d'AL-), c.-à-d. *pachalik des îles*. *Voy.* CAPITAN-PACHA (gouvern. du).

DJEZIREH ou DJEZERET-EL-OMAR, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), dans une île du Tigre, par 39° 50' long. E., 37° 23' lat. N. Ch.-l. d'une principauté kourde héréditaire.

DJEZIREH (AL), contrée d'Asie. *Voy.* ALGÉZIREH.

DJEZZAR (Ahmed), pacha de Saint-Jean-d'Acre et de Saïde, né au commencement du XVIIIe siècle en Bosnie. Vendu comme esclave en Égypte, il s'éleva successivement du rang de simple Mamelouk à la dignité de gouverneur du Caire. Nommé ensuite pacha de Saint-Jean-d'Acre, il se rendit indépendant. Il régnait en souverain sur la Syrie lors de l'expédition des Français en Égypte. Enfermé dans Saint-Jean-d'Acre, il y soutint un siége mémorable, où la fortune de Bonaparte éprouva son premier échec. Djezzar mourut très vieux en 1804. Il était d'une cruauté extraordinaire, ce qui lui a mérité le surnom de Djezzar (boucher).

DJIA-LAONG, souverain de l'empire d'Annam. *Voy.* NGAÏ-EN-CHOUNG.

DJIDDI ou DJEDID, riv. de l'état d'Alger, sort de l'Atlas, sépare le pays de Zab d'avec la province de Constantine, et tombe, après un cours de 400 kil., dans le lac Melgig.

DJIGELLI, *Igilgilis* des anciens, ville de l'état d'Alger (prov. de Constantine), à 100 kil. N. O. de Constantine, à l'entrée du golfe de Bougie. Petit château-fort. Les Français s'emparèrent de cette ville en 1664; ils l'ont occupée de nouveau en 1838.

DJIHAN (Chah). *Voy.* CHAH.

DJIHOUN, dit aussi *Amou*, *Amou-Daria*, l'*Oxus* ou l'*Iaxarte* des anciens, grand fleuve de l'Asie intérieure, naît par 69° 30' long. E., 38° 25' lat. N., dans les Hautes-Alpes du Belour, sous le nom de Zourab, reçoit le Badakhan, le Kafernihan, le Toupabak, le Golam, le Termedz-roud; arrose les villes de Termedz, Tchardjou, Khiva; se divise dans le khanat de Khiva en 2 bras et en une foule de canaux, et se perd dans la mer d'Aral après un cours de 1,600 kil. On présume que le cours du Djihoun a changé et qu'il se jetait autrefois dans la mer Caspienne. — L'ancien *Pyrame*, dans l'Asie-Mineure (Adana), qui tombe dans le golfe de Scanderoun après un cours de 200 kil., se nomme aussi Djihoun.

DJIMILLAH, *Gemellæ*, appelée aussi en latin *Cuiculum*, ville d'Algérie, à 111 kil. S. O. de Constantine. Belles ruines. Les Français y ont établi un camp retranché en 1839.

DJINGHIZ-KHAN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

DJINNS, ou GEN, ou GINNES, démons de l'antique religion des Arabes et des Persans, sont des êtres d'une nature éthérée, dont les uns sont malfaisants et les autres protecteurs de l'homme. Les Perses modernes en font des génies femelles et les disent maudits par Salomon.

DJINTIAH, district de l'Inde. *Voy.* GENTIAH.

DJIOUMOU, ville de l'Inde septentrionale, par 72° 12' long. E., 32° 56' lat. N. Principal entrepôt des châles de Cachemire.

DJIRDJEH ou GYRGEH, ville de la Haute-Égypte, sur la rive occidentale du Nil, par 29° 35' long. E., 26° 25' lat. N., jadis capitale de la H.-Égypte, et auj. ch.-l. du dép. de Djirdjeh; 7,000 hab. Industrie, commerce. Aux environs, se trouve le village de *Menchiet-el-Nédé* où l'on voit les ruines de Ptolémaïs.

DJIRDJEH (ABOU-), ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* ABOU-DJIRDJEH.

DJIZEH, *Gyzeh*, *Ghizeh*, ville de la Moyenne-Égypte, sur le Nil, vis-à-vis du Caire, est le ch.-l. du dép. de Djizeh. Elle est remarquable par le voisinage des grandes Pyramides. Cette ville est regardée par quelques voyageurs comme la ville la plus agréable de l'Égypte.

DJOBLA, ville d'Arabie (Yémen), à 40 kil. N. de Gaas; 1,200 maisons. Assez jolie ville. Une partie des habitants sont Juifs.

DJOCJAKARTA, *Youngjacarta*, *Dschukschukarta*, etc., ville de l'île de Java, ch.-l. de la résidence ou province de ce nom, à 400 kil. S. E. de Batavia et à 22 kil. de la mer; 80,000 hab. Palais avec fossé, muraille, artillerie. C'est dans ce palais que réside le prince ou sultan de Djocjakarta qui dépend des Hollandais. L'état de Djocjakarta compte 600,000 hab.

DJOHORE, petit état de la presqu'île de Malacca, vers l'extrémité, a pour ch.-l. Djohore, à 200 kil. S. E. de Malacca.—Cet état, puissant jadis, est auj. faible et dépeuplé. Il dépend des Anglais; aux XVIe et XVIIe siècles il avait dépendu des Portugais. Djohore fut fondée par ceux-ci en 1511.

DJOLIBA ou NIGER, grand fleuve de l'Afrique intérieure, sort du versant septentrional des monts Kong, au N. de la Guinée, et se dirige d'abord de l'O. à l'E. en faisant un grand circuit pendant lequel il prend divers noms; arrose les états de Bammakou, Yamina, Ségo, Djenny; traverse le lac Dibbie ou Djebou, puis se détourne brusquement et court vers le S. Il entre alors en Guinée où il se divise en un grand nombre de bras, dont les trois principaux, le vieux et le nouveau Calabar, et la rivière de Noun, forment un grand delta, puis il se jette dans l'Océan Atlantique par plusieurs embouchures. — Le cours de ce fleuve a été longtemps mal connu. Les anciens paraissent en avoir soupçonné l'existence; ils lui donnaient le nom de *Niger*; les Arabes, qui le connaissaient en partie, le nommaient le Nil des Nègres. Les modernes crurent longtemps que ce fleuve allait se perdre dans le lac Tchad; d'autres s'imaginaient qu'il allait se réunir au Nil; les découvertes récentes de Clapperton, de Caillé et de Llander nous ont enfin appris le véritable cours du Djoliba, et ont confirmé l'hypothèse de Reichard, qui dès 1803 proclamait l'identité du Niger et du fleuve de Guinée.

DJOMNAH, *Jumnah* des Anglais, *Jomanes* des anciens, rivière de l'Hindoustan, sort des monts Himalaya, par 76° long. E., 30° 38' lat. N.; traverse les prov. d'Agra, Delhi, Allahabad, et baigne les trois villes de même nom; reçoit le Tchambal, le Betouah, la Kiane, et joint le Gange sous les murs d'Allahabad. Cours, 1,350 kil.

DJONKSEILON ou SELANGA, *Junkseilon* des Anglais, île voisine de la péninsule de Malacca, est très importante par sa position et ses riches mines d'étain. Elle dépend de l'établissement siamois de Pangah, situé dans la péninsule. Très florissante avant l'invasion des Birmans en 1810, elle était presque déserte en 1824.

DJORHAT, *Jorhaut* des Anglais, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, dans l'ancien roy. d'Assam, dont elle était en dernier lieu la capitale.

DJOUANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, ch.-l. d'un district, à 65 kil. N. O. de Benarès, sur le Goumti. Beau pont, murailles, fort. Belles ruines.

DJOUBAN, tuteur du jeune Behader-khan, roi

mogol de la Perse, épousa la sœur de ce prince, 1323, mais bientôt après il se révolta contre lui, et se rendit indépendant. Il devint la tige de la dynastie des *Djoubaniens* qui régna dans l'Irak (de 1335 à 1359) et dans le Khoraçan (de 1335 à 1378).

DJOUDPOUR, district de l'Inde. *Voy.* MARWAR.

DJOULAMERK, principauté kourde de la Turquie d'Asie, qui occupe la partie méridionale du pachalik de Van. Elle est nominalement soumise à l'empire ottoman, mais de fait elle est à peu près indépendante. Ch.-l., Djoulamerk, à 93 kil. S. de Van.

DJOUNYR ou SOUNUR, *Jooneer* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, par 71° 50' long. E., 19° 12' lat. N. Ruines d'édifices turcs taillés dans le roc. — Le district de Djounyr est situé à l'E. de la chaîne des Ghattes occident.; il a pour ch.-l. Pouna, et est arrosé par un nombre infini de rivières dont les principales sont la Bima, la Pouna et la Moula.

DJOURIA, *Jooria* des Anglais, ville de l'Inde médiate, dans le Guzzerat, sur le golfe de Katch, à 220 kil. E. d'Ahmedabad, par 68° 10' long. E., 22° 37' lat. N. Bon port, grand commerce. Détruite en partie par un tremblement de terre en 1819.

DJOWAR, *Jowaur* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, ch.-l. d'un district de même nom, par 71° 20' long. E., 19° 55' lat. N. — Le district de Djowar, qui occupe une grande partie du Konkan septent., est borné au N. par le Guzzerat, et à l'O. par la mer d'Oman; il est arrosé par la Veytarnah et la Souria, le *Styx* des mythologues hindous.

DLUGOSZ (Jean), dit aussi *Longinus*, historien polonais, né à Brzeznice en 1415, d'une famille noble, prit une part importante aux affaires du royaume, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, fit le voyage de Palestine, fut nommé à son retour archevêque de Lemberg, et mourut à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est intitulé : *Historiæ Polonicæ usque ad annum* 1480 *libri XIII*, Leipsick, 1711, 2 vol. in-fol.

DMITRI. *Voy.* DIMITRI et DÉMÉTRIUS.

DMITROV, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 65 kil. N. de Moscou; 3,200 hab. Draps, porcelaine, tanneries. Cette ville fut fondée en 1154; elle a plusieurs fois servi d'apanage à des princes russes et a été souvent ravagée par la guerre et par la peste.

DNIEPR ou DNIÉPER, *Danapris* ou *Borysthenes*, rivière de la Russie d'Europe, sort du gouvernement de Smolensk, arrose les gouvernements de Mohilev, de Minsk, de Tchernigof, de Pultawa, d'Iékatérinoslav, de Kherson, de la Tauride, et tombe dans la mer Noire par une large embouchure dite golfe du Dniepr. Son cours est d'environ 1,500 kil. Il reçoit de nombreux affluents, dont les principaux sont : la Bérézina et le Pripetz à droite; à gauche, la Desna et le Psioul. Son cours est embarrassé par des blocs de granit et des bancs de craie qui donnent naissance à plusieurs cataractes. Le Dniepr n'a qu'un pont, celui de Kiev, encore s'enlève-t-il au commencement de l'hiver. Ses eaux sont très poissonneuses.

DNIESTR ou DNIESTER, *Danaster* ou *Tyras*, rivière de la Russie d'Europe, sort des monts Krapacs en Galicie, coule d'abord au N., puis au N. E., et ensuite au S. E.; passe à Sambor, Halicz, Mariampol, Zaleszczyski, Mohilev, et tombe dans la mer Noire au-dessous d'Ovidiopol, après avoir reçu le Sered, la Podharca, le Reout. Cours, 660 kil.

DOBAROA, *Coloe*, ville d'Abyssinie, à 110 kil. N. d'Axoum, était très florissante il y a trois siècles, et passait pour la clef du pays du côté de la mer.

DOBBERAN, *Dobranum*, bourg du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 58 kil. N. E. de Schwérin, à 4 kil. de la mer Baltique; 1,500 hab. Église où sont les tombeaux des anciens ducs de Mecklembourg. Aux environs, bains de mer. Ce bourg doit son origine à un ancien couvent de l'ordre de Cîteaux.

DOBOKA, comitat de la Transylvanie, dans le pays des Hongrois, est borné au N. par le district de Bistritz, au S. par le comitat de Klausenbourg, et à l'O. par celui de Krasna; il a 160 kil. sur 15, et environ 13,500 familles. Ch.-l., Szek.

DOBRZYN, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe (Pologne), l'une à 28 kil. N. O. de Plock, 1,500 hab.; l'autre à 30 kil. N. O. de Lipno; 1,200 hab.

DOBSINA, *Dobschau* en allemand, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Gomor, à 22 kil. N. O. de Rosenau : 4,000 hab. Mines de fer, cuivre, cobalt. Forges et fonderies.

DOCE, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Minas-Geraës, et tombe dans l'Atlantique par 42° 11' long. O., 19° 36' lat. S., après un cours de 400 kil.

DOCTRINAIRES. *Voy.* DOCTRINE CHRÉTIENNE (Pères de la).

DOCTRINE CHRÉTIENNE (Pères de la) ou DOCTRINAIRES, congrégation religieuse fondée en 1592 par César de Bus, à Avignon, et qui se consacra exclusivement dans l'origine à l'instruction des enfants du peuple dans les campagnes; elle accepta depuis des collèges et eut des établissements florissants. Une fraction des Doctrinaires, ayant refusé de faire des vœux, se sépara en 1619 de César de Bus et se réunit aux Oratoriens. — César de Bus forma aussi une congrégation de filles de la Doctrine connues sous le nom d'Ursulines.

DOCTRINE CHRÉTIENNE (Frères de la), religieux non ecclésiastiques, institués à Reims, en 1680, par J.-B. de La Salle, chanoine de cette ville, pour enseigner gratuitement aux enfants du peuple les éléments de la religion et de l'instruction primaire. Cet ordre fut approuvé en 1724 par Benoît XIII. Il a pris en peu de temps une très grande extension, surtout en France, où réside le supérieur général. Les frères portent une grande robe de bure noire et un chapeau à cornes; ils doivent vivre dans le silence et la retraite, tout entiers à leur vocation. On les désigne souvent dans le peuple sous le nom de *Frères ignorantins*, ou simplement sous celui de *Frères*. Cet ordre a survécu à la suppression des autres ordres religieux, et il rend encore les plus grands services à l'éducation de l'enfance.

DODD (Guillaume), écrivain anglais, né à Bourne (Lincoln) en 1729, reçut les ordres et devint chapelain du roi et précepteur du fils du comte de Chesterfield. Entraîné par des passions déréglées à des dépenses au-dessus de sa fortune, il fit une fausse lettre de change au nom de Chesterfield et fut pendu (1777). Il a composé plusieurs écrits en vers et en prose qui ont eu du succès; le plus estimé est : *Pensées écrites en prison*, qu'il rédigea dans les jours qui précédèrent son supplice.

DODDRIDGE (Philippe), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, a surtout travaillé pour l'enfance. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732; *Sermons aux jeunes gens*, 1735; *Sermons divers*, 1736, traduits en français par Bertrand de Genève; *l'Interprète des familles*, paraphrase de l'Écriture, 1739-56; *la Naissance et les progrès de la religion dans l'âme*, traduit en français par Vernède, Bâle, 1754, in-8; *Cours de lectures sur différents sujets*, 1763, traduit en français, Liége, 1768, 4 vol. in-12.

DODOENS (Rembert) ou DODONÆUS, savant hollandais, né dans la Frise en 1517, cultiva avec succès l'astronomie, la médecine et surtout la botanique; fut médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, et mourut à Leyde en 1585. On distingue dans le nombre de ses ouvrages : *Frumen-*

torum et leguminum historia, Anvers, 1566, in-8; *Florum et coronariarum odoratarumque herbarum historia*, 1568, in-12; *Purgantium radicum, herbarum historia*, 1574, in-8; *Stirpium historiæ libri XXX*, 1616, in-fol. (traduit en français par L'Écluse, sous le titre d'*Histoire des plantes*, Anvers, 1557, in-fol.): *Medicinalium observationum exempla rara*, 1585, in-8; *Historia vitis*, 1580. Il travailla en commun avec L'Écluse (Clusius) et Lobel.

DODONE, *Dodona* (auj. *Heloni-Mon*, bourg au S. E. de *Castrissa*), ville d'Épire, en Chaonie, au pied du *Tomarus*, au milieu de vastes forêts, était le sanctuaire du culte pélasgique, et avait un oracle de Jupiter, l'un des plus célèbres comme des plus anciens de la Grèce. Les prophéties étaient rendues par un chêne, nommé l'*arbre fatidique;* la prêtresse interprétait tantôt le bruissement des branches, tantôt le son rendu par des vases de cuivre suspendus à l'arbre sacré, tantôt le chant des colombes cachées dans son feuillage. Pendant un temps les réponses furent données au moyen d'une source sacrée.

DODSLEY (Robert), littérateur et libraire anglais, né en 1703 à Mansfield (Nottinghamshire), mort en 1764, avait été d'abord laquais et commença à se faire connaître par un petit recueil en vers intitulé: *la Muse en livrée*, qui lui concilia l'estime de Pope. On a de lui en outre: *la Boutique de bijoux*, 1735, traduit en 1767; *le Roi et le Meunier de Mansfield*, 1736, farce qui eut un grand succès, traduite avec plusieurs autres de ses pièces par Patu, 1756; *Cléone*, tragédie, 1758; *l'Économie de la vie humaine*, 1748, traité de morale en style oriental, plusieurs fois traduit en français, et des *Fables* en vers qui ont été aussi traduites.

DODWELL (Henri), né à Dublin en 1641, mort en 1711, se livra avec ardeur aux sciences ecclésiastiques, quoiqu'il ne fût pas prêtre; se lia étroitement avec Lloyd, évêque de Saint-Asaph; fut nommé en 1688 professeur d'histoire à Oxford, et se fit bientôt destituer pour avoir refusé le serment d'allégeance. On a de lui de savantes dissertations sur saint Cyprien, saint Irénée, Sanchoniathon; des notes sur Velléius Paterculus, Xénophon, Denys d'Halicarnasse: une belle édition des *Petits Géographes grecs*, Oxford, 1698, etc.: mais il est surtout connu par de hardis paradoxes qui l'engagèrent dans de vives disputes avec Clarke, Norris, Baxter, Burnet. C'est ainsi qu'il soutenait que l'âme était mortelle de sa nature, et que l'immortalité lui était conférée par un don de Dieu et par le ministère des évêques; que les quatre Évangiles avaient été rédigés du temps de Trajan, etc. — Son fils aîné, Henri Dodwell, publia en 1742 un pamphlet anonyme intitulé: *le Christianisme non fondé en preuves*, où il attaquait la révélation, tout en affectant du zèle pour le christianisme. — William Dodwell, frère du précédent, né en 1709, mort en 1788, entra dans le clergé anglican et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Libre Réponse aux Libres Recherches* du docteur Middleton, et un grand nombre de *Sermons*, parmi lesquels s'en trouve un contre le livre de son frère, *le Christianisme non fondé*, etc.

DOEBELN, ville du roy. de Saxe, à 12 kil. E. de Leisnig, dans une île de la Mulde; 4,200 hab.

DOEMITZ, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, au confluent de l'Elbe et de l'Elde, à 60 kil. de Schwérin; 1,700 hab. Château-fort, écluse pour inonder les approches. Distilleries, brasseries, fabrique de tabac.

DOERING (Georges-Chr.-Guillaume Asme), poète allemand et auteur fécond, naquit à Cassel (Hesse) en 1789, et mourut en 1833. On lui doit 2 drames: *Cervantes*, 1809, et *Albert-le-Sage*, 1825; 4 tragédies: *Posa* et *le Fidèle Eckert*, 1822; *Zénobie*, 1823; *le Secret du tombeau*, 1824; une foule d'opéras, la plupart réunis dans les *Nouvelles dramatiques* (1831), plusieurs romans et nouvelles en prose et en vers. Il fournit aussi un grand nombre d'articles aux journaux littéraires de l'Allemagne, et fonda lui-même deux journaux, *l'Iris*, en 1816, et *le Kaléidoscope*, en 1819.

DOESBURG, ville de Hollande (Gueldre), à 13 kil. S. de Zutphen, au confluent du Vieux et du Nouvel-Yssel; 2,400 hab.

DOFRINES, dites aussi *Alpes scandinaves*, chaîne de montagnes qui traverse dans toute sa longueur la péninsule scandinave en séparant la Norwége de la Suède, et en formant la ligne de partage des eaux entre la Baltique et la mer du Nord. Elle prend successivement du N. au S. les noms de Kiœlenfield, Langfield, Doverfield, Sognefield, Hardangerfield, Jonglefield. Son point culminant, le Sneehœttan (ou *bonnet de neige*), a 2,548 mètres. Les Dofrines sont les montagnes les plus riches de l'Europe en mines de fer et de cuivre. On y trouve aussi du plomb, de l'arsenic, du cobalt et de l'argent.

DOGADO, ancienne prov. de l'État de Venise, était située entre la Polésine au S., le Padouan à l'O., le Trévisan au N., et l'Adriatique à l'E. Elle comprenait quantité de petites îles réunies sous le nom de lagunes de Venise, savoir: les nombreux îlots qui forment la ville de Venise, plus Giudeca, St-George, St-Rasmo, Malamocco etc., et un peu de terre ferme. Venise en était le ch.-lieu.

DOGES. On appelait ainsi le premier magistrat de plusieurs républiques italiennes, particulièrement de Venise et de Gênes. A Venise, le doge avait pour attributions principales: de décider la guerre ou la paix, de commander les armées, de nommer aux fonctions civiles et ecclésiastiques, de présider le sénat; mais il ne pouvait prendre aucune résolution sans l'assentiment du Conseil des Dix. La monnaie était frappée au nom du doge, mais non à ses armes; il ne pouvait choisir une épouse ailleurs qu'à Venise; il devait aussi en entrant en charge se fiancer avec l'Adriatique, usage qui faisait sans doute allusion à l'empire que Venise avait sur les mers. Le premier doge fut Paulucci Anafesto (697), et le dernier Ludovico Manini qui était en exercice lorsque la république de Venise fut conquise par les armes françaises (1799). Les doges vénitiens les plus célèbres sont les Dandolo, les Faliero, les Tiepolo et les Gradenigo (*Voy.* ces noms). — A Gênes, la dignité de doge fut créée en 1339 et fut d'abord conférée à vie; le doge devait être de famille plébéienne et de la faction gibeline. Parmi ces doges perpétuels nous citerons les noms de Guarco, Montaldo, Fregoso et Adorno. En 1528 André Doria changea la forme du gouvernement: il fit décréter qu'on élirait un nouveau doge tous les deux ans et qu'il serait choisi parmi les familles aristocratiques; ce doge devait en outre partager le pouvoir avec un conseil de 400 membres choisis dans la noblesse. Les Spinola, les Doria, les Grimaldi, les Imperiali, les Durazzo, les Balbi, les Pallavicino, etc., sont les plus célèbres de ces derniers doges. Gênes cessa d'avoir des doges en 1797, lors de l'occupation de cette république par les armées françaises.

DOGGER-BANK, banc de sable de la mer du Nord, entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark, par 54° 10'-57° 23' lat. N. et 1° 21'-4° 17' long. E., est fort étendu. Il est très fréquenté pour la pêche de la morue. Il s'y livra un célèbre combat naval entre les Hollandais et les Anglais, le 5 août 1781.

DOGNACZKA, bourg de Hongrie (Krasso), à 12 kil. S. de Boksan. Aux environs, mines d'argent, fer, plomb, cuivre.

DOHNA (comtes de), ancienne et illustre famille d'Allemagne, originaire de la Gaule Viennoise (Dauphiné), fut transportée en Allemagne par Charlemagne (806), pour défendre les frontières de l'empire contre les Wendes. Elle tire son nom du châ-

teau de Dohna ou Donye, situé à quelques kil. S. E. de Dresde. Le titre de burgrave était héréditaire dans cette maison. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués. Les principaux sont : Fabien, burgrave de Dohna, né en 1550, mort en 1622; il fut le compagnon d'enfance d'Albert, premier duc de Prusse, parcourut la France et l'Italie, puis entra au service de Jean-Casimir, compte palatin, qui le chargea de plusieurs missions, et reçut le commandement d'un corps de troupes allemandes envoyé au secours de Henri IV, roi de France. De retour en Prusse, il reçut de l'électeur de Brandebourg, Jean-Frédéric, le titre de grand-burgrave du duché de Prusse, 1604. — Acace, burgrave de Dohna, neveu du précédent, né en 1581. Après un voyage en France, il fut nommé gouverneur du fils de l'électeur palatin, et fut, dans la suite, chargé de plusieurs missions diplomatiques par son élève, Frédéric V, électeur palatin et roi de Bohême. Après les désastres de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il mourut en 1647. — Dideric, burgrave de Dohna, né en 1581, mort en 1620. Il entra au service de Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies, passa à celui de l'électeur de Brandebourg, puis rejoignit son frère Acace à la cour de Frédéric V. Il possédait parfaitement les langues latine, française, espagnole et polonaise.—Frédéric, bourguemestre de Dohna, de la famille des précédents, acheta en 1657 la seigneurie de Coppet en Suisse, reçut le droit de bourgeoisie à Berne, et occupa une place dans le grand-conseil de ce canton. Il donna pour précepteur à ses trois fils le célèbre Bayle. — Alexandre, comte de Dohna, feld-maréchal des armées prussiennes, premier ministre d'état de Frédéric I et Frédéric-Guillaume Ier : il avait été gouverneur de ce dernier. Il mourut en 1728.

DOIL, riv. de France. *Voy.* AUTHION.

DOIRE BALTÉE, *Dora Baltea* des Italiens, *Duria Major* des anciens, riv. d'Italie, qui prend sa source au pied du Petit-St-Bernard, arrose Aoste et Ivrée, et tombe dans le Pô entre Crescentino et Brusasco, après 175 kil. de cours. — Elle a donné son nom à un dép. de l'empire français dont Ivrée était le ch.-l.

DOIRE RIPAIRE, *Dora Riparia* des Italiens, *Duria Minor* des anciens, riv. d'Italie, au S. de la précédente, sort du versant oriental des Alpes Cottiennes, traverse la province de Suse, et va grossir le Pô un peu au-dessous de Turin après 120 kil. de cours.

DOKKUM, ville de Hollande (Frise), à 19 kil. N. E. de Leeuwarden, à 9 kil. de la mer, à laquelle elle communique par un large canal; 3,200 hab. Patrie de l'astronome Gemma Frisius.

DOL, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. S. E. de St-Malo; 3,990 hab. Commerce de cidre.

DOLABELLA (P. Corn.), gendre de Cicéron, embrassa pendant la guerre civile le parti de César, servit sous ce général à Pharsale, à Thapse et à Munda. Il fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. Après la mort de César, il fut dépouillé de son gouvernement par Cassius, et s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouverneur de l'Asie Mineure, et l'un des meurtriers du dictateur. Déclaré pour ce meurtre ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée, et y fut assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort, l'an 43 avant J.-C. Dolabella était très petit : Cicéron, le voyant un jour ceint d'une épée fort longue, lui dit plaisamment : « Qui vous a donc attaché à cette épée? »

DOLCE ou **DOLCI** (Carlo), peintre italien, né à Florence en 1616, mort en 1686, excellait surtout dans le portrait. On lui doit aussi plusieurs tableaux très estimés, entre autres : *Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers*, qu'on voyait au musée du Louvre avant 1815; *Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste*; une *Sainte Cécile*; *Jésus-Christ bénissant le pain*; *la Vierge allaitant Notre-Seigneur*. Ce dernier a été gravé par François Bartolozzi.

DOLE, *Dola Sequanorum* et *Didattium*, ch.-l. d'arr. (Jura), près du Doubs et sur le canal du Rhin au Rhône, qui y prend son origine, à 47 kil. N. de Lons-le-Saunier; 10,187 hab. Belle église de Notre-Dame, beau collége. Industrie : produits chimiques, mécaniques hydrauliques, etc. Quelques restes de monuments romains. — Dôle est très ancienne; elle a été longtemps la capit. de la Franche-Comté avant Besançon. Philippe-le-Bon y créa une université en 1426. Charles-Quint la fortifia en 1530; le prince de Condé l'assiégea vainement en 1636, mais Louis XIV la prit et la démantela en 1674, et transféra le siége du gouvernement à Besançon. — L'arr. de Dôle a 9 cantons (Chaumergy, Chaussin, Chemin, Dampierre, Gendrey, Montbarrey, Montmirey-le-Château, Rochefort, plus Dôle), 155 comm., et 74,640 hab.

DÔLE (la), un des plus hauts sommets de la chaîne du Jura, est située en Suisse (pays de Vaud), à 726 kil. N. de Genève, 1,680 mètres au-dessus du niveau de la mer; de cette hauteur, on voit le Mont-Blanc et toute la chaîne des Alpes, depuis le Saint-Gothard jusqu'au mont Cenis.

DOLET (Étienne), savant du XVIe siècle, et l'une des plus déplorables victimes de l'intolérance, naquit à Orléans en 1509. Il fut dans sa jeunesse secrétaire d'ambassade à Venise, puis étudia la jurisprudence à Toulouse où il se fit, par son humeur turbulente, des querelles avec le parlement. Vers 1534, il s'établit imprimeur à Lyon. Il s'attira dans cette ville de nouvelles persécutions par son caractère satirique et par la hardiesse de ses opinions religieuses, et fut deux fois mis en prison. Il fut bientôt relâché : mais ayant commis de nouvelles imprudences, il fut incarcéré une seconde fois. En vain François I, qui le protégeait, avait-il consenti à lui faire grâce, la Sorbonne le condamna et il fut amené à Paris pour y être brûlé vif : il subit ce supplice sur la place Maubert (1546). On dit que, voyant le peuple attendri, il fit lui-même ce vers en allant au bûcher :

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.

Son crime était, selon les uns, d'avoir professé l'athéisme, selon les autres, de s'être montré favorable aux opinions de Luther. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarii linguæ latinæ*, Lyon, 1536-1538, 2 vol. in-fol.; *Formulæ latinarum locutionum*, 1539; *De Imitatione Ciceroniana*, 1535 et 1540, où il combat Érasme. Il a aussi laissé des poésies latines et françaises fort médiocres, des traductions de Platon, de Cicéron, des pamphlets de circonstance, dont un sur son second emprisonnement, intitulé : *Second Enfer d'Et. Dolet*, 1544, et un autre où il demande qu'*il soit loisible de lire l'Écriture en langue vulgaire*, qui fut brûlé.

DOLGELLY, ville d'Angleterre (principauté de Galles), dans le comté de Merioneth, à 44 kil. S. E. de Caernarvon; 4,000 hab. Lainages et drap grossier.

DOLGOROUKI (princes), illustre famille russe, qui fait remonter son origine à saint Vladimir et à Rurik, tige des grands-ducs de Russie. Son nom, qui signifie *longue main*, fut porté pour la première fois, au XIIe siècle, par Georges, 8e fils de Vladimir Monomaque. Elle a fourni un grand nombre de généraux et d'hommes d'état distingués; nous citerons : Jacques Fedorovitch Dolgorouki, né en 1639, mort en 1720, qui fut en 1687 chef de la première ambassade russe envoyée en France et en Espagne. Rentré en Russie, il combattit d'abord contre les Turcs, puis contre le roi de Suède, Charles XII, qui le fit prisonnier à Narwa. Après dix ans de captivité, il parvint à s'échapper et revint à Saint-Pétersbourg. Il fut nommé sénateur en 1702 et se distingua dans cette charge par sa franchise et par la fermeté avec laquelle il sut résister aux volontés souvent despotiques de Pierre-le-Grand. — Iwan, prince de Dolgorouki, petit-neveu du précédent, s'empara de

l'esprit de Pierre II, czar de Russie, avec lequel il avait été élevé, et fit exiler Menzikoff; à l'avénement de l'impératrice Anne, il fut envoyé lui-même en Sibérie avec sa femme, et quelques années après (1738), il fut mis à mort avec la plus grande partie de sa famille sur les plus faibles soupçons. — Parmi les membres de cette famille qui survécurent à ce tragique événement, nous pouvons mentionner Vasili Dolgorouki, général en chef sous Catherine II, qui força les lignes de Pérékop en 1771 et mérita le nom de *Krymski* pour avoir conquis la Crimée; — et Iwan-Mikaïlovitch Dolgorouki, né en 1764, mort en 1824, qui s'est distingué comme poëte et à qui on doit des odes, des épîtres philosophiques et des satires. Ses œuvres complètes parurent sous ce titre: *État de mon âme, ou Poésies du prince J.-M. Dolgorouki*, Moscou, 1819.

D'OLIVET. *Voy.* OLIVET et FABRE D'OLIVET.

DOLLART (golfe de), golfe de la mer du Nord, à l'embouchure de l'Ems, entre les prov. de Groningue (Hollande) et de Frise orient. (Hanovre); il a de 30 à 35 kil. d'enfoncement sur 15 de large. Il fut formé en 1277 par deux éruptions de la mer qui engloutirent 33 villages et 100,000 hab.

DOLLE (la), montagne de Suisse. *Voy.* DÔLE.

DOLLEREN, riv. de France, naît dans les Vosges, passe à Massevaux (H.-Rhin), et se jette dans l'Ill.

DOLLOND, famille d'opticiens anglais. Jean Dollond, né en 1706, mort en 1762, issu de réfugiés français, était d'abord fabricant de soie; il étudia seul les mathématiques, et ayant formé ses deux fils, Pierre et Jean Dollond, il se consacra avec eux à la fabrication des instruments de mathématiques et d'astronomie. Ils ont perfectionné les lunettes achromatiques, les télescopes réfringents et le micromètre.

DOLOMIEU, village du dép. de l'Isère, au N. O. et près de la Tour-du-Pin; 1,300 hab., donnait jadis son nom à un marquisat.

DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède GRATET DE), géologue et minéralogiste français, né en 1750, au château de Dolomieu en Dauphiné, mort en 1801, membre de l'Institut, ingénieur et professeur à l'École des mines et au Muséum d'histoire naturelle, a enrichi la science de différents ouvrages sur les substances volcaniques et sur des questions soit générales, soit particulières, de géologie et de minéralogie. Il parcourut à pied pour faire ses observations la plus grande partie de l'Europe, et visita Malte, le Portugal, la Sicile, la Calabre, l'Italie, le Tyrol, la France, les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et l'Egypte pendant l'expédition française dont il fit partie. Il était entré jeune dans l'ordre de Malte, mais il le quitta après y avoir éprouvé toutes sortes de tracasseries. Au retour de l'expédition d'Égypte, il fut jeté sur les côtes du royaume de Naples, et y subit pendant 21 mois la plus dure captivité. Les plus remarquables de ses ouvrages sont: *la Philosophie minéralogique*, Paris, 1802, in-8; *Sur la nécessité d'unir les connaissances chimiques à celles de minéralogiste*, dans le *Journal des Mines*, 1797; *Voyage aux îles de Lipari*, suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *Sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *Sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *Sur les volcans éteints du Val-di-Noto*; *Sur un voyage à l'Etna en juin* 1781, etc. (dans le *Voyage de l'abbé de St-Non*), etc. Les minéralogistes ont donné en son honneur le nom de *dolomie* à une espèce de pierre calcaire.

DOLOPES, ancien peuple de la Thessalie, au S. O., au pied du Pinde, et sur les confins de l'Étolie et de l'Épire. Leur pays était traversé par l'Achéloüs. Ils vinrent à Troie, sous la conduite de Phénix.

DOLORES (NOSTRA-SENORA-DE-LOS), ville de la Confédération mexicaine, à 35 kil. N. O. de Guanaxuato. C'est là qu'éclatèrent les premiers troubles qui amenèrent l'indépendance du Mexique (1810).

DOM ou DON, de *dominus*, seigneur, titre d'honneur, usité en Espagne et en Portugal, ne s'appliquait d'abord qu'aux princes et aux seigneurs; il n'est plus auj. qu'une forme de politesse. — Ce nom est aussi appliqué aux religieux de certains ordres qui se prétendaient nobles, par exemple, aux Bénédictins, aux Chartreux, etc. On dit qu'il fut primitivement porté par le pape, d'où il passa aux évêques et aux seigneurs, et enfin aux simples moines. Devant les noms de religieux, on écrit toujours *dom*.

DOMAIRON (L.), littérateur, né à Béziers en 1745, mort en 1807, fut professeur à l'École Militaire depuis 1778 jusqu'à la révolution; devint au rétablissement des études professeur de belles-lettres, et principal à Dieppe, puis fut nommé inspecteur de l'instruction publique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire, dont les plus estimés sont: *Principes généraux des Belles-Lettres*, 1785, 2 vol. in-12, et 1802, 3 vol. in-12; *les Rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12.

DOMART, ville de France. *Voy.* DOMMART.

DOMAT (Jean), savant jurisconsulte, né à Clermont en Auvergne en 1625, mort en 1695, fut avocat du roi au présidial de Clermont, et consacra toute sa vie à l'étude du droit. Le droit romain avant lui était un véritable chaos; il fit jaillir la lumière au milieu de cette obscurité, en replaçant les lois romaines dans leur ordre naturel, et en élaguant tout ce qui dans ces lois était absolument étranger à nos mœurs et à nos usages. Ses plus importants ouvrages sont: *Lois civiles dans leur ordre naturel* (en franç.), et *Legum delectus*. Ce dernier n'est qu'un choix en latin des lois les plus usuelles renfermées dans les recueils de Justinien. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble, Paris, 1717, in-fol.; avec des additions d'Héricourt sur le droit public, Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; avec les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier, 1744, 2 vol.; et enfin avec le supplément de Dejouy, 1755-67, et 1777, 2 vol. in-fol.; ils ont été réimprimés, en 4 vol. in-8, 1828-30, par J. Rémy, avec l'indication des articles correspondants de nos codes.

DOMBES (pays de), *Dumbensis pagus*, ancienne prov. de France, comprise au nombre des pays savoyards du grand-gouvernement de Bourgogne, entre la Bresse, le Lyonnais, le Beaujolais et le Mâconnais. Elle se divisait en Haute et Basse, et avait pour chef-lieu Trévoux. Autres places: Thoissey, Lagnieux, Amberieux, Saint-Trivier, Chalamont.

DOMBOU, ville du Sahara, à 440 kil. S. E. de Bilma. On trouve aux environs d'immenses lacs salés qui sont peut-être le *Palus Chelonides* de Ptolémée.

DOMBOVITZA, riv. de Valachie, sort du mont Tamas en Transylvanie et se jette dans l'Ardjich.

DOMBROWSKI (Henri-Jean), général polonais, né près de Cracovie en 1755, prit les armes en 1791 pour défendre la Pologne, remporta plusieurs avantages sur les Russes et les Prussiens, mais fut néanmoins obligé de se réfugier en France (1796); il y forma une légion polonaise, et la commanda pendant l'expédition d'Italie. En 1806, après la victoire d'Iéna, Dombrowski courut en Pologne, et y rassembla plus de 30,000 combattants, qui vinrent grossir l'armée française. Il fut nommé commandant de la 3e division du grand-duché de Varsovie (1809), et repoussa les Russes qui avaient envahi la Pologne. En 1812, après avoir fait les plus grands efforts pour couvrir la retraite de la grande armée, il ramena les débris de l'armée polonaise en-deçà du Rhin. En 1815, Dombrowski fut nommé général de la cavalerie et sénateur palatin du nouveau royaume de Pologne; mais il ne jouit pas longtemps de ces nouvelles dignités et mourut en 1818.

DOMEL, île de l'empire Birman, à 30 kil. de la côte, par 95° 24' long. E., 11° 15' lat. N., est la plus grande de l'archipel de Mergui ; 65 kil. sur 30.

DOMÈNE, ch.-l. de cant. (Isère), à 9 kil. N. E. de Grenoble ; 1,050 hab.

DOMENICHI (Ludovico), né à Plaisance, mort à Pise en 1564, a publié des traductions d'auteurs grecs, a refondu l'*Orlando innamorato* de Boiardo, Venise, 1552, in-8, et a composé lui-même : *Dialoghi d'amore*, Venise, 1568, in-8 ; *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8 ; *la Donna di corte*, Lucques, 1564, in-4 ; *la Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8, etc., et des *Facéties*, traduites en français, Lyon, 1574.

DOMERGUE (Fr.-Urbain), grammairien, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône) en 1745, mort à Paris le 29 mai 1810, fut professeur de grammaire générale à l'école centrale des Quatre-Nations à Paris, professeur d'humanités au lycée Charlemagne et membre de l'Institut. Il s'occupa avec zèle à réformer la langue, défigurée par le néologisme révolutionnaire, et fonda à cet effet un *Journal de langue française*, qui obtint un grand succès. On a de lui une *Grammaire simplifiée*, 1778 ; *la Prononciation française déterminée par des signes invariables*, etc., 1796 ; *Grammaire générale analytique*, etc., 1798, in-8 ; *Manuel contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8 ; *Solutions grammaticales*, 1808, in-8. Domergue tenta d'introduire dans la grammaire une nomenclature savante, mais bizarre, qui n'a pas été adoptée.

DOMESDAY-BOOK (c.-à-d. *livre du jugement*), grand rôle des propriétés foncières de l'Angleterre que Guillaume-le-Conquérant fit dresser de 1080 à 1086, afin de servir de base pour régler à l'avenir tous les différends qui s'élèveraient au sujet des fiefs ; le manuscrit, conservé dans l'abbaye de Westminster, existe encore. Il a été imprimé et publié en 1783, 2 vol. in-fol. En 1816, on publia des *Additions* et des *Index*, 2 vol. in-fol., ainsi qu'une *Introduction générale*, 1833, 2 vol. in-8.

DOMÈVRE-EN-HAYE, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 15 kil. N. de Toul ; 350 hab.

DOMFRONT, *Donnifrons* ou *Dumfronium*, ch.-l. d'arr. (Orne), sur une colline d'où sort la Varenne, à 58 kil. N. O. d'Alençon ; 2,417 hab. Toiles, coutils, droguets, serges ; forges, papeteries, verreries. — Domfront était jadis une des plus fortes places de la Normandie ; elle fut fondée au XIe siècle par Guillaume, comte de Bellesme, et fut prise et reprise plusieurs fois par les Français et les Anglais aux XIIIe et XIVe siècles, et par les Protestants et les Catholiques pendant les guerres religieuses du XVIe siècle. — L'arr. de Domfront a 8 cantons (Athis, La Ferté-Macé, Flers, Juvigny, Messey, Passays, Tinchebray, plus Domfront), 108 communes et 131,745 hab.

DOMINGUE (SAINT-). *Voy.* HAÏTI.

DOMINICA. *Voy.* MARQUISES (îles).

DOMINICA, une des Antilles. *Voy.* DOMINIQUE (la).

DOMINICAINS ou *Frères Prêcheurs*, ordre religieux de la règle de Saint-Augustin, fut fondé par saint Dominique, à Toulouse, en 1215, et approuvé la même année par le pape Innocent III. Il reçut pour mission de prêcher et de convertir les hérétiques. Les fonctions inquisitoriales furent ajoutées en 1233 à ses attributions. L'ordre des Dominicains a fourni un grand nombre de papes et de personnages célèbres : saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Caïetan, Dominique Soto, étaient sortis de son sein. Cet ordre soutint une longue rivalité avec celui des Franciscains. Supprimés en France, en 1789, les Dominicains se sont conservés dans les autres pays catholiques, notamment à Rome, où ils ont un couvent célèbre, qui leur sert de chef-lieu. — Ils portaient en France le nom de Jacobins, parce que leur premier couvent à Paris fut bâti dans la rue St-Jacques.

DOMINIQUE (la), une des Petites-Antilles, au S. E. de la Guadeloupe, par 60° 35' long. O., 15° lat. N. : 46 kil. sur 22 ; 23,000 hab. (dont 20,000 esclaves) ; ch.-l., Roseau. Mont. dont quelques-unes volcaniques. Beaucoup de soufre, eaux thermales, sol fertile ; pas de port. — La Dominique fut découverte en 1493 par Colomb (c'était un dimanche, *dies dominica* ; d'où son nom). Elle appartint d'abord aux Espagnols, puis aux Français, jusqu'en 1763 ; elle est aujourd'hui à l'Angleterre. *Voy.* ANTILLES.

DOMINIQUE (saint), fondateur de l'ordre des Dominicains, né en 1170 à Calahorra dans la Vieille-Castille, se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et par son talent pour la prédication ; il enseigna la théologie à Palencia, entra à 28 ans dans le chapitre de l'évêque d'Osma, et accompagna ce prélat à la cour de France, où le roi de Castille l'avait chargé d'une négociation. A leur retour, ils s'arrêtèrent tous deux dans le Languedoc qui était alors infecté de l'hérésie des Albigeois, et s'étant mis à la tête de quelques missionnaires, ils travaillèrent à prêcher la foi et à convertir les hérétiques par la parole, pendant que Simon de Montfort, à la tête d'une formidable armée de Croisés, les exterminait par le fer (1205-15). Saint Dominique opéra un grand nombre de conversions et enflamma par son éloquence l'ardeur des soldats ; mais on l'accuse d'avoir quelquefois poussé trop loin l'ardeur de son zèle. Pendant son séjour dans le Languedoc, il fonda à Toulouse l'ordre des *Frères Prêcheurs*, qui a pris de lui le nom de Dominicains (1215). Il alla ensuite se fixer à Rome : Honorius III créa pour lui l'office de *maître du sacré palais*, le chargeant d'approuver les thèses et les livres, de conférer le grade de docteur, de nommer les prédicateurs. Il employa ses dernières années à répandre son institut, qui bientôt compta de nombreux couvents en France, en Italie, en Espagne. Il mourut à Bologne en 1221. Quelques-uns le regardent comme le premier inquisiteur, et disent qu'il exerça ces terribles fonctions dans le Languedoc ; d'autres disent que l'inquisition ne fut établie qu'après sa mort. Il fut canonisé en 1234 par Grégoire IX, qui fixa au 4 du mois d'août le jour de sa fête. On lui attribua des miracles. Sa vie a été écrite par un grand nombre d'auteurs, notamment par le P. Touron, 1739, et récemment par M. Lacordaire (1841). — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Dominique, dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se flageller : celui-ci vivait dans le XIe siècle, et mourut en 1060. Il se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montefeltro et de Fontavellano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse pour expier les iniquités des autres.

DOMINIQUE BIANCOCELLI, nom de deux auteurs de la Comédie-Italienne, père et fils, qui eurent un grand succès sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Le fils composa lui-même des comédies et excella dans la parodie.

DOMINIQUE (Louis), littérateur. *Voy.* DOMENICHI.

DOMINIQUIN (LE), *Domenico Zampieri*, peintre célèbre, né à Bologne en 1581, était fils d'un cordonnier. Il se forma à l'école d'Auguste Carrache à Bologne, et à celle d'Annibal Carrache à Rome. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exécuta son premier tableau : *Adonis tué par un sanglier*. Peu de temps après il peignit son beau *Saint André* qu'il composa en rivalité avec le Guide, et sa *Communion de saint Jérôme*, où il est resté fidèle au principe de son maître Annibal, qui n'admettait pas plus de 12 figures dans une composition. Le Dominiquin exécuta ensuite à Bologne *la Vierge du Rosaire*, et son *Martyre de sainte Agnès* ; puis il revint à Rome, où il produisit de nouveaux chefs-d'œuvre

qui soulevèrent contre lui une foule d'envieux. Enfin, appelé à Naples pour orner à fresque la chapelle du trésor, il essuya dans cette ville les mortifications les plus humiliantes, et y mourut en 1641, empoisonné, selon quelques historiens. On a refusé au Dominiquin l'invention ; mais il s'est placé, par son dessin exact et expressif, par son coloris vrai, au premier rang après Raphaël, le Corrège et le Titien. On estime surtout ses peintures à fresque.

DOMINIS (M.-Antonio DE), né en 1556 à Arbe, sur les côtes de la Dalmatie, entra d'abord chez les Jésuites où il enseigna avec un grand succès la philosophie et l'éloquence; devint évêque de Segni et archevêque de Spalatro; mais ayant embrassé l'opinion des Réformés, il se démit de ses dignités et se réfugia en Angleterre (1616), où il écrivit contre le pape le traité *De Republica christiana* (1617-70), et où Jacques I lui donna de riches bénéfices. Au bout de peu d'années il changea encore une fois d'opinion, quitta furtivement l'Angleterre, et alla à Rome où Grégoire XV le reçut fort bien, et où il se rétracta publiquement. Mais ayant laissé entrevoir que sa conversion n'était pas sincère, il fut enfermé au château Saint-Ange où il mourut en 1624. Dominis est célèbre dans l'histoire de la science pour avoir eu la première idée de l'explication de l'arc-en-ciel, que Descartes adopta depuis et perfectionna. Cette explication se trouve dans le traité *De Radiis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, ouvrage qui d'ailleurs est rempli d'erreurs.

DOMITIEN, *Titus Flavius Domitianus*, empereur romain, 2e fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus son frère l'an 81. Au commencement de son règne il laissa espérer un gouvernement assez heureux ; il se montrait libéral et juste: il embellit la ville de plusieurs édifices, rétablit la bibliothèque qui avait été brûlée, et fit avec quelque succès la guerre contre les Cattes, les Germains et les Daces. Mais se livrant bientôt à son naturel féroce, il mit à mort un grand nombre de sénateurs et de Romains distingués, et s'empara de leurs biens; excita contre les Chrétiens la plus cruelle persécution ; proscrivit les philosophes, les gens de lettres et les historiens, dont il craignait les jugements sévères. Il se livrait en même temps aux plus infâmes débauches : il séduisit sa propre nièce Julie, et poussant l'orgueil jusqu'à la folie, il voulut être regardé comme dieu et se fit élever des autels. Il succomba enfin victime d'une conspiration formée dans son palais même par Domitia Longina, son épouse, qui craignait pour sa vie, et fut assassiné par Étienne, affranchi de cette femme, l'an 96 de J.-C., à l'âge de 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour il invita à un festin les principaux sénateurs et les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives ; après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Une autre fois, dit-on, il convoqua le sénat pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à percer des mouches avec un poinçon, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre : «Pas même une mouche»; ce mot lui coûta la vie. Domitien devint chauve de bonne heure, ce qui le fit surnommer par Juvénal *le Néron chauve*, *Calvus Nero*.

DOMITIUS, famille patricienne de Rome, qui fournit un grand nombre de consuls et de magistrats à la république. Les deux branches les plus connues sont celles des Calvinus et des Ahénobarbus. Le nom de cette dernière, qui signifie *barbe d'airain* ou *barbe rousse*, vint, selon Plutarque, de ce que la barbe d'un certain L. Domitius fut tout à coup changée de noire en rousse.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CNEUS), consul l'an 122 av. J.-C., défit dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20,000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison : ayant invité Bituitus, leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CN.), père de Néron, épousa Agrippine, qu'il laissa veuve de bonne heure, et qui, ayant épousé l'emper. Claude, lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son 1er mari. Il fut préteur et consul sous Tibère. Domitius avait le caractère vil et féroce. Il disait lui-même que de sa femme et de lui il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain.

DOMITIUS AFER, orateur. *Voy.* AFER.

DOMMART-LES-PONTHIEU, ch.-l. de canton (Somme), à 20 kil. S. de Doullens ; 1,200 hab.

DOMMARTIN-SUR-YÈVRE, ch.-l. de canton (Marne), à 13 kil. de Sainte-Menehould ; 300 hab.

DOMME, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 10 kil. S. de Sarlat ; 1,950 hab.

DOMMEL, riv. de Belgique, naît dans le Limbourg, baigne Bois-le-Duc, reçoit l'Aa, et se perd dans la Meuse, sous le nom de Diezen, au fort de Crèvecœur, après un cours de 80 kil.

DOMMOUDAH, riv. de l'Inde anglaise, naît dans le Bahar, à 9 kil. S. de Djobra, et après s'être divisée en 2 bras, tombe dans l'Hougly ; son cours est de 490 kil.

DOMO D'OSSOLA, *Oscella* des anciens, *Corte di Matarello* au moyen âge, ville des Etats sardes, sur la Toce, à 28 kil. N. O. de Pallanza, au pied du Simplon. Petit fort. Elle fit d'abord partie du duché de Milan, puis du roy. de Sardaigne ; appartint à la France de 1796 à 1814, et depuis cette époque elle est retournée aux États sardes.

DOMPAIRE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 11 kil. S. E. de Mirecourt ; 600 hab. Elle était plus importante autrefois, mais elle fut brûlée en 1475 par le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire.

DOMPIERRE, ch.-l. de cant. (Allier), à 26 kil. E. de Moulins ; 1,000 hab.

DOMPIERRE, ville du dép. de la Charente-Inf., à 7 kil. N. E. de la Rochelle ; 2,000 hab.

DOMREMY, village du dép. des Vosges, à 10 kil. N. de Neufchâteau ; 300 hab. C'est là que naquit Jeanne d'Arc. Sa maison existe encore ; on y a établi une école d'enseignement mutuel.

DON, *Tanaïs*, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Ivan-Ozero, dans le gouvernement de Toula ; coule d'abord au S., puis au S. E., jusqu'au pays des Cosaques du Don ; se dirige alors vers le S.O., et tombe dans la mer d'Azov après un cours de 1,400 kil. Il reçoit à droite la Metcha, la Tsimlia et le Petit-Don ; à gauche, le Voronèje, la Toulouschéva, le Khoper et le Manitche. Son embouchure est encombrée de sable en été ; il éprouve de grandes crues en hiver.

DON, riv. de France, naît dans le dép. de Maine-et-Loire, et s'unit à la Vilaine dans le dép. de la Loire-Inf., après un cours de 90 kil.

DON, riv. d'Angleterre, dans le comté d'York, se jette dans l'Ayr après un cours de 88 kil.

DON, riv. d'Ecosse, dans le comté d'Aberdeen, se jette dans la mer du Nord à 3 kil. au N. d'Aberdeen.

DON (pays des COSAQUES DU), *Donski-Kosakoi-Zemlia*, gouvernement de la Russie d'Europe, entre ceux de Voronèje et d'Ekatérinoslav au N. O. et à l'O., la prov. du Caucase et la mer d'Azov au S., le gouvernement d'Astracan et celui de Saratov à l'E. et au N. E., par 44° 7' - 51° 11' lat. N. et 35° - 42° 25' long. E. ; 540 kil. sur 450 : 500,000 hab. Il se divise en 7 districts, et a pour ch.-l. Tcherkask. *Voy.* COSAQUES.

DON, titre d'honneur. *Voy.* DOM.

DONAGHADEE, ville d'Irlande, dans l'Ulster (Down), à 26 kil. E. de Belfast.

DONALD I, ancien roi d'Ecosse, mort en 216, fut

l'allié de l'empereur Septime-Sévère, se fit baptiser, et chercha à introduire le christianisme dans ses états.

DONALD II, roi d'Écosse, en 254, mourut la 1re année de son règne, des blessures qu'il reçut dans une bataille contre un autre Donald, prince des îles Hébrides, qui lui succéda.

DONALD III, détrôna Donald II, régna en tyran, et fut tué la 5e année de son règne, en 260.

DONALD IV, prince pieux, accueillit les enfants et les parents d'Ethelred, chassés du Northumberland, leur prêta des troupes pour recouvrer leurs états, et envoya des prédicateurs dans le Northumberland pour y prêcher la foi. Il mourut vers 647.

DONALD V, prince voluptueux, eut à combattre les Pictes et les Bretons, éprouva des revers, et mourut en 858 dans une prison où il avait été jeté par ses seigneurs mécontents.

DONALD VI, secourut Alfred contre les Danois, et se fit chérir de ses sujets par sa justice et sa douceur. Il mourut vers l'an 903.

DONALD VII ou DUNCAN, eut un règne orageux, fut à plusieurs reprises attaqué par les Norwégiens, parvint à les repousser, mais fut tué par Macbeth en 1040. C'est ce prince qui figure dans le *Macbeth* de Shakespeare.

DONALD VIII, fils du précédent, s'enfuit aux îles Hébrides durant la tyrannie de Macbeth, s'empara ensuite (1093) du trône d'Écosse au préjudice des fils de son frère aîné Malcolm, fut chassé au bout de six mois pour avoir abandonné les îles Hébrides au roi de Norwége, puis rappelé à cause de la sévérité de son successeur, et enfin chassé de nouveau par Edgard, fils de Malcolm. Livré à son rival, il mourut en prison en 1098.

DONAT, *Donatus*, nom de deux évêques schismatiques d'Afrique, dont les partisans prirent le nom de *Donatistes*. Le premier était évêque de Cases-Noires (*Cellæ nigræ*) en Numidie, et excita un schisme vers 305 en refusant d'admettre à la communion les *traditeurs*, c'est-à-dire ceux qui pendant la persécution de Dioclétien avaient livré les livres sacrés aux Païens. Il fit déposer Cécilien, évêque de Carthage, qui usait d'indulgence envers les traditeurs; mais il fut lui-même excommunié par le pape Melchiade (313), et par plusieurs conciles.—Le 2e fut élu en 316 évêque schismatique de Carthage, et se montra aussi intolérant que l'évêque de Cases-Noires. Condamné par le pape et l'empereur, il se révolta, se porta avec ses partisans aux plus grands excès contre les Catholiques, et alluma une guerre civile qui désola l'Afrique sous les règnes de Constantin et de ses successeurs jusqu'à l'invasion des Vandales, qui persécutèrent également Donatistes et Catholiques. Les Donatistes ont été combattus par saint Augustin; leur histoire a été écrite par saint Optat.

DONAT, *Ælius Donatus*, grammairien latin, né vers l'an 333, fut précepteur de saint Jérôme. On a de lui un commentaire estimé sur Térence, Venise, 1473, et deux traités *De Barbarismo* et *De octo partibus orationis*, 1522. Ce dernier ouvrage fut longtemps adopté dans les écoles. On lui attribue aussi, mais sans fondement, une *Vie de Virgile*, qui n'est qu'un misérable tissu de fables.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), célèbre sculpteur, né à Florence en 1383, mort en 1466, appartenait à une famille pauvre, et fut élevé par un homme généreux qui, devinant son talent, lui donna des maîtres de dessin et de sculpture. Bientôt il n'eut plus d'égal dans ce dernier art, et il donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : une figure de *Vieillard à tête chauve*, les statues en bronze de *Saint Pierre*, *Saint George* et *Saint Marc*, et celle de *Judith qui vient de couper la tête d'Holopherne*; il exécuta à Venise en bas-reliefs l'histoire de saint Antoine, et fut en dernier lieu employé à Florence par les Médicis, qui soutinrent sa vieillesse de leurs bienfaits.

DONATISTES. *Voy.* DONAT.

DONATO, nom de quelques doges de Venise. François Donato gouverna de 1545 à 1553, fit respecter la neutralité de la république, malgré les tentatives de Charles-Quint et de Henri II, qui voulaient l'un et l'autre le forcer à se déclarer: fit construire l'hôtel des Monnaies et la bibliothèque, et enrichit le palais Ducal des tableaux des meilleurs maîtres.— Léonard Donato, doge de 1606 à 1612, résista avec fermeté au pape Paul V lorsque celui-ci voulut priver la république de sa juridiction sur les ecclésiastiques et faire rapporter une loi qui leur interdisait d'acquérir de nouveaux immeubles.

DONATO, sculpteur. *Voy.* DONATELLO.

DONAU, nom allemand du DANUBE.

DONAUESCHINGEN, ville du grand-duché de Bade, à 82 kil. N. O. de Constance; 2,100 hab. Château qui sert de résidence aux princes de Furstenberg, et dans la cour duquel se voit la source principale du Danube (*Donau*).

DONAWERT, ville de Bavière (H.-Danube), sur le Danube, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,500 hab. — Jadis ville libre. Victoire de Marlborough sur les Bavarois (1704).

DONCASTER, *Dano* ou *Danum*, ville d'Angleterre (York), sur le Don, à 5 kil. S. d'York; 1,000 hab. Jolie ville, mais sans industrie.— Ancienne station romaine. Antiquités.

DONCHERY, ville forte du dép. des Ardennes, sur la Meuse, à 5 kil. O. de Sedan; 1,700 hab. Fabriques de serges, de toiles et de dentelles. Donchery fut fortifiée en 1358 pendant les troubles de la Jacquerie; Charles-Quint l'assiégea vainement; mais les Espagnols la prirent en 1641. Louis XIII la reprit, et Louis XIV la démantela en 1682; ses fortifications furent en partie rétablies en 1692.

DONDUS ou DE DONDIS (Jacques), surnommé *Horologius*, médecin et mécanicien, né à Padoue en 1298, mort en 1360, inventa une horloge d'une construction nouvelle, qui, en 1344, fut placée sur la tour du palais de Padoue: cette horloge marquait, outre les heures, les révolutions du soleil et des planètes et les phases de la lune. On a aussi de lui : *Promptuarium medicinæ*, Venet., 1481, dont on a donné un extrait en italien, sous ce titre : *Herbolaria volgare*, 1536.

DONÉGAL, *Dungalia*, ville d'Irlande, dans l'Ulster, ch.-l. de comté, à 195 kil. N. O. de Dublin, à l'embouchure de l'Esk. Bon port. — Le comté de Donegal est situé sur l'Océan Atlantique, à l'O. de ceux de Londonderry et de Tyrone : 115 kil. sur 71; 300,000 hab. Beaucoup de marais, lacs, monts; orge, pommes de terre, chanvre: toiles, lainages.

DONETZ, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Koursk, coule au S. E., et tombe dans le Don après un cours de 420 kil.

DONGA ou DINKA, pays de la Nigritie orientale, au S. du Dar-Four: le Bahr-el-Abiad y prend, dit-on, sa source.

DONGES, bourg du dép. de la Loire-Inférieure, à 12 kil. S. O. de Savenay; 2,000 hab. Marécages.

DONGOLA, contrée de la Nubie centrale, entre 25° 40'-35° long. E., et 16° 20'-21° 50' lat. N. Le Nil la traverse par le milieu. Déserts arides, sauf sur les bords du Nil et du Tacazzé. Le Dongola se divise en plusieurs petits états, parmi lesquels les plus importants étaient le Batn-el-Hagar, le Sokkot, le Mahas, le pays des Chaykiés et le Dongola proprement dit; ce dernier état fut longtemps le plus puissant, puis il est devenu, comme tous les autres, tributaire, d'abord des Chaykiés, ensuite des Mamelouks échappés d'Égypte (1814-1820), enfin du pacha d'Égypte auquel il obéit encore, ainsi que presque tous les états de la Nubie.

DONGOLA (NOUVEAU-), dit aussi *Marakah*, grand village, sur la rive gauche du Nil, à 110 kil. N. de Vieux-Dongola. Il a été bâti par les Mamelouks et est aujourd'hui ch.-l. du pays.

DONGOLA (VIEUX-), sur le Nil, rive droite, était la ville la plus grande et la plus riche du Dongola au moyen âge : aujourd'hui elle n'a que 300 hab.

DONI (Antoine-François), né à Florence en 1503, mort en 1574, fut d'abord servite, et ensuite prêtre séculier. Il écrivit des satires et s'adonna au genre plaisant. Il se lia avec l'Arétin dont il devint ensuite l'ennemi. Il a laissé, entre autres ouvrages, des *Lettres italiennes*, in-8 ; *La Libraria*, 1557, in-8; *La Zucca*, 1565, quatre parties, in-8; *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, Venise, 1562, in-4 : *I Marmi*, Venise, 1552, in-4. Les *Mondes* ont été traduits par Gabriel Chapuis, 1580.

DONI (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Florence en 1594, mort en 1647, fut professeur d'éloquence à Florence. Il a écrit sur la musique des anciens et a laissé un précieux recueil publié par Gori, Florence, 1731.

DONICUM, ville de Gaule, auj. DOULENS.

DONJEUX, ville du dép. de la H.-Marne, sur la Marne, à 22 kil. S. E. de Vassy, était précédemment ch.-l. de cant.; 350 hab.

DONJON (LE), ch.-l. de cant. (Allier), à 16 kil. N. E. de La Palisse ; 1,600 hab.

DONNEMARIE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Provins ; 1,200 hab.

DONNEZAN, petit pays de France, faisait jadis partie du grand-gouvernement de Foix, et se trouvait au S. E. de la province de Foix ; 13 kil. sur 9. Place principale : Querigut. Ce fut une petite souveraineté depuis le XIVe siècle jusqu'à Henri IV, qui le réunit à la couronne: auj. il est compris dans le département de l'Ariége.

DONNINGTON, ville d'Angleterre (Lincoln), à 10 kil. S. O. de Boston ; 1,850 hab.

DONNINGTON-CASTLE, ville d'Angleterre (Leicester), à 15 kil. N. E. d'Ashby-de-la-Zouch ; 3,000 hab. Petit port.

DONZENAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 8 kil. N. de Brives ; 3,320 hab. Ardoises.

DONZERE, bourg. du dép. de la Drôme, sur le Rhône, à 13 kil. S. de Montelimart; 1,600 hab. Vins rouges estimés.

DONZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 15 kil. S. E. de Cosne ; 3,653 hab. Forges, hauts-fourneaux. Commerce en bois et en fer. Jadis titre d'un duché

DOPHRINES. *Voy.* DOFRINES.

DOR ou DOR-NAPHET, auj. *Tartura*, ville de Palestine, dans une presqu'île au pied du mont Carmel, existait avant l'arrivée des Israélites dans la Palestine ; elle échut à la tribu de Manassé.

D'OR (mont). *Voy.* DORE (mont).

DORAK, ville d'Iran (Khousistan), à 130 kil. S. de Chouster ; 8,000 hab. Mur en terre, deux grands faubourgs. Fabrique de manteaux arabes. Palais du cheik.

DORAMAH, ville d'Arabie (Nedjed), à 53 kil. O. de Derreyeh, sur la route de la Perse à La Mecque ; 8,000 hab.

DORAT ou DAURAT (Jean), *Auratus*, savant du XVIe siècle, né dans le Limousin vers 1510, mort en 1588, fut nommé en 1560 professeur de grec au collége de France. Il eut une grande réputation pour les vers latins et grecs. Il publia en 1586 le recueil de ses poésies : elles contiennent des *Poëmes*, des *Epigrammes*, des *Anagrammes*, des *Odes*, des *Eglogues*. — Il laissa deux fils et une fille qui se distinguèrent aussi comme poëtes et érudits.

DORAT (Claude-Joseph), poëte français, né à Paris en 1734, de parents aisés et connus depuis longtemps dans la robe, mort en 1780, mena une vie fort dissipée et épuisa son patrimoine en dépenses pour ses plaisirs et pour l'impression de ses ouvrages. Il réussit dans la poésie légère et approcha en ce genre de Voltaire, qu'il avait pris pour modèle ; mais il voulut aussi être auteur dramatique, faire des odes, des héroïdes dans le genre d'Ovide, des fables, des romans, et il échoua le plus souvent. Il se déclara l'ennemi des philosophes, qui en revanche lui firent une rude guerre ; il fut accablé d'épigrammes. On reproche à Dorat de l'afféterie, un style maniéré, un ton perpétuel de persiflage et une monotonie fastidieuse. Outre ses poésies légères, on estime ses poëmes intitulés : *la Déclamation* et *le Mois de Mai*. Sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de *la Feinte par amour*, eurent quelque succès, ainsi que *les Prôneurs* ou *le Tartufe littéraire*, dirigée contre les philosophes, et surtout contre d'Alembert. Il fut étroitement lié avec Fanny de Beauharnais, et fit quelques romans en commun avec elle. Les *Œuvres* de Dorat forment 20 vol. in-8. Sautereau de Marsy en a fait un choix en 3 vol. in-12.

DORAT-CUBIÈRES. *Voy.* CUBIÈRES.

DORAT (LE), ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 11 kil. N. de Bellac ; 2,200 hab. Fabrique de poids et mesures métriques, de baromètres, etc.

DORCHESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Dorset, près de la Frome, à 22 kil. E. de Bridport ; 3,000 hab. Établissements de bienfaisance ; prison à la Howard. Serges, etc. Ruines romaines.

DORCHESTER, *Durnovaria*, ville d'Angleterre (Oxford), à 13 kil. S. E. d'Oxford ; 1,000 hab.

DORCHESTER, commune des États-Unis (Massachussets), sur l'Atlantique, à 5 kil. S. de Boston ; 3,800 hab. — Un comté des États-Unis dans l'état de Maryland et un autre dans le Bas-Canada, entre le St-Laurent et les monts Alleghany, portent le nom de Dorchester.

DORDOGNE, *Duranius*, riv. de France formée de deux ruisseaux, la Dore et la Dogne, naît au mont Dore (Puy-de-Dôme), passe à Beaulieu, Souillac, Domme, Bergerac, Ste-Foix, Castillon, Libourne, Bourg ; reçoit la Vezère grossie de la Corrèze, l'Isle grossie de la Dronne, la Cère, et, joignant la Garonne au Bec-d'Ambez après un cours de 430 kil., forme avec elle la Gironde qui se jette dans l'Océan.

DORDOGNE (dép. de la), dép. de France, situé entre ceux de la Charente-Infér., de la Gironde, à l'O.; de la H.-Vienne, de la Corrèze, du Lot, à l'E. ; 124 kil. sur 110 ; 9,414 kil. carrés ; 487,502 hab. Ch.-l., Périgueux. Il est formé du Périgord et d'une partie de l'Agénais, de l'Angoumois et du Limousin. Mont. et quelques belles vallées. Excellent fer, cuivre, plomb, manganèse, houille ; marbre, albâtre, grès, etc. ; eaux minérales. Landes, quelques forêts à l'O. et au S. : beaucoup de grains et de châtaignes ; truffes renommées, champignons ; vins, eaux-de-vie, etc. Gros bétail, mulets, ânes, porcs excellents; étangs poissonneux ; menu gibier délicat. Forges ; tanneries ; distilleries ; fabriques de papiers. — Le dép. de la Dordogne se divise en 5 arrond. (Périgueux, Sarlat, Nontron, Bergerac, Riberac), 47 cantons et 583 communes ; il dépend de la 20e division militaire et de la cour royale de Bordeaux ; il ressort du diocèse de Périgueux.

DORDRECHT ou DORT, ville de Hollande (prov. de Hollande mérid.), dans une île de la Meuse, à 15 kil. S. E. de Rotterdam ; 17,000 hab. Plusieurs édifices remarquables (bourse, hôtel-de-ville, la grande église). Société dite *Diversa sed Una*. Moulins à huile, raffineries de sucre et de sel ; chantiers de construction, etc. Commerce de bois. — Dordrecht fut fondée en 994 ; c'est la plus ancienne ville de la Hollande. Il s'y tint en 1618 et 1619 un fameux synode calviniste, qui condamna les opinions d'Arminius et de Barnevelt et qui établit la doctrine qui fait encore auj. la base de l'église ré-

formée en Hollande. Patrie des deux de Witt, de Vossius, etc.

DORE (mont), *mons Duranius*, partie de la chaîne des monts d'Auvergne, s'étend du Puy-de-Dôme aux portes de Lyon. Le mont principal s'appelle aussi mont Dore. Ses pics, tous de nature volcanique, sont le Sancy (1,936 mètres de haut), le Ferrand, la Croix-Morand, le Cadadogne. Affreuses aspérités, aspect imposant. On fait au mont Dore des fromages estimés. C'est de ce mont que descendent les sources qui fournissent les eaux thermales dites *du Mont-Dore*. *Voy.* DORE-LES-BAINS.

DORE-LES-BAINS ou DORE-L'ÉGLISE, bourg du départ. du Puy-de-Dôme, à 40 kil. S. O. de Clermont-Ferrand, dans une vallée du mont Dore; 1,900 hab. Eaux minérales fort recherchées : cinq sources chaudes, deux froides.

DORE (LA), nom commun à deux riv. de France, l'une qui se jette dans l'Allier ; l'autre, qui sort du mont Dore, forme la belle cascade de la Dore, et se joint à la Dogne pour former la Dordogne.

DORIA, famille de Gênes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'histoire de cette république. Oberto Doria commandait la flotte génoise à la mémorable bataille de Meloria, qui mit fin en 1284 à la longue rivalité entre Gênes et Pise, en anéantissant la marine de cette dernière république. — Lamba Doria, amiral des Génois dans la guerre contre les Vénitiens en 1298, défit, devant l'île de Curzola, l'amiral vénitien André Dandolo. Une paix glorieuse fut le fruit de cette victoire. — Paganino Doria commanda la marine génoise dans un combat contre Pisani, amiral des Vénitiens, le 13 février 1352, en vue de Constantinople. La victoire resta aux Génois ; mais elle leur coûta cher, et le commandement fut ôté à Doria. Il lui fut rendu en 1354, et cette fois il battit complétement Pisani à Porto-Longo, et le fit prisonnier avec toute sa flotte. Ce brillant succès mit fin à la guerre ; Venise accepta toutes les conditions de paix que lui imposa Gênes. — Lucien Doria prit quelques places aux Vénitiens, et leur livra en 1379 une bataille où il fut tué, mais dont le succès resta à la flotte qu'il commandait. — Pierre Doria lui succéda, prit Chiozza en 1379, mais fut assiégé dans cette place par Vettor Pisani, et tué d'un boulet de canon. Sa flotte, renfermée dans le port, fut obligée de se rendre (1380).

DORIA (André), le restaurateur de la liberté génoise et l'un des plus célèbres capitaines de son siècle, naquit à Oneille en 1468. Voyant sa patrie en proie aux factions, il s'éloigna et s'engagea successivement au service du pape Innocent VIII, de Ferdinand-l'Ancien, roi de Naples, et d'Alphonse II, son fils. Lors de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII, Doria resta fidèle à Alphonse tant qu'il y eut espoir de salut ; mais il s'attacha quelque temps après à Jean de la Rovère, qui tenait pour Charles VIII, à Naples. Il lutta avec la plus grande gloire contre le célèbre Gonzalve de Cordoue, quitta ensuite, n'étant encore âgé que de 24 ans, le service de terre pour celui de mer, arma huit galères à ses frais, attaqua les Maures et les Turcs qui infestaient alors la Méditerranée, et les défit partout où il les rencontra. L'Italie étant devenue à cette époque le théâtre d'une nouvelle guerre entre la France et l'Autriche, Doria embrassa le parti de la France, fut nommé par François I au commandement des galères françaises, et battit la flotte de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Mais s'étant aperçu qu'il était l'objet de la jalousie des ministres français, et que François I différait de ratifier des promesses qu'il avait faites en faveur de Gênes, il embrassa le parti de Charles-Quint en stipulant avec lui la restauration de la liberté de Gênes, chassa les Français de cette ville avec une flotte impériale, mit un terme aux querelles des factions et changea la forme du gouvernement génois ; il fit décréter que les doges, qui auparavant étaient perpétuels, seraient élus pour deux ans seulement. Quant à lui, il refusa la dignité de doge, continua à servir l'empereur, battit plusieurs fois les Turcs et lutta avec avantage contre le célèbre Barberousse. Dans sa patrie, quelques conjurations éclatèrent contre lui, et il ternit sa gloire par la cruauté qu'il montra contre ses ennemis. Il mourut en 1560. Gênes lui érigea une statue avec cette inscription : *Au père de la patrie.*

DORIDE, *Doris*, nom commun : 1° à un petit territoire, berceau des Doriens, entre la Phocide, la Locride, la Thessalie : on l'appelait auparavant Dryopide ; 2° à l'angle S. O. de la Carie, dans l'Asie Mineure, parce que des colonies doriennes y florissaient. La première s'appelait *Tétrapole*, à cause de ses quatre villes, Dryope, Pinde, Erynée, Citynium ; la deuxième, à laquelle il faut aussi ajouter les îles de Rhodes et de Cos, était dite *Hexapole*, à cause de ses six villes, Cnide, Halicarnasse, Cos, Jalyse, Camire, Linde ; on la nomma ensuite *Pentapole* quand Halicarnasse n'en fit plus partie.

DORIENS, *Dori, Dores, Dorienses*, une des quatre tribus helléniques, avait pour héros éponyme Dorus, fils d'Hellen ; cependant les Doriens ne descendaient pas de lui, car ils existaient déjà sous Deucalion (1635 av. J.-C.) : ils habitaient alors la Phthiotide. Sous Dorus (1500), on les trouve dans l'Histiéotide où ils eurent des démêlés avec les Lapithes. Hercule les débarrassa des attaques de ce peuple, mais en stipulant que les Doriens lui feraient cession d'un tiers de leur pays. Plus tard, les Cadméens, dit-on, ravirent toute l'Histiéotide aux Doriens, qui alors se fixèrent autour du Pinde et y prirent le nom de Macédones. Mais bientôt ils quittèrent ce pays pour s'établir, avec les Maliens de Trachine, dans la Dryopide qui prit dès lors le nom de Doride. Un siècle après, les Doriens, unis aux Thesprotes de Thessalie et aux Héraclides, subjuguèrent presque toute l'Hémonie et l'enlevèrent aux Eoliens, mais sans la garder pour eux : puis, avec les Héraclides seulement, sous Cléodée et Aristomaque, ils attaquèrent à deux fois, mais vainement, le Péloponèse. Enfin en 1190 av. J.-C., et 120 ans après la mort d'Hercule, les Doriens, fondus désormais avec les Héraclides et aidés des Etoliens, occupèrent le Péloponèse, moins l'Arcadie : ils gardèrent pour eux l'Argolide, la Laconie, la Messénie ; l'Élide passa aux Étoliens. L'Égiale, ravie aux Ioniens, ne resta point aux conquérants, mais reçut de nouveaux habitants, les Achéens. Plus tard, les Doriens s'emparèrent aussi de Mégare et de l'île de Crète. Enfin, comme tous les peuples grecs, ils envoyèrent au loin des colonies ; les principales sont : Cos, Rhodes, Halicarnasse, dans l'Asie Mineure, dont une partie prit d'eux le nom de Doride (*Voy.* DORIDE) ; Byzance, Corcyre, Syracuse, Tarente, Héraclée en Italie, etc. L'invasion dorienne fit rétrograder la civilisation en Grèce et causa une espèce de moyen âge de cinq à six siècles. — C'est à tort qu'on identifie parfois les Doriens et les Hellènes. Les Doriens ont été les derniers venus dans la Grèce méridionale ; ils ont dépossédé non pas les Pélasges, mais les autres Hellènes, Ioniens, Achéens, Eoliens, et toujours l'opposition a subsisté entre eux et ces tribus, tant pour le caractère que pour le gouvernement, les lois et le dialecte. La guerre du Péloponèse ne fut au fond qu'une guerre entre Doriens et Ioniens.

DORIS. *Voy.* NÉRÉIDES.

DORKING, ville d'Angleterre (Surrey), à 15 kil. E. de Guildford, dans une vallée très pittoresque : 4,800 hab. Air sain ; séjour recherché par les malades.

D'ORLÉANS (le père Joseph), jésuite, né à Bourges en 1644, mort à Paris en 1698, professa d'abord les belles-lettres dans différents collèges, se

livra ensuite à la prédication, puis se consacra à l'histoire, dans laquelle il obtint des succès mérités. On a de lui : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4, continuée par F. Turpin, 1786; *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1734, 3 vol. in-4, 1737, 5 vol. in-12, terminée par Brumoy et Rouillé, et un grand nombre de biographies particulières.

DORMANS, ch.-l. de cant. (Marne), à 23 kil. O. d'Épernay; 2,300 hab. Étoffes de coton; poterie. Commerce en vins.

DORMANS (Jean DE), cardinal, chancelier et garde des sceaux sous les rois Jean et Charles V, fut d'abord avocat au parlement et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état et de l'église. Ce fut lui qui fonda à Paris le collège dit de Beauvais : il le nomma ainsi en l'honneur de la ville de Beauvais dont il était évêque. Il mourut en 1373.

DORMANTS (les sept), nom donné à sept frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Éphèse sous l'empereur Dèce en 251. On croit que ces frères, s'étant cachés dans une caverne, y furent murés par ordre de l'empereur, et qu'on les y retrouva endormis 157 ans après, vers l'an 408.

DORMEILLES, bourg de la Brie (Seine-et-Marne). Clotaire II y fut défait par Théodebert et Thierry, 600.

DORNACH, village de Suisse (Soleure), à 10 kil. S. de Bâle; 500 hab. Bataille célèbre où 6,000 Suisses battirent 15,000 Autrichiens en 1400. Cette bataille décida de l'indépendance de la Suisse.

DORNE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 12 kil. S. O. de Decize; 1,000 hab.

DORNHEIM, village du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 11 kil. O. de Darmstadt; 900 hab. Combat où l'empereur Adolphe de Nassau fut tué par Albert I, duc d'Autriche.

DORNOCH, ville d'Écosse (Sutherland), à 10 kil. N. de Tain; 3,400 hab. Jadis résidence des évêques de Caithness. — On appelle *Dornoch Frith* un petit bras de mer qui sépare les comtés de Sutherland et de Ross : c'est une excellente rade.

DOROGOBOUJE, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur le Dniepr, à 80 kil. N. E. de Smolensk; 4,000 hab. Elle fut brûlée en 1812, pendant la retraite de Moscou.

DOROTHÉE (sainte), vierge et martyre, confessa la foi sous Maximin (311), mais ne souffrit point la mort. Elle fut seulement dépouillée de ses biens et bannie. On la fête le 6 février.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, dit *le Prophète*, et maître de Dosithée, devint chef d'un monastère près de Gaza en Palestine. Il vivait vers 560. Il a laissé des *Sermons*, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8, et des *Lettres* en grec et en latin. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Dorothée, évêque de Tyr, martyrisé, dit-on, en 862, et auteur du livre intitulé : *Synopsis de vita et morte apostolorum*, etc.

DORPAT, en allemand *Derpt*, ville de la Russie d'Europe (Livonie), sur l'Embach, à 225 kil. N. E. de Riga : 7,000 hab. Commerce de transit. Université établie en 1632 par Gustave-Adolphe, et renouvelée en 1802 par l'empereur Alexandre. Cette ville fut fondée en 1070, détruite en 1191, mais rebâtie peu de temps après; elle appartint pendant le XIIIe siècle aux chevaliers de l'Ordre Teutonique, fut plusieurs fois prise par les Polonais, les Suédois et les Russes. Ces derniers la possèdent depuis 1704.

DORPIUS (Martin), savant hollandais, né vers 1460, mort en 1526, était professeur de philosophie à Louvain, et contribua beaucoup, avec Erasme, dont il était l'ami, à ranimer dans les Pays-Bas le goût des lettres. On a de lui : *Dialogus Veneris et Cupidinis Herculem.... propellentium; De laudibus Aristotelis contra Vallam*, etc.

DORSET, comté maritime de l'Angleterre, dans la région du S., entre ceux de Southampton à l'E. et de Devon à l'O. La presqu'île de Portland en dépend : 84 kil. sur 58; 150,000 hab. Ch.-l., Dorchester. Beau pays, qu'on a justement surnommé *le Jardin de l'Angleterre*. Pâturages, céréales, fruits, chanvre, légumes, moutons. Pêche. Un peu d'industrie. — Il était anciennement habité par les *Durotriges*; il fit ensuite partie du roy. de Wessex et fut conquis par le roi Egbert.

DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536 à Withian (Sussex), mort en 1608, était proche parent de la reine Élisabeth. En 1556, il fut élevé par elle à la pairie avec le titre de lord Buckurst; il siégea en cette qualité parmi les juges qui condamnèrent Marie Stuart; ce fut même lui que l'on chargea d'aller annoncer cette sentence à la malheureuse princesse. En 1598, il fut élevé à la dignité de grand-trésorier, et il présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques I le créa comte de Dorset, et lui continua la faveur dont il avait joui sous le règne précédent. Dorset avait dans sa jeunesse cultivé la poésie; il est le premier qui ait donné à l'Angleterre une pièce dramatique régulière : c'est sa tragédie de *Gordobuc*.

DORSET (Édouard, comte de), petit-fils du précédent, né en 1590, mort en 1652, fut un des régents du royaume pendant le voyage de Charles I en Écosse, et se montra un des plus intrépides défenseurs de ce prince dans les guerres civiles qui suivirent. — Plusieurs autres Dorset occupèrent de hauts emplois sous les règnes suivants.

DORSTEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 57 kil. S. O. de Munster; 2,900 hab.

DORT. *Voy.* DORDRECHT.

DORTMUND, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 40 kil. N. O. d'Arensberg; 4,500 hab. Belle place dite Kœnigshof. Industrie et commerce. Jadis ville impériale et hanséatique; en 1802, elle fut donnée au duc de Nassau-Dietz, en 1806 au duc de Berg, et devint le ch.-l du dép. de la Roër; en 1815 elle fut cédée à la Prusse.

DORVIGNY, auteur et acteur comique, qu'on croit avoir été fils naturel de Louis XV, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé pour les théâtres du second ordre un grand nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800, et dont quelques-unes eurent de la vogue, entre autres : *Jeannot ou les battus paient l'amende* (1779); *le Tu et Toi; Roger Bontemps; le Désespoir de Jocrisse*, et toutes les autres *parades* qui portent le nom de *Jocrisse*. Dorvigny a aussi publié des romans médiocres dont le plus connu est *le Nouveau Roman comique*, Paris, 1799, 2 vol. in-12.

D'ORVILLE. *Voy.* ORVILLE.

DORYLÉE, *Dorylæum*, auj. *Eskichehr*, ville de l'Asie-Mineure, au N. E. de Konieh. Godefroy de Bouillon défit l'armée musulmane dans les plaines de Dorylée lors de la première croisade (1097).

DOSITHÉE, magicien de Samarie, au Ier siècle, contemporain de Simon-le-Magicien, s'appliquait les prophéties qui regardent J.-C. et prétendait être le Messie. Il avait à sa suite trente disciples. Il observait la circoncision, jeûnait et recommandait la virginité. Il fut poursuivi par les Juifs et se retira dans une caverne, où il se laissa mourir de faim. Il y avait encore de ses disciples au IVe siècle. — Un autre Dosithée, disciple de Dorothée, est mis au nombre des saints et fêté le 23 février.

DOTHAIM, ville de Palestine (Zabulon), à l'O. de la mer de Galilée. C'est près de cette ville que Joseph fut vendu par ses frères.

DOTIS ou TATA, ville de Hongrie (Komorn), à 19 kil. S. E. de Komorn; 8,600 hab. Elle se divise en deux parties, Dotis proprement dit, et Tovaros (la ville du lac). Draps, scieries, etc. Eaux minérales aux environs. Cette ville appartient à la famille d'Esterhazy.

DOTTEVILLE (L.-P.), oratorien, né à Palaiseau en 1716, mort en 1807, était fils naturel d'un ambassadeur. Il fut longtemps professeur au collége de Juilly. On a de lui une traduction estimée de *Salluste*, 1749, souvent réimprimée; il a aussi traduit successivement plusieurs ouvrages de Tacite, qu'il réunit en 1792 dans une traduction complète de cet auteur en 7 vol. in-12.

DOUAB, pays de l'Inde, compris entre le Djomnah et le Gange. Douab est aussi le nom générique de tout terrain ainsi placé entre deux cours d'eau.

DOUAI ou **DOUAY**, *Duacum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Nord), sur la Scarpe, à 30 kil. S. de Lille, 19,173 hab. Belle place d'armes, arsenal, remparts, hôtel-de-ville. Cour royale, académie universitaire; collége royal, société savante, bibliothèque, musée de tableaux et d'antiquités, etc. Fonderie de canons. Chapeaux, tulles, fils, toiles, etc. Tanneries, brasseries, etc. Commerce de grains et graines grasses, houblon et lin. — Douai existait déjà du temps de César; elle appartint ensuite aux comtes de Flandre, auxquels Philippe-le-Bel l'enleva en 1297; mais Charles V la leur rendit en 1368. Louis XIV s'en empara en 1667, la perdit en 1710 et la reprit en 1712; elle resta alors définitivement à la France par le traité d'Utrecht. C'est la patrie de Jean de Bologne et du ministre Calonne. — L'arr. de Douai a 6 cantons (Arleux, Marchiennes, Orchies, plus Douai qui compte pour 3), 66 comm. et 94,573 hab.

DOUARNENEZ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 19 kil. N. O. de Quimper, sur la baie de Douarnenez; 2,500 hab. Pêche de sardines.

DOUBLET (madame), née LEGENDRE, veuve d'un intendant du commerce, acquit quelque célébrité dans le XVIIIe siècle, en réunissant chez elle (au couvent des Filles-Saint-Thomas) une société de gens de lettres parmi lesquels on comptait Sainte-Palaye, Chauvelin, Voisenon, Piron, Bachaumont. Elle tenait registre de toutes les nouvelles du jour. C'est du journal qui se rédigeait ainsi chez elle qu'ont été extraits les *Mémoires* de Bachaumont (*Voy.* ce nom). Elle survécut à la plupart des personnes de sa société et mourut en 1771 à 94 ans.

DOUBNITZA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 35 kil. E. de Ginstendil; 6,000 hab. Elle est bâtie au pied du mont Doubnitza (*Scomius mons* des anciens), qui renferme des mines de fer.

DOUBNO, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 216 kil. N. O. de Jitomir; 5,000 hab. Grand commerce de bétail, bois, etc. Foire considérable où se rendent les marchands polonais, allemands, turcs, arméniens et grecs.

DOUBS, *Dubis*, riv. de France, naît à 2 kil. de La Mouthe, au pied du mont Rixon; baigne Fort-de-Joux, Clerval, Baume, Pontarlier, Besançon, Morteau, St-Hippolyte, Dôle; reçoit la Desoubre, la Loue, le Dorain, la Ginotte, et tombe dans la Saône à Verdun, après un cours de 450 kil. Elle a été rendue navigable dans une partie de son cours par le canal de Monsieur (de Dôle à Vougeaucourt).

DOUBS (dép. du), un des dép. frontières de la France, borné à l'E. par la Suisse, à l'O. par les dép. de la H.-Saône et du Jura; 100 kil. sur 96; 5,310 kil. carrés; 276,274 hab. Ch.-l., Besançon. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté et du comté de Montbéliard. Hautes mont. dans sa partie orientale; nombreuses vallées; fontaines, trois lacs, beaucoup d'étangs et marais salants. Fer (minerais très riches), marbre, albâtre, plâtre, tourbe, pierre de taille, etc. Belles forêts au N. et à l'O.; pâturages; maïs, vin, légumes, fruits, pommes de terre, etc. Forts chevaux, belles vaches dites vaches comtoises, moutons et chèvres. Usines à fer; horlogerie; draps; toiles et tissus de coton; papier, dentelles, bleu de Prusse, soude, verreries, etc. Commerce actif, tant local que de transit. — Le dép. du Doubs se divise en 4 arr. (Besançon, Montbéliard, Baume-les-Dames, Pontarlier), 27 cant. et 640 comm.: il dépend de la 6e division militaire, est dans le ressort de la cour royale et de l'archevêché de Besançon.

DOUDEVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 11 kil. N. d'Yvetot; 3,308 hab. Foires pour bestiaux.

DOUÉ, *Theodoadum*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 16 kil. O. de Saumur; 2,490 hab. Très belle fontaine; ruines d'un amphithéâtre romain; débris d'un palais de Dagobert. Mine de houille. Commerce de grains, de fer et de bétail.

DOUGLAS, ville maritime d'Angleterre, dans l'île de Man, à 17 kil. de Castletown; environ 8,000 hab. Bon port.

DOUGLAS, petite île de l'Amérique russe, entre l'île de l'Amirauté et le continent, par 58° 15' lat. N., 136° 44' long. E.; 31 kil. sur 9. Des glaces obstruent le canal qui la sépare de la terre ferme.

DOUGLAS, ancienne et puissante famille d'Écosse, qui se signala surtout dans les guerres acharnées que ce pays eut à soutenir contre l'Angleterre. Le plus connu de ses membres est Archibald, comte de Douglas, qui fut envoyé par la régence d'Écosse avec 10,000 hommes pour secourir Charles VII contre les Anglais en 1421. Il défit entièrement les Anglais dans la sanglante bataille de Baugé, où périrent le duc de Clarence et le marquis de Somerset, l'un frère, l'autre oncle du roi d'Angleterre. Charles VII, en récompense, le créa lieutenant-général du royaume et duc de Touraine. En 1425, il périt dans un combat engagé malgré lui par le vicomte de Narbonne contre le général anglais Bedfort. Archibald Douglas est la souche de plusieurs familles du nom de Douglas qui se sont établies en France depuis cette époque.

DOUGLAS (Gawin), ancien poëte écossais, né à Brechin en 1474, mort de la peste en 1522, était fils d'Archibald, comte d'Angus, et fut évêque de Dunkeld. Il composa vers 1511 une traduction en vers de l'*Énéide*, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre pour le temps; elle parut pour la première fois en 1553 à Londres.

DOUGLAS (John), littérateur et théologien écossais, né en 1721, mort en 1807, occupa des postes élevés dans le clergé, fut évêque de Carlisle (1785), puis de Salisbury (1792). Il se fit d'abord connaître comme critique, défendit Milton contre les attaques de Lauder, et réfuta les attaques de Hume contre les miracles. Il contribua en 1777 et 1781 à la publication des *Voyages de Cook*.

DOULAINCOURT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 26 kil. S. E. de Vassy; 700 hab.

DOULENS ou **DOULLENS**, *Donicum*, ch.-l. d'arr. (Somme), sur l'Authie, à 28 kil. N. d'Amiens; 3,912 hab. Vieilles murailles; bonne citadelle qui sert de prison d'état. Huile de graines grasses; filature de coton hydraulique. Les Protestants s'emparèrent de cette ville en 1572; mais le maréchal de Cossé la reprit l'année suivante. — L'arr. de Doulens a 4 cant. (Acheux, Bernaville, Dommart, plus Doulens), 90 comm. et 59,023 hab.

DOULEVONT-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (H.-Marne), à 13 kil. S. de Vassy; 750 hab. Usines.

DOUNE, joli village d'Écosse (Perth), sur le Teith, à 13 kil. N. O. de Stirling; 3,000 hab. Étoffes de coton.

DOUR, *Dura*, ville de la Belgique (Hainaut), à 14 kil. S. O. de Mons; 4,600 hab.

DOURANIS, tribu d'Afghans, répandue dans les provinces de Kandahar, Hérat, Férah; 500,000 hab. C'est d'elle que sont sortis les souverains récents du Kaboul.

DOURDAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur l'Orge, à 19 kil. S. E. de Rambouillet; 2,546 hab.

Vieux château. Commerce de grains et laines. La Bruyère est né aux environs de cette ville.

DOURGNE, ch.-l. de canton (Tarn), à 13 kil. S. O. de Castres; 1,700 hab. Carrières de marbre statuaire gris et blanc.

DOURLACH, *Durlacum*, et plus anciennement *Turris ad Lacum* (la tour du lac), ville du grand-duché de Bade, à 4 kil. E. de Carlsruhe; 4,000 hab. C'était jadis le ch.-l. du margraviat de Bade-Dourlach. *Voy.* BADE.

DOURO, fleuve d'Espagne. *Voy.* DUÉRO.

DOUSA (Janus) ou Jean VAN DER DOES, seigneur de Noordwyck, en Hollande, né en 1545, mort en 1604, fut à la fois littérateur, magistrat et guerrier. En 1572, il fut envoyé en Angleterre pour engager la reine Élisabeth à se déclarer en faveur des Hollandais contre les Espagnols; en 1574, il soutint avec fermeté les assauts que ceux-ci livrèrent à la ville de Leyde, les força à lever le siége, et contribua par ses services civils et militaires à l'affranchissement de sa patrie. Il fonda l'université de Leyde et en fut le premier curateur. Il fut nommé en 1574 conservateur des archives hollandaises. Il puisa dans les titres originaux les matériaux d'un ouvrage historique fort estimé, les *Annales de la Hollande depuis l'an* 898 *jusqu'en* 1218, publiées en vers élégiaques latins en 1599, et en prose l'an 1601, en 10 livres. Il y travailla avec son fils Jean Dousa. Outre ces *Annales*, on a de Dousa des *Commentaires* sur Horace, sur Catulle, Tibulle, Pétrone, Plaute, etc. — Il laissa plusieurs fils qui furent aussi des savants distingués.

DOUVNO, petite ville de Bosnie, à 19 kil. S. E. de Livno. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Delminium*.

DOUVRES, *Dubris* des anciens, *Dover* en anglais, ville d'Angleterre (Kent), à 26 kil. S. E. de Cantorbéry, et à 106 kil. S. E. de Londres, sur la Manche; 12,000 hab. Beaucoup d'ouvrages de fortifications. Port où entrent les navires de 40 à 50 tonneaux. C'est un des *Cinq-Ports* (*Voy.* CINQ-PORTS). Le passage de Douvres à Calais est de tous les passages d'Angleterre en France le plus usité (*Voy.* CALAIS). Bains de mer.

DOUVRES, ch.-l. de canton (Calvados), à 12 kil. N. de Caen; 2,000 hab. Dentelles de soie, de fil.

DOUVRES, *Dover*, est encore le nom de diverses villes des États-Unis. *Voy.* DOVER.

DOUZE TABLES (loi des). *Voy.* TABLES et DÉCEMVIRS.

DOVER, ville et port d'Angleterre. *Voy.* DOUVRES.

DOVER, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état du Delaware, à 125 kil. N. E. de Washington; 1,500 hab. Grand commerce de farine.

DOVER, ville des États-Unis (New-Hampshire), à 53 kil. E. de Concord; 3,000 hab. Forges, clouteries. Commerce de bois de charpente. — Il y a d'autres villes du nom de Dover dans l'Amérique du Nord; mais elles sont peu importantes.

DOW (Gérard), peintre hollandais, élève de Rembrandt, né à Leyde en 1613, mort en 1674, s'attacha à représenter les objets de la vie commune et la nature morte. Tous ses tableaux sont d'un fini admirable; on remarque, entre autres, *la Femme hydropique*, regardée comme un chef-d'œuvre; *la jeune Ménagère*; *l'Épicière de village*, *le Trompette*; *une Cuisinière hollandaise*; *le Peseur d'or*; *l'Astrologue*; *une vieille Femme en prières*; le portrait de sa famille et le sien.

DOW (Alexandre), officier anglais, né en Écosse, mort dans l'Inde en 1779, se distingua par ses services militaires et ses talents littéraires. Il a donné une *Histoire de l'Indostan* (1772), trad. de l'ouvrage persan intitulé *Taryckhi Ferichtah*; on lui doit aussi la traduction de plusieurs *Contes persans*.

DOWLATABAD, ville de l'Inde. *Voy.* DAOULATABAD.

DOWN, comté maritime de l'Irlande, dans l'Ulster, au S. de celui d'Antrim : 80 kil. sur 40; 352,500 hab. Ch.-l., Down-Patrick. Sol montueux, lacs; eaux thermales et richesses minérales; houille, cuivre, plomb, marbre, ardoises, etc.; peu de bois et de froment, beaucoup d'avoine et de pommes de terre, bétail médiocre, moutons excellents, chevaux et chèvres. Quelque industrie, agriculture arriérée.

DOWN-PATRICK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Down, à 120 kil. N. E. de Dublin; 4,800 hab. Quatre grandes rues qui se coupent à angle droit. Commerce de toiles et de pommes de terre. On y voit la sépulture de saint Patrick, patron de l'Irlande.

DOWNTON, ville d'Angleterre (Wilt), à 9 kil. S. de Salisbury; 5,000 hab. Dentelles, coutil, drèche, papier; tanneries.

DOYEN (Gabriel-François), peintre français, élève de Vanloo, né à Paris en 1726, mort en 1806, fut le maître de David. Il a donné trois tableaux remarquables: *la Mort de Virginie*, *Sainte Geneviève des Ardents*, et *la Mort de saint Louis*. Au commencement de la révolution, Doyen, sur les instances de Catherine II, czarine de Russie, s'établit dans ce pays où il exécuta plusieurs ouvrages remarquables.

DOZULÉ, ch.-l. de cant. (Calvados), à 17 kil. S. O. de Pont-l'Évêque; 350 hab.

DRAC, riv. de France, naît au col des Deux-Courettes dans le dép. des Hautes-Alpes, entre dans celui de l'Isère, et tombe dans l'Isère sous Sassenage, après un cours de 130 kil.

DRACON, archonte et législateur des Athéniens, donna vers l'an 624 av. J.-C. des lois criminelles si rigoureuses, que l'orateur Démade les disait écrites avec du sang. Aussi tardèrent-elles peu à tomber en désuétude, et à être remplacées par celles de Solon. On trouve onze des lois de cet archonte dans un ouvrage publié à Lyon en 1588, sous le titre de *Jurisprudentia vetus Draconis*, *Pradulpho Pratcio collectore ac interprete*.

DRAGONERA, une des îles Baléares, à 3 kil. O. de Majorque: 3 kil. de long. Elle est inhabitée.

DRAGONNADES, nom donné aux cruelles vexations exercées par des gens armés contre les Protestants sous le règne de Louis XIV, par suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685); on les nomme ainsi parce qu'on y employait surtout des dragons.

DRAGUIGNAN, ch.-l. du dép. du Var, à 790 kil. S. E. de Paris (870 kil. par la route de Lyon), à 16 kil. N. O. de Fréjus; 9,794 hab. Nombreuses fontaines, joli jardin botanique, bibliothèque, petit musée. Fabriques de bas, gros draps; distilleries, savon, sel de saturne; grand commerce d'huile d'olive. — L'arr. de Draguignan a 11 cant. (Aups, Callas, Comps, Fayence, Fréjus, Grimaud, Lorgues, Le Luc, Salernes, Saint-Tropez, plus Draguignan), 59 communes et 86,873 hab.

DRAGUT, amiral ottoman, né dans l'Anatolie au commencement du XVIe siècle, élève et successeur de Barberousse, avait été d'abord domestique d'un corsaire. Il se signala par ses courses et ses dévastations sur les côtes du roy. de Naples et de la Calabre. Jeannetin Doria, neveu d'André Doria, le fit prisonnier en 1550, et ne le relâcha qu'à prix d'argent. Bloqué de nouveau par André Doria (1560) au havre de l'île de Gerbes, il échappa par son audace. Il rejoignit les Turcs devant Malte, 1565, avec 15 galères, et fut tué à ce siége par un boulet de canon.

DRAKE (François), célèbre marin anglais, né en 1545 près de Tavistock (Devonshire), fut capitaine de vaisseau dès l'âge de 22 ans. En 1572, à la tête de deux navires, il enleva aux Espagnols les villes de Nombre-de-Dios et de Venta-Cruz situées sur la côte orient. de l'isthme de Panama. De 1577 à 1580 il fit, avec l'approbation de la reine Élisabeth, un voyage autour du monde, pendant lequel il attaqua et battit souvent les Espagnols, et prit possession des côtes de la Californie, qu'il nom-

ma la *Nouvelle-Albion*. En 1585 il s'acquit une nouvelle gloire en s'emparant de plusieurs places aux Canaries, au cap Vert et à Saint-Domingue. La reine le nomma alors vice-amiral, et en 1588 il coula à fond dans le port de Cadix 23 vaisseaux de la fameuse flotte espagnole dite l'*Armada*, dirigée par Philippe II contre l'Angleterre. En 1594 il enleva aux Espagnols Sainte-Marthe en Amérique et Rio-de-la-Hacha; mais il échoua dans la principale attaque contre Panama, et le chagrin qu'il en conçut le fit mourir à Porto-Bello en 1596. François Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake: *The famous Voyage of Drake into the south sea*, Londres, 1600, in-12; trad. en français par Louvencourt, Paris, 1627, et 1641, in-12.

DRAKENBORCH (Arnold), professeur et commentateur hollandais, né à Utrecht en 1684, mort dans la même ville en 1747; remplaça Burmann dans sa chaire de rhétorique et d'histoire à Utrecht, 1716. Il a donné d'excellentes éditions de *Silius Italicus*, 1717, et de *Tite Live*, 1738 à 1746, 7 vol. in-4; et de savantes dissertations *De præfecto urbis*, *De officio præfectorum prætorii*, etc.

DRAMA, *Drabescus*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 49 kil. E. de Sères, au N. de la plaine de Philippes. Commerce assez actif avec Larisse. Ruines aux environs.

DRAMMEN, nom sous lequel on comprend les deux villes réunies de Strœmsoë et de Bragernaes, en Norwége, situées à 28 kil. S. O. de Christiania; 6,000 hab.

DRAMMENSFIORD, portion du golfe de Christiania, a 22 kil. de long et 2 kil. de large.

DRANG-TRONG. *Voy.* COCHINCHINE.

DRANSE, nom commun à deux riv. qui coulent sur les confins de la Suisse et de l'Italie: l'une, la Dranse savoyarde, vient du S. et tombe dans le lac de Genève, à 6 kil. N. E. de Thonon; l'autre, la Dranse valaisane, formée de 2 torrents qui naissent dans le Grand-Saint-Bernard, vient du N. et se jette dans le Rhône à Martigny.

DRAPARNAUD (J.-Raimond), naturaliste, né à Montpellier en 1772, professa l'histoire naturelle à l'école de médecine de cette ville, et mourut en 1804. Il a laissé une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée en 1805, 1 vol. in-4, avec figures, et un traité des *Conferves*, resté manuscrit.

DRAPARNAUD (Victor-Xavier), poëte dramatique, frère du précédent, né à Montpellier en 1773, mort en 1833, a donné au théâtre plusieurs pièces médiocres, entre autres: *le Prisonnier de Newgate*, drame, 1817; *Louis-le-Débonnaire*, trag., 1822; *Maxime* ou *Rome livrée*, trag., 1833; *la Clémence de David*, trag., 1825; *Honneur et Préjugé*, drame, 1826; *Thomas Morus*, 1827; *l'École de la Jeunesse*, 1828. On lui doit aussi plusieurs poésies lyriques de circonstance.

DRAVE, *Drau* en allemand, *Dravus* en latin, riv. des États autrichiens, naît dans le Pusterthal en Tyrol, sépare la Croatie et l'Esclavonie de la Hongrie, devient navigable à Villach et se jette dans le Danube par la rive droite sous Eszek, après un cours de 450 kil. Elle reçoit le Gurk, le Glan, le Lavant, la Muhr, etc.

DRAVIRAS, nom sous lequel on réunit d'ordinaire les cinq soubabies qui composent le Décan tributaire des Anglais. *Voy.* DÉCAN.

DRAYTON, ville d'Angleterre, dans le comté de Shrop, sur le Tern, à 24 kil. N. E. de Shrewsbury; 4,600 hab.

DRAYTON (Michel), poëte anglais, né en 1563 dans le comté de Warwick, mort en 1631, a publié des *Pastorales*, des *Élégies*, des *Chansons*, une *Description de l'Angleterre* (*Polyolbion*) en vers alexandrins, etc. On a imprimé ses *Œuvres*, Londres, 1748, in-fol., et 1753, 4 vol. in-8.

DREBBEL (Corneille VAN), né en 1572 à Alkmaër (Hollande), mort à Londres en 1634, se fit une grande réputation par ses talents en physique et en mécanique; obtint la faveur de Jacques I, roi d'Angleterre, de Rodolphe II et de Ferdinand II, empereurs d'Allemagne. Il inventa le thermomètre qui porte son nom, découvrit la teinture en écarlate. On lui attribue, mais à tort, l'invention du microscope et du télescope. Il passa de son temps pour un magicien; il paraît avoir connu la fantasmagorie. Il a laissé deux ouvrages en hollandais qui ont été traduits en français sous le titre de *Traités de la nature des Éléments, de la Quintessence*, dans un recueil de *Traités de philosophie naturelle*, Paris, 1672.

DRENTHE, prov. de Hollande, entre celles d'Over-Yssel, de Frise, de Groningue, et le roy. de Hanovre; 62 kil. sur 60; 48,000 hab. Ch.-l., Assen. Sol sablonneux et peu fertile. Pâturages, tourbières. Fabriques de toile et de gros drap.

DRÉPANE, *Drepanum*, auj. *Trapani*, ville et promontoire de Sicile, sur la côte occid., au N. de Lilybée, au pied de l'Eryx, furent ainsi nommés, selon la fable, de ce que Saturne chassé du ciel y avait laissé tomber sa faux (en grec *drepanon*). Adherbal remporta sur Claudius Pulcher une victoire navale près de Drépane, l'an 249 av. J.-C. Drépane fut avec Lilybée la dernière ville que Carthage garda en Sicile (pendant la première guerre punique).

DREPANIUS. *Voy.* PACATUS.

DRESDE, *Dresden* en allemand, ville d'Allemagne, capitale du royaume de Saxe, sur l'Elbe et le Weisseritz, à 160 kil. S. de Berlin, à 845 kil. E. de Paris, dans le cercle de Misnie; 71,000 hab. Elle se divise en 3 parties, Dresde ou la Résidence, Vieux-Dresde et Friedrichstadt. Château royal, belle église catholique, beau pont, hôtel-de-ville, palais japonais (avec bibliothèque et plusieurs belles collections), arsenal, etc. Académies et sociétés savantes; école militaire, école vétérinaire, école pour la jeune noblesse. Hôtel des monnaies. Draps, lainages, soieries, voiles, passementerie, plaqué, chapeaux, dentelle, fleurs artificielles, cartes à jouer, orfévrerie, fonderie de canons et cloches, etc. Grand commerce. — Dresde n'a acquis d'importance que dans le dernier siècle; ce n'était d'abord qu'un village de pêcheurs. Elle fut souvent ravagée par les armées, notamment dans la guerre de Sept-Ans et dans la campagne de 1813. Ses fortifications furent détruites en 1815. Cette ville a été le théâtre d'une célèbre victoire remportée le 26 et le 27 août 1813 par Napoléon sur l'armée combinée des Autrichiens, des Russes et des Prussiens, et où Moreau trouva la mort dans les rangs des alliés.

DREUX, *Durocasses* des anciens, *Drocæ* au moyen âge, ch.-l. d'arrondissement (Eure-et-Loir), à 33 kil. N. de Chartres; 6,379 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Bel hôtel-de-ville, cathédrale gothique; vieux remparts, ruines du château des anciens comtes de Dreux. Filatures de coton, tanneries. Commerce en grains, volaille, veaux, bonneteries de laine. — Cette ville est très ancienne. On croit qu'elle occupe la place d'un lieu regardé par les Gaulois comme saint, et où les Druides avaient établi le centre de leur culte et une de leurs plus célèbres écoles. Dreux fut une place forte au moyen âge et soutint divers siéges remarquables. Ce fut aux environs que se livra la bataille de Dreux (1562), gagnée par les Catholiques sur le prince de Condé et les Protestants. Patrie de J. Rotrou, du musicien Philidor et du théologien Godeau. — L'arr. de Dreux a 7 cantons (Anet, Brezolles, Châteauneuf, La Ferté-Vidame, Maintenon, Nogent-le-Roi, Senonches, plus Dreux), 135 communes et 71,654 habitants.

DREUX (comté de), ancien comté de France, ainsi nommé de Dreux, sa capitale, était situé au N. du Pays Chartrain, sur les confins de la Norman-

die et de l'Ile-de-France, et dépendait originairement du duché de Normandie. Au xe siècle il était possédé par un certain Landry, dont la fille Ève le porta en dot à Gauthier, comte du Vexin; il échut ensuite à Richard I, duc de Normandie (942-996), dont la fille le porta en mariage à Eudes II, comte de Chartres (1017). Robert II, roi de France, l'enleva à ce dernier et le réunit à la couronne. Louis VII, le Jeune, le donna en 1137 à son frère Robert, qui devint le chef de la maison royale des comtes de Dreux: cette maison s'éteignit en 1365 après la mort de Simon, comte de Dreux. Le comté se trouva alors de nouveau réuni à la couronne. En 1382, Charles VI le donna à Arnaud, sire d'Albret; il le reprit à la mort de ce dernier, 1401, et le donna en 1407 à son frère Louis d'Orléans. En 1559 il fit partie du douaire de Catherine de Médicis, et en 1569 fut érigé en duché-pairie et donné en apanage à François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, mort en 1584. Enfin, par une suite d'héritages, il passa aux ducs d'Orléans, qui le possédaient en 1789.

DREUX (Robert DE FRANCE, comte de), cinquième fils de Louis VI, dit le Gros, reçut en 1137 de son frère Louis VII le comté de Dreux, qui passa à sa postérité. En 1147 il prit part à la deuxième croisade. Il mourut en 1188.

DREUX (Philippe DE), évêque de Beauvais, mort en 1217, prélat belliqueux, se croisa deux fois, fut pris par les Musulmans au siége de St-Jean-d'Acre en 1190, et, à son retour en France, combattit contre les Anglais, qui le tirent prisonnier près de Milly en 1196. Il fit ensuite la guerre en son propre nom aux Albigeois, et se signala en 1214 près de Philippe-Auguste à la journée de Bouvines. Pour se conformer aux lois canoniques, qui défendent aux prêtres de verser le sang, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes, mais il assommait ses ennemis avec une lourde massue.

DREUX (Pierre DE), surnommé *Mauclerc*, issu de la même famille, et tige des ducs de Bretagne de la maison de Dreux. *Voy.* PIERRE MAUCLERC.

DREUX-BRÉZÉ (famille DE), ancienne famille, issue au XIVe siècle de Pierre, septième comte de Dreux: elle ne prit le nom de Brézé qu'au XVIIe siècle, par suite de l'échange que Thomas de Dreux fit avec le grand Condé du marquisat de la Galissonnière contre la terre de Brézé, qui fut érigée en marquisat en 1685. Du reste la famille des Dreux-Brézé n'avait d'autres rapports avec l'ancienne famille des Brézé (*Voy.* BRÉZÉ) que d'avoir également possédé la terre de Brézé. Thomas de Dreux-Brézé, baron de Berrye, fut nommé en 1701 grand-maître des cérémonies, fonction qui depuis resta à ses descendants. — Henri Evrard de Dreux-Brézé, son petit-fils, grand-maître des cérémonies sous Louis XVI, est célèbre par l'incident qui décida la fameuse séance du Jeu de Paume (20 juin 1789). Chargé par le roi, qui voulait empêcher la réunion des députés des trois ordres, de notifier à l'Assemblée nationale la fermeture de la salle de ses séances, il fut accueilli par une violente apostrophe de Mirabeau (*Voy.* ce nom), et se vit forcé de se retirer. Le marquis de Dreux-Brézé émigra avec la famille royale et ne rentra en France qu'en 1801. En 1815 il reprit ses fonctions de grand-maître des cérémonies et fut nommé pair de France; il mourut en 1829. — Son fils, Scipion, marquis de Dreux-Brézé, lui a succédé dans la pairie.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Châteauneuf-en-Thimerais l'an 1714, mort dans la même ville en 1780, fut quelque temps lieutenant-criminel, et quitta cette place pour se livrer à la littérature. Il a publié, de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont: *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12; *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12; *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12.

DRILO, fleuve de l'Illyrie mérid., auj. le DRIN.

DRIN ou DRINO, *Drilo* ou *Drinus*, riv. de la Turquie d'Europe, dans l'ancienne Albanie, par 18° 30' long. E., 42° 10' lat. N., formée de la jonction de deux cours d'eau nommés Drin Blanc et Drin Noir, et tributaire de l'Adriatique où elle forme à son embouchure un petit golfe, dit golfe du *Drin*. Elle formait autrefois la limite de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident.

DRIN OU DRINA, *Drinus*, riv. de la Turquie d'Europe (Bosnie), sort des monts Dinariques, sépare la Bosnie de la Servie, et grossit la Save, à 17 kil. N. E. de Belika.

DRISTRA, auj. *Silistri*. *Voy.* DUROSTORUM.

DROCÆ, nom latin de DREUX.

DROGHÉDA, ville et port d'Irlande, dans le Leinster, ch.-l. du comté de Drogheda, sur la Boyne, à 40 kil. N. de Dublin; 18,000 hab. Port bon, mais presque barré. Grand commerce (importation de houille, etc.; exportation de grains). C'est près de cette ville que fut livrée la fameuse bataille de la Boyne, 1690. — Le comté de Drogheda est enclavé entre ceux de Louth et de Meath, et ne se compose que de la ville de Drogheda et de sa banlieue.

DROHOBYCZ, ville des États autrichiens (Galicie), à 27 kil. S. E. de Sambor; 7,500 habitants. Sources salées. Commerce de grains et de bestiaux.

DROITWICH, ville d'Angleterre (Worcester), à 9 kil. N. E. de Worcester; 2,500 hab. Belles salines.

DROME, *Druna*, riv. de France, naît au Val-Drôme, sur la limite orientale du dép. des Hautes-Alpes; arrose Die, Fontaix, Saillans, Crest, et tombe dans le Rhône au-dessous de Pont-Livron, après un cours de 110 kil. environ.

DRÔME (dép. de la), dép. français, situé à l'E. du Rhône qui le sépare du dép. de l'Ardèche, à l'O. du dép. des Hautes-Alpes, au S. du dép. de l'Isère, au N. de celui de Vaucluse; 124 kil. sur 80; 6,570 kil. carrés; 305,499 hab. Ch.-l., Valence. Il est formé d'une partie du Dauphiné et de la Provence. Houille, marbre blanc, granit, albâtre, pierre de taille statuaire, plâtre, belles argiles à potier, cristal de roche, etc. Sol rocailleux: à l'E. le sol s'élève et se couvre de belles forêts: grains en petite quantité: très bons vins (de l'Ermitage, de Die, etc.): fruits exquis, légumes, chanvre, garance, châtaignes, truffes noires, etc.; riches prairies. Lainages communs; distilleries, poteries, verreries, papeteries, etc. Commerce de vins, miel, cire, amandes, etc. — Le dép. de la Drôme se divise en 4 arrondissements (Valence, Die, Nyons, Montélimart), 28 cantons et 359 communes; il dépend de la 7e division militaire, ressort de la cour royale de Grenoble et forme le diocèse de Valence.

DROMOS ACHILLEOS, auj. *Rossa-Dscharigatsch*. *Voy.* ACHILLE (cours d').

DRONERO, ville des États sardes, sur la Maira, à 13 kil. N. O. de Coni; 6,450 hab. Toiles.

DRONNE, riv. de France, naît près de Montbrun dans le dép. de la Haute-Vienne, baigne Brantôme, Bourdeilles, Aubeterre, La Roche-Chalais, et tombe dans l'Isle à 2 kil. au-dessous de Coutras.

DRONTHEIM, en norwégien *Trondhiem*, ville de Norwége (Nordenfiels), à 400 kil. N. de Christiania, par 8° 45' long. E., 63° 25' lat. N., sur la mer; 9,000 hab. Evêché. Bon port. Jolie ville, quoique en bois. Situation charmante. Cathédrale de Saint-Olof (élevée à la place d'une magnifique basilique qui fut incendiée en 1710 et qui pendant des siècles avait été un lieu de pèlerinage célèbre dans tout le Nord). Académie royale des sciences, biblioth., cabinet des sciences naturelles, séminaire pour l'in-

struction des Lapons, etc. Drontheim est l'entrepôt du cuivre des mines de Roraas. On y fait un grand commerce de bois, de harengs et d'huile de poisson.

DRONTHEIM (NORDRE-) et SONDRE-DRONTHEIM, nom de deux bailliages du Nordenfiels en Norwége. Le second a pour ch.-l. Drontheim.

DROUE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. de Vendôme: 900 hab.

DROUET, conventionnel, né en 1763, mort en 1824, était maître de poste à Sainte-Ménehould lorsque Louis XVI, fuyant de Paris avec sa famille, passa par cette ville, le 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédy. Drouet, ayant reconnu ce prince à cause de sa ressemblance avec le portrait empreint sur les assignats, prit une route détournée pour arriver avant lui à Varennes; il mit sur pied dans cette ville les autorités et la garde nationale, et parvint ainsi à faire arrêter la famille fugitive. En 1792, il fut nommé député à la Convention, et s'y fit remarquer par son exaltation. En 1795, il siégea au Conseil des Cinq-Cents, en 1798 au Corps législatif, et l'année suivante il fut nommé sous-préfet à Sainte-Ménehould. Il fut exilé comme conventionnel à la Restauration.

DROZ (Pierre JACQUET-), habile mécanicien suisse, né en 1721 à La Chaux-de-Fond, dans le comté de Neufchâtel, mort à Bienne en 1790, trouva d'abord le moyen d'adapter, à peu de frais, aux horloges communes un carillon et des jeux de flûte; inventa une pendule qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, marchait sans être remontée tant que les pièces n'en seraient pas usées par le frottement; fit une pendule astronomique et un automate qui écrivait lisiblement et faisait tous les mouvements des doigts. — Henri-Louis Jacquet Droz, son fils et son élève, né à La Chaux-de-Fond en 1752, mort en 1791, n'avait pas encore 22 ans lorsqu'il apporta à Paris un automate dessinateur et une figure de jeune fille qui touchait du clavecin, suivait des yeux la musique, et indiquait la mesure par des mouvements de tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Droz fabriqua encore deux mains artificielles, imitant et remplaçant presque la nature; Vaucanson lui dit en les voyant : « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. »

DRUENTIA, riv. de Gaule, auj. la DURANCE.

DRUIDES, ministres de la religion chez les anciens Gaulois ou Celtes; on fait dériver leur nom, soit du mot grec *drus* (chêne), soit des mots irlandais *de rhouydd* (parlant de Dieu). Les Druides se partageaient en trois classes : 1° les *druides* proprement dits ou prêtres, qui furent dans l'origine possesseurs du suprême pouvoir, mais qui le cédèrent dans la suite aux *brenns* ou chefs des guerriers; 2° les *cubages*, devins et sacrificateurs; 3° les *bardes*, qui chantaient les hymnes divins et les exploits des héros. Les Druides croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose; l'objet de leur culte était surtout la Nature; cependant ils reconnaissaient plusieurs dieux, tels qu'Ésus ou Hésus, Teutatès, etc.; mais ils n'avaient point de temples; ils se réunissaient dans de sombres forêts, entre Dreux et Chartres, et à certains jours y cueillaient en grande cérémonie le *gui* sacré sur un chêne antique. Dans les grandes calamités, les Druides immolaient des victimes humaines. Les *dol-men* et les *men-hir*, pierres énormes que l'on trouve en grand nombre sur les côtes de la Bretagne, sont regardés comme les autels où se consommaient ces sacrifices sanglants. Le druidisme était mêlé d'une foule de pratiques superstitieuses; il attachait de mystérieuses vertus à certaines plantes, telles que la sélage, la samole, la verveine, et surtout le *gui*, auquel étaient attribuées des propriétés merveilleuses. Les Druides étaient en même temps médecins, astronomes, physiciens; ils n'avaient rien d'écrit; toute leur science était contenue dans des pièces de vers qu'ils apprenaient par cœur. Il y avait aussi des Druidesses : elles prédisaient l'avenir et consultaient les entrailles des victimes. Les invasions successives des barbares et l'établissement du christianisme dans les Gaules mirent fin à la religion des Druides; elle disparut vers le VIe siècle.

DRULINGEN, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), à 24 kil. N. O. de Saverne; 400 hab.

DRUMMOND (William), historien et poëte écossais, surnommé *le Pétrarque écossais*, né en 1585 à Hawthornden, mort en 1649 du chagrin que lui causèrent les malheurs et la fin tragique de Charles I. Il a écrit une *Histoire d'Écosse* de 1423 à 1643, in-8, où il professe les opinions les plus monarchiques, et des poésies élégiaques remarquables par leur mélodie. On a publié ses *Œuvres complètes*, Édimbourg, 1711.

DRUNA, riv. de Gaule, auj. la DRÔME.

DRUSES. *Voy.* DRUZES.

DRUSUS (M. Livius), tribun du peuple l'an 122 av. J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus grande intégrité, et fut nommé consul l'an 112 av. J.-C. — M. Livius Drusus, son fils, tribun l'an 90 av. J.-C., suivit le même plan de conduite que lui, et chercha à rattacher le peuple au sénat par des largesses et des lois populaires; mais il périt assassiné l'année suivante; on soupçonna un de ses collègues d'être le meurtrier.

DRUSUS (Cl. Nero), fils de Livie et frère puîné de Tibère, fut adopté par Auguste. Il remporta plusieurs victoires dans les Gaules, la Rhétie, la Vindélicie et la Germanie, et fit creuser le canal du Rhin au Flevo (Yssel). Il mourut jeune, l'an 9 de J.-C. Il fut père du célèbre Germanicus.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, 2e femme de cet empereur, montra beaucoup de courage lors de la sédition de Pannonie (14 de J.-C.). Son père l'éleva au consulat (21) et partagea avec lui la puissance tribunitienne. Mais le jeune prince ayant donné un soufflet à Séjan, celui-ci, pour se venger, le fit empoisonner, l'an de J.-C. 23.

DRUZES ou DEROUZ, peuple de la Syrie, habite le N. du pachalik d'Acre, dans le pays qui s'étend de Balbek à Arnoun, et le long de la Méditerranée, entre Djébaïl et Saïde. Leur nombre s'élève à 120,000 individus, dont 40,000 hommes pouvant porter les armes. Ils sont tributaires du pacha d'Égypte, mais de fait presque indépendants. Les Druzes sont hospitaliers, belliqueux; ils professent une religion particulière, dérivée de celle des Ismaéliens et dont le point capital est l'adoration du calife Hakem Biamrillah, qui vivait au commencement du XIe siècle, et qu'ils croient un Dieu incarné; aussi leur chef s'appelle-t-il toujours *hakem*. Le hakem des Druzes réside à Déir-el-Kamar. Les Druzes ont pris, dit-on, leur nom de Durzi, un des premiers apôtres du calife Hakem, qui conduisit en Syrie ses partisans persécutés en Egypte. Retirés dans les montagnes du Liban, les Druzes devinrent redoutables : ils résistèrent longtemps aux attaques des Turcs, et ne furent soumis au tribut qu'en 1588 par le sultan Amurat IV. Depuis ce temps, ils reconnaissent la domination ottomane. M. Sylvestre de Sacy a publié l'*Exposé de la religion des Druzes*, Paris, 1838, 2 vol. in-8.

DRYADES (du mot grec *drys*, chêne), nymphes qui présidaient aux bois et aux arbres en général. Il ne faut point les confondre avec les Hamadryades. Celles-ci étaient pour ainsi dire attachées à l'arbre, et ne pouvaient le quitter un instant; elles mouraient avec lui. Les Dryades au contraire pouvaient errer dans les bois; elles étaient immortelles.

DRYANDER (Jonas EICHMANN, connu sous le nom grec de), naturaliste suédois, disciple de Linné, né en

1748, mort en 1810, se rendit en Angleterre, devint membre de la Société Linnéenne de Londres, et fut mis par J. Banks à la tête de sa bibliothèque. On a de lui des *Mémoires*, qui se trouvent dans les *Transactions* de la Société Linnéenne, et le *Catalogue de la bibliothèque de J. Banks*, 1800, 5 vol. in-8, ouvrage qui présente la bibliographie la plus complète et la mieux faite des sciences naturelles.

DRYDEN (J.), célèbre poëte anglais, né en 1631 à Adwinckle (Northamptonshire), mort en 1701, commença à faire des vers au collége. D'un caractère versatile et vénal, il débuta devant le public par des stances à la louange de Cromwell (1658), et deux ans après, il célébra le retour de Charles II, dans un poëme intitulé : *Astrea redux ;* il composa aussi en l'honneur de ce prince l'*Annus mirabilis* (1666), et fut nommé en récompense poëte lauréat (1668). Il s'adonna ensuite au théâtre, fit des comédies et des tragédies, et obtint pendant trente ans une suite de succès non interrompue. Ses meilleures pièces sont *Don Sébastien* et *la Conquête de Grenade*. Il s'exerça aussi dans le genre satirique, publia quelques satires politiques, entre autres *Absalon et Achitophel* (contre la révolte de Monmouth), qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis et l'exposèrent même à de mauvais traitements. Peu avant la révolution de 1688, il se fit catholique pour plaire à Jacques II ; aussi perdit-il son titre de poëte lauréat sous Guillaume d'Orange. N'ayant plus d'autres ressources que son talent, il se remit à l'œuvre, quoique déjà vieux. C'est alors qu'il composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages : sa *Traduction de Virgile*, 1697 ; des traductions de *Juvénal*, de *Perse*, ses *Fables*, 1698, et la plus belle de ses odes, *la Fête d'Alexandre*, pour la Sainte-Cécile. Outre ses ouvrages en vers, il en a composé quelques-uns en prose ; le plus estimé est l'*Essai sur la poésie dramatique*. Dryden est mis à la tête des poëtes classiques de l'Angleterre pour l'élégance, l'harmonie, le goût ; on le regarde comme le père de la critique dans son pays. Il est à regretter que, pressé le plus souvent par le besoin, il ait travaillé avec trop de précipitation. Walter Scott a donné en 1808 une édition complète de Dryden, Londres, 18 vol. in-8, réimprimée à Edimbourg, 1821.

DRYOPES, peuplade sortie, dit-on, de l'Arcadie. Ils se fixèrent à une époque reculée sur les bords du Haut-Céphise et au S. du mont OEta, d'où ils étendirent leurs ravages dans les environs. Hercule les chassa de ce pays qui reçut alors les Doriens et prit le nom de Doride. Les Dryopes se dispersèrent et allèrent, les uns en Argolide où ils élevèrent Asine, les autres en Eubée où ils fondèrent Caryste ; quelques-uns passèrent en Asie avec les émigrants athéniens et ioniens, et s'établirent près de Cyzique, quelques-uns même abordèrent dans l'île de Cypre.

DRYOPIDE. *Voy.* DRYOPES et DORIDE.

DUACUM, ville de la Gaule, auj. DOUAI.

DU BARRY (Jeanne VAUBERNIER, comtesse), maîtresse de Louis XV, née à Vaucouleurs en 1744, était fille d'un commis aux barrières. Après avoir passé quelque temps chez une marchande de modes, puis dans une maison de débauche à Paris, sous le nom de mademoiselle Lange, elle fut présentée à Louis XV (1769) par le comte Jean Du Barry, dont elle avait été la maîtresse. Le vieux roi, frappé de sa beauté, conçut pour elle une vive passion et lui accorda bientôt un crédit sans bornes. On lui fit épouser, pour lui donner un rang à la cour, Guillaume Du Barry, frère du comte Jean. Elle devint bientôt l'instrument de tous les intrigants ; fit disgracier le ministre Choiseul, qui avait osé reprocher au roi l'abjection de son choix ; contribua beaucoup à l'exil des parlements (1771), distribua les grâces au hasard, et dilapida les finances. Louis XV fit bâtir pour elle le pavillon de Luciennes, près de Marly. A la mort du roi (1774), elle se retira de la cour et vécut ignorée jusqu'à la Révolution. A cette époque elle fit courir le bruit qu'on lui avait volé ses diamants et les porta en Angleterre pour secourir les émigrés. Arrêtée à son retour, elle fut condamnée à mort en 1793. Elle montra une grande faiblesse dans ses derniers moments. On a publié un grand nombre d'ouvrages sur mad. Du Barry. On peut consulter l'*Histoire de France au XVIIIe siècle*, de Ch. Lacretelle ; la *Vie privée de Louis XV*, par Moufle d'Angerville, Londres, 1781, 4 vol. in-12 ; *Lettres originales de madame la comtesse Du Barry*, par Pidansat de Mairobert, Londres, 1779, in-12, etc.

DU BARTAS (Guillaume DE SALUSTE), poëte français, né à Montfort, 1544, mort en 1590, se distingua sous Henri IV par sa bravoure dans les combats et son talent pour les négociations, et fut chargé de missions en Angleterre et en Danemark. Il composa des poésies qui obtinrent un grand succès ; le plus connu de ses ouvrages est *la Semaine de la Création*, en 7 livres, qui eut plus de 30 éditions en six ans ; il a fait aussi une *Seconde Semaine*, qui comprend des histoires de l'Ancien Testament. Ce poëte avait de la verve, de l'imagination, mais manquait entièrement de goût. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1611, 1 vol. in-fol.

DUBBOI, principauté de l'Inde indépendante, dans l'ancien Guzzerat, fait partie des domaines médiats de la Compagnie anglaise, et a pour ch.-l. une ville du même nom, par 22° 4' lat. N.

DU BELLAY (Jean), cardinal, homme d'état, né en 1492, fut élevé aux plus hautes dignités par François I. Lorsque Charles-Quint débarqua en Provence, Du Bellay resta à Paris avec le titre de lieutenant-général du royaume et eut le commandement de la Picardie et de la Champagne. Ses services lui méritèrent successivement les évêchés de Paris, de Limoges et du Mans, et l'archevêché de Bordeaux. C'est sur sa proposition que François I fonda le Collége royal de France à Paris. Après la mort de ce prince, il se retira à Rome, où il mourut en 1560. On a de lui des *Poésies* latines (élégies, épigrammes, odes), Paris, 1549), quelques pièces sur François I, et un grand nombre de *Lettres*. Rabelais était attaché à sa personne en qualité de secrétaire.

DU BELLAY (Joachim), poëte, neveu du précédent, né vers 1524 à Liré près d'Angers, mort à Paris en 1560. Ses vers lui donnèrent accès à la cour, où on l'appela *l'Ovide français*. Des ennemis secrets le firent accuser d'irréligion ; ces tracasseries le conduisirent au tombeau. On a de lui : *Poésies françaises*, Paris, 1561, in-4, et 1597, in-12 ; *Poésies latines*, 1569, en deux parties, in-4. Il écrivit en prose la *Défense et illustration de la langue française*, 1553, in-8. Du Bellay fut avec Ronsard un de ceux qui cultivèrent les premiers la poésie française.

DU BIEZ (OUDART), maréchal de France, illustra les règnes de François I et de Henri II. Il servit avec une haute distinction en Italie et reçut le bâton de maréchal en 1542. Il partagea avec le connétable de Montmorency la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint lorsque ce prince envahit la Provence (1544). Il battit deux fois les Anglais en Picardie ; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit aux Anglais la place de Boulogne (1545), lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy (1549), ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui fut enfermé au château de Loches. Il en sortit au bout de trois ans, et mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

DUBIS, riv. de Gaule, auj. le DOUBS.

DUBLIN, *Balla-na-Cleib* et *Drom-choll-Coil* en langue erse, *Eblana portus* et *Dublana* des anciens, ville capit. de l'Irlande, ch.-l. de la prov. de Lein-

ster et du comté de Dublin, par 8° 30' long. O., 53° 21' lat. N., à 460 kil. N. O. de Londres; 250,000 hab. C'est une des plus belles villes du Royaume-Uni. Le Liffey la traverse, 2 canaux l'environnent, et elle est située sur une superbe baie dite *baie de Dublin;* mais le mouillage est incommode malgré les immenses travaux qu'on y a exécutés. Deux archevêchés, l'un anglican, l'autre catholique. Université. Boulevards de 16 kil. de tour. Bassins, phare, docks, place dite *Saint-Stephen's Green*. Cirque royal. Nombreux jardins de plaisance; 6 ponts en pierre et un en fer. Edifices principaux : banque nationale, bourse, douane, palais de justice, magasin à tabac, archives, collége de la Trinité ou université, théâtre royal, mairie, timbre, cathédrale de Saint-Patrick, superbes hôpitaux, casernes, halles aux toiles, nouvelle halle aux blés, palais du lord-lieutenant. Ecole des sciences naturelles, grand jardin botanique de Glassnevin; école de chirurgie, institut Fenaigle, institut des sourds-muets; Académie royale Irlandaise, société royale de Dublin (agricole), Société Irlandaise (des écoles élémentaires), Société Biblique; bibliothèques, musée. Soieries, brasseries, distilleries, etc. Commerce de lin, toile, serges, laines, beurre, etc. — Cette ville est très ancienne : suivant Ptolémée, elle existait dès l'an 140 de J.-C. Néanmoins, ce ne fut qu'un misérable bourg jusqu'en 1213, époque où les Anglais qui s'en étaient rendus maîtres y élevèrent un château : elle fut fortifiée pendant le XVe siècle. Elisabeth et Charles I l'embellirent; mais la guerre arrêta son accroissement, et ce n'est guère que depuis 60 ans que Dublin est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

DUBLIN (comté de), comté d'Irlande (Leinster), sur la mer, entre ceux de Meath au N., de Wicklow au S.; 49 kil. sur 31; 176,000 hab. sans la ville. Ch.-l., Dublin. Montagnes au S.; marais, sol argileux, quelques endroits assez fertiles; peu de bois; granit, grès, ocre, marne, pierres calcaires, etc.

DUBLIN (LOWER-), commune des États-Unis (Pensylvanie), à 15 kil. N. E. de Philadelphie, sur la Delaware; 3,000 hab.

DUBOCAGE (BARBIÉ). *Voy.* BARBIÉ.

DUBOCCAGE (madame). *Voy.* BOCCAGE.

DUBOCCAGE (MANOEL BARBOSA). *Voy.* BOCCAGE.

DUBOIS (Guillaume), cardinal, né en 1656 à Brive-la-Gaillarde en Limousin, était fils d'un pauvre apothicaire. Il fit ses études au collége de St-Michel à Paris, tout en remplissant auprès du principal les fonctions de domestique. Après avoir achevé ses études, il fut précepteur dans différentes maisons, et réussit enfin à se faire placer en cette qualité auprès du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent. Dubois, d'un esprit vif, pénétrant et astucieux, sut promptement gagner la confiance de son élève; il s'appliqua à la fois à cultiver l'intelligence du jeune duc et à servir en secret son goût pour le plaisir. Il sut également se concilier la faveur de Louis XIV, en déterminant son élève à épouser une fille légitimée du roi; il reçut en récompense une riche abbaye. Le duc d'Orléans, devenu régent en 1715, l'appela au conseil d'état. En 1717, Dubois se plaça au rang des grands diplomates en concluant à La Haye, de concert avec lord Stanhope, une alliance entre l'Angleterre, la France et la Hollande contre l'Espagne, qui inquiétait le régent. Dubois fut, en récompense, nommé ministre des affaires étrangères. Il acquit bientôt de nouveaux titres à l'affection du régent en découvrant et en faisant échouer la conspiration de Cellamare. Peu après, il se fit donner à force d'intrigues l'archevêché de Cambray, et obtint enfin le chapeau de cardinal. Plusieurs académies lui ouvrirent en même temps leurs portes. Tant d'honneurs ne satisfirent cependant point encore Dubois, et en 1722 il se fit nommer premier ministre. Dès lors il régna réellement en maître absolu, et, grâce à lui, la cour du régent, déjà si dépravée, sembla renchérir encore en dépravation. Heureusement que ce règne scandaleux ne fut pas long; Dubois mourut l'année suivante d'un abcès. On représente cet homme comme unissant à une débauche crapuleuse l'avarice, l'ambition, la flatterie, la fourberie; cependant on ne peut lui refuser de grands talents politiques. On a publié la *Vie privée du cardinal Dubois*, Londres, 1789, in-8, et *Mémoires secrets et correspondance inédite du cardinal Dubois, recueillis par L. de Sevelinges*, Paris, 1814, 3 vol. in-8.

DUBOIS DE CRANCÉ, ministre de la guerre sous le Directoire, né à Charleville en 1747, mort en 1814, servait en qualité de lieutenant des maréchaux de France, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux de 1789. Il se rangea parmi les plus fougueux démagogues, et devint membre du comité de salut public. Envoyé en cette qualité pour réprimer l'insurrection de Lyon (1793), il pressa avec énergie le siége de cette ville. Après le 9 thermidor, il adopta le parti de la réaction, et fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, mais il y joua un faible rôle. Il fut appelé par le Directoire au ministère de la guerre; mais après le 18 brumaire, Bonaparte lui ôta son portefeuille.

DUBOIS (le baron Antoine), professeur à la faculté de médecine de Paris, né à Gramat, près de Cahors (Lot), en 1756, mort en 1837, fut nommé professeur au collége de chirurgie en 1790, et fit partie de l'expédition d'Égypte. En 1811, il fut choisi pour accoucher l'impératrice Marie-Louise, et reçut le titre de baron. Dubois remplit jusqu'à sa mort les fonctions de médecin dans la plupart des hospices de Paris; ce qui le distinguait, c'était la sûreté et la pénétration de son coup d'œil. La vie de Dubois a été toute pratique, il a peu écrit : on a de lui plusieurs articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Il a perfectionné plusieurs instruments de chirurgie, entre autres le forceps. Il a créé près de l'École de Médecine à Paris un hôpital pour la clinique, qui porte son nom.

DUBOIS ou DELEBOÉ, méd. hollandais. *Voy.* SYLVIUS.

DUBOS (l'abbé Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742, s'appliqua d'abord à la théologie, qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public. Il fut chargé de diverses missions diplomatiques par M. de Torcy, par le cardinal Dubois et le régent, et s'en acquitta toujours avec succès. Cependant son goût pour l'histoire et la littérature lui firent abandonner la carrière politique. Il fut reçu à l'Académie Française et devint secrétaire perpétuel de cette compagnie. Le plus connu et le plus estimé de ses ouvrages est intitulé: *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719; il a été souvent réimprimé. On a aussi de lui : *Histoire de la ligue de Cambray*, Paris, 1709; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734.

DUBOULAY (ÉGASSE), né vers 1610 à St-Ellier (Maine), professeur d'humanités au collége de Navarre, puis recteur et historiographe de l'université de Paris, mort en 1678. On a de lui une *Histoire de l'Université de Paris* depuis 800 jusqu'en 1600, écrite en latin, 6 vol. in-fol., 1665-73, qui a été abrégée par Crevier, et quelques autres écrits sur l'université, entre autres : *De Patronis Quatuor Nationum universitatis*, 1662, in-8; *Fondation de l'université de Paris par Charlemagne*, 1675.

DUBOURG (Anne), conseiller au parlement de Paris, né en Auvergne l'an 1521, se prononça ouvertement dans une assemblée du parlement pour le calvinisme, et parla au roi Henri II avec une grande hardiesse en faveur des nouvelles opinions. Il fut immédiatement conduit à la Bastille, puis pendu et brûlé en place de Grève, 1559. Son supplice amena la conspiration d'Amboise.

DUBRIS, ville de la Bretagne anc., auj. DOUVRES.

DUBUAT NANÇAY (L.-G.), historien et écrivain politique, né en 1732 dans une petite ville de Normandie, mort en 1787, fut élève du chevalier Folard, auprès duquel il puisa une rigidité de principes qui ne l'abandonna jamais. Après avoir été ministre de France à Dresde et à Ratisbonne, il quitta les affaires, se fixa en Allemagne, et s'y maria. Ses principaux écrits sont : *Les Origines*, ou *l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne, de l'Italie*, etc., La Haye, 1757, et une *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. On regrette que ces ouvrages, fort savants d'ailleurs, soient écrits avec peu de méthode et d'élégance.

DUC (de *dux*, général). L'origine de ce titre remonte aux premiers temps de l'empire romain. On voit sous l'empereur Probus, en 276, le titre de *dux* porté par les généraux d'armée et bientôt après par les proconsuls et les préteurs. Au VIe siècle les ducs sont chargés du gouvernement des provinces, avec des pouvoirs civils et militaires; on comptait 13 ducs dans l'empire d'Occident, et 12 dans celui d'Orient. L'invasion des Barbares permit à la plupart des ducs de se rendre indépendants dans leurs gouvernements : tels furent les ducs des Bavarois et des *Alemani*. En France, dès le VIIIe siècle, Eudes, duc d'Aquitaine, transmit le premier son duché à ses descendants, et au Xe siècle, sous les derniers Carlovingiens, tous les ducs avaient érigé en principautés héréditaires les gouvernements qui leur étaient confiés. Sous les Capétiens la puissance territoriale des ducs diminua à mesure que grandit le pouvoir royal, et le titre de duc finit par n'être plus qu'une dignité. On distinguait les *ducs et pairs*, qui siégeaient au parlement; les *ducs héréditaires*, et les *ducs à brevet*, dont le titre n'était point transmissible. Une ordonnance de Charles IX, rendue en 1566, établit que les duchés héréditaires seraient réversibles à la couronne à défaut de mâles.

DUCANGE (Charles DUFRESNE), historien et glossateur, né à Amiens en 1610, mort en 1688, fut trésorier de France à Amiens, puis vint se fixer à Paris (1668), pour se livrer tout entier à ses recherches savantes. On a de lui : *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, 3 vol. in-fol., avec un supplément de Carpentier, 1766, 4 vol. in-fol.; *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrages indispensables pour la lecture des écrits du moyen âge. Il a aussi publié des ouvrages précieux pour les études historiques tels que l'*Histoire de Constantinople sous les empereurs français* par Ville-Hardouin, 1657, in-fol.; l'*Hist. de saint Louis* par Joinville, 1668, in-fol.; *Historia Byzantina*, 1680, in-fol.; *Zonaras*, 1686, 2 vol. in-fol. Il a en outre laissé un grand nombre de manuscrits qui se trouvent à la Bibliothèque royale. Le *Glossarium latinitatis* a été abrégé par Adelung, sous le titre de *Glossarium manuale*, etc., Halle, 1772-84, 6 vol. in-8.

DUCANGE (Victor), romancier et auteur dramatique, né en 1783 à La Haye, mort en 1833, était fils d'un secrétaire de l'ambassade française en Hollande. Il obtint sous l'empire un emploi dans le ministère du commerce, mais ayant perdu cette place à la Restauration, il s'adonna à la littérature; il fronda dans ses écrits les abus de l'ancien régime qu'on voulait faire revivre, et s'attira par là de perpétuelles vexations. Ses principaux ouvrages sont : *Valentine* ou *le Pasteur d'Uzès*, 1821, où il flétrit les massacres de 1815 (il subit pour ce livre 7 mois de prison); *Léonide* ou *la Vieille de Surène*, 1825; *la Luthérienne* ou *la Famille morave*, 1827, et *Trente Ans de la vie d'un joueur*, mélodrame fait en commun avec le pseudonyme *Dinot*, et qui a eu une vogue prodigieuse.

DUCAS, famille grecque qui fournit plusieurs empereurs à Constantinople. *Voy.* ALEXIS V, CONSTANTIN XI, JEAN III, etc.

DUCAS (Michel), issu de la famille impériale des Ducas, et contemporain de la prise de Constantinople par Mahomet II, a écrit l'histoire de l'empire d'Orient depuis Jean Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire. Cette histoire a été publiée au Louvre en 1649 in-fol., et fait partie de la *Byzantine*; elle a été traduite en latin par Boulliau, et en français par le président Cousin.

DUCASSE (J.-B.), marin, né dans le Béarn vers 1650, mort en 1715, se distingua de bonne heure par son intrépidité, fut nommé en 1691 gouverneur de St-Domingue, devint chef d'escadre et lieutenant-général des armées navales. S'étant mis à la tête des flibustiers de St-Domingue, il fit beaucoup de mal aux Anglais, et battit l'amiral Benbow, 1701.

DUCATO, *Leucate promont.*, cap situé à l'extrémité mérid. de l'île Sainte-Maure (îles Ioniennes), par 38° 32' lat. N., 18° 13' long. E. *Voy.* LEUCATE.

DU CERCEAU (le Père), jésuite, né à Paris en 1670, se fit remarquer de bonne heure par son talent pour la poésie et pour le théâtre, composa plusieurs pièces qui furent jouées dans les colléges des Jésuites, fut produit à la cour et devint précepteur du prince de Conti. Il fut tué par son élève qui le frappa involontairement en maniant un fusil, 1730. On a du P. Du Cerceau des poésies latines, publiées en 1705, sous le titre de *Carmina varia*; des poésies françaises (fables, contes, épîtres, épigrammes), souvent réimprimées, et dont la meilleure édition est de 1785; des comédies, parmi lesquelles on remarque *Grégoire* ou *les Incommodités de la grandeur*, et dont le recueil a été publié en 1803, 3 vol. in-12; une *Histoire de Thamas Kouli-khan*, 1728 et 1742; *la Conjuration de Rienzi*, laissée imparfaite, et achevée par le P. Brumoy, 1733. M. Péricaud a donné en 1828 une édition des *Œuvres de Du Cerceau* (théâtre et poésies), 2 vol. in-8.

DU CERCEAU (ANDROUET). *Voy.* ANDROUET.

DUCEY, ch.-l. de cant. (Manche), sur la Selune, à 9 kil. S. E. d'Avranches; 1,700 hab.

DUCHASTEL. *Voy.* DUCHATEL.

DU CHASTELET (Gabrielle-Émilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise), fille du baron de Breteuil, femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1706, morte en 1749, fut mariée jeune au marquis du Chastelet, lieutenant-général. Elle avait étudié le latin, l'anglais et l'italien, ainsi que les sciences physiques et mathématiques. Elle était liée avec les hommes les plus distingués de son temps, principalement avec Voltaire, dont elle passe pour avoir été la maîtresse. On lui doit des *Institutions de physique*, avec une *Analyse de la philosophie* de Leibnitz, 1740, et une traduction des *Principes* de Newton, publiée après sa mort par Clairaut, 1756, avec un éloge de l'auteur par Voltaire. On a publié en 1806 des lettres inédites de la marquise du Chastelet.

DUCHATEL (P.), *Castellanus*, né à Arc en Barrois vers 1480, mort en 1552, étudia à Dijon sous le savant Turell, et fut, dès l'âge de 16 ans, en état d'enseigner le latin et le grec. A la recommandation d'Érasme, il fut employé pendant quelque temps à Bâle comme correcteur d'imprimerie; puis il se mit à voyager, visita l'Italie, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Grèce. A son retour, il fut présenté par le cardinal Du Bellay à François I qui, goûtant son esprit, le prit en affection, le nomma son lecteur ordinaire, l'éleva aux siéges de Tulle, de Mâcon, d'Orléans (1551), et en fit enfin son grand-aumônier. Il jouit d'un grand crédit et s'en servit pour favoriser les lettres. Il était très tolérant et protégea tant qu'il le put Robert Estienne et Dolet.

DUCHATEL (TANNEGUY). *Voy.* TANNEGUY.

DUCHATELET. *Voy.* DUCHASTELET.

DUCHÉ DE VANCY, poëte, né à Paris en 1668, mort en 1704, était fils d'un gentilhomme de la chambre du roi. Il plut à madame de Maintenon et

composa pour la maison de St-Cyr des poésies sacrées, des histoires édifiantes et des tragédies religieuses dont *Absalon* est la meilleure. On a aussi de lui des opéras; les plus connus sont *Céphale et Procris*, et *Iphigénie en Tauride*.

DUCHÊNE (le Père). *Voy.* HÉBERT.

DUCHESNE (André), *Quercetanus*, né en 1584 à l'Ile-Bouchard en Touraine, se concilia par ses utiles travaux la protection de Richelieu, et fut nommé géographe et historiographe du roi. Il mourut écrasé par une charrette, en 1640. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, entre autres: *les Antiquités et recherches de la grandeur des rois de France*, 1609; *les Antiquités des villes, châteaux*, etc., 1610; *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de la France*, 1618; *Histoire des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, 1619; *Historiæ Normannorum scriptores*, 1619; *Historiæ Francorum scriptores coætanei*, 1636-1641; il a aussi publié les *Œuvres* d'Abélard, 1616, d'Alain Chartier, 1617; les *Lettres* d'Étienne Pasquier, 1619, etc. — Son fils, François Duchesne, acheva et publia quelques-uns de ses ouvrages, entre autres l'*Histoire des papes*, 1653, celle *des cardinaux*, 1660.

DUCHESNOIS (mademoiselle Joséphine RAFIN), tragédienne, née en 1777, à St-Saulve près de Valenciennes, morte en 1835, débuta en 1802 dans le rôle de *Phèdre*, et obtint sur le champ un succès prodigieux; elle fut reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1804. La figure de mademoiselle Duchesnois était peu avantageuse; mais sa taille, sa voix et le jeu de sa physionomie faisaient oublier facilement ce défaut. Cette actrice excellait dans les tragédies de Racine; parmi les rôles qu'elle a créés, Jeanne d'Arc et Marie Stuart sont ceux où elle s'éleva le plus haut. Elle quitta le théâtre en 1830.

DUCIS (Jean-François), poëte tragique, né à Versailles en 1733, d'une famille pauvre, originaire de Savoie, mort à Paris en 1816, ne prit aucune part aux grands événements politiques de son temps, et s'abandonna tout entier à sa passion pour la poésie et le théâtre. Shakespeare fut son principal modèle, et il eut le mérite de transporter sur notre scène quelques-unes des beautés du poëte anglais. Les pièces qu'il imita sont: *Hamlet* (1769); *Roméo et Juliette* (1772); *le Roi Léar* (1783); *Macbeth* (1784), et *Othello* (1792). En 1778, il donna *Œdipe chez Admète*, imitée d'Euripide et de Sophocle. La seule tragédie qui lui appartienne en propre est *Abufar* ou *la Famille arabe*; cette pièce eut un grand succès. Ducis est le plus souvent énergique, pathétique, et il atteint quelquefois au sublime; mais il ne sait pas combiner un plan, composer un ensemble. Outre ses tragédies, Ducis a composé des épîtres et des poésies fugitives où l'on admire un grand talent uni aux plus nobles sentiments. Ducis remplaça Voltaire à l'Académie Française en 1778. Il vécut pauvre et indépendant, et refusa de brillants avantages que lui offrait Bonaparte. Cet homme de bien eut de nombreux amis; il fut surtout intimement lié avec Thomas. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1813, 3 vol. in-8; 1819, 6 vol. in-18 et 3 vol. in-8. M. Campenon a publié ses *Œuvres posthumes*, précédées d'une *Notice sur sa vie*, Paris, 1825, in-8.

DUCKWORTH (John-Thomas), amiral anglais, né vers 1760, mort en 1817, se distingua en 1778 au combat livré devant la Grenade par le commodore Byron à l'amiral d'Estaing; en 1794, à la victoire remportée par les Anglais sur Villaret-Joyeuse près du cap Lizard; contribua à la prise de Minorque, 1798, et fut, en récompense, nommé gouverneur de la Jamaïque; il bloqua alors St-Domingue et contraignit Rochambeau à se rendre à lui. En 1807, il força l'entrée des Dardanelles; il eût même pris Constantinople sans les efforts de l'ambassadeur français, Sébastiani. Il quitta le service la même année.

DUCLAIR, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Seine, à 16 kil. N. O. de Rouen; 1,300 hab.

DUCLOS (Ch. PINEAU), écrivain français, né en 1704 à Dinan en Bretagne, mort en 1772, débuta par des romans, puis s'adonna à un genre plus grave, et composa une *Histoire de Louis XI*, qui eut un grand succès, et lui valut la place d'historiographe de France (1745). Il publia ensuite les *Considérations sur les Mœurs*, qui lui firent prendre rang parmi les moralistes; Louis XV disait de ce livre: « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » Les *Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIII*e siècle*, qu'il donna peu après, sont comme le complément des *Considérations*. Profitant des avantages que lui offrait sa position d'historiographe, il rédigea des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui ne furent publiés qu'après sa mort; ils renferment des renseignements précieux. Duclos fut admis en 1747 à l'Académie Française, et devint en 1755 le secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il lui rendit de nombreux services, et eut la principale part à l'édition du *Dictionnaire* donnée en 1762. Duclos avait beaucoup d'esprit et une grande liberté de parole; on cite de lui plusieurs mots heureux. Ses ouvrages ont été publiés en 1806, 10 vol. in-8, et en 1820, 9 vol. in-8 (par M. Auger).

DUCOS (le comte ROGER), né en 1747 à Dax (Landes), exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut nommé en 1792, par le dép. des Landes, député à la Convention nationale. Il fut successivement secrétaire et président de l'assemblée, mais il s'y fit du reste fort peu remarquer. Il passa dans la suite au Conseil des Anciens. En 1799 il fut nommé membre du Directoire. A l'époque du 18 brumaire, s'étant réuni à Bonaparte et à Sieyès, il contribua à renverser ses collègues et fut proclamé troisième consul provisoire. Il devint sénateur et comte sous l'empire. Au retour des Bourbons, il reçut l'ordre de quitter la France, et périt en 1816, près d'Ulm, en s'élançant hors de sa voiture au moment où elle versait. — Un autre Ducos (Jean-François), député girondin, fut condamné à mort en 1794.

DUCOUÉDIC (Ch.-Louis), officier de la marine française, né en Bretagne, commandait la frégate *la Surveillante* comme lieutenant de vaisseau, lorsque, le 7 octobre 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Québec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus vifs et des plus opiniâtres. *Le Québec* sauta en l'air avec son commandant Framer; *la Surveillante*, totalement désemparée, rentra à Brest; mais Ducouédic, couvert de blessures, mourut quelques jours après. Louis XVI, qui venait de le nommer capitaine de vaisseau, fit une pension à sa veuve et à ses enfants.

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier, né à Paris en 1761, mort en 1819, est auteur d'un grand nombre de romans qui eurent pendant longtemps un succès populaire. Les plus connus sont: *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, 1790; *les Soirées de la chaumière*, 1794; *Victor ou l'Enfant de la forêt*, 1796; *Cœlina ou l'Enfant du mystère*, 1798; *Paul ou la Ferme abandonnée*, 1802. Il rédigeait aussi le journal des *Petites Affiches*.

DU DEFFANT (Marie DE VICHY-CHAMROND, marquise), femme célèbre par sa beauté et son esprit, née en 1697 d'une famille de Bourgogne, noble mais pauvre, épousa, étant encore très jeune, le marquis du Deffant, qui était déjà d'un certain âge et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, madame du Deffant se vit bientôt entourée d'adorateurs; sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquants. Elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., une correspondance suivie, où elle jugeait avec sévérité, mais avec

un rare discernement, les personnages et les productions de l'époque. A 54 ans, elle eut le malheur de perdre la vue; elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à l'âge le plus avancé. Elle mourut à 84 ans en 1780. On a de cette dame : *Correspondance avec Walpole et Voltaire*, publiée par M. Artaud, Paris, 1811, 4 vol. in-8; *Correspondance avec d'Alembert, le président Hénault*, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8.

DUDERSTADT, ville de Hanovre, à 22 kil. E. de Gœttingue; 4,200 hab. — Cette ville appartenait à l'électeur de Mayence à la fin du siècle dernier, et faisait partie du pays d'Eichsfeld. Elle fut donnée à la Prusse en 1802, au roy. de Westphalie en 1807, et au Hanovre en 1815.

DUDLEY, ville d'Angleterre (Worcester), à 15 kil. N. O. de Birmingham; 2,300 hab. Houille, fer, pierres calcaires aux environs; ustensiles de fer, clouteries, verreries.—Dudley donne son nom à un canal qui va s'unir à celui de Stourbridge dans le comté de Stafford, et à celui de Worcester-et-Birmingham.

DUDLEY (Edmond), ministre de Henri VII, aida ce prince avide à remplir ses coffres par toutes sortes d'extorsions, et se rendit tellement odieux qu'à la mort du roi (1509), Henri VIII, son successeur, se vit obligé de l'abandonner à la fureur du peuple. Il fut jugé et mis à mort en 1510.

DUDLEY (Jean), duc de Northumberland, fils du préc., né en 1502, jouit de la faveur de Henri VIII, malgré la disgrâce de son père, et fut nommé par lui grand-amiral d'Angleterre. Il eut encore plus de crédit auprès de son successeur, le jeune Édouard VI; fut créé comte de Warwick, duc de Northumberland, et supplanta Somerset qui avait longtemps joui de toute l'autorité. Celui-ci, ayant tenté de l'assassiner par vengeance, fut immédiatement mis à mort (1552). Égaré par l'ambition, Dudley conçut le projet de faire entrer la couronne dans sa famille : voyant Édouard VI près du tombeau, il lui persuada d'exclure du trône ses propres sœurs et de choisir pour héritière Jeanne Grey, issue de Henri VII, à laquelle il fit épouser un de ses fils, Guildford Dudley. Jeanne reçut pendant quelques jours le titre de reine; mais la princesse Marie, sœur d'Édouard, ayant fait reconnaître ses droits, Dudley, abandonné de tout le monde, fut condamné à mort, ainsi que son fils et Jeanne Grey (1553). — Il laissa un autre fils, Robert Dudley, connu sous le nom de comte de Leicester. (*Voy.* l'art. suiv.)

DUDLEY (Robert), comte de Leicester, fils du précédent, né en 1531, fut quelque temps emprisonné lors de la sentence prononcée contre son père, mais recouvra bientôt sa liberté, et jouit du plus grand crédit sous Élisabeth. Il prit sur cette princesse un ascendant presque absolu par la beauté de sa figure, l'élégance de ses manières, par sa souplesse et ses flatteries, et fut, dit-on, sur le point d'obtenir sa main. La reine le combla de faveurs, lui donna les titres de comte de Leicester (1564), de chancelier de l'université d'Oxford; le nomma son lieutenant-général, et le chargea en 1585 et 1587 d'aller dans les Pays-Bas soutenir les provinces révoltées contre Philippe II. Dépourvu de talents militaires, il n'éprouva que des revers; il n'en conserva pas moins sa faveur jusqu'à sa mort (1588). On accuse Leicester d'avoir conseillé à Élisabeth d'empoisonner Marie Stuart, d'avoir lui-même empoisonné le comte d'Essex afin d'épouser sa veuve (1578), enfin d'avoir commis toutes sortes de crimes et de perfidies.

DUÉRO ou DOURO, *Durius*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Espagne dans la prov. de Soria, à 4 kil. S. E. du bourg de Mansilla; arrose cette province, sépare celles de Burgos et de Ségovie, traverse celles de Valladolid et de Zamora, forme ensuite la frontière entre l'Espagne et le Portugal, jusqu'à sa réunion avec l'Agueda; traverse alors le Portugal de l'O. à l'E. et se jette dans l'Océan un peu au-dessous d'Oporto, après un cours de 710 kil. Il reçoit entre autres riv. la Pisuerga, le Sabor, le Tormes, l'Agueda et la Tavora. Les villes principales qu'il arrose sont Soria, Aranda-de-Duero, Toro, Zamora, Miranda et Oporto.

DUÉRO-ET-MINHO (ENTRE-), province de Portugal. *Voy.* ENTRE-DUÉRO-ET-MINHO.

DUERSTADIUM, auj. WICK-DURSTEDE.

DUFAY (Ch.-Fr. DE CISTERNAY), né en 1698 à Paris, mort en 1739, accompagna le cardinal de Rohan dans son voyage à Rome, et devint antiquaire, dit Fontenelle, en étudiant les superbes débris de cette capitale du monde. Reçu membre de l'Académie des Sciences, Dufay présenta à cette compagnie des mémoires appartenant aux six sections de géométrie, astronomie, mécanique, anatomie, chimie et botanique, dont ce corps savant était alors composé. Dufay fut le premier directeur spécial du Jardin des Plantes; il fit de cet établissement, négligé avant lui, le plus beau jardin de l'Europe, et obtint que Buffon lui succédât dans l'intendance générale.

DUFRENOY. *Voy.* DUFRESNOY.

DUFRESNE (QUINAULT), acteur. *Voy.* QUINAULT.

DUFRESNE, sieur du Cange. *Voy.* DUCANGE.

DUFRESNOY (Ch.-Alph.), peintre et poëte, né à Paris en 1611, mort en 1665, fut l'élève de Perrier et de Vouet, et l'ami de Mignard, avec lequel il visita l'Italie. Le Musée possède de cet artiste un *Groupe de Naïades* et une *Sainte Marguerite foulant aux pieds un dragon*. Quoique ces deux compositions ne manquent point de mérite, elles ont moins contribué à la réputation de Dufresnoy que son poëme latin sur la peinture, intitulé : *De Arte graphica*, publié après la mort de l'auteur par de Piles, Paris, 1684, avec une traduction en prose et des notes estimées. Renou en donna une seconde en vers français, Paris, 1789. M. Rabany en publia une troisième, Clermont-Ferrand, 1810, in-8. Enfin cet ouvrage a été traduit en vers anglais par Dryden.

DUFRESNOY (madame), Dlle BILLET, femme poëte, née à Nantes en 1765, morte à Paris en 1825, avait épousé un riche procureur au Châtelet, mais elle fut ruinée par la révolution et eut quelque temps à lutter contre la misère. Elle fut traitée généreusement par Bonaparte et lui voua une reconnaissance sans bornes. Elle s'était fait connaître dès 1787 par de charmantes poésies insérées dans l'*Almanach des Muses*; elle doit surtout sa réputation à ses élégies, qui lui ont mérité le nom de *Sapho française*. Elle a aussi donné des traductions de l'anglais, quelques romans et des livres pour l'éducation des filles. Le recueil de ses élégies a paru en 1807, et a été plusieurs fois réimprimé avec des augmentations. On y remarque *la Boutade*, *le Pouvoir d'un amant*, *la Journée d'une amante*, *l'Anniversaire*, *les Derniers Moments de Bayard*, couronné par l'Académie en 1815. On trouve dans tous ses écrits un style gracieux et une âme ardente; quelquefois elle exprime la passion avec une vivacité qui peut paraître excessive dans une femme. Elle fut recherchée des hommes les plus distingués de l'époque, et fut particulièrement liée avec Fontanes.

DUFRESNOY (LENGLET-). *Voy.* LENGLET.

DUFRESNY (Charles RIVIERE), auteur comique, né à Paris en 1648, mort en 1724, descendait de la *Belle Jardinière* d'Anet, qui fut aimée de Henri IV. Il avait beaucoup de talent pour l'embellissement des jardins; ce qui lui fit obtenir de Louis XIV la charge de contrôleur de ses jardins. Le roi lui accorda en outre le privilége d'une manufacture de glaces; mais Dufresny, qui aimait la table et les femmes, vendit sa charge et son privilége pour se livrer à ses goûts, et vint vivre à Paris, où il se mit à faire des comédies. Il travailla d'abord en société

avec Regnard; puis, s'étant brouillé avec son ami, il composa seul. Ses meilleures pièces sont : *l'Esprit de contradiction; le Double Veuvage; le Mariage fait et rompu; la Réconciliation normande, la Noce interrompue;* toutes pétillent d'esprit et de gaieté. On a de lui en outre : des *Nouvelles*, des *Amusements sérieux et comiques*, des *Poésies diverses*. Son *Théâtre* forme 6 vol. in-12, Amsterdam, 1731. M. Auger a donné ses *Œuvres choisies*, 1810, 2 vol. in-18.

DUGALD STEWART, philosophe. *Voy.* STEWART.

DUGAS-MONTBEL (Jean-Baptiste), né à Saint-Chamond dans le Forez en 1776, et mort en 1834, fut d'abord à la tête d'une grande maison de commerce, mais quitta les affaires à 30 ans, pour se livrer tout entier aux lettres et à l'étude de l'antiquité. On lui doit la meilleure trad. d'Homère en prose française et la seule qui soit complète. Elle a été publiée avec un précieux commentaire et avec l'*Histoire des poésies homériques*, Paris, 1828-33, 9 vol. in-8. Cette trad. ouvrit à Dugas-Montbel les portes de l'Institut. Il fut nommé député en 1830.

DUGAZON (H. GOURGAULT, dit), comédien, né vers 1741, mort en 1809, débuta en 1772 au Théâtre-Français dans l'emploi des valets, et succéda à Préville, dont il devint presque l'égal. Dugazon était remarquable par le jeu de sa physionomie; il avait du mordant et de la chaleur; mais il se laissait souvent emporter par l'envie d'exciter le rire, et tombait alors dans le mauvais ton. Pendant la révolution, Dugazon donna deux pièces de circonstance très médiocres, *l'Émigrante* et *le Modéré*. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originaux*, comédie de Fagan, qu'il publia à Paris, an x (1802), in-8.

DUGAZON (Louise-Rosalie LEFÈVRE), femme du précédent, célèbre actrice de l'Opéra-Comique, née à Berlin en 1755, morte à Paris en 1821, jouait les amoureuses avec tant de perfection qu'elle a donné son nom à plusieurs rôles de cet emploi.

DUGDALE (sir William), historien et antiquaire anglais, né en 1605 dans le comté de Warwick, mort en 1686, fut nommé en 1644 héraut (harald) de Chester, et devint en 1667 roi d'armes de l'ordre de la Jarretière. Il publia en latin et en anglais onze ouvrages volumineux sur l'histoire et les antiquités de son pays; les principaux sont : *les Antiquités du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol.; *Baronage of England* ou *Histoire de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons*, 1675-76, 3 vol. in-fol.; *Monasticon Anglicanum*, 1655-61, in-fol.; *Histoire de l'église de Saint-Paul*, 1658.

DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général français, né en 1736 à la Basse-Terre (Guadeloupe), fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, et prit une part très active aux troubles qu'y suscitèrent en sens divers les idées révolutionnaires. En 1792 il passa en France, et fut élevé au grade de général de division. Chargé du siége de Toulon vers la fin de 1793, il le dirigea avec habileté et vigueur, mais il fut étranger aux massacres qui suivirent la reddition de la place. Il reçut aussitôt après le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales et remporta plusieurs avantages signalés sur les Espagnols; mais il fut tué d'un éclat d'obus dans un nouveau combat livré près de Saint-Sébastien en novembre 1794.

DUGUAY-TROUIN (René), l'un des plus célèbres marins français, né à Saint-Malo en 1673, d'un riche armateur de cette ville, servit d'abord dans la marine marchande, et s'y distingua bientôt par de si brillants faits d'armes qu'à l'âge de 23 ans il fut présenté à Louis XIV comme un homme destiné à être la gloire de sa nation. En 1697 Duguay-Trouin passa de la marine marchande dans la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, Duguay-Trouin, avec deux vaisseaux et trois frégates, résista à une escadre hollandaise de 15 vaisseaux de guerre en 1703, et en 1704 il prit sur les côtes d'Angleterre un vaisseau de guerre de 54 canons avec 12 vaisseaux marchands. En 1706, il attaqua avec trois vaisseaux, à la hauteur de Lisbonne, la flotte du Brésil, escortée par 10 vaisseaux de guerre, et qui était chargée de vivres et de munitions pour l'archiduc; le combat dura deux jours, et jamais Duguay-Trouin ne montra plus d'intrépidité; mais des circonstances malheureuses firent échouer ses projets. En 1707, il répara complétement cet échec en s'emparant d'un convoi de 200 voiles, escorté par six gros vaisseaux de guerre. Cette action brillante acheva de ruiner en Espagne les affaires de l'archiduc. De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, la plus célèbre est la prise de Rio-Janeiro (1711). Les fortifications de cette place paraissaient inexpugnables: en onze jours elles furent toutes enlevées. En 1715, il fut nommé chef d'escadre, et en 1728 lieutenant-général. En 1731, il reçut de Louis XV le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant, et avec elle il fit rentrer les corsaires de Tunis dans le devoir. Ce fut là son dernier fait d'armes; il mourut à Paris en 1736. Ses *Mémoires*, rédigés par lui-même, ont paru à Paris en 1740, in-4; sa *Vie* a été écrite par Richer, 1784, in-18; son *Éloge*, par Thomas, 1761, in-8.

DU GUESCLIN (Bertrand), connétable de France, né vers 1314, dans le château de la Motte-Broon, près de Rennes, d'une des plus illustres familles de Bretagne, se fit remarquer dès son enfance par sa force et son habileté dans les exercices du corps. Il commença à signaler sa bravoure dans les guerres que se livraient Charles de Blois et Jean de Montfort pour l'héritage du duché de Bretagne, et il soutint les droits du premier. Il passa ensuite au service de la France et célébra l'avénement du roi Charles V (1364) en battant à Cocherel le roi de Navarre. Après cette victoire, il vola de nouveau au secours de Charles de Blois en Bretagne; mais, malgré tous ses efforts, son parti fut battu à Auray et lui-même fait prisonnier par le brave Chandos, chef de l'armée anglaise (1364). Rendu à la liberté après avoir payé une rançon de 100,000 livres, il fut chargé par Charles V de délivrer le royaume des *grandes compagnies*, ramas de soldats français, anglais et bretons indisciplinés qui ravageaient les provinces. Du Guesclin leur persuada d'aller combattre en Espagne, se mit à leur tête, et les conduisit défendre les droits de Henri de Transtamare qui disputait à Pierre-le-Cruel le trône de Castille. Il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres, et déjà il avait anéanti le parti de Pierre-le-Cruel, lorsque celui-ci appela à son secours les Anglais, commandés par deux vaillants capitaines, le prince Noir et Chandos. Du Guesclin fut défait et pris après des prodiges de valeur à la bataille de Navarette qui avait été livrée contre son avis (1367). Redevenu libre, il reprit ses avantages, et affermit par de nouvelles victoires le trône de Henri. Après tant de triomphes, il fut nommé connétable de France par Charles V (1369), et chassa entièrement les Anglais de la Normandie, de la Guyenne et du Poitou. Charles ayant réuni en 1373 la Bretagne à la France, les soldats bretons, jaloux de l'indépendance de leur patrie, désertèrent l'armée de Du Guesclin, et le connétable fut soupçonné lui-même de trahison. Indigné d'un tel soupçon, il renvoya aussitôt au roi son épée de connétable, et quoique le roi, ayant reconnu son innocence, le pressât de la reprendre, il ne voulut jamais y consentir. Il forma alors le projet de passer en Espagne auprès de Henri de Transtamare: mais avant de quitter la France, il voulut s'illustrer par un dernier exploit, et il se rendit devant le château de Randam (Châteauneuf-Randon), que le ma-

réchal de Sancerre assiégeait. Après plusieurs assauts terribles, la place promit de se rendre à Du Guesclin, si elle n'était secourue dans 15 jours. Le héros mourut dans cet intervalle, le 13 juillet 1380, et le gouverneur, qui n'avait entendu se rendre qu'à lui, vint, la trêve expirée, déposer les clefs de la place sur son cercueil. La *Vie* de ce héros a été écrite plusieurs fois; nous citerons l'*Histoire de Bertrand Du Guesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12.

DUGUET (Jacques-Joseph), théologien et moraliste, né à Montbrison dans le Forez en 1649, mort à Paris en 1733, était entré dans la congrégation de l'Oratoire, mais fut obligé d'en sortir, à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Traité sur les devoirs d'un évêque*, 1710; *Traité des scrupules*, 1717; *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, 1718; *Institution d'un prince* (composée pour le duc de Savoie), 1739; *Conférences ecclésiastiques*, 1742, 2 vol. in-4. On a publié, en 1764, l'*Esprit de Duguet* ou *Précis de la morale chrétienne*.

DU HAILLAN (Bernard DE GIRARD, seigneur), historiographe de Charles IX et de Henri III, né à Bordeaux en 1535, mort à Paris vers 1610, est auteur de *Regum Gallorum icones à Pharamundo ad Franciscum II; item ducum Lotharingiæ icones*, Paris, 1559, in-4; *Histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*, 1576, 1584, in-fol.; c'est le premier corps d'histoire de France qui ait paru dans notre langue.

DUHALDE (le Père Jean-Baptiste), jésuite, né en 1674 à Paris, mort dans la même ville en 1743, rédigea, après le Père Legobien, les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*; il prit cet ouvrage au 9e vol., et le continua jusqu'au 26e. On en a donné une nouvelle édition, Paris, 1781, 26 vol. in-12. Duhalde a aussi publié la *Description géographique, historique, de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. grand in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville.

DU HALLIER. *Voy.* HOPITAL (L').

DUHAMEL (J.-B.), ecclésiastique et savant du XVIIe siècle, né à Vire en 1624, mort en 1706, entra chez les Oratoriens, cultiva avec succès toutes les sciences, surtout la physique. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Paris lors de sa fondation, visita l'Angleterre et la Hollande pour se mettre en relation avec les savants, et fit pénétrer dans l'enseignement, par d'excellents ouvrages classiques, un grand nombre de vérités nouvelles. D'un esprit élevé et conciliant, il s'efforça d'accorder entre eux les philosophes anciens et les modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660; *De Consensu veteris et novæ philosophiæ*, 1663; *De corporum affectionibus*, 1670; *De Mente humana*, 1672; *Philosophia vetus et nova ad usum scholæ*, 1678; *Theologia speculatrix et practica*, 1691. Il a aussi donné une *Histoire de l'Académie des Sciences*, rédigée en latin, 1698, in-4.

DUHAMEL DU MONCEAU (H.-L.), savant agronome du XVIIIe siècle, inspecteur général de la marine, né à Paris en 1700, mort en 1782. Propriétaire de grands biens en Gâtinais, il consacra toute sa vie à des recherches utiles pour les arts industriels, et contribua surtout aux progrès de l'agriculture. Il fut reçu à l'Académie des Sciences dès 1728. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la culture des terres*, 1751-60 : *Des Arbres et arbustes qui se cultivent en France*, 1755; *Des Semis et plantations des Arbres*, 1760; *De l'Exploitation des bois*, 1764; *Des Arbres fruitiers*, 1768; *Des Pêches maritimes et fluviatiles*, 1769. Il fit avec Buffon plusieurs expériences sur la croissance des bois, et se fit aider dans la rédaction de ses ouvrages par son frère Duhamel Denainvilliers. Plusieurs de ses ouvrages ont été réimprimés avec des augmentations par Poiteau, Turpin, Michel, etc.

DUHAMEL (J.-P. François GUILLOT), savant français, né près de Coutances (Manche) en 1730, mort en 1816. Il avait déjà rendu de grands services à l'industrie dans plusieurs manufactures particulières lorsqu'il fut appelé, en 1775, à la chaire de métallurgie à l'école des mines, qui venait d'être fondée. Il devint en 1786 membre de l'Académie des Sciences. Sous le Consulat, il fut nommé inspecteur général des mines, et il exerça ces fonctions jusqu'en 1811. On doit à Duhamel de nouveaux procédés pour la cémentation de l'acier, pour l'extraction de l'argent et de plusieurs autres métaux. Il publia en 1767 le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Géométrie souterraine*, ouvrage qui, bien qu'inachevé, est encore un des meilleurs guides pour les mineurs.

DUILLIER (FATIO DE). *Voy.* FATIO.

DUILLIUS NEPOS (C.), consul l'an 260 av. J.-C., remporta sur les Carthaginois, près des îles Lipari, une victoire navale qui leur coûta 58 vaisseaux; c'était le premier combat naval que livrassent les Romains. Le sénat accorda en récompense à Duillius des honneurs particuliers et fit élever au milieu du Forum, en mémoire de sa victoire, une colonne rostrale qui subsiste encore en partie, et dont l'inscription est un des monuments les plus antiques de la langue latine. Duillius fit en outre lever le siége de Ségeste en Sicile, et prit Macelle en Calabre.

DUISBOURG, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 22 kil. N. de Dusseldorf; 4,700 hab. Académie du commerce, Gymnase réformé. Industrie active : draps, étoffes de soie, de coton, velours, toile, savon, amidon, porcelaine; forges.

DUITAMA, ville de la Nouvelle-Grenade, à 35 kil. N. E. de Tunja. Jadis importante et résidence du prince de Tundama. Bolivar, à la tête de 900 hommes, battit près de là l'armée espagnole, forte de plus de 5,000 hommes.

DUIVELAND, île de Hollande (Zélande), à l'E. et très près de l'île Schouwen; 13 kil. sur 9. Son nom lui vient de la grande quantité de pigeons (*duive* en hollandais) qu'on y trouvait autrefois.

DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1640, mort à Venise en 1678, après une vie courte et fort dissipée, s'est surtout exercé dans le genre familier, et a réussi à peindre les animaux et les bambochades. Un de ses chefs-d'œuvre est *le Charlatan*, qui se trouve au Musée du Louvre.

DUKELA, prov. maritime de l'état de Maroc; ch.-l., Safi. On évalue la population de cette prov. à 900,000 hab. Elle nourrit une quantité de chèvres dont les peaux font l'objet d'un très grand commerce.

DUKER (Charles-André), philologue, né en 1670 à Unna dans le comté de la Mark en Westphalie, mort en 1752 à Meyderic en Hollande, professa longtemps l'histoire et l'éloquence à l'université d'Utrecht, et fut un des savants les plus laborieux du XVIIIe siècle. On lui doit d'excellentes éditions de *Florus*, Leyde, 1722, et surtout de *Thucydide*, Amsterd., 1731, in-fol. Les *Notes* de Duker ont toutes été conservées dans le *Thucydide* de Deux-Ponts.

DULARD (P.-Alex.), poëte médiocre, né en 1696 à Marseille, mort en 1760, fut secrétaire de l'académie de sa patrie. Il a donné un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, 1749, in-18, qui a eu quelque succès.

DULAURE (Jacq.-Ant.), né à Clermont-Ferrand en 1755, mort en 1835, fut membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et du Corps législatif; il rentra dans la vie privée après le 18 brumaire, et ne s'occupa plus que d'études littéraires. Reçu membre de la Société des Antiquaires, il publia un grand nombre d'écrits savants et curieux,

dont les principaux sont une *Histoire civile, physique et morale de Paris*, 1825, 6 vol. in-8 (réimprimée plusieurs fois, notamment en 1837, 8 vol in-8, avec des additions et des notes par J.-L. Belin ; une *Histoire des environs de Paris*, 1825, 6 vol. ; des *Esquisses historiques sur les principaux événements de la révolution française*, 1823, 6 vol. ; une *Histoire de la révolution de* 1830 (ouvrage posthume publié en 1838), etc. La plupart de ces ouvrages, empreints d'un esprit d'opposition assez prononcé, ont joui d'une grande popularité.

DULAURENS (H.-Jos.), né à Douai en 1719, entra chez les chanoines réguliers de la Trinité ; puis quitta la vie monastique. et vint à Paris pour se livrer à la littérature. Lors de l'arrêt rendu par le parlement contre les Jésuites (1761), il publia contre cet ordre une satire violente sous le titre de *Jésuitiques* ; puis craignant d'être poursuivi, il se réfugia en Hollande ; il y composa des livres, la plupart irréligieux, pour les libraires d'Amsterdam, de Liége, de Francfort, mais sans pouvoir sortir de l'indigence. Ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Francfort, comme auteur d'ouvrages impies, il fut condamné à une prison perpétuelle (1767) ; on l'enferma dans une maison de pauvres prêtres où il mourut au bout de 20 ans (1797). Il ne manquait ni d'esprit ni d'imagination, et travaillait avec une facilité prodigieuse ; mais il a fait un déplorable usage de ses talents. Outre *les Jésuitiques*, on a de lui deux poëmes héroï-comiques : *le Balai*, 1761, et *la Chandelle d'Arras*, 1765 ; *l'Arétin moderne*, 1776 ; *l'Évangile de la raison*, 1764 ; *le Compère Matthieu*, ouvrage licencieux, qui fut d'abord attribué à Voltaire.—On connaît encore : André Dulaurens, médecin du roi Henri IV, mort en 1609, auteur de divers ouvrages d'anatomie et de médecine réunis à Francfort, 1627, in-fol. ; — Louis Dulaurens, savant controversiste, qui vivait au XVIIe siècle, et qui travailla par ordre de Richelieu à la réunion des cultes catholique et protestant.

DULCIGNO, *Ulcinium*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur l'Adriatique, à 32 kil. S. O. de Scutari ; 7,500 hab., la plupart pirates.

DULCIN, hérésiarque de Novare, annonçait que le règne du St-Esprit avait commencé en l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. Il fut brûlé vif avec sa femme en 1307 par ordre du pape Clément V. Ses disciples s'appelèrent Dulcinistes ou Dulciniens.

DULGIBINI, peuple de Germanie, sur les bords de l'*Amisius* (Ems), fut, dit-on, une colonie des Chérusques, et eut pour ville principale *Ascalingium* (Linhen).

DULICHIUM, auj. *Neochori* ou *Cacaba*, île de la mer Ionienne, et l'une des Echinades, formait avec Ithaque le roy. d'Ulysse. *Voy.* ITHAQUE.

DULONG (Pierre-Louis), savant français, né à Rouen en 1785, mort à Paris en 1838, exerça d'abord les fonctions de médecin, mais y renonça pour s'appliquer tout entier à l'étude des sciences. Il fut successivement professeur à l'école vétérinaire d'Alfort et à l'École Normale, examinateur puis professeur de chimie et de physique à l'École Polytechnique. En 1830, il fut nommé directeur des études à cette même école. Il était en même temps professeur de physique à la Faculté des Sciences, et, en 1823, il avait été reçu à l'Académie des Sciences. Dulong a fait en chimie et en physique de savantes recherches qui ont utilement servi aux progrès de ces deux sciences. Nous citerons ses travaux *Sur la décomposition mutuelle des sels*, 1811 ; *Sur l'acide nitreux*, 1815 ; *Sur les combinaisons du phosphore avec l'oxigène*, 1816. En 1812, il avait découvert le *chlorure d'azote*, et en faisant des expériences sur ce composé si dangereux, il perdit, par suite d'une explosion, un œil et un doigt de la main droite. En physique, Dulong reconnut avec Petit cette loi importante, que la chaleur spécifique des corps est en raison inverse du poids de leurs atomes. On lui doit aussi des travaux *Sur la mesure des températures* et *Sur les fluides élastiques*, 1820. La plupart de ses écrits ont été insérés dans les *Annales de Chimie et de Physique*.

DULORENS (J.), poëte et magistrat, né vers 1583 à Châteauneuf en Thimerais, mort vers 1650, était lieutenant-général du bailliage de cette ville. Il a laissé des *Satires*, Paris, 1624, in-8, qui font connaître les mœurs de son temps. On a de lui des *Annotations sur les coutumes de Châteauneuf*, etc., 1645.

DULOT, poëte du XVIIe siècle, passe pour l'inventeur des bouts rimés. Sarrazin, qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en publiant *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts rimés*.

DULWICH, village du comté de Surrey, célèbre par un collége qui y fut fondé en 1614 par Ed. Alleyn, acteur célèbre, sous le nom de *God's Gift*, et par une bibliothèque et un musée de peinture.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), né en 1754 à Clermont en Auvergne, mort en 1828, quitta le barreau pour le théâtre, fut comédien à Paris jusqu'en 1798, puis entrepreneur breveté des spectacles de province. Il a donné au théâtre : *les Français en Huronie*, 1778 ; *Guerre ouverte, ou ruse contre ruse*, 1787, etc., et a écrit plusieurs romans : *l'Enfant de mon père*, 1798, 2 vol. in-12 ; *Aventures d'un émigré*, 1798, in-12 ; *Trois Mois de ma vie*, 1811, etc.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), grammairien philosophe, né à Marseille en 1676, mort en 1756, vint jeune à Paris, s'y maria et se fit recevoir avocat ; mais se trouvant dans la gêne, il quitta sa famille pour faire des éducations particulières. Il eut entre autres élèves les enfants de Law, mais n'en devint pas plus riche. Il ouvrit plus tard une pension au faubourg St-Victor, mais y eut peu de succès. Il mourut pauvre et accablé d'infirmités. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* (1722) ; cette méthode consiste à présenter d'abord les mots dans l'ordre de la construction française avec une version interlinéaire ; *Traité des Tropes*, 1730, souvent réimprimé, et accompagné d'un savant commentaire par Fontanier (1820) ; *Principes de grammaire*, 1769, ouvrage justement estimé où il traite la grammaire en philosophe ; enfin une petite *Logique*. On lui attribue quelques écrits anti-religieux qui ne paraissent pas lui appartenir. Il a proposé des réformes dans l'orthographe qui n'ont pas été accueillies. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1797, 7 vol. Son éloge a été écrit par d'Alembert, et par M. de Gérando (1805).

DUMAS (Louis), inventeur du bureau typographique, né à Nîmes en 1676, mort en 1744, s'occupa surtout de l'éducation de l'enfance. Il imagina, pour faciliter l'art d'apprendre à lire et à écrire, d'imiter les procédés de l'imprimerie et de donner aux enfants des lettres détachées qu'on leur faisait assembler, comme en jouant, pour en former des mots ; c'est ce qu'il appela le *bureau typographique*. Cette invention eut un grand succès. On a de lui la *Bibliothèque des enfants, ou les premiers éléments des lettres*, 1733, ouvrage composé pour l'application de sa méthode. Il voulut aussi l'appliquer à la musique et publia *l'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, 1753.

DUMAS (Ch.-L.), médecin, né à Lyon en 1765, étudia à Montpellier, fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon où il rendit de grands services pendant le siége de la ville (1793), puis à l'armée des Alpes (1794). Il fut nommé en 1795 professeur d'anatomie et de physiologie à Montpellier, devint successivement doyen de la faculté de médecine, recteur de l'académie de Montpellier, et mourut dans cette

ville en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de physiologie*, 1800-6, où il développa la doctrine du *principe vital* de Barthez ; et *Doctrine des maladies chroniques*, 1812, travail neuf où l'auteur expose la théorie et la formation de ces maladies.

DUMAS (Alexandre DAVY), homme de couleur, général de division, né à Jérémie (St-Domingue) en 1762, du marquis de la Pailleterie, riche colon de cette île, et d'une femme africaine, servit avec distinction sous Dumouriez, et acheta tous ses grades au prix d'une foule d'actions d'éclat. En 1798, il défendit seul, à l'affaire de Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée, ce qui le fit surnommer *l'Horatius Coclès du Tyrol*. Pendant l'expédition d'Égypte, il comprima, à la tête de quelques braves, une insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime au Caire; mais une maladie le força bientôt à demander un congé. Il mourut à Villers-Cotterets en 1807.

DUMAS (le comte Matthieu), né à Montpellier en 1753, mort en 1837, entra dès l'âge de 15 ans dans la carrière des armes et combattit en Amérique sous les ordres de Rochambeau. Il prit une glorieuse part à toutes les campagnes de l'Empire et reçut le titre de général de division. Sous la Restauration, Dumas fut nommé conseiller d'état et président du comité de la guerre. Après 1830, il fut élevé à la pairie. On a de lui un *Précis des événements militaires* de 1800 à 1807, et des *Mémoires* qui sont précieux à consulter.

DUMBARTON, la *Balclutha* d'Ossian et le *Dumbritonium* des Romains, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 80 kil. O. d'Edimbourg ; 3,600 hab. Bon port franc; verreries, filatures, tanneries. Vieux château-fort.— Le comté de Dumbarton, situé entre ceux de Perth, Stirling, Lanark, Renfrew, la Clyde et la mer, a 75 kil. de long sur 9 de large; il est traversé par le Grand-Canal et offre plusieurs lacs dont le principal est le Lomond. Montagnes, marais; sol peu fertile; bonne pêche; quelque industrie.

DUMESNIL (mademoiselle), célèbre actrice, née à Paris en 1713, morte en 1803, débuta au Théâtre Français en 1737, et remplit dans la tragédie, avec un succès toujours marqué, les rôles de reines et de princesses. Elle excellait surtout dans les rôles de Mérope, de Clytemnestre, d'Athalie et d'Agrippine. Mademoiselle Dumesnil n'était pas douée d'un extérieur avantageux, elle manquait quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans son geste: mais quand elle s'animait, sa voix devenait terrible, l'expression de ses yeux était foudroyante; elle arrachait des larmes et excitait au plus haut point dans l'âme du spectateur la terreur ou la pitié. Elle quitta le théâtre en 1775.

DUMFRIES, *Dunfreja*, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 102 kil. S. O. d'Édimbourg ; 12,000 hab. Quelques édifices, obélisque élevé en 1780 en l'honneur de Charles, duc de Queensberry. Tanneries, brasseries, bonneteries, chapeaux, etc. — Le comté de Dumfries est situé au S. de l'Ecosse, entre ceux de Peebles, Selkirk, Roxburgh à l E., d'Ayr et de Kirkcudbright à l'O.; il a 80 kil. de long et 75,000 hab. Pays montagneux; plomb, houille, pierres calcaires en quantité. Gros bétail. Industrie assez active. Commerce.

DUMNONII ou DAMNONII, peuple de la Bretagne 2e, au S. O. de l'île, dans le comté actuel de Cornouailles.—Le cap Lizard, situé à la pointe S. O. du comté de Cornouailles, s'appelait jadis *Dumnonium promontorium*.

DUMNORIX, chef éduen de haute naissance, frère de Divitiac, avait un commandement dans l'armée de César: il suivait à regret le général romain, et cherchait à soulever ses soldats contre lui. César, ayant découvert ses menées, le fit mettre à mort, l'an 59 av. J.-C.

DUMONT (Jean), publiciste, né en France vers 1660, mort à Vienne en 1726. Il suivit d'abord la profession des armes, puis il parcourut presque toutes les contrées de l'Europe. Les renseignements qu'il avait recueillis pendant ses voyages lui fournirent le sujet de plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne, qui le nomma son historiographe et lui donna le titre de baron de Carlscroon. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Mémoires politiques pour servir à la parfaite intelligence de l'histoire de la paix de Ryswick*, 1699, 4 vol. in-12; *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce depuis la paix de Munster*, 1710; *Corps universel diplomatique, ou Recueil de traités depuis Charlemagne*, 1726 et années suivantes, continué par J. Rousset.

DUMONT (Pierre-Étienne-Louis), publiciste, né à Genève en 1759, mort à Milan en 1829, fut d'abord pasteur de l'église française réformée à Genève, vint en France au commencement de la révolution, se mit en relation avec Mirabeau, rédigea plusieurs de ses discours et l'aida dans la publication du *Courrier de Provence*. En 1791, il quitta la France, et quelques années après il s'établit en Angleterre; il s'y lia étroitement avec Jérémie Bentham, et fut son collaborateur pendant plus de vingt ans. Il ne revint à Genève qu'en 1816. Les ouvrages qu'il a rédigés avec Bentham sont : le *Traité de législation civile et pénale*, 1802; la *Théorie des peines et des récompenses*, 1812 ; la *Tactique des assemblées délibérantes*, 1816 ; le *Traité des preuves judiciaires*; *De l'organisation judiciaire et de la codification* : ils sont tous écrits en français. Il publia en outre une série de *Lettres sur Bentham*, qui ont été insérées dans la *Bibliothèque britannique*, tom. V, VI, VII. Depuis son retour à Genève, il fut membre du conseil souverain de cette république.

DUMOULIN (Charles), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1500, mort en 1566, descendait d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth d'Angleterre. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1522; mais n'ayant pu vaincre un bégaiement auquel il était sujet, il se retira peu après du barreau, et se consacra désormais aux seules études du cabinet et à la composition des ouvrages qui l'ont rendu célèbre. Un ouvrage intitulé *Observations sur l'édit de Henri II relatif aux petites dates*, qu'il publia en 1551, et dans lequel il démontrait que le roi avait le droit de réprimer les abus et les fraudes qui se commettaient à Rome dans la distribution des bénéfices, lui valut les bonnes grâces de Henri II, mais l'exposa en même temps à toute la colère de la cour de Rome. Quelque temps auparavant, il avait embrassé le calvinisme, et l'avait abandonné ensuite pour le luthéranisme de la confession d'Augsbourg. Persécuté pour ses opinions, il se réfugia en Allemagne, où il fut reçu avec la plus grande distinction. Il revint à Paris en 1557, mais ce fut pour y subir de nouvelles persécutions. Ayant publié en 1564 un ouvrage intitulé : *Conseil sur le concile de Trente*, dans lequel il voulait prouver que ce concile était nul, il fut jeté en prison et ne recouvra sa liberté qu'à condition qu'il ne publierait plus rien sans la permission du roi. Si nous en croyons le président de Thou, il serait redevenu catholique quelque temps avant sa mort. Quoi qu'il en soit, Dumoulin était un des plus grands jurisconsultes de son siècle. Il trouva le premier les véritables sources et les règles fondamentales du droit français, et les deux ouvrages déjà cités montrent qu'il possédait les Pères, le droit canonique, etc. Outre ces écrits, il a publié plusieurs commentaires sur les principales coutumes de France; sa *Révision de la coutume de Paris* passe surtout pour un chef-

d'œuvre. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol., donnée par les soins de François Pinson.

DUMOULIN (Pierre), théologien protestant, né en 1568 à Buhy dans le Vexin (Seine-et-Oise), occupa quelque temps une chaire de philosophie à Leyde, devint chapelain de la princesse Catherine de Bourbon (1609), fut appelé en 1615 en Angleterre pour y travailler à une réunion des églises protestantes, présida le synode d'Alais, 1620, et mourut en 1658 à Sedan où il s'était fixé. Il a laissé un grand nombre d'écrits polémiques, entre autres : *De Monarchia temporali pontificis romani*, Leyde, 1614; *Nouveauté du papisme*, Sedan, 1627.

DUMOULIN (Jacques), médecin. *Voy.* MOLIN.

DUMOURIEZ (Claude-François), né en 1739 à Cambray, était déjà maréchal-de-camp quand éclata la révolution ; il en adopta les principes, et fut nommé en 1792 ministre de la guerre, avec l'appui des Girondins. Peu après, ayant encouru la disgrâce de ce parti, il se retira du ministère, et il reprit du service. Chargé après le 10 août du commandement de l'armée du Nord, il fit la belle campagne de l'Argonne, et remporta les victoires de Valmy (20 septembre 1792), de Jemmapes (6 novembre), et conquit toute la Belgique. Pendant le procès de Louis XVI, il vint à Paris dans l'espoir de sauver le roi ; n'ayant pu y réussir, il rejoignit son armée, prit plusieurs places en Hollande avec une armée de 13,500 hommes qui manquait de tout, repoussa le prince Cobourg de la Belgique, et livra la bataille de Nerwinde (18 mars 1793), où nos troupes, tout en restant maîtresses du champ de bataille, éprouvèrent un véritable échec. A partir de ce revers, il se vit en butte à de nombreuses persécutions. Il avait d'ailleurs irrité par sa hauteur la Convention et les commissaires qu'elle avait envoyés à son armée; se voyant menacé par elle d'être traduit à sa barre, il fit des ouvertures au prince de Cobourg, et lui proposa de se joindre à lui pour rétablir la constitution donnée par l'Assemblée nationale, et dissoudre la Convention. Mais ces projets transpirèrent; la Convention envoya le ministre Beurnonville et les députés Camus, Bancal, Lamarque et Quinette, pour le suspendre de ses fonctions et lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite. Dumouriez fit arrêter les commissaires, et voulut marcher sur Paris ; mais il fut abandonné de ses soldats, et contraint de gagner en fugitif le camp ennemi. A partir de cette époque, il prit peu de part aux événements. Il séjourna successivement dans plusieurs parties de l'Europe. Il est mort en 1823 en Angleterre, où il recevait une pension. Dumouriez a laissé un grand nombre d'écrits sur la révolution; nous ne citerons que ses *Mémoires*, dont la meilleure édition a été publiée par lui-même sous ce titre : *Vie et ouvrages du général Dumouriez*, Hambourg, 1795; réimprimés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution*, Paris, 1823, 4 vol. in-8.

DUN.... Cherchez par DON ou DIN les mots que vous ne trouverez pas à cette série.

DUN, *Dunum*, ch.-l. de cant. (Meuse), sur la Meuse, à 19 kil. S. O. de Montmédy; 1,300 hab. Scierie, moulin à huile, tanneries, brasseries, allumettes. — Dun fut cédée à la France en 1633 par le duc de Lorraine.

DUN-LE-PALLETEAU, ch.-l. de cant. (Creuse), à 22 kil. N. O. de Guéret; 1,100 hab.

DUN-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Cher), à 18 kil. N. de Saint-Amand; 4,019 hab. C'était une place forte et importante au XVe siècle.

DUNA, mieux DWINA ou DZVINA. *Voy.* DWINA.

DUNBAR, ville d'Écosse (Haddington), à 40 kil. E. d'Édimbourg, à l'embouchure du golfe du Forth dans la mer du Nord ; 4,800 hab. Ancien château-fort. Deux forges, chantiers de construction, etc. Pêche active. On voit encore près de cette ville les ruines du château de Bar, où se retira Édouard II après sa défaite à Bannockburn. Marie Stuart se retira au château de Dunbar après le meurtre de Rizzio, 1565 ; Bothwell y conduisit aussi cette princesse lorsqu'il voulut la forcer à l'épouser (1567).

DUNBARTON. *Voy.* DUMBARTON.

DUNBLANE, ville d'Écosse (Perth), à 9 kil. N. de Stirling ; 3,300 hab. Aux environs, source minérale fréquentée.

DUNCAN I, roi d'Écosse. *Voy.* DONALD VII.

DUNCAN II, fils naturel de Malcolm III, usurpa la couronne d'Écosse sur Edgard, l'aîné des fils légitimes de Malcolm; mais il fut bientôt après assassiné par un certain Malpedir, thane ou comte de Monteith (1098). On le nomme aussi Donald VIII.

DUNDALK, ville d'Irlande, dans la prov. de Leinster, ch.-l. du comté de Louth, au fond de la baie de Dundalk, à 60 kil. N. de Dublin ; 10,800 hab. Manuf. de batiste, la seule qui existe en Irlande. Bataille entre Édouard Bruce et Édouard II, roi d'Angleterre (1318); Bruce y périt.

DUNDAS (Henry). *Voy.* MELVILLE.

DUNDEE, *Alectum*, ville d'Écosse (Forfar), sur le golfe du Tay, à 54 kil. N. E. d'Édimbourg : 45,000 hab. Port sûr et commode. Jolie ville: quatre grandes rues, belle place. Plusieurs édifices remarquables : la vieille église, l'église Saint-André, l'hôtel-de-ville, etc. Toiles, fils, raffineries de sucre, filatures hydrauliques de coton. — Cette ville était autrefois la seconde de l'Écosse; mais les ravages de la guerre lui ont ôté de son importance.

DUNELMUM, auj. DURHAM.

DUNES. On nomme ainsi des collines de sable qui s'élèvent le long de l'Océan, principalement sur les côtes d'Écosse, de Hollande et de France, et dans la Méditerranée sur les côtes d'Égypte. C'est aux environs des Dunes qui s'étendent entre Nieuport et Dunkerque que se livra la célèbre bataille dite des *Dunes*, où Turenne défit les Espagnols en 1658.

DUNFERMLINE, ville d'Écosse (comté de Fife), à 22 kil. N. O. d'Édimbourg; 17,000 hab. Belle église antique, superbe église moderne, hôtel-de-ville. Toiles et surtout linge de table renommé. Étoffes de coton. Charles I y naquit en 1600. Cette ville fut désolée par un grand incendie en 1604, puis par la peste en 1645 et en 1651.

DUNGALIA, auj. DONEGAL.

DUNGANNON, ville d'Irlande, dans la prov. d'Ulster (Tyrone), à 40 kil. S. E. d'Omagh ; 4,000 hab. Riche collége. Résidence des O'Neil, anciens souverains de l'Ulster.

DUNGARVON, ville d'Irlande, dans la prov. de Munster, à 40 kil. S. O. de Waterford, sur la baie de Dungarvon ; 2,000 hab. Bains de mer.

DUNKELD, ville d'Écosse (Perth), à 22 kil. N. de Perth, sur le Tay ; 1,400 hab. Haute muraille. Beau pont en pierres. Ruines d'une cathédrale gothique. Dunkeld a été jadis la capit. de la Calédonie.

DUNKELSBUHL, ville de Bavière, à 60 kil. S. O. de Nuremberg ; 5,000 hab.

DUNKERQUE, *Duinkerken* en flamand (c.-à-d. *église des Dunes*), ville et port de France, ch.-l. d'arr. (Nord), à 66 kil. N. O. de Lille, sur la mer du Nord ; 23,868 hab. Rade magnifique, citadelle, port marchand, bassin naval, magasins de la marine, jetée, écluse, phare. École de navigation, société d'agriculture, bibliothèque; fonderie de fer, de cuivre; savon, amidon, huiles, ferblanterie, distilleries; voileries, raffineries, chantiers de construction, etc. Armements pour le commerce. — Dunkerque fut fondée vers 960 par Baudoin-le-Jeune, comte de Flandre, autour d'une chapelle élevée par saint Éloi au milieu des Dunes. Elle passa par héritage entre les mains de Charles-Quint, fut prise par les Anglais sous le règne de Philippe II, et re-

prise aux Anglais par les Français en 1558 ; ceux-ci la cédèrent à l'Espagne en 1559, mais Condé la reprit en 1646; perdue de nouveau, elle fut reprise par Turenne (1658), cédée aux Anglais, puis achetée par Louis XIV (1662). Ce roi la fortifia, mais il fut forcé par le traité d'Utrecht de combler le port et de raser les fortifications (1713), ce qui toutefois ne fut exécuté qu'en partie. Louis XV la fortifia de nouveau. Le duc d'York essaya vainement de la prendre en 1793. Jean Bart y est né. — L'arr. de Dunkerque a 7 cant. (Bergues, Bourbourg, Gravelines, Hondschoote, Vormhoudt, plus Dunkerque, qui compte pour deux), 60 communes et 96,858 hab.

DUNLEARY, nommée depuis 1821 *Georgetown*, petit port d'Irlande, dans la prov. de Leinster (Dublin), à 5 kil. S. E. de Dublin, sur une baie dite de Dunleary.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur de droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, mort en 1752, a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence : *Traité des prescriptions*, 1730, in-4; *De la main-morte et des retraits*, 1733, in-4 ; et des ouvrages d'histoire estimés, notamment l'*Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735-37; Besançon, 1740, 2 vol. in-4 ; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, ibid.; *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4.

DUNOIS, petit pays de France compris, avant 1789, dans le grand-gouvern. de l'Orléanais, était situé au S. de cette prov., et au S. O. de la Beauce. Places principales : Châteaudun (chef-lieu), Fréteval, Cloyes, Bonneval, Patay, Marchenoir. Il fait auj. partie des arr. de Vendôme (Loir-et-Cher) et de Châteaudun (Eure-et-Loir).

DUNOIS (Jean, comte de Longueville et de), dit le *Bâtard d'Orléans*, grand-chambellan de France, fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, né à Paris en 1402, mort en 1468, se distingua de bonne heure par une brillante ardeur dans les combats ; à l'âge de 25 ans, il battit, avec 1,600 hommes, sous les murs de Montargis, 3,000 Anglais commandés par les comtes de Warwick , de Suffolk et Jean de la Poll. Il partagea sous les murs d'Orléans les lauriers cueillis par Jeanne d'Arc et contribua puissamment à la victoire de Patay en 1429. En 1432, il réduisit à l'obéissance royale la ville de Chartres, et en 1436 reprit Paris occupé aussi par les Anglais. Après tant de services, Dunois fut un instant coupable : il entra dans une conspiration tramée par La Trémouille contre Charles VII, et fit révolter contre ce prince son propre fils, le dauphin, depuis Louis XI ; mais il répara sa faute en venant se jeter aux pieds du monarque, et fit oublier sa conduite en se distinguant aux siéges d'Harfleur, de Gallardon et de Dieppe. En 1444, le roi le nomma son lieutenant-général ; à peine revêtu de cette haute dignité, il expulsa entièrement les Anglais de la Normandie ; en 1450, il conquit la Guyenne, occupée aussi par les Anglais. La place de grand-chambellan fut la récompense de ce nouveau service. Après la mort de Charles VII (1461), Dunois, mécontent de son successeur, entra dans la ligue du *Bien public ;* mais il rentra en faveur à la pacification, et fut même nommé par Louis XI président d'un conseil de réformation pour le bien public. Dunois s'honorait du surnom de *Bâtard d'Orléans*.

DUNS. *Voy.* PICTES.

DUNS SCOT. *Voy.* SCOT.

DUNSE, ville d'Écosse (Berwick), à 24 kil. O. de Berwick ; 2,300 hab. Joli hôtel-de-ville gothique moderne. Aux environs, lainages, papeteries.

DUNSTABLE, ville d'Angleterre (Bedford), à 26 kil. S. de Bedford ; 1,900 hab. Chapeaux de paille. Grand commerce d'alouettes pour la ville de Londres. — On croit que cette ville est l'ancienne *Magiovinnum*. C'est à Dunstable que furent jouées les premières pièces de théâtre écrites en anglais.

DUNSTAN (saint), saint anglais, né à Glastonbury, dans le comté de Somerset, en Angleterre, vers 924, d'une famille illustre, fut de bonne heure présenté à la cour et honoré de la bienveillance particulière du roi Athelstan. Mais se voyant en butte à l'envie, il s'éloigna de la cour, se fit ordonner prêtre et alla desservir l'église de Glastonbury. Il sortit cependant de sa retraite à la prière du roi Edmond; fut nommé évêque de Worcester, 957, puis archevêque de Cantorbéry en 961, et enfin légat du pape Jean XII pour opérer la réforme des moines en Angleterre. Sévère envers les princes mêmes, il fut surtout puissant sur Edred (946-955) et sur Edgard (957-975), qu'il avait mis tous deux sur le trône. Il mourut le 19 mai 988, jour auquel l'Église célèbre sa fête.

DUNWICH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 5 kil. S. O. de Southwold, sur la mer du Nord. C'était autrefois une ville importante, mais les empiètements successifs de la mer l'ont réduite presque à rien : on n'y compte guère que 250 hab.

DUPATY (J.-B. MERCIER), né à La Rochelle en 1744, mort en 1788, avocat-général au parlement de Bordeaux, ensuite président à mortier dans le même parlement, ne se distingua pas moins par ses talents comme homme de lettres que par son intégrité comme magistrat. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue* (il réussit à leur sauver la vie); *Réflexions historiques sur les lois criminelles ; Lettres sur l'Italie*, publiées en 1788. Ce dernier écrit, quoique assez superficiel, a eu un grand succès, qu'il a dû à d'intéressants passages sur les beaux-arts.

DUPATY (Charles), fils du précédent, sculpteur distingué, né à Bordeaux en 1771, mort en 1825, fut destiné à la magistrature, mais préféra les arts. Il étudia la sculpture sous Lemot, puis alla se perfectionner en Italie. Il fut nommé à son retour professeur à l'école des beaux-arts. On distingue parmi ses compositions *Le général Leclerc*, *Vénus genitrix*, *Ajax*, *Cadmus*, *Biblis mourante*. Il a fait le modèle de la statue équestre de Louis XIII qui fut depuis exécutée en marbre par M. Cortot et placée sur la place Royale, à Paris.

DUPERIER (Charles), né à Aix vers 1620, vint à Paris, se lia avec Ménage, Rapin, Commire, Bouhours ; s'appliqua aux vers latins, et réussit surtout dans l'ode. Ménage le nomme *le prince des poëtes lyriques* de son temps ; il était au nombre des auteurs qui formaient la réunion appelée la *Pléiade française* (avec Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Ménage, Petit). Dupérier était neveu de François Dupérier, à qui Malherbe a adressé une de ses plus belles odes, celle qui commence par ce vers :

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle.

DUPERRON (Jacques DAVY), cardinal, né dans le canton de Berne en 1556, mort à Paris en 1618, avait été élevé dans le calvinisme. Il vint à Paris après avoir été suffisamment instruit par son père dans les langues grecque et latine, embrassa l'état ecclésiastique après avoir abjuré le calvinisme, obtint la place de lecteur du roi Henri III, et s'attacha ensuite par quelques services à Henri IV, devenu roi de France. Celui-ci le nomma évêque d'Evreux, et l'envoya à Rome pour solliciter la levée de l'interdit lancé contre la France : il réussit dans cette mission. A son retour, il combattit dans deux conférences les doctrines du calvinisme défendues par Mornay et d'Aubigné. La cour de Rome lui donna après cela le chapeau de cardinal, et le roi le fit archevêque de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix entre le Saint-Siége et les Vénitiens. Les livres favoris de ce prélat étaient ceux de Rabelais et de

Montaigne. Il a laissé plusieurs ouvrages, les uns de controverse ou de littérature, les autres sur ses négociations; on les a recueillis en 3 vol. in-fol., 1622. Il avait beaucoup d'esprit et d'éloquence, et jouissait d'une grande autorité en littérature. On lui reproche de l'ambition; il fut peu délicat sur les moyens de réussir.

DUPERRON (ANQUETIL). *Voy.* ANQUETIL.

DUPES (journée des). Le 11 novembre 1630, Marie de Médicis et Gaston de Foix avaient arraché à Louis XIII malade la promesse de destituer son ministre, le cardinal de Richelieu; mais celui-ci vole à Versailles auprès du roi, regagne sa confiance et le décide à lui livrer ses ennemis. Richelieu, non content d'avoir ainsi dupé ses adversaires, se vengea bientôt d'eux avec une excessive rigueur.

DUPETIT-THOUARS (Aristide), capitaine de vaisseau, né en 1760 près de Saumur, fit une expédition à la recherche de Lapérouse (1792), fut pris en mer par les Portugais, et subit une longue détention. A son retour, il fit partie de l'expédition d'Egypte, eut le commandement du *Tonnant*, et périt glorieusement à Aboukir (1798).

DUPETIT-THOUARS (AUBERT), botaniste, frère du précédent, né en 1756, mort en 1831, entra au service en 1792, et dut aller avec son frère à la recherche de Lapérouse; parti après lui, il tenta inutilement de le rejoindre à l'île de France; faute de ressources, il fut obligé de s'arrêter dans cette île et y resta 10 ans; il profita de ce séjour pour étudier la flore de ce pays. Il passa ensuite quelques mois à Madagascar, et revint en France en 1802. A partir de 1806, il fut 20 ans directeur de la pépinière du Roule. Il a publié des ouvrages sur la botanique et l'agriculture.

DUPHOT (Léonard), général français, né à Lyon vers 1770, se distingua dans diverses actions de la campagne d'Italie en 1796, et fut chargé par Bonaparte d'organiser une partie des troupes de la République Cisalpine. Il se trouvait à Rome au mois de décembre 1797, dans le palais de l'ambassadeur français, Joseph Bonaparte, lorsqu'il fut tué par des gens du peuple dans les premiers moments d'une émeute qui eut lieu devant ce palais. Sa mort fut vengée peu de jours après par la prise de Rome, qui tomba au pouvoir des Français.

DUPIN (Louis ELLIES), savant docteur de Sorbonne, professeur de philosophie au collége de France, né en 1657 d'une famille noble de Normandie, mort en 1719, consacra la plus grande partie de sa vie à rédiger la *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, ouvrage immense dans lequel il donne la vie de ces écrivains, le catalogue et la chronologie de leurs ouvrages, un jugement sur leur style et leur doctrine et le dénombrement avec la critique des différentes éditions de leurs œuvres. Les jugements qu'il portait dans cet ouvrage sur plusieurs Pères lui attirèrent quelques contrariétés; il fut vivement critiqué par plusieurs théologiens, entre autres par Bossuet, qui exigea de lui une rétractation. S'étant dans la suite déclaré, avec les Jansénistes, contre la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Châtellerault et privé de sa chaire au collége de France. Il fut encore inquiété à la fin de sa vie pour avoir entretenu une correspondance avec l'archevêque de Cantorbéry dans le but de rapprocher la foi catholique de la religion anglicane. La *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, publiée en 1686 et années suivantes, forme, avec divers suppléments, 6 vol. in-8. Dupin a en outre donné des éditions de *Gerson*, 1703, de *Saint Optat*, 1700; une *Histoire de l'Église en abrégé*, 1712, *Bibliothèque des historiens*, 1716, et plusieurs autres ouvrages.

DUPIN (Claude), fermier-général, né à Châteauroux vers 1700, mort en 1769, a écrit sous le voile de l'anonyme: *Œconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4; *Observations sur un livre intitulé: De l'Esprit des Lois*, *ibid.*, 1757-58, 3 vol. in-8. — Sa femme, madame Dupin, née Fontaine, est célèbre par sa beauté et son esprit; elle confia quelque temps l'éducation de son fils à J.-J. Rousseau, et l'employa à transcrire ses manuscrits; ce dernier la mentionne très souvent dans ses *Confessions*. L'abbé de La Porte lui attribue la préface des *Observations* de son mari sur l'*Esprit des Lois*. Elle mourut en 1800, à près de 100 ans.

DUPIN DE FRANCUEIL (Marie-Aurore, dame), fille naturelle du maréchal de Saxe, née en 1750, morte en 1821, épousa d'abord le comte de Horn; devenue veuve lorsqu'elle était fort jeune encore, elle s'unit au fermier-général Dupin de Francueil, fils de Claude Dupin. — De ce mariage naquit Maurice Dupin, officier distingué, dont la fille est aujourd'hui célèbre, comme écrivain, sous le pseudonyme de *George Sand*.

DUPLEIX (Scipion), historien, né à Condom en 1569, mort dans cette ville en 1661, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Il vécut à la cour sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII; fut précepteur d'Antoine de Bourbon, fils légitimé de Henri IV, puis fut nommé par Louis XIII historiographe de France et conseiller d'état. On a de lui des *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, 1619, in-4; *Histoire générale de France*, publiée de 1621 à 1643, 5 vol. in-fol. Il y traite fort mal Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui avait été sa bienfaitrice, et donne de grands éloges à Richelieu. Il a aussi composé un *Cours de philosophie*, rédigé en français, 1642; un traité *des Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Paris, 1613, in-12.

DUPLEIX (Joseph), gouverneur des établissements français dans l'Inde, fils d'un directeur de la Compagnie des Indes orientales, fut envoyé jeune à Pondichéry avec la qualité de membre du conseil supérieur et de commissaire des guerres (1720), et s'acquitta de ses fonctions avec un grand talent. Unissant le commerce aux soins de l'administration, il fit en peu de temps une grande fortune. La Compagnie le nomma en 1730 directeur du comptoir de Chandernagor, qu'il releva de sa ruine, et, en 1742, gouverneur de Pondichéry et directeur-général des comptoirs français. Il déploya dans ce poste important un génie supérieur. Profitant de l'anarchie produite par la dissolution de l'empire mongol, il voulut faire une puissance territoriale de la Compagnie, qui n'avait été jusque-là que commerçante, et projeta ce qu'a depuis réalisé la Compagnie anglaise des Indes. Au mépris des capitulations, il garda Madras que Labourdonnais avait pris sur les Anglais (1746), mais qu'il s'était engagé à leur rendre moyennant de fortes sommes. Dans la guerre qui s'ensuivit, il montra un courage et des talents qui firent oublier ses torts, et défendit pendant quarante-deux jours Pondichéry contre une flotte anglaise formidable et contre une armée de terre, et se fit céder, par un prince indien qu'il avait placé sur le trône du Décan, tout le territoire situé entre le Krishna et le cap Comorin (environ 900 kil. de côtes), avec le titre de nabab. Enflé de ses succès, il s'engagea dans une suite d'expéditions aventureuses et finit par lutter contre la Compagnie même dont il était l'agent, et qui voulait s'opposer à ses entreprises. Ruiné par tant de guerres, il chercha quelque temps à cacher le véritable état des choses: mais la vérité ayant été connue, on le rappela (1754). Il passa le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie, à laquelle il réclamait 13 millions qu'il disait avoir avancés, et périt dans la misère et l'humiliation à Paris, en 1763, sans avoir pu se faire

rendre justice. Il avait publié peu avant sa mort un *Mémoire* qui fit grand bruit.

DUPLESSIS. *Voy.* RICHELIEU et MORNAY.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), né à Paris en 1739, adopta de bonne heure les doctrines de l'économiste Quesnay, composa en commun avec ce philosophe plusieurs ouvrages, entre autres la *Physiocratie* (1768), où il recherche quel est le gouvernement le plus avantageux au genre humain ; se lia avec Turgot, qui l'appela auprès de lui pendant qu'il était ministre des finances, partagea la disgrâce de ce ministre, puis fut rappelé aux affaires par Vergennes, et fut un des rédacteurs du traité de 1783 qui reconnaissait l'indépendance de l'Amérique. Il fut député en 1789 aux états-généraux par le bailliage de Nemours, vota les réformes les plus importantes, mais encourut la colère du peuple pour avoir combattu la création des assignats et s'être montré fidèle à Louis XVI. Soustrait à la mort sous la Terreur par un ami qui le cacha, il chercha un refuge en Amérique, où il fut fort bien accueilli. Il ne revint en France que sous le Consulat. En 1814 il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire ; mais après le rétablissement de Napoléon il retourna en Amérique. Il y mourut en 1817. Dupont de Nemours a laissé une foule d'ouvrages sur l'économie, la politique, la physiologie, l'histoire naturelle, la physique générale. Nous citerons, outre la *Physiocratie*, la *Philosophie du Bonheur*, où il fonde une morale universelle sur une seule loi, *aimer*, et de curieux *Mémoires sur les animaux*, où il prête aux brutes un langage. Il avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

DUPONT DE L'ÉTANG (Pierre), lieutenant-général, né à Chabannais (Charente) en 1765, mort en 1840, fut, au commencement de la révolution, aide-de-camp des généraux Théobald et Arthur Dillon; se distingua au combat de l'Argonne, et fut nommé successivement général de brigade (1793) et général de division (1797). Il combattit à Marengo, au Mincio; parut avec beaucoup d'éclat dans les campagnes de 1805 et de 1806, et contribua puissamment à la victoire de Friedland. Envoyé en Espagne en 1808, il y obtint d'abord quelques avantages; mais bientôt Castanos l'obligea de signer la capitulation humiliante de Baylen, que rendit plus désastreuse encore la mauvaise foi de l'ennemi. Le général Dupont fut, à son arrivée en France, arrêté comme ayant trahi les intérêts de l'armée; il demeura enfermé au fort de Joux jusqu'au retour de Louis XVIII, qui le nomma ministre de la guerre (1814). Il n'occupa ce poste élevé que pendant quelques mois; depuis il a fait partie à différentes reprises de la chambre des députés, et a commandé la 22ᵉ division militaire. Ce général cultivait la poésie dans sa retraite; on a de lui : *Odes d'Horace traduites en vers par un lieutenant-général*, Paris, 1836; *l'Art de la guerre*, poëme en dix chants, Paris, 1839, et quelques pièces détachées.

DUPORT (Adrien), député de la noblesse de Paris aux états-généraux, né à Paris en 1759, était conseiller au parlement lors de la Révolution. Il fut une des lumières de l'Assemblée constituante, présenta le 29 mars 1790 un travail admirable sur l'organisation du pouvoir judiciaire, et fit adopter le jugement par jurés. Chargé d'interroger Louis XVI après son évasion, il le fit avec les égards convenables. Poursuivi après le 10 août, il quitta la France et mourut à Appenzell en 1798.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, mort en 1759, entra d'abord dans l'ordre des Jésuites, professa les humanités dans un de leurs colléges, et rentra ensuite dans le monde où il s'occupa de littérature et d'histoire. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 1751, 3 vol. in-12; *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, ibid., 1754 et ann. suiv., 8 vol. in-12; *Bibliothèque amusante et instructive*, 1755, 3 vol. in-12.

DUPORT DU TERTRE (Louis-François), fils du précédent, né à Paris en 1754, était avocat avant la Révolution ; il adopta les nouvelles idées, mais avec modération, fut porté en 1790 au ministère de la justice qu'il administra avec prudence, et perdit cet emploi à la chute du ministre de Lessart. Décrété d'accusation après le 10 août 1792, il fut condamné à mort et exécuté (1793).

DUPRAT (Antoine), cardinal, chancelier de France, né à Issoire en Auvergne en 1463, mort en 1535, était parvenu à la dignité de premier président au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducation de son fils, depuis François I, alors héritier présomptif de la couronne. Après l'avénement de ce prince au trône (1515), Duprat fut nommé chancelier de France. Il suivit François I en Italie et fut chargé d'arranger avec Léon X l'affaire de la Pragmatique-Sanction. Cette loi, établie sous Charles VII, restreignait l'autorité des papes en accordant aux églises de France le droit d'élire aux évêchés et aux autres grands bénéfices vacants. Depuis longtemps la cour de Rome s'efforçait de la faire abroger : Duprat y consentit, et cette loi si sage, qui était le boulevard des libertés gallicanes, fut abolie; il fut convenu que le roi de France nommerait désormais aux bénéfices vacants, mais que sa nomination aurait besoin d'être confirmée par des bulles du pape, qui elles-mêmes ne seraient délivrées que moyennant le paiement d'une année de revenu du bénéfice. Les articles convenus entre Duprat et Léon X servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat* (1516), que Duprat fit enregistrer au parlement de Paris, malgré la plus vive opposition des cours souveraines, des universités et du clergé de France. Le chancelier devint dès lors l'objet d'une haine universelle, haine qui s'accrut encore lorsque, pour faire face aux dépenses qu'occasionnait la guerre contre Charles-Quint et aux profusions de la cour, il créa et vendit des offices, et leva des contributions sur le clergé. Cependant il n'en conserva pas moins un immense crédit; pendant l'absence et la captivité de François Iᵉʳ, la duchesse d'Angoulême, régente du royaume, ne gouverna que par ses conseils, et le roi, à son retour, anéantit une procédure que le parlement avait commencée contre lui comme étant la cause des maux qui affligeaient l'état. Duprat, veuf depuis plusieurs années, avait embrassé l'état ecclésiastique, et la régente l'avait nommé archevêque de Sens; en 1527 il fut créé cardinal, et en 1530 légat *a latere*. Il s'occupa alors particulièrement des affaires de religion, et provoqua toutes les mesures barbares qui furent prises contre les réformés. Ce ministre déploya une grande habileté, mais il fit le malheur du peuple par son ambition, son avidité et son dévouement servile aux volontés du prince. — Son fils, Guillaume Duprat, fut évêque de Clermont, assista au concile de Trente, et en amena à Paris des Jésuites pour lesquels il fonda le collége de *Clermont*, depuis collége Louis-le-Grand.

DUPRÉ, joaillier, né aux environs de Grenoble vers le milieu du XVIIIᵉ siècle, découvrit par hasard un nouveau feu grégeois, et communiqua sa découverte à Louis XV. Mais les effets en étaient si terribles que ce prince préféra ensevelir dans l'oubli ce secret, et acheta le silence de Dupré en lui donnant le cordon de St-Michel avec une pension considérable.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR, maître des comptes, né à Paris vers 1695, mort en 1774, cultiva les lettres tout en remplissant les devoirs de sa place, et devint membre de l'Académie Française en 1733. On

a de lui une traduction du *Paradis perdu* de Milton avec les remarques d'Addison, Paris, 1729, 3 vol. in-12; un *Essai sur les monnaies*, etc., 1746, in-4; *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont estimés.

DUPREAU (Gabriel), en latin *Prateolus*, théologien et philologue, né en 1511 à Marcoussi, mort à Péronne en 1588, professa la théologie au collége de Navarre à Paris, et fut un adversaire zélé des doctrines de Luther et de Calvin. On a de lui : *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti*, etc., Paris, in-8; *Flores et sententiæ scribendique formulæ ex Ciceronis Epistolis familiaribus*; *Harangue sur les causes de la guerre entreprise contre les rebelles*, etc., Paris, 1562, in-8; *De Vitis, sectis et dogmatibus hæreticorum*, etc., Cologne, 1569, in-fol.; *Histoire de l'état et succès de l'Église*, en forme de chronique générale et universelle, Paris, 1585, 2 vol. in-fol. Il a traduit du grec deux livres de *Mercure Trismégiste*; et du latin l'*Histoire de la guerre sainte* ou la *Franciade orientale*, par Guillaume de Tyr, Paris, 1573, in-fol.

DUPUIS (H.-Franç.), membre de l'Institut, né à Trye-Château (près de Gisors) en 1742, fils d'un maître d'école, se fit d'abord connaître comme humaniste, fut nommé en 1766 professeur au collége de Lisieux, et plus tard professeur d'éloquence latine au collége de France. S'étant lié avec Lalande, dont il suivait les cours, il prit goût à l'astronomie, et rapprochant de cette nouvelle étude ses connaissances en mythologie, il fut conduit à imaginer que les divinités de la fable ne sont autre chose que des constellations, que les noms des dieux sont les mêmes que ceux des astres, que leurs bizarres aventures ne sont qu'une expression allégorique du cours des astres et de leurs rapports mutuels. Il exposa cet ingénieux système, dès 1777, dans le *Journal des Savants*; en 1781, il publia un *Mémoire sur l'origine des Constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*; en 1794, il fit paraître l'*Origine de tous les Cultes, ou la Religion universelle* (3 vol. in-4, ou 12 vol. in-8), où il développait tout au long son système; il en donna un *Abrégé* en 1798. Dupuis fut reçu en 1788 membre de l'Académie des Inscriptions. A la Révolution, il joua un moment un rôle politique, fut député à la Convention, puis membre du Conseil des Cinq-Cents, et fut même ballotté avec Moulins pour la place de directeur. Il mourut en 1809 dans une condition privée. Outre l'*Origine des Cultes*, on a de lui un *Mémoire sur le zodiaque de Tentyra*, 1806, qui a excité une dispute célèbre; il veut y prouver que ce zodiaque représentait l'état du ciel à une époque où le point équinoxial coïncidait avec le signe de la Vierge, et qui remonte par conséquent à 15 ou 16 mille ans. On regrette que Dupuis ait exagéré jusqu'au ridicule l'idée fondamentale de son système, et surtout qu'il y ait joint des déclamations fort déplacées contre la religion.

DUPUY (Henri), en latin *Erycius Puteanus*, en hollandais *Van-de-Putte*, professeur et philologue, né à Vanloo, dans la Gueldre, en 1574, mort à Louvain en 1646, enseigna les belles-lettres dans l'université de cette ville. Il a publié 98 ouvrages divers sur l'éloquence, la philologie, la philosophie, l'histoire, la politique et les mathématiques. Nous citerons seulement: *De usu fructuque librorum Bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8; *Comus sive Phagesiposia cimmeria de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12; *Bruma sive Chimonopægnion de laudibus hiemis*, etc., Munich, 1619, in-8.

DUPUYTREN (le baron Guillaume), chirurgien célèbre, né en 1777 à Pierre-Bufflère (H.-Vienne), mort en 1835, fut nommé à 18 ans prosecteur de la Faculté, et à 24 chef des travaux anatomiques. Il devint bientôt chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, inspecteur-général de l'université, premier chirurgien du roi, baron et membre de l'Institut. Dupuytren a peu écrit; sa thèse pour le doctorat et quelques articles disséminés dans le *Dictionnaire de Médecine* sont à peu près ce qui reste de lui; mais il fut avant tout professeur et praticien; il a pratiqué toutes les opérations chirurgicales et perfectionné tous les travaux de ses prédécesseurs. Sa dextérité, son sang-froid, sa hardiesse, que l'on a voulu taxer d'inhumanité, son esprit inventif, lui ont acquis le premier rang entre les chirurgiens de notre époque; on lui doit plusieurs opérations nouvelles. Dupuytren amassa une immense fortune que l'on porte à 7,000,000 de fr. Il a légué en mourant une somme de 200,000 francs pour la fondation d'une chaire d'anatomie pathologique. Ses intentions ont été remplies, et même dépassées; car on a pu créer en outre, avec le fonds qu'il laissait, un musée anatomique, qu'on a justement nommé le *Musée Dupuytren*.

DUQUESNE (Abraham, marquis), seigneur du Bouchet, célèbre marin français, né à Dieppe en 1610, mort en 1688, se forma sous les yeux de son père, habile capitaine, et donna bientôt une si haute idée de sa valeur et de ses talent qu'à peine âgé de 17 ans il obtint le commandement d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissamment à chasser les Espagnols des îles de Lerins. Il se signala aussi au combat de Tarragone en 1641, et à celui du cap de Gata, où il fut blessé, en 1643. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, Duquesne alla servir le roi de Suède: il fut nommé vice-amiral par ce prince, et défit complétement devant Gotembourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. Rappelé en France en 1647, il arma à ses frais une escadre; il battit en 1650 les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plusieurs vaisseaux au secours de Bordeaux révolté contre le roi. La reine Anne d'Autriche le créa alors chef d'escadre. Dans la guerre de 1672, Louis XIV l'opposa au fameux Ruyter, amiral hollandais, et Duquesne remporta en 1676, près de Messine, une victoire signalée sur ce terrible adversaire, qui mourut de ses blessures quelques jours après le combat. Duquesne fut ensuite chargé de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Il bombarda Alger pendant deux ans (1682-1683), et força le dey à rendre tous les esclaves chrétiens; il bombarda de même Gênes, qui avait vendu quelques secours aux Algériens, et contraignit le doge à venir s'humilier aux pieds de Louis XIV (1684). Duquesne était protestant, et cette circonstance empêcha Louis XIV de lui accorder tous les honneurs auxquels ses services lui donnaient des droits. Il fut seul excepté de la proscription prononcée contre ses coréligionnaires par la révocation de l'édit de Nantes.

DUQUESNOY (François), sculpteur, plus connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, eut pour maître son propre père, et pour protecteur l'archiduc Albert d'Autriche, qui lui accorda une pension pour aller se perfectionner en Italie. Mais à peine avait-il atteint l'âge de 25 ans, qu'il perdit son bienfaiteur, et se vit obligé de travailler pour sa subsistance. Il se lia alors avec le Poussin, comme lui malheureux et comme lui passionné pour les arts. Duquesnoy excellait surtout à représenter les enfants; on regarde comme ses chefs-d'œuvre les *Groupes d'enfants* qui accompagnent les colonnes du maître-autel de Saint-Pierre; la *Sainte Suzanne* de Notre-Dame-de-Lorette et le *Saint André* de la basilique de Saint-Pierre. Ces deux derniers ouvrages sortent cependant de son genre fa-

vori. Duquesnoy se disposait à repasser en France lorsqu'il fut empoisonné par un frère dénaturé, sculpteur comme lui et jaloux de son talent (1646).

DUQUESNOY, député du dép. du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative, puis à la Convention, était un ancien prêtre. Il se montra violent terroriste, fut envoyé avec Lebon dans l'Artois, la Picardie et à l'armée du Nord, et égala son collègue en cruauté. Ayant pris part à une insurrection qui tendait à ressusciter le système de Robespierre tombé au 9 thermidor, il fut jugé par une commission militaire et condamné à mort ; il se tua au moment d'aller au supplice. — Son frère, le général Duquesnoy, mort en 1797, se signala par sa cruauté, surtout dans la Vendée : il se nommait lui-même *le Boucher de la Convention*.

DURANCE, *Druentia*, riv. de France, naît au mont Genèvre, dans les Alpes Cottiennes ; passe à Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron, Cavaillon, et tombe dans le Rhône au-dessous d'Avignon, après un cours précipité de 330 kil. Elle est sujette à de fréquents débordements. Elle reçoit le Buech, l'Ubaye, la Bléone, l'Asse et le Verdon.

DURAND de Saint-Pourçain (Guillaume), dominicain, né à Saint-Pourçain en Auvergne, mort vers 1333, fut maître du sacré palais, évêque du Puy et de Meaux (1326). Il se fit un nom parmi les philosophes scolastiques, donna beaucoup de solutions nouvelles, et mérita par-là le surnom de *Doctor resolutissimus*. Il a laissé des *Commentaires sur Pierre Lombard*, 1508, et des écrits sur la juridiction ecclésiastique.

DURAND (David), ministre protestant, né en 1681 dans le Languedoc, mort en 1763, fut obligé de quitter la France, séjourna quelque temps en Hollande où il se lia avec Bayle, se rendit en 1714 à Londres, où il fut nommé ministre de l'église française de Savoie, et y mourut à 82 ans. Il a laissé des travaux estimés sur Pline, une *Vie de Vanini*, 1717; la *Religion des Mahométans*, 1721; a continué Rapin Thoyras, et a traduit les *Académiques* de Cicéron, Londres, 1740.

DURAND DE MAILLANE, (Pierre-Toussaint), canoniste, né en 1729 à Saint-Remi en Provence, mort vers 1810, juge de la cour d'Aix, fut successivement député d'Arles aux états-généraux de 1789, représentant des Bouches-du-Rhône à la Convention, membre du Conseil des Anciens. Il a écrit : *Dictionnaire du droit canonique*, Avignon, 1761, 2 vol. in-4; *Histoire du droit canonique*, 1769. On a aussi de lui une *Histoire de la Convention*, dans les *Mémoires sur la Révolution*.

DURANGO, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de Durango, à 490 kil. de Chihuahua, par 105° 54' long. O., 24° 25' lat. N. ; 25,000 hab. Cette ville est située à 2,282 mètres au-dessus du niveau de la mer. Evêché, très belle église. Durango fut fondée en 1551 par Alonzo Pacheco. — L'état de Durango est situé entre ceux de Cohahuila, Xalisco, Zacatecas, Sonora-y-Sinaloa et le Nouveau-Mexique ; 880 kil. sur 600 ; 200,000 hab. Sol peu fertile en général ; mines d'or et d'argent. Quelque industrie.

DURANGO, ville d'Espagne (Biscaye), sur une riv. du même nom, à 27 kil. S. E. de Bilbao : 2,900 hab. Fabrique d'ouvrages d'acier.

DURANIUS, riv. de Gaule, auj. la DORDOGNE.

DURANTE (François), compositeur italien, né à Naples en 1693, mort en 1755, est regardé comme le chef de l'école musicale moderne ; il s'est exercé principalement sur des sujets d'église.

DURANTI (le président Jean-Étienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, et fut enfin nommé premier président au parlement par Henri III, l'an 1581. Il s'opposa avec force aux fureurs de la Ligue. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort en voulant calmer les séditions du peuple, il succomba enfin victime de son généreux dévouement : les rebelles le tuèrent en 1589. La *Mort du président Duranti* a été reproduite avec un rare talent dans un tableau de Paul Delaroche.

DURAS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. N. de Marmande ; 1,700 hab. Cette ville était autrefois dans la Guyenne ; elle a donné son nom à une branche de la maison de Durfort.

DURAS (Jacques-Henri de DURFORT, duc DE), maréchal de France, d'une des plus anciennes familles de Guyenne, né en 1626, mort en 1704. Il servit d'abord sous Turenne, son oncle maternel, et sous le grand Condé ; se distingua à Mariendal, à Nordlingue ; suivit en 1651 le parti de Condé, alors rebelle ; rentra au service du roi en 1657, avec le titre de lieutenant-général ; eut une grande part à la conquête de la Franche-Comté ; fut nommé par Louis XIV gouverneur de cette province et maréchal (1675). — Son frère, Gui Aldonce de Durfort de Duras, qui fut aussi maréchal, est plus connu sous le nom de duc de Lorges. (*Voy.* LORGES.)—J.-B. de Durfort, duc de Duras, fils de Jacq.-Henri, né en 1684, mort en 1770, se distingua en Allemagne, en Flandre, en Espagne ; fut fait en 1720 lieutenant-général et commandant de la Guyenne ; se trouva aux siéges de Kehl (1733), de Philipsbourg ; prit Worms (1734), et fut fait maréchal en 1741. — Mademoiselle de Duras, sœur du maréchal Jacques-Henri de Duras, dame d'atours de la duchesse d'Orléans, était protestante et fut convertie au catholicisme par Bossuet en 1678, à la suite de conférences devenues célèbres.

DURAS (Louis DE DURFORT DE), comte de Feversham, quitta le service de Louis XIV pour celui de Charles II, et devint vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine. Il défit le duc de Monmouth à Sedjemore. Il donna les premières leçons de l'art de la guerre au fameux Churchill, comte de Marlborough.

DURAS (Claire LECHAT DE KERSAINT, duchesse de), fille de l'amiral Kersaint, née vers 1779, morte en 1828, fut l'amie de madame de Staël. Elle a publié deux romans qui eurent une grande vogue, *Ourika* et *Édouard*, Paris, 1824, in-12.

DURAS ou DURAZ (ducs de), princes de la maison d'Anjou. *Voy.* DURAZZO.

DURAVEL, ville du départ. du Lot, à 31 kil. N. O. de Cahors ; 3,117 hab.

DURAZZO, *Epidamnus*, puis *Dyrrachium*, ville maritime de la Turquie d'Europe (Roumélie), par 17° 7' long. E., 41° 19' lat. N., sur un cap ; 5,000 hab. Citadelle en ruines ; petit port. Archevêché grec, évêché catholique. — Les Normands, commandés par Robert Guiscard, y défirent l'empereur grec Alexis Comnène en 1081. Cette ville devint au moyen âge un duché qui fut possédé par plusieurs princes de la maison d'Anjou-Sicile ; le plus connu est :

DURAZZO (Charles DE). *Voy.* CHARLES DE DURAS (dans la série des rois de Naples).

DURBAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 13 kil. de Sijean : 950 hab.

DURDENT (R.-J.), écrivain médiocre, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, coopéra à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biographie universelle* et à la *Biographie des jeunes gens*, et publia, entre autres ouvrages, *Beautés de l'histoire grecque*, etc., 1812; *Campagne de Moscou en 1812*, Paris, 1814, in-8 ; *Epoques et faits mémorables de l'histoire de France* ; *Histoire critique du sénat dit conservateur*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Histoire de Louis XVI*, 1816, in-8 ; *Clémentina* ou *le Sigisbéisme*, 1817, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la Convention*, 1817, 2 vol. in-12 ; *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8.

DUREAU DE LA MALLE (J.-B.-René), traducteur, né à Saint-Domingue en 1742, mort en 1807, vint étudier à Paris. Possesseur d'une brillante fortune, il se consacra tout entier aux lettres; il débuta par la traduction des *Bienfaits* de Sénèque, 1776; traduisit *Tacite*, 1793, 3 vol. in-8 (réimprimé en 1808 et 1816), et *Salluste*, 1808; il avait entrepris la traduction de *Tite-Live* quand il mourut. Sa traduction de Tacite a passé pour la meilleure jusqu'à la publication de celle de M. Burnouf. Dureau de la Malle avait été nommé membre du Corps législatif en 1802 et de l'Institut en 1804.

DUREGUM ou TURICUM, auj. ZURICK.

DUREN, *Marcodurum*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 15 kil. S. E. de Juliers, sur la Roër: 5,100 hab. Draps, couvertures, etc. Aux environs, forges, papeteries. Charlemagne y tint deux champs-de-mai, 775 et 779. Elle devint ensuite ville impériale. Duren fut prise et incendiée par Charles-Quint, 1543. Les Français la prirent en 1794, et la gardèrent jusqu'en 1814: elle fit pendant ce temps partie de l'empire français, et fut comprise dans le dép. de la Roër.

DURER (Albert), artiste célèbre, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, se distingua également comme peintre et comme graveur, perfectionna la gravure sur cuivre et sur bois, et inventa, selon quelques uns, la gravure à l'eau-forte. Il parcourut les Pays-Bas, visita Venise, Vienne, obtint la faveur des empereurs Maximilien I, Charles-Quint et de Ferdinand, qui employèrent fréquemment ses talents. Ses ouvrages sont nombreux: on estime surtout parmi ses tableaux: *Adam et Ève*, une *Adoration des Mages*, *le Christ sur la croix environné d'une gloire*. Il a laissé un *Traité des proportions du corps humain*, 1525, traduit en français par L. Meigret, 1557, et a enrichi de ses dessins plusieurs ouvrages, tels que l'*Arc triomphal* et le *Char triomphal de Maximilien*, 1522; *la Passion de J.-C.*, 1510; l'*Apocalypse*, l'*Histoire de la vierge Marie*, 1511. On admire dans les œuvres d'A. Durer une vérité parfaite; mais elles manquent quelquefois de grâce.

DURESNEL (J.-Fr. DU BELLAY), abbé de Sept-Fontaines, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761, a traduit en vers l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme* de Pope, 1730 et 1737. Il fut membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions.

DURFÉ. *Voy.* URFÉ (D').

DURFORT, famille illustre, originaire de Guyenne, dont les principales branches sont celles de Duras et de Lorges. *Voy.* ces noms.

DURHAM, *Dunelmum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Durham, à 418 kil. N. de Londres, sur la Wear: 10,000 hab. Évêché, belle cathédrale gothique. Air très salubre. — Durham passe pour avoir été bâtie 70 ans avant la conquête romaine. — Le comté de Durham, situé au N. de l'Angleterre, sur la mer du Nord, entre ceux d'York au S., de Northumberland au N., a 71 kil. sur 44, et 210,000 hab. Riche et fertile au S., rocailleux et marécageux à l'O. Chevaux, bétail; riches mines de houille, de fer et de plomb. Industrie métallurgique très active.

DURHAM, comté de la Nouv.-Hollande, dans la Nouv.-Galles méridionale, entre 32°-32° 36' lat. S. et 148° 3'-150° 15' long. E.

DURIA, nom commun à deux rivières de la Gaule Cisalpine, toutes deux affluents du *Padus*: l'une au S., dite *Duria major* (auj. *Dora Baltea*), qui s'unissait au *Padus*, au N. O. d'*Industria* (Casal); l'autre au N., dite *Duria minor* (auj. *Dora riparia*, ou simplement *Dora*); celle-ci se jetait dans le fleuve près d'*Augusta Taurinorum* (Turin).

DURIUS, fleuve d'Hispanie, auj. le DUERO.

DURLACH, *Durlacum*, ville du grand-duché de Bade. *Voy.* DOURLACH.

DURNOVARIA, ville de la Bretagne ancienne, auj. DORCHESTER.

DUROBRIVIS, nom commun à deux villes de la Bretagne anc., l'une dans la Bretagne rom. (auj. Rochester), l'autre dans la Flavie Césarienne (auj. Dornford).

DUROC (Gérard-Christophe-Michel), duc de Frioul, grand-maréchal du palais de Napoléon, né à Pont-à-Mousson (Lorraine) en 1772, devint en 1796 aide-de-camp de Bonaparte; se distingua en Italie, au passage de l'Isonzo, en 1797, et en Égypte au siége de Saint-Jean-d'Acre. Revenu en France avec son chef, il fut employé par lui, après le 18 brumaire, dans différentes négociations délicates auprès des cours étrangères; s'acquitta de toutes ses missions au gré de son maître, et en retour obtint de lui une entière confiance. Lors de la formation de la cour impériale en 1805, Duroc fut créé grand-maréchal du palais, et fut spécialement chargé de veiller à la sûreté de la personne impériale. Il commanda une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtschen (1813). Napoléon pleura longtemps sa perte; en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellérophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROCASSES, plus tard DROCÆ, auj. DREUX, ville de Gaule, dans la Lyonnaise quatrième.

DUROCATALAUNUM, ou **CATALAUNI**, ville de la Gaule belgique, auj. CHALONS-SUR-MARNE.

DUROCORINIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CIRENCESTER.

DUROCORTORUM ou **REMI**, ville de la Gaule belgique, auj. REIMS.

DUROSTORUM, plus tard *Dristra*, ville de la Mésie Inférieure, auj. SILISTRI.

DUROTRIGES, peuple de la Bretagne romaine (Bretagne 1re), sur la côte mérid., au S. E., entre les *Dumnonii* et les *Belgæ*, habitaient la contrée qui forme auj. le comté de Dorset.

DUROURE (maison DE), noble maison du Viennois, qui au XVe siècle s'établit dans le Gévaudan et le Vivarais, a donné naissance à plusieurs branches; une d'entre elles s'est perpétuée en Italie sous le nom de *della Rovere* (mais il ne faut pas la confondre avec la célèbre maison de Rovere, originaire de Savone, d'où sortirent les papes Sixte IV et Jules II). En France, les branches principales de cette famille sont celles des barons de Beaumont, des marquis de Grisac et des sires de Brison. A cette dernière branche appartient:

DUROURE (Joachim DE BEAUVOIR), dit *le Brave Brison*, né en 1577, mort en 1628. Il servit d'abord en Savoie, sous Lesdiguières; puis, ayant abjuré le catholicisme, se retira dans ses terres, et se mit à la tête des Huguenots du Vivarais, s'empara de Privas (1620), favorisa par son activité les opérations des réformés de Nîmes et de Montpellier, et tint en échec pendant six ans les troupes de Lesdiguières. Il fit enfin sa paix avec le connétable, et fut nommé maréchal-de-camp (1626): mais cette conduite l'ayant rendu suspect aux religionnaires, il fut assassiné par eux près de Privas.

DUROVERNUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CANTORBERY.

DUROY ou **DEROY** (Henri). *Voy.* REGIUS.

DURRENBERG, mont. de l'archiduché d'Autriche, à 3 kil. S. O. de Hallein; 544 mètres de hauteur. Elle est très riche en sel gemme: on en tire annuellement 300,000 quintaux.

DURSLEY, ville d'Angleterre (Glocester), à 19 kil. S. O. de Glocester: 3,300 hab. Fabriques de draps, cardes; papeteries.

DURSTEDE (WICK-), ville de Hollande. *Voy.* WICK-DURSTEDE.

DURTAL, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Loir, à 17 kil. N. O. de Baugé; 1,600 hab. Papeterie, briqueterie, tuileries. Durtal fut bâti au XIe siècle par le comte d'Anjou, Foulques de Nerra.

DURVUS MONS, auj. PIERREPORT.

DURYER (André), orientaliste, né à Marcigny en Bourgogne vers 1580, fut consul à Alexandrie en Égypte. Il publia en 1630 une grammaire turque, en latin; traduisit en français *Gulistan* ou l'*Empire des Roses*, de Saady, 1634, et l'*Alcoran*, 1647.

DURYER (Pierre), fécond écrivain, né à Paris en 1605, mort vers 1658, fut secrétaire de César, duc de Vendôme, puis historiographe de France, et fut reçu en 1646 à l'Académie Française. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la misère, et travailla pour les libraires à très bas prix. On a de lui un grand nombre de tragédies, dont la moins mauvaise est *Scévole*, 1647, et des traductions d'*Hérodote*, *Tite-Live*, *Polybe*, *Ovide*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Strada*, *de Thou*, etc. La plupart de ces traductions ne sont que des réimpressions: la plus estimée est celle de Cicéron, qui est originale et presque complète.

DUSSAULT (Jean-François-Joseph), critique, né à Paris en 1779, mort en 1824, fut un des fondateurs du *Journal des Débats*, et y rendit compte pendant 30 ans, avec goût et convenance, des ouvrages littéraires. On a réuni ses articles sous le titre d'*Annales littéraires*, 5 vol., 1818-24.

DUSSAULX (Jean), littérateur, petit-neveu de Nicolle, né à Chartres en 1728, mort en 1799, se fit connaître avantageusement en 1770 par une bonne traduction de *Juvénal*, fut admis en 1776 à l'Académie des Inscriptions, devint peu après secrétaire du duc d'Orléans, et fut député à l'Assemblée Législative et à la Convention où il se signala par sa modération. Outre la traduction de Juvénal, qui a été plusieurs fois réimprimée, Dussaulx a donné un traité fort estimé *De la Passion du Jeu*, 1779.

DUSSELDORF, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin et le Dussel, ch.-l. de régence, à 605 kil. S. O. de Berlin, par 4° 56' long. E., 51° 13' lat. N.; 25,000 hab. Très jolie ville, divisée en 3 parties, vieille-ville, ville-neuve et Karlstadt. Belle place du Marché, église des Jésuites, hôtel du Gouvernement. Observatoire, cabinet de physique, galerie de tableaux, etc.; académie des sciences et des arts, école de commerce. Draps, velours, savon, blanchisseries, imprimeries lithographiques et sur toiles, etc. — Cette ville fut la capit. du grand-duché de Berg de 1806 à 1814.

DUTENS (L.), ministre protestant, né à Tours en 1730, de parents protestants, mort en 1812, quitta la France à la suite de persécutions religieuses, et adopta l'Angleterre pour patrie. Il s'attacha à Stuart de Mackenzie, ambassadeur à Turin, l'accompagna dans son ambassade (1758), et fut lui-même plusieurs fois chargé d'affaires de l'Angleterre dans cette résidence. Il obtint le titre d'historiographe de la Grande-Bretagne, ainsi qu'un prieuré avantageux. On a de lui une édition estimée, quoique incomplète, des *Œuvres de Leibnitz*, 1769. 6 vol. in-4; quelques éditions d'auteurs grecs, et plusieurs ouvrages originaux, entre autres *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766; plusieurs dissertations sur des médailles grecques et phéniciennes; un *Traité des moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, et un livre intitulé: *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, 1806 (ce sont ses propres mémoires).

DUTERTRE (Jean-Baptiste), religieux dominicain, né à Calais en 1610, mort à Paris en 1687, avait été employé pendant 18 ans aux missions des Antilles, et publia, d'après les observations et les recherches qu'il y avait faites, une *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, 1667, 1671, 4 vol. in-4, avec cartes et figures.

DUTERTRE (DUPORT-). *Voy.* DUPORT-DUTERTRE.

DUTHEIL (LAPORTE-). *Voy.* LAPORTE-DUTHEIL.

DUTTLINGEN. *Voy.* TUDLINGEN.

DUTTWEILER, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Sarrebruck; 1,000 hab. Mines d'alun qui fournissent 800 quintaux par an.

DUVAIR (Guillaume), garde des sceaux sous Louis XIII, né en 1556, mort en 1621, était ecclésiastique. Il remplit avec distinction plusieurs places dans la magistrature, reçut les sceaux en 1616 sans les avoir sollicités, et eut à lutter contre les intrigues des courtisans. Il fut fait évêque de Lisieux en 1620. On a de lui des traités de piété, des traductions d'*Épictète* et de quelques discours de *Démosthènes* et de *Cicéron*, un traité de l'*Éloquence*, et un ouvrage de morale intitulé: *De la saine Philosophie*, que Charron a mis à contribution, et d'où il a tiré sa description des passions. Il fut un des meilleurs écrivains de son temps.

DUVAL (Guillaume), savant, né à Pontoise vers 1570, mort en 1646, cultiva à la fois les langues anciennes, la théologie, la philosophie, la médecine, la botanique; enseigna la philosophie au collége de Lisieux, puis au collége de France (1606); devint médecin du roi et doyen de la faculté de médecine (1640). On lui doit une excellente édition d'*Aristote*, grecque-latine, 1619-1628, 2 vol. in-fol., avec une analyse (*Synopsis analytica*) de toute la doctrine du philosophe grec: une *Histoire du Collége royal de France*, 1644, et quelques autres écrits.

DUVAL (Valentin JAMERAY), antiquaire, né en 1695 en Champagne, fils d'un pauvre paysan, avait d'abord gardé les troupeaux. Il fut élevé par les soins du duc de Lorraine, Léopold, qui avait remarqué son amour pour l'étude; devint bibliothécaire du duc, professeur d'histoire à Lunéville, et enfin conservateur du cabinet des médailles de Vienne, quand le fils de son protecteur fut devenu empereur sous le nom de François I (1748). On a de lui des catalogues des médailles de Vienne, et quelques autres écrits. M. Koch a publié ses œuvres, Paris, 1785, 3 vol. in-8, avec une notice sur sa vie qui offre des aventures fort intéressantes.

DUVAL (AMAURY), membre de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes en 1760, mort en 1837, fut d'abord avocat, puis secrétaire d'ambassade en Italie; quitta la diplomatie pour les lettres et créa *la Décade philosophique*, journal qui fut réuni plus tard au *Mercure*, et qu'il dirigea jusqu'en 1814. Après avoir été couronné pendant trois années consécutives pour les questions proposées par l'Institut, il fut nommé membre de ce corps en 1811. Voici la liste de ses principaux ouvrages: *Des Sépultures chez les anciens et les modernes*, Paris, 1801, in-8; *Paris et ses monuments*, 1803; *Monuments des arts du dessin chez les anciens et les modernes*, *recueillis par Denon, expliqués par Am. Duval*, 1829, 4 vol. in-fol. Am. Duval a publié avec M. Daunou la *Continuation de l'histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins.

DUVAL (LEGRIS). *Voy.* LEGRIS DUVAL.

DUVAL (Nicolas). *Voy.* VALLA.

DUVAL D'EPRÉMESNIL. *Voy.* EPRÉMESNIL.

DUVAL SANADON. *Voy.* SANADON.

DUVERDIER (Antoine), seigneur de Mauprivas, né à Montbrison en 1544, conseiller du roi, contrôleur-général de Lyon, mort à Duerne (Rhône) en 1600, est auteur d'un ouvrage précieux de bibliographie intitulé: *la Bibliothèque d'Antoine Duverdier, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français*, 1585, réimprimé avec Lacroix du Maine, 6 vol. in-4.

DUVERNET (MOUTON). *Voy.* MOUTON DUVERNET.

DUVERNEY (Joseph GUICHARD), anatomiste, né à

Feurs en Forez en 1648, mort en 1730, fut nommé en 1676 membre de l'Académie des Sciences, et en 1679 professeur d'anatomie au Jardin Royal. Il portait si loin le talent de l'élocution, que des comédiens même venaient l'entendre. On a de lui : *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, 1718, in-12; *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, traduit en anglais, Londres, 1762, in-8; *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4.

DUVERNEY (PARIS). *Voy.* PARIS.

DWINA, DZVINA ou DUNA, nom commun à deux riv. de la Russie d'Europe occidentale : 1° la Dwina occidentale (le *Taruntus* des anciens); elle naît près de la source du Volga, dans le gouvernement de Tver, coule à l'O., reçoit la Meja, la Kasplia, la Loutchossa, l'Oula, la Disna; baigne Velij, Souraj, Vitebsk, Polotzk, Disna, Dinabourg, Jacobstadt, et tombe dans le golfe de Livonie au-dessous de Riga, après un cours de 750 kil.; — 2° la Dwina orientale, inconnue aux anciens, bien qu'on ait voulu y voir le *Carambucis*; elle se forme à Oustioug-Veliki par la réunion de la Soukhona et du Joug, coule au N. O., reçoit la Vitchegda, la Vaga, la Jahitsa, la Pinéga, et tombe au-dessous d'Arkhangel dans la mer Blanche, après un cours de 620 kil.

DYCK (VAN). *Voy.* VAN-DYCK.

DYLE, riv. de Belgique; naît dans le Brabant méridional, près de Marbais; passe à Wavre, Louvain, Malines, et après avoir reçu la Senne se joint à la Nèthe pour former le Rupel. Cours, 90 kil.

DYLE (dép. de la), un des dép. de l'empire français de 1802 à 1814, était formé du Brabant méridional et avait pour ch.-l. Bruxelles. Il prenait son nom de la Dyle qui l'arrosait.

DYMES, *Dymæ*, auj. *Papas*, ville de l'Achaïe, au N., sur la mer entre Olène et le cap Araxe, fut pillée par les Romains pour avoir embrassé la cause de Persée (146). Elle reçut une colonie romaine quelque temps après.

DYRRACHIUM, auj. *Durazzo*, ville d'Illyrie, chez les *Taulantii*, sur l'Adriatique, vis-à-vis de *Brundusium* ou Brindes en Italie, se nommait d'abord *Epidamnus*; ce sont les Romains qui, en y envoyant une colonie, lui donnèrent son nouveau nom. De Dyrrachium à Brindes allaient et venaient sans cesse les voyageurs qui voulaient passer de l'Italie en Grèce et réciproquement.

DYSART, ville d'Écosse (Fife), à 17 kil. N. d'Édimbourg, sur le Forth; 7,000 hab. Bon port; construction de petits navires. Houille, fer, sel.

DZAISSANG, lac de Mongolie, dans la Dzoungarie orientale, par 47°-48° lat. N., 81°-83° long. E. Il a 110 kil. de l'E. à l'O. et 40 kil. du N. au S. L'Irtisch en sort.

DZOUNGARIE ou SONGARIE, en chinois *Tchian-chan-pe-lou* (c.-à-d. gouv. au N. des monts Tchian-chan), grande contrée de l'Asie centrale, fait partie de l'Empire chinois et est comprise entre 72°-88° long. E., et 41° 30'-48° 40' lat. N. Elle a pour bornes la Sibérie au N., le Turkestan à l'O., le Thibet au S. et la Mongolie à l'E.; on la partage en trois grandes divisions militaires qui portent le nom de leurs chefs-lieux respectifs, savoir : Ili ou Goudja, au S. O.; Kour-khara-oussou, à l'E. de la précédente, et Tarba-gataï, au N. E. — Les Dzoungares sont de race mongole et descendent de la famille éleuthe ou kalmouke; leur nom, qui signifie *main gauche*, vient de ce que le pays qu'ils occupent est situé à gauche de la Chine, c.-à-d. à l'O. Ils furent longtemps sous la domination des Mongols proprement dits; c'est vers le milieu du XVIIIe siècle qu'ils ont été soumis par les Chinois et réunis à leur empire.

DZVINA, riv. de Russie. *Voy.* DWINA.

E

E, dans les abréviations, peut signifier, en latin : *Ennius*, *edilis*, *exactor*, etc.; en français, *Eminence* ou *Excellence*. Il se met aussi quelquefois pour *Eugène*, *Ernest*, etc.

EACIDE, *Æacides*, roi d'Epire, fut longtemps privé de sa couronne par Philippe, roi de Macédoine, monta sur le trône après la mort de ce prince, s'attira la guerre avec Cassandre pour avoir donné asile à Philippe Arrhidée, et mourut pendant cette guerre, 313 av. J.-C.

EACIDES, *Æacidæ*, descendants d'Éaque, nom donné par les poëtes à Pélée, Achille et Pyrrhus.

EAQUE, *Æacus*, fils de Jupiter et de la nymphe Egine, régna sur l'île d'Enopée, à laquelle il donna le nom d'Egine en l'honneur de sa femme, et se signala tellement par sa justice et sa sagesse qu'après sa mort Jupiter fit de lui un des juges des enfers. Il fut père de Pélée et grand-père d'Achille, qui de là sont tous deux appelés *Eacides*.

EARL, titre nobiliaire en Angleterre, qui répond à notre titre de *comte*; il vient après celui de *marquis* et avant celui de *vicomte*.

EASDALE, une des Hébrides, sur la côte du comté d'Argyle, par 56° 19' lat. N., 7° 59' long. O.; 2 kil. de diamètre. Vastes salines et ardoisières.

EAST-BOURNE, ville d'Angleterre (Sussex), à 10 kil. S. d'Harlsham, et 3 kil. de la Manche : 2,800 hab. Eglise gothique. Bains de mer.

EAST-GRIMSHEAD, ville d'Angleterre (Dorset), à 65 kil. N. E. de Chichester; 3,200 hab. Bel hospice.

EAST-MAIN OU SLUDE RIVER, riv. de l'Amérique anglaise (Labrador), naît à l'O. du lac Mistissiny, et tombe dans la baie de James après un cours de 450 kil. — On donne aussi le nom d'East-Main à une portion de la côte du Labrador, depuis le détroit d'Hudson jusqu'à la rivière Harricanaw, sur une étendue de 1,300 kil.

EAST-PORT, ville maritime des États-Unis (Maine), par 69° 16' long. O., 44° 54' lat. N. dans l'île de Moose; 3,000 hab. Pont de 400 mètres. Port excellent. Commerce.

EAST-WINDSOR, ville des États-Unis (Connecticut), à 14 kil. N. de Connecticut; 3,000 hab. Commerce d'eaux-de-vie.

EASTON, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), à 88 kil. N. O. de Philadelphie, sur la Delaware; 2,500 hab. Pont qui a 180 mètres de long.

EASTON, ville des États-Unis (Maryland), à 44 kil. S. E. d'Annapolis, près de la baie de Chesapeak.

EAUX-BONNES, ville du dép. des B.-Pyrénées, à 35 kil. S. E. d'Oléron. Eaux thermales, dites *Eaux-d'Arquebusade*; leur célébrité date de la bataille de Pavie (Gers) : ils la durent aux bons effets qu'en éprouvèrent les Béarnais blessés à cette journée.

EAUZAN, *Elusates*, petite partie du B.-Armagnac. Places principales : Eauze (ch.-l.), Campagne, Mauléon.

EAUZE, *Elusa*, ch.-l. de canton (Gers), à 24 kil. S. O. de Condom, sur la Gelise; 3,000 hab. Eau-

de-vie. Jadis ch.-l. des Elusates, peuple de la Novempopulanie.

EBBON, élu évêque de Reims par la protection de Louis-le-Débonnaire, fut envoyé par le pape Pascal prêcher l'Evangile en Danemark. Il présida le concile d'évêques qui déposa l'empereur à l'instigation de son fils Lothaire. Lorsque Louis fut replacé sur le trône, il fit enfermer Ebbon dans un couvent, en 835. Celui-ci en sortit à la mort du roi, et devint évêque de Hildesheim. Il mourut en 851.

EBEL (J.-Godefroy), géologue et statisticien allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1764, ou à Zullichau en Prusse en 1768, mort à Zurich en 1830, étudia d'abord la médecine et vint en 1801 s'établir en Suisse où il vécut toujours depuis. On lui doit plusieurs ouvrages qui sont indispensables à tout homme qui voyage en Suisse : *Guide pour faire le voyage de Suisse de la manière la plus utile et la plus agréable*, Zurich, 1793 et 1810, 4 vol. in-8 ; *Description des peuples montagnards de la Suisse*, Tubingue, 1798-1802, 2 vol. ; *Sur la structure de la terre au sein des Alpes*, Zurich, 1808 ; *Idées sur l'organisation du globe et sur ses révolutions*, Vienne, 1811.

EBERBACH, ville du grand-duché de Bade, à 39 kil. E. de Manheim ; 3,000 hab.

EBERHARD, duc de Frioul (846-868), épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il défendit son duché contre les invasions des Slaves et le rendit un des fiefs les plus importants de l'Italie. Il laissa quatre fils ; le second, nommé Bérenger, lui succéda d'abord dans le duché de Frioul et devint par la suite roi d'Italie et empereur.

EBERHARD I, II, etc., ducs de Wurtemberg. *Voy.* WURTEMBERG.

EBERHARD (Jean-Auguste), philosophe allemand, né à Halberstadt en 1739, mort en 1809, fut d'abord pasteur d'une petite paroisse auprès de Berlin ; mais s'étant aliéné le clergé par des écrits que l'on regarda comme peu orthodoxes, il quitta le ministère, accepta une chaire de philosophie à Halle et ne s'occupa plus que de philosophie et de littérature. On a de lui : *Nouvelle Apologie de Socrate*, 1772, où il examine la doctrine reçue sur le salut des Païens ; *Théorie des facultés de penser et de sentir*, mémoire couronné, 1776 ; *Morale de la Raison*, 1781 ; *Théorie des Belles-Lettres*, 1783 ; *Histoire de la philosophie*, 1787 ; *Dictionnaire des synonymes allemands*, 1795-1802, ouvrage très estimé ; *Esprit du christianisme primitif*, 1807, et quelques écrits polémiques dans lesquels il combat Kant et Fichte. Eberhard avait adopté les doctrines de Leibnitz. Il passe pour un des meilleurs écrivains de son temps. Il était membre de l'Académie de Berlin.

EBERSBERG, bourg des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 23 kil. N. O. de Steyer, sur la Traun. Il s'y livra en 1809 une bataille où les Français défirent les Autrichiens.

EBERSDORF, ville d'Allemagne, dans la principauté de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, à 3 kil. N. de Lobenstein ; 1,200 hab.

EBERSDORF (KAISER'S), ville des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 9 kil. S. E. de Vienne ; 1,100 hab. Beau château, caserne ; école de botanique ; industrie. Napoléon y eut son quartier-général en 1809.

EBERT (Frédéric-Adolphe), bibliographe allemand, né en 1791, près de Leipsick, mort en 1834 à Wolfenbuttel, fut successivement bibliothécaire de la ville de Leipsick (1806), des ducs de Brunswick à Wolfenbuttel (1822), du roi de Saxe à Dresde (1825). On lui doit des ouvrages utiles sur la bibliographie, dont le principal est intitulé : *Dictionnaire bibliographique général*, Leipsick, 1821-1830, 2 vol. in-4, ouvrage fondamental, qui a élevé à la hauteur d'une véritable science l'étude de la bibliographie. Il a aussi publié quelques écrits historiques.

EBINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), à 14 kil. S. E. de Bahlingen ; 4,000 hab. Bas, draps, étoffes de laines et de chapeaux, teintureries.

EBION, chef des Ebionites. *Voy.* ÉBIONITES.

EBIONITES, hérétiques qui parurent pendant le Ier siècle de notre ère, et qui, selon saint Epiphane, eurent pour chef un Juif, nommé Ebion, disciple de Cérinthe et stoïcien. Suivant Origène et Eusèbe, leur nom dérive d'un mot hébreu qui signifie *pauvre*. Ces hérétiques, qui diffèrent peu des Nazaréens, niaient la divinité de J.-C., les écrits des apôtres, et n'admettaient que l'Evangile de saint Matthieu, qu'ils avaient altéré. Aux préceptes de la religion chrétienne, ils mêlaient les pratiques du mosaïsme : les premiers Ebionites eurent une morale sévère, mais, dans la suite, ils se livrèrent à des excès infâmes. C'est contre Ebion, ou plutôt contre Cérinthe son maître, que saint Jean composa son Evangile.

EBLANA, ville d'Hibernie, auj. DUBLIN.

EBN, mot arabe qui veut dire *fils*. *Voy.* BEN.

EBOLI, *Eburi*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 26 kil. S. E. de Salerne ; 5,000 hab.

EBORA, ville d'Hispanie (Lusitanie), auj. EVORA.

EBORACUM, auj. *York*, ville de la Bretagne romaine, dans la Flavie Césarienne, capitale des *Brigantes* et de toute la province. Septime-Sévère et Constance-Chlore y moururent ; Constantin y fut proclamé auguste (306).

EBRE, *Iberus* des anciens, *Ebro* en espagnol, fleuve d'Espagne, naît à Fontibre dans la province de Santander, à 5 kil. O. de Reynosa ; arrose la Vieille-Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, et baigne Miranda-de-Ebro, Logroño, Calahorra, Cascante, Tudela, Saragosse, Mequinenza, Mombavo, Tortose ; reçoit à gauche l'Arga, le Gallego, la Sègre, à droite le Jiloca, et tombe dans la Méditerranée par 40° 38' lat. N., après un cours de 500 kil. environ.

EBREICHSDORF, village des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 10 kil. N. E. d'Ebenfort. Château. Manufactures d'étoffes de coton qui occupent plus de 15,000 personnes.

EBREUIL, ch.-l. de canton (Allier), à 9 kil. O. de Gannat, sur la Sioule ; 2,300 hab.

EBRODUNUM, ou EBERODUNENSE CASTRUM, ville de la Gaule (Alpes Maritimes), auj. EMBRUN.

EBRODUNUM, ville de la Gaule Transalpine, auj. YVERDUN (Suisse).

EBROICUM, ville de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, auj. ÉVREUX.

EBROIN, maire du palais sous les rois de France Clotaire III et Thierry III au VIIe siècle, se rendit odieux par sa cruauté. Après la mort de Clotaire, il mit Thierry sur le trône (670) ; mais la haine qu'on avait pour le ministre rejaillit sur le roi. On donna la couronne à Childéric II, et Ebroin fut renfermé dans le monastère de Luxeuil. Il s'échappa de sa prison à la mort de Childéric, forma un parti, fit assassiner Leudesic, que Thierry, remonté sur le trône, avait créé maire du palais, et eut l'audace de supposer à Clotaire III un fils, qu'il fit couronner sous le nom de Clovis III ; il saccagea les provinces qui refusaient de reconnaître ce fantôme de roi, et força enfin Thierry à lui remettre la charge de maire du palais. L'Aquitaine se détacha dès lors de la France, et l'Austrasie, refusant de le reconnaître, se nomma deux maires du palais ; il les vainquit à Leucofao. Peu après (681), il fut tué par Hermanfroi, seigneur qu'il avait dépouillé de ses biens. Ebroin eut saint Ouen pour ami, et persécuta saint Léger.

EBURA ou AUTURA, riv. de Gaule, auj. l'EURE.

EBURA, ville d'Hispanie, auj. EVORA.

EBURONES, peuple de la Belgique ancienne,

occupait à peu près le Liégeois actuel. Ayant égorgé une légion romaine et 5 cohortes au milieu de la paix, ils furent exterminés par César qui ensuite établit les Tongres dans leur pays.

EBUROVICES (AULERCI). *Voy.* AULERQUES.

EBUROVICES, dit aussi *Mediolanum*, ville de Gaule (Lyonnaise seconde), auj. EVREUX.

EBURUM, ville de Germanie, auj. OLMUTZ.

EBUSUS, une des îles Baléares, auj. IVIÇA.

ECBATANE, auj. *Hamadan?* grande ville de l'Asie ancienne, capitale de la Médie, vers le centre, au pied du mont Oronte (Elvend), et au S. O. de la mer Caspienne, fut, selon les historiens grecs, bâtie vers 705 av. J.-C., par Déjocès; selon la Bible, elle aurait été fondée vers l'an 600 par Arphaxad (Phraorte), roi des Mèdes, contemporain de Nabuchodonosor. En 561, Ecbatane, où régnait alors Astyage, tomba au pouvoir de Cyrus, et elle ne fut bientôt plus qu'une capitale secondaire. Les rois de Perse venaient y passer l'été. Darius vaincu s'y réfugia (331); mais Alexandre y arriva bientôt après lui, et y trouva d'immenses richesses. Parménion fut assassiné à Ecbatane. La ruine de cette ville commença sous les Séleucides, qui la dépouillèrent de toutes ses richesses et détruisirent ses principaux monuments. Aujourd'hui il n'en reste rien, et l'on n'est même pas d'accord sur son emplacement. — Il y avait dans la Perside une autre Ecbatane, dite *Ecbatana Magorum*, parce qu'elle renfermait un collége célèbre de Mages; et une troisième dans la Syrie, au pied du mont Carmel; c'est auj. *Caiffa*.

ECCELIN I, surnommé *le Bègue*, seigneur de Romano, est le chef d'une maison qui posséda de grands biens dans la Marche Trévisane, et qui joua un rôle important aux XII[e] et XIII[e] siècles, pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins. Après avoir accompagné en 1147 Conrad III dans une croisade et s'y être signalé par ses exploits, Eccelin I obtint le souverain pouvoir dans Vicence, qu'on croit être sa patrie. Il entra dans la ligue Lombarde, et combattit Frédéric Barberousse, puis fit alliance avec ce prince, 1175. Il mourut vers 1180.

ECCELIN II, dit *le Moine*, fils du précédent, succéda à son père dans le gouvernement de Vicence. Ayant été chassé de cette ville par la faction des Guelfes (1194), il se mit à la tête des Gibelins, s'allia avec ceux de Vérone et de Padoue, et combattit à outrance les Guelfes, à la tête desquels était le marquis d'Est. Il finit par rentrer dans Vicence avec le secours de l'empereur Othon IV, qui lui donna le titre de vicaire impérial. Il partagea en 1215 ses états entre ses enfants, et se retira dans un cloître, ce qui le fit surnommer *le Moine*. Il mourut en 1235.

ECCELIN III, dit *le Féroce*, fils du précédent, lui succéda en 1215, se mit à la tête des Gibelins, et s'étant allié avec l'empereur Frédéric II, s'empara du pouvoir à Vérone, à Vicence, à Padoue, à Brescia. Il commit dans les villes soumises à ses lois des cruautés qui surpassent l'imagination. Le pape Alexandre IV prêcha en 1256 contre ce tyran une croisade dans laquelle entrèrent les Guelfes, et à la tête de laquelle se mit le marquis d'Est son ennemi. Après avoir quelque temps résisté, Eccelin finit par succomber et fut blessé mortellement au pont de Cassano en 1259. Après sa chute, Albéric son frère, qui régnait à Trévise, fut mis à mort avec toute sa famille.

ECCLESHALL, ville d'Angleterre (Stafford), à 11 kil. N. O. de Stafford; 4,300 hab.

ECCLÉSIASTIQUE (ÉTAT). *V.* ÉGLISE (ÉTAT DE L').

ECHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671, mort en 1730. On a de lui: *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1699, continuée jusqu'à Constantin, 1707, traduite en franç. par Daniel de La Roque et Guyot Desfontaines, 1728 et 1729, 16 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique jusqu'à Constantin*, 1712, 2 vol. in-fol.; *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de J. César jusqu'à la fin du règne de Jacques I[er]*, 1707, 1 vol. in-fol., continuée jusqu'à la révolution en 2 vol. in-fol., 1718. C'était la meilleure Histoire d'Angleterre avant que Hume eût publié la sienne. On lui doit aussi un *Dictionnaire géographique* publié sous le titre de *l'Interprète du nouvelliste*, qui a servi de modèle à celui de Vosgien.

ECHELLENSIS (ABRAHAM). *Voy.* ABRAHAM.

ECHELLES (LES), ville des États sardes, à 19 kil. S. O. de Chambéry; 1,200 hab. Cette ville ne pouvait communiquer jadis avec Chambéry qu'en escaladant à l'aide d'échelles un rocher qui l'en séparait; d'où son nom. En 1670, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, y fit percer une route pour faciliter les communications.

ÉCHELLES DU LEVANT. On nomme ainsi les ports de la Méditerranée orientale, soumis à la domination ottomane et dans lesquels les Européens ont des comptoirs et font commerce. Les principaux sont: Constantinople, Salonique, Smyrne, Alep, Chypre, Alexandrie, etc. — On dit aussi quelquefois les *Echelles de Barbarie* en parlant des ports de l'Afrique septentr. — Cette expression doit, dit-on, son origine aux degrés appuyés sur les môles des ports de ces places et au bas desquels les vaisseaux viennent décharger les passagers et les marchandises. Selon d'autres, ce mot vient du terme maritime *faire escale* (ou échelle), c'est-à-dire, s'arrêter à différents ports sur la route avant de parvenir à sa destination et n'y arriver pour ainsi dire que par échelons, parce que les marins provençaux qui, depuis les croisades, se rendent dans le Levant, ont l'habitude de visiter successivement chacun de ces ports.

ECHENOZ-LA-MÉLINE, village du dép. de la Haute-Saône, près de Vesoul; 900 hab. Vastes grottes où l'on trouve des ossements en partie antédiluviens.

ECHEVIN, en latin *scabinus*, du vieux mot allemand *scheben*, qui s'écrit auj. *schœffe*, et qui signifie *juge, savant*. Marculfe, qui écrivait vers 660, fait le premier mention des échevins comme assesseurs du comte et de son viguier ou lieutenant dans le jugement des causes. Sous les Carlovingiens, on voit les échevins rendre la justice dans les *plaids* ou assemblées publiques; ils sont élus par les notables des villes, confirmés par le roi et soumis à l'inspection des commissaires royaux (*missi dominici*). A partir de la 3[e] race, les échevins ne sont plus que des officiers de justice seigneuriale, choisis et nommés par les grands feudataires; une partie même de leurs fonctions judiciaires passa entre les mains des baillis, et dans beaucoup d'endroits les échevins ne furent plus que des officiers municipaux, conseillers du maire de ville. Les échevins de Paris étaient les assesseurs du prévôt des marchands et siégeaient avec lui à l'hôtel-de-ville. La révolution de 1789 abolit les échevins et transporta leurs attributions aux maires et aux conseils municipaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme et moitié serpent, produit par Chrysaor, issu lui-même du sang de Méduse. Du commerce de ce monstre avec Typhon naquirent Cerbère, l'Hydre de Lerne, la Chimère de Bellérophon, le Sphinx de Thèbes, le lion de Némée et plusieurs autres monstres.

ECHINADES, auj. *Curzolaires*, îles de l'Adriatique, sur la côte de l'Acarnanie, vis-à-vis de l'embouchure méridionale de l'Achéloüs: il y en avait 9 suivant Pline, et 5 suivant Ovide. Un bras du fleuve Achéloüs s'étant desséché, les îles Echinades se joignirent au continent. On y voit aujourd'hui, sur une étendue de 20 kil. de long et 10 de large, cinq villages nommés Gouria, Milo, Agouri, Magerla,

Néochori. Selon la fable, les Échinades étaient d'anciennes nymphes qui furent transformées en îles pour s'être attiré le courroux d'Achéloüs. — On étendait aussi quelquefois le nom d'îles Échinades aux trois îles Taphiennes ou Téléboïdes, situées entre Leucade et la côte.

ECHIQUIER (Cour de l'), *Court of exchequer*, cour de justice en Angleterre qu'on croit avoir été instituée par Guillaume-le-Conquérant, est chargée d'administrer les revenus de la couronne et de juger tous les cas litigieux nés de la perception des impôts. Son nom vient du tapis dont on couvrait jadis la table de travail et sur lequel étaient figurés plusieurs compartiments qui représentaient un échiquier et qui servaient à classer les diverses espèces de monnaies.

ECHIQUIER (îles de l'), ou ILES BASSES, îles de l'Océan Pacifique, au nombre de 30 environ ; très dangereuses par les récifs qui les environnent ou les lient, et leur donnent l'aspect d'une table d'échiquier : la plus méridionale est par 143° 30' long. E., 1° 40' lat. S. Elles furent découvertes par Bougainville en 1768.

ECHO, nymphe de la suite de Junon, fille de l'Air et de la Terre, servit Jupiter dans ses amours, en amusant la déesse par de longs discours lorsque le dieu était avec une de ses maîtresses. Junon, s'en étant aperçue, l'en punit en la condamnant à ne plus parler sans qu'on l'interrogeât, et à ne répondre qu'en répétant les derniers mots des questions qu'on lui ferait. Echo s'éprit du beau Narcisse, mais elle en fut dédaignée.

ECHREF, ville d'Iran. *Voy.* ACHRAF.

ECHTERNACH ou EPTERNACH, *Andethanna*, ville du grand-duché de Luxembourg, à 17 kil. S. E. de Diekirch ; 4,000 hab. Linge de table : fabrique de porcelaine.

ECIJA, *Astigis*, puis *Colonia Augusta Firma*, ville d'Espagne (Séville), sur le Xénil, à 40 kil. S. O. de Cordoue ; 35,000 hab. Place ornée de portiques : jolie promenade. Chaleur brûlante, qui a fait nommer cette ville *le Poêle de l'Espagne*. Beaucoup d'industrie.

ECKARTSBERGE, ville des États prussiens (Saxe), à 40 kil. S. O. de Mersebourg, au milieu de trois montagnes ; 1,040 hab. On trouve du bleu de Prusse naturel dans une montagne des environs.

ECKARTSHAUSEN (Charles D'), écrivain allemand, né au château d'Haimbhausen en Bavière, 1752, mort à Munich en 1803, était fils naturel du comte Charles Haimbhausen, par la protection duquel il fut nommé conseiller aulique, puis censeur de la librairie, 1780, et enfin conservateur des archives de Bavière, 1784. Il a publié un grand nombre d'écrits : le plus connu est un petit traité de théologie mystique intitulé : *Dieu est l'amour le plus pur*, 1790. Cet ouvrage compte plus de 60 éditions en Allemagne et a été traduit dans presque toutes les langues.

ECKERNFOERDE, ville du Danemark, à 1 kil. S. E. de Sleswig, sur la Baltique ; 2,900 hab. Port, chantiers de construction. Commerce actif.

ECKHARD, en latin *Eccardus* (J.-George), historien, né en 1674 dans le duché de Brunswick, mort en 1730, fut successivement professeur d'histoire à Helmstædt, et bibliothécaire de Hanovre après Leibnitz ; il quitta secrètement cette dernière ville, et se rendit à Cologne où il abjura le luthéranisme. Il obtint ensuite à Würtzbourg, par le crédit du pape, les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, de bibliothécaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol. ; *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. ; *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, 1722, in-fol. ; *Corpus historiæ medii ævi, a tempore Caroli Magni usque ad finem sæculi XV*, 1723, 2 vol. in-fol. ; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, 1729, 2 vol. in-fol. ; *De Origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, Gœttingue, 1750, in-4. On lui doit en outre des recherches étymologiques et la publication des *Collectanea etymologica* de Leibnitz. — Plusieurs autres savants moins connus ont porté le nom d'Eckhard ou d'Eckhart.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), antiquaire, de l'ordre des Jésuites, né en 1737, dans l'Autriche supérieure, mort en 1798, fut nommé directeur du cabinet des médailles de Vienne, et professeur d'antiquités ; il embrassa toutes les parties de la numismatique, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages dont le principal est le grand traité *De Doctrina nummorum*, en 8 vol., publiés à Vienne de 1792 à 1798. Les médailles y sont distribuées dans l'ordre des villes qui les ont fait frapper.

ECKMUHL, ville de Bavière, cercle de la Regen, sur la Grande-Laber, à 19 kil. S. de Ratisbonne. Napoléon y remporta sur les Autrichiens, le 22 avril 1809, une victoire éclatante à laquelle Davoust prit la part la plus glorieuse ; il reçut en récompense le titre de prince d'Eckmühl.

ECLECTIQUES (du mot grec *eklego*, choisir). On nomma d'abord ainsi des philosophes d'Alexandrie qui, pour se composer un système, avaient choisi dans chacune des sectes de philosophes grecs ce qui leur paraissait le plus sage. Potamon fut le premier d'entre eux (vers l'an 50 av. J.-C.). Cette secte, qui s'attacha surtout à la conciliation de Platon et d'Aristote, donna bientôt naissance au nouveau platonisme, avec lequel on la confond ordinairement, mais à tort.—On a depuis étendu le nom d'*éclectiques* aux philosophes qui dans tous les âges ont tenté de fondre ou de concilier les divers systèmes.

ECLUSE (L'), fort de France, dans le dép. de l'Ain, à 27 kil. S. O. de Gex, commande la route de Genève à Lyon, mais est dominé par les montagnes qui l'avoisinent. Ce fort, qui appartenait jadis aux ducs de Savoie, fut cédé à la France en 1601 ; il fut plusieurs fois pris et repris par les Autrichiens et les Français en 1814 et en 1815.

ÉCLUSE (L'), *Sluys* en hollandais, ville de la Belgique (Brabant méridional), à 20 kil. N. E. de Bruges, sur la mer du Nord ; 1,200 hab. Port célèbre. Bataille navale où les Anglais défirent la flotte française (1340).

ECLUSE (L'), *Clusius*, botaniste. *Voy.* L'ÉCLUSE.

ECNOME, auj. *monte di Licata* ou *Monteserrato*, montagne de Sicile, sur la côte S., est célèbre par la victoire navale que Régulus et Vulso remportèrent près de là sur les Carthaginois l'an 257 av. J.-C.

ECOLAMPADE. *Voy.* OECOLAMPADE.

ECOLISMA, ville de Gaule. *Voy.* INCOLISMA.

ECOMMOY, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 20 kil. S. E. du Mans ; 2,800 hab.

ÉCORCHEURS, nom sous lequel on a souvent désigné ces bandes d'aventuriers qui au XVe siècle désolaient une partie de l'Europe de concert avec les *Pastoureaux*, les *Maillotins*, les *Routiers*, les *Cabochiens*, etc. Les Écorcheurs exercèrent principalement leurs ravages dans le Hainaut, en 1437, lors de la révolte des Pays-Bas contre le duc de Bourgogne. Leur nombre, dit Mézeray, s'éleva jusqu'à 100,000, et les meilleurs capitaines ne craignirent pas de se mettre à leur tête ; Villandras, Chabannes, comte de Dammartin, le bâtard d'Armagnac, etc., sont les plus connus de leurs chefs. On leur donnait le nom d'*Écorcheurs*, soit parce qu'ils dépouillaient leurs captifs jusqu'à la chemise, soit parce que plusieurs d'entre eux avaient exercé la profession de boucher ou d'écorcheur de bêtes.

ECOS, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. E. de Vernon ; 400 hab.

ECOSSE, en anglais *Scotland*, *Caledonia* chez

les anciens, *Scotia* en latin moderne, un des trois roy. unis qui forment l'empire britannique, et l'un des deux roy. compris dans l'île appelée Grande-Bretagne, occupe toute la partie septent. de cette île et est situé entre 54° 39'-58° 37' lat. N., et 4° 9'-8°-27' long. O. L'Écosse a pour bornes au S. l'Angleterre dont elle est séparée par une ligne allant du N. E. au S. O., depuis l'embouchure de la Tweed jusqu'à celle du Sark, dans le golfe de Solway ; à l'E. la mer du Nord ; au N. et à l'O. l'Océan Atlantique. L'Écosse du N. au S. a 400 kil., et de l'E. à l'O. 245 kil. dans sa plus grande largeur. Un grand nombre d'îles l'entourent au N. et à l'O., et en dépendent, savoir : les trois grands archipels des îles Hébrides, Orcades et Shetland ; les îles Skye, Ram, Coll, Tiree, Mull, Lay, Jura, Bute, Arran, etc., etc. Sa population, évaluée en 1821 à 2,093,456 hab., s'élevait en 1832 à 2,365,807. Capit., Edimbourg. L'Écosse se divise en 33 comtés, savoir :

	Comtés.	*Chefs-lieux.*
Au N.,	Orkney,	Kirkwall.
	Caithness,	Wick.
	Sutherland,	Dornoch.
	Ross,	Tain.
	Cromarty,	Cromarty.
	Inverness,	Inverness.
Au milieu,	Argyle,	Inverary.
	Bute,	Rothsay.
	Nairn,	Nairn.
	Elgin ou Murray,	Elgin.
	Banff,	Banff.
	Aberdeen	New-Aberdeen.
	Mearn ou Kincardine,	Stonehaven.
	Angus ou Forfar,	Forfar.
	Perth,	Perth.
	Fife,	Cupar.
	Kinross,	Kinross.
	Clackmannan,	Clackmannan.
	Stirling,	Stirling.
	Dumbarton,	Dumbarton.
Au S.,	Edimbourg ou Mid-Lothian,	Edimbourg.
	Linlithgow ou West-Lothian,	Linlithgow.
	Haddington ou East-Lothian,	Haddington.
	Berwick,	Greenlaw.
	Renfrew,	Renfrew.
	Ayr,	Ayr.
	Wigton,	Wigton.
	Lanark,	Lanark.
	Peebles,	Peebles.
	Selkirk,	Selkirk.
	Roxburgh,	Jedburgh.
	Dumfries,	Dumfries.
	Kirkcudbright,	Kirkcudbright.

L'Écosse offre les aspects les plus variés. Les indigènes la divisent en hautes terres (highlands) et basses terres (lowlands). Au N., elle est hérissée de montagnes stériles et couvertes de bruyères; au S., elle s'étend en plaines fertiles et labourables. Le centre est traversé de l'O. à l'E. par la chaîne des monts Grampians. Toute la côte occidentale se compose de nombreuses presqu'îles, les eaux de l'Océan ayant pénétré fort avant sur tous les points et ne s'étant arrêtées qu'au pied des montagnes. De là un grand nombre de golfes, dont les plus remarquables sont : le golfe de Solway et de Clyde, les baies de Wigton et de Luce. Sur la côte orientale on trouve aussi la baie de Sinclair, les golfes de Dornoch, Cromarty et Murray, la baie de St-Andrews et le golfe de Forth. L'Écosse a beaucoup de rivières ; les principales sont : la Spey, la Dee, l'Esk, le Tay, le Forth, la Clyde, la Tweed, l'Aman et le Liddal. Les lacs ou *lochs* sont nombreux ; le lac Lomond est le plus étendu. Le climat de l'Écosse est très froid. On trouve dans les montagnes des mines de plomb, de fer, d'antimoine et de houille, de riches carrières de marbre, des agates, du cristal de roche. L'agriculture y est très avancée ; les prairies et le flanc des montagnes offrent de nombreux pâturages qui nourrissent beaucoup de troupeaux et particulièrement des moutons à laine très fine. L'industrie est très florissante, principalement dans les basses terres. L'Écosse possède quatre universités renommées ; celles d'Édimbourg, de Glasgow, de St-Andrews et d'Aberdeen. Les habitants de l'Écosse parlent trois sortes de langues, l'anglais, le dialecte écossais (dialecte anglo-saxon), et la langue erse ou gaëlique. La religion presbytérienne est la religion du pays.

Histoire. Les premiers habitants de l'Écosse appartinrent sans doute à la race celtique. Les Romains n'étendirent leurs conquêtes que dans la partie méridionale de l'Écosse actuelle, alors habitée par les Calédoniens. Agricola (vers l'an 85 de J.-C.) repoussa les indigènes jusqu'aux golfes de Forth et de Clyde ; Adrien (120) les contint par une muraille qui allait de la Tyne au golfe de Solway. Vingt ans plus tard, sous le règne d'Antonin, on construisit une autre muraille qui joignit le Forth à la Clyde, et la contrée située au S. de cette muraille, prit bientôt après le nom de *Valentia;* enfin en 207, Septime Sévère construisit un nouveau mur encore plus au N. Les Scots, qui venaient d'Irlande, et les Pictes, peuple d'origine gothique, occupèrent ensuite l'Écosse septentr. Ces peuples firent des incursions dans le N. de la Bretagne, d'abord contre les Romains, puis, après le départ de ceux-ci, contre les Bretons. Au IXe siècle (833) Kenneth II Macalpin réunit sur sa tête les deux couronnes des Pictes et des Scots, et devint ainsi véritablement le premier roi de l'Écosse. Les historiens écossais comptent avant ce prince 66 rois, dont le premier, nommé Fergus, aurait régné env. 350 ans av. J.-C. ; mais l'existence de ces rois est fabuleuse jusqu'à Fergus II, qui monta sur le trône 410 ans après J.-C. Le christianisme avait pénétré en Écosse dès le VIe siècle. Au XIe siècle, sous le règne de Malcolm III (1047-1093), qui avait épousé une princesse saxonne, beaucoup de Saxons, fuyant la domination de Guillaume-le-Conquérant, se retirèrent en Écosse ; ils adoucirent les mœurs encore sauvages des habitants. L'an 1286, à la mort d'Alexandre III, l'antique race des rois d'Écosse s'éteignit, et après diverses révolutions, pendant lesquelles les Bruce, les Bailleul et les Stuart se disputèrent la couronne, ces derniers finirent par triompher (1370). Pendant ces querelles intérieures, l'Angleterre tenta plusieurs fois de réunir l'Écosse à son empire; mais la victoire de Robert Bruce à Bannockburn (1314) la contraignit à différer l'exécution de ses projets. Jacques I essaya de mettre un frein au pouvoir et à l'orgueil des grands barons : mais il fut assassiné par eux (1437). Jacques II, son fils (1437-1460) continua avec succès l'œuvre de son père ; mais Jacques III, qui lui succéda, ne réussit qu'à exciter un soulèvement général dans lequel il fut vaincu et tué (1488). Jacques IV, en épousant Marguerite, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, acquit à ses descendants le droit de prétendre au trône d'Angleterre; il périt, en combattant les Anglais, à la bataille de Flodden (1513). Jacques V épousa Marie de Guise, et resserra par ce mariage les liens qui unissaient l'Écosse à la France, depuis longtemps son alliée. Sous son règne, commencèrent les troubles de la réforme, prêchée d'abord par Hamilton (1538), et défendue ensuite victorieusement par le zèle ardent de Knox. Marie Stuart, sa fille, fiancée au

dauphin de France (depuis, François II), lui succéda (1542). La vive opposition de cette reine à la réforme fut le premier germe des mécontentements qui dégénérèrent plus tard en révolte ouverte et qui la forcèrent de se réfugier en Angleterre auprès d'Élisabeth, sa cousine ; mais celle-ci, au lieu de lui prêter secours, la retint prisonnière, puis la fit mettre à mort (1587). Jacques, fils de Marie Stuart, lui succéda en Écosse sous le nom de Jacques VI, et après la mort d'Élisabeth, il devint en outre roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques Ier (1603). L'Écosse conserva néanmoins son titre de royaume, son parlement et ses lois ; ce ne fut qu'un siècle après (1707) que la reine Anne fondit les deux royaumes en une seule monarchie sous le nom de *Grande-Bretagne*.

Rois d'Écosse depuis Fergus II (410-1625).

Fergus II,	410	Malcolm I,	943
Eugène II,	427	Indulf,	958
Dongard,	449	Duff,	967
Constantin I,	453	Culen,	972
Congall I,	469	Kenneth III,	976
Gonran,	501	Constantin IV,	984
Eugène III,	535	Grim,	985
Congall II,	558	Malcolm II,	993
Kinnatel,	568	Duncan I ou Donald VII,	1023
Aydan,	570		
Kenneth I,	604	Macbeth,	1030
Eugène IV,	605	Malcolm III,	1047
Ferchard I,	622	Duncan II ou Donald VIII,	1093
Donald IV,	636		
Ferchard II,	651	Edgard,	1097
Malduin,	668	Alexandre I,	1107
Eugène V,	688	David I,	1114
Eugène VI,	692	Malcolm IV,	1146
Amber Chelet,	702	Guillaume,	1155
Eugène VII,	704	Alexandre II,	1214
Mordach,	721	Alexandre III,	1249
Etwin,	730	(*Interrègne*,	1286-1306)
Eugène VIII,	761	Robert Bruce I,	1306
Fergus III,	764	David Bruce II,	1329
Solvatius,	767	Edouard Baliol,	1332
Anchaius,	787	David II (rétabli),	1356
Congall III,	819	*Stuarts.*	
Dongal,	824	Robert II,	1370
Alpin,	830	Jean, dit Robert III,	1390
Kenneth II,	833	Jacques I,	1406
Donald V,	857	Jacques II,	1437
Constantin II,	858	Jacques III,	1460
Eth,	874	Jacques IV,	1488
Grégoire,	875	Jacques V,	1513
Donald VI,	892	Marie Stuart,	1542
Constantin III,	903	Jacques VI,	1587-1625

ÉCOSSE (NOUVELLE-) ou **ACADIE**, presqu'île de l'Amérique du Nord (Amérique anglaise), entre 43° 30'-45° 54' lat. N., et 63° 10'-38° 30' long. O., est bornée au N. O. par la baie de Fundy et le Nouveau-Brunswick, au N. par le golfe St-Laurent et les détroits de Northumberland et de Canseau, au S. E. et au S. O. par l'Océan Atlantique. Elle a 450 kil. sur 130, et près de 160,000 hab. En 1831 on y comptait 139,334 hab.; actuellement la population s'élève à 170,000 individus. Elle est divisée en dix comtés. Halifax est sa capit.; Annapolis (jadis Port-Royal), Liverpool, Shelburne, en sont les villes principales. De la Nouv.-Ecosse dépendent l'île du Cap-Breton et plusieurs petites îles voisines. — La Nouvelle-Ecosse fut découverte par Sebastien Cabot vers 1497; le Florentin Verazzani la visita en 1524 et l'appela Acadie, du nom que lui donnaient les indigènes eux-mêmes. Elle fut colonisée par les Français du Canada en 1598, et leur fut enlevée par les Anglais en 1666. Jacques I y avait envoyé une colonie d'Écossais dès 1622, mais en 1632, Charles I avait cédé tous ses droits à Louis XIII. Restituée un instant à la France par la paix de Breda en 1667, elle fut définitivement cédée aux Anglais par Louis XIV en 1713.

ÉCOUCHÉ, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Orne, à 9 kil. S. O. d'Argentan ; 1,600 hab.

ÉCOUEN, *Escuina* en latin mod., ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. de Paris; 1,300 hab. Beau château, construit sous François I par Anne de Montmorency, et qui passa ensuite dans la maison de Condé. Napoléon y avait établi une maison pour l'éducation de 300 jeunes filles des membres de la Légion-d'Honneur, dont la direction fut confiée à madame Campan. En 1825, Louis XVIII réunit la maison d'Ecouen à celle de St-Denis, et rendit le château à la maison de Condé.

ECRITURE SAINTE. *Voy.* BIBLE.

ECSED, ville de Hongrie (Szathmar), à 31 kil. N. O. de Szathmar. Près de là est un grand marais.

ÉCTHÈSE. *Voy.* HÉRACLIUS.

ÉCUEILLÉ, ch.-l. de cant. (Indre), sur l'Indroye, à 17 kil. de Châtillon-sur-Indre ; 1,100 hab.

ECURY-SUR-COOLE, ch.-l. de cant. (Marne), sur la Coole, à 7 kil. S. de Châlons-sur-Marne ; 360 hab. Papeterie, papiers peints.

ECUYER, de *scutum*, bouclier, était dans l'origine le nom d'un serviteur qui accompagnait un seigneur à la guerre et qui était chargé de porter son bouclier et ses armes. Le titre d'écuyer acquit une grande importance du temps de la chevalerie : c'était un degré à franchir avant d'obtenir le titre de chevalier. Dans les temps modernes, ce titre fut pris par une foule de nobles qui n'étaient ni comtes ni marquis, et qui voulaient se distinguer de la roture. — On donnait encore le nom d'écuyer à plusieurs officiers de la maison du roi, tels que : le *grand-écuyer*, chargé de la surveillance des équipages et des écuries ; l'*écuyer cavalcadour*, l'*écuyer de bouche*, l'*écuyer tranchant*, etc. — En Angleterre, le titre d'écuyer, *esquire*, n'est plus qu'un mot insignifiant que prend toute personne qui se qualifie de *gentleman*.

EDAM, ville de Hollande (Hollande-Nord), près du Zuyderzée, à 19 kil. N. E. d'Amsterdam ; 2,700 hab. Hôtel-de-ville, hôtel de l'amirauté, bourse, etc. Chantiers de construction, raffineries de sucre, huile de baleine. Ville importante jadis, mais très déchue. —Une autre Edam, île de l'archipel de la Sonde, près de la côte N. de Java, aux Hollandais, sert de lieu de déportation pour les malfaiteurs.

EDAY, une des Orcades, à 13 kil. N. O. de Stronsay : 12 kil. sur 5 ; 700 hab.

EDDA. On désigne sous ce nom deux livres ou codes religieux qui renferment la mythologie scandinave. Le premier, qui est écrit en vers, fut composé en Islande, pendant le XIe siècle, 50 ans environ après l'introduction du christianisme dans cette île, par Sœmund Sigfuson, dit *le Sage*, qui voulait conserver les débris des anciennes croyances de ses pères. Le deuxième, écrit en prose, ne date que du XIIe siècle. On le doit à l'historien Snorro Sturleson qui commenta l'Edda poétique, suppléant aux lacunes que présentait ce livre par un exposé plus complet des dogmes religieux de la Scandinavie. L'ancien Edda se compose de poésies mythologiques et de poésies héroïques. Les premières roulent sur la cosmogonie, l'histoire d'*Odin*, de *Thor*, de *Freyr*, de *Balder*, etc.; les secondes, sur les exploits des conquérants germains, tels que *Volsung*, *Sigurd*, *Attle*, etc. L'Edda en prose se divise en plusieurs parties : la première contient toutes les légendes mythologiques et historiques; la deuxième, un long vocabulaire poétique; la troisième, la prosodie scandinave. — Les manuscrits des Eddas sont conservés à Upsal et à Copenhague. Les textes originaux ont été publiés et traduits par Resenius et Finn Magnusen, à Copenhague; par Afzelius, à Stockholm. Mademoiselle Du Puget en a publié la traduction complète en français dans la *Bibliothèque étrangère*, Paris, 1839-40.

EDDYSTONE, récifs de la Manche, à 22 kil. S. O. de Plymouth, par 6° 35' long. O., 50° 10' lat. N. On y a construit un très beau phare.

EDELINCK (Gérard), graveur, né à Anvers en 1649, mort en 1707, fut attiré en France par les bienfaits de Louis XIV, qui lui accorda le titre de graveur du cabinet avec une pension. Ses estampes de *la Sainte famille*, d'après Raphaël; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *Saint Charles Borromée*, d'après Lebrun; du *Combat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; de *la Vierge*, d'après le Guide, et d'une autre *Famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardées comme des chefs-d'œuvre.

EDEN, nom donné dans la Genèse au Paradis terrestre, lieu de délices où Dieu plaça Adam et Ève après la création, et que l'Écriture compare à un vaste jardin. *Eden* en hébreu signifie *délices*. La question de savoir où était situé l'Éden a donné naissance aux opinions les plus diverses et les plus contradictoires : beaucoup de savants même ont pensé que l'Eden n'a jamais existé sur la terre et que c'est une pure allégorie. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, l'opinion la plus accréditée place l'Eden dans l'ancienne Médie, entre le Phase, l'Oxus, le Tigre et l'Euphrate, qui représentent, à ce qu'on croit, les quatre fleuves dont parle la Genèse : le Phison, le Gihon, le Chidékel, et le Phrat.

EDEN, riv. d'Angleterre, tombe dans le golfe de Solway, à 10 kil. au-dessous de Carlisle. — Riv. d'Écosse, se perd dans la baie de Saint-Andrews après avoir traversé le comté de Fife. — Autre riv. d'Écosse, se jette dans la Tweed à 8 kil. au-dessous de Kelso.

EDER ou **EDDER**, *Adrana*, riv. d'Allemagne, naît à 10 kil. O. de Berleburg dans la Westphalie, traverse la Hesse-Darmstadt, la principauté de Waldeck, la Hesse Électorale, et se perd dans la Fulde, au S. O. de Cassel, après un cours de 130 kil.

EDERNEH, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* ANDRINOPLE.

EDESSE, dite aussi *Callirrhoë*, et quelquefois *Antioche*, auj. *Orfa*, ville anc. de la Mésopotamie, capit. de l'Osroène sous les Romains, au N. de la province, était une des villes frontières de l'empire et renfermait des fabriques de boucliers et des arsenaux. Au S. E. se voyait *Theodosiopolis*, avec laquelle il ne faut pas la confondre. C'est dans cette ville que le vieux Tobie envoya son fils redemander à Gabel les dix talents qu'il lui avait prêtés. Edesse reçut une des premières la doctrine du Christ et ses habitants la conservèrent jusqu'au temps des croisades. Elle fut plusieurs fois prise et reprise dans les guerres entre l'empire d'Orient et les Sassanides. Les Arabes s'en emparèrent ainsi que de toute la Mésopotamie en 639. Quand les Seldjoucides envahirent l'empire des califes, Edesse se trouva libre. En 1097 le frère de Godefroy de Bouillon y fonda un petit état dit comté ou principauté d'Edesse. Il était composé de cette ville et de son territoire, de Samosate, de Saroudj, de Tel-Bacher, etc. Ce comté, le premier état chrétien fondé par les Croisés, était regardé comme le boulevard de Jérusalem. Soumis en 1144 par Zenghi, il fut repris en 1146 par un comte Josselin de Courtenay, puis reconquis définitivement la même année par le sultan d'Égypte Noureddin.

EDESSE, ville d'Emathie, auj. VODINA.

EDETA, auj. *Leiria*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, sur la Turia, près de Sagonte, était le ch.-l. des *Edetani*, dont le territoire, situé à l'E. de celui des Celtibères, avait pour villes principales *Edeta*, *Segobriga*, *Cæsaraugusta*, *Valentia*.

EDETANI. *Voy.* EDETA.

EDFOU, *Atbô* des anciens Égyptiens, *Apollinopolis magna* des Grecs, ville de la H.-Égypte, à 177 kil. S. E. de Djirdjeh, par 30° 33' long. E., 24° 58' lat. N. Ce n'est plus auj. qu'un assemblage de belles ruines et de misérables cabanes.

EDGARD, dit *le Pacifique*, roi d'Angleterre, fils d'Edmond I, succéda à son frère Edwy en 957. Il vainquit les Northumbriens et les Écossais, et donna à ses sujets des lois sages. Saint Dunstan fut son principal conseiller, et le clergé sous son règne jouit d'une grande faveur. Ayant entendu vanter la beauté d'Elfrida, fille d'un grand seigneur, il chargea un de ses favoris de l'amener à sa cour. Celui-ci devint amoureux d'Elfrida, et l'épousa, après avoir trompé le roi par un rapport infidèle; mais Edgard, apprenant la vérité, le poignarda et épousa la veuve. Il mourut en 975.

EDGARD ATHELING, prince anglais, neveu d'Édouard le Confesseur, avait des droits au trône d'Angleterre, mais il fut dépossédé par Harald (1066), puis par Guillaume-le-Conquérant. Après une tentative inutile, il renonça à toute prétention et servit fidèlement Guillaume.

EDGARD, roi d'Écosse, fils de Malcolm III, chassa, en 1098, l'usurpateur Donald VIII, qui s'était emparé du trône. Il maria sa sœur Mathilde à Henri I, roi d'Angleterre, et cette alliance procura aux deux états une paix de 10 années. Edgard mourut en 1107.

EDGEWORTH (Richard LOWELL), né à Bath en Angleterre en 1744, mort en 1817, était originaire d'Edgeworthtown en Irlande. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la mécanique, conçut en 1763 la première idée des communications télégraphiques, et imagina en 1767 une voiture qui transportait avec elle un petit chemin de fer. En 1771, il vint s'établir à Lyon et y commença la construction d'une digue pour détourner le cours de la Saône et reculer son embouchure dans le Rhône; mais il fut mal secondé et obligé de renoncer à ses travaux. En 1782 il alla habiter l'Irlande, prit part aux efforts tentés alors par les Irlandais pour assurer leur indépendance, fut envoyé en 1798 comme député de l'Irlande à la chambre des communes, et se prononça ouvertement contre l'union. Depuis 1804, il partagea tout son temps entre l'étude de la mécanique, celle de l'agronomie et des recherches pour le perfectionnement de l'éducation. On lui doit les traités : *Sur la construction des moulins*, en français, 1778; *Sur la résistance de l'air*, 1783; *Practical education*, 1798, traduit en français par Pictet; *Poetry explained*; *Professional education*, 1808; *Essai sur l'application des ressorts aux charrettes*, 1812; *Essai sur les chaussées et les voitures*, 1813. — Edgeworth est le père de la célèbre miss Maria Edgeworth, connue par d'excellents ouvrages sur l'éducation.

EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri ESSEX), confesseur de Louis XVI, né en Irlande en 1745, mort à Mittau en 1807, était cousin du précédent. Il assista Louis XVI à ses derniers moments. Ce vénérable ecclésiastique adressa à son pénitent sur l'échafaud ces mots si connus : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* On a publié : *Mémoires de l'abbé Edgeworth, dernier confesseur de Louis XVI, recueillis par Sneyd Edgeworth, et trad. de l'anglais* (par M. Dupont), Paris, 1816, in-8.

ÉDILES (de *ædes*, édifice), magistrats romains, ainsi appelés parce qu'un des principaux devoirs de leur charge était d'avoir soin des édifices. Ils étaient nommés pour un an. On en distinguait de deux sortes, les édiles curules ou patriciens, et les édiles plébéiens. Les édiles plébéiens furent institués les premiers, l'an 493 av. J.-C., la même année que les tribuns. Il y en avait d'abord deux; mais l'an 366 avant J.-C., les édiles plébéiens ayant refusé de donner des jeux, le sénat leur adjoignit deux nouveaux édiles, pris dans l'ordre des patriciens. Ces derniers avaient la chaise curule, le laticlave,

le titre de sénateurs et le droit d'images. Ils avaient l'intendance des grands jeux romains qui se donnaient aux dépens de l'état, et ils devaient en outre en donner d'autres à leurs propres dépens. Les édiles plébéiens donnaient aussi des jeux à leurs frais, mais moins dispendieux; leurs fonctions principales étaient d'entretenir les bains publics, de faire réparer et nettoyer les aqueducs, d'approvisionner la ville, de régler tout ce qui concernait les marchés, etc. Ils n'avaient aucune des prérogatives honorifiques des édiles curules. Les édiles subsistèrent jusqu'au règne de Constantin.

EDIMBOURG, *Edinburgh* en angl., *Aneda* ou *Edenburgum* en latin mod., capitale de l'Écosse et chef-lieu du comté d'Edimbourg ou Mid-Lothian, à 710 *kil. N.* de Londres, par 5° 30' long. O., 55° 57' lat. N.; 162,156 hab. en 1831. Édimbourg est bâtie sur trois collines, et se partage en deux villes séparées par des vallées profondes, la *Vieille-Ville* et la *Nouvelle-Ville*. La Vieille-Ville, qui forme une large rue de plus d'un kilomètre de long, est située sur la colline centrale et la plus élevée. Elle est défendue par un château-fort qui la domine. Les maisons y sont pressées et irrégulières, quelques-unes s'élèvent à 10 et 11 étages. Les rues sont étroites et sales. Au pied de la Vieille-Ville s'élève le palais (jadis abbaye) d'Holyrood, et cette partie de la ville porte encore le nom de *Canonsburgh* ou *Canongate* (bourg ou porte des chanoines). La Nouvelle-Ville, construite à la fin du dernier siècle, renferme de larges rues et de belles places. Les monuments principaux sont: la nouvelle bourse, le *Parliament's House*, l'université (le plus beau bâtiment de l'Europe en ce genre), la cathédrale ou église St-Gilles, 3 ponts le monument de Nelson, etc. Edimbourg possède une université célèbre qui compte plus de 2,000 étudiants, et un grand nombre de sociétés savantes, d'établissements scientifiques et littéraires: ce qui l'a fait assez justement surnommer *l'Athènes moderne*. On y publie un grand nombre de journaux littéraires, dont le plus célèbre est la *Revue d'Edimbourg*. On y suit très particulièrement le barreau. L'industrie est assez active, surtout pour la librairie et l'imprimerie. Le commerce y est facilité par l'*Union Canal*. Patrie de Barclay, Hume, Burnett, Law, Erskine, Keith, Dugald-Stewart, Brougham. — Suivant d'Anville, Édimbourg occupe l'emplacement d'une station romaine nommée *Alata Castra*. Vers 449, le château d'Edimbourg devint la résidence d'Edwin, roi de Northumbrie, qui lui donna son nom; ce château porta d'abord les noms de Castelh-Minid-Agned (fort de la colline d'Agnès), ou de *Castrum Puellarum*, parce que, suivant les traditions, il était la résidence des jeunes princesses pictes; mais il est probable que cette légende vient de la ressemblance qui existe entre l'ancien nom du fort, *Mai-Din* en breton, et *Magle-Dun* en gaëlique (c.-à-d. bonne forteresse), et le mot anglais *maiden*, jeunes filles. En 856, Edimbourg était déjà un village considérable dont les Anglo-Saxons et les indigènes se disputèrent souvent la possession. Depuis 1020, cette ville devint la résidence des rois d'Écosse; cependant ce n'est que depuis 1436, à partir du règne de Jacques II, qu'Édimbourg prit le titre de capitale de l'Écosse. La peste la ravagea trois fois (1497, 1513, 1645).

ÉDIMBOURG (comté d'), ou MID-LOTHIAN. *Voy.* LOTHIAN (MID-).

ÉDIMBOURG (NOUVEL-), ville et port de la Nouv.-Grenade, sur le golfe de Darien, à 200 kil. S. E. de Panama. Elle fut fondée au XVIIe siècle par des Écossais qui lui donnèrent le nom de *Caledonia*. Elle fut ensuite prise par les Espagnols (1699), et par les Français (1764). Ces derniers ayant été massacrés par les Indiens, les Anglais vinrent s'y établir et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui.

EDISTO ou POMPON, riv. des États-Unis (Caroline mérid.), formée de deux rivières, North et South Edisto, tombe dans l'Océan par 2 branches nommées aussi North et South Edisto. Elle forme à son embouchure plusieurs îlots, dont le plus grand, dit Edisto, a 19 kil. sur 16, et 4,000 hab.

EDIT (du mot latin *edicere*, déclarer, ordonner). Les principaux édits connus dans l'histoire sont:

1° L'*édit perpétuel*. On nommait ainsi chez les anciens une compilation de tous les édits rendus par les édiles et les préteurs, qui fut faite sous Adrien par Salvius Julianus, pour servir de règle à l'avenir, et qui devint la base du *Corpus juris* de Justinien. — Chez les modernes on donne le nom d'*édit perpétuel* à un règlement publié en 1611 par les archiducs d'Autriche, Albert et Isabelle, pour régler dans leurs états l'administration de la justice et les droits des particuliers.

2° L'*édit d'Union*, publié en 405 par Honorius contre les Donatistes et les Manichéens.

3° L'*édit de Milan*, publié en 313 par l'empereur Constantin, et qui déclara la religion chrétienne religion de l'empire.

En France, on connait surtout: 1° les *édits bursaux*, qui avaient pour objet les taxes et les impositions;

2° Les *édits de contrôle*, qui soumettaient les actes civils à une vérification légale;

3° Les *édits des duels*, rendus contre les duellistes en 1679 et en 1723;

4° L'*édit de Crémieu* (1536), réglant la juridiction des baillis, des sénéchaux, des présidiaux, etc.;

5° L'*édit des Petites-Dates* (1550), pour la répression des abus introduits dans la collation des bénéfices ecclésiastiques (*Voy.* DUMOULIN);

6° L'*édit de Châteaubriant* (1551), contre les Calvinistes;

7° L'*édit d'Amboise* (1572), donnant une nouvelle forme à l'administration de la police;

8° L'*édit de Melun* (1580), faisant droit aux plaintes du clergé sur la discipline et l'administration ecclésiastique;

9° L'*édit de Paulette* ou *des Femmes* (1604), ordonnant l'établissement d'un droit annuel sur les offices, dont le revenu par ce moyen était conservé aux femmes après la mort de leur mari; on nomma ce droit la *paulette* (*Voy.* PAULET);

10° Enfin les *édits de Pacification*, rendus en grand nombre pour suspendre les guerres de religion dans le XVIe siècle: le plus célèbre est l'*édit de Nantes*, publié par Henri IV en 1598, et révoqué en 1685 par Louis XIV. Il accordait aux Calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, et l'admission aux charges et aux fonctions publiques.

EDME (saint), archevêque de Cantorbéry, vers 1240, est fêté le 16 novembre, jour de sa mort.

EDMOND (saint), roi d'Est-Anglie en 855, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par les princes danois Hinguar et Hubba, dont il avait rejeté les propositions de paix, les trouvant honteuses. Il a été mis au nombre des saints, et l'Église célèbre sa fête le 20 novembre.

EDMOND I, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard I, dit *l'Ancien*, succéda en 941 à son frère Athelstan. Il dompta le Cumberland, le Northumberland, et chercha à adoucir les mœurs de ses sujets. Il fut assassiné en 946 par un nommé Léof.

EDMOND II, succéda à son père Ethelred II en 1016, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte-de-Fer* (*Iron-side*). Il eut une longue guerre à soutenir contre Canut, roi de Danemark, et fut forcé, après une courageuse résistance, de lui céder la partie septentrionale de ses états. Assassiné un mois après (1017), il laissa Canut maître de toute l'Angleterre.

EDMOND PLANTAGENET de Woodstock, comte de

Kent, fils cadet d'Édouard I, détrôna son frère Édouard II en 1325, pour mettre à sa place Édouard III, dont il fut d'abord le tuteur. Il conspira ensuite contre celui-ci, mais il échoua cette fois, et eut la tête tranchée en 1329.

EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, tige de la maison de la Rose-Blanche. *Voy.* YORK.

EDMONTON, ville d'Angleterre (Middlesex), à 12 kil. N. E. de Londres; 8,000 hab.

EDNAM, village d'Écosse (Roxburgh), à 4 kil. N. de Kelso. Patrie du poëte Thompson.

EDOM, surnom d'Esaü. *Voy.* ESAU.

EDOMITES. *Voy.* IDUMÉENS.

EDONIDE, *Edonis*, contrée de la Macédoine septentrionale, entre les embouchures du Strymon et du Nestus, fut annexée par Philippe au roy. de Macédoine, mais faisait d'abord partie de la Thrace.

ÉDOUARD I, *l'Ancien*, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred-le-Grand l'an 900. A peine monté sur le trône, il se le vit disputer par Ethelwald, son cousin germain, qui souleva en sa faveur les peuples du Northumberland et les Danois: mais il repoussa tous ses ennemis, et Ethelwald lui-même périt dans un combat. Délivré de cet adversaire, Édouard tourna ses armes contre les Écossais et contre les Bretons du pays de Galles, et les soumit également. Il fonda, dit-on, l'université de Cambridge, et cimenta l'alliance avec la France en donnant à Charles-le-Simple sa fille Ogine. Il mourut en 925.

ÉDOUARD II, dit *le Martyr*, remplaça sur le trône d'Angleterre, à l'âge de 15 ans, son père Edgard, mort l'an 975. Elfrida, sa belle-mère, qui voulait placer sur le trône son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. La commisération excitée par sa jeunesse et sa fin tragique le fit ranger parmi les saints. On le fête le 18 février et le 20 juin.

ÉDOUARD III, *le Confesseur*, roi d'Angleterre, fils d'Ethelred, fut couronné roi par les Anglo-Saxons en 1041, lorsqu'après la mort de Hardi-Canut, ces peuples, fatigués du joug des Danois, voulurent revenir à leurs souverains naturels. Le commencement de son règne fut troublé par la rébellion du comte Godwin, puissant seigneur qui avait contribué à le placer sur le trône; Édouard, pour éviter la guerre civile, traita avec lui et lui fit des concessions. Tout son règne fut ensuite un règne de justice et de paix. Il fit des règlements qui furent observés par tous les habitants de l'Angleterre, sans distinction de races, et qui pour cela s'appelèrent *lois communes*. D'après quelques historiens, il aurait laissé en mourant son trône à Guillaume, duc de Normandie, son parent. Quoique marié à une femme jeune et belle, à Édith, fille de Godwin, il avait vécu comme dans le célibat. Il mourut en 1066, à l'âge de 65 ans, sans enfants, et il fut canonisé par le pape Alexandre III. On le fête le 5 janvier.

ÉDOUARD I, de la dynastie normande, né en 1240 d'Henri III et d'Éléonore de Provence, fut couronné en 1272 après la mort de son père. Précédemment, il avait pris une part active et glorieuse aux troubles qui signalèrent les dernières années du règne de Henri III (*Voy.* ce nom), et s'était croisé avec saint Louis dans la huitième croisade. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il commença par faire de sages réformes dans l'administration de la justice et des finances, dans la répartition des taxes et dans la législation. Il convoqua plusieurs parlements où furent déterminées la liberté civile et la liberté politique: enfin il institua la Chambre des communes, base du gouvernement représentatif en Angleterre. En 1283, Édouard s'empara du pays de Galles, qui était resté jusqu'alors indépendant: mais il se montra cruel envers les vaincus; il alla jusqu'à faire massacrer les bardes gallois, de crainte que par leurs chants ils ne réveillassent l'ardeur de leurs concitoyens. En 1286, après la mort d'Alexandre III, roi d'Écosse, ayant été choisi pour arbitre entre les nombreux compétiteurs qui se disputaient cette contrée, il se déclara pour Bailleul, l'un d'eux; mais dans la suite, il dépouilla Bailleul et réunit l'Écosse à l'Angleterre. Une guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et la France, Édouard courut en Flandre pour arrêter Philippe-le-Bel dans ses conquêtes; mais presque aussitôt la nouvelle de la révolte de l'Écosse, sous le commandement de Wallace, le força à conclure avec son ennemi une trêve de deux ans. En 1298, il livra aux rebelles à Falkirck une terrible bataille où périt Jacques Stuart, l'un des chefs écossais, avec 50,000 des siens. En 1300, les Écossais s'étant soulevés de nouveau, Edouard entra en Écosse, ravagea cette malheureuse contrée, se fit livrer Wallace et le mit à mort. Néanmoins, une troisième révolte eut lieu en 1306, sous le commandement de Robert Bruce, fils de Bailleul: Édouard se préparait à marcher contre ce nouveau chef, lorsqu'il mourut à Carlisle en 1307. Édouard, après la trêve conclue entre lui et Philippe-le-Bel en 1298, avait épousé en secondes noces Marguerite, sœur du roi de France, et avait obtenu pour son fils Édouard la main d'Isabelle de France, fille de Philippe.

ÉDOUARD II, fils d'Édouard I et d'Éléonore de Castille, succéda à son père en 1307. D'un caractère doux, mais faible, et aimant les plaisirs, il s'abandonna à d'infâmes débauches et se laissa gouverner par ses favoris, Gaveston et Spenser, qui le perdirent. Le mécontentement public s'augmenta encore par les défaites que le malheureux prince essuya dans une guerre contre les Écossais, qui tentaient, sous la conduite de Robert Bruce, de recouvrer leur indépendance. L'épouse même d'Édouard, Isabelle de France, et son frère Edmond se déclarèrent contre lui et se mirent à la tête des mécontents (1325). Édouard fut arrêté par les rebelles, jeté dans un cachot, et bientôt après mis à mort (1327): deux assassins, Mautravers et Gournay, le tuèrent en lui enfonçant un fer rouge dans les entrailles. Il eut pour fils Édouard III. Édouard II est le premier des héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre qui ait porté le titre de prince de Galles. Son père le lui donna en mémoire de la conquête qu'il avait faite du pays de Galles.

ÉDOUARD III, fils du précédent, né en 1312, fut proclamé roi du vivant même de son père en 1327, et gouverna jusqu'à 18 ans sous la tutelle de sa mère Isabelle et sous l'autorité de Mortimer, amant de cette princesse. Dès qu'il put régner par lui-même, soupçonnant que Mortimer était l'auteur de la mort de son père et que la reine ne l'avait pas détourné de ce meurtre, il fit pendre le favori et renferma sa mère dans un château-fort. Il reconquit ensuite le royaume d'Écosse, qu'avait perdu son père; puis il entreprit en 1346 de détrôner Philippe de Valois, roi de France: il gagna sur lui la bataille de Crécy, lui prit Calais et plusieurs autres villes. Quelques années après, son fils, le prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince Noir*, gagna sur le roi Jean, fils et successeur de Philippe de Valois, la bataille de Poitiers (1356), fit ce prince prisonnier et l'emmena en Angleterre, où il mourut. Mais Édouard fut moins heureux contre Charles V; il perdit peu à peu toutes ses conquêtes et il ne possédait plus que quelques places maritimes en France lorsqu'il mourut, en 1377. En 1347, il avait institué l'ordre de la Jarretière. C'est lui aussi qui a établi le service des postes en Angleterre.

ÉDOUARD IV, fils de Richard, duc d'York, chef du parti de la Rose-Blanche, né en 1442, mort en 1483, continua l'œuvre de son père en disputant la couronne au roi Henri VI, de la maison de Lancastre, chef du parti de la Rose-Rouge. Secondé par le fa-

meux comte de Warwick, il défit à Northampton en 1460 l'armée royale, dans les rangs de laquelle se trouvait la courageuse épouse de Henri, Marguerite d'Anjou, et l'année suivante il se fit proclamer roi d'Angleterre (1461). Les victoires de Towton en 1461, d'Hexham en 1464, remportées sur Marguerite, vinrent affermir son pouvoir, et Édouard en jouit quelque temps au sein des plaisirs. Mais Warwick, indigné du mariage qu'Édouard avait contracté secrètement avec Élisabeth Woodville, de la maison de Lancastre, résolut de le précipiter d'un trône où il l'avait placé, et pour atteindre ce but il passa dans le parti opposé. La guerre recommença avec plus d'acharnement. Edouard, vaincu à Nottingham, s'enfuit en Hollande, et Henri VI fut replacé sur son trône. Mais Édouard, après neuf mois d'absence, reparut avec une petite escadre que lui avait fournie le duc de Bourgogne, son beau-frère, et en peu de temps il réunit en Angleterre de nombreux partisans (1471). Warwick et lui se rencontrèrent à Barnet; Warwick périt dans le combat, et Édouard resta vainqueur. Peu après, il écrasa entièrement ses ennemis par la victoire remportée sur Marguerite à Tewksbury. Cette malheureuse princesse tomba entre ses mains avec son fils, et fut confinée dans la Tour, où était déjà son époux; son fils fut inhumainement massacré (*Voy*. ÉDOUARD, fils de Henri VI). Débarrassé de tous ses ennemis intérieurs, Édouard voulut faire une invasion en France et débarqua à Calais (1475); Louis XI réussit à l'éloigner à force d'or. Il passa le reste de son règne dans les plaisirs et la débauche; le dernier ordre important qu'il donna fut celui de mettre à mort un frère dont il était jaloux, George, duc de Clarence.

ÉDOUARD V, fils du précédent, succéda à son père à l'âge de 12 ans, sous la tutelle de Richard, duc de Glocester (1483). Edouard avait un frère plus jeune que lui de trois ans, Richard, duc d'York. Glocester, voulant usurper le trône, les fit enfermer tous deux dans la Tour de Londres, et envoya un sicaire, Tyrrel, qui les assassina la nuit dans leur lit (1483). Il y avait à peine deux mois que le jeune Édouard avait été proclamé roi. Horace Walpole a cherché à montrer, sinon la fausseté, au moins l'incertitude de cet événement. La fin tragique de ces deux jeunes princes a fourni à Casimir Delavigne le sujet d'une de ses plus belles tragédies : *les Enfants d'Edouard*.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1538, fut proclamé roi en 1547, à la mort de son père, sous la régence du comte de Hartford, depuis duc de Somerset, son oncle maternel. Après la mort tragique de celui-ci, il fut confié à lord Dudley, duc de Northumberland, qui régna réellement sous son nom. Ce fut alors que la réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. Le jeune prince fut élevé avec soin dans la nouvelle religion : mais la mort, qui le surprit en 1553, ne lui laissa pas le temps de faire lui-même beaucoup pour elle. (*Voy*. SOMERSET et DUDLEY.)

ÉDOUARD, prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330 d'Édouard III et de Philippine de Hainaut, se distingua fort jeune à la bataille de Crécy, gagnée par son père sur le roi de France Philippe de Valois (1346), et gagna lui-même en 1356 celle de Poitiers, où le roi Jean fut vaincu et fait prisonnier. Son père érigea pour lui la Guyenne en principauté sous le nom de principauté d'Aquitaine, et l'en investit solennellement (1363). Édouard fixa sa résidence à Bordeaux, et y tint une cour vraiment royale; il était aimé et respecté de ses sujets. En 1367, il alla lutter en Espagne contre Du Guesclin en faveur de Pierre-le-Cruel, et remporta la victoire de Najera dans la Navarre. Il revint de cette expédition avec une maladie qui le conduisit au tombeau, en 1376. «Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache.»—Son fils aîné était mort avant lui. Son second fils monta sur le trône sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD DE LANCASTRE, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut triomphé et eut placé la couronne sur la tête d'Edouard IV. Il y rentra en 1471, après avoir épousé la fille du comte de Warwick, autrefois son plus grand ennemi; mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewksbury, et le jeune prince étant tombé, ainsi que sa mère, dans les mains des vainqueurs, il fut massacré par l'ordre des ducs de Clarence et de Glocester, frères du roi. Shakespeare, dans la 3e partie de sa tragédie d'*Henri VI*, a mis sur la scène la mort du prince de Galles.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dernier prince de ce nom, fils de George, duc de Clarence, et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, fut fait comte de Warwick par Edouard IV, en mémoire de son aïeul maternel. Henri VII étant monté sur le trône et craignant qu'il ne fit valoir ses droits, le fit enfermer à la Tour (1485); puis, ce malheureux prince étant entré dans une conspiration, il le fit décapiter (1499).

ÉDOUARD (CHARLES-), le dernier des Stuarts. *Voy*. STUART (Charles-Edouard).

ÉDOUARD, roi de Portugal, fils de Jean I, lui succéda en 1433, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, rétablit la discipline dans les armées et fit des lois somptuaires. Vers l'an 1436, Édouard fit assiéger Tanger en Afrique: mais son armée fut entièrement défaite, et son frère, l'infant Ferdinand, fait prisonnier par les Maures, mourut dans une longue et dure captivité. En 1438, la peste vint ajouter à ce désastre en portant ses ravages à Lisbonne, et Édouard lui-même ne put échapper à ce terrible fléau; il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans. Ce prince protégea les sciences et les lettres; il fit avec D. Juan de Regras, célèbre jurisconsulte, un code sur l'administration de la justice.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né au commencement du XVIIe siècle, était lieutenant-général dans les armées de l'empereur Ferdinand III. Lorsque Jean IV, son frère, eut chassé les Espagnols du Portugal, en 1649, le roi d'Espagne sollicita son arrestation et l'empereur le livra. Il fut enfermé au château de Milan et y mourut après huit ans de captivité.

EDOUARD (île du PRINCE-), ou SAINT-JEAN, île de l'Amérique septentrionale, dans le golfe Saint-Laurent, au S., à l'O. de l'île du Cap-Breton, par 45° 55'-47° 5' lat. N. et 64° 5'-66° 35' long. O.; 190 kil. sur 55; 12,000 hab. Ch.-lieu, Charlotte-town. Cette île donne son nom à un gouvernement des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, qui comprend, outre l'île du Prince-Édouard, les îles de Cap-Breton et de la Madeleine.—Cette île appartenait jadis aux Français; elle fut cédée à l'Angleterre avec le Canada.

ÉDOUARD (îles du PRINCE-), petit groupe d'îles au S. E. du cap de Bonne-Espérance, par 46° 46' lat. S., 35° 54' long. E.

ÉDRED, roi anglais de la dynastie saxonne, succéda à son frère Edmond en 946; réprima plusieurs révoltes des Danois, et vainquit Malcolm, roi d'Écosse. Il mourut en 955, laissant le trône à son neveu Edwy.

ÉDRIS, fondateur de la dynastie des Édrisites. *Voy*. ÉDRISITES.

ÉDRISI ou ÉDRISSI (Abou-Abdallah-Mohammed AL), géographe arabe, né vers l'an 1099 de J.-C., à Ceuta, était issu de la famille des Edrisites. Chassé des domaines qu'il possédait en Afrique, il vint se réfugier en Sicile; il habitait cette île lors-

que Roger II s'en empara. Il vécut à la cour de ce prince et lui fit présent, vers l'an 1153, d'un globe terrestre en argent de près de 400 livres, sur lequel il avait fait graver tout ce qu'on savait alors de géographie: il fit pour expliquer ce globe un traité de géographie fort complet pour l'époque, mais dont malheureusement nous ne possédons qu'un abrégé. Cet abrégé parut pour la première fois en arabe, à Rome, 1592, et fut traduit en latin sous le titre de *Geographia Nubiensis*, Paris, 1619. Plusieurs parties ont été publiées à part. M. Amédée Jaubert a publié une traduction complète en français de la *Géographie* d'Edrisi, Paris, 1837-1839, 2 vol. in-4., avec des notes.

ÉDRISITES ou ÉDRISSIDES, dynastie musulmane qui régna à Fez et dans tout le Maghreb, depuis 785 jusqu'en 919, époque où les Fatimites s'emparèrent de toute l'Afrique septentrionale. Les princes de cette dynastie sont: Edris I (785-793), de la race d'Ali, qui fonda à Tlemcen la dynastie des Edrisites et fut empoisonné par l'ordre du calife Haroun-al-Raschid; Edris II (793-828), qui fonda Fez en 807; Mohammed I, Ali, Yahia I et II, puis Ali II et Yahia III, sous lesquels commença la décadence des Edrisites; et enfin Yahia IV (905-919), qui fut défait par une armée d'Obéid-Allah, 1er calife fatimite, puis chassé de sa capitale, et qui mourut de misère en 944. C'est à ce prince que finit véritablement la dynastie des Édrisites; cependant on voit encore Haçan I, son parent, reprendre Fez en 922, mais il périt en 925. Kassem-al-Kenoun résista quelque temps aux Fatimites (932-949). Son fils Ahmed se mit sous la protection des Ommiades et se retira en Espagne où il périt en combattant les Chrétiens (960). Haçan II, le dernier des Edrisites, poursuivi à la fois par les Fatimites et les Ommiades, fut vaincu par ces derniers et conduit à Cordoue où il fut mis à mort (984).

EDSVOLD, ville de Norwége, à 53 kil. N. E. de Christiania; 4,000 hab. Forges. On y exploitait jadis une mine d'or auj. abandonnée.

ÉDUENS, *Ædui*, peuple gaulois, compris après la conquête dans la Lyonnaise 1re, habitait au S. des *Lingones* et à l'O. de la Grande-Séquanaise; leur pays répondait à une partie du Nivernais et de la Bourgogne; c'était, avec les *Arverni*, le peuple le plus puissant de la Gaule. *Bibracte* (auj. Autun) était leur capitale. Ils étaient régis par un chef électif dit *vergobret*. Les Romains firent alliance avec eux, et le sénat les proclama frères de la république. Rome profita de la rivalité qui divisait les Éduens et les Arvernes pour intervenir dans les affaires de la Gaule et l'asservir plus facilement, 57 ans av. J.-C. Mais les Éduens se lassèrent bientôt des secours des Romains, et en 51 ils prirent part à l'insurrection de Vercingétorix. César les soumit avec le reste de la Gaule. *Voy.* DIVITIAC et DUMNORIX.

EDWARDS (Jonathan), théologien et métaphysicien américain, né en 1703 dans le Connecticut, remplit les fonctions de pasteur à Northampton, se fit destituer en 1750 à cause de son extrême rigidité, fut missionnaire à Stockbridge, devint en 1757 président du collége de New-Jersey, et mourut peu après, en 1758. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages de controverse, des *Recherches sur l'idée de liberté*, 1754, où il prend la défense de la nécessité, et un *Essai sur les affections religieuses*. — Son fils, nommé aussi Jonathan, a traité le même sujet, et a écrit sur la langue des Indiens. — Les œuvres du théologien Jonathan Edwards ont été publiées à Londres, 1817, 8 vol. in-8, et plus récemment (1838), en 2 vol. in-8 compactes, avec un *Essai sur ses écrits* par Rogers, et une *Notice sur sa vie*, par E. Dwight.

EDWARDS (George), naturaliste anglais, bibliothécaire du collége des médecins, membre de la Société royale de Londres, né en 1693, à Westham (Essex), mort en 1773, avait visité la Hollande, la Norwége et la France, et composa un ouvrage d'ornithologie que les naturalistes consultent encore aujourd'hui: c'est l'*Histoire naturelle d'oiseaux peu communs*, etc., 4 vol. in-4, contenant 210 planches coloriées, anglais-français, 1743-51. Il a donné une continuation de cette histoire sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, traduit également en français, 1758-63, 3 vol. in-4. Il règne dans tous ses écrits un esprit religieux qui les rend fort recommandables.

EDWARDS (BRYAN), écrivain anglais, membre du parlement et de la Société royale de Londres, né en 1743, mort en 1800, habita longtemps la Jamaïque, combattit vivement, soit dans les îles, soit au parlement, les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. On a de lui: *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, Londres, 2 vol. in-4, 1793 et 1801, 3 vol. in-8.

EDWY, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edmond I, succéda à son oncle Edred en 955. Ayant épousé une princesse qui était sa parente, union que les canons de l'église défendaient, il vit tous les moines, et saint Dunstan à leur tête, se révolter contre lui et insurger le peuple; on brûla avec un fer rouge le visage de la belle Elgiva, son épouse, pour détruire sa beauté, et lui-même il fut dépossédé des provinces du Nord qui furent données à Edgard, son frère. Accablé par ces malheurs, Edwy mourut de chagrin (957).

EECLOO, ville de Belgique (Flandre orientale), ch.-l. d'arrond., à 17 kil. N. O. de Gand; 6,500 hab. Toiles, dentelles, etc.

EEDE, ville de Hollande (Gueldre), à 17 kil. N. O. d'Arnheim; 5,200 hab.

EÉTA, roi de la Colchide, était fils du Soleil et de Persa, frère de Circé, et père d'Absyrthe et de Médée. Il régnait du temps de l'expédition de Jason, et fut tué dans un combat sur le Pont-Euxin.

EFAT, province de l'état d'Ankober (Abyssinie). *Voy.* ANKOBER.

EFFEN, littérateur hollandais. *Voy.* VAN EFFEN.

EFFENDI, mot turc que l'on fait dériver d'un mot de la basse grécité, *authentès*, c.-à-d. seigneur, maître. Il sert à désigner les gens de loi, les fonctionnaires civils et ecclésiastiques et les savants; il se place à la suite d'un nom propre ou même du nom de la profession: le premier médecin du sultan est appelé *hakem-effendi*; le prêtre du sérail, *imam-effendi*; le chef de la justice, *reis-effendi*.

EFFIAT (Ant. COIFFIER-RUZÉ, marquis d'), maréchal de France, né en 1581, se distingua en 1617 au siége de La Rochelle, fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur extraordinaire pour négocier le mariage de Henriette de France avec Charles I (1624): fut, peu après son retour, nommé surintendant des finances, et administra avec beaucoup de sagesse. Envoyé en Piémont, il se signala à la bataille de Carignan (1630), et fut fait l'année suivante maréchal de France. Il marchait en 1632 contre l'électeur de Trèves à la tête d'une armée, lorsqu'il mourut en Lorraine d'une fièvre inflammatoire. Le marquis d'Effiat était père du malheureux Cinq-Mars. Il a laissé des *Mémoires* sur les guerres et les affaires du temps.

EGADES ou EGUSES, *Ægates* ou *Ægusæ insulæ*, trois îles voisines de la côte O. de la Sicile, et célèbres par la victoire qu'y remporta Lutatius l'an 242 av. J.-C. sur les Carthaginois, et qui amena la fin de la première guerre punique.

EGBERT, d'abord roi de Wessex, puis de toute l'Angleterre, descendait de Cerdic, un des premiers rois saxons de l'Heptarchie. Dans sa jeunesse il se

retira à la cour de Charlemagne pour éviter les piéges que lui tendait Brithric, usurpateur du trône de Wessex. Mais après la mort de cet homme (799), il revint dans sa patrie et en fut reconnu roi. De cette époque à l'année 827 il parvint à réunir sous sa puissance tous les états de l'Heptarchie, dont l'étendue était à peu près la même que celle de l'Angleterre actuelle. Il prit alors le titre de roi d'Angleterre, et mourut en 836.

EGEDESMINDE, colonie danoise dans le Groenland occidental, par 68° lat. N., comprend plusieurs îles, dont la plus importante est celle des Renards. Pêche abondante; commerce de fourrures et d'édredon.

EGÉE, *Ægeus*, roi d'Athènes, fils de Pandion et père de Thésée, régna de 1361 à 1323 av. J.-C. Il fit la guerre à Minos, et ayant été vaincu, fut contraint à lui payer tous les ans un tribut de 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles que devait dévorer le Minotaure. Thésée délivra Athènes de cet odieux tribut; mais pendant que le héros revenait triomphant, Egée, trompé par l'absence du signal qui devait annoncer son retour, crut que son fils avait été dévoré par le Minotaure, et il se précipita de désespoir dans cette partie de la mer qui depuis se nomma mer Égée.

ÉGÉE (mer), *Ægeum mare*, auj. l'*Archipel*, golfe de la Méditerranée, entre la côte E. de la péninsule grecque, la côte O. de l'Asie-Mineure, la Thrace et l'île de Crète, dut son nom au suicide d'Égée, qui s'y noya de désespoir.

ÉGER, *Erlau* en allemand, *Agria* en latin moderne, *Jager* en esclavon, ville de Hongrie, ch.-l. du comté de Hevesch, à 108 kil. N. E. de Bude, par 18° long. E., 48° lat. N.: 18,000 hab. Archevêché, université, observatoire, biblioth. publique; quelques édifices remarquables. Les Mongols la saccagèrent en 1256. Elle soutint en 1552 un siége célèbre contre les Turcs; en 1596, elle fut prise par eux, et après la paix de 1606, elle appartint tantôt à la Turquie, tantôt aux princes de Transylvanie.

EGER OU EGRA, riv. d'Allemagne, naît en Bavière, dans le cercle de Bayreuth, entre dans la Bohême, traverse le district d'Eger, les cercles d'Elnbogen et de Saatz et se jette dans l'Elbe après 200 kil. de cours.

EGER OU EGRA, en tchèque *Chebbe*, ville de Bohême, sur l'Eger, à 142 kil. O. de Prague; 9,500 hab. Industrie. Houille; grenat. Eaux salines renommées. Sur la place du Marché est la maison où Wallenstein fut massacré en 1634. Le maréchal de Belle-Isle prit cette ville en 1742.

EGER, riv. de France (B.-Rhin), arrose Obernai et Geispolzheim, reçoit la Mogel qui passe à Rosheim, et tombe dans l'Ill.

EGERIE, nymphe révérée des Romains comme déesse des fontaines, habitait le bois d'Aricie. Numa Pompilius, voulant adoucir les mœurs de son peuple encore sauvage, s'enfonçait dans un bois voisin de Rome, sous prétexte de consulter cette nymphe, pour donner à ses desseins l'autorité de la religion. Selon Ovide, Egérie était une jeune femme que Numa épousa, et avec laquelle il partagea les soins du gouvernement. On voit encore aujourd'hui près de l'ancienne porte Capène, dans le vallon de la Caffarella, la grotte et la fontaine d'Egérie.

EGERTON (Thomas). *Voy.* BRIDGEWATER.

EGES, *Ægæ*, nom de plusieurs villes grecques, situées: en Achaïe, sur le golfe de Corinthe; — en Macédoine (Emathie): — en Cilicie, sur le golfe d'Issus · — en Eolie, au S. O. de Cumes.

EGESTE, ville de Sicile. *Voy.* SÉGESTE.

ÉGIALÉE, nom commun à plusieurs îles et villes maritimes de l'antiquité. Il s'appliquait plus spécialement à l'Achaïe, comme étant située sur le bord de la mer (en grec *ægialé*).

EGIALÉE, *Ægialeus*, premier roi de Sicyone, régna de 1835 à 1783 av. J.-C.—Fils d'Adraste, et l'un des Epigones, périt devant Thèbes. *Voy.* EPIGONES.

ÉGIALÉE, *Ægialea*, fille d'Adraste, roi d'Argos, femme de Diomède, est célèbre par la passion furieuse que lui inspira Vénus, irritée d'avoir été blessée par son époux devant Troie.

EGIDIUS, général romain. *Voy.* GILLES (le comte).

EGIDIUS COLONNA, philosophe scolastique. *Voy.* COLONNA.

EGIDORA, nom latin de l'EYDER (Danemark).

EGINARD. *Voy.* EGINHARD.

ÉGINE, *Ægina*, auj. *Engia* ou *Engina*, île et ville de la mer Egée, entre l'Argolide et l'Attique, dans le golfe Saronique, fut ainsi nommée, dit-on, de la nymphe Egine, dont le fils Eaque régna sur cette île. Egine fut peuplée par des Hellènes thessaliens, et conquise ensuite par les Doriens. Elle figure comme puissance maritime aux VIIe et VIe siècles av. J.-C.; elle s'allia avec Darius au temps des guerres médiques. Les Athéniens s'en emparèrent alors; mais elle recouvra sa liberté pendant la guerre du Péloponèse, après la bataille d'Ægospotamos, et Athènes fit en vain diverses tentatives pour y rétablir solidement sa domination. Les Eginètes passent pour avoir été les inventeurs de la monnaie; ils travaillaient le bronze avec une grande supériorité. Ils employaient dans leurs comptes un *talent* d'une valeur particulière, connu sous le nom de *talent d'Égine*, et qui valait 100 mines ou 10,000 drachmes (environ 9,000 francs de notre monnaie). Ils étaient fort habiles dans les exercices du corps, et remportèrent un grand nombre de victoires dans les jeux publics de la Grèce. On admire encore aujourd'hui les ruines magnifiques du temple de Jupiter qui décorait la ville d'Égine.

EGINÈTE ou PAUL d'Égine. *Voy.* PAUL.

EGINHARD, secrétaire de Charlemagne, avait été élevé à la cour de ce prince avec les princes de sa famille par Alcuin. Il jouit de toute la confiance de l'empereur, fut surintendant des bâtiments, et fut chargé après sa mort de l'éducation de Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire. Il se retira de la cour vers 816 pour vivre dans un monastère où il mourut vers 839. On a de lui deux ouvrages précieux: *Vita et gesta Caroli Magni*, imprimé à Cologne, 1521, Utrecht, 1711, etc., traduit en français par Denis, Paris, 1812; *Annales regum Francorum*, 741-829, à la suite de la *Vie de Charlemagne*, et 62 *Lettres*. — On raconte qu'Eginhard conçut une vive passion pour une fille de Charlemagne, nommée Emma, qu'il eut avec elle plusieurs aventures romanesques, et qu'il finit par obtenir sa main; mais tout ce récit paraît n'être qu'une fable. *Voy.* ERBACH.

EGISHEIM, ville de France (H.-Rhin), auprès de Colmar, fondée au XIIIe siècle, fut la patrie du pape Léon IX. Elle a deux châteaux, l'un dans son enceinte (il remonte au VIIIe siècle), l'autre sur le mont qui domine la ville. — Les comtes d'Egisheim descendaient du comte d'Alsace Ettichon. Héritière du comté de Dabo, la mère du pape Léon IX porta cet alleu dans la maison d'Egisheim. Mais les Egisheim s'éteignirent à leur tour (1144), et leurs terres, après avoir passé aux 2e et 3e maisons de Dabo, tombèrent, après l'extinction de celle-ci (1225), à la maison de Ferrette (1251), sauf le château même d'Egisheim.

EGISTHE, fils incestueux de Thyeste et de sa propre fille Pélopée, fut ainsi nommé parce qu'il avait été nourri par une chèvre (*aix*, *aigos* en grec); il tua Atrée, son oncle, et lui succéda sur le trône d'Argos. Agamemnon, petit-fils d'Atrée et héritier légitime de la couronne, le chassa du trône, mais il lui laissa la vie, et même, en partant pour le siége de Troie, il lui confia le gouvernement de ses états. L'ingrat Egisthe séduisit Clytemnestre, femme du roi, assas-

sina le roi lui-même à son retour, et régna pendant sept ans; enfin Oreste, fils d'Agamemnon, que sa sœur Électre avait fait échapper du palais paternel au moment du meurtre de son père, revint à Argos lorsqu'il fut devenu grand, et tua Égisthe en même temps que sa propre mère Clytemnestre.

EGLETONS, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 27 kil. N. E. de Tulle; 1,200 hab.

ÉGLISE. *Voy.* CHRISTIANISME et PAPES.

ÉGLISE GRECQUE, NESTORIENNE, etc. *Voy.* le mot qui suit ÉGLISE.

EGLISE (ÉTAT DE L'), dit aussi *État ecclésiastique*, *État du pape*, *États romains*, en italien *Stato della Chiesa*, *Stati pontifici* ou *Stati romani*, état principal de l'Italie centrale, compris entre 41° 15' - 45° lat. N., et 8° 25' - 11° 35' long. E., a pour bornes au N. le roy. Lombard-Vénitien, au N. E. la mer Adriatique, au S. E. le roy. des Deux-Siciles, au S. O. la mer Méditerranée, et à l'O. le grand-duché de Toscane et le duché de Modène. Dans sa plus grande étendue, il a du N. au S. 422 kil., et de l'O. à l'E. 210 kil. Population : 2,600,000 hab., dont 15,000 Juifs. Capitale, Rome. Depuis 1832, l'Etat de l'Eglise est partagé en 21 provinces, dont 6 gouvernées par des légats (légations), 13 par des vice-légats (délégations), un commissariat et une comarque. Toutes ces provinces portent le nom de leurs chefs-lieux. En voici les noms :

Légations.
Velletri,
Urbin-et-Pesaro,
Forli,
Ravenne,
Bologne,
Ferrare.

Délégations.
Frosinone,
Bénévent (enclave du roy. des Deux-Siciles),
Civita-Vecchia,
Viterbe,
Orvieto,
Rieti,
Spolète,
Pérouse,
Camerino,
Macerata,
Fermo,
Ascoli,
Ancône.

Commissariat.
Lorète.

Comarque.
Rome.

L'État de l'Église est traversé par le Tibre et borné au N. par le Pô. Les autres fleuves qui l'arrosent ont un cours très borné; ce sont la Marta, la Fiora, qui se jettent dans la Méditerranée; la Chiana, le Velino, le Teverone, affluents du Tibre; le Silaro, l'Esino, le Metauro, la Potenza, le Tronto, tributaires de l'Adriatique. La surface de la contrée est généralement montagneuse; la chaîne de l'Apennin central traverse les États romains dans toute leur longueur et y donne naissance au Sub-Apennin romain, qui prend naissance sur les frontières du roy. de Sicile, et s'étend jusqu'au cap Circeo. Au N., dans les légations de Bologne et de Ferrare, les terrains sont bas, humides et couverts de lagunes et de marais; au S. s'étendent aussi les marais Pontins, qu'on a jusqu'ici tenté vainement de dessécher. Le climat est extrêmement doux, l'air est généralement sain en hiver; mais en été et surtout sur les côtes méridionales où règne le sirocco, on est souvent exposé à des maladies contagieuses produites par les exhalaisons méphitiques qui s'échappent des marais. Le sol est d'une très grande fertilité; on y cultive le blé, l'orge, le maïs et le riz, mais l'agriculture est arriérée; la vigne et l'olivier y croissent en abondance; l'oranger, le citronnier, le grenadier, le pistachier, le figuier, etc., y sont communs. Les pâturages sont nombreux et nourrissent des chevaux, des moutons et des bœufs d'une taille extraordinaire. L'industrie est peu active et le commerce languissant. — Le gouvernement des États de l'Église est monarchique et électif. Le pape est le seul chef de l'état; son pouvoir est absolu tant au spirituel qu'au temporel. Les forces militaires ne s'élèvent pas à plus de 9,000 hommes. Les revenus peuvent être évalués à 29,000,000 de fr.

Les États de l'Église se sont formés d'accroissements successifs et se sont étendus avec le pouvoir temporel des papes. Jusqu'au VIIIe siècle, les papes furent simplement les évêques du diocèse de Rome et ne possédèrent qu'une autorité spirituelle. La donation de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole, faite au pape Etienne II par Pepin-le-Bref en 755, fut l'origine de la puissance temporelle des papes. Charlemagne y ajouta le Pérugin et le duché de Spolète. Toutefois les papes possédaient ces territoires comme fiefs et se reconnaissaient vassaux des empereurs. Ce ne fut véritablement qu'au XIe siècle, lors du grand interrègne de l'empire d'Allemagne, que les papes et l'Italie centrale se rendirent indépendants. Un peu avant cette époque, l'empereur Henri III avait ajouté le Bénévent aux domaines de l'Église. La comtesse Mathilde lui céda au XIIe siècle Bolsena, Bagnara, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellana, Corneto, Civita-Vecchia, Bracciano et leurs territoires, dits depuis Patrimoine de saint Pierre; mais Rome jusqu'à cette époque n'était encore que la résidence des papes et ne faisait point partie des domaines du Saint-Siége. On la voit tantôt soumise aux empereurs, tantôt formant un état ou une république indépendante. En 1139, Innocent II se fit reconnaître par le roi de Naples, Roger I, suzerain de ce nouveau royaume; mais en même temps ses propres domaines lui échappaient. Pendant la querelle des investitures (1160-1275), Rome reconnut le pouvoir des papes (1188), qui acquirent aussi à la même époque le comtat Venaissin (1273); mais l'indépendance des villes augmenta. Pendant le séjour des papes à Avignon (1309, etc.), Rome s'érigea un instant en république (1347), et l'autorité papale devint complétement nulle en Italie. Le légat Albornoz, au nom d'Innocent VII, la rétablit (1353-1365), mais nominalement. Presque toutes les villes importantes étaient devenues de petites principautés appartenant chacune à une famille. Ainsi les Alidosi régnaient à Imola, les Malatesta à Rimini, les Montefeltri à Urbin; Bologne était restée république. Ces divers pays ne furent réunis que successivement et après diverses révolutions : Citta-di-Castello en 1502, Imola, Faenza, Forli en 1504, Bologne en 1512, Rimini en 1522, Pérouse en 1529, Camerino en 1538, Ferrare et Comacchio en 1598, le duché d'Urbin en 1631, etc. L'État ecclésiastique perdit Avignon et le Comtat en 1790, et la paix de Tolentino, en ratifiant la cession de ces pays à la France, donna à la république Cisalpine Bologne, Ferrare, la Romagne (1797). En 1798, le reste de l'État pontifical fut érigé en république romaine, mais en 1799 le gouvernement papal fut rétabli : la paix de Lunéville en 1801 rétablit les stipulations de Tolentino. Bonaparte, en 1808, par deux décrets, réunit au roy. d'Italie (qui n'était que l'ancienne république Cisalpine agrandie) les provinces situées sur l'Adriatique, et à l'empire français toutes les autres. La paix de Paris de 1814 a rendu aux papes toutes leurs possessions, moins Avignon et le Comtat. Les États de l'Église furent alors divisés en 10 parties : 1° cinq légations, Bologne, Urbin, la Romagne, Ferrare, Avignon; 2° cinq territoires, le Pérugin, l'Orviétan, le Patrimoine de saint Pierre, la Campagne de Rome, la Sabine; 3° pays titrés, le duché de Spolète, le duché de Castro et comté de Ronciglione, le duché de Bénévent, la marche d'Ancône; 4° le gouvernement de Citta-di-Castello. Cette division a été modifiée en 1832 (*Voy.* ci-dessus). — Pour l'histoire politique des papes, *Voy.* PAPES.

ÉGLISES (CINQ-), ville. *Voy.* CINQ-ÉGLISES.

ÉGLON, roi des Moabites, asservit les Israélites pendant 18 ans (1345-1327 av. J.-C., ou 1594-1496 suiv. l'*Art de vérifier les dates*), au bout desquels il fut tué par Aod.

ÉGLY (MONTHENAULT D'), littérateur français, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1749, avait d'abord exercé la profession d'avocat. Il a écrit l'*Histoire des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, Paris, 1741, 4 vol. in-12, et a traduit du grec *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in-8.

EGMONT, village de Hollande (Hollande septentrionale), à 8 kil. O. d'Alkmaër. On voyait jadis aux environs une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en 923 par Thierry I, comte de Hollande, et un château qui a donné son nom aux seigneurs d'Egmont. Cette place fut détruite au XVIe siècle par les insurgés des Pays-Bas, pour se venger de Lamoral, comte d'Egmont, qui avait pris le parti du duc d'Albe.

EGMONT, port sur la côte septentrionale de l'île Falkland occidentale, une des Malouines, par 51° 21' lat. S., 62° 26' long. O. Il a été découvert en 1765 par le commodore Byron, qui lui donna le nom de lord Egmont, qui à cette époque était premier lord de l'amirauté.

EGMONT (maison D'), ancienne et illustre famille des Pays-Bas, dont les chefs étaient jadis avoués de l'abbaye d'Egmont. Elle remonte à Berwold d'Egmont, qui vivait à la fin du XIe siècle. Les seigneurs d'Egmont, ayant acquis le comté de Buren en 1472, se divisèrent en deux lignes qui s'éteignirent, la 1re, ou la branche aînée, en 1707; la 2e ou Egmont-Buren, vers 1550. Arnoul, Adolphe et Charles d'Egmont, de la branche aînée, régnèrent sur le duché de Gueldre (avec diverses interruptions) de 1423 à 1538. Les seigneuries d'Egmont et de Buren avaient été érigées en comtés, la 1re en 1486, la 2e en 1492.

EGMONT (Charles D'), duc de Gueldre, né en 1467 du duc Adolphe, eut à combattre les prétentions de la maison d'Autriche sur le duché de Gueldre que Renaud IV, duc de Gueldre, avait légué à Arnoul, comte d'Egmont (1423). En 1492, Egmont se fit reconnaître à Nimègue par les principaux seigneurs. Il résista avec avantage à plusieurs attaques de l'empereur Maximilien, et en 1507, profitant de la mort de l'archiduc Philippe, il se jeta sur le Brabant et s'empara de plusieurs villes. Malgré les succès qu'il obtint pendant plusieurs années, il se vit contraint en 1528 à faire hommage à l'empereur pour le duché de Gueldre. En 1538 ce duché se donna au duc de Clèves, et Charles d'Egmont en mourut de douleur la même année.

EGMONT (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, issu de la famille des ducs de Gueldre, né en 1522, fut nommé général de cavalerie sous Philippe II, et se couvrit de gloire aux célèbres batailles de Saint-Quentin, en 1557, et de Gravelines, en 1558. Lors des troubles qui éclatèrent peu après dans les Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, d'Egmont voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie et entretint des liaisons avec le prince d'Orange et les confédérés. Le duc d'Albe, gouverneur de ces contrées pour Philippe II, en ayant été instruit, le fit jeter en prison, et 9 mois après lui fit trancher la tête (1562), malgré les prières de l'empereur Maximilien et de plusieurs états de Hollande. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et d'une longue guerre qui ravit pour jamais les Provinces-Unies à l'Espagne. Sa fin tragique a fourni à Gœthe le sujet d'un de ses meilleurs drames.

EGRA, ville de Bohême. *Voy*. EGER.

EGRIBO ou EGRIPO, *Euripos* des Grecs, petit détroit de la Turquie d'Europe, sépare Négrepont du continent. — On donne quelquefois le nom d'Egribo à l'île et à la ville de Négrepont; cette dernière est l'ancienne *Chalcis*.

EGRISOU-DAGH, *Orbelus*, montagne de la Turquie d'Europe, entre la Roumélie et la Bulgarie, dans le sandjak de Ghiustendil. Elle fait partie de la chaîne du Balkan et se dirige du N. E. au S. O.

EGUZON, ch.-l. de canton (Indre), à 43 kil. S. de Châteauroux; 1,000 hab.

ÉGYPTE, *Ægyptus* en latin, *Misraïm* des Hébreux, *Masr* des Arabes, *Chemi* des Coptes, *Elkhabit* des Turcs, vaste contrée de l'Afrique, au N. E., entre 23° 23'-31° 37' lat. N., et 22° 10'-33° 21' long. E., est bornée au S. par la Nubie, à l'O. par le grand désert de Libye, au N. par la Méditerranée, à l'E. par la mer Rouge, et forme une grande province de l'empire ottoman, qui ne dépend que nominalement du sultan. Étendue, 880 kil. du N. au S. sur 500 de l'O. à l'E.; population, 3,000,000 d'hab. environ. Capitale, le Caire. Autres villes principales : Alexandrie, Damiette, Cosséir, Suez, Djyzeh, Syout, etc. — L'Égypte est naturellement divisée en trois grandes régions : la Basse-Égypte ou *Bahari* (*Delta* des anciens), voisine de la Méditerranée; la Moyenne-Égypte ou *Ouestanieh* (*Heptanomide*), au centre; la Haute-Égypte ou *Saïd* (*Thébaïde*), au sud. Sous le rapport administratif, l'Égypte se divise actuellement en 25 prov. qui pour la plupart prennent le nom de leur chef-lieu; ce sont :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
	Basse-Égypte.
Le Caire,	Le Caire.
Kélyoub,	Kélyoub.
Belbeys ou Charqiéh,	Belbeys.
Chibeh,	Chibeh.
Mit-camar,	Mit-camar.
Mansourah,	Mansourah.
Damiette,	Damiette.
Garbieh,	Mehallet-el-Kébir.
Tantah,	Tantah.
Melyg,	Melyg.
Menouf,	Menouf
Negyleh,	Negyleh.
Fouah,	Fouah.
Damanhour ou Bahyreh,	Damanhour.
Alexandrie,	Alexandrie (Iskanderieh).
	Moyenne-Égypte.
Djyzeh,	Djyzeh.
Atfieh,	Atfieh.
Benysoueyf,	Benysoueyf.
Fayoum,	Medinet-el-Fayoum.
Minyeh,	Minyeh-ebn-Khasim
Monfalout,	Monfalout.
	Haute-Égypte.
Syout,	Syout.
Djirjeh,	Djirjeh.
Keneh,	Keneh
Esné,	Esné.

A ces prov. il faut joindre comme dépendances de l'Égypte, ou du moins comme possessions du pacha actuel (1840) : en Afrique, les déserts semés d'oasis qui s'étendent à droite et à gauche de l'Égypte propre, et qui sont désignés sous les noms de Contrée orient. et Contrée occid., la Nubie, le Kordofan, l'Abyssinie; en Asie, la Syrie, le pachalik d'Adana, l'île de Chypre et Candie; les villes de La Mecque, Djeddah, etc., dans le grand chérifat de La Mecque; Akaba dans l'Arabie Pétrée, et Derreyeh dans le Nedjed.

La surface de l'Égypte est en partie montagneuse et en partie plate; le Nil, qui est le seul fleuve du pays, la traverse du N. au S.; dans la Haute et la Moyenne-Égypte, ce fleuve coule dans une étroite vallée limitée à l'E. par la chaîne arabique, et à l'O. par la chaîne libyque. La Basse-Égypte est tout à fait plate; elle est entrecoupée par les nombreux bras du Nil et par plusieurs canaux dont les principaux sont ceux de Mahmoudyeh (d'Alexandrie à Rahmanieh), de Scander et de Joseph. Le climat de l'Égypte est très chaud; il n'y pleut jamais. On

n'y connaît que deux saisons : le printemps, de novembre en février, et l'été, qui dure le reste de l'année. L'air y est extrêmement sec; le vent du désert y exerce de très grands ravages, ainsi que la peste, la petite vérole et les fièvres inflammatoires. Les ophthalmies y sont très fréquentes. — Le sol de l'Égypte n'est fertile que dans la vallée du Nil; le reste est un vaste désert de sable. La fertilité de la vallée elle-même dépend de l'inondation régulière du Nil, qui a lieu entre le solstice d'été et l'équinoxe. Mais d'un autre côté, si la crue s'opère dans les conditions convenables, la récolte est d'une abondance et d'une richesse extraordinaires. On récolte en Égypte le blé, le riz, le millet, les légumes de toute espèce, le coton, l'indigo, le lin, le chanvre, etc.; on y élève de nombreux troupeaux de chameaux, de mulets, d'ânes, de chevaux, et une grande quantité de volailles. On y trouve des lions, des hyènes et des chakals; les hippopotames et les crocodiles, autrefois très communs, y sont aujourd'hui fort rares. L'Égypte a peu de mines; mais on y trouve des carrières de marbre et de porphyre et beaucoup de natron. — L'industrie manufacturière, longtemps inconnue, commence à se développer, grâce aux efforts du pacha actuel, Méhémet-Ali, qui s'est réservé le monopole de l'industrie générale et du commerce. Il a établi dans les principales villes des forges, des fonderies, des filatures, des raffineries, etc.; il a fait d'Alexandrie l'entrepôt de toutes les denrées et de toutes les productions de l'Afrique centrale, de l'Arabie et de l'Inde. — La population de l'Égypte est très mêlée; les Arabes et les Coptes, reste des anciens indigènes, en forment la plus grande partie : ceux-ci et les Arabes paysans sont compris sous le nom de Fellahs. Ensuite viennent les Turcs, qui, avec quelques Arabes, gouvernent le pays, puis des Arméniens, des Juifs, des nègres; enfin on y trouve aujourd'hui un assez bon nombre d'Européens. L'arabe est la langue dominante en Égypte, mais le turc et la langue franque y sont fort en usage; le copte n'y est plus parlé. Le mahométisme est la religion de l'état; mais les autres cultes y sont tolérés. Le gouvernement est confié à un pacha (Méhémet-Ali), qui reconnaît la suzeraineté de la Porte, mais dont l'autorité est réellement absolue. Les provinces sont administrées par des préfets nommés *mamours*. Les revenus de l'Égypte s'élèvent à 60,000,000 de francs, l'armée de terre compte 200,000 hommes (en 1840).

Égypte ancienne. Chez les anciens, le nom d'Égypte ne s'appliquait, à proprement parler, qu'à la vallée du Nil. La partie située à l'E. était considérée comme une dépendance de l'Asie, et était quelquefois appelée *Arabie égyptienne*, et la partie située à l'O. était une dépendance de la Libye. Quant à l'Égypte propre, elle fut partagée par Sésostris en 36 nomes ou *ptosch*, dont 26 dans l'Égypte méridionale, qui se nommait alors le *Maris*, et 10 dans l'Égypte septentrionale ou *Tsahet*. Les Grecs acceptèrent cette division, mais portèrent à 40 le nombre des nomes; ils en comptaient 17 dans la *Thébaïde* ou Haute-Égypte (depuis Syène au S. jusqu'à Cuses au N.), 7 dans l'*Heptanomide* ou Moyenne-Egypte (depuis Cuses au S. jusqu'à Memphis au N.) et 16 dans le *Delta* ou Basse-Egyte (le Delta des Grecs répond au Tsahet de Sésostris, et la Thébaïde, jointe à l'Heptanomide, répond au Maris). Voici disposés parallèlement les noms des nomes de l'Égypte, d'après les Egyptiens et d'après les Grecs :

Suivant les Égyptiens.	*Suivant les Grecs.*
Maris.	*Thébaïde.*
Ambo,	Ombos.
Atbo,	Apollinopolite.
Snè,	Latopolite.
Ermonth,	Hermonthite.
Amoun,	Thébain.
Phatouri,	Phaturite ou Tathyrite.
Keft,	Coptos.
Tenthori,	Tentyrite.
Hò,	Diospolite.
»	Abydos
Psoï,	Ptolémaïte.
Schmin ou Chemmis,	Panopolite.
Atbo,	Aphroditopolite
Tkoou,	Antæopolite.
Schotp,	Hypsélite.
Sioout,	Lycopolite.
Ouahé Psoï,	Grande-Oasis.
	Heptanomide.
Schmoun, Touho,	Hermopolite.
Kaïs,	Cynopolite.
Pemsjé,	Oxyrinchite.
Hnès,	Heraclæopolite.
Piom,	Crocodilopolite.
Tpih,	Aphroditopolite.
Memfi,	Memphite.
Tsahet.	*Delta.*
Pharbaït,	Pharbétite.
»	Léontopolite.
Sjani,	Tanite.
Schmoun-an-Erman,	Mendésien.
Pschati,	Prosopite.
Nimescholi ou Sjemnouti,	Sébennyte inférieur. Sébennyte supérieur.
Ounouphi,	Onuphite
Pousiri,	Busirite.
»	Xoïte.
»	Phtembouthite.
Saï,	Saïte.
»	Naucratite.
Chbehs,	Cabasite.
»	Métélite.
Pténato,	Phthénotès.

Pour compléter la division de l'Égypte, il faut ajouter aux 36 nomes égyptiens la *Tiarabia* ou Arabie égyptienne, divisée elle-même en 5 nomes (On, Athribi, Poubasti, Tiarabia propre et Sariom), et le *Niphaïat* ou Libye égyptienne, dont on ignore la division. — De même, aux 40 nomes grecs, nous ajouterons les deux contrées situées, l'une à l'E. du Delta jusqu'à Rhinocolure, l'autre à l'O. jusqu'à Parætonium. Elles se divisaient en 13 nomes, 6 à l'E. (Héliopolite, Athribite, Bubastite, Phagroriopolite, Séthréite, Héroopolite), et 7 à l'O. (Létopolite, Gynæcopolite, Andropolite, Momemphite, Heracléotis, Libyque et Nitriotis). — Sous la domination des Perses, l'Égypte fut comprise par Darius dans la quatrième satrapie. Darius conserva l'ancienne division en nomes, ainsi que les Ptolémées et les premiers empereurs romains; mais au IVe siècle, l'Égypte forma un diocèse divisé en 6 provinces : la Libye supérieure au N. O., ch.-l., Cyrène; la Libye inférieure à l'O., ch.-l., Parætonium; l'Égypte proprement dite au N., ch.-l., Alexandrie; l'Augustamnique au N. E., ch.-l., Péluse; l'Arcadie égyptienne au centre, et la Thébaïde au S., ch.-l., Thèbes.

La religion des anciens Egyptiens est une sorte de panthéisme dans lequel toutes les forces de la nature sont personnifiées et divinisées. Voici sommairement dans quel ordre sont disposées les principales divinités de l'Égypte. Au-dessus de tous les dieux se place un dieu sans nom, éternel, infini, et qui est la source de toutes choses. Au-dessous de lui viennent sept dieux supercélestes : 1° *Knef* ou *Amoun* (*Jupiter Ammon*, *Agathodémon*, *Hermès* des Grecs), dieu créateur, dont l'emblème est le bélier; 2° la *Matière* ou limon primitif (*Bouto*), sous la forme d'une sphère ou d'un œuf; 3° Neith (*Athénè* ou *Minerve* des Grecs) ou la pensée lumière qui renferme le germe de toutes choses; 4° *Fta*, le dieu du feu et de la vie, représentant le principe

fécondateur; 5° *Pan-Mendès*, principe mâle, et *Hephæstobula* ou *Athor*, principe femelle, qui sont les auxiliaires de Fta générateur; 6° *Fré* ou *Pi-ré*, ou *Osiris*, le soleil; 7° *Pi-Joh*, ou *Isis*, la lune. Parmi ces huit grands dieux primitifs, il faut surtout remarquer *Knef*, *Fta* et *Fré*, qui sont les trois dieux démiurges ou créateurs par excellence. On les désigne sous le nom générique de *Khaméfis*. Viennent ensuite douze dieux célestes désignés sous le nom général de *Cabires*, savoir : six dieux mâles qui suivent le soleil; ce sont : *Rempha* (Saturne), *Pi-Zéous* (Jupiter), *Ertosi* ou *Artès* (Mars), *Surot* (Vénus), *Pi-Hermès* (Mercure), *Imuthès* (Esculape) ou le ciel des étoiles; et six dieux femelles : la *Lune*, l'*Éther*, le *Feu*, l'*Air*, l'*Eau* et la *Terre* ou *Rhéa*. A ces dieux se rattachent 365 *décans* ou démons pour chacun des jours de l'année. Enfin au troisième rang se placent les dieux terrestres, issus tous de Rhéa. Les principaux sont : un second *Osiris*, génie du bien; *Horus* ou *Haroéri*, fils du soleil; *Typhon*, génie du mal; une seconde *Isis*, et *Nephthys*. On connaît encore : *Anubis à la tête* de chien; *Thot*, fils d'Hermès; *Busiris*, *Bubastis*, le grand *Sérapis*, etc., auxquels il faut joindre le crocodile, l'hippopotame, le chat, l'ibis, les bœufs *Apis*, Mnévis et des plantes ou légumes que l'on adorait dans plusieurs des villes de l'Égypte.

Le gouvernement de l'Égypte fut d'abord purement théocratique. Ce ne fut guère qu'après les invasions successives des Éthiopiens et celles des rois *pasteurs* que la monarchie, devenue héréditaire, resta en partage aux guerriers. Tous les Égyptiens étaient partagés en quatre castes : la caste sacerdotale, qui possédait un tiers des terres labourables; la caste des guerriers, qui possédait le second tiers (le troisième appartenait au roi); la caste des artisans, dont les plus estimés étaient les bateliers du Nil; enfin la caste des paysans, qui ne possédaient rien en propre, mais prenaient à ferme les terres des prêtres et des guerriers, ou faisaient paître les troupeaux de ces deux castes. Cette division par castes subsista jusqu'aux Ptolémées; il était défendu à tout Égyptien d'essayer de sortir de la condition où le sort l'avait placé et d'exercer un autre métier que celui de son père. Pour maintenir le peuple dans la dépendance, les prêtres et les rois se réservèrent le monopole de toutes les sciences; ils fermaient avec le plus grand soin aux étrangers l'entrée de l'Égypte et éloignaient leurs sujets de toute entreprise commerciale. Les Égyptiens employaient une écriture toute particulière, les *hiéroglyphes*, qui représentaient les choses et non les sons. Les sciences mathématiques et physiques, la géométrie surtout, avaient fait d'assez grands progrès chez eux; les arts, encore dans l'enfance, ne produisaient que des statues sans vie et sans mouvement. Leur architecture a un caractère gigantesque : elle a exécuté des œuvres colossales et indestructibles, telles que ces pyramides, ces obélisques, qu'on admire encore aujourd'hui.

Histoire. L'Égypte fut un des premiers pays du monde à se civiliser, et son origine se perd dans la nuit des temps. On ne sait si la civilisation y fut indigène ou si elle vint de Méroé, dans l'Éthiopie. Ce qui est certain, c'est que l'Égypte méridionale fut peuplée la première, et fut même habitée à une époque où le Delta était encore couvert par les eaux de la mer. Le premier roi dont l'histoire fasse mention est Ménès; les calculs les plus modérés le font régner vers l'an 2450 av. J.-C. A cette époque et longtemps encore après lui, l'Égypte formait plusieurs états distincts qui avaient chacun des princes indépendants: ainsi depuis Ménès jusqu'à Mœris (2450-1990), 330 rois, formant 18 dynasties, régnèrent simultanément pour la plupart dans Thèbes, This, Éléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Xoïs et Tanis; ce n'est qu'à partir de la 18e dynastie que l'Égypte paraît avoir été réunie sous un seul gouvernement. Parmi les rois qui forment les 16 premières dynasties, on compte 18 rois éthiopiens, ce qui suppose des invasions et même une conquête de l'Égypte par le peuple éthiopien. Sous la 17e dynastie, les *hycsos* ou rois pasteurs, venus de l'Arabie, envahirent l'Égypte sous la conduite de Salatis et y demeurèrent 261 ans. Misphragmoutosis parvint à les en chasser vers 2050. Dans la 18e dynastie, on distingue Mœris, Uchoréus, fondateur de Memphis; Osymandias, dont Cambyse pilla le tombeau, orné d'un cercle en or; Ramsès et enfin Aménophis, père de Sésostris. Sous le règne de ces princes, que la Bible appelle Pharaons, les Hébreux vinrent s'établir en Égypte; Aménophis fut sans doute le Pharaon qui périt dans les eaux de la mer Rouge en marchant à leur poursuite. Sésostris ouvre la 19e dynastie vers 1643. Ce prince étendit au loin ses conquêtes et porta la terreur de ses armes jusque dans l'Asie-Mineure à l'ouest et dans les Indes à l'est. De retour dans ses états, il divisa l'Égypte d'une manière régulière et fit construire par la multitude de captifs qu'il avait ramenés avec lui d'immenses monuments. Il laissa le trône à son fils Phéron, à qui succédèrent, mais à de longs intervalles, Protée, contemporain de la guerre de Troie (1280); Chéops et Chéphrem, qui construisirent deux des grandes pyramides voisines du Caire; Mycérinus, à qui l'on doit la troisième; Asychis ou Bocchoris, célèbre par un code de lois. Tous ces princes doivent être placés depuis la 19e jusqu'à la 24e dynastie. C'est pendant cette période que furent élevés ces temples, ces pyramides, ces obélisques dont plusieurs sont encore debout; mais c'est aussi l'époque de la décadence de l'Égypte et des invasions étrangères. La 25e dynastie fut une dynastie éthiopienne dans laquelle, parmi de nombreuses lacunes, on distingue les noms de l'aveugle Anysis et de Sabacon. Séthos, prêtre de Vulcain, chassa les étrangers vers 713; mais son règne fut suivi d'une anarchie universelle qui n'eut de terme qu'au moment où douze des principaux Égyptiens se partagèrent d'un commun accord le territoire de l'Égypte; ils y formèrent 12 états distincts, et régnèrent ainsi de 671 à 656. Alors Psammitichus, l'un d'eux, chassa ses collègues et finit par régner seul; il commence la vingt-sixième dynastie. Ce prince fut le premier qui permit aux Grecs l'entrée de l'Égypte. Parmi ses successeurs on remarque Néchao, qui envahit la Judée sous le règne de Josias (617-601); Amasis, qui commença par être voleur (570-526), et Psamménit. Sous ce dernier, Cambyse, roi des Perses, soumit toute l'Égypte (525). Devenue province persane et partie de la 4e satrapie, l'Égypte se révolta trois fois (486, 461-456, 414-354), mais elle fut toujours remise sous le joug. De 414 à 354, pendant la 3e révolte, elle eut 8 rois indigènes. Alexandre soumit l'Égypte sans coup férir (332), et y bâtit Alexandrie. Après sa mort (323), l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagus, en eut le gouvernement; en 308, il prit le titre de roi, et sa postérité, connue sous le nom de dynastie des Lagides, régna jusqu'à l'an 29 av. J.-C. A cette époque, Auguste, vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, réduisit l'Égypte en province romaine, la comprit parmi les provinces impériales, et la fit administrer par un préfet. L'an 364 de J.-C., elle fut attribuée à l'empire d'Orient, dont elle fit partie jusqu'à l'an 616. Les Perses s'en emparèrent alors et l'occupèrent un instant. Après eux, les Arabes l'envahirent sous la conduite d'Amrou, lieutenant du calife Omar (638). En 869, Thouloun la ravit ainsi que la Syrie aux califes de Bagdad; mais ceux-ci la recouvrèrent vers 905. En 968, Moez Ledinillah, 4e mahadi, s'en empara et y fonda le Caire, dont il fit le siége d'un 3e califat, ou califat des Fatimites. Celui-ci fut détruit en 1171 par l'ayou-

bite Noureddin, chef d'une dynastie nouvelle, qui fut remplacée en 1254 par les Mamelouks. Ces derniers formèrent deux dynasties, l'une des *Baharites* ou marins, et l'autre des *Bordjites* ou Circassiens. Pendant ce temps, la Syrie fut presque continuellement soumise aux sultans de l'Égypte. En 1517, les Mamelouks furent à leur tour assujettis par le sultan ottoman Sélim I, et depuis ils sont restés sous la dépendance de la Porte. L'expédition française d'Egypte, dirigée par Bonaparte, donna un moment les Français pour maîtres à ce pays (1798-1801); mais les efforts réunis des Anglais et des Turcs la leur enlevèrent. L'Egypte rentra dès lors sous la loi des Turcs, qui la firent administrer par un pacha. Depuis 1806 elle possède un gouverneur ou vice-roi, Méhémet ou Mohammed-Ali, qui, bien que n'ayant que le titre de pacha, joue le rôle de souverain indépendant. Ce prince avait joint par conquête à son gouvernement la plus grande partie de la Nubie et quelques autres états de l'Afrique, une partie de l'Arabie, la Syrie, Chypre et Candie; mais il s'est vu par suite des derniers événements réduit à ses états d'Afrique (1840-41). Méhémet-Ali a fait pour la civilisation des Orientaux des tentatives qui ont déjà été en grande partie couronnées de succès.

Souverains de l'Égypte.

Pharaons.

1re et 2e dynasties,	Thinite-Thébaines	vers 2500
3e et 4e —	Memphites.	
5e —	Eléphantite.	
6e, 7e et 8e —	Memphites.	
9e et 10e —	Héliopolites.	
11e, 12e et 13e —	Thébaines.	
14e —	Xoïte.	
15e, 16e et 17e —	Thébaines.	
Invasion des Hycsos,		2300
18e, 19e et 20e dynasties,	Thébaines.	1600
21e —	Tanite.	
22e —	Bubastite.	
23e —	Tanite.	
24e —	Saïte.	
25e —	Ethiopienne,	800
Anarchie,		673-671
Dodécarchie,		671-656
26e dynastie,	Saïte.	
Psammitichus,		656
Néchao ou Néchos,		617
Psammis,		601
Apriès ou Ophra,		595
Amasis,		570
Psamménit,		526-525
L'Égypte soumise aux Perses,		525-414
Amyrtæus de Saïs,		414
Pausiris et Psammitichus II,		408
Achoris,		389
Psammuthis,		377
Nephéro,		376
Nectanébo I,		375
Tachos,		363
Nectanébo II,		363-354
L'Égypte de nouveau soumise aux Perses,		354-332
Alexandre-le-Grand,		332-323
Lagides.		
Ptolémée I, Soter, fils de Lagus,		323
Ptolémée II, Philadelphe,		285
Ptolémée III, Évergète,		247
Ptolémée IV, Philopator,		222
Ptolémée V, Epiphanes,		205
Ptolémée VI, Philométor,		181
Ptolémée Eupator,		146
Ptolémée VII, Physcon,		146
Ptolémée VIII, Lathyre,		117
Ptolémée IX, Alexandre,		107
Cléopâtre,		88
Ptolémée VIII, rétabli,		88
Ptolémée X, Alexandre,		81
Bérénice,		80
Ptolémée XI, Aulètès,		80
Ptolémée XII et Ptolémée XIII,		52
Cléopâtre,		52-29
L'Égypte réduite en province romaine,		de 29 av. J.-C. à 638 ap. J.-C.
— *soumise aux califes de Bagdad,*		638-869
Thoulounides,		869-905
Ikhchidites,		933-968
Califes fatimites (*Voy.* CALIFES),		968-1171
Ayoubites.		
Noureddin,		1171
Saladin,		1174
Malek-el-Aziz-Othman,		1193
Malek-el-Mansour,		1198
Malek-Adel I (Saphadin),		1200
Malek-el-Kamel,		1218
Malek-Adel II,		1238
Malek-Saleh,		1240
Malek-el-Moadham,		1249
Malek-el-Ascraf,		1250
Ibegh,		1254

Mamelouks Baharites.

Noureddin-Ali,	1254	Koutchouk,	1341
Koutouz,	1259	Ahmed,	1342
Bibars I,	1260	Ismaïl,	1342
Béréké-khan,	1277	Schaban-Kamel,	1344
Sémalek,	1279	Hadji,	1346
Kélaoun,	1279	Hassan,	1347
Kalil-Ascraf,	1290	Malek-Saleh,	1351
Naser-Mohammed,	1293	Hassan, *rétabli,*	1354
Bibars II,	1309	Mohammed,	1361
Naser-Mohammed,		Schaban-Ascraf,	1363
rétabli,	1310	Ali-Mansour,	1377
Aboubekr-Mansour,	1341	Hadji-Saleh,	1381

Mamelouks Bordjites.

Barkok,	1382	Aboul-Nashr,	1453
Pharadj,	1399	Aboul-Fath,	1461
Mostaïn,	1412	Khosch-Khadam,	1461
Scheik-Mahmoudi,	1412	Balbaï,	1467
Ahmed,	} 1421	Tamarbogha,	1467
Thatar-Dhaher,	} 1421	Kaitbaï,	1468
Mohammed,	} 1421	Abou-Saadat,	1496
Boursbaï,	1422	Kansou,	1496
Youssouf,	1438	Djianbalat,	1499
Abousaïd,	1438	Kansou, *rétabli,*	1501
Fakreddin,	1453	Toumam-bey,	1516

L'Égypte soumise aux sultans ottomans, 1517

Méhémet-Ali, pacha depuis 1806

EGYPTIENS, habitants de l'Égypte. *Voy.* ÉGYPTE.

ÉGYPTIENS, aventuriers nomades. *Voy.* BOHÉMIENS.

ÉGYPTUS, roi fabuleux de l'Égypte, père des 50 princes qui épousèrent les 50 Danaïdes, filles de son frère Danaüs, et qui furent égorgés la nuit même de leurs noces. On présume que c'est le même que Séthosès, 20e roi d'Egypte selon Manéthon.

EHINGEN, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Danube, à 24 kil. S. O. d'Ulm; 3,000 hab. Teinturerie en rouge d'Andrinople.

EHNINGEN, ville du roy. de Wurtemberg, à 13 kil. O. d'Urach; 4,500 hab. Industrie.

EHRENBREITSTEIN ou THALEHRENBREITSTEIN, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la droite du Rhin, vis-à-vis de Coblentz; 3,000 hab. Dominée par un rocher de 260 mètres que surmonte un fort fameux, qui fut démantelé en 1801, et rebâti en 1815.

EHRESBOURG, auj. *Stadtberg* en Westphalie, place principale des Saxons occidentaux, entre Cassel et Paderborn, fut prise par Charlemagne en 772. C'est là qu'était la fameuse colonne d'Hermann ou Irminsul.

EIALET ou EYALET, du grec *aigialos*, littoral, est, dans la division de l'empire ottoman, synonyme de pachalik, mais n'est guère dit que des trois pachaliks primitifs de l'empire, la *Roumélie*, l'*Anatolie*

et l'Al-*Djezaïr*, ou gouvernement du capitan-pacha. L'*éialet* est gouverné par un pacha ; il se divise en *livahs* ou *sandjakats*.

EIBENSTOCK, ville du roy. de Saxe (cercle de l'Erzgebirge), à 13 kil. S. O. de Schwartzenberg ; 3,200 hab. Mines d'étain et de fer.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, né en 1718, mort en 1796, était pasteur évangélique à Dantzick. Il a consigné un grand nombre d'observations microscopiques dans l'ouvrage intitulé : *Des Animaux aquatiques de Dantzick et des environs qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzick, 1775, in-4, avec planches, et 1783, in-4, avec une réponse aux critiques de Fuessli.

EICHHORN (J.-Godefroi), théologien et historien allemand, né en 1752 dans la principauté d'Hohenlohe-Œhrengen, mort à Gœttingue en 1827, fut successivement professeur de littérature orientale à Iéna (1775), conseiller d'état dans le duché de Saxe-Weimar (1783), professeur de philosophie à Gœttingue (1788) ; se fit recevoir docteur en théologie en 1811, fut nommé directeur de la Société royale des Sciences de Gœttingue en 1813, enfin conseiller privé du roy. de Hanovre en 1819. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8 ; *Histoire du commerce des Indes orientales avant Mahomet*, ibid. ; *Introduction à l'Ancien Testament*, 5 vol. in-8 ; — *au Nouveau Testament*, 3 vol. in-8, 1804-14 ; *Commentarius in Apocalypsim*, Gœttingue, 1791, 2 vol. in-8 ; *Bibliothèque générale de littérature biblique*, Leipsick, 1787-1801, 10 vol. in-8 ; *Histoire de la littérature depuis son origine jusqu'à nos jours*, Gœttingue, 1805-10, 6 vol. in-8, inachevé ; *Histoire universelle*, Gœttingue, 1818-20, 5 vol. in-8 ; *Histoire des trois derniers siècles*, Hanovre, 1817-18, 1 vol. in-8 ; *Histoire des Guelfes*, Hanovre, 1817, etc.

EICHMANN, naturaliste. *Voy.* DRYANDER.

EICHSFELD, ancienne contrée d'Allemagne, située entre les électorats de Hesse et de Hanovre, se divisait en Haut et Bas-Eichsfeld, et avait pour places principales Heiligenstadt (dans le Haut-Eichsfeld) et Duderstadt (dans le Bas-Eichsfeld, dit quelquefois *Marche de Duderstadt*). Cet état appartenait aux électeurs de Mayence, qui en 1180, à la chute de Henri XII, dit le Lion, duc de Bavière, s'emparèrent de Heiligenstadt, et en 1334 acquirent le Bas-Eichsfeld par engagement. L'Eichsfeld fut donné à la Prusse en 1803, au roy. de Westphalie en 1807, et rendu à la Prusse en 1814, sauf quelques fractions qui furent comprises dans le Hanovre. Il fait aujourd'hui partie de la prov. prussienne de Westphalie.

EICHSTÆDT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 62 kil. S. O. de Ratisbonne ; 6,000 hab. Evêché. Musée, bibliothèque, etc. Draps, siamoises ; brasseries. Aux environs, ancien château de Wiliasbourg. — L'évêché d'Eichstædt, fondé en 741 par saint Boniface, était jadis un état immédiat. Le roi de Bavière acquit cet état en 1805 à la paix de Presbourg. En 1817, il l'érigea en principauté en faveur du prince Eugène de Beauharnais, son gendre. Cette principauté a 35 kil. sur 30, et 45,300 hab.

EIDER, riv. du Danemark. *Voy.* EYDER.

EIDOUS (M.-Ant.), littérateur, né à Marseille, mort vers la fin du XVIIIe siècle, a traduit de l'anglais : *Dictionnaire universel de médecine*, 1746, 6 vol. in-fol. (Diderot travailla avec Eidous à cette traduction) ; la *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, 1764, 2 vol. in-12 ; l'*Agriculture* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12 ; les *Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12, etc.

EIFEL, chaîne de montagnes des États prussiens, s'étend entre la Moselle, le Rhin et la Roër dans le grand-duché du Bas-Rhin, sur une étendue de 90 kil. L'Eifel est peu élevé, mais il est remarquable par ses épaisses forêts.

EILENBURG, ville murée des États prussiens (Brandebourg), dans une île de la Mulde, à 46 kil. N. E. de Mersebourg ; 5,800 hab. Draps ; imprimerie sur toile ; teinturerie de fil.

EIMBECK, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), à 31 kil. N. de Gœttingue, ch.-l. de la principauté de Grubenhagen ; 5,000 hab. Industrie. Gymnases, écoles élémentaires.

EIN-EL-TUDJAR, c.-à-d. *place des marchands*, ville de Syrie (Acre), non loin du lac Tabarieh. Rendez-vous des caravanes qui vont au Caire. Aux environs est un puits fameux où, suivant les habitants, Joseph fut précipité par ses frères.

EINSIEDELN ou NOTRE-DAME-DES-ERMITES, *Eremitarum cœnobium* ou *Eremus Deiparæ Virginis*, ville de Suisse (Schwitz), à 13 kil. N. E. de Schwitz, sur l'Alp ; 1,800 hab. Abbaye de bénédictins où se trouve une image de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins le 14 septembre. Patrie du médecin Paracelse. Le fameux Zwingle était curé de cette ville en 1517. Les Français s'en sont emparés en 1798.

EISENACH, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, jadis ch.-l. d'une principauté indépendante, auj. ch.-l. de cercle, à 72 kil. O. de Weimar ; 8,400 hab. Palais, autrefois résidence des princes d'Eisenach. Tissus divers, tapis de pied, teintureries, etc. Commerce. On voit aux environs le château de Warteburg, qui servit de retraite à Luther en 1521. — La principauté d'Eisenach, située dans la partie occidentale du grand-duché de Saxe-Weimar, a 100 kil. sur 40, et compte 68,600 hab. Elle fut réunie au duché de Saxe-Weimar en 1741.

EISENARTZ, ville des États autrichiens (Styrie), à 33 kil. N. O. de Brück ; 1,500 hab. Mines de fer, exploitées depuis plus de 1,000 ans. Six grandes forges. Grand commerce de fer.

EISENBERG ou EISENBURG, ville du duché de Saxe-Hildburghausen, ch.-l. de bailliage, à 34 kil. O. d'Altenbourg ; 4,000 hab. Fabriques de lainages, de porcelaines et de voitures.

EISENBURG (comitat d'), *Vas-Varmegye* en hongrois, comitat de la Basse-Hongrie, dans le cercle au-delà du Danube, entre les comitats d'Œdenbourg, de Veszprim, de Szala, l'archiduché d'Autriche et la Styrie ; 126 kil. sur 84 ; 235,000 hab. Ch.-l. actuel, Stein-am-Anger ; auparavant c'était Güns. Industrie active et commerce.

EISENBURG, *Vastar*, ville de la Basse-Hongrie, dans le comitat d'Eisenburg, à 44 kil. S. E. de Güns ; 1,400 hab. Excellent vin.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), mathématicien, associé de l'Académie des Sciences de Paris, né à Strasbourg en 1656, mort en 1712, a laissé les ouvrages suivants : *Diatribe de figura telluris elliptico-sphæroide*, Strasbourg, 1691, in-4 : cet écrit a donné naissance à une vive dispute sur le prétendu allongement de la terre ; *Introductio ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, 1700, in-8 ; *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, 1708, ouvrage estimé.

EISENSTADT, *Kis-Martony* en hongrois, ville murée de Hongrie (cercle au-delà du Danube), dans le comitat d'Œdenbourg, sur la Leitha, à 14 kil. N. O. d'Œdenbourg ; 3,000 hab. Beau château des princes d'Esterhazy.

EISFELD, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, à 59 kil. S. E. de Gotha ; 2,500 hab. Commerce de bois et de cuirs.

EISGRUB, en esclavon *Lednicz*, ville de Moravie, à 49 kil. S. E. de Brünn ; 1,800 hab. Beau château où sont les plus belles orangeries de l'Europe.

EISLEBEN, ville des États prussiens (Saxe), à 35 kil. N. O. de Merseburg ; 6,600 hab. Industrie : tabac, salpêtre, potasse, fonderie de cuivre, etc.

Patrie de Luther. On y voit la maison où ce réformateur célèbre naquit et mourut (1483-1546).

EKATERINENBOURG, EKATERINOSLAV, etc. *Voy.* IÉKATERINENBOURG, etc.

EKEBERG (Gustave), voyageur suédois, né en 1716, mort en 1784, fit plusieurs voyages aux Indes orientales et à la Chine, en rapporta l'arbre à thé, et donna quelques ouvrages remarquables, entre autres : *Voyages aux Grandes-Indes dans les années* 1770 *et* 1771, Stockholm, 1773, in-8; *Moyen facile d'inoculer la petite vérole*. Ce dernier écrit popularisa en Russie la pratique de l'inoculation.

EKMIM, ville de la H.-Egypte. *Voy.* AKMIM.

EKSÉNIDE, le *Xanthe* des anciens, petite riv. d'Anatolie, sur les confins des livahs de Mentecheh et de Satalieh, passe à Eksénidé, petite ville à 22 kil. S. de Macri, et tombe dans la Méditerranée, après un cours de 90 kil. environ.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 919 avant J.-C., et périt l'année suivante, assassiné par Zamri, un de ses officiers.

ELAGABALE. *Voy.* HÉLIOGABALE.

ELAMITES, ancien peuple de l'Asie qui tirait son nom et son origine d'Élam, fils aîné de Sem. Les Perses prétendaient être issus des Elamites, et l'Ecriture confond souvent ces derniers avec les Mèdes. Les Elamites habitaient un pays qu'on appelait Elymaïde, du nom d'Elymaïs, leur ville principale: ce pays était situé entre la Susiane au S., l'Assyrie au N., la Médie à l'E. et la Mésopotamie à l'O. Il correspondait à une partie des prov. modernes de Khousistan et d'Irak-Adjémi.

EL-ARICH, château-fort d'Egypte. *Voy.* ARICH.

ELATÉE, *Elatea*, ville de l'ancienne Grèce, la ville la plus importante de la Phocide après Delphes, était située au N. et près du Céphise, et avait un temple d'Esculape fort célèbre. Philippe la prit l'an 337 av. J.-C., un peu avant la bataille de Chéronée. Titus Flamininus s'en empara.

ELATH, ville d'Arabie. *Voy.* ÆLANA.

ELATMA, ville de la Russie d'Europe (Tambov), sur l'Oka, à 280 kil. N. de Tambov; 6,000 hab.

ELAVER, riv. de Gaule, auj. l'ALLIER.

ELBE, *Albis*, riv. d'Allemagne, naît en Bohême, sur les confins de la Silésie, dans le Riesengebirge; parcourt la Bohême, la prov. d'Anhalt, le roy. de Saxe, les provinces prussiennes de Brandebourg, de Saxe, le Hanovre, etc.; passe à Kœnigingrætz, Leitmeritz, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Lauenbourg, Hambourg, Altona, Stade, Glückstadt; reçoit à gauche la Moldau, la Saale; à droite l'Elster Noir, le Havel; et, après un cours de 900 kil., tombe dans la mer du Nord, près de Cuxhaven.

ELBE (île d'), *Ilva*, et plus anciennement *Æthalia*, île de Toscane, dans la Méditerranée, vis-à-vis de Piombino, dont elle est séparée par un canal de 8 kil.; elle a 26 kil. de long sur 10 de large; 18,000 hab. Villes principales : Porto-Ferrajo, Rio-Ferrajo et Porto-Longone. Quelques sources, climat agréable; mines de fer célèbres, aimant, plomb, or, argent (qu'on n'exploite plus); marbre, amiante, ardoises, etc. Bons vins, pastèques, fruits, chênes-liéges, etc. —Les Romains eurent jadis des établissements dans l'île d'Elbe pour l'exploitation des mines qu'elle renferme. Au XIe siècle, elle appartenait aux Pisans; elle fut ensuite possédée tour à tour par les Génois, les Lucquois, les Espagnols, et enfin par les rois de Naples, qui la perdirent en 1801 par le traité de Lunéville. Napoléon l'annexa successivement au roy. d'Etrurie, à la principauté de Piombino, et enfin à l'Empire français. En 1814, les alliés la cédèrent en toute souveraineté à Napoléon qui venait d'abdiquer, et il y résida depuis le 3 mai 1814 jusqu'au 26 février suivant. C'est de là qu'il partit pour rentrer en France. En 1815, l'île d'Elbe fut donnée à la Toscane.

ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, né en 1752, se mit en 1794 à la tête des paysans de Beaupréau, servit d'abord sous Cathelineau, fut reconnu pour généralissime après la mort de ce chef, et n'éprouva que des revers. Il fut battu à Luçon, blessé à Chollet, et pris dans l'île de Noirmoutiers et fusillé. On l'avait surnommé le général *la Providence*, parce qu'il avait coutume de dire en allant au combat : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. »

ELBERFELD, ville des États prussiens (Westphalie), à 27 kil. E. de Dusseldorf; 31,000 hab. Dentelles, coutils, siamoises, soieries, futaines, teintureries en rouge de Turquie, etc.; très grand commerce. Siége d'une société des Indes occid. qui a récemment établi un comptoir à la Vera-Cruz.

ELBEUF, *Elbovium* ou *Elbotum*, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 17 kil. S. O. de Rouen; 13,666 hab. Une des 3 villes de France les plus célèbres pour les manuf. de draps. Teintureries en bleu et couleurs fines, etc. — Elbeuf fut érigée en comté par Philippe-le-Bel en 1338; elle échut à la maison de Lorraine en 1554, et fut érigée en marquisat et en duché-pairie en 1584.

ELBING, ville des États prussiens (Prusse), à 53 kil. S. E. de Dantzick, sur la rivière d'Elbing, et près de son embouchure dans la Baltique; 19,800 hab.; 13 faubourgs. Amidon, toile, futaine, drap, cotonnades, soude, bleu, savon, tabac, chapeaux. Chantiers de construction, raffinerie de sucre, etc. Commerce actif.

EL-BOSTAN, ville de Turquie. *Voy.* BOSTAN (EL-).

ELBOURZ ou ELBROUZ, chaîne de montagnes de l'Asie. *Voy.* ALBORDJ et CAUCASE.

ELCHE, *Ilice*, ville d'Espagne (Valence), à 20 kil. S. O. d'Alicante; 17,400 hab. Savon, sparterie. Grand commerce de dattes.

ELCHINGEN, village de Bavière (Danube), sur le Danube, à 9 kil. N. E. d'Ulm; 800 hab. Ney y battit les Autrichiens (14 octobre 1805): Napoléon le nomma duc d'Elchingen à cette occasion.

ELDA, *Adellum*, ville d'Espagne (Valence), à 25 kil. N. O. d'Alicante; 4,000 hab.

ELDON (John SCOTT, comte d'), vicomte d'Encombe, né en 1751, mort en 1838, était fils d'un simple marchand de charbon de Newcastle-sur-Tyne. Il parvint néanmoins par sa patience et son travail aux emplois les plus élevés. Il se fit connaître en 1772 par un *Essai sur l'utilité et l'inconvénient des voyages*, qui fut couronné à l'université d'Oxford; fut reçu avocat en 1776, fut nommé conseiller du roi en 1783, puis chef des plaids-communs (1793), pair d'Angleterre (1799); devint lord-chancelier en 1801, et remplit ces fonctions jusqu'en 1827. Lord Eldon se montra toujours tory exalté et adversaire opiniâtre de toute mesure libérale; il combattit la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques. Il proposa le bill sur la régence (pendant la démence de Georges III, 1810), et dirigea les poursuites dans le procès de la reine Caroline.

ELDORADO, pays imaginaire de l'Amérique méridionale, que l'on supposait situé entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, près du lac Parimée. Un Espagnol, nommé Martinez, qui prétendait l'avoir découvert, lui avait donné le nom d'Eldorado à cause de l'immense quantité d'or et de métaux précieux qu'il disait avoir vus dans Manoa, capitale de cette contrée. Malgré les recherches d'une foule de voyageurs, cette merveilleuse contrée est toujours restée introuvable, et depuis longtemps elle a été reléguée dans le pays des romans.

ELÉATES ou ELÉATIQUES, secte de philosophes grecs, fondée à Elée dans la Grande-Grèce par Xénophane, niait l'autorité des sens et de l'expérience, pour n'accorder de crédit qu'à la raison; regardait comme impossibles tout changement et toute

diversité, réduisait tout à un être unique et immuable, et tombait ainsi dans le panthéisme. Les principaux philosophes de cette école étaient Xénophane, Parménide, Zénon d'Elée. — On étend quelquefois le nom d'*Éléatiques* aux philosophes atomistiques, Leucippe, Démocrite, etc., parce qu'on suppose que Leucippe séjourna à Elée et y eut pour maître Parménide. On distingue alors les *Éléatiques physiciens* ou atomistiques, et les *Éléatiques métaphysiciens* ou panthéistes.

ÉLÉAZAR, c.-à-d. *qui a l'appui de Dieu*, nom de plusieurs Juifs, dont les plus connus sont : 1° un frère de Judas Macchabée, qui combattit courageusement contre Antiochus, et périt sous un éléphant qu'il venait de tuer en s'efforçant de prendre le prince (*Voy.* MACCHABÉE) ; — 2° un grand-prêtre, fils d'Onias et frère de Simon-le-Juste, auquel il succéda : c'est lui, dit-on, qui envoya à Ptolémée Philadelphe les 72 interprètes qui firent la version des *Septante*.

ELECTA, ville de Gaule, auj. ALETH.

ÉLECTEURS DE L'EMPIRE, en allemand *kurfürsten*. Après l'extinction de la race carlovingienne en Allemagne, au Xe siècle, l'Empire devint électif. Le nombre des électeurs, d'abord illimité, fut, vers le XIIIe siècle, réduit à sept, savoir, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; les ducs du Palatinat, de Brandebourg et de Saxe, et le roi de Bohême. La *Bulle d'Or* (*Voy.* ce mot), donnée par Charles IV en 1356, confirma ces sept électeurs dans le droit de choisir l'empereur; cependant la Bohême fut plus tard privée du droit d'élection, ainsi que le Palatinat, qui fut remplacé par la Bavière. Par le traité de Westphalie en 1648, le Palatinat recouvra ses droits : il y eut alors huit électeurs. En 1692, la maison de Brunswick-Lunebourg forma un 9e électorat. En 1777, l'électorat de Bavière cessa par l'extinction de la famille régnante, et le nombre des électeurs fut ramené à huit. Cet état de choses subsista jusqu'à la fin de l'empire d'Allemagne en 1806. En 1814, on rétablit un instant le système des électorats, mais la création de la Confédération germanique les abolit définitivement. (*Voy.* ALLEMAGNE.)

ÉLECTORATS. *Voy.* ÉLECTEURS.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste, le sauva de la fureur d'Egisthe après le meurtre d'Agamemnon leur père, puis lui procura les moyens de se venger du meurtrier. Elle épousa Pylade, l'ami d'Oreste.

ÉLÉE ou VÉLIE, *Elea, Velia*, auj. *Castel-a-Mare della Brucca*, ville de l'Italie mérid., à l'embouchure du ruisseau dit Hélès, sur la mer Tyrrhénienne, fut fondée par les Phocéens, devint riche par le commerce et la navigation, et donna le jour à deux philosophes célèbres, Parménide et Zénon d'Elée, chefs de l'école dite éléatique.

ÉLÉONORE DE GUYENNE, d'abord reine de France, puis reine d'Angleterre, était fille et héritière de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, et naquit vers l'an 1122. Elle épousa, à l'âge de 15 ans, Louis VII, roi de France, et lui apporta en dot le duché de Guyenne, qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le Poitou. Mais la légèreté de sa conduite et son goût pour les divertissements déplurent bientôt à Louis-le-Jeune, qui poussait à l'excès l'observation des pratiques religieuses. La mésintelligence s'étant accrue pendant un voyage que le roi fit en Terre-Sainte avec Éléonore, lors de la 2e croisade, celui-ci obtint le divorce à son retour (1152). Redevenue libre, Éléonore épousa Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri II (1154), et par là fit passer les riches provinces de l'Aquitaine sous la domination de l'Angleterre. Toutefois ce mariage ne fut pas pour les nouveaux époux plus heureux que le premier; Éléonore, jalouse de plusieurs dames de la cour, jeta le trouble dans la famille royale et souleva même les enfants contre leur père. Henri, fatigué, la fit enfermer dans un couvent en 1173, et elle ne sortit de sa prison qu'à l'avénement de son fils Richard Cœur-de-Lion en 1188. Elle fut chargée du gouvernement pendant l'absence de ce dernier, lors de la 3e croisade, et quelque temps après le retour du roi, elle se retira dans l'abbaye de Fontevrault, où elle mourut en 1203.

ÉLÉONORE DE PROVENCE, connue sous le nom de *sainte Éléonore*, fille de Raimond Bérenger V, comte de Provence, et femme de Henri III, roi d'Angleterre, est célèbre par sa piété. Après la mort de son époux (1272), elle se retira dans l'abbaye d'Ambresbury et y mourut en 1292. Elle fut canonisée après sa mort. Sa fête se célèbre le 1er juillet.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole, était veuve de don Juan de Velasco, lorsqu'elle inspira le plus violent amour à Alphonse XI, roi de Castille, déjà marié à Constance de Portugal. Elle devint sa maîtresse, et obtint à la cour le plus grand crédit (1310). Elle rendit Alphonse père de deux enfants jumeaux, dont un régna depuis sous le nom de Henri de Transtamare. Après la mort du roi (1350), elle fut arrêtée par les ordres de Constance, et malgré les efforts de ses fils, qui avaient pris les armes pour la sauver, elle fut étranglée dans le palais de la reine, sous les yeux de cette princesse et du jeune roi son fils, Pierre-le-Cruel.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine de Portugal. Elle était mariée à un seigneur de ce pays, don Juan d'Acunha, lorsque Ferdinand, roi de Portugal, en devint éperdument amoureux. Ce prince se la fit céder par son mari, l'épousa et la proclama reine en 1371, malgré le mécontentement général. Dès ce moment Éléonore fut souveraine absolue ; elle prodigua les libéralités à ses partisans, punit de mort ses ennemis ; oubliant même ce qu'elle devait au roi, elle eut un amant, don Juan Andeiro, qu'elle éleva au faîte des honneurs. Mais après la mort du faible Ferdinand (1384), bien qu'elle eût été nommée par lui régente du royaume en l'absence d'enfants mâles, elle ne put se soutenir. Son favori fut massacré dans ses bras par l'infant don Juan, frère du feu roi, et elle-même mourut dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid (1405), où l'avait fait enfermer son gendre, don Juan, roi de Castille, qu'elle avait appelé à son secours.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre Henri III, son neveu. Celui-ci l'assiégea dans le château de Roa, où elle avait réuni un parti puissant, la força de se rendre et la renvoya à son époux. Charles III la reçut avec bonté, et lui confia même la régence pendant un voyage qu'il fit à la cour de France en 1403. Éléonore mourut en 1416.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, d'abord reine de Portugal, puis reine de France, était fille de l'archiduc Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, sœur aînée de Charles-Quint. Elle épousa en 1519 Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, et devint veuve en 1521. En 1530, d'après une clause du traité de Cambrai, elle fut mariée à François I, et devint ainsi le gage de la réconciliation entre la France et l'Autriche. Le crédit de la duchesse d'Etampes, maîtresse du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. Redevenue veuve en 1547, sans avoir eu d'enfants de son second mariage, elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, puis en Espagne (1556), et y mourut en 1558.

ÉLÉONORE D'ESTE. *Voy.* TASSE (LE).

ELEPHANT (île), dite aussi *Morfil* ou *Podor*, île de la Sénégambie, dans la rivière de Gambie, à 178 kil. de l'embouchure de ce fleuve, 350 kil. de long sur 30 de large. On y cultive le coton, l'indigo, le

tabac. Beaucoup de villages. La France y possédait jadis le fort Podor, situé par 16° 2' long. E., 17° 7' lat. N.

ÉLÉPHANT (riv. de l'), riv. de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, part du Winter-Hoek, et tombe dans l'Océan à 133 kil. N. de la baie de Sainte-Hélène, après un cours de 250 kil. environ.

ELEPHANTA, *Gharipour* des Hindous, île de l'Inde anglaise (Bombay), dans le golfe de Bombay et à 9 kil. E. de cette ville : 9 kil. de tour. Ruines d'un superbe temple creusé dans le roc.

ÉLÉPHANTINE (île), *Djezirct-el-Sag* des Arabes (c.-à-d. *île fleurie*), île du Nil, dans la Haute-Egypte, vis-à-vis d'Assouan (Syène), est une de ces îles riantes qu'on trouve vis-à-vis et au S. de cette ville, et qu'on nomme jardins du tropique. Éléphantine et Philes étaient les plus célèbres à cause de leurs monuments religieux. La 1re avait naguère 2 beaux temples qui remontaient au temps d'Aménophis III (1690 av. J.-C.). Ils viennent d'être démolis pour la construction des casernes d'Assouan. On y voit encore les restes d'un nilomètre.

ÉLETZ, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 190 kil. S. E. d'Orel : 8,000 hab. Grand commerce de blé. Brûlée en 1745, rebâtie peu après; elle est bien percée et régulière.

ELEUSIS, auj. *Lefsina*, bourg de l'Attique, sur le golfe Saronique, à 17 kil. N. O. d'Athènes, entre le Pirée et Mégare, célèbre par le culte de Cérès, était comme le sanctuaire de la religion pélasgique qui s'y était réfugiée après la défaite des Pélasges par les Ioniens. On y admirait le magnifique temple de Cérès, construit par Périclès. Le culte de la déesse y prit la forme de mystères et on n'y était admis que par initiation. Au culte de Cérès, on joignait ceux de *Koré* (la fille) ou Proserpine, et de Triptolème. Cette religion avait d'intimes rapports avec le culte cabirique et n'en différait que par les noms propres, et par quelques attributs secondaires prêtés aux dieux. L'intendance des Eleusinies ou cérémonies d'Eleusis était le privilége exclusif d'une famille d'Athènes, les Eumolpides. Les Eleusinies se célébraient tous les ans; elles duraient 9 jours, et consistaient surtout en processions (dont les divers détails retraçaient les courses de Cérès à la recherche de sa fille, et les aventures de Triptolème), en ablutions, en courses aux flambeaux, en jeux. L'initiation aux mystères d'Eleusis se composait de deux degrés : au 1er on devenait *myste* ; au 2e on était *éphore* ou *époptc*, c'est-à-dire voyant. Les cérémonies pratiquées devant les *mystes* se nommaient *petits mystères*; et celles auxquelles participaient seulement les *époptes*, *grands mystères*. — L'origine de la ville d'Eleusis remonte aux temps mythologiques. Suivant Pausanias, Ogygès en serait le fondateur. Lors des guerres médiques, les Eleusiniens se retirèrent dans l'île de Salamine avec les Athéniens. L'an 429, Archidamus, roi de Sparte, ravagea l'Attique et pilla Eleusis; 25 ans après, les trente tyrans, chassés d'Athènes par Thrasybule, se réfugièrent à Eleusis et massacrèrent une partie des habitants. Vers la fin du IVe siècle de notre ère, Théodose abolit le culte de Cérès, et peu après les bandes d'Alaric détruisirent le temple de la déesse.

ELEUTHERA (c.-à-d. *libre*), nom de plusieurs villes anciennes peu importantes ; la plus considérable était située en Crète, et portait aussi le nom d'Apollonie. *Voy.* APOLLONIE.

ÉLEUTHÈRE (saint), pape, élu en l'an 177, gouverna l'Église sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode, combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires dans la Grande-Bretagne, et mourut en 192. On l'honore le 26 mai.—Un diacre, compagnon de saint Denys et de saint Rustique, a également porté le nom d'Éleuthère. Il subit le martyre avec ses compagnons et fut aussi canonisé. On le fête le 9 octobre. On a prétendu que ce personnage n'était autre que Bacchus, qui avait chez les Grecs le surnom d'*Éleuthère* (*liber*, libre).

ÉLEUTHÈRE (saint), évêque de Tournai, fut un des premiers qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de Barbares. Il périt l'an 532. L'Église le fête le 20 février.

ELEUTHÉRIES, nom donné par les Grecs aux fêtes de la Liberté (*Eleutheria* en grec) ; elles furent instituées l'an 479 av. J.-C., après la mémorable bataille de Platée, pour conserver le souvenir de cette victoire qui avait délivré le sol hellénique de la présence des Perses.

ELEUTHERIUS, *Liber*, surnom de Bacchus.

ELEUTHERO-LACONS, peuplade de la Laconie, sur la côte S. O., était d'origine pélasgique ou ionienne, et par conséquent ennemie des Doriens. Leur pays renfermait les villes de Gythium, Teuthrone, Cœnopolis, Leuctres, etc. Il est auj. occupé par les *Maniotes*.

ELEUTHS, peuple asiatique. *Voy.* KALMOUKS.

ELFSBORG (lan ou gouvernement d'), une des divisions de la Gothie, en Suède : 240 kil. sur 105 ; 160,000 hab. ; ch.-l., Wenersborg. Elle est formée du Dalsland et du Westergothland.

ELGG, ville de Suisse (Zurich), à 26 kil. N. E. de Zurich : 2,200 hab. Houille.

ELGIN, ville d'Écosse, ch.-l. du comté d'Elgin ou Murray, à 191 kil. N. d'Edimbourg, à 8 kil. de la mer du Nord ; 6,000 hab. Jadis évêché. Ruines d'un grand château qui appartenait autrefois à l'illustre famille des Bruce.

ELGIN (comté d'), dit aussi comté de *Murray* ou *Moray*, comté d'Écosse, entre ceux de Banff, Inverness, Nairn, et la mer; il se compose de deux parties distinctes séparées par une enclave du comté d'Inverness. La partie septentrionale est variée de plaines fertiles et de collines boisées : elle a 35 kil. sur 30 ; la partie mérid. est très montagneuse et a 30 kil. sur 22 ; 35,000 hab. Ch.-l., Elgin.

EL-HAMMA-DE-CABES. *Voy.* CABES.

ELIACIM, roi de Juda. *Voy.* JOACHIM.

ELIAS LEVITA, docteur juif, célèbre comme critique et grammairien, né en Italie en 1472, enseigna l'hébreu à Padoue, à Rome et à Venise, et mourut dans cette dernière ville en 1549. Ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui de l'estime des savants. Le plus remarquable a pour titre *Massorah*, *la Massore*, ou critique du texte sacré de l'Ecriture, Venise, 1538, in-8. Il y expose une doctrine nouvelle sur les points voyelles, qui a donné lieu à diverses disputes parmi les hébraïsants. Les autres ouvrages d'Élias Levita sont : un *Commentaire sur la Grammaire de Moïse Kimchi*, Pesaro, 1508 ; la *Composition*, ou *Explication des mots irréguliers du texte sacré*, Rome, 1516 ; *les Chapitres d'Élias*, ou *Traité des lettres serviles*, etc., Pesaro, 1529, tous trois traduits et publiés en latin par Munster.

ELIDE, *Elea*, petite contrée du Péloponèse, à l'O., sur la mer Ionienne, entre l'Achaïe et la Messénie, comprenait plusieurs petits états qui se gouvernaient par eux-mêmes, entre autres Pise, Elis, Pylos, la Triphylie. L'Alphée, le Pénée, le Ladon, étaient les rivières les plus remarquables de l'Elide. Olympie, si célèbre par ses jeux, et Elis, qui donna son nom à l'Elide, étaient les deux villes les plus importantes du pays. — L'Élide ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la Grèce ; d'ailleurs la possession d'Olympie, ville où se rendaient tous les peuples de l'Asie pour assister à des fêtes et à des jeux qui faisaient partie de la religion, lui donna le privilége d'être regardée comme un territoire sacré, et de rester neutre dans les guerres intestines qui désolèrent la Grèce.

ELIE, célèbre prophète juif, né à Thesbé, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, son

épouse (vers 900 av. J.-C.). Il chercha à détourner Achab et Jezabel du culte des faux dieux, et punit leur idolâtrie d'une sécheresse de trois ans. Voulant ramener le roi par un prodige, il offrit un sacrifice au vrai Dieu en même temps que les faux prophètes en offraient un de leur côté à Baal. Le feu céleste vint aussitôt consumer ses victimes, tandis que celles offertes aux idoles restaient intactes : le peuple, témoin de ce miracle, égorgea aussitôt tous les faux prophètes. Poursuivi par Achab après cet événement, Élie se réfugia dans le désert d'Horeb, où il fut nourri miraculeusement. Il prédit ensuite à Achab une fin cruelle, et après sa mort sacra Jéhu, roi d'Israël. Enfin il choisit pour son propre successeur Élisée, auquel il laissa son manteau de prophète. Il fut enlevé au ciel vers 880 av. J.-C. Pendant sa fuite, Élie avait ressuscité le fils d'une veuve de Sarepta qui lui avait donné asile.

ÉLIE DE BEAUMONT (J.-B.-Jacq.), avocat au parlement de Paris, né en 1732 à Carentan, mort à Paris en 1786, s'est acquis une réputation européenne par ses *Mémoires* et ses *Factums* : il y fait preuve d'imagination, d'esprit, et sait tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le plus connu est le *Mémoire pour les Calas*, qu'il publia à Paris en 1762, in-4.

ELIEN, *Claudius Ælianus*, écrivain du IIIe siècle, vivait à Rome sous Héliogabale et Alexandre-Sévère. Quoique né en Italie, il écrivit en grec. On a de lui trois ouvrages : *De Natura animalium libri XVII*, *Historiæ variæ*, compilation qui renferme des faits curieux ; *Epistolæ rusticæ*. Ils ont été publiés ensemble par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol., gr.-lat. Le *Traité des animaux* a été publié à part par Gronovius, Londres, 1644 ; par Schneider, Leipsick, 1784 ; par Fr. Jacobs, Iéna, 1831, et trad. en français par Ajasson de Grandsagne, Paris, 1832 ; les *Histoires* ont été publiées par Perizonius, 1701 ; Gronovius, Amsterdam, 1731 ; par Coray, Paris, 1805 ; et traduites par Formey, 1745, et par Dacier, 1772 et 1827. — Un autre Elien, qui vivait sous Adrien, est auteur d'une *Tactique*, dont la meilleure édition, donnée par Elzevir, parut sous le titre de *Cl. Æliani et Leonis imperatoris Tactica, gr.-lat., cum notis Sixti Arcerii et J. Meursii*, Leyde, 1613, in-4, traduite en français par Bouchaud de Bussy, 1757.

ELIEN (droit). *Voy.* ÆLIUS SEXTUS.

ELIEZER, c.-à-d. en hébreu *Dieu aide*, serviteur d'Abraham, qui reçut la mission d'aller demander pour son fils Isaac la main de Rébecca. — Ce nom est le même que celui d'Éléazar.

ELIMBERIS, ville de Gaule, auj. AUCH.

ELIO (François-Xavier), général espagnol, combattit contre les armées de Napoléon, et reçut de Ferdinand VII le gouvernement de Valence. Les mesures sévères qu'il prit lors de la révolution de 1820 soulevèrent contre lui les habitants de Valence ; il fut livré à un tribunal militaire et condamné à mort (1821). L'année suivante, Ferdinand VII réhabilita sa mémoire et conféra à l'aîné de ses fils le titre de marquis de la Fidélité.

ELIS, auj. *Kaloskopi* ou *Belvedère*, la plus grande ville de l'Élide, au N. O., sur le Pénée, était le ch.-l. de l'état d'Élis et dominait sur diverses villes et peuplades des environs. Elle fut la patrie des philosophes Pyrrhon le sceptique, et de Phédon, chef de l'école d'Élis.

ÉLIS (École d'), école de philosophes grecs qui eut pour chefs Phédon, le disciple et l'ami de Socrate, et Ménédème d'Érétrie. Cette école conserva assez fidèlement les doctrines de Socrate ; elle combattit les vaines subtilités de l'école de Mégare et plaça le vrai bien dans la force du caractère. On la nomme aussi *École érétriaque*, à cause de Ménédème d'Érétrie.

ELISA, nom donné quelquefois à Didon.

ELISA, sœur de Napoléon et grande-duchesse de Toscane. *Voy.* BACCIOCHI.

ELISABETH (sainte), femme juive, épouse de Zacharie, fut mère de saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie. On la fête le 18 juin.

ÉLISABETH DE HONGRIE (sainte), fille du roi de Hongrie André II, née en 1207, morte en 1231, épousa à 14 ans Louis IV, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Elle fut canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX ; sa fête se célèbre le 19 novembre. M. de Montalembert a donné en 1836 une *Histoire de sainte Élisabeth*.

ÉLISABETH, reine de Hongrie, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie. Après la mort de son frère Casimir, roi de Pologne, elle gouverna pendant dix ans ce pays au nom de son fils aîné, Louis, roi de Hongrie et de Pologne ; mais les Polonais, mécontents de son administration, la forcèrent de se retirer en 1380, et elle mourut l'année suivante en Hongrie.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis-le-Grand, roi de Pologne. Après la mort de son époux en 1382, elle fut nommée régente du royaume et tutrice de sa fille Marie. Charles de Durazzo, roi de Naples, ayant envahi la Hongrie et la Pologne, renferma la mère et l'enfant dans une étroite prison, où elles restèrent jusqu'en 1386, époque où Durazzo fut assassiné. Élisabeth fut remise en possession de sa couronne, mais elle fut presqu'aussitôt renversée par Giornard, gouverneur de Croatie, partisan de Durazzo, qui la fit noyer en 1386.

ÉLISABETH WOODVILLE, fille de Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, fut d'abord mariée à sir John Gray de Groby, partisan de la maison de Lancastre. Devenue veuve en 1461, après la bataille de Saint-Albans, où son mari fut tué, Élisabeth alla redemander ses biens à Édouard IV, qui venait, en plaçant la couronne sur sa tête, de faire triompher le parti d'York. Elle plut au roi qui l'épousa. Ce mariage, désapprouvé par Warwick, prolongea la guerre civile. Élisabeth eut d'Édouard deux fils ; mais après la mort de leur père (1483), ils furent inhumainement arrachés des bras de leur mère et mis à mort par l'ordre du duc de Glocester (Richard III). La malheureuse Élisabeth fut accusée plus tard de conspiration contre le roi Henri VII, et renfermée en 1486 dans un monastère où elle mourut.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, fille d'Édouard IV et d'Élisabeth Woodville, née en 1446, était le dernier rejeton de la maison d'York. Elle épousa en 1486 le roi Henri VII, de la maison de Lancastre. Ce mariage avait pour but d'éteindre les haines des deux familles rivales, en confondant leurs droits, et il fut accueilli avec joie par l'Angleterre ; mais Élisabeth, malgré ses vertus, ne put se concilier l'affection de Henri, qui voyait en elle une rivale plutôt qu'une épouse, et elle mourut abreuvée de chagrins en 1502.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, née en 1533. Son père l'avait d'abord déclarée illégitime et incapable de régner ; mais il révoqua cet arrêt par son testament, et Élisabeth monta sur le trône à la mort de Marie, sa sœur, en 1558. Un de ses premiers actes fut de rétablir la religion protestante que Marie avait proscrite, et de se constituer chef de l'église. Elle rendit son royaume prospère en faisant fleurir l'agriculture, le commerce, en créant une marine, en portant l'économie dans les finances. Mais elle ternit sa gloire par sa conduite envers l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart. Irritée contre cette princesse qui avait eu l'imprudence de prendre le titre de reine d'Angleterre, mais dont le plus grand tort était de l'emporter sur elle en beauté, elle excita

des troubles dans ses états, l'attira en Angleterre où elle la retint prisonnière, l'impliqua dans une accusation d'attentat contre sa personne et la fit enfin décapiter (1587). Philippe II, roi d'Espagne, sous le prétexte de venger cette mort, arma contre l'Angleterre une flotte formidable, l'*invincible armada;* mais cette flotte fut en peu de temps détruite par la tempête et par les efforts de Drake et des autres marins anglais (1588). Élisabeth envoya ensuite des secours à Henri IV, occupé à conquérir son royaume (1590), réprima les Irlandais que l'Espagne avait soulevés (1600), et soutint plusieurs fois les Pays-Bas attaqués par l'Espagne. La main de cette princesse fut demandée par plusieurs souverains, et le parlement la pressa plus d'une fois de faire un choix, mais elle ne voulut jamais se marier. Elle eut cependant plusieurs favoris : les plus célèbres sont Dudley, comte de Leicester, et Robert comte d'Essex. Ce dernier s'étant révolté contre elle, elle le fit condamner à mort; mais à peine la sentence était-elle exécutée qu'elle en conçut une vive douleur; elle mourut peu après, en 1603. Elle désigna pour son successeur Jacques, roi d'Écosse, et fils de Marie Stuart. Élisabeth gouverna avec un despotisme presque absolu et convoqua très rarement le parlement. Cette princesse réunissait aux qualités d'un grand roi toutes les faiblesses d'une femme, coquetterie, vanité, jalousie, fausseté.

ÉLISABETH STUART, reine de Bohême, était fille de Jacques I, roi d'Angleterre, et fut mariée en 1613 à l'électeur palatin, Frédéric V, à qui les états de Bohême offrirent la couronne en 1619. Plus ferme et plus ambitieuse que Frédéric, elle le décida à accepter l'offre périlleuse qui lui était faite, et après la bataille de Prague (1620), qui leur enleva la couronne, elle voulut partager tous les dangers de son mari. Elle mourut à Londres en 1632.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille du roi de Bohême Frédéric V et de la précédente, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour les sciences, et reçut à Leyde les leçons du célèbre Descartes. La crainte d'être distraite de ses études chéries lui fit refuser la main du roi de Pologne, Wladislas IV. Elle se retira en Allemagne, et y obtint l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de Philosophie*, dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ÉLISABETH-PETROWNA, impératrice de Russie, fille de Pierre-le-Grand, née en 1709, monta sur le trône en 1741, par l'effet d'une révolution qui en fit descendre le jeune czar Iwan, et qui fut en partie tramée et conduite par le Français Lestocq. Les partisans d'Iwan furent, les uns exilés, les autres enfermés dans des cachots; mais aucun ne fut privé de la vie : Élisabeth voulait que sous son règne aucun de ses sujets ne fût puni de mort : aussi les Russes lui ont-ils donné le surnom de *Clémente*. Elle repoussa les Suédois, et les contraignit en 1743 à conclure un traité qui leur enleva une partie de la Finlande. Elle déjoua à la même époque une conspiration qui se tramait contre elle, et qui était principalement dirigée par le marquis de Botta, seigneur hongrois, par le lieutenant Lapoukin et sa femme. En 1756, à l'occasion de la succession de l'empereur Charles VI, elle se déclara contre le roi de Prusse, le grand Frédéric. Après quelques combats peu décisifs, ses troupes, alors sous la conduite de Soltikof, remportèrent sur Frédéric une mémorable victoire à Kunersdorf, en 1759. Cette bataille fut suivie de quelques autres succès; mais la mort vint empêcher Élisabeth d'en tirer tout le fruit qu'elle s'en promettait. Cette princesse mourut en 1761. Elle eut pour successeur Pierre III. On reproche à Élisabeth d'avoir mené une vie voluptueuse, d'avoir nourri des amours désordonnées, d'avoir eu une foule d'amants et de n'avoir jamais voulu d'époux. Elle eut pour favori et pour principal ministre Bestuchef. Elle protégea les lettres, fonda l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg et l'université de Moscou.

ÉLISABETH DE FRANCE (connue sous le nom de *Madame*), sœur de Louis XVI, née en 1764, s'est fait remarquer par son amour pour son frère; elle ne le quitta point dans les moments les plus périlleux et fut enfermée au Temple avec le reste de la famille royale. Elle monta sur l'échafaud en 1794 et subit le supplice avec une admirable résignation.

ELISACIA ou ELISATIA, nom latin de l'Alsace.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la charrue par Élie, et reçut de lui, avec son manteau sacré, l'esprit prophétique et le don des miracles; il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho qui avaient jusqu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer par des ours des enfants qui l'avaient insulté; prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam, ressuscita quelques années après un fils que cette femme avait perdu, guérit Nahaman de la peste, frappa d'aveuglement les soldats de Benadad, et prédit au roi Joas, assiégé dans Samarie, qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers l'an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE (Jean-François COPEL, dit *le Père*), prédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, prit l'habit des Carmes en 1745, et demeura chargé, pendant plusieurs années, de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1751, le père Élisée, jusque là inconnu, eut le bonheur d'être entendu par Diderot, qui, frappé de son mérite, le préconisa avec chaleur. Bientôt il se vit appelé devant les assemblées les plus brillantes, et fut chargé de prêcher à la cour. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux, qui mourut à Pontarlier en 1783. Ses *sermons* et ses *panégyriques* ont été publiés avec une notice sur sa vie par le P. Césaire, son cousin, Paris, 1784-1786, 4 vol. in-12. Ses morceaux les plus estimés sont ses sermons : *Sur la fausseté de la probité sans la religion; Sur la vie religieuse; Sur les afflictions; Sur la mort;* et les *Oraisons funèbres du grand Condé, de Stanislas I, roi de Pologne*, et *du Dauphin, père de Louis XVI.*

ÉLISÉE (TALACHON, dit *le Père*), chirurgien de Louis XVIII, né à Lagny en 1733, mort en 1817, était entré jeune chez les *Frères de la Charité*, qui se consacraient à l'art de guérir, et prit l'habit de cet ordre, d'où le nom de *Père Élisée* qu'il a conservé. Il émigra, fut chirurgien en chef de l'armée des princes émigrés et s'attacha particulièrement à Monsieur, qui, devenu roi (sous le nom de Louis XVIII), l'appela auprès de sa personne et le combla de faveurs.

ELIZABETH. *Voy.* ÉLISABETH.

ELIZABETHSTADT, *Ebesfalva* des Hongrois, ville de Transylvanie, à 54 kil. N. E. d'Hermanstadt, sur le Grand-Kokel; 4,000 hab., presque tous Arméniens. Commerce en laines et vins.

ELIZABETHTOWN, ville des États-Unis (New-Jersey), à 22 kil. S. O. de New-York, par 76° 27' long. O., 40° 39' lat. N.; 5,000 hab. — Beaucoup d'autres villes des États-Unis portent le même nom; nous en citerons deux : l'une dans l'état de Tennessee, à 369 kil. S. E. de Murfreesborough; l'autre dans l'état de New-York, à 165 kil. N. d'Albany.

ELIZONDO, bourg d'Espagne, dans la Navarre (Pampelune), à 18 kil. de Vera, est le ch.-l. de la vallée de Bastan. (*Voy.* ce mot.)

ELLENDUN, bourg d'Angleterre, sur les bords du

Willy, célèbre par la victoire qu'Egbert y remporta en 823 sur Beornwulf, qui avait usurpé la couronne de Mercie.

ELLESMERE, ville d'Angleterre (Shrop), à 24 kil. N. O. de Shrewsbury; 7,000 hab. Canal navigable. Aux environs est un grand lac, abondant en poisson. — Ancienne baronnie. Egerton, avant d'être créé comte de Bridgewater, était baron d'Ellesmere.

ELLEZELLES, ville de Belgique (Hainaut), à 40 kil. N. O. de Mons; 5,000 hab.

ELLIOTT (George-Auguste), lord Heatfield, général anglais, d'une des plus anciennes familles de l'Écosse, né vers 1718, mort en 1790, s'est surtout rendu célèbre par sa belle défense de Gibraltar contre les Français et les Espagnols alliés (1782). Sa conduite lui valut entre autres récompenses le titre de baron de Gibraltar.

ELLIS (John), naturaliste anglais, membre de la Société royale de Londres, agent du gouvernement anglais dans la Floride occident., mort en 1776, entretint de fréquentes correspondances avec Linnée et les savants naturalistes Solander et Fothergill. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire naturelle des coralines*, etc., traduit du français, La Haye, 1756, in-4; les *Histoires des zoophytes*, Londres, 1786, in-4. Ce savant a contribué à établir que les coraux ne sont pas des végétaux, mais qu'ils sont la demeure de polypes.

ELLIS (George), littérateur anglais, né vers 1745, mort en 1815, se fit d'abord connaître par des satires politiques dirigées surtout contre William Pitt; mais en 1797, il changea d'opinion et devint, dans le journal *l'Anti-Jacobin*, le défenseur des principes qu'il avait le plus attaqués. Il est surtout connu par la publication des ouvrages intitulés : *Specimens of the early english poets*, 1790, refondu en 1801, 3 vol. in-8, et *Specimens of early english metrical romances*, 1811, 3 vol. in-8.

ELLITCHPOUR, ville de l'Inde médiate, ch.-l. du Bérar, dans le roy de Décan, à 173 kil. O. de Nagpour, par 21° 14' lat. N., 75° 16' long. E.

ELLOPES, petit peuple de l'Eubée, au N. — L'Eubée tout entière est quelquefois appelée *Ellopie* du nom de ce peuple.

ELLORE, district de l'Inde anglaise, sur la côte occidentale du Bengale, dans le pays des Circars septentrionaux. — Ville du Décan. *Voy.* ELORA.

ELLRICH, ville des États prussiens (Saxe), à 13 kil. N. O. de Nordhausen; 2,600 hab. Industrie active. Aux environs est une célèbre excavation dite *Kelle* (la cave), et une belle grotte d'albâtre.

ELLSATZ, nom allemand de l'ALSACE.

ELLWANGEN, ville du roy. de Wurtemberg, ch.-l. du cercle de l'Iaxt, sur l'Iaxt, à 64 kil. N. d'Ulm; 2,500 hab. Elle avait jadis une université, qui fut réunie en 1817 à celle de Tubingue.

ELMACIN ou ELMAKYN (George), historien arabe, connu en Orient sous le nom d'Ibn-Amid, était chrétien. Il naquit en 1223, et mourut en 1273. Il remplissait la charge d'écrivain à la cour des sultans d'Égypte. On a de lui une histoire qui commence à la création du monde et finit à l'an 1118, et qui a été publiée, avec une traduction latine par Erpenius, sous le titre de *Historia saracenica*, etc., Leyde, 1625, in-8; mais la traduction ne commence qu'à la naissance de Mahomet. La partie publiée par Erpenius a été traduite en français par Vattier sous ce titre : *Histoire mahométane*, ou *Les 49 kalifes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4.

ELMINA, ville d'Afrique. *Voy.* SAINT-GEORGE-DEL-MINA.

ELMIRA ou NEWTON, commune des États-Unis (New-York), à 35 kil. S. O. de Spencer; 3,200 hab.

ELMSHORN, ville du Danemark (Holstein), à 31 kil. N. O. de Hambourg; 2,500 hab. Commerce de tourbes avec Hambourg.

ELNBOGEN, *Lokct* en tchèque, ville de Bohême, ch.-l. de cercle, à 120 kil. O. de Prague, sur une rivière près de l'Eger; 2,500 hab. — Le cercle d'Elnbogen est borné à l'O. par la Bavière, au N. par la Saxe, au S. par le cercle de Pilsen; il a 80 kil. sur 58, et compte 220,000 hab. Il renferme de nombreuses mines.

ELNE, *Illiberis*, puis *Helena*, ville de France, dans le dép. des Pyrénées-Orientales, sur le Tech, à 13 kil. S. E. de Perpignan; 2,000 hab. Elle doit son nom d'*Helena* à la mère de Constantin qui la rebâtit. Elle était jadis importante, mais elle fut ruinée par les siéges qu'elle a subis, 1285, 1474, 1641. Elle avait jadis un évêché qui fut depuis transféré à Perpignan.

ELOI (saint), *Eligius*, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, mort en 659, fut monétaire de Clotaire II, puis trésorier de Dagobert I, dont il eut toute la confiance. Il a porté l'art de l'orfévrerie à un degré de perfection extraordinaire pour le temps où il vécut. Les plus remarquables de ses ouvrages étaient : les bas-reliefs du tombeau de saint Germain, évêque de Paris; un grand nombre de châsses qui renfermaient des reliques; deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire II; on voyait encore plusieurs de ces ouvrages en 1789. Dégoûté du monde, Eloi alla s'enfermer dans un monastère; il en fut tiré en 640 pour être placé sur le siége de Noyon. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de piété qu'il mérita d'être mis au nombre des saints. On célèbre sa fête le 1er décembre.

ELORA, ville de l'Inde médiate, dans le roy. de Décan (Aurengabad), à 26 kil. O. de Daouletabad. C'est un lieu saint habité par les Brahmes; on y voit de magnifiques chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture indiennes; ils ont au moins 2500 ans d'antiquité, ou 7940 suivant les Brahmes.

ELORRIO, ville d'Espagne (Bilbao), à 40 kil. S. E. de Bilbao; 1,300 hab. Ferronnerie.

ELPHINSTON (James), poëte et grammairien, né à Édimbourg en 1721, mort en 1809, se livra à l'enseignement et à l'étude de la langue anglaise. Il imagina de réformer le système orthographique, en faisant écrire comme on prononce; mais ce projet n'eut aucun succès. Il a laissé : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, 1764, 2 vol. in-12; une traduction en vers du poëme de L. Racine sur la *Religion*; un recueil de *Poésies* anglaises; une traduction des *Épigrammes* de Martial, avec des *Commentaires*, 1782.

ELPHINSTONE (William), prélat écossais, né à Glasgow en 1431, mort en 1514, professa le droit canon à Paris. Quand il fut retourné dans sa patrie, le roi Jacques lui donna l'évêché de Ross, puis celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume. On a de lui une *Histoire de l'Écosse*, conservée manuscrite à Oxford.

ELPHINSTONE, marin anglais, né en 1720, d'une ancienne famille d'Écosse qui jouit depuis 1509 du titre de pair, et qui a fourni à l'Angleterre plusieurs amiraux, un directeur de la Compagnie des Indes, un lieutenant-général, etc. Il passa au service de Catherine II, parvint au grade d'amiral de Russie, se signala contre les Turcs, dont il brûla la flotte dans la baie de Tchesmé. Il revint dans sa patrie, mécontent des Russes, et mourut en 1775.

EL-QUASR, ville d'Afrique. *Voy.* CAZAR.

ELSENEUR, *Helsingœr* en danois, ville du roy. de Danemark, dans l'île de Seeland, sur le bord occid. du Sund, à 39 kil. N. de Copenhague; 7,000 hab. Rade sûre, où les vaisseaux qui traversent le Sund viennent s'approvisionner et payer le droit de passage. Aux environs, château-fort de Krœneborg.

EL-SENN, *Cœne*, ville de la Turquie d'Asie (Mossoul), à 133 kil. S. E. de Mossoul; 8,000 hab.,

ELSTER, nom de deux rivières du roy. de Saxe: 1° l'Elster Blanc, qui sort du Voigtland en Bohême, se partage à Zwickau en deux branches, dont l'une joint la Saale et l'autre la Pleiss; c'est en traversant ce fleuve que périt le prince Poniatowski en 1813; — 2° l'Elster Noir, qui naît dans la Haute-Lusace, près de Camenz, et se jette dans l'Elbe près d'une petite ville nommée aussi Elster, après un cours de 190 kil.

ELUSA, auj. *Eauze*, ville de Gaule (Novempopulanie), ch.-l. des Elusates et patrie de Rufin.

ELVAS, ville de Portugal (Alentéjo), sur une hauteur près du Guadiana, à 193 kil. E. de Lisbonne; 10,000 hab. Place forte. Citadelle, arsenal, fonderie de canons, fabrique d'armes. Évêché, cathédrale. Commerce *interlope* avec l'Espagne.

ELVEN, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 14 kil. N. E. de Vannes; 3,354 hab. Aux environs, cristaux blancs analogues aux cailloux du Rhin.

ELY, ville d'Angleterre (Cambridge), à 20 kil. N. E. de Cambridge, sur l'Ouse; 5,500 hab. Évêché. Cathédrale, dont la tour, haute de 98 mètres, offre le mélange des styles anglo-normand et anglais. Près de cette ville, s'étendent d'immenses marais en partie desséchés aujourd'hui et qui ont longtemps servi de retraite aux Saxons restés libres après la conquête des Normands au XIe siècle.

ELYMAÏDE, *Elymais*, contrée de la Perse, dans la Susiane, était située dans la partie mérid. de cette province, sur les deux rives de Choaspe. Elle avait pour ch.-l. une ville du même nom, qui fut longtemps la ville principale des Elamites, premiers habitants de la Perse, et la résidence de Chodorlahomor, un de leurs plus anciens rois, contemporain d'Abraham. Elymaïs était encore célèbre par son magnifique temple d'Anaïtis: c'est ce temple qu'Antiochus-le-Grand voulut piller pour s'acquitter du tribut par lui promis aux Romains, mais les habitants s'insurgèrent et le tuèrent (186).

ELYMAS, c.-à-d. *magicien* en arabe, surnom de Bar-Jésu. *Voy.* BAR-JÉSU.

ELYMEA ou **ELYMA**, auj. *Greuno* ou *Canina*, petite ville de la Macédoine, au S. de l'Haliacmon, chef-l. d'une petite contrée qui prenait de là le nom d'Elymiotide.

ÉLYSÉES (CHAMPS-), partie des Enfers où séjournaient les âmes vertueuses après la mort. Il y régnait un printemps éternel. Les anciens les plaçaient généralement dans les îles Fortunées (Canaries), quelques-uns dans l'île Leucé, à l'embouchure du Danube. Virgile dit que les âmes n'y restaient que mille ans, et qu'ensuite elles revenaient sur la terre pour animer d'autres corps.

ELZEVIR ou **ELZEVIER**, *Elsevérius*, famille célèbre de libraires et d'imprimeurs hollandais, florissait aux XVIe et XVIIe siècles; les plus connus sont Bonaventure Elzevir, imprimeur à Leyde, de 1618 à 1653, et Abraham, son frère et son associé: c'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé le nom d'Elzevir: leurs éditions, presque toutes en petit format, brillent surtout par la beauté et la netteté du caractère.—Le dernier imprimeur de cette famille est Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, mort en 1680, qui s'était fixé à Amsterdam. M. Brunet a donné, à la fin du *Manuel du Libraire*, une *Notice* sur la collection de leurs éditions.

ÉMATHIE, *Æmathia*, province de Macédoine, avait pour bornes au N. O. l'Axius et l'Érigon, à l'O. la Lyncestide, au S. l'Haliacmon: Édesse en était la ville principale. Elle fut une des premières possessions de la maison de Caranus. Les poëtes font d'Émathie un synonyme de Macédoine.

EMBA ou **DJEM**, rivière qui sépare le Turkestan indépendant du gouvernement russe d'Orenbourg (et, suivant quelques géographes, l'Asie de l'Europe), naît par 55° 40' long. E., 49° 30' lat. N., et, après un cours d'environ 450 kil., tombe dans la mer Caspienne, où son embouchure forme un golfe dit d'Emba.

EMBABEH, ville de la B.-Égypte (Djizeh), vis-à-vis de Boulak. C'est aux environs que se donna la célèbre bataille des Pyramides (20 juillet 1798), dans laquelle les Français défirent complétement les Mamelouks.

EMBDEN, ville du royaume de Hanovre. *Voy.* EMDEN.

EMBRUN, *Ebrodunum* ou *Ebredunense castrum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (H.-Alpes), à 31 kil. E. de Gap, sur un roc au bas duquel roule la Durance; 3,169 hab. Tribunal de première instance: citadelle; cathédrale antique qu'on attribue à Charlemagne; palais archiépiscopal. Maison centrale de détention. Fabriques de rubans de laine, cuirs, draps, dont la plus grande partie se confectionne dans la maison de détention. Fruits exquis. — Embrun, fondée avant la conquête romaine, devint au IVe siècle le ch.-l. de la prov. des Alpes maritimes, et fut une place militaire importante. Plusieurs conciles s'y tinrent. Elle avait jadis un archevêché, mais il fut supprimé en 1789. Embrun appartient à la France depuis 1589. — L'arrond. d'Embrun a 5 cant. (Chorges, Guillestre, Orcières, Savines, plus Embrun), 36 comm. et 31,289 hab.

EMBRUNAIS, partie du H.-Dauphiné entre le Briançonnais et le Gapençais: 46 kil. sur 26; ch.-l., Embrun. Autres places: Savines, Guillestre, Montdauphin. Compris auj. dans le dép. des H.-Alpes, l'Embrunais était jadis habité par les *Caturiges* à l'O. et les *Brigantini* à l'E. Il fit sous les Romains partie de la Narbonnaise 2e, appartint ensuite aux Visigoths, aux Ostrogoths et aux Francs. Uni un instant au roy. d'Arles, il fut donné comme fief aux comtes de Forcalquier (1020), mais le domaine direct fut conféré aux archevêques d'Embrun. De la maison de Forcalquier, l'Embrunais passa par mariage, avec le Gapençais, dans la famille des dauphins de Vienne et par suite à la France. Les archevêques d'Embrun ne conservèrent du domaine direct que le titre de princes d'Empire.

EMDEN, ville du roy. de Hanovre (cercle d'Aurich), à 22 kil. S. O. d'Aurich, sur l'Ems, à son embouchure dans le golfe dit Dollart; 12,000 hab. Filatures de fil, bas, toiles à voiles; commerce très florissant, favorisé par le canal d'Emden à Aurich. Cotonnades, savon, aiguilles, tabac, chantiers de construction, etc. Pêche du hareng. — Emden appartint longtemps à la Prusse; elle faisait alors partie de la Frise orientale; elle appartient au Hanovre depuis 1814. Emden est célèbre pour avoir donné son nom à la confession belge réformée, qui fut d'abord rédigée dans le Brabant en français par Guy de Brès (1562), puis traduite en allemand à Emden en 1571. Cette confession fut approuvée à Dordrecht en 1619, et à La Haye en 1651.

EMERAUDES (île des), dans la mer Rouge, par 33° 25' long. E., 23° 55' lat. N.: 15 kil. sur 10. C'est dans cette île que s'élève le mont Zabarah (*Smaragdus mons*), célèbre par ses émeraudes, dont l'exploitation, commencée par les anciens, a été reprise par le vice-roi d'Égypte, puis abandonnée.

EMERIC, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigandage des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de cette révolte, conclut avec Venise un traité, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois.

EMERIGON (Balth.-Marie), né à Aix en 1725, mort en 1785, avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille. On a de lui un *Traité des Assurances et des Contrats à la grosse*,

Marseille, 1781, 2 vol. in-4, qui fait autorité en cette matière, et des *Mémoires sur des contestations maritimes*, 1780.

EMERITA AUGUSTA, auj. *Mérida*, ville d'Hispanie, dans la Lusitanie, chez les *Vettones* et sur l'Anas, était renommée par la teinture de ses laines. — Plusieurs villes d'Hispanie, mais beaucoup moins importantes, portaient aussi le nom d'*Emerita*.

EMERY (Michel PARTICELLI, sieur d'), surintendant des finances, né à Lyon, succéda à son père dans l'emploi de trésorier du roi, et gagna la faveur de Richelieu et de Mazarin qui le chargèrent de plusieurs missions importantes. Mais ses exactions lui attirèrent la haine du peuple. Il perdit sa place en 1648. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis 1628 jusqu'en 1630*, Bourg, 1632, in-4.

ÉMERY (Jacq.-André), supérieur de St-Sulpice, né à Gex en 1732, mort à Issy en 1811, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, où il a invoqué en faveur de la religion l'autorité des plus grands philosophes; ce sont : *l'Esprit de Leibnitz*, 1772 (réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz*, complété en 1819 par une *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion*, ouvrage posthume); *le Christianisme de Bacon*, 1779; *Pensées de Descartes*, 1811. On lui doit aussi *l'Esprit de sainte Thérèse*, 1772; la publication de *Nouveaux opuscules de Fleury*, 1807, et des écrits de circonstance.

EMESE, auj. *Hems* ou *Homs*, ville de Syrie, dans la Phénicie du Liban, à l'O. de Palmyre, au N. E. de Sidon. Les habitants d'Emèse adoraient le soleil sous la forme d'un cône de pierre et sous le nom d'Elagabal. C'est dans cette ville qu'Héliogabale fut proclamé empereur.

EMIL, riv. de Mongolie (Dzoungarie), naît dans les monts Tchamar-Daban et tombe dans le lac Kiourgha après 520 kil. de cours.

EMILE (PAUL), *L. Æmilius Paulus*, dit *le Macédonique*, naquit l'an 227 av. J.-C., contribua pendant sa préture aux succès des Romains en Espagne (189), conquit la Ligurie pendant un premier consulat (181), échoua dans la poursuite d'un second, et se retira quelque temps des affaires. Mais ayant été élu de nouveau en 167, et chargé de la guerre contre Persée, il déploya la plus grande vigueur contre ce malheureux prince, le vainquit à Pydna, s'empara de toute la Macédoine, qu'il réduisit en province romaine, et prit Persée lui-même dans Samothrace. Il obtint à son retour les honneurs du triomphe. Cette cérémonie dura trois jours, et les masses de numéraire, lingots et objets d'orfévrerie qu'il apportait au trésor furent si considérables que les citoyens romains ne payèrent plus, dit-on, d'impôt jusqu'à l'an 44 avant J.-C. Paul-Emile mourut en 158.— Un de ses fils, adopté par le fils du grand Scipion, est connu sous le nom de Scipion Emilien. — Le père de Paul-Emile, nommé aussi L. Æmilius Paulus, fut consul en 218 av. J.-C., fit heureusement la guerre à Démétrius, roi d'Illyrie, et obtint le triomphe : consul pour la seconde fois en 215 avec Varron, il ne put empêcher la défaite de Cannes et resta sur le champ de bataille.

ÉMILE (PAUL), *Paolo Emili* en italien, *Paulus Æmilius* en latin, historien moderne, né à Vérone vers 1460, entra dans l'état ecclésiastique et vécut d'abord à Rome où il se fit une réputation de savoir. Louis XII l'attira en France et le chargea d'écrire notre histoire. Il publia son ouvrage vers 1516, sous ce titre : *De Rebus gestis Francorum libri IV*; il y ajouta dans la suite plusieurs livres et y travailla jusqu'à sa mort en 1529. Le tout a été imprimé en 1 vol. in-fol., Paris, 1539. Cette histoire s'étend depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à la 5e année de Charles VIII. Elle a été continuée par Duferron (*Ferronus*), et traduite en français par J. Renard, 1581.

EMILIE, *Æmilia*, prov. de la Gaule Cisalpine, créée dans les derniers temps de l'Empire, formait une des prov. du diocèse d'Italie : elle était située au S. du Pô, entre la Flaminie à l'E. et la Ligurie à l'O., et répondait à peu près au grand-duché de Parme et Plaisance, à celui de Modène et à la partie occid. de la légation de Bologne. Elle avait pour capit. *Placentia* (Plaisance) ou *Bononia* (Bologne). Elle devait son nom à la voie Emilienne qui la traversait.

EMILIEN, *M. J. Æmilius Æmilianus*, empereur romain, natif de Mauritanie, commandait l'armée romaine contre les Perses, et venait de faire des prodiges de valeur quand il fut proclamé par les soldats à la place de Trébonianus Gallus, 253. Mais peu après, Valérien, ayant pris la pourpre, vint l'attaquer près de Spolète, et ses soldats, fatigués d'avoir toujours à combattre, le massacrèrent. Son règne n'avait duré que quatre mois. — Il y eut aussi sous Gallien un Emilien qui usurpa la pourpre en Egypte et reçut des habitants le surnom d'Alexandre; il fut défait et mis à mort par Théodote, général de Gallien.

ÉMILIEN (SCIPION). *Voy.* SCIPION.

EMILIENNE (voie), *Æmilia via*, grande route qui conduisait de Rome à Ariminum en passant par Pise et Plaisance; elle devait son nom à Æmilius Scaurus qui la commença.

EMINEH, *Hæmi Extrema*, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, par 42° 42' lat. N., 25° 33' long. E., est situé à l'extrémité de la chaîne des monts Balkan.

EMINEH-DAGH, chaîne de mont. de la Turquie d'Europe. *Voy.* BALKAN.

EMIR (c.-à-d. en arabe *commandant*), titre honorifique que portent tous les Musulmans qui se prétendent issus du sang de Mahomet: ces émirs, dont le nombre est considérable, ont seuls le droit de porter le turban vert; ils sont du reste répandus dans toutes les classes de la nation, sans jouir d'aucun privilége.— *Emir* se dit aussi de toute personne revêtue d'une autorité quelconque, comme des gouverneurs de province et des chefs de tribu. Tels sont l'émir des Druzes en Syrie, plusieurs émirs arabes, et dans la colonie d'Alger l'émir Abd-el-Kader.— Le mot *émir* entre encore dans la composition d'un grand nombre de noms de dignités; voici les principaux : *émir-al-moumenim*, chef des croyants, titre autrefois porté par les califes comme chefs spirituels : il ne faut pas le confondre avec *émir-al-moslemin* ou chef des Musulmans, titre inférieur que portèrent les princes almoravides, et dont les Espagnols ont fait le mot barbare de *miramolin*;— *émir-al-omra*, ou émir des émirs, titre créé en 935 par Rhadi, calife de Bagdad, et que portèrent après lui les premiers ministres des califes abbassides : cette charge importante devint héréditaire dans la famille des sultans seldjoucides : aujourd'hui le titre d'*émir-al-omra* a été remplacé par celui de *mir-miran* ou *beglerbeg*, qui a la même signification, mais qui comporte une bien moins grande autorité; — *émir-al-ma*, émir de l'eau, d'où est venu notre mot *amiral*; — *émir-zadeh*, fils du prince, d'où s'est formée l'abréviation *Mirza*, nom que l'on donne en Perse aux princes de la famille royale : tel était *Abbas-Mirza*, fils de Feth-Ali-Schah, mort récemment en Perse ;— *émir-el-hadj*, chef des pèlerins, chargé de commander les trois caravanes de Damas, d'Égypte et de Bagdad qui se rendent tous les ans à La Mecque; etc.

EMMANUEL, nom hébreu qui signifie *Dieu avec nous*, est le nom sous lequel le prophète Isaïe désigne le Messie (VII, 14, et VIII, 8).

EMMANUEL, empereur d'Orient. *Voy.* MANUEL.

EMMANUEL, dit *le Grand* et *le Très Heureux*, roi de Portugal, né en 1469, mort en 1521, fils de Ferdinand, duc de Viseu, d'une branche cadette de

la maison régnante, porta d'abord le titre de duc de Béja, et succéda en 1495 à Jean II, son cousin, mort sans enfants légitimes. Pour condescendre au vœu de son épouse Isabelle, il bannit du Portugal les Maures et les Juifs qui s'y trouvaient, et priva par là son royaume d'une foule de bras utiles et industrieux. Il donna un nouvel essor à la navigation, et son règne fut illustré par d'importantes découvertes : en 1497, Vasco de Gama doubla pour la première fois le cap de Bonne-Espérance ; en 1500, Alvarès de Cabral assura au Portugal la possession du Brésil ; Jacques Figueira s'empara de l'île de Sumatra en 1510, et Albuquerque des villes de Goa et de Malacca en 1511. Ces conquêtes, qui furent pour le Portugal une source de gloire et de richesses, valurent à Emmanuel le nom de *Grand*.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, fils de Charles III, né à Chambéry en 1528, mort en 1580, succéda à son père en 1533, servit avec zèle et courage l'empereur Charles-Quint contre la ligue de Smalkalde (1545), se distingua au siége de Metz en 1552, reçut en 1553 le commandement de l'armée impériale, et gagna en 1557 la bataille de St-Quentin sur les Français. La paix fut conclue à Cateau-Cambrésis en 1559 ; la même année, Emmanuel épousa Marguerite de France, fille de François I, et il put rentrer avec honneur dans ses états que la guerre avait précédemment démembrés, et qui lui furent en partie restitués.

EMMANUEL I-IV (CHARLES-), ducs de Savoie. *Voy.* CHARLES-EMMANUEL.

EMMAUS, bourg de Judée, où Jésus-Christ apparut pour la première fois à ses disciples après sa résurrection. *Voy.* NICOPOLIS.

EMME, nom de deux riv. de Suisse : l'une, nommée Grande-Emme (Gross-Emmen), naît dans le canton de Berne et tombe dans l'Aar à 2 kil. E. de Soleure, après un cours de 80 kil. ; l'autre, dite Petite-Emme (Klein-Emmen), dans le cant. de Lucerne, se perd dans la Reuss à 3 kil. N. O. de Lucerne ; cours, 44 kil. Leurs eaux charrient de l'or.

EMMERICH, ville des États prussiens (Westphalie), à 7 kil. N. E. de Clèves ; 4,500 hab. Industrie : toiles, mousselines, lainages ; tanneries, brasseries.

EMODI MONTES, auj. l'*Himalaya*. *Voy.* IMAUS.

EMONIE, *Æmonia*. *Voy.* HÉMONIE.

EMOUI ou HIA-MEN, île de la Chine (Fou-Kian), par 115° 33' long. E., 24° 27' lat. N. ; 24 kil. de tour. Port spacieux, très fréquenté des Européens avant la concentration de tout leur commerce à Canton. Magnifique pagode dédiée à Foé.

EMPÉDOCLE, célèbre philosophe d'Agrigente, florissait vers l'an 444 av. J.-C. Il reçut les leçons des Pythagoriciens, et excella à la fois dans la philosophie, la poésie, la médecine et la musique. Il avait composé sur la *Nature* et les *Principes des choses* un poëme si beau qu'on le lut publiquement aux jeux olympiques. On dit que, voulant cacher sa mort et passer pour un dieu, il se précipita dans le cratère de l'Etna ; mais que la montagne, rejetant ses sandales, démasqua sa vanité. Il est plutôt à croire qu'il périt, ainsi que Pline, victime de son zèle pour la science. Selon d'autres, il quitta sa patrie après la prise d'Agrigente par les Carthaginois (403), et alla mourir dans le Péloponèse. Empédocle admettait quatre éléments : le feu ou Jupiter, la terre ou Junon, l'air ou Pluton, l'eau ou Nestis ; et deux causes primitives, l'amitié qui unit les éléments, la haine qui les sépare. Partant de ce singulier principe, que le semblable ne peut être connu que par le semblable, il composait l'âme elle-même des quatre éléments qu'elle reconnaît en toutes choses. Il reste de lui des fragments réunis par Sturz, Leips., 1805, 2 vol. in-8, et par Am. Peyron, 1810.

EMPEREUR, du latin *imperator*. Ce titre était décerné dans l'origine par les soldats romains à leur général victorieux ; depuis César, il devint l'attribut de l'autorité souveraine et la qualification du chef de l'état. Jusqu'au partage définitif de l'empire romain, en 396, il n'y avait eu qu'un empereur ; mais, depuis cette époque, il y en eut deux, un en Occident et un en Orient. Le titre d'empereur disparut en Occident après la chute d'Augustule (476) ; en Orient, il fut conservé jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), et même après cet événement, il subsista encore quelque temps à Héraclée et à Trébizonde. En 800, Charlemagne reprit le titre d'empereur romain, et il le transmit à ses descendants. Mais, dès 888, lors du démembrement définitif de la monarchie carlovingienne, ce nom d'empereur romain devint synonyme de celui de souverain de l'Allemagne. Napoléon ressuscita un moment en France le titre d'empereur (1804-1814). Aujourd'hui il n'est plus porté en Europe que par les souverains de l'Autriche, de la Russie et quelquefois de la Turquie ; en Amérique, par le souverain du Brésil. En Asie, il y a eu des empereurs du Mogol, et il y a encore des empereurs de la Chine ; en Afrique, on décore parfois du nom d'empereur le souverain du Maroc.

EMPIRE (BAS-) et EMPIRE D'ORIENT. *Voy.* ORIENT.

EMPIRE D'OCCIDENT. *Voy.* ROMAIN (empire).

EMPIRE (SAINT-). *Voy.* ALLEMAGNE.

EMPOLI, *Emporium*, ville de Toscane, sur l'Arno, à 37 kil. E. de Pise ; 3,000 hab. Pavée en dalles.

EMPORIES, *Emporiæ*, du grec *emporion*, c.-à-d. *marché*, auj. *Ampurias*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Indigetes*, sur la Méditerranée, était une grande place commerciale : de là son nom. — Ville de Sardaigne, auj. CASTEL-SARDO.

EMPORIES, district de la Byzacène, était renommé par sa prodigieuse fertilité en grains et regardé par les Carthaginois comme le grenier de leur capitale.

EMPUSA, spectre horrible qui, selon les superstitions vulgaires, était envoyé par Hécate aux hommes pour les effrayer et les punir. Il prenait toutes sortes de formes hideuses. *Voy.* LAMIES.

EMS, *Amisus*, riv. d'Allemagne, naît au mont Stapelag, dans les États prussiens (Westphalie) ; traverse la régence de Münster, le Hanovre ; reçoit l'Aa, le Haase et la Leda, et se divise près d'Emden en deux bras, l'Ems oriental et l'Ems occidental ; puis, après avoir mêlé ses eaux à celles du Dollart, se jette dans la mer du Nord. Cours, 290 kil. — L'Emsa donné son nom à trois dép. de l'empire français : l'Ems occidental (ch.-l. Groningue) ; l'Ems oriental (ch.-l. Aurich) ; et l'Ems supérieur (ch.-l. Osnabruck.

EMS, *Embasis*, bourg du duché de Nassau, à 10 kil. N. O. de Nassau ; 1,500 hab. permanents. Eaux thermales célèbres et connues dès l'antiquité. Parmi les établissements de bains on distingue ceux des Princes, du Landgrave, la source des Gamins (*Die Bubenquelle*) et celle de la Pièce-Ronde. — On connaît sous le nom de *punctation d'Ems* la protestation signée à Ems le 25 août 1785 par les archevêques de Mayence, Trèves, Cologne et Saltzbourg contre les empiétements de la cour de Rome. Cette protestation n'eut aucun effet.

ENAMBUC. *Voy.* DENAMBUC.

ENCELADE, géant redoutable, fils du Tartare et de la Terre, est un des géants qui firent la guerre aux dieux de l'Olympe. Jupiter victorieux le couvrit du poids énorme de l'Etna. C'est lui dont l'haleine embrasée, dit Virgile, exhale les feux que lance le volcan : lorsqu'il essaie de se retourner, il fait trembler la Sicile, et une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour. *Voy.* TYPHON.

ENDÉ, île de la Sonde. *Voy.* FLORES.

ENDEAVOUR, riv. de la Nouv.-Hollande, dans la Nouv.-Galles mérid., tombe dans le Grand-Océan.

ENDEAVOUR (Terre de l'), dans la Nouvelle-Hol-

lande, s'étend depuis la baie de la Trinité jusqu'à la rivière d'Endeavour.

ENDERI, ville de Russie. *Voy.* ANDRÉÉVA.

ENDIAN, ville de Perse (Khousistan), sur le Tab, à 26 kil. du golfe Persique; 3,500 habitants, presque tous Arabes. Commerce avec Bassora.

ENDOR, ville de Palestine (Issachar), près du mont Thabor, et au S. E. de Naïm, était la demeure d'une célèbre pythonisse, qui évoqua devant Saül l'ombre de Samuel avant la bataille de Gelboé.

ENDYMION, berger fabuleux de Carie ou d'Elide, d'une grande beauté, avait été placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite l'en chassa et le condamna à un sommeil perpétuel, parce qu'il avait osé attenter à l'honneur de Junon. Diane s'éprit d'une vive passion pour lui pendant qu'il dormait, et le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Il est à croire qu'Endymion cultivait l'astronomie et passait les nuits à suivre le cours de la lune; c'est là ce qui l'aura fait passer pour l'amant de Diane.

ÉNÉE, *Æneas*, prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, épousa Créuse, fille de Priam, et en eut Ascagne. Il se distingua pendant la guerre de Troie, surtout pendant la nuit fatale dans laquelle la ville fut prise (1270). Après le sac de sa patrie, il s'enfuit portant sur ses épaules Anchise, son père, avec ses dieux Pénates, tenant par la main son fils Ascagne, et suivi de Créuse, son épouse, qui se perdit dans une forêt. Il s'embarqua avec un grand nombre de Troyens pour aller former un établissement dans une terre étrangère. Après avoir été longtemps sur les mers le jouet d'affreuses tempêtes, et avoir été jeté sur les côtes de Carthage où, selon Virgile, Didon le retint quelque temps, il aborda enfin en Italie après sept ans de navigation. A Cumes, la Sibylle le conduisit aux enfers, où il visita l'ombre de son père, qui était mort depuis plusieurs années. Arrivé dans le Latium, il fut bien reçu du roi Latinus qui lui offrit la main de sa fille Lavinie. Mais Turnus, roi des Rutules, à qui la princesse avait été fiancée, lui déclara la guerre. Après des succès divers, le roi des Rutules fut vaincu et tué par Énée dans un combat singulier. Le vainqueur épousa Lavinie, bâtit en son honneur la ville de Lavinium, et régna plusieurs années sur le Latium (vers 1250). Il eut de Lavinie un fils nommé Sylvius. — Virgile a fait d'Énée le héros de son *Énéide*, et lui a donné une piété sans égale. Il est inutile de dire que rien n'est moins certain que les aventures d'Énée, de même que son établissement en Italie.

ÉNÉE *le Tacticien*, l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le IVe siècle av. J.-C., vers l'an 336; ses ouvrages sont perdus. Casaubon a publié sous le nom de cet écrivain un traité *De toleranda obsidione*, grec et latin, 1609, traduit en français par Beausobre, 1757. C'est un abrégé de l'ouvrage d'Énée fait par Cinéas.

ÉNÉE de Gaza, philosophe platonicien du Ve siècle, disciple d'Hiéroclès, était chrétien. Il écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, Zurich, 1560, qui fut traduit en latin par Ambroise-le-Camaldule dès 1516.

ÉNÉE (Sylvius), pape. *Voy.* PIE II.

ENERVES DE JUMIÉGES (les). *Voy.* JUMIÉGES.

ÉNÉSIDÈME. *Voy.* ÆNÉSIDÈME.

ENFERS, *Inferni loci*, lieux souterrains où, selon les anciens, se rendaient les âmes des morts; ils avaient Pluton pour dieu et pour roi. L'Enfer était arrosé par 5 fleuves, l'Achéron, le Cocyte, le Styx, le Phlégéthon et le Léthé. Après avoir passé l'Achéron, on subissait le jugement, et l'on était envoyé soit dans le Tartare, séjour des méchants, qu'entourait le Styx, soit dans les Champs-Élysées, séjour heureux des Justes, qu'arrosait le Léthé. Les poëtes plaçaient généralement l'entrée des Enfers près du marais d'Achérusie en Épire, ou de l'Averne en Italie. Selon la Fable, plusieurs héros descendirent aux Enfers et purent néanmoins revenir sur la terre: tels sont Hercule, Thésée, Orphée, Énée, etc.

ENFIELD, ville d'Angleterre (Middlesex), à 14 kil. N. E. de Londres; 9,000 hab. Ruines d'un palais d'Édouard VI. — Ville des États-Unis (Connecticut), à 22 kil. N. d'Hartford.

ENFIELD (Guillaume), ecclésiastique anglais, né à Sudbury en 1741, ministre et professeur de belles-lettres à Wanington (Lancaster), mort à Norwich en 1797, a publié un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction de la jeunesse; les principaux sont *the Speaker* (l'orateur), 1775, choix de morceaux oratoires pour les écoles; *Sermons biographiques*, ou *Suite de discours sur les principaux personnages de l'Écriture sainte*, 1777; *Histoire de la philosophie*, extraite de Brucker, 1790.

ENGADDI ou HAZEZON THAMAR, ville de Palestine (tribu de Juda), à l'embouchure du Jourdain dans le lac Asphaltite.

ENGADINE (c.-à-d. *qui est à la tête de l'Inn*), vallée de Suisse, dans le canton des Grisons, formée au N. O. par les Alpes Lépontiennes, et au S. E. par les Alpes Rhétiques; elle est traversée par l'Inn dans toute sa longueur, qui est de 80 kil. environ; 9,000 hab. Glaciers, forêts de pins; orge. Emigrations. — Cette vallée se divise en Haute et Basse-Engadine. Au XIIe siècle, elle appartenait à l'évêque de Coire; du XIIIe jusqu'au XIVe, la B.-Engadine fit partie du Tyrol. Les Autrichiens en brûlèrent tous les villages en 1621. De 1799 à 1801, il s'y livra plusieurs combats entre les Français et les Autrichiens.

ENGEL (J.-J.), né en 1741, dans le duché de Mecklembourg, mort en 1802, enseigna pendant 20 ans la morale et les belles-lettres à Berlin (1776-1787), fut chargé de l'éducation du prince de Prusse (Frédéric-Guillaume III), puis fut nommé directeur du théâtre de Berlin, 1787. On a de lui une *Théorie de la mimique*, 1785, ouvrage estimé, traduit en français par Jansen, 1788; quelques comédies, le roman de *Lorenz Starck*, et des mélanges. Ses œuvres ont été publiées à Berlin, 1801-16, 12 vol. in-8.

ENGELBERG, ville de Suisse (Unterwald), sur l'Aa, à 15 kil. S. de Stantz; 1,900 hab. Abbaye de Bénédictins, fondée au XIe siècle par un seigneur de Soldenbüren.

ENGER, ville des États prussiens (Saxe), à 28 kil. S. O. de Minden; 1,400 hab. Résidence de Witikind, auquel l'empereur Charles IV fit ériger en 1377 un mausolée qui fut transporté à Herford en 1414.

ENGHIEN, *Angia*, ville de Belgique (Hainaut), à 27 kil. N. E. de Mons; 3,500 hab. Dentelles, toiles, cotonnades. — Cette ville appartint d'abord à la maison de Luxembourg; elle passa dans celle de Bourbon (1485) par le mariage de Marie de Luxembourg avec François de Bourbon, comte de Vendôme, aïeul de Henri IV. Celui-ci vendit la ville d'Enghien, en 1607, à Charles de Ligne, comte d'Aremberg. Cependant le titre d'Enghien resta en France; Louis de Bourbon, premier prince de Condé, second fils de François de Bourbon, voulant partager avec son frère aîné le titre de baron d'Enghien, en fit transporter le nom à Nogent-le-Rotrou; Henri II de Condé, son petit-fils, transporta ce même nom à la ville d'Issoudun, et depuis il fut transféré une troisième fois au duché-pairie de Montmorency, qui porta depuis le nom de duché d'Enghien. Les fils aînés des princes de Condé portaient le titre de duc d'Enghien du vivant de leur père.

ENGHIEN-LES-BAINS ou ENGHIEN-MONTMORENCY, bourg de France (Seine-et-Oise). *Voy.* MONTMORENCY.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri DE BOURBON, duc d'), le dernier des Condés, né à Chantilly en

1772, était fils de Henri-Louis-Joseph, duc de Bourbon, et de Louise-Thérèse d'Orléans. Il suivit le prince de Condé, son grand-père, dans l'émigration, fut chargé d'un commandement de cavalerie dans l'armée dite de Condé, et déploya la plus grande valeur dans tous les combats qui furent livrés contre les troupes républicaines. L'armée de Condé ayant été licenciée en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, où habitait la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, qu'il aimait. Soupçonné de conspirer contre le gouvernement français, il fut arrêté dans cette retraite par l'ordre de Bonaparte, quoiqu'il fût en pays neutre et en pleine paix ; conduit presque aussitôt au château de Vincennes, il y fut jugé par une commission militaire, condamné comme ayant entretenu des relations secrètes avec des royalistes en France, et fusillé la nuit même de son arrivée (21 mars 1804). Cette exécution est un des actes qui souillent la vie de Napoléon.

ENGINA ou ENGIA, *Égine* des anciens, île de l'état de Grèce, dans le golfe d'Égine : 13 kil. sur 10; 4,000 hab. Ch.-l., Engina. *Voy.* ÉGINE.

ENGINA (golfe d'), ou golfe d'ATHÈNES, *Saronicus sinus*, golfe de l'Archipel, entre les côtes d'Attique et d'Argolide ; 80 kil. de profondeur. Plusieurs îles, notamment Engina et Colouri.

ENGORNOU, ville de l'état de Bournou, dans la Nigritie centrale, à 23 kil. S. E. de Kouka : la plus grande et la plus peuplée du royaume ; 30,000 hab. Grands marchés.

ENGOYO, état de la Guinée (Nigritie méridionale), entre l'Océan à l'O., et le Congo au N. et au S. ; 200 kil. sur 458. Ch.-l., Cabinda. Tabac, maïs, coton, canne à sucre.

ENGUERA, ville d'Espagne (Valence), à 16 kil. N. O. de San-Felipe : 5,000 hab. Draps, lainages.

ENGUERRAND DE COUCY, etc. *Voy.* COUCY, MARIGNY, MONSTRELET, etc.

ENGUINEGATTE. *Voy.* GUINEGATE.

ENIANES, *Ænianes*, petite peuplade grecque qui habita successivement la Perrhébie orient., dans l'Épire mérid.; la Thessalie, près de la Locride Épicnémidienne, et les côtes du golfe Maliaque. On les trouve dans l'histoire depuis la guerre de Troie jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. Ils avaient voix au conseil des Amphictyons.

ENINGIA, le même mot que *Fenningia* ou *Finnonia*, nom latin de la FINLANDE.

ENIOUSSES, peuple indigène de l'Amérique du Nord, fait partie de la grande famille des Esquimaux. *Voy.* ESQUIMAUX.

ENIPÉE, *Enipeus*, nom commun à diverses riv. de Grèce, dont une en Élide, deux en Thessalie, etc. De celles-ci l'une (auj. *Carissa*) coulait à Pharsale, l'autre passait à 6 kil. de Dium. L'Enipée d'Élide est fameux dans la mythologie, comme l'amant de Tyro, fille de Salmonée.

ENISCORTHY, ville d'Irlande. *Voy.* ENNISCORTHY.

ENKHUYSEN, *Enchusa*, ville murée de Hollande (Nord-Hollande), à 46 kil. N. E. d'Amsterdam; 7,000 hab. Port sur le Zuyderzée (à demi comblé par le sable); digues ; ancien hôtel de l'amirauté ; hôtel de la monnaie ; hôtel des Indes orientales et occidentales. Chantiers de construction, fonderies de cloches. Armements pour la pêche du hareng et de la morue.

ENNA, auj. *Castrogiovanni*, ville de la Sicile ancienne, au centre de l'île, suivant les anciens, sur le fleu Himère, est célèbre dans la mythologie, comme étant le lieu près duquel fut enlevée Proserpine. C'est dans Enna et Agrigente que commença la première guerre des esclaves (138 ans avant J.-C.); Tauroménium, Enna furent les plus fortes places des insurgés ; Enna fut prise la dernière, en 132. Les environs d'Enna étaient très fertiles.

ENNEZAT, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), sur la riv. d'Eubenne, à 9 kil. E. de Riom ; 2,500 hab.

ENNIS ou CLARE, ville d'Irlande (province de Munster), capitale du comté de Clare, sur le Fergus, à 31 kil. N. O. de Limerick ; 7,000 hab. Commerce actif.

ENNISCORTHY, ville d'Irlande, dans le comté de Wexford, à 16 kil. N. O. de Wexford. Théâtre d'une insurrection qui éclata en 1798 contre le gouvernement anglais.

ENNISKILLEN, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Fermanagh, à 137 kil. N. O. de Dublin ; 3,500 habitants.

ENNIUS (QUINTUS), ancien poète latin, né à Rudies en Calabre 240 ans avant J.-C., mort vers 169 avant J.-C., suivit d'abord la carrière militaire ; il fut amené à Rome par Caton-l'Ancien, qui avait remarqué son mérite, et il y devint l'ami de Scipion. Il enseigna les lettres grecques et latines et composa des comédies, des tragédies, des satires, et un poème célèbre intitulé : les *Annales de la république*, en 18 chants. Bien que son style se sentît de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vivait, il renfermait un grand nombre de beautés. Virgile lui faisait de fréquents emprunts, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, dans le *Théâtre des Latins*, publiés par Levée. Les fragments des *Annales* ont été publiés à part en 1826 à Leipsick.

ENNODIUS MAGNUS, écrivain ecclésiastique latin, d'une famille illustre d'Italie, né vers 473, mort en 521, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et devint évêque de Pavie. Ses principaux ouvrages sont : un *Panégyrique de Théodoric* ; la *Vie de saint Épiphane*, celle *de saint Antoine*. Ils ont été publiés par Sirmond, 1612.

ENO, *Ænos*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 58 kil. N. O. de Gallipoli, sur le golfe d'Énos ; 7,000 hab. Port sûr et commode. Commerce en laines, coton, soie, cuirs, cire, safran, etc.

ENOCH ou HÉNOCH, fils de Caïn, bâtit la première ville et la nomma Enochié. Il était né vers l'an 3759 av. J.-C. — Un autre Enoch, patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 3378 av. J.-C., vécut 365 ans, et fut enlevé au ciel, suivant la Bible. Il existe dans la Bible sous le nom d'*Hénoch*, un recueil de prophéties apocryphes ; il ne faut pas le confondre avec l'ouvr. intit. *Hénoch* ou *de l'Amitié* (trad. par Pichard, 1838), et qui est du XIIe s.

ENOPÉE, nom primitif de l'île d'Égine. *Voy.* ÉGINE.

ENOSIS, auj. *Santo-Antioco*, petite île de la Méditerranée, près de la côte S. O. de la Sardaigne.

ENOTRIE. *Voy.* OENOTRIE.

ENS, *Anisus*, riv. des États autrichiens, prend sa source dans la Haute-Autriche (cercle de Saltzbourg), passe d'abord à Rastadt, arrose en partie le duché de Styrie, rentre dans la Haute-Autriche, passe à Steyer et à Ens, et se jette dans le Danube après 250 kil. de cours environ. Elle reçoit la Salza et la Steyer. Cette rivière sert de limite aux deux grandes divisions de l'Autriche propre, la Haute et la Basse-Autriche, dites aussi *Pays au-dessus* et *Pays au-dessous de l'Ens*. Avant 1801, la Basse-Autriche, portion de l'archiduché d'Autriche, se divisait aussi en pays au-dessus et au-dessous de l'Ens. *Voy.* AUTRICHE PROPRE.

ENS, *Anisia*, *Anasum*, ou *Ensium civitas*, ville de l'Autriche propre (Haute-Autriche), dans le cercle de Traun, à 19 kil. N. de Steyer; 4,000 hab. Fabriques de toiles, de cotonnerie et de rubans. — Cette ville est très ancienne : elle existait déjà du temps des Romains et fut rebâtie au Xe siècle sous le nom d'*Ensburg* (bourg de l'Ens).

ENSENADA (Zénon-Silva, marquis de LA), né à

Seca près de Valladolid, 1690, mort en 1772, fut porté par son seul mérite aux plus hauts emplois, et gagna la confiance de Ferdinand VI, qui le nomma ministre des finances. Il sut, par une sage administration, rétablir les finances épuisées et faire fleurir le commerce et les colonies. A l'avénement de Charles III, il devint victime de cabales de cour et fut destitué, 1759.

ENSISHEIM, *Urunca*, ville de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 23 kil. S. de Colmar, sur l'Ill; 2,734 hab. Ancien collége des Jésuites, qui sert auj. de maison de détention. Hôtel-de-ville. Calicots, chapeaux de paille. — Cette ville était jadis le ch.-l. de l'Alsace autrichienne, du Brisgau, de la Forêt-Noire et des villes forestières; le conseil souverain d'Alsace y a siégé de 1659 à 1674. Elle fut prise et reprise par les Suédois, les Impériaux et les Français pendant la guerre de Trente-Ans. Elle fut cédée à la France par la paix de Münster (1648).

ENTELLE, athlète. *Voy.* DARÈS.

ENTIUS. *Voy.* ENZO.

ENTRAIGUES, *Interaquæ*, village du dép. de l'Isère, jadis ch.-l. de cant., à 37 kil. S. E. de Grenoble; 900 hab.

ENTRAIGUES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 21 kil. N. O. d'Espalion; 1,800 hab.

ENTRAIGUES (Catherine-Henriette DE BALZAC D'), marquise de Verneuil, fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX, inspira une vive passion à Henri IV, qui alla jusqu'à lui donner par écrit une promesse de mariage. Elle manifesta un vif ressentiment lors du mariage de Henri avec Marie de Médicis. Le roi pour la calmer lui fit don du marquisat de Verneuil; néanmoins elle entra quelque temps après dans une conspiration dont son père et son frère, le comte d'Auvergne, furent les principaux agents. Tous deux furent condamnés à mort; mais Mlle d'Entraigues obtint leur grâce. Elle se retira alors de la cour et mourut en 1633, à 50 ans.

ENTRAYGUES. *Voy.* ENTRAIGUES.

ENTRECASTEAUX, bourg du départ. du Var, à 59 kil. N. E. de Brignolles; 2,000 hab.

ENTRECASTEAUX (canal d'), détroit de l'Australie, sépare l'île de Bruni de la côte S. E. de la Tasmanie. Il est ainsi appelé du navigateur de même nom qui l'explora le premier.

ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUNI D'), né à Aix en 1740, fils d'un président du parlement de Provence, entra de bonne heure dans la marine royale, et devint en 1785 commandant des forces navales dans l'Inde. En 1791, il fut chargé d'aller avec deux frégates à la recherche de Lapeyrouse, et en outre de parcourir les côtes que ce brave et malheureux navigateur avait encore à explorer. D'Entrecasteaux, malgré son zèle, ne put remplir que la seconde partie de ses instructions; il reconnut la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, de l'île de Bougainville, et près de 1,300 kil. de côtes dans la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et explora sur les côtes de la Tasmanie une suite de points auxquels il laissa son nom. Il mourut en mer (1793) près de l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par M. de Rossel, capitaine, qui en a publié une relation fort intéressante, Paris, 1808, 2 vol. in-4.

ENTRE-DEUX-MERS (pays d'), subdivision du Bordelais (en Guyenne), entre la Gironde et la Dordogne, ainsi nommée parce que la marée remonte très haut dans l'une et l'autre rivière. Places principales: Créon, Artigues, etc.

ENTRE-DOURO-E-MINHO, en latin mod. *Portugallia interamnensis*, prov. du Portugal, à l'angle N. O., bornée au N. par le Minho qui la sépare de la Galice, et au S. par le Douro qui la sépare de la Beira, à l'E. par le Tras-os-Montes et à l'O. par l'Atlantique; 133 kil. sur 62; 900,000 hab. Ch.-l., Braga. Climat délicieux, grande fertilité; gros et petit bétail. Industrie. Grand commerce de vins, fruits, etc.

ENTRE-RIOS (c.-à-d. *entre rivières*), état de l'Amérique méridionale, fait partie de la Confédération du Rio-de-la-Plata. Il est situé entre l'état de Corrientes au N., la république de l'Uruguay à l'E., l'état de Buénos-Ayres au S., celui de Santa-Fé à l'O. Environ 60,000 hab. Son chef-lieu actuel est Baxada; auparavant c'était Santa-Fé, qui est auj. chef-lieu d'un état particulier. Il est formé de l'ancien vice-royaume d'Entre-Rios et doit son nom à sa position entre les deux rivières de l'Uruguay et de Parana qui forment les frontières orientale et occidentale. Du reste, ses limites sont peu déterminées et sont exposées à de continuelles variations.

ENTREVAUX, *Intervalles*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 26 kil. N. de Castellane; 1,400 hab. Jadis évêché.

ENVERMEU, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 14 kil. de Dieppe; 1,000 hab.

ENYED (NAGY-). *Strassburg* en allemand, ville de Transylvanie, à 26 kil. N. E. de Karlsburg; 6,000 hab.

ENZERSDORF, ville murée d'Autriche, à 13 kil. E. de Vienne, sur le Danube, rive gauche, en face de l'île Lobau; 800 hab. Elle fut brûlée le 5 juillet 1809 (1er jour de la bataille de Wagram). — On l'appelle souvent Stædel-Enzersdorf pour la distinguer d'Enzersdorf-im-Langenthal, située à peu de distance de la première, et à 10 kil. S. de Laa.

ENZO ou ENTIUS (HANS dit), bâtard de l'emp. Frédéric II, fut nommé par lui roi de Sardaigne, après avoir épousé la veuve d'Ubaldo Visconti, qui possédait la plus grande partie de l'île. Enzo se signala dans les guerres que son père eut à soutenir contre l'Église, et conquit une partie du Milanais avec l'aide des Gibelins: mais il fut fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Fossalto, 1247. Il mourut en prison au bout de 22 ans de captivité, à 47 ans.

EOLE, *Æolus*, fils de Jupiter et de Mélanippe, était le dieu des vents. Il régnait sur les îles appelées Vulcanies, et depuis Eoliennes (*Voy.* ce mot). Lorsque les vents jetèrent Ulysse dans les états d'Eole, ce dieu l'accueillit favorablement, et lui fit présent d'outres qui renfermaient les Vents contraires à sa navigation. Les compagnons d'Ulysse, cédant à leur curiosité, ouvrirent ces outres; mais les Vents s'en échappèrent aussitôt, et causèrent une tempête furieuse qui fit périr tous les vaisseaux d'Ulysse.

EOLE, *Æolus*, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, vivait vers le XVIe siècle av. J.-C., et a donné son nom aux Eoliens.

EOLIDE ou EOLIE, partie de la côte occidentale de l'Asie-Mineure colonisée par les Eoliens, comprenait tout le littoral de la Mysie, depuis la ville de Cyzique jusqu'au fleuve Caïcus. Sur le continent, on comptait onze villes principales appartenant aux Eoliens: la plus importante était Cume ou Cyme. L'île de Lesbos était aussi peuplée de colonies éoliennes. — On donnait le nom de *mer d'Eolie* à la partie de la mer Égée comprise entre les embouchures des fleuves Caïcus et Hermus.

EOLIENNES (îles), dites aussi VULCANIENNES ou HÉPHESTIADES et même LIPARIENNES, sont les 7 îles Lipari, autrefois nommées Lipara, Phénicade, Ericode, Hiéra, Evonyme, Strongyle, Didyme. Elles sont situées au N. E. de la Sicile. *Voy.* LIPARI.

EOLIENS, peuple grec, formait une des grandes divisions de la race hellénique et tirait son nom d'*Æolus*, petit-fils de Deucalion, dont il était issu. Les Eoliens habitèrent d'abord le nord de la Thessalie, puis, se répandant de proche en proche, ils pénétrèrent jusque dans le Péloponèse. Enfin, 1124

av. J.-C., les Eoliens quittèrent la Grèce et vinrent s'établir dans la partie nord-ouest de l'Asie Mineure qui prit d'eux le nom d'Eolide. Le dialecte que parlaient les Eoliens est celui qui s'écarte le moins de la langue primitive; aussi a-t-il beaucoup d'affinité avec le latin; il diffère peu du dialecte dorien, et ce qui le distingue surtout, c'est l'aspiration des voyelles initiales figurée par le digamma dit *éolique* (F). Alcée, Sapho et Corinne ont écrit dans le dialecte éolien.

EON DE BEAUMONT (le chevalier), personnage que l'ambiguité de son sexe a rendu célèbre, né en 1728 à Tonnerre, était fils d'un conseiller au parlement. Il portait une jolie figure et n'avait pas de barbe, ce qui lui donnait la facilité de se faire passer pour femme. Chargé par Louis XV d'une mission secrète en Russie auprès de l'impératrice Elisabeth, il se présenta avec le vêtement féminin, réussit à l'aide de son déguisement à voir l'impératrice en secret, gagna sa faveur, et opéra ainsi un utile rapprochement entre la Russie et la France (1756). Ayant repris ensuite les habits de son sexe, il servit avec distinction pendant la guerre de Sept-Ans. A la paix il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais et eut part au traité de 1763. Des démêlés qu'il eut avec le successeur du duc de Nivernais, le comte de Guerchy, lui firent perdre son titre; il resta néanmoins à Londres où il publia des *Mémoires* contre le comte de Guerchy qui le firent condamner comme calomniateur par le jury. Il eut dans cette ville, toujours en prenant l'habit féminin, plusieurs aventures scandaleuses. Il revint en France en 1777, mais le roi lui imposa l'obligation de prendre et de conserver jusqu'à la mort les habits de femme. On prétend que cette métamorphose était commandée par la nécessité de voiler certaines intrigues amoureuses dans lesquelles se trouvaient compromis de grands personnages, et même la reine d'Angleterre Charlotte. Il émigra en 1790 et mourut en 1810 à Londres. L'autopsie a prouvé qu'il était du sexe masculin. On a publié à Londres en 1775 les *Loisirs du chevalier d'Eon*, 13 vol. in-8, qui renferment, outre ses différends avec M. de Guerchy, un grand nombre d'ouvrages de politique et d'économie financière. M. de la Fortelle a donné en 1779 la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Eon, chevalier*, etc. M. Gaillardet a fait paraître en 1836 les *Mémoires du chevalier d'Eon, publiés sur les papiers fournis par sa famille*, 2 vol. in-8.

EONS, êtres intermédiaires imaginés par les Gnostiques pour remplir la distance qu'ils disaient exister entre le Dieu suprême et le Jéhovah des Juifs (dont ils faisaient une divinité secondaire), entre le Père et le Fils ou Christ, et enfin entre ce dernier et les hommes. Ces êtres purement spirituels n'étaient autre chose que des abstractions réalisées: c'étaient la *Sagesse*, la *Foi*, la *Prudence*, etc. Ils étaient appelés *Eons* (du mot grec *aion*, *ævum*, temps), parce que leur existence, sans être éternelle, était supposée d'une durée considérable. Leur nombre était indéfini; mais ils pouvaient se grouper en différentes espèces: Basilides en comptait 365, Valentin n'en admettait que 30.

EOUA ou MIDDELBURG, une des îles Tonga, dans le Grand-Océan équinoxial, par 177° 21' long. E., 21° 24' lat. S.; 47 kil. de tour. Cannes à sucre, bananes. Elle fut découverte en 1643 par Tasman.

EPACTE (du grec *epactai êmerai, jours intercalés*), nombre qui indique combien il faut ajouter à l'année lunaire pour l'égaler à l'année solaire. La différence entre ces deux années étant d'environ 11 jours, l'épacte augmente chaque année de 11 jours, jusqu'à ce qu'elle dépasse 29; quand elle a atteint ce nombre, on suppose un nouveau mois lunaire intercalé.

EPAGNE, ville du dép. de l'Eure, à 10 kil. S. de Pont-Audemer; 2,300 hab.

EPAMINONDAS, célèbre général thébain, s'était d'abord appliqué à l'étude des lettres et de la philosophie. S'étant lié avec Pélopidas, il l'aida à chasser de Thèbes les Lacédémoniens qui s'étaient emparés de la ville par trahison. Nommé général dans la guerre qui s'alluma entre sa patrie et les Lacédémoniens, il gagna sur ceux-ci la célèbre bataille de Leuctres (l'an 371 av. J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte; quatre fois il envahit la Laconie, releva Messène et fonda Mégalopolis en Arcadie, opposant ainsi une barrière à l'ambition de Sparte; mais il se vit près d'être condamné à mort pour avoir excédé de quatre mois la durée de son commandement. Cependant, il fut quelque temps après replacé à la tête des armées thébaines, obtint plusieurs avantages en Thessalie sur Alexandre de Phères, fit de nouveau la guerre aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la célèbre victoire de Mantinée, l'an 363 av. J.-C. Il reçut dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute: « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il expira. Epaminondas donna l'exemple de toutes les vertus; il n'avait pas moins de frugalité et de désintéressement que de génie et de courage.

EPAPHRODITE, affranchi et secrétaire de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à se donner la mort. Epictète avait été son esclave.

EPAPHUS, fils de Jupiter et d'Io, fut enlevé après sa naissance par la jalouse Junon, et livré aux Curètes; mais Jupiter irrité les tua. Epaphus eut un jour querelle avec Phaéton, et prétendit qu'il n'était point fils du Soleil, comme Clymène sa mère s'en vantait: ce fut là l'origine du malheur de Phaéton (*Voy.* PHAÉTON).—Hérodote (II, 153) dit qu'Epaphus fut roi d'Egypte, et qu'il fonda la ville de Memphis. On le confond parfois avec le dieu Apis.

ÉPÉE (abbé DE L'). *Voy.* L'ÉPÉE.

EPÉENS, nom que l'on donne quelquefois aux habitants de l'Elide. *Voy.* EPÉUS.

EPERIES, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comté de Saros, à 230 kil. N. E. de Bude; 9,000 hab.; 2 évêchés, l'un grec, l'autre catholique. Cathédrale, hôtel-de-ville. Draps, toiles, raffineries de sucre, etc. Eaux minérales.

EPERNAY, *Asprencia* ou *Sparnacum*, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la Marne, à 31 kil. N. O. de Châlons, et à 138 kil. E. de Paris; 5,457 hab. Grand commerce de vins de Champagne. Elle fut prise sur les Ligueurs en 1592 par Henri IV; le maréchal de Biron fut tué à ce siége. — L'arr. d'Epernay a 9 cantons (Anglure, Avize, Dormans, Esternay, La Fère-Champenoise, Montmirail, Montmort, Sézanne, plus Epernay). 210 communes et 86,452 hab.

EPERNON, *Sparno*, ville du dép. d'Eure-et-Loir, à 24 kil. N. E. de Chartres et 8 kil. de Maintenon; 1,600 hab. Hugues Capet y fit bâtir un château que les Anglais détruisirent sous le règne de Charles VI. La ville d'Epernon était le titre d'une baronie qui fut érigée en duché par Henri III en faveur de Jean-Louis Nogaret de la Valette (*Voy.* ci-après l'art. historique). Le titre de duc d'Epernon, après avoir été porté quelque temps par les descendants directs de Jean-Louis, passa aux fils d'Hélène, sa sœur, et s'éteignit de bonne heure en la personne de Mlle d'Epernon, fille du dernier gouverneur de la Guyenne. — Plusieurs membres de la famille d'Epernon ont aussi porté le titre de *Captal*, comme gouverneurs de la Guyenne.

ÉPERNON (J.-L. DE NOGARET DE LA VALETTE duc d'), un des mignons de Henri III, né en 1554, d'une famille noble du Languedoc, mort en 1642, fut comblé de faveurs pour prix de ses indignes complai-

sances, fut créé duc et pair, gouverneur de Metz, du Boulonnais et de la Normandie (1581-84), et devint amiral de France en 1587. Il fut un des derniers à reconnaître Henri IV; il obtint cependant de ce prince le gouvernement de la Provence, et finit par gagner toute sa confiance. Il se trouvait dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné; on l'accusa de complicité, mais l'affaire fut étouffée. Il fit donner la régence à Marie de Médicis et jouit auprès d'elle d'un grand crédit; mais Richelieu le fit disgracier par Louis XIII. On lui donna, pour l'éloigner, le gouvernement de la Guyenne. Partout le duc d'Épernon se rendit odieux par sa hauteur et sa violence. — Il laissa trois fils: l'aîné mourut jeune; le second, Bernard de Foix et de la Valette, succéda à son père dans le titre de duc, ainsi que dans le gouvernement de la Guyenne, et mourut en 1660; le troisième, Louis de Nogaret de la Valette, embrassa l'état ecclésiastique; il est connu sous le nom de cardinal de la Valette (*Voy.* LA VALETTE).

EPERONS (journée des). On a donné ce nom à deux batailles funestes aux Français: celle de Courtray, en 1303, où les chevaliers français tués dans l'action laissèrent sur le champ de bataille plus de 4,000 éperons; et celle de Guinegate, en 1513, où l'on fit plus usage des éperons que de l'épée.

EPÉUS, fils d'Endymion et d'Hyperimné, régna sur les Éléens qui prirent de lui le nom d'Epéens.

EPÉUS, fils de Panopée, est célèbre pour avoir construit le cheval de Troie. Il fonda Métaponte.

ÉPHÈSE, auj. *Aïa-solouk*, ville de l'Asie-Mineure, sur la côte occidentale, et la principale de la Confédération ionienne, est surtout célèbre par un magnifique temple de Diane. Ce temple fut incendié par Érostrate le jour de la naissance d'Alexandre (356 av. J.-C.); mais il fut rebâti depuis avec plus de magnificence encore. On croit que le second temple fut détruit sous Constantin. — Éphèse fut fondée par les Cariens. Les Ioniens s'en emparèrent sous la conduite d'Androclès, fils de Codrus. Dans la suite, elle fut prise plusieurs fois et souvent soumise; mais elle recouvra toujours son indépendance. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, Lysandre y avait établi son quartier général et comptait en faire le centre de sa domination particulière. Les philosophes Héraclite, Hermodore, le poëte Hipponax, les peintres Apelles et Parrhasius y naquirent. Le christianisme y établit une de ses premières églises, qui fut longtemps dirigée par saint Jean l'Évangéliste (on fait même dériver le nom moderne *Aia-solouk* des mots grecs *agios theologos*, c.-à-d. *le saint théologien*, nom que l'on donnait à saint Jean). C'est à Éphèse que fut réuni en 431 le troisième concile œcuménique qui anathématisa le nestorianisme. En 449, il s'y tint un autre concile soi-disant œcuménique, mais flétri depuis par le nom de *brigandage d'Éphèse*, à cause des violences qui s'y commirent: ce concile se déclara pour l'eutychianisme ou doctrine des Monophysites; mais deux ans plus tard, le concile de Chalcédoine condamna cette doctrine et rétablit le dogme orthodoxe.

ÉPHESTION. *Voy.* HÉPHESTION.

EPHIALTES, géant, fils de Neptune et d'Iphimédie. *Voy.* ALOÏDES. — Les Latins donnaient aussi ce nom à des songes malfaisants qu'on appelait plus ordinairement *incubes*.

ÉPHORE, orateur et historien grec (363-300 av. J.-C.), natif de Cume en Eolie, disciple d'Isocrate et rival de Théopompe, avait composé une *Histoire du Péloponèse* qui comprenait les temps écoulés depuis la conquête des Héraclides (1104 av. J.-C.) jusqu'à la 20e année du règne de Philippe (340 av. J.-C.). M. Marx a publié les fragments qui nous restent de cet historien, Heidelberg, 1825; Creuzer en a donné une nouvelle édition, Carlsruhe, 1835.

ÉPHORES, c.-à-d. *inspecteurs*, magistrats de Lacédémone, au nombre de cinq, furent créés pour contrebalancer l'autorité des rois; ils pouvaient les mettre à l'amende, les arrêter, les déposer et les faire mettre à mort. De plus, ils convoquaient, prorogeaient et dissolvaient à leur gré les assemblées du sénat, disposaient du trésor, envoyaient des armées en campagne. Mais leurs décisions devaient être rendues à l'unanimité, l'opposition d'un seul neutralisait la volonté des quatre autres. Cette magistrature fut instituée par Lycurgue, l'an 884 av. J.-C.; mais elle n'eut d'abord qu'un pouvoir très limité. C'est au temps de la guerre du Péloponèse que son influence fut le plus redoutable.

ÉPHRAIM, 2e fils de Joseph et frère de Manassé, fut le chef d'une des douze tribus. Sa postérité forma une tribu qui habita dans la Palestine entre le Jourdain à l'E., la Méditerranée à l'O., les tribus de Dan et de Benjamin au S., et la demi-tribu occidentale de Manassé au N. Avant l'arrivée des Hébreux cette partie de la Palestine était habitée par les Phéréséens.

EPHRATA, premier nom de Bethléem.

EPHREM (saint), père de l'église syriaque, né à Nisibis en Mésopotamie vers 320, mort en 379, embrassa l'état monastique et se retira dans le voisinage d'Edesse. Il se lia avec saint Basile, fit un grand nombre de conversions, et combattit les hérésies de Bardesane, Marcion, Manès. On a de lui, outre ses écrits contre les hérétiques, des *Commentaires sur le Testament*, et des poésies sacrées. Ses ouvrages sont écrits les uns en syriaque, les autres en grec. Ils ont été publiés par Gerhard Vossius en 3 vol. in-fol.; par Assemani, Rome, 1589-97, 6 vol. in-fol., réimprimés en 1736. On a donné récemment une traduction française des ouvrages grecs de saint Ephrem, Paris, 1840.

EPHTALITES (HUNS). *Voy.* HUNS.

EPHYRE, ancien nom de Corinthe. *Voy.* CORINTHE.

ÉPICHARIS, courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron. Ayant été prise, elle refusa, même au milieu des tortures, de nommer ses complices. Enfin, craignant de laisser échapper son secret au milieu des tourments, elle s'étrangla avec sa ceinture.

ÉPICHARME, poete et philosophe pythagoricien, né dans l'île de Cos, vint fort jeune à Syracuse, fleurit sous Hiéron I vers l'an 450 av. J.-C., et mourut âgé de 75 ans selon les uns, ou de 99 selon d'autres. On le regarde comme l'inventeur de la comédie. Il ne nous reste rien de ses ouvrages. Plaute paraît l'avoir souvent imité.

ÉPICNÉMIDIENS (LOCRIENS). *Voy.* LOCRIDE.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome et eut pour maître Épaphrodite, affranchi de Néron. Exilé par Domitien lorsque cet empereur chassa de la ville tous les philosophes, vers l'an 90 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Épire. Il revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien et de Marc-Aurèle. Ce philosophe était d'une patience inaltérable; un jour son maître Epaphrodite lui ayant cassé la jambe en le frappant, il se contenta de lui dire: « Je vous avais bien prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage écrit par Epictète lui-même; mais l'historien Arrien, son disciple, a rédigé des *Dissertations sur sa vie et sa philosophie*, ainsi qu'un *Manuel* de sa doctrine, connu sous le nom grec d'*Enchiridion*. Simplicius a commenté ce manuel. Toute la morale d'Epictète se réduisait à ces deux mots: *Abstiens-toi, résigne-toi*. On a donné une foule d'éditions du *Manuel*. On le trouve réuni aux *Dissertations*, gr.-lat., dans une édition de Jér. Wolf, Bâle, 1560. Il a été traduit en français plus de vingt fois, notamment par Duvair (1606), Gilles Boileau (1655), Dacier (1715), et plus récemment par Lévesque, et par Lefebvre de Villebrune, Paris, an III (1794), in-18.

Schweighæuser a recueilli tout ce qui reste d'Epictète, sous ce titre : *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, Leipsick, 1799-1800, 5 vol. in-8.

EPICURE, célèbre philosophe grec, né à Gargettos, bourg près d'Athènes, l'an 341 av. J.-C., était fils d'un maître d'école. Il lut de bonne heure Démocrite pour lequel il se passionna, et ayant ensuite étudié les principaux systèmes enseignés de son temps, il se crut bientôt en état de former une secte nouvelle. Il enseigna d'abord à Lampsaque et transporta ensuite son école à Athènes (309). Il fit dans cette ville l'acquisition d'un jardin où se réunissaient ses disciples, qui y vivaient en commun. Il mourut l'an 270 av. J.-C., dans sa 72e année. En morale, Epicure enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme et que tous nos efforts doivent tendre à l'obtenir ; mais il faisait consister le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur autant que dans celles des sens. En physique, il expliquait tout par le concours fortuit des atomes : il niait l'immortalité de l'âme ; il admettait des dieux, êtres d'une nature supérieure à l'homme, mais il leur refusait toute action sur le monde et niait la Providence ; il prétendait ainsi détruire par la racine toute superstition. Il avait composé de nombreux ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. On a seulement de lui deux *Lettres*, publiées par Schneider (Leipsick, 1813); des fragments des livres II et XI d'un *Traité sur la nature*, retrouvés à Herculanum et publiés par Orellius, Leipsick, 1818. On trouve de nombreux renseignements sur la vie et la doctrine d'Epicure dans Diogène Laërce, livre X. Lucrèce a exposé la physique d'Epicure dans son poëme *De Natura rerum*. Gassendi s'est efforcé de réhabiliter ce philosophe dans l'ouvrage intitulé : *De Vita, moribus et doctrina Epicuri*, et de rajeunir sa philosophie dans son *Syntagma philosophiæ epicureæ*, 1655.

EPIDAMNE, ville d'Épire. *Voy.* DYRRACHIUM.

EPIDAURE, *Epidaurus*, nom commun à 3 villes grecques : la 1re en Dalmatie, chez les Enchéléens, auj. *Ragusi-Vecchio*; — la 2e en Laconie, sur le golfe Argolique, auj. *Napoli de Malvoisie*; — la 3e et la plus célèbre, en Argolide, sur le golfe Saronique : c'est auj. *Pidavro*. Elle était la capitale d'un petit état dit Épidaurie : Esculape en était la divinité principale, il y avait un temple et un oracle célèbres.

EPIDIRES, ville d'Égypte. *Voy.* BÉRÉNICE.

ÉPIGONES, c.-à-d. *descendants*, nom donné aux fils des sept chefs qui étaient morts au siége de Thèbes. Ces princes, qui étaient aussi au nombre de sept, et dont les principaux étaient : Thersandre, fils de Polynice ; Egialée, fils d'Adraste ; Alcméon, fils d'Amphiaraüs ; Diomède, fils de Tydée, vinrent, 10 ans après la guerre de Thèbes, mettre de nouveau le siége devant cette ville, et s'en emparèrent (vers 1300 av. J.-C. selon les uns, vers 1220 selon les autres).

EPIMÉNIDE, Crétois, de la ville de Cnosse, contemporain de Solon, avait une grande réputation de piété. Solon l'appela à Athènes pour purifier la ville, qui avait été affligée de la peste, et pour réformer le culte. Il mourut vers 598 av. J.-C. dans un âge très avancé. On a débité sur Épiménide des contes ridicules : on prétendait qu'il avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne, qu'il avait vécu près de 300 ans, qu'il avait le pouvoir de prédire l'avenir, etc. On lui attribuait plusieurs ouvrages, entre autres un poëme sur les Argonautes.

ÉPIMÉTHÉE, fils de Japet et frère de Prométhée, épousa Pandore, et eut l'imprudence d'ouvrir la boîte fatale que cette femme avait reçue de Jupiter, et que Prométhée avait refusée. Il fut père de Pyrrha, femme de Deucalion.

EPINAC, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 16 kil. N. d'Autun ; 1,200 hab.

EPINAL, ch.-l. du dép. des Vosges, sur la Moselle, à 376 kil. E. de Paris ; 9,526 hab. Évêché. Bibliothèque et divers établissements d'instruction. Commerce de plantes oléagineuses ; fabriques de papiers, merceries, etc. Fondée en 980 par un évêque de Metz, elle se donna en 1446 au duc de Lorraine. — L'arr. d'Épinal a 6 cantons (Bains, Bruyères, Châtel-sur-Moselle, Rambervilliers, Xertigny, plus Épinal), 129 communes, et 94,173 hab.

ÉPINAY (madame D'), fille de M. Tardieu des Clavelles, officier distingué, née vers 1725, morte en 1783, épousa M. de la Live d'Epinay, riche fermier général. Elle se lia avec les hommes de lettres les plus célèbres, J.-J. Rousseau, Grimm, Duclos, Diderot, d'Holbach ; elle combla de bienfaits J.-J. Rousseau qu'elle appelait fort plaisamment *son Ours*, et fit bâtir pour lui, auprès de son parc de la Chevrette, dans la vallée de Montmorency, la jolie petite maison de *l'Hermitage;* mais celui-ci, après avoir senti pour elle une vive passion, devint jaloux de Grimm, et ne paya plus sa bienfaitrice que d'ingratitude. On a de Mad. d'Epinay : *Mes Moments heureux* (1752); *Lettres à mon fils* (1758); *Conversations d'Émilie* (1781), ouvrage fait pour l'enfance et qui obtint en 1783 le prix d'utilité (prix Montyon). On a publié en 1818 : *Mémoires et correspondance de madame d'Épinay ; Anecdotes inédites pour faire suite aux Mémoires ; Correspondance inédite de l'abbé Galiani avec madame d'Épinay*, etc.

EPIPHANE (saint), docteur de l'église grecque, archevêque de Salamine en Chypre, né vers 310 près d'Éleuthéropolis en Palestine, mort en 403, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion. Il combattit avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène, alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser et combattre les evêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie, et outrepassa quelquefois les bornes de la ferveur. Sa fête est célébrée le 12 mai. On a de lui : *Panarium* ou *Antidote contre les hérésies*, dans lequel il donne l'histoire d'un grand nombre d'hérésies ; un traité des *Poids et Mesures des Juifs ; Anchora* ou *Ancre*, destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi. Son style est grossier, incorrect, mais vigoureux. Ses œuvres ont été publiées par le P. Pétau, grec-latin, 1662, 2 vol. in-fol.

ÉPIPHANE, surnommé *le Scholastique*, dénomination qui signifiait alors jurisconsulte, vivait en Italie vers l'an 510. A la prière de Cassiodore, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et en fit un abrégé en 12 livres sous le titre d'*Historia tripartita* (publié à Bâle, par Beatus Rhenanus, 1523, traduit en français par L. Cyaneus, Paris, 1568). On attribue encore à Epiphane la traduction latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Oxford, 1700), et de quelques autres ouvrages grecs.

ÉPIPHANE, surnom d'ANTIOCHUS IV, roi de Syrie, et de PTOLÉMÉE V, roi d'Egypte (*Voy.* ces noms).

ÉPIPHANÉE ou ÉPIPHANIE, nom commun à diverses villes anciennes, entre autres : 1° l'ancienne *Hamath*, auj. *Hamah*, en Syrie, dans la Chalcidice ; 2° une ville de Cilicie, auj. *Surpendkhar*, sur les confins de la Cyrrhestique.

EPIPHANIE (*epiphaneia*, manifestation), fête religieuse qui se célèbre le 6 janvier, en commémoration du jour où la divinité du Christ fut manifestée aux Gentils par l'adoration des rois Mages (*Voy.* MAGES). On la nomme aussi vulgairement le *Jour des Rois*. L'église célèbre le même jour l'Épiphanie, le baptême de Jésus-Christ, et son premier miracle aux noces de Cana.

EPIRE, *Epirus* (du mot grec *epeiros*, qui veut dire continent), auj. l'*Albanie méridionale*, contrée de la Grèce septentrionale, était bornée au N. par l'Illyrie, à l'O. par la mer Ionienne, à l'E. par la Thessalie et l'Achéloüs ; elle se divisait en Chaonie et

Thesprotide à l'O., Athamanie à l'E., Molosside au milieu. On y joignait quelquefois l'Acarnanie et l'Ambracie. Les habitants de l'Épire étaient Pélasges, et cette contrée garda toujours son caractère pélasgique; aussi passait-elle aux yeux des Grecs pour barbare. Dodone était son chef-lieu religieux. — Sous l'empire romain, au IVe siècle, on donna le nom d'Épire à une des six provinces du diocèse de Macédoine. Elle se subdivisait en *Ancienne-Épire*, formée de l'Épire propre, de l'Ambracie et de l'Acarnanie, chef-lieu *Nicopolis*; et *Nouvelle-Épire*, répondant à l'Illyrie proprement dite, ch.-l. *Dyrrachium*. — Les Pélasges vinrent occuper l'Épire dans le XIXe siècle av. J.-C., sous la conduite des fils de Lycaon. Vers 1820, des princes héraclides envahirent l'Épire, puis la Thessalie; ils chassèrent de cette dernière Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, qui vint alors en Épire fonder le royaume des Molosses (1270); 13 rois inconnus régnèrent après lui jusqu'à Admète (480). Sous ce dernier prince et ses successeurs le roy. des Molosses s'agrandit peu à peu, et enfin en 342, sous Alexandre I, il comprit toute l'Épire. L'aventureux Pyrrhus (295-272) jeta un instant quelque éclat sur l'Épire. En 229, elle voulut se constituer en république et ne tarda point à tomber sous l'influence de la Macédoine; puis quand Persée eut été vaincu à Pydna, Paul Emile la soumit en 167, et la réduisit en province romaine. Depuis ce temps, l'Épire n'a plus eu d'importance historique. Elle fit partie de l'empire grec jusqu'à l'invasion des Turcs et fut conquise en 1435; Scanderbeg lui rendit un instant l'indépendance (1444), mais elle retomba sous le joug des Turcs en 1466. Elle est principalement habitée par les Arnautes.

Rois d'Épire.

Admète,	480-429	Alcétas II,	295
Tarrutas,	395	Pyrrhus II, d'abord avec Néoptolème III, puis seul,	272
Alcétas I,	361	Alexandre II,	242
Arymbas, d'abord avec Néoptolème II, puis seul,	342	Pyrrhus III, avec Ptolémée et Laodamie,	229
Alexandre I,	331		
Eacide,	312		

EPISCOPAUX, nom donné aux adhérents de la secte religieuse qui domine en Angleterre depuis le règne d'Élisabeth, et que l'on appelle plus communément Anglicans (*Voy.* ANGLICANS). Leur nom d'*Épiscopaux* est opposé à celui de *Presbytériens* et vient de ce qu'ils admettaient des évêques, tandis que les Presbytériens rejetaient toute hiérarchie ecclésiastique.

EPISCOPIUS (Simon), en hollandais *Bisschop*, zélé arminien, né à Amsterdam en 1583, étudia sous Arminius, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des Arminiens ou Remontrants, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius, alors ambassadeur de Suède. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam dans un séminaire de Remontrants depuis 1634 jusqu'à sa mort, en 1643. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, publiés en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650.

EPOISSES, bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 11 kil. O. de Semur; 1,200 hab. Fromages renommés.

EPONINE, femme de Julius Sabinus, est célèbre par son dévouement conjugal. *Voy.* SABINUS.

EPOPTES, c.-à-d. *Voyants*, nom donné dans les mystères d'Eleusis aux initiés qui sont admis aux grands mystères, et qui ont, en cette qualité, le droit de tout voir.

EPOREDIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. IVRÉE.

EPRÉMESNIL (J.-J. DUVAL D'), conseiller au parlement de Paris, né en 1746, se rendit populaire dans les commencements de la révolution par la violence avec laquelle il attaqua la cour, qui exigeait du parlement l'enregistrement de différents édits repoussés par cette compagnie. D'Eprémesnil demanda avec instance la convocation des états-généraux; il fit partie de l'Assemblée nationale; mais bientôt il recula devant cette révolution qu'il avait appelée; dès lors il devint l'objet de la haine du peuple dont il avait été un instant l'idole. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté en 1794.

EPREUVES JUDICIAIRES ou **ORDALIES**. *Voy.* JUGEMENTS DE DIEU.

EPSOM, ville d'Angleterre (Surrey), à 22 kil. S. O. de Londres; 3,200 hab. Eaux minérales découvertes en 1613 et dont on extrait un sel purgatif dit sel d'Epsom. Il s'y fait tous les ans de célèbres courses de chevaux.

EPTE, riv. de France, naît à 3 kil. N. de Forges (Seine-Inférieure), passe par Gisors et St-Clair, et se perd dans la Seine à 4 kil. au-dessus de Vernon; cours, 85 kil. L'Epte séparait autrefois la Normandie de l'Ile-de-France.

EPWORTH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 14 kil. N. O. de Gainsborough : 2,000 hab.

EQUATEUR. En astronomie et en géographie on donne ce nom au grand cercle qui coupe la sphère en deux parties égales perpendiculairement à son axe : on l'appelle aussi *Ligne équinoxiale* (ou simplement la *Ligne*), parce qu'il y a *équinoxe*, c.-à-d. égalité entre le jour et la nuit, toutes les fois que le soleil se trouve sur l'équateur (*Voy.* ÉQUINOXE). C'est à partir de l'équateur que l'on compte les degrés de *latitude nord* et de *latitude sud*.

EQUATEUR (république de l'), contrée de l'Amérique méridionale, située presque tout entière sous l'équateur, d'où elle a pris son nom : forme une république indépendante comprise dans la confédération des Etats-Unis de l'Amérique du Sud; elle faisait, avant 1831, partie de la ci-devant république de Colombie, et y formait les trois départ. de l'Equateur, de Guayaquil et de l'Asuay. Elle se divise auj. en 7 provinces : Pichincha, Chimboraço, Imbabura, Guayaquil, Manabi, Cuença et Loxa : chefs-lieux : Quito (capitale de toute la république), Riobamba, Harra, Guayaquil, Puerto-Viejo, Cuença et Loxa. On peut y ajouter l'archipel des Gallapagos, occupé par une colonie d'Anglo-Américains.

EQUES, *Æqui*, dits aussi *Æquiculi* ou *Æquicolæ*, petit peuple d'Italie, dans le Latium, au N. des Herniques et des Volsques, étaient d'origine osque comme l'indique leur nom (*opsc*, d'*op*, qui ne diffère pas d'*oc* ou *æq*). Ils firent à Rome naissante une guerre acharnée, de l'an 473 à 401 av. J.-C., tantôt seuls, tantôt unis avec les peuples voisins, Latins, Sabins, Etrusques ou Volsques, et quelquefois, notamment en 463 et 458, ils la mirent dans un danger imminent. En 305, ils reprirent les armes et furent écrasés. *Præneste* (auj. Palestrine), *Carseoli*, *Treba* étaient les villes princ. de ce peuple.

EQUESTRE (ordre) ou *ordre des Chevaliers*, chez les Romains. *Voy.* CHEVALIERS.

EQUICOLA (Mario), écrivain italien, né au bourg d'Alveto, dans le pays des *Equicolæ* (anciens Eques), vécut à la cour des princes de Ferrare et de Mantoue, et publia en 1521 une *Histoire de Mantoue*, fort estimée. On a aussi de lui un livre célèbre : *Della natura d'Amore*, 1525, traduit en français par Chappuis, 1584.

EQUINOXE (*nox*, nuit, et *æquus*, égal), égale durée du jour et de la nuit. Ce phénomène se reproduit deux fois par an, le 21 mars et le 23 septembre. A ces deux époques, les deux pôles de la terre étant à égale distance du soleil, la lumière se

répand d'un pôle à l'autre, et éclaire une moitié de la terre, tandis que l'autre reste dans l'obscurité.

EQUINOXIALE (ligne). *Voy.* ÉQUATEUR.

ÉQUINOXIALES (régions). On appelle ainsi les régions comprises entre le 10e ou le 15e degré au-dessus de l'équateur et le 10e ou 15e degré au-dessous, et qui correspondent à la plus chaude partie de la zone torride. Ce sont donc : le N. de l'Amérique mérid., le milieu de l'Océan Pacifique, les îles Salomon, la Nouv.-Guinée, les îles Moluques, les îles de la Sonde, le N. de la mer des Indes, l'Afrique intérieure, une partie de la Guinée et le milieu de l'Océan Atlantique. La température moyenne de cette zone dépasse 27 degrés. La végétation en est riche et puissante ; les pluies y sont rares ou tombent périodiquement.

EQUOTUTICUM ou EQUUS TUTICUS, petite ville du Samnium, au N. E. de Bénévent, avait été fondée par Diomède. C'est d'elle qu'Horace a dit :

Oppidulo quod versu dicere non est (*Sat.*, *I*, 5.)

ERARD (Sébastien), célèbre facteur de pianos, né à Strasbourg en 1752, était fils d'un fabricant de meubles. Il vint dès 1768 à Paris, y établit quelques années après une fabrique de pianos qui obtint bientôt la vogue, puis alla fonder à Londres un établissement du même genre, se fixa définitivement à Paris à partir de 1812, et mourut en 1831. Erard perfectionna le piano, l'orgue et la harpe. Il construisit les premiers pianos *à queue* (1796) et *à double échappement* (1823); rendit la harpe plus susceptible de modulations en inventant les harpes *à fourchette* (1789), et le mécanisme *à double mouvement* (1810); enfin il réussit à rendre expressif le jeu de l'orgue au moyen de la seule pression du doigt (1827).

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du Nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé sur le trône en 541. Voyant la domination des Ostrogoths en Italie ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, il traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer ses états; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et fut remplacé par Totila.

ERASISTRATE, médecin grec, petit-fils d'Aristote. Appelé par le roi de Syrie, Séleucus Nicator, pour traiter le jeune Antiochus, attaqué d'une maladie qu'on regardait comme incurable, il découvrit que le mal du jeune prince venait uniquement de l'amour sans espoir qu'il avait conçu pour Stratonice, seconde femme de son propre père. Il dévoila au roi la cause de la maladie de son fils, et lui persuada de lui céder la reine. Erasistrate mourut l'an 257 av. J.-C. Il est, dit-on, le premier qui ait disséqué des corps humains. Il fut le chef de la secte dite des *Méthodistes*, qui était opposée à celle des *Empiriques* et qui subsista 400 ans.

ERASME (Didier ou Désiré), *Desiderius Erasmus*, célèbre écrivain du XVe siècle, né à Rotterdam en 1467, était fils naturel. Il fut d'abord enfant de chœur, entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, vint terminer ses études au collége de Montaigu à Paris, et alla prendre le bonnet de docteur en théologie à Bologne (1506). Il fut quelque temps précepteur d'un fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, avec lequel il voyagea en Italie. Il se fit bientôt une telle réputation par ses écrits, que plusieurs princes voulurent l'attirer auprès d'eux : il visita Rome, où Léon X voulut le retenir; passa en Angleterre, où il fut fort bien accueilli par Henri VIII et où il se lia avec Thomas Morus; enseigna quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge; refusa les offres de François I, qui voulait le placer à la tête du collége de France, et reçut de Charles-Quint, dans les états duquel il était né, le titre de conseiller avec une pension. En 1521 il se fixa à Bâle, auprès de l'imprimeur Froben, son ami, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1536, au moment où il allait être fait cardinal. Erasme était à la fois l'homme le plus savant de son siècle, l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel, et l'un des hommes les plus sages de son temps. Il était partisan d'une prudente réforme dans le clergé, et eut à ce sujet une correspondance avec Luther; mais il s'éloigna de lui quand il le vit recourir à la violence, n'aimant pas, disait-il, la vérité séditieuse. Ses principaux ouvrages sont le traité *De Copia verborum*; les *Adages*, au nombre de plus de 4,000; les *Colloques*, dialogues satiriques dans le genre de Lucien, les *Apophthegmes*; l'*Éloge de la Folie*. Erasme contribua puissamment à la renaissance des lettres par ses écrits, et par ses éditions d'auteurs anciens. On lui doit l'édition *princeps* du texte grec de la géographie de Ptolémée, et la traduction grecque du *Nouveau Testament*; il l'accompagna d'une version latine et d'une *Paraphrase*. Toutes ses œuvres ont été réunies en 8 vol. in-folio, Bâle, 1540, et 10 vol. in-folio, Leyde, 1703-6. Ses *Colloques* ont été traduits en français par Gueudeville, 1720, 6 vol, in-12 : l'*Eloge de la Folie*, par le même, 1728, et par Barrett, 1789. Sa vie a été écrite par Burigny, 1757.

ERATO (d'*eros*, amour), muse qui présidait à la poésie lyrique et anacréontique. C'est une jeune nymphe, vive et enjouée, couronnée de myrte et de roses; de la main gauche, elle tient une lyre, et, de l'autre, un archet; près d'elle est un Amour, avec un flambeau allumé.

ERATOSTHÈNE, né à Cyrène vers l'an 276 av. J.-C., géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poëte, fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète. Ayant perdu la vue, il se laissa, dit-on, mourir de faim à l'âge de 80 ou 82 ans. Il trouva le premier le moyen de mesurer un degré du méridien, et d'évaluer la grandeur de la terre; détermina l'obliquité de l'écliptique, inventa la sphère armillaire et construisit le premier observatoire. Il laissa une carte générale qui fut longtemps l'unique base de la géographie. Il donnait à l'arc du méridien compris entre les deux tropiques 47° 42'; vingt siècles après lui, l'Académie des Sciences de Paris retrouvait à fort peu près la même mesure (47° 40'). Il ne reste de lui que des fragments publiés par Car. Seidel, Gœttingue, 1798, grec-latin, et dont l'édition la plus complète est due à Gothefried Bernhardi, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822.

ERATOSTRATE. *Voy.* EROSTRATE.

ERBACH, *Erpachium*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 41 kil. S. E. de Darmstadt; 850 hab. Elle possède un vieux château où se voit entre autres antiquités le coffre d'Eginhard. — Cette ville a donné son nom aux comtes d'Erbach qui prétendent descendre d'Eginhard et d'Emma, fille de Charlemagne, qui épousa, dit-on, Eginhard. Les comtes d'Erbach sont aujourd'hui divisés en trois branches : *Erbach-Furstenau*, *Erbach-Erbach*, et *Erbach-Stœnberg*. — Un village du duché de Nassau porte aussi le nom d'Erbach ; c'est dans les environs que l'on recueille le meilleur vin du Rhin.

ERBIL, l'ancienne *Arbela*, ville forte de la Turquie d'Asie (Mossoul), ch.-l. d'un livah, à 85 kil. S. E. de Mossoul ; 4,000 hab., la plupart Kurdes.

ERBRAY, ville du dép. de la Loire-Inf., à 8 kil. S. E. de Châteaubriant ; 1,800 hab. Fours à chaux ; carrières de marbre.

ERCÉ, ville du dép. de l'Ariége, à 18 kil. S. E. de Saint-Girons ; 3,200 hab. Mines de fer et d'étain.

ERCÉ-EN-LAME, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 9 kil. E. de Bain ; 2,860 hab.

ERCILLA (don Alonzo D'), poëte épique et guer-

rier espagnol, né à Berméo en Biscaye, vers 1530, mort vers 1600, accompagna en qualité de page don Philippe (Philippe II) dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre; s'embarqua en 1547 pour aller combattre au Chili des peuplades révoltées, se couvrit de gloire dans une expédition contre les Araucans, et chanta lui-même ses exploits dans le poëme de l'*Araucana*. Il revint en Espagne en 1554, et y publia son poëme (1577-90). Cet ouvrage, plusieurs fois réimp., a paru à Paris en 1824; il a été récemment traduit et abrégé par M. Gilibert de Merlhiac. On est partagé sur le mérite de l'*Araucana*; Cervantès l'égale aux chefs-d'œuvre de l'Italie; on peut le placer à côté de *la Henriade*.

ERDENI-TCHAO, ville en ruines de la Mongolie, par 101° 2' long. E., 46° 57' lat. N., aurait été, selon Fischer, la célèbre *Karakorum*, capit. de Gengis-Khan.

ERDRE, riv. de France, naît à 11 kil. E. de Candé (Maine-et-Loire), et se perd dans la Loire à Nantes (Loire-Inf.), après un cours de 90 kil.

ÉRÈBE, *Erebus*, fils du Chaos et de la Nuit, père du Jour, fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans les Enfers, pour avoir secouru les Titans. — Le nom d'Érèbe se prend aussi chez les poëtes pour une partie de l'Enfer ou pour l'Enfer même et pour la Nuit.

ERECHTHÉE, roi d'Athènes (de 1525 à 1460), fils de Pandion, immola sa fille Chthonie, pour obtenir la victoire sur les habitants d'Eleusis; tua dans le combat Eumolpe, fils de Neptune, et fut en punition frappé de la foudre. On lui attribue l'institution des mystères d'Eleusis.

EREKLI, *Heraclea* ou *Perinthus* chez les anciens, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 85 kil. O. de Constantinople. Évêché grec. Auj. ruinée et habitée par des pêcheurs.

EREKLI, l'ancienne *Archélaïs*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 115 kil. S. E. de Konieh. Grande et quelque peu commerçante.

EREKLI, l'anc. *Heraclea Pontica* ou *Eribolum* de Bithynie, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sur un golfe de la mer Noire, à 67 kil. N. O. de Boli; 5,000 hab. Port, murailles. Chantiers de construction, etc. Commerce actif en soie, châles, cire, bois de construction, riz, sucre, café, tabac.

ÈRES. Les principales ères sont :

L'ère vulgaire, qui commence à la naissance de J.-C., et à laquelle nous rapporterons toutes les autres. (Elle tombe, selon les Bénédictins, l'an du monde 4963, et selon la chronologie vulgaire, l'an 4004).

Ères antérieures à J.-C.

L'ère mondaine des Juifs ou de la création :

Suivant *l'Art de vérifier les dates*,	4963
Suivant Usserius et la chronologie vulgaire,	4004
— indoue de Kaliouga,	3101
— des Chinois (selon de Guignes),	2697
— des Olympiades,	776
— de la fondation de Rome,	753
— de Nabonassar (selon Cl. Ptolémée),	747
— des Séleucides (en arabe *Zeulkarnein*),	312
— julienne,	45
— d'Espagne,	38
— des Augustes,	27

Ères postérieures à J.-C.

— des Saces,	78
— de Dioclétien,	284
— des Arméniens,	532
— de l'hégyre ou fuite de Mahomet,	622
— persane d'Yesdedgerd,	632
— de Constantinople (établie par l'église grecque et qui fait remonter la création à l'an 5508 av. J.-C.),	680
— de la république française, 22 septembre	1792

ERESBOURG. *Voy.* EHRESBURG.

ERÉSICHTON, fils de Dryops, ayant profané une forêt consacrée à Cérès, la déesse l'en punit en l'exposant à une faim dévorante; il expira dans de cruels tourments, après avoir dévoré ses propres membres. Sa fille Métra, qui était douée du pouvoir de se métamorphoser, employa inutilement les moyens les plus ingénieux pour assouvir sa faim en se transformant de mille manières. Erésichton était un des aïeux d'Ulysse.

ÉRÉTRIE, *Eretria*, auj. *Paleo-Castro*, une des principales villes de l'île d'Eubée, sur la côte occid., au S. E. de Chalcis. Patrie du philosophe Ménédème, chef de l'école d'Elis, dite aussi école d'Erétrie.

ERFURT, *Erfordia*, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. d'un gouvernement de même nom, à 236 kil. S. O. de Berlin, par 8° 42' long. E., 50° 58' lat. N.; 22,000 hab.; elle en comptait 58,000 au XVI° siècle. Place forte; citadelle, jardins nombreux à l'intérieur; 5 grandes places; cathédrale. Société royale des sciences utiles, bibliothèque et autres établissements d'instruction. Jadis université célèbre (supprimée en 1816). Industrie active et variée : tissus, tanneries, distilleries et brasseries; boutons de métal, moulins à poudre, à papier, à huile, etc. — Au temps de Charlemagne, Erfurt était une des cités les plus commerçantes de l'Allemagne. Pendant les XIV°, XV° et XVI° siècles, cette ville, protégée par les électeurs de Saxe, fut l'entrepôt du commerce entre la Haute et la Basse-Allemagne. En 1648, elle fut cédée à l'archevêque-électeur de Mayence. En 1803, elle échut à la Prusse, et de 1807 à 1813 elle fut occupée par les Français. Il s'y tint en 1808 un célèbre congrès connu sous le nom d'*entrevue d'Erfurt*, où assistèrent les empereurs Napoléon et Alexandre et presque tous les souverains de la Confédération germanique. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche seuls n'y furent point appelés.

ERFURT (gouvernement d'), gouvernement des États prussiens, de forme très irrégulière, a sa partie principale située entre le Hanovre, le duché de Brunswick, le gouvernement de Merseburg, etc., et possède deux enclaves dans les duchés de Saxe et de Brunswick; 250,000 hab. Chef-lieu, Erfurt.

ERGENÉ ou ERKENÉ, *Agrianes*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît à 19 kil. S. de Viza et grossit la Maritza, à 31 kil. S. d'Andrinople.

ÉRIBOEA, ville de l'Illyrie, auj. CROIA.

ERIBOLUM, ville de Bithynie, auj. EREKLI.

ERIC ou EHRRICH (d'*Ehrenreich*, riche en honneur), nom de plusieurs rois de Suède et de Danemark.

I. *Suède.*

La Suède compte 14 princes de ce nom : l'histoire des sept premiers est peu connue : ils régnèrent dans les IX° et X° siècles.

ÉRIC VIII, monté sur le trône vers l'an 954, remporta une victoire signalée sur son compétiteur Styrbioern, qui était secondé par le roi de Danemark, et mérita ainsi le surnom de *Victorieux*.

ERIC IX (saint), élu en 1155, était fils d'un seigneur puissant nommé Iwar. Il essaya d'introduire le christianisme dans la Finlande, et donna plusieurs institutions sages à ses sujets. Il fut tué vers l'an 1161 par Magnus, roi de Danemark, qui avait fait une invasion dans ses états.

ÉRIC X, dit *Canutson*, petit-fils de saint Eric, et fils de Canut Ericson, régna de 1210 à 1216, et ne fit rien de remarquable.

ÉRIC XI, dit *le Bègue*, parvint au trône après Jean I en 1222, et mourut en 1250. Il ne laissa point d'enfants, et la couronne de Suède passa dans la maison des Folkungar.

ÉRIC XII, roi de Suède, de la maison des Folkungar, partagea le trône avec son père Magnus, de 1344 à 1350. Ce partage fit naître une guerre entre le père et le fils; celui-ci mourut empoisonné, dit-

on, par sa propre mère, Blanche de Namur (1359).

ÉRIC XIII en Suède, et IXe de ce nom en Danemark, né en 1382, fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de la fameuse Marguerite de Waldemar, dite la *Sémiramis du Nord*, fut nommé en 1397, par cette dernière princesse, héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norwége, et régna quelque temps conjointement avec elle. En 1412, après la mort de Marguerite, il resta seul maître du trône : mais dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il fut déposé en 1439; il mourut dix ans après, dans la Poméranie, où il s'était retiré.

ÉRIC XIV, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, né en 1533, succéda à son père en 1560. Il épousa Catherine Mansdoter, fille d'un caporal. Cette singulière alliance indisposa contre lui tous les grands du royaume. Quelques revers qu'il essuya dans une guerre contre le Danemark, et le choix qu'il fit pour favori d'un homme vil et cruel, Jœran Pehrson, portèrent le mécontentement à son comble. Ses deux frères, Jean et Charles, se révoltèrent contre lui, et il fut forcé en 1569 de résigner sa couronne entre les mains du premier. Il fut jeté dans un cachot, et en 1577 il fut assassiné par des émissaires de son frère Jean.

II. *Danemark*.

ÉRIC I (846-847) et ÉRIC II (847-863), rois de Danemark peu connus.

ÉRIC III, dit *le Bon*, 1095-1103, fit avec succès la guerre aux Vandales, et se fit chérir du peuple par sa bonté. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et il allait en expiation à Jérusalem, lorsqu'il mourut en 1103 dans l'île de Chypre.

ÉRIC IV, monta sur le trône de Danemark en 1134, et mourut en 1137 sans avoir rien fait de remarquable.

ÉRIC V, dit *l'Agneau*, successeur du précédent, eut également un règne sans importance. Il mourut à Odensée, dans un monastère où il s'était retiré en 1147. — Les règnes d'Eric VI, VII et VIII ne nous offrent rien de plus remarquable. Eric VI fut mis à mort en 1250 par son frère Abel qui le remplaça sur le trône. Eric VII fut également assassiné en 1286. Eric VIII, son fils, eut une minorité orageuse sous la tutelle de sa mère Agnès de Brandebourg, et mourut en 1319, laissant le royaume déchiré par des dissensions intestines.

ERIC IX, roi de Danemark. *Voy.* ERIC XIII, roi de Suède.

ERICHTHONIUS, roi d'Athènes, régna de 1573 à 1556 av. J.-C.; il avait les jambes contrefaites, ce qui le fit passer pour fils de Vulcain. On lui attribue l'invention des chars. — La fable nomme un autre Erichthonius, moitié homme, moitié dragon, qui aurait aussi régné sur l'Attique, et qui passe pour le fondateur des Panathénées. — Un roi de Troie porta aussi le même nom.

ERICIUS. *Voy.* ERIZZO.

ERICUSA ou ERICODES, auj. *Alicuri*, une des îles Eoliennes. *Voy.* LIPARI.

ERIDAN, nom que les poëtes donnent au *Padus* (auj. le *Pô*), fleuve d'Italie.

ÉRIE, grand lac de l'Amérique du Nord, par 76° 30'-80° 40' long. E., 41° 50'-43° lat. N. Il est de forme ovale et a 370 kil. sur 100. A l'O. il communique par l'intermédiaire de la rivière Détroit avec le lac Huron, à l'E. avec le lac Ontario par le Niagara ; un canal de 580 kil. de long unit ce lac au fleuve Hudson. Le lac Erié reçoit une infinité de rivières, dont les principales sont le Huron, le Black-River, la Rocky et la Guyahoga. Il renferme aussi plusieurs îles peu importantes. La navigation de ce lac est peu sûre, il y règne de violentes tempêtes. Une flotte anglaise y fut défaite et prise par les Américains le 10 septembre 1813.

ÉRIÉ, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), à 187 kil. N. de Pittburg, sur la côte méridionale du lac Erié; 1,000 hab. Port, batteries et blockhaus. Cette ville fut fondée en 1794.—Beaucoup d'autres localités des Etats-Unis portent le nom d'Erié.

ERIGENA, nom latin d'*Ayr*, ville d'Ecosse.

ERIGÈNE (SCOT), philosophe scolastique. *Voy.* SCOT ÉRIGÈNE.

ERIGONE, fille d'Icarius, fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Elle se pendit de désespoir, en apprenant la mort de son père. Jupiter, pour récompenser sa piété filiale, la plaça dans la constellation qu'on nomme la Vierge.

ERIMO-CASTRO, l'ancienne *Thespies*, bourg de l'état de Grèce, à 17 kil. O. de Thèbes.

ERIN, ancien nom de l'IRLANDE.

ERINNE, femme poëte, compatriote, disciple et amie de Sapho. On a d'elle quelques fragments, dont le principal est le début d'une ode *à Rome* ou *à la Force* (en grec *rômé*). Ils se trouvent dans les *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568.

ERINNYS, une des Furies. *Voy.* FURIES.

ERIPHYLE, femme du devin Amphiaraüs, trahit son époux qui s'était caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, où son art lui avait appris qu'il devait périr. Un collier et un voile qu'elle reçut de Polynice furent le prix de cette trahison. Alcméon, fils d'Amphiaraüs, chargé par celui-ci du soin de sa vengeance, immola sa mère dès qu'il eut appris la mort de son père. Alcméon épousa depuis Alphésibée, fille du roi Phégée, et lui fit don du fatal collier qui avait causé la perte d'Eriphyle.

ERISICHTHON. *Voy.* ÉRÉSICHTON.

ERIVAN, *Eroanum*, *Terva*, ville d'Asie, dans la Russie mérid., autrefois dans l'Arménie, ch.-l. du gouvernement d'Erivan, à 20 kil. N. de l'Araxe, à 55 kil. N. E. du mont Ararat, par 42° 45' long. E., 40° 18' lat. N., sur le Zenghi et le Kirkh-Boulakh; 2,000 maisons : 11,284 hab. en 1833. La ville se divise en trois parties : la citadelle et les 2 quartiers appelés Topobatin et Demir-Boulakh. Eglises gréco-russes et arméniennes, mosquées. Fonderie de canons, casernes, magasins, etc. Commerce assez actif en tanneries, poterie, tissus de coton, avec la Russie et la Turquie. — Erivan occupe la place du champ de bataille où Erovant, qui avait chassé Ardaschès du trône d'Arménie, fut défait par les Perses à la fin du Ier siècle de notre ère. Déjà puissante au VIIe siècle, Erivan devint au XVIe la résidence des Sophis de Perse. Les Turcs la prirent en 1553 et 1582. Abbas-le-Grand la recouvra en 1604. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau en 1635 ; ils la perdirent, pour la reprendre en 1724. Thamas Kouli-khan s'en rendit maître en 1734, et après diverses révolutions, pendant lesquelles Erivan devint un instant ch.-l. d'un khanat particulier, cette ville se soumit à la Perse en 1769. Les Russes l'assiégèrent en vain en 1808; mais en 1827, le général Paskévitsch s'en empara. Par le traité de 1828, la Perse l'a cédée définitivement à la Russie.

ÉRIVAN (gouvernement d'), dit aussi *Arménie russe*, un des gouvernements frontières de la Russie mérid., par 40° 45' - 30° 35' long. E., 38° 50'-40° 41' lat. N., entre la Géorgie, l'Aderbaïdjan et la Turquie d'Asie, est formé de l'ancienne prov. persane d'Erivan et de la presque totalité du pachalik turc d'Akhaltsikhé. Il est arrosé par le Kour, l'Aras, l'Arpatchai, etc. On y trouve un grand lac, le Sevanga ou Goktcha. Climat froid, rude en hiver, doux en été. Grande fertilité. Bétail, chevaux renommés. Habitants : Arméniens, Tadjiks, Kourdes et Russes.

ERIX. *Voy.* ERYX.

ERIZZO (Séb.), *Ericius*, antiquaire et littérateur vénitien, membre du Conseil des Dix, né en 1522, mort en 1585, a publié un *Traité sur les médailles et les*

monnaies des anciens, Venise, 1559, ouvrage estimé. On a aussi de lui un recueil de nouvelles morales, intitulé *les Six Journées*, ibid., 1794, in-4 ; et une traduction italienne de plusieurs *Dialogues* de Platon, 1574.

ERLACH, *Cerlier* en français, petite ville de Suisse (Berne), sur le lac de Berne, à 27 kil. N. O. de Berne; 1,100 hab. Château seigneurial, berceau de la famille d'Erlach, originaire de Bourgogne, et qui depuis le XIIe siècle joue un rôle important dans l'histoire de Berne. Les Bernois occupèrent le château en 1474, au commencement de la guerre contre la Bourgogne, et ils l'ont gardé depuis.

ERLACH (Rodolphe D'), né à la fin du XIIIe siècle, défendit la ville de Berne contre le comte de Nydau, général de l'empereur Albert d'Autriche, et gagna en 1339 la bataille de Laupen qui assura l'indépendance des Bernois. Il mourut en 1360 assassiné par son gendre.

ERLACH (Jean-Louis D'), lieutenant-général, né en 1595, mort en 1650, servit avec gloire pendant la guerre de Trente-Ans sous Gustave-Adolphe et Bernard de Saxe, et après la mort de ce dernier entra au service de la France. Il eut une grande part à la victoire de Lens, 1648 ; il fut en récompense nommé gouverneur de Brisach.

ERLACH (Jérôme D'), né en 1667, mort en 1748, servit dans les armées de France de 1696 à 1702, puis dans celles d'Allemagne, et s'acquit la réputation d'habile général. Il se retira ensuite à Berne et y fut créé avoyer en 1721.

ERLACH (Charles-Louis D'), né en 1726, passa en France, et y fut nommé maréchal-de-camp ; revint dans sa patrie en 1789, et reçut le commandement en chef de l'armée suisse lors de l'invasion des Français en 1798 ; il résista courageusement aux généraux Brune et Schauenbourg. Il périt dans une sédition militaire, assassiné par ses propres soldats.

ERLANGEN, ville de Bavière (Rezat), sur la Regnitz, à 15 kil. N. O. de Nuremberg; 10,000 hab. Elle se divise en Vieille-Ville et Nouvelle-Ville ou Christian-Erlangen. — Fondée en 1688 après la révocation de l'édit de Nantes par les émigrés français, sous Chrétien-Ernest, margrave de Bayreuth. Université célèbre, instituée en 1743 par Frédéric de Brandebourg-Bayreuth ; 2 bibliothèques, jardin botanique, etc. ; l'Académie Léopoldine-Caroline, transférée depuis 1808 à Bonn, était jadis établie à Erlangen. Toiles, lainages, bleu d'Erlangen, passementerie, miroiterie, papeteries, distilleries, etc.

ERLAU, ville de Hongrie. *Voy.* EGER.

ERMATINGEN, ville de Suisse (Thurgovie), à 7 kil. O. de Constance; 3,000 hab. Commerce de vins, fruits et chanvre.

ERMELAND, ancien pays de la Pologne, formant la partie orientale du palatinat de Marienbourg. Il est aujourd'hui compris dans le gouvernement de Kœnigsberg (Prusse propre).

ERMENONVILLE, village du dép. de l'Oise, à 12 kil. S. E. de Senlis, sur un petit affluent de la Nonnette; 500 hab. Il est surtout célèbre par le château et le parc où J.-J. Rousseau, recueilli par le comte de Girardin, passa ses derniers moments : on y voit le tombeau de ce grand écrivain dans l'île dite des Peupliers. — La terre d'Ermenonville avait été érigée en vicomté par Henri IV, en faveur de son ami de Vic, gouverneur de Calais. Le château fut habité un instant par Gabrielle d'Estrées. Il appartient à la famille de Girardin.

ERMITAGE (L'), coteau sur les bords du Rhône (Drôme), au-dessous de Tain. Vins estimés, dont les crus les plus célèbres sont ceux de Besses, Greffion, Meal, Recoulé.—On connaît aussi sous le nom de *l'Ermitage* une jolie retraite offerte par Mad. d'Epinay à J.-J. Rousseau dans la vallée de Montmorency.

ERMONTH, *Hermunthis*, village d'Egypte, dans la Haute-Egypte (Esneh), à 36 kil. au N. d'Esneh. Débris d'anciens édifices, restes d'un grand temple.

ERNANI, ville d'Espagne (Bilbao), à 7 kil. S. de Saint-Sébastien ; 3,000 hab. Filature de laine.

ERNE, riv. et lac d'Irlande (Ulster), dans le comté de Fermanagh ; la riv. tombe dans la baie de Donegal, à 4 kil. sous Ballyshannon, après 110 kil. de cours ; les bords du lac sont très pittoresques.

ERNÉE, ch.-l. de canton (Mayenne), sur l'Ernée (affluent de la Mayenne), à 23 kil. O. de Mayenne ; 5,400 hab.

ERNEST, nom de plusieurs princes des maisons de Saxe, de Hesse, etc. *Voy.* ces noms et ERNESTINE.

ERNESTI, famille qui a donné à l'Allemagne plusieurs savants philologues. Les plus connus sont Jean-Auguste, et ses neveux Auguste-Guillaume, et Jean-Christian-Théophile Ernesti.

ERNESTI (J.-Auguste), le plus célèbre des érudits qui ont porté ce nom, né à Tennstadt (Thuringe) en 1707, mort en 1781, devint en 1734 recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick ; fut nommé en 1742 professeur de littérature ancienne ; en 1758, professeur de théologie, et se distingua également dans ces deux branches de l'enseignement. On a de lui des éditions estimées d'*Homère*, Leipsick, 1759-65 ; de *Callimaque*, 1761 ; de *Polybe*, 1763 ; de *Cicéron, cum clave ciceroniana*, 1737 et 1775 ; de *Tacite*, 1752 et 1801 ; de *Suétone*, 1748 et 1775. Il a publié des œuvres diverses, parmi lesquelles on remarque un excellent cours de littérature, *Initia doctrinæ solidioris*, etc., 1736-83 ; une *Explication du Nouveau Testament*, ouvrage classique en théologie.

ERNESTI (Auguste-Guillaume), savant critique, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsick, né en 1733, mort en 1801, était neveu du précédent. Il a donné des éditions de *Tite-Live*, Leipsick, 1801-1804 ; de *Quintilien*, 1769 ; d'*Ammien Marcellin*, 1773 ; de *Pomponius Mela* (*De situ orbis*), 1773.

ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsick, né en 1756, mort en 1802, était frère d'Aug.-Guillaume. Il a donné une édition estimée des *Fables d'Ésope*, Leipsick, 1781, in-8 ; *Hesychii glossæ sacræ*, 1785 ; *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, 1786 ; *C. Silii Italici Punicorum libri XVII*, 1791, in-8 ; *Lexicon technologiæ græcæ rhetoricæ*, 1795 ; *Lexicon technologiæ latinæ rhetoricæ*, 1797, et a traduit en allemand une partie des écrits de Cicéron, *ibid.*, 1799-1802.

ERNESTINE (ligne), branche aînée de la maison de Saxe, a pour chef l'électeur Ernest, fils de l'électeur de Saxe Frédéric II, auquel il succéda en 1464, et qui mourut en 1486. Ernest partagea l'héritage de son père avec son jeune frère Albert, et ils devinrent chefs, l'un de la tige *Ernestine*, qui règne maintenant encore dans les duchés de Saxe, et l'autre de la branche *Albertine*, à laquelle appartient le royaume actuel de Saxe.

EROANUM, nom latin d'ERIVAN.

EROLÈS, (le baron d'), général espagnol, né en Catalogne vers 1785, mort en 1825, fut nommé en 1822 par Ferdinand VII capitaine-général des troupes destinées à combattre les insurgés constitutionnels, et membre de la régence suprême établie à Urgel ; il contribua puissamment à réduire l'insurrection. Ce fut le plus habile adversaire de Mina.

EROPINA, petit roy. de Sénégambie, sur les confins de ceux d'Yamina et de Djemarrou, a pour capitale une ville du même nom, située à 330 kil. S. E. de Saint-Louis.

EROSTRATE ou ÉRATOSTRATE, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, brûla le temple de Diane à Éphèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde (356 av. J.-C.). Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médecin grec du temps de Néron,

est auteur d'un *Glossaire d'Hippocrate*, en forme de dictionnaire, imprimé par H. Etienne, Paris, 1564, et reproduit par Franz dans *Erotiani, Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec-latin, Leipsick, 1780.

ERPENIUS ou D'ERPE (Thomas), orientaliste, professeur à l'université de Leyde, né à Gorcum (Hollande) en 1584, mort en 1624, a laissé plusieurs ouvrages propres à faciliter l'étude des langues orientales, entre autres : *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4 ; *Oratio de lingua arabica*, 1613 ; *Annotationes in lexicon arabicum Fr. Raphelengii*, 1613 ; *Proverbiorum arabicorum centuriæ*, 1614 ; *Locmani sapientis fabulæ*, 1615. Il prépara aussi une édition arabe-latine de l'*Historia Saracenica* d'Elmacin, qui fut publiée à Leyde, 1625, in-8 (posthume).

ERRIFS (monts), mont. d'Afrique. *Voy.* ATLAS.

ERSCH (Jean-Samuel), savant bibliographe allemand, né en 1766 à Glogau en Silésie, mort à Iéna en 1828, fut d'abord le collaborateur de Meusel et de Fabri pour divers recueils, publia en son propre nom divers ouvrages bibliographiques qui établirent sa réputation dans toute l'Allemagne, fut nommé successivement professeur d'histoire et de géographie, et bibliothécaire à Iéna, 1800, professeur de géographie et de statistique à Halle, 1803, et directeur de la bibliothèque de l'université de cette ville, 1808. Ses principales publications sont : *Répertoire des journaux et recueils périodiques sur la géographie, l'histoire*, etc., Lemgow, 1790-92, 3 vol. in-8 ; *Répertoire universel de bibliographie de 1785 à 1790*, avec divers suppléments, Iéna, 1790-1807, 8 vol. in-8 ; *la France savante* ou *Dictionnaire des écrivains français de 1771 à 1796*, avec 2 suppléments, Hambourg, 1797-98, 5 vol. in-8 ; *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du XVIIIe siècle*, Leipsick, 1812-14, 2 vol. in-8 ; enfin l'*Encyclopédie générale des arts et des sciences*, publiée avec Gruber, in-4, Leipsick, 1818-28, et années suivantes ; ce grand ouvrage offre des articles succincts, mais substantiels, avec l'indication des meilleures sources ; cependant il n'eut pas tout le succès qu'il méritait.

ERSE, langue que parlaient les anciens Irlandais et qui a été remplacée par l'*irish* ou irlandais moderne. La langue erse et la langue gaëlique dérivaient toutes deux de l'ancien idiome breton, en usage en Angleterre avant la domination romaine. On a conservé un recueil de poésies écrites dans la langue erse (publié par Miss Brooke, Dublin, 1789), ainsi que plusieurs ouvrages théologiques dus aux anciens moines de l'Irlande.

ERSKINE (Thomas), lord, membre du parlement d'Angleterre, et célèbre jurisconsulte, né en 1750 à Edimbourg, mort en 1823, était le 3e fils du comte de Buchan. Il servit tour à tour sur terre et sur mer jusqu'à l'année 1774. A cette époque il se livra tout entier à l'étude des lois, et il fut reçu avocat en 1778. Il jeta dès ses premiers pas le plus vif éclat au barreau de Londres. En 1783, il fut nommé membre de la Chambre des Communes, et en 1806 lord-chancelier ; il fut en même temps appelé à la pairie et au conseil privé. Dans ces nouvelles fonctions il eut plusieurs fois l'occasion de déployer son talent oratoire, et il ne resta point au-dessous de lui-même. Il se prononça toujours pour les mesures d'humanité, et fut souvent le défenseur de la cause du peuple. Ses *Discours* furent publiés en 1816, 5 vol. in-8, par ses amis. On lui attribue un petit poëme intitulé *le Géranium*, œuvre pleine de grâce. En 1797 il publia une brochure : *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Londres, 1797, in-8, qui eut 43 éditions. — Son frère Henri Erskine, né en 1746, mort en 1817, était lord-avocat d'Ecosse et fut aussi un orateur distingué.

ERSTEIN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur l'Ill, à 24 kil. N. E. de Benfelden ; 3,564 hab. Tabac, etc.

ERVY, ch.-l. de cant. (Aube), à 31 kil. S. O. de Troyes ; 2,000 hab. Toiles, coutils, treillis, poterie.

ERWIN de Steinbach, architecte, né à Steinbach (Bade) dans le XIIIe siècle, mort en 1318, fit construire la tour de la cathédrale de Strasbourg, qui est élevée de 145 mètres.

ERYCIUS, nom latinisé de Henri, sert à désigner plusieurs savants, notamment *Erycius Puteanus*. *Voy.* DUPUY (Henri).

ERYMANTHE, *Erymanthus*, auj. *mont Xiria*, petite chaîne de mont. au N. O. de l'Arcadie, se liait aux monts Pholoé au S. C'est dans les forêts qui couvraient cette montagne qu'Hercule tua le fameux sanglier d'Erymanthe.

ERYMANTHE, auj. *Dimitzana*, riv. du Péloponèse, affluent de l'Alphée, sortait des monts Erymanthe et séparait l'Arcadie d'avec l'Elide.

ERYTHIE ou APHRODISIADE, *Erythia* ou *Aphrodisias*, dite aussi île *Junonienne*, île d'Hispanie, dans l'Océan, à l'embouchure du Bætis, formait, dit-on, le roy. de Géryon. On a présumé que c'était la fameuse île de Léon.

ERYTHRÆUS (Janus Nicius). *Voy.* ROSSI (Jean-Victor).

ERYTHRÉE (mer), *Erythræum mare*, nom sous lequel les anciens comprenaient le golfe Arabique (ou mer Rouge actuelle), et le golfe Persique, plus le golfe Avalite et toute cette mer qui va de la côte Azanienne en Afrique à Taprobane (Ceylan) dans l'Inde. Il ne faut donc pas confondre la mer Erythrée avec la mer Rouge qui n'en est qu'une partie.

ERYTHRES, *Erythræ*, ville de l'Asie-Mineure, en Ionie, sur la mer, au fond de la presqu'île de Clazomène et vis-à-vis de Chio, avait été fondée par des Crétois. Erythres eut une sibylle fameuse, qui se nommait Hérophile.

ERYX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttait contre les passants, et les terrassait ; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avait dédié à Vénus, sa mère.

ERYX, auj. *Catalfano*, ville de la Sicile occid., près du mont Eryx (auj. *mont San-Giuliano*), au N. O. de Drépane, était extrêmement forte. Elle fut le quartier-général d'Amilcar Barca pendant les quatre dernières années de la première guerre punique, 246-42 av. J.-C. — Ville de Ligurie, sur la mer, auj. LERICE.

ERZEN, *Arzaniorum oppidum* ou *Thospia*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 115 kil. N. E. de Diarbékir, au S. d'un lac d'où sort un affluent du Tigre, dit aussi Erzen.

ERZEROUM ou ARZ-ROUM (d'*arzen-erroum*, c.-à-d. *arx Romanorum*), *Garen* en arménien, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik d'Erzeroum, et de l'Arménie, à 1,100 kil. E. de Constantinople, par 39° 26' long. E., 39° 5' lat. N., au pied d'une montagne, non loin de l'Euphrate ; 70,000 hab. suivant les uns, 100,000 suivant les autres. Ville sale et mal bâtie : on remarque cependant ses 12 mosquées, entre autres l'Ouloudjani, les églises arméniennes, les caravansérais, les bazars et les bains publics. Industrie en soie, coton, cuir, cuivre, acier ; les sabres d'Erzeroum passent pour les meilleurs de l'empire. Cette ville est le centre du commerce entre le Caucase, la Perse et les Indes ; elle est le rendez-vous des caravanes de Perse, Bagdad, Mossoul, Diarbékir, Tiflis, Alep, Smyrne, Constantinople. — Erzeroum appartient aux Turcs depuis 1517. Les Russes s'en sont emparés en 1829, mais l'année suivante ils l'ont rendue à la Porte.

ERZEROUM (eyalet ou pachalik d'), un des pachaliks de l'Arménie turque, a pour bornes au N. et à l'E. la Russie, au S. les pachaliks de Van et de Diarbékir, à l'O. ceux de Roum et de Trébizonde ;

310 kil. sur 260 ; 300,000 hab. environ. Ch.-l., Erzeroum. Montagnes, glaciers. Climat froid et sain. Grains, fruits; prairies, bétail, bons chevaux. Plomb, cuivre, marbres, albâtre, jaspe, topazes, améthystes.

ERZGEBIRGE (c.-à-d. *montagnes au minerai*), chaîne de montagnes entre la Saxe et la Bohême et au N. E. de la Bavière, s'étend depuis les sources de la Saale et de l'Eger jusqu'à la rive gauche de l'Elbe, par 50° 7'-50° 50' lat. N. et 9° 32'-11° 52' long. E. Au S. O. elle se joint au Fichtelberg, et au N. E. elle n'est séparée des monts de la Lusace que par le cours de l'Elbe. Nulle part l'Erzgebirge n'atteint plus de 1,300 mètres de hauteur. Il est composé de granit et de gneiss et renferme d'abondantes mines d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de cobalt, d'arsenic, etc. — L'Erzgebirge donne son nom à un cercle du royaume de Saxe dont le ch.-l. est Freyberg.

ERZ-INGHIAN, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 133 kil. S. O. d'Erzeroum, près de l'Euphrate ; 6,000 hab. Importante encore, bien qu'elle ait beaucoup souffert par les tremblements de terre. On pense qu'elle occupe la place de l'ancienne *Satala*.

ESAU, fils aîné d'Isaac et frère de Jacob, naquit vers 1836 av. J.-C. selon la chronologie usuelle, ou 2206 selon les Bénédictins. Étant un jour pressé de la faim au retour de la chasse, il céda son droit d'aînesse à son frère pour un plat de lentilles. Jacob réussit en outre par ruse à le frustrer de la dernière bénédiction de son père : comme Esaü était très velu, Jacob se couvrit d'une peau de bête et trompa ainsi Isaac, qui était aveugle, en se présentant à la place de son frère. Esaü chercha quelque temps à se venger, mais il finit par se réconcilier avec Jacob. On le nomme aussi Edom et on le regarde comme le père des Iduméens.

ESCALA, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Méditerranée, à 33 kil. E. de Girone ; 2,450 hab.

ESCALONA, ville d'Espagne (Tolède), à 40 kil. N. O. de Tolède, sur l'Alberche ; 2,200 hab. — Une autre ville d'Espagne (Ségovie), à 11 kil. S. O. de Calatayud, porte le même nom.

ESCARBOTIN, village du dép. de la Somme, à 7 kil. E. d'Ault ; 1,500 hab. Fabrique de cadenas, cylindres, et autres objets de quincaillerie.

ESCAUT, *Scaldis* en latin, *Schelde* en flamand, riv. de France, de Belgique et Hollande, naît à 7 kil. S. E. du Catelet (Aisne), baigne en France Vaucelles, Cambray, Bouchain, Valenciennes, Condé ; en Belgique, Tournay, Deinse, Oudenarde, Gand, Anvers; reçoit la Scarpe, la Sensée, la Lys, le canal de Saint-Quentin, la Dendre, la Dyle, la Nèthe ; puis se partage en deux branches dont la plus septentrionale, dite Escaut oriental, longe le territoire hollandais et se jette dans la mer du Nord entre les îles Schouwen et Beveland ; la branche méridionale (Escaut occidental, porte le nom de Hondt ou Hont et tombe dans la mer entre l'île Walcheren et la côte belge.— Longtemps la Hollande s'arrogea le droit de fermer l'ouverture de l'Escaut, mais depuis la prise de la citadelle d'Anvers (1832), la navigation de l'Escaut est libre, moyennant un léger droit que les Hollandais perçoivent à l'embouchure de ce fleuve.

ESCAUT, anc. dép. de l'empire français, entre ceux des Bouches-de-l'Escaut, des Deux-Nèthes, de la Dyle, de Jemmapes et de la Lys, avait pour ch.-l. Gand.

ESCAUT (BOUCHES-DE-L'), anc. dép. de l'empire français. *Voy.* BOUCHES-DE-L'ESCAUT.

ESCHENBACH (Wolfram D'), minnesinger ou troubadour du XIIIe siècle, né au château d'Eschenbach ou Eschilbach dans le Haut-Palatinat, près de Bayreuth, vécut à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, et assista en 1207 au combat poétique de Wartbourg. Ses deux principaux poëmes sont le *Titurel* et le *Parcival*, histoire mystique des gardiens du saint *Gréal* (vase qui servit à J.-C. lors de la dernière cène), imprimée en 1447, in-4. M. Lachmann a donné une nouvelle édition des œuvres d'Eschenbach, Berlin, 1833. — Plusieurs érudits allemands ont porté le même nom.

ESCHINE, *Æschines*, philosophe grec, disciple de Socrate, était si pauvre, que ne sachant comment payer son maître, il lui offrit de devenir son esclave. On lui attribue l'*Axiochus* et quelques autres dialogues que l'on joint ordinairement à ceux de Platon (publiés par Leclerc, grec-latin, Amsterdam, 1711).

ESCHINE, *Æschines*, célèbre orateur athénien, né vers 387 av. J.-C., avait été d'abord greffier, puis comédien. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, il se laissa corrompre ; il fut accusé à ce sujet par Démosthène et ne se tira d'affaire qu'en traînant le procès en longueur. Pour se venger, Eschine accusa Ctésiphon, qui avait proposé de décerner une couronne d'or à Démosthène (338 av. J.-C.) ; celui-ci prit la défense de son ami. Alors s'engagea entre les deux rivaux cette lutte célèbre qui a produit le discours *Pour la couronne*. Eschine vaincu fut déclaré calomniateur et se vit forcé de s'exiler ; il se retira à Rhodes où il fonda une école de rhétorique. Il mourut à 75 ans. Ses discours forment les vol. 3 et 4 des *Oratores græci* de Reiske, Leipsick, 1771, et le vol. 3 de ceux de Bekker. Bremi en a donné une édition séparée, Zurich, 1823. Ils ont été traduits en français par Auger (avec ceux de Démosthène), par Ricard, et l'abbé Jager. La harangue de la *Couronne* a été traduite à part par l'abbé Millot et plus récemment par M. Plougoulm.

ESCHWEGE, ville de la Hesse Electorale (B.-Hesse), sur la Werra, à 36 kil. S. E. de Cassel ; 4,500 hab. Fabrique de drap, de savons et de tabac.

ESCHYLE, *Æschylus*, tragique grec, né à Eleusis près d'Athènes, l'an 525 av. J.-C., s'était d'abord distingué comme guerrier aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. On peut le considérer comme le véritable créateur de la tragédie ; non seulement il fit les premières pièces régulières, mais il constitua véritablement le théâtre. Au chariot ambulant de Thespis, il substitua une salle de spectacle fixe, employa le premier les décorations, le costume, la musique, en un mot tout le matériel de l'art dramatique, et perfectionna l'art de la déclamation. Dans sa vieillesse, il eut le chagrin de se voir préférer Sophocle, et se retira en Sicile auprès d'Hiéron pour n'être pas témoin des succès de son jeune rival. Il mourut l'an 456 av. J.-C., à 69 ans. On dit qu'il fut écrasé par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Des nombreuses tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept : *Prométhée enchaîné ; les Perses ; les Sept Chefs devant Thèbes ; Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes*. Elles brillent par le sublime et inspirent la terreur. Les éditions les plus estimées d'Eschyle sont celles de Canter, Anvers, 1580 ; de Stanley, avec traduction latine, Londres, 1663 ; de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4 ; de Schütz, Halle, 1782 et 1809, 5 vol. in-8 ; enfin de Wellauer, Leipsick, 1825. Il a été traduit en français par Brumoy, Lefranc de Pompignan, Laporthe-Dutheil, an III (1794).

ESCLAVE (lac de l'), *Slave-lake* des Anglais, dans la Nouvelle-Bretagne, par 112° 30'-120° 50' long. O., 60° 30'-63° lat. N. : 450 kil. sur 250. Il renferme plusieurs îles. Il est navigable dans toute son étendue ; mais pendant six mois il est couvert de glaces. A l'O. ses eaux s'écoulent par le Mackenzie. Sur ses bords habitent les Chippaouays et les Indiens-Cuivre.

ESCLAVE (rivière de L'), *Slave-river* en anglais, dans la Nouvelle-Bretagne, sort du lac Athapesko, et se jette dans le lac de l'Esclave, après avoir coulé du S. au N. O. pendant 400 kil. environ.

ESCLAVES (côte des), dans la Guinée. *Voy.* CÔTE.

ESCLAVES (guerres des). On donne ce nom à deux

guerres que les Romains eurent à soutenir contre leurs esclaves révoltés. Dans la première, qui éclata en Sicile l'an 135 av. J.-C, les esclaves se soulevèrent sous la conduite d'Eunus et de Cléon, défirent quatre préteurs et prirent Tauroménium et Enna. Il fallut les efforts de trois consuls pour les réduire : ils furent battus par le consul Pison l'an 133 ; mais la même année Salvius, dit Tryphon, Satyrus et Athénion, firent de nouveau révolter les esclaves de Sicile ; enfin Lucullus et Manius Aquilius les écrasèrent. Plus d'un million d'esclaves périrent dans cette guerre. — L'Italie fut le théâtre de la seconde guerre des Esclaves (74-72 av. J.-C.) ; le gladiateur Spartacus souleva les esclaves à Capoue, ravagea la Campanie, défit le consul Lentulus, plusieurs préteurs, et le proconsul Cn. Cassius, et menaça Rome même. Crassus, plus heureux, repoussa Spartacus jusque dans la Lucanie, battit ses lieutenants, le défit lui-même, et tua plus de 40,000 esclaves. Spartacus périt dans la mêlée.

ESCLAVONIE ou SLAVONIE, *Schlawonien* en allemand, *Tot-orszag* en hongrois, grande province des États autrichiens (Hongrie), bornée au N. E. par la Hongrie propre, dont elle est séparée par la Drave et le Danube ; à l'E. par la Theiss qui la sépare du banat de Temeswar ; à l'O. par la Croatie, au S. par la Turquie d'Europe. Elle a de l'E. à l'O. 280 kil.; du N. au S. sa largeur varie de 20 à 80 kil. ; 600,000 hab. Ch.-l., Eszek. L'Esclavonie se divise en deux parties : la partie civile ou *royaume d'Esclavonie*, et la partie militaire ou *généralat d'Esclavonie*. — Le royaume d'Esclavonie, situé à l'O. se compose de 3 comitats, Werowitz ou Verœcze, Posega et Syrmie, et a pour ch.-l. Eszek, Posega et Vukovar. — Le généralat d'Esclavonie, à l'E., forme une des 4 parties du gouvernement des Confins-Militaires ; il est divisé en 3 régiments et 1 bataillon dit de Tchaïkistes ; il a pour chef-lieu Petervaradin. De hautes montagnes richement boisées traversent l'Esclavonie de l'O. à l'E., mais il s'y trouve, surtout aux environs d'Eszek, de vastes marais. La température y est douce et le sol très fertile ; le gibier y abonde. On présume qu'il s'y trouve des mines de fer, d'argent et d'or : un étang près de Velika fournit de superbes perles. L'industrie est nulle : le peuple, ignorant et barbare, est faux et rusé. La race dominante est celle des Slaves ou Esclavons auxquels sont mêlés des Allemands et des Madgiars. — L'Esclavonie faisait, sous les Romains, partie de la Pannonie ; elle dut son nom aux *Slavi*, peuple de la Sarmatie qui vint s'y établir au VII[e] siècle. Les Slaves vécurent d'abord sous la domination des Avares ; après la destruction du royaume des Avares par Charlemagne, 799, ils reconquirent leur liberté, et lors de l'invasion des Madgiars ou Hongrois ils se trouvèrent pleinement indépendants. C'est alors que se formèrent les deux roy. distincts de Croatie et d'Esclavonie. L'Esclavonie fut soumise par les rois de Croatie au commencement du XI[e] siècle ; mais de 1088 à 1091, le roi de Hongrie Ladislas I conquit les deux pays ; il donna en 1091 à son fils Almus le titre de duc de Croatie et d'Esclavonie. Depuis ce temps, l'Esclavonie, sauf quelques interruptions, a toujours fait partie du royaume de Hongrie. Les Turcs la possédèrent plusieurs fois ; mais depuis 1697 elle n'a jamais été détachée de la Hongrie.

ESCOBAR-Y-MENDOZA (Ant.), célèbre casuiste espagnol, plus connu sous le seul nom d'*Escobar*, de l'ordre des Jésuites, né en 1589 à Valladolid, mort en 1669, eut pendant sa vie une grande réputation comme prédicateur, et fut un modèle de piété. Cependant on lui reproche d'avoir enseigné une morale trop relâchée, et d'avoir excusé certaines fautes en recourant à des distinctions subtiles, qu'on serait tenté d'accuser de mauvaise foi. Pascal a, dans ses *Provinciales*, livré au ridicule quelques-unes des opinions de ce casuiste, et depuis, son nom est devenu, quoique injustement peut-être, le symbole de ce genre de détours et d'équivoques qu'on appelle de son nom *escobarderies*. Parmi les nombreux ouvrages d'Escobar, qui forment environ 40 vol. in-fol., on remarque un poëme latin sur *Ignace de Loyola*, 1614 ; un traité abrégé des *Cas de conscience* (*Summula casuum conscientiæ*), 1626, et une *Théologie morale*, en 7 vol. in-fol., 1643.

ESCOIQUIZ (don Juan), ministre d'état espagnol, né en 1762 dans la Navarre, mort en 1820, fut d'abord page de Charles III, ensuite chanoine de Saragosse, et fut nommé gouverneur du prince des Asturies (depuis Ferdinand VII). Ennemi mortel du prince de la Paix, il fut un des premiers moteurs de la révolution qui chassa du trône Charles IV pour y mettre son fils Ferdinand. Ce fut lui qui décida ce prince au voyage de Bayonne, et il l'accompagna en France, 1808. Après l'événement qui suivit ce voyage, il tenta vainement de faire rendre la liberté aux princes espagnols, et fit éclater hautement son indignation des mauvais traitements exercés contre eux. Il rentra en Espagne avec Ferdinand VII, dont il perdit bientôt la faveur. On a de lui un mémoire intitulé : *Exposé des motifs qui ont engagé S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne.*

ESCUALDANAC ou ESCUALVANAC. *Voy.* BASQUES.

ESCULAPE, en grec *Asclepios*, dieu de la médecine, fils d'Apollon et de Coronis, fut confié aux soins du centaure Chiron qui lui apprit la médecine. Il suivit les Argonautes en Colchide. A son retour il rendit la vie à Hippolyte ; mais Jupiter, irrité de cette action qu'il regardait comme une révolte, le foudroya à la prière de Pluton. Cependant, pour consoler Apollon de la perte de son fils, il plaça Esculape dans le ciel où il forme la constellation du Serpentaire. Ce dieu était adoré principalement à Épidaure, à Athènes, à Pergame et à Smyrne. Le coq et le serpent lui étaient particulièrement consacrés.

ESCURIAL (L'), *l'Escorial* en espagnol, petite ville d'Espagne (Ségovie), à 35 kil. N. O. de Madrid, sur le versant S. du Guadarrama ; 3,000 hab. Elle n'a de remarquable que le célèbre couvent dit aussi *l'Escurial*, qui fut bâti par Philippe II en mémoire de la bataille de Saint-Quentin (1557), et pour satisfaire à un vœu qu'il avait fait à saint Laurent, ayant remporté la victoire le jour même de la fête de ce saint (10 août). L'édifice a la forme d'un gril : les bâtiments en sont alignés comme les barres de cet instrument, par allusion au gril qui servit au martyre du saint ; en outre, le gril s'y trouve sculpté partout. On trouve dans l'intérieur de l'Escurial 17 cloîtres, des jardins, un immense parc, une galerie de tableaux, une bibliothèque célèbre et riche surtout en manuscrits arabes ; des caveaux où sont les tombeaux des rois d'Espagne. L'Escurial est une des trois résidences royales d'Espagne : la cour y passe l'arrière-saison.

ESCUROLLES, ch.-l. de cant. (Allier), à 7 kil. N. E. de Gannat ; 1,200 hab.

ESDRAS, célèbre docteur juif, vivait au V[e] siècle av. J.-C., pendant la captivité de Babylone. Il se rendit agréable au roi de Perse Artaxerce Longuemain qui le chargea (vers 447 av. J.-C.) de reconduire une 2[e] colonne de Juifs dans leur pays et de hâter la reconstruction du temple de Jérusalem, commencée sous Zorobabel. Esdras, arrivé à Jérusalem, fit la dédicace du temple, réforma plusieurs abus, purifia la religion qui s'était corrompue, retrouva la loi de Moïse qui s'était perdue, ou du moins fixa le canon des livres saints ; il les expliqua en outre avec tant de talent qu'il fut surnommé le

Prince des docteurs de la loi. Il revit les livres canoniques de l'Écriture, les distribua dans l'ordre où nous les avons, et y ajouta lui-même deux livres intitulés: *Livres d'Esdras*, qui contiennent un espace de 113 ans. Il y a dans l'Ancien Testament deux autres livres qui portent aussi le nom d'Esdras, mais ils ne sont point regardés comme canoniques.

ESFERLIK-BENASSI, *Bounia* ou *Panga*, ville de Servie, à 28 kil. N. O. de Nissa. Bains célèbres d'où la ville tire son nom.

ESI ou ESINO, *Æsis*, riv. des États de l'Église, prend sa source dans l'Apennin, arrose les délégations de Macerata et d'Ancône, et se jette dans l'Adriatique entre Ancône et Sinigaglia, après un cours de 70 kil. environ.

ESKI-ADALIA, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* SATALIEH.

ESKI-CHEHR, *Dorylæum*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 40 kil. N. E. de Kutaïeh, ch.-l. d'un livah. Plusieurs mosquées et tombeaux de saints musulmans.

ESKI-HISSAR, *Stratonicea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 178 kil. S. E. de Smyrne. Ruines nombreuses.

ESKI-SAGHRA ou ZAGRA, *Berœa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 110 kil. N. O. d'Andrinople; 20,000 hab. Eaux thermales très fréquentées.

ESKI-STAMBOUL, *Alexandria-Troas*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 8 kil. S. E. de l'île Ténédos. Port barré; nombreuses ruines.

ESLA, riv. d'Espagne, sort des montagnes d'Asturie, près de Marana (Léon), passe à Mansilla et près de Benavente, tombe dans le Duero après avoir reçu la Céa, la Bornesga, le Tuerto et la Tera. *Cours*, 250 kil.

ESMENARD, poëte français, né en 1770 à Pélissane en Provence, mort en 1812, était fils d'un avocat au parlement d'Aix. Il émigra en 1792, voyagea dans toute l'Europe, et rentra en France après le 18 brumaire. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, publia en 1805 *la Navigation*, poëme que lui avait inspiré le magnifique spectacle de l'Océan, et donna en 1807 l'opéra de *Trajan*, qui eut 100 représentations. L'année suivante il composa en société avec M. de Jouy l'opéra de *Fernand Cortez*. Il chanta la gloire de l'empire, et fut nommé en récompense censeur des théâtres, puis chef d'une division de la police impériale. Il fut reçu en 1810 à l'Institut. Napoléon l'exila en 1811 pour avoir écrit contre l'empereur Alexandre; il revenait en France après trois mois d'exil, lorsqu'il périt malheureusement, renversé de voiture par des chevaux emportés.

ESMERALDAS, petit port de la république de l'Équateur (Pichinca), à 164 kil. N. O. de Quito. On recueille aux environs le meilleur cacao connu. Cette ville est située à l'embouchure de la rivière de las Esmeraldas, qui sort des Andes, et qui est ainsi appelée parce qu'elle roule des émeraudes.

ESMERALDAS (SERRA DAS), chaîne de montagnes du Brésil, entre les provinces de Minas-Geraes et Porto-Seguro. Elle doit son nom aux émeraudes qu'elle renferme.

ESNEH, *Latopolis*, ville de la Haute-Égypte, ch.-l. de prov., sur la rive gauche du Nil, à 44 kil. S. des ruines de Thèbes, par 30° 14' long. E., 25° 17' lat. N.; 4,000 hab. Jolie ville, bazar. Étoffes de coton, poterie, pressoirs à huile de laitue; fabriques de châles dits *milayeh*. Nombreuses ruines: on y voit les débris d'un grand temple, célèbre surtout par ses sculptures mythologiques; on y remarque un zodiaque qui est le plus moderne des zodiaques égyptiens, bien qu'on l'ait fait remonter à une immense antiquité.

ESON, *Æson*, roi d'Iolcos, était fils de Créthée et frère de Pélias, et eut Jason pour fils. Après la mort de son père, il monta sur le trône d'Iolcos; mais il en fut chassé par son frère. Quand il fut accablé de vieillesse, la magicienne Médée, femme de Jason son fils, le rajeunit à la prière de celui-ci.

ESOPE, *Æsopus*, célèbre fabuliste, né en Phrygie dans le VIe siècle av. J.-C., fut d'abord esclave d'un certain Jadmon de Samos qui l'affranchit. Esope s'étant fait une grande réputation par son talent pour l'apologue, Crésus l'appela à sa cour et le traita fort bien. Il fut envoyé par ce prince à Delphes pour consulter l'oracle; mais ayant irrité les habitants par la liberté de son langage, il fut arrêté par eux sous un faux prétexte, et précipité du haut d'un rocher, vers 560 av. J.-C. Esope était difforme et contrefait. On a sous son nom des fables qui ne sont pas son ouvrage; les Grecs se sont emparés de ses apologues et les ont arrangés sous diverses formes, soit en prose, soit en vers. Les *Fables d'Esope* furent recueillies pour la 1re fois par Démétrius de Phalère, 230 ans après sa mort. Le recueil le plus généralement répandu est l'œuvre de Planude, moine grec du XIVe siècle. Parmi les nombreuses éditions des fables d'Esope, on distingue celles de Coray, Paris, 1810; de Schneider, Breslau, 1813; cette dernière est faite d'après un manuscrit trouvé à Augsbourg. Elles ont été traduites dans toutes les langues, notamment en français par P. Millot, 1646; par Gail, dans les *Trois Fabulistes*, 1796; elles ont été imitées par Phèdre, La Fontaine, etc.

ESOPE, célèbre acteur, contemporain et ami de Cicéron, rival de Roscius, excella dans la tragédie et amassa d'immenses richesses. Il laissa un fils qui ne se rendit célèbre que par ses folles dépenses.

ESPAGNE, *Iberia*, *Hesperia* et *Hispania* des anciens, *Espana* des Espagnols, roy. de l'Europe méridionale, comprend la plus grande partie de la péninsule hispanique et est situé entre 36°-44° lat. N., et 1° long. E.—11° 30' long. O. Il a pour bornes au N. E. la France, dont il est séparé par la chaîne des Pyrénées; au N. O. l'Océan Atlantique, à l'O. le Portugal, au S. l'Afrique, dont le sépare le détroit de Gibraltar; au S. E. et à l'E. la mer Méditerranée. Superficie, 1,100 kil. du N. au S., et 600 de l'E. à l'O. Capitale, Madrid. La population de la monarchie espagnole est de 13,500,000 hab. L'Espagne possède encore hors du continent européen quelques colonies: Canaries, Cuba, Porto-Rico, les Philippines, plusieurs présides en Afrique; la population de ces colonies s'élève à 3,600,000 hab. — Depuis le XVe siècle jusqu'en 1833, l'Espagne fut divisée en 15 grandes prov., dont quelques-unes avaient le titre de royaume ou de couronne; ce sont:

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Biscaye,	Bilbao.
Roy. de Navarre,	Pampelune.
Vieille-Castille,	Burgos.
Nouvelle-Castille,	Madrid.
Roy. d'Aragon,	Saragosse.
Catalogne,	Barcelone.
Roy. de Valence,	Valence.
Roy. de Majorque,	Palma.
Roy. de Murcie,	Murcie.
Roy. de Grenade,	Grenade.
Andalousie,	Séville.
Estramadure espagnole,	Badajoz.
Roy. de Léon,	Léon.
Asturies,	Oviédo.
Galice,	La Corogne.

Mais en 1833, tout le territoire de l'Espagne, non compris les prov. basques qui étaient alors en insurrection, fut divisé sous le rapport administratif en 44 prov. ou intendances civiles. Les intendances basques ont depuis formé 4 nouvelles provinces: ces dernières sont les seules qui ne portent pas les noms de leurs chefs-lieux. — Sous le rapport militaire, l'Espagne fut divisée en 12 capitaineries-générales, subdivisées elles-mêmes en 83 gouvernements; de ces

derniers gouvernements 27 sont dits de la *couronne de Castille*, 32 de celle *d'Aragon* et 14 des *ordres militaires de Santiago, de Calatrava, d'Alcantara* et *de Montesa*. — Enfin, sous le rapport judiciaire, l'Espagne a été partagée en 12 ressorts de cours royales, comprenant 165 siéges de corrégidors.

Voici les noms des 12 capitaineries-générales avec les 48 intendances civiles qu'elles comprennent :

1° *Nouvelle-Castille.*
Madrid.
Guadalaxara.
Tolède.
Cuença.
Ciudad-Réal.

2° *Vieille-Cast. et Léon.*
Burgos.
Logrono.
Santander.
Oviédo.
Soria.
Ségovie.
Avila.
Léon.
Palencia.
Valladolid.
Salamanque.
Zamora.

3° *Galice.*
La Corogne.
Lugo.
Orense.
Pontevedra.

4° *Estramadure.*
Badajoz.
Caceres.

5° *Andalousie.*
Séville.
Huelva.
Cadix.
Cordoue.
Jaën.

6° *Roy. de Grenade.*
Grenade.
Almeria.
Malaga.

7° *Valence.*
Valence.
Alicante.
Castellon-de-la-Plana.
Murcie.
Albacète.

8° *Catalogne.*
Barcelone.
Tarragone.
Lérida.
Girone.

9° *Aragon.*
Saragosse.
Huesca.
Teruel.

10° *Majorque.*
Palma.

11° *Roy. de Navarre.*
Navarre (Pampelune).

12° *Guipuscoa.*
Alava (Vittoria).
Biscaye (Bilbao).
Guipuscoa (St-Sébastien).

— Le sol de l'Espagne est très montagneux : on y distingue 6 grandes chaînes principales : 1° les Pyrénées qui la séparent de la France au N. E., puis se continuent à l'O. sous le nom de Pyrénées Cantabriques ; 2° la chaîne ibérique qui sépare le bassin des rivières tributaires de la Méditerranée d'avec celles qui sont tributaires de l'Océan ; 3° la chaîne carpétano-vettonique, entre le Duero et le Tage ; 4° la chaîne lusitanique, entre le Tage et la Guadiana ; 5° la chaîne de la Sierra Morena, entre la Guadiana et le Guadalquivir ; 6° la chaîne bétique entre le Guadalquivir et la mer. L'Espagne a 5 grands fleuves, l'Ebre, le Duero, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir; et 4 fleuves de moindre dimension, le Minho, le Xucar, le Guadalavia, la Ségura. Elle est en général fort bien arrosée. L'art y a tracé très peu de canaux. Le climat de l'Espagne est tempéré dans l'intérieur et sur les côtes de l'Océan, très chaud et brûlant dans le roy. de Grenade et l'Andalousie. Le sol, généralement fertile, fournit au nord les productions de la France méridionale ; au midi des vins liquoreux, des orangers, des citronniers, des lauriers gigantesques, le palmier nain, la canne à sucre, le cactus à cochenille, le cotonnier, etc. L'agriculture est négligée. Le marbre abonde en Espagne ; on y trouve aussi plusieurs mines de mercure, ainsi que du cobalt, de l'étain, du plomb, du fer, des pierres précieuses et de l'argent. Au temps des anciens, les mines d'or de l'Espagne étaient très riches : elles sont à peu près épuisées aujourd'hui. On élève dans ce pays beaucoup de bétail, et surtout des brebis à laine fine dites *mérinos ;* c'est de là qu'elles ont été importées en France. Les mulets y sont très multipliés. Les habitants de l'Espagne dérivent de 4 sources : les indigènes ou anciens Ibères (dont probablement les Basques, *Vascons* ou *Escualdanac* sont le type actuel le plus pur); les Illyriens ou Thraco-Pélasges, auxquels se rapportent les Romains et les Grecs : les Germains (Goths et Suèves), les Sémitiques (Arabes et Maures). Ces races se sont mêlées, de sorte qu'aujourd'hui on ne distingue en Espagne que 2 races, les Espagnols (de sang mêlé), et les Basques (de race pure). — Le gouvernement espagnol a été une monarchie absolue depuis Charles-Quint, qui commença l'abolition des franchises des communes, jusqu'à l'invasion française de 1808 ; constitutionnel de 1808 à 1814, il redevint absolu de cette époque à 1820, constitutionnel de 1820 à 1823, absolu de 1823 à 1832, et enfin aujourd'hui il se retrouve constitutionnel. Les provinces vascongades ont toujours joui de franchises locales fort étendues et connues sous le nom de *fueros*. La religion catholique est seule permise en Espagne.

Pour l'Espagne ancienne, *Voy.* HISPANIE.

Histoire. — On ignore comment et à quelle époque l'Espagne fut peuplée ; les Phéniciens y abordèrent les premiers ; après eux vinrent les Grecs, puis les Carthaginois ; ces derniers la soumirent. Elle passa ensuite sous la domination des Romains, 225 av. J.-C., et ceux-ci la possédèrent jusqu'au ve siècle de notre ère. En 410 les Vandales, les Suèves et les Alains dévastèrent l'Espagne et s'y établirent ; mais dès 470 les Vandales avaient cédé la place aux Wisigoths, qui bientôt se trouvèrent maîtres de la Gaule méridionale et de l'Espagne entière, sauf le petit royaume des Suèves au N. O. Vaincus en 506 par Clovis, les Wisigoths ne gardèrent de la Gaule méridionale que la Gothie ou Septimanie ; mais en 585 ils conquirent le royaume des Suèves, et en 621 ayant évincé les Grecs, qui sous le règne de Justinien, avaient pris pied en Espagne et en avaient occupé les côtes méridionales, ils furent maîtres de toute la péninsule. Les Arabes vinrent à leur tour en 711, repoussèrent les Goths vers le nord et les renfermèrent dans les montagnes de l'Asturie ; en 719 les Wisigoths ne possédaient plus que le petit royaume d'Asturie (nommé plus tard roy. d'Oviédo, et ensuite de Léon). Le reste de l'Espagne fut d'abord une province du grand empire des califes de Damas ; mais en 756, il devint un empire à part connu sous le nom de califat de Cordoue (du nom de sa capitale) ou califat ommiade (du nom de la dynastie des Ommiades, qui, détrônée en Orient par les Abbassides, en 750, s'était réfugiée en Espagne). Le califat de Cordoue cessa d'exister en 1038, après 282 ans d'existence, et se démembra en plusieurs principautés indépendantes ; on en compte jusqu'à 19 : Cordoue, Séville, Jaën, Carmone, Niebla, l'Algarve, Algésiras, Murcie, Orihuela, Valence, Denia, Tortose, Lérida, Saragosse, Huesca, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Majorque. Pendant ces trois siècles, le petit royaume goth du nord s'était accru aux dépens des califes : il possédait au XIIIe siècle tout le pays qui s'étend jusqu'au Duéro ; des comtes chrétiens, vassaux des rois de Léon, avaient repris la Vieille-Castille ; d'un autre côté Pepin et Charlemagne avaient conquis la Septimanie et tout le pays compris entre les Pyrénées et l'Ebre, dont ils avaient fait la Marche d'Espagne. En 825 un lieutenant de Pepin, roi d'Aquitaine, Aznar, se rendit indépendant dans l'ouest de cette Marche, et fonda le roy. de Navarre, tandis qu'à l'est se formait le célèbre comté de Barcelone, qui resta feudataire de la France jusqu'en 1258. Des trois maisons chrétiennes non soumises à la France, celle de Navarre finit par absorber les autres en 1037; mais elle s'était divisée en trois lignes, pourvues chacune d'un royaume : 1° Castille (dit aussi Castille-et-Léon), 2° Aragon, 3° Navarre. Ces trois lignes s'éteignirent en 1109, 1134, 1234 ; mais les trois royaumes n'en subsistèrent pas moins ; seulement ils passèrent à trois dynasties françaises (dites de Bourgogne, de Barcelone, de Champagne), et l'Aragon se trouva alors aux mêmes mains que le

comté de Barcelone: de plus, il s'était formé de 1095 à 1139 un 4e état chrétien, le comté, ensuite royaume de Portugal, appartenant à une ligne bâtarde de Bourgogne. Ces 4 états étaient sans cesse en guerre avec les Maures qui avaient succédé à la puissance des Arabes. De 1086 à 1145, l'Espagne méridionale fut envahie par les Almoravides; vinrent ensuite les Almohades (1146-1269), puis les Mérinites (1267-1344). Au milieu de ces révolutions successives les Musulmans perdaient du terrain, et sans les discordes des princes chrétiens ils eussent été chassés de l'Espagne dès le XIIe siècle. En 1236 fut fondé le royaume maure de Grenade, qui, à la fin du XIIIe siècle, était le seul état musulman qui subsistât encore en Espagne. Les deux royaumes de Castille et d'Aragon devenaient puissants, le 1er par ses conquêtes en Espagne même, le 2e par l'acquisition des Baléares et de la Sardaigne. Ces 2 états se trouvèrent réunis en 1479 par suite du mariage contracté dès 1469 par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille: ils ne furent séparés depuis qu'un instant (1504-1506), après la mort d'Isabelle. Le royaume de Grenade avait été conquis par Ferdinand en 1492; la Navarre espagnole fut ajoutée en 1512 à ses possessions. De la mort de Ferdinand en 1516, date la réunion de toute l'Espagne en un même état: cette réunion, la possession de la Sicile, de la Sardaigne, du royaume de Naples, de la Franche-Comté, des Pays-Bas, et un peu plus tard du Milanais, la découverte et la conquête du Mexique, du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, du Chili, de Buénos-Ayres, enfin l'acquisition du Portugal en 1580, firent de l'Espagne la puissance prépondérante de l'Europe. Mais des fautes de tout genre amenèrent bientôt sa ruine. Elle se vit enlever successivement sept des 18 provinces des Pays-Bas en 1609, le Portugal en 1640, le Roussillon en 1659, la Franche-Comté, 1674-1679; elle perdit aussi sa population, son industrie, sa vigueur. La guerre de la succession d'Espagne, 1701-1714, qui plaça sur le trône un petit-fils de Louis XIV, lui ravit toutes ses possessions européennes hors de la péninsule; et en 1817 éclatèrent en Amérique les révolutions qui lui ont enlevé toutes ses colonies sur ce vaste continent. En 1808 Napoléon donna le trône d'Espagne à son frère Joseph. Il en résulta une guerre acharnée avec la France (1808-1814), qui fut une des causes de la chute de l'empereur. Le 3 décembre 1813 les Bourbons rentrèrent en Espagne. Une révolution célèbre qui éclata à l'île de Léon établit en 1820 le gouvernement monarchique constitutionnel, dit *gouvernement des Cortès*; mais une armée française sous les ordres du duc d'Angoulême le détruisit en 1823. Redevenu prince absolu, Ferdinand VII termina son règne (1833) en abolissant la loi d'hérédité qui excluait les femmes du trône, et en léguant la couronne d'Espagne à sa fille Isabelle encore enfant, sous la tutelle de Christine sa mère. Celle-ci, après une longue lutte contre don Carlos, frère du dernier roi, et contre le parti révolutionnaire, s'est vue forcée d'abdiquer la régence en 1840, au moment où elle paraissait avoir mis fin à la guerre civile.

Souverains de l'Espagne.

(Pour les souverains qui ont précédé la réunion des divers états espagnols, *Voy.* les articles WISIGOTHS, CALIFES, ARAGON, NAVARRE, CASTILLE, LEON, etc.).

Ferdinand V d'Aragon et Isabelle de Castille,	1479
Charles I (Charles-Quint),	1516
Philippe II,	1556
Philippe III,	1598
Philippe IV,	1621
Charles II,	1625
Philippe V de la maison de Bourbon,	1700
Louis I,	1724
Philippe V de nouv.	1724
Ferdinand VI,	1746
Charles III,	1759
Charles IV,	1788
Joseph Napoléon,	1808
Ferdinand VII,	1813
Isabelle II,	1833

ESPAGNE (Charles D'), petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, et l'un des favoris du roi de France Jean-le-Bon, fut nommé connétable par ce dernier prince en 1350, s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui le fit assassiner par ses émissaires en 1354.

ESPAGNE (N. D'), général français sous la république et sous l'Empire, commandait en 1805, sous le maréchal Masséna, la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service du roi de Naples et battit les insurgés calabrais en plusieurs rencontres. Dans la campagne de Prusse, il se signala à la tête d'une division de cuirassiers. Il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et fut tué en 1809 à la bataille de Wagram.

ESPAGNE (le comte d'), chef de partisans espagnol, fils d'un Français émigré, joua un rôle important dans la campagne de 1813 contre les Français et dans la guerre civile suscitée par don Carlos en 1833. Il se signala surtout parmi les chefs royalistes par ses brigandages et sa férocité; il périt assassiné en 1839.

ESPAGNE (le cardinal D'). *Voy.* MENDOZA.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA, dit L'), célèbre peintre, élève de Michel-Ange de Caravage, né en 1586 à Xativa en Espagne selon les uns, à Naples selon les autres, mort en 1656, s'est plu à représenter les massacres, les supplices, les tortures, et a rendu les scènes les plus horribles avec une effrayante vérité. Il séjourna tantôt à Naples, tantôt à Rome, tantôt à Madrid, où il travailla pour Philippe IV. Ses principaux tableaux sont: *le Martyre de saint Janvier*, *Ixion sur la roue* et la *Mater dolorosa*, à Madrid, et une *Adoration des bergers* au musée de Paris.

ESPALION, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur le Lot, à 24 kil. N. E. de Rhodez; 4,082 hab. Burats et autres lainages, maroquins, etc. — L'arr. d'Espalion a 9 cantons (Entraigues, Estaing, La Guiole, Mur-de-Barrès, St-Amand-des-Copts, St-Chely, Sainte-Geneviève, St-Geniez, plus Espalion), 101 communes et 65,639 hab.

ESPARRAGOSA-DE-LARES, ville d'Espagne (Badajoz), à 70 kil. S. E. de Mérida; 3,300 hab.

ESPELETTE, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 16 kil. S. de Bayonne; 2,000 hab.

ESPENCE (Claude d'), *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, né en 1511 près de Châlons-sur-Marne, mort en 1571, fut recteur de l'université de Paris en 1540, s'attacha au cardinal de Lorraine, fut député au concile de Trente, assista aux états d'Orléans (1560) et au colloque de Poissy. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages soit en latin, soit en français, entre autres, l'*Institution d'un prince chrétien*, Paris, 1548. Il avait aussi composé en latin des poésies pieuses et mystiques.

ESPERIENTE. *Voy.* BUONACCORSI.

ESPERNON. *Voy.* EPERNON.

ESPINASSE. *Voy.* L'ESPINASSE.

ESPINEL (Vincent), poete espagnol, né dans le roy. de Grenade en 1544, mort en 1634, est regardé comme l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers. Il mit en vers l'*Art poétique* et les *Odes* d'Horace. On a encore de lui un poëme intitulé *la Casa de Memoria*, et un roman célèbre, *la Vie de l'écuyer Obregon*, dans lequel on a voulu faussement trouver le modèle du *Gil Blas* de Lesage. Espinel cultivait aussi la musique; il a ajouté une cinquième corde à la guitare. Malgré tous ces talents, ce poëte vécut et mourut pauvre.

ESPINOSA-DE-LOS-MONTEROS, ville d'Espagne (Burgos), à 42 kil. N. O. de Frias; 2,800 hab.

ESPIRITO-SANTO, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Janeiro au S. et de Bahia au N., sur la mer, qui forme là une baie dite d'Espirito-Santo: 220 kil. sur 110; 75,000 hab. Ch.-l., Nossa-Senhora-da-Vic-

toria. Beaucoup de montagnes qui donnent naissance à une foule de riv. dont les principales sont le Rio-Doce, le Guarapary, etc. Climat doux ; grande fertilité, plantes tropicales, un peu de manioc, superbe bois de charpente, sassafras, cèdres, etc. On y trouve plusieurs tribus indiennes, entre autres celle des Poris.

ESPRÉMENIL. *Voy.* ÉPRÉMESNIL.

ESPRIT (Jacques), appelé communément *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers en 1611, mort en 1678, gagna par ses talents la faveur du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, et du prince de Conti, qui lui firent des pensions et lui procurèrent le titre de conseiller du roi et un fauteuil à l'Académie Française. On lui attribue l'ouvrage intitulé : *Fausseté des vertus humaines*, 1678, 2 vol., abrégé par Desbans, sous le titre de *l'Art de connaître les hommes* ; c'est un commentaire des *Maximes* de La Rochefoucauld.

ESPRIT (ordre du SAINT-). *Voy.* SAINT-ESPRIT.

ESQUILLACE (BORGIA, prince d'). *Voy.* BORGIA.

ESQUILIN (mont), auj. le mont de *Sainte-Marie-Majeure*, une des sept collines principales de Rome, au S. du Quirinal, au N. du mont Cœlius, fut renfermé dans la ville par Tullus Hostilius. C'est là qu'on exécutait les criminels.

ESQUILINE (porte), une des portes occidentales de Rome, auj. porte de SAINT-LAURENT.

ESQUIMAUX ou ESKIMOS, peuple indigène de l'Amérique septentrionale, habite aussi une petite île du continent asiatique, au N. E. On les divise en 5 groupes : 1° les Kalalits ou Groënlandais; 2° les Labradoriens ou Esquimaux orientaux, dits aussi Petits-Esquimaux ; 3° les Esquimaux occidentaux ou Grands-Esquimaux (vers les embouchures du Mackenzie, du fleuve dit Mine-de-Cuivre, et dans l'archipel Baffin-Parry); 4° les Aléoutes (dans les îles de ce nom, entre l'Amérique et l'Asie); 5° les Tchouktches ou Aglemoutes, répandus dans l'Amérique russe et dans l'Asie. Les Esquimaux s'écartent peu des côtes, et vivent du produit de leur pêche. Ils sont pour la plupart affligés d'ophthalmies et décimés par la petite-vérole. Leur naturel est très sauvage et leur saleté est extrême. Peu d'entre eux ont su dompter le renne; ils n'ont d'autre animal domestique que le chien, qu'ils attellent à leurs traîneaux. Leurs bateaux sont très ingénieusement construits avec des peaux de veau marin sur une carcasse de bois ou un dos de baleine. Les Esquimaux vivent dans une indépendance complète et n'obéissent à aucune sorte de gouvernement : ils avaient à peine une notion de la Divinité avant l'arrivée des Frères Moraves qui en 1733 vinrent pour la première fois prêcher l'évangile au Groënland.

ESQUIRE. *Voy.* ÉCUYER.

ESSARTS (LES), ch.-l. de canton (Vendée), à 8 kil. S. O. de St-Fulgent, 1,800 hab.

ESSARTS ou ESSARS (DES). *Voy.* DES ESSARTS et DES ESSARS.

ESSEN, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 31 kil. N. E. de Dusseldorf; 4,750 hab. Armes blanches, ferronnerie, vitriol; draps, toiles.

ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755 dans la Westgothie, mort en 1824, devint le favori de Gustave III et conserva un grand crédit auprès de Gustave-Adolphe IV, qui le nomma gouverneur de Poméranie. En 1807, il soutint contre les Français un siége honorable dans Stralsund. Après l'abdication du roi, 1809, il fut appelé au conseil d'état par son successeur Charles XIII, fut envoyé en ambassade à Paris pour traiter de la paix, commanda un corps d'armée dans l'invasion de la Norwége, 1814; fut gouverneur de ce pays jusqu'en 1816, puis grand-maréchal de Suède.

ESSÉNIENS ou ESSÉENS, sectaires juifs, se distinguaient par des vertus austères, proscrivaient le mariage, la servitude et la guerre; recommandaient l'amour de Dieu et du prochain et enseignaient l'immortalité de l'âme; ils formaient une sorte d'association ou d'institut moral et religieux, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant leurs biens en commun, et se livrant à l'agriculture. Ils étaient opposés aux Saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers Chrétiens une grande analogie. On ne commence à faire mention des Esséniens que vers le temps des Macchabées, environ 150 ans av. J.-C.

ESSEQUEBO ou ESQUIVO, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans la Guyane brésilienne, coule au N. O., puis au N. E.; sépare la Guyane anglaise de la Colombie, et se perd dans l'Océan Atlantique, après un cours de 700 kil.

ESSEQUEBO-DÉMÉRARY (gouvernement d'). *Voy.* DÉMÉRARY.

ESSEX, un des comtés orientaux de l'Angleterre, au S. de ceux de Suffolk et de Cambridge, à l'E. de ceux d'Hertford et de Middlesex, au N. de celui de Kent dont le sépare la Tamise, sur la mer; 80 kil. sur 70; 290,000 hab. Ch.-l., Chelmsford. Sol plat ou collines. Marais au S. Beaucoup de grains. — Plusieurs comtés et communes des États-Unis portent le nom d'Essex.

ESSEX (roy. d'), *East-Seaxe-rice* (c.-à-d. roy. de *Saxe orientale*), un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

ESSEX (Robert DEVEREUX ou D'EVREUX, comte d'), favori de la reine d'Angleterre Elisabeth, né en 1567, était fils de Walter Devereux, premier comte d'Essex, et par sa mère parent de la reine; il avait pour beau-père le comte de Leicester. Présenté à la cour dès l'âge de 21 ans, il plut à la reine et obtint en peu de temps les premières places et les plus grands honneurs. Envoyé en Irlande contre les rebelles, à la tête de plus de 20,000 hommes (1599), il laissa cependant dépérir son armée. Elisabeth, qui avait déjà eu plusieurs fois à se plaindre de sa hauteur, le suspendit de ses dignités et lui défendit l'entrée de la cour. D'Essex résolut de se venger, et il porta l'audace jusqu'à tenter de détrôner sa bienfaitrice. Il fut arrêté, se reconnut lui-même coupable, et fut condamné à mort (1601). La reine balança long-temps entre la justice et la clémence; mais enfin croyant, sur de faux rapports, que le coupable dédaignait de lui demander grâce, elle signa l'arrêt fatal, et d'Essex fut exécuté. Il n'avait que 34 ans. D'Essex avait dû sa faveur bien plus à ses qualités extérieures qu'à un mérite réel. Sa fin tragique a été plusieurs fois mise sur la scène. — Il laissa un fils, nommé aussi comte d'Essex, qui fut rétabli dans les prérogatives de sa famille par Jacques I, mais qui, sous Charles II, entra dans l'opposition et combattit l'armée royale à la tête des troupes parlementaires. Il se fit battre en 1643, et mourut 3 ans après.

ESSEX (Arthur CAPEL, comte d'), vice-roi d'Irlande sous Charles II, et chef de la nouvelle maison d'Essex qui subsiste encore auj. *Voy.* CAPEL.

ESSLING, ville d'Autriche, à 9 kil. E. de Vienne. Napoléon y remporta une grande victoire sur les Autrichiens le 22 mai 1809; elle valut à Masséna, qui y avait eu la plus grande part, le titre de prince d'Essling. Les Autrichiens donnent à cette bataille le nom de bataille d'Aspern, du nom de Gross-Aspern, village voisin d'Essling.

ESSLINGEN, ville murée du roy. de Wurtemberg, à 11 kil. S. E. de Stuttgard; 5,600 hab. Riche hôpital. Ancienne ville libre et impériale.

ESSOLTANE, ville d'Afrique, dans le roy. de Dar-Four, à 58 kil. N. E. de Cobbé; une des résidences du sultan.

ESSONNE, village du dép. de Seine-et-Oise, à

7 kil. de Corbeil. Il y avait jadis une poudrière royale. Indiennes, toiles peintes, fours à chaux, papeteries, etc.; 3,000 hab.

ESSONNE, riv. de France, sort de la forêt d'Orléans (Loiret), et tombe dans la Seine à Corbeil (Seine-et-Oise), après 90 kil. de cours.

ESSOYES, ch.-l. de canton (Aube), sur l'Ource, à 16 kil. S. E. de Bar-sur-Seine; 1,800 hab. Patrie du mathématicien Lemoine.

ESSUI, peuple de la Gaule. *Voy.* SAII.

EST (maison D'). *Voy.* ESTE.

ESTAING, ch.-l. de canton (Aveyron), à 9 kil. N. O. d'Espalion; 1,000 hab. Fabrique de burats, et tanneries.

ESTAING (Charles-Hector, comte d'), amiral français, d'une noble et ancienne famille du Rouergue, né au château de Ruvel en Auvergne en 1720, servit d'abord dans l'armée de terre comme colonel d'infanterie, et combattit dans les Grandes-Indes; mais il fut pris deux fois par les Anglais. A la paix de 1763, il fut nommé lieutenant-général des armées navales. Il se signala par quelques succès contre les Anglais sur terre et sur mer pendant la guerre d'Amérique, notamment près de l'île de Grenade, 1778; il se trouvait à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783. Elu membre de l'Assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolution. Il fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais malgré ses principes et sa conduite, son titre de noble le perdit; il monta sur l'échafaud en 1794. Il est auteur d'un petit poëme intitulé *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, Paris, 1791, et d'un ouvrage sur les colonies.

ESTAIRES, *Minariacum*, ville du dép. du Nord, sur la Lys, à 16 kil. S. E. de Hazebrouk; 6,000 hab. Toiles, linge de table.

ESTAMPES. *Voy.* ÉTAMPES.

ESTANGLIE, un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

ESTE, *Ateste* chez les Romains, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le canal de Monselice, à 26 kil. S. O. de Padoue; 7,500 hab. Evêché. Belle cathédrale ronde, place du Marché. Porcelaine et faïence. Cette ville a donné son nom à la maison d'Este.

ESTE (maison D'), famille noble et antique, ainsi nommée de la petite ville d'Este, près de Padoue, qui faisait partie de ses possessions, a régné sur Este, Padoue, Ferrare, Modène, Reggio, et a produit plusieurs branches illustres, entre autres celle des ducs de Brunswick, qui règne aujourd'hui en Angleterre et dans le Hanovre (*Voy.* HENRI-LE-LION). Elle descendait des ducs de Toscane Gui et Lambert, fils d'Adalbert II, qui gouvernaient la Toscane pour les princes carlovingiens, et qui, en 926, avaient été dépouillés de leurs états par les rois d'Italie. Voici les membres les plus importants de la famille d'Este :

Albert Azzo d'Este, petit-fils d'Oberto II (qui lui-même était le petit-fils de Gui ou de Lambert, et qui possédait plusieurs fiefs en Toscane vers 972), né vers l'an 1020, mort en 1117; il est le premier qui ait possédé la ville d'Este. Il fut en grande faveur auprès des empereurs Henri III et Henri IV, épousa Cunégonde, héritière des Guelfes d'Altdorf, et en eut Guelfe, duc de Bavière, qui, en 1071, obtint la Bavière à titre de fief et qui mourut dans l'île de Chypre en 1101; c'est de celui-ci qu'est issue la branche allemande de la maison d'Este.

Obizzo I, fils de Foulques, né lui-même d'un second mariage d'Albert Azzo avec Hermengarde, fille d'un comte du Maine, prit le premier le titre de marquis d'Este. Il fut nommé en 1182 podestat de Padoue, puis marquis de Milan et de Gênes.

Azzo V, marquis d'Este, fils d'Obizzo I, épousa vers 1176 Marchesella des Adelards, fille et héritière de Guillaume, chef des Guelfes de Ferrare. Par ce mariage il acquit la souveraineté de Ferrare, et devint le chef de tous les Guelfes de la Vénétie.

Azzo VI, fils du précédent, battit Eccelin et Salinguerra, chefs des Gibelins, et se fit reconnaître en 1208 seigneur de Ferrare et de Vérone. Il mourut en 1264.

Obizzo II, petit-fils d'Azzo VI, joignit à la possession d'Este et de Ferrare celle des villes de Modène (1288) et de Reggio (1290), dont la souveraineté lui fut déférée par les habitants mêmes.

Hercule I, fils de Nicolas III, prince belliqueux et ami des lettres, régna à Ferrare et à Modène de 1471 à 1505, et attira près de lui le Boïardo, l'Arioste, les Strozzi, etc.

Alfonse I, fils d'Hercule, épousa en 1502 la célèbre Lucrèce de Borgia, et régna de 1505 à 1534. Il entra, à la sollicitation de Jules II, dans la ligue de Cambrai, et eut ensuite de vifs démêlés avec ce pape ainsi qu'avec son successeur Léon X, qui tenta de le faire assassiner.

Hippolyte, cardinal d'Este, frère d'Alfonse, fut l'ami et le protecteur de l'Arioste. — Pour un autre Hippolyte, cardinal de Ferrare, *Voy.* FERRARE.

Alfonse II, petit-fils d'Alfonse I, régna à Ferrare et à Modène de 1559 à 1597; il avait passé sa jeunesse en France à la cour de Henri II et en rapporta le goût des fêtes et des tournois. Sa cour réunissait les premiers peintres et les hommes les plus célèbres de l'Italie, à la tête desquels brillait le Tasse; mais l'infortuné poëte, ayant offensé le prince par ses liaisons avec la duchesse Eléonore, sa sœur, fut enfermé par ses ordres et resta sept ans captif (*Voy.* TASSE). Alfonse II ne laissa pas d'enfants.

César, fils naturel d'un fils d'Alfonse I et cousin d'Alfonse II, se laissa enlever Ferrare par le pape Clément VIII et se retira à Modène où il régna de 1597 à 1628.

Renaud d'Este, duc de Modène en 1694, né en 1655, mort en 1737, se déclara pour la maison d'Autriche lors de la guerre de la succession. La France s'empara de ses états en 1703; mais il les recouvra en 1736. Il avait épousé en 1695 une princesse de Brunswick, issue aussi de la maison d'Este.

Hercule III d'Este, duc de Modène, petit-fils de Renaud, né en 1727, régna de 1780 à 1797, se vit enlever ses états par les Français pendant la révolution. Le traité de Campo-Formio l'en dépouilla entièrement. En lui finit la maison italienne d'Este. Il ne laissa qu'une fille, Marie-Béatrix, qui épousa en 1771 l'archiduc Ferdinand d'Autriche; ce qui fit entrer dans la maison impériale les biens de la maison d'Este. — Marie-Béatrix d'Este eut de son mariage plusieurs enfants, qui ont fait revivre le nom d'Este. L'aîné, François IV d'Este, né en 1779, règne actuellement sur le duché de Modène, et le second, Ferdinand-Charles-Joseph, né en 1781, général distingué, porte le titre d'archiduc d'Autriche.

ESTELLA, ville d'Espagne (Pampelune), à 27 kil. S. O. de Pampelune; 6,000 hab. Draps communs; eau-de-vie. Elle fut prise et reprise pendant la guerre civile de 1838-40.

ESTEPA-LA-VIEJA, ville d'Espagne (Séville), près du Xénil, à 26 kil. d'Ecija; 10,300 hab. Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Astapa* qui fut brûlée par les lieutenants de Scipion.

ESTEPONA, ville d'Espagne (Malaga), à 70 kil. S. O. de Malaga, sur la Méditerranée; 6,000 hab. Toiles communes, poteries, tuiles. Cabotage, pêche de sardines. Excellent vin blanc.

ESTERHAZY, ville de Hongrie (Œdenbourg), sur le lac de Neusiedel, à 22 kil. S. E. d'Œdenbourg. On y voit le beau château des princes d'Esterhazy.

ESTERHAZY (famille D'), une des plus illustres fa-

milles de la monarchie autrichienne, prétend avoir pour tige Paul d'Esteras, descendant d'Attila, qui fut baptisé en 969. Elle acquit en 1421 la seigneurie de Galantha (comitat de Presbourg), y joignit en 1622 celle de Forchtenstein, obtint en 1625 le rang de comte, en 1687 celui de prince d'empire, et enfin siégea à la diète comme état d'empire depuis 1804. Malheureusement c'était l'instant où l'empire germanique cessa d'exister. La maison d'Esterhazy fut placée pour sa seigneurie d'Edelstetten sous la souveraineté de la Bavière. Cette maison a environ 4,000,000 de fr. de revenu, et possède à titre héréditaire la charge de ban d'OEdenbourg. Elle est catholique et réside à Eisenstadt et à Vienne. Elle a fourni plusieurs diplomates distingués.

ESTERNAY, ch.-l. de cant. (Marne), à 45 kil. S. O. d'Épernay; 800 hab.

ESTERO (SAINT-JACQUES ou SANTIAGO D'), ville des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata. *Voy.* SANTIAGO.

ESTHER, Juive de la tribu de Benjamin, nièce de Mardochée; le roi Assuérus en fit son épouse, après avoir répudié Vasthi. Elle sauva la vie à Mardochée et au peuple juif, qu'Aman, favori d'Assuérus, voulait faire périr, irrité de ce que Mardochée ne consentait pas à fléchir le genou devant lui. Racine a mis cet événement sur la scène dans sa tragédie d'*Esther*. — Un des livres de la Bible porte le nom d'*Esther*. Beaucoup d'auteurs doutent de l'authenticité de ce livre.

ESTHONIE ou de REVEL (gouvernement d'), *Estliandiia* en russe, *Esthland* en allemand, gouvernement de la Russie d'Europe, borné au N. par le golfe de Finlande, à l'O. par la mer Baltique, au S. par le golfe et le gouvernement de Livonie, à l'E. par le gouvernement de St-Pétersbourg; 275 kil. de l'E. à l'O., sur 80 du N. au S.; 303,000 hab. en 1830. Ch.-l., Revel. Villes principales, Habsal, Ballischport, Weissemberg. De l'Esthonie dépendent les îles de Dagœ, Roghe, Vouko et Hargen. L'Esthonie est un pays peu fertile; les forêts en couvrent la plus grande partie. — L'Esthonie doit son nom aux *Æstyi*, peuple sarmate, d'origine finnoise, qui l'habitait jadis. Elle ne commence à paraître dans l'histoire de l'Europe qu'à la fin du XIIe siècle. A cette époque, les chevaliers de l'Ordre Teutonique et les Porte-Glaive s'en emparèrent et la partagèrent avec les évêques d'Ungannie et de Riga. Elle se révolta en 1218 et appela le roi de Danemark Waldemar III, 1219; celui-ci enleva une partie de l'Esthonie aux chevaliers teutons; mais en 1347, par le traité de Marienbourg, Olaüs VI revendit aux chevaliers teutons de Livonie tout ce qu'il possédait de l'Esthonie, et jusqu'en 1559, ce pays partagea les destins de la Livonie. Attaquée à cette époque par la Russie, l'Esthonie se donna en 1561 à la Suède, à laquelle elle fut assurée par les traités suivants et notamment par le traité d'Oliva en 1660; mais après la guerre entre Charles XII et Pierre-le-Grand, la paix de Nystadt (1721) réunit pour toujours l'Esthonie à la Russie. Les paysans esthoniens étaient tous serfs avant 1816. L'empereur Alexandre les émancipa à cette époque; mais leur liberté est encore plutôt nominale que réelle.

ESTHRITHIDES, nom d'une dynastie qui régna sur le Danemark de 1047 à 1375. *Voy.* DANEMARK.

ESTIENNE. *Voy.* ÉTIENNE.

ESTISSAC, ch.-l. de cant. (Aube), à 19 kil. S. O. de Troyes; 1,200 hab.

ESTOILE. *Voy.* ÉTOILE.

ESTRAMADURE, *Estremadura*, nom commun à deux provinces, l'une portugaise, l'autre espagnole, ainsi nommées parce qu'au temps où les Maures possédaient une partie de la péninsule hispanique, elles formaient la prov. la plus mérid. des roy. chrétiens et la plus éloignée du Duero (*extrema Durii*).

ESTRAMADURE ESPAGNOLE, contrée d'Espagne, a pour bornes au N. l'ancien roy. de Léon, au S. la capitainerie-générale d'Andalousie, à l'E. la capitainerie-générale de Castille, à l'O. le Portugal. Comme capitainerie-générale, on la nomme Estramadure; comme intendance civile, on l'appelle intendance de Badajoz. Elle a 270 kil. sur 150; 680,000 hab. Ch.-l., Badajoz. Beaucoup de mont. Climat varié; sol en général fertile, mais mal exploité par l'agriculture; plusieurs millions de mérinos transhumants.

ESTRAMADURE PORTUGAISE, contrée de Portugal, a pour bornes au N. le Beira, au S. et à l'E. l'Alentéjo, à l'O. l'Océan; 200 kil. sur 130; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Lisbonne, qui l'est aussi de tout le roy. Mont. nombreuses, surtout au N.; les principales sont celles d'Estrella, de Cintra, etc. Elle est arrosée par le Tage, le Zezere, la Soure, etc. Climat très chaud, tremblements de terre, grande fertilité: grains et fruits; richesses minéralogiques: cuivre, fer, houille, marbre, etc. Commerce de sel.

Les deux Estramadures firent jadis partie de la Lusitanie et étaient habitées par les *Vettones*. Les Alains s'en emparèrent en 411, les Suèves en 420, les Wisigoths en 477 et enfin les Maures en 712. Elles furent comprises dans le califat de Cordoue depuis 756 jusqu'au commencement du XIe siècle. Mérida en était alors la principale ville. En 1016, Badajoz devint la capit. d'un petit état maure indépendant qui comprenait les deux Estramadures, l'Alentéjo et l'Algarve; cet état devint en 1094 la proie des Almoravides, puis en 1161 fut conquis par Abdel-Moumen, fondateur des Almohades; celui-ci défit en plusieurs rencontres Alphonse Henriquez, roi de Portugal, qui avait soumis en grande partie les deux Estramadures; mais il mourut en 1184, et l'Estramadure portugaise resta définitivement annexée au roy. de Portugal. Quant à l'Estramadure espagnole, Alphonse IX, roi de Léon, en conquit une partie, prit Alcantara, Mérida (1229), Caceres, Badajoz et Mérida (1230); son fils, Ferdinand III, roi de Castille, acheva de la soumettre (1236-1240).

ESTRÉE-SAINT-DENIS, ch.-l. de cant. (Oise), à 13 kil. O. de Compiègne; 1,000 hab. Toiles et fil de lin. Commerce de blé et de chevaux.

ESTRÉES (famille D'), maison noble de France, originaire de l'Artois, a pris son nom de la petite ville d'Estrées en Cauchie, à quelques kil. d'Arras et de St-Pol. Elle s'est divisée en un nombre infini de branches, mais elle est surtout célèbre pour avoir donné le jour à la belle Gabrielle.

ESTRÉES (Gabrielle D'), maîtresse de Henri IV, née vers 1571, fille d'Antoine d'Estrées, grand-maître de l'artillerie, gouverneur de l'Ile-de-France. Le hasard ayant conduit Henri, vers la fin de 1590, au château de Cœuvres, qu'habitait Gabrielle, il conçut pour elle une vive passion; il l'appela à la cour où elle devint bientôt maîtresse absolue, et combla d'honneurs tous ses parents: il songeait même à divorcer pour l'épouser, lorsque Gabrielle mourut subitement, en 1599, après avoir mangé une orange. On soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Henri IV eut d'elle plusieurs enfants, dont le plus connu est César, duc de Vendôme. — La famille d'Estrées a produit plusieurs autres personnages distingués: François-Annibal d'Estrées, frère de Gabrielle, maréchal de France sous Louis XIII et ambassadeur à Rome, où il déploya une grande fermeté; —Jean, comte d'Estrées, fils du précédent, qui se distingua dans la marine sous Louis XIV, fut fait vice-amiral en 1670, puis maréchal; battit l'amiral Byngs à Tabago en 1677, et reprit cette île aux Hollandais; — Victor-Marie d'Estrées, fils du précédent, qui commanda les armées navales réunies de Louis XIV et de Philippe V en 1703, et contribua puissamment à assurer la couronne d'Espagne au petit-fils de Louis XIV; il fut fait maré-

chal du vivant même de son père : il mourut sans postérité ; — le cardinal d'Estrées, né en 1628, mort en 1714, qui, par son caractère conciliant, travailla à pacifier l'Église, et qui mérita par son esprit d'être reçu membre de l'Académie : — Louis-César Letellier, comte d'Estrées, fils d'une sœur du maréchal Victor-Marie, et qui devint aussi maréchal en 1756 ; il se distingua à la bataille de Fontenoy (1745), commanda en chef en Allemagne, et battit le duc de Cumberland à Hastemberg (1756). Le nom de d'Estrées s'éteignit avec lui en 1771.

ESTRÉES (l'abbé D'). *Voy.* DESTRÉES.

ESTRELLA (SIERRA DA), chaîne de mont. du Portugal (Beira et Estramadure portugaise), s'étend vers l'E. jusqu'aux frontières d'Espagne où elle se lie aux monts de Gata ; à l'O., elle s'unit aux monts de Cintra, et court au S. O., encadrant du côté oriental le cours du Zezere. — Une chaîne de montagnes au Brésil (Rio-de-Janeiro) porte le nom de Serra-da-Estrella.

ESTREMOZ, *Extrema* ou *Stremontium*, ville forte de Portugal (Alentéjo), à 40 kil. N. E. d'Evora ; 5,300 hab. Citadelle. Grande place. Arsenal. On y fabrique des vases en terre poreuse pour rafraîchir l'eau. Carrières de marbre.

ESTYES, *Æstyi*, peuple de la Sarmatie européenne, Finnois d'origine, a donné son nom à l'Esthonie, mais peut-être habitait entre ce pays et la Prusse.

ESUS. *Voy.* HÉSUS.

ESZEK ou OSZIEK, *Mursa*, ville des États autrichiens, capit. de l'Esclavonie, sur la Drave, près de son confluent avec le Danube, à 218 kil. S. de Bude ; 10,000 hab. Place forte, arsenal, casernes, etc. La forteresse n'a été bâtie qu'au XVIIe siècle par Léopold I. La ville proprement dite ne contient que 80 maisons bourgeoises : mais en dehors des ouvrages qui la défendent s'étendent de vastes faubourgs.

ÉTABLES, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. O. de St-Brieuc, sur la Manche ; 3,000 hab.

ETAIN, ch.-l. de cant. (Meuse), à 18 kil. N. E. de Verdun : 3,000 hab.

ÉTAMPES, *Stampæ*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 42 kil. S. de Versailles ; 7,900 hab. Tour de Guinette, seul reste de l'ancienne forteresse qui fut détruite par Henri IV. Tanneries, mégisseries, plus de 50 moulins. Grand commerce de grains, farines, etc. pour l'approvisionnement de Paris. — Plusieurs conciles se sont tenus à Etampes, notamment en 1130. Elle a beaucoup souffert dans les guerres civiles religieuses des XVIe et XVIIe siècles. Etampes fut érigée en comté en 1327 par Charles IV. François I en fit un duché en faveur d'Anne de Pisseleu. Ce duché a été possédé en dernier lieu par Gabrielle d'Estrées. — L'arr. d'Etampes a 4 cant. (La Ferté-Aleps, Méréville, Milly, plus Etampes), 70 comm. et 41,062 hab.

ETAMPES (Anne DE PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord mademoiselle *d'Heilly*, maîtresse de François I, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I, et avait dix-huit ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux. Il la maria à un certain Jean de Brosse et lui donna le comté d'Etampes, qu'il érigea pour elle en duché. La duchesse gouverna François I pendant vingt-deux ans ; elle troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin ; trahissant son roi, elle favorisa, en livrant des secrets d'état, les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le dauphin qui était chargé de les combattre, et fit signer à François I le honteux traité de Crespy. Après la mort de François I, en 1547, elle se retira dans ses terres et y mourut dans l'obscurité vers 1576. Elle avait embrassé depuis sa retraite la religion réformée.

ETAMPES-VALENÇAY (Achille D'). *Voy.* VALENÇAY (le cardinal DE).

ETAMPES (Jacques D'), maréchal. *Voy.* FERTÉ-IMBAULT (le marquis de LA).

ETAOUEH, *Etaweh*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. S. d'Agra. Grandes manufactures d'étoffes de coton. Jadis place forte.

ETAPLES, *Stapulæ*, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à l'embouchure de la Canche dans la Manche à 11 kil. N. O. de Montreuil ; 1,800 hab. Raffinerie et entrepôt de sel, eau-de-vie, bière. Pêche. — Traité de paix entre Henri VII et Charles VIII (1492), signé au moment où ce dernier partait pour l'Italie.

ETATS (île des), île des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (New-York), sur la côte du New-Jersey : 32 kil. sur 13 ; 6,000 hab. Chef-lieu, Rahway.

ÉTATS (Terre des), île de l'Océan Atlantique mérid., à l'O. de la Terre de Feu, dont la sépare le détroit de Lemaire : 70 kil. sur 20. Stérile et déserte.

ÉTATS-GÉNÉRAUX. On donnait ce nom, avant 1789, aux assemblées générales de la nation, composées de la réunion des députés des trois ordres, c'est-à-dire, de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie ou tiers-état. La première assemblée nationale qui prit le nom d'*états-généraux* fut convoquée en 1302, par Philippe IV, dit le Bel, afin d'examiner les prétentions de Boniface VIII sur le gouvernement temporel de la France ; la réunion eut lieu dans l'église Notre-Dame de Paris. Les principales assemblées des états-généraux qui suivirent cette première, furent celles :

De 1308, au sujet de l'abolition des Templiers ;

De 1315, sous Louis X, au sujet des tailles ;

De 1316 et de 1327, pour le couronnement de Philippe V et de Philippe VI ;

De 1356, pendant la captivité du roi Jean (cette assemblée est célèbre par les troubles qu'excita alors dans Paris le prévôt Étienne Marcel) ;

De 1380, pour l'établissement de la régence pendant la minorité de Charles VI ;

De 1467, sous Louis XI : les députés du tiers reçurent les mêmes honneurs que ceux du clergé et de la noblesse ;

De 1560, sous Charles IX : c'est alors que fut rendue l'ordonnance dite *d'Orléans*, qui jusqu'à la révolution servit de base à la jurisprudence commerciale ;

De 1576 et de 1588, tenus à Blois, et connus sous le nom d'*États de Blois* (*Voy.* BLOIS) ;

De 1614, sous Louis XIII.

Après un intervalle de 175 ans, les états-généraux furent convoqués une dernière fois à Versailles, le 5 mai 1789. Le 17 juin ils prirent le nom d'*Assemblée nationale*, et 10 jours après celui d'*Assemblée constituante*. *Voy.* ASSEMBLÉE NATIONALE.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, ou *Confédération anglo-américaine*, vulgairement *États-Unis* (sans addition), ou bien *Union*, grande république fédérative de l'Amérique septentrionale, entre l'Amérique anglaise au N., la Confédération mexicaine au S., l'Atlantique à l'E., la mer Pacifique à l'O. ; s'étend de 25° à 52° lat. N., et de 70° à 127° long. O. La superficie de ce vaste territoire comprend au moins 520,000,000 d'hectares. La population totale des états confédérés, qui s'est accrue dans d'énormes proportions depuis le commencement de ce siècle, était en 1790 de 3,929,328 hab. ; en 1810 elle avait atteint un chiffre presque double (7,239,903). Le recensement de 1830 portait le nombre des hab. à 12,858,670 ; celui de 1841 le porte à 17,100,572 (dont 2,369,553 noirs esclaves). La population est fort inégalement répartie sur le territoire des États-Unis : à l'E. et le long des côtes de l'Océan Atlantique, elle est très abondante ; à l'O. et dans

l'intérieur des terres s'étendent de vastes solitudes à peine peuplées par quelques tribus Indiennes. Le chef-lieu général des États-Unis est Washington. — Les États-Unis sont divisés en états (*states*) qui sont indépendants et se gouvernent par eux-mêmes; en territoires (*territories*), qui sont régis par le gouvernement fédéral, et en districts qui sont annexés soit à un état soit à un territoire. On compte 24 états, 5 territoires et 5 districts. En voici les noms :

	Etats, Territoires, Districts.	*Chefs-lieux.*
A l'E.	Maine,	Augusta.
	New-Hampshire,	Concord.
	Vermont,	Montpellier.
	Massachusetts,	Boston.
	Rhode-Island,	Providence et New-port.
	Connecticut,	Hartford et New-Haven.

(*N. B.* Ces 6 premiers états sont ordinairement réunis sous le nom de Nouvelle-Angleterre).

Au centre.	New-York,	Albany.
	New-Jersey,	Trenton.
	Pensylvanie,	Harrisburg.
	Delaware,	Dover.
Au S.	Maryland,	Annapolis.
	Virginie,	Richmond.
	Caroline du Nord,	Raleigh.
	Caroline du Sud,	Columbia.
	Géorgie,	Milledgeville.
	Alabama,	Tuscaloosa.
	Louisiane,	Nouvelle-Orléans.
A l'O.	Tennessee,	Nashville.
	Kentucky,	Francfort.
	Ohio,	Columbus.
	Indiana,	Indianapolis.
	Illinois,	Vandalia.
	Missouri,	Jefferson.
	Mississipi,	Jackson.
	(*) Floride,	Tallahassee.
	Arkansas,	Little-Rock.
	Michigan,	Détroit,
	Nord-Ouest,	Fort-Brown.
	Orégon,	Astoria.
	(*) Sioux ou Iowa,	Council-Bluff.
	Mandanes, Osages, et Ozark,	»
	Colombie (D. fédéral),	Washington.

Les treize états suivants : New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines et la Géorgie, formaient seuls le territoire des États-Unis au moment de la déclaration d'indépendance. Voici l'ordre dans lequel les états nouveaux vinrent s'associer aux précédents : Vermont, détaché de New-York, 1791; Tennessee, détaché de la Caroline du Nord, 1796; Kentucky, détaché de la Virginie, 1799; Ohio, par création, 1802; Louisiane, par achat à la France, 1803; Indiana, par création, 1816; Mississipi, séparé de la Géorgie, 1817; Illinois, par création, 1818; Alabama, détaché de la Géorgie, 1818; Maine, détaché de Massachusetts, 1820; Missouri, détaché de la Louisiane, 1821. Parmi les territoires, deux, l'Arkansas et le Michigan, ont dû être élevés au rang d'états depuis 1836.

Les Etats-Unis sont traversés par plusieurs chaînes de montagnes. Les principales sont, à l'E., les Alleghany et les montagnes Bleues qui s'étendent parallèlement aux côtes de l'Océan, et à l'O. les montagnes Rocheuses où la plupart des grands fleuves de l'Amérique du Nord prennent leur source. Le Mississipi, le Columbia, l'Apalachicola, la Mobile, qui en descendent, sont les plus grands fleuves des États-Unis. Le Saint-Laurent est commun aux États-Unis et à l'Amérique anglaise.

Le climat varie suivant la latitude et suivant qu'on marche vers l'ouest, où il est infiniment plus froid. Le sud est très chaud et extraordinairement fertile: de vastes savanes occupent les bords du golfe de Mexique, d'immenses forêts remplissent les vastes espaces à l'O. des monts Alleghany. La région du nord, située à l'O. des monts Alleghany, s'appelle *région des Lacs* à cause des lacs nombreux dont elle est remplie et dont quelques-uns sont comme des mers; plusieurs d'entre eux, les lacs Supérieur, Huron, Érié, Ontario, sont communs aux États-Unis et aux possessions anglaises. Presque tout le pays a été longtemps couvert de forêts immenses; mais ces forêts disparaissent peu à peu devant les empiétements continuels du cultivateur, et font place à de vastes plaines cultivées. Les forêts des États-Unis sont peuplées par un grand nombre d'animaux sauvages et féroces, dont plusieurs sont particuliers à l'Amérique: tels sont le cougar ou puma, le mouton des montagnes Rocheuses, l'élan, la moose ou daim d'Amérique, le castor, l'oppossum, etc.; parmi les oiseaux, on y remarque les pigeons ramiers, l'oiseau moqueur, le colibri, etc.; on y trouve aussi de nombreux reptiles, des alligators, des tortues. Le sol est partout fort riche en productions de toute espèce. En outre, on trouve en abondance de la houille, du sel, de l'alun, du soufre. Le Missouri renferme d'immenses mines de plomb, et l'on vient de découvrir dans la Nouvelle-Caroline des mines d'or fort riches. — L'industrie et le commerce ont pris depuis ces derniers temps une extension prodigieuse aux États-Unis; d'immenses manufactures ont été fondées de toutes parts; des canaux, des chemins de fer sillonnent en tout sens la surface du pays; la marine marchande de l'Union est la première après celle de l'Angleterre. La population des États-Unis se compose en grande partie d'Européens dont les sept dixièmes sont d'origine anglaise; ces derniers se partagent en deux types distincts, le *virginien* et le *yankee*; les premiers forment en quelque sorte l'aristocratie noble; les seconds, la bourgeoisie commerçante. Viennent ensuite les métis, puis les nègres, soit libres, soit esclaves (le nombre de ceux-ci est fort limité aujourd'hui dans les états du Nord, mais ils sont encore très nombreux dans plusieurs états du Sud, notamment dans la Virginie, les Carolines et la Géorgie); et enfin les indigènes, dont le chiffre décroît tous les jours, et qui sont de plus en plus refoulés vers l'ouest. — Le gouvernement des États-Unis est républicain et fédératif. Chaque état est libre d'agir comme il lui plaît pour tout ce qui est d'un intérêt purement local. Mais pour les affaires qui regardent toute la confédération, il y a un gouvernement général qui siége à Washington. Il se compose d'un président (nommé pour quatre ans), et d'un vice-président, d'un sénat et d'une chambre de représentants. Les pays appelés territoires sont régis immédiatement par le gouvernement fédéral; mais quand le chiffre de la population d'un territoire dépasse 60,000 hab., il a le droit de prendre le rang d'état. Parmi les districts, le district fédéral dépend du gouvernement fédéral, et le district occidental, du territoire du Michigan. — Tous les cultes sont tolérés aux États-Unis, mais la religion réformée y domine; parmi les nombreuses sectes qu'elle a engendrées, celles des Presbytériens, des Anglicans, des Méthodistes, sont les plus nombreuses. Ensuite viennent les Catholiques, les Congrégationalistes, les Quakers, les Moraves, etc.

Histoire. L'existence des États-Unis comme état libre et indépendant ne date que de 1776: mais l'histoire du pays remonte plus haut. Les Vénitiens Jean et Sébastien Cabot reconnurent les premiers les côtes des États-Unis en 1497; Ponce de Léon découvrit la Floride en 1512; Verrazani visita en 1524 toute la côte septentrionale jusqu'au 34° de lat. De 1562 à 1565 les Français essayèrent vaine-

ment de coloniser la Floride ; en 1584 les Anglais s'établirent en Virginie. B. Gosnold en 1602, Hudson en 1607, Jean Smith en 1614, firent d'importantes découvertes dans le nord. Les Hollandais, marchant sur leur trace, colonisèrent en 1614 le New-York, et lui donnèrent le nom de *Nouveaux-Pays-Bas*. Des Puritains s'établirent dans le Massachusetts en 1620. Le New-Hampshire fut colonisé en 1621, et porta d'abord le nom de *Laconie;* en 1627 le Delaware reçut une colonie suédoise ; le Connecticut et le Maryland en 1633, le Rhode-Island en 1635, durent leurs premiers habitants aux persécutions religieuses. Charles II, roi d'Angleterre, donna en 1662 au comte Clarendon et à sept autres le pays qui forma depuis les deux Carolines, et en 1681 à Guillaume Penn la contrée appelée de son nom Pensylvanie. Une compagnie anglaise s'établit dans la Géorgie en 1732 sous le règne de Georges II. Tandis que les côtes se peuplaient ainsi, l'intérieur des terres recevait également de nouveaux habitants. En 1683, le Français De la Salle, parti du Canada, descendit le Mississipi, et prit possession de la Louisiane au nom de Louis XIV ; en 1699, une colonie française y fut établie. En 1717, la compagnie française d'Occident fonda la Nouvelle-Orléans ; et en 1735 s'éleva la ville de Vincennes, dans l'état d'Indiana. Le territoire américain, partagé entre tant de colonies diverses, ne tarda point à devenir le théâtre de guerres sanglantes. En 1755 la guerre éclata entre les Français et les Anglais, elle dura trois ans. Les Français y perdirent le Canada, l'Acadie, l'île du Cap-Breton, et ne conservèrent que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. Cet état de choses fut confirmé par le traité de 1763. C'est à dater de ce moment que commença la mésintelligence entre le gouvernement anglais et ses colonies. Ces dernières ayant acquis un accroissement considérable, le gouvernement se crut par là autorisé à les charger de nouveaux impôts, et malgré des représentations réitérées, dont Franklin fut plusieurs fois l'interprète, des droits onéreux furent établis dès 1765 sur le timbre, le papier, le verre, le thé, etc. La fermentation fut bientôt générale, et en 1773 Boston donna le premier signal de la révolte. En 1775 se livra la bataille de Bunker's Hill où les Anglais furent défaits ; un congrès s'établit à Philadelphie et donna à Georges Washington le commandement suprême de l'armée américaine. Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises (*Voy.* les noms ci-dessus) se déclarèrent libres et indépendantes. Après une guerre opiniâtre, qui offrit des chances diverses, la victoire de Brandywine (1777), et la reddition du général Burgoyne donnèrent aux insurgés une supériorité décidée. En 1778, la France fit un traité d'alliance avec les Etats-Unis, et les aida puissamment, tant sur mer que sur terre, à combattre les Anglais : Lafayette, Rochambeau et une foule d'autres officiers français s'illustrèrent dans ces combats. Un traité fut également conclu avec l'Espagne en 1779. Enfin la capitulation de Cornwallis, en 1781, força l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, et à accepter la paix, qui fut signée à Paris, le 3 septembre 1783. La guerre terminée, le congrès s'occupa d'établir une constitution qui fut acceptée en 1787, et en 1789 Washington fut appelé à la présidence. La guerre étant venue à éclater entre la France et l'Angleterre, Washington s'empressa de déclarer la neutralité des Etats-Unis (1793). A l'abri de cette neutralité, d'importantes améliorations purent s'établir dans le pays ; le territoire s'agrandit par l'achat de vastes terres que vendirent les tribus indiennes et par l'acquisition de la Louisiane (1803). Mais depuis 1809 de nouvelles difficultés s'élevèrent entre l'Angleterre et les Etats-Unis ; la guerre fut déclarée en 1812 et ne fut terminée qu'en 1815. Depuis ce temps les Etats-Unis n'ont point cessé d'être en paix avec les nations européennes. Aussi leur commerce et leur prospérité se sont-ils prodigieusement accrus, ainsi que leur population. Leur territoire en outre a été augmenté de la Floride, cédée par l'Espagne en 1819 ; enfin en 1824 un traité conclu avec la Russie a fixé les limites des Etats-Unis du côté du N. O. au 54e de latitude. Voici dans quel ordre se sont succédé les présidents des Etats-Unis :

Georges Washington,	élu en	1789
et pour la 2e fois,		1793
John Adams,		1797
Thomas Jefferson,		1801
et pour la 2e fois,		1805
James Madison,		1809
et pour la 2e fois,		1813
James Monroë,		1817
et pour la 2e fois,		1821
John Quincy Adams,		1825
Andrew Jackson,		1829
et pour la 2e fois,		1833
Martin Van-Buren,		1837
W. Harrison, puis J. Tyler,		1841

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU SUD. *Voy.* COLOMBIE.

ÉTATS-UNIS DU-RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (Confédération du).

ETCHMIADZINE, ville de la Russie mérid. (Erivan), à 16 kil. O. d'Erivan, à 50 kil. N. O. d'Ararat. Fameux monastère, résidence du patriarche arménien grec.

ETEOCLE, fils aîné d'Œdipe et de Jocaste, et frère de Polynice, convint avec son frère, à la mort de leur père, qu'ils régneraient alternativement sur Thèbes pendant un an. Il monta le premier sur le trône ; mais l'année expirée, il ne voulut pas en descendre. Polynice, soutenu par Adraste, roi d'Argos, son beau-père, vint à la tête d'une armée d'Argiens revendiquer ses droits. Les deux frères se livrèrent un combat singulier, et dans leur acharnement ils se tuèrent réciproquement.

ETHELBALD, roi d'Angleterre (857-60), fils d'Ethelwolf, de la dynastie saxonne, enleva la couronne à son père, pendant que celui-ci était à Rome (*Voy.* ETHELWOLF). Après la mort de son père, il épousa sa veuve, mais il fut obligé par le cri public de rompre ce mariage qu'on regardait comme incestueux. Il eut pour successeur Ethelbert, qui selon quelques-uns avait partagé le trône avec lui.

ETHELBERT, roi d'Angleterre (860-66), de la dynastie saxonne, avait d'abord partagé le pouvoir avec son frère Ethelbald. Il eut à repousser plusieurs invasions des Danois.

ETHELRED I, roi d'Angleterre (866-72), de la dynastie saxonne, frère d'Ethelbald et d'Ethelbert. Son règne fut perpétuellement troublé par les incursions des Danois, et il périt des suites d'une blessure qu'il reçut en les combattant. Il eut pour successeur Alfred-le-Grand, son frère.

ETHELRED II, roi d'Angleterre (979-1016), succéda à son frère Edouard-le-Martyr. Sous le règne de ce roi faible, les Danois firent les plus grands progrès et vinrent mettre le siége devant Londres. Il fit massacrer tous les Danois qui étaient établis dans ses états (le 13 novembre 1002, jour de Saint-Brice) ; Suénon, roi de Danemark, vengea ses concitoyens, et chassa Ethelred d'Angleterre (1013) ; il ne put y rentrer qu'à la mort de ce prince et vit ses états envahis de nouveau par Canut.

ETHELWOLF, roi d'Angleterre (838-57), de la dynastie saxonne. Pendant que son royaume était ravagé par les Saxons, ce roi pieux abandonna ses états pour aller faire un pèlerinage à Rome ; il

rendit ses sujets tributaires du St-Siége, et imposa une dime au profit du clergé. En son absence, son fils Ethelbald s'était fait décerner la couronne; Ethelwolf la résigna sans opposition. Il avait épousé Judith, fille de Charles-le-Chauve.

ETHICUS (HISTER), géographe latin que l'on ne connaît que par trois extraits informes sur la géographie, vivait au moins avant le VIe siècle et était probablement originaire de l'Istrie, comme l'indique son nom. Les extraits d'Ethicus ont été imprimés sous le nom de *Cosmographie d'Ethicus*, d'abord à Venise, 1513, puis à Bâle, 1535, in-12. La meilleure édit. est celle de Gronovius, Leyde, 1722, in-8.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, nom donné vaguement dans les temps les plus anciens à toute la région qui s'étendait au sud de l'Egypte. Dans la suite, le nom d'Ethiopie s'appliqua plus spécialement à tout le bassin du Haut-Nil, depuis les cataractes jusqu'au cap Delgado, comprenant les pays nommés auj. Nubie, Abyssinie, Kordofan, Dar-Four, Adel, Magadoxo, Brava, Mélinde, etc. Les géographes anciens se servent souvent des dénominations d'Ethiopiens orientaux et occidentaux, pour distinguer les Ethiopiens habitant, soit à droite, soit à gauche du Nil. Parmi les tribus nombreuses qui habitaient l'Ethiopie et qui toutes paraissent originaires de l'Arabie, on distinguait: les Ethiopiens de Méroë, qui habitaient le pays situé entre le Nil et l'Atbarah: leur capitale était Méroë, qui est peut-être l'Atbar actuel ou Djebel-el-Birkel; les Blemmyes, à l'E. de Méroë, que Pline nous représente sans tête; les Nubes ou Nubiens, à l'O. de Méroë; les Sembrites, au S. de Méroë, dans l'Abyssinie actuelle. Ces derniers envahirent l'Egypte à diverses époques; Ptolémée Evergète les soumit à sa domination. Ils eurent plusieurs reines du nom de Candace. Dans leur territoire se trouvaient Sembobitis et Axum. Viennent ensuite les Eléphantophages, les Strouthiophages, les Ophiophages (*mangeurs d'éléphants, d'autruches, de serpents*), dont on ne sait rien. Tous ces peuples se trouvaient dans l'intérieur des terres. Sur les côtes habitaient les Troglodytes, qui s'étendaient depuis la frontière de l'Egypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb; le port d'Adulé était chez eux. Plus au S. se trouvaient les Ichthyophages, les Créophages, les Chélonophages (c'est-à-dire, *mangeurs de poissons, de viande et de tortue*), et les Macrobiens, qui vivaient, dit-on, de 120 à 150 ans. — On ne sait presque rien sur l'histoire de l'Ethiopie. Les Juifs s'y établirent de bonne heure pour commercer. Les Romains conquirent la partie septentrionale de l'Ethiopie et l'annexèrent au diocèse d'Egypte sous le nom d'*Æthiopia supra Ægyptum*. Le christianisme y fut introduit au IVe siècle; il s'est conservé jusqu'à nos jours en Abyssinie. — Les anciens étendaient encore le nom d'Éthiopie à une partie de la côte d'Asie entre la Perse et l'Inde sur les bords de la mer Erythrée.

ETHRA, fille de Pitthée, roi de Trézène, fut séduite par Egée, roi d'Athènes, qui la rendit mère de Thésée. Dans la suite, elle alla à Athènes avec son fils, et le fit reconnaître. *Voy.* THÉSÉE.

ETIENNE (saint), *Stephanus* (c'est-à-dire *couronné*), premier martyr, était juif de naissance. Il fut accusé d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse, en prêchant le christianisme, et fut lapidé à Jérusalem, environ 9 mois après le supplice de J.-C. Sa fête se célèbre le 26 décembre.

ÉTIENNE I (saint), pape (254-57). Il combattit les Novatiens et Martial. On agita sous son pontificat la question de la validité du baptême donné par les hérétiques. Il souffrit le martyre en l'an 257, sous l'empereur Valérien. On le fête le 2 août.

ÉTIENNE II, Romain, pape en 752-57, se trouvant menacé par Astolphe, roi des Lombards, fut secouru par Pepin, qui enleva plusieurs villes à Astolphe, et en fit présent au pape. Ce fut là le commencement du pouvoir temporel de l'Eglise.

ÉTIENNE III, Sicilien, pape (768-72), fut élu après une vacance de 13 mois, et fit condamner dans un concile l'anti-pape Constantin.

ÉTIENNE IV, Romain, pape (816-17), succéda à Léon III en 816, et vint en France sacrer Louis-le-Débonnaire.

ÉTIENNE V, Romain, pape (885-91), soulagea le peuple pendant une cruelle famine.

ÉTIENNE VI, pape (896-97), fit déterrer le corps de Formose, son prédécesseur, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre. Cette vengeance atroce souleva le peuple, et Etienne fut chargé de fers. Il mourut étranglé dans sa prison, après 14 mois de règne.

ÉTIENNE VII, Romain, pape, régna de 929 à 931, sans rien faire de remarquable.

ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le Saint-Siége après Léon VII, en 939, par la protection de Hugues, roi d'Italie, et mourut en 942.

ÉTIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, pape de 1057 à 1058, défendit le mariage des prêtres.

ÉTIENNE DE BYZANCE, grammairien de Constantinople, qui vivait vers la fin du Ve siècle, avait composé, sous le titre *De Urbibus*, un *Dictionnaire géographique et historique*, ouvrage précieux pour l'étude de l'antiquité; il ne nous en reste qu'un extrait fait par le grammairien Hermolaüs, contemporain de Justinien, et quelques fragments, dont la meilleure édition est due à Berkelius et Gronovius, Leyde, 1688, in-fol. Une nouvelle édition a été donnée par Guillaume Dindorf, Leipsick, 1825, 4 vol. in-8.

ÉTIENNE I (saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geysa, 4e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Evangile, publia un corps de lois, et mourut en 1038. Sa couronne, qui lui avait été donnée par le pape Sylvestre II, sert encore aujourd'hui pour le sacre des rois de Hongrie.

ÉTIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, et se rendit odieux par ses cruautés. N'ayant point d'enfants, il résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, et il alla s'enfermer dans un monastère.

ÉTIENNE III, roi de Hongrie, succéda en 1161 à Geysa III, son père; fournit des secours à Manuel Comnène contre les Vénitiens, et mourut en 1174.

ÉTIENNE IV, roi de Hongrie, succéda à Bela IV, son père, en 1270; s'illustra par ses victoires sur Ottocare, roi de Bohême, et mourut en 1272.

ÉTIENNE BATHORI, roi de Pologne. *Voy.* BATHORI.

ÉTIENNE, comte de Blois, roi d'Angleterre, était fils d'une fille de Guillaume-le-Conquérant, qui avait épousé un comte de Blois. A la mort de Henri I (1135), il usurpa le trône sur Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince, qui lui-même était le fils de Guillaume. Il eut longtemps à combattre contre Mathilde et Henri son fils (Henri II), que soutenait le roi d'Ecosse David, oncle de Mathilde: il finit cependant par rester tranquille possesseur du trône, mais à la condition de reconnaître Henri pour son successeur. Il mourut en 1154. Il avait épousé l'héritière des comtes de Boulogne.

ÉTIENNE, OU ESTIENNE, célèbre famille d'imprimeurs et de savants français, a pour chef Henri Etienne, né à Paris vers 1470, mort en 1520, et a surtout été illustrée par Robert Etienne, fils de

Henri, et par Henri Étienne, fils de Robert. L'histoire de cette famille a été écrite par Maittaire. Londres, 1709, in-8, et par Renouard, Paris, 1837.

ÉTIENNE (Robert), né à Paris en 1503, mort à Genève en 1559, fut à la fois le plus habile imprimeur et un des plus savants hommes de son temps. Il penchait vers la réforme, ce qui lui suscita des persécutions de la part des théologiens; mais il fut longtemps protégé par François I. A la mort de ce prince, se voyant inquiété pour une traduction de la Bible, il se retira à Genève (1552), et y embrassa ouvertement le calvinisme. Parmi ses éditions on admire la *Bible*, 1532, 1545, in-fol.; le *Nouveau Testament* grec, 1550; *Eusèbe*, *Denys d'Halicarnasse*, *Dion Cassius*, etc. dont il imprima le premier les ouvrages; parmi ses écrits originaux, le *Thesaurus linguæ latinæ*, 1532, plusieurs fois réimprimé; et le *Dictionarium latino-gallicum*, le plus ancien ouvrage de ce genre.

ÉTIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, eut de bonne heure une vive passion pour l'étude du grec, parcourut l'Italie pour y découvrir des manuscrits, suivit son père à Genève et embrassa comme lui le calvinisme, puis vint s'établir imprimeur à Paris. Ayant épuisé sa fortune dans ses savantes investigations, il fut longtemps soutenu par un riche protecteur, Ulrich Fugger. Il employa douze ans à préparer et à imprimer un grand *Dictionnaire de la langue grecque*, qui parut sous le titre de *Thesaurus græcæ linguæ*, Paris, 1572 (les mots y sont groupés autour de leurs racines): mais cet ouvrage admirable n'ayant pas obtenu tout le succès qu'il méritait, Henri Étienne se trouva ruiné et fut forcé de quitter Paris. Il erra longtemps de ville en ville et mourut à l'hôpital de Lyon en 1598. Il a publié presque tous les auteurs grecs, prosateurs et poëtes; a donné entre autres une édition d'*Anacréon*, avec une traduction en vers latins, qui est un chef-d'œuvre; a traduit *Théocrite*, *Pindare*, *Sextus Empiricus*, etc. On lui doit, outre le *Thesaurus*, un *Traité de la Conformité du français avec le grec*, 1569, et une foule d'autres ouvrages de philologie. Le *Thesaurus* se réimprime actuellement (1840) chez Didot, par les soins de Ch.-B. Hase, de Guill. et Louis Dindorf et d'un grand nombre d'autres savants.

ETNA, en italien *Gibello* (d'où en français le nom de *mont Gibel*), de l'arabe *djebel*, c.-à-d. montagne, célèbre volcan de Sicile, au N. E., dans la province de Catane (Val di Demone), par 37° 46' lat. N., 12° 41' long. E., a une base circulaire de 180 kil. de circuit, et s'élève à près de 3,350 mètres. On y distingue une foule de cratères éteints sans compter ceux qui sont en activité. Les éruptions de l'Etna sont connues de temps immémorial. La fable nous montre les géants Encelade et Typhon ensevelis vivants sous l'Etna. Vulcain et les Cyclopes y forgeaient les foudres de Jupiter, etc. Les villes anciennes de Naxos, Inessa, Hybla, etc., ont été détruites par les éruptions du volcan. Les plus terribles sont celle de 1185, qui fit périr 15,000 hommes, et celle de 1669, qui en détruisit près de 20,000. Les plus récentes sont celles de 1809 et 1830. Plusieurs fois la lave a été sur le point de submerger Catane. — Empédocle voulut, dit-on, descendre dans le cratère de l'Etna, il y périt. Dans ces derniers temps divers voyageurs s'y sont fait descendre avec des cordes, mais il a fallu bientôt les remonter. — La végétation à la base et sur les flancs de l'Etna est magnifique. C'est sur cette montagne que se trouve le châtaignier *di cento cavalli*, sous lequel 100 chevaux tiennent à l'aise. Il a 37 mètres de circonférence.

ETOILE (L'), bourg du dép. de la Drôme, à 10 kil. S. de Valence; 1,000 hab. Vin estimé.

ETOILE (Pierre DE L'), grand-audiencier de la chancellerie de France, né à Paris en 1540, mort en 1611. Profitant de sa position qui le mettait en relation avec les grands et lui permettait d'apprendre bien des particularités curieuses, il rédigea depuis 1574 jusqu'à sa mort un journal de tout ce qui venait à sa connaissance. Ce recueil, qui formait 5 vol. in-fol., et qui n'avait jamais été destiné à être publié, est une source précieuse de renseignements sur les règnes de Henri III et de Henri IV. On en a extrait le *Journal de Henri III*, publié en 1621 par Servin, et en 1744 par Lenglet-Dufresnoy; et le *Journal de Henri IV*, qui présente plusieurs lacunes, mais dont l'édition la plus complète a paru à La Haye, 1741. — Claude de l'Étoile, fils de Pierre, né à Paris en 1597, mort en 1652, homme d'esprit et de goût, fut un des premiers membres de l'Académie Française. Il a laissé des poésies et quelques pièces de théâtre.

ETOILE-POLAIRE (ordre de l'), ordre destiné en Suède aux ministres, aux ambassadeurs, aux magistrats, aux savants et aux littérateurs. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc, ayant au centre un médaillon d'azur qui porte une étoile polaire et la devise : *Nescit occasum.*

ETOILÉE (CHAMBRE). *Voy.* CHAMBRE ÉTOILÉE.

ETOLIE, *Ætolia*, auj. *pays des Souliotes*, contrée de la Grèce propre, séparée de l'Acarnanie à l'O. par l'Achéloüs, avait à l'E. les Locriens Ozoles, le Parnasse et les Œtéens; au N. l'Épire et la Thessalie, au S. le golfe d'Ambracie et la mer de Corinthe. Calydon et Thermus en étaient les principales places. Cette dernière était le siége du Panætolium ou assemblée générale des Etoliens. Les Etoliens étaient grossiers, violents et querelleurs; ils furent sans cesse en guerre, soit avec leurs voisins, soit entre eux. Pendant la guerre du Péloponèse, ils se déclarèrent pour Lacédémone. Après la mort d'Alexandre, ils commencèrent à sortir de l'obscurité où ils étaient restés et firent la guerre sans grandes pertes à Cratère et Antipater, 323-22 : puis s'étant alliés avec Antigone Gonatas (280-243), ils tentèrent de se former une principauté dans la Grèce occidentale (Étolie, Acarnanie, Élide, Messénie); mais après la mort d'Antigone, les Etoliens perdirent l'alliance des rois de Macédoine. Ils n'en persévérèrent pas moins dans leurs projets d'agrandissement; de là une guerre avec la Ligue Achéenne, dite *guerre des deux Ligues* (220-217 av. J.-C.): les Achéens, secondés par le roi de Macédoine, Philippe V, eurent le dessus. Les Étoliens, pour se venger, firent alliance avec les Romains contre Philippe, lors des deux premières guerres de Macédoine, et leur rendirent des services essentiels; mais bientôt, mécontents d'eux, ils attirèrent Antiochus en Grèce, 192. Après la défaite de ce prince (190), ils furent soumis par Fulvius Nobilior, 189. Ils conservèrent néanmoins leurs lois. Sous Constantin, l'Étolie fut comprise dans la Nouvelle-Épire et fit partie de la préfecture d'Illyrie. Après la prise de Constantinople par les Latins, un certain Théodore l'Ange, de la famille impériale grecque, forma une principauté indépendante dans l'Épire et l'Etolie; mais la discorde s'étant mise entre ses descendants, le sultan Amurath II s'empara du pays en 1432; Scanderbeg chassa un instant les Turcs de l'Etolie, et il la laissa en mourant aux Vénitiens; mais ceux-ci ne purent la conserver, et elle retomba bientôt sous le joug ottoman. Ce n'est que lors de l'insurrection de 1821 qu'elle recouvra son indépendance. *Voy.* GRÈCE.

ETON, ville d'Angleterre, dans le Buckinghamshire, sur la Tamise, à 30 kil. N. O. de Londres et à 55 kil. S. E. de Buckingham, vis-à-vis de Windsor, avec laquelle elle communique par un pont; 3,230 hab. Eton est célèbre par une grande école, dite *King's College*, où l'on fait d'excellentes études classiques et où l'on prépare les élèves à l'enseignement

des universités; cet établissement fut fondé en 1440 par Henri VI : il contient environ 400 élèves.

ETREPAGNY, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. E. de Gisors; 1,300 hab.

ETRETAT, village du dép. de la Seine-Inf., sur la Manche, à 23 kil. N. E. du Havre; 1,600 hab. Pêche d'huîtres et de homards renommés. On y remarque des rochers à pic et percés à jour qui s'élèvent comme des pyramides au milieu de la mer.

ETRURIE, *Etruria*, auj. *Toscane* et *Patrimoine de saint Pierre*, région de l'Italie, entre l'Apennin, la mer Supérieure, la Ligurie, le Latium, avait pour bornes la Macra au N., le Tibre au S. Elle eut pour villes principales, d'abord les 12 cités suivantes : Cære, Tarquinies, Veies, Vulsinies, Cortone, Vétulonies, Clusium, Perusia, Ruselles, Arretium, Volaterres, Populonie; et plus tard Florence, Pise, Lucques. Ses habitants, qu'on nomme indifféremment Etrusques, Tyrrhènes et Tusques, paraissent descendre des Pélasges. C'est à tort qu'on les fait venir de la Lydie. Au XIe siècle avant J.-C., ils furent asservis par les Rasena venus de la Rhétie. Ceux-ci fondèrent dans leur pays une confédération de 12 cités ou lucumonies (les 12 premières nommées plus haut); ils en avaient déjà auparavant fondé une autre plus au N., dans le bassin du Padus (Brixia, Vérone, Mantoue, Felsine ou Bononia, Melpum, Hatria, etc.), et vers 800 av. J.-C. ils en fondèrent une 3e, plus au S., entre le Vulturne et le Silare (Nole, Vulturne, Atelle, Acerres, etc.). Chacune était de 12 villes. Les 3 ligues ne formaient pas un seul état, et même dans chaque ligue le lien fédératif finit par être assez peu sensible. Vulsinies était le chef-l. général de la confédération du centre. Les trois confédérations avaient longtemps fleuri : celle du N. par l'agriculture, celles du centre et du sud par le commerce maritime. L'opulence, la mollesse, le luxe, les vices qui en sont inséparables, préparèrent leur chute. De 587 à 521 les invasions gauloises brisèrent la confédération du nord et ne laissèrent indépendantes que quelques cités des Rasena. A partir de 424 les Samnites rompirent de même la confédération du sud en prenant Vulturne (Capoue). La ligue du centre fut celle qui résista le plus longtemps. Il passe pour constant qu'une de ses lucumonies, Tarquinies, donna deux rois à Rome (Tarquin-l'Ancien et Tarquin-le-Superbe), et il est sûr que le lars (ou roi) de Clusium, Porsenna, la conquit un instant, 507 av. J.-C., que Véies la mit à deux doigts de sa perte, 485-77; mais enfin Rome prit le dessus, conquit Véies, 395; assujettit ou réduisit à la paix Faléries, Tarquinies, Cæré, 385-352; soutint trois grandes guerres contre les Etrusques unis aux Samnites ou aux Gaulois, 313-309, 302-299, 296-283; soumit ainsi toutes les lucumonies, et acheva d'y consolider son pouvoir de 241 à 224. Au IVe siècle de l'empire, l'Etrurie, sous le nom de Tuscie ou Toscane, fut une des huit prov. du diocèse d'Italie. Elle forma au IXe siècle un duché particulier. *Voy.* TOSCANE. — Le peuple étrusque est un des plus singuliers de l'antiquité. Ses prêtres avaient une haute réputation de science : ils employaient certaines formules secrètes; ils inventèrent les augures, l'art des aruspices, l'art d'expier les prodiges; c'est d'eux que les Romains empruntèrent presque toute leur religion, et surtout les cérémonies du culte. Leur religion semble avoir été cruelle et sanguinaire. On immolait des victimes humaines, surtout des prisonniers de guerre. Les sépultures étaient très soignées, et l'on a retrouvé dans les tombeaux des Etrusques nombre d'antiquités précieuses, qui prouvent que chez eux l'industrie était portée très loin, surtout pour l'art de la poterie, du vernis, de la teinture : on estime particulièrement les vases étrusques. Les constructions de ce peuple étaient solides et colossales; la *Cloaca Maxima* de Rome en est un superbe témoignage ainsi que le canal d'écoulement du lac d'Albe. Les Etrusques ont donné leur nom à un ordre d'architecture qui a pour caractère des pilastres carrés un peu lourds. On a beaucoup d'inscriptions en langue étrusque; mais cette langue n'en est pas mieux connue. L'écriture étrusque est tout autre que l'écriture romaine du siècle d'Auguste. L'empereur Claude avait écrit une *Histoire d'Étrurie* dont on doit regretter la perte.

ÉTRURIE (royaume d'). Par le traité de Lunéville, 1801, l'ancien grand-duché de Toscane fut enlevé à Ferdinand III, de la maison d'Autriche, pour être érigé en royaume sous le titre de royaume d'Etrurie, et fut donné par échange au fils unique de l'infant Ferdinand, duc de Parme, au jeune Louis de Parme. Ce prince fut installé la même année, mais il mourut peu après à la fleur de l'âge, 1803. Après la mort de Louis, le royaume d'Etrurie fut gouverné par sa veuve, Marie-Louise, fille de Charles IV, roi d'Espagne, qui administrait comme tutrice de son fils en bas âge, Charles-Louis, qui prit le nom de Louis II. En 1807, elle résigna ce pouvoir par suite d'un traité conclu entre la France et l'Espagne. En 1808, le royaume d'Etrurie fut absorbé dans l'empire français et il forma les départements de l'Arno, de l'Ombrone, de Trasimène; en 1809, ce pays fut donné à Elisa, sœur de Napoléon, qui prit le titre de grande-duchesse de Toscane. En 1814, il fut restitué à l'archiduc Ferdinand III. *Voy.* TOSCANE.

ETTENHEIM, ville du grand-duché de Bade, à 25 kil. S. E. de Strasbourg, à 28 kil. S. O. de Fribourg; 2,700 hab. Toiles, filatures de lin et de chanvre, tanneries. C'est de là que fut enlevé le duc d'Enghien pour aller mourir à Vincennes, 1804.

ETTLINGEN, ville du grand-duché de Bade, sur l'Alb, à 7 kil. S. de Carlsruhe; 3,000 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens, 9 juillet 1796.

EU, *Alga* ou *Auga*, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Bresle, à 27 kil. N. E. de Dieppe, à 2 kil. de la mer; 3,739 hab. Toiles à voiles, serges, dentelles, toile de lin, serrurerie, etc. Elle fut brûlée par Louis XI en 1475, pour l'empêcher de tomber aux mains des Anglais. — La ville d'Eu fut érigée en comté l'an 996, en faveur d'un fils naturel de Richard I, duc de Normandie. Au XIIIe siècle, ce comté passa dans la maison de Brienne; il fut confisqué en 1352 et donné à Jean d'Artois. En 1472, il échut au comte de Nevers, et passa depuis dans la maison de Guise par le mariage de Henri-le-Balafré avec Catherine de Clèves, veuve d'Antoine de Croï, de la maison de Bourgogne-Nevers. A la fin du XVIIe siècle, le comté fut vendu à Marie-Louise d'Orléans qui le donna au duc du Maine, fils de Louis XIV. Il devint ensuite la propriété de la famille de Penthièvre et de celle d'Orléans qui possède encore aujourd'hui le magnifique château d'Eu.

EUBAGES, sacrificateurs et devins dans la religion des Druides. *Voy.* DRUIDES.

EUBÉE, *Eubœa*, aujourd'hui *Négrepont* ou *Egribo*, grande île de la mer Egée, de forme oblongue, s'étendait le long des côtes de l'Attique, de la Béotie, de la Locride et du pays des Maliens, depuis le cap Sunium jusqu'à la Thessalie. Elle porta successivement les noms de *Chalcis* (parce que c'est de là, dit-on, que le premier airain fut tiré), de *Macris* (à cause de sa longueur), d'*Abantis* (à cause des Abantes, ses premiers habitants). Elle avait trois villes principales : Chalcis, Erétrie et Caryste. Après les Abantes, l'Eubée fut habitée par les Histiéens, puis par les Ioniens. Athènes s'en empara de bonne heure et la garda malgré diverses révoltes jusqu'à l'an 404 av. J.-C., époque où l'Eubée passa sous la domination des Lacédémoniens; mais plus tard l'influence d'Athènes s'y rétablit; Philippe II détruisit cette influence et y substitua la sienne. Du reste l'Eubée ne joua pas un rôle important dans l'histoire de la Grèce ; elle passa avec

le reste de ce pays sous l'empire des Romains. (*Voy.* NÉGREPONT.) Entre l'Eubée et la partie de la Béotie appelée Aulide, dans l'endroit où l'île se rapproche le plus du continent, se trouvait le détroit de l'Euripe, célèbre par la singularité de ses flux et reflux.

EUBULIDE, philosophe de la secte mégarique, né à Milet vers 360 av. J.-C., n'est connu que par son esprit subtil; il inventa plusieurs sophismes captieux, nommés dans l'école le *menteur*, le *sorite*, etc.

EUCHER (saint), évêque de Lyon au Ve siècle, assista au premier concile d'Orange, en 441. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : *Éloge du désert de Lérins; Traité du mépris du monde*, en latin (ces deux ouvrages ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12); *Histoire des martyrs de la légion thébaine*, traduite en français, Amsterdam, 1705, in-12. On célèbre la fête de ce saint le 20 février.

EUCLIDE de Mégare, philosophe, reçut d'abord les leçons de Parménide et ensuite celles de Socrate. On dit qu'il était si avide d'entendre Socrate que, malgré la loi qui défendait aux Mégariens, sous peine de mort, d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de ce grand philosophe. Après la mort de son maître, il se retira à Mégare et y ouvrit une école de philosophie qui fut nommée école *mégarique;* on la nomma aussi école *éristique*, c.-à-d. *disputante*, parce qu'elle s'attachait surtout à la dialectique. Euclide florissait vers l'an 400 av. J.-C.

EUCLIDE, célèbre géomètre grec, enseigna les mathématiques à Alexandrie sous Ptolémée, fils de Lagus, vers 320 av. J.-C., et compta le roi lui-même au nombre de ses disciples. On raconte que le roi, rebuté des difficultés que lui offrait l'étude de la géométrie, lui demanda s'il n'y avait pas une voie plus facile pour l'apprendre : « Non, lui répondit le maître, il n'y a pas de route royale en mathématiques. » Euclide avait rédigé, sous le titre d'*Élémens*, en 15 livres, une sorte d'encyclopédie des sciences mathématiques de cette époque; la partie qui traite de la géométrie sert encore aujourd'hui de base à l'enseignement. On a en outre de ce savant géomètre : *Data* (Données), *Introductio harmonica*, où il traite de la musique, *Optica, Catoptrica, De Divisionibus* (de la division des polygones), dont il ne reste qu'une version latine. Les *Œuvres complètes* d'Euclide ont été données par Grégory, Oxford, 1703, gr.-lat., et traduites en français par F. Peyrard, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, avec texte grec et traduction latine.

EUDÆMON-JEAN (André), jésuite, né dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, fut amené très jeune en Italie, entra dans la Société de Jésus en 1581, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, fut chargé de plusieurs missions par le pape, et mourut à Rome en 1625. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8, où il défend l'autorité du pape; *Apologia pro Henrico Garneto*, 1610, in-8, où il présente comme un martyr de la foi Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres pour n'avoir pas révélé la conspiration des Poudres, dont il avait eu connaissance par la confession, etc. On lui attribue aussi une violente diatribe contre Louis XIII.

EUDAMIDAS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EUDES ou **ODO** (le même nom peut-être qu'*Othon*), roi de France, fils aîné de Robert-le-Fort, duc de France, porta d'abord le titre de comte de Paris. De concert avec l'évêque Goslin, il défendit courageusement Paris, assiégé par les Normands en 885; il fut en récompense nommé roi de France par les grands vassaux, après la déposition de Charles-le-Gros (888), et à l'exclusion du faible Charles-le-Simple, dernier rejeton de la race carlovingienne. Eudes eut à combattre Charles-le-Simple, et finit par traiter avec ce prince; il lui laissa tout le pays entre le Rhin et la Seine, et se réserva Paris et toute la France occidentale (893). Il mourut en 898. — Il y eut aux XIe et XIIe siècles plusieurs ducs de Bourgogne du nom d'Eudes.

EUDES, frère de Mézeray, chef des Eudistes.

EUDISTES, communauté religieuse, fondée à Caen en 1643, par Eudes, prêtre de l'Oratoire, et frère de l'historien Mézeray; elle avait pour but l'éducation des ecclésiastiques et des missionnaires. On la connaît aussi sous le nom de *Congrégation de Jésus et de Marie.*

EUDOXE de Cnide, astronome grec, qui vivait vers 370 av. J.-C., fit de nombreuses observations, donna à l'année 365 jours et un quart, inventa ou perfectionna l'*octaétéride*, période de huit ans, et composa plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus; il avait composé entre autres un traité des *Phénomènes* qui se retrouve presque tout entier dans le poëme d'Aratus.

EUDOXE de Cyzique, navigateur, qui vivait au 2e siècle avant J.-C., soupçonna que l'Afrique était entourée par l'Océan, et proposa au roi d'Égypte, Ptolémée Évergète II, d'en faire le tour. Selon les uns, il exécuta ce voyage; selon une version plus probable, adoptée par Strabon, ce projet ne reçut pas d'exécution.

EUDOXIE, *Ælia Eudoxia*, femme d'Arcadius, empereur d'Orient, était fille du comte franc Bauton, général de Théodose. Elle aida le ministre Eutrope à se défaire de son rival Rufin, puis se défit elle-même de ce ministre pour être maîtresse absolue. Elle persécuta saint Jean Chrysostôme et l'envoya dans l'exil où il mourut. Elle était montée sur le trône en 395 et mourut en 404.

EUDOXIE, *Athenaïs Eudoxia*, femme de Théodose II, empereur d'Orient, était fille de Leontius, philosophe d'Athènes, et se nommait d'abord Athenaïs. Elle fut placée sur le trône par Pulchérie, sœur de Théodose, qui avait remarqué sa beauté et son esprit, et fut d'abord aimée avec passion; mais dans la suite, son mari, la croyant à tort infidèle, l'exila en Palestine. Elle mourut à Jérusalem en 460. Elle avait mis en vers les huit premiers livres de l'*Ancien Testament*. On a d'elle un *Centon d'Homère* (dans la *Bibliothèque des Pères*): c'est une vie de J.-C. faite avec des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

EUDOXIE, *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III, empereur d'Occident, et fille d'Athénaïs Eudoxie, fut forcée, après le massacre de son époux, d'épouser Maxime, son meurtrier. Pour se venger, elle appela en Italie Genséric, roi des Vandales, qui saccagea Rome (455), et emmena l'impératrice elle-même en Afrique. Elle ne recouvra sa liberté que sept ans après.

EUDOXIE MACREMBOLITISSA, femme de Constantin Ducas, empereur d'Orient (1059), resta maîtresse de l'empire à la mort de ce prince (1067); épousa Romain Diogène qu'elle fit empereur, et fut, après la mort de ce dernier, reléguée dans un couvent par Michel Ducas, l'un des fils issus de son premier mariage, et qui venait d'être placé sur le trône (1071). On a d'elle, sous le titre d'*Ionia*, un recueil polygraphique publié par Villoison. (*Anecdota græca*), Venise, 1781, in-fol. et in-4.

EUGANEI, peuple de la Haute-Italie, sur les confins de la Rhétie, près de la Vénétie, habitait les bords du Haut-Adige, occupés depuis par les Vénètes et les Cénomans. Leur nom s'est conservé dans les monts Eugènes, au N. O. de Padoue.

EUGÈNE, *Eugenius*, rhéteur et grammairien, professait la rhétorique à Vienne (en Dauphiné), lorsqu'il fut salué empereur par le comte gaulois Arbogast, après le meurtre de Valentinien II. Vaincu et pris par Théodose, il fut décapité en 394

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage en 481, fut persécuté sous les rois vandales Hunéric et Thrasamond, et mourut l'an 505 dans un monastère du Languedoc. On a de lui une *Exhortation aux fidèles de Carthage; Expositio fidei catholicæ; Apologeticus pro fide; Altercatio cum Arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragments, etc. On le fête le 15 novembre.

EUGÈNE I (saint), pape de 654 à 657, natif de Rome, fut élu du vivant de Martin I, que l'empereur Constantin II avait déposé, et tenta inutilement de ramener les Monothélites. On le range au nombre des saints et on le fête le 13 juillet.

EUGÈNE II, pape de 824 à 827, travailla à augmenter le pouvoir des papes sous Louis-le-Débonnaire et son fils Lothaire, et tint un concile à Rome pour la réforme du clergé.

EUGÈNE III, pape de 1145 à 1154, avait été d'abord moine à Clairvaux. Forcé de s'éloigner de Rome, où dominait Arnaud de Brescia, il se réfugia à Paris et y tint un concile pour examiner les erreurs de Gilbert de la Porée. Il visita Clairvaux en 1146 et rentra peu après dans Rome.

EUGÈNE IV, pape de 1431 à 1447, Vénitien de naissance et neveu de Grégoire XII, traversa de tout son pouvoir le concile de Bâle, qui travaillait à la réunion des églises d'Orient et d'Occident, et eut à combattre l'anti-pape Félix V, le roi d'Aragon Alphonse, et le comte Sforze de Milan.

EUGÈNE I-VIII, rois d'Écosse du IVe au VIIIe siècle. *Voy.* ÉCOSSE.

EUGÈNE (François-Eugène DE SAVOIE-CARIGNAN, appelé vulgairement *le Prince*), généralissime des armées impériales, né à Paris en 1663, était fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et petit-fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel I et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin. Louis XIV n'ayant pas voulu l'employer, il se rendit en Allemagne où il obtint de l'empereur, après avoir servi quelque temps comme volontaire, un régiment de dragons; il se distingua dans une foule d'actions, et fut chargé en 1697 du commandement de l'armée impériale. Cette même année, il gagna sur les Turcs la bataille de Zenta, qui fut suivie de la paix de Carlowitz. Lors de la guerre de la succession à la monarchie d'Espagne, Eugène n'hésita pas à combattre contre la France. En Italie, dans la campagne de 1701, il repoussa partout Villeroi et s'empara de presque tout le Mantouan. En Allemagne, en 1704, il remporta avec Marlborough la mémorable victoire de Hochstett sur les Français et les Bavarois. De retour en Italie en 1705, il fut repoussé par le duc de Vendôme à la journée de Cassano près de l'Adda; mais dans les deux années suivantes, il fit rentrer tout le Milanais et la Lombardie sous l'obéissance de l'empereur. En 1708, sur les bords de l'Escaut, il mit les Français en déroute à Oudenarde, et en 1709 il les vainquit encore à la sanglante bataille de Malplaquet. En 1716, Eugène fut appelé de nouveau à combattre les Turcs, et il remporta sur eux à Peterwaradin et à Belgrade (1717) deux victoires décisives, qui les forcèrent une seconde fois à demander la paix. Un traité avait été également signé avec la France en 1714 à Rastadt; mais cette paix ayant été rompue en 1733 au sujet de la succession au trône de Pologne, Eugène reprit le commandement. Il ne montra plus cette fois la même activité et les mêmes talents; après avoir laissé prendre Philisbourg, il se hâta de signer la paix et se retira à Vienne. Il y mourut en 1736. L'*Histoire militaire du prince Eugène* a été écrite par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. *Voy.* BEAUHARNAIS.

EUGÉNÉS (monts), ramification de la chaîne des Alpes, au N. O. de Padoue. *Voy.* EUGANEI.

EUGUBIUM, *Eugubio* ou *Gubbio*, petite ville de l'État de l'Église, dans l'Ombrie. On y découvrit en 1444 plusieurs tables d'airain chargées d'inscriptions étrusques fort anciennes; elles sont connues sous le nom de *Tables Eugubines*.

EULALIE (sainte), vierge et martyre, née à *Augusta Emerita* (auj. *Merida*, en Estramadure), n'avait que douze ans lors de la persécution de Dioclétien. D'une piété exaltée, elle s'échappa de la maison paternelle pour aller braver le juge, et renversa les idoles en sa présence. On tenta inutilement de la ramener, et on finit par la livrer aux tortures en 308. On la fête le 12 février.

EULÉE, *Eulæus*, fleuve de l'Asie ancienne, le même que le Choaspe. *Voy.* CHOASPE.

EULER (Léonard), célèbre géomètre, né à Bâle en 1707, reçut les leçons des Bernouilli, les accompagna en Russie en 1727, fut nommé professeur de mathématiques à St-Pétersbourg, vint en 1741 se fixer à Berlin, et retourna en 1775 à St-Pétersbourg où il mourut en 1783. Il avait perdu la vue dès l'âge de 59 ans, mais il ne s'en livrait pas avec moins d'assiduité à l'étude. Il était membre des Académies de St-Pétersbourg, de Berlin, associé de l'Académie des Sciences de Paris, et fut pensionné par la Prusse et la Russie, etc. Cet homme infatigable a produit un nombre prodigieux d'ouvrages, et a fait faire de grands pas aux sciences mathématiques, surtout au calcul différentiel et intégral; il appliqua l'analyse à la mécanique, à la construction des vaisseaux, etc. Il est à regretter qu'il ait eu avec d'Alembert, son rival de science et de gloire, des démêlés où le bon droit ne paraît pas avoir été de son côté. Entre ses nombreux écrits, presque tous rédigés en latin, on doit remarquer l'*Introduction à l'analyse de l'infini*, Lausanne, 1748; la *Science navale*, 1749; les *Institutions de calcul différentiel*, 1755; — *de calcul intégral*, 1768; les *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), écrites en français, de 1760 à 1762, publiées à St-Pétersbourg en 1768, 3 vol. in-4. Ce dernier ouvrage, où l'auteur traite à la fois de physique, de métaphysique et de logique, et où il combat souvent les esprits-forts, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Paris en 1787, par les soins de Condorcet, qui en a retranché les passages anti-philosophiques. M. Labey en a donné en 1812 une édition conforme à l'original, qui est fort estimée (2 vol. in-8). Euler a en outre fourni à l'Académie de St-Pétersbourg une foule de savants mémoires. L'*Éloge d'Euler* a été prononcé par Condorcet. — Euler eut plusieurs enfants qui presque tous marchèrent sur ses traces. L'aîné, Jean-Albert, né en 1734 à St-Pétersbourg, mort en 1800, partagea plusieurs prix à l'Académie des Sciences avec Bossut et Clairaut, et enseigna la physique à Saint-Pétersbourg. — Le second, Charles, né en 1740, remporta aussi plusieurs prix à l'Académie des Sciences; il exerça la médecine à St-Pétersbourg et fut médecin de l'empereur. — Le troisième, Christophe, né en 1743 à Berlin, appliqua avec succès les mathématiques au génie militaire.

EUMATHIUS, romancier grec, auteur supposé des *Amours d'Isménias*. *Voy.* EUSTATHE.

EUMÉE, *Eumæus*, fidèle serviteur d'Ulysse, avait d'abord été gardien des troupeaux du héros. Ulysse lui confia l'administration de ses biens pendant son absence. Après le retour de son maître à Ithaque, il l'aida à se défaire des poursuivants de Pénélope.

EUMÈNE, *Eumenes*, un des lieutenants d'Alexandre, né de parents obscurs à Cardie, dans la Chersonèse de Thrace, avait d'abord été secrétaire de Philippe. Sous Alexandre, il commanda le corps des *Hétères* (c'est-à-dire *compagnons*). A la mort du conquérant, il reçut en partage la Paphlagonie

et la Cappadoce, et eut sans cesse à combattre contre les autres généraux, soit pour protéger la veuve et les enfants de son roi et empêcher le démembrement des états macédoniens, soit pour défendre ses propres provinces. Trahi par les siens, il fut battu par Antigone à Orcinium en Cappadoce (320 av. J.-C.), puis à Nora après un long siége (315), et tomba entre les mains de son ennemi qui le jeta en prison et le fit égorger. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa vie.

EUMÈNE I, roi de Pergame de 263 à 241 av. J.-C., fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie, et encouragea les lettres; mais il se déshonora par son intempérance, et mourut d'un excès de vin.

EUMÈNE II son neveu, fils d'Attale I, monta sur le trône l'an 198 av. J.-C., fit alliance avec les Romains, auxquels il conserva toujours la foi jurée; soutint avec avantage différentes guerres contre Antigone, roi de Macédoine, Prusias, roi de Bithynie, et mourut en 157. Eumène II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère; il cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothèque de Pergame.—Il laissa un fils en bas âge qui ne figura qu'un instant sur le trône (157), et mourut au bout d'un an.

EUMÈNE, *Eumenius*, rhéteur. *Voy.* EUMENIUS.

EUMÉNIDES, c.-à-d. *propices*, nom donné aux Furies par antiphrase. Eschyle les a mises en scène dans une de ses tragédies.

EUMÉNIE, *Eumenia*, ville de l'Asie-Mineure, en Phrygie, sur le Cludre, fut bâtie par Attale en l'honneur d'Eumène II son frère.

EUMÉNIUS, rhéteur du IIIe siècle, né vers 261, mort en 311, professa l'éloquence à *Augustodunum* (Autun), fut secrétaire de Constance Chlore, et fut chargé de diriger les écoles des Gaules. Il reste de lui quatre panégyriques que l'on trouve dans la collection des *Panegyrici veteres* (Paris, 1643). Sa latinité est généralement supérieure à celle des auteurs de son siècle.

EUMOLPE, roi d'Eleusis, contemporain, ou, selon quelques-uns, petit-fils de Triptolème, et gendre de Tégyrius, roi de Thrace, disputa le trône à Erechthée, roi d'Athènes, et périt dans un combat contre ce prince. Il est, dit-on, l'instituteur des mystères d'Eleusis. — Ses descendants, connus sous le nom d'*Eumolpides*, eurent pendant 1,200 ans le privilége de présider à ces mystères, sous le titre d'*Hiérophantes*, de *Dadouques*, etc.

EUNAPE, *Eunapius*, né à Sardes en Lydie au IVe siècle de J.-C., étudia à Athènes sous Chrysophante, philosophe éclectique, puis retourna en Lydie où il exerça la médecine. Il était zélé partisan du paganisme et ardent adversaire des Chrétiens. Il fut contemporain de Julien et d'Arcadius. On a de lui des *Vies des Philosophes*, où il donne des détails intéressants sur plusieurs philosophes éclectiques, sur des médecins et des rhéteurs de son temps. Cet ouvrage, publié en 1596 par Commelin, à Heidelberg, grec-latin, a été édité de nouveau avec de grandes améliorations par M. Boissonade, Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8. Eunape avait aussi écrit une *Histoire des Césars* en 14 livres (depuis Claude II, en 268, jusqu'aux fils de Théodose, 407), dont il ne reste que des fragments (on les trouve à la suite de l'édition de 1822). On doit à M. Cousin de savantes recherches sur Eunape (dans ses *Nouveaux Fragments*, Paris, 1828).

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque du IVe siècle, adopta les opinions d'Aétius, et fut ordonné évêque de Cyzique en 360. Mais il fut dans la suite persécuté et exilé en Mauritanie. Il niait que le Fils de Dieu se fût fait homme, rejetait les miracles des martyrs, le culte des reliques. Ses disciples sont nommés *Eunomiens*.

EUNOMIENS, disciples d'Eunome. *Voy.* ce nom.

EUNUS, esclave romain, natif de Syrie, réussit par des prestiges à acquérir une grande influence sur ses compagnons d'esclavage, se mit à la tête de 50,000 d'entre eux en Sicile, et défit plusieurs généraux romains. Ayant été pris par Perpenna, il fut mis en croix, 136 ans av. J.-C.

EUPATOR. *Voy.* ANTIOCHUS V, roi de Syrie, et MITHRIDATE-LE-GRAND, roi de Pont.

EUPATORIE, *Kazlow* en russe et en turc, ville murée de la Russie d'Europe (Tauride), à 59 kil. N. O. de Simféropol, par 31° 5' long. E., 45° 14' lat. N., sur un golfe de la mer Noire; 3,000 hab. Petit port, rade; belle mosquée. Cette ville est le centre du commerce de la Russie avec la Morée. — Elle fut bâtie par Mithridate Eupator; elle était jadis l'entrepôt du commerce des Tartares avec l'Anatolie. Les Russes s'en emparèrent une première fois en 1726, puis en 1771, et cette fois ils la gardèrent définitivement.

EUPEN, *Neaux* en français, ville des Etats prussiens, à 16 kil. S. O. d'Aix-la-Chapelle; 10,300 hab. Manufactures renommées de draps dits *du Sérail*, de casimirs, etc. (fondées par des réfugiés français). — Eupen appartenait jadis aux Pays-Bas autrichiens; il fut cédé à la Prusse en 1815.

EUPHÉMIE (sainte), vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre vers 307. On la fête le 16 septembre.

EUPHÉMIE (EGLISE-SAINTE-), petit village de l'état de Grèce, près d'Athènes, situé sur l'emplacement de l'ancien bourg de Colone, est remarquable par une belle église de Ste-Euphémie.

EUPHORBE, guerrier troyen qui porta le premier coup à Patrocle et fut tué par Ménélas. —Pythagore, pour appuyer sa doctrine de la métempsycose, disait avoir vécu sous le nom d'Euphorbe.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur grec, né à Corinthe, contemporain et rival de Parrhasius et de Phidias, vivait vers l'an 360 av. J.-C. On admirait surtout de lui un tableau de la bataille de Mantinée, des statues de Pâris, de Minerve, etc.

EUPHRASIE (sainte), religieuse solitaire de la Thébaïde, morte vers 413, était fille d'Antigone, gouverneur de la Lycie et parent de Théodose-l'Ancien. On la fête le 13 mars.

EUPHRATE, *Euphrates* des anciens, *Frat* des Turcs, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans les montagnes de l'Arménie méridionale, près de Diadin, sous le nom de Mourad; se grossit d'un autre bras qui vient du N. E. d'Erzeroum; arrose le pachalik de ce nom, sépare celui de Diarbekir de ceux de Sivas et de Marach, et traverse les pachaliks de Bagdad et de Bassora; il baigne les villes de Semisat, Bir, Beles, Rakka, Kerkisieh, Anna, Hit, Hilla, Davanieh, Samava; reçoit le Kara-Sou, l'Erzen, le Mourad-Tchaï, le Khabour, le Tigre à Corna, et prend, à partir de ce point, le nom de Chat-el-Arab; reçoit ensuite le Kerkah, et enfin tombe dans le golfe Persique par 5 bouches. Cours, 1,850 kil. L'ancienne Babylone, Samosate, Nicéphorie, Circesium, Cunaxa, étaient jadis sur ses rives. Le vaste pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, qui se nomme auj. Aldjezireh (c.-à-d. *les îles*), portait, chez les anciens, le nom de Mésopotamie, qui signifie *entre les fleuves*. — L'Euphrate commence à être parcouru par les bateaux à vapeur; il offre par là à l'Europe, et surtout à l'Angleterre, un moyen de communications promptes et faciles avec l'Inde.

EUPHRATÉSIENNE (SYRIE). *Voy.* SYRIE.

EUPHROSYNE, une des Grâces. *Voy.* GRACES.

EUPOLIS, poète comique d'Athènes, contemporain d'Alcibiade, florissait au milieu du Ve siècle av. J.-C. Il appartenait à l'*ancienne comédie*, et s'attira de fâcheuses aventures par la hardiesse de ses critiques: on ne sait du reste que fort peu de chose sur la vie de ce poëte. Il périt, à ce qu'on croit, dans la guerre du Péloponèse en combattant contre

les Lacédémoniens. On trouve quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, Athénée, Pollux, etc. Ils ont été recueillis par Runkel, Leipsick, 1825, in-8.

EURE, *Autura*, riv. de France, naît entre Neuilly et Les Landes (Orne): baigne Courville, Chartres, Maintenon, Nogent-le-Roy, Anet, Ivry, Pacy; devient navigable à Saint-Georges, et tombe dans la Seine près de Pont-de-l'Arche, après un cours de 200 kil.

EURE (dép. de l'), département de la France, entre ceux de la Seine-Inférieure au N., d'Eure-et-Loir et de l'Orne au S., du Calvados à l'O., de Seine-et-Oise et d'Oise à l'E.: 5,811 kil.; 424,762 hab. Il est formé d'une partie de la Normandie propre, d'une partie du Perche et du comté d'Evreux. Sol plat; fer, grès à paver, pierres meulières, pierres de taille; eaux minérales; bonnes terres à blé; cidre, vins, légumes, fourrages: belles forêts; culture bien entendue. Belle race de chevaux normands, vaches, mules, ânes, mérinos, gros porcs, etc. Forges et fourneaux, draps fins et autres, tissus de coton, bonneterie, filatures, papeteries. — Le dép. de l'Eure a 5 arrondissements (Evreux, Louviers, Pont-Audemer, Bernay, les Andelys), 36 cantons et 794 communes; il dépend de la 15e division militaire, de la cour royale de Rouen, et ressort du diocèse d'Evreux.

EURE-ET-LOIR (dép. d'), un des dép. de l'intérieur, au N. de celui de Loir-et-Cher, au S. de celui de Seine-et-Oise, à l'E. des dép. de la Sarthe et de l'Orne, à l'O. de celui du Loiret: 6,028 kil. carrés; 285,058 habitants. Chef-lieu, Chartres. Il est formé en partie de la Beauce, du Dunois, du Perche, du Drouais et Thimerais. Sol plat; quelques collines et vallées, étangs. Fer, belles pierres de taille, grès à paver, marne, terre à faïence, à porcelaine, à poterie. Blés excellents; lin, chanvre, vin, fruits à cidre. Gros bétail, mérinos, beaucoup d'abeilles. Assez d'industrie (usines à fer, toiles, filatures, gros lainages, bonneteries, papeteries, etc.). Commerce de grains et farines, bestiaux, volaille, laines, etc. — Le dép. d'Eure-et-Loir a 4 arrond. (Chartres, Châteaudun, Dreux, Nogent-le-Rotrou): 24 cantons et 437 communes: il fait partie de la 1re division militaire, ressort de la cour royale de Paris et de l'évêché de Chartres.

EURIC ou EVARIC, roi des Wisigoths, succéda en 476 à Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassiner. Le sénat romain lui ayant abandonné les provinces au-delà des Alpes, il ravagea la Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles et Marseille, et contraignit Odoacre à lui céder ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Il recueillit les anciennes lois et en rédigea de nouvelles. Il mourut à Arles en 485, laissant le trône à son fils Alaric.

EURIPE, auj. *Egribo*, détroit qui séparait l'île d'Eubée de l'Attique et de la Béotie, entre Chalcis à l'E. et Aulis à l'O., était célèbre à cause des flux et reflux qui s'y manifestaient, phénomène que l'on ne remarque nulle part ailleurs dans la Méditerranée.

EURIPIDE, célèbre poëte tragique grec, né à Salamine l'an 480 av. J.-C., le jour même où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Perses à l'embouchure de l'Euripe (d'où lui vint le nom d'*Euripide*), se livra d'abord à l'athlétique, puis étudia la philosophie sous Anaxagore, et se consacra enfin à la poésie. Il devint le rival de Sophocle et fut plusieurs fois couronné. Cependant, se voyant en butte à des accusations d'impiété et à des attaques personnelles, il quitta Athènes et se retira en Macédoine auprès du roi Archélaüs qui l'éleva aux plus hautes dignités. Il y mourut à l'âge de 78 ans. On dit que se promenant dans un bois il fut déchiré par une meute de chiens. Ce poëte, dont le style est un modèle d'élégance, brille surtout par le pathétique. Il fait débiter à ses héros des maximes philosophiques d'une grande hardiesse. Il attaque souvent aussi les femmes. Il eut lui-même pour ennemi Aristophane qui l'a déchiré dans plusieurs de ses pièces, notamment dans les *Grenouilles*. Euripide avait composé, dit-on, 84 tragédies; il ne nous en est parvenu que 19: les plus estimées sont: *Hécube*, *les Phéniciennes*, *les Troyennes*, *Médée*, *Alceste*, *Hippolyte* et *Iphigénie* (imitées toutes deux par Racine, la première dans *Phèdre*, la deuxième dans *Iphigénie en Aulide*). Parmi les nombreuses éditions d'Euripide on remarque celles de Barnès, Cambridge, 1694; de Musgrave, Oxford, 1778, 4 vol. in-4; de Beck, Leipsick, 1779-88, 3 vol. in-4; l'édition imprimée à Glasgow, 1821, grec-latin, avec tous les commentaires, 9 vol. in-8; celle de Boissonade, 1825-27, 5 vol. in-12. Les tragédies d'Euripide ont été traduites en partie par Brumoy, et en totalité par Prévost de Genève, 4 vol., Paris, 1783-97, dans le *Théâtre des Grecs*. Geoffroy a traduit l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*.

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui pour l'enlever prit la forme d'un taureau, et qui la rendit mère de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe. Jupiter avait, dans sa course, emmené la jeune Europe dans la partie du monde qui depuis porta son nom.

EUROPE, *Europa*, une des 5 parties du monde, la plus petite pour la superficie, mais de toutes la plus peuplée, la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante; s'étend de 34° 52' à 76° 58' lat. N., et de 27° 5' long. O. à 60° long. E. Ses bornes sont au N. la mer Glaciale, à l'O. l'Atlantique, au S. la Méditerranée, à l'E., la rivière Kara, les monts Ourals, le fleuve Oural, la mer Caspienne, le Caucase, la mer Noire, la mer de Marmara et l'Archipel. Elle a 3,900 kil. de long, sur 3,500 de large. Sa population est d'environ 290,000,000 d'hab.

Géographiquement, l'Europe est divisée en 16 contrées principales, dont 4 au N.: les îles Britanniques, le Danemark, la Suède et la Russie; 7 au centre: la France, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse; 5 au S.: l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Turquie et la Grèce.— Politiquement l'Europe est actuellement partagée entre 30 états souverains ou indépendants: ce sont: les îles Britanniques ou roy.-uni de la Grande-Bretagne, le roy. de Suède et Norwége, celui de Danemark; les royaumes de France, de Belgique, de Hollande et de Prusse, la Confédération germanique, la Confédération suisse et l'empire d'Autriche; les roy. de Portugal et d'Espagne (avec la république d'Andorre), les États sardes, la principauté de Monaco, le grand-duché de Toscane, les duchés de Parme, Modène et Lucques, les États de l'Eglise (avec la république de Saint-Marin) et le roy. des Deux-Siciles; l'empire de Russie (y compris la Pologne), la république de Cracovie, l'empire ottoman, les principautés de Servie, Moldavie et Valachie, le roy. de Grèce et la république des îles Ioniennes.

L'Europe est découpée profondément par plusieurs mers intérieures et par des golfes nombreux. Les mers intérieures sont: la mer Blanche, la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche, la mer Adriatique ou golfe de Venise, la mer de Marmara, la mer Noire, la mer d'Azov. Les principaux golfes sont ceux de Botnie, de Finlande, le Zuyderzée, les golfes de Gascogne, de Lion, de Gênes, du Lépante. Les détroits principaux sont: le Skager-Rack, le Cattegat, le Sund et les deux Belts, entre le Danemark et la Suède, le Pas-de-Calais entre la France et l'Angleterre, le détroit de Gibraltar entre l'Espagne et l'Afrique, le détroit de Bonifacio entre la Corse et la Sardaigne, le détroit de Messine entre l'Italie et la Sicile, le détroit des Dardanelles ou Hellespont, et le canal de Constantinople ou Bosphore, entre la

Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie. Beaucoup d'îles de toute dimension font partie de l'Europe ; nous citerons : la Nouv.-Zemble et le Spitzberg dans l'Océan Glacial ; la Grande-Bretagne, l'Irlande, les îles Hébrides, Orcades, Shetland, Færoer entre l'Océan Atlantique et la mer du Nord : les Baléares, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, les îles Ioniennes, les Cyclades et les Sporades, Candie et Chypre, dans la Méditerranée. — Le sol de l'Europe orientale est plat, surtout au nord: elle n'offre que peu de mont., sauf sur les frontières, où les monts Ourals et le Caucase s'élèvent à d'assez grandes hauteurs. Partout ailleurs, l'Europe est hérissée de hautes montagnes: au centre s'élèvent les Alpes d'où sortent de nombreuses ramifications, formant elles-mêmes de nouvelles chaînes, et portant des noms particuliers; tels sont en Italie les Apennins ; en France, le Jura, les Vosges, les Cévennes; en Espagne, les Pyrénées, les monts de Gata, Estrella, de la Sierra-Morena, des Alpuxarras; en Allemagne le Harz, le Bœhmerwald, l'Erzgebirge, le Riesengebirge, les Sudètes; en Hongrie les Carpathes; en Turquie le Glioubotin, le Tchardagh, le Balkan: entre la Norwége et la Suède s'étendent les Dofrines ou Alpes Scandinaves ; dans la Grande-Bretagne les monts Cheviot et Grampian.— Les principaux fleuves de l'Europe sont (outre l'Oural, commun à l'Europe et à l'Asie) le Volga, le Don, le Dniepr, le Dniestr, les deux Dwina , le Danube, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, la Meuse, le Rhin, la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône, l'Èbre, le Tage, le Pô, etc. Parmi les rivières qui se jettent dans les fleuves, celles dont le cours est le plus étendu sont : la Kama, la Theiss, le Pruth, la Drave, la Save, la Varta. — L'Europe est presque tout entière comprise dans la zone tempérée ; elle n'a que peu de territoires dans la zone glaciale; aussi le climat y est-il en général doux et sain. L'aspect de l'Europe est moins brillant, moins riche que celui des belles contrées de l'Amérique et de l'Asie ; le sol y est moins productif; mais l'agriculture, bien mieux dirigée, fait produire immensément à la terre: nulle part il n'y a moins de jachères, de steppes et de lieux inhabitables ; nulle part les animaux féroces ne sont devenus plus rares.— On trouve en Europe quelques mines d'or et d'argent, notamment en Transylvanie, en Hongrie, en Valachie, et dans les monts Ourals; le cuivre, l'étain, le platine y sont plus communs; tous les autres métaux, surtout le fer, s'y trouvent en abondance, ainsi que la pierre à bâtir, les marbres, le sel gemme, la houille, etc. — Presque tous les habitants de l'Europe sont de la race blanche caucasienne ; ceux qui habitent le Nord appartiennent à la famille finnoise ; au centre se sont répandues les familles celte, germaine et slave; au S., les familles ibère, thraco-pélasgique, turque, sémitique. — La religion dominante en Europe est le christianisme , mais il se divise en plusieurs églises, dites : catholique romaine (Italie, France, Espagne, Portugal, Autriche, Irlande et Belgique); grecque (Grèce et Russie); luthérienne, réformée ou calviniste (Allemagne, Suisse, Suède, Norwége, Hollande); anglicane (Angleterre); presbytérienne (Ecosse). On y trouve encore le judaïsme, professé par les restes du peuple juif répandus par toute l'Europe, mais surtout en Allemagne, et l'islamisme, pratiqué par les Turcs.—La plupart des gouvernements de l'Europe sont monarchiques ; mais les uns sont absolus (Russie, Autriche, Prusse, Danemark, une partie des états de la Confédération germanique, l'Italie tout entière, la Turquie) ; les autres sont constitutionnels et représentatifs (France, Grande-Bretagne, Hollande, Belgique, Espagne, Portugal, Suède et Norwége). Viennent ensuite quelques républiques: les cantons de la Suisse, Cracovie, Saint-Marin, les îles Ioniennes, Andorre. Ces quatre derniers états sont sous la protection des puissances voisines, et n'ont qu'une ombre d'indépendance. De toutes les puissances européennes, il en est cinq surtout qui sont prépondérantes, et de qui dépendent les destinées de l'Europe ; on les nomme les 5 grandes puissances ; ce sont : la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse.—Les lettres, les beaux-arts, les sciences et leurs applications, le commerce et l'industrie ont atteint en Europe un degré de développement inconnu aux autres parties du monde. Les peuples de l'Europe règnent, par leur marine, sur toutes les mers ; ils ont formé dans toutes les autres parties du monde des établissements importants : l'Amérique presque entière est occupée par les Européens ; l'Afrique, l'Asie, l'Océanie ont aussi reçu d'eux de nombreuses colonies.

Histoire. L'Europe a reçu ses premiers habitants de l'Asie, et tandis que de vastes et puissants empires florissaient dans cette partie du monde, l'Europe resta longtemps plongée dans la barbarie ; la Grèce en sortit la première et elle s'éleva bientôt au plus haut degré de civilisation ; elle répandit en même temps ses colonies dans l'Italie méridionale et sur les côtes de l'Espagne et de la Gaule. Rome, fondée au VIIIe siècle av. J.-C., conquit peu à peu toute l'Italie, et finit par étendre sa domination sur l'Europe presque entière (la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne, une partie de la Germanie et la Grèce elle-même). Après la chute de l'empire romain, des Barbares, venus pour la plupart de l'Asie, envahirent l'Europe, et pendant plusieurs siècles il régna dans cette contrée une anarchie effroyable. On vit s'élever alors l'empire des Wisigoths en Espagne, ceux des Francs dans les Gaules, des Lombards en Italie, des Saxons au nord de la Germanie, des Avares au sud, et quelque temps après des Angles réunis aux Saxons dans la Bretagne. L'empire grec, seul reste de la grandeur romaine, subsista néanmoins dans l'Europe orientale. La fin du VIIIe siècle vit Charlemagne créer un vaste empire qui occupait la plus grande partie de l'Europe occidentale; mais un siècle ne s'était pas écoulé, que déjà ce vaste empire était démembré. De ses ruines, sortirent les royaumes particuliers de France, de Germanie ou d'Allemagne, d'Italie, de Lotharingie ou Lorraine, de Provence, de Bourgogne, etc. Au Xe siècle les puissances du Nord sortent de leur obscurité : la Russie, la Suède, la Norwége et le Danemark commencent à prendre rang parmi les états européens ; en même temps les Maures, qui avaient envahi la péninsule hispanique du VIIIe au Xe siècle, commencent à reculer devant les rois chrétiens de Léon, de Castille, d'Aragon et de Portugal. Au XVe siècle enfin, après la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), tous les grands états de l'Europe se trouvaient à peu près fondés. On n'a plus guère à citer parmi les nouveaux états nés depuis cette époque que les Provinces-Unies ou Pays-Bas, détachées de la monarchie espagnole au XVIe siècle, et le royaume de Prusse, créé au XVIIIe siècle seulement. La guerre générale qui éclata après la révolution de 1789 changea un instant la face de l'Europe ; de nouveaux états furent créés, d'autres anéantis, et l'Empire français embrassa presque toute la partie occident. de cette partie du monde : mais après la chute de cet empire, l'ancien ordre de choses fut en grande partie rétabli. Les délimitations des états fixées par les traités de 1815 sont celles qui subsistent encore aujourd'hui, à l'exception de celles du royaume des Pays-Bas, partagé depuis 1831 en royaume de Belgique et royaume de Hollande, et de l'empire ottoman, duquel la Grèce s'est définitivement séparée en 1827.

EUROPE ANCIENNE. L'Europe connue des anciens était bornée au N. par l'Océan Sarmatique, le golfe *Codanus* et l'Océan Germanique ; à l'O. par l'Océan Atlantique, au S. par le détroit de Gadès et

la mer Intérieure ; à l'E. par la mer Egée, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace, le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien, le Palus-Méotide et le Tanaïs. — On peut diviser l'Europe ancienne en 19 parties : au N. les îles Britanniques, la Chersonèse Cimbrique, la Scandinavie ; au N. E. de vastes contrées peu connues et désignées sous le nom de Sarmatie ou Scythie européenne ; au centre, la Gaule, la Germanie, la Vindélicie, la Rhétie, le Norique, la Pannonie, la Dacie et l'Illyrie ; au S. l'Hispanie, l'Italie, la Mœsie, la Thrace, la Macédoine, l'Épire et la Grèce.

EUROTAS, auj. l'*Iri* ou le *Vasili-potamo*, fleuve de Laconie, arrosait Sparte et se jetait dans le golfe Laconique. Les Spartiates l'adoraient comme un dieu et lui donnaient le nom de *Fleuve-Roi* (*Basileus potamos*), d'où le nom moderne. Le laurier, le myrte et l'olivier croissaient en abondance sur ses rives.

EUROTAS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYALE, Troyen, ami de Nisus. *Voy.* NISUS.

EURYBIADE, général spartiate, commandait avec Thémistocle à Salamine. Effrayé à la vue de la multitude des vaisseaux de Xerxès, il voulait s'éloigner au moment du combat ; et comme Thémistocle s'y opposait, il s'emporta au point de lever sur lui le bâton qu'il tenait à la main : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Ramené par ce trait de modération et de grandeur d'âme, Eurybiade se rendit à l'avis du général athénien.

EURYCRATE, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYDAMUS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYDICE, femme d'Orphée, remarquable par sa beauté. Elle fut, selon la fable, piquée par un serpent pendant qu'elle fuyait les poursuites du berger Aristée et périt de cette blessure. Orphée descendit aux Enfers pour l'y chercher ; mais trop impatient de la posséder, il la perdit au moment même où elle allait revoir le jour. *Voy.* ORPHÉE.

EURYDICE, reine de Macédoine, femme d'Amyntas. Cette princesse ambitieuse et déréglée, voulant placer sur le trône son gendre pour lequel elle éprouvait une passion incestueuse, fit périr son époux et deux de ses propres enfants. Philippe, le 3e de ses fils, sut se soustraire à ses embûches et régna paisiblement.

EURYDICE, femme de Philippe Arrhidée, qui fut reconnu roi de Macédoine après la mort d'Alexandre, son frère, gouverna quelque temps sous le nom de son faible époux ; combattit Olympias et Roxane, qui voulaient faire reconnaître le jeune Alexandre ; mais étant tombée entre les mains d'Olympias, elle reçut ordre de se donner la mort, 316 av. J.-C.

EURYNOME, une des Océanides, fut la mère des Grâces, suivant Hésiode.

EURYPON, roi de Sparte, 1028-21, donna son nom à la branche royale des Eurypontides, plus connus sous le nom de Proclides. *Voy.* PROCLÈS.

EURYSTHÉE, fils de Sthénélus, régna sur Argos vers 1367, et eut, dit la fable, toute sa vie la supériorité sur Hercule, parce qu'il était né quelques heures avant lui (*Voy.* HERCULE). Il imposa au héros les pénibles entreprises connues sous le nom des douze travaux d'Hercule. Il périt dans un combat contre Hyllus, fils du héros.

EURYSTHÈNE et PROCLÈS, fils jumeaux d'Aristodème, un des trois chefs héraclides qui conquirent le Péloponèse (1180 av. J.-C.), montèrent ensemble sur le trône par ordre de l'oracle de Delphes, et régnèrent simultanément, le premier 43 ans, et le second 42. Il y eut toujours depuis à Lacédémone deux rois (un de chacune des deux branches) : les uns s'appelaient Eurysthénides (ou Agides), et les autres Proclides (ou Eurypontides).

EURYSTHÉNIDES. *Voy.* EURYSTHÈNE.

EURYTUS, roi d'Œchalie, avait promis sa fille Iole à celui qui le surpasserait dans l'art de tirer de l'arc. Vaincu par Hercule, il voulut éluder sa promesse ; mais celui-ci assiégea Œchalie, enleva Iole et força Eurytus à s'enfuir dans l'île d'Eubée où il fut tué par Apollon.

EUSÈBE, surnommé *Pamphile*, célèbre évêque de Césarée (en Palestine), dit le *Père de l'histoire ecclésiastique*, né vers 270, se lia de bonne heure avec le vertueux Pamphile, dont il joignit le nom au sien en preuve d'affection ; visita les solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde, et fut fait évêque de Césarée en 315. Il jouit de l'estime de l'empereur Constantin qui voulut même l'élever sur le siége d'Antioche, mais il refusa cet honneur. On lui reproche d'avoir penché vers l'arianisme, d'avoir contribué avec les évêques ariens à faire déposer Eustathe au concile d'Antioche (330), d'avoir sollicité de Constantin l'exil de saint Athanase et le rappel d'Arius. D'anciennes chroniques le placent au nombre des saints, mais l'Église ne le reconnaît pas comme tel. Eusèbe était un des hommes les plus savants de l'antiquité : il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, surtout pour l'histoire ecclésiastique ; tous sont écrits en grec. Les principaux sont : *Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius (publiée par Valois, grec-latin, Paris, 1639, in-fol., dans sa *Collection des historiens ecclésiastiques grecs*, et séparément par Reading, Cambridge, 1720 ; Heinichen, Leipsick, 1829, 2 vol. in-18 ; traduite en français par le président Cousin) ; *Préparation* et *Démonstration évangéliques* (publiées par François Vigier, Paris, 1628, grec-latin, 2 vol. in-fol.) ; on trouve dans cet ouvrage un curieux fragment de Sanchoniaton ; *Vie de l'empereur Constantin* et *Panégyrique* de ce prince (publiés par Heinichen, Leipsick, 1830) ; *Apologie d'Origène* ; quelques ouvrages de théologie ; enfin une célèbre *Chronique*, qui va depuis le commencement du monde jusqu'à la vingtième année du règne de Constantin, ouvrage d'une grande importance pour la chronologie. L'original grec de cet ouvrage s'est perdu, mais nous en possédons une traduction latine avec une continuation par saint Jérôme. On en a retrouvé en 1784 une traduction arménienne qui a été publiée par MM. Zohrab et Mai, Milan, 1818, in-4.

Le nom d'*Eusèbe*, qui en grec veut dire *pieux*, a été porté par plusieurs autres personnages, entre autres : un évêque de Nicomédie et de Constantinople, qui fut un fauteur déclaré de l'arianisme et un adversaire acharné de saint Athanase ; — un évêque de Samosate, sous Théodose, qui, au contraire, combattit les Ariens ; — un évêque de Dorylée, qui combattit l'hérésie de Nestorius ; — un pape, élu en 310, mort la même année ; — un pieux évêque de Verceil, mort en 370, qui fut canonisé, et que l'on fête le 15 décembre ; — enfin un saint prêtre romain, qui confessa la foi et souffrit le martyre au IVe siècle ; on l'honore le 14 août.

EUSEBIA, ville de l'Asie-Mineure. *Voy.* CÉSARÉE.

EUSTACHE (saint), martyr chrétien, portait d'abord le nom de Placidas, et reçut après sa mort le nom d'Eustache (c'est-à-dire *constant*). Il souffrit la mort sous Adrien, vers l'an 130 de J.-C., avec sa femme et ses deux fils. Sa fête tombe le 20 septembre. Les actes de saint Eustache ont été publiés en grec par Combefis, Paris, 1660. Ils renferment des contes incroyables. — L'Église fête un autre saint Eustache le 29 mars.

EUSTACHE, nom de plusieurs comtes de Boulogne dont le plus célèbre est Eustache III, frère de Godefroy de Bouillon, mort en 1125. Il eut pour fille et pour héritière Mathilde, qui épousa Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

EUSTACHE (Barthélemy), *Eustachi* en italien, savant anatomiste et médecin, né vers 1510 à San-Severino dans la Marche d'Ancône, mort en 1574,

fut archiatre et professeur du collége de la Sapience à Rome. On lui doit une foule de découvertes anatomiques dans le système des os, des muscles, des nerfs, des veines, entre autres celle du canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, qui a conservé le nom de *trompe d'Eustache*, et celle de la valvule qu'on nomme *valvule d'Eustache*. Il a publié le *Lexicon d'Erotien*, Venise, 1556; des Dissertations *De Renibus*, 1563, *De Dentibus*, 1563; des *Opuscules*, 1564, parmi lesquels se trouve la description de l'organe de l'ouïe. Il avait laissé des *Tables anatomiques* d'une admirable exactitude, qui n'ont été publiées qu'en 1714, par Lancisi.

EUSTATHE (saint), évêque de Bérée, puis d'Antioche en Syrie, né à la fin du IIIe siècle. Il fut le premier à attaquer Arius. Les Ariens parvinrent à le faire déposer et exiler vers l'an 337. Léon Allacci a publié sous le nom de ce prélat un *Traité sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4. On le fête le 16 juillet.

EUSTATHE de Constantinople, archevêque de Thessalonique au XIIe siècle, mort vers 1198, fut le plus savant grammairien de son temps. Avant d'être élevé au siége épiscopal, il avait été *maître des orateurs*, c'est-à-dire chargé d'expliquer au peuple les livres saints, et s'était fait connaître par de nombreux ouvrages. On a de lui d'excellents *Commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée*, qui renferment des extraits de tous les scholiastes antérieurs, Rome, 1542, Bâle, 1559, Leipsick, 1825-30, 4 vol. in-4; des *Remarques sur Denys le Périégète*, dans les éditions de Denys; des notes sur saint Jean Damascène, des fragments d'un *Commentaire sur Pindare*. On a encore sous le nom d'Eustathe un roman grec intitulé *les Amours d'Isménias et d'Ismène;* cet ouvrage, assez mal écrit et de mauvais goût, doit être attribué à un grammairien égyptien qui paraît avoir vécu au XIVe siècle, et que certains auteurs nomment *Eumathius;* ce roman a été publié avec une traduction latine et des notes par Gilles Gaulmin, Paris, 1617, et par Teucher, Leipsick, 1792, in-8. Beauchamps l'a traduit en français sous le titre d'*Amours d'Ismène et Isménias*, Paris, 1729, La Haye, 1742, in-8.

EUTERPE, une des neuf Muses, présidait à la musique. On la représente une flûte à la main ou à la bouche. Son nom veut dire : *Qui plaît bien*.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 avant J.-C., fut quelque temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant et régna jusqu'à l'an 196.

EUTIN, ville du grand-duché d'Oldenbourg, à 13 kil. de la mer du Nord, 31 kil. N. de Lübeck; 2,400 hab. Vieux château, palais moderne. Eutin était jadis un riche évêché, et valut à une branche de la ligne de Holstein-Gottorp le nom d'Holstein-Eutin. Cette branche s'est ensuite divisée en trois rameaux dont l'un a occupé le trône de Suède de 1751 à 1818, et n'est pas encore éteint; le 2e, dit Holstein-Oldenbourg ou Eutin-Oldenbourg, a possédé le grand-duché d'Oldenbourg jusqu'en 1823; le 3e, nommé Holstein-Eutin proprement dit ou Eutin-Eutin, a succédé au 2e dans la possession de ce duché depuis 1823.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vers l'an 540 de J.-C., est auteur de *Commentaires sur Apollonius de Perge* (dans l'édition d'*Apollonius* par Halley); et *sur Archimède* (Bâle, grec-latin, 1544).

EUTROPE, *Flavius Eutropius*, historien latin du IVe siècle, florissait sous Constantin et sous Julien, avec lequel il marcha contre les Perses, et vivait encore sous Valens. Il a laissé entre autres ouvrages un abrégé de l'histoire romaine, *Breviarium rerum Romanarum*, en 10 livres, qui va depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empereur Valens, auquel cet ouvrage fut dédié. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles d'Havercamp, Leyde, 1729; de Tzschucke, Leipsick, 1804; de Zell, Stuttgard, 1829; il a été traduit par l'abbé Paul, 1809. On ne sait si cet historien est le même qu'un Eutrope préfet du prétoire en 381. — Eutrope, célèbre eunuque, favori d'Arcadius, empereur d'Orient, réussit, à l'aide de l'impératrice Eudoxie, à renverser le ministre Rufin, qui avait été longtemps tout-puissant, mais il fut bientôt lui-même renversé par Eudoxie.

EUTROPE (saint), premier évêque de Saintes, au IIIe siècle, subit le martyre. On le fête le 30 avril. — Il y a plusieurs autres saints de ce nom.

EUTYCHÉENS. *Voy.* EUTYCHÈS.

EUTYCHÈS, célèbre hérésiarque grec, était archimandrite d'un monastère près de Constantinople lorsque s'éleva l'hérésie de Nestorius. Il sortit de sa retraite pour défendre la foi; mais il tomba lui-même dans une hérésie nouvelle qu'il commença à répandre en 448. Il enseigna qu'il n'y avait qu'une nature en J.-C., la nature divine, par laquelle avait été absorbée la nature humaine comme une goutte d'eau par la mer. Eutychès fut accusé par Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, et forcé de comparaître dans un concile tenu à Éphèse, et qui reçut le nom de *brigandage d'Éphèse*, à cause des violences qui s'y commirent. Secrètement soutenu par l'empereur Théodose II, Eutychès fut absous; mais après la mort de ce prince il fut condamné dans le concile de Chalcédoine en 451. Il mourut peu après, âgé d'environ 75 ans. Son hérésie prit de grands accroissements après sa mort, et chaque jour enfanta de nouvelles sectes, dont quelques-unes subsistent encore en Orient. Ses partisans sont nommés *Eutychéens* ou *Monophysites* (partisans d'une seule nature).

EUXIN (PONT-), *Voy.* PONT-EUXIN.

EVAGORAS, nom de deux rois de Salamine dans l'île de Chypre, dont le premier, issu de Teucer, s'éleva sur le trône vers l'an 410 av. J.-C., conquit presque toute l'île de Chypre, accueillit Conon à sa cour après la défaite d'Ægos Potamos (405), et résista longtemps au roi de Perse; il fut tué par un eunuque l'an 374. Isocrate a fait de ce prince un pompeux panégyrique. — Le second, petit-fils du précédent, succéda à Nicoclès, son père, mais fut renversé du trône par son oncle Protagoras et trouva un refuge à la cour du roi de Perse Artaxerce-Ochus.

EVANDRE, prince arcadien, conduisit une colonie dans le Latium et bâtit près du mont Aventin la ville de Pallantée, qu'il appela ainsi du nom de son fils Pallas. Il donna l'hospitalité à Hercule et secourut Énée contre les Rutules.

EVANGÉLIQUE (église), nom donné à l'église formée par la fusion qui, en 1817, se fit entre les Luthériens et les Calvinistes dans le duché de Nassau. Cette fusion eut lieu la même année à Francfort-sur-le-Mein, puis à Weimar, Hanau et dans la Bavière rhénane (1818), dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg (1819), dans celle de Waldek et le grand-duché de Bade (1821), dans la Hesse (1822), ainsi que dans une partie du Wurtemberg. En France cette fusion ne s'est pas encore totalement opérée; en Prusse elle a éprouvé une grande résistance.

ÉVANGÉLISTES (les Quatre). On nomme ainsi les écrivains sacrés qui ont rédigé la vie et la doctrine de Jésus : ce sont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; ils sont désignés par les quatre animaux de l'Apocalypse, le 1er par le lion, le 2e par le bœuf, le 3e par le taureau, le 4e par l'aigle.

ÉVANGÉLISTES (les QUATRE-), îles du Grand-Océan austral, sur la côte S. O. de la Patagonie, par 77° 25' long. O., 52° 34' lat. S. Elles forment avec 8 autres situées plus à l'O. le groupe des Douze-Apôtres. Elles sont stériles et désertes.

EVANS (Olivier), mécanicien des États-Unis, né

en 1755 aux environs de Philadelphie, mort en 1811, est l'inventeur des machines à vapeur à haute pression. Il avait d'abord imaginé une machine à fabriquer des cardes (1777), et avait apporté des perfectionnements importants aux moulins de meunier (1782). Il exposa en 1797 ses idées sur les machines à haute pression; mais il trouva peu d'approbateurs et mourut avant d'avoir vu son invention prendre le rang qu'elle occupe aujourd'hui.

EVARIC, roi des Wisigoths. *Voy.* EURIC.

EVAUX, ch.-l. de cant. (Creuse), à 33 kil. N. E. d'Aubusson; 2,000 hab. Grains, bétail, grosses toiles. Tanneries, mégisseries. Eaux thermales renommées. Ruines du fameux château de la Roche-Aymon. — Evaux était jadis le ch.-l. du pays de Combrailles.

ÈVE, première femme, et mère du genre humain, fut créée après Adam. Selon la Genèse, Dieu la tira du corps de l'homme et la plaça avec lui dans le paradis terrestre. S'étant laissé tromper par le démon caché sous la forme d'un serpent, elle mangea du fruit défendu et en fit manger à son époux; cette désobéissance les fit chasser tous deux du paradis et entacha toute la race humaine du péché originel.

EVÊCHES (TROIS-). *Voy.* TROIS-ÉVÊCHÉS.

EVELIUS, historien allemand. *Voy.* ŒFELS.

EVERGÈTE (PTOLÉMÉE). *Voy.* PTOLÉMÉE.

EVERGHEM, village de Belgique (Flandre orientale), à 7 kil. N. O. de Gand; 4,000 hab.

EVESHAM, ville d'Angleterre (Worcester), à 24 kil. S. E. de Worcester, sur l'Avon; 4,000 hab. Il se livra en 1265, près de cette ville, une bataille entre Simon de Montfort, comte de Leicester, et le prince Edouard qui devint roi sous le nom d'Edouard I. Simon de Montfort y fut tué.

EVHÉMÈRE, philosophe grec, natif de Messène, dans le Péloponèse, selon les uns, ou d'Agrigente en Sicile, suivant l'opinion la plus probable, vivait dans le IVe siècle av. J.-C., et fut ami de Cassandre, roi de Macédoine, qui le chargea de missions importantes. Il visita pour ce prince l'Océan Indien et séjourna dans l'île de Panchaïe, île qu'il place sur les côtes orientales de l'Arabie. On le regarde comme l'auteur du système qui explique la mythologie par l'histoire. Suivant lui, Jupiter, Saturne, et tous les dieux de l'Olympe, n'étaient que d'anciens rois, ou des personnages puissants attachés à leur suite, qui avaient autrefois vécu dans l'île de Panchaïe. Ses écrits furent vantés par les Epicuriens. Ennius les traduisit en latin. Il reste quelques fragments d'Evhémère, placés à la suite de ceux d'Ennius, recueillis par Colomna, 1591, et par Hesselius, 1707. L'abbé Sevin, Fourmont et Foucher ont inséré de savantes dissertations sur Evhémère dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

EVILMÉRODACH, roi de Babylone (562-60), fils et successeur de Nabuchodonosor, rendit la liberté à Joachim, roi de Judée, et périt victime d'une conspiration.

EVISA, ch.-l. de cant. (Corse), à 36 kil. N. d'Ajaccio.

EVORA, *Ebura*, puis *Liberalitas Julia*, ville du Portugal (Alentéjo), à 128 kil. E. de Lisbonne; 12,000 hab. Place forte, citadelle. Archevêché Jadis université. Monuments antiques: restes d'un temple de Diane, dont on attribue la fondation à Sertorius; aqueduc, etc. Quincaillerie, tanneries. — Sertorius en fit sa résidence et l'entoura de murailles. Les Espagnols s'en emparèrent en 1663: mais le maréchal de Schomberg la reprit peu de temps après.

EVRAN, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 11 kil. S. de Dinan; 4,000 hab. Environs couverts de landes.

EVRECY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 13 kil. S. O. de Caen; 800 hab.

EVREUX, *Mediolanum*, puis *Eburovices* chez les anciens, *Ebrocca*, *Ebroïcum* au moyen âge, ch.-l. du département de l'Eure, sur l'Iton, à 90 kil. O. de Paris; 10,287 hab. Cathédrale remarquable, palais de l'évêque, hôtel de la préfecture, superbe château de Navarre. Sociétés savantes, bibliothèque, collége communal, jardin botanique. Draps, coutils, étoffes de coton, satinettes, etc. Commerce très actif.—Evreux était jadis la ville princip. des *Aulerci Eburovices*; elle portait primitivement le nom de *Mediolanum*, qu'elle changea contre celui du peuple dont elle était la capitale. Elle soutint plusieurs siéges, fut saccagée par Henri I, roi d'Angleterre (1120), et brûlée par Philippe-Auguste (1195). Elle était depuis le Xe siècle capitale du comté d'Evreux. — L'arrond. d'Evreux a 11 cantons (Breteuil, Conches, Damville, Nonancourt, Pacy, Rugles, Saint-André, Verneuil, Vernon, plus Evreux qui compte pour deux), 263 communes et 119,657 hab.

EVREUX (comtes d'). Robert, fils de Richard I, duc de Normandie, fut en 989 le premier comte d'Evreux. Richard, fils de Robert (1037-1067) et Guillaume son petit-fils (1067-1118) lui succédèrent. Sous ce dernier, le comté d'Evreux devint fief vassal de l'Angleterre (1104). Amaury IV de Montfort, neveu de Guillaume, et ses descendants, disputaient la possession du comté d'Evreux aux rois d'Angleterre qui finirent par s'en emparer. Mais Philippe-Auguste, roi de France, après avoir pris deux fois la ville d'Evreux, se fit céder tout le comté par Jean-sans-Terre en 1200; toutefois, le nom d'Evreux resta, avec une légère corruption (*Devereux*), à une famille anglaise, issue probablement des anciens possesseurs du comté (*Voy.* ESSEX). Quant au comté lui-même, il resta quelque temps réuni au domaine de la couronne; mais en 1307 Philippe-le-Bel le donna en apanage à Louis, 5e fils de Philippe-le-Hardi, et en 1317 Philippe-le-Long l'érigea en pairie. En 1328, Philippe-le-Sage, fils de Louis, devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne II, fille unique de Louis-le-Hutin, et n'en conserva pas moins le comté d'Evreux; Charles II le Mauvais, son fils, lui succéda sur le trône de Navarre, mais il perdit le comté d'Evreux qui fut confisqué en 1378 par le roi de France Charles V, puis cédé définitivement à la France en 1404 par Charles III, dit le Noble, fils de Charles-le-Mauvais. Il reçut en échange une rente de 12,000 livres. Le comté d'Evreux resta réuni à la couronne jusqu'en 1569; à cette époque Charles IX le donna à son frère le duc d'Alençon, qui le posséda jusqu'à sa mort, 1584. Enfin, en 1642 Louis XIII le donna à Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, en échange de la principauté de Sedan. La maison de Bouillon conserva le comté d'Evreux jusqu'en 1789.

EVRIPO, détroit de la Turquie d'Europe. *Voy.* EURIPE, EGRIBO et NÉGREPONT.

EVRON, ch.-l. de canton (Mayenne), à 28 kil. N. E. de Mayenne; 3,867 hab. On y remarque l'hospice de la Charité et une ancienne abbaye de Bénédictins; toile, linge de table. Commerce en vin, eau-de-vie, fil, laine, etc.

EX, *Isca*, riv. d'Angleterre, naît dans la forêt d'Exmoor (Somerset), passe à Exeter, et tombe dans la Manche à Exmouth. Cours, 90 kil.

EXARCHAT. *Voy.* EXARQUE et RAVENNE.

EXARQUE, mot grec qui signifie *prince*, servait à désigner dans l'empire romain d'Orient de grands dignitaires ecclésiastiques et civils. Les premiers étaient des délégués du patriarche de Constantinople ou du Saint-Synode, chargés de visiter les diocèses, et de surveiller la discipline et les mœurs du clergé: aujourd'hui même on donne en Orient le titre d'*exarques* à des évêques chargés de fonctions semblables à celles des légats de la cour de Rome.— Les exarques civils étaient de véritables vice-rois, à qui l'on confiait le gouvernement de plusieurs provinces. L'histoire fait surtout mention des exarques de Rome, d'Afrique, d'Italie ou de Ravenne; ces derniers sont les plus connus. *Voy.* RAVENNE.

EXCIDEUIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur

l'Isle, à 31 kil. N. E. de Perigueux; 1,000 hab. Usines à fer.

EXEA-DE-LOS-CABALLEROS, *Setia*, ville d'Espagne (Aragon), à 40 kil. E. de Tudela; 12,600 hab. Aux environs, jolie colonne élevée en 1348. Exea fournit des taureaux renommés pour les jeux. Elle était plus importante jadis; mais elle a souffert pendant la guerre de succession sous Philippe V.

EXETER, *Isca*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Devon, sur l'Ex, à 258 kil. S. O. de Londres: 28,000 hab. Evêché. Port pour les bâtiments de 150 tonneaux; beau quartier de Southernbay; cathédrale de construction anglo-normande, dont l'origine remonte à 932, et qui ne fut achevée qu'au XVe siècle. Fabriques considérables de toiles; grand commerce de laine. — *Isca* était le ch.-l. des *Dumnonii*; deux fois les Danois la détruisirent.

EXETER, ville des Etats-Unis (New-Hampshire), à 17 kil. S. O. de Portsmouth; 2,500 hab. Collége: fonderie de canons, chantiers de construction, etc.

EXHAM, v. d'Angleterre. *Voy.* HEXHAM.

EXILI, empoisonneur. *Voy.* BRINVILLIERS.

EXILLES, bourg des Etats sardes, à 65 kil. O. de Turin, dans un défilé près de la Doria Riparia. Fort qui commande la vallée de Houlx; 1,400 hab.

EXMES, ch.-l. de canton (Orne), sur la Dives, à 14 kil. E. d'Argentan; 700 hab. Ville ancienne fondée par les Romains; prise au moyen âge par les Anglais à qui elle fut enlevée par Dunois.

EXMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), à 13 kil. S. d'Exeter, et à l'embouchure de l'Ex dans la Manche; 3,000 hab. (y compris ceux de Littleham). Bains de mer. Patrie de Walter Raleigh.

EXMOUTH (Édouard PELLEW, lord), amiral anglais, né à Douvres en 1737, mort en 1833; entra dans la marine à 14 ans, parvint au grade de capitaine en 1782; se distingua dans plusieurs combats contre la marine française en Amérique et dans les Indes, devint contre-amiral en 1804 et vice-amiral en 1808. Il entra à la Chambre des pairs en 1814. Deux ans après il fut chargé du commandement des flottes britanniques dans la Méditerranée, et se signala en châtiant l'insolence des Algériens: le 27 août 1816 il bombarda la ville d'Alger et força le dey à lui remettre 1,200 esclaves. Rentré en Angleterre, lord Exmouth consacra le reste de sa carrière à l'instruction morale et religieuse des marins.

EXODE, d'*Exodos*, sortie, un des livres de la Bible, contient l'histoire des Hébreux depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la dédicace du tabernacle dans le désert.

EXPERIENS (Callimachus). *Voy.* BUONACCORSI.

EXPILLY (Jean-Joseph, abbé), né à Saint-Remy (Provence), en 1719, mort en 1793, avait été successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine de Tarascon. Il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observations intéressantes sur les pays qu'il visitait. Il a laissé plusieurs ouvrages géographiques qui sont encore estimés pour l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Les principaux sont: *Cosmographie* (en 5 parties), 1749, in-8; *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8; *Description historique et géographique de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 1759, in-12; *De la population de la France*, 1765, in-fol., écrit d'économie politique, supérieur à tous les ouvrages de ce genre qui avaient paru jusque-là; *le Géographe manuel*, 1757, in-8, souvent réimprimé; *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-70, 6 vol. in-fol.: ce dernier ouvrage est très estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou Julius), historien latin que l'on croit être du Ve siècle, passe pour être l'auteur d'un livre intitulé: *De Marii Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, qui se trouve souvent à la suite de Salluste, et que l'on suppose tiré des histoires de ce grand écrivain.

EXTRAVAGANTES. On appelle ainsi les constitutions des papes postérieures aux Clémentines (bulles de Clément V), et dont la plupart ont été publiées par Jean XXII. On leur donna ce nom, parce qu'elles furent longtemps dispersées et en dehors des recueils du droit canon (*extra vagantes*).

EXUMA ou **GRANDE-EXUMA**, une des îles Lucayes, par 78° 20' long. O., 23° 30' lat. N.: 40 kil. sur 4; 1,500 hab. Au S. est une île plus petite qu'on appelle *la Petite-Exuma*. On cultive le coton dans ces deux îles et on en exporte une quantité considérable de sel pour l'Amérique. — On donne le nom de Cayes-d'Exuma à la chaîne d'îlots qui s'étend au N. O. de l'île jusqu'à 24° 38' lat. N.; et celui de canal d'Exuma au détroit qui sépare l'île de San-Salvador de celles d'Exuma et de Stocking.

EYALET. *Voy.* EIALET.

EYBAR, ville d'Espagne (Bilbao), à 17 kil. N. de Mondragon; 2,000 hab. Grosses forges pour la construction des navires; manufactures d'armes; horlogerie; grosses toiles.

EYCK (Jean D') ou Jean *de Bruges*, peintre. *Voy.* VAN EYCK.

EYDER, *Ægidora* ou *Egidora*, rivière du Danemark, naît dans le duché de Holstein, à 13 kil. S. de Kiel; coule au N., puis à l'O.; sépare le Sleswig du Holstein, et tombe à Tonningen dans la mer du Nord, après un cours de 92 kil.

EYE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 28 kil. N. d'Ipswich; 2,300 hab. Belle église. Dentelles.

EYGUES, riv. de France, naît dans le dép. de la Drôme et se perd dans le Rhône, à 7 kil. O. d'Orange, après un cours de 90 kil.

EYGUIÈRES, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 33 kil. E. d'Arles; 5,838 hab. Cadis, filatures de soie. Oliviers et mûriers.

EYGURANDE, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 16 kil. N. E. d'Ussel; 1,000 hab.

EYKENS (Pierre), dit *le Vieux*, peintre d'histoire, né vers l'an 1599 à Anvers, mort vers 1640, a composé un grand nombre de tableaux; les plus remarquables sont: *la Dispute de sainte Catherine contre des docteurs païens; la Sainte Cène; Saint Jean prêchant dans le désert.* — Jean et François Eykens, fils du précédent, se sont aussi distingués dans la peinture.

EYLAU, ville des États prussiens (Prusse orient.), à 36 kil. S. E. de Kœnigsberg; 2,200 hab. Il s'y livra une bataille sanglante et acharnée où Napoléon défit les Russes, les 7 et 8 février 1807. — On appelle cette ville *Preussich-Eylau*, pour la distinguer de *Deutsch Eylau*, ville de la Prusse occid., à 44 kil. S. E. de Marienwerder.

EYMERY. *Voy.* EMERY.

EYMET, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur le Dropt, à 22 kil. S. de Bergerac; 1,500 hab.

EYMOUTIERS, *Acuti Monasterium*, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 39 kil. S. E. de Limoges, sur la Vienne; 3,543 hab. Tanneries, filatures de coton.

EYOS, peuple de la Nigritie. *Voy.* AYOS.

EYRAGUES, ch.-l. de cant. (Bouches-Rhône), à 4 kil. N. de St-Remy; 2,272 hab. Hôtel-de-ville; remparts construits en 1560.

EZCARAY, ville d'Espagne (Burgos), à 12 kil. S. O. de Calzada; 2,500 hab. Mine de cuivre.

EZÉCHIAS, roi de Juda, 723-694 av. J.-C., fils et successeur d'Achaz, rétablit le culte du vrai Dieu, battit les Philistins, et tenta de délivrer la Judée du tribut qu'elle payait aux Assyriens. Leur roi Sennachérib allait s'emparer de Jérusalem, lorsqu'un ange exterminateur vint faire périr 185,000 hommes de son armée. Ezéchias, attaqué d'un ulcère, était sur le point de mourir, lorsque Dieu,

touché de ses prières, lui accorda encore 15 ans de vie. Ezéchias, après sa guérison, composa un célèbre cantique d'actions de grâces qu'Isaïe nous a conservé (ch. 38). J.-B. Rousseau l'a traduit en vers français. C'est sous le règne d'Ézéchias que prophétisa Isaïe.

EZECHIEL (c.-à-d. *que Dieu fortifie*), un des quatre grands prophètes des Juifs, appartenait par sa naissance à la race sacerdotale. Il fut emmené en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. J.-C., et fut relégué sur les bords du fleuve Chaboras en Mésopotamie. Il prédit, sous des formes allégoriques, la fin de la captivité, le retour des Juifs à Jérusalem, le rétablissement du temple, le règne du Messie et la vocation des Gentils, la mort de Sédécias ; et toutes ses prédictions furent vérifiées par l'événement. Le recueil de ses prophéties étincelle de beautés ; les images en sont vives et variées, les descriptions frappantes, le style énergique ; mais elles sont fort obscures. Les Juifs ne lui accordaient pas une grande autorité : ils ne le regardaient que comme le serviteur de Jérémie.

EZRAEL, l'ange de la mort, suivant les Mahométans, est chargé de conduire les âmes des morts devant le souverain juge.

EZZELIN. *Voy.* ECCELIN.

F

F. Chez les Romains, la lettre F se prenait dans les abréviations pour *Fabius*, *filius* ; sur un monument, pour *fecit* ; FL. pour *Flavius*. A Rome on marquait d'un F au front les esclaves fugitifs (*fugitivus*), comme on marquait en France les criminels des deux lettres T. F. (*travaux forcés*).

FAABERG, paroisse de Norwége (Aggerhuus), à 140 kil. N. de Christiania et à l'embouchure de la Fœre dans le lac Miœsen ; 3,700 hab.

FABARIA, île de la mer du Nord, auj. BORKUM.

FABER (Basile), lexicographe, né en 1520 à Soraw, dans la Basse-Lusace, mort en 1575, enseigna les humanités à Nordhausen, à Magdebourg, et fut enfin recteur de l'université d'Erfurt. Il a donné, entre autres ouvrages, un grand *Dictionnaire latin*, publié pour la première fois à Leipsick, 1571, in-fol. sous le titre de *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, et souvent réimprimé depuis avec des additions de Buchner, Cellarius, Stubel, etc. La dernière et la meilleure édition est celle donnée à Francfort en 1749, par J.-H. Leich, 2 vol. in-fol.

FABER. *Voy.* LEFEBVRE, FABRE, FAVRE.

FABERT (Abraham DE), maréchal de France, né à Metz en 1599, entra à quatorze ans dans la carrière militaire, se distingua en 1627 comme major au siége de La Rochelle ; contribua puissamment en 1629 à la prise de Suze qu'assiégeait Louis XIII en personne, fut chargé de diriger lui-même le siége de Chivas en Savoie, et battit complétement l'armée du prince Thomas qui cherchait à débloquer la place. Il fut alors promu au grade de capitaine des gardes-françaises, et en cette qualité il se signala de nouveau dans une foule d'actions, notamment au siége d'Arras (1640), et à celui de Perpignan en 1642. Cette brillante conduite lui valut en 1641 le brevet de gouverneur de Sedan, et en 1646 le titre de lieutenant-général. En 1654, il dirigea sous les yeux de Louis XIV le siége de Stenay, et força cette place à capituler : il inventa pour ce siége les parallèles et les cavaliers de tranchée, qui ont joué depuis un si grand rôle dans le système d'attaque et de défense des places. Fabert reçut le bâton de maréchal de France en 1658, rendit encore d'importants services pendant trois ans, et mourut dans son gouvernement de Sedan en 1662. Ce grand capitaine n'était pas moins admirable par sa loyauté et sa générosité que par son courage.

FABIENNE (maison), *Fabia gens*. *Voy.* FABIUS.

FABIENS, nom donné vulgairement à 306 guerriers de la famille Fabia qui, l'an 477 avant J.-C., ayant à leur tête le consul Fabius Vibulanus, se chargèrent à eux seuls de combattre les Véiens ; ils battirent l'ennemi en plusieurs rencontres ; mais, étant tombés dans une embuscade sur les bords de la Crémera, ils périrent accablés par le nombre.

FABIUS (les), illustre famille de Rome, qui prétendait descendre d'Hercule et d'Evandre, et qui fut ainsi nommée, dit-on, pour avoir introduit à Rome la culture de la fève (*faba*). — Une tribu de Rome prit de cette famille le nom de *Fabia*. Cette famille fournit les 306 Fabiens et plusieurs autres héros.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Q.), maître de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, 325 ans av. J.-C., combattit les Samnites malgré l'absence du dictateur, et leur tua 20,000 hommes ; mais peu s'en fallut que le dictateur ne lui fît payer de sa vie sa désobéissance. Il fut ensuite cinq fois consul et deux fois dictateur. Il vainquit les Samnites et les Etrusques auxquels il tua, dit-on, 60,000 hommes dans une bataille. Ses exploits lui méritèrent le surnom de *Maximus*, très grand, que porta depuis sa famille.

FABIUS PICTOR (Q.), le plus ancien des historiens romains, vivait vers l'an 220 av. J.-C. Il écrivit les *Annales de l'Histoire romaine* depuis le règne de Romulus jusqu'à son temps ; il n'en reste que peu de fragments.

FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS (Q.), surnommé *Cunctator*, temporiseur, fameux adversaire d'Annibal, fut cinq fois consul (233-209 ans av. J.-C.), et dictateur en 217. Il se signala, surtout pendant les six mois de sa dictature, en amusant Annibal par des délais et des feintes, sans vouloir jamais livrer bataille. Après l'avoir longtemps fatigué de cette manière, et lui avoir fait perdre beaucoup de monde dans des escarmouches, il le cerna et l'eût forcé, ainsi que toute son armée, de se rendre à discrétion sans un stratagème qui sauva le général ennemi. L'an 209, il reprit Tarente sur Annibal ; mais il ternit sa gloire par ses cruautés contre les principaux habitants de cette ville. Il mourut en 205, peu avant que Scipion transportât la guerre en Afrique. Il s'était opposé à ce projet hardi.

FABRE (Jean), fils d'une famille protestante de Nîmes. Son père ayant été surpris en 1756 dans l'exercice de sa religion, qui était alors prohibée, fut condamné aux galères. Ce généreux fils se dévoua pour lui et alla subir sa peine au bagne de Toulon. Un si beau dévouement étant venu à la connaissance du duc de Choiseul, alors ministre, il le fit délivrer, après six ans de fers. Ce trait de piété filiale a été mis sur la scène par Falbaire dans *l'Honnête Criminel*.

FABRE D'ÉGLANTINE (Ph.-François-Nazaire), né à Carcassonne en 1755, était déjà connu au théâtre par plusieurs pièces qui avaient obtenu du succès, lorsqu'éclata la révolution. Fabre en adopta avec ardeur les principes, devint membre de la commune de Paris, secrétaire de Danton, et enfin fut député à la Convention nationale. Là il professa

longtemps les doctrines les plus violentes; mais ayant voulu revenir à une conduite plus modérée, il se fit des ennemis : on l'accusa d'avoir reçu 100,000 fr. de la Compagnie des Indes pour falsifier un décret qui excluait les administrateurs de cette Compagnie de la liquidation de leurs propres comptes; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le même jour que Danton et Camille Desmoulins, qui se plaignaient d'être *accolés à un voleur* (5 avril 1794). Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1802, 2 vol. in-8 ou in-12. Ses meilleures pièces sont *le Présomptueux* (1789) : *le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misanthrope* (1790); *l'Intrigue épistolaire* (1790); *les Précepteurs* (1799), etc.

FABRE D'OLIVET, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault) en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies, mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert la clef des hiéroglyphes, avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui; il publia dans ce but *la Langue hébraïque restituée*, 1816. Il disait aussi avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète (*Guérison de Rodr. Grivel*, 1811).

FABRE (François-Xavier), peintre français, né à Montpellier en 1766, mort en 1837, fut élève de David, obtint en 1787 le grand prix de peinture, se rendit à Rome, puis à Florence où, dit-on, il s'unit secrètement avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts et d'Alfiéri. Ses principaux tableaux sont : *la Mort de Milon de Crotone; Philoctète dans l'île de Lemnos; la chaste Suzanne, le Jugement de Pâris; la Mort de Philopœmen*, le portrait d'*Alfiéri*, etc. Le musée de Montpellier a été enrichi par Fabre de plusieurs riches collections, et depuis la mort de ce peintre il porte le nom de *Musée-Fabre*.

FABRE (Marie-Jos.-Victorin), écrivain et poëte distingué, né à Jaujac (Ardèche) en 1785, mort en 1831 à l'âge de 46 ans, se fit un nom dans les lettres dès l'âge de 20 ans, et publia dans le court espace de sa vie littéraire un assez grand nombre d'ouvrages en prose et en vers qui l'ont mis au rang des écrivains distingués ; voici les principaux : *Éloge de Boileau*, 1805, in-8; *Discours en vers sur les voyages*, 1807, in-8; *Éloge de P. Corneille*, 1808, in-8; *la Mort de Henri IV*, poëme, avec notes, 1808, in-8; *Éloge de La Bruyère*, 1810, in-4; *Tableau littéraire du XVIIIe siècle*, 1810, in-8; *Éloge de Montaigne*, 1813, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages inachevés.

FABRE (J.-Raymond-Auguste), frère du précédent, né en 1792, mort en 1839, s'est aussi distingué dans les lettres et a fondé en 1829 le journal *la Tribune*. On lui doit : *la Calédonie*, poëme en douze chants, 1823, in-8; *Histoire du siége de Missolonghi*, 1826, in-8; *la Révolution de* 1830 et *Mémorial historique de la Révolution*, 1833, 3 vol. in-8.

FABRETTI (Raphaël), antiquaire, né à Urbin en 1618, mort à Rome en 1700, fut successivement trésorier du pape Innocent VIII, légat dans le duché d'Urbin, et préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de diverses missions importantes, il se lia avec les savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui des *Dissertations sur les aqueducs des Romains*, des *Observations sur la colonne Trajane*, Rome, 1683, in-fol., imprimées avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur la *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucin: un *Recueil d'Inscriptions*, 1699, un des ouvrages les plus parfaits que l'on possède en ce genre; des *Mémoires sur la topographie du Latium*, et divers *Opuscules* sur des sujets d'érudition.

FABRI DE PEIRESC. *Voy.* PEIRESC.

FABRI de Hilden. *Voy.* FABRICE de Hilden.

FABRIANO, ville de l'État ecclésiastique (Macerata), sur le Giano, à 13 kil. O. de Macerata; 7,500 hab. Papier, parchemin, couvertures de laine.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), médecin, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, remplaça Fallope dans sa chaire de chirurgie à Padoue. Il pratiqua son art avec le plus grand succès et avec un rare désintéressement, et reçut des habitants de Padoue les distinctions les plus honorables. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie qui sont devenus classiques; ils ont été réunis sous ce titre : *Opera omnia anatomica et physiologica hactenus variis locis ac formis edita, nunc vero certo ordine digesta*, etc., Leipsick, 1687, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, imprimés sous le titre suivant : *Opera chirurgica*, etc., Padoue, 1666, in-fol., et trad. en français, Rouen, 1658, Lyon, 1658. On lui doit, entre autres découvertes, celle des valvules situées à l'intérieur des veines, *De Venarum ostiolis*, 1603.

FABRICE OU FABRI de Hilden (Guill.), chirurgien, né à Hilden près de Cologne en 1560, mort en 1634, exerça son art à Berne, perfectionna les instruments de chirurgie, fit plusieurs découvertes en anatomie et publia des ouvrages estimés.

FABRICIUS, *C. Fabricius Luscinus*, général romain, célèbre par sa pauvreté et son désintéressement. Consul l'an 282 av. J.-C., il vainquit les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, et refusa les présents des Samnites auxquels il avait fait accorder la paix. Deux ans après, ayant été député à Pyrrhus pour traiter de l'échange des prisonniers, il refusa les présents du roi. Pyrrhus, charmé de ses vertus, lui confia les prisonniers pour les emmener à Rome, à la condition de les lui renvoyer si le sénat refusait de payer leur rançon. En effet, le sénat n'ayant point admis les demandes de Pyrrhus, Fabricius les lui renvoya tous fidèlement. L'an 278 av. J.-C, il fut de nouveau nommé consul et renvoyé contre Pyrrhus. Le médecin de ce prince lui ayant offert de l'empoisonner, il en instruisit le roi, qui, frappé de sa générosité, délivra tous les prisonniers sans rançon, et bientôt évacua l'Italie. Trois ans après, Fabricius fut nommé censeur. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de doter sa fille et de faire les frais de ses funérailles.

FABRICIUS (Théodore), un des premiers partisans de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel (comté de Zutphen), mort en 1559, premier pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, avait été disciple de Luther et de Mélanchthon. Il se fit une grande réputation pour ses connaissances en hébreu. On lui doit les ouvrages suivants : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.

FABRICIUS (George), poëte et historien, né à Kennitz en 1516, mort en 1571, fut protégé par l'empereur Maximilien II. Il a composé 15 livres de poésies latines tirées de sujets sacrés, Bâle (1560); a donné des éditions de *Térence* (1548), de *Virgile* (1551), et des anciens poëtes ecclésiastiques (1562). On lui doit encore : *Roma, sive de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550 et 1587, in-8; *Origines stirpis saxonicæ*, 1597, in-fol.

FABRICIUS (J.-Albert), savant bibliographe, né à Leipsick en 1668, mort en 1736, passa la plus grande partie de sa vie à Hambourg, remplaça en 1699 Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de poésie de cette ville, enseigna aussi la théologie, et fut en 1708 nommé recteur de l'école de St-Jean.

Ce travailleur infatigable a laissé plus de 100 ouvrages. Les principaux sont : *Bibliotheca latina*, ou *Notice* de tous les anciens auteurs latins et de leurs éditions, 1697, réimprimée en 1773 par J.-A. Ernesti avec de grandes améliorations ; *Bibliotheca græca*, 1705-28, refondue par Harles, 1790-1812 ; *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734-56, terminée après la mort de l'auteur par Schœttgen ; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718 ; c'est un recueil de quelques auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique. Il a en outre donné des éditions de divers ouvrages de Vincent Placcius, de Mabillon, Banduri, Morhof, etc.

FABRICIUS (J.-Chrétien), entomologiste danois, né à Tundern (Sleswig) en 1742, mort à Copenhague en 1807, étudia à Upsal sous Linné, auquel il resta attaché toute sa vie ; fut nommé vers 1770 professeur d'histoire naturelle à Kiel, et parcourut presque tous les pays de l'Europe pour compléter ses collections. Il professa avec distinction l'économie rurale et politique, et fut nommé conseiller du roi de Danemark. Ses principaux ouvrages sont : *Systema entomologiæ*, 1775 ; *Philosophia entomologica*, 1778 ; c'est le meilleur ouvrage du genre ; *Entomologia systematica*, 1792-96 ; on lui doit en outre des traités séparés sur un grand nombre d'espèces, et quelques ouvrages d'économie politique. Fabricius appliqua les méthodes de Linné à la classification des insectes et prit pour base de sa classification les organes de la bouche.

FABRICIUS AB AQUAPENDENTE. *Voy.* FABRICE (Jérôme).

FABRICIUS HILDANUS. *Voy.* FABRICE de Hilden.

FABRONI (Ange), biographe, né en 1732 à Marradi (Toscane), mort en 1803, fut prieur de la basilique de Saint-Laurent à Florence, provéditeur de l'université de Pise, et jouit de la faveur du grand-duc Léopold de Toscane et du pape Clément XIV. Il a publié : *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis* XVII *et* XVIII *floruerunt*, 20 vol. in-8, 1766-1805 ; et, à part, les *Vies de Laurent* et de *Cosme de Médicis, de Léon X, de Pétrarque*, écrites en latin ; des *Éloges des Italiens illustres*, entre autres ceux de Dante, Politien, Arioste, Tasse, écrits en italien ; il a en outre composé l'*Histoire de l'université de Pise*, 1791-95 (latin), et a rédigé pendant 25 ans le *Giornale de' litterati*, 1771-96, 105 vol. in-12. On l'a surnommé *le Plutarque italien*.

FABRONI (J.-Valentin-Mathias), savant italien, né à Florence en 1752, mort en 1822, fut l'ami et le collaborateur de Fontana ; enseigna les sciences à Florence et à Pise ; fut chargé de diverses missions scientifiques par les gouvernements qui se succédèrent en Toscane ; fut directeur du musée de Florence, et rendit de grands services aux sciences et à son pays. Il contribua beaucoup à faire entreprendre en Italie l'exploitation des mines de houille et répandit l'emploi de ce combustible ; perfectionna les procédés de la peinture, améliora les vins, découvrit la manière de faire le borax, et publia sur la chimie, l'agriculture et l'économie une foule d'ouvrages utiles.

FABROT (Charles-Annibal), jurisconsulte, né à Aix en 1580, mort en 1659, était professeur de droit et avocat dans sa ville natale. Il fut lié avec les principaux personnages de son temps, entre autres le garde des sceaux Duvair et le chancelier Séguier, qui l'attirèrent à Paris. On lui doit la publication et la traduction latine du Code formé par l'empereur Léon-le-Philosophe sous le titre de *Basiliques*, Paris, 1647 ; la traduction de *Théophile*, commentateur grec des *Institutes* ; une édition de *Cujas*, 1658 ; des dissertations particulières, entre autres *De Tempore partus et de numero puerperii*.

FACARDIN. *Voy.* FAKHR-EDDYN.

FACCIOLATI (Jacques), savant italien, né en 1682 à Torriglia près de Padoue, mort en 1769, professa d'abord la théologie et la philosophie au séminaire de Padoue ; puis occupa la chaire de logique à l'université de cette ville (1702). Il donna avec Forcellini, son élève, une nouvelle édition du *Dictionnaire latin* de Calepin, 1719 ; entreprit avec le même collaborateur un grand *Lexicon* latin, accompagné d'exemples classiques (*Voy.* FORCELLINI), et réimprima les lexiques de Schrevelius, Nizolius, Turselini ; il a aussi composé l'*Histoire de l'université de Padoue*, 1752 ; une *Logique* estimée, des notes sur le *De Officiis*, et quelques petits traités de Cicéron, etc.

FACHINGEN, village du duché de Nassau, sur la Lahn, à 9 kil. N. E. de Nassau : célèbre par ses sources minérales, dont on exporte plus de 200,000 pintes tous les ans.

FADHL, un des Barmécides. *Voy.* BARMÉCIDES.

FADHL-BEN-REBY, vizir du calife Haroun-al-Raschid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça comme vizir le célèbre Giafar. Il fut disgracié à son tour par Mamoun, fils de Haroun ; il mourut dans la misère l'an 824 de J.-C. Les historiens arabes font l'éloge de ce vizir, non moins remarquable par ses talents littéraires que par ses qualités politiques.

FAENZA, *Faventia*, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Ravenne, sur le Lamone ; 17,000 hab. Evêché. Citadelle, murailles de 5 kil. de tour ; place publique avec portique, palais public, dôme, tour de l'horloge, etc. On y fait surtout le commerce de ce genre de poterie qui, dit-on, a été appelée *faïence* du nom même de cette ville (*Voy.* FAYENCE). Patrie du mathématicien Torricelli. — Cette ville est très ancienne ; elle fut ravagée par les Goths au VIe siècle, par les Allemands au XIIIe. Dans la suite elle fut possédée par les Vénitiens et les Bolonais, puis cédée à l'Église avec la légation de Ravenne.

FAERNE (Gabriel), poëte latin du XVIe siècle, né à Crémone vers 1500, mort en 1561, eut pour protecteur le cardinal Jean-Ange de Médicis (Pie IV), qui l'attira à Rome auprès de lui et pourvut à sa fortune. Le fondement de sa célébrité est un *Recueil de fables* en vers latins, d'une élégance remarquable, qui parut pour la première fois à Rome, 1564. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1699, in-12 : la plus belle édition des *Fables* de Faërne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4. Lorsque Faërne composa ses fables, on n'avait pas encore retrouvé celles de Phèdre.

FÆROE ou FÆROER (archipel de), *Thule* des anciens, groupe d'îles dans l'Océan Atlantique, entre l'Islande et les îles Shetland, par 7° 55'-10° 25' long. O., 61° 20'-62° 30' lat. N., se compose de 35 îles, dont 17 habitées ; 6,000 hab. Mont. ; baies et anses nombreuses, détroits semés de récifs. Bétail, pêche de la morue, du hareng ; chasse du phoque et des oiseaux aquatiques, entre autres l'*eider* qui fournit l'édredon. — L'archipel de Færoé appartient au Danemark et forme un bailliage dont le ch.-l. est Thornhavn, dans l'île de Stromsoë. Il fut découvert au IXe siècle par des Norwégiens. Les Anglais l'ont possédé de 1807 à 1814.

FAES (Pierre VAN DER), peintre. *Voy.* LELY.

FAGAGNA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. d'Udine : 2,500 hab.

FAGAN, auteur comique, né à Paris en 1702, mort en 1755, a produit un grand nombre de pièces de théâtre dont quelques-unes se ressentent des habitudes de l'auteur, qui fréquentait les cabarets ; les principales sont : *les Originaux* ; *le Rendez-vous* ; *le Marié sans le savoir* ; *le Marquis auteur* ; *la Pupille* ; cette dernière passe pour la meilleure. Son *Théâtre* a paru en 1760, 4 vol. in-12.

FAGEL, illustre famille néerlandaise qui a fourni

à la Hollande un grand nombre d'hommes d'état et d'officiers distingués. Les plus connus sont ; Gaspard Fagel, né à Harlem en 1629 ; il fut secrétaire-général aux États-Généraux, rédigea avec le chevalier Temple les préliminaires de la paix de Nimègue, 1678, et déploya une politique habile lors de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre ; il mourut en 1688 ; — François-Nicolas Fagel, neveu du précédent, général d'infanterie au service des États-Généraux de Hollande, puis lieutenant-feld-maréchal de l'empereur, se distingua à Fleurus, 1690, à la défense de Mons, 1691, au siége de Namur, ainsi qu'aux batailles de Ramillies et de Malplaquet. Il mourut en 1718.

FAGON, professeur de botanique et de chimie au Jardin des Plantes, puis directeur de cet établissement, premier médecin de Louis XIV, membre honoraire de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement; contribua à l'embellissement du Jardin des Plantes, fit, pour enrichir cet établissement, des excursions botaniques dans l'Auvergne, la Provence, les Alpes, les Pyrénées ; fit ordonner par Louis XIV les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Tournefort en Asie, et fut le protecteur de ce dernier.

FAHLUN, ville de Suède. *Voy.* FALUN.

FAHRAFELD, bourg des États autrichiens (Autriche propre), à 33 kil. S. O. de Vienne. Manufacture impériale de glaces, et fabrique de laiton. Le château de Neuhauss est aux environs.

FAHRENHEIT, physicien, né à Dantzick vers 1690, mort en 1740, se fixa en Hollande, et se lia à Leyde avec S'Gravesand. Il est l'inventeur d'un aréomètre et d'un thermomètre qui portent son nom : ce thermomètre est divisé en 212 degrés ; les deux points extrêmes sont la chaleur de l'eau bouillante et la congélation produite par le muriate d'ammoniaque. Le 0 du thermomètre français correspond au 52e degré de celui de Fahrenheit.

FAHRWASSER (NEU-), bourg de Prusse, à 41 kil. N. de Dantzick et à l'embouchure de la Vistule, est considéré comme le port de Dantzick.

FAIENCE. *Voy.* FAYENCE et FAENZA.

FAI-FO ou HUÉ-HAN, ville de l'empire annamitique (Cochinchine), par 107° 40' long. E., 15° 50' lat. N. Jadis belle et peuplée, mais ruinée par les guerres civiles, dès 1778. Elle ne compte plus auj. que 15,000 hab.

FAIN (Agathon-J.-François, baron), né à Paris en 1778, mort en 1837, fut d'abord employé comme secrétaire dans les bureaux du Directoire, devint en 1806 secrétaire archiviste du cabinet de l'empereur et en 1813 son secrétaire particulier. Après la 2e abdication de Napoléon il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à recueillir et à publier ses souvenirs sur l'empereur. Depuis 1830 il fut appelé à deux reprises différentes à l'intendance générale de la liste civile, et fut en 1834 élu député. Les ouvrages que le baron Fain a écrits sur l'empereur sont : le *Manuscrit de l'an* III, Paris, 1828, in-8 ; le *Manuscrit de* 1812, Paris, 1827, 2 vol. in-8 ; le *Manuscrit de* 1813, Paris, 1824-25, 2 vol. in-8; le *Manuscrit de* 1814, Paris, 1823-25, 1 vol. in-8. On trouve dans tous ces ouvrages une vive admiration pour Napoléon.

FAINEANTS (rois). On désigne sous ce nom les derniers rois de la dynastie mérovingienne qui, privés de toute autorité, abandonnaient l'exercice du pouvoir aux maires du palais. Les rois fainéants commencent à Thierry III (673-691) qui se laissa gouverner d'abord par Ebroin, puis par Pepin-d'Héristal. Les autres furent Clovis III, Childebert III, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry IV et Childéric III qui fut détrôné par le maire du palais Pepin-le-Bref (750). On donne aussi le nom de Fainéant à Louis V, le dernier des rois carlovingiens (986-987).

FAIRFAX (lord Thomas), un des généraux les plus célèbres dans les guerres civiles de l'Angleterre sous Charles I, né en 1611 à Denton dans le comté d'York, appartenait, par sa famille, à la secte religieuse et politique des Presbytériens, si acharnée contre la cour : son père, Ferdinand Fairfax, fut le premier général en chef de l'armée du Nord, opposée par le Parlement à l'armée royale, et ce fut sous son père que Thomas Fairfax fit ses premières armes en qualité de général de la cavalerie : tous deux remportèrent en 1644 sur les troupes de Charles I la sanglante victoire de Marston-Moor. En 1645 Thomas Fairfax fut lui-même nommé général en chef, et il écrasa, de concert avec Cromwell, l'armée royale à Naseby. Mais lorsque Cromwell voulut perdre le malheureux Charles I, Fairfax refusa de siéger parmi les juges de ce prince ; et après l'exécution de la fatale sentence, il refusa encore une place dans le conseil qui exerçait le pouvoir exécutif ; il conserva cependant son commandement en chef. A la mort de Cromwell, il concourut, en secondant Monk, à la restauration de Charles II, se réconcilia entièrement avec le nouveau roi, et passa paisiblement le reste de sa vie dans la retraite, jusqu'en 1671, époque de sa mort. Thomas Fairfax contribua à la publication de la Bible polyglotte. Il est compté au nombre des poëtes et des orateurs de son temps. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1699, in-8.

FAIRFAX (Édouard), poëte anglais, de la même famille que le précédent, qui vivait à la fin du XVIe siècle, est auteur d'une traduction estimée de *la Jérusalem délivrée*, publiée en 1600 sous le titre de *Godefroy de Bouillon*.

FAIRFIELD, ville des États-Unis (Connecticut), ch.-l. de comté, sur la mer, à 31 kil. S. O. de New-Haven; 5,000 hab. Brûlée par les Anglais en 1777.

FAIRFORD, ville d'Angleterre (Glocester), sur la Colne, à 12 kil. de Cirencester; 1,570 hab. Église curieuse (XVe siècle); beaux vitraux peints.

FAIRHAVEN, ville des États-Unis (Massachusetts), à 31 kil. S. E. de Taunton ; 4,000 hab. Pêche de la baleine.

FAIRHEAD (c.-à-d. *belle tête*), cap d'Irlande, sur la côte N., est remarquable par sa hauteur (environ 220 mètres).

FAIRN, île d'Angleterre, sur les côtes du Northumberland. On y trouve un grand nombre d'oiseaux aquatiques dont les œufs et les plumes sont l'objet d'un grand commerce.

FAISANS (île des), ou de la CONFÉRENCE. *Voy.* BIDASSOA.

FAKHR-EDDYN, émir, prince des Druzes, désigné dans les anciennes chroniques de l'Europe sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre ses états attaqués par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par l'ordre du vainqueur, l'an 1635.

FAKHR-EDDYN-RAZI, célèbre docteur musulman, né à Rei (Perse) vers 1150, mort en 1210, professa la théologie et la philosophie, et écrivit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Traité des principes de la religion* ; *Traité de métaphysique et de théologie* ; *Commentaire sur l'Alcoran*. — On connaît encore sous ce nom un historien musulman du XIIIe siècle, auteur d'une *Histoire des califes*, conservée en manuscrit à la Bibliothèque royale et dont plusieurs extraits ont été publiés par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*.

FAKIRS ou FAQUIRS (c.-à-d. *pauvres*), moines fanatiques de la religion musulmane, répandus en grand nombre dans différents pays de l'Orient, surtout dans l'Inde. Ils se soumettent aux jeûnes les plus austères et aux tortures les plus affreuses pour

mériter une éternelle félicité et pour obtenir la vénération des fidèles qui les regardent comme de saints personnages. Ces religieux, auxquels se joignent une foule de vagabonds, font des pèlerinages par bandes de plusieurs milliers d'hommes, exigent un tribut partout où ils passent et se livrent aux excès les plus honteux.

FALABA, ville de la Guinée supérieure, capitale du roy. de Soulima, par 9° 49' lat. N.; 6,000 hab.

FALACHA ou FALACHAN, peuple d'Abyssinie, habite sur les bords du Bahr-el-Abiad et professe le judaïsme. Il eut pendant un temps des rois particuliers; ces princes portaient le nom de Gédéon, et leurs femmes celui de Judith. Aujourd'hui ils sont tributaires des souverains de l'Abyssinie.

FALAISE, *Falesia*, ch.-l. d'arr. (Calvados), à 34 kil. S. E. de Caen; 9,498 hab. Jolie ville. Ancien château-fort, belle tour. Industrie active (bonneterie, mousselines, calicots, siamoises, dentelles, tanneries, mégisseries). Falaise était jadis plus importante. Henri IV la prit d'assaut. C'est la patrie de Guillaume-le-Conquérant. — Dans la plaine de Guibray, qui entoure Falaise, se tient au mois d'août une foire célèbre, la seconde de France après celle de Beaucaire. Elle a été instituée au XIe siècle par Robert duc de Normandie. Il s'y fait des affaires pour plus de 15,000,000 de francs. — L'arr. de Falaise a 5 cantons (Bretteville, Coulibœuf, Harcourt, Falaise qui en fait 2), 142 communes, et 63,002 hab.

FALBAIRE (FENOUILLOT DE), auteur dramatique, né à Salins en 1727, mort en 1800, occupait un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur général des salines de l'Est. Il a laissé un assez grand nombre de pièces de théâtre, qui ont été publiées sous le titre d'*Œuvres de Falbaire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarquables sont les suivantes : *l'Honnête criminel* (*Voy.* FABRE), drame en 5 actes et en vers, représenté avec le plus grand succès en 1767; *les Deux Avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1771.

FALCONER (Will.), poëte écossais, né à Edimbourg vers 1730, servait dans la marine. Il composa en 1751 un poëme sur la *Mort de Frédéric, prince de Galles;* publia en 1762 un autre poëme intitulé *le Naufrage*, qui eut du succès : cette terrible catastrophe y est peinte avec une admirable vérité. Il dédia son poëme au duc d'York qui lui accorda sa protection et lui procura de l'avancement dans la marine. Il s'embarqua en 1769 pour le Bengale; mais le vaisseau qui le portait périt après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance. On doit à Falconer un excellent *Dictionnaire de marine*, 1769, in-4. — Un autre Will. Falconer, né à Chester en 1741, mort en 1824, fut un médecin distingué. On lui doit des recherches estimées sur l'*Influence du climat* (1781), sur l'*Influence des passions* (1788), sur les *Eaux de Bath* (1775), etc.

FALCONER (Thomas), écrivain anglais, né à Chester en 1736, mort en 1792, a laissé : *Devotions for the sacrament of the Lord's supper*, 1786; *Observations sur le récit de Pline concernant le temple d'Ephèse; des Tables chronologiques depuis Salomon jusqu'à Alexandre-le-Grand*, Oxford, 1796, in-4.

FALCONET (Etienne-Maurice), fameux statuaire, né à Paris en 1716 de parents originaires de Suisse, mort en 1791, exécuta à St-Pétersbourg, 1766, la statue équestre de *Pierre-le-Grand* : cet ouvrage gigantesque lui coûta 12 années de travail; il fit en outre un beau groupe colossal en marbre blanc, représentant l'*Annonciation*, et d'autres statues estimées. A son retour en France il fut nommé recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il a écrit : *Reflexions sur la sculpture*, 1761, in-8 : *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, 1771, in-8, etc. — Le nom de Falconet a été aussi porté par une famille de médecins distingués de Lyon, dont le dernier, Camille Falconet, né à Lyon en 1671, mort en 1762, vint s'établir à Paris où il se lia avec Fontenelle, Malebranche, etc., et forma une riche bibliothèque dont il légua une grande partie à la Bibliothèque royale.

FALCONIA (PROBA), poëtesse chrétienne du IVe siècle, née en Etrurie, était l'épouse du proconsul Adelfius, vivant sous Honorius vers l'an 379, et cultiva la poésie latine avec succès. On a d'elle un centon de Virgile qui forme une *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone, et depuis par J.-H. Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8, et par Wolf, 1724.

FALÉMÉ, riv. de Sénégambie, naît à l'O. de Kourbari dans le roy. de Fouta-Djalo, par 10° 15' lat. N., 13° 20' long. O.; arrose les états de Sangala, Dentilia, Satadou et Bondou, et tombe après 800 kil. de cours dans le Sénégal, par 12° 50' long. E., 15° 34' lat. N.

FALÉRIES, *Falerii*, dite aussi *Æquum Faliscum* ou *Falisca*, auj. *Sta-Maria-di-Falari* ou *Civita Castellana*, ville d'Etrurie, près du Tibre, à l'E. de Tarquinies, fut prise par Camille l'an 394 av. J.-C., se révolta contre Rome en 357, mais fut forcée en 352 à signer une trêve de 40 ans; elle se souleva de nouveau en 312 et fut alors définitivement soumise. Les habitants de Faléries se nommaient Falisques. Le nom de Faléries est devenu célèbre par l'aventure du maître d'école qui proposa à Camille de lui livrer les enfants des principaux citoyens de cette ville : Camille eut la générosité de refuser cette offre criminelle, et en reconnaissance les habitants se rendirent à lui.

FALERNE, *Falernum*, ville du Latium mérid., chez les Volsques, fut longtemps célèbre par ses vignobles qui disparurent, dit-on, du temps de Théodoric, vers l'an 500.

FALÉSIE, *Falesia*, auj. *Piombino*, ville d'Étrurie, au N. O. de l'emplacement de Populonium, des ruines de laquelle elle se forma.

FALGA (CAFFARELLI DU). *Voy.* CAFFARELLI.

FALIERO ou plutôt FALIERI (Marino), doge de Venise, fut élevé à cette dignité à l'âge de 76 ans (1354), après avoir, pendant de longues années, glorieusement servi son pays. Il avait une épouse jeune, belle, et dont il était jaloux à l'excès; un jeune patricien, Sténo, l'un des chefs du tribunal des Quarante, écrivit sur les murs même du palais ducal : *Marino, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et pourtant il la garde.* Marino, furieux, dénonça Sténo au tribunal des Quarante, qui ne le condamna qu'à deux mois de prison et à une année d'exil. Cette sentence augmenta le ressentiment du doge; et étendant sa haine sur tout le tribunal, sur tous les patriciens, il forma avec des conspirateurs subalternes une conjuration dont le résultat devait être le massacre de tous les patriciens de Venise. Mais le projet fut découvert, et Marino fut exécuté le 17 avril 1355, sur l'escalier même de son palais. Cette catastrophe a fourni le sujet de deux tragédies, l'une de lord Byron, l'autre de C. Delavigne.

FALISCA et FALISCUM (ÆQUUM), ville d'Etrurie. *Voy.* FALÉRIES.

FALISCUS. *Voy.* GRATIUS.

FALISQUES. *Voy.* FALÉRIES.

FALKENSTEIN, ville murée du roy. de Saxe (Voigtland), à 17 kil. O. de Plauen; 1,500 hab. Mines de fer et d'étain. — Beaucoup de petites villes de l'Allemagne portent le même nom.

FALKIRK, *Ecclesbræ* des anciens habitants, ville fort ancienne d'Ecosse, dans le comté de Stirling, à 35 kil. O. d'Edimbourg, près du grand canal qui joint les riv. de Forth et de Clyde; 12,800 hab. Belle église, pyramide de 40 mètres. Commerce; trois

foires, les plus grandes de l'Ecosse. Aux environs, grandes forges où sont employés presque tous les habitants de Falkirk. — En 1298 les Ecossais furent défaits à Falkirk par le roi d'Angleterre, Edouard I: Jacques Stuart et 50,000 Ecossais périrent dans le combat. En 1746, il s'y livra une seconde bataille où l'armée du prétendant Edouard Stuart mit en fuite les troupes du roi d'Angleterre Georges II.

FALKLAND, ville d'Ecosse (Fife), à 13 kil. S. O. de Cupar; 4,500 hab. Toiles. Ancien palais des rois d'Ecosse.

FALKLAND (île), dans l'Océan Atlantique mérid., par 62° 10' long. O., 51° 20' lat. S., est la plus grande des îles Malouines. Plusieurs ports naturels, parmi lesquels on remarque le port Egmont, etc. — Les Anglais étendent le nom de Falkland à tout le groupe des îles Malouines.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre, membre du parlement, secrétaire d'état de Charles I, né en 1610, tué en 1643 à la bataille de Newbury. Après s'être d'abord prononcé en faveur de la rébellion, il épousa chaudement la cause royale, et se rendit célèbre par son dévouement à l'infortuné Charles I. — Son fils prit part, sous Cromwell, à la conspiration de G. Booth en faveur de Charles II, et fut fait, à la restauration, lieutenant du comté d'Oxford.

FALLOPE (Gabriel), en italien *Fallopio*, célèbre anatomiste et chirurgien italien, né à Modène vers 1523, mort en 1562, professa l'anatomie et la chirurgie à Pise, puis à Padoue. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus; on lui doit une description savante de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aqueduc porte encore son nom, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis. Il a enrichi d'observations neuves la névrologie, la splanchnologie; il a décrit avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine, de la semence, et les organes de l'utérus dits *trompes de Fallope*. On a de lui: *Observationes anatomicæ*, Venise, 1561, in-8, et divers opuscules réunis sous le titre de *Opera tam practica quam theorica in tres tomos distributa*, Venise, 1584, Francfort, 1600, 3 vol. in-fol.

FALMOUTH, *Cenonis Ostium* de Ptolémée, selon les uns, *Volubæ Portus* et *Volmatum* selon les autres, ville et port d'Angleterre (Cornouailles), à 70 kil. S. O. de Launceston, à l'embouchure du Fal; 8,000 hab. Bon port, avec une rade, 2 châteaux-forts (Pendonnis et Saint-Mawes). Pêche de la sardine. Falmouth est la station des paquebots pour le transport des lettres anglaises dans les différentes parties du monde. — Beaucoup de villes de l'Amérique portent le nom de Falmouth, notamment aux Etats-Unis (dans les états du Maine, de Massachusetts et de Virginie), dans les îles de Jamaïque et d'Antigoa, etc.

FALSTAFF (sir John), un des compagnons de débauche du roi Henri V pendant sa jeunesse. Shakespeare l'a rendu célèbre en faisant de lui le type du grand seigneur ruiné, abruti par les vices et l'ivrognerie, et conservant encore dans son air et dans ses manières quelques traces a demi effacées de son ancienne grandeur. Falstaff joue un rôle important dans le drame de *Henri IV*, et c'est le héros de la comédie intitulée: *les Commères de Windsor* (*The merry Wives of Windsor*). On croit que l'original du Falstaff de Shakespeare est un certain Fastolf qui vivait à cette époque et qui servit avec quelque distinction dans les campagnes de France. Il assista à la bataille d'Azincourt et au siége d'Orléans; mais il prit honteusement la fuite à la bataille de Patay, frappé de terreur par la pucelle d'Orléans. Il mourut en 1469.

FALSTER, île du Danemark, dans la Baltique, par 9° 25' - 9° 41' long. E., 54° 32' - 54° 58' lat. N.: 44 kil. sur 23; 20,000 hab. Ch.-l., Nikjobing. Orge, froment, lin, houblon, légumes, fruits; bétail, abeilles.

FALTCHI ou FALTSI, ville de Moldavie, à 110 kil. S. E. d'Iassy. Aux environs est la plaine de Wale-Strimbe, où Pierre-le-Grand fut cerné par les Turcs (1711); il obtint néanmoins en cette occasion, grâce au courage de Catherine, son épouse, une paix honorable, dite paix de Faltchi ou du Pruth, qui ne lui imposait d'autre condition désavantageuse que la rétrocession d'Azov aux Turcs.

FALUN ou FAHLUN, ville de Suède, dans la Suède propre, ch.-l. du lan ou gouvernement de Stora-Kopparberg, à 200 kil. N. O. de Stockholm, par 60° 40' lat. N., 11° 14' long. E.; 4,800 hab. Hôtel-de-ville. Toiles, rubans, eau-forte, etc. Commerce. Aux environs, se trouvent de très riches mines de cuivre, les plus considérables de la Suède, et de nombreuses usines pour l'exploitation.

FAMAGOUSTE, *Arsinoe*, puis *Fama Augusta*, ville ruinée de l'île de Chypre, sur la côte orientale, à 31 kil. E. de Nicosie; 300 hab. Elle a un port étroit et défendu par un fort. — Famagouste fut fondée par Arsinoé, sœur du roi d'Egypte Ptolémée Philadelphe; elle passa depuis sous la domination des Romains. Guy de Lusignan y fut couronné roi de Jérusalem en 1193. Les Vénitiens la possédèrent de 1489 à 1572. A cette époque, les Turcs s'en emparèrent après un siége meurtrier, dans lequel ils perdirent 75,000 hommes.

FAMARS, *Fanum Martis*, village du dép. du Nord, à 6 kil. S. de Valenciennes; 300 hab. Fabr. de poudre de chicorée. — Les Français y établirent un camp fortifié pour la défense de Valenciennes en 1793. Restes d'antiquités romaines; chaque jour on y découvre des vases, des inscriptions et des médailles.

FAMIEH, ville de Syrie (Damas), sur le bord S. E. d'un lac, dit lac de Famieh, et sur la rive droite de l'Aasi, à 40 kil. N. O. de Hama; 2,000 hab. — Cette ville portait autrefois le nom d'*Apamea*; elle fut fondée par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de sa femme. Elle devint ensuite la capitale de la Syrie seconde

FAMILLE (pacte de), nom donné au traité signé le 15 août en 1761, d'après l'instigation du duc de Choiseul, entre les rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles, et le duc de Parme. Ce traité était ainsi nommé parce que tous les contractants appartenaient à la famille des Bourbons: il avait pour but de prévenir, par l'union des forces françaises, espagnoles et italiennes, la supériorité de la marine anglaise. Ce traité n'eut pas tous les résultats qu'on en espérait. Les événements de 1789 le rompirent; il ne fut pas rétabli en 1814.

FAMINE (port), sur la côte S. du détroit de Magellan, par 71° 46' long. O., 52° 50' lat. N. Port brut. Les Espagnols s'y établirent en 1584 et le nommèrent Filipolis (en l'honneur de Philippe II); mais ils furent forcés de l'abandonner.

FAMINE (pacte de), nom sous lequel on a flétri l'odieux monopole des grains qui se fit de 1729 à 1789, au nom du roi et au profit de plusieurs financiers qui étaient parvenus à abuser des intentions bienveillantes de Louis XV. Les principaux de ces financiers sont Orry, Taboureau des Réaux, Boudain, Langlois, Trudaine de Montigny; c'est à eux que l'on doit attribuer les cruelles famines qui ont désolé la France dans les années 1740-41, 1752, 1767-69, 1775-78, 1788-89. En 1768, un commis, nommé Rinville, trahit le secret des monopoleurs, et tout allait être découvert lorsqu'il fut arrêté et mis à la Bastille. Les événements de 1789 mirent fin à cet abominable trafic.

FANAGORIE, *Phanagoria*, ville de la Russie

d'Europe (Caucase), dans l'île de Taman, à l'embouchure du Kouban dans la mer Noire.

FANARIOTES, nom sous lequel on désignait une race de Grecs établis dans l'empire ottoman, et qui presque tous remplissaient auprès des sultans et des pachas les fonctions de drogmans ou d'interprètes et de secrétaires intimes. Ils descendaient des Grecs qui restèrent à Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, et furent ainsi nommés du quartier qui leur fut assigné à Constantinople pour habitation, et qui était appelé *Phanar*. L'influence des Fanariotes fut très grande aux XVIIe et XVIIIe siècles ; ils ont été en possession de fournir des hospodars à la Valachie depuis 1730 jusqu'en 1820. L'insurrection grecque de 1821 mit un terme à leur crédit ; cependant ils n'ont joué aucun rôle important dans cette insurrection, et se sont plutôt efforcés d'en arrêter les progrès.

FANJEAUX, *Fanum Jovis*, ville du dép. de l'Aude, à 16 kil. S. E. de Castelnaudary, sur une mont. ; 1,800 hab. Belle perspective. C'était jadis une ville forte. Le prince de Galles la brûla en 1355.

FANO, *Fanum Fortunæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Pesaro ; 8,000 hab. Évêché, cathédrale, deux autres belles églises ; superbe théâtre. Bibliothèque. Soieries, filature de soie. Pêche. — Cette ville dut son nom à un temple élevé à la Fortune par les Romains en mémoire de la défaite d'Asdrubal (207 av. J.-C.). Narsès y défit Téia, roi des Goths (552 ap. J.-C.). Totila la détruisit ensuite ; mais Bélisaire la rebâtit.

FANO, île de l'Adriatique, à 26 kil. N. O. de Corfou, dont elle dépend ; 500 hab. D'Anville en fait l'île de Calypso.

FANSHAWE (Richard), poëte et homme d'état anglais, né en 1607 à Ware-Park (Hertford), mort à Madrid en 1666, fut envoyé en ambassade par Charles I et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal et négocia un traité de paix entre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Il a traduit en vers anglais les *Odes* d'Horace ; le *Pastor fido* de Guarini, Londres, 1646 ; la *Lusiade* du Camoëns, 1655.

FANTI (état de), contrée de la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, entre le fort Succondij et l'embouchure du Saccomo ; 220 kil. sur 60. Il est tributaire de l'Achanti. Mankasim en est la capitale. Sol boisé ; climat tempéré. Les Fantis vivent en république ; ils entretiennent alliance avec les Anglais.

FANTIN-DESODOARDS (Antoine-Etienne-Nicolas), écrivain, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin en Dauphiné, mort à Paris en 1820, était vicaire-général d'Embrun en 1789. Il adopta les principes de la révolution, renonça à l'état ecclésiastique, et s'occupa presque uniquement de belles-lettres et d'histoire. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Histoire philosophique de la révolution française*, Paris, 1796, 2 vol. in-8 ; 6e édit., 1817, 6 vol. in-8 ; *Histoire des révolutions de l'Inde au XVIIIe siècle*, 1796, 2 vol. in-8, et 1797, 4 vol. ; *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, faisant suite à l'ouvrage du président Hénault, jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France, 4e édit., 1820, in-4. (Il a laissé en manuscrit plusieurs autres ouvrages historiques).

FANUM FORTUNÆ (c.-à-d. *temple de la Fortune*), auj. *Fano*, ville de l'Italie, dans l'Ombrie, entre les embouchures du Pisaure et du Métaure, n'avait été d'abord qu'un temple. *Voy.* FANO.

FANUM JOVIS, ville de Gaule, auj. FANJEAUX.

FANUM MARTIS, nom commun à trois villes de la Gaule Transalpine : la 1re (auj. *Corseult*), dans la Lyonnaise 3e ; — la 2e (auj. *Montmartin*), dans la Lyonnaise 2e ; — la 3e (auj. *Famars*), dans la Belgique 2e, à l'O. de *Bagacum*.

FANUM VOLTUMNÆ, auj. *Viterbe*, ville d'Étrurie, au N. O. de Faléries, ainsi nommée du temple autour duquel la ville s'était formée, temple où les chefs de la Confédération étrusque se réunissaient pour délibérer, sous les auspices de Voltumna, la déesse du bon conseil.

FAOU (LE), chef-l. de canton (Finistère), sur l'Ellé, à 13 kil. N. O. de Châteaulin ; 1,500 hab.

FAOUET (LE), chef-l. de canton (Morbihan), à 39 kil. O. de Pontivy ; 2,200 hab. Papeteries ; beurre.

FAQUIRS. *Voy.* FAKIRS.

FARADÈS, *Veneria* ou *Aphrodisium* des anciens, ville de l'état de Tunis, à 75 kil. S. de Tunis, était célèbre au XVIe siècle par la piraterie de ses habitants.

FARAFRÉ, oasis située entre l'Égypte et la Libye, par 27° 10' long. O., 27° 20' lat. N. Huile, dattes, fruits, coton. On y trouve plusieurs villages, dont les habitants parlent l'arabe.

FARAHBAD, ville de l'Iran (Mazenderan), à 110 kil. E. de Balfrouch, sur la mer Caspienne. Elle a beaucoup souffert de la guerre depuis un siècle.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani dans la Sicile en 1650, mort en 1718, entra dans l'ordre de Saint-François et se livra spécialement à l'étude de la physique et des mathématiques. Il occupa successivement la chaire de philosophie à Modène, celles d'astronomie et de philosophie à Padoue. Il embrassa la philosophie de Descartes, dont il avait puisé les principes, pendant un voyage qu'il fit à Paris (1678), dans la conversation d'Arnaud, de Malebranche et de Lamy. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ philosophiæ systema*, etc., Venise, 1691, in-12, etc. ; *Universæ usualis mathematicæ theoria*, 1691 ; *Logica*, Venise, 1696 ; il y soutient avec Malebranche que l'existence des corps ne peut être prouvée que par la révélation.

FARE (LA). *Voy.* LA FARE.

FAREHAM, ville et port d'Angleterre (Southampton), à 9 kil. N. O. de Portsmouth, à l'extrémité N. O. de la rade de Portsmouth ; 4,000 hab. Chantiers de construction, etc. Commerce de houille. Bains de mer.

FAREL (Guillaume), réformateur, né à Gap en 1489, étudia à Paris, prêcha avec ferveur la réforme dans le Dauphiné et en Suisse, puis s'établit à Genève, et y attira Calvin avec lequel il opéra la réforme dans cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une dispute sur la sainte cène, il se retira à Neufchâtel où il mourut en 1565.

FARET, poëte médiocre, né vers 1596 à Bourg en Bresse, mort en 1646, secrétaire du comte d'Harcourt, fut un des premiers membres de l'Académie Française, et fut lié avec Vaugelas, Saint-Amand, etc. Il a laissé des poésies qui parurent dans les recueils du temps, et quelques ouvrages en prose ; mais il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de Boileau ;

> Ainsi tel autrefois qu'on vit, avec Faret,
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

FARESCOUR, bourg de la Basse-Égypte, à 13 kil. S. O. de Damiette. C'est là que saint Louis fut fait prisonnier, en 1250.

FARGEAU (saint), *Ferreolus*, prêtre, fut martyrisé à Besançon l'an 211 ou 212, avec saint Fargeon (*Ferrutius*), diacre. On les fête le 16 juin.

FARIA Y SOUSA (Manoel DE), historien et poëte, né vers 1588 à Souto en Portugal, mort à Madrid en 1647, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto ; s'attacha ensuite à la cour d'Espagne ; suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome, puis le quitta pour revenir à Madrid où il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. Il n'a écrit qu'en espagnol. On a de lui entre autres ouvrages : des *Commentaires sur la Lusiade du Camoëns*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. ; une *Histoire de Portugal*, ouvrage très estimé : *el Asia portuguesa*, Lisbonne, 3 vol. in-fol.,

1666; *la Europa portuguesa*, 2 vol., 1678; *el Africa portuguesa*, 1681, 2 part.; *el America portuguesa* (restée manuscrite); des poésies diverses sous le titre de: *Fuente de Aganipe* (la Fontaine d'Aganippe), Madrid, 1644. On reproche à cet écrivain, comme à tous ceux de son siècle, une grande affectation.

FARINA, port de l'état de Tunis, à 35 kil. S. de Bizerte. Aux environs, grandes salines.

FARINATA DE'UBERTI. *Voy.* UBERTI.

FARINELLI (Carlo BROSCHI, dit), célèbre chanteur, né à Naples en 1705, débuta à Rome à 17 ans, surpassa bientôt tous les chanteurs du temps et excita un enthousiasme universel. Il passa en 1734 à Londres où il amassa une grande fortune, et fut appelé quelques années après à Madrid par le vieux roi Philippe V dont il charmait les souffrances par ses accents. Sous Ferdinand VI il acquit, par la protection de la reine, une très grande influence sur les affaires, fut fait chancelier de Calatrava, et devint le dispensateur des grâces. Il n'usa de son crédit que pour faire du bien, et se montra généreux même envers ses ennemis. Il quitta l'Espagne en 1762 à la mort de la reine, et se retira à Bologne, où il mourut en 1782.

FARMOUTIER ou FARE-MOUSTIER, *Farense* ou *Brigense Monasterium*, ville de la Brie, dans le dép. de Seine-et-Marne, à 81 kil. O. de Coulommiers; 1,000 hab. Toiles, briques. Jadis célèbre abbaye de Bénédictines, fondée par sainte Fare, en 617.

FARNABE (Thomas), *Farnaby*, grammairien anglais, né à Londres en 1575, mort en 1647, était fils d'un charpentier. Il étudia au collége de Morton à Londres. Après avoir été successivement jésuite, soldat, navigateur, il se fit maître d'école à Martock (Somerset), puis à Londres, et eut de grands succès. Pendant la guerre civile il fut emprisonné par les Parlementaires comme fauteur de Charles I. On a de lui des notes estimées sur Juvénal, Perse, Martial, Lucain, Virgile, Sénèque le tragique, etc., et plusieurs ouvrages originaux: *Index rhetoricus*, *Phraséologie anglo-latine*, etc.

FARNÈSE, maison princière d'Italie, dont l'existence remonte au XIIIe siècle, était originaire du château de Farneto près d'Orviéto; elle a fourni plusieurs généraux aux petits états de l'Italie, a donné naissance au pape Paul III (Alexandre Farnèse) et a longtemps régné sur Parme et Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, né d'un mariage secret et antérieur à l'ordination de son père; il fut investi par son père des duchés de Parme et de Plaisance en 1545, mais se rendit odieux par ses procédés tyranniques. Cinq ans auparavant il avait été chargé de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape: il se rendit maître de cette ville, dévasta son territoire, et fit périr dans les supplices ses principaux citoyens. Pierre Farnèse était un homme abominable, livré aux plus honteuses passions: il souleva Plaisance, où il résidait, par ses spoliations et ses crimes, et fut poignardé en 1547 par un noble de cette ville. Il laissait 5 enfants, entre autres Octave, qui lui succéda. et Horace, qui épousa Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France. — Octave Farnèse, fils du précédent, lui succéda dans le duché de Parme et de Plaisance. Il était gendre de Charles-Quint par son mariage avec Marguerite d'Autriche; cependant ce ne fut qu'après bien des contestations qu'il put prendre possession de Plaisance, qui s'était donnée à l'empereur. Ce n'est qu'à partir de 1556, c'est-à-dire onze ans après la mort de son père, qu'il jouit en paix de son héritage; il se fit bénir de ses sujets pendant un règne de 30 années, et mourut en 1585. — Les princes de cette famille qui régnèrent sur Parme après ceux que nous venons de nommer, sont Alexandre, Ranuce I, Odoard, Ranuce II, François et Antoine. Alexandre fut un général distingué. Il se signala à la bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, en 1571; fut chargé par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement des Pays-Bas à la mort de don Juan, et remporta plusieurs avantages sur Maurice de Nassau. Il vint en 1590 pour secourir Paris assiégé par Henri IV; força ce prince à lever le siége, et entra dans la ville en libérateur. Deux ans après il marcha au secours de Rouen, également assiégé par Henri IV, et força encore ce prince à se retirer. Mais il fut mortellement blessé devant Caudebec. Il emporta dans la tombe l'estime de son plus redoutable adversaire, Henri IV. Alexandre, toujours occupé à la guerre, n'était jamais entré dans les états dont il était duc.— Ranuce I, son fils, rappela la férocité de son aïeul Pierre-Louis. Sous son règne fut construit le fameux théâtre de Parme, par Aléotti, sur le modèle des théâtres romains. Il mourut en 1622. — Il ne se passa rien de remarquable sous les règnes suivants; Antoine, frère et successeur de François, fils de Ranuce II, mourut sans postérité, et sa nièce Élisabeth Farnèse, mariée à Philippe V, roi d'Espagne, apporta à la maison espagnole de Bourbon le duché de Parme et de Plaisance, 1731. Les Espagnols en prirent possession au nom de don Carlos, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. — La famille Farnèse est célèbre par la protection qu'elle donna aux arts. Elle avait fait à Rome une collection de plusieurs chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît surtout le *Taureau de Farnèse*, auj. à Naples; la *Flore*, l'*Hercule*, le *Gladiateur*, dits aussi *de Farnèse*.

FARNHAM, ville d'Angleterre (Surrey), sur la Wey, à 14 kil. O. de Guilford; 3,150 hab. Vieux château-fort, résidence des évêques de Winchester; écoles estimées; marché. On récolte aux environs le meilleur houblon du royaume.

FARO, ville murée du Portugal (Algarve), à 210 kil. S. E. de Lisbonne; 6,000 hab. Évêché, citadelle, bonne rade. Commerce d'exportation (oranges, liége, sumac, fruits secs). — Ville du Brésil (Para), à 105 kil. O. d'Obydos; on recueille beaucoup de cacao et de coton sur son territoire.

FARO (cap), *Pelorum promont.*, à la pointe N. E. de la Sicile, par 13° long. E., 38° 15' lat. N.

FARÖER (archipel de). *Voy.* FÆROÉ.

FARQUHAR (George), auteur dramatique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis officier. Ayant épousé une femme sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa famille, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui sept comédies remarquables par la vivacité des intrigues et par la gaîté du dialogue, mais dans lesquelles on trouve une licence inexcusable; ce sont: *Love in a bottle*, 1698; *The Constant Couple*, 1700; *Sir Harry Wildair*, 1701; *The Stage-coach*, 1704; *The twin Rivals*, 1705; *Recruiting officer*, 1706; *The Beaux' Stratagem* (la Ruse du Petit-Maître), 1707. On regarde cette dernière comme son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois, notamment en 1772, Londres, 2 vol. in-12.

FARRINGDON, ville d'Angleterre, dans le comté de Berks, à 25 kil. S. O. d'Oxford; 3,000 hab. Vaste église gothique; ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux. Près de Farringdon est une montagne de même nom, d'où l'on a une vue délicieuse.

FARS ou FARSISTAN, *Persis* des anciens, la plus riche prov. de l'Iran, par 47° 30'-55° long. E., 26° 32'-21° 45' lat. N.; entre le Kerman et le Séistan à l'E., l'Irak-Adjémi au N., le Khousistan à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S.; 570 kil. sur 450; 600,000 hab. de nations très diverses. Ch.-l., Chiraz. Villes principales, Fesa, Firozabad, Darabgherd, Kazeroun, Bender-Bouchehr, etc. Le Farsistan se

divise en *Ghermsir* ou région chaude, et *Serdsir* ou région froide. Une chaîne de montagnes (les monts Bakhtery) parcourt le Farsistan du N. O. au S. E., et donne naissance à plusieurs petites rivières dont la principale est le Bendemir. On y trouve plusieurs lacs et des eaux thermales. Culture médiocre, riz passable, raisins exquis, vins fins, dattes, coton, soie, chanvre. Beaux chevaux, chameaux, bétail, gibier, poisson. Plomb, fer, albâtre, marbre. Commerce actif par le golfe Persique. C'est dans le Fars que l'on parle le plus pur idiome persan. — Cette province, nommée dès les temps les plus anciens *Fars* ou *Persis*, a donné son nom à tout l'empire de Perse. C'est dans cette contrée que régnèrent les ancêtres de Cyrus lorsqu'ils étaient encore tributaires des Mèdes. Le Fars passa ensuite sous la domination d'Alexandre-le-Grand, des Séleucides, rois de Syrie, et des Arsacides, rois des Parthes. C'est du Fars que sortit en 223 Ardechyr-Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides. Les Arabes conquirent le Farsistan en 647 et y fondèrent Chiraz en 695. Après plusieurs révolutions cette province fut conquise par les Turcomans; elle devint en 934 le berceau et le centre de la dynastie des Bouïdes. En 1263 elle fut incorporée à l'empire des Mogols gengiskhanides; les Modhaffériens le leur enlevèrent en 1318; mais en 1393, Tamerlan chassa ces derniers du Farsistan, et ses descendants le possédèrent jusqu'en 1469. Les Turcomans du Mouton-Blanc en devinrent alors maîtres, et après eux les Sophis en 1503. Les Afghans s'en emparèrent un instant en 1723; mais en 1730 le Farsistan fut conquis par Thamas Kouli-Khan. Après la mort de cet usurpateur, 1747, il fut en proie à l'anarchie pendant 11 ans. Kerim-khan y fonda en 1758 la dynastie des Zeudides, à laquelle Aga-Mohammed substitua en 1793 celle des Kadjars, aujourd'hui régnante.

FARSA, *Pharsale*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 20 kil. S. de Larisse; 5,000 hab.

FARSAN, île de la mer Rouge, par 17° lat. N.: 22 kil. de long; bien peuplée.

FARSISTAN. *Voy.* FARS.

FASANO, village du roy. de Naples (Terre de Bari), à 60 kil. S. E. de Bari; 7,600 hab.

FATATENDA, ville de l'état d'Ouilli, en Sénégambie, à 40 kil. S. de Médina, à 450 kil. S. E. de St-Louis, sur la Gambie.

FATIME, *Fathimeh*, fille de Mahomet, épousa son cousin Ali, l'an 2 de l'Hégyre (623 de J.-C.), en eut trois fils, et mourut deux mois après son père. Elle a donné son nom à la dynastie des califes fatimites qui prétendait descendre d'elle.

FATIMITES, dynastie musulmane, qui a régné en Égypte et en Mauritanie, a pour chef Obéid-Allah, qui prétendait descendre de Fatime, fille de Mahomet, par Ismaël, le sixième des douze imams, qui tous descendaient d'Ali et de Fatime (d'où les noms d'*Alides* et d'*Ismaélides* donnés aussi à ces califes). Obéid Allah, vers l'an 909 de J.-C., se fit passer pour le *Mahadi*, espèce de Messie annoncé dans le Coran; s'empara avec le secours d'Abou-Abdallah, son disciple, de Sedjelmesse et renversa les Aglabites. Son 3e successeur Moez Ledinillah étendit ses conquêtes jusqu'en Égypte où il prit le titre de calife, en opposition avec les califes de Bagdad. Sa postérité régna sur ce pays jusqu'en 1171; elle fut alors renversée par les Ayoubites. (*Voy.*, pour la liste des califes fatimites, l'article CALIFE.)

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre, né à Bâle en 1664, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1753, se fixa de bonne heure à Londres et devint membre de la Société royale. On lui doit des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne. Il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les appliquer au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un navire; mais il est surtout connu pour avoir donné naissance à la querelle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, en attribuant à ce dernier l'invention du calcul différentiel. Fatio abandonna tout d'un coup les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou fanatiques des Cévennes réfugiés à Londres, se fit mettre au pilori en 1707 pour ses extravagances, puis entreprit un voyage en Asie pour convertir l'univers. On a de lui quelques écrits scientifiques et des mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

FATSA, ville de la Turquie d'Asie (Roum), à 187 kil. O. de Trébizonde, sur la baie de Fatsa. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Polemonium*.

FATSI-SIO (c.-à-d. *île malheureuse*), île et ville du Japon, par 137° 44' long. E. et 33° lat. N. Lieu d'exil des criminels d'état et des courtisans disgraciés.

FATTEKONDA, capitale de l'état de Bondou en Sénégambie, à 44 kil. S. O. de Galam, près du fleuve Falémé.

FATTORE (IL), peintre. *Voy.* PENNI.

FAUCHE-BOREL (Louis), agent royaliste, né en 1762 à Neufchâtel en Suisse, mort en 1829, était imprimeur à Neufchâtel au moment de la révolution française. Il se voua à la cause des Bourbons, noua dans leur intérêt et de leur part des relations avec Pichegru, Barras, Moreau, qui parurent écouter ses propositions; mais vit toujours ses projets échouer au moment de l'exécution, et fut plusieurs fois emprisonné. Après la restauration, il ne fut payé que d'ingratitude; il retourna à Neufchâtel, où il vécut dans la misère, et mit fin à ses jours en se jetant par une fenêtre.

FAUCHER (les frères). On connaît sous ce nom deux frères jumeaux, nés à La Réole en 1760, qui furent condamnés à mort sous Louis XVIII en 1815. Ils se distinguèrent dans les guerres de la République, et furent créés tous deux en même temps généraux de brigade, sur le champ de bataille; ils reprirent du service dans les Cent-Jours, et refusèrent de reconnaître l'autorité des Bourbons à leur retour. Ils furent aussitôt traduits devant un conseil de guerre, et fusillés (27 juillet 1815).

FAUCHET (Claude), né à Paris en 1529, mort en 1621, est un des premiers qui se soient occupés à compulser nos anciens auteurs et nos vieilles chroniques. Il s'attacha au cardinal de Tournon qui l'emmena en Italie (1554), puis obtint la charge de premier président de la Chambre des monnaies et fut nommé par Henri IV historiographe de France. On a de lui: *Antiquités gauloises et françaises jusqu'à Clovis*, publ. en 1579, et qu'il continua depuis jusqu'en 987; *De l'Origine de la langue et de la poésie française*, 1581; une traduction de *Tacite*, 1582, et quelques ouvrages réunis sous le titre d'*Œuvres de Fauchet*, 1610, 2 vol. in-4. Ses ouvrages sont si mal écrits que Louis XIII, après les avoir lus dans sa jeunesse, en conçut, dit-on, de l'aversion pour toute espèce de lecture.

FAUCIGNY ou FAUSSIGNY, district de Savoie (États sardes), entre les provinces de Carouge et de Chablais au N., le Valais au N. E., Aoste au S. E., et les Alpes Pennines au S. O.: 60 kil. sur 31: 70,000 hab. Ch.-l., Bonneville. Ce district est formé de l'ancienne baronie de Faucigny, qui en 1233 fut réunie par mariage au domaine des comtes de Savoie.

FAUCOGNEY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 40

kil. N. E. de Vesoul; 1,000 hab. Commerce de toiles; kirschenwasser estimé.

FAUCON-BLANC (ordre du), ou *de la Vigilance*, ordre institué en 1732 par Ernest-Auguste de Saxe-Weimar pour récompenser les services militaires. La décoration de l'ordre se compose d'une croix d'or octogone, étoilée, émaillée de vert et chargée d'un faucon blanc armé et becqué d'or. La devise est: *Vigilando ascendimus*.

FAUJAS DE SAINT-FOND, un des fondateurs de la géologie, né en 1750 à Montélimart, mort à Paris le 26 juillet 1819, administrateur et professeur au Musée d'histoire naturelle, a fait plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques, et a publié : *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Vélay*, 1768; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1782; *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797; *Minéralogie des Volcans*. Il a découvert les mines de fer de la Vouette (Ardèche), et la mine de pouzzolane de Chenavary en Vélay.

FAULHABER (J.), mathématicien, né à Ulm en 1580, mort en 1635, enseigna les mathématiques à Ulm. Il se plaisait à proposer aux savants des problèmes qu'il croyait insolubles. Descartes, alors simple officier au service de l'Allemagne, en résolut plusieurs en se jouant, au grand étonnement du professeur. Il a écrit en allemand plusieurs traités estimés, entre autres un *Recueil de récréations mathématiques*, Ulm, 1613, in-4.

FAULQUEMONT, ch.-l. de cant. (Moselle), sur la Nied, à 31 kil. E. de Metz; 1,500 hab.

FAUNA ou FATUA, déesse latine, sœur et femme de Faunus, avait le don de prédire. On la confond quelquefois avec Rhéa ou Cybèle.

FAUNES, *Fauni*, divinités champêtres, issues de Faunus. On les représente avec des cornes et des pieds de chèvre. On les distinguait des Satyres en ce que leurs occupations se rapprochaient davantage de l'agriculture, qu'ils étaient moins hideux et avaient moins de brutalité.

FAUNUS, fils de Picus, et dieu des bergers, régna, dit-on, sur le Latium vers l'an 1300 av. J.-C. Il apporta d'Arcadie en Italie le culte des dieux et les travaux de l'agriculture. Après sa mort, ses sujets, charmés de son gouvernement, le placèrent au rang des dieux champêtres. On lui attribuait le don des oracles. On lui donnait une forme analogue à celle des Satyres. Il avait pour femme Fauna et pour compagnons les Faunes. — On confond quelquefois Faunus avec Pan.

FAUQUEMBERG, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 19 kil. S. O. de St-Omer; 1,000 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la Congrégation de France, né en 1594 à Luciennes près de St-Germain-en-Laye, mort en 1644, travailla avec zèle, de concert avec le cardinal de La Rochefoucauld, à la réforme des congrégations de religieux. Il a laissé pour plusieurs ordres des *Constitutions*, toutes remplies de l'esprit de Dieu.

FAURE (Louis-Joseph, comte), dit *de la Seine*, savant jurisconsulte, né au Havre en 1760, mort en 1837, fut nommé juge en 1791, et peu après substitut de l'accusateur public près du tribunal criminel de la Seine. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1799, puis au Tribunat. Il fut un des principaux auteurs du code Napoléon. En 1806, il fit au Corps législatif un rapport sur les premiers livres du *Code de procédure*, et en 1810 sur le nouveau *Code pénal*. Il entra en 1807 au Conseil d'état et y resta jusqu'à sa mort.

FAUST (Jean), célèbre magicien et nécromancien. On le fait naître à la fin du XVe siècle dans le pays d'Anhalt, ou dans la Souabe, ou bien dans le Brandebourg. Il étudia d'abord à Ingolstadt en Bavière, puis à Wittemberg en Saxe; acquit toutes les connaissances qu'on possédait de son temps, théologie, jurisprudence, philosophie, astronomie, et s'attacha surtout aux sciences occultes, telles que l'astrologie, la chiromancie, la démonologie. Un parent assez riche lui ayant légué sa fortune, il en profita pour se livrer à tous les genres de plaisirs et d'excès; enfin, il fit, selon la légende, un pacte avec le diable qui lui apparut caché sous le nom et la forme de *Méphistophélès*, petit moine gris; il s'engagea par ce pacte à lui livrer son corps et son âme à la condition que le démon le servirait pendant 24 ans. En effet, pendant 24 années, Faust réussit dans tout ce qu'il entreprit, et accomplit mille prodiges; mais au bout de ce temps il disparut. C'est vers 1545 qu'on place cet événement. On donne pour amante à Faust l'innocente Marguerite, et pour compagnons un fidèle serviteur, Waiger ou Wagner, et un chien familier, *Prestigiarius*. Il a pu exister un véritable Faust, mais le personnage vulgairement désigné sous ce nom a fini par n'être plus qu'un type qui représente à la fois l'avidité, la témérité et le danger de la science. La vie de J. Faust a été écrite par un certain George Wiedman, Hambourg, 1593, in-4, et traduite en français sous ce titre : *Histoire prodigieuse et lamentable de J. Faust, grand magicien et enchanteur*, etc., par V. Palma Cayet, Paris, 1674. Heuman a composé une curieuse dissertation sur Faust, Wittemberg, 1683. On sait quel parti Gœthe a su tirer de la légende de Faust dans le célèbre drame de ce nom. — Quelques savants pensent que Faust n'est autre que le célèbre Jean Fust de Mayence, un des inventeurs de l'imprimerie, dont la vie aurait été défigurée par les contes populaires.

FAUST de Mayence. *Voy.* FUST.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien Hercule, et femme de Constantin, s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur, mais d'un autre lit. Blessée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; celui-ci, trop crédule, fit aussitôt mettre son fils à mort; mais ayant ensuite découvert la vérité, il fit étouffer Fausta dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTE, abbé de Lérins en 433, évêque de Riez en 460, mort vers 490, est regardé par quelques auteurs comme un saint. Il combattit la doctrine de la prédestination, et écrivit un *Traité de la grâce et du libre arbitre*. Les habitants de Riez le fêtent le 16 janvier et le 28 septembre.

FAUSTINE, nom de deux impératrices romaines, qui toutes deux ne se signalèrent que par leurs déportements. La première, *Annia Galeria Faustina*, était femme d'Antonin-le-Pieux; la seconde, *Annia Faustina junior*, fille de la précédente, épousa le vertueux Marc-Aurèle. Toutes deux furent, malgré leurs torts, traitées par leurs époux avec une excessive indulgence.

FAUVILLE-EN-CAUX, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. N. O. d'Yvetot; 1,200 hab.

FAVARD DE LANGLADE (Guill.-Jean, baron), né à Saint-Florent, près d'Issoire, en 1762, mort en 1831, était avocat au parlement de Paris avant la Révolution. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1795, et au Tribunat après le 18 brumaire. Il a travaillé aux différents codes. Il fut nommé conseiller à la cour de cassation en 1808, et devint en 1829 président de cette cour. Il fut pendant les Cent-Jours député au Corps législatif. Après la seconde restauration, il continua de siéger à la Chambre des Députés, et vota avec les ministres. On a de lui : *Conférences du Code civil*, 1805; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807; *Code pénal, avec l'exposé des motifs et rapports*, 1808; *Répertoire de la nou-*

velle législation civile, commerciale et administrative, Paris, 1823-25, 5 vol. in-4.

FAVART (Charl.-Simon), auteur comique, né à Paris en 1710, mort en 1792, était fils d'un pâtissier en renom, chansonnier amateur. Il travailla longtemps pour l'Opéra-Comique où il amena la vogue, et dont il devint directeur ; puis, ce théâtre ayant été supprimé (1745), à la demande des Italiens, qui étaient jaloux de ses succès, il alla diriger une troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe, et fit pour l'armée de nombreux impromptus qui, en excitant l'ardeur guerrière du soldat, purent contribuer aux triomphes de nos troupes. A son retour, il travailla pour les Italiens et le Théâtre-Français. On a de lui plus de 60 pièces, remplies pour la plupart d'esprit, de gaîté et de délicatesse; les plus connues sont : *la Chercheuse d'esprit ; Annette et Lubin ; Ninette à la cour; Bastien et Bastienne; la Fée Urgèle; la Belle Arsène*, opéras-comiques; *Soliman II ou les trois Sultanes*, comédie qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; *l'Anglais à Bordeaux*, etc. Son *Théâtre complet* forme 10 vol., 1763-72; son *Théâtre choisi*, 3 vol., 1809. Favart était fort lié avec le spirituel abbé de Voisenon, et avait épousé une charmante actrice, mademoiselle Duronceray; tous deux eurent quelque part à plusieurs de ses opéras. — Son fils, né en 1749, mort en 1805, a été acteur aux Italiens et a donné lui-même quelques pièces.

FAVENTIA, auj. *Faenza*, ville d'Italie, dans la Gaule Cisalpine, au S. de Ravenne, était célèbre par ses vins.—On donnait encore ce nom à *Fayence*, ville de France (Var), — et à *Barcelone*, ville d'Espagne.

FAVERGES, ville des États sardes (Savoie), à 23 kil. S. E. d'Annecy ; 2,500 hab. Aux environs, papeteries, fabrique de cuivre en planches, etc. On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Casuaria*.

FAVERNEY, ville du dép. de la H.-Saône, à 16 kil. N. de Vesoul, sur la Lanterne; 2,000 hab. Commerce de vins et de blé.

FAVERSHAM, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. O. de Cantorbéry; 4,500 hab. Ancienne église avec abbaye ; fabrique de poudre à canon. Pêche d'huîtres. — Dès l'an 811 Faversham était ville royale. En 1147 le roi Etienne y fonda une abbaye de Bénédictins dont les ruines subsistent encore.

FAVIGNANA, *Ægusa*, une des anciennes îles Egades, à 13 kil. de la côte occidentale de la Sicile, par 10° long. E., 37° 57' lat. N.; 10 kil. sur 3: 3,000 hab.

FAVORINUS, sophiste grec, natif d'Arélate (auj. *Arles*) en Gaule, disciple de Dion Chrysostôme, contemporain et ami de Plutarque, enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome sous Adrien. Il jouit quelque temps de la faveur de ce prince, mais il finit par se l'aliéner par ses sarcasmes. Il mourut vers l'an 135 de J.-C. En philosophie, il penchait vers le scepticisme. Il avait composé un traité des *Tropes pyrrhoniens* qui s'est perdu, mais dont Diogène Laërce et quelques autres écrivains ont conservé des fragments. Il avait aussi rassemblé les matériaux d'une *Histoire universelle*, dont on doit vivement regretter la perte.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), lexicographe italien du XVIe siècle, religieux de la congrégation de St-Silvestre, était né à Favera, près de Camerino. Il fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), directeur de la bibliothèque de Médicis à Florence, évêque de Nocéra, et mourut en 1537. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est un grand dictionnaire de la langue grecque, intitulé : *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol.

FAVRAS (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère de Louis XVI, et depuis roi (Louis XVIII): fut accusé en 1789 d'un complot ayant pour but d'égorger Lafayette, Necker et Bailly, et d'enlever Louis XVI, pour le mettre à la tête d'une armée contre-révolutionnaire. Il fut condamné à être pendu et fut exécuté le 19 février 1790. D'après la rumeur publique, le véritable chef du complot aurait été Monsieur, qui ne fit cependant rien pour le sauver.

FAVRE (Pierre), *Faber*, jésuite, le premier des compagnons de saint Ignace, né en 1506 au Villaret (Genève), mort à Rome en 1546, contribua puissamment à la fondation et à la propagation de l'ordre des Jésuites, établit les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546).

FAVRE (Antoine), *Faber*, jurisconsulte, né en 1557 à Bourg-en-Bresse, mort en 1624, passa sa vie au service du duc de Savoie, qui le chargea de plusieurs missions importantes, et devint président du sénat de Savoie. Il tenta de réformer la jurisprudence romaine, en cherchant l'interprétation des *Pandectes* dans l'esprit de la loi et non dans les arguties des commentateurs, et rédigea dans ce but plusieurs ouvrages estimés, tels que *Jurisprudentia Papiniana; De erroribus pragmaticorum; Rationalia in pandectas; Codex Fabrianus; Conjectura*, qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1658-81. Il a aussi composé des quatrains moraux, 1601, que l'on trouve le plus souvent avec ceux de Pibrac. — Antoine Favre est père de Claude Favre, plus connu sous le nom de *Vaugelas*.

FAWKES (Guy), *Guido Falxius*, officier catholique anglais sous Jacques I, fut un des principaux acteurs de la conspiration des Poudres, 1606. Il fut arrêté au moment où il allait mettre le feu aux barils de poudre placés sous la salle des séances du parlement, fut condamné à mort, et subit le supplice avec une fermeté inébranlable.

FAY, ville du dép. de la Loire-Inf., à 13 kil. N. E. de Savenay; 3,000 hab.

FAY-BILLOT (LE), ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 24 kil. S. E. de Langres; 2,393 hab.

FAY-LE-FROID, ch.-l. de cant. (H.-Loire), sur le Lignon, à 30 kil. S. E. du Puy; 700 hab.

FAYAL, une des Açores, par 31° 12' long. O., 38° 30' - 38° 38' lat. N.: 20 kil. sur 15; 22,000 hab. Ch.-l., Villa-da-Horta. On y trouve des montagnes, surtout au centre. Vins excellents. Forêts: fruits estimés; bons porcs. Commerce actif. Cette île est, après Saint-Michel, la plus fréquentée du groupe.

FAYDIT (l'abbé), né à Riom vers 1640, mort en 1709, entra chez les Oratoriens et fut forcé d'en sortir pour avoir écrit en faveur de Descartes. Il fit quelque bruit en dénigrant de grands noms, souleva contre lui les théologiens par ses paradoxes, et mit dans toutes ses attaques une violence et un cynisme qui le décréditèrent. On a de lui, entre autres ouvrages: *De Mente humana juxta placita Neotericorum*, 1671, ouvrage cartésien: *Remarques sur Virgile et sur Homère*, 1705, assez estimé: *la Télémachomanie*, 1713, mauvaise critique du chef-d'œuvre de Fénelon.

FAYE, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 9 kil. S. O. de Brissac; 1,300 hab.

FAYEL (DE). *Voy.* COUCY et VERGY (Gabrielle DE).

FAYENCE, ch.-l. de cant. (Var), dans l'ancienne Provence, à 19 kil. N. E. de Draguignan; 2,800 hab. Verrerie, tannerie. C'est, assure-t-on, le premier endroit en France où l'on ait fabriqué la faïence, qui était récemment importée de Faenza en Italie: selon d'autres, c'est à Fayence même qu'elle aurait été inventée. Suivant celle des deux opinions qu'on admettra, Fayence aura donné son nom à la faïence, ou elle l'en aura reçu.

FAYETTE. *Voy.* LA FAYETTE.

FAYETTEVILLE, ville des États-Unis (Caroline du Nord), ainsi nommée en l'honneur de La Fayette, chef-l. du comté de Cumberland, à 90 kil. S. de Raleigh; 5,000 hab. Quelques édifices remarquables. On en exporte du coton, du tabac, du chanvre, des bois de construction, des munitions navales. C'est un des lieux les plus sains de la Caroline.

FAYOUM, département de la Moyenne-Egypte, borné à l'E. par ceux de Djizeh et de Benysoueyf; 90 kil. sur 55; 60,000 hab. Ch.-l., Medinet-el-Fayoum. Très fertile au N. Industrie plus active que dans le reste de l'Egypte. Commerce surtout avec le Caire.

FAZOQL, petit état de Nubie, sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek, entre 11° et 12° lat. N., 32° long. E., est tributaire du Bertat, et a pour capit. Adassi. Forêts impraticables et peuplées de bêtes féroces. Or natif.

FE (SANTA-). *Voy.* SANTA-FÉ.

FEBRONIUS (Justin). *Voy.* HONTHEIM.

FECAMP, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 60 kil. N. O. de Rouen, sur la Manche : 9,452 hab. Toiles, siamoises, calicots, indiennes; raffinerie, corroieries; chantiers de construction; cordonnerie de pacotille. Commerce d'huile, eau-de-vie, vin, soude, cuirs, draperie. Armements pour pêches diverses. Entrepôt de denrées coloniales, thé, genièvre.

FECHT ou **FAECHOT**, riv. de France (H.-Rhin), passe à Munster, reçoit la Weiss, et tombe dans l'Ill à Illhiseren.

FÉCIAUX, prêtres et officiers publics, institués par Ancus Martius, pour annoncer aux peuples voisins la paix, la guerre ou les trêves; ils étaient au nombre de vingt.

FEDER (J.-George-Henri), philosophe allemand, né en 1740 à Schornweisbach près de Bayreuth, mort en 1821, fut professeur de philosophie à Gœttingen, 1768, puis directeur du collége *Georgianum* et de la bibliothèque à Hanovre. On a de lui : *Recherches sur la volonté humaine*, Lemgo, 1779-93, 4 vol. in-4; *Principes de la connaissance de la volonté*, Gœtt., 1783. Il combattit la philosophie de Kant et enseigna une morale populaire et accessible à tous.

FÉDÉRALISME. *Voy.* GIRONDINS.

FÉDÉRATIFS (ÉTATS). *Voy.* CONFÉDÉRATION.

FÉDÉRATION. On désigne particulièrement sous ce nom la fête qui fut célébrée au Champ-de-Mars de Paris, le 14 juillet 1790, en mémoire du premier anniversaire de la prise de la Bastille. On y vit réunis, au nombre de 60,000, les députés des 83 départements nouvellement établis. Le roi Louis XVI assista à cette fête, et y jura le maintien de la constitution. L'enthousiasme y fut porté à son comble. Une seconde fédération eut lieu le 14 juillet 1792; mais l'union et l'entraînement qui avaient signalé la première avaient déjà fait place aux méfiances. Pendant les Cent-Jours, on tenta de renouveler les anciennes fédérations à Paris et dans la Bretagne; mais elles n'eurent aucun résultat.

FEDERICI (J.-B.-Frédéric VIASSOLO, dit Camillo), poëte dramatique, né en 1751 dans le Piémont, mort en 1802, a fait pour les différents théâtres d'Italie un grand nombre de pièces dont quelques-unes ont eu le plus grand succès. Une des meilleures, intitulée *la Bugia vive poco*, a été transportée sur notre scène sous le nom de *la Revanche* par MM. Roger et Creuzé de Lesser; une autre, *le Remède est pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Il a été donné à Milan, en 1828, un *Choix* des pièces de Federici.

FEDOR IWANOWITCH, empereur de Russie, le dernier de la dynastie de Rurick, né en 1557, succéda en 1584 à son père Iwan IV, et mourut en 1598, empoisonné par Godunow, son oncle maternel, qui monta sur le trône à sa place et mit ainsi fin à la dynastie de Rurick.

FEDOR II ALEXIEWITCH, empereur de Russie, fils d'Alexis et petit-fils de Michaël Fédérowitch, qui fonda la maison de Romanov (1613), succéda à son père en 1676, fit brûler tous les titres de noblesse afin que les distinctions fussent désormais la part du mérite et de la vertu, et mourut en 1682, laissant par testament la couronne à ses deux jeunes frères Iwan V et Pierre-le-Grand.

FÉES, êtres fantastiques, jouissant d'un pouvoir surhumain, mais soumises quelquefois à des lois bizarres et humiliantes. On les représente tantôt sous la figure d'une femme jeune, belle, couverte d'habits magnifiques; tantôt comme une vieille ridée et couverte de haillons; mais elles sont toujours armées d'une baguette magique, instrument de leur puissance surnaturelle. Sans être immortelles, elles ont une existence de plusieurs milliers d'années. On ne commença à connaître les fées qu'au moyen âge. On a voulu chercher leur origine dans les *faunæ* ou *fanæ* des anciens qui prédisaient l'avenir et dont la première était *Fatua* ou *Fauna*, l'épouse de Faunus. On fait aussi dériver le nom de fée (en italien *fata*) de *fatum*, destin, ou de l'arabe *féri*. Quoi qu'il en soit, les fées ont joué un très grand rôle dans le moyen âge. A cette époque, de grandes familles, des contrées même avaient leur fée protectrice. Telles étaient la fée *Mélusine*, en Bretagne; la fée *Banshee*, en Irlande, protectrice des Fitz-Gérald; la fée des *Ortoli*, en Corse; la fée *Morgane*, à Reggio; la fée *Urgèle*, la *Dame Blanche* des Avenel, en Ecosse, etc.

FEHRBELLIN, ville des Etats prussiens (Brandebourg), sur la petite riv. du Rhin, à 53 kil. N. O. de Berlin; 1,250 hab. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, y remporta une grande victoire sur les Suédois en 1675. Un monument a été élevé près de la ville en mémoire de cet événement.

FEINAIGLE (Grégoire DE), mnémoniste, né en Allemagne vers 1765, vint en France en 1806 pour y enseigner l'art d'aider la mémoire, en employant des procédés de localisation dont il se disait à tort l'inventeur. Après avoir obtenu quelques succès, il finit par devenir l'objet du ridicule, et se retira à Londres où il mourut en 1820.

FEITAMA (SIBRAND), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, donna d'abord au théâtre d'Amsterdam une tragédie intitulée : *Fabricius*, et un drame allégorique : *le Triomphe de la poésie et de la peinture*, puis renonça à la composition pour se livrer à la traduction. Il a traduit et fait paraître avec succès plusieurs tragédies de Corneille, de Voltaire, de Lamothe-Houdard, etc.; mais ses traductions les plus estimées sont celles du *Télémaque* en vers, 1733, et de *la Henriade*, 1753. Le théâtre de Feitama a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

FEITH (RHYNVIS), poëte hollandais, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1753, mort en 1824, fut avec Bilderdyk le restaurateur de la poésie en Hollande. Il étudia le droit à Leyde, puis s'adonna avec succès à la poésie; il fut bourguemestre de sa ville natale, et receveur du collége de l'amirauté. L'académie de Leyde ayant mis au concours l'*Éloge de Ruyter*, il envoya un poëme et une ode qui fut considérée par les Hollandais comme un chef-d'œuvre du genre. Ses principaux ouvrages sont, en vers : des *Odes et Poésies diverses*, 1796-1810; plusieurs tragédies: *Thirsa, ou le triomphe de la Religion*, 1784; *Johanna Gray*, 1791; *Inès de Castro*, 1793, et *Mutius Cordus ou Rome délivrée*, et des *Lettres sur divers sujets de littérature*, 6 vol. in-8, 1784-94.

FEKETEHALOM, ville de Transylvanie, à 15 kil. N. O. de Cronstadt; 3,150 hab. Ruines d'un ancien château-fort.

FELANICHE ou **FELANIX**, ville de l'île Majorque, à 44 kil. S. E. de Palma; 6,000 hab. Eau-de-vie. Beau couvent. Aux environs, ermitage où l'on va en pèlerinage.

FELD-MARÉCHAL, *feld marschall* en allemand, *fieldmarshal* en anglais, titre d'un grade militaire qui fut d'abord en usage dans l'armée impériale d'Allemagne, et qui depuis a été employé, non-seulement par l'Autriche, mais aussi par la Prusse, la Russie et l'Angleterre. — *Feld maréchal* est la traduction littérale de notre mot *maréchal de camp*; mais il désigne de fait un grade beaucoup plus élevé, et qu'on peut comparer à celui de maréchal de France.

FELDSBERG, ville des Etats autrichiens (Autriche), à 14 kil. S. O. de Kottel; 2,500 hab. On récolte aux environs le meilleur vin de l'Autriche.

FELEGYHAZA, ville de Hongrie, ch.-l. de la Petite-Cumanie, à 105 kil. S. E. de Pesth; 9,400 hab.

FELIBIEN (André), né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695, fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome (1647), historiographe du roi, contrôleur-général des ponts et chaussées, membre et secrétaire de l'Académie de Peinture. Il a laissé de nombreux ouvrages de peinture, dont les principaux sont: *Origine de la peinture*, 1660, in-4; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*, avec un dictionnaire des termes propres, 1675-90, in-4, fig.; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666, in-4: c'est le plus estimé de ses ouvrages; *Description sommaire du château de Versailles*, 1674; — *de la grotte de Versailles*, 1672; — *de la Chapelle du château de Versailles*, 1711 (posth.); — *des Tableaux, Statues, etc., des maisons royales*, 1687. — Son fils, J.-François, a donné la *Vie des plus célèbres architectes*, 1687.

FELICE (Fortuné-Barthélemi DE), infatigable écrivain, né à Rome en 1723, d'une famille originaire de Naples, mort à Yverdun en 1789, enseigna d'abord les sciences avec distinction à Rome et à Naples. Forcé de quitter Naples par suite d'une intrigue amoureuse avec la comtesse de Panzutti, il erra longtemps en Italie et en Suisse, et se fixa vers 1756 à Berne, où il reprit ses travaux scientifiques et se lia avec Haller. Il y embrassa la religion protestante et se maria. Il alla plus tard former à Yverdun un grand établissement d'imprimerie, d'où sortirent une foule de bons ouvrages, et il y dirigea en même temps avec succès un pensionnat. Dans ses premières publications, il traduisit de l'anglais ou du français en latin et en italien des ouvrages scientifiques qu'il voulait faire connaître à l'Italie (Descartes, Maupertuis, d'Alembert, Newton); il rédigea à partir de 1758, avec Tscharner, des journaux littéraires et scientifiques fort estimés; édita les *Principes du droit naturel et des gens* de Burlamaqui, qu'il abrégea ensuite sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, et donna en 1770 des *Leçons de logique*, estimées; il publia enfin, de 1770 à 1780, une *Encyclopédie* ou *Dictionnaire universel des connaissances humaines*, Yverdun, 48 vol. in-4, et 10 volumes de planches. Dans cet immense ouvrage, dont l'*Encyclopédie* de Diderot forme la base, il eut pour collaborateurs Euler, Haller, Lalande, et plusieurs autres savants français, italiens et allemands. On lui doit encore un *Dictionnaire de justice naturelle*, 1778, 13 vol. in-4, et un *Dictionnaire de la Suisse*, 1775, 2 vol. in-8.

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, martyrisée avec ses sept fils, l'an 150, sous Antonin-le-Pieux, ou l'an 164, sous Marc-Aurèle. L'Église place sa fête au 10 juillet.

FELINO (DU TILLOT, marquis de), ministre de Parme, né à Bayonne en 1711, s'était formé à Versailles dans les bureaux du ministère, lorsque Louis XV le plaça auprès du duc de Parme, l'infant don Philippe, son gendre, 1749. Il obtint toute la confiance du prince, devint en 1759 premier ministre, et rendit la Toscane florissante par son économie et sa bonne administration. Il eut à lutter contre la cour de Rome, expulsa les Jésuites, et fonda l'université de Parme. Don Philippe le créa, en récompense de ses services, marquis de Félino, 1769. Il ne s'en vit pas moins disgracié par le fils de ce prince, 1771. Il se retira en Espagne, puis en France, où il mourut en 1774.

FÉLIX, proconsul ou gouverneur de la Judée pour les Romains vers l'an 53 de J.-C., frère de Pallas, affranchi de Claude, épousa Drusille, princesse juive, fille du vieux roi Agrippa Ier. C'est devant lui que comparut saint Paul à Césarée; il retint l'apôtre en prison pour plaire aux Juifs.

FÉLIX I (saint), pape (269-274). Sous son règne, l'Église fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre; il fut prêt à se dévouer lui-même, mais il mourut en prison. L'Église le regarde néanmoins comme un martyr. On célèbre sa fête le 30 mai.

FÉLIX II, anti-pape, d'abord archidiacre de l'église romaine, fut placé sur le Saint-Siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 355. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé.

FÉLIX III, pape, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux églises publié par l'empereur Zénon; condamna Acace, évêque de Constantinople, et plusieurs autres hérétiques; assembla un concile à Rome en 487, et mourut en 492.

FÉLIX IV, pape, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement, et mourut en 530.

FÉLIX V, pape, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait longtemps gouverné ses états sous le nom d'Amédée VIII. *Voy.* SAVOIE.

FELLAHS, nom sous lequel on désigne en Egypte les paysans ou cultivateurs.

FELLATAHS, dits aussi *Foulahs* et *Peuls*, peuple indigène de l'Afrique centrale, se trouve répandu dans toute la Nigritie occid. (Sénégambie), où il possède les états de Fouta-Toro, de Fouladou, de Bondou, de Fouta-Djalo, etc.; et dans la Nigritie centrale (Soudan), où il habite le Ouasselon, le Sangara et l'empire des Fellatahs proprement dit.

FELLATAHS (empire des), vaste état de l'Afrique, situé dans la Nigritie centrale, comprend sous sa domination les roy. ou pays de Gouber, Kobbi, Guari, Niffé, Zamfra, Zeg-Zeg, Kano, Douri, Kachena, Kataguum, Kourri-Kourri, Djacoba: capit., Sakkatou, qui a 80,000 hab. Cet état est aujourd'hui la puissance prépondérante du Soudan. Il a été fondé à la fin du siècle dernier par le prétendu prophète Othman Danfodio, qui, sorti du Gouber, soumit la plupart des états que comprend le Soudan. En 1802, Othman devint fou; il régna néanmoins jusqu'en 1816, et eut pour successeur Mohammed-Bello, son fils; celui-ci partagea d'abord avec son frère Ben-Abdallah les vastes états que laissait Othman; mais Abdallah étant mort, tout l'empire des Fellatahs a été de nouveau réuni.

FELLER (Joachim), poëte allemand, né à Zwickau en 1638, mort en 1691, débuta comme poëte à 13 ans, fut professeur de poésie à Leipsick, puis bibliothécaire de l'université de cette ville. Il était somnambule et mourut d'une chute faite dans un accès de somnambulisme. Il faisait fort bien le vers latin. On a de lui: *Flores philosophici; Cygni Cygneæ*, en l'honneur des hommes distingués qu'avait produits Zwickau (*Cygnea*), sa patrie. — Son fils, Joachim-Frédéric Feller, né en 1673, mort en 1726, fut secrétaire du duc de Weimar (1706), et publia *Monumenta inedita*, Iéna, 1714, 12 vol. in-4, généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg;

Otium Hanoveranum, *Miscellanea Leibnitziana*, etc.

FELLER (François-Xavier DE), jésuite, né à Bruxelles en 1735, enseigna les humanités, puis la théologie, à Liége; quitta cette ville en 1773, lors de la suppression des Jésuites, et se retira à Luxembourg où il se mit à écrire: se réfugia en Westphalie lors de l'invasion des Français (1794), et mourut à Ratisbonne en 1802. Il a publié un grand nombre d'écrits, tous empreints d'une grande partialité contre les philosophes et les Jansénistes; le plus célèbre est un *Dictionnaire historique*, publié pour la première fois en 1781, 6 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois depuis, avec des augmentations; ce dictionnaire est en grande partie copié de celui de Chaudon. Feller a rédigé à Liége, de 1774 à 1794, un *Journal historique et littéraire*. On lui doit aussi un *Catéchisme philosophique*, 1777, 2 vol. in-8, et des *Discours sur la religion et la morale*, 1778, 2 vol., où l'on trouve du talent.

FELLETIN, ch.-l. de cant. (Creuse), à 8 kil. S. d'Aubusson; 3,218 hab. Draps, tapisseries, teintureries, papeteries.

FELOUPS, peuple de la Sénégambie occid., sur la Caramansa, entre les embouchures de la Gambie et du San-Domingo. On évalue leur nombre à 50,000 individus répartis dans 60 à 70 bourgades.

FELSINA, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* BONONIA.

FELSOE-BANYA, ville de Hongrie (Szathmar), à 7 kil. E. de Nagy-Banya; 4,500 hab. Administration et tribunal des mines.

FELSOE-FEJER-WARMEGYE, comitat de Transylvanie. *Voy.* WEISSEMBOURG (OBER-).

FELTON (Jean), Irlandais, lieutenant dans l'armée anglaise envoyée au secours de La Rochelle (1628), assassina le duc de Buckingham, au moment où la flotte allait partir d'Angleterre. Loin de se soustraire au supplice, il le brava avec fanatisme.

FELTRE, *Feltria*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. S. O. de Bellune; 4,500 hab. Evêché. Cathédrale, grande place. Blanchisserie de cire, filature de soie, etc.

FELTRE (duc de). *Voy.* CLARKE.

FELTRIA, ville de l'Italie septentrionale, dans la Rhétie, chez les *Medoaci*, sur le *Plavis* (auj. *Piave*).

FEMERN, île du Danemark, dans la mer Baltique, près de la côte du Holstein: 22 kil. sur 12: 8,000 hab. Ch.-l., Burg. Bétail, céréales. Pêche et navigation actives. Fabrication de bas de laine.

FENAIGLE. *Voy.* FEINAIGLE.

FÉNELON (François DE SALIGNAC DE LAMOTHE-), né en 1651, au château de Fénelon en Querci, d'une famille noble et ancienne, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et prêcha avec succès dès l'âge de 15 ans. Après avoir étudié à St-Sulpice, il fut chargé par l'archevêque de Paris de l'instruction des *nouvelles catholiques*; ces fonctions lui inspirèrent le traité de l'*Éducation des filles*. Sur la recommandation de Bossuet, Louis XIV lui confia le soin d'une mission dans le Poitou: repoussant l'auxiliaire de la force, Fénelon réussit par sa douceur et son éloquence à opérer un grand nombre de conversions. A son retour, le roi le choisit, d'après le conseil de madame de Maintenon, pour être précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Il sut enseigner à son élève toutes les vertus d'un chrétien et d'un prince, et lui inspira pour sa personne une affection qu'il conserva jusqu'à sa mort. Lorsque cette éducation fut terminée, Louis XIV le promut à l'archevêché de Cambray (1694). Né avec une âme tendre, et rempli d'un pur amour pour Dieu, Fénelon accueillit les idées mystiques de Mme Guyon: Bossuet, qui avait été jusque-là son ami, l'attaqua violemment sur ce point, et fit condamner à Rome (1699) l'*Explication des Maximes des Saints*, que l'archev. de Cambray avait publiée pour se justifier. Fénelon se soumit avec humilité et abjura publiquement ses erreurs. Vers le même temps, parut le *Télémaque*, ingénieuse fiction, où sont enseignés les devoirs d'un roi: cet ouvrage, que Fénelon n'avait pas voulu rendre public, lui avait été soustrait par un domestique infidèle. Louis XIV y vit une satire de son règne, arrêta l'impression et disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénelon ne s'occupa que du bonheur de son troupeau; il prit soin lui-même de l'instruction religieuse du peuple et des enfants, et se fit universellement chérir par sa bienfaisance. Pendant le cruel hiver de 1709, il se dépouilla de tout pour nourrir l'armée française qui campait près de lui. La réputation de ses vertus attirait à Cambray nombre d'étrangers de distinction, entre autres Ramsay, qu'il convertit et qui ne le quitta plus. Il mourut en 1715, à 64 ans. Fénelon est inférieur à Bossuet pour la force et le sublime; mais aucun auteur ne l'a égalé pour l'onction et le charme du style: c'est l'écrivain qui a le mieux reproduit dans les temps modernes la noble simplicité des anciens. Comme homme et comme chrétien, personne n'a porté plus loin les vertus douces et n'a mieux su faire aimer la religion. Il avait en politique des idées fort libérales. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, mais on en a perdu plusieurs, Louis XIV ayant fait brûler, à la mort du duc de Bourgogne, plusieurs de ses écrits qui se trouvaient dans les papiers du prince. Les ouvrages principaux de Fénelon sont: l'*Éducation des filles*, 1687; les *Maximes des saints*, 1697; les *Aventures de Télémaque*, publié en 1699 sans l'aveu de l'auteur, réimprimé en 1717 par les soins de sa famille; on en a fait une foule d'éditions; il a été traduit dans toutes les langues et même mis en vers latins; *Dialogues des Morts* et *Fables*, 1712; *Dialogues sur l'éloquence*, avec une *Lettre à l'Académie Française*, 1718; *Examen de la conscience d'un roi* (pour le duc de Bourgogne), impr. seulement en 1734; *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1713, avec une deuxième partie, 1718, souvent réimprimé, notamment en 1810 avec notes d'Aimé-Martin, et en 1834, chez Méquignon junior; des *Sermons*, qui pour la plupart furent prêchés d'abondance; des *Œuvres spirituelles*. Les œuvres de Fénelon ont été publiées par l'abbé Querbœuf aux frais du clergé de France, Paris, 1787-92, 9 vol. in-4; mais cette publication fut interrompue par la révolution; la seule édition vraiment complète est celle qui a été publiée par MM. Gosselin et Caron, d'après les manuscrits de l'auteur, 1820-24, 39 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ramsay, et par l'abbé Querbœuf; son *Éloge* a été prononcé par La Harpe, Maury, etc. Enfin M. de Bausset a donné l'*Histoire de Fénelon*, 1808, 3 vol.; 1817, 4 vol. in-8.

FÉNÉLON (J.-B.-A. DE SALIGNAC abbé DE), né à Saint-Jean-des-Tellais en Dauphiné, 1714, était petit-neveu du précédent. Il fut aumônier de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, puis se chargea de diriger un établissement charitable fondé pour améliorer le sort des *petits Savoyards* à Paris. Malgré ses vertus et sa bienfaisance il fut arrêté comme suspect, et traduit au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. Tous les Savoyards de Paris se rendirent à la Convention pour demander la grâce de celui qu'ils appelaient leur *bon père*; leurs prières furent vaines, et il subit le supplice le 8 juillet 1794.

FENESTRANGE, *Vistringen*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 13 kil. N. de Sarrebourg; 1,500 hab. Bonneterie, tanneries, blanchisseries de toiles. Cette ville était jadis le ch.-l. d'une baronnie et une des archi-maréchaussées de l'Empire. La maison de Fenestrange s'étant éteinte au XVe siècle, ses domaines passèrent, les uns aux princes de Salm, les autres (après plusieurs mariages) aux princes de Croï d'Havré.

FENESTRELLE, bourg des États sardes, sur le

Clusone, à 30 kil. N. O. de Pignerol; 800 hab. Eau de menthe. Ce bourg est situé entre deux montagnes sur lesquelles on voyait jadis des forts qui ont été rasés en 1796. Le col de Fénestrelle est célèbre par le passage de l'armée française en 1516.

FENNI, peuple barbare de l'Europe ancienne. *Voy.* FINNOIS.

FENNONIA, nom de la Finlande en latin mod.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. *Voy.* FALBAIRE.

FENTON (Elisée), poëte anglais, né à Shelton (Stafford), mort en 1730, passa la plus grande partie de sa vie auprès du comte Orrery, dont il éleva le fils, puis auprès du secrétaire d'état Craggs, et de la veuve de sir William Trumball, qui lui avait confié l'éducation de son fils. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1717 ; une tragédie de *Mariamne*, 1723 ; la traduction des 1er, 4e, 19e et 20e livres de l'*Odyssée*, insérée dans celle de Pope ; une *Vie de Milton*, etc.

FEN-TCHEOU, ville de Chine (Chan-si), sur le Fen-Ho, ch.-l. de département, par 109° 21' long. E. et 37° 19' lat. N. Eaux minérales renommées.

FÉODALITÉ, ou RÉGIME FÉODAL (de *feodum*, fief). On nomme ainsi un état de choses né, au moyen âge, de l'envahissement et de la conquête de l'Empire romain par les Barbares, et qui consistait dans une espèce de confédération de seigneurs investis chacun d'un pouvoir souverain dans leurs propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, et ayant des devoirs et des droits réciproques. De là, une distinction entre les *seigneurs suzerains* et les *vassaux* ou *feudataires*. Le vassal était celui qui, ayant reçu à titre de récompense une propriété territoriale nommée *bénéfice* ou *fief*, se trouvait par là dans la dépendance du donateur, auquel il devait *foi et hommage*. Le suzerain était celui qui, ayant conféré le fief, avait droit à l'obéissance du vassal. Du reste, le même seigneur pouvait être suzerain pour certains fiefs (ceux qu'il avait conférés), et vassal pour d'autres (ceux qu'il avait reçus). — Le système féodal paraît avoir existé en germe de temps immémorial chez les Germains ; il fut régulièrement établi en Gaule à l'époque de la conquête des Francs ; toutes les terres conquises furent alors divisées en *alleux* ou terres libres dévolues par le sort à des chefs indépendants, et en *bénéfices* ou *fiefs* (comme on les nomma plus tard), terres concédées par un chef à ses compagnons d'armes en récompense des services qu'ils lui avaient rendus à la guerre. Dans l'origine presque tous les bénéfices étaient amovibles; quelques uns étaient viagers; mais bientôt ils devinrent pour la plupart héréditaires; néanmoins il y eut longtemps à la fois des fiefs temporaires, des fiefs viagers et des fiefs perpétuels. En France, l'hérédité des fiefs fut sanctionnée en 587 par le traité d'Andelot ; elle le fut de nouveau trois siècles après par l'édit de Quierzy-sur-Oise (877), qui étendit l'hérédité aux gouvernements des provinces de l'empire carlovingien. De ce moment commence la véritable époque féodale ; les possesseurs des fiefs devenus héréditaires accrurent facilement leur puissance sous les derniers Carlovingiens, et les grands feudataires devinrent de fait indépendants. En 987, Hugues Capet consomma le triomphe de la féodalité en renversant la dynastie régnante ; mais aussi dès la même époque commence la lutte du pouvoir royal contre la féodalité. Hugues Capet et ses premiers successeurs ne sont encore vraiment rois que dans leurs propres domaines. Louis VI fut le premier qui sut rendre à la royauté le rang qui lui appartenait. L'établissement des communes, en fournissant aux rois un auxiliaire contre la puissance des vassaux; les croisades, en forçant les seigneurs d'engager à la couronne des domaines qu'ils ne purent depuis recouvrer, portèrent les premiers coups à la féodalité : Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel, soit par la force des armes, soit par jugement, achat, donation, succession, réunirent nombre de fiefs au domaine royal. Leurs successeurs, devenus plus forts, attaquèrent victorieusement les priviléges des feudataires ; enfin, Louis XI et Richelieu portèrent les derniers coups à la féodalité. La révolution française acheva d'en faire disparaître les dernières traces.—En Allemagne, la féodalité s'établit comme en France ; mais elle eut un autre résultat ; les empereurs furent trop faibles pour lutter contre leurs grands vassaux. De là la multiplicité des petits états indépendants que renferme encore aujourd'hui cette contrée.

FER (île de), *isla del Hierro* en espagnol, *Pluvialia* ou *Ombrios* des anciens, la plus occidentale des îles Canaries, par 20° 30' long. O., et 25° 45' lat. N., 22 kil. sur 16 ; 5,000 hab. Ch.-l. Valverde. Sol montueux et volcanique : orseille, fruits, bons vins, peu de grains ; forêts, pâturages. Eau-de-vie. Cette île a longtemps servi de point de départ pour compter les longitudes: une ordonnance de Louis XIII rendue en 1634 y fit passer le premier méridien de France. Ce premier méridien, adopté alors par une grande partie des états de l'Europe, n'est plus guère employé aujourd'hui que par les Allemands. Il est remplacé en France par le méridien de Paris.

FÉRAUD, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, voulut dans la journée du 1er prairial (le 20 mai 1795) s'opposer à la populace qui forçait les portes de la Convention, et fut tué d'un coup de pistolet ; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président, Boissy-d'Anglas, qui resta inébranlable sur son siége, et salua respectueusement la tête de son infortuné collègue. La Convention rendit à Féraud les honneurs funèbres.

FERDINAND, nom dérivé de l'allemand *verdienen*, mériter, a été porté par des empereurs d'Allemagne, des rois d'Espagne, de Naples, de Sicile, etc.

I. Allemagne.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala de Hénarès (Castille) en 1503, mort à Vienne en 1564, devint roi de Bohême en 1527 après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur; fut élu roi des Romains en 1531, et succéda comme empereur à Charles-Quint après l'abdication de ce prince en 1556. Le pape Paul IV refusa de reconnaître Ferdinand pour chef de l'Empire, sous prétexte que le consentement du Saint-Siége n'était intervenu ni à son élection ni à l'abdication de Charles-Quint. Ferdinand protesta contre cette prétention, et depuis ce temps, les empereurs ont cessé de demander la confirmation du pape. Le règne de ce prince fut paisible, et ses dernières années furent consacrées à concilier les Protestants et les Catholiques.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et empereur en 1619. Il eut pour compétiteur l'électeur palatin, Frédéric V, qui souleva contre lui les Protestants, et donna par là naissance à la fameuse guerre de Trente-Ans. Battu à Prague (1620), l'électeur Frédéric fut dépouillé de ses états; Christian IV, roi de Danemark, qui lui succéda comme défenseur des protestants (1625-29), fut battu à Lutter, puis à Lubeck et fit la paix ; mais les généraux de Ferdinand furent à leur tour battus par Gustave-Adolphe à Leipsick (1631) et à Lutzen (1632) ; cependant ayant repris l'avantage à Nordlingen (1634), l'empereur put faire avec quelques-uns de ses ennemis des accommodements avantageux. Il mourut peu après, en 1637. Ce prince eut pour généraux Maximilien de Bavière, Tilly et Wallenstein.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils du

précédent, né à Grætz en 1608, mort en 1657, fut couronné roi de Bohême en 1625, de Hongrie en 1627, et succéda à son père en 1637. Il eut à combattre à la fois les Suédois, et les Français leurs alliés, dans la guerre de Trente-Ans qui avait été commencée par son père ; mais il trouva de trop redoutables adversaires dans les généraux des deux nations, Baner et le grand Condé, et se vit forcé de signer en 1648 le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France l'Alsace et les trois évêchés de Toul, Metz et Verdun. Ferdinand III avait fait élire de son vivant son fils Ferdinand comme roi des Romains, sous le nom de Ferdinand IV ; mais celui-ci mourut en 1654.

II. Espagne (Castille, Léon, Aragon, etc.).

FERDINAND I, dit *le Grand*, roi de Castille, dès 1033 du vivant de Sanche III, son père, roi de Navarre; s'empara des états de Bermude, roi de Léon, en 1037; rendit les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville ses tributaires ; repoussa les Maures de la Castille, et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias III, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille qu'il lui livra près de Burgos (1054), et les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065 après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, et se distingua pendant un règne d'environ 30 ans par sa prudence, sa valeur et son affabilité ; il fut nommé régent de Castille, après la mort de Sanche III son frère, pendant la minorité d'Alphonse IX son neveu, et apaisa les troubles qui s'étaient élevés dans ce pays ; il enleva aux Maures plusieurs places importantes, recula les limites de ses états, et mourut en 1188, au moment où il se préparait à entrer dans une croisade. C'est du règne de ce prince que date l'ordre militaire de Saint-Jacques, destiné à la défense des domaines des Chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, petit-fils de Ferdinand II, et fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de dona Bérengère, reine de Castille, né l'an 1200, mort en 1252, monta sur le trône de Castille en 1217 après Bérengère qui abdiqua en sa faveur, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, réunissant ainsi les deux couronnes de Léon et de Castille qui depuis ne furent plus séparées. Il combattit les Musulmans, les chassa de Cordoue, de Séville, de Cadix, etc. Ces victoires lui valurent l'honneur d'être placé au rang des saints par le pape Clément X en 1671. Ferdinand est regardé comme le fondateur de l'université de Salamanque.

FERDINAND IV, dit *l'Ajourné*, roi de Castille et de Léon, né à Séville en 1285, mort en 1312 ; succéda en 1295 à son père Sanche III. Les premières années de son règne furent très orageuses. Don Juan, son oncle, se fit proclamer roi de Léon, et Alphonse de la Cerda prit le titre de roi de Castille. Les rois de Portugal et d'Aragon s'emparèrent de plusieurs places de son royaume. Mais la reine Marie, sa mère, fit face à tout et se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle assura la couronne à son fils. Ferdinand repoussa les Maures qui avaient envahi ses états, et leur enleva en 1309 la place de Gibraltar. Dans un accès de colère, ce prince fit jeter du haut d'un rocher deux gentilshommes; ceux-ci, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours ; et en effet, dit-on, il mourut au bout de ce terme ; d'où le nom d'*Ajourné*, qu'on lui a donné.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile, né en 1452, mort en 1516, fils de Jean II, roi d'Aragon et de Sicile, épousa à 17 ans Isabelle, héritière de Castille, et régna au nom de sa femme sur cette contrée dès 1474. En 1479 il hérita des états de son père, et réunit ainsi sous ses lois presque toute l'Espagne. Il établit en 1480 le tribunal de l'inquisition, enleva en 1492 la ville de Grenade aux Maures, chassa la même année tous les Juifs, ce qui anéantit le commerce et l'industrie de l'Espagne ; accueillit dans ses états Christophe Colomb qui découvrit en son nom le Nouveau-Monde (1492); enleva en 1504 le royaume de Naples aux Français qui venaient de le conquérir, de concert avec lui. Isabelle mourut la même année, laissant la Castille à sa fille Jeanne-la-Folle, mais en donnant à Ferdinand la tutelle de ce royaume jusqu'à la majorité de son petit-fils don Carlos (depuis Charles-Quint). L'archiduc Philippe, époux de Jeanne-la-Folle, lui disputa un instant la régence ; mais il mourut en 1505, et Ferdinand fut reconnu pour tuteur par les grands de Castille. En 1512, Ferdinand réunit à ses états la Navarre espagnole, soumettant ainsi à son sceptre toutes les parties de la péninsule hispanique. Ce prince éleva l'Espagne au plus haut point de puissance, mais on lui reproche sa versatilité et sa fourberie qui lui méritèrent le surnom de *Rusé*, comme ses conquêtes sur les Maures lui valurent celui de *Catholique*. Il se joua de la bonne foi de Louis XII, et se montra tantôt son allié et tantôt son ennemi. Il fut habilement secondé dans ses entreprises par son ministre le cardinal Ximénès, et son général Gonzalve de Cordoue.

FERDINAND VI, roi d'Espagne, fils de Philippe V, né en 1713, monta sur le trône en 1746. Il ne travailla qu'au bonheur de ses sujets, réforma l'administration de la justice et des finances, ranima le commerce, établit de nouvelles manufactures, creusa des canaux et rétablit la marine. Sous le règne de ce bon roi, Lima, capitale du Pérou, fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1746 : Quito, dans le même pays, éprouva un semblable malheur en 1755 ; sept mois après, l'Espagne souffrit encore du tremblement qui renversa Lisbonne. Il mourut en 1759, universellement regretté.

FERDINAND VII, fils de Charles IV, né en 1784. En 1808, son père abdiqua en sa faveur ; mais au bout d'un mois, ce prince lui reprit sa couronne pour la mettre entre les mains de Napoléon. Ferdinand fut retenu à Valençay jusqu'à la fin de 1813, époque à laquelle Napoléon fut forcé de lui rendre son trône. Devenu roi, il irrita ses peuples en refusant de tenir les engagements qu'il avait pris envers eux: il se vit en 1820 forcé par une insurrection militaire d'accepter une constitution ; mais bientôt, aidé du secours de Louis XVIII, roi de France, il fit rentrer ses sujets sous le joug (1822). Il mourut en 1832 et légua par testament sa couronne à sa fille, l'infante Isabelle, sous la tutelle de Marie-Christine, sa mère, à l'exclusion de don Carlos, son frère, préparant ainsi une longue guerre civile.

FERDINAND I, dit *le Juste*, roi d'Aragon, 2e fils de Jean I, roi de Castille, et d'Éléonore d'Aragon, régna sur l'Aragon et la Sicile de 1409 à 1416.

FERDINAND II, dit *le Catholique*, roi d'Aragon de 1479 à 1516. *Voy.* ci-dessus FERDINAND V.

III. Naples et Sicile.

FERDINAND I, roi de Naples, de la maison d'Aragon, né en 1424, mort en 1494, succéda en 1458 à Alphonse-le-Magnanime, dont il était fils naturel. Ce prince était faux et cruel ; son peuple se souleva plusieurs fois contre lui ; mais il parvint à maintenir son autorité par la terreur.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II, et petit-fils du précédent, fut couronné en 1495, après l'abdication de son père. L'inimitié que le peuple napolitain avait vouée à Ferdinand I et à Alphonse II s'étendit à Ferdinand II. Lors de l'invasion du roi de France, Charles VIII, le peuple, les troupes et la noblesse abandonnèrent Ferdinand

pour se soumettre au monarque français. Cependant, par un revirement subit d'opinion, les Napolitains ne tardèrent pas à rappeler leur souverain, et les Français durent abandonner le territoire napolitain. Ferdinand mourut en 1496, âgé de 26 ans.

FERDINAND III, roi de Sicile (1479), puis de Naples de 1504 à 1516, est le même que Ferdinand V, dit *le Catholique*. *Voy.* FERDINAND V (à la série *Espagne*).

FERDINAND IV (ou FERDINAND I, comme roi des Deux-Siciles), n'avait que huit ans quand son père don Carlos, appelé à la couronne d'Espagne sous le nom de Charles III, lui laissa le trône de Naples sous la tutelle de Tanucci, en 1759. En 1799, les Français s'emparèrent de ses états de terre ferme qu'ils érigèrent d'abord en république (*Rép. Parthénopéenne*), et que Napoléon donna ensuite à titre de royaume à Joseph, son frère, et à Murat. Ferdinand continua néanmoins à régner en Sicile; en 1814, il remonta sur le trône de Naples qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1825. Ce prince faible fut gouverné par la reine Caroline et par des favoris dont le plus célèbre est Acton. Il s'éleva en 1820 une insurrection dans le but de lui arracher une constitution, mais il la réprima avec le secours de l'Autriche.

IV. Portugal.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367; soutint deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean I, successeur de Henri II, et fut forcé de renoncer à ses prétentions sur quelques domaines de la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Eléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez d'Acunha; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener les esprits, et mourut regretté en 1383.

FERDINAND, infant de Portugal, fils de Jean I, né à Santarem en 1402, passa en Afrique pour combattre les Maures dès l'âge de 14 ans et mit le siége devant Tanger; mais il fut fait prisonnier par les Maures et passa le reste de sa vie dans la captivité; il mourut de misère en 1443. Les malheurs de ce prince sont devenus le sujet d'un grand nombre de légendes, parmi lesquelles nous citerons la *Chronique* du P. Jérôme Ramas, Lisbonne, 1577, in-8.

V. Princes divers.

FERDINAND I, grand-duc de Toscane de 1587 à 1609: et Ferdinand II, de 1621 à 1690, tous deux de la maison de Médicis, n'ont rien fait de remarquable.

FERDINAND III, grand-duc de Toscane, de la maison de Lorraine-Autriche, était fils du grand-duc Léopold (depuis empereur). Il monta sur le trône en 1790. Il fut forcé par les Anglais de prendre parti contre la France; vit ses états envahis dès 1796 par Bonaparte, et conquis définitivement en 1799. Il se retira à Vienne, pendant que Louis de Parme, puis Elisa Bonaparte occupaient son trône. En 1805, il accepta de Napoléon le grand-duché de Wurtzbourg et accéda à la confédération du Rhin. Il rentra dans son duché en 1814, et y régna paisiblement jusqu'en 1824.

FERDINAND DE BRUNSWICK, DE PARME, etc. *Voy.* BRUNSWICK, PARME, etc.

FERDINAND (ordre de SAINT-) et du MÉRITE, ordre institué en 1800 par Ferdinand, roi des Deux-Siciles, au moment de son rétablissement sur le trône de Naples, pour récompenser les sujets restés fidèles à sa cause. La décoration consiste en une croix d'or formée de rayons et de fleurs de lis, ayant au centre l'image de saint Ferdinand avec la légende *Fidei et Merito*. Le cordon est moiré bleu avec un liséré ponceau.

FERDINAND (ordre militaire de SAINT-), ordre créé en 1811 par les cortès d'Espagne, et que confirma Ferdinand VII lors de sa rentrée à Madrid. La marque distinctive de cet ordre est une croix d'or pommelée, émaillée de blanc, ayant au centre l'image de saint Ferdinand avec l'exergue: *El rey y la patria*. Le ruban est ponceau, avec un liséré orange.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Mansour), célèbre poëte persan, né à Rizvan, près de Thous, dans le Khoraçan, l'an de J.-C. 916, mort l'an 1020. Mahmoud-le-Gaznévide le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou histoire des rois de Perse. Ferdoucy employa 30 années à exécuter cette immense composition, qui ne contient pas moins de 120,000 vers; mais tandis qu'il se livrait au travail dans la retraite, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie. Il se retira à Bagdad, où sa haute réputation, qui l'y avait précédé, lui mérita la protection du calife. Après quelques années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa carrière. Le *Châh-Nâmeh* a été publié en persan à Londres par le capitaine Turner-Macan, 1829, 4 vol. in-8; il a été traduit en anglais par Atkinson, Londres, 1831. M. Vallenbourg a donné en français une notice sur le *Châh-Nameh*, avec la traduction de quelques morceaux. Enfin ce grand ouvrage a été traduit en entier en français et commenté par M. Jules Mohl, 1838-1839, 2 volumes in-folio.

FÈRE (LA), ville forte de France, ch.-l. de canton (Aisne), au confluent de la Serre et de l'Oise, à 20 kil. N. de Laon; 2,651 hab. Ecole d'artillerie, arsenal de construction, martinets, salpêtreries, scieries hydrauliques. Commerce de vins, laines, toiles.—Cette ville a soutenu un grand nombre de siéges, notamment en 1530 contre les Espagnols qui la prirent. Henri IV s'en empara également, et y construisit de nouvelles fortifications, augmentées sous Louis XIII, mais détruites sous Louis XIV en 1690. Les alliés s'en emparèrent en 1814, et la ravagèrent; mais en 1815 les Prussiens l'assiégèrent vainement.

FÈRE-CHAMPENOISE (LA), ch.-l. de cant. (Marne), à 33 kil. S. d'Epernay; 1,800 hab. Bataille sanglante et acharnée, où l'aile gauche de l'armée de Napoléon fut écrasée par les alliés après la résistance la plus héroïque, le 25 mars 1814.

FÈRE-EN-TARDENOIS (LA), ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Ourcq, à 19 kil. N. E. de Château-Thierry; 2,000 hab. Poterie, bonneterie, huiles, etc.

FEREKHABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, rive gauche, à 160 kil. E. d'Agra, par 77° 7' long. E., 27° 24' lat. N.; 70,000 hab. Palais du nabab. Hôtel des monnaies. Soieries, tissus de coton. Grand commerce avec le Cachemire, etc. Lord Lake remporta en 1805, près de cette ville, une victoire sur Holkar, chef des Mahrattes. — Une autre Ferekhabad, aussi dans l'Inde anglaise (Calcutta), est à 22 kil. S. E. de Radjemal.

FERENTINUM, auj. *Ferentino*, qu'il ne faut pas confondre avec *Ferentium*, était un lieu du Latium, près d'Anagnia. La confédération latine s'y tenait. Lorsque Rome eut soumis le Latium, elle prohiba ces diètes nationales, craignant qu'elles ne facilitassent les révoltes.

FERENTINO, *Ferentinum*, ville de l'État ecclés., à 65 kil. S. E. de Rome; 6,800 hab. Evêché.

FERENTIUM, auj. *Florenza*, ville d'Italie, en Apulie, formait un petit état. Elle s'unit aux Samnites contre Rome, et fut prise par le consul Aulius Cerretanus, l'an 319 av. J.-C., puis devint colonie romaine en 118.

FERET, autrefois *Dyme*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 1,000 kil. S. O. d'Andrinople; 3,000 hab. Aux environs, eaux minérales et thermales.

FERETRIEN (de *ferire*, frapper), surnom donné à Jupiter par Romulus, à la suite d'un combat, comme ayant lui-même frappé l'ennemi et donné la victoire aux Romains.

FERGANAH, pays du Turkestan indépendant. *Voy.* KHOKHAN.

FERGUS, riv. d'Irlande (Clare), naît à 19 kil. N. O. d'Ennis et tombe dans le Shannon.

FERGUS (CARRICK-). *Voy.* CARRICK-FERGUS.

FERGUSON ou **FERGUSSON** (Jacques), mécanicien et astronome écossais, né en 1710 à Keith (Banffshire), fut membre de la Société royale de Londres, donna dans cette ville des leçons publiques de physique, publia des tables et des calculs astronomiques, et d'autres ouvrages qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont les suivants : *l'Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, 1785, in-8 ; *Introduction à l'électricité*, 1769, 2e édition ; *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, Edimbourg, 1805, avec des corrections, des additions et des notes, par David Brewster, 2 vol. in-8, et 1 vol. in-4 de planches ; *Traité de perspective*, 1775 ; et des *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

FERGUSON (Adam), écrivain écossais, né en 1724 à Logierait, près de Perth, fut jusqu'en 1757 aumônier d'un régiment écossais. Il fut en 1759 élu professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg, devint en 1764 professeur de philosophie morale, fut nommé en 1778 secrétaire de la commission envoyée en Amérique pour traiter avec les colonies insurgées. En 1784, il résigna ses fonctions de professeur. Puis il voyagea en Italie, et vécut depuis dans la retraite, jusqu'à sa mort arrivée vers 1816. Il débuta comme auteur en 1767 par un *Essai sur la société civile* (traduit par Bergier, 1783) ; publia en 1769 des *Institutions de philosophie morale* (traduites par Reverdet, Genève, 1775), qui ne sont qu'un sommaire de ses leçons, et donna un exposé plus étendu de sa doctrine dans les *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4 ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3 vol. in-4, et 1799, avec des corrections importantes; traduite par Demeunier, 1784. Dans ce dernier ouvrage, il voulut imiter Gibbon ; mais s'il l'égale pour l'érudition, il lui est inférieur par le style et l'intérêt.

FERGUSSON (Robert), né à Edimbourg en 1751, mort en 1774, se distingua comme poëte. Ses poésies sont écrites les unes en anglais pur, les autres dans le dialecte écossais ; ces dernières sont les plus estimées. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Glasgow, 1813, 2 vol. in-12, avec sa vie par D. Irving.

FERHABAD, ville d'Iran (Mazenderan), à 53 kil. N. E. de Balfrouch. On évaluait autrefois sa population à 16,000 hab., mais elle est beaucoup diminuée aujourd'hui. Riz, poisson, sel. Ruines d'un grand château, bâti par Abbas-le-Grand.

FERIA, ville d'Espagne (Badajoz), à 53 kil. S. E. de Badajoz ; 6,000 hab. Vieux château qui la domine.

FERICHTAH (Mohammed-Cacem-Astrabady), historien persan, natif d'Ahmednagar (Décan), florissait au commencement du XVIIe siècle. Il occupa des postes éminents à la cour du souverain du Visapour, et publia une histoire de l'Inde en 12 livres, qui s'étend de 997 à 1620 ; elle est connue sous le titre de *Kétabi Ferichtah témam* (livre de Férichtah complet). Ce grand ouvrage a été traduit en anglais par J. Briggs, Londres, 1829, 4 vol. in-8.

FÉRID-EDDIN, **FÉRIDOUN**. *Voy.* FÉRYD-EDDIN, FERYDOUN.

FÉRIES LATINES, *Feriæ latinæ*, fêtes annuelles instituées par Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, pour consacrer l'alliance qu'il avait conclue avec tous les peuples du Latium. Elles étaient placées sous l'invocation de Jupiter *Latialis* (c'est-à-dire protecteur du Latium). La durée des Féries latines, bornée d'abord à un seul jour, fut dans la suite portée à quatre. On les célébrait sur le mont Albain (aujourd'hui *monte Calvo*). Le consul en exercice en déterminait l'époque.

FERLACH, ville du roy. d'Illyrie, à 12 kil. S. de Klagenfurth, sur la Drave ; 3,000 hab. Manufactures d'armes ; tanneries.

FERMANAGH, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Tyrone, Donegal, Monaghan, Cavan, Leitrim ; 45 kil. sur 26 ; 150,400 hab. Ch.-l., Enniskillen. Montagnes, marais, bois, lac Erne. Le N. est fertile, le reste du pays est mal cultivé. Fer, houille ; toiles, eau-de-vie.

FERMAT (P. DE), un des plus grands géomètres français, né à Toulouse en 1595, mort en 1665, était conseiller au parlement de Toulouse, et cultivait les sciences comme par délassement. Il fut en correspondance avec Descartes, Pascal, Roberval, Toricelli, Huyghens, Mersenne, etc., et fit un grand nombre de découvertes dans les parties les plus élevées des mathématiques. Il partage avec Descartes la gloire d'avoir appliqué l'algèbre à la géométrie ; il imagina pour la solution des problèmes une méthode, dite *de maximis et minimis*, qui doit le faire regarder comme le premier inventeur du calcul différentiel ; il créa, en même temps que Pascal, le *calcul des probabilités* ; découvrit le premier en arithmétique les propriétés de plusieurs nombres ; commenta et étendit Diophante ; rétablit avec une admirable sagacité plusieurs ouvrages perdus d'Apollonius et d'Euclide. Il était en même temps un habile helléniste et un profond jurisconsulte. On reproche à ce savant d'avoir caché ses méthodes, dont quelques-unes ont été perdues avec lui. On a de Fermat quelques opuscules, publiés 15 ans après sa mort par son fils, Samuel de Fermat, sous le titre de *Varia opera mathematica*, Toulouse, 1679, et des remarques sur *Diophante*, dans l'édition de Bachet publiée en 1670.

FERMIERS GÉNÉRAUX. On nommait ainsi sous l'ancien régime ceux qui tenaient à ferme ou à bail les revenus publics, composés alors de la gabelle (l'impôt du sel), de l'impôt des tabacs, des octrois, etc. Ils formaient une association privilégiée, qui compta longtemps 40 membres, et qui fut ensuite portée à 60. Ils s'enrichissaient rapidement. Leur nomination dépendait du ministre des finances, et le plus souvent le ministre recevait du personnage préféré un pot-de-vin considérable. L'institution des fermiers-généraux avait donné lieu à une foule d'abus que l'Assemblée Constituante a fait disparaître.

FERMO, *Firmum*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de délégation, à 180 kil. N. E. de Rome ; 8,000 hab. Archevêché. Patrie de Lactance. — La délégation de Fermo, une des divisions de l'État ecclésiastique, est située entre celles de Macerata, de Camerino, d'Ascoli et l'Adriatique : 42 kil. sur 29 ; 90,000 hab.

FERMOSELLE, *Ocellum Durii*, ville forte d'Espagne (Zamora), à 58 kil. S. O. de Zamora ; 3,000 hab.

FERMOY, ville d'Irlande (Cork), sur le Blackwater, à 31 kil. N. E. de Cork ; 60,000 hab.

FERNAMBOUC, ville du Brésil. *Voy.* PERNAMBOUC.

FERNAND, abréviation de Ferdinand. *Voy.* FERDINAND.

FERNAND CORTEZ. *Voy.* CORTEZ.

FERNANDEZ, famille portugaise qui s'est fait un nom dans l'histoire des découvertes géographiques aux XVe et XVIe siècles. Nous citerons :

FERNANDEZ (Juan), navigateur portugais. Il fut employé dans l'expédition envoyée par l'infant don Henri, en 1446, pour l'exploration des côtes d'Afrique, et qui était dirigée par Antonio Gonzalès. Fait prisonnier par les Maures du Sahara, voisins du Rio-do-Ouro, Fernandez fut le premier voyageur européen qui pénétra dans ces terres inhospitalières. A son retour, il fit connaître les mœurs des tribus bar-

bares dans des récits qui ont été recueillis par les historiens portugais. En 1448 Fernandez, dans un second voyage, voulut pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres; mais il fut abandonné par ses compagnons, et ne reparut plus.

FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, qui découvrit en 1445 l'embouchure du Sénégal et le cap Vert.

FERNANDEZ (Alvaro), navigateur portugais, connu surtout par la relation du naufrage du galion le *Grand Saint-Jean*, qui eut lieu en 1552 sur les côtes de Natal, près du Monomotapa, et auquel il avait eu le bonheur d'échapper. Le récit de ce naufrage, dont le plus grand intérêt est dans la fin tragique du capitaine Manuel de Souza et de sa famille, fut publié à Lisbonne en 1554. Esmenard a fait de ce funeste événement un des plus intéressants épisodes de son poëme de *la Navigation*.

FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol du XVI[e] siècle, découvrit en 1572, sur les côtes du Chili, les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise, au N. des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra à son retour une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne put pousser plus loin ses recherches, et la mort l'empêcha de revenir: on soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. On trouve quelques détails sur les expéditions de Fernandez dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes* (1609).

FERNANDEZ NAVARETTE (Juan), d'une autre famille que les précédents, surnommé *el Mudo* (le Muet), peintre espagnol, né à Logrono en 1526, mort à Séville en 1579, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très décidé pour la peinture. Il alla se former en Italie et fut élève du Titien. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour l'Escurial. Le plus remarquable de ses tableaux représente *Abraham au milieu des trois anges*.

FERNANDEZ (îles de JUAN-), dans le Grand-Océan. *Voy.* JUAN-FERNANDEZ.

FERNANDO (SAN-). *Voy.* SAN-FERNANDO.

FERNANDO-DA-NORONHA, île de l'Océan Equinoxial, près de la côte du Brésil, par 34° 58' long. O., 3° 56' lat. N. Elle sert de lieu de déportation pour les criminels.

FERNANDO-PO, île d'Afrique, dans le golfe de Biafra, par 6° 20' long. E., 3° 28' lat. N. Elle fut découverte en 1471 par un Espagnol qui lui donna son nom. Elle est peu fréquentée aujourd'hui.

FERNEL (Jean), célèbre médecin, né à Clermont en Beauvaisis en 1497, mort en 1558, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmotheoria*, 1528, où il indique le moyen de mesurer avec exactitude un degré de méridien; *De naturali parte medicinæ*, Paris, 1542; *Universa medicina*, 1567, qui a eu plus de 30 éditions; *Therapeutices universalis libri septem*, 1571; *Febrium curandarum methodus generalis*, 1577. Fernel n'est pas moins remarquable par l'élégance du style que par la solidité des doctrines. Véritable éclectique, il avait recueilli et systématisé ce qu'il y avait de mieux dans ses prédécesseurs.

FERNEY ou FERNEX, dit aussi *Ferney-Voltaire*, bourg de France, ch.-l. de canton (Ain), à 9 kil. S. E. de Gex, à 7 kil. N. O. de Genève; 1,200 hab. Horlogerie, faïence, poterie. Voltaire en devint le seigneur et y résida vingt ans; d'un pauvre hameau, il fit une petite ville et y répandit l'aisance. On y voit encore son château.

FEROE (archipel de). *Voy.* FÆROÉ.

FERONIE, divinité romaine, dont le culte était originaire d'Étrurie, avait pour principale attribution la garde des frontières et des champs; elle présidait aussi aux travaux de l'agriculture et aux apparitions surnaturelles. Ses prêtres, au rapport de Strabon, avaient l'adresse de marcher nu-pieds sur des charbons ardents sans se brûler.

FERONIÈRE (LA BELLE). *Voy.* FERRONNIÈRE.

FERRAH, ville murée du Kaboul (Afghanistan), par 60° 6' long. E., 32° 48' lat. N. On croit que c'est l'ancienne Parra, ville importante de l'empire des Parthes. — Ferrah est le ch.-l. d'une province bornée au N. O. par le Khoraçan, au S. E. par le Kandahar, au S. par le Séistan, à l'O. par la Perse. Cette province compte 200,000 hab.

FERRAHROUD, rivière du Kaboul, sort du mont Berchek, traverse le Ferrah, entre dans le Séistan et tombe dans le lac Zerreh après 300 kil. de cours.

FERRAND (Antoine-François-Claude, comte), ministre d'état et pair de France, né en 1758, mort en 1821, avait d'abord été conseiller aux enquêtes dans le parlement de Paris, et proposa un des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires, il émigra en 1790 et fit partie du conseil du prince de Condé. Il rentra en France en 1801, et partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. Ses opinions royalistes bien connues lui attirèrent quelques persécutions sous l'empire. A la restauration, il eut pendant un temps la confiance de Louis XVIII qui le nomma ministre d'état, directeur des postes, et qui même le consulta pour la rédaction de la Charte. Ses principaux ouvrages sont : *l'Esprit de l'histoire*, etc., 1802, 4 vol. in-8, souvent réimprimé; *Théorie des révolutions*, 1817, 4 vol. in-8. Il était de l'Académie Française depuis 1816.

FERRARE, *Forum Allieni* des anciens, *Ferraria* en latin moderne, *Ferrara* en italien, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. d'une légation, à 324 kil. N. de Rome, sur le canal Panfilio, etc.; 24,000 hab. Elle comptait jadis 60,000 hab. Archevêché, université; citadelle, cathédrale, château des anciens ducs, palais d'Este, villa Bevilacqua; très beau théâtre; chartreuse, hôtel-de-vile; belle place. Nombreux établissements littéraires ou d'instruction; riche bibliothèque. Industrie et commerce peu actifs. Patrie de l'Arioste, de Guarini, de Bentivoglio, des Strozzi, etc. — Ferrare fut fondée au V[e] siècle, par les habitants de la ville d'Aquilée, qui venait d'être détruite par les Huns. Elle fut d'abord peu importante. Après avoir été soumise à l'empire d'Occident, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux empereurs byzantins (tant sous Justinien que sous les exarques de Ravenne), elle tomba au VIII[e] siècle entre les mains des Lombards, puis fut comprise dans la donation que fit Pepin au pape Étienne II. Sous la domination papale, elle devint une seigneurie vassale de l'Église et qui comprenait à peu près l'étendue de la légation actuelle. Après avoir passé en plusieurs mains, elle devint en 1208 la possession de la maison d'Este. Les princes de cette maison en firent leur résidence et la capitale de leurs états. C'est de ce moment que date l'importance de Ferrare, qui, grâce à la protection des princes d'Este, devint bientôt un des principaux centres littéraires de l'Italie. Rétablis en 1317 par le pape dans leurs états, dont ils avaient été un moment dépouillés par les Vénitiens, les seigneurs de Ferrare se reconnurent vassaux du Saint-Siége. En 1471 la seigneurie de Ferrare fut érigée en duché, et depuis ce temps

elle resta, à quelques interruptions près, et en dépit des efforts de Jules II, à la maison d'Este qui la garda jusqu'en 1598. A cette époque, Clément VIII ayant prétendu que la ligne ducale d'Este était éteinte, s'empara du duché de Ferrare, comme suzerain de ce fief. Les Français prirent Ferrare en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. du Bas-Pô (roy. d'Italie). L'Église recouvra Ferrare en 1814; mais les Autrichiens ont le droit d'y entretenir une garnison.—La légation de Ferrare, une des divisions de l'Etat ecclésiastique, est située au N. de celle de Ravenne, à l'E. de celle de Bologne et du duché de Modène, au S. du royaume Lombard-Vénitien, à l'O. de l'Adriatique : 70 kil. sur 60 ; 170,000 hab. Air malsain, surtout aux environs des marais de Comacchio; grande fertilité, mais absence totale de bois.

FERRARE (ducs de). *Voy.* ESTE (maison D').

FERRARE (Hippolyte D'ESTE, dit le cardinal DE), fils d'Alphonse Ier d'Este, duc de Ferrare, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de François Ier à laquelle sa famille était alliée; jouit de la faveur de François Ier, de Henri II et de ses fils; fut nommé cardinal en 1539, obtint successivement les archevêchés de Milan, de Lyon, de Narbonne; gouverna pendant deux ans le duché de Parme pour la France, 1552-54; assista au colloque de Poissy, 1562, et mourut à Rome en 1572. Il protégea Paul Manuce, Muret et d'Ossat.

FERRARI, nom commun à un grand nombre de savants et de littérateurs italiens; les principaux sont : Louis Ferrari, habile mathématicien, né à Bologne en 1522, mort en 1566; il était disciple de Cardan et inventa une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e degré ; il enseigna les mathématiques à Milan et à Bologne; — Philippe Ferrari, religieux servite, né vers 1570 à Orvillo (près d'Alexandrie), mort en 1626; on lui doit un *Lexicon geographicum* (Milan, 1627), qui a servi de base au *Dictionnaire* de Baudrand : — Gui Ferrari, jésuite, né à Novare en 1717, mort en 1791; on lui doit plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres : *De rebus gestis Eugenii principis bello Pannonico*, Rome, 1747; — *bello Italico*, Milan, 1752; —*bello Belgico*, Zutphen, 1773.

FERRATUS MONS, auj. *Jurjura*, chaîne de montagnes d'Afrique au N. O., dans la Mauritanie Césarienne, est peut-être l'*Atlas* des poëtes. *Voy.* ATLAS.

FERREIRA, *Rarapia*, ville de Portugal (Alentéjo), à 24 kil. O. de Béja. Château-fort. Elle a donné son nom aux marquis de Ferreira, de la maison de Cadaval. *Voy.* CADAVAL.

FERREIRA (Antonio), poëte portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, occupait une place de juge. Il réussit dans l'élégie, l'épître, l'ode, la comédie, la tragédie; sa meilleure pièce est *Inès de Castro*, une des premières tragédies régulières qu'aient produites les temps modernes. On a réuni ses poésies à Lisbonne, 1598, et ses comédies ont paru avec celles de Sà de Miranda, 1621. Il fut de son temps le chef d'une école classique, et mérita d'être surnommé *l'Horace portugais*.

FERRÉOL (saint), évêque d'Uzès, 553-581, est fêté le 18 septembre. — Un autre saint Ferréol (*Ferreolus*) subit le martyre à Vienne en Dauphiné au IVe siècle. On le fête le même jour que le précédent. — Martyr au IIIe siècle. *Voy.* FARGEAU.

FERRERAS (Jean DE), historien espagnol, né à Labaniza (Astorga) en 1652, mort à Madrid en 1735, occupait une cure de village, quand le cardinal de Porto-Carrero, instruit de son mérite, l'appela à Madrid. Il jouit de la faveur de Philippe V, qui le nomma son bibliothécaire et l'éleva à des charges importantes; par un excès de modestie, il refusa les plus hautes dignités de l'Eglise. Ferreras a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la théologie et la politique; le plus célèbre est l'*Histoire d'Espagne* (jusqu'en 1589), Madrid, 1720-27, 16 vol. in-4, traduit en français par Vaquette d'Hermilly, 1751. Cette histoire est moins remarquable par le style que par l'esprit de critique et par l'exactitude.

FERRET, dit *le Grand Ferret* à cause de sa grande taille, né vers le milieu du XIVe siècle au village de Rivecour près de Verberie, était d'une force prodigieuse. Il se signala d'abord dans la faction des *Jacquiers*, mais il servit ensuite le dauphin (Charles V). Les Anglais ayant surpris le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste et délivre la place; une nouvelle troupe se présente, elle est encore taillée en pièces par ce héros. Accablé de fatigue après deux jours de combat, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie : il s'élance de son lit, saisit sa hache, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Épuisé par ce dernier effort, il mourut peu de jours après.

FERRETTE, *Pfirt* en allemand, petite ville de France, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 22 kil. S. O. de Huningue.—Tout près est Vieux-Ferrette, jadis ch.-l. du comté de Ferrette.

FERRETTE (comté de), petit comté formé lors du démembrement du comté de Montbéliard au XIIe siècle, comprit d'abord les seigneuries de Ferrette, de Thann, d'Altkirch; puis celles de Belfort, de Delle, et de Rougemont. Frédéric I, son premier comte, le posséda dès 1104, mais n'en prit le titre qu'en 1125. En 1275 le comté de Ferrette devint vassal de l'église de Bâle. Jeanne, fille d'Ulric II, le porta au XIVe siècle dans la maison d'Autriche par son mariage avec Albert, 4e fils de l'empereur Albert, et le comté fut incorporé au landgraviat de Haute-Alsace. En 1469, l'archiduc Sigismond l'engagea, comme toutes ses possessions en Alsace, au duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, qui le fit administrer par le sire de Hagenbach (*Voy.* ce nom). Mais la tyrannie de ce dernier ayant fait éclater une révolte à Brisach (1474), le comté de Ferrette revint à la maison d'Autriche : il fut compris comme les possessions autrichiennes dans le lot de Ferdinand, par le partage de 1522 entre ce prince et son frère Charles-Quint. Par le traité de Westphalie (1648), en cédant le Sundgau, la France devait recevoir en échange le comté de Ferrette; mais il y eut contestation, et le comté ne fut définitivement réuni à la couronne qu'en 1660. — Le bailliage de Ferrette appartenait à la famille de Mazarin.

FERRIER (saint VINCENT). *Voy.* VINCENT.

FERRIÈRE, ville du dép. de l'Allier, à 2 kil. S. E. de Cossé; 2,500 hab.

FERRIÈRE (Claude DE), docteur en droit de l'université de Paris, né dans cette ville en 1639, mort en 1715, professa la jurisprudence et se fit la réputation d'habile jurisconsulte. Il a laissé une traduction des *Institutes de Justinien* avec des analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4; des *Commentaires sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12; *Introduction à la Pratique; la Science parfaite du notaire*, 1684, in-4, etc.

FERRIÈRE (Claude-Joseph DE), fils du précédent, doyen des professeurs en droit de Paris, travailla à perfectionner les ouvrages de son père, refondit l'*Introduction à la pratique*, et en fit un *Dictionnaire de Droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4; augmenta *la Science parfaite du notaire*, Paris, 1761, qui a été plusieurs fois publiée depuis.

FERRIÈRES, *Aquæ Segestæ*, ch.-l. de cant. (Loiret), à 11 kil. N. de Montargis; 1,600 hab. Tanneries; ancienne abbaye.

FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), membre

de l'Assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort le 30 juillet 1804 au château de Marsay près de Mirebeau, a laissé, outre plusieurs ouvrages littéraires, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de* 1789, an VII, 3 vol. in-8, réimprimés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, publiés chez les frères Baudouin, Paris, 1821, 2 vol. in-8; un 3e vol. jusqu'alors inédit fut publié la même année par MM. Berville et Barrière. Cet ouvrage est remarquable par l'impartialité avec laquelle il a été écrit.

FERROL (LE), ville d'Espagne (Santiago), dans l'anc. Galice, à 20 kil. N. E. de La Corogne, sur la baie du Ferrol, par 10° 35' long. O., 43° 29' lat. N.; 10,000 hab. Place forte; port superbe; forts, caserne, arsenal, chantier de construction, corderie, laminoir; toiles à voiles, etc. Cette ville n'était qu'un petit bourg avant 1752. Les Anglais essayèrent vainement de s'en emparer en 1799.

FERRONNIÈRE (LA BELLE), une des maîtresses de François I, était une bourgeoise de Paris et reçut, à ce qu'on croit, son nom de la profession de son mari qui aurait été ferronnier ou marchand de fer; selon d'autres, elle aurait été la femme d'un nommé Féron, avocat célèbre alors. Cet homme, pour punir l'infidélité de sa femme, s'exposa volontairement à une maladie honteuse qu'il lui communiqua, et dont le roi fut bientôt atteint. La belle Ferronnière en mourut et François I n'en guérit jamais. —Cette femme a donné son nom à une sorte de parure de femme consistant en une étroite bandelette qui entoure la tête et qui ferme sur le front avec un camée ou une pierre précieuse.

FERRY (Nicolas), nain célèbre. *Voy.* BÉBÉ.

FERRY DE SAINT-CONSTANT (J.-L.), littérateur, né en 1755 à Fano, dans les États romains, mort en 1830, vint de bonne heure en France, fut avant 1789 secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande, devint en 1807 proviseur du collége d'Angers, et fut envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique et y fonder un lycée. En 1814, il se retira à Fano, sa patrie. On a de lui : *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789 et 1805; *les Rudiments de la traduction*, 1808 et 1811, 2 vol. in-12.

FERSEN (AXEL, comte de), feld-maréchal suédois, d'une famille illustre de Livonie, se distingua dans les diètes de la Suède par son éloquence et son désintéressement, et fut trois fois élu président du corps de la noblesse. Il se montra toujours opposé au parti de la cour: en 1756, il fit condamner à mort le comte de Brahé, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui voulaient faire une révolution en faveur du roi. Il perdit toute influence après l'avénement de Gustave III. — Son fils, nommé aussi Axel de Fersen, jouit de la faveur du roi de Suède Charles XIII, qui le nomma chancelier de l'université d'Upsal; mais il périt en 1810, à Stockholm, assailli par le peuple, dans les troubles qui eurent lieu au convoi du prince royal d'Augustenbourg.

FERTE (LA), du latin *firmitas*, forteresse, maison forte; non commun à une foule de villes, de bourgs ou autres lieux de France. Les principaux sont :

FERTÉ-ALEPS (LA), ou LA FERTÉ-ALAIS, *Firmitas Balduini*, puis *Firmitas Adelaïdis*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 15 kil. N. E. d'Étampes; 800 hab. Filatures de coton, carrières de grès.

FERTÉ-BERNARD (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Huisne, à 27 kil. S. E. de Mamers; 2,604 hab. Église paroissiale du XIVe au XVe siècle; bibliothèque publique. Grande industrie (grosses toiles, calicots, étamines, etc.); commerce. Patrie du poëte Rob. Garnier et de l'archevêque de Tolède Glapion.

FERTÉ-FRESNEL (LA), ch.-l. de cant. (Orne), à 12 kil. N. E. de L'Aigle; 300 hab.

FERTÉ-GAUCHER (LA), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 15 kil. S. E. de Coulommiers; 1,000 hab. Tanneries, mégisseries; commerce de grains. Il s'y livra en 1814 un combat entre les Français et les alliés.

FERTÉ-IMBAULT (LA), bourg du dép. de Loir-et-Cher, à 19 kil. de Romorantin; 1,100 hab.

FERTÉ-MACÉ (LA), ch.-l. de cant. (Orne), à 69 kil. E. de Domfront; 4,744 hab. Grande industrie : toiles de coton, rubans de fil, ouvrages de buis, teintureries, distilleries d'eau-de-vie, calandres.

FERTÉ-MILON (LA), ville du dép. de l'Aisne, sur l'Ourcq, à 25 kil. N. O. de Château-Thierry; 2,000 hab. Beau château; commerce. Patrie de J. Racine.

FERTÉ-SAINT-AUBIN (LA), jadis LA FERTÉ-NABERT, *Firmitas Naberti*, ch.-l. de cant. (Loiret), sur le Cosson, à 19 kil. S. d'Orléans; 1,600 hab.

FERTÉ-SENNETERRE OU SÉNECTÈRE (LA), ville du dép. de Puy-de-Dôme. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

FERTÉ-SOUS-JOUARRE (LA), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne; 3,907 hab. Cardes façon anglaise; filatures de laine peignée à la mécanique. Commerce (blé, bois, charbon). Aux environs, château de la Barre, flanqué de tourelles.

FERTÉ-SUR-AMANCE (LA), ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 10 kil. de Fay-Billot; 500 hab.

FERTÉ-SUR-AUBE (LA), *Firmitas ad Albulam*, ville du dép. de la H.-Marne, à 7 kil. S. de Clairvaux; 1,000 hab. Forges; commerce de bois. Combat entre les Français et les alliés.

FERTÉ-SUR-GROSNE (LA), ville du dép. de Saône-et-Loire, à 11 kil. S. de Châlons; 500 hab. Abbaye célèbre, une des quatre dites *filles de Citeaux*. *Voy.* CÎTEAUX.

FERTÉ-VIDAME (LA), ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux; 1,000 hab.

FERTE (H. DE SENNETERRE OU SAINT-NECTAIRE, duc de LA), maréchal de France, né à Paris en 1600, mort en 1681, reçut le bâton de maréchal en 1651, après s'être distingué au siége de La Rochelle (1628), aux batailles d'Avesnes, de Rocroy, de St-Nicolas, où il défit le comte de Ligneville (1650). Fait prisonnier à Valenciennes en 1655, il fut racheté par le roi, prit Montmédy (1657), Gravelines (1658), et ne se reposa qu'à la paix des Pyrénées (1659).

FERTÉ-IMBAULT (Jacques D'ÉTAMPES, marquis de LA), maréchal de France, né en 1590, mort en 1668, se distingua au combat des Ponts-de-Cé, en 1620, aux siéges de St-Jean-d'Angély, de Montauban (1621), et surtout au combat de Veillane (1630), où avec sa seule compagnie il chargea et tailla en pièces 3,000 ennemis; servit dans les campagnes de Flandre, 1646-48, et fut fait maréchal en 1651. Il avait été quelque temps ambassadeur en Angleterre et rendit de grands services à son pays pendant son séjour à Londres.

FERTÉ-IMBAULT (la marquise de LA), fille de la célèbre madame Geoffrin, se distingua comme sa mère par son esprit, mais fut aussi opposée aux philosophes que sa mère leur avait été dévouée. Elle avait épousé en 1733 le petit-fils du maréchal de La Ferté; elle resta veuve à 21 ans. Elle fut chargée, sous madame de Marsan, gouvernante en titre, d'une partie de l'éducation de mesdames Clotilde et Élisabeth, sœurs de Louis XVI.

FERUSSAC (François D'AUDEBARD, baron de), né au Chartron (Tarn-et-Garonne), en 1786, mort en 1836, lieutenant-colonel d'état-major, s'est rendu célèbre par ses travaux sur la géologie et sur les mollusques. Il compléta et publia un grand ouvrage auquel son père (J.-B.-Louis de Férussac, officier d'artillerie et géologue distingué) avait déjà consacré trente années : *Histoire naturelle des Mollusques*, Paris, 1819-32, 4 vol. in-4. Il fut le fondateur et le directeur du *Bulletin universel des sciences*

et de l'industrie, journal périodique publié de 1823 à 1831, qui obtint du succès et qui contribua à répandre le goût des sciences. Férussac fut quelque temps député de son département après 1830.

FÉRYD-EDDIN-ATTHAR, poëte persan, né vers 1226, dans le Khoraçan, quitta un commerce lucratif pour embrasser l'état de derviche ; se livra aux exercices de la piété la plus exaltée, et fut massacré vers 1280 par les Mogols qui avaient envahi son pays. On a de lui plusieurs poëmes moraux et mystiques dont le plus célèbre est le *Pend-Nâmeh* (Livre des Conseils), trad. par M. de Sacy, 1819, in-8.

FERYDOUN, roi fabuleux de la Perse, fils ou *petit-fils* de Djemchid, délivra les peuples iraniens du joug de l'usurpateur Zohak, et gouverna avec sagesse. Le *Zend-Avesta* lui donne un règne de 500 ans. Ses successeurs furent les derniers Pischdadiens. On a longtemps cru voir dans Férydoun l'Arbacès des Grecs : depuis, quelques savants ont combattu cette opinion.

FESA ou PASA, *Pasargadæ*, ville d'Iran (Fars), à 136 kil. S. E. de Chiraz, dans un défilé. Tissus de soie, de coton, de laine. Culture et commerce de tabac.

FESCENNINS (vers), chants satiriques et licencieux en usage à Rome, tiraient leur nom de Fescennia, petite ville d'Étrurie (au N. de Falériés), d'où ils avaient été importés à Rome. Les vers fescennins ont donné naissance aux pièces appelées chez les Romains *exodes* et *atellanes*.

FESCH (Joseph), cardinal, archevêque de Lyon, né à Ajaccio en 1763, mort en 1839, était oncle maternel de Napoléon. Il fut nommé archevêque de Lyon en 1802, cardinal en 1803, puis envoyé comme ambassadeur à la cour de Rome. En 1805, il fut élevé aux dignités de grand-aumônier de l'Empire, de comte et de sénateur. Il refusa l'archevêché de Paris et ne craignit pas, dans le concile tenu à Paris en 1810, de s'opposer aux volontés de Napoléon à l'égard de Pie VII. Tombé en disgrâce, il se retira dans son diocèse où il resta jusqu'en 1814. Après l'abdication de l'empereur, il alla vivre à Rome où il passa ses derniers jours dans l'étude des lettres et des arts, sans vouloir jamais consentir à se démettre de l'archevêché de Lyon, qui resta vacant pendant 24 années.

FESTUS (Sext.-Pomp.), écrivain latin, qui vivait vers la fin du IIIe siècle ou au commencement du IVe siècle de J.-C., abrégea le traité *De Verborum significatione* de Verrius Flaccus, et fut lui-même abrégé par Paul Diacre. Il ne reste que des fragments de Festus ; ils ont été publiés par Ant.-Augustin, Venise, 1559 ; par Fulvius Ursinus, Rome, 1581 ; par Dacier, Paris, 1681, *ad usum delphini* ; l'édition la plus récente et la plus complète est celle de M. Egger, 1 vol. in-18, Paris, 1839.

FÉSULES, *Fæsulæ*, auj. *Fiesole*, ville de l'Etrurie septent., près de l'Apennin, devint colonie romaine sous Sylla, et fut en 63 le centre des tentatives de Mallius en faveur de Catilina.

FÊTE-DIEU, ou FÊTE DU SAINT-SACREMENT, *festum Corporis Christi*, fête religieuse qui a pour but de rendre un culte à Jésus-Christ en honorant le sacrifice de l'eucharistie, est célébrée le jeudi qui suit la Trinité. Cette fête fut instituée le 8 septembre 1264 par le pape Urbain IV, qui fit à cet effet composer des prières par saint Thomas d'Aquin. Ce ne fut néanmoins qu'en 1311 que la bulle d'Urbain IV fut confirmée au concile de Vienne sous Clément V et que la célébration de la Fête-Dieu devint générale. Cette fête était autrefois accompagnée de processions publiques où l'hostie sainte était portée en grande pompe à travers les rues ; mais depuis les événements de 1830 ces processions ont été supprimées.

FÊTES. Pour les anciens : *Voy.* MÉGALÉSIES, PANATHÉNÉES, BACCHANALES, LUPERCALES, SATURNALES, etc., etc. Pour les modernes : *Voy.* PAQUES, ASCENSION, ASSOMPTION, FÊTE-DIEU, NOEL, FOUS (fête des), etc.

FÊTES FÊTÉES ou *fêtes chômées*, dites aussi *fêtes carillonnées*, fêtes obligatoires, pendant lesquelles il était défendu de travailler ou d'ouvrir boutique. Avant 1789, on comptait, avec les dimanches, 82 fêtes chômées ; le concordat de 1802 ne conserva en dehors des dimanches que quatre fêtes d'obligation : l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël.

FÊTES MOBILES. L'Église chrétienne distingue parmi les fêtes annuelles des fêtes *mobiles* et des fêtes *non mobiles*. Parmi les fêtes mobiles se trouvent *Pâques*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, la *Trinité*, la *Fête-Dieu*. C'est le jour auquel on célèbre la fête de Pâques qui décide de toutes les autres (*Voy.* PAQUES). Les fêtes non mobiles reviennent tous les ans au même jour du mois ; telles sont : la Circoncision (1er janvier), l'Epiphanie (6 janvier), l'Assomption (15 août), la Toussaint (1er novembre), Noël (25 décembre).

FETH-ALI-SCHAH ou BABAKHAN, roi de Perse, 2e prince de la dynastie turcomane des Kadjars, né en 1762, mort en 1834, fut d'abord gouverneur du Farsistan pour son oncle Aga-Mohammed, et monta sur le trône de Perse en 1797 après la mort de ce dernier. Après avoir triomphé de plusieurs compétiteurs, il tourna ses armes contre la Géorgie (1803), mais ne put soumettre le prince George qui avait appelé les Russes à son secours. En 1805, il fit alliance avec Napoléon contre la Russie ; mais après la paix de Tilsitt, il abandonna cette alliance pour celle de l'Angleterre. En 1813, il conclut à Gulistan un traité de paix avec les Russes, en abandonnant ses prétentions sur la Géorgie. La même année, Feth-Ali enleva au roi de Kaboul la province d'Hérat ; mais la mésintelligence qui éclata entre ses fils Abbas-Mirza et Mohammed-Ali l'empêcha de la conserver. En 1821, il déclara la guerre à la Porte et obtint pour la Perse un traité avantageux (1823). Après la mort de l'empereur Alexandre, Feth-Ali conçut le projet de reconquérir sur les Russes les places qu'il avait perdues. D'abord vainqueur, il fut ensuite défait en plusieurs rencontres par le général russe Paskevitch et signa en 1828 une paix onéreuse : l'Araxe devint alors la frontière entre la Russie et la Perse. Feth-Ali mourut cinq ans après, laissant le trône à son petit-fils Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, qui était mort peu de temps avant lui.

FÉTICHISME, adoration des fétiches, religion ainsi appelée du nom donné par les nègres d'Afrique à leurs idoles (*fetisso*) ; c'est la religion des peuples les moins civilisés. Elle s'étend depuis les hordes sauvages du continent austral jusqu'aux peuples moins barbares du centre de l'Asie et de l'Afrique ainsi que de l'Amérique septentrionale. C'est dans les éléments, surtout le feu, c'est dans les arbres, les fleuves, et parmi ces êtres invisibles, ces génies bienfaisants ou malfaisants, créés par la superstition et la crainte, que tous ces peuples ont été chercher leurs fétiches. Tels sont les *grisgris* de l'Afrique centrale, les *manitous* et les *ockis* de l'Amérique, les *burkhans* de la Sibérie. Des sacrifices humains, des actes atroces, distinguent la plupart de ces religions barbares. Les prêtres de ces idoles sont appelés *griots* en Afrique, *jongleurs* en Amérique, *chamanes* dans l'Asie centrale.

FEU (culte du). Le feu a été l'objet de l'adoration d'un grand nombre de peuples. Chez les anciens, les Perses regardaient le culte du feu comme la partie fondamentale de leur religion, et les cérémonies de ce culte sont retracées avec détail dans le *Zend-Avesta*. Les Perses saluaient tous les matins le soleil levant, symbole du feu le plus pur ; ils regardaient le feu comme le protecteur des états, et con-

servaient dans des sanctuaires particuliers le feu sacré qui ne devait s'éteindre jamais. Behram, fils d'Ormuzd et l'un des 28 Izeds, était le génie du feu. Chez les Perses actuels, les Guèbres, qui habitent dans le Kerman et le Guzzerat, ont conservé encore auj. toutes les cérémonies des anciens Perses à l'égard du feu. Le *pur asbeston* des Grecs qui brûlait sans cesse à Athènes et à Delphes, le feu qu'entretenaient à Rome les prêtresses de Vesta (*Estia* ou *Festia* des Grecs), le culte de Vulcain (*Héphestios*), rappellent encore la déification du feu, commune du reste à tous les peuples de race pélasgique. On en retrouve également des traces dans la religion des Péruviens et dans le fétichisme.

FEU (TERRE DE), *Terra-do-Fogo* en portugais, ou *archipel de Magellan*, à la pointe S. de l'Amérique mérid., se compose d'une infinité d'îles et d'écueils situés par 52° 30'-55° 59' lat. S. et 67° 10' long. O. C'est un pays effroyable, hérissé de montagnes volcaniques et couvert de neiges éternelles. Les naturels de ces îles sont dans un état de misère et d'abrutissement profond. Ils se nourrissent de poisson, surtout de la chair des phoques et des loutres qu'ils prennent sur les côtes. L'île principale ou *Terre-de-Feu* proprement dite (*King Charles Southland* des Anglais), située à l'E. des autres, est remarquable par son étendue: on y remarque le mont Sarmiento et un volcan qui lui a valu son nom. Ensuite viennent les îles Occidentales (ou *South-Desolation*), Clarence, des Etats, et Horn (que termine au S. le cap Horn, la pointe la plus mérid. de l'Amérique). La Terre de Feu est séparée du continent par le détroit de Magellan dont la navigation est très périlleuse. — Cet archipel fut aperçu pour la première fois en 1520 par le navigateur portugais Magellan; Cook en 1768, et peu après sir Banks et Solander le visitèrent. Les capitaines Weddel et King l'ont récemment exploré. Les Anglais y ont formé un établissement.

FEU (île de), une des îles du Cap-Vert. *Voy.* FOGO.

FEUDATAIRE. *Voy.* FÉODALITÉ et FIEF.

FEUILLADE, village du dép. de la Charente, à 25 kil. S. E. d'Angoulême; 800 hab. Mines de fer.

FEUILLADE (Franç. D'AUBUSSON, vicomte de LA), maréchal de France, issu de la famille du grand-maître d'Aubusson, fut un des plus zélés serviteurs de Louis XIV. Il fit avec distinction la campagne de Flandre (1651-54); alla, après la paix des Pyrénées, servir sous Montécuculli contre les Turcs; accompagna Louis XIV en 1674 dans la conquête de la Franche-Comté; prit Salins (1674), et emporta, l'épée à la main, le fort St-Etienne qui défendait Besançon. Il fut fait maréchal en 1675, gouverneur du Dauphiné en 1681, et mourut en 1691. Courtisan flatteur, il avait fait ériger à ses frais en 1686 sur la place des Victoires une magnifique statue de Louis XIV couronné par la victoire, et tenant à ses pieds quatre esclaves enchaînés représentant autant de nations vaincues; cette statue a depuis été détruite.— Son fils, Louis de La Feuillade, fut aussi maréchal (1724), mais il était loin d'égaler son mérite. Il se laissa battre en Savoie par le prince Eugène.

FEUILLANTS, *Folietani*, ordre religieux de la règle de Cîteaux, fut institué en 1577 par Jean de La Barrière à l'abbaye de Feuillant près de Toulouse. Ils devaient avoir la tête et les pieds nus, dormir sur des planches, manger à genoux et boire dans des crânes humains; mais l'austérité de cette règle fut bientôt adoucie. Les Feuillants prirent une grande part aux troubles de la Ligue, surtout un Bernard de Montgaillard, dit *le Petit Feuillant*, qui se signala par la véhémence de ses sermons. En 1630, Urbain VIII sépara les Feuillants d'Italie, sous le nom de *Réformés de Saint-Bernard*, des Feuillants de France qui, en 1789, comptaient 24 maisons. — *Feuillantines*, religieuses qui suivaient la réforme des Feuillants et dont le premier couvent fut établi en 1590 à Montesquiou près de Toulouse. En 1622, Anne d'Autriche fonda une maison de Feuillantines au faubourg St-Jacques à Paris.

FEUILLANTS (club des), société formée de la scission de la partie modérée du club des Jacobins qui s'appela d'abord *Société de* 1789, tint ses premières séances au Palais-Royal, et prit le nom de Feuillants quand elle vint s'établir au couvent des Feuillants près des Tuileries. On comptait parmi les principaux membres de ce club Lafayette, Bailly, Duport, les frères Lameth. Leurs adversaires leur avaient donné le nom de club monarchique. Il ne fut plus question de ce club après le 10 août.

FEUILLÉE (Louis), minime, de l'Académie des Sciences, né à Mane, près de Forcalquier, en 1660, mort en 1732, voyagea par ordre du roi dans les différentes parties du monde, visita en 1709 et 1710 le Pérou et le Chili, et détermina avec exactitude la position des côtes de ce pays. Il a laissé: *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4; *Voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; *Histoire des plantes médicinales du Pérou et du Chili*, etc.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, se fit un nom par ses prédications et son esprit de prosélytisme, et fit plusieurs conversions remarquables, entre autres celle de M. de Chanteau; il a écrit l'histoire de cette conversion, 1712, in-12. Il a laissé une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*.

FEUQUIÈRES, village du dép. de l'Oise, à 7 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Étoffes de laine, bonneterie. Commerce de grains et bestiaux.

FEUQUIÈRES (Manassès DE PAS, marquis de), lieutenant-général sous Louis XIII, né à Saumur en 1590, contribua puissamment à la prise de La Rochelle, fut chargé en 1633 d'une mission en Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans, et fit en 1639 le siége de Thionville; il y fut blessé et pris, et mourut quelques mois après. Il a laissé des mémoires sur ses négociations en Allemagne, publiés en 1753, 3 vol. in-12.

FEUQUIÈRES (Antoine DE PAS, marquis de), petit-fils du précédent, né en 1648, mort en 1711, se signala sous Louis XIV par une bravoure extraordinaire; servit sous Luxembourg, Turenne et Catinat, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Nerwinde (1693), où il commandait avec le titre de lieutenant-général. Disgracié pour avoir parlé trop librement, il occupa ses loisirs à écrire des *Mémoires sur la guerre*, qui sont très estimés; ils ont été publiés par son neveu en 1770, 4 vol. in-4.

FEURS, *Forum Segusianorum*, ch.-l. de cant. (Loire), sur la Loire, rive droite, à 19 kil. N. E. de Montbrison; 2,600 hab. Restes de construction romaine (digues qui resserrent la Loire, etc.). —Feurs a été la capitale du Forez jusqu'en 1441. Les Calvinistes la prirent en 1562. C'est de cette époque que date sa décadence.

FEVE, riv. des États-Unis (Arkansas), naît à 310 kil. S. O. de Cadron, et grossit l'Arkansas, après 350 kil. de cours.

FEVEDA, île de l'Amérique du Nord, sur la côte N. O., entre le continent et l'île Quadra-et-Vancouver; 58 kil. sur 5. Elle fut découverte en 1791 par des Espagnols.

FEVERSHAM, ville d'Angleterre. *Voy.* FAVERSHAM.

FEYJOO (Benoît-Jérôme), écrivain espagnol, né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé du monastère Saint-Vincent à Oviédo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des belles-lettres. Il fit paraître en 1726 son *Théâtre critique universel*, espèce de revue satirique des opinions, des hommes et des principales professions de la vie,

qui eut un succès prodigieux : cet ouvrage, successivement augmenté, a été traduit en français par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12. On a encore du même auteur des *Lettres curieuses et instructives*, Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édition des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYZ-ABAD, ville de l'Inde tributaire des Anglais (Aoude), sur la rive droite de la Gograh, par 26° 47' lat. N., 79° 43' long. E. Ville grande et peuplée, mais en partie ruinée. Elle fut au XVIIIe siècle la résidence des nababs d'Aoude, qui l'ont abandonnée pour Lacknau en 1775.

FEZ, ville de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov., et jadis du roy. de Fez, à 375 kil. N. E. de Maroc, par 7° 18' long. O., 34° 6' lat. N.; 80,000 hab. (bien qu'ordinairement on ne lui en donne que 20,000). C'est la ville la plus importante de l'empire, et la plus belle de la Barbarie ; mais elle n'a pas de beaux monuments. On y fabrique des couvertures de laine, des armes blanches et à feu, du maroquin, de la poudre à canon, etc. Son commerce est actif. Elle a eu des écoles renommées parmi les Mahométans ; elle possède une bibliothèque considérable pour le pays. Elle fut fondée en 808 par Edris II.

FEZ (roy. de), au N. E. du Maroc proprement dit, au N. O. du roy. de Tafilet, a pour bornes au N. la Méditerranée, à l'O. l'Atlantique. Il a 520 kil. sur 450. Ch.-l., Fez. Autres villes princip., Meksanah (Méquinez), Tetouan, Tanger, Rabat. Ses monts principaux sont les monts Errifs qui réunissent le grand et le petit Atlas. Le climat est brûlant dans les lieux bas, tempéré dans les mont. Le sol est très fertile. — Ce pays, après avoir formé la plus grande partie de la Mauritanie Tingitane, fut annexé sous les derniers empereurs au diocèse d'Hispanie, devint ensuite et successivement la proie des Vandales et des Arabes (678). Ceux-ci lui donnèrent le nom d'Acssay (*éloigné*). Le royaume de Fez fit d'abord partie du grand califat de Damas ; mais il s'en démembra de bonne heure, et devint le centre de la puissance des Edrisites en 782. Il fut ensuite annexé par Abdérame III (931-960) au califat de Cordoue ; mais il lui échappa en 960 pour passer sous les lois des califes fatimites. En 1070, les Almoravides s'emparèrent du royaume de Fez, et en firent une dépendance de leur empire. Les Almohades leur succédèrent en 1145, mais ils établirent leur résidence à Maroc. Sous les Mérinites (1248), Fez reprit sa prééminence, soumit les royaumes voisins de Sous, de Maroc et de Tafilet ; mais en 1536, il perdit toutes ces provinces ; depuis ce temps, il fut sans cesse en guerre avec l'empire de Maroc ; il fut subjugué en 1730 par les souverains de cette dernière ville, et finit par devenir partie intégrante de cet empire dont il n'est plus auj. qu'une province.

FEZENSAC (comté de). *Voy.* VIC-FEZENSAC.

FEZENSAGUET (vicomté de), apanage formé en 1163 par Bernard IV, comte d'Armagnac, pour son 4e fils, Roger. Gérard V, fils de Roger, devint en 1256 comte d'Armagnac par l'extinction des lignes aînées ; mais en 1285, son fils Cadet fonda une nouvelle branche de comtes de Fézensaguet.

FEZZAN, *Phazania*, prov. de l'état de Tripoli, s'étend de 23° 55' à 30° 50' lat. N., et de 10° 15' à 17° 5' long. O. : 576 kil. sur 310 ; 90,000 hab. Ch.-l., Mourzouk. Autres villes, Ghermah, Sebha, Bangem, Tesaouah. Le Fezzan se compose de plusieurs oasis séparées par d'immenses plaines de sable. Le sol est très fertile dans les oasis ; les dattes y sont les meilleures connues. C'est le grand marché intérieur de l'Afrique septentrionale, et le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis, de Ghadamès. — Le Fezzan était primitivement habité par les Garamantes, dont la ville actuelle de Ghermah rappelle le nom. Au temps de Pline, ce pays portait le nom de Phazanie, d'où est dérivé le nom moderne. Conquis par les Arabes, le Fezzan devint, grâce à sa position au milieu des sables du désert, un état indépendant ; cependant, cet état finit par payer tribut au bey de Tripoli, tout en conservant ses chefs indigènes ; mais en 1811 Mohammed-el-Mokuy, envoyé par le bey de Tripoli pour percevoir le tribut, s'empara de Mourzouk pour son propre compte, massacra la famille régnante, et se fit confirmer par le bey dans sa nouvelle conquête en lui offrant un tribut triple de celui qu'il recevait précédemment.

FIACRE (saint), patron des jardiniers, né en Irlande vers 600, vint en France, établit dans la Brie, près de Meaux, à l'endroit où se trouve aujourd'hui un village de son nom, un hospice pour les pèlerins, et mourut en 670. On dit que les voitures de louage appelées *fiacres* ont pris le nom de saint Fiacre parce qu'elles avaient servi d'abord à transporter les voyageurs à l'hospice fondé par ce saint. On célèbre la Saint-Fiacre le 30 août.

FIBONACCI (Léonard), nommé aussi *Léonard de Pise*, du nom de sa patrie, né à Pise au XIIe siècle, voyagea parmi les Arabes d'Afrique, et en rapporta, dit-on, la connaissance des chiffres arabes, dont d'autres attribuent l'introduction à Gerbert. On a de lui en manuscrit : *Liber Abaci*, écrit en 1202.

FICAROLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 27 kil. S. O. de Rovigo ; 3,000 hab. Port, pont volant sur le Pô. Commerce de soie.

FICHTE (J. Gottlieb), philosophe allemand, né en 1762 à Ramenau en Lusace, fils d'un marchand mercier, fut d'abord précepteur particulier à Kœnigsberg, où il se lia avec Kant ; se fit connaître de bonne heure par la *Critique des Revélations* (1792), et par un écrit sur la *Révolution française* (1793), et devint en 1793 professeur de philosophie à Iéna où il excita un grand enthousiasme par son éloquence et par la nouveauté de ses idées. Accusé d'athéisme dans cette ville, il se démit de ses fonctions en 1799 et se retira à Berlin. Il fut nommé en 1805 professeur à Erlangen, et peu après professeur et en même temps recteur à l'université de Berlin. Lors de l'invasion des Français en Prusse, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Il mourut à Berlin en 1814, attaqué d'une épidémie que la guerre avait fait naître. Fichte voulut compléter le système de Kant et donner une base inébranlable aux connaissances humaines ; il imagina pour cela une théorie qu'il appelle la *doctrine de la science*. Partant de la seule idée du *moi*, il prétend en faire sortir la notion du monde et celle de Dieu même. Ce système est connu sous le nom d'*idéalisme transcendental*. Il le modifia lui-même considérablement dans la suite, et tomba dans une espèce de panthéisme. Il reconnut enfin la vanité de la spéculation et la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Fichte eut un grand nombre de disciples, entre autres Schelling, qui devint ensuite son adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Idée de la Doctrine de la science*, 1794 ; *Principes fondamentaux de la Doctrine de la science*, 1794 ; *Destination de l'homme de lettres*, 1794 ; *Droit naturel*, 1796 ; *Système de morale*, 1798 ; *Destination de l'homme*, 1800 (traduit en français par Barchou de Penhoën, 1832) ; *Théorie de la religion*, 1806. Il a en outre exposé ses opinions dans un *Journal philosophique*, publié à Iéna, 1797 et années suivantes. Une *Vie de Fichte* a été publiée par son fils, aujourd'hui professeur de philosophie à l'université de Bonn, Bonn, 1830, 2 vol. in-8.

FICHTELBERG ou **FICHTELGEBIRGE** (c.-à-d le *mont aux sapins*), montagne de Bavière (Haut-

Mein), par 50° lat. N., 9° 15' long. E., lie le Bœhmerwald aux monts de Franconie; son sommet le plus haut atteint 1,060 mètres. De ses flancs sortent la Naab au S., l'Éger à l'E., la Saale au N. et le Mein à l'O.

FICIN (MARSILE), *Marsilio Ficino*, né à Florence en 1433, mort en 1491, fils du médecin de Côme de Médicis, étudia dès sa première jeunesse avec ardeur la langue grecque et la philosophie de Platon. Il devint recteur de deux églises de Florence, puis chanoine de la cathédrale, et fut comblé des bontés de Côme, Pierre et Laurent de Médicis. Il rendit à Platon un culte presque idolâtre et fit établir à Florence une académie platonicienne. Il croyait à l'astrologie, à la divination, à l'alchimie. On lui doit la traduction latine de Platon, Venise, 1491; de Plotin, Florence, 1492; de Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536; de quelques traités de Jamblique, Porphyre, etc., Venise, 1497; il a en outre composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Theologia platonica de immortalitate*, etc., 1488; *De Vita*, 1489. Ses œuvres ont été publiées en 2 vol. in-fol., Paris, 1541.

FIDANZA (Bonaventure DE). *Voy.* BONAVENTURE.

FIDÉLITÉ (marquis de LA). *Voy.* ELIO.

FIDÉLITÉ (ordre de la). On nomme ainsi: 1° un ordre institué en 1701 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, et plus connu sous le nom d'ordre de l'Aigle-Noir (*Voy.* AIGLE); — 2° un ordre institué en 1715 par le margrave Charles-Guillaume de Bade-Dourlach, à l'occasion de la fondation de Carlsruhe.

FIDÈNES, *Fidenœ*, petite ville des Sabins, au confluent du Tibre et de l'Anio, fut prise par Romulus, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, sans pouvoir être jamais soumise. Sous la république, elle se révolta de nouveau, fut reprise en 425 av. J.-C., et reçut une colonie romaine.

FIDENTIA, ville d'Italie, auj. BORGO-SAN-DONINO.

FIEF, en latin mod. *Feodum* (du saxon *fee*, salaire, et *od*, bien, propriété), d'où *féodalité* et *feudataire* (*Voy.* ces noms). On désignait par ce mot la terre donnée à titre de récompense par un chef germain ou franc aux guerriers de sa bande, qui l'avaient suivi dans les combats. C'est dans une charte de Charles-le-Gros en 884 que le mot *fief* est employé pour la première fois pour désigner ces sortes de concessions, que jusqu'au IXe siècle on avait appelées *beneficium*, bénéfice. (*Voy.* BÉNÉFICE). On distinguait les fiefs en *grands fiefs* ou *pairies féodales* (*Voy.* PAIRIES); en *fiefs* simples qui relevaient de la couronne, et *arrière-fiefs* dont les possesseurs ne relevaient qu'indirectement de la couronne et dépendaient d'un seigneur qui lui-même était feudataire et soumis à un suzerain plus puissant. Le nombre des fiefs varia en France d'une manière infinie.

FIELDING (Henri), romancier anglais, né en 1707 à Sharpham-Parck (Somerset), mort à Lisbonne en 1754, fut d'abord destiné au barreau. Il se livra dans sa jeunesse à la dissipation et épuisa sa fortune. Il fit alors pour vivre des comédies et des romans. Il obtint ensuite la place de juge de paix à Londres. Le plus célèbre de ses romans est *Tom Jones* ou *l'Enfant trouvé*, 1750, que l'on regarde comme un modèle du genre. On a encore de lui: *Jonathan Wild*, *Joseph Andrews*, 1742; *Amélie*, 1751. Plusieurs de ses comédies sont imitées de Molière. *Tom Jones* a été traduit par Laplace, 1750, Chéron, 1804, Labédollière, 1833, Defauconpret, 1836. Les *Œuvres complètes* de Fielding ont été plusieurs fois publiées, et dernièrement à Londres, 1833, 10 vol. in-8. — Sa sœur, Sarah Fielding, a donné le roman de *David Simple*, 1749, et quelques autres écrits.

FIESCHI (Joseph), auteur d'un des plus horribles attentats dont l'histoire ait conservé le souvenir, né en Corse en 1790, tenta en 1835 de faire périr d'un seul coup le roi de France Louis-Philippe et les princes de la famille royale. Il dressa dans ce but une machine infernale dans une maison du boulevard du Temple, et le 28 juillet, pendant une grande revue, il la fit partir au moment où le roi passait devant ses fenêtres, accompagné de son état-major: 18 personnes perdirent la vie, au nombre desquelles on compte le maréchal Mortier, duc de Trévise, six généraux, et plusieurs autres officiers supérieurs; le roi n'échappa que par miracle. Fieschi fut pris et condamné à mort avec Pépin et Morey, ses complices. Cet homme avait d'abord été berger, puis militaire; il était, peu avant l'exécution du crime, employé à Paris par le gouvernement comme gardien du moulin de Croullebarbe sur la Bièvre; mais ayant perdu cette place, il se trouvait sans ressources. Il avait été précédemment condamné pour vol à 10 ans de détention.

FIESOLE, *Fœsulœ*, ville de Toscane, à 6 kil. N. E. de Florence. Evêché. *Voy.* FÉSULES.

FIESOLE (Giovanni DA), peintre. *Voy.* GIOVANNI.

FIESQUE, en italien *Fiesco*, et au pluriel *Fieschi*, illustre famille de Gênes qui remonte aux premiers temps du moyen âge; elle posséda d'abord en pleine souveraineté et à titre de comté la ville de Lavagna, située à l'E. de Gênes; mais elle la céda à cette république en 1198, et reçut en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse. Les Fiesques possédaient de nombreux fiefs dans la Ligurie, le Piémont, la Lombardie, l'Ombrie, et même dans le royaume de Naples. Ils ont donné à l'Église deux papes (Innocent IV et Adrien V), un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, etc. On compte parmi eux plusieurs nobles du Saint-Empire, un maréchal de France sous Louis IX, plusieurs généraux, quatre amiraux; mais le plus célèbre de tous est Jean-Louis Fiesque (qui suit), auteur de la conspiration dite *conjuration de Fiesque*.

FIESQUE (J.-Louis), noble génois, né vers 1520, conspira en 1547 contre André Doria, qui exerçait le pouvoir suprême à Gênes, et contre Jeannetin Doria, son neveu, qui devait lui succéder. Il s'était déjà rendu maître de la ville, et avait fait massacrer Jeannetin Doria, lorsqu'il tomba à la mer en passant sur une planche et se noya. Après sa disparution, la conspiration fut bientôt étouffée: ses complices furent cruellement punis. L'histoire de cette conspiration a été écrite en italien par Mascardi, 1629, in-4, et en français par le cardinal de Retz. Schiller a mis sur la scène la *Conjuration de Fiesque*, et M. Ancelot a donné en 1824 une tragédie de *Fiesque*.

FIFE, comté maritime de l'Écosse, appelé d'abord *Othelinia*, est situé au N. du golfe de Forth, à l'E. des comtés de Perth, Clackmannan, Kinross, et sur la mer: 65 kil. sur 25; 129,000 hab. Ch.-l., Cupar. Houille, chaux, beau marbre, culture florissante. — Ce comté fut en 840 érigé par Kenneth, roi d'Écosse, en faveur de Fife-Macduff qui lui donna son nom. Le comté de Fife fut le théâtre des premiers troubles qui éclatèrent en Écosse au XVIe siècle.

FIFE (comtes de), illustre famille d'Écosse, dont l'origine remonte à Fife-Macduff, qui reçut le titre de comte sous le règne de Kenneth II, vers 840, en récompense des services qu'il avait rendus dans les guerres contre les Pictes. Ses descendants, parmi lesquels on remarque Macduff qui soutint Canmore contre l'usurpateur Macbeth, portèrent le titre de comtes de Fife jusqu'en 1353 ou 1424. Le nom de Duff subsista seul à partir de cette époque: mais en 1750, William Duff de Bracco reprit le titre de comte de Fife. Ce titre est aujourd'hui représenté par James, 4e comte de Fife, vicomte Macduff, et pair d'Angleterre.

FIGEAC, ch.-l. d'arr. (Lot), à 50 kil. N. E. de Cahors: 6,237 hab. Toiles, étoffes de coton. Société d'agriculture. Patrie de Fr. Champollion, auquel on doit la connaissance du système hiéroglyphique, et

de son frère, connu sous le nom de Champollion-Figeac. — Figeac doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée en 755 par Pepin. Les Calvinistes, après plusieurs tentatives inutiles, s'en emparèrent en 1576 et y construisirent des fortifications qui furent démolies en 1622.

FIGUEIRA (Jacques), navigateur portugais, s'empara de l'île de Sumatra en 1510 sous le règne d'Emmanuel-le-Grand, et au nom de son souverain.

FIGUEIRA-DA-FEZ, ville du Portugal (Beïra), à 35 kil. S. O. de Coïmbre, à l'embouchure du Mondego : 6,400 hab. Port sûr, mais d'accès difficile. Commerce de sel, vin, etc.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA DE), savant oratorien portugais, né à Macao en 1725, mort en 1797, publia d'abord des ouvrages de grammaire qui firent du bruit, puis s'attacha à la politique, écrivit pour le pouvoir royal, fut nommé membre du tribunal royal de censure en 1768, interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre, député de la junte du subside littéraire et de l'instruction publique. Il était membre de l'Académie royale des Sciences dans la classe de littérature. Il composa un très grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Exercices des langues latine et portugaise*, en latin et portugais, Lisbonne, 1751, in-8 ; *Novo methodo da Grammatica latina*, 1752, in-8 ; *Doctrina veteris ecclesiæ de suprema regum potestate*, 1765, in-fol., traduit en français avec le texte latin, Paris, 1766.

FIGUEIRO DOS VINHOS, ville du Portugal (Estramadure), à 40 kil. N. O. de Thomar : 2,400 hab.

FIGUEROA (François DE), poëte espagnol, né à Alcala de Hénarès en 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité de son temps et fut membre des académies de Naples, de Rome, de Bologne et de Sienne. Il a composé plusieurs comédies dont la meilleure est intitulée ; *Amor y Fortuna*. Ses œuvres ont été imprimées à Lisbonne en 1626.

FIGUIÈRES, en espagnol *Figueras*, ville d'Espagne (Barcelone), à 44 kil. S. E. de Perpignan ; 7,400 hab. Citadelle importante, dite *San-Fernando*, à 600 mètres de la frontière française. Arsenal, magasin à poudre, casernes, etc. Grande place entourée d'arcades. — Les Français se sont emparés plusieurs fois de la citadelle qui défend cette ville, notamment en 1808, en 1811 et en 1823.

FILADELFIA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér.), à 19 kil. S. de Nicastro ; 3,200 hab. Plusieurs belles églises. A 4 kil. au N. O. de cette ville se trouve l'*Osteria di Cicerone*, construite sur l'emplacement du *Fundus Sicæ* qui faisait partie de l'ancienne *Hipponium*, et où Cicéron se réfugia pour se soustraire aux recherches de Clodius.

FILANGIERI (Gaëtan), célèbre publiciste, né à Naples en 1752 d'une famille noble et ancienne, fut d'abord destiné à l'état militaire ; mais il préféra l'étude du droit, et se distingua de bonne heure au barreau. Il occupa depuis 1777 plusieurs emplois à la cour et fut appelé en 1787 au conseil suprême des finances. Une application trop assidue et des malheurs domestiques abrégèrent sa vie, et il mourut à l'âge de 36 ans, en 1788. Filangieri s'est fait une réputation européenne par l'ouvrage intitulé : *Science de la législation*, où il traite des règles générales de la législation et des moyens d'apprécier ou de perfectionner les lois existantes, en 5 livres, 1780-88, 7 vol. in-8. L'ouvrage est malheureusement resté inachevé ; dans ce qui en a paru, l'auteur expose d'abord les règles générales de la législation, puis il applique ces lois à la politique, à l'économie sociale, à l'éducation, à l'instruction publique, à la religion. L'ouvrage a été traduit en français par Gallois, 1789-91, 7 vol. in-8, et accompagné de notes par Benjamin Constant, 1821, 6 vol. in-8.

FILASSIER (J.-J.), compilateur, né en Flandre vers 1736, mort en 1806. Enthousiaste des écrits de J.-J. Rousseau, il fit plusieurs ouvrages dans le but de contribuer au perfectionnement de l'éducation, entre autres : *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 (recueil d'anecdotes instructives) ; *Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, 1773 (abrégé encyclopédique en forme de dialogues) Filassier était aussi un agronome distingué. On lui doit un *Dictionnaire du Jardinier*, 1790. Il fut membre de l'Assemblée législative.

FILEHNE, *Wulen* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 70 kil. N. O. de Posen ; 3,100 hab.

FILICAIA (Vincent DE), poëte lyrique italien, né en 1642 à Florence, mort en 1707. Retiré à la campagne, il cultiva longtemps les muses en silence, sans songer à publier ses poésies ; mais plusieurs odes qu'il composa lors de la délivrance de Vienne et de la défaite des Turcs par Sobieski (1683) ayant été connues, il jouit bientôt d'une réputation européenne, et se vit recherché par les princes. Le grand-duc de Toscane le nomma sénateur et lui donna le gouvernement de la ville de Volterra ; la reine Christine le combla de bienfaits. Le recueil des poésies de Filicaia parut en 1684, in-4 ; il en a paru en 1762 une édition en 2 vol., le 1er contenant des poésies toscanes (odes ou canzone, sonnets, etc.), l'autre des vers latins. Outre ses odes *sur l'expulsion des Turcs*, on admire surtout un sonnet de Filicaia *sur la destinée de l'Italie*.

FILICURI, *Phœnicussa* ou *Phœnicodes*, une des îles Lipari, par 12° 3' long. E., 38° 34' lat. N. : 10 kil. sur 7 ; 800 hab. Un peu de blé, de vin et d'huile.

FILIOS, *Billæus*, rivière de la Turquie d'Asie (Anatolie), tombe dans la mer Noire près d'une ville nommée aussi Filios, après un cours de 130 kil.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, fut chargé d'écrire l'*Histoire de saint Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvrage parut en 15 livres, Paris, 1688, in-4, et eut un grand succès. On a encore de lui ; *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, qui se trouvent dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet du précédent, mort vers 1695, a traduit l'*Histoire de Don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. — Un autre Filleau, professeur de droit à Poitiers, a publié : *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.

FILMER (sir Robert), publiciste anglais, né en 1604, dans le comté de Kent, mort en 1647, a publié : *Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, et *Patriarcha*, où il fait dériver la politique de l'autorité paternelle. Il fut réfuté par Locke et Sidney.

FILOQUIA, ville de la Grèce moderne. *Voy.* ARGOS AMPHILOCHICUM.

FIMBRIA, fougueux partisan de Marius. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius Flaccus, qui avait été nommé à la place de Sylla (86 av. J.-C.), il souleva l'armée contre ce général, et le fit périr pour se mettre à sa place. Il remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances sur les partisans de Sylla ; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort, l'an 85 av. J.-C.

FIMES, ville de France. *Voy.* FISMES.

FINAL, *Finale* en italien, ville des États sardes, sur le golfe de Gênes, à 53 kil. S. O. de Gênes ; 7,000 hab. Trois forts ; commerce. Aux environs, grottes curieuses. — Cette ville était jadis le ch.-l. d'un marquisat que l'empereur Charles VI vendit en 1713 à la ville de Gênes.

FINAL, *Finale*, ville du duché de Modène, sur

le Tanaro, à 9 kil. N. E. de Modène; 6,000 hab. Soieries, toiles; commerce.

FINDHORN, riv. d'Écosse, naît dans le comté d'Inverness, et tombe dans le comté de Murray, à 2 kil. N. E. de Forres, après un cours de 70 kil.

FINE (LOCH), golfe sur la côte S. O. de l'Écosse, dans le comté d'Argyle; 60 kil. de profondeur sur 5 de large. Renommé par les harengs qu'on y pêche.

FINESTRAT, ville d'Espagne (Valence), à 6 kil. de la Méditerranée, et à 77 kil. N. E. d'Alicante; 2,700 hab. Sparterie.

FINGAL, guerrier écossais, père d'Ossian. *Voy.* OSSIAN.

FINGAL (grotte de), grotte curieuse, formée de colonnes basaltiques, est située dans l'île de Staffa, une des Hébrides, sur la côte occidentale de l'Écosse, à 35 kil. d'Oban.

FINIGUERRA (Tommaso ou Maso par abréviation); sculpteur et orfèvre de Florence, inventa vers l'an 1452 l'art d'imprimer des estampes avec des planches de cuivre gravées en creux. Il excellait aussi dans l'art de *nieller*, c.-à-d. de fondre, dans les sillons faits avec le burin sur l'or ou sur l'argent, un métal d'une autre couleur qui formait un dessin. On estime surtout son estampe du *Couronnement de la Vierge*, qui est au musée du Louvre.

FINISTERRE ou FINISTERE (cap), *Finis terræ* et *Artabrum prom.*, promontoire d'Espagne (Santiago), par 11° 36' long. O., 42° 54' lat. N.; il était regardé par les anciens comme le point le plus occidental de l'Europe, et l'endroit où le monde finissait.—Tout près de ce cap se trouve un village du même nom.

FINISTERRE (cap), *Bolerium promont.* des anciens, *Land's End* des Anglais, cap d'Angleterre, au S. O. du comté de Cornouailles, à l'O. du cap Lizard.

FINISTERRE (dép. du), département le plus occidental de toute la France, se trouve à la fois sur la Manche et sur l'Océan Atlantique, et est borné à l'E. par les départements du Morbihan et des Côtes-du-Nord: 111 kil. sur 84; 6,934 kil. carrés; 546,955 hab.; ch.-l. Quimper. Il prend son nom de sa position à l'extrémité occidentale de la terre de France. Il est formé de la partie occidentale de la Bretagne (l'île d'Ouessant en fait aussi partie). Côtes découpées; beaucoup de baies, anses et bons ports. Montagnes dites d'Arrée et montagnes Noires; climat humide; mines de plomb argentifère (à Poullauen et Huelgoat); houille, grès, gneiss, schistes, bonnes pierres à aiguiser les faux; 4 sortes de marbres, terre à bruyères, mais fertile (grains, légumes, grands choux, fruits à cidre, tabac); pâturages excellents, quelques forêts. Bons chevaux (2 races), bétail (petite race), moutons, porcs, etc. Industrie active: exploitation des mines; toiles diverses, corderies, papier, tabac, etc. — Le dép. du Finisterre se subdivise en 5 arrondiss. (Quimper, Brest, Morlaix, Châteaulin, Quimperlé), 43 cantons, 281 communes; il dépend de la 13ᵉ division militaire, ressort de la cour royale de Rennes, et a un évêché à Quimper.

FINLANDE (grand-duché de), *Souomi* en finnois, *Finland* en allemand, *Finningia*, *Fennonia*, *Venedia* en latin moderne, province de la Russie d'Europe, bornée par le golfe de Finlande au S., par le golfe de Botnie à l'O., par la Norwége au N., s'étend de 59° 53' à 70° lat. N. et de 17° à 30° 15' long. E.: 1,100 kil. carrés sur 550; 1,300,000 hab. Les archipels d'Aland et d'Abo en dépendent. Abo était jadis sa capitale; c'est aujourd'hui Helsingfors. — Elle est actuellement divisée en 7 petits gouvernements, Viborg, Kimmenegard, Tavastehus, Uleaborg, Vasa, Kuopio, Abo. Elle a été formée de la réunion successive de la Finlande propre, d'une partie de la Laponie, de la Botnie et de la Carélie. La Finlande renferme une grande quantité de lacs (dont les principaux sont les lacs de Ladoga, Paijani, d'Enara, de Saïma): elle a de beaux ports, quelques mines de fer, de cuivre, et des carrières de marbre: le froid y est extrême, le sol peu propre à l'agriculture, sauf au S. et à l'O. L'industrie est peu avancée. Sa position à l'O. et sur la mer Baltique la rend d'une haute importance pour la Russie. La Finlande fut totalement inconnue aux anciens, bien qu'ils paraissent avoir connu les *Fenni* ou Finnois (*Voy.* FINNOIS). Aux Xᵉ, XIᵉ, XIIᵉ siècles les principaux habitants de ce pays étaient les Ymes, les Quènes, les Kiriales, peuplades tchoudes qui formaient autant de petits états indépendants. Le christianisme s'introduisit en Finlande au XIIᵉ siècle. La possession de cette province fut longtemps disputée par les Suédois et les Russes; la paix de Viborg, 1609, et celle de Stolbava (1617), la donnèrent à la Suède. Les Russes recouvrèrent une portion de la Carélie par le traité de Nystad, 1721; acquirent en outre diverses places par celui d'Abo, 1743, et enfin le reste de la Finlande (avec la Botnie orient.), par celui de Frédrikshamn, 1809.

FINLANDE (golfe de), bras oriental de la mer Baltique, s'étend de 59° à 60° 37' lat. N. et de 19° 25' à 27° 37' long. E. Il a 115 kil. de long sur 13 à 28 de large et reçoit entre autres rivières la Néva. Ses côtes sont semées d'îlots et de récifs.

FINMARK (c.-à-d. *marche finnoise*), province septent. de la Norwége, entre 60°-71° lat. N., est séparée de la Laponie russe par la rivière de Tana; au N. et à l'O., elle est bornée par l'Océan Glacial: 660 kil. sur 300; 30,000 hab. Lieu principal, Alten. Un nombre infini d'îlots sont répandus sur les côtes du Finmark, qui à son extrémité septentrionale est terminé par le cap Nord. Cette province stérile et glacée est habitée par des Lapons nomades qui se nourrissent de la chair et du lait de leurs rennes, et par des Quènes ou Finnois qui y ont émigré au XVIIIᵉ siècle et lui ont donné le nom qu'il porte auj.

FINNINGIA, nom latin moderne de la FINLANDE.

FINNOIS, *Fenni* en latin, peuple barbare de l'Europe N. E., originaire de l'Asie septentrionale, le plus reculé de tous suivant les anciens, habitait dans les premiers temps de l'empire romain tout l'intérieur des terres comprises depuis la Vistule et les monts Carpathes jusqu'au Rha (Volga); mais lors de l'arrivée des Goths, les *Fenni* furent moitié soumis et moitié refoulés dans la Sarmatie septentrionale et la Scandinavie. On peut les partager dès cette époque en deux groupes principaux: les *Fenni* occidentaux ou Finnois proprement dits, qui habitaient les golfes actuels de Livonie et de Finlande jusqu'au confluent du Volga et de l'Oka: les *Fenni* orientaux, qui s'étendaient depuis le confluent du Volga et de l'Oka jusqu'aux monts Ourals. Dans la suite les migrations successives des barbares de l'Asie resserrèrent peu à peu les Finnois dans la partie de l'Europe qui a pris d'eux le nom de Finlande (*Voy.* FINLANDE). On croit avec raison que les *Fenni* sont une branche des Huns (*Hunni*).

FIONDA ou FIRONDA, *Tekrova* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Satalieh), à 49 kil. S. O. de Satalieh. On voit près de là les ruines de l'anc. *Phaselis*.

FIONIE, île du Danemark. *Voy.* FYEN.

FIORD, terminaison d'un grand nombre de noms géographiques suédois et danois, veut dire bras de mer ou détroit.

FIORENZO, ville de Corse. *Voy.* SAINT-FLORENT.

FIORENZUOLA, *Florentia*, ville du duché de Parme, à 23 kil. S. E. de Plaisance; 3,000 hab. Patrie du cardinal Alberoni. A 13 kil. au S. de cette ville se trouvent les ruines de l'ancienne *Veleia* qui fut engloutie au IVᵉ siècle par l'éboulement d'une montagne.

FIRANDO, *Phing hou* en chinois, île du Japon, près de la côte S. de celle de Ximo, par 33° 30' lat. N., 127° long. E.: 40 kil. sur 22. Lieu principal, Nagasaki. Les Hollandais y abordèrent en 1609 et y

fondèrent le premier établissement qu'ils aient au Japon.

FIRDOUCY. *Voy.* FERDOUCY.

FIRENZE, nom italien de FLORENCE.

FIRENZUOLA (Ange), écrivain toscan, né à Florence en 1493, mort vers 1548, étudia à Perouse et se lia dans cette ville avec le fameux Arétin. Il suivit d'abord le barreau, puis entra chez les religieux de Vallombreuse, et fut pourvu de plusieurs abbayes. Il mena, comme son ami Pierre l'Arétin, une vie fort licencieuse, et publia des écrits plaisants ou galants, entre autres : *Discours des animaux*, imités des fables orientales (traduits par Gabriel Cottier, 1556) ; *Entretiens d'amour* ; *Nouvelles* dans le genre de Boccace ; *Dialogues sur les beautés des dames* (traduits par J. Pallet, 1578). Ses œuvres ont été réunies en 3 vol., Florence, 1763.

FIRMA AUGUSTA, ville d'Hispanie, auj. ECIJA.

FIRMICUS MATERNUS (Julius), écrivain chrétien du IVe siècle, a composé un *Traité de la fausseté des religions profanes*, publié d'ordinaire avec *Minutius Felix*, Leyde, 1672, in-8. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, qui ne paraît pas être de lui.

FIRMIN (saint), premier évêque d'Amiens, martyr vers l'an 287. On le fête le 25 septembre.

FIRMINI, ville du dép. de la Loire, à 11 kil. S. O. de Saint-Étienne : 2,800 hab. Clous, noir de fumée, rubans. Aux environs, riches mines de houille.

FIRMONT (EDGEWORTH DE). *Voy.* EDGEWORTH.

FIRMUM, *Fermo*, ville d'Italie, dans le Picenum, près de l'embouchure du Tinna dans l'Adriatique, devint colonie romaine l'an 264 av. J.-C. (*Voy.* FERMO.)

FIRMUS (Marcus), général romain, né à Séleucie en Syrie, se proclama empereur en Égypte et voulut venger Zénobie : il fut pris par Aurélien qui le fit mettre à mort (273).

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se souleva contre Valentinien II en 375. Après quelques succès il fut forcé de se donner la mort.

FIROZABAD ou **DJIOUR**, ville d'Iran (Fars), à 100 kil. S. de Chiraz ; 2,000 hab. Commerce d'eau de rose célèbre. Elle est bâtie sur les ruines de *Firozchah*, ville jadis importante, dont on voit encore les ruines hors de son enceinte. — Il y a une autre Firozabad en Iran (Kourdistan), à 95 kil. S. O. d'Hamadan.

FIROZPOUR, ville murée de l'Inde anglaise (possessions médiates), à 100 kil. S. O. de Delhi. Ch.-l. d'un état nommé aussi Firozpour.

FIRTCHOVA ou **HIRTCHOVA**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, sur le Drin noir, à 180 kil. S. E. de Scutari.

FISCHART (Jean), satirique allemand. *Voy.* MENTZER.

FISCHER (J.-Frédéric), philologue, né à Cobourg en 1726, mort à Leipsick en 1799, fut nommé en 1751 co-recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick, et devint en 1762 professeur de belles-lettres à l'université de cette ville. Il a donné des éditions estimées d'Anacréon, d'Eschine le *Socratique*, de Théophraste, de Paléphate, de plusieurs dialogues de Platon, et d'excellentes *Remarques sur la grammaire grecque* de Weller, 1748 et 1798. — Le nom de Fischer a été porté en Allemagne par un grand nombre d'autres personnages, notamment par un célèbre architecte de Vienne qui florissait vers 1700, et à qui on doit le palais de Schœnbrunn et l'église de St-Barthélemy à Vienne ; — et par deux savants mathématiciens, l'un J.-Charles Fischer, né en 1760 à Alstædt (Saxe-Weimar), mort en 1833, professeur à Iéna, à Dortmund, à Greifswalde, auteur d'excellents ouvrages élémentaires sur les mathématiques, la physique, l'agriculture ; on connaît surtout en France ses *Éléments de physique*, Iéna, 1797, trad. en français par M. Biot ; — l'autre, Gott.-Auguste Fischer, né en 1763 près de Meissen, mort en 1832, professeur à l'école polytechnique de Saxe, auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on remarque *l'Art de faire des calculs de tête*, Dresde, 1808.

FISHER (J.), évêque de Rochester, chancelier de l'université de Cambridge, né à Beverley (comté d'York) vers 1455, très habile dans la controverse et les questions théologiques, défendit avec zèle le catholicisme et s'opposa avec courage au divorce de Henri VIII. Ce prince le fit condamner à mort ; il fut exécuté en 1535. Il venait d'être nommé cardinal par le pape.

FISHGUARD, petit port d'Angleterre, dans le pays de Galles (Pembroke), à 31 kil. N. de Pembroke, sur le canal Saint-George ; 2,000 hab. Pêche du hareng autrefois très active, construction de bâtiments pour le cabotage. Un corps français de 1,200 hommes y fit une descente en 1797 et y fut fait prisonnier.

FISKERNÆS, colonie danoise des Frères Moraves, dans le Groënland occid., fondée en 1754 ; 1,000 hab. Pêche de phoques.

FISMES, *Fines Remorum*, ch.-l. de cant. (Marne), à 26 kil. O. de Reims ; 2,120 hab. Lainages. Commerce de vins, etc. Patrie de l'historien Velly et de mademoiselle Lecouvreur, actrice. Cette ville a été le siége de deux conciles provinciaux en 881 et 935.

FITAKI, prov. du Japon, située dans la partie orientale de l'île de Niphon, s'étend sur une longueur de plus de 130 kil., et a pour ch.-l. Mito. Grand commerce de soie et de bestiaux.

FITERO, ville d'Espagne (Bilbao), à 20 kil. S. O. de Tudela ; 2,500 hab. Abbaye royale. Draps communs, huile. On y fabrique des chaussures particulières dites *alpargatas*. Eaux thermales renommées.

FITTRÉ, pays de la Nigritie orientale, tributaire du royaume de Bergou. On y place un grand lac qui a, dit-on, quatre journées de circuit. C'est probablement le *Nuba palus* de Ptolémée ou le *Cauga* d'Edrisi.

FITZ, d'un vieux mot français qui veut dire *fils*, mot que l'on ajoute quelquefois en Angleterre au nom du père pour désigner le fils. Il s'applique surtout aux fils naturels des rois d'Angleterre, comme Fitz-James, duc de Berwick (fils naturel de Jacques II) ; James Fitz-roi, duc de Grafton, etc. — En Irlande, plusieurs familles font précéder leur nom du mot Fitz : les principales sont les Fitz-Gerald, les Fitz-Maritz, etc.

FITZ-GERALD, illustre famille d'Irlande, dont l'origine remonte au temps d'Edouard-le-Confesseur ; elle porta dès 1314 le titre de comtes de Kildare, auquel elle ajouta, vers 1766, celui de ducs de Leinster.

FITZ-GÉRALD (lord Edward), né en 1763, près de Dublin, fils de James, premier duc de Leinster, et de lady Emilia Lennox, fille du duc de Richmond et nièce de Fox. Il embrassa d'abord la carrière des armes et combattit dans la guerre d'Amérique ; mais en 1790, il quitta le service et vint prendre place au parlement d'Irlande. Dès que la révolution française eut éclaté, Fitz-Gérald en adopta les principes et se rendit en 1793 à Paris ; il y épousa mademoiselle Paméla, fille, disait-on, du duc d'Orléans, L.-Philippe-Joseph, et de madame de Genlis. De retour en Irlande, Fitz-Gérald voulut affranchir son pays ; il détermina le Directoire à lui fournir une flotte et des troupes (1796), et tenta plusieurs fois un débarquement ; mais il échoua dans ses efforts, fut trahi, livré, et se vit condamné à mort par la cour du banc du roi ; il mourut, avant le supplice, des blessures qu'il avait reçues en se défendant (4 juin 1798). — Sa femme, aussi remar-

quable par sa beauté que par son esprit, avait été élevée avec les filles du duc d'Orléans par Mad. de Genlis ; elle épousa en secondes noces M. Pitcairn, consul américain à Hambourg, dont elle se sépara bientôt; elle mourut presque dans l'abandon en 1831.

FITZ-JAMES (maison DE), noble famille, originaire d'Angleterre, mais française à partir du maréchal de Berwick, a pour tige *James* ou Jacques Stuart, duc d'York, roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, dont le fils naturel, Berwick, fut le premier duc de Fitz-James. (*Voy.* BERWICK).

FITZ-JAMES (François DE), 2e fils du maréchal de Berwick, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1727 abbé de Saint-Victor, puis évêque de Soissons (1739). Il mourut en 1764. On a de lui : *Instruction pastorale contre le P. Berruyer*. — Charles, duc de Fitz-James, 3e fils du maréchal, et frère du précédent, né en 1712, mort en 1787, devint pair et maréchal de France. Il est l'aïeul d'Édouard, duc de Fitz-James, actuellement pair de France.

FITZ-JAMES, village du dép. de l'Oise, à 2 kil. N. E. de Clermont; 400 hab. Ce village, nommé d'abord *Warti*, était le ch.-l. d'une seigneurie qui fut érigée en duché-pairie en 1710, en faveur de Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II : il porta depuis le nom de ce prince.

FIUME, *St-Veit-am-Flaum* en allemand, *Reka* en croate, ville maritime des États autrichiens, sur le golfe de Quarnerolo, à l'embouchure de la Fiumara, ch.-l. du district littoral hongrois, à 65 kil. S. E. de Trieste, par 45° 19' lat. N., 12° 6' long. E.; 7,600 hab. ou 9,000 suivant d'autres. Port franc. Siége de l'évêché de Modrufs. Lazaret, bibliothèque, gymnase, etc. Toiles, drap, potasse, tabac; rosoglio, raffinerie de sucre; etc. Commerce très actif avec les états d'Italie, la France, l'Algérie et Tunis.

FIUME-FREDDO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 17 kil. S. O. de Cosenza; 3,700 hab.

FIUMESINO, l'ancien *Rubicon*, riv. de l'État ecclésiastique, naît à 3 kil. N. E. de Sogliano, et tombe dans l'Adriatique à 13 kil. S. E. de Cervia, après un cours de 20 kil.

FIUMICINO, port de l'État ecclésiastique, à 25 kil. S. O. de Rome, à l'embouchure du bras septent. du Tibre, approvisionne Rome de poisson.

FLACCUS (Q. HORATIUS). *Voy.* HORATIUS.

FLACCUS (C. VALÉRIUS). *Voy.* VALÉRIUS.

FLACCUS (VERRIUS). *Voy.* VERRIUS.

FLACIUS (Mathias), théologien protestant, né en 1520, à Albone en Illyrie, mort en 1575, était élève de Luther et de Mélanchthon. Il fut d'abord professeur de langue hébraïque à Wittemberg (1544), puis professeur de théologie à Iéna (1557). Il eut en 1560 de longues discussions avec Strigelius sur le péché originel, et fut pour cette raison forcé de quitter l'université (1562). Il professa depuis dans différentes villes d'Allemagne et de Hollande. Flacius est surtout célèbre comme auteur d'une histoire ecclésiastique, écrite en latin et connue sous le nom de *Centuries de Magdebourg*, parce que Flacius la commença dans la ville de ce nom. Elle a été imprimée à Bâle, 13 vol. in-fol., 1559-74. On en a publié un extrait en 9 vol. in-4, Tubingue, 1592-1604. Cet extrait a été traduit en allemand tout entier, et partiellement en français et en suédois.

FLAGELLANTS, pénitents qui allaient en procession par les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés d'un fouet dont ils se flagellaient publiquement pour expier leurs péchés. Les premiers Flagellants apparurent au XIe siècle. En 1268 ils formèrent une véritable secte, et Reinier, dominicain de Pérouse, fut déclaré leur chef. La peste qui désola l'Allemagne en 1348 redoubla leur ferveur, et ils se multiplièrent, malgré les censures et les anathèmes du clergé. En 1574, le roi de France, Henri III, s'enrôla dans cet ordre avec toute sa cour. Il n'y a pas un siècle qu'on trouvait encore de ces fanatiques en Italie et dans le Midi de la France. J. Boileau a écrit l'*Histoire des Flagellants*, Paris, 1701.

FLAHAUT, famille noble de Picardie, possédait dès la fin du XVIe siècle la seigneurie de la Billarderie en Boulonnais, et reçut le titre de comte à la fin du dernier siècle. Elle a fourni à la France plusieurs officiers distingués. — C'est à cette famille qu'appartient le comte de Flahaut, ancien aide-de-camp de Napoléon, auj. pair de France.

FLAHAUT (madame DE), comtesse de Souza. *Voy.* SOUZA.

FLAMAND (François), sculpteur. *Voy.* DUQUESNOY (François).

FLAMBOROUGH, ville d'Angleterre (York), à 26 kil. S. E. de Scarborough; 1,400 hab. Pêche. A 4 kil. E. se trouve le cap Flamborough, sur lequel on a élevé en 1806 un phare de 83 mètres de haut.

FLAMEL (Nicolas), écrivain-juré de l'université de Paris au XIVe siècle, mort en 1413, a été le sujet des fables les plus absurdes. Il avait acquis par des moyens qui n'étaient pas connus une fortune considérable; on prétendit qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. On l'a fait aussi auteur de quelques ouvrages d'alchimie. Quoi qu'il en soit, on lui attribue la fondation de quatre hôpitaux, entre autres celui des Quinze-Vingts, des églises St-Jacques-la-Boucherie et des Innocents.

FLAMINE DIALE, grand pontife de Jupiter à Rome, avait la chaise curule, la robe de pourpre, et se faisait précéder d'un licteur. Il était soumis à une foule de pratiques bizarres et ridicules : ainsi il lui était défendu de toucher des fèves, ou de la farine levée; il ne pouvait porter sur lui aucun nœud, ni coucher trois jours de suite dans le même endroit, etc. Si sa femme venait à mourir, il perdait sa dignité de flamine.

FLAMINES, prêtres romains institués par Romulus ou par Numa, ainsi nommés du *flammeum*, espèce de voile couleur de feu qu'ils portaient sur la tête, et dont ils enveloppaient leurs cheveux. Ils se divisent en deux classes, les Flamines majeurs et les Flamines mineurs. Parmi les premiers, on distinguait le Flamine diale ou de Jupiter (*Voy.* ci-dessus), celui de Mars et celui de Quirinus.

FLAMINIE, *Flaminia*, une des sept provinces du diocèse d'Italie, allait de Modène à l'Adriatique, et avait pour bornes à l'O. l'Émilie, au N. la Vénétie, au S. la Valérie. Ch.-l., Ravenne. Elle correspondait à la partie orientale de la légation de Bologne, aux légations de Ferrare et de Ravenne, et à une partie de celle de Forli. Elle devait son nom à la voie Flaminienne qui la traversait.

FLAMINIENNE (voie), *Flaminia via*, une des grandes voies romaines, conduisait de Rome à *Ariminum* par la Sabine, l'Ombrie, le pays des *Senones*, et avait 360 milles de long. Elle fut commencée par le consul Flaminius, l'an 222 av. J.-C. On la prolongea depuis jusqu'à Aquilée.

FLAMININUS (T. QUINTIUS), général romain, consul l'an 197 av. J.-C., fut envoyé contre Philippe, roi de Macédoine, et contre la Ligue Achéenne. Il battit Philippe sur l'Aoüs, détacha de son parti les Achéens avec lesquels il fit alliance, le défit complétement lui-même à Cynoscéphales, et le força de mettre en liberté toutes les villes grecques, mesure qui charma les Grecs, mais qui préparait leur asservissement. Il réduisit ensuite Nabis sans l'anéantir, et souleva les Étoliens. De retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe; la cérémonie dura trois jours. Dix ans après, il fut envoyé à la cour de Prusias où Annibal avait trouvé un asile, et décida ce prince à livrer son hôte aux Romains, ce qu'Annibal ne put éviter qu'en s'empoisonnant. Plutarque a écrit sa vie. Florus l'appelle Flamininus.

FLAMINIUS NEPOS (C.), consul l'an 222 avant J.-C., battit les Gaulois Insubriens. Nommé de nouveau consul en 217, il eut la témérité de livrer bataille à Annibal sans attendre son collègue et malgré les ordres du sénat; il fut complétement battu sur les bords du lac Trasimène et périt dans l'action. Quelques années auparavant (221), il avait pendant sa censure fait construire une route et un cirque qui portèrent son nom. *Voy.* FLAMININUS.

FLAMSTEED (J.), astronome, né en 1646 à Denby (Derbyshire), mort vers 1719, fut le premier chargé des travaux astronomiques à l'observatoire de Greenwich (1676). On a de lui *Historia cœlestis*, 1712, dont il parut en 1725 une édition plus complète, 3 vol. in-fol. (c'est un des plus riches dépôts d'observations; on y trouve un catalogue de 3,884 étoiles). On lui doit aussi un magnifique *Atlas céleste*, 1729.

FLANATIQUE (golfe), *Flanaticus sinus*, à l'E. de l'Istrie, entre cette province et l'Illyrie, auj. golfe de QUARNEROLO.

FLANDRE, *Vlaanderen* en flamand, *Flandræ* en latin moderne. Nous distinguerons la Flandre actuelle et la Flandre ancienne.

1° *Flandre actuelle.*

Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Flandre se compose de deux provinces du royaume de Belgique, dites Flandre orientale et Flandre occidentale.

FLANDRE ORIENTALE, *Oost-Vlaanderen*, province du royaume de Belgique, bornée au N. par la province de Zélande, à l'E. par celles d'Anvers et du Brabant méridional, au S. par celle de Hainaut, et à l'O. par la Flandre occidentale: 60 kil. sur 53; 650,000 hab. Ch.-l., Gand. La Flandre orientale est formée de presque toute la partie orientale de l'ancien comté de Flandre et du pays de Waas; elle a remplacé en 1814 le dép. français de l'Escaut. Elle se divise en 4 arrond. (Gand, Oudenarde, Dendermonde, Eecloo).

FLANDRE OCCIDENTALE, *West-Vlaanderen*, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. et au N. O. par la mer du Nord, à l'E. par les provinces de Zélande et de la Flandre orientale, au S. E. par celle de Hainaut, au S. O. et à l'O. par la France (dép. du Nord): 70 kil. sur 60; 530,000 hab. Ch.-l., Bruges. La Flandre occidentale est formée de la partie occidentale de l'ancien comté de Flandre; elle a remplacé en 1814 le dép. français de la Lys. Elle est divisée en 4 arr. (Bruges, Courtray, Furnes, Ypres).

2° *Flandre ancienne.*

Anciennement on étendait le nom de Flandre à tout le pays compris entre le Bas-Escaut, la mer d'Allemagne, l'Artois, le Hainaut et le Brabant. On distinguait dans ce pays : le comté de Flandre qui en comprenait la plus grande partie; la Flandre française, qui fut détachée du comté de Flandre: et la Flandre impériale ou seigneurie de Flandre; cette dernière était formée du comté d'Alost sur la Dender, et du pays de Waas le long du Bas-Escaut.

COMTÉ DE FLANDRE, partie la plus importante de l'ancienne Flandre, embrassait dans sa plus grande étendue tout le pays compris entre les embouchures de la Swin et de l'Escaut au N., le Brabant et le Hainaut à l'E., la riv. de la Canche (dans le dép. du Pas-de-Calais) au S., et la mer du Nord à l'O. On y distinguait: la *Flandre française*, ainsi nommée parce qu'on y parlait le pur français (*Voy.* ci-après); elle fut détachée du comté en 1679; la *Flandre welche, gallicane* ou *wallone*, ainsi nommée parce qu'on y parlait un dialecte français: elle était comprise entre la Lys au N. et la Frandre française au S.: Tournay en était la ville principale; la *Flandre allemande* ou *teutonique, flamande* ou *flamminganle*, ou encore *maritime*, pays où l'on parlait le dialecte flamand; il s'étendait entre la mer du Nord au N. O. et la Lys au S. O. D'autres noms étaient encore donnés à diverses parties du comté de Flandre; mais ils sont moins usités. Sous le rapport administratif, le comté de Flandre était divisé en quatre districts : Gand, Bruges, Ypres et le pays libre. La capitale générale était Gand.

FLANDRE FRANÇAISE, province septentrionale de l'ancienne France, se composait de 3 quartiers: le *quartier de Terre-Franche*, le *quartier de Cassel*, le *quartier de Lille*; ce dernier se divisait en bailliage de Douai, châtellenie d'Orchies, châtellenie de Lille. Ch.-l. général, Lille. Autres villes remarquables: 1° dans le quartier de Terre-Franche, Dunkerque, Gravelines, Hondschoote: 2° dans le quartier de Cassel, Cassel, Hazebrouck; 3° dans le bailliage de Douai, Douai; 4° dans la châtellenie d'Orchies, Orchies, Marchienne, Saint-Amand, Mortagne; 5° dans la châtellenie de Lille, Lille, Commines, Armentières, Bouvines, Roubaix. La Flandre française forme aujourd'hui la plus grande partie du dép. du Nord (les 4 arr. de Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Douai). Elle appartenait d'abord au comté de Flandre, et fut cédée à la France par la paix de Nimègue (1679).

Le sol de toutes les Flandres est bas et sablonneux: le climat humide, mais sain en général; la culture y est très active et la fertilité extraordinaire. Un grand nombre de rivières et de canaux sillonnent la Flandre, et facilitent les transports. Parmi les premières, on remarque l'Escaut, la Lys, la Dender, la Drume, l'Yser, etc.; parmi les canaux les plus importants sont ceux de Gand à Bruges, de Bruges à Ostende, de Dunkerque, de Furnes, de Nieuport, de Loo, etc. Les principales productions sont les céréales, le lin, le chanvre, le colza, le houblon, le tabac; il y a peu de bois, mais beaucoup de pâturages. On y nourrit quantité de bêtes à cornes et des chevaux excellents. L'industrie principale consiste dans la fabrication des toiles et des dentelles.

Du temps des Romains le territoire de la Flandre était occupé par les *Morini* et une partie des *Nervii*, des *Atuatici* et des *Menapii*. C'est au VIIIe siècle que le nom de Flandre apparaît pour la première fois; encore ne s'étendait-il à cette époque qu'au territoire de Bruges. Ce territoire fut compris dans le royaume de France par le traité de Verdun (843). En 862, il fut érigé en comté vassal des rois de France, en faveur de Baudouin, dit *Bras-de-Fer*, dont les descendants possédèrent la Flandre jusqu'en 1119; les comtes de Flandre étaient en 987 au nombre des six pairs de Hugues Capet. Deux comtes de Flandre eurent le titre de régent de France: l'un, Baudouin V, fut tuteur de Philippe I: l'autre, Philippe, fils de Thierry, eut la tutelle de Philippe-Auguste. Un 3e, Baudouin IX, fut empereur de Constantinople (1204). Après l'extinction de la 1re dynastie de ses comtes, la Flandre fut possédée, en vertu d'un testament de Baudouin VIII, par Charles I, le Bon, fils de Canut, roi de Danemark (1119-1127), et après la mort de celui-ci par Guillaume Cliton, fils de Robert III, duc de Normandie, que le roi de France Louis-le-Gros investit du comté; mais Guill. Cliton périt l'année suivante (1128), au siége d'Alost. Thierry d'Alsace, fils de Thierry, duc de Lorraine, lui succéda et transmit le comté à ses descendants. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les comtes de Flandre prirent souvent parti pour celle-ci, malgré les liens de vassalité qui les attachaient à la France. Après la mort de la comtesse de Flandre Marguerite II, qui avait épousé successivement Bouchard, seigneur d'Avesnes, et Guy de Dampierre, la Flandre échut à Guy de Dampierre, un de ses fils (1280). La révolte de Guy contre Philippe-le-Bel, en 1297, fut suivie de la conquête et de la réunion de son comté à la couronne de France; mais en 1302 les Flamands s'insurgèrent,

battirent Philippe-le-Bel à Courtray, et obtinrent qu'on leur rendît leurs comtes (1304). En 1337, sous Louis I de Dampierre, les villes flamandes, à l'instigation du premier Arteveld, reconnurent comme roi de France Édouard III d'Angleterre, et par là donnèrent lieu à la guerre de Cent-Ans, entre les rois de France et d'Angleterre. En 1382, elles se révoltèrent, sous la conduite de Philippe Arteveld, contre Louis II, leur comte, et s'attirèrent ainsi la terrible défaite de Rosebecque. Après la mort de Louis II (1384), la dynastie française de Valois-Bourgogne remplaça celle des Dampierre par le mariage de Philippe I, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II. Cette époque fut pour les villes de Flandre un temps de splendeur et de prospérité; les villes populeuses de Gand, de Bruges, d'Ypres, etc., avaient acquis par leur commerce des richesses immenses; mais aussi jalouses de leurs libertés, elles étaient sans cesse en querelle avec leurs seigneurs. Après la mort de Charles-le-Téméraire, qui avait toujours été en guerre avec Louis XI (1465-1477), le comté de Flandre échut à sa fille Marie; celle-ci, en épousant l'archiduc Maximilien, porta ce comté avec toutes ses dépendances dans la maison d'Autriche; de là, les longues guerres de la France avec cette maison. En 1526, le traité de Madrid, en abolissant la vassalité de la Flandre, brisa le dernier lien qui attachait ce pays à la France. Charles-Quint l'incorpora aux 17 provinces qui formèrent le cercle de Bourgogne. Le traité des Pyrénées, en 1659, rendit à la France quelques villes de la Flandre et de l'Artois. Le traité de Nimègue lui donna tout l'Artois et une bonne partie de la Flandre avec un peu du Hainaut et la ville de Cambrai. La paix d'Utrecht conféra la Flandre non française à la ligne d'Autriche-Autriche, d'où elle passa en 1740 à la maison de Lorraine-Autriche, mais toujours en restant partie intégrante de l'empire germanique. En 1792, les Français envahirent la Flandre impériale, et ils l'occupèrent depuis jusqu'en 1814. Ils en formèrent les départements de la Lys et de l'Escaut. En 1814, cette partie de la Flandre fut donnée au roi des Pays-Bas, qui en fit deux provinces. Après la révolution de 1831, elle resta à la Belgique.

Comtes de Flandre.

1re Dynastie.

Baudouin I,	862
Baudouin II,	879
Arnoul I et Baudouin III,	918
Arnoul II,	965
Baudouin IV,	989
Baudouin V,	1036
Baudouin VI,	1067
Arnoul III,	1070
Robert I,	1071
Robert II,	1093
Baudouin VII,	1111

Divers.

Charles I de Danemark,	1119
Guillaume Cliton de Normandie,	1127

Dynasties d'Alsace et de Hainaut.

Thierry I, d'Alsace,	1128
Philippe,	1168
Marguerite I, qui épousa Baudouin VIII, comte de Hainaut,	1191
Baudouin IX, empereur de Constantinople,	1194
Jeanne, qui épousa Ferrand de Portugal, puis Thomas de Savoie,	1206
Marguerite II, qui épousa Guillaume de Dampierre,	1244

Dynastie de Dampierre.

Guy,	1280
Robert III,	1305
Louis I,	1322
Louis II,	1346
Marguerite III, de Dampierre, épouse Philippe I, duc de Bourgogne,	1384

Dynastie de Valois-Bourgogne ou des ducs de Bourgogne.

Jean-sans-Peur,	1405
Philippe II, le Bon,	1419
Charles-le-Téméraire,	1467
Marie, qui épouse Maximilien d'Autriche,	1477

Dynastie d'Autriche.

Philippe III,	1482
Charles III (Charles-Quint),	1506

(*Voy. pour la suite les empereurs d'Allemagne et les rois des Pays-Bas.*)

FLASTRAND, ville de Danemark. *Voy.* FREDERICKSHAVN.

FLAVIA, famille romaine. *Voy.* FLAVIUS.

FLAVIA, auj. *Fraga*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, sur le *Sicoris*, et près de l'Èbre.

FLAVIA COLONIA, la même que CÉSARÉE de Palestine.

FLAVIE CÉSARIENNE, *Flavia Cæsariensis*, une des 5 provinces du diocèse de Bretagne ou Bretagne romaine, comprenait les comtés de l'E., au N. de la Tamise, plus quelques-uns des plus voisins à l'O., et avait pour ch.-l. *Venta* (Winchester).

FLAVIEN (saint), *Flavianus*, fut élu vers l'an 381 patriarche d'Antioche du vivant de son prédécesseur Paulin, ce qui fit naître dans l'église de Syrie un schisme qui ne fut éteint que sous Innocent I. Flavien plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole, qui dans une sédition avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice, et il obtint leur grâce. Il mourut en l'an 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans. On peut lire dans saint Jean Chrysostôme l'éloquent discours que ce père de l'Église prête à Flavien.

FLAVIEN (DROIT). *Voy.* FLAVIUS (CNÉUS).

FLAVIGNY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 14 kil. E. de Semur; 1,300 hab. Commerce d'anis très recherchés.

FLAVIOBRIGA, auj. *Bilbao*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les Cantabres, sur la côte.

FLAVIONAVIA, auj. *Avilès*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, ch.-l. des *Pasici*.

FLAVIOPOLIS, nom commun à diverses villes peu connues d'Asie-Mineure, de Thrace, etc.

FLAVIUM BRIGANTUM, ville d'Hispanie, auj. BETANÇOS.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, de laquelle étaient issus les empereurs Vespasien, Titus et Domitien.—Constance Chlore, Constantin-le-Grand, portaient aussi ce nom.—Le nom de Flavius fut d'abord un surnom tiré de la couleur des cheveux (*a flavis capillis*). Sous les empereurs, depuis Vespasien, beaucoup de Romains le prirent par flatterie, il devint alors un prénom.

FLAVIUS (Cneus), scribe ou secrétaire d'Appius Claudius, fils d'un affranchi; devint édile vers l'an 305 av. J.-C. Pour se venger des patriciens qui affectaient de le mépriser, il déroba à Appius et publia un recueil des formules qu'on était obligé d'employer pour intenter un procès, et sans lesquelles une procédure ne pouvait être valable. C'est ce qu'on nomma le *droit flavien* (*flavianum jus*). Les patriciens avaient jusqu'alors caché soigneusement ces formules au peuple, pour se réserver une influence entière dans l'administration de la justice. Flavius fut en récompense élu tribun du peuple (307). Il entra dans la suite au sénat.

FLAXMAN, sculpteur anglais, né à York en 1755, mort en 1826, fut nommé en 1810 membre de l'Académie roy. de peinture et de sculpture de Londres et professeur à cet établissement. On estime surtout de lui les monuments de *Howe* et de *Nelson* à St-Paul, celui du *comte Mansfield* à Westminster; il fit aussi des dessins remarquables pour les œuvres d'Hésiode, d'Eschyle, du Dante, et reproduisit le *Bouclier d'Achille* selon la description d'Homère.

FLÈCHE (LA), *Flexia* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Sarthe), sur le Loir, à 40 kil. S. O. du Mans; 6,440 hab. Beau collège fondé par Henri IV en 1603 et qu'il donna aux Jésuites. Il a été remplacé depuis par une école militaire préparatoire de 600 élèves, dont 400 aux frais de l'État. Étamines, chapellerie. Commerce de toiles, huile de noix, etc. Patrie de l'abbé Picard et de Louis Sauveur. — L'arr. de La Flèche a 7 cantons (Brulon, Le

Lude, Malicorne, Mayet, Pontvallain, Sablé, plus La Flèche), 80 communes, et 97,943 hab.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, dans le comtat d'Avignon, d'une famille d'artisans, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne à l'âge de 16 ans, vint à Paris en 1661, et obtint la place de lecteur du dauphin par la protection du gouverneur de ce prince, le duc de Montausier. Fléchier se fit d'abord connaître par des sermons qui obtinrent du succès; mais il réussit surtout dans l'oraison funèbre. Les deux premières qu'il prononça furent celles de la duchesse de Montausier (1672) et de la duchesse d'Aiguillon (1675). En 1676 il prononça celle de Turenne; c'est là que son talent s'éleva à toute sa hauteur. Louis XIV le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, puis en 1687 à celui de Nîmes. Ce diocèse était rempli de Calvinistes, et l'édit de Nantes venait d'être révoqué: Fléchier sut pourtant se concilier l'affection générale, et il mourut en 1710 regretté de tous également. Fléchier se place après Bossuet dans l'oraison funèbre; sa pensée est en général noble, elle n'est pas toujours élevée; son style est fleuri, plein d'harmonie, mais il pèche souvent par une symétrie monotone dans l'arrangement des phrases, et surtout par l'abus des antithèses. Fléchier avait été reçu à l'Académie en 1675. Ses œuvres ont été publiées en 1782 par Ducreux, 10 vol. in-8. On y remarque, outre les *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, des *Panégyriques de saints*, une *Histoire de Théodose* (1679) fort estimée, une *Histoire de Ximénès* (1693), une *Vie de Commendon* (1671).

FLEETWOOD (Charles), gouverneur d'Irlande sous Cromwell, fils de Guillaume Fleetwood, échanson des rois Jacques I et Charles I, prit de bonne heure du service, se fit élire membre du long-parlement, où il se déclara contre Charles I, et fut en 1647 un des commissaires chargés par l'armée de traiter avec le parlement. Il épousa la fille de Cromwell, veuve d'Ireton; son beau-père le nomma alors commandant général des troupes d'Irlande. Fleetwood s'opposa à ce qu'Olivier Cromwell prît le titre de roi, et fut un des premiers à faire déposer Richard Cromwell. Il fut proscrit après la restauration des Stuarts et mourut dans l'obscurité. C'était un homme faible et sans résolution.

FLEIX, village du dép. de la Dordogne, à 18 kil. O. de Bergerac; 1,400 hab., est remarquable par le traité de 1580, qui fit trêve aux guerres civiles religieuses du temps, et que compléta la convention de Coutras.

FLEMING (Abraham), écrivain anglais, né à Londres vers le milieu du XVIe siècle, a traduit les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, Londres, 1575; les *Épîtres* de Cicéron, Isocrate, Pline et autres, 1576, in-4., et a composé quelques ouvrages originaux: *Combats entre le vice et la vertu*, 1582, in-8; *le Diamant de la dévotion*, 1586, in-12, etc.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte de), né en 1667, mort en 1728, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il obtint également la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et premier ministre. Flemming contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa avec vigueur la guerre contre Charles XII, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste. Après la bataille de Pultawa, il essaya vainement d'assurer la Livonie à la Saxe, et de décider le roi de Prusse à déclarer la guerre à la Suède.

FLENSBORG, ville murée du Danemark (Sleswig), à 29 kil. N. de Sleswig, sur le Flensborg-fiord; 16,000 hab. Port sûr et profond, étroit d'entrée. Hôtel-de-ville, théâtre, bourse. École de navigation. Toiles à voiles, tabac, savon, papier, bleu de Prusse; fonderie de cuivre; raffinerie de sucre; teintureries: chantiers de construction; eau-de-vie; etc. Commerce actif. Armements pour la pêche au Groënland.

FLERS, ch.-l. de cant. (Orne), à 47 kil. N. de Domfront; 4,895 hab. Toiles, coutils, basins, etc.

FLESSELLES (Jacques DE), prévôt des marchands de Paris, fut une des premières victimes de la révolution. Accusé d'entretenir des relations avec la cour et de tromper le peuple, il fut tué d'un coup de pistolet à l'hôtel-de-ville, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille.

FLESSINGUE, *Vlissingen* en hollandais, *Flushing* en anglais, ville de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 6 kil. S. O. de Middelburg, à l'embouchure du Hondt (bras de l'Escaut); 4,700 hab. Port excellent; bassin pour 50 vaisseaux; siége d'une amirauté, etc. Patrie de Ruyter. — Flessingue fut la première ville qui, en 1572, se déclara contre les Espagnols. En 1585 le prince d'Orange l'engagea à la reine Élisabeth en garantie d'un prêt qu'elle avait fait à la Hollande dans la guerre contre l'Espagne. Les Anglais la gardèrent jusqu'en 1616. Au commencement du XIXe siècle elle devint française: mais elle fut bombardée et en partie détruite par les Anglais en 1809. C'est alors que périt son superbe hôtel-de-ville. Napoléon la releva. Flessingue a aussi beaucoup souffert des inondations.

FLETCHER (Richard), prêtre anglican, fut chargé en 1586 d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra contre cette malheureuse reine une animosité fanatique. Lorsque la tête eut été tranchée, il s'écria: « Périssent ainsi tous les ennemis d'Élisabeth! » Il fut fait, en récompense, évêque de Bristol, puis de Londres.

FLETCHER (John), auteur dramatique, fils du précédent, né vers 1576, dans le comté de Northampton, fut destiné au barreau, mais renonça à cette carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation. Il se lia de bonne heure avec le poëte Beaumont, et donna en société avec lui plus de 50 pièces, tragédies et comédies. Il survécut à son ami qui mourut en 1615, et fit seul quelques pièces. Il mourut de la peste à 49 ans, en 1625. Autant qu'il est possible d'établir une préférence entre les deux amis et de distinguer leurs ouvrages, on estime davantage les comédies de Fletcher; elles brillent par l'esprit, la vivacité et la fidélité des peintures. Les meilleures sont: *le Fat*, *le Capitaine*, *le Voyage des Amants*. Contemporains de Shakespeare, Beaumont et Fletcher eurent de leur temps plus de vogue que ce grand poëte. L'édition la plus complète et la plus récente de leurs œuvres est celle de H. Wéber, 1812, 14 vol. in-8. On trouve plusieurs de leurs comédies traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1823, etc.

FLETCHER DE SALTOUN (André), patriote écossais, né au bourg de Saltoun en 1653, mort à Londres en 1716, était l'élève de Gilbert Burnet. Membre du parlement d'Écosse, il se montra orateur énergique, républicain zélé, combattit successivement le gouvernement de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III, entra dans la conspiration de Monmouth, et s'opposa toujours à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre. Il a laissé quelques écrits politiques qui ont été réunis à Glasgow, 1749, 1 vol. in-12.

FLEURANCE, ch.-l. de canton (Gers), à 11 kil. S. de Lectoure; 2,900 hab. Jolie ville. Commerce en grains, farine, eau-de-vie, etc.

FLEURANGES (Robert DE LA MARK, seigneur de). *Voy.* LA MARK.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de),

ministre de la marine sous Louis XVI, membre de l'Institut, né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans au service de mer et montra de bonne heure une habileté et une instruction surprenantes. En 1763, il fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue. En 1776, il fut nommé directeur-général des ports et arsenaux : il dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, le comte de Fleurieu donna sa démission l'année suivante, et fut nommé gouverneur du jeune Louis XVII. Il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté : devint membre du Conseil des Anciens en 1797; fut exclu de cette assemblée le 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au Conseil d'état après le 18 brumaire. Le comte de Fleurieu mourut à Paris en 1810. On a de lui : *Découvertes des Français dans le S. E. de la Nouv.-Guinée, en* 1768 *et* 1769, Paris, Imprimerie royale, 1790, in-4; *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790 *et* 1792, *par Étienne Marchand*, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4. Tous ses ouvrages sont précieux par l'exactitude des détails et la perfection des cartes hydrographiques. — On a donné le nom de *Fleurieu* à une baie de la Terre de Diémen, sur la côte orientale, qui fut découverte en 1802 par Baudin; — et à une île située à l'extrémité N. O. de la Terre de Diémen, découverte en 1798 par Flinders, puis explorée par Freycinet.

FLEURUS, quelquefois *Fleuri*, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, rive gauche, à 11 kil. N. E. de Charleroi; 2,000 hab. Elle a donné son nom à quatre batailles mémorables : la 1re eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue catholique, et les troupes de l'Union protestante commandées par le bâtard de Mansfeld, le duc de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weimar (*Voy.* ces noms) : les deux partis s'attribuèrent l'avantage ; — la 2e fut donnée le 1er juillet 1690 : François de Montmorency, duc de Luxembourg, y défit Gaspard, prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg ; — la 3e fut livrée le 26 juin 1794 (6 messidor an II) : le général Jourdan, commandant en chef de l'armée de la Moselle, y défit les Impériaux sous les ordres du prince de Cobourg : c'est la plus importante ; — la 4e bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, eut lieu le 16 juin 1815 : Napoléon y défit complétement le général prussien Blücher.

FLEURY, nom commun à un grand nombre de bourgs et villages de France; le plus connu est Fleury-sur-Andelle, joli village du dép. de l'Eure, à 8 kil. N. O. d'Écouis; 1,500 hab. Toiles peintes, moulins à farine.

FLEURY (l'abbé Claude), sous-précepteur des enfants de France, né à Paris en 1640, mort en 1723, entra dans l'état ecclésiastique en 1667 après avoir été pendant 9 ans avocat au parlement; fut nommé en 1672 précepteur des princes de Conti, et devint en 1689 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, petits-fils de Louis XIV, dont Fénelon était précepteur. Il reçut en récompense de ses soins le prieuré d'Argenteuil (1706). En 1716, il fut nommé confesseur de Louis XV. Fleury a laissé d'excellents ouvrages, tels que le *Catéchisme historique*, 1679; les *Mœurs des Israélites*, 1681; les *Mœurs des Chrétiens*, 1682; *Traité du choix des études*, 1686; le plus important de tous ses écrits est l'*Histoire ecclésiastique*, précédée du *Discours sur cette histoire*, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4. L'ouvrage s'étend depuis l'établissement du christianisme jusqu'en 1414. On vient de publier (1836 et années suivantes) une nouvelle édition de cet ouvrage, avec 4 livres inédits qui embrassent l'histoire du XVe siècle (1414-1517). L'*Histoire ecclésiastique* est aussi remarquable par l'élégance du style et l'impartialité des jugements que par l'érudition ; c'est, d'après Voltaire même, la meilleure histoire de ce genre qu'on ait jamais écrite. Rondet a réuni les *Opuscules* de Fleury en 5 vol. in-8, 1780. L'abbé Fleury n'était pas moins remarquable par ses vertus que par sa science et ses écrits.

FLEURY (André-Hercule DE), cardinal et ministre, né à Lodève dans le Languedoc en 1653, fut d'abord aumônier de Louis XIV; devint en 1698 évêque de Fréjus, et fut choisi en 1715 par le vieux roi mourant pour être précepteur du jeune Louis XV. Fleury gagna toute la confiance de son élève, et en 1726, il succéda au duc de Bourbon dans la charge de premier ministre ; la même année il fut nommé cardinal. Il montra de la sagesse dans l'administration intérieure; il diminua les impôts et mit quelque ordre dans les finances; mais il ne sut pas maintenir l'influence de la France au dehors. Stanislas, roi de Pologne, qui devait être soutenu, fut abandonné dans la guerre qu'il entreprit pour reconquérir son trône ; cependant, par le traité de Vienne (1736), Fleury fit céder par l'Autriche à ce roi déchu les duchés de Lorraine et de Bar, en stipulant que ces duchés, après la mort de Stanislas, reviendraient à la France. Dans la guerre de la succession (1740), le cardinal ne fit pas encore jouer à nos armées un rôle bien brillant, mais il ne vit pas la fin de cette guerre : il mourut en 1743.

FLEURY (Joseph-Abraham BÉNARD, dit), acteur français, né vers 1750 à Lunéville, fils d'un des acteurs de la troupe du roi Stanislas, débuta à la Comédie-Française en 1772, et réussit parfaitement dans les rôles de petits-maîtres, de courtisans, de mauvais sujets. On ne se lassait pas de l'applaudir dans *le Chevalier à la mode*, dans *l'Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans le marquis de *l'École des Bourgeois*. Fleury quitta la scène en 1818, et il mourut en 1822 plus que septuagénaire. M. Laffitte, homme de lettres, a publié en 1836 et 1837 des *Mémoires de Fleury*, auxquels celui-ci n'a sans doute coopéré que par quelques notes trouvées dans ses papiers après sa mort.

FLEURY (JOLY DE), magistrat. *Voy.* JOLY.

FLEVO (lac), lac situé jadis au N. du Rhin inférieur, dans le pays des Bataves, et qui communiquait par un étroit canal (dit *Flevum ostium*) avec l'Océan Germanique. L'irruption des eaux de l'Océan en 1238 l'agrandit et en fit le Zuyderzée actuel.

FLEVUS, fleuve du pays des Bataves, auj. l'YSSEL.

FLEXIA, nom latin moderne de LA FLÈCHE.

FLIBUSTIERS, de *flyboat*, vaisseau qui vole; ou plutôt de *free booter* (en allemand *freibeuter*), franc butineur; nom donné à des pirates de toutes nations qui se sont fait un nom dans le XVIIe siècle par leur audace et leur acharnement contre le gouvernement espagnol. Descendus de ces Boucaniers de l'île de Saint-Domingue dont les Espagnols avaient détruit le commerce, ils couraient les mers, pillant les colonies et les vaisseaux espagnols, et dissipant ensuite leur butin dans la débauche. Les plus célèbres de ces flibustiers furent : l'Anglais Morgan, qui prit Panama en 1670; Pierre Legrand, de Dieppe ; Nau *l'Olonnais*, Michel le Basque et Monbars *l'Exterminateur*. Le dernier exploit de ces pirates fut la prise de Carthagène, dont ils s'emparèrent en 1697, à l'aide d'une flotte de corsaires français. Depuis cette époque leur nombre diminua sensiblement, et l'histoire n'en parle plus après le XVIIIe siècle.

FLINDERS (Matth.), navigateur anglais, né vers 1760, mort en 1814, parcourut en 1798 avec Bass les côtes de la Nouvelle-Hollande, découvrit le détroit de Bass qui sépare la Terre de Diémen du continent, et publia à son retour : *Voyage aux Terres*

australes pendant les années 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, avec atlas.

FLINDERS (Terre de), partie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, entre les 130° et 136° de long. E. — Près de cette côte, par 132° 7' long. E., 33° 41' lat. N., est une ville qui porte aussi le nom de Flinders. On y trouve une espèce particulière de kangourous.

FLINES-LÈS-MORTAGNES, ville du dép. du Nord, à 8 kil. S. O. de Saint-Amand; 1,800 hab. Bas de laine, toiles.

FLINSBERG, ville des États prussiens (Silésie), près de la Queiss, à 25 kil. S. O. de Lœwenberg; 1,500 hab. Verrerie. Eaux minérales célèbres qui s'expédient en grande quantité à l'étranger. On trouve aux environs des cailloux blancs très propres à la fabrication du verre.

FLINT, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Flint, dans le pays de Galles, à l'embouchure de la Dee et à 17 kil. S. O. de Liverpool. Bains de mer. Aux environs, ruines d'un château-fort. — C'est près de cette ville que Richard II fut pris, et qu'il fut forcé de céder sa couronne au duc de Lancastre (Henri IV) en 1399. — Le comté de Flint, un des comtés maritimes de l'Angleterre, est situé entre ceux de Denbigh à l'O. et de Chester à l'E.: 45 kil. sur 20; 60,000 hab. Pâturages, grains; plomb, houille, zinc, etc.

FLIXECOURT, bourg du dép. de la Somme, à 19 kil. N. O. d'Amiens, sur la Somme; 1,500 hab. Aux environs, ruines d'un camp de César.

FLIZE, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 7 kil. S. E. de Mézières; 300 hab.

FLODDEN, hameau d'Angleterre (Northumberland), à 9 kil. N. O. de Woole et à 18 kil. S. de Berwick, est célèbre par la bataille qui s'y livra en 1513, entre les Anglais, commandés par Henri VIII, et les Écossais, et dans laquelle périt le roi écossais Jacques IV avec presque toute sa noblesse.

FLODOARD, chroniqueur français, né à Épernay en 894, mort à Reims en 966, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. On a de lui une *Histoire de l'église de Reims*, en latin, Douai, 1617, et une *Chronique de France* de 919 à 966, publiée par Duchesne. M. Guizot en a donné la traduction dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FLORAC, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 23 kil. S. E. de Mende, sur le Tarnone, près de son confluent avec le Tarn; 2,000 hab. Société d'agriculture. — L'arr. de Florac a 7 cantons (Barre, Sainte-Enimie, Saint-George-de-Levezac, Saint-Germain-de-Calberte, Meyrueis, Pont-de-Montvert, plus Florac), 53 communes, et 41,439 hab.

FLORAUX (Jeux). *Voy.* JEUX.

FLORE, *Flora*, déesse des fleurs et des jardins, épouse de Zéphyre. Son culte fut introduit à Rome par Tatius. On célébrait en son honneur les jeux floraux. Selon d'autres le culte de cette déesse aurait pour origine un legs fait au peuple romain par une courtisane nommée Flora, à la condition que l'on célébrerait tous les ans une fête en son honneur.

FLORE (FRANC-), peintre flamand. *Voy.* FLORIS.

FLORENCE, *Florentia Tuscorum* des anciens, *Firenze* en italien, capitale du grand-duché de Toscane, sur l'Arno, dans une situation délicieuse, par 8° 55' long. E., 43° 46' lat. N., à 250 kil. S. E. de Milan, à 1,200 kil. S. E. de Paris; 90,000 hab. Archevêché. Edifices superbes et qui en font une des plus belles villes du monde: palais Pitti, Vieux-Palais, galerie de Florence, nombreux palais appartenant à des particuliers; magnifique cathédrale dite *Duomo*; belles églises; beaux jardins, places vastes et richement décorées. Les statues, tableaux et autres objets d'art se trouvent en profusion à Florence. Cette ville a de plus beaucoup d'établissements scientifiques, artistiques et littéraires (les bibliothèques Magliabecchiana, Laurentine, la bibl. particulière du grand-duc; le Musée florentin; le Musée d'histoire naturelle); plusieurs académies et sociétés savantes, entre autres l'Académie *della Crusca*; les écoles pies, une école de peinture, un observatoire, etc.). Florence fabrique les taffetas qui ont pris son nom, des lainages, des instruments de mathématiques et de physique, de la carrosserie; on en exporte des chapeaux de paille d'Italie. Patrie du Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, de Pétrarque, de Galilée, d'Améric Vespuce, de Cimabué, de Brunelleschi, d'André del Sarto, et d'un grand nombre de peintres qui ont formé l'école dite Florentine, du musicien Lulli, de plusieurs papes, entre autres Léon X. — Florence existait du temps des Etrusques, mais elle n'eut quelque célébrité que quand Sylla en eut fait une colonie romaine. Stilicon y remporta une grande victoire sur Radagaise en 405. Prise et reprise successivement par Totila, par Narsès, elle finit par être ruinée: Charlemagne la releva en 781, et elle parvint sous l'autorité des rois d'Italie à une haute prospérité, tandis qu'autour d'elle les factions déchiraient l'Italie. Mais en 1215 elle prit part à ces discordes, et depuis ce temps elle devint la proie des partis et de l'anarchie. Elle fut dans l'Italie centrale le siége de la puissance des Guelfes: son gouvernement varia souvent en général, pourtant sa tendance fut éminemment démocratique, et la constitution dite *Ordinamenti di giustizia* (1282) fut la base des organisations postérieures. Souvent en guerre avec l'Empire, avec Milan, avec les Pisans, avec les papes; soumise à Naples de 1314 à 1317, puis de 1326 à 1328; à Gauthier de Brienne de 1342 à 1343; gibeline un instant, de 1378 à 1383, elle acquit au milieu des guerres Pistoie, Arezzo, Pise. Elle tomba à partir de 1421 sous l'influence des Médicis, et finit par devenir le patrimoine de cette famille: elle conserva d'abord le nom de république; mais à partir de 1569, Florence et son territoire furent érigés en grand-duché sous le titre de grand-duché de Toscane. — A Florence se tint en 1438 le 18e concile œcuménique, suite de celui de Ferrare, qui lui-même faisait suite à la partie du concile de Bâle tenue de l'aveu du pape. On s'y occupa des moyens de réunir les églises d'Orient et d'Occident.

FLORENCE (compartiment de), une des cinq divisions actuelles du grand-duché de Toscane, au N. de celui de Sienne, à l'E. de celui de Pise. Ch.-l., Florence. *Voy.* TOSCANE

FLORENCE (le cardinal de). *Voy.* ZABARELLA.

FLORENSAC, ch.-l. de canton (Hérault), à 8 kil. S. E. de Pezenas; 3,525 hab.

FLORENT (saint), abbé du monastère de Glonne, depuis Saint-Florent-le-Vieux, en Anjou, mort au commencement du Ve siècle. On le fête le 22 septembre ou le 7 novembre. — *Voy.* SAINT-FLORENT.

FLORENTIA, auj. FIORENZUOLA.

FLORENTIN. On désignait sous ce nom avant 1789 une des trois grandes divisions du grand-duché de Toscane. Il en formait la partie septentrionale: outre Florence, il comprenait les villes de Pistoia, Fiesole, Arezzo, Borgo, Montepulciano, Cortone, Vallombreuse et Camaldoli. Sous l'empire français, il a formé le dép. de l'Arno et une partie de ceux de la Méditerranée et de l'Ombrone.

FLORES, une des Açores, la plus à l'O., par 33° 28' long. O., 39° 33' lat. N.; 10,000 hab.: 26 kil. sur 14. Ch.-l., Flores. Montagnes, forêts. Orseille, grains, très bons fruits. Pêche.

FLORES, dite aussi *Endé*, ou *Mangderaï*, une des îles de la Sonde, par 117° 37-120° 45' long. E., 7° 53'-9° 3' lat. N.: 310 kil. sur 90. On y remarque un volcan. Cannelle sauvage, sandal, coton, riz, bois de sapan. Habitants malais, quelques Portu-

gais. L'île appartient à la Hollande. — Flores est séparée de Soumbava par le détroit de Sabi : on nomme détroit de Flores le canal entre les îles de Solor et de Sabroun.

FLORES, île de la Nouvelle-Bretagne, près de la côte S. des îles de Quadra et Vancouver.

FLORIAN, hameau et château du dép. du Gard, à 6 kil. E. de Sauve. Patrie de Florian.

FLORIAN (J.-P. CLARIS DE), littérateur, né en 1755 au château de Florian dans les Cévennes, fut de bonne heure accueilli et encouragé par Voltaire, auquel sa famille était alliée; entra comme page chez le duc de Penthièvre, servit quelque temps comme officier de dragons, puis vint se fixer à Anet et à Sceaux, auprès du duc de Penthièvre, dont il devint le favori et dont il distribuait les bienfaits. La révolution troubla son bonheur : il fut incarcéré en 1793 et mourut peu après à Sceaux en 1794, à 38 ans. Florian s'était exercé dans plusieurs genres; quoiqu'il manquât de vigueur et de génie, il se distingua toujours par la grâce et la sensibilité. Il a écrit des nouvelles pleines d'intérêt, des pastorales dont les plus estimées sont : *Estelle*, *Galatée* (1783); des poemes en prose, *Numa Pompilius* (1786), *Gonzalve de Cordoue* (1791), précédé d'un excellent *Précis sur les Maures;* de jolies comédies dont Arlequin est le héros, et des *Fables* charmantes, qui lui assurent le premier rang après La Fontaine. Il avait beaucoup étudié la littérature espagnole et a laissé une traduction, ou plutôt une imitation libre de *Don Quichotte*. Florian fut reçu à l'Académie Française en 1788. Il a été fait plusieurs éditions de ses œuvres; les plus récentes sont celles de Briand, 1823-1824, 13 vol. in-8, et de Jauffret, 1837, 12 vol. in-8. Jauffret a écrit sa *Vie*, et Lacretelle son *Éloge*.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de), ministre espagnol, né à Murcie en 1730, fut d'abord ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome. Les talents dont il fit preuve dans cette mission le firent choisir pour principal ministre par le roi Charles III. Son administration à l'intérieur fut sage et glorieuse, mais il échoua dans l'entreprise de chasser les Anglais de Gibraltar, entreprise malheureuse, qui coûta 80,000 hommes et des sommes immenses à l'Espagne. A l'avénement de Charles IV (1792), Florida fut exilé de la cour; il ne reparut aux affaires que comme président des cortès extraordinaires en 1808. Il mourut la même année.

FLORIDE, territoire des Etats-Unis, situé au N. du golfe du Mexique, à l'O. de l'Atlantique, au S. E. de l'état d'Alabama et au S. de la Géorgie, par 24° 50'-31° lat. N., 82° 15'-8° 40' long. O.: 470 kil. sur 200; 54,000 hab. (35,000 blancs, et 19,000 naturels ou esclaves). Capitale, Tallahassée. Jadis la Floride était divisée en deux parties: Floride orientale et Floride occidentale; St-Augustin était le ch.-l. de la Floride orient., et Pensacola de la Floride occident.: d'où le nom de *Deux-Florides* donné souvent à ce territoire. Terrain plat, bas et marécageux. Savanes immenses; sables en beaucoup d'endroits; chaleur étouffante et fièvres terribles. — Le nom de Floride, qui vient de Pâques-Fleuries, fut donné à cette contrée par Juan Ponce de Léon, qui en fit la découverte en 1512 le dimanche des Rameaux (qu'on nomme aussi Pâques-Fleuries). Longtemps on donna le nom de Floride à tout le pays situé à l'O. du Mississipi. Sur ce vaste espace vivaient six nations dont l'ensemble compose la famille mobile-natchez ou floridienne, savoir: les Natchez, les Criks supérieurs (dans l'Alabama), les Criks inférieurs ou Séminoles (sur les bords du Flint), les Tchikkasah, les Chaktas ou Têtes-Plates, les Yazoux (tous deux dans l'état du Mississipi, au N.). Après bien des vicissitudes, les Espagnols restèrent maîtres de la Floride vers 1570, et ils la possédèrent jusqu'en 1763, époque à laquelle elle fut cédée à la Grande-Bretagne. En 1781, les Espagnols la reconquirent, et le traité de Paris en 1783 les confirma dans la possession de cette contrée; enfin en 1821 les Etats-Unis l'achetèrent à l'Espagne et en firent un territoire de l'Union. Depuis 1836 la Floride a dû être élevée au rang d'état.

FLORIDE (golfe de), dit aussi nouveau canal de Bahama. *Voy.* BAHAMA.

FLORIDIA, ville de Sicile (Syracuse), à 13 kil. O. de Syracuse; 4,000 hab.

FLORIEN, *Marius Antonius Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder après sa mort, en 276, et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient, il marcha à sa rencontre; il essuya un premier échec après lequel ses propres soldats le massacrèrent. Il n'avait régné que deux mois.

FLORIS (François), dit *Franc-Flore*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, mort en 1570, fut surnommé par ses compatriotes *le Raphaël flamand*, jouit de l'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et amassa par son talent une grande fortune. On distingue parmi ses œuvres de beaux *Arcs de triomphe*, *les Douze travaux d'Hercule*, et un *Jugement dernier*. — Il forma un grand nombre d'élèves dont le plus célèbre est son fils François, dit *Floris le Jeune*.

FLORUS (Annæus Julius), historien latin, que l'on croit natif d'Espagne et de la famille de Sénèque et de Lucain, vivait, selon les uns, sous Adrien, selon les autres 100 ans plus tard. On a sous son nom un *Epitome* ou *Abrégé de l'histoire romaine* depuis Romulus jusqu'à Auguste, en 4 livres, ouvrage écrit d'un style brillant et rapide; on lui attribue aussi le *Pervigilium Veneris* et quelques autres poésies. Les meilleures éditions de Florus sont celles *ad usum Delphini*, 1674, in-4, et 1726, in-8, de Maittaire, Londres, 1715. Il a été traduit par Coëffetau, 1618; par l'abbé Paul, 1774; par M. Ragon, 1826, dans la collection de Panckoucke, et par M. Durozoir, 1829.

FLOTTE (LA), ville du dép. de la Charente-Inf., sur la côte N. de l'île de Ré: rade et port excellents; 2,600 hab.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St-Flour (*Voy.* SAINT-FLOUR). On le fête le 3 novembre.

FLUDD (Robert), *Robertus de Fluctibus*, né à Milgate (Kent) en 1554, mort à Londres en 1637, cultiva toutes les sciences connues de son temps, surtout la médecine et la physique; donna dans les erreurs de la théosophie, de l'alchimie, de la magie, et s'affilia aux Rose-Croix. Ses écrits sont presque inintelligibles. Ils jouissent cependant d'une grande réputation et furent réfutés par Kepler, Gassendi, Mersenne, etc. Les principaux sont: *Utriusque Cosmi historia*, Oppenheim, 1617; *De supernaturali microcosmi historia*, 1619; *Clavis philosophiæ et alchimiæ fluddanæ*, Francfort, 1633. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol.

FO ou **FOE**, fondateur d'une secte religieuse qui compte de nombreux partisans en Chine, paraît être le même que Bouddha. Il naquit dans l'Inde, à Bénarès, ou dans le Cachemire, environ 1027 ans av. J.-C. Il réforma la religion des Brachmanes, proscrivit la distinction des castes et l'inégalité des hommes, et enseigna une doctrine dont les préceptes fondamentaux sont de ne point mentir, de respecter le bien d'autrui, de ne tuer aucune créature vivante, de s'abstenir de vin, d'éviter l'impureté, de croire à des récompenses et à des punitions après la vie. Sa doctrine ne commença à se répandre en Chine qu'environ 200 ans av. J.-C. Ses prêtres se nomment Bonzes et vivent réunis dans des mo-

nastères. *Voy.* BOUDDHA. — Il ne faut pas confondre Fo avec Fohi, premier législateur de la Chine, qui vivait vers 2953 av. J.-C.

FOCONES, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres. *Voy.* IBEBIRI.

FOCUNATES, petite peuplade de l'Italie septent., à l'E. du lac Verbane (lac Majeur), dans le district qu'on appelle auj. Vogogna.

FOE, législateur chinois. *Voy.* FO.

FOE, écrivain anglais. *Voy.* DE FOE.

FOEDOR. *Voy.* FEDOR.

FOEHR, île du Danemark, sur la côte O. du Sleswig: 12 kil. sur 8; 5,600 hab. Ch.-l., Wick. Pêche. Fabriques de bas de laine.

FOEODOSIE ou KEFA, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CAFFA.

FOEROE, FOEROER. *Voy.* FÆROER.

FOGARACH, ville de Transylvanie, à 49 kil. N. O. de Cronstadt, sur l'Aluta; 5,000 hab. Evêché. Beau pont. Vieux château fortifié.

FOGGIA, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la prov. de la Capitanate, à 133 kil. N. E. de Naples; 20,900 hab. Evêché. Palais de l'intendance, collégiale, douane. Commerce de blé, bestiaux, etc. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1781. Patrie du littérateur Galiani.—Manfredi battit près de cette ville le pape Innocent V, mais il y fut défait à son tour par Charles d'Anjou (1266). Foggia ayant pris parti pour Conradin, Charles la détruisit; elle fut rebâtie peu de temps après.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, né en 1518, mort en 1581, publia en 1559 un livre qui le fit exiler de sa patrie: *della Republica di Genova*, et passa la plus grande partie de sa vie auprès du cardinal Hippolyte d'Este à Rome. Il composa et publia dans cette ville: *Hist. Genuensium libri XII*; *Clarorum Ligurum Elogia*; *De Causis magnitudinis Turcarum imperii*; *De Linguæ latinæ usu et præstantia*, et plusieurs opuscules qui devaient faire partie de l'histoire générale de son temps. Il passe pour un des meilleurs écrivains latins modernes.

FOGO ou SAINT-PHILIPPE, l'*île de Feu* de quelques géographes français, une des îles du Cap-Vert, par 26° 40' long. O., 14° 50' lat. N.: 27 kil. sur 23; 9,700 hab. Ch.-l., St-Philippe. Vaste volcan, presque continuellement en éruption. Fruits, courges, melons, maïs.

FOHI ou FOUHI, premier empereur et premier législateur de la Chine. On place son avénement vers l'an 2953 avant notre ère. On ne sait rien de bien précis sur son règne; on lui attribue l'institution du mariage, l'invention de la pêche, de la chasse, de la musique, de l'écriture. Il reconnut un Dieu suprême et lui rendit un culte. — Il ne faut pas le confondre avec Fo, réformateur de la religion en Chine.

FOIX, ville de France, *Fuxum* en latin moderne, ch.-l. du département de l'Ariége, sur l'Ariége; 4,699 hab. Martinets à cuivre et à fer, forges à la catalane, etc. Sur un rocher escarpé qui domine la ville, on voit les ruines de trois tours gothiques. Quelques auteurs prétendent que Foix aurait été fondée par les Phocéens qui lui auraient donné le nom de *Phocée*, d'où serait dérivé par corruption le nom de Foix.— L'arr. de Foix a huit cant. (Ax, la Bastide-de-Seron, les Cabanes, Lavelanet, Quérigut, Vic-Dessos, Tarascon, plus Foix), 140 comm. et 91,684 hab.

FOIX (gouvernement de), un des grands-gouvernements de la France mérid. avant la révolution, était situé entre le Languedoc et le Roussillon, et se composait de la province de Foix, plus le Donnezan et la co-suzeraineté du roi de France sur l'Andorre. Ch.-l., Foix. Auj. il fait partie du dép. de l'Ariége.

FOIX (province, jadis comté de), partie du pays des Volces Tectosages sous les Romains, se divisait en haut et bas pays de Foix, et avait pour places principales: dans le haut-pays, Foix, Tarascon, Ax; dans le bas-pays, Pamiers, Saverdun, Lezat, Mas d'Azil. — Le comté de Foix, après avoir fait partie de l'empire romain, du roy. des Wisigoths, de la monarchie mérovingienne, du duché d'Aquitaine, de l'empire carlovingien, et enfin du comté de Carcassonne, fut démembré de ce dernier comté au XIe siècle, forma d'abord une seigneurie, et fut érigé en comté en 1035 en faveur de Roger I, fils de Bernard de Foix et petit-fils de Roger I, comte de Carcassonne; il fut uni en 1290 au vicomté de Béarn. En 1398, Isabelle, héritière du comté de Foix, le porta dans la maison de Grailly, par son mariage avec Archambault de Grailly. En 1479, Eléonore, reine de Navarre, qui avait épousé Gaston IV, comte de Foix, mourut en choisissant pour son successeur son petit-fils François Phœbus; mais celui-ci mourut fort jeune, et sa sœur Catherine, en épousant Jean, sire d'Albret, fit passer dans cette maison le comté de Foix, ainsi que la couronne de Navarre. De ce moment, les destinées du comté de Foix se confondent avec celles de la Navarre.

FOIX (Raymond-Roger, comte de), fils de Roger-Bernard I, lui succéda en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191; se signala au siége d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre. Il revint avec ce roi lorsque Richard Cœur-de-Lion eut pris le commandement de l'armée des Croisés. S'étant déclaré en faveur des Albigeois, le comte de Foix fut battu en plusieurs rencontres, et dépouillé de ses états. Il mourut en 1222.

FOIX (Roger-Bernard III, comte de), mort en 1303, se distingua comme poëte et comme troubadour.

FOIX (Gaston III, comte de), vicomte de Béarn, né en 1331, fut surnommé *Phœbus*, soit à cause de sa beauté, soit parce que, semblable au dieu Phœbus, il avait une blonde chevelure; ou enfin parce qu'il avait pris un soleil pour devise. Il succéda à son père Gaston II, à l'âge de douze ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence; mais on lui reproche un caractère violent et on l'accuse d'avoir causé la mort de son propre fils. Ce jeune prince, accusé d'avoir voulu empoisonner son père, à l'instigation de Charles-le-Mauvais, fut emprisonné et cruellement maltraité par Gaston; il se laissa mourir de faim dans sa prison (1382). La vie de Gaston se passa dans des guerres continuelles: il fit ses premières armes en 1345 contre les Anglais, alla ensuite servir en Prusse contre les Infidèles en 1356; en 1358, pendant la révolte dite de la *Jacquerie*, il contribua à la délivrance du dauphin à Meaux; il combattit ensuite le comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn (1372), et le duc de Berri qui lui avait enlevé le titre de lieutenant du Languedoc (1375). Il mourut en 1390. On a de lui un livre sur la chasse intitulé: *Phébus des déduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye*, en prose, imprimé avec corrections dans quelques éditions de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, 61, 62 et 68, in-fol. C'est du style emphatique et embrouillé de cet ouvrage qu'est, dit-on, venue l'expression *faire du Phébus*. — Le surnom de Phœbus a été, après Gaston III, porté par quelques autres membres de la famille.

FOIX (Pierre DE), dit *l'Ancien*, cardinal et archevêque d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Envoyé par le nouveau pontife en qualité de légat près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'anti-pape Clément VIII, termina heureusement le schisme qui troublait l'église depuis de longues années. En 1457, Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et y fit arrêter de sages règle-

ments pour l'administration des diocèses. Toulouse lui dut la fondation d'un collége doté de 25 bourses en faveur des étudiants pauvres de la ville.

FOIX (Catherine DE), porta en dot la Navarre avec le comté de Foix à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses états furent envahis par Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne (1512), et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II. Catherine en mourut de chagrin, l'an 1517.

FOIX (Gaston DE), duc de Nemours, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses hauts faits, et fut surnommé *le Foudre d'Italie*. Il gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus.

FOIX. *Voy.* LAUTREC, LESCUN, SAINTE-FOIX.

FOLARD (le chevalier DE), surnommé *le Végèce français*, célèbre tacticien, né à Avignon en 1669, mort dans cette ville en 1752, montra de bonne heure un goût décidé pour la carrière des armes, et s'engagea à l'âge de 18 ans. La lecture des *Commentaires de César* lui apprit à considérer la guerre non comme un simple métier, mais comme un art savant et profond. Aussi toutes les actions où il se trouva furent-elles pour lui une source d'instruction et de remarques savantes qu'il consigna depuis dans des ouvrages remarquables. Folard prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV, donna aux généraux sous lesquels il servait tantôt des plans de défense de places, tantôt des plans de campagne; se distingua en qualité de capitaine à la bataille de Malplaquet (1709); alla successivement, après la paix d'Utrecht (1713), offrir ses services aux chevaliers de Malte contre les Turcs, puis au roi de Suède Charles XII, et sut faire adopter ses idées par ce dernier prince. A son retour en France, il fut nommé mestre-de-camp et commandant de place. Il donna à la fin de sa vie dans les extravagances des Convulsionnaires. Les principaux ouvrages de Folard sont : *Nouvelles Découvertes sur la guerre*, Paris, 1724, in-12; *Défense des places; Histoire de Polybe, avec Commentaires*. Ce dernier ouvrage est le plus estimé : la meilleure édition qui en ait été donnée est celle d'Amsterdam, 1735, 7 vol. in-4. L'auteur a placé en tête un *Traité des colonnes et de l'ordre profond*, où il expose un nouveau système de tactique qui donna lieu à de vives discussions.

FOLDVAR (DUNA-), *Lussunium*, ville de Hongrie (cercle au-delà du Danube), ch.-l. de marche, sur le Danube, à 35 kil. N. E. de Simontornya; 2,500 hab.

FOLENGO (Théophile), poète burlesque, né en 1491 dans un faubourg de Mantoue nommé Cipada, d'une famille noble, entra à 16 ans dans l'ordre des Bénédictins, quitta quelques années après son couvent pour courir le monde avec une femme qu'il avait séduite, et afin de se livrer à son goût pour la poésie. Il rentra cependant au couvent en 1526 et il y mourut en 1544. Il est le créateur du genre dit *macaronique* : il publia, sous le pseudonyme de Merlino Coccaio, 17 livres de poésies de ce genre (Venise 1517, souvent réimprimés), où il mêle le latin, l'italien et le patois mantouan. On a aussi de lui l'*Orlandino* ou l'*Enfance de Roland*, et des poésies dévotes.

FOLIGNO, *Fulginium*, ville de l'Etat ecclésiastique (délégation de Pérouse), à 31 kil. S. E. de Pérouse; 12,000 hab. Jadis fortifiée. Cire, papier, confitures estimées. Commerce actif.

FOLKSTONE, ville d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. O. de Douvres; 4,500 hab. Ancien couvent. Port pour bâtiments de 300 tonneaux. Pêche, navigation. Bains de mer. La mer empiète tous les jours sur la côte.

FOLLE-AVOINE ou MENOMONIS, peuple indigène de l'Amérique septent., fait partie de la nation des Chippaways et habite au S. du lac Supérieur et à l'O. de la baie Verte du lac Michigan. Ils doivent leur nom au goût qu'ils ont pour l'espèce de graine appelée *folle-avoine*.

FONCEMAGNE (Ét. LAUREAULT DE), sous-gouverneur du duc de Chartres, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Orléans en 1694, mort en 1779, a rédigé de savants mémoires sur les premiers temps de notre histoire (dans le *Recueil* de l'Académie des Inscriptions). Il soutint contre Voltaire l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu.

FONDI, *Fundi*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 88 kil. N. O. de Naples : 5,000 hab. Evêché. Bons vins. Cathédrale. La voie Appienne traverse cette ville et en forme la principale rue.

FONDI (lac de), *Fundanus lacus*, entre Fondi et la mer : ses eaux se rendent dans la mer par deux canaux. Ses bords sont couverts de myrtes et de peupliers.

FONDULE, mont. de France dans le dép. du Gard, s'écroula en partie l'an 1800, et engloutit plusieurs villages.

FONFRÈDE (J.-Bapt. BOYER-), un des Girondins, né à Bordeaux en 1766, était un des principaux négociants de cette ville. Il fut député à la Convention nationale en 1791, et se signala par son éloquence et son courage. Il dénonça les massacres de septembre, et s'opposa à l'organisation du tribunal révolutionnaire; peu après il accusa Marat. Au 31 mai, Fonfrède fut cependant sauvé par Marat comme s'étant opposé à l'arrestation d'Hébert et de Dumas, dans la commission des douze; il n'en continua pas moins à combattre la Montagne avec la même vigueur. Enfin, sur la proposition d'Amar, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté avec les Girondins. Il avait 27 ans.—Boyer Fonfrède a laissé un fils, Henri Fonfrède, qui s'est fait un nom comme journaliste; il est mort en 1841.

FONI ou FOUINI, petit état de la Sénégambie occid., borné au N. par la Gambie, à l'E. par le Vintam, au S. par le pays des Féloups, et à l'O. par le roy. de Kombo. Ch.-l., Jéréja.

FONNI, ville de Sardaigne, à 19 kil. S. de Nuovo: 3,400 hab.

FONS. Ce nom, qui veut dire *fontaine*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux géographiques, soit anciens, soit modernes, dont les plus connus sont : *Fons Aponi* en Italie, auj. Abano; *Fons Bellaqueus*, dans la Gaule transalpine, Fontainebleau; *Fons Ebraldinus*, Fontevrault; *Fons Padiræ*, Paderborn; *Fons Rapidus*, dans l'Hispanie, Fontarabie; *Fons Tungrorum*, Spa, dans la Germanie seconde, à 50 kil. S. E. de Tongres.

FONSECA (golfe de), golfe de l'Océan Pacifique équinoxial, sur la côte de l'état de Nicaragua (Amérique centrale), par 90° long. O., 13° 30' lat. N.

FONSECA (Rodrigue DE), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment aux généreux efforts de Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens.

FONSECA, jésuite portugais, surnommé l'*Aristote portugais*, né en 1528 au village de Cortizada, mort en 1599, professa la philosophie à Evora et à Lisbonne, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut nommé membre du conseil des ministres par Philippe II, et chargé de diverses négociations importantes par le pape Grégoire XIII. On a de lui un *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, en latin, 4 vol. in-fol.; *Institutiones dialecticæ*, Lisb., 1564. Il est l'inventeur de la *Science moyenne*, méthode par laquelle il voulait concilier le libre arbitre avec la Providence.

FONTAINE, bourg de France, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 9 kil. N. E. de Béfort; 300 hab.

FONTAINE-FRANÇAISE, chef-l. de cant. (Côte-d'Or), à 34 kil. N. E. de Mirebeau; 1,200 hab. Forges, hauts-fourneaux.—Victoire de Henri IV sur les Ligueurs commandés par le duc de Mayenne et les Espagnols (1595), dans laquelle le roi sauva la vie à Biron. On a élevé un monument en mémoire de cette journée.

FONTAINE-LE-DUN, chef-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. S. E. de Saint-Valery-en-Caux; 400 hab.

FONTAINE-L'ÉVÊQUE, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 9 kil. O. de Charleroi; 2,600 hab. Fonderie de fer, etc. Marbre aux environs.—Longtemps les comtes de Hainaut et les princes de Liége se disputèrent la possession de cette ville; mais les Autrichiens s'en emparèrent en 1757 et la conservèrent jusqu'en 1794, époque à laquelle les Français la leur enlevèrent. Ceux-ci la rendirent en 1814.

FONTAINE (Nicolas), né à Paris en 1625, mort à Melun en 1709, passa quelques années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, et fut enfermé à la Bastille avec ce dernier comme janséniste de 1664 à 1669. Il a laissé: *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 1679, 4 vol. in-8; *les Figures de la Bible*, ouvrage attribué à Le Maistre de Sacy, et connu sous le nom de *Bible de Royaumont*, 1694, in-4; *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12; une traduction des *Homélies* de saint Jean Chrysostôme, et un grand nombre d'autres ouvrages de piété.

FONTAINE DE LA ROCHE (Jacques), auteur de la gazette intitulée: *Nouvelles ecclésiastiques*, né à Fontenay-le-Comte en 1688, mort en 1761, était curé de Mantelan au diocèse de Tours, et se distingua par son zèle comme prêtre appelant. Il exalta dans sa gazette les miracles du diacre Pâris.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), géomètre, membre de l'Académie des Sciences, né dans le Dauphiné en 1725, mort en 1771. Il s'est occupé le premier de la théorie générale et des applications du calcul intégral, et a donné à l'Académie des Sciences des *Mémoires* qui ont été imprimés en un vol. in-4, 1740. Il eut de vives disputes avec d'Alembert au sujet de la priorité de la découverte d'un principe général de dynamique.

FONTAINE-MALHERBE (Jean), poëte médiocre, né près de Coutances vers 1740, mort en 1780, a composé des héroïdes, des discours en vers, des fables et des contes moraux, etc.

FONTAINE (LA). *Voy.* LA FONTAINE.

FONTAINEBLEAU, *Fons Blaudi* ou *Fons Bellaqueus* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. de Melun, à 59 kil. S. E. de Paris, au milieu de la belle forêt de Fontainebleau; 8,122 hab. Château royal avec un parc et des jardins magnifiques. Le château a été récemment restauré par le roi Louis-Philippe I (1837-40). Fontainebleau est le lieu de naissance de Henri III et de Louis XIII, et des auteurs dramatiques Dancourt et Poinsinet. On récolte à Fontainebleau et dans les environs l'excellent raisin dit *chasselas de Fontainebleau*; on retire des environs des quantités énormes de grès qui servent au pavage de Paris. La forêt a 53 kil. de tour et 19,796 hectares de superficie. On a beaucoup disputé sur l'étymologie du nom de Fontainebleau. La forêt s'appelait primitivement forêt de Bière ou de Bièvre (*Sylva Bieria*): elle renferme une source ou fontaine qui a donné son nom à la ville, soit à cause de la beauté de ses eaux (*fontaine belle eau*), soit parce qu'elle fut découverte pendant une chasse par un chien favori de saint Louis ou de François I, nommé Blaud (*fontaine Blaud*). — Au château de Fontainebleau se rattachent beaucoup de souvenirs historiques. Il fut le séjour de Christine de Suède qui y fit assassiner son amant, Monaldeschi; du pape Pie VII, pendant sa détention en France. Un grand nombre d'édits sont datés du château de Fontainebleau (1539, 1550, 1561). En 1807 un traité y fut signé entre la France et l'Espagne: enfin le 4 avril 1814, Napoléon y abdiqua en faveur de son fils et y fit ses adieux à la vieille garde. — L'arr. de Fontainebleau a 7 cantons (La Chapelle-la-Reine, Château-Landon, Lorrez-le-Bocage, Montereau-Faut-Yonne, Moret, Nemours, plus Fontainebleau); 104 communes et 71,974 hab.

FONTAINES (le comte de), général espagnol. *Voy.* FUENTÈS.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte DE PELARD DE GIVRY, comtesse de), morte en 1730, est connue par deux romans intitulés: *la Comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye*, qui ont été imprimés avec les œuvres complètes de mesdames de La Fayette et de Tencin, 1804, in-8, et réimprimés à part sous le nom d'*Œuvres de madame de Fontaines*, 1812.

FONTANA (Dominique), architecte italien, né au village de Mili sur le lac de Côme en 1543, mort à Naples en 1607, fut chargé par le pape Sixte-Quint de dresser l'obélisque qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui était alors près du Vatican, à moitié enseveli sous des ruines. Rome lui doit aussi le palais pontifical de *Montecavallo*, la bibliothèque du Vatican, l'*Acqua felice*, fontaine qui amène l'eau d'une montagne éloignée d'environ 20 kilomètres. A la mort de Sixte-Quint, qui l'avait comblé de faveurs, Fontana fut accusé par des ennemis jaloux d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et fut obligé de se retirer à Naples. Il y fut nommé ingénieur du royaume, et y construisit la fontaine *Medina*, le palais royal, etc., ouvrages qui suffiraient à sa réputation.

FONTANA (Charles), architecte italien, né à Bruciato près de Côme en 1634, mort à Rome en 1714, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construction des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine Sainte-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, etc. On a de lui plusieurs écrits relatifs à son art; les principaux sont: *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edificii più cospicui antichi e moderni*, Rome, 1694, 1 vol. in-fol.; l'*Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., La Haye, 1725, 1 vol. in-fol.

FONTANA (Félix), savant italien, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, professa d'abord la philosophie à Pise, puis fut appelé à Florence par le grand-duc Pierre-Léopold (depuis empereur), et fut chargé par ce prince de former dans cette ville un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Il réussit à représenter par des préparations en cire coloriée toutes les parties du corps humain; on lui doit de savantes recherches sur la physiologie, la chimie et la physique. Ses principaux ouvrages sont: *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4; *Riserche fisiche sopra'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. — Son frère, le P. Grégoire Fontana, né en 1735, mort en 1803, se distingua comme mathématicien, remplaça Boscovich dans la chaire de mathématiques de Pavie. Il a laissé de beaux travaux d'analyse.

FONTANAROSA, bourg du roy. de Naples (Principauté-Ultérieure), à 15 kil. N. O. de Santo-Angelo-de-Lombardi; 3,500 hab.

FONTANELLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 47 kil. E. de Milan; 1,000 hab. Jadis florissante. Elle fut fondée par les Bourguignons.

FONTANELLE (Jean-Gaspard DUBOIS), littérateur, et professeur aux écoles centrales de l'Isère, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, s'est exercé dans différents genres de littérature. Parmi ses

nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, etc., 1775, in-8; *Contes philosophiques et moraux*, 1779, 2 vol. in-18; *Vie de P. Aretin et Tassoni*, 1768, in-12; une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8; un *Cours de belles-lettres*, publié par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur, 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla au *Journal de Politique et de Littérature* et au *Mercure de France*. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Ericie* ou *la Vestale*, 1768, dont la représentation fut défendue.

FONTANES (L.-Marcellin DE), né à Niort en 1751, mort à Paris en 1821, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Dans la révolution, il se montra l'ami d'une sage liberté, et travailla au *Modérateur*; il fut proscrit au 18 fructidor, revint après le 18 brumaire et s'attacha à Bonaparte. Lors du rétablissement des études, il fut nommé professeur de belles-lettres au collége des Quatre-Nations, et membre de l'Institut. Il entra en 1804 au Corps législatif, en devint président, et se fit remarquer dans ces fonctions par son éloquence, mais aussi par son adulation pour le nouveau souverain. Il fut nommé en 1808 grand-maître de l'université, et fit refleurir les bonnes études. M. de Fontanes a laissé peu de poésies, mais elles se distinguent par l'élégance et la pureté du style. On estime surtout *la Journée des Morts*, imitée de Th. Gray, 1796; *les Tombeaux de Saint-Denis*, 1817 ; une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, 1783 et 1821. Il travailla longtemps à un grand poëme épique, *la Grèce délivrée*, que malheureusement il n'a pu achever. On a publié en 1821 la collection de ses discours; on y remarque l'*Éloge de Washington* (1800). Enfin ses œuvres ont été rassemblées et publiées en 1839, par les soins de M. de Sainte-Beuve, 2 vol. in-8, d'après les manuscrits conservés dans la famille.

FONTANET, ville de France. *Voy.* FONTENAY.

FONTANGES, bourg du dép. du Cantal, à 17 kil. S. E. de Mauriac; 2,000 hab.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE, duchesse de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1661, n'avait que 17 ans lorsqu'elle fut produite à la cour, comme fille d'honneur de Madame; elle frappa le roi par sa beauté et ne tarda pas à supplanter madame de Montespan. Mais ayant perdu ses charmes à la suite d'une couche, et n'ayant point d'ailleurs assez d'esprit naturel pour captiver le roi, elle fut bientôt oubliée. Elle se retira dans un couvent où elle mourut en 1681, à 20 ans. Elle avait fait venir la mode d'une coiffure qu'elle affectionnait et qui porta son nom.

FONTARABIE, *Fons Rapidus* en latin moderne, *Fuenterrabia* des Espagnols, *Œaso* des anciens, ville d'Espagne (Bilbao), sur la Bidassoa, à son embouchure dans le golfe de Gascogne; 2,000 hab. Petit port, fort St-Elme. Plus importante autrefois. Elle fut assiégée à diverses reprises, notamment en 1521 où elle fut prise par François I.

FONTENAY, FONTENAILLES ou FONTANET, *Fontanetum* en latin moderne, village de l'ancienne Bourgogne, auj. dans le dép. de l'Yonne, à 32 kil. S. d'Auxerre; est devenu célèbre par la victoire que Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique y remportèrent sur leur frère, l'empereur Lothaire I, le 25 juin 841.

FONTENAY-AUX-ROSES, joli village du dép. de la Seine, à 2 kil. N. O. de Sceaux, à 10 kil. S. de Paris; 1,000 hab. Il doit son nom à la grande quantité de roses qu'on y cultive.

FONTENAY-L'ABATTU, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 9 kil. S. de Niort; 1,000 hab.

FONTENAY-LE-COMTE, ch.-l. d'arr. (Vendée), sur la Vendée, à 53 kil. S. E. de Bourbon-Vendée; 7,650 hab. Belle église, fontaine gothique, grandes halles, ruines d'un château-fort. Chapellerie, etc. Commerce d'importation et d'exportation par le port du Gros-Noyer. — Fontenay-le-Comte doit son nom et son origine aux comtes de Poitiers. Elle fut souvent prise et reprise pendant les guerres religieuses du XVIe siècle. Le cardinal de Bourbon (Charles X) y mourut en 1590. Pendant la révolution, cette ville prit le nom de Fontenay-le-Peuple et fut pendant un temps le ch.-l. du dép. — L'arr. de Fontenay-le-Comte a 9 cantons (Chaillé-les-Marais, La Châtaigneraye, l'Hermenault, Luçon, Maillezais, Pouzauges-la-Ville, Sainte-Hermine, Saint-Hilaire-des-Loges et Fontenay-le-Comte), 260 communes, et 122,027 hab.

FONTENELLE (LE BOVIER OU LE BOUYER DE), littérateur et savant, l'homme le plus universel de son siècle, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757, âgé de 100 ans, était, par sa mère, neveu de Corneille. Il s'exerça dans des genres très divers, se fit d'abord connaître par des poésies légères et pastorales, donna en 1680 une tragédie, *Aspar*, qui fut sifflée; prit part à la querelle sur le mérite des anciens, et se déclara pour les modernes; fit des opéras, dont un, *Thétis et Pélée*, eut du succès, et publia un roman médiocre, les *Lettres du chevalier d'Her***; il donna en 1680 ses *Dialogues des morts* qui furent bien accueillis. Les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (1686), et l'*Histoire des oracles*, faite d'après Van Dale, le placèrent parmi les bons écrivains de l'époque, et le firent admettre à l'Académie Française en 1691. Dans la seconde moitié de sa vie il se livra plus spécialement aux sciences exactes, composa la *Préface de l'analyse des infiniment petits* de L'Hôpital, et donna lui-même la *Géométrie de l'infini* (publiée en 1727). Il entra bientôt à l'Académie des Sciences, et devint en 1737 secrétaire de cette compagnie; il rédigea en cette qualité l'*Histoire de l'Académie* (1666-99), et les *Éloges des Académiciens*; ces deux ouvrages sont regardés comme les modèles du genre, et sont la base la plus solide de sa réputation. Il s'occupa aussi de métaphysique et professa le cartésianisme tout en s'écartant de Descartes sur la question de l'origine des idées; il a laissé un *Projet de traité de l'esprit humain*, un traité *Du Bonheur*. Fontenelle brille surtout par la clarté et la simplicité du style; il eut le talent de mettre les matières scientifiques à la portée de tous les lecteurs. Il se fit une réputation dans le monde par la finesse de son esprit et l'à-propos de ses reparties. Il se fit aussi remarquer par sa modération et sa réserve: il disait que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. On lui a reproché de la sécheresse de cœur et de l'égoïsme; on cite cependant de lui des traits de générosité; il était d'ailleurs sensible à l'amitié et fut étroitement lié avec Lamothe. Les *Œuvres* de Fontenelle ont été publiées en 1758, 11 vol. in-12; 1790, 8 vol. in-8, et 1825, 5 vol. in-8. Garat a composé l'*Éloge de Fontenelle* (couronné en 1784).

FONTENOY, village de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. E. de Tournay, près de la rive droite de l'Escaut; 500 hab. Dans les plaines voisines, les Français, commandés par le maréchal de Saxe, gagnèrent, le 11 mai 1745, la célèbre bataille de Fontenoy sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais réunis.

FONTENOY-LE-CHATEAU, ville de France, dans le dép. des Vosges, à 27 kil. S. O. d'Epinal; 2,000 hab. Bon kirschenwasser.—Cette ville était jadis très forte; elle a appartenu à la maison de Bourgogne, puis, au commencement du XVIIIe siècle, à la maison de Croy.

FONTETTE (Charles-Marie FEVRET DE), magistrat et érudit, né en 1710 à Dijon, mort dans la même ville en 1772, fut dès l'âge de 26 ans con-

seiller au parlement de Bourgogne, s'adonna à l'étude de l'histoire et recueillit une foule de documents précieux. On lui doit une édition fort augmentée et améliorée de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, 5 vol. in-fol., Paris, 1768.

FONTEVRAULT, *Fons Ebraldi*, *Fons Ebraldinus*, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 13 kil. S. E. de Saumur. Ce bourg est célèbre par une riche abbaye de Bénédictins, fondée par Robert d'Arbrissel, mort en 1118. Ce monastère, qui renfermait à la fois des religieuses et des religieux, fut toujours, depuis la mort de Robert, gouverné par une abbesse. Depuis 1804, l'abbaye a été transformée en une maison centrale de détention.

FONTRAILLES (Louis D'ASTARAC, marquis de), fut chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de seconder la conspiration de Cinq-Mars et de perdre le cardinal de Richelieu: il conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir des troupes et en outre de l'argent. La conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre pour se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui: il ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui: *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars* (imprimée dans les *Mémoires de Montrésor*), et des *Lettres* manuscrites.

FONTVIEILLE-LÈS-ARLES, village du dép. des Bouches-du-Rhône, à 10 kil. S. de Tarascon; 1,900 hab. Aux environs, belles pierres dites d'Arles.

FOOTE (Samuel), acteur et auteur comique anglais, surnommé l'*Aristophane moderne*, né en 1720 dans le comté de Cornouailles, mort en 1777, dirigea pendant quelque temps le théâtre de New-Market, et se fit remarquer par la licence avec laquelle il attaquait dans ses rôles les personnages contemporains les plus distingués: on fut forcé plusieurs fois de lui interdire la scène. Il réussissait surtout dans le genre de la farce. On n'a guère conservé au théâtre qu'une seule de ses pièces, *The Mayor of Garrat.*

FORBACH, ch.-l. de canton (Moselle), à 16 kil. N. O. de Sarreguemines; 4,428 hab. Douane frontière, verrerie, fabrique de pipes.

FORBACH, bourg du grand-duché de Bade, à 11 kil. de Gernsbach: 1,100 hab.

FORBIN, ancienne famille de Provence, qui a produit plusieurs hommes distingués, a pour chef Palamède de Forbin, seigneur de Soliers, surnommé *le Grand*, qui fut d'abord président de la Chambre des comptes et conseiller du roi René. Cette maison a produit plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Forbin des Issarts* et de *Forbin Janson*. Nous citerons:

FORBIN (Claude, d'abord chevalier, puis comte), chef d'escadre, né en 1656 à Gardane, près d'Aix en Provence, mort en 1733. Il servit d'abord avec le grade d'enseigne de vaisseau, sous le comte d'Estrées en Amérique, et sous Duquesne au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Après avoir été deux ans grand-amiral du roi de Siam, près duquel il avait accompagné l'ambassadeur français, le chevalier de Chaumont (1686), il seconda avec courage l'intrépide Jean Bart dans ses luttes contre les Anglais, devint chef d'escadre en 1707 après une sanglante victoire remportée sur les mêmes ennemis dans la mer du Nord, et se signala avec Duguay-Trouin dans le combat du cap Lizard. Forbin se retira du service en 1710. Les *Mémoires de Claude, comte de Forbin*, publiés à Amsterdam en 1730, 2 vol. in-12, ont été rédigés sur ses notes par Reboulet et par Le Comte. — Un des descendants de Claude Forbin, le comte de Forbin, anc. directeur des musées royaux, s'est fait un nom célèbre dans la peinture: il est mort au mois de février 1841.

FORBIN-JANSON (Toussaint DE), connu sous le nom de *cardinal de Janson*, né en 1625, mort en 1713, fut évêque de Digne, puis de Marseille et de Beauvais, ambassadeur de Louis XIV en Pologne, et auprès du Saint-Siége. A son retour, 1706, il fut nommé grand-aumônier. Forbin fut un des adversaires les plus redoutables de l'*Apologie des casuistes*. Il dut le chapeau de cardinal (1690) au roi de Pologne Jean Sobieski, à l'élection duquel il avait puissamment contribué.

FORBONNAIS (François VÉRON DE), économiste, né au Mans en 1722, mort en 1800, se fit connaître dès 1750 par des mémoires pleins de vues sages sur l'administration des finances: fut nommé en 1756 inspecteur-général des monnaies, fut placé en 1759 auprès du contrôleur-général Silhouette, et eut le principal mérite des utiles réformes qu'opéra ce ministre; mais il ne tarda pas à être écarté des affaires par les intrigues de madame de Pompadour. Il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à la composition de ses ouvrages. On a de lui: *Extrait de l'Esprit des lois*, 1750; *Considérations sur les finances d'Espagne*, 1753; *Éléments du commerce*, 1754; *Recherches sur les finances de France*, 1758. Il fut appelé à l'Institut dès sa fondation.

FORCADEL (Pierre), né à Béziers, obtint en 1560 par la protection de Ramus une chaire de mathématiques au collége royal de France, et mourut vers 1576. On lui doit la traduction de plusieurs ouvrages des mathématiciens grecs, de la *Géométrie* d'Euclide, 1564; des *Livres de Proclus sur le mouvement*, 1565; du *Traité des poids d'Archimède*, 1565, etc. — Son frère Étienne Forcadel, né à Béziers en 1534, mort en 1573, fut en concurrence avec Cujas pour la chaire de droit de Toulouse et ne l'obtint que par le départ de ce redoutable rival (1554).

FORCALQUIER, *Forum Neronis* des Romains, ou *Forum Quariatium* suivant M. Walckenaër, *Forum Calcarium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur une colline, à 40 kil. S. O. de Digne; 3,022 hab. Chapellerie, poterie; commerce d'huile, vins, soie, etc. Société d'agriculture. Elle fut jadis le ch.-l. du comté de Forcalquier. — L'arr. de Forcalquier a 6 cantons (Banon, Manosque, Peyruis, Saint-Etienne, Reillane, plus Forcalquier), 52 communes et 37,708 hab.

FORCALQUIER (comté de), fut formé en 1054 aux dépens du comté d'Arles ou de la Provence occidentale; passa en 1094 dans la maison des comtes d'Urgel, puis en 1208 fut uni par mariage au comté de Provence. Les comtés de Provence et Forcalquier, inséparables depuis ce temps, furent portés par Marguerite de Provence (après 1245) à son mari Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui devint roi des Deux-Siciles en 1265. *Voy.* PROVENCE.

FORCE (CAUMONT DE LA). *Voy.* LA FORCE.

FORCELLINI (Egidio), philologue, né à Fener, près de Padoue, en 1688, mort en 1768, fut l'élève de Facciolati, et consacra toute sa vie à rédiger, d'après un plan arrêté avec son maître, le savant dictionnaire latin, italien et grec intitulé: *Totius latinitatis Lexicon*, publié à Padoue en 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805, augmenté d'un supplément en 1816, Padoue, 1 vol. in-fol.: réimprimé à Londres, 1824, 2 vol. in-4.; la dernière et la meilleure édition a été donnée à Padoue, 1827-31, 4 vol. in-4, par Furlanetto qui y a fondu les suppléments et y a fait de nombreuses additions. Forcellini était abbé: il fut chargé en 1724 de la direction du séminaire de Ceneda, près de Bellune, et y enseigna la rhétorique; mais il résigna au bout de peu d'années ces fonctions pour se livrer tout entier au travail de son dictionnaire.

FORCHHEIM ou VORCHHEIM, ville de Bavière

Regnitz), à 30 kil. N. de Nuremberg; 11,000 hab. Il s'y tint en 1077 une diète fameuse à laquelle Rodolphe de Rheinfelden fut élu empereur par les antagonistes d'Henri IV. — Une autre ville du même nom se trouve dans le grand-duché de Bade, à 22 kil. N. O. de Freyburg; 1,600 hab.

FORDYCE (David), théologien et moraliste écossais, né en 1711 à Aberdeen, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1742 professeur de philosophie morale au collége Maréchal dans sa ville natale, publia en 1745 des *Dialogues sur l'Éducation*, et en 1748 un excellent traité de *Philosophie*, qui parut dans la collection de Dodsley dite *le Précepteur*. On a aussi de lui *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher. Il mourut en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande. — Son frère, Jacques Fordyce, né en 1720, mort en 1796, s'est fait connaître comme prédicateur; il était pasteur d'une congrégation de non-conformistes établie à Londres. On a de lui entre autres écrits des *Sermons aux jeunes femmes*, qui eurent un grand succès.

FORDYCE (Guillaume), médecin écossais, frère des précédents, né en 1724, exerça la médecine à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrement au traitement des affections syphilitiques. On a de lui: *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammatoires*, Londres, 1773, in-8; *Lettre à Jean Sinclair sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8, etc.

FORDYCE (George), médecin anglais, neveu du précédent et fils de David, né près d'Aberdeen en 1736, mort en 1802, a donné plusieurs ouvrages importants; les principaux sont: *Éléments de médecine pratique*, ouvrage devenu classique, Londres, 1768, in-8; *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, in-8.

FORENZA, *Forentum*, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 20 kil. S. E. de Melfi; 5,100 hab.

FORESTIÈRES (villes). On désigne sous ce nom plusieurs villes allemandes situées sur le Rhin, dans l'ancien cercle de Souabe, et jadis dans la Forêt-Noire, qui ne s'étend plus aujourd'hui jusque-là; ce sont Laufenbourg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut. On y joint aussi Ensisheim. — On donne encore ce nom à quatre villes de Suisse, voisines du lac de Lucerne: Lucerne, Schwitz, Altorf et Stanz.

FORÊT DE BOHÊME. *Voy.* BOEHMERWALD.

FORÊT-NOIRE, *Schwarzwald* en allemand, *Martiana Sylva* des Romains, vaste forêt d'Allemagne, s'étend sur une longue chaîne de montagnes qui court du S. au N. parallèlement au Rhin dans le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Bade et qui prend de là le nom de *Montagnes de la Forêt-Noire*; 260 kil. de long sur 50 de large. La neige y tombe pendant 8 mois et le climat en est fort rude. Le Danube et plusieurs affluents du Rhin y ont leur source. L'étendue de la Forêt-Noire était jadis beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. — Cette forêt a donné son nom au cercle de la Forêt-Noire, une des divisions du Wurtemberg: 100 kil. sur 95; 370,000 hab.; ch.-l., Rutlingen. Climat âpre; bois, bétail, gibier, poisson; industrie active; forges et fonderies.

FORÊTS (dép. des), un des dép. de l'ancien empire français, formé en grande partie du duché de Luxembourg, avait pour ch.-l. Luxembourg, et se divisait en 4 arr. (Luxembourg, Bitbourg, Diekirk, Neufchâteau). Son nom venait des nombreuses forêts qui en couvraient la surface, et dont la plupart étaient des ramifications des Ardennes.

FOREZ, *Pagus Forensis*, anc. prov. de France, qui faisait partie du grand-gouvernement du Lyonnais, à l'O. du Lyonnais proprement dit, au S. du Charolais et du Beaujolais, au N. du Vélay et du Vivarais, à l'E. de l'Auvergne. Ch.-l., Feurs. Autres places, Montbrison, Saint-Étienne, Néronde, Chazelles, Roanne, Saint-Rambert. Industrie très active. Ce pays était habité anciennement par les *Segusiani* qui avaient pour capitale *Forum Segusianorum* (Feurs). Aujourd'hui il forme le dép. de la Loire. — Les premiers comtes du Forez possédaient également le Lyonnais et le Beaujolais. Trois dynasties de comtes se succédèrent dans le Forez; la dernière fut celle de Bourbon, à laquelle le Forez échut par le mariage de Louis II, duc de Bourbon, avec Anne, dauphine d'Auvergne, et seule héritière de ce comté. En 1530, après la défection du connétable de Bourbon, le Forez fut confisqué et réuni au domaine de la couronne.

FORFAR, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Forfar, à 79 kil. N. d'Edimbourg; 5,000 hab. Toile écrue; industrie et commerce faibles. — Le comté de Forfar, dit aussi comté d'*Angus*, est situé entre ceux d'Aberdeen, Kincardine, Perth, le golfe de Tay et la mer du Nord; il a 60 kil. sur 53: 114,000 hab. Il est traversé par les monts Grampian. Plusieurs belles vallées; mines et carrières.

FORGES-LES-EAUX, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), dans le vallon de Bray, à 24 kil. S. E. de Neufchâtel; 1,200 hab. Toiles, faïence façon de Rouen et de Sarreguemines. Eaux minérales.

FORGH, ville de Perse (Fars), à 150 kil. N. E. de Lar; 2,000 hab. Résidence d'un khan.

FORLENZE (Joseph-Nicolas-Blaise), oculiste, né en 1751 à Picerno (Naples), mort en 1833, se forma en France sous Desault, fut nommé en 1799 oculiste des Invalides, fit un grand nombre de belles cures, et rendit la vue par l'opération de la cataracte à Portalis, ministre des cultes. On a de lui des *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle*, 1805.

FORLI, *Forum Livii*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la légation de Forli, à 270 kil. N. O. de Rome; 13,000 hab. Evêché. Palais Albizzi, Merenda, Piazza; palais du magistrat; belle place; mont-de-piété. Filature de soie, toiles cirées, raffinerie de soufre, etc. Patrie de Morgani. En 1521, les Français défirent les Espagnols près de cette ville; ils s'en emparèrent en 1797. — Une autre Forli, dans le royaume de Naples (Sannio), est à 12 kil. d'Isernia et a 2,000 hab.

FORLI (légation de), division de l'État ecclésiastique, bornée au N. O. et au N. par la légation de Ravenne, à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la légation d'Urbin et à l'O. par la Toscane: 67 kil. sur 55; 165,000 hab. Ch.-l., Forli. Industrie assez développée.

FORLIMPOPOLI, *Forum Popilii*, ville de l'État ecclésiastique, à 7 kil. S. E. de Forli; 5,600 hab. Beaucoup de ruines; quelques maisons et un château. Cette ville a été détruite en 700 par les Lombards, et en 1370 par Grégoire XI, pour punir les habitants de leurs brigandages.

FORMENTERA, *Ophiusa* ou *Pityusa* chez les anciens, une des îles Baléares, au S. d'Iviça, par 0° 50' long. O., 38° 39' lat. N.: 17 kil. sur 4; 1,200 hab.

FORMERIE, ch.-l. de cant. (Oise), à 17 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Commerce de grains, bestiaux, laines, etc.

FORMEY (J.-Samuel), fécond écrivain, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, fut d'abord pasteur à Brandebourg; fut appelé en 1737 à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie; devint membre de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Berlin dès la formation de cette société, puis directeur de la classe de philosophie de l'Académie de Berlin et conseiller privé. Il mourut en 1797. Ses travaux littéraires sont innombrables; les plus remarquables sont: *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa* d'Auguste III, La Haye, 1741, in-8; *la Belle Wolfienne* ou *Abrégé de la philosophie*

de Wolf, 1741-53, 6 vol. in-8; *Conseils pour former une bibliothèque*, 1746, in-8; *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-12; *Éloges des académiciens de Berlin et autres savants*, Berlin, 1757, 2 vol. in-12; *l'Esprit de Julie (Héloïse)*, 1762, in-8; *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert*, 1789, in-8. Il a en outre rédigé plusieurs journaux littéraires. — Son fils, Jean-Louis Formey, né à Berlin en 1766, mort en 1823, fut un médecin distingué et laissa plusieurs ouvrages de médecine fort estimés.

FORMIES, *Formiæ*, auj. *Mola*, ville du Latium mérid., sur la mer, à l'O. de Minturne, dans le pays jadis habité par les Lestrygons, tirait son nom du grec *hormos*, port. La principale famille de la ville, celle des Mamurra, lui avait valu le nom de *Mamurrarum urbs*.

FORMOSA ou OUARANG, île de l'Océan atlantique, une des Bissagos, la plus au N.: par 18° 50' long. O., 11° 30' lat. N.

FORMOSA, riv. de la Guinée septent., dont la source est inconnue; son embouchure est par 1° 30' long. E., 6° 20' lat. N. Elle sépare les états de Benin et d'Ouari.

FORMOSE, *Thaï-Ouan* en chinois, île située au S. E. de la Chine, par 117° 52'-119° 37' long. E., 21° 55' - 25° 20' lat. N., et dépendant de la prov. continentale de Fou-kian; 400 kil. sur 140. Ch.-l. (de la partie chinoise), Thaï-Ouan. Une chaîne de mont. la coupe en deux; plusieurs volcans; or, argent, cuivre, sel, soufre, eaux thermales. La partie orient. est habitée par des indigènes indépendants; la partie occ., où sont les Chinois, est fertile et bien cultivée.—Les Chinois s'établirent dans cette île en 1430; les Japonais et les Hollandais y fondèrent des colonies au commencement du XVIIIe siècle; mais en 1661, le pirate chinois Koxinga s'empara de l'île tout entière; il y régna jusqu'en 1683. A cette époque, les Chinois aidés des Hollandais la reprirent. — On donne le nom de canal de Formose au détroit qui sépare le continent chinois et l'île de Formose.

FORMOSE, pape de 891 à 896, condamna Photius, sacra empereur Lambert, duc de Spolète, puis mit à sa place Arnoul, roi de Germanie. Le fougueux Étienne VI fit déterrer son cadavre pour lui faire son procès. Formose fut réhabilité en 898, sous Jean IX.

FORMULAIRE, nom sous lequel on désigne en théologie une formule de foi qu'on propose pour être reçue ou signée. Le plus célèbre formulaire est celui de 1653, par lequel Clément IX condamnait les cinq propositions de Jansénius, et qui excita de vives et longues querelles dans l'église de France. (*Voy.* JANSENIUS.)

FORNOUE, *Fornovo* en italien, *Forum Novum* en latin, bourg du duché de Parme, à 22 kil. S. O. de Parme, sur le Taro, au pied de l'Apennin. Charles VIII, abandonnant Naples, dont il venait de faire la conquête, y battit les Milanais et leurs alliés qui voulaient s'opposer à son retour en France (1495).

FORRES, ville d'Ecosse (Elgin), à 15 kil. O. d'Elgin, près de la baie de Findhorn; 4,000 hab. Aux environs est un obélisque élevé en mémoire d'une victoire de Malcolm II sur les Danois (1008 ou 1010). Shakespeare a immortalisé Forres en y plaçant la scène de sa tragédie de *Macbeth*.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, professeur à l'université de Copenhague, né à Calmar en 1736, parcourut l'Arabie et l'Orient et mourut à Jérim en Arabie en 1763. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés par Niebuhr: *Descriptiones animalium in itinere orientali*, 1775, Hafniæ (Copenhague), in-4; *Flora ægyptiaco-arabica*, ibid.

FORSTER (J. Reinhold), voyageur et naturaliste, né en 1729 à Dirschau en Prusse, fut ministre protestant à Dantzick, puis intendant des colonies de Saratow en Russie; quitta la Russie par mécontentement, et vint en Angleterre où il vécut quelque temps en donnant des leçons de langues. Il s'embarqua en 1772 avec Cook, et accompagna ce navigateur dans son deuxième voyage, comme naturaliste de l'expédition. A son retour, il publia, quoiqu'il eût promis de n'en rien faire, la relation de son voyage, en la mettant sous le nom de son fils qui avait pris part à l'expédition. Par suite de ce manque de foi, il fut obligé de quitter l'Angleterre. Il fut nommé en 1780 professeur d'histoire naturelle à Halle en Prusse, où il mourut en 1798. On a de lui: *Caractères des plantes australes* (en latin), Gœttingue, 1776; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie, la physique, l'histoire naturelle*, etc., Londres, 1778, in-4, en anglais, traduit en allemand par son fils, Berlin, 1783, grand in-8, en français par Pingeron, avec le *Voyage de Cook* en allemand; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8, traduit en français par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. —Une baie de la terre de Sandwich porte son nom.

FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhubem près de Dantzick en 1754, mort à Paris en 1794, fit avec son père le voyage autour du monde; quitta Londres en 1777; fut successivement professeur d'histoire naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de Mayence par les Français en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république. Il mourut dans cette ville. Il a laissé: *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772-75, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais, traduit en allemand par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4; *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relation du dernier voyage de Cook, publié par M. Forster*, Londres, 1778, in-8; *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. — Il ne faut pas confondre avec les deux précédents George Forster, voyageur anglais, attaché à la compagnie des Indes. Celui-ci étudia profondément les langues orientales, et, à l'aide de cette connaissance, il put en 1782 visiter tout le pays qui s'étend entre le Bengale et la Perse; il revint en Angleterre par la Russie, et publia en 1798 la relation de son voyage, 2 vol. in-8. Il mourut en 1792 à Allahabad, au moment où il allait entreprendre de nouveaux voyages.

FORT-LIBERTÉ, autrefois FORT-DAUPHIN, ville et port de l'île d'Haïti, dép. du Nord, à 40 kil. S. E. du Cap-Français.

FORT-LOUIS ou FORT-VAUBAN, ville du dép. du B.-Rhin, dans une île du Rhin, à 20 kil. de Haguenau; 1,480 hab. Brasseries, chaudronnerie, etc. Le fort, construit par Vauban, a été en partie détruit par les alliés en 1815.

FORT-ROYAL, capitale de la Martinique, par 63° 26' long. O., 14° 35' lat. N., au fond d'une baie; 9,200 hab. (dont 6,400 esclaves). Port excellent, fort Saint-Louis (et jadis fort Bourbon), démantelé par les Anglais en 1809. Jolie ville, quelques beaux édifices. Elle fut fondée en 1672.

FORT-ROYAL, ville de l'île de Grenade. *Voy.* SAINT-GEORGE.

FORT-SAINT-DAVID, ville de l'Inde, à 20 kil. de Pondichéry, sur le golfe de Bengale. Prise par les Français sur les Anglais en 1785.

FORTAVENTURE, *Fuerteventura*, une des îles Canaries, par 16° 10' - 16° 52' long. O., 28° 4'-28° 46' lat.; 90 kil. sur 53; 12,400 hab. Ch.-l., Sainte-Marie de Bethancuria. Plaines tantôt arides, et tan-

tôt très fertiles. Pas de bois. Peu d'industrie. Beaucoup de grains et de soude.

FORTEGUERRI (Scipion), dit *Carteromaco*, savant philologue, né à Pistoie en 1466, mort à Rome en 1515, fit imprimer chez Alde Manuce plusieurs des éditions *princeps* les plus estimées des auteurs grecs, et jouit de la faveur de plusieurs cardinaux.

FORTEGUERRI (Nicolas), cardinal et poëte, nommé *le Jeune* (pour le distinguer d'un premier cardinal de même nom), né à Pistoie en 1674, de la même famille que le précédent, dut une fortune brillante à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, et fut élevé aux dignités ecclésiastiques par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il mourut en 1735, après avoir livré aux flammes tous ses manuscrits inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence*, traduites en vers italiens, Urbin, 1736, in-8 ; un poëme facétieux dans le genre de ceux de Berni, intitulé : *Ricciardetto* (Richardet), Paris (Venise), 1738, in-4 et in-8, traduit ou imité en vers français par A.-F. Dumouriez et Nivernois, etc. Il composa ce poëme comme en se jouant et par gageure, afin de prouver combien ce genre est facile.

FORTESCUE (sir John), savant jurisconsulte anglais du XVe siècle, était en 1442 grand-juge du banc du roi. Il jouit de la faveur de Henri VI, qui le nomma chancelier. Il perdit tout crédit à l'avénement d'Édouard IV, fut poursuivi comme partisan de la maison de Lancastre, accompagna la reine Marguerite dans sa fuite en Flandre, et fut pris après la bataille de Tewksbury (1471). Il obtint cependant sa grâce du vainqueur, et mourut dans la retraite. On a de lui un traité célèbre *De laudibus legum Angliæ*.

FORTH, riv. d'Écosse, une des plus importantes de la Grande-Bretagne, naît dans le comté de Stirling, sépare les comtés de Linlithgow et de Fife, tombe au S. d'Inverkeiting dans le golfe dit auj. *Frith of Forth*, et nommé par les Romains *Bodotria æstuarium*. Son cours est de 230 kil. Le grand canal le met en communication avec la Clyde.

FORTIA, maison ancienne, originaire du roy. d'Aragon, a formé en France plusieurs branches, dont quatre principales : *Fortia-Chailli*, *Fortia d'Urban*, *Fortia de Montréal* et *Fortia de Piles*. Le nom des seigneurs de Fortia remonte au Xe siècle. (*Voy.* URBAN et PILES.)

FORTUNA, ville d'Espagne (Murcie), à 2 kil. N. O. d'Orihuela ; 4,900 hab. Eaux thermales. Salpêtre.

FORTUNAT, *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers, et l'un des meilleurs poëtes de son temps, né en Italie, près de Trévise, vivait dans le VIe siècle, et mourut vers 609. Il assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut, composa un épithalame pour cette cérémonie ; devint chapelain de sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, et édifia son siècle par ses vertus. Ses *Œuvres* ont été publiées à Cagliari, 1573, à Cologne en 1600, à Mayence, 1617, in-4. Elles se composent de poésies religieuses en vers élégiaques, et d'hymnes adoptées en partie dans les offices ; on y remarque entre autres le *Vexilla regis*.

FORTUNE, déesse allégorique, adorée surtout chez les Romains. On la représente chauve par derrière, aveugle, avec des ailes et se tenant debout, un pied posé sur un globe en mouvement et l'autre pied en l'air. Elle avait à Antium, chez les Volsques, ainsi qu'à *Fanum Fortunæ* dans l'Étrurie, des temples magnifiques.

FORTUNÉES (îles). *Voy.* HESPÉRIDES et CANARIES.

FORUM, la principale place publique de Rome, celle où se réunissaient les assemblées par tribus, était située à peu près au centre de la ville, entre le mont Quirinal et le mont Capitolin. Dans le Forum s'élevait la tribune aux harangues ou *rostres*. Tout autour régnaient des portiques et des *basiliques* où l'on rendait la justice. Le *Forum* est auj. désert et s'appelle *Campo Vaccino* (ou Champ aux Vachers). Aux VIIIe et IXe siècles de Rome on créa 4 nouveaux forums, dits de Jules-César, d'Auguste, de Nerva et de Trajan. Ce dernier était le plus beau. On distinguait encore d'autres places moins belles : *Forum boarium* (marché aux bœufs), *Forum piscarium* (marché au poisson), etc.

FORUM, suivi d'un nom propre au génitif, désigne un grand nombre de villes anciennes qui primitivement ne furent qu'un champ de foire. Telles sont :

FORUM ALLIENI, ville de la Gaule Cispadane, auj. FERRARE.

FORUM APPII, ville d'Ombrie, auj. BORGO-LONGO.

FORUM CLAUDII, ville des Alpes Grecques, auj. CENTRON.

FORUM CORNELII, ville de la Gaule Cispadane, auj. IMOLA.

FORUM DIUGUNTORUM, ville de la Gaule Transpadane, auj. CREMA.

FORUM DOMITII, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. FRONTIGNAN ou FRONTIGNAC.

FORUM FULVII VALENTINORUM, ville de Ligurie, auj. VALENCE.

FORUM GALLORUM, auj. *Castel Franco*, ville de la Gaule Cispadane, près de Modène. Antoine y défit Vibius Pansa et fut à son tour défait par Hirtius (43 av. J.-C.). — Ville des Vascons, auj. *Gurrea*, dans l'Aragon.

FORUM HADRIANI, ville de la Germanique 2e, auj. VOORBURG.

FORUM JULII ou FOROJULIUM, auj. *Fréjus*, ville de la Gaule Narbonnaise. — Ville de la Vénétie, chez les *Carni*, auj. *Cividale-di-Friuli*, dans les États autrichiens.

FORUM JUTUNTORUM, la même que FORUM DIUGUNTORUM.

FORUM LIVII, ville de la Gaule Cispadane, chez les *Senones*, auj. FORLI.

FORUM NERONIS, ville de la Narbonnaise 2e, auj. FORCALQUIER ou MORNAS selon d'autres.

FORUM NOVUM, ville de la Gaule Cispadane, auj. FORNOUE.

FORUM POPILII, ville de la Gaule Cispadane, auj. FORLIMPOPOLI.

FORUM SEGUSIANORUM, ville de la Lyonnaise 1re, auj. FEURS.

FORUM SEMPRONII, ville d'Ombrie, auj. FOSSOMBRONE.

FORUM TIBERII, ville de la Grande-Séquanaise, auj. KAISERSTUHL.

FORUM TRAJANI, ville de Sardaigne, auj. FORDONGIANO.

FORUM VOCONII, ville de la Gaule Transalpine, auj. GONFARON ou LE CANET.

FORUM VULCANI, place de Campanie, auj. SOLFATARRE.

FOSCARI (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plusieurs guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques. Il perdit successivement trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes ennemis de la république. Foscari fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élection de Pascal Malipieri, son successeur.

FOSCOLO (Ugo), écrivain italien, né en 1776, près de Zante, mort en 1827, fit ses études à Padoue. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie et fut nommé professeur de littérature à Pavie. Accusé en 1815 d'avoir pris part à une conspiration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il se réfugia en Angleterre. On a de lui des poésies, dont la plus remarquable est le

Chant des tombeaux, 1808; des tragédies : *Thyeste et Ajax*; un roman, *le Proscrit ou les Dernières lettres de Jacques Ortiz*, 1802, traduit en français par de Sénones, 1814, Paris, 2 vol. in-12, et par M. Trognon, 1819, in-8; une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne, etc.

FOS-LES-MARTIGUES, village du dép. des B.-du-Rhône, à 9 kil. S. O. d'Istres, est le lieu où l'on présume qu'abordèrent les Phocéens qui depuis bâtirent Marseille; 450 hab. Non loin de là, on voit des vestiges de la ville de *Stoma Limné*, colonie de Massilie (Marseille).

FOSSA. Ce mot, joint à un adjectif ou à un nom propre au génitif, désignait un canal. Ainsi *Fossa Corbulonis* (auj. le Vliet), joignait la Meuse au Rhin en traversant l'île des Bataves; — *Fossa Drusiana* mettait en communication le Rhin septentrional (Yssel) avec le lac Flevo; — *Fossa Mariana*, canal creusé par les troupes de Marius en 103, tandis qu'il attendait les Cimbres, allait du Rhône à Marseille; — *Fossa Neronis* devait aller du golfe de Putéoles à Ostie, mais ne fut point achevé. — *Fossa* tout seul désignait le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse, auj. détroit de *Bonifacio* (*Bocca-di-Bonifacio*).

FOSSANO, ville des États sardes, à 19 kil. N. E. de Coni, près de la Stura : 4,000 hab. Évêché. Murailles, château-fort. Place de guerre aux XIIIe et XIVe siècles.

FOSSAT (LE), ch.-l. de cant. (Ariége), à 12 kil. N. du Mas-d'Azil ; 1,000 hab.

FOSSE (LA), ville de Belgique (Namur), à 13 kil. S. O. de Namur ; 2,000 hab. Filatures de fil. Aux environs plomb, marbre. Place importante au moyen âge.

FOSSOMBRONE, *Forum Sempronii*, ville de l'État ecclésiastique, à 13 kil. S. E. d'Urbin ; 8,500 hab. Grand commerce de soie.—C'est là qu'Asdrubal fut défait par les consuls Claudius Néron et Livius Salinator, l'an 207 av. J.-C.

FOSSUM, ville de Norwége, à 100 kil. S. O. de Christiania. Aux environs, mine de cobalt et grande fonderie de fer.

FOSTAT ou FOSTAT-MASR, dit aussi *Vieux-Caire*, ville d'Égypte, sur la rive droite du Nil, à 2 kil. S. O. du Caire, vis-à-vis de Djizeh, sert avec Boulaq de port au Caire.

FOTHERINGAY, village d'Angleterre (Northampton), à 44 kil. N. E. de Northampton : 400 hab. On y voit les ruines du château où Marie Stuart fut jugée, condamnée à mort et exécutée (1580).

FOUAH, la *Naucratis* ou la *Metelis* des anciens, ville de la B.-Égypte (Rosette), à 25 kil. S. E. de Rosette, sur le Nil. Toiles, maroquins, corderies, etc. C'était jadis l'entrepôt des marchandises qui descendent ou remontent le Nil ; mais Rosette l'a privée de cet avantage.

FOU-CHAN, ville de Chine (Kouang-Toung), à 35 kil. S. O de Canton : 700,000 hab. suivant les missionnaires. Soieries, étoffes de coton, porcelaines, etc.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police, né près de Nantes en 1753, était préfet des études chez les Oratoriens de cette ville lorsqu'éclata la révolution. Il en embrassa la cause avec exaltation, et fut député en 1792 à la Convention nationale. En novembre 1793 il accompagna à Lyon Collot d'Herbois, chargé de faire exécuter le décret qui ordonnait la destruction de cette ville : de nombreuses accusations de cruauté furent intentées contre lui à la suite de cette mission. Après la dissolution de la Convention, il fut protégé par Barras, et, le 13 thermidor an VII, nommé ministre de la police. Il déploya dans ce poste la plus grande activité ainsi qu'une sagacité rare, et rendit d'importants services à Bonaparte dans la journée du 18 brumaire. Celui-ci cependant, ayant peu de confiance en sa probité, lui enleva son portefeuille en 1802 ; mais il le lui rendit en 1804, et Fouché le conserva jusqu'en 1810 ; à cette époque, il fut remplacé, sans que l'on sache bien le motif de sa disgrâce. Il fut rappelé aux affaires après la campagne de Russie, et chargé par Napoléon du gouvernement des provinces illyriennes, poste fort difficile. Il y montra de la modération, et sut y faire supporter la domination française. Pendant les *Cent-Jours* il tint de nouveau les portefeuilles de la police et de l'intérieur, fut nommé, après la défaite de Waterloo, président du gouvernement provisoire, et traita avec les puissances alliées. Louis XVIII lui rendit pour un moment le département de la police ; cependant il fut frappé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, comme ayant voté la mort de Louis XVI, et mourut en exil à Trieste en 1820. Selon l'opinion la plus commune, Fouché était un ministre très habile, mais fort peu scrupuleux. On a fait paraître des *Mémoires de J. Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8 ; mais ces mémoires, publiés par M. Alphonse de Beauchamp, ont été déclarés apocryphes par la famille.

FOUCHER (Simon), abbé, né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, était lié avec les savants et les philosophes les plus distingués de son temps, Ménage, Baillet, Rohault, Leibnitz, et chercha à restaurer la philosophie des Académiciens. On a de lui, entre autres écrits : *Dissertation sur la recherche de la vérité ou sur la philosophie académique*, 1673 ; une *Critique de la Recherche de la vérité* de Malebranche, 1675, etc., et quelques traités de physique.

FOUCHER (Paul), de l'Académie des Inscriptions, né à Tours en 1704, mort en 1778, a laissé un traité de la *Religion des Perses*, des *Recherches sur la Religion des Grecs* (ces deux ouvrages font partie des Mémoires de l'Académie), etc.

FOUESNANT, ch.-l. de canton (Finistère), à 13 kil. S. E. de Quimper ; 2,000 hab.

FOUGERAY, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 27 kil. N. E. de Redon ; 5,407 hab.

FOUGÈRES, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 48 kil. N. E. de Rennes ; 9,384 hab. Promenade pittoresque, ruines d'un vieux château-fort. Toiles à voiles, chapeaux, flanelle : tanneries, teintureries (écarlate et autres). — Fougères était jadis le titre d'une baronnie. Elle a été quatre fois brûlée pendant le dernier siècle. — L'arr. de Fougères a 6 cantons (Antrain, St-Aubin-du-Cormier, St-Brice-en-Cogles, Louvigné-du-Désert, plus Fougères qui compte pour 2), 57 communes et 81,688 hab.

FOUGEROLLES-L'ÉGLISE, ville de la H.-Saône, à 8 kil. N. O. de Lure ; 5,700 hab. Bon kirschenwasser.

FOU-HI, législateur chinois. *Voy.* FO-HI.

FOU-KIAN ou FO-KIEN, prov. de Chine, au S. E., entre celles de Tchi-Kang au N., de Kiang-Si à l'O., de Kouang-Fong au S. O. : 600 kil. sur 500 ; 15,000,000 d'hab. Ch.-l., Fou-Tcheou. Beaucoup d'îles sur les côtes, entre autres Formose. Climat très chaud, fertile ; belles cultures.

FOULA, une des îles Shetland, à 22 kil. de l'île Mainland. On la regarde comme la *Thule* des anciens.

FOULADOU ou FOULADOUGOV, état de la Nigritie occidentale, entre le Kaarta, le Konkadou, le Ghialonkadou ; traversé par l'Ouonda et le Ba-Oulimâ (bras du Ba-Qouy, branche du Sénégal), comprend les provinces de Brouko et de Gangaran, et a pour ville principale Baagassi. Ses habitants sont les Foulahs ou Fellatahs.

FOULAHS, grand peuple de la Nigritie occidentale. *Voy.* FELLATAHS.

FOULLON (Joseph-François), une des premières victimes de la Révolution, d'une famille noble d'Anjou, né à Saumur en 1715, avait rempli plusieurs fonctions administratives, et était intendant

des finances depuis 1771, lorsqu'il fut nommé contrôleur-général des finances, le 12 juillet 1789, après la retraite de Necker. Le choix de cet homme, qui depuis longtemps était fort impopulaire, excita une vive irritation. Étant tombé entre les mains du peuple peu de jours après la prise de la Bastille, il fut pendu à une lanterne dans la rue de la Verrerie (22 juillet); sa tête fut portée en triomphe avec une poignée de foin dans la bouche. On accusait Foullon d'avoir dit pendant la famine: « Si cette canaille n'a pas de pain, qu'elle mange du foin. »

FOULPOINTE, *Voulu-Voulu* ou *Voulouilou* en madécasse, bourgade de l'île de Madagascar, par 47° 33' long. E., 17° 40' lat. N.; jadis principal établissement français à Madagascar.

FOULQUES, archevêque de Reims en 883, soutint le roi Charles-le-Simple contre Eudes. Il couronna d'abord Charles à Reims en 893, et parvint ensuite à concilier les deux rivaux. Charles reconnaissant le nomma son chancelier.

FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne, se rendit célèbre au XIIe siècle par sa piété et par son éloquence. Il fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et s'acquitta de cette mission avec succès.

FOULQUES, nom de plusieurs comtes d'Anjou, dont les principaux sont: Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, comte d'Anjou en 987, mort à Metz en 1040. Il fit la guerre à Conan I, duc de Bretagne, le défit en 992 près de Conquéreux, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem en criant: « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » — Foulques IV, dit *le Réchin*, petit-fils du précédent, né à Château-Landon en 1043, mort en 1109; il entra avec son frère aîné, Geoffroi-le-Barbu, en partage de la succession de Geoffroi-Martel son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge (1060). Il dépouilla son frère de la Touraine et devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Il eut avec l'archevêque de Tours une querelle qui faillit lui être funeste; mais ses libéralités lui méritèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il nous reste de lui un fragment de l'*Histoire des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilegium* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — Foulques V, fils du précédent. Il fit d'abord la guerre à Louis-le-Gros; puis il passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem; succéda à ce prince sur le trône de Jérusalem en 1131; repoussa les attaques des Turcs, et mourut en 1142, laissant la couronne à Baudouin III et Amauri, ses deux fils.

FOUNG-CHAN, ville considérable de la Chine, dans l'île Formose, sur la côte S. O. Murailles en terre, fossés; beau temple.

FOUNG-HOANG-TCHING, ville de Chine (Ching-king), sur le Tsao-ho, par 40° 30' lat. N., 121° 53' long. E., près des frontières de la Corée, est le seul lieu par où les Coréens puissent communiquer avec les Chinois. Très populeuse et commerçante.

FOUNG-THIAN, CHING-YANG ou MOUKDEN, ville de Chine (Ching-king), ch.-l. de la province, par 121° 18' long. E., 41° 50' lat. N. Divisée en 2 villes, la ville intérieure, résidence des derniers souverains mandchoux; la ville extérieure, qui a 15 kil. de circuit.

FOUNG-YANG, ville de Chine (An-Hoeï), ch.-l. de dép., à 140 kil. N. O. de Nan-king. Patrie de l'empereur Hong-vou, qui y a élevé un mausolée à son père et à Fo.

FOUQUET (Nicolas), surintendant des finances, célèbre par sa disgrâce. Appelé en 1652 par la protection de la reine-mère, Anne d'Autriche, à l'administration des finances, il réussit pendant quelque temps à faire face aux dépenses de l'état, qui déjà était obéré; mais un déficit considérable ayant été bientôt reconnu, on l'accusa de dilapidation. Ce qui appuyait cette accusation, c'est qu'il avait amassé une fortune immense et avait dépensé dans sa seule terre de Vaux 18 millions. Il fut arrêté en 1661 par ordre de Louis XIV, fut jugé et condamné par une commission composée en grande partie de ses ennemis, et enfermé dans la citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680 après 19 ans de captivité. Colbert, qui aspirait à lui succéder, fut le premier artisan de sa ruine. Fouquet conserva dans son malheur de nobles amis, entre autres Pélisson, qui partagea sa disgrâce, La Fontaine qui chanta ses malheurs, et madame de Sévigné. Le crime de Fouquet est encore auj. un problème. Sa vie a été écrite par d'Auvigny.

FOUQUEVILLIERS, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 16 kil. N. O. de Bapaume; 1,900 hab. Huile de graines.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public, né en 1747 au village d'Hérouelles près de Saint-Quentin (Aisne), avait été procureur au Châtelet avant la révolution. S'étant fait remarquer dans les clubs dès 1789 par la violence de ses opinions, il se concilia la protection de Danton et de Robespierre, qui le firent nommer en 1793 accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Il fit condamner des milliers d'accusés, le plus souvent sans les entendre et sans forme de procès. Parmi ses victimes on remarque Marie-Antoinette et les Girondins. Il n'épargna pas même Danton et Robespierre, ses anciens protecteurs. Toutefois, il fut lui-même décrété d'accusation peu après la journée du 9 thermidor, et monta sur l'échafaud le 17 floréal suivant (6 mai 1795), accablé des malédictions de ce même peuple dont il avait été quelque temps le héros.

FOUR ou FOURS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. E. de Decize; 1,100 hab. Porcelaine, verrerie.

FOURCÈS, bourg du dép. du Gers, à 12 kil. N. O. de Condom; 1,000 hab. On tire des environs d'assez jolies turquoises.

FOURCHES-CAUDINES, auj. *Forchie*, lieu du Samnium entre Capoue et Caudium, célèbre par la capitulation honteuse qu'y fit l'armée romaine, cernée par le général samnite Pontius Hérennius et réduite à passer sous le joug, 321 av. J.-C. *Voy.* CAUDIUM.

FOURCROY (Antoine-François DE), chimiste, né à Paris en 1755, remplaça en 1784 Macquer dans la chaire de chimie du Jardin-des-Plantes, et se fit bientôt une grande réputation par le talent avec lequel il professait. Il fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention, et entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents. Il fut appelé en 1799 au Conseil d'état, devint en 1801 directeur-général de l'instruction publique, et déploya dans ces fonctions une grande activité. On lui doit l'organisation des écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, ainsi que celle des écoles de droit, d'un grand nombre de lycées (auj. collèges royaux) et de collèges communaux. Toutefois, ses vues ne s'accordant pas entièrement avec celles de l'empereur Napoléon, il se vit éloigné lors de l'établissement définitif de l'université; il fut très sensible à cette disgrâce et mourut peu après d'apoplexie, en 1809. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus importants sont: *Système des connaissances chimiques et de leur application*, 1801, 6 vol. in-4 et 11 vol. in-8; *Philosophie chimique*, 1792 et 1806; il a en outre laissé un grand nombre de mémoires particuliers. Fourcroy a découvert plusieurs composés qui détonnent par

la percussion, a perfectionné l'analyse des eaux minérales, des substances animales, etc.

FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph), membre de l'Institut, né à Auxerre en 1768, mort en 1830. Il fut élevé par les Bénédictins et était destiné à l'état monastique; mais il préféra s'adonner à l'étude des sciences. Connu de bonne heure par des travaux importants, il fut attaché en 1795 à l'École Polytechnique, où il donna des leçons d'analyse: fit partie de l'expédition d'Égypte, devint secrétaire de l'Institut d'Égypte, et commissaire français au Caire en 1797. Il fut nommé préfet du département de l'Isère en 1802, place qu'il conserva jusqu'à la Restauration; il rentra alors dans la vie privée et consacra ses loisirs aux sciences mathématiques. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein en 1817, et le choisit pour secrétaire perpétuel à la mort de Delambre. Il unissait le goût des lettres à celui des sciences. Il fit partie de l'Académie Française. Fourier est surtout connu pour sa *Théorie analytique de la chaleur*, 1822, in-4, ouvrage dans lequel il approfondit, au moyen des mathématiques, toutes les questions relatives à cet important sujet. On lui doit aussi plusieurs mémoires épars dans différents recueils, ainsi que la préface historique de la *Description de l'Égypte* publiée par les ordres de Napoléon. Son *Éloge* a été prononcé à l'Académie Française par M. V. Cousin.

FOURIER (Charles), fondateur de l'école d'économistes réformateurs, dite *sociétaire* ou *phalanstérienne*, né à Besançon le 7 avril 1772, mort à Paris en 1837, était fils d'un marchand de draps, et fut commis dans diverses maisons de commerce jusqu'à l'âge de 60 ans. Il se livra de bonne heure et solitairement à des recherches spéculatives sur l'organisation de la société. Il publia ses idées pour la première fois en 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements*; il s'y proposait de fonder un ordre social où toutes les passions humaines, bonnes ou mauvaises, trouveraient une place légitime et une satisfaction qui tournât au profit général; où toutes les aptitudes fussent appliquées, où ce fût un droit et un attrait pour tous, et non plus un devoir pénible, de concourir au bien-être universel; et pour cette fin, il voulait associer les hommes en *capital*, *travail* et *talent* par *groupes*, *séries*, puis *phalanges*, au moyen de l'*attraction passionnée*, dont il fait la loi de l'humanité. Malgré le peu de succès qu'obtinrent ses théories, il continua à les développer dans le *Traité de l'association domestique agricole* (1822), le *Nouveau Monde industriel* (1829), et la *Fausse Industrie* (1835). Il créa en 1832, avec le concours de quelques disciples, le journal *le Phalanstère*, qui a paru deux années, et qui, après interruption, a reparu en 1836 sous le titre de *la Phalange* ou *Journal de la science sociale*, et dont la publication n'a pas cessé depuis. Sa doctrine, assez peu facile à saisir dans ses ouvrages, a été résumée et éclaircie par M. V. Considérant, l'un de ses disciples, dans un livre intitulé *Destinée sociale*. Madame Gatti de Gamond a publié en 1838 *Fourier et son système*, mais cet ouvrage n'offre, suivant les Phalanstériens, qu'une exposition défectueuse.

FOURMIES, village du dép. du Nord, sur la Petite-Helpe, à 14 kil. S. O. d'Avesnes; 1,500 hab. Forge. Fil à dentelles.

FOURMONT (Étienne), orientaliste, né en 1683 à Herbelay près de St-Denis, mort en 1745 à Paris, possédait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Il fut nommé en 1715 professeur d'arabe au collége de France, et devint en même temps associé de l'Académie des Inscriptions. Il est le premier Français qui ait fait une étude sérieuse du chinois; il fit connaître dès 1719 les 214 *clefs* ou caractères élémentaires de l'écriture chinoise, et donna en 1742 la *Grammatica sinica*, fruit de vingt ans de travail. Il avait entrepris un dictionnaire chinois et un grand nombre d'autres ouvrages qui n'ont pas paru. Il eut pour élèves de Guignes et Deshauterayes. — Son frère, Michel Fourmont, né en 1690, mort en 1746, enseigna le syriaque et l'éthiopien au collége de France, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1724, fut envoyé en Orient par Louis XV en 1728, et en rapporta de précieux manuscrits grecs avec un grand nombre d'inscriptions.

FOURNELS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. O. de Marvejols: 600 hab.

FOURNIER (P.-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, mort en 1768, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois, se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputation qu'il étendit encore par la publication de plusieurs écrits remarquables. On a de lui: *Traité historique et critique sur l'origine de l'imprimerie*, 1763; *Manuel typographique*, 1764; *Traité historique, pratique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765, in-4.

FOURS, ville de France. *Voy.* FOUR.

FOUS (fête des), fête répandue dans toute la France au moyen âge et que l'on croit être un reste des Saturnales des anciens. On la célébrait le jour de la Circoncision (1er janvier), et elle avait pour objet d'honorer l'âne qui avait porté Jésus lors de son entrée à Jérusalem. On chantait un office ridicule, puis on faisait une procession solennelle et on se livrait à toutes sortes d'extravagances. On essaya en vain dès le XIIe siècle et souvent depuis de supprimer la fête des Fous; elle ne disparut que vers la fin du XVIe siècle.

FOUSSERET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 30 kil. S. O. de Muret; 2,000 hab. Patrie de l'abbé Sicard.

FOUTA-DJALO ou **FOUTA-DIALLON**, un des états peuls de la Nigritie occid., dans la région montagneuse d'où sortent la Gambie, le Sénégal, le Falémé, le Rio-Grande, a 600 kil. de l'E. à l'O., 36 du S. au N.: il se divise en trois provinces très vastes: Timbou, Labi, Tembi, et a pour ville principale Timbou. Ce pays était jadis sous la domination des Djalonkes qui, à la fin du siècle dernier, ont été soumis par les Fellatahs ou Peuls.

FOUTA-TORO, un des états peuls de la Nigritie occid., le long de la rive gauche du Sénégal, à l'O. de Boudun, est divisé en trois grandes provinces: Damga à l'E., Toro à l'O., Fouta au milieu. Agnam était jadis sa capit.: auj. c'est Kiélogn.

FOU-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Fou-kian, par 117° 71' long. E., 26° 2' lat. N., près de l'embouchure du Si-ho dans la mer. Pont de plus de 100 arches; établissements d'instruction publique; industrie variée, commerce très actif. — Une autre ville du même nom se trouve dans la prov. de Kiang-si.

FOX (Rich.), évêque anglais, né vers 1466, mort en 1528, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé par ce prince dans toutes ses négociations et dans les affaires les plus délicates, fut fait conseiller privé, garde des sceaux, principal secrétaire d'état, et obtint successivement les évêchés d'Exeter et de Winchester. A l'avénement de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse. L'université d'Oxford lui doit la fondation du collége appelé *Corpus Christi*, l'un des premiers où l'on ait enseigné le grec.

FOX (Jean), théologien anglais, né en 1517 à Boston, dans le comté de Lincoln, essuya sous la reine Marie plusieurs persécutions que lui suscita son zèle pour la doctrine de Luther, et fut forcé de

se retirer à Bâle, où il se fit, pour subsister, correcteur d'imprimerie. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de la reine Marie, et mourut en 1587. Il avait élevé le duc de Norfolk, qui devint son protecteur et lui procura une prébende; mais Fox ne put être élevé aux dignités de l'église anglicane parce qu'il était *non-conformiste*. On a de lui un assez grand nombre d'écrits de controverse: le plus connu est intitulé: *Actes et monuments de l'Église* ou *Martyrologe* (appelé par les Catholiques la *Légende dorée de Fox*), Londres, 1563, in-fol., et 1634, 3 vol. in-fol. Sa vie, écrite par Samuel Fox, son fils, se trouve en tête de ce livre.

FOX (George), fondateur de la secte des *Quakers*, né en 1624 à Drayton (Leicester), mort en 1690, était fils d'un pauvre tisserand, et exerça d'abord lui-même l'état de cordonnier. Élevé dans des habitudes de piété, il s'exalta au point de se croire inspiré, et prétendit avoir reçu du ciel la mission de ramener les hommes à la simplicité du christianisme primitif. Il commença à prêcher en 1648, parcourut l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, l'Amérique anglaise; fit partout de nombreux prosélytes, et subit des persécutions qu'il supporta avec une résignation admirable. Fox rejetait tout culte extérieur et toute hiérarchie, prêchait contre la guerre, les procès, les dîmes; refusait de découvrir sa tête ou de fléchir le genou devant aucune puissance humaine et de faire aucun serment. Les plus célèbres de ses disciples sont Penn et Barclay.

FOX (Charl.-Jacq.), un des plus grands orateurs de l'Angleterre, né à Londres en 1749, était fils de Henri Fox (lord Holland), secrétaire d'état sous George II, qui l'initia de bonne heure aux affaires. Élu député en 1768, avant même qu'il eût atteint l'âge légal de 20 ans, il défendit d'abord les ministres pour complaire à son père, et fut nommé l'un des lords de l'amirauté, puis de la trésorerie. Mais s'étant lié avec Burke, il entra dans l'opposition et fut destitué par lord North (1774). Il se plaça bientôt par son éloquence à la tête du parti whig et s'opposa de toute sa force aux mesures qui amenèrent la perte des colonies américaines. Étant parvenu à renverser le ministère, il fut chargé en 1782 du portefeuille des affaires étrangères et fit conclure la paix avec l'Amérique et la France (1783); mais les mesures qu'il proposait contre les malversations de la Compagnie des Indes ayant échoué à la Chambre haute, il se retira du ministère, rentra dans l'opposition, combattit avec force et persévérance la politique de Pitt, et fut toujours le défenseur de la tolérance et de la liberté. Il se montra favorable à la révolution française et ne cessa de conseiller la paix avec la France. A la mort de Pitt (1806), il reçut de nouveau le portefeuille des affaires étrangères; il mourut peu de mois après, au moment où il allait signer la paix générale. Fox peut être considéré comme le Démosthène de l'Angleterre; ses discours brillent surtout par la vigueur, la logique et la clarté. On regarde sa harangue sur le *bill de l'Inde* comme son chef-d'œuvre. Ses discours ont été recueillis à Londres, 1815, 6 vol. in-8, et traduits en français par Janvry et Jussieu, 1819, 12 vol. in-8. Fox avait aussi composé une *Histoire des deux derniers Stuarts* qui n'a été publiée qu'après sa mort et qui a été traduite en français par d'Andrezel, avec quelques retranchements, Paris, 2 vol. in-8. Il est à regretter qu'à des qualités éminentes Fox ait joint une vie fort dissipée et une passion effrénée pour le jeu. On peut consulter sur ce personnage des *Mémoires* publiés par Walpole, Londres, 1806.

FOY (Maximilien-Sébastien), général et orateur célèbre, né en 1775 à Ham en Picardie, entra à 15 ans à l'école d'artillerie de La Fère, fit la campagne du Nord sous Dumouriez en 1792, servit en Italie et en Allemagne de 1800 à 1809, puis en Portugal où il fut sous les ordres de Masséna; en Espagne, où il se signala surtout à la bataille de Salamanque (1812); enfin dans les campagnes de France et de Belgique, et fut blessé à Toulouse et à Waterloo. Il avait été créé dès 1809 général de division et fut nommé en 1814, par Louis XVIII, inspecteur de l'armée. Élu membre de la Chambre des députés en 1819, il y déploya un talent oratoire qu'on était loin de soupçonner, et mit son éloquence au service des sentiments les plus patriotiques. Défenseur des principes constitutionnels, il ne cessa de lutter contre les tendances de la restauration, et réussit plusieurs fois à arrêter le gouvernement des Bourbons dans sa marche rétrograde. Le général Foy fut enlevé à la France lorsqu'il était encore dans la force de son talent; il succomba en 1825 à un anévrisme. Un concours immense de citoyens accompagna son cercueil. La France a doté ses enfants par une souscription nationale toute spontanée qui a produit près d'un million. Un monument a été érigé à sa mémoire au cimetière de l'Est. On a publié en 1826: *Discours du général Foy*, avec notice biographique, etc., Paris, 2 vol. in-8. On a aussi de lui: *Histoire des guerres de la péninsule sous Napoléon*, publiée par sa veuve, Paris, 4 vol. in-8, 1827; malheureusement ce bel ouvrage est resté inachevé.

FOYLE, lac d'Irlande, entre les comtés de Londonderry et Donegal, reçoit la riv. de Foyle et communique par un canal avec l'Océan; il a 26 kil. sur 45.

FRA, mot italien qui précède beaucoup de noms, est l'abréviation de *frate*, qui signifie *frère*, membre d'une communauté religieuse; on le joint au nom de baptême.

FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO, peintre toscan. *Voy.* BACCIO DELLA PORTA.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poëte, né en 1483 à Vérone, mort en 1553, se distingua par une érudition précoce, enseigna dès l'âge de 19 ans la philosophie à Padoue, puis exerça la médecine et devint médecin du pape Paul III. Il a laissé des ouvrages de médecine, d'astronomie, etc.; mais ce qui rend son nom célèbre, c'est le poëme intitulé: *Syphilis sive morbus gallicus*, en 3 livres, où il a su, en traitant un sujet si scabreux, unir la décence à l'élégance du style et à la vivacité des images; quelques-uns placent ce poëme à côté des *Géorgiques*. Publié pour la première fois à Vérone en 1530, il a été depuis bien des fois réimprimé et traduit dans plusieurs langues, notamment en français, 1753. On a donné les œuvres complètes de Fracastor à Venise, 1555, in-4. Ses poésies latines ont été publiées à part, Padoue, 1728.

FRA-DIAVOLO (Michel PEZZA ou POZZA, plus connu sous le surnom de), c.-à-d. *Frère Diable*, l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, dans la Terre de Labour, fut d'abord chef d'une bande de brigands, et exerça dans toute la Calabre de tels ravages, que l'ancien gouvernement de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, et lui accorda un brevet de colonel. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua avec elle à l'occupation de Naples. Après l'avénement de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvements et fit beaucoup de mal aux Français. Il fut pris après une belle défense, condamné à mort comme rebelle, et pendu à Naples en 1806.

FRAGA, *Gallica Flavia*, ville d'Espagne (Saragosse), près de la Cinca, à 17 kil. S. O. de Lérida; 5,000 hab. Jadis place forte. Ruines d'un château-fort aux environs. Défaite d'Alphonse I, roi d'Aragon, par les Maures en 1134.

FRAGONARD (Nicolas), peintre, né à Paris en

1732, mort en 1806, fut élève de Boucher. Il se distingua d'abord dans le genre sérieux, et débuta par un tableau de *Corésus et Callirhoé*, qui fut justement admiré; mais désespérant d'atteindre au premier rang dans ce genre, il le quitta pour le genre érotique dans lequel il obtint le plus grand succès; il devint bientôt le peintre à la mode, et amassa une grande fortune que la révolution lui fit perdre. On estime surtout parmi ses petits tableaux: *la Fontaine d'Amour*, *le Sacrifice de la Rose* et *le Serment d'Amour*, *le Verrou* et *le Contrat*.

FRAISSE, ch.-l. de canton (Vosges), sur la Meurthe, à 12 kil. S. E. de Saint-Diey; 2,150 hab. Mine de cuivre aux environs.

FRAMERIES, ville de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. O. de Mons: 4,500 hab.

FRAMERY (Nicolas-Etienne), né à Rouen en 1745, mort en 1810, a donné un assez grand nombre d'opéras-comiques et a fait lui-même la musique de plusieurs. Il a le premier imaginé de parodier des opéras italiens. On lui doit aussi une traduction de *la Jérusalem délivrée*, 1785, 5 vol. in-8; du *Roland furieux*, 1787, 10 vol. in-12, et plusieurs écrits sur la musique.

FRAMLINGHAM, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. N. E. d'Ipswich; 2,600 hab. Ruines d'un château-fort.

FRANÇAIS (LE CAP-), ville de l'île d'Haïti. *Voy.* CAP.

FRANÇAIS de Nantes (le comte), pair de France, né en 1756 à Beaurepaire (Isère), mort en 1836, était directeur des douanes à Nantes lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée législative, en 1791. Il s'y fit remarquer à la fois par son patriotisme et sa modération. En 1798 il fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, et après le 18 brumaire, préfet de la Charente-Inférieure. En 1804 il fut élevé au titre de conseiller d'état et nommé directeur des droits réunis; bientôt après il obtint le titre de comte de l'Empire. Sous la restauration il rentra dans la vie privée, et siégea seulement à la Chambre de 1819 à 1822 comme député de l'Isère. Après la révolution de 1830, il fut élevé à la pairie. Le comte Français de Nantes a publié sous le voile de l'anonyme : *Manuscrit de feu Jérôme*, Paris, 1825, in-8; *Recueil de fadaises de feu Jérôme*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, écrits pleins d'originalité, dans la manière de Sterne et de Swift. Vers la fin de sa vie il s'occupa beaucoup d'agriculture et d'économie rurale; on lui doit plusieurs opuscules estimés sur ce sujet.

FRANC-ALLEU, nom de certaines terres libres de toute charge sous le régime féodal. *Voy.* ALLEU.

FRANC-ALLEU, petit pays de France, sur les confins de la H.-Marche et de la B.-Auvergne, faisait partie du pays de Combrailles et dépendait de la sénéchaussée de H.-Marche. Sermur en était le chef-lieu. Ce pays devait son nom aux franchises dont il jouissait.

FRANCAVILLA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 33 kil. N. E. de Tarente; 12,000 hab. Tabac semblable à celui d'Espagne. Etoffes et bas de coton. Poterie. — Il y a plusieurs autres Francavilla, notamment en Sicile (Messine), à 18 kil. S. O. de Castro-Reale; 4,000 hab.

FRANCE, *Francia* en latin moderne, *Gallia Transalpina* des anciens, un des états de l'Europe occidentale, par 42° 20'-51° 5' lat. N., et par 7° 9' long. O., 5° 56' long. E., est bornée au N. par la Manche et le Pas-de-Calais (qui séparent la France de l'Angleterre), par la Belgique, le grand-duché de Luxembourg et la Bavière Rhénane; à l'E. par le grand-duché de Bade, la Suisse et les Etats sardes; au S. par la Méditerranée et l'Espagne; à l'O. par l'Océan Atlantique. Etendue: 1,064 kil. du N. O. au S. E.; 924 kil. du S. O. au N. E.; Superficie, 542,000 kil. carrés. Population: 33,540,910 hab. (d'après le recensement de 1836). Capitale, Paris. On doit ajouter au territoire de la France plusieurs îles qui avoisinent les côtes, notamment: l'île de Corse et les îles d'Hyères dans la Méditerranée; les îles de Ré, d'Oléron, d'Ouessant, Belle-Ile et l'Ile-Dieu dans l'Océan Atlantique. La France possède en outre des colonies dans les diverses parties du monde. Ce sont: 1° en Amérique, les îles St-Pierre et Miquelon, dans l'Océan septentr.; la Martinique et la Guadeloupe parmi les Antilles; la Guyane française dans l'Amérique du Sud; 2° en Afrique, l'Algérie au nord, le Sénégal et l'île de Gorée à l'O., les îles Bourbon et Ste-Marie à l'E.; 3° en Asie, les établissements de Pondichéry, Chandernagor, etc. Ces colonies réunies donnent un total de 2,380,000 hab., dont 2 millions pour l'Algérie. La France a quelque temps possédé en Amérique la Louisiane, le Canada, Saint-Domingue, Sainte-Lucie et Tabago; en Afrique, l'île de France et Madagascar; en Asie, les comptoirs de Mahé, de Surate, etc.; elle a perdu toutes ces possessions.

Nous donnerons successivement les divisions de la France actuelle, celles de la France ancienne, puis la description générale, et enfin l'histoire du pays.

I. *France actuelle. Ses divisions.*

1° *Sous le rapport administratif.* La France se divise aujourd'hui en 86 départements qui tirent presque tous leur nom des fleuves ou des montagnes qui les traversent. Chaque département se divise en arrondissements, les arrondissements en cantons et ceux-ci en communes. Chaque département est administré par un préfet; les arrondissements le sont par des sous-préfets, d'où les noms de sous-préfectures qu'on leur donne souvent. Voici d'abord la liste alphabétique des 86 départements avec leurs chefs-lieux et les provinces anciennes auxquelles ils correspondent :

Départements.	*Chefs-Lieux.*	*Provinces anciennes.*
Ain,	Bourg,	Bourgogne (*Bresse*, *Bugey*, *Dombes*, etc.)
Aisne,	Laon,	Ile-de-France, Picardie, Champagne (*Brie*).
Allier,	Moulins,	Bourbonnais.
Alpes (Basses-),	Digne,	Haute-Provence.
Alpes (Hautes-),	Gap,	Haut-Dauphiné et Provence.
Ardèche,	Privas,	Languedoc (*Vivarais*).
Ardennes,	Mézières,	Champagne (*Rhételais*, *Rémois*).
Ariége,	Foix,	Foix, Gascogne (*Conserans*).
Aube,	Troyes,	Champagne, Bourgogne.
Aude,	Carcassonne,	Bas-Languedoc.
Aveyron,	Rhodez,	Guyenne (*Rouergue*).
Bouches-du-Rhône,	Marseille,	Basse-Provence.
Calvados,	Caen,	Basse-Normandie (*Bessin*, *Bocage*).
Cantal,	Aurillac,	Haute-Auvergne.
Charente,	Angoulême,	Angoumois, Saintonge, Poitou.
Charente-Inférieure,	La Rochelle,	Aunis, Saintonge.
Cher,	Bourges,	Haut-Berry, Bas-Bourbonnais.

Départements.	*Chefs-Lieux.*	*Provinces anciennes.*
Corrèze,	Tulle,	Bas-Limousin.
Corse,	Ajaccio,	Corse.
Côte-d'Or,	Dijon,	Bourgogne (*Dijonnais, Auxerrois*).
Côtes-du-Nord,	Saint-Brieuc,	Haute-Bretagne.
Creuse,	Guéret,	Haute-Marche.
Dordogne,	Périgueux,	Guyenne (*Périgord*).
Doubs,	Besançon,	Franche-Comté, comté de Montbéliard.
Drôme,	Valence,	Bas-Dauphiné.
Eure,	Evreux,	Haute-Normandie (*pays d'Évreux, Vexin Normand*).
Eure-et-Loir,	Chartres,	Orléanais (*pays Chartrain*), Perche.
Finisterre,	Quimper,	Basse-Bretagne.
Gard,	Nîmes,	Bas-Languedoc.
Garonne (Haute-),	Toulouse,	Haut-Languedoc, Gascogne (*Comminges*).
Gers,	Auch,	Gascogne (*Astarac, Armagnac*).
Gironde,	Bordeaux,	Guyenne (*Bordelais, Médoc, Bazadais*).
Hérault,	Montpellier,	Bas-Languedoc.
Ille-et-Vilaine,	Rennes,	Haute-Bretagne.
Indre,	Châteauroux,	Bas-Berry, Touraine.
Indre-et-Loire,	Tours,	Touraine, Anjou, Orléanais, Poitou.
Isère,	Grenoble,	H.-Dauphiné (*Grésivaudan*), B.-Dauphiné (*Viennois*).
Jura,	Lons-le-Saulnier,	Franche-Comté (*bailliage d'Aval*).
Landes,	Mont-de-Marsan,	Gascogne (*pays des Landes, Chalosse*).
Loire,	Montbrison,	Lyonnais (*Forez, Beaujolais*).
Loire (Haute-),	Le Puy,	Languedoc (*Vélay*), Haute-Auvergne.
Loire-Inférieure,	Nantes,	Haute-Bretagne (*diocèse de Nantes*).
Loiret,	Orléans,	Orléanais (*Orléanais propre, Sologne, Gâtinais*).
Loir-et-Cher,	Blois,	Orléanais (*Blaisois, Beauce*).
Lot,	Cahors,	Guyenne (*Quercy*).
Lot-et-Garonne,	Agen,	Guyenne (*Agénais*), Gascogne.
Lozère,	Mende,	Languedoc (*Gévaudan*).
Maine-et-Loire,	Angers,	Anjou.
Manche,	Saint-Lô,	Basse-Normandie (*Cotentin, Avranchin*).
Marne.	Châlons,	Champagne (*Brie-Champenoise, Perthois, Rémois*).
Marne (Haute-),	Chaumont,	Champagne (*Bassigny, Vallage*).
Mayenne,	Laval,	Haut-Maine, Haut-Anjou.
Meurthe,	Nancy,	Lorraine (*duché de Lorraine, Toulois*).
Meuse,	Bar-le-Duc,	Lorraine (*duché de Bar, Verdunois*).
Morbihan,	Vannes,	Basse-Bretagne.
Moselle,	Metz,	Lorraine (*Messin, Pays allemands*).
Nièvre,	Nevers,	Nivernais, Orléanais, Bourgogne.
Nord,	Lille,	Flandre, Hainaut (*Cambrésis*).
Oise,	Beauvais,	Ile-de-France, Beauvaisis (*Vexin*), Haute-Picardie.
Orne,	Alençon,	Normandie (*les Marches, Houlme*), Maine (*Perche*).
Pas-de-Calais,	Arras,	Artois, Picardie (*Boulonnais*).
Puy-de-Dôme,	Clermont-Ferrand,	Basse-Auvergne (*Limagne*).
Pyrénées (Basses-),	Pau,	Béarn et Basse-Navarre, Gascogne (*Soule et Labour*).
Pyrénées (Hautes-),	Tarbes,	Gascogne (*Bigorre, les Quatre-Vallées*).
Pyrénées-Orientales,	Perpignan,	Roussillon (*Cerdagne*), Bas-Languedoc.
Rhin (Bas-),	Strasbourg,	Basse-Alsace.
Rhin (Haut-),	Colmar,	Haute-Alsace, Sundgau, république de Mulhausen.
Rhône,	Lyon,	Lyonnais (*Lyonnais propre, Beaujolais*).
Saône (Haute-),	Vesoul,	Franche-Comté (*bailliage d'Amont*).
Saône-et-Loire,	Mâcon,	Bourgogne (*Mâconnais, Charolais*).
Sarthe,	Le Mans,	Bas-Maine, Haut-Anjou.
Seine,	Paris,	Ile-de-France.
Seine-et-Marne,	Melun,	Ile-de-France (*Gâtinais, Brie*), Champagne (*Brie*).
Seine-et-Oise,	Versailles,	Ile-de-France (*Hurepoix, Mantais, Vexin, Gâtinais*).
Seine-Inférieure,	Rouen,	Haute-Normandie (*Roumois, pays de Caux, Bray*).
Sèvres (Deux-),	Niort,	Haut-Poitou.
Somme,	Amiens,	Picardie.
Tarn,	Alby,	Haut-Languedoc (*Albigeois*).
Tarn-et-Garonne,	Montauban,	Guyenne, Gascogne, Languedoc.
Var,	Draguignan,	Basse-Provence.
Vaucluse,	Avignon,	Comtat d'Avignon, Haute-Provence.
Vendée,	Bourbon-Vendée,	Bas-Poitou.
Vienne,	Poitiers,	Haut-Poitou.
Vienne (Haute-),	Limoges,	Haut-Limousin, Basse-Marche.
Vosges,	Epinal,	Lorraine (*duché de Lorraine, pays des Vosges*).
Yonne,	Auxerre,	Bourgogne (*Auxerrois*), Champagne (*Sénonais*).

Voici maintenant le tableau des mêmes départements, mais d'après leur position géographique :

Au N. Nord. Pas-de-Calais. Somme.

Au N. O. Seine-Inf. Eure. Calvados. Orne. Manche.

Au cent. N. Oise. Aisne. Seine-et-Oise. Seine. Seine-et-Marne. Aube. Marne.

Au N. E. H.-Marne. Ardennes. Meuse. Moselle. Meurthe.

Vosges.
Haut-Rhin.
Bas-Rhin.
A l'O. Ille-et-Vilaine.
Côtes-du-Nord.
Finisterre.
Morbihan.
Loire-Inf.
Vendée.
Deux-Sèvres.
Charente-Inf.
Au centre. Charente.
Haute-Vienne.
Vienne.
Maine-et-Loire.
Mayenne.
Sarthe.
Eure-et-Loir.
Loiret.
Yonne.
Indre-et-Loire.
Loir-et-Cher.
Indre.
Cher.
Nièvre.
Allier.
Creuse.
A l'E. Haute-Saône.
Côte-d'Or.
Doubs.
Saône-et-Loire.
Jura.
Ain.
Rhône.

Isère.
Au S. E. Hautes-Alpes.
Basses-Alpes.
Var.
Drôme.
Vaucluse.
Bouches-du-Rhône.
Au cent. S. Loire.
Haute-Loire.
Puy-de-Dôme.
Corrèze.
Cantal.
Lozère.
Ardèche.
Aveyron.
Lot.
Dordogne.
Au S. Gard.
Hérault.
Tarn.
Aude.
Pyrén.-Orientales.
Ariége.
H.-Garonne.
Tarn-et-Garonne.
Au S. O. Lot-et-Garonne
Gironde.
Landes.
Gers.
B.-Pyrénées.
H.-Pyrénées.

2° *Sous le rapport militaire.* La France est partagée en 19 sections, comprenant chacune plusieurs dép. et nommées *divisions militaires.* Un lieutenant-général commande chaque division et un maréchal-de-camp chaque département. Voici le tableau des chefs-lieux de ces divisions, avec leurs numéros d'ordre et les départements qu'elles comprennent :

Nº *Chefs-lieux.*	*Départements.*
1e Paris,	Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aisne, Oise, Loiret, Eure-et-Loir.
2e Châlons,	Ardennes, Meuse, Marne.
3e Metz,	Moselle, Meurthe, Vosges.
4e Tours,	Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe.
5e Strasbourg,	Haut-Rhin, Bas-Rhin.
6e Besançon,	Ain, Doubs, Jura, Haute-Saône.
7e Grenoble,	Isère, Drôme, Hautes-Alpes.
8e Marseille,	B.-Alpes, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var.
9e Montpellier,	Ardèche, Gard, Lozère, Hérault, Tarn, Aveyron.
10e Toulouse,	Aude, Pyrénées-Orient., Ariége, Haute-Garonne, H.-Pyrénées, Gers, Tarn-et-Garonne.
11e Bordeaux,	Landes, Gironde, B.-Pyrénées, Dordogne, Lot, Lot-et-Garonne.
12e Nantes,	Charente-Inf., Loire-Inf., Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Charente.
13e Rennes,	Côtes-du-Nord, Finisterre, Ille-et-Vilaine, Morbihan.
14e Rouen,	Seine-Inf., Eure, Manche, Calvados, Orne.
15e Bourges,	Cher, Indre, Allier, Creuse, Nièvre, Haute-Vienne, Corrèze.
16e Lille,	Nord, Pas-de-Calais, Somme.
17e Bastia,	Ile de Corse.
18e Dijon,	Aube, H.-Marne, Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire.
19e Lyon,	Rhône, Loire, Cantal, Puy-de-Dôme, Haute-Loire.

3° *Sous le rapport ecclésiastique.* La France est divisée en 80 diocèses, dont 14 sont archevêchés, et 66 simples évêchés. Il y a aussi en France un consistoire général pour les Luthériens (à Strasbourg), des consistoires et des synodes de réformés, des synagogues pour les Juifs. — Voici le tableau des 14 archevêchés avec leurs évêchés suffragants.

1. *Paris.*
Chartres.
Orléans.
Meaux.
Versailles.
Cambrai.
Blois.
Arras.

2. *Lyon et Vienne.*
Autun.
Dijon.
Grenoble.
Langres.
Saint-Claude.

3. *Rouen.*
Bayeux.
Séez.
Evreux.
Coutances.

4. *Sens et Auxerre.*
Troyes.
Moulins.
Nevers.

5. *Reims.*
Soissons.
Beauvais.
Châlons.
Amiens.

6. *Tours.*
Le Mans.
Rennes.
Quimper.
Saint-Brieuc.
Angers.
Nantes.
Vannes.

7. *Bourges.*
Clermont.
Le Puy.
Saint-Flour.
Limoges.
Tulle.

8. *Alby.*
Rhodez.
Mende.
Cahors.
Perpignan.

9. *Bordeaux.*
Agen.
Poitiers.
La Rochelle.
Angoulême.
Périgueux.
Luçon.

10. *Auch.*
Aire.
Bayonne.
Tarbes.

11. *Toulouse et Narbonne.*
Montauban.
Carcassonne.
Pamiers.

12. *Aix, Arles et Embrun.*
Marseille.
Digne.
Ajaccio.
Fréjus.
Gap.

13. *Besançon.*
Strasbourg.
Verdun.
Saint-Dié.
Metz.
Belley.
Nancy.

14. *Avignon.*
Nîmes.
Viviers.
Valence.
Montpellier.

4° *Sous le rapport judiciaire.* En France, on distingue 27 cours royales ou cours d'appel, auxquelles ressortissent toutes les causes plaidées devant les nombreux tribunaux de 1re instance ; une seule cour de cassation, siégeant à Paris, valide ou casse les arrêts des cours royales, suivant que celles-ci ont ou non évité les vices de forme. Dans chaque département est formée au chef-lieu une cour d'assises. Voici les noms des cours royales :

Agen.	Colmar.	• Nîmes.
• Aix.	• Dijon.	• Orléans.
• Amiens.	• Douai.	• Paris.
• Angers.	• Grenoble.	• Pau.
• Bastia.	• Limoges.	• Poitiers.
• Besançon.	• Lyon.	• Rennes.
• Bordeaux.	• Metz.	Riom.
• Bourges.	• Montpellier.	• Rouen.
• Caen.	• Nancy.	• Toulouse.

5° *Sous le rapport de l'instruction publique.* La France est partagée en 27 académies universitaires qu'administrent autant de recteurs et dont la circonscription et les chefs-lieux sont à peu près les mêmes que pour les cours royales. En voici les noms :

Aix,	Bordeaux,	Dijon,
Amiens,	Bourges,	Douai,
Angers,	Caen,	Grenoble,
Bastia,	• Cahors,	Limoges,
Besançon,	• Clermont,	Lyon,

Metz,	Orléans,	Rennes.
Montpellier,	Paris,	Rouen.
Nancy,	Pau,	Strasbourg.
Nîmes,	Poitiers.	Toulouse.

II. *France ancienne.*

Avant 1789 la France était officiellement divisée en gouvernements. Il ne faut pas confondre les gouvernements avec ce que l'on appelait vulgairement provinces. Les provinces devaient leur origine aux fiefs nombreux auxquels la conquête avait donné naissance et elles s'élevaient au moins au nombre de 80 : car on comptait parmi les provinces, non seulement de grandes contrées comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Guyenne, mais une foule de petits pays, tels que la Beauce, la Bresse, le Bugey, le Vexin, etc., qui, pour la plupart, étaient compris dans les grandes provinces. Quant aux gouvernements, tantôt ils étaient formés d'une seule province (Flandre, Picardie, Normandie, Bretagne), tantôt ils en comprenaient plusieurs (Lorraine et Barrois, Guyenne et Gascogne, Lyonnais et Forez).

On distinguait de grands et de petits gouvernements ; leur nombre varia souvent ; depuis 1768, on compta 40 gouvernements, 32 grands et 8 petits.

Gr. gouvernements.	*Chefs-lieux.*	*Départements.*
Flandre française,	Lille.	Nord.
Artois,	Arras.	Pas-de-Calais.
Picardie,	Amiens.	Somme.
Normandie,	Rouen.	Seine-Infér. Eure. Orne. Calvados. Manche.
Champagne-et-Brie,	Troyes.	Ardennes. Marne. Haute-Marne. Aube.
Lorraine-et-Barrois,	Metz.	Vosges. Meurthe. Moselle. Meuse.
Alsace,	Strasbourg.	Haut-Rhin, Bas-Rhin
Bretagne,	Rennes.	Ille-et-Vilaine. Côtes-du-Nord. Finisterre. Morbihan. Loire-Infér.
Anjou,	Angers.	Maine-et-Loire.
Maine-et-Perche,	Le Mans.	Sarthe. Mayenne.
Touraine,	Tours.	Indre-et-Loire.
Poitou,	Poitiers.	Vienne. Deux-Sèvres. Vendée.
Aunis,	La Rochelle.	Charente-Infér.
Saintonge et Angoumois,	Saintes.	Charente.
Ile-de-France,	Paris.	Seine. Seine-et-Oise. Seine-et-Marne Oise. Aisne.
Orléanais,	Orléans.	Loiret. Eure-et-Loir. Loir-et-Cher.
Berry,	Bourges.	Indre. Cher.
Auvergne,	Clermont-Ferrand.	Puy-de-Dôme. Cantal.
Limousin,	Limoges.	Haute-Vienne. Corrèze.
Marche,	Guéret.	Creuse.
Bourbonnais,	Moulins.	Allier.
Nivernais,	Nièvre.	Nevers.
Franche-Comté,	Besançon.	Haute-Saône. Doubs. Jura.
Bourgogne et Bresse,	Dijon.	Yonne. Côte-d'Or. Saône-et-Loire. Ain.
Guyenne et Gascogne,	Bordeaux.	Dordogne. Gironde. Lot. Lot-et-Garonne Tarn-et-Garon. Aveyron. Landes. Gers. H.-Pyrénées.
Languedoc,	Toulouse.	Haute-Loire. Ardèche. Lozère. Gard. Hérault. Tarn. Aude. H.-Garonne.
Béarn et Navarre,	Pau	B.-Pyrénées.
Comté de Foix,	Foix.	Ariége.
Roussillon,	Perpignan.	Pyrénées-Or.
Lyonnais et Forez,	Lyon.	Rhône Loire.
Dauphiné,	Grenoble.	Isère. Drôme. Hautes-Alpes.
Provence,	Aix.	Basses-Alpes. B.-du-Rhône. Var.

Petits gouvernements.

Paris,	Toul,
Boulogne,	Metz et Verdun,
Le Havre,	Saumur,
Sedan,	Corse.

Les petits gouvernements étaient, à l'exception de la Corse, enclavés dans les grands.

L'ancienne France avait encore deux autres divisions importantes : l'une, sous le rapport financier, en 34 *généralités* ou *intendances*, qui étaient très différentes des circonscriptions gouvernementales (*Voy.* GÉNÉRALITÉS); l'autre, sous le rapport judiciaire, en 16 ressorts, dont 13 avaient pour centre un parlement, et 3 un conseil souverain. Le nombre des diocèses allait à 135, dont 18 diocèses archiépiscopaux et 117 évêchés (112 en terre ferme et 5 en Corse).

Nous ne pouvons donner ici les divisions et subdivisions si variées qu'a reçues la France aux différentes époques de son histoire antérieurement au XVIII[e] siècle. Nous remarquerons seulement : 1° que sous les Mérovingiens la France se divisait en 4 royaumes : Austrasie, Neustrie, Bourgogne, Aquitaine ; 2° que sous Charlemagne et son fils elle fut divisée en comtés à peu près au nombre de 80, qui formèrent peu à peu des états presqu'indépendants ; 3° qu'en 987, à l'avénement de Hugues Capet, on comptait 61 fiefs qui ne relevaient que nominalement de la couronne et dont les plus importants étaient : le duché de Guyenne ou d'Aquitaine, le comté de Toulouse, le comté de Roussillon, le comté d'Auvergne, le duché de Bourgogne, le comté de Champagne et de Brie, le comté de Vermandois, le duché de Normandie, le comté d'Anjou, le duché de Bretagne et le comté de Flandre ; 4° qu'à partir du règne de Louis VI, les provinces de France se divisent en deux masses, le domaine royal, et les provinces qui ne font pas partie du domaine royal. Sous les derniers Carlovingiens le domaine royal ne se composait que des territoires de Laon, de Reims et de Compiègne ; Hugues Capet y ajouta le duché de

France, comprenant le comté de Paris et l'Orléanais; le domaine embrassa alors les 5 départements actuels de Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret. Nous donnerons ici l'époque de la réunion définitive des principales provinces à la couronne :

1215	Vermandois,	Par réunion sous Philippe-Auguste.
1258	Némosez,	Cédé à saint Louis par les vicomtes de Nîmes.
1259	Touraine,	Confisquée dès 1203, mais non réunie.
1328	Champagne,	Apportée en dot à Philippe-le-Bel dès 1286.
1329	Comté de Chartres,	Déjà réuni en 1284.
1334	Lyonnais,	Déjà réuni deux fois en 1307 et en 1310.
1355	Dauphiné,	Cédé à Philippe de Valois depuis 1349.
1361	Languedoc,	Echu en héritage à Philippe-le-Hardi dès 1271.
1365	Limousin,	Par conquête.
1375	Quercy, Poitou, Saintonge, Aunis,	Par conquête.
1465	Berri,	Acheté en 1094, mais plusieurs fois aliéné.
1468	Normandie,	Confisquée par Philippe-Auguste, mais depuis aliénée.
1474	Guyenne et Gascogne,	Par conquête sur les Anglais; avaient été possédées par Louis-le-Jeune en 1137.
1477	Bourgogne, Ponthieu, Amiénois, Boulonnais.	Par héritage sous Louis XI, après la mort de Charles-le-Téméraire.
1480	Anjou,	Précédemment confisqués, en 1203, puis aliénés.
1481	Maine,	
1487	Provence,	Par héritage sous Louis XI (1481).
1498	Orléanais, Valois,	Par l'avénement de Louis XII.
1515	Angoumois,	Patrimoine de François I.
1523	Bourbonnais, Forez, Beaujolais,	Par confiscation.
1525	Alençon, Perche, Marche, Rouergue,	Par confiscation.
1531	Auvergne,	Par confiscation.
1547	Bretagne,	Par mariage.
1548	Comminges,	Par extinction.
1552	Trois-Évêchés,	Par conquête sur la maison d'Autriche.
1558	Calais,	Par conquête sur les Anglais.
1589	Béarn, Bigorre, Armagnac, Périgord, comté d'Albret et de Foix, Basse-Navarre,	Patrimoine de Henri IV.
1601	Bugey, Bresse, Pays de Gex,	Par cession du duc de Savoie.
1652	Roussillon,	Par conquête.
1665	Nivernais,	Par réversion.
1668	Flandre,	Par conquête.
1678	Artois et Franche-Comté,	Par conquête.
1681	Alsace,	Par conquête.
1707	Dunois,	Par réversion.
1712	Vendomois,	Par réversion.
1762	Principauté de Dombes,	Par échange.
1766	Lorraine-et-Barrois,	Par réunion après la mort du roi Stanislas.
1768	Corse,	Achetée aux Génois.

En 1790, un décret de l'Assemblée constituante divisa la France en 83 départements. — En 1804, le nombre des départements avait été porté à 107. Les anciens départements en formèrent alors 85 au lieu de 83, par le dédoublement du département de *Rhône-et-Loire* (qui fit le dép. du Rhône et celui de la Loire), et par la division de la Corse en deux dép., le Golo et le Liamone. Les 22 autres étaient :

Départements.	*Chefs-lieux.*	*Pays correspondants.*
Vaucluse,	Avignon,	Comtat Venaissin.
Mont-Blanc,	Chambéry,	Savoie.
Alpes-Maritimes,	Nice,	Comté de Nice.
Dyle,	Bruxelles,	Belgique.
Escaut,	Gand,	
Forêts,	Luxembourg,	
Jemmapes,	Mons,	
Lys,	Bruges,	
Meuse-Inférieure,	Maëstricht,	
Deux-Nèthes,	Anvers,	
Ourthe,	Liége,	
Sambre-et-Meuse,	Namur,	
Roër,	Aix-la-Chapelle,	Rive gauc. du Rhin.
Sarre,	Trèves,	
Rhin-et-Moselle	Coblentz,	
Mont-Tonnerre,	Mayence,	
Léman,	Genève,	Républ. de Genève.
Doire,	Ivrée,	Piémont.
Pô,	Turin,	
Marengo,	Alexandrie,	
Sésia,	Verceil,	
Stura,	Coni,	

En 1812, l'Empire français comptait 130 départ., dont 23 nouveaux (la Corse avait été ramenée à un seul dép.; mais le dép. de Tarn-et-Garonne avait été formé récemment aux dépens des dép. voisins). Les 23 nouveaux étaient :

Bouches-de-l'Escaut,	Middelbourg,	Hollande.
— du Rhin,	Bois-le-Duc,	
— de la Meuse,	La Haye,	
— de l'Yssel,	Zwoll,	
Ems-Occidental,	Groningue,	
Ems-Oriental,	Aurich,	
Frise,	Leuwarden,	
Yssel-Supérieur,	Arnheim,	
Zuyderzée,	Amsterdam,	
Lippe,	Münster,	Westphalie.
Bouches-de-l'Elbe,	Hambourg,	Villes hanséatiques.
Bouches-du-Weser,	Brême,	
Ems-Supérieur,	Osnabrück,	Hanovre.
Taro,	Parme,	Duché de Parme et Plaisance.
Arno,	Florence,	Toscane.
Méditerranée,	Livourne,	
Ombrone,	Sienne,	
Rome,	Rome,	États Romains.
Trasimène,	Spoleto,	
Gênes,	Gênes,	État de Gênes.
Montenotte,	Savone,	
Apennin,	Chiavari,	
Simplon,	Sion,	Valais.

En 1815, la France ne compta plus que 86 dép.

III. *Description*. Considérée sous le rapport physique, la France offre à l'E. et au S. des chaînes de mont. dont quelques-unes très hautes : ce sont, le Jura et les Alpes à l'Est ; les Vosges au N. O. du Jura ; puis en redescendant au S. E. les collines de la Champagne orientale et de la Bourgogne, les mont. du Forez et de l'Auvergne, les Cévennes : enfin, au S. les Pyrénées qui la séparent de l'Espagne. — Elle a 6 grands fleuves : le Rhin et la Meuse (qui n'ont en France qu'une partie de leur cours), le Rhône,

la Garonne, la Loire, la Seine. La France est en outre arrosée par un grand nombre d'autres fleuves ou rivières navigables (Somme, Orne, Vilaine, Charente, Adour, Aude, Hérault, Var, qui se jettent dans la mer; Yonne, Marne, Aisne, Oise, Allier, Cher, Loiret, Indre, Vienne, Mayenne, Ariége, Lot, Tarn, Dordogne, Isère, Durance, etc., qui se jettent dans les grands fleuves); en même temps qu'ils fertilisent le territoire, tous ces cours d'eau facilitent la navigation. La France possède aussi un beau système de canalisation : les canaux les plus remarquables sont ceux du Midi, du Centre, du Rhône au Rhin, de Bourgogne, le canal latéral à la Loire, ceux du Cher, de Nantes à Brest, de Niort à La Rochelle, du Loing, de Briare. On compte 28 routes royales, 97 routes départementales, et beaucoup de routes dites vicinales.—La France a de riches mines de houille, de lignite, d'asphalte; le fer, le plomb y abondent aussi ; le cuivre est plus rare, l'argent l'est bien plus encore, l'or ne vaut pas la peine d'être exploité ; on y trouve de nombreuses carrières d'albâtre, de porphyre, de granit, de beaux marbres, des pierres lithographiques, des pierres meulières, des pierres à bâtir, des pierres à fusil, des ardoises, du plâtre, du kaolin, de la terre vitriolique et sulfurique, de la terre à faïence, à foulon, etc.; de superbes salines, des sources salées et des marais salants, des eaux minérales renommées (entre autres aux deux Bagnères, à Aix, Balaruc, Barèges, Vichy, Mont-Dore, Eaux-Bonnes, Bourbonne, Bourbon-Lancy, Plombières, Forges, Saint-Amand, etc.). — Le sol, bien que varié, est presque partout fertile et offre de riches plaines à grains, de belles prairies naturelles et artificielles, des vignobles dont beaucoup sont très renommés (en Champagne, Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Bordelais, Languedoc, Roussillon). On trouve cependant des landes incultes au S. O., sur les côtes de l'Océan, et de vastes bruyères dans les départements de l'ancienne Bretagne. Les forêts, bien que dévastées depuis 60 ans, occupent encore une très grande superficie. Outre les céréales et le vin, la France donne, selon le climat, une foule d'autres productions : chanvre, tabac, houblon, graines oléagineuses de toutes sortes, plantes tinctoriales, fèves, pois, haricots, châtaignes, pommes de terre, fruits en quantité, olives, truffes ; la betterave est un objet de grande culture et fournit immensément de sucre : on élève beaucoup de vers à soie, ainsi que d'abeilles; beaucoup de volailles, de bêtes de somme, de gros et petit bétail (on a introduit depuis peu d'années le mérinos et la chèvre du Thibet). L'industrie est très florissante : dans le Nord et quelques parties de l'E. elle ne le cède qu'à celle de l'Angleterre. La France produit surtout des draps et autres tissus de laine, des soieries magnifiques, des toiles de toute espèce, des batistes, linons, percales, dentelles, tulles, blondes, toiles de coton et cotonnades, toiles peintes, mousselines, gants, rubans, tapis et tapisseries, couvertures, chapellerie, peausserie de tous les genres, porcelaine, faïence, poterie, verrerie, raffinerie, distilleries, brasseries, sucreries, produits chimiques, armes, poudre, quincaillerie, horlogerie, bijouterie, ébénisterie, carrosserie, métallurgie, plaqués, machines, instruments de musique et de science, imprimés, gravure, etc. Le commerce tant intérieur qu'extérieur est considérable. Les principales exportations consistent en soieries, lainages, étoffes de coton, toiles, vins, eaux-de-vie, liqueurs, huile d'olive, meubles et objets de mode, livres et objets d'art, armes, peaux, instruments de précision ; les importations, en denrées coloniales (sucre, café, coton, tabac, indigo, cacao, cochenille), fil, huiles diverses, potasse, goudron, toiles, or, argent, étain, cuivre.

La nation française est la plus homogène de l'Europe; cependant les méridionaux diffèrent assez des septentrionaux, surtout hors des grandes villes ; le type allemand est très marqué encore en Alsace et dans une partie de la Lorraine; le type gaélique en Basse-Bretagne, le type basque au pied des Pyrénées occidentales. Outre le français, on parle dans quelques provinces l'allemand, le bas-breton ou breyzard, l'ibère ou escualdanac. La langue française, remarquable par sa clarté, est presque devenue en Europe la langue universelle. Les Français, formés d'un mélange de Gaulois (composés eux-mêmes de Galls, de Kymris et d'Ibères, habitants primitifs du pays), de Grecs et de Romains, et plus tard de Francs, d'Alains, de Goths, de Burgundes, de Suèves, ont néanmoins gardé infiniment du vieux caractère gaulois. Ils sont très sociables, gais, spirituels, actifs, braves, téméraires même ; on leur reproche d'être fougueux, inconstants, vaniteux.—Le gouvernement de la France est une monarchie représentative ; le roi et deux chambres font les lois; le pouvoir exécutif est confié au roi, qui choisit ses ministres. Toutes les religions y sont tolérées ; néanmoins la religion catholique est celle de la grande majorité.

IV. *Histoire*. L'histoire de la France ne commence réellement qu'avec le règne de Clovis, petit-fils de *Mérovée* et véritable fondateur de la dynastie *mérovingienne*. Les règnes de Pharamond, de Clodion, de Mérovée, de Childéric, n'ont rien d'authentique. A l'avénement de Clovis, en 481, les Wisigoths, les Burgundes, les Romains, les Allemands, se disputaient le territoire de la Gaule : Clovis assura la supériorité aux Francs, défit les Romains à Soissons (486), assujettit les Allemands après la bataille de Tolbiac (496), réduisit les Wisigoths à la possession de la Septimanie par la victoire de Vouillé (507) et ébranla la puissance des Burgundes que ses fils détruisirent en 534. Ceux-ci, après la mort de Clovis (511), avaient partagé le territoire conquis par leur père, et de ce partage étaient nés quatre royaumes distincts : ceux de Paris, de Metz, de Soissons et d'Orléans. En 558, Clotaire I réunit tout l'empire des Francs ; mais de 561 à 613, a lieu un second partage, suivi de guerres civiles qui, après une réunion momentanée, amènent la division de la France en quatre régions : Austrasie, Neustrie, Bourgogne et Aquitaine. Parmi ces quatre régions, l'Austrasie et la Neustrie jouent le principal rôle, et leur puissance se balance quelque temps ; mais en 687 l'Austrasie, où s'étaient conservées avec le plus de pureté les mœurs antérieures à la conquête, et qui s'était trouvée le moins en contact avec la civilisation romaine, prend l'ascendant sur la Neustrie. A cette époque l'Austrasie avait cessé d'être une monarchie ; et tandis que les princes légitimes mérovingiens régnaient encore en Neustrie, l'Austrasie s'était convertie en une sorte de république féodale, gouvernée par les Héristall avec le titre de ducs. Ces ducs d'Austrasie ne tardèrent point à s'imposer comme *maires du palais* aux rois de la Neustrie ; la Bourgogne fut soumise à leur obéissance, et l'Aquitaine en proie à l'invasion arabe trouva un libérateur dans Charles Martel, 732. — Bientôt un de ces *maires*, Pépin-le-Bref, s'empare de la couronne, 752, par la déposition de Childéric III, dernier roi mérovingien, et commence ainsi la seconde dynastie ou maison *carlovingienne*. Il subjugue l'Aquitaine et la Septimanie, réunit pour la première fois toute la France, sauf la Bretagne; étend son influence jusqu'en Italie, force Astolphe, roi des Lombards, à respecter le pape Étienne, et donne un territoire à l'Église. Charlemagne, son fils (768-814), soumet l'Espagne septentrionale, l'Italie, la Germanie saxonne, la Bavière, l'Avarie, et forme un immense royaume qu'il proclame nouvel empire d'Occident. Cet empire ne subsiste que jusqu'en 843, époque à laquelle il se démembre et donne naissance aux royaumes particuliers de France, d'Italie et de Germanie. Quant à la couronne impériale, elle devient le partage des lignes italique et germaine de la maison carlovingienne,

passe ensuite à des feudataires étrangers, et finit par rester aux Allemands. En France, la décadence des Carlovingiens commence dès 843; la féodalité se forme et s'agrandit aux dépens de la royauté. Dès 887 un des grands feudataires de la couronne, Eudes, le premier des Capets, usurpe le trône sur les Carlovingiens qui étaient presque sans domaine et sans force; deux fois replacés sur le trône (893 et 936), ceux-ci achèvent de perdre leurs domaines et ils tombent définitivement en 987.—Hugues Capet commence la 3e dynastie, celle des *Capétiens*, et donne pour base à la royauté son vaste duché de France. D'habiles efforts, la longue durée des règnes, la formation des communes, et principalement les Croisades, favorisent l'accroissement du pouvoir royal (987–1108). De 1108 à 1226, le domaine royal s'agrandit rapidement: la Normandie, 1202, l'Anjou, le Maine, 1203, sont repris sur l'Angleterre. Le vaste comté de Guyenne et de Gascogne avec toutes ses annexes était sur le point de revenir à la couronne, sans le divorce de Louis-le-Jeune avec Eléonore d'Aquitaine (1152). Saint Louis (1226-1270) agrandit peu le territoire, mais il fit plus pour la royauté en donnant à la couronne l'autorité morale, et par elle la juridiction souveraine, base de la souveraineté complète. Sous Philippe III (1270-1284), qui réunit le Languedoc, la France intervient dans toutes les querelles des royaumes espagnols chrétiens, et étend son influence jusqu'à Naples. Philippe IV commence à recouvrer les territoires cédés à Lothaire en 843, lutte victorieusement contre l'autorité temporelle des papes, oppose à l'aristocratie et au clergé les états-généraux qu'il assemble le premier, et les parlements dont il semble être le vrai fondateur. Sous ses fils (1314-28) s'opère une réaction féodale que ces princes secondent en aveugles; la branche des Valois (1328, etc.) les imite d'abord, et, par sa folle témérité, met la France à deux doigts de sa perte. Les rois d'Angleterre, unis aux Flamands et aux Bretons, commencent la guerre de Cent-Ans (1337-1437). Vaincue à Crécy sous Philippe de Valois (1346), à Poitiers sous Jean II (1356), la France se relève sous Charles V (1364-80). La minorité, et bientôt la démence de Charles VI (1380-1422), le nombre trop grand de princes du sang, tous pourvus d'apanages et visant ou à la couronne ou à l'autorité; la formation d'une seconde maison de Bourgogne (1361), bientôt rivale de la maison royale, les sanglantes collisions des Bourguignons et des Armagnacs, compromettent de nouveau l'existence de la nation. Les Anglais, vainqueurs à Azincourt (1415), possèdent presque toutes les provinces maritimes de la France (Normandie, Guyenne, etc.); mais Jeanne d'Arc commence à changer la fortune (1429): Charles VII est sacré à Reims; les Anglais, après de longs combats, sont chassés de France (1453). Louis XI, successeur de Charles VII, combat victorieusement la féodalité, et réunit onze grands fiefs à la couronne (1461-83). Charles VIII commence les guerres d'Italie (1494-98); Louis XII s'épuise à les continuer; François I, d'abord vainqueur des Suisses à Marignan (1515), mais ensuite défait par les Impériaux à la Bicoque (1522), à Pavie (1525), où il est fait prisonnier, ne peut qu'opposer une digue à l'énorme débordement de la puissance de Charles-Quint (1515-47). Henri II acquiert les Trois-Evêchés (1552); mais bientôt naissent les guerres civiles religieuses qui ruinent la France, et où la maison de Valois périt en la personne de Henri III (1562-89). Henri IV commence alors la branche royale des Bourbons, termine la guerre civile (1589-94), cicatrise les plaies de la France et prépare sa grandeur (1594-1610). Sous Louis XIII (1610–43), Richelieu, après avoir abattu la faction protestante, écrase les restes de la féodalité et jette les fondements de la monarchie absolue de Louis XIV; ce grand ministre fait jouer à la France le premier rang dans la Guerre de Trente-Ans (*1618-1648*), et lui assure la prépondérance que possédait jadis la maison d'Autriche. Devenue la première puissance de l'Europe par les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659), la France sous Louis XIV prétend en être la dominatrice; elle voit se former trois coalitions contre elle, grandit à Nimègue (1678), reste stationnaire à Riswyck (1697), recule à Utrecht (1713), épuisée par la guerre de la succession d'Espagne. Sous Louis XV (1715-1775), elle acquiert la Lorraine et la Corse, mais n'a pas de système politique, se bat en faveur de l'Autriche (1756-1763), laisse démembrer la Pologne (1768-1774), manque la facile conquête de l'Inde (1740-1756), et perd ses colonies. Mais à la même époque elle se place à la tête des nations par sa littérature, et la langue française devient la langue européenne. Sous Louis XVI, la France se venge de l'Angleterre en favorisant les efforts des colonies anglo-américaines qui se déclarent indépendantes (1775-1783), mais elle la laisse s'étendre dans les Indes orientales. Enfin en 1789 éclate la révolution qui renverse à la fois l'antique constitution française et la dynastie (1792). D'abord république (1792-1799), la France finit par être soumise à une monarchie plus absolue que celle des anciens Bourbons. Napoléon, d'abord consul, ensuite empereur, rend pour quelques années toute l'Europe occidentale sujette de la France, mais il perd l'élite de ses troupes en Russie, 1812, et tombe en 1814. Alors les Bourbons reviennent, la France est à peu près réduite à ses anciennes limites; à la monarchie pure est substitué le gouvernement représentatif. La ligne aînée des Bourbons règne jusqu'en 1830; mais elle se perd par son antipathie pour le régime constitutionnel, et en 1830, la branche cadette ou d'Orléans (issue de Louis XIII par Philippe I, frère de Louis XIV) la remplace sur le trône. Voici les noms des rois de France :

1re race. Mérovingiens.

Pharamond,	419-430
Clodion,	430-450
Mérovée,	451-457
Childéric I,	457-481
Clovis I,	481-511
Clodomir (à Orléans),	511-524
Thierry I (à Metz),	511-534
Théodebert I (à Metz),	534-548
Théodebald (à Metz),	548-555
Childebert I (à Paris),	511-558
Clotaire I (à Soissons, 511-558); seul,	558-561
Sigebert I (en Austrasie),	561-575
Childebert II (d'abord en Austrasie, en Austrasie et Bourgogne depuis 593),	575-596
Théodebert II (en Austrasie),	596-612
Caribert I (à Paris),	561-567
Gontran (Orléans et Bourgogne),	561-593
Thierry II (1° à Orléans et en Bourgogne, 2° en Austrasie, 612),	596-613
Chilpéric I (à Soissons 561), puis à Paris,	567-584
Clotaire II (d'abord à Soissons, puis seul),	584-628
Caribert II (en Aquitaine),	628-631
Dagobert I (en Austrasie, 622, à Soissons, 628, puis seul),	628-638
Sigebert II (en Austrasie),	638-656
Clovis II (Neustrie et Bourgogne),	638-656
Clotaire III (Neustrie et Bourgogne),	656-670
Childéric II (Austrasie 656-670), seul,	670-673
Dagobert II (Austrasie),	674-679
Thierry I (ou III) (Neustrie 673-679,) puis seul,	679-691
Clovis III,	691-695
Childebert III,	695-711
Dagobert II (ou III),	711-715
Clotaire IV,	717-719
Chilpéric II,	715-720

Thierry II (ou IV), 720-737
Interrègne 737-742
Childéric III, 742-752
IIe race. Carlovingiens.
Pepin d'Héristall (duc d'Austrasie), 681-714
Théodoald, 714-715
Charles-Martel, 715-741
Carloman (abdique), 741-746
Pepin *le Bref* (avec Carloman, 741 ; seul, 746), roi de France, 752-768
Carloman, 768-771
Charlemagne (avec Carloman, 768-771); seul, 771-814
Louis I, *le Débonnaire*, 814-840
Charles I, *le Chauve*, 840-877
Louis II, *le Bègue*, 877-879
Louis III et Carloman, 879-882
Carloman seul, 882-884
Charles II, *le Gros*, 884-888
Eudes ou *Odon* (1er roi capétien), 888-898
Charles III, *le Simple* (proclamé roi, 892, puis seul après la mort d'Eudes), 898-923
Robert I (2e roi capétien), 922-923
Raoul (parent des Capétiens), 923-936
Louis IV, *d'Outre-Mer*, 936-954
Lothaire, 954-986
Louis V, *le Fainéant*, 986-987
IIIe race. Capétiens.
Hugues Capet, 987-996
Robert II, 996-1031
Henri I, 1031-1060
Philippe I, 1060-1108
Louis VI, *le Gros*, 1108-1137
Louis VII, *le Jeune*, 1137-1180
Philippe II, *Auguste*, 1180-1223
Louis VIII, *le Lion*, 1223-1226
Louis IX ou saint Louis, 1226-1270
I. *Ligne aînée ou Philippine.*
Philippe III, *le Hardi*, 1270-1285
1° *Branche aînée.*
Philippe IV, *le Bel*, 1285-1314
Louis X, *le Hutin*, 1314-1316
Jean I (*le Posthume*), 1316
Philippe V, *le Long* 1316-1322
Charles IV, *le Bel*, 1322-1328
2° *Branche puînée ou de Valois*
(*issue de Philippe III, par un frère de Philippe IV, Charles de Valois, père de Philippe VI*).
Philippe VI, *de Valois*, 1328-1350
Jean II, *le Bon*, 1350-1364
Charles V, *le Sage*, 1364-1380
(*a*) *Rameau aîné de la branche de Valois.*
Charles VI, *le Bien-Aimé*, 1380-1422
Charles VII, *le Victorieux*, 1422-1461
Louis XI, 1461-1483
Charles VIII, 1483-1498
(*b*) *Rameau cadet de la branche de Valois, ou Valois-Orléans* (*issu de Charles V par Louis, duc d'Orléans, son second fils*).
Primogéniture, *Orléans-Orléans* (*issue de Charles, duc d'Orléans, fils aîné de Louis d'Orléans.*)
Louis XII, 1498-1515
Secondogéniture, *Orléans-Angoulême* (*issue de Jean, comte d'Angoulême, deuxième fils de Louis, duc d'Orléans, et petit-fils de Charles V*).
François I, 1515-1547
Henri II, 1547-1559
François II, 1559-1560
Charles IX, 1560-1574
Henri III, 1574-1589
II. *Ligne cadette ou Robertine*, ou *maison de Bourbon* (*issue de Robert de Clermont, neuvième fils de saint Louis et frère de Philippe III*).
Henri IV, 1589-1610
Louis XIII, *le Juste*, 1610-1643
1° *Branche aînée de la maison de Bourbon.*
Louis XIV, *le Grand*, 1643-1715
Louis XV, *le Bien-Aimé*, 1715-1774
Louis XVI (déclaré déchu du trône le 10 août 1792, décapité le 21 janvier 1793), 1774-1793
Louis XVII (en prison, mais censé roi), 1793-1795
République (proclamée le 21 septembre), 1792-1804
Convention, 1792-1794
Directoire, 1794-1799
Consulat (Bonaparte, 1er consul, puis consul à vie), 1799-1804
Empire (Napoléon Bonaparte, dit Napoléon I, empereur des Français, roi d'Italie, etc.), 1804-1814
Louis XVIII, 1814-1824
Napoléon (pour la 2e fois, du 20 mars au 24 juin), 1815
Charles X, 1824-1830
2° *Branche puînée de la maison de Bourbon ou maison d'Orléans* (*issue de Philippe, deuxième fils de Louis XIII et frère de Louis XIV*).
Louis-Philippe I, 1830

FRANCE ÉQUINOXIALE. *Voy.* GUYANE FRANÇAISE.

FRANCE (NOUVELLE-). *Voy.* CANADA.

FRANCE ORIENTALE. *Voy.* FRANCONIE et AUSTRASIE.

FRANCE (île de), d'abord *Cerno*, auj. île *Maurice*, nommée *Mauritius* par les Hollandais et les Anglais, île d'Afrique, une des Mascareignes, dans la mer des Indes, par 54° 56'-55° 26' long. E., 19° 58'-20° 31' lat. N.: 60 kil. sur 35; 87,603 hab., dont 63,769 esclaves (en 1822). Ch.-l., Port-Louis. Côtes sinueuses, baies, anses, deux ports. Climat sain; grands ouragans; terrain sec, mais fertile; denrées tropicales; vastes forêts, qui ont été en partie détruites: on y trouve une grande quantité de singes. On exporte de l'île de France du coton, de la muscade, du girofle, de la cannelle, du poivre, du sucre, du café, de l'indigo. — L'île de France fut découverte par P. Mascarenhas, Portugais, en 1505; en 1598, elle fut occupée pour la Hollande par Van Neck qui la nomma *Mauritius*, en l'honneur de Maurice, prince d'Orange: mais elle fut abandonnée en 1712. Les Français la possédèrent de 1713 à 1810: elle fut prise alors par les Anglais qui l'ont gardée depuis.

FRANCE (ILE-DE-), ancienne prov. de France. *Voy.* ILE-DE-FRANCE.

FRANCESCAS, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 11 kil. S. E. de Nérac; 1,300 hab.

FRANC-FLORE, peintre. *Voy.* FLORIS.

FRANCFORT, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Kentucky et du comté de Franklin, sur la rivière de Kentucky, à 8 kil. environ de son confluent avec l'Ohio.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, *Frankfurt-am-Mein* en allemand (*Frankfurt* en allemand veut dire *gué franc*), *Francofurtum* ou *Francofordia* en latin moderne, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Mein, à 31 kil. N. E. de Mayence: 44,000 hab. Elle se compose de 2 villes : Francfort sur la rive droite, Sachsenhausen sur la gauche. — Magnifique cathédrale où l'on couronnait les empereurs; nombreux monuments du moyen âge: hôtel-de-ville, dit *Rœmer;* deux belles églises de réformés; plusieurs beaux palais (celui de la Tour-et-Taxis où se tiennent les séances de la Diète germanique; le Saalhof, ancienne résidence des Carlovingiens, mais dont les bâtiments sont modernes, etc.); salle de spectacle, Hôtel-Dieu, hôpital du St-Esprit, bâtiment de la bibliothèque publique. Établissements de sciences, lettres, arts. Grand commerce de banque et d'entrepôt; foire importante, mais plus considérable autrefois. C'est à Francfort-sur-le-Mein que se tient la Diète germanique. — Francfort est très ancienne, mais elle n'est devenue fameuse qu'au VIIIe siècle. Capitale de la France orientale ou Franconie, elle fut en quelque sorte la capitale de tout l'empire germanique sous les deux premières dynasties qui succé-

férent aux Carlovingiens. En 1254 elle devint ville libre ou impériale (la Bulle-d'Or la déclara ville du couronnement). De nombreuses diètes s'y étaient tenues et s'y tinrent encore depuis ce temps. En 1806 l'acte de la Confédération du Rhin en fit la capitale d'un grand-duché de Francfort, fondé en faveur du prince primat ou ex-archevêque de Mayence (Dalberg). En 1815 le congrès de Vienne, en anéantissant le grand-duché, rendit à Francfort son indépendance, la déclara ville libre ou république, membre de la Confédération germanique, et la nomma capitale de cette Confédération.

La République de Francfort se compose de la ville de Francfort et d'un territoire situé sur les deux rives du Mein et borné au N. et au N. E. par la Hesse électorale, au S. E., au S. et au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, et à l'O. par le duché de Nassau: 13 kil. sur 9; 55,000 hab. y compris la ville de Francfort. La souveraineté de la république réside dans l'ensemble de la population chrétienne; le corps législatif est composé de 20 sénateurs, de 20 députés permanents de la bourgeoisie et de 45 membres élus parmi les autres bourgeois. La ville a deux bourguemestres qui sont nommés annuellement. Francfort-sur-le-Mein a la préséance sur les autres villes libres de la Confédération. Dans les assemblées ordinaires de la Diète les quatre villes réunies ont une voix; mais dans les assemblées générales, la république de Francfort-sur-le-Mein compte pour une voix à elle seule. Elle fournit à la Confédération un contingent de 475 hommes.

FRANCFORT (grand-duché de), un des États de la Confédération du Rhin, créé en 1806, avait pour villes principales, outre Francfort, Aschaffenbourg, Fulde et Hanau. Ce grand-duché fut donné au prince de Dalberg, prince primat d'Allemagne. En 1815, son territoire fut réparti entre la république de Francfort, la Hesse Électorale, la Bavière et la Prusse.

FRANCFORT-SUR-L'ODER, en allemand *Frankfurt-an-der-Oder*, ville de Prusse (Brandebourg), chef-lieu de gouvernement, à 90 kil. S. E. de Berlin, par 12° 13' long. E., 52° 22' lat. N., sur l'Oder et sur un canal qui joint l'Oder à l'Elbe et à la Vistule; 22,000 hab. Monument en l'honneur du prince Léopold de Brunswick. Industrie assez active : soieries, maroquin, toiles, bougies, etc. Assez grand commerce. Il se tient trois foires à Francfort-sur-l'Oder. — Le gouvernement de Francfort, l'un des 2 gouvernements de la province de Brandebourg, est situé à l'E. de celui de Berlin, borné au N. par la Poméranie, à l'E. par la province de Posen, au S. E. par la Silésie, au S. par le roy. de Saxe, au S. O. par la province de Saxe. Il se divise en 18 cercles.

FRANCHE-COMTÉ, *Sequania* des anciens, ancienne province et grand-gouvernement de France avant la révolution, entre l'Alsace et la Lorraine au N., la Champagne et la Bourgogne à l'O., la Bresse, le Bugey et le pays de Gex au S., et la Suisse à l'E.; 180 kil. sur 30. Elle se divisait en quatre grands bailliages (Besançon, Dôle, Amont, Aval); ch.-l., Besançon; autres villes, Dôle, Vesoul, Salins, Baume-les-Dames, Pontarlier, Lons-le-Saunier. Montagnes, les Alpes à l'E. et le Jura au N. Riv., la Saône, le Doubs, l'Ain et leurs affluents. Air froid sur les montagnes, chaud dans les vallées; sol fertile, bons vins. Assez d'industrie, horlogerie, etc. Commerce de transit. La Franche-Comté forme aujourd'hui les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, et une fraction du département de l'Ain. — La Franche-Comté, jadis habitée par les Séquanais, fit successivement partie du roy. des Burgundes, du vaste empire de Charlemagne, du roy. de Lothaire I, du roy. de Charles de Provence, du roy. d'Italie de Louis II, de celui de Boson (et nominalement de celui de Charles-le-Gros), enfin du royaume des deux Bourgognes, 896-1032; d'où ensuite elle passa au royaume de Germanie, et conséquemment à l'Empire. Elle fut érigée en comté au milieu du XIe siècle, et c'est à cette époque qu'elle commence à porter le nom de Franche-Comté; puis elle prit le titre de comté Palatin de Bourgogne (1169), passa successivement par mariages dans les maisons d'Ivrée, de Souabe (ou Hohenstaufen) 1169, de Méranie, 1208, de Châlons, 1248; fut réunie un instant à la couronne de France par le mariage de Jeanne, héritière de ce comté, avec Philippe-le-Long, 1315; mais, à la mort de ce dernier, Jeanne épousa Eudes de Bourgogne, 1322. En 1361, après la mort de Philippe de Rouvre, la Franche-Comté échut à Marguerite de Flandre, ensuite elle passa, par mariage encore, dans la maison de Valois-Bourgogne, 1384, puis dans celle d'Autriche, 1477. De 1384 à 1477, la Franche-Comté et le duché de Bourgogne s'étaient trouvés réunis dans les mêmes mains; en 1477 ils furent séparés de nouveau, le duché ayant été réuni à la France comme fief masculin, tandis que la Comté, fief germanique et féminin, était portée par mariage dans la maison de Habsbourg. En 1548, Charles-Quint incorpora la Franche-Comté au cercle de Bourgogne. Louis XIV la conquit en 1668, mais il fut obligé de la rendre par la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue la même année; l'ayant conquise de nouveau en 1674, il la garda par le traité de Nimègue, 1679.

FRANCHEVILLE (Joseph DU FRESNE DE), écrivain français, né à Dourlens en 1704, se fit d'abord connaître par une espèce de roman historique, *les Premières Expéditions de Charlemagne*; fut appelé à Berlin par Frédéric II, devint membre de l'Académie de cette ville et y mourut en 1781. On a de lui une traduction de *Boëce*, Berlin, 1744; un poëme sur les vers à soie intitulé : *Bombyx*. Il avait commencé une *Histoire des finances* qu'il n'a pas achevée. Voltaire a publié sous le pseudonyme de Francheville la 1re édition du *Siècle de Louis XIV*.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit LE), peintre italien, né à Bologne en 1460, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfèvre. Le style de cet artiste tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellini, avec lesquels Raphaël le compare. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Saint-Sébastien* remarquable par l'exactitude des proportions et la beauté des formes, et un tableau représentant *Joseph d'Arimathie*, *saint Jean et les trois Maries* pleurant Jésus descendu de croix.

FRANCIA (le docteur Joseph-Gaspard-Rodriguez DE), dictateur du Paraguay, né à L'Assomption en 1757, d'un père français et d'une créole, mort en 1838, étudia d'abord la théologie au séminaire de L'Assomption, exerça ensuite la profession d'avocat, et fut nommé secrétaire de la junte lors de la révolution qui chassa les Espagnols de Buénos-Ayres, en 1811. Il se fit bientôt élire consul, puis dictateur temporaire, enfin dictateur à vie, et exerça pendant de longues années un pouvoir absolu qu'il consolida par les supplices et les emprisonnements. Cependant son administration fut utile au Paraguay; ce pays lui doit son organisation, ses manufactures, son commerce et sa civilisation. Cruel, soupçonneux et bizarre, Francia ne voyait partout que des conspirations; il avait fermé son empire à tous les étrangers, et ne laissait plus repartir ceux qui y avaient une fois pénétré. Ce tyran, semblable en plus d'un point à Louis XI, faisait de son barbier son confident le plus intime.

FRANCISCAINS, ou *Frères Mineurs*, ou *Minorites*, comme ils s'appelaient eux-mêmes par humilité, ordre célèbre de religieux, fondé en 1208 par saint François d'Assise, à Porticella près de Naples. Les Franciscains portaient une robe grise avec une

ceinture de corde; ils faisaient vœu de pauvreté et renonçaient à toutes les jouissances de la vie. On les comptait parmi les ordres mendiants. Ils avaient le droit de confesser, de dire la messe et de vendre les indulgences. Ces religieux, favorisés et protégés par les papes, se répandirent par toute l'Europe, et comptèrent bientôt des milliers de monastères, enrichis par la piété des fidèles. De leur sein sortirent des hommes célèbres, tels que Bonaventure, Roger Bacon, Alexandre de Hales, Duns Scott. Les Franciscains étaient en rivalité avec les Dominicains; les deux ordres eurent pour principaux champions, chez les Franciscains Duns Scott, chez les Dominicains saint Thomas, qui pendant longtemps divisèrent l'école en *Scotistes* et *Thomistes*. Les papes Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV appartenaient aussi à l'ordre des Franciscains. Cet ordre a donné naissance à une foule de communautés particulières dont les plus connues sont: les *Pères de l'Observance*, fondés en Italie vers 1363, par Paul de Foligno; les *Récollets* ou recueillis (*recollecti*), et les *Cordeliers* (*Voy.*), nom que prirent les Franciscains établis en France; les *Capucins* (*Voy.*), qui se distinguaient par une longue barbe et un capuchon pointu. En 1221, saint François avait fondé un *Tiers-Ordre* pour les séculiers qui voulaient prendre le cordon des Frères Mineurs; c'est de cet ordre que sortirent les *Béguins* (*Voy.*) ou *Fraticelli*, et les *Picpuces*, ainsi appelés du monastère de Picpus, près de Paris, où ils s'établirent. — Les religieuses de l'ordre de Saint-François peuvent se diviser en 3 branches: 1° les *Urbanistes*, établies en 1260 à Longchamps, près de Paris, par sainte Isabelle, et confirmées par Urbain II; 2° les *Capucines*; 3° les *Clarisses* ou déchaussées. La totalité des religieux de Saint-François était au XVIIIe siècle de 115,000 moines et de 28,000 nonnes, répartis dans 8,000 couvents. Ils ont disparu de France avec tous les ordres religieux en 1792, mais ils subsistent encore ailleurs. Aujourd'hui la majeure partie des Franciscains habite l'Amérique espagnole et les colonies européennes. Ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

FRANC-JUGE. *Voy.* VEHME (sainte).

FRANCK, famille d'artistes flamands au XVIe siècle, a produit plusieurs peintres distingués: d'abord les trois frères Jérôme, François et Ambroise, puis Sébastien et François le jeune, tous deux fils de François. Tous ont vécu à Anvers. Ils se sont surtout distingués dans le genre d'histoire: on estime *Notre Seigneur au milieu des docteurs*, de François; le *Martyre de saint Crépin*, d'Ambroise; l'*Histoire d'Esther*, l'*Enfant prodigue*, le *Christ en croix* de François le jeune.

FRANCKE (Auguste HERMAN), philanthrope allemand, né à Lubeck en 1663, était curé de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, et fonda dans cette ville, tant de ses deniers que des aumônes des particuliers, deux établissements destinés à l'instruction des pauvres enfants, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre *Pædagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très bon marché; dans l'intervalle de 1715 à 1795 on y tira 1,570,333 exemplaires de l'Ancien Testament. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Francke a publié en allemand trois ouvrages relatifs à l'établissement dont il était fondateur, et en outre des *Sermons* et *Oraisons funèbres* qui ont été imprimées à Halle, 1727, in-fol. — Son fils (Gotthelf-Auguste) dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769, professeur de théologie et inspecteur du cercle de la Saale.

FRANC-MAÇONNERIE. *Voy.* FRANCS-MAÇONS.

FRANÇOIS. Ce nom a été porté par un assez grand nombre de personnages que nous distribuerons en *saints*, *souverains* et *personnages divers*.

Saints.

FRANÇOIS d'Assise (saint), instituteur de l'ordre des Frères Mineurs, dits *Franciscains*, né à Assise en Ombrie l'an 1182, était fils d'un riche marchand nommé Bernardon. Il fut d'abord destiné par son père à l'aider dans son commerce, et étudia dans ce but le français qu'il apprit si bien qu'on lui en donna le surnom de *François*, sous lequel il est connu; mais à l'âge de 24 ans il renonça à toute occupation mondaine, abandonna tous ses biens, fit vœu de pauvreté et se consacra tout entier à la prédication et à des œuvres pieuses. Il rassembla bientôt autour de lui à Porticella près de Naples de nombreux disciples, forma dès 1208 un ordre qu'il nomma par humilité *Frères Mineurs*, et leur donna une règle qui fut approuvée en 1215 par le pape. Il défendait à ses disciples de rien posséder en propre, leur prescrivait de vivre d'aumônes et de se répandre par toute la terre pour convertir les pécheurs et les infidèles. Il alla lui-même dans ce but en Syrie et en Égypte (1219). En 1224, s'étant retiré sur une montagne la veille de l'Exaltation de la sainte croix, il eut, après un long jeûne, une vision célèbre: il vit descendre du ciel un séraphin et un homme crucifié; il se sentit en même temps, dit-on, comme percé de trous dans toutes les parties du corps où les clous avaient été enfoncés dans le corps du Christ, et depuis il en conserva les cicatrices. Il mourut deux ans après, 1226. Il fut canonisé par Grégoire IX qui fixa sa fête au 4 octobre, jour de sa mort. Ses *Œuvres* ont été publiées à Anvers, 1623, in-4. *Voy.* FRANCISCAINS.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), né en 1416 à Paule (Calabre), fondateur de l'ordre des *Minimes*, fut dès son enfance voué à saint François dont on lui donna le nom; se retira fort jeune dans une solitude au fond de la Calabre, y acquit bientôt un grand renom de sainteté, et fonda un monastère dans lequel il réunit plusieurs disciples sous le nom de *Minimes*, c.-à-d. les derniers entre tous. Ils faisaient vœu d'humilité, et se livraient surtout à l'exercice de la charité. Saint François avait la réputation de faire des guérisons miraculeuses. Louis XI, dangereusement malade, le fit venir en France, espérant être guéri par ses prières; mais le pieux ermite ne put rendre au roi que le courage et la résignation (1483). François resta en France et fut protégé par Charles VIII et Louis XII. Il établit quelques maisons de son ordre en France, et mourut dans celle du Plessis-lès-Tours en 1507. Sa fête est marquée au 2 avril.

FRANÇOIS XAVIER (saint), surnommé *l'Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, en 1506, s'unit d'une étroite amitié avec Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites; entra lui-même dans le nouvel ordre, et fit vœu, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Il partit en 1541 pour les Indes orientales, et y fit, à Goa surtout, plusieurs conversions éclatantes. Il mourut en 1552, au moment où son zèle l'appelait en Chine. L'Église l'honore le 2 décembre.

FRANÇOIS DE SALES (saint), né en 1567 au château de Sales, près d'Annecy en Savoie, d'une famille noble, fut élevé au sacerdoce en 1593 après avoir reçu une brillante éducation. Le diocèse de Genève était alors rempli de Calvinistes; saint François, par ses prédications pleines d'onction et de charité, raffermit la foi des Catholiques et convertit une foule de réformés. Il fut nommé évêque de Genève en 1602, fonda en 1610 l'ordre de la *Visitation*, et mourut en 1622. Il était venu plusieurs fois en France chargé de différentes missions, et il avait su se concilier toute l'affection de Henri IV et de Louis XIII. Il était étroitement lié

avec la pieuse madame de Chantal, à laquelle il confia la direction de l'ordre de la Visitation, et avec saint Vincent de Paule. Saint François de Sales a laissé plusieurs écrits religieux ; ils ont été réunis en 1822, Paris, 16 vol. in-8, par J.-J. Blaise. Les plus estimés sont l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité sur l'amour de Dieu*. On le fête le 29 janvier.

FRANÇOIS DE BORGIA (saint). *Voy.* BORGIA.

Souverains.

FRANÇOIS I, roi de France, né en 1494, mort en 1547, fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et petit-fils de Valentine de Milan, succéda en 1515 à Louis XII, mort sans enfants mâles. A peine sur le trône, François I, comme petit-fils de Valentine de Milan, se mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits sur le Milanais. Les Suisses, qui défendaient l'entrée de ce duché, furent taillés en pièces à Marignan (1515), et la conquête du Milanais suivit immédiatement cette mémorable bataille. En 1520, Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, ayant hérité des états de Maximilien et de l'empire auquel avait prétendu François I, celui-ci déclara la guerre à son rival; mais cette fois il n'éprouva que des revers. Après les défaites de Lautrec à la Bicoque (1522), de Bonnivet à Rebec, où périt le valeureux Bayard (1524), François I fut lui-même vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Les Français avaient fait dans ce combat des prodiges de valeur ; le roi écrivit à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur!* François I, emmené captif en Espagne, ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux signé à Madrid en 1526, mais qui ne put être entièrement exécuté ; il recommença presque aussitôt la guerre en Italie, essuya de nouveaux revers, conclut un second traité à Cambrai en 1529; envahit encore l'Italie en 1535, et après des succès variés, consentit à une paix définitive en 1544. Par ce traité de paix, signé à Crespy, le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, second fils du roi. François I mourut l'année suivante au château de Rambouillet. Il eut pour successeur son fils Henri II. Si ce prince n'était recommandable que par sa gloire militaire, il aurait bien des rivaux dans l'histoire ; mais il a introduit en France les lettres et les arts, s'est montré le protecteur des savants et a mérité par là le titre de *Père des Lettres*. Il cultivait lui-même la poésie avec succès. François I a terni sa gloire par une vie licencieuse qui à la fin lui devint funeste, et par les persécutions qu'il exerça contre les Protestants et les Vaudois. Sa vie a été écrite par Varillas, Paris, 1685, et par Gaillard, 1768.

FRANÇOIS II, roi de France, né en 1544, fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, et petit-fils de François Ier, épousa en 1558 Marie Stuart, reine d'Ecosse ; devint roi de France en 1559, et mourut l'année suivante, sans laisser de postérité. Les princes lorrains, François, duc de Guise, et son frère Charles, cardinal de Lorraine, exercèrent l'autorité sous son nom, et, par l'abus qu'ils en firent, ils préparèrent les guerres de religion. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé, son frère, tentèrent inutilement de s'opposer à leur pouvoir, et voulurent enlever le roi à Amboise : mais leur complot échoua.

FRANÇOIS I, empereur d'Allemagne, né en 1708, était fils de Léopold, duc de Lorraine. Il hérita du duché de son père en 1729, et l'échangea en 1735 contre celui de Toscane que la mort du dernier des Médicis laissait vacant. Il épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. A la mort de ce prince (1740), il disputa la couronne impériale à l'électeur de Bavière que la France soutenait et qui prit le nom de Charles VII ; il échoua et ne put se faire reconnaître empereur d'Allemagne qu'en 1745. Il régna paisiblement pendant 20 ans; la gloire de son règne fut ternie par son excessive avarice. Il eut 16 enfants, entre autres Joseph II, qui lui succéda, et la malheureuse Marie-Antoinette.

FRANÇOIS II, né en 1768, succéda en 1792 à son père Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême, de Hongrie, etc. Il eut dès le commencement de son règne à soutenir la guerre contre la France, fut battu partout et se vit contraint de signer en 1797 le traité de Campo-Formio qui lui enlevait les Pays-Bas et la Lombardie. Ayant peu après repris les armes contre la France, il ne fut pas plus heureux, se fit battre à Marengo, et perdit par le traité de Lunéville (1801) toutes ses possessions au-delà du Rhin. Dans une troisième campagne entreprise en 1805, il fut battu à Elchingen, Ulm, Austerlitz, et signa la paix de Presbourg qui diminua encore ses possessions. Il renonça alors au titre d'empereur d'Allemagne, 1806, et prit, en se bornant à ses états héréditaires, le titre d'empereur d'Autriche, sous le nom de François I. Il tenta une quatrième fois le sort des armes en 1809, fut encore battu à Eckmühl, à Wagram ; se vit contraint de demander la paix (paix de Schœnbrunn), et, pour la cimenter, donna sa fille Marie-Louise à l'empereur Napoléon (1810). Néanmoins il entra en 1813 dans la coalition formée contre son gendre et contribua puissamment à le détrôner. Les événements de 1814 le remirent en possession de la plus grande partie de ses états, et il régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 1835. Il eut pour successeur son fils Ferdinand III.

FRANÇOIS Ier, empereur d'Autriche. *Voy.* ci-dessus FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne.

FRANÇOIS I, roi des Deux-Siciles, né en 1777, était fils de Ferdinand I et de l'archiduchesse Marie-Caroline. Deux fois, pendant qu'il était prince héréditaire, son père lui remit le gouvernement de l'état avec le titre de vicaire-général (*alter ego*), savoir : en 1812, lorsque lord Bentinck imposa à la Sicile une constitution anglaise; et en 1820, lors des troubles qui éclatèrent à Naples et à Palerme. Il monta sur le trône en 1825 et mourut le 19 novembre 1830 sans avoir rien fait de remarquable. Il était assez aimé de ses sujets. Il avait eu d'un premier mariage Caroline-Ferdinande-Louise, depuis duchesse de Berri ; et d'un second, Ferdinand II, actuellement régnant à Naples, et Marie-Christine, régente d'Espagne de 1833 à 1840.

FRANÇOIS I et II, ducs de Bretagne. *Voy.* BRETAGNE.

FRANÇOIS, duc de Modène. *Voy.* ESTE et MODÈNE.

Personnages divers.

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur. *Voy.* DUQUESNOY.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nic.-Louis), né en 1750 à Sassay (Lorraine), fut élevé dans la ville de Neufchâteau, voisine du lieu de sa naissance, et porta par reconnaissance le nom de cette ville. Enfant précoce, il fit dès l'âge de 9 ans des vers qui lui méritèrent les encouragements de Voltaire. Après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature, il siégea comme député à l'Assemblée législative, mais il ne voulut pas faire partie de la Convention. Il fut en 1797 ministre de l'intérieur, entra la même année au Directoire, en sortit en 1798 pour reprendre le portefeuille de l'intérieur, et signala son administration par son zèle pour les lettres et les progrès de l'industrie ainsi que par son désintéressement. Créé sénateur sous l'Empire, il ne s'occupa plus guère que d'agriculture. On a de lui des *Poésies légères*, *Paméla*, comédie, un *Discours sur l'art de lire les vers*, les *Tropes*, poëme en quatre chants, *l'Art de multiplier les grains*, et une foule d'autres écrits.

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, fondatrice de l'ordre des Collatines, en 1425, morte en 1440; est fêtée le 9 mars.

FRANÇOISE (sainte), dame de Chantal. *Voy.* CHANTAL.

FRANÇOISE DE RIMINI, fille d'un seigneur de Ravenne, de la maison des Polenta, vivait vers la fin du XIIIe siècle. C'était une femme d'une extrême beauté. Son père la maria à Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, homme rempli de valeur, mais difforme, et dont le frère Paolo était, au contraire, un beau chevalier. La belle Françoise délaissa son mari pour son beau-frère; Lanciotto les surprit dans un entretien criminel, et perça les deux amants de son épée. L'aventure de Françoise fait un des plus touchants épisodes de *l'Enfer* du Dante, au 5e chant. Silvio Pellico l'a mise sur la scène italienne dans sa tragédie de *Francesca da Rimini*.

FRANCON. *Voy.* BONIFACE VIII.

FRANCONI (Antoine), né à Venise en 1738, mort à Paris en 1836, commença par être bateleur et physicien ambulant; il établit ensuite à Lyon, puis à Bordeaux, des combats de taureaux; enfin en 1783 il s'associa à l'écuyer anglais Astley qui avait ouvert un manége théâtral à Paris, et fonda le théâtre auquel il donna le nom de Cirque Olympique, qui a acquis une vogue prodigieuse.—Ses fils et ses petits-fils ont continué d'attirer le public par le talent de leurs écuyers et la perfection de la mise en scène de leurs pièces féeriques et militaires.

FRANCONIA, commune des États-Unis (New-Hampshire), à 108 kil. N. de Concord; 400 hab. Mines de fer, les plus riches de la république.

FRANCONIE, *Franken* ou *Frankenland*, un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, entre ceux de Bavière, Souabe, B.-Rhin, H.-Rhin, Hte-Saxe, Bohême, était un des moindres de l'empire pour l'étendue, mais un des plus florissants. Il contenait: 1° quatre états ecclésiastiques, savoir: l'évêché de Bamberg, l'évêché de Würtzbourg, l'évêché d'Eichstædt, la maîtrise de l'Ordre Teutonique à Mergentheim; 2° sept états princiers: Brandebourg-Bayreuth, Brandebourg-Anspach, Henneberg-Schleusingen, Henneberg-Rœmhild, Henneberg-Schmalkalden, Lœwenstein-Werthheim, Hohenlohe-Waldenbourg; 3° douze comtes et petites seigneuries, Hohenlohe-Neuenstein, etc.; 4° cinq villes impériales: Nuremberg, Rothenbourg, Windsheim, Schweinfurt, Weissenbourg. Ch.-l. général, Nuremberg.—Au Ve siècle le territoire de la Franconie formait le centre du roy. de Thuringe; quand ce roy. devint en 527 la proie des Saxons et des Francs, la Franconie échut à ces derniers qui, après l'avoir nommée *Thuringe française* ou *duché de Thuringe*, 630-717, l'appelèrent en 717 *France orientale* par opposition à la *France occidentale* ou *Rhénane*; enfin au Xe siècle on la désigna sous le nom de Franconie. Elle formait alors (depuis 902) un *duché* dont les possesseurs se rendirent de bonne heure indépendants. L'un d'eux, Conrad, fut élu roi de Germanie en 911 et laissa le duché de Franconie à son frère Eberhard qui fut tué en 939 à la bataille d'Andernach. Conrad-le-Sage lui succéda dans le duché et périt en 955 en combattant les Huns. En 1024 Conrad II, 6e duc de Franconie, surnommé *le Salique*, fut élu empereur d'Allemagne et devint ainsi chef de la maison impériale de Franconie qui, après lui, donna encore trois souverains à l'empire: Henri III (1039), Henri IV (1056), Henri V (1106-1125). Quant au duché de Franconie, Conrad II l'avait cédé à son cousin Conrad-le-Jeune; mais ce prince, s'étant révolté contre lui, fut dépouillé de ses états, et le duché revint entre les mains des empereurs. Henri V en mourant le légua à Conrad de Hohenstaufen qui devint empereur en 1138. Celui-ci le laissa après sa mort à son fils Frédéric de Rothenbourg, d'où il passa d'abord à Conrad, fils de l'empereur Frédéric Barberousse; puis à Philippe, qui fut empereur en 1198. Ce dernier, par ses libéralités, mit fin à l'existence du duché de Franconie dont les fiefs devinrent états souverains et qui ne subsista plus dès lors que nominalement; les débris en furent conférés aux burgraves de Nuremberg, mais le titre resta aux évêques de Wurtzbourg. En 1387 l'empereur Wenceslas donna le nom de Thuringe et Franconie à l'un des 4 cercles dans lesquels il divisa l'Allemagne, et en 1512, Maximilien en forma un des dix cercles définitifs de l'Empire. Pendant la guerre de Trente-Ans, on essaya un instant de reconstituer le duché de Franconie en faveur du duc Bernard de Weimar. En 1814 la plus grande partie de la Franconie échut à la Bavière et forma les cercles du Haut et du Bas-Rhin et de Rézat; le reste fut partagé entre le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Hesse Electorale et la Hesse-Darmstadt, la Prusse et les duchés de Saxe, qui le possèdent encore.

FRANCONIE (monts de), *Frankenwald*, chaîne de mont. en Bavière (Haut-Mein), à l'O. du Fichtelberg: sommet principal, le Sieglitzberg, 760 mètres.

FRANCONVILLE-LA-GARENNE, village du dép. de Seine-et-Oise, dans la vallée de Montmorency, à 6 kil. O. de Montmorency; 1,200 hab. Beau château.

FRANCS, *Franci* en latin, *Franken* en allemand, confédération des Germains du N. O., comprenait, outre les Francs proprement dits, les nations appelées Chamaves, Cattes, Chauces, Bructères, Tenctères, Angrivares, Sicambres, Dulgibins, etc. Les Francs proprement dits se divisaient eux-mêmes en plusieurs tribus dont les principales étaient les *Francs Saliens*, habitant sur les bords de la Sala (Yssel), et qui s'établirent ensuite dans l'O. et le centre des Gaules; et les *Francs Ripuaires*, qui occupaient surtout les bords du Wéser et du Rhin, dans la Germanique 1re et la Belgique 1re; ceux-ci avaient Cologne pour ville principale. La confédération des Francs se forma vers l'an 244 de J.-C.; elle devint bientôt célèbre par sa bravoure, et fit diverses invasions en Gaule, surtout sous Gallien; elle fut battue par Aurélien, Probus, Constance Chlore, Constantin (qui fit périr par milliers les prisonniers francs dans le cirque de Trèves); mais elle revint dans les Gaules sous Constance II, et, bien que vaincue par Julien et Valentinien I, resta toujours menaçante. Déjà les Francs, comme les autres barbares, étaient en possession de fournir des recrues aux armées romaines; divers Francs (Baudo, Sylvain, Arbogast, Mérobaudes) furent tout-puissants près des empereurs et disposèrent de la pourpre à leur gré. Vaincus encore en 387 et 395, et tenus en respect par Stilicon, ils restèrent fidèles aux Romains en 406 et voulurent barrer le passage à la grande invasion qui marchait sur le Rhône, tandis que Radagaise entrait en Italie: ils n'y purent réussir. En 429 au plus tard, sous Clodion, ils entrèrent en Gaule, s'établirent vers Tongres ou Tournai, ravagèrent Trèves avec fureur, et parcoururent le pays jusqu'à la Loire, souvent alliés aux Romains contre les Armoricains, les Saxons, les Wisigoths. Enfin, sous Clovis ils devinrent le peuple dominant de la Gaule, et formèrent plusieurs petits royaumes dans ce pays qui prit alors le nom de France (*Voy.* FRANCE). Les Francs étaient séparés en tribus nombreuses, qui semblent chacune avoir eu un roi: en outre, des chefs militaires (*heerzog*) avaient autour d'eux des bandes d'*antraueste* (antrustions) ou fidèles qui, se groupant volontairement à leur suite, avaient pour vivre sa table ou le pillage. Il faut donc distinguer chez les Francs la nation et la bande. C'est avec une bande de 5,000 hommes que Clovis eut ses premiers succès, après lesquels il réunit à lui la nation et se défit des autres rois. La couronne chez les Francs, bien qu'étant exclusivement le partage d'une seule famille, était néanmoins élective entre les membres de cette famille. Une assemblée générale, dite *mall*, décidait des grandes affaires. Un grand-juge, dit

morddom (*major domus*, maire du palais), rendait la justice. Les coutumes, très simples d'abord, ne furent rédigées qu'après Clovis et tinrent lieu de lois. Il y eut deux de ces codes grossiers, la *Loi salique*, la *Loi ripuaire* : ils répondaient à la division de la nation en deux groupes, les Saliens et les Ripuaires.

FRANCS (en Orient). Dans tous les états du Levant on désigne sous le nom commun de *Francs* tous les Européens, quelle que soit d'ailleurs leur origine ou leur nation. Ce nom dérive du nom du peuple *franc*, soit qu'il remonte au temps des croisades où les Français jouèrent le rôle le plus important, soit qu'il dérive des priviléges que la Porte a toujours accordés aux Français, qui furent très souvent ses alliés. On appelle langue *franque* un jargon qui est parlé dans le Levant et qui sert d'intermédiaire entre les Européens et les Orientaux ; il est surtout composé d'italien. Ce dialecte prit sans doute naissance pendant les croisades.

FRANCS-MAÇONS, société secrète répandue dans différentes contrées du globe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en France, a pour objet, d'après les statuts publiés par l'ordre même (art. 1) : « l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, et la pratique de toutes les vertus ». Les Francs-Maçons se considèrent comme frères et doivent s'entr'aider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. On n'est admis dans l'ordre qu'après certaines cérémonies initiatrices et certaines épreuves ; les adeptes jurent de ne rien révéler des secrets de l'ordre. Ils ont des signes convenus pour se reconnaître. Les Francs-Maçons ont adopté certains symboles qui sont tous empruntés à l'art de bâtir, tels que le tablier de peau, la truelle, l'équerre, le compas ; ils sont distribués en un certain nombre de petites assemblées qu'on nomme *loges* ou *temples* ; ils reçoivent, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans l'initiation, des grades divers dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33 ; mais il n'y a que trois de ces grades qui soient vraiment essentiels, ceux d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître* ; les *initiés* qui sont arrivés aux grades les plus élevés forment une espèce de conseil qu'on nomme *Grand-Orient* ; le Grand-Orient de France réside à Paris. Les Francs-Maçons ont deux banquets par an pour célébrer les deux fêtes de l'ordre, l'une au solstice d'été, l'autre au solstice d'hiver.—L'origine de la maçonnerie est enveloppée d'une grande obscurité ; les uns la font sortir des mystères de l'Egypte ou de la Grèce, les autres la font remonter à la fondation du temple de Jérusalem sous Salomon, et lui donnent pour instituteur Hiram, architecte chargé de construire ce temple ; d'autres enfin la regardent comme un reste de l'ordre des Templiers ou de la société secrète des Rose-Croix. Selon l'opinion la plus probable, l'institution maçonnique doit son existence à une confrérie de maçons constructeurs qui ne commence à être connue qu'au VIIIe siècle de notre ère ; ces architectes voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre construisirent ces basiliques, ces cathédrales du moyen âge, si remarquables et par leur élégance et par leur uniformité, qui appartiennent à ce genre d'architecture que l'on a nommé *gothique*. Ce fut en Lombardie que ces maçons exercèrent d'abord leurs talents ; de là ils se répandirent dans la Gaule, et pénétrèrent dans l'Allemagne à la suite de Charlemagne ; ils passèrent ensuite en Angleterre où ils formaient déjà au Xe siècle une puissante corporation, qui eut pour président le prince Edwin, frère du roi Athelstan ; on les voit au XIIIe siècle construire la magnifique cathédrale de Strasbourg (1277). Ils avaient obtenu le privilège exclusif d'exécuter certains travaux d'architecture ; pour éviter toute concurrence ils tenaient leurs procédés secrets et exigeaient un long noviciat. Avec le temps, et lorsque les procédés de l'architecture furent universellement connus, l'association maçonnique perdit son caractère primitif : un grand nombre de personnes étrangères à l'architecture y furent admises : les noms et les instruments tirés de l'art de construire furent néanmoins conservés, mais ils ne furent plus que des symboles ; les réunions persistèrent, mais elles ne conservèrent de l'organisation primitive que l'esprit de fraternité. C'est en Angleterre que l'on trouve les traces les plus anciennes de l'ordre maçonnique organisé à peu près comme il l'est aujourd'hui : en 1327 tous les lords étaient maçons ; en 1502 Henri VIII se déclara protecteur de l'ordre et tint une loge dans son propre palais. Ce n'est qu'en 1725 que la maçonnerie a été introduite en France ; elle le fut par lord Derwent-Waters. Elle ne tarda pas à se répandre ; elle avait pour grand-maître en 1771 le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans) ; et sous l'empire, le roi Joseph, frère de Napoléon. — Quoique entièrement innocentes par le but de leur institution, les associations maçonniques ont de tout temps excité la défiance des gouvernements, par la facilité qu'elles offraient aux conspirateurs de se réunir secrètement ; elles furent proscrites en 1425 par le parlement anglais, en 1561 par la reine Elisabeth ; en 1757 le Châtelet de Paris procéda contre elles ; elles furent également persécutées en Espagne, en Russie : mais elles ont résisté à toutes les tentatives qui ont été faites pour les anéantir.

FRANEKER, ville de Hollande (Frise), sur un canal, à 17 kil. O. de Leeuwarden ; 4,000 hab. Bien bâtie, très propre. Université longtemps florissante, fondée en 1585, supprimée en 1811, rétablie en 1815 sous le titre d'Athénée ; bibliothèque, etc. Bons instruments de mathématiques. Corderies.

FRANGIPANI (les), famille romaine dont le nom dérive, à ce qu'on croit, des mots latins *frangere panem*, fut ainsi nommée, dit-on, parce que dans un temps de famine l'un de ses membres distribua du pain au peuple de Rome. Elle se signala dans les XIIe et XIIIe siècles par son acharnement contre le parti guelfe et contre le Saint-Siége, surtout contre Gélase II qui, arraché de l'autel et indignement maltraité par Cencio Frangipani, fut obligé de s'enfuir en France. Les Frangipani furent longtemps les zélés défenseurs de l'empire contre les papes : mais après la bataille de Tagliacozzo, Conradin fut trahi et livré par un Frangipani, qui reçut pour prix de sa trahison des fiefs considérables et s'établit à Naples, où il devint chef d'une nouvelle branche de la même famille. On trouve encore auj. des Frangipani en Hongrie et dans le Frioul.

FRANKE, philanthrope. *Voy.* FRANCKE.

FRANKENAU ou FRANKENHEIM, bourg de Bavière (Rézat), à 25 kil. O. d'Anspach ; 1,700 hab. Château, résidence du prince de Hohenlohe-Schillingsfürst.

FRANKENBERG, ville du roy. de Saxe, à 12 kil. N. E. de Vieux-Chemnitz ; 3,500 hab. Lainages, toiles, étoffes de coton, indiennes, brasseries. Cuivre aux environs. Jadis fortifiée par Charlemagne pour la garantir des Saxons.—Une autre Frankenberg se trouve dans la Hesse Electorale, à 27 kil. N. de Marburg ; 2,800 hab.

FRANKENHAUSEN, ville de la principauté de Schwartzbourg-Rüdolstadt, sur la Wipper, à 55 kil. N. E. de Gotha ; 3,000 hab. Teintureries. Grande saline. Eaux thermales. Aux environs, marbre. Patrie du poëte Zacharie.

FRANKENSTEIN, ville murée des États prussiens (Silésie), à 60 kil. S. O. de Breslau ; 5,370 hab. Draps, toiles, amidon, etc. Commerce. Jardin botanique, cabinet de peinture.

FRANKENTHAL, ville de Bavière (Rhin), à 23 kil. N. O. de Spire; 3,500 hab. Industrie variée (tissus, papiers, faïence, teintureries, etc.).

FRANKENWALD. *Voy.* FRANCONIE (monts de).

FRANKFURTH. *Voy.* FRANCFORT.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston (Massachusetts) en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il ne tarda pas à entrer dans l'administration; fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importantes mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de colléges, d'hôpitaux, etc. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, et inventait le paratonnerre. Il fut nommé en 1753 maître-général des postes en Amérique, et fut député en 1757 auprès de la métropole pour défendre les intérêts de ses compatriotes; il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'*acte du timbre* qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pensylvanie au congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776), et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux États-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil, sur la proposition de Mirabeau. — Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu : il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque *la Science du Bonhomme Richard*. Turgot a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Les œuvres de Franklin ont été réunies à Londres, 1806-1811, 3 vol. in-8. Barbeu-Dubourg a traduit en français dès 1773 les œuvres de Franklin, 2 vol. in-4; on a publié depuis *la Science du Bonhomme Richard*, avec divers opuscules, Dijon, 1795; des *Mélanges de morale et d'économie politique*, traduits par A. Charles Renouard, 1825; les *Mémoires de la vie de Franklin, écrits par lui-même*, 1818, et sa *Correspondance*, 1817, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été prononcé à l'Académie des Sciences par Condorcet.

FRANKLIN, nom commun à un grand nombre de villes des États-Unis, toutes fort peu importantes. Nous citerons : 1° une ville de l'état de Missouri, à 90 kil. N. O. de Jefferson; 1,800 hab.; — 2° une ville de l'état de Tennessee, à 24 kil. S. O. de Nashville; 1,500 hab.

FRANKSTADT, ville de Moravie (Prevau), à 53 kil. E. de Prevau; 3,200 hab. Toiles; fromage renommé.

FRA-PAOLO. *Voy.* SARPI.

FRASCATI, *Tusculum*, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Évêché. Villas délicieuses (entre autres les villas Borghèse, Aldobrandini, Monti, Bracciano, Falconieri, etc.). Ruines du *Tusculanum*, célèbre maison de campagne de Cicéron.

FRASNE, ville de Belgique (Hainaut), à 34 kil. N. O. de Mons; 3,800 hab. Toiles, dentelles.

FRASSINE, riv. du roy. Lombard-Vénitien, passe à Este et s'y divise en deux bras dits canal Gorzon et canal d'Este, après un cours de 110 kil. Cette rivière prend le nom de Gua dans le territoire de Vérone.

FRAT, nom moderne de l'EUPHRATE.

FRATICELLI, diminutif du mot italien *frate*, frère; nom donné quelquefois aux Franciscains, qui s'appelaient eux-mêmes *Frères mineurs*. On désignait encore plus spécialement sous ce nom une subdivision de Franciscains nommés aussi Béguins. *Voy.* ce mot.

FRATTA (LA), ville du roy. Lombard-Vénitien, à 11 kil. S. O. de Rovigo; 2,800 hab. Beaucoup de belles maisons de campagne.

FRATTA-MAGGIORE, ville du roy. de Naples (Naples), à 9 kil. N. de Naples; 8,800 hab. Belle église paroissiale.

FRAUENBURG, ville des États prussiens (Prusse), à 9 kil. S. O. de Braunsberg, près du Frische-Haff. Cathédrale où l'on voit le tombeau de Copernic. Tanneries, poterie; draps. Commerce.

FRAUENFELD, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Thurgovie, à 33 kil. N. E. de Zurich; 1,600 hab. Elle est bien bâtie. Un peu d'industrie et de commerce. Ancien château sur une hauteur.

FRAUENSTEIN, ville de Saxe (Erzgebirge), à 20 kil. S. E. de Freyberg, a été brûlée en 1727 : elle est en ruines et n'a plus que 850 hab.

FRAUSTADT, *Wszowa* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 18 kil. N. E. de Glogau; 5,900 hab. Draps, toile damassée, bas; chicorée, café, etc.

FRAXINET, ville de France. *Voy.* GARDE FRESNET.

FRAZER, lac de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne (Nouv.-Calédonie), par 127° 20' long. O., et 54° 35' lat. S.; 140 kil. de tour.

FRÉ ou **PHRÉ**, autrement *Pi-ré*, dieu égyptien, le dernier des trois Khaméfis, fils du feu ou de Fta, est le symbole du soleil. On le représente souvent sous la figure d'un sphinx portant sur le front un disque solaire.

FRÉDÉGAIRE, surnommé *le Scholastique*, c.-à-d. *le Savant*, chroniqueur du VIIe siècle, né, à ce qu'on suppose, en Bourgogne, mort vers 660, a laissé une chronique en 5 livres; les trois premiers sont une compilation de Jules Africain, Eusèbe, etc., et vont jusqu'à la mort de Bélisaire (561); le 4e est un abrégé de Grégoire de Tours et va jusqu'en 584; le 5e continue l'histoire jusqu'en 641 et contient de précieux renseignements sur les règnes de Clotaire II, Dagobert I et Clovis-le-Jeune. Les livres 5e et 6e se trouvent à la suite du *Grégoire de Tours* de Ruinart, et dans Duchesne, *Scriptores coœtanei*. M. Guizot a traduit la *Chronique* de Frédégaire dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FRÉDÉGONDE, née à Montdidier d'une famille obscure en 543, épousa le roi Chilpéric I, après lui avoir fait répudier Andovère dont elle était la suivante, et avoir assassiné Galsuinte, seconde femme de Chilpéric. Brunehaut, sœur de Galsuinte et femme du roi Sigebert, poussa son époux à venger la mort de sa sœur. Sigebert envahit la Neustrie; mais il fut tué à Vitry par des gens qu'avait apostés Frédégonde. Cette femme se défit également de Mérovée, fils de Chilpéric et d'Andovère, qui avait épousé Brunehaut devenue veuve; de Clovis, autre fils de Chilpéric; de l'évêque Prétextat, et de plusieurs autres. Enfin on l'accuse d'avoir fait assassiner Chil-

périclui-même, qui venait de découvrir son commerce criminel avec un serviteur nommé Landry. Frédégonde avait un fils de Chilpéric : elle le fit reconnaître roi en Neustrie sous le nom de Clotaire II; défit en 593 à Droissy (*Truccia*), près de Soissons, Childebert, fils de Brunehaut, et Brunehaut elle-même à Latofao en 595. Elle revint ensuite mourir paisiblement à Paris (597).

FRÉDÉRIC. Ce nom a été porté par un grand nombre de princes d'Allemagne, de Danemark, de Prusse, etc. On les trouvera distribués par pays.

Allemagne.

FRÉDÉRIC I, surnommé *Barberousse*, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, naquit en 1121, et obtint la couronne en 1152, à la mort de Conrad III, son oncle. La plus grande partie de son règne fut employée, tantôt à conquérir des duchés en Italie, tantôt à y réprimer des révoltes. Il fut excommunié en 1160 par le pape Alexandre III, défenseur des cités guelfes qu'il attaquait, et fut obligé, après avoir été défait à Lignano par les Milanais (1176), de venir baiser les pieds du pontife, qui lui pardonna à ce prix. En 1183, le traité de Constance rendit la paix et l'indépendance à l'Italie. Roi chevaleresque, Frédéric prit la croix en 1188, à la voix de Guillaume de Tyr. Il remporta quelques avantages sur les Turcs en Asie-Mineure; mais son armée de 100,000 hommes fut presque entièrement détruite par les maladies, et lui-même, moins heureux qu'Alexandre, mourut à Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus (1192). Son fils (Henri VI) épousa l'héritière des D.-Sic. (1186).

FRÉDÉRIC II, emp., et roi des D.-Siciles, né en 1194, succéda à son père Henri VI en 1197 ; mais il ne fut paisible possesseur de la couronne qu'en 1220, après la mort de ses deux compétiteurs, Othon de Brunswick et Philippe de Souabe. Frédéric avait été protégé par le pape Innocent III dans sa lutte contre ses compétiteurs, et en souvenir il avait fait le vœu d'aller combattre les Infidèles. Cependant ce ne fut qu'après avoir été excommunié par Grégoire IX qu'il se décida à partir (1228). Cette croisade fut terminée sans combat : Frédéric traita à prix d'or avec le sultan Mélédin de la reddition de Jérusalem, et s'en fit couronner roi. A son retour il trouva une partie de l'Italie soulevée contre lui par le pape; il fit tout rentrer sous son pouvoir. Une seconde révolte qui eut lieu dans la Lombardie en 1240 fut également réprimée, et punie par le sac de Milan. Pour se venger, le pape Innocent IV l'excommunia de nouveau en 1245, le déclara déchu du trône, et élut successivement à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Accablé de fatigues et de soucis en présence de tant d'ennemis, Frédéric II mourut en 1250 à Firenzuola, dans la Pouille.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, mort en 1493, fut élu après la mort d'Albert II en 1440, et ne porta sur le trône qu'une extrême indolence. Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'ayant pu obtenir de lui aucun secours dans sa guerre contre les Turcs, envahit ses états une fois qu'il fut débarrassé de ces derniers ennemis, et le força à lui céder Vienne et toute la Basse-Autriche (1487).

FRÉDÉRIC, dit *le Beau*, fils de l'empereur Albert I, fut élu empereur par quelques électeurs en 1313, après la mort d'Henri VII; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne à Louis de Bavière. Les deux compétiteurs levèrent des armées : Louis vainquit Frédéric à Muldorf en 1322, le retint prisonnier pendant trois ans, et le força à renoncer solennellement à ses prétentions. Il mourut en 1330.

Danemark.

FRÉDÉRIC I, roi de Danemark et de Norwége, né en 1471, mort en 1533, fils de Christian I, fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé. Frédéric se maintint sur le trône par une sage politique; il fit alliance avec Gustave Wasa, roi de Suède, gagna la noblesse par ses libéralités, et introduisit le luthéranisme dans ses états. On lui reproche la conduite qu'il tint à l'égard de Christian II, qu'il fit emprisonner, au mépris des conventions.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norwége, né en 1534, mort en 1588, succéda en 1558 à son père Christian III. Il eut à soutenir une guerre de sept ans contre la Suède pour le motif le plus futile : il s'agissait de savoir lequel des deux monarques porterait sur son écusson les trois couronnes de Danemark, Suède et Norwége, autrefois unies. Cette guerre fut sans résultats. Frédéric protégea les sciences et l'industrie; il donna au célèbre Tycho-Brahé l'île de Hewen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemark et de Norwége, né en 1609, mort en 1670, succéda en 1648 à son père Christian IV, fut assiégé dans Copenhague en 1649 par Charles-Gustave, roi de Suède, et fut délivré par le courage des habitants. En 1661, après s'être fait de sûrs appuis du clergé et de la bourgeoisie, il obtint une autorité absolue, et le trône, auparavant électif, fut rendu héréditaire dans sa famille.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark et de Norwége, né en 1671, mort en 1730, succéda à son père Christian V en 1699, et se ligua aussitôt avec le czar Pierre I contre le roi de Suède Charles XII. Mais il fut bientôt contraint par son ennemi à signer une paix honteuse. Lors du désastre de Charles XII à Pultawa, Frédéric reprit les armes et parvint à enlever plusieurs places au roi de Suède. La mort de ce dernier amena une paix définitive, et celle-ci fut toute à l'avantage du Danemark. Frédéric se fit chérir de ses sujets par plusieurs institutions utiles : il fonda la maison des orphelins ainsi que l'école militaire de Copenhague, et établit 240 écoles pour l'instruction des classes pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norwége, né en 1723, mort en 1766, succéda en 1746 à son père Christian VI, et eut un règne pacifique, pendant lequel il encouragea les sciences et le commerce, établit une académie de peinture à Copenhague, et prépara l'affranchissement des paysans, qui devait être complet sous Christian VII, son successeur.

FRÉDÉRIC VI, roi de Danemark, né en 1768, mort en 1839, fut associé au pouvoir par son père Christian VII dès l'âge de 16 ans (1784), mais ne monta sur le trône qu'en 1808. A son avénement il eut à réparer les maux affreux que les Anglais avaient faits à Copenhague sous le règne de son père (1807), et à combattre les Suédois qui voulaient s'emparer de la Norwége; mais il les battit et les obligea à demander la paix, qui fut signée à Jœkeping en 1809. Il s'allia avec la France, et lui resta longtemps fidèle : aussi en 1815, se vit-il enlever la Norwége, qui fut donnée à la Suède. Il reçut néanmoins en échange la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Depuis ce moment, Frédéric ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de ses états, et favorisa de tout son pouvoir les progrès des arts, des sciences, de l'agriculture et du commerce. — Il a eu pour successeur son frère, qui prit le nom de Christian VIII.

Suède.

FRÉDÉRIC I, roi de Suède, né en 1676, mort en 1751, était landgrave de Hesse-Cassel, lorsqu'il épousa, en 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Ulrique succéda à son frère en 1718 ; mais deux ans après elle se démit de son autorité en faveur de son époux. Celui-ci fut pro-

clamé roi de Suède, conclut la paix avec le Danemark et la Russie, et s'occupa à réparer les maux qu'avait soufferts la Suède pendant les guerres de Charles XII. Il rétablit les finances, l'agriculture et le commerce, protégea les sciences et fonda une académie à Stockholm.

Prusse.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, électeur de Brandebourg, dit *le Grand-Électeur*, né en 1620, régna de 1640 à 1688, et commença la puissance de sa maison. Il remporta plusieurs avantages sur les Polonais, et signa avec eux la paix de Braunsberg (1657). En 1674, il se joignit à l'Espagne et à la Hollande contre Louis XIV, entra en Alsace, puis alla repousser de ses états les Suédois auxquels il imposa un traité onéreux. Il fit creuser un canal de la Sprée à l'Oder. Il eut pour successeur son fils Frédéric I qui, le premier en Prusse, prit le titre de roi.

FRÉDÉRIC I, roi de Prusse, d'abord électeur de Brandebourg sous le titre de Frédéric III, né en 1657, succéda en 1688 dans l'électorat à son père, Frédéric-Guillaume. En 1701, l'empereur Léopold, qu'il avait secouru contre les Turcs, érigea en sa faveur le duché de Prusse en royaume : tous ses successeurs ont depuis porté le titre de roi. Frédéric, prince généreux et magnifique, s'entoura d'une cour brillante, introduisit les arts dans ses états, fit des largesses aux savants, fonda l'université de Halle (1694), l'Académie de Peinture (1696), et la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin (1707), dont Leibnitz fut le premier président. Il mourut en 1713.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, roi de Prusse, né en 1688, de Frédéric I, lui succéda en 1713. Autant son père fut généreux et ami des arts, autant il se montra avare et ennemi de toute civilisation. Les exercices du corps trouvèrent seuls grâce devant lui, la vie de caserne fut la sienne. Pendant son règne, la Prusse offrit l'aspect d'un camp, où se trouvaient rassemblés des soldats géants, recrutés dans les différentes parties du monde, et qu'il faisait manœuvrer lui-même. En 1715, il se joignit à Frédéric IV, roi de Danemark, contre la Suède, et obtint à la paix, en 1720, la cession d'une partie de la Poméranie. Il mourut en 1740, peu regretté de ses sujets, et peu digne de l'être : mais il avait laissé à son fils, le célèbre Frédéric II, des trésors et une armée bien disciplinée.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surnommé *le Grand*, né à Berlin en 1712, succéda en 1740 à son père Frédéric-Guillaume. Cette année même, après la mort de l'empereur Charles VI, qui avait laissé sa succession à sa fille Marie-Thérèse, Frédéric, profitant de la position difficile où se trouvait alors cette princesse, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, envahit cette province, et se la fit adjuger en 1742, par le traité de Breslau. Par ce traité, Frédéric avait perfidement abandonné la France, son alliée, qui était aussi alors en guerre avec l'Autriche. En 1744, Marie-Thérèse ayant voulu reprendre la Silésie, Frédéric rentra en campagne, et remporta en 1745, sur le prince Charles de Lorraine, général des troupes impériales, la victoire de Friedberg, qui fut suivie du traité de Dresde, par lequel il était confirmé dans la possession de la province en litige. Pendant les dix ans de paix dont jouit ensuite la Prusse, Frédéric fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, appela à sa cour Voltaire, Diderot, d'Alembert, etc., et éleva enfin son royaume à un si haut point de gloire et de prospérité que les autres puissances en furent inquiètes. En 1756, commença la guerre dite de *Sept-Ans* : la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie se coalisèrent contre Frédéric, et il n'avait qu'un allié peu sûr, l'Angleterre. Malgré des efforts inouïs, couronnés quelquefois de succès, il fut un instant chassé de la plus grande partie de son royaume ; mais il se releva tout à coup en anéantissant à Rosbach les armées française et autrichienne commandées par le maréchal de Soubise (1757). Il reconquit tout ce qu'il avait perdu, et en 1763 fut signée une paix qui assura de nouveau la Silésie à la Prusse. Sorti ainsi vainqueur de cette longue guerre, Frédéric reporta ses vues sur l'intérieur de son royaume, et y fit renaître l'abondance et la prospérité. En 1772, il l'agrandit de la Prusse orientale, à la faveur du partage de la Pologne, et mourut en 1786 avec la réputation d'un des plus grands rois des temps modernes. Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection ; ils ont été recueillis en 23 vol. in-8., Amsterdam, 1790. On y remarque l'*Anti-Machiavel* ; les *Poésies du philosophe Sans-Souci* (nom qu'il prenait dans ses écrits), et des *Mémoires historiques*. Le gouvernement prussien a récemment fait faire à ses frais une édition de ses œuvres complètes : elle a été publiée en 1840, centième anniversaire de l'avénement de ce grand roi. La vie de Frédéric II a été écrite par Denina.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du grand Frédéric et lui succéda en 1786. Il se livra sans aucun ménagement à son goût pour le plaisir, et sacrifia d'habiles ministres et de bons généraux aux caprices de ses maîtresses. Il se laissa en outre aller aux rêveries des Illuminés, qui égarèrent son imagination, et l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules. Il fit ainsi perdre à la Prusse la majeure partie de sa prépondérance. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume fut le premier à proposer, en 1792, une coalition contre la république française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes ; l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suivante il effectua, de concert avec la Russie, le nouveau partage de la Pologne ; il fit la paix avec la France en 1795, et mourut en 1797.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1770, mort en 1840, épousa en 1793 Louise-Amélie, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz, pour laquelle il ressentit toujours l'amour le plus vif, et qu'il perdit en 1810. Il succéda à son père en 1797, et commença par garder la neutralité dans les diverses coalitions formées contre la France : mais en 1805, il céda aux instances de la Russie, et se déclara contre la France. La rapide campagne de 1806 ouvrit aux Français les portes de Berlin, qui resta au pouvoir de l'ennemi jusqu'en 1809. Rentré dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'appliqua à réparer les maux de la guerre ; mais de nouveaux désastres l'attendaient, et ses États eurent encore beaucoup à souffrir pendant les guerres sanglantes de 1812 à 1814. Après la bataille de Waterloo, la Prusse, délivrée des maux de la guerre, ne tarda point à se relever sous l'administration sage et paternelle de Frédéric, dont les efforts constants et la modération contribuèrent puissamment à maintenir la paix européenne. En 1824, il avait contracté un mariage morganatique avec Augusta de Harrach, qu'il nomma princesse de Liegnitz et comtesse de Hohenzollern. Frédéric-Guillaume se montra toute sa vie un des défenseurs les plus ardents de la religion protestante. — Il a laissé le trône à son fils Frédéric-Guillaume IV, actuellement régnant.

Palatinat.

Le Palatinat compte cinq princes du nom de Frédéric, savoir : Frédéric I (1449-1476), Frédéric II (1544-1554), Frédéric III (1557-1576), Frédéric IV, (1583-1610), Frédéric V (1610-1632). Le seul qui

ait joué un rôle important est Frédéric V, qui épousa Elisabeth, fille de Jacques I, roi d'Ecosse. A la sollicitation de cette princesse, il se mit à la tête du parti protestant en Allemagne, et accepta la couronne de Bohême que lui offrirent les habitants de ce pays, révoltés contre l'empereur Ferdinand II, leur roi légitime : ce prince s'était rendu odieux par un zèle excessif pour la religion catholique. Frédéric V entra à Prague en 1618, mais il en fut bientôt chassé par l'armée impériale, et fut dépouillé de ses états. Il mourut à Mayence en 1632.

Saxe, etc.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, d'abord électeur, puis roi de Saxe, succéda en 1763 à son père, Frédéric-Christian, et refusa en 1791 le trône de Pologne qui lui était offert. Pendant les guerres de la révolution, il resta neutre autant qu'il le put : aussi Napoléon érigea-t-il son duché en royaume (1806), et augmenta-t-il ses états du grand-duché de Varsovie. Il fut un des plus fidèles alliés de Napoléon dans ses guerres contre la Prusse et la Russie. Pour le punir de sa fidélité, les alliés lui enlevèrent en 1815 le duché de Varsovie et une partie de ses états héréditaires; ce fut à grand'peine qu'il put conserver son trône. Il mourut en 1827, regretté de ses sujets. — Pour les autres Frédérics de Saxe. *Voy.* SAXE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, rois de Pologne. *Voy.* AUGUSTE II et III.

FRÉDÉRIC, ducs de Wurtemberg. *Voy.* WURTEMBERG.

Sicile et Naples.

FRÉDÉRIC I D'ARAGON, roi de Sicile, fut d'abord chargé du gouvernement de cette île par son frère Jacques lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du royaume d'Aragon, qui lui était dévolu après la mort d'Alphonse. Jacques ayant ensuite traité de la Sicile avec les Français, déjà maîtres de Naples, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou ; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302, à condition qu'il épouserait Eléonore, 3e fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de roi de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337, après un règne glorieux de 41 ans.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON, surnommé *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précédent, succéda en 1355 à Louis, son frère aîné; perdit en 1356 Messine et Palerme, que lui enleva Jeanne, reine de Naples, et ne recouvra ces deux villes que neuf ans après. Il fit la paix avec Jeanne en 1372, et s'engagea à lui payer tribut. Il mourut en 1377.

FRÉDÉRIC D'ARAGON, roi de Naples, succéda en 1496 à son neveu Ferdinand II ; mais à peine était-il assis sur le trône qu'il se vit enlever son royaume par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand d'Aragon, son propre frère, qui se partagèrent ses états. Louis XII lui donna en dédommagement le duché d'Anjou avec 30,000 ducats. Il mourut en France l'an 1504. Après lui le royaume de Naples fut réuni à l'Espagne.

FREDERICKSHALL, auparavant *Halden*, ville de Norwége (Aggerhuus), à 35 kil. S. E. de Christiania, sur le golfe de Swinesund et près des frontières de la Suède ; 4,000 hab. Port (bon jadis), château-fort. Commerce de planches. Les Suédois y soutinrent un siége en 1665 ; Charles XII fut tué devant cette place en l'assiégeant à son tour en 1718.

FREDERICKSHAMN, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 80 kil. S. O. de Viborg : 1,000 hab. Port. On en exporte du goudron, du chanvre, du bois de construction. Traité conclu en 1809, par lequel la Suède céda à la Russie la totalité de la Finlande.

FREDERICKSHAVN, autrefois *Flastrand*, ville du Danemark (Jutland), à 60 kil. N. E. d'Aalborg. C'est là qu'on s'embarque ordinairement pour la Norwége.

FREDERICKSTAD, ville de l'île de Sainte-Croix (une des Antilles), sur la côte : 1,200 hab. Fort.

FREDERICKSTADT, ville du Danemark (Sleswig), à 33 kil. S. O. de Sleswig : 2,500 hab. Lainages, amidon, vernis. Elle fut fondée en 1621 par des Hollandais de la secte d'Arminius qui émigrèrent par suite des décisions du synode de Dordrecht.

FREDERICKTOWN ou SAINT-ANN, ville de l'Amérique du Nord, et capitale du Nouv.-Brunswick (Possessions Anglaises), résidence du gouvernement, par 69° 5' long. O., 45° 55' lat. N.

FRÉDÉRICKTOWN, ville des Etats-Unis (Maryland), à 70 kil. N. O. de Baltimore : 5,700 hab.

FREETOWN, c'est-à-dire *ville libre*, ville de la Guinée septent., sur la Sierra-Leone, près de son embouchure dans l'Océan, par 14° 22' long. O., 8° 32' lat. N. Ch.-l. de la colonie anglaise de Sierra-Leone ; 6,000 hab. Église, théâtre, casernes ; écoles mutuelles pour les nègres.

FREGELLES, *Fregellæ*, auj. *Caprano* ou *Pontecorvo*, ville du Latium, chez les Volsques, à l'O. d'Anagnia, fut soumise par les Romains dans la guerre contre les Volsques (495-376 av. J.-C.) ; se révolta, mais fut reprise en 329 et 314 ; reçut une colonie romaine en 329, et fut enfin détruite de fond en comble par Opimius en 125, après une insurrection tentée contre Rome en faveur de la cause italique.

FREGENAL DE LA SIERRA, *Nertobriga* ? en latin, ville d'Espagne (Séville), à 16 kil. S. E. de Xerez-de-los-Caballeros : 5,200 hab.

FREGOSE ou FREGOSO, illustre famille de Gênes, d'origine plébéienne, embrassa le parti gibelin, et fut longtemps en lutte avec la famille des Adorni. Le premier personnage de cette maison qui figure dans l'histoire est Dominique Frégose, élu doge en 1371, après l'expulsion de Gabriel Adorno, à laquelle il avait puissamment contribué. Il fut lui-même déposé en 1378, à la suite d'une révolte excitée par Antoine Adorno, qui le remplaça. — Jacques Frégose, fils de Dominique, fut nommé doge en 1390 après l'abdication d'Antoine Adorno, mais fut forcé dès l'année suivante de céder la place à Antoine Adorno même, qui se repentait de l'avoir abandonnée. — Thomas Frégose, fils du précédent, fut élu doge en 1415, et abdiqua en 1421, lors du siége de Gênes par Carmagnole, général de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel les Génois voulaient, contre son avis, se soumettre. En 1435 il fut de nouveau nommé doge, mais déposé en 1442 à la suite d'une conjuration de Jean-Antoine de Fiesque. — Après quelques révolutions, Jean Frégose, puis Louis Frégose furent doges (1447-1450). Le dernier fut déposé en 1450, et Pierre Frégose, neveu de Thomas, lui succéda. En 1458 Pierre persuada aux Génois de se soumettre à Charles VII, roi de France ; mais en 1459 il essaya de chasser les Français de Gênes qu'ils occupaient, et périt dans cette tentative. — Paul Frégose était d'abord archevêque de Gênes : il continua les projets de Pierre, contribua à l'expulsion des Français, et fut élu doge en 1463 ; mais il fut peu après obligé de se retirer devant les troupes de François Sforce, duc de Milan, à qui Louis XI avait cédé ses droits sur Gênes. — Baptiste Frégose, neveu du précédent, fut élu doge en 1478, et chassé en 1483 par son oncle, devenu cardinal, qui, au bout de quelques années de pouvoir, remit Gênes au duc de Milan. — Octavien Frégose, reconnu doge en 1514, traita en 1515 avec François I, et resta gouverneur de Gênes. En 1522 il fut obligé de se rendre au marquis de Pescaire, général de l'Empire, et mourut quelques mois après. Il avait montré dans son gouvernement de la sagesse et de l'équité. — En 1528 la famille des Frégose fut incorporée par André Doria dans celle des Fornari.

afin d'éteindre avec leur nom les querelles sans cesse renaissantes qu'ils excitaient dans la république.

FREHER (Marquard), jurisconsulte, né à Augsbourg en 1565, mort en 1614, professa le droit à Nuremberg, et fut chargé de diverses missions diplomatiques. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600, 1602, 1611, 3 vol. in-4; *Rerum bohemicarum scriptores*, 1602, in-4 ; *De Re monetaria veterum Romanorum*, Leyde, 1605, in-4.

FREI ou FREIR et FREIA, divinités scandinaves. *Voy.* FREYR et FREYA.

FREIBERG, ville de Saxe. *Voy.* FREYBERG.

FREIND (Jean), médecin anglais, né en 1675, professa la chimie à Oxford ; parcourut l'Espagne, l'Italie ; fut à son retour nommé membre du parlement (1723); se fit enfermer à la Tour de Londres, à cause de sa vive opposition ; fut relâché ensuite, et nommé premier médecin de la princesse de Galles. Il a publié : *Histoire de la médecine* (traduite de l'anglais en français, 2 vol. in-4, 1728): l'*Emménologie* (traduit en français par Devaux, 1730, in-12); *Prælectiones chemicæ*, Amsterdam, 1710, in-8, etc. Ses œuvres ont été réunies à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4. Il mourut en 1728.

FREINSHEIM (J.), *Freinshemius*, érudit, né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660, fut professeur d'éloquence à Upsal, et bibliothécaire de la reine Christine. On a de lui une édition très estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1660, à laquelle il a joint des *Suppléments* écrits en latin, et qui sont devenus inséparables de l'ouvrage. Il a aussi suppléé les livres XI-XX de Tite-Live, 1649 ; ces suppléments se trouvent dans plusieurs éditions de l'historien latin et ont été traduits en français par Dureau de la Malle.

FREIRE, général espagnol. *Voy.* FREYRE.

FREISINGEN, ville murée de Bavière (Isar), à 32 kil. N. E. de Munich ; 3,500 hab. Château, lycée, école de sourds-muets. Tabac, vinaigre, tanneries, brasseries. — Jadis capitale d'un évêché souverain, transféré à Munich et érigé en archevêché, mais sans souveraineté, en 1817. L'église de Freisingen est une des premières qui aient été érigées en Allemagne. Elle fut fondée par saint Corbinian, vers 718.

FREISINGEN (Othon DE). *Voy.* OTHON.

FRÉJUS, *Forum Julii*, ch.-l. de canton (Var), à 24 kil. S. E. de Draguignan, dans des marais malsains, sur la petite rivière de Reiran, et près de la mer, qui forme là le golfe de Fréjus ; 3,041 hab. Elle a pour port St-Raphaël. C'est à Fréjus que débarqua Bonaparte à son retour d'Égypte. Ruines romaines d'un amphithéâtre, d'un phare, d'un aqueduc ; restes de la porte César, de la porte Dorée. — Cette ville fut importante et grande au temps des Romains, qui en firent un arsenal de marine, depuis Auguste. Elle fut ravagée par les Sarrasins au IXᵉ siècle ; puis donnée par Guillaume, comte d'Arles, à l'évêque Riculfe. Patrie du général romain Agricola, de Cornelius Gallus, de Julius Græcinus et de l'abbé Sieyès.

FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérateur français, né à Paris vers l'an 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu, par sa mère, de Perrot d'Ablancourt, et professait la religion réformée. Turenne, son protecteur, le fit nommer ambassadeur en Portugal, puis résident à Strasbourg. Il fut forcé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes. Frémont a ajouté à la traduction des *Œuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable* ; il prit une part active au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et publia les ouvrages suivants : *Dialogue de la santé*, Amsterdam, 1684, in-12 ; *Mémoire concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, etc., Paris, 1701, in-12.

FRENCH-BROAD, rivière des États-Unis (Caroline N.), naît dans les monts Alleghany et tombe dans l'Holston : cours, 300 kil.

FRENCH-TOWN, ville des États-Unis (Michigan), à 90 kil. S. E. de Détroit, près de l'embouchure du Raisin dans l'Érié. Fondée au commencement du XIXᵉ siècle par les Français du Canada. Les Anglais la prirent en 1815.

FRÊNE, FRENES. *Voy.* FRESNE, FRESNES.

FRENICLE DE BESSY, savant mathématicien du XVIIᵉ siècle, né à Paris, mort en 1675, fit pendant sa vie le désespoir de tous les géomètres français et anglais par son habileté à résoudre sans le secours de l'algèbre tous les problèmes qu'on lui proposait ; il employait pour cela une méthode de tâtonnement qu'il tenait secrète ; on a su après sa mort que c'était la *méthode d'exclusion* ; cette méthode est tombée dans l'oubli depuis le perfectionnement de l'algèbre indéterminée. Frénicle avait été reçu à l'Académie des Sciences en 1666. Son *Éloge* y fut prononcé par Condorcet. On lui doit un *Traité des triangles rectangles en nombre*, Paris, 1676 et 1677, in-12. — Son frère, Nicolas Frenicle, né à Paris en 1600, mort en 1661, cultiva la poésie, mais avec peu de succès. Il a fait un poëme de *Jésus crucifié*, Paris, 1636.

FRENTANI, auj. *Abruzze Citérieure*, peuple de l'Italie méridionale, sur l'Adriatique, entre l'Aterne et le Tiferne, au N. du Frento; faisaient partie de la confédération des Samnites, et prirent avec ce peuple les armes contre les Romains ; mais ils furent soumis, l'an 305 av. J.-C.

FRENTO, auj. *Fortore*, riv. d'Italie, tombait dans l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Diomède, après avoir donné son nom aux *Frentani*.

FRÈRES MINEURS. *Voy.* FRANCISCAINS.

FRÈRES PRÊCHEURS. *Voy.* DOMINICAINS.

FRÈRES DE LA CHARITÉ. *Voy.* CHARITÉ.

FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE. *Voy.* DOCTRINE.

FRÉRET (Nicolas), érudit et critique célèbre, né en 1688 à Paris, mort en 1749, était fils d'un procureur au parlement et fut destiné au barreau ; mais il préféra les recherches d'érudition. Il fut en 1714 admis à l'Académie des Inscriptions comme élève, et devint bientôt membre, puis secrétaire perpétuel de cette compagnie. Ayant dans un *Discours sur l'origine des Français*, qui fut prononcé à l'Académie en séance publique, émis sur cette question toute historique une opinion qui déplut au pouvoir, il fut mis pour quelque temps à la Bastille. Il renonça dès lors à ses recherches sur l'histoire nationale, et ne s'occupa plus que de l'antiquité. A la fois chronologiste, géographe, philosophe, grammairien, il a fait sur les parties les plus diverses un nombre prodigieux de travaux, et a porté partout le flambeau de la critique. Il a débrouillé la chronologie des Assyriens, des Chaldéens, des Indiens, des plus anciens Grecs, de la Chine même, ainsi que l'histoire des premiers temps de la mythologie et de la philosophie. Peu soigneux de sa renommée, il se contentait d'insérer dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* le fruit de ses savantes recherches, ou les gardait en manuscrit. Leclerc de Sept-Chênes a publié en 1796 un recueil de ses œuvres, 20 vol. in-12, qui est loin d'être complet. Champollion-Figeac en avait commencé en 1824 une nouvelle édition. Parmi les ouvrages les plus importants de Fréret, on remarque sa *Défense de la chronologie contre le système de Newton* ; ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires, et sur le degré de certitude de leurs preuves* ; son traité de l'*Origine des Grecs*. On lui a attribué après sa mort plusieurs ouvrages irréligieux qui paraissent n'être

pas de lui, tels que l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne* (de Burigny), et une *Lettre de Thrasybule à Leucippe*.

FRÉRON (Élie-Catherine), journaliste, né à Quimper en 1719, fut élève des Jésuites, et professa quelque temps avec distinction au collége de Louis-le-Grand à Paris. Il s'attacha ensuite à l'abbé Desfontaines, qui rédigeait un petit journal intitulé : *Lettres de madame la comtesse*; et il se fit bientôt remarquer par ses articles de critique littéraire. Admirateur des grands écrivains du siècle de Louis XIV, il attaqua avec courage la littérature du règne de Louis XV, et n'en épargna pas même les plus illustres représentants. En 1745, à la mort de l'abbé Desfontaines, il publia en son propre nom un journal intitulé : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui en 1754 prit le nom de *l'Année littéraire*. Ce fut surtout dans ces feuilles qu'il soutint une lutte opiniâtre contre les écrivains novateurs ; aussi souleva-t-il contre lui une nuée d'ennemis, à la tête desquels il faut placer Voltaire, qui l'accabla dans la satire du *Pauvre Diable*, et le mit en scène dans la comédie de *l'Écossaise*, sous le nom de *Frélon*. Il faut bien se garder de juger le journaliste d'après les accusations de ses adversaires. Fréron s'opposa constamment à des innovations qu'il croyait de mauvais goût; mais sa critique fut le plus souvent réservée. Il mourut en 1776 du chagrin que lui causa la suspension de son journal par le garde des sceaux Miromesnil.

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né en 1757. Irrité par les injustices dont son père avait été victime, il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, rédigea le journal révolutionnaire *l'Orateur du Peuple*, et fut député à la Convention nationale. Envoyé en mission dans le Midi, il y commit des cruautés qui ont rendu son nom odieux, et dont Toulon et Marseille gardent encore le triste souvenir. Cependant au 9 thermidor, il se prononça avec énergie contre Robespierre et précipita la chute du tyran. Bonaparte, arrivé au pouvoir, nomma Fréron sous-préfet de la partie mérid. de Saint-Domingue; mais il succomba au bout de deux mois à l'influence du climat (1802). Il a laissé des *Mémoires* sur sa mission dans le Midi.

FRESNAIE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de Mamers ; 1,500 hab.

FRESNAY-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. S. O. de Mamers ; 2,400 hab.

FRESNE-EN-VOIVRE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 16 kil. S. E. de Verdun ; 1,000 hab.

FRESNE-SAINT-MAMETZ, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 24 kil. S. E. de Cintrey ; 550 hab.

FRESNEL (Auguste-Jean), savant physicien, né à Broglie (Eure) en 1788, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées dans le département de la Drôme qu'il habita jusqu'en 1815. A cette époque, il quitta le service actif, et s'appliqua tout entier à l'étude de la physique. Bientôt après, il publia ses célèbres mémoires sur la diffraction, la polarisation, la double réfraction de la lumière ; il fut nommé en 1821 examinateur de l'École Polytechnique. Il s'occupa de perfectionner les phares et inventa le système des phares lenticulaires. Il mourut en 1827, au moment où la Société royale de Londres venait de lui envoyer la médaille d'or de Rumford pour ses découvertes sur la lumière. Ses travaux sont consignés dans les *Annales de chimie et de physique*, 1816-25; dans le *Bulletin de la Société Philomatique*, 1822-24 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, tomes V-VII; son *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822.

FRESNES, village du dép. de l'Orne, à 13 kil. S. O. de Condé-sur-Noireau ; 2,000 hab. Papeterie.

FRESNES-SUR-L'ESCAUT, ville du dép. du Nord, à 1 kil. S. O. de Condé ; 3,693 hab. Mine de houille, verrerie, chicorée-café, blanchisseries de toiles.

FRESNOY-LE-GRAND, bourg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. N. E. de Saint-Quentin ; 2,500 hab.

FRESSE, bourg du dép. de la H.-Saône, à 14 kil. N. E. de Lure ; 2,600 hab.

FRETEVAL, village du dép. de Loir-et-Cher, sur le Loir, à 15 kil. N. E. de Vendôme : 800 hab. Grande usine à fer. Combat où l'arrière-garde de Philippe-Auguste fut battue par les troupes de Richard-Cœur-de-Lion (1194).

FREUDENSTADT, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 37 kil. N. O. de Revel ; 3,000 hab. Drap, acier, faux, clous. Argent, fer, cuivre aux environs.

FREUDENTHAL ou BRUNTHAL, ville de Moravie (Troppau), à 45 kil. N. O. de Troppau ; 2,900 hab. Draps, toiles, bas à l'aiguille. Aux environs, usines à fer.

FREVENT, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 12 kil. S. de Saint-Pol ; 2,000 hab. Bas; tanneries.

FREY, dieu scandinave. *Voy.* FREYR.

FREYA ou FRIGGA, divinité scandinave, fille de Niord, était l'épouse d'Odin et la sœur de Freyr. C'était la déesse de l'amour, de la beauté, de la fécondité, des mariages, et la mère des autres dieux, de Balder, Hermode, Thor, etc. Elle représentait le principe féminin et fécondé, comme Freyr le principe mâle et générateur. Elle répondait à la Vénus des Grecs. Le vendredi (*friday* en anglais, *freytag* en allemand, *Veneris dies* en latin) lui était consacré.

FREYBERG, ville murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur la Freyberger-Mulde, à 30 kil. S. O de Dresde ; 12,000 hab. Vieux château (auj. magasin): cathédrale, monument de l'électeur Maurice, hôtel-de-ville, église Saint-Pierre. Célèbre Académie des mines; bibliothèque; école des mines; cabinet minéralogique de Werner; gymnase. Institut de bienfaisance. Industrie : tresses en or et en argent; maroquin, laiton, dentelles, draps; fonderies de canons et de cloches, moulins à poudre, etc. Grandes foires. Aux environs, riches mines d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, de fer et d'arsenic. — Il y a une autre Freyberg dans les États autrichiens (Moravie), à 31 kil. E. de Weiss-Kirchen ; 3,500 hab.

FREYCINET (île de), une des îles de l'archipel Dangereux, dans le Grand-Océan, par 143° 0' long. O., 17° 43' lat. E. (à la pointe N. E.). Découverte en 1823 par le capitaine Duperrey.

FREYCINET (Terre de), dite quelque temps Terre de Napoléon, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, de 136° à 138° 4' long. E. Ainsi nommée, comme la précédente, en l'honneur du capitaine Freycinet. Découv. par Baudin en 1802.

FREYENWALDE, ville des États prussiens (Brandebourg), sur l'Oder; 2,730 hab. Pêche active. Bière, eau-de-vie. Eaux thermales.

FREYR ou FREY, dieu scandinave, frère de Freya, et fils de Niord, est le dispensateur des pluies, du soleil, du beau temps, le dieu de la paix et des richesses, et quelquefois le principe viril et créateur, en opposition avec Freya, sa sœur, qui représente le principe féminin. Freyr paraît être un des plus anciens rois de la Suède; il régnait à Upsal.

FREYRE (don Manoel), général espagnol, né en 1765 à Ossuna (Andalousie), mort en 1834, membre de la Chambre des Procérès et capitaine-général de la province et de la ville de Madrid. Nommé colonel en 1808, il se fit remarquer dans la lutte que soutint alors l'Espagne contre les armées de Napoléon, prit une part glorieuse à la bataille d'Ocana (1809), puis à celle de Salamanque (1813), et fit preuve de l'intrépidité la plus rare au passage de la Bidassoa. Il commandait une partie de l'armée anglo-espagnole à la bataille de Toulouse (1814). Chargé en 1820 par Ferdinand VII de réprimer l'insurrection de l'île de Léon, il ne satisfit point les vues de la cour et fut disgracié. Il vécut depuis

dans la retraite.—Son frère, Augustin-Joseph Freyre, colonel du génie en Portugal et ministre de don Pedro, a péri assassiné dans une émeute à Lisbonne en 1836.

FREYSINGEN. *Voy.* FREISINGEN.

FREYSTADT, c'est-à-dire *ville libre* ou *ville franche*, nom commun à plusieurs petites villes d'Allemagne : la principale est dans les États prussiens (Silésie), à 36 kil. N. O. de Glogau ; 3,000 hab. Fabriques de draps, flanelles, etc. ; commerce en toiles.

FREYTAG. Ce nom a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par Frédéric-Gotthelf Freytag, bibliographe, né en 1723 à Pforta, dans la Haute-Saxe, mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, qui a publié : *Analecta litteraria de libris rarioribus*, Leipsick, 1750, in-8 ; *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8 ; *Specimen historiæ litterariæ*, etc., *ib.*, 1765, in-8.—Ce nom est honoré auj. par le docteur George-Guillaume Freytag, orientaliste distingué, professeur à Bonn, à qui l'on doit un excellent *Dictionnaire arabe-latin*, Halle, 1830-1836, 4 vol. in-4.

FREYWALDAU, ville des États autrichiens (Moravie), à 14 kil. S. de Weidenau ; 2,100 hab. École d'industrie. Étoffes de coton, etc.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur français, né à Chambéry en 1682, mort à Brest en 1773, entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathématiques ; passa en 1707 dans le corps du génie, fut chargé en 1711 d'aller reconnaître les colonies espagnoles, en 1719 de lever une carte de Saint-Domingue, et fut nommé en 1740 directeur des fortifications de la Bretagne. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706 ; *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4 ; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec pl., etc.

FRIANT (Louis, comte), lieutenant-général, né à Villers (Somme) en 1758, mort en 1829, était entré dans les gardes-françaises en 1781. En 1793, il fit partie de l'armée de la Moselle comme lieutenant-colonel, fut nommé général de brigade en 1795, puis gouverneur du Luxembourg ; prit part à l'expédition d'Italie, et à celle d'Égypte où il obtint le grade de général de division et de lieutenant-général ; assista aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eckmühl, de Wagram, où il fit des prodiges de valeur, et fut nommé en 1812 commandant des grenadiers de la garde. Après la déchéance de l'empereur, il vécut dans une profonde retraite.

FRIAS, ville d'Espagne (Burgos), sur l'Èbre, à 49 kil. S. O. de Vittoria. Auj. en ruines. Étoffes de laine grossières. — Frias est le titre d'un duché qui est actuellement possédé par don Fernandez de Velasco, duc de Frias, ministre d'état espagnol.

FRIBOURG, *Freyburg* en allemand, *Friburgum Nuithonum*, *Friburgum in pago Aventicensi*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Fribourg, sur la Sarine, par 4° 49' long. E., 46° 48' lat. N. ; 7,000 hab. L'évêque de Lausanne y réside. Belle cathédrale gothique dont le clocher a 122 mètres ; fameuse maison de Jésuites, regardée comme la pépinière de cet institut hors de l'Italie. — Fribourg fut bâtie vers 1176 par le margrave de Bade, Bertold IV, duc de Zæhringen : elle devint au siècle suivant le patrimoine de comtes particuliers dits de Fribourg (1218-1277) ; fut sous la domination autrichienne de 1277 à 1452 ; se soumit aux ducs de Savoie, 1452-77, puis devint indépendante et se fit admettre dans la confédération suisse, 1481, fit quelques conquêtes sur le duc de Savoie, 1535, et acquit la moitié de Gruyères. A Fribourg fut conclu en 1505 un traité d'alliance entre la France et le corps helvétique, traité qui est connu sous le nom de *Paix perpétuelle*.

FRIBOURG (canton de), 9e canton suisse, entre ceux de Vaud au S. et à l'O., de Berne au N. et à l'E., le lac de Neufchâtel au N. O. ; a 60 kil. sur 30, et 72,000 hab. (dont 64,500 catholiques) ; ch.-l., Fribourg. Mont. au S. ; beaux pâturages, forêts de sapin. Agriculture et éducation de bestiaux renommées ; fameux fromages de Gruyères. Quelque industrie ; l'éducation est entre les mains des Jésuites. — L'ancien comté de Fribourg avait, après les conquêtes faites par les Fribourgeois sur le duc de Savoie en 1535, à peu près les mêmes limites que le canton actuel ; de plus, il possédait quelques districts en commun avec le canton de Berne.

FRIBOURG-EN-BRISGAU, *Freyburg-in-Brisgau*, ville du grand-duché de Bade, sur la Treisam, ch.-l. du cercle de la Treisam, à 115 kil. S. O. de Carlsruhe ; 14,000 hab. Archevêché récemment créé. Belle cathédrale avec une très haute tour. Université célèbre, surtout pour ses études théologiques, fondée en 1456 ; bibliothèques, école des eaux et forêts, institut polytechnique, etc. La ville fut démantelée par les Français en 1744.

FRIBUS, bourg de Bohême (Elnbogen), à 19 kil. N. O. d'Elnbogen ; 600 hab. Salpêtrerie ; vitriol. Aux environs, étain, plomb, jaspe, calcédoines, cristal, topazes, améthystes, jacinthes, grenat, etc.

FRICKTHAL, ancien pays de Suisse, auj. dans le canton d'Argovie, entre l'Aar, le Rhin et les deux cantons de Berne et de Soleure.

FRIDERICA, ville du Danemark (Jutland), à 6 kil. N. E. de Ripen, près du Petit-Belt ; 4,000 hab. Place forte. Tabac ; draps, chapeaux, savon ; moulins à huile. Fondée en 1651, et presque aussitôt brûlée par les Suédois, mais depuis rebâtie.

FRIDERICKSHALL, FRIDERICKSHAMN, etc. *Voy.* FREDERICKSHALL, etc.

FRIEDBERG ou **FRIEDEBERG**, ville des États prussiens (Brandebourg), à 88 kil. S. E. de Stettin ; 3,150 hab.

FRIEDBERG ou **FRIEDEBERG** (HOCH-), ville des États prussiens, en Silésie, à 31 kil. S. de Liegnitz, sur la pente d'une montagne ; 600 hab. Frédéric II y vainquit les Autrichiens en 1745.

FRIEDLAND, ville des États prussiens (Prusse), à 43 kil. S. O de Kœnigsberg ; 2,100 hab. Draps, tanneries. Napoléon y remporta sur les Prussiens et les Russes, le 14 juin 1807, une éclatante victoire qui amena la paix de Tilsitt. — Il y a beaucoup d'autres Friedland, entre autres, 1° dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, à 44 kil. N. E. de Neu-Strélitz ; 4,000 hab. Tabac, cartes à jouer ; — 2° et 3° Mærkisch-Friedland et Preussisch-Friedland, toutes deux en Prusse, dans le gouv. de Marienwerder.

FRIEDLAND (duc de). *Voy.* WALLENSTEIN.

FRIEDLINGEN (bataille de). *Voy.* VILLARS.

FRIESLAND, nom allemand de la Frise.—Une terre ainsi nommée par Zeno paraît n'être autre que le Groënland.

FRIGENTO, *Ecolanum*, ville du roy. de Naples, à 30 kil. N. E. d'Avellino ; 2,700 hab. Belle cathédrale.

FRIGGA, divinité scandinave. *Voy.* FREYA

FRIGILIANA, ville d'Espagne (Grenade), à 10 kil. E. de Velez-Malaga, près de la Méditerranée ; 2,900 hab. Raffineries de sucre, savon, etc.

FRIMONT (Jean), général au service de l'Autriche, né en Lorraine en 1756, mort en 1831, émigra en 1791 et se mit à la solde des ennemis de son pays ; il obtint des succès dans les campagnes de 1812 à 1814 ; fut en 1815 opposé à Suchet dans le Piémont, força ce général à évacuer la Savoie, et entra en France avec l'armée d'occupation. Chargé en 1821 de marcher contre les Napolitains insurgés, il réussit à rétablir sur son trône le roi Ferdinand I, qui l'en récompensa généreusement.

FRIOUL, *Friuli* en italien, ancienne prov. méri-

dionale de l'empire d'Autriche, sur l'Adriatique, se divisait en deux parties : le *Frioul autrichien*, à l'E., ch.-l. Trieste; et le *Frioul vénitien*, à l'O., ch.-l. Udine.—Le Frioul formait jadis un duché (créé par les Lombards); il fut érigé en marche au commencement du IXe siècle en faveur d'Eberhard, père de Bérenger, empereur, et roi d'Italie, pour opposer une digue aux incursions des Slaves. Au Xe siècle, cette marche devint la propriété des patriarches d'Aquilée. Ceux-ci le cédèrent à Venise en 1420; mais au XVIe siècle, l'Autriche en conquit une partie: on commença dès lors à distinguer le Frioul autrichien et le Frioul vénitien; ce dernier fut cédé à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, 1797; mais en 1806 tout le Frioul fut réuni au royaume d'Italie. En 1814, ce pays fut rendu à l'Autriche; mais le nom de Frioul ne reparut plus; le Frioul vénitien forma la délégation d'Udine, dans le roy. Lombard-Vénitien; et le Frioul autrichien, compris dans le roy. d'Illyrie, forma le cercle de Trieste et celui de Goritz.

FRIOUL (duc de). *Voy.* DUROC.

FRISCH (Jean-Léonard), savant allemand, né à Sulzbach en 1666, était ministre protestant; il passa la première moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc.; se fixa vers 1700 à Berlin, y enseigna la langue russe à Leibnitz; fut reçu membre de l'Académie de Berlin en 1706, y fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin en 1743. Frisch a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Dictionnaire allemand-latin*, Berlin, 1741, in-4; *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, in-8; *Programma de origine characteris slavonici, vulgo dicti cirulici*, Berlin; *Description des insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1730-1738; *Description des oiseaux de l'Allemagne*, 1735-1765, in-fol. — Son fils, Josse-Léopold Frisch, ministre protestant à Grünberg, a laissé de bons ouvrages sur l'histoire naturelle.

FRISCHE-HAFF et **FRISCHE-NEHRUNG**, dans les États prussiens (Prusse), sur le bord de la mer Baltique. Le Frische-Haff est une lagune longue et étroite (95 kil. sur 20), unie à la mer par un goulet et recevant les rivières de Divenow, de Swine, de Peene. — Le Frische-Nehrung est la langue de terre comprise entre le Haff et la mer; 88 kil. sur 10.

FRISCHLIN (Nicodème), *Frischlinus*, philologue allemand, né en 1547 dans le duché de Wurtemberg, fut à 20 ans professeur de belles-lettres à Tubingen; reçut de l'empereur Rodolphe la couronne poétique avec le titre de chevalier, et fut fait comte palatin quelques années plus tard pour avoir composé trois panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. Des envieux le firent chasser deux fois de Tubingen; il se retira à Mayence, d'où il écrivit au duc de Wurtemberg, un de ses anciens protecteurs, une lettre pressante pour obtenir des secours; n'ayant rien obtenu, il s'emporta au point d'insulter le prince. Il fut aussitôt arrêté, conduit au château de Wurtemberg, puis enfermé dans la forteresse d'Aurach; il tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison, mais il tomba sur des rochers, et y périt, en 1590. On a de lui entre autres ouvrages : *Comœdiæ V et tragœdiæ II*, Strasbourg, 1585, in-8, et 1604, in-8; *De astronomicæ artis cum doctrina cœlesti et naturali philosophia congruentia, libri V*, Francfort, 1586, in-8; *Facetiæ selectiores*, 1603, in-12; *Orationes insigniores aliquot*, 1605 et 1618, in-8.

FRISE. On désigne actuellement sous ce nom : 1° La FRISE proprement dite, *Friesland*, ou *Vriesland* en hollandais, une des prov. du roy. de Hollande, bornée à l'E. par celles de Grœningue et de Drenthe, au N. et au N. O. par la mer du Nord, au S. par la province d'Over-Yssel, au S. O. par le Zuyderzée: 65 kil. sur 60; 200,500 hab. Ch.-l., Leeuwarden: trois arrondissements: Leeuwarden, Heerenveen, Sneek. Sol plat, bas (souvent plus bas que la mer); beaucoup de lacs et de petits canaux; bruyères, pâturages. Lin, chanvre, froment, navette. Toiles, les plus belles de l'Europe, genièvre, bière, etc. — La Frise fut longtemps disputée par les comtes de Hollande et les ducs de Saxe jusqu'en 1498, époque où l'empereur Maximilien nomma Albert, duc de Saxe, gouverneur perpétuel de la Frise. Les Frisons se révoltèrent sous son successeur et se donnèrent à Charles, duc de Gueldre. Celui-ci céda la Frise en 1515 à Charles-Quint; mais en 1579 la Frise entra dans l'union d'Utrecht, et depuis elle suivit le sort des Provinces-Unies.

2° La FRISE ORIENTALE OU OSTFRISE, dite aussi gouvernement d'*Aurich*, province du royaume de Hanovre, entre la Hollande à l'O., le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., la mer du Nord au N., et le gouvernement d'Osnabrück au S. : 80 kil. sur 65; 130,000 hab. Ch.-l., Aurich. Pays plat; sol marécageux et argileux, fertile au S.; grains, légumes, colza et lin. On y élève beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. La pêche y est très active. — La Frise orientale fut gouvernée par des comtes particuliers jusqu'en 1744. A cette époque elle passa sous la domination de la Prusse. Napoléon la réunit au royaume de Hollande, et ensuite à la France, dont elle forma alors le dép. de l'Ems-Oriental. En 1814 elle fut rendue à la Prusse qui la céda au Hanovre.

Le nom de Frise a souvent changé de signification. Primitivement ce nom désignait tout le pays situé le long de la mer depuis la Meuse jusqu'au Weser, pays divisé en *Westfriesen* (Frise occidentale), s'étendant de l'embouchure de la Meuse au Vliet; et *Ostfriesen* (Frise orientale), du Vliet au Weser. Dans la suite le nom de Frise fut restreint à l'espace compris entre le ruisseau de Kinhem près d'Alkmaar à l'O. et le Weser à l'E. Plus tard, la Frise fut encore diminuée : 1° de la Hollande septentrionale, qui fut jointe au comté de Hollande: 2° de tout le pays de Grœningue depuis le Lauwer jusqu'à l'Ems; la Frise se trouva alors divisée en 2 parties non contiguës, nommées Frise orientale ou *Ostfrise*, à l'E. de l'Ems; et Frise occidentale ou Frise propre, à l'O. du Lauwer. — La Frise ne fut entamée que faiblement par les Romains, qui toutefois y firent passer leur *Vallum Romanum*; elle fut la demeure principale des Francs Saliens, c'est-à-dire de la Sala (l'Yssel actuel), et se trouva indépendante sous les premiers Mérovingiens; mais vers la fin du VIe siècle elle fut soumise par l'Austrasie, et, bien que souvent en révolte, devint une annexe de cette monarchie; elle fut ensuite comprise dans l'empire de Charlemagne, puis dans le royaume de Germanie; fut assignée pour demeure au pirate northman Gottfried en 882, et devint ainsi une première Normandie (antérieure de 30 ans à la seconde); forma, à la chute des Carlovingiens germains, en 911, un des 6 grands-duchés de l'Empire, mais ne prit que peu de part aux affaires générales et fut insensiblement divisée en comtés, seigneuries et petites républiques. (*Voy.* HOLLANDE, ZÉLANDE, UTRECHT, GRŒNINGUE, FRISONS, et ci-dessus FRISE PROPRE et FRISE ORIENTALE.)

FRISIUS (GEMMA, dit). *Voy.* GEMMA.

FRISONS, *Frisii*, peuplade germanique fort ancienne, habitait entre le Rhin, la mer du Nord et l'Ems; ils avaient au S. O. les Bataves, au S. les Bructères et les Marses qui plus tard furent remplacés par les Angrivariens et les Chamaves; à l'E. les Chauques. On pense que les Frisons avaient habité primitivement l'île des Bataves et qu'ils en furent chassés au temps de César. Drusus et Germanicus les soumirent et conclurent même une alliance avec eux; mais bientôt ces peuples se révoltèrent et sous le règne de Néron ils défirent quelques légions ro-

maines. Au IVe siècle on les voit compris dans la confédération des Saxons. Au VIe siècle les conquêtes des Austrasiens les refoulèrent au nord. *Voy.* FRISE.

FRITZ, abréviation usitée chez les Allemands pour Frédéric. *Voy.* FRÉDÉRIC.

FRIZLAR, ville de la Hesse électorale, à 24 kil. S. O. de Cassel; 2,300 hab. Fabrique de tabac.

FROBEN, *Frobenius* (Jean), célèbre imprimeur, né dans la dernière moitié du XVe siècle à Hermelbourg en Franconie, vint en 1491 s'établir à Bâle et mourut dans cette ville en 1527. Il fut particulièrement lié avec Erasme. On lui doit l'impression des œuvres de *saint Jérôme, saint Cyprien, Tertullien, saint Hilaire, saint Ambroise.* Il avait commencé à publier les Pères grecs; ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent cette entreprise, et publièrent *saint Chrysostôme* et *saint Basile*, etc. On lui doit aussi *saint Augustin*, les *Œuvres d'Erasme*, etc.—George-Louis Froben, de la même famille, né en 1566, mort en 1645, a donné *Penu Tullianum sive Indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur anglais du XVIe siècle, né à Doncaster dans le comté d'York, entreprit trois voyages pour trouver au N. O. de l'Europe un passage qui conduisît en Chine (1576-78), et forma dans ce but une compagnie qui lui fournit des vaisseaux et de l'argent; mais il n'obtint aucun succès. Il fit plus tard partie des troupes envoyées par Elisabeth au secours de Henri IV, et périt en attaquant le fort de Croyzan près de Brest, qui était occupé par les Ligueurs. La relation de son voyage se trouve dans le recueil d'Hackluyt (tome III), et a été traduite en français dans le recueil des *Voyages au Nord.*

FRODOART, chroniqueur. *Voy.* FLODOART.

FRODSHAM, ville d'Angleterre (Chester), à 14 kil. N. E. de Chester; 5,500 hab. Marché; grande culture de pommes de terre.

FRŒLICH (Erasme), jésuite allemand et savant numismate, né l'an 1700 à Græt̃z en Styrie, mort à Vienne en 1758, était bibliothécaire du collége Thérésien, professeur d'histoire et d'archéologie à Vienne. Il a publié de 1733 à 1757 plusieurs ouvrages importants sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques, entre autres : *Utilitas rei nummariæ veteris*, Vienne, 1733, in-8; *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri Magni ad Cn. Pompeii in Syriam adventum*, Vienne, 1744, in-fol. : *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, 1752, *ibid.*, in-4.

FROILA I, régna de 757 à 768 sur Oviédo, les Asturies et Léon, et défendit vaillamment ses états contre les Maures. Il fut assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre d'un autre frère que Froïla avait fait périr par jalousie. — Froïla II, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordogno, dont il avait tous les vices, mais non les grandes qualités. Ses cruautés ayant poussé ses sujets à bout, ils le chassèrent du trône au bout de peu de mois. Froïla mourut de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poëte français, né à Valenciennes vers 1333, mort vers 1400, embrassa l'état ecclésiastique, mais sans en remplir les fonctions, et passa sa vie dans les plaisirs, à la cour des princes et des grands, recueillant de leur bouche des récits qu'il s'empressait de consigner dans ses écrits, ou charmant leurs loisirs par la lecture de ses chroniques et de ses poésies. Il mena une vie fort errante, parcourut la France, la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, et s'attacha successivement à la reine d'Angleterre, Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III; au prince Noir, au duc de Brabant Venceslas, et au comte de Foix, Gaston Phœbus. Le grand ouvrage de Froissart, sa *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne* (de 1326 à 1400), a été imprimé pour la première fois à Paris vers 1498 en 4 vol. in-fol. M. Dacier en préparait une édition qu'il n'a pas achevée. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, 15 vol. in-8, 1824 et années suivantes. Cette chronique n'est qu'une suite de récits où il ne règne pas grand ordre, et qui offre beaucoup d'incorrections et de négligences; mais on y trouve une grâce et une naïveté qui charment. Froissart avait aussi composé un grand nombre de poésies qui ne contiennent pas moins de 30,000 vers. M. Buchon en a publié un choix, 1829, 1 vol. in-8.

FROISSY, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 kil. N. O. de Clermont; 800 hab.

FROME ou FROME-SELWOOD, ville d'Angleterre (Somerset), à 31 kil. S. E. de Bristol, sur la Frome et dans l'ancienne forêt de Selwood; 12,000 hab. Draps, casimirs. Assez belle église.

FROMOND ou FROMONT (Libert), *Fromundus*, docteur en théologie, né l'an 1587 à Hackoër-sur-Meuse, enseigna d'abord la philosophie à l'université de Louvain, puis remplaça son ami Jansénius dans la place de professeur d'Écriture sainte à cette même université. Il est un de ceux à qui le fameux évêque d'Ypres Jansénius légua le soin de faire imprimer son *Augustinus*. Fromont mourut à Louvain en 1653, laissant un grand nombre d'ouvrages; les plus remarquables sont : *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4; *In Actus Apostolorum commentarii*, Paris, 1670; *Chrysippus, sive de libero arbitrio*, 1644; *Homologia Augustini Hipponensis et Augustini Yprensis* (*id est Jansenii*), etc. Il a écrit aussi de savants commentaires sur Sénèque.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, enseigna la philosophie à l'université de Pise, et mourut en 1765. Il étudia les mathématiques pures, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et fit faire quelques progrès à toutes les parties de la science. Il découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui fut contestée alors, mais dont Haller a prouvé depuis la vérité. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8; *Della fluidità de' corpi*, Livourne, 1754; *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1759.

FRONDE (guerre de la). On nomme ainsi une guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV (1648-1653) entre le parti de la cour (c.-à-d. la régente Anne d'Autriche et Mazarin, son principal ministre) et le parti de la noblesse et du parlement. Déjà depuis longtemps la faveur insigne dont Mazarin était l'objet, le désordre des finances, la création de plusieurs impôts vexatoires avaient irrité soit les grands, soit le peuple, et avaient excité plusieurs collisions avec la cour; mais ce n'est qu'en 1648 que la guerre éclata ouvertement. Le parlement venait de rendre un arrêt célèbre, l'*arrêt d'union*, par lequel il s'engageait à se réunir au grand-conseil, à la cour des comptes et à la cour des aides, pour délibérer sur les affaires d'état, et se constituait ainsi en corps politique. Mazarin fait déclarer cet arrêt attentatoire aux droits de la royauté, et sur la résistance du parlement, il ordonne l'arrestation de deux des membres les plus factieux de ce corps, le président de Blancménil et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris se soulève, dresse des *barricades* dans les rues, et force la régente à relâcher les prisonniers. Celle-ci se retire alors à St-Germain, et fait pendant plusieurs mois assiéger Paris par le prince de Condé, qui s'était déclaré pour elle. A la tête du

parti opposé, qui reçut le nom de la *Fronde*, étaient le coadjuteur de Paris, Paul de Gondi (depuis cardinal de Retz), le prince de Conti, frère de Condé, le maréchal de Turenne, égaré un moment, les ducs de Beaufort, de La Rochefoucauld. Un premier accommodement, conclu à Rueil le 11 mars 1649, suspendit les hostilités; mais elles recommencèrent bientôt. Cette fois Condé, mécontent de la cour, s'était joint aux *Frondeurs*; il fut arrêté par surprise avec Conti et Longueville (18 janvier 1650), et fut enfermé à Vincennes. Gaston d'Orléans, frère du dernier roi, se mit alors à la tête des mécontents; l'insurrection gagna les provinces et devint bientôt si redoutable que la reine se vit obligée de céder : elle rendit la liberté aux princes et sacrifia Mazarin, qui se retira à Cologne (1651). Mais la discorde s'étant mise entre les chefs de l'insurrection, Condé et Gondi, Anne d'Autriche profita de ce moment pour rétablir son autorité et rappeler Mazarin (1651). Condé, proscrit par le parlement, quitte Paris et va soulever la Guienne et le Poitou; Turenne, au contraire, rentre dans le devoir et offre ses services à la cour dont il devient dès lors le plus ferme appui. Les deux rivaux se livrent, aux portes mêmes de Paris, dans le faubourg St-Antoine, un combat sanglant, qui ne décide rien. Condé se réfugie chez les Espagnols; cependant Mazarin se retire à Liège et la reine se rapproche du coadjuteur. Celui-ci s'engage à ménager une réconciliation. En effet, la régente put, peu de jours après (21 octobre 1652), rentrer sans obstacle dans Paris avec le jeune roi Louis XIV, qui venait d'atteindre sa majorité. A peine maîtresse du pouvoir, elle fait arrêter le coadjuteur et rappelle Mazarin; celui-ci, redevenu tout-puissant, fait condamner à mort par le parlement le prince de Condé (qui ne rentra en grâce qu'en 1659), exile Gaston d'Orléans à Blois, s'assure des autres chefs de la faction et met ainsi fin à la guerre civile (1653). La Fronde eut cela de singulier que plusieurs femmes y jouèrent le rôle le plus important, notamment mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston et nièce de Louis XIII; la duchesse de Montbazon, maîtresse du duc de Beaufort, et la duchesse de Longueville qui égara Turenne; en outre tout s'y faisait avec une frivolité et une gaieté sans exemples, et qui rendirent cette guerre plus ridicule que sérieuse. On peut considérer la Fronde comme la dernière tentative de résistance du pouvoir féodal contre la royauté.—Monglat donne du nom de *Fronde* une explication curieuse. « Il y avait, dit-il, dans les fossés de Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des *frondes*. Le parlement rendit un arrêt pour défendre cet exercice; et un jour qu'on opinait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit : «Quand ce sera mon tour, je *fronderai* bien l'opinion de mon père.» Depuis on nomma ceux qui étaient contre la cour *frondeurs*. »

FRONSAC, *Franciacum*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 2 kil. N. O. de Libourne; 500 hab. — C'était autrefois le titre d'un duché considérable créé par Henri IV pour le comte de St-Paul, de la maison d'Orléans-Longueville, et qui passa ensuite dans celle de Richelieu. L'aîné des Richelieu portait le nom de duc de Fronsac du vivant de son père.

FRONTEIRA, ville de Portugal (Alentéjo), à 49 kil. N. O. d'Elvas; 2,500 hab. Schomberg, commandant les Portugais, y battit les Espagnols, 1663.

FRONTIGNAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 20 kil. S. O. de Montpellier; 1,800 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Aux environs, eaux minérales. Vins muscats renommés.

FRONTIN, *Sextus Julius Frontinus*, écrivain latin, né vers l'an 40 de J.-C., mort vers l'an 106, fut préteur de la ville, trois fois consul, et commanda les armées romaines en qualité de proconsul dans l'expédition d'Agricola en Bretagne (78). Il reste de lui deux ouvrages principaux : *Stratagèmes de guerre*, imprimés dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, in-8, et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, Leipsick, 1772, in-8, avec notes, traduits en français, Paris, 1772, in-8; *De aquæductibus urbis Romæ*, Padoue, 1722, in-4, Altona, 1792, in-8, avec les notes de J. Poleni. M. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage sous ce titre : *Commentaire de Frontin sur les Aqueducs de Rome, traduit avec le texte en regard, et précédé d'une Notice sur Frontin*, 1820, 1 vol. in-4 et atlas. Tous ses ouvrages sont réunis dans l'édition de Bologne, 1694, in-fol.

FRONTON, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 26 kil. N. de Toulouse; 2,200 hab.

FRONTON, *M. Cornelius Fronto*, orateur latin du IIe siècle, est égalé par Aulu-Gelle à Cicéron. Il eut pour élève Marc-Aurèle qui lui conserva toujours une vive reconnaissance et le nomma consul (161 de J.-C.). On lui attribue un traité *De vocabulorum differentiis*, Vienne, 1509, Milan, 1815. M. Angelo Mai a retrouvé dans les palimpsestes des fragments de Fronton, et a publié à Rome en 1823 une correspondance de cet écrivain avec Marc-Aurèle. Ces lettres ont été traduites en français et publiées avec le texte en regard sous le titre de *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, par A. Cassan, 1830, 2 vol. in-8. Elles n'ont point justifié le jugement porté sur cet auteur par les anciens. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Fronton, d'Emèse, oncle du célèbre Longin.

FROSINONE, *Frusino*, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de délégation, sur la Cosa, à 76 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Bon vin.— La délégation de Frosinone est située sur la Méditerranée, à l'O. et au N. O. du roy. de Naples; 164,000 hab. C'est là que se trouvent les fameux Marais Pontins.

FROSOLONE, ville du roy. de Naples (Sannio), à 18 kil. E. d'Isernia; 3,900 hab. Coutellerie.

FROSSAY, village du dép. de la Loire-Infér., à 2 kil. S. E. de Paimbœuf; 2,700 hab.

FRUCTIDOR (DIX-HUIT). On nomme ainsi un fameux coup d'état exécuté le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), par la majorité du Directoire, composée de Barras, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, contre les deux autres directeurs, Barthélemy et Carnot, et contre ceux des membres du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens qu'on accusait d'être favorables à la royauté. Les résultats de cette révolution furent la condamnation à la déportation des deux directeurs, de onze membres du Conseil des Anciens, et de quarante-deux membres du Conseil des Cinq-Cents.

FRUGES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 26 kil. N. E. de Montreuil; 3,200 hab. Draps communs, bas.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré dans la congrégation des Frères Somasques; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII la permission de se séculariser. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, il fut, par le crédit du cardinal Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse. Il suivit la fortune de ce duché, sujet de tant de querelles et de combats au XVIIIe siècle, et termina heureusement sa vie à la cour de l'infant don Philippe. Il a composé des sonnets, des odes ou *canzoni*, des épîtres, des satires, et un grand nombre de pièces de circonstance pour naissances, mariages, victoires, etc.; ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Parme, 1779; on en a fait un choix en 4 vol., Brescia, 1782.

FRUMENCE (saint), *Frumentius*, apôtre de l'Ethiopie au IVe siècle, né à Tyr, fut élevé par Méro-

plus, son parent, négociant qui avait des relations lointaines; fut conduit par lui en Abyssinie, obtint l'affection du roi de ce pays, et s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Egypte, reçut l'épiscopat des mains de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes et continua jusqu'à sa mort de gouverner avec sagesse son église naissante (360).

FRUTIGEN, ville de Suisse (Berne), à 17 kil. S. de Thun; 3,700 hab. Près de là est le château de Tellenburg.

FTA ou **PHTHA**, divinité égyptienne, la seconde des trois Khaméfis (Knef, Fta, Fré); c'est le feu, créateur, producteur, vivificateur. Il est représenté sous des formes diverses; le plus souvent on le voit enfermé dans une sorte de chapelle, comme dans l'œuf du monde. Il affecte toujours des formes bizarres. Ordinairement sa tête est celle d'un épervier ou d'un scarabée.

FUALDÈS (Antoine-Bernardin), ancien procureur du roi, né en 1761 dans le Rouergue, devint le 19 mars 1817 la victime d'un assassinat accompagné de circonstances atroces et dont les auteurs restèrent quelque temps inconnus. La police ayant, après d'actives recherches, découvert les coupables, leur procès fut instruit devant les tribunaux de Rhodez et d'Alby. Les débats de cette cause célèbre fixèrent assez longtemps l'attention générale. Bastide et Jausion furent reconnus pour être les principaux auteurs du crime; ils y avaient été poussés par le désir de se dispenser de payer une somme de 26,000 francs qu'ils devaient à Fualdès. Ils furent condamnés à mort. On trouve les détails de ce procès dans l'ouvrage intitulé : *Histoire et procès des assassins de M. Fualdès, par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8.

FUCHS (Léonard), médecin et botaniste allemand, né l'an 1501 à Wembdingen en Bavière, mort en 1566, fut professeur de médecine à Ingolstadt et à Tubingue. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin sur la médecine et sur la botanique, qui ont puissamment contribué à la renaissance de ces deux sciences. Les plus remarquables sont: *Institutiones medicæ ad Hippocratis, Galeni aliorumque veterum scripta recte intelligenda*, Tubingue, 1605, in-8; *Paradoxorum medicorum libri tres*, etc., Bâle, 1535, in-fol.; *De historia stirpium commentarii*, etc., Bâle, 1542, in-fol., fig. Ce dernier est le plus important de ses ouvrages. On l'a souvent imprimé, et il a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français par Eloi Magnan, 1549. Fuchs eut le mérite de combattre la fâcheuse influence des médecins arabes et de ramener ses contemporains à l'étude des observateurs grecs; il rencontra de nombreux adversaires, entre autres J. Cornarius, qui écrivit contre lui *Vulpecula excoriata* (le Renard écorché), faisant allusion au nom de *Fuchs*, qui veut dire renard.— Il ne faut pas confondre Léonard Fuchs avec Remacle Fuchs, dit *Remacle de Limbourg*, médecin et naturaliste, né à Limbourg vers 1520, mort à Liége en 1587, auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont: *Historia omnium aquarum quæ in communi hodie practicantium sunt usu, et recte distillandi ratio*, Paris, 1542, in-8; *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu tabulæ*, Paris, 1546, in-8; — ni avec Gilbert Fuchs, frère du précédent, médecin de Liége, né à Limbourg en 1504, mort à Liége en 1567, auteur de: *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4; *Gerocomica, hoc est senes rite educandi modus et ratio*, Cologne, 1545, in-8.

FUCIN (lac), *Fucinus lacus*, auj. *lac de Celano*, en Italie, chez les Marses. Il était sujet à de fréquents débordements. César et Claude tentèrent en vain de le faire dessécher.

FUEGO, une des îles du Cap-Vert. *Voy.* FOGO.

FUENCARRAL, ville d'Espagne (Madrid), à 8 kil. N. de Madrid; 1,900 hab. Vin muscat exquis.

FUENTE (c'est-à-dire *fontaine*), nom de plusieurs villes d'Espagne, dont les principales sont :

FUENTE-CANTOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 17 kil. N. O. de Llerena; 4,800 hab. Patrie du peintre Zurbaran. Le maréchal Mortier y battit les Espagnols dans la guerre d'Espagne.

FUENTE-DEL-MAESTRO, ville d'Espagne (Badajoz), à 41 kil. S. O. de Villa-Franca; 6,150 hab.

FUENTE-EL-SAUCO, ville d'Espagne (Toro), à 35 kil. S. E. de Zamora; 1,900 hab. Eau-de-vie.

FUENTE-LA-HIGUERA, ville d'Espagne (Valence), à 40 kil. S. O. de San-Felipe; 2,250 hab.

FUENTE-LA-PENA, ville d'Espagne (Toro), à 42 kil. S. E. de Zamora; 2,100 hab. Jolie place, promenades.

FUENTE-OVEJUNA, ville d'Espagne (Cordoue), à 60 kil. N. O. de Cordoue; 6,280 hab.

FUENTES, de *fontes*, fontaines. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. Les plus connus sont :

FUENTES-DE-DON-BERMUDO, ville d'Espagne (Palencia), à 19 kil. N. O. de Palencia; 3,100 hab.

FUENTES-DE-LA-CAMPANA, ville d'Espagne (Séville), à 20 kil. O. d'Ecija; 8,900 hab.

FUENTES-DE-ONORE (LAS), village d'Espagne (Salamanque), à 23 kil. O. de Ciudad-Rodrigo; 600 hab. Victoire des Français sur l'armée combinée des Anglo-Espagnols, en 1811.

FUENTES (don Pedro-Henriquez D'AZEVEDO, comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, servit en Portugal sous le duc d'Albe, en Flandre sous Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, profitant des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il se signala également par son courage à la guerre et par son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Il périt en 1643 à la bataille de Rocroy, gagnée par le duc d'Enghien; il y commandait cette fameuse infanterie espagnole qui fut si longtemps la terreur de l'Europe. Tourmenté de la goutte, ce général octogénaire s'était fait porter en litière sur le champ de bataille.

FUENTES (Barthélemy DE). On a sous ce nom une curieuse relation d'un navigateur qui prend le titre d'amiral au service d'Espagne, et qui, parti de Lima en 1630 pour voyager vers le Nord, prétend avoir découvert un passage du N. O. au N. E. de l'Amérique, pour communiquer de l'Asie avec l'Europe. Cette lettre, publiée pour la première fois à Londres en 1708, a été l'objet de vives disputes. On regarde la découverte de Fuentès comme imaginaire.

FUEROS. On désigne ainsi en Espagne les droits et priviléges particuliers de certaines provinces du Nord. L'origine de ces priviléges se perd dans les commencements de la monarchie espagnole: ils existaient déjà au temps de la lutte des petits rois de l'Espagne septentrionale contre les Maures, et paraissent modelés sur les lois des Wisigoths. Les provinces basques (Guipuscoa, Alava, Biscaye et Navarre) se sont montrées dans ces derniers temps fort attachées à leurs *fueros*; excitées par don Carlos, elles prirent les armes en 1833, sous le prétexte de défendre ces institutions menacées par la nouvelle constitution de l'Espagne, et ne les posèrent qu'à la condition de conserver leurs priviléges intacts: la régente Marie-Christine leur en garantit en effet la conservation.

FUESSLI (prononcez *Fusseli*), famille de Suisse, a fourni, aux XVIIe et XVIIIe siècles, plusieurs hommes distingués, soit dans les arts, soit dans les lettres. Les plus connus sont :

FUESSLI (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1706, mort en 1782, fils d'un peintre. Il apprit de bonne heure à manier le pinceau, et se distingua dans les genres

du portrait et du paysage ; mais il est surtout connu comme écrivain. On lui doit l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, Zurich, 5 vol. in-4, 1755-1780 ; et un *Catalogue des meilleures gravures*, 1771. Il était lié avec Mengs et Winckelmann ; il publia du premier le *Traité sur le beau et le goût en peinture*, 1762, et du second les *Lettres de Winckelmann*, 1778.— Il eut plusieurs enfants qui tous cultivèrent la peinture avec succès ; le plus connu est Jean-Henri (qui suit).

FUESSLI (Jean-Henri), 2e fils de Jean-Gaspard, né à Zurich en 1738, mort à Londres en 1825. Il étudia la théorie de l'art sous Sulzer à Berlin, se lia étroitement à Zurich avec Lavater, visita Rome où il s'enthousiasma pour Michel-Ange, puis alla en 1776 se fixer en Angleterre, où il fut quelque temps précepteur dans une famille. Consacrant ses loisirs à la peinture, il prit bientôt rang parmi les plus grands artistes de l'époque ; il succéda à West dans la chaire de professeur à l'Académie de Peinture, et devint directeur de cet établissement. Admirateur de Shakespeare, de Milton, de Klopstock, il porta dans la peinture le genre romantique, et excella dans la reproduction des sentiments les plus intimes, dans les scènes effrayantes, et dans l'art de donner un corps aux idées métaphysiques ; mais on lui reproche des bizarreries qui l'empêchèrent longtemps d'être apprécié. Fuessli a prodigieusement produit; la plus grande partie de ses tableaux a été faite pour la *Galerie de Shakespeare* et pour la *Galerie de Milton*, collections célèbres qui reproduisaient sur la toile les nombreux sujets qu'offrent les œuvres de ces deux grands poëtes.

FUESSLI (Jean-Rodolphe), frère de Jean-Gaspard et oncle du précédent, fut également habile comme peintre, comme dessinateur et comme graveur. On lui doit un grand *Dictionnaire des artistes*, publié à Zurich de 1763 à 1777, et qui depuis a été considérablement augmenté.

FUGGER (famille des), riche et illustre famille de Souabe, issue d'un tisserand des environs d'Augsbourg, qui vivait vers 1300. Cette famille acquit d'abord dans le commerce des toiles, puis dans le haut négoce, une immense fortune. Arrivée à son apogée à la fin du XVe siècle, elle rendit de grands services aux empereurs d'Allemagne, notamment à Maximilien et à Charles-Quint, en leur faisant des avances considérables ; elle en obtint des titres de noblesse et s'allia aux familles les plus anciennes de l'Allemagne. Promus aux plus hautes dignités de l'empire, les Fugger ne dédaignèrent pas pour cela le commerce. Ils employèrent leurs richesses toujours croissantes à doter Augsbourg, leur patrie, de monuments magnifiques et d'établissements philanthropiques. Les plus connus sont les trois frères Ulric, Jacques et Georges Fugger ; puis Raimond et Antoine, tous deux fils de Georges.—Ulric reçut en nantissement de l'empereur Maximilien, pour les avances qu'il lui avait faites, le comté de Kirchberg et la seigneurie de Weissenhorn, qui restèrent depuis la propriété de sa famille ; il encouragea les savants et soutint les efforts de Henri Etienne lorsqu'il publiait son *Trésor de la langue grecque*. — Antoine et Raimond firent en grande partie les frais de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, et obtinrent de lui le droit de battre monnaie. Antoine Fugger, recevant un jour l'empereur, brûla devant ce prince, pour le fêter dignement, tous les titres de créance qu'il avait contre lui. — Il existe encore plusieurs branches de cette famille en Allemagne, notamment celle de Kirchberg qui possède aujourd'hui les domaines autrefois engagés par Maximilien ; et celle des Babenhausen, qui a été élevée au rang de princes d'empire par l'empereur François II en 1803.

FULBERT (saint), évêque de Chartres, fut élevé à ce siége en 1007 ; il eut pour maître Gerbert (depuis pape), et pour protecteur le roi Robert. C'était un des plus savants hommes de son temps. Il mourut en 1029. On le fête le 10 avril. Ses *Œuvres*, qui contiennent des sermons, des hymnes, etc., ont été publiées en 1595 par Papire Masson. — Un autre Fulbert, chanoine à Paris, et oncle d'Héloïse, n'est connu que par la cruelle vengeance qu'il exerça sur Abélard. *Voy.* ABÉLARD.

FULDE, *Fulda*, riv. d'Allemagne, naît dans le Rhœngebirge, près de Reusbach en Bavière ; devient navigable à Hersfeld, et se joint près d'Hanœverisch-Minden à la Werra, avec laquelle elle forme le Weser. Cours, 140 kil.

FULDE, ville d'Allemagne, dans l'électorat de Hesse-Cassel, à 8 kil. S. de Hesse-Cassel, sur la Fulde ; 9,270 hab. Cathédrale, église Saint-Michel, château avec jardins, gymnase et bibliothèque. Lainages, toiles, faïence, porcelaine, etc. Aux environs, beau château, dit de *la Faisanderie*. Abbaye célèbre, fondée en 744 par saint Boniface. — Fulde a dans le dernier siècle donné son nom à un petit état qui eut d'abord le titre d'évêché (1752-1803), puis de grand-duché (1803), et qui fait aujourd'hui partie de la Hesse électorale ; il est borné au N. par le Rhœngebirge, au S. par le Vogelsberg : 60 kil. sur 17 ; 122,000 hab. La province de Fulde fut formée en 1821 de l'ancien grand-duché de Fulde, de la principauté d'Hersfeld, et du comté de Smalcalde.— L'abbaye de Fulde fut sécularisée en 1803. Son territoire passa successivement au prince de Nassau-Orange, au grand-duc de Francfort (Dalberg), appartint un instant à la Prusse (1817), et fut enfin partagé entre la Hesse et la Bavière.

FULGENCE (saint), *Fabius Claudius Fulgentius*, évêque de Ruspe ou Ruspina en Afrique, né vers 468 à Leptis dans la Byzacène, était intendant du domaine dans sa province, lorsque la lecture de quelques ouvrages de saint Augustin le détermina à entrer dans la vie religieuse. Après avoir fait un voyage à Rome en 500, pour visiter le tombeau des apôtres, il fut nommé évêque de Ruspina ; il fut exilé peu après par Thrasimond, roi des Vandales, qui favorisait les Ariens. Rappelé par Hildéric, successeur de Thrasimond, Fulgence mourut en 533. Il a laissé plusieurs ouvrages de polémique dans lesquels il combat les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens, les Pélagiens, et il mérita tant par son style que par son zèle d'être surnommé l'*Augustin* de son siècle. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1 vol. in-4, Paris, 1684 et Venise, 1742, in-fol. Il a aussi laissé quelques écrits littéraires, entre autres *Enarrationes allegoricæ fabularum*. On fête saint Fulgence le 1er janvier.

FULGENCE. *Voy.* PLANCIADE et GOTESCALC.

FULHAM, bourg d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 9 kil. S. O. de Londres ; 17,000 hab. Beau château, à l'évêque de Londres.

FULLEBORN (Georges-Gustave), né à Glogau en 1769, exerça les fonctions de ministre évangélique ; professa l'hébreu, le grec et le latin à Breslau, et mourut en 1803, à 34 ans. Quoique enlevé si jeune, il a laissé des travaux utiles sur la philologie et la philosophie ; le plus important est intitulé : *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, Zullichau, 1791, où l'on trouve des vues originales.

FULRADE, abbé de Saint-Denis au VIIIe siècle, d'une puissante famille d'Alsace, contribua beaucoup à placer Pepin sur le trône des Mérovingiens. Chargé de missions importantes par ce prince près du souverain pontife, et par le souverain pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands priviléges pour son abbaye, où il mourut en 777. Alcuin lui fit une magnifique épitaphe.

FULTON (Robert), célèbre mécanicien, né vers 1767 aux États-Unis, à Little-Britain en Pensyl-

vante, mort en 1815, se livra d'abord à la peinture, puis se voua exclusivement à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs inventions utiles, telles qu'un moulin pour scier et polir le marbre, une machine à faire des cordes, un bateau pour naviguer sous l'eau, une machine pour faire sauter les vaisseaux en l'air, etc ; la plus importante de toutes ses inventions est celle du bateau à vapeur. C'est à Paris, où l'avait appelé M. Barlow, consul américain, qu'il fit, vers 1802, les premiers essais de ce nouveau mode de navigation ; mais la France eut le tort de n'y pas accorder assez d'attention. L'Amérique l'accueillit avec empressement, et, en 1807, il lança le premier bateau à vapeur sur l'Hudson pour la navigation entre Albany et New-York. Fulton a laissé entre autres ouvrages un *Essai sur les canaux*.

FULVIA GENS, illustre famille de Rome, se divisait en cinq branches : les *Curvus*, les *Nobilior*, les *Flaccus*, les *Pœtinus* et les *Centumalus*. Elle fournit à la république plusieurs consuls et plusieurs préteurs. *Voy.* FULVIUS.

FULVIE, courtisane romaine, avait pour amant le chevalier Quintus Curius, complice de Catilina ; elle lui arracha le secret de la conspiration, le découvrit à Cicéron, et sauva ainsi la république.

FULVIE, femme du tribun P. Clodius, puis de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant sa maison, et souleva le peuple qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscriptions, et ne montra pas moins de cruauté que lui : elle se fit apporter la tête de Cicéron, et lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pendant qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souveraine autorité ; s'étant ensuite liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle s'enferma avec L. Antoine dans Pérouse, où elle soutint un long siége : la famine seule put la déterminer à se rendre (41 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux en Asie ; mais le chagrin que lui causa la passion de celui-ci pour Cléopâtre la conduisit au tombeau (40).

FULVIUS NOBILIOR (M.), préteur en Espagne, l'an 196 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place qui avait été regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul l'an 189 av. J.-C., il fit la guerre en Grèce, soumit les Étoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur dix ans après avec Emilius Lepidus, son ennemi mortel, il renonça généreusement à son ressentiment pour le bien de la république.

FULVIUS FLACCUS (M.), consul l'an 125 av. J.-C., seconda les tentatives des Gracques, fit exécuter la loi agraire et voulut faire obtenir à tous les peuples d'Italie le droit de bourgeoisie. Cité devant le peuple avec Tiberius Gracchus par le consul Opimius pour rendre compte de sa conduite (121), il refusa de répondre, et s'empara du mont Aventin ; mais il y fut poursuivi et égorgé avec un de ses fils par ordre du consul.

FUMAY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 5 kil. N. de Rocroy ; 2,500 hab. Aux environs, nombreuses ardoisières.

FUMÉE (Martin), sieur de Genillé, d'une famille de robe, originaire de Touraine, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8 ; *Histoire des guerres faites par l'empereur Justinien contre les Vandales et les Goths*, traduite du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. ; *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagènes et de Charicle*, 1599, roman qu'il annonça, par une supercherie encore nouvelle alors, comme traduit du grec d'Athénagoras.

FUMEL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. N. E. de Villeneuve-d'Agen : 2,000 hab. Deux papeteries.

FUMONE, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. N. O. de Frosinone ; 1,800 hab. Château où fut emprisonné le pape Célestin V après son abdication.

FUNCHAL, capitale de l'île de Madère, par 19° 16' long. O., 32° 37' lat. N. ; 15,000 hab. Bonnes fortifications du côté de la mer ; baie peu sûre, où pourtant se ravitaillent une foule de vaisseaux ; grand commerce de vins avec les Anglais. Environs délicieux. — Une rivière du Brésil se nomme aussi Funchal ; elle se jette dans l'Andayo, après un cours de 200 kil.

FUNCK. Ce nom a été porté par un grand nombre de savants allemands, dont le principal est Jean-Nic. Funck, né en 1693 à Marbourg, mort en 1777, professeur d'éloquence, puis bibliothécaire à Rhintel. Il a fait sur la langue latine un ensemble de travaux qui offrent une histoire complète de cette langue ; ce sont : *De Origine linguæ latinæ*, Giessen, 1720 ; *De Pueritia ling. lat.*, Marbourg, 1720 et 1735 ; *De Adolescentia ling. lat.*, Marbourg, 1723 ; *De Virili Ætate ling. lat.*, 1737 ; *De Senectute ling. lat.*, en 3 parties, 1736, 1744, 1750. Il fait dériver le latin de l'ancienne langue des Germains.

FUNDI, auj. *Fondi*, ville du Latium, chez les Volsques, sur une baie dite *lac de Fundi*, était renommée par ses vins.

FUNDY (baie de), dans l'Amérique du Nord, entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick : 460 kil. de long. Plusieurs grandes îles ; courants violents.

FUNEN, île de Danemark. *Voy.* FYEN.

FUNFKIRCHEN, ville de Hongrie. *Voy.* CINQ-ÉGLISES.

FURENS, ruisseau qui passe à Saint-Étienne et dont les eaux sont favorables pour la trempe des fers et aciers. Il naît à 13 kil. S. E. de Saint-Étienne, traverse l'ancien Forez, et joint la Loire à 4 kil. N. de Saint-Rambert. Cours, 35 kil.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris en 1620, mort en 1688, s'attacha d'abord à l'étude du droit et fut pendant quelques années procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés ; il prit ensuite les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Il fut admis, en 1662, à l'Académie Française ; mais cette compagnie l'exclut de son sein vingt-trois ans après, sur l'accusation d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom. Furetière s'en vengea en déclarant la guerre à l'Académie, et il ne cessa d'écrire contre elle des *factums* et des libelles en vers et en prose. Il n'a paru du vivant de Furetière qu'un extrait de son dictionnaire, sous ce titre : *Essai d'un Dictionnaire universel*, etc., 1684, in-8 ; ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données simultanément les deux premières éditions qui parurent à Rotterdam ; la dernière édition de cet ouvrage a été publiée par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. Réimprimé plus tard à Trévoux, le *Dictionnaire* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut désigné que sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*. Furetière est encore auteur du *Roman bourgeois*, 1666, in-8 ; de *Fables* et de quelques autres écrits en prose et en vers. Il avait été avant son procès lié avec Boileau, Racine et La Fontaine, et il eut quelque part à la parodie de *Chapelain décoiffé* (qui se trouve dans les *Œuvres* du satirique) et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.

FURGAULT (Nic.), helléniste, né en 1706 à Saint-Urbain près de Châlons-sur-Marne, mort en 1795, professa longtemps avec distinction la grammaire et les humanités au collége Mazarin. On a de lui les ouvrages suivants : *Nouvel abrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage adopté par l'ancienne université et qui resta classique jus-

qu'à la publication des *Grammaires* de Gail et de M. Burnouf; *Abrégé de la quantité ou Mesures de syllabes latines; Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, 1768; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, 1776, in-8; *les Principaux idiotismes grecs*, 1784, in-8; *les Ellipses de la langue latine*, etc., 1789, in-12.

FURGOLE (J.-Bapt.), jurisconsulte, né en 1690 à Castel-Ferrus dans le comté d'Armagnac, mort en 1761, fut avocat au parlement de Toulouse. Il a laissé quelques ouvrages qui reçurent l'approbation du chancelier d'Aguesseau, entre autres : *Traité des Testaments; Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations de* 1731; *Traité de la seigneurie féodale et du franc-alleu*, 1767. Ses œuvres complètes ont été imprim. à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

FURIES (du latin *furere*, être en colère), divinités infernales, filles de la Nuit et de l'Achéron, étaient chargées de punir les crimes des hommes dans les Enfers, et quelquefois même sur la terre. On en compte ordinairement trois, Tisiphone, Alecto et Mégère. On les représente avec un air terrible, les cheveux entrelacés de serpents, tenant une torche ardente d'une main et de l'autre un poignard. On les nommait aussi par antiphrase *Euménides*. Primitivement les Grecs ne reconnaissaient qu'une Furie; ils la désignaient alors sous le nom d'*Erinnys*.

FURIUS, nom d'une famille patricienne de Rome, qui a fourni à la république un grand nombre de magistrats. Le plus célèbre est le dictateur Camille (*M. Furius Camillus*). *Voy.* CAMILLE.

FURIUS BIBACULUS (M.), mauvais poëte latin du Ier siècle av. J.-C., avait composé un poëme *De Bello gallico*, où se trouvait ce vers :

Jupiter hibernas cana nive conspuit Alpes,

qu'Horace, dans ses Satires (II, 5, 41), parodie ainsi :

Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.

FURNEAUX, groupe d'îles, au N. E. de la Terre de Diémen, par 40° lat. S. et 145° 35' long. E. Ces îles furent découvertes en 1773 par le capitaine anglais Furneaux.

FURNES, *Veuren* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 42 kil. S. O. de Bruges, près de la mer et à l'embouchure de plusieurs canaux; 3,500 hab. Commerce en toiles, grains, houblon, bétail, etc. — Détruite par les Flamands au IXe siècle; souvent prise par les Français, notamment après la fameuse bataille de Furnes, 1297, dans laquelle Philippe-le-Bel tailla en pièces l'armée flamande.

FURST (Walter), l'un des fondateurs de la liberté helvétique, était né à Altorf, dans le canton d'Uri. *Voy.* TELL et MELCHTAL.

FURSTENBERG, nom de plusieurs lieux d'Allemagne, dont le principal est un village du gr.-duché de Bade, à 53 kil. N. O. de Constance; 200 hab. On y voit les ruines d'un célèbre château, jadis résidence des comtes de Fürstenberg.

FURSTENBERG (comté de), état immédiat de l'ancien empire d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, était composé d'abord du village et du territoire de Fürstenberg, et de la seigneurie de Hausen dans la Forêt-Noire; puis (en 1530 etc.) s'agrandit des seigneuries d'Heiligenberg, Stühlingen, Mœskirch, etc. Le comté devint en 1664 une principauté, qui en 1806 fut mise sous la souveraineté des états voisins, Wurtemberg, Bade, Hohenzollern-Sigmaringen. — La maison de Fürstenberg prétend descendre des Agilolfings par Ega, maire de Dagobert I. Elle s'est divisée et subdivisée en plusieurs branches; auj. il n'existe que deux lignes, les princes de Fürstenberg, qui ont conservé les anciennes possessions de la famille en Souabe (plus Pürglitz en Bohême), et les landgraves de Fürstenberg (seigneurs de Weitra en B.-Autriche).— C'est dans une cour du châtea[u] Fürstenberg, à Donauesching

FURSTENBERG (Ferdina[nd] derborn, né en 1626 à Bi[l] mort en 1683, fut protégé p[ar] devenu pape sous le nom [d] pela à Rome, et le nomma s[on] camériers secrets, évêque d[e] de Munster en 1678, et en[voyé] Saint-Siége pour les pays d[u] employa sa fortune et son c[rédit] lettres et les arts et à soute[nir] de jeunes gens que leur pau[vreté] cultiver leurs heureuses dispo[sitions] ces. Pierre Frank, Nicolas H[einsius] Commire, reçurent ses bien[faits] plu à lui donner des témoi[gnages] estime. On a de lui : *Monume[nta] historia romana, francica et sa[xonica]* derb., 1669, in-4; Amsterdan *Poemata*, Paris, 1684, in-4, e *mata septem illustrium viroru[m]*

FURSTENBERG (François EGO de Strasbourg, né en 1626, paux ministres de l'électeur en cette qualité de nombreux Il devint évêque de Metz en de Strasbourg en 1663, et se favorable à la France. Il mo gne, six mois après que Stra portes aux Français. — Guil stenberg, frère du précédent, était également dévoué à la F frère dans l'évêché de Metz e de Strasbourg en 1682; il fut année sur la présentation de I Ratisbonne l'ayant déclaré enn retira en France, et mourut e baye de Saint-Germain-des-P donnée et dont il restaura le par reconnaissance donné son qui aboutit à l'Abbaye.

FURTH, ville de Bavière (I de Nuremberg : 14,360 hab. 500 Catholiques). Industrie a cacheter, cartes à jouer, horlo tes, joaillerie, fonderie en or merce d'expédition, affaires de foire à la Saint-Michel. Il s bataille entre Wallenstein et (Une autre Furth, dit Furth e en Bavière, est à 60 kil. N. E.

FURY-ET-HECLA (détroit d O., 69°-70° 12' lat. N., dans l l'Amérique, sépare l'île Cockl Melville. Découvert en 1821 pa qui lui donna le nom des bâtin

FUSARO, *Acherusia palus*, Naples, à 19 kil. S. O. de Nap jadis un lieu de sépulture po villes voisines, ce qui le fit as Enfers. Ce lac est entouré rappelaient les Champs-Elysée

FUSELI ou FUSSLI, peintr

FUSIGNANO, ville de l'Ét le Senio, à 19 kil. N. O. de I

FUSSEN, ville de Bavière (R de Kempten; 1,800 hab. Un conclu en 1745 entre la Russie

FUST, orfèvre de Mayence temberg et Schœffer l'honne l'imprimerie. Il forma en 1450 Guttemberg; ils employèrent de bois, puis des caractères mo fin des caractères fondus tirés elles-mêmes, et donnèrent ense

latina, in-fol., de 637 feuillets, sans date, mais qui a dû être publiée de 1450 à 1455. Ayant rompu son association avec Guttemberg, Fust en forma une nouvelle avec Schœffer, à qui il donna sa fille en mariage, et publia : le *Psalmorum codex*, 1457, le premier livre imprimé avec date; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *De Officiis*, 1466, etc. Fust vint à Paris en 1466, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUXUM, nom latin moderne de la ville de FOIX.

FYEN ou **FIONIE**, en allemand *Fünen*, île du Danemark, dans la mer Baltique, par 7° 22'-8° 25' long. E., 55° 2'-55° 35' lat. N.: 80 kil. sur 65; 110,000 hab. Ch.-l., Odense. Sol plat; quelques rivières, entre autres l'Odense. Culture bien entendue: grains, chanvre et lin, houblon, cumin; peu de bois. Chevaux, abeilles; pêche fluviale; chaux, craie, plâtre, pierres, tourbe. Quelque industrie, très peu de commerce. — Elle forme, avec l'île de Langeland qui en est voisine, 2 bailliages du roy. de Danemark, Odense et Svendborg.

FYROUZ, roi arsacide, 90-107. *Voy.* PACORUS. — Roi sassanide, 457-488. *Voy.* PEROSÈS.

G

G. *Cherchez à Dj, J, Tch, les noms qui ne se trouveraient point ici.*

G. La lettre G s'employait dans les abréviations pour *Gellius*, *Gaius* (*Caius*); — GN., pour *Gneus* (*Cneus*); — GL., *Gallus*; — GR., *Gracchus*. — G est l'initiale de Guillaume, Godefroi, Gabriel, etc.

GABAA, auj. *Gib*, ville de la tribu de Benjamin, à 8 kil. au N. de Jérusalem, est célèbre par la naissance de Saül et par l'attentat qui causa la guerre dite des Benjamites : ses habitants ayant déshonoré la femme d'un lévite d'Éphraïm, celui-ci appela les 12 tribus à le venger et toutes se réunirent pour détruire de fond en comble la ville coupable. David défit les Philistins à Gabaa.

GABALI, peuple de l'Aquitaine première, entre les Arvernes au N. O. et les Volces Arécomiques au S. E.; habitait le Gévaudan moderne, auquel il a donné son nom, et avait pour ch.-l. *Anderitum* (auj. *Javoulx*, ou *Antérieux*).

GABAON, ville de la tribu de Benjamin. Lors de la conquête du pays de Chanaan par Josué, les Gabaonites furent des premiers à faire alliance avec lui; Josué les défendit contre cinq rois voisins qui les assiégeaient; c'est pendant ce combat que Dieu arrêta le soleil pour lui permettre d'achever la victoire.

GABARDAN ou **GAVARDAN**, petit pays de la Gascogne, au S. du Bazadais, à l'O. du Condomais, au N. de l'Eauzan, à l'E. du Marsan. Places, Gabaret (ch.-l.), Aix, Baudignan. Il est auj. compris dans la partie orientale du dép. des Landes, et dans le S. O. de celui de Lot-et-Garonne. Ce pays a eu des vicomtes dès 1050; il a ensuite appartenu aux seigneurs de Béarn.

GABARET, ch.-l. de canton (Landes), à 28 kil. S. E. de Roquefort; 1,000 hab. Jadis ch.-l. du Gabardan.

GABEL, *Jablona* en tchèque, ville murée de Bohême, sur le Jungferbach, à 40 kil. N. O. de Jung-Bunzlau, à la sortie d'un défilé jadis important; 2,000 hab.

GABELLE, de l'allemand *gabe*, don, tribut, se disait originairement de toute espèce d'impôt; mais dans la suite ce terme a été spécialement appliqué à la taxe du sel. Cet impôt paraît avoir existé de tout temps. L'histoire de Rome rapporte des réglements du roi Ancus Martius à ce sujet. On croit qu'il fut établi en France vers 1344, par Philippe de Valois. Avant 1769, il était inégalement partagé entre les diverses provinces, ce qui faisait distinguer les pays de *grande* et de *petite gabelle*; la perception en était abandonnée à la discrétion des fermiers-généraux; aussi fut-il toujours, et à juste titre, regardé comme la plus vexatoire et la plus odieuse de toutes les charges.

GABÉLUS, Israélite à qui Tobie prêta 10 talents. *Voy.* TOBIE.

GABÈS, ville d'Afrique. *Voy.* CABÈS.

GABIA-LA-GRANDE, ville d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 9 kil. S. O. de Grenade; 3,700 hab. Fours à plâtre, grenier public.

GABIAN, bourg du dép. de l'Hérault, à 13 kil. N. O. de Pézenas; 1,000 hab. Aux environs, houille, vitriol, bélemnites; cristaux durs qui imitent le diamant.

GABIES, *Gabii*, ville du Latium, chez les Volsques, était une colonie d'Albe. Après 7 ans de siége, elle fut livrée à Tarquin-le-Superbe par l'artifice de Sextus, son fils; celui-ci, feignant une brouillerie avec son père, avait surpris la confiance des Gabiens en implorant leur pitié pour ses malheurs. Au temps d'Auguste cette ville était déjà en ruines.

GABINIUS (Quintus), tribun du peuple l'an 140 avant J.-C., est l'auteur de la loi dite *Gabinia*, qui portait que dans l'élection les citoyens donneraient leur suffrage par scrutin secret. — Il ne faut pas le confondre avec le suivant, qui est également auteur de plusieurs lois.

GABINIUS (A.), tribun du peuple l'an 69 avant J.-C., proposa et fit adopter une loi qui donnait à Pompée une autorité extraordinaire pour anéantir les pirates. Consul l'an 58 avant J.-C., il fit, de concert avec Clodius, exiler Cicéron. Gouverneur de Syrie en 57, il vainquit Aristobule, roi des Juifs, dans un grand combat, près de Jérusalem; et quoique le sénat lui ordonnât de revenir à Rome, il resta encore longtemps dans son gouvernement où il se conduisit de la manière la plus odieuse. De retour à Rome, il fut accusé de lèse-majesté publique et de concussion. Cicéron le défendit sur les instances de Pompée; mais il ne put le faire absoudre que sur le premier point. Gabinius mourut à Salone dans une expédition contre les Illyriens (46).

GABINUS LACUS, dans le Latium, au N. E. de Gabies, auj. lac de CASTIGLIONE.

GABON (côte de), partie de la Guinée supérieure, entre 3° 30' lat. N. et 0° 45' lat. S., est arrosée par plusieurs rivières, dont les principales sont le Gabon et le Danger. Elle renferme les états d'Imbiki, de Kayli, de Chikan, de Gaelouo, d'Eninga.

GABRIAS. *Voy.* BABRIAS.

GABRIEL, c.-à-d. *force de Dieu*, archange, fut envoyé de Dieu, d'abord à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils; puis à la sainte Vierge, pour lui annoncer la prochaine venue du Sauveur. C'est lui aussi, disent les Musulmans, qui apporta à Mahomet les pages du Coran.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (en Syrie) vers la fin du XVIe siècle, fit ses études à Rome au collége des Maronites; apprit le latin et le syriaque, ainsi que la théologie; fut reçu docteur en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint en France, remplit au collége royal à Paris la chaire de professeur d'arabe, et concourut à la pu-

blication de la *Bible polyglotte* de Le Jay. On a de ce Maronite : *Grammatica arabica Maronitarum*, Paris, 1616, in-4 ; *Geographia Nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4, traduit de la géographie arabe d'Edrisi ; *De nonnullis Orientalium urbibus*, etc., réimprimé dans l'*Arabia* de Blaeu, Amsterdam, 1635 ; *Liber psalmorum*, trad. du syriaque, Paris, 1625, in-4 ; etc.

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGY. *Voy.* COUCY et VERGY.

GABRIELLI (Catherine), célèbre cantatrice, née à Rome en 1730, morte en 1796, était fille d'un cuisinier. Elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, à Vienne, à St-Pétersbourg, et excita partout l'admiration. Elle inspira aussi de vives passions, surtout à l'infant D. Philippe, duc de Parme.

GACÉ, ch.-l. de canton (Orne), sur la Touque, à 22 kil. N. E. d'Argentan ; 1,300 hab. Toiles de cretonne.

GACON (François), poëte satirique, né à Lyon en 1667, mort en 1725, spécula sur le scandale, et attaqua dans le style le plus grossier toutes les célébrités de son temps ; J.-B. Rousseau, Lamotte et Boileau lui-même furent les principaux objets de ses diatribes. On a de lui : *le Poëte sans fard*, recueil de satires et d'épigrammes, 1696, 1701 ; une traduction d'*Anacréon*, en vers français, 1712, 2 vol. in-12 ; *l'Anti-Rousseau*, 1712, in-12 ; *l'Homère vengé*, 1715, in-12 (contre Lamotte) : *les Fables de Lamotte, traduites en vers français*, etc. Gacon était de l'Oratoire, et il obtint un prieuré à la fin de sa vie.

GACON-DUFOUR (madame), romancière, née à Paris en 1753, morte en 1835, avait épousé d'abord M. d'Humières, puis M. J.-Michel Dufour, avocat, et était fort liée avec Sylvain Maréchal, fameux athée. Elle a donné une quinzaine de romans, tous médiocres, quelques-uns dans le genre historique : *la Cour de Catherine de Médicis*, *etc.*, 1807 ; *Mémoires sur mesdames de La Vallière, de Montespan, etc.* ; *Correspondance inédite de madame de Châteauroux*, — *de plusieurs personnages de la cour de Louis XV*, et quelques écrits utiles sur l'économie domestique et rurale.

GACS, *Halicz* en slave, ville de Hongrie (Neograd), sur le Tugar, à 18 kil. N. O. de Lesoncs ; 4,000 hab. Château-fort ; manufacture de draps.

GAD (tribu de), une des 12 divisions de la Judée, à l'E. du Jourdain, s'étendait de l'Hiéromax au torrent de Jazer, entre la demi-tribu orientale de Manassé et celle de Ruben, comprenait le pays de Galaad, et avait pour villes principales Maspha, Rabbath-Ammon, Rammoth-Galaad et Jabès-Galaad. Elle était ainsi nommée de Gad, 7e fils de Jacob.

GADAMÈS, ville d'Afrique. *Voy.* GHADAMÈS.

GADARA ou GAZER, ville puissante de la Palestine, au-delà du Jourdain, dans la tribu de Manassé, était la capitale de la Pérée, et faisait partie de la Décapole. On croit qu'elle était située sur l'emplacement des villes modernes de *Mkes* ou *Omkeis*.

GADDADA, riv. de l'Hindoustan, traverse le Boutan sous le nom de Tchin-tcheou et grossit le Brahmapoutre au S. O. et près de Rangamott, après un cours de 270 kil.

GADÈS, en punique *Gadir*, auj. *Cadix*, ville de l'Hispanie, dans la Bétique, dans une île à l'embouchure du Bétis, fut fondée par les Phéniciens (et suivant la mythologie, par l'Hercule de Tyr). — Le détroit de Gibraltar se nommait *fretum Gaditanum* ou *Herculeum*. Les danseuses de Gadès étaient célèbres.

GADIATCH, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), à 33 kil. S. E. de Romen ; 2,800 hab. Commerce de blé, cire, laine.

GADITANUM FRETUM, aujourd'hui le détroit de GIBRALTAR. *Voy.* GADÈS.

GADO (CAPO DEL), *Prasum prom.* suivant quelques-uns, cap situé sur la côte orientale de l'Afrique (capitainerie générale de Mozambique), par 10° lat. S., 38° 50' long. E.

GAEL, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, sur le Méen, à 19 kil. O. de Montfort ; 2,300 hab.

GAELIQUE (langue). On désigne sous ce nom la langue que parlaient les anciens Celtes ou Galls (Gaels), habitants primitifs de la Gaule (*Voy.* CELTES). Cette langue s'est conservée jusqu'à nos jours dans la Basse-Bretagne en France, où elle est connue sous le nom d'idiome *bas-breton* ou *breyzard* ; et dans la principauté de Galles en Angleterre. Ce dialecte se perd de jour en jour.

GAERTNER (Joseph), naturaliste allemand, né en 1732 à Calw (Wurtemberg), voyagea dans plusieurs parties de l'Europe ; fut professeur d'anatomie à Gœttingue, de botanique à St-Pétersbourg ; parcourut l'Ukraine, et y fit des découvertes importantes en botanique ; revint en 1770 dans sa patrie ; alla en 1778 à Londres, où il mourut en 1791. On a de lui deux traités estimés : *De Fructibus et seminibus*, Stuttgard, 1788, et Tubingue, 1791 ; *Carpologia*, Leipsick, 1805.

GAETAN ou plutôt CAIETAN, nom de deux familles italiennes, l'une de Pise, qui fut longtemps à la tête du parti gibelin de cette ville ; l'autre de Rome, qui donna à l'Église de grands dignitaires, entre autres Boniface VIII.

GAÉTAN (saint), *Caietanus*, fondateur de l'ordre des Théatins, né à Vicence en 1480, mort en 1547 ; fut d'abord jurisconsulte à Vicence, puis entra dans l'église, se retira à Rome et y fonda en 1524 un nouvel ordre qui fut d'abord désigné sous le nom de *Clercs-Réguliers*, et qui prit le nom de *Théatins*, parce qu'il eut pour premier supérieur l'archevêque de Chiéti (en latin *Theate*), Paul Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV. Gaétan devint lui-même supérieur de l'ordre après Caraffa. On le fête le 7 août.

GAÉTAN, cardinal. *Voy.* CAIETAN.

GAËTE, *Caieta* des anciens, *Gaeta* en italien, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), sur la Méditerranée, à 70 kil. N. O. de Naples ; 1,400 hab. Place forte. Port vaste et bien abrité. Evêché, cathédrale ; plusieurs tours (d'Orlando, Latratina, de Cicéron). Patrie du cardinal Caiétan et du pape Gélase II. — Cette ville est très ancienne ; on lui donne les Lestrygons pour fondateurs ; des Grecs de Samos y vinrent ensuite. Antonin-le-Pieux l'embellit et lui donna un port. Après la destruction de l'empire romain, Gaëte fut gouvernée par des ducs qui devinrent les vassaux de l'Église. Alphonse d'Aragon la prit en 1435 et la réunit au roy. de Naples. Gaëte eut à subir plusieurs siéges remarquables. Elle fut prise en 1702 par les Autrichiens, en 1734 par une armée sarde-espagnole, en 1799 et 1806 par les Français, en 1815 et 1821 par les Autrichiens. — Napoléon, maître de l'Italie, donna le nom de duc de Gaëte à Gaudin, son ministre des finances.

GÆTULI. *Voy.* GÉTULES.

GAFFARELLI, fameux *soprano*, né à Bari en 1703, d'un pauvre paysan, mort en 1783, eut pour maître un certain Gaffaro, dont il prit le nom en diminutif, et surpassa bientôt son maître. Il débuta à Rome en 1724, chanta sur les principaux théâtres d'Italie, de France, d'Angleterre ; amassa de grandes richesses et acheta dans sa patrie le duché de Santo-Dorato, dont il porta depuis le nom. Il eut pour rival Farinelli.

GAFFARELLI, général français. *Voy.* CAFFARELLI.

GAFSA, ville de l'état de Tunis. *Voy.* CAFZA.

GAGE (Thomas), commandant en chef des troupes royales anglaises dans l'Amérique du Nord, et dernier gouverneur du Massachussetts pour le roi d'Angleterre, exerça d'odieuses rigueurs contre les colons insurgés. Retranché dans Boston après l'issue de la bataille de Lexington, Gage, que le Congrès pro-

vincial de Massachussetts avait déclaré ennemi du pays, fit proclamer la loi martiale. Après l'affaire de Bunker's-Hill, il se vit contraint à se rembarquer pour l'Angleterre et y mourut en 1787.

GAGNIER (Jean), orientaliste, né à Paris vers 1670, mort en 1740, était d'abord entré chez les Génovéfains, puis sortit de son couvent et se retira en Angleterre, où il embrassa la religion réformée, et enseigna les langues orientales à l'université d'Oxford. On a de lui entre autres ouvrages une traduction latine de l'*Histoire juive* de Joseph-Ben-Gorion, Oxford, 1706; une *Vie de Mahomet*, en latin, d'après Aboulféda et Jannab, 1723, ouvrage fort estimé; une traduction latine de la *Géographie d'Aboulféda*, 1726-27.

GAGUIN (Robert), historien, né à Colines, diocèse d'Arras, vers 1440, mort en 1501, fut professeur de théologie, supérieur de l'ordre des Mathurins, et fut chargé de diverses missions par Louis XI, Charles VIII et Louis XII. On a de lui plusieurs ouvrages précieux : une *Chronique depuis Pharamond jusqu'en* 1491, Paris, 1497, qu'il continua ensuite jusqu'en 1499, en latin; une traduction française de la *Chronique de Turpin*, Paris, 1527; des *Lettres*, *Discours*, en latin, 1497.

GAIL (J.-B.), laborieux helléniste, né à Paris en 1755, mort en 1829, fut professeur de grec au collége de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque Royale. Il a contribué à populariser l'étude du grec en France lors du rétablissement des études. Cependant son érudition a été mise en doute par un grand nombre de savants, entre autres par Courier, et ses travaux philologiques obtinrent peu d'autorité. On a de lui les traductions de *Théocrite*, 1792; de *Thucydide*, 8 vol. in-4, 1794; de *Xénophon*, 10 vol. in-4, 1795-1814; une *Grammaire grecque*, 1799, et plusieurs autres ouvrages élémentaires. Cet infatigable érudit a publié plus de 80 volumes formant diverses collections dont la principale, intitulée *le Philologue*, a 24 vol. in-8, Paris, 1817-1828. — La femme de J.-B. Gail, morte en 1819, s'est fait remarquer par son talent pour la musique. On lui doit les opéras des *Deux Jaloux*, 1813; *la Sérénade*, etc.

GAILLAC, *Galliacum*, ch.-l. d'arr. (Tarn), à 23 kil. O. d'Alby; 8,199 hab. Chapeaux, eau-de-vie, teintureries, fûtailles, construction de bateaux. Grand commerce de bons vins blancs, etc. Patrie du médecin Portal.—Cette ville existait au VIIIe siècle; Raimond, comte de Toulouse, y fonda en 960 une abbaye de Bénédictins. Gaillac était le siége de la juridiction royale du pays des Albigeois. — L'arr. de Gaillac a 8 cant. (Cadalen, Castelnau-de-Montmirail, Cordes, Ile-d'Alby, Rabasteins, Salvagnac, Vaour, plus Gaillac), 83 communes et 72,000 hab.

GAILLAC-TOULZA, bourg du dép. de la H.-Garonne, sur le Calers, à 9 kil. N. O. de Saverdun ; 1,600 hab.

GAILLAN, ville du dép. de la Gironde, à 2 kil. N. O. de Lesparre ; 2,200 hab.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérateur et historien français, né en 1726, dans un village de Picardie, mort en 1806, abandonna la carrière du barreau, où il était d'abord entré, pour se livrer exclusivement à la littérature; fut reçu en 1760 à l'Académie des Inscriptions, et en 1771 à l'Académie Française. On a de lui : *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, 1745, in-12, ouvrage classique; *la Poétique française a l'usage des dames*, 1749; *Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire*, 1757; *Histoire de François Ier*, 1766-69, 7 vol. in-12; 1810, 7 vol. in-8; *Histoire de Charlemagne*, 1782, 4 vol. in-12; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, ibid., 1771-74-77, 11 vol. in-12 : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, ibid., 1801, 8 vol. in-12; *Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique*, et plusieurs autres ouvrages moins importants. C'est en général un écrivain judicieux; son style est clair et souvent élégant.

GAILLON, ch.-l. de cant. (Eure), à 13 kil. S. E. de Louviers; 1,000 hab. Maison centrale de détention.

GAINAS, général goth au service d'Arcadius, empereur d'Orient, fit assassiner Rufin, à l'instigation de Stilicon (395); se fit nommer commandant de la cavalerie et de l'infanterie romaines, et domina pendant quelque temps le faible Arcadius. Déclaré à la fin ennemi de l'état, il prit ouvertement les armes, fut battu, et périt de la main des Huns, chez qui il avait cherché un asile, 400.

GAINSBOROUGH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 25 kil. N. O. de Lincoln, sur le Trent; 6,000 hab. Bière estimée. Cette ville est ancienne et doit son nom à un chef saxon dont Alfred-le-Grand épousa la fille en 863. Le roi danois Suénon y fut assassiné en 1013, et le général Cavendish y fut tué dans un combat contre Cromwell.

GAIS, village de Suisse (Appenzell), à 5 kil. N. E. d'Appenzell; 2,600 hab. Source d'eau minérale très fréquentée. Victoire des Suisses sur les Autrichiens en 1405.

GAIUS, jurisconsulte. *Voy.* CAIUS.

GALAAD (pays de), auj. *Dschulad*, à l'E. des monts qui bornent le bassin du Bas-Jourdain, était compris dans les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, et avoisinait l'Arabie.

GALADJUK, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 65 kil. N. E. d'Angouri; 10,000 hab. Château-fort, situé sur un rocher.

GALAM, capit. de l'état de Kaïaga ou Kadjaaga en Sénégambie, sur le Sénégal, à 700 kil. E. de Saint-Louis, par 12° 18' long. O., 15° 33' lat. S. Centre du commerce de toutes les contrées environnantes.

GALAN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Tarbes; 1,000 hab.

GALAND. *Voy.* GALLAND.

GALANTHA, ville de Hongrie (Presbourg), à 46 kil. E. de Presbourg; 2,300 hab. Appartient à la famille des princes d'Esterhazy.

GALANTHIS, suivante d'Alcmène, mit obstacle aux artifices de Lucine qui essayait de retarder l'accouchement d'Alcmène, comme Junon lui en avait donné l'ordre; la déesse irritée la changea en belette.

GALAPAGOS (îles), groupe du Grand-Océan Equinoxial, à l'O. de l'Amérique mérid., de 90° 24' à 94° 22' long. E., et de 1° 43' lat. N. à 1° 25' lat. S. La plus grande est Albemarle; ensuite viennent Chatam, Norfolk, Bindos, Cowley, etc. Tortues de mer délicieuses, tortues de terre funestes à la santé. Du reste, ces îles sont stériles et désertes.

GALATA, faubourg de Constantinople, au S. de Péra. Plusieurs mosquées; arsenal de Top-hané. Tour du Christ, élevée par les Génois en 1446, et qui sert à avertir les habitants en cas d'incendie. Galata appartint quelque temps aux Génois. C'est auj. le quartier des négociants européens.

GALATÉE, Néréide, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème et d'Acis, et préféra ce dernier au difforme Cyclope. Polyphème, irrité de cette préférence, lança un rocher sur Acis et l'écrasa.

GALATÉE, fille d'un roi de la Celtique. Fière de sa beauté, elle rebuta tous ses amants; mais Hercule étant venu dans le pays, elle se prit pour le héros du plus violent amour et bientôt donna le jour à un fils qu'elle avait eu de lui. Selon Hérodote et Diodore de Sicile, cette Galatée aurait donné son nom aux Gaulois.

GALATIE, *Galatia*, aujourd'hui sandjakats d'*Angourich* et de *Kiankari*, anc. contrée de l'Asie Mineure,

bornée au N. par la Bithynie et la Paphlagonie, à l'O. par la Phrygie, à l'E. par la Cappadoce, devait son nom aux Galates (ou Gallo-Grecs), mélange de Gaulois et de Grecs qui envahirent l'Asie l'an 278 av. J.-C. et auxquels Nicomède I, roi de Bithynie, céda un vaste territoire. Les Galates l'agrandirent encore beaucoup par leurs conquêtes dans l'Asie Mineure; mais après la défaite d'Antiochus-le-Grand (190), ils furent attaqués et surpris par le consul romain Manlius Vulso, 189 av. J.-C., puis définitivement incorporés à l'empire par Auguste. On distinguait dans la nation des Galates trois peuplades: les *Trocmes* à l'E., les *Tolistoboïes* au S. O., les *Tectosages* au N. O. Ancyre était leur capitale. Sous les derniers empereurs la Galatie fut divisée en Galatie 1re (*Galatia prima* ou *proconsularis*), ch.-l., Ancyre; et Galatie 2e (*Galatia secunda* ou *Salutaris*), ch.-l., Pessinonte. Les Galates, tant qu'ils furent indépendants, étaient régis par des *tétrarques* (quatre chefs), ainsi nommés parce qu'il y avait quatre chefs dans chacune des trois peuplades dont la nation se composait.

GALATONE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 25 kil. S. O. de Lecce; 4,000 hab.

GALATZ, ville de Moldavie, sur le Danube, à 65 kil. O. d'Ismaïl; 7,000 hab. Port où entrent de gros bâtiments. Entrepôt du commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Constantinople. Bataille entre les Russes et les Turcs en 1780; ces derniers y furent défaits et la ville fut prise.

GALBA (Sergius ou Servius Sulpitius), préteur en Lusitanie l'an 161 av. J.-C., ayant été vaincu, se vengea des vainqueurs en feignant de traiter avec eux de la paix et en les faisant massacrer par trahison: il alluma par cette perfidie la guerre de Viriathe. Accusé à Rome pour cette conduite, il parvint à se soustraire à la condamnation par son éloquence. Il fut dans la suite nommé consul (144 av. J.-C.). Cicéron cite Galba comme ayant été le meilleur orateur de son temps.

GALBA (Servius Sulpitius), empereur romain, né quatre ans av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30 de J.-C., il commanda les armées de Germanie; fut, sous Claude, gouverneur de l'Afrique, puis, sous Néron, gouverneur en Espagne. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron était sur le point de l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci se révolta, l'an 68 de J.-C. Proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Sa sévérité et son avarice le rendirent bientôt odieux à la multitude. Othon, qui n'avait pu se faire choisir par Galba pour son successeur, profita de ces dispositions pour le faire assassiner avec Pison, son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné que huit mois. C'était un prince doué des plus grandes qualités. On a dit de lui qu'on l'aurait toujours cru digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur.

GALE (Théophile), théologien anglais non-conformiste, né en 1628 dans le comté de Devon, mort à Londres en 1678, est auteur d'un ouvrage singulier intitulé: *la Cour des païens* (*the Court of the Gentiles*), Oxford, 1669-77, 4 vol. in-8, où il veut prouver que les sages les plus célèbres du paganisme ont emprunté des Écritures saintes non seulement leur théologie, mais encore leur philosophie. Outre cet écrit, on a encore de lui: *Philosophia universalis*, 1676, et quelques ouvrages moins remarquables.

GALE (Thomas), savant anglais, né dans le comté d'York en 1636, mort en 1702, doyen d'York, fut professeur de grec à l'université de Cambridge et membre de la Société royale de Londres. On lui doit: *Opuscula mythologica, ethica et physica* (fragm. de Paléphate, Ocellus, Héraclite, etc.), Cambridge, 1671, in-8; *Historiæ poeticæ scriptores antiqui* (Apollodore, Conon, Parthénius, Anton. Liberalis, etc.), Paris, 1675, in-8; *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8; *Iamblichus de mysteriis*, grec et latin, 1678, in-fol.; *Historiæ anglicanæ scriptores quinque*, Oxford, 1687, in-fol.; *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores XV*, 1691, in-fol. Il avait préparé une édition de l'*Iter britannicum* d'Antonin, qui a été publiée par Roger Gale, son fils.

GALEAS VISCONTI. *Voy.* VISCONTI.

GALENUS. *Voy.* GALIEN.

GALÈRE, C. *Galerius Valerius Maximianus*, empereur romain, né en Dacie, fut d'abord berger, ensuite soldat, et par son courage devint général. Dioclétien l'adopta, lui fit épouser sa fille et le nomma césar avec Constance Chlore, l'an 292. Envoyé contre Narsès, roi des Perses, en 294, il fut d'abord battu; mais ensuite il vainquit à son tour, et contraignit l'ennemi à demander la paix. En 305, il força par ses menaces Dioclétien et Maximien d'abdiquer, et devint, avec Constance Chlore, maître de l'empire. Il se réserva l'Orient et l'Italie. Constance étant mort au bout d'un an, Galère eut pour collègue Constantin, fils de ce prince, auquel il ne voulut conférer que le titre de césar, mais qui se fit proclamer auguste par les soldats. Maxence ayant pris la pourpre dans l'Italie, Galérius marcha contre lui; mais il fut vaincu. Peu après, il fut attaqué d'un ulcère épouvantable, et mourut à Sardique en Dacie, l'an 311. Ce prince est connu surtout par sa haine implacable contre les Chrétiens. C'est lui qui arracha à Dioclétien l'édit de persécution qui ensanglanta la fin de ce règne. Il les persécuta lui-même cruellement.

GALESO, *Galesus*, petite riv. du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sort des monts de Martina, et tombe dans le golfe de Tarente après 20 kil. de cours. Cette rivière était dans l'anc. Calabre; elle a été célébrée par Virgile (Géorg. IV, 126), et par Horace (Od. II, VI, 10).

GALET. *Voy.* GALLET.

GALETTI (J.-George-Auguste), historien allemand, né à Altenbourg en 1750, mort en 1828, fut nommé en 1783 professeur au gymnase de Gotha, en 1806 conseiller aulique et historiographe du duc de Gotha. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Histoire du duché de Gotha*, 1781, Gotha, 7 vol. in-8; *Histoire de Thuringe*, 1782-85, 6 vol.; *Histoire d'Allemagne*, Halle, 1785-95, 9 vol. in-4; *Petite histoire universelle*, Leipsick, 1801-19, 27 vol.; *Histoire d'Espagne et de Portugal*, Erfurt, 1809-10, 3 vol.: *Histoire générale de la civilisation des trois derniers siècles*, Gotha, 1814, 2 vol.

GALFRID ou GEOFFROY, nom de trois écrivains du moyen âge. Le premier, né à Monmouth, d'où il est nommé *Geoffroy de Monmouth*, vivait en Angleterre à la cour de Henri II, au XIIe siècle; il a écrit *Origo et gesta regum Britanniæ*, Paris, 1517, et la *Vie de Merlin*, avec la traduction latine et l'explication de ses *Prophéties*; — le second, surnommé *Geoffroy de Winesalf*, né en Angleterre au XIIIe siècle, suivit le roi Richard en Palestine et écrivit l'histoire de cette expédition; on a aussi de lui une *Poétique*; — le troisième, né en France, accompagna saint Louis en Égypte et écrivit la vie de ce prince; on la trouve dans les *Scriptores rerum francicarum* de Duchesne.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista longtemps avec courage aux Romains commandés par Agricola, et succomba enfin dans une grande bataille avec presque tous ses soldats, l'an 84 de J.-C. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adresse à ses troupes au moment du combat.

GALIANI (l'abbé), né en 1728, à Chieti (Abruzze Citérieure), s'est distingué comme littérateur, antiquaire et surtout comme économiste. Il fonda sa

réputation par un grand ouvrage sur la *Monnaie* qu'il fit paraître à Naples en 1749. Il fut un des premiers à exhumer les richesses archéologiques d'Herculanum. Il fut envoyé en 1759 à Paris par le roi de Naples comme secrétaire d'ambassade, et s'y vit partout recherché à cause de son esprit et de sa vivacité; il se lia particulièrement avec Diderot. Pendant son séjour à Paris, il composa, à l'occasion d'une disette, des *Dialogues sur le commerce des blés* (publiés en 1770), que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de raison et de plaisanterie. Rappelé à Naples en 1769, il y remplit avec succès les plus hauts emplois de l'administration. Il mourut en 1787. Il a laissé un *Commentaire sur Horace*, publié à Paris en 1821, à la suite de la traduction d'*Horace* de Campenon, et un volumineux recueil de lettres, dont il n'a paru que sa *Correspondance avec mad. d'Epinay*, Paris, 1818, 2 vol. in-8.

GALICE, province du royaume d'Espagne, portant aujourd'hui le titre de capitainerie générale, et formant jadis un royaume particulier, est située à l'angle N. O. de la Péninsule, entre l'Océan Atlantique au N. et à l'O., le Portugal au S. et les provinces de Valladolid, Léon et Asturies à l'E. : 220 kil. sur 200; 1,795,199 hab. Chef-l., La Corogne. Villes principales : Santiago de Compostelle, Ferrol, Betanços, Lugo, Vigo et Orense. Les côtes de la Galice sont très découpées et offrent de nombreuses baies. La chaîne des monts Cantabriques couvre de ses ramifications la Galice tout entière; plusieurs rivières y prennent leur source : l'Oro, le Méa, l'Ulla et le Tamboga. Le Minho arrose la partie méridionale de la Galice. La culture est peu avancée et les céréales rares; mais les montagnes sont couvertes de forêts où abonde le gibier; les porcs de la Galice sont aussi très recherchés; sur les côtes la pêche est très productive. Le fer, l'étain et le plomb se trouvent aussi en assez grande quantité dans les montagnes; autrefois les Romains y exploitaient plusieurs mines d'or et d'argent. Les Galiciens sont robustes, laborieux, et peuvent être comparés à nos Auvergnats. — La Galice fut jadis habitée par les *Callaici* qui donnèrent à ce pays son nom actuel, si ce nom ne dérive pas des *Galls* qui, poursuivis par les Kymris, vinrent émigrer en Espagne et dans le Portugal. Elle fut occupée ensuite par les Suèves qui y fondèrent au commencement du ve siècle un vaste royaume qui embrassa un moment la Lusitanie et la Bétique; puis par les Wisigoths (585), qui y luttèrent courageusement contre l'invasion des Maures. Elle fut érigée en royaume particulier par Ferdinand-le-Grand, roi de Léon et de Castille, pour un de ses fils, Garcie (1065), mais elle fut peu après réunie à la Castille: néanmoins les seigneurs de cette contrée restèrent presque indépendants jusqu'au règne de Ferdinand V, le Catholique (1474), qui l'arracha au joug féodal; depuis, elle n'a plus été considérée que comme une province de l'Espagne, tout en conservant son titre de royaume.

GALICE (NOUVELLE-), *Nueva Galicia*, ancienne division du Mexique sous la domination espagnole, portait le titre de royaume. Elle a depuis formé l'intendance de Guadalaxara et quelques parties de celles de Zacatecas et de San-Luis de Potosi.

GALICIE (royaume de), en allemand *Galizien*, dite aussi *Russie Rouge* et *Lodomirie*, province de la monarchie autrichienne, par 15° 50'-24° long. E., et 47° 20'-50° 30' lat. N., entre la république de Cracovie et la Pologne russe au N., la Russie et la Moldavie à l'E., la Moravie et la Silésie à l'O., la Hongrie et la Transylvanie au S.: 590 kil. sur 170; 231,779 hab. en 1835. Ch.-l., Lemberg. On la divise en 19 cercles: Lemberg, Wadowice, Bochnia, Sandec, Iaslo, Tarnow, Rzeszow, Sanok, Sambor, Przémysl, Zolkiew, Zloczow, Tarnopol, Brzezani, Stry, Stanislawow, Czortkow, Kolomea, Czernowitz (Czernowitz est l'ancienne Bukowine) : tous ont pour chefs-lieux des villes de même nom, sauf le cercle de Sandec, ch.-l. Neu-Sandec, et celui de Czortkow, ch.-l. Zaleszczyki. Sol plat au N. et à l'O., plus montagneux à l'E. Rivières principales : la Vistule, le Bug, le Pruth, le Dniestr et beaucoup d'affluents de ces rivières. Agriculture arriérée; terroir fertile en grains, lin, chanvre, tabac, plantes oléagineuses, légumes, fruits; peu de vin. Gros bétail, bons chevaux, abeilles. Fer, cuivre, plomb argentifère, mais surtout sel gemme, qu'on y trouve en prodigieuse abondance. — Le nom de Galicie est tout moderne et ne date que de 1772. La contrée aujourd'hui connue sous ce nom portait autrefois le nom de *Russie Rouge*, et primitivement de *Chrobatie Rouge* ou *Czerniensk* (pays rouge). Au xe siècle, elle faisait partie des états de Miécislas I, roi de Pologne; elle fut envahie à la fin du même siècle par le duc de Kiew, Wladimir ou Wlodimir-le-Grand. C'est à cette époque que la Russie Rouge commença à porter le nom de *Lodomirie*. Plusieurs princes y formèrent alors des états indépendants, parmi lesquels on remarque le duc de Halicz (du nom duquel est dérivé le nom moderne de Galicie). En 1198, Roman, descendant de Wladimir, réunit toute la Lodomirie; mais il fut tué à la bataille de Zawichost en 1206. Au milieu des guerres civiles qui suivirent sa mort, André II, roi de Hongrie, fit couronner roi de Halicz et de Wlodimir (de Galicie et de Lodomirie) Coloman, son 2e fils (1214); mais il ne parvint jamais à le mettre en possession de sa couronne. Daniel, fils de Roman, se défit de ses compétiteurs (1246) et transmit sa couronne à Léon son fils, qui fonda Léopol (auj. Lemberg) et mourut en 1301. En 1340, Casimir, roi de Pologne, réunit définitivement la Russie Rouge à ses états, et cette contrée suivit dès lors les destinées de la Pologne. Lors du premier partage de ce royaume, en 1772, l'Autriche fit valoir les droits qu'elle prétendait lui avoir été légués par André, roi de Hongrie; à ce titre, elle réunit la Russie Rouge à son empire et lui imposa le nom de Galicie. On la divisa alors en Galicie orientale et Galicie occidentale. En 1809, les Polonais reconquirent la Galicie et la réunirent au grand-duché de Varsovie; mais après les événements de 1815, la Galicie fut rendue à l'Autriche, qui en forma un royaume, en y ajoutant la Bukowine, province de la Moldavie.

GALIEN (Claude), *Galenus*, célèbre médecin grec, né à Pergame l'an 131 de J.-C., était fils de Nicon, habile architecte, qui lui donna le surnom de *Galenus* (doux), sans doute à cause de la douceur de son caractère. Il s'adonna d'abord à la philosophie, surtout à celle d'Aristote; puis se consacra à la médecine et voyagea beaucoup pour se perfectionner. Il séjourna plusieurs années dans Alexandrie, où il fit une étude profonde de l'anatomie. Après avoir exercé quelque temps à Pergame, il vint à Rome à trente-quatre ans, s'y fit bientôt distinguer, et devint médecin des empereurs Marc-Aurèle, Vérus et Commode. On croit qu'il retourna à Pergame à la fin de sa vie et qu'il y mourut à l'âge de soixante-dix ans. Galien est, après Hippocrate, le premier médecin de l'antiquité; il s'est attaché à faire revivre la doctrine du vieillard de Cos, et il a composé lui-même une foule d'écrits qui formaient un corps complet d'études médicales. Plusieurs se sont perdus. Les principaux de ceux qui nous restent sont, pour l'anatomie : *De anatomicis administrationibus*; *De usu partium*, son chef-d'œuvre, qui est, comme il le dit, un hymne à l'auteur du corps humain; pour la médecine : *De constitutione artis medicæ*; 14 livres de *Thérapeutique*; des *Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate*; un traité *De locis affectis*; le traité de la saignée, *De curandi*

ratione per sanguinis missionem. Il avait aussi écrit sur d'autres sciences que la médecine, notamment sur la philosophie ; il inventa la 4e figure du syllogisme; on a sous son nom un traité de l'*Histoire de la philosophie.* Il est à regretter que Galien ne se soit pas entièrement garanti de l'esprit d'hypothèse; il expliquait tout en médecine, comme en physique, par quatre éléments, l'eau, l'air, la terre, le feu; et par les quatre qualités, le chaud, le froid, l'humide, le sec; il admettait, pour rendre compte des phénomènes de la vie, un *esprit vital.* Son style est en général élégant et abondant, mais il n'a pas la simplicité et la concision d'Hippocrate. Ses écrits sont restés pendant bien des siècles l'oracle de l'école. Ils ont été cent fois publiés et commentés. Ses principales éditions sont celles de René Chartier, qui l'a réuni à Hippocrate (1639-79), 13 vol. in-fol., grec-latin; et de Gottl. Kühn, Leipsick, 1821-33, 20 vol. in-8, grec-latin.

GALIGAI. *Voy.* CONCINO CONCINI.

GALILÉE, *Galilæa*, une des quatre grandes divisions de la Palestine, la plus septentrionale, était bornée au N. par le cours du Léonte et par l'Antiliban qui la séparaient de la Phénicie, à l'E. par le Jourdain et le lac de Tibériade ou mer de Galilée, au S. par les chaînes des monts Gelboé et Carmel, à l'O. par la Méditerranée: elle comprenait les trois tribus de Nephtali, Dan et Zabulon, et avait pour ch.-l. Diocésarée ou Sepphoris. Elle se divisait en Galilée supérieure (*Galilæa superior*, *Galilæa populosa*, *Galilæa Gentium*), habitée par un mélange d'Egyptiens, d'Arabes et de Phéniciens; et Galilée inférieure (*Galilæa inferior*), autour du lac de Tibériade. La Galilée est auj. comprise dans le pachalick d'Acre en Syrie. Les Orientaux l'appellent Beled-el-Boukra (pays de l'Évangile). — Souvent on donne à J.-C. le nom de *Galiléen*, parce qu'il fut élevé à Nazareth, ville de Galilée, et qu'il fit en Galilée ses premiers miracles; de là aussi le nom de *Galiléens* donné aux Chrétiens.

GALILÉE (mer de), ou de TIBÉRIADE. *Voy.* TIBÉRIADE.

GALILÉE, *Galileo Galilei*, né en 1564 à Pise, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné par son père à la médecine, mais abandonna bientôt cette étude pour celle des sciences mathématiques vers lesquelles l'entraînait un goût naturel. Il y fit de tels progrès que dès l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé par la protection des Médicis professeur de mathématiques à l'université de Pise. Persécuté dans cette ville à cause de la hardiesse de ses idées en physique, qui étaient contraires aux doctrines reçues dans l'école, il résigna sa chaire en 1592 ; mais peu après, il fut nommé professeur à Padoue et obtint dans cette ville de grands avantages. Il y fit ses découvertes les plus importantes. Après avoir enseigné une vingtaine d'années à Padoue, il vint se fixer à Florence sur les instances du grand-duc de Toscane, et jouit auprès de ce prince d'une grande faveur. Mais la fin de sa vie fut empoisonnée. Ayant publié un ouvrage dans lequel il exposait, d'après Copernic, le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil, il se vit, en 1633, dénoncé par ses envieux au tribunal de l'inquisition de Rome pour avoir enseigné une opinion que l'on prétendait contraire au texte de la Bible ; condamné par ce tribunal à l'âge de soixante-dix ans, il fut contraint d'abjurer à genoux ce qu'on nommait *ses erreurs* et fut privé de sa liberté pour un temps indéfini. On dit qu'après avoir prononcé l'abjuration, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix : *E pur si muove* (et pourtant elle se meut). Il ne paraît pas que Galilée ait été, comme on le croit vulgairement, plongé dans les cachots de l'inquisition, et qu'il soit mort en captivité. On lui donna pour prison le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, mais toujours sous la surveillance du saint-office ; et même quelque temps après, il lui fut permis de résider dans une maison de campagne auprès de Florence, et d'y poursuivre ses études. Néanmoins, il ne voulut plus rien publier depuis. Il perdit la vue à l'âge de soixante-quatorze ans, et mourut quatre ans après, en 1642. Galilée fut le véritable créateur de la philosophie expérimentale : on lui doit la découverte des lois de la pesanteur, l'invention du pendule, de la balance hydrostatique, du thermomètre, du compas de proportion, du télescope (1609); avec ce dernier instrument, il fit une foule d'observations qui changèrent la face de l'astronomie et mirent hors de doute le système de Copernic. Ses principaux ouvrages sont : *Sidereus nuntius*, Florence, 1610, où il expose ses découvertes astronomiques; *Quatre dialogues sur les systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic*, en italien, Florence, 1632, traduit en latin par Bernegger, Strasbourg, 1656; cet ouvrage, qui fut le prétexte de sa condamnation, est considéré comme un chef-d'œuvre pour le style aussi bien que pour la science; *Dialogues sur le mouvement et sur la résistance des fluides*, imprimé à Leyde en 1638, par les soins du comte de Noailles, ambassadeur de France à Rome. Les *Œuvres* de Galilée ont été plusieurs fois recueillies ; l'édition la plus complète est de Milan, 1808, 13 vol. in-8.

GALIN (Pierre), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1822, inventa une méthode nouvelle pour simplifier l'enseignement de la musique. Il la fit connaître en 1818, et l'appela le *méloplaste.* Il a développé son système dans l'écrit intitulé : *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818, in-8. Il avait quelque temps enseigné les mathématiques à Bordeaux.

GALINDES, *Galindæ*, peuple de la Sarmatie, habitait avec les *Sudini* au S. O. du golfe Vénédique (auj. golfe de *Dantzick*).

GALINGES, *Galingæ*, *Voy.* CALINGÆ.

GALIOT DE GENOILHAC. *Voy.* GENOILHAC.

GALITCH ou **GALITZ**, ville de la Russie d'Europe (Kostroma), à 44 kil. de Tchoukhloma; 6,000 hab. Elle fut fondée en 1152 par le grand-duc George Dolgorouki. Suivant quelques auteurs, elle a donné son nom à la famille Galitzin.

GALITZIN (maison DE), illustre maison russe, issue à la fin du XVe siècle de Michel Ivanovitch Boulgakof, qui descendait lui-même des grands princes de Lithuanie. Boulgakof avait reçu le surnom de *Galitza* (c.-à-d. *gantelet*), d'un gant de cuir qu'il avait coutume de porter à la main droite ; suivant d'autres, ses descendants prirent leur nom de la ville de Galitz (*Voy.* ci-dessus). Le membre le plus célèbre de cette famille est :

GALITZIN (Wasili ou Basile), dit *le Grand*, seigneur russe, né en 1633. Il devint en 1680 ministre du czar Fédor Alexiovitz, et lui persuada d'abolir les titres de noblesse afin de n'avancer que le mérite. Il conserva toute son influence sous la régente Sophie, comprima une révolte des Strélitz (1682), conclut en 1686 un traité de paix avec la Pologne, envoya une ambassade en France, mit un terme aux incursions des Tartares de la Crimée (1688), et prépara la civilisation de son peuple. Accusé en 1689 d'avoir conspiré avec la régente contre la vie du jeune prince Pierre (Pierre I), il fut envoyé en exil. Il mourut en 1713. — La famille Galitzin a fourni sous les règnes suivants des généraux et des administrateurs distingués, entre autres le prince Dimitri Galitzin, ambassadeur en France en 1765, qui fut lié avec les hommes les plus illustres de l'époque; il publia plusieurs ouvrages scientifiques et donna en Hollande une édition complète d'Helvétius.— La famille Kourakin est issue du frère de Michel Ivanovitch, tige de la famille Galitzin.

GALL (saint), né en Irlande dans le VIe siècle, fut disciple de saint Colomban, qu'il accompagna en

France en 585; se retira plus tard en Suisse, y fonda, à 8 kil. du lac de Constance, le célèbre monastère qui prit son nom (*Voy.* SAINT-GALL); devint évêque de Constance, et mourut en 646. On le fête le 6 octobre.

GALL (François-Joseph), fondateur de la crânioscopie, né en 1758 à Tiefenbrunn près de Pforzheim (grand-duché de Bade), mort en 1828 à Montrouge près de Paris, était fils d'un marchand. Après avoir étudié à Bade et à Strasbourg, il se fit recevoir médecin à Vienne en 1785 et exerça quelque temps dans cette ville. Il y jeta aussi les fondements de la doctrine à laquelle son nom est attaché, cherchant dans l'homme, et surtout dans la structure du crâne, les signes extérieurs des facultés et des capacités naturelles, et commença, en 1796, des cours particuliers où il exposait ses idées nouvelles. Inquiété à Vienne pour ses opinions, il vint à Paris en 1807, et y reçut un si bon accueil qu'il se fit naturaliser Français (1819). Il fit pendant longtemps à l'Athénée des cours publics qui popularisèrent sa doctrine, et publia plusieurs ouvrages. On doit à Gall d'importantes découvertes sur la structure du cerveau et sur les fonctions de cet organe. Il prétendit que les instincts, les facultés et les qualités intellectuelles ou morales étaient attachés chacun à quelque partie du cerveau, et chercha à découvrir le siége ou l'organe de chaque faculté. Cette doctrine nouvelle a été nommée *crâniologie*, *crânioscopie*; ses partisans la nomment aujourd'hui *phrénologie*. Les facultés fondamentales que Gall admettait sont au nombre de vingt-sept : 1° l'instinct de la reproduction; 2° l'amour de la progéniture; 3° l'attachement; 4° le courage ou l'instinct de la défense; 5° le penchant à la destruction et au meurtre; 6° la ruse; 7° l'instinct de la propriété et le penchant au vol; 8° l'orgueil; 9° la vanité; 10° la circonspection; 11° la mémoire des choses; 12° le sens des localités; 13° la mémoire des personnes; 14° la mémoire verbale; 15° le sens du langage; 16° le sens de rapport des couleurs et le talent de la peinture; 17° le sens des rapports musicaux ou le talent de la musique; 18° le sens du rapport des nombres ou talent mathématique; 19° le sens de la mécanique et le talent de l'architecture; 20° la sagacité comparative; 21° l'esprit métaphysique; 22° l'esprit caustique ou de saillie; 23° le talent poétique; 24° la bienveillance et le sentiment du juste; 25° la mimique; 26° le sentiment religieux; 27° la fermeté. Il assigne aux facultés animales et grossières les parties postérieure et latérales de la tête, aux facultés intellectuelles la partie antérieure, aux qualités morales le sommet. La doctrine de Gall a trouvé de nombreux partisans et d'ardents contradicteurs; on l'a attaquée avec l'arme du ridicule et avec celle de la raison; les métaphysiciens et les théologiens l'ont accusée de conduire au matérialisme et au fatalisme; d'ailleurs, ses partisans ne sont pas d'accord sur l'emplacement des organes, sur leur nombre, sur la classification des facultés (*Voy.* SPURZHEIM). Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que Gall ait fait faire un grand pas à l'anatomie et à la physiologie du cerveau. L'ouvrage fondamental du docteur Gall est le suivant : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, 1810-20, 4 vol. in-4 et in-fol., et 1822-25, 6 vol. in-8, avec un atlas de 100 planches in-fol.

GALLAIS (J.-Pierre), écrivain politique, né en 1756 à Doué près de Saumur, mort en 1820, était entré jeune chez les Bénédictins. Il combattit la révolution au péril de sa vie dans des brochures hardies, concourut à la rédaction de *la Quotidienne*, puis du *Journal de Paris*; et fut nommé en 1800 professeur d'éloquence et de philosophie à l'Académie de législation. Il fut un des premiers à attaquer Napoléon en 1814. L'empereur Alexandre le choisit pour son correspondant littéraire. Outre plusieurs écrits de circonstance, on lui doit une suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

GALLAM, GALLAPAGOS. *Voy.* GALAM, GALAPAGOS.

GALLAND (Ant.), orientaliste et antiquaire, né en 1646, près de Montdidier en Picardie, mort en 1715, accompagna en 1670 M. de Nointel, ambassadeur à Constantinople; fit depuis deux autres voyages en Orient, pendant lesquels il se perfectionna dans l'étude du grec et de l'arabe, et exécuta, avec le titre d'*antiquaire du roi*, un grand nombre de recherches archéologiques; fut admis en 1701 à l'Académie des Inscriptions, et devint en 1709 professeur d'arabe au collége de France. Galland est surtout connu par le charmant recueil de contes intitulé : *les Mille et une Nuits*, qu'il traduisit de l'arabe, 1704-8, 12 vol. in-12, souvent réimprimé; on a encore de lui les *Contes et fables de Pidpaï et Lokman*, publiés après sa mort, 1724, 2 vol. in-12; *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, 1694, et une foule de savantes dissertations sur des médailles grecques ou romaines et sur divers points d'archéologie.

GALLAND (André), théologien, né à Venise en 1709 de parents français, mort en 1779, entra chez les Oratoriens, et employa la plus grande partie de sa vie à publier une précieuse collection des Pères de l'Église : *Bibliotheca græco-latina veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiæ*, Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol. On y trouve 380 écrivains des sept premiers siècles.

GALLARATE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. O. de Milan; 3,800 hab. Fondée suivant les uns par les Gaulois, selon les autres par une légion romaine nommée *Gallerita*. Elle était florissante au xᵉ siècle; mais ses fortifications ont été détruites au XIIIᵉ.

GALLAS, peuple nomade de l'Afrique, répandu sur les confins de l'Abyssinie méridionale, jusqu'aux frontières occidentales des états situés le long de la côte, entre Mélinde et Magadoxo. Les Gallas dominent exclusivement dans les états de Gondar, Ankober, Amhara, Angot, etc.; ils sont féroces et belliqueux; ils se distinguent des autres nègres par une teinte moins foncée et par leurs cheveux qui sont longs et non crépus.

GALLAS (Mathias), feld-maréchal d'Autriche, né dans le comté de Trente en 1589, mort à Vienne en 1647, servit d'abord sous Wallenstein; il refusa d'entrer dans les projets ambitieux de ce général contre l'empereur Ferdinand II, et les dénonça à ce prince dont il se concilia ainsi la faveur. Nommé général en chef de l'armée envoyée contre la France en 1636, Gallas s'avança sans obstacles jusqu'à la ville de Saint-Jean-de-Losne en Bourgogne; mais il ne put prendre cette place, que ne défendait qu'une faible garnison, et dut bientôt battre en retraite à l'approche du grand Condé. En 1644, il fit également contre les Suédois une campagne malheureuse, qui lui mérita, dit Puffendorf, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée.

GALLE, nom d'une famille hollandaise qui a fourni plusieurs graveurs distingués : Philippe Galle, né à Harlem en 1537, mort à Anvers en 1612, qui grava les chefs-d'œuvre de Breughel, Stradan, etc.: — Théodore Galle, fils aîné de Philippe, né à Anvers en 1560, qui grava d'après Rubens, Martin Vos: — Corneille Galle, dit *le Vieux*, fils puîné de Philippe, et le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom; il naquit à Anvers vers 1570, visita l'Italie, grava d'après Van Dyck, Pierre-Paul, Rubens, Raphaël, Carrache, etc., et se fit surtout remarquer par la correction et le bon goût de ses dessins; — Corneille, dit *le Jeune*, fils du précédent,

né à Anvers en 1600; il n'eut pas le talent ni la réputation de son père.

GALLECIE, *Gallæcia*. *Voy*. GALICE.

GALLES, prêtres de Cybèle, ainsi appelés d'un certain Gallus leur fondateur, qui paraît n'être autre qu'Atys (*Voy*. ce nom). En se faisant initier, ils se mutilaient eux-mêmes. Ces prêtres fanatiques et vagabonds, dont la Phrygie et la Galatie furent le berceau, se répandirent dans tout l'empire romain; ils couraient de ville en ville portant l'image de la déesse, jouant des cymbales et chantant des vers appelés *galliambes*. Ils prédisaient l'avenir et recevaient en échange de nombreuses aumônes. Leur chef se nommait *archigalle*.

GALLES (principauté de), *Wales* en anglais, *Britannia secunda*, puis *Cambria* des anciens, contrée située dans la partie occidentale de la Grande-Bretagne, a pour bornes au N. la mer d'Irlande, à l'O. le canal de St-Georges, au S. le canal de Bristol, et à l'E. les comtés de Monmouth, de Hereford, de Shrop et de Chester qui font partie de l'Angleterre proprement dite: 65 kil. sur 140; 805,000 hab. (717,408 en 1821). La principauté de Galles se divise en 12 comtés (*Voy*. ANGLETERRE). Le pays est partout hérissé de hautes montagnes qu'entrecoupent des vallées profondes et qui s'étendent du S. O. au N.O.; l'air y est vif et froid, mais le climat est fort salubre. Ces montagnes renferment des mines de houille inépuisables; les métaux s'y trouvent également en abondance: l'argent et le cuivre à Caernarvon, le plomb à Cardigan, le fer dans tout le sud. L'agriculture est peu avancée dans le pays de Galles; l'industrie consiste surtout dans la métallurgie et dans la fabrication de flanelles renommées. Les habitants des montagnes parlent encore un idiome particulier, issu de l'ancien celte ou gaëlique (*Voy*. GAELIQUE). — La principauté de Galles fut probablement peuplée par une colonie de Gallo-Kymris sortis de la Bretagne, d'où lui vint le nom moderne de *Galles* ou *Wales*, et celui de *Kymbery* ou de *Cambria* qu'on lui donnait anciennement. Les Romains firent de vains efforts pour soumettre les Cambriens. Suetonius Paulinus occupa un instant le nord de cette contrée; mais au S. les *Silures* attaquèrent les Romains, et, sous la conduite de Caractacus, ils résistèrent courageusement aux efforts d'Agricola. Lorsque les Romains quittèrent la Grande-Bretagne (411), les Cambriens formèrent une sorte de monarchie fédérative, qui dans les jours de danger obéissait à un chef unique nommé *pendragon*.—Ces peuples opposèrent une barrière invincible à tous les conquérants de la Grande-Bretagne. Ils repoussèrent également les Danois et les Saxons. Guillaume-le-Conquérant essaya vainement aussi de les réduire; ils ne furent soumis que par Edouard I (1282); celui-ci donna le titre de *prince de Galles* à son fils Édouard, et depuis cette époque les fils aînés des rois d'Angleterre ont toujours porté ce nom. La réunion définitive du pays de Galles à l'Angleterre eut lieu en 1536 sous Henri VIII.

GALLES (NOUVELLE-), *New-Wales* ou *West-Main*, vaste contrée de la Nouvelle-Bretagne, dans l'Amérique du Nord (possessions anglaises), par 47° 30'-64° lat. N. et 83°-108° long. O. Elle est bornée à l'E. par la mer d'Hudson, au N. par le golfe de Chesterfield, à l'O. et au S. O. par des ramifications des monts Rocheux, au S. par le Haut-Canada, au S. E. par le Bas-Canada : 2,200 kil. sur 450. Le Churchill ou Mississipi la divise en deux parties, dites Nouv.-Galles méridionale et Nouv.-Galles septentrionale. La population s'élève à peine à 39,000 individus; le principal établissement est le Fort-York. Climat très rude, surtout sur les bords de la mer d'Hudson; néanmoins il est fort sain; végétation maigre dans le nord, mais développée au S. — La Nouv.-Galles est soumise au gouverneur du Canada; mais le monopole du commerce, qui consiste principalement en fourrures, appartient à la compagnie de la baie d'Hudson.

GALLES DU SUD (NOUVELLE-), *New-South-Wales*, vaste colonie anglaise située dans la partie orientale de la Nouv.-Hollande, s'étend depuis le cap York jusqu'au cap Wilson, par 10° 39'-39° 11' lat. S. Ses limites à l'O. sont incertaines et s'étendent au-delà des montagnes Bleues. Sa longueur du cap York au cap Wilson est de 310 myriamètres. La colonie ne comptait que 13,000 hab. en 1802; en 1821 elle en comptait 37,068; auj. on peut évaluer le nombre des hab. à 50,000, dont 6,000 criminels déportés. La Nouv.-Galles est divisée en 10 comtés: Cumberland, Campden, Argyle, Westmoreland, Northumberland, Roxburgh, Londonderry, Durham, Ayr et Cambridge. Il faut y joindre l'île de Norfolk où l'on relègue les déportés récalcitrants. Villes principales: Sydney ou Port-Jackson (ch.-l.), dans le comté de Cumberland; Botany-Bay, Paramata, Bathurst, Port-Macquarie. — L'intérieur de la Nouv.-Galles est peu connu; les côtes sont découpées par un grand nombre de baies et baignées par le golfe Carpentarie. Les rivières principales sont le Macquarie, le Castlereagh, le Hastings, l'York, etc. Le climat est très chaud; néanmoins il est très salubre. La végétation y est puissante et originale; on y a trouvé plusieurs animaux jusqu'alors inconnus, entre autres le kangourou, le wombat, le phascatomis, et l'ornithorinque. Les indigènes appartiennent à la race nègre et ont l'intelligence fort peu développée. La population européenne se compose de colons, la plupart anglais, et de déportés (*convicts*). — La colonie de la Nouv.-Galles fut fondée dans le but d'en faire un lieu de déportation. Cook l'avait déjà visitée en 1770; en 1788 le capitaine Philips y aborda avec 800 condamnés et fonda l'établissement de Botany-Bay; mais bientôt après il transféra la colonie à Port-Jackson ou Sydney. La colonie reçut de rapides accroissements. En 1823 on adjoignit au gouverneur un conseil législatif de cinq membres. Une banque, des cours d'assises, des églises, des théâtres y furent établis; de nombreuses routes furent tracées, et jusqu'à ce jour la prospérité de ces établissements n'a fait que s'accroître.

GALLES (prince de), titre que porte l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. *Voy*. ÉDOUARD, et GALLES (principauté de).

GALLES (île du PRINCE-DE), ou *Poulo-Penang*, île de l'Asie, située à l'entrée du détroit de Malacca, a pour ch.-l. Penang. En 1822 elle comptait 45,127 hab., Malais, Chinois, Bengalis et Européens (ces derniers au nombre de 400 seulement). Cette île appartenait jadis aux Malais; elle fut donnée en dot en 1766 au capitaine anglais Light qui avait épousé la fille du roi malais; celui-ci lui donna le nom qu'elle porte auj. et la vendit à la compagnie des Indes qui fit de cette île un lieu de station pour les vaisseaux qui commercent avec la Chine.

GALLET, chansonnier, né à Paris vers 1700, était épicier droguiste. D'un caractère jovial, il vécut dans l'intimité de Piron, Collé, Panard, et fit de société avec eux plusieurs pièces fort gaies qui eurent du succès; mais il négligea en même temps ses affaires, fit banqueroute, et mourut dans la misère, 1757.—Un autre Gallet, joueur célèbre du XVII[e] siècle, est mentionné dans les satires de Régnier (satire XIV), et dans celles de Boileau (sat. VIII). Il perdit toute sa fortune d'un coup de dés.

GALLIA. *Voy*. GAULE.

GALLICANE (église), c.-à-d. église des Gaules et de France. Cette église, tout en étant sincèrement attachée à la foi catholique, s'est toujours signalée par une certaine indépendance vis-à-vis du Saint-Siége, et a réclamé à toutes les époques, soit contre l'autorité absolue que les papes s'arrogeaient sur les rois, soit contre l'infaillibilité qu'ils s'attribuaient

en s'élevant au-dessus des conciles. Cet esprit d'indépendance, qui remonte aux premiers siècles de l'Église, se montre surtout au XIII[e] siècle, où saint Louis proclame dans une ordonnance *les libertés et immunités de l'Église gallicane* (1229) et publie la *Pragmatique Sanction* (1270); au XIV[e], où Philippe-le-Bel lutte contre Boniface VIII; au XVII[e], où le clergé de France rend en 1682, par l'organe de Bossuet, cette célèbre déclaration: « Que l'Église doit être régie par les canons, que saint Pierre et ses successeurs n'ont reçu de puissance que sur les choses spirituelles; que les règles et les constitutions reçues dans le royaume doivent être maintenues, et les bornes posées par nos pères demeurer inébranlables; que les décrets et jugements du pape ne sont point irréformables, etc. » Les libertés gallicanes ont eu pour principaux défenseurs Hincmar, Gerson, l'abbé Fleury, Bossuet, le cardinal de la Luzerne, et de nos jours M. Frayssinous et M. Guillon.

GALLICIE. *Voy.* GALICIE.

GALLIEN, *P. Licinius Egnatius Gallienus*, empereur romain, fils de Valérien, fut d'abord associé par son père à l'empire en 253. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 259, il ne fit rien pour le tirer de captivité, et s'empressa de se faire reconnaître pour empereur. Il commit toutes sortes de cruautés, se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservation de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne les Barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; et trente de ses généraux, connus sous le nom des *Trente Tyrans*, prirent la pourpre. Il fut tué devant Milan en 268, pendant qu'il assiégeait l'usurpateur Auréolus qui s'y était enfermé. Il avait 35 ans.

GALLIFET (Joseph DE), écrivain mystique, né en 1663 à Aix, mort vers 1745, entra chez les Jésuites de Lyon et devint provincial de cette maison. Il fit vœu dans une maladie de se consacrer tout entier à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus. En effet, dès qu'il fut rétabli, il publia un traité en latin sur ce sujet, qu'il publia à Rome avec un mémoire de la mère Alacoque, 1726, et qu'il traduisit en français sous ce titre : *De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus, etc.*, Paris, 1733, et travailla jusqu'à la fin de sa vie à établir le nouveau culte, qui obtint un grand succès dans les couvents de France.

GALLION (Jun.), frère de Sénèque, se nommait d'abord *Annæus Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe, lorsque les Juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces disputes (l'indifférence qu'il témoigna en cette occasion a depuis fait donner le nom de *Gallionistes* à ceux qui sont indifférents en matière de religion). Disgracié par Néron après le supplice de son frère, Gallion se perça de son épée.

GALLIPOLI, *Callipolis*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 44 kil. E. d'Otrante, sur le golfe de Tarente; 8,200 hab. Place forte, château-fort; port commode, mais d'entrée difficile. Évêché, cathédrale. Un peu d'industrie; pêche du thon.

GALLIPOLI, *Callipolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. d'un livah de même nom, sur le canal des Dardanelles, dit aussi détroit *de Gallipoli*, à 140 kil. S. d'Andrinople : 17,000 hab. Deux bons ports. Fabriques de maroquins. C'est la 1[re] ville que les Turcs aient eue en Europe; ils la prirent en 1356. — Le livah de Gallipoli, situé le long de la mer de Marmara, a une longueur de 460 kil., et une largeur de 150, et compte 600,000 hab. Il correspond au S. de l'ancienne Thrace et à la Macédoine orientale. — On donne encore le nom de *presqu'île de Gallipoli* à la presqu'île sur laquelle est située Gallipoli : c'est l'ancienne *Chersonèse de Thrace*.

GALLISSONIÈRE. *Voy.* LA GALLISSONIÈRE.

GALLOECIA, prov. de l'Hispanie. *Voy.* CALLAÏCI.

GALLO-GRÈCE. *Voy.* GALATIE.

GALLOWAY, district d'Écosse, au S. E., comprend le comté de Wington avec l'intendance (*stewardry*) de Kirkendbright et a pour ville principale New-Galloway, sur la rivière de Ken, à 40 kil. S. E. d'Ayr. Ce petit bourg fut longtemps indépendant et résista souvent aux rois d'Écosse, notamment en 1160, sous Malcolm.

GALLOWAY, ville et comté d'Irlande. *Voy.* GALWAY.

GALLOWAY (RUVIGNY, comte de). *Voy.* RUVIGNY.

GALLS ou GAELS, ancien peuple de la Gaule, qui a donné son nom à cette contrée et au pays de Galles. *Voy.* CELTES, GAULOIS, GALLES.

GALLUS (Cornelius), poète et guerrier romain, de l'ordre des chevaliers, né à *Forum Julii* (Fréjus), 69 av. J.-C., rendit d'importants services à Octave dans la guerre d'Alexandrie, et fut créé par lui gouverneur d'Égypte. Il abusa tellement de son pouvoir, qu'il fut rappelé de son gouvernement et condamné à l'exil; mais il se donna la mort, à l'âge de 40 ou 43 ans. Il était lié avec Virgile, qui lui adressa sa X[e] églogue. Il avait composé 4 livres d'élégies qui ne nous sont pas parvenues; on a sous son nom 6 élégies qui paraissent être du VI[e] siècle. On les trouve ordinairement à la suite de Catulle, Tibulle et Properce, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

GALLUS (C. Vibius Trebonianus), d'abord général en Mésie, fit périr par trahison l'empereur Decius, dans une expédition contre les Goths, et se fit lui-même proclamer empereur en 251. Il s'associa Hostilien, puis son fils Volusien, traita avec les Goths, et persécuta les Chrétiens. Il allait combattre Émilien, qui avait usurpé l'empire, lorsqu'il fut tué en 253, par ses propres soldats, près de Rome.

GALLUS (Flavius Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé césar en 351 par Constance II, et chargé du gouvernement de l'Orient. Il remporta plusieurs avantages sur les Perses; mais il fit le plus criminel abus de son pouvoir, et mit à mort plusieurs des principaux habitants de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'empereur, il fut jugé, condamné, et eut la tête tranchée en 354.

GALNA, ville de l'Inde anglaise. *Voy.* GAULNA.

GALSUINTE, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths, et sœur de Brunehaut, née vers l'an 540, fut, à la sollicitation de sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, que cette princesse espérait par cette union détourner de son commerce avec Frédégonde et ramener à une conduite plus digne d'un roi. Mais le faible Chilpéric, sacrifiant bientôt sa jeune épouse à une concubine, fit assassiner Galsuinte. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea dans la lutte sanglante où elle succomba.

GALVANI (L.), médecin et physicien, né à Bologne en 1737, mort en 1795, fut nommé en 1762 professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et perdit cette place lors de l'établissement de la république cisalpine, pour n'avoir pas voulu prêter serment au nouveau gouvernement. On lui doit la découverte de ces propriétés électriques que l'on désigne sous le nom de *galvanisme*. Ayant par hasard approché un conducteur électrique des muscles d'une grenouille écorchée, il remarqua avec étonnement les mouvements qui s'y produisaient et en fit l'objet d'une étude spéciale. On a de lui *De viribus electricitatis in motu musculari*, 1791, dans les Mémoires de l'Institut de Bologne, et quelques dissertations anatomiques.

GALVESTON, baie du golfe du Mexique, dans l'état de Texas, à l'embouchure du Rio de la Trinidad, communique au S. E. avec le golfe du Mexique par un canal étroit, situé entre le continent et l'extrémité orientale de l'île San-Luis.

GALVESTON, ville des États-Unis (Louisiane), sur la rive droite de l'Amite, au N. O. de la Nouvelle-Orléans, et près de la rive gauche du Mississipi.

GALWAY, *Ausoba*, et *Gallovidia*, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Galway, à 180 kil. O. de Dublin ; 33,000 hab. Port à quelque distance de la ville. Eglise collégiale, bourse, six couvents, caserne, etc. Industrie médiocre (lainages, toiles). Pêche et brûlage de varech. Galway était jadis très forte; elle refusa en 1641 de recevoir les troupes anglaises, et protégea les rebelles en se donnant au duc d'Osmond ; elle fut prise en 1651 ; en 1690 elle se déclara pour Jacques II et opposa une longue résistance aux troupes de Guillaume III. — Le comté de Galway, un des comtés maritimes de l'Irlande. (Connaught), est situé entre ceux de Mayo au N. et de Clare au S.: 140 kil. sur 70 ; 333,500 hab. Beaucoup de lieux incultes ; marais, pâturages, bétail.

GAMA (Vasco DE), comte de Vidigueyra, célèbre navigateur portugais, né au port de Synis en Portugal vers 1450, fut chargé, en 1497, par le roi Emmanuel, de chercher une route vers l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance qu'avait déjà découvert Barthélemy Diaz (*Voy.* ce nom); il réussit pleinement dans cette périlleuse entreprise, et jeta l'ancre devant Calicut en mai 1498. A son retour en Portugal (1499), il fut accueilli avec la plus grande distinction par le roi Emmanuel, et reçut la grandesse avec le titre d'amiral des Indes. Il repartit en 1502 avec 15 vaisseaux, soumit une partie des côtes de l'Afrique orientale, forma des établissements à Mozambique, à Sofala, fit des traités avec le roi de Cananor, et pénétra jusqu'à Cochin. De retour à Lisbonne, on le laissa 21 ans dans l'inaction. Enfin en 1524 il partit de nouveau de Lisbonne avec le titre de vice-roi des Indes, mais il mourut à Cochin peu après son arrivée, en 1525. L'histoire de l'expédition de Vasco de Gama a été racontée par l'historien Barros, et chantée par le Camoëns dans sa *Lusiade*. — Ses fils, Etienne et Christophe de Gama, se distinguèrent aussi comme navigateurs et comme guerriers.

GAMACHES, *Gamachium* ou *Gamapium*, ch.-l. de canton (Somme), sur la Bresle, à 23 kil. S. O. d'Abbeville; 1,000 hab. Jadis place de guerre importante. Ruines d'un château-fort, détruit en 1500 par les Anglais. Fabriques de toiles de lin, moulins à huile, etc.

GAMACHES (Joachim ROUAULT DE), maréchal de France, d'une maison ancienne de Poitou, servit sous Charles VII et sous Louis XI, reçut le bâton de maréchal en 1461, et défendit Paris contre le comte de Charolais dans la guerre du *Bien-Public*, 1463. Malgré tant de services, Louis XI, le soupçonnant de trahison, le fit arrêter en 1476, et juger; il fut condamné à payer au roi 20,000 francs d'amende, et emprisonné pendant cinq ans; mais l'arrêt ne fut point exécuté. Il mourut en 1478.

GAMACHES (Etienne-Simon), ecclésiastique français, né en 1672 à Meulan, mort en 1756, était chanoine de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, et membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Astronomie physique*, 1740, in-4 ; *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8 ; *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8 ; *Système du cœur*, publié sous le nom de *Clarigny*, Paris, 1704, in-12 ; *les Agréments du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12.

GAMAIN (François), serrurier de Louis XVI, fut chargé par ce prince de construire la fameuse armoire de fer. Malgré les bons traitements qu'il avait toujours reçus à la cour, il ne craignit point de se prêter aux vues des révolutionnaires en accusant le roi et la reine d'avoir voulu l'empoisonner, et figura parmi les plus fougueux adversaires de la royauté.

GAMALIEL, savant rabbin, vivait au temps de J.-C. Il défendit les apôtres contre les Juifs, et se fit secrètement baptiser par saint Jean et saint Pierre. On croit qu'il fut le précepteur de saint Paul et de saint Etienne.

GAMAN, état de la Guinée supérieure, au N. O. de l'état des Achantis et au S. de celui de Kong. Capitale, Bontoukou. Il est riche en mines d'or.

GAMBA, petit état de la Guinée septent., au N. de celui de Dahomey, dont il est tributaire, a pour ch.-l. une ville de même nom, à 360 kil. N. de Dahomey. Ses habitants sont agriculteurs et fort doux. On tirait de là autrefois des esclaves fort estimés.

GAMBAROU, ville de l'état de Bournou en Nigritie, sur le Yeou, à 125 kil. O. de Kouka. Autrefois capit. du Bournou, mais détruite en 1809.

GAMBATESA, ville du roy. de Naples (Sannio), à 22 kil. E. de Campo-Basso ; 4,400 hab.

GAMBIE, *Stachir* des anciens, fleuve d'Afrique, dans la Nigritie, naît par 13° 38' long. O., 10° 37' lat. N., dans l'état de Fouta-Toro, sous le nom de Diman ; coule de l'E. à l'O.; baigne le Tenda, le Bondou, le Iani, le Saloum, le Badibou, le Barra; reçoit entre autres riv. le Cassamance, le Cacheo ; verse une partie de ses eaux dans le fleuve Sénégal, et tombe dans l'Océan par plusieurs embouchures que jadis on croyait autant de fleuves différents. Son cours est d'environ 1,700 kil. — La contrée arrosée à la fois par le Sénégal et la Gambie a reçu des géographes le nom de Sénégambie.

GAMBIER (lord James), amiral anglais, né en 1756, mort en 1833, fut chargé en 1807 de bombarder Copenhague. Envoyé en 1809 contre une flotte française réunie dans le port de l'île d'Aix, il la détruisit en partie en lançant contre elle des brûlots.

GAMELIES, fêtes en l'honneur de Junon, protectrice des mariages (*gamos* en grec). Le mois de janvier portait chez les Athéniens le nom de *gamélion*, parce que les mariages qui étaient célébrés dans le courant de ce mois passaient pour être plus heureux.

GAN, ville du dép. des B.-Pyrénées, sur la Nées, à 7 kil. S. O. de Pau ; 2,600 hab. Vin très estimé.

GAND, *Gent* en flamand, *Gandavum* en latin moderne, ville de Belgique, ch.-l. de la Flandre orientale, au confluent de l'Escaut avec la Lys et autres rivières ou canaux, à 49 kil. N. O. de Bruxelles : 80,000 hab. La ville de Gand est située sur 26 petites îles jointes par 300 ponts (dont 100 assez grands) ; elle a 17 kil. de tour (mais dans son enceinte elle renferme des jardins et des terres labourables). Evêché, citadelle, murs. Université. Beaucoup de monuments du moyen âge (cathédrale, hôtel-de-ville, beffroi, etc.). Collége royal, académie royale de dessin, sculpture, peinture, architecture; sociétés savantes, bibliothèque, musée, etc. Filatures de coton, imprimeries sur toiles, etc. Commerce actif, surtout pour les toiles de Flandre et les produits du sol. Patrie de Charles-Quint, de Daniel Heinsius et de Philippe Lænsberg, astronome. — L'origine de Gand est fort incertaine : suivant les Belges, elle remonte au VIIe siècle ; elle fut fortifiée en 1053 par le comte Baudouin, et devint bientôt une des plus riches villes de la Flandre ; elle se mit plusieurs fois à la tête des révoltes flamandes, surtout de celle qui eut lieu contre Louis II de Mâle (1379-83), sous la conduite de Philippe Arteveld. En 1576 y fut signée la fameuse pacification dite de Gand, par laquelle les provinces du nord et du midi des Pays-Bas s'unirent contre les Espagnols ; pacification qu'Alexandre Farnèse rompit bientôt (1579). La paix de Gand de 1814 mit fin à la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Forcé de quitter Paris en 1815, à l'approche de Napoléon, Louis XVIII se retira à Gand, où il séjourna pendant les Cent-Jours.

GANDIE, *Gandia*, ville d'Espagne (Valence), à 23 kil. N. O. de Denia, sur la Méditerranée ; 6,050 hab. Petit port, cabotage, pêche. On recueille aux environs les meilleurs melons d'Espagne. Palais des ducs de Gandie.

GANDIE (François BORGIA, duc de). *Voy.* BORGIA.

GANDINO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 18 kil. N. E. de Bergame ; 3,000 hab. Draps, lainages, tanneries. Commerce très étendu avec le Tyrol, l'Italie, la Suisse.

GANDJAM, riv. de l'Hindoustan septentr., sort des monts des Circars et se jette dans le golfe de Bengale au-dessous de la ville de Gandjam.

GANDJAM, district de l'Inde anglaise (Madras), dans le pays des Circars septent., est formé de la partie septent. de l'ancien état de Cicacole. Il a pour ch.-l. une ville nommée aussi Gandjam, par 19° 22' lat. N., 82° 58' long. E., sur la riv. de Gandjam. Commerce très actif, surtout en toiles de coton.

GANDOUANA, *Gandwana* des Anglais, ancienne province de l'Hindoustan, entre 17° et 25° lat. N., 75° et 83° long. E., au S. de Malwa, au N. des prov. d'Haïderabad et d'Orissa: 890 kil. sur 800; 4,000,000 d'hab. Le Gandouana se divise actuellement en deux parties : 1° roy. de Nagpour (vassal des Anglais sous un prince mahratte); 2° district de Gandouana ou de Djabbalpour (aux Anglais et dans la présidence de Calcutta, bien que partagé presque entièrement entre de petits radjahs indigènes). Capit. ancienne, Gharrà (auj. presque inhabitée) ; principales villes actuelles : Nagpour, Djabbalpour. Le Gandouana est généralement montueux et boisé. Il est peu fertile.

GANEÇA, déité indienne, fils de Bhavani seule, ou de Bhavani et de Siva, est le dieu de la sagesse dans l'Hindoustan. On le représente avec une tête d'éléphant, symbole de discernement et de sagacité, et accompagné d'un rat que les Indiens considèrent comme un animal prévoyant. Ganeça, que l'on a comparé à Janus, préside à toutes les cérémonies religieuses, à la paix, aux routes, au commencement de toute entreprise, projet, voyage, etc.

GANGANELLI. *Voy.* CLÉMENT XIV.

GANGARI ou **DARCHAN**, ville du Thibet, par 31° 4' lat. N., 78° 53' long. E., sert d'entrepôt aux marchandises envoyées de Lassa.

GANGE, *Ganga* en bengali, *Ganges* des anciens, célèbre fleuve de l'Hindoustan, naît dans les monts Himalaya, au Thibet, sous le nom de Bagirathi, un peu au-dessus de Gangoutri, et par 76° 40' long. E., 31° 4' lat. N. Sa source est située à plus de 4,000 mètres de hauteur. Il prend le nom de Gange dans le Gherouâl, après avoir reçu l'Alakananda, au lieu dit Devapraïaga (ou *divin confluent*) ; traverse les prov. de Delhi, Agrah, Aoude, Allahabad, Bahar, Bengale, passant par Farrakhabad, Allahabad, Mirzapour, Bénarès, Ghazipour, Patna, Radjamahala ; et après avoir suivi la direction du S. O., puis du S. et de l'E., prend la direction S. E. en formant un énorme delta, coupé par des branches multipliées, et dont la plus forte est l'Hougly qui passe par Calcutta et Chandernagor. Cours total, au moins 2,600 kil. Affluents : à droite le Calinaddi, le Djemnah : à gauche le Ramganga, le Gogra, le Gandak, le Bagmatti, le Kouci, la Mahamada, la Tistah. Le Brahmapoutre, qui vient du N.E., reçoit d'abord une des branches nombreuses du Gange, et, s'unissant lui-même à ce fleuve, se jette avec lui dans l'Océan par une même embouchure. Le Gange est aux yeux des Hindous un fleuve sacré. Ils croient se purifier au moral comme au physique en prenant un bain dans ses eaux. Ils en font la déesse Ganga, identique à Bhavani, femme de Siva. Les Hindous regardent comme le comble du bonheur et comme l'aurore de la vie céleste de mourir dans les eaux du Gange.

GANGES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 40 kil. N. O. de Montpellier ; 4,527 hab. Bas de soie, bonneterie, filature de soie. Commerce.

GANGES (Anne-Elisabeth DE ROSSAN, marquise de), née à Avignon en 1636, épousa le marquis de Ganges, étant déjà veuve du marquis de Castellane. Sa beauté lui avait fait donner à la cour de Louis XIV, où elle avait été présentée par son premier mari, le surnom de *la Belle Provençale;* elle revint à Avignon après son second mariage, et là fut l'objet d'une criminelle passion de la part de ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges. Ayant résisté avec courage, elle périt frappée de plusieurs coups d'épée que lui porta le chevalier, après avoir essayé vainement de l'empoisonner. Par suite de cette action infâme, les deux frères qui avaient eu le temps de quitter la France, furent condamnés par contumace à être rompus (1667).

GANGOUTRI, lieu de pèlerinage, sur le Gange et près des sources de ce fleuve, par 75° 49' long. E., 31° 4' lat. N.

GANGRES, *Gangra*, auj. *Kiangari*, ville de Paphlagonie, résidence du roi Déjotarus.

GANILH (Charles), économiste, né en 1758 à Allanche (Cantal), mort en 1836, fut d'abord avocat ; entra au tribunat, où il resta jusqu'en 1802 ; fut en 1815 nommé député ; défendit les libertés publiques, mais sans jamais s'écarter du ton de la modération, et porta souvent la lumière dans les questions de finances. Il a beaucoup écrit ; ses principaux ouvrages sont : *Essai politique sur les revenus des peuples*, 1806 et 1823 ; *Des Systèmes de l'économie politique*, 1809 : *Dictionnaire de l'économie politique*, 1826, 1 vol. in-8; *Théorie de l'économie politique*, 1830, qui tous attestent un esprit droit et consciencieux.

GANNAT, *Gannatum* ou *Gannapum*, ch.-l. d'arr. (Allier), sur l'Andelot, à 387 kil. S. E. de Paris, à 53 kil. S. de Moulins ; 5,109 hab. Commerce de blé. — L'arr. de Gannat a 5 cant. (Chantelle-le-Château, Ebreuil, Escurolles, Saint-Pourçain, Gannat), 79 communes et 66,024 hab.

GANNODURUM, nom latin de LAUFENBOURG.

GANYMÈDE, jeune prince d'une grande beauté, fils de Tros, roi de Troie, fut, selon la fable, enlevé par l'aigle de Jupiter, et transporté dans le ciel pour y remplacer Hébé comme échanson des dieux.

GAOUTAMA. *Voy.* BOUDDHA.

GAP, *Vapincum*, ch.-l. du dép. des H.-Alpes, à 669 kil. S. E. de Paris ; 7,854 hab. Évêché ; tribunal de 1re instance, collége communal ; cathédrale (où l'on voit le mausolée du duc de Lesdiguières). Musées de peinture et d'histoire naturelle. Cadis, soie, laine, etc. Commerce. — Cette ville, jadis capit. du Gapençais, est fort ancienne. Elle souffrit beaucoup des invasions des Sarrasins et des Lombards. Elle appartint ensuite aux comtes de Forcalquier, qui la cédèrent aux évêques de la ville. En 1692, elle fut prise et ravagée par Victor-Amédée, duc de Savoie. — L'arr. de Gap a 14 cant. (Aspres-lès-Veynes, Barcelonette, la Bastie-Neuve, Lavagne, Orpierre, Ribiers, Razans, Saint-Bonnet, Saint-Étienne-en-Devoluy, Saint-Firmin, Serres, Tallard, Veynes, plus Gap), 126 communes, et 69,034 hab.

GAPENÇAIS, *Vapincensis tractus*, partie du Haut-Dauphiné, sur les confins de la H.-Provence, et au S. E. de l'Embrunais, qui la sépare des frontières du Piémont ; 45 kil. sur 28. Ch.-l., Gap. Autres places : Chorges, Tallard, Veynes, Aspres-lès-Veynes. Montagnes, pâturages, gibier. — Le Gapençais faisait jadis partie de la Narbonnaise 2e, et avait pour habitants les *Caturiges* et les *Tricorii*. Il appartint ensuite successivement aux Burgundes, aux Francs, aux rois d'Arles, et après le démembre-

ment du royaume d'Arles, aux comtes de Provence, aux comtes de Toulouse, marquis de Provence; aux comtes de Forcalquier, sous lesquels il en passa une partie à l'évêque de Gap. Charles VII s'en empara en 1448; mais il le restitua à René, comte de Provence; il fut réuni définitivement à la France par Louis XI. Il est auj. compris dans le département des Hautes-Alpes.

GARAKPOUR, *Gorruckpoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Aoude, ch.-l. d'un district. Temple célèbre.

GARAMA, auj. *Gherma*, ville d'Afrique, au S. de la Grande-Syrte, à l'E. de Thabudis, avait donné son nom aux Garamantes. C'était un rendez-vous de commerce entre les indigènes de la Libye intérieure et les habitants de la côte (la plupart Grecs, Phéniciens, ou Carthaginois).

GARAMANTES, peuple indigène de l'Afrique intérieure, au S. de l'Atlas, qui le séparait de la Numidie, habitait le pays de Zab et une partie du Sahara. Cornélius Balbus fit une expédition célèbre dans le territoire des Garamantes, le peuple le plus méridional que les Romains connussent en Afrique. On retrouve encore leur nom dans Gherma.

GARAMOND (Claude), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du XVe siècle, fut chargé par François I de graver, pour l'impression des auteurs grecs, d'après les dessins d'Ange Vergen, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous le nom de *garamond*. La perfection de ses caractères n'a pas encore été surpassée.

GARAPHI MONTES, montagnes de la Mauritanie, auj. *Ghdibb-el-Zickar*, dans le roy. de Fez.

GARASSE (François), jésuite, né à Angoulême en 1585, s'est fait une fâcheuse célébrité par la virulence de ses critiques. Il prêcha d'abord, et se fit remarquer par la fougue de ses discours et par les traits satiriques dont il les assaisonnait; puis il se mit à écrire, et emporté par un zèle outré, il attaqua sans mesure tout ce qui lui paraissait contraire à la religion ou aux intérêts de son ordre: le poëte Théophile, l'historien Pasquier, l'avocat-général Servan, le philosophe Charron furent les principaux objets de ses invectives. Il mourut à Poitiers en 1631, d'une maladie contractée en visitant les malades de l'hospice. On a de lui: *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*, Paris, 1623; une *Somme théologique*, qui fut censurée par la Sorbonne, et une foule de pamphlets publiés sous de faux noms.

GARAT (Dominique-Joseph), né en 1749 à Bayonne, mort en 1833, était fils d'un médecin du bourg d'Ustaritz, près de Bayonne. Après s'être fait recevoir avocat à Bordeaux, il vint à Paris, où il se lia avec les philosophes, et se fit bientôt connaître avantageusement par ses *Éloges de L'Hôpital*, 1778; de *Suger*, 1779; de *Montausier*, 1781; de *Fontenelle*, 1784, dont les trois derniers furent couronnés par l'Académie Française; il écrivit en même temps dans le *Mercure Français*, dans le *Journal de Paris*, et fut chargé du cours d'histoire au *Lycée*, qui venait d'être fondé (1785). Il fut envoyé aux États-généraux (1789), par les pays basques, comme représentant du tiers-état; devint sous la Convention ministre de la justice, en remplacement de Danton, après les massacres de septembre (12 octobre 1792), et eut en cette qualité la cruelle mission de lire à Louis XVI sa sentence; accepta peu après (14 mars 1793) le portefeuille de l'intérieur que quittait Roland: montra dans cette importante administration peu de fermeté et de prévoyance, et la quitta au bout de peu de mois; fut appelé en 1794 aux écoles normales, et y fit des leçons fort brillantes sur l'*Analyse de l'entendement*; entra à l'Institut lors de la formation de ce corps savant (section des sciences morales et politiques); fut élu en 1796 membre du Conseil des Anciens; se laissa nommer sénateur, puis comte par l'empereur Napoléon, et ne s'opposa nullement au nouvel ordre de choses. Esprit profond, bon écrivain, Garat était faible comme homme politique: on a dit que c'était un *jacobin malgré lui*. Il a publié, outre ses *Éloges*, des *Considérations sur la Révolution*, 1792; des *Mémoires sur la Révolution*, 1795, où il explique sa conduite pendant qu'il était aux affaires; des *Mémoires sur Suard*, son ami, 1820. Il a laissé de précieux manuscrits, entre autres des *Éloges de Bossuet, de Condillac, de Montesquieu*, et une *Histoire des Basques*. Il était depuis 1806 membre de l'Académie Française: il en fut exclu sous la Restauration. — Son frère aîné, Dominique Garat, né en 1735 à Ustaritz, mort en 1799, fit aussi partie de l'Assemblée constituante, où il tint une conduite fort honorable.

GARAT (Pierre-Jean), célèbre chanteur, fils de Dominique et neveu du ministre de la justice, né à Ustaritz (B.-Pyrénées) en 1764, mort à Paris en 1823, vint dans la capitale à 20 ans, y excita par son talent un enthousiasme universel, et obtint la protection de la reine Marie-Antoinette et du comte d'Artois, qui le pensionnèrent généreusement. Après avoir parcouru les principales villes de l'Europe, il revint se fixer à Paris, où il forma un grand nombre d'élèves distingués. Il faisait lui-même des romances. Tout le monde a répété celle dans laquelle il déplorait les malheurs de la reine Marie-Antoinette: *Vous qui portez un cœur sensible*, etc. Ce grand artiste mêlait à son talent une extrême fatuité.

GARAY (Jean DE), général espagnol, né à Badajoz en 1541, passa en Amérique, et fut chargé de faire de nouvelles explorations dans l'Amérique méridionale. Il découvrit, après avoir remonté le fleuve Parana, une immense contrée intérieure, et y fonda un établissement qu'il nomma Santa-Fé-de-Véra-Cruz. Il fut nommé en récompense, par Philippe II, lieutenant-général et gouverneur de L'Assomption (1576). En 1580, il rebâtit la ville de Buenos-Ayres, que les Indiens avaient détruite, et sut, par une conduite pleine de douceur et de prudence, y attirer les sauvages eux-mêmes. Cependant, il fut massacré par quelques-uns d'entre eux, lorsqu'il retournait à L'Assomption (1592).

GARAY (don Martin DE), ministre des finances d'Espagne, né en Aragon vers 1760, mort en 1822, eut, depuis 1808 jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII, une part très importante dans le gouvernement espagnol, et se concilia l'estime générale par les talents et le zèle qu'il apporta dans la conduite des affaires. Appelé au ministère des finances sur la fin de 1816 par Ferdinand VII, il voulut introduire d'utiles réformes et faire supporter au clergé et à la noblesse une partie des charges publiques; mais ces mesures si équitables soulevèrent l'opposition des classes les plus puissantes de l'état, dont les intérêts se trouvaient froissés. Aussi perdit-il bientôt son crédit auprès du roi par la brigue des courtisans et des moines: il fut disgracié en 1818.

GARB, GARVE (c.-à-d. *couchant*), nom donné par les Arabes à la partie S. O. du Portugal, qui en a conservé le nom d'Al-Garve. — On donne aussi le nom de Garb à la partie de l'empire de Maroc qui en forme la pointe N. O.: ce pays est situé dans le roy. de Fez, sur le détroit de Gibraltar. *Voy.* HABAT.

GARBIEH, province de la Basse-Égypte, dans le Delta, sur la Méditerranée; bornée à l'O. par celles de Menouf, Rosette, Bahyreh; à l'E. par celles de Damiette et de Mansourah: 130 kilomètres sur 65; 230,500 hab. Ch.-l., Mehallet-el-Kébir.

GARCIA ou GARCIAS, nom de plusieurs comtes de Castille et de quelques rois de Navarre au moyen âge; on en trouvera la série aux articles de ces royaumes; deux seulement méritent d'être mentionnés:

GARCIA I, comte de Castille, né en 938, mort en 990. Il succéda à Fernand-Gonzalès, son père, à l'âge de 32 ans, et remporta en 984, dans les plaines d'Osma, une brillante victoire sur le célèbre Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne.

GARCIA I OU GARSIMINE. *Voy.* NAVARRE.

GARCIA II OU III, dit *le Trembleur*, roi de Navarre, fils de Sanche II, auquel il succéda en 994. Il continua l'œuvre du comte de Castille. Il se ligua contre Almanzor avec Bermude, roi de Léon, et le défit à la bataille de Calatanazor en 998. Il mourut en 1001, à l'âge de 43 ans. Il fut surnommé *le Trembleur*, parce que toutes les fois qu'il revêtait son armure un frisson involontaire s'emparait de lui; et c'est à cette occasion qu'il dit un jour : « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA DE PARÈDES (don Diego), capitaine espagnol, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1466, fut le compagnon d'armes du grand Gonzalve de Cordoue, et partagea sa haute réputation militaire dans les guerres d'Italie. En quittant ce pays, il alla retrouver Charles-Quint, dans l'armée duquel il combattit avec sa valeur ordinaire; mais il mourut peu de temps après, des suites d'une chute de cheval (1530). Ce guerrier était d'une force physique extraordinaire; et, pour la loyauté et la bravoure, il mérita d'être comparé à notre Bayard.

GARCIA (Manuel), compositeur et chanteur célèbre, né à Séville en 1779, mort à Paris en 1832, débuta à Madrid en 1801; il parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie et la France, obtenant partout le plus grand succès. Les principaux opéras qu'on ait de lui sont : *le Calife de Bagdad*, 1812; *l'Aubergiste*, *les Chevilles de maître Adam*, *le Poëte colporteur*, *Florestan*, 1822, etc.— Il fut le père de madame Malibran et de mademoiselle Eugénie Garcia.

GARCILASSO (ou plutôt **GARCIAS LASO**) **DE LA VEGA**, célèbre poëte espagnol, né à Tolède vers 1503, était d'une illustre famille, alliée à l'antique maison de Guzman. Par un fait étrange, cet homme, qui ne devait chanter que les douceurs du repos, tint l'épée toute sa vie, et mourut en combattant. Il prit part à toutes les guerres de Charles-Quint, se distingua particulièrement à la bataille de Pavie (1521), et périt devant Marseille en 1536, dans l'invasion de l'armée impériale en France. Il n'était alors âgé que de 33 ans; cependant il avait, au milieu du tumulte des camps, composé des chants qui l'ont rendu immortel. Ils consistent surtout en églogues, en odes et en élégies. Sa poésie est simple, facile, harmonieuse dans le style, gracieuse, naïve, mélancolique dans la pensée. Ses compatriotes le nommèrent *le Pétrarque espagnol*. Ses principaux modèles furent le Dante et Pétrarque. La meilleure édition qui ait été donnée de ses œuvres est celle de Madrid, 1765 et 1788, in-12, avec une bonne préface et des notes utiles. Garcilasso a été traduit en anglais, en 1813, par Wiffen.

GARCILASSO DE LA VEGA, dit *l'Inca*, historien espagnol, surnommé *l'Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de la famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, mort en 1568, s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir l'histoire de cette partie de l'Amérique méridionale, afin de la rédiger. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécessaires à ce travail lorsque l'ombrageux Philippe II, craignant l'influence que pouvaient lui donner son nom et son origine, lui fit intimer l'ordre de se rendre en Espagne. Il se fixa à Valladolid et y composa ses écrits. On a de lui les ouvrages suivants : *Commentaires royaux qui traitent de l'origine des Incas, de leurs lois et de leurs gouvernements*, Lisbonne, 1609-16, 2 vol. in-fol., trad. en français par Dalibard, Paris, 1744; *Histoire générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol., etc., trad. en franç. par Baudouin, 1633; *Histoire de la Floride*, Lisbonne, 1605, in-4, trad. par Richelet, 1670. On reproche à Garcilasso un style ampoulé; mais on s'accorde à louer la fidélité de ses récits.

GARD, *Vardo*, riv. de France, est formée par la jonction du Gardon-d'Anduze et du Gardon-d'Alais, qui sortent tous deux des Cévennes; arrose le département du Gard, passe à Nîmes, près de laquelle (à 17 kil. N. E.) elle est traversée par le célèbre pont du Gard, et tombe dans le Rhône entre Aramon et Beaucaire, après un cours de 60 kil. environ.—Le pont du Gard a été construit par les Romains; il est long de 269 mètres et haut de près de 49; il se compose de trois rangs d'arches élevés les uns sur les autres, et dont le rang supérieur portait un aqueduc servant à amener jusqu'à Nîmes les eaux des sources d'Aire et d'Airan. Cet aqueduc fut brisé lors de l'invasion des barbares.

GARD (dép. du), dép. maritime de la France, sur la Méditerranée, à l'O. de l'embouchure du Rhône, au S. du dép. de l'Ardèche : 5,997 kil. carrés; 366,259 hab. Ch.-l., Nîmes. Il est formé d'une partie du Bas-Languedoc. Mont. au N. et à l'O. (Cévennes); climat très doux, température variable, vents impétueux, sécheresse. Nombre de marais (dont 17 salants). Houille, manganèse, antimoine; marbre, plâtre, kaolin, ocres, pouzzolanes, etc. Sol très varié, aride ou maigre en beaucoup d'endroits : grains en petite quantité, légumes, fruits du Midi, vins très bons (Lidenon, St-Gilles et Tavel), eaux-de-vie; oliviers, mûriers; garance, etc. Gros bétail (de petite espèce), moutons, vers à soie, etc. Cadis, étoffes de soie, de coton; distilleries, savons, etc. Commerce actif.— Le dép. du Gard se divise en quatre arrondissements (Nîmes, Alais, Uzès, Le Vigan), 38 cantons et 438 communes; il appartient à la 9e division militaire, possède une cour royale et un évêché à Nîmes.

GARDA, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. N. O. de Vérone, sur le lac de Garda, rive orientale. Petit port : pêche de sardines et d'ables. Huile. Bonaparte défit aux environs les Autrichiens, commandés par Wurmser, 1796.

GARDA (lac de), *Benacus lacus*, dans le royaume Lombard-Vénitien, le plus oriental des grands lacs de la région au S. des Alpes : 48 kil. sur 16. Beaucoup de poissons. Le Mincio le traverse et en sort à Peschiera.

GARDAFUI, cap d'Afrique. *Voy.* GUARDAFUI.

GARDANNE, ch.-l. de canton (B.-du-Rhône), à 9 kil. S. d'Aix; 3,000 hab. Fortifications. Commerce de grains et de bestiaux. Mine de fer.

GARDANNE (Matthieu-Claude, comte), général de l'empire, né à Marseille en 1766, mort en 1818, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau; fut envoyé en 1807 comme ministre plénipotentiaire en Perse où un de ses ancêtres avait été longtemps consul de France, mais eut peu de succès; servit en Espagne sous Masséna et y éprouva un échec qui le fit disgracier.

GARDE-FRESNET, village du dép. du Var, à 5 kil. E. de Toulon; 2,900 hab. Lainages, bouchons, chapeaux, etc. On croit que ce bourg est l'ancien Fraxinet, que les Sarrasins fortifièrent au VIIIe siècle et d'où ils sortaient pour ravager la Provence.

GARDEL (P.-Gabriel), danseur et chorégraphe de l'Opéra, né à Nancy en 1758, mort à Paris en 1840, débuta à Paris en 1774, dirigea pendant plus de quarante ans les ballets de l'Opéra, et composa lui-même un grand nombre de ballets dont voici les principaux : *Télémaque*, 1789; *Psyché*, 1790; *le Jugement de Pâris*, 1793; *la Dansomanie*, 1800; *le Retour de Zéphyr*, 1802; *Achille à Scyros*, 1804; *Paul et Virginie*, 1806; *Vénus et Adonis*, 1808; *Alexandre chez Apelles*, 1808; *l'Enfant prodigue*, 1812; *Proserpine*, 1818; *la Servante justifiée*, 1818. Il a en outre composé les divertissements de la plu-

part des opéras représentés depuis trente ans. — Son frère et sa femme, attachés également à l'Opéra, eurent aussi de la réputation comme danseurs et contribuèrent à ses succès.

GARDELEBEN ou GARDELEGEN, ville murée des Etats prussiens (Saxe), sur la Milde, à 49 kil. N. O. de Magdebourg; 4,300 hab. Draps, toiles, étoffes de coton; eau-de-vie de grains, bière.

GARDIN DU MESNIL (J.-B.), savant latiniste, né en 1720 à Saint-Cyr près de Valognes, en Normandie, fut professeur de rhétorique à l'université de Paris, puis principal du collége Louis-le-Grand (1764), et mourut à Valognes en 1802. Il est auteur d'un traité sur les *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, 1777, in-12, et 1788, in-8.

GARDINER, ville des Etats-Unis (Maine), à 65 kil. N. E. de Portland; 3,000 hab. Église remarquable; banque. Étoffes de coton, etc.

GARDINER (Étienne), évêque de Winchester et grand-chancelier d'Angleterre, fils naturel de l'archevêque de Salisbury, Woodwill, né en 1483 à Saint-Edmund-Bury, dans le comté de Suffolk, mort en 1555, fut secrétaire du cardinal Wolsey, et un des députés que Henri VIII envoya à Rome pour obtenir son divorce avec Catherine d'Aragon: il justifia ce divorce par un traité intitulé : *De vera et falsa obedientia*, Londres, 1535, in-4. Au reste, Gardiner ne se sépara de l'église romaine qu'en ce seul point; et, sous Édouard VI, il eut de vifs démêlés avec Thomas Cranmer, archevêque anglican de Cantorbéry, et fut jeté en prison comme ennemi prononcé de la réforme. Mais à l'avénement de Marie, il recouvra toute sa faveur, et fut nommé grand-chancelier. Il conseilla à cette princesse d'agir contre les réformés avec sévérité, et se déshonora en leur faisant subir d'affreux tourments.

GARDINER (Guillaume), mathématicien anglais du XVIIIe siècle, auteur de *Tables de logarithmes* estimées, Londres, 1742, in-fol. Elles ont été publiées et revues par Callet, Paris, 1783 et 1795.

GARDON. *Voy.* GARD.

GARENGEOT (CROISSANT DE), chirurgien, né à Vitré (Bretagne) en 1688, mort à Cologne en 1759, vint à Paris à l'âge de vingt-trois ans, y fut successivement démonstrateur royal, membre de l'Académie de chirurgie, chirurgien-major du régiment du roi, et contribua puissamment aux progrès de la chirurgie. On a de lui : *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 3 vol, in-12 ; *Traité des instruments de chirurgie*, 1723, in-12 : *Myotomie humaine et canine*, 1724, 2 vol. in-12 ; *Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères*, Paris, 1728; *Opération de la taille par l'appareil latéral, ou la Méthode du frère Jacques, corrigée de tous ses défauts*, etc. Il a attaché son nom à un instrument qui sert à enlever les dents molaires.

GARESSIO, ville des Etats sardes, près du Tanaro, à 26 kil. S. E. de Mondovi; 4,700 hab.

GARGANO (cap), *Garganum promont.*, pointe de terre dans le roy. de Naples (Capitanate), forme cette forte saillie du continent de l'Italie qui s'avance dans la mer Adriatique et qui est dominée par le mont Santo-Angelo (*Garganus mons*), un peu au-dessous du 42e degré de lat. N. Elle termine l'éperon de la botte que figure la péninsule italique.

GARGETTE, bourg d'Attique où naquit Épicure.

GARIANONUM, ville de la Bretagne romaine, chez les *Iceni*, auj. YARMOUTH.

GARIGLIANO, *Liris*, rivière d'Italie, formée par la jonction du Sacco et du Liri, tombe dans le golfe de Gaëte, à 14 kil. E. de Gaëte. Cours, 60 kil. Bataille sanglante entre les troupes de Louis XII et de Ferdinand-le-Catholique en 1503.

GARIZIM, montagne de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. Les Samaritains y élevèrent le temple qu'ils voulurent opposer à celui de Jérusalem.

GARLIN, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 27 kil. N. E. de Pau : 1,100 hab.

GARNERIN (J.-Baptiste-Olivier et André-Jacq.), célèbres aéronautes, nés, l'un en 1766 (et encore vivant en 1841), l'autre en 1779, mort en 1823, sont surtout célèbres comme inventeurs des parachutes. Ils firent leurs premières expériences à Paris vers 1798, et obtinrent un très grand succès.—Élisa Garnerin, fille de Jean-Baptiste, est la première femme qui ait osé tenter la descente en parachute; elle renouvela trente-neuf fois cette périlleuse expérience. Elle s'occupe actuellement de perfectionner cette invention.

GARNET (le Père), jésuite, né en 1555 en Angleterre, à Nottingham, fut envoyé jeune en Italie, étudia sous Bellarmin, et prit l'habit à Rome. Il revint en Angleterre comme missionnaire en 1584, et fut impliqué en 1606 dans la conspiration des Poudres, ourdie par les Catholiques contre le roi et le parlement. Il fut pendu comme ayant négligé de révéler le complot dont il avait eu connaissance. Les Jésuites l'honorent comme martyr.

GARNIER, maire du palais. *Voy.* WARNACHAIRE.

GARNIER (Robert), auteur dramatique, né vers 1545 à la Ferté-Bernard (Sarthe), mort en 1601, est un des premiers en France qui aient fait des pièces régulières. On a de lui 9 tragédies (Paris, 1585, in-12), dont la meilleure est *Bradamante*, jouée en 1580. Il était lieutenant-général du bailliage du Mans, et fut nommé par Henri IV conseiller au grand conseil. Cet auteur fut souvent réimprimé dans le XVIIe siècle.

GARNIER (J.-J.), historiographe de France, né dans le Maine en 1729, mort en 1805, fut d'abord sous-maître au collége d'Harcourt, puis professeur d'hébreu au collége de France et inspecteur de cet établissement, et fut admis en 1762 à l'Académie des Inscriptions. Il fut choisi après la mort de Villaret pour continuer l'histoire de France; on lui doit les règnes de Louis XI à Charles IX. Il est peut-être inférieur pour le style à Velly et à Villaret, mais il l'emporte par ses recherches. Il a aussi publié l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-18, et quelques écrits littéraires. C'était un homme du plus beau caractère : on cite de lui des traits d'une admirable générosité.

GARNIER (le comte Germain), né à Auxerre en 1754, mort à Paris en 1821, fut d'abord procureur au Châtelet, puis devint secrétaire de madame Adélaïde, sœur de Louis XVI. Appelé en 1791 au ministère de la justice avec Roland, il refusa cet honneur. Il s'expatria pendant les troubles de la révolution. Sous l'Empire, il fut nommé préfet, créé comte, puis sénateur, et devint en 1809 président du Sénat. Il a traduit les *Recherches sur les richesses des nations* de Smith, 1802, et a laissé lui-même d'excellents ouvrages d'économie politique, tels que : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792; *Principes d'économie politique*, 1796; *Histoire de la monnaie depuis la plus haute antiquité jusqu'à Charlemagne*, 1819.

GAROCELI, peuple de la Gaule Transalpine, habitait dans la contrée nommée depuis Maurienne, entre le mont Cenis et la vallée de Prégalas, ou entre le mont Genèvre et la vallée de Cluson. *Ocelum* (auj. Oulx) était leur capitale.

GAROFALO (Benvenuto TISI, dit LE), peintre italien, né à Garofalo, près de Ferrare, en 1481, et mort en 1559, fut l'ami de Raphaël et imita sa manière. Ses chefs-d'œuvre sont le *Massacre des Innocents*, la *Résurrection de Lazare* et la *Prise de Jésus* qu'il peignit de 1519 à 1524 dans l'église de St-François de Ferrare; une *Samaritaine*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec J.-B. Benvenuto, peintre né aussi à Garofalo, et que l'on désigne sous le nom d'*Ortolano*, parce que son père était jardinier.

GARONNE, *Garumna*, riv. de France, naît en Espagne au val d'Aran, par 1° 25' long. E., 42° 43'

lat. N.; entre en France après un cours de 48 kil., baigne les départements de la Hte-Garonne, de Tarn-et-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Gironde; reçoit à gauche le Gers, à droite l'Ariége, le Lot, le Tarn, enfin la Dordogne, au Bec-d'Ambez, et prend alors le nom de Gironde; passe à St-Béat, Montrejeau, Cazères, Toulouse, Verdun, Auvillard, Agen, Tonneins, Marmande, La Réole, Langon, Bordeaux, Blaye, et tombe dans l'Océan près de Tour-de-Cordouan, après un cours de 497 kil. — Le canal du Midi, qui joint l'Océan à la Méditerranée, commence sur la rive droite de la Garonne, à 2 kil. au-dessous de Toulouse.

GARONNE (dép. de la HAUTE-), un des dép. frontières de la France, a pour bornes au S. l'Espagne, à l'E. le dép. de l'Ariége, à l'O. celui des Htes-Pyrénées, au N. celui de Tarn-et-Garonne: 6,717 kil. carrés; 454,727 hab. Ch.-l., Toulouse. Il est formé d'une partie du Languedoc (diocèse de Toulouse et Lauraguais) et de plusieurs annexes de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Lomagne, Conserans). Belles plaines coupées de mont., forêts au N. et surtout au S., prairies. Cuivre, plomb, jayet, antimoine, bismuth, zinc; marbres de toutes couleurs, marbre statuaire, granit, ardoises. Vins excellents (Fronton, Montesquieu, Cappens); grains, fruits, légumes, lin, châtaignes, truffes, etc. Chevaux, mulets, ânes, gros bétail, volaille estimée. Industrie métallurgique; distilleries, verreries, manufactures d'étoffes de coton, de fil, etc. Commerce actif, surtout celui de transit. — Le dép. de la Hte-Garonne a 4 arr. (Toulouse, Muret, Villefranche, St-Gaudens), 39 cant. et 597 comm. Il appartient à la 10e division militaire, a une cour roy. et un archevêché à Toulouse.

GARONNE (dép. de LOT-ET-). *Voy.* LOT-ET-GARONNE.

GARONNE (dép. de TARN-ET-). *Voy.* TARN-ET-GARONNE.

GARRAOU, district de l'Inde Transgangétique anglaise, au N. E. de l'anc. Bengale, s'étend de 87° 55' à 90° long. E., et entre 25° et 26° lat. N. Il est annexé à la présidence de Calcutta. C'est un pays montagneux, dont les habitants sont sauvages, mais nombreux. Ils n'habitent que des villages dont le principal est Ghosegong.

GARRAY, village d'Espagne (Soria), sur le Duero, à 6 kil. N. de Soria, occupe l'emplacement de l'ancienne Numance. Il a 300 hab.

GARRICK (David), célèbre acteur anglais, né à Hereford en 1716, mort en 1779, originaire d'une famille française de protestants réfugiés, fut d'abord destiné au barreau; mais un penchant irrésistible le porta vers le théâtre. Ses débuts furent des triomphes (1741), et depuis il excita à Londres et à Dublin, surtout dans les pièces de Shakspeare, et dans les rôles de *Richard III*, de *Romeo* et de *Macbeth*, une admiration qui tenait du délire. Il quitta le théâtre en 1776. Garrick était d'une taille peu élevée, ses traits étaient réguliers, son regard plein de feu, sa voix sonore et mélodieuse; la facilité avec laquelle son visage revêtait alternativement l'expression des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés tenait du prodige. Garrick était aussi poëte et auteur dramatique: il a laissé plusieurs pièces estimées; ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1798, 3 vol. in-12. Il fut longtemps directeur du théâtre de Drury-Lane, et usa de son autorité pour réformer l'art théâtral en bannissant de la scène l'emphase, la bouffonnerie et l'immoralité. Il eut pour ami Samuel Johnson et s'aida beaucoup des conseils de ce grand écrivain.

GARRIGUES (monts), mont. de France, font partie de la chaîne des Cévennes, commencent sur la limite des dép. du Gard et de l'Aveyron, se dirigent au S. O. dans ce dernier dép. et se terminent à la source de l'Orb, sur les confins du département de l'Hérault; leur étendue est de 60 kil.

GARROVILLAS, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Coria; 6,000 hab. Draps, tanneries.

GARSAURA, auj. *Ak Seraï*, ville de l'Asie Mineure, ch.-l. d'un petit pays appelé Garsauritide, situé sur les confins de la Galatie et de la Cappadoce.

GARSTANG, ville d'Angleterre (Lancastre); 7,000 hab. Fondée sous Henri VII par Thomas Stanley, premier comte de Derby.

GARTEMPE, riv. de France, naît près de l'Épinas (Creuse), et tombe dans la Creuse sur la limite de ce dép. et de celui d'Indre-et-Loire, après un cours de 220 kil. — Un village de Gartempe est situé sur la Gartempe, à 6 kil. de Guéret. Il donne son nom à la famille Voysin de Gartempe.

GARTH (Samuel), poëte et médecin anglais, né en 1671 dans le comté d'York, mort en 1718, vint se fixer à Londres, devint membre du collége de médecine de cette ville, et y établit des salles de consultations gratuites et de pharmacie en faveur des pauvres malades. On a de lui un poëme burlesque intitulé: *the Dispensary*, Londres, 1699, souvent réimprimé: c'est une satire fort spirituelle dirigée contre les médecins et les apothicaires de Londres, qui s'opposaient à ses efforts philanthropiques; et un autre petit poëme de *Claremont*, où il chante cette belle résidence du comte de Newcastle. Il prit aussi part à une traduction d'Ovide.

GARUMNA, riv. de Gaule, auj. la GARONNE.

GARVE (Christ.), professeur de philosophie à Leipsick, né à Breslau en 1742, mort en 1798, s'est surtout attaché à la morale et a joint une érudition profonde à un sage éclectisme. On lui doit des traductions allemandes des *Traités de Morale* d'Aristote, de Cicéron, de Fergusson, de W. Paley; quelques ouvrages originaux sur l'*Union de la Morale et de la Politique*, 1788, sur les *Principes de la Morale*, 1798 (allem.); des dissertations latines sur la *Logique des probabilités*, 1766, sur la *Manière d'écrire l'histoire de la philosophie*, etc.

GARZ, ville murée des États prussiens, à 20 kil. S. O. de Stettin; 3,150 hab. Étoffes de coton. Pêche active. — Une autre Garz, dans l'île de Rugen, à 13 kil. S. E. de Bergen, a été la résidence des rois de Rugen. On la nommait *Carenza* au moyen-âge.

GASCOGNE, portion mérid. du grand-gouvernement de Guyenne et Gascogne, entre l'Océan à l'O., le Languedoc et le grand-gouvernement de Foix à l'E., la Guyenne au N., l'Espagne et le grand-gouvernement de Navarre et Béarn au S. Elle enveloppait ce dernier de trois côtés, et de plus elle avait une de ses provinces (la Soule) tout à fait détachée d'elle et enclavée entre la Navarre et le Béarn. La Gascogne peut se diviser en 3 parties: 1° pays à l'O. et au N. du grand-gouvernement de Navarre et Béarn (Condomais, Gabaret, Marsan, Tursan, pays des Marennes, Landes, la Chalosse, le Labour); 2° pays à l'E.: ce sont au N. l'Armagnac (très subdivisé), au S. le Bigorre, le Nébouzan, le Comminges, le Conserans; 3° la Soule, au S. de tout le pays. Ch.-l. général, Auch, qui est aussi celui de l'Armagnac. — La Gascogne a formé les dép. des H.-Pyrénées, du Gers et des Landes. — La Gascogne, qui formait du temps des Romains la Novempopulanie ou 3e Aquitaine, prit son nom moderne des Vascons ou Basques, peuple d'Espagne qui, refoulé par les Goths, franchit les Pyrénées vers l'an 542, et s'établit dans les provinces nommées depuis Gascogne et Guyenne. Les rois francs firent contre les nouveaux possesseurs de fréquentes expéditions, notamment en 602, où les Basques furent défaits et soumis par Thierry, roi de Bourgogne, et Théodebert, roi d'Austrasie. Réunie un instant au roy. des Francs, la Gascogne en fut détachée en 630 avec l'Aquitaine, et donnée à Boggis, 2e fils de Caribert. En 714, les Gascons se soulevèrent, mais

Pepin et Charlemagne les soumirent et les remirent sous la dépendance des ducs d'Aquitaine. La Gascogne formait alors un duché comprenant six comtés : Bigorre, Bordeaux, Agen, Fezensac, Lectoure, et le comté de Gascogne propre, qui avait pour ch.-l. la ville de St-Sever, nommée pour cette raison *Cap-de-Gascogne*. Le titre de duc de Gascogne passa en 963 dans la maison de Poitiers par le mariage de Brisque, fille de Sanche III, duc de Gascogne, avec Guillaume, comte de Poitiers et d'Aquitaine; en 1137 le mariage d'Eléonore, héritière des comtes d'Aquitaine, avec Louis VII, réunit un instant la Gascogne à la couronne de France; mais le second mariage de cette princesse (avec Henri Plantagenet, 1154) mit la Gascogne sous la domination anglaise. Elle resta aux Anglais jusqu'en 1453, époque à laquelle Charles VII la réunit définitivement à la France.

GASCOGNE (golfe de), *Aquitanicus sinus*. On désigne sous ce nom la partie de l'Océan Atlantique comprise entre les côtes occidentales de la France et les côtes septentrionales de l'Espagne.

GASCONS, VASCONS ou BASQUES. *Voy.* BASQUES et GASCOGNE. — On étend vulgairement la dénomination de Gascons à tous les habitants du pays compris entre les Pyrénées et la Garonne. Les Gascons ont l'esprit fin, délié, adroit, fécond en inventions; mais ils ont aussi la réputation de fanfarons.

GASSENDI (Pierre), philosophe français, né à Chantersier, près de Digne, en 1592, mort à Paris en 1655, se fit remarquer par sa précocité, obtint au concours une chaire de rhétorique dès l'âge de 16 ans, et enseigna la philosophie et la théologie à Aix à 21 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint en 1623 prévôt de la cathédrale de Digne, et fut pourvu d'un bénéfice avantageux qui lui permit de bonne heure de quitter l'enseignement pour la culture des sciences. En 1624, il publia une critique d'Aristote (*Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem*) qui souleva beaucoup d'adversaires, mais qui attira sur lui l'attention. En 1645, il fut appelé à Paris et nommé professeur de mathématiques au collége de France. Il se lia avec les savants les plus distingués, tels que Galilée, Képler, Hobbes, Mersenne, Pascal, Lamothe-le-Vayer, et devint le centre de leurs réunions. Gassendi fut un savant universel et se distingua à la fois comme philosophe, physicien, mathématicien, astronome, historien, antiquaire; mais c'est surtout comme philosophe qu'il est célèbre. Il fut un des premiers à sentir le vide de la philosophie d'Aristote et il l'attaqua hardiment dans ses *Exercitationes;* il lui préférait celle d'Epicure, et il fit des travaux d'une érudition admirable pour restaurer et réhabiliter cette doctrine si longtemps oubliée et condamnée. Il publia dans ce but trois ouvrages importants : *De Vita et moribus Epicuri*, 1647; *Animadversiones in librum X Diogenis Laertii*, 1649; *Syntagma philosophiæ Epicuri*, 1649; il y rassemblait tous les passages des anciens où il est parlé d'Epicure, exposait et confirmait plusieurs des opinions de ce philosophe, tout en combattant avec force ses dogmes impies. Gassendi se forma en outre une doctrine à lui, sorte d'éclectisme qui avait le sensualisme pour base; il l'exposa dans son *Syntagma philosophicum*, ouvrage posthume, où il traite toutes les parties de la science. Il eut avec Descartes de vives discussions et écrivit contre lui deux traités : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*, 1642; *Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, 1644; il attaquait surtout la doctrine des idées innées, et enseignait que toutes nos idées viennent des sens, les unes immédiatement, les autres médiatement. Enfin il réfuta les folies mystiques de Robert Fludd et de Morin. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on doit à Gassendi plusieurs traités d'astronomie, d'importantes découvertes sur cette science, et d'excellentes biographies de Tycho-Brahé, Copernic, Peyresc, etc. Toutes ses œuvres ont été réunies à Lyon, 1658, et Florence, 1728, en 6 vol. in-fol., avec sa vie par Sorbière. — Gassendi a laissé des disciples nombreux; les plus célèbres sont : Bernier, qui a donné un excellent *Abrégé* de sa doctrine, le poëte Molière et Bachaumont.

GASSENDI (J.-J. BASILIEN DE), général de brigade, issu de la même famille que le précédent, né à Digne en 1748, mort en 1828, se distingua à Marengo et surtout au passage du St-Bernard, puis entra dans l'administration, et devint sénateur sous l'empire, et pair sous les Bourbons.

GASSICOURT. *Voy.* CADET DE GASSICOURT.

GASSION (Jean DE), maréchal de France, né à Pau en 1609, servit d'abord en Piémont sous le duc de Rohan, passa ensuite en Suède, près de Gustave-Adolphe; se signala à la bataille de Leipsick, gagnée par ce prince en 1631; revint en France après la mort de Gustave, et commanda l'aile droite de l'armée française à la fameuse journée de Rocroi (1643). La même année, après s'être signalé de nouveau à la prise de Thionville, il fut créé maréchal de France. En 1647 il reçut un coup de mousquet au siége de Lens, et mourut 5 jours après.

GASSNER (J.-Joseph), célèbre exorciste, né en 1727 à Bratz, sur les frontières de la Souabe, mort en 1779, fut d'abord curé de Klœsterle dans le pays des Grisons, et se fit une grande réputation par des guérisons que l'on regarda comme miraculeuses. Animé d'une foi vive et croyant que les maladies étaient l'effet de la possession, il les guérissait en chassant les démons au nom de Jésus. Il parcourut, à partir de 1773, la Suisse et une partie de l'Allemagne, suivi d'une foule de malades, et séjourna surtout à Elwang, à Sulzbach, à Ratisbonne. A la fin, l'autorité ecclésiastique et l'empereur Joseph II, alarmés de l'influence qu'exerçait cet enthousiaste, le forcèrent à cesser ses exorcismes et à se renfermer dans sa cure (1777). On a écrit une foule de volumes, soit pour raconter, soit pour discuter les miracles de Gassner. Il a écrit lui-même une *Instruction pour combattre le Diable* (en allemand), 1774.

GASTEIN, *Gastanium* en latin moderne, bourg des États autrichiens (Autriche), à 40 kil. S. O. de Rastadt. Aux environs, eaux thermales très fréquentées; plomb aurifère et argentifère. On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Augusta Antonini*.

GASTINAIS. *Voy.* GATINAIS.

GASTINE, petit pays du Haut-Poitou, avait pour ch.-l. Parthenay. Il fait auj. partie du dép. des Deux-Sèvres.

GASTON, poëte, né à Rhodez en 1767, mort en 1809, servit dans l'armée de Condé, puis se réfugia en Russie; revint en France sous le consulat et fut fait proviseur du lycée de Limoges. On a de lui une traduction de l'*Enéide* en vers, Paris, 1808. Elle est bien inférieure à celle de Delille.

GASTON DE FOIX, D'ORLÉANS. *Voy.* FOIX, ORLÉANS.

GASTOUNI, ville de l'état de Grèce (Elide), à 110 kil. N. E. de Tripolitza; 3,000 hab. Petit port, château. Aux environs, ruines de l'ancienne Elis. — L'ancien fleuve Pénée se nomme aussi Gastouni; — il se jette dans un golfe dit pareillement de Gastouni.

GATA, ville d'Espagne (Badajoz), sur la riv. Gata, au pied des monts de Gata, à 50 kil. S. O. de Valencia; 2,400 hab. Châtaignes, porcs.

GATA (monts de), montagnes d'Espagne, font partie de la chaîne carpétano-vettonique, et lient les monts de Grédos à la sierra Estrella; la Gata (affluent de l'Alagon) y prend sa source. Ces montagnes tirent leur nom des carrières d'agates qui s'y trouvent en abondance.

GATAKER (Thomas), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, mort en 1654, fut successivement instituteur particulier, prédicateur, et recteur de Rotherhithe (Surrey). On a de lui plusieurs ouvrages de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont : un *Discours sur la nature et l'usage des loteries*, 1619, in-4 ; une bonne édition, avec traduction, de *Marc-Aurèle*, précédée d'un discours préliminaire sur la philosophie des Stoïciens, qui renferme de savantes recherches, et six livres de remarques critiques sous le titre d'*Adversaria miscellanea*, 1651. Une partie des écrits de Gataker a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1678, in-fol.

GATES (monts), dans l'Hindoustan. *Voy.* GHATTES.

GATES (Horace), général américain, né en Angleterre vers 1728, s'établit dans la Virginie vers 1763, et prit les armes en faveur de sa nouvelle patrie lors de la guerre de l'indépendance. Chargé du commandement de l'armée américaine du nord en 1776, il battit le général Burgoyne en plusieurs rencontres et le força à mettre bas les armes à Saratoga le 13 octobre 1777. Nommé en 1780 général en chef de l'armée américaine du midi dans la Caroline, il s'efforça vainement de résister à lord Cornwallis. Il mourut en 1806.

GATESHEAD, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tyne, est considérée comme un des faubourgs de Newcastle, dont elle n'est séparée que par un pont de pierre : 15,000 hab. Fer fondu, etc.

GATIEN (saint), évêque de Tours, un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ce pays vers 250, fit un grand nombre de prosélytes, et souffrit le martyre plusieurs années après. On le fête le 18 décembre.

GATINAIS, *Wastiniensis Comitatus*, pays de France, divisé en Gâtinais français (dans l'Ile-de-France) et Gâtinais orléanais. Le premier avait pour capitale Nemours, et forme auj. la partie S. O. du dép. de Seine-et-Marne. Le second avait pour capitale Montargis, et renfermait le petit pays de Puisaye : il forme auj. l'E. du dép. du Loiret et quelques portions de ceux de la Nièvre et de l'Yonne. — Le Gâtinais eut dès le XIe siècle des comtes particuliers. Geoffroy-le-Barbu, l'un deux, fils d'Hermengarde, sœur de Geoffroy-le-Martel, comte d'Anjou, succéda à son oncle dans le comté d'Anjou, mais fut assassiné par Foulques, son frère cadet. Celui-ci, craignant la colère du roi de France, Philippe, lui céda le Gâtinais pour conserver l'Anjou.

GATTEL, lexicographe, né à Lyon en 1743, mort en 1812, enseigna la philosophie à Lyon, la grammaire générale à Grenoble, et devint sous l'Empire proviseur du collége de Grenoble. On a de lui un *Dictionnaire espagnol-français* et *français-espagnol*, Lyon, 1790, et un *Dictionnaire portatif français*, Paris, 1797, réimprimé avec des augmentations en 1819, 2 vol. in-8 : c'est un ouvrage estimé.

GATTES (cap de), énorme rocher situé en Espagne sur la côte de Grenade, a environ 35 kil. de circuit, et 80 mètres de haut.

GAU, ancien nom qui désignait une circonscription territoriale, en usage en Germanie vers le temps du démembrement de l'empire romain. Les *gaus* étaient administrés par un comte dit *gaugraf*. Il reste encore beaucoup de vestiges de cet ancien usage dans les noms de *Brisgau*, *Thurgau* (d'où Thurgovie) *Nordgau*, *Sündgau*, etc.

GAUBIL (Antoine), savant missionnaire jésuite, né à Gaillac (Languedoc) en 1689, fut envoyé à la Chine en 1723, y apprit parfaitement les langues chinoise et mantchoue, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pendant 30 ans, et mérita l'entière confiance de l'empereur. Il mourut à Péking en 1759. C'est peut-être celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise. On a de lui : *Traité historique et critique de l'astronomie chinoise* ; *Histoire de Gentchiscan* (Gengis-Khan), *et de toute la dynastie des Mongoux*, Paris, 1739, in-4 ; *Traité de la chronologie chinoise* ; une traduction française du *Chou-King*, livre qui renferme les traditions historiques de la Chine et de ses souverains, Paris, 1771 ; des notices et des lettres, insérées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tom. 16, 26 et 31.

GAUBRESTIERE (LA), village de France (Vendée), à 9 kil. des Herbiers : 1,630 feux. Forges, mines de fer.

GAUCHER DE CHATILLON. *Voy.* CHATILLON.

GAUDEN (J.), évêque anglais, était chapelain de Warwick lors du commencement de la guerre civile sous Charles Ier, et se déclara d'abord pour le parlement (1643) ; mais à la vue des excès que commettait ce parti, il changea d'opinion, et publia peu de jours après l'exécution du roi un ouvrage qui eut un grand succès, l'*Éikôn basilikè*, *Portrait du roi dans ses souffrances*, qu'il fit paraître sous le nom du roi lui-même. Au retour de Charles II, il fut fait évêque d'Exeter, puis de Worcester (1662).

GAUDIN DE SAINTE-CROIX. *Voy.* BRINVILLIERS.

GAUGAMELA, vaste plaine de l'Assyrie, à l'O. du Tigre et à peu de distance d'Arbèles (auj. *Erbil*). C'est là que se livra la fameuse bataille vulgairement dite d'*Arbèles*. (*Voy.* ARBÈLES).

GAULANITIDE, petit pays de Palestine, s'étendait depuis le mont Hermon au S. jusqu'au fleuve Hiéromax. Il avait pour ville principale Gamala.

GAULE. On désignait sous ce nom : 1° la Gaule proprement dite ou Gaule Transalpine (France actuelle) ; 2° la Gaule Cisalpine (Italie septentrionale) ; 3° la préfecture des Gaules, qui comprenait les îles Britanniques, la Gaule Transalpine et l'Hispanie, et qui prenait son nom de la Gaule, son principal diocèse.

I. GAULE **proprement dite**, *Gallia Transalpina*, contrée de l'Europe ancienne, comprenant à peu près la France actuelle, plus la Belgique, avait pour limites au N. et à l'E. le Rhin et les Alpes, au S. la Méditerranée et les Pyrénées, à l'O. l'Océan. Elle était habitée, avant l'arrivée des Romains, par des peuples de quatre races différentes : 1° des Celtes ou Galls ; 2° des Germains (Kymris ou Cimbres, Belges et Volques, *Volcæ*) ; 3° des Ibères ou Ligures ; 4° des Grecs (les Massiliotes et leurs colonies). La Gaule n'avait pas de nom général, pas de division géographique avant la conquête de César. Les Grecs l'appelaient vaguement Celtique. Les Romains, qui en possédaient depuis l'an 121 av. J.-C. une portion au S. E. qu'ils appelaient *Provincia* (la Provence moderne), ne connaissaient pas les limites et l'étendue du reste.

Lors de la conquête de César (59 avant J.-C.), on distinguait dans la Gaule deux parties : la Province romaine, dite aussi *Gallia braccata*, à cause des braies ou hauts-de-chausses que portaient les habitants ; la Gaule libre, ou chevelue (*Gallia comata*), ainsi nommée à cause des longs cheveux que portaient les Gaulois ; celle-ci se subdivisait : 1° en *Belgique*, alors bornée au N. et à l'E. par le Rhin (*Rhenus*), au N. O. par la mer de Germanie, au S. O. par la Marne (*Matrona*) et la Seine (*Sequana*) ; 2° en *Aquitaine*, entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées ; 3° en *Gaule* propre ou *Celtique*, entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne, et la partie inférieure du Rhin. A cette époque la Gaule comptait, dit-on, 400 peuples et 800 villes, formant des confédérations où les plus faibles étaient groupés à divers titres comme sujets ou comme clients autour des plus puissants. Ceux-ci étaient : 1° en Belgique, les *Bellovaci*, *Suessiones*, *Remi*, *Treveri*, *Nervii* ; 2° en Celtique, les *Helvetii*, *Sequani*, *Ædui*, *Arverni*, *Aremorici*, *Carnutes*, *Senones* ; 3° en Aqui-

taine, les *Tarbelli* et *Ausci*. Il faut y ajouter, dans la Province romaine, les *Allobroges*, les *Cavares*, les *Tolosates*.— Auguste partagea la Gaule en 4 grands départements : Narbonnaise, Aquitaine, Lyonnaise et Belgique. Dans cette dernière, la rive gauche du Rhin fut sous-divisée en Germanique supérieure et Germanique inférieure (plus tard première et seconde Germanique) ; l'Aquitaine s'étendit au N. jusqu'à la Loire.—Lors de l'organisation de l'empire sous Constantin, la Gaule propre fut comprise avec la Bretagne romaine, l'Hispanie, et la Mauritanie Tingitane, dans la *préfecture des Gaules* ; elle forma un des trois diocèses de cette préfecture et se subdivisa elle-même en dix-sept provinces dont voici le tableau :

Provinces.	*Chefs-lieux.*	*Pays modernes correspondants.*
Germanie ou Germanique 1re ou supérieure,	Moguntiacum (Mayence),	Grand-duché du Bas-Rhin. — Hesse-Darmstadt. — Bavière Rhénane. — Départements français du Haut et du Bas-Rhin.
Germanie ou Germanique 2e ou inférieure,	Colonia Agrippina (Cologne),	Pays-Bas : Hollande méridionale, Gueldre méridionale, Nord-Brabant, Zélande, Anvers, Limbourg; Liége, Namur. — Grand-duché du Bas-Rhin.
Belgique 1re,	Treveri (Trèves),	Grands-duchés du Bas-Rhin et de Luxembourg. — Départements franç. : Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges, Haute-Marne.
Belgique 2e,	Remi (Reims),	Pays-Bas : Flandre, Hainaut. — Départements franç. : Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Aisne, Marne, Haute-Marne.
Lyonnaise 1re,	Lugdunum (Lyon),	Départements : Haute-Marne, Côte-d'Or, Nièvre, Allier, Saône-et-Loire, Rhône, Loire, Ain.
Lyonnaise 2e,	Rotomagus (Rouen),	Départements : Seine-et-Oise, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne, Manche.
Lyonnaise 3e,	Cæsarodunum (Tours),	Départements : Finisterre, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Loire-Inférieure, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire.
Lyonnaise 4e,	Senones (Sens),	Départements : Seine-et-Marne, Seine, Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Nièvre, Yonne, Aube.
Grande Séquanaise,	Vesontio (Besançon),	Départements : Haute-Saône, Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Ain.
Aquitaine 1re,	Avaricum (Bourges),	Départements : Cher, Indre, Creuse, Haute-Vienne, Corrèze, Puy-de-Dôme, Allier, Lozère, Cantal, Aveyron, Lot, Tarn-et-Garonne.
Aquitaine 2e,	Burdigala (Bordeaux),	Départements : Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente-Inférieure, Charente, Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gers.
Novempopulanie,	Ausci (Auch),	Départements : Gironde, Landes, Gers, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées, Ariége.
Narbonnaise 1re,	Narbo Martius (Narbonne),	Départements : Haute-Garonne, Ariége, Pyrénées-Orientales, Aude, Tarn-et-Garonne, Tarn, Hérault, Gard, Lozère, Ardèche.
Narbonnaise 2e,	Aquæ Sextiæ (Aix),	Départements : Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Isère.
Viennaise,	Vienna (Vienne),	Départements : Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Drôme, Isère, Ain, Savoie. — Suisse : canton de Genève.
Alpes Maritimes,	Ebrodunum (Embrun),	Comté de Nice. — Départements : Var, Basses-Alpes, Hautes-Alpes.
Alpes Grecques et Pennines,	Darantasia (Moutiers-en-Tarentaise),	Savoie. — Suisse : canton du Valais.

Au Ve siècle la Viennaise fut partagée en 1re et 2e, et alors il y eut dix-huit provinces en Gaule.

Les principales villes des Gaulois avant la conquête étaient (indépendamment de Massilia, Tolosa, Narbo) Gergobia, Uxellodunum, Avaricum, Genabum, Bibracte, Vesontio, Aventicum, Alesia, Durocortorum, Agendicum, Autricum, Bratuspantium, Treveri. Sous les Romains beaucoup d'autres villes, dont quelques-unes fondées par eux (Aquæ Sextiæ ou Aix, Lugdunum ou Lyon, Colonia Agrippina ou Cologne), devinrent très importantes, entre autres : Arelate, Avenio, Arausio, Vienna, Cularo ou Gratianopolis, Noiodunum (Nyons), Nemausus (Nimes), Cossio ou Vasates, Elusa, Aquæ Tarbellicæ, Burdigala, Divona ou Cadurci, Limonum ou Pictavi, Nemetum ou Arverni, Nevirnum, Turones, Suindinum ou Cenomani, Lutetia ou Parisii, Nemetacum ou Atrebates, Samarobriva ou Ambiani, Tungri, Argentoratum, Moguntiacum. C'est à Treveri (Trèves) que résidait le préfet des Gaules.

Les Gaulois ne commencent à figurer dans l'histoire qu'au VIe siècle avant J.-C. Vers l'an 587, des bandes gauloises allèrent s'établir en Germanie sous Sigovese, en Italie sous Bellovèse ; et pendant 67 ans cette émigration continua vers l'Italie septentrionale, d'où elle fit disparaitre la domination étrusque et qui prit alors le nom de Gaule Cisalpine. Ils firent d'autres invasions dans l'Italie centrale (390-348), où ils furent un moment maîtres de Rome (389); en Grèce (379 et 378), où ils ne furent détruits que par la fureur des élémerts; en Asie, où ils fondèrent un état fédératif (la Galatie). Ils acquirent par là une grande réputation de bravoure et devinrent la terreur des pays qu'ils avaient envahis. Après de longues guerres, les Romains soumirent la Gaule Cisalpine (310-163), et bientôt après ils attaquèrent la vraie Gaule, la Gaule au N. O. des Alpes : ils défirent les Décéates et les Oxibiens: battirent en plusieurs occasions, de 125 à 118, les Salluves, les Ligures, les Voconces, les Allobroges, les Arvernes, et formèrent dès lors la *Province romaine* (121), qui d'abord ne comprenait que des pays situés à l'E. du Rhône, mais qui à partir de l'an 106 embrassa les Helviens, les Arécomiques, les Tectosages, les Tolosates et les Sardones. De 57 à 50, César soumit le reste de la Gaule, et sauf des révoltes de

peu de durée, depuis ce temps jusqu'à l'invasion de 406, ce pays resta soumis aux Romains dont la domination n'y cessa totalement qu'en 486 (à l'époque de l'établissement des Francs et 10 ans après la chute de l'empire d'Occident). *Voy.* FRANCE.

La religion principale des Gaulois était le druidisme (*Voy.* DRUIDES); leur langue était le celtique ou gaélique (*Voy.* GAELIQUE); leur civilisation était encore très peu avancée; de puissantes corporations de prêtres, des nobles guerriers, autour desquels se groupaient des espèces de clans, une population agreste de serfs, voilà quels étaient les éléments de la nation gauloise. Les vêtements nationaux étaient la saie (*sagum*) et les pantalons (*braccæ*); les armes vulgaires étaient l'angon (espèce de javelot) et le gais (*gæsum*, espèce de pieu); les sabres gaulois étaient de cuivre et mal trempés.

II. GAULE CISALPINE, *Gallia Cisalpina* (auj. *États sardes* et royaume *Lombard-Vénitien*), partie septentrionale de l'Italie, ainsi nommée de sa position en-deçà des Alpes relativement aux Romains. On la nommait aussi quelquefois *Gallia togata*. Elle était divisée en 4 régions, dont les deux premières étaient séparées par le *Padus* (le Pô): 1° Gaule Cispadane (auj. duchés de Parme et de Modène, Bolonais, Ferrarais et Romagne); villes: *Placentia* et *Ravenne*; 2° Gaule Transpadane (auj. Piémont septentrional et Milanais): villes, *Augusta Prætoria*, *Augusta Taurinorum*, *Segusio*; 3° Ligurie (auj. duché de Gênes), au S. O.; villes, *Genua*, *Albium Intemelium*, etc.; 4° Vénétie et Istrie (auj. pays Vénitien), au N. E.; villes: *Adria*, *Patavium*. — Sous Constantin, la Gaule Cisalpine fut partagée: 1° en Gaule Cispadane, subdivisée en Flaminie, Æmilie, Picenum; 2° en Gaule Transpadane, subdivisée en Vénétie et Istrie, et Ligurie. On y ajouta les Alpes Cottiennes, près des sources du Pô, et les deux Rhéties qui avaient appartenu à la Germanie.—Le nom de Gaule Cisalpine s'appliquait toutefois principalement à la Cispadane et à la Transpadane: car ces deux contrées avaient pour principaux habitants des Gaulois, tandis que les Ligures étaient Ibères, et que les Vénitiens semblent être de race slave. La Cisalpine, primitivement peuplée de Pélasges, fut ensuite soumise en partie par les Etrusques, qui fondèrent, au N. et au S. du Pô, une confédération de 12 cités, mais qui de 587 à 520 furent assujettis ou chassés par les Gaulois. C'est de la Cisalpine devenue gauloise que partirent les expéditions qui de 390 à 348 firent trembler Rome. En 312, les Senones s'unirent aux Etrusques pour repousser les attaques de Rome, mais ils furent vaincus. Ils reprirent les armes avec les Ombriens et d'autres Gaulois en 299, et furent encore battus, surtout en 283. Les Gaulois Boïens et les Insubres éprouvèrent le même sort de 238 à 232, et de 225 à 222. Lors de la deuxième guerre punique, ils se déclarèrent pour Annibal et firent du mal aux Romains, surtout en 215 à la bataille de *Litana Sylva*. Victorieuse de Carthage, Rome se vengea des Gaulois cisalpins: elle soumit successivement les Cénomans (197), les Insubres (194), les Boïens (192), les Liguriens (189-163), le littoral de la Vénétie (183), les Euganéens (117), les Carnes (115); enfin Auguste, en réduisant les Salasses, acheva la soumission de toute cette contrée.

III. GAULES (préfecture des). *Voy.* ci-dessus GAULE (en général) et ROMAIN (Empire).

GAULE CISPADANE et TRANSPADANE. *Voy.* GAULE CISALPINE.

GAULMIN (Gilbert), né à Moulins en 1585, mort en 1665, conseiller d'état, était très versé dans les langues grecque et orientales. On a de lui des traductions latines des romans de *Rhodante et Dosiclès* de Théodore Prodromus, 1625, in-8; d'*Ismène et Isménie* d'Eumathe, 1618, in-8; *De Vita et morte Mosis libri tres*, hébreu et latin, avec notes, 1629, in-8. *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, 1644, in-8.

GAULNA ou GALNA, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, à 130 kil. S. E. de Surate. — Le district Gaulna faisait jadis partie de la prov. de Kandeych.

GAULTIER (N.), *Gualterius*, chevalier français, fit partie de la croisade entreprise par Godefroy de Bouillon; devint chancelier de Roger, prince d'Antioche; fut pris par les Musulmans, après la fin malheureuse de ce prince, et écrivit à son retour le récit des événements qu'il avait vus, sous ce titre: *Gualterii cancellarii Bella Antiochena* (dans le recueil de J. Bongars).

GAULTIER (Philippe), nommé aussi *Gualterus de Insulis, de Castellione* (de Châtillon), né à Lille en Flandre dans le XIIe siècle, mort vers 1201, est auteur d'un poëme héroïque latin intitulé *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni*, qui fut composé vers 1180 et qui a été publié à Strasbourg, 1513, in-4, Lyon, 1558, in-4. Ce poëme, qui n'est pas dépourvu de mérite, fut longtemps regardé comme classique au moyen âge. Gaultier peint avec force et chaleur; il est presque toujours dans la vérité historique; mais on lui reproche de l'emphase, des négligences de style et des fautes de prosodie.

GAULTIER (Claude), avocat au parlement de Paris, né en 1590, mort à Paris en 1666, a laissé des *Mémoires* et *Plaidoyers*, Paris, 1662. Il n'est plus guère connu que par ces vers de Boileau (sat. IX):

Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

GAULTIER (l'abbé), instituteur, né en 1755 en Italie, d'une famille française, fut ordonné prêtre à Rome, vint se fixer à Paris en 1780, et se consacra tout entier à l'éducation de l'enfance. Il avait imaginé, pour aplanir au premier âge les difficultés de la science, de réduire les études élémentaires à une espèce de jeu, et de tout mettre en action; il ajouta plus tard à cette méthode l'enseignement mutuel. Forcé pendant la révolution de se réfugier en Angleterre, il y obtint par sa méthode des succès brillants, et revint en continuer l'application en France en 1800. Il mourut à Paris en 1819. Il a laissé un cours complet d'études élémentaires (lecture, écriture, arithmétique, langues française, latine; géographie, histoire, etc.), formant 21 vol. in-18. Voici les titres de quelques-uns: *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, Paris, 1788; *Jeu raisonnable et moral pour les enfants*, 1791: *Exposé du cours complet des jeux instructifs*, Paris, 1802.

GAULTIER D'AGOTY, DE SAINT-VICTOR, etc. *Voy.* GAUTIER.

GAUR, ville de l'Inde. *Voy.* GOUR.

GAURE (comté de), ancien pays de France, dans le Bas-Armagnac, avait pour ch.-l. Fleurance. Ce comté fut possédé successivement par les comtes de Fézensac, par ceux d'Armagnac et par les sires d'Albret, d'où il passa à la couronne. Il fut depuis engagé au duc de Roquelaure. — Le comté de Gaure est aujourd'hui compris dans le département du Gers où il forme l'arrondissement de Lectoure.

GAURIDES, dynastie. *Voy.* GOURIDES.

GAURUS MONS, mont. de l'Italie anc., aux environs de Capoue, est remarquable par la victoire qu'y remporta le consul Valérius sur les Samnites l'an 343 av. J.-C.

GAUSIN, ville d'Espagne (Grenade), à 70 kil. S. O. de Malaga; 4,650 hab. Eau-de-vie, savon; tanneries.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine GAUSSEM, connue sous le nom de Mademoiselle), actrice célèbre de la Comédie-Française, était fille d'un laquais de l'acteur Baron et d'une ouvreuse de loges de la Comédie française. Elle débuta à Lille, fut appelée à

Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Bérénice*; créa le rôle de *Zaïre*, et reçut de Voltaire à ce sujet l'épître la plus flatteuse. Mademoiselle Gaussin ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la tragédie. Sa sensibilité, l'âme et la naïveté de son jeu la placèrent au premier rang parmi les actrices de cette époque. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut quatre ans après. Elle avait épousé à l'âge de 47 ans un Italien, Tavolaïgo, qui la rendit fort malheureuse.

GAUTAMA ou GOTAMA. *Voy.* BOUDDHA GAOUTAMA.

GAUTHEY (Émilian-Marie), ingénieur, né à Châlons-sur-Saône en 1732, mort en 1806, fut nommé directeur-général des canaux de la Bourgogne en 1782, et inspecteur-général des ponts-et-chaussées en 1791. On lui doit les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de canal qui joint la Saône à l'Yonne, et celui qui va du Doubs à la Saône, etc. On a de lui : *Mémoires sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes*, Paris, 1772, in-8; *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon français, et sur les moyens d'y remédier*, Paris, 1798, in-4; *Projet de dérivation jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne*, 1803, in-4; *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, 2 vol. in-4, 1806, publié par M. Navier.

GAUTIER ou GAUTHIER (saint), premier abbé de Saint-Martin de Pontoise vers 1060, mort vers 1099. On le fête le 8 avril.

GAUTIER DE PEXEJO, chevalier espagnol, alla se présenter en 1096 à Godefroy de Bouillon, et fut choisi par Pierre-l'Ermite pour commander l'avant-garde des nombreux Croisés qui ne voulurent point attendre le départ du général en chef. Gautier de Pexejo les conduisit avec des peines extrêmes par l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie, où presque tous furent tués par les naturels du pays. Lui-même mourut en Bulgarie, et c'est son neveu, Gautier-Senzaveir (*sans avoir*), qui guida les derniers débris de cette foule jusqu'aux environs de Constantinople.

GAUTIER DE SAINT-VICTOR, abbé, ou plutôt prieur de la communauté de ce nom, vivait au XIIe siècle, et écrivit vers 1180 un traité intitulé : *Contre les quatre labyrinthes*, où il combat comme hérétiques certaines opinions d'Abélard, de Gilbert, de Pierre Lombard, et de Pierre de Poitiers. Ce livre curieux pour l'histoire du temps est resté manuscrit, et n'est connu que par les citations de Duboulay.

GAUTIER D'AGOTY (Jacques), membre de l'Académie de Dijon, né à Marseille en 1710, mort en 1785, cultiva à la fois avec succès la peinture, la gravure, l'anatomie et l'histoire naturelle, et fit servir chacune de ces connaissances au profit des autres; il partage avec Leblon l'honneur d'avoir inventé la gravure en couleurs. On a de lui une *Myologie complète* en 20 planches, 1746, in-4. Il a commencé un *Journal d'observations sur la physique* qui a été continué par l'abbé Rosier. — Toute sa famille cultiva aussi les arts avec succès. Arnaud-Eloi Gautier d'Agoty, son fils, a publié d'excellentes planches d'anatomie et d'histoire naturelle, 1757-73.

GAUTIER DE BRIENNE, duc d'Athènes. *Voy.* BRIENNE.

GAUTIER. *Voy.* GAULTIER.

GAVE, *Gabarus* en latin, mot synonyme de celui de rivière dans l'ancien pays de Béarn. — Gave de Pau, Gave d'Oléron, etc. *Voy.* le mot qui suit Gave. — Quelquefois ce nom désigne un pays. Ainsi le diocèse de Lescar portait le nom de Gave Béarnais.

GAVESTON (Pierre DE), favori d'Édouard II, roi d'Angleterre, avait gagné l'affection de ce prince en corrompant ses mœurs, en lui inspirant des passions honteuses et en s'y prêtant lui-même avec une complaisance infâme. Les prodigalités et l'orgueil de cet homme révoltèrent plusieurs fois la noblesse contre lui; le roi fut forcé de l'exiler; mais à peine le mécontentement paraissait-il calmé, qu'Édouard le rappelait auprès de lui. Enfin les barons, las de supporter un joug aussi odieux, prirent les armes contre Gaveston, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête, l'an 1312.

GAVIUS, citoyen romain, l'une des victimes les plus célèbres de Verrès, habitait une petite ville de Sicile, lorsqu'il fut arbitrairement arrêté par le proconsul, battu de verges et mis en croix sur la place publique de Messine, malgré sa qualité de citoyen romain, et quoique ce supplice ne fût réservé qu'aux esclaves. Cicéron a éloquemment décrit son supplice dans le discours vulgairement nommé *De Suppliciis*.

GAVRAY, ch.-l. de cant. (Manche), sur la Sienne, à 17 kil. S. O. de Coutances; 1,500 hab. Toiles de crin pour tamis. Commerce.

GAVULDANUS ou GAVULDENSIS PAGUS, nom latin du GÉVAUDAN.

GAY (John), poëte anglais, né dans le Devonshire en 1688, fut d'abord commis chez un marchand de soie; la duchesse de Monmouth, appréciant son talent, le prit pour son secrétaire, et il put dès lors se livrer à loisir à son goût pour les lettres. Il fut ensuite secrétaire du comte de Clarendon dans son ambassade en Hanovre. Il était l'ami des beaux-esprits de son temps, surtout de Pope. Il jouit quelque temps des faveurs de la cour; mais ayant été disgracié, il en conçut un vif chagrin et mourut peu après, en 1732, à quarante-cinq ans. On a de lui des comédies (*The wife of Bath*; *What d'ye call it? Three weeks after marriage*); des opéras, dont les plus célèbres sont *le Gueux* (*The Beggar's opera*) et *Polly*, qui y fait suite; des tragédies et des poésies diverses; mais il est surtout connu par ses fables (1726), qu'il composa pour l'instruction du jeune duc de Cumberland, et par des *Églogues rustiques*, pleines de naturel. Ses fables ont été traduites par madame de Kéralio, Paris, 1759, et mises en vers par Joly de Salins, 1811.

GAYAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 60 kil. S. O. de Bahar, et à 90 kil. S. de Patna, sur le Foulgo; 40,000 hab. Elle est regardée comme la patrie de Bouddha. Il s'y rend annuellement jusqu'à 100,000 pèlerins.

GAZA, auj. *Ghazzah* (de *ghaza*, trésor, ou d'un mot hébreu qui signifie *forte*), grande ville de Phénicie, au S. O. d'Ascalon, au N. de Raphia et près de la mer, était la capitale d'un petit état philistin. Selon la Bible, c'est de cette ville que Samson enleva les portes, et c'est sous les ruines d'un des temples de Gaza qu'il se fit écraser avec 3,000 Philistins. Elle fut prise par Ezéchias, par Alexandre-le-Grand, par Alexandre Jannée, détruite enfin pendant les guerres civiles de Judée et rebâtie par Gabinius. La ville moderne de Ghazzah a encore 8,000 hab. Elle fut prise par les Français pendant l'expédition d'Égypte. — Il y eut une autre *Gaza* dans l'Atropatène; c'était une des résidences d'été des rois de Perse; ils y conservaient sans doute des trésors, d'où lui vint son nom. On croit que c'est la ville actuelle de Tauris.

GAZA ou GAZIS (Théodore), grammairien grec, né à Thessalonique vers 1400, vint en Italie après la prise de sa ville natale par les Turcs en 1429, enseigna le grec à Ferrare et y fonda une académie; fut appelé à Rome en 1455 par le pape Nicolas V, et s'y lia avec le cardinal Bessarion. Il mourut en 1478. On a de lui une excellente *Grammaire grecque*, en grec, publiée avec traduction latine, Paris, 1529; des traductions des *Problèmes* et de *l'Histoire des animaux* d'Aristote, ainsi que de plusieurs autres ouvrages.

GAZA (ÉNÉE de), philosophe platonicien. *Voy.* ÉNÉE.

GAZER, ville de Palestine. *Voy.* GADARA.

GAZIMOUR, rivière de Sibérie (Irkoutsk), tombe dans l'Argoun après un cours de 310 kil.

GAZNA, GAZNAH ou GHISNI, ville du Kaboul (Afghanistan), à 45 kil. S. de Kaboul. Cette ville a donné son nom à la dynastie des Gaznévides, qui en est sortie. On voit encore aux environs le tombeau du sultan Mahmoud, le plus grand prince de cette dynastie ; il est visité par une foule de pèlerins. Gazna fut florissante sous l'empire des Gaznévides ; mais en 1158, Ala-Eddyn la prit et en fit massacrer la plupart des habitants. Les Anglais s'en sont rendus maîtres en 1838. Gazna est au milieu de hautes montagnes : il y règne un froid excessif.

GAZNÉVIDES, dynastie musulmane qui régna 214 ans sur une grande partie de la Perse et de l'Hindoustan, tire son nom de la ville de Gazna, berceau et capitale de l'empire gaznévide. Alp-Tekin, né à Gazna, et sorti de la nation des Turcs Hoeïkes, ayant secoué le joug des Samanides, fonda la dynastie gaznévide vers 960, et mourut en 975. Sebek-Tekin, gendre d'Alp-Tekin, monta sur le trône après lui, et eut pour successeur son fils Mahmoud, qui prit le premier le titre de sultan en 997, conquit une grande partie de l'Inde et de la Perse, et forma un vaste empire qui s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au Gange supérieur. Après la mort de Mahmoud, vers 1028, l'empire gaznévide perdit beaucoup de sa puissance : Mas'oud, Mohammed, Maudoud, Mas'oud II, Aboul-Haçan-Ali, Abd-el-Raschid, Ferokh-zad, Ibrahim, Mas'oud III, Chirzad, Arslan-Chah, Bahram-Chah, régnèrent successivement jusqu'en 1158, époque où Bahram-Chah fut chassé de Gazna par Ala-Eddyn, de la dynastie des Gourides. Kosrou-Chah et Kosrou-Melik régnèrent encore quelque temps à Lahore, mais ce dernier fut vaincu et mis à mort en 1189, et en lui finit la dynastie des Gaznévides. Leur histoire a été traduite du persan par Fr. Wilken, Berlin, 1832.

GÉANGIR, ou DJIHAN-GUIR, ou DJEANGIR (Aboul-Maz'Affer-Nourreddin-Mohammed), empereur mogol, né en 1569 (977 de l'hégyre), était fils d'Akbar. Il monta sur le trône en 1605, après la mort de son père, et eut à combattre plusieurs de ses propres enfants, qui s'étaient révoltés contre lui. Il mourut en 1627, laissant la réputation d'un prince juste, équitable, généreux, ami et protecteur des arts et des lettres. On a de lui des mémoires sur les dix-sept premières années de son règne et quelques chapitres ajoutés aux *Commentaires* de Babour.

GÉANTS, êtres fabuleux, d'une taille colossale, nés de la Terre, qui, selon la Fable, avait été fécondée par le sang que perdit Uranus ou le Ciel quand il fut mutilé par Saturne. On leur donne aussi pour père le Tartare. Confiants en leur taille et leur force monstrueuses, ils voulurent venger la défaite des Titans, leurs proches parents, et tentèrent à leur tour de détrôner Jupiter ; mais celui-ci, aidé d'Hercule, les terrassa bientôt : il les frappa de la foudre, précipita les uns dans les enfers, ensevelit les autres sous des montagnes volcaniques. Les géants les plus célèbres sont : Typhon, Typhoée, Encelade, Ephialte, Otus, Euryte, Tityé, Alcyonée, etc. — La fable parle en outre de plusieurs géants qui à différentes époques furent la terreur des humains : tels sont Antée, Polyphème, etc. — La Bible mentionne un peuple de géants qui habitait la terre promise avant l'arrivée de Moïse ; il avait pour chef Og, roi de Basan, qui avait 9 coudées de haut.

GÉANTS (CHAUSSÉE DES). *Voy.* CHAUSSÉE.

GÉANTS (montagnes des), en allem. *Riesengebirge*, branches des monts Sudètes. *Voy.* SUDÈTES (monts).

GEAUNE, ch.-l. de canton (Landes), à 19 kil. S. E. de Saint-Sever ; 1,400 hab.

GEBA, établissement portugais en Sénégambie, chez les Mandingues, dans le roy. de Kabou, à 140 kil. N. E. de Bissao ; 750 hab. On en exporte des cuirs, de la cire et de l'ivoire.

GEBEL, c.-à-d. montagne. *Voy.* DJIBEL.

GEBELIN (COURT DE). *Voy.* COURT DE GÉBELIN.

GEBENNA ou CEBENNA, montagnes de la Gaule, auj. les CÉVENNES.

GEBENNENSIS DUCATUS, auj. le duché de GENEVOIS. *Voy.* ce nom.

GEBY ou CREBBY, une des Moluques, sous l'équateur, par 127° 5' long. E. : 60 kil. de tour.

GEDANUM, nom latin moderne de DANTZICK.

GÉDÉON, juge d'Israël de 1349 à 1309 av. J.-C. Voyant ses compatriotes opprimés par les Madianites, il choisit les 300 plus braves de son armée, les munit de vases renfermant des flambeaux allumés, puis fondit avec eux sur le camp ennemi, en les faisant tous sonner de la trompette et secouer leurs flambeaux. Les Madianites, épouvantés de cette attaque nocturne et de ce bruit inattendu, et croyant les Hébreux en grand nombre, s'entre-tuèrent ou furent pris par l'ennemi. Les Israélites, affranchis, offrirent le sceptre à Gédéon ; mais il se contenta du titre de juge. Il mourut très âgé, laissant 70 enfants ; ils furent tous tués par Abimélech, leur frère naturel, qui succéda à Gédéon.

GEDIKE (Frédéric), instituteur allemand, né dans le Brandebourg en 1754, mort en 1803, se voua de bonne heure à l'instruction publique, dirigea plusieurs gymnases en Prusse, devint membre de l'académie des siences de Berlin et du comité chargé du perfectionnement de la langue allemande, enfin inspecteur des écoles de la Prusse méridionale et occidentale. Outre plusieurs compilations classiques, on a de lui : *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ*, Berlin, 1781, ouvrage précieux qui contient tous les textes de Cicéron relatifs aux philosophes antérieurs, distribués dans l'ordre chronologique ; on lui doit aussi la traduction allemande de quelques dialogues de Platon.

GEDOYN (Nicolas), savant ecclésiastique, né à Orléans en 1667, mort en 1744, entra d'abord chez les Jésuites, professa la rhétorique au collége de Blois, et quitta ensuite son ordre par raison de santé. Rentré dans le monde, il fut admis chez Ninon de Lenclos, sa parente, obtint par le crédit de ses amis des bénéfices avantageux, fut admis en 1711 à l'Académie des Inscriptions, et en 1719 à l'Académie Française. Il a laissé une *Traduction de Quintilien*, Paris, 1718, in-4, réimprimée plusieurs fois, et estimée, malgré les omissions et les inexactitudes qu'elle renferme ; une *Traduction de Pausanias*, 1731, 2 vol. in-4, peu fidèle ; des *Réflexions sur le goût*, et divers opuscules réunis sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Gédoyn*, 1745, in-12.

GEDROSIE, *Gedrosia*, auj. le *Mekran*, grande province de l'ancien empire des Perses, était située entre la Carmanie à l'O., l'Inde et l'Indus à l'E., la Drangiane et l'Arachosie au N., et s'étendait au S. le long de la mer Erythrée, de 55° 30' à 62° 45' lat. E. Sur la côte méridionale habitaient les Ichthyophages ; l'intérieur était occupé par les Arbites, les Orites, les Rhamnes au S. E., les Musarinéens au N., les Garsides à l'O. On a du reste très peu de renseignements sur l'intérieur de cette contrée. Poura en était la capitale. Elle avait fait partie de la 14e satrapie de Darius I.

GEDUMA, état de la Sénégambie, entre le Sahara et les états de Djafnou, Kasson, Kadjaaga, Bondou.

GEEL ou GHEEL, ville de Belgique (Anvers), à 17 kil. S. de Turnhout ; 7,000 hab. Draps, étoffes de coton. Les habitants des environs reçoivent beaucoup d'aliénés qu'on y envoie des diverses provinces de la Belgique, et qui, grâce à l'apparence de liberté dont ils jouissent, et aux soins qu'on prend d'eux, recouvrent quelquefois la raison.

GEER (DE). *Voy.* VAN GEER.

GÈES, nom ancien de l'Abyssinie, sert encore à désigner une langue que l'on ne parle plus aujourd'hui, mais dans laquelle sont écrits les livres sacrés des Abyssins.

GEFLEBORG, *Gevalia* en latin moderne, ville de Suède, dans la Suède propre, ch.-l. du lan ou gouvernement de Gefleborg, à l'embouchure du Gefle, et à 80 kil. E. de Falun; 6,000 hab. Maisons en bois; rues larges et bien pavées; pêche active et commerce maritime florissant. — Le gouvernement de Gefleborg, formé des anciennes provinces de Gestrikland et Helsingland, a pour ch.-l. Gefleborg, et pour autres villes principales Soderhamn, Jarssœ, Huddiksvall.

GEHENNE (c.-à-d. en hébreu *vallée qui a appartenu à Hinnom*), vallée riante et fertile, située au S. de Jérusalem, près de la *porte des Potiers*, sur les frontières des tribus de Juda et de Benjamin. Cette vallée, étant devenue dans la suite le théâtre des sacrifices sanglants du dieu Moloch, et l'endroit où l'on jetait les cadavres des animaux et des malfaiteurs, prit le nom de *Thophet* (horreur) et ne fut plus pour les Juifs que le symbole de l'enfer.

GEIER, ville de Saxe, à 9 kil. N. E. de Grunhayn: 1,800 hab. Mines de cobalt, étain, arsenic, vitriol, etc.

GEILER (Jean). *Voy.* GEYLER.

GEISA ou GEISS, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, sur l'Elster, à 35 kil. N. O. de Meiningen; 1,650 hab. Château.

GEISA, duc et rois de Hongrie. *Voy.* GEYSA.

GEISLINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 26 kil. N. O. d'Ulm; 2,000 hab. Martinets à fer et à cuivre, coutellerie, papeteries, etc.

GEISMAR, *Geismara*, ville de la Hesse-Cassel, à 3 kil. N. O. de Fritzlar; 600 hab. Source minérale.

GEISPOLTZHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 11 kil. S. O. de Strasbourg; 2,100 hab. Commerce très actif.

GELA, d'abord *Lindes*, auj. *Castronuovo*, ville de Sicile, sur la côte méridionale, par 12° de lat. E., fut fondée par les Rhodiens et les Crétois vers l'an 605 av. J.-C., et fonda à son tour Agrigente, puis Phintiade qui prit aussi le nom de Géla (près de la côte et à l'E. de la métropole). Gélon, tyran de Syracuse, avait été d'abord tyran de Géla.

GELÆ, peuple d'Asie. *Voy.* CADUSII.

GÉLASE I (saint), pape, élu en 492, approuva ce que son prédécesseur, Félix II, avait fait contre Acace; refusa d'admettre à sa communion Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner la mémoire de cet hérésiarque; combattit les erreurs des Eutychéens, convoqua en 494 à Rome un concile dans lequel fut dressé le canon des saintes Ecritures, et mourut en 496.

GÉLASE II, pape, né à Gaëte et connu d'abord sous le nom de *Jean de Gaëte*, fut élu en 1118, après la mort de Pascal II. Aussitôt après son élection, Cincio Frangipani, consul de Rome, qui avait voulu faire élire un autre pape, le contraignit à sortir de Rome, et, de concert avec l'empereur Henri V, il fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaëte, d'où il excommunia l'anti-pape et ses protecteurs. Peu après, il rentra un instant dans Rome; mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny en 1119.

GELB, *Gelduba*, bourg des États prussiens (prov. Rhénane), à 17 kil. N. O. de Dusseldorf, sur le Rhin, rive gauche, au lieu où fut construit le pont de Drusus; 100 hab.

GELBOÉ (mont), petite chaîne de montagnes de la Palestine, dans la tribu de Zabulon, célèbre par la défaite et la mort de Saül en 1040.

GELDRIA, nom latin moderne de la GUELDRE.

GELÉE (Claude), peintre. *Voy.* LORRAIN (Claude).

GELENAU, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 14 kil. S. de Vieux-Chemnitz; 2,500 hab.

GELHEIM, v. d'Allem., la même qu'INGELHEIM.

GELIMER. *Voy.* GILIMER.

GELLAH, ville de l'état d'Alger (Constantine), à 170 kil. E. de Constantine, sur la Medjerda. C'était un lieu de refuge pour les meurtriers. — Dans l'état de Tunis est une autre Gellah, l'ancienne *Castra Corneliana*; elle est située aussi sur la Medjerda, à 26 kil. N. de Tunis.

GELLERT (Christophe), littérateur allemand, né à Hainichen, dans la Saxe, en 1715, enseigna avec un grand succès la philosophie morale à Leipsick, et mourut dans cette ville en 1769. Il a laissé des ouvrages de genres divers, des poésies religieuses, des comédies, des dissertations littéraires; mais ce qui le rend surtout célèbre, ce sont ses *Fables* et ses *Contes*, dont le premier recueil parut en 1746, et qui ont obtenu en Allemagne une vogue populaire. On lui doit aussi des *Leçons de Morale* fort estimées, qui ont été publiées après sa mort, 1770. Ses *Fables* ont été traduites en prose par Toussaint, Berlin, 1778, et en vers par M. Stévens, Breslau, 1777; sa *Morale* a été trad. par Pajon, Utrecht, 1775. Ses œuvres complètes en 10 vol. in-8 ont paru à Leipsick, 1770, 1784, etc. — Son frère Christlieb Gellert fut un des plus savants métallurgistes de l'Allemagne. Il fit à Freyberg en Saxe des cours de minéralogie qui eurent un grand succès, fut nommé administrateur des forges de cette ville, 1764, et professeur de métallurgie, 1765. Il mourut en 1795. On a de lui des *Éléments de métallurgie chimique*, Leipsick, 1750, in-8.

GELLIUS (AULUS). *Voy.* AULU-GELLE.

GELNHAUSEN, ville de Hesse-Cassel (Hanau), sur une haute montagne, et près de la Kinzig, à 20 kil. N. E. de Hanau; 2,800 hab. Jadis ville impériale. Ruines d'un palais de l'empereur Frédéric I.

GÉLON, fameux tyran de Sicile, s'empara d'abord du pouvoir à Géla, l'an 491 av. J.-C., puis à Syracuse en 485, et fit le meilleur usage de l'autorité qu'il avait usurpée. Il allait porter des secours à la Grèce envahie par Xerxès, quand les Carthaginois, à l'instigation de ce prince, attaquèrent la Sicile avec 300,000 hommes. Gélon les battit complétement près d'Himère, les réduisit à demander la paix, et stipula pour première condition que Carthage abolirait les sacrifices de victimes humaines. Il voulut ensuite abdiquer la puissance, mais le peuple le força de la garder. Il régna encore deux ans avec autant de justice que de sagesse, embellit Syracuse et réforma les mœurs. Il mourut l'an 478 av. J.-C., et eut pour successeur Hiéron.

GÉLONS, *Geloni*, peuple de l'Europe barbare, entre le *Danaster* et le *Danapris*, au S. des *Budini*. Les villes d'*Olbia* et d'*Odessus* étaient dans le pays qu'ils occupaient, mais sans leur appartenir. Les Gélons étaient déjà connus dès le temps de Virgile. A la fin du IIe siècle ils furent compris dans l'empire goth.

GELVES, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. S. E. de San-Lucar-la-Mayor; 3,650 hab.

GEMBLOUX, *Geminiacum* ou *Gemblacum*, ville de Belgique (Namur), à 15 kil. N. O. de Namur; 1,700 hab. Place jadis forte. Anc. abbaye de Bénédictins. Coutellerie. En 1578, don Juan d'Autriche y battit l'armée des États-Généraux, et en 1794, les Autrichiens, commandés par Beaulieu, y furent défaits par les Français.

GÉMEAUX, *Gemini*, le troisième des douze signes du zodiaque, représente les deux Tyndarides, Castor et Pollux. Ils formaient une constellation favorable aux navigateurs.

GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur italien, né à Naples en 1651, fit, de 1680 à 1698,

un long et difficile voyage dans presque toutes les parties du monde; visita l'Europe, l'Asie et l'Afrique; s'avança jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie; parcourut le Mexique, etc. En 1699, il publia la relation de ses voyages sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 6 vol. in-12; cet ouvrage a été traduit en français par Dubois de St-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12.

GEMERSHEIM, ville de Bavière. *Voy.* GERMERSHEIM.

GEMERT, village de Hollande (Brabant septent.), à 19 kil. N. E. d'Eindhoven; 4,000 hab. Fabrique de belles toiles.

GEMISTE (George), surnommé *Pléthon*, philologue et philosophe platonicien, né à Constantinople vers 1400, fut du nombre des Grecs qui vinrent chercher un asile en Italie après la chute du Bas-Empire; il se fixa à Florence et fut admis à la cour du premier des Médicis. Il se déclara le champion de Platon contre Aristote, eut à ce sujet divers démêlés avec George de Trébizonde et publia contre lui plusieurs écrits. Ses principaux ouvrages sont: *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentia*, Bâle, 1574, in-4; *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, in-4: ils sont écrits en grec. Il avait aussi écrit sur l'histoire et la géographie.

GEMMA (Regnier), dit *Frisius* ou *le Frison*, mathématicien hollandais, né à Dokkum en 1508, mort à Louvain en 1555, s'est rendu surtout célèbre par ses travaux sur l'astronomie. On a de lui: *De Radio astronomico et geometrico liber*, Anvers, 1545, in-4; *De Annuli astronomici usu*, Anvers, 1548, in-8; *De Principiis astronomiæ et cosmographiæ*, etc., Paris, 1547, in-8: traduit en français par Boissière, Paris, 1582, in-8; *De Astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1540, in-8; *Carta sive mappa mundi*, Louvain, 1540. Il a donné plusieurs éditions corrigées et augmentées de la *Cosmographie* de P. Apianus.—Son fils, Corneille Gemma, s'est aussi distingué comme astronome.

GEMMI, montagne de Suisse (Valais), sur les confins du canton de Berne: hauteur, 2,320 mètres. On y a taillé dans le roc une route pour les mulets.

GEMONA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Tagliamento, à 24 kil. N. O. d'Udine; 4,500 hab.

GÉMONIES (probablement de *gemo*, gémir). On appelait ainsi à Rome un lieu où l'on exposait les corps des criminels suppliciés. Ce lieu était voisin du Tibre et situé près du mont Aventin; il avait reçu sa destination de Camille, l'an 396 av. J.-C., après la défaite des Véiens.

GEMOZAC, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 19 kil. S. de Saintes; 3,200 hab.

GEMSCHID. *Voy.* DJEMSCHID.

GEMUND ou GMUND, ville des États autrichiens (Illyrie), à 65 kil. N. O. de Klagenfurth; 3,500 hab. Aux environs mines et fonderies de fer. —Il y a en Allemagne d'autres villes du nom de Gemünd, mais peu importantes.

GENABUM, ville de la Gaule Celtique, est auj. *Orléans* ou peut-être *Gien*. *Voy.* AURELIANI.

GENAPPE, ville de Belgique (Brabant mérid.), sur la Dyle, à 23 kil. S. E. de Bruxelles; 1,200 hab. Papeterie, brasseries, moulin à huile, forges. Il s'y livra avant et après la bataille de Waterloo plusieurs combats entre les Français d'un côté, et les Anglais et les Prussiens de l'autre.

GÉNAUNES, *Genauni*, peuplade de la Vindélicie, fut vaincue par Drusus, frère de Tibère.

GENÇAY, ch.-l. de canton (Vienne), à 26 kil. N. E. de Civray; 750 hab. Étoffes de laine.

GENDREY, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. N. E. de Dôle; 600 hab.

GÉNÉRAL D'ORDRE. On donne ce nom au chef supérieur de tous les couvents obéissant à une même règle. Les ordres de Cîteaux, de Saint-Maur, des Feuillants, des Chartreux, des Oratoriens, des Prémontrés, des Mathurins, avaient un général particulier. Il en était de même des Franciscains, des Dominicains, des Jésuites. Les généraux d'ordre étaient exempts de la soumission à l'évêque diocésain.

GÉNÉRALIF (le), en espagnol *Xeniralife*, magnifique palais de plaisance des rois maures à Grenade, près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline, servait de résidence à la cour pendant l'été.

GÉNÉRALITÉ ou PAYS DES ÉTATS-GÉNÉRAUX, *Generalitaetslande* en allemand. On désignait sous ce nom plusieurs pays sujets de la république des Sept-Provinces-Unies, et non d'une seule des Sept-Provinces en particulier (comme Drenthe qui l'était de Grœningue). Ces pays comprenaient: 1° une partie du Brabant (villes principales, Bois-le-Duc, Eindhoven, Bréda, Berg-op-Zoom); 2° le district de Maëstricht; 3° une partie du Limbourg (Fauquemont, Dalem); 4° une partie du quartier supérieur de la Gueldre (Venloo, Stevens-Waard, Nieustadt); 5° une partie de la Flandre (L'Ecluse, Kadsand, Biervliet, Axel).

GÉNÉRALITÉS. On appelait ainsi, dans l'ancienne France, la juridiction d'un intendant général des finances. Le nombre des généralités varia souvent. Au milieu du XIVe siècle, on comptait quatre généralités: la Langue-d'Oc, la Langue-d'Oil, la Normandie et le pays d'outre Seine. Sous François I, il y en avait 16. En 1787 on en comptait 32, parmi lesquelles on distinguait: 20 généralités *avec élections* (les élections étaient les tribunaux chargés de juger en 1re instance les contestations relatives aux tailles, impôts, etc.), savoir: Amiens, Rouen, Caen, Alençon, Paris, Soissons, Châlons-sur-Marne, Orléans, Tours, Bourges, Poitiers, La Rochelle, Moulins, Limoges, Riom, Lyon, Grenoble, Bordeaux, Montauban, Auch; — 12 généralités *sans élections*: Flandre, Hainaut, Lorraine, Metz, Alsace, Bretagne, Bourgogne, Franche-Comté, Toulouse, Montauban, Roussillon et Aix. — En dehors de ces 32 généralités étaient les *pays d'états* qui votaient eux-mêmes leurs contributions et en réglaient la perception: c'étaient: les châtellenies de Lille et de Douai (dites état de Flandre), la Provence, le Béarn, la Basse-Navarre, le Bigorre, le comté de Foix, et les pays de Soule, d'Armagnac, de Nébouzan et de Marsan.

GÉNÉRAUX (ÉTATS-). *Voy.* ÉTATS-GÉNÉRAUX.

GÉNÉSARETH, ville et lac de Judée. *Voy.* CENERETH et TIBÉRIADE.

GÊNES, surnommée *Gênes-la-Superbe*, *Genua* des anciens, *Genova* en italien, grande ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance et de la province de ce nom, au fond du golfe de Gênes, avec un magnifique port, par 44° 24' lat. N., 6° 32' long. E., à 150 kil. S. E. de Turin; 95,000 hab. Cette ville, bâtie en amphithéâtre, offre un aspect majestueux du côté de la mer, mais elle est triste à l'intérieur. Elle a beaucoup de beaux palais en marbre blanc, ornés de sculptures et de peintures. Elle renferme plusieurs collections, dont quelques-unes magnifiques. On y remarque trois belles rues (*Balbi*, *Nuova*, *Nuovissima*), deux belles places, le pont Carignan, de superbes églises (l'Annonciade, qui est l'église métropolitaine, Saint-Syrus, St-Ambroise); la banque St-George (fondée vers 1407); des aqueducs, de vastes chantiers, dits de *la Foce*. Université, académie des beaux-arts, musée d'histoire naturelle, trois bibliothèques, jardins botaniques, écoles diverses, deux collèges dont un de Jésuites, cinq hôpitaux et hospices. Industrie active: velours, damas, étoffes de soie, bas, gants, dentelles, etc. Grand commerce. Aux environs, carrières riches en beaux marbres. — Gênes paraît avoir été fondée vers 707 av. J.-C., par les Liguriens; elle fut conquise par les Romains et incorporée à la Gaule Cis-

alpine vers 222; Magon, frère d'Annibal, la détruisit pendant la 2e guerre punique (205); les Romains la relevèrent trois ans après. Elle devint sous les empereurs une ville municipale. Après la chute de l'empire elle appartint successivement aux Hérules, aux Ostrogoths, aux exarques grecs, aux Lombards, à Charlemagne; elle se rendit indépendante sous les successeurs de ce prince (au commencement du xe siècle), et se donna des consuls. Au xie siècle elle était déjà importante par le commerce et la navigation; elle s'enrichit pendant les croisades en transportant les Croisés en Asie, et bientôt marcha de pair avec Pise et Venise. Elle étendit son territoire à droite et à gauche sur le golfe qui prit son nom, et conquit autour d'elle les côtes S. E. et S. O. du golfe, qui prirent le nom de Rive ou *Rivière du Levant* et *Rivière du Ponent*. Elle eut aux xiie et xiiie siècles à soutenir contre Pise une guerre acharnée dans laquelle elle finit par triompher; elle enleva à sa rivale Sassari, l'île de Corse, et détruisit le port de Pise, 1290. Les Génois ayant puissamment contribué à rétablir sur le trône de Constantinople les empereurs grecs, obtinrent des Paléologues, en récompense, d'immenses avantages. Ceux-ci leur cédèrent les faubourgs de Péra et de Galata (à Constantinople), la ville de Caffa en Crimée, où ils conduisirent une colonie, Smyrne, Scio, Mételin, Ténédos, etc., 1261-1295. Depuis cette époque Gênes entra en lutte avec Venise pour la suprématie en Orient: elle mit cette république à deux doigts de sa perte dans les guerres dites de Caffa (1350-55) et de Chiozza (1378-81); mais enfin elle se vit contrainte de céder le pas à sa rivale. Gênes était depuis longtemps déchirée par des dissensions intérieures, surtout par les querelles des Guelfes et des Gibelins, et affaiblie par de fréquentes révolutions. En effet, les Génois, changeant sans cesse de gouvernement, obéirent successivement à des comtes (jusqu'en 1190), puis à des podestats étrangers, à des dictateurs sous le titre de *capitani* (1257), à des protecteurs (1270), qui gouvernaient concurremment avec des *abbés du peuple*, espèces de tribuns; enfin ils se donnèrent des *doges* (ou ducs), en 1339; le premier doge fut Simon Boccanegra; les maisons ducales les plus connues sont les familles nobles des Doria, des Spinola, des Fieschi, des Grimaldi; puis les familles plébéiennes des Adorni, des Fregosi. Deux fois (1391-1458) les Génois, incapables de se gouverner par eux-mêmes, se mirent entre les mains de la France; puis ils se donnèrent aux marquis de Montferrat, aux ducs de Milan. Ils avaient déjà perdu au milieu de ces révolutions la plus grande partie de leurs possessions italiennes; l'invasion des Turcs leur enleva également leurs établissements sur la mer Noire et dans l'Archipel (1475). André Doria avait de nouveau soumis Gênes à la France: mais mécontent du roi, il s'allia avec Charles-Quint, délivra Gênes du joug des Français, et lui donna une nouvelle constitution (1528); les doges furent rétablis, mais ils ne furent plus à vie; ils étaient élus pour deux ans, et on leur adjoignait deux consuls et un censeur (ce fut André Doria qui fut le premier censeur). Fiesque conspira, mais sans succès, contre ce nouveau gouvernement (1547). Gênes resta depuis étroitement liée à l'Espagne, et prit parti pour elle contre la France. En 1685, Louis XIV contraignit les Génois à envoyer leur doge en personne dans Versailles lui demander pardon d'une insulte faite à son ambassadeur. En 1768, les Génois cédèrent à la France l'île de Corse dont ils ne pouvaient plus comprimer les révoltes. En 1796, Gênes fut occupée par les Français, et son territoire forma l'année suivante la *République ligurienne*. En 1800, les Français, commandés par Masséna, soutinrent dans Gênes un siége célèbre contre les Anglais et les Austro-Russes; ils furent forcés de rendre la ville, mais ils y rentrèrent peu après. En 1805, l'état de Gênes fut incorporé à l'empire français, et forma les départements de Gênes, des Apennins et de Montenotte. En 1814, Gênes fut enlevée à la France et donnée au roi de Sardaigne.

GÊNES (état de). L'ancienne république comprenait une étroite lisière de terrain (dite *Rivière*) entre les Apennins et la mer, et se divisait: 1° en *Rivière du Levant* (où se trouvaient les villes de Gênes, Rapallo, Lavagna, Sestri di Levante, Spezio, Luni, Sarzane); 2° en *Rivière du Ponent* (villes: Novi, Gavi, la Bocchetta, Savone, Albenga, Vintimille, San-Remo); 3° en marquisat de Final. On peut y ajouter la Corse, qu'elle perdit en 1768.

GÊNES (département de), un des départements de l'empire français, entre la mer, le Pô, le dép. du Taro et ceux de la Stura et de Montenotte, avait pour ch.-l. Gênes.

GÊNES (intendance générale ou duché de), une des huit intendances-générales actuelles des États sardes, s'étend depuis Nice à l'O. jusqu'au duché de Parme au S. E., et se subdivise en 7 intendances ou petites provinces: Gênes, Savone, Albenga, Novi, Chiavari, Bobbio, Spezia.

GÊNES (golfe de), *Ligusticus sinus* ou *mare Ligusticum*, partie de la Méditerranée qui s'avance entre la France et l'Italie septentrionale.

GENÈSE, premier livre du Pentateuque de Moïse et de toute la Bible (du mot grec *génésis*, génération), comprend le récit de la création et l'histoire des premiers hommes jusqu'à la mort de Joseph et la naissance de Moïse.

GENESIUS (Joseph), historien du Bas-Empire, au xe siècle, est auteur d'une *Histoire de l'empire grec* (de l'année 813 à 886), imprimée à Venise, 1733, in-fol. grec-latin.

GENESTELLE, bourg du dép. de l'Ardèche, à 10 kil. d'Aubenas; 2,100 hab.

GENÈVE, *Geneva* en latin, *Genf* en allemand, ville de Suisse, chef-l. du canton de Genève, à l'extrémité du lac Léman ou de Genève, par 46° 12' lat. N., et 3° 48' long. E., à 492 kil. S. E. de Paris, près du confluent du Rhône et de l'Arve. Environ 26,000 hab. Belle cathédrale de Saint-Pierre, hôtel-de-ville, collége, observatoire, hôpital, quatre ponts. Sociétés savantes, académie ou université, bibliothèques, collections diverses, etc. Genève est une des villes les plus éclairées qui existent. Elle est aussi très industrieuse: son horlogerie, sa bijouterie sont renommées; elle fabrique en outre des draps, châles, limes, etc. — Genève appartint d'abord aux Allobroges; elle fut ensuite comprise dans la Province romaine, et devint au ve siècle une des villes principales des Burgundes. Elle suivit le sort de la Bourgogne jusqu'en 1032, fut plus tard le théâtre de rixes fréquentes entre ses évêques et les comtes genévois. Ceux-ci, s'étant éteints en 1410, furent remplacés par les ducs de Savoie. Genève secoua le joug de ces ducs en 1524, fit alliance en 1526 avec Berne et Fribourg, embrassa la réforme en 1533, devint la résidence de Calvin, et fut dès lors considérée comme étant la *Rome du calvinisme*. Le duc de Savoie tenta en vain de la surprendre en 1602. Il fut forcé de signer l'année suivante un acte qui reconnaissait l'indépendance de Genève, sous la garantie de la France, de Berne et de Zurich. Genève, avant 1801, était non pas un canton suisse, mais une république alliée des cantons. Cette république eut d'abord un gouvernement démocratique; il devint aristocratique en 1782. Genève fut prise par les Français en 1798, et fit partie sous l'empire français du département du Léman. Elle a été depuis 1815 incorporée à la Suisse. Genève a donné naissance à une foule d'hommes illustres, J.-J. Rousseau, Casaubon, Necker, madame de Staël, Bonnet, Huber, Saussure, etc.

GENÈVE (canton de), le 22e de la confédération suisse (incorporé depuis 1815), entre le canton de Vaud au N., la France au N. O., la Savoie au S. et à l'E., 28 kil. sur 9; 44,000 hab., la plupart Calvinistes. Ce canton a été formé de l'ancienne république de Genève, plus quelques districts de la Savoie et du pays de Gex. Il possède, outre Genève, deux villes, Versoy et Carouge; il a deux enclaves dans le canton de Vaud. On y parle français et allemand.

GENÈVE (lac de) ou lac LÉMAN, *Lemanus lacus*, *Genfer-see* des Allemands, au S. O. de la Suisse, entre le canton de Vaud et le Valais: 70 kil. de long sur 13 de large. Le Rhône le traverse. Ses eaux nourrissent des poissons exquis; ses côtes offrent des sites délicieux et célèbres (entre autres la Meillerie). Il est exposé à des crues subites; les tempêtes y sont aussi très fréquentes. Néanmoins la navigation y est fort active.

GENÈVE (ROBERT de). *Voy.* ROBERT.

GENEVIÈVE (sainte), *Genovefa*, patronne de Paris, née à Nanterre près de Paris vers l'an 423, n'était, selon l'opinion commune, qu'une simple bergère. D'après le conseil de saint Germain d'Auxerre, elle consacra sa virginité à Dieu. Après la mort de ses parents, elle vint demeurer à Paris chez sa marraine, et y mena une vie toute de piété et d'abstinence. Lors de l'invasion d'Attila dans les Gaules (451), les Parisiens effrayés voulurent abandonner leur ville: Geneviève les retint en leur prédisant que Paris serait épargné, et la prédiction s'accomplit. A une autre époque elle procura des vivres aux Parisiens affligés d'une disette. A sa prière, Clovis fit bâtir en l'honneur de saint Pierre et saint Paul l'église qui depuis porta le nom de la sainte elle-même (au haut de la montagne de Sainte-Geneviève, à Paris). Elle mourut le 3 janvier 512. Ses reliques étaient exposées à la vénération des fidèles dans l'église qui lui était consacrée; depuis la destruction de cette église, elles le sont dans celle de Saint-Étienne-du-Mont. Une neuvaine, commençant chaque année le 3 janvier, jour de la mort et de la fête de la sainte, attire une foule considérable dans cette église.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de Brabant, épousa, vers l'an 710, Siffroy, châtelain de Hohen-Simmeren, au pays de Trèves, et fut accusée d'adultère auprès de son mari par l'intendant Golo, qui avait en vain essayé de la séduire. Siffroy, alors absent, ordonna de la faire périr, ainsi qu'un enfant qu'elle venait de mettre au monde, et dont elle était enceinte au départ de son époux sans que celui-ci le sût. Les hommes chargés d'exécuter l'ordre barbare ne purent se résoudre à le faire, et abandonnèrent la mère avec l'enfant dans une forêt, où, selon la légende, une biche les nourrit de son lait pendant six ans. Au bout de ce temps (737), Siffroy retrouva fortuitement son épouse dans une chasse où il poursuivait la biche nourricière; il reconnut l'innocence de Geneviève, lui rendit tous ses honneurs, et fit mettre à mort le perfide Golo. Geneviève, à l'endroit même où elle fut trouvée, bâtit à la Vierge la chapelle de *Frauenkirchen*, dont les ruines existent encore et attirent beaucoup de pèlerins. Cette aventure a fourni le sujet d'un grand nombre de légendes, romans, complaintes, drames et tragédies; les tragédies de Tieck et Muller sont les seuls écrits remarquables qu'elle ait inspirés.

GENEVOIS (comté, puis duché de), *Gebennensis ducatus*, ancienne province des États sardes, dans le duché de Savoie, entre la prov. de Carouge au N. O., le Faucigny au N. E., la Savoie supérieure au S. E., la Savoie propre au S. O. Ch.-l., Annecy. Ce pays appartint d'abord aux comtes de Genève (d'où le nom qu'il a retenu, quoique la ville de Genève n'en fasse nullement partie); il passa ensuite à Humbert et Othon de Villars, puis à la maison de Savoie qui l'érigea en apanage avec le titre de duché, en 1564. Le Genevois fut de nouveau incorporé à la Savoie en 1659. De 1792 à 1815, il fut compris dans l'empire français et forma une partie du dép. du Mont-Blanc. Il fut rendu aux États sardes en 1815.

GENEVOIS (Charles-Félix, duc de), depuis roi de Sardaigne, mort en 1831. *Voy.* CHARLES-FÉLIX.

GENÈVRE (mont), *Janus mons*, montagne qui appartient à la chaîne des Alpes Cottiennes, sur la limite de la France et des États sardes, dans le dép. des H.-Alpes: hauteur, 3,686 mètres. La Durance et la Doire Ripaire ont leurs sources près de ce mont. Quelques auteurs croient que c'est sur ce point qu'Annibal franchit les Alpes.

GENGA (DELLA), pape. *Voy.* LÉON XII.

GENGIS-KHAN (TÉMUDJIN, connu sous le nom de), célèbre prince mongol, né l'an 1164 de J.-C., mort en 1227, était d'abord simple chef d'une horde mongole, tributaire des Tartares Khitans, qui étaient alors maîtres de la Tartarie orientale. En peu d'années, il agrandit prodigieusement son faible héritage: il conquit le pays des Mongols Naimans, celui des Tartares Oïgours (1209) et la Chine septentrionale (1213); soumit la Corée (1219), la Transoxane (1221), le Khoraçan et l'Irak-Adjémy (1222), le Kharism et plusieurs provinces de la Perse orientale, enfin le Kandahar et le Moultan (1224). Il était alors maître d'un territoire de plus de 6,000 kil. en largeur, s'étendant de la ville de Tauris, sur la mer Caspienne, à Pékin. En mourant, il partagea ces vastes états entre ses quatre fils, qui lui avaient servi de lieutenants dans toutes ses conquêtes: Tchouchi-Khan (ou son fils Batu-Khan) eut le Kaptchak et la Russie mérid.; Tchagataï, le Turkestan et l'Asie centrale; Mangou, la Perse; et Oktaï-Khan, la Chine, où il régna sous le nom de Taïtsoung et fonda la dynastie des Yen ou Mongols. Gengis-Khan se montra souvent conquérant inhumain et barbare. Par ses ordres, les villes de Boukara et de Samarcand furent détruites, et une foule de monuments des arts et des lettres furent anéantis dans Pékin.

GENGISKHANIDES, nom sous lequel on désigne les princes mongols descendants de Gengis-Khan, qui régnèrent sur les principaux états de l'Asie, du XIIe au XIVe siècle. *Voy.* GENGIS-KHAN.

GENIE, *Genius* chez les Romains, *Dæmon* chez les Grecs, dieu subalterne, espèce d'ange gardien, qui, dans les croyances des Grecs et des Romains, présidait à la vie de l'homme. On lui offrait du vin, de l'encens, des fleurs, jamais de victimes sanglantes; ce qu'on pouvait faire de plus agréable pour lui était de se livrer soi-même au plaisir: aussi les Romains disaient-ils *genio indulgere* (satisfaire son génie) pour s'abandonner au plaisir.— On nommait *Junones* les génies des femmes.

GENIL, rivière d'Espagne. *Voy.* XENIL.

GENLIS ou JENLIS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 15 kil. S. E. de Dijon; 860 hab. — Il y a un autre Genlis dans le dép. de l'Aisne, à 5 kil. N. de Chauny; il a 745 hab.

GENLIS (Félicité-Stéphanie DUCREST DE SAINT-AUBIN, comtesse de), née au château de Champcéry près d'Autun en 1746, d'une famille noble, mais pauvre, morte en 1830, reçut une éducation brillante, qu'elle dut en partie à la générosité du riche financier La Popelinière, et fut mariée dès l'âge de quinze ans au comte Bruslart de Genlis (depuis marquis de Sillery). Nièce de madame de Montesson, qui avait épousé en secret le duc d'Orléans, elle obtint par son crédit la place de dame d'honneur de la duchesse de Chartres et fut bientôt chargée de l'éducation de la fille de cette princesse (depuis madame Adélaïde) et des trois princes ses fils (Louis-Philippe, duc d'Orléans, auj. roi de France, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais). La faveur

dont elle jouissait et ses talents littéraires lui attirèrent beaucoup d'envieux ; elle fut même accusée d'être la maîtresse du père de ses élèves. Elle paraît avoir puissamment contribué à lui faire prendre parti contre la cour. Quoi qu'il en soit, madame de Genlis fut forcée d'émigrer en 1792 ; mais elle revint en France pendant le consulat et reçut une pension de Napoléon, avec lequel elle entretenait correspondance. A la Restauration, elle perdit tout crédit ; néanmoins elle reçut jusqu'à sa mort une pension de la maison d'Orléans. Madame de Genlis a laissé de son mari deux filles ; elle avait perdu un fils mort en bas âge. On regarde aussi comme sa fille lady Paméla, qui épousa lord Fitz-Gérald. Les ouvrages de madame de Genlis ne s'élèvent pas à moins de quatre-vingts ; ils se rapportent presque tous à l'éducation et consistent en comédies, fables, romans, etc. Les principaux sont : *Théâtre d'éducation à l'usage des jeunes personnes*, Paris, 1771-80, 4 vol. in-8 ; *Annales de la vertu*, 1782, 2 vol. in-8 ; *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, 1782, 3 vol. in-8 ; *Les Veillées du château*, 1784, 4 vol. in-12 ; *les Petits émigrés*, 1798, 2 vol. in-8 ; *Les Vœux téméraires ou l'Enthousiasme*, 1799, 3 vol. in-12 ; *Contes moraux*, 1802 et 1803, 4 vol. in-8. Elle a aussi composé de nombreux romans historiques, parmi lesquels on remarque : *Mademoiselle de Clermont*, 1802 ; *La Duchesse de la Vallière*, 1804 ; *Madame de Maintenon*, 1806 ; *le Siége de La Rochelle*, 1808. Elle publia en 1825 des *Mémoires* (10 vol. in-8), qui offrent des révélations curieuses, mais qui firent grand scandale. Madame de Genlis se montra dans ses premiers écrits fort hostile aux philosophes du XVIIIe siècle. Dans ses ouvrages d'éducation, écrits pour la plupart avec élégance et remplis d'intérêt, elle enseigne une morale pure, et parle à la fois au cœur et à la raison : il est fâcheux qu'elle n'ait pas toujours prêché d'exemple.

GENNADE, *Gennadius*, évêque de Marseille, mort en 492, a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un *De Viris illustribus*, publié par J. Fuchte, Helmstadt, 1612, in-4 ; c'est une continuation de l'histoire littéraire des chrétiens de saint Jérôme.

GENNADE (George SCHOLARIUS, plus connu sous le nom de), né à Constantinople vers 1400, fut juge-général des Grecs et secrétaire de Jean VII, et suivit cet empereur au concile général de Florence (1439). Il y appuya d'abord la réunion des deux églises ; mais il changea ensuite de système et fut un des plus ardents adversaires de l'union. A son retour en Grèce, il se fit moine. Après la prise de Constantinople par les Turcs, il fut nommé patriarche et reçut l'investiture de Mahomet II ; il abdiqua en 1458 et mourut vers 1464. Dans les disputes philosophiques de son temps, il prit parti pour Aristote et écrivit contre Gémiste Pléthon, défenseur du platonisme.

GENNARO (Joseph-Aurèle DE), avocat et jurisconsulte de Naples, né en 1701, mort en 1761, unit le goût des lettres à celui de la jurisprudence. Il fut nommé en 1738 par le roi Charles VIII magistrat de la ville de Naples, fut chargé en 1741 par le ministre Tanucci de préparer un code uniforme pour tout le royaume, et remplit diverses fonctions élevées, soit dans l'enseignement, soit dans l'administration. On lui doit plusieurs ouvrages ingénieux : *Respublica jurisconsultorum*, 1731, in-4 ; *Feriæ autumnales*, 1752, où l'on trouve une partie du Digeste mise en vers latins avec assez de bonheur.

GENNES, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 14 kil. N. O. de Saumur ; 1,500 hab.

GENNES-SUR-SEICHE, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 10 kil. N. E. de La Guerche ; 2,076 hab.

GENOILHAC, ch.-l. de cant. (Gard), à 27 kil. N. O. d'Alais ; 1,700 hab.

GENOILHAC ou GENOUILLAC (Jacques GALIOT de), seigneur d'Acier, grand-maître de l'artillerie de France, né vers 1466, fit ses premières armes en Italie, sous Charles VIII ; se trouva à la bataille de Fornoue et s'y distingua, ainsi qu'à celle d'Agnadel ; fut placé en 1512 à la tête de l'artillerie ; assista à la bataille de Marignan, et à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François I ; fut nommé gouverneur de Languedoc en 1545, et mourut l'année suivante, âgé de plus de 80 ans. — Son fils (François) Galiot d'Acier, né en 1516, avait obtenu la survivance de sa place de grand-maître de l'artillerie ; mais il mourut avant lui, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Cérisoles en 1544.

GENOVÉFAINS, chanoines de l'abbaye de Sainte-Geneviève, connus aussi sous le nom de *Congrégation de France*, remontent aux premiers temps de la monarchie ; on pense qu'ils furent institués par Clovis vers 500 pour desservir l'église de Sainte-Geneviève que le roi de France venait de fonder ; ils suivaient la règle de Saint-Augustin. Ils subirent plusieurs réformes, notamment en 1626, où on leur donna pour supérieur le P. Ch. Faure, homme d'une piété exemplaire. Les Génovéfains desservaient les paroisses, administraient les hôpitaux et les maisons de charité, dirigeaient les séminaires ; plusieurs se sont illustrés dans les lettres. Ils avaient pour chef-lieu l'édifice qui forme aujourd'hui la bibliothèque de Sainte-Geneviève et le collége Henri IV. A la fin du XVIIIe siècle, ils comptaient 107 monastères et plus de 1,300 religieux.

GENOVÈSE (LE), peintre. *Voy.* STROZZI.

GENOVESI (Antoine), philosophe italien, né en 1712 à Castiglione, près de Salerne, reçut les ordres, mais préféra l'étude de la philosophie à celle de la théologie. Il fut d'abord professeur extraordinaire de métaphysique à l'université de Naples, puis fut nommé professeur ordinaire de morale. En 1754, Bartolomeo Intieri, homme riche, et ami des sciences, fonda pour lui à Naples une chaire d'économie politique ; il la remplit avec le plus grand succès et l'occupa jusqu'à sa mort, 1769. Genovesi fut éclectique en philosophie, et tâcha de concilier Bacon et Descartes, Locke et Leibnitz ; il créa en Italie l'économie politique, et exerça par ses écrits la plus heureuse influence, malgré les attaques de quelques théologiens. Il écrivit d'abord en latin et donna dans cette langue des *Éléments de métaphysique*, 1743, et une *Logique*, 1745. Mais depuis il adopta dans ses écrits la langue vulgaire : il publia en 1758 des *Meditazioni filosofiche* ; en 1766, une *Logica per gli Giovanetti*, et *Scienze metafisiche* ; en 1767, *Diceosina*, traité de morale.

GENSERIC, roi des Vandales (428-477), était le 2e fils du roi Godégisile, et succéda à Gundéric, son frère. Il passa d'Espagne en Afrique, l'an 429, à la sollicitation du gouverneur romain de ce pays, le comte Boniface, qui s'était révolté contre l'empereur d'Occident, Valentinien. Boniface, rappelé au devoir par saint Augustin, voulut plus tard repousser l'ennemi qu'il avait appelé ; mais il fut vaincu par le roi barbare. Genseric s'empara de Carthage en 439, y établit le siége de son royaume, et força l'empereur à lui accorder la paix. Quelque temps après, Valentinien ayant été tué par Pétrone Maxime, Eudoxie, sa veuve, appela Genséric en Italie pour venger la mort de son mari. Genséric accourut aussitôt, prit Rome (455), la pilla pendant 14 jours, en emporta des trésors immenses, et emmena Eudoxie elle-même en captivité. Après son retour en Afrique, il agrandit encore ses états. Il mourut redouté en 477.

GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux en 1758, était en 1789 avocat au parlement de cette ville. Il fut envoyé en 1791 à l'Assemblée législative, et s'y fit remarquer en provoquant la déclaration de guerre contre l'Autriche. Député à la Convention par la

ville de Bordeaux, il y forma, avec ses compatriotes Guadet et Vergniaud, le noyau du parti de la *Gironde*. Il demanda que le procès de Louis XVI fût renvoyé devant les assemblées primaires, et combattit les terroristes. Arrêté le 2 juin 1793, avec la plupart des Girondins, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et fut exécuté peu après, n'ayant que 35 ans. Son principal crime était d'avoir été l'ami et le confident de Dumouriez.

GENTIAH ou **DJINTIAH**, ville de l'Hindoustan, dans l'ancien Bengale, par 89° 39' long. E., 25° 10' lat. N. Ch.-l. d'un district indépendant de même nom, habité par les Khossya ou Khassya, barbares qui offrent encore à leurs dieux des sacrifices humains.

GENTIL-BERNARD, poëte. *Voy.* BERNARD.

GENTILIS (Albéric), né dans la Marche d'Ancône en 1551, renonça à la foi catholique, se retira en Carniole, et de là en Angleterre; fut professeur de droit à Londres, et publia, entre autres écrits, trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1598, in-8; c'est peut-être le premier ouvrage qui ait été écrit sur cette matière. Il mourut en 1611. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Gentilis, son frère cadet, qui a aussi écrit sur le droit public.

GENTILIS (J.-Valentin), hérétique, né à Cosenza (roy. de Naples), obligé de fuir pour opinion, se retira à Genève au XVIe siècle, où il répandit les doctrines de Socin. Persécuté de nouveau, il passa en France, où il ne fut pas mieux accueilli, de là en Moravie, puis à Vienne, et revint en Suisse. Il fut arrêté à Berne et condamné comme hérétique à perdre la tête (1566). Il subit le supplice à Berne et fut considéré par les siens comme un martyr.

GENTILLY, village du dép. de la Seine, sur la Bièvre, à 5 kil. S. de Paris, à 7 kil. N. E. de Sceaux; 9,450 hab., y compris ceux de Bicêtre, qui dépend de la commune de Gentilly. Fabriques d'acides minéraux, de savon; blanchisseries, etc.—Gentilly fut une des résidences des rois francs de la 1re et de la 2e race. Pepin y fit construire un château aujourd'hui détruit. — On nomme quelquefois ce village le *Grand-Gentilly* pour le distinguer du *Petit-Gentilly*, situé entre le premier et Paris, et qui est contigu aux murs de Paris.

GENTILS (de *gentes*, nations), nom sous lequel les Païens sont désignés dans l'Évangile. L'apôtre Paul est connu spécialement sous le nom de l'*Apôtre des Gentils*.

GENTIOUX, ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. S. O. d'Aubusson; 1,000 hab.

GENTIUS, roi d'Illyrie, s'allia avec Persée, roi de Macédoine, contre les Romains; mais, n'ayant point reçu de lui les secours qu'il en attendait, il fut vaincu, pris et emmené à Rome par le préteur Anicius, l'an 168 av. J.-C.

GENTOUX pour **HINDOUS**, nom que l'on donne quelquefois aux naturels de l'Inde par opposition aux Turcs, Guèbres, Mongols, Européens et autres étrangers si nombreux dans l'Inde.

GENTZ (Frédéric), publiciste allemand, et l'un des plus constants adversaires de la révolution française, naquit à Breslau en 1764, et mourut en 1832. Il fit ses études à Kœnigsberg; en 1786, il fut attaché comme secrétaire à la direction générale de la guerre à Berlin; il rédigea le manifeste de la Prusse contre la France en 1806, ainsi que celui de l'Autriche en 1809 et 1813. Il dressa les protocoles des conférences de Vienne (1814) et de Paris (1815), et publia plusieurs ouvrages remarquables. Les principaux sont: *Système de l'équilibre européen*, Riga, 1806; *Sur la moralité des révolutions*; *Sur la déclaration des droits de l'homme*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Weick, Stuttgard, 1838-39, et Schlesier, Manheim, 1839, 2 vol. in-8.

GENUA, ville de la Ligurie, auj. GÊNES.

GEOFFRIN (madame), née à Paris en 1699, morte en 1777. Elle était fille d'un valet de chambre de la dauphine, nommé Rodet. Elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepreneur de glaces, dont elle demeura bientôt veuve. Douée de tous les agréments de l'esprit aussi bien que du corps, elle fit de sa maison le rendez-vous des savants de la capitale et des étrangers de distinction; plusieurs littérateurs reçurent d'elle des services importants. Le comte Stanislas Poniatowski, qui l'honorait du nom de mère, la fit venir à Varsovie après son avénement au trône de Pologne. On cite de madame Geoffrin une foule de maximes et de pensées heureuses, et plusieurs actes de générosité accomplis avec une délicatesse admirable. Elle dépensa des sommes considérables pour soutenir l'*Encyclopédie*. D'Alembert, Thomas et Morellet, qui avaient vécu dans son intimité, ont écrit son *Éloge*. Sa fille, qui épousa le marquis de La Ferté-Imbault, ne partageait pas son goût pour les philosophes.

GEOFFROY (saint). *Voy.* GODEFROY.

GEOFFROY, comtes d'Anjou. L'Anjou a eu cinq comtes de ce nom; mais il n'y en a que deux qui méritent d'occuper ici une place: ce sont Geoffroy II et Geoffroy V. — Geoffroy II, comte d'Anjou en 1040, était d'une humeur belliqueuse, et sa bravoure lui fit donner le surnom de *Martel*, par lequel on caractérisait alors un brave chevalier. Il ajouta à ses états le comté de Poitou, que lui apporta en mariage la veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine; le comté de Vendôme, qu'il enleva à son neveu Foulques, dit *l'Oison*; le comté de Blois et la Touraine. Il mourut en 1061, dans un monastère d'Angers, où il avait pris l'habit religieux. — Geoffroy V, surnommé *Plantagenet* (parce qu'il portait toujours à son casque une branche de *genêt*), fils de Foulques, comte d'Anjou et roi de Jérusalem, acquit le duché de Normandie par son mariage avec Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre (1127). Mais à la mort du roi, en 1135, il eut à lutter, pour conserver l'héritage de sa femme, contre de puissants rivaux, le comte Étienne de Blois qui enleva à Mathilde le trône d'Angleterre, et Louis-le-Jeune, roi de France; il perdit la Normandie et vit ses propres états ravagés par une famine si terrible qu'on alla jusqu'à se nourrir de chair humaine (1146). Geoffroy mourut en 1151.— Henri, son fils aîné, recouvra la Normandie, devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, et fut le chef de la dynastie des Plantagenets.

GEOFFROY, ducs de Bretagne. Geoffroy I, fils de Conan, succéda à son père en 992: le premier il prit le titre de duc de Bretagne, au lieu de celui de comte de Rennes qu'avaient porté ses ancêtres; mais ce titre ne fut pas reconnu par ses suzerains. Voulant s'emparer des états du comte de Nantes, Judicaël-Bérenger, il lui fit une guerre longue et cruelle, mais sans résultats. Revenu à des sentiments plus pacifiques, il se rendit à Rome en pèlerinage, et fut tué, lorsqu'il rentrait dans ses états, d'un coup de pierre lancée par une femme qui se vengeait ainsi de ce qu'une de ses poules avait été dévorée par un des oiseaux de proie du duc. — Geoffroy II était fils de Henri II, roi d'Angleterre; il épousa la fille de Conan IV, duc de Bretagne, et, sans attendre la mort de son beau-père, dont il devait hériter, il s'empara aussitôt de ses états (1166). Néanmoins il ne compte comme duc que depuis 1171; il régna jusqu'en 1196. Geoffroy donna une loi célèbre, et que de son nom on appela l'*Assise de Geoffroy*, par laquelle les biens des barons et chevaliers passaient à leurs fils aînés, au détriment de leurs autres enfants. Geoffroy fut l'allié fidèle de Philippe-Auguste. Il périt à Paris dans un tournoi que le roi de France donnait en son honneur, en 1196. Il était père du jeune Arthur, que son oncle Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, fit assassiner pour s'emparer de ses états.

GEOFFROY (Julien-Louis), critique, né à Rennes en 1743, mort en 1814, fut élevé chez les Jésuites et prit le petit collet en sortant de leur collége. En 1776 il fut nommé professeur de rhétorique au collége de Navarre, et bientôt après au collége Mazarin, à Paris, et travailla, après la mort de Fréron, à la rédaction de *l'Année littéraire* (1776-92). Il s'était déjà essayé à faire une tragédie, *Caton;* mais elle ne put être représentée. Proscrit en 1793 pour avoir rédigé un journal intitulé *l'Ami du Roi*, il se fit maître d'école dans un village, et ne revint à Paris qu'après le 18 brumaire (1799). Il entra vers la même époque au *Journal des Débats* (depuis *Journal de l'Empire*), dans lequel il se chargea de la partie littéraire, et spécialement de l'analyse des pièces de théâtre. Ses feuilletons, où l'on trouvait une critique mordante et spirituelle, une érudition sans pédantisme, eurent un succès prodigieux. Mais Geoffroy fut souvent injuste et partial, tant à l'égard de Voltaire, à qui il déclara la guerre, qu'à l'égard des artistes les plus remarquables de ce temps, Talma, mademoiselle Contat, etc., dont il ne reconnut point tout le talent. Ses feuilletons furent réunis après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique* (1819-20, 5 vol. in-8). Geoffroy a aussi laissé une *Traduction de Théocrite* (1801) assez estimée, et un *Commentaire sur Racine*, 1808.

GEOFFROY de Monmouth, de Winesalf, chroniqueurs. *Voy.* GALFRID.

GÉOGRAPHES GRECS (les PETITS), *Geographi græci minores*. On désigne sous ce nom les géographes grecs qui n'ont fait que des périples, des monographies, ou dont il ne nous reste que des fragments peu étendus; tels sont : Hannon de Carthage, Scylax de Caryande, Isidore de Charax, Artémidore, Agathémère, Dicéarque, Denys-le-Periégète, Scymnus de Chios, Arrien, Marcien d'Héraclée, etc. La collection de leurs œuvres a été publiée par David Hœschel, Augsbourg, 1600, in-8; par J. Gronovius, Leyde, 1697, in-4; par J. Hudson, 1698-1712, 4 vol. in-8. M. Gail en avait entrepris une nouvelle édition qui n'a pas été terminée. Un supplément y a été ajouté récemment par M. Miller (Paris, 1839). — On appelle par opposition *Grands géographes*, Strabon, Pausanias, Ptolémée, Etienne de Byzance.

GEORGE ou GEORGES (saint), *Georgius*, était, selon la légende, un jeune et beau prince de Cappadoce, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. On en fait le Persée chrétien, et on en rapporte mille prodiges : il tua un redoutable dragon et sauva la fille d'un roi que le monstre allait dévorer : aussi le représente-t-on armé d'une lance et pourfendant le dragon. Il est fort célèbre en Orient, et c'est de là qu'il a passé en Occident. On honore surtout saint George en Russie, en Angleterre et à Gênes. Les Russes ont adopté saint George avec son dragon pour le principal emblème de leurs armoiries et ont donné son nom au premier de leurs ordres militaires (*Voy.* ci-après); les Anglais et les Génois l'ont pris pour patron. On fête ce saint le 23 avril.

GEORGE (ordre de SAINT-). Il a existé en Allemagne et en Italie sous le nom de St-George plusieurs ordres religieux ou militaires qui ont eu peu de durée. — Deux ordres de St-George subsistent aujourd'hui : 1° le grand ordre militaire de Russie, institué en 1769 par Catherine II; la décoration est une croix d'or à quatre branches ayant au centre un écusson qui représente saint George à cheval terrassant le dragon; on ne l'accorde que pour les faits d'armes les plus brillants;—2° un ordre de Bavière dont l'institution remonte au XIIe siècle, au temps des croisades, et qui fut renouvelé en 1529 par Charles-Albert (depuis l'empereur Charles VI).

GEORGE I, roi d'Angleterre, de la maison de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, mort en 1727, était fils d'Ernest-Auguste, premier électeur de Hanovre, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I, roi d'Angleterre. En 1714, à la mort de la reine Anne, qui ne laissa pas d'enfants, il fut appelé au trône d'Angleterre comme étant le plus proche héritier dans la ligne protestante, et commença ainsi la maison de Hanovre. Pendant tout son règne, il s'appuya sur le parti whig et conserva une sage neutralité dans les guerres du continent. Il avait choisi pour principal ministre Robert Walpole, dont l'habileté réprima toutes les tentatives de désordre, et rendit vaines les intrigues du prétendant Jacques III. Malheureux en famille, il fut obligé de divorcer avec Sophie de Zell, qui s'était compromise par une intrigue amoureuse, et enferma cette princesse dans un château-fort, où elle termina son existence après 32 ans de captivité (1716). Il fit aussi subir à son fils (George II) de mauvais traitements que rien n'excusait.

GEORGE II (Auguste), roi d'Angleterre, fils du précédent, né en 1683, succéda à son père en 1727. Il garda d'abord le ministre de son père, le célèbre Walpole, qui sut conserver une paix profonde pendant les douze premières années de ce règne ; mais ayant écarté cet habile ministre, George ne fit depuis que des expéditions désastreuses. Dans la guerre de la succession d'Autriche, les armées anglaises furent successivement battues aux combats de Fontenoy (1745) et de Lawfeld (1747), qui furent suivis du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Il est vrai qu'en même temps George affermissait son trône par la victoire de Culloden, remportée sur le prétendant, Charles-Édouard, en Écosse (1746). La paix de 1748 fut de courte durée, et la guerre s'étant rallumée en 1755, l'Angleterre éprouva de nouveaux revers en Allemagne; ils furent compensés par de brillantes conquêtes dans l'Inde. Ce prince mourut subitement en 1760.

GEORGE III, roi d'Angleterre, né en 1738, succéda en 1760 à George II, son grand-père, obtint de brillants succès contre la France et l'Autriche dans la guerre de Sept-Ans, conclut en 1763 une paix qui fut trouvée peu avantageuse pour son pays et qui excita de grands mécontentements; eut à soutenir la guerre contre les colonies d'Amérique révoltées, et fut forcé en 1783 de reconnaître l'indépendance des États-Unis. Il combattit de tout son pouvoir la révolution française. En 1810, il tomba en démence et ne mourut que dix ans après. Son fils, George IV, exerça pendant ce temps la régence. George III eut pour principal ministre le célèbre Pitt; c'est sous son règne que se distinguèrent Fox, Burke, Sheridan, par qui l'éloquence de la tribune fut portée au plus haut degré en Angleterre.

GEORGE IV, roi d'Angleterre, né en 1762, fils de George III, eut une jeunesse scandaleuse. Il fut appelé à la régence en 1811, lorsque son père fut tombé en démence, et ne prit le titre de roi qu'en 1820. Quoiqu'il se fût précédemment déclaré pour les Whigs, il s'abandonna entièrement aux Tories, et eut pour principaux ministres Castlereagh et Wellington. Il contribua à renverser Napoléon, mais tint une conduite peu loyale envers le héros vaincu qui venait se confier à lui. Il rendit de nombreuses lois contre la liberté de la presse, eut à réprimer des troubles incessants dans l'Irlande, et intenta le plus scandaleux procès à la princesse Caroline, son épouse (*Voy.* CAROLINE). Il mourut en 1830.

GEORGE, duc de Clarence. *Voy.* CLARENCE.

GEORGE, prince de Danemark, frère de Christian V, épousa la princesse Anne, fille de Jacques II, roi d'Angleterre. Lorsque ce dernier eut été détrôné en 1688 par Guillaume d'Orange, George embrassa le parti du vainqueur, qui le créa duc de Cumberland; et son épouse ayant succédé en 1702 à Guil-

laume, il fut nommé grand-amiral d'Angleterre : d'après les lois de ce pays, il ne pouvait partager ni le titre ni les prérogatives de la royauté. Au reste, il ne prit aucune part, même indirecte, aux affaires. Il mourut en 1708, à l'âge de 55 ans.

GEORGE DE BRUNSWICK. *Voy.* GEORGE I (roi d'Angleterre).

GEORGE, nom de onze rois de Géorgie (d'où probablement la Géorgie a pris son nom) ; la plupart sont peu importants. Nous citerons : George I, qui se révolta contre l'empereur grec Basile II (1021), résista victorieusement à ses efforts et obtint de lui une paix avantageuse ; il mourut en 1027 ; — George IV (1206-1222), qui fit plusieurs conquêtes dans l'Azerbidjan, s'allia aux rois francs de Syrie et de Palestine, et mourut du chagrin de n'avoir pu préserver la Géorgie de l'invasion des Mongols (1220) ;— George VI, qui profita de la décadence des Gengiskhanides pour affranchir la Géorgie de toute domination étrangère ; il mourut en 1346 ; — George XI, fils d'Héraclius. Il ne régna que deux ans, 1798-99. Ne pouvant s'opposer aux ravages des Turcs et des Lesghis, il légua en mourant ses états à la Russie. *Voy.* GÉORGIE.

GEORGE PISIDES, écrivain grec du VIIe siècle, qui florissait vers 630, était diacre, garde des archives et référendaire de l'église de Constantinople. Il avait beaucoup écrit ; on a conservé de lui : *De expeditione Heraclii contra Persas; Bellum arabicum; Hexameron*, poëme où il raconte la création ; *De vanitate vitæ*, autre poëme. Ses contemporains le regardaient comme un grand écrivain. Ses œuvres, publiées à Rome en 1777, in-fol., font partie de la Byzantine.

GEORGE LE SYNCELLE, historien grec, ainsi nommé de la fonction qu'il exerçait (le *syncelle* était un clerc qui habitait la même cellule que le patriarche et l'accompagnait partout), fut attaché à Taraise, patriarche de Constantinople ; écrivit de 780 à 800, et mourut, à ce qu'on croit, vers 800. Il a laissé une *Chronographie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., et que Théophane l'Isaurien a continuée jusqu'en 813. Elle a été imprimée dans la Byzantine. Elle paraît avoir été faite, ainsi que la *Chronique* d'Eusèbe, d'après Jules Africain et offre quelques renseignements précieux.

GEORGE DE TRÉBIZONDE, écrivain grec, né en 1396 en Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, mort à Rome en 1486, vint à Venise vers 1430 pour y enseigner le grec ; fut appelé à Rome par le pape Eugène, et fut chargé de traduire des ouvrages grecs en latin : mais il s'acquitta avec peu de soin de cette mission et se vit bientôt surpassé par Valla et Théodore Gaza. Il a traduit, entre autres ouvrages, les *Problèmes* et la *Rhétorique* d'Aristote, l'*Almageste* de Ptolémée, et a écrit une *Comparaison d'Aristote et de Platon* où il élève le premier fort au-dessus du second : il fut combattu par Gémiste Pléthon.

GEORGE CADOUDAL, chef de chouans, né en 1769 au village de Brech, près d'Auray, dans le Morbihan, où son père était meunier, se soutint longtemps dans son pays et dans la Vendée contre les armées de Hoche et de Brune. Forcé enfin de renoncer à la guerre, il passa en Angleterre (1800) ; mais en 1803 il rentra secrètement en France, et forma, de concert avec Pichegru, une conspiration contre le premier consul : il s'agissait, dit-on, d'attaquer Bonaparte à force ouverte au milieu de sa garde. Le complot ayant été découvert, George fut pris, jugé et bientôt exécuté (le 25 juin 1804).

GEORGE (fort), en Écosse (Inverness), à 17 kil. N. E. d'Inverness, sur le golfe de Murray, vis-à-vis de Fort-Rose : il peut contenir 6,000 hab.

GEORGE (lac), aux États-Unis (New-York), communique avec le lac Champlain par un canal : 60 kil. sur 5.

GEORGE (île du ROI-). *Voy.* GÉORGIE MÉRIDIONALE.

GEORGEL (J.-François), jésuite, né en Lorraine en 1731, mort en 1813, enseigna d'abord la rhétorique à Strasbourg, s'attacha au prince Louis de Rohan qui l'emmena avec lui dans son ambassade à Vienne, devint grand-vicaire du prince quand celui-ci eut été nommé cardinal, et fut chargé de le défendre dans le célèbre procès du *Collier*. Déporté pendant la révolution, il se retira en Suisse, revint en France sous le consulat et fut nommé vicaire-général de l'évêque de Nancy. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* sur la fin du XVIIIe siècle (1760-1806), publiés à Paris en 1818, 6 vol. in-8.

GEORGES. *Voy.* GEORGE.

GEORGETOWN, nom d'un grand nombre de villes des possessions anglaises, ainsi nommées en l'honneur de quelqu'un des rois du nom de *George* ; nous citerons :

GEORGETOWN, ch.-l. de l'île du Prince-de-Galles, par 98° 0' long. E., 5° 25' lat. N. ; 10,000 hab. Port, fort, arsenal, casernes, etc.

GEORGETOWN, ville des États-Unis, dans le district de Colombia, sur le Potomak, par 79° 26' long. O., 38° 55' lat. N., à 4 kil. de Washington dont la sépare le Rock-Creek ; 8,000 hab. Collége catholique. Commerce considérable.

GEORGETOWN, ville des États-Unis (Caroline du Sud), à 86 kil. N. E. de Charleston, près de la baie de Wingaw ; 3,000 hab. Commerce actif.

GEORGETOWN, ville du gouvernement du Cap-de-Bonne-Espérance, par 20° 25' long. E., 33° 57' lat. N., ch.-l. d'un district qui a 330 kil. sur 35. Beaucoup de forêts.

GEORGETOWN OU PORT-DALRYMPLE, ville fondée en 1809 par les Anglais, sur la côte N. de la Tasmanie. Port, un des plus beaux de l'Océanie.

GEORGETOWN, port d'Irlande. *Voy.* DUNLEARY.

GEORGETOWN, ville de l'île de Grenade. *Voy.* SAINT-GEORGE.

GEORGETOWN, ch.-l. du gouvernement de Démérary, dans la Guyane anglaise. *Voy.* STABRŒK.

GÉORGIE, nommée en arabe, en persan et en turc *Gurdjistan* (c.-à-d. *pays d'esclaves*), et en russe *Grousia*, prov. de la Russie d'Europe mérid., bornée au N. par le Caucase qui la sépare de la Circassie, à l'O. par la mer Noire, au S. par l'Arménie et le cours inférieur du fleuve Kour, à l'E. par le Daghestan et le Chirvan : 450 kil. sur 300 ; 240,000 hab. Ch.-l., Tiflis. Autres villes : Gouri et Telavi. La Géorgie se divise en trois districts : 1° le Karthli (vulgairement appelé *Carduel* ou *Kartalinie*) ; 2° le Kakheth ; 3° le Somkheth. A ces trois provinces, qui forment la Géorgie propre, longtemps appelée *Géorgie persane*, il faut ajouter la Gourie, l'Iméréthie, la Mingrélie et le Souaneth qui composaient la *Géorgie turque*, et qui appartiennent auj. également à la Russie. La Géorgie est toute couverte des ramifications du Caucase ; on y trouve partout des vallées fertiles et délicieuses ; aussi plusieurs auteurs ont-ils voulu y placer le paradis terrestre. Elle est arrosée par de nombreuses rivières dont la principale est le Kour. Le climat est chaud et le sol très fertile ; on y cultive avec succès le mûrier, le vin et le coton. On y élève de superbes troupeaux de gros et de menu bétail ; on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et d'étain, des rubis, de l'alun, du jaspe, de l'ambre noir. Les Géorgiens sont très braves ; mais ils sont féroces, pillards et adonnés à l'ivrognerie. Leurs femmes sont célèbres dans tout l'Orient par leur beauté. La religion des Géorgiens est celle des Grecs orthodoxes ; ils ont une langue à part qui a deux dialectes, le sacré et le profane.

Les Géorgiens habitent le pays connu autrefois sous le nom d'Ibérie, ainsi qu'une partie de la Colchide à l'O. et de l'Albanie à l'E. Ils font remonter leur origine jusqu'à l'an 2640 av. J.-C., et reconnaissent pour leur premier roi Thagarnios, qu'ils font

contemporain de Nemrod. Ils se soumirent volontairement à Alexandre ; mais après la mort du conquérant (324), ils choisirent pour chef Pharnavaz, descendant de leurs anciens rois, qui délivra le pays de toute domination étrangère, et fit alliance avec Antiochus, roi de Syrie. Artocès, un de ses successeurs, fut l'allié de Mithridate ; mais vaincu par Pompée (65 av. J.-C.), il reconnut la domination romaine ; néanmoins cette contrée conserva ses rois particuliers. A la fin du IVe siècle, les Grecs introduisirent en Géorgie la religion chrétienne qui y remplaça le culte des astres ; au VIe, Chosroës Nourschirvan détrôna Bakour IV, et donna aux Géorgiens un roi sassanide (568) : néanmoins les empereurs d'Orient exerçaient encore une certaine influence sur la Géorgie et disputaient aux rois de Perse le droit de lui imposer des souverains. Les Géorgiens résistèrent longtemps aux armes victorieuses des Arabes ; mais en 732, Merwan II, le dernier des califes ommiades, étendit sa domination au-delà du Kour, et à la fin du VIIIe siècle, la Géorgie tout entière était regardée comme une province des califes. Elle avait alors pour rois des princes de la dynastie des Bagratides ou Pagratides, qui déjà régnait en Arménie. En 861, les Géorgiens secouèrent le joug des Musulmans ; mais en 927, ils furent successivement soumis par les Deïlemites sortis du Ghilan et par les Bouïdes. Sous Bagrat IV (1027-1072), Alp-Arslan soumit la Géorgie, et un grand nombre de Turcs Seldjoucides s'établirent dans ce pays. David III releva la Géorgie (1089), et secondé par les Khazars, étendit au loin ses conquêtes. En 1248, la Géorgie fut réunie au vaste empire des Gengiskhanides. De 1386 à 1400, elle eut à subir plusieurs invasions de Tamerlan qui la réduisirent à l'état le plus déplorable. Alexandre I, qui régna de 1407 à 1435, partagea ses états entre ses trois fils, qui formèrent les royaumes rivaux de Karthli, de Kakheth et de Gourie, et prépara ainsi la ruine de la Géorgie ; aussi, dès 1520, la Géorgie orientale devint-elle vassale des Sophis de Perse, et la Géorgie occidentale des sultans ottomans. Ceux-ci conquirent tout le pays en 1589 ; mais de 1603 à 1615, Chah-Abbas la reprit aux Turcs et la remit sous la domination de la Perse : elle retomba presque tout entière sous le joug des Turcs en 1724. Nadir-Chah en soumit une partie dont il donna le gouvernement à Theimouroz II en 1740. Héraclius, successeur de ce dernier (1760-1798), menacé d'un concurrent par le souverain de la Perse Kerim-Khan, s'allia aux Russes et finit par se reconnaître leur vassal en 1783 ; mais en 1795, Aga Mohammed fit une invasion en Géorgie, prit Tiflis et emmena une foule d'habitants en esclavage. L'arrivée d'une armée russe prévint une nouvelle expédition (1797). Georges XI, fils d'Héraclius, ne régna que deux ans, et en mourant, il signa l'acte qui soumettait ses états à l'empereur Paul I (1799). En 1802, la Géorgie fut déclarée province russe ; mais de continuelles révoltes rendent jusqu'à ce jour la possession de la Géorgie purement nominale pour les Russes.

GÉORGIE, *Georgia*, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, entre 30° 20' et 35° lat. N., et entre 83° 10'-88° 26' long. O., bornée au N. par l'état de Tennessee, au N. E. par la Caroline du Sud dont le sépare la Savannah, à l'E. par l'Océan, au S. par la Floride, à l'O. par l'Alabama : 490 kil. sur 400 ; 516,967 hab. en 1830 (les esclaves nègres forment la moitié de la population). Ch.-l., Milledgeville. La Géorgie offre plusieurs chaînes de montagnes au N. O. ; dans cette partie, le climat est tempéré ; partout ailleurs il est chaud. Le sol est très fertile, surtout en coton. Le commerce est fort actif. Dans la partie occidentale de la Géorgie habitent plusieurs tribus indiennes dont les principales sont les Creeks et les Cherokees. Ces tribus ont fait de grands progrès dans la civilisation. Jadis le nom de Géorgie s'étendait à toute la contrée située à l'E. du Mississipi, et comprenait les états actuels de Mississipi et d'Alabama, qui en sont des démembrements. Les Anglais s'y établirent pour la première fois en 1733, sous le règne de George II ; la colonie souffrit d'abord de la guerre qui éclata peu de temps après entre l'Espagne et l'Angleterre ; mais en 1752 la compagnie qui la dirigeait résigna ses droits à la couronne, et dès lors la colonie prit un nouvel essor. Elle se déclara indépendante en 1776.

GÉORGIE MÉRIDIONALE, dite aussi *île du Roi-George* ou *île Roche*, fait partie de l'archipel de la Terre-de-Feu, à l'E., par 39° long. O., 54° 30' lat. S. Glaces et neiges éternelles. Découverte en 1675 par le Français La Roche.

GÉORGIE SEPTENTRIONALE, archipel de la mer polaire, de 97° à 117° long. O. et par 75° lat. N., a pour îles principales les îles Melville, Sabine, Bathurst. Il a été découvert par les Anglais.

GÉORGIE (NOUVELLE-), nom donné à une partie de la côte occidentale de l'Amérique du N., de 46° à 49° lat. N. Cette côte appartint d'abord aux Anglais ; elle a été cédée en 1815 aux États-Unis qui l'ont comprise dans le territoire de Columbia ou d'Orégan.

GÉORGIE (NOUVELLE-), une des îles Salomon, dans le Grand-Océan équinoxial, par 155° long. E., 8° 41' lat. S.

GÉORGIE (canal ou golfe de), bras de mer qui sépare le continent américain de l'île Noutka dans l'archipel de Quadra-et-Vancouver ; il se dirige du N. O. au S. E., par 48°-50° lat. N. et 124°-127° long. O. Il a 330 kil. de long sur 60 de large.

GEORGIEVSK, ville forte de la Russie d'Europe mérid. (gouv. du Caucase), à 320 kil. N. O. de Tiflis ; 3,000 hab. (presque tous Cosaques du Volga). — Cette ville a été fondée en 1771 ; en 1802, elle devint le ch.-l. de la prov. du Caucase ; mais depuis, Stavropol l'a remplacée dans cette prérogative.

GEPIDES, *Gepidæ*, une des trois divisions du peuple goth, se fixa vers les sources de la Vistule, sur le revers des monts Carpathes, tandis que les Ostrogoths et les Wisigoths poussaient au Sud. (*Voy.* GOTHS) : de là, dit-on, leur nom, qui voulait dire *traînards* ou *paresseux*. Entre les années 240-246 de J.-C., les Gépides signalent leur existence en forçant les Burgundes, qui habitaient alors le nord de l'Allemagne, à s'expatrier et à se diriger par la Thuringe et la Franconie vers le Rhin. En 269, sous le règne de Claude II, les Gépides commencent leurs incursions sur le territoire romain. Environ 200 ans après, à la mort d'Attila (453), les Gépides, qui avaient été soumis par les Huns, secouent le joug, sous la conduite d'Ardaric, et s'établissent entre le Marosch au N., le Danube au S., la Theiss à l'O. et le Temes au S. E. Vers l'an 548, la puissance toujours croissante des Lombards, qui étaient devenus voisins des Gépides, alluma entre ces deux peuples une guerre sanglante qui finit par amener la ruine et la destruction des Gépides : les Avares, appelés par les Lombards, exterminèrent une partie de la nation gépide (567) ; le reste émigra et se dispersa. Rosemonde, fille du dernier roi des Gépides, qu'Alboin, roi des Lombards, avait tué de sa propre main, vengea la mort de son père dans le sang du meurtrier qu'elle avait été forcée d'épouser (573).

GERA, ville d'Allemagne, ch.-l. de la seigneurie de Géra, sur l'Elster-Blanc, par 9° 43' long. E., 50° 53' lat. N., à 25 kil. S. O. d'Altenbourg ; 7,400 hab. Ville murée, palais des princes de Reuss. Industrie, lainages, étoffes de soie, cotonnades : brasseries, etc. Commerce d'épiceries, comm. d'expédition. — Il y a une autre Géra, sur une rivière de Géra (affluent de l'Unstrutt), à 30 kil. S. E. de Gotha, dans le duché de Saxe-Cobourg ; 670 hab. Fabrique de noir de fumée, vitriol, etc.

GÉRA (seigneurie de), enclavée entre les pays de Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, et le gouvernement

prussien de Mersebourg : 22,000 hab. : 374 kil. carrés. Ch.-l., Géra. — Elle appartient en commun aux deux états de Reuss-Schleitz et Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, qui sont les branches de la ligne cadette de la maison de Reuss.

GERACE, anciennement *Locri*, *Hieracium* au moyen âge, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure Ire), à 44 kil. S. E. de Monteleone; 8,400 hab. Evêché. Commerce de vin : eaux minérales sulfureuses. Cette ville a été très endommagée par le tremblement de terre de 1783. *Voy.* LOCRES.

GERARD, premier duc héréditaire de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

GÉRARD THOM ou TENQUE, dit *le Bienheureux*, instituteur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né en 1040 dans l'île de Martigue, sur la côte de la Provence, fut nommé vers 1080 supérieur d'un hôpital pour les pèlerins annexé à l'église qui venait d'être bâtie à Jérusalem par des négociants d'Amalfi. Il jeta en 1100 les fondements de l'ordre hospitalier de Saint-Jean, et en fut nommé grand-maître. Il mourut en 1121. Il mérita par ses vertus et sa charité d'être mis au nombre des bienheureux.

GÉRARD DE CRÉMONE, savant traducteur, né vers l'an 1114, près de Crémone (ou selon quelques-uns, mais moins probablement, à Carmona en Andalousie), mort en 1187, s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'astronomie, passa en Espagne pour y étudier les ouvrages des Arabes, et en traduisit un grand nombre en latin. On lui doit des versions de divers traités d'Alhaken, d'Avicenne, de Rhasis, d'Albucasis, ainsi qu'une traduction de l'*Almageste* de Ptolémée faite sur l'arabe.

GÉRARD GROOT (le Frère), fondateur des *Frères de la Vie commune*, né à Deventer en 1340, était fils de Werner Groot, consul de cette ville. Il reçut les ordres, et renonça à une belle fortune pour se consacrer à la vie religieuse. Il fonda un institut qui avait pour objet de transcrire les manuscrits, de se vouer à l'éducation et à la prière, et le fit approuver par le pape en 1376. Il mourut en 1384. Son institut, créé d'abord à Deventer, fut transporté en 1386 au monastère de Windesheim, où il forma une congrégation de chanoines réguliers. Ce nouvel ordre se propagea rapidement, et rendit de grands services aux lettres. Il en sortit plusieurs hommes distingués, tels que Thomas-à-Kempis, Gerlac Petersen, etc. On doit à Gérard Groot quelques écrits mystiques et un livre *De Vita in communi degentium* (sur les Frères de la Vie commune).

GÉRARD (Balthasar), fanatique, né en Franche-Comté, assassina en 1543, à Delft, le prince d'Orange, Guillaume de Nassau ; fut pris et écartelé. Il était entré au service du prince, et avait captivé sa confiance par un excès de zèle. Il prétendit n'avoir pas de complices, mais on reconnut qu'il avait agi dans l'intérêt du parti catholique et espagnol. Le roi d'Espagne, Philippe II, donna des lettres de noblesse à sa famille.

GÉRARD DOW, peintre hollandais. *Voy.* DOW.

GÉRARD (Alexandre), écrivain écossais, né en 1728 dans le comté d'Aberdeen, embrassa l'état ecclésiastique, se livra à la prédication, professa ensuite la philosophie naturelle et expérimentale au collége Maréchal (1752), puis la théologie au collége royal de l'université d'Aberdeen (1771), et mourut dans cette même ville en 1795. Il a laissé un *Essai sur le goût*, Londres, 1759 ; un *Essai sur le génie*, 1767 ; et des *Sermons*, 1780. L'*Essai sur le goût* a été traduit en français par Eidous, 1766.

GÉRARD (Phil.-Louis), chanoine, né à Paris en 1737, mort en 1813. Après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation et l'incrédulité, il se convertit et se voua au service des autels. Il fut longtemps vicaire de Saint-Merry, à Paris, puis chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. Il subit une longue détention pendant la révolution. Il est auteur des ouvrages suivants : *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison*, 6 vol. in-12, espèce de roman moral et religieux, où il paraît raconter sa propre histoire (cet ouvrage a eu une très grande vogue, et est arrivé à sa 20e édition) ; les *Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, Paris, 1786-1806, 11 vol. in-12 ; l'*Esprit du Christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12.

GÉRARD (François-Pascal-Simon, baron), célèbre peintre d'histoire, né à Rome en 1770, d'un Français et d'une Italienne, mort en 1837, étudia d'abord la sculpture sous Pajou, et devint en 1784 l'élève de David. Sa première œuvre importante fut le *Bélisaire*, 1795 ; vinrent ensuite *Psyché recevant le premier baiser de l'Amour*, 1796 ; les *Trois Ages*, 1806 ; la *Bataille d'Austerlitz* et *Ossian*, 1810. Toutes les notabilités de l'empire et de l'Europe voulaient être peintes par Gérard ; il fit plus de cent portraits en pied et un nombre immense de portraits en buste dans l'espace de trente années. Sous la restauration, Gérard produisit : l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, 1817 ; *Corinne improvisant au cap Misène* et *Thétis portant les armes d'Achille*, 1819 ; *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*, 1828 ; le *Sacre de Charles X*, 1829 ; l'*Espérance*, 1829, etc. On lui doit encore la *Peste de Marseille*, 1832, plusieurs tableaux de circonstance et les quatre pendentifs de la coupole du Panthéon. Il laissa en outre plusieurs toiles inachevées. Gérard fut le dernier peintre de l'école de David, et un des derniers imitateurs de la belle antiquité.

GERARDI MONS, nom latin de la ville de GRAMMONT, située dans la Flandre orientale.

GERARDMER ou GEROME, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. S. de Saint-Dié ; 5,931 hab. Boissellerie, sabots, fromages renommés.

GERASA, ville de la Décapole de Palestine, au N. de Gadara et au S. de Damas. C'est auj. *Djerrach*, ville actuellement déserte, mais où l'on trouve de beaux restes de l'antiquité.

GERBEROY, ville du dép. de l'Oise, à 13 kil. S. de Songeons ; 600 hab. Château-fort, auj. en ruines. Prise par les Anglais en 1437, reprise sur eux en 1449.

GERBERT, pape. *Voy.* SYLVESTRE II.

GERBEVILLERS, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 11 kil. S. de Lunéville ; 2,252 hab. Bonneterie, calicots, lainages communs.

GERBI, île d'Afrique. *Voy.* ZERBY.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat, né à Rennes en 1725, mort à Paris en 1788, débuta dans cette dernière ville en 1753, et y plaida depuis avec un succès toujours croissant. Son éloquence était surtout insinuante et pathétique. Sa diction était nette, son élocution facile, sa voix étendue et pénétrante. On le surnommait *l'Aigle du barreau*. Gerbier a peu écrit. Plusieurs des causes dans lesquelles il a plaidé se trouvent dans le recueil des *Causes célèbres* ; une des plus remarquables est celle dite *de la Bernardine*, où il fit condamner l'abbé de Clairvaux à 40,000 écus de dommages-intérêts au profit d'une pauvre femme dont le mari avait été séquestré dans un couvent de Bernardins. Les plaidoiries de Gerbier, recueillies par Hérault de Séchelles, ont dû paraître en 5 vol. in-4 (1837).

GERBILLON (J.-François), né à Verdun en 1654, fut un des fondateurs de la mission française en Chine (1685), devint maître de mathématiques de l'empereur chinois, et jouit d'une grande faveur auprès de lui. Il fut nommé supérieur-général de la mission, et dirigea le collége français à Pékin. Il mourut dans cette ville en 1707. Il fit imprimer en chinois à Pékin des éléments de *Géométrie*. On

a de lui des *Relations de ses voyages en Tartarie* de 1688 à 1698, dans l'*Histoire générale des voyages*.

GERBSTADT, ville murée des États prussiens (Saxe), à 12 kil. N. E. d'Eisleben: 2,000 hab. Aux environs, usines, fonderies, mines de cuivre.

GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), cardinal, né en 1718 à Samoëns en Savoie, mort en 1802, entra dans l'ordre des Barnabites, enseigna la philosophie à Casal et à Turin (1749), fut précepteur du prince royal de Piémont (Charles-Emmanuel IV), reçut la pourpre de Pie VI (1777), et devint un des membres les plus distingués du sacré collége. Il était de l'Académie de la Crusca et de celle de Turin. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui sont écrits, les uns en italien, les autres en latin, quelques-uns en français, et qui lui assurent un rang élevé parmi les philosophes et les théologiens. La plupart sont consacrés à réfuter les incrédules du XVIIIe siècle. Ils brillent à la fois par la force de la dialectique et par la modération. Les principaux sont: *Dissertations sur l'origine du sens moral, l'existence de Dieu, etc.; De l'immortalité de l'âme, contre Locke*, Turin, 1747; *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*, 1760; l'*Anti-Émile* ou *Réflexions sur la théorie de l'éducation de Rousseau*, 1763; *Démonstration mathématique contre l'éternité de la matière et du mouvement; Exposition des caractères de la vraie religion*, traduit de l'italien, Paris, 1770. Ses œuvres ont été publiées en 20 vol. in-4 à Rome, 1806-21.

GERGAL, ville d'Espagne (Grenade), au pied des monts de Baza, à 31 kil. N. d'Almeria: 5,000 hab. Alun, sources minérales. Fabrique de courtepointes.

GERGIS, *Gergis*, ville de l'état de Tripoli, sur la Méditerranée, par 8° 48' long. E., 33° 45' lat. N.

GERGOVIE, *Gergobia*, ville de Gaule, dans l'Aquitaine 1re, chez les Arvernes, n'existe plus auj. César l'assiégea, mais ne put la prendre. Longtemps on a cru que cette ville était la même qu'*Augustonemetum* (auj. *Clermont*), mais elle en était seulement voisine.—Une autre Gergovie, moins célèbre, se trouvait dans le pays des Éduens et appartenait aux Boïens: elle fut fondée du temps de César et vainement assiégée par Vercingétorix.

GERICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de Guérin, né vers 1792, mort en 1824, exposa en 1819 un tableau qui le plaça au niveau des grands maîtres: *le Naufrage de la Méduse*, qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. Ses autres compositions sont: *un Chasseur à cheval; un Cuirassier blessé; une Forge de village*. On doit encore à cet artiste plusieurs dessins et lithographies, entre autres un *Épisode de la retraite de Moscou*.

GERIDA ou DJEREDE, *Cratia*, puis *Flaviopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 59 kil. E. de Boli. Maroquins vantés.

GERLAC PETERSEN, en latin *Gerlacus Petri*, écrivain ascétique du XIVe siècle, né à Deventer en 1378 (Hollande), mort en 1411, chanoine régulier de Windesheim, composa des entretiens spirituels, qui le firent surnommer *le second Kempis*. Ces ouvrages sont: *Breviloquium de accidentiis exterioribus; De libertate spiritus; Ignitum cum Deo soliloquium*, Cologne, 1616, in-12, tr. en franç., Paris, 1667.

GERLE (dom), chartreux et membre de la Constituante, né en 1740 en Auvergne, était en 1789 prieur du couvent de Pont-Ste-Marie; il fut à cette époque député aux états-généraux par le clergé de Riom, adopta les idées révolutionnaires, et se fit néanmoins remarquer par son exaltation religieuse. Il crut avoir trouvé une femme inspirée dans une vieille fille nommée Catherine Théot, qui se donnait le titre de mère de Dieu, et qui le proclama prophète, ainsi que Robespierre. Tous deux secondèrent Robespierre lorsqu'il fit proclamer par la Convention l'existence de l'Être suprême; ils furent accusés d'avoir formé une conspiration théocratique, et jetés en prison peu avant le 9 thermidor (1794).

GERMAIN (saint), dit *l'Auxerrois*, évêque d'Auxerre, né dans cette ville en 380, mort en 448, était gouverneur de la province d'Auxerre pour l'empereur d'Occident, lorsqu'il fut ordonné prêtre par Amator, évêque d'Auxerre. Bientôt après, Amator mourut, et Germain fut élu à sa place (418). Il avait eu une jeunesse peu réglée; il se consacra désormais tout entier aux devoirs religieux, et se condamna à la vie la plus austère. Il fit deux voyages dans la Grande-Bretagne pour y prêcher contre l'hérésie de Pélage (428 et 446), et mourut à Ravenne, où il était allé implorer de Valentinien III le pardon des Armoricains révoltés. On le fête le 31 juillet.

GERMAIN (saint), dit *de Paris*, évêque de Paris, né à Autun en 496, mort à Paris en 576, fut élu évêque de Paris vers 554, et fut en grande faveur à la cour des rois Childebert et Clotaire. Mais il fut obligé d'excommunier Caribert pour ses débordements, et il s'interposa vainement entre Sigebert et Chilpéric dans la lutte suscitée entre ces deux rois par Frédégonde. On lui doit la fondation d'une église de Paris qui porte encore aujourd'hui le nom de St-Germain-des-Prés. On le fête le 28 mai.

GERMAIN (Sophie), femme mathématicienne, née à Paris en 1776, morte en 1831, se sentit dès son enfance entraînée vers l'étude des sciences, attira l'attention de Lagrange, découvrit les lois des vibrations des lames élastiques, et rédigea sur ce sujet difficile un mémoire qui fut couronné par l'Institut, et qu'elle publia en 1820 sous le titre de *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*. On lui doit aussi quelques autres travaux estimés.

GERMAINS. *Voy.* GERMANIE.

GERMANICA CÆSAREA, auj. *Marach*, ville de Syrie, dans la Comagène.

GERMANICUS (DRUSUS NERO), fils de Drusus Nero, né à Rome vers l'an 16 av. J.-C., était neveu et fils adoptif de Tibère, et avait épousé Agrippine, petite-fille d'Auguste. Dès sa première jeunesse l'empereur lui confia plusieurs commandements importants, soit en Dalmatie, soit en Pannonie, et il l'éleva au consulat l'an 12 de J.-C. A la mort d'Auguste, l'an 14, il eut à réprimer une révolte terrible des légions de Germanie, qui voulaient le saluer empereur; il repoussa ce titre avec indignation et fit rentrer les soldats dans le devoir; néanmoins Tibère vit dès ce moment en lui un rival dangereux. Chargé peu après de la guerre contre les Germains, il battit Arminius, leur chef (l'an 16 de J.-C.), et se couvrit de gloire dans cette guerre par des exploits qui lui valurent le titre de *Germanicus*. Tibère, jaloux de ses succès, le rappela à Rome, puis l'envoya en Orient. Après avoir apaisé les troubles de l'Arménie, et avoir donné un roi à ce pays, il eut une altercation avec Pison, gouverneur de Syrie et confident intime de Tibère; peu après, il fut emporté par une maladie aiguë, l'an 19 de J.-C.; il n'avait que 34 ans. Il témoigna en mourant qu'il se croyait empoisonné, et excita ses amis à le venger. Agrippine, sa veuve, porta ses cendres en Italie, et accusa Pison, qui prévint le supplice en se donnant la mort. Germanicus réunit toutes les vertus et tous les talents. Il était adoré universellement pour sa bonté, sa générosité et sa justice. Il s'était livré à l'étude de l'éloquence et de la poésie; on a de lui une traduction latine des *Phénomènes* d'Aratus. Tacite a fait de Germanicus le héros de ses *Annales*. On a plusieurs fois mis sur la scène sa fin tragique.

GERMANIE, *Germania* (de *gehr* ou *wehr-mann*, homme de guerre, ou de *germani* parents, confédérés), vaste contrée de l'Europe ancienne, correspondait à peu près à l'Allemagne actuelle. A la mort d'Auguste, elle avait pour bornes au N. le

golfe *Codanus* et la mer Germanique, à l'O. le cours du Rhin, au S. les Alpes et le cours du Danube. Sa limite à l'E. était inconnue des Romains. On peut la diviser en deux parts : Germanie romaine et Germanie purement barbare. La première, située au S. O., était séparée de la seconde par un long mur de retranchement qui s'étendait du Rhin au Danube, et dont on voit encore les vestiges. (*Voy.* DIABLE (Mur du). Il commençait près d'*Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden) et se terminait au confluent du Naab et du Danube. Les *Decumates agri*, espèce de frontière militaire située en-deçà de ce mur et correspondant à peu près au Brisgau actuel, formaient le district principal de la Germanie romaine ; il faut y joindre les deux Germaniques, l'Helvétie, les deux Rhéties (Rhétie et Vindélicie). Quant à la Germanie purement barbare, il est fort difficile de déterminer les noms et la position des peuples qui l'habitaient : toutefois, dans les deux premiers siècles de notre ère, la Germanie paraît avoir été partagée entre trois grandes nations principales : 1° les *Hermions* au N. E., entre l'Elbe et la Vistule : 2° les *Ingævons* au N. et au N. O. ; 3° les *Istævons* à l'O. — 1. Les *Hermions*, que l'on regarde comme la souche des deux autres, et qui sont désignés tantôt sous le nom de *Teutons*, tantôt sous celui de *Sueves*, comprenaient les *Semnones*, entre l'Elbe et l'Oder; les *Varini*, entre les embouchures de la Trave et de la Warne; les *Sidini*, depuis la Warne jusqu'à l'Oder : les *Rugii*, dans la Poméranie; les *Gothones* et les *Heruli*, sur les bords de la Baltique et en Pologne; les *Vandalii* et les *Silingi*, dans les monts Sudètes et la Lusace; les *Burgundiones* et les *Lygii*, derrière les Vandales et dans la Silésie. Il faut y joindre les *Langobardi* (Lombards) et les *Angli* qui primitivement habitaient sur les bords de l'Elbe et qui émigrèrent, les premiers chez les Istævons, et les seconds chez les Ingævons.— 2. Les *Ingævons* comprenaient de nombreuses et puissantes tribus répandues depuis les embouchures du Rhin jusqu'aux rives occid. de la Baltique ; c'étaient : les *Frisii*, dans la Hollande et le Hanovre; les *Chauci*, dans le pays d'Oldenbourg et de Brême; les *Angrivarii*, aux environs de Lunebourg et de Kalenberg ; les *Saxons*, dans le Holstein actuel (divisés eux-mêmes en *Ostphales*, *Westphales* et *Angarii*) ; on peut y joindre les peuples de la Scandinavie mérid., *Hellevîones*, *Suiones*, *Fenni*, et ceux des bords de la Baltique orient., *Æstyi*, *Venedi*, etc.—3. Sous le nom d'*Istævons* on réunissait les *Chamavi*, *Tubantes*, *Usipii*, *Ansibarii* et *Bructeri* entre le Weser et le Rhin; les *Sicambri*, *Attuarii* et *Marsi* depuis la Lippe jusqu'à Cologne; les *Chassuarii*, *Tencteri* et *Ingriones*, sur la rive occid. du Weser; les *Catti*, dans la Thuringe, depuis les sources du Weser jusqu'au Mein et à la Saale ; les *Turoni*, les *Marvingi* et les *Mattiaci*, aux environs de Marbourg et de Wiesbaden; les *Cherusci* dans le Harz, les *Fosi* dans le Brunswick, etc. Toutes ces tribus formèrent à diverses époques de grandes confédérations, telles que celles des Sicambres, des Chérusques et des Cattes, qui plus tard devinrent les deux puissantes confédérations des Francs et des Allemands (*Alemanni*). — Pour compléter cette énumération, nous nommerons encore les *Quadi*, les *Marcomani*, les *Boii* et les *Hermunduri*, qui, émigrés de diverses tribus, habitaient au midi de la Germanie et dans la forêt Hercynienne, et qui plus tard formèrent de puissants empires.

Les Germains, au temps de César et d'Auguste, étaient encore barbares, mais moins que les Slaves et les Scythes : ils firent quelques pas dans la civilisation pendant les quatre siècles suivants. Ils étaient grossiers plutôt que féroces, francs, loyaux, hospitaliers, observateurs religieux de leur parole ; ils laissaient aux esclaves et aux femmes les soins pacifiques, mais du moins ils connaissaient l'agriculture; ils avaient des demeures fixes, bien qu'ils détestassent les villes ; ils avaient des usages qui pour eux étaient en quelque sorte un code oral ; ils se groupaient autour de chefs de leur choix pour de grandes expéditions ; ils obéissaient la plupart à des rois héréditaires, mais ils n'en avaient pas moins une sorte d'aristocratie dans le conseil des grands et des vieillards, et une démocratie dans les *malls* ou diètes nationales où tous les hommes libres se rendaient. Il faut bien distinguer chez les Germains la nation d'avec la bande : celle-ci se composait des hommes armés qui s'associaient à la fortune d'un guerrier renommé et le suivaient dans une expédition ; dans celle-là étaient compris les femmes, les enfants, les vieillards : aussi la nation se risquait rarement à courir les aventures à la suite d'un chef.—La religion des Germains était grossière ; leur deité principale était Hertha (la Terre). Ils croyaient aux sorts, aux oracles, aux prophéties : les femmes surtout leur semblaient aptes à prédire, et sous ce rapport ils témoignaient à quelques-unes d'entre elles une vénération qu'on a eu tort de croire générale. Les défauts capitaux des Germains étaient le goût des orgies, le jeu, l'extrême irascibilité, l'ignorance et une paresse sans bornes pour tout ce qui n'était pas la guerre, la chasse ou l'exercice de la souveraineté.

L'histoire de la Germanie av. J.-C. est presque inconnue. L'invasion du Gaulois Sigovèse en Germanie vers 587 av. J.-C., celle des Cimbres et Teutons en Gaule et en Italie, 103-101, la tentative du Suève Arioviste sur la Gaule, en sont presque les seuls grands traits connus. Les Romains, devenus maîtres de la Gaule l'an 50 av. J.-C., de la Rhétie l'an 15 av. J.-C., se trouvèrent dès lors en contact avec les Germains au-delà du Rhin et du Danube, et dès ce temps les hostilités commencèrent. Pendant 176 ans la guerre fut offensive de la part des Romains (15 av. J.-C. — 161 ap. J.-C.): elle devint défensive ensuite. Au commencement du Ier siècle de notre ère, les Chérusques et les Marcomans étaient de tous les peuples germains les plus puissants; ils avaient formé chacun une confédération de tous leurs voisins: vers l'an 10, les deux ligues furent sur le point de s'unir. La première se décomposa ensuite, mais la seconde, sous le nom de *Ligue des Suèves* (dite au IIIe siècle *Ligue des Alamans*), devint de plus en plus redoutable. Vers 244 aussi se réorganisait la ligue chérusque, sous le nom de *Ligue des Francs* (*Voy.* FRANCS). Les attaques perpétuelles des uns et des autres pendant 160 ans (244-403) affaiblirent immensément l'Occident : la grande invasion de 408, quoique opérée par des Slaves et des Tchoudes plus encore que par des Suèves, et malgré l'opposition des Francs, porta la décadence de l'empire d'Occident au plus haut point, et bientôt Wisigoths, Burgundes, Suèves, s'établirent en Gaule et en Espagne. Les Francs parurent à leur tour et portèrent les derniers coups, de 420 à 486. Les Vandales étaient en Afrique depuis 429; les Hérules en 476, les Ostrogoths en 493, les Lombards en 568, devinrent les maîtres de l'Italie ; de 455 à 584 les Jutes, Saxons et Angles occupèrent presque toute la ci-devant Bretagne romaine. L'empire d'Occident devint donc presque exclusivement la proie des peuples germains. Plusieurs d'entre eux disparurent, les Ostrogoths et les Vandales sous les coups des Grecs, les Suèves sous les Wisigoths, ceux-ci sous les Arabes ; les Jutes, Angles et Saxons sous les Northmans (ou Normands), qui du reste étaient eux-mêmes de sang teutonique; les Lombards devant les Francs. Finalement les Francs devinrent le peuple dominateur dans l'ancien empire d'Occident, et dans toute la Germanie. On distinguait alors dans cette vaste contrée quatre nations germaines : les Francs, les Alemans (ou Suèves), les Saxons, les Bavarois. Sous les succes-

seurs de Charlemagne, la Germanie forma quelque temps un royaume particulier (*Voy.* l'art. suivant). Après la chute des Carlovingiens en Germanie, le nom de Germanie ne fut plus guère usité qu'en style de chancellerie, et fit place à celui d'Allemagne.

GERMANIE ou GERMANIQUE, province du diocèse de Gaule. *Voy.* GERMANIQUE.

GERMANIE (royaume de). On donne ce nom à un des roy. nés du démembrement de l'empire de Charlemagne. Par le traité de Verdun en 843, Louis, dit *le Germanique*, petit-fils de Charlemagne, avait obtenu en partage toutes celles des provinces situées au-delà du Rhin qui avaient fait partie de la monarchie des Francs; et en-deçà du Rhin les villes de Spire, de Worms et de Mayence : il en forma le roy. dit de Germanie. Ce roy. était défendu à l'E. par les marches de Carinthie, de Bohême, d'Autriche, entre l'Ens et la Leitha; et par celle des Sorabes, entre l'Elbe et l'Oder. Au S. E. se trouvaient les marches de Liburnie, de Frioul et d'Istrie. Enfin au N. E. le marquisat de Nordgau défendait la Germanie contre les Danois. En 870 le roy. de Germanie fut agrandi, par le traité de Mersen, de la Lorraine allemande, située à l'E. de la Meuse, avec les villes de Bâle, Strasbourg, Metz, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle et Utrecht. Les prov. frontières du roy. de Germanie étaient gouvernées par des ducs et des margraves; celles de l'intérieur étaient administrées par des comtes; mais pendant le règne de Louis *l'Enfant*, la Franconie orientale, la Lorraine, la Souabe, la Bavière et la Thuringe étaient devenues des souverainetés héréditaires, et ne reconnaissaient que nominalement l'autorité du roi de Germanie. Ce titre subsista cependant après la mort de Louis *l'Enfant* (911), mais il cessa dès lors d'appartenir à la dynastie Carlovingienne, Louis *l'Enfant* étant mort fort jeune et sans laisser de postérité. Après ce prince, Conrad de Franconie usurpa le trône sans pouvoir le rendre héréditaire dans sa famille. Henri-l'Oiseleur s'en saisit en 918 et le transmit à ses descendants. Ce dernier prince agrandit encore le roy. de Germanie par ses victoires sur les Hongrois et les Normands, et par la création de nouveaux margraviats, tels que ceux de Sleswig, de Saxe septent., de Misnie et de Haute et Basse-Lusace. Henri-l'Oiseleur, déjà roi de Germanie, fut proclamé empereur en 933. Cependant le titre de roi de Germanie ne fut remplacé définitivement par celui d'empereur que sous son fils Othon-le-Grand, en 962. Depuis cette époque, il ne fut plus donné qu'aux fils des empereurs : ils étaient proclamés d'abord rois de Germanie; mais quoique cette couronne restât élective en droit, elle devint en réalité héréditaire. Les empereurs faisaient décerner le titre de rois de Germanie à leurs fils par les électeurs de l'empire, pour assurer la transmission héréditaire de cette couronne dans leur famille. Les rois de Germanie allaient ensuite recevoir en Italie la couronne de fer et le titre de rois de Lombardie; mais ils ne devenaient empereurs qu'après leur couronnement à Rome. Toutefois, à la fin du XIII[e] siècle, lorsque les empereurs d'Allemagne se furent affranchis de l'espèce de suprématie que la cour de Rome affectait envers eux, les titres de roi de Germanie et d'empereur se confondirent peu à peu. Enfin, lorsque la maison d'Autriche se fut affermie sur le trône, dans la seconde moitié du XV[e] siècle, elle introduisit la coutume nouvelle de faire décerner à l'héritier présomptif le titre de roi des Romains, qui fit disparaître définitivement celui de roi de Germanie.

GERMANIQUE 1[re] ou GERMANIQUE SUPÉRIEURE, auj. l'*Alsace*, le *grand-duché du Bas-Rhin*, la *Bavière rhénane*, une des 17 provinces du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, entre la Belgique 1[re] et le Rhin, comprenait du S. au N. les *Rauraci*, les *Tribocci*, les *Nemetes*, les *Vangiones*, les *Caracates*, et avait pour ch.-l. *Moguntiacum*.

GERMANIQUE 2[e] ou GERMANIQUE INFÉRIEURE, auj. partie du *grand-duché du Bas-Rhin*, à l'O. du Rhin, et *Belgique orientale*, une des 17 provinces du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, au N. des deux Belgiques et de la Germanique 1[re], comprenait les *Ubii*, *Gugerni*, *Toxandri*, *Tungri* ou *Aduatici*, *Condrusi*, *Menapii*, et avait pour ch.-l. *Colonia Agrippina*.

GERMANIQUE (Confédération). *Voy.* ALLEMAGNE.

GERMANOS, archevêque de Patras, né à Dimitzana en Arcadie, fut un des premiers à exciter les Grecs à l'insurrection (1821). Au nom de la religion, il appela les Péloponnésiens au combat; il se rendit ensuite au congrès de Vérone pour solliciter les secours des puissances chrétiennes, puis à Rome où il tenta la réunion des deux églises d'Occident et d'Orient. Le typhus l'enleva en 1826.

GERMANTOWN, ville des États-Unis (Pensylvanie), à 13 kil. N. de Philadelphie; 2,000 hab. Victoire des Américains sur les Anglais en 1777.

GERMERSHEIM, *Vicus Julius*, ville de la Bavière rhénane, à 17 kil. S. de Spire; 1,470 hab. Place forte. Rodolphe de Habsbourg y est mort en 1291.

GERNRODE, *Gerninjeroda* en latin moderne, ville du duché d'Anhalt-Bernbourg, à 9 kil. S. E. de Bernbourg; 1,800 hab. Manufacture d'armes à feu.

GERNSHEIM, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 17 kil. S. O. de Darmstadt; 2,600 hab.

GÉROMÉ, ville de France. *Voy.* GÉRARDMER.

GERONA, ville d'Espagne. *Voy.* GIRONNE.

GERRI, *Acerris*, bourg d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. O. de Cervera; 650 hab. Aux environs source salée très abondante, et d'où l'on tire annuellement 14,000 charges de sel. — Ville d'Afrique, dans le Sennaar, est située à 220 kil. N. O. de la ville de Sennaar.

GERS, *Ægirtius*, rivière de France, arrose les dép. des H.-Pyrénées, du Gers, de Lot-et-Garonne, et tombe dans la Garonne à 7 kil. au-dessus d'Agen, après 130 kil. de cours du S. au N.

GERS (dép. du), dép. de la France, entre ceux des Landes à l'O., de la H.-Garonne et de Tarn-et-Garonne à l'E., des H.-Pyrénées au S., de Lot-et-Garonne au N.; 6,152 kil. carrés; 312,882 hab. Ch.-l., Auch. Il est formé de l'Armagnac, de l'Astarac, d'une partie de la Lomagne, du Comminges, du Condomais. Montagnes, vallées longitudinales où courent du S. au N. beaucoup d'affluents de la Garonne. Marbre rouge et vert, marne, spath fusible, etc. Terre à bruyères : grains, vin, légumes secs, lin, ail, ognons (cultivés en grand). Gros bétail, chevaux, mules, ânes, porcs, volaille (célèbres foies de canard). Eau-de-vie estimée; toiles; verre, faïence, etc. — Le dép. du Gers a 5 arr. (Auch, Mirande, Condom, Lectoure, Lombez), 29 cant. et 684 comm. Il fait partie de la 10[e] division militaire, ressort de la cour roy. d'Agen et de l'archevêché d'Auch.

GERSAU, bourg de Suisse (Schwytz), à 18 kil. S. E. de Lucerne, sur le lac de Lucerne, forma longtemps (dès 1315) un état indépendant. Il fut réuni au canton de Schwytz en 1814.

GERSEN (Jean), moine bénédictin de Cavaglia en Piémont, est un de ceux auxquels on attribue l'*Imitation de J.-C.* Il l'aurait écrite de 1220 à 1240.

GERSON, village de la Champagne, près de Réthel, a donné son nom au célèbre chancelier Gerson.

GERSON (Jean CHARLIER DE), surnommé *le Docteur très Chrétien*, *Doctor Christianissimus*, naquit en 1363 d'une famille obscure, à Gerson près de Réthel, et fut élevé au collége de Navarre à Paris. Il avait déjà fait preuve en plus d'une occasion d'énergie et de talent, quand on le donna pour successeur à Pierre d'Ailly dans la charge de chancelier de l'université (1395). Gerson déploya dans l'exercice de

ces fonctions un courage et une sagesse admirables. Après l'assassinat du duc d'Orléans, en 1408, on le vit s'élever courageusement contre le duc de Bourgogne, auteur de l'attentat, et contre Petit, son apologiste. Sa fermeté fut la même dans ses rapports avec l'Église; en même temps qu'il se montrait l'adversaire de toute hérésie, principalement aux conciles de Pise et de Constance, où il joua le principal rôle, il soutenait avec force les libertés gallicanes contre les prétentions des papes, et combattait la dissolution des mœurs du clergé. Malgré sa noble conduite, il ne put, après le concile de Constance (1415), revenir dans sa patrie, à cause des troubles civils qui la désolaient, et se retira en Bavière. Durant son exil, il composa ses *Consolations de la Théologie*, ouvrage divisé en quatre livres. Au bout de deux années il put rentrer en France, mais il ne prit plus aucune part aux affaires publiques, et alla s'enfermer à Lyon au couvent des Célestins. Il y passa les dernières années de sa vie, occupé à prier Dieu, à composer des livres ascétiques et à montrer à lire à de pauvres enfants. Il mourut en 1429. On a réimprimé plusieurs fois ses ouvrages; mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée Dupin, Paris, 1706, 5 vol. in-fol. Les écrits qu'elle comprend sont aussi variés que nombreux; on remarque les traités sur la *Théologie mystique*, dans lesquels Gerson fonde la vraie philosophie sur la théologie et sur les intuitions de l'âme appliquées aux choses célestes; et le traité *De Auferibilitate papæ*, où il élève la puissance des conciles au-dessus de celle du pape. De graves critiques ont attribué à Gerson l'*Imitation de Jésus-Christ;* nous n'oserions affirmer qu'il en soit réellement l'auteur (*Voy.* A-KEMPIS et GERSEN). M. Faugère a composé un *Eloge de Gerson*, qui a été couronné par l'Académie des Sciences morales en 1838.

GERSTENBERG (H.-Guill. DE), écrivain allemand, né en 1737 à Tondern (Sleswig), mort en 1823, servit quelque temps dans l'armée danoise, puis entra dans l'administration et fut résident du Danemark à Lubeck, 1775. Il se fit connaître en 1759 par un recueil de poésies intitulé *Bagatelles* (*Tændeleien*), et publia, de concert avec Schmidt, *l'Hypocondriaque* (1767) et les *Lettres sur les merveilles de la Littérature* (1766-1770), recueils critiques qui eurent une heureuse influence sur son époque. Il composa aussi des tragédies dont la meilleure est *Ugolin*, 1768, et quelques écrits philosophiques.

GERTRUDE (sainte), née en 626, était fille de Pepin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie, et de la bienheureuse Ideberge. Elle se consacra à Dieu dès l'âge de dix ans, fonda avec sa mère le couvent de Nivelle en Brabant, et en fut la première abbesse. Elle mourut en 659. On la fête le 17 mars.

GERTRUDE (sainte), abbesse de l'ordre de Saint-Benoît, née à Eisleben en Haute-Saxe, prit l'habit en 1294 chez les Bénédictins de Robersdorf, et mourut en 1334. Elle est célèbre par un livre de *Révélations*, qu'elle écrivit elle-même en latin, et où elle raconte ses communications avec Dieu. Ce livre est placé par les maîtres de la spiritualité auprès de ceux de sainte Thérèse: il a été publié par Lanspergius, chartreux; par Blosius, abbé de Liessies, et par dom Nicolas Canteleu sous le titre d'*Insinuationes pietatis*, Paris, 1662, et traduit en français par dom Mége, 1674.

GERTRUYDENBERG, ville de Hollande (Brabant septentrional), à 13 kil. N. E. de Breda; 1,340 hab. Bière estimée; pêche du saumon et de l'esturgeon. Elle a été prise plusieurs fois (1573, 1593, 1793). Il s'y tint en 1710 de fameuses conférences entre les ambassadeurs de Louis XIV et les députés des États-Généraux. Ceux-ci firent à la France les propositions les plus dures et les plus humiliantes. Louis refusa de les accepter, et la guerre continua.

GERUNDA, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. GIRONNE.

GERVAIS (saint), de Milan, était fils de saint Vital et de sainte Valérie. Il souffrit le martyre avec son frère saint Protais, vers la fin du Ier siècle. On dit que ces deux martyrs apparurent à saint Ambroise pour lui découvrir le lieu où ils avaient été ensevelis, et qu'Ambroise, ayant trouvé leurs reliques, les plaça dans la basilique qu'il faisait bâtir à Milan et qui porte encore son nom (380). On les fête le 19 juin, jour de la translation de leurs reliques. — Saint Gervais a dans Paris (quartier de l'Hôtel-de-Ville) une église qui remonte au VIe siècle; elle a été rebâtie en 1212, et ornée en 1616 d'un beau portail fait sur les dessins de Jacques de Brosse; elle contenait de fort beaux tableaux de Lesueur.

GERVAISE (Nicolas), missionnaire, né à Paris en 1662, voyagea dans le royaume de Siam, revint en France, et fut curé de Vannes. Il quitta sa cure pour se rendre à Rome, et y fut sacré évêque *in partibus*. Ayant ensuite recommencé ses missions, il fut massacré en Amérique par les Caraïbes, 1729. Il a écrit: *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12; *Description historique du royaume de Macaçar*, Paris, 1688, in-12; *Histoire de Boèce*, Paris, 1715, 2 parties in-12.

GERVAISE (dom Armand-François), frère du précédent, né à Tours vers 1660, fut carme déchaussé, puis abbé de la Trappe; sortit bientôt de ce couvent, et se mit à écrire. Il publia une *Histoire générale de Cîteaux*, Avignon, 1746, in-4, qui lui attira la haine des Bernardins; ces religieux le firent arrêter et renfermer à l'abbaye de Notre-Dame-des-Reclus. Il mourut en 1751. On lui doit une foule d'écrits, entre autres : *Vie d'Abélard et d'Héloïse*, Paris, 1720, 2 vol. in-12; *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, traduites en français, Paris, 1723, 2 vol. in-12; *Histoire de l'abbé Suger*, Paris, 1721, 3 vol. in-12, et la *Vie* de plusieurs Pères (saint Cyprien, saint Irénée, saint Paulin, etc.).

GÉRYON, fils de Chrysaor et de Callirhoé, et roi d'Erythie ou des Baléares, était le plus fort de tous les hommes. Les poëtes en ont fait un géant à trois corps, qui avait de grands troupeaux de bœufs qu'il nourrissait de chair humaine; il avait pour les garder un chien à deux têtes, et un dragon à sept. Hercule le tua avec ses défenseurs, et emmena ses bœufs.

GERZAT, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 8 kil. N. E. de Clermont; 2,500 hab. Ch.-l. d'une seigneurie appartenant à la maison de Bouillon.

GÉSATES, *Gæsatæ* (en celte *Gaisda*), Gaulois armés du *gæsum* ou *gais*, large épieu garni de fer.

GESERICH (lac), dans les États prussiens (Prusse), entre Saalfeld et Deutsch-Eylau : 29 kil. sur 3. Très poissonneux.

GESNER (Conrad), célèbre naturaliste, surnommé *le Pline de l'Allemagne*, né à Zurich en 1516, se livra avec une ardeur infatigable à l'étude, malgré les obstacles que lui opposait sa pauvreté; se fit recevoir médecin à Bâle en 1541; fut nommé en 1555 professeur public d'histoire naturelle à Zurich, et mourut de la peste en 1565. Il a laissé une foule de travaux dans les genres les plus différents; on lui doit des éditions et des traductions d'auteurs grecs, entre autres *Elien*, grec-latin, 1556; un excellent recueil bibliographique sous le titre de *Bibliotheca* (Zurich, 1545), réimprimés avec des augmentations par Simler et Frisius (1583, in-fol.); une *Histoire des animaux*, en latin (Zurich, 1551-1589, 4 vol. in-fol.) : c'est l'ouvrage le plus vaste et le plus savant qu'on eût publié jusqu'à lui sur ce sujet; il a aussi laissé des écrits sur la *Botanique*, qui ont été réunis par Schmiedel, Nuremberg, 1754-1770, et un traité célèbre de la comparaison

des langues, intitulé : *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555.

GESNER (J.-Mathias), philologue, né en 1691 à Roth, près d'Anspach, mort en 1761, enseigna les belles-lettres dans plusieurs villes d'Allemagne (Weimar, Anspach, Leipsick); fut nommé en 1734 professeur d'éloquence et bibliothécaire de l'université à Leipsick, et fonda dans cette ville le séminaire philologique, espèce d'école normale pour former de jeunes professeurs. L'érudition de Gesner était universelle : il possédait la connaissance des langues latine, grecque, orientales, de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire naturelle et du droit. Il s'occupa sans cesse d'améliorer les méthodes d'enseignement et d'avancer les études classiques. Il donna des éditions de Caton, Varron, Columelle, Palladius, qu'il réunit sous le titre de : *Agriculteurs latins*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4; du *Lexique* de Basile Faber, La Haye, 1735, 2 vol. in-fol.; du *Panégyrique* et des *Lettres de Pline*, 1735-39-49; de *Quintilien*, 1738 ; de *Claudien*, 1759, et du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Étienne, Leipsick, 1749. Ses opuscules ont été recueillis à Breslau en 8 vol. in-8.

GESNER (Jean-Jacques), orientaliste et antiquaire, né à Zurich en 1707, mort en 1787, a donné un recueil gravé de toutes les médailles grecques et romaines connues jusqu'alors (mais qui étaient disséminées dans un grand nombre de livres), sous le titre de *Numismata antiqua populorum et urbium omnia*, etc., Zurich, 1735-38. — Son frère Jean, né en 1709, mort en 1790, a publié des tables de *Phytographie* estimées.

GESNER (Salomon), célèbre écrivain, né à Zurich en 1730, mort en 1788, était fils d'un libraire, et fut lui-même libraire et imprimeur à Zurich. Il montra d'abord peu d'aptitude pour l'étude ; mais le commerce des grands poëtes de l'époque, surtout de Klopstock, lui inspira ensuite le goût des lettres, et dès 1755 il se fit connaître par le poëme pastoral de *Daphnis*. Il publia en 1756 des *Idylles* qui le placèrent au premier rang dans ce genre, et donna en 1758 le poëme de *la Mort d'Abel*. Il a encore composé le *Premier Navigateur*, poëme, 1762, le *Tableau du Déluge*, des *Contes moraux*. Ses écrits se distinguent par une aimable naïveté et par la pureté des sentiments. L'auteur donnait dans sa vie privée l'exemple de toutes les vertus domestiques. Gesner en outre était excellent peintre de paysage et bon graveur. On a de lui des *Lettres sur le paysage* fort estimées. Ses œuvres ont été plusieurs fois traduites en français. La traduction de Huber, Meister et Bruté de Loirelle forme 3 vol. in-4, Paris, 1786-93.

GESOBRIVATE, auj. *Brest*. *Voy.* BRIVATES.

GESORIACUM, auj. *Boulogne-sur-Mer*, ville de Gaule (Belgique 2e), chez les *Morini*, dans le *Nervicanus tractus*.

GESSEN (pays de), district de l'Égypte ancienne, à l'E. du Nil, dans l'Égypte inférieure, près d'Héliopolis, ou plus au nord, à l'E. de Bubastis. Ce district, très fertile, fut donné par le Pharaon d'Égypte à Jacob et à ses fils, sur la demande de Joseph, et fut jusqu'au départ de Moïse la demeure des Israélites en Égypte.

GESSENAI (le), *Saanen* en allemand, bourg de Suisse (Berne), sur la Saane ou Sarine, est situé à 1,036 mètres de hauteur, au-dessus de la mer, à 12 kil. S. O. de Zweysinnen.

GESSI (François), peintre italien, né à Bologne en 1588, mort en 1648, fut élève du Guide, et égala presque son maître. On voit de lui dans la galerie de Milan un superbe tableau de la *Vierge*.

GESSLER, gouverneur de la Suisse pour Albert I d'Autriche, fut cause, par sa cruauté, de l'insurrection qui enleva ce pays à la maison d'Autriche en 1307. *Voy.* TELL (Guillaume).

GESSNER. *Voy.* GESNER.

GESSUR, ville de Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé, au-delà du Jourdain, reconnut Isboseth pour roi, après la mort de Saül : — Ville de Syrie, au N. E. de la précédente, avait un roi particulier dont David épousa la fille.

GESTRICIE, *Gestrikland* en suédois, ancienne division de la Suède, entre l'Upland au S., l'Helsingland au N., le golfe de Botnie à l'E., la Dalécarlie à l'O., avait pour ch.-l. Gefleborg, et forme auj. avec l'Helsingland le lan de Gefleborg. On y comptait 30,000 hab.

GESUALDO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 13 kil. N. de Santo-Angelo-de-Lombardi ; 3,800 hab.

GETA (P. Septimius), fils de Septime-Sévère et frère de Caracalla, fut associé avec son frère à l'empire par leur père en 198, et partagea le trône après la mort de l'empereur en 211. Caracalla chercha à l'empoisonner, afin de régner seul ; n'ayant pu y réussir, il l'assassina de sa propre main, entre les bras mêmes de leur mère, l'an 212, à l'âge de 23 ans. Géta était un prince doux et aimé du peuple.

GETAFE, ville d'Espagne (Madrid), à 13 kil. de Madrid. Jadis 12,000 hab., auj. 3,000 seulement. On y admire dans l'église de fort belles peintures.

GÈTES, *Getæ*, peuple de l'Europe barbare, habitait dans les montagnes de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Bukowine, de la Moldavie et de la Valachie. Leur origine est fort peu connue ; les uns les font descendre des Thraces, d'autres les regardent comme une branche des Scythes ou Tchoudes et leur donnent une origine germanique. On les confond aussi avec les Daces, dont la capitale *Zarmigethuse* rappelait leur nom. Les historiens grecs citent un de leurs rois, Téléphe, qui se serait distingué à la guerre de Troie ; sous leur reine Tomyris et sous Indathyrse ils défirent Cyrus et Darius fils d'Hystaspe. Alexandre les combattit, puis les admit dans son alliance. Plus tard Lysimaque, roi de Thrace, fut défait par eux complétement ; mais vaincus à leur tour, ils quittèrent les vallées de l'Hémus. Au temps de l'exil d'Ovide à *Tomi*, les Gètes avaient passé le Danube et s'étaient étendus le long des bords du Pont-Euxin jusqu'au Borysthène, dans le pays appelé de leur nom Désert des Gètes (auj. la *Bessarabie*). D'autres Gètes pénétrèrent plus avant dans la Transylvanie d'où ils chassèrent les Agathyrses ; au Ier siècle de notre ère on les voit mêlés aux Daces dont ils suivirent depuis les destinées. On cite parmi les sages ou *ases* de ce peuple : Zamolxis (disciple, à ce que l'on croit, de Pythagore), qui fut le premier civilisateur des Gètes et qui était révéré par eux comme un dieu ; Anacharsis, qui voyagea en Grèce, et Abaris qui passait pour magicien.

GETH, ville de Palestine, dans la tribu de Dan, sur la mer, à 16 kil. de Joppé, était la patrie de Goliath et fut prise par David sur les Philistins.

GÉTULIE, *Gætulia*, auj. partie du *Biledulgérid*, du *Sedjelmesse*, du *Sahara*, ancienne contrée de l'Afrique, au S. de l'Atlas actuel, avait au N. la Numidie et les deux Mauritanies, à l'E. le pays des Garamantes, au S. la Nigritie et à l'O. l'Océan Atlantique. Les Gétules proprement dits, les Mélano-Gétules, les Dares, les Autololes et les Natembles étaient les principaux peuples de la Gétulie. Iarbas, que l'on fait contemporain de Didon, fut le plus célèbre de leurs rois. Carthage avait beaucoup de Gétules parmi ses mercenaires. Jugurtha vaincu s'enfuit chez ce peuple et y forma d'excellents soldats avec lesquels il prolongea la guerre contre les Romains. Les Gétules avaient les mœurs des Kabaïles modernes, et probablement ils n'en diffèrent pas.

GEULINCX (Arnold), professeur de philosophie et de théologie, né à Anvers en 1625, mort à Leyde en 1669, était d'abord catholique et enseigna 12 ans à l'université catholique de Louvain (1646-1658),

puis il adopta la religion réformée, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Leyde. Il a laissé : *Logica*, Leyde, 1662, in-16 ; *Gnôthi séauton, sive Ethica*, publié après la mort de l'auteur, Leyde, 1675, in-12 ; *Compendium physicum*, Franeker, 1688, in-12 ; *Annotata ad Ren. Cartesii principia*, Dordrecht, 1690-1691, in-4 ; *Metaphysica vera*, etc. Amsterdam, 1691, in-16. Geulincx était partisan de Descartes ; il déduisit des principes de ce philosophe le système des *Causes occasionnelles*, d'après lequel Dieu seul meut le corps à l'occasion des volontés de l'âme, sans que l'âme agisse elle-même sur le corps.

GÉVAUDAN, *Gabali*, ancienne prov. de France, dans le grand-gouvernement de Languedoc, entre le Vélay, le Vivarais, le Bas-Languedoc, le Rouergue et l'Auvergne. Divisé en Haut et Bas, le premier dans les monts de la Margeride et d'Aubrac, le second dans les Cévennes. On y remarquait : dans le Haut-Gévaudan, Mende (ch.-l. général), Marvejols, Javoulx, Espagnac, La Canourgue, Langogne ; dans le Bas-Gévaudan, Florac, Barre, Grisac ou Roure, Quezac. Il est auj. compris dans les dép. de la Lozère et de la Haute-Loire.—Après avoir fait partie de la Celtique, puis de l'Aquitaine 1re, du roy. d'Austrasie et du duché d'Aquitaine, le Gévaudan devint un comté sous les rois francs de la 2e race. La maison de Toulouse posséda héréditairement ce comté du Xe au XIe siècle. A cette époque, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, l'aliéna pour subvenir aux frais de la guerre sainte. On ignore la date précise de sa réunion au Languedoc. —Il ne faut pas confondre le comté de Gévaudan avec le vicomté de même nom. Celui-ci avait pour ch.-l. Grèzes (Lozère). Il fut possédé au Xe siècle par Bernard, frère de Bérenger, vicomte de Milhaud en Rouergue. Il passa ensuite dans la maison de Barcelone, puis dans celle d'Aragon, et Jacques I, roi d'Aragon, le céda à saint Louis en 1258.

GEVREY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 11 kil. S. O. de Dijon ; 1,260 hab. Vins renommés.

GEX, ville de France, ch.-l. d'arr. (Ain), sur le Jornant, au pied du mont Jura, à 65 kil. E. de Bourg ; 2,800 hab. Troupeaux de mérinos ; commerce de laine et fromages qui s'exportent même en Suisse. —Avant 1789, Gex était ch.-l. d'un petit pays, en latin *Gesium* ou *Gesinensis pagus*, formant autrefois un territoire particulier et presque indépendant. Il avait pour places principales Gex, Versoy, Ferney, le Fort-de-l'Écluse. Soumis successivement par les ducs de Savoie, les Bernois et les Génevois, il fut cédé à la France par ces derniers en 1601. Pendant la révolution, le pays de Gex fut compris dans le dép. du Léman, et en 1814 il fut réuni à celui de l'Ain. — L'arr. de Gex a 3 cant. (Collonges, Ferney et Gex), 32 comm. et 22,713 hab.

GEYLER (J.), écrivain et prédicateur suisse, né à Schaffouse en 1445, mort à Strasbourg en 1510, a donné une édition des *Œuvres* de Gerson, Strasbourg, 1488, 3 vol. in-fol., et a laissé plusieurs ouvrages dont le plus célèbre est un recueil de sermons sur *la Nef des fous* (*Narrenschiff*) de Séb. Brandt, in-4. Ce recueil fut publié en latin par Other, sous le titre de *Navicula sive speculum fatuorum*, Strasbourg, 1510, puis en allemand par Pauli, 1520, in-fol.

GEYSA, duc de Hongrie au Xe siècle, fut converti au christianisme par Adelbert, évêque de Prague. Il fut père d'Étienne *le Saint*, qui lui succéda en 997. — Geysa I, roi de Hongrie, mort en 1077, succéda à Béla I, son père, au détriment de Salomon, son cousin, qui prétendait au trône. — Geysa II, arrière-petit-fils de Geysa I, fut couronné roi de Hongrie en 1141, après la mort de Béla II, son père, et mourut en 1161.

GEYSERS, sources thermales intermittentes, en Islande, lancent des jets d'eau à diverses hauteurs. Les jets des deux sources principales, le Grand-Geyser et le Nouveau-Geyser, vont à 30 et 35 mètres.

GHADAMÈS, oasis d'Afrique, dans l'état de Tripoli, au S. O., renferme 92 villes ou bourgades, et forme comme une république tributaire du pacha de Tripoli. Elle a pour ch.-l. une ville de même nom, à 400 kil. O. de Tripoli, par 8° 5' long. E., 30° 41' lat. N. Cette oasis produit des dattes en abondance. Commerce avec Bournou, Kachena, Tombouctou. Aux environs, ruines d'une ville ancienne, nommée Cydame.

GHARIPOUR, île de l'Inde anglaise. *Voy.* ELEPHANTA.

GHATTES (monts), *Gauts* des Anglais, double chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la surface de la péninsule indique, se distingue 1° en *Ghattes occidentales* (des sources du Godavery au cap Comorin) ; 2° en *Ghattes orientales* (dans les prov. de Salem, Carnatic, Balaghat, jusqu'au Krichna) ; viennent ensuite plusieurs ramifications de ces deux grandes chaînes : les *monts Nilgherri* ou montagnes Bleues, qui lient les deux chaînes ; les *monts du Bérar*, qui sous divers noms parcourent le Kandeich et le Bérar et séparent les bassins du Tapti et du Godavery ; les *monts Vindhia*, situés entre ces deux rivières, la Djemnah et le Gange. Les Ghattes occidentales serrent de très près la côte et ont des sommets qui s'élèvent de 590 à 960 mètres. Les monts de Ceylan se rattachent aux Ghattes occidentales.

GHAUR, GHAURIDES. *Voy.* GOUR, GOURIDES.

GHAZAN-KHAN, sultan de la Perse occidentale, appelé ensuite Mohammed (après sa conversion à l'islamisme), né dans le Mazendéran en 1271 (670 de l'hégire), était fils d'Arghoun-Khan, et petit-fils de Gengis-Khan. Il se déclara le protecteur des Chrétiens qui, persécutés par le soudan d'Égypte, avaient abandonné la Syrie, et s'étaient réfugiés dans la Perse. Après avoir d'abord remporté quelques avantages en Syrie sur Nasser, soudan d'Égypte, il fut complétement défait. Il mourut en 1304 (703 de l'hégire), après avoir donné aux Persans une espèce de code dont un extrait, trad. par M. Kirk-Patrick, avec des notes, est inséré dans le *New asiatic Miscellany*, publié à Calcutta en 1786, in-4 par M. Gladwin.

GHAZIPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, sur le Gange, à 65 kil. N. E. de Bénarès. Jolie mosquée. Air excellent : jardins de rosiers et distillerie d'essence de roses ; célèbres cotonnades.

GHAZNA, GHAZNÉVIDES. *Voy.* GAZNA, GAZNÉVIDES.

GHÈBRES, adorateurs du feu. *Voy.* GUÈBRES.

GHEDI, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. E. de Bagnolo ; 2,550 hab. Beau château.

GHÉDIMINE ou GIEDYMIN, grand-prince de Lithuanie, succéda vers l'an 1300 à Witin ou Vitenès qu'il avait fait assassiner ; il signala son règne par une suite de victoires sur les chevaliers Teutons et sur les Russes, réunit sous sa domination la principauté de Kief, fonda Wilna en 1320, s'allia à la Pologne par le mariage de sa fille Anne avec le prince Casimir, fils du roi Ladislas Lokietek (1325). Il mourut trois ans après dans une expédition contre les chevaliers Teutons (1328). — Olgherd, son second fils, fut le père du premier Jagellon.

GHEEL, ville de Belgique (Anvers), sur la Nèthe, à 16 kil. O. de Herentals ; 8,000 hab. Eau-de-vie de grains, drap, etc.

GHEMME, ville des États sardes, sur la Mora, à 7 kil. S. E. de Romagnano ; 2,500 hab.

GHERARDESCA, famille noble et puissante de Pise, originaire de Toscane, joua un rôle important dans les guerres intestines de Pise au XIIIe siècle. Elle soutint longtemps le peuple contre l'aristocratie ; puis se déclara pour les empereurs de la maison de Souabe, se mit à la tête du parti gibelin,

et combattit avec acharnement le parti guelfe, à la tête duquel étaient les Visconti. Le chef et le personnage le plus connu de cette famille est le fameux Ugolin, comte de la Gherardesca (au XIIIe siècle). Cet homme tenta d'asservir sa patrie, et, pour y réussir, il se rapprocha de Jean Visconti, chef du parti guelfe à Pise; mais le complot ayant été découvert (1274), Ugolin fut arrêté et jeté en prison, puis banni. Il passa dans l'armée des Florentins et des Lucquois, et aidé de leurs secours, il força ses concitoyens à le rappeler parmi eux (1276). Quelque temps après, il parvint par de nouvelles menées à se faire nommer capitaine-général de la république : il n'avait pas craint, dit-on, pour forcer ses compatriotes à se jeter dans ses bras, de faire battre la flotte des Pisans, dont le commandement lui était confié par les Génois qui étaient alors en guerre avec Pise (1284); il affermit son autorité, se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr: en un mot, il devint le tyran de sa patrie et se livra aux plus grands excès. Mais s'étant brouillé avec l'archevêque de Pise, Ruggiero ou Roger d'Ubaldini, non moins ambitieux et non moins cruel que lui, ce prélat conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple (1288). Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages dans une tour près de la ville, et les y laissa mourir de faim, après avoir jeté dans l'Arno les clefs de la tour. Le Dante a décrit dans son *Enfer*, avec un admirable talent, le supplice d'Ugolin et de ses enfants enfermés dans la *tour de la Faim*; depuis, l'infortune d'Ugolin a été mille fois reproduite par le pinceau, le ciseau et le burin.

GHERGONG, ville d'Asie, jadis capitale de l'état d'Assam, sur le Brahmapoutre, par 92° 15' long. E., 29° lat. N.; auj. en ruines.

GHERIAH, forteresse de l'Inde, élevée dans une île rocheuse, sur la côte du Konkan. Elle fut prise en 1756 par les Anglais, qui y firent un butin immense.

GHERMA, *Garama*, ville du Fezzan, à 80 kil. N. O. de Mourzouk, par 26° 32' lat. N., 12° 33' long. E. Aspect misérable. L'ancienne Garama était beaucoup plus grande que Gherma.

GHEROUAL ou GOROUAL, *Gherwal* des Anglais, ancienne province de l'Hindoustan, entre 29° et 32° lat. N., 74° et 79° long. E., a pour bornes au N. le Thibet, au S. le Delhi, à l'E. le Népal, et a 240 kil. sur 200. — Le Ghéroual est aux Anglais et forme 3 districts de la présidence de Calcutta, Sirinagur, Kemaon, Sirmore (chefs-l. Sirinagur, Almora, Raïnghar). Le district de Sirmore comprend 3 petites principautés que gouvernent des radjahs, Sirmore, Belaspour, Rampour.— Au nord s'étendent les ramifications de l'Himalaya; c'est dans ce pays que naissent les rivières qui forment le Haut-Gange (Bagirathi, Alakananda, Ramganga, Kali). Or, cuivre, plomb, fer; éléphants, moutons et chèvres en grand nombre.

GHERZEH, *Carusa*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer Noire, à 22 kil. S. E. de Sinope; 5,000 hab. Petit port.

GHESQUIERE DE RAEMSDONK (Joseph DE), jésuite, né à Courtray vers 1736, mort vers 1800, fut un des plus laborieux Bollandistes, et publia les saints de la Belgique: *Acta Sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4. On lui doit aussi quelques travaux de numismatique et des recherches sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*

GHIAJA D'ADDA ou GHIARA D'ADDA, district de la Lombardie, situé entre l'Adda, l'Oglio et le Pô, et où se trouvent les villes de Rogno, Pizzighitone, Crême, fut ainsi nommé parce que c'est un terrain d'alluvion composé de galet (*ghiara*, galet, gravier).

GHIARENGHIL ou GHERANGHEL, ville de Sénégambie, chez les Foulahs, à 400 kil. N. O. de Galam.

GHIBERTI (Laurent), sculpteur italien, né à Florence en 1378, mort vers 1455, exécuta pour l'église Saint-Jean à Florence deux portes en bronze qui font l'admiration des connaisseurs; sur ces portes sont représentés divers sujets du Nouveau-Testament. Il a laissé un ouvrage sur la sculpture.

GHILAN, dit *Dilem* ou *Deilem*, jadis pays des *Gelæ* ou *Cadusii*, province d'Iran, entre le Chirvan au N. O. et le Mazendéran au S. E., sur la mer Caspienne : 270 kil. de long sur 80 de large; 250,000 hab. Ch.-l., Recht. Chaleurs très fortes, que tempèrent des vents de mer; sol très fertile. — Le Ghilan fut une des cinq provinces cédées à la Russie en 1723 par Chah-Tamasp; mais elle s'en dessaisit en faveur de la Porte en 1724, et celle-ci le rendit à la Perse en 1737.

GHILARZA, ville de Sardaigne, à 35 kil. N. E. d'Oristano; 3,200 hab.

GHINALA, ville de Sénégambie, chez les Biafaras, sur la Ghinala. Il s'y trouve des Portugais établis.

GHIOF, ville de Sénégambie, dans le pays des Foulahs, à 17 kil. N. du fleuve Sénégal.

GHIOLOF (empire), dans la Nigritie maritime, formait jadis un état très vaste et très florissant, et comprenait les roy. actuels de Kayor, Oualo, Baol, Sin, Saloum et Ghiolof proprement dit. — Le Ghiolof proprement dit est encore considérable; son roi se donne le titre de *Bour*; sa capitale est Ouarkogh; ensuite viennent Médina, où abondent les teinturiers, et Ndounout, grand marché de sel. Les Ghiolofs, dits aussi *Iolofs* ou *Yolofs*, sont les plus beaux et les plus noirs des nègres.

GHIOURA, île de la Turquie d'Europe, une des Cyclades. *Voy.* GYAROS.

GHIR ou MAZALIG, riv. de l'état de Maroc (Tafilet), naît sur le versant S. de l'Atlas et tombe dans un lac sur la limite du Sahara.

GHIRIN, prov. du pays des Mandchoux, dans l'empire chinois. *Voy.* MANDCHOURIE.

GHIRLANDAJO (Domenico CORRADI, dit LE), célèbre peintre florentin, né en 1451, mort en 1495, essaya le premier d'imiter la dorure à l'aide de la couleur, et de donner de la profondeur aux tableaux par la distinction des plans et la gradation des couleurs. Son chef-d'œuvre est un *Massacre des Innocents* qui se voit dans l'église de Santa-Maria-Novella à Florence. Le musée du Louvre possède de lui la *Visitation de sainte Anne à la Vierge*. Ghirlandajo doit son nom à une parure de dames en forme de guirlande inventée par son père qui était orfèvre. Il fut le maître de Léonard de Vinci, d'André del Sarto et de Michel-Ange. — Ses deux frères, Benedetto et David, et son fils Ridolfo, se sont également distingués dans la peinture.

GHIRNA, riv. de l'Hindoustan, naît dans les monts Sidari, près de Bhaoura, et tombe dans le Tapti, à 9 kil. E. de Tchopra, après un cours de 300 kil.

GHIUSTENDIL, *Justiniana secunda*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur une montagne de même nom, à 61 kil. S. O. de Sophie; 10,000 hab. Muraille avec tours carrées.

GHIZEH ou GYZEH, ville d'Égypte. *Voy.* DJIZEH.

GHIZNI, GHIZNEVIDES. *Voy.* GAZNA, GAZNÉVIDES.

GHORE, ville du Kaboul (Afghanistan), par 65° 28' long. E., 35° 45' lat. N., a longtemps été la capitale d'un petit royaume.

GHUMOURDJINA ou KEMOULDJINA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 19 kil. S. E. de Tajardi; 8,000 hab. Château-fort. Petit port à l'embouchure du Karatche.

GHUZEL-HISSAR, *Tralli* ou *Magnesia Meandri*, ville murée de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur une mont., à 90 kil. S. E. de Smyrne; 30,000 hab. Très commerçante.

GHYZEH, ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* DJIZEH.

GIAC (Pierre DE), ministre et favori de Charles VII, fut élevé au ministère par le crédit de Louvet. Afin de se maintenir à ce poste, Pierre de Giac favorisa les goûts de Charles VII pour le repos et la mollesse, et fit échouer les entreprises du connétable de Richemont en détournant l'argent destiné aux frais de la guerre; le connétable, n'espérant pas obtenir justice du roi, fit enlever Giac, et le traduisit devant une commission extraordinaire. Il fut condamné à perdre la tête et exécuté en 1426.

GIAFAR ou DJAFAR, sixième imam de la race d'Ali, né à Médine en 702, mort en 765, reçut les surnoms de *vrai* et de *preux* (*seid hathal*), pour ses vertus et les exploits imaginaires que les légendes lui attribuent. Les Chyites le vénérent comme un saint.

GIAFAR OU DJAFAR, fils d'Yahia, de la famille des Barmécides, l'une des plus illustres et des plus anciennes de la Perse, fut d'abord le compagnon et le favori du calife Haroun-al-Raschid; il est représenté sous ce caractère dans les *Mille et une Nuits*. Après la disgrâce de Fadl, son frère aîné, il lui succéda au titre de visir et déploya dans ces hautes fonctions des talents et des vertus; néanmoins, il ne tarda pas à éprouver une terrible disgrâce, et il entraîna dans sa chute toute sa famille. Il périt en 803, par l'ordre d'Haroun, et tous les Barmécides furent exterminés ou exilés. La véritable cause de sa mort paraît avoir été son amour pour Abbassa, sœur du calife. *Voy.* BARMÉCIDES.

GIANNI, poëte et improvisateur, né vers 1760 à Rome, mort à Paris en 1823, parcourut l'Italie, et excita un enthousiasme général par son talent pour l'improvisation. Il improvisa devant Bonaparte à Milan, et celui-ci lui donna plus tard le titre de poëte impérial. Gianni chanta avec exaltation les victoires du héros. Ses hymnes guerriers sur les batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, etc., sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Il passa les dernières années de sa vie dans une dévotion mystique qui ressemblait beaucoup à la folie.

GIANNONE (Pierre), écrivain italien, né en 1676 à Ischitella (Pouille), fut quelque temps avocat à Naples, et publia dans cette ville en 1723 une *Histoire civile du royaume de Naples*, ouvrage rempli de savantes recherches, mais aussi de passages hardis, où il contestait l'autorité temporelle du Saint-Siége. Cette liberté lui attira dans son pays toutes sortes de persécutions, qui étaient suscitées par la cour de Rome. L'ouvrage fut mis à l'index, et l'auteur excommunié se vit forcé de quitter Naples. Il mena longtemps une vie errante et chercha un asile successivement à Vienne, auprès de l'empereur Charles VI, à Venise, à Padoue, à Modène, à Genève. Attiré par trahison en Savoie, il y fut arrêté en 1736 par ordre du roi de Sardaigne, et enfermé à Turin; il mourut dans sa prison en 1758, après avoir fait une rétractation inutile. Son histoire de Naples a été traduite en français dès 1742, en 4 vol. in-4, La Haye (Genève). Jacques Vernet, ministre protestant, en avait précédemment extrait les passages les plus hardis contre la cour de Rome, sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*, La Haye, 1738, in-8. Giannone a aussi composé quelques autres écrits contre les papes. Ses *Œuvres* posthumes ont été publiées à Lausanne, 1760, 1 vol. in-4.

GIAOUR, c.-à-d. *mecréant*, terme injurieux dont les Musulmans se servent pour désigner les infidèles, à quelque religion qu'ils appartiennent. On le fait dériver d'un mot persan qui veut dire *partisan du veau d'or*; il ferait alors allusion aux adorateurs du veau d'or, dont le Coran parle souvent avec mépris. D'autres donnent à ce nom le sens de *chien*. On doit à Byron un poëme intitulé: *le Giaour*.

GIAT, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 50 kil. O. de Clermont-Ferrand; 1,950 hab.

GIAVENNO, ville des États sardes, au pied des Alpes Cottiennes, à 28 kil. S. E. de Suse; 8,000 hab. Soieries, toiles, tanneries, forges.

GIBBON (Édouard), célèbre historien anglais, né en 1737, d'une famille ancienne, à Putney (Surrey), mort en 1794, montra de bonne heure un goût prononcé pour l'étude. Fort jeune encore, il changea deux fois de religion; il passa du protestantisme au catholicisme après la lecture de l'*Histoire des variations* de Bossuet; puis revint du catholicisme au protestantisme, pour se conformer au désir de ses parents. En 1770, il entra au parlement, et y siégea pendant huit ans; mais il n'y joua aucun rôle important. En 1761, il publia un *Essai sur l'étude de la littérature*, qui le fit connaître dans le monde savant, en France surtout: cet ouvrage était écrit en français. En 1776 parut le 1er vol. de l'*History of the decline and fall of the roman empire* (*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*); l'ouvrage ne fut achevé qu'en 1788. On y trouve une érudition vaste et solide, une critique aussi exacte qu'ingénieuse, un intérêt de narration presque toujours soutenu; mais on reproche à Gibbon d'avoir rabaissé le christianisme, et d'avoir montré peu de sympathie pour les souffrances des premiers Chrétiens. L'*Histoire de la décadence*, etc. a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Le premier volume fut traduit en français par Leclerc de Septchênes, secrétaire du cabinet de Louis XVI, ou, assure-t-on, par Louis XVI lui-même; les volumes suivants le furent par MM. Cantwell, Demeunier et Boulard. Cette traduction a été refondue par M. Guizot, qui y a joint une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, et des *Notes* sur l'histoire du christianisme, Paris, 1812, 13 vol. in-8. Lord Sheffield, ami de Gibbon, a donné les œuvres diverses (*Miscellaneous works*) de Gibbon, en 3 vol. in-4, dont les deux premiers parurent en 1796, et le troisième en 1815 seulement; elles se composent de *Mémoires* autobiographiques, d'une vaste *Correspondance*, d'*Extraits raisonnés*, de *Lectures*, etc. Les mémoires de Gibbon ont été traduits par Marignié, Paris, 1798, 2 vol. in-8. Le talent de Gibbon a été fort bien apprécié par M. Villemain dans son *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*.

GIBEL, mot arabe qui signifie *montagne*. *Voy.* DJÉBEL et ETNA.

GIBELINS, parti politique, partisan de la maison impériale de Souabe, et opposé aux Guelfes. *Voy.* GUELFES.

GIBERT (Balthasar), professeur de l'université de Paris, né à Aix (1662), enseigna d'abord la philosophie au collége dit de Beauvais, puis la rhétorique au collége Mazarin. En 1740 le roi, mécontent du *Réquisitoire* de Gibert en faveur de la bulle *Unigenitus*, l'exila à Auxerre. Il a laissé: *la Rhétorique ou les Règles de l'éloquence*, in-12; *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique; Observations sur le Traité des études de Rollin*, et des *Éloges de Lamoignon, de Mesmes*, etc.

GIBERT (J.-P.), né à Aix en 1660, enseigna la théologie à Toulon et à Aix, puis s'établit à Paris, où il mourut en 1736. Il a surtout écrit sur le droit canon. On lui doit un *Corpus juris canonici*, Genève, 1736.

GIBRALEON, *Ossonoba*, ville d'Espagne (Séville), à 9 kil. N. E. de Huelva, sur l'Odiel, 4,000 hab. Petit port. Vieux palais des ducs de Bejar. Fruits, etc. Commerce d'exportation.

GIBRALTAR, *Calpe* des anciens, *Gibel-al-Tarik* des Arabes, ville de la péninsule espagnole, par 36° 6' lat. N., 7° 39' long. O., à 110 kil. S. E. de Cadix sur un cap qui domine la Méditerranée (*Calpe*

mons), avec une très belle baie et un bon port : 20,000 hab. C'est une des places les plus fortes de l'univers. Le rocher sur lequel est situé Gibraltar offre de profondes cavernes, qui sont autant d'arsenaux à l'épreuve de la bombe. Géographiquement, Gibraltar est dans l'Andalousie, mais elle est possédée par l'Angleterre depuis 1704. Elle sert aux Anglais d'entrepôt pour une infinité de marchandises d'Amérique et d'Orient, et fait un grand commerce de contrebande avec l'Espagne. Les Anglais surprirent cette ville en 1704, pendant la guerre de la succession d'Espagne, et le traité d'Utrecht leur en confirma la possession. Gibraltar coûte immensément à l'Angleterre ; mais cette place est pour elle la clef de la Méditerranée. La France et l'Espagne réunies ont plusieurs fois tenté de la reprendre, en 1704, en 1727, en 1779 et en 1782 (cette dernière fois à l'aide des fameuses batteries flottantes de d'Arçon) ; mais toujours sans succès. On fait dériver le nom de Gibraltar de l'arabe *gibel el Tarik*, montagne de Tarik (le premier général qui ait amené les Maures en Espagne), ou de *Gibel-el-Teir*, montagne de l'oiseau.

GIBRALTAR (détroit de), *fretum Gaditanum* ou *Herculeum* des anciens, entre la péninsule hispanique et l'empire de Maroc, joint l'Atlantique à la Méditerranée. Un courant continuel traverse ce détroit et porte les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, dont le niveau est moins élevé. — Selon les anciens, ce détroit n'existait pas primitivement : d'après la fable, ce serait Hercule qui aurait donné passage aux eaux de l'Océan, en séparant les deux monts Abyla et Calpe, qui depuis portèrent le nom de Colonnes d'Hercule.

GIBRALTAR (le baron de). *Voy.* ELLIOT.

GIBRAT (J.-B.), doctrinaire, né vers 1727, près de Cordes, diocèse de Tarbes, mort en 1803, était principal du collége de Castelnaudary. Il a écrit une *Géographie moderne*, qui a eu 7 éditions ; et une *Géographie ancienne, sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12, qui mérite d'être consultée.

GIBSON (Edmond), évêque de Londres, né en 1669, mort en 1748, se distingua par une connaissance approfondie des langues du nord, des antiquités de son pays, et des droits ainsi que des devoirs du clergé anglais. Il a publié, entre autres ouvrages, une traduction latine du *Chronicon saxonicum*, avec l'original anglo-saxon et des notes, Oxford, 1692 ; une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden, Londres, 1695, et les *Œuvres posthumes de sir Henri Spelman relatives aux lois et antiquités de l'Angleterre*, Oxford, 1698.

GIE (Pierre, maréchal DE), vicomte de Rohan, né en Bretagne vers 1450, donna à Louis XI de nombreuses marques de dévouement, et fut créé par lui maréchal de France en 1475. En 1479 il reprit en Flandre toutes les places dont Maximilien d'Autriche s'était emparé, et que Louis avait réunies à la monarchie après la mort du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Il servit avec la même distinction sous Charles VIII et Louis XII ; mais ayant déplu à la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII, il fut enfermé au château de Dreux : il y resta cinq ans, et n'en sortit que pour mourir peu de temps après (1513).

GIEN, *Gianum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 60 kil. S. E. d'Orléans ; 5,330 hab. Faïence façon anglaise. Commerce de blé, vins, laines, etc. — On croit que l'ancienne *Genabum* est la ville actuelle de Gien, et non pas Orléans, comme l'ont pensé beaucoup d'auteurs. — L'arr. de Gien a 5 cantons (Briare, Châtillon-sur-Loire, Ouzouer, Sully, plus Gien), 49 communes et 43,643 hab.

GIENS, *Pomponiana*, petite presqu'île dans le département du Var, au N. de l'île Porquerolles : offre une rade au N. O. Poste militaire, batteries.

GIER, petite rivière de France, sort des Cévennes, passe à Rive-de-Gier (Loire), et tombe dans le Rhône près de Givors.

GIERACE, ville d'Italie. *Voy.* GERACE.

GIERAPIETRA, ville de l'île de Candie, côte S. Évêché grec ; petit port, château.

GIERIG (Théophile-Erdmann), philologue allemand, né à Wehrau (Haute-Lusace) en 1753, fut recteur à Lennep dans le duché de Berg, professeur de théologie et gymnasiarque à Dortmund, enfin professeur et recteur au lycée de Fulde, où il mourut en 1814. On a de lui : *Plutarchi instituta et excerpta apophthegmata laconica*, etc., Leipsick, 1779, in-8 ; *C. Plinii Secundi panegyricus*, Leipsick, gr. in-8 ; *la Vie, le Caractère moral et le mérite littéraire de Pline le jeune*, Dortmund, 1798, gr. in-8 ; *C. Plinii Cæcilii Secundi epistolarum libri decem*, etc., 1806, in-8.

GIESSEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Lahn et la Wieseck, à 8 kil. E. de Wetzlar ; 7,300 hab. Université luthérienne, fondée en 1607 par le landgrave Louis. Filature de laines ; étoffes de coton, etc. Ville jadis fortifiée.

GIFFEN (Hubert VAN). *Voy.* GIPHANIUS.

GIFFORD (André), né à Bristol en 1700, mort en 1784, fut bibliothécaire du Musée britannique et se distingua comme antiquaire. Il possédait une riche bibliothèque, qu'il légua à la ville de Bristol.

GIFFORD (William), critique anglais distingué, né à Ashburton (Devonshire), vers 1755, mort en 1826, fut d'abord mousse, puis apprenti cordonnier, et dut à son talent naturel pour les vers la protection du chirurgien Cookesley qui le fit entrer à l'université d'Oxford. Gifford est surtout connu comme rédacteur du *Quarterly Review*, revue écrite dans l'esprit des Tories, qu'il fonda à Londres en 1809 pour l'opposer à l'*Edinburgh Review* ; il avait précédemment rédigé le journal *The Anti-Jacobin*. Ses principaux ouvrages sont la *Bariade* et la *Maviade*, satires contre le mauvais goût du temps, 1794 et 1795 ; une *Traduction de Juvénal*, 1802, in-4. On lui doit la publication des *Œuvres de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8, et de *Ben-Johnson*, 1816, 9 vol. — Un autre Gifford, Jean, né en 1758, mort en 1818, se mit aux gages des Tories, publia de nombreux pamphlets de circonstance, et écrivit sur l'histoire de France quelques ouvrages qui eurent du succès lors de leur publication. Il a laissé une *Histoire de Will. Pitt et de son époque*, 1809, 3 vol. in-4, qui contient de précieux renseignements.

GIGEL. *Voy.* DJIGELLI.

GIGLI (Jérôme), littérateur italien, né à Sienne en 1660, mort à Rome en 1722, professa avec un grand succès la littérature toscane dans sa ville natale, et y jouit pendant quelque temps d'une grande faveur ; mais son penchant à la satire lui attira un grand nombre d'ennemis ; on le perdit dans l'esprit du grand-duc Cosme III, et il se vit bientôt disgracié, dépouillé de ses fonctions et de sa fortune. On a de lui des *Drames* (en musique) *sacrés et profanes*, représentés avec le plus grand succès sur différents théâtres d'Italie ; des *Comédies*, les unes traduites ou imitées du français (surtout de Molière), les autres originales ; une édition des *Œuvres de sainte Catherine* avec un vocabulaire, 1717, in-4, etc. Gigli avait été admis dans les académies des *Intronati* à Sienne, des *Arcades* à Rome, et dans celle de la *Crusca* à Florence.

GIGLIO, *Igilium*, île de la mer Tyrrhénienne, sur les côtes de la Toscane, par 8° 35' long. E., 42° 21' lat. N. ; 1,200 hab. Mont., beau marbre. Pêche et agriculture.

GIGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 19 kil. S. E. de Lodève ; 2,500 hab. Savon. Commerce d'amandes, eau-de-vie, huiles.

GIHON, fleuve de l'Asie ancienne, était un des

quatre qui arrosaient le Paradis terrestre. *Voy.* EDEN et DJIHOUN.

GIJON, *Gigia*, ville d'Espagne (Oviédo), sur l'Océan, à 35 kil. N. E. d'Oviédo; 6,260 hab. Bon port, vieux château, batteries. Belle place publique, arc de triomphe. Antiquités romaines. Bibliothèque, école de navigation, école des sciences exactes. Fabriques de vases en grès, chapeaux, toiles, couvertures. Patrie des sculpteurs Jovellanos et Luis de Vega. Premier séjour des rois d'Oviédo.

GILA, rivière du Mexique (Sonora), naît dans la Sierra-de-los-Mimbres, et grossit le Colorado, après un cours de 520 kil.

GILBERT (saint). Il y a plusieurs saints de ce nom : 1° un évêque de Meaux, élu en 995, mort en 1015 : on l'honore le 13 février ; — 2° un gentilhomme d'Auvergne ; il avait d'abord vécu à la cour, et avait accompagné Louis-le-Jeune à la croisade en 1146 ; à son retour, il embrassa la vie monastique et fonda l'abbaye de Neuf-Fontaines, qui prit depuis le nom de Saint-Gilbert ; il mourut en 1152, le 6 juin ; c'est aussi le jour de sa fête :—3° un religieux anglais de Sempringham dans le comté de Lincoln, né vers 1084, mort, dit-on, en 1189, à 106 ans ; il fonda plusieurs monastères de filles et d'hommes ; les moines institués par lui prirent le nom de *Gilbertins*. On l'honore le 4 février.

GILBERT DE LA PORRÉE, *Porretanus*, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers 1070, professa pendant quelque temps la dialectique et la théologie à Paris, se mit à la tête des *Réalistes* et attaqua vivement les *Nominaux*. Plusieurs de ses propositions théologiques furent condamnées par le concile tenu à Reims en 1148 ; mais il se rétracta, et ne s'occupa plus jusqu'à sa mort (1154) que du soin d'instruire ses diocésains. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité philosophique *Des six Principes*, imprimé avec plusieurs anciennes éditions d'Aristote.

GILBERT (Guill.), médecin de la reine Elisabeth, né à Colchester en 1540, mort en 1603, fit de nombreuses expériences de physique, et fut un des premiers à découvrir les propriétés de l'aimant. On a de lui : *De Magnete, magneticisque corporibus*, etc., Londres, 1600, et plusieurs autres écrits qui ont été réunis par W. Boswell, sous ce titre : *De mundi nostri sublunaris philosophia nova*, Amsterdam, 1651, in-4. Il expliquait tout par l'aimant.

GILBERT (Nic.-Jos.-Laurent), poëte satirique, né en 1751, à Fontenoi-le-Château (Lorraine), d'une famille pauvre, vint à Paris après avoir achevé ses études, n'ayant d'autres ressources que son talent. Il s'essaya d'abord dans le genre de l'ode, mais ne recevant pas l'accueil qu'il attendait, il devint misanthrope, et embrassa le genre de la satire ; il attaqua surtout les philosophes avec virulence ; ses attaques lui firent des ennemis sans le tirer de la misère. Pendant qu'il luttait ainsi contre la mauvaise fortune, une chute de cheval le rendit fou ; il fut conduit à l'Hôtel-Dieu : dans un de ses accès, il s'étrangla en avalant une petite clef, et mourut à l'âge de 29 ans (1780). La meilleure édition de ses œuvres est celle du libraire Dalibon, 1 vol. in-8, Paris, 1822 : on y remarque surtout *Le dix-huitième Siècle*, satire : *Mon Apologie*, et une *Ode* imitée des psaumes, qu'il composa huit jours avant sa mort. On trouve dans sa poésie une verve et une énergie qui promettaient un grand poete.

GILDAS (saint), né en Bretagne vers l'an 494, mort vers 570 ou 580, fonda aux environs de Vannes le monastère de Rhuis, dont Abélard fut abbé au XIe siècle. — Il y eut vers le même temps un autre saint Gildas, né en Écosse, qui a laissé des ouvrages de piété : — et un troisième, dit *le Sage*, né dans le pays de Galles, que l'on regarde comme le plus ancien écrivain de la Grande-Bretagne.

GILDON, comte et gouverneur de l'Afrique au IVe siècle, d'une famille puissante de Mauritanie, se révolta contre Honorius en 393, et se mit à la tête d'une armée de 70,000 hommes. Il fut vaincu par son propre frère Mascezel en 398 et s'étrangla.

GILIMER, roi des Vandales en Afrique, descendant du fameux Genséric, s'empara du trône en 532, après en avoir précipité le faible Hildéric. Justinien, empereur d'Orient, voulant venger son allié, ou plutôt saisissant ce prétexte pour attaquer les Vandales, envoya Bélisaire contre l'usurpateur. Bélisaire s'empara de Carthage, défit Gilimer à la sanglante bataille de Tricaméron, et s'empara de sa personne. Justinien fit du royaume des Vandales une province de son empire, mais accorda à Gilimer un domaine considérable dans la Galatie.

GILJOUN ou GILION, une des îles de la Sonde, près de la côte E. de Madura, par 111° 55' long. E., 6° 25' lat. N.; 6,600 hab.

GILLES (le comte), *Ægidius*, général romain qui commandait en Gaule au Ve siècle. *Voy.* ÆGIDIUS.

GILLES (saint), *Ægidius*, Grec de nation, vint, selon la légende, d'Athènes en Gaule au commencement du VIe siècle, aborda près de Marseille; se mit sous la conduite de Césaire, archevêque d'Arles; fut chargé par ce prélat d'aller à Rome présenter une requête au pape Symmaque, et fonda, dans un lieu nommé depuis Saint-Gilles, un monastère dont il fut le premier abbé. Il mourut en 550. On célèbre sa fête le 1er septembre. — Selon une autre tradition, saint Gilles aurait vécu au siècle suivant, du temps de Wamba, roi visigoth.

GILLES DE PARIS, *Ægidius Parisiensis*, poëte et historien du XIIIe siècle, était diacre et vivait sous Philippe-Auguste et Louis VIII ; il enseigna les belles-lettres à Paris. Il composa pour le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, un poëme latin intitulé : *Carolinus*, en 5 livres, où il chante Charlemagne, et le propose pour modèle au jeune prince. Il a aussi écrit *Historia primæ expeditionis hierosolymitanæ*, publié par D. Martenne (*Anecdotes*, tom. III).

GILLES (Jean), *J. Ægidius Nucerensis*, né, à ce qu'on croit, à Noyers en Auxois, vers la fin du XVe siècle, était professeur et correcteur d'imprimerie à Paris. On a de lui un recueil de proverbes souvent cité : *Proverbia gallicana secundum ordinem alphabeti reposita et latinis versiculis traducta*, Paris, 1519, trad. en français sous ce titre : *Proverbes communs et belles sentences*, etc., 1602.

GILLES (Nicole), chroniqueur français du XVe siècle, fut notaire et secrétaire de Louis XII, puis secrétaire du trésor jusqu'en 1496, et mourut à Paris en 1503. Il a écrit : *Les Annales et Chroniques de France, de l'origine des Français jusqu'au roi Charles VIII*, Paris, 1492, in-4, souvent réimprimé, et continué par dom Sauvage, Belleforest, Chappuis, etc.

GILLES (Pierre), en latin *Gyllius*, naturaliste français, né en 1490 à Alby, mort en 1535, est un des premiers qui aient fait des recherches utiles dans les sciences naturelles. Il visita les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, fut envoyé dans le Levant par ordre de François I, explora les ruines de Chalcédoine, revint dans sa patrie à la suite de M. d'Aramont, ambassadeur de France, fut appelé en Italie auprès du cardinal d'Armagnac, et mourut à Rome. On a de lui : *Ex Æliani historia latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, libri XVI; De vi et natura animalium liber unus ; De gallicis et latinis nominibus piscium*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, in-4, inséré dans l'édition d'Elien publiée par Conrad Gesner, Zurich, 1556, in-fol.: *De Bosphoro Thracio libri tres*, Lyon, 1561, in-4, Leyde, Elzevir, 1632 et 1635, in-24; *De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatis libri IV*, Lyon, 1561, in-4.

GILLES MUNOZ, anti-pape sous le nom de Clément VIII. *Voy.* MUNOZ.

GILLIANEZ (pour Gilles Anez), navigateur portugais, natif de Lagos, fut chargé en 1433 par l'infant don Henri de Portugal de faire un voyage de découvertes sur les côtes de l'Afrique, et parvint le premier à doubler le cap Bojador qu'on avait regardé jusque là comme la limite du monde; dans un autre voyage (1435), il poussa jusqu'au 21° degré de latitude.

GILLIES (John), historien anglais, né à Brechin, dans le comté de Forfar, en Écosse, en 1747, mort en 1836, fut d'abord précepteur d'un des fils du comte d'Hopetown (1777), et obtint ensuite la place d'historiographe du roi pour l'Écosse, fonctions dans lesquelles il succéda à Robertson, son ami. Il était membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de la Grèce jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre*, 1786, 2 vol. in-4; *Histoire universelle depuis Alexandre jusqu'à Auguste*, 1807, 2 vol. in-4 (pour faire suite à l'*Histoire de la Grèce*); *Histoire de Fréderic II, roi de Prusse, comparé à Philippe, roi de Macédoine*, 1789, in-8. On a encore de lui des traductions des *Discours de Lysias et d'Isocrate*, 1778; de l'*Ethique* et de la *Politique* d'Aristote (avec des *Notes* et une *Analyse* de ses œuvres spéculatives), 1797, 2 vol. in-4; de la *Rhétorique*, 1823. L'*Histoire de la Grèce*, le plus important de ses travaux, a été traduit en français par Carra, Paris, 1787-88, 6 vol. in-8, et tout récemment refondue par M. Ruelle, dans son *Histoire résumée des temps anciens*, Paris, 1841, 2 vol. in-8.

GILLINGHAM, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. E. de Maidstone; 6,400 hab.

GILMA, *Cilma* ou *Oppidum Cilmanense*, ville de l'état de Tunis, à 75 kil. S. O. de Kairwan.

GILMANTON, ville des États-Unis (New-Hampshire), à 26 kil. N. de Concord; 3,550 hab.

GILOLO, ou ALMAHEIRA, ALAMAHERA, la plus grande des îles Moluques, par 0° 50'-2° 20' lat. S., 124° 50'-120° 50' long. E.: offre une surface très découpée comme l'île de Célèbes; 380 kil. du N. au S. sur 69 de l'E. à l'O. Elle se divise en 3 parties, le N. qui appartient au sultan de Ternate, le S. au sultan de Tidor, la partie centrale à des chefs indépendants (chefs-lieux dans chaque partie, Bitjolie, Galéla, Gilolo). A Bitjolie et Galéla sont depuis 1824 des résidents hollandais. Climat brûlant; sol fertile: on en tire du sucre, des épices. Habitants de race malaise.

GILON, dit *de Paris*, cardinal, né à Toucy, près d'Auxerre, vers la fin du XIe siècle, mort vers 1142. Il vint d'abord à Paris où il se fit une grande réputation par ses connaissances et son talent pour la poésie; mais en 1119, il quitta le monde et entra dans l'ordre de Cluny. Le pape Calixte II, qui l'avait remarqué pendant un voyage qu'il fit en France, se l'attacha et le nomma successivement évêque de Tusculum, puis cardinal. Sous le pontificat d'Honoré II, Gilon fut envoyé à la Terre-Sainte pour apaiser les querelles qui divisaient le clergé; il fut nommé ensuite légat en Pologne. On a de lui: *De Via hierosolymitana*, etc., en vers et en 6 livres, imprimé dans les *Scriptores rerum Francicarum*, de Duchesne.

GILPIN (Bernard), ecclésiastique anglais, né à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, professeur au collége du Christ à Oxford, fut un des premiers catholiques anglais qui adoptèrent la réforme de Luther. Il mourut en 1583. Sa *Vie* a été écrite en anglais par Carleton, évêque de Chichester, Londres, 1636, in-18, et par Guillaume Gilpin (qui suit).

GILPIN (Guillaume), écrivain anglais, vicaire de Boldre, dans New-Forest, près de Lymington, né en 1724, mort en 1804; tint longtemps une maison d'éducation à Cheam dans le Surrey. Il a décrit d'une manière intéressante les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne; ses principaux ouvrages sont: *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, traduit en français par de Blumenstein, Breslau, 1800, in-8; *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland*, 1787, in-8, trad. en fr. par Blumenstein, Breslau, 1800, 3 vol. in-8; *Observations relatives aux beautés pittoresques de l'Écosse*, etc., 1789, 2 vol. in-8. On a aussi de lui plusieurs notices biographiques (celles de Bernard Gilpin, Latimer, Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, Thomas Cranmer, etc.), et quelques ouvrages ascétiques.

GIL-POLO (Gaspard), poëte espagnol, né à Valence en 1516, mort en 1572, est auteur de *Diana enamorada*, fable pastorale qui fait en quelque sorte suite au chef-d'œuvre de Montemayor, et qui est aussi remarquable par l'invention que par la pureté et l'harmonie du style. La *Diana* a été imprimée à Valence en 1564, à Londres, 1739, et imitée en latin par Barthius, dans son *Erodidascalus*, Hanau, 1625.

GIL-VICENTE, poëte, surnommé *le Plaute portugais*, né à Barcellos vers 1485, mort en 1557, composa pour la cour d'Emmanuel et de Jean III un grand nombre de comédies, de drames et de pièces de circonstance, et fut comblé de faveurs par ces souverains. Ses ouvrages, publiés par son fils, Lisbonne, 1562, contiennent des tragi-comédies, des comédies, des poésies religieuses et des poésies diverses. Gil-Vicente est un des plus anciens poëtes originaux, non seulement de son pays, mais de toute l'Europe moderne. Sa première pièce parut en 1504. Parmi ses comédies on distingue *le Juge de Beira, le Fidalgo portugais*.

GIMONE, riv. de France, naît près de Villemur, et se jette dans la Garonne à 4 kil. de Castel-Sarrasin, après un cours de 110 kil. Elle n'est pas navigable.

GIMONT, ch.-l. de canton (Gers), sur la Gimone, à 23 kil. E. d'Auch; 1,810 hab.

GINESTAS, ch.-l. de canton (Aude), à 14 kil. N. O. de Narbonne; 540 hab.

GINETA (LA), ville d'Espagne (Murcie), à 18 kil. N. O. d'Albacète; 3,500 hab. (la plupart muletiers).

GINGI, la *Gingee* des Anglais, rivière de l'Inde anglaise (Madras), naît à 13 kil. S. O. de Tchittapet, et tombe dans le golfe de Bengale.

GINGI, ville de l'Inde (Karnatic), à 60 kil. N. O. de Pondichéri, était regardée comme imprenable; néanmoins elle fut prise par les Français commandés par Bussy en 1750, puis par les Anglais en 1761. Gingi donne son nom à un district du Karnatic.

GINGUENÉ (P.-L.), littérateur français, membre de l'Institut, né à Rennes en 1748, mort à Paris en 1815, se fit d'abord connaître par un petit poëme intitulé: *la Confession de Zulmé*, 1779, et travailla à divers journaux littéraires et politiques. En 1789 il adopta avec modération les principes de la révolution: il remplit quelques fonctions administratives, fut en 1795 directeur-général de l'instruction publique, puis ambassadeur à Turin sous le Directoire, et siégea quelque temps au tribunat. Resté fidèle aux idées républicaines, il se retira des affaires lors de la formation de l'empire, et se consacra tout entier aux lettres. Il fit pendant plusieurs années un cours de littérature à l'Athénée (1803-1816), et rédigea l'*Histoire littéraire de l'Italie*, 9 vol. in-8, 1811 et années suivantes, grande, belle et vaste composition, qui a fait sa réputation, mais qu'il ne put achever. Cet ouvrage a été terminé par Salfi, qui publia en 1819 les trois derniers volu-

mes. Il a paru en 1824 une seconde édition plus complète de cette *Histoire*, 10 vol. in-8. On a de Ginguené un grand nombre d'autres écrits, notamment : *Rapports sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne*, 1807-13 ; des *Fables*, 1810 ; et un grand nombre d'excellents articles dans la *Biographie universelle*.

GINNS. *Voy.* DJINNS.

GIOCUNDO (Fra-Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone vers 1435, mort vers 1520 ; se distingua comme architecte et comme littérateur ; construisit divers édifices à Vérone, dirigea avec Michel-Ange les travaux de la basilique de Saint-Pierre ; donna des éditions estimées de *Vitruve*, de *César*, des *Agriculteurs* romains, de *Pline le jeune*, dont il découvrit plusieurs lettres inédites, et rassembla un grand nombre d'inscriptions anciennes.

GIOIA d'Amalfi, pilote ou capitaine de vaisseau, né à Pasitano près d'Amalfi à la fin du XIII[e] siècle, passe pour être l'inventeur de la boussole, dont il fit, dit-on, le premier usage en 1302 ou 1303. Cependant la vertu qu'a l'aimant de se diriger vers le nord était connue des marins bien avant lui, mais la boussole en usage alors ne consistait que dans une aiguille aimantée qui flottait dans un vase d'eau, soutenue sur du liége ; il paraît que Gioia eut le mérite de la suspendre sur un pivot qui lui permit de se mouvoir en tous sens, et de rendre ainsi les observations plus faciles et plus exactes.

GIOIA (Melchior), écrivain italien, né à Plaisance en 1767, mort en 1829, entra dans les ordres, adopta les idées révolutionnaires lors de l'arrivée des Français en Italie, rédigea *le Moniteur cisalpin*, fut nommé par Napoléon historiographe d'Italie, puis chef de division au bureau de la statistique à Milan ; fut persécuté pour la hardiesse de ses opinions, et renonça à l'administration pour cultiver les lettres. Il a écrit dans les genres les plus divers, principalement sur la statistique, l'économie politique et la philosophie. Les plus estimés de ses ouvrages sont : les *Tables statistiques*, Milan, 1808 (en italien) ; *Du mérite et des récompenses*, 1818 ; *Idéologie*, 1822 ; *Éléments de philosophie*, 1822 ; *la Philosophie de la statistique*, 1826.

GIOJOSA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1[re]), à 11 kil. N. E. de Gérace ; 4,400 hab.

GIOLOFS. *Voy.* GHIOLOFS.

GIORDANO (Luc), nommé quelquefois *Jordane*, peintre, né à Naples en 1632, mort en 1701, reçut le surnom de *Fapresto*, à cause de la facilité avec laquelle il travaillait. Cette facilité lui permettait d'imiter la manière des autres peintres ; ce qui le fit encore appeler *le Protée de la peinture*. Par suite aussi de la rapidité de son travail, son dessin n'est pas toujours correct ; mais sa couleur est toujours brillante. Les principaux tableaux de cet artiste sont : *Sainte Cécile mourante*, *Vénus caressant l'Amour*, *l'Enlèvement des Sabines*, *le Jugement de Pâris*, *Jésus se soumettant à la mort*, *Mars et Vénus servis par les Grâces et les Amours* ; ces trois derniers se trouvent au musée de Paris. Giordano a souvent signé ses tableaux du nom latin de *Jordanus*, et il a été confondu avec le peintre flamand Jacques Jordaens.

GIORDANO BRUNO, célèbre philosophe panthéiste. *Voy.* BRUNO.

GIORGI (Dominique), prélat italien, antiquaire et bibliographe, membre de plusieurs académies, né à La Costa, près de Rovigo, en 1690, mort à Rome en 1747, a laissé sur les antiquités ecclésiastiques divers ouvrages estimés, qui lui avaient été demandés par les papes Innocent XIII, Benoît XIII et Benoît XIV. Les principaux sont : *De antiquis Italiæ metropolibus*, Rome, 1722, in-4 ; *De origine ecclesiæ Beneventanæ*, ib., 1725, in-4 ; *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ib., 1727, in-4 ; *Vita Nicolai V pontificis maximi*, ibid., 1742, in-4.

GIORGI (Antoine-Auguste), religieux augustin, né à Santo-Mauro près de Rimini en 1711, mort en 1797, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque ; fut procureur-général de son ordre et mérita souvent d'être consulté par Benoît XIV sur les affaires de la religion. On a de lui : *Alphabetum tibetanum... de gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo*, etc., Rome, 1762, 1 vol. in-4, fig. Cet ouvrage est peu recherché.

GIORGIONE (George Barbarelli, dit LE), un des plus anciens peintres de l'école vénitienne, né à Castel-Franco en 1477, mort en 1511, exécuta à Venise un grand nombre de peintures à fresque que le temps a détruites. On a conservé plusieurs de ses tableaux à l'huile. Ils sont reconnaissables à la fermeté des couleurs, à la bizarrerie des airs de tête et des draperies. Le musée de Paris possède quatre tableaux du Giorgione : *Salomé recevant la tête de Jean-Baptiste*, *Jésus assis sur les genoux de sa mère* ; *Concert champêtre* ; *Gaston de Foix, duc de Nemours*.

GIORNICO, *Irnis* en allemand, bourg de Suisse (Tessin), à 13 kil. N. de Bellinzona ; traversé par la route de Saint-Gothard et très florissant

GIOSEPPINO, peintre. *Voy.* JOSÉPIN.

GIOTTINO (Thomas DI LAPPO), peintre italien, petit-fils de Giotto, né à Florence en 1324, mort en 1356, est auteur d'un grand tableau où Gauthier de Brienne, dit le duc d'Athènes, que les Florentins révoltés avaient chassé de leur ville en 1343, est représenté sous des formes grotesques et entouré d'attributs satiriques. Cette composition est peu propre à justifier la réputation dont a joui cet artiste.

GIOTTO, ainsi nommé par corruption pour *Angiolotto*, diminutif d'*Angelo*, peintre, sculpteur et architecte, né vers 1266 à Vespignano près de Florence, mort en 1334, fut dans son enfance gardien de troupeaux. Cimabué devina son talent et le prit pour élève. Cimabué avait déjà restauré les arts en faisant revivre l'étude de la nature depuis longtemps abandonnée ; mais sa manière était rude et sèche. Giotto, en prenant aussi la nature pour modèle, la revêtit de formes gracieuses, et prépara ainsi Raphaël. Parmi les nombreux tableaux de ce peintre on remarque un *Saint François d'Assise recevant les stigmates* (qui se voit au Louvre), et une mosaïque représentant *Saint Pierre marchant sur les eaux* (dans Saint-Pierre de Rome). Il dirigea comme architecte les fortifications de Florence en 1334. Giotto fut l'ami du Dante, dont il a conservé les traits dans un petit tableau, et qui lui consacra en retour quelques vers dans la *Divine Comédie*. Laurent de Médicis lui érigea un tombeau magnifique dans une église de Florence, et l'on mit au-dessous de son buste ce vers d'Ange Politien :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

GIOVANNI DA FIESOLE (FRA), surnommé *il Beato Angelico*, peintre toscan, né en 1387, entra jeune chez les Dominicains de Fiesole, prit l'habit de l'ordre, couvrit de ses peintures à fresque les murs de son couvent ; fut appelé à Rome par Nicolas V pour orner une chapelle du Vatican, et mourut dans cette ville en 1455, avec une grande réputation de sainteté, qui le fit béatifier.

GIOVANNI GIOCONDO (FRA). *Voy.* GIOCONDO

GIOVENAZZO, *Natiolum*, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Bari ; 5,000 hab. Evêché. Hautes murailles, vieux château.

GIOVIO, famille de Côme en Lombardie, qui a produit aux XV[e] et XVI[e] siècles plusieurs écrivains distingués, dont les plus connus sont : Benedetto Giovio, né en 1471, mort en 1544, auteur d'une

Histoire de Côme; et les deux Paolo Giovio, père et fils, connus sous le nom de Paul Jove. *Voy.* JOVE.

GIPHANIUS (Hubert VAN GIFFEN, en latin), jurisconsulte, surnommé *le Cujas de l'Allemagne*, né à Buren, dans la Gueldre, en 1534, mort à Prague en 1604, étudia à Paris et à Orléans ; enseigna le droit à Strasbourg, à Ingolstadt, et jouit de la faveur de l'empereur Rodolphe II. On a de lui, entre autres ouvrages : *Commentarius ad institutiones*, Ingolstadt, 1596, in-4 ; *Antinomarium juris civilis*, Francfort, 1605 ; *Œconomia juris*, Francfort, 1606 : il a aussi donné une édition de *Lucrèce*, Anvers, 1566, in-12, chez Plantin, et des *Commentaires sur la Morale d'Aristote*, Francfort, 1608.

GIRALDI (Lilio-Gregorio), *Lilius Gyraldus*, savant et poète latin, né à Ferrare en 1479, fut protonotaire apostolique sous le pontificat de Clément VII, et mourut à Ferrare en 1552. Il a laissé différents écrits qui ont été publiés à Leyde, 1696, in-fol. Les plus remarquables sont : *Historia de Diis gentium XVII syntagmatibus distincta* (du temps de l'auteur il n'y avait sur la mythologie que l'ouvrage très imparfait de Boccace, intitulé : *Genealogia Deorum*. L'ouvrage de Giraldi est le premier traité sur cette matière : l'auteur a consulté pour le faire les sources originales et les monuments) ; *Historiæ poetarum tam græcorum quam latinorum dialogi decem*, Bâle, 1545, in-8 ; *Dialogi duo de poetis nostrorum temporum*, Florence, 1551, in-8 ; etc.

GIRALDI CINTIO (J.-B.), poëte et littérateur de la même famille que le précédent, né à Ferrare en 1504, professa 12 ans à l'université de cette ville. Une querelle littéraire qui s'engagea entre lui et Pigna au sujet d'un livre dont chacun d'eux se prétendait l'auteur, le détermina à quitter sa patrie ; il n'y revint qu'en 1573, et mourut trois mois après son retour. On a de lui des *Tragédies*, des *Poésies diverses*, en latin ; une *Histoire de la maison d'Este*, des *Discours*, des *Harangues*, etc. Son meilleur ouvrage est *Gli Ecatomiti, ne' quali si contengono novelle e dialoghi*, Mondovi, 1565, 2 vol. in-8, recueil de Nouvelles, qui a été traduit en français, par Gabriel Chappuis, 1584, 2 vol. in-8.

GIRALDUS CAMBRENSIS. *Voy.* BARRY (Girald).

GIRARD, jésuite et prédicateur, né à Dôle en Franche-Comté vers 1680, était recteur du séminaire de la marine à Toulon, et se livrait à la direction des consciences. Parmi ses pénitentes se trouvait Catherine Cadière, jeune personne d'une grande beauté et d'une piété exaltée, avec laquelle il eut des rapports intimes et fort suspects. Ayant ensuite rompu avec elle, cette femme l'accusa de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie. Le procès fut instruit au parlement d'Aix, et le P. Girard fut acquitté à la majorité d'une seule voix, par arrêt du 10 octobre 1731 ; il mourut deux ans après à Dôle, où il s'était retiré. Toutes les pièces du *Procès du P. Girard* ont été recueillies et publiées en 1731, 2 vol. in-fol.

GIRARD (l'abbé), grammairien distingué, né à Clermont en Auvergne vers 1677, mort en 1748, était secrétaire-général du roi pour les langues esclavone et russe, chapelain de la duchesse de Berry, fille du régent, et membre de l'Académie Française. On a de lui : *la Justesse de la langue française*, ou *les Différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718, réimprimé en 1736 sous le titre de *Synonymes français*, et depuis augmenté par Beauzée, Roubaud, Guizot ; *Vrais principes de la langue française*, ou *la Parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, 1747 ; *l'Orthographe française sans équivoque, et dans ses principes naturels*, Paris, 1716, in-12.

GIRARD (Stephen), fameux millionnaire, né en 1750 à Périgueux, de parents pauvres, mort à Philadelphie en 1831. Chassé de la maison paternelle, il s'embarqua comme mousse à Bordeaux, alla à New-York, puis à Philadelphie, s'y livra au commerce avec un succès extraordinaire, et amassa en peu d'années par son intelligence et par une avarice sordide une fortune colossale : elle s'élevait à sa mort à plus de 70 millions de francs. Il laissa un testament bizarre par lequel il frustrait sa famille de sa fortune et fondait à Philadelphie un collége d'où tout ecclésiastique devait être exclu.

GIRARD (Ant.-Gervais), abbé et professeur, né en 1752 à Joux près de Pontarlier, mort en 1822, fut longtemps professeur de rhétorique à Rhodez, puis proviseur et inspecteur d'académie à Cahors. On a de lui des *Préceptes de rhétorique*, publiés à Rhodez en 1787 et souvent réimprimés.

GIRARD DU HAILLAN. *Voy.* DU HAILLAN.

GIRARDIN (René-Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1735, mort en 1808, issu de la famille noble des *Gherardini* de Florence, est un des premiers en France qui aient su embellir les jardins d'agrément et leur donner des formes pittoresques : il disposa dans ce goût sa terre d'Ermenonville, offrit dans ce beau séjour une retraite à J.-J. Rousseau pendant ses dernières années, et fit élever au philosophe après sa mort un tombeau dans l'île des Peupliers. On lui doit un traité *De la Composition des paysages* ou *des moyens d'embellir la nature près des habitations*, Paris, 1777.

GIRARDIN (L.-Cécile-Stanislas-Xavier, comte de), fils du précédent, né en 1762 à Lunéville, mort en 1827, eut un instant pour maître J.-J. Rousseau à Ermenonville. Il entra au service à 17 ans, embrassa les principes de la révolution, et fut député du bailliage de Senlis aux états-généraux. En 1790, il présida l'administration du département de l'Oise, et plus tard devint président de l'Assemblée législative. En 1793, il émigra momentanément, rentra peu après, et fut jeté en prison : il fut libéré au 9 thermidor. En 1802, il présida le tribunat ; il accompagna en 1806 le roi Joseph à Naples, comme écuyer, servit comme colonel au siége de Gaëte, et combattit ensuite en Espagne avec le titre de général. De retour en France, il entra au Corps législatif, et devint président de la section de l'intérieur. En 1812, il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure, et il se fit chérir de ses administrés. Il siégea dans la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, et fut destitué de sa préfecture le 20 mars 1815. En 1819 il devint préfet de la Côte-d'Or, et fut la même année élu député de la Seine-Inférieure. Il resta à la Chambre jusqu'à sa mort, et s'y fit toujours remarquer par sa constance et son ardeur à soutenir les doctrines constitutionnelles. On a publié : *Discours et Opinions, Journal et Souvenirs de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, 4 vol. in-8. — Stanislas Girardin avait pour frère M. le comte Alexandre de Girardin, capitaine des chasses sous Louis XVIII et Charles X : — et il a laissé deux fils, dont l'aîné, le comte Ernest-Stanislas de Girardin, est actuellement propriétaire d'Ermenonville ; il a été plusieurs fois nommé député.

GIRARDON (François), sculpteur, né à Troyes en 1630, mort à Paris en 1715, fut protégé par le chancelier Séguier, qui l'envoya à ses frais étudier à Rome. De retour en France, il orna de ses ouvrages, en marbre et en bronze, les maisons royales : et après la mort de Lebrun, il obtint la charge d'inspecteur-général des sculptures. Ses ouvrages les plus remarquables sont les groupes en marbre d'*Apollon chez Thétis*, de *Pluton enlevant Proserpine*, et de l'*Hiver*, dans le jardin de Versailles ; la statue équestre de Louis XIV, en bronze, ornant la place des Victoires, et qui a été détruite pendant la révolution (cette statue était d'un seul jet), le mausolée du cardinal de Richelieu à la Sorbonne,

et celui de Louvois dans l'église des Capucines à Paris.

GIRARDOT (Nicolas DE), horticulteur, né vers 1715, avait d'abord servi dans les mousquetaires; il fut blessé en 1743, à l'affaire de Dettingue : le général ennemi, le duc de Cumberland, dans la tente duquel il fut porté, et qui était blessé lui-même, eut la générosité d'ordonner qu'il fût soigné avant lui. Rentré dans la vie privée, Girardot se retira à Bagnolet, près de Vincennes, et s'y adonna à la culture du pêcher. Il améliora cette culture et en communiqua le goût à tout son voisinage, si bien que la vente des pêches a depuis fait la réputation des jardiniers de Bagnolet, de Montreuil et de Vincennes, et a répandu l'aisance dans tout ce canton.

GIRAUD (J.-Baptiste et Pierre-François-Grégoire), nom de deux sculpteurs qui se sont également distingués par leur soin à conserver les traditions de l'art antique. Le premier naquit à Aix en Provence en 1752, et mourut en 1830. Ses principaux ouvrages sont un *Mercure*, un *Hercule*, un *Achille mourant*. Il entra à l'Académie en 1789. Il forma à ses frais une collection en plâtre des plus précieux monuments de la sculpture antique, et coopéra à l'ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*. — Le second, né au Luc (Var) en 1783, mort en 1836, fut élève du précédent. On lui doit plusieurs bas-reliefs remarquables : *la Mort de Pallas*, *Philoctète blessé*, *Phalante et Ethra;* une statue de *Triomphateur*, et un *Faune jouant avec les serpents sacrés*.

GIRAULT-DUVIVIER (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris en 1765, mort en 1832, était associé d'agent de change, et ne s'occupa de grammaire qu'en faisant lui-même l'éducation de ses filles. Il publia en 1811, sous le titre de *Grammaire des grammaires*, un excellent ouvrage contenant l'*analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française*, 2 vol. in-8, et qui eut de nombreuses éditions (la 8e est de 1834). On lui doit aussi une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1830, 4 vol. in-8, ouvrage qui présente, d'après les meilleurs auteurs, l'origine, les progrès des arts et des sciences chez les anciens.

GIRBA, ville d'Afrique. *Voy.* MENINX.

GIRGENTI, en grec *Acragas*, en latin *Agrigentum*, vulgairement *Agrigente*, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de ce nom, à 102 kil. S. E. de Palerme, à 3 kil. de la mer : 15,000 hab. Elle est mal bâtie, sale, peu industrieuse : mais on y jouit d'une superbe perspective. A 2 kil. de là, se trouve *Girgenti Vecchio*, où l'on voit les ruines de l'ancienne Agrigente. Girgenti même occupe l'emplacement de l'ancienne citadelle d'Agrigente. *Voy.* AGRIGENTE. — L'intendance de Girgenti est située sur la côte S. E. de la Sicile, entre les intendances de Trapani à l'E., et de Calatanisetta à l'O. Elle a 130 kil. sur 35 de large, et 200,000 hab.

GIRODET (Anne-Louis), célèbre peintre, né en 1767 à Montargis, mort à Paris en 1824, fut adopté par le médecin Trioson, dont il joignit le nom au sien, et reçut les leçons de David. En 1789 il remporta le grand prix de peinture et partit pour Rome. Il y exécuta deux tableaux remarquables : *Endymion*, et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*. Après un séjour de cinq ans en Italie, pendant lesquels il courut les plus grands dangers, comme partisan de la révolution, il revint en France, et y produisit successivement les beaux tableaux d'*Ossian*, de *Danaé* et des *Saisons*. En 1806 parut son chef-d'œuvre, une *Scène du déluge*, qui obtint le grand prix décennal, l'emportant même sur le tableau des *Sabines* de David. Il donna ensuite les *Funérailles d'Atala*, la *Révolte du Caire*, une *Tête de vierge*, enfin *Galatée*, 1816. Girodet n'était pas seulement grand peintre, il était encore poète estimable. On a de lui un poëme intitulé : *le Peintre*, et des traductions d'*Anacréon*, de *Musée*, de *Lucain*, qui renferment des beautés, de l'élégance et de l'harmonie.

GIROMAGNY, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), sur la Savoureuse, à 12 kil. N. O. de Béfort ; 1,950 hab. Tissus de coton.

GIRON, riv. de France, naît à l'O. et près de Puy-Laurens (Tarn), et se jette dans le Lers, après un cours de 92 kil.

GIRONDE, nom que prend la Garonne, après avoir reçu la Dordogne au Bec-d'Ambez. Elle donne son nom à un dép. *Voy.* GARONNE.

GIRONDE (dép. de la), dép. maritime de la France, sur le golfe de Gascogne, au S. du dép. de la Charente-Inf., et au N. de celui des Landes : 10,250 kil. carrés ; 555,809 hab. Ch.-l., Bordeaux. Il est formé du Bordelais, du Bazadais et d'une portion de l'Agénais et du Périgord. Sol assez uni; landes, dunes, marais, étangs dans l'O. Tourbes, belles pierres à bâtir. Sol fertile au N. et à l'E. (céréales, vins célèbres, connus sous le nom général de Bordeaux, et parmi lesquels on distingue ceux de Médoc, Haut-Brion, Saint-Émilion, Graves, etc.); quelques forêts, pins, chênes-liéges, etc.; beaucoup de bêtes à laine. Constructions navales, corderies, extraction de résine, de goudron ; manufactures de tabac ; verreries, faïence ; eaux-de-vie, esprits, vinaigres ; raffineries de sucre, etc. Très grand commerce, maritime surtout (ce département est le centre des importations et exportations entre la France d'une part, les colonies, l'Inde et l'Amérique de l'autre). — Le dép. de la Gironde a 6 arr. (Bordeaux, Blaye, Bazas, Libourne, Lesparre, La Réole), 48 cantons et 580 communes. Il appartient à la 11e division militaire, ressort de la cour royale et de l'archevêché de Bordeaux.

GIRONDE (la), GIRONDINS, nom d'un parti célèbre qui joua un rôle important dans l'Assemblée nationale et dans la Convention, et qui fut ainsi nommé, parce qu'il était principalement composé des députés du département de la Gironde. Distingués presque tous par leur éloquence, les Girondins dominèrent d'abord l'assemblée et furent des plus ardents à faire proclamer la république : mais après les événements du 10 août et les massacres de septembre, ils témoignèrent hautement leur horreur pour les excès populaires, condamnèrent le régime de la Terreur et voulurent faire régner la modération. Dès ce moment, ils devinrent en butte à la haine du parti démagogique. Leurs efforts contre Marat, qu'ils avaient en vain fait décréter d'accusation, consommèrent leur ruine. On les accusait surtout de conspirer contre l'unité et l'indivisibilité de la République. Le 31 mai 1793, 29 députés girondins furent mis en état d'arrestation, à l'instigation de Robespierre, et le 31 octobre, malgré les vaines démonstrations des départements en leur faveur, vingt députés, parmi lesquels on remarque Brissot, Gensonné, Vergniaux, Ducos, Sillery, etc., montèrent sur l'échafaud; Valazé se poignarda devant ses juges. Les autres Girondins, activement poursuivis par les envoyés de la Convention, ne purent échapper longtemps à la mort. — On désigne souvent les Girondins sous la dénomination de *Brissotins*, du nom de Brissot, un de leurs principaux chefs, et de *Fédéralistes*, parce qu'ils voulaient faire des divers départements de la France autant d'états indépendants et fédérés entre eux, à l'instar des Etats-Unis d'Amérique.

GIRONE, *Gerunda* des anciens, *Gerona* en espagnol, ville forte d'Espagne (Barcelone), sur une mont. que baigne le Ter, à 80 kil. N. E. de Barcelone; 14,000 hab. Evêché. Place forte. Cathédrale (dont on vante la façade), église collégiale. Etablissements de bienfaisance et d'instruction. Filatures de coton, toiles communes, bas, lainages, étoffes de coton,

savon, papier. — Cette ville, qui est très ancienne, donnait son nom aux fils aînés des rois d'Aragon. Elle fut prise en 1656 par les Français. En 1705, elle ouvrit ses portes à l'archiduc Charles, et ne se rendit qu'en 1711 à Philippe V. En 1809, elle fut de nouveau prise par les Français.

GISCHALE, *Gischala*, ville de Palestine, dans la Galilée, aux environs de Gabara ; elle fut la dernière qui tint contre les Romains, animée par les discours de Jean de Gischale. *Voy.* JEAN.

GISCON, général carthaginois, fils d'Himilcon, fut chassé de Carthage par une cabale, et rappelé ensuite vers l'an 339 av. J.-C. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il le voudrait. Il se contenta de les voir prosternés à ses pieds et de leur montrer que leur vie dépendait de lui. Peu après, vers l'an 338 av. J.-C., il fut envoyé en Sicile contre les Corinthiens, commandés par Timoléon, et obtint une paix avantageuse.

GISCON, général carthaginois, commandait à Lilybée en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. Ayant été chargé, à son retour en Afrique, d'apaiser la révolte des soldats mercenaires, il tomba entre leurs mains et périt victime des rebelles, l'an 239 av. J.-C.

GISOLFE, premier duc de Frioul, était neveu d'Alboin, roi des Lombards. Il fut créé duc par ce prince en 568 et régna jusqu'en 611 ; il fut tué dans un combat contre le roi des Avares.

GISOLFE, duc de Bénévent, petit-fils du précédent, monta sur le trône ducal vers 690 et régna dix-sept ans. Il fit une incursion dans le duché de Rome en 702.

GISOLFE I, prince de Salerne, né en 929, était fils de Guaimar II. Il monta sur le trône en 933, prit en 959 la défense des princes de Bénévent et de Capoue contre le pape Jean XII; sut se garantir de l'invasion d'Othon-le-Grand en Italie (969): fut quelque temps privé de son trône par Landolfe en 973, et mourut en 978. — Gisolfe II régnait à Salerne en 1077 lorsqu'il fut dépossédé par Robert Guiscard, son beau-frère.

GISORS, *Gisortium*, ch.-l. de cant. (Eure), à 26 kil. E. du Grand-Andelys, sur l'Epte ; 3,364 hab. Bien bâtie. Fabrique d'indiennes, filature hydraulique de coton, blanchisserie, apprêts.

GISSI, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 15 kil. S. O. d'Il-Vasto ; 3,000 hab.

GITANOS. *Voy.* BOHÉMIENS.

GIUGLIANO, ville du roy. de Naples (Naples), à 9 kil. N. O. de Casoria ; 7,900 hab.

GIUNTA. *Voy.* JUNTE.

GIURGEVO, *Djordjova*, *Jerkœki*, ville de Valachie, sur le Danube, à 70 kil. S. de Bucharest ; 7,000 hab. (Valaques, Turcs, Arméniens, etc.). Commerce. Château-fort de facile défense (deux bras du Danube l'environnent). Giurgevo a été pris par les Russes en 1810.

GIUSTINIANI, nom d'une famille patricienne de Venise qui a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres : Laurent Giustiniani, évêque, puis patriarche de Venise (1451), qui fut canonisé sous le nom de saint Laurent Justinien (*Voy.* saint LAURENT JUSTINIEN); — Bernard Giustiniani, sénateur vénitien, né en 1408, mort en 1489, qui fut chargé successivement de différentes missions auprès de Ferdinand, roi de Naples (1453), de Louis XI, roi de France, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, et fut élu procurateur de Saint-Marc en 1474. On a de lui : *De Origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis historia*, Venise, 1492, in-fol.; *Orationes et epistolæ*, Venise, 1492, etc.; — Augustin Giustiniani, savant dominicain, évêque de Nebbio en Corse, né à Gênes en 1470. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, fut fait évêque de Nebbio par Léon X, assista au 5e concile de Latran, puis fut appelé en France par François I, qui le nomma professeur d'hébreu à Paris. Néanmoins, il retourna dans son diocèse, et périt en 1531 dans une traversée de Gênes en Corse. On a de lui, entre autres savants ouvrages : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum, chaldaicum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, in-fol., sans date (Gênes, 1516) : c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié en Europe; — Marc-Antoine Giustiniani, doge de Venise de 1684 à 1688, qui s'allia contre les Turcs avec l'empereur Léopold I, et le roi de Pologne, J. Sobieski, et sous l'administration duquel eut lieu la conquête de la Morée par les Vénitiens.

GIVET, ch.-l. de canton (Ardennes), sur la Meuse, à 30 kil. E. de Rocroy, très près de la frontière belge ; 4,293 hab. Divisée par la Meuse en deux villes, Givet-Notre-Dame ou Charlemont (rive droite), Givet-Saint-Hilaire (rive gauche). Petit port. Place forte. Fonderie de laiton : faïence, colle-forte, céruse ; corroieries, tanneries, etc. Petit port. Patrie de Méhul.

GIVONNE, village du dép. des Ardennes, à 7 kil. N. E. de Sedan ; 900 hab. Fonderies, lamineries, fabriques de faux, enclumes, balanciers, etc.

GIVORS, ch.-l. de canton (Rhône), sur le Rhône, au confluent du Gier, à 17 kil. S. de Lyon ; 5,379 hab. Verreries à bouteilles, etc.; teinturerie de soie en couleurs fines. Un chemin de fer communique de Givors à St-Etienne. — Givors donne son nom à un canal qui commence dans le dép. de la Loire, à Rive-de-Gier, et se jette dans le Rhône près de Givors.

GIVRY, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur l'Orbize, à 9 kil. O. de Châlons-sur-Saône ; 2,700 hab. Très bons vins aux environs; forêt de Givry.

GIZEH. *Voy.* DJYZEH.

GJAT, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur la rivière de Gjat, à 200 kil. O. de Moscou ; 2,500 hab. Toiles, chantiers de construction de bateaux. Commerce en blé, chanvre, fer.

GLABER (Raoul), historien du XIe siècle, bénédictin de Cluny, né en Bourgogne, mort à Cluny en 1050, avait mené une vie très déréglée quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui une *Chronique* qui va de l'an 900 à l'an 1046 ; elle a été imprimée d'abord dans les *Historiæ Francorum* de Pithou, Francfort, 1546, in-fol., et ensuite dans les *Scriptores Francorum coœtanei* de Duchesne, tome 4. On trouve la *Vie de Glaber* dans l'*Histoire littéraire de France*, tome 7, et des *Mémoires sur ses ouvrages*, par Lacurne-Sainte-Palaye, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, tome 8.

GLABRIO, consul romain. *Voy.* ACILIUS.

GLACIALE ANTARCTIQUE (mer), ou *Océan Glacial austral*, mer que l'on suppose occuper toute l'étendue de la zone glaciale du Sud, depuis le cercle polaire antarctique jusqu'au pôle ; elle est fort peu connue, les glaces qui la couvrent ayant jusqu'ici empêché les navigateurs d'y pénétrer. La terre de Sandwich et le Nouveau-Shetland sont les seuls endroits où l'on ait pu aborder.

GLACIALE ARCTIQUE (mer), ou *Océan Glacial boréal*, mer de glaces qui s'étend depuis le pôle boréal jusqu'au cercle polaire arctique, est bornée au S. par les côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. La Nouvelle-Zemble au N. O. de l'Asie, et le Spitzberg au N. de la Suède, sont les deux plus grandes îles de la mer Glaciale arctique. Cette mer est surtout fréquentée pour la pêche de la baleine. Les principaux navigateurs qui l'ont explorée sont : Hudson en 1607, Phillips et Lord Mulgrave en 1773, et récemment les capitaines Ross et Parry qui se sont élevés jusque sous 82° 45' 15".

GLADIATEURS (du mot latin *gladius*, épée), hommes qui faisaient profession de se battre dans le cirque, soit contre les bêtes féroces, soit contre d'autres hommes ; ils étaient pour la plupart esclaves.

Les Romains aimaient ce spectacle avec fureur ; dans les jeux publics, il n'était pas rare de voir jusqu'à 1,000 paires de gladiateurs. On distinguait diverses classes de gladiateurs : parmi les principales étaient celles des *mirmillons* et des *rétiaires*; le *mirmillon* était armé d'un bouclier et d'une faux, et portait un poisson sur son casque ; le *rétiaire*, qui devait le combattre, tenait un trident d'une main, et de l'autre un filet avec lequel il cherchait à envelopper son adversaire. On distinguait aussi les *essédaires*, qui combattaient en chariot; les *andabates*, qui combattaient à cheval; les *bestiaires*, qui combattaient les bêtes féroces, etc. Quand un gladiateur était blessé, il devait mettre bas les armes, et il était à la discrétion du vainqueur, qui le tuait, à moins que les spectateurs ne le lui défendissent. S'ils levaient la main en abaissant le pouce, c'était signe qu'ils lui faisaient grâce ; s'ils levaient le pouce, il fallait l'immoler. L'arrivée de l'empereur sauvait la vie au vaincu. Les gladiateurs avaient le droit de ne plus se représenter dans l'arène au bout de trois ans de service; on leur donnait leur congé en leur remettant un fleuret de bois (*rudis*), et une palme d'argent. Depuis l'introduction du christianisme, les empereurs romains interdirent souvent les combats de gladiateurs; cependant ce n'est qu'au v[e] siècle qu'ils furent entièrement abolis. — Les anciens nous ont laissé plusieurs belles statues de gladiateurs : les plus célèbres sont le *Gladiateur* dit *Borghèse*, qui était à Paris sous l'empire et qui se voit aujourd'hui au Capitole de Rome, et le *Gladiateur mourant*, qui est aussi à Rome.

GLAFEY (Adam-Frédéric), publiciste et littérateur, né à Reichenbach, dans le Voigtland, en 1692, mort en 1753, fit pendant plusieurs années avec succès des leçons publiques sur le droit naturel à Leipsick, et fut nommé en 1726 archiviste privé de la cour de Dresde. On a de lui, sur le droit naturel et le droit public, de nombreuses dissertations en allemand, parmi lesquelles nous citerons : *Précis historique de la maison électorale de Saxe*, Francfort et Leipsick, 1721, in-8; *Historia Germaniæ polemica*, ibid., 1722, in-4 ; *Traité du droit naturel*, 1723 et 1732, etc.; *Théâtre historique des prétentions et des disputes des grands souverains et autres princes régnants en Europe, par Christ.-Hermann Schroder, continué et augmenté de moitié*, ibid., 1727, in-fol. (en latin), accompagné de la *Bibliothèque du droit naturel et des gens; Histoire complète du droit de la nature*, Leipsick, 1739, in-4.

GLAMORGAN (comté de), un des comtés méridionaux de la principauté de Galles, à l'E. de celui de Caermarthen, à l'O. de celui de Monmouth : 80 kil. sur 40; 124,600 hab. Ch.-l., Cardiff. Climat rude; montagnes peu élevées, mais abruptes, vallées pittoresques. On a surnommé ce comté *le Jardin du pays de Galles*. Fer, houille, pierres calcaires. Beaucoup d'antiquités normandes et romaines.—Le comté de Glamorgan fut jadis habité par les *Silures*. Il forma quelque temps un état particulier.

GLANDEVES, *Glannativa* ou *Glanum Livii*, ancienne ville du dép. des Basses-Alpes, sur le Var, à 27 kil. N. E. de Castellane, a été détruite par les débordements du Var. Les habitants l'ont abandonnée pour se retirer à Entrevaux.

GLANDORP (Jean), littérateur allemand, né à Munster dans le XVI[e] siècle, mort en 1564, fut recteur du gymnase de Hanovre, puis professeur d'histoire à Marbourg. Il a publié : *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Cæsaris de bello gallico et civili*, 1551; *Disticha sacra et moralia*, Magdebourg, 1559; *Descriptio gentis Antoniæ inter Romanos*, Leipsick, 1559; *Descriptio gentis Juliæ*, 1576; *Onomasticon historiæ romanæ*, 1589, ainsi que des notes sur César, Cicéron (épîtres familières), etc. — Un autre Glandorp, Eberhard Théophile, né en 1750, mort en 1794, bibliothécaire à Gœttingue, a donné une édition des *Vers dorés* de Pythagore, Leipsick, 1776.

GLANVIL ou GLANVILLE (Ranulph DE), baron anglais du XII[e] siècle, célèbre à la fois comme jurisconsulte et comme guerrier, descendait d'une famille normande. Il était *justiciaire* du royaume sous Henri II, et fut chargé par ce prince de rédiger un corps de lois anglaises; il écrivit dans ce but un livre curieux qui a été publié en 1554, et traduit du latin en anglais par J. Beames à Londres, en 1812, avec une *Vie de l'auteur*. Comme guerrier, il repoussa avec courage le roi d'Écosse, Guillaume, qui avait fait une invasion en Angleterre : il se croisa avec le roi Richard, et périt au siége de Saint-Jean-d'Acre en 1190.

GLANVIL OU GLANVILLE (Joseph), théologien anglais, né à Plymouth en 1636, mort en 1680, fut d'abord curé d'Abbeychurch à Bath, puis prébendier de l'église de Worcester et chapelain de Charles II. Il défendit la religion dans de savants écrits contre les attaques de l'athéisme, et combattit en même temps les excès de la superstition. On a de lui : *la Vanité du dogmatisme, avec des réflexions sur le péripatéticisme et une apologie de la philosophie*, 1661, in-8; *Scepsis scientifica*, ou *l'Ignorance avouée*, etc., suivi d'une réponse à Thomas Albius, Londres, 1665, in-4 : *Considérations philosophiques sur l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, 1666, in-4, ouvrage qui fit reprocher à l'auteur une assez grande crédulité; *Philosophia pia*, ou *Discours sur le caractère religieux et la tendance de la philosophie expérimentale*, 1671, in-8; *Essai sur différents sujets de philosophie et de religion*, 1676, in-4. Il professa une sorte de scepticisme, qui chez lui n'est que l'examen impartial des erreurs accréditées. Métaphysicien assez profond, il éleva des doutes, bien avant Hume, sur l'idée de cause. Il défendit avec chaleur la philosophie de Bacon et la Société royale de Londres, dont il était membre, contre leurs détracteurs.

GLAPHYRA, femme d'Archélaüs, grand-prêtre du temple de Bellone à Comana, en Cappadoce, séduisit Antoine par sa beauté et obtint de lui le royaume de Cappadoce pour ses fils Sisenna et Archélaüs. — Une autre Glaphyra, sa petite-fille, épousa successivement Alexandre, fils d'Hérode, puis Juba, roi de Mauritanie, et enfin Archélaüs roi de Judée, son beau-frère.

GLAREANUS (Henri LORITI, dit), savant philologue, né en 1488, dans le canton de Glaris (d'où son nom de *Glareanus*), mort à Fribourg en 1563, fut un des propagateurs de la science dans le XVI[e] siècle, étudia la philosophie, la théologie, l'histoire, l'astronomie et la chronologie, et enseigna les mathématiques et la philosophie à Bâle (1515), les belles-lettres au collége de France à Paris (1521), l'histoire à Fribourg (1529). Il a laissé des commentaires sur presque tous les poëtes et les historiens de l'antiquité, notamment sur Horace, Tite-Live, Cicéron, Ovide. On cite parmi ses autres écrits : *De Geographia liber*, Bâle, 1527, in-4, et un curieux traité de musique intitulé *Dodecachordon*, imprimé à Bâle en 1547; *Helvetiæ Descriptio*, etc., poëme, Bâle, 1514, etc. Il fut intimement lié avec Érasme.

GLARIS, *Glaronia* ou *Glarnium* en latin moderne, *Glarus* en allemand, ville de Suisse, par 6° 42' long. E., 47° 2' lat. N., à 130 kil. N. E. de Berne ; 4,000 hab. Ch.-l. du canton de Glaris.—Le canton de Glaris est situé au N. de celui des Grisons, au S. et à l'O. de celui de Saint-Gall : 40 kil. sur 26; il compte 27,000 hab., presque tous protestants. Montagnes, vallées; le pays est fréquemment ravagé par les inondations de la Linth et de ses affluents. Peu d'agriculture, mais beaucoup de pâturages et bestiaux; fromage vert, dit *schabzinger*; peu d'indus-

trie. — Ce canton avait d'abord été la propriété du couvent de Seckingen qui l'inféoda en 1299 à la maison de Habsbourg; en 1352 il entra dans la confédération suisse, qui déja comptait 4 cantons (Schwitz, Unterwald, Uri, Zurich).

GLASGOW, *Glascorium* ou *Glascum* en latin moderne, grande ville d'Écosse (Lanark), à 65 kil. O. d'Edimbourg, sur la rive droite de la Clyde; 202,246 hab. Elle est divisée en deux parties: la vieille ville, qui est mal bâtie, sombre et malpropre; la nouvelle ville, qui est percée de larges rues et remplie de superbes édifices, tels que: *Courthouse* ou palais de justice, *Traders-Hall*, *Assembly rooms*, la Bourse, l'Hôtel-de-Ville, la salle de spectacle, la cathédrale *St-Mungo church*, les églises de St-André et de St-George, l'hôpital dit *Royal Infirmary*. Célèbre université, fondée en 1450 par Will. Turnbull, évêque de Glasgow, et qui réunit 1,500 étudiants; *Grammar-School*, institution académique d'Anderson, fondée en 1796 par le professeur de ce nom. Nombreuses manufactures: fonderies pour les machines à vapeur, les mécaniques et les caractères d'imprimerie. Verreries, raffineries, teintureries. Commerce considérable, facilité par plusieurs canaux.— La ville de Glasgow est fort ancienne. Son origine est attribuée à saint Mungo, qui y fonda en 560 un évêché (érigé plus tard en archevêché). Guillaume-le-Lion, roi d'Écosse, érigea Glasgow en bourg vers 1172. Depuis, à différentes époques, elle reçut de nombreux priviléges des rois d'Écosse.

GLASGOW (PORT-), ville d'Écosse, dans le comté de Renfrew, à 32 kil. N. O. de Glasgow, sur le golfe de la Clyde; 6,000 hab. Cette ville sert de port à Glasgow; elle fut fondée en 1668.

GLASTENBURY, ville des États-Unis (Connecticut), à 53 kil. N. E. de Newhaven; 3,500 hab. Manufacture de coton; verreries.

GLASTONBURY, *Glasconia* ou *Avalonia*, ville d'Angleterre (Somerset), à 9 kil. S. O. de Wells, dans une presqu'île marécageuse dite île d'Avalon; 2,500 hab. Soieries, bas. Ruines d'une magnifique et riche abbaye, qui attirent chaque année une infinité de curieux. L'abbaye de Glastonbury, fondée, selon la légende, par Joseph d'Arimathie, mais assurément à une époque fort ancienne, fut détruite par les Danois en 703, rebâtie par le roi Edmond en 873, et enrichie par ce prince et ses successeurs; elle fut supprimée par Henri VIII, et ses revenus furent saisis au profit de la couronne.

GLATZ, *Glacium* ou *Glocium* en latin moderne, *Kladzko* en bohémien, ville des États prussiens (Silésie), à 77 kil. S. O. de Breslau; 8,230 hab. Ancien ch.-l. du comté de Glatz. Lainages, peluche, mousselines, damas, toile, savon, maroquins; imprimerie sur toiles, etc.

GLATZ (comté de), ancien comté d'Empire, entre la Bohême, la Silésie, la Moravie, mais annexé à la Silésie, est auj. compris dans les États prussiens et dans le gouvernement de Breslau, auquel il fournit 2 cercles (Glatz, Habelschwerdt); il compte 100,000 hab. environ. Villes principales: Glatz, ch.-l.; Landeck, Habelschwerdt, Hummel, Hradek, Neurode. — Anciennement réuni à la couronne de Bohême, ce comté fut donné en 1331 à Henri VI de Breslau, puis aux ducs de Munsterberg, jusqu'au XVIe siècle. Il appartint ensuite à Ferdinand II d'Autriche (1534-47), à la Bavière (1547-61), à l'Autriche (1561-1742); fut cédé après cette époque à la Prusse, qui le conserva depuis (sauf de 1760 à 1763).

GLAUBER (Jean-Rodolphe), chimiste et médecin allemand du XVIIe siècle, se fixa en Hollande après avoir beaucoup voyagé, et mourut à Amsterdam en 1668. Il était grand partisan de l'alchimie, cherchait la panacée universelle, et la pierre philosophale; mais au milieu de ses expériences, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle du *sel de Glauber* ou sulfate de soude, que l'on emploie comme purgatif. Il a laissé plusieurs écrits; les principaux sont: *Miraculum mundi*, Amsterdam, 1653; *De Medicina universali, sive de auro potabili*, 1658.

GLAUCHA ou GLAUCHAU, ville murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 9 kil. N. E. de Zwickau: 4,400 hab. Bas, draps, piqués, etc. Patrie du minéralogiste Agricola.

GLAUCIAS (C.), préteur, ami du tribun Saturninus. Celui-ci, voulant le faire nommer consul avec M. Antoine l'orateur, éloigna par la violence Memmius son compétiteur. Le peuple irrité massacra Glaucias et Saturninus.

GLAUCUS, pêcheur d'Anthédon, en Béotie, se précipita dans les ondes, où il fut changé en dieu marin, pour avoir mangé d'une herbe merveilleuse.

GLAUCUS, fils d'Hippolochus et petit-fils de Bellérophon, vint à la tête d'un corps de Lyciens, pour défendre Priam pendant la guerre de Troie; il échangea avec Diomède ses armes d'or pour des armes d'airain. De là le proverbe du *troc de Glaucus*, pour exprimer un marché désavantageux. Glaucus fut tué par Ajax.

GLEICHEIN, comté de la Thuringe (Saxe), près du duché de Gotha et de la régence d'Erfurt, appartient aux familles de Hohenlohe et de Schwartzbourg-Sondershausen: 7,000 hab. On y trouve un château de même nom sur une montagne, à 9 kil. O. d'Erfurt.

GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), poëte allemand, né en 1719 à Ermsleben, mort en 1803, servit avec distinction dans les troupes prussiennes, et chanta la gloire des armes de son pays dans des chants guerriers fort estimés, ce qui lui mérita le surnom de *Tyrtée allemand*. Il a aussi réussi dans le genre anacréontique et surtout dans la fable. Ses *Fables* ont paru à Berlin en 1756.

GLEIWITZ, ville murée de Prusse (Oppeln), sur la Klodnitz, à 65 kil. S. E. d'Oppeln; 3,550 hab. Belle fonderie royale aux environs.

GLEN, vieux mot, qui veut dire *vallée*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques de l'ancienne Écosse et de l'Angleterre.

GLENCOE, vallée d'Écosse, dans la partie septentrionale du comté d'Argyle, est remplie de rocs escarpés, et offre un des plus magnifiques spectacles du pays. On croit que c'est la patrie d'Ossian. Au milieu de la vallée, est un petit lac d'où sort la rivière de Coé (la *Cona* d'Ossian). Près de là, est le lieu où fut massacré le clan des Macdonald.

GLINA, ville de Croatie, sur la Glina, à 50 kil. S. E. de Carlstadt, siége du 1er régiment banal de la frontière militaire de Croatie.

GLIOUBOTIN (monts), *Scordus mons* des anciens, dans la Turquie d'Europe, lient le Nissava Gora à l'Argentaro, et séparent la Servie de l'Albanie.

GLOCESTER, que l'on écrit aussi quelquefois *Gloucester* ou *Gloster* (du saxon *glow caër*, belle ville), *Clanum* et *Claudia castra*, en latin, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Glocester, sur la Severn, à 178 kil. O. de Londres; 12,000 hab. Évêché. Belle cathédrale; nouveau palais de justice, nouvelle prison. Aux environs superbe pont d'une seule arche (150 pieds anglais d'ouverture). Immense fabrication d'épingles (pour 25 millions par an). Eaux minérales. Cette ville fut une des premières à se déclarer contre Charles I (1641). — Le comté de Glocester (*Gloucestershire*) est borné au N. par ceux de Worcester et de Hereford, au S. par ceux de Wilt et de Somerset: il a 100 kil. sur 35; compte 387,000 hab., et a pour ch.-l. Glocester. Climat tempéré; beaucoup de pommes et de poires: houille, fer, gypse, pierre à chaux, eaux minérales (à Glocester, Cheltenham, Clifton).

GLOCESTER (comtes et ducs de). Le titre de comte ou de duc de Glocester a été porté par plu-

sieurs personnages historiques, la plupart fils ou frères des rois d'Angleterre ; nous citerons : Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri I, qui soutint les droits de Mathilde, sa sœur, au trône d'Angleterre contre Étienne de Blois, en 1138. Il fit d'abord Étienne prisonnier, mais fut pris à son tour par les partisans de ce prince; il recouvra la liberté par l'échange qu'on fit des deux chefs, remporta une nouvelle victoire, à Wilton, et mourut en 1146. Le parti de Mathilde tomba avec lui. — Thomas Woodstock, duc de Glocester, frère d'Édouard III, et l'un des tuteurs du jeune Richard II, fils d'Édouard (1377). Fier de quelques succès militaires remportés sur la France, il essaya, dit-on, de détrôner son neveu (1399) ; celui-ci le fit arrêter et conduire à Calais où il le fit mettre à mort. — Un autre duc de Glocester, oncle et tuteur d'Henri VI, périt comme le précédent de mort violente en 1447 ; il fut condamné, à l'instigation de l'évêque de Winchester, son rival, qui l'accusa de trahison. Il est célèbre par son goût pour les lettres, et passe pour avoir fondé une des premières bibliothèques publiques en Angleterre. — Richard, duc de Glocester, frère d'Édouard IV. *Voy.* RICHARD III.

Le titre de duc de Glocester fut rétabli en 1764 en faveur de William-Henry, neveu de George III, mort en 1807. — W. Frédéric, fils de W. Henri, né en 1776, mort en 1834, lui succéda dans le titre de duc de Glocester. Il avait épousé en 1816 la 4e fille de George III et avait été élevé au rang de prince du sang. Il était aussi feld-maréchal des armées britanniques.

GLOCKNER, haute montagne des États autrichiens, sur les limites du Salzbourg, du Tyrol et de la Carinthie, à quelques kil. de Klagenfurth. Hauteur, 3,994 mètres.

GLOGAU ou GRAND-GLOGAU, *Gross-Glogau* en allemand, *Glogovia* ou *Glocavia major*, ville forte des États prussiens, dans la Silésie (Liegnitz), à 53 kil. N. de Liegnitz, située jadis près de l'Oder, auj. à 7 kil. de ce fleuve ; 11,500 hab. Un arsenal, cinq magasins à poudre ; draps, imprimerie d'indiennes, etc. — Il y eut des ducs ou princes de Glogau, de la famille royale des Piasts, qui résidèrent dans cette ville jusqu'en 1476. Ils s'éteignirent à cette époque ; leur principauté échut à la Bohême et par suite à l'Autriche. Le commandant autrichien de Glogau était investi du commandement militaire de toute la Silésie. Frédéric prit la ville de Glogau en 1741, et la réunit à la Prusse ; les Français s'en emparèrent en 1806. Elle fut rendue à la Prusse en 1814. — On donne le nom de Petit-Glogau ou Glogau supérieur, en allemand *Klein-Glogau, Ober-Glogau*, à une autre ville de la Silésie (Oppeln), à 24 kil. N. E. de Neustadt ; 2,200 hab.

GLOMMEN, riv. de Norwége, sort du lac Æresund, se divise près de Rakestad en deux bras, qui tous deux se jettent dans le Skagger-Rack. Son cours est de 480 kil. Il offre plusieurs cataractes.

GLOTA, auj. la *Clyde*, riv. de l'ancienne Calédonie (Écosse actuelle), au N. O. de la prov. romaine de Valentie, forme à son embouchure une espèce de golfe remarquable. Agricola y parvint l'an 87 de J.-C. C'est de la *Glota* à l'estuaire de la *Bodotria* qu'allait le mur d'Antonin, qui formait la limite de l'empire romain au N. O.

GLOUKHOV, ville murée de la Russie d'Europe (Tchernigov), près de la Verbovka, à 62 kil. S. E. de Novgorod-Sieverskoï ; 9,000 hab. Commerce de grains et eau-de-vie de grains. Aux environs, on trouve une espèce de terre glaise qu'on emploie dans la fabrication de la porcelaine.

GLOVER (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1712, mort en 1785, était commerçant et fut élu au parlement par les négociants de Londres. On a de lui un poëme de *Léonidas*, Londres, 1737, qui eut un grand succès et qui a été traduit en français par Bertrand, 1738 ; deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, et des *Mémoires*, Londres, 1814.

GLUCK (Christophe), compositeur célèbre, né dans le Haut-Palatinat en 1714, mort à Vienne en 1787, étudia la musique à Milan sous San-Martini, et donna ensuite sur différents théâtres d'Italie plusieurs opéras qui ne furent point remarqués. Ce peu de succès était dû en partie à la faiblesse des libretti ; Gluck s'adjoignit alors le poëte Ranieri di Calzubigi, et son opéra d'*Hélène et Pâris*, travaillé sur un plan large, fut accueilli avec transport. En 1774 Gluck vint à Paris, et y donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : *Iphigénie en Aulide, Orphée, Armide, Iphigénie en Tauride*, dont les paroles sont en français. Le dernier sujet fut aussi traité par Piccini : il s'éleva à cette occasion entre les deux compositeurs, et par suite entre leurs partisans, les *Piccinistes* et les *Gluckistes*, une querelle fort longue et fort animée sur la prééminence des deux rivaux et du genre cultivé par chacun d'eux. Les deux chefs d'école avaient leur part de gloire bien large et bien distincte : à Piccini la suavité de la mélodie, à Gluck la puissance et le grandiose de l'harmonie. Gluck finit par l'emporter, et son rival quitta la France. A la tête des Gluckistes étaient l'abbé Arnaud et Suard ; à la tête des Piccinistes, Marmontel, La Harpe, Ginguené.

GLUCKSTADT, *Fanum Fortunæ*, ville murée du Danemark, ch.-l. de bailliage et de tout le duché de Holstein, sur l'Elbe, rive droite, à 300 kil. S. O. de Copenhague : 5,800 hab. Port ; plusieurs canaux ; commerce maritime très actif. Armements pour la pêche de la baleine. *Voy.* HOLSTEIN.

GLYCAS (Michel), écrivain grec du Bas-Empire, qui vivait au XIIe siècle, ou selon quelques-uns au XVe, et qui habitait l'Italie, est auteur d'*Annales* qui vont depuis la création jusqu'en 1118, et qui ont été publiées par le P. Labbe, Paris, 1660, dans la collection byzantine du Louvre. On les trouve aussi dans la nouvelle collection de Bonn. (*Voy.* BYZANTINE.)

GLYCERIUS (Flavius), empereur romain d'Occident, fut revêtu de la pourpre en 473, par Gundobald, prince bourguignon, sous le règne duquel il vivait ; mais Léon I, empereur d'Orient, irrité d'un choix fait sans sa participation, donna l'empire d'Occident à Julius Nepos ; Glycérius, s'étant laissé surprendre dans Rome, fut forcé de renoncer à l'empire. Il reçut en échange l'évêché de Salone en Dalmatie. Il mourut en 480.

GLYCON, statuaire grec, n'est connu que par sa belle statue d'Hercule, dite l'*Hercule Farnèse*. On croit qu'il vint de Grèce en Italie vers le temps d'Auguste.

GLYKYS-LIMEN, c.-à-d. en grec *doux port*, bourg de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, à 6 kil. S. E. de Parga, à l'embouchure du Mavro-Potamo.

GMELIN (J.-George), naturaliste, né à Tubingue en 1709, mort en 1755, passa fort jeune en Russie, enseigna la chimie et l'histoire naturelle à Saint-Pétersbourg, fut chargé en 1733 d'un voyage scientifique en Sibérie, employa dix années à explorer cette contrée, revint en 1747 dans son pays, et y enseigna la botanique jusqu'à sa mort. On lui doit la *Flore de Sibérie*, St-Pétersbourg, 1747-70, en latin ; *Voyage en Sibérie*, Gœttingue, 1751, en allemand, abrégé par Kéralio, Paris, 1767. — Sam.-Théoph. Gmelin, neveu du précédent, né à Tubingue en 1745, enseigna la botanique à St-Pétersbourg, fit un voyage scientifique pour la Russie, visita le Mazandéran, la mer Caspienne ; fut en 1774 jeté dans une prison par un khan des Kirghises, et mourut de la dyssenterie dans les montagnes du Caucase. Il s'est surtout occupé des varechs ; on lui doit : *Historia fucorum*, St-Pétersbourg, 1768, et une *Relation de ses*

Voyages, St-Pétersbourg, 1770-84 (la publication en fut terminée par Pallas). — J.-Frédéric Gmelin, neveu de Jean-George, né à Tubingue en 1748, mort en 1804, fut professeur de médecine dans sa ville natale, puis à Gœttingue, et fit un grand nombre de traités élémentaires de botanique, de minéralogie, de métallurgie, etc. On estime surtout son *Histoire générale des poissons*, et son *Dictionnaire d'histoire naturelle*. — Un autre Gmelin, Guillaume-Frédéric, né à Badenweiler et mort en 1821, s'est distingué comme dessinateur et graveur. Il réussit surtout dans les dessins à la *sépia*.

GMUND, ville d'Illyrie. *Voy.* GEMUND.

GNEDITSCH (Nicolas), poëte russe, né à Pultawa en 1784, mort en 1833 à Saint-Pétersbourg, était conservateur de la Bibliothèque impériale, conseiller de cour, membre de l'Académie Russe. Il a composé des poésies, et traduit l'*Iliade* en vers hexamètres russes, Saint-Pétersbourg, 1831, 2 vol. in-4. On lui doit aussi des traductions de la tragédie d'*Abufar* de Ducis, du *Roi Lear* de Shakspeare (1808), du *Tancrède* de Voltaire (1816), et des chants populaires des Grecs.

GNESNE, *Gniezno* en polonais, ville murée de l'ancienne Pologne, auj. dans les Etats prussiens (Posnanie), à 49 kil. N. E. de Posen; 4,800 hab. Archevêché. Draps, toiles, eau-de-vie de grains, bière; tanneries. Jadis capitale de la Grande-Pologne. Les Prussiens la prirent en 1793.

GNIPHON, *M. Antonius Gnipho*, grammairien latin, né dans la Gaule vers la fin du IIe siècle av. J.-C., vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius, son compatriote; enseigna lui-même ensuite la grammaire, les belles-lettres et l'art oratoire; compta parmi ses élèves César et Cicéron, et mourut à l'âge de cinquante ans. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages; ils sont tous perdus.

GNOMES (du grec *gnômê*, pensée, intelligence), êtres fantastiques, imaginés par les philosophes *gnostiques*, et dont les poëtes se sont emparés à leur profit. Les Gnômes sont, disent les Cabalistes, des génies bienfaisants qui habitent dans l'intérieur de la terre, et qui ont un empire souverain sur cet élément, comme les Sylphes sur l'air, les Salamandres sur le feu, les Ondins sur les eaux. Ils sont d'une taille très minime, mais pleine de grâce dans ses proportions. Ils habitent les grottes cristallines et les mines d'or et d'argent que recèlent les entrailles de la terre. Ces petits êtres invisibles et silencieux servent et défendent l'homme à son insu toutes les fois que Dieu le leur commande. Le Gnôme Rubezahl a une grande célébrité en Allemagne.

GNOMIQUES (du grec *gnômê*, pensée, maxime), nom donné à une classe de poëtes grecs qui ont mis en vers des sentences morales; tels sont: Solon, Pythagore (pour ses *Vers dorés*), Théognis, Phocylide. On y joint aussi Hésiode. *Voy.* ces noms.

GNOSSUS, ville de Crète. *Voy.* CNOSSUS.

GNOSTIQUES (du grec *gnôsis*, connaissance, intuition), nom sous lequel on réunit les partisans de certaines doctrines religieuses et philosophiques répandues surtout en Asie et en Égypte, et qui eurent une très grande vogue au premier siècle de l'ère chrétienne et dans les siècles suivants. Les Gnostiques regardaient comme insuffisante et inexacte la révélation contenue dans les livres saints, et prétendaient avoir seuls la vraie science (*gnôsis*) de la divinité et de toutes les choses divines: ils la devaient, soit à une intuition directe, soit à une tradition qui remontait sans interruption au berceau de l'humanité et qu'ils plaçaient au-dessus de toute autre révélation. Ils admettaient pour expliquer le monde trois choses: la matière, le Démiurge (auteur du monde actuel), et le Sauveur; ils plaçaient le Sauveur au-dessus du Démiurge et le chargeaient de réformer son ouvrage; la plupart joignaient à ces dogmes celui de l'émanation, et faisaient émaner toutes choses du sein d'un Dieu suprême, être ineffable et irrévélé. Ces doctrines mystiques étaient issues de l'alliance des croyances orientales avec la religion juive ou chrétienne et avec la philosophie platonicienne. Elles donnèrent naissance à une foule de sectes: on en trouve le germe au Ier siècle de l'ère chrétienne dans Simon-le-Magicien, Ménandre-le-Samaritain, Cérinthe, Dosithée, et Philon-le-Juif. Elles furent développées aux IIe et IIIe siècles par Marcion, hérétique de Syrie, Cerdon, sorti de l'Asie Mineure, Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Edesse, Tatien, Basilide, Valentin, Carpocrate, tous trois à Alexandrie. Elles furent combattues à la fois par les Pères de l'Église (saint Clément, Origène, Irénée, Théodoret, Epiphane, Tertullien, saint Augustin), et par les philosophes, notamment par Plotin. On doit à M. Matter une *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828, 3 vol. in-8, ouvrage qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions.

GOA, île et ville de l'Inde, dans l'ancien Bedjapour, sur la côte occid. de la presqu'île Transgangétique, dite côte de Malabar. — La ville actuelle de Goa, dite aussi *Villanova-da-Goa*, ou *Pandjim*, ch.-l. des possessions portugaises dans l'Inde, est située par 71° 22' long. E., 15° 30' lat. N., dans l'île de Goa: 20,000 hab. Elle a remplacé l'ancienne Goa, située à 9 kil. de là, dans la même île, et qui n'a que 4,000 hab. Deux beaux ports, fortifications redoutables. Résidence du vice-roi portugais. Archevêché (mais l'archevêque habite une île voisine, l'île San-Pedro). Goa renferme un très grand nombre de commerçants juifs et banians. — L'île de Goa est dans la mer d'Oman, à l'embouchure de la Mandova, qui la sépare de la terre ferme, et a 40 kil. de tour. Elle forme avec les districts de Diu et de Daman un gouvernement qui porte aussi le nom de Goa, et dont la population est de 417,000 hab. — L'ancienne Goa, habitée au XVIe siècle par une population arabe, fut prise par Albuquerque en 1540 et devint la capitale des Portugais dans l'Inde. Cette ville a joué le plus grand rôle dans tout le XVIe siècle. La décadence de Goa date de l'époque où les Anglais enlevèrent aux Portugais leurs possessions dans les Indes. Au XVIIIe siècle une épidémie ayant éclaté dans le vieux Goa, il fut abandonné et l'on commença à bâtir le nouveau. En 1807, les Anglais s'en emparèrent, mais ils le rendirent aux Portugais en 1814. Nulle part l'inquisition ne fut plus terrible qu'à Goa; sa domination y subsista jusqu'en 1815.

GOAHIROS ou GUAIRAS, peuple indigène de la presqu'île située entre le golfe de Maracaïbo et la mer des Antilles, est souvent en état de guerre avec les Espagnols et les Anglais.

GOALPARAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur les confins de l'ancien Bengale et de l'Assam, à 130 kil. N. E. de Rangpour; 3,000 hab. Commerce actif avec les habitants de l'Assam.

GOAREC, ville de France. *Voy.* GOUAREC.

GOARIS, fleuve de l'Inde ancienne, auj. le TAPTI.

GOAVE (LE GRAND-), ville de l'île d'Haïti, à 46 kil. S. O. du Port-au-Prince, sur le golfe de Léogane, avec un port et un fort. — Le Petit-Goave est à 53 kil. S. O. du Port-au-Prince, sur une petite baie, et a aussi un fort. Ce dernier fut fondé en 1655 par les Flibustiers.

GOBÆUM PROM., auj. *cap Finisterre* ou *Land's End*, la pointe la plus occidentale de la Bretagne ancienne (Angleterre), chez les *Dumnonii*.

GOBANIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. ABERGAVENNY.

GOBELIN (Gilles), teinturier qui vivait à Paris sous le règne de François I, fonda avec son frère, à l'extrémité du faubourg St-Marcel, et près de la ri-

vière de Bièvre, un établissement pour les teintures en laine, qui est devenu célèbre et qui conserve encore auj. le nom des Gobelins. On lui doit, dit-on, le secret de la teinture en écarlate. La maison des Gobelins est devenue manufacture royale : on y exécute des tableaux en tapisserie et des meubles destinés à décorer les palais royaux.

GOBERT (le baron Napoléon), fils d'un général distingué de l'Empire, qui était de la Guadeloupe, eut pour parrain l'empereur Napoléon. Il prit part aux journées de juillet 1830, fut attaché peu après à l'ambassade française en Angleterre, alla en 1833 en Égypte et y mourut d'une fièvre gagnée pour s'être baigné imprudemment dans le Nil. Possesseur d'une fortune considérable, il en laissa la plus grande partie à l'Institut, et fonda deux prix de 10,000 fr. de rente chacun pour être décernés aux auteurs des meilleurs ouvrages sur l'histoire de France, à la condition que l'auteur couronné cesserait de jouir de la rente dès qu'un autre écrivain aurait fait un ouvrage supérieur ; le legs fut accepté. M. Aug. Thierry a obtenu en 1840 la rente fondée par le baron Gobert.

GOCH, ville des États prussiens (province Rhénane), à 13 kil. S. de Clèves ; 3,000 hab. Château. Draps, bas, moulins à café, savon, aiguilles, etc.

GOCLENIUS (Rodolphe), professeur de logique à Marbourg, né à Corbach (comté de Waldeck) en 1547, mort en 1628, a laissé entre autres ouvrages : *Philosophia practica mauritiana*, Cassel, 1604, in-8 ; *Idea philosophiæ platonicæ*, Marbourg, 1612, in-8 ; *Lexicon philosophicum*, Francfort, 1613, in-4.

GOCLENIUS (Rodolphe), fils du précédent, médecin, né à Wittemberg en 1572, mort en 1621, professeur de physique et de mathématiques à Marbourg, est un des plus anciens partisans de la médecine magnétique qu'a depuis pratiquée Mesmer. On a de lui : *Tractatus de magnetica curatione vulnerum*, Marbourg, 1608 ; *Synarthrosis magnetica*, 1617 ; *Mirabilium naturæ liber*, 1625, etc. Il a aussi écrit sur l'*uranoscopie*, la *chiroscopie*, etc., 1603.

GODALMING, ville d'Angleterre (Surrey), à 6 kil. S. O. de Guildford ; 4,560 hab. Industrie : bonneterie, lainages, piqués, etc. Commerce actif en bois de construction, cerceaux, écorce d'arbre, etc.

GODARD (saint), archevêque de Rouen au IVe siècle, né à Salency (Picardie), mort vers 350, était, à ce qu'on croit, frère de saint Médard, évêque de Tournai. Il fit dans son diocèse un grand nombre de conversions, et eut part avec saint Remi à celle de Clovis. On fête ce saint le 4 mai.

GODAVERY, dit aussi GANGA-GODAVERY, rivière de l'Hindoustan, naît dans les Ghattes occid., par 71° 20' long. E., 20° lat. N., dans l'Aurengabad ; traverse le Bider, le Berar, les Circars septentr., passe à Nandere et Mangapet ; reçoit la Mandjera, la Pourna, la Ouarda, et tombe dans le golfe de Bengale après un cours de 1,300 kil. Ses eaux sont sacrées pour les Hindous comme celles du Gange.

GODEAU (Ant.) évêque de Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672, commença sa fortune par de petits vers qui lui firent beaucoup de réputation à l'hôtel de Rambouillet, et qui lui valurent la protection de Richelieu. Le cardinal ayant reçu de lui, entre autres pièces, une paraphrase du *Benedicite*, lui dit, en jouant sur le mot, qu'il lui donnait *Grasse* (grâces) en échange, et en effet il le fit évêque de cette ville. Godeau a composé, outre ses poésies, plusieurs ouvrages sérieux, entre autres une *Histoire de l'Église*, Paris, 1653.

GODEBERT, roi des Lombards, fils d'Aribert, succéda à son père en 661, partagea le trône avec Pertharite, son frère, et s'établit à Pavie ; mais bientôt la guerre éclata entre les deux frères, et Godebert appela à son secours Grimoald, duc de Bénévent : celui-ci profita de ces divisions pour s'emparer de la Lombardie, fit massacrer Godebert, chassa Pertharite et se fit couronner roi, 662.

GODEFROY (saint) ou GEOFFROY, abbé de Nogent en 1091, évêque d'Amiens en 1104, mourut en 1115. On le fête le 8 novembre.

GODEFROY de Strasbourg, minnesinger allemand, vivait à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe. On lui doit, outre plusieurs poésies, un grand poëme de chevalerie intitulé *Tristan et Isolde*, tiré des traditions de la Table-Ronde. Ce poëme a été continué par Ulrich de Turheim, Henri de Freyberg et plusieurs autres. La meilleure édition est celle de Breslau, 1823, 2 vol. in-8.

GODEFROY (Denis), célèbre jurisconsulte français, né à Paris en 1549. Ayant embrassé la religion réformée, il se vit forcé par les troubles civils de quitter la France, et se retira d'abord à Genève, puis à Strasbourg, et à Heidelberg où il enseigna le droit romain ; il mourut en 1622 à Strasbourg. On a de lui une excellente édition avec notes du Corps du droit romain, *Corpus juris civilis*, qui a fait époque, et qui est devenue classique. Elle parut d'abord à Lyon, 1583, et a été réimprimée à Paris, 1628. On lui doit aussi des notes sur Cicéron, Sénèque, etc. — Il laissa deux fils qui abjurèrent le protestantisme et revinrent en France : l'un, Théodore, fut nommé historiographe en 1632, et composa quelques écrits historiques ; l'autre, Jacques, est estimé comme jurisconsulte et érudit. On lui doit une édition du *Codex Theodosianus*, Lyon, 1665. — Un autre Denis, fils de Théodore, fut aussi historiographe de France.

GODEFROY DE BOUILLON. *Voy.* BOUILLON.

GODÉGISILE, 4e fils de Gundioc, roi des Bourguignons, eut le pays de Besançon en partage après la mort de son père (463) ; il chercha une protection contre l'ambition de son frère Gondebaud dans l'alliance de Clovis, roi des Francs ; mais Gondebaud l'assiégea dans Vienne (500), le fit prisonnier et le mit à mort. — Roi des Vandales, régnait vers 406.

GODERVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 12 kil. N. O. de Bolbec ; 850 hab.

GODESCARD (J.-Franç.), savant ecclésiastique, né en 1728 à Rocquemont, diocèse de Rouen, mort en 1800, fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame-de-Bon-Repos, près Versailles, et chanoine à Paris. On a de lui : *Vie des Pères, des martyrs*, etc., traduit de l'anglais d'Alban Butler, Paris, 1784-1788, 12 vol. in-8, augmentée d'un 13e vol. contenant les *Fêtes mobiles*, et traduit par l'abbé Nagot, Versailles, 1811.

GODIN (Louis), astronome, membre de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1704, élève de J.-N. Delisle, fut envoyé au Pérou avec Bouguer et La Condamine, pour déterminer la figure et la mesure de la terre. Il séjourna longtemps à Lima et fut témoin du tremblement de terre de 1746 ; fit un voyage en Espagne et en Portugal, put aussi voir le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, et mourut à Paris en 1760. On a de lui, outre plusieurs *Mémoires*, une *Histoire de l'Académie des Sciences* depuis 1680 jusqu'à 1699, 11 vol. in-4.

GODMANCHESTER, *Duroli Pons*, ville d'Angleterre (Huntingdon), sur l'Ouse, qui la sépare de Huntingdon ; 2,000 hab.

GODOLPHIN (SIDNEY, comte de), ministre anglais, administra les finances sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III et de la reine Anne (de 1679 à 1710), et contribua par une sage administration aux succès qui illustrèrent ce dernier règne. Il appartenait au parti des whigs et fut enveloppé dans leur disgrâce en 1710. Il mourut en 1712.

GODUNOW ou GODOUNOF (BORIS), czar de Russie de 1598 à 1605, était Tartare d'origine. Sa sœur Irène ayant épousé le czar Fédor Iwanowitch, il obtint un grand crédit, devint premier ministre, et s'empara du trône à la mort du czar (1598) ; il

avait dès 1592 fait périr Dmitri, frère de Fédor, et héritier de la couronne. Mais après quelques années de troubles, pendant lesquelles il se montra quelquefois habile et toujours cruel, il fut lui-même empoisonné dans un repas. En 1613, une élection régulière plaça sur le trône la maison de Romanov dans la personne de Michel Fédérowitch.

GODWIN (le comte), seigneur anglais d'origine saxonne, fils d'Ulnoth ou Wolfnoth, comte de Sussex, né au commencement du XI[e] siècle, exerça pendant plusieurs années sur les rois d'Angleterre un pouvoir égal à celui qu'eurent en France les maires du palais, maria sa fille Edithe au roi Edouard-le-Confesseur, et prépara à l'aîné de ses fils (Harold II) les moyens d'usurper le trône. Il mourut subitement en 1054, tandis qu'il était à table avec le roi Edouard.

GODWIN (William), célèbre écrivain anglais, né en 1756 à Wisbeach (Cambridge), mort en 1836, fut d'abord prédicateur et ministre d'une congrégation non conformiste; abandonna bientôt l'église pour se faire écrivain, se fixa à Londres et y fit paraître plusieurs ouvrages qui excitèrent au plus haut point l'attention publique, savoir : *la Justice politique*, 1793, où il attaqua la plupart des institutions sociales et même le mariage; *Caleb Williams*, 1794, roman philosophique, écrit dans le même but, qu'il fit suivre de *Fleetwood*, *Mandeville*, 1817, etc. On a aussi de lui une *Histoire de Chaucer*, 1803; une *Histoire de la république d'Angleterre*, 1824-1828. A la fin de sa vie, il se fit libraire. Malgré ses déclamations contre le mariage, il se maria deux fois. Sa première femme fut miss Wollstoncraft, femme romanesque, connue par quelques écrits, surtout par une *Défense des droits des femmes*, 1790, où elle veut prouver que la femme doit partager tous les droits de l'homme. Les écrits de Godwin sont surtout remarquables par l'éloquence et l'énergie; il y exalte jusqu'à l'extrême les vertus morales, et attribue une grande part dans les actions humaines aux motifs désintéressés, s'opposant ainsi à Bentham qui ramenait tout à l'utile. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment *Caleb Williams*, par Germain Garnier, Paris, 1794, et par Samuel Constant de Rebecque, Genève, 1795.

GOELNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 26 kil. N. O. de Kaschau; 5,000 hab. Aux environs, fer, cuivre, usines diverses. Couteaux, fil de fer.

GOEMOER, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Zips et Lipto au N., de Hevesch et de Neograd au S. : 99 kil. sur 70 (en y comprenant le comitat de Kis-Honth qui y a été réuni en 1802) : 148,200 hab. Ch.-l., Gross-*Steffelsdorf*, et auparavant Pleisnicz. Montagnes, forêts; climat froid. Bétail, lin, vin, tabac, peu de grains; fer de qualité supérieure, aimant. Grande industrie. — Ce comitat est ainsi nommé d'une petite ville de Gœmœr, qui y est située ; elle est à 20 kil. N. O. de Putnok, et compte 2,000 hab.

GOEPPINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 28 kil. S. E. de Stuttgard ; 4,000 hab. Lainages, faïence, papier. Aux environs, deux sources thermales.

GOERLITZ, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Neisse, à 80 kil. O. de Liegnitz; 10,000 hab. Plusieurs monuments. Société des sciences, collection de cartes géographiques. Cabinets de physique, de minéralogie, de médailles, de machines, etc. : bibliothèques. Draps, toiles, rubans de fil, chapeaux, etc.

GOERTZ, ville des États autrichiens. *Voy.* GORITZ.

GOERTZ (G.-Henri), baron de), ministre de Charles XII, né dans la seigneurie de Schlitz en Franconie, avait d'abord servi le duc de Holstein-Gottorp. Charles XII le choisit pour son ministre après son retour de Bender : il eut l'art de créer de nouvelles ressources pour continuer la guerre : mais il lui fallut, pour l'exécution de ses plans de finances, recourir à des mesures arbitraires qui soulevèrent contre lui une partie de la nation suédoise. Accusé après la mort du roi, Gœrtz se vit condamner à mort sans avoir été entendu, et fut exécuté à Stockholm en 1719. Son vrai crime était d'être étranger et d'avoir été préféré aux Suédois.

GOERTZ (J.-Eustache, comte de), diplomate, né en 1737 à Schlitz en Franconie, de la même famille que le précédent, mort en 1821 à Ratisbonne, s'attacha d'abord à la cour de Weimar, fut chargé de l'éducation des enfants de la duchesse douairière Amélie, et forma le prince Charles-Auguste, qui fit de Weimar l'Athènes de l'Allemagne; puis entra au service du roi de Prusse Frédéric II; fut chargé par lui de diverses négociations en Russie, en Hollande, où il obtint peu de succès, et fut enfin ministre de Prusse à la diète de Ratisbonne. Il a laissé quelques écrits, notamment des *Mémoires sur les négociations qui ont précédé le partage de la Pologne*, Weimar, 1810, et sur les *Négociations pour la cession de la Bavière*, 1778, Francfort, 1812.

GOES ou TER GOES, ville de Hollande (Zélande), à 19 kil. E. de Middelburg; 4,500 hab. Commerce de grains, sel, garance.

GOETA-ELF ou GOTHA, rivière de Suède, sort du lac Wener, près de Wenersbourg, se partage en deux bras à Kongelf, et va se perdre dans le Cattégat près de l'île de Hisingen, après un cours de 130 kil. Célèbre cataracte de Trollhættan.

GOETHALAND. *Voy.* GOTHIE.

GOETHALS. *Voy.* HENRI DE GAND.

GOETHE (Jean-Wolfgang), l'un des plus grands écrivains de l'Allemagne, né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, étudia le droit à Leipsick, et reçut le bonnet de docteur à Strasbourg. Il commença à se faire connaître en 1774 par le roman de *Werther*, qui lui avait été suggéré par une aventure de jeunesse. Cet ouvrage, d'un genre tout nouveau, obtint un succès prodigieux, et valut à l'auteur la protection et l'amitié du jeune duc de Weimar, Charles-Auguste. Attaché à la personne de ce prince, d'abord en qualité de conseiller de légation, et ensuite comme membre du conseil privé, Gœthe fit avec lui un voyage en Suisse (1779), et un second en Italie (1786). A l'époque où la révolution française éclata, il avait déjà publié, outre *Werther*, les tragédies de *Goëtz de Berlichingen* (1773), *Clavijo* (1774), *Stella* (1776), *Iphigénie en Tauride* (1786), *le Tasse*, *d'Egmont* (1788), et d'innombrables mélanges. Dans les années qui suivirent, au milieu des préoccupations de la guerre, il continua d'étonner l'Allemagne par la multitude et la supériorité de ses productions poétiques, littéraires, scientifiques, parmi lesquelles on distingue: la comédie intitulée *le Grand Cophte*, le poëme d'*Hermann et Dorothée*, *les Années d'apprentissage de Wilhem Meister*, roman, un *Essai sur la métamorphose des plantes*, une *Théorie des couleurs*, *les Affinités électives*, et surtout la première partie du drame de *Faust*, après lequel Gœthe n'eut plus de rival dans sa patrie. Napoléon, pendant son séjour à Erfurt, voulut voir l'écrivain célèbre, dont le nom remplissait l'Allemagne; il le décora de la grand-croix de la Légion-d'Honneur (1807). Soit reconnaissance, soit tout autre motif, Gœthe prit peu de part à la grande lutte du patriotisme allemand contre la France, et pendant que tout s'armait autour de lui, il publia tranquillement ses mémoires sous le titre de *Vérité et Poésie*. Malgré cette conduite et les reproches auxquels elle donna lieu, il fut choisi pour ministre d'état par le duc de Weimar (1815); il conserva ces fonctions jusqu'en 1828. Sans être ralenti par l'âge, il fit encore paraître plu-

sieurs ouvrages : *le Divan oriental* (1819), *les Années de voyage de Wilhem Meister* (1821), faisant suite aux *Années d'Apprentissage*, la seconde partie de *Faust* (1829), et de nombreux mémoires sur les différentes branches des sciences physiques. Il s'est éteint doucement en 1832, à l'âge de 83 ans. Ses cendres reposent à Weimar, entre celles de Schiller et de son protecteur, le prince Charles-Auguste. — Gœthe est un des génies les plus remarquables que l'Allemagne ait produits. Comme poëte, il égale, s'il ne surpasse, les plus grands poëtes de son pays. Prosateur, son style restera à jamais comme un modèle de pureté et d'élégance. Comme savant, il a attaché son nom à plusieurs découvertes ingénieuses : c'est lui, par exemple, qui a le premier soupçonné le principe de l'unité de composition, développé depuis si heureusement par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Mais on chercherait en vain dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme et l'unité, fruit des profondes convictions : génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Gœthe n'a d'autre religion qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale, qui, voyant d'un œil égal la vérité et l'erreur, accepte toutes les idées et toutes les croyances. Il offre quelque ressemblance avec Voltaire, et il a contribué comme lui aux progrès du scepticisme religieux. Les œuvres de Gœthe ont été réimprimées plusieurs fois ; les éditions les plus récentes sont celle de Stuttgard, 1827-1831, 40 vol. in-8, à laquelle on a joint un supplément en 15 vol., 1832 et années suivantes, et celle de Paris, 1835-37, 4 vol. grand in-8. Il existe dans notre langue plusieurs traductions de *Werther*, d'*Hermann et Dorothée*, de *Faust* (notamment celle de M. Henri Blaze, 1840, in-12), des *Affinités électives*, du *Théâtre*, du *Divan oriental* et des *Mémoires*. On a aussi traduit en 1829 les *Années d'apprentissage*, et en 1831, les *Années de voyage de Wilhem Meister*. En 1837, M. Martins a publié les *Œuvres d'Histoire naturelle de Gœthe*, in-8, accompagnées d'un atlas grand in-fol.

GOETHEBORG. *Voy.* GOTHEMBOURG.

GOETTINGUE, en allemand *Gœttingen*, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), ch.-l. de principauté, sur la Leine, à 97 kil. S. E. de Hanovre ; 11,000 hab. Université célèbre, dite *Georgia Augusta* ; bibliothèque (une des plus riches du monde), jardin botanique, musée, observatoire, collections scientifiques nombreuses ; magnifiques établissements pour les sciences, les arts, etc. Société royale fondée en 1750. Industrie active. Nombreuses imprimeries, instruments de mathématiques et de physique, etc. — Jadis ville hanséatique ; elle fut très active jusqu'à la guerre de Trente-Ans. L'université de Gœttingue fut fondée en 1735 par le roi George II. Parmi ses professeurs les plus célèbres on peut citer : Blumenbach, Heeren, Hugo, Gieseler, Lücke, Gœschen, Siebold, Gauss, Ottfried Muller, Mitscherlich, les frères Grimm, Wendt, Herbardt, etc. Elle est suivie par 1,200 ou 1,500 étudiants.

GOETTINGUE (principauté de), principauté du roy. de Hanovre, dans le gouvernement d'Hildesheim, formait jadis un état particulier (compris dans le cercle de Basse-Saxe), qui appartenait à une branche de la maison de Brunswick, et qui, à l'extinction de cette branche, passa à la principauté de Kalenberg. Elle a pour bornes le Brunswick au N. et à l'E., la Saxe prussienne et la Hesse électorale au S. : 65 kil. sur 50 : 176,000 hab. Villes principales, Gœttingue, Nordheim, Uslar, Minden, etc.

GOETZ DE BERLICHINGEN. *Voy.* BERLICHINGEN.

GOFFIN (Hubert), maître mineur de la houillère d'Ans, près de Liége, sauva d'une manière héroïque, et au péril de sa vie, 70 ouvriers qu'une inondation avait surpris dans la mine et menaçait d'y engloutir (1812). Il fut, en récompense, décoré par Napoléon de la croix de la Légion d'Honneur.

GOG et MAGOG, êtres mystérieux dont parle la Bible dans plusieurs endroits, et qu'elle représente comme rois de peuples géants, ennemis d'Israël. Dans l'Apocalypse, Gog et Magog jouent le rôle d'*Antechrist*. Mahomet, dans le Coran, en parle dans un sens analogue. — Quelques savants ont voulu reconnaître sous ces deux noms, soit les Scythes, soit les Persans. — On désigne aussi sous le nom de Gog et de Magog deux énormes statues de guerriers saxons placées à Londres devant la porte du *Guildhall* (hôtel-de-ville).

GOGNA, riv. des États sardes. *Voy.* AGOGNA.

GOGO, ville d'Abyssinie, dans le roy. d'Amhara, à l'E. du lac Dembea.

GOGO, ville de l'Hindoustan (Bombay), par 21° 41' lat. N., 70° long. E., sur la côte occidentale du golfe de Bombay. Construction de vaisseaux. Habitants d'origine abyssinienne ; bons marins. Commerce actif, surtout avec Bombay.

GOGRAH, dite aussi SARDJOU ou DEVA (c.-à-d. *Divine*), *Elyoramis* d'Arrien ? riv. de l'Hindoustan, sort des monts Himalaya, dans l'ancienne prov. d'Aoude : baigne Bartapour, Fizabad, Aoude ; reçoit le Kali, le Rapty, et tombe dans le Gange à Mandji. Les Hindous la regardent comme sacrée.

GOGUET (Antoine-Yves), conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1716, mort de la variole en 1758, est connu par un bon ouvrage, intitulé : *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4, fig. ; l'édition la plus récente de cet ouvrage est celle de 1820, 3 vol. in-8.

GOHIER (L.-Jérôme), ministre et directeur de la république française, né en 1746 en Touraine, mort en 1830, exerça d'abord la profession d'avocat, se prononça avec force contre les parlements improvisés du chancelier Maupeou, fut chargé par les états de Bretagne de la défense des droits de la province et rédigea à cet effet un mémoire dans lequel il protestait contre les mesures du ministre Brienne. En 1791, il fut nommé membre de l'Assemblée législative, où il combattit la formule du serment civique imposé aux prêtres. Après le 10 août, il fut chargé de faire un rapport sur les papiers trouvés aux Tuileries, et s'acquitta de ce devoir avec quelque modération. En 1799 il fut appelé à remplacer Treilhard au Directoire, et se montra, avec Moulin et Roger-Ducos, l'adversaire de Sieyès. Au 18 brumaire, Gohier, qui était alors président du Directoire, protesta énergiquement contre la violence qui lui était faite ; mais le Directoire n'en fut pas moins renversé. Depuis, Gohier vécut dans la retraite.

GOKORNA, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 115 kil. S. E. de Goa, sur la mer, au milieu d'une forêt de cocotiers. Célèbre temple de Siva. Commerce considérable de sel.

GOKTEHA, lac de l'Arménie. *Voy.* SEVANGA.

GOLBERY (Marie-Philippe-Aimé DE), né à Colmar en 1786, mort en 1837, entra dans la magistrature, fut procureur impérial à Colmar (1813), conseiller à la cour royale de Strasbourg (1820) ; fut envoyé à la chambre des députés par le collége de Colmar en 1834, et siégea parmi les membres d'une opposition modérée. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, notamment les *Antiquités de l'Alsace*, 1827. Il a traduit de l'allemand l'*Histoire universelle de l'Antiquité*, de Schlosser, 1828-34 et l'*Hist. Rom.* de Niebuhr.

GOLCONDE, ville célèbre de l'Inde, dans le roy. de Décan (Bedjapour), sur un rocher, à 2 kil. O. d'Haïderabad, par 76° 15' long. E., 17° 18' lat. N., est l'entrepôt des diamants recueillis dans la Krichna et le Pennar : c'est dans cette ville qu'on les taille. Golconde était jadis capitale du roy. de Telingana : auj. elle est très déchue, mais elle est encore très forte (et même imprenable, selon les Indiens) : elle sert de trésor au nizam et de prison d'état ; les

banquiers d'Haïderabab peuvent s'y retirer en cas d'alarme. Nul Européen n'y entre sans un permis du prince.—Golconde donne son nom à une province de l'Hindoustan qui est la même que celle d'Haïderabad. *Voy.* HAÏDERABAD.

GOLDAP, ville des États prussiens (Prusse), sur le Goldap, à 31 kil. S. de Gumbinnen ; 3,150 hab. Bel aqueduc. Hydromel, lainages, toiles, chapeaux, tanneries. Aux environs, mont Goldap qui renferme du fer et des pierres à chaux.

GOLDBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 17 kil. S. O. de Liegnitz ; 5,800 hab. Fontaine hydraulique. Draps, flanelles, bas de laine, gants ; teintureries, etc. Commerce assez actif. Il y avait jadis aux environs une mine d'or, auj. abandonnée. —Ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, à 19 kil. S. E. de Schwérin ; 1,500 hab.

GOLDONI (Charles), le premier auteur comique de l'Italie. Il naquit à Venise en 1707, étudia successivement la médecine, le droit, la théologie, et se sentit toujours ramené au théâtre par un goût naturel. Dès 1753 sa gloire comme poëte comique était assurée, et ses pièces étaient jouées sur tous les théâtres d'Italie. En 1761 il fut appelé en France pour être attaché au Théâtre Italien ; il était en outre maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV, ce qui lui valut plus tard une pension de 3,600 livres ; la suppression de cette pension en 1792 le laissa dans un état voisin de la misère, et il mourut de chagrin l'année suivante. Goldoni a mérité le titre de *Molière italien ;* comme notre grand comique, en effet, il est peintre de mœurs très fidèle, et en même temps poursuit impitoyablement les vices et les travers, dans un langage naturel et souvent mordant. Son *Théâtre* a eu nombre d'éditions ; la meilleure est celle de Lucques, 1809, 26 vol. in-18. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français : *le Père de famille* et *le Véritable ami*, par Deleyre ; *Paméla* et *la Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier) ; *la Suivante généreuse*, *les Mécontents*, par Sablier ; *Paméla mariée*, par Desriaux ; *le Menteur, Molière, Térence* et *l'Auberge de la poste*, par Aignan (dans les *Théâtres étrangers* de Ladvocat). On a en outre de Goldoni des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, 1787, 2 vol. in-8.

GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain, né vers 1730 en Irlande, fut d'abord destiné à l'Église, préféra la médecine et se rendit à Edimbourg pour l'y étudier. Forcé de quitter cette ville pour dettes, il interrompit ses études et se sauva sur le continent ; parcourut la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suisse, voyageant à pied, et n'ayant souvent d'autre ressource que son talent sur la flûte. De retour en Angleterre en 1758, il commença par écrire dans les journaux littéraires, puis il publia sous son propre nom divers ouvrages qui lui firent bientôt une grande réputation. Néanmoins, ses habitudes de prodigalité et son caractère morose l'empêchèrent de vivre heureux ; il mourut en 1774 dans un âge peu avancé. Il a écrit des romans, dont le plus estimé est *le Vicaire de Wakefield ;* des *Contes moraux ;* des ouvrages historiques élémentaires, entre autres, un *Abrégé d'histoire romaine*, une *Histoire de la Grèce*, une *Histoire d'Angleterre*, des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, longtemps attribuées à Littleton ; des poëmes, dont le meilleur est *le Village abandonné :* des comédies qui eurent beaucoup de succès, surtout *Tony Humpkin*. Presque tous ses ouvrages ont été traduits en français, et quelques-uns, surtout *le Vicaire de Wakefield*, par différents auteurs.

GOLGONDAH, riv. de l'Inde anglaise, qui naît dans l'ancienne province d'Orissa, et tombe, après un cours de 270 kil., dans le golfe de Bengale.—Ville de l'Inde anglaise, dans la présidence de Madras, par 80° 0' long. E., 17° 35' lat. N.

GOLGOTHA ou CALVAIRE, colline à l'O. et tout près de Jérusalem, est le lieu où l'on exécutait les criminels. Jésus y fut crucifié.

GOLIATH, géant philistin, natif de Geth, et haut de plus de 6 coudées, vint défier les Israélites. David s'offrit pour le combattre, n'ayant d'autre arme que sa fronde : il renversa le géant d'un coup de pierre et lui coupa la tête avec sa propre épée.

GOLIKOFF ou GOLIKOW (Iwan), écrivain russe, né à Koursk en 1735, mort à St-Pétersbourg en 1801, était d'abord négociant. Il se livra à l'étude de l'histoire et de la littérature, recueillit une foule de documents sur la vie de Pierre-le-Grand, et fit paraître de 1788 à 1790, en russe : *Les hauts faits de Pierre-le-Grand, le réformateur de la Russie...*, 12 vol. in-12. Il publia successivement jusqu'en 1798 divers suppléments à cet ouvrage qui formèrent 18 nouveaux vol. Il publia aussi en 1798 : *Anecdotes de Pierre-le-Grand.* Il fut récompensé par le titre de conseiller de cour, que lui donna en 1800 l'emp. Paul Ier.

GOLIUS (Jacques), orientaliste, né à La Haye en 1596, mort en 1667, fut attaché à l'ambassade que les Provinces-Unies envoyèrent au roi de Maroc en 1622, et à son retour obtint une chaire d'arabe. On a de lui entre autres ouvrages : *Lexicon arabico-latinum*, Leyde, 1653, in-fol. ; *Alfragani elementa astronomica*, Amsterdam, 1669, in-4 ; *Ahmedis arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri* (Tamerlan) *historia*, Leyde, 1636, in-4, etc.

GOLNOW, ville murée des États prussiens (Poméranie), à 24 kil. N. E. de Stettin ; 3,000 hab. Martinet à cuivre. Draps, ruban de fil.

GOLO, riv. de Corse, naît au S. du mont Pagla-Orba, arrose le N. E. de l'arr. de Corte, traverse celui de Bastia, et tombe dans la Méditerranée près des ruines de *Mariana*, après un cours de 65 kil. — Cette rivière a donné son nom en 1793 à un dép. de la république française qui comprenait toute la partie septentrionale de la Corse ; il avait pour ch.-l. Bastia. Réuni à celui de Liamone en 1811, il a formé le dép. actuel de la Corse.

GOLOVINE (Fédor-Alexiévitch), comte du Saint-Empire d'Allemagne et de l'empire russe, né au milieu du XVIIe siècle, d'une des plus illustres familles de Russie, fut avec Lefort le serviteur le plus dévoué de Pierre-le-Grand. Il conduisit en Chine une ambassade russe, et parvint à conclure un traité d'alliance avec le céleste empire (1689). De retour en Russie, le czar Pierre lui donna le titre de boïar. En 1697, Golovine contribua à la prise d'Azof où il commandait l'infanterie ; il fut l'année suivante choisi avec Lefort pour accompagner le czar pendant son voyage dans les divers états de l'Europe. Il conclut plusieurs traités avantageux pour la Russie à Amsterdam, à Londres, à Vienne, et fut en récompense nommé successivement membre de l'ordre de Saint-André, grand-amiral, grand-chancelier, ministre des affaires étrangères et feld-maréchal. Il venait de conclure de nouveaux traités avec le Danemark et la Pologne, lorsqu'il mourut, en 1706.— Il ne faut pas confondre les Golovine avec les Golovkine, ni avec les Golovnine.

GOLOVKINE (Gabriel-Ivanovitch, comte), né en 1660, d'une famille polonaise, mort en 1734, servit avec fidélité Pierre-le-Grand, Catherine I et Pierre II ; fut fait grand chancelier en 1709, après avoir accompagné Pierre I dans ses campagnes. — Il laissa trois enfants qui occupèrent les postes les plus élevés. Michel Gavriolovitch Golovkine, l'un d'eux, jouit d'un grand crédit sous l'impératrice Anne, fut vice-chancelier, ministre de l'intérieur ; mais ayant après la mort de cette princesse agi contre les intérêts d'Élisabeth, il fut en 1741 renversé par une révolution subite et conduit en Sibérie où il mourut, 1755. — Un autre membre de cette famille, Iouri-Alexandrowitch, fut en 1805 envoyé en ambassade en Chine ; mais des difficultés d'étiquette

empêchèrent cette mission de produire des résultats.

GOLOVNINE (Vasili-Michaïlovitch), vice-amiral, né en 1776 dans le gouvernement de Riazan, mort du choléra en 1831, fut chargé de relever les côtes orientales de la Russie d'Asie, et fit dans ce but deux voyages autour du monde (1806-1817); fut longtemps prisonnier des Japonais (1811-1814), et publia ses deux voyages dès qu'il fut de retour. L'un d'eux a été traduit en français par M. Eyriès, sous ce titre : *Voyage de Golovnin, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais*, etc., Paris, 1818.

GOLUNGO-ALTO, prov. de la Nigritie portugaise (Benguela et Angola), remarquable par son élévation. On y trouve le mont Maria, le plus haut sommet mesuré de toute l'Afrique.

GOMAR (François), célèbre ministre protestant, né à Bruges en 1563, exerça d'abord le ministère évangélique à Francfort, puis enseigna la théologie à Leyde. Là il eut de longues et vives querelles avec Jacques Arminius son collègue, au sujet du libre arbitre et de la doctrine de Calvin sur la prédestination, et voulut faire dominer dans toute leur rigueur les dogmes fatalistes de Calvin; ces querelles divisèrent les villes et les églises de la Hollande pendant près de vingt années, et forcèrent enfin Gomar à quitter Leyde. Il alla occuper une chaire de théologie à Groningue. Il assista au concile de Dordrecht (1618), et y fit condamner la doctrine de son adversaire. Il mourut en 1641. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam en 1645, in-fol. Ses partisans furent appelés *Gomaristes;* ses adversaires *Arminiens*, ou *Remontrants*. *Voy.* ARMINIUS.

GOMBAUD ou GONDEBAUD, roi des Bourguignons. *Voy.* GONDEBAUD.

GOMBAUD (Jean OGIER DE), poëte français, né en Saintonge vers 1576, mort à Paris en 1666, fut l'un des premiers membres de l'Académie Française à sa fondation. Écrivain fade et médiocre, il composa des sonnets et des madrigaux qui étaient fort goûtés à l'hôtel Rambouillet. Boileau a dit de lui :

Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.

On a de Gombaud : *Endymion*, poëme en prose, Paris, 1624; *Amaranthe*, pastorale, 1631, in-8; *Poésies*, 1646; *les Danaïdes*, tragédie, 1658, in-12; *Sonnets*, 1649, in-4; *Épigrammes*, 1657, in-12, etc.

GOMBERVILLE (Marin LEROY DE), poëte, membre de l'Académie Française à sa création, né à Paris en 1600, mort en 1647, fit paraître dès 14 ans un *Éloge de la Vieillesse*, en 110 quatrains. Il s'essaya à écrire l'histoire, mais son penchant le ramena à la poésie; il écrivit aussi beaucoup de romans. On a de lui, outre le recueil de ses *Poésies*, des *Discours des vertus et des vices de l'histoire*, *et de la manière de la bien écrire, avec un traité de l'origine des Français*, Paris, 1620; des romans : *la Caritie*, 1622; *Polexandre*, 1637; *la Jeune Alcidiane*, 1651; *la Cythérée*, 1642; et *la Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des Stoïques*, etc., 1646, in-fol.

GOMBETTE (loi), loi des Bourguignons, ainsi appelée de Gombaud ou Gondebaud, 3e roi des Bourguignons, qui la publia vers 500. Elle est remarquable en ce qu'elle accorde aux Romains les mêmes droits et avantages qu'au peuple vainqueur. Elle renferme beaucoup de dispositions du Code Théodosien. Elle établit que les Bourguignons laisseront aux vaincus la moitié des terres conquises. Elle fut abrogée en 840 par Louis-le-Débonnaire, qui y substitua les capitulaires de Charlemagne. (*Voy.* GONDEBAUD.)

GOMER, fils de Japhet, dont les descendants sont appelés Gomérites, fut, dit-on, la tige des peuples de Galatie. — C'est aussi de Gomer qu'on fait descendre les Cimbres. On a donné par suite le nom de Gomer à la langue de cet ancien peuple, dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans le dialecte gaélique, parlé dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles.

GOMERA, riv. de l'état de Maroc (Fez), tombe dans la Méditerranée, près de Velez-Gomera, après un cours de 90 kil.

GOMERA (île), *Capraria*, une des Canaries, par 28° 13' lat. N. Elle est de forme presque ronde : 26 kil. sur 22 : 7,900 hab. Ch.-l., St-Sébastien. Montagnes, bois; quelques vallées délicieuses. Grains, vin, fruits, soie, cire, ignames, etc.

GOMEZ (Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Tolède vers 1138, mort en 1242, se distingua d'abord dans la carrière des armes contre les Maures et les Portugais, et obtint la faveur du roi Ferdinand II; mais bientôt sa dissolution et ses désordres la lui firent perdre. Délivré comme par miracle d'un péril imminent, Gomez revint à la vertu, et fonda, sous les auspices de son souverain, un ordre de chevaliers qui se voua à la défense de la chrétienté; ils prirent dans la suite le nom d'Alcantara (*Voy.* ce nom).

GOMEZ de Ciudad-Réal (Ferdinand), médecin, né en 1388, mort en 1457, resta attaché à la personne de Jean II jusqu'à la mort de ce prince en 1453, acquit une grande réputation par des cures difficiles, et se distingua aussi dans les lettres. On a de lui un livre intitulé : *Centon circulaire du bachelier Ferdinand Gomez* (en espagnol), publié à Madrid, 1765, par Eugène de Plaguno et Mirola; c'est un recueil de 105 lettres dans lesquelles on trouve l'histoire secrète du règne de Jean II. — Un autre Gomez de Ciudad-Réal (Alvarez), poëte, né en 1488, d'une des premières familles de Guadalaxara, mort en 1538, s'était distingué dans les guerres de 1506, de 1512 et de 1525. Il composa des poésies latines, qui furent fort admirées dans le temps, et lui valurent le surnom de *Virgile espagnol*. La plus remarquable de ces compositions est un poëme latin sur la *Toison d'Or*, Tolède, 1540, in-8. On a encore de lui : *Theologica descripcion de los mysterios sagrados*, poëme en 12 chants, Tolède, 1541, in-4; *Satiras morales contra los siete vicios*, Madrid, 1604.

GOMEZ (Sébastien), peintre, né à Séville vers 1616, était fils d'un nègre, esclave du célèbre Murillo. Ce maître donna des leçons de peinture au jeune Gomez, qui dès lors fut surnommé *le Mulâtre de Murillo*. On connaît de lui une *Notre-Dame avec l'enfant Jésus*, une *Sainte Anne*, un *Christ à la colonne*, à Séville, etc. Sa manière est gracieuse et son coloris vif. — Gomez de Valencia (Philippe), peintre, disciple du peintre Jérôme de Cieza, né à Grenade en 1634, mort en 1694, a imité avec succès le genre d'Alonzo Cano. On cite de ce maître un grand tableau, dit *la Présentation des clefs de Séville à Ferdinand III par les députés maures*, et un *Christ dans le linceul*.

GOMEZ (Madeleine-Angélique POISSON, dame DE), femme de lettres, fille du comédien Poisson, née à Paris en 1684, morte à St-Germain-en-Laye en 1770, épousa un gentilhomme espagnol sans fortune, et fut obligée pour vivre de mettre à profit les talents littéraires qu'elle possédait. Ses ouvrages les plus connus sont : *les Journées amusantes*, 1723, 8 vol. in-12; *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12; *les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1735, 18 vol. in-12. On a aussi d'elle un volume d'*Œuvres mêlées*.

GOMMEGNIES, ville du dép. du Nord, à 6 kil. N. E. du Quesnoy; 2,200 hab.

GOMOL, riv. de l'Afghanistan, naît sur le revers oriental des monts de Gazna et tombe dans le Sind, au N. E. de Dera-Ismaïl-Khan, après un cours de 400 kil.

GOMORRHE, *Gomorrha*, ville de la Palestine primitive, aux environs du lac Asphaltite, fut prise par Chodorlahomor, roi des Mèdes, puis anéantie avec Sodome par le feu du ciel en punition des abominables débauches de ses habitants.

GOMPHI, auj. *Stagi*, ville de Thessalie, dans l'Histiéotide, vers la source du Pénée.

GOMROUN, ville d'Iran. *Voy.* BENDER-ABASSI.

GONATAS (ANTIGONE), roi de Macéd. *Voy.* ANTIGONE.

GONAVE, île d'Amérique, dans le golfe de Gonave ou de Léogane, sur la côte d'Haïti, par 75° 25' long. O., 18° 48' lat. N.: 60 kil. sur 13. Inhabitée.

GONAVE (golfe de). *Voy.* LÉOGANE.

GONAVES (LES), ville de l'île d'Haïti (Ouest), ch.-l. d'arrondissement, sur la côte septentrionale du golfe de Gonave, par 75° 8' long. O., 19° 27' lat. N.; 1,500 hab. Bon port.

GONCELIN, ch.-l. de canton (Isère), à 25 kil. N. E. de Grenoble; 1,650 hab.

GONDAR, dite *la Ville aux 44 églises*, ville d'Afrique, ch.-l. de la province de Dembea et capitale du roy. de Gondar, était précédemment la capitale de tout l'empire d'Abyssinie: elle est par 35° 10' long. E., 12° 34' lat. N., à 60 kil. S. O. d'Axoum, et a environ 50,000 hab. Nombreuses églises, surtout celle dite Koskom; palais du roi, assez délabré; maisons couvertes en chaume.

GONDAR (royaume de), improprement dit *roy. d'Amhara*, un des débris de l'empire d'Abyssinie, comprend les provinces centrales de cette région (Dembea, Gojam, Belessem, Damot, Voggara, Tchelga, etc.), et a pour capit. Gondar.—Depuis plusieurs années ce roy. est en proie aux ravages des Gallas qui tiennent prisonnier le *Négus*, qui se prétend le légitime successeur des empereurs d'Abyssinie.

GONDEBAUD, roi des Bourguignons, était petit-fils de Gondicaire et fils de Gundioc. A la mort de son père (463), il eut le pays de Genève en partage; mais ayant dépouillé et mis à mort ses trois frères Gondemar, Godégisile et Chilpéric, il étendit son royaume depuis le Haut-Rhin jusqu'à la Méditerranée et depuis la Haute-Loire jusqu'aux Alpes (491). Clovis, qui avait épousé Clotilde, fille de Chilpéric, déclara la guerre à Gondebaud et le vainquit (501); il lui accorda cependant la paix, à la condition qu'il abandonnerait l'arianisme. Gondebaud donna à ses sujets un code connu sous le nom de *loi Gombette* (imprimé dans le *Codex legum antiquarum* de Fréd. Lindebrog, Francfort, 1613, in-fol.). Cette loi fut promulguée en 502 à Lugdunum (Lyon), capitale des Bourguignons.

GONDEMAR ou GODOMAR I, fils de Gundioc, et frère de Gondebaud, avait eu le pays de Vienne en partage à la mort de son père (463); mais il en fut dépouillé par Gondebaud, qui le fit mourir.

GONDEMAR II, roi des Bourguignons, 2e fils de Gondebaud, succéda à Sigismond, son frère, en 523; chassa les Francs de son royaume vainquit et tua Clodomir, leur roi, dans une grande bataille livrée dans la plaine de Véseronce en 524; conserva la paix avec l'Italie en cédant plusieurs villes à Théodoric, et resta paisible possesseur de ses états jusqu'en 534. Mais à cette époque il fut détrôné par les fils de Clovis, et mourut prisonnier en 541. Son royaume fut réuni à la France.

GONDERIC ou GUNTHARIC, roi des Vandales de 406 à 427. *Voy.* VANDALES.

GONDI (maison DE), illustre maison originaire de Florence, joue un rôle important dans l'histoire de cette république dès le XIIIe siècle; elle y subsiste encore. — Un rejeton de cette maison, Antoine de Gondi, vint s'établir en France au commencement du XVIe siècle. Albert de Gondi, fils d'Antoine, ayant épousé en 1565 Claude-Catherine de Clermont, baronne de Retz, devint le chef d'une branche nouvelle, qui acquit en France une grande illustration; il est connu sous le nom de maréchal de Retz (*Voy.* ce nom). Son fils, Emmanuel de Gondi, fut général des galères sous Louis XIII; il fut père du fameux cardinal de Retz. Cette maison a donné à l'Église deux cardinaux, et à Paris deux évêques ou archevêques. Le premier cardinal de Gondi permit, pendant le blocus de Paris par Henri IV, que l'argenterie des églises servît à secourir les habitants. — Le second est le fameux coadjuteur, plus connu sous le nom de cardinal de Retz. *Voy.* RETZ (cardinal DE).

GONDICAIRE, premier roi des Bourguignons, entra en Gaule en 406, et vers l'an 410 devint maître du pays qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes; après un assez long règne, il fut vaincu par Aétius, patrice des Gaules, et périt en 436 dans une bataille contre Attila, roi des Huns. Gundioc, son fils, lui succéda.

GONDIOC. *Voy.* GUNDIOC.

GONDOK, *Condahates* d'Arrien? riv. de l'Inde, prend sa source dans le Thibet, par 80° 45' long. E., 30° lat. N.; franchit l'Himalaya, traverse le Neypour, sépare l'Aoude du Béhar, et tombe dans le Gange à Hadjipour, après un cours de 800 kil.

GONDRECOURT, ch.-l. de canton (Meuse), sur l'Ornain, à 27 kil. S. O. de Commercy; 1,500 hab.

GONDRIN, village et château seigneurial, dans le dép. du Gers, à 13 kil. S. O. de Condom; 300 hab.

GONDRIN (Antoine-Louis DE PARDAILLAN DE), duc d'Antin, né à Paris en 1665, mort en 1736, était lieutenant-général et gouverneur de la province d'Alsace. Il se fit remarquer à la cour de Louis XIV par son adresse à flatter et à prévenir les désirs du roi. Un massif du bois de Fontainebleau ayant déplu à Louis XIV, il en fit scier tous les arbres pendant la nuit, et le lendemain, à un signal donné, tous les pieds d'arbres tombèrent comme par enchantement sous les yeux du roi.— Un autre Gondrin, Louis-Henri, archevêque de Sens, né en 1620, était fils d'Antoine-Arnauld de Gondrin, marquis de Montespan et d'Antin. Il eut dans son diocèse de vifs démêlés avec les Capucins et les Jésuites, et lança contre eux un interdit qui subsista jusqu'à sa mort, en 1674. On a de lui une *Traduction des lettres choisies de Grégoire-le-Grand*, publiée par J. Boileau.

GONESSE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 22 kil. E. de Pontoise, à 15 kil. N. E. de Paris; 2,123 hab. Franges de coton, blanchisseries de toiles, etc. Boulangerie renommée.

GONFALON, dit aussi *gonfanon*, espèce de bannière en usage au moyen âge, et ainsi nommée parce qu'elle était ornée de plusieurs pendants appelés *fanons*. Dans plusieurs républiques italiennes les *gonfaloniers*, c'est-à-dire porteurs du gonfalon, furent longtemps des officiers de justice, ou les commandants d'un corps de troupes destiné à protéger l'exécution des lois. Dans quelques-unes même on nommait ainsi le chef de l'état. — En France, le gonfalon était plus spécialement une bannière d'église, qu'on arborait pour lever des troupes, et qui était portée par les avoués ou défenseurs temporels des abbayes et des églises.

GONFARON, *Forum Voconii*, village du dép. du Var, à 35 kil. N. E. de Toulon; 1,200 hab.

GONGORA Y ARGOTE (Luis DE), poëte espagnol, né à Cordoue en 1561, mort en 1627, embrassa à 45 ans l'état ecclésiastique, et devint aumônier de Philippe III. Il mit à la mode un style ampoulé qui a été désigné sous le nom de *gongorisme*. Ses œuvres ont été publiées à Madrid en 1630, et réimpr. à Madrid et à Bruxelles, 1659, in-4. Don Ramon Fernandez en a donné un choix, Madrid, 1787.

GONGO-SOCCO, c'est-à-dire *caverne de voleurs*, nom d'un grand établissement de mines d'or du Brésil, dans la prov. de Minas-Geraës, à 400 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro, qui appartient à une compagnie anglaise. Il se trouve sur les bords d'un torrent nommé *Socorro*. Cette mine n'est exploitée que depuis 1817.

GONSALVE DE CORDOUE, *Gonzalo Hernandez y Aguilar*, duc de Terranova, prince de Venouse, surnommé *le Grand Capitaine*, général espagnol, né en 1443 à Montilla, près de Cordoue, se signala d'abord par ses exploits contre les Maures, et leur

enleva Grenade (1492). Appelé ensuite par les Vénitiens, il força les Turcs à lever le siége de Zante. En 1501, il fut placé par le roi Ferdinand à la tête d'une expédition dans le royaume de Naples, dont Louis XII, roi de France, venait de s'emparer. Il débarqua à Tropea, battit les Français à Barletta (1502), Seminara (1503), et remporta une victoire complète à Cerignola, dans la Pouille, sur le duc de Nemours, qui y périt (1504); enfin, après une foule d'autres avantages obtenus sur les Français et les Napolitains, il assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il fut nommé connétable. Mais des envieux le calomnièrent auprès de Ferdinand; il reçut l'ordre de quitter Naples, et il alla finir ses jours dans la disgrâce à Grenade (1515). Gonsalve était généreux autant que brave; cependant on lui reproche plusieurs traits de cruauté. Sa vie a été écrite par le P. Duponcet. Florian en a fait le héros d'un roman historique.

GONTAUT (maison DE), noble famille de France, originaire du bourg de Gontaut, dans l'ancien Agénois (Lot-et-Garonne), remonte au xe siècle: la plupart de ses membres se sont illustrés par leurs exploits militaires. Dès l'an 1180, les seigneurs de Gontaut prennent le titre de seigneurs de Biron, sous lequel plusieurs d'entre eux sont devenus célèbres. (*Voy.* BIRON.)

GONTHIER d'Andernach (Jean), médecin allemand, né en 1487, mort à Strasbourg en 1574, fut d'abord recteur des écoles publiques à Goslar, puis professeur de grec à Louvain; vint ensuite en 1525 étudier la médecine en France, et fut attaché à la personne de François I; mais les persécutions dirigées contre les Protestants l'obligèrent à quitter la France pour se retirer en Allemagne. Il a laissé des ouvrages estimés, dont les principaux sont: *Anatomicarum Institutionum libri IV*, Paris et Bâle, 1536, in-8; Padoue, 1558, in-8, revu par Vesale; *De Medicina veteri et nova*, Bâle, 1571, 2 vol. in-fol.; *De la Peste*, Strasbourg, 1564, in-4. On lui doit aussi une traduction de divers traités de Galien.

GONTRAN, 2e fils de Clotaire Ier, roi de France, eut en partage les royaumes de Bourgogne et d'Orléans en 561; s'occupa à calmer les dissensions fréquentes qui s'élevaient entre ses frères, battit les Lombards et fit cesser leurs incursions sur son territoire. La mort de ses trois frères le laissa seul possesseur des Gaules: mais il se déclara le protecteur de ses neveux, et fit sacrer roi de Soissons, Clotaire II, fils de son frère Chilpéric I. Il mourut en 593, et fut canonisé. On le fête le 28 mars.

GONZAGUE, en italien *Gonzaga*, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. de Mantoue, a donné son nom à l'illustre famille des Gonzague.

GONZAGUE, ancienne famille princière d'Italie, qui depuis le XIe siècle a donné des seigneurs à quelques souverainetés de l'Italie, des grands dignitaires à l'Eglise et des princesses à plusieurs maisons royales. En 1328, Louis de Gonzague, s'étant défait de Passerino Bonacossi ou Bonicolsa, *capitano* de Mantoue, se mit à sa place. Depuis cette époque les Gonzague régnèrent sur Mantoue jusqu'en 1707. Charles-Ferdinand, de la ligne de Nevers, leur dernier représentant dans cette cité, montra une telle dissolution de mœurs, qu'après sa mort, ses sujets allèrent au-devant de la domination autrichienne.—Dans l'intervalle, nous trouvons à signaler: 1° Jean-François II, marquis de Mantoue, mort en 1519, qui fut choisi en 1495 par le pape, les Vénitiens, l'Espagne et le duc de Milan, pour commander leurs troupes réunies contre Charles VIII, roi de France, lors de l'expédition de ce prince en Italie; le marquis de Mantoue remporta quelques avantages sur l'armée française; — 2° Ferdinand, 3e fils de Jean-François II, duc de Molfetta. Il s'acquit, au service de Charles-Quint, la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Italie. Charles l'avait fait vice-roi de Sicile et gouverneur de Milan; mais il fut dépouillé de ce gouvernement par Philippe II en 1556, et il acheta alors le duché de Molfetta dans le royaume de Naples, et la ville de Guastalla dans la Lombardie. Il mourut en 1557, laissant à ses descendants ces nouveaux états. Sa mémoire est souillée de plusieurs crimes; on le soupçonna d'avoir empoisonné le dauphin, fils de François I, roi de France.—Parmi les cardinaux du nom de Gonzague, le premier en mérite est Hercule, qui fut envoyé en 1563 au concile de Trente, comme légat du Saint-Siége. Il a laissé quelques ouvrages de piété, un *Catéchisme*, des *Lettres*, etc.—La maison de Gonzague s'était partagée en trois branches vers 1440; à la branche aînée appartinrent les marquis (puis ducs, 1530) de Mantoue; mais celle-ci s'éteignit en 1627, et fut remplacée dans la possession de Mantoue par la ligne collatérale des Gonzague, ducs de Nevers; de la branche aînée sortirent encore (1557) les ducs de Guastalla qui s'éteignirent en 1742. Des deux autres branches descendirent les ducs de Sabioneta et de Castiglione, que l'empereur dépouilla de leurs états en 1692. — Enfin, du dernier fils de Louis I de Gonzague étaient sortis au XIVe siècle les comtes de Novellare, dont le dernier mourut en 1726; à cette branche appartient Louis de Gonzague, qui se fit jésuite en 1591, et fut canonisé par le pape Grégoire XV en 1621. — Dans la ligne des Nevers, on remarque Marie-Louise de Gonzague, née vers 1612, qui épousa Wladislas, roi de Pologne, en 1645, puis Jean Casimir, son successeur; sa sœur, Anne de Gonzague, connue sous le nom de Princesse palatine, née en 1616, fut célèbre par sa beauté et son esprit; elle épousa le prince Édouard, comte palatin, fils de Frédéric V, duc de Bavière, et vint mourir à Paris en 1684, après une vie fort agitée. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

GOOR, ville de Hollande (Yssel supérieur), à 14 kil. S. O. d'Almelo; 3,200 hab.

GORDES, *Vordenses*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 15 kil. N. O. d'Apt; 3,400 hab.

GORDIEN I, dit *l'Ancien*, *Marcus Antoninus Gordianus Africanus*, empereur, né à Rome l'an 157 de J.-C., était proconsul en Afrique et avait 80 ans lorsqu'il fut proclamé à Carthage, conjointement avec son fils, par les troupes révoltées contre le féroce Maximin, l'an 237. Il refusa vainement la pourpre. Au bout de six semaines il s'étrangla en apprenant que son fils avait été vaincu et tué dans Carthage par Capélien, général de Maximin, qui faisait le siége de cette ville.

GORDIEN II, dit *le Jeune*, fils du précédent, fut associé par lui à l'empire et périt à Carthage en combattant Capélien. *Voy.* l'art. précédent.

GORDIEN III, dit *le Pieux*, *Marcus Antoninus Gordianus*, petit-fils par sa mère de Gordien I, fut placé sur le trône en 238, après la mort de Pupien et Balbin, n'étant encore âgé que de douze ans. Dirigé par le préfet du prétoire Misithée, dont il épousa la fille, il gouverna sagement. Il périt en Orient, assassiné par Philippe-l'Arabe en 244, pendant qu'il combattait Sapor, roi des Perses. — L'abbé Dubos a prétendu qu'il avait existé un 4e Gordien; mais cette opinion ne paraît pas fondée. L'histoire des Gordiens a été écrite en latin par Jules Capitolin.

GORDIEN (saint), martyr sous Dioclétien, est fêté le 10 mai.

GORDIEN (nœud). *Voy.* GORDIUS.

GORDIUM, plus tard *Juliopolis*, ville de la Petite-Phrygie, près des frontières de la Galatie, et sur le Sangarius. C'était là que se trouvait le nœud Gordien. *Voy.* GORDIUS.

GORDIUS, Phrygien qui, de simple laboureur, devint roi; il consacra dans le temple de Jupiter

le char sur lequel il était monté lorsqu'on vint lui offrir la royauté. Le joug était lié au timon par un nœud si artistement fait, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts : on le nommait le *nœud gordien*. L'oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui délierait ce nœud. Alexandre, dans son expédition, désespérant de le délier, le coupa d'un coup d'épée, et parvint ainsi à accomplir ou du moins à éluder l'oracle.

GORDON (famille DE), ancienne maison d'Écosse, dont l'origine a partagé les généalogistes, mais qui paraît toutefois être venue s'établir dans la Grande-Bretagne à la suite de Guillaume-le-Conquérant (1066). Elle fut honorée du titre de duc en 1684. Les Gordon s'allièrent aux nobles maisons de Keith, d'Argyle, de Norfolk, et même aux Stuarts, à la cause desquels ils se montrèrent toujours fidèles. —Dans le dernier siècle, George Gordon, connu sous le nom de *lord Gordon*, né en 1750, membre de la Chambre des Communes, s'y fit remarquer par ses discours énergiques et son opposition au ministère. La violence de ses déclamations contre le bill en faveur des Catholiques causa des troubles qui amenèrent son emprisonnement, en 1780. Mis en jugement, il fut acquitté. Mais ayant publié en 1788 un libelle contre la reine de France, il fut arrêté et mis à Newgate, où il mourut en 1793. — La ligne mâle des ducs de Gordon s'est éteinte en 1836 en la personne de George Gordon, 5e et dernier duc, né en 1770, pair en 1807, général en 1819, et garde du grand-sceau d'Écosse. — John Byron, père du poëte si connu sous le nom de lord Byron, avait épousé Catherine Gordon, issue de la branche aînée de cette famille : d'où vient que lord Byron portait aussi le nom de Gordon.

GORDON (Patrik), noble écossais, de la famille des précédents, né en 1635, quitta jeune sa patrie, et devint feld-maréchal de Russie et gouverneur de Moscou sous le règne de Pierre-le-Grand, à qui il rendit de grands services dans la guerre de 1696 contre les Turcs, et dans la révolte des Strélitz. Il mourut deux ans après. On a de lui un *Journal* précieux pour l'histoire de Pierre-le-Grand, écrit en anglais.

GORDYÈNE, auj. partie sept. du *Kourdistan*, contrée d'Arménie, entre la Bagraydanène au N. et le Tigre au S., était voisine de l'Atropatène et de l'Assyrie.

GORÉE, *Bir* en langue indigène, îlot situé sur la côte de Sénégambie, à 3 kil. du cap Vert, par 56° 40' lat. N., 16° 9' long. E. Ses côtes sont très escarpées et presque inaccessibles ; 5,800 hab. La plus grande partie de l'île est occupée par une ville nommée aussi Gorée, que défend le fort St-Michel. — Les Hollandais s'emparèrent de cette île en 1619, et changèrent le nom que lui donnaient les indigènes pour y substituer celui de Gorée, du nom d'une île de la Zélande. L'amiral d'Estrées enleva cette île aux Hollandais en 1677, et depuis ce temps elle appartient à la France. L'île de Gorée fut occupée en 1804 par les Anglais qui nous l'ont rendue en 1815.

GORGIAS, célèbre sophiste grec, né à Léontium en Sicile vers l'an 485 av. J.-C., vécut, dit-on, 107 ans. Ayant été envoyé par les Léontins à Athènes pour y demander des secours, il se fit tellement admirer des Athéniens par son éloquence, qu'on le retint dans cette ville pour y donner des leçons de rhétorique. Il se fit aussi remarquer comme philosophe et écrivit un livre sur la *Nature* dans lequel il soutenait qu'il n'y a rien de réel, rien qui puisse être connu, rien qui puisse être enseigné ou transmis par les mots. On a sous son nom deux discours, dans les *Orateurs grecs* de Reiske, tome VIII. —Platon a donné le nom de Gorgias à un dialogue célèbre où il traite de la rhétorique et se moque des sophistes et des rhéteurs de son temps.

GORGO ou CORCANGE, *Khorkhandj*, ville des Huns Ephtalites, dans la Transoxiane. Près de là eut lieu la grande défaite de Gorgo ou du Fossé, où périrent Firouz I et son armée, l'an 484 de J.-C.

GORGONES, monstres femelles, célèbres dans la fable, étaient au nombre de trois : Sthéno, Euryale et Méduse. Elles étaient sœurs et filles de Phorcys et de Céto ; elles habitaient près du jardin des Hespérides, situé aux environs des colonnes d'Hercule. Elles étaient hideuses à voir, n'avaient qu'un œil en commun et changeaient en pierres tous ceux qui osaient les regarder. Persée délivra la terre de ces monstres, et parvint, avec le secours de Minerve, à trancher la tête de Méduse que la déesse attacha à son égide.

GORGUE (LA), ville du dép. du Nord, à 15 kil. S. E. d'Hazebrouk, sur la Lys ; 3,100 hab. Toiles, linge de table, raffinerie de sel, etc.

GORI ou GOURI, ville de la Russie mérid. (Géorgie), à 60 kil. N. O. de Tiflis, près du confluent du Kour et du Didi-Liakvi ; 1,500 hab. Étoffes de coton, couvertures. Gori a donné son nom à la Gourie.

GORIN, riv. de la Russie d'Europe, naît à 29 kil. S. O. de Kremenetz (Volhynie), et tombe dans le Przipets après un cours sinueux de 450 kil.

GORIONIDES ou BEN GORION (Joseph), dit aussi *Jossiphon*, rabbin juif, vivait dans le VIIIe ou IXe siècle de notre ère. Il est auteur d'une *Histoire juive* qui a été imprimée pour la première fois à Mantoue avant 1480, et qui a été traduite en latin par Munster, Bâle, 1541, et par Gagnier, Oxford, 1706. On a prétendu à tort que ce rabbin juif n'était autre que l'historien Josèphe.

GORITZ ou GORICE, *Gorizia* en italien, *Gœrtz* en allemand, ville des États autrichiens (Illyrie), sur l'Isonzo, à 41 kil. N. O. de Trieste ; 8,900 hab. Évêché. Sociétés savantes. Soieries, bougies, rubans de fil. Cette ville est depuis quelques années le séjour de la branche aînée de la famille des Bourbons, déchue du trône de France : Charles X y est mort.

GORKUM, quelquefois *Gorinchen* ou *Gornichem*, ville de Hollande (Hollande mérid.), à 33 kil. S. E. de Rotterdam, sur la Meuse ; 5,200 hab. Église et hôtel-de-ville remarquables. Pêche active. Commerce (grains, beurre, chanvre, poissons). Patrie des peintres Jean Van der Heydin, Jean Van der Ulft, et Abr. Blœmaært. — Fondée en 1230 ; très florissante au XIVe siècle ; presque submergée en 1809 ; fortifiée en 1813 par les Français.

GORLITZ, ville de Silésie. *Voy.* GŒRLITZ.

GORODICHTCHE, ville de la Russie d'Europe (Nijnei-Novgorod), à 24 kil. N. E. de Nijnei-Novgorod ; 3,000 hab. Imprimerie sur toiles ; céruse.

GORODOK, nom commun à plusieurs bourgs de Russie ; le plus important est situé dans le gouvernement d'Astracan. *Voy.* GOURIEV-GORODOK.

GOROGUEA, rivière du Brésil, naît par 10° 45' lat. S., coule au N. E. jusqu'à Jerumenha, tombe dans la Paranayba, après un cours sinueux de 650 kil.

GOROKHOV ou GOROKHOVETS, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), sur la Kliazma, à 150 kil. E. de Vladimir ; 2,400 hab. Fonderie de cloches. Toiles, savon. Filatures de lin. Tanneries.

GORON ou GORRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. O. de Mayenne ; 2,000 hab.

GOROUAL, district de l'Inde. *Voy.* GHEROUAL.

GORRA, nom qu'on donne souvent au Setledje et à la Béyah réunis, avant leur jonction avec le Tchennab. Il correspond à la partie inférieure de l'ancien *Hyphase*.

GORRACOTTA, ville d'Hindoustan, ch.-l. d'un petit état de même nom dans l'ancien Allahabad, par 23° 44' lat. N., 76° 43' long. E.

GORRAH, ville de l'Inde. *Voy.* GURRAH.

GORSCHEN (GROSS-), ville des États prussiens (Saxe), à 20 kil. S. E. de Merseburg. Défaite des Prussiens par un corps français, 2 mai 1813.

GORTYNE, ville de Crète, au S. O. de Cnossa, sur le fleuve Léthé. — Ville d'Arcadie, au confluent du *Gortynius* ou *Lusius* avec l'Alphée.

GORZE, ch.-l. de canton (Moselle), à 21 kil. S. O. de Metz; 1,600 hab.

GOSLAR, ville murée du Hanovre, à 6 kil. S. E. de Hildesheim; 5,700 hab. Ancienne cathédrale; vieux château impérial, dit *Kaiserburg*, où se rassemblaient jadis les diètes impériales; ce n'est plus auj. qu'un magasin à grains. Antiquités saxonnes. Potasse, tabac, savon, vitriol, liqueurs, bière, eau-de-vie, etc. Aux environs, plomb, ocre, soufre, ardoises. — Goslar était jadis une ville impériale; elle fut donnée à la Prusse en 1803, au royaume de Westphalie en 1807; rendue en 1813 à la Prusse, qui la céda enfin au Hanovre, 1815. C'est à Goslar que le moine Berthold Schwartz inventa, dit-on, la poudre à canon.

GOSLIN, évêque de Paris, défendit cette ville contre les Normands qui l'assiégeaient (885); monté lui-même sur la brèche et armé d'une hache, il combattit avec courage et repoussa plusieurs assauts. Il mourut pendant le siége. Abbon a chanté ses exploits.

GOSPORT, ville d'Angleterre (Hampshire), à 2 kil. de Portsmouth dont elle n'est séparée que par un petit bras de mer et dont elle fait presque partie; 12,600 hab. Bel hôpital d'Haslar (pour les marins), théâtre; brasserie royale; fonderie de fer et de cuivre, et autres établissements pour la marine royale.

GOSSE (Étienne), auteur dramatique, né en 1773 à Bordeaux, mort en 1834, s'enrôla comme volontaire en 1793, devint rapidement officier, se retira du service après avoir été blessé dans la Vendée, 1796, et occupa sous l'empire un emploi que la restauration lui fit perdre. Il a fait plusieurs comédies, dont les meilleures sont *les Femmes politiques*, 1797, et *le Médisant*, 1816; des romans, entre-autres *les Amants vendéens*, 1800, et des *Fables*, 1818, remplies pour la plupart d'allusions politiques, et qui eurent un grand succès. On a aussi de lui des *Proverbes dramatiques*, 1819, 2 vol. in-8, et un livre intitulé : *Bêtes parlantes*, ouvrage satirique en vers, où il a imité Casti avec assez de bonheur.

GOSSEC (François-Joseph), compositeur, né à Vergnies (Hainaut) en 1733, mort à Paris en 1829, était fils d'un laboureur. Il fut un des créateurs de la symphonie et composa des opéras qui eurent un grand succès : les principaux sont *les Pêcheurs*, *la Fête du village*, 1778; *Rosine*, 1786; *la Reprise de Toulon*. On lui doit aussi une *Messe des Morts* (1762), qui est regardée comme son chef-d'œuvre. C'est lui qui pendant la révolution fit la musique de presque toutes les fêtes patriotiques. Il créa en 1784 une école de chant, d'où est sorti le *Conservatoire*. Il fut nommé inspecteur de ce dernier établissement dès sa fondation, 1795.

GOSSELIES, ville de Belgique (Hainaut), à 6 kil. N. de Charleroi; 2,900 hab. Lainages, couteaux. Victoire des Français sur les Autrichiens (juin 1794).

GOSSELIN (Pascal-François-Joseph), savant géographe, né à Lille en 1751, d'une famille aisée de commerçants, mort à Paris en 1830, était destiné au commerce et fut pendant plusieurs années député de sa province au conseil royal de commerce siégeant à Paris. Il voyagea pour s'instruire, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas; recueillant partout d'amples matériaux sur la géographie des anciens, et débuta dans la carrière scientifique en 1789, en remportant le prix proposé par l'Académie des Inscriptions sur la comparaison de Strabon et de Ptolémée. Il fut admis à l'Académie en 1791, devint en 1799 conservateur du cabinet des antiques, et fut nommé en 1801 un des traducteurs de Strabon. Son premier ouvrage est la *Géographie des Grecs analysée, ou les Systèmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée comparés entre eux* (mémoire couronné), 1790, in-4; il le fit suivre d'une foule de savants mémoires qu'il lut à l'Institut, et qu'il recueillit sous le titre de *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798 à 1813, 4 vol. in-4. Cet ouvrage capital est rempli de découvertes importantes; mais on reproche à l'auteur de s'y être laissé entraîner par l'esprit de système : il partait de cette supposition que les anciens ont possédé la mesure exacte de la terre, dont la connaissance leur avait été léguée par un peuple primitif; il expliquait les contradictions et les erreurs apparentes qu'on trouve dans les auteurs sur la distance des lieux en admettant différentes sortes de stades qu'on avait confondues jusqu'à lui.

GOSSELIN, évêque de Paris. *Voy.* GOSLIN.

GOTESCALC, autrement appelé *Fulgence*, naquit en Allemagne vers l'an 806, et embrassa la vie monastique à Orbais, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Soissons. Nourri de la lecture des ouvrages de saint Augustin, il crut trouver dans cet auteur le dogme de la prédestination, et enseigna que Dieu a gratuitement prédestiné les élus à la vie éternelle et les réprouvés à la mort éternelle. Cette doctrine ayant été condamnée dans deux conciles, Gotescalc fut déclaré hérétique incorrigible et se vit déposé du sacerdoce, battu de verges et enfermé pour le reste de ses jours dans l'abbaye de Haut-Villiers, par ordre d'Hincmar, archevêque de Reims. Il mourut dans sa prison en 868, sans avoir consenti à une rétractation. Son histoire a été écrite par le jésuite L. Cellot, 1655.

GOTHA, ville murée sur la Leine, ch.-l. de principauté et de bailliage, à 44 kil. O. de Weimar; 11,086 hab. Château ducal; cabinets de médailles, d'archives, etc.; muséum; deux bibliothèques; arsenal. Porcelaine, lainages, tissus de coton, toiles, amidon, etc. Patrie des médecins Gaspard Hoffmann, Thomas Regnesius, et du poëte Gotter. Jadis ch.-l. de la principauté de Saxe-Gotha.

GOTHA (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-GOTHA.

GOTHA, riv. de Suède. *Voy.* GOETA-ELF.

GOTHEMBOURG ou GOETHEBORG, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Gothembourg-et-Bohus, à 400 kil. S.O. de Stockholm; 24,000 hab. Rues larges et régulières; bon nombre d'édifices. Imprimeries, fabriques de drap, de tapis, de toiles à voiles, d'horlogerie; filatures de coton, corderies, papeteries, raffineries, teintureries, etc. Chantiers de construction; commerce florissant. Gothembourg fut fondée en 1607, par le duc de Gottland (depuis Charles IX), détruite en 1611 par les Danois, et rebâtie par Gustave-Adolphe.

GOTHEMBOURG-ET-BOHUS (lan ou gouvernement de), province de Suède, formée de l'ancienne province de Bohus et d'une partie de la Westrogothie, est bornée au N. par la Norwége, à l'E. par le gouvernement d'Elfsborg dont elle est séparée par le Gœta-Elf, au S. par celui de Halmstad, et à l'O. par le Skagger-Rack et le Cattégat : 380 kil. sur 35; 150,000 hab. Ch.-l., Gothembourg.

GOTHIE (roy. de), *Gœthaland* en suédois. On désignait jadis sous ce nom la portion mérid. de la Suède, au S. de la Suède propre et à l'E. de la Norwége : elle était alors divisée en 3 parties : 1° Ostrogothie (subdivisée en Ostrogothie propre, Smaland, îles d'OEland et Gottland); 2° Westrogothie (Westrogothie propre, Bohus, Dalie, Wermeland); 3° Gothie du Sud (Halland, Skana, Blekinge). Auj. la Gothie forme 12 lans ou gouvernements: Linkœping, Calmar, Kronoberg, Gottland, Jœnkoping, Skaraborg, Elfsborg, Gœtheborg-et-Bohus, Halmstad, Christianstad, Malmœhus, Blekinge. La Gothie tirait son nom des Goths qui la conquirent de fort bonne heure. *Voy.* GOTHS.

GOTHIE (MARCHE DE). *Voy.* SEPTIMANIE.

GOTHIQUE (golfe ou mer), en latin *Codanus sinus* (de *Codi* ou *Gothi*), est auj. la mer Baltique. Les anciens n'en connurent que la partie méridionale, encore fut-ce très imparfaitement.

GOTHOFREDUS, jurisconsulte. *Voy.* GODEFROI.

GOTHOFREDUS, historien. *Voy.* ABELIN et GALFRID.

GOTHONS, *Gothones*. *Voy.* GOTHS.

GOTHS, *Gothi*, peuple d'origine germanique, eurent pour habitation première, soit le *Boiohemum* qu'ils partageaient, dit-on, avec les Marcomans, soit les sources de la Vistule; ils conquirent ensuite la Scandinavie méridionale et centrale, ainsi que le nord de la péninsule Cimbrique, tous pays où leur passage est attesté par les noms de *Gothie*, *Codanus sinus*, *Jutland* (car Jutes et Goths ne diffèrent pas); puis ils revinrent au S. de la Baltique où une de leurs tribus s'établit sous le nom de Gothons (dans la Prusse actuelle); de là, subjuguant les Venèdes, Burgundes, Roxolans, Iazyges et Finnois, ils s'étendirent de proche en proche depuis la Vistule et la Theiss jusqu'au Rha, et se divisèrent en trois grandes masses ne formant qu'un même état (Gépides, au N. des Alpes Bastarniques; Wisigoths ou Goths de l'Ouest, du Tibisque au Borysthène; Ostrogoths ou Goths de l'Est, du Borysthène au Rha); ils franchirent plusieurs fois soit le Danube, soit le Pont-Euxin, pour ravager l'empire (sous Maximin, Gordien, Décius); rançonnèrent Marcianopolis, prirent Philippopolis, assujettirent Gallien au tribut, mais furent repoussés par Claude II qui prit de là le surnom de Gothique (269); occupèrent la Dacie Trajane dès que les Romains l'abandonnèrent (274); se jetèrent sur le roy. du Bosphore, qu'ils détruisirent, et pillèrent l'Asie-Mineure. Leur roi Hermanaric porta leur puissance à son plus haut degré dans le IVe siècle; leur empire embrassait vers 350 tout le pays qui s'étend depuis le Don jusqu'à la Theiss et depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique; mais ils furent arrêtés dans leurs progrès par l'invasion des Huns: Hermanaric périt en les combattant, sans pouvoir arrêter leur marche (376). Une partie des Goths (les Ostrogoths) consentirent à subir le joug des Huns; les autres (les Wisigoths), franchissant le Danube, se jetèrent de nouveau sur l'empire romain et obtinrent du faible Valens des terres en Mésie (376); mais dès 378, ils prirent les armes contre l'Empire, furent vainqueurs à Andrinople, et pillèrent les faubourgs de Constantinople: ils ne furent réduits que par Théodose I, qui prit les plus redoutables à sa solde. A la mort de cet empereur (395), Alaric leur chef les promène par toute la Thrace et la Macédoine, se fait donner par Arcadius le titre de général des milices romaines en Illyrie orientale (397), envahit deux fois l'Italie sous le règne d'Honorius (403-409), prend et saccage Rome (410). Ataulf, son frère et son successeur, fonda la monarchie des Wisigoths dans la Gaule méridionale et l'Hispanie (412). Les Ostrogoths de leur côté redevinrent libres en 453, à la mort d'Attila, et obtinrent des demeures, les uns en Pannonie, les autres en Thrace; puis ils se réunirent tous sous Théodoric-le-Grand, et allèrent, avec l'aveu de l'empereur Zénon, reprendre l'Italie sur les Hérules (489-93); ils fondèrent dans ce pays le roy. des Ostrogoths, qui, après avoir été florissant sous Théodoric (493-526), tomba bientôt en décadence, puis succomba sous les coups de Bélisaire et de Narsès (534-553). Les Ostrogoths passèrent alors en Norique, mais ils n'existèrent plus comme nation. Le royaume des Wisigoths en Espagne se maintint jusqu'en 711, époque à laquelle il fut détruit par les Arabes; néanmoins les restes de la nation se conservèrent dans les montagnes des Asturies et de la Galice, et y fondèrent les petits royaumes chrétiens qui furent le noyau de la monarchie espagnole.—Les Goths étaient de tous les barbares les plus aptes à la civilisation. Ils embrassèrent la religion chrétienne du temps de Constantin, mais ils adoptèrent l'hérésie d'Arius. La loi des Wisigoths est sans contredit la plus savante et la plus douce des lois barbares. Théodoric se montra aussi Romain que les Romains même. Pour les noms des rois de cette nation, *Voy.* ESPAGNE, OSTROGOTHS, WISIGOTHS. — Les Espagnols se font grand honneur d'avoir pour aïeux les Wisigoths et non les Maures ou les anciens Ibères: le mot *hidalgo* (gentilhomme) vient, dit-on, de *hijo del Goto*, fils de Goth.

GOTTER (Fréd.-Guillaume), poëte allemand, né à Gotha en 1746, mort en 1797, occupait dans sa ville natale un emploi qui lui laissait le loisir de se livrer à son goût pour les lettres. Il avait étudié à fond la langue et la littérature françaises, et appréciait à leur valeur nos chefs-d'œuvre poétiques; il chercha même à en reproduire les beautés dans ses œuvres. Il a composé des épîtres, des élégies, des poésies légères et des ouvrages dramatiques. Nous citerons: un recueil de *Poésies*, Gotha, 1787-88, 2 vol. in-8, dans lesquelles se trouvent des traductions ou imitations de l'*Oreste*, de la *Mérope* et de l'*Alzire* de Voltaire; des *Opéras-Comiques*, Leipsick, 1778-79, in-8; des *Drames*, 1795, in-8.

GOTTESBERG, *Ara Ubiorum*, selon quelques-uns, ville des États prussiens (Pr. Rhén.), à 4 k. S. O. de Waldenberg; 1,900 hab. Houille aux environs.

GOTTESGAB, *Theodosium* en latin moderne, ville des États autrichiens (Bohême), à 26 kil. N. E. d'Elnbogen, au milieu des monts les plus âpres. Dentelles. Aux environs, fer, étain.

GOTTINGUE. *Voy.* GOETTINGUE.

GOTTLAND (île), île de la mer Baltique, par 15° 48'-16° 49' long. E., 56° 54'-57° 56' lat. N.: 115 kil. sur 63; 38,000 hab. Ch.-l., Wisby. Montagnes sur les côtes; climat moins rude qu'en Suède. Forêts, grains, beaucoup de légumes; bétail; pêche active. — Cette île fut habitée à une époque fort reculée par les Goths qui lui laissèrent leur nom. Elle fut souvent disputée entre les Suédois et les Danois; le traité de 1644 la donna à la Suède. Les Russes s'en emparèrent en 1807; mais ils furent forcés de l'évacuer.—Le roi de Suède, Charles IX, porta d'abord le titre de duc de Gottland.

GOTTLAND (lan ou gouvernement de), une des douze préfectures formées de l'ancienne Gothie, se compose de l'île de ce nom.

GOTTLAND, mieux GOETHALAND. *Voy.* GOTHIE.

GOTTLIEBEN, bourg de Suisse (Thurgovie), à 2 kil. O. de Constance; 250 hab. Vieux château-fort, où furent enfermés le pape Jean XXIII et le réformateur Jean Huss pendant le concile de Constance.

GOTTOLENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. de Brescia; 3,300 hab.

GOTTORP, bailliage du Danemark, dans la partie mérid. du duché de Sleswig. Il tire son nom du château de Gottorp qui défend la ville de Sleswig, son chef-lieu; 20,000 hab.

GOTTORP (HOLSTEIN-). *Voy.* HOLSTEIN.

GOTTSBERG. *Voy* GOTTESBERG.

GOTTSCHED (J.-Christian), écrivain allemand, né en 1700, près de Kœnigsberg en Prusse, mort en 1766, enseigna les belles-lettres avec un grand succès à Leipsick, depuis 1730, et influa puissamment, par ses ouvrages de critique, sur le rapide développement de la littérature allemande. Ses principaux écrits sont: l'*Éloquence académique, à l'usage des écoles*, Hanovre, 1728; *Essai d'art poétique pour les Allemands*, Leipsick, 1730; *Histoire critique et littéraire de la langue allemande*, 1732-44, 8 vol. in-8; *Grammaire allemande*, Leipsick, 1748: cet excellent ouvrage a eu de nombreuses éditions; *Dictionnaire des arts libéraux*, Leipsick, 1780. On lui doit encore des traductions de Fontenelle, de Bayle; une tragédie de *Caton*, et deux recueils de poésies (1736 et 1750), qui sont médiocres. Gottsched fut en Allemagne le chef d'une école littéraire, qui domina pendant quelque temps et qui plaçait au-dessus de tout la pureté de la langue et la correction du style, mais qui ne se

distinguait nullement par l'originalité et le génie inventif. On lui reproche du pédantisme.—La femme de Gottsched, demoiselle Kulmus, s'est aussi distinguée par son goût en littérature et a traduit plusieurs ouvrages français ou anglais.

GOUALIOR, fort de l'Hindoustan, par 75° 42' long. E., 26° 15' lat. N., à 195 kil. S. d'Agrah; 8,000 hab. — Cette célèbre forteresse est regardée comme la clef de l'Hindoustan du côté des Mahrattes, et comme presque inexpugnable : elle fut prise pourtant par les Anglais en 1780. Elle a été depuis rendue aux Mahrattes qui la possèdent encore. Entrepôt d'un grand commerce entre les Anglais et les Mahrattes.—Goualior donne son nom à un vaste district de l'Inde, qui se trouve vers le centre de la presqu'île, entre 26° et 27° lat. N., et qui est remarquable par sa fertilité.

GOUAREC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur le Blavet, à 32 kil. N. O. de Loudéac; 600 hab.

GOUDA, et quelquefois *Tergouw*, ville du roy. de Hollande (Hollande mérid.), sur l'Yssel et la Gouwe, à 17 kil. N. E. de Rotterdam; 12,000 hab. Superbe et vaste cathédrale, remarquable par ses vitraux peints; hôtel-de-ville, grandes écluses, etc. Fromages estimés. Grand entrepôt des marchandises destinées pour Amsterdam, Rotterdam et la Belgique. Patrie des frères Houtman.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), poëte toulousain, né en 1579, mort en 1649, écrivit dans l'idiome de son pays des poésies diverses qui eurent un grand succès parmi ses compatriotes. Ses OEuvres ont été imprimées à Toulouse en 1648, in-4, et 1693, in-12; on admire surtout son *Chant Royal*, et son *Ode sur la mort d'Henri IV*, qui fut traduite en latin par Vanière.

GOUDJERATE, prov. de l'Inde. *Voy.* GUZZERAT.

GOUDOULI. *Voy.* GOUDELIN.

GOUET ou GOET, riv. de France (Côtes-du-Nord), naît dans le cant. de Quintin, passe à St-Brieuc, et se jette dans la Manche au port du Légué, après un cours de 50 kil.

GOUFFIER. *Voy.* CHOISEUL et BONNIVET.

GOUGES (Marie-Olympe DE), femme AUBRY, née à Montauban en 1755, était fille d'une revendeuse à la toilette. Elle vint à Paris dès l'âge de 16 ans, et s'y fit bientôt de la réputation par sa beauté et son esprit. Elle adopta avec exaltation les idées révolutionnaires et forma, dit-on, la société populaire de femmes, dite *les Tricoteuses;* néanmoins, elle s'offrit généreusement lors du procès de Louis XVI pour défendre le roi, et combattit dans plusieurs brochures le système de la terreur; ce qui la fit condamner à mort à la fin de 1793. Elle avait composé plusieurs pièces de théâtre : *le Mariage de Chérubin*, 1785; *l'Homme généreux*, 1786; *Molière chez Ninon*, 1787, des romans et des pamphlets de circonstance.

GOUGH (Richard), antiquaire anglais, né à Londres en 1735, mort en 1809, a mérité d'être surnommé *le Camden du* XVIII*e siècle*. Il a laissé entre autres ouvrages les *Monuments funéraires de la Grande-Bretagne*, 1786-99.

GOUJET (l'abbé Cl.-P.), savant compilateur, né à Paris en 1697, mort en 1767, était oratorien et chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, et se montra ardent janséniste. Il a composé plus de 60 ouvrages; les plus importants sont : *Vie des saints*, 1730, 7 vol. in-12; *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, faisant suite à la collection de Dupin, 1736; *Bibliothèque française*, 18 vol. in-12, Paris, 1740; cet ouvrage renferme des analyses exactes de livres peu connus; malheureusement il n'a pas été achevé; *Mémoires sur le collége de France*, 1758, in-4. On lui doit une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Richelet, ainsi que des corrections et additions au *Dictionnaire historique* de Moréri.

GOUJON (Jean), le restaurateur de la sculpture en France, né à Paris vers 1520, se forma en France, prit les anciens pour modèle et mérita d'être appelé le Phidias français et le Corrège de la sculpture. Il fut atteint d'un coup d'arquebuse le jour de la Saint-Barthélemy (1572), tandis qu'il travaillait, sur un échafaudage, aux décorations du vieux Louvre. Il eut pour amis Germain Pilon et Pierre Lescot, artistes célèbres alors, et forma Bullant. Son chef-d'œuvre est la fontaine des Innocents à Paris, où l'on remarque des figures de Naïades, dessinées avec la plus grande correction et de la forme la plus gracieuse. Il orna de sculptures le château d'Anet pour Diane de Poitiers, et la partie du Louvre que bâtit Pierre Lescot. On doit aussi au ciseau de Jean Goujon les sculptures qui ornent l'hôtel de Carnavalet à Paris, qui devint plus tard la demeure de madame de Sévigné. On trouve dans une ancienne traduction de Vitruve par Martin, Paris, 1547, in-fol., un *Appendice* écrit par Jean Goujon. On a gravé dans le *Musée des monuments français* les plus beaux ouvrages de cet artiste.

GOULARD (Thomas), chirurgien, né à Saint-Nicolas-de-la-Grave, près de Montauban, vers 1720, mort vers 1790, était démonstrateur royal de chirurgie et d'anatomie à Montpellier, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. On a de lui divers écrits sur les maladies des voies urinaires et un *Traité des effets des préparations de plomb, et principalement de l'extrait de saturne*, Pézenas, 1760. Son nom est resté attaché à l'extrait de saturne (acétate de plomb), qu'on appelle aussi vulgairement *eau de Goulard*.

GOULART (Simon), écrivain du XVI*e* siècle, né à Senlis en 1543, mort en 1628, adopta la religion réformée, se réfugia après la Saint-Barthélemy à Genève, y devint ministre du saint Évangile, et présida le synode après Théod. de Bèze. On a de lui un ouvrage curieux et recherché : *Trésor d'histoires admirables*, Paris, 1600, Genève, 1620; des *Mémoires historiques sur son temps;* des *Traductions* de Xénophon, Sénèque, Théodoret, etc., et des éditions de saint Cyprien, de Tertullien, de Plutarque, d'Amyot, etc.

GOULU (Nicolas), professeur de grec au collége de France, né en 1530, près de Chartres, mort en 1601, était gendre de Dorat. Il a surtout travaillé sur la philosophie de Cicéron. On lui doit une traduction des *Hymnes* de Callimaque, des *Sermons* de Grégoire de Nysse, etc. — Son fils, Dominique-Jean Goulu, fut général des Feuillants et composa plusieurs traités religieux. On lui doit des traductions de saint Denys l'Aréopagite, 1629; d'Epictète, 1630. Il a composé, sous le titre de *Lettres de Philarque à Ariste*, un ouvrage critique où il attaque Balzac.

GOUMTI, riv. d'Hindoustan, sort d'un petit lac dans la partie orientale de l'ancien Delhy, dans le district de Bareily; traverse l'Aoude, où il baigne Lacknau; l'Allahabad, où il baigne Djouanpour, et se jette dans le Gange à Tchandraouty, après un cours de 520 kil.

GOUNIEH, *Absarus*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. d'un livah, à 190 kil. N. E. de Trébisonde.

GOUNONG-API, nom commun à deux îles de l'Océanie : l'une, dans la mer des Moluques, fait partie de l'archipel Banda et appartient à la Hollande; elle est volcanique. Terribles éruptions, notamment en 1820.—L'autre, comprise parmi les îles de l'archipel de la Sonde, est située au N. E. de Sumbava. On en exporte de petits chevaux d'un noir de jais, qui sont fort estimés.

GOUNONG-TELLA, ville de l'île Célèbes, par 121° long. E., 0° 15' lat. N., sur la côte. Les Hollandais y ont construit un fort dit fort d'Amsterdam. On y

fait un grand commerce d'or et d'écaille de tortue.

GOUR ou GAUR, ou ZOUF, *Guria* des anciens, ville du Kaboul, ch.-l. du pays de Gour ou Ghorat, à 220 kil. N. de Candahar, par 34° 18' lat. N., 62° 10' long. E. — Cette ville fut la capitale des Gourides et leur donna son nom. Elle fut prise au XIIIᵉ siècle par le khan du Kharism, ravagée ensuite par Gengis-Khan et par Tamerlan. Il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines.

GOUR, et quelquefois LAKNAOUTY, *Gangia Regia* de Ptolémée? ville de l'Inde, sur le Gange, à 31 kil. N. O. de Mourchidabad, par 34° 18' lat. N., 62° 20' long. E. Elle est abandonnée depuis 1564.

GOURDON, ville de France, ch.-l. d'arr. (Lot), près du Bleu, à 32 kil. N. de Cahors; 3,500 hab. Toiles à voiles, bonneterie, chapeaux. Société d'agriculture. — L'arr. de Gourdon a 9 cant. (Bastide, Gramat, Martel, Pairac, Salviac, Souillac, Saint-Germain-de-Bel-Air, Vairac, plus Gourdon), 104 communes et 79,926 hab.

GOURI, ville de Géorgie. *Voy.* GORI.

GOURIDES, dynastie qui régna sur la Perse au XIIᵉ siècle, était originaire de Gour dans le Kaboul, et eut pour chef Hussein-Gouri, gouverneur du pays de Gour pour les Gaznévides, qui se révolta et se déclara indépendant en 1155. Les Gourides, sous la conduite d'Ala-Eddyn, conquirent bientôt toute la Perse, d'où ils chassèrent les Gaznévides (1158); mais en 1213 ils furent eux-mêmes renversés par les khans du Kharism.

GOURIE ou GOURIEL, partie méridionale de la *Colchide* ancienne, région d'Asie sur la mer Noire, entre les embouchures du Tchonok et du Rioni, au S. de la Mingrélie: 80 kil. sur 65; 37,000 hab. Elle est divisée en *Gourie russe*, qui est annexée à l'Iméréthie et à la Mingrélie, provinces de la Géorgie, et qui a pour ch.-l. Poti, et en *Gourie turque*, dans le pachalik de Trébisonde (ch.-l., Batoum). Vastes forêts; cire, miel (dont une espèce enivrante), vin, maïs, millet, tabac. — La Gourie fit partie de l'ancien royaume de Géorgie jusque vers le milieu du XVᵉ siècle. Elle était alors comprise dans le royaume d'Iméréthie. A la fin du XVIIᵉ siècle, elle secoua le joug, mais pour subir bientôt la domination ottomane. Les Russes se sont approprié en 1801 la plus grande partie de la Gourie.

GOURIEV-GORODOK, ville et fort de la Russie d'Europe (Orenbourg), sur l'Oural, à 11 kil. de la mer Caspienne, par 47° 7' lat. N., 49° 39' long. E.; 3,000 hab., cosaques. Elle fit partie du gouvernement d'Astrakhan jusqu'en 1753.

GOURIN, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 12 kil. N. O. du Faouet; 3,994 hab.

GOURNAY, *Gornacum* en latin moderne, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 34 kil. S. E. de Neufchâtel, sur l'Epte; 3,164 hab. Bibliothèque. Beurre renommé, cidre, etc. Aux environs, eaux minérales, entre autres celle dite de Jouvence. — Cette ville est fort ancienne; elle appartenait jadis aux *Caletes*. Le Normand Rollon en fit le ch.-l. d'une seigneurie au Xᵉ siècle. — On appelle aussi cette ville *Gournay-en-Bray*, pour la distinguer de deux villages de même nom situés dans les dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise.

GOURNAY (mademoiselle Marie LEJARS DE), femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1566, morte en 1645. Ayant lu à l'âge de 18 ans les *Essais* de Montaigne, elle conçut pour l'auteur la plus vive admiration, s'en fit bientôt connaître, et lui inspira un si tendre attachement, qu'il lui donna le titre de sa *Fille d'alliance*. Après la mort de Montaigne, mademoiselle de Gournay donna deux éditions estimées des *Essais* du célèbre écrivain, 1594 et 1635. Elle a aussi composé elle-même quelques écrits dont le plus remarquable est *l'Égalité des hommes et des femmes*, 1622; elle a traduit des morceaux de Virgile, de Tacite et de Salluste, 1623.

GOUROU, mot indien qui veut dire *maître*, *instituteur*, désigne spécialement tantôt Bouddha, tantôt Ganéça. — Dans la religion des Syks, il désigne le chef spirituel de la confédération, et se joint au nom propre. Les plus célèbres *Gourous* des Syks sont: Nanek, qui porta le premier ce titre, et Govinda. *Voy.* ces noms.

GOUROU-GOVIND. *Voy.* GOVINDA.

GOURVILLE (J. HÉRAULD DE), né en 1625, mort en 1703, fut d'abord secrétaire du duc de La Rochefoucauld, à qui il rendit des services pendant les troubles de la Fronde; fut nommé par Mazarin intendant des vivres à l'armée de Catalogne, puis obtint par la protection de Fouquet la place de receveur-général des tailles de Guyenne, et fit rapidement une grande fortune. Accusé de concussion, il fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet et s'exila. Pendant son exil, il fut chargé d'une mission secrète auprès du duc de Brunswick; il s'en acquitta avec succès, et mérita son retour en France. On a de lui des *Mémoires* qui vont de 1642 à 1678, Paris, 1724.

GOUTY, fort de l'Hindoustan (Madras), dans l'ancien Balaghat, à 65 kil. S. E. d'Adoni, par 75° 15' long. E., 15° 9' lat. N. Ch.-l. d'un état mahratte, jadis indépendant, mais soumis aux Anglais depuis 1800.

GOUVEA, bourg du Portugal (Beira), à 31 kil. O. de Guarda; 1,700 hab. Cette ville appartenait jadis aux *Turduli* qui la nommaient *Gauve*. Ferdinand-le-Grand la prit sur les Maures en 1038. Philippe III l'érigea en marquisat en faveur de la maison de Silva.

GOUVEA (Antoine DE), *Goveanus*, jurisconsulte et philologue, né à Béja en Portugal l'an 1505, vint jeune se fixer en France; cultiva d'abord la littérature et composa des poésies latines estimées; puis enseigna la philosophie péripatéticienne: eut de vifs démêlés avec Ramus qui combattait cette philosophie, et publia contre lui, en 1543: *Pro Aristotele adversus P. Rami calumnias*; puis il se consacra tout entier à la jurisprudence, et enseigna le droit avec beaucoup d'éclat à Toulouse, à Valence, à Grenoble. Il mourut à Turin vers 1555. Ses œuvres ont été publiées à Rotterdam, 1766, 2 vol. in-fol. — Un frère d'Antoine, André de Gouvea, vint aussi en France, enseigna avec distinction la grammaire et la philosophie au collége Ste-Barbe à Paris, puis au collége de Guyenne à Bordeaux; fut rappelé en Portugal en 1547 par le roi Jean III, et fut chargé de fonder à Coïmbre un collége sur le plan des écoles françaises. Il mourut l'année suivante, lorsque l'établissement qu'il venait de créer commençait à prospérer.

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS. *Voy.* MARGUERITE D'AUTRICHE et MARGUERITE DE PARME.

GOUVION-SAINT-CYR (Laurent), maréchal de France, né à Toul (Meurthe), de parents sans fortune, mort en 1830, se destina d'abord aux arts et donna quelque temps des leçons de dessin. En 1789 il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, obtint un petit emploi dans l'état-major de la garde nationale de Paris, puis s'enrôla en 1792 dans le bataillon des *Chasseurs républicains*, formé de volontaires parisiens. Il fit pendant une dizaine d'années sans interruption les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle; servit sous Custine, Beauharnais, Hoche, Moreau; fut fait général de division en 1794, devint en 1798 général en chef de l'armée de Rome, en 1803 de l'armée de Naples, et se signala dans ces deux commandements par son intégrité autant que par son habileté: jouit de peu de faveur auprès de l'empereur à cause de son attachement aux idées républicaines, et resta quelque temps sans emploi; fut néanmoins rappelé

en 1800 et fit une campagne brillante en Catalogne; prit part en 1812 à l'expédition de Russie et remporta sur le comte de Wittgenstein la brillante victoire de Polotsk ; reçut en récompense le bâton de maréchal (1812); fut chargé en 1813 de défendre Dresde; obtint après un long siége une capitulation honorable, et n'en fut pas moins retenu prisonnier par trahison. Rentré en France en 1814, il reconnut le gouvernement de Louis XVIII et fut chargé à différentes reprises, de 1815 à 1821, du ministère de la guerre. Il porta dans son administration des idées libérales qui contribuèrent à rallier les esprits à la cause des Bourbons, fit de bonnes lois sur le recrutement, sur l'avancement militaire et les pensions de retraite. La réaction de 1821 l'écarta du ministère. Rentré dans la vie privée, il s'occupa de rédiger ses mémoires. On a de lui : *Journal des opérations de l'armée de Catalogne en 1808 et 1809*, Paris, 1821; *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin*, etc., Paris, 1829; *Campagnes de 1812 et de 1813*, Paris, 1831. Ces ouvrages sont précieux pour l'histoire du temps.— Gouvion-Saint-Cyr était parent du général J.-B. Gouvion, membre de l'Assemblée législative, adjoint de La Fayette dans le commandement de la garde nationale de Paris, qui fut tué devant Maubeuge en 1792 ; — et de Louis-J.-B. Gouvion, lieutenant-général et pair de France, mort en 1823.

GOVEA, GOVEANUS. *Voy.* GOUVEA.

GOVINDA, dit aussi *Gourou-Govind*, chef des Syks, né à Patnah dans le Béhar, en 1656, succéda en 1671 à son père qui avait été assassiné par l'ordre d'Aureng-Zeyb. Poursuivi par les agents du conquérant mongol, il erra dans divers pays, excitant partout la haine contre le nom musulman; trouva un asile dans le Pendjab; fit des peuplades jusque-là timides et dociles de cette partie de l'Inde une nation belliqueuse et redoutable, et fonda ainsi la puissance temporelle des Syks, qui, depuis Nanek, n'étaient qu'une secte religieuse. Malgré tous ses efforts, il ne put chasser les Mongols, et mourut, à ce qu'on croit, en 1708, dans le Décan, à Nandere, ville de la province de Beyder, sur la rive gauche du Godavery. Gourou-Govind enseignait un pur théisme qui conciliait le mahométisme et le brahmisme : comme Mahomet, il promettait le ciel à ceux qui mouraient en combattant. Il donna à ses partisans un livre sacré (*le Livre des Dix Rois*).

GOWER (J.), ancien poëte anglais, contemporain de Chaucer, né vers 1320, mort en 1402, exerça la profession de jurisconsulte, et fut attaché à la cour de Richard II et de Henri IV. On a de lui, sous le titre de *Confessio Amantis*, un poëme anglais en 8 livres sur la métaphysique de l'amour, qui obtint un grand succès (imprimé à Londres en 1483, 1532, etc.); un poëme *De Henrico IV* (dans les œuvres de Chaucer), et un poëme moral latin, *Speculum meditantis*, qui n'a pas été imprimé.

GOYA-Y-LUCIENTES (don François), peintre espagnol, né en 1746 à Fuente-de-Todos (Aragon), mort à Bordeaux en 1828, imita la manière de Vélasquez et de Rembrandt. Ses chefs-d'œuvre sont un *Crucifix* pour l'église Saint-Ferdinand à Madrid, deux représentations de *Saint François de Borja* à Valence, l'*Arrestation de J.-C.* à Tolède, la *Famille de Charles IV*, qui lui valut le titre de premier peintre de la cour. On lui doit aussi une collection de *capriccios*, caricatures politiques remplies de verve et d'originalité.

GOYANNA, ville du Brésil (Pernambuco), à 65 kil. N. O. d'Olindo, par 7° 28' lat. S., 36° 11' long. E.; 4,400 hab. Commerce de coton et de bois de Brésil.

GOYAZ ou CIDADA DE GOYAZ, primitivement VILLABOA, ville du Brésil, ch.-l. de la comarque et de la prov. de Goyaz, par 16° 20' lat. S., 50° 4?' long. O. ; 8,000 hab. Titre d'un évêché.

GOYAZ (prov. de), au Brésil, entre celles de Para à l'O., Pernambuco et Minas-Geraës à l'E., entre 5° et 21° lat. S., 46° et 57° long. O. : 160 kil. sur 580 ; 150,000 hab. Ch.-l., Goyaz. Division : 2 comarques, Goyaz, et Duas-Barras. Montagnes de médiocre hauteur ; rivières : Vermelho, das Almas, Maranhao, Parana. Superbes forêts, bois colorants, écorces et plantes médicinales, sucre, ananas, etc.; gibier et bêtes sauvages en quantité, gros bétail et moutons. Or (qu'on n'exploite plus), diamants, cristal, etc.

GOZE. *Voy.* GOZZI.

GOZON (Dieudonné DE), grand-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem en 1345, s'était signalé, n'étant encore que simple chevalier, en délivrant l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux qui la désolait ; cette action courageuse lui avait valu le titre de lieutenant-général du grand-maître. Élu grand-maître, Gozon fit revivre l'ancienne discipline de l'ordre, augmenta les fortifications de Rhodes, rétablit le roi de la Petite-Arménie, et mourut en 1353 dans un âge avancé.

GOZ-RADJEB, village considérable de la Nubie, dans le Dongola, sur le Tacazzé, et à 220 kil. E. de Chendi.

GOZZE, *Gaulos* des anciens, *Gozzo* en italien, île de la Méditerranée, au N. O. et à 8 kil. de Malte : 15 kil. sur 8 ; 13,300 hab. Bourg principal, Rabatto. Pêche abondante. Coton, un peu de grains. Cette île fut donnée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en même temps que l'île de Malte ; les Turcs et les corsaires de l'Afrique la ravagèrent en 1551, 1673 et 1709. Elle appartient auj. aux Anglais.—Une autre île de même nom (*Claudos* chez les anciens) se trouve à 60 kil. S. O. de l'île de Candie: elle a 9 kil. sur 7. S. Paul y aborda en se rendant à Rome.

GOZZI (Gaspard et Charles), nom de deux frères qui se distinguèrent en Italie comme littérateurs au XVIII° siècle. Gaspard, né à Venise en 1713, mort en 1786, est surtout estimé comme critique ; on lui doit un journal littéraire dans le genre du *Spectateur anglais*, *l'Observateur vénitien*, 1768 et années suivantes: une *Apologie* du Dante contre les attaques de Bettinelli, 1758, et divers ouvrages en prose ou en vers, 1759. — Charles, né vers 1720, mort vers 1801, travailla pour le théâtre, attaqua de front le genre sérieux créé par Goldoni, et y opposa un genre fantastique et bouffon qui eut quelque temps du succès. Ses œuvres parurent à Venise, 1772, en 8 vol. in-8, auxquels il joignit 2 vol. de supplément en 1791. Il a traduit du français plusieurs tragédies.

GRA ou GHIERRE, ville d'Iran (Fars), à 80 kil. S. O. de Chiraz. Tapis, housses renommées.

GRAAF (REGNIER DE), médecin et anatomiste hollandais, né à Schoonhove en 1641, mort en 1673, étudia sous Sylvius, dont il adopta les doctrines; vint à Paris pour se perfectionner, puis se fixa à Delft où il exerça la médecine jusqu'à sa mort. On lui doit d'intéressantes recherches sur le suc pancréatique (Leyde, 1664), sur les organes génitaux (1668) et sur la génération (1672); il prouva que les vivipares naissent d'un œuf, aussi bien que les ovipares. Il eut à ce sujet de vives disputes avec Swammerdam. Ses œuvres ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia*, Leyde, 1677, in-8.

GRAAF-REYNET, ville du gouvernement du Cap-de-Bonne-Espérance, sur le Zondag, par 23° 36' long. E., 32° 11' lat. S. Ch.-l. de district. Il ne s'y trouve guère que des huttes en paille.—Le district, borné au N. par l'Hottentotie, au S. par les districts de Zoureveld et de Zwellendam, à l'E. par la Cafrerie, est le plus oriental de la colonie ; on y compte environ 15,000 hab. (5,000 Chrétiens, 9,000 Hottentots, 1,000 esclaves). Ce pays a souvent été le théâtre des incursions des Cafres et des Boschimens.

GRAAL (le SAINT). *Voy.* GRÉAL.

GRABOUSA ou **KARABOUSA**, *Cimarus*, petite île de la Méditerranée, à l'extrémité N. O. de l'île de Candie, par 21° 13' long. E., 35° 35' lat. N. Les Vénitiens la possédaient au XVIe siècle : elle leur fut enlevée en 1690 par les Turcs. Elle servait de refuge à un grand nombre de pirates qui furent détruits par la marine française en 1828.

GRABOW, ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, sur l'Elde, à 25 kil. S. E. de Schwérin ; 2,500 hab. Aux environs, fabrique d'alun.

GRAÇAY, ch.-l. de canton (Cher), à 42 kil. O. de Bourges ; 2,986 hab.

GRACCHUS (Tibérius Sempronius), père des Gracques, fut deux fois consul (177 et 163 av. J.-C.), et fut honoré du triomphe. C'était un des plus grands orateurs de son temps. Il fut aussi célèbre par sa grandeur d'âme : ennemi personnel des Scipions, il n'en défendit pas moins Scipion l'Africain contre les tribuns qui l'accusaient. Scipion lui donna en reconnaissance sa fille Cornélie, dont il eut les Gracques.

GRACCHUS (Tibérius et Caïus). *Voy.* GRACQUES.

GRACES (les), en latin *Gratiæ*, chez les Grecs *Charites*, filles de Jupiter et d'Eurynome ou d'Eunomie, ou plutôt de Bacchus et de Vénus. On en compte ordinairement trois, Aglaé (brillante), Thalie (verdoyante, qui inspire la joie), et Euphrosyne (qui réjouit l'âme). A Sparte et à Athènes, on n'en admettait que deux. Ces divinités étaient la personnification de ce qu'il y a de plus séduisant dans la beauté. On les représentait sous la figure de trois jeunes vierges nues, sans ceinture, les mains et les bras entrelacés, et formant des danses agréables auprès de Vénus.

GRACIAS-A-DIOS, ville de l'état de Honduras, dans la confédération de l'Amérique centrale, à 98 kil. N. E. de San-Salvador ; 1,500 hab. — Cette ville fut fondée en 1536 par Juan de Chaves. Elle fut d'abord le siége de l'audience royale de Guatimala et de Nicaragua ; mais celle-ci fut transférée à Guatimala en 1544 ; depuis ce temps Gracias est en décadence.

GRACIOSA, une des Açores, par 30° 26' long. O., 39° 2' lat. N. : 15 kil. sur 13 ; 10,000 hab. en 1821. Ch.-l., Villa-de-Santa-Cruz.

GRACQUES (les), nom par lequel on désigne deux frères, Tibérius et Caïus Sempronius Gracchus, fils de Tibérius Sempronius Gracchus, qui furent tous deux tribuns du peuple, et qui se rendirent également célèbres par leur éloquence et leur dévouement à la cause populaire. Tous deux avaient été élevés avec un soin extrême sous les yeux de leur mère, l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Tibérius, l'aîné, nommé questeur l'an 137 av. J.-C., suivit le consul C. Hostilius Mancinus en Espagne, et sauva l'armée romaine que l'inhabileté du consul avait mise en danger. A son retour, il fut élu tribun, l'an 133 ; fit passer une loi agraire, et distribua entre les citoyens pauvres les richesses qu'Attale, roi de Pergame, avait léguées en mourant au peuple romain. Mais le sénat, craignant son influence, le fit assassiner au milieu de ses partisans, au bout de l'année. — Dix ans après (123 av. J.-C.), son frère Caïus, que le sénat avait nommé questeur en Sardaigne pour l'éloigner, revint à Rome, et se fit nommer tribun à son tour. Pendant deux ans qu'il exerça cette charge, il fit passer aussi une loi agraire, appela les peuples de l'Italie au droit de suffrage, fit partager aux chevaliers le pouvoir judiciaire, pourvut aux embellissements de Rome, créa plusieurs colonies afin de donner des terres aux citoyens indigents, et s'attira ainsi la faveur populaire. Écarté du tribunat par les intrigues des sénateurs, il ourdit un complot contre eux. Caïus ayant réuni ses partisans dans le Forum, le consul Opimius s'y rendit avec des hommes armés, et voulut dissoudre l'assemblée. Un combat s'ensuivit, dans lequel le peuple, qui était sans armes, fut facilement vaincu. C. Gracchus se vit forcé de fuir dans le temple de Diane. Il y fut tué par ordre d'Opimius, ou, selon d'autres, se fit donner la mort par un esclave, l'an 121 av. J.-C.

GRADENIGO (Pierre), doge de Venise, fut élu en 1289 par la faction aristocratique, voulut rendre l'aristocratie héréditaire, et s'attira la haine du peuple par des mesures contraires à la liberté.

GRADENIGO (Jean), doge de Venise, succéda en 1355 à Marino Faliero, qui avait conspiré contre l'état, punit les complices de son prédécesseur, fit la paix avec les Génois, et mourut en 1356.

GRADISKA (VIEUX-), en allemand *Alt-Gradiska*, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 40 kil. O. de Posega ; 1,500 hab. Place forte. — Il y a beaucoup d'autres villes du nom de Gradiska en Esclavonie, en Illyrie, en Bosnie, etc. *Voy.* BÉBIR.

GRADO, ville des États autrichiens (Illyrie), à 31 kil. S. O. de Gorizia ; 2,300 hab. Le patriarche d'Aquilée y transporta son séjour vers 568, et le patriarcat resta dans cette ville jusqu'à sa translation à Venise (1451).

GRÆFENTHAL, ville du duché de Saxe-Meiningen, sur la Zepte, à 14 kil. S. O. de Saalfeld ; 1,220 hab. Draps, poix, savon. Aux environs, cuivre, martinets à fer et à acier, verreries.

GRÆTZ ou **GRATZ**, *Niemetzki* en esclavon, ville murée de Styrie, ch.-l. de l'ancien duché de Grætz et du cercle actuel de Grætz, à 142 kil. S. O. de Vienne, sur la Muhr ; 36,000 hab. Siége de l'évêché de Seckau. *Burg* ou château, nouvel hôtel-de-ville, cathédrale remarquable. Grætz avait jadis une université, qui fut remplacée en 1782 par un lycée. Bibliothèque de 100,000 volumes ; muséum d'histoire naturelle (avec collections) ; observatoire, etc. Soieries, cotonnades, draps ; faïence ; rosoglio, etc. Commerce. — Il y a d'autres villes du nom de Grætz : en Moravie, à 9 kil. S. O. de Troppau ; — en Prusse (Posen), à 44 kil. S. O. de Posen ; 3,015 hab., etc.

GRÆVIUS, *J. George Græfe*, savant érudit, né en 1632 à Naumbourg en Saxe, mort en 1703, se forma en Hollande sous Gronovius, et le remplaça en 1658 dans la chaire d'histoire de Deventer. En 1661 il fut appelé à l'université d'Utrecht, et y enseigna l'histoire avec une grande distinction jusqu'à sa mort. On a de lui des éditions de *Justin*, *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *Suétone*, *Florus*, *César*, *Cicéron*, avec les notes *Variorum* ; il a commencé le *Trésor des antiquités d'Italie*, 1704-1723, et *de Sicile*, *Sardaigne et Corse*, 1723-1725, qui fut terminé par Burmann, et qui forme 45 vol. in-fol. On admire l'élégance de sa latinité.

GRAFFIGNY (madame DE), née à Nancy en 1694, morte à Paris en 1758, avait épousé un chambellan du duc de Lorraine, homme violent, dont elle fut obligée de se séparer. Elle vint à Paris en 1743 avec mademoiselle de Guise (depuis duchesse de Richelieu), et s'y consacra aux lettres. Elle publia vers 1746 les *Lettres d'une Péruvienne*, roman ingénieux qui eut un grand succès ; elle donna aussi deux drames, *Cénie*, qui réussit ; *la Fille d'Aristide*, qui échoua. Ses œuvres forment 4 vol. in-12, Paris, 1788. Elle a laissé une *Vie privée de Voltaire et de madame Duchâtelet*, ouvrage qui n'était pas destiné à l'impression, et qui n'a été publié qu'en 1820.

GRAGNANO, ville du roy. de Naples (Naples), à 5 kil. E. de Castel-a-Mare ; 6,000 hab.

GRAHAM (George), horloger et mécanicien de Londres, né à Horsgills en 1675, mort en 1751, a inventé l'*échappement à cylindre* et exécuté d'excellents instruments d'astronomie et de mathématiques, notamment le *secteur*, à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes ; et un planétaire connu sous le nom d'*Orrery*, parce qu'il fut fait pour le comte de ce nom.

GRAILLY, antique maison de Guyenne, acquit le comté de Foix en 1398 par le mariage d'Archambault de Grailly avec Isabelle, héritière de la maison de Foix. *Voy.* FOIX.

GRAILLY (Jean DE). *Voy.* CAPTAL DE BUCH.

GRAIN, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Tamise : 6 kil. sur 4 ; 7,200 hab. Marais qui la rendent malsaine ; quelques pâturages.

GRAINES (côte des). *Voy.* CÔTE DES GRAINES.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier COUSIN DE), né au Havre-de-Grace en 1746, suivit d'abord la carrière ecclésiastique, fut habile prédicateur et écrivain distingué. On a de lui une comédie, *le Jugement de Pâris*, et un poëme intitulé : *le Dernier Homme du monde*, 2 petits vol. in-12. Le peu de succès de ce poëme, auquel il attachait beaucoup de prix, lui causa une maladie inflammatoire, et pendant un accès de fièvre il se jeta dans le canal de la Somme, à Amiens, où il s'était retiré, en 1805. Le poëme du *Dernier Homme* fut d'abord écrit en prose ; tombé dans l'oubli à la mort de Grainville, il en fut tiré en 1810 par un érudit anglais nommé Croft. M. Charles Nodier en publia une seconde édition l'année suivante avec une notice intéressante. En 1814 M. Creuzé de Lesser commença à le mettre en vers ; ce dernier travail, bien supérieur à l'ouvrage de Grainville, a été publié en 1831.

GRAISIVAUDAN. *Voy.* GRÉSIVAUDAN.

GRAIZ, ville de Saxe (Voigtland), à 16 kil. N. E. de Plauen ; 6,200 hab. Ch.-l. d'une seigneurie de la branche aînée des princes de Reuss. Deux châteaux. Lainages, étoffes de coton, bière, eau-de-vie de grains, etc.

GRAMAT, ch.-l. de canton (Lot), à 26 kil. E. de Gourdon ; 3,509 hab. Laines estimées.

GRAMMICHELE, *Achiola*, ville de Sicile, à 14 kil. S. E. de Calatagirone ; 7,680 hab.

GRAMMONT, *Geeraadsbergen* en flamand, *Gerardi mons* en latin, ville murée de Belgique (Flandre orientale), sur la Dender, à 31 kil. S. E. d'Oudenarde ; 5,600 hab. Toiles, tapis de pied, tapisseries, dentelles, tabac, etc. — Cette ville fut fondée en 1068 par le comte Baudouin de Mons qui en avait acheté le terrain d'un nommé Gérard.

GRAMMONT, village de France (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Lure ; 350 hab. ; a donné son nom à la famille de Grammont. (*Voy.* ci-après). Anc. château-fort.

GRAMMONT (famille DE), illustre famille de Bourgogne, ainsi nommée de l'ancien château-fort de Grammont, en Franche-Comté (Haute-Saône), entre Vesoul et Montbéliard, remonte au XIe siècle, et compte parmi ses ancêtres saint Théodule, évêque de Sion sous Charlemagne. En 1656 la terre de Grammont fut érigée en comté par le roi d'Espagne, Philippe IV, et en 1708, Louis XIV donna le marquisat de Villersexel à Michel, comte de Grammont, lieutenant-général, en récompense de sa belle défense de Rheinstein. Ce dernier mourut doyen des lieutenants-généraux et des chevaliers de Saint-Louis. La famille de Grammont a fourni trois archevêques à Besançon : Antoine-Pierre I, mort en 1698 ; François-Joseph, mort en 1717, et Antoine-Pierre II, mort en 1754. Besançon est aujourd'hui remplie des monuments de leur bienfaisance. Le représentant actuel de cette maison, Alexandre-Théodule, marquis de Grammont, est depuis 1815 député de la Haute-Saône ; son fils Ferdinand, comte de Grammont, est ministre d'état du roi de Belgique, Léopold. — Il ne faut pas confondre cette famille avec celle des Gramont. *Voy.* ci-après.

GRAMONT (que l'on écrit souvent, mais à tort, *Grammont*), famille ancienne et illustre, issue de Sanche Garcie d'Aure, qui vivait à la fin du XIVe siècle. Elle tire son nom de la seigneurie de Gramont dans la Basse-Navarre. Elle a fourni plusieurs personnages éminents, ducs, maréchaux et pairs de France. Nous citerons : Gabriel de Gramont, mort en 1534 ; il fut ambassadeur de France à la cour de Rome sous le règne de Louis XII, et fut chargé par François I de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec succès ; il reçut en récompense l'évêché de Poitiers, puis l'archevêché de Toulouse ; — Philibert de Gramont, comte de Guiche, qui épousa en 1567 la *belle Corisande* (*Voy.* GUICHE) ; — Antoine III, duc de Gramont, maréchal de France, et diplomate, qui se distingua sous Louis XIII et Louis XIV en Flandre et en Allemagne, et fut fait maréchal en 1641 ; il mourut en 1678, à 74 ans : il a laissé des *Mémoires* sur ses négociations, publiés en 1716 par un de ses fils, Antoine-Charles, duc de Gramont, 2 vol. in-12. C'était un des plus beaux hommes et des cavaliers les plus accomplis de son temps ; Louis XIV le chargea d'aller en Espagne demander la main de Marie-Thérèse. — Philibert, comte de Gramont, frère du précédent ; il accompagna Louis XIV dans la conquête de la Franche-Comté et de la Hollande ; mais il se rendit plus célèbre par son esprit et sa galanterie que par ses exploits militaires. Il fut quelque temps disgracié pour avoir disputé au roi le cœur de Mlle Lamotte-Houdancourt. Il avait épousé la sœur d'Antoine Hamilton, qui a laissé sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont* une satire piquante de son caractère. Il mourut en 1707. — Armand de Gramont, comte de Guiche, fils aîné du maréchal Antoine III de Gramont : il est un des premiers qui passèrent le Rhin à la nage en 1672 (*Voy.* GUICHE). — La maison de Gramont est actuellement divisée en deux branches : celle des ducs de Gramont, et celle dite du *Dauphiné*, dont les membres portent aujourd'hui le titre de ducs de *Caderousse*. — Il ne faut pas confondre cette famille avec une famille parlementaire de Toulouse qui portait le même nom, et qui était originaire du Rouergue (Aveyron) ; le principal membre de cette dernière famille est le suivant :

GRAMONT ou GRAMOND (Gabriel DE BARTHÉLEMI, seigneur de), en latin *Gramundus*, historien, né vers la fin du XVIe siècle, mort à Toulouse en 1634, fut président au parlement de cette ville, et conseiller d'état. On a de lui : *Historia prostratæ a Ludovico XIII sectariorum in Gallia rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4, ouvrage dans lequel il se déclare l'apologiste du massacre de la St-Barthélemi ; *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV libri XVIII*, 1643, in-fol.

GRAMONT (Scipion DE), en italien *de Grandimonte*, d'une autre famille que les ducs de Gramont, sieur de Saint-Germain, né en Provence dans le XVIe siècle, fut secrétaire du cabinet de Louis XIII, eut la confiance du cardinal de Richelieu, fit plusieurs voyages en Italie, et mourut, dit-on, à Venise vers 1638. On a de lui : l'*Abrégé des artifices, traictant de plusieurs inventions nouvelles*, etc., Aix, 1606, in-12 ; *la Rationnelle* ou *l'Art des conséquences*, Paris, 1614, in-8 ; *Traité de la nature, des qualités et prérogatives des points, où se voient plusieurs belles et admirables curiosités*, ibid., 1619, in-8 : c'est un écrit de géométrie ; *le Denier royal, traité curieux de l'or et de l'argent*, ibid., 1620, in-8 ; *Rupella capta*, poëme sur la prise de La Rochelle, dédié au cardinal de Richelieu, 1628, in-4, etc.

GRAMPIANS (monts), *Grampius mons* des Romains, chaîne de montagnes qui traversent l'Écosse centrale du S. O. au N. E., depuis le Mull (ou presqu'île) de Cantyre (dans le comté d'Argyle), par 55° 18' lat. N., 8° 4' long. E., jusqu'au cap Kinnaird, par 57° 42' lat. N., 4° 23' long. E. (dans le comté d'Aberdeen), et s'étend ainsi de l'O. à l'E. depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer d'Allemagne. Son développement est de 400 kil. — Ses ramifications sont fort nombreuses ; ses plus hauts sommets sont : le Ben-Nevis, 1,364 mètres ; le Ben-na-Muich-Diudh, 1,346 mètres. Les monts Grampians partagent l'É-

cosse en deux régions tout à fait distinctes : celle qui est située au N. prend le nom de hautes-terres (*high-lands*), et celle qui est au S. celui de basses-terres (*low-lands*).

GRAMPIUS MONS, nom latin des monts Grampians. Ce nom désignait spécialement chez les Romains une montagne située au N. et près de Victoria. Ce lieu est remarquable par une victoire qu'Agricola y remporta sur les Calédoniens l'an 84.

GRAN, *Garan* ou *Garam* en hongrois, riv. de Hongrie, nait dans le comitat de Gœmœr et tombe dans le Danube à Gran après un cours de 260 kil.

GRAN, *Esztergom* ou *Strigonie* en hongrois, ville de Hongrie, ch.-l. du comté de Gran, au confluent du Gran et du Danube, à 45 kil. N. O. de Bude, par 16° 24' long. E., 47° 47' lat. N.; 8,500 hab. Archevêché. Draps, teintureries; eaux thermales. Les Turcs prirent cette ville en 1540 ; mais le roi de Pologne, Jean Sobieski, et le prince Charles de Lorraine, la reprirent en 1683. Un violent incendie en détruisit une partie en 1818. — Le comitat de Gran, situé dans le cercle au-delà du Danube, entre les comitats de Bars, Komorn, Pesth, a 49 kil. sur 35, et compte 56,000 hab.

GRANADA, ville de la confédération de Guatimala (Nicaragua), par 88° 3' long. O., 11° 40' lat. N.; 10,000 hab. Commerce en indigo, cuirs, sucre, cochenille, etc. Aux environs, volcan dit aussi de Granada.

GRANADA ou GRANADILLA, bourg d'Espagne (Badajoz), à 24 kil. N. de Plasencia. Palais du duc d'Albe.

GRANADA, nom espagnol de Grenade. *Voy.* GRENADE.

GRANATULA, ville d'Espagne (Manche), près du Jabalon, à 15 kil. S. O. d'Almagro ; 3,200 hab.

GRANCEY-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 40 kil. N. de Dijon ; 650 hab. Château en ruines.

GRANCOLAS (Jean), docteur en Sorbonne, chapelain de *Monsieur*, frère de Louis XIV, né vers 1660, mort en 1732, avait une connaissance profonde des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *Traité de l'antiquité des cérémonies des sacrements*, Paris, 1692 ; *le Quiétisme contraire à la doctrine des sacrements*, 1695 ; *l'Antique discipline de l'Église sur la confession et la pénitence*, 1697 ; *Traité des liturgies*, 1697, etc.

GRAND, bourg du dép. des Vosges, à 15 kil. O. de Neufchâteau ; 1,200 hab. Grande clouterie. Amphithéâtre romain, dit de *Julien*.

GRAND D'ESPAGNE. *Voy.* GRANDESSE.

GRANDBOURG (LE), ou MARIGOT, chef-lieu de l'île Marie-Galande, sur la côte S. O. ; 1,350 hab.

GRANDBOURG DE SALAGNAC (LE), ville de France. *Voy.* SALAGNAC.

GRANDCHAMP, ch.-l. de canton (Morbihan), à 13 kil. N. O. de Vannes ; 4,769 hab.

GRAND-COURONNE, ville de France. *Voy.* COURONNE.

GRAND-DUC, nom que portent plusieurs princes souverains de l'Allemagne et de l'Italie. Tels sont actuellement les grands-ducs de Bade, de Hesse, de Hesse électorale, de Saxe-Weimar, de Mecklembourg-Schwérin et Strélitz, d'Oldenbourg, et les grands-ducs de Toscane. — En Russie, le titre de grand-duc est porté par les princes du sang, et alors il équivaut au titre d'*archiduc* qui est d'usage en Autriche. *Voy.* ARCHIDUC.

GRANDE (ILHA-), île du Brésil (Rio-de-Janeiro), au S. de la baie Angra-dos-Reys, par 23° 12' lat. S., 46° 36' long. O. ; 44 kil. sur 20.

GRANDE (RIO-), nom de plusieurs fleuves de l'Amérique. *Voy.* RIO-GRANDE.

GRANDE-ANSE (LA), bourg de la Martinique. *Voy.* ANSE (LA GRANDE).

GRANDE-BRETAGNE. *Voy.* BRETAGNE (GRANDE-).

GRANDE-CESARIENNE, province du diocèse de Bretagne, au N. de la Flavie Césarienne, au S. de la Valentie, avait pour ch.-l. *Eboracum* (auj. *York*), et comprenait, entre autres peuples, les *Coretani*, les *Parisii*, les *Brigantes*. Elle correspond au nord de l'Angleterre actuelle proprement dite.

GRANDE-GRÈCE, *Græcia Magna*, nom vague donné par les Grecs à l'Italie méridionale, à cause des nombreuses colonies pélasgiques et helléniques dont ses rives furent couvertes. La Grande-Grèce comprenait les cinq grandes régions nommées : Brutium, Lucanie, Campanie, Calabre, Apulie (Iapygie et Messapie.) *Voy.* ces noms. Rhégium, Locres, Crotone, Sybaris, Tarente, Salente, Héraclée, Métaponte, Elée, Neapolis (Naples), Palæopolis et Cumes, en étaient les villes principales.

GRANDE-RIVIÈRE, *Great-River* en anglais, nom commun à beaucoup de cours d'eau en Amérique et en Afrique. Les principaux sont : 1° dans le Canada, un affluent du St-Laurent (cours, 140 kil.); — 2° et 3° l'Ouse et l'Ottawa, toutes deux aussi dans le Canada (*Voy.* ces mots); — 4° un tributaire du lac Michigan (États-Unis), où il se jette par 88° 20' long. O., 42° 45' lat. N. ; — 5° un tributaire du Missouri, qui a son embouchure à 35 kil. N. O. de Charaton (cours, 400 kil.); — 6° dans l'île d'Haïti, une rivière qui naît à 8 kil. S. E. de Vallière et passe à Sainte-Rose (cours, 90 kil.); — 7° une riv. de la Jamaïque ; — 8° une riv. du Zanguebar, tributaire de la mer des Indes, dont la source est inconnue, et l'embouchure par 39' long. E. et 2° lat. S.

GRANDE SEQUANAISE, *Maxima Sequanorum*, prov. du diocèse des Gaules, comprenait les anciens *Sequani* avec les *Helvetii* (c.-à-d. la Franche-Comté et toute la Suisse à l'O. du Rhin, moins quelques cantons du sud), et avait pour ch.-l. *Vesontio* (auj. *Besançon*).

GRANDESSE, dignité purement honorifique, qui est d'usage en Espagne. Les seigneurs investis de cette dignité prennent le titre de *grands d'Espagne*; ils sont divisés en trois classes : les grands de la première classe parlent au roi la tête couverte ; ceux de la deuxième classe parlent au roi la tête découverte, mais se couvrent pour écouter sa réponse ; ceux de la troisième attendent l'invitation du roi pour se couvrir. Avant le XVIe siècle, tous les nobles (*hidalgos*) d'Espagne portaient le titre de *ricos hombres*. Charles-Quint le premier y substitua le nom de *grands*. Aujourd'hui la grandesse a perdu toute son importance et n'a plus qu'une existence nominale.

GRANDIDIER (Philippe-André), historien ecclésiastique, né à Strasbourg en 1752, mort en 1787, eut pour protecteur le cardinal de Rohan, devint successivement archiviste de l'évêché, chanoine du grand-chœur de sa ville natale, et fut nommé historiographe de France. On a de lui : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1776 et 1778 (cet ouvrage devait avoir 8 vol. ; mais il n'en a paru que deux) ; *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de l'Alsace*, 1787, in-4, etc.

GRANDIER (Urbain), célèbre victime du fanatisme, né vers 1590 à Rovère, près de Sablé, dans le diocèse du Mans, était curé de Saint-Pierre à Loudun et chanoine de l'église de Sainte-Croix. Il sollicita la place de directeur des religieuses d'un couvent d'Ursulines à Loudun ; mais un concurrent plus heureux l'emporta. Peu après, les Ursulines furent atteintes d'une espèce de folie contagieuse, pendant laquelle elles se croyaient tourmentées par des malins esprits, dont le chef était Asmodée. On prétendit aussitôt qu'elles étaient possédées du démon, et on accusa le malheureux Grandier de leur avoir jeté un maléfice. Il porta plainte en calomnie devant l'archevêque de Bordeaux, Charles de Sourdis ; ce sage prélat parvint à calmer les

esprits et assoupit l'affaire. Mais à quelque temps de là, un émissaire du cardinal de Richelieu, le conseiller Laubardemont, étant venu à Loudun, l'accusation fut renouvelée devant lui. Le curé, qui peut-être avait donné prise par une vie peu réglée, fut déclaré coupable d'adultère, de sacrilége, de magie, de maléfice et possession, et condamné à être brûlé vif après avoir été appliqué à la torture. La sentence fut exécutée en 1634 sur la place de Loudun. On regarda cette exécution atroce comme une vengeance du cardinal, contre lequel Urbain Grandier avait écrit un pamphlet intitulé : *la Cordonnière de Loudun*. Aubin a publié en 1716 : *Histoire des diables de Loudun, ou Cruels effets de la vengeance de Richelieu*. On trouve à la Bibliothèque royale toute la procédure du curé de Loudun.

GRAND-LUCÉ (LE), ch.-l. de canton (Sarthe), à 20 kil. S. O. de Saint-Calais ; 2,500 hab.

GRANDMENIL (Jean-Baptiste FOUCHARD DE), acteur français, né à Paris en 1737, mort en 1816, avait suivi d'abord la carrière du barreau. Quelques contrariétés de famille l'engagèrent à quitter la France; il s'engagea au théâtre de Bruxelles, puis aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Appelé en 1790 à Paris, il débuta avec succès à la Comédie Française par les rôles d'Arnolphe (de *l'École des femmes*), de Francaleu (de *la Métromanie*), du commandeur (du *Père de famille*) ; il excellait surtout dans les rôles dits *à manteaux*. Lors de la réorganisation de la Comédie Française, Grandménil fut nommé sociétaire du Théâtre-Français. Il prit sa retraite en 1811. Il était aussi professeur au Conservatoire et membre de l'Académie des Beaux-Arts.

GRAND MOGOL. *Voy.* MOGOL.

GRAND-MONT. *Voy.* GRAMMONT.

GRAND-OCEAN. *Voy.* OCÉAN PACIFIQUE.

GRAND-OURS (lac du), *Great-Bear-Lake* des Anglais, lac de l'Amérique du Nord, par 123° 35' long. O., 65° 10' lat. N. : 140 kil. sur 50. Ses eaux s'écoulent par une riv. du même nom qui se perd dans le fleuve Mackenzie. — Lac peu connu de la Nouvelle-Bretagne, vers 55° lat. N. et 128° long. O.

GRAND-PORT, ville de l'ile de France. *Voy.* PORT-BOURBON.

GRANDPRÉ, ch.-l. de canton (Ardennes), à 14 kil. S. E. de Vouziers, sur l'Aire; 1,340 hab. — Jadis chef-lieu d'une seigneurie qui appartint à la maison de Joyeuse, et fut un des sept comtés-pairies de la Champagne.

GRANDRIEUX, ch.-l. de canton (Lozère), à 31 kil. de Mende; 1,500 hab.

GRAND-SERRE (LE), ch.-l. de canton (Drôme), près de la Galaure, à 41 kil. N. E. de Valence; 1,600 hab. Ville murée. Draps; deux hauts-fourneaux, affinerie pour fer et acier, martinet. Ruines d'un vieux château-fort, nommé jadis *Castrum Serris*.

GRANDS-JOURS. On donnait primitivement ce nom, dans le comté de Champagne, aux assises solennelles que tenaient les comtes à certains jours de l'année pour rendre la justice. Dans la suite le nom de *grands-jours* s'étendit dans tout le royaume. C'est le règne de François I qui offre le plus d'exemples de ces sortes de séances; ce roi fit tenir les *grands-jours* à Poitiers, 1531 et 1541 ; à Moulins, 1534, 1540 et 1545; à Troyes en 1535, à Angers en 1539, à Rouen en 1546 et à Tours en 1547.

GRANDSON, ville de Suisse. *Voy.* GRANSON.

GRANDVAL (Ch.-François RACOT DE), acteur célèbre, né à Paris en 1711, mort en 1784, excellait également dans la comédie et dans la tragédie. Il a aussi laissé quelques pièces de société fort plaisantes, mais licencieuses. — Son père, Nicolas Racot de Grandval, né en 1676, mort en 1753, avait aussi été acteur ; il fut ensuite organiste. On a de lui un poëme intitulé: *Cartouche, ou le Vice puni*, 1725.

GRANDVILLIERS, ch.-l. de canton (Oise), à 27 kil. N. O. de Beauvais; 1,800 hab. Cidre, grains. Calicot, draperies, etc. Grand commerce de bas. Grandvilliers a été bâti en 1213 par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais.

GRANGEMOUTH, ville d'Ecosse (Stirling), sur mer, à 6 kil. N. E. de Falkirk : 800 hab. Port très fréquenté par les navires qui viennent de Norwége et de Suède.

GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), avocat et substitut de la commune de Bordeaux, né dans cette ville en 1750, fut successivement nommé député de la Gironde à l'Assemblée législative et à la Convention. Dans ces deux assemblées il prit une part active et honorable à toutes les discussions; lors du procès de Louis XVI, il se récusa comme ne pouvant, dit-il, réunir dans sa personne les fonctions d'accusateur, de témoin et de juge. Il fut compris dans la proscription des Girondins du 31 mai 1793, arrêté à Bordeaux, et décapité. Grangeneuve ne s'était pas toujours montré aussi modéré qu'il le fut à la fin. Dans son fanatisme républicain, il avait consenti, avant le 10 août, à se faire assassiner afin de laisser peser les soupçons sur le roi et de soulever le peuple contre la cour.

GRANGES, ville du dép. des Vosges, à 26 kil. de St-Dié ; 2,475 hab.

GRANIQUE, *Granicus*, auj. *Oustvola* ou *Sousoughirli*, petite rivière de l'Asi-Mineure, dans la Phrygie Hellespontique, tombait dans la Propontide. Alexandre remporta sur les bords du Granique sa première victoire sur les Perses l'an 334 av. J.-C. La conquête de l'Asie-Mineure fut le fruit de cette victoire.

GRANJA (LA), c.-à-d. *la Ferme*, résidence royale des souverains d'Espagne, près de Saint-Ildephonse, à 9 kil. S.E. de Ségovie, est située, comme notre Versailles, sur une éminence assez élevée. Ce palais fut fondé par Philippe V. — La Granja a été, le 12 août 1836, le théâtre d'une insurrection militaire qui força la régente Christine à accepter provisoirement la constitution de 1812, et qui fut suivie du massacre du général Quesada à Madrid. Par suite de cette révolution, une nouvelle constitution fut rédigée et promulguée en 1837.

GRAN-SASSO ou mont CORNARO, un des sommets de l'Apennin central dans le roy. de Naples, à 17 kil. N. E. d'Aquila: c'est le plus haut de l'Apennin. Hauteur, 2,980 mètres.

GRANSEE, ville murée des États prussiens (Brandebourg), à 26 kil. N. E. de Ruppin ; 2.200 hab.

GRANSON, *Grandisonium*, ville de Suisse (Vaud), ch.-l. d'un district de même nom, est à 32 kil. N. de Lausanne, sur la rive occid. du lac de Neuchâtel et voisine de Morat; 800 hab. Vieux et grand château, résidence des anciens barons de Granson. Charles-le-Téméraire y fut complétement battu par les Suisses en 1476.

GRANT (Terre de), sur la côte mérid. de la Nouv.-Hollande, de 138° 15' à 144° 2' long. E.

GRANT (Charles), homme d'état, né en Écosse l'an 1746, mort à Londres en 1823, partit pour l'Inde en 1757, fut nommé par lord Cornwallis président du bureau du commerce à Calcutta en 1787; revint dans sa patrie en 1790, y fut nommé en 1793 un des directeurs de la Compagnie des Indes ; introduisit dans son administration d'importantes améliorations, proscrivit le trafic des emplois; fut envoyé par le comté d'Inverness à la Chambre des Communes où il s'occupa surtout des affaires de l'Inde, et contribua puissamment à faire renouveler la charte de la Compagnie (1813). Il se signala également par son zèle philanthropique, travailla à l'émancipation des esclaves, à la propagation de l'instruction, et introduisit en Europe les écoles du dimanche. — Son fils, nommé aussi Ch. Grant, né en 1780, lui succéda à la Chambre des Communes comme représentant du comté d'In-

verness; s'attacha au parti Canning, et entra au ministère avec lord Grey en 1830 comme président du bureau des contrôles. Il n'a pas cessé depuis de remplir les plus hautes fonctions. On le connaît sous le nom de lord Glenelg.

GRANT (mistriss Anna), née à Glasgow en 1756, morte en 1838, fille d'un officier écossais nommé Campbell, et femme de M. Grant, ministre luthérien, s'est fait connaître par quelques écrits : *les Montagnards* (*the Highlanders*), poëme, 1801 ; *Mémoires d'une dame américaine*, 1808 (elle avait longtemps séjourné en Amérique, et elle a décrit dans cet ouvrage les scènes qui l'y avaient frappée); *Lettres écrites des montagnes*, 1808 (elle y décrit les mœurs des montagnards écossais).

GRANTHAM, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. S. de Lincoln ; 7,500 hab. Église élégante (clocher de 80 mètres). Courses annuelles de chevaux. Canal qui va de Grantham au Trent.

GRANVELLE, village du dép. de la H.-Saône, à 17 kil. S. O. de Vesoul ; 400 hab.

GRANVELLE (Antoine PERRENOT DE), cardinal, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Ornans (Bourgogne) en 1517, mort à Madrid en 1586, fut initié à la politique par son père, qui était chancelier de Charles-Quint. Evêque d'Arras à 23 ans, il montra une grande habileté aux diètes de Worms et de Ratisbonne, où il assistait son père, et fut nommé garde des sceaux en 1544. Il conclut en 1553, contre la réforme, une alliance difficile entre l'Espagne et l'Angleterre, qui fut sanctionnée par le mariage du fils de Charles-Quint avec Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre. A l'avénement d'Elisabeth, cette alliance ayant été rompue, l'habile ministre en conclut une autre avec la France à Cateau-Cambrésis en 1559. Enfin il fut chargé, avec Marguerite de Parme, par Philippe II, d'établir dans les Pays-Bas le gouvernement absolu et l'unité religieuse; et il s'acquitta de cette commission avec un zèle tout inquisitorial. Néanmoins, il fut disgracié en 1564 par la gouvernante Marguerite, comme trop modéré. Il se retira en Franche-Comté et passa ses dernières années à Besançon. Quelques écrivains placent le cardinal de Granvelle à côté du cardinal de Richelieu. Granvelle a laissé manuscrits de précieux *Mémoires* sur les affaires de son temps, qui sont conservés à la bibliothèque de Besançon : ils ont été publiés en 1839 et années suivantes par le gouvernement français.

GRANVILLE, *Grannonum*, ch.-l. de cant. (Manche), sur la mer, à 24 kil. N. O. d'Avranches ; 7,581 hab. Port d'accès difficile. Murailles. Ecole de navigation; chantiers de construction. Entrepôt de sel. Commerce actif. Pêche d'huîtres (dites de Cancale), cabotage, armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique.—Cette ville ne fut qu'un bourg jusqu'au XVe siècle, au commencement duquel les Anglais en firent une place forte. Elle fut prise par les Français en 1450, et brûlée par les Anglais en 1695. Elle fut assiégée par les Vendéens en 1793 ; mais ils ne purent s'en emparer. Les Anglais la bombardèrent en 1803.

GRANVILLE (George), vicomte de Lansdowne, poëte et homme d'état, né en 1667, mort en 1735. Deux fois élu député à la Chambre des Communes, il se fit remarquer dans les rangs des Tories ; il fut nommé en 1710 secrétaire d'état de la guerre à la place de Robert Walpole ; puis fut élevé au rang de pair, de membre du conseil privé, et enfin nommé trésorier de la maison de la reine. Disgracié à l'avénement de George I, il se vit accusé d'avoir favorisé une descente du prétendant en Angleterre, et subit une année de détention à la Tour de Londres en 1715. En 1722 il passa en France, et y demeura dix ans. Ses œuvres, qu'il publia lui-même en 1732, 2 vol. in-4, se composent de comédies, de tragédies, et de dissertations historiques. Il fut un des protecteurs de Pope.

GRANVILLE SHARP, philanthrope, né en 1735 à Bradford-Dale, mort en 1813, fils d'un doyen du Northumberland, fut un des premiers et des plus ardents à combattre l'esclavage des nègres; fit prévaloir devant les tribunaux ce principe que tout esclave qui met le pied sur le sol de la Grande-Bretagne est libre ; fonda en 1787 la colonie de Sierra-Léone en Afrique, et fut la même année un des fondateurs de la Société pour l'abolition de la traite. Granville occupait un emploi dans les bureaux de la guerre ; il refusa des postes plus importants afin de vaquer librement à la généreuse mission qu'il s'était donnée.

GRAO, ville d'Espagne (Valence), à 2 kil. E. de Valence ; 3,000 hab. C'est le port de Valence. Jolies maisons. Les troupes de l'archiduc Charles y tentèrent un débarquement en 1710 ; mais elles furent repoussées.

GRASLITZ, *Graglicze* en bohémien, ville de Bohême (Elnbogen), à 22 kil. N. O. d'Elnbogen ; 3,600 hab. Fonderie de laiton ; fil de fer. Aux environs, mines de cuivre.

GRASSANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 26 kil. O. de Matera ; 3,400 hab.

GRASSE, ch.-l. d'arr. (Var), à 28 kil. N. O. d'Antibes, et à 15 kil. de la Méditerranée ; 12,825 hab. Rues étroites et sales. Aux environs, vallées et vergers délicieux. Savon, liqueurs, essences, parfums renommés. Commerce de fruits, miel, cire, et des produits de ses fabriques. Jadis évêché. — Cette ville remonte au XIIe siècle ; elle servit souvent d'asile aux habitants de Fréjus et d'Antibes contre les incursions des pirates.— L'arr. de Grasse a 7 cant. (Antibes, Le Bar, Coursegoule, St-Auban, St-Vallier, Vence, plus Grasse), 62 communes et 66,383 hab.

GRASSE (LA), ch.-l. de cant (Aude), sur l'Orbieu, à 26 kil. S. E. de Carcassonne ; 1,200 hab. Elle doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée en 778.

GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant-général des armées navales, né en 1723 à Valette en Provence, mort à Paris en 1788, passa par tous les grades de la marine, fut nommé chef d'escadre en 1779 et assista en cette qualité à toutes les batailles qui eurent lieu pendant la guerre de l'indépendance en Amérique. Attaqué en 1782 dans la mer des Antilles par l'amiral anglais lord Rodney dont les forces étaient supérieures aux siennes, l'amiral français fut forcé d'amener son pavillon après un combat des plus acharnés. Le comte de Grasse resta deux ans prisonnier en Angleterre et ne revint en France qu'à la paix. A son retour il publia un *Mémoire* justificatif et fut honorablement acquitté par le conseil de guerre tenu à ce sujet.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (Jacques), compilateur fécond, né en 1757 à Montréal, au Canada, mort à Paris en 1810, vint étudier à Paris, fut pendant longtemps vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant. Il a publié les ouvrages suivants : *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (en société avec Sylvain Maréchal), 1784 et années suivantes, 4 vol. petit in-4, ornés de 305 pl. ; *Tableaux de la fable représentés par figures, et accompagnés d'explications*, 1785, in-4 ; *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4 ; *l'Antique Rome*, 1795, in-4, en 50 tableaux ; *Encyclopédie des voyages*, 1795-96, 5 vol. in-4, avec 432 pl. ; *les Amours du fameux comte de Bonneval*, etc., 1796, in-18 ; *le Sérail*, ou *Histoire des intrigues secrètes et amoureuses du grand-seigneur*, 1796, 2 vol. in-12 ; *Fastes du peuple français*, etc., 1796, in-4 ; *Costumes des représentants du peuple*, etc., 1796, in-8 ; *les Trois*

Manuels, ouvrage moral, écrit dans le goût d'Épictète, etc., 1796, in-18; *Esprit des ana*, etc., 1801, 2 vol. in-12; *Voyage pittoresque dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4.

GRASSIN (Pierre), vicomte de Busancy, conseiller au parlement de Paris, fonda en 1569 à Paris le collége dit des *Grassins*, en faveur des pauvres écoliers de la ville de Sens; ce collége était situé rue des Amandiers, sur la montagne Sainte-Geneviève. Depuis 1789, il est devenu la propriété d'un particulier.

GRATAROLI (Guillaume), célèbre médecin du XVIe siècle, né à Bergame en 1516, étudia à l'université de Padoue, quitta l'Italie désolée par la guerre et par des querelles religieuses, et se rendit en Suisse; il professa la médecine à Marbourg et à Bâle, acquit la réputation d'un habile praticien, et mourut à Bâle en 1568. On cite comme un de ses meilleurs ouvrages: *De medicinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8. On a de lui, en outre: *Opuscula Grataroli, ab ipso auctore denuo correcta*, Lyon, 1558, in-12, et *Discours notables sur les moyens pour conserver et augmenter la mémoire*, qui ont été traduits par Et. Coppé, Lyon, 1586, in-12.

GRATIANI. *Voy.* GRAZIANI.

GRATIANOPOLIS ou CULARO, ville de la Gaule Transalpine, auj. GRENOBLE.

GRATIANOPOLITANUS PAGUS, nom latin du GRÉSIVAUDAN.

GRATIEN, *Flavius Gratianus*, empereur d'Occident, né à Sirmium en 359, fut associé à l'empire par Valentinien I, son père, en 367, dès l'âge de huit ans, et lui succéda en 375, conjointement avec son jeune frère Valentinien II. Il repoussa les Allemands qui avaient envahi ses états, et les Goths qui ravageaient l'Orient. Le trône de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Valens, il y éleva Théodose, le plus habile de ses généraux. Gratien poursuivit avec animosité les restes du paganisme; ayant fait enlever du Capitole la statue de la Victoire, il se rendit par là odieux aux Romains, et dès que le tyran Maxime se fut fait proclamer dans la Grande-Bretagne, il se vit abandonné de ses sujets. Il fut battu et mis à mort près de Lyon par Andragathius, lieutenant de Maxime, en 383. Gratien avait eu pour précepteur le poëte Ausone; aussi aima-t-il toujours les lettres.

GRATIEN, *Gratianus*, célèbre canoniste, né à Chiusi en Toscane, embrassa la vie religieuse à Bologne, et y mourut vers le milieu du XIIe siècle. Il est auteur d'une compilation des textes de l'Écriture sainte, des canons des apôtres, des canons des conciles, des décrétales des papes, des extraits des SS. PP., des livres pontificaux, etc., qui est connue sous le nom de *Décret de Gratien* (*Decretum Gratiani*). Cette collection fut achevée et publiée pour la première fois en 1151; elle a été imprimée en 1471 à Strasbourg, in-fol., et en 1540 par les soins du pape Grégoire XIII. On la nomme aussi *Concordantia canonum*, parce que l'auteur cherche à mettre d'accord entre eux les passages qui pouvaient paraître contradictoires.

GRATIEN, pape. *Voy.* GRÉGOIRE II.

GRATIUS FALISCUS, poëte latin, né à Falérics, capitale des Falisques, contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloge, a laissé un poëme en 550 vers sur la chasse avec les chiens, intitulé: *Cynegeticon*. Ce poëme, longtemps perdu, fut retrouvé, dit-on, vers 1503, par Sannazar, dans une bibliothèque de France; il fut imprimé pour la première fois à Bologne, 1504, in-fol.; il a souvent été réimprimé, et presque toujours avec celui de Némésien sur le même sujet: on estime surtout les éditions de P. Burmann, Leyde, et de Wernsdorf, dans la collection des *Poetæ latini minores*. L'édition la plus récente est celle de Stern, Halle, 1832, in-8.

GRATTAN (Henri), célèbre orateur irlandais, né à Dublin en 1750, mort à Londres en 1820. Il débuta comme avocat à Dublin, et entra en 1775 au parlement d'Irlande, où il prit dès l'abord un rang distingué parmi les membres de l'opposition. En 1782 ses efforts empêchèrent la réunion du parlement de l'Irlande à celui de la Grande-Bretagne; et depuis ce moment il fut le chef reconnu des *whigs-clubs* d'Irlande. Bien que protestant lui-même, il ne cessa de réclamer les droits électoraux pour ses compatriotes catholiques. Après le rappel du vice-roi d'Irlande, Fitz-William, Grattan chercha à s'opposer à l'insurrection qui en fut la suite; mais ses efforts furent vains, et il quitta le parlement. Il y rentra un moment pour s'opposer aux mesures de Pitt qui allait consommer l'union de l'Angleterre avec l'Irlande; mais il devait encore échouer. Plus tard (1805), Grattan siégea dans le parlement anglais où il se porta toujours le défenseur des catholiques irlandais. Ses discours politiques ont été recueillis sous le titre de *Speeches of Mr Grattan*, Londres, 1822, 4 vol. in-8: ils avaient été imprimés séparément de 1788 à 1812, même format. Son fils a publié sa vie, Londres, 1839, 2 vol. in-8.

GRATZ, ville d'Allemagne. *Voy.* GRÆTZ.

GRAUDENZ, *Grudziadz* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), sur la Vistule, à 31 kil. S. O. de Marienwerder: 8,300 hab. Draps, distilleries, brasseries. Commerce de grains et de tabac. Fort qui commande la Vistule.

GRAULHET, ch.-l. de canton (Tarn), à 18 kil. E. de Lavaur; 2,400 hab.

GRAUN (Charles-Henri), chanteur et compositeur allemand, né en 1701 à Wahrenbrück (Saxe), mort en 1759, débuta en 1725 comme premier ténor à l'Opéra de Brunswick et reçut bientôt le titre de vice-maître de chapelle. Frédéric-le-Grand le chargea de créer l'Opéra de Berlin (1740). Ses principaux opéras sont: *Polydore*, 1726; *Rodelinda*, 1741; *Demofoonte*, 1746; *Britannico*, *Merope*, 1756.

GRAUS, ville murée d'Espagne (Saragosse), à 25 kil. N. E. de Barbastro; 2,400 hab. Cuirs, savon, papier, eau-de-vie; moulins à huile et à foulon, etc. Cette ville fut assiégée en 1067 par Sanche Ramire I, qui y mourut; son fils Ramire II s'en empara.

GRAVE, ville forte de Hollande (Brabant septentrional), à 12 kil. S. O. de Nimègue; 2,000 hab. Elle a été prise plusieurs fois: par le prince Maurice de Nassau en 1602, par les Français en 1672, et par Guillaume, prince d'Orange, en 1674.

GRAVE-EN-OYSANS (LA), ch.-l. de canton (Hautes-Alpes), à 30 kil. N. O. de Briançon; 1,500 hab.

GRAVELINES (*Graven linghe*, c.-à-d. *fossé des comtes*), ville de France, ch.-l. de canton (Nord), à 18 kil. O. de Dunkerque, à l'embouchure de l'Aa dans la Manche; 4,200 hab. Assez jolie ville. Port ensablé. Chantiers de construction. Armements pour la pêche du hareng, etc.—Fondée au XIIe siècle, cette ville prit son nom d'un canal que les comtes de Flandre y avaient fait creuser. Les Anglais la dévastèrent en 1383. Une bataille se livra sous ses murs en 1558 entre le comte d'Egmont et le maréchal de La Ferté. Gravelines fut prise par les Français en 1658, et fortifiée sur les plans de Vauban.

GRAVENHAGUE ('s), ville de Hollande. *Voy.* LA HAYE.

GRAVESANDE, ville de Hollande (Hollande méridionale), à 13 kil. S. O. de La Haye, sur la mer; 750 hab. Jadis murée et résidence des comtes de Hollande. Beaucoup d'antiquités romaines.

GRAVESANDE (Guillaume Jacob 's), savant hollandais, né à Bois-le-Duc en 1688, mort en 1742, publia dès l'âge de 18 ans un *Essai de perspective*

qui le fit remarquer; coopéra pendant plusieurs années à un journal scientifique estimé, *le Journal littéraire*, publié à La Haye, fit en 1715 un voyage en Angleterre pendant lequel il se lia avec les savants de ce pays, et devint en 1717 professeur à l'université de Leyde où il enseigna successivement les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Il fut un des premiers à adopter et à propager sur le continent les théories de Newton, et il contribua puissamment par ses travaux aux progrès de la physique et des mathématiques. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata*, etc., La Haye, 1720, 1742, 2 vol. in-4, trad. en français par Joncourt, Leyde, 1746; *Philosophiæ Newtonianæ instituta in usus academicos*, abrégé du précédent, Leyde, 1723 et 1744; *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, Leyde, 1736, 1737 et 1756, trad. en français (par Joncourt), Leyde, 1737; ouvrage devenu classique. En métaphysique, 'S Gravesande est disciple de Locke : il fait comme lui consister la liberté dans le pouvoir de faire ce qu'on veut, plutôt que dans celui de choisir.

GRAVESEND, ville d'Angleterre (Kent), à 30 kil. S. E. de Londres, sur une éminence qui domine la Tamise; 5,000 hab. Port très fréquenté, douane très active. Construction de vaisseaux de ligne, frégates, etc. C'est là que presque tous les vaisseaux de la Compagnie des Indes et autres font leurs approvisionnements. Bains de mer. But de promenade en bateau à vapeur pour les habitants de Londres.

GRAVINA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 13 kil. S. O. d'Altamura; 8,700 hab. Patrie de l'historien Dominique de Gravina.

GRAVINA (Dominique DE), historien du XIVe siècle, né à Gravina (Naples), a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille de 1332 à 1350*; ce *Journal* est inséré dans les *Scriptores rerum italicarum*, tome 12.

GRAVINA (Pierre), poëte latin, né à Palerme vers 1453, mort en 1527, embrassa l'état ecclésiastique: se fixa à Naples, où il eut pour protecteurs le célèbre Gonsalve de Cordoue et Prosper Colonne; se lia d'amitié avec Jov. Pontanus, Sannazar et autres personnes de mérite. Ses poésies, qui se composent principalement d'épigrammes, ont été recueillies en partie par Scipion Capèce, et imprimées à Naples, 1532, in-4, avec la *Vie* de l'auteur par Paul Jove. On regrette la perte de plusieurs ouvrages de ce poëte, entre autres un poëme intitulé *De Gonzalvi Cordubæ rebus gestis*.

GRAVINA (J.-Vincent), célèbre jurisconsulte et littérateur napolitain, né à Roggiano, près de Cosenza, en 1664, mort à Rome en 1718, s'adonna d'abord aux lettres et fonda avec quelques amis en 1695 la célèbre Académie des Arcadiens (*Arcadi*), à Rome. Il se livra ensuite à la jurisprudence, obtint en 1699 une chaire de droit civil au collége de la Sapience à Rome, puis enseigna le droit canonique (1703). Il réforma l'enseignement du droit en remontant aux meilleures sources. Il ne négligea jamais les lettres; il forma Métastase, et se plut à faire la fortune de ce grand poëte. Ses ouvrages ont été réunis à Leipsick, 1737, in-4, et Naples, 1756, 3 vol. in-4; les plus remarquables sont : *De Ortu et progressu juris civilis*, en trois parties, Naples, 1701-1713 (Requier en a donné un extrait estimé sous le titre d'*Esprit des Lois romaines*): *De Instauratione studiorum*, dédié à Clément XI; *Delle Favole antiche*, trad. en français par J. Regnault; *Della Ragione poetica*, Rome, 1708; *Della Tragedia*, Rome, 1715. Gravina avait lui-même composé plusieurs tragédies.

GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, né à Naples en 1747, passa en Espagne avec le roi Charles III, reçut en 1793 le commandement d'une division de la flotte de l'amiral Dangara, eut une part honorable à la défense de Roses en Catalogne assiégée par l'armée française, et mérita le grade de contre-amiral. La paix ayant été faite avec la France, il commanda la flotte espagnole réunie à la flotte française sous les ordres de l'amiral Villeneuve, devant Cadix, 1805; fut blessé à Trafalgar, et mourut peu après en 1806.

GRAVIUS, orientaliste. *Voy.* GREAVES.

GRAY, ville de France, ch.-l. d'arrondissement (Haute-Saône), sur la Saône, à 45 kil. S. O. de Vesoul; 6,535 hab. Port très fréquenté (sur la Saône), vieux château, casernes, moulin magnifique. Grands chantiers de construction. Commerce actif et varié : entrepôt des denrées expédiées du midi de la France et pour l'Allemagne, et des denrées coloniales; produits des houillères et verreries des dép. de la Loire et du Rhône; merrains et bois de marine destinés pour Toulon. — L'origine de cette ville ne remonte pas au-delà du XIe siècle. Louis XIV la prit en 1668 et en démolit les fortifications. — L'arr. de Gray compte 7 cantons (Champlitte-le-Château, Dampierre, Fresne-St-Mametz, Gy, Pesme, plus Gray), 188 communes et 89,899 hab.

GRAY (Thomas), poëte anglais, né à Londres en 1716, mort en 1771, fut élevé à Eton, où il se lia avec Horace Walpole; étudia le droit à Cambridge, et obtint dans cette université une chaire d'histoire qu'il ne remplit jamais. Il était d'un caractère mélancolique. Gray a laissé des odes, des élégies et quelques poésies latines, entre autres un poëme : *De principiis cogitandi*. Ses poésies forment un très petit volume, mais l'élégance et la sublimité de quelques-unes ont suffi pour le placer parmi les premiers poëtes anglais. On estime surtout son *Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, traduite par Chénier, imitée par Fontanes dans *le Jour des Morts*; ses *Odes sur le Printemps*, *sur le collége d'Eton*; l'*Hymne à l'Adversité*. La meilleure édition des œuvres de Gray est celle de J. Milford, Londres, 1816, 2 vol. in-4. Elle contient, outre les poésies, des lettres de l'auteur et une notice sur sa vie. Ses poésies ont été traduites par Lemierre neveu, Paris, 1798.

GRAY (Jeanne). *Voy.* GREY.

GRAZALEMA, *Lacidulemium*, ville d'Espagne (Grenade), à 85 kil. N. E. de Cadix; 11,200 hab. Gros draps; creusets. Antiquités romaines.

GRAZIANI (Ant.-Marie), écrivain du XVIe siècle, né en 1537 à Borgo-San-Sepolcro en Toscane, mort en 1611, fut le secrétaire et le coopérateur du cardinal Commendon, qu'il accompagna dans ses diverses missions; puis devint secrétaire de Sixte-Quint, fut fait en 1592 évêque d'Amelia par Clément VIII, et envoyé en 1594 comme légat près de la république de Venise. On a de lui divers écrits historiques, en latin, estimés pour l'exactitude des faits et l'élégance du style : *De bello Cyprio*, Rome, 1616 (trad. en français par Lepelletier, 1685); *De casibus virorum illustrium*, publié par Fléchier, Paris, 1680, et trad. par Lepelletier; et une *Vie de Commendon*, publiée et traduite du latin par Fléchier, Paris, 1669. — Un autre Graziani, Jean, né à Bergame en 1670, mort en 1730, a aussi écrit sur l'histoire. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire de Venise*, rédigée en latin, et publiée à Padoue, 1728, 2 vol. in-4.

GRAZIANI (Jérôme), poëte italien, né en 1604 à Pergola, mort en 1675, eut pour protecteur François I, duc de Modène, qui le prit pour secrétaire (1657) et lui donna le comté de Varzano. On a de lui : *Cleopatra*, poëme en 6 chants, qu'il composa à vingt-deux ans (1626); *la Conquista di Granata*, Modène, 1650, qui le plaça au nombre des meilleurs poëtes épiques de l'Italie; une tragédie de *Cromwell*, 1671,

la meilleure pièce de ce genre qu'ait eue l'Italie, jusqu'à la *Mérope* de Maffei.

GRAZZINI (Antoine-François), poëte italien, surnommé *il Lasca* ou *le Dard* (espèce de poisson), né en 1503 à Florence, mort en 1583, fonda en 1540 l'Académie des *Umidi;* néanmoins il fut exclu lui-même de cette compagnie à la suite de querelles littéraires. Pour s'en venger, il fonda avec plusieurs autres savants en 1582 une nouvelle Académie qu'il nomma *della Crusca* (c.-à-d. *du son*, parce qu'elle avait pour but, disait-il, de trier les expressions de la langue comme le bluteau sépare le son de la farine). Cette nouvelle société devint bien plus importante que la première. Grazzini a composé six *Comédies*, Venise, 1582, in-8; des *Stances* et *Poésies diverses*, Florence, 2 vol. in-8; *la Guerra de' Mostri*, poëme bouffon, *ibid.*, 1584, in-4; un recueil de *Nouvelles*, Florence, 1559, Paris, 1756 et 1775, 2 vol. in-8.

GRÉAL. On appelle dans la légende le *Saint-Gréal* un vase mystique que l'on prétend être celui même dans lequel était contenu le vin que but le Sauveur à la dernière cène, chez Simon-le-Lépreux, lorsqu'il dit ces mots sacrés : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Ce vase aurait été conservé par Joseph d'Arimathie et transporté par lui dans la Bretagne (Angleterre); il conférait à celui qui le possédait toutes sortes de priviléges merveilleux. Le Saint-Gréal joue un grand rôle dans les romans des chevaliers de la Table-Ronde ; ces chevaliers firent plusieurs expéditions à la recherche de la précieuse relique.

GREATHEAD, c.-à-d. *grosse tête*. *Voy.* ROBERT GROSSE-TÊTE.

GREATRAKES (Valentin), célèbre guérisseur irlandais, né près de Waterford en 1628, servit pendant quelque temps dans l'armée avec distinction, puis fut juge de paix dans son lieu natal. Ayant contracté de bonne heure l'habitude de la contemplation, il se crut inspiré et doué du don de guérir les écrouelles. Il commença en 1662 à faire des cures, et obtint bientôt une telle réputation que le roi d'Angleterre lui-même l'appela à sa cour. Il vint à Londres en 1666; mais importuné de sa propre célébrité, il retourna en Irlande dès l'année suivante. Il mourut vers 1680. Il a laissé lui-même un *Exposé de sa vie et de ses cures*, Londres, 1666. Il guérissait par l'attouchement et les frictions, comme les magnétiseurs. Saint-Evremont a surnommé Greatrakes *le Prophète irlandais*.

GREAT-RIVER. *Voy.* GRANDE-RIVIÈRE.

GREAVES (Jean), en latin *Gravius*, orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore dans le Hampshire, professa pendant plusieurs années la géométrie et l'astronomie au collége de Gresham à Londres, puis à l'université d'Oxford : alla visiter l'Égypte, rassembla une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et d'autres antiquités, et mourut à Londres en 1652. Il avait été en 1648 chassé d'Oxford et dépouillé de tous ses emplois, comme royaliste. On a de lui des traités sur divers sujets, des poëmes, des observations faites en Égypte, en Turquie, etc. Ses *Œuvres mêlées* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8.

GRÈCE, *Græcia*, contrée célèbre, située au S. E. de l'Europe. Nous donnerons : 1° la géographie de la Grèce ancienne, 2° la géographie de la Grèce moderne, 3° une notice historique sur la Grèce.

I. GRÈCE ANCIENNE. L'étendue et les limites de ce pays n'ont jamais été déterminées par les anciens d'une manière précise. On la divisait communément en trois grandes régions : le Péloponèse au S., l'Hellade (ou Grèce proprement dite) au centre, la Thessalie et l'Épire au N. On étendait encore le nom de Grèce à l'Illyrie méridionale, à la Macédoine, à la Thrace, aux îles Ioniennes. — La Grèce était partagée en un nombre infini de petits états indépendants, les uns fédératifs, les autres isolés, dont le nombre comme l'importance varièrent sans cesse aux différentes époques. Les principaux au temps de la mort de Pélops étaient : 1° en Épire, la Chaonie, la Thesprotie, la Cassiopie, l'Ambracie, la Lélégie (nommée ensuite roy. de Téléboas ou Arcadie maritime, et plus tard Acarnanie); 2° dans l'Hémonie (depuis nommée Thessalie), la Pélasgiotide, l'Achaïe, la Phthiotide, le pays des Lapithes, la Dryopie, l'état d'Argos-Pélasgique, la Magnésie, l'état d'Iolcos, l'état d'Arné ; 3° dans l'Emathie (depuis Macédoine), les Macédones ; 4° dans la Grèce centrale, l'état des Hyantes (bientôt nommé Étolie), la Doride, la Lélégie orientale, le roy. de Deucalion (à Lycorée), l'état des Hectènes (remplacés depuis par des Hyantes, Léléges, Aones), le roy. de Thèbes, le roy. d'Orchomène ou des Minyens, le roy. de Coronée, le roy. de Tanagre, l'état d'Ionie (anciennement Ogygie, et plus tard Attique), Eleusis, le roy. de Mégare : 5° dans l'Apie (depuis appelée Péloponèse), l'Egialée ou Ionie méridionale (depuis nommée Achaïe), les petits royaumes d'Argos et Mycènes, de Tirynthe, d'Hermione, de Trézène, de Sparte), la Pélasgie (ou Arcadie), l'Épée (ou Élide), la Messénie. — A l'époque de la guerre de Troie, on distinguait : 1° en Épire, les mêmes états que ci-dessus ; 2° en Hémonie, les roy. de Gounée, de Polypète et Léontée, de Podalire et Machaon, d'Achille, de Prothoos ou des Magnètes, d'Admète, de Protésilas, d'Eurypile, de Philoctète ; 3° dans la Grèce centrale, l'Etolie, les Locrides opontienne et épicnémidienne, la Phocide, le roy. de Thèbes, celui d'Orchomène des Minyens, l'Attique ; 4° dans le Péloponèse, les 6 roy. de Mycènes, d'Argos et Tirynthe, de Lacédémone, d'Arcadie, d'Épée, des Pyliens ; 5° dans les îles, le roy. des Phéaciens ou de Corcyre, le roy. d'Ulysse à Ithaque, les 3 roy. d'Eubée, de Salamine et de Crète, auxquels il faut joindre ceux de Rhodes, de Symé, de Thessalus.—Pendant la guerre du Péloponèse on remarque surtout : 1° l'Épire proprement dite, l'Ambracie, l'Athamanie ; 2° les grandes cités thessaliennes de Tricca, de Larisse, de Phères, l'état des Magnètes, celui des Maliens, celui des Énianes ; 3° l'Acarnanie, l'Amphilochie, Leucade, l'Etolie, la Phocide, Delphes, Naupacte, les 3 Locrides, la Doride, Thèbes, Platée, la république d'Athènes avec ses riches possessions, la Mégaride ; 4° l'Achaïe, la Corinthie, la Sicyonie, la Phliasie, l'Argolide, l'Hermionie, la Trézénie, l'Epidaurie, la ville de Cléones, l'Élide (avec la Triphylie), Pylos, l'état de Sparte avec la Laconie et la Messénie, les 18 ou 20 cités arcadiennes dont Mantinée, Tégée, Orchomène d'Arcadie étaient les principales : 5° le roy. de Macédoine ; 6° les cités de la Crète, l'île d'Egine et quelques autres qui jouissaient parfois de l'indépendance. — Les trois siècles suivants ne modifièrent que peu ces divisions, bien que la suprématie changeât souvent de main. A la Grèce ancienne se rattachaient encore : 1° l'Illyrie méridionale, dite Illyrie grecque (Epidamnie, Atintanie, Parthinie) : 2° les colonies grecques de l'Europe orientale, notamment Olynthe, Héraclée, Selymbrie, Byzance, Odesse, Olbia ; 3° l'Ionie, l'Eolide, la Doride sur les côtes de l'Asie-Mineure la Crète, le roy. de Salamine dans l'île de Cypre ; 4° la Grande-Grèce et la Sicile ; 5° enfin toutes les colonies et les divers établissements jetés par les Grecs sur les rivages étrangers. — Lorsque la Grèce devint province romaine (146 av. J.-C.), elle forma dès lors un proconsulat connu sous le nom de *Proconsulat d'Achaïe;* il comprenait la Grèce centrale et le Péloponèse. Sous Auguste, la Grèce fut mise au rang des provinces sénatoriales. Après la division de l'empire sous Constantin, elle fut comprise dans l'empire d'Orient et dans la préfecture d'Illyrie, mais toujours avec le titre d'Achaïe. A partir de la se-

conde moitié du VIIe siècle la Grèce forma avec la Macédoine 4 *thèmes*, dits de la Macédoine, de Nicopolis, de l'Hellade et du Péloponèse. Après la prise de Constantinople par les Croisés, la Grèce fut démembrée en un nombre infini de petites principautés et seigneuries qui appartinrent à divers chefs croisés ou aux républiques de Gènes et de Venise, et parmi lesquelles on remarque les principautés d'Achaïe et de Morée, celle de Nauplie, les duchés d'Athènes et de Thèbes, la despotie d'Épire, etc. Lors de la prise de Constantinople par les Turcs (1453), l'empire ottoman possédait déjà la plus grande partie des provinces grecques : la Macédoine et la Thrace, la Thessalie, l'Étolie et l'Acarnanie. Trois principautés indépendantes subsistaient encore : le duché d'Athènes, la despotie de Morée et le comté de Céphalonie ; elles ne tardèrent point à tomber aussi au pouvoir des Turcs, et la Grèce forma dès lors les 4 pachaliks de Saloniki, de Janina, de Livadie et de Morée ou de Tripolizza (*Voy.* ces noms). Cet état de choses subsista sans grands changements jusqu'à l'insurrection de 1821, qui fit de la Grèce un état indépendant.

GRÈCE MODERNE, royaume indépendant de l'Europe, au S. E., comprenant la Grèce propre ou Hellade, la presqu'île de Morée ou Péloponèse et les îles voisines. Il s'étend de l'O. à l'E. depuis le golfe de l'Arta jusqu'au golfe de Volo, de 18° 20' à 23° 20' long. E., et du S. au N. depuis 36° 20' jusqu'à 40° lat. N. ; il a pour bornes au N. la partie continentale de la Turquie d'Europe ; au N. E. et à l'E. l'Archipel ; au S. la Méditerranée, et à l'O. la mer Ionienne. La Grèce continentale peut avoir 520 kil. de long sur 200 de large ; 800,000 hab. Capitale : Athènes depuis 1834 (c'était auparavant Nauplie). Immédiatement avant son indépendance, le territoire de la Grèce formait le pachalik de Morée, le sandjakat de Livadie, la plus grande partie de ceux de Carélie et de Lépante, et une partie de l'eyalet des îles (Négrepont, les Cyclades et une partie des Sporades). En 1833 la Grèce libre fut divisée en 10 *nomes* (Argolide, Achaïe et Élide, Messénie, Arcadie, Laconie, Acarnanie et Étolie, Locride et Phocide, Attique et Béotie, Eubée, Cyclades) ; ces nomes étaient subdivisés en 54 *éparchies*. Au mois de juin 1836 cette première division fut remplacée par 30 gouvernements qui eux-mêmes ont été réduits à 24 au mois de juillet 1838. En voici les noms avec les chefs-lieux.

	Gouvernements.	*Chefs-lieux.*
Morée.	Argolide,	Nauplie.
	Hydra,	Hydra.
	Corinthe,	Sicyone.
	Achaïe,	Patras.
	Kynœthe,	Calavitra.
	Élide,	Pyrgos.
	Triphylie,	Kyparissia.
	Messénie,	Calamata.
	Mantinée,	Tripolizza.
	Gortynia,	Caritena.
	Lacédémone,	Sparte.
	Laconie ou Maïna,	Ariopolis.
Hellade.	Étolie,	Missolonghi.
	Acarnanie,	Amphilochion.
	Eurytania,	Oïchalia.
	Phocide,	Amphissa.
	Phthiotide,	Lamia.
	Attique,	*Athènes.*
	Béotie,	Libadia.
Les Iles.	Eubée,	Chalcis.
	Tinos et Andros,	Tinos.
	Syra,	Hermoupolis.
	Naxos et Paros,	Naxos.
	Thera,	Thera.

La Grèce est traversée au nord, au centre et au sud par plusieurs chaînes de montagnes très élevées, et qui sont entrecoupées de vallées fertiles : plusieurs de ces montagnes sont surtout célèbres par les souvenirs qu'elles rappellent et par le rôle qu'elles ont joué, soit dans la mythologie, soit dans l'histoire ; telles sont : l'Agrapha-Geb (le Pinde ancien), les monts Aninos (l'OEta), Liakoura (le Parnasse), Zagara (l'Hélicon), Elatia (le Cithéron), Malava (le Taygète), Trelo (l'Hymette), etc. — Il en est de même des rivières, qui toutes sont fort peu importantes par leur étendue, mais dont le plus grand nombre sont célèbres, telles que l'Aspropotamo (l'ancien Achélous), le Roufea (l'Alphée), le Gastunialf (le Pénée), l'Iri ou Vasili-potamo (l'Eurotas), la Spirnatza (le Pamisus), le Mavro-potamo (le Céphise), etc. Les principaux lacs sont ceux d'Argyro Castro et de Topoglia (l'ancien Copaïs). — Le climat de la Grèce est délicieux, surtout dans l'Attique ; le sol, bien que montagneux, est fertile ; mais depuis la guerre de l'indépendance la culture est négligée partout, et la surface de la Grèce entière a été ravagée par le fer et par la flamme. Les montagnes sont couvertes de forêts d'oliviers et de lauriers ; elles recèlent beaucoup de mines, surtout de plomb et d'étain, ainsi que de magnifiques carrières de marbre blanc, notamment à Paros et dans l'Attique. Les principales exportations consistent en huile, fruits, excellents vins, raisins de Corinthe, cuirs, laines, bétail. L'industrie est encore sans importance ; on ne trouve en Grèce que quelques manufactures de fil de coton teint en rouge, de peaux de chèvres maroquinées, de tapis, de vestes de soie et de grosses étoffes de laine. — La religion des Grecs est le christianisme, mais ils ne reconnaissent pas le pape et forment, depuis Photius (858), une église particulière, dite église grecque ou d'Orient, qui a pour chef un patriarche résidant à Constantinople. — Les Grecs parlent une langue dérivée de l'ancien grec classique, et connue sous le nom de grec moderne ou romaïque. — Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle et héréditaire.

Histoire. Les Grecs se disaient *autochthones*, c'est-à-dire, nés sur le sol même. Les habitants primitifs de la Grèce furent les Pélasges, qui se subdivisaient eux-mêmes en de nombreuses tribus parmi lesquelles on remarque les Aones, les Hyantes, les Lélèges, etc. Il est difficile de dire quelle fut l'origine des Pélasges ; il est probable qu'ils étaient originaires de l'Asie et qu'ils vinrent en Grèce, soit par l'Asie-Mineure, soit en suivant les côtes septentrionales du Pont-Euxin. Avant l'an 2000 les tribus pélasgiques étaient encore barbares. Sicyone, une des premières villes que mentionne l'histoire de la Grèce, est fondée par Egialée au commencement du XIXe siècle. Des colonies égyptiennes et phéniciennes abordent en même temps sur les côtes méridionales de la Grèce et y répandent les germes de la civilisation. Inachus et Phoronée son fils fondent Argos (1986) ; Ogygès réunit sous ses lois les habitants de la Béotie et de l'Attique (1869) ; Sparton (1880) et Lélex (1742) jettent les fondements de Sparte. Peu après apparaissent les Hellènes, subdivisés aussi en plusieurs tribus : du XVIe au XIVe siècle, ce nouveau peuple substitue sa domination à celle des Pélasges, dont le plus grand nombre émigrent et vont fonder des colonies dans l'Europe occidentale ; une des tribus helléniques, celle des Graies (*Graii*, *Græci*), donne son nom à tout le pays. C'est dans cette période qu'il faut placer les règnes de Cécrops à Athènes (1643), de Deucalion en Thessalie (1635). Les traditions conservent le souvenir d'un déluge qui aurait inondé toute la Grèce au temps de ce prince. Viennent ensuite les règnes de Cadmus à Thèbes (1580), de Danaüs à Argos (1572), de Minos en Crète (vers 1500). A cette période, pendant laquelle la Grèce a reçu les premières notions de l'agriculture et des arts, ainsi

qu'un culte modelé sur les religions de l'Égypte et de la Phénicie, avec des lois civiles et des institutions régulières, succède une nouvelle époque, connue sous le nom de *temps héroïques* (1500-1190). Elle est signalée par les exploits fabuleux d'Hercule, de Thésée, de Jason, etc., par la fondation des Jeux olympiques (1453), la création des Amphictyonies, l'expédition des Argonautes (1330), les deux guerres de Thèbes (1354 et 1315), enfin la guerre de Troie (1280-1270). Pendant ce temps les Héraclides ou descendants d'Hercule ont soumis la péninsule appelée Apie et depuis Péloponèse. Mais les Hellènes, déjà maîtres de la Thessalie et de la Grèce centrale, et qui sont alors divisés en trois grandes branches (Éoliens, Ioniens et Doriens), s'établissent dans le Péloponèse aux dépens des Héraclides, et finissent par les en expulser (1307), sous la conduite des fils de Pélops. Quatre-vingts ans après la guerre de Troie (1190), les Héraclides, unis aux Hellènes doriens, envahissent de nouveau le Péloponèse et en chassent à leur tour les Pélopides avec les Ioniens et les Æoliens. La rentrée des Héraclides dans le Péloponèse commence ce que l'on appelle le *moyen âge* de la Grèce, période de transition, pendant laquelle la civilisation rétrograde d'abord : mais bientôt la Grèce se relève, envoie partout d'innombrables colonies, sur les côtes de l'Asie-Mineure (Ionie, Æolie, Doride), en Thrace, dans l'Italie méridionale (Grande-Grèce), et jusque sur les côtes de la Gaule et de l'Hispanie. Homère publie ses poëmes ; les mœurs s'adoucissent ; chaque ville adopte le culte d'une divinité particulière ; les grands mystères de Cérès sont fondés à Eleusis pour conserver les anciennes traditions du culte pélasgique; Lycurgue donne des lois à Sparte (898); partout les petits états de la Grèce se constituent en républiques; la royauté est abolie à Athènes (1132), à Argos (820), en Élide (780), à Corinthe (747), en Arcadie et en Messénie (668), etc.; Sparte seule conserve le gouvernement monarchique. Athènes reçoit les lois de Dracon (620), puis de Solon (590); les Pisistratides, qui voulaient rétablir la royauté, sont chassés (509). Peu après commencent les *guerres médiques* (490); elles sont signalées par les glorieuses victoires de Marathon (490), de Salamine (480), de Platée (479), de Mycale (479); par les grands noms de Miltiade, Thémistocle, Cimon, Aristide, Léonidas. A la même époque les sciences et les arts brillent du plus vif éclat : Eschyle, Sophocle et Euripide s'immortalisent dans la tragédie, ainsi qu'Aristophane dans la comédie; Hérodote et Thucydide, dans l'histoire ; Thalès, Démocrite, Pythagore, Parménide, Héraclite, Anaxagore, fondent les différentes écoles de philosophie; Socrate, et bientôt après Platon et Aristote, dans la philosophie, réforment ou étendent la science; Hippocrate crée la médecine; Phidias orne les temples de la Grèce de ses chefs-d'œuvre ; Périclès, orateur et homme d'état, gouverne Athènes pendant 30 ans. Mais la Grèce victorieuse au dehors commence à s'affaiblir par ses guerres intestines : Athènes et Sparte, rivales de gloire et de puissance, commencent la *guerre du Péloponèse*, qui dure 27 ans (431-404) et qui se termine par la prise d'Athènes ; cette guerre donne à Sparte la prédominance dans les affaires de la Grèce : Alcibiade, Nicias, Cléon, Brasidas et Lysandre y jouent le principal rôle. Délivrée de sa rivale, Sparte abuse à son tour de sa puissance; mais Thrasybule chasse d'Athènes les *Trente Tyrans* (403), et la Grèce entière se ligue contre Lacédémone ; Conon, Iphicrate et Chabrias relèvent le nom athénien, tandis qu'Antalcidas, par un traité honteux avec la Perse (387), soulève contre Sparte l'indignation générale. En même temps Pélopidas chasse de Thèbes la garnison lacédémonienne (378), et Epaminondas, vainqueur de Sparte à Leuctres (371), élève un instant la Béotie au premier rang dans la Grèce; mais la puissance de sa patrie périt avec lui à Mantinée (363). La guerre sacrée, que les Phocéens allument contre eux en pillant le temple de Delphes (355), donne au roi de Macédoine, Philippe, l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la Grèce, et bientôt ce prince, profitant habilement des dissensions des Grecs, les soumet presque tous à son empire, malgré les efforts de Démosthènes; il finit par les assujettir entièrement à la bataille de Chéronée (338). Alexandre, son successeur, va au nom de la Grèce déclarer la guerre au grand roi, et soumet presque toute l'Asie à sa domination ; mais il meurt au milieu de ses conquêtes (324). La mort du conquérant ne rend pas néanmoins à la Grèce son indépendance ; toujours en lutte avec les rois de Macédoine, elle est en même temps déchirée par d'éternelles dissensions. En vain la *Ligue Achéenne*, instituée en 284, illustrée à deux reprises par Aratus (251) et par Philopœmen (188-183), essaie de rallier tous les peuples de la Grèce; elle épuise ses forces à combattre la *Ligue* rivale *des Étoliens* (222-216); les Romains profitent de ces querelles pour assujettir l'Illyrie grecque (229), réduire les Étoliens qui s'étaient alliés contre eux avec Antiochus, roi de Syrie (190), anéantir les royaumes de Macédoine et d'Épire (168-147), et soumettre enfin la Grèce entière après l'avoir un instant, par dérision, proclamée indépendante (196). La Grèce soumise devient province romaine sous le nom d'Achaïe l'an 146 av. J.-C.

Depuis ce moment, l'histoire de la Grèce n'offre presque aucun fait important ; elle se confond avec celle de l'empire romain. Au IVe siècle de notre ère, sous Valentinien d'abord (364), puis sous les fils de Théodose (395), l'empire se partage, et la moitié orientale, dont la Grèce formait la partie la plus importante, prend le nom d'empire grec ou d'Orient (*Voy.* ORIENT). Le nouvel empire est sans cesse désolé par les invasions des barbares : les Wisigoths, sous la conduite d'Alaric (395-398), ravagent la Grèce en tous sens ; les Vandales (466), les Ostrogoths (475), les Bulgares (500), l'envahissent à leur tour. Viennent ensuite les Slaves (540), qui, pendant deux siècles, parcourent toutes les parties de la Grèce et finissent par s'y établir, d'abord en Macédoine sous Justinien II (687), puis dans le Péloponèse au pied du mont Taygète (746). Deux expéditions furent faites contre eux par les empereurs de Constantinople, la première sous Irène (783), la seconde sous Michel III (842-867), et après cette dernière, les Slaves soumis se fondent dans la population gréco-romaine. Le IXe siècle fut signalé par les invasions arabes, et le Xe par celles des Bulgares ; mais les unes et les autres furent repoussées victorieusement. En 1080, Robert Guiscard conduisit en Grèce la première expédition normande, et soumit l'Épire ainsi qu'une partie de la Thessalie ; en 1146, le roi de Sicile, Roger, ravagea l'Étolie et l'Acarnanie, pénétra dans le golfe de Corinthe, prit Corinthe, Thèbes, et emmena une foule de Béotiens captifs. Enfin, lors de la création de l'empire latin de Constantinople (1202), la Grèce conquise par les croisés fut partagée en un nombre infini de fiefs dont les trois principaux furent le despotat d'Épire, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe ou de Morée ; les Vénitiens, qui avaient prêté leurs galères aux croisés, eurent en partage la plupart des côtes et les îles de l'Archipel. La durée de ces nouveaux états fut très courte : les empereurs de Constantinople, rétablis en 1260, en avaient reconquis une partie, et ceux de ces états qui restèrent indépendants ne tardèrent point à tomber comme l'empire d'Orient sous la domination ottomane. Mahomet II avait déjà pris Constantinople en 1453 ; un de ses généraux, Omar-Pacha, s'empara d'Athènes en 1456 ; l'Épire, indépendante sous Scanderbeg, fut soumise après la mort de ce héros (1467) ; toute la Morée avait

reconnu la domination musulmane en 1460; les Vénitiens seuls résistèrent plus longtemps, et ce ne fut qu'en 1573 qu'ils furent forcés d'abandonner toutes leurs prétentions sur la Grèce. De ce moment, le pays, soumis au joug le plus despotique, tomba dans un état misérable. Ce ne fut cependant qu'au milieu du XVIIIe siècle que la Grèce tenta ses premiers efforts pour reconquérir sa liberté. Les Monténégrins en Épire, soutenus par les Russes, se soulevèrent les premiers (1766); mais cette insurrection fut facilement comprimée; les Maïnotes en Morée (1769-1779) les imitèrent avec aussi peu de succès; les Souliotes en Albanie voulurent aussi secouer le joug; ils résistèrent d'abord victorieusement aux armes d'Ali, pacha de Janina, et firent reconnaître leur indépendance (1772); mais ils furent exterminés en 1804, et l'Albanie tout entière ainsi que l'Épire, depuis Durazzo jusqu'au golfe de l'Arta, devint la proie d'Ali-Pacha. Cependant, en 1821, éclata un soulèvement général; il fut suivi d'une guerre acharnée qui dura neuf ans, et dont les faits les plus importants sont l'héroïque défense de Missolonghi (1826) et la victoire navale remportée à Navarin par les forces combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie (1827). Dans cette guerre s'illustrèrent Kolocotroni, Marco Botzaris, Miaulis, Mavrocordato, Mavromichalis, Constantin Kanaris, Capo d'Istrias, etc. Enfin, grâce à l'intervention des puissances européennes, l'indépendance de la Grèce et son existence comme monarchie furent proclamées le 3 février 1830. On offrit d'abord la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg (depuis roi de Belgique) qui ne put l'accepter. On élut alors, le 7 mars 1832, le prince Othon, second fils du roi de Bavière, encore enfant, et on fixa sa majorité au 1er juin 1835. Cette élection rencontra une vive opposition et amena des soulèvements qui ne furent apaisés qu'à la fin de 1834.

GRÈCE (GRANDE-). *Voy.* GRANDE-GRÈCE.

GRECOURT (Jean-Baptiste-Joseph WILLART DE), poëte licencieux, né à Tours en 1684, mort en 1743, était ecclésiastique, et fut pourvu dès l'âge de 13 ans d'un canonicat à Tours. Préférant le plaisir aux devoirs de son état, il composa des vers gais et libres, qui le faisaient rechercher des grands. Il avait l'amitié du maréchal d'Estrées et du duc d'Aiguillon, et passa une partie de sa vie chez ce dernier, au château de Vérel en Touraine. Il a laissé des épîtres, des fables, des contes, des chansons ordurières; ses vers sont négligés, mais faciles. On a réuni ses œuvres en 4 vol., 1761 et 1764.

GRECQUE (ÉGLISE), ou ÉGLISE D'ORIENT. On réunit sous ce titre tous les Chrétiens qui nient à la fois la suprématie du pape et le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Fils. Cette église ordonne la communion sous deux espèces, et permet le mariage des prêtres; elle n'admet que le baptême et l'eucharistie comme sacrements d'institution divine. Elle se partage en quatre communions principales : 1° l'*Église grecque orthodoxe*, ou église grecque propre, qui adopte les sept conciles œcuméniques et le *Quini-Sextum*; elle est répandue dans la Grèce, la Russie, les îles Ioniennes, la Hongrie et quelques parties du Levant; ses adhérents reconnaissent généralement pour chef spirituel le patriarche de Constantinople; elle se constitua l'an 858, et dut sa naissance au grand schisme d'Orient (*Voy.* SCHISME); 2° l'*Église nestorienne* (*Voy.* ce mot) qui règne en Perse et dans la Turquie d'Asie; 3° l'*Église monophysite* ou *eutychéenne* (*Voy.* ces mots), en Abyssinie, en Syrie et en Mésopotamie; 4° l'*Église maronite* (*Voy.* ce mot), en Syrie; cette dernière reconnaît auj. le pape.

GRECS, *Graii*, *Græci*. *Voy.* GRÈCE.

GRECS-UNIS. *Voy.* CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS.

GREDOS (sierra de), chaîne de montagnes d'Espagne, fait partie de la sierra da Estrella et sépare le bassin du Duéro de celui du Tage : elle s'étend de l'O. à l'E. entre les provinces de Salamanque et d'Avila d'une part, de Cacerès et de Tolède de l'autre. Sa longueur est de 90 kil.

GREENLAW, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Berwick, à 30 kil. O. de Berwick.

GREEN MOUNTAINS (c'est-à-dire *montagnes vertes*), chaîne de mont. des États-Unis, au N. E., dépend des monts Alleghanis et commence dans le Connecticut au promontoire de West-Rock; traverse du S. au N. les états de Connecticut, Massachusetts, Vermont, et se termine vers les frontières du Canada; 490 kil. de long. Les plus hauts sommets sont le mont Mansfeld (1,426 mètres), et le Camels-rump (1,380 mètres).

GREENOCK, ville d'Écosse (Renfrew), sur le golfe de la Clyde, à 31 kil. N. O. de Glasgow; 4,000 hab. en 1757; auj. 27,000. Port spacieux et commode, creusé en 1707. Beaucoup d'écoles. Toiles à voiles, savon, chandelles, poterie, verrerie, etc. Pêche du hareng. Commerce maritime fort étendu, surtout avec les Indes occidentales. Patrie du célèbre mécanicien Watt.

GREEN-RIVER, c.-à-d. *Rivière-Verte*, riv. des États-Unis (Kentucky), naît à 13 kil. S. E. de Stamfort, et tombe dans l'Ohio à 10 kil. S. E. d'Evansville; cours, 400 kil.

GREENWICH, *Grenovicum*, ville d'Angleterre (Kent), sur la Tamise, rive droite, à 10 kil. S. E. du pont de Londres, par 2° 20' 15'' long. O., 51° 28' 40'' lat. N.; 61,000 hab. Magnifique hôpital des invalides de la marine, fondé en 1696, et bâti sur l'emplacement d'un ancien palais qui servait de résidence aux rois d'Angleterre dès le temps d'Édouard I. Observatoire célèbre, fondé par Charles II en 1675, et d'où les Anglais sont censés compter leur premier méridien, que pourtant ils font plus souvent partir de l'église de Saint-Paul à Londres. Beau parc, dessiné par Le Nôtre. Greenwich est la station des yachts royaux. Sur la rive opposée de la Tamise, sont les chantiers de la Compagnie des Indes.

GRÉES (du grec *graia*, *græa*, vieille femme), filles aînées de Phorcys et de Céto, et sœurs des Gorgones, étaient appelées *Grées*, parce qu'elles vinrent au monde avec des cheveux blancs. On en compte trois, Enyo, Péphrédo et Dino.

GRÉGOIRE (saint), *le Thaumaturge*, c'est-à-dire *le faiseur de miracles*, né à Néocésarée dans le roy. de Pont, d'une famille païenne, fut converti et instruit dans le christianisme par Origène; devint évêque de Néocésarée en 240, et convertit presque toute sa province. Il eut à subir, ainsi que son église, de cruelles persécutions sous Dèce; mais il échappa miraculeusement à la mort. Il mourut en 264 ou 270. On le fête le 17 novembre. On lui attribue des miracles extraordinaires qui l'ont fait regarder comme un autre Moïse. On a de lui quelques écrits dans le recueil intitulé : *SS. PP. Gregorii Thaumaturgi*, *Macharii Ægypti et Basilii Seleucensis opera*, gr.-lat., Paris, 1622, in-fol.

GRÉGOIRE (saint) de Nazianze, surnommé *le Théologien*, célèbre père de l'Église grecque, né près de Nazianze en Cappadoce, l'an 328, étudia à Césarée de Palestine et à Alexandrie d'Egypte, puis se rendit à Athènes avec saint Basile, son compatriote. Ordonné d'abord évêque du bourg de Sasima, en Cappadoce, Grégoire gouverna ensuite comme coadjuteur l'église de Nazianze dont son père était évêque; plus tard il vint à Constantinople (376), opéra un grand nombre de conversions parmi les Ariens, et fonda une congrégation qui professait les principes du concile de Nicée. L'empereur Théodose se déclara son protecteur, l'éleva au siége archiépiscopal de Constantinople, et assembla un concile dans cette capitale pour faire confirmer cette élection. Mais bientôt les évêques d'Egypte attaquèrent le nouvel

archevêque, et Grégoire, abandonné de l'empereur même, se démit de ses fonctions. Il retourna en Cappadoce, et y vécut dans la solitude, se livrant à la composition des nombreux ouvrages qui encore aujourd'hui attestent la beauté de son génie. Il mourut vers l'an 389. On le fête le 9 mai. On a de lui 50 discours ou *Sermons*, traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1698; 178 poëmes ou pièces de vers, parmi lesquelles on remarque un poëme *Sur les vicissitudes de sa propre vie*, traduit par Lefranc de Pompignan; et beaucoup d'épigrammes. L'abondance, l'élégance, la grâce, la facilité, sont les caractères distinctifs de son style. On y trouve aussi une sensibilité vive, une imagination riche, qui l'entraîne quelquefois au-delà des bornes. Ses œuvres ont été publiées à Bâle, 1550, à Paris, 1609, 2 vol. in-fol., avec version latine, et à Venise, 1753, 2 vol. in-fol. M. J. Planche a donné un *Choix de poésies et de Lettres de saint Grégoire de Nazianze*, avec la trad. franç. Paris, 1827, in-12.

GRÉGOIRE (saint), évêque de Nysse, frère de saint Basile, né à Sébaste vers l'an 330, fut forcé par les Ariens de quitter son siége épiscopal, qu'il ne reprit qu'après la mort de Valens. Il assista au grand concile d'Antioche (379), au 2e concile œcuménique de Constantinople (391), et mourut vers l'an 400. L'Eglise romaine célèbre sa fête le 9 mars. Il a laissé de nombreux ouvrages. Les œuvres de saint Grégoire de Nysse ont eu un grand nombre d'éditions; la 1re parut en latin, Cologne, 1537, in-fol.; les autres, à Bâle, 1567 et 1571; à Paris, 1573 et 1603, même format. Fronton du Duc les a publiées en grec-latin, Paris, 1615 et 1618, 2 vol. in-fol. Plusieurs de ses sermons ont été trad. en franç. par Goulu.

GRÉGOIRE de Tours (saint), *Georgius Florentius Gregorius*, historien et évêque, né en Auvergne vers 539 ou 544, mort en 595, fut élu évêque en 577 par la ville de Tours. Il joua un rôle politique important, défendit contre Chilpéric et Frédégonde l'évêque Prétextat, ainsi que le jeune Mérovée qui était venu chercher un asile auprès du tombeau de saint Martin, et montra en toute circonstance un caractère énergique. Il possédait en outre des lumières au-dessus de son siècle. Nous lui devons une *Histoire des Francs* (*Historia Francorum*), qui est un des ouvrages les plus précieux pour les premiers temps de notre histoire. Elle comprend 174 ans (417-591). Elle fait partie du *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet, et de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* donnée par M. Guizot. MM. Guadet et Taranne, au nom de la Société de l'histoire de France, en ont publié une trad. avec le texte, 4 vol. in-8, 1836-39.

GRÉGOIRE I, dit *le Grand*, pape, né à Rome vers l'an 550, mort en 604, embrassa la vie religieuse après avoir été préteur de Rome. Une naissance illustre, une vie pieuse, de grands talents pour l'administration le firent élire pape en 590. Lors de l'invasion des Lombards en Italie, il conclut avec ces Barbares un traité honorable. Il s'efforça d'introduire le christianisme parmi les vainqueurs, travailla à l'abolition de l'esclavage, fonda des monastères et fit observer une discipline sévère par le clergé. C'est à ces titres sans doute qu'il mérita le surnom de *Grand*. Il fut canonisé. On le fête le 3 septembre. On accuse ce pape, mais sans preuves suffisantes, d'avoir dans l'excès de son zèle brûlé des bibliothèques composées de livres profanes et détruit des monuments païens. C'est lui qui établit le rit dit *grégorien* (*Voy.* GRÉGORIEN). Il laissa de nombreux écrits, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1705, 4 vol. in-fol. On a une traduction *des Lettres choisies de Grégoire le Grand*, par L.-H. Gondrin, publiée par J. Boileau.

GRÉGOIRE II, Romain, élu pape en 715, après Constantin, convoqua en 729 un concile contre les Iconoclastes, envoya saint Boniface prêcher la religion chrétienne en Allemagne, et mourut en 731. Comme le précédent, Grégoire II a été canonisé.

GRÉGOIRE III, prêtre syrien, fut placé par le peuple sur le Saint-Siége pendant les funérailles de Grégoire II. Comme lui, il lutta contre les Iconoclastes; mais il mourut avant d'avoir pu extirper l'hérésie (741). Il mérita par sa charité d'être appelé *l'Ami des Pauvres*.

GRÉGOIRE IV, fils d'un patricien de Rome, succéda en 817 au pape Valentin. Dans le temps des troubles entre Louis-le-Débonnaire et ses fils, il vint en France pour y rétablir la paix, et eut le tort de se prononcer contre le père. Il mourut en 844.

GRÉGOIRE V, nommé d'abord *Brunon*, neveu de l'empereur d'Allemagne Othon III. Il fut élu pape après Jean XV, en 996; fit chasser de Rome, par les soldats de son oncle, un anti-pape qui avait pris le nom de Jean XVI (997); imposa sept années de pénitence à Robert, roi de France, qui avait épousé Berthe sa cousine, et l'obligea à la répudier (998). Grégoire mourut l'année suivante.

GRÉGOIRE VI, anti-pape. *Voy.* LÉON.

GRÉGOIRE VI, connu comme prêtre sous le nom de *Jean Gratien*, fut élu pape en 1045. Trois autres pontifes se disputaient alors le Saint-Siége, Benoît IX, Sylvestre III et Jean XX, et tout le Patrimoine de saint Pierre était au pillage. Grégoire parvint, à force d'or, à éloigner les anti-papes, et s'efforça de mettre un terme au désordre; mais des cardinaux ambitieux et l'empereur Henri III, dit le Noir, l'entravèrent dans ses sages réformes, et dans son découragement il abdiqua le pontificat (1046).

GRÉGOIRE VII, pape célèbre, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, né vers l'an 1013, fut d'abord moine de Cluny. Chargé d'une mission à Rome, il y connut le prêtre Gratien, depuis Grégoire VI, et s'attacha à lui. Il fut fait cardinal par Léon IX; et son crédit alla toujours croissant sous les papes suivants. Il succéda en 1073 au pape Alexandre II. Grégoire VII força les prêtres à garder le célibat, et voulut établir la suprématie temporelle des papes sur tous les princes chrétiens. A cette époque, les souverains, non contents de distribuer d'immenses domaines aux évêques, les investissaient eux-mêmes des fonctions épiscopales. Grégoire VII voulut changer cet état de choses. Malgré tous ses efforts, il ne put y réussir, et remplit de troubles une partie du monde. L'empereur d'Allemagne Henri IV fut son principal adversaire; la lutte terrible qui s'engagea entre eux est connue sous le nom de *querelle des Investitures* (*Voy.* ce mot). Henri fut un moment contraint de renoncer au droit qu'il s'était arrogé de faire des évêques, et après avoir été excommunié fut réduit à s'humilier aux pieds du fier pontife (1077); mais il se releva bientôt, vint attaquer Grégoire dans Rome même à la tête d'une armée (1080), et lui opposa l'anti-pape Guibert, sous le nom de Clément III. Grégoire VII appela à son secours le Normand Robert Guiscard, duc de Calabre; celui-ci le rétablit sur son siége; mais il remplit Rome de sang. Grégoire, devenu par là odieux aux Romains, suivit ses libérateurs à leur départ; il mourut peu après, en 1085, à Salerne. Ce pontife fut, selon les uns, un grand et saint homme; selon les autres, un homme violent et furieux. Il était du reste austère dans ses mœurs, et d'un caractère inflexible. On a de Grégoire VII des *Lettres*, insérées dans les collections des conciles; des *Maximes* sur le pouvoir pontifical, recueillies dans un écrit intitulé: *Dictatus papæ;* un *Commentaire sur les psaumes pénitentiaux*, qui est aussi attribué à Grégoire I. L'ouvrage le plus important à consulter sur ce pape est l'*Histoire du pape Grégoire VII d'après les monuments originaux*, par J. Wigt, professeur à l'université de Halle (Weimar, 1815, 2 vol. in-8), et trad. par J. Jager, chanoine de Nancy, 1839.

GRÉGOIRE VIII, *Albert de Spinacchio*, successeur d'Urbain III, fut élu en 1187, et régna deux mois.

GRÉGOIRE IX, était cardinal et évêque d'Ostie lorsqu'il fut élu en 1227; il succédait au pape Honorius III. Il excommunia l'empereur Frédéric II, qui ne voulait pas aller en Terre-Sainte, lui suscita des ennemis en Italie lorsqu'il fut enfin parti, et se vit plusieurs fois forcé par ce prince irrité de quitter Rome en fugitif. Il mourut en 1241, dans sa centième année. Il a donné un recueil des décisions papales, appelé *Décrétales de Grégoire IX*; c'est une des principales parties du *Corps de droit canonique*.

GRÉGOIRE X, *Thibaut Visconti*, d'abord archidiacre de Liége, succéda en 1271 à Clément IV. Il tint à Lyon en 1272 un concile auquel assistèrent les ambassadeurs des souverains de l'Europe et de quelques-uns des princes de l'Asie : il s'agissait de réunir les Églises grecque et latine, d'envoyer des secours en Palestine et de donner des règles de discipline au clergé. Ce dernier article eut seul un commencement d'exécution. Grégoire mourut en 1276.

GRÉGOIRE XI, *Pierre Roger*, né en 1332 près de Limoges, était neveu de Clément VI; il succéda à Urbain V en 1370, proscrivit les doctrines de l'hérésiarque Jean Wiclef, d'Oxford; reporta en 1377 le St-Siége à Rome, d'où ses prédécesseurs l'avaient transféré à Avignon, et mourut l'année suivante.

GRÉGOIRE XII, *Angelo Corrario*, d'une des premières familles de Venise, évêque de cette ville, fut élu à Rome en 1406, après la mort d'Innocent VII. Le grand schisme d'Occident affligeait alors l'Église, et depuis la mort de Grégoire XI il y avait deux papes, l'un en France, l'autre en Italie. Grégoire XII avait juré de se démettre du pontificat si son rival voulait en faire autant, pour laisser à un conclave général la facilité d'élire un pape unique; mais tous deux refusèrent de tenir leur serment; alors les cardinaux irrités les déposèrent (1409) et nommèrent Alexandre V. Grégoire conserva cependant le titre de doyen des cardinaux. Il mourut en 1417, à 91 ans.

GRÉGOIRE XIII, *Buoncompagnoni*, successeur de Pie V en 1572. Ce pape fit célébrer d'odieuses réjouissances à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy, et envoya des secours de troupes et d'argent à Henri III contre les Calvinistes. Mais il s'est principalement rendu célèbre par la réforme du calendrier Julien. Le calendrier qu'il adopta, et que l'on suit encore aujourd'hui dans presque toute l'Europe, est connu sous le nom de *Calendrier grégorien*. (*Voy.* ci-après GRÉGORIEN.) Grégoire mourut en 1585, à 83 ans. Ce pape était très versé dans la jurisprudence, et avait professé cette science avec distinction à Bologne, sa patrie. Il aimait les arts et embellit Rome de plusieurs édifices.

GRÉGOIRE XIV, *Nicolas Sfondrato*, succéda à Urbain VII en 1590. Il ne régna que dix mois, et son court pontificat ne fut marqué que par une excommunication qu'il lança contre Henri IV et les Calvinistes de France, et par des secours de toute espèce qu'il envoya aux Ligueurs.

GRÉGOIRE XV, *Alessandro Ludovisio*, d'abord archevêque de Bologne, sa patrie, et cardinal, fut élu pape en 1621, à l'âge de 67 ans, après la mort de Clément VIII. Le duc de Lesdiguières lui avait dit : « Je me ferai catholique quand vous serez pape. » Il tint parole. Grégoire érigea l'évêché de Paris en archevêché métropolitain, fonda le collége de la Propagande de Rome, canonisa saint Ignace de Loyola, donna des secours à l'empereur contre les Protestants, et mourut en 1631, pleuré des pauvres qui furent les objets constants de sa charité.

GRÉGOIRE MAGISDROS, prince arménien, de la race royale des Arsacides de Perse, né au commencement du XIe siècle, fut élevé à Constantinople. Il entra en 1030 dans le conseil de Jean, roi d'Arménie, et rendit à ce prince d'importants services. L'an 1042, après deux ans d'interrègne, il fit nommer Kakig II roi d'Arménie, et repoussa l'invasion des Turcs-Seldjoucides. Calomnié auprès de Kakig, il se retira à Constantinople, et y cultiva les lettres. Après la destruction du royaume d'Arménie par l'empereur Constantin-Monomaque, il reçut le titre de duc de Mésopotamie; il exerça une sanglante persécution contre les sectaires arméniens soumis à sa puissance, et en contraignit un grand nombre à embrasser le christianisme. Il mourut en 1058. On a de lui plusieurs *Lettres* sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques; une *Grammaire arménienne;* un *Poëme* en mille vers renfermant l'ancien et le nouveau Testament; une traduction arménienne d'Euclide, etc. — Beaucoup de patriarches d'Arménie ont porté le nom de Grégoire. Le premier surnommé *Lousavoritch* (c.-à-d. l'*Illuminateur*), parce qu'il convertit l'Arménie, vivait au commencement du IVe siècle, sous le règne de Tiridate. Il mourut vers 340.

GRÉGOIRE (Henri), vulgairement nommé l'abbé Grégoire, né en 1750 à Vého près de Lunéville, était curé d'Embermenil en Lorraine, et s'était déjà fait connaître par quelques écrits en faveur de la tolérance et de la liberté, lorsqu'il fut envoyé en 1789 aux États-généraux pour représenter le clergé de Lorraine. Il fut un des premiers à provoquer la réunion des trois ordres, prêta le fameux serment du Jeu-de-Paume, présida la séance du 14 juillet (1789), où les députés se déclarèrent en permanence pendant que le peuple prenait la Bastille, vota dans l'Assemblée Constituante pour l'abolition de tous les priviléges, prêta serment le premier à la constitution civile du clergé, et fut élu peu après évêque constitutionnel de Blois. Envoyé à la Convention en 1792, il y proposa dès la première séance l'abolition de la royauté et la création de la république; il demanda en même temps que la peine de mort fût supprimée, mais il ne put l'obtenir. Envoyé en mission à Chambéry, il n'assista point au procès de Louis XVI; de retour à la Convention, il fut nommé membre du comité de l'instruction publique, fit restituer aux Juifs leurs droits civils et politiques, et fit décréter l'abolition de l'esclavage des Noirs (1794). Après la clôture de la Convention, il entra au conseil des Cinq-Cents, fit ensuite partie du Corps législatif, et fut élu sénateur en 1801; il était du petit nombre des sénateurs qui ne craignirent point de résister à la toute-puissance de Napoléon, et il fut un des premiers à proposer la déchéance de l'empereur. En 1819 il fut élu député par le département de l'Isère, mais le parti royaliste le fit exclure comme *indigne*. Il passa le reste de sa vie dans une retraite studieuse, et mourut en 1831. L'archevêque de Paris (M. de Quélen) ne permit point de lui administrer les sacrements, parce qu'il ne voulut point rétracter le serment qu'il avait prêté à la constitution civile du clergé: ce prélat refusa également la sépulture à son corps, ce qui donna lieu dans Paris à une vive agitation. Son cercueil fut porté à bras et accompagné au cimetière par plus de 20,000 citoyens. Grégoire a laissé un grand nombre d'écrits; les principaux sont : *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, 1789, in-8; *Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté*, 1794, in-24; *Histoire des sectes religieuses*, etc., 1810, in-8, et 1828, 5 vol. in-8; *De l'Influence du christianisme sur la condition des femmes*, 1821, in-8; *Essai historique sur les libertés de l'église gallicane*, 1818; *Histoire des confesseurs des empereurs, rois, etc.*, 1824; *Histoire du mariage des prêtres*, 1826. Il a laissé sur sa propre vie des *Mémoires* qui ont été publiés par M. Hippolyte Carnot, 2 vol. in-8, 1837.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. *Voy.* SAINT-VINCENT.

GRÉGORAS (Nicéphore), historien grec, né à Héraclée de Pont vers 1295, mort vers 1360, donna à Constantinople des leçons publiques qui lui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Il eut de vives querelles avec Palamas au sujet de la réunion des communions chrétiennes, et encourut la disgrâce de l'impératrice Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages: le plus important est son *Histoire de Constantinople* (1204-1359), publiée à Genève, 1615, in-fol., grec-latin. Cet ouvrage a été traduit par le président Cousin.

GRÉGORIEN (Calendrier). On donne ce nom au nouveau calendrier adopté par Grégoire XIII en 1582. L'année solaire est de 365 jours 5 heures 48'45". Le *Calendrier julien*, établi par César l'an 44 av. J.-C., et qui était en usage dans tout le monde chrétien, donnait tout juste à l'année 365 jours et 6 heures; l'année civile n'avait que 365 jours, et on y ajoutait, tous les 4 ans, un jour complémentaire, afin de compenser les six heures dont on était en retard sur l'année solaire: comme on n'avait pas tenu compte des minutes ni des secondes, il arriva qu'en 1582 l'année civile se trouvait en retard de 10 jours sur l'année solaire. Pour remédier à cet inconvénient, Grégoire XIII, par les conseils de l'astronome Louis Lilio, retrancha dix jours de l'année 1582, et décida qu'à l'avenir trois des années séculaires qui, d'après les règlements faits par César, devaient être *bissextiles* seraient *communes*, et que dans la quatrième seulement on intercalerait un jour supplémentaire. Le *Calendrier grégorien* fut aussitôt adopté par tous les peuples catholiques: mais les états protestants se refusèrent longtemps à adopter une réforme qui venait de la cour de Rome. De là pendant le XVIIe siècle ces deux manières si différentes de fixer les dates qu'on trouve dans les divers pays, et que l'on désignait sous les noms d'*ancien* ou *vieux style* et de *nouveau style*. L'Allemagne adopta cependant le calendrier grégorien en 1700, les Anglais en 1752, les Suédois en 1753; les Russes seuls et les Grecs ont jusqu'ici refusé de s'y conformer.

GRÉGORIEN (rit et chant). On donne ce nom aux changements introduits à la fin du VIe siècle par le pape Grégoire-le-Grand, afin d'établir une liturgie uniforme. Toutes les églises n'adoptèrent pas le *rit grégorien*: celle de Milan conserva le *rit ambrosien*, celle d'Espagne le rit de saint Isidore de Séville, connu sous le nom de *Mozarabique*, et l'église gallicane n'adopta le rit grégorien que du temps de Charlemagne. — Quant au *chant grégorien*, c'est une sorte de plain-chant, imité des chants dont se servaient les Grecs aux mystères de Cérès Eleusine; il fut introduit dans les Gaules et la Grande-Bretagne par le moine Augustin, apôtre de l'Angleterre.

GRÉGORIO LETI. *Voy.* LETI.

GREGORIUS (PUBLIUS), écrivain italien, né au commencement du XVe siècle, à Tiphernum, d'où il prit le nom de *Tiphernas*, mort vers 1469, a laissé des versions latines des sept derniers livres de Strabon, Venise, 1472; du discours de Dion Chrysostôme *De Regno*; des *Homélies sur Job* par saint Jean-Chrysostôme, et quelques poésies latines, Venise, 1472 et 1538, in-4, etc. — *Voy.* GRÉGOIRE.

GREGORY (Jacques), savant mathématicien écossais, né à New-Aberdeen en 1636, mort en 1675, était professeur de mathématiques à Saint-André. Il eut la première idée du télescope à réflexion, que perfectionna Newton. On a de lui: *Optica promota*, Londres, 1663, in-4; *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4; *Geometriæ pars universalis*, etc. — Son neveu, David Gregory, né en 1661, mort en 1708, enseigna les mathématiques à Édimbourg et l'astronomie à Oxford. On a de lui d'excellents traités: *Catoptricæ et Dioptricæ elementa*, Oxford, 1695; *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, Oxford, 1702.

GREGORY (Jean), médecin écossais, petit-fils de Jacques Gregory, né à Aberdeen en 1724, professa d'abord la philosophie, puis la médecine au collége du Roi à Aberdeen. Vers 1766, il fut nommé professeur de médecine pratique à l'université d'Édimbourg; il obtint des succès brillants dans la pratique, et mourut en 1773, laissant quelques ouvrages qui ont été publiés à Édimbourg en 1788, 4 vol. in-8. Plusieurs d'entre eux ont été traduits en français, entre autres: *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12, par Mlle de Keralio; *Observations sur les devoirs et la profession du médecin*, Londres, 1771, in-8, trad. en franç., 1787, in-12; *Legs d'un père à ses filles*, publié après sa mort, en 1774, par son fils, et traduit en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8; et par Morellet, Paris, 1800, in-12. Cet écrit est rempli de sagesse et de sensibilité; on le place à côté des ouvrages de Fénelon et de madame Lambert. — Son fils, Jacques Gregory, né à Aberdeen en 1753, mort en 1821, fut aussi un médecin distingué, et succéda en 1790 au célèbre Cullen dans sa chaire de médecine à Edimbourg. Il est auteur d'un manuel de médecine, *Conspectus medicinæ theoreticæ*, 2 vol. in-8, Edimbourg, 1776-82, qui a joui d'une grande vogue.

GREGORY (George), théologien et littérateur irlandais, né à Edernin, fut nommé en 1778 ministre à Liverpool, puis (1782) à Londres, et mourut dans cette ville en 1800. Il seconda les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de la traite des nègres. On a de lui des *Essais historiques et moraux*, 1785, in-8: l'*Economie de la nature d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8; un *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4; des *Sermons*; la *Vie de Th. Chatterton, avec des notes sur son génie et ses écrits*; une *Notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8; *Éléments d'une éducation polie*, extraits des lettres de lord Chesterfield, 1801, in-12, etc.

GREIFFENBERG, ville des États prussiens (Poméranie), à 65 kil. N. E. de Stettin; 2,450 hab. Draps, toiles, tabacs, chapeaux, etc.: — Ville de Silésie, à 17 kil. S. O. de Lœwenberg; 1,900 hab.

GREIFFENHAGEN, ville des États prussiens (Poméranie), à 19 kil. S. de Stettin; 3,800 hab. Draps, tanneries, distillerie de grains.

GREIFSWALDE, ville des États prussiens (Poméranie), à 28 kil. S. E. de Stralsund; 9,000 hab. Université célèbre fondée en 1456; riche bibliothèque. Tabac, huile, eau-de-vie de grains, raffinerie de sel. Chantiers de construction. Commerce et navigation fort active. — Greifswalde fut fondée en 1233, et possédée d'abord par le duc de Poméranie, Wratislas III (1249); elle prit un accroissement rapide par son commerce, et dès 1270 fut admise parmi les villes hanséatiques. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, et fut donnée à la Suède par le traité de Westphalie. Depuis ce temps sa prospérité a toujours été en décroissant. Elle fut cédée à la Prusse avec la Poméranie antérieure en 1720.

GRENADE, *Granada* en espagnol, ville d'Espagne, capitale de la capitainerie-générale de Grenade et ch.-l. de l'intendance de Grenade, à 360 kil. S. de Madrid, près du confluent du Xénil et du Darro, au milieu de la vaste et riche plaine dite *vega da Granada*; 80,000 hab. On en comptait 400,000 du temps des Maures. Hautes murailles en ruines, grosses tours; quelques belles places; maisons dans le goût mauresque, nombreuses fontaines, promenades et jardins délicieux, édifices magnifiques (Alhambra, Généralif, palais archiépiscopal, cathédrale, couvents des Hiéronymites et de Santa-Cruz). Aux environs, ruines d'Illiberis. Archevêché, université, école de mathématiques. Très peu d'industrie. Auj

commerce nul.— Grenade fut fondée par les Maures au xe siècle. Elle fit d'abord partie du roy. de Cordoue, devint ensuite capitale du roy. de Grenade, et fut célèbre par son industrie, sa puissance, ses richesses et la magnificence de ses édifices. Elle résista longtemps aux rois chrétiens, et succomba enfin en 1492, après un long siége. *Voy.* GRENADE (roy. de).

GRENADE (roy. de), un des états fondés sur les ruines de l'empire des Almohades d'Espagne, prit naissance en 1235 sous Mohammed I (Aben-al-Hamar), fondateur de la dynastie des *Naserides* ou *Alhamarides*; devint en 1245 tributaire de la Castille et aida les Chrétiens à détruire toute autre puissance maure en Espagne (1248-57). Les dissensions domestiques et des révoltes presque perpétuelles contre la Castille réduisirent le roy. de Grenade à la ville de Grenade et à quelques villes autour d'elle. Ses rois se maintinrent néanmoins dans ces dernières possessions jusqu'en 1492, époque où ils en furent chassés par Ferdinand et Isabelle. Boabdil (Abou-Abd'Allah Mohammed), qui régnait alors à Grenade, se réfugia en Afrique où il fut tué. Le roy. de Grenade s'était élevé sous les Maures à une haute prospérité par l'agriculture et surtout par l'industrie: les soieries, les étoffes de Grenade étaient les premières du monde. Les rapports continuels des Maures de Grenade avec les Chrétiens leur avaient fait adopter des mœurs chevaleresques jusqu'alors inconnues aux Musulmans. Quant aux Zégris et aux Abencérages, l'histoire de leur rivalité est plutôt fabuleuse que réelle. Les Maures de Grenade, quoique soumis, se révoltèrent en 1567; ils ne furent définitivement chassés de la Péninsule qu'en 1610.

GRENADE (capitainerie-générale du roy. et de la côte de), une des 13 divisions militaires de l'Espagne, équivaut à l'ancien royaume de Grenade, et comprend trois provinces (Grenade, Alméria, Malaga). Capitale, Grenade. Très hautes mont. qui forment le système dit *Bétique*. Climat varié, brûlant sur la côte, tempéré à l'intérieur; sol très fertile, cédrats, patates douces, cannes à sucre, etc.

GRENADE, ville de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., à 22 kil. N. O. de Toulouse; 4,300 hab.

GRENADE, bourg de France (Landes), ch.-l. de cant., à 14 kil. S. E. de Mont-de-Marsan; 1,500 hab.

GRENADE (la), *Grenada*, une des îles Antilles anglaises, par 12° lat. N., 64° long. O.: 44 kil. sur 26; 32,000 hab., presque tous de couleur; ch.-l., George-Town. Coton, café, sucre et indigo. — Cette île, habitée primitivement par les Caraïbes, fut découverte par Christophe Colomb en 1498; mais les Espagnols l'ayant négligée, des Français s'y établirent en 1650. Les Anglais la leur enlevèrent en 1762, ils la possèdent définitivement depuis 1783.

GRENADE (NOUVELLE-), *Nueva Granada*, république de l'Amérique mérid., formée en 1831 du démembrement de la république de Colombie, a pour bornes au N. la mer des Antilles et la république de Vénézuela, à l'E. la Guyane, au S. la république de l'Équateur et à l'O. le Grand-Océan. Elle comprend les cinq départ. suivants de la Colombie: Cundinamarca, Cauca, Isthme, Magdalena et Boyaca. Chefs-lieux, Santa-Fé-de-Bogota, Popayan, Panama, Carthagène, Tunja. Sa population est de 1,300,000 hab. environ. Ses productions principales consistent en pierres précieuses, or, argent, bois d'ébène et de teinture, plantes médicinales, quinquina, vanille, cacao, cochenille, indigo, coton, tabac, soie, perles et corail. — Avant la déclaration d'indépendance de la Colombie, la Nouvelle-Grenade formait une vice-royauté espagnole qui comprenait les républiques actuelles de Nouv.-Grenade et de l'Équateur.

GRENADE (LOUIS de), dominicain. *Voy.* LOUIS.

GRENADILLES ou GRENADINES, groupe qui fait partie des Petites Antilles, et qui s'étend de l'île Saint-Vincent à l'île Grenade; par 12° 14'-13° 5' lat. N., et 63° 30'-64° long. O. Les îles Bequia, Carriacou en sont les deux plus grandes. Elles appartiennent aux Anglais depuis 1763.

GRENOBLE, *Cularo*, puis *Gratianopolis*, ville forte de France, ch.-l. du dép. de l'Isère, sur l'Isère; à 499 kil. S. E. de Paris (567 par la route de Lyon); 28,869 hab. Mal bâtie et dominée au N. par une montagne fortifiée; quelques jolis édifices. Évêché, collége royal, écoles de droit, de médecine, bibliothèque, musée, collections; sociétés savantes. Ganterie renommée, liqueurs, etc. Patrie de Bayard, madame de Tencin, Condillac, Mably, Vaucanson, Gentil Bernard, Barnave. — Grenoble appartint primitivement aux Allobroges qui la nommaient *Cularo*; elle fut ensuite agrandie et embellie par l'empereur Gratien, dont elle prit le nom. Elle fit partie du roy. des Bourguignons, de l'empire des Francs, du roy. d'Arles, et devint enfin capitale du Dauphiné. Grenoble fut occupée par les alliés en 1814 et 1815. Elle est la première ville importante qui ait ouvert ses portes à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. — L'arr. de Grenoble a 20 cant. (Allevard, Bourg-d'Oysans, Clelles, Corps, Domène, Goncelin, Mens, Le Monestier, La Mure, Sassenage, Saint-Laurent-du-Pont, Le Touvet, Valbonnais, Vif, Villard-de-Lans, Vizille, Voiron, plus Grenoble qui en fait 3), 219 communes, et 213,568 hab.

GRENVILLE (George), homme d'état, né en 1702, mort en 1770, fut député au parlement par le comté de Buckingham; remplit successivement, sous le règne de George III, les places de trésorier de la marine, de premier lord de l'amirauté, de chancelier de l'échiquier (1763-65). Il est l'auteur du fameux acte du timbre qui souleva les premières résistances dans les colonies de l'Amérique du Nord.

GRENVILLE (William), 3e fils du précédent, né en 1759, mort en 1834, porta d'abord le nom de Wyndham qui était celui de sa mère. Il entra aux Communes en 1782, fit partie du ministère de Pitt (1783), devint en 1790 ministre des affaires étrangères et se signala par son acharnement contre la France révolutionnaire; il contribua puissamment à l'acte d'union de l'Irlande, fut mis en 1808 à la tête d'un ministère de coalition où figuraient Erskine, Fox et lord Grey. Il résigna le pouvoir parce qu'il ne put obtenir l'émancipation de l'Irlande.

GRÉOULX, *Griselum*, village du dép. des B.-Alpes, près du Verdon, à 18 kil. S. O. de Riez; 1,200 hab. Eaux thermales hydro-sulfureuses, connues dès le temps des Romains.

GRESHAM (Thomas), riche bourgeois de Londres, né en 1519, mort en 1579, acquit une grande fortune dans le commerce, fut employé successivement comme agent du commerce sous Édouard VI et Élisabeth; rendit des services de la plus haute importance dans les divers emprunts qu'il fut chargé de négocier, ce qui le faisait surnommer *le Négociant royal*, employa une portion de son immense fortune à faire construire à ses frais la Bourse de Londres (*The Royal-Exchange*), 1566-69, et le collége dit de *Gresham* dans la même ville.

GRESIK, ville de l'île de Java, près du détroit de Madura, par 110° 20' long. E., 7° 2' lat. S.

GRÉSIVAUDAN, *Gratianopolitanum*, ou *Gratianopolitanus tractus*, portion du Haut-Dauphiné, avait pour ch.-l. Grenoble, et pour places principales Vizille, Sassenage, Bourg-d'Oysans et la Grande-Chartreuse.—Il fut donné avec le titre de principauté aux évêques de Grenoble par les derniers souverains du royaume de Bourgogne. Les comtes d'Albon se l'approprièrent ensuite.

GRESSENICH, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 17 kil. E. d'Aix-la-Chapelle. On croit que cette ville a été construite sur l'emplacement de l'ancienne *Atuatuca*. *Voy.* TONGRES.

GRESSET (J.-B.-Louis), poëte du XVIIIe siècle,

né en 1709 à Amiens, mort en 1779, entra chez les Jésuites à seize ans, et professa les humanités à Tours, puis à La Flèche. Il se fit d'abord connaître par un poëme badin, *Vert-Vert*, où il chante un perroquet des Visitandines de Nevers (1733), et composa successivement plusieurs pièces qui eurent beaucoup de succès, surtout *la Chartreuse*. Persécuté par ses supérieurs pour ses goûts mondains, il quitta les Jésuites (1735), vint vivre à Paris et se maria. Gresset s'exerça depuis dans des genres fort divers, fit des tragédies qui réussirent peu, et des comédies parmi lesquelles on remarque *le Méchant* (1747). Il fut admis à l'Académie Française en 1748. Il se retira peu après à Amiens, et renonça à la poésie pour se livrer tout entier à des exercices de piété; dans l'excès de son zèle, il brûla lui-même plusieurs de ses ouvrages. Ses œuvres complètes ont été publiées par Fayolle, 1803; M. Campenon a donné en 1823 ses *Œuvres choisies*.

GRETNA-GREEN, *Graitney* en écossais, village d'Ecosse (Dumfries), à 35 kil. S. E. de Dumfries. C'est le premier endroit que l'on trouve dans ce pays sur la route de Londres à Edimbourg. Ce village est célèbre par le grand nombre de mariages clandestins qui s'y contractent. Un certificat de mariage délivré par un témoin quelconque suffisant, selon les lois écossaises, pour rendre un mariage valide, même sans consentement de parents, ni publications de bans, beaucoup d'Anglais vont se marier en Ecosse pour éluder la rigueur des lois de leur pays, et ils choisissent Gretna-Green comme étant le lieu le plus voisin de la frontière. La cérémonie est le plus souvent célébrée par un forgeron ou un aubergiste du lieu. Le gouvernement britannique a récemment tenté de mettre un terme aux mariages de Gretna-Green; néanmoins, il s'en faisait encore tout récemment. On cite parmi les personnes ainsi mariées lord Eldon, Erskine, et un frère du roi de Sicile, Charles-Ferdinand de Bourbon, qui épousa en 1836 à Gretna-Green la célèbre Pénélope Smith.

GRETRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur, né à Liége en 1741, mort en 1818, se sentit dès sa première enfance une vive passion pour la musique, alla étudier en Italie, et en rapporta une mélodie pure et simple, fraîche et gracieuse. Il sut aussi trouver le véritable accent comique du langage musical, et mérita d'être surnommé *le Molière de la musique*. Parmi ses nombreux opéras, il faut citer *le Huron*, qui commença sa réputation, et dont les paroles avaient été fournies par Marmontel; *le Tableau parlant*, 1769; *Zémire et Azor*, 1771; *l'Amant jaloux*, 1778; *la Caravane*, 1783; *Panurge*, et *Richard-Cœur-de-Lion*, 1785. Grétry a laissé un *Essai sur la musique*, 1789, où il expose sa méthode. Il avait acquis l'ermitage qu'avait habité J.-J. Rousseau à Montmorency, et c'est là qu'il mourut. — Son neveu, André-Joseph Grétry, né à Boulogne-sur-Mer en 1774, mort en 1826, a écrit des opéras-comiques, des comédies, des romans, qui eurent peu de succès.

GREUZE (J.-B.), peintre français, né à Tournus vers 1725, mort à Paris en 1805, se forma presque seul, et se créa un genre qui brille par la naïve simplicité qu'il a su prêter à ses personnages, par une modestie touchante, par une grâce infinie, et par un coloris fin et vrai. Ses principaux tableaux sont : *le Père de famille expliquant la Bible à ses enfants; l'Accordée du village; la Mère bien-aimée; la Petite fille au chien; la Jeune fille qui pleure son oiseau mort*, etc. Madame de Valory a publié une comédie-vaudeville en un acte, intitulée : *Greuze* ou *l'Accordée du village*, avec une notice sur Greuze, 1813.

GREW (Néhémie), savant anglais, né vers 1628 à Coventry, mort en 1711, exerça la médecine à Coventry, puis à Londres, où il fut membre du collége des médecins et de la Société royale (1673). On a de lui : l'*Anatomie des Plantes* (en anglais), Londres, 1682, in-fol., trad. par Levasseur; *Musæum Regalis Societatis*, 1681 : *Cosmographia sacra*, 1701.

GREY (Jane), née en 1537, arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, fut un instant placée sur le trône par les intrigues de Jean Dudley, duc de Northumberland. Ce seigneur, après avoir marié son fils, le duc de Guildford, avec Jane, avait su arracher au faible Edouard VI un testament qui déférait la couronne à cette jeune princesse, au préjudice de la reine Marie Tudor, sa propre sœur (1553), Mais Marie leva une armée, força sa rivale à descendre d'un trône où on l'avait portée malgré elle, et, sans pitié pour sa jeunesse et son innocence, la fit mettre à mort, avec Northumberland et Guildford (1554). Jane n'avait que 17 ans, et elle était déjà célèbre par son esprit, ses connaissances littéraires et sa beauté. Sa mort a fourni à Young la matière d'un petit poëme, à Mad. de Staël et à M. Briffaut le sujet d'une tragédie. Elle a été représentée sur la toile de la manière la plus touchante par Paul Delaroche (1834).

GREY (Zacharie), écrivain anglais, né en 1687, mort en 1766, était ecclésiastique et juge dans le comté d'York. On lui doit entre autres travaux littéraires, une édit. d'*Hudibras, avec d'amples annotations et une préface*, Londres, 1744 et 1799; *Supplément d'Hudibras*, 1752; *Notes sur Shakspeare*, 1755.

GREZ-EN-BOUÈRE, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 13 kil. N. E. de Château-Gonthier; 1,500 hab.

GRIBEAUVAL (J.-Bapt. VAQUETTE DE), ingénieur français, né à Amiens en 1715, mort en 1789, suivit le comte de Broglie à Vienne, où Marie-Thérèse le nomma feld-maréchal. Il se signala surtout à la célèbre défense de Schweidnitz (1762), où il résista pendant plus de deux mois aux efforts de Frédéric. Il revint en France où il fut nommé maréchal-de-camp, inspecteur général de l'artillerie et commandant en chef des mineurs. Il rédigea quelques ordonnances pour l'artillerie.

GRIFFET (Henri), jésuite, prédicateur du roi, né à Moulins en 1678, mort en 1771, enseigna quelque temps les humanités au collége Louis-le-Grand, et se retira à Bruxelles après la suppression de son ordre. Il publia une édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1755, 17 vol. in-4, avec des dissertations savantes et d'importantes additions (l'histoire de Louis XIII et Louis XIV); un *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liége, 1769; *Insuffisance de la religion naturelle*, etc.

GRIFFET DE LABAUME, neveu du précédent, né à Moulins en 1756, mort en 1805, travailla pour les libraires, traduisit un grand nombre d'ouvrages anglais ou allemands, entre autres les *Sermons* de Sterne, 1786; le *Sens commun* de Payne, 1790, et plusieurs romans de Wieland.

GRIFON, troisième fils de Charles-Martel, fut dépouillé des états qui lui étaient échus en partage par Pépin et Carloman, ses frères, et enfermé dans un monastère (741). Après l'abdication de Carloman en 748, il fut rendu à la liberté par Pépin : mais plus sensible à une ancienne injustice qu'à un bienfait récent, il passa dans les rangs des Saxons rebelles, puis souleva les Aquitains contre Pépin. Il fut vaincu et tué dans la vallée de Maurienne (753).

GRIGNAN, ch.-l. de cant. (Drôme), à 19 kil. S. O. de Montélimart; 2,000 hab. Monument élevé à madame de Sévigné (dans l'église).

GRIGNAN (Franç.-Marguerite DE SÉVIGNÉ, comtesse de), fille de madame de Sévigné, née en 1648, morte en 1705, était l'idole de sa mère. Elle épousa en 1671 le comte de Grignan, lieutenant-général de Provence, et par là fut pendant 27 ans éloignée de sa famille : cette séparation donna lieu à la célèbre correspondance de madame de Sévigné. On n'a de

madame de Grignan que quelques lettres qui se trouvent parmi celles de sa mère : on prétend que la plus grande partie de ses lettres a été brûlée par sa famille. Elle a laissé un écrit curieux, intitulé: *Résumé du système de Fénelon sur l'amour de Dieu*; elle y entre dans les raisonnements les plus subtils de la métaphysique, et dans les profondeurs du mysticisme. — La comtesse de Grignan laissa deux filles, dont l'une, Pauline, devint marquise de Simiane, et dont l'autre, Marie-Blanche (que madame de Sévigné nomme *ses petites entrailles*), se fit religieuse.

GRIGNOLS, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 17 kil. S. O. de Périgueux ; 300 hab.

GRIGNOLS ou FLAUJAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 14 kil. S. O. de Bazas ; 1,300 hab.

GRIGNON, ferme célèbre du dép. de Seine-et-Oise, dans la commune de Thiverval, près de Neaulphe-le-Château, à 12 kil. O. de Versailles. On y a fondé en 1826 un institut agronomique avec école d'agriculture, fabrique d'instruments aratoires, etc.

GRIGORIOPOL, ville de la Russie d'Europe (Kherson), à 40 kil. N. O. de Bender, sur le Dniestr; 2,500 hab., Arméniens pour la plupart.

GRIGOUI, capit. du roy. de Ouidah, dans la Guinée septentr., à 85 kil. S. d'Abomey ; 8,000 hab. Importante au temps de la traite des nègres.

GRIJALVA (Jean DE), aventurier espagnol. Chargé en 1518 par Vélasquez, gouverneur de Cuba, d'aller reconnaître le Yucatan que F.-H. de Cordova venait de découvrir, il poursuivit sa route à l'O. et fit la découverte du Mexique : il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez, mais il n'y forma point d'établissements.— Un autre Grijalva (Fernand), lieutenant de Cortez, découvrit la Californie : chargé de faire des découvertes dans la mer du Sud en 1533, et naviguant de conserve avec Mendoza, il fut séparé de celui-ci ; après avoir couru près de 1,300 kil., il aborda dans une île déserte, située près de la pointe de la Californie et appelée aujourd'hui Socorro; trois ans après, il accompagna Cortez en Californie.

GRIMAKLI, nom mod. du Caïque. *Voy.* CAÏQUE.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes, une des quatre de la haute noblesse de cette république, possédait depuis l'an 980 la seigneurie (plus tard principauté) de Monaco. Elle était, avec celle des Fiesque, à la tête du parti guelfe. Les Grimaldi ont occupé pendant plusieurs siècles les premières dignités de Gênes, où existent encore des membres de cette famille. La ligne masculine des Grimaldi s'est éteinte en 1731 en la personne du prince Antoine de Grimaldi ; mais Louise-Hippolyte de Grimaldi, duchesse de Valentinois, seule héritière d'Antoine, en épousant en 1715 François de Matignon, comte de Thorigny, lui imposa la condition de conserver le nom et les armes de Grimaldi. Nous citerons les personnages les plus distingués de cette famille.— Renier ou Raimond Grimaldi, né à Gênes dans le XIII° siècle, amiral de France sous Philippe-le-Bel, battit et dissipa en 1304 la flotte du comte Gui de Flandre, sur les côtes de la Zélande, et fit le comte prisonnier. — Antoine Grimaldi, amiral génois, vengea en 1332 les outrages que les Catalans avaient fait essuyer à sa patrie en 1331, et porta la désolation sur toutes les côtes d'Espagne. Mis en 1353 à la tête des forces navales de la république pour combattre Nicolas Pisani, il éprouva un échec qui mit Gênes à deux doigts de sa perte, et la réduisit à se donner à Jean Visconti, seigneur de Milan. — Jean Grimaldi, amiral génois, remporta le 23 mai 1431 une victoire signalée sur Nicolas Trévisan, amiral vénitien. — Dominique Grimaldi, cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, assista au combat de Lépante en 1571 en qualité de surveillant des galères de l'Église, et y fit preuve d'intrépidité. Il ne se signala pas moins par son ardeur à poursuivre les hérétiques, qu'il expulsa de son diocèse.—Plusieurs autres Grimaldi portèrent aussi le chapeau de cardinal.

GRIMALDI (Jean-François), peintre, graveur et architecte italien, né en 1606 à Bologne, d'où il prit le surnom de *Bolognese*, adopta les principes des Carrache et de l'Albane. Attiré en France par le cardinal Mazarin, il peignit quelques fresques au Louvre, fut employé ensuite par Innocent X à orner également de fresques les palais du Vatican et Quirinal à Rome ; il mourut en 1680.

GRIMALDI (Jacques), ecclésiastique bolonais, mort à Rome en 1623, a mis en ordre les archives de St-Pierre, a dressé un inventaire des titres précieux qu'elles renferment, et y a joint des tables étendues; il a en outre transcrit, en les expliquant, les inscriptions antiques découvertes sous le pontificat de Paul V. Ce dernier travail a été publié par Gori.

GRIMALDI (François-Marie), jésuite, né à Bologne en 1613, mort en 1663, s'est distingué comme mathématicien : il a publié : *Physicomathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II*, Bologne, 1663, ouvrage que Newton a pris pour base dans son *Traité de la lumière*.

GRIMAUD, *Olbia?* ch.-l. de cant. (Var), à 27 kil. S. E. de Draguignan, donne son nom au golfe de Grimaud ou de St-Tropez (*Sambracitanus* et *Gambracius sinus* des anciens), formé par la Méditerranée, et qui a 11 kil. sur 7.

GRIMAUD (Guillaume DE), professeur de médecine à Montpellier, né à Nantes en 1750, mort en 1789 à 39 ans, était l'élève de Barthez. Il succéda à son maître dans sa chaire, et fut lui-même un des plus grands professeurs de la Faculté de Montpellier. Il mit le premier en avant les doctrines physiologiques que développèrent depuis Bichat et Richerand. On a de lui un *Cours des Fièvres*, publié après sa mort par Dumas, son élève chéri, Montpellier, 1791, 4 vol. in-8.

GRIMAULD (Guillaume), pape. *Voy.* URBAIN V.

GRIMBERGHEN, bourg de Belgique (Brabant mérid.), à 9 kil. N. de Bruxelles; 2,800 hab., a été submergé en 1825 par la rupture d'une digue.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), critique célèbre, né en 1723 à Ratisbonne, d'une famille pauvre et obscure, vint jeune à Paris comme gouverneur des fils du comte de Schœnberg, ministre du roi de Pologne en France; puis fut attaché en qualité de lecteur au prince héréditaire de Saxe-Cobourg ; se lia dans Paris avec les philosophes ou littérateurs de l'époque, surtout avec J.-J. Rousseau (1749), et avec Diderot, et devint secrétaire du duc d'Orléans. A partir de 1753, il entretint avec le duc de Saxe-Gotha, avec l'impératrice de Russie, et plusieurs autres princes, une correspondance littéraire qui est remarquable par la franchise et la justesse des jugements, et à laquelle Diderot et Raynal eurent une grande part. Il fut nommé par le duc de Saxe-Gotha en 1776 baron et ministre plénipotentiaire en France. Il quitta Paris en 1790 et se retira à Gotha; Catherine II le nomma en 1795 son ministre près les états de Basse-Saxe. Il mourut à Gotha en 1807. La *Correspondance* de Grimm, qui s'étend de 1753 à 1790, a été publiée à Paris en 1812-13, en 16 vol. in-8. On y a joint en 1814 un 17° vol. qui renferme quelques morceaux détachés. Le plus remarquable de ces écrits est *le Petit Prophète*, brochure fort piquante que Grimm avait publiée en faveur de la musique italienne lors de l'arrivée à Paris des bouffes italiens. Grimm était un homme d'esprit, mais égoïste et intrigant.

GRIMMA, ville murée du roy. de Saxe, à 30 kil. S. E. de Leipsick ; 3,300 hab. Collége; bibliothèque. Draps, flanelle, poudre à poudrer ; teinture en bleu.

GRIMOALD, fils de Pepin-le-Vieux, obtint, sous le roi Sigebert III, la mairie d'Austrasie, après avoir fait assassiner Othon, son rival (642). Sigebert, roi d'Austrasie, mourut en 650, et laissa un fils en bas âge, Dagobert II; Grimoald relégua cet enfant dans un monastère, et plaça son propre fils sur le trône. Mais les Francs, indignés d'une telle spoliation, se soulevèrent, le dépouillèrent, lui et son fils, de la puissance qu'il avait usurpée, et le livrèrent au roi de Neustrie, Clovis II, frère de Sigebert, qui le fit mettre à mort (650).

GRIMOALD, duc de Bénévent, puis roi des Lombards au VIIe siècle, était fils de Gisolfe, duc de Frioul. Il succéda d'abord à son oncle Grasolfe, duc de Bénévent (647); mais appelé en Lombardie au secours de Godebert, un des fils d'Aribert, dernier roi des Lombards, qui était en guerre avec Pertharite, son propre frère, il profita des dissensions des deux princes, pour leur enlever la couronne (662). Il se maintint sur le trône par ses talents et sa valeur, et mourut en 671. — Grimoald, en montant sur le trône de Lombardie, laissa le duché de Bénévent à son fils Romuald. Celui-ci eut pour successeur Grimoald II qui régna de 677 à 680, et qui fut remplacé par son frère Gisolfe (*Voy*. ce nom).

GRIMOALD I, prince de Bénévent, fils et successeur d'Arigise en 788, fut élevé à la cour de Charlemagne; après la mort de son père, il fut contraint de reconquérir son héritage sur Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards, qui venait de s'emparer de la principauté de Bénévent; il épousa en 793 la fille de l'empereur grec; repoussa avec succès les attaques de Pepin et de Louis, fils de Charlemagne, et mourut en 806.

GRIMOALD II, prince de Bénévent, succéda au précédent en 806, fut attaqué par Charlemagne, et obtint la paix en 812, moyennant un tribut de 25,000 sous d'or.

GRIMOARD, pape. *Voy*. URBAIN V.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (Alexandre-Balthazar-Laurent), célèbre gastronome, né à Paris en 1758, mort en 1838, était fils d'un riche fermier-général, qui lui-même avait eu pour père un charcutier. Il se fit recevoir avocat, et ne voulut occuper aucunes fonctions afin de se livrer librement aux lettres, à la gaité, à la bonne chère, et se fit dans le monde, par plusieurs traits fort singuliers, la réputation d'un *original*. Il publia quelques brochures pleines d'esprit, et rédigea de 1797 à 1798 *le Censeur dramatique*; mais il est surtout connu comme auteur de l'*Almanach des Gourmands*, 1803-1812, 8 vol. in-18. On lui doit aussi le *Manuel des Amphitryons*, 1808, in-8. Grimod de la Reynière partagea sous l'empire avec Cambacérès et d'Aigrefeuille la réputation d'être les premiers gastronomes du temps.

GRIMSEL, montagne de Suisse, dans les Alpes bernoises, sur les limites des cantons d'Uri et du Valais. Le pic de Sildelhorn, sa plus haute arête, a 2,878 mètres.

GRINGOIRE ou **GRINGORE** (Pierre), poëte français, né en Lorraine vers 1480, mort en 1547, parcourut une grande partie de la France, s'arrêtant dans les villes et les châteaux où il débitait des pièces bouffonnes et satiriques; vint en 1500 à Paris où il écrivit, à la demande de Louis XII, contre le pape Jules II, et fut fait à son retour dans son pays héraut d'armes du duc de Lorraine. On a de lui: *Le Château du Labour*, Paris, 1500, in-8; *le Château d'Amour; les Abus du monde*, 1504, in-8. *Le Jeu du prince des Sots et de Mère Sotte*, joué aux halles de Paris, 1511 (pièce satirique contre le pape Jules II); *les Menus propos de Mère Sotte*, 1521, in-8; *les Fantaisies du monde qui règne*, 1532, in-16, *sottie* à huit personnages (*sot dissolu*, *sot glorieux*, *sot corrompu*, etc.).

GRIPPON, fils de Charles-Martel. *Voy*. GRIFON.

GRISELDA ou **GRISELIDIS**, marquise de Saluces, femme célèbre au moyen âge, est citée par Pétrarque et Boccace comme le modèle des vertus conjugales. Elle vivait au commencement du XIe siècle, était née au bourg de Villanoetta en Piémont, tout près de Saluces, et était la fille d'un pauvre paysan. Elle attira par sa beauté et ses vertus l'attention de Gaultier, seigneur de Saluces, qui vers l'an 1003 la transporta dans son palais et la prit pour épouse. Griselda lui donna deux enfants, une fille et un fils, et fit tout ce qui dépendait d'elle pour le rendre heureux; mais le bizarre époux, voulant éprouver la docilité de sa femme, lui enleva ses enfants, qu'il fit élever en secret, les faisant passer pour morts: lui fit subir pendant de longues années toutes sortes de privations et de mauvais traitements, la réduisit même à l'état de servante, et la mit aux ordres d'une femme dont il avait fait sa maîtresse. Griselda supporta tout avec une admirable résignation. Enfin, Gaultier, vaincu par tant d'héroïsme, lui rendit sa confiance et son amour, et la réunit à ses enfants le jour même où il célébrait leurs noces. Les légendes du moyen âge sont remplies de cette histoire romanesque.

GRISONS (canton des), en allemand *Bünden* ou *Graubünden*, c.-à-d. *Ligues* ou *Ligues grises*, canton de la confédération helvétique, le plus au S. E. de tous, a pour bornes au N. E. le Tyrol, au N. O. les cantons de St-Gall, Glaris et Uri, au S. le canton de Tésin et au S. E. le roy. Lombard-Vénitien: 140 kil. sur 80; 80,000 hab. (dont 30,000 catholiques, 50,000 protestants). Montagnes très hautes; cinq grandes vallées (Rhin postérieur et antérieur, Engadine, de l'Albula et Brettigue). Plomb, cuivre, eaux minérales; beaux pâturages, un peu de blé et de vin; commerce de transit, industrie nulle. — Ce canton est lui-même une petite république fédérative composée de trois ligues: ligue Supérieure ou Grise (*Graubünd*), ligue Cadée ou de la Maison-de-Dieu (*Gotteshausbünd*), ligue des Dix-Juridictions (*Zehngerichte*); chefs-lieux, Ilanz, Coire, Davos. — Le pays des Grisons faisait jadis partie de la Rhétie, et appartint successivement à l'empire d'Occident, au roy. d'Italie de Théodoric, à l'Austrasie, au roy. de Germanie, puis forma une division du duché de Souabe ou Alémannie, et finit par se subdiviser en quantité de petites communes et de fiefs, parmi lesquels le comté de Coire fut le plus important. Aux XIVe et XVe siècles les communes et plusieurs fiefs formèrent d'abord la ligue Cadée (vers 1401), puis la ligue Grise (1424), et la ligue des Dix-Juridictions (1436): toutes trois formèrent une confédération générale en 1471, et confirmèrent leur union en 1524. Elles firent alliance en 1600 avec la république du Valais, en 1602 avec la ville de Berne, en 1707 avec Zurich. En 1701 elles avaient en vain demandé à entrer comme canton dans le corps helvétique; elles n'y furent admises qu'en 1798.

GRITTI (André), général, puis doge de Venise. Il rendit comme général d'éminents services à sa patrie dans les guerres qu'elle eut à soutenir, de 1508 à 1513, contre l'Empire et la France. En 1509 il chassa les Impériaux de Padoue, en 1512 il reprit Brescia sur les Français. Mais la même année il fut battu et fait prisonnier par Gaston de Foix qui reconquit Brescia. Amené à Paris, il eut l'habileté de rendre Louis XII favorable à Venise, et conclut un traité de paix avec ce prince en 1513. Nommé doge de Venise en 1523, il se déclara tantôt pour, tantôt contre la France, et profita des troubles qui désolaient l'Italie pour recouvrer plusieurs possessions que la république avait perdues. Il mourut en 1538.

GRIZOLLES, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 27 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 1,600 hab. Coutellerie et surtout excellents ciseaux.

GROAIS ou **GROIX**, île de la France, près de la

côte du dép. de Morbihan, par 5° 36' long. O., 47° 38' lat. N. : 7 kil. sur 3 ; 2,300 hab. Pêche de la sardine et du congre.

GROBOGAN, territoire de l'île de Java, montagneux, mais fertile, forme avec le territoire de Jepan une province hollandaise peuplée de 66,500 hab.

GRODNO, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de Grodno, à 150 kil. S. O. de Wilna, sur le Niémen ; 9,000 hab. Port ; deux châteaux ; chancellerie, églises des Jésuites et des religieuses Carmélites, palais Radzivil et Sapiéha. École de médecine, bibliothèque, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle ; école de cadets. Industrie, soieries, fil d'or et d'argent, etc. Commerce actif.—L'origine de Grodno est inconnue ; elle fut prise par les chevaliers Teutoniques en 1283 ; de 1673 à 1752 elle fut le siége d'une des diètes polonaises. Les Russes s'en emparèrent en 1795 et en firent la capit. de la Lithuanie, puis du gouv. de Grodno.

GRODNO (gouvernement de), dans la Russie d'Europe, par 20° 42'-24° 20' long. E., 51° 33'-54° 20' lat. N., entre ceux de Wilna, Minsk, Volhynie, Pologne : 320 kil. sur 200 ; 585,000 hab. Ch.-l., Grodno. Sol plat ; forêts ; carrières et mines ; blé, lin, manne ; gros bétail, abeilles. Peu d'industrie. — Ce gouvernement faisait jadis partie de la Lithuanie.

GROENINGUE, v. de Hollande. *Voy.* GRONINGUE.

GROENLAND ou GROENLAND, c.-à-d. *terre verte*, vaste région de l'Amérique septentrionale, au N. E., consiste en une grande île environnée d'îles plus petites. Jadis on croyait ce pays une portion du continent américain. Le Grœnland commence à 20° long. O. et 59° 38' lat. N., et se prolonge, sans qu'on en ait encore atteint l'extrémité, jusqu'à 80° de long. et 70° de lat. Il a pour bornes au N. et à l'E. l'Océan arctique, au S. et à l'O. la Méditerranée arctique et l'Océan de Baffin. On compte à peine dans cette immense contrée 24,000 hab., dont 6,000 environ d'Européens. Les indigènes sont de la race des Esquimaux. Le froid y est extrême (45° centig. en hiver), et dure presque toute l'année : l'été, quoique très court, est quelquefois chaud. Grands aigles, rennes, renards rouges et blancs, lièvres blancs, ours blancs, baleines, phoques, etc. Les habitants vivent surtout de poisson, et font un assez grand commerce du produit de leur pêche. Le Grœnland appartient au Danemark, et fait partie de l'Amérique danoise. On le divise : en inspectorat du Nord (ch.-l. Egedesminde), inspectorat du Sud (ch.-l. Julianeshaab), et Grœnland indépendant, dont l'on ne connaît que quelques points (le Haut-Pays Arctique sur la côte occidentale ; la terre de Jameson par 71° lat. N. ; Nugarbik par 63° 22' lat. N.). Parmi les îles secondaires il faut nommer l'archipel de Disco. — Le Grœnland fut découvert en 983 par l'Islandais Eric Randa et reçut son nom à cause de l'aspect verdoyant de sa plage. On ignore si c'est sur la côte occidentale ou orientale qu'aborda ce marin. La colonie qu'il fonda disparut en 1406. Sous les rois de Danemark Frédéric II, Christian IV, Frédéric III, eurent lieu quelques tentatives de colonisation le long de la côte orientale du Grœnland. De 1720 à 1736 le missionnaire danois Egède y fonda une colonie, qu'il nomma *Godhaab* (Bonne-Espérance) ; les Frères Moraves en établirent une autre en 1733, à l'instigation du comte de Zinzendorf. Ces missions (auj. au nombre de 16) sont presque les seuls établissements danois au Grœnland. Ils favorisent la pêche danoise de phoques et de baleines. Scoresby (1821), et Graah (1829-1831), sont les voyageurs les plus récents qui aient visité le Grœnland.

GROENLO ou GROL, ville de Hollande (Gueldre), à 26 kil. S. E. de Zutphen ; 1,900 hab. Jadis fortifiée par Charles-Quint en 1572 ; démantelée par les Français en 1672.

GRONE, riv. de France (Saône-et-Loire), tombe dans la Saône au-dessous de Varennes-le-Grand, après un cours de 60 kil.

GRONINGUE, *Grœningen*, ville de Hollande, ch.-l. de la prov. de même nom, près de la mer, à 145 kil. N. E. d'Amsterdam ; 24,000 hab. (elle a été beaucoup plus peuplée) ; c'est la plus importante de la Hollande septentrionale. Belles constructions, hôtel-de-ville, cathédrale avec une tour de 110 mètres, hôpital militaire ; pont Botering-Hoog, etc. Université, société d'histoire naturelle et de chimie, etc, Quelque industrie. Port. Commerce. — Groningue fut fondée vers la fin du VIe siècle. Au IXe elle était commerçante et riche, mais les Normands la ravagèrent ; elle se releva en 1110. Souvent prise et reprise elle accéda la dernière à l'union d'Utrecht (1594), qui consomma l'indépendance des sept Provinces-Unies. — La province actuelle de Groningue est située au N. E. du roy. de Hollande sur les confins du roy. de Hanovre : 80 kil. sur 27 ; 144,000 hab. Elle a pour villes principales, outre Groningue, Winschoten, Nieuw-Schanz, Appingedam, Delfzyl.

GRONINGUE (seigneurie de), une des sept Provinces-Unies, la plus au N. E., se divisait : 1° en *pays de Groningue* (la ville et le territoire environnant) ; 2° les *Ommelandes* (c.-à-d. plat pays) *de Groningue* (le Quartier occidental et le Hunsindo) ; 3° le *Fivelingo* (les vieux bailliages). Il faut y joindre la terre de Drenthe qui appartenait en propre à la seigneurie. Groningue au Xe siècle était régie par un prévôt qui s'intitula ensuite burgrave. Depuis 1046, la forêt de Drenthe fut disputée entre l'évêché d'Utrecht et le burgrave. Au XIIe siècle Groningue fut murée. En 1497 Maximilien I donna l'administration de Groningue au duc de Saxe, Albert II ; mais la ville préféra se soumettre à l'évêché d'Utrecht : deux fois assiégée (1503, 1514), elle résista deux fois et échappa à la domination autrichienne en se soumettant au duc Charles de Gueldre. En 1536 Charles-Quint y fit son entrée. En 1594 la ville de Groningue, et bientôt les Ommelandes, accédèrent à l'union d'Utrecht, et prirent rang dès lors parmi les Provinces-Unies.

GRONOVIUS, en allemand *Gronov*, famille de savants, dont voici les membres les plus connus :

GRONOVIUS (Jean-Frédéric), critique et humaniste, né à Hambourg en 1611, mort en 1671, professeur de belles-lettres à l'université de Leyde. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Diatribe in Statii poetæ Sylvas*, La Haye, 1637, in-8 ; *De Sestertiis*, Deventer, 1643, in-4 ; *Observationum libri IV*, Deventer, 1662, in-12, Leipsick, 1755, in-8 ; *De Musæo Alexandrino exercitatio academica*, dans le tome VIIIe du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de son fils ; *Lectiones plautinæ*, etc., Amsterdam, 1740, in-8, avec une *Vie* de Plaute. Gronovius a revu et commenté un grand nombre de classiques latins, qui font presque tous partie de la collection dite *Variorum*.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, né à Deventer en 1645, professa les belles-lettres à Leyde, et mourut dans cette même ville en 1716. Le plus important de ses écrits est le *Thesaurus antiquitatum græcarum*, Leyde, 1697-1702, 12 vol. in-fol., rédigé sur le plan du *Trésor* de Grævius. Il fut l'éditeur de plusieurs auteurs anciens, commentés par son père. Il a commenté lui-même Polybe, Tacite, Cicéron, Quinte-Curce, Suétone, Hérodote, etc.

GRONOVIUS (Abraham), fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine en Hollande et en Angleterre. Il a publié de bonnes éditions de *Justin*, de *Tacite* et de *Pomponius Méla*, qui font partie de la collection *Variorum* ; les *Variæ historiæ* d'Élien, Leyde, 1731, 2 vol. in-4 ; *De animalium natura* du même, Londres, 1744, 2 vol. in-4 ; *Varia geographica*, Leyde, 1739, in-8.

GROOT. *Voy.* GROTIUS et GÉRARD DE GROOT.

GROOTE-EYLANDT, c.-à-d. *grande île*, île située sur la côte N. de la Nouvelle-Hollande, dans le golfe de Carpentarie, a 80 kil. de long.

GROOTE-VISCH-RIVIER, riv. du cap de Bonne-Espérance, sépare la colonie du Cap d'avec la Cafrerie et tombe dans la mer des Indes : cours, 400 kil.

GROS (Antoine-Jean, baron), un de nos plus grands peintres d'histoire, né à Paris en 1771, fut d'abord élève de David. Atteint par la réquisition, il fit partie de l'armée d'Italie, dans laquelle il fut attaché à l'état-major (1800). Il y exécuta les tableaux de *Bonaparte au pont d'Arcole* et de *Sapho à Leucade*, 1801. De retour à Paris, il remporta en 1802 le prix de peinture dont le sujet était la *Bataille de Nazareth*. Bientôt parurent, au temps du Consulat et de l'Empire, une foule de tableaux célèbres : les *Pestiférés de Jaffa*, la *Bataille d'Aboukir*, le *Champ de bataille d'Eylau*, *François I et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, etc. Sous la restauration, Gros fut surtout occupé à peindre la coupole de Sainte-Geneviève (le Panthéon) ; il y représenta de la manière la plus heureuse quatre sujets tirés des grandes époques de l'histoire de France. Ce grand ouvrage, qui avait demandé dix ans, fut achevé en 1824, et valut à l'auteur des applaudissements universels. Depuis cette époque, Gros ne fit plus rien de remarquable ; le regret de se survivre et de voir son talent décliner paraît l'avoir porté à se donner la mort. On trouva son corps dans la Seine, près de Meudon, le 26 juin 1835.

GROS DE BOZE, numismate. *Voy.* BOZE.

GROSBOIS, village du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. S. de Boissy-Saint-Léger. Beau château avec grand parc qui appartint successivement à Monsieur, frère de Louis XVI (1789), à Barras, à Moreau et à Berthier.

GROSIER (J.-B.), savant jésuite, né en 1743, mort en 1823, vécut de sa plume après la suppression de la Société. Il écrivit d'abord dans l'*Année littéraire*, et continua seul la rédaction de ce journal après la mort de Fréron. De 1777 à 1784, il fit paraître, avec le concours du savant orientaliste Deshauterayes, l'*Histoire de Chine*, traduite à Pékin par le P. Mailla, sur les originaux chinois, 12 vol. in-4 ; il y joignit un *Discours préliminaire*, et le fit suivre d'une *Description de la Chine*, 1785, 1 vol. in-4, ouvrage excellent et qui lui appartient en entier. Grosier donna en 1792 : *Mémoires d'une société célèbre* (les Jésuites) *considérée comme corps littéraire et académique*, Paris, 1792, 4 vol. in-8. Il fut nommé à la fin de sa vie bibliothécaire à l'Arsenal.

GROSLEY (Pierre-Jean), avocat, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Troyes, 1718, mort en 1785, a donné : *Recherches pour l'histoire du droit français*, Paris, 1752, in-12 ; *Vie des frères Pithou*, Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; *Essais historiques sur la Champagne ; Ephémérides troyennes*, 1767, etc. : *Opuscules polémiques ; Eloges littéraires*, publiés de 1771 à 1785, etc. Dans ses écrits il mêlait sans cesse la bouffonnerie à l'érudition.

GROS-MORNE. *Voy.* MORNE.

GROSS-ASPERN, village des Etats autrichiens (Autriche), à 6 kil. N. O. d'Enzersdorf, sur la rive gauche du Danube ; 700 hab. Victoire importante de Napoléon sur les Autrichiens (21 et 22 mai 1809).

GROSS-BEEREN, village des États prussiens (Brandebourg) dans la régence de Potsdam, près de Wettstock. Il s'y livra le 23 août 1813, entre les Prussiens commandés par Bulow, et Bernadotte et le maréchal français Oudinot, un combat dont l'issue fit perdre à Napoléon les fruits de la victoire de Dresde.

GROSS-GLOGAU. *Voy.* GLOGAU.

GROSS-GŒRSCHEN. *Voy.* LUTZEN.

GROSSEN-HAYN. *Voy.* HAYN.

GROSSE-TÊTE (ROBERT), théologien. *Voy.* ROBERT.

GROSSETO, ville du grand-duché de Toscane, à 65 kil. de Sienne ; 2,500 hab.

GROS-TENQUIN, ch.-l. de cant. (Moselle), à 30 kil. S. O. de Sarreguemines ; 1,300 hab.

GROTIUS, Hugues ou Hugo VAN GROOT, célèbre Hollandais, né à Delft en 1583, se fit remarquer par sa précocité et composa des vers latins dès l'âge de 8 ans. Après avoir étudié à Leyde, où il cultiva à la fois les lettres, la théologie, la philosophie et le droit, il accompagna dans son ambassade en France le grand-pensionnaire Barneveldt, n'étant encore âgé que de 15 ans, et se fit dès lors remarquer de Henri IV. De retour en Hollande, il suivit quelque temps le barreau de La Haye ; il publiait en même temps des poésies latines qui eurent un grand succès, et des ouvrages d'érudition qui le placèrent au premier rang des philologues. Nommé dès 1601 historien des états de Hollande, il se mit à rédiger les annales de son pays. Il obtint en 1607 la place d'avocat fiscal des provinces de Hollande et de Zélande ; devint en 1613 conseiller pensionnaire de la ville de Rotterdam, membre des états de Hollande, et eut bientôt après entrée aux états-généraux. Ayant pris parti pour Barneveldt contre le stathouder Maurice, et ayant soutenu la secte des Arminiens contre celle des Gomaristes que protégeait le stathouder, il se vit disgracié, et fut en 1619 condamné à une prison perpétuelle ainsi qu'à la confiscation de ses biens. Après deux ans de captivité, sa femme le fit évader, en l'enfermant dans une caisse de livres. Il se réfugia en France, et y fut bien accueilli par Louis XIII, qui lui fit une pension. A la mort de Maurice (1631), il tenta de rentrer dans sa patrie ; mais il fut de nouveau proscrit. Christine, reine de Suède, lui offrit un asile sur la recommandation du chancelier Oxenstiern, et le nomma son ambassadeur en France. Il résida dix ans auprès de cette cour (1635-45) ; mais y ayant éprouvé quelques dégoûts, il demanda son rappel. Assailli par une tempête à son retour, il débarqua près de Dantzick et se fit transporter malade à Rostock (Mecklembourg), où il mourut en 1646. Grotius s'est exercé avec succès dans les genres les plus différents ; cependant c'est comme publiciste qu'il est le plus célèbre. C'est lui qui créa le droit des gens. Ses principaux ouvrages sont : en politique, le traité *De Jure belli et pacis*, Paris, 1624, souvent commenté, et traduit en français par Barbeyrac, Bâle, 1746 : le traité de la *Liberté des mers* (*Mare liberum*), 1608 ; en histoire, les *Annales de Hollande*, en 18 livres (depuis la mort de Philippe II jusqu'en 1609), publiées après sa mort, en 1654 ; l'*Histoire des Goths, des Vandales et des Lombards*, en latin, 1655 ; en théologie, *De veritate religionis christianæ*, 1636, souvent traduit ; en philologie, des travaux sur *Marcien-Capella*, *Lucain*, *Sénèque le tragique* ; sur *Aratus*, *Stobée* ; des *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, traduits en vers latins fort élégants ; l'*Anthologie grecque*, avec une traduction en vers latins ; en littérature, une foule de poésies héroïques, élégiaques, épigrammatiques, des tragédies chrétiennes, etc. On a aussi de lui une correspondance étendue. Sa vie a été écrite par G. Brandt en hollandais, et par de Burigny en français.

GROTONGUES, *Greuthungi*, peuple barbare, de la famille des Ostrogoths, envahit l'empire sous Théodose-le-Grand. Ils furent battus en 386 par Théodose et Arcadius.

GROTTAGLIE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 17 kil. N. E. de Tarente ; 6,000 hab.

GROTTE DU CHIEN. *Voy.* CHIEN.

GROU (J.), traducteur, né en 1731, dans le Calaisis (Pas-de-Calais), mort en 1803, entra chez les Jésuites, quitta la France lors de la suppression de son ordre, et se retira en Hollande, puis en Angleterre. Il a donné des traductions estimées de plu-

sieurs ouvrages de Platon : la *République*, 1762 ; les *Lois*, 1769, et quelques *Dialogues*, 1770. Il est aussi auteur de la *Morale tirée des confessions de saint Augustin*, 1786, et de divers ouvrages de dévotion.

GRUBENHAGEN (principauté de), ancien état d'Empire, dans le cercle de Basse-Saxe, entre les principautés de Kalenberg, Wolfenbüttel, Blankenbourg, etc. : 44 kil. sur 31 ; 63,000 hab. Capitale, Eimbeck. Autres villes : Osterode, Rotenkirchen, Clausthal, Zellerfeld. Ce petit état fut donné en 1815 au Hanovre, qui l'a gardé depuis ; il fait auj. partie du gouvernement de Hildesheim. — La principauté de Grubenhagen doit son nom à un château en ruines, situé sur le mont Grubenhagen, à 2 kil. de Rotenkirchen, qui fut jadis la demeure de la noble famille de Gruben. Il fut ensuite possédé par les Gueifes de Brunswick. La ligne de Grubenhagen, sortie de cette maison, s'éteignit en 1596 (après s'être divisée en Grubenhagen et Osterode, et celle-ci en Salz et Eimbeck). Après de longues contestations, trois branches de la ligne de Gœttingue (sortie aussi de la maison de Brunswick), se partagèrent la principauté.

GRUDII, peuple de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les *Nervii*, dans un pays marécageux et presque aussi bas que la mer, possédaient entre autres districts l'île de Kadsand actuelle.

GRUISSAN, village du départ. de l'Aude, à 12 kil. S. E. de Narbonne, sur l'étang dit de Gruissan qui communique à la Méditerranée ; 2,100 hab. Port. Pêche, cabotage.

GRUMENTUM, petite ville de Lucanie, sur l'Aciris, à l'O. de Métaponte, est auj. *Agrimonte*, ou plus probablement *Armento*.

GRUMO, ville du roy. de Naples (Naples), à 5 kil. S. E. d'Aversa ; 3,300 hab.

GRUMO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 22 kil. S. O. de Bari ; 3,140 hab.

GRUNBERG, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 22 kil. E. de Giessen ; 12,500 hab. Toiles, étoffes de laine, de coton.

GRUNEBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 95 kil. N. O. de Liegnitz ; 8,900 hab. Draps, tabac, chapeaux de paille, toiles imprimées.

GRUNSTADT, ville de la Bavière rhénane, à 31 kil. N. O. de Spire ; 2,400 hab. Tissus de coton, indiennes : faïence. Patrie du peintre Holbein.

GRUSIE ou GROUSIE, nom russe de la Géorgie (*Voy.* ce mot), désigne quelquefois l'ensemble des provinces géorgiennes, telles que l'Iméréthie, la Mingrélie, la Gourie, etc.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, laborieux et savant philologue, né à Anvers en 1560, mort en 1627, professa les belles-lettres à Rostock, à Wittemberg, à Heidelberg ; passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa vie, et vit son existence troublée par les guerres qui désolaient le Palatinat. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue des éditions annotées de Sénèque, Tacite, Tite-Live, Stace, Plaute, Paterculus, Florus, Cicéron, etc. On lui doit en outre : *Deliciæ poetarum Gallorum*, *Italorum*, *Belgicorum*, etc., Francfort, 1603-1612 ; *Corpus inscriptionum*, Heidelberg, 1701, in-fol., vaste trésor qui a été encore enrichi par Grævius, 1707 : *Lampas sive Fax artium*, etc., Francfort, 1602-1634, 6 vol. in-8, recueil précieux de commentateurs et de critiques.

GRUYÈRES, *Griers* ou *Greiers* en allemand, village suisse dans le canton de Fribourg, à 25 kil. S. de Fribourg ; 600 hab. Château. Aux environs, grande fabrication de fromages très estimés et que l'on imite en beaucoup d'endroits. — Avant le XVe siècle, Gruyères était le ch.-l. d'une vicomté.

GRYNÆUS (Simon), célèbre théologien protestant, ami de Mélanchthon, né en 1493 à Veringen en Souabe, mort de la peste à Bâle en 1541, professa la langue grecque à Vienne, puis à Heidelberg, et la théologie à Bâle, et propagea la réforme en Souabe, surtout à Tubingue. On lui doit la découverte des cinq derniers livres qui nous restent de Tite-Live, qu'il trouva au monastère de Laurisheim près de Worms en 1531 ; quelques traductions d'Aristote, de Plutarque, de saint Jean-Chrysostôme ; des éditions de différents ouvrages, et d'un recueil de voyages modernes, sous le titre de *Novus orbis*, Bâle, 1532, in-fol.

GRYPHIUS ou GRYPHE, nom d'une famille d'imprimeurs, qui formèrent des établissements importants à Lyon, à Paris, à Venise, etc. Le plus connu est Sébastien Gryphe, né en 1493 à Reutlingen en Souabe, et mort en 1556. Il exerça son art à Lyon de 1528 à 1556. Ses impressions sont remarquables par la beauté et la netteté des caractères ; il cultiva lui-même la littérature avec succès, et les savants de son temps, tels que C. Gesner et Scaliger, l'honoraient de leur amitié. On cite parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses presses : une *Bible* latine, 1550, 3 vol. in-fol. ; *Thesaurus linguæ sanctæ* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. On lui attribue la préface d'une édition de *Virgile*, et une autre mise en tête de *Politien*. — Son frère, François Gryphe, vint exercer sa profession à Paris vers 1532, et mourut vers 1542. Il s'est fait un nom par plusieurs belles éditions.

GRYPHIUS (André), en allemand *Greif*, poète allemand, né en 1616 à Gross-Glogau, en Silésie, mort en 1664, fut précepteur dans la maison du comte palatin George de Schœnborn ; voyagea en Hollande, en France, en Italie ; puis se fixa dans sa ville natale, et fut nommé en 1650 syndic provincial de la principauté de Glogau. On le considère comme étant en Allemagne le père du drame moderne. Il a aussi composé des odes, des chants religieux et des poésies funéraires. Son fils, Chrétien Gryphius, a publié ses œuvres, Breslau, 1698.

GRYPUS (ANTIOCHUS). *Voy.* ANTIOCHUS VIII.

GUACARA, ville de la république de Vénézuela, sur le bord septentr. du lac de Valencia ; 4,000 hab.

GUADALAVIAR, *Turia*, riv. d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracin ; baigne Albarracin, Téruel, Ademuz, Valence, Grao, et tombe dans la Méditerranée, après un cours de 200 kil.

GUADALAXARA, l'*Arriaca* des Romains, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Guadalaxara, à 53 kil. N. E. de Madrid, sur le Hénarès ; 6,800 hab. Elle était jadis entourée de gros murs dont il reste des débris. Palais du duc de l'Infantado, église des Cordeliers. Manufacture royale de draps (célèbre jadis, bien déchue auj.). — Les Maures conquirent cette ville en 714 et lui donnèrent le nom qu'elle porte encore auj. Alphonse VI, roi de Castille et Léon, la reprit en 1081. — L'intendance de Guadalaxara est située dans la Nouvelle-Castille, sur les confins de la Vieille-Castille, et se compose de plusieurs morceaux épars dont le plus considérable, situé à l'E. de l'intendance de Madrid, a pour ch.-l. Guadalaxara : dans un autre se trouve Buytrago ; dans un troisième est Colmenar.

GUADALAXARA, ville du Mexique, capitale de l'état de Xalisco ou Guadalaxara, sur le Rio-Grande, à 450 kil. N. O. de Mexico, par 105° 22' long. O., 21° 91' lat. N. ; 20,000 hab. Vases de terre très recherchés. Elle fut fondée en 1531. — Pour l'état de Guadalaxara, *Voy.* XALISCO.

GUADALCANAL, ville d'Espagne (Badajoz), à 27 kil. S. E. de Llerena ; 4,400 hab. Aux environs, argent, plomb, houille en quantité.

GUADALCANAR, île de l'Australie, par 157° 9'-158° 30' long. E., 9° 10'-10° lat. S. Montagnes, belles vallées. Elle fut découverte par Ortega (1567).

GUADALETE, riv. d'Espagne (Séville), tombe dans l'Océan Atlantique, à 5 kil. E. de Cadix, sous le nom de Rio-de-San-Pedro, après un cours de 140 kil.

48

GUADALIMAR, riv. d'Espagne, un des affluents du Guadalquivir, naît dans la prov. de Chinchilla (Murcie), arrose celle de Murcie, et se jette dans le Guadalquivir, à 22 kil. N. de Jaën, après un cours de 110 kil.

GUADALIX, bourg d'Espagne (Guadalaxara), à 13 kil. N. de Colmenar-Viejo, sur la Jarama. Il y a aux environs des mines d'or et d'argent.

GUADALOPE, riv. d'Espagne, naît à 35 kil. E. de Téruel (Aragon), et tombe dans l'Ebre, près de Calpe, au S. O. de Lérida. Cours, 130 kil.

GUADALQUIVIR (de l'arabe *Oued* ou *Quad-al-Kibir*, c'est-à-dire *le grand fleuve*), *Bœtis* des anciens, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Cazorla, aux confins de la Manche et de la Murcie, à 24 kil. S. E. d'Ubeda; baigne Andujar, Cordoue, Séville, San-Lucar-de-Barameda; reçoit à droite le Guadalimar (grossi du Guadarmena et du Guadalon), la Campana, le Guadamellato, le Guadabarbon, le Guadiato, le Biar; à gauche, la Guadiana-Menor, le Guadalentin, le Jaën, le Guadajoz, le Xenil, le Corbones, et se jette dans l'Océan Atlantique à San-Lucar. Le Guadalquivir forme deux îles très grandes, dites *Isla Mayor* et *Isla Menor*.

GUADALUPE, ville d'Espagne (Tolède), à 84 kil. E. de Caceres; 3,000 hab. Couvent de Hiéronymites où mourut Charles-Quint.

GUADALUPE (Sierra de), *Carpetani montes*, montagnes d'Espagne, sur les confins des provinces de Tolède, Caceres et Badajoz; elles sont couvertes de forêts de châtaigniers remplies de gibier; elles renferment des mines de cuivre et de fer et des marbres précieux.

GUADARMENA, riv. d'Espagne, naît près d'Alcaraz (Manche), tombe après un cours de 150 kil. dans le Guadalimar dont le cours est cependant moins long que le sien (il n'a que 120 kil. environ). On pourrait regarder la Guadarmena comme la véritable origine du Guadalquivir. .

GUADARRAMA, rivière d'Espagne, sort des monts dits Sierra de Guadarrama, traverse la prov. de Madrid et tombe dans le Tage à 17 kil. au-dessous de Tolède, après un cours de 130 kil.

GUADARRAMA (Sierra de), mont. d'Espagne, entre les provinces de Ségovie et d'Avila, font partie de la sierra d'Estrella, et lient le Somo-Sierra aux monts de Gredos. Son étendue est d'environ 90 kil. La riv. Guadarrama et le Mançanarès prennent naissance sur son versant S. E.

GUADELOUPE, une des petites Antilles françaises, par 63° 20'-64° 9' long. O., 15° 59'-16° 40' lat. N., entre les îles d'Antigua au N., de la Dominique au S., de la Martinique au S. E.: 35 kil. sur 37; 127,574 hab. dont 96,322 esclaves. Sa forme est très irrégulière. Un canal, dit la Rivière-Salée, la coupe en deux parties qui sont comme deux îles, l'une à l'O., qui garde le nom de Guadeloupe, l'autre à l'E., qu'on appelle Grande-Terre (on appelle celle-ci *Grande-Terre* pour la distinguer des *Petites-Terres*, groupe d'îlots situé à la pointe S. E. de la Grande-Terre). La superficie de l'île entière est de 138,000 hectares. La Guadeloupe propre est montueuse, et n'est cultivée que sur les côtes; elle a pour ch.-l. Basse-Terre; la Grande-Terre est plate, partout fertile et très riche; ch.-l., Pointe-à-Pitre. Dans la Guadeloupe propre est un mont volcanique, la Soufrière, qui fume perpétuellement; il a 1,558 mètres. Les principaux objets de culture de la colonie sont la canne à sucre, le café, le coton, le cacao, le girofle, le tabac et les autres productions tropicales. Cette île est exposée a de fréquents et terribles ouragans. — La Guadeloupe, habitée originairement par les Caraïbes et appelée par eux *Karukera*, fut découverte le 4 novembre 1493 par Christophe Colomb, qui lui donna le nom de Guadeloupe (*Guadalupe*) à cause de la ressemblance qu'il croyait trouver entre ses montagnes et la Sierra da Guadalupe en Espagne. Négligée par les Espagnols, elle fut envahie en 1633 par les Français qui en chassèrent les Caraïbes et qui la possèdent encore actuellement. Cette île fut occupée à diverses reprises par les Anglais (1763, 1794, 1810 et 1815). La Guadeloupe est la patrie des généraux Coquille, Dugommier et Gobert, du poëte Léonard, etc. — De la Guadeloupe dépendent administrativement les îles de Marie-Galande, les Saintes, la Désirade, et la partie française de l'île St-Martin.

GUA DE MALVES (J.-P. DE), savant français, né à Carcassonne en 1712, mort en 1786, entra dans les ordres, s'occupa spécialement de mathématiques, fut admis en 1740 à l'Académie des Sciences, et professa quelques années la philosophie au Collége de France. Il publia en 1740 l'*Usage de l'Analyse de Descartes*, ouvrage estimé; il a donné plusieurs traductions de l'anglais, entre autres celle des *Dialogues d'Hylas et Philonoüs* de Berkeley, 1744. Il fut un des premiers en France à s'occuper d'économie politique.

GUADET (Marguerite-Élie), un des Girondins, né en 1758 à St-Émilion près de Bordeaux, était avocat dans cette dernière ville en 1789. Il fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, et s'y fit remarquer par un beau talent oratoire ainsi que par la générosité de ses sentiments. Plusieurs fois il accusa avec courage Marat et Robespierre; il finit par succomber sous les coups de ce dernier. Mis hors la loi ainsi que les autres Girondins le 31 mai 1793, il se sauva avec quelques-uns de ses amis politiques dans sa ville natale; mais il fut saisi dans la maison de son père, et périt sur l'échafaud à Bordeaux (1794). Guadet, considéré comme orateur, était inégal, mais sensible, impétueux, entraînant; il improvisait toujours.

GUADIANA, primitivement *Anas* (d'où le nom arabe *Oued* ou *Quadi-Anus*), riv. d'Espagne et de Portugal, naît dans les marais de Ruidera (Ciudad Real), disparaît près d'Alcaçar et coule sous terre pendant 22 kil.; reparaît au lieu dit Ojos de Guadiana (les Yeux de Guadiana), coule à l'O. (entre les chaînes Lusitanique et Marianique), puis au S.: sépare à deux reprises l'Espagne du Portugal, arrose Argamasilla, Medellin, Mérida, Badajoz, Jurumenha, Moura, Serpa, Mertola; forme entre ces deux dernières villes une cascade appelée *Saut-du-Loup* et se jette dans l'Océan Atlantique entre Castromarim et Ayamonte. Elle reçoit à droite les riv. de Zangara, Rianzarès (grossie de la Gijuela), Caya, Corbes; à gauche Azuer, Jabalon, Guadalema, Matachel, Ardila, Chanza. Cours, 660 kil. (dont 65 seulement navigables).

GUADIANA MENOR, riv. d'Espagne, formée du Guadix et de la Barbata, tombe dans le Guadalquivir.

GUADIX, *Acci*, ville d'Espagne (Grenade), à 65 kil. N. E. de Grenade, sur le Guadix; 9,110 hab. Murailles fortes. Evêché. Soieries, toiles à voiles, clouteries, etc. Antiquités romaines. Patrie du poëte dramatique Antoine de Niva de Mesena. — Les Maures ont possédé cette ville jusqu'en 1589.

GUADUAS, ville de la Nouv.-Grenade (Cundinamarca), à 49 kil. S. O. de Mariquita, sur la Magdalena. Un peu de commerce.

GUAIMAR, nom de plusieurs princes de Salerne. Guaimar I régna de 880 à 901, repoussa les Sarrasins et les Grecs, mais se rendit odieux à ses sujets et fut surnommé *Guaimar de Mauvaise-Mémoire*. — Son fils, Guaimar II, 901-933, fut plus sage et obtint le nom de *Bonne-Mémoire*. — Guaimar III, 994-1031, se servit de quelques aventuriers normands venus en pèlerinage dans ses états pour repousser les Sarrasins, et leur donna en récompense des établissements qui furent le berceau de

leur puissance en Italie. — Guaimar IV, son fils, 1031-52, investit Rainolf, chef des Normands, du comté d'Averse, et soumit, avec son secours, la république d'Amalfi, ainsi que plusieurs provinces de l'Italie méridionale. Il périt assassiné par quelques habitants d'Amalfi.

GUAITECA (golfe de), dans l'Amérique mérid., sur la côte du Chili, est fermé au S. par l'archipel des Trois-Montagnes; 80 kil. de long; 135 de largeur moyenne. L'archipel de Los Chonos et une partie de celui de Chiloé y sont compris.

GUAJIROS. *Voy.* GOAHIROS.

GUALBERT (Jean), abbé et fondateur de l'ordre de Vallombreuse, né en 999, mort en 1073. Après avoir passé sa jeunesse dans la débauche et le libertinage, il prit l'habit de moine à l'abbaye de San-Miniato, alla ensuite fonder celle de Vallombreuse dans l'Apennin, au diocèse de Fiesoli, et montra le reste de sa vie la piété la plus fervente. Son ordre fut approuvé par le pape en 1070. Gualbert fut canonisé. L'église le fête le 12 juillet.

GUALTIERI, ville du duché de Modène, à 22 kil. N. de Reggio; 4,150 hab.

GUAM, GUAJAN ou SAN-JUAN, île du Grand-Océan équinoxial, la principale des îles Mariannes: 200 kil. de tour; 5,000 hab. Récifs de corail sur les côtes. Au centre, montagnes, parmi lesquelles un petit volcan. Très beau climat, sol fertile, câpriers, arbres à pain. Les indigènes aiment la musique, la danse, les combats de coqs; ils ont fait de grands progrès dans les arts mécaniques et construisent des pirogues qui passent pour être les bâtiments les plus fins voiliers de l'univers. On y trouve un seul établissement espagnol: Sant'-Ignazio-de-Agana. — Magellan découvrit cette île en 1521.

GUAMA, riv. du Brésil (Para), naît dans le pays des Topinambas et grossit le Tocantin à Para. Cours, 450 kil.

GUAMACHUCO, ville du Pérou, au milieu des Andes, à 62 kil. N. E. de Truxillo, ch.-l. du district de Guamachuco, situé entre ceux de Truxillo, Caxamarca, Pataz: 130 kil. sur 100; 38,150 hab. Or, argent, fer.

GUAMANGA ou HUAMANGA, ville du Pérou, ch.-l. du dép. d'Ayacucho, à 340 kil. S. E. de Lima, par 75° 36' long. O., 12° 50' lat. S. Jolie ville, belle cathédrale. Collége qui jadis jouissait des priviléges d'université. Cette ville était autrefois ch.-l. d'une province dite aussi de Guamanga.

GUAMANGA (prov. de), ancienne division du Pérou, au S. de la prov. d'Aréquipa, entre 12° et 15° 44' lat. S.: 440 kil. sur 380; 110,000 hab. Ch.-l., Guamanga. Elle forme auj. le dép. d'Ayacucho.

GUANAHANI, une des Lucayes. *Voy.* SAN-SALVADOR.

GUANARE, ville du Vénézuela, à 415 kil. S. O. de Caracas, sur la riv. de même nom, par 72° 5' long. O., 8° 14' lat. N.; 12,000 hab. Gros bétail et mulets qu'on exporte.

GUANAXUATO ou SANTA-FÉ-DE-GUANAXUATO, capitale de l'état ou de la prov. de Guanaxuato, à 253 kil. N. O. de Mexico, par 103° 15' long. E., 21° 0' lat. N.; 41,000 hab. La ville est située à 1,880 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ville commerçante et industrieuse. Aux environs, mines de Valenciena, Marfil, Sainte-Anne, Sainte-Rose. Fondée en 1554 et érigée en cité en 1741.

GUANAXUATO (état de), dans la confédération mexicaine, entre ceux de Xalisco à l'O., de Mexico à l'E.: 250 kil. sur 130; 520,000 hab., dont 180,000 Indiens. Capitale, Guanaxuato. Autres villes, Allende, Zelaya, Hidalgo ou Dolores, etc.

GUANCAVELICA, ville du Pérou. *Voy.* HUANCAVELICA.

GUANCHES, indigènes des îles Canaries. *Voy.* CANARIES.

GUANUCO, ville du Pérou. *Voy.* HUANUCO.

GUAPEY, dit aussi *Rio-Grande*, riv. des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, sort du versant oriental des Sierras-Altissimas et tombe dans le Mamoré après un cours de 900 kil.

GUAPORÉ, riv. du Brésil (Mato-Grosso), naît par 61° 30' long. E., 14° 18' lat. S.; coule à l'O., puis au N. O.; sépare le Brésil et le Pérou, et se joint au Mamoré pour former le Madeira, par 11° 50' lat. S. Cours, 1,100 kil. Il reçoit de nombreux affluents.

GUARANIS ou OUARANIS, un des peuples indigènes les plus répandus de l'Amérique mérid., se compose de cinq nations principales, subdivisées en tribus et peuplades très nombreuses. On distingue: 1° les *Guaranis* proprement dits (le long du Parana, de l'Uruguay, de l'Ibicuy); 2° les *Brésiliens*, auj. réduits à quelques tribus; 3° les *Amaguas*, habiles navigateurs, qui furent jadis maîtres de la navigation d'une grande partie de l'Amérique du Sud; 4° les *Botocudos*, terribles anthropophages (dans les prov. brésiliennes de Bahia et d'Espirito-Santo); 5° les *Mundrucus*, nation belliqueuse et féroce, la plus puissante de la prov. de Para. Les Guaranis avaient été en grande partie convertis au christianisme par les Jésuites au XVIIe siècle. On porte leur nombre à 200,000. — D'autres peuplades, nommées aussi *Guaranis*, habitent vers l'embouchure de l'Orénoque.

GUARDA, *Lancia Oppidana*, ville du Portugal (Beira), sur le Mondego, à 62 kil. S. E. de Viseu; 2,340 hab. Evêché; cathédrale remarquable. — Cette ville fut fondée à la fin du XIIe siècle, par don Sanche, roi de Portugal, sur l'emplacement de l'ancienne *Lancia Oppidana*, et reçut le nom de *Guarda* (*garde*), parce qu'elle servait comme de rempart contre les Maures.

GUARDAFUI, *Aromatum promontorium*, cap qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, par 11° 46' lat. N. et 49° 38' long. E., à l'extrémité N. E. de la côte d'Adel. C'est une montagne fort élevée, qu'on aperçoit de très loin en mer.

GUARDAMAR, ville d'Espagne (Valence), à 35 kil. S. O. d'Alicante, à l'embouchure de la Segura dans la Méditerranée.

GUARDIA (LA), nom commun à plusieurs villes fortes d'Espagne, dont les principales se trouvent: 1° dans la prov. de Tolède, à 26 kil. S. E. de Tolède; 4,700 hab.; 2° dans celle de Santiago, à 33 kil. S. O. de Tuy, à l'embouchure du Minho dans l'Océan; 2,450 hab.; 3° dans celle de Bilbao, à 13 kil. N. O. de Logrono; 2,450 hab.; 4° dans celle de Jaën, à 9 kil. S. E. de Jaën; 1,850 hab.

GUARDIA-SAN-FRAMONDI ou GUARDIA-DELLE-SOLE, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 19 kil. S. E. de Piedimonte; 4,000 hab.

GUARDIAGRELE, ville du roy. de Naples (Abruzze-Citérieure), à 17 kil. S. E. de Chieti; 6,000 hab.

GUARENA, ville d'Espagne (Badajoz), à 19 kil. S. E. de Mérida: 4,000 hab.

GUARICO, riv. de la république de Vénézuela, naît au S. E. du lac de Valencia, et grossit l'Apure après un cours de 400 kil.

GUARINI, savant italien, né à Vérone en 1370, mort en 1460, l'un des restaurateurs des lettres classiques en Italie, est le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiques de langue grecque. Il avait fait le voyage de Constantinople, et reçu des leçons d'Emmanuel Chrysoloras. Il a laissé plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont une traduction latine de Strabon, souvent imprimée, des *Vies d'Aristote*, *de Platon*, etc.; un *Abrégé de la Grammaire grecque* de Chrysoloras.

GUARINI (Jean-Baptiste), célèbre poëte italien, arrière-petit-fils du précédent, né à Ferrare en 1537. Il enseigna les humanités à l'université de Ferrare, fut admis de bonne heure à la cour des ducs, et s'y lia d'une amitié intime avec le Tasse, qu'il défendit ensuite avec le plus grand zèle. Après avoir

été pendant quatorze ans attaché au duc de Ferrare, sans recevoir de récompense de ses services, Guarini passa successivement au service du duc de Savoie, du duc de Mantoue, du grand-duc de Florence, Ferdinand, et n'eut guère plus à se louer de ces trois princes. Vers la fin de sa vie, il se retira à Venise, où il mourut en 1612. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. Le plus célèbre de ses ouvrages est *Il Pastor fido*, tragi-comédie pastorale en cinq actes et en vers, souvent imprimée, traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et notamment en français par Pecquet, 1733. Ce poëme dramatique peut soutenir le parallèle avec l'*Aminta* du Tasse. Cependant le style de Guarini, bien que brillant et riche d'images, n'a pas la pureté, la douceur, l'élégance qui caractérisent le style du poëte de Sorento. Les *Œuvres* de Guarini ont été publiées à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4. On y trouve des comédies, des satires, des sonnets, des odes, et même des traités politiques.

GUARINO, philologue. *Voy.* GUARINI (de Vérone).

GUARINO, dit FAVORINUS, lexicographe italien. *Voy.* FAVORINUS.

GUARISAMEY, ville du Mexique (Chihuahua), à 130 kil. S. O. de Durango ; 3,800 hab. Plusieurs mines aux environs.

GUARNERIUS ou **GUARNERI**, famille de célèbres luthiers italiens, établis à Crémone pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Le plus ancien est André Guarnerius, contemporain de Stradivarius, et élève du second Nicolas Amati (*Voy.* ces noms). Ses meilleurs violons portent la date de 1662 à 1680. — Le plus célèbre luthier de cette famille fut Joseph, neveu d'André et élève de Stradivarius ; ses violons sont datés de 1717 à 1740.

GUASCO (Ottaviano DE), savant piémontais, chanoine de Tournai, membre de l'Académie des Inscriptions de Paris, né à Pignerol en 1712, vint en France en 1738, se lia avec Montesquieu, passa plusieurs années dans la société intime de cet homme célèbre, se retira ensuite en Italie, et mourut à Vérone en 1781. On a de lui, entre autres écrits, un recueil de *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournai, 1756, 2 vol. in-8 ; une *Histoire du pape Clément V*, 1747 ; une traduction italienne de l'*Histoire ottomane* par Demetrius Cantemir.

GUASTALLA, ville d'Italie, dans le duché de Parme, sur le Crostolo, à 27 kil. N. E. de Parme, près de la rive droite du Pô : 5,500 hab. Château-fort. Fabriques diverses ; filature de soie. Jadis ch.-l. du duché de Guastalla. Célèbre victoire des Français sur les Autrichiens, le 19 septembre 1734. — L'ancien duché de Guastalla, qui forme auj. un district du duché de Parme, est enclavé entre le duché de Modène et le roy. Lombard-Vénitien, et borné à l'O. par le Crostolo ; il avait 16 kil. de long sur 14 de large, et 8,000 hab. Il appartenait dans le commencement aux ducs de Mantoue ; l'empereur François I, époux de Marie-Thérèse, s'en empara en 1746, après la mort du dernier duc, et le céda en 1748 à don Carlos, duc de Parme, par le traité d'Aix-la-Chapelle. En 1796, le duché de Guastalla fut réuni à la république italienne, puis donné par Napoléon à sa sœur Pauline, compris ensuite dans le roy. d'Italie (dép. de Crostolo), enfin annexé de nouveau, en 1815, au duché de Parme, et cédé comme lui à Marie-Louise.

GUASTALLINES. *Voy.* BARNABITES.

GUATAVITA, bourg de la Nouv.-Grenade (Cundinamarca), à 31 kil. N. de Bogota. C'était, avant la conquête espagnole, une grande ville, séjour d'un cacique puissant. Aux environs se voit un lac qui contient, dit-on, une énorme quantité d'or et de pierres précieuses, etc., que les Indiens y jetaient annuellement en l'honneur de leurs dieux. Une compagnie anglaise en entreprit le desséchement en 1826. On ne connaît pas encore le résultat des recherches.

GUATIMALA ou **NOUVELLE-GUATIMALA**, en espagnol *Guatemala* ou *Guatemala-la-Nueva*, ville d'Amérique, capit. du district fédéral de Guatimala et de toute la république, par 93° 45' long. O., 14° 40' lat. N., sur le Rio-das-Vacas ; 31,000 hab. Archevêché. Assez jolie ville ; maisons basses pour atténuer l'effet des tremblements de terre. Belle place ; cathédrale, palais archiépiscopal et palais du gouvernement, hôtel-de-ville, monnaie, douane, université, académie des beaux-arts, bibliothèque, muséum d'histoire naturelle, etc. Ateliers de sculpture et de broderie ; mousselines, gazes, etc. ; porcelaine, poterie. Ses musiciens, sculpteurs, orfèvres et en général tous ses ouvriers sont très renommés. Aux environs, aqueduc de 9 kil. de long. Elle fut fondée en 1775, après la ruine de Guatimala-la-Vieja.

GUATIMALA (VIEILLE-), en esp. *Guatemala-la-Vieja, Santiago de los Caballeros de Guatimala* et *Antigua*, ville du Guatimala, à 35 kil. N. de Guatimala-la-Nueva, entre les volcans Agua et Fuego, dont l'un vomit de l'*eau*, et l'autre du *feu*, était jadis la première ville du Guatimala. Elle fut fondée par les Espagnols en 1524, le jour de la St-Jacques (d'où le nom de Santiago), en face du mont Agua (d'où celui d'Antigua), et sur l'emplacement d'une ville indienne ; elle comptait déjà 34,000 hab. en 1541, lorsqu'elle fut détruite par une éruption des deux volcans. Rebâtie à peu de distance de ses ruines, elle fut de nouveau renversée en 1775 par un tremblement de terre ; c'est alors que fut fondée Guatimala-la-Nueva. L'ancienne ville se releva néanmoins en 1799 ; elle compte aujourd'hui 8,000 hab.

GUATIMALA (confédération de), ou PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, OU RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, état fédératif de l'Amérique, entre 4° et 18° lat. N., 85° et 95° long. O., sur la mer du Mexique et sur la mer Pacifique, était bornée à l'E. par la mer des Antilles, à l'O. par le Grand-Océan, au N. par le Mexique, et au S. par l'isthme de Panama et l'état de Colombie. Cet état avait 1,600 kil. sur 500 ; 1,650,000 hab. (tant Européens que créoles, métis, indiens, nègres). Il se divisait en cinq états (Guatimala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua, Costarica), plus un district fédéral. Chef-lieu, Nouv.-Guatimala. — Les Espagnols abordèrent pour la première fois dans cette contrée en 1502 ; ils soumirent facilement les tribus qui l'habitaient, quoiqu'elles eussent victorieusement résisté aux empereurs du Mexique. Une audience royale, présidée par un capitaine général, gouverna le pays, qui porta le titre de royaume, et fut divisé en 15 provinces. Cette organisation subsista jusqu'à l'année 1821 ; à cette époque, le Guatimala, suivant l'exemple des autres colonies espagnoles, se déclara indépendant et se constitua d'abord en provinces-unies, puis en république fédérale ; mais en 1839, une insurrection sépara l'état de Honduras de la Confédération, et peu de temps après les quatre autres états se sont également déclarés indépendants.

GUATIMALA (état de), république indépendante de l'Amérique centrale, naguère un des cinq états de la République fédérative de Guatimala, s'étend sur la côte du Grand-Océan, où elle forme une longue et étroite lisière ; 520 kil. sur 200. Ch.-l., Guatimala-la-Vieja.

GUATIMOZIN, le dernier empereur indien du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, monta sur le trône en 1520. Il fut fait prisonnier par Cortez en 1521, après avoir vainement tenté de défendre sa capitale, Mexico, contre ce chef espagnol. Cortez, qui l'avait d'abord traité avec générosité, eut la faiblesse de le livrer à des forcenés qui, pour le forcer à découvrir ses trésors, l'exposèrent sur des charbons ardents. Près de lui, son ministre subissait le même supplice ; celui-ci, vaincu par la douleur, s'étant tourné vers son maître comme pour lui demander la permission de parler, Guatimozin lui ré-

pondit : « Et moi, suis-je donc sur des roses? » Guatimozin fut cependant délivré cette fois par Cortez; mais en 1522 il fut pendu, sur le soupçon d'avoir voulu s'enfuir de sa prison. Ce malheureux prince n'avait guère que 25 ans.

GUAVIARE ou GUAYAVERO, riv. de la Nouvelle-Grenade (Cundinamarca), naît dans la Sierra de Pordaos et tombe dans l'Orénoque près de Santa-Fernanda (70° 30' long. O., 4° lat. N.); cours, 850 kil.

GUAYAMA, ville de l'île de Porto-Rico (Antilles), près de la côte Sud; 5,120 hab.

GUAYANA. *Voy.* GUYANA.

GUAYAQUIL, riv. de la Nouvelle-Grenade, sort du lac Sambovambam, et tombe après 90 kil. de cours au S. dans le golfe de Guayaquil.

GUAYAQUIL, ville de la république de l'Équateur, ch.-l. de la province de Guayaquil, par 82° 16' long. O., 2° 11' lat. S., à 8 kil. de la mer et 250 kil. S. O. de Bogota. Port très important : long pont; deux forts. Grand commerce. — Elle avait été fondée d'abord à quelque distance du lieu qu'elle occupe auj.; elle fut transférée au lieu actuel en 1537. Guayaquil a été pendant l'existence de la république de Colombie le ch.-l. du dép. de Guayaquil.

GUAYAQUIL (département de), une des douze grandes divisions de la Colombie, et à peu près la moindre de toutes, s'étendait le long de la mer Pacifique de 1° lat. N. à 4° lat. S. Elle se subdivisait en deux provinces : la province de Manabi (ch.-l., Puerto-Viejo), et la province de Guayaquil. Celle-ci était au S. de la province de Manabi, et avait pour ch.-l. Guayaquil. Ce département forme aujourd'hui une des 3 provinces de la république de l'Equateur.

GUAYAQUIL (golfe de), sur la côte de la Nouvelle-Grenade, de 2° 18' à 3° 40' lat. S. : 160 kil. de profondeur. On y trouve plusieurs îles, dont Puna est la principale.

GUAYRA (LA), ville de la république de Vénézuela, sur la mer des Antilles, par 69° 27' long. O., 10° 36' lat. N; 8,000 hab. Port peu sûr et peu commode, et pourtant très fréquenté. Chaleur de 30° à 35° centig.; fièvres dangereuses pour les Européens. Un tremblement de terre la détruisit presque entièrement en 1812; elle comptait alors près de 13,000 hab.

GUBBIO, *Iguvium* ou *Eugubium*, ville de l'État ecclésiastique, à 41 kil. S. d'Urbin; 4,000 hab. Étoffes de laine, soieries. Divers monuments antiques (romains et étrusques), notamment les célèbres tables dites *eugubines*, qui y ont été découvertes en 1446, près des ruines d'un temple de Jupiter Apennin, et qui sont chargées d'inscriptions relatives aux cultes de Jupiter et de Mars.

GUBEN, ville murée des États prussiens (Brandebourg), à 44 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder; 7,600 hab. Draps, bas de laine, toile. Tanneries, brasseries, filatures de laine, etc.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), homme de lettres, né à Paris en 1738, mort en 1812, était ami intime de Beaumarchais. On a de lui : *Coriolan*, tragédie; *Lothaire, ou le Royaume en interdit*, tragédie; *Essai sur l'histoire des comices de Rome*, etc., Paris, 1789, 3 vol. in-8; *la Conquête de Naples*, Paris, 1801, 3 vol. in-8. Il a aussi coopéré aux ouvrages de Beaumarchais.

GUÈBRES ou GHÈBRES (du mot persan *Ghebr* qui, de même que *Giaour* et *Gaur* en turc, signifie *infidèle*), nom que les Musulmans donnent en général aux peuples qui n'étant ni juifs, ni chrétiens, ne professent pas l'islamisme. Il s'applique plus particulièrement aux adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre. On les appelle aussi *Parsis*, parce qu'ils sont originaires du Fars ou Farsistan (la Perside anc.). et *Madjous*, du nom des mages, ministres de la religion de Zoroastre. Les Guèbres adorent le soleil, comme l'image de la divinité et le type du feu le plus pur; ils vénèrent aussi les autres astres; jamais ils n'éteignent le feu volontairement, mais ils le laissent mourir faute d'aliment; si leur maison brûle, ils ne cherchent point à éteindre l'incendie. Ils ont en outre un attachement superstitieux pour leur ceinture, et ne la quittent jamais. Chez eux, le frère épouse sa sœur. Ils conservent religieusement les livres sacrés de Zoroastre. Les Guèbres sont doux, bienfaisants, fidèles, et ne méritent point le mépris auquel ils sont condamnés chez les Musulmans. — Le culte du feu, après avoir régné en Perse depuis les temps les plus anciens, cessa d'y dominer sous Alexandre et sous ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides. En 225, il y fut rétabli par Ardechyr Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse; mais en 655, lors de l'invasion arabe et de l'introduction de l'islamisme, le culte du feu fut proscrit, et ses partisans se dispersèrent. Les uns se retirèrent dans les contrées montagneuses au S. de la mer Caspienne, les autres passèrent dans le Guzzerat. Les diverses dynasties musulmanes qui se succédèrent en Asie les poursuivirent à outrance et s'attachèrent à en diminuer le nombre. Cependant on en trouve encore en Perse, à Téhéran, à Ispahan, et surtout dans le Kerman. Dans les Indes, ils sont plus nombreux; ils y habitent les bords du Sind et le Guzzerat; mais leur véritable patrie est Bombay, où ils vivent sous la protection des Anglais.

GUÉBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France et l'un des plus grands hommes de guerre du XVIIe siècle, né en 1602 au château du Plessis-Budes en Bretagne, entra fort jeune au service, fit ses premières armes en Hollande; s'éleva successivement, par des actions d'éclat, jusqu'aux premiers grades de l'armée; s'empara de Brisac, Pontarlier, remporta la victoire de Wolfenbuttel (1641), et mourut en 1643 d'une blessure reçue au siége de Rothweil en Souabe. Guébriant fut aussi un négociateur habile et un orateur éloquent. — Sa femme, connue sous le nom de la *maréchale de Guébriant*, fut chargée, en qualité d'ambassadrice, de conduire au roi de Pologne, Stanislas IV, la princesse Marie-Louise de Gonzague, qu'il avait choisie pour épouse.

GUEBWILLER, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), sur la Lauch, à 9 kil. S. O. de Ruffach; 3,873 hab. Belle église de Saint-Léodegard. Filatures de coton, toiles peintes, potasse, kirschenwasser; excellent vin; houillères, ardoisières, etc. — Aux environs, célèbre montagne, dite ballon de Guebwiller (hauteur, 1450 mètres).—Cette ville fut fondée en 1271, et assiégée en 1444 par les Armagnacs, qui ne purent s'en emparer.

GUELDRE, jadis *Gelre*, *Gelder* en allemand, *Welderen* en hollandais, ville des États prussiens (Province Rhénane), dans la régence de Dusseldorf, sur la Niers, à 24 kil. S. O. de Wesel; 3,500 hab. Industrie. Fondée au XIVe siècle. Elle fut souvent assiégée (1587, 1703, 1757), et finit par être démantelée en 1764. — Cette ville était jadis la capitale du duché de Gueldre, et lui avait donné son nom; aujourd'hui elle n'est plus même comprise dans la province de Gueldre (qui appartient à la Hollande).

GUELDRE (province, jadis duché de), prov. du roy. de Hollande, actuellement composée des anciens quartiers d'Arnheim, Nimègue et Ruremonde; est bornée au N. O. par le Zuyderzée, au N. par la prov. d'Over-Yssel, à l'E. et au S. E. par les États prussiens, au S. par le Limbourg et le Brabant septentrional, à l'O. par la Hollande mérid. et la prov. d'Utrecht : 130 kil. sur 85; 310,000 hab. Ch.-l., Arnheim. Elle est divisée en 4 districts : Arnheim, Nimègue, Zutphen et Thiel. Le sol est plat et sa-

blonneux, entrecoupé de marais et de tourbières, mais il est partout bien cultivé, notamment dans l'île de Bétuwe, formée par le Rhin et le Wahal. Le colza, le houblon et les fruits sont les principales productions de la Gueldre. On y trouve peu de fabriques; elle fait cependant un commerce de transit assez considérable. — L'ancien duché de Gueldre possédait, de plus que la province actuelle, le quartier de Zutphen, et tirait son nom de la ville de Gueldre, aujourd'hui comprise dans les Etats prussiens. Cette contrée fut habitée anciennement par les Bataves, les Sicambres et les Usipètes. Les rois Francs l'occupèrent ensuite: les successeurs de Charlemagne la firent administrer par des gouverneurs qui se rendirent indépendants, et dont la dernière héritière porta la Gueldre en dot au prince Othon de Nassau en 1061. L'an 1079, la Gueldre fut érigée en comté, et l'an 1339 en duché. Ce duché passa par suite de mariages, d'abord dans la maison de Juliers (1371), puis dans celle d'Egmont (1423). Arnoul, comte d'Egmont, le vendit en 1471 au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; Charles-Quint s'en empara en 1543, et l'incorpora au cercle de Bourgogne. Lors de la révolution des Pays-Bas (1579), la partie de la Gueldre située au nord du Rhin, et le quartier de Zutphen, accédèrent à la confédération des Provinces-Unies; le reste demeura soumis à l'Espagne. Le traité d'Utrecht, en 1713, donna la Gueldre espagnole à la maison d'Autriche, à l'exception de la ville de Gueldre et d'une petite portion du duché, qui fut cédée à la Prusse. Le traité de Lunéville (1802) donna toute la Gueldre à la France, mais elle fut restituée aux Pays-Bas et à la Prusse en 1814; la Prusse possède encore aujourd'hui la ville de Gueldre avec ses environs.

GUELFERBYTUM, nom latinisé de Wolfenbuttel.

GUELFES (maison des), en allemand *Welfen*. Guelfe ou Welf est un prénom usité dans plusieurs familles d'Allemagne, mais il désigne plus spécialement une famille princière, émigrée dans le XIe siècle d'Italie en Allemagne, et qui remonte, dit-on, au IXe siècle. Avant son émigration elle se divisait en deux branches qui possédaient un grand nombre de domaines dans l'Allemagne méridionale, notamment entre le Brenner et le Saint-Gothard. Un membre de la célèbre maison d'Este, Azzon ou Ezzelin, né vers l'an 1020, mort dans un âge très avancé, épousa Cunégonde, héritière des Guelfes de la seconde branche, et réunit leurs possessions à ses domaines d'Italie. Guelfe ou Welf, dit *Guelfe-le-Grand*, fils d'Azzon, et depuis duc de Bavière, hérita à son tour des possessions de la première branche, dite *Guelfes d'Altdorf*, et devint ainsi, vers le milieu du XIe siècle, la tige de la nouvelle maison des Guelfes, ce qui le fait appeler Guelfe I. Il reçut en 1070 de l'empereur Henri IV le duché de Bavière qui venait d'être enlevé au duc Othon II; mais il se brouilla dans la suite avec Henri, parce que celui-ci l'obligea à restituer au duc Othon, avec lequel il s'était réconcilié, une partie de la Bavière; il entra dans une ligue formée contre ce prince, prit Ratisbonne, Augsbourg, Saltzbourg, et battit Henri devant Wurtzbourg. Il partit ensuite pour la première croisade, et mourut dans l'île de Chypre à son retour (1101).—Guelfe II, duc de Bavière, fils et successeur du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, dont il se sépara par un divorce en 1097. Il embrassa d'abord la cause de l'empereur Henri IV, et l'abandonna bientôt pour celle du rebelle Henri V; il fut en grande faveur sous le règne de ce dernier prince. Il mourut sans enfants en 1120, laissant la Bavière à son frère Henri-le-Noir, qui la transmit en 1126 à son fils Henri-le-Superbe. — Celui-ci accrut encore les domaines des Guelfes et reçut le duché de Saxe de son beau-père l'empereur Lothaire. Mais après la mort de ce dernier, ayant voulu disputer l'empire à Conrad III, de Hohenstaufen, il fut dépouillé de la plus grande partie de ses états (1139). — Guelfe III, frère de Henri-le-Superbe, et tuteur de Henri le Lion, son neveu, s'efforça de reconquérir pour son pupille la Bavière que l'empereur Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Mais en 1140, la diète de Worms le mit au ban de l'empire; il livra alors à l'empereur la bataille de Weinsberg et la perdit: c'est à cette bataille que furent pris pour la première fois les noms de *Guelfes* et de *Gibelins*, cris de guerre adoptés par les deux partis (*Voy.* l'article suivant). Guelfe III se réconcilia dans la suite avec Conrad, qu'il accompagna en Palestine. Il mourut à son retour vers 1145. — Après la ruine totale des Guelfes, expulsés de la Saxe et de la Bavière, leur héritier, Othon, dit l'*Enfant*, petit-fils de Henri le Lion, réunit les débris de leurs domaines et en fit hommage (1235) à l'empereur Frédéric II, qui les lui rendit comme fiefs de l'empire et avec le titre de duc de Brunswick. Cette maison fleurit encore auj. sous ce titre, et règne sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. *Voy.* BRUNSWICK.

GUELFES et GIBELINS. On désigne sous ces noms deux partis puissants qui divisèrent l'Italie aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Ils étaient sortis de l'Allemagne. Deux familles illustres de ce pays, ayant pour chefs, l'une Conrad, fils de Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, seigneur de Wiblingen (d'où par corruption *Gibelin*); l'autre, Henri-le-Superbe, duc de Saxe, neveu de Welf (*Guelfe II*), duc de Bavière, se disputèrent la couronne impériale après la mort de Lothaire (1138). Conrad, chef des Gibelins, fut élu empereur; la famille des Guelfes refusa de le reconnaître, et lui chercha partout des ennemis. Dès ce moment tout l'empire se partagea en Guelfes et en Gibelins: on dit que c'est dans une bataille livrée en 1140 par Guelfe III à Conrad, devant le château de Weinsberg, que ces noms furent employés pour la première fois; ils servaient de cris de guerre et de mots de ralliement aux deux partis. Ces querelles furent bientôt apaisées en Allemagne (*Voy.* l'article ci-dessus); mais elles durèrent longtemps encore en Italie. La famille des Guelfes trouva des partisans dans presque toutes les villes de l'Italie, lasses du joug des empereurs, et vit se déclarer pour elle le pape, irrité par la vive opposition qu'il avait rencontrée de la part de l'empereur dans l'affaire des *Investitures* (*Voy.* ce mot). Les villes de la Lombardie, Milan à leur tête, se proclamèrent libres et formèrent une ligue toute dévouée au parti guelfe. Une ligue contraire, mais moins puissante, formée sous le patronage de Pavie, resta fidèle à l'empereur, et se mit à la tête des Gibelins. Ce ne fut toutefois qu'en 1159 que l'Italie devint le théâtre d'une guerre ouverte. Les Gibelins furent d'abord vainqueurs: l'empereur Frédéric Barberousse, malgré les efforts d'un terrible adversaire (le pape Alexandre III), prit Milan, la détruisit de fond en comble (1162), et soumit toutes les cités lombardes. Mais il fut défait à son tour près de Lignano, en 1176, et forcé, à la diète de Constance, en 1183, d'assurer l'indépendance aux villes lombardes. La lutte recommença sous le règne de l'empereur Frédéric II. Ce prince fut d'abord vainqueur; il battit les Milanais à Corte-Nova (1237), mais son fils Entius fut vaincu par les Bolonais; l'Allemagne le déposa lui-même et se donna à Guillaume, comte de Hollande, compétiteur que lui avait suscité le pape Innocent IV: Frédéric, accablé de chagrin, alla mourir dans ses états de Naples (1250). A partir de cette époque, la querelle des Guelfes et des Gibelins ne fut plus qu'une lutte particulière entre deux ou quelques villes d'Italie, ou entre deux ou quelques familles dans une même ville. A Vérone, Eccelin-*le-Féroce* fit triompher un instant le parti gibelin; mais il succomba enfin sous

les efforts du marquis d'Este (1259). A Milan, les Torriani, chefs du parti guelfe et populaire, furent contraints de céder le pouvoir aux Visconti, partisans des Gibelins (1277). A Florence, où les Guelfes et Gibelins furent souvent désignés sous les noms de *Blancs* et *Noirs* (*Bianchi* et *Neri*), Silvestre de Médicis enleva l'autorité à la famille gibeline des Uberti, et donna une constitution démocratique aux Florentins (1258). Pise fut fidèle aux empereurs : mais abandonnée par eux, elle tomba en 1284 sous l'influence des Guelfes, après une guerre désastreuse contre Gênes. Rome flottait entre l'oligarchie et la démocratie, entre les Gibelins et les Guelfes ; le tribun Nicolas Rienzi donna un moment le pouvoir aux derniers (1347). En général les Gibelins étaient partisans de la domination impériale et de la hiérarchie féodale ; les Guelfes, de la domination de l'Eglise et de l'indépendance nationale. Leurs querelles, après avoir ensanglanté l'Italie pendant quatre siècles, ne cessèrent que par l'effet de la lassitude universelle et surtout par la diversion qu'occasionna dans les esprits l'invasion des Français en Italie (1480).

GUELFES (ordre des), ordre de chevalerie institué en 1815 dans le roy. de Hanovre par le prince-régent d'Angleterre, en mémoire des Guelfes fondateurs de la maison de Brunswick-Hanovre, qui règne aujourd'hui sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes pommelées, anglée de léopards ; au centre est un médaillon de gueule chargé d'un cheval d'argent sur un tertre de sinople, avec cette légende: *Nec aspera terret*. Le ruban est bleu céleste.

GUÉMENÉE, ch.-l. de canton (Morbihan), à 17 kil. O. de Pontivy; 560 hab., donna son nom à une ligne de la maison de Rohan. *Voy.* ROHAN-GUÉMÉNÉE.

GUÉMÉNÉE-PENFAS, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), sur le Don, à 35 kil. N. E. de Savenay ; 3,910 hab.

GUÉNARD (Antoine), ex-jésuite, né à Damblin en Lorraine en 1726, mort près de Nancy en 1806, est l'auteur d'un *Discours sur l'esprit philosophique*, couronné par l'Académie Française en 1755, et que l'on cite comme un des plus beaux modèles d'éloquence académique : c'est le seul ouvrage qu'il ait publié.

GUÉNARD (Elisabeth), baronne de Méré, née à Paris en 1751, morte en 1829, a publié une foule d'écrits, romans, compilations d'anecdotes, mémoires, dont une partie parut sous les pseudonymes de Boisy, Geller, Faveroles. Presque tous ces ouvrages sont médiocres, quelques-uns même immoraux; les meilleurs sont : *Irma, ou les malheurs d'une jeune orpheline*, 1801, roman royaliste qui fut proscrit par la police impériale: *Mémoires de la princesse de Lamballe*, 1801 ; *Histoire de madame Élisabeth*, 1802. Elle a fait des *Mémoires de Marion Delorme, — de la comtesse Dubarry*, etc.

GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), né en 1720 à Semur en Auxois, mort à Paris en 1785. Buffon l'associa à ses travaux, et lui confia la description des oiseaux dans son *Histoire naturelle* ; il s'en acquitta avec un tel talent de style que l'on fut longtemps à reconnaître dans ses articles une main étrangère ; on estime surtout l'histoire du paon, du rossignol, de l'hirondelle. Il s'est aussi occupé d'insectologie.—C'est à la même famille qu'appartenait M. Gueneau de Mussy, né en 1776, mort en 1834, homme également distingué par ses lumières et par ses vertus, qui fut longtemps conseiller de l'Université, et qui coopéra puissamment avec M. de Fontanes à la réorganisation de cette importante corporation.

GUÉNÉE (l'abbé), écrivain du XVIIIe siècle, né à Étampes en 1717, mort en 1803, professa pendant vingt ans la rhétorique au collège du Plessis : devenu professeur émérite, il consacra ses loisirs à la défense de la religion, et écrivit, sous le titre de *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire* (Paris, 1769, souvent réimprimées, notamment en 1817, avec des additions), un ouvrage plein d'instruction et d'esprit, dans lequel il réfute les nombreuses erreurs du patriarche de Ferney. Son érudition le fit admettre à l'Académie des Inscriptions. Il fut nommé à la fin de sa vie sous-précepteur des enfants du comte d'Artois.

GUER, ch.-l. de canton (Morbihan), à 19 kil. E. de Ploërmel ; 3,860 hab.

GUÉRANDE, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 36 kil. O. de Savenay; 8,239 hab. Gros draps. Aux environs, marais salants. Elle fut prise en 1342 par Louis d'Espagne, en 1373 par Duguesclin ; elle fut vainement assiégée en 1379 par le connétable de Clisson, et en 1489 par le maréchal de Rieux. Un célèbre traité, qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne, y fut conclu en 1365 : par ce traité la maison de Blois céda ses droits sur la Bretagne aux comtes de Montfort.

GUERCHE (LA), ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 21 kil. S. de Vitré; 4,475 hab. Toiles fines, toiles pour la marine, huile de noix.

GUERCHE (LA), ch.-l. de canton (Cher), à 13 kil. N. E. de Sancoins; 1,200 hab. Forges. — Une autre La Guerche (Indre-et-Loire), sur la Creuse, à 33 kil. S. O. de Loches, est remarquable par l'ancien château d'Agnès Sorel.

GUERCHIN (LE), c'est-à-dire *le Louche*, dont le vrai nom était J.-Fr. Barbieri, peintre célèbre, né en 1590 (ou selon d'autres en 1597) à Cento près de Bologne, mort en 1666, se forma seul et travailla prodigieusement. On connait de lui plus de 250 tableaux. On admire dans ses œuvres la force du coloris et le talent avec lequel il imitait la nature et faisait illusion aux yeux. Il était d'une piété fervente, et il a surtout traité des sujets religieux. Ses ouvrages les plus remarquables sont le dôme de la cathédrale de Plaisance, un *Saint Antoine* à Padoue, *les Enfants de Jacob lui montrant la robe ensanglantée de Joseph*, *Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, *Coriolan fléchi par sa mère*, *la Mort de Caton d'Utique*.

GUERCHY (Louis REGNIER, comte de), né en 1715, mort en 1767, suivit d'abord la carrière militaire, s'empara d'Ems en Bohême, et se distingua à Fontenoy. A la paix, il fut nommé ambassadeur en Angleterre (1763); mais ayant eu des démêlés avec le chevalier d'Eon qui avait reçu la mission secrète de le surveiller, il demanda son rappel.

GUÉRET, ch.-l. du dép. de la Creuse, près de la Gartempe, à 117 kil. S. de Paris; 4,796 hab. Tribunal de première instance et collége communal. Bibliothèque, société d'agriculture, pépinière départementale. Ville fondée au VIIIe siècle, et jadis forte. Elle était la capitale du comté de la Marche. — L'arr. de Guéret a sept cantons (Ahun, Bonnat-les-Eglises, Dun-le-Palleteau, Salagnac, La Souterraine, St-Vaury, plus Guéret), 77 communes, et 93,414 hab.

GUERICKE (Otto DE), physicien, né à Magdebourg en 1602, mort à Hambourg en 1686, s'est fait un nom par plusieurs découvertes importantes, au nombre desquelles il faut placer la *machine pneumatique*, une *balance pour peser l'air*, et les *hémisphères* dits *de Magdebourg*, qui servent à démontrer la force de la compression de l'air. Guericke a fait aussi des observations astronomiques : il a le premier annoncé la périodicité des comètes. On a recueilli le résultat de ses recherches physiques et astronomiques sous le titre de *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, etc., Amsterdam, 1672, in-fol.

GUÉRILLAS, c.-à-d. *petite guerre*. On désigna spécialement par ce nom les bandes qui se formèrent en Espagne pour combattre les Français dans la guerre

de 1808 à 1814; les chefs de *guérillas* les plus redoutés étaient Renovales, Mina, Juan Martin, surnommé l'*Empecinado*, le curé Mérino.

GUERIN (Pierre), peintre d'histoire, né à Paris en 1774, remporta le grand prix de peinture en 1797, se rendit en Italie en 1798, mais n'y resta qu'un an; fut nommé en 1814 professeur à l'École des Beaux-Arts, et en 1815 membre de l'Institut. En 1822, il fut nommé directeur de l'Académie à Rome, remplit ces fonctions jusqu'en 1829, et à son retour fut nommé baron. Il mourut en 1833 pendant un voyage en Italie. Ses principaux ouvrages sont : *Marcus Sextus*, 1798; *Phèdre et Hippolyte*, 1802; *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*, *Andromaque*, 1810; *Énée et Didon*, *Agamemnon et Clytemnestre*, 1817, etc. Presque tous ses tableaux ont été gravés. — Il ne faut pas le confondre avec J.-B.-Paulin Guérin, peintre d'histoire actuellement vivant.

GUERNESEY, *Sarnia*, île de la Manche, sur les côtes de France, mais appartenant à l'Angleterre : par 4° 57' long. O., 49° 29' lat. S. : 15 kil. sur 7; 24,000 hab., dont 2,000 marins. Ch.-l., St-Pierre. Côtes échancrées, beaucoup de ports et de baies. Sol fertile, climat doux. Gros bétail. On y faisait jadis un commerce de contrebande très actif. Elle fut réunie à la couronne d'Angleterre par Henri I.

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), professeur de l'Université, né à Rouen en 1744, mort à Paris en 1821, fut successivement professeur d'éloquence au collége d'Harcourt, proviseur du lycée Charlemagne, conseiller de l'Université, directeur de l'école normale, et fut enlevé en 1815 à cette école qu'il dirigeait depuis sa création. On a de lui : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8, et *Histoire naturelle des animaux de Pline*, avec le texte en regard, 1802, 3 vol. in-8; *Discours choisis de Cicéron*, 1789 et 1819; *Nouvelle méthode pour étudier la langue latine*, *suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8; *Grammaire française*, 1806. — Son frère, Antoine-Guillaume, né en 1749, mort en 1816, fut professeur dans différents colléges de Paris. Il publia aussi quelques ouvrages classiques, notamment un *Dictionnaire de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8; et la traduction de quelques discours de Cicéron.

GUERRE (Martin), homme devenu célèbre par une aventure extraordinaire, naquit à Andaye au commencement du XVIe siècle. Depuis huit ans il se trouvait, comme militaire, retenu en Espagne, quand un certain Arnaud du Tilh, son ami, et qui avait avec lui une ressemblance frappante, se présenta à sa femme, comme étant Martin Guerre, réussit à l'abuser complétement ainsi que toute la famille, et usurpa tous les droits de l'absent. Il jouit pendant trois ans du fruit de son imposture, et il ne fallut pas moins que la présence du véritable époux pour démasquer le Sosie, qui fut pendu en 1560.

GUERRE DE CENT ANS, DE TRENTE ANS, DE SEPT ANS, DE LA SUCCESSION, etc. *Voy.* ces noms.

GUERRE SOCIALE OU DES ALLIÉS, dite aussi *Guerre Marsique*, guerre célèbre qui éclata l'an 91 av. J.-C. entre la république romaine et les nations *alliées* d'Italie, ce qui la fit appeler sociale; les Marses y jouèrent le principal rôle. Les peuples d'Italie, profitant des dissensions intérieures de la république et se fondant sur les promesses des Gracques, avaient cru pouvoir exiger du sénat qu'on leur concédât le droit de bourgeoisie et les priviléges attachés au titre de citoyen romain. Cette demande fut rejetée avec mépris, et même le tribun Livius Drusus, qui avait soutenu les prétentions des Italiens, fut assassiné dans le Forum par les patriciens. Les Marses et leurs alliés formèrent aussitôt une confédération dont le chef-lieu fut *Corfinium*. D'abord vainqueurs des généraux romains, ils furent bientôt complétement défaits à Asculum; les principales villes insurgées se rendirent, et après trois ans d'efforts les confédérés demandèrent la paix (87); ils l'obtinrent à des conditions avantageuses et reçurent même le droit de bourgeoisie.

GUERRES MÉDIQUES, PUNIQUES, etc. *Voy.* ces noms.

GUERRES PRIVÉES (en allemand *Fehde*). On désignait ainsi au moyen âge ces guerres acharnées qui s'élevaient entre deux ou plusieurs familles pour venger l'insulte faite à l'un de leurs membres, et qui se perpétuaient de génération en génération jusqu'à ce que la destruction de l'une des parties ou qu'une réparation éclatante y vînt mettre un terme. Ces guerres ensanglantèrent la France et l'Allemagne jusqu'au XIVe siècle. Elles eurent pour principale cause l'absence de lois capables de protéger les individus et de punir les crimes, ainsi que la faiblesse de l'autorité royale en présence de feudataires puissants, et souverains dans leurs domaines. Charlemagne rendit le premier une loi contre les guerres privées, mais elle fut sans résultat. L'Église prêcha vers 1035 la *paix de Dieu*, qui suspendait toutes hostilités pendant les jours consacrés au service divin. Saint Louis enfin établit la *Quarantaine le roi*, ordonnance qui portait que, pendant 40 jours à dater de l'offense faite, il y aurait trêve *de par le Roi*, et que si dans cet intervalle quelqu'un des parents se trouvait tué, l'auteur du crime serait réputé traître et puni de mort. Cette ordonnance et les progrès de la civilisation finirent par arrêter l'effusion du sang.

GUERRES SACRÉES, nom donné dans l'histoire de la Grèce à trois guerres qui eurent pour prétexte ou pour objet la défense du temple d'Apollon à Delphes. La première eut lieu l'an 600 av. J.-C. contre les Crisséens qui pillaient les fidèles qui se rendaient à Delphes. Crissa et Cirrha, leurs villes principales, furent prises d'assaut et leur territoire ravagé, 595. — La seconde, vers 448, eut pour cause le pillage de Delphes par les Phocéens; mais ceux-ci n'y jouèrent que le rôle d'auxiliaires; la lutte s'engagea entre Sparte et Athènes, déjà rivales. Les Athéniens furent vaincus à Chéronée (447). — La troisième eut lieu de 357 à 348 av. J.-C. Ce furent également les Phocéens qui l'excitèrent en faisant une irruption sur le territoire de Delphes. Cette guerre ouvrit à Philippe, roi de Macédoine, qui s'était porté défenseur du territoire sacré, un accès dans les affaires de la Grèce, et fut terminée par la dévastation de la Phocide. Les Phocéens eurent pour généraux trois frères, Philomèle, Onomarque et Phayllus, qui tous trois succombèrent dans cette guerre.

GUESCLIN (DU). *Voy.* DUGUESCLIN.

GUET (LE). On donnait particulièrement ce nom avant la révolution de 1789 à une troupe chargée de veiller pendant la nuit à la sécurité des habitants de Paris; elle était sous les ordres du lieutenant de police. L'institution de cette garde municipale est fort ancienne et remonte au Xe siècle. Longtemps le service fut partagé entre les bourgeois et une compagnie entretenue par le roi. Un édit de 1563 fixa cette compagnie à 50 hommes à cheval, dits *Chevaliers du Guet*, et à 100 hommes à pied.

GUETTARD (J.-Et.), médecin naturaliste de l'Académie des Sciences, conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans, né à Étampes en 1715, mort à Paris en 1786, est l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie. On a de lui : *Mémoire sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, 1746; — *sur les granits de France comparés à ceux de l'Égypte*, 1751; — *sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, 1752; *Histoire de la découverte*

faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée, 1765, in-4. Cette découverte a donné lieu à l'établissement de la manufacture de Sèvres.

GUEUDEVILLE (Nicolas), né à Rouen vers 1650, était entré chez les Bénédictins, mais fut forcé de quitter furtivement son couvent à cause de la licence de ses discours; s'enfuit en Hollande, y abjura sa religion pour le protestantisme, et y publia un ouvrage périodique, *Nouvelles des cours de l'Europe*, qui fut supprimé comme contenant des offenses contre le gouvernement français. Il mourut dans l'indigence à La Haye en 1720. On a de lui une *Critique des Aventures de Télémaque*, Cologne, 1700, 2 vol. in-12; *le Grand Théâtre historique*, etc., Leyde, 1705, 5 vol. in-fol.; *Atlas historique*, etc., avec un *Supplément*, par Limiers, Amsterdam, 1713-21, 7 vol. in-fol.; *le Censeur, ou le Caractère des mœurs de La Haye*, 1715, in-12; des traductions de *Plaute*, d'*Erasme*, de *Th. Morus*, etc., qui sont fort peu estimées.

GUEUGNON, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur l'Arroux, à 25 kil. N. O. de Charolles; 1,500 hab. Deux forges, un martinet.

GUEULLETTE (Thom.-Simon), littérateur, né à Paris en 1683, mort en 1766, remplit des charges honorables dans la magistrature. On a de lui: *les Soirées bretonnes, contes de fées*, 1712; *les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, 1723; *les Aventures merveilleuses du mandarin Fumhoum, contes chinois*, 1723, 2 vol.; *les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés, contes mongols*, 1732, 3 vol.; *les Mille et une heures*, etc., 1733-59, 2 vol., et plusieurs ouvrages dramatiques qui furent représentés au Théâtre-Italien.

GUEUX DE TERRE et GUEUX DE MER, nom que prirent les partisans de la révolution qui au XVIe siècle détacha de la couronne d'Espagne plusieurs provinces des Pays-Bas. Trois cents députés gentilshommes du parti calviniste, ayant à leur tête Henri de Brederode, issu des comtes de Hollande, et Louis, comte de Nassau, étaient venus en 1566 réclamer de la gouvernante Marguerite l'abolition de l'inquisition; celle-ci se montrant effrayée de cette démonstration, le comte de Barleymont voulut la rassurer en lui disant: *Ce ne sont que des gueux*, faisant allusion à la simplicité de leurs vêtements. Ce mot imprudent ayant été entendu devint le mot d'ordre d'une révolution, et les insurgés se firent honneur de le porter (*Voy.* HOLLANDE).— Les Espagnols appelaient *Gueux de mer* les émigrés hollandais qui avaient cherché un refuge sur la mer, et avaient armé contre eux des corsaires.—Les exploits des *Gueux* ont été chantés au XVIIIe siècle par Onno de Haren, descendant d'Adam de Haren, un des principaux chefs des *Gueux* (*Voy.* HAREN).

GUEUX DE LYON, nom donné par mépris aux Vaudois. *Voy.* VAUDOIS.

GUEVARA (L. VELEZ DE), écrivain espagnol, surnommé le *Scarron* de son pays, né en 1574, mort en 1646, exerçait la profession d'avocat, et faisait souvent rire les juges sur leur tribunal par ses plaidoiries spirituelles. On a de lui des comédies et des romans de mœurs dont le plus célèbre est *le Diable boiteux* (*Diavolo cojuelo*), Madrid, 1648, si heureusement imité par Lesage. — Un autre Guevara, Antoine, évêque de Cadix, puis de Mondonedo, né vers 1470, mort en 1544, est célèbre comme historien. On a de lui un ouvrage intitulé: *Marco Aurelio*, Valladolid, 1529, traduit en français sous le titre de *Livre doré de Marc-Aurèle*, par R.-B. Lagrise, Paris, 1531, réimprimé sous le titre d'*Horloge des Princes*, Paris, 1555; c'est du 3e chap. de ce livre que La Fontaine a tiré le fond du discours qu'il prête au paysan du Danube. On a aussi publié de lui un *Recueil de Lettres*, Valladolid, 1539, traduit en français sous le titre d'*Epîtres dorées*, qui contient l'histoire de la révolte des Espagnols en 1520. Comme écrivain, on loue la pureté de son style; comme historien, on suspecte sa véracité. Heumann l'appelle *Mendacissimus*.

GUGERNI, peuple de la Germanique 2e, habitait les lieux où le Rhin et la Meuse se rapprochent le plus et vont courir de l'E. à l'O., entre les Ubiens et les Bataves; c'est le pays de Clèves actuel. Les *Gugerni* eurent part à la révolte de Civilis.

GUGLIELMI (P.), célèbre compositeur, né à Massa-Carrara en 1727, mort à Rome en 1804, obtint les plus grands succès sur les théâtres d'Italie, sur ceux de Vienne, de Londres; partagea la faveur publique avec Paësiello et Cimarosa, et fut nommé en 1793 maître de chapelle par Pie VI. On estime surtout, parmi ses opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea*; et parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in Margellina*, *le Due Gemelle*, *la Bella Piscatrice*.

GUHRAU, ville murée des Etats prussiens (Silésie), à 76 kil. N. E. de Breslau; 3,200 hab. Draps.

GUI, nom de plusieurs ducs de Spolète, issus de la race des Carlovingiens. Le premier duc de ce nom régnait vers 843.— Le plus célèbre, Gui III, tenta, mais inutilement, de se faire nommer roi de France lors de la déposition de Charles-le-Gros (887), puis il enleva la couronne d'Italie à Bérenger, et se fit couronner empereur à Pavie en 889. Il mourut en 894, au moment où il allait combattre à la fois Bérenger et Arnoul, roi de Germanie.

GUI, duc de Toscane, fils et successeur d'Adalbert II, monta sur le trône en 917, aida son frère utérin Hugues à se faire nommer roi d'Italie, 928, étendit sa puissance dans l'Italie méridionale, fit assassiner le pape Jean X, et mourut lui-même peu après, en 929.

GUI DE LUSIGNAN. *Voy.* LUSIGNAN.

GUI L'ARÉTIN OU GUIDO D'AREZZO, moine bénédictin de l'abbaye de Pomposa, au duché de Ferrare, né à Arezzo vers l'an 995, est regardé comme l'inventeur de l'*échelle diatonique* appelée *gamme*, qui simplifia beaucoup le mode de notation musicale employé jusque-là. Il a laissé sur la musique quelques écrits qui ont été réunis et publiés par l'abbé Gerbert dans la collection *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, 3 vol. in-8. La date de sa mort est incertaine.

GUI-PAPE, en latin *Guido-Papæ*, jurisconsulte du XVe siècle, né à St-Symphorien d'Ozon, fut conseiller au parlement du Dauphiné, et mourut vers 1476, après avoir rempli diverses missions pour le roi Louis XI. Son ouvrage le plus important est intitulé: *Decisiones Gratianopolitanæ*, Grenoble, 1490, in-fol. Chorier en a donné un abrégé en français sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une *Vie* de l'auteur, Grenoble, 1692, in-4.

GUIANE. *Voy.* GUYANE.

GUIBAUD (Eustache), oratorien, né à Hyères en 1711, mort en 1794, professa les humanités à Marseille et à Lyon, et fut persécuté comme janséniste; travailla au *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié par l'abbé Barral (Soissons et Troyes, 1758, 6 vol. in-8). Il a publié une *Morale en action*, à l'imitation de l'ouvrage de même titre de Béranger, Lyon, 1797, in-12; et une *Explication du Nouveau Testament*, Paris, 1785, 8 vol. in-8, etc.

GUIBERT, anti-pape, était archevêque de Ravenne, lorsque, par la protection de l'empereur Henri IV, il fut élevé sur le siége pontifical à la place de Grégoire VII en 1075; il prit le nom de Clément III. Il resta maître d'une partie de la ville de Rome pendant le pontificat de Victor III, en fut chassé et y rentra sous Urbain II; et ce ne fut qu'en 1100, sous Pascal II, qu'il en fut définitivement expulsé. Il mourut subitement la même année à Citta di Castello.

GUIBERT (Jacq.-Antoine-Hippolyte, comte de), maréchal-de-camp et écrivain, né à Montauban en 1743, était fils de Ch.-Benoît de Guibert, général distingué (mort en 1786, gouverneur des Invalides). Il servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans en 1756, puis fut envoyé en Corse, y forma une légion corse dont il eut le commandement, et se signala au combat de Ponte-Nuovo, qui assura à la France la conquête de cette île (1767); fut appelé à Paris par le ministre de la guerre comte de Saint-Germain, et coopéra aux réformes tentées par ce ministre; fut nommé en 1787 rapporteur du conseil d'administration de la guerre, et dut en cette qualité appuyer des mesures qui le rendirent impopulaire; tenta sans succès de se faire nommer député aux états-généraux par le bailliage de Bourges, et mourut peu après de chagrin, en 1790. Guibert voulut réunir la gloire des lettres à celle des armes, et il donna différents ouvrages qui excitèrent dans leur temps une sorte d'enthousiasme: un *Essai général de tactique*, Liége, 1772, in-4, et 2 vol. in-8, qu'il fit suivre de la *Défense du système de guerre moderne*, 1779; des tragédies (*le Connétable de Bourbon*, 1775, *la Mort des Gracques*, et *Anne de Boulen*, restées inédites); des *Éloges* (de Catinat, du chancelier L'Hôpital et de Frédéric II, roi de Prusse). On a encore de lui un *Traité de la force publique*. Dans tous les écrits de Guibert, le style est animé, mais souvent enflé. Le meilleur de ses ouvrages est son traité de *Tactique*: il doit être entre les mains de tout militaire désireux de connaître l'art de la guerre. Guibert avait été reçu à l'Académie en 1786. Cet officier n'était pas moins remarquable par les avantages du corps que par ceux de l'esprit: il inspira de vives passions (*Voy.* L'ESPINASSE). — Sa femme, madame Guibert (Dlle de Courcelles), née en 1758, morte en 1826, restée veuve à trente-deux ans, publia plusieurs manuscrits qu'il avait laissés sur l'art de la guerre, ainsi que les *Lettres de mademoiselle de L'Espinasse*. Elle a elle-même donné quelques ouvrages traduits de l'anglais.

GUIBRAY (foire de). *Voy.* FALAISE.

GUICHARDIN, *Francesco Guicciardini*, célèbre historien italien, né à Florence en 1482 d'une famille ancienne, mort en 1540, se destina d'abord au barreau, et fut nommé à vingt-trois ans professeur de jurisprudence. Peu de temps après, il entra dans la carrière diplomatique, fut envoyé en ambassade auprès de Ferdinand-le-Catholique, puis appelé à Rome par le pape Léon X, qui le combla d'honneurs, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Il fut envoyé dans la Romagne par Clément VII, y rétablit le calme, fonda des établissements utiles, ouvrit des routes, en un mot ne négligea rien pour augmenter la prospérité de ce pays. Nommé lieutenant-général du St-Siége, il défendit avec succès Parme assiégée par les troupes françaises, et maintint Bologne sous la domination de Rome en apaisant la révolte de la famille des Pepoli qui aspiraient à l'autorité souveraine. Retiré dans sa patrie, il y rendit des services aux Médicis, donna d'utiles conseils à Alexandre de Médicis, et, après la mort de ce prince, contribua puissamment à l'élection de Cosme. Dès lors, il ne s'occupa plus que de ses travaux historiques. Il a laissé une *Histoire d'Italie*, qui commence en 1490 et finit en 1534. Cet ouvrage est, de l'aveu des meilleurs critiques, d'un mérite supérieur. L'édition la plus complète et la plus recherchée est celle de Fribourg en Brisgau (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4. Il en a paru une édition à Paris en 1832, 6 vol. in-8, avec une préface de Ch. Botta, qui a continué l'ouvrage. Cette histoire a été traduite en français, Paris, 1738, 3 vol. in-4, par Favre, revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. Guichardin a laissé en outre un écrit intitulé: *Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-8, traduit en français, Paris, 1577, in-8, et une relation de sa légation en Espagne, publiée pour la première fois en 1825, à Pise, par J. Rosini.

GUICHE, village du dép. des B.-Pyrénées, à 23 kil. S. de Bayonne; 1,500 hab. Domaine de la maison de Guiche, branche de celle de Gramont.

GUICHE (Diane, comtesse de), dite *la belle Corisande*, fille de Paul d'Andouins, avait épousé Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne (qui mourut en 1580), et resta veuve à vingt-six ans. Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, en devint éperdument amoureux; la comtesse de Guiche le paya de retour et lui fut dévouée toute sa vie. Pendant les guerres de la Ligue, elle vendit pour lui ses diamants, engagea ses biens, et alla jusqu'à lui envoyer des levées de 20 à 24,000 Gascons, qu'elle avait enrôlés à ses frais. On conserve à la bibliothèque de l'Arsenal les lettres d'Henri IV à Corisande. Elles ont été publiées dans *le Mercure* de 1769.

GUICHE (Armand DE GRAMONT, comte de), lieutenant-général, né en 1638, était fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisande. Après avoir servi avec distinction, particulièrement dans la guerre de Flandre en 1655, il fut exilé en Hollande par Louis XIV pour s'être trouvé mêlé à une intrigue qui avait pour but d'amener le roi à renvoyer mademoiselle Lavallière. Il rentra en France en 1671, après huit ans d'exil, et fit la campagne de Hollande de 1672 sous le grand Condé: au fameux passage du Rhin, il se jeta le premier à la nage dans le fleuve, et entraîna toute l'armée par son exemple. Il mourut l'année suivante, de la douleur que lui causa la défaite d'une escorte de convoi qu'il commandait. Madame de Sévigné rend compte de cette mort d'une manière touchante dans une de ses lettres (datée du 8 décembre 1673).

GUICHE (LA), ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. E. de Charolles, 950 hab.

GUICHE (le maréchal DE LA). *Voy.* LA GUICHE.— Il ne faut pas confondre la maison de *La Guiche* avec celle *de Guiche*. *Voy.* ci-dessus.

GUICHEN, ch.-l. de cant.(Ille-et-Vilaine), à 42 kil. N. E. de Redon; 3,000 hab. Source ferrugineuse vantée. Carrière de grès.

GUIDAL (Maxim.-Jos.), général français, né à Grasse en 1755, gagna ses grades sur le champ de bataille pendant les guerres de la révolution. Ennemi du despotisme de Napoléon, il se lia avec le général Malet, entra dans la conspiration tramée par ce dernier en 1812, et fut condamné à mort avec lui.

GUIDE (LE), célèbre peintre italien, dont le vrai nom est *Guido Reni*, né à Bologne en 1575, mort en 1642, fut élève des Carrache, avec l'Albane, son ami. Il eut pour protecteur le pape Paul V, qui l'appela à Rome lorsque sa réputation de grand peintre était déjà bien établie. Le Guide trouva à Rome le Caravage, dont le genre était opposé au sien, et qui lui voua une haine éternelle. Il n'opposa à cette inimitié que la douceur et la modération. Comblé des faveurs de Pie V, il aurait eu une vie digne d'envie, si la passion du jeu ne s'était emparée de lui. Accablé de dettes, il fut délaissé, et passa ses derniers jours dans l'oubli et la misère. Le Guide a laissé un très grand nombre de tableaux remarquables; on cite en première ligne le *Crucifiement de saint Pierre*, un *Saint Michel* et le *Martyre de saint André*. La richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris; telles sont les qualités qui distinguent généralement les productions du Guide.

GUIDI (Ch.-Alex.), poëte lyrique italien, né à Pavie en 1650, mort en 1712, vécut d'abord à la cour

du duc de Parme, Ranuccio II, puis obtint la faveur de la reine Christine qui l'emmena à Rome (1685); il se lia, après la mort de cette princesse, avec le cardinal Alberti (depuis Clément XI). On a de lui des *Poésies lyriques* estimées, Parme, 1671, et Rome, 1704, une tragédie d'*Amalasonta*, des *Pastorales*, etc.

GUIDI, famille noble de Toscane, fut très puissante aux XIe et XIIe siècles, et finit par se soumettre à la république florentine.

GUIDO D'AREZZO. *Voy.* GUI.

GUIDO RENI. *Voy.* GUIDE (LE).

GUIDO TORELLO. *Voy.* TORELLO.

GUID' UBALDO (le marquis), mathématicien, né à Urbin vers 1540, mort en 1601, est auteur des ouvrages suivants : *Planispheriorum universalium theoria; Mecanicorum libri VII*, 1577 ; *Perspectivæ libri VI*, 1600 ; *Problematum astronomicorum libri VII*, 1609 ; *In Archimedem de æquiponderibus paraphrasis*, 1615, etc.

GUID' UBALDO DE MONTEFELTRO. *Voy.* MONTEFELTRO.

GUIENNE. *Voy.* GUYENNE.

GUIERS, riv. de France, formée près des Échelles par la jonction de deux bras (Guiers-Vif, Guiers-Mort), sert pendant 45 kil. de limite entre la France (dép. de l'Isère) et la Savoie, et tombe dans le Rhône à 15 kil. S. de Belley.

GUIGNARD (J.), jésuite, régent et bibliothécaire du collége de Clermont, fut impliqué dans le procès de J. Châtel, assassin de Henri IV, et fut condamné à mort par le parlement comme convaincu d'avoir prêché le régicide. Il fut exécuté en 1596.

GUIGNES, ville de France. *Voy.* GUINES.

GUIGNES (Joseph DE), orientaliste, interprète du roi, né à Pontoise en 1721, mort à Paris en 1800, membre de l'Académie des Belles-Lettres, garde des antiques du Louvre, s'était particulièrement appliqué à la connaissance de la langue chinoise. On a de lui : *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, etc.*, 1756-58, 5 vol. in-4, ouvrage d'un travail immense ; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759 ; *le Chou-King*, traduit avec notes, 1770, in-4 ; un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations*, dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Ce savant combattit lui-même sur la fin de sa vie plusieurs des opinions qu'il avait soutenues dans ses précédents ouvrages. — Son fils, Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, né en 1759, a cultivé avec succès les langues orientales ; il fut consul à Canton. On a de lui un *Voyage à Pékin, Manille*, etc., Paris, 1808, 3 vol. in-8.

GUIGUES I, dit *le Vieux*, tige des dauphins du Viennois, possédait le comté d'Albon, ainsi que quelques autres terres dans les environs de Grenoble, et érigea ses domaines en principauté. Il fonda le prieuré de Saint-Robert, près de Grenoble, et prit, sur la fin de sa vie, l'habit de moine de Cluny. Il mourut vers 1075, dans un âge avancé, et eut pour successeur son fils Guigues II (1075-80). — La plupart de ses autres descendants portèrent le nom de Guigues ; les plus connus sont : Guigues IV, fils et successeur de Guigues III (1120) ; il est le premier prince Viennois qui ait pris le titre de dauphin, que ses descendants ont continué de porter, et qui a fait donner celui de Dauphiné à leur principauté. Il mourut en 1142, à la fleur de son âge.—Guigues V, fils de Guigues IV, qui mourut à peine âgé de 30 ans, en 1162. Il ne laissa point d'enfants : sa sœur Béatrix hérita de ses états, et porta le Dauphiné en dot à Hugues de Bourgogne, mort en 1192, à la croisade.—Elle eut un fils qui prit aussi le nom de Guigues (Guigues VI) ; il ne fit rien de remarquable. — Guigues VII, fils de Guigues VI, laissa ses états à Jean, son fils, qui mourut sans enfants en 1382. Alors, par le mariage d'Anne, sœur de Jean, le Dauphiné passa dans la maison d'Humbert de la Tour. — Guigues VIII, petit-fils d'Humbert de la Tour, qui avait commencé une nouvelle maison de Dauphiné. Il est un des plus grands princes qui aient régné sur le Dauphiné. Il épousa en 1323 Isabelle de France, 3e fille de Philippe-le-Long, remporta une victoire signalée sur Edouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varen, à l'âge de 16 ans ; conduisit des troupes à Charles IV, roi de France, et contribua à la victoire de Cassel sur les Flamands en 1328. Mais ayant été attaqué de nouveau par le comte de Savoie, il fut tué dans un engagement près de Voiron, en 1332, à l'âge de 24 ans. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur son frère Humbert II, qui légua ses états à la France. *Voy.* DAUPHINÉ.

GUILDFORD ou GUILFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Surrey, à 45 kil. S. O. de Londres ; 3,800 hab. Jolie ville. Château en ruines, église de la Trinité, hôtel-de-ville, prison, théâtre, etc. Commerce, surtout avec Londres. — Jadis résidence de divers rois anglais. Godwin fit périr dans le château de Guildford, en 1036, 600 partisans d'Alfred, fils du roi Ethelred.

GUILDFORD (le duc de), 4e fils du duc de Northumberland, avait épousé Jeanne Grey, et comptait monter sur le trône avec elle, lorsqu'il fut arrêté et mis à mort par ordre de la reine Marie. *Voy.* GREY (Jane) et MARIE. — *Voy.* aussi NORTH.

GUILDHALL, nom de l'hôtel-de-ville de Londres. Cet édifice fut construit en 1411 ; il joue un assez grand rôle dans l'histoire d'Angleterre.

GUILHEM. *Voy.* GUILLAUME.

GUILHEN DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

GUILLARD (Nicolas-François), poëte dramatique, né à Chartres en 1752, mort en 1814, a composé les paroles de plusieurs opéras qui ont eu un grand succès, entre autres *Iphigénie en Tauride*, musique de Gluck ; *Œdipe à Colone*, musique de Sacchini.

GUILLAUME, en anglais *William*, en allemand *Wilhelm* (de l'allemand *wille*, volonté, et *helm*, casque, protection). Ce nom a été porté par un grand nombre de personnages célèbres dans l'histoire.

I. *Ducs de Normandie.*

GUILLAUME I, surnommé *Longue-Épée*, fils et successeur de Rollon ou Raoul, sous la conduite duquel les Normands étaient venus s'établir en France. Il conserva ses états par sa valeur, força les comtes de Bretagne à se reconnaître ses vassaux (918) ; battit le comte de Cotentin, qui était venu mettre le siége devant Rouen (920) ; prit la défense de Charles-le-Simple contre Raoul, duc de Bourgogne, et contribua à replacer et à maintenir Louis-d'Outremer sur le trône. Il périt en 994, traîtreusement assassiné par un comte de Flandre dans une conférence que ce seigneur lui avait proposée.

GUILLAUME II, dit *le Bâtard* ou *le Conquérant*, qui devint roi d'Angleterre. *Voy.* ci-après.

GUILLAUME III, dit *le Roux*, le même que Guillaume II, roi d'Angleterre. *Voy.* ci-après.

GUILLAUME CLITON, fils de Robert II, duc de Normandie, qui avait été dépouillé de son duché par Guillaume-le-Roux et Henri I. Soutenu par le roi de France, Louis-le-Gros, il fit de vains efforts pour faire valoir ses droits (1116). Il fut investi en 1127 du comté de Flandre, et mourut l'année suivante.

II. *Rois d'Angleterre.*

GUILLAUME, surnommé *le Conquérant* ou *le Bâtard*, fils naturel de Robert-le-Diable, duc de Normandie, et d'une blanchisseuse de Falaise, né en 1027, perdit son père à l'âge de 8 ans (1035), et eut pendant quelques années à disputer son héritage contre des seigneurs puissants. Henri I, roi de France, qui l'avait protégé dans cette première lutte, envahit ensuite lui-même la Normandie ; mais il fut défait dans une sanglante bataille à Mortemer

(1054), et Guillaume ne fut plus inquiété dans la possession de ses états héréditaires. L'occasion de les agrandir s'offrit bientôt à lui. Edouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, son parent et son ami, lui avait, à ce qu'il prétendait, légué en mourant ses états. Guillaume passa aussitôt en Angleterre, y vainquit, à la fameuse bataille d'Hastings (1066), Harold, son compétiteur au trône, et se fit couronner roi d'Angleterre. Il employa, pour affermir sa conquête, des moyens odieux, dépouillant de leurs domaines les seigneurs saxons pour en revêtir les guerriers normands, donnant tous les emplois à ses compagnons d'armes, et accablant le peuple d'impôts et de charges de toute espèce. Il mourut à Mantes-sur-Seine, en 1087, dans une expédition qu'il venait de commencer contre Philippe I, roi de France, pour se venger de ce prince, qui s'était permis quelques plaisanteries sur son embonpoint. La vie de Guillaume-le-Conquérant a été écrite par plusieurs historiens, entre autres par l'abbé Prévost. L'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, sous la conduite de Guillaume, a été rédigée avec un rare talent par M. Augustin Thierry (1825, 3 vol. in-8).

GUILLAUME II, dit *le Roux*, de la couleur de ses cheveux, fils du précédent, fut destiné par son père à régner sur l'Angleterre, tandis que son frère aîné Robert devait posséder la Normandie. Il fut couronné en 1087. Son frère Robert, soutenu par les grands du royaume, lui disputa le trône d'Angleterre; mais il triompha de cette révolte, et obligea même Robert à lui céder la Normandie pour une grosse somme d'argent. Il fit aussi la guerre à Malcolm, roi d'Ecosse, et le força à lui rendre hommage: il comprima plusieurs révoltes des Normands, excitées par Philippe, roi de France. Cependant ses violences, ses cruautés le faisaient détester de tous; le vénérable Anselme, abbé du Bec, en Normandie, et accablé par lui de mauvais traitements, fut contraint de se réfugier à Rome. Les Anglais doivent à Guillaume-le-Roux la tour de Londres et la grande salle de Westminster. Il mourut en l'an 1100.

GUILLAUME III, né en 1650, à La Haye, était fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il fut élu stathouder de Hollande en 1672, sous le nom de prince d'Orange, et commanda les troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Le prince d'Orange, quoique souvent vaincu dans cette guerre, notamment à Senef, fit partout face à l'ennemi, donna les preuves les plus éclatantes de courage, de prudence et d'habileté, et conclut avec la France, à Nimègue, une paix honorable (1678). Guillaume d'Orange avait épousé Marie, fille de Jacques II, roi d'Angleterre: ce monarque, par son zèle outré pour la religion catholique, irritait de jour en jour les Anglais: son gendre profita de cet état des esprits, se fit un parti puissant en Angleterre, et enfin en 1688, levant le masque, il débarqua avec une flotte sur les côtes, se vit aussitôt entouré de nombreux partisans, à la tête desquels était le célèbre Marlborough: obligea le faible Jacques II à se retirer en France, et se fit proclamer roi à sa place, sous le nom de Guillaume III. Il n'en conserva pas moins son titre de stathouder en Hollande. Il battit à La Hogue (1692) la flotte française, et bien que défait à Steinkerque et à Nerwinde (1692 et 93), il força le roi de France à le reconnaître roi d'Angleterre par la paix de Ryswick (1697). Après avoir eu de grandes difficultés à vaincre dans l'intérieur de ses nouveaux états, Guillaume III se rendit enfin maître de tous les esprits. Il mourut en 1702, laissant l'Angleterre paisible et puissante. Il ne laissa pas d'enfants; Anne, sa belle-sœur, lui succéda. La *Vie de Guillaume III, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre*, a été tout récemment publiée par Hugues Trevor, Londres, 1839, 2 vol. in-8.

GUILLAUME IV, 3e fils de George III, né en 1765, mort en 1837, servit dès sa première jeunesse dans la marine, et passa par tous les grades. En 1788, il fut nommé duc de Clarence. Ce prince mena dans sa jeunesse une conduite scandaleuse: il vécut dès 1790 dans une étroite intimité avec l'actrice Jordans; cette intimité dura vingt ans, et ne cessa que sur les pressantes sollicitations de la famille royale; mistriss Jordans se retira alors en France, où elle mourut en 1816. En 1818, le duc de Clarence épousa une fille du duc de Saxe-Meiningen; mais il n'en eut point de postérité. Après la mort de son 2e frère et de la fille du roi, il devint héritier présomptif, et après celle de George IV, il fut proclamé roi, en 1830. Il favorisa successivement le parti whig et le parti tory: cependant la réforme parlementaire fit de grands progrès sous son règne. Il fut remplacé sur le trône par la reine Victoria, sa nièce.

III. *Comtes de Hollande.*

GUILLAUME, comte de Hollande, fils de Florent IV, fut pendant le grand interrègne proclamé empereur d'Allemagne par le pape Innocent IV en 1247, en opposition à Frédéric II. N'ayant pu se faire reconnaître, il renonça de lui-même au vain titre d'empereur et revint dans ses états où il prit le titre de comte de Zélande. Il mourut en 1256. — Le nom de Guillaume a été porté par d'autres comtes de Hollande qui n'ont rien fait d'important.

GUILLAUME DE NASSAU-ORANGE I-V, stathouders de Hollande. *Voy.* NASSAU, et GUILLAUME III (roi d'Angleterre).

IV. *Rois et princes divers.*

GUILLAUME, roi d'Ecosse, surnommé *le Lion*, parce qu'il portait un lion dans ses armes, succéda en 1165 à son frère Malcolm IV; fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre; fut vaincu, fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'après s'être reconnu vassal du roi d'Angleterre. A l'avénement de Richard-Cœur-de-Lion, il se délivra de ce vasselage moyennant 10,000 marcs d'argent. Depuis il régna paisible jusqu'en 1214, année de sa mort.

GUILLAUME I, dit *le Mauvais*, roi de Sicile, troisième fils de Roger I, lui succéda en 1154, et mourut en 1166. Il ne maintint son pouvoir que par des cruautés qui le rendirent odieux, et qui justifient le surnom que lui a conservé l'histoire. — Guillaume II ou *le Bon*, roi de Sicile, fils et successeur du précédent, fut constamment en guerre avec l'empereur Frédéric-Barberousse, et mourut en 1189. Ce prince a mérité le titre de *Bon* par les soins qu'il a donnés à la prospérité de ses sujets. Il eut pour successeur Tancrède, petit-fils du roi Roger.— Guillaume III, roi de Sicile, succéda à Tancrède, son père, en 1193, sous la tutelle de la reine Sibylle, sa mère, et fut dépossédé par l'empereur Henri VI, qui prétendait à la couronne de Sicile, du chef de Constance, sa femme. Enfermé dans une forteresse du pays des Grisons après avoir été privé de la vue, Guillaume y mourut postérieurement à 1195.

GUILLAUME, ducs d'Aquitaine. L'Aquitaine a eu dix ducs de ce nom. Les plus connus sont :

GUILLAUME I, *le Saint*. *Voy.* ci-après GUILLAUME (St).

GUILLAUME III, dit *Tête-d'étoupes*, à cause de la couleur de ses cheveux; il régna de 942 à 956, se vit forcé de faire hommage de son duché à Louis-d'Outremer, fut en guerre avec le roi Lothaire qui le battit à Poitiers en 954, et le força à lui fournir des secours contre le comte de Champagne.

GUILLAUME V, dit *le Grand* (993-1030). Il protégea les sciences et les lettres, et les cultiva lui-même. On a de lui des lettres (dans les recueils de Duchesne et de Bouquet).

GUILLAUME IX (1086-1126), guerrier et trouba-

dour. Il partit en 1101 pour la Terre-Sainte avec une nombreuse armée et revint presque seul. Livré au plaisir et à la galanterie, il dépouilla souvent des monastères pour enrichir des femmes et des courtisans. On trouve quelques pièces de lui dans la *Bibliothèque du Poitou* de Dreux du Radier.

GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine (1126-1137), fils du précédent, s'abandonna, comme son père, à son goût pour les plaisirs. Son règne fut agité par des guerres presque continuelles, tantôt contre le roi Louis-le-Gros, tantôt contre les Normands. A sa mort, ses états passèrent entre les mains de sa fille Eléonore.

GUILLAUME, dit *Bras-de-Fer*, premier chef des Normands dans le royaume de Naples, était l'aîné des douze fils de Tancrède de Hauteville. Il passa en Italie en 1035 avec Drogon et Omphroi, ses frères, et 300 aventuriers normands déguisés en pèlerins; se mit d'abord au service de Guaimar IV, prince de Salerne, puis à celui de George Maniacès, patrice grec, qui voulait enlever la Sicile aux Sarrasins. Après avoir combattu avec bravoure pendant six années pour la cause des Grecs, Guillaume, irrité de la mauvaise foi de ses alliés, tourna ses armes contre eux, et leur enleva la Calabre et la Pouille. Il partagea ses conquêtes entre les plus distingués de ses compagnons. Il mourut en 1046, avant d'avoir consolidé sa puissance. Drogon, son frère, lui succéda.

GUILLAUME I, landgrave de Hesse, 1785; puis électeur, 1803-1821. *Voy.* HESSE.

V. *Saints*, *savants*, etc.

GUILLAUME (saint), né en Aquitaine, porta d'abord les armes sous Charlemagne, chassa les Sarrasins du Languedoc, et reçut de l'empereur, en récompense, le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, il renonça au monde pour ne s'occuper que de son salut, et se retira dans la vallée de Gellonne près de Lodève, où il bâtit le monastère nommé depuis *Saint-Guilhem* (ou *Guillaume*) *du Désert*. Il vécut en saint dans cette solitude, et y mourut en 812, le 28 mai, jour où il est honoré par l'Eglise.

GUILLAUME (saint), archevêque de Bourges, était de la famille des comtes de Nevers, et vivait vers 1200. Après avoir été chanoine à Soissons et à Paris, il se retira dans la solitude de Grandmont, puis entra dans l'ordre de Cîteaux ; il y vivait dans la retraite lorsqu'il fut élevé malgré lui sur le siége de Bourges en 1201. Il s'y fit remarquer par sa piété et sa tolérance. Il mourut le 10 janvier 1209; on l'honore le 16 du même mois.

GUILLAUME (saint), dit *de Malavalle* ou *Maleval*, gentilhomme français, fut d'abord militaire et mena une vie licencieuse; mais s'étant converti, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem afin d'expier ses fautes. A son retour en 1153, il se fixa près de Sienne, dans la vallée déserte de Malavalle, et y vécut saintement jusqu'en 1157. Plusieurs personnes, attirées par la sainteté de sa vie, se réunirent dans ce lieu solitaire, et y formèrent une sorte de congrégation qui prit plus tard le nom de *Guillemins* ou *Guillemites*, et qui fut approuvée par Alexandre IV en 1256. Cet ordre se répandit en Allemagne, en Flandre et surtout en France (*Voy.* GUILLEMITES). Guillaume fut canonisé. On le fête le 10 février.

GUILLAUME DE CHAMPEAUX, *Gulielmus a Campellis*, philosophe scolastique, archidiacre de Paris, était fils d'un laboureur de Champeaux en Brie. Il enseigna avec éclat à l'école du Cloître Notre-Dame à Paris, puis au Cloître de Saint-Victor, et compta Abélard au nombre de ses disciples; mais s'étant vu éclipsé dans l'enseignement et vaincu dans la dispute par son élève, il renonça à ses leçons. Il fut nommé en 1113 évêque de Châlons-sur-Marne, prit l'habit de Cîteaux en 1119 et mourut deux ans après. Champeaux était un des plus zélés défenseurs de la doctrine réaliste. Il a laissé un *Livre des sentences*, qui est encore manuscrit, et un *Traité de l'origine de l'âme* (dans le tome 5 du *Thesaurus* du P. Martenne).

GUILLAUME DE TYR, archevêque de Tyr, né à Jérusalem, vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie gagna la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem ; fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et assista au 3ᵉ concile de Latran en 1178. Il mourut vers 1188, empoisonné par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance. Guillaume avait écrit une histoire intitulée : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in Oriente gesti*, Bâle, 1549, in-fol., trad. en français par Gabriel Dupréau, sous le titre de *la Franciade orientale*, Paris, 1573, in-fol.

GUILLAUME LE BRETON, historien et poëte, né en Bretagne vers l'an 1165, surnommé *Armoricus* ou *Brito-Armoricus*, remplit les fonctions de conseiller intime auprès de Philippe-Auguste, et mourut vers 1220, chanoine de Senlis. On a de lui : *Histoire des gestes de Philippe-Auguste*, et *la Philippide*, poëme en 12 livres : ces deux ouvrages ont été plusieurs fois imprimés, notamment dans les collections de Duchesne et de Brial.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *Guillaume de Paris*, philosophe scolastique d'un mérite éminent, né à Aurillac, fut nommé en 1228 évêque de Paris et mourut en 1249. Il se fit remarquer dans son siècle par l'étendue de ses connaissances et par l'originalité de ses vues, principalement sur la théologie naturelle. Il penchait vers le platonisme. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1591, in-fol.

GUILLAUME DE MŒRBEKA OU DE MEERBECKE, savant religieux brabançon, de l'ordre de St-Dominique, né vers 1230 à Meerbecke, sur la frontière de la Flandre et du Brabant, était disciple d'Albert-le-Grand et ami de saint Thomas ; il fut chapelain et pénitencier du pape Clément IV (1268), accompagna Grégoire X au concile de Lyon (1274), fut nommé par Jean XXI archevêque de Corinthe, et mourut dans son diocèse vers 1300. Possédant également le grec et l'arabe, il rendit d'importants services à son siècle : il entreprit, à l'instigation de saint Thomas, une nouvelle traduction latine d'Aristote : il traduisit aussi divers traités de Simplicius, de Proclus, d'Hippocrate. La plupart de ces traductions sont restées inédites ; M. Cousin a inséré dans son Proclus ce que Guillaume avait traduit de cet auteur.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de Saint-Denis, mort en 1302, est auteur d'une *Chronique des rois de France*; des *Vies de saint Louis et de ses frères*, *Philippe-le-Hardi et Robert*, insérées dans la Collection d'André Duchesne.

GUILLAUME DE LORRIS, poëte français du XIIIᵉ siècle, né à Lorris sur la Loire, près de Montargis, vivait au temps de saint Louis et mourut fort jeune, à ce qu'on croit en 1260. Il est auteur du célèbre roman de *la Rose*, continué par Jean de Meung : ce n'est autre chose que l'art d'aimer, mis sous une forme allégorique. *La Rose*, si difficile à cueillir, est la femme aimée que l'amant n'obtient qu'après mille obstacles. Cet ouvrage a été fréquemment imprimé ; la meilleure édition est due à M. Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8. La partie du roman de *la Rose* composée par Guillaume de Lorris renferme 4,000 vers de huit syllabes. *Voy.* JEAN DE MEUNG.

GUILLAUME, dit *le Frère Guillaume*, peintre sur verre, dominicain, né à Marseille en 1475, mort à Cartone en 1537, avait accompagné en Italie le frère Claude, son compatriote, habile peintre sur verre, et eut d'abord part à ses travaux. Il peignit ensuite seul les vitraux de l'église de Sainte-Marie

dell' Anima, ceux de la cathédrale et de l'église de Saint-François à Rome et de Sainte-Marie d'Arezzo.

GUILLAUME (ordre militaire de), ordre de chevalerie, créé en 1815 par le roi des Pays-Bas Guillaume I. La décoration est une croix d'or à huit pointes émaillées de blanc, avec cette devise: *Voor moed, beleid, trouw* (pour la bravoure, le talent, la fidélité). La croix est suspendue à un ruban orange liséré de bleu.

GUILLEMINOT (Armand-Charles, comte), lieutenant-général et pair de France, né à Dunkerque en 1774, mort à Bade en 1840, servit d'abord en Belgique sous Dumouriez et Pichegru, en Italie sous Moreau, devint général en 1808, fit toutes les campagnes de l'empire en qualité de chef d'état-major, et fut créé général de division en 1813. Sous la Restauration, il fut nommé en 1816 directeur général du dépôt de la guerre, et prit une grande part à la réorganisation de cette administration. En 1823 il fut chargé de dresser les plans de l'expédition d'Espagne sous le commandement du duc d'Angoulême, accompagna ce prince dans cette expédition, et conseilla la célèbre *ordonnance d'Andujar*. En 1824, il fut nommé ambassadeur près la Porte ottomane et ne fut rappelé qu'en 1831. Depuis ce temps il a vécu dans la retraite.

GUILLEMINS ou GUILLEMITES, congrégation religieuse instituée par saint Guillaume de Malavalle ou Maleval, en 1153, fut d'abord établie dans la vallée de Malavalle, près de Sienne, puis se répandit dans toute l'Italie, en France et en Allemagne. Dès 1256 ils eurent un monastère à Montrouge; ils furent transférés en 1298 à Paris; ils portaient de grands manteaux blancs, d'où ils prirent le nom de *Blancs-Manteaux*. — Les Guillemites n'avaient plus de maison en France longtemps avant la révolution. Ce fut dans leur maison de Bourges que naquit en 1594 la réforme des Petits-Augustins.

GUILLERAGUES (le comte de LAVERGNE DE), président de la cour des aides de Bordeaux, fut nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople. Il a laissé une relation de son ambassade, 1684. Boileau lui a adressé sa cinquième épître, sur la *nécessité de se connaître soi-même.*

GUILLERI (les frères), nom de trois brigands fameux pendant les guerres de la Ligue: ils étaient issus d'une noble famille, et avaient servi parmi les Ligueurs sous le duc de Mercœur. Lorsque Henri IV fut monté sur le trône, ils levèrent une troupe de voleurs avec laquelle ils parcoururent les grandes routes, et mirent à contribution les châteaux du Lyonnais, de la Guyenne et de la Saintonge. Ils avaient établi leur quartier-général dans un château-fort situé sur les frontières de la Bretagne et du Poitou. Assiégés dans cette retraite en 1608, ils furent faits prisonniers après une longue résistance, et rompus vifs sur la place de Saintes.

GUILLESTRE, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 19 kil. N. E. d'Embrun; 1,000 hab. Toiles, usine à fer. Marbres aux environs.

GUILLET (PERNETTE DU), dame poëte du XVIe siècle, contemporaine et émule de Louise Labé, née à Lyon en 1520, morte en 1545, à la fleur de l'âge, s'était de bonne heure fait connaître par des poésies gracieuses et par des chansons qu'elle chantait elle-même en s'accompagnant du luth ou de l'épinette. Antoine Dumoulin fit imprimer les *Rymes de gentille et vertueuse dame Pernette Du Guillet.*

GUILLON, ch.-l. de canton (Yonne), sur le Serein, à 14 kil. N. E. d'Avallon; 800 hab. Un traité y fut conclu en 1359, pour l'évacuation de la Bourgogne par les Anglais.

GUILLOTIÈRE (LA), grand faubourg de Lyon, sur la rive gauche du Rhône; 22,890 hab. Beaucoup de fabriques de soies: acide sulfurique, vitriol, etc. C'était jadis une ville distincte de Lyon.

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes en 1738, mort en 1814, étudia la médecine à Paris sous le célèbre A. Petit, et fut bientôt nommé docteur à la Faculté. Appelé à l'Assemblée nationale, Guillotin s'y fit remarquer par la sagesse de ses vues et la modération de ses principes. Voulant diminuer les souffrances des suppliciés, il proposa à la Constituante l'abolition du genre de supplice suivi jusqu'alors. On a par suite donné son nom à la machine fatale employée pour exécuter les condamnés; ce n'est cependant pas lui qui est l'auteur de cette machine; il s'était borné à faire décréter l'égalité des peines et à recommander la recherche d'un supplice prompt et uniforme (1er décembre 1789). Ce fut le docteur Antoine Louis, secrétaire de l'Académie de Chirurgie, qui détermina le mode du supplice et qui arrêta, avec un mécanicien nommé Schmidt, le plan de la machine, qui fut employée pour la première fois le 25 avril 1792. Il paraît au reste que ce mode de décollation était depuis longtemps connu en Italie, dans le midi de la France et en Angleterre; un vieil historien, Jean d'Auton, fait la description d'une exécution de ce genre qui eut lieu à Gênes en 1507.

GUIMAR, ville de l'île de Ténériffe, dans l'E., à 26 kil. S. O. de Ste-Croix; 3,600 hab.

GUIMARAENS, ville de Portugal (Minho), à 42 kil. N. E. de Porto; 8,300 hab. Palais construit par Alphonse I, duc de Bragance; plusieurs belles places; collégiale. Coutelleries, quincailleries, linge de table. Patrie du roi Alphonse I et du pape Damase.

GUIMARD (Marie-Madeleine), célèbre danseuse, née à Paris en 1743, morte en 1816, entra en 1762 à l'Opéra où elle éclipsa bientôt toutes ses rivales, eut longtemps la vogue, fut pensionnée par le prince de Soubise, le financier Laborde, l'évêque de Jarente, et fit époque dans les annales du scandale comme dans celles de l'art. Elle avait épousé en 1789 le chorégraphe Despréaux.

GUIMOND DE LA TOUCHE (Claude), poëte dramatique, né à Châteauroux vers 1725, mort en 1760, entra chez les Jésuites en 1739, et fut obligé de quitter la compagnie pour avoir frondé quelques-unes des pratiques qui y étaient usitées. Rentré dans le monde, la poésie dramatique l'occupa tout entier. En 1757 il présenta au Théâtre-Français la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut un succès prodigieux. On a aussi de lui une épître en vers intitulée: *les Soupirs du cloître*, *ou le Triomphe du fanatisme*, qu'il avait composée chez les Jésuites, et où il dépeint ces religieux sous les plus noires couleurs: cette satire n'a paru qu'après sa mort.

GUINÉE, dénomination vague qui sert à désigner une partie du littoral de l'Afrique dont l'étendue varie beaucoup. Ordinairement on appelle ainsi la région comprise entre Sierra-Leone au N. et le cap Lopez au S., de 11° lat. N. à 2° lat. S. et de 14° long. O. à 8° long. E.; elle est bornée au N. par le Soudan et la Sénégambie, à l'O. et au S. O. par l'Océan, au S. par l'Océan et le Congo, à l'E. par des pays inconnus. Cette région est vulgairement divisée en cinq côtes qui, en allant du N. O. au S. E., sont: la côte du Vent (subdivisée en côte des Graines, de Malaguette ou du Poivre; et côte des Dents ou d'Ivoire, comprenant elle-même la côte des Males-Gens et celle des Bonnes-Gens), la côte d'Or, la côte des Esclaves, la côte de Benin et la côte de Gabon. — D'autres étendent le nom de Guinée à tout l littoral africain compris depuis le cap Rouge en Sénégambie jusqu'au cap Nègre, au S. de l'état de Kakonda, par 12° lat. S., et divisent alors la Guinée en *Guinée septentrionale*, depuis le cap Rouge jusqu'au golfe de Biafra, ou même jusqu'au cap Lopez, et *Guinée méridionale* ou côte d'Angola, au S. de la première. Les géographes modernes ont presque tous mis de côté ces dénomina-

tions. M. Balbi leur a substitué le nom général de Nigritie ou Pays des Nègres (*Voy.* NIGRITIE). D'autres, conservant les dénominations indigènes, appellent Ouankarah la Guinée supérieure, et Congo la Guinée méridionale. — Les Espagnols et les Portugais découvrirent successivement les divers points de la côte de Guinée (depuis le cap Rouge jusqu'au cap Nègre) de 1446 à 1484. Quant à l'étymologie du mot Guinée, on l'explique ainsi : dans les rapports de commerce qui s'établirent entre les Maures et les Portugais au commencement du XVe siècle, ceux-ci reçurent souvent en paiement de l'or en poudre et des esclaves dont le plus grand nombre étaient tirés du pays de Djenny ou Gény (*Voy.* DJENNY), alors le plus puissant des états de la Nigritie ; c'est de ce mot Djenny que serait dérivé par corruption le nom de *Guinée*. On attribue aussi la même origine aux pièces d'or appelées aujourd'hui *guinées*, nom qui n'aurait été appliqué primitivement qu'aux pièces faites avec la poudre d'or que les Espagnols recevaient des Maures de Guinée.

GUINÉE (golfe de), nom sous lequel on désigne la partie de l'Océan Atlantique qui s'étend le long des côtes de la Guinée, depuis le cap Palmar jusqu'au cap Lopez, par 10° long. O. et 7° long. E. et par 5° lat. N. et 2° lat. S. — Deux golfes plus petits, dits golfes de Benin et golfe de Biafra, sont renfermés dans le golfe de Guinée. On y remarque aussi les îles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon.

GUINÉE (NOUVELLE-). *Voy.* PAPOUASIE.

GUINEGATTE, jadis *Enguinegate*, village du dép. du Pas-de-Calais, à 10 kil. S. O. d'Aire. Il s'y livra deux batailles célèbres ; l'une en août 1479, entre Maximilien d'Autriche et Louis XI ; l'autre en août 1513, entre les Français et les Anglais (*Voy.* pour cette dernière la Journée des ÉPERONS).

GUINES ou GUIGNES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. S. de Calais ; 3,000 hab. Grand commerce de bestiaux, volailles, gibier ; entrepôt des bois de la forêt de Guines et de la houille de Hardinghen. Aux environs, houille, marbres.— Jadis ch.-l. d'un comté, et l'une des plus fortes places de la Picardie. C'est entre Guignes et Ardres que se tint, en 1520, l'entrevue dite du Champ-du-Drap-d'Or. *Voy.* ce mot.

GUINGAMP, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 28 kil. N. O. de Saint-Brieuc, sur le Trieux ; 6,466 hab. Église et halle remarquables. Société d'agriculture. Percales estimées, dites *guingamps* ; tanneries, etc. Commerce. Jadis ch.-l. du duché de Penthièvre. — L'arr. de Guingamp a 10 cantons (Bégard, Belle-Ile-en-Terre, Bourbriac, Callac, Maël-Carhaix, Plouagat, Pontrieux, Rostrenen, Saint-Nicolas, plus Guingamp), 73 comm., et 117,059 hab.

GUIOLLE (LA), ch.-l. de canton (Aveyron), à 23 kil. N. E. d'Espalion ; 2,000 hab. Draps communs, bas de laine faits à l'aiguille.

GUI-PAPE. *Voy.* GUI.

GUIPAVAZ, ville de France (Finisterre), à 8 kil. N. E. de Brest ; 5,108 hab.

GUIPRY, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 27 kil. N. E. de Redon ; 2,600 hab. Port sur la Vilaine. Aux environs, salines. Commerce de sel et vin.

GUIPUSCOA, contrée d'Espagne, une des provinces basques ou vascongades, la plus au N. E., entre le golfe de Gascogne, la frontière de France, la Navarre et la Biscaye : 130 kil. sur 70 ; 105,000 hab. ; elle a pour chef-lieu Saint-Sébastien. Les côtes offrent plusieurs bons ports (Saint-Sébastien, Fontarabie, le Passage, etc.). Sol montagneux, mais fertile ; industrie active, surtout en fer. — Le Guipuscoa, comme les autres provinces basques, a joui en tout temps de privilèges importants nommés *fueros*, et a tout récemment encore combattu pour les conserver. *Voy.* FUEROS.

GUIRAUDET (Ch.-Phil.-Toussaint), littérateur, lecteur de Madame, né à Alais en 1754, mort à Dijon en 1804, fut député de la ville d'Alais à l'Assemblée Constituante en 1790, puis secrétaire général du ministère des relations extérieures sous le Directoire, et préfet de la Côte-d'Or sous le Consulat. Il a laissé des *Contes en vers*, etc., Amsterdam, 1780 ; un traité de l'*Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8 ; des *Discours sur Machiavel*, et une *Traduction nouvelle de Machiavel*, 1799, 9 vol. in-8, ouvrage resté incomplet et peu estimé.

GUISCARD, ch.-l. de canton (Oise), à 31 kil. N. E. de Compiègne ; 1,400 hab. Château remarquable.

GUISCARD (Robert), conquérant normand. *Voy.* ROBERT GUISCARD.

GUISE, ch.-l. de canton (Aisne), sur l'Oise, à 22 kil. N. O. de Vervins ; 3,241 hab. Lin, chanvre, fil, huile ; tanneries, filatures, etc. Ville forte jadis importante, enceinte flanquée de tours. Prise d'assaut par Charles-Quint en 1536, puis reprise par François I ; assiégée de nouveau, mais inutilement, en 1543, 1636 et 1650. — Guise fut longtemps la capitale d'un comté qui, en 1333, avait été apporté en dot au duc de Lorraine Raoul par Marie de Blois ou de Châtillon, et qui fut érigé en duché par François I en 1528. Il devint, avec Aumale, Mayenne, Joinville, Elbeuf, le lot d'une branche cadette de la maison de Lorraine-Vaudemont dans la personne de Claude, 5e fils du duc René II, qui prit le nom de duc de Guise, et fut le chef d'une maison que l'on appelle maison de Guise, et quelquefois maison française de Lorraine. Cette maison s'illustra au XVIe siècle en France, et s'y divisa en deux branches (les de Guise, les d'Elbeuf), qui s'éteignirent, la première en 1675, la deuxième en 1825. Parmi les personnages issus de la maison de Guise, nous citerons :

GUISE (Claude DE LORRAINE, comte d'Aumale et duc de), 5e fils de René II, duc de Lorraine, né en 1496, mort en 1550 : il est la tige de l'illustre maison de Guise. Il reçut en partage les terres de Guise, d'Aumale, de Joinville et d'Elbeuf, et vint après la mort de son père se fixer en France vers la fin du règne de Louis XII. Il y obtint des lettres de naturalisation et fut pourvu de la charge de grand-veneur. Il servit avec la plus grande distinction sous François I, fit des prodiges de valeur à la bataille de Marignan (1515), défit les Anglais devant Hesdin (1522), et repoussa les paysans de l'Alsace et de la Souabe qui voulaient envahir la Lorraine (1525). François I, pour le récompenser, érigea en sa faveur le comté de Guise en duché-pairie (1528) et le nomma gouverneur de la Champagne. En 1542 il conquit le duché de Luxembourg, que perdit ensuite le dauphin, et l'année suivante il repoussa les Impériaux déjà maîtres d'une partie de la France. Il avait épousé en 1513 Antoinette de Bourbon, tante d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV ; il en eut plusieurs enfants, qui sont célèbres dans l'histoire : François, duc de Guise ; Claude II, duc d'Aumale (*Voy.* AUMALE) ; Charles, cardinal de Lorraine, etc.

GUISE (François DE LORRAINE, duc de), fils aîné du précédent, né en 1519, est un des plus grands capitaines qu'ait eus la France. Ayant été nommé en 1552 par Henri II lieut.-général des Trois-Evêchés, il soutint victorieusement contre Charles-Quint le siége de Metz (du 31 octobre 1552 au 15 janvier 1553), et en 1554 il gagna avec Tavannes, sur le même ennemi, la bataille de Renty. Mis en 1557 à la tête d'une armée envoyée, à la sollicitation du pape Paul IV, pour conquérir le royaume de Naples que défendait le duc d'Albe, il remporta plusieurs victoires, mais il échoua dans cette entreprise, privé des secours qu'avait promis le pape.

Rappelé d'Italie après la désastreuse journée de Saint-Quentin (1557), et investi d'un pouvoir absolu avec le titre de lieutenant-général du roy., il releva la France aux yeux de l'Europe par la prise de Calais sur les Anglais, et par celle de Thionville sur les Espagnols (1558), et amena ainsi la paix de Cateau-Cambrésis (1559). Les guerres de religion vinrent ouvrir à ses armes une autre carrière, mais moins glorieuse. Le massacre des protestants à Vassy (1562), par les gens de sa suite, donna le signal de ces guerres. Guise, commandant l'armée catholique avec Montmorency, gagna sur Condé et Coligny, chefs de l'armée protestante, la bataille de Dreux (1562); mais, l'année suivante, lorsqu'il se préparait à assiéger Orléans, qui était la place d'armes des Huguenots, il fut tué d'un coup de pistolet par un gentilhomme protestant nommé Poltrot de Méré. Le roi de France François II avait épousé une nièce du duc de Guise, la célèbre Marie Stuart.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc de), dit *le Balafré*, fils aîné de François de Guise, né en 1550, fut témoin du meurtre de son père sous les murs d'Orléans, et voua dès ce moment une haine implacable aux Protestants. Après s'être couvert de gloire par sa belle défense de Poitiers contre Coligny (1569), il se déshonora en devenant assassin: ce fut lui qui commença le massacre de la St-Barthélemy en ordonnant le meurtre de Coligny. En 1575 il défit, près de Château-Thierry, un corps d'Allemands alliés des Huguenots: il reçut dans cette action une blessure au visage qui lui valut le surnom de *Balafré*. L'année suivante se forma la *Ligue* (*Voy.* ce mot); le duc de Guise, qui avait à se plaindre de la cour, en fut le chef. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il fit tout pour s'ouvrir la voie au trône, traitant avec le roi d'Espagne, Philippe II, qui lui envoya de l'argent (1585); avec le pape Grégoire XIII, qui lui permit de faire la guerre, même au roi, pour maintenir la religion catholique; faisant prêcher et répandre des libelles contre le roi. Il fit enfin rédiger un mémoire qui demandait le changement de gouvernement et l'établissement de l'inquisition, et il le présenta dans l'assemblée tenue à Nancy (1588). Après cet acte, et malgré la défense de Henri III, il osa entrer dans Paris, et y fut reçu avec enthousiasme par les Parisiens qui se battirent pour lui contre les soldats du roi (journée des Barricades). Henri, courroucé, dissimula, et convoqua les états-généraux à Blois pour y traiter de la réforme du royaume. Le duc de Guise s'y rendit: à peine était-il arrivé qu'il fut assassiné dans le château royal par des gardes apostés à la porte du cabinet du roi (23 décembre). Son frère, Louis de Lorraine, cardinal, fut lui-même mis à mort le lendemain. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de quelques tragédies, parmi lesquelles nous citerons *les États de Blois*, par M. Raynouard, 1814.

GUISE (Louis II, cardinal DE), frère du précédent, promu à l'archevêché de Reims en 1556, devint l'agent le plus zélé des intrigues de son frère: aussi Henri III le fit-il mettre à mort le lendemain de la mort du duc de Guise.

GUISE (Charles DE LORRAINE, duc de), fils du duc Henri de Guise (*le Balafré*) et de Catherine de Clèves, né en 1571, fut arrêté après le meurtre de son père et détenu à Tours; il avait 17 ans. Il parvint à s'échapper en 1591 et prit d'abord les armes contre Henri IV, mais il fit bientôt après sa soumission. Après la mort de Henri IV, le duc de Guise conduisit la flotte armée contre les Rochelois; mais ayant inspiré de l'ombrage à Richelieu, il se retira en Italie où il mourut en 1640.

GUISE (Henri II DE LORRAINE, duc de), 4e fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, né en 1614, fut d'abord destiné à l'Église, et fut promu à l'archevêché de Reims; mais devenu l'aîné de sa famille il rentra dans le monde. Il eut même une fâcheuse célébrité par ses aventures galantes. Il se jeta dans le parti du comte de Soissons, Louis de Bourbon, quitta la France avec la comtesse, et fut en son absence condamné par le parlement de Paris à avoir la tête tranchée: mais il fit sa paix avec la cour en 1643. Il est surtout célèbre par la part qu'il prit, en 1647, à la révolte des Napolitains contre l'Espagne (*Voy.* MASANIELLO). Il se trouvait alors en Italie et fut choisi pour chef par les rebelles; il défit les troupes espagnoles commandées par don Juan, et saisit les rênes du gouvernement. Mais ses galanteries indisposèrent, dit-on, contre lui quelques nobles de Naples, qui ouvrirent les portes de la ville à l'ennemi. Le duc de Guise fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il resta jusqu'en 1652. En 1655, il fut nommé grand-chambellan de France, et mourut en 1664, sans laisser de postérité. Il a rédigé des *Mémoires* sur son expédition de Naples, qui ont été publiés par son secrétaire Sainctyon, Paris, 1668, in-4, et 1681, in-12.

GUISE (Charles DE), cardinal, plus connu sous le nom de cardinal de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

GUISSONA, *Cissa*, ville d'Espagne, à 13 kil. N. E. de Cervera; 2,200 hab. Belle église collégiale.

GUITRE, ch.-l. de canton (Gironde), à 14 kil. N. E. de Libourne; 1,100 hab.

GUIXAR, lac du Guatimala (San-Salvador), reçoit la rivière Millan et s'écoule dans l'Océan Pacifique par une rivière dite aussi Guixar; il a 90 kil. de tour. Il renferme une île boisée où l'on voit les ruines d'une ancienne ville, nommée *Zacualpa*.

GUIZENY, ville du dép. du Finisterre, à 28 kil. N. E. de Brest: 3,039 hab. Chevaux excellents.

GUIZOT (madame), demoiselle Pauline DE MEULAN, née à Paris en 1773, morte en 1827, était fille d'un receveur général de la généralité de Paris. Ruinée par la révolution, elle se réfugia dans les lettres, publia d'abord des romans: *les Contradictions*, 1799; *la Chapelle d'Ayton, ou Emma Courtenay;* donna à partir de 1801 d'excellents articles de littérature dans *le Publiciste*, que Suard venait de fonder; épousa en 1812 M. Guizot, qu'elle seconda dans quelques-uns de ses travaux, et publia depuis divers ouvrages d'éducation: le *Journal d'une mère, les Enfants*, 1812, recueil de contes pour le premier âge; *l'Écolier, ou Raoul et Victor*, roman moral qui fut couronné par l'Académie: *Nouveaux Contes*, 1823; *une Famille* (ouvrage inachevé, qui a été depuis terminé par madame Tastu); *Éducation domestique*, 1826. Ces ouvrages, qui offrent avec une morale pure une élévation peu commune de pensées, sont des modèles du genre. On a dit que l'on trouvait en madame Guizot la parfaite harmonie de la raison et du cœur.

GULDIN (Paul), mathématicien suisse, né à St-Gall en 1577, mort à Gratz en 1643, abjura la religion protestante en 1597, entra chez les Jésuites et professa les mathématiques à Rome. On a de lui plusieurs dissertations scientifiques, entre autres: *Problema arithmeticum de rerum combinationibus*, etc., Vienne, 1622; *Problema geographicum de motu terræ ex mutatione centri gravitatis*, 1622; il y pose ce théorème qui a conservé son nom, que toute figure formée par la rotation d'une ligne ou d'une surface autour d'un axe immobile est le produit de la quantité génératrice par le chemin de son centre de gravité.

GULF-STREAM, grand courant de l'Océan Atlantique, qui fait suite au courant Equinoxial, commence vers le canal de Bahama, suit les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au banc de Terre-Neuve, se dirige alors directement à l'E. vers l'Europe, où il se perd dans le courant des Tropiques. Il se reconnaît à la température élevée de ses eaux, à

leur couleur bleue, à leur forte salure et aux traînées de varech qu'il emporte avec lui.

GULISTAN, village de Perse, dans le Kara-Bakh (Jardin-Noir), au confluent du Kour et de l'Araxe. Il s'y tint de 1813 à 1816, entre les plénipotentiaires de Perse et de Russie, des conférences qui amenèrent le traité dit de Gulistan, par lequel le roi de Perse céda le Chirvan à la Russie, et se désista de ses prétentions sur le Daghestan, l'Abazie et la Géorgie. Ce traité reçut de nouveaux développements en 1827 par la convention de Tourkmantchaï. — Gulistan (c.-à-d. le *pays des roses*) est aussi le titre d'un des ouvrages les plus connus du poëte Saadi.

GULSTON, médecin de Londres, du XVIIe siècle, mort en 1632, laissa une rente pour payer une leçon de pathologie qui se donne tous les ans dans le collége des Médecins. Il a traduit et commenté quelques ouvrages d'Aristote et de Galien.

GULUSSA, roi numide, fils de Masinissa. Après la mort de son père (120 av. J.-C.), il partagea avec ses deux frères Micipsa et Adherbal le gouvernement du royaume sous la protection des Romains. Il se montra en toute occasion l'ennemi acharné des Carthaginois.

GUMBINNEN, ville des États prussiens, sur la Pissa, chef-lieu d'un gouvernement de même nom, dans la prov. de Prusse orient., à 105 kil. E. de Kœnigsberg; 5,700 hab. Draps, bonneteries, eau-de-vie de grains, bière, etc. — Le gouvernement de Gumbinnen, borné à l'O. par celui de Kœnigsberg, à l'E. par la Pologne russe, a 220 kil. du N. au S., 40 de moyenne largeur, et compte 413,400 hab.

GUMENIK, *Comana Pontica*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 58 kil. N. O. de Sivas.

GUMPOLDSKIRCHEN, bourg des États autrichiens (Autriche), à 18 kil. S. O. de Vienne; 1,400 hab. Fabrique de boutons de cuivre. On fait aux environs le meilleur vin de l'Autriche.

GUMUK-KHANEH (c.-à-d. *maison d'argent*), *Bylæ*, ville de la Turquie asiatique (Erzeroum), à 75 kil. N. E. de Kara-Hissar; 7,000 hab. Elle s'élève en amphithéâtre sur une montagne.

GUNDÉRIC. *Voy.* GUNTHARIC.

GUNDIOC, deuxième roi des Burgundes ou Bourguignons, succéda en 436 à son père Gondicaire, dont il étendit les conquêtes. Il régna jusqu'en 463 et partagea en mourant ses états entre ses quatre fils : Chilpéric, qui devint roi de Lyon; Gondemar I, de Vienne; Gondebaud, de Genève, et Godégisile, de Besançon.

GUNDISCHWYL, ville de Suisse (Argovie), à 15 kil. S. E. d'Aarau; 2,900 hab. Eaux minérales très fréquentées.

GUNDLING (Nic.-Jér.), philosophe et jurisconsulte, né près de Nuremberg en 1671, mort en 1729, professa successivement la philosophie, l'éloquence et la jurisprudence à l'université de Halle, devint recteur de cette université et conseiller du roi de Prusse. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Via ad veritatem moralem*, 1714; *Via ad veritatem juris naturæ*, 1714; une *Histoire de la philosophie morale*, 1706; une *Histoire de la littérature*, ouvrage posthume, 1734. Il est surtout remarquable par ses opinions en morale; il fonde, comme Hobbes, tout le droit et toute la morale sur la force, qu'il nomme *coercition*. — Un autre Gundling, J.-Paul, historiographe, né en 1673, mort en 1731, vécut à la cour du roi de Prusse Frédéric I, et fut par ses ridicules le jouet de cette cour. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages historiques et géographiques estimés, entre autres une *Vie de Frédéric I*, et une excellente *Description du Brandebourg*.

GUNDOBALD. *Voy.* GONDEBAUD.

GUNDOMAR. *Voy.* GONDEMAR.

GUNPOWDER, riv. des États-Unis (Maryland), tombe dans la baie de Chesapeak, à 26 kil. E. de Baltimore, après un cours de 450 kil.

GUNS, *Kœszeg* en hongrois, ville de Hongrie (Eisenburg), sur la rivière de Güns, à 33 kil. S. d'OEdenburg; 5,450 hab. Château. Draps. Güns soutint un siége opiniâtre contre les Turcs en 1532; elle fut brûlée en 1778.

GUNTER (Edmond), mathématicien anglais, né en 1581 dans le comté de Brecknok, professa en 1619 l'astronomie au collége de Gresham, et y mourut en 1626. On lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques, tels que le *secteur* à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; l'*échelle* dite de *Gunter* ou *règle logarithmique*, adoptée généralement pour simplifier les opérations de calcul. Ses *Œuvres*, contenant ses observations astronomiques et ses découvertes, ont été imprimées à Londres, 1673, in-4.

GUNTHARIC. *Voy.* GONDERIC.

GUNTHER. *Voy.* GONTIER.

GUNZBURG, ville murée de Bavière (Haut-Danube), au confluent du Danube et du Günz, à 49 kil. O. d'Augsbourg; 3,000 hab. Château. Industrie. On croit que cette ville est l'ancienne *Guntia*.

GURA, ville de la Guinée septentr.; ch.-l. d'un état tributaire de l'Achanti, à 140 kil. S. O. de Coumassie, à l'embouchure de l'Ankobra dans le golfe de Guinée.

GURK, nom commun à deux rivières des États autrichiens (Illyrie), qui tombent, l'une dans la Save en face de Ran (100 kil. de cours), l'autre dans la Drave, à 24 kil. E. de Klagenfurt (cours, 140 kil.).

GURRAH ou GORRAH, ville de l'Inde anglaise (Bengale), dans l'ancienne province de Gandwana, à 5 kil. S. O. de Djabbalpour; elle est le chef-l. d'un district qui formait jadis une principauté particulière. Cette principauté était gouvernée par une princesse, lorsque les généraux d'Akbar la conquirent en 1564. Aureng-Zeyb s'empara dans la suite de Gurrah; cette ville fut en dernier lieu possédée par les Mahrattes, auxquels les Anglais l'enlevèrent.

GURUPI, rivière du Brésil (Para), naît par 49° long. O., 4° lat. S., et se jette dans l'Atlantique, sous les murs de Gurupi. Cours, 450 kil.

GURUPI, ville du Brésil (Para), à 310 kil. E. de Para. Jadis florissante. Son port est comblé.

GUSMAN. *Voy.* GUZMAN.

GUSPINI, ville de Sardaigne (Iglesias), à 49 kil. N. O. de Cagliari; 3,300 hab. Plomb argentifère.

GUSSAGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Mella, à 22 kil. N. E. de Chiari; 3,100 hab. Fabrique de toiles.

GUSTAVE I ou GUSTAVE WASA, roi de Suède, né en 1490, mort en 1560, était fils d'Eric Wasa, seigneur suédois, et fut un des six otages que le roi de Danemark, Christian II, se fit donner par la Suède en 1518, avant de s'emparer à main armée de ce royaume. Gustave Wasa, prisonnier en Danemark, résolut d'affranchir son pays. A la fin de 1519 il parvint à s'évader, se réfugia dans la Dalécarlie, dont les habitants avaient montré dans plusieurs circonstances leur haine pour l'oppression étrangère; vécut quelque temps parmi eux déguisé en paysan, se livrant aux travaux des mines; se fit enfin connaître, révéla ses projets, et fut aussitôt entouré de partisans. Il marcha à leur tête sur Stockholm (1523): il y était à peine arrivé, qu'il fut proclamé roi de Suède à la place de l'usurpateur Christian. Après avoir assuré la paix avec ses voisins, il s'occupa de ramener la prospérité dans son royaume; il releva les finances, favorisa le protestantisme, fit décréter par les états à la diète de Vesteras, en 1527, que tous les biens du clergé

qui ne seraient pas nécessaires à l'entretien de ce corps, reviendraient à l'état, et se réserva la nomination des évêques. En 1546 il fit déclarer la couronne héréditaire dans sa maison. Si l'on en excepte quelques troubles excités par le clergé mécontent et par Christian II, qu'il réprima facilement, il consacra le reste de son règne à faire prospérer l'agriculture, à encourager le commerce, à fonder des écoles publiques, et à créer une marine. Sous lui le luthéranisme s'établit généralement en Suède.

GUSTAVE II ou GUSTAVE-ADOLPHE, surnommé *le Grand*, roi de Suède, né en 1594, succéda à son père Charles IX, en 1611. Il se forma un conseil d'hommes de mérite, à la tête duquel il plaça le chancelier Oxenstiern. La Suède était alors en guerre avec trois puissances, le Danemark, la Russie et la Pologne; il conclut la paix avec les deux premières (1613 et 1617), et força la troisième, par deux victoires remportées, l'une en 1626, près de Wallhof en Semigalle, l'autre en 1628, à Stuhm, dans la Prusse occidentale, à lui céder toutes les places fortes de la Livonie et de la Prusse polonaise. Après avoir ainsi terminé cette guerre, Gustave fit alliance avec les princes protestants d'Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, dont les généraux, Tilly et Wallenstein, avaient soumis l'Allemagne jusqu'aux bords de la Baltique, et se mit à la tête du parti protestant. Gustave s'embarqua en 1630, traversa en vainqueur, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, la Poméranie, la Marche de Brandebourg et la Silésie, et vint remporter une sanglante victoire à Leipsick sur Tilly, en 1631. L'année suivante, après avoir soumis les électorats de Trèves, de Mayence et du Rhin, après avoir forcé le passage du Leck contre Tilly, qui y fut blessé mortellement, il engagea une grande bataille contre Wallenstein à Lutzen; la victoire fut gagnée, mais il périt dans l'action (1632). Gustave-Adolphe, au milieu de ses guerres, avait encouragé le commerce, l'industrie et les lettres dans ses états, et avait fondé la première cour de justice (1614). Il eut pour successeur sa fille Christine. L'histoire de Gustave-Adolphe a été écrite en français par Mauvillon, Amsterdam, 1764, 4 vol. in-12.

GUSTAVE III, roi de Suède, né en 1746, succéda à son père Adolphe-Frédéric en 1771. Sans employer la violence, il sut faire accepter par les états une constitution nouvelle (1772) qui rendait à la couronne son ancienne autorité, dont la noblesse et le sénat l'avaient dépouillée depuis Charles XII. En 1788 éclata une guerre avec la Russie: la flotte suédoise fut battue le 17 juillet à Hogland. Pour comble de malheur, le Danemark fit alliance avec la Russie contre la Suède, et envoya une armée assiéger Gothembourg. Cependant Gustave, secondé par 2,000 Dalécarliens, et grâce à la médiation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande, força le Danemark à signer un traité de neutralité. Il continua la guerre avec la Russie, et par une victoire navale remportée dans le détroit de Suensksund, amena aussi cette puissance à signer la paix à Varela (14 août 1790). La même année, il força la diète d'accepter l'acte d'*union et de sûreté*, qui investissait le roi du droit de paix et de guerre. Mais dès lors sa perte fut jurée par la noblesse: une conspiration s'ourdit contre lui, et, dans la nuit du 15 au 16 août 1792, au bal masqué de la cour, un noble suédois, Ankarstrœm, tira sur lui à bout portant un coup de pistolet. Gustave survécut quatorze jours à sa blessure. Ce prince était instruit, et encourageait les lettres et les arts: il fonda une académie à Stockholm, et enrichit son musée de collections précieuses. Nous avons de lui des *Discours*, des *Lettres* et des *Pièces dramatiques*, qui ont été traduites du suédois en français, par M. Dechaux, Paris, 1803 et années suivantes, 5 vol. in-8.

GUSTAVE IV, roi de Suède, né en 1778, fut proclamé roi après la mort de son père Gustave III (1792), n'étant âgé que de quatorze ans. La tutelle fut déférée à son oncle, le duc de Sudermanie. Il se vit dépouillé de la Finlande par la Russie, de Stralsund et de Rugen par la France, avec laquelle il s'était follement mis en hostilité. Il s'aliéna l'esprit des Suédois pour avoir injustement cassé le régiment des gardes, corps d'élite composé de nobles, et fut en 1809 contraint d'abdiquer; le duc de Sudermanie, son oncle, lui succéda sous le nom de Charles XIII. Depuis, Gustave vécut sous le nom de comte de Holstein-Gottorp, et ensuite sous celui de colonel Gustawson, alternativement en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse. Il est mort à Saint-Gall en Suisse en 1837.—Il a laissé un fils, né en 1799, qui prend le titre de prince de Wasa; ce prince est au service de l'Autriche et a rang de général.

GUSTAVE (CHARLES-), roi de Suède. *Voy.* CHARLES X (à la série des rois de Suède).

GUSTAVIA, ville de l'île Saint-Barthélemy (Antilles suédoises), sur la côte occid.; 800 maisons.

GUSTROW, ville murée du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 60 kil. N. O. de Schwérin: 7,700 hab. Ch.-l. du duché de Mecklembourg-Güstrow. Tabac, bougies, etc. Commerce maritime.

GUTÆ ou JUTÆ, même nom que *Gothi*, peuple de la Scandinavie mérid., est un reste des Goths dont l'émigration au-delà de la Baltique ne fut point universelle (*Voy.* GOTHS). Ils allèrent sous le nom de Jutes, les uns occuper le Jutland, les autres fonder en Bretagne le roy. de Kent.

GUTENBERG. *Voy.* GUTTEMBERG.

GUTHRIE (William), écrivain écossais, né en 1708 à Brechen, dans le comté d'Angus, mort à Londres en 1770, vint à Londres après avoir exercé pendant quelque temps dans son pays la profession de maître d'école; se mit aux gages des libraires et du gouvernement, et composa un grand nombre d'ouvrages historiques. Le seul de ses écrits qui soit généralement connu aujourd'hui est la *Grammaire géographique, historique et commerciale*, attribuée au libraire Knox, et dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Cet ouvrage a été fréquemment réimprimé (la 21e édition a paru à Londres en 1810, 1 vol. grand in-8 avec cartes), et a été traduite en français par MM. Noël et Soulès, Paris, 1807, in-8, avec atlas.

GUTSTADT, ville des États prussiens (Prusse), sur l'Alle, à 19 kil. S. E. de Heilsberg; 2,050 hab. Draps, fil, toiles; eau-de-vie de grains.

GUTTEMBERG ou GUTENBERG (Jean), inventeur de l'imprimerie, né à Mayence en 1400, d'une famille noble nommée *Sulgeloch zum Gutenberg*, mort en 1468, vint vers 1424 s'établir à Strasbourg: il paraît avoir fait dans cette ville les premiers essais du nouvel art, en 1436 ou 1440, en employant des caractères mobiles en bois. Après avoir dépensé de grandes sommes dans ses premiers essais, il retourna vers 1443 à Mayence, s'y associa en 1450 à Fust, avec lequel il imprima la *Biblia latina*, dite aux quarante-deux lignes, puis rompit cette association et forma à lui seul, en 1456, un nouvel établissement qu'il conserva jusqu'en 1465: il fut nommé à cette époque gentilhomme de l'électeur Adolphe de Nassau. Guttemberg ne mit son nom à aucun des livres qu'il imprima, de sorte que l'on ne peut déterminer avec certitude les ouvrages sortis de ses presses. On a souvent contesté à Guttemberg l'honneur de sa découverte, mais toujours sans preuves suffisantes. Depuis 1640, les libraires de l'Allemagne et les habitants de Strasbourg célèbrent tous les cent ans en l'honneur de Guttemberg la fête de l'invention de l'imprimerie. On lui a élevé à Mayence en 1837 une statue en bronze, dont le modèle est dû à Thorwaldsen. Strasbourg a érigé en

son honneur en 1840 une statue dont le modèle a été fourni par M. David d'Angers.

GUY. *Voy.* GUI.

GUYANA (VIEGA-), ville de la république de Vénézuela (Orénoque), sur l'Orénoque, à 200 kil. N. E. d'Angostura ou Nueva Guyana.

GUYANA (NUEVA-GUYANA OU SAN-THOME-DE-LA-). *Voy.* ANGOSTURA.

GUYANE ou GUIANE, *Guayana* en espagnol, région de l'Amérique méridionale, forme une île qu'entourent l'Atlantique, l'Amazone, le Rio-Negro, le Cassiquiare et l'Orénoque, et s'étend de 52° à 71° long. O. et de 4° lat. S. à 9° lat. N. — La Guyane se divise aujourd'hui en cinq parties :

1° *Guyane colombienne* (ci-devant *espagnole*), la plus septentrionale de toutes ; elle s'étend, sur l'Océan, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au cap Nassau, et dans l'intérieur, le long de l'Orénoque jusqu'au-delà de l'équateur. Cette vaste étendue de pays, qui comprend plus de 350,000 kil. carrés, n'est habitée que par 45 à 50,000 colons. Elle est comprise dans le département de l'Orénoque, jadis un des douze de la Colombie et aujourd'hui partie de la république de Vénézuela. Capitale, Angostura ou San-Thome-de-la-Guyana.

2° *Guyane anglaise*, au S. de la précédente. Elle s'étend le long de la côte de l'Océan jusqu'au fleuve Corentin qui la sépare de la Guyane hollandaise. La Guyane anglaise a 38,000 kil. carrés, et 110,000 colons, auxquels il faut ajouter un grand nombre de nègres marrons qui vivent dans les bois. Elle se divise en deux gouvernements : Essequebo-Demerary (ch.-l., Georgetown), et Berbice (ch.-l., Nouvel-Amsterdam). Elle faisait jadis partie de la Guyane hollandaise ; mais les Anglais s'en emparèrent en 1808 et se la firent céder en 1814.

3° *Guyane hollandaise*, ou district de Surinam, entre la Guyane anglaise au N. O. et la Guyane française au S. et à l'E., dont elle est séparée par le Maroni. Le Surinam traverse toute la colonie ; 115,000 kil. carrés; 90,000 hab. dont 60,000 esclaves. Ch.-l., Paramaribo. Cette partie de la Guyane fut primitivement colonisée par les Anglais. Les Hollandais l'envahirent en 1667, et elle leur fut assurée par la paix de Breda (1667). Pendant la révolution française et lorsque la Hollande fut tombée au pouvoir des armées républicaines, les Anglais s'emparèrent de toute la Guyane hollandaise ; ils la restituèrent lors de la paix d'Amiens (1802); mais en 1808, ayant de nouveau pris une partie de la Guyane hollandaise (celle qui forme auj. la Guyane anglaise), ils se la firent céder définitivement en 1814. (*Voy.* ci-dessus).

4° *Guyane française*, appelée au XVII° siècle *France équinoxiale*, entre la Guyane hollandaise au N. O., et le Brésil au S. et au S. O. Ses limites de ce côté n'ont pas encore été réglées : l'Oyapoc lui sert de frontière provisoire : 150,000 kil. carrés; 23,361 hab. dont 16,705 esclaves. Ch.-l., Cayenne : autres villes principales : Remire, Roura, Sinnamary. Les premiers établissements français en Guyane datent de 1604; les Anglais s'en emparèrent en 1654, et les Hollandais en 1676, mais ils ne purent s'y maintenir. Les Portugais s'en rendirent maîtres en 1809 et s'y maintinrent jusqu'en 1817, époque à laquelle ces établissements furent restitués à la France.

5° *Guyane brésilienne* (ci-devant *portugaise*), la plus grande des cinq Guyanes, est située au S. des deux Guyanes colombienne et française, entre le Rio-Négro, le fleuve des Amazones et les Cordillières, jusqu'à l'Océan où elle se termine par le cap Nord. Ce vaste territoire, d'une étendue de près de 1,300,000 kil. carrés, est à peine peuplé. On y compte plusieurs petites villes dont les principales sont : Barra-do-Rio-Négro, Alemquer, Barcelos, Olivença, etc. La Guyane brésilienne appartenait originalement à la France ; mais celle-ci la céda au Portugal en 1713, et ce dernier la perdit avec le Brésil.

La Guyane renferme un assez grand nombre de montagnes, mais toutes peu élevées : le pic de Duiva, point culminant, n'a que 2,500 mètres environ : la principale chaîne, ou Cordillière du Nord, sépare le bassin de l'Orénoque de celui de l'Amazone, et prend successivement les noms de Parime, Paracaïna, Acaray, Tumucumaque. De nombreuses rivières en descendent ; les principales sont : le Cachipuc, le Berbice, la Demerara, l'Essequebo, l'Oyapoc, le Surinam, la Mana, l'Approuague, le Maroni, le Rio-Négro, le Rio-Branco, etc. Le climat est varié suivant les hauteurs, et généralement brûlant, surtout le long de la mer ; vastes forêts ; nombreux marais, d'où une grande humidité, et un climat insalubre. Le sol, d'une fertilité rare, produit toutes les denrées alimentaires des tropiques, des bois odorants et colorants, etc. Les côtes seules de la Guyane sont vraiment aux Européens ou aux puissances issues de colonies européennes : tout l'intérieur est occupé par des peuplades indigènes, dont les plus importantes sont : les Caraïbes, les Guaraouns, les Guayquines, les Guayvas, les Aruacas, les Accawas, etc.

Selon quelques auteurs, Colomb découvrit lui-même la Guyane en 1498 ; d'autres prétendent qu'elle ne fut reconnue qu'en 1504, par Vasco Nunez. Les tentatives qui furent faites dans le XVI° siècle pour explorer l'intérieur de cette contrée avaient pour but la découverte de l'Eldorado; mais ces recherches furent vaines. C'est au commencement du XVII° siècle que s'établirent sur les côtes les premières colonies européennes.

GUYARD DE BERVILLE, écrivain français, né à Paris en 1697, mort en 1770, se fit auteur à plus de 60 ans ; il donna en 1760 une *Histoire de Bayard*, et en 1767 une *Histoire de Duguesclin*, qui furent fort bien accueillies ; néanmoins, il vécut dans la gêne et mourut à Bicêtre.

GUYARD (Laurent), statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bassigny, mort en 1788. Victime de l'injustice et de l'envie, il s'expatria, et porta ses talents en Prusse, puis en Italie, où il mourut. On cite de lui : un groupe d'*Enée et Anchise* pour le grand Frédéric ; des copies de l'*Apollon du Belvédère*, du *Gladiateur* ; le monument élevé à saint Bernard à Clairvaux, etc.

GUYARD (madame), demoiselle Adélaïde LABILLE, connue aussi sous le nom de *madame Vincent* (du nom de son second mari), née à Paris en 1749, morte en 1803, se distingua dans la peinture, et fut reçue à l'Académie de Peinture en 1783. On lui doit un grand nombre de portraits et de jolies miniatures.

GUYENNE, ancienne province de France, comprise dans le grand-gouvernement de Guyenne-et-Gascogne, dont il occupait la partie septentrionale, s'étendait de 3° 45' long. O. à 1° 2' long. E., et de 44° à 45° 44' lat. N. Bornes : au S. la Gascogne et le Languedoc, à l'E. le Languedoc, à l'O. l'Océan, au N. la Saintonge, l'Angoumois, le Limousin, l'Auvergne. Division : 6 prov., Bordelais, Bazadais, Agénais, Périgord, Quercy, Rouergue. Ch.-l., Bordeaux. On distinguait quelquefois deux Guyennes : la H.-Guyenne, au S. : capitale Montauban ; la B.-Guyenne au N., capit. Bordeaux. — La Guyenne forme les dép. de la Gironde, du Lot, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne et de l'Aveyron, et partie de ceux des Landes et de Tarn-et-Garonne.

GUYENNE-ET-GASCOGNE (grand gouv. de), le plus vaste de tous ceux de l'ancienne France, était formé des deux grandes régions qu'indique son nom. Il comprenait beaucoup de provinces secondaires (*Voy.* GASCOGNE et ci-dessus GUYENNE), dont plusieurs avaient joui d'une existence indépendante, et il avait, comme la prov. de Guyenne, pour chef-lieu général Bordeaux. On en a formé huit dép. entiers (Gironde,

Dordogne, Lot-et-Garonne, Lot, Aveyron, Landes, Gers, H.-Pyrénées), et partie de cinq autres (Corrèze, Tarn-et-Garonne, H.-Garonne, Ariége, B.-Pyrénées).

Le nom de Guyenne fut longtemps synonyme de celui d'Aquitaine, dont il paraît n'être qu'une corruption. On ne le trouve employé dans des actes authentiques qu'à partir du commencement du XIVe siècle. L'histoire de la Guyenne est celle de l'Aquitaine et de la Gascogne (*Voy.* ces noms). Après avoir formé quelque temps un état indépendant, mais toujours uni d'intérêt à la France, après avoir été un instant réunie à la couronne par le mariage de Louis VII avec Eléonore, héritière des ducs d'Aquitaine (1137), la Guyenne fut portée par la même princesse, en 1154, aux rois d'Angleterre qui la conservèrent jusqu'en 1453. Elle fut, à cette époque, réunie à la couronne de France, par le roi Charles VII. Louis XI l'en détacha pour la donner en apanage à son frère Charles (1468): mais depuis la mort de ce dernier (1472), elle resta toujours unie au domaine royal.

GUYENNE (Charles DE FRANCE, duc de), 4e fils de Charles VII, et frère de Louis XI, naquit près de Tours en 1446, et porta d'abord le titre de duc de Berry. N'étant encore que duc de Berry, il se mit à la tête de la Ligue *du Bien public*, formée par les seigneurs contre le roi, son frère. Après la bataille de Montlhéry, Louis XI, dissimulant sa colère, donna à Charles, en échange de son duché de Berry, le duché de Normandie, avec l'hommage des duchés de Bretagne et d'Alençon ; mais en même temps, il lui suscita des embarras qui le forcèrent bientôt à redemander un nouvel apanage. Après plusieurs offres dérisoires, Louis XI, pressé par les attaques du comte de Charolais, finit par céder à son frère le duché de Guyenne (1468). Cependant, Charles ne cessa point de conspirer contre son souverain, et il venait de conclure avec le duc de Bourgogne une alliance qui ne tendait pas à moins qu'à enlever la couronne à Louis XI, lorsqu'il mourut presque subitement, non sans soupçon de poison (1472).

GUYENNE (Éléonore DE). *Voy.* ÉLÉONORE.

GUYENNE (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME.

GUYENNE (maréchal DE). *Voy.* CRÉQUI (Jacques DE).

GUYET (François), philologue et poëte latin, né à Angers en 1575, mort à Paris en 1655, était prieur de Saint-Andrade. Il accompagna en Italie le fils du duc d'Epernon, depuis cardinal de La Valette. On a de lui des *Notes* sur *Térence*, Strasbourg, 1657; sur *Phèdre*, Upsal, 1663 ; sur *Stace*, *Lucien*, *Lucain*, dans diverses éditions de ces auteurs ; des *Poésies latines*; des *Epigrammes*, un poëme intitulé : *Superstitio furens, sive de morte Henrici magni carmen*, Paris, 1610, in-4.

GUYMOND DE LA TOUCHE. *Voy.* GUIMOND.

GUYON (madame), demoiselle Jeanne BOUVIER DE LA MOTHE, célèbre mystique, née à Montargis en 1648, était fille de Bouvier de la Mothe, maître des requêtes. Elle montra de bonne heure un grand goût pour la vie ascétique, et s'exalta par la lecture des écrits de saint François de Sales et de madame de Chantal. Elle voulut se faire religieuse, mais sa famille s'y opposa. Restée veuve à 28 ans avec plusieurs enfants, elle crut avoir reçu une mission divine, abandonna sa famille et ses affaires (1681), et se mit à parcourir le Piémont, le Dauphiné, ainsi que plusieurs autres provinces, répandant partout une doctrine qui réduisait toute la religion à l'amour pur de Dieu, et qui conduisait au quiétisme. Après cinq ans de courses, elle se fixa à Paris. Elle s'y fit bientôt de nombreux partisans, à la tête desquels il faut placer Fénelon et madame de Maintenon; mais aussi elle eut à y subir toutes sortes de persécutions. Elle fut enfermée dans un couvent, puis à la Bastille et à Vincennes, et sa doctrine fut solennellement condamnée à la suite de conférences que dirigeait Bossuet (1695). Rendue à la liberté après six ans de détention, elle fut exilée à Diziers près de Blois ; elle y passa le reste de sa vie ne s'occupant que de bonnes œuvres, et y mourut en 1717. Madame Guyon avait composé un grand nombre d'écrits spirituels ou mystiques, qui forment en tout 39 volumes. On remarque entre autres : *Moyen court et très facile pour l'oraison;* le *Cantique des Cantiques selon le sens mystique;* les *Torrents spirituels;* les *Vers mystiques*, composés à Vincennes. Ses *Opuscules mystiques* ont été publiés à Cologne, 1704, in-12. On a une *Vie de madame Guyon, écrite par elle-même*, qui ne paraît pas être authentique.

GUYOT DE PROVINS, vieux poëte français, né à Provins vers 1150, visita en troubadour les principales villes de l'Europe, alla en pèlerinage à Jérusalem, et finit par se faire religieux à Cluny. Il composa dans sa retraite, vers 1200, sous le titre de *Bible*, un poëme ou roman satirique, où il blâme les vices des hommes de tous états, depuis les princes jusqu'aux plus petits. Ce poëme, resté en manuscrit, est un des plus anciens livres où il soit parlé de la boussole.

GUYSE (Jacques DE), cordelier, né à Mons en 1336, mort en 1399 à Valenciennes, est auteur d'une chronique intitulée *Illustration de la Gaule Belgique ; Antiquités du pays de Hainaut et de la grande cité des Belges, aujourd'hui Bavay*, imprimée à Paris en 1531 et 1532, in-fol. Elle a été publiée de nouveau en 1836 par Fortia d'Urban sous le titre d'*Annales du Hainaut*.—Pour la famille historique, *Voy.* GUISE.

GUYTON DE MORVEAU (L.-Bern.), savant chimiste, membre de l'Institut, né à Dijon en 1737, mort en 1816, était fils d'un professeur de droit. Il entra de bonne heure dans la carrière de la magistrature, et fut longtemps avocat général à Dijon; mais il cultiva en même temps les sciences avec ardeur, fit fonder par les états de Bourgogne des cours de sciences, et se chargea lui-même d'enseigner la chimie (1775), tout en continuant à remplir ses fonctions de magistrat. On lui doit les fumigations de chlore employées contre les miasmes pestilentiels, ainsi que plusieurs autres découvertes importantes: il eut le premier l'idée de la nouvelle nomenclature chimique (1782), qu'il établit de concert avec Lavoisier (1787). Il fut député en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention, et s'y montra chaud partisan des idées nouvelles. Il contribua puissamment à la fondation de l'École Polytechnique et y remplit lui-même une chaire ; il fut enfin nommé administrateur de la Monnaie ; mais il perdit cette place à la Restauration (1814). Le plus remarquable de ses ouvrages est un *Traité des moyens de désinfecter l'air*, 1801; on lui doit en grande partie le *Dictionnaire chimique* de l'*Encyclopédie méthodique*.

GUZEL-HISSAR, *Magnesia*. *Voy.* GHUZEL-HISSAR.

GUZMAN (Alphonse PEREZ DE), capitaine espagnol, né à Valladolid en 1278, mort en 1320, se distingua particulièrement sous le règne de Sanche IV, roi de Castille. Il était gouverneur de Tariffa lorsque cette place fut assiégée par l'infant don Juan, révolté contre son frère. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père d'égorger cet enfant s'il ne rendait la place ; Guzman répondit que, *plutôt que de commettre une trahison, il lui prêterait lui-même un poignard pour tuer son fils*, et il lui jeta sa dague par-dessus les murailles. L'enfant fut égorgé; mais don Juan fut battu et obligé de se retirer. Lopez de Vega a consacré par de beaux vers l'action de Guzman. Ce général servit avec la même fidélité et le même éclat le roi Ferdinand IV, successeur de Sanche, et la reine-mère Marie. Alphonse de Guzman est la tige de l'illustre maison de Médina-Sidonia, qui s'éteignit vers 1770.

GUZMAN (Louise DE), grande régente de Portugal, fille de Jean Emmanuel Pérez, duc de Médina-Sidonia, épousa Jean de Bragance, qui fut élevé sur le trône de Portugal en 1640, sous le nom de Jean IV, après la révolution qui enleva ce pays à la domination de l'Espagne. Louise de Guzman contribua puissamment à l'élévation de son mari, et, lorsqu'il fut sur le trône, elle se montra son plus sage et son plus fidèle conseiller. Aussi la nomma-t-il régente en mourant (1656). Elle sut tenir d'une main ferme les rênes de l'état que lui disputaient les principaux seigneurs, déjoua tous les complots, et força, par la sagesse de son administration, ses ennemis mêmes à la respecter. Lorsque son fils, Alphonse VI, eut atteint sa majorité, en 1662, elle se démit du pouvoir, et bientôt après, abreuvée de dégoûts par les courtisans de son fils, elle se retira dans un cloître, où elle mourut en 1666.

GUZMAN (Eléonore DE). *Voy.* ÉLÉONORE.

GUZMAN (Gaspard DE), comte d'Olivarez et duc de San-Lucar. *Voy.* OLIVAREZ.

GUZZERAT ou GOUDJERATE, province de l'Hindoustan, au N. O. de la presqu'île en-deçà du Gange, entre 21°-24° lat. N.; la partie S. O. forme une presqu'île comprise entre les golfes de Cutch et de Cambaye: 600 kil. sur 250; 6,000,000 d'hab. Le Guzzerat peut se diviser en Guzzerat indépendant et Guzzerat anglais. Le Guzzerat anglais comprend le territoire qui environne le golfe de Cambaye et la partie méridionale de la presqu'île; il est dans la présidence de Bombay dont il forme quatre districts (Surate, Baroutch, Kaïra, Ahmedabad). Le reste du pays, qui compose le Guzzerat indépendant, obéit à un chef mahratte qui se reconnaît tributaire des Anglais. Les Portugais ont deux établissements importants dans le Guzzerat: Daman au S. de Surate, et Diu dans l'île de ce nom. Le sol du Guzzerat est plat et marécageux; il est arrosé par le Mahy, le Nerbudda, le Tapti, etc., qui souvent l'inondent dans la saison pluvieuse (de juin à septembre). On recueille dans cette contrée de riches moissons de céréales, des plantes oléagineuses et tinctoriales. Les forêts y sont fort étendues et remplies d'animaux dangereux. Les campagnes nourrissent beaucoup de bétail ainsi que de chevaux. Le commerce est fait en général par des Banians; les paysans appartiennent à la race des Soudras (*Voy.* BRAHMANISME). Dans le Guzzerat indépendant habitent un grand nombre de tribus radjepoutes et mahrattes dont les principales sont les Coulies et les Bhils; elles se signalent toutes par leur amour pour le vol et le pillage. — Les Radjepoutes dominèrent les premiers dans le Guzzerat; les Musulmans les en chassèrent en 1022; le pays fut envahi par les Afghans en 1202, par les Mogols en 1297; en 1390 les Radjepoutes parvinrent à reconquérir la souveraineté, à la faveur de l'invasion de Tamerlan; en 1572 Akbar réunit de nouveau le Guzzerat à l'empire des Mogols; mais après la mort d'Aureng-Zeyb, 1707, il devint la proie des Mahrattes. En 1780 les Anglais en conquirent une partie, et bientôt ils étendirent leur influence sur la contrée tout entière.

GY, ch.-l. de canton (H.-Saône), à 17 kil. E. de Gray; 2,900 hab. Grand commerce de vins.— Jadis place forte importante.

GYARMATH-BALASSA, ville de Hongrie (Neograd), sur l'Ipoli, à 35 kil. S. E. de Karpfen; 4,300 hab.

GYAROS, auj. *Ghioura* ou *Joura*, une des Cyclades, à l'E. de Céos, au N. d'Andros, fut un des lieux d'exil des Romains sous l'empire. Cette île est aujourd'hui presque déserte.

GYERGYO-SAINT-MIKLOS, ville de Transylvanie, à 33 kil. N. E. de Neumarkt; chef-lieu de cercle.

GYGÈS, roi de Lydie, fondateur de la dynastie des Mermnades, était d'abord le favori du roi Candaule. Ce prince, fier de la beauté de sa femme, la lui fit voir toute nue. La reine ainsi outragée donna à Gygès l'alternative de périr lui-même ou de faire périr Candaule. Gygès prit le dernier parti, épousa la reine et monta sur le trône l'an 708, ou, selon d'autres, 718 avant J.-C. Il régna paisiblement jusqu'en 680 avant J.-C. Platon, dans sa *République*, fait de Gygès un berger, et raconte qu'ayant trouvé dans les flancs d'un cheval d'airain un anneau merveilleux qui rendait invisible celui qui le portait, il en profita pour séduire la reine et pour assassiner Candaule. Cicéron a reproduit le même conte (*De Officiis*, III, c. 9).

GYLIPPE, fameux général lacédémonien, né vers l'an 450 avant J.-C., battit les généraux athéniens Nicias et Démosthène devant Syracuse, l'an 414 avant J.-C., accompagna Lysandre au siége d'Athènes, et fut chargé par lui de faire transporter à Sparte 1,500 talents. Il s'en appropria par fraude 300; mais ce vol ayant été découvert, il fut forcé de s'expatrier pour échapper au supplice.

GYLLENBORG (Charles, comte de), homme d'état suédois, né en 1679, mort en 1746, fut ministre de la cour de Suède en Angleterre sous Charles XII, devint secrétaire d'état en 1718, fut l'adversaire constant de Horn, chef de la faction des *Bonnets*, et se mit à la tête du parti des *Chapeaux*, qui favorisait l'indépendance nationale et voulait opposer l'alliance de la France à l'influence de la Russie. Il réussit à faire prévaloir ses vues aux diètes de 1734 et 1738, fut mis à la tête du ministère, conclut avec la France une alliance pour dix ans et fit déclarer la guerre à la Russie.

GYLLENBORG (Gustave-Frédéric), poëte suédois, né vers 1730, mort en 1809, était conseiller de la chancellerie, mais il abandonna les affaires pour les lettres. Il a laissé des satires, des odes, des fables, un poëme épique (*le Passage des Belts par Charles XI*), et des poëmes didactiques (l'*Hiver*, le *Printemps*, etc.)

GYLLIUS. *Voy.* PIERRE GILLES.

GYMNÉSIES (Iles). *Voy.* BALÉARES.

GYMNOSOPHISTES, c'est-à-dire *philosophes nus*, secte de philosophes indiens. Ils ont été ainsi appelés par les Grecs parce qu'ils étaient toujours nu-tête et nu-pieds. Ils faisaient profession de vivre dans la retraite, de fuir le mariage et de mépriser la douleur. Calanus, l'un d'eux, se sacrifia en montant sur un bûcher devant Alexandre et devant toute l'armée macédonienne. Trois siècles plus tard, un autre Gymnosophiste, nommé Zarmenochégas, se brûla dans Athènes devant Auguste.

GYNDÈS, *Kara-sou*, riv. d'Assyrie, sortait des monts *Matiani* et tombait dans le Tigre. Cyrus ayant campé sur ses bords, un de ses chevaux y tomba, et s'y noya. Le prince irrité, voulant punir le fleuve, fit creuser 360 canaux par lesquels ses eaux s'écoulèrent, mais les canaux se comblèrent, et avec le temps la rivière reprit son cours.

GYONGYOS, ville de Hongrie (Hevesch), à 32 kil. N. O. de Heves; 8,000 hab. Lainages, couvertures, etc. Commerce de vins.

GYPSIES (pluriel de *Gypsy*), par corruption pour Egyptiens, nom donné par les Anglais aux Bohémiens. *Voy.* BOHÉMIENS.

GYRALDUS. *Voy.* GIRALDI.

GYRGEH, ville de la Hte-Egypte. *Voy.* DJIRDJEH.

GYTHIUM, auj. *Paléopoli*, ville du Péloponèse, sur la côte orientale du golfe Laconique, au N. de Laas, fut prise par les Romains l'an 195 av. J.-C.

GYULA, ville de Hongrie (Transylvanie), à 38 kil. N. O. de Zarand; 4,300 hab. Château. On y élève beaucoup de bétail.

GYZEH, ville de la Moy.-Égypte. *Voy.* DJIZEH.

H

HAARLEM, ville de Hollande. *Voy.* HARLEM.

HABA (LA), ville d'Espagne (Badajoz), à 7 kil. S. O. de Villanueva-de-la-Serena; 3,050 hab. Toiles.

HABACUC, un des 12 petits prophètes, a laissé trois chapitres, dans lesquels il prédit la captivité des Juifs en Chaldée et leur rétablissement dans leur patrie. Il vivait, à ce qu'on croit, sous le règne de Joachim, vers 600 av. J.-C. Ses prophéties se distinguent par l'énergie et la vivacité des expressions.

HABAT ou GARB, contrée d'Afrique, dans l'empire de Maroc (Fez), dont elle forme la partie N. O., s'étend du mont Zalag au détroit de Gibraltar; elle est baignée par la Méditerranée au N. E., et l'Atlantique à l'O. Ce pays est arrosé par le Louccos et traversé par une chaîne du petit Atlas. Il est très fertile, et compte au moins 200,000 hab. Villes principales: Tanger, Tetouan, Larache et Agla.

HABEAS CORPUS. On nomme ainsi en Angleterre un ordre ou *writ* adressé par un magistrat à un geôlier pour lui enjoindre d'élargir un prisonnier. Ce nom vient des premiers mots de la formule latine dans laquelle l'ordre est conçu. Tout citoyen qui croit être détenu arbitrairement peut, en adressant une requête au lord-chancelier, ou en son absence à l'un des juges de la cour du banc du roi, obtenir un *writ* d'*habeas corpus*; c'est là une des plus importantes garanties de la liberté individuelle en Angleterre. Longtemps disputé, ce droit fut définitivement réglé sous le règne de Charles II par un bill rendu en 1680. Dans les temps de troubles l'*habeas corpus* fut plusieurs fois suspendu; mais ce ne fut jamais que par un bill spécial du Parlement.

HABELSCHWERT, ville murée des États prussiens (Silésie), ch.-l. de canton, à 15 kil. S. de Glatz; 3,300 hab. Draps, lainages, bas, eau-de-vie de grains, tanneries, blanchisserie de cire.

HABESCH, nom donné à l'Abyssinie par les indigènes de cette contrée. On étend quelquefois la dénomination d'Habesch à toute la partie de la côte située sur le golfe Arabique, entre le cap Nose et le détroit de Bab-el-Mandeb.

HABIBA, île de la Méditerranée, sur la côte de l'Algérie, par 3° 23' long. O., 33° 42' lat. N., à 17 kil. N. E. du cap Figalo, et à 26 kil. S. O. du cap Falcon; 4 kil. de tour.

HABSAL ou HAPSAL, ville de la Russie d'Europe (Revel), ch.-l. de district, dans une presqu'île, sur la Baltique, à 90 kil. S. O. de Revel; 600 hab. Port très fréquenté. Commerce actif. — Fondée en 1279. Les Danois s'en emparèrent en 1559, les Suédois en 1645 et les Russes en 1710.

HABSBOURG, *Habsburgum*, château de Suisse (Argovie), à 12 kil. N. E. d'Aarau, fut fondé en l'an 1020; berceau de la maison de Habsbourg.

HABSBOURG (maison DE), illustre maison d'Allemagne, qui remonte au VIIe siècle et qui tire son nom du château de Habsbourg en Suisse. Les uns la font descendre d'Ethico, duc d'Alsace, né vers 626, mort vers 690; d'autres, des anciens Guelfes; mais sa chronologie ne commence à avoir quelque certitude qu'à partir de Gontram-le-Riche, mort vers 990. Radeboto, son fils, construisit le château de Habsbourg en 1020, et Werner II, un de ses petits-fils, prit le premier le titre de comte de Habsbourg. Dans la guerre entre l'empereur Henri IV et l'anti-roi Rodolphe, il embrassa le parti de ce dernier (1077-1080). — Adalbert III, arrière-petit-fils de Werner II, succéda à son père Werner III en 1163, fit la guerre en Palestine (1187-91 et 1196-98), combattit ensuite Berthold V de Zæhringen et fonda Waldshut; il prit le premier le titre de landgrave d'Alsace. — Après la mort de Rodolphe II, fils d'Adalbert III (1232), la maison des Habsbourg se partage en deux branches (Habsbourg-Habsbourg et Habsbourg-Laufenbourg), dont les chefs sont Albert IV et Rodolphe III, son frère.

Branche aînée. Albert IV, tige de la branche aînée ou impériale, eut pour sa part Habsbourg, le comté d'Argovie et les alleux d'Alsace; il y joignit par mariage le comté de Kybourg. Son fils Rodolphe IV agrandit considérablement ses domaines du côté de la Suisse et acquit en Allemagne le duché d'Autriche; il porta au plus haut degré la splendeur de cette maison, et fut appelé au trône impérial en 1273; il régna 18 ans (1273-91), sous le nom de Rodolphe I, et eut pour successeur à l'empire, ainsi que dans ses états héréditaires, son fils Albert (Albert V de Habsbourg, Albert I comme duc d'Autriche et empereur). Cependant sous celui-ci les Suisses se révoltèrent, et pendant toute la durée du XIVe siècle et la première moitié du XVe, la maison de Habsbourg s'épuisa vainement à les combattre; elle se vit successivement enlever la plus grande partie de ses domaines. En 1438 un nouveau prince de la maison d'Autriche-Habsbourg fut appelé au trône impérial; il régna sous le nom d'Albert II; depuis lui, la maison d'Habsbourg ou d'Autriche régna sans interruption sur l'Allemagne jusqu'en 1740; cinq ans après, l'héritière de cette maison, Marie-Thérèse, porta ses possessions avec le titre d'empereur dans la maison de Lorraine, qui règne actuellement. (Pour les divers princes de cette maison, *Voy.* ALLEMAGNE, et les art. RODOLPHE, ALBERT, FRÉDÉRIC, etc.).

Branche cadette. Cette branche eut pour tige Rodolphe III, oncle de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et reçut en partage Laufenbourg, Waldshut, Neu-Habsbourg (sur le lac des Quatre-Cantons) et les domaines de Klekgau. Après la mort de Rodolphe III, cette seconde branche se partagea en deux rameaux (les comtes de Habsbourg-Laufenbourg et les nouveaux comtes de Kybourg). Le premier de ces deux rameaux, commencé par Godefroy (mort en 1271), s'éteignit au commencement du XVe siècle. Eberhard, tige du second rameau, avait acquis le comté de Kybourg en épousant Anne, héritière de cette maison; il mourut en 1284; sa descendance s'éteignit en 1415.

HABSHEIM, bourg de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 17 kil. N. E. d'Altkirk; 1,600 hab.

HAÇAN, 5e calife, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut élu à Koufa, l'an 660 de J.-C., après la mort de son père qui venait d'être tué dans cette même ville. Il eut pour compétiteur Moaviah, et consentit à abdiquer après six mois de règne, afin d'éviter l'effusion du sang. Il mourut en 669, empoisonné par un des fils de Moaviah, qui craignait qu'il ne voulût faire valoir ses droits. Il est compté par les Chyites au nombre des *imams*; après lui l'imamat passa à son frère Hussein.

HAÇAN (KENNOUN), le dernier des princes édrissites qui régnèrent en Mauritanie, monta sur le trône en 954. Attaqué par les Obaïdites et les Ommiades espagnols, il fut fait prisonnier et amené à Cordoue; il s'évada, alla rassembler quelques troupes en Égypte, et tenta de reconquérir ses états; mais après quelques succès il fut assassiné par les Espagnols, en 985.

HAÇAN-BEN-SABBAH, chef de la secte des Ismaéliens de Perse, connue aussi sous le nom d'*Assassins*, né en Perse vers 1050. Après avoir occupé

les postes les plus élevés auprès du sultan Malek-schah, il fut chassé de la cour pour avoir voulu supplanter le premier ministre, son bienfaiteur: il embrassa alors la secte des Ismaéliens et répandit dans la Perse cette hérésie qui expliquait toute la religion d'une manière allégorique, et tendait à détruire le culte extérieur. Il se fit un grand nombre de partisans, à la tête desquels il s'empara en 1091 du château d'Alamout, situé sur une montagne élevée, aux environs de Casbin, dans l'Irak-Adjémi, et se forma un petit état indépendant. Il s'attacha de fanatiques sectaires qu'il savait exalter en leur faisant boire un breuvage enivrant (le *hatchy* ou *hatchycha*), et qui à sa voix couraient assassiner les victimes qu'il désignait. Il sut ainsi, à force de crimes, conserver sa puissance jusqu'à sa mort et étendre ses conquêtes. Il mourut en 1124. Ses successeurs sont connus sous le nom de *Vieux* (*seigneurs*) *de la Montagne*. (*Voy.* ce mot.)

HAÇAN-BUZURK, c.-à-d. *le Grand*, chef de la maison des *Ilkaniens*, avait été nommé par Behaderkhan, gouverneur de l'Asie-Mineure; il s'empara de Bagdad à la mort de ce prince, et fonda un nouvel empire. Il mourut vers 1356.

HAÇAN-BEN-AL-HAÇAN, vulgairement *Alhazen*, astronome arabe, né à Bassora vers 980, mort en 1038, fut appelé en Égypte par le sultan Fatimite Hakem pour y construire une machine qui devait mettre les habitants à l'abri des inondations du Nil; il ne put exécuter ce projet, et, pour échapper à la colère du sultan, feignit d'être fou. On a de lui un *Traité d'optique*, traduit en latin et publié par Risner, Bâle, 1572; on trouve dans ce traité des observations dont Keppler tira, dit-on, grand parti.

HACELDAMA (c.-à-d. *champ du sang*), champ voisin de Jérusalem, fut acheté avec l'argent qui avait été donné à Judas pour livrer Jésus, et que ce traître, poussé par ses remords, avait rendu aux chefs de la synagogue. Ce champ servait de sépulture aux étrangers.

HACHA (RIO-DE-LA-), ville et riv. de Colombie. *Voy.* RIO-DE-LA-HACHA.

HACHEM. *Voy.* HASCHEM et HESCHAM.

HACHENBURG, ville murée du duché de Nassau, à 24 kil. N. de Montabaur: 1,800 hab. Château. Toiles, maroquin, tabac; forge, raffinerie.

HACHETTE (Jeanne), de Beauvais, s'est rendue célèbre par le courage qu'elle déploya lors du siége que le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, fit de cette ville en 1472. On la vit monter sur la muraille à la tête de plusieurs autres femmes, arracher l'étendard qu'y plantait déjà un soldat bourguignon, et ranimer par ce trait de courage les assiégés, qui repoussèrent les ennemis. Les historiens varient sur le véritable nom de cette héroïne. Les uns l'appellent Jeanne *Fouquet* ou *Fourquet*, les autres Jeanne *Lainé*; il paraît que le nom de Hachette lui vient d'une hache ou *hachette* dont elle aurait été armée au moment du siége.

HACHETTE (J.-Nicolas-Pierre), géomètre, né à Mézières en 1755, mort en 1834. Il fut de bonne heure remarqué par Monge; devint professeur à l'École Polytechnique dès sa fondation (1794), et y enseigna la géométrie descriptive; fit partie de l'expédition d'Égypte, quitta en 1816 l'École Polytechnique pour entrer à la Faculté des sciences de Paris, et fut admis à l'Institut en 1830. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité de *Géométrie descriptive*, 1822, in-4, qui est encore la base de l'enseignement pour cette science.

HACKLUYT. *Voy.* HAKLUYT.

HACKNEY-SAINT-JOHN, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 3 kil. E. de Londres, dont on la regarde comme un faubourg: 31,000 hab. On croit que c'est à Hackney que furent d'abord employées les voitures de louage que les Anglais appellent *Hackney-coaches*.

HADDINGTON, ville d'Écosse, à 24 kil. E. d'Edimbourg, sur la Tyne, ch.-l. du comté d'Haddington: 5,900 hab. Patrie du réformateur Jean Knox.

HADDINGTON (comté d'), ou EAST-LOTHIAN, en Écosse, a pour bornes au N. le golfe de Forth, au S. le comté de Berwick, à l'E. la mer du Nord, à l'O. le comté d'Edimbourg: 40 kil. sur 26; 36,000 hab. Ch.-l., Haddington. Mines de fer, de plomb, de houille; sol plat et sablonneux sur les côtes, et néanmoins très fertile; grande quantité de céréales et de légumes.

HADELN, *Hadelia* en latin, petit pays du Hanovre, sur la côte septentrionale du duché de Brême: 22 kil. sur 17; 15,000 hab. Ch.-l., Otterdorf. Sol plat et au-dessous du niveau de l'Océan.

HADERSLEBEN, ville du Danemark (Sleswig), ch.-l. de bailliage, à 51 kil. N. de Flensborg, sur le Petit Belt; 3,000 hab. Petit port accessible seulement à des barques. Principal passage du Sleswig à l'île de Fyen.

HADJAR, contrée d'Arabie. *Voy.* BAHRAIN. — C'est aussi le nom de deux villes d'Arabie, l'une dans l'Hedjaz, sur la route de Damas à La Mecque, à 270 kil. N. de Médine; — l'autre dans l'Yemen, à 24 kil. O. de Sana, sur un rocher. Citadelle.

HADJI (c.-à-d. en arabe *pèlerin*), nom que prennent les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de La Mecque, pèlerinage que doit faire au moins une fois dans la vie tout disciple de Mahomet. Ce mot se place devant le nom propre: ex., hadji Moustapha.— Hadji commence aussi le nom d'un grand nombre de lieux en Asie; mais ils sont peu importants.

HADJI-KHALFA, savant turc, nommé aussi *Katib-Tchélébi*, et *Moustapha*, savant turc, né à Constantinople vers 1600, mort en 1658, fut premier secrétaire et grand-trésorier du sultan Amurath IV. On a de lui: *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*, précieux traité de bibliographie, que l'on voit en manuscrit à la bibliothèque royale; *Tables chronologiques depuis la création d'Adam jusqu'en* 1640, Constantinople, 1733, in-fol., trad. du turc, en latin par Koehler, en italien par J.-R. Carli, Venise, 1697; *Géographie*, en arabe, Constantinople, 1732, etc.; *Histoire de Constantinople*, etc. Flugel et Hamaker ont traduit quelques parties de ses écrits.

HADJIPOUR, ville de l'Hindoustan anglais (Bengale), dans l'ancien Béhar, à 9 kil. N. de Patna, sur le Gange et le Gondok. Fondée en 1350.

HADLEIGH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 13 kil. O. d'Ipswich: 2,950 hab. Jadis renommée par ses draps, mais presque sans industrie auj. On croit qu'elle fut jadis la résidence des rois d'Est-Anglie.

HADLEY (sir John), astronome anglais au XVIIIe siècle, a inventé l'instrument de marine nommé *octant* ou *quartier de réflexion*. On a de lui: *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1731; *Observations faites à bord du* Chatam *en* 1732, etc.

HADRAMAUT ou HADRAMAOUT, contrée de l'Arabie méridionale (Yémen), bornée au N. E. par l'Océan depuis l'embouchure du Chabb jusqu'au golfe Curia-Muria: 900 kil. de l'E. à l'O. Villes principales: Macuba, Sahar, Sedjer, Dofar, Morebat et Hazek, toutes sur la côte. — L'Hadramaut tire son nom de l'ancien peuple des *Adramites*, qui l'habitait jadis, avec les Sabéens, les Homérites, etc.

HADRANUM, ville de Sicile. *Voy.* ADRANUM.

HADRIA, ville de Vénétie. *Voy.* ADRIA.

HADRIANOPOLIS, en Thrace. *Voy.* ADRIANOPOLIS.

HADRIANUS, empereur. *Voy.* ADRIEN.

HADRIATICUM MARE. *Voy.* ADRIATIQUE.

HADRUMETUM, en Afrique. *Voy.* ADRUMETUM.

HÆMI EXTREMA, *Emineh Boroun*, cap de la Thrace, au N. E., formait la séparation entre la Mésie

et la Thrace, et terminait à l'E. les monts Hémus.

HÆMI MONTES, nom d'une province de l'empire d'Orient. *Voy.* HÉMIMONT.

HÆMUS, mont. de Thrace. *Voy.* HÉMUS.

HÆNDEL (George-Frédéric), compositeur célèbre, né en 1684 à Halle en Saxe, d'où les Italiens l'ont surnommé *il Sassone*, le Saxon, mort à Londres en 1759, annonça dès son enfance une vocation décidée pour la musique. A l'âge de dix ans, il donna des sonates et des motets estimés. Après avoir voyagé dans différentes parties du continent, il se fixa en Angleterre. Il fit les délices des Anglais, qui le regardent comme un compatriote, et qui lui ont conservé jusqu'à ce jour leur admiration. Haendel a composé 50 opéras, dont les plus remarquables sont : *Agrippine*, *Renaud*, *Mutius Scévola*, *Alexandre et Scipion;* 26 oratorios, dont *le Messie*, *Judas Macchabée*, *Moïse en Égypte;* 8 vol. de *motets*, 4 de *cantates*, etc. Ses compositions se distinguent par la force d'invention, par la hardiesse et le sublime des conceptions et par l'élévation du style; mais on leur reproche un peu de dureté et de négligence dans les détails.

HÆSUS, divinité celte. *Voy.* HÉSUS.

HAFIZ (CHEMS-EDDYN-MOHAMMED), poëte lyrique persan, né à Chyraz au commencement du XIVe siècle, mort vers l'an 1389, a chanté la beauté, l'amour, le plaisir, et a mérité, par la grâce de ses poëmes et aussi par leur licence, d'être surnommé l'*Anacréon de la Perse*. Le recueil des poésies de Hafiz, qui contient 571 *odes* ou *ghazels*, a été publié à Calcutta, 1791, 1 vol. in-fol., en persan. Il en a été traduit divers morceaux par d'Herbelot (dans sa Bibliothèque orientale), et par Herbin, 1806, in-12, avec une notice sur ce poëte. M. de Hammer en a donné une traduction complète dans le *Divan*, Tubingue, 1812, réimprimée en 1840.

HAFNIA, nom de Copenhague en latin moderne.

HAGA, nom latin de plusieurs villes appelées aujourd'hui *La Haye : Haga Comitis*, auj. *La Haye* (*'S Gravenhaag*), ville de Hollande; *Haga Aurelianiensis*, auj. *La Haye*, ville de France (Indre-et-Loire), etc.

HAGEDORN (Frédéric DE), poëte allemand, né à Hambourg en 1708, mort en 1754, a composé des poésies remarquables par l'originalité des pensées et la pureté du style, entre autres : *le Sage*, 1741 ; *la Félicité*, poëme, 1743; *l'Amitié*, poëme: des *Fables* et des *Contes poétiques*, 1758, in-8. Ses œuvres complètes ont été publiées à Hambourg, 1800, 5 vol. in-8. — Son frère, Christian-Louis, s'est rendu célèbre par l'ouvrage intitulé : *Considérations sur la peinture*, Leipsick, 1762, 2 vol. in-8, qui est regardé comme classique.

HAGEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 40 kil. O. d'Arensberg ; 2,650 hab. Forges, usines à fer; draps, bas, chapeaux, etc.

HAGENBACH (Pierre, sire de), favori de Charles, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince en 1469 gouverneur des comtés de Ferrette, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il abusa à un tel point du pouvoir, et rendit le nom de son maître si odieux, qu'il occasionna la formation d'une ligue contre la Bourgogne entre l'archiduc d'Autriche, la Suisse, le Palatinat, et le roi de France Louis XI. Hagenbach fut pendu dans une émeute populaire (1474).

HAGETMAU, ch.-l. de cant. (Landes), à 12 kil. S. de St-Sever ; 3,076 hab. Vins recherchés.

HAGIA-DEKA, village de l'île de Candie, à 31 kil. S. O. de Candie. Aux environs, ruines de l'anc. Gortyne, et du célèbre labyrinthe de Crète.

HAGUE (LA), cap de France. *Voy.* HOGUE (LA).

HAGUENAU, *Hagenoa* en latin, ville de France, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur la Moder, à 26 kil. N. de Strasbourg; 9,694 hab. Percales, calicots, siamoises, goudron, etc. — Haguenau était jadis une ville impériale de la Basse-Alsace. Montecuculli l'assiégea vainement en 1675; mais les Autrichiens la prirent en 1705; le maréchal de Villars la reprit l'année suivante. En 1793 les Français défirent les Autrichiens et les Prussiens réunis sous les murs de cette ville.

HAHN (Simon-Frédéric), historien allemand, né en 1692 à Klosterbergen près de Magdebourg, mort en 1729, avait acquis, dès l'âge de 10 ans, une espèce de célébrité par la précocité de ses connaissances, principalement en histoire. Il succéda, à l'âge de 24 ans, au savant Eckart, professeur d'histoire à l'université de Helmstædt, et en 1724, le roi d'Angleterre, George I, le nomma son conseiller historiographe et bibliothécaire à Hanovre. Il composa différents ouvrages d'une grande érudition, parmi lesquels : l'*Histoire du droit public et des empereurs*, depuis Charlemagne jusqu'à Guillaume de Hollande, Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4, en allemand.

HAHN (Louis-Philippe), poëte tragique allemand, né à Trippstadt, dans le Palatinat, en 1746, mort en 1787, fut secrétaire des finances et référendaire des comptes à Deux-Ponts. Il a donné quelques tragédies qui, malgré l'irrégularité du plan, sont remarquables par l'énergie du style, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées. Les meilleures sont : *la Rébellion de Pise* (*Voy.* UGOLIN), 1776; *Robert de Hohenecken*, Leipsick, 1778.

HAI, ville de Chine (Kiang-Sou), à 31 kil. N. E. de Nan-King. Ch.-l. d'un arrondissement-tchy-li, c.-à-d. mouvance directe.

HAIDERABAD ou HYDERABAD, c.-à-d. *ville du lion*, ville de l'Inde, dans le roy. du Décan, ch.-l. de la prov. d'Haïderabad, et résidence du nizam, sur la rive droite du Moussy, à 2 kil. E. de Golconde, à 310 kil. de Madras, par 17° 15' lat. N., 76° 9' long. E.; 120,000 hab. Commerce de diamants. — Cette ville fut fondée en 1586 par Mohammed-Koutoub-Chah, qui l'avait nommée *Bagnagor*, mais qui changea ce nom en celui d'Haïderabad, en l'honneur d'Ali, gendre de Mahomet, que l'on nomme quelquefois Haïder-Allah, *le lion de Dieu*. — Haïderabad donne son nom à une ancienne prov. de l'Inde médiate, que l'on nomme aussi prov. de Golconde. Cette prov. est dans le royaume du Décan ; elle est bornée au N. et au N. O. par le Beyder, au S. O. par le Bedjapour, dont elle est séparée par la Bima et la Krichna, au S. par la prov. de Balaghat et le pays des Circars septentrionaux, à l'E. par le Gandouana, dont la sépare le Godavery, et a pour villes principales Haïderabad (chef-lieu) et Golconde. Cette contrée est partout couverte de montagnes; mais elles sont peu élevées et s'abaissent surtout au S. E. On y trouve un grand nombre de vallées qui sont toutes extrêmement fertiles. Le commerce y est peu considérable. Les habitants de cette contrée professent presque tous le brahmanisme, et parlent le dialecte telinga. — L'Haïderabad appartenait jadis aux radjahs de Telingana et de Bichnagar; les Mahométans le conquirent au XVe siècle, et en firent un état particulier sous le nom de *Royaume de Golconde*. Aureng-Zeyb réunit l'Haïderabad à son empire en 1687. Vers 1719, Tchyn-Kili-Khan, gouverneur de cette province pour les Mongols, se rendit indépendant; il régna jusqu'en 1748. Ghazy-ed-Dyn, son fils, lui succéda. Vint ensuite Nizam-Aly, qui eut à combattre à la fois Haïder-Ali, les Mahrattes et les Anglais. Il se reconnut vassal de ces derniers en 1800, et fixa sa résidence à Haïderabad où il mourut en 1803. Il eut pour successeur son fils Mirza-Sekander-Djah.

HAÏDERABAD, ville de l'Hindoustan (Sindhy), dans

une île formée par le Sind, et dans l'ancien Moultan, par 25° 22' lat. N. et 66° 15' long. E.; 16,000 hab. Grand commerce. Cette ville fut fondée vers le milieu du siècle dernier.

HAIDER-ALI ou HYDER-ALI, conquérant indien, né en 1718 près de Kolar, dans le royaume de Maïssour (Mysore), et fils du commandant d'une forteresse, était d'origine arabe, et prétendait descendre de Mahomet. Il se distingua de bonne heure contre les Mahrattes, s'empara en 1761 de Seringapatnam et de tout le Mysore, qu'il enleva au radjah de cette province, dont il était d'abord ministre, rangea sous ses lois, avec le secours des Français, les côtes de Malabar et de Calicut, ainsi que les Maldives, et se fit appeler le *roi des îles de la mer des Indes*. Les Anglais essayèrent inutilement de s'opposer à ses progrès; il mourut en 1782 dans la ville d'Arcate, laissant ses états à ses fils, Tippou-Saïb et Kérym-Saïb.

HAIDERGOR, fort de l'Hindoustan, sur le sommet d'une montagne qui domine la route de Kouchalpour à Bednore, à 13 kil. S. O. de Bednore.

HAIDOUKS, *Heiducken* en allemand, milice autrichienne toujours armée qui occupe plusieurs villages de la Hongrie, situés dans le cercle au-delà de la Theiss, dans le comitat de Szabolsch, et entre ce comitat et celui de Bihar, à l'E. et à l'O. de la ville de Debreczin; ils forment une population de 50,000 individus et ont pour ch.-l. Bœszœrmeny. Les Haïdouks jouissent de grands priviléges et envoient deux députés à la diète. Ils sont tous cavaliers; ils sont armés et costumés comme les hussards. A l'exemple des magnats hongrois qui ont des Haïdouks dans leur suite, plusieurs souverains et ambassadeurs étrangers ont pris l'usage d'avoir à leur service des domestiques de haute taille habillés comme les Haïdouks.

HAIE (LA). *Voy.* LA HAYE.

HAI-KHEOU-SO, ville et port de mer de la Chine (Kouang-toung), dans l'île de Haï-nan, à 5 kil. N. de Khioung-tcheou; très peuplée. Commerce considérable.

HAILLAN (GIRARD, seigneur du), historiographe. *Voy.* DU HAILLAN.

HAIMBURG, ville des États autrichiens (Autriche), à 44 kil, S. E. de Vienne, sur le Danube, rive droite; 2,700 hab. Manufacture de tabac.

HAI-NAN (c.-à-d. *sud de la mer*), île de la mer de Chine (Kouang-toung), à l'E. du golfe de Tonkin, n'est séparée du continent chinois que par un canal de 17 kil.: 270 kil. sur 130; 988,000 hab. Ch.-l., Khioung-tcheou. Au centre, montagnes, bêtes féroces; rivières qui roulent de l'or; climat chaud, grande humidité; perles; beau corail. Habitants enclins à la piraterie. — Les Chinois abordèrent pour la première fois dans cette île un siècle environ avant notre ère, et ne tardèrent point à la soumettre.

HAINAUT, *Hene-Gouwen* en flamand, *Hanagavensis comitatus* en latin moderne; prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par les deux Flandres et le Brabant mérid., à l'E. par la prov. de Namur, au S. et à l'O. par la France: 100 kil. de long sur 50 de large; 631,823 hab. Ch.-l., Mons. Le Hainaut se divise en 6 districts (Ath, Charleroi, Mons, Soignies, Thuin et Tournay). Au S. E. le sol du Hainaut est montueux; ailleurs il est plat, mais bien cultivé, et produit beaucoup de blé; légumes, lin et chanvre, fruits, houblon et fourrages. Les pâturages nourrissent une grande quantité de moutons, de gros bétail et de chevaux, et beaucoup de volailles. Le district de Mons renferme d'immenses mines de houille; il y a aussi des mines de fer et de plomb, des carrières d'ardoise et de marbre. Industrie active: métallurgie, brasseries, faïenceries, verrerie, toiles, tissus de laines et dentelles. Le Hainaut est arrosé à l'O. par l'Escaut qui y reçoit la Haine et la Dender, et à l'E. par la Sambre; on y a creusé un grand nombre de canaux. — Le Hainaut fut primitivement habité par les Nerviens. Il n'a pris le nom de Hainaut que dans le VIIe siècle (probablement de la rivière de Haine). Dès le Ve siècle, il eut des comtes particuliers: mais ils ne devinrent héréditaires qu'en 860, à partir de Régnier. Au XIIe siècle, Baudouin réunit par mariage le Hainaut et la Flandre, et dès lors ces deux pays eurent la même destinée. Le Hainaut passa successivement dans les maisons de Bourgogne, puis d'Autriche; le traité des Pyrénées (1659) et celui de Nimègue (1673) cédèrent une partie du Hainaut à la France; le reste fut donné à l'empereur et prit le nom de Hainaut autrichien. En 1793, les Français s'en emparèrent et en firent le dép. de Jemmapes. En 1814, il forma une prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1830 il resta à la Belgique.

HAINAUT (Jeanne, comtesse de), fille de Baudouin, comte de Flandre et premier empereur français à Constantinople, fut, ainsi que Marguerite, sa sœur, amenée à la cour de France lorsque son père eut été fait prisonnier par le roi des Bulgares (1206), et fut mariée en 1211 à Fernand ou Ferdinand, fils de Sanche I, roi de Portugal, par Philippe-Auguste, qui exigea en même temps la cession des villes d'Aire et de Saint-Omer, partie de la dot de la comtesse. Fernand, peu après son mariage, se révolta à ce sujet, mais il fut défait à Bouvines avec les autres princes ligués contre le roi de France (1214). Fernand ayant été fait prisonnier et enfermé à la tour du Louvre, Jeanne régna seule sur la Flandre; elle jouissait paisiblement de ses états, lorsqu'en 1225 le bruit courut que Baudouin, qu'on avait cru mort, allait reparaître. Il parut en effet un Baudouin, qui voulut se faire passer pour le comte de Flandre; mais fourbe ou non, il fut pendu à Lille, en 1226. Cet événement a fait peser sur Jeanne d'horribles soupçons. Elle mourut en 1244 sans postérité.

HAINE, riv. de Belgique (Hainaut), passe près de Mons et se jette dans l'Escaut en France près de Condé. Cours, 80 kil. Le Hainaut en tire son nom.

HAINICHEN, ville du roy. de Saxe, à 17 kil. O. de Freyberg; 2,800 hab. Balduin y inventa le phosphore hermétique. Patrie de Gellert.

HAITI (c.-à-d. *le pays montagneux*), l'*Hispaniola* ou *Espanola* de Christophe Colomb, *Saint-Domingue* des Français et des Anglais, île de l'Amérique, dans la mer des Antilles, au S. E. de Cuba et à l'E. de la Jamaïque, par 16° 45'-20° lat. N., et 70° 45'-76° 53' long. O.; 660 kil. de long sur 260 kil. de large; on n'y compte guère que 600,000 hab., bien que les recensements portassent la population en 1834 à 953,335 hab. Capit., Port-Républicain (l'ancien Port-au-Prince). L'île d'Haïti est auj. divisée en 6 dép.: Ouest, Sud, Artibonite, Nord, Nord-Est, Sud-Est; chefs-l.: Port-Républicain, les Cayes de Jacmel, les Gonaves, le Cap-Haïtien, Santiago, Saint-Domingue. — L'île d'Haïti prolonge à l'ouest deux caps (Isabelle et Engagno), entre lesquels se trouve le golfe de Gonave. Le pays est traversé de l'E. à l'O. par les monts Cibao, riches en mines d'or; au S. E. s'étendent de grandes plaines qui nourrissent d'immenses troupeaux; de nombreuses rivières rendent le sol très fertile; mais le climat est humide et malsain. Le gouvernement actuel d'Haïti est républicain; un président à vie exerce le pouvoir exécutif; un sénat et une chambre de représentants font les lois. La langue française est la langue officielle; on parle espagnol dans la région orientale de l'île. Le catholicisme est la religion de l'état; les autres religions y sont tolérées. — Cette île fut découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492 et fut

le siége du premier établissement européen en Amérique. Les Espagnols y fondèrent Saint-Domingue en 1495 et soumirent bientôt les indigènes qui étaient de race caraïbe : mais les mauvais traitements qu'ils leur firent subir ne tardèrent point à faire décroître la population indienne, et c'est à peine s'il restait 150 naturels au milieu du XVIe siècle. La colonie n'était encore que de peu d'importance lorsque l'amiral anglais Drake la ravagea en 1586. Au commencement du XVIIe siècle, des boucaniers qui s'étaient établis dans l'île de la Tortue, sur la côte septentrionale d'Haïti, dévastèrent les établissements espagnols, et, après avoir été reconnus par le gouvernement français, ils finirent par s'établir dans la partie occidentale de l'île ; le traité de Ryswick, en 1697, céda définitivement cette partie à la France. La nouvelle colonie française s'accrut rapidement, mais l'excès même de sa prospérité causa sa ruine ; les nombreux esclaves, traités avec trop de barbarie, se révoltèrent en 1722 ; cette première tentative fut facilement réprimée ; mais en 1791, l'assemblée nationale ayant par un décret du 28 mars 1790 appelé les hommes de couleur à partager les droits politiques que les blancs s'étaient jusque-là réservés, les noirs profitèrent des discordes que ce décret avait excitées parmi les colons, et se soulevèrent partout ; ils commirent, sous la conduite d'un certain Boukman, les plus grandes atrocités. En 1793, Mayaca, chef noir, s'empara du Cap et en massacra tous les habitants libres sans distinction. L'année suivante, un autre chef, Toussaint Louverture, enleva les principales places de la colonie française, chassa une armée anglaise que les colons de la Jamaïque avaient envoyée au secours des blancs, et s'empara de la partie espagnole d'Haïti que l'Espagne venait de céder à la France (1798). En 1801, le général Leclerc, à la tête de 20,000 Français, débarqua à Saint-Domingue, s'empara par surprise de la personne de Toussaint Louverture et l'envoya en France. Les hostilités, un instant suspendues, recommencèrent en 1803 sous la conduite du général noir Dessalines ; les Français furent refoulés jusqu'au Cap, et Rochambeau, qui avait succédé à Leclerc, fut obligé de se rendre à une flotte anglaise. Dessalines, maître souverain de l'île, prit le titre de Jacques I, empereur d'Haïti. Il fut assassiné en 1806. Christophe s'empara aussitôt du pouvoir, et après une lutte acharnée contre Péthion, son rival, il resta maître de la plus grande partie de l'île, et prit en 1811 le titre de roi, sous le nom de Henri I. Péthion conserva néanmoins le sud de l'île jusqu'à sa mort (1818). Christophe périt dans une révolution militaire en 1820. Alors Boyer, qui avait succédé à Péthion dans son petit royaume du sud, devint maître de toute l'île où il fut reconnu sans résistance (1822). En 1825, un traité fut conclu avec la France, par lequel celle-ci reconnaissait l'indépendance d'Haïti, qui devait en retour payer une indemnité de 150,000,000 de francs aux anciens colons ; le paiement de cette indemnité éprouva toutes sortes de retards et de difficultés, et suscita de nouveaux différends entre les deux gouvernements, mais ils ont été récemment aplanis, à la faveur d'une forte réduction consentie par la France.

HAITIEN (LE CAP), ville d'Haïti. *Voy.* CAP (LE).

HAIVALI, ville de l'Anatolie. *Voy.* KIDONIE.

HAKEM, nom arabe qui veut dire *magistrat*, s'étend chez les Musulmans à toute une classe de la société, les juges et les gens de loi qui sont sous l'autorité d'un cadi. Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *hakim*, médecin. — Hakem est devenu le nom propre de plusieurs princes qui ont régné soit à Cordoue, soit en Egypte. Le plus connu est le calife d'Égypte Hakem-Biamrillah. *Voy.* AL-HAKEM, HASCHEM et HESCHAM.

HAKLUYT (Richard), écrivain anglais, né vers 1553, dans le comté d'Hereford, mort en 1616. On a de lui entre autres écrits : *les Principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise par terre et par mer*, etc., en anglais, Londres, 1589, 3 vol. in-fol., ouvrage très important pour la géographie et très estimé.

HALBERSTADT, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, dans la régence de Magdebourg, à 45 kil. S. O. de Magdebourg ; 18,000 hab. Ville bâtie dans le genre gothique. Cathédrale de Saint-Etienne, église de Notre-Dame, hôtel-de-ville. Collége de la Cathédrale, gymnase, écoles, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, etc. Draps, lainages, tabac, gants de cuir, chapeaux, bougies, eau-de-vie, etc. — Cette ville est très ancienne ; elle devint en 804 le siége d'un évêché qui fut sécularisé à la paix de Westphalie en 1648 et qui prit alors le titre de principauté. L'électeur de Brandebourg en fut investi. La ville d'Halberstadt avait résisté aux Français pendant la guerre de Trente-Ans ; mais elle fut prise par eux en 1758 pendant celle de Sept-Ans. Le duc de Brunswick-Œls s'en empara aussi en 1809. En 1813, les Westphaliens, commandés par le général Ochs, furent défaits sous les murs de cette ville par le général russe Tchernichef.

HALDEN, ville de Norwége. *Voy.* FRÉDÉRICKSHALL.

HALDENSLEBEN (NEU-), ville murée des États prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle, à 20 kil. N. O. de Magdebourg ; 3,750 hab.

HALEB ou **HALEP**, ville de Syrie. *Voy.* ALEP.

HALES (Etienne), physicien et naturaliste, recteur et curé de Theddington, chapelain du prince de Galles, membre de la Société royale de Londres, né en 1677 dans le comté de Kent, mort en 1761 ; a fait plusieurs inventions utiles, entre autres celle des ventilateurs destinés à renouveler l'air dans les hôpitaux, les prisons, les mines, les vaisseaux (1741). Il a publié : *Statique des animaux*, trad. par Sauvages, Genève, 1744, in-4 ; *Statique des végétaux*, trad. avec l'*Analyse de l'air*, en 1735, in-4, par Buffon ; *l'Art de rendre l'eau de mer potable*, etc.

HALES (ALEXANDRE de). *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

HALESOWEN, ville d'Angleterre (Shrop), à 11 kil. S. O. de Birmingham ; 12,000 hab. Eglise dont on admire le clocher. Clouterie, quincaillerie. Patrie du poëte Shenstone.

HALESWORTH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 38 kil. N. E. d'Ipswich ; 2,500 hab. Belle église gothique. Toile à voiles, fonderie.

HALFAY ou **OUAD-AGUIB**, pays de la Nubie mérid., s'étend le long du Bahr-el-Azrek et du Nil, depuis 14° 10' lat. N., sur un espace de 380 kil. Pays fertile. Il a pour ch.-l. Halfay, sur la rive droite du Nil, à 115 kil. S. O. de Chendi ; 4,000 hab. Les chefs du Halfay et du Chendi, réunis, peuvent mettre 30,000 cavaliers en campagne.

HALIACMON, auj. l'*Indjé-Karasou*, fleuve de la Macédoine, sortait des monts Citius, coulait à l'E. au S. E., au N. E., et enfin tombait dans le golfe Thermaïque entre le Lydias et l'Axius.

HALIARTE, *Haliartus*, ville de Béotie, sur la côte S. du lac Copaïs, était une des douze cités béotiennes. Xerxès la saccagea ; le général lacédémonien Lysandre périt en l'assiégeant, l'an 394 avant J.-C. Les Romains la détruisirent pendant la troisième guerre de Macédoine.

HALICARNASSE, *Halicarnassus*, auj. *Bodroun*, ville de Carie (Doride), une des six de l'Hexapole, sur le golfe Céramique, avait été fondée par les Doriens, puis eut des rois d'origine carienne, parmi lesquels il faut remarquer les deux Artémise et Mausole, mari de la seconde.

HALICARNASSE (DENYS d'). *Voy.* DENYS.

HALICZ, *Halicia*, ville des États autrichiens, dans la Galicie, à 60 kil. E. de Stry; 4,000 hab. Aux environs, eaux minérales. C'est du nom de cette ville qu'est dérivé le nom de Galicie (*Voy.* GALICIE); elle était jadis beaucoup plus importante et avait un évêché avant le XVe siècle.

HALICZ, ville de Hongrie. *Voy.* GACS.

HALIFAX, ville d'Angleterre (York), dans une vallée profonde, à 3 kil. d'un bras du Calder, à 59 kil. S. O. d'York; 31,000 hab. Belle église gothique; église moderne de la Sainte-Trinité. Beaucoup d'industrie : draps, peluches, serges, tapis, tissus de coton, teintureries. Communications avec Hull, Manchester, Liverpool, Lancaster. Cette ville fut fondée en 1443; longtemps elle ne fut qu'un simple village; elle a dû à son industrie l'accroissement de population le plus rapide.

HALIFAX, ville de l'Amérique anglaise, capitale de la Nouv.-Écosse et du comté d'Halifax, par 65° 56' long. O., 44° 44' lat. N., sur la baie de Chebuctoo où peuvent mouiller à l'aise 1,000 navires; 22,000 hab. Chantier royal. Commerce très actif et qui s'accroît tous les jours. — Halifax est aussi le nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis, tous peu importants.

HALIFAX (George SAVILLE, marquis d'), homme d'état, né vers 1630 dans le comté d'York, mort en 1695, jouit longtemps de la faveur de Charles II et de Jacques II, fut créé par le premier de ces princes pair, vicomte, et enfin marquis d'Halifax; fut successivement membre du conseil privé (1672), garde des sceaux (1682), et devint président du conseil à l'avénement de Jacques II (1685), dont il avait soutenu les droits à la couronne. Mais ayant été disgracié en 1686, il se rangea parmi les ennemis du roi, et lors du débarquement du prince d'Orange, Guillaume III, il fut un des premiers à faire déclarer le trône vacant (1689), et à offrir la couronne à ce prince. Guillaume lui conféra en récompense le titre de secrétaire du sceau privé; mais Halifax ne tarda pas à être disgracié de nouveau, et depuis il ne cessa de faire une vive opposition aux mesures du gouvernement. Halifax était un homme de beaucoup d'esprit, enclin à la plaisanterie et à la satire, et d'un caractère fort inconstant. Il a laissé quelques écrits, entre autres, *Caractère d'un Trimmer* (c.-à-d. nageur entre deux eaux, pour dire homme du juste milieu); *Caractère de Charles II; Maximes d'état*. Ses opuscules politiques ont été réunis en 1704, in-8.

HALIFAX (Charles MONTAIGU, comte d'), homme d'état et poëte anglais, né à Horton, dans le comté de Northampton, en 1661, mort en 1715, fut nommé en 1694 chancelier de l'échiquier et sous-trésorier, et entra en 1700 à la Chambre des Lords, avec le titre de baron d'Halifax qu'il échangea peu après contre celui de comte. En 1696, il conçut le plan d'un fonds général, qui donna naissance au fonds d'amortissement établi ensuite par Robert Walpole. En 1706, il proposa et négocia la réunion définitive de l'Écosse à l'Angleterre. Après la mort de la reine Anne, il montra beaucoup de zèle pour assurer la succession à la maison de Brunswick. Cependant n'ayant pas été nommé par George I lord grand-trésorier, comme il le voulait, il se jeta par dépit dans le parti des Tories. Halifax a laissé quelques poésies, mais il doit plutôt sa réputation, comme littérateur, à la protection qu'il accorda aux gens de lettres (Addison, Pope, Swift, etc.), qu'à ses propres ouvrages.

HALL, *Hala ad Œnum*, ville des États autrichiens (Tyrol), sur l'Inn, à 3 kil. E. d'Innsbrück; 4,400 hab. Eau minérale aux environs. Belle saline à 9 kil. de la ville dans la montagne de Tauern-Alpe; elle produit 300,000 quintaux de sel par an.

HALL OU SCHWÆBISCHE-HALL, c.-à-d. *Hall de Souabe, Hala Suevica*, ville du roy. de Wurtemberg, à 32 kil. N. O. d'Elwangen; 6,250 hab. Source salée d'où l'on tire 80,000 quintaux de sel par an. Deux bibliothèques. Église gothique. Jadis ville libre de l'empire. C'est de cette ville que les liards allemands ont pris le nom de *heller* (*hœller*).

HALLAND, prov. de Suède. *Voy.* HALMSTADT.

HALLAU, ville de Suisse (Schaffhouse), à 12 kil. O. de Schaffhouse; 3,200 hab. Lin aux environs.

HALLE, *Hala Saxonum*, ville des États prussiens (Saxe), à 140 kil. S. O. de Berlin, sur la Saale; 24,800 hab. (sans compter les étudiants). On y distingue 3 parties: Halle, Glaucha, Neumarkt, et 5 faubourgs. Université célèbre, fondée en 1694, à laquelle a été réunie celle de Wittemberg en 1817 (1,500 étudiants). Société d'histoire naturelle, écoles de Francke, écoles de médecine, de chirurgie, des mines, etc. Immenses salines qui produisent plus de 300,000 quintaux de sel par an. Draps, serges, flanelle, bas de soie, chapeaux; fabriques d'amidon, etc. Patrie du compositeur Haendel, de Michaelis l'orientaliste, et du médecin Hoffmann. Halle remonte au IXe siècle; en 981 Othon II l'éleva au rang de ville. Elle soutint au XIIIe siècle une longue guerre contre les évêques de Magdebourg, et au XVe contre l'électeur de Saxe. Pendant les guerres de Trente-Ans et de Sept-Ans, Halle fut plusieurs fois prise et saccagée. La Prusse la possède depuis 1694. En 1806 les Français s'en emparèrent et la réunirent au roy. de Westphalie. En 1814 elle fut rendue à la Prusse. — Une autre Halle, dans les États prussiens (Westphalie), à 24 kil. S. O. d'Herford, avait aussi jadis des salines, mais elles sont épuisées: 1,600 hab.

HALLE, ville de Belgique (Brabant méridional), à 16 kil. S. O. de Bruxelles; 6,600 hab. Savon, ustensiles en bois, raffineries de sel, papeteries, etc.

HALLÉ (Jean-Noël), médecin, né à Paris en 1754, mort en 1822, était fils d'un peintre distingué (Noël Hallé). Il fut successivement professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé (1775), premier médecin de Napoléon (avec Corvisart) et professeur de médecine au Collége de France, devint à la Restauration médecin de Monsieur, et président de la section de médecine de l'Académie royale. On a de lui : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances*, Paris, 1785, in-8 ; il a donné une édition des *Œuvres complètes de Tissot*, Paris, 1809-1813, 11 vol. in-8. Ce médecin ne se fit pas moins remarquer par ses sentiments religieux que par son instruction médicale.

HALLEIN, *Hallula*, ville des États autrichiens (Autriche), à 9 kil. S. de Salzburg; 4,600 hab. Immenses salines près de là, dans le mont Dürenberg, qui produisent environ 300,000 quintaux de sel par an.

HALLENCOURT, ch.-l. de canton (Somme), à 13 kil. S. E. d'Abbeville; 1,300 hab.

HALLER (Albert DE), savant et poëte suisse, né à Berne en 1708, mort âgé de 70 ans en 1777, se fit remarquer dès sa première enfance par une précocité extraordinaire. Il manifesta d'abord un goût très vif pour la poésie, mais il s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Après avoir reçu les leçons de Boërhaave à Leyde, et avoir visité à Londres et à Paris les plus habiles médecins de l'époque, il revint à Berne où il fut nommé bibliothécaire. Le roi d'Angleterre, George II, ayant fondé en 1735 une université à Gœttingue, il y fut chargé de l'enseignement de l'anatomie, de la chirurgie et de la botanique. Il resta 17 ans dans cette ville, et y composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages; il prit part à la fondation de la Société royale de Gœttingue, et en fut nommé président. En 1753, il se retira dans sa

patrie pour prendre quelque repos, et il y occupa jusqu'à sa mort des fonctions administratives, sans cesser toutefois de se livrer à l'étude des sciences. Haller cultiva avec un égal succès la botanique, l'anatomie, la physiologie, et ne négligea pas la poésie. Il a composé 200 écrits; les plus importants sont, en botanique : la *Flore de la Suisse* (*Historia stirpium Helvetiæ*), 3 vol. in-fol., Berne, 1768; en anatomie et en physiologie, ses *Icones anatomicæ*, Gœttingue, 1756; ses *Opera minora*, 3 vol. in-4, Lausanne, 1762-68, qui contiennent des recherches neuves sur la respiration, sur l'irritabilité, sur le développement du poulet et des fœtus, sur la génération; ses *Elementa physiologiæ*, Lausanne, 1757-66, et Berne, 1777, ouvrage qui a opéré une révolution dans la science; on lui doit encore la *Bibliothèque de la botanique*, Zurich, 1771; — *de la Chirurgie*, Berne, 1774; — *de l'Anatomie*, Zurich, 1774 et 1777; — *de la Médecine*, Bâle, 1776, recueils où il fait preuve d'une érudition prodigieuse. Il a aussi laissé des poésies parmi lesquelles on estime surtout son poëme sur *les Alpes* (1729), et deux romans politiques écrits en français, *Usong* et *Alfred*. La principale découverte de Haller, celle à laquelle son nom est resté attaché, est celle de l'irritabilité considérée comme force particulière à la fibrine charnue et comme indépendante de la sensibilité proprement dite. Haller porta dans tous ses écrits, soit scientifiques, soit littéraires, des sentiments de piété que ses découvertes ne firent qu'augmenter. L'éloge de Haller a été prononcé en français par Condorcet et Vicq-d'Azyr. — Haller a laissé plusieurs enfants, qui, pour la plupart, n'ont pas suivi comme lui la carrière scientifique. L'un d'eux, Emmanuel de Haller, vint de bonne heure se fixer à Paris, adopta les idées révolutionnaires, fut chargé de diverses opérations de finances et de fournitures pour nos armées, notamment en Italie, et se fit une fâcheuse célébrité par ses violences et ses dilapidations. — Un petit-fils du grand Haller, M. Charles-Louis de Haller, né à Berne en 1768, s'est fait un nom comme publiciste; il est auteur de la *Restauration de la Politique* (Lyon et Paris, 1824), ouvrage célèbre où il combat les idées révolutionnaires et fonde, comme M. de Bonald, la société sur le régime patriarcal.

HALLES (le roi des). *Voy.* BEAUFORT (le duc de).

HALLEY (Edmond), astronome anglais, né à Londres en 1656, mort en 1742, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par l'invention d'une méthode pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes; alla en 1676 à l'île Sainte-Hélène pour y faire des observations astronomiques; fixa la position de 350 étoiles; détermina les lois des variations de la boussole, et fit plusieurs voyages sur mer pour vérifier ces lois; appliquant les principes de Newton au cours des comètes, il reconnut la périodicité de ces astres et prédit dès 1705 le retour pour 1758 de la comète qui avait paru en 1682, et que l'on a nommée depuis *comète de Halley* (cette comète a une révolution de 75 ans; elle parut en 1305, 1380, 1456, 1531, 1607, 1682, 1758, 1835). Il dressa des *Tables de la lune*, s'efforça de reconnaître les lois du mouvement de cette planète, et découvrit le mouvement propre des étoiles. Halley fut reçu à la Société royale de Londres dès l'âge de 22 ans (1678), et devint en 1713 secrétaire perpétuel de cette compagnie; il fut nommé en 1703 professeur de géométrie à Oxford, et succéda à Flamsteed dans la place d'astronome à l'observatoire de Greenwich. On a de lui, outre les mémoires que nous avons déjà indiqués, une édition d'Apollonius de Perge : *De Sectione rationis libri II*, *ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, et *Conicorum libri VIII*, 1710; c'est à ses soins qu'on doit la première édition des *Principia* de Newton (1686).

HALLUIN, ville de France, dans le dép. du Nord, à 15 kil. N. E. de Lille, près de la Lys; 4 240 hab. Tissus de lin et de coton; tisseranderies, blanchisserie de fil.

HALMA (l'abbé Nicolas), né en 1755 à Sedan, mort en 1828 à Paris, étudia d'abord la médecine, puis reçut les ordres; fut quelque temps précepteur, enseigna ensuite les mathématiques et la géographie à Sedan; devint principal du collége de cette ville en 1792; s'établit en 1797 à Paris et y tint quelque temps un pensionnat; fut sous l'empire secrétaire du conseil de l'Ecole Polytechnique, professeur de mathématiques au Prytanée, bibliothécaire des ponts et chaussées, et fut nommé en 1816 conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il consacra la plus grande partie de sa vie à traduire l'*Almageste* de Ptolémée, qui n'avait jamais été jusque-là traduit en français; il le publia sous le titre de *Composition mathématique de Claude Ptolémée* (avec des notes de Delambre). Le premier volume parut en 1813, in-4, et le deuxième en 1816. Il fit suivre ce travail de la traduction des *Hypothèses et époques des planètes de Ptolémée*, 1821, ainsi que des *Commentaires de Théon d'Alexandrie* sur Ptolémée, 1821 et 1822, et de quelques ouvrages du même genre. Il a aussi beaucoup écrit sur le zodiaque de Denderah. Il avait été chargé sous l'Empire de continuer l'*Histoire de France* de Velly; mais cette entreprise n'eut pas de suite.

HALMSTAD ou HALLAND, préfecture de Suède, dans la partie S. O. de la Gothie, bornée au N. O. par la préfecture de Gothembourg-et-Bohus, au N. E. par celle d'Elfsborg, à l'E. par celles de Jœnkoping et de Kronoberg, au S. E. par celle de Christianstad, et à l'O. par le Cattegat: 310 kil. sur 80; 90,000 hab. Ch.-l., Halmstad, petite ville de 1,600 hab., sur le Cattegat, à l'embouchure du Nissaan.

HALMYDESSE. *Voy.* SALMYDESSE.

HALONÈSE, *Halonesus*, auj. *Dromi*, île de la mer Égée, sur la côte de la Macédoine, entre Scopelos et Péparèthe, est célèbre par le massacre que les femmes y firent de leurs maris, comme à Lemnos.

HALSTEAD, ville d'Angleterre (Essex), à 18 kil. N. O. de Colchester; 3,900 hab. Étoffes de soie.

HALYS, auj. le *Kisil-Irmak*, le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure, descendait du Taurus, courait à l'O., puis au N.; traversait la Galatie et tombait dans le golfe d'Amise après avoir séparé la Paphlagonie d'avec le Pont. Sur ses bords Alyatte et Cyaxare se livrèrent une bataille indécise (597 av. J.-C.); elle fut interrompue par une éclipse de soleil.

HAM, *Hametum* ou *Hamum*, ch.-l. de canton (Somme), à 22 kil. S. E. de Péronne; 1,900 hab. Guingamps, cravates, rouenneries, etc. Célèbre château-fort qui sert de prison d'état, et où ont été détenus, entre autres prisonniers, les quatre ministres de Charles X, après les journées de juillet 1830, et le prince Louis Napoléon (1840). Patrie du poëte Vadé et du général Foy.

HAMA ou HAMATH, *Epiphania*, ville de Syrie (Damas), sur l'Oronte, à 185 kil. N. E. de Damas, ch.-l. d'un livah; 100,000 hab. Citadelle, murailles; palais du cheik, mosquées, bazars, caravansérail, bains publics. Beaucoup d'industrie (soieries, drap, ceintures, turbans, etc.). Grand commerce avec Alep.

HAMADAN, *Ecbatane*, ville d'Iran (Irak-Adjemi), à 240 kil. S. O. de Téhéran; 25,000 hab. Citadelle et remparts en ruines. Quelques monuments (bazars, mosquées, bains, caravansérails). Industrie. Environs charmants et vantés. Les tombeaux d'Avicenne, et des poëtes Attar et Aboul-Hasif y attirent beaucoup de pèlerins. — Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Ecbatane.

Elle a été très florissante sous les Sophis; mais depuis, sa prospérité a toujours été en décroissant.

HAMADRYADES (des mots grecs, *hama*, ensemble, et *drys*, chêne), nymphes des arbres, naissaient et mouraient avec l'arbre auquel elles étaient attachées. *Voy.* DRYADES.

HAMAKER (Henri ARENS), orientaliste hollandais, né en 1789 à Amsterdam, mort à Leyde en 1835, fut appelé en 1817 à Leyde, où il enseigna jusqu'à sa mort les langues orientales. On le regarde comme le *Sylvestre de Sacy* de la Hollande. Il possédait l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le persan, le sanscrit, etc. On lui doit, entre autres travaux, un excellent *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde*, en latin, Leyde, 1820.

HAMANN (Jean-George), écrivain allemand, né en 1730 à Kœnigsberg, mort en 1788 à Dusseldorf, changea souvent de carrière. Il était également versé dans la théologie, la jurisprudence, les langues orientales, l'économie politique, la littérature ancienne et moderne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public*, etc., Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; *les Nuées, supplément aux mémoires socratiques*, etc., Altona, 1761, in-8; *Apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; *Dictionnaire des phrases poétiques*, 1775, en français. Hamann avait adopté un langage mystérieux et métaphorique qui le fit surnommer *le Mage du Nord*; il accepta ce surnom et publia les *Feuilles Sibylliques du mage du Nord*, Leipsick, 1819. Il y défendait la révélation divine contre le scepticisme.

HAMATH, ville de Syrie. *Voy.* HAMA.

HAMAXOBIENS (d'*hamaxa*, char, et *bios*, vie), nom sous lequel les anciens désignaient une partie des Sarmates et des Agathyrses, qui, comme les Kirghises actuels, n'avaient d'autre domicile que leurs chariots.

HAMAZEL ou PIC D'ADAM, montagne de l'île de Ceylan, par 5° 47' lat. N. et 78° 11' long. E., haute d'environ 3,335 mètres, d'où sortent les trois plus grandes rivières de l'île. Les Indiens y font un pèlerinage assidu. On y monte à l'aide d'une chaîne fixée à son sommet. — On y voit sur une pierre l'empreinte grossière d'un pied gigantesque; c'est, selon les indigènes, le pied de Bouddha, et selon les Chrétiens, celui d'Adam ou de saint Thomas. — On a donné le nom de Pont d'Adam à un long amas de rochers, près de Ceylan, qui joint l'île Manar à l'île de Remisseram.

HAMBACH (fête d'). On a nommé ainsi en Allemagne une fête patriotique, célébrée le 27 mai 1832, au village d'Hambach en Bavière, près de Neustadt (cercle du Rhin), dans le but de resserrer l'unité nationale des Allemands; il s'y rendit environ 30,000 personnes. Le gouvernement bavarois, inquiet de l'enthousiasme qu'excita cette fête, prit des mesures pour en empêcher le retour.

HAMBERGER, nom de plusieurs savants allemands, dont le plus connu est George-Erhard Hamberger, médecin et physicien, né à Iéna en 1697, mort en 1755. Il publia plusieurs traités de physiologie, et tenta de donner une explication toute mécanique du phénomène de la respiration. Il eut de vives disputes sur ce point avec Haller.

HAMBIE, ville de France, dans le dép. de la Manche, à 17 kil. S. E. de Coutances; 3,814 hab. Aux environs, vieux château-fort en ruines.

HAMBOURG, *Hamburg* en allemand, *Hamburgium, Hammonia* et *Hochburi castellum* en latin moderne, ville libre d'Allemagne, sur la rive droite de l'Elbe, non loin de son embouchure dans la mer du Nord et à 2 kil. S. d'Altona; 115,000 hab. (dont 95,000 luthériens et 14,000 Juifs, le reste catholiques, réformés et moraves). Rues étroites et tortueuses, excepté dans la nouvelle ville (*Neustadt*); multitude de canaux. Parmi les édifices les plus remarquables, on cite l'église de Saint-Michel, la Banque, la Bourse, l'hospice des orphelins, le nouvel Hôtel-Dieu, l'Observatoire, les salles de spectacle, le *Baumhaus*, l'hôtel de l'Amirauté, la bibliothèque, le musée, etc. Plusieurs établissements scientifiques: gymnase *Johannæum*, école de navigation; institutions des sourds-muets. Grand commerce maritime. Patrie de Gronovius, Hagedorn, Holstenius, Basedow, Schroder, etc. — Le territoire de Hambourg s'étend peu au-delà des limites de la ville, et est restreint entre les duchés de Holstein et de Lauenbourg, et le royaume de Hanovre. La république possède en outre, mais en commun avec Lubeck, quelques villages du duché de Lauenbourg. La population totale de l'état de Hambourg ne dépasse pas 140,000 hab. Le gouvernement est démocratique ; le pouvoir exécutif appartient à un sénat composé de 4 bourgmestres et de 24 conseillers électifs. Le comité des 60 et le comité des Anciens (*Ober-Alten*) complètent les pouvoirs de l'état. Dans les assemblées ordinaires de la Diète, les 4 villes libres ont ensemble une voix; mais dans l'assemblée générale, Hambourg a une voix à elle seule. Son contingent est de 1,298 hommes. — Charlemagne jeta les premiers fondements de cette ville, en construisant un fort sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Au XIIe siècle, elle était déjà une place de commerce importante; au XIIIe, elle forma avec plusieurs autres villes la ligue célèbre dite *Hanséatique*. Jusqu'en 1618, Hambourg fut sous la dépendance des ducs de Holstein; mais à cette époque elle se fit reconnaître ville libre et impériale : cependant elle ne fut totalement affranchie de l'hommage que réclamaient d'elle les ducs de Holstein qu'en 1770. A partir de ce moment jusqu'en 1802, le commerce de Hambourg prit le plus grand essor, et cette ville devint une des plus florissantes de l'Allemagne; mais le blocus continental établi par Napoléon porta un coup funeste a son commerce. Elle fut occupée militairement par les Français de 1806 à 1809, et réunie à l'empire en 1810; elle devint alors le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, les Russes s'en emparèrent un instant, mais elle fut la même année reprise par les Français. Le maréchal Davoust y soutint un siége mémorable : il s'y maintint pendant un an, et ne la rendit qu'en mai 1814, après le retour des Bourbons en France. Hambourg reprit aussitôt son ancien gouvernement.

HAMDEN. *Voy.* HAMPDEN.

HAMELN, ville murée du roy. de Hanovre (Hanovre), sur le Weser, à 40 kil. S. O. de Hanovre ; 5,000 hab. Bas, maroquin, tabac, etc. Grande pêche de saumons. Commerce. Jadis défendue par le fort George, que les Français détruisirent en 1806.

HAMID, ville et sandjakat de la Turquie d'Asie. *Voy.* ISBARTEH.

HAMILCAR. *Voy.* AMILCAR.

HAMILTON, ville d'Ecosse (Lanark), sur la Clyde et l'Avon, à 59 kil. S. O. d'Edimbourg; 9,500 hab. Palais des ducs d'Hamilton. Casernes de cavalerie. Manufacture de tissus de coton. — Cette ville se nommait d'abord Cadzow ou Cadyow: elle prit le nom d'Hamilton lorsque la famille anglaise de ce nom vint s'y établir. Elle reçut le titre de baronie en 1456, et fut érigée en bourg royal en 1458.

HAMILTON, célèbre famille écossaise, issue, dit-on, d'une branche cadette de la famille anglaise de Leicester. On raconte qu'un gentilhomme de cette famille, Gilbert d'Hamilton, ayant tué en duel un seigneur anglais, se réfugia vers 1272 en Ecosse, où il fut accueilli par le roi, et que ce

prince lui donna le domaine de Cadyow qui prit depuis le nom d'Hamilton (*Voy.* l'article précédent). Il fut la souche d'une famille qui devint bientôt puissante, et qui reçut successivement les titres de comtes d'Arran (1503) et de ducs d'Hamilton (1643).

HAMILTON (James D'), 1er comte d'Arran. Ce seigneur, ayant prêté au roi Jacques un puissant appui contre les projets ambitieux de Douglas, fut comblé de faveurs par ce prince. Il épousa sa fille Marie (1474), et fut fait en 1503 comte d'Arran, titre qui depuis fut toujours porté par le chef de la famille. Il fut plus tard un des lords de la régence et lieutenant-général du royaume. Il mourut en 1519.

HAMILTON (James), 2e comte d'Arran, duc de Châtelleraut, tuteur de Marie Stuart. *Voy.* ARRAN.

HAMILTON (Patrick), enthousiaste, de la noble famille écossaise de ce nom, neveu du premier comte d'Arran, était né en 1503. Il reçut les ordres, puis alla voyager en Allemagne au moment où naissait la réforme; il voulut à son retour régénérer son pays en y propageant les idées nouvelles; mais il ameuta contre lui, par ses prédications hardies, le clergé catholique, fut arrêté et pris dans son lit par ordre de l'archevêque de Saint-André, et fut condamné comme hérétique à être brûlé vif; il subit le supplice à St-André, en 1527, et montra beaucoup de courage. Il peut être regardé comme le premier apôtre de la réforme en Écosse. Il avait à peine 24 ans.

HAMILTON (James, premier duc d'), né en Écosse en 1606, fut un des plus fidèles serviteurs de Charles I; mais la haine qu'il conçut contre Montrose, autre défenseur du trône des Stuarts, l'empêcha de rendre à la royauté tous les services qu'il aurait pu. Presbytérien modéré, Hamilton désirait concilier les intérêts de la religion avec ceux de la couronne; Montrose voulait sans restriction le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Celui-ci l'emporta dans l'esprit de Charles I, et Hamilton fut jeté dans une prison (1645). Rendu à la liberté peu après, il ne se vengea qu'en levant pour le roi une armée de 20,000 hommes; mais il fut battu par Cromwell, fait prisonnier à Preston, et décapité quelques jours après Charles I (1649). — Un de ses descendants, James, comte d'Arran, créé pair en 1711, reprit le titre de duc d'Hamilton qui avait été aboli par Cromwell, après le supplice du précédent. Il mourut en 1730.

HAMILTON (Antoine, comte d'), écrivain spirituel, né en Irlande en 1646, et issu de la famille écossaise de ce nom, fut amené jeune en France par son père qui avait émigré après le supplice de Charles I, et y passa tout le temps de l'exil des Stuarts; il rentra en Angleterre avec Charles II (1660), et obtint de Jacques II un régiment, ainsi que le gouvernement de Limerick, en Irlande. Il revint en France avec Jacques II, et fit l'ornement de la petite cour de ce prince à St-Germain; il mourut dans cette ville en 1720. Le comte de Gramont avait épousé sa sœur. Hamilton a écrit en français plusieurs ouvrages qui se font remarquer par la plaisanterie fine, la causticité et la gaieté; le plus connu est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont;* il fut rédigé sous la dictée, ou du moins sous les yeux de celui qui en est le héros. Cet ouvrage original et spirituel est un chef-d'œuvre dans son genre; il offre une peinture fidèle des mœurs corrompues de la cour à cette époque. On lui doit également plusieurs jolis contes mêlés de vers : le *Bélier*, *Fleur d'Épine*, les *Quatre Facardins*, *Zénéide*. Il a aussi laissé des vers charmants. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'a donnée M. Renouard, Paris, 1812, 3 vol. in-8; M. Champagnac a donné les *Œuvres choisies* d'Hamilton, 1825, 2 vol. in-8.

HAMILTON (sir William), ambassadeur, né en 1730 en Écosse, était le frère de lait du roi George IV. Il résida à la cour de Naples de 1764 à 1800, et mourut en 1803. Amateur éclairé des arts et des sciences naturelles, il a publié plusieurs ouvrages précieux, entre autres, *Observations sur le Vésuve, l'Etna*, etc., 1772, et a formé un riche musée d'antiquités, gravé en 1806. Il avait épousé en secondes noces une femme qui s'est rendue fameuse par sa beauté et ses déportements. Cette femme, nommée miss Harte, avait été servante, prostituée, puis concubine de plusieurs officiers; elle parvint à captiver le cœur de lord Hamilton, et obtint la plus grande influence à la cour de Naples, en s'emparant de l'esprit de la reine Marie-Caroline qui l'admettait dans son intimité. Lady Hamilton trahit son mari pour l'amiral Nelson auquel elle inspira une folle passion. Elle mourut en France, près de Calais, en 1815. Elle publia elle-même sa correspondance avec Nelson, Londres, 1815; ses *Mémoires*, remplis de révélations scandaleuses, parurent l'année suivante et furent aussitôt traduits en français.

HAMILTON (miss Élisabeth), née en 1758, à Belfast en Irlande, d'une famille sans fortune, morte en 1816, à Harrowgate, fut chargée de l'éducation de deux jeunes Écossaises, composa d'excellents ouvrages d'éducation et fut en ce genre la rivale de miss Edgeworth. On a d'elle : *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1801, 2 vol. in-8, traduites en 1804, par L.-C. Chéron; *Lettres sur la formation du principe religieux et moral*, 1806. Elle donnait la religion pour base à l'éducation.

HAMM, ville murée des Etats prussiens (Westphalie), à 32 kil. N. O. d'Arensberg; 5,100 hab. Aux environs, fort Ferdinand. Draps, toiles, tanneries, jambons. Jadis ville libre et hanséatique.

HAMMA-DE-CABÈS (EL-), ville d'Afrique. *Voy.* CABÈS.

HAMMAMET, ville de l'état de Tunis, à 65 kil. S. E. de Tunis, sur le golfe de même nom; 8,000 hab. Aux environs, plantations d'oliviers.

HAMMAN-LEF, *Aquæ Calidæ*, ville de l'état de Tunis, à 35 kil. S. E. de cette ville, et près de la baie de Tunis. Eaux minérales renommées.

HAMME, ville de Belgique (Flandre orientale), à 7 kil. N. E. de Dendermonde; 8,400 hab.

HAMMERFEST, ville de Norwége, dans l'île de Qualoe, sur la mer Glaciale, par 20° 53' long. E., 70° 39' lat. N. C'est la ville la plus septentrionale de l'Europe. Port fréquenté par les Russes, les Brémois, les Norwégiens. Pêche très active.

HAMMERSMITH, ville d'Angleterre (Middlesex), à 9 kil. O. de Londres, sur la Tamise; 10,000 hab. Pont suspendu sur la Tamise. Couvent pour l'instruction de jeunes personnes catholiques, etc. Belle villa de Brandeburg-House, qui appartint à la margravine d'Anspach (1792), puis à la reine Caroline, qui y mourut.

HAMMON. *Voy.* AMMON.

HAMP ou HAMPSHIRE. *Voy.* HAMPSHIRE.

HAMPDEN (John), célèbre patriote anglais, né à Londres en 1594, d'une famille noble et ancienne qui tirait son nom du bourg de Hampden, dans le Buckinghamshire, entra en 1625 à la Chambre des Communes, et fut le premier, en 1637, à donner l'exemple de refuser de payer la taxe de mer (*ship-money*), établie arbitrairement par Charles I. Le procès qui lui fut intenté à ce sujet lui donna une grande popularité, et Hampden devint l'un des membres les plus influents du Long-Parlement; il entra l'un des premiers avec le comte d'Essex en campagne contre le roi; il périt en 1643 dans une escarmouche. Doué d'une éloquence entraînante, de beaucoup de fermeté et de toutes les qualités extérieures qui dominent le peuple, il était appelé à jouer un grand rôle si la mort ne l'avait enlevé sitôt. Hampden

était cousin de Cromwell; il se disposait en 1638 à quitter l'Angleterre avec lui pour émigrer en Amérique, lorsqu'un ordre du conseil vint défendre le départ.

HAMPSHIRE ou SOUTHAMPTON, comté méridional de l'Angleterre, est borné au N. par celui de Berk, à l'O. par les comtés de Dorset et de Wilt, au S. par la Manche et par le détroit qui le sépare de l'île de Wight, à l'E. par les comtés de Sussex et de Surrey. Il a environ 80 kil. de long sur 50 de large; 314,300 hab. Ch.-l., Winchester; autres villes principales, Southampton, Portsmouth, Gosport, Fareham, Alton, Andover. Ce comté est arrosé par l'Itchin, l'Avon, l'Anton, la Tese, etc. Le climat de ce comté est fort sain; ses productions naturelles et métallurgiques et son industrie sont de peu d'importance; mais ses eaux minérales et les bains qui se trouvent sur ses côtes sont très fréquentés. Le commerce est assez actif vers le sud. — Cette contrée fut primitivement occupée par les *Belgæ*; elle fut conquise par Vespasien et réunie à la Bretagne 1re. Elle fit ensuite partie du roy. de Wessex; sous la domination saxonne, elle prit le nom d'*Hantunscyre*, d'où est dérivé le nom moderne.— Le nom de Hampshire est également porté par plusieurs comtés des États-Unis, dont le plus important est situé dans l'état de Massachusetts; il compte 100,000 hab.

HAMPSHIRE (NEW), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, est borné au N. par le Bas-Canada, à l'E. par l'état du Maine, au S. par celui de Massachusetts, et à l'O. par le Connecticut qui le sépare de l'état de Vermont : 270 kil. sur 130; 270,000 hab. Ch.-l., Concord. Il est arrosé par le Connecticut, le Merrimak et l'Androscoggin. Ce pays est sablonneux à l'E., montagneux au centre et au N.; aussi l'a-t-on surnommé la Suisse de l'Amérique. Climat salubre, sol fertile en grains; pâturages. Industrie qui se développe rapidement de jour en jour. Commerce actif. — Le capitaine Smith visita le premier les côtes du New-Hampshire en 1614; il était alors habité par les Indiens Abénaquis; une colonie anglaise s'y établit en 1623 et donna au pays le nom de *Laconia*, qui en 1629 fut changé en celui de New-Hampshire. En 1640, il fut réuni au Massachusetts dont on le sépara en 1679. Il proclama son indépendance en 1792.

HAMPSTEAD, village pittoresque d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. N. O. de Londres, sur le penchant d'une montagne; 8,500 hab. Un des principaux cimetières de Londres. Eaux minérales.

HAMPTON, ville d'Angleterre (Middlesex), à 17 kil. O. de Londres; 2,000 hab. Très belles maisons de campagne, entre autres le palais d'Hampton-Court, résidence royale; ce palais fut construit par le cardinal Wolsey.— Un autre château du même nom se trouve dans le comté d'Hereford. — Plusieurs villes des États-Unis portent aussi le nom d'Hampton.

HAMZAH, principal fondateur de la secte des Druzes, travailla avec ardeur à propager la nouvelle secte après le meurtre du calife Hakem, et soutint que ce calife était une incarnation de la divinité. *Voy.* AL-HAKEM.

HANAU, ville de l'électorat de Hesse, ch.-l. de la principauté de Hanau, près du confluent de la Kinzig et du Mein, à 12 kil. E. de Francfort-sur-le-Mein; 13,000 hab. Château de l'électeur, gymnase, hôpital, synagogues remarquables; hôtel-de-ville, cathédrale avec une tour inclinée. Établissements de bienfaisance et d'instruction. Lainages, soieries, bas, camelots, chapeaux, faïence, porcelaine, bijouterie en or, argent, fer, etc. Aux environs on remarque Wilhelmsbad et le château de Philippsruhe. Napoléon battit les Autrichiens et les Bavarois devant Hanau le 30 octobre 1813. — La principauté de Hanau, bornée au N. E. par la prov. de Fulde, à l'E. et au S. par la Bavière, au S. O. et à l'O. par la Hesse-Darmstadt, a 80 kil. sur 16, et 110,000 hab. C'était jadis un comté indépendant, qui fut élevé au rang de comté d'empire en 1429. En 1451 les comtes de Hanau se partagèrent en deux branches (Hanau-Münzenberg et Hanau-Lichtenberg); mais en 1642 la première ligne s'étant éteinte, ses domaines revinrent à la branche cadette qui subsista jusqu'en 1736. A cette époque, le comté d'Hanau fut partagé entre la Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt et peu après possédé tout entier par la Hesse-Cassel. En 1803, le comté d'Hanau fut érigé en principauté: mais en 1806 les Français s'emparèrent de la nouvelle principauté, et ils la réunirent en 1809 au grand-duché de Francfort, dont elle fit partie jusqu'en 1813. Elle retourna alors à la Hesse.

HANBAL, sectaire musulman, né à Bagdad en 786, vivait sous les califes Al-Mamoun et Al-Motassem; il fut le chef d'une secte qui soutenait que le Coran est la parole de Dieu, éternelle, incréée. Il fut persécuté par ceux qui prétendaient que ce livre était de la main des hommes, et mourut en odeur de sainteté en 855. Ses partisans sont dits *Hanbalites*.

HANEFITES ou HANIFITES, secte musulmane, la première et la plus ancienne des quatre principales sectes réputées *sunnites* ou orthodoxes, a pour chef Abou-Hanifah (*Voy.* ce nom), qui vivait au VIIIe siècle et qui lui a donné son nom. Cette secte est celle qui domine en Turquie, en Tartarie et parmi les Musulmans de l'Inde.

HANGOEUD, village de la Russie d'Europe, à la pointe mérid. de la Finlande, sur le golfe de Finlande et dans le district d'Helsingfors. Pierre-le-Grand remporta près de là, sur la flotte suédoise, sa première victoire navale, le 27 juillet 1714.

HANG-TCHEOU, ville de la Chine (Tche-kiang), à 220 kil. S. E. de Nan-king, sur le Tsien-tang-kiang : 18 kil. de tour; on lui donne 400,000 hab. ou même un million. Vaste château-fort dont la garnison est de 10,000 hommes. Beaux quais, pagodes, tours, arcs de triomphe. Grand commerce avec le sud de l'empire.

HAN-KIANG, rivière de Chine, naît dans la province de Chen-si, au S. O., tombe dans le Yang-tsé-kiang, un peu au-dessous de Han-yang et de Vou-tchang. Cours, 1,000 kil. environ.

HANLEY, ville d'Angleterre (Stafford), à 2 kil. N. E. de Newcastle-under-Line; 5,700 hab. Jolie église paroissiale.

HANNIBAL. *Voy.* ANNIBAL.

HANNON, amiral carthaginois, fut battu devant les îles Egades par le consul romain Lutatius, 242 av. J.-C. Cette défaite fit perdre à Carthage l'empire de la mer.

HANNON, général carthaginois, chef du parti opposé à la faction barcine, combattit en toute occasion Amilcar et Annibal, son fils. Partisan de la paix, il fit refuser à celui-ci les secours dont il avait besoin pour se maintenir en Italie, et le força ainsi d'abandonner ses conquêtes.

HANNON, navigateur carthaginois, fut chargé par sa patrie de faire un voyage de découvertes sur les côtes d'Afrique au-delà des Colonnes d'Hercule, et laissa une relation de son expédition en langue punique. Nous avons une traduction ou un extrait en grec de cette relation, sous le titre de *Périple d'Hannon*. Les savants ne sont d'accord ni sur l'époque à laquelle vivait Hannon, ni sur l'étendue des côtes qu'il a parcourues. Les uns le font vivre 400 ans, les autres 500 ou même 1,000 ans av. J.-C. M. Walckenaër le place vers l'an 509 av. J.-C. Il paraît fort probable que Hannon ne poussa pas au-delà du cap Bojador. Le *Périple d'Hannon* a

été publié pour la première fois à Bâle, 1533 : il se trouve dans les *Géographes anciens* d'Hudson : il a été traduit en français par M. de Châteaubriand, dans son *Essai sur les Révolutions*, et par Gosselin dans ses *Recherches sur les côtes d'Afrique*. — Le nom de Hannon a encore été porté par plusieurs personnages moins célèbres.

HANOUMAN, dieu singe de la mythologie indienne, fils de Pavana, le roi des vents, accompagna Rama dans ses expéditions, comme Pan, chef des Faunes et des Satyres, suivit Bacchus dans l'Inde. Aidé des singes, il construisit pour l'armée de Rama ce pont de rochers que les Portugais ont appelé *Chaussée d'Adam*. Puis, attachant à sa queue des matières inflammables, il porta l'incendie dans la capit. de Lanka. On attribue à Hanouman l'invention d'un des quatre systèmes de musique indienne. Il est représenté avec une longue queue, suivi d'une foule de singes, et tenant à la main un éventail ou une lyre.

HANOVRE, *Hanover* en allemand, *Hanovria* en latin moderne, ville d'Allemagne, capitale du royaume de Hanovre et de la principauté de Kalenberg, à 133 kil. de Hambourg ; 26,300 hab. Elle se divise en 3 parties : *Altstadt*, *Neustadt* et *Ægidien-Neustadt*. Bien bâtie et régulière en général ; château royal, hôtel-de-ville, bibliothèque, place de l'Esplanade, monument en l'honneur de Leibnitz qui y mourut en 1716 ; monument de Waterloo achevé en 1832. Patrie de l'astronome Herschel et des deux Schlégel. Hanovre était jadis une ville hanséatique.

HANOVRE (royaume de), état de la Confédération germanique, borné au N. par la mer du Nord, le Danemark, le territoire de Hambourg et le Mecklembourg, à l'E. par la Prusse et le Brunswick, au S. par la Hesse, la Prusse et les principautés de Lippe et de Waldeck, et à l'O. par la Hollande. Superficie, 39,000 kil. carrés environ ; 1,633,167 hab. en 1833. Depuis 1823 le roy. de Hanovre est divisé en 6 gouvernements ou préfectures (*landdrosteien*), qui prennent le nom de leurs chefs-lieux (Hanovre, Hildesheim, Lunebourg, Stade, Osnabrück, Aurich), plus le Capitanat montueux (*Berghauptmannschaft*) de Clausthal. Le royaume actuel a été formé de la réunion des anciens pays suivants : duché de Brême avec le pays d'Hadeln, principauté de Lunebourg, portion du duché de Lauenbourg, duché de Verden, principauté de Kalenberg et de Hildesheim, comtés de Hoya et de Diepholz. A ces états qui forment un tout continu, se rattachent : au S. E. la principauté d'Osnabrück, le sud du comté de Lingen, le comté de Bentheim, les cercles de Meppen et d'Emsbühren, et au N. la Frise orient. avec le pays de Harling. Il faut en outre nommer les enclaves de Grubenhagen et Gœttingue, séparés du roy. de Hanovre par le duché de Brunswick, ainsi que quelques districts détachés d'Eichsfeld. — Le sol du Hanovre est généralement plat, excepté dans les territoires de Grubenhagen et de Solling, qui sont traversés par les monts Harz et Solling (tous deux riches en métaux), ainsi que dans le pays d'Hildesheim et de Kalenberg. De l'O. à l'E. s'étend une large bande de sable, sans culture et couverte de bruyères. Les principales rivières du Hanovre sont l'Elbe, l'Oste, le Weser, l'Aller, l'Ems et la Leine ; la côte septentr. offre un golfe remarquable, celui de Dollart ; on remarque dans l'intérieur les lacs de Steinhud, Dûme et Jordan (ce dernier est souterrain). Le Hanovre est un pays agricole plutôt que manufacturier ; il nourrit beaucoup de chevaux ; on y élève aussi une grande quantité d'abeilles. Tourbe, sources salées, métallurgie. Commerce de bois.

Histoire. Le Hanovre fut primitivement habité par les Chérusques au S., les Lombards et les Chauques au N. Au temps de Charlemagne, il était occupé par des peuplades saxonnes, et continua, même après la conquête qu'en fit ce prince, à être gouverné par des ducs saxons. Au Xe siècle, on y remarquait quatre familles souveraines, celles de Brunswick, de Nordheim, des Billungs et de Supplinbourg. Au commencement du XIIe siècle, l'héritière des Billungs épousa Henri-le-Noir, de la famille des Guelfes, et de ce mariage naquit Henri-le-Superbe, duc de Bavière, qui, en épousant l'héritière des maisons de Brunswick, Nordheim et Supplinbourg, étendit sa domination sur presque tout le Hanovre ; mais Othon-l'Enfant, son petit-fils, ayant été mis au ban de l'empire, fut dépouillé de presque tous ses états, à l'exception de Lunebourg, Kalenberg, Brunswick, Grubenhagen et Gœttingue, qui formèrent le duché de Brunswick (1235). Après la mort d'Othon, ce duché fut partagé entre les diverses branches de la maison de Brunswick (*Voy.* BRUNSWICK). Mais enfin Ernest-Auguste, de la branche de Brunswick-Lunebourg, réunit une grande partie des domaines du duché de Brunswick et fut élevé en 1692 à la dignité d'électeur sous le titre d'électeur de Hanovre ; il avait épousé la fille de l'électeur palatin, petite-fille de Jacques I, roi d'Angleterre, et acquit par là des droits éventuels au trône de la Grande-Bretagne. George-Louis, son fils, réunit à ses domaines le reste du duché de Brunswick en épousant en 1698 Sophie-Dorothée, héritière des autres branches de la maison de Brunswick, et acquit aussi Brême et Verden. Héritier le plus proche de la reine Anne, George-Louis succéda à cette princesse sur le trône d'Angleterre en 1714 et prit le titre de George I. Depuis cette époque jusqu'en 1837, le Hanovre a toujours été gouverné par les rois d'Angleterre, sans toutefois faire partie de ce royaume. Sous George II, le Hanovre s'agrandit du pays d'Hadeln et du comté de Bentheim : mais il souffrit beaucoup des guerres de 1741 à 1756. George III y joignit une partie du Harz, et en 1802 l'évêché d'Osnabrück y fut réuni. En 1803, les Français occupèrent une première fois le Hanovre ; ils le cédèrent à la Prusse en 1805, mais l'occupèrent de nouveau de 1807 à 1813. Durant cette époque une partie du Hanovre fut réunie au royaume de Westphalie, le reste fit partie de l'empire français, et forma les départements de l'Ems-oriental, de l'Ems-supérieur, des Bouches-du-Wéser et des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, l'électorat de Hanovre fut rendu à ses anciens maîtres, et en 1815 il fut érigé en royaume. A cette époque, il s'accrut d'Hildesheim, de la Frise orientale, de la ville de Goslar, d'une partie du pays d'Eichsfeld, des districts de Meppen et d'Emsbühren, etc. ; il céda de son côté une partie du Lauenbourg au Danemark, ainsi que quelques districts séparés à la Prusse et à Oldenbourg. Le duc de Cambridge, 7e fils de George III, avait été nommé gouverneur général (1816), puis vice-roi (1831) du Hanovre : mais en 1837, après la mort de Guillaume IV, roi d'Angleterre, qui laissa le trône de la Grande-Bretagne à sa nièce Victoria, le Hanovre, qui était fief masculin, échut en partage à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, 5e fils de George III et frère cadet de Guillaume IV, qui prit le titre de roi. Ce prince, chef du parti tory en Angleterre, s'est, dès le commencement de son règne, montré peu disposé à favoriser les tendances libérales de la nation hanovrienne, et jusqu'à ce jour il a sans cesse lutté avec les membres de son parlement.

HANOVRE (NOUVEL-), *New-Hanover*, contrée de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne (possessions anglaises), par 50°-54° lat. N., entre le Nouveau-Cornouailles au N., la Nouvelle-Géorgie au S., l'île de Quadra-et-Vancouver au S. E. Un grand nombre d'îles sont répandues sur

les côtes, entre autres les archipels de Pitt et de la Princesse-Royale ; une chaîne de montagnes traverse le pays du N. O. au S. E. Le climat de cette contrée est plus froid que dans la Nouvelle-Géorgie; elle est à peine habitée. Elle reçut son nom de Vancouver qui en explora les côtes en 1792 et 1793. — Une île du Grand-Océan, par 2° 30' lat. S., 148° long. E., porte aussi le nom de Nouvel-Hanovre.

HANS, forme allemande du nom Jean.

HANSE (la). *Voy.* HANSÉATIQUES (villes).

HANSÉATIQUES (villes), *Hansestædte* (de l'allemand *hansen*, s'associer). On donne actuellement ce nom aux trois villes libres d'Allemagne, Hambourg, Brême et Lübeck, les seules qui aient encore continué de faire partie de l'ancienne Ligue Hanséatique. La Hanse ou Ligue Hanséatique prit naissance en 1241 par le traité formé entre Hambourg et Lübeck dans le but de protéger leur commerce contre les brigands et les pirates de la Baltique et de défendre leurs franchises contre les princes voisins. Les avantages que produisit cette union engagèrent bientôt un grand nombre de villes à s'y faire admettre. A Hambourg et Lübeck se joignirent Brême, Bruges, Bergen, Novogorod, Londres, Cologne, Brunswick, Dantzick, et plus tard Dunkerque, Anvers, Ostende, Dordrecht, Rotterdam, Amsterdam, etc.; on y ajoute même Calais, Rouen, St-Malo, Bordeaux, Bayonne, Marseille, Barcelone, Séville, Cadix, Lisbonne, ainsi que Livourne, Messine et Naples. Pendant quelques siècles, cette société fleurit et étendit au loin son commerce : mais, à partir du XVe siècle la découverte de l'Amérique, et l'extension de commerce maritime qui en fut la suite, la firent déchoir rapidement, et au XVIe siècle elle se trouva réduite aux trois villes nommées ci-dessus.

HANS-SACHSE, poëte allemand, né à Nuremberg en 1494, mort en 1576, exerçait le métier de cordonnier. Il cultivait en même temps la poésie avec quelque succès, et devint doyen des *maîtres poëtes* (meistersænger), espèce de confrérie de poëtes-artisans qui avaient leurs lois, leurs statuts, leurs armoiries. Hans-Sachse a composé des comédies, des tragédies, des traductions de psaumes, des contes, des fables. On a publié ses *Mélanges de poésies magnifiques, belles, jolies et rimées*, Nuremberg, 1560, in-fol.; ses *Œuvres* ont été publiées en 5 vol. in-fol., 1570-79.

HAN-TCHOUNG, ville de Chine (Chen-si), ch.-l. de département, sur le Han-kiang, à 220 kil. S. O. de Si-an, par 32° 56' lat. N., 104° 5' long. E.

HANWAY (Jonas), philanthrope anglais, né à Portsmouth en 1712, mort en 1786, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie, puis visita la Perse, fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762, et employa tous ses loisirs à des œuvres de bienfaisance. On lui doit l'institution de la Société de Marine anglaise, l'établissement des *écoles du dimanche* (*sunday schools*) pour les pauvres ouvriers, celui d'une maison de refuge pour les filles repenties (*Magdalen Charity*), et les assurances contre l'incendie. Il a laissé, entre autres écrits: *la Vertu dans les classes inférieures*, 1774, 2 vol. in-8.

HAN-YANG, ville de Chine (Hou-pe), ch.-l. de dép., au milieu de marais et de lacs près du confluent du Yang-tsé-kiang et du Han-kiang. Commerçante, riche et bien peuplée.

HAN-YANG ou KING-KI-TAO, capit. du roy. de Corée et résidence du souverain, par 37° 40' lat. N., 124° 50' long. E. Peu connue des Européens.

HAOUACH, riv. d'Afrique, naît dans l'Abyssinie, au S. de la prov. de Choa-et-Efat, coule au N. E. et se perd dans les sables. Cours, 450 kil.

HAOUSSA, état de la Nigritie (Soudan), sur les rives du Niger, entre le Kachena, le Katagoum, le Zeg-Zeg ; 30 à 40,000 hab. Ch.-l., Kano, par 12° lat. N., 7° long. E. Habitants doux, très industrieux; agriculture très avancée. Le Haoussa est peu connu : il n'a encore été visité que par Clapperton et Oudney.

HAPSAL, ville de Russie. *Voy.* HABSAL.

HAPSBOURG, village de Suisse, qui a donné son nom à la maison d'Hapsbourg. *Voy.* HABSBOURG.

HAQUIN, nom de sept rois de Norwége, dont les seuls remarquables sont : Haquin I, qui régna de 936 à 963 ; il détrôna Éric, son frère, gouverna avec douceur et mérita le surnom de *Bon*; il périt pour avoir voulu introduire le christianisme dans ses états. — Haquin VII, qui régna de 1350 à 1380 ; il joignit à la couronne de Norwége celle de Suède ; mais ayant mécontenté les Suédois, il fut détrôné et remplacé par Albert de Mecklembourg (1363) ; cependant il réussit, au bout de peu de temps, à remonter sur le trône de Suède. Il avait épousé Marguerite, fille du roi de Danemark, qui réunit sur sa tête les trois couronnes du Nord. — Pour les autres Haquin, *Voy.* à l'article NORWÉGE la chronologie des rois de ce pays.

HARABI, Arabes Bédouins du roy. de Tripoli, habitent dans le N. O. du Barcah, sont presque indépendants et paient seulement un tribut au bey de Tripoli. Ces Arabes sont très féroces et presque toujours en guerre avec les tribus voisines. — On trouve quelques guerriers harabis dans la province de Fayoum (Moyenne-Egypte).

HARALD, nom de plusieurs rois de Danemark et de Norwége. dont la chronologie est fort incertaine; l'histoire des premiers rois de Danemark de ce nom est inconnue.

HARALD dit *Blaatand* (à la dent bleue), VIIe du nom, monta sur le trône vers 930, fit la guerre en France contre Louis d'Outremer et Lothaire en faveur de Richard, duc de Normandie (943 et 972), et força ce prince à conclure des traités favorables à son allié; mais il fut battu plus tard par les empereurs Othon I et Othon II qui lui imposèrent pour conditions de paix, le premier d'embrasser le christianisme, le second de céder la Norwége; il fut détrôné par son fils Suénon en 980. Il avait possédé quelque temps la Norwége.

HARALD VIII, fils de Suénon I, régna d'abord avec son père, puis lui succéda en 1014, et mourut en 1017 en Angleterre, lorsqu'il aidait son frère Canut-le-Grand à conquérir ce royaume. — Harald IX succéda en 1076 à son père Suénon II. Il substitua à l'usage barbare du combat judiciaire la formalité de se purger d'une accusation par le serment, et se montra toujours ami de la paix ; il se retira dans un couvent où il mourut en 1080.

HARALD I, roi de Norwége, monta sur le trône l'an 863. Il ne possédait d'abord que quelques provinces de la Norwége méridionale ; il soumit à sa domination la Norwége entière. Il abdiqua en 931, et mourut en 934.

HARALD II était fils d'Eric, qui avait été détrôné par Haquin I, et monta sur le trône de Norwége en 963, après la mort de ce dernier; il abusa de son pouvoir, et fut massacré (978).

HARALD III régna de 1047 à 1066. Il fonda la ville d'Opslo, et mourut en Angleterre où il était venu combattre Harold II (1066), peu de temps avant le débarquement de Guillaume-le-Conquérant.

HARALD IV, aventurier, se fit proclamer roi en 1135, en se disant fils de Magnus III, et enleva ainsi le trône à Magnus IV, qu'il renferma dans un couvent; mais il périt bientôt lui-même sous les coups d'un nouveau prétendant, Sigurd Slembidiakni, qui se disait aussi fils de Magnus III (1136).

HARALD I, II, rois d'Angleterre. *Voy.* HAROLD.

HARAN ou HARRAN, v. de Mésopot. *Voy.* CARRHES.

HARBONNIÈRES, ville du dép. de la Somme, à 13 kil. S. E. de Corbie; 1,796 hab. Bonneterie de coton et de fil.

HARBOROUGH-MARKET, ville d'Angleterre (Leicester), sur la rivière Well-and, à 22 kil. S. O. de Leicester; 2,000 hab. Marché. Etamines, étoffes de soie dites *lustrings*.

HARBURG, ville murée du Hanovre, à 33 kil. N. O. de Lunebourg, sur la rive gauche de l'Elbe; 3,700 hab. Tabac, toiles à voiles, lainages, soieries, bas, chapeaux, etc. Commerce en bois.

HARCOURT ou THURY-HARCOURT, ch.-l. de canton (Calvados), sur l'Orne, à 24 kil. N. O. de Falaise; 1,150 hab. Coton, tanneries. Ce lieu a donné son nom à la maison d'Harcourt. — Un autre Harcourt (Eure) est à 6 kil. S. O. de Brionne, et compte 1,300 hab.

HARCOURT (famille d'), maison noble de France, qui tire son nom du bourg d'Harcourt (Calvados), remonte au IXe siècle et reconnaît pour fondateur Bernard-le-Danois, parent du Normand Rollo ou Raoul; celui-ci donna à Bernard la terre d'Harcourt en récompense des services qu'il lui avait rendus dans ses guerres contre les Anglais et les Neustriens (876).—Un des plus anciens membres de cette famille, Raoul d'Harcourt, chanoine de Paris, archidiacre de Rouen et de Coutances, conseiller de Philippe-le-Bel, fonda en 1280 le collége d'Harcourt à Paris (remplacé aujourd'hui par le collége Saint-Louis, rue de La Harpe).

HARCOURT (Jean II, sire d'), fut maréchal de France sous Philippe-le-Hardi et amiral de France sous Philippe-le-Bel en 1293.

HARCOURT (Godefroi d'), surnommé *le Boiteux*, fils de Jean III. Séduit par Edouard III, roi d'Angleterre, il favorisa en 1346 la descente de ce prince en Normandie, et commanda une partie de l'armée anglaise à la bataille de Crécy, perdue la même année par le roi de France Philippe VI. Il revint pourtant après le combat à son souverain légitime; mais en 1355, sous le roi Jean, il repassa du côté de l'ennemi, pour venger la mort de son neveu, Jean V d'Harcourt, qui avait eu la tête tranchée pour cause de trahison; il vint ravager la Normandie, et périt dans un engagement contre les soldats du roi (1356), après avoir déployé dans le combat la plus grande bravoure. — Sous Jean IV, la sirerie d'Harcourt fut érigée en baronnie par Philippe de Valois; elle comprenait alors les terres d'Elbeuf et de Lillebonne. Après la mort de Jean V, qui avait épousé en 1340 Blanche de Ponthieu, comtesse d'Aumale et princesse de Castille, la maison d'Harcourt fut partagée en trois branches. — Jean VI, comte d'Harcourt, commence la branche aînée et épouse en 1374 Catherine de Bourbon, belle-sœur de Charles V. En 1440, Marie d'Harcourt, héritière de cette branche, en porta tous les domaines dans la maison de Lorraine. — La seconde branche, commencée par Jacques d'Harcourt, 2e fils de Jean V, s'éteignit de bonne heure en la personne de Guillaume d'Harcourt, petit-fils de Jacques, dont la fille Marie porta ses domaines dans la maison de Longueville par son mariage avec Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville. — Philippe d'Harcourt commença la 3e branche, actuellement existante, et qui s'est partagée en deux rameaux, Harcourt d'Ollonde et Harcourt Beuvron.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), surnommé *Cadet la perle*, parce qu'il était le cadet de la maison de Lorraine-Elbeuf, et qu'il portait une perle à l'oreille, fut un des généraux les plus distingués de son siècle. Mis par Louis XIII à la tête de l'armée du Piémont en 1639, il défit devant Quiers le prince Thomas de Savoie, général des Espagnols, et en 1640 il força Turin à capituler. En 1645, il battit encore les Espagnols à Llorens en Catalogne: mais il fut obligé en 1646 de lever le siége de Lérida devant le marquis de Léganès. Envoyé en Flandre en 1649, il vainquit de nouveau les Espagnols devant Valenciennes. Pendant les troubles de la Fronde, il servit d'abord avec zèle la cour; mais il eut ensuite le tort, comme Turenne et Condé, de se mettre à la tête de troupes étrangères. Cependant il reconnut bientôt sa faute, fit sa paix avec la cour, et obtint le gouvernement de l'Anjou. Il mourut en 1666, à l'âge de 65 ans.

HARCOURT (Henri, premier duc d'), maréchal de France, fut d'abord aide-de-camp de Turenne (1673), et après avoir servi avec la plus grande distinction en Flandre, fut nommé, en 1697, ambassadeur à Madrid, et accompagna le duc d'Anjou quand il alla prendre possession du trône d'Espagne. Il reçut en 1700 les titres de duc et pair, et mourut en 1718. Deux de ses fils ont été maréchaux. Le duc d'Harcourt existant actuellement est le 6e duc; il n'est pas marié.— Son frère, le comte d'Harcourt, né en 1786, a été nommé pair en 1837, après avoir été ambassadeur en Espagne; il a plusieurs enfants.

HARDEKNUT, prince danois. *Voy.* CANUT.

HARDENBERG, ville de Hollande (Yssel supérieur), sur le Vecht, à 24 kil. N. d'Almelo; 2,800 habitants.

HARDENBERG (principauté de), une des juridictions du roy. de Hanovre, dans le gouvernement d'Hildesheim, a pour ch.-l. Norten; 5,000 hab.

HARDENBERG (Ch.-Auguste, prince de), homme d'état, né en 1750 à Hanovre, mort en 1822 à Genève, fut d'abord au service de l'électeur de Hanovre (1778) et du duc de Brunswick (1787), puis entra (en 1790) au service du roi de Prusse, et s'y dévoua tout entier. Il suivit, au nom du roi de Prusse, les négociations de Bâle avec la France en 1795, reçut peu après le portefeuille des affaires étrangères, fut nommé en 1810 chancelier d'état, et signala son administration par des mesures libérales. Pendant les guerres de l'empire, il seconda de tout son pouvoir la réaction contre la France, signa en 1814 la paix de Paris, assista comme plénipotentiaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Vienne, de Vérone. Il a laissé des *Mémoires* sur les événements de son temps, qui ne doivent être publiés qu'en 1850.

HARDENBERG (Frédéric de), connu comme auteur sous le nom de Novalis. *Voy.* NOVALIS.

HARDERWYK, ville murée de Hollande (Gueldre), sur le Zuyderzée, à 14 kil. N. O. d'Arnhem; 3,800 hab. Port qui s'ensable. Pêche sur le Zuyderzée et préparation du poisson fumé. Ancienne ville hanséatique. Prise par Charles-Quint en 1522, et par les Français en 1674.

HARDI CANUT, prince danois. *Voy.* CANUT.

HARDOUIN (Jean), dit *le Père Hardouin*, savant jésuite, né à Quimper en 1646, mort en 1729, enseigna quelque temps la rhétorique, puis devint bibliothécaire du collége Louis-le-Grand (1683). Il a composé plusieurs ouvrages qui sont remplis d'érudition, mais où il se plaît à soutenir les paradoxes les plus étranges. Il mettait en doute toute l'histoire ancienne, niait l'authenticité de la plupart des écrits que l'antiquité nous a légués, prétendait que l'Énéide de Virgile, les Odes d'Horace, etc., étaient l'œuvre des moines du moyen âge, et n'y voyait que des allégories chrétiennes; il n'accordait aucune foi aux médailles, regardait comme chimériques tous les conciles antérieurs au concile de Trente, etc. Il mettait au nombre des athées Descartes, Malebranche, Pascal et tous les jansénistes. Ses supérieurs, effrayés de la hardiesse de son scepticisme historique, le forcèrent à se rétracter sur quelques points (1708); mais il n'en

persista pas moins dans ses opinions. On lui doit une savante édition de *Pline le Naturaliste*, 1685, 5 vol. in-4 : c'est le seul de ses nombreux ouvrages qui ait aujourd'hui de la valeur. Il a publié une *Collection des conciles*, 1715, 12 vol. in-fol.

HARDOUIN DE PÉRÉFIXE. *Voy.* PÉRÉFIXE.

HARDT (VON DER). *Voy.* VON DER HARDT.

HARDWICKE (Philippe YORKE, comte de), écrivain et homme d'état anglais, né vers 1720, mort en 1770, entra au parlement en 1741, devint intendant de l'université de Cambridge et membre du conseil du roi. Étant encore à l'université, il composa avec plusieurs de ses condisciples, sous le titre de *Lettres athéniennes* (1740 et 1798), un ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* qui eut beaucoup de succès. Il a été traduit par Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poëte dramatique, né à Paris vers 1560, mort en 1631 ou 1632, composa plus de 600 pièces (tragédies ou comédies) qui pour la plupart sont oubliées aujourd'hui, et obtint de Henri IV le titre de poëte du roi. Il vécut néanmoins dans la gêne. On a imprimé de lui 54 pièces, qui forment 6 vol. in-8, 1623-28 ; la moins mauvaise de ses tragédies est *Mariamne*. Corneille fit bientôt oublier cet auteur. Hardy travaillait à l'année pour des troupes de comédiens ; il est le premier qui ait reçu la rétribution qu'on appelle *part d'auteur*.

HAREN, noble famille hollandaise, originaire de la Frise, contribua puissamment dans le XVI[e] siècle à la conquête de l'indépendance des Provinces-Unies, et fournit depuis à la Hollande plusieurs hommes d'état et littérateurs distingués. Les plus connus sont Adam de Haren, qui fut proscrit pour avoir signé la pétition des nobles adressée à la gouvernante des Pays-Bas, 1566, et fit partie en 1572 de la redoutable association dite des *Gueux*:— Onno-Zwier de Haren, né à Leeuwarden en 1713, mort en 1779, qui occupa plusieurs places éminentes dans l'administration et cultiva en même temps la littérature avec quelque succès. On a de lui un poëme célèbre, intitulé *les Gueux*, dans lequel il célèbre l'affranchissement de son pays auquel ses ancêtres avaient eu tant de part. La meilleure édition de ce poëme est celle de 1785, Amsterdam, 2 vol. in-8, corrigée par MM. Bilderdyk et Feith.

HAREWOOD, ville d'Angleterre (York), à 11 kil. N. de Leeds, près de Wharf ; 2,500 hab. Magnifique château dit Harewoodhouse.

HARFLEUR, petite ville du dép. de la Seine-Infér., sur la rive droite de la Seine, près de son embouchure, au confluent de la Seine et de la Lézarde, à 2 kil. de la mer et à 7 kil. E. du Havre : 1,800 hab. Petit port en partie comblé. Faïence, raffinerie de sucre, dépôt d'huîtres. — Harfleur était jadis fortifiée et assez importante. Les Anglais s'en emparèrent en 1415, en furent chassés en 1433, la reprirent en 1440 ; Charles VIII la leur enleva définitivement en 1450. Cette ville est bien déchue depuis que son port a été comblé, et surtout par suite de la construction du port du Havre.

HARIRI (Abou-Mohammed-Alkasem-Ben-Ali), écrivain arabe, né à Bassora l'an 1054 de J.-C., mort en 1121, est auteur d'un *Traité* en vers sur la grammaire arabe, intitulé : *Molhat-alirab;* mais il est surtout connu par un recueil dit *Makamas* ou *Séances de Hariri*, espèces de nouvelles en prose et en vers, au nombre de 50. Cet ouvrage est un des plus populaires de la littérature arabe. Les six premières séances ont été publiées, arabe-latin, par Albert Schultens, Franeker, 1731, et Leyde, 1740 ; et les autres dans les *Mines de l'Orient*, avec des traductions par Reiske et par MM. Jahn, Rinck, Rosen-Muller, etc. Les *Séances de Hariri* ont été imprimées en entier, mais sans traduction, à Calcutta, 1809-1814, 3 vol. in-4. M. Sylvestre de Sacy a donné à Paris en 1822 une édition complète du texte arabe avec un choix des commentaires.

HARLAY ou HARLAI, famille noble et ancienne de France, a fourni à la magistrature et à l'église plusieurs hommes distingués. Elle se divisait en diverses branches : celle des comtes de Beaumont, des seigneurs de Sancy, de Céli, de Champvalon.

HARLAY (Achille DE), l'un des hommes qui ont le plus honoré la magistrature française, était également distingué par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements et surtout par son courage civil. Il était fils de Christophe de Harlay, conseiller au parlement, puis président à mortier, et naquit en 1536. Il fut nommé conseiller à 22 ans, remplaça en 1572 son père dans ses fonctions de président, et fut nommé en 1582, par Henri III, premier président du parlement, en remplacement de Christophe de Thou, son beau-père. Au milieu des troubles causés par les Ligueurs, il déploya une fermeté inébranlable et montra une fidélité à toute épreuve. Le 12 mai 1588, dans la journée des barricades, alors que le duc de Guise était vraiment roi dans Paris, Harlay, sollicité de reconnaître le pouvoir de cet usurpateur, resta fidèle à Henri III, et osa dire au duc : *C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps est entre les mains des méchants; qu'on en fasse ce qu'on voudra*. On le respecta quelque temps ; mais après le meurtre des Guises, il fut enfermé à la Bastille, et il n'en sortit qu'après l'assassinat de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. Il se rendit aussitôt auprès du nouveau roi, Henri IV, et usa de toute son influence pour favoriser son entrée dans Paris. Harlay combattit également avec courage les doctrines ultramontaines ; il condamna les livres de Mariana et de Bellarmin. Il se démit de sa charge en 1616, après trente-quatre ans d'exercice, et mourut la même année, à l'âge de 80 ans. On a de ce magistrat la *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583. — Un autre Achille de Harlay, petit-neveu du précédent, fut aussi premier président du parlement de Paris (1689-1707), et jouit de la faveur de Louis XIV. Il s'est surtout rendu célèbre par son esprit fin et mordant ; on cite de lui une foule de mots piquants ; on en fit dans le temps un recueil sous le titre d'*Harlæana*.

HARLAY (François DE), seigneur de Champvalon, né à Paris en 1625, devint archevêque de Rouen en 1651, puis de Paris en 1670. Il fut chargé par Louis XIV de la direction des affaires ecclésiastiques, et eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes ; il présida plusieurs fois les assemblées du clergé, notamment en 1660, et contraria les vues modérées de Bossuet. C'est lui qui célébra le mariage secret de Louis XIV avec madame de Maintenon. On a incriminé les mœurs de ce prélat courtisan.

HARLAY, seigneur de Sancy. *Voy.* SANCY.

HARLEM ou HAARLEM, ville de Hollande (Nord-Hollande), près d'un lac dit aussi *lac de Harlem*, à 17 kil. O. d'Amsterdam ; 19,000 hab. Evêché catholique. Grande place du marché, église de Saint-Bavon, où l'on remarque un jeu d'orgues de 8,000 tuyaux. Prinsenhof, hôtel-de-ville, etc. Société scientifique, divers établissements d'instruction publique ; jardin botanique. Toiles, rubans, passementeries, gazes, dentelles ; on y fabriquait jadis des soieries et des velours fort estimés. Blanchisseries renommées. On cultive à Harlem, mais avec moins de fureur qu'autrefois, des tulipes et des hyacinthes. Environs charmants. Harlem est la patrie de Laurent Koster, seul inventeur de l'imprimerie, suivant les habitants de

Harlem; des peintres Van der Helst, Wouwermans, et de l'helléniste Corn. Schrevelius. — On ignore l'époque où fut fondée Harlem. Elle soutint en 1572 un siége terrible contre le duc d'Albe, qui la prit après sept mois, et fit périr la moitié de ses habitants, en violant la capitulation.

HARLEM (mer de), lac entre les villes de Leyde, Amsterdam et Harlem, à 7 kil de cette dernière, communique avec le Vieux-Rhin et le golfe de l'Y; 25 kil. sur 11.

HARLES (Théoph.-Christoph.), érudit allemand, né en 1738 à Culmbach, mort en 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg (1765), puis directeur du séminaire philosophique d'Erlang (1770). On a de lui les *Vies des philologues*, en latin, Brême, 1770-2, et une édition fort estimée de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, 12 vol. in-4, Hambourg, 1790-1812, avec d'importantes augmentations.

HARLEY (Robert), comte d'Oxford, ministre de la reine Anne, né à Londres en 1661, mort en 1724, fut longtemps le chef du parti tory dans la chambre des Communes. Il parvint à renverser la puissance de Marlborough et de Godolphin (1710), et fut nommé, lors de la formation d'un nouveau ministère, chancelier de l'échiquier et trésorier; il remplit les coffres de la reine sans être fort scrupuleux sur les moyens, et créa dans ce but les loteries royales. Il fut un des négociateurs du traité d'Utrecht (1713). Jaloux du crédit de Bolingbroke, son collègue, il tenta vainement de le supplanter, et fut lui-même destitué brusquement en 1714. Sous George I, il fut accusé de trahison par le parti whig (1715), et enfermé pendant deux ans à la Tour; mais son innocence fut reconnue par un jugement solennel. Il vécut depuis dans la retraite, formant une riche bibliothèque et une belle collection de manuscrits. Cette collection se trouve aujourd'hui au Muséum britannique, où elle est connue sous le nom de *Collection harléienne*.

HARLINGEN, ville de Hollande (Frise), à 26 kil. O. de Leeuwarden, sur le Zuyderzée; 8,000 hab. Murailles, fossés, docks, fortes digues, belles écluses : hôtel-de-ville, ci-devant hôtel de l'amirauté. Toiles à voiles, canevas, moulins à scie, briqueteries, etc. Commerce actif, mais moins qu'autrefois (avec la Norwége, l'Angleterre, la Baltique).

HARMÉNOPULE (Constantin), jurisconsulte du Bas-Empire, né à Constantinople en 1320, mort en 1383, occupa des emplois importants sous les empereurs Cantacuzène et Jean Paléologue. On a de lui un ouvrage précieux, *Procheiron nomôn, seu promptuarium juris civilis*, manuel de droit en 6 livres, publié pour la première fois à Paris en 1540, trad. en latin par Bern. Rey (1547), et J. Mercier (1556). La meilleure édition a été publiée à La Haye, 1768, dans le *Supplementum thesauri juris*.

HARMERSBACH, ville du grand-duché de Bade, à 17 kil. S. E. d'Offenburg; 2,850 hab. Moulins à scies, à huile; forges.

HARMODIUS. *Voy.* ARISTOGITON.

HARMONIE ou HERMIONE, fille de Mars et de Vénus, et femme de Cadmus, porta en Grèce les premières connaissances de l'art de la musique. Elle eut un fils nommé Polydore, et quatre filles, Ino, Agavé, Autonoé et Sémélé. Elle fut changée, ainsi que Cadmus, en serpent. Harmonie était aussi une des divinités cabiriques; elle était alors femme d'Hermès et considérée comme le symbole de l'admirable harmonie qui règne dans l'univers; son nom était synonyme de celui de Vénus ou de l'Amour.

HARMONIE, ville des États-Unis, dans la partie occidentale de la Pensylvanie. Rapp s'y établit en 1803 avec des partisans qu'il avait amenés du Wurtemberg, et qui sont connus sous le nom d'*Harmonistes*. — Rapp donna le nom de *New-Harmony* à un autre village qu'il fonda dans l'état d'Indiana, sur le Wabash, à 30 kil. de son embouchure. Owen chercha à y établir vers 1825 sa société de coopération; mais il obtint peu de succès.

HARMOZIE, petite contrée de l'Asie ancienne, dans la Carmanie, vers la partie orientale de la côte N. O. du golfe Persique.

HARMOZIE, ville de Perse, auj. GOMROUN ou BENDER ABASSI. *Voy* BENDER ABASSI.

HARO, *Castrum Bilium*, ville d'Espagne (Burgos), près de la rive gauche de l'Èbre, à 40 kil. N. O. de Logrono; 7,500 hab. Vins, eaux-de-vie.

HARO (don Louis DE), ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, était neveu, par sa mère, du fameux duc d'Olivarès. Il remplaça son oncle au pouvoir en 1644, administra sagement, fit la paix avec les Provinces-Unies (1648), et conclut avec la France le traité des Pyrénées (1659); il mourut au milieu de sa puissance, en 1661, regretté du roi et de la nation.

HAROERI, divinité égyptienne. *Voy.* HORUS.

HAROLD I, roi d'Angleterre, fils du conquérant danoi Canut-le-Grand, succéda à son père sur le trône d'Angleterre en 1036, et eut pour compétiteur son frère Hardi-Canut. Au moment d'en venir aux mains, les deux frères firent un arrangement par lequel Harold cédait à Hardi les provinces méridionales de l'Angleterre; mais ce prince sut bientôt, par la trahison, se rendre seul maître de tout le royaume. Il mourut en 1039; son frère exerça sur son cadavre d'horribles vengeances.

HAROLD II, roi d'Angleterre, était fils du comte Godwin, qui avait joui d'un grand pouvoir sous les règnes précédents. Il se fit proclamer roi à la mort d'Édouard-le-Confesseur (1066), et battit son frère Tostig qui, soutenu par l'armée norwégienne de Harald III, lui disputait la couronne; mais à peine venait-il de remporter la victoire qu'il fut attaqué lui-même et défait par Guillaume-le-Conquérant, à la célèbre bataille de Hastings. Il périt dans l'action.

HAROMSZEK, comitat de Transylvanie entre ceux de Czik, de Kronstadt, la Valachie et la Moldavie : ch.-l., Illyelfalva: 59 kil. sur 65; 82,000 hab.

HAROUDJ, chaîne de montagnes de l'état de Tripoli (Fezzan), est une ramification de l'Atlas, et se partage en deux chaînes secondaires: l'Haroudj-el-Abiad (c.-à-d. blanc), au S. O., et l'Haroudj-el-Açouad (c.-à-d. noir), à l'E., sur la limite méridionale du Fezzan. Ce dernier paraît être le *mons Ater* des anciens.

HAROUE, ch.-l. de canton (Meurthe), à 24 kil. S. de Nancy, sur le Madon; 700 hab. Beau château où naquit le maréchal de Bassompierre. La terre d'Haroué fut érigée en marquisat au XVIIe siècle en faveur de la maison de Bassompierre.

HAROUN-AL-RASCHID (c.-à-d. le *Justicier*), célèbre calife d'Orient, de la race des Abbassides, né à Rei (Médie), en 765, mort à Thous en 809, s'était déjà distingué en combattant dans l'Asie-Mineure les troupes de l'impératrice Irène, lorsqu'il remplaça sur le trône, en 786, son frère Mouça-al-Hadi. Ce dernier, jaloux des succès de Haroun, était, dit-on, sur le point de l'assassiner, lorsque leur mère commune, se voyant inévitablement réduite à n'avoir plus qu'un fils, préféra se défaire du calife. Haroun éleva l'empire des califes d'Orient à son plus haut degré de splendeur. Il fit d'immenses conquêtes en Asie, et battit en plusieurs occasions Irène et Nicéphore. Il étendit ses relations jusqu'en Occident, et sollicita l'alliance de Charlemagne. Haroun protégea les arts et les lettres et s'entoura d'une cour magnifique; mais on lui reproche sa cruauté. Il fit périr plusieurs membres de sa propre famille dans d'horribles supplices. Au nombre de ses victimes, on cite la famille des Barmécides. *Voy.* ce nom.

HARPAGE, satrape mède, fut chargé, au rapport d'Hérodote, par Astyage, de faire périr Cyrus, qui venait de naître, et se contenta de donner l'enfant à un berger pour l'exposer. Dix ans après, Astyage, informé de l'inexécution de son ordre, punit Harpage en lui faisant manger le corps de son propre fils. Celui-ci cacha d'abord son ressentiment, mais ensuite il se révolta et détrôna Astyage, de concert avec Cyrus.

HARPALE, *Harpalus*, seigneur macédonien, reçut d'Alexandre le gouvernement de Babylone, et la garde de ses trésors pendant son expédition dans l'Inde. En l'absence de son maître, il accabla les peuples d'impôts, dissipa les richesses qui lui étaient confiées, et s'enfuit d'abord à Athènes, puis en Crète, pour éviter un juste châtiment; il y fut assassiné, l'an 325 av. J.-C., par la trahison d'un ami.

HARPALE, astronome grec, florissait vers l'an 480 av. J.-C.; il corrigea le cycle inventé par Cléostrate, et en proposa un nouveau de 9 ans, qui dans la suite fut corrigé par Méton.

HARPALYCE, fille d'Harpalycus, roi de Thrace, fut accoutumée de bonne heure à porter les armes. Elle repoussa Néoptolème, qui avait envahi la Thrace. Après la mort de son père, elle se retira dans les bois; elle y fut prise et tuée par des paysans dont elle avait volé les bestiaux.— Fille de Clyménus, roi d'Argos, fut aimée de son propre père, et obtint des dieux, pour échapper à ses poursuites incestueuses, d'être métamorphosée en oiseau.

HARPER'S FERRY, ville des États-Unis (Virginie), au confluent du Shenandoah et du Potomak, à 13 kil. E. de Charlestown : grande manufacture d'armes, huit chantiers de construction.

HARPIES. *Voy.* HARPYIES.

HARPOCRATE, dieu égyptien, était le fils d'Osiris et d'Isis et le symbole du soleil au sortir de l'hiver. Son nom, *Har-Pokrat*, signifie en égyptien *Haroeri* (ou Horus, nom du soleil) *aux pieds mous*, c.-à-d. sans force, et indique la faiblesse des rayons du soleil de février. Il était représenté sous la figure d'un enfant enveloppé de langes et toujours immobile. On lui mettait souvent un doigt sur la bouche : ce qui le fit prendre à tort par les Grecs pour le *dieu du silence*. On le confond avec Horus (*Voy.* ce nom).

HARPOCRATION (Valérius), grammairien grec d'Alexandrie, vivait, suivant les uns, du temps de Marc-Aurèle (160 après J.-C.), suivant les autres, du temps du rhéteur Libanius (350). Il n'est connu que par un *Lexique grec* des mots employés par les dix grands orateurs de la Grèce. Ce livre a été publié par Alde, 1503 et 1527; par Nicolas Blancard, 1683, et par Gronovius, 1696. Il a été réimprimé à Francfort, 1824, 2 vol. in-8, et à Berlin, par Bekker, 1833, in-8.

HARPONELLY, *Harponully*, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancienne province de Balaghat, est borné au N. et à l'O. par la Toumbedra, au S. par l'ancien Maïssour (Mysore), à l'E. par le district d'Adoni. Il a pour ch.-l. une ville de même nom. — Les radjahs de ce district étaient jadis tributaires des souverains du Bichnagar; ils le furent ensuite de ceux de Bedjapour, des Mongols et des Mahrattes. Tippou-Saïb s'empara de ce pays en 1786; mais les Anglais le lui enlevèrent en 1800, et depuis ils en sont restés les maîtres.

HARPYIES (d'*harpyia*, rapt, enlèvement), monstres de la fable, filles de Thaumas et d'Electre, ou de Neptune et de la Mer, étaient au nombre de trois : Aëllo, Ocypète, et Céléno ou Iris. On les représente avec un visage de vieille femme, un corps de vautour et des ongles crochus. Elles enlevaient les viandes à peine servies, ou les souillaient d'une odeur infecte. On les vit d'abord en Thrace, où elles tourmentèrent longtemps Phinée; mais Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les chassèrent de ce pays; elles se retirèrent alors dans les îles Strophades. Quelques savants voient dans les Harpyies la personnification des vents malsains.

HARRACH (comtes de), noble famille autrichienne, possessionnée en Bohême, remonte au XIIIe siècle et est devenue surtout célèbre à partir du XVIe siècle. Nous citerons : Ferdinand Bonaventure, diplomate, né en 1637, mort en 1706; il fut ambassadeur en Espagne sous Charles II, et fit de vains efforts pour assurer la succession d'Espagne à la ligne autrichienne; il a laissé : *Mémoires et négociations secrètes*, La Haye, 1720, 2 vol., qui contiennent des détails curieux sur la cour de Charles II. — Son fils, Louis-Thomas-Raymond, mort en 1742, lui succéda dans l'ambassade d'Espagne, et protesta en 1702 contre le testament de Charles II. Il fut vice-roi de Naples de 1728 à 1733. — Charles Borromée, d'une branche cadette, né en 1761, mort en 1829, s'est rendu célèbre comme bienfaiteur de l'humanité; il exerça gratuitement la médecine pendant 25 ans; de 1805 à 1809, sa maison fut ouverte à tous les blessés dont les environs de Vienne étaient alors encombrés. Il est l'oncle de la princesse de Liegnitz, Augusta de Harrach, qui avait épousé en 1824 le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III.

HARRAN, *Charræ*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 80 kil. S. E. d'Orfa: ch.-l. d'un livah. Célèbre défaite de Crassus. *Voy.* CARRHES.

HARRICANAW, rivière de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sort d'un lac du Canada et tombe dans la baie de James. Cours, 400 kil.

HARRINGTON, bourg et port d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 2 kil. S. de Workington; 1,845 hab. Chantiers de construction, belle corderie, usine à fer.

HARRINGTON (James), publiciste anglais, né en 1611 à Upton (Northampton), mort en 1677. A l'époque de la guerre civile, il fut favorable à la cause du parlement : mais il conserva une telle modération qu'on le choisit pour tenir compagnie au roi Charles I dans sa captivité (1646). Après l'exécution du roi, il vécut quelque temps retiré, et composa une espèce de roman politique ou d'utopie, intitulé *Oceana*, nom sous lequel il désigne l'Angleterre; il y trace le plan d'une république parfaite. Cet ouvrage parut en 1656; il déplut à Cromwell, qui y vit une satire de son gouvernement, et il attira à son auteur quelques persécutions. Sous la restauration, Harrington fut arrêté comme républicain, et fut enfermé à la Tour sous prétexte de haute trahison (1661); mais il fut relâché sans qu'on eût rien pu prouver contre lui. Un remède trop violent, qu'on lui avait fait prendre pendant sa détention, altéra sa raison à la fin de sa vie. Outre l'*Oceana*, Harrington a composé des *Aphorismes*, où il expose ses principes d'une manière plus précise; il a aussi laissé quelques poésies, mais qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Ses œuvres ont été réunies par Toland, Londres, 1700, et par Birch, 1747. L'*Oceana* a été traduit en français en 1795, 3 vol. in-8. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec John Harrington, né en 1561, mort en 1612, traducteur anglais de l'*Orlando furioso*, et auteur des *Nugæ antiquæ*.

HARRINGTON (comte de). *Voy.* STANHOPE.

HARRIS (John), compilateur anglais, né vers 1667, mort en 1719, entra dans les ordres, fut secrétaire, puis vice-président de la Société royale de Londres; il est le premier qui ait publié une encyclopédie en langue vulgaire; son ouvrage est intitulé : *Lexicon technicum* ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, 2 vol. in-fol., Londres, 1708; son plan a reçu de Chambers et de Diderot de plus amples développements. On lui doit aussi un *Recueil de voyages* en latin, Londres, 1705.

HARRIS (James), écrivain anglais, né en 1709 à Close dans le comté de Salisbury, mort en 1780, était neveu de Shaftesbury. Il cultiva à la fois les lettres et la politique, fut membre de la chambre des communes, lord de l'amirauté (1762), contrôleur et secrétaire de la reine (1774). Il eut pour fils lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire. James Harris a publié, sous le titre de *Hermès* (1751), une *Grammaire philosophique* fort estimée, qui a été commentée par Thurot (1796); elle se distingue par une métaphysique subtile et une connaissance profonde des grammairiens grecs et latins; il a aussi laissé d'excellents traités sur l'art en général, sur la musique, la peinture, la poésie. En métaphysique, Harris combat le sensualisme. Son fils a donné une belle édition de ses œuvres, en 2 vol. in-4, Londres, 1801.

HARRISBURG, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Pensylvanie, sur la Susquehannah, à 140 kil. N. O. de Washington; 5,600 hab. Beaux palais de justice et du gouvernement. Fondée en 1785. L'importance de cette ville augmente tous les jours.

HARRISON (John), habile mécanicien, né en 1693 à Foulby (York), mort en 1776, était fils d'un charpentier. Entraîné par un goût naturel, il s'adonna de lui-même à la mécanique et à l'horlogerie, et parvint à fabriquer des instruments d'une perfection inconnue jusque-là. On lui doit le *Compensateur*, pendule composé de plusieurs métaux d'inégale dilatabilité qui se compensent (1726); il inventa en 1735 une horloge marine que le mouvement des vaisseaux ne pouvait déranger; enfin il fabriqua en 1761 une montre marine pour servir à la détermination des longitudes en mer: il la nomme *garde-temps* (*time-keeper*). La Société royale de Londres lui décerna pour cette dernière invention un prix de 20,000 liv. sterling. Il a donné une description de sa montre marine qui a été traduite en français par Pézenas, 1767.

HARRISON (Thomas), architecte anglais, né en 1744 à Richmond (York), mort en 1829, alla se former à Rome, revint dans sa patrie en 1770, et fut chargé d'élever, tant à Londres que dans les divers comtés de l'Angleterre, un grand nombre d'édifices publics ou particuliers. Nommé architecte de Chester, il construisit pour cette ville le *Panoptique*, modèle des maisons de détention. Il jeta sur la Dee un pont superbe, d'une seule arche: cette arche gigantesque a 200 pieds anglais d'ouverture.

HARROW, village d'Angleterre, dans le Middlesex, sur la colline la plus élevée du comté, ce qui le fait nommer *Harrow-on-the-Hill*, à 13 kil. N. O. de Londres; 2,000 hab. Air pur, belle vue. Ecole célèbre pour les études classiques, fondée par John Lyon, sous le règne d'Elisabeth.

HARROWGATE, village d'Angleterre (York), à 31 kil. N. O. d'York: 2,200 hab. La population augmente beaucoup dans la saison des eaux. Eaux minérales sulfureuses très vantées.

HARTE (miss). *Voy.* HAMILTON (lady).

HARTFORD ou HERTFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur la Lea, à 34 kil. N. de Londres; 5,247 hab. Château, école élémentaire de 500 enfants dépendant de l'hôpital Christ-Church: célèbre collége des Indes orientales pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent au service de la Compagnie des Indes. — Le comté d'Hartford, situé dans l'intérieur, au S. de ceux de Cambridge et de Bedford, a 40 kil. sur 24, et 143,500 hab. Sol aride, culture bien entendue et productive à force d'engrais, commerce avec la capitale, peu d'industrie.

HARTFORD, ville des États-Unis (Connecticut), à 423 kil. N. E. de Washington: 4,800 hab. Beaucoup de manufactures et de fabriques. Commerce.

HARTFORD (Édouard SEYMOUR, comte de). *Voy.* SOMERSET.

HARTLEPOOL, port d'Angleterre (Durham), à 24 kil. de Durham, sur la mer du Nord; 1,550 hab. Ville jadis forte. Pêche active sur la côte.

HARTLEY ou HARTLEY-PANS, ville d'Angleterre (Northumberland), à 12 kil. N. E. de New-Castle; 4,700 hab. (dans toute la paroisse). Très près, au nord, château des Delaval. Riches mines aux environs. Exportation de sel, houille, verroteries.

HARTLEY (David), médecin et philosophe anglais, né à Ilingworth en 1705, mort en 1757, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Observations sur l'homme, ses facultés, ses devoirs et ses espérances*, 1749 et 1791, dans lequel il prétend expliquer tous les phénomènes psychologiques par l'association des idées, et celle-ci par les vibrations des nerfs et les mouvements du cerveau. Cet ouvrage a été traduit par R. A. Sicard, 1802, 2 vol. in-8. Hartley eut pour disciple le docteur Priestley.

HARTSOEKER (Nicolas), savant Hollandais, né en 1656, mort en 1725, reçut les leçons de Huyghens, vint à Paris, où il passa une douzaine d'années et où il se lia avec les savants, et particulièrement avec Cassini, Malebranche et le marquis de L'Hôpital, alla vers 1696 à Rotterdam, où il donna des leçons de mathématiques au czar Pierre, et fut nommé en 1704 professeur de mathématiques et de philosophie à Dusseldorf par l'électeur palatin. Il fit quelques découvertes, entre autres celle des animalcules spermatiques, et perfectionna le microscope et le télescope. Ce savant avait un grand goût pour la dispute; il attaqua sans ménagement Descartes, Newton, Leibnitz. Ses principaux ouvrages sont: *Essai de dioptrique*, 1694; *Principes de physique*, 1696; *Traité de physique*, 1696; *Recueil de pièces de physique, où l'on fait voir l'invalidité du système de Newton*, 1722.

HARTZ. *Voy.* HARZ.

HARUSPICES. *Voy.* ARUSPICES.

HARVEY (William), célèbre médecin anglais, né en 1578, dans le comté de Kent, mort en 1657, se livra avec ardeur à l'anatomie expérimentale, visita pour s'instruire les savants de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, se fixa à Londres en 1604, fut nommé en 1613 professeur d'anatomie et de chirurgie au collége de médecine de cette ville, devint médecin des rois Jacques I et Charles I, et fut nommé en 1645 chef du collége de Merton à Oxford. Ayant suivi le parti du roi pendant la guerre civile, il se vit dépouillé de ses places, et vécut depuis dans la retraite. On lui doit un grand nombre de découvertes en anatomie et en physiologie; la plus importante de toutes est celle des lois de la circulation du sang. Il la communiqua dès 1619 à ses élèves, et la fit connaître au public dans un savant traité en 1628. Cette découverte fut d'abord contestée par les envieux de Harvey; mais elle ne tarda pas à être universellement admise, et changea entièrement la face de la science. On voulut alors en rapporter l'honneur aux anciens. Les principaux ouvrages de Harvey sont: *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628 et 1739, in-4; *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4; *Nouveaux principes de philosophie*, etc., Londres, 1766, in-4. Ses œuvres réunies ont été publiées en 1766, 2 vol. in-4.

HARWEY, archipel du Grand-Océan équinoxial. *Voy.* MANGEEA.

HARWICH, ville d'Angleterre (Essex), à 13 kil. S. E. d'Ipswich, sur la mer du Nord: 4,300 hab. Port vaste, fort Languard qui le défend; bains de mer; chantier de construction. Armements pour la pêche dans la mer du Nord.

HARZ ou HARZGEBIRGE, *Hercynius mons*, chaîne de mont. de l'Allemagne, s'étend dans le Hanovre, le duché de Brunswick et la Prusse: dans le Hanovre, il va de Langelsheim à Harzgerode,

traversant ainsi la partie orient. de la principauté de Gœttingue et celles de Grubenhagen et de Hildesheim; dans le Brunswick il occupe les districts du Harz et de Blankenbourg; dans la Prusse une partie de la régence de Magdebourg et de la Saxe: 130 kil. de long, sur 44 de large. Sommets principaux, le Brocken, qui sépare la chaîne en Harz-Inf. et Harz-Sup., le Rammelsberg, le Bruchberg, l'Andreasberg, etc. Célèbres mines exploitées depuis le Xe siècle. Ces montagnes sont couvertes de forêts qui jadis étaient beaucoup plus étendues, et portaient sous les Romains le nom d'*Hercynia Sylva*. —Le Harz avait donné, sous l'empire français, son nom à un département du royaume de Westphalie (chef-lieu Heiligenstadt); il le donne encore aujourd'hui à un district du duché de Brunswick (ch.-l., Seesen).

HARZGERODE, ville murée du duché d'Anhalt-Bernbourg, dans le Harz, à 44 kil. S. O. de Bernbourg; 2,200 hab. Aux environs, argent, fer, etc.

HASBAIN (pays D') ou HASPENGAU, *Haspinga comitatus*, petit pays de la Belgique, dans le N. de la prov. de Liége, renferme les villes de Liége, de Viset et de Tongres.

HASCHEM ou HASCEM (Mohammed-Ben-Hamet, dit *le Chérif*), docteur de la loi de Mahomet, prit le titre de *Chérif*, parce qu'il se prétendait issu de Mahomet, et envoya vers 1508, au nom du roi de Fez, prêcher par ses trois fils la guerre sainte contre les Chrétiens, qui étaient maîtres d'une partie de l'Afrique septentrionale. Il obtint de rapides succès, et fonda la dynastie des Chérifs, qui, à partir de 1509, régnèrent sur presque toute la Barbarie occidentale, et qui sont encore aujourd'hui sur le trône de Maroc.

HASCHEM, calife de Cordoue. *Voy.* HESCHAM.

HASLI, vallée de la Suisse, dans le S. E. du canton de Berne, sur les confins de ceux d'Unterwald et d'Uri, est traversée par l'Aar. — On n'y voit pas de villes, mais plusieurs petits villages, dont le principal est celui de Meyringen. Le Hasli compte 5,500 hab. environ. Ils ont conservé les mœurs antiques des premiers Helvétiens.

HASLINGDEN, ville d'Angleterre (Lancastre), à 26 kil. N. O. de Manchester, près de l'Irwell; 1,800 hab. Canal qui se joint à ceux de Bury et de Leeds et Liverpool. Tissus de laine, de coton.

HASNON, ville du dép. du Nord, à 12 kil. N. O. de Valenciennes; 3,059 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 670.

HASPARREN, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 17 kil. O. de Bayonne; 5,494 hab. Tanneries, mégisseries, chamoiseries. Grand commerce de bétail.

HASPRES, ville du dép. du Nord, à 8 kil. S. E. de Bouchain; 2,700 hab. Genièvrerie.

HASSAN. *Voy.* HAÇAN.

HASSANKALEH, *Theodosiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 23 kil. E. d'Erzeroum, près de l'Aras; 5,000 hab. environ.

HASSE (Jean-Adolphe), célèbre compositeur, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1705, mort à Venise en 1783, fut élève de Scarlatti à Naples, voyagea dans différentes parties de l'Europe, fit représenter sur divers théâtres les opéras qui ont fondé sa réputation, entre autres *Artaxerce*, *Alexandre aux Indes*, et mit en musique tous les opéras de Métastase. Il a aussi fait de la musique d'église, et l'on cite de lui un *Miserere* que l'on regarde comme un chef-d'œuvre. La musique de Hasse se distingue par la douceur, la pureté, le naturel de la mélodie.

HASSEL (Jean-George-Henri), savant géographe et statisticien allemand, né à Wolfenbüttel en 1770, mort à Weimar en 1829, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Description géographique et statistique des duchés de Wolfenbüttel et de Blankenbourg*, Brunswick, 1802, 2 vol.; *Esquisse statistique de tous les états de l'Europe*, 1805, in-fol.; *Aperçu statistique de l'empire d'Autriche*; — *de l'empire de Russie*, Nuremberg, 1807; — *du royaume de Westphalie*, Weimar, 1809; *Manuel de la statistique des états de l'Europe*, Weimar, 1812; *Dictionnaire général de géographie et de statistique*, Weimar, 1817-18, etc. Hassel a coopéré en outre à un grand nombre d'ouvrages, notamment à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

HASSELQUIST (Frédéric), naturaliste suédois, né en 1722 à Taernvalla, dans la Gothie orientale, fut un des disciples les plus distingués de Linnée. Il fit en 1749, d'après les conseils de ce savant, un voyage en Palestine, et y recueillit les objets les plus rares en histoire naturelle. Il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il mourut à Smyrne en 1752. Linnée a publié le résultat des recherches de son élève sous le titre d'*Iter Palestinum*, ou *Voyage en Palestine*, *avec des mémoires et des remarques sur les objets d'histoire naturelle les plus intéressants*, etc., en suédois, Stockholm, 1757, grand in-8; traduit en anglais, Londres, 1766, et en français par Eidous, Paris, 1769, 2 vol, in-12.

HASSELT, ville du Limbourg, sur le Demer, à 17 kil. N. O. de Tongres; 6,500 hab. Draps, toile, savon, eau-de-vie de grains, chicorée-café. — Un autre Hasselt dans la Hollande (Yssel-Supérieur), sur le Zwarte-Wasser, à 9 kil. N. de Zwoll, fait un grand commerce de tourbes; 1,500 hab.

HASSENFRATZ (Jean-Henri), né à Paris en 1755, mort en 1827, fut d'abord charpentier, puis ingénieur-géographe, ingénieur des mines, et alla dans la Styrie et la Carinthie étudier l'art de fabriquer le fer. Il adopta avec chaleur les principes de la révolution française, fut un des meneurs qui agitèrent les faubourgs (il demeurait au faubourg St-Marceau), et qui préparèrent le 10 août, fit partie de la Commune de Paris, fut nommé par Bouchotte premier commis du ministère de la guerre, et se montra un des plus ardents à accuser devant la Convention Dumouriez et les Girondins; il ne joua plus aucun rôle après la chute de Robespierre. Nommé membre de l'Institut, lors de sa fondation, il fut aussi professeur à l'école des mines et à celle des ponts et chaussées. Il perdit tous ses emplois en 1814. On a de lui, entre autres ouvrages: *Cours de minéralogie*, 1796, in-8; *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; *Sidérotechnie* ou l'*Art de traiter les minerais de fer*, 1812, 4 vol. in-4; *Traité de l'art de calciner la pierre calcaire*, 1825, in-4. On lui doit aussi le *Dictionnaire physique* de l'*Encyclopédie méthodique*, 1816-1821, 4 vol. in-4.

HASSER, ville de l'Inde anglaise. *Voy.* ACEYR-GHOR.

HASSIA, nom latin de la HESSE.

HASTENBECK, bourg du roy. de Hanovre (Kalenberg), à 40 kil. S. O. de Hanovre; 400 hab. — Le maréchal d'Estrées y remporta en 1757 une victoire sur les Anglais, commandés par le duc de Cumberland. — On place dans les plaines voisines d'Hastenbeck l'*Idistavisus campus* des anciens, célèbre par l'éclatante victoire que Germanicus y remporta sur Arminius, l'an 16 de J.-C.

HASTING, célèbre aventurier du IXe siècle, né en Champagne ou en Danemark vers 810, vint à la tête des Normands ravager les rives de la Loire en 845. Repoussé par les habitants de Tours, il alla porter ses armes dans la Frise, fit ensuite une expédition en Italie, et s'empara en 867 de la ville de Luna, qu'il prenait, dit-on, pour Rome même, puis fit de nouvelles descentes en France, et força Charles-le-Gros à lui céder le comté de Chartres (879). Il fut enfin repoussé, et retourna en Danemark, où il mourut vers 890.

HASTINGS, ville maritime d'Angleterre (Sussex),

à 9 kil. S. O. de Winchelsea, à 60 kil. S. E. de Londres; 10,000 hab. C'est une des villes connues sous le nom de *Cinq-Ports*. Port jadis grand et commode, auj. à peu près comblé. Cabotage, pêche, construction de petits bâtiments. Célèbres bains de mer. Environs pittoresques. Ruines d'un vieux château sur un roc escarpé.— Guillaume-le-Conquérant remporta en 1066 à Hastings, sur Harold II, la victoire qui fit passer la couronne d'Angleterre des mains des Saxons à la dynastie normande.

HASTINGS (Warren), gouverneur des Indes, né en 1733 dans le comté d'Oxford, mort en 1818. Après avoir rempli des emplois inférieurs dans lesquels il rendit d'éminents services à la Compagnie des Indes, il fut nommé en 1772 gouverneur du Bengale, et en 1774 gouverneur général de toutes les possessions anglaises dans l'Inde. Dans ce poste élevé, il déploya une assez grande habileté, et usa de tous les moyens pour augmenter les possessions et les richesses de la Compagnie; mais en même temps, il exerça contre les malheureux Indiens toutes sortes de vexations, et montra une rigueur, une perfidie et une avidité qui soulevèrent des plaintes universelles. Il fut rappelé en 1785, et on instruisit contre lui dans le parlement d'Angleterre; il eut pour accusateurs Fox, Shéridan, et surtout Burke, qui dévoilèrent avec une admirable éloquence les crimes de ce tyran. Après dix années de débats, la chambre des lords, cédant à des considérations politiques, ou même, dit-on, gagnée en partie par les trésors de l'accusé, prononça l'acquittement de Hastings, quoique ses crimes fussent avérés (1795). Hastings avait une connaissance profonde de la littérature orientale: on lui doit la découverte des livres sacrés des Hindous. Il a laissé quelques mémoires sur l'Inde.

HASTINGS (François RAWDON MOIRA, marquis D'), né en 1754, mort en 1826, était fils du comte de Moira et d'Élisabeth Hastings, et neveu par sa mère de lord Huntingdon. Il fit ses premières armes dans la guerre d'Amérique, sous Clinton, puis, de retour en Europe, se distingua dans les guerres du continent, dirigea la désastreuse affaire de Quiberon; fut commandant en chef en Écosse, et maître général de l'artillerie. Nommé gouverneur général de l'Inde, en 1812, il battit les Mahrattes, soumit le Népal et gouverna habilement; néanmoins il se vit accusé de malversation par la Compagnie des Indes. Il revint alors en Angleterre (1822), et parvint à se justifier pleinement. Il fut nommé en 1824 gouverneur de Malte, et y mourut.

HATFIELD ou BISHOP'S HATFIELD, ville d'Angleterre (Hartford), à 9 kil. E. de Saint-Alban, sur la riv. Lea ; 4,000 hab. Beau château où résida Élisabeth avant de monter sur le trône; palais construit par Cécil Burleigh, comte de Salisbury. — Un village de même nom, situé dans le comté d'York, est célèbre par ses antiquités romaines et par la bataille qui s'y livra en 633 entre Edwin, roi de Northumberland, Cadwallo, roi de Galles, et Penda, roi de Mercie. Guillaume de Hatfield, second fils d'Édouard III, était né à Hatfield.

HATFIELD (Thomas), évêque de Durham en 1346, mort en 1381, jouit de la faveur du roi Édouard III, aida lord Percy à repousser les Écossais, et fut un des commissaires chargés de traiter de la rançon du roi d'Écosse, qui était tombé entre les mains des Anglais. Il fonda le collége de la Trinité à Oxford.

HATTEM, ville de Hollande (Gueldre), sur l'Yssel, à 53 kil. N. E. d'Arnhem ; 2,600 hab. Tabac.

HATTIA, île de l'Hindoustan anglais, à la grande embouchure du Gange, entre 22° et 23° lat. N. ; elle a 26 kil. sur 17. Elle est très basse, et le climat y est très malsain. Salines considérables.

HATTI-CHÉRIF, ou plutôt *Khatti-chérif*, c.-à-d. *écriture noble*; on désigne ainsi dans l'empire ottoman, non seulement les lettres ou billets écrits de la main du sultan, mais encore les ordonnances où il a apposé sa signature, ou qui renferment quelques mots de son écriture. L'un des plus célèbres *hatti-chérifs* des temps modernes est celui qui a été solennellement publié par le sultan Abdul-Medjid, le 3 novembre 1839, dans la plaine de Gulhané près de Constantinople, et en présence de tous les hauts fonctionnaires de la Porte. Ce *hatti-chérif* peut être regardé comme une sorte de charte de l'empire ottoman.

HATZFELD (famille de), ancienne maison d'Allemagne, prend son nom du château de Hatzfeld, situé sur les bords de l'Edder dans le duché de Hesse, à 28 kil. N. O. de Marbourg. Les personnages les plus connus de cette maison sont: Melchior de Hatzfeld, général au service de l'Empire, qui commanda un corps dans la guerre de Trente-Ans, fut opposé à Baner, à Guébriant, à Gustave-Adolphe; battit le comte palatin Charles-Louis à Lemgo en 1638, prit part à la victoire de Duttlingen, et s'empara de Varsovie : il mourut en 1658;— François-Philippe-Adrien, qui fut élevé par Frédéric II au rang de prince en 1741 ; — et François-Louis, prince de Hatzfeld, né en 1756, et devenu célèbre par un trait de générosité de Napoléon. En 1806, lorsque l'empereur français, après la victoire d'Iéna, entrait dans la capitale de la Prusse, Hatzfeld feignit de se rallier à sa cause, et fut chargé par lui du gouvernement civil de Berlin ; mais on apprit bientôt qu'il correspondait avec l'armée prussienne. Une lettre dans laquelle il rendait compte des forces de l'armée française ayant été interceptée, le prince de Hatzfeld est arrêté comme espion : sa femme se rend en hâte au château, obtient audience de l'empereur, et se jette à ses pieds pour implorer sa clémence: celui-ci lui remet la lettre accusatrice en lui disant: « Je n'ai plus de preuves contre votre mari, il est libre. » Le comte de Hatzfeld prit son congé l'année suivante. Il fut plus tard chargé de plusieurs fonctions diplomatiques, et fut ministre de Prusse dans les Pays-Bas et en Autriche. Il mourut à Vienne en 1827. Sa femme est morte à la fin de 1832.

HAUBOLD (Chrétien-Théophile), jurisconsulte allemand, né à Dieppe en 1766, mort en 1824, fut professeur des antiquités de droit à l'université de Leipsick (1789), professeur de droit saxon, assesseur, puis conseiller à la cour souveraine de Saxe. On a de lui entre autres ouvrages : *Lineamenta institutionum historicarum juris Romani*, Leipsick, 1805 ; *Lineam. doctrinæ Pandectarum*, 1820 ; *Manuale Basilicorum*, 1819.

HAUBOURDIN, ch.-l. de canton (Nord), sur le canal de Douay à Lille, à 7 kil. S. O. de Lille ; 1,950 hab. Filatures de coton, blanc de céruse ; raffinerie de sel, tanneries.

HAUGWITZ (Chrétien-Henri-Charles, comte de), homme d'état prussien, né en 1758 en Silésie, mort à Vienne en 1832, fut ministre plénipotentiaire de Prusse à Vienne (1790), signa en cette qualité le traité de Pillnitz (1792); devint ensuite ministre des affaires étrangères et président du cabinet de Berlin (1794), se montra assez favorable à la France, obtint par là pour son pays des avantages considérables, et lui fit céder le Hanovre : mais après la bataille d'Iéna (1806), il se retira des affaires et fut remplacé par Hardenberg.

HAUKSBEE (Francis), physicien anglais, né vers 1650, a fait des découvertes sur l'électricité et l'acoustique. On a de lui : *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, in-4., traduit en français, Paris, 1754.

HAUSER (Gaspard), enfant mystérieux, fut trouvé en 1828 à Nuremberg par un bourgeois de

cette ville; il tenait à sa main une lettre adressée à un officier de cavalerie en garnison à Nuremberg, dans laquelle il était dit qu'il était né en 1812, et que son père avait fait partie d'un régiment bavarois de cavalerie; du reste il ne pouvait donner aucune explication sur sa personne ni sur son histoire; il paraissait avoir été séquestré depuis son enfance et savait à peine parler. Recueilli par la charité publique, il fut confié aux soins d'un professeur de Nuremberg qui se chargea de son éducation; puis fut protégé par lord Stanhope, qui le plaça dans les bureaux d'un tribunal à Anspach. Il fut l'objet de plusieurs tentatives de meurtre, et succomba à l'une d'elles en 1833, sans qu'on ait pu en connaître l'auteur. On peut consulter sur cet infortuné l'ouvrage intitulé: *Gaspard Hauser, exemple d'un attentat à l'existence intellectuelle d'un être humain*, par Feuerbach, Anspach, 1832; et *Gaspard Hauser, un Aventurier*, par Merckel, Berlin, 1830.

HAUSSMANN (Jean-Michel), manufacturier, né en 1749 à Colmar, mort à Strasbourg en 1824, fonda au Logelbach, près de Colmar, une fabrique d'indiennes qui devint bientôt florissante; fit des découvertes importantes pour la teinture, fut un des premiers à employer la méthode de blanchiment de Berthollet, introduisit en France le bleu anglais et l'emploi de l'acide oxalique pour l'impression des mouchoirs, et fixa le prussiate de fer sur les toiles de coton (1812).

HAUSSRUCK, cercle d'Autriche, entre les cercles du Traun et de l'Inn, et le Danube. Ch.-l. Wels.

HAUTEFEUILLE (Jean de), physicien et mécanicien, né à Orléans en 1647, mort en 1724, était prêtre. On lui doit l'application du ressort spiral aux balanciers des montres. On a de lui: *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix), Paris, 1673, in-4; *Pendule perpétuelle*, 1678, in-4; *l'Art de respirer sous l'eau*, etc., 1680, in-4: *Balance magnétique*, 1702; *Perfection des instruments de mer*, 1716, in-4; *Problèmes d'horlogerie*, 1719, in-4; *Dissertation sur la cause de l'écho*, Bordeaux, 1741, in-8; *Problèmes d'acoustique*, Paris, 1788, in-8, etc.

HAUTEFORT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 35 kil. N. E. de Périgueux; 1,400 hab.

HAUTE-GARONNE, HAUTE-LOIRE, HAUTE-MARNE, etc. *Voy.* le mot qui suit HAUTE.

HAUTERIVE, village du dép. de la Drôme, à 37 kil. N. E. de Valence; 1,200 hab.

HAUTERIVE (Maurice, comte DE), diplomate, né en 1754 à Aspres-les-Corps (Hautes-Alpes), mort à Paris en 1830, avait été élevé à Vendôme. Il fut quelque temps professeur dans un collége d'Oratoriens à Tours (1779), accompagna le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople (1784), fut ensuite chargé d'affaires de la France en Moldavie (1785), alla en qualité de consul à New-York (1792), se lia en Amérique avec Talleyrand, qui, dès qu'il eut le portefeuille des affaires étrangères, l'appela près de lui comme chef de division, et le fit nommer plus tard garde des archives (1807). Hauterive fut lui-même chargé à diverses reprises de l'intérim de ce ministère. Il travaillait directement avec Napoléon, et jouissait de toute sa confiance; il a rédigé pendant qu'il était aux affaires plus de 60 traités politiques ou commerciaux. Il a publié quelques écrits soit sur la politique (entre autres *De l'état de la France à la fin de l'an VIII*, Paris, 1800), soit sur la philosophie (*Théodicée* ou *Théorie de l'ordre*).

HAUTEROCHE (Noël LEBRETON, sieur DE), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1617; débuta au Théâtre-Français et joua jusqu'en 1680. On a de lui plusieurs comédies, dont les meilleures sont: *Crispin médecin*, *l'Esprit follet*, *le Cocher supposé*, *le Deuil*; son théâtre, où la comédie dégénère souvent en farce, a été imprimé plusieurs fois à Paris, notamment en 1772, 3 vol. in-12.

HAUTES-ALPES, HAUTES-PYRÉNÉES. *Voy.* ALPES, PYRÉNÉES.

HAUTESSE, titre que l'on donne exclusivement au padichah ou grand seigneur des Ottomans.

HAUTEVILLE, ch.-l. de canton (Ain), à 25 kil. N. O. de Belley; 750 hab.

HAUTEVILLE-LA-GUICHARD, village du dép. de la Manche, à 13 kil. N. E. de Coutances; 1,350 hab. Patrie et domaine de Tancrède de Hauteville.

HAUTEVILLE (Tancrède DE), seigneur normand, père de Guillaume Bras-de-Fer, Drogon, Omphroy, Robert Guiscard, qui conquirent la Sicile. *Voy.* ces noms.

HAUTPOUL SALETTE (Jean-Joseph D'), général français, né en 1754; embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fit les premières guerres de la République. Nommé en 1803 général de cavalerie, il se distingua à la tête des cuirassiers aux batailles d'Austerlitz, de Hoff et d'Eylau; il trouva la mort dans ce dernier combat (1807).

HAUTPOUL (Anne-Marie de MONTGEROULT DE COUTANCES, comtesse DE BEAUFORT, puis d'), femme auteur, née en 1760, morte en 1837, était nièce de Marsollier. Elle épousa en premières noces le comte de Beaufort, capitaine au régiment du Roi, qui fut fusillé après l'expédition de Quiberon (1795), puis, en secondes noces, Charles d'Hautpoul, de la même famille que le célèbre général. Elle a publié un grand nombre d'écrits dont voici les plus importants: *Zilia*, roman pastoral, 1796; *Childéric, roi des Francs*, 1806; *Séverine*, 1808; *Clémentine*, 1809; *Cours de littérature à l'usage des jeunes demoiselles*, 1815 et 1821; *Poésies diverses*, 1820; *Les habitants de l'Ukraine*, 1820. On lui doit une édition des *Œuvres choisies de Marsollier*, son oncle, 1825. On estime son *Cours de littérature*, qui remplit une lacune dans l'éducation.

HAUY (l'abbé), minéralogiste, né en 1743 au bourg de St-Just (Oise), mort en 1822, était fils d'un tisserand. Il fut d'abord régent de 5e au collége de Navarre. Là il cultiva les sciences naturelles par pur délassement. Ayant un jour laissé tomber à terre un groupe de spath calcaire cristallisé, il remarqua avec étonnement que les morceaux conservaient une forme régulière et constante; conduit par cet heureux hasard qu'il sut féconder, il créa une science nouvelle à laquelle son nom est resté attaché: c'est la cristallographie; ses premiers mémoires sur cette intéressante découverte datent de 1781. Voué dès ce moment à l'étude de la nature, il fut nommé professeur adjoint de botanique au Jardin des Plantes, puis conservateur du cabinet des mines (1794), enfin professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle (1802). Les principaux ouvrages de Haüy sont: *Traité de Minéralogie*, en 4 vol. in-8, Paris, 1801, 1822 et 1823 (achevé par M. Delafosse); *Traité de Cristallographie*, 2 vol. in-8, 1822. On a aussi de lui un excellent *Traité élémentaire de Physique*, 1803, dont une troisième édition parut en 1820.

HAUY (Valentin), frère du précédent, fondateur de l'institution des jeunes aveugles, né en 1745 à St-Just (Oise), mort en 1822, était simple commis aux affaires étrangères lorsqu'il conçut l'idée d'une méthode pour instruire les aveugles: cette méthode consistait à remplacer les signes visibles par des signes en relief que le doigt pût apprécier. Après avoir fait d'heureuses applications de ce procédé, il put fonder en 1784 à Paris une maison pour les jeunes aveugles, dont la direction lui fut confiée. Ayant essuyé quelques tracasseries, il quitta Paris en 1806, et alla fonder à St-Pétersbourg et à Berlin des établissements analogues. Il revint en 1817 dans sa patrie. On a de ce philan-

thrope : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1776, in-4, imprimé en relief par les enfants aveugles.

HAVANE (LA), ville capitale de l'île de Cuba (Grandes-Antilles), ch.-l. du dép. occidental de cette île, sur la côte septent., par 23° 9' lat. N., et 84° 43' long. O.; 130,000 hab. (dont 82,000 hommes libres, 22,000 esclaves, 20,000 étrangers et 6,000 hommes de garnison). Port magnifique ; fortifications. L'aspect de la ville est triste ; les rues en sont étroites, sales et malsaines : on y remarque la grande place, onze églises et surtout la cathédrale où se voit le tombeau de Christophe Colomb, deux hôpitaux, le lazaret, l'arsenal, etc. Société pour les sciences et les arts, école de dessin. L'industrie est peu avancée à la Havane, mais le commerce y est considérable. Cette ville sert d'entrepôt entre le continent américain et l'Europe ; ses principales exportations consistent en sucre, café et tabac très estimés. — Diégo Vélasquez fonda la Havane en 1511, et la nomma *Puerto de Carenas* ; mais bientôt les colons, trouvant sa position peu favorable, la reconstruisirent à quelque distance de son premier emplacement, sous le nom de *San-Christoval de la Havane*. Les Français et les Boucaniers s'en emparèrent plusieurs fois pendant le XVIe siècle. Les Anglais la prirent en 1762 ; mais ils la rendirent à l'Espagne après la paix de 1763.

HAVEL, riv. d'Allemagne, sort du lac de Woblitz près de Fürstenberg, dans la partie S. E. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, traverse les Etats prussiens, où elle reçoit la Sprée, le Rhyn, la Dosse, et tombe dans l'Elbe à 9 kil. au-dessous d'Havelberg. Cours, 270 kil.

HAVELBERG, ville de Prusse (Potsdam), dans une île de la riv. d'Havel, à 82 kil. S. E. de Perleberg ; 2,300 hab. Commerce de bois. Tabac, bas, raffinerie de sucre, eau-de-vie de grains.

HAVERCAMP (Sigebert), savant philologue, né en 1683 à Utrecht, mort à Leyde en 1742, fut quelque temps ministre de l'Évangile ; il fut appelé en 1721 à Leyde, et y professa l'histoire, l'éloquence et le grec. On a de lui des éditions de *Tertullien*, Leyde, 1718, in-8 ; de *Lucrèce*, 1725, 2 vol. in-4 ; de *Salluste*, 1742, 2 vol. in-4 ; d'*Eutrope*, d'*Orose* et de *Censorinus*, etc. Il a publié en outre : *Dissertationes de Alexandri magni numismate*, etc., Leyde, 1722, in-4 ; *Thesaurus Morellianus* (*Voy.* André MOREL), Amsterdam, 1734, 2 vol. in-fol. ; *Sylloge scriptorum de linguæ græcæ vera et recta pronunciatione*, Leyde, 1736-1740, 2 vol. in-8 ; *Introductio in antiquitates romanas*, 1740, in-8.

HAVERFORDWEST, ville d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Pembroke), à 12 kil. N. O. de Pembroke ; 4,900 hab. Château. Rues étroites, escarpées ; hôtel-de-ville. Chapelle des dissidents.

HAVRE, mot d'origine germanique, le même que *haff* ou *haven*, veut dire port de mer, et entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

HAVRE (LE), autrefois le *Havre de Grâce*, ville et port de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arr., préfecture maritime et place forte, est situé sur la rive droite de la Seine, à son embouchure, à 178 kil. N. O. de Paris (213 kil. par Rouen) ; 25,618 hab. (plus 5,000 étrangers flottants). Tribunal de première instance et de commerce ; chambre et bourse de commerce ; collége communal. La ville du Havre offre un aspect pittoresque ; elle est dominée par le cap de la Hève et par le coteau d'Ingouville (un de ses faubourgs), qui s'élève au-dessus d'elle en amphithéâtre. Le port peut contenir près de 400 navires ; il est formé de trois bassins et d'un avant-port ; mais son entrée est étroite (elle doit être agrandie prochainement). Les maisons du Havre sont régulièrement bâties ; on remarque la rue de Paris. Parmi les édifices publics on cite l'église Notre-Dame, celle de St-François, la salle de spectacle et la tour de François I (à l'entrée du port), la bibliothèque publique. Le commerce maritime du Havre compte pour un cinquième dans le commerce général de la France. Ses principales exportations consistent en soieries, indiennes, toiles, quincaillerie, argenterie, orfèvrerie, glaces, meubles, papiers de tenture, instruments, comestibles, vins, liqueurs, farines, etc. ; ses importations en coton, sucre, café, riz, drogueries, épices, indigo, thé, bois, etc. Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent le Havre en communication avec Londres, Brighton, Southampton, Amsterdam ; de nombreux paquebots desservent régulièrement Cadix, Hambourg, le Portugal, le Mexique, le Brésil et les États-Unis. La pêche de la baleine y occupe près de 1,500 marins. L'industrie consiste en fabriques d'amidon, d'huiles, de produits chimiques, etc., en raffineries de sucre, et dans la confection des dentelles. — La ville du Havre est toute moderne. Au XVe siècle on voyait sur son emplacement deux tours que les Anglais prirent sous Charles VII. François I jeta les premiers fondements de la ville, qu'il voulut appeler de son nom *Franciscopolis* ; mais une antique chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, située près de là, fit oublier ce premier nom. En 1562, la trahison livra le Havre aux Anglais ; mais il fut repris neuf mois après. Sous Louis XIV il devint le siége de la Compagnie des Indes ; en 1694 les Anglais le bombardèrent, mais sans y faire de notables dommages.

HAVRÉ (ducs D'), une des branches de la maison de Croy. *Voy.* CROY.

HAWAII ou OWHYHEE. *Voy.* SANDWICH (îles).

HAWARDEN ou HARDEN, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 11 kil. O. de Chester ; 5,000 hab. Usine à fer, fonderie de canons.

HAWES (William), philanthrope, né à Islington en 1736, mort en 1808, exerçait la profession de pharmacien à Londres. On lui doit la fondation de la *Société humaine* de Londres, destinée à donner des secours aux noyés et aux asphyxiés.

HAWICK, ville d'Écosse (Roxburg), à 15 kil. S. O. de Jedburgh ; 4,400 hab. (la paroisse). Hôtel-de-ville, église remarquable. Tapis, couvertures, bas de laine, etc. Pépinières.

HAWKESBURY, île de la Nouv.-Bretagne, dans le Grand Océan, par 131° 20' long. O., 53° 30' lat. N. : 59 kil. sur 13. Découverte par Vancouver.

HAWKESWORTH (John), écrivain anglais, né à Islington en 1713, mort en 1773, se fit d'abord connaître par des articles spirituels dans l'*Adventurer*, feuille rivale du *Spectator* (1752-1754), et dans le *Gentleman's Magazine*, journal de critique littéraire, ainsi que par d'ingénieux romans, et fut choisi en 1772 pour rédiger la relation des voyages de Cook. Il donna à cette relation un grand intérêt ; mais on l'accuse d'avoir professé dans la préface des idées anti-religieuses et d'avoir dans ses descriptions peu respecté la décence. On doit à cet auteur une bonne traduction de *Télémaque*.

HAWKWOOD (sir John), célèbre capitaine anglais du XIVe siècle, connu sous le nom de *Jean de l'Aiguille*, était apprenti tailleur à Londres lorsqu'il fut enlevé par la presse et forcé de s'enrôler. Il se signala dans la guerre qu'Edouard III fit aux Français, obtint en 1360 le grade de capitaine avec le titre de chevalier, fit partie de ces compagnies franches connues sous le nom de *Tard-Venus*, ravagea à leur tête la Provence, et leva sur les états du pape de fortes contributions, puis se mit à la solde de plusieurs princes d'Italie, et entra enfin au service de la république de Florence, où il acquit la réputation d'un grand homme de guerre. Il mourut en 1394, après avoir fondé à Rome un hôpital pour les pauvres voyageurs anglais.

HAXO (le baron Fr.-N. Benoît), lieutenant-général du génie, pair de France, né en 1774, mort

en 1838, entra jeune dans le corps du génie, fut nommé colonel au siége de Saragosse (1809), général de brigade après la bataille de Wagram, général de division après celle de Mohilow, 1812, inspecteur général du génie sous la restauration, et fut élevé à la pairie après 1830. Il fortifia la plupart de nos places frontières, et se signala en 1832 au siége de la citadelle d'Anvers. On a de lui un *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*. Il a laissé en manuscrit sous le titre d'*Études* un nouveau système de fortifications qui n'est point destiné à la publicité. Membre du comité des fortifications pour la défense de Paris, il se déclara l'adversaire des forts détachés et le chaud partisan du système de l'enceinte continue.

HAYDER. *Voy.* HAIDER.

HAYDN (François-Joseph), célèbre compositeur allemand, né en 1732 d'un pauvre charron du village de Rohram près de Vienne, mort en 1809, passa sa jeunesse dans l'indigence et se forma seul. Il fut nommé en 1760 maître de chapelle du prince Nicolas à Vienne. Il a composé une foule d'ouvrages des genres les plus divers, des opéras dont les plus connus sont : le *Diable boiteux*, *Armide*, *Orlando paladino*, *Orfeo ;* cinq oratorios, parmi lesquels on remarque celui de *la Création ;* des symphonies célèbres, des sonates, des sérénades, des concertos, des quatuors. C'est surtout par ses compositions instrumentales qu'Haydn s'est rendu célèbre ; il est resté inimitable dans ce genre. Il a été publié une *Notice sur Haydn*, par Framery, 1810.

HAYDUKES. *Voy.* HAÏDOUKS.

HAYE (LA). *Voy.* LA HAYE.

HAYLEY (William), littérateur anglais, né à Chichester en 1743, mort en 1820. On a de lui des *Poésies* (Londres, 1785, 6 vol. in-8), où l'on remarque des *Épitres* (adressées à Gibbon), les *Triomphes de la modération*, un *Essai sur la poésie épique*, et quelques comédies ; un *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles, par un de leurs amis*, 1785, 3 vol., ouvrage plaisant, traduit par Sybille ; une *Vie de Milton* (dans l'édition de Milton, par Boydell, 1798), une *Vie de Cowper*, 1803.

HAYN ou GROSSEN-HAYN, ville du roy. de Saxe, à 33 kil. N. O. de Dresde, sur le Rœder : 4,200 hab. Gymnase. Fabriques de draps, toiles imprimées, teintureries.

HAYTI. *Voy.* HAÏTI.

HAYTON, nom de deux princes chrétiens d'Arménie qui régnèrent, le premier de 1224 à 1268, le second de 1289 à 1308. Tous deux eurent à se défendre contre les invasions des Tartares et des Mamelucks et eurent un règne fort agité.

HAZAEL, roi de Syrie, était d'abord officier du roi Benadad. Il détrôna ce prince et se fit proclamer à sa place, vers l'an 876 avant J. C. Il ravagea les royaumes d'Israël et de Juda, prit Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes. Il mourut en 833.

HAZEBROUCK, ch.-l. d'arrondissement (Nord), à 37 kil. S. E. de Lille ; 7,674 hab. Tribunal de 1re instance. Commerce de fils, toiles, cuirs, etc. Tabac, houblon, etc. L'arrondissement de Hazebrouck a 7 cantons (Cassel, Merville, Steenvoorde, plus Bailleul et Hazebrouck qui comptent chacun pour deux), 53 communes et 105,879 hab.

HAZLITT (William), écrivain anglais, né en 1778 à Maidstone (Kent), mort en 1830, était fils d'un ministre de l'Evangile. Il s'appliqua d'abord à la peinture, puis se mit à écrire pour vivre. Il se fit connaître en 1806 par un pamphlet politique : *Libres pensées sur les affaires du temps*, travailla dans les journaux, et se fit bientôt la réputation d'un radical et d'un sceptique dangereux : aussi vécut-il sans cesse dans les disputes et dans la misère. On a de lui : *Essai sur les principes des actions humaines*, 1809, in-8 ; *Mémoires d'Holcrofft*, 1809 (on y trouve les attaques les plus hardies) ; *Examen du théâtre anglais*, 1818 ; *Vie de Napoléon*, 1827 ; il opposa cette histoire à celle de Walter Scott. Il a aussi écrit sur la peinture.

HEATHFIELD (lord). *Voy.* ELLIOT.

HEATON-NORRIS, ville d'Angleterre (Lancastre), à 2 kil. N. O. de Stockport, dont elle est comme le faubourg ; 7,000 hab.

HÉBÉ (c'est-à-dire *Jeunesse*), fille de Junon seule, ou de Junon et de Jupiter, était la déesse de la jeunesse, et servait le nectar aux dieux. On dit que, s'étant un jour laissée tomber pendant qu'elle remplissait ses fonctions, elle en eut tant de honte qu'elle ne voulut plus reparaître devant les dieux. Jupiter la remplaça alors par Ganymède. Hébé devint l'épouse d'Hercule, lorsqu'il fut monté au ciel.

HEBEL (Jean-Pierre), poëte allemand, né en 1760, près de Schopfeim (grand-duché de Bade), mort en 1818, fut professeur au gymnase d'Erlangen, pasteur, conseiller ecclésiastique, directeur du Lycée de la même ville (1808). Il a écrit, dans le dialecte allémanique (qu'on parle dans la Forêt-Noire, en Suisse, en Souabe, et en Alsace), des poésies qui devinrent bientôt populaires ; elles ont été publiées à Carlsruhe, 1808. Poëte chrétien et moral, Hébel s'attacha à répandre dans le peuple l'amour du travail, la charité, la piété, et il eut le bonheur d'y réussir.

HEBENSTREIT (Pantaléon), musicien et maître de danse, né à Leipsick, a inventé un instrument qui fut appelé de son nom *Pantalon* ou *Pantaléon :* c'est une espèce de tympanon qui se joue avec deux baguettes. Il vint en 1705 à la cour de Louis XIV, et y obtint de grands succès ; le duc d'Eisenach le fit son maître de chapelle en 1706.

HÉBER, patriarche, fils de Salé, et l'un des ancêtres d'Abraham, vécut, selon la Bible, 404 ans, de 3041 à 2637 av. J. C. On croit que c'est de lui que les Hébreux ont tiré leur nom.

HÉBERT (Jacques-Réné), démagogue connu pendant la révolution sous le nom de *Père Duchêne*, né à Alençon en 1755, d'une famille pauvre, menait à Paris, avant 1789, une vie fort misérable ; il avait été contrôleur de billets à la porte d'un théâtre, et laquais. Bien que dépourvu d'instruction, il se fit écrivain, et publia, à partir de 1789, un journal intitulé le *Père Duchêne*, où l'exagération des doctrines républicaines ne le cédait qu'au cynisme du langage. Après le 10 août, il fut nommé substitut du procureur général de la Commune (Chaumette), et eut dès lors une part active à toutes les mesures prises par ce redoutable corps. On l'accuse principalement d'avoir, dans le procès de Marie-Antoinette, forgé contre cette malheureuse princesse les plus horribles accusations, et d'avoir comploté le massacre des Girondins quelque temps avant leur proscription au 31 mai. Hébert voulut ensuite, avec les ultra-révolutionnaires, transporter à la Commune tous les pouvoirs de la Convention, trouvant cette assemblée trop aristocrate ; mais il fut arrêté par l'ordre de Danton et de Robespierre, et périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Hébert dominait au club des Cordeliers. Ses partisans, parmi lesquels on remarque Anacharsis Clootz, Ronsin, Vincent, Momoro, étaient appelés les *Hébertistes*.

HÈBRE, *Hebrus*, auj. le *Maritsa*, riv. de Thrace, sort des monts Rhodope, coule à l'E., puis au S., et se jette dans la mer Egée au-dessous de *Trajanopolis*. Elle formait à son embouchure un lac appelé *Stentoris lacus*. La tête d'Orphée fut jetée dans l'Hèbre par les Bacchantes.

HÉBREU (le peuple), nom que portait primitivement le peuple juif ; depuis Jacob, ce nom fut rem-

placé par celui d'Israélites et plus tard par celui de Juifs. Ce nom dérive, à ce qu'on croit, du patriarche Héber (*Voy.* ce nom), l'un des ancêtres d'Abraham. D'autres le font dériver du mot *héber*, qui, en hébreu, signifie *au-delà*, les Hébreux étant le peuple qui, parti de Chaldée, était venu occuper le pays situé *au-delà* de l'Euphrate. (Pour l'histoire du peuple hébreu, *voy.* JUDÉE.)

HÉBRIDES, *Western Islands* (c.-à-d. îles occidentales), *Ebudes insulæ*, îles situées dans l'Océan Atlantique, sur la côte occid. de l'Écosse, par 8° 25'-10° 5' long. O., et 55° 22'-58° 35' lat. N., s'étendent dans un espace de 300 kil., et varient dans leur largeur de 17 à 50 kil.; on en compte près de 300, dont 86 habitées; population: environ 70,000 individus. Elles dépendent en partie du comté d'Inverness, et en partie de celui de Ross. Les principales îles sont Skye, Saint-Kilda, Lewis, Benbecula, Harris, Uist, Cannay, Barra, Staffa, Mull, Jura, Islay, etc. Grand commerce de duvet; antiquités et curiosités naturelles; mines de fer, plomb et argent. Les habitants des Hébrides ressemblent beaucoup aux montagnards écossais par les mœurs, la langue et le costume. Ces îles furent d'abord habitées par les Pictes, qui y conservèrent leur indépendance jusqu'au VIIIe siècle; elles tombèrent ensuite au pouvoir des Danois et des Norwégiens, et furent enfin soumises par Jacques V, roi d'Écosse, en 1536.

HÉBRIDES (NOUVELLES-), groupe d'îles du Grand-Océan, à l'E. de la Nouvelle-Hollande, sont au nombre de 21, et s'étendent l'espace de 460 kil., par 14° 29'-20° 4' lat. S, et par 165° 21'-168° long. E. Les principales sont: Mallicolo, Tanna, Saint-Barthélemy, Aurore, la Pentecôte, Erromanga, l'île des Lépreux, le Monument. Habitants sauvages et agriculteurs, extrêmement laids, industrieux et hospitaliers. Sol riche, qui produit en abondance figuiers, muscadiers, orangers, cocotiers, bananiers, arbres à pain et cannes à sucre. On n'y trouve d'autres quadrupèdes que le rat, le cochon et la chèvre. Ces îles furent découvertes en 1506 par Quiros, qui, supposant qu'elles faisaient partie d'un continent austral, les nomma *Terre australe du Saint-Esprit*. Bougainville les explora en 1768 et les nomma *Grandes-Cyclades*; Cook, qui les visita en 1773, les regarda comme les plus occidentales du Grand-Océan, et en raison de cette analogie avec les Hébrides d'Europe, il les nomma *Nouvelles-Hébrides*.

HÉBRON, anciennement ARBÉ ou CARIATH-CARBÉ, auj. *Cabre-Ibrahim*, ville fort ancienne de la Palestine, dans la tribu de Juda, au S. de Jérusalem, avait été bâtie peu après le déluge par Arbée. Elle est célèbre par le sacre de David, qui y régna sept ans avant d'être maître de tout Israel; par la naissance de saint Jean-Baptiste, et par le voisinage de la double caverne où furent enterrés Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Lia. Hélène, mère de Constantin, y avait bâti une église. C'est auj. un misérable bourg qui compte environ 4,000 hab. (Juifs et Turcs).

HÉCATE, fille de Jupiter et de Latone, remplissait trois rôles différents: *Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre, *Proserpine* dans les enfers, ce qui l'a fait nommer par les poëtes *la triple Hécate*. Cependant on désignait plus spécialement sous ce nom la déesse des enfers: elle présidait aux enchantements et aux expiations; on l'adorait dans les carrefours, d'où le nom de *Trivia*. Le nombre trois et le chien noir lui étaient consacrés. Elle envoyait souvent sur la terre des spectres hideux, entre autres *Empusa* et les *Larves*.

HÉCATÉE de Milet, ancien historien grec, un de ceux que l'on nomme *logographes*, était né vers 550 av. J. C., et joua un rôle important dans sa patrie: il prit part, avec Aristagoras, à l'insurrection des Ioniens contre le roi de Perse, 503 av. J. C., quitta sa patrie après le mauvais succès de cette tentative, et voyagea en Asie et en Grèce; il vécut, à ce qu'on croit, jusque vers l'an 480 av. J. C. Il est un des premiers qui aient écrit l'histoire en prose; il laissa, sous le titre d'*Histoire des Généalogies*, un ouvrage qui offrait les généalogies des familles illustres, et par là jeta du jour sur l'histoire des temps héroïques. Il avait aussi écrit un précieux traité de géographie intitulé: *Periegesis*, c.-à-d. *Tour de la terre*. On n'a de lui que quelques fragments, publiés dans l'*Historiarum Græcorum antiquissimarum fragmenta*, par Creuzer, Heidelberg, 1806, in-8. — Un autre Hécatée, natif d'Abdère (colonie de Téos), qui vivait sous Alexandre et Ptolémée I, avait aussi écrit sur l'histoire et sur la géographie; on lui attribue une *Histoire des Juifs*. Il reste de lui quelques fragments qui ont été publiés par Pierre Zornius, Altona, 1730.

HÉCATOMPYLOS (c.-à-d. *Ville aux cent portes*), auj. *Damghan*, ville de la Médie, dans la Parthiène, à l'E. des portes Caspiennes, devint la capit. des Parthes. — Ville d'Égypte. *Voy.* THÈBES.

HÉCATONNÈSE, auj. *Musconisi*, île grecque sur la côte de l'Eolie, à l'E. de l'île de Lesbos.

HÉCHINGEN, ville d'Allemagne, capit. de la principauté de Hohenzollern-Hechingen, à 53 kil. S. O. de Stuttgart; 3,600 hab. Château, résidence du prince; gymnase. Lainages.

HÉCLA, volcan d'Islande. *Voy.* HÉKLA.

HECQUET (Philippe), célèbre médecin, non moins remarquable par sa piété que par sa science, né en 1661 à Abbeville, mort en 1737, exerça d'abord sa profession à Reims, puis se retira en 1688 à Port-Royal-des-Champs pour se livrer à des exercices de dévotion, sans cesser toutefois de soulager les malades. S'étant ensuite fait recevoir médecin à Paris (1697), il devint docteur-régent, puis doyen de la faculté (1712). Il exerçait sa profession avec le plus noble désintéressement, et visitait les pauvres de préférence aux riches. Il était grand partisan de la saignée; on croit que c'est lui qui est désigné dans Gil-Blas sous le nom de *docteur Sangrado*. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de la saignée*, Chambéry, 1707, in-12; *Traité des dispenses de carême*, Paris, 1709, in-12; *de la Digestion et des maladies de l'estomac*, etc., 1712, in-12; *Novus medicinæ conspectus*, 1722, 2 vol. in-12; *la Médecine théologique, ou la Médecine telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu*, etc., 1733, 2 vol. in-12; *le Brigandage de la Médecine*, etc., 1733, in-12; *la Médecine naturelle*, etc., 1738, in-12; *la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des pauvres*, 1740-42, 3 vol. in-12; *le Naturalisme des convulsions dans les maladies*, 1733; dans ce dernier ouvrage il prouve que les convulsions des Jansénistes au tombeau du diacre Pâris n'ont rien de surnaturel.

HECTÈNES, peuple primitif de la Béotie, au S., disparut de bonne heure et fut remplacé par des tribus d'Hyantes, de Léléges et d'Aones.

HECTOR, le plus brave des Troyens, fils de Priam et d'Hécube, époux d'Andromaque. Pendant le siége de Troie, il soutint avec gloire plusieurs combats contre les plus redoutables guerriers grecs, Ajax, Diomède, et tua un grand nombre de leurs meilleurs capitaines, entre autres Patrocle, ami d'Achille; mais il périt lui-même sous les coups d'Achille, qui était sorti de son inaction pour venger la mort de son ami. Achille vainqueur attacha son cadavre à son char et le traîna trois fois autour des murs de Troie; cependant il consentit à rendre son corps à Priam qui était venu l'implorer. Il laissa un fils, nommé Astyanax, qui fut mis à mort après le siége. Luce de Lancival a fait une tragédie d'*Hector*.

riam, roi des Troyens, eut
entre autres Hector, Pâ-
Cassandre, Polydore. Étant
songea qu'elle portait un
ser l'Europe et l'Asie (*Voy.*
de Troie elle perdit pres-
it massacrer sous ses yeux
anax, son petit-fils. Après
ave d'Ulysse; conduite en
nestor, à qui Priam avait
ses enfants, Polydore, et
t périr, elle se vengea de
eux et en mettant à mort
l, dit la Fable, changée en
Hécube sur la scène dans
ragédies.
(Ille-et-Vilaine), à 22 kil.
un étang; 1,800 hab. For-

bignac. *Voy.* AUBIGNAC.
n), philologue allemand,
mort en 1748, recteur du
mposé plusieurs lexiques
un *Lexicon manuale græ-*
ui a longtemps joui de la
dictionnaire, réimprimé
i, l'a été encore en 1827,
w.
Arabie, une des cinq gran-
insule, entre 18° 40'-31°
° long. E.; est bornée au
e, à l'E. par le Nedjed,
O. par la mer Rouge et
a 1,500 kil. environ du
e l'E. à l'O. Dans la divi-
, l'Hedjaz est compris au
e, au N. E. dans l'Arabie-
villes de l'Hedjaz sont:
la Mecque et de Médine
, de Thaïef, et d'Abou-
de Djeddah, port de la
h, Yanbo, Tor, etc. —
que l'Yémen; il est mon-
, où se trouvent les monts
uration du sol, qui s'élève
rés depuis la mer jusque
ait donner le nom d'Hed-
s degrés; on n'y trouve
seulement quelques sour-
pendant l'été. Le sol est
côtes; on y recueille sur-
vaux de l'Hedjaz sont les
u monde entier. La popula-
se en grande partie d'Ara-
s nomades ou Bédouins: on
, des Turcs et des Abyssins;
n parle l'arabe le plus pur.
remonte à une très haute
attribuent la fondation de
pays, à Djorhan, dont la
Abraham et d'Agar; Kidar,
uccéda dans la possession de
a partie septentrionale et
fut partagée entre divers
, dont les principaux fu-
s, des Edomites ou Idu-
es Nabathéens; leurs des-
régner sur le S. et l'E. de
nérations jusqu'à Abd'al-
l'aïeul et l'oncle de Maho-
edjaz fut la résidence des
t depuis, ce pays a tou-
des chérifs descendants
il souvent contre la do-
t contre celle des Abbassi-
omme ayant usurpé le ca-

lifat. Le premier chérif, Ismaël-ben-Yousouf, entra dans la Mecque en 865; sept de ses descendants régnèrent jusqu'en 931; ils furent alors chassés par les Carmathes, qui mirent à leur place les Beno-Moussa, autre branche des Alides. A ceux-ci succédèrent en 1061 les Hachemides ou Folaïfahides; en 1202 les Katadahides, qui gardèrent le pouvoir près de 600 ans, et au commencement du XVIIIe siècle les Bouménides, qui sont encore actuellement en possession du chérifat. Sous le gouvernement de ces chérifs l'Hedjaz fut toujours tributaire des puissances voisines et principalement de l'Égypte. En 1802 les Wahabites s'emparèrent de la Mecque; mais en 1813 le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, les en chassa et resta seul maître de l'Hedjaz; il donna le titre de chérif à un membre de la famille des Bouménides, Yahia, qui gouverne encore aujourd'hui tout ce pays. Méhémet-Ali a tout récemment retiré ses troupes de l'Hedjaz (1840).

HEDWIG (Jean), médecin allemand, professeur de botanique, né à Cronstadt (Transylvanie), en 1730, mort en 1799, pratiqua son art à Chemnitz (Saxe): vint en 1781 s'établir à Leipsick, où il fut nommé professeur et intendant du jardin des plantes. On a de lui: *Fundamenta historiæ naturalis muscorum frondosorum*, Leipsick, 1782-83, 2 part., in-4, fig.: *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum*, 1784, in-4. Ces ouvrages ont fait faire des progrès à la physiologie végétale, et les théories de Hedwig sur la fructification ont été généralement admises par les botanistes. — Son fils, Romain Adolphe, né en 1772, mort en 1806, a continué ses recherches avec succès.

HEDWIGE ou AVOIE (sainte), fille de Berthold, duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne et lui donna six enfants: elle fonda à Trebnitz en Silésie une abbaye pour les religieuses de l'ordre de Cîteaux, et y mourut en 1243. Elle fut canonisée en 1266. On la fête le 17 octobre.

HEDWIGE, reine de Pologne, fille de Louis, roi de Hongrie, naquit en 1371, épousa en 1384 Jagellon, duc de Lithuanie, qui devint roi de Pologne, sous le nom de Wladislas V. Elle mourut en 1399 à Cracovie, après avoir contribué puissamment à répandre le christianisme en Lithuanie.

HEEMSKERCK. *Voy.* HEMSKERCK.

HEEMSTEDE, village de Hollande (Nord-Hollande), à 5 kil. S. de Harlem; 2,000 hab. Vieux château, maisons de campagne; culture de fleurs.

HEERLEN, ville du Limbourg, à 17 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle; 3,500 hab. Tanneries.

HEGEL (Georges-Guillaume-Frédéric), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgard en 1770, était fils du secrétaire du gouvernement de Wurtemberg. Il étudia à Tubingue (où il fut le camarade de Schelling), puis à Iéna, où Fichte enseignait; il adopta d'abord les idées de ce philosophe, embrassa ensuite celles de Schelling, puis se mit enfin à penser par lui-même et se fit un système à lui. Il débuta dans l'enseignement en faisant des cours publics à Iéna, 1801, fut nommé en 1806 professeur suppléant dans cette université à la place de Schelling, fut de 1808 à 1816 directeur du gymnase de Nuremberg, se vit appeler en 1816 à la chaire de philosophie de Heidelberg par le gouvernement de Bade, et remplaça en 1818 à Berlin son maître Fichte dans la chaire de philosophie; il enseigna dans cette ville avec un grand succès jusqu'à sa mort; il succomba en 1831 à une attaque du choléra. Combattant à la fois et Kant, qui avait établi la distinction et l'antagonisme du subjectif et de l'objectif, et Fichte, qui était tombé dans un idéalisme purement subjectif, Hegel admettait comme Schelling l'unité absolue de toutes choses, l'identité du sujet et de l'objet; mais tandis que Schelling, pour expliquer comment tout dérive de cette unité, prend

son point de départ dans l'absolu, qui lui est révélé par une intuition immédiate. Hégel part de l'*idée*, et prétend, par la seule force de la dialectique, faire sortir de l'idée toutes choses : l'absolu, la nature, l'esprit : l'absolu, c'est l'idée pure, l'idée considérée en elle-même, et d'une manière abstraite; la nature, c'est l'idée manifestée et devenue objet; l'esprit, c'est l'idée faisant retour sur elle-même; et, selon qu'en revenant ainsi sur elle-même, l'idée (devenue alors esprit) s'envisage comme *esprit subjectif*, comme *esprit objectif*, ou comme *esprit absolu*, elle nous donne soit l'*âme*, objet de la psychologie; soit nos semblables et la société, objet de la morale, soit Dieu, objet de la religion. Hégel définit en conséquence la philosophie « la science de la raison en tant que celle-ci est l'idée et la conscience de toute existence dans son développement nécessaire. » Pour bâtir son système, il part de ce principe : « Tout ce qui est rationnel est réel; et ce qui est réel est rationnel. » Il divise toute la philosophie en trois parties : la *Logique*, science de l'idée pure, qui se confond pour lui avec la métaphysique; la *Philosophie de la nature*, science de l'idée dans son existence objective; la *Philosophie de l'esprit*, où il explique comment l'*idée* engendre l'âme, la société, et Dieu. Dans tout ce système, Hégel, comme l'a dit M. Cousin, débute par des abstractions qui sont pour lui le fondement et le type de toute réalité; mais nulle part il n'indique ni ne décrit le procédé qui lui donne ces abstractions. On reproche en outre à ce système de conduire au panthéisme, et de supprimer l'immortalité de l'âme. Hégel s'est aussi beaucoup occupé de l'histoire (qui pour lui est le développement de l'esprit universel dans le temps), et surtout de l'histoire de la philosophie, qui doit, selon lui, montrer le progrès de l'esprit dans la conscience de cette vérité, qu'il est lui-même l'absolu ; il professe du reste un éclectisme éclairé. Il a laissé de nombreux écrits; on y trouve une telle obscurité que ses disciples s'accusent mutuellement de ne pas comprendre sa doctrine. Ses principaux ouvrages sont : *Différence de Fichte et de Schelling*, Iéna, 1801; *Phénoménologie de l'esprit*, Bamberg, 1807; *Logique*, Nuremberg, 1812; *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Heidelberg, 1817 ; *Science du droit*, Berlin, 1821; *Esthétique*, *De la philosophie de la nature* (posthumes). Tous ses écrits ont été après sa mort réunis en une édition complète par ses disciples : cette édition, qui a paru à Berlin, de 1832 à 1840, forme 17 vol. in-8.

HÉGÉSIAS, philosophe cyrénaïque, qui florissait vers l'an 300 avant J.-C., prétendait qu'il vaut mieux mourir que vivre, parce que la somme des maux l'emporte sur celle des biens, et conseillait le suicide, ce qui le fit surnommer *Pisithanate* (qui persuade la mort). Plusieurs de ses disciples s'étant en effet donné la mort, le roi Ptolémée fit fermer l'école où l'on enseignait une doctrine si dangereuse, et exila le philosophe. — Plusieurs autres personnages célèbres de l'antiquité ont porté ce nom, entre autres un poëte sceptique.

HÉGÉSIPPE, le plus ancien historien ecclésiastique, vivait de l'an 100 à l'an 180 ; il était Juif de naissance, se convertit au christianisme, et fut fait évêque de Rome l'an 177 : il écrivit, sous le titre de *Commentaires sur les Actes des Apôtres*, une *Histoire de l'Église*, dont on n'a que des fragments, conservés dans Eusèbe. On a aussi, sous le nom d'*Hégésippe*, l'ouvrage suivant : *De Bello judaïco et excidio urbis*, mais on croit qu'elle est d'un autre auteur de même nom qui aurait vécu sous Constantin. — Un autre Hégésippe de Tarente, contemporain d'Eschine et de Démosthènes, se distingua comme poëte comique et comme orateur; on a de lui un discours, *Oratio de Haloneso* (imprimé avec ceux de Démosthènes). On lui attribue des épigrammes qui se trouvent sous le nom d'Hégésippe dans l'Anthologie.

HÉGÉSIPPE MOREAU, poëte français. *Voy.* MOREAU.

HEGEWISCH (Thierry), historien allemand, né vers 1760 dans le Holstein, mort vers 1815, était professeur d'histoire à Kiel et conseiller d'état du Danemark. On a de lui de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire de la monarchie des Francs depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'extinction des Carlovingiens*, Kiel, 1779; *Histoire des Allemands depuis Conrad I jusqu'à Henri II*, 1781 ; *Histoire de Maximilien I*, 1782 ; *Histoire de la civilisation en Allemagne depuis Maximilien I*, 1788 ; *Histoire du règne de Charlemagne*, 1791 (traduit en français, Paris, 1805), et divers mémoires sur l'histoire ancienne.

HÉGIRE (de l'arabe *hedjra*, fuite), ère des Musulmans, date du 16 juillet 622 après J. C., époque à laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque, où il était persécuté, pour se retirer à Yatreb, depuis Médine. Pour traduire une date formulée d'après l'ère musulmane en année de l'ère chrétienne, il suffit d'ajouter 622 à l'année musulmane.

HEIDELBERG, ville murée du grand-duché de Bade, sur le Neckar, à 47 kil. N. E. de Carlsruhe; 12,000 hab. Hôtel-de-ville, églises, bâtiments de l'université, hôpitaux, etc. Université célèbre, fondée en 1386 par l'électeur Rupert II et relevée en 1802 par le grand-duc de Bade, Charles-Frédéric (d'où on lui a donné le nom de *Ruperto-Carolina*); bibliothèque dite *Palatine*, de 120,000 vol. Jardin botanique, cabinets et collections diverses, etc. Draps, toile, coton, bas de soie, papier, savon, tapis de laine, maroquins, perles fausses, etc. Aux environs, ancien château électoral, dont les ruines sont magnifiques; caves dans une desquelles est un fameux tonneau contenant 140,000 litres. Patrie d'Alting, Beger, Junius et Voss. — Cette ville existait avant le XIII[e] siècle; elle était comprise dans le Palatinat; en 1362 elle devint la résidence des électeurs palatins; elle fut ravagée à diverses reprises par les Bavarois (notamment en 1622), et par les Français (1673, 1689). Le changement de résidence de l'électeur palatin, qui se fixa à Manheim (1719), lui enleva beaucoup de son importance.

HEIDENHEIM, ville murée du roy. de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 78 kil. E. de Stuttgard ; 2,150 hab. Toiles de coton, poterie, grains. Combat où les Français défirent les Autrichiens, 1796.

HEILBRONN, ville murée du roy. de Wurtemberg (Neckar), sur le Neckar, à 40 kil. N. de Stuttgard ; 6,900 hab. On y remarque la tour de Saint-Kilian et celle où fut enfermé Gœtz de Berlichingen ; la maison de correction, une belle fontaine. Moulin à plâtre, eau-de-vie de grains, etc. Commerce de laines et de plâtre.

HEILIGENKREUTZ (c.-à-d. *Sainte-Croix*), *Nemet-Keresztur* en hongrois, ville de Hongrie (Œdenbourg), à 23 kil. N. E. de Güns; 2,200 hab. Eaux minérales renommées.

HEILIGENSTADT, ville murée des États prussiens (Erfurt), à 78 kil. N. O. d'Erfurt ; 4,000 hab. Château. Eau-de-vie de grains, horloges en bois.

HEILLY, village du dép. de la Somme, à 22 kil. d'Amiens ; 700 hab.

HEILLY (Jacques DE), dit le maréchal de Guyenne. *Voy.* CRÉQUI (Jacques DE).

HEILLY (Mlle DE). *Voy.* ÉTAMPES (duchesse D').

HEILSBERG, ville murée des États prussiens (Prusse), à 65 kil. S. de Kœnigsberg : 2,300 hab. Draps, tanneries. Les Français y battirent les Russes le 10 juin 1807.

HEILSBRONN, village de Bavière (Rezat), à 24 kil. S. O. de Nuremberg ; 500 hab. Église collégiale où sont les tombeaux de divers princes de Nuremberg et de Brandebourg. Toile cirée : garance.

HEILTZ-LE-MAURUPT, ch.-l. de canton (Marne), à 17 kil. N. E. de Vitry-le-Français ; 900 hab.

HEIN (Pierre), marin hollandais vulgairement appelé *Pit Hein*, né à Delftshaven, près de Rotterdam, en 1578, fut d'abord mousse, et s'éleva par son courage et son habileté au rang d'amiral (1623). En 1628, à la tête d'une escadre de 31 vaisseaux, il enleva la flotte espagnole, dite *Flotte d'argent*, sur laquelle se trouvaient plus de 12 millions. Hein fut tué en 1629 dans un combat qu'il livrait sur les côtes de Flandre contre trois vaisseaux espagnols sortis de Dunkerque, et qui furent pris par les Hollandais au moment de la mort de leur amiral.

HEINECCIUS (Jean-Théophile), en allemand *Heinecke*, célèbre jurisconsulte allemand, né en 1681, à Eisenberg, dans le duché d'Altenbourg, mort en 1741, fut successivement professeur de philosophie à Halle (1713), professeur de droit dans la même ville (1720), à Franeker (1723), à Francfort-sur-l'Oder (1727), et de nouveau à Halle (1733). Sa vie ne fut qu'une suite de travaux utiles et remarquables, sur la jurisprudence, la philosophie et les belles-lettres ; mais c'est surtout comme jurisconsulte qu'il est célèbre. Ses nombreux écrits ont été publiés par J.-L. Uhl, sous ce titre : *Opera ad universam jurisprudentiam, philosophiam et litteras humaniores pertinentia*, Genève, 1744-48, 8 vol. in-4, et avec un volume de supplément en 1771 ; on y remarque : *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Strasbourg, 1741, 2 vol. in-8 ; *Historia juris romani ac germanici*, Halle, 1733, in-8 ; réimprimé avec les notes de J.-Daniel Ritter et de J.-Martin Silberradt, professeur à Strasbourg, 1751, 1765, in-8 ; *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum*, Lyon, 1751, in-8 ; — *secundum ordinem Pandectarum*, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8, etc. Tous ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui d'une grande autorité et sont indispensables à quiconque veut devenir jurisconsulte.

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant prodigieux par sa précocité, né à Lubeck en 1721, parla dès les premiers mois de sa naissance ; il savait, dit-on, à un an, les principaux événements du Pentateuque ; à 13 mois, il connaissait l'histoire de l'Ancien Testament, à 14 mois, celle du Nouveau, et à 2 ans et demi répondait à toutes les questions sur l'histoire et la géographie. Le latin et le français lui étaient familiers à 3 ans. Il ne vivait guère que du lait de sa nourrice : on voulut le sevrer, mais il mourut peu de temps après, en 1725, à l'âge de 5 ans. Sa vie a été écrite par de Schœneich son précepteur.

HEINRICH, forme allemande du nom HENRI.

HEINSBERG, ville murée des États prussiens (province Rhénane), à 31 kil. N. d'Aix-la-Chapelle ; 1,600 hab. Draps, rubans de velours, papeterie, tisseranderies. Elle était avant le XVe siècle ch.-l. d'une seigneurie, mais en 1542 Charles-Quint la prit et la ruina.

HEINSE (J.-J.-Guillaume), littérateur allemand, né en 1749 à Langewiesen (Schwartzbourg-Sondershausen), mort en 1803, étudia le droit à Iéna, et se forma à la poésie sous Wieland ; en 1776 il se rendit à Dusseldorf, où il coopéra avec Jacobi à la rédaction du journal l'*Iris* ; il visita l'Italie de 1780 à 1783, puis obtint l'emploi de bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Heinse se fit d'abord connaître par des *Épigrammes*, par une traduction de *Pétrone* et par *Laidion ou les mystères d'Éleusis* (1773) ; il publia en 1787 son chef-d'œuvre, le roman intitulé : *Ardinghello* (Leipsick, 2 vol. in-8). Le style de cet ouvrage est d'une énergie admirable et d'un coloris brillant ; mais on lui reproche une trop grande licence. Nous citerons encore : *Hildegard de Hohenthal*, Berlin, 1795-96, 2 vol. ; *Anastasie, ou Lettres sur l'Italie*, Francfort, 1803, 3 vol. On a publié la correspondance de Heinse, Zurick, 1806-8, 2 vol.

HEINSIUS (Daniel), philologue hollandais, né en 1580 à Gand, mort en 1655, eut pour maîtres Scaliger et Douza, fut nommé en 1605 professeur d'histoire et de politique à Leyde, puis bibliothécaire de cette ville, et se fit une telle réputation d'érudition que la France et plusieurs états étrangers lui firent des propositions avantageuses ; mais il préféra rester dans sa patrie ; les États de Hollande, pour le récompenser, le nommèrent leur historiographe. Il devint, en 1618, secrétaire politique du synode de Dordrecht, et se montra dans ces fonctions calviniste zélé jusqu'à l'excès. Daniel Heinsius a donné, de 1600 à 1639, une foule d'éditions ou de commentaires d'ouvrages grecs et latins, tels que la *Poétique* et la *Politique d'Aristote*, *Andronicus de Rhodes*, *Théophraste*, *Hésiode*, *Théocrite*, *Horace*, *Ovide*, *Tite-Live*, *Silius Italicus*, *Sénèque-le-Tragique*, *Maxime de Tyr*, *Saint Clément*, le *Nouveau Testament*, etc. Il a laissé des poésies latines très estimées, entre autres un poëme *De contemptu mortis*, en 4 livres, et une tragédie d'*Hérode*, en hollandais, des vers grecs, des *Discours*, etc. Ses *Poemata* ont paru à Leyde, 1613 ; ses *Orationes*, en 1615. Heinsius eut de vifs démêlés avec Balzac, et surtout avec Saumaise.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, né à Leyde en 1620, mort en 1681, se livra comme son père à l'étude des anciens, et parcourut les principaux pays de l'Europe pour visiter les bibliothèques et consulter les manuscrits. En 1650 la reine Christine l'attira auprès d'elle à Stockholm, et le chargea de faire des achats de livres et de manuscrits pour sa bibliothèque : quatre ans après, les États de Hollande le nommèrent leur résident auprès de cette princesse. Il fut aussi chargé de plusieurs autres missions, soit en Russie (1667), soit auprès de divers petits états allemands. La fin de sa vie fut empoisonnée par un procès que lui fit une femme qui avait été sa maîtresse, et qui voulait le contraindre à l'épouser. Il a donné d'excellentes éditions de *Claudien*, Amsterdam, 1665 ; d'*Ovide*, Amsterdam, 1652, 1668 ; de *Virgile*, Amsterdam, 1676 ; de *Valerius Flaccus*, Amsterdam, 1680 ; il a mérité par ces éditions d'être appelé le restaurateur des poëtes latins. Heinsius a aussi composé lui-même des poésies latines, principalement des élégies, qui sont remarquables par l'élégance, Amsterdam, 1666.

HEINSIUS (Antoine), grand pensionnaire de Hollande, né vers 1640, mort en 1720, fut d'abord conseiller pensionnaire de la ville de Delft, et gagna la confiance de Guillaume d'Orange. Chargé par ce prince, après la paix de Nimègue (1678), d'une mission auprès de Louis XIV, il se vit menacé par Louvois, auquel il résistait, d'être enfermé à la Bastille ; dès ce moment il conçut une haine implacable contre Louis XIV et la France. Il fut nommé grand pensionnaire en 1689, et fut réélu de cinq en cinq ans jusqu'à sa mort ; il forma avec Marlborough et le prince Eugène ce triumvirat qui fut si funeste à la France ; il ne cessa de s'opposer à la paix, et entraîna ainsi la Hollande dans des dépenses ruineuses.

HEINSIUS (Othon-Frédéric-Théodore), né en Prusse vers 1775, s'est distingué comme grammairien et lexicographe ; on a de lui, entre autres écrits : *Nouvelle grammaire allemande*, 1801, 3 vol. in-8, et le grand *Dictionnaire national de la langue allemande*, Hanovre, 1818-1822, 4 vol. in-8 ; il a été professeur à Berlin au gymnase dit *Berlin-Cœln*, puis professeur de langue et de littérature allemandes au Collége français.

HEISS (Jean DE), seigneur de Kogenheim, histo-

rien allemand, né en Allemagne au commencement du XVIIe siècle, suivit la carrière diplomatique, fut *résident de l'électeur palatin* à la cour de France, puis intendant de l'armée française en Allemagne, et mourut à Paris en 1688. On a de lui une *Histoire de l'empire d'Allemagne* en français, Paris, 1684, 2 vol. in-4, continuée par Bourgeois de Chastenet, Paris, 1711. et par Vogel jusqu'en 1724, Paris, 1731, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12.

HEISTER (Laurent), médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1683, mort en 1758, fut professeur à Altorf en 1710, et vint à Helmstædt en 1720; il y enseigna la chirurgie, l'anatomie, la botanique, avec un grand succès. On a de lui: *Compendium anatomicum*, Paris, 1724, in-12: *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-4. Ces ouvrages ont été longtemps classiques. Heister s'est surtout occupé des maladies des yeux: on lui doit un bon traité *De cataracta*, etc., 1713.

HEIST-OP-DEN-BERG, ville de Belgique (Anvers), à 18 kil. N. E. de Malines; 6,200 hab. Bière, eau-de-vie de grains, vinaigre.

HÉKLA, un des monts volcaniques de l'Islande, sur la côte S. O., à 40 kil. S. E. de Skalholt; 3 cimes principales; la plus haute a 1,736 mètres. La dernière éruption de l'Hékla eut lieu en 1766. C'est le plus connu des volcans de l'Islande, bien qu'il ne soit pas le plus considérable.

HELDEN, ville de Belgique (Limbourg), à 15 kil. N. de Ruremonde; 2,100 hab. Tisseranderies, brasseries, etc. Eau-de-vie de grains.

HELDER (LE), ville de Hollande (Nord-Hollande), sur la mer du Nord, à 36 kil. N. d'Alkmaar; 2,000 hab. Château-fort et excellents ouvrages qui défendent l'entrée du Texel et la rade de Nieuwe-Diep. Poudre, amidon, tanneries, brasseries. Combat naval entre les flottes anglaise et hollandaise où l'amiral hollandais Van Tromp fut tué en 1653. Les Anglais occupèrent le Helder en 1799.

HELÈE ou VÉLIE, ville de l'Italie anc. *Voy.* ÉLÉE.

HELENA, ville de Gaule. *Voy.* ILLIBERRIS.

HELENA OU HELENÆ VICUS, bourg de la Gaule Belgique, où les Francs furent défaits par Majorien, lieutenant d'Aétius, vers l'an 440. On n'est point d'accord sur l'emplacement de ce bourg: les uns veulent que ce soit la ville actuelle d'*Hesdin*, les autres que ce soit celle de *Lens*; d'autres le reconnaissent dans le village d'*Allaine* ou d'*Hélène*, situé près de Péronne.

HÉLÈNE, princesse grecque, célèbre par sa beauté, était, selon la Fable, le fruit des amours de Jupiter, métamorphosé en cygne, et de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, et était sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pollux. Dès ses premières années, sa beauté fit tant de bruit que, lorsqu'elle avait à peine douze ans, Thésée l'enleva du temple de Diane, où elle dansait; mais ses frères Castor et Pollux la ramenèrent dans la maison de Tyndare. Celui-ci, la voyant recherchée par un grand nombre de princes, et craignant d'irriter ceux qu'il refuserait, fit jurer à tous les prétendants que, lorsque son choix serait tombé sur l'un d'eux, ils se réuniraient tous pour le défendre contre ceux qui voudraient la lui disputer. Hélène fit choix de Ménélas; elle lui donna une fille, Hermione. Pendant une absence que fit ce prince, Pâris, prince troyen, qui se trouvait alors à Sparte, se fit aimer d'Hélène, l'enleva et l'emmena à Troie. Cet enlèvement attira sur sa patrie cette guerre sanglante qui se termina par la ruine de Troie (1270). Pâris ayant été tué pendant le siége, Hélène épousa Déiphobe, autre fils de Priam; mais après la prise de la ville, elle livra perfidement ce prince aux Grecs, et rentra ainsi en grâce auprès de Ménélas, qui la ramena à Sparte. A la mort de Ménélas, elle fut contrainte de quitter Sparte, et se retira à Rhodes, où Polyxo, femme de Tlépolème, qui avait péri au siége de Troie, la fit pendre. Suivant une autre tradition, Hélène aurait été enlevée à Pâris par Mercure et conduite en Égypte, tandis qu'une vaine image, ouvrage des dieux, était emmenée à Ilion par le fils de Priam. Dans cette hypothèse, Ménélas aurait été obligé, après le siége de Troie, de faire un voyage en Égypte pour retrouver Hélène.

HÉLÈNE (sainte), première femme de Constance Chlore et mère de Constantin. Son mari la répudia lorsqu'il fut créé césar, pour épouser la fille de Maximien. Constantin, devenu empereur, lui donna le titre d'impératrice, et lui accorda un grand crédit. Hélène embrassa, ainsi que son fils, la religion chrétienne, et en favorisa les progrès. Elle visita Jérusalem en 325, fit construire une église sur le mont Calvaire, et y découvrit, dit-on, des restes de la vraie croix. Elle mourut en 328. On l'a canonisée. Sa fête tombe le 18 août.

HÉLÈNE (île Sainte-). *Voy.* SAINTE-HÉLÈNE.

HÉLÉNUS, habile devin, était fils de Priam. Il fut fait prisonnier par Ulysse pendant la guerre de Troie, et devint, après la prise de la ville, esclave de Pyrrhus; il gagna l'amitié de ce prince par des services importants. Pyrrhus, pour les reconnaître, lui donna en mariage Andromaque, dont il avait fait son épouse, et lui céda en mourant une partie de ses états.

HELGOLAND ou HÉLIGOLAND (c.-à-d. *pays des saints*), *Hertha*? île de la mer du Nord, par 5° 32' long. E., 54° 11' lat. N., au N. O. et à 65 kil. environ de l'embouchure de l'Elbe et du Weser; 2,500 hab. (Frisons); 435 maisons; deux petits ports. Bains de mer fréquentés. Jadis au Danemark; prise par les Anglais en 1807, elle fut cédée à cette puissance par le traité de Kiel (1814).

HÉLI, grand-prêtre des Juifs (1152-1112 av. J. C.), succéda à Samson et eut lui-même Samuel pour successeur. Ses fils Ophni et Phinéès abusèrent du pouvoir qu'il leur avait imprudemment confié, et furent battus par les Philistins, qui s'emparèrent de l'arche sainte. A cette triste nouvelle, Héli se donna la mort.

HELIA, ville de la Bretagne romaine, auj. ELY.

HÉLIADES, filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéton, se nommaient Lampétie, Phaétuse et Phœbé. La mort de leur frère leur causa une si vive douleur qu'elles le pleurèrent quatre mois entiers. Les dieux les changèrent en peupliers, et leurs larmes devinrent des grains d'ambre.

HÉLIASTES (tribunal des), un des tribunaux d'Athènes, était le premier après l'Aréopage; il connaissait du rapt, de l'adultère, des concussions et des causes civiles les plus graves. Ses membres étaient au nombre de 200 dans les occasions ordinaires; mais quelquefois on les portait à 500, à 1,000 et même à 1,500.

HÉLICE, ville de l'Achaïe septentrionale, près de la mer, fut envahie et détruite par la mer, ainsi que Bura, l'an 373 av. J. C.

HÉLICON, auj. *Zagara-Vouni*, mont. de l'Hellade, en Phocide et en Béotie, s'étendait de Stiris à Thespies. On y voyait les fontaines d'Aganippe et d'Hippocrène, le ruisseau du Permesse, les grottes des Libéthrides. Elle était consacrée aux Muses et ornée de quantité de belles statues. Le bourg d'Ascra, patrie d'Hésiode, était au pied de l'Hélicon.

HÉLIGOLAND. *Voy.* HELGOLAND.

HÉLIODORE, évêque de Tricca en Thessalie, était né à Émèse en Phénicie, et vivait au IVe siècle sous Théodose et ses successeurs. On a de lui *les Éthiopiques, ou Amours de Théagène et de Chariclée*, roman où l'on trouve des détails intéressants sur l'Égypte. Cet ouvrage est, à ce qu'on croit, le fruit de la jeunesse de l'évêque de Tricca. Le manuscrit

en fut trouvé par hasard en 1526 à Bude, par un soldat, dans la bibliothèque du roi de Hongrie, Matthias Corvin, qu'il pillait. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Commelin, gr.-lat., 1596, de Mitscherlich, 1798, et de Coray, 1814, 2 vol. in-8. Il a été traduit par Amyot, 1549 (cette traduction a été revue et réimprimée en 1822 avec notes de M. Trognon), et par Quenneville, 1803, etc.

HÉLIODORE de Pruse, auteur d'une *Paraphrase sur l'Éthique à Nicomaque*. *Voy.* ANDRONICUS de Rhodes.

HÉLIOGABALE ou ÉLAGABALE, *Varius Avitus Bassianus Heliogabalus*, empereur romain, fils illégitime de Caracalla et de sa nièce Julie Soæmis, qui était femme du sénateur Varius Marcellus, fut dès son enfance grand-prêtre d'Elagabale, dieu du soleil à Émèse en Syrie, et fut proclamé empereur par la légion d'Emèse en 217, peu après le meurtre de Caracalla par Macrin. A peine monté sur le trône, il se livra à tous les genres de désordres et de folie, voulut introduire à Rome le culte de son dieu Elagabale, introduisit au sénat sa mère et son aïeule, tua Gannys qui l'avait fait empereur, et mit tous les emplois à l'encan. Il avait adopté Alexandre Sévère, son cousin; mais bientôt, jaloux de l'ascendant que ce prince exerçait sur l'armée, il voulut s'en défaire; les prétoriens indignés le tuèrent lui-même, en 222. On a surnommé ce prince le *Sardanapale de Rome*.

HÉLIOPOLIS, en égyptien *On*, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. d'un nome, au S., sur le canal de Trajan, avait un beau temple de Fré (le soleil): on y adorait le dieu sous la forme du bœuf Mnévis. Suivant les Grecs, Apollon (*Hélios*) rendait des oracles à Héliopolis. — Cette ville était située non loin du village actuel de *Matarieh*. Kléber y remporta, le 20 mars 1800, une victoire éclatante sur les Mamelouks.

HÉLIOPOLIS, auj. *Balbek*, ville de Syrie, en Célésyrie, au N., près de l'Antiliban, avait deux temples du soleil dont les ruines sont au nombre des plus belles que l'on connaisse.

HÉLIOS, c.-à-d. *soleil*, divinité grecque, la même qu'Apollon ou Phœbus. *Voy.* APOLLON.

HELIUM OSTIUM, nom que porta chez les anciens l'embouchure du Wahal et de la Meuse réunis, auj. *Hel-Boet* ou *Brielle*.

HELL (Maximilien), jésuite allemand, habile astronome, né en 1720 à Schemnitz en Hongrie, mort en 1792, fut nommé en 1755 astronome et conservateur de l'Observatoire de Vienne, place qu'il occupa pendant quarante-six ans, et fut envoyé en 1758 et 1759 dans la Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et pour y étudier la direction du pôle magnétique. On lui doit des observations exactes, des relations instructives de ses voyages et des *Éphémérides astronomiques*, qui forment un recueil estimé, Vienne, 1757-1786, in-8.

HELLADA, l'ancien *Sperchius*, riv. de la Grèce moderne, sort du lieu où se joignent les monts Klytzos et Hellovo, et tombe dans le golfe de Zéitoun, près du défilé des Thermopyles, après un cours de 100 kil. de l'O. à l'E.

HELLADE, nom donné, 1° au roy. primitif d'Hellen; il était situé en Hémonie, dans la Phthiotide, aux environs de l'Enipée; — 2° à la Grèce propre (Attique, Mégaride, Béotie, Phocide, Locride, Étolie, Acarnanie, plus Ambracie et les îles d'Eubée et de Leucade); — 3° à l'ensemble de la Grèce entière, bien qu'il y eût en Grèce plusieurs autres races que les Hellènes.

HELLADIUS, grammairien grec, natif d'Antinoé en Égypte, vivait au IVe siècle sous Constantin. Il avait composé une *Chrestomathie* en vers ïambiques, dont il reste quelques fragments conservés par Photius, traduits en latin par A. Schott, et publiés avec des notes par Meursius, Utrecht, 1687. On lui attribue les ouvrages suivants dont il ne reste que le titre: *Athènes; l'Égypte; Antinoë; la Victoire; la Renommée; l'Exhortation*.

HELLANICUS de Lesbos, historien grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, l'an 495 av. J. C., mort vers 411, écrivait une quinzaine d'années avant Hérodote. Il avait traité des événements qui se sont passés depuis les guerres Médiques jusqu'à la guerre du Péloponèse: il ne reste de lui que des fragments publiés par G. Sturz, Leipsick, 1787 et 1826, in-8.

HELLÉ, fille d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, fuyant avec son frère Phryxus les fureurs de sa belle-mère Ino, voulut, dit-on, traverser sur un bélier à toison d'or le détroit qui sépare la Thrace de la Troade; mais elle se laissa choir dans les eaux, et y périt: c'est depuis lors que ce détroit a pris le nom d'Hellespont (mer d'Hellé).

HELLEN, fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait sur la Phthiotide vers l'an 1500 avant notre ère: ses sujets reçurent de lui le nom d'Hellènes, qui, plus tard, fut appliqué aux divers peuples de la Grèce. Il fut père d'Eolus, de Dorus et de Xuthus; ce dernier eut pour fils Ion et Achæus, qui furent, ainsi qu'Eolus et Dorus, les chefs de tribus puissantes. *Voy.* HELLÈNES.

HELLÈNES, *Hellenes*, race grecque qui du XVe au XIe siècle av. J. C. substitua sur beaucoup de points sa domination à celle des Pélasges. Les traditions les plus répandues la font venir de la Scythie ou des environs du Caucase. On lui donne pour 1er auteur Deucalion, qui eut deux fils, Amphictyon et Hellen (vers 1500); ce dernier, à son tour, donna le jour à Dorus, à Eolus, à Xuthus, père d'Ion et d'Achæus, qui eux-mêmes transmirent leur nom aux quatre grandes tribus des Hellènes, les Doriens, les Eoliens, les Ioniens et les Achéens. Les Hellènes occupèrent primitivement la Phthiotide sous Deucalion; sous Hellen leur demeure prit le nom d'Hellade. Divisés après le règne d'Hellen en quatre grands corps (vers 1440 av. J. C.), ils se répandirent dans toute la Grèce. Les Éoliens ravirent presque toute l'Hémonie aux Pélasges; ils envoyèrent de nombreuses colonies en Phocide, Béotie, Acarnanie, Étolie, Argolide, Messénie, fondèrent ou agrandirent beaucoup de villes (notamment Graia ou Tanagre, Orchomène des Minyens, Corinthe). Les Ioniens occupèrent insensiblement l'Attique et l'Égiale, qui, l'une et l'autre, reçurent d'eux le nom d'Ionie. Les Achéens restèrent d'abord fixés dans la Phthiotide (1440); ils envoyèrent ensuite plusieurs colonies en Laconie et en Argolide vers 1380. Les Doriens secondèrent les Eoliens dans la conquête de l'Hémonie, furent établis par Hercule, avec lequel dès lors ils formèrent amitié, dans la Dryopide, qu'ils nommèrent Doride: puis, unis aux Thesprotes-Thessaliens et aux Héraclides, ils soumirent presque toute l'Hémonie ravie aux Eoliens (1220); ils aidèrent les Héraclides à rentrer dans le Péloponèse (1190) et conquirent avec eux la plus grande partie de cette presqu'île; ils fondèrent enfin le roy. de Macédoine en Émathie (846). La rentrée des Héraclides dans le Péloponèse (1190) occasionna une foule de déplacements. Les Eoliens passèrent de la Messénie en Attique; les Achéens, de la Laconie et de l'Argolide dans l'Égiale, à laquelle ils donnèrent le nom d'Achaïe; les Ioniens, qui occupaient l'Égiale, se réfugièrent dans l'Attique, que se partageaient d'autres Ioniens et des Eoliens, et où bientôt affluèrent des habitants d'Épidaure et de Corinthe fuyant aussi devant les Doriens. De là, des colonies ioniennes se répandirent ensuite dans les îles de la mer Egée et en Asie-Mineure (*Voy.* IONIENS). Plusieurs tribus éoliennes et doriennes quittèrent aussi la Grèce pour aller fonder des colonies sur les côtes de l'Asie-

Mineure (*Voy.* ÉOLIENS et DORIENS), et dans diverses parties de la Méditerranée. Les Hellènes, et surtout les Doriens, avaient ce qui caractérise le génie héroïque, la bravoure, l'esprit guerrier, une ignorance, une grossièreté extrêmes, l'horreur des occupations pacifiques et de l'industrie. Ils firent reculer de plusieurs siècles la civilisation en Grèce. Cependant la religion des Hellènes, toute anthropomorphiste, était supérieure à celle des Pélasges, qui n'était qu'un grossier fétichisme. Apollon, comme dieu, Hercule, comme héros, étaient les deux objets principaux de leur culte. La langue hellénique se substitua aussi à l'ancienne langue pélasgique, et se divisa en 4 dialectes (dorien, éolien, ionien, attique). Du reste, quelque différence qu'il y eût entre les Pélasges et les Hellènes, il semble certain que c'étaient deux peuples de même famille.

HELLÉNISTES, nom donné aux colons juifs qui se rendirent en Égypte après la destruction du roy. de Juda, l'an 600 av. J. C., et qui furent accrus en 331 par ceux qu'Alexandre appela pour peupler Alexandrie. Au temps d'Auguste on en comptait au moins 1,000,000 en Égypte.

HELLESPONT, *Hellespontus*, c.-à-d. mer d'Hellé, auj. le *canal des Dardanelles*, détroit qui unit la mer Égée à la Propontide et sépare l'Europe de l'Asie, doit son nom à la mort tragique d'Hellé (*Voy.* ce nom); sur ses bords se trouvaient les villes de Lampsaque et celles de Sestos et Abydos, placées en face l'une de l'autre, et célèbres par les amours de Héro et de Léandre. Entre ces deux dernières villes, le détroit a tout au plus 2 kil. de largeur. On peut le traverser à la nage. Xerxès passa l'Hellespont sur un pont de bateaux, l'an 480 av. J. C.

HELLEVOETSLUIS, ville et port de Hollande (Hollande méridionale), à 26 kil. S. O. de Rotterdam; 1,200 hab. Guillaume d'Orange partit de ce port avec 14,000 hommes, le 11 nov. 1688, pour aller conquérir l'Angleterre. Les Français le prirent en 1795.

HELLIN, *Ilunum*, ville d'Espagne (Murcie), à 47 kil. S. de Chinchilla; 8,300 hab. Lainages, toiles, chapeaux, moulins à huile. Eaux minérales et mine de soufre aux environs.

HELLOPES, petit peuple grec. *Voy.* ELLOPES.

HELMEND, riv. de l'Afghanistan, sort du mont Koby-Baba, au N. O. de Kaboul, traverse le Khoraçan, l'Afghanistan propre et le Séistan, et tombe dans le lac Zerreh, après un cours de 1,100 kil.

HELMONT ou HELMOND, ville de Hollande (Brabant septentrional), à 35 kil. S. E. de Bois-le-Duc; 2,500 hab. Grand commerce de toiles.

HELMONT, médecin. *Voy.* VAN-HELMONT.

HELMSTÆDT, ville murée du duché de Brunswick, dans le district de Schœning, à 35 kil. S. E. de Brunswick; 6,400 hab. Remparts, université fondée en 1575, par le duc Jules, supprimée en 1809: on y remarquait surtout la faculté de théologie. Gymnase et autres établissements d'instruction, etc. Chapeaux, vinaigre, tuyaux de pipe, liqueurs, eaux de senteur, eau-de-vie de grains, bière. Patrie de Fr. Calixte, H. Rittmeyer, H. Volger.

HÉLOISE, amante d'Abélard et nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame, naquit à Paris en 1101. Belle, pleine d'esprit et de science, elle inspira une vive passion à son maître Abélard, qui la séduisit et l'épousa ensuite; il la rendit mère d'un fils qu'elle mit au monde dans le pays natal d'Abélard, au bourg de Palais en Bretagne: il fut nommé Astrolabius. Après la cruelle vengeance exercée par Fulbert sur son amant, Héloïse se fit religieuse au couvent d'Argenteuil; puis elle alla fonder l'abbaye du Paraclet, dont elle fut la première abbesse. Elle mourut en 1164. Ses restes furent réunis à ceux de son époux dans l'église du Paraclet. Après avoir été transportés en divers endroits, ils ont été déposés définitivement au cimetière du Père-La-chaise près de Paris. Il reste d'Héloïse quelques lettres écrites à son amant après leur séparation; elle y peint toute l'ardeur de sa passion; on les trouve parmi les écrits d'Abélard. *Voy.* ABÉLARD.

HELORE, *Helorum*, auj. *Muriucci*, ville de Sicile, au S. E. de Néèthe, dans une situation délicieuse, qui fit donner à ses environs le nom d'*Helorina Tempe*.

HELOS, auj. *Tsili*, ville de Laconie, au S., au fond du golfe Laconique; fut prise deux fois par les Doriens, la 1re sous Agis vers 1059, la 2e sous Alcamène vers 813; soumise la 1re fois, elle fut détruite la 2e, et ses habitants, vendus à l'encan, restèrent esclaves, eux et leur postérité; ce sont eux que l'on connaît sous le nom d'*Hélotes* ou d'*Ilotes*.

HELOUNG-KIANG, ville murée de l'empire chinois (Daourie), sur l'Amour (dit aussi Helong ou Heloung-Kiang), à 1,300 kil. N. E. de Peking, par 50° 1' lat. N., et 145° 6' long. E. Grand commerce de fourrures avec la Russie.

HELPE. On nomme ainsi deux rivières de France qui arrosent le département du Nord, dites Grande-Helpe et Petite-Helpe; toutes deux tombent dans la Sambre: la grande baigne Avesnes.

HELSINGBORG, ville de Suède (Malmœhus), à l'entrée du Sund, et vis-à-vis d'Elseneur, par 10° 23' long. E., 56° 2' lat. N.; 4,200 hab. Port formé par un môle. Restes d'un château-fort sur une montagne. — Victoire des Suédois sur les Danois en 1709.

HELSINGELAND, ancienne province de la Suède septentrionale, forme auj. deux districts de la préfecture de Gefleborg; elle avait pour villes principales Sœderhamn et Hudiksvall.

HELSINGFORS, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du grand-duché de Finlande, à 295 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg, sur une presqu'île du golfe de Finlande; 19,000 hab. (3,534 hab. en 1810). Bon port; plusieurs forts. Toiles à voiles, tabac. Commerce de grains, bois de construction, planches, etc. — Cette ville fut fondée par Gustave I, brûlée en 1741 pendant la guerre entre la Russie et la Suède, et rebâtie depuis plus régulièrement.

HELSINGLAND. *Voy.* HELSINGELAND.

HELSINGOER, ville de Danemark. *Voy.* ELSENEUR.

HELSINGS, ancien peuple de race gothique, habitait sur les bords de la Baltique. Son nom a été conservé dans les noms modernes d'Helsingborg, Helsingfors, Helsingeland, Helsingœr, etc.

HELSTONE, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 85 kil. S. O. de Launceston; 3,293 hab. Bon port sur le canal de Saint-Georges.

HELVÉTIE. *Voy.* SUISSE.

HELVÉTIENS, *Helvetii*, peuple de la Gaule, dans la Grande-Séquanaise, à l'E., était germain plutôt que celte. Au temps de César, ils étaient bornés au N. et à l'E. par le Rhin, au S. par les Alpes et le Rhône jusqu'au lac de Genève, à l'O. par le Jura, depuis le fort l'Écluse jusque près de Zurzach, où est le confluent de l'Aar et du Rhin. Il se divisait en quatre grandes tribus: les Tigurins, les Tugènes, les Urbigènes ou Verbigènes et les Ambrons. L'an 61 av. J.-C., les Helvétiens, alors au nombre de 368,000 âmes, voulurent émigrer en masse et marcher sur les Gaules. César les attendit au passage, les battit près de Genève et les refoula dans leur pays.

HELVÉTIQUE (république), ou HELVÉTIE, état d'Europe. *Voy.* SUISSE.

HELVÉTIQUE (confession). On nomme ainsi: 1° une exposition de foi des églises réformées de Suisse, que rédigea Zwingle en 1530, et qui fut solennellement adoptée et jurée en 1534; on la connaît davantage sous le nom de *Confession de Bâle*; 2° une seconde

exposition de foi que firent les mêmes églises en 1566, et à laquelle Théodore de Bèze et Bullinger eurent la plus grande part. Cette confession ne reconnaît pour juge en matière de foi que la parole de Dieu, proscrit les images, enseigne la prédestination, n'admet que deux sacrements, le baptême et la Sainte-Cène, et même ne regarde ce dernier que comme une cérémonie commémorative. Elle est encore aujourd'hui la règle de foi dans les églises de la Suisse.

HELVÉTIUS (Adrien), médecin, né en Hollande vers 1661, d'une famille originaire du Palatinat, mort à Paris en 1727, était fils d'un médecin alchimiste qui l'envoya de bonne heure à Paris pour vendre des drogues de sa composition. Il découvrit lui-même les vertus curatives de l'ipécacuanha, et ayant opéré avec ce remède des cures heureuses, il fut produit à la cour, obtint de Louis XIV une gratification de 1000 louis pour sa découverte, avec des titres honorifiques, et fit en peu de temps une grande fortune. Le duc d'Orléans, devenu régent, le nomma son médecin. Il a laissé quelques écrits de médecine pratique.—Son fils, Jean-Claude-Adrien, médecin comme lui, exerça son art avec non moins de succès. C'est lui qui sauva Louis XV dans la maladie si grave qu'il fit dans son enfance, en 1719. Il en fut récompensé par une pension de 10,000 livres. Il a aussi laissé quelques écrits.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), philosophe, fils de Jean-Claude Helvétius, médecin de la cour, né à Paris en 1715, obtint dès l'âge de 23 ans une place de fermier général qui lui valait cent mille écus de rente; il profita de sa fortune pour se livrer à tous les genres de plaisirs; mais en même temps, il se plut à faire du bien et répandit ses bienfaits sur plusieurs gens de lettres malheureux. Avide de gloire, il quitta la finance pour se livrer aux lettres (1750). Après avoir hésité quelque temps sur le genre qu'il choisirait, et s'être essayé dans la poésie et la tragédie, il se décida pour la philosophie, et publia en 1758 un ouvrage qui attira sur lui l'attention publique, le livre de l'*Esprit*, où il réduit toutes nos facultés à la sensibilité physique, et où il veut prouver que l'homme n'est guidé dans tous ses jugements et dans toute sa conduite que par l'intérêt personnel. Cet ouvrage, qui renverse toutes les idées de morale, fit éclore de nombreuses réfutations; il fut en outre condamné à la fois par la Sorbonne, le pape et le parlement: il fut brûlé par la main du bourreau en 1759, et l'auteur fut contraint de se rétracter. Depuis cette époque, Helvétius ne publia plus rien; il voyagea en Angleterre et en Allemagne, et se vit bien accueilli partout. Sa maison à Paris devint le rendez-vous d'une société choisie, dont sa femme (mademoiselle de Ligniville) faisait le principal ornement. Il mourut en 1771, à 56 ans. Helvétius a laissé plusieurs ouvrages posthumes; le principal est intitulé: *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*; il y soutient que toutes les intelligences sont égales, et que la différence entre elles ne provient que de l'éducation. On a aussi de lui un poëme du *Bonheur*, ouvrage froid et médiocre, auquel il n'a pu d'ailleurs mettre la dernière main. Ses œuvres complètes ont été publiées sur ses manuscrits, en 14 vol. in-18, Paris, 1796 (par les soins de M. Laroche, légataire des manuscrits de l'auteur). Le style d'Helvétius est agréable et fleuri, mais plein d'afféterie; son livre de l'*Esprit* est chargé de digressions. En dépit de ses doctrines arides et égoïstes, Helvétius avait le caractère le plus noble et le plus généreux; on cite de lui des traits de bienfaisance qui donnent un éclatant démenti à son système.

HELVICUS (Christophe), savant chronologiste, né en 1581 à Sprindlingen près de Francfort, mort en 1617, possédait les langues anciennes et orientales, la théologie, la médecine; professa le grec et l'hébreu (1605), puis la théologie (1610) à l'université de Giessen. Ses principaux ouvrages sont: *Theatrum chronologicum*, Giessen, 1609, in-fol., 1618; *Chronologia universalis*, etc., 1618.

HELVIDIUS PRISCUS, Romain célèbre par son républicanisme et son stoïcisme, natif de Terracine, ami et gendre de Thraséas, fut exilé sous Néron. Il rentra sous Galba; mais Vespasien, irrité de son opposition perpétuelle, le fit mettre en prison, puis il l'exila et donna l'ordre de le mettre à mort, l'an 75 de J. C. Tacite fait le plus grand éloge de ses vertus (*Annales*, *XVI*, 22; *Hist.*, *II*, 91).

HELVIE, mère de Sénèque, pour qui ce philosophe écrivit le traité intitulé: *Consolatio ad Helviam*, au sujet de la mort d'un de ses parents.

HELVIENS, *Helvii*, peuple de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, au N., habitait le pays nommé depuis *Vivarais*, et avait pour chef-lieu *Alba Helviorum* (auj. Apt en Vivarais).

HELVOETSLUYS. *Voy.* HELLEVOETSLUIS.

HÉLYOT (Pierre), dit le *Père Hippolyte*, savant religieux, né à Paris en 1660, mort au couvent de Picpus en 1716, est auteur d'une *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, Paris, 1714-1721, 8 vol. in-4; les 3 derniers vol. sont du père Maximilien Bullot. On a encore du père Hélyot quelques ouvrages ascétiques.

HELYSICES, ancien peuple de la Gaule, peut-être le même que les *Bébryces*, habitait dans la Province romaine, vers l'embouchure de l'*Atax* (Aude); des traces de leur nom se retrouvent dans celui d'*Helice Palus* (auj. étang de la Bobine).

HEMEL-HEMPSTEAD, ville d'Angleterre (Hertford), à 28 kil. O. d'Hertford; 5,200 hab. Grand commerce de grains.

HEMEROSCOPIUM, auj. *Denia*, ville d'Hispanie. *Voy.* DIANIUM.

HEMIMONT, *Hæmimontus* ou *Hæmi montes*, une des six provinces du diocèse de Thrace, au N. et au S. de l'Hémus, avait pour ch.-l. *Adrianopolis*.

HEMMELINCK (Hans ou Jean), peintre flamand, né à Damme, près de Bruges, ou à Constance, fut l'un des premiers maîtres de l'école flamande. On connaît de lui *la Nativité de J. C.*, composé en 1479 pour l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *Châsse de sainte Ursule* et *saint Christophe portant l'Enfant Jésus*.

HEMONIE, *Hæmonia*, nom de la Thessalie avant l'invasion des Thesprotes-Thessaliens. On y comptait au temps de la guerre de Troie neuf royaumes: 1° celui des Énianes et Perrhèbes au N. E. (places: Cyph, Dodone l'Olympique); 2° celui de Gyrton dans la vallée du Titarèse et du Pénée, à l'O. du premier (places: Gyrton, Oloosson, Argissa); 3° celui d'OEchalie, encore plus à l'O., sur le haut Pénée (OEchalie, Tricca, Ithome); 4° celui des Myrmidons, Hellènes et Achéens, état fédératif dont Achille était le prince suprême (places: Trachis, Phthie, Alope, Alos); 5° de Magnésie au S. E., vers le Pélion; 6° celui de Méthone, encore plus au S.; 7° celui d'Orménium, au N. de celui de Magnésie; 8° celui de Phylace, dans la péninsule entre les golfes Pagasétique et Maliaque (places: Phylace, Ptélée, Iton, Antron, Pyrrhase); 9° celui de Phères et Glaphyre, aux environs du lac Bébéis. Ces neuf états ensemble envoyèrent contre Troie 280 vaisseaux. *Voy.* THESSALIE.

HEMS, ville de Syrie. *Voy.* HOMS.

HEMSKERCK (Martin VAN), peintre hollandais, surnommé le *Raphaël de la Hollande*, né en 1498 au bourg d'Hemskerck, mort en 1574, était fils d'un maçon et devait suivre la profession de son père: mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous J. Schorel, et partit ensuite pour l'Italie, où il travailla d'après les

chefs-d'œuvre anciens et avec les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie il l'enrichit de ses productions. Lorsqu'en 1572 les Espagnols s'emparèrent de Harlem, les tableaux de Hemskerck furent en grande partie la proie des flammes ou des pillards. On cite parmi ses ouvrages : *Saint Luc peignant la Vierge et l'Enfant Jésus ; Mars et Vénus surpris par Vulcain.*

HEMSTERHUYS (Tibère), savant critique hollandais, né à Groningue en 1685, mort en 1766, professa la philosophie et les mathématiques à l'Athénée d'Amsterdam, et contribua à ramener le goût de la littérature grecque en Hollande. Il a du reste peu écrit. On a de lui une édition de *Lucien* avec *Commentaires*, qui fut terminée par Reitz et Gesner, 1720-1737; le *Plutus* d'Aristophane avec des *Notes*, 1744 ; des *harangues latines*, etc. On a publié en 1825 à Leyde un vol. d'*Anecdota* d'Hemsterhuys.

HEMSTERHUYS (François), écrivain hollandais, fils du précédent, né en 1720, mort en 1790, vécut à La Haye, fut premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des Provinces-Unies des Pays-Bas, et consacra à la philosophie le loisir que lui laissaient ces fonctions. On a de lui : *Lettres sur la sculpture*, Amsterdam, 1769, in-4; *Lettre sur les désirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773; *Sophyle, ou la Philosophie*, dialogue, 1778 ; *Aristée, ou de la Divinité*, dialogue, 1779 ; *Alexis, ou de l'Age d'or*, 1787 ; *Simon, ou des Facultés de l'âme ; Lettre de Dioclès à Diotime*, sur l'athéisme. Tous ses ouvrages sont écrits en français. On les a recueillis sous le titre d'*Œuvres philosophiques* d'Hemsterhuys, Paris, 1792 et 1809, 2 vol. in-8. Hemsterhuys s'est surtout occupé de la théorie des arts : il explique le plaisir que cause le beau par le nombre plus ou moins grand d'idées que l'âme peut embrasser à la fois, et par l'exercice plus ou moins facile des facultés de l'intelligence. Dans la philosophie, il penche en général vers le platonisme.

HÉMUS, *Hæmus*, auj. le *Balkan*, chaîne de montagnes qui sépare la Thrace d'avec la Mésie-Inférieure et qui court de l'O. à l'E., jetant au S. E. les monts Rhodope et aboutissant par l'*Hæmi extrema* (Emineh-Dagh), au Pont-Euxin. L'Hémus est très élevé, et n'offre que peu de pas ou cols par lesquels on puisse le franchir. *Voy.* BALKAN.

HENARÈS, riv. d'Espagne, naît au-dessus de Maduana, baigne Siguenza, Guadalaxara, Alcala-de-Henarès, et tombe dans la Jarama. Cours, 150 kil.

HÉNAULT (Ch.-Jean-François, dit le Président), né à Paris en 1685, mort en 1770, à 85 ans, était fils d'un fermier général ; il fut nommé conseiller dès 1706, devint en 1710 président de la première chambre des enquêtes au parlement de Paris, et peu après, la reine, qui l'affectionnait, lui donna la charge lucrative de surintendant de sa maison. Hénault s'était fait de bonne heure remarquer à la cour et dans le monde par son esprit et son amabilité ; il s'exerça dans différents genres de littérature, fit d'assez bons vers, et finit par s'adonner aux recherches historiques. Il fut reçu à l'Académie Française (1723), et peu après à celle des Inscriptions. Il était lié avec les hommes les plus distingués de son temps, et se vit recherché par Voltaire. L'ouvrage qui a valu au président Hénault sa réputation est un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, publié pour la première fois en 1744, in-4 ; malgré quelques erreurs et des incorrections, cet ouvrage a eu une foule d'éditions (la dernière qui ait été donnée par l'auteur est de 1768) ; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe : c'était le premier ouvrage qui eût paru en ce genre. Le président Hénault a laissé quelques autres écrits, un poëme : *l'Homme inutile*, des tragédies et des poésies diverses. Sérieys a publié les *Œuvres inédites* du président Hénault, Paris, 1806, in-8.

HÉNAULT, poëte français. *Voy.* HESNAULT.

HENDAYE, ville de France. *Voy.* ANDAYE.

HÉNÈTES, *Heneti*, peuple de la Paphlagonie, habitait primitivement entre le *Sangarius* et le *Parthenius*. Il émigra sous la conduite d'Anténor, vers 1270 ou 1180 avant J. C., et s'établit au fond du golfe Adriatique, d'où il chassa les *Euganei*. Les Hénètes semblent d'après leur nom avoir été de race vende et par conséquent slave, comme les Vénètes. *Voy.* VÉNÈTES.

HENG-KIANG, riv. de Chine (Hou-nan), sort des montagnes qui séparent les provinces de Hou-nan et Huang-tong, et tombe dans le lac Thoung-thing. Cours, 550 kil.

HENG-TCHEOU, ville de Chine (Hou-nan), ch.-l. de dép., sur le Heng-kiang, à 150 kil. S. O. de Tchangcha, par 110° 2' long. E., 26° 55' lat. N.

HENGIST ET HORSA, nom de deux frères saxons qui abordèrent vers l'an 449 à l'embouchure de la Tamise, où les avait appelés Vortigern, roi des Bretons, qui était alors en guerre avec les Pictes. Par le secours des Saxons, les Bretons repoussèrent les Pictes ; mais après la victoire, les Saxons prétendirent rester dans le pays. Sur le refus de Vortigern, ils s'allièrent avec les Pictes et marchèrent contre les Bretons. Vortimer avait pris la place de son père Vortigern, que les Bretons avaient déposé ; il fut complétement défait au combat d'Eglesford (auj. Ailsford), où périt Horsa, l'un des chefs saxons. Hengist vainqueur s'établit à Cantorbéry (455), et y fonda le roy. de Kent, l'un des sept de l'Heptarchie saxonne, et qui comprenait les comtés actuels de Kent, Middlesex, Essex et Surrey.

HENIN-LIETARD, ville du dép. du Pas-de-Calais, à 25 kil. S. E. de Béthune ; 2,839 hab. Batiste.

HÉNIOQUES, *Heniochi* (c.-à-d. *qui tient les rênes*), peuple de l'Asie-Mineure, dans le roy. de Pont, à l'E., près de la mer et aux environs de Pityonte. descendait, suivant les Grecs, d'Amphytus et de Telechius, écuyers de Castor et Pollux.

HENISCH (George), *Henischius*, savant allemand, né en 1549 à Bartfeld en Hongrie, mort en 1618, fut professeur de rhétorique et de mathématiques à Augsbourg, puis bibliothécaire de la ville. On a de lui des éditions des *Œuvres d'Hésiode*, Bâle, 1580, d'*Arétée*, Augsbourg, 1603, in-8; *Enchiridion medicinæ*, Bâle, 1573, in-8. Il a traduit le *Commentaire* de Proclus *sur la Sphère*, 1609, a donné une dissertation estimée *De asse et partibus ejus*; il avait commencé, sous le titre de *Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ*, un excellent dictionnaire, que malheureusement il ne put achever.

HENKE (Henri-Philippe-Conrad), théologien protestant, né en 1752 à Hehlen (dans le duché de Brunswick), mort en 1809, fut successivement premier professeur de théologie à Helmstædt, 1788, directeur du séminaire des prédicateurs, abbé du couvent de Kœnigslutter, vice-président du consistoire de Wolfenbuttel. Il a laissé : une *Histoire de l'Église* (en allemand), 9 vol. in-8, 5ᵉ édition, 1818-1823 ; *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstædt, 1793, etc.

HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freyberg (Saxe), mort en 1744, fut conseiller des mines du roi Auguste II. On a de lui : *Flora saturnisans*, etc., Leipsick, 1722, in-8; *Histoire naturelle de la Pyrite*, etc., in-8, traduit en français par le baron d'Holbach et Ad.-Hen. Charas, Paris, 1760, in-4 : *Introduction à la Minéralogie*, Dresde, 1747, traduit par d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENLEY-SUR-TAMISE, ville d'Angleterre (Oxford), à 40 kil. S. E. d'Oxford ; 3,600 hab. Beau pont. Grand commerce avec Londres, surtout en farine, grains, bois, etc. — On le distingue de *Henley-en-Arden*, dans le comté de Warwick ; 2,000 hab

HENNEBERG (comté d'), ancienne principauté d'Allemagne, dans le cercle de Franconie, était située entre la Hesse, la Thuringe, les territoires de Fulde et de Wurtzbourg, et comptait plus de 100,000 hab. Schmalkalden, Meiningen, Ostheim, Schleusingen en étaient les places principales. — Ce comté eut d'abord des seigneurs particuliers, issus de la famille des comtes des Grabfelde: en 1583, cette maison s'étant éteinte, le comté d'Henneberg fut possédé en commun par les diverses lignes de la maison de Saxe; en 1660, elles se le partagèrent entre elles après en avoir cédé une partie à la Hesse-Cassel. Enfin en 1815 la Prusse devint maîtresse de la partie appartenant à l'électorat de Saxe; le reste est possédé par les ducs de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg-Gotha et de Saxe-Meiningen.

HENNEBON, ch.-l. de canton (Morbihan), sur le Blavet, à 7 kil. N. E. de Lorient; 4,749 hab. Commerce de grains, miel, cire, suif, chanvre, vins, peaux, fer, etc. Place très forte au XIVe siècle. Charles de Blois y assiégea vainement la comtesse de Montfort en 1341.

HENNEQUIN (Ant.-Louis-Marie), avocat distingué, né à Monceau près de Paris en 1786, mort en 1840, porta un moment les armes sous l'empire, revint à Paris en 1813 et se voua au barreau. Une élocution facile, jointe à une logique serrée, lui acquirent bientôt une haute réputation. Il se fit surtout remarquer dans les causes politiques, et prêta l'appui de son talent à la cause royaliste. En 1830, il défendit le ministre Peyronnet devant la Chambre des Pairs, et il assista la duchesse de Berry après son arrestation. Il fut nommé en 1834 député par la ville de Lille. Il a paru en 1824 un *Choix de ses Plaidoyers*. — Il ne faut pas le confondre avec Joseph-François-Gabriel Hennequin, son cousin-germain, né en 1775 en Lorraine, qui, après avoir servi avec distinction dans la marine, entra dans l'administration et fut longtemps chef de bureau au ministère de la marine. On doit à celui-ci, entre autres publications: l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 1822, 15 vol. in-8.

HENNERSDORF, nom de deux villes de Saxe (Lusace): l'une, *Gross-Hennersdorf*, à 12 kil. N. de Zittau; 3,000 hab.: coutellerie, brasseries; patrie du comte de Zinzendorf; — l'autre, *Seif-Hennersdorf*, à 15 kil. O. de Zittau; 4,300 hab.; horlogerie, orfévrerie, ouvrages au tour, toiles, etc.

HENNUYER (Jean LE), évêque de Lisieux, né en 1497, mort en 1578, fut précepteur de plusieurs princes de la famille royale, et confesseur de Henri II, de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis. Il se montra en toute occasion adversaire violent des Calvinistes, et fit une vive opposition à l'édit de 1562 qui leur était favorable. Quelques historiens lui attribuent cependant une conduite généreuse, lors de la Saint-Barthélemy (1572), et disent qu'il préserva des massacres les protestants de son évêché, en refusant d'obéir aux ordres du roi: mais il paraît que cette supposition n'a aucun fondement, et n'est que l'effet d'une confusion de l'édit de 1562 avec celui de 1572: si l'évêque de Lisieux résista au premier, qui favorisait les Calvinistes, il ne fit rien pour s'opposer au second.

HÉNOCH, patriarche. *Voy.* ENOCH.

HENON, ville du dép. des Côtes-du-Nord, à 5 kil. N. O. de Moncontour; 3,262 hab.

HÉNOTIQUE, *Hénoticon* (du grec *hénotès*, unité), édit d'union, rendu l'an 482 par l'empereur Zénon, à la sollicitation d'Acacius, patriarche de Constantinople, ordonnait l'union des Catholiques et des Eutychéens; il excita dans l'empire d'Orient de vives disputes et provoqua de longues persécutions.

HENRI. Ce nom est commun à un grand nombre de personnages historiques que nous répartirons dans les cinq séries suivantes: I. Empereurs d'Allemagne; II. Rois de France; III. Rois d'Angleterre; IV. Rois de Castille et de Portugal; V. Princes et personnages divers.

I. *Empereurs d'Allemagne*.

HENRI I, dit *l'Oiseleur*, né en 876, fils d'Othon, dit *l'Illustre*, duc de Saxe, fut élu en 919 et devint le chef de la maison de Saxe qui donna cinq souverains à l'Allemagne. Il civilisa son royaume, repoussa les Danois, les Slaves, les Hongrois, les Huns; fonda les margraviats de Sleswig, de Brandebourg, de Misnie, d'Autriche, de Styrie, et dota l'Allemagne de ses premières chartes municipales. Il mourut en 936, laissant la couronne à son fils Othon *le Grand*. Henri I fut l'aïeul de Hugues Capet par sa fille Aduide ou Hatwine. On le nommait *l'Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection le trouvèrent un faucon sur le poing.

HENRI II, dit *le Saint* ou *le Boiteux*, de la maison de Saxe et arrière-petit-fils du précédent. Né en 972, il régna sur la Bavière dès 995, succéda à son cousin Othon III en 1002 sur le trône d'Allemagne, et fut couronné empereur à Rome en 1014. Son règne fut une lutte continuelle et presque toujours heureuse, soit avec les grands vassaux allemands et italiens qui cherchaient à se rendre indépendants, soit avec les Slaves et les Hongrois, qu'il voulait soumettre et convertir. Sa piété, son zèle pour la propagation du christianisme, sa subordination au pape et aux prêtres, et le grand nombre de monastères qu'il fonda l'ont fait mettre au nombre des saints (on le fête le 15 juillet). Il mourut en 1024 et eut pour successeur Conrad *le Salique*. C'est par lui que la Hongrie fut érigée en royaume, l'an 1000. Il fut le dernier empereur d'Allemagne de la maison de Saxe.

HENRI III, dit *le Noir*, *le Barbu*, *le Vieux*, de la maison de Franconie, frère et successeur de Conrad II *le Salique*, monta sur le trône en 1039. Après une guerre heureuse contre les Bohèmes (1042) et les Hongrois (1043), il passa en Italie où il fit déposer par un concile le pape Grégoire VI et nommer successivement trois papes allemands (Clément II, 1046; Damase II, 1048, et Léon IX, 1049). Revenu en Allemagne, il combattit de nouveau les Hongrois, confisqua à son profit le duché de Bavière (1053), et mourut en 1056, lorsqu'il allait repousser une invasion des Slaves. C'est de lui que les Normands obtinrent l'investiture de la Calabre et de la Pouille.

HENRI IV, fils de Henri III, lui succéda en 1056, âgé de six ans. Ses oncles, les ducs de Saxe et de Bavière, ayant enlevé la tutelle à sa mère, Agnès d'Aquitaine, en 1061, il secoua leur autorité l'année suivante et les battit en plusieurs rencontres. Peu après, il eut à réprimer une révolte des Saxons (1073). Le trafic honteux qu'il fit des dignités ecclésiastiques et la corruption de ses mœurs mécontentèrent l'Église et les grands vassaux, et excitèrent une nouvelle révolte des Saxons. Vainqueur de ceux-ci à Hohenbourg, il fut cité à comparaître devant Grégoire VII: il répondit au pape en le faisant déposer par la diète de Worms, en 1076. Alors commença entre l'empire et la papauté la grande querelle dite des *Investitures* (*Voy.* INVESTITURES). Henri, frappé d'excommunication, fut d'abord forcé de se soumettre et vint humblement demander son pardon aux pieds du pape (1077): mais encouragé et excité par les seigneurs lombards, il oublia bientôt ses promesses et fit la guerre à Grégoire VII ainsi qu'aux princes allemands qui avaient nommé empereur Rodolphe de Souabe. Il créa un anti-pape (Guibert, sous le nom de Clément III, 1080), battit ses ennemis d'Allemagne, repassa en Italie et prit Rome (1082): mais il s'éloigna de cette ville à l'approche des Normands. Il triompha ensuite des Saxons et de son nouveau compétiteur Hermann de Luxembourg et soumit encore une fois l'Italie, que soulevait contre

lui la comtesse Mathilde (1091). Son propre fils, Conrad, qu'il avait déjà fait nommer roi des Romains, s'étant uni à ses ennemis, Henri IV le fit déposer et lui donna pour successeur son second fils Henri (1097); mais celui-ci se souleva à son tour. Le malheureux empereur tomba entre les mains de Henri, et fut déposé par la diète de Mayence en 1106; il s'échappa de sa prison et vint mourir à Liége dans l'indigence (1106).

HENRI V, dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1081, parvint à l'empire en 1106 par sa révolte contre son père. Après avoir échoué dans des guerres contre les Flamands, les Polonais et les Hongrois, il vint à Rome pour se faire couronner par le pape. Son refus de renoncer au droit d'investiture occasionna une lutte sanglante dans laquelle il fit prisonnier le pape Pascal II, l'obligea à renoncer à ses prétentions et à le couronner comme empereur (1112). Mais Pascal, devenu libre, protesta contre la violence qui lui avait été faite, réclama les droits de l'Église et excommunia Henri. Cette sentence souleva l'Allemagne contre l'empereur. Non content de cette première cause de discorde, Henri V voulut encore conquérir les domaines légués au Saint-Siége par la comtesse Mathilde (1116); il entra dans Rome en vainqueur, en chassa de nouveau le pape Pascal II, qui mourut peu après, opposa à son successeur, Gélase II, l'anti-pape Bourdin (Grégoire VIII), et ne mit un terme à cette lutte longue et acharnée, que par le célèbre traité de Worms (1122), où il renonçait au droit d'investit.spirituelle. Il mourut trois ans après, comme il se disposait à faire la guerre à la France, en 1125.

HENRI VI, dit *le Cruel*, fils de Frédéric I (*Barberousse*), lui succéda en 1190. Après quelques expéditions en Allemagne, il fit triompher par les armes ses droits sur les Deux-Siciles, qu'il réclamait du chef de sa femme Constance, tante du dernier roi de ce pays, Guillaume II. Ses efforts pour rendre la couronne impériale héréditaire, la captivité qu'il fit subir à Richard *Cœur-de-Lion* et ses cruautés envers les Siciliens, le rendirent odieux. Il mourut empoisonné en 1197, comme il se disposait à se croiser. Frédéric II, son fils, lui succéda.

HENRI VII, duc de Luxembourg, promu en 1308 à la dignité impériale, vacante depuis sept mois, voulut faire revivre les anciens droits de l'empire sur l'Italie. Invité par les Gibelins à passer les monts, il soutint une longue et sanglante lutte contre le roi de Naples et le parti guelfe, et ne put se faire couronner que par violence. La mort l'arrêta au milieu de cette guerre en 1313. Louis V de Bavière lui succéda.

HENRI, dit *le Raspon*, landgrave de Thuringe et anti-empereur, fut opposé en 1246 par les évêques électeurs à Frédéric II, qu'Innocent IV venait de déposer. On le nomma pour cette raison le *roi des prêtres*. Il défit d'abord Conrad, fils de Frédéric II, près de Francfort; mais il fut peu après tué au siége d'Ulm, en 1247.

II. *Rois de France.*

HENRI I, fils de Robert et petit-fils de Hugues Capet, succéda à son père en 1031, après avoir vaincu sa mère Constance et les grands vassaux qui voulaient donner la couronne à son frère cadet Robert. Il intervint dans toutes les guerres survenues entre ses vassaux, défendit et raffermit sur son trône ducal Guillaume *le Bâtard*, duc de Normandie, mais s'étant ensuite déclaré contre ce prince, il fut vaincu à Mortemer (1054). Sous son règne fut instituée la dignité de connétable. Henri mourut en 1060. Son fils Philippe I lui succéda. Henri avait épousé Anne de Russie, fille du grand-duc Iaroslav.

HENRI II, fils de François I, lui succéda en 1547. Le but constant de sa politique fut d'affaiblir la puissance espagnole. Après s'être fait rendre Boulogne par les Anglais en 1550, il s'allia aux Protestants d'Allemagne, insurgés contre Charles-Quint, et commença la guerre par la prise de Metz, Toul et Verdun en 1552. Charles, accouru avec une nombreuse armée, assiégea Metz sans succès, et, après la défaite d'une partie de son armée à Renti, signa à Vaucelles une trêve de cinq ans, en 1556. Henri II rompit la trêve après l'abdication de Charles-Quint. A la reprise des hostilités, le général français (le connétable de Montmorency) fut battu à St-Quentin; mais le duc de Guise, qu'on rappela aussitôt d'Italie, où il avait gagné plusieurs batailles sur les ennemis de la France, releva les affaires de Henri II, reprit en 1558 sur les Anglais la ville de Calais, qui depuis 210 ans était séparée de la couronne, et obtint sur les Espagnols de grands succès. Néanmoins Henri II conclut en 1559 à Cateau-Cambrésis une paix peu honorable, dite la *paix malheureuse*, par laquelle la France perdait une grande partie de ses conquêtes (Thionville, Marienbourg, Montmédy, Hesdin, Thérouenne, Ivoy, Bouillon, la Corse, le Montferrat, la plus grande partie de la Savoie, de la Bresse et du Piémont). Henri II mourut le 10 juillet de la même année d'une blessure que lui fit dans un tournoi le comte de Montgommery. Il avait pour femme Catherine de Médicis, et il eut d'elle dix enfants dont plusieurs moururent jeunes et dont trois occupèrent le trône de France (François II, Charles IX, Henri III). Il eut aussi plusieurs maîtresses : la plus connue est la célèbre Diane de Poitiers.

HENRI III, troisième fils de Henri II, portait d'abord le titre de duc d'Anjou. Avant de monter sur le trône, il s'était acquis par les victoires de Jarnac et de Moncontour, remportées sur les Huguenots, une grande réputation, ce qui le fit élire roi de Pologne en 1573. Mais il abandonna ce royaume l'année suivante pour venir succéder en France à son frère Charles IX. La France était alors divisée en trois partis : les Protestants, qui reconnaissaient pour chefs le prince de Condé et Henri de Navarre; les Politiques ou Catholiques modérés, qui s'étaient alliés aux Protestants et se trouvaient sous l'influence du duc d'Alençon, frère du roi; enfin les Catholiques fanatiques, qui reconnaissaient pour chef le duc de Guise. Après quelques hostilités contre les Protestants et les Politiques, Henri III leur accorda la paix de Loches ou de Beaulieu, à des conditions honorables; mais les Catholiques, irrités de ce qu'ils appelaient sa faiblesse, craignant pour la religion et excités par le duc de Guise, formèrent la *Ligue* ou *Sainte Union*, dans laquelle devaient entrer tous les citoyens sous peine d'être traités en ennemis. Le but de la Ligue était de sauver la religion en exterminant les Calvinistes, en enfermant Henri III dans un monastère et en donnant la couronne au duc de Guise. Les états de Blois, sous l'influence des Ligueurs, forcèrent Henri III à recommencer la guerre contre les Protestants. Il leur accorda de nouveau la paix de Nérac en 1580; mais cette paix ne fut pas de longue durée, et la guerre devint plus acharnée lorsque, en 1584, par la mort du duc d'Alençon, frère du roi, un prince protestant, Henri de Navarre, fut devenu héritier présomptif de la couronne. Henri III, qui soupçonnait le vrai but de la Ligue, n'osait cependant pas encore se brouiller avec le duc de Guise. La *journée des Barricades* ayant anéanti le pouvoir du roi à Paris, il s'échappa, assembla les états à Blois, y appela le duc de Guise, et l'y fit assassiner en 1588. Ce crime souleva contre lui toute la France catholique, et il fut obligé d'avoir recours à Henri de Navarre. Avec lui il assiégea Paris, et il était sur le point de s'en emparer lorsqu'il fut assassiné par Jacques Clément, le 2 août 1589. Ce prince s'était rendu méprisable, même aux yeux des hommes de

son parti, par sa faiblesse, ses débauches, sa honteuse condescendance pour ses favoris, que l'histoire a flétris sous le nom de *mignons*, par ses prodigalités, et sa superstition. Avec Henri III s'éteignit la maison de Valois, dont il était le dernier représentant.

HENRI IV, *dit le Grand*, né le 13 décembre 1553, fils d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, descendait de Robert, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et était l'héritier légitime de la couronne de France à l'extinction de la famille de Valois. Sa mère l'éleva dans la religion réformée; il apprit l'art de la guerre sous l'amiral Coligny. Après le traité de Saint-Germain (1572), il se rendit à Paris, où il épousa la sœur du roi, Marguerite de Valois; il ne put cependant échapper au massacre de la Saint-Barthélemy qu'en se faisant catholique. Malgré sa soumission il fut gardé à vue, et ne parvint à s'évader qu'en 1576. Alors il revint à son ancien culte, et se mit à la tête du parti huguenot. De nombreux succès, et notamment une victoire remportée à Coutras sur Joyeuse (1587), et le courage, l'habileté, la franchise, la générosité dont il donnait tous les jours des preuves, lui firent bientôt un grand nom. Après avoir fait sa paix avec Henri III, il vint assiéger Paris pour y faire rentrer ce prince. A la mort de Henri III, il fut reconnu roi de France par une partie de l'armée, le 2 août 1589. Mais la défection d'un grand nombre de catholiques le força de lever le siége de Paris. Deux victoires, remportées à Arques et à Ivry (1590), relevèrent ses affaires. Il reprit le siége de Paris; mais il dut le lever encore à l'approche de l'armée espagnole, commandée par le duc de Parme. Malgré son courage et ses habiles manœuvres, la guerre eût duré peut-être longtemps encore si Henri IV n'eût abjuré le calvinisme. Cette abjuration eut lieu en 1593. Paris ouvrit bientôt ses portes, et les chefs de la Ligue se soumirent l'un après l'autre. En 1598, Henri publia *l'édit de Nantes*, par lequel il assurait aux Calvinistes la liberté religieuse avec d'importants priviléges, et, dans la même année, il signa avec le roi d'Espagne la paix de Vervins. Depuis lors il donna tous ses soins au gouvernement de ses états et ne s'occupa qu'à guérir les plaies de la guerre civile. Les finances, dirigées par Sully, devinrent prospères. Le commerce, l'agriculture, les arts furent protégés. La France fut heureuse. Henri IV, le meilleur roi qui eût gouverné la France depuis Louis IX, mourut cependant assassiné: il fut frappé d'un coup de couteau par le fanatique Ravaillac le 14 mai 1610. Déjà cinq tentatives d'assassinat avaient été faites contre lui. Henri IV a été surnommé par la postérité *le bon Henri*. Ce prince n'est pas moins connu par sa galanterie que par ses qualités guerrières et politiques; il eut plusieurs maîtresses dont la plus célèbre est Gabrielle d'Estrées. Outre son mariage avec Marguerite de Valois, qui fut déclaré nul en 1599, Henri avait épousé Marie de Médicis, en 1600. Il eut pour successeur Louis XIII, son fils. Il a été publié en 1840 chez J. Renouard : *Correspondance inédite de Henri IV*, accompagnée de notes et éclaircissements historiques, par M. de Rommel, directeur des archives de l'état à Cassel, 1 volume grand in-8.

III. *Rois d'Angleterre.*

HENRI I, dit *Beauclerc*, troisième fils de Guillaume le *Conquérant*, roi d'Angleterre, usurpa la couronne à la mort de son frère Guillaume le *Roux*, au préjudice de Robert *Courte-cuisse*, son frère aîné, en 1100: ce dernier réclama, mais il fut vaincu et fait prisonnier à Tinchebray (1106). Henri, consolidé sur son trône, fit oublier son usurpation par un règne heureux et habile. La charte qu'il donna à ses barons est regardée comme la première origine des libertés anglaises. Henri fut entraîné dans quelques guerres soit contre le roi de France, soit contre les comtes d'Anjou et de Flandre. Il les termina heureusement, et mourut en 1137, âgé de 67 ans. On l'avait surnommé *Beauclerc* à cause de son amour pour les lettres. Son neveu Étienne lui succéda.

HENRI II, fils de Geoffroy-Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, devint roi d'Angleterre à la mort d'Étienne en 1154. Il conquit l'Irlande en partie (1175), rendit l'Ecosse vassale, et réforma l'administration et la justice. Ses possessions en France comprenaient, outre la Normandie, les domaines de son père (Anjou, Touraine, Maine, et Berry), ceux de sa femme Éléonore d'Aquitaine, et la Bretagne, qu'il acquit en 1158. Son règne fut troublé par une lutte qu'il engagea inconsidérément contre Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et le clergé d'Angleterre, en publiant les *Constitutions de Clarendon* qui restreignaient la juridiction des tribunaux ecclésiastiques. L'église l'emporta sur le roi, mais Thomas Becket fut assassiné (1172). Excommunié pour ce meurtre dont il n'était que très indirectement la cause, Henri fut attaqué par tous ses ennemis auxquels se joignirent ses propres fils et sa femme Éléonore. Vainement il révoqua les constitutions de Clarendon et se soumit à recevoir la discipline sur le tombeau de saint Thomas Becket; la révolte, quelque temps apaisée, recommença avec plus de violence, et le malheureux Henri mourut de douleur en 1189. Son fils Richard *Cœur-de-Lion* lui succéda.

HENRI III, fils de Jean-sans-Terre, n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda en 1216 à son père. La régence fut confiée au comte de Pembroke, qui sut rattacher au jeune prince les barons révoltés contre son père et éloigner son compétiteur, Louis de France (depuis Louis VIII). A partir de 1219 Henri III gouverna seul. Il voulut recouvrer ses domaines de France, que Philippe-Auguste avait enlevés à Jean-sans-Terre; mais il fut battu à Taillebourg et à Saintes en 1242, et ne dut qu'à la piété de saint Louis d'être rétabli dans une partie des anciennes possessions de sa famille. Il tenta aussi vainement la conquête de la Sicile. L'énormité des impôts souleva contre Henri les barons d'Angleterre, et il se vit obligé de signer les *Statuts d'Oxford* qui créaient la chambre des communes; mais il refusa bientôt de les observer; il fut alors battu et fait prisonnier à Lewes par Simon de Montfort, en 1264. Son fils Edouard releva ses affaires et vainquit les barons à Evesham en 1265. Depuis lors Henri III régna paisiblement. Il mourut en 1272.

HENRI IV, avait pour père le duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard III. Persécuté et exilé par Richard II, il profita des haines que la tyrannie de ce prince avait soulevées, le fit déposer en 1399, et s'empara de la couronne, qui, au défaut de Richard, revenait de droit à Edmond Mortimer, de la maison d'York. Cette usurpation et le meurtre de Richard II excitèrent des révoltes qui furent réprimées par la sanglante bataille de Shrewsbury en 1403 et par de cruelles vengeances. Henri IV, après avoir fait la guerre à l'Écosse et à la France, mourut détesté en 1413.

HENRI V, fils de Henri IV, lui succéda en 1413. Il signala le commencement de son règne par un changement heureux dans ses mœurs dissolues, mais aussi par des rigueurs contre les partisans de Wicleff. Il profita ensuite des dissensions qui déchiraient la France, divisée entre les deux factions d'Armagnac et de Bourgogne, pour lui déclarer la guerre, et remporta en 1415 la célèbre bataille d'Azincourt. Il conclut alors une trêve de deux ans, mais il recommença les hostilités en 1418, lorsqu'il se fut allié à la reine de France, Isabeau de Bavière, et au duc de Bourgogne. Le traité de Troyes, signé en 1420, lui donna pour femme Catherine, fille de

Charles VI, avec le titre de régent du royaume et le désigna pour héritier du trône au préjudice du dauphin (Charles VII). Il exerça en effet la régence, fit la guerre au dauphin, et se rendit maître de presque toute la France : mais il mourut au milieu de ses succès, à l'âge de 34 ans, au château de Vincennes, en 1422.

HENRI VI, fils de Henri V, lui succéda en 1422, âgé de neuf ans, et fut proclamé à la fois roi d'Angleterre et de France, sous la régence du duc de Bedford pour la France et du duc de Glocester pour l'Angleterre. Bedford remporta d'abord de grands succès contre Charles VII, et fit sacrer Henri roi de France à Notre-Dame, en 1430; mais son frère Glocester s'étant brouillé avec le duc de Bourgogne, le plus puissant allié de l'Angleterre, le roi de France reprit bientôt l'offensive, et parvint en 1435 à chasser presque entièrement les Anglais. Une paix fut conclue, et Henri VI épousa une princesse française, Marguerite d'Anjou (1444). Cette princesse exerça toute l'autorité, son mari étant resté toute sa vie en tutelle, à cause des fréquents accès d'imbécillité auxquels il était sujet. Elle disgracia le duc de Glocester ; mais elle eut bientôt à combattre le duc d'York, issu du deuxième fils d'Edouard III, qui voulait gouverner au nom du roi, et le neveu de ce prince, le fameux comte de Warwick, si connu sous le nom de *Faiseur de Rois*. C'est alors que commença la célèbre lutte dite des *Deux Roses*, parce que les deux partis avaient sur leurs armes l'un (celui d'York), une rose blanche, l'autre (celui de Henri ou de Lancastre), une rose rouge. Henri VI fut battu par le duc d'York à St-Albans, et tomba entre les mains de son ennemi (1455). Il revint au pouvoir avec l'aide de sa femme après la victoire remportée par cette princesse à Wakefield (1460), et dans laquelle périt le duc d'York : mais défait lui-même à Towton, dans l'Yorkshire (1461), puis à Hexham dans le Northumberland (1464), Henri tomba encore une fois entre les mains de ses ennemis, à la tête desquels s'était mis le fils du duc d'York, Édouard (1464). Cette fois Henri fut détrôné par son rival, qui régna sous le nom d'Édouard IV. En 1470, il fut rétabli un instant par le caprice de Warwick ; mais Édouard IV, vainqueur de Warwick à Barnet et de Henri à Tewksbury (1471), fit prisonnier ce malheureux prince avec Marguerite et leur fils. Henri VI cessa de vivre peu de jours après; on soupçonna que sa mort était l'effet d'un crime.

HENRI VII, chef de la famille des Tudor, descendait, par les femmes, du duc de Lancastre, fils d'Edouard III (*Voy.* TUDOR), et portait d'abord le titre de comte de Richemont. Forcé de quitter l'Angleterre sous le règne d'Edouard IV, duc d'York, il vint revendiquer les droits de sa famille contre Richard III en 1485. Il termina heureusement la querelle des Deux Roses en remportant la victoire décisive de Bosworth où périt Richard III, et en épousant Elisabeth, héritière de la maison d'York. Son règne fut troublé par trois imposteurs, Simnel, Wilford, et Perkin ; le dernier se disait fils d'Edouard IV. Henri triompha de tous les trois, et depuis lors régna paisiblement. Il était fort avare, et amassa un immense trésor. Henri VII mourut le 22 avril 1509. Sa vie a été écrite par François Bacon.

HENRI VIII, fils de Henri VII, lui succéda en 1509, et se hâta de conclure son mariage avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère. Son ministre Wolsey l'engagea dans une lutte contre la France : mais après la victoire qu'il remporta sur les Français à Guinegate (1513), il fut aussitôt rappelé dans son pays par une invasion du roi d'Ecosse, Jacques IV. Henri le vainquit et le tua à la célèbre bataille de Flodden; l'année suivante (1514) il fit la paix avec la France. Wolsey le fit entrer plus tard dans les intérêts de Charles-Quint contre François I, mais il fit sa paix avec ce dernier en 1526. Ayant conçu une vive passion pour Anne Boleyn, femme d'honneur de la reine, sa femme, il voulut divorcer avec Catherine d'Aragon, et prétexta pour y réussir des scrupules hypocrites. Comme le pape hésitait à prononcer le divorce, Henri rompit avec l'Eglise, quoiqu'il se fût montré jusque là zélé catholique et qu'un peu auparavant il eût écrit lui-même contre Luther. Il se fit proclamer par le parlement *protecteur et chef suprême* de l'Église d'Angleterre et épousa Boleyn (1533). Cinq ans après il la fit décapiter sous prétexte d'adultère. Il épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en couches, Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur, Catherine Howard, qu'il mit à mort pour adultère, et enfin Catherine Parr, qui lui survécut. En se séparant du Saint-Siége, Henri n'avait d'abord touché ni au dogme ni au culte. Il s'enhardit peu à peu et introduisit les innovations qui ont constitué l'église anglicane : il prétendit décider par lui seul de tous les points de foi. Persécuteur de tous ceux qui ne partageaient pas en théologie son opinion du moment, il sévit à la fois contre le papisme et contre la religion réformée. Fisher et Thomas Morus furent ses plus illustres victimes. Il s'enrichit en dépouillant de leurs richesses les églises et les monastères. Ce prince trouva toujours dans son parlement un instrument servile de ses folies et de ses extravagances. Depuis le schisme, Henri VIII fut presque toujours l'allié de François I; cependant en 1546 il lui déclara la guerre à l'instigation de Charles-Quint, et prit Boulogne. La paix fut conclue quelques jours après. Henri mourut le 28 janvier 1547, laissant trois enfants qui régnèrent après lui : Édouard VI, Marie et Elisabeth.

IV. *Rois de Castille et de Portugal.*

HENRI I, roi de Castille, succéda en 1214 à son père, Alphonse III, à l'âge de neuf ans. Il mourut en 1217.

HENRI II, plus connu sous le nom de *comte de Transtamare*, fils d'Alphonse XI et d'Eléonore de Guzman, né en 1333, eut de longs démêlés avec son frère, Pierre-le-Cruel, et usurpa sur lui le trône de Castille, après l'avoir tué dans un combat en 1368. Son règne, sage et bienfaisant, fut marqué par des succès contre les rois de Portugal, de Navarre et d'Aragon. Il mourut en 1379. Jean I lui succéda.

HENRI III, dit l'*Infirme*, fils de Jean I, roi de Castille, lui succéda en 1390, âgé de onze ans. Après avoir secoué la tyrannique tutelle de ses deux oncles, il les combattit, les vainquit et leur pardonna (1395). Dans le schisme qui divisait l'Église, il se déclara pour Boniface III, mais ayant été excommunié par lui, il reconnut Benoît XIII son rival. Il obtint de grands succès sur les Portugais et les corsaires africains, et mourut en 1406, laissant le trône à Jean II, son fils.

HENRI IV, dit l'*Impuissant*, fils de Jean II, roi de Castille, lui succéda en 1454, à l'âge de trente ans. Son humeur belliqueuse l'engagea d'abord dans une guerre contre l'Aragon qui fut terminée par la médiation de la France (1461). Il eut ensuite à lutter contre ses propres sujets qui refusaient de reconnaître sa fille (Jeanne) pour héritière du trône, contestant la légitimité de sa naissance, et qui le contraignirent à désigner Isabelle sa sœur. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures sans obtenir de grands succès, et mourut haï et méprisé en 1474.

HENRI de Bourgogne, tige des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne. Il se mit au service des rois de Castille, Ferdinand et Alphonse VI, et obtint de grands succès sur les Maures. Il en fut récompensé par la main de la fille naturelle d'Alphonse, et reçut, avec le titre de comte souverain (1098), la cession du Portugal, qu'il avait conquis sur les Infidèles. Il gouverna

ses états avec sagesse, y fit refleurir la religion, alla combattre en Palestine (1103), et à son retour fit de nouveau la guerre aux Maures. Il fut tué au siége d'Astorga en 1112. Son fils, Alphonse I, prit le premier le titre de roi de Portugal.

HENRI (le cardinal), roi de Portugal, était le troisième fils du roi Emmanuel. Ayant embrassé dès sa jeunesse l'état ecclésiastique, il devint archevêque de Braga et d'Evora et se fit une réputation de zèle, d'habileté et de piété. A la mort de son neveu Sébastien, qui périt en Afrique, il fut appelé au trône (1578); il se montra faible, irrésolu, et mourut sans s'être choisi un successeur, en 1580. Philippe II, roi d'Espagne, s'empara du Portugal après sa mort.

HENRI DE PORTUGAL, duc de Viseu, surnommé *le Navigateur*, né en 1394, mort en 1460, quatrième fils de Jean I, roi de Portugal, fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation, et signala plusieurs fois son courage sur mer, notamment dans l'expédition de Tanger. Ce prince appelait autour de lui les marins et les voyageurs les plus célèbres de l'époque, et dirigea diverses expéditions: la découverte de l'île de Porto-Santo, celle de Madère en 1419, ainsi que plusieurs voyages dans la rivière du Sénégal, furent dus à ses soins. On lui attribue l'invention des cartes plates.

V. Princes et personnages divers.

HENRI de Bavière. Ce nom a été porté par plusieurs ducs de Bavière : les plus célèbres sont :

HENRI III, *le Saint* (995-1024), depuis empereur d'Allemagne (*Voy.* ci-dessus HENRI II).

HENRI X, *le Superbe*, neveu de Guelfe II et fils de Henri-le-Noir, duc de Bavière, succéda à son père en 1126. L'empereur Lothaire II lui donna sa fille, avec le duché de Saxe, et ensuite la Toscane et les états de la comtesse Mathilde, en récompense des services qu'il lui avait rendus en Italie. Devenu par là le plus puissant prince de l'Allemagne, il semblait, à la mort de Lothaire assuré de l'empire: mais son orgueil ayant exaspéré les électeurs, ce fut Conrad de Hohenstaufen qu'ils élurent (1138). Henri, refusant de prêter serment de fidélité, fut mis au ban de l'empire et dépouillé de ses états. Il fit enfin sa paix avec Conrad, qui lui rendit seulement le duché de Saxe; il mourut en 1139, lorsqu'il se préparait à reconquérir la Bavière.

HENRI XII, *le Lion* (1139-1180), fils de Henri-le-Superbe, fut à la mort de son père dépouillé de son héritage par l'empereur Conrad; mais il recouvra, sous l'empereur Frédéric I, les duchés de Saxe et de Bavière (1152), et fut quelque temps le plus puissant prince de l'Allemagne. Ayant refusé à l'empereur Frédéric des secours pour défendre l'Italie, ce prince, justement irrité de son ingratitude, le cita devant plusieurs diètes et le fit dépouiller de ses deux grands duchés (1180). Il fut réduit à la possession de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut à Brunswick en 1195. Il fut la tige de la maison de Brunswick ou de Hanovre qui règne aujourd'hui sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre.

HENRI de Champagne, roi de Jérusalem, né vers 1150, eut une part glorieuse à la 3e croisade, fut élevé sur le trône du consentement des seigneurs croisés, en 1192, et mourut en 1197.

HENRI de Hainaut, empereur latin de Constantinople, de la maison de Flandres, né en 1174, prit part à la 4e croisade. Lorsque son frère Baudouin fut tombé entre les mains des Bulgares en 1205, il fut nommé régent, puis empereur en 1206. Après quelques guerres heureuses contre les Bulgares et les empereurs grecs, il mourut empoisonné en 1216.

HENRI de Prusse (le prince), troisième fils du roi Frédéric-Guillaume, frère de Frédéric II, fut un des plus habiles hommes de guerre de son temps, et contribua puissamment aux succès de son frère pendant la guerre de Sept-Ans. Ses principaux faits d'armes sont les combats de Kunnersdorf (1760), et de Freyberg (1762), où il battit les Impériaux. Les Polonais, charmés de sa valeur, lui offrirent la couronne; mais la Russie empêcha l'exécution de ce projet. Ami de la France, il vint à Paris en 1788 pour y passer la fin de sa vie; mais la révolution le força de s'éloigner. Il mourut à son château de Rheinsberg en 1802. On a une *Vie du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, qui est attribuée à M. de Bouillé.

HENRI I, roi d'Haïti. *Voy.* CHRISTOPHE.

HENRI, hérésiarque du XIIe siècle, rejetait une grande partie des Écritures, ne voulait pas d'églises, supprimait le baptême, la messe, etc. Parti de Lausanne en 1116, il parcourut le midi de la France avec Pierre de Bruys, et fit un si grand nombre de prosélytes, que le pape Eugène III fut obligé d'envoyer un légat pour combattre ses erreurs (1147). Il fut pris et enfermé à l'abbaye de Clairvaux. *Voy.* HENRICIENS.

HENRI DE GAND, *Henricus Gandavensis*, d'une famille nommée Goëthals, théologien scolastique du XIIIe siècle, surnommé *Doctor solemnis* à cause de l'autorité de ses doctrines, né à Muda près de Gand en 1220, mort en 1295, enseigna longtemps à l'université de Paris et devint ensuite archidiacre de Tournay. On a de lui : *Quodlibeta theologica*, Paris, 1518, in-fol.; *Summa theologiæ*, 1520; *De scriptoribus ecclesiasticis*, etc. Il était réaliste et associait les idées de Platon aux formes aristotéliques.

HENRI DE CONDÉ, DE GUISE, DE LORRAINE, etc. *Voy.* CONDÉ, GUISE, etc.

HENRI, historien écossais, etc. *Voy.* HENRY.

HENRI (ordre de Saint-), ordre militaire de Saxe, fondé en 1736 par Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, renouvelé en 1829. La décoration de cet ordre est une croix d'or, anglée de rameaux de rue, avec l'image de saint Henri; elle est attachée à un ruban bleu moiré, avec un liséré jaune citron. La légende est : *Frédéric-Auguste* et *Virtuti in bello.*

HENRICHEMONT, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. O. de Sancerre; 3,118 hab. Commerce de laine et de bois. Cette ville donnait son nom à une petite principauté.

HENRICHEMONT (principauté de), ou de Bois-Belle, petit état totalement indépendant avant sa réunion à la couronne, était enclavé dans le Haut-Berry; 6,300 hab. Outre Henrichemont, on y trouvait, Bois-Belle, Menneton-Salion, Quantilly. Sully acheta en 1597 cette principauté à Charles de Gonzague, et fit bâtir près de Bois-Belle la petite ville d'Henrichemont, qu'il nomma ainsi en l'honneur d'Henri IV. La principauté fut réunie à la couronne en 1766.

HENRICIENS, hérétiques du XIIe siècle, avaient pour chef Henri-l'Ermite, disciple de Pierre de Bruys. Ils ne baptisaient que les adultes, niaient la présence réelle, détruisaient les temples et les croix. Ils trouvèrent dans saint Bernard un adversaire redoutable. — On a aussi appelé Henriciens ceux qui prirent parti pour les empereurs d'Allemagne Henri IV et Henri V, contre les papes.

HENRIETTE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née à Paris en 1609, épousa en 1629 Charles Stuart, alors prince de Galles, et depuis roi sous le nom de Charles I. Lorsque la guerre civile qui causa la perte de son époux commença à éclater, Henriette, qui professait la religion catholique, fut accusée d'aigrir le roi contre les protestants, et en 1644, lorsque cette guerre embrasait l'Angleterre, elle se vit forcée de fuir vers les côtes de France, poursuivie par le canon anglais. Cette malheureuse princesse, après la fin déplorable de son époux (1649), se retira dans le couvent de la Visitation, qu'elle fonda à Chaillot. En 1660, à l'avénement de son fils Charles II, elle

revit en reine l'Angleterre; mais elle revint bientôt dans son asile de paix, et y mourut en 1669. Bossuet a prononcé son *Oraison funèbre*.

HENRIETTE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, fille de la précédente et de Charles I, née à Exeter en 1644, épousa Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, en 1661. Spirituelle et belle, elle obtint un brillant succès à la cour de Louis XIV, et ne sut pas se garantir des séductions, ce qui lui fit perdre l'affection de son mari. En 1670, elle fut chargée par Louis XIV d'une mission secrète auprès de Charles II, son frère, roi d'Angleterre, dans le but de détacher ce prince de l'alliance des Hollandais : au bout de dix jours, elle était de retour après avoir obtenu un plein succès; mais peu de jours après, le 29 juin, elle mourut presque subitement, après avoir bu un verre d'eau. On a soupçonné qu'elle avait été empoisonnée, et on a accusé le chevalier de Lorraine, qu'elle avait fait exiler; mais il n'y a pas de preuves positives. La princesse n'avait que vingt-six ans. Bossuet prononça son *Oraison funèbre;* c'est un des plus beaux morceaux de ce grand orateur. Madame de La Fayette a laissé une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*.

HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas), célèbre magistrat, né en 1742 à Treveray près de Ligny (Meuse), mort à Paris en 1829, se distingua avant la révolution par plusieurs plaidoiries et comme avocat consultant. Sous le Directoire, il fut administrateur du département de la Marne, puis professeur de législation à l'école centrale de Chaumont; il devint membre de la cour de cassation sous le consulat. Napoléon l'appela à son conseil d'état; il eut le département de la justice sous le gouvernement provisoire de 1814. Il succéda à Desèze comme président de la cour de cassation en 1828, et conserva jusque dans l'âge le plus avancé l'intégrité de ses facultés. On a de lui des traités estimés : *De la compétence des juges de paix; De l'autorité judiciaire en France*, 1810; *De la police rurale et forestière*, 1825, in-8; *Des assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, 1826; *Du pouvoir municipal et de la police des communes*, 1824, in-8.

HENRIOT (François), commandant de la garde nationale parisienne de 1793 à 1794, né à Nanterre en 1761, de parents pauvres, avait rempli à Paris, avant la révolution, divers emplois peu élevés. Dans la journée du 10 août, il se fit remarquer, au milieu du peuple, par son audace, et bientôt après, Robespierre le fit nommer chef de la section des droits de l'homme. Au 31 mai, la Montagne dut à ses mesures vigoureuses le succès de l'insurrection; il investit la salle de la Convention et força les représentants à prononcer la proscription des Girondins; il reçut en récompense le commandement de la garde nationale. Au 9 thermidor, lorsqu'il devait secourir le parti de Robespierre, il se déconcerta et se réfugia à l'Hôtel-de-Ville, où un des présidents du tribunal révolutionnaire, indigné de sa lâcheté, le jeta par une fenêtre. Il fut traîné le lendemain à l'échafaud.

HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, un des premiers compagnons de saint Ignace, né vers 1520, mort en 1600, fut missionnaire aux Indes. Il acquit la connaissance des langues des différentes contrées où il prêcha, et publia des *Grammaires* et des *Vocabulaires* de ces langues, qui sont estimés. Il donna aussi plusieurs *Vies* des saints, et un traité *Contra fabulas Ethnicorum*.

HENRY (Robert), historien écossais, né dans le comté de Stirling en 1708, mort en 1790, fut ministre de l'église presbytérienne d'Ecosse. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*, publiée de 1771 à 1793, 6 vol. in-4, qui se termine à la mort de Henri VIII. Cet ouvrage traite en autant de sections distinctes de l'histoire civile, de la religion des institutions, du commerce, des arts, des mœurs, etc. Il a été traduit par Boulard et Cantwell, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4.

HENRY (Patrick), gouverneur de la Virginie, un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, né en 1736, exerça d'abord la profession d'avocat, fut élu membre de l'assemblée de Virginie en 1765, député au congrès, 1774, gouverneur, 1776, et fut plusieurs fois rappelé à ce poste par le choix de ses concitoyens. Il refusa en 1795 la place de secrétaire d'état; se démit en 1796 de son gouvernement, et mourut en 1799. Patrick Henry est peut-être l'orateur le plus éloquent qu'ait possédé l'Amérique : il fit prendre par l'état de Virginie des mesures vigoureuses contre l'Angleterre, qui furent bientôt adoptées par tous les autres états.

HENRY (Pierre-François), littérateur, né à Nancy en 1795, mort à Paris en 1833, est auteur d'une *Histoire du Directoire*, 1801; d'une *Histoire de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1826; et a traduit de l'anglais les *Œuvres politiques de sir Washington*, 1789, les *Voyages de Sydney Parkinson* (1797), de *Bruce* (1795), de *Vancouver* (1802), la *Vie de Washington* (1807), etc.

HENRY, rois, princes, etc. *Voy.* HENRI.

HEPHESTIADES (ILES). *Voy.* ÉOLIENNES.

HÉPHESTION, favori d'Alexandre-le-Grand, fut le compagnon de ses travaux et de ses plaisirs. Il épousa une des filles de Darius. Il mourut à Ecbatane l'an 324 av. J.-C. : Alexandre fut si touché de cette perte qu'il en pensa mourir de douleur, et qu'il fit crucifier le médecin qui l'avait soigné.

HÉPHESTION, grammairien grec d'Alexandrie, vivait sous le règne de Vespasien. On a de lui un *Enchiridion de metris et poëmate*, publié avec traduction latine, par J. Corn. de Pauw, Utrecht, 1727, in-4, et Oxford, 1810.

HÉPHESTIOS, nom grec de Vulcain.

HEPPENHEIM, ville murée du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 28 kil. S. de Darmstadt; 3,600 hab. Château.

HEPTANOMIDE, *Heptanomis*, dite aussi *Moyenne-Egypte*, auj. *Vostouni*, l'une des trois grandes régions de l'Égypte, était située au centre, et avait pour capitale Memphis, qui fut aussi celle de toute l'Égypte sous les derniers pharaons. L'Heptanomide comprenait 7 nomes (d'où son nom), savoir : le Memphite, l'Arsinoïte ou Crocodilopolite, l'Héracléopolite, l'Aphroditopolite, l'Oxyrinchite, le Cynopolite, l'Hermopolite. Sous l'Empire romain, on en ajouta trois, l'Antinoïte, la grande Oasis, la petite Oasis. Souvent on comprend dans l'Égypte moyenne plusieurs autres nomes, qui appartiennent ordinairement à la Haute-Egypte, telles que : le Lycopolite, un second nome Aphroditopolite, le Panopolite, etc.

HEPTARCHIE (c.-à-d. sept royaumes), nom par lequel on désigne sept royaumes créés successivement du Ve au VIIe siècle par les Angles et les Saxons dans la Grande-Bretagne. Ces royaumes sont ceux de *Kent*, fondé vers 455 par Hengist, de *Sussex*, par Ella en 491, de *Wessex*, par Cerdic en 516, d'*Essex* en 526, de *Northumberland* en 547 (celui-ci forma primitivement deux royaumes distincts, ceux de *Déiric* au S. et de *Bernicie* au N.), d'*Est-Anglie* en 571, et de *Mercie* en 584. Ils comprenaient toute l'Angleterre, moins le pays de Galles, et la partie méridionale de l'Ecosse. Après s'être long-temps combattus, ces petits états furent réunis de 800 à 827 sous la domination d'un seul maître, Egbert, roi de Sussex, qui prit le nom de roi d'Angleterre.

HERA ou HÉRÉ, nom de Junon en Grèce.

HERACLÉE, *Heraclæa*, nom commun à un grand nombre de villes anciennes, que l'on supposait fondées par Hercule (en grec *Héraclès*), et parmi lesquelles on distinguait : 1° *Heraclæa Thraciæ* ou

Perinthus, auj. *Erekli* (*Voy.* PÉRINTHE); — 2° *Heraclæa Pontica* ou *Eribolum*, auj. *Erekli*, en Bithynie, sur le Pont-Euxin, colonie milésienne, qui elle-même fonda beaucoup d'autres colonies et fut très florissante; — 3° *Heraclæa Lucaniæ*, auj. Policoro en Italie, sur la côte de la mer Ionienne, près de Métaponte, à l'embouchure de l'Aciris; c'était une colonie de Tarente: elle fut très commerçante et très riche; les Romains la soumirent en même temps que Tarente, 273 ans av. J.-C.; — 4° *Heraclæa Minoa*, sur la côte méridionale de la Sicile à l'O. et près d'Agrigente, colonie crétoise très grande et très riche pendant un temps, mais ruinée par les Carthaginois; — 5° *Heraclæa Caccabaria* ou *Fanum sancti Eutropii*, auj. *Saint-Tropez*, ville de Gaule dans la Narbonnaise 2ᵉ, au S. de *Forum Julii* et sur la mer; — 6° *Heraclæa Viennensis*, auj. *Saint-Gilles*, ville de Gaule dans la Viennaise, sur la rive droite de la grande embouchure du Rhône; ce fut la première résidence du roi goth Ataulf.

HÉRACLÉONAS (Constantin), 4ᵉ fils d'Héraclius et de l'impératrice Martine, monta sur le trône en 641 conjointement avec son frère Héraclius-Constantin, n'étant âgé que de 15 ans. La mort de son frère, qui périt empoisonné par sa mère Martine, le rendit seul maître de l'empire. Son gouvernement, odieux au peuple, dura seulement quelques mois; il fut déposé, eut le nez coupé, et fut envoyé en exil, où il mourut.

HÉRACLÉOPOLIS, nom commun à deux villes d'Égypte qu'on supposait fondées par Hercule et qu'on distinguait par les épithètes de *grande* et de *petite*. La 1ʳᵉ, située à l'O. du Nil, sur le canal de Joseph, était célèbre par le culte rendu à l'ichneumon; c'était le ch.-l. du nome Héracléopolite dans l'Heptanomide; — la 2ᵉ, dite en égyptien *Sethro*, était à 25 kil. E. de Tanis.

HÉRACLIDE DE PONT, *Ponticus Heraclides*, philosophe grec, d'Héraclée dans le Pont, vint à Athènes vers l'an 357 av. J.-C. et y fut successivement disciple de Speusippe, de Platon et d'Aristote; il avait composé plusieurs ouvrages sur la philosophie, la physique et la grammaire. Tous ces ouvrages sont perdus, il nous reste seulement quelques extraits de son *Traité des constitutions des États*, publié par Kœpler, Halle, 1804, et par Coray, Paris, 1805 (1ᵉʳ vol. de la *Bibliothèque grecque*). On a encore sous son nom un traité des *Allégories d'Homère*.

HÉRACLIDES. On appelle ainsi les fils, petit-fils et autres descendants d'Hercule. Après la mort de ce héros au XIVᵉ siècle av. J.-C., Hyllus son fils et son héritier direct et les autres Héraclides avaient été chassés de Tirynthe et du Péloponèse par Eurysthée. Ils se retirèrent d'abord dans la Trachinie, puis en Attique, d'où, avec le secours de Thésée, ils essayèrent de rentrer dans le Péloponèse. Vaincus dans deux expéditions, et repoussés par un oracle, ils renoncèrent à leurs tentatives après la mort d'Hyllus, et se retirèrent chez les Doriens en s'engageant à ne point inquiéter le Péloponèse pendant 100 ans. Infidèles à cet engagement, les Héraclides, aidés des Doriens et sous la conduite de Cléodée et d'Aristomaque, tentèrent deux nouvelles invasions qui n'eurent aucun résultat. Enfin dans une 5ᵉ expédition ils réussirent à reconquérir le Péloponèse. Ils avaient à leur tête Aristodème, dont les descendants régnèrent à Lacédémone; Témène, qui s'empara d'Argos, et Cresphonte, auquel échut la Messénie. Cet événement eut lieu 80 ans après la prise de Troie (1190 ou selon une autre chronologie 1104 ans av. J.-C.). D'autres Héraclides régnèrent en Lydie et en Macédoine: les premiers étaient issus d'Alcée, fils d'Hercule et d'Omphale; les seconds de Caranus.

HÉRACLITE, d'Éphèse, philosophe grec de l'école d'Ionie, florissait vers l'an 500 av. J.-C. Il occupa une haute magistrature dans sa patrie; mais ayant été victime d'une injustice, il renonça aux affaires et se retira loin de la société des hommes sur une montagne solitaire où il vivait d'herbes et de racines. Accablé d'infirmités précoces, il se laissa mourir de faim à l'âge de 60 ans. Héraclite était d'une humeur chagrine et misanthropique, ce qui a fait dire qu'il pleurait toujours: on l'oppose vulgairement à Démocrite, qui riait sans cesse. Il avait composé un *Traité de la Nature* (en prose), et d'autres écrits, tous remarquables par leur obscurité, ce qui lui a fait donner le surnom de *Ténébreux*. Héraclite admettait pour principe unique le feu, mais un feu pur et subtil, bien différent de celui que nous voyons: il disait que toutes choses sont dans un écoulement perpétuel, que tout devient, rien ne demeure, que les parties de l'univers sont sans cesse rapprochées par la concorde et séparées par la discorde; que le monde doit périr par un embrasement général. Il reconnaissait une raison universelle que tous les hommes reçoivent par une sorte d'aspiration, et semblait ainsi placer le critérium de la vérité dans l'accord unanime. Il ne reste d'Héraclite que quelques fragments qui ont été réunis par H. Étienne dans sa *Poesis philosophica*, Paris, 1573, et par Schleiermacher, dans le *Musée de la science des anciens*.

HÉRACLITZA, *Heraclæa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 40 kil. N. E. de Gallipoli; assez peuplée.

HÉRACLIUS, empereur d'Orient, fils d'un exarque d'Afrique, renversa le tyran Phocas en 610, et se fit couronner à sa place, à l'âge de 35 ans. De 610 à 622, son règne ne fut marqué que par des désastres; l'empire, envahi en Europe par les Avares, en Asie-Mineure et en Egypte par les Perses, fut réduit aux murs de Constantinople. Mais de 622 à 629, ce fut une époque de gloire: Héraclius, à la tête de ses troupes, remporta plusieurs victoires sur Chosroès, roi des Perses, et reconquit l'Asie-Mineure jusqu'au Tigre, tandis que le patrice Bonose repoussait les Barbares loin de Constantinople. Mais ensuite commença une nouvelle période de revers et de honte, de 632 à 641. Héraclius ne s'occupa plus que de controverses théologiques, et publia en faveur des *Monothélites* un fameux édit appelé *Ecthèse*: pendant ce temps les lieutenants du calife Aboubèkre prenaient Damas (632). Puis Jérusalem se rendit au calife Omar (637), et enfin la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine furent perdues. Héraclius se montra faible et inepte au milieu de ces désastres. Il mourut en 641, laissant deux fils, Héraclius-Constantin et Héracléonas, qui régnèrent seulement quelques mois.

HÉRACLIUS II (Constantin), fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, né à Constantinople en 612, succéda à son père en 641, et ne régna que quelques mois. Il partagea le trône avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine. Ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea en l'empoisonnant.

HÉRACLIUS, roi de Géorgie, 1760-1798. *Voy.* GÉORGIE.

HERAT, ville de l'Afghanistan, capitale du Khoraçan orient., et de la prov. d'Hérat, à 640 kil. N. O. de Kaboul, par 34° 55' lat. N. et 58° 16' long. E. On porte sa population à 100,000 hab. Elle est fortifiée, renferme un grand nombre de bazars, de mosquées, de caravansérais et de bains. On y fabrique des étoffes de coton et de soie, des châles, des tapis, des essences de rose, etc.; le commerce y est considérable. Cette ville est très ancienne, et existait, dit-on, dès le temps d'Alexandre. Elle a été souvent ravagée par les divers conquérants qui

se sont disputé la domination de l'Asie. Elle fut prise par Gengis-khan, puis par Tamerlan, qui en fit le siége de son empire; les sophis la réunirent ensuite à la Perse; mais les Afghans la leur enlevèrent en 1715. Nadir-chah la reprit en 1741 et Ahmed-chah en 1749. Depuis ce temps elle forme un état pour ainsi dire indépendant et qui fait partie du Khoraçan-Afghan dans le roy. de Kaboul. La Perse n'a point renoncé cependant à ses prétentions sur Hérat, et récemment (1840) le roi de Perse s'est emparé de cette ville.

HERAULD (Didier), *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris et philologue, né vers 1579, mort en 1649, célèbre par plusieurs ouvrages d'érudition, avait été d'abord professeur au collége de Sedan. Il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. On lui doit des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobe*, sur *Martial*; un ouvrage *contre Saumaise*, Paris, 1699, in-8; des livres *de droit*, etc.

HÉRAULT, riv. de France, naît dans les Cévennes (dép. du Gard), arrose St-Guilhem, Pézenas, Bessan, et se jette dans la Méditerranée, au port d'Agde, après 130 kil. de cours.

HÉRAULT (dép. de l'), un des départ. méridionaux de la France, est borné au N. par les dép. du Gard et de l'Aveyron; à l'E. par celui du Gard; au S. par celui de l'Aude et la Méditerranée; à l'O. par ceux du Tarn et de l'Aude. Superficie, 6,239 kil. carrés; 357,846 hab. Ch.-l., Montpellier. Il était compris tout entier dans l'ancien Languedoc. Ce dép. est arrosé par l'Hérault, le Lez et l'Orbe; il est traversé par les canaux du Midi, de Lunel, de Graves, de la Peyrade, de Montpellier, etc. Le sol est gras et riche; il produit peu de blé, mais donne beaucoup de fleurs et de fruits; campagnes couvertes d'oliviers et de mûriers, jardins remplis d'orangers, citronniers, grenadiers; prés toujours verts, prairies artificielles, vins excellents (*Lunel*, *Frontignan*, *St-George* et autres); melons; grande richesse en plantes médicinales, tinctoriales; moutons nombreux et estimés, vers à soie, grande pêche de la sardine près de Cette: 70,396 hectares de forêts (chênes et pins). Houille, granit, marbre, albâtre, plâtre, eaux minérales, marais salans, draps communs; bonneterie en soie, en laine et coton dite de *poil d'Inde*; fabriques de merrain, papier, huile de ricin, acier, verdet, acides minéraux; confitures, eaux-de-vie; raisins secs, olives confites, bois de construction, bestiaux; grand commerce maritime. — Le dép. de l'Hérault a 4 arrondissements (Beziers, Lodève, Montpellier, Saint-Pons), 36 cantons et 328 communes. Il appartient à la 9e division militaire, et possède un archevêché et une cour royale qui ont leur siége à Montpellier.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (Marie-Jean), conventionnel, né à Paris en 1760, d'une famille ancienne et noble, était déjà connu comme avocat et littérateur lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé député à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Il siégea dans les rangs des plus ardents révolutionnaires; il présida la Convention au 31 mai, lors de la proscription des Girondins; la constitution de 1793, établie après cet événement, fut principalement son ouvrage. Hérault fit aussi partie du comité de Salut public; il s'y montra fort réservé: aussi fut-il accusé de *reculer*; il fut en conséquence arrêté le 9 mars 1794, quelques jours avant Danton, son ami, et Camille Desmoulins; tous marchèrent ensemble à l'échafaud, le 5 avril 1794. Hérault de Séchelles a laissé quelques écrits: *Une visite à Buffon*, 1785, in-8, réimprimé en 1802 sous le titre de *Voyage à Montbard*; *Détails sur la société d'Olten*, 1790, in-8; *Théorie de l'ambition*, 1802, in-8; *Rapports sur la constitution de 1793*.

HERBAS, ville d'Espagne, à 17 kil. S. O. de Béjar, au milieu des monts de Gredos; 6,150 hab.

HERBAULT, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 14 kil. O. de Blois; 720 hab.

HERBELOT (Barthélemy d'), orientaliste, né à Paris en 1625, mort en 1695, parcourut l'Italie pour y consulter les manuscrits, résida longtemps à Florence auprès du grand-duc, fut à son retour en France nommé interprète pour les langues orientales, puis professeur de syriaque au Collége de France. On a de lui: *Bibliothèque orientale* ou *Dictionnaire universel*, contenant tout ce qui concerne les peuples de l'Orient, Paris, 1697, in-fol., La Haye, 1777-1782, 4 vol. in-4. Cet ouvrage montre une érudition immense, mais manque de critique. L'auteur ne put le faire imprimer lui-même; il fut publié par Galland.

HERBERAY DES ESSARTS (Nicolas d'), écrivain du XVIe siècle, d'une famille noble de Picardie, mort vers 1552, était commissaire d'artillerie. Il est connu par plusieurs traductions: celle d'*Amadis des Gaules* (faite sur l'espagnol, 1540-1548, et entreprise par ordre de François I); celles du premier livre de la *Chronique du très vaillant et redouté don Florès de Grèce*, 1552, in-fol.; de *Flavius Josèphe*, 1557, in-fol.; de *l'Horloge des princes*, etc.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), historien, né dans la Basse-Styrie en 1486, mort en 1566, remplit honorablement diverses missions diplomatiques en Russie, en Danemark, à Constantinople. Il est auteur d'une histoire de Russie fort estimée: *Rerum Moscoviticarum commentarii*, Vienne, 1549, Bâle, 1556, et trad. en allemand, Vienne, 1557.

HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, né en 1722 en Carniole, mort en 1787, concourut à introduire en Allemagne les réformes ecclésiastiques qui ont signalé le règne de l'empereur Joseph II; il encourut les réprimandes de la cour de Rome pour avoir soutenu que le temporel n'est pas du ressort des papes, et que les pontifes doivent se contenter de la puissance spirituelle.

HERBERT DE CHERBURY (lord Édouard), homme d'état et philosophe, né en 1581 à Montgommery (Galles), mort en 1648, se distingua par les qualités du corps comme par celles de l'esprit, et eut dans sa jeunesse de grands succès auprès des dames à la cour d'Angleterre et à celle de France. Après avoir servi avec distinction sous le prince d'Orange, il fut nommé par Jacques I ambassadeur auprès de Louis XIII, et négocia en faveur des protestants. Il eut dans cette ambassade de vifs démêlés avec le connétable de Luynes. A son retour, il fut créé pair d'Irlande, puis d'Angleterre. Herbert de Cherbury fut un des premiers à professer le déisme. Il a consigné ses opinions sur ce sujet dans les ouvrages intitulés: *De veritate prout distinguitur à revelatione*, Paris, 1624, Londres, 1645: *De religione laici* (à la suite du précédent). On a aussi de lui: *Histoire de Henri VIII*, en anglais, ouvrage très estimé; *Vie de Herbert, écrite par lui-même*, publiée en 1730 par Horace Walpole. — Son frère, George Herbert, a laissé quelques poésies sacrées. Elles ont pour titre: *Le Temple et le Ministre de la campagne*. Il mourut en 1635.

HERBIERS (les), ch.-l. de canton (Vendée), à 37 kil. E. de Bourbon-Vendée; 2,800 hab.

HERBIGNAC, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 28 kil. N. O. de Savenay; 3,110 hab.

HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste, né à Paris en 1783, mort en 1806, a publié une *Grammaire arabe*, Paris, 1803, 1 vol. in-fol.; une *Notice sur Hafiz de Chyraz*, poëte arabe, avec une imitation en vers de quelques odes de ce poëte, 1806, in-12, rare. Il a laissé plusieurs ouvrages importants: *Dictionnaire arabe-français et français-arabe*, 2 vol.; *Histoire des poëtes persans*; *Traité sur*

la musique des Arabes; Des synonymes arabes, etc.

HERBIPOLIS, nom latinisé de WURTZBOURG.

HERBST (*Jean-Frédéric-Guillaume*), naturaliste allemand, né en 1743 à Pétershagen (principauté de Minden), mort en 1807, fut d'abord instituteur à Berlin, reçut ensuite les ordres, et fut nommé aumônier d'un régiment prussien. Il se distingua dans le ministère de la chaire, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé, outre des recueils de *sermons*, divers ouvrages estimés sur l'histoire naturelle : *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-4, avec gravures; *Introduction à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784-1787, 3 vol. in-fol., avec gravures; *Introduction à la connaissance des vers*, Berlin, 1787-1789, 2 vol. in-8, avec figures; *Système naturel de tous les insectes connus tant indigènes qu'exotiques*, Berlin, 1783-1804, 11 vol. in-8, avec figures.

HERBST, imprimeur. *Voy.* OPORIN.

HERCULANUM, en grec *Héraclée*, ville de Campanie, sur la côte, entre Neapolis (Naples) et Pompéi, fut renversée en partie, puis ensevelie, l'an 79 de J.-C., par une éruption du Vésuve. Un hasard fit découvrir son emplacement en 1713, et des fouilles habilement dirigées ont rendu au jour la ville presque tout entière. On en a tiré nombre d'antiquités précieuses qui furent d'abord portées à *Portici*, village voisin, où elles formaient (avec celles de Pompéi et de Stabies), un riche musée : puis transférées à Naples. Herculanum était une ville fort belle, bien percée, à rues droites, riche en monuments et en belles maisons. On y a trouvé fort peu d'argent et fort peu de cadavres, preuve sûre que les habitants avaient eu presque tous le temps de s'enfuir.

HERCULE, le plus célèbre des héros de l'antiquité, était, selon la fable, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, et vivait au XIVe siècle avant J.-C., vers 1330. Aussitôt qu'il fut né, la jalouse Junon, qui le haïssait à cause de sa mère, envoya contre lui deux serpents pour le dévorer : mais l'enfant les mit en pièces. Hercule devint en peu de temps d'une taille et d'une force extraordinaires, et se distingua par une foule d'exploits. Obligé, par les destins, d'obéir à Eurysthée (Voy. ce nom), il entreprit par les ordres de ce prince une foule de travaux périlleux, dont les principaux sont connus sous le nom des *Douze travaux d'Hercule*. Ainsi il étouffa le lion de Némée, tua le sanglier d'Érymanthe et l'hydre de Lerne, perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale, dompta le taureau de Crète et les chevaux de Diomède, enleva les bœufs de Géryon et les pommes d'or des Hespérides, atteignit la biche aux pieds d'airain, nettoya les étables d'Augias, défit les Amazones et traîna Cerbère hors des enfers : de plus, il délivra Hésione d'un monstre marin, sépara les montagnes de Calpé et d'Abyla, qui auparavant étaient une seule montagne et qui formèrent ce qu'on a nommé depuis les *Colonnes d'Hercule*, tua le centaure Nessus, qui voulait enlever Déjanire, sa femme, délia Prométhée enchaîné sur le Caucase, prit Troie pour punir le roi Laomédon de son parjure, s'empara de Pylos, d'OEchalie, et fit une foule d'autres exploits brillants. Ayant emmené d'OEchalie Iole, fille d'Euryte, il se disposait à épouser cette princesse, quand Déjanire, sa femme, se voyant près d'être délaissée, lui envoya une tunique teinte du sang empoisonné du centaure Nessus, croyant ce présent propre à le ramener à elle. Hercule ne se fut pas plus tôt revêtu de cette robe qu'elle se colla sur sa peau et le déchira cruellement. Ne pouvant supporter ses tourments, il éleva un immense bûcher sur le mont OEta, et s'y brûla. Philoctète, son ami, recueillit ses cendres. Jupiter le plaça au ciel et lui donna Hébé pour épouse. Hercule eut plusieurs femmes, dont les plus connues sont Mégare, qu'il tua dans un accès de fureur, et Déjanire, dont il eut Hyllus. Il aima Omphale, reine de Lydie, et fila à ses pieds pour obtenir ses faveurs. Hercule avait été exclu de ses états héréditaires par Eurysthée. Après sa mort, les Héraclides, ses descendants, firent de nombreux efforts pour les reconquérir, mais ils ne parvinrent à y rentrer qu'en 1190 av. J.-C. (*Voy.* HÉRACLIDES). — Le grand nombre des exploits que l'on attribue à Hercule fait croire qu'il y a eu plusieurs personnages de ce nom. Varron en compte jusqu'à 44. Diodore en reconnaît 3 et Cicéron en distingue 6 : les trois premiers, issus de trois Jupiters, un quatrième égyptien, fils du Nil, un cinquième crétois, qui fut un des Dactyles Idéens, et le sixième indien et nommé Bélus. Les Grecs ont cru retrouver leur Hercule dans tous les pays qu'ils ont parcourus ; ils l'ont vu sous les traits du Candaule lydien, du Bel ou Baal de Syrie, du Melkart de Tyr, du Djom ou Som égyptien, du Rama hindou, de l'Ogmios gaulois, etc. Quoi qu'il en soit, on doit au moins distinguer : 1° un Hercule-dieu, dont le culte serait originaire d'Orient ; 2° un Hercule-roi, issu à Thèbes d'une branche de la famille de Persée et tige des Héraclides, auquel on a prêté tous les exploits merveilleux et allégoriques de l'Hercule-dieu. Quelques savants ne voient dans Hercule qu'un personnage allégorique, et le confondent avec le soleil : ses douze travaux représenteraient alors les douze mois ou les douze signes du Zodiaque.

HERCULE (Maximien). *Voy.* MAXIMIEN.

HERCULE D'ESTE. *Voy.* ESTE.

HERCULE (Les colonnes d'). Les anciens nommaient ainsi les deux monts Abyla et Calpé (l'un en Afrique et l'autre en Espagne), qui jadis, dit-on, ne formaient qu'une seule montagne et qu'Hercule sépara pour unir la Méditerranée à l'Océan ; il paraît que les véritables colonnes d'Hercule ne sont que les deux colonnes du temple de Melkart à Gadès. Les deux colonnes forment un trait essentiel de tous les temples phéniciens.

HERCULIS INSULA, auj. l'île d'*Asinara*, petite île de la Méditerranée, près de l'île de Sardaigne.

HERCULIS... PORTUS, nom commun à plusieurs lieux anciens dont la fondation était attribuée à Hercule, et dont les principaux sont : 1° *Herculis Cosani Portus*, auj. *Porto-Ercole*, petite ville de l'Etrurie mérid., près de Cosa, à laquelle elle servait de port ; 2° *Herculis Liburni Portus*, lieu de l'Etrurie septent., sur l'emplacement où est auj. *Livourne* ; 3° *Herculis Monœci Portus*, auj. *Monaco*, ville de Gaule, dans les Alpes maritimes, entre *Nicæa* (Nice) et *Albium Intemelium* (Vintimille).

HERCULIS TEMPLUM, auj. *San Pedro*, ville de Bétique, à 62 kil. E. de Gadès, avait été fondée par les Tyriens sur une hauteur qui dans les marées hautes forme une île.

HERCYNIENNE (forêt), *Hercynia Silva*, immense forêt qui couvrait presque toute la Germanie, s'étendait du Rhin à l'Erzgebirge (*Hercynii Montes*) et au Bœhmerwald ; la Forêt-Noire, ainsi que les bois qui couvrent les montagnes du Harz et de l'Erzgebirge, n'en sont que des restes. *Harz*, *Erz* sont probablement les radicaux du mot *Hercynia*.

HERCYNII MONTES. *Voy.* HERCYNIENNE (FORÊT).

HERDER (J. GOTTFRIED), écrivain allemand, né en 1744 à Mohrungen (Prusse orientale), d'une famille pauvre, mort en 1803, se forma par ses seuls efforts et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut successivement prédicateur à Riga, à Schaumbourg-Lippe, à Weimar (1776), et président du consistoire de cette dernière ville. Savant presque universel, il s'exerça dans les genres les plus divers et laissa une foule d'écrits qui se rattachent soit à la religion et à la théologie, soit à la philosophie, soit à l'histoire et l'archéologie, la littérature et les arts, et dont

le recueil, publié après sa mort par ses amis Ch.-G. Heyne et Müller, forme 45 vol. in-8, Tubingue, 1805-20. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé : *Idées sur l'histoire de l'humanité*, et a été traduit en français par Quinet, 1827, 3 vol. in-8 : il y montre la marche progressive de l'humanité et tâche de dévoiler les desseins de la Providence sur l'homme. On remarque en outre ses *Dissertations sur la langue allemande* ; — *Sur les rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux* ; — *Sur la théorie du beau dans les arts* : — *Sur les causes de la décadence du goût* (couronnées en 1773 par l'Académie de Berlin) ; ses *Dialogues sur Dieu et l'âme* (contre Spinosa) : ses *Sermons*, etc. Herder a mérité par ses vertus et par l'onction de ses écrits d'être appelé le *Fénelon de l'Allemagne*.

HERDONÉE, *Herdonea*, auj. *Ardona*, ville de l'Italie ancienne, dans l'Apulie propre, au centre, près du Cerbalus (auj. Cervaro), est célèbre par les victoires qu'Annibal y remporta l'an 212 av. J.-C. sur Fulvius Flaccus, et l'an 210 sur Centumalus.

HERDONIUS (Appius), citoyen romain, Sabin de naissance, voulut usurper dans Rome le souverain pouvoir, s'empara du Capitole avec une troupe d'exilés ou d'esclaves, et s'y enferma ; mais il y fut assiégé et périt dans le combat, l'an 418 av. J.-C.

HÉRÉE, *Heræa*, ville d'Arcadie, sur l'Alphée, près de l'Élide, formait un petit état indépendant et donnait son nom aux monts voisins (*Heræi montes*) qui, courant de l'O. à l'E., liaient les Nébrodes aux Péluviens. On recueillait aux environs un vin très capiteux. — Ville de Sicile, la même qu'Hybla. *Voy.* HYBLA.

HEREFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Hereford, sur la Wye, à 19 kil. N. O. de Londres ; 9,100 hab. Cathédrale, palais épiscopal, bibliothèque, etc. Un peu d'industrie. C'était une place forte du temps des Saxons. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre des Deux-Roses et sous le règne de Charles I. — Le comté d'Hereford, situé entre ceux de Salop, Glocester, Monmouth, Worcester, Brecknock, Radnor, a 60 kil. sur 53, et 10,400 hab. : aspects charmants, sol fertile, forêts, culture parfaite, bestiaux et moutons recherchés.

HEREFORD (comtes d'). *Voy.* DEVEREUX.

HERENCIA, ville d'Espagne (Tolède), à 60 kil. N. E. de Ciudadréal ; 8,000 hab. Savon.

HERENNIUS (PONTIUS), général samnite. *Voy.* PONTIUS.

HERENNIUS (C.), Romain, contemporain de Cicéron, à qui est adressé le traité de Rhétorique dit *ad Herennium*. On ne sait rien de cet Herennius, et on doute fort que la Rhétorique qui lui est adressée soit de Cicéron ; on l'attribue à Antonius Gnipho ou à Cornificius.

HERENTHALS, ville de Belgique (Anvers), à 28 kil. E. d'Anvers, sur la Petite-Nèthe ; 2,200 hab. Draps, dentelles, distillerie de grains, corroieries. — Cette ville est très ancienne, et portait autrefois le nom de St-Vaudru.

HÉRÉSIES. *Voy.* les noms des principales hérésies, entre autres : NAZARÉENS, ÉBIONITES, NOVATIENS, GNOSTICISME, MANICHÉENS, SABELLIANISME, DONATISTES, ARIANISME, PÉLAGIANISME, MONOPHYSITES, NESTORIENS, ALBIGEOIS, etc.

HERFORD, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 24 kil. S. O. de Minden ; 6,500 hab. Jadis forte. Filature de coton, lainages, toiles damassées, huile. On y voit un mausolée en l'honneur de Witikind, érigé par Charles IV en 1377 à Enger, et transporté à Herford en 1414.

HÉRICOURT, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 26 kil. E. de Lure ; 3,353 hab. Toiles, filatures de coton, bonneterie, tanneries, quincailleries, etc.

HÉRICOURT (Louis de), jurisconsulte, né à Soissons en 1687 d'une ancienne famille de Picardie, mort en 1752, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1712, et acquit la réputation d'être le plus savant canoniste de la France. Ses principaux ouvrages sont : *Lois ecclésiastiques de France*, Paris, 1719 ; *Traité de la vente des immeubles par décret*, 1727, in-4 ; *Coutume de Vermandois*, 1728, 2 vol.

HERISAU, ville de Suisse (Appenzell), à 11 kil. N. O. d'Appenzell ; 7,000 hab. Aux environs, ruines des châteaux de Schwanberg et de Rosenberg. Industrie et commerce. Le grand conseil des Rhodes extérieurs se tient alternativement à Trogen et à Herisau.

HÉRISSANT (L.-Théod.), diplomate et littérateur, né à Paris le 7 juin 1743, fils d'un célèbre imprimeur, mort le 21 mai 1811, se fit recevoir avocat en 1765, lors de la formation du parlement Maupeou, alla étudier le droit germanique en Allemagne, fut nommé secrétaire à la légation de la diète de Ratisbonne (1772), puis conseiller de légation, chargé d'affaires, revint en 1792 à Paris, et se voua dès lors exclusivement à la littérature. On a de lui : les *Éloges de Caylus, de Joly de Fleury* et *du duc d'Orléans, régent*, dans la *Galerie française* (1770) ; des *Fables et discours en vers*, 1783, in-12 ; il a coopéré à la *Bibliothèque historique de la France*, et à la *Bibliothèque de société* de Chamfort. — Son frère, L.-Ant. Hérissant, né en 1745, s'était déjà distingué comme médecin et littérateur, lorsqu'il mourut à 24 ans. On lui doit des *Éloges de Gonthier d'Andernach ; de Ducange*, et la *Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages français qui traitent de l'histoire naturelle*, 1771, in-8 (achevée par le Dr. Coquereau).

HÉRISSANT DES CARRIÈRES (Jean-Thomas), professeur de langue française, de la même famille que les précédents, né à Paris vers 1742, mort en 1820 à Croydon, près de Londres, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent*, en français et en anglais, Londres, 1792, 2 vol. in-8 ; *Grammatical instituts of the french language*, 1793, in-12 ; *Petit Parnasse français*, etc., 1796, in-8. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire d'Angleterre*, par Ol. Goldsmith, Paris, 1777, 2 vol. in-12, et a donné une édition augmentée du *Dictionnaire anglais-français* de Boyer.

HÉRISSON, ch.-l. de cant. (Allier), à 21 kil. N. E. de Montluçon ; 1,400 hab. Commerce de plumes à écrire.

HERISTAL ou HERSTALL, *Heristalium*, ville de Belgique (Liége), sur la Meuse, à 6 kil. N. E. de Liége ; 5,000 hab. Acier pour bijouterie, ustensiles de fer. C'était jadis une place forte qui fut la résidence de la famille d'Héristal et des premiers rois de la seconde race ; elle fut ensuite comprise dans le duché de Basse-Lotharingie, devint plus tard l'apanage des fils puînés des ducs de Brabant ; et en 1546 fut réunie aux domaines des princes de Liége, dont elle a depuis suivi la destinée.

HERISTAL (maison D'), maison illustre d'où sortit la dynastie des Carlovingiens, a eu pour fondateurs Pepin-le-Gros ou le Jeune, sire d'Héristal, maire du palais sous Thierry III et plus tard duc et prince des Francs. Il était petit-fils de Pepin de Landen par sa mère Begga, et petit-fils d'Arnolf par son père Ansegise. Il eut pour fils Charles Martel, maire du palais sous Chilpéric II et Thierry IV, et pour petit-fils Pepin-le-Bref, père de Charlemagne et premier roi carlovingien. *Voy.* CARLOVINGIENS.

HERIUS, riv. de Gaule, dans la Lyonnaise 3e, auj. la VILAINE.

HERLEN, ville du Limbourg, à 15 kil. N. E. de Maëstricht ; 2,500 hab.

HERLICIUS (David), poëte, médecin et astrologue allemand, né à Zeitz, en Misnie, l'an 1557,

mort en 1636, enseigna les mathématiques à l'université de Gripswald en 1585, et la physique à Stargard depuis 1598. Il s'était fait une grande réputation par ses prédictions et son habileté à tirer les horoscopes. Il avait prédit la ruine de l'empire turc pour la fin du XVIe siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits dont le plus curieux est : *Opus mirabilium*, Nuremberg, 1613, in-4.

HERMÆUM PROM., c.-à-d. *Cap de Mercure*, nom commun dans l'antiquité à plusieurs caps, dont les principaux sont les trois caps nommés auj. *Della Cacca*, en Sardaigne ; — *Ieni-hissar*, dans le détroit de Constantinople sur la côte européenne ; — *Cap Bon*, en Afrique, dans l'état de Tunis, au N. E. et vis-à-vis de la Sicile.

HERMANARIC ou ERMERIC, célèbre roi goth, de la famille des Amales, né vers l'an 280 de J.-C., succéda à Gébéric dans un âge avancé, et recula les limites de l'empire des Goths jusqu'au Don, à la Theiss, au Danube et à la Baltique ; il soumit les Hérules, les Vendes et les Esthiens ; mais vaincu par les hordes innombrables des Huns, il se donna la mort (376), pour ne pas survivre à sa défaite.— Nom de 2 rois Suèves (409-28 et 428-38) peu connus ; souvent on n'en fait qu'un seul. *Voy.* SUÈVES.

HERMANCE, village de Suisse (Genève), à 14 kil. N. E. de Genève ; 400 hab. C'était jadis une ville forte ; elle fut détruite à la fin du IVe siècle par les Bourguignons. Rebâtie par la reine Hermangarde, elle fut brûlée par les Bernois au XVIe siècle.

HERMANDAD (la sainte), du latin *germanitas*, confrérie. On nommait ainsi en Espagne et surtout en Castille une association d'officiers de police, chargés de veiller à la sûreté des routes. Elle fut établie dans le royaume de Castille en 1486 ; elle avait trois résidences principales : Tolède, Ciudad-Rodrigo et Talavera.

HERMANFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, hérita du tiers de ce royaume à la mort de son père. Mais, poussé par les conseils de sa femme Amalberge, il s'empara du royaume entier, en faisant périr ses deux frères, Bertaire et Balderic. Pour renverser ce dernier, il avait été secondé par Thierri, roi de Metz ; ayant refusé d'admettre ce prince au partage du butin, il fut attaqué en 528, perdit toute la Thuringe, et fut précipité du haut des murailles de Tolbiac.

HERMANGARDE, nom de plusieurs princesses du moyen âge : 1° de la 2e femme de Charlemagne, fille de Didier, roi des Lombards, qui fut répudiée en 771 après un an de mariage ; 2° de la 1re femme de Louis-le-Débonnaire, mère de Lothaire, Pepin et Louis ; 3° d'une reine de Provence, fille de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident, femme de Boson II ; veuve en 888, elle conserva la régence du royaume de Bourgogne jusqu'à l'avènement de son fils Louis-l'Aveugle, et se retira alors dans un couvent à Plaisance.

HERMANN, nom teutonique qui veut dire *homme de guerre*, a été surtout illustré par un héros germain, fils de Sigmar ou Sigemer, et plus connu sous le nom d'Arminius. *Voy.* ARMINIUS.

HERMANN DE LUXEMBOURG, dit *le Lorrain*, comte de Salms, et fils de Gilbert, comte de Luxembourg, fut élu roi des Romains en 1081, après la mort de Rodolphe de Souabe, par les Saxons révoltés contre l'empereur Henri IV. Il fut couronné à Goslar et se soutint quelque temps ; mais abandonné de ses partisans, il fut forcé de se réfugier en Lorraine, où il mourut en 1088.

HERMANN, landgrave de Thuringe, de 1192 à 1215, fut nommé comte palatin de Saxe à la place de Henri-le-Lion, qui venait d'être mis au ban de l'empire, et contribua à faire nommer empereur Frédéric II. Ce prince aimait les lettres, et figure lui-même parmi les *minnesinger*. C'est sous son règne et dans sa résidence même qu'eut lieu le célèbre concours poétique connu sous le nom de *Combat de Wartbourg*, en 1197. — Le nom de Hermann est aujourd'hui illustré par un savant helléniste, né à Leipsick en 1772, et professeur de poétique dans cette même ville, à qui on doit d'excellentes éditions des tragiques grecs et de profondes recherches sur la métrique des poëtes grecs et romains (Leipsick, 1796 et 1816).

HERMANNS ou HARMENSEN, sectaire. *Voy.* ARMINIUS (Jacques).

HERMANNSTADT, *Nagy-Szeben* en madgyar, *Cibinium* en latin moderne, ville de Transylvanie, dans le pays des Saxons, ch.-l. du siége d'Hermannstadt, à 115 kil. S. E. de Klausenburg ; 16,000 hab. Aspect gothique ; belle place ; arsenal, hôtel-de-ville, hôtel des états, caserne, théâtre, bibliothèque, établissements d'instruction ; draps, laines, chapeaux, papier, moulin à poudre, martinet à cuivre.

HERMANNSTADT, *Herzman-Miestecz* en tchèque, ville de Bohême, à 7 kil. O. de Chrudim ; 4,500 hab. Château, école de cavalerie. Marbre, plâtre ; source minérale.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, près de Bayeux, né en 1650 à Caen, mort en 1725, a laissé entre autres ouvrages : *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12 ; *Histoire de l'établissement des ordres religieux et des congrégations de l'église*, 1697, 2 vol. in-12 ; *Histoire des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, 1698, in-12 ; *Histoire des hérésies*, 1717, 4 vol. in-12.

HERMAPHRODITE, fils de Mercure (Hermès) et de Vénus (Aphrodite). Un jour qu'il se baignait dans une fontaine, la Naïade qui y présidait conçut pour lui de l'amour, et n'ayant pu le rendre sensible, elle pria les dieux d'unir tellement leurs corps que désormais ils n'en fissent plus qu'un : ce vœu fut exaucé, et Hermaphrodite conserva depuis les attributs des deux sexes. *Voy.* SALMACIS.

HERMAS (saint), chrétien du Ier siècle, que l'on croit disciple de saint Paul et habitant de Rome, est auteur d'un ouvrage grec intitulé : *le Pasteur*, divisé en trois parties (les *visions*, les *préceptes* et les *similitudes*), qui est un des plus anciens monuments du christianisme et qui a joui d'une grande autorité. Il écrivait vers l'an 92. On a perdu l'original grec du *Pasteur* ; il n'en reste qu'une version latine que Cotelier a insérée dans ses *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672 ; il a été traduit en français par Legras, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1717.

HERMEAS. *Voy.* HERMIAS.

HERMENAULT (l'), ch.-l. de canton (Vendée), à 9 kil. N. O. de Fontenay ; 800 hab.

HERMENFROI. *Voy.* HERMANFROI.

HERMENGARDE. *Voy.* HERMANGARDE.

HERMÉNOPULE. *Voy.* HARMÉNOPULE.

HERMENT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), près de la Sioule, à 40 kil. O. de Clermont-Ferrand ; 800 hab. C'était jadis une baronnie, qui appartint en dernier lieu à la maison de Rohan-Soubise.

HERMÈS, nom de Mercure chez les Grecs. L'Hermès grec était surtout révéré comme dieu de la parole et de l'éloquence, et on le représentait alors sous la figure d'un homme de la bouche duquel sortaient de petites chaînes qui aboutissaient aux oreilles de ses auditeurs pour les enchaîner.

HERMÈS TRISMÉGISTE (c.-à-d. *Mercure trois fois grand*), le Thoth ou Mercure des Égyptiens, personnage fabuleux que les Égyptiens, et d'après eux les Grecs, regardaient comme le père de toutes les sciences, le législateur et le bienfaiteur de l'Égypte, et que l'on place dans le XXe siècle av. J.-C. On lui attribuait l'invention du langage, de l'alphabet, de l'écriture, de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la médecine ; il était l'instituteur

de la religion et des cérémonies, le créateur de la sculpture, de l'architecture, de la musique, enfin de tous les arts : on lui rapportait plus spécialement les sciences occultes, et, longtemps après l'extinction du paganisme, les alchimistes le regardaient encore comme leur patron. On lui attribuait une foule d'ouvrages relatifs à la religion ou aux sciences, qui sont connus sous le nom de *livres hermétiques*. Hermès Trismégiste paraît être à la fois le symbole de l'intelligence divine (le *Logos* de Platon, le *Verbe* chrétien), et la personnification du sacerdoce égyptien, auquel appartenait toute science. Il nous reste quelques-uns des livres attribués à Hermès ; le principal est un dialogue intitulé : *Pœmander* (le pasteur), appelé vulgairement le *Pimander*, ou *De la puissance et de la sagesse divine* (ou encore *De la Nature des choses et de la création du monde*) : il n'en reste qu'une traduction grecque, qui fut apportée au XVe siècle de Macédoine à Florence par Léonard de Pistoie, et que Côme de Médicis fit traduire par Marsile Ficin ; elle fut publiée par Turnèbe, Paris, 1554, in-4, grec-latin, et traduite en français par de Foix de Candale, Bordeaux, 1574. Ces livres sont évidemment apocryphes.

HERMÈS (George), théologien catholique allemand, né en 1775 à Dreyerwalde, dans le diocèse de Munster, reçut les ordres après avoir fait une étude profonde de la philosophie (surtout des systèmes de Kant et de Schelling), fut nommé professeur au gymnase de Munster en 1798, puis professeur de théologie dogmatique dans l'université de la même ville (1807), et fut appelé en 1819 à la même chaire dans l'université de Bonn. Il obtint dans son enseignement les plus brillants succès ; mais épuisé par ses travaux, il mourut avant le temps, en 1831. Hermès fonda une école nouvelle pour l'interprétation des Écritures : alliant la philosophie avec la théologie, il tenta d'arriver à la foi par la raison, et voulut démontrer également la vérité intérieure et la vérité extérieure du christianisme ; il espérait rapprocher ainsi les catholiques et les protestants. Il compta bientôt de nombreux partisans, qu'on nomme en Allemagne les *Hermésiens* ; mais ses efforts n'obtinrent pas l'approbation du clergé catholique ; il se vit persécuté par l'archevêque de Cologne : sa doctrine fut condamnée par un bref du pape en 1835, et ses livres furent mis à l'index. On a d'Hermès : *Recherches sur la vérité intérieure du christianisme*, 1805 ; *Introduction philosophique à la théologie chrétienne catholique*, 1819-1829. Un de ses disciples a publié après sa mort sa *Dogmatique chrétienne catholique*, 1834. — Un autre Hermès, Jean-Auguste, né en 1736 à Magdebourg, mort en 1821, s'est aussi distingué comme théologien, mais parmi les protestants. Il fut prédicateur à Jérichow dans la Saxe prussienne, puis conseiller du consistoire à Quedlimbourg. On a de lui un *Manuel de la religion*, Berlin, 1779, qui a été traduit en français par la reine de Prusse (veuve de Frédéric II), Berlin, 1789.

HERMÉSIANAX, poète grec, natif de Colophon, florissait vers l'an 336 av. J.-C. : il a laissé trois livres d'*Élégies* adressées à sa maîtresse, la célèbre courtisane Leontium. Athénée nous a transmis des fragments du 3e livre.

HERMIAS, souverain de la petite ville d'Atarne en Mysie, avait d'abord été esclave d'un certain Eubulus, qui s'était rendu maître d'Atarne, après avoir secoué le joug du roi de Perse : Eubulus le prit en affection et lui laissa ses états. Hermias avait dans sa jeunesse suivi les leçons d'Aristote : le philosophe se retira auprès de lui après la mort de Platon. Ayant refusé de payer tribut au roi de Perse, Artaxerce Ochus, Hermias fut mis à mort par ce prince, 345 av. J.-C. Il avait une sœur que sa mort laissait sans secours. Aristote l'épousa. Ce philosophe a célébré les vertus d'Hermias dans un hymne admirable, qui nous a été conservé ; il lui érigea aussi un monument dans Atarne.

HERMIAS, philosophe chrétien, qui vivait au IIe siècle, est auteur d'un ouvrage en grec, où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et combat les opinions des sages du paganisme : cet écrit, intitulé : *Diasyrmos*, etc. (*Destruction des philosophes*), a été imprimé avec une version latine de J.-J. Fugger à Zurich, 1560, in-fol., et à Paris, 1624, in-fol. ; il se trouve à la fin de toutes les éditions de saint Justin.

HERMIAS, philosophe platonicien, né à Alexandrie dans le Ve siècle de J.-C., était disciple de Syrianus. Il eut deux fils, Ammonius et Héliodore, qui acquirent aussi de la célébrité. Hermias avait une mémoire prodigieuse, mais son génie était médiocre.

HERMIES, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 27 kil. S. E. d'Arras ; 2,207 hab.

HERMINIUS MONS, auj. monts *Arminges ?* chaîne de mont. de l'Hispanie, dans la Lusitanie, parallèle à l'Atlantique, allait du *Cuneus* à *Cetobriga*.

HERMIONE, fille de Ménélas et d'Hélène, devait épouser Pyrrhus, roi d'Épire ; mais voyant que ce prince la négligeait pour Andromaque, sa captive, elle le fit assassiner à Sparte par Oreste, son cousin, qu'elle épousa bientôt après.

HERMIONE ou HARMONIE, divinité cabirique, épouse de Cadmus. *Voy.* HARMONIE.

HERMIONE, ville d'Argolide, sur la côte E. du golfe Argolique, formait un petit état dit *Hermionie* ou *Hermionide*. Elle avait un beau temple de Cérès.

HERMIONS, une des trois grandes divisions sous lesquelles on comprend les différents peuples de la Germanie barbare. *Voy.* GERMANIE.

HERMITAGE (l'). *Voy.* ERMITAGE (l').

HERMITES (NOTRE-DAME-DES-), ville de Suisse. *Voy.* EINSIEDELN.

HERMOCRATE, général syracusain, eut beaucoup de part à la défaite des généraux athéniens Démosthène et Nicias, qui assiégeaient Syracuse (413) : mais avant conseillé de traiter les captifs avec humanité, il fut banni. Sa fille épousa Denys l'Ancien.

HERMODE, dieu scandinave, un des fils d'Odin, était, comme l'Hermès des Grecs, messager des dieux.

HERMODORE, philosophe d'Éphèse, fut banni de sa patrie et vint à Rome l'an 450 av. J.-C. Il conseilla aux Romains d'aller chercher des lois en Grèce, et coopéra à la rédaction des *Lois des Douze-Tables*.

HERMOGÈNE, rhéteur grec, né à Tarse en Cilicie, florissait vers l'an 180 de J.-C. Dès l'âge de quinze ans il improvisait publiquement des discours qui attiraient à Tarse un grand concours d'étrangers ; avant l'âge de vingt-quatre ans il avait publié une *Rhétorique*, plusieurs traités sur *l'art oratoire*, et des *Exercices de rhétorique*. Mais son génie précoce s'éteignit tout à coup ; il perdit subitement la mémoire à 24 ans et tomba dans l'imbécillité. Il mourut cependant très âgé. Ses ouvrages ont été imprimés dans le recueil des rhéteurs grecs, Venise, 1508, in-fol., et à part, Genève, 1570, in-8 ; ils ont été traduits en latin avec *Commentaires*, par Gasp. Laurent, Genève, 1614, in-8. Vecsenmeyer a publié ses *Exercices* (*Progymnasmata*) à Nuremberg, 1812.

HERMOGÈNE TIGELLIUS, chanteur célèbre, natif de Sardes, et favori d'Auguste, est plusieurs fois mentionné par Horace (*Sat.* I, II, 3 ; III, 4 et 129 ; IV, 72 ; IX, 25 ; X, 18, 80 et 90).

HERMOGÈNE, jurisconsulte du IVe siècle, forma sous Honorius et Théodose-le-Jeune un *Recueil de constitutions* dont il reste des fragments publiés par P. Pithou dans les *Anciens Jurisconsultes*, Paris, 1572.

HERMOLAUS, jeune Macédonien qui conspira

contre Alexandre pour se venger d'un injuste châtiment ; ayant été découvert, il subit la mort avec courage. 328 av. J.-C.

HERMOLAUS BARBARUS. *Voy.* BARBARO.

HERMON, montagne de la Palestine, était une ramification de l'Antiliban ; on y distinguait : 1° l'*Hermon major*, qui commençait sur les limites de la Palestine et de la Cœlésyrie, séparait la tribu de Nephtali de la demi-tribu orientale de Manassé, et se terminait sur les bords du lac de Génésareth ; 2° l'*Hermon minor*, au S. O. du lac de Génésareth, dans la tribu de Zabulon.

HERMONTHIS, auj. *Ermonth*, ville de l'Égypte ancienne (Thébaïde), au S. O. et près de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, était le ch.-l. du nome Hermonthite.

HERMOPOLIS, nom commun à deux villes d'Égypte, dites, l'une *Hermopolis magna*, c.-à-d. la Grande, dans l'Heptanomide, à l'O. et près du Nil, vis-à-vis d'Antinoé, sur les frontières de la Thébaïde. On voit auj. ses ruines près d'*Achmounein* ; d'autres croient que c'est *Benysoueif* ; — l'autre, *Hermopolis parva*, c.-à-d. la Petite, dans la B.-Égypte, sur le canal d'Alexandre, près du lac Maréotis ; c'est auj. *Damanhour*. La première était ch.-l. d'un nome dit Hermopolite. On y vénérait Toth.

HERMOPOLIS, ch.-l. de l'île de Syra (Archipel). *Voy.* SYRA.

HERMOTIME, de Clazomène, philosophe grec, vivait au ve siècle av. J.-C., et fut, à ce qu'on croit, le maître d'Anaxagore. Les anciens racontent sur ce personnage mille choses merveilleuses, et disent qu'il pouvait prédire l'avenir et voir ce qui se passait dans les lieux éloignés. Pour cela son âme se séparait de son corps, qui restait immobile et comme mort ; elle revenait ensuite, et annonçait ce qu'elle avait vu dans son voyage aérien. Il fut un des premiers à démontrer que le monde est l'ouvrage d'une intelligence raisonnable.

HERMUNDURES, *Hermunduri*, peuple de Germanie, faisait partie de la grande nation des Hermions ; il habitait au S. de l'*Albis* (Elbe), entre la Saia et la chaîne hercynienne, occupait aussi les sources du *Mœnus* (Mein), et avait pour voisins les *Boii* et les *Narisci*. Les Romains leur permettaient l'entrée de l'empire, commerçaient avec eux, et les regardaient comme les plus civilisés des Barbares. L'histoire fait mention d'eux l'an 19 de J.-C., où ils sont vainqueurs de Catualda, roi des Goths ; l'an 51, où ils battent les Quades, et l'an 152, où ils combattent les Romains dans la guerre des Marcomans. On croit que leur nom est un composé de *Hermiones* et de *Duri* ou *Durones* ; d'où dérivèrent plus tard ceux de *Thurones* et *Thuringi*. *Voy.* HERMIONS et GERMANIE.

HERMUS, fleuve d'Éolie, dans l'Asie-Mineure, prenait sa source en Phrygie au-dessous de Dorylée, traversait la Lydie, recevait le Cogamo, le Pactole et l'Hyllus, et se jetait dans la mer Égée, au golfe de Smyrne.

HERNANI, ville d'Espagne. *Voy.* ERNANI.

HERNATH, riv. de Hongrie, naît dans les monts Carpathes (comitat de Zips), et tombe dans la Theiss sur les confins des comitats de Zemplin et de Borsod. Cours, 225 kil.

HERNEUTES, HERNUTES ou HERNHUTTERS, secte religieuse. *Voy.* MORAVES (frères) et HERRNHUT.

HERNHUTH, ville d'Allemagne. *Voy.* HERRNHUT.

HERNIQUES, *Hernici*, peuple d'Italie, dans le Latium, était voisin des Volsques et avait pour capit. *Anagnia*. Souvent ami des Romains, il leur fit pourtant la guerre en quelques occasions et surtout en 363 et 305 av. J.-C.

HERNOESAND, ville de Suède, dans l'île d'Hernœ, ch.-l. du Wester-Norrland, à 379 kil. N. de Stockholm ; 1,850 hab. Évêché. Jardin botanique. Chantier de construction, eau-de-vie de grains, huile de graines, toile. — Plusieurs fois dévastée par les Russes (1710, 1714, 1721).

HÉRO, jeune fille de Sestos, prêtresse de Vénus, fut aimée d'un jeune Grec d'Abydos, nommé Léandre, qui, toutes les nuits, traversait l'Hellespont pour l'aller voir. Léandre ayant péri dans une tempête, Héro désespérée se précipita dans la mer. Les *Amours de Héro et de Léandre* ont été chantés par Musée. *Voy.* ce nom.

HÉRODE, famille célèbre que l'on croit originaire de l'Idumée, et qui régna sur la Palestine après avoir enlevé le gouvernement de ce pays à la famille des Macchabées. Elle a pour chef Antipater, Iduméen de nation et juif de religion, qui fut le principal ministre d'Hyrcan II, et qui sous ce prince faible usurpa toute l'autorité. Les principaux membres de cette famille, après Antipater, sont Hérode, dit *le Grand*, qui régna sur la Judée (*Voy.* ci-après) ; — Hérode Antipater, fils d'Hérode-le-Grand et de Doris, sa première femme (Hérode, apprenant qu'il conspirait, le fit mettre à mort peu de jours avant de mourir lui-même) ; — Aristobule, fils d'Hérode-le-Grand et de la belle Marianne, fille d'Alexandra (il fut, ainsi que sa mère Marianne et son frère Alexandre, mis à mort par son père qui les soupçonnait de conspirer ; il laissa, entre autres enfants, Hérode-Agrippa Ier et la belle Hérodiade) ; — Hérode-Philippe, fils d'Hérode-le-Grand et d'une autre Marianne (fille du grand-prêtre Simon), tétrarque de la Batanée, de la Gaulanitide et de la Trachonite ; il épousa sa propre nièce, Hérodiade, et en eut Salomé-la-Danseuse ; — Hérode-Archélaüs, fils d'Hérode-le-Grand et de Malthacé, qui succéda à son père sur le trône de Judée, puis fut relégué par Auguste à Vienne dans les Gaules, où il termina sa vie (*Voy.* ARCHÉLAUS) ; — Hérode-Antipas, fils d'Hérode-le-Grand et de Malthacé, qui fut tétrarque de Galilée et de Pérée, et qui épousa Hérodiade, précédemment femme de son frère Philippe ; — Hérode-Agrippa I, petit-fils d'Hérode-le-Grand par Aristobule (déjà mentionné), qui fut placé par Caligula sur le trône de Judée ; — Hérode-Agrippa II, fils d'Hérode-Agrippa I, qui fut, sous Claude et Néron, roi de Chalcide et de Batanée ; il mourut la troisième année du règne de Trajan (101 de J.-C.), et fut le dernier prince de la maison d'Hérode.

HÉRODE, surnommé *le Grand* ou *l'Ascalonite*, roi des Juifs, fils d'Antipater, premier ministre d'Hyrcan, né l'an 72 avant J.-C., à Ascalon, fut d'abord gouverneur de la Galilée pour les Romains. Pendant les guerres civiles, il s'attacha successivement à Cassius et à Antoine. Ce dernier le fit nommer par le sénat, d'abord tétrarque, puis roi de la Judée, à la place de l'Asmonéen Antigone II (40 av. J.-C.). Il fut obligé de faire la conquête de ses états, et n'entra dans Jérusalem qu'après avoir pris cette ville d'assaut, l'an 37 av. J.-C. Après la mort d'Antoine, il sut plaire à Octave, qui lui laissa son trône, et même lui donna de nouvelles provinces. Dans sa reconnaissance, il institua des jeux en l'honneur de ce prince, lui dédia un temple et donna le nom de *Sébaste* (c.-à-d. Auguste) à la ville de Samarie, qu'il fit rebâtir. D'un caractère ombrageux et cruel, Hérode fit mettre à mort Marianne, sa femme, qu'il avait éperdument aimée, Alexandre et Aristobule, fils qu'il avait eus de cette princesse, un autre de ses fils, Antipater, qu'il avait eu de Doris, sa première femme, et une foule de personnages éminents qui excitaient ses soupçons. Ayant appris qu'il venait de naître un enfant auquel était promis le royaume de la Judée, il fit exterminer tous les enfants mâles de Bethléem qui étaient au-dessous de deux ans. Il mourut un an après la naissance de Jésus-Christ. Malgré ses crimes, Hérode eut quelques qualités : il releva

les Juifs par son crédit auprès de l'empereur et par sa magnificence : il vendit toute sa vaisselle pour secourir ses sujets dans une famine, et fit rebâtir le temple, l'an 19 avant J.-C. Ses états furent partagés entre ses fils (*Voy.* ci-après).

HÉRODE-ARCHÉLAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda en Judée. *Voy.* ARCHÉLAUS.

HÉRODE-ANTIPAS OU ANTIPATER, fils d'Hérode-le-Grand. A la mort de son père, il fut nommé par Auguste tétrarque de la Galilée ; il jouit de la faveur de Tibère et bâtit en son honneur la ville de Tibériade sur les bords du lac Génésareth. Jaloux d'Agrippa, son neveu, que Caligula avait nommé roi des Juifs, il vint à Rome afin de le supplanter ; mais l'empereur irrité lui ôta sa province et l'exila à Lyon ; il passa depuis en Espagne, où il mourut. Hérode-Antipas avait épousé sa nièce Hérodiade, qu'il s'était fait céder par son frère Philippe ; c'est lui qui, à la demande de cette princesse, fit périr saint Jean-Baptiste, parce qu'il avait blâmé leur union incestueuse. C'est aussi devant lui que Pilate renvoya Jésus, qui était né son sujet.

HÉRODE-PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand et de Mariamne, fille de Simon, fut après la mort de son père tétrarque de la Batanée, de la Trachonite et de la Gaulonite ; il fut le meilleur des fils d'Hérode, embellit les villes de ses états, surtout Bethsaïda et Panéas, qu'il nomma Césarée; il mourut après un règne paisible de 37 ans, sans laisser d'enfants. Il avait épousé Hérodiade, sa nièce; cette princesse ayant inspiré une vive passion à Hérode-Antipas, frère de Philippe, celui-ci consentit à la céder à son frère.

HÉRODE-AGRIPPA I, roi de Judée, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome et fut gouverneur de Caligula. A son avènement, ce prince lui fit prendre le titre de roi (l'an 37), et lui donna la tétrarchie de Judée ; Claude y joignit les autres provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode-le-Grand. Il mourut après 7 ans de règne. On croit que c'est lui qui fit massacrer saint Jacques et arrêter saint Pierre.

HÉRODE AGRIPPA II, fils du précédent, était très jeune à la mort de son père. Il fut privé du roy. de Judée par Claude, qui lui donna en échange d'autres provinces. Il se trouva dans les rangs des Romains au siége de Jérusalem par Titus, et mourut sous Domitien, l'an 90.

HÉRODE ATTICUS, rhéteur grec. *Voy.* ATTICUS.

HÉRODIADE, fille d'Aristobule, et petite-fille d'Hérode-le-Grand et de la belle Mariamne, était comme celle-ci remarquable par sa beauté. Elle fut d'abord mariée à Hérode-Philippe, tétrarque de Batanée, son oncle, puis à Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, et frère de Philippe; celui-ci avait consenti à la céder à son frère. Saint Jean-Baptiste ayant blâmé cette union incestueuse, Hérodiade s'en vengea en faisant mettre à mort le saint personnage.

HÉRODIEN, *Herodianus*, historien grec, vivait au IIIe siècle de J.-C., et remplit à Rome des fonctions importantes. Il a écrit l'histoire de son temps ; son ouvrage, divisé en huit livres, s'étend depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III (180-238 de J.-C.); il est estimé pour la fidélité ; le style en est fleuri et même souvent affecté. Hérodien a été publié par H. Étienne, grec-latin, Paris, 1581, in-4 ; par T.-G. Irmisch, Leipsick, 1789-1805, et par Imm. Bekker, Berlin, 1826. Il a été traduit en français par l'abbé Mongault, Paris, 1700, 1745. — Il ne faut pas confondre l'historien Hérodien avec un grammairien de même nom, qui était d'Alexandrie, et qui vivait aussi à Rome, mais au IIe siècle. Il a laissé une *Grammaire générale* intitulée *Partitiones*, publiée par Boissonade, Londres, 1819, et quelques autres écrits insérés dans les recueils de *Grammairiens anciens* ou restés manuscrits.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, surnommé le *Père de l'histoire*, né l'an 484 avant J.-C., à Halicarnasse, était neveu du poëte Panyasis. Il voyagea dès sa jeunesse dans la Grèce, l'Égypte et l'Asie, afin de s'instruire de l'histoire et des coutumes des peuples. A son retour, il trouva sa patrie opprimée par Lygdamis, et fut contraint de se retirer à Samos ; mais il rentra peu après dans Halicarnasse et renversa le tyran. Payé d'ingratitude par ses concitoyens, il s'exila et se mit à rédiger son *Histoire*. Il lut le commencement de cet ouvrage aux Grecs assemblés aux jeux olympiques (456 av. J.-C.), et excita un enthousiasme universel (*Voy.* THUCYDIDE ; il lut l'ouvrage entier 12 ans après, à la fête des Panathénées, et reçut des Athéniens en récompense une somme de 10 talents (54,000 francs); à la fin de sa vie, il se retira à Thurium en Italie, et y mourut dans un âge avancé, vers 406 avant J.-C. L'histoire d'Hérodote se compose de 9 livres auxquels les Grecs dans leur admiration ont donné les noms des neuf Muses ; elle a pour sujet principal les guerres médiques; mais l'auteur a rattaché à ce sujet comme introduction ou comme épisodes l'histoire des Perses, des Mèdes, des Egyptiens et de plusieurs autres peuples. On regarde universellement Hérodote comme le plus véridique des historiens anciens ; on lui reproche seulement un peu de crédulité et d'amour pour le merveilleux ; mais on doit dire qu'en rapportant des faits extraordinaires, il ne les donne le plus souvent que comme des traditions. Son style élégant et harmonieux se rapproche de celui de la poésie ; Hérodote s'est servi du dialecte ionien. Les principales éditions d'Hérodote sont l'*édition princeps*, publiée en 1474 à Venise par Laurent Valla, grec-latin; celle de Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol. ; de Schweighæuser, Strasbourg, 1816, 12 volumes in-8, (reproduite avec d'utiles additions, à Londres, 1824); enfin celle de Bæhr, Leipsick, 1835, 4 vol. in-8. L'*Histoire* d'Hérodote a été traduite en français par Larcher, Paris, 1786, 7 vol., et 1802, 9 vol. in-8 et par A.-F. Miot de Melito, Paris, 1822, 3 vol. in-8. — On attribue à Hérodote, outre son histoire, une *Vie d'Homère* qui ne paraît pas être de lui, mais qui est cependant d'une haute antiquité.

HÉROLD (Louis-Joseph-Ferdinand), habile compositeur, né à Paris en 1792, mort en 1833, était fils d'un pianiste allemand, et élève de Méhul : il remporta en 1812 le grand prix de composition, et fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Il composa en 1815, à Naples, son premier ouvrage dramatique : *la Gioventu d'Enrico quinto*, opéra en deux actes. Il a donné à Paris : *les Rosières*, 1817 ; *la Clochette*, 1817 ; *le Muletier*, 1823; *Marie ; Zampa*, 1831; *le Pré aux Clercs*, 1832.

HÉRON, mécanicien et mathématicien d'Alexandrie, disciple de Ctésibius, vivait vers l'an 120 av. J. C.; il fit des automates, des clepsydres et des machines à vent, inventa la fontaine qui porte encore son nom, et composa de savants écrits dont il reste quelques fragments, entre autres : *Pneumatica* (traité des machines à vent), *Belopœica* (des machines de guerre), dans les *Mathematici veteres*. — Il y eut deux autres Héron, natifs aussi d'Alexandrie, mais bien postérieurs au précédent, qui ont laissé quelques ouvrages de mathématiques.

HÉROOPOLIS, en égyptien *Pithom*, ville de la B.-Égypte, à l'E. du Delta et de Bubaste, au N. du golfe Héroopolite, sur le canal de Néchao, et jadis peut-être sur le golfe même.

HÉROOPOLITE (golfe), *Heroopolites sinus*, auj. *golfe de Suez*, pointe ouest du golfe Arabique (mer Rouge), devait son nom à la ville d'Héroopolis *Voy.* ce nom.

HÉROPHILE, nom de la sibylle Erythréenne : elle fut d'abord gardienne du temple d'Apollon

Sminthien dans la Troade. C'est elle qui interpréta le songe d'Hécube, en prédisant à cette princesse les malheurs que causerait à l'Asie l'enfant qu'elle portait dans son sein (Pâris).

HEROPHILE, médecin grec qui vivait en Égypte vers l'an 320 avant J.-C., sous Ptolémée Lagus, fut le créateur de l'anatomie, et fit plusieurs découvertes importantes. On dit qu'il poussa l'amour de la science jusqu'à disséquer des corps vivants. Il a laissé son nom à une partie du cerveau qu'on nomme encore aujourd'hui *torcular Herophili*.

HÉROS, nom que les Grecs donnaient aux grands hommes qui s'étaient rendus célèbres soit par une force prodigieuse, soit par une suite de belles actions, et surtout par de grands services rendus à leurs concitoyens. Après leur mort, leurs âmes s'élevaient, disait-on, jusqu'aux astres, séjour des dieux, et par là devenaient dignes des honneurs réservés aux dieux mêmes. On rendait aux héros un culte, qui ne consistait guère qu'en cérémonies funèbres dans lesquelles on faisait l'énumération de leurs exploits. Les principaux héros de la Grèce sont Hercule, Thésée, Pirithoüs, Jason et les Argonautes, Cadmus, Orphée, et les guerriers qui allèrent au siége de Troie : Agamemnon, Achille, Ulysse, Nestor, Ajax, Diomède, etc. — On nomme *Temps héroïques* la période qui a précédé les temps historiques ; on l'étend depuis l'arrivée en Grèce de la première colonie conduite par Inachus au XIXe siècle avant J.-C. jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse, l'an 1190 avant J.-C. ou même jusqu'à la législation de Lycurgue au IXe siècle. C'est dans cet espace de temps qu'on place la fondation des divers états de la Grèce, les exploits d'Hercule et de Thésée, l'expédition des Argonautes, les deux guerres de Thèbes, le siége de Troie, les diverses invasions des Héraclides.

HERRERA-DEL-DUQUE, *Leuciana*, ville d'Espagne (Badajoz), à 47 kil. E. de Villanueva ; 3,650 hab. Vins excellents.

HERRERA-DE-RIO-PISUERGA, ville d'Espagne (Burgos), sur la Pisuerga, à 60 kil. N. O. de Burgos ; 1,000 hab. Tanneries, linge de table. Palais, belle église, pont de 13 arches.

HERRERA (Ferdinand DE), poëte espagnol, né à Séville vers 1516, mort vers 1595, fut surnommé le *Divin* par ses contemporains. On a de lui un grand nombre de poésies diverses (sonnets, chansons, élégies, etc.), publiées sous le titre d'*Obras en verso*, Séville, 1582, 1619 ; *la Vie et la mort du chancelier Th. Morus*, 1592 ; *Relation de la guerre de Chypre et du combat de Lépante*, 1572.

HERRERA (Antonio DE TORDESILLAS, appelé, du nom de sa mère), historien espagnol, né en 1559 à Cuellar, près de Ségovie, mort en 1625, alla jeune en Italie, y obtint la protection de Vespasien de Gonzague, frère du duc de Mantoue, et fut, à la recommandation de ce prince, nommé par Philippe II premier historien des Indes et de Castille, et secrétaire d'état. On a de lui : *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles de Terre-Ferme de l'Océan, de l'an* 1492 *à* 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol. ; trad. par N. de La Coste, 3 vol. in-4, Paris, 1660-71 ; *Description des Indes occidentales*, Madrid, 1601, in-fol., trad. en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol. ; *Histoire de ce qui s'est passé en Angleterre et en Écosse pendant la vie de Marie Stuart*, Lisbonne, 1590, in-12 ; *Histoire du Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années* 1581 *et* 1583, Madrid, 1591, in-4 ; *Histoire des affaires de France*, *de* 1585 *à* 1595, 1598, in-4 ; *Histoire du monde sous Philippe II*, *de* 1584 *à* 1508, Valladolid, 1606, 3 vol. in-fol. ; *Commentaires sur les gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens en Italie, depuis l'an* 1285 *jusqu'à l'an* 1559, 1624, in-fol. Herrera est un des meilleurs historiens de l'Espagne ; il est exact et impartial ; on lui reproche de la prolixité, de la confusion et trop de goût pour le merveilleux.

HERRERA (François), dit *le Vieux*, peintre espagnol, né à Séville en 1576, mort à Madrid en 1656, fut élève de Louis Fernandez, et fonda une nouvelle école, d'où sortirent des artistes célèbres, notamment Diégo Velasquez. D'un caractère âpre et intraitable, il força ses élèves, sa femme et ses propres enfants à s'éloigner de lui. Ses meilleures compositions se voient dans les églises de Séville ; on cite, entre autres, son *Jugement universel*. Il a peint aussi des tableaux de genre (appelés en espagnol *bodegonellos*), qui représentent des viandes, de la volaille et du poisson.

HERRERA (François), dit *le Jeune*, fils du précédent, se distingua comme peintre et comme architecte. Il quitta de bonne heure la maison paternelle, continua ses études à Rome, et s'y distingua par son habileté à peindre des poissons : ce qui lui fit donner le surnom de *lo Spagnuolo de' pesci*. A la mort de son père, il revint à Séville, et renonça à l'architecture pour se livrer tout entier à la peinture. Ses principaux ouvrages sont un *Saint François*, une *Cène*, etc.

HERRNALS, ville des États autrichiens (Autriche), à 3 kil. N. de Vienne ; 2,500 hab. Institution impériale pour les enfants d'officiers sans fortune.

HERRNHUT, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 17 kil. N. O. de Zittau ; 1,500 hab. Tissus de coton, chapeaux, couteaux, acier, tabac, cire à cacheter, etc. Herrnhut fut fondé en 1722 par le comte Zinzendorf et fut le premier établissement des Frères Moraves, qui prennent de là le nom d'Herrnhutter ou Hernheutes.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur, né à Compiègne en 1652, mort dans la même ville en 1724, enseigna les humanités et la rhétorique au collége du Plessis, et devint professeur adjoint au Collége de France. Il eut pour élève Rollin, qui resta son ami. Hersan a peu écrit. On a de lui : une *Oraison funèbre du chancelier Letellier*, en latin, des vers latins, des *Pensées sur la mort*, 1722. En 1697, il se retira dans sa ville natale et s'y consacra à l'instruction des enfants pauvres.

HERSCHELL (William), célèbre astronome, né en 1738 à Hanovre, mort en 1822, était fils d'un habile musicien. Il exerça lui-même quelque temps la profession de son père, vint en 1759 se fixer en Angleterre, où, pendant quelques années, il vécut péniblement du produit de ses leçons, fut nommé organiste à Halifax en 1765, puis à Bath (1766), et vit dès lors sa position s'améliorer. Il se trouva conduit par l'étude de la musique à celle des mathématiques et de là à l'astronomie ; il ne cultiva d'abord la science que par délassement ; mais bientôt, y ayant obtenu de brillants succès, il abandonna son état et se livra tout entier à ses nouvelles études. Trop pauvre pour acheter des télescopes, il se mit à en fabriquer lui-même (1774) ; il ne tarda pas à exécuter des instruments plus parfaits et plus puissants que tous ceux que l'on connaissait (entre autres un télescope long de 40 pieds anglais, ou 12 mètres, qui exigea quatre ans de travail, 1785-89). Avec le secours de ces instruments, il fit les découvertes les plus importantes et les plus inattendues : ainsi il découvrit une nouvelle planète, Uranus (13 mars 1781), puis ses satellites (1787), et deux nouveaux satellites de Saturne (1789) ; il reconnut que le système solaire n'est pas fixe et qu'il se porte tout entier vers la constellation d'Hercule ; il donna une attention particulière aux nébuleuses, aperçut dans les masses blanches qui les forment un nombre prodigieux de petites étoiles, reconnut parmi celles-ci des étoiles centrales, autour des-

quelles les autres exécutent une révolution régulière, et ouvrit ainsi une voie nouvelle aux observations. Le roi George III lui accorda une protection toute particulière : il lui fit une pension viagère de 300 guinées, et, afin de l'avoir plus près de lui, lui donna, au bourg de Slough, une habitation voisine de son château de Windsor ; c'est là qu'Herschell a fait la plupart de ses observations. La Société royale de Londres s'empressa de l'admettre dans son sein ; il ne tarda pas même à en devenir président. Herschell eut pour auxiliaire dans la construction de ses télescopes un de ses frères, et dans la rédaction de ses observations astronomiques sa sœur Caroline, qui fit elle-même quelques découvertes. Herschell a laissé une foule de mémoires qui ont été insérés (au nombre de 71) dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale, et qui forment une des principales richesses de ce recueil : ils ont rapport, les uns à l'optique et à la construction des instruments d'optique ; les autres au soleil et au système solaire, aux planètes, à leurs satellites, aux comètes : d'autres enfin à l'astronomie stellaire, qu'il créa presque en entier. — Il a laissé un fils, John Herschell, qui, héritant de ses goûts scientifiques et de ses secrets pour la fabrication des verres de télescope, occupe aujourd'hui un rang distingué parmi les astronomes et les physiciens.

HERSÉ, fille de Cécrops, roi d'Athènes, fut aimée de Mercure, et en eut un fils, Céphale. Aglaure, sœur de Hersé, instruite de son amour, le découvrit par jalousie à son père. Mercure, irrité, la changea en pierre.

HERSENT (Charles), oratorien, né à Paris vers 1590, mort en Bretagne en 1660, fut chancelier de l'église de Metz. Il se montra tour à tour ami et ennemi du cardinal de Richelieu, écrivit contre les Oratoriens mêmes, fut excommunié par le pape Innocent X pour s'être prononcé contre la bulle *Unigenitus*. On a de lui : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps avec eux*, 1626, in-12 ; *Jugement sur la congrégation de l'Oratoire*, Paris, 1626 ; *Optati Galli de cavendo schismate*, etc. Lyon, 1640, ouvrage qui fut censuré par seize évêques réunis à Paris, condamné par le parlement, et brûlé par les mains du bourreau. L'auteur consentit à se rétracter, et écrivit dans ce but · *Optati Galli libellus pœnitentiæ*.

HERSFELD, ville de l'électorat de Hesse, sur la Fulde, à 35 kil. N. E. de Fulde ; 5,715 hab. Château : ancienne abbaye. Draps, tanneries.

HERSTALL. *Voy.* HÉRISTAL.

HERTFORD. *Voy.* HARTFORD.

HERTHA, divinité des Germains, était la déesse de la Terre (*Erde* en allemand). On l'adorait comme créatrice et conservatrice de tout ce qui couvre la terre. On conservait un char qui lui était consacré, et sur lequel on la promenait à certaines époques. Son culte était répandu dans toute la Germanie et surtout dans la forêt Hercynienne ; il se conserva longtemps en Suède, où il fut détruit au XII[e] siècle par Waldemar I.

HERTZBERG. *Voy.* HERZBERG.

HÉRULES, peuple barbare de la Sarmatie, apparaît pour la première fois dans l'histoire au III[e] siècle. Ils habitaient alors avec les Goths, leurs alliés, les rivages septentrionaux de la mer Noire. Soumis par Hermanaric, roi des Goths, ils devinrent avec ce peuple la proie des Huns ; mais après la mort d'Attila (453), on voit les Hérules recouvrer leur indépendance et fonder un empire puissant sur les bords du Danube, au N. de la Thrace. Au V[e] siècle, les Hérules unis aux Rugiens, aux Turcilinges et aux Scirres, et conduits par leur roi Odoacre, envahirent l'Italie, prirent Rome et portèrent le coup mortel à l'empire romain d'Occident (476) ; mais la puissance des Hérules fut de peu de durée. En 495 ils furent complétement défaits par les Lombards, qui les chassèrent d'Italie et les forcèrent à chercher un asile, les uns chez les Gépides, les autres dans l'empire d'Orient, où l'empereur Anastase leur permit d'entrer et leur assigna des terres en Illyrie. Chassés de l'empire au VII[e] siècle à cause de leurs brigandages, ils se retirèrent en Germanie. Depuis cette époque, ils disparaissent de l'histoire. Les Hérules étaient regardés comme les plus féroces des Barbares ; ils se refusèrent toujours à embrasser le christianisme.

HERVAGIUS, imprimeur. *Voy.* HERWAGEN.

HERVE, ville de Belgique (Liége), à 15 kil. E. de Liége ; 3,400 hab. Beurre et fromage renommés. Draps, lainages.

HERVEY (J.), écrivain anglais, né à Hardingstone (Northampton) en 1714, mort en 1758, était curé de Weston-Favel. Prédicateur éloquent, ecclésiastique plein de charité, il est surtout connu par deux ouvrages dans le genre de ceux d'Young, où l'on trouve un style élégant, harmonieux, joint à une sensibilité douce et mélancolique : les *Méditations au milieu des tombeaux*, 1746, et les *Contemplations sur la nuit et les cieux étoilés*, 1747, tous deux en prose ; ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions en Angleterre ; ils ont été traduits en français par Letourneur, 1770 ; et par madame d'Arconville, 1771 ; Baour-Lormian en a mis en vers plusieurs morceaux.

HERVILLY (Louis-Charles, comte D'), officier-général français, né à Paris en 1755, fut nommé en 1791 commandant de la garde constitutionnelle à pied de Louis XVI ; il défendit le château des Tuileries au 20 juin et au 10 août 1792. Il passa en Angleterre en 1793, se joignit aux émigrés, fit, à la tête d'un corps de royalistes, une descente en Bretagne (juin 1795). Repoussé par Hoche, il fut blessé mortellement à Quiberon ; on le transporta à Londres, où il mourut de ses blessures.

HERWAGEN (J.), *Hervagius* en latin, célèbre imprimeur de Bâle, au XVI[e] siècle, mort en 1564, était ami d'Erasme. Il a publié plusieurs éditions estimées parmi lesquelles on cite la collection des *Scriptores rerum Germanicarum*, Bâle, 1532.

HERY ou AIRY, village du dép. de l'Yonne, à 13 kil. N. E. d'Auxerre ; 1,500 hab. Beau château. Ruines d'un couvent de Bénédictins où se tint en 1015 un concile national pour traiter de la paix entre Robert, roi de France, et Othon-Guillaume, qui prétendait à la succession de Hugues I, duc de Bourgogne, son beau-père, mort sans postérité.

HERZBERG, ville du Hanovre, à 31 kil. N. E. de Gœttingen ; 2,510 hab. Manufacture royale d'armes, lainages, tisseranderies, filature.

HERZBERG, ville des États prussiens (Saxe), à 17 kil. S. E. de Schweidnitz ; sur l'Elster ; 2,250 hab. Draps, poterie.

HERZBERG (Ewald-Frédéric, comte DE), diplomate et ministre de Frédéric II, roi de Prusse, né en 1725 en Poméranie, mort en 1795, fut chargé pendant près de 30 ans du département des affaires étrangères. Il était en outre conservateur des archives secrètes de la Prusse, et profita de cette position pour puiser à leur source les plus précieux documents sur l'histoire de son pays. Il négocia le traité de paix entre la Russie et la Suède en 1762, la paix de Hubertsbourg en 1763, eut une grande part au premier partage de la Pologne (1772), signa le traité de Teschen, pacifia la Belgique et la Hollande, et conclut enfin le traité de Reichenbach, en 1790. Ayant perdu une partie de son influence sous les successeurs de Frédéric II, il se retira du ministère. On a de lui, entre autres écrits, un *Mémoire sur la population primitive de la Marche de Brandebourg*, couronné par l'académie de Berlin en 1752 ; *Histoire de l'ancienne puissance maritime*

de Frédéric-Guillaume et de la Compagnie africaine, etc. (en français); *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités, etc., depuis le commencement de la guerre de Sept-Ans*, Hambourg, 1789-95, 3 vol. in-8, et divers mémoires historiques.

HERZÉGOVINE ou HERSEK, contrée d'Europe, située entre 13° 45'-16° 43' long. E. et 42° 34'-44° 27' lat. N., est bornée au N. par la Croatie, au S. par le Montenegro, à l'E. par la Bosnie, au S. O. par la Dalmatie : ch.-l., Trébigne ; ville principale, Mostar. Habitants esclavons; leur nombre n'est pas bien connu. Beaucoup de montagnes. Avant le XIVe siècle l'Herzégovine faisait partie du royaume de Croatie. Incorporée à la Bosnie en 1326, elle fut au milieu du siècle suivant érigée en duché par l'empereur Frédéric III sous le nom de Sainte-Sabe (*ducatus Sanctæ-Sabæ*); mais en 1699, par la paix de Carlowitz, l'Herzégovine fut définitivement cédée à Mahomet II, qui venait de s'en emparer; et depuis ce moment elle a formé, sous le nom d'*Hersek*, un livah de la Turquie, compris dans l'eyalet de Bosnie. Il faut en excepter seulement la ville de Castel-Nuovo et quelques districts environnants qui étaient possédés depuis 1682 par les Vénitiens, et qui appartiennent auj. au royaume autrichien de Dalmatie. Quoique comprise dans l'Empire ottoman, l'Herzégovine est presque indépendante.

HESCHAM I (ABOUL-WALID), roi ou calife de Cordoue, succéda l'an 788 à son père Abdérame I, eut d'abord à combattre ses frères qui s'étaient révoltés contre lui, les défit (790-91), et devenu tranquille possesseur du pouvoir, tourna ses armes contre les Chrétiens; il ravagea la Galice, franchit les Pyrénées, prit Narbonne et Girone (794). Il mourut deux ans après, à l'âge de 40 ans (796). Hescham I contribua beaucoup à l'embellissement de Cordoue et surtout à l'achèvement de la grande mosquée. Il eut pour successeur Al-Hakem I.

HESCHAM II (AL-MOWAIED-BILLAH), calife de Cordoue, était âgé de 11 ans lors de la mort de son père Al-Hakem II (976). Le général Mohammed-Almanzor fut nommé régent pendant la minorité, et remporta de grandes victoires sur les Chrétiens; mais ayant été complétement défait à Calatanazor, il en mourut de chagrin (1008). Privé de cet habile ministre, le faible Hescham fut détrôné par Mohammed-al-Madhi, qui le jeta dans les fers (1009). Il fut tiré de captivité par une nouvelle révolution et replacé sur le trône (1015); mais deux ans après, il périt assassiné dans une sédition (1017).

HESCHAM III (ABOU-BEKR), dernier calife de Cordoue, fut proclamé, malgré ses refus, après la mort de Yahiah-al-Motali (1027). Il tenta vainement de résister aux armes des Chrétiens et aux troubles intérieurs, et fut forcé d'abdiquer en 1031. Il mourut en 1036. Après lui le califat se démembra en une foule de petits états indépendants, ce qui en facilita la conquête aux rois chrétiens.

HESCHAM OU HASCHEM, chérif de Maroc. *Voy.* HASCHEM.

HESDIN, l'*Helena vicus* des Romains suivant quelques-uns, *Hisdinum* au moyen âge, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), sur la Canche, à 22 kil. S. E. de Montreuil; 3,450 hab. Bas de fil, savon, tanneries.—La ville moderne fut fondée par Charles-Quint en 1554, à quelque distance d'Hesdin-le-Vieux, que Philibert-Emmanuel, général de l'empereur, avait pris l'année précédente sur les Français et qu'il avait fait détruire. Louis XIII s'empara du nouvel Hesdin en 1639, et le traité des Pyrénées (1659) le céda définitivement à la France.

HÉSIODE, célèbre poëte didactique grec, originaire de Cumes en Éolie, naquit dans le bourg d'Ascra en Béotie, d'où il est souvent nommé *Ascræus poeta*. On croit, sur l'autorité d'Hérodote, qu'il était contemporain d'Homère, et vivait au commencement du IXe siècle av. J.-C.; les Alexandrins le placent plus d'un siècle après Homère; du reste on ne sait rien de certain sur sa vie. Il avait composé un grand nombre de poëmes; on n'en a conservé que trois: *Les Travaux et les Jours*, germe des *Géorgiques* de Virgile: il y traite surtout de l'agriculture; on y admire l'épisode de Pandore: la *Théogonie*, ou généalogie des dieux, source précieuse pour la connaissance de la mythologie; le *Bouclier d'Homère*, imité par Virgile dans la description du bouclier d'Énée. Ces poëmes brillent par la simplicité et l'élégance plutôt que par le génie. Ils ont été commentés dans l'antiquité par Proclus, Jean Tzetzès, Moschopule. Quelques savants croient que c'est à tort que l'on attribue à Hésiode tous les ouvrages que nous avons sous son nom; il serait tout au plus l'auteur des *Travaux*; la *Théogonie* et le *Bouclier* seraient d'une époque plus récente. Parmi les nombreuses éditions d'Hésiode, on distingue celles de H. Étienne, Paris, 1566, in-fol.; de Heinsius, 1603; de Thomas Robinson, Oxford, 1734; de Lœsner, Leipsick, 1778; de Th. Gaisford, Leipsick, 1823; de Boissonade, Paris, 1824; de Gœttling, Gotha et Erfurt, 1831. Il a été fréquemment traduit en français, notamment par Baïf, 1574; Gui, 1785; Coupé, 1796, etc.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam. Neptune, irrité contre Laomédon, qui lui avait manqué de parole, envoya un monstre marin qui désolait les campagnes. L'oracle consulté désigna Hésione pour victime expiatoire. Hercule la délivra au moment où elle allait être dévorée par le monstre; mais n'ayant pas obtenu de Laomédon la récompense promise, il enleva Hésione et la fit épouser à son ami Télamon. L'enlèvement d'Hésione par les Grecs devint la cause ou le prétexte de l'enlèvement d'Hélène par un prince troyen.

HESNAULT (J.), poëte du XVIIe siècle, fils d'un boulanger de Paris, fut un des protégés de Fouquet, et le maître de madame Deshoulières. Il publia en 1670 un vol. d'*Œuvres diverses*, qui contient des sonnets (entre autres le fameux sonnet qu'il écrivit contre le ministre Colbert), et quelques pièces en prose où règne la philosophie épicurienne. Il avait commencé à traduire Lucrèce en vers; mais il supprima son travail par scrupule religieux; on a cependant conservé l'*Invocation à Vénus*, qui est estimée.

HESNAULT (le président). *Voy.* HÉNAULT.

HESN-KAIFA, *Castrum Cepha*, ville forte de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, sur le Tigre, à 93 kil. N. O. de Djezireh. Citadelle.

HESPER ou HESPERUS (c.-à-d. le *soir* ou le *couchant*), fils de Japet et frère d'Atlas, fut père des Hespérides; chassé d'Afrique par son frère Atlas, il vint, dit-on, dans l'Italie, qui prit de lui le nom d'Hespérie. Selon une autre tradition, ce prince, recommandable par sa justice et sa bonté, étant un jour monté au sommet du mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux. Le peuple, qui le regrettait, consacra son nom en le donnant à la plus brillante des planètes. On la nommait le soir Vesper ou Hesper, et le matin Phosphoros ou Lucifer.

HESPÉRIDES ou ATLANTIDES, filles d'Hesper et petites-filles d'Atlas, étaient trois sœurs, Églé, Aréthuse, et Hyperéthuse. Elles possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or, et placé sous la garde d'un dragon à cent têtes, fils de la Terre. Hercule, par l'ordre d'Eurysthée, se transporta dans le jardin des Hespérides, tua le dragon, rapporta les pommes d'or, et accomplit ainsi le douzième de ses travaux. On n'est nullement d'accord sur le lieu qu'habitaient les Hespérides; le plus

grand nombre des traditions les placent dans la Mauritanie, au pied de l'Atlas ; d'autres dans la Cyrénaïque, où l'on trouve une ville d'Hespéris ; ou en Espagne près de Gades (Cadix), ou même dans les îles Fortunées (ou du Cap-Vert), qu'on nommait îles des Hespérides, parce qu'elles étaient les plus occidentales que connussent les anciens.

HESPÉRIE, *Hesperia*, c.-à-d. l'*occidentale*, nom donné d'abord par les Grecs à l'Italie, fut ensuite appliqué par eux à l'Hispanie, quand leurs connaissances en géographie s'étendirent plus à l'ouest.

HESPERIS, premier nom de Bérénice en Cyrénaïque. *Voy.* BÉRÉNICE.

HESPERUS, étoile du soir. *Voy.* HESPER.

HESS (Jean-Jacques), théologien protestant, né à Zurich en 1741, y exerça successivement les fonctions de diacre (1777), de premier prédicateur et de doyen du clergé (1795), et mourut en 1828. On a de lui : *Histoire des trois dernières années de la vie de J.-C.*, Zurich, 1772, 3 vol. ; *Sur le royaume de Dieu*, 1774 ; *Histoire des apôtres*, 1775, 12 vol. ; *Histoire des Israélites*, 1776-86, 12 vol.

HESSE, en latin *Hassia*, en allemand *Hessen*. On comprend actuellement sous ce nom trois états souverains de la Confédération germanique : la Hesse-Cassel ou Hesse-Électorale, le grand-duché de Hesse-Darmstadt et le landgraviat de Hesse-Hombourg.

1° HESSE-CASSEL OU HESSE-ÉLECTORALE, en allemand *Hessen-Cassel*, *Kurhessen*, principauté souveraine d'Allemagne, bornée au N. par le gouvernement prussien de Minden et le Hanovre, à l'E. par le gouvernement prussien d'Erfurt, le grand-duché de Saxe-Weimar, au S. E. par la Bavière, au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O. par la principauté de Waldeck : 110 kil. sur 220 ; population, 644,000 en 1840 (592,000 hab. en 1830). Ch.-l., Cassel. Depuis 1821, cet état est divisé en quatre provinces : Haute et Basse-Hesse, grand-duché de Fulde, et principauté de Hanau ; chefs-lieux, Cassel, Marbourg, Fulde et Hanau. La Hesse-Électorale est en général montagneuse ; elle est presque tout entière couverte de forêts, et le climat y est fort rude. La Fulde, la Werra, le Mein, la Lahn, le Diemel, etc., sont les principales rivières qui l'arrosent. On y cultive le tabac, les céréales, le lin, les légumes, les fruits et la vigne (au sud). Le sol renferme beaucoup de sel et de houille, du fer, du cuivre, de l'alun, du vitriol, de la chaux, etc. Industrie active en toiles, tuiles, faïence, etc. Commerce de transit considérable. Le gouvernement de la Hesse-Électorale est monarchique constitutionnel. La religion évangélique est professée par la majeure partie des habitants ; on y compte néanmoins 110,000 catholiques ; l'électorat de Hesse a trois voix dans les assemblées générales de la diète ; le contingent fédéral est de 5,679 hommes. — Henri I, dit l'*Enfant*, premier landgrave de Hesse (1263), était fils d'un duc de Brabant et d'une fille du landgrave de Thuringe ; il fut déclaré prince d'empire par Adolphe de Nassau en 1292, et établit sa résidence à Cassel. Ses descendants régnèrent d'abord sur toute la Hesse jusqu'à Philippe-le-Magnanime, qui, en mourant (1567), partagea ses domaines entre ses quatre fils. Guillaume IV, le Sage, eut Cassel et la moitié de tout l'héritage ; il accrut encore ses domaines, et mourut en 1592. Maurice, son successeur, perdit Marbourg, et fut forcé par son fils Guillaume V d'abdiquer (1627). Ce prince s'unit à la France et à la Suède pendant la guerre de Trente-Ans, et laissa en mourant (1637) un fils mineur sous la tutelle de sa veuve. Celle-ci gouverna avec sagesse, et acquit l'abbaye d'Hersfeld et une partie du comté de Schauenbourg. Un de ses descendants, Frédéric de Hesse-Cassel, épousa Ulrique Éléonore de Suède, mariage qui fit monter Frédéric sur le trône de Suède (1720-1751). En 1801, Guillaume IX perdit Saint-Goar et Rheinfels par le traité de Lunéville. En 1803, il prit le titre d'*Électeur*, sous le nom de Guillaume I. Les Français le dépouillèrent de ses états en 1806, et les partagèrent entre la Westphalie et le grand-duché de Francfort. Il recouvra ses états en 1813 et 1814, et mourut en 1821. Il eut pour successeur son fils Guillaume II, qui règne actuellement, et dont le gouvernement a eu à réprimer des troubles fréquents.

HESSE-DARMSTADT OU GRAND-DUCHÉ DE HESSE, en allemand *Hessen-Darmstadt*, *Grossherzogthum-Hessen*, état souverain d'Allemagne, borné au N. par le duché de Nassau et la Hesse-Électorale, à l'E. par la Hesse-Électorale et la Bavière, au S. E. par le grand-duché de Bade, au S. par la Bavière rhénane, à l'O. par les gouvernements prussiens de Coblentz et d'Arensberg et par le duché de Nassau. La province de Hanau, qui appartient à la Hesse-Électorale, sépare le grand-duché de Hesse en deux portions presque égales, l'une au N. (90 kil. sur 55), l'autre au S. (95 kil. sur 60). Population : 760,694 en 1839. Ch.-l., Darmstadt. Division : deux principautés, celles de Starkenbourg et de la Haute-Hesse, et une province, la Hesse-rhénane. Chefs-lieux, Darmstadt, Giessen et Mayence. Le pays est arrosé par le Rhin, qui y reçoit le Mein et la Nahe ; par le Neckar, la Lahn, la Fulde, le Schwalm et l'Edder. Le sol est plat sur la rive droite du Rhin et sur la rive gauche du Mein ; dans le reste du pays, il est coupé de différentes chaînes dont les principales sont celles de Taunus, Odenwald, Vogelsberg, Westerwald et Mont-Tonnerre. Le climat y est doux et agréable. Les principales productions sont le blé, les pommes de terre, le lin, les graines oléagineuses, les fruits, le vin (sur les bords du Rhin). Il y a dans la Hesse beaucoup de forêts, où l'on trouve une grande quantité de gibier. Les montagnes contiennent du fer, du cuivre, du grès, de la tourbe et des eaux minérales. L'industrie consiste en bonneterie, toiles, flanelle, draps et tanneries : commerce de transit et d'expédition. Le gouvernement est monarchique constitutionnel ; le culte évangélique est professé par la plus grande partie de la population. La Hesse-Darmstadt a trois voix dans l'assemblée générale de la diète ; elle fournit un contingent fédéral de 6,195 hommes. — Georges, 4e fils de Philippe-le-Magnanime, qui régnait sur la Hesse entière, fut le premier landgrave de Hesse-Darmstadt (1567) ; il n'eut d'abord qu'un huitième des biens de son père (*Voy.* HESSE-ÉLECTORALE) ; ce huitième se composait de Darmstadt et de son territoire ; mais il vit bientôt ses domaines s'agrandir par la mort de deux de ses frères, Philippe et Louis III. Louis V, fils de George, céda à son frère Frédéric le territoire de Hombourg (1595) qui depuis forma un landgraviat distinct (*Voy.* l'article suivant). Depuis, aucun changement important n'eut lieu dans la Hesse jusqu'en 1801 ; mais à cette époque, Louis X perdit une partie du comté de Lichtenberg : en 1806, après plusieurs cessions et acquisitions qui changèrent presque totalement la circonscription de cette contrée, Louis X entra dans la confédération du Rhin et changea son titre de landgrave en celui de grand-duc : il prit alors le nom de Louis I. En 1815, il céda à la Prusse ce qu'il avait de la Westphalie, mais s'étendit sur les bords du Rhin. Enfin, en 1816, il rendit aux landgraves de Hesse-Hombourg leur souveraineté, dont ils avaient été dépouillés en 1806. Louis II, grand-duc actuel, règne depuis 1830.

HESSE-HOMBOURG (landgraviat de), petite principauté d'Allemagne, se compose du *landgraviat* proprement dit qui est enclavé dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt (Haute-Hesse), et de la *seigneurie de Meissenheim*, entre le cercle bavarois du

Rhin, le gouvernement prussien de Coblentz et la *principauté oldenbourgeoise* de Birkenfeld. Superficie totale : 316 kil. carrés ; 22,000 hab. Ch.-l., Hombourg-von-der-Hœhe. Sol peu riche, quelques *mines* de fer et de *houille* ; culture bien entendue : grains, fruits en abondance ; forêts nombreuses ; lainages et bonneterie, bestiaux. Le gouvernement du landgraviat est monarchique ; on y professe la religion évangélique ; il a une voix dans les assemblées générales de la diète et fournit un contingent de 200 hommes. — Le landgraviat de Hesse-Hombourg fut détaché de celui de Hesse-Darmstadt en 1595 par Louis V en faveur de son frère Frédéric. En 1806, il fut supprimé ; mais les traités de 1815 le rétablirent en y ajoutant la seigneurie de Meissenheim.

HESSE, contrée d'Arabie. *Voy.* LAHSA.

HESSE (maison de), maison souveraine d'Allemagne, est sortie de la maison de Thuringe et doit son nom aux *Hassii*, branche des Cattes, qui habitaient la Hesse-Darmstadt actuelle. Dès le temps de Charlemagne, on trouve des seigneurs ou comtes de Hesse héréditaires, appelés presque tous Werner ou Gison. L'héritière de Gison IV porta en 1130 ses domaines dans la maison de Thuringe ; mais en 1263, ils en furent détachés avec le titre de landgraviat en faveur de Henri I (*Voy.* ci-dessus HESSE-CASSEL). En 1567, à la mort de Philippe-le-Magnanime, les landgraves de Hesse se partagèrent en deux branches : *Hesse-Cassel* et *Hesse-Darmstadt*, qui existent encore actuellement. De cette dernière se détacha en 1596 la branche de *Hesse-Hombourg*, également souveraine aujourd'hui. D'autres lignes cadettes apanagées, mais non souveraines, sont encore issues de la maison de Hesse ; nous nommerons seulement les deux principales, toutes deux sorties de la branche de Cassel. Ce sont celles de *Hesse-Rheinfels-Rotenbourg*, fondée en 1677, éteinte en 1834, et de *Hesse-Philippsthal*, fondée en 1684, et divisée actuellement en deux rameaux : *Hesse-Philippsthal* et *Hesse-Philippsthal-Barchfeld.*

HESSE (Philippe, landgrave de), dit *le Magnanime*, fils de Guillaume II, succéda à son père en 1509, n'étant âgé que de cinq ans. Il eut à repousser plusieurs invasions étrangères, et réprima les Anabaptistes (1525). En 1526, il embrassa le *luthéranisme*, signa en 1530 la *confession d'Augsbourg*, et depuis fit toujours partie de la ligue des princes protestants. Il fut vaincu par Charles-Quint (1546), resta quatre ans prisonnier de ce prince, et mourut en 1567. C'est lui qui fonda l'université de Marbourg.

HESSE (Guillaume, landgrave de), fils et successeur du précédent (1567), né en 1522, mort en 1592, protégea les lettres, les arts et les sciences, et se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie. On a publié de lui des observations astronomiques sous le titre de *Cœli et siderum in eo errantium observationes Hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4.

HESSE-CASSEL (George-Guillaume, d'abord landgrave, puis électeur de), né en 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse ; il régna sur le comté de Hanau (1764), puis sur toute la Hesse (1785). Entré dans la coalition contre la France en 1792, il fit la campagne de 1793, et conclut en 1795 un traité de paix avec la république. En 1803, il changea son titre de landgrave contre celui d'électeur de l'empire germanique ; mais après la bataille d'Iéna (1806), il fut privé de sa souveraineté et ne la recouvra qu'en 1813. Il mourut en 1821.

HESTIÉOTIDE. *Voy.* HISTIÉOTIDE.

HÉSUS, divinité des Gaulois, que l'on croit être leur dieu des combats. C'est surtout par l'effusion du sang humain qu'on l'honorait. On le représente armé d'une serpe ou d'une hache.

HÉSYCHIUS, écrivain grec d'Alexandrie, a laissé un lexique dans lequel il explique les mots les moins usités que l'on trouve dans les auteurs grecs ; cet ouvrage est d'un grand secours pour faciliter la lecture des poëtes, des historiens, des philosophes et même des auteurs sacrés. On ne connaît qu'un manuscrit du *Lexique d'Hésychius* ; il fut découvert par Musurus et publié à Venise pour la première fois en 1514, in-fol. Les meilleures éditions de ce lexique sont celles d'Alberti et Ruhnkenius, Leyde, 1746-66, et de Schow, Leipsick, 1792. — Un autre Hésychius, de Milet, qui vivait au VIe siècle, a laissé un *Abrégé des vies des philosophes* et des *Essais sur l'origine de Constantinople*, publiés par J. Meursius, Leyde, 1613, et par Orellius, Leipsick, 1820.

HÉTÉRIE, HÉTÉRISTES (du grec *hetæria*, association, fraternité). On a donné ce nom à deux sociétés qui furent fondées au commencement de ce siècle dans l'intérêt des Grecs. La première, dite l'*Hétérie des Philomuses* ou des *Amis des muses*, fut fondée à Vienne par Capo d'Istrias, dans un but tout philanthropique : elle se proposait de répandre les lumières en Grèce en y créant des écoles, en y relevant la religion, et devait en même temps s'occuper de la recherche et de la conservation des monuments de l'antiquité ; elle compta en peu de temps plus de 80,000 membres, princes, ministres, savants, obtint par souscription des sommes considérables et établit son siége à Athènes ; néanmoins le trésor était à Munich.—La deuxième eut un but tout politique et se proposa l'affranchissement de la Grèce. Cette société resta secrète jusqu'au moment de l'insurrection générale (1821). On attribue la première idée au poëte Rhigas, qui périt en 1798, victime de ses efforts patriotiques, et fut livré au supplice par le gouvernement turc ; elle fut renouvelée en 1814, et eut son siége d'abord à Odessa, puis à Kichenef en Bessarabie : se confondant bientôt avec la première hétérie, elle se répandit rapidement dans toute la Grèce et prépara activement l'insurrection générale des Hellènes. En 1820 l'hétérie choisit pour chef Alexandre Ypsilanti, qui, l'année suivante, fit une tentative peu heureuse dans les provinces danubiennes ; le rôle de l'hétérie secrète finit dès que la guerre fut ouvertement déclarée.

HETMAN ou ATTAMAN, nom que porte le chef des Cosaques. Cette dignité fut créée en 1576 par Étienne Bathori, roi de Pologne, en faveur de Bogdan Rozynski. Les insignes étaient un drapeau, une queue de cheval, un bâton de commandement et un miroir. Les *hetmans* étaient toujours choisis parmi les chefs les plus distingués des Cosaques ; l'empereur Nicolas, afin de les dénationaliser, a récemment conféré la dignité d'hetman à l'héritier de la couronne, le grand-duc Alexandre. — Dans l'ancien royaume de Pologne il y eut d'abord deux *grands-hetmans*, *le grand hetman de la couronne* et le *grand hetman de Lithuanie*. Au XVIe siècle, on leur adjoignit deux *vice-hetmans*. Ces grands dignitaires parvinrent à une très haute autorité. Par la constitution de 1768 ils prirent place parmi les ministres d'état ; et l'un d'eux devait toujours avoir le portefeuille de la guerre.

HETTENY, *Huttany* des Anglais, ville de l'Hindoustan, à 49 kil. O. de Bedjapour, par 16° 43' lat. N. 73° long. E. ; 15,000 hab. Fortifications, citadelle. Étoffes de soie, tissus de coton, armes, etc. Commerce considérable avec Bombay et Surate. — Les Mahrattes prirent cette ville au XVIIe siècle ; les Mahométans la reprirent en 1679 ; mais après la mort d'Aureng-Zeyb elle retomba au pouvoir des Mahrattes.

HETTSTÆDT, ville de la Saxe prussienne, à 40 kil. N. O. de Mersebourg, sur la Wipper : 3,500 hab. Usines où l'on travaille l'argent et le cuivre.

HEUCHIN, bourg de France, ch.-l. de canton

(Pas-de-Calais), à 10 kil. N. O. de St-Paul-sur-Ternoise; 500 hab.

HEUMANN (Ch.-Auguste), professeur à Gœttingue, né dans le duché de Saxe-Weimar en 1681, mort en 1764, a écrit : *Conspectus reipublicæ litterariæ*, 1718, 2 vol. in-8. On a aussi de lui un *Dictionnaire des Anonymes*, en latin, Iéna, 1711, in-8.

HEUMANN (Jean), professeur de jurisprudence, né à Altorf (1711), mort en 1760; a écrit entre autres ouvrages : *Commentarii de re diplomatica imperii ac regni germanici inde à Caroli Magni temporibus*, 1745, in-4; *Opuscula quibus juris Germanici historia et philologia explicantur*, 1747.

HEURES (LES). Dans la mythologie des Grecs, les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis, et habitaient l'Olympe, où elles remplissaient les fonctions de ministres du soleil et de portières du ciel. Tantôt elles présidaient aux divisions du jour, et alors on en comptait douze (ou dix chez les Grecs): tantôt on les faisait présider aux saisons, et alors on n'en admettait que cinq, savoir : Dicé, Irène et Eunomie, qui présidaient chacune à une saison, le printemps, l'été et l'hiver; puis Carpo et Thalatie, qui présidaient ensemble à l'automne.

HEURNIUS (Jean), *Van Heurn* en hollandais, savant médecin, né à Utrecht en 1543, mort en 1601, professa la médecine à Leyde. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur des cadavres humains. Il fut le médecin de Maurice de Nassau, et se fit une grande réputation par des cures merveilleuses. On a de lui : *Traité des maladies de la tête*, en latin, Leyde, 1602, in-4; *Praxis medicinæ nova ratio*, Leyde, 1690, in-4; *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1606, in-12; *Commentaires sur Hippocrate*, 1609, in-4. Ses ouvrages ont été réunis à Leyde, 1658, in-fol.

HEURNIUS (Othon), fils du précédent, né à Utrecht en 1577, mort vers 1650, enseigna la philosophie et la médecine à Leyde. Il a laissé ; *Antiquitates philosophiæ barbaricæ*, Leyde, 1600, in-12; *Babylonica, ægyptiaca, indica, etc., philosophiæ primordia*, ibid., 1619, in-12.

HEUSDEN, ville de Hollande (Brabant-Septentrional), à 12 kil. N. O. de Bois-le-Duc; 1,400 hab. Citadelle. Belle église. Les Français prirent cette ville en 1672 et en 1795.

HEUSINGER (Michel), philologue allemand, né près de Gotha en 1690, mort en 1751, professeur et directeur du gymnase d'Eisenach, a publié les *Césars* de Julien, Gotha, 1736; *Esope*, Eisenach, 1741; *Cornelius Nepos*, 1747, etc.

HEUSINGER (Jacques-Frédéric), neveu du précédent, né à Useborn en 1718, mort en 1778, recteur du gymnase de Wolfenbuttel, a publié le *Traité de l'éducation des enfants* attribué à Plutarque, 1749; des *Corrections sur Callimaque*, 1766; une édition très estimée des *Offices* de Cicéron, publiée par Conrad Heusinger, son fils, Brunswick, 1783.

HEUZET (J.), professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, né à St-Quentin vers 1660, mort en 1728, a publié plusieurs recueils estimés à l'usage des colléges, entre autres : *Conciones sive Orationes ex Sallustii, Livii, Curtii et Taciti historiis collectæ*, 1721, in-12; *Selectæ è Veteri Testamento historiæ*, 1726, in-12, traduit en français par un anonyme, 1764, in-12; *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, 1727, in-12, souvent réimprimé et traduit en fr. par Charles Simon, 1752, puis par Barrett, 1781, in-12.

HEVELIUS (J.), astronome allemand, né à Dantzik en 1611, mort en 1687, acquit par ses travaux une réputation européenne. Il perfectionna les instruments, fit plusieurs découvertes importantes, entre autres celle de l'étoile changeante qu'on a depuis nommée *Mira* (1662), observa le passage de Mercure sur le soleil, et laissa un grand nombre d'écrits: *Selenographia*, Dantzik, 1647, in-fol.; *Machina cœlestis, pars prior*, 1673; *pars posterior*, 1679; la plus grande partie des exemplaires de cet important ouvrage périt dans un incendie en 1679. Hévélius était aidé dans ses observations par sa femme.

HEVESCH, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), borné au N. par les comitats de Borsod, Gœmœr, Neograd; à l'E. par celui de Szabolsch et la grande Cumanie, au S. par les comitats de Csongrad et de Bekes, à l'O. par celui de Pesth et le district des Iazyges : 140 kil. sur 45; 333,000 hab. Ch.-l., Erlau. On y a réuni l'ancien comitat de Szolnok extérieur. Au N. les monts Matra; ailleurs plaines et marécages, surtout le long de la Theiss. Ce comitat prend son nom du petit bourg d'Hevesch, qui est situé à 40 kil. S. d'Erlau.

HEWEN, île du Danemark. *Voy.* HWEN.

HEXAPLES (du grec *hexaploos*, sextuple), nom donné à un important travail qu'avait fait Origène sur l'Ancien Testament, et qui offrait en six colonnes : 1° le texte hébreu, écrit en caractères hébraïques; 2° le même texte, en caractères grecs; 3° la version des Septante; 4° celle d'Aquila; 5° celle de Théodotion; 6° celle de Symmaque. Cette publication, souvent citée dans les premiers temps du christianisme, avait pour but de mettre un terme aux disputes qui s'élevaient sans cesse entre les Juifs et les Chrétiens, ou entre les Chrétiens des différentes sectes, au sujet de l'interprétation des Ecritures. Origène avait eu soin d'indiquer par des signes particuliers tout ce que chaque traducteur avait ajouté ou changé au texte sacré. Les *Hexaples* n'existent plus; elles paraissent avoir été perdues au VIIe siècle; on n'en a conservé que des fragments qui ont été rassemblés par Montfaucon, Paris, 1714, 2 vol. in-fol., et publiés de nouveau par Bahrdt, Leipsick, 1769, 2 vol. in-8.

HEXAPOLE. *Voy.* DORIDE.

HEXHAM, *Alexodunum*, ville d'Angleterre (comté de Northumberland), sur la Tyne, à 24 kil. O. de Newcastle; 6,000 hab. Porte antique, deux vieilles tours, etc. Bataille célèbre pendant la guerre des Deux-Roses (1464), où les partisans de la Rose-Rouge (Lancastre) furent défaits par ceux de la Rose-Blanche (York).

HEYDENREICH (Ch.-Henri), écrivain allemand, né en 1764 à Stolpen en Saxe, mort en 1801, adopta avec enthousiasme la philosophie de Kant, fut nommé en 1785 professeur extraordinaire de philosophie à Leipsick; il abrégea sa vie par l'excès du travail et par l'abus de l'opium et des spiritueux. On a de lui : *Idées originales sur les objets les plus intéressants de la philosophie*, Leipsick, 1793-96, 5 vol. in-8; *Système de la Nature d'après les principes critiques*, 1794-95; *Lettres sur l'athéisme*, 1796, et une traduction de l'ouvrage de Buonafede sur la *Restauration de la philosophie aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*, avec des additions, 1791, 2 vol. in-8.

HEYNE (Christian GOTTLOB), érudit, né en 1729 à Chemnitz en Saxe, d'un pauvre tisserand, mort en 1812, se forma lui-même et parvint avec des peines infinies à acquérir une instruction profonde malgré la misère de ses parents. Il fut longtemps attaché comme simple copiste à la bibliothèque du comte de Bruhl à Dresde; mais ayant commencé à se faire connaître par ses éditions de Tibulle, (Leipsick, 1755) et d'Épictète (Dresde, 1756), il fut nommé en 1761 professeur d'éloquence à l'université de Gœttingue; il devint peu après bibliothécaire de cette ville, et président du séminaire philologique. Il conserva cette position honorable jusqu'à sa mort, et travailla pendant 50 ans à répandre le goût d'une saine érudition, à agrandir

la bibliothèque de Gœttingue, à réformer les écoles. Heyne s'est surtout occupé d'illustrer les poëtes et les mythologues : on trouve dans ses travaux sur les anciens poëtes l'érudition du philologue, de l'historien, de l'archéologue, unie au jugement sûr et délicat de l'homme de goût : ses principales éditions sont celles de *Virgile*, 4 vol., Leipsick, 1767-76 (reproduite dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire ; de *Pindare*, 3 vol., Gœtt., 1774 ; d'*Homère*, 10 vol., Leipsick, 1802 ; d'*Apollodore*, Gœtt., 1787 ; de *Diodore de Sicile*, 11 vol. in-8 (dans la collection de Deux-Ponts). On a aussi de lui des *Opuscula academica*, Gœtt., 1785-1811, 6 vol. in-8. — La fille de Heyne, Thérèse, s'est aussi fait connaître dans les lettres. *Voy.* HUBER (Thérèse).

HEYRIEUX, ch.-l. de canton (Isère), à 17 kil. N. E. de Vienne ; 1,400 hab.

HIÆLMAR, lac de Suède, dans le S. du Westeras, a 60 kil. sur 18, et communique au lac Malar par un canal.

HIANG-KING, prov. de l'empire chinois (Corée) ; ch.-l., Tsing-yen-pou.

HIAQUI, riv. du Mexique, naît sur les confins des états de Chihuahua et de Sonora et tombe dans le golfe de Californie après un cours de 620 kil.

HIBERNIE, *Hibernia*, et aussi *Juvernia*, *Bernia*, *Ierne*, nom donné par les Romains à l'Irlande. Ce pays ne fut jamais compris dans leur empire : peuplé de Gaels et d'Ibères, il ne comptait encore que quelques villes au IVe siècle (*Eblana*, *Regia*, *Iernis*). C'est d'Irlande que sortirent les Scots ; aussi au IVe siècle *Scotia* fut-il un des noms de cette île. Parmi les autres tribus on remarquait surtout les *Brigantes* et les *Menapii*. La religion druidique régnait primitivement dans l'Hibernie. En 331, saint Patrice y introduisit le christianisme : cette nouvelle religion y fit bientôt tant de progrès que l'Hibernie est souvent désignée depuis cette époque sous le nom d'*Ile des Saints*. *Voy.* IRLANDE.

HIDALGO, nom qu'on donne en Espagne à tout propriétaire indépendant ; c'est une espèce de noble d'un rang inférieur. On dérive ce nom de *hijo del Goto* (*fils de Goth*), parce que l'on suppose que ces nobles descendent des anciens Goths qui régnaient dans le nord de l'Espagne avant la conquête de cette contrée par les Maures ; d'autres le tirent de *hijo*, fils, et *algo*, biens, fortune, et lui font signifier *fils de famille*. — En Portugal on dit *fidalgo*.

HIDERABAD, v. de l'Hindoustan. *Voy.* HAÏDERABAD.

HIDER-ALY, empereur mogol. *Voy.* HAÏDER-ALI.

HIDJELY ou INDGELI, ville de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans une île de l'Hougly, à 90 kil. S. O. de Calcutta : climat malsain ; grandes salines ; raffineries de sel.

HIELMAR, lac de Suède. *Voy.* HIÆLMAR.

HIEMPSAL, roi de Numidie, fils de Micipsa. Jugurtha, son frère adoptif, le fit tuer au bout de quelques mois de règne. *Voy.* JUGURTHA.

HIERA, c.-à-d. *Sacrée*, la plus méridionale des îles Éoliennes, à 24 kil. N. de la Sicile, auj. *Vulcano*. — Une autre HIERA (ou MARITIMA), auj. *Maretimo*, faisait partie des îles Égades.

HIERACIUM, nom latin de GERACE.

HIÉRATE ou PORATAS, riv. de la Sarmatie ancienne, auj. le PRUTH.

HIÈRES, île et ville de France. *Voy.* HYÈRES.

HIÉROCLÈS, président de Bithynie, puis gouverneur d'Alexandrie, fut un des principaux instigateurs de la persécution exercée par Dioclétien contre les Chrétiens (303). Il tenta en outre de détourner les fidèles de leur religion en leur adressant un livre intitulé *l'Ami de la vérité*, qui fut réfuté par Eusèbe et Lactance. — Un autre Hiéroclès, philosophe platonicien, enseignait à Alexandrie au commencement du Ve siècle. On lui attribue des *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore*, qui nous ont été conservés en entier, et quelques autres ouvrages, entre autres un *Traité de la Providence et du libre arbitre*, dont il ne reste que des fragments. On les a publiés à Londres, 1673, avec traduction latine. Les *Commentaires sur Pythagore* ont été traduits en français par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12.

HIÉROGLYPHES (du grec *hiéros*, sacré, et *glypho*, sculpter). On nomme ainsi l'écriture employée par les anciens Égyptiens, et dont on trouve encore des restes nombreux sur les monuments de l'Égypte. Elle consiste en figures gravées ou sculptées, dont les unes représentent les objets mêmes, les autres ne font que les rappeler symboliquement ou conventionnellement ; souvent aussi les caractères hiéroglyphiques sont employés comme signes phonétiques, c.-à-d. pour représenter, non plus les choses, mais les sons des mots. La signification des hiéroglyphes paraît s'être perdue dès le temps où les Grecs se furent rendus maîtres de l'Égypte, et elle est restée ignorée pendant deux mille ans. De nos jours enfin, un Français, M. Champollion, paraît avoir réussi à trouver la clef de cette écriture énigmatique (*Voy.* CHAMPOLLION.)

HIÉROMAX, riv. de la Décapole de Palestine, traversait de l'E. à l'O. la demi-tribu orientale de Manassé, et se jetait dans le Jourdain, un peu au S. du lac de Génésareth.

HIÉRON I, roi ou tyran de Syracuse, succéda à son frère Gélon vers l'an 478 avant J.-C., et régna onze ans. Il se rendit d'abord odieux par sa cruauté, et essaya de faire périr Polyzèle, son frère, qu'il soupçonnait d'aspirer à la royauté ; mais ensuite il changea de conduite, se réconcilia sincèrement avec son frère, rendit son peuple heureux et fit fleurir les sciences et les arts. Il appela à sa cour les poëtes Bacchylide, Epicharme, Simonide, Pindare, Eschyle, et remporta lui-même plusieurs couronnes dans les jeux de la Grèce. C'est lui que Pindare chante dans ses Olympiques.

HIÉRON II, descendant de Gélon, fut proclamé par ses concitoyens roi de Syracuse, après une victoire qu'il venait de remporter sur les Mamertins, l'an 269 avant J.-C. Dans la suite, les Mamertins ayant imploré le secours des Romains, Hiéron, trop faible pour résister seul à ces nouveaux ennemis, fit alliance avec les Carthaginois (265 av. J.-C.) ; ce fut là l'origine de la guerre punique. Hiéron, malgré son courage, se vit battu, ainsi que ses alliés, par App. Claudius, et fut bientôt assiégé dans Syracuse. Il fit alors la paix, et se montra constamment l'allié fidèle de Rome pendant 50 ans qu'il régna. Il mourut âgé de 95 ans, l'an 215 av. J.-C. Hiéron était courageux, ami des sciences, très instruit lui-même, et joignait à ces qualités celles qui font un bon roi.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, petit-fils d'Hiéron II, roi de Syracuse, lui succéda l'an 215 av. J.-C. Il rompit l'alliance que son père avait faite avec les Romains et se rendit odieux à ses sujets par ses débauches et ses cruautés. Il périt au bout d'un an, avec toute sa famille, victime d'une conspiration.

HIÉRONYMITES, religieux qui se proposaient pour modèle la vie que saint Jérôme menait dans la solitude de Bethléem ; on distingue quatre ordres de ces religieux : 1° les Hiéronymites d'Espagne, fondés en 1370 par Thomas de Sienne, du tiers ordre de Saint-François ; ils s'occupaient de l'éducation de la jeunesse ; le couvent de l'Escurial leur appartenait ; — 2° les Hiéronymites dits de l'*Observance*, institués en Lombardie vers 1424 par Loup d'Olmédo, qui réforma la règle de Thomas ; — 3° les *ermites de Saint-Jérôme*, fondés en 1380 dans l'Ombrie par Pierre de Pise, et dont l'austérité était telle qu'ils passèrent longtemps pour sorciers ; — 4° enfin

la *Société de Saint-Jérôme de Fiésoli*, qui suivait la règle de saint Augustin.

HIÉROPHANTE, c.-à-d. *révélateur des choses sacrées*. On nommait ainsi en général dans la Grèce et en Égypte tout pontife chargé d'instruire ceux qui aspiraient à l'initiation, et plus spécialement le grand-prêtre de Cérès Eleusine, qui découvrait les mystères aux initiés. Cette dignité, une des plus honorables d'Athènes, était exclusivement réservée à la famille des Eumolpides, qui la conserva pendant 1200 ans.

HIEROSOLYMA, nom latin de JÉRUSALEM.

HIERZAC, ch.-l. de canton (Charente), à 11 kil. N. O. d'Angoulême ; 680 hab.

HIGHLANDS, c.-à-d. *terres hautes*, nom sous lequel on désigne ordinairement la partie septentrionale et montagneuse de l'Écosse. Le Forth, ou plutôt les monts Grampians, sont la limite méridionale des Highlands, et les séparent des *Lowlands* ou basses terres qui forment l'Écosse méridionale. Ce pays n'est qu'une longue suite de montagnes entrecoupées de vallées profondes ; le climat y est fort rude et le sol très peu fertile ; mais on y trouve de belles forêts, des bruyères et d'excellents pâturages. —Les *Highlanders*, ou habitants des *Highlands*, renfermés dans un pays presque inaccessible, ont conservé longtemps la vie et les mœurs patriarcales : ils vivaient séparés par familles ou *clans* (*Voy.* ce mot), sous la conduite d'un chef appelé *laird* ou *chieftain*. Longtemps fidèles à la cause des Stuarts, les Highlanders jouèrent un rôle important dans les efforts tentés par ces princes pour reconquérir la couronne d'Angleterre ; mais après l'insurrection de 1715 et celle de 1745, l'Angleterre prit des mesures pour introduire la civilisation dans les Highlands ; de larges routes percées à travers les montagnes mirent un terme à l'isolement où les montagnards avaient si longtemps vécu : depuis lors, les mœurs des Highlanders se sont sensiblement modifiées.

HIGHLANDS, territoire des États-Unis, dans la partie S. E. de l'état de New-York, est tout entier couvert par les monts Alleghany et arrosé par l'Hudson ; il a pour place principale West-Point.

HIGUERA, nom commun à beaucoup de lieux en Espagne. Les plus importants sont : *Higuera Junto-a-Aracena* (Séville), dans la Sierra-Morena, à 55 kil. N. O. de Séville ; 1,400 hab. ; patrie du peintre Alonzo de Tobar ; —*Higuera-la-Real* (Badajoz), à 16 kil. S. E. de Xerez ; 3,750 hab. Environs très fertiles ; moulins à farine.

HIJAR, *Belia*, ville d'Espagne (Saragosse), à 70 kil. S. E. de Saragosse ; 2,900 hab. Savon, moulins à huile. Titre d'un duché.

HILAIRE (saint), *Hilarius*, docteur de l'église, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers le commencement du IVe siècle, de parents nobles et païens, embrassa la religion chrétienne après l'avoir profondément étudiée, et fut élevé à l'épiscopat par ses concitoyens vers 350. Il se montra bientôt un des plus éloquents défenseurs des principes du christianisme, et se fit remarquer au concile de Milan (355), ainsi qu'à celui de Béziers (356). Les Ariens, qu'il combattait, le firent exiler en Phrygie ; mais il reparut au concile de Séleucie (359), pour combattre les mêmes adversaires, et revint ensuite dans son évêché, où il mourut vers 367. Les œuvres de ce saint docteur se composent de *douze livres sur la Trinité*, d'un *Traité des synodes*, d'un *Commentaire sur saint Mathieu et sur les psaumes*, et de trois écrits à l'empereur Constance ; elles ont eu plusieurs éditions ; la meilleure est celle de dom Constant, Paris, 1693, in-fol. Le style de saint Hilaire est véhément, impétueux, mais quelquefois obscur et enflé ; saint Jérôme l'a appelé le *Rhône de l'éloquence latine*. On le fête le 14 janvier. — L'église reconnaît encore deux autres saints de ce nom : saint Hilaire, évêque d'Arles, né à la fin du IVe siècle ; il fut élevé par saint Honorat, abbé de Lérins, combattit les erreurs des semi-Pélagiens et mourut en 449. Il écrivit plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus ; on a seulement de lui l'*Éloge de saint Honorat*. On le fête le 5 mai ; — saint Hilaire, pape (461-467), originaire de Sardaigne. Son pontificat n'offre rien de remarquable. On le fête le 21 février.

HILARION (saint), né près de Gaza en Palestine vers l'an 292, étudia à Alexandrie, s'y convertit au christianisme, et alla trouver saint Antoine dans le désert. De retour dans sa patrie, il partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, se retira dans une solitude affreuse et y fonda plusieurs monastères ; il fut ainsi l'instituteur de la vie monastique en Palestine. Il quitta plus tard sa solitude, parcourut les déserts de l'Egypte, passa en Sicile, en Dalmatie, dans l'île de Chypre, où il termina sa carrière dans un ermitage, vers l'an 372. On le fête le 23 octobre.

HILCHENBACH, bourg des États prussiens (Westphalie), à 13 kil. N. de Siegen ; 1,100 hab. Moulins à poudre, à tan ; moulins à foulon. Aux environs, martinets à acier, à fer.

HILDBURGHAUSEN, capitale du duché de Saxe-Hildburghausen, à 28 kil. S. E. de Meiningen ; 3,550 hab. Château, résidence du prince. Quelques établissements d'instruction.

HILDBURGHAUSEN (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-HILDBURGHAUSEN.

HILDEBERT de Tours, archevêque de Tours, né à Lavardin dans le Vendômois vers 1057, étudia sous Bérenger et sous Hugues, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. Il mourut en 1134. On a de lui : *Tractatus philosophicus*, *Moralis philosophia* ; des *Lettres* en latin, des *Sermons*, des *Poésies latines*, parmi lesquelles une *Épigramme* sur un hermaphrodite, etc. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1708, in-fol., par D. Beaugendre.

HILDEBRAND, roi des Lombards en Italie, monta sur le trône en 736, et partagea le pouvoir avec son oncle Luitprand, qui mourut en 744. Ayant, par sa tyrannie, fatigué les Lombards, il fut détrôné la même année. On mit à sa place Rachis, duc de Frioul.

HILDEBRAND, pape. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HILDEGARDE (sainte), abbesse du monastère du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, née dans le diocèse de Mayence vers 1100, morte en 1178, eut des visions et écrivit, sur des sujets de mysticité, de morale ou de théologie, des lettres et des traités qui eurent beaucoup de vogue. On a réuni ses œuvres à Cologne, 1566, in-4.

HILDEGONDE (sainte), religieuse de l'ordre de Cîteaux, née à Nuitz (diocèse de Cologne) au XIIIe siècle. Après avoir été en Palestine sous des habits d'homme, elle revint en Europe, parcourut l'Italie, l'Allemagne, et entra à l'abbaye de Schonauge, sous le nom de frère Joseph. Son sexe ne fut découvert qu'à sa mort. On la fête le 20 avril.

HILDEN, ville des États prussiens (province Rhénane), à 13 kil. S. E. de Dusseldorf ; 1,100 hab. Draps, siamoises. Patrie de Fabrice de Hilden.

HILDESHEIM, *Hennepolis*, ville de Hanovre, ch.-l. de la principauté de même nom, à 26 kil. S. E. de Hanovre ; 14,000 hab. Évêché fort ancien, fondé par Charlemagne ou par Louis-le-Débonnaire ; gymnases catholique et luthérien ; monument en l'honneur d'Arminius, le vainqueur de Varus. Toiles, coutil, amidon, savon, tabac, etc.

HILDESHEIM (principauté d'), province du roy. de Hanovre, a pour bornes au N. le gouvernement de Lunebourg, à l'E. le duché de Brunswick et la Saxe prussienne, au S. le Brunswick, à l'O. le gou-

vernement de Hanovre : 65 kil. sur 50 ; 130,000 hab. Ch.-l., Hildesheim. — Cette principauté fut longtemps un état ecclésiastique gouverné par des évêques. En 1519, les ducs de Brunswick et de Hanovre s'emparèrent d'une grande partie de la principauté, et ils ne la rendirent qu'en 1643. En 1802, elle fut cédée à la Prusse ; mais en 1807, on la réunit au royaume de Westphalie ; les traités de 1815 l'ont donnée au Hanovre.

HILDUIN, chroniqueur du IXe siècle, abbé de Saint-Denis, de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés, mort en 840, était chapelain de Louis-le-Débonnaire et abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pepin ; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger dans le parti de Lothaire, et fut en punition relégué en Saxe par l'empereur (830). Il ne revint de l'exil qu'à la sollicitation d'Hincmar. Hilduin a écrit les *Actes du martyre de saint Denis*, imprimés dans Surius (*Voy.* ce nom). Il confond dans cet ouvrage saint Denys, évêque de Paris, et saint Denys d'Athènes ou l'Aréopagite, et raconte sans critique les faits les plus incroyables, entre autres les miracles de saint Denys, qui, après avoir été décapité, porta sa tête dans ses mains.

HILLA ou HELLEH, ville de la Turquie d'Asie, construite sur une partie de l'emplacement de Babylone (Bagdad), sur la rive droite de l'Euphrate, à 100 kil. S. de Bagdad ; 12,000 hab. Ch.-l. d'un livah. Ville grande, mais remplie de jardins. Château du gouverneur, mosquées (dont une dite mosquée du Soleil et célèbre parmi les Chyites), bazar.

HILLEL, dit l'*Ancien*, docteur juif, né à Babylone, au Ier siècle av. J.-C., forma une école célèbre et soutint avec zèle les traditions orales contre Schammaï, qui prêchait que la foi était due seulement aux Écritures ; cette dispute fit grand bruit. Saint Jérôme attribue à Hillel l'origine des scribes et des pharisiens.—Hillel, dit le *Saint*, président du Sanhédrin à Jérusalem, 30 ans av. J.-C., est l'auteur d'un exemplaire manuscrit de la *Bible*, très estimé des Juifs, et dont il ne nous reste que des copies faites au XIIe siècle. Il vécut, dit-on, 120 ans. — Hillel, dit le *Prince*, arrière-petit-fils de *Judas-le-Saint*, composa vers 260 un *Cycle* de 19 ans qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse, roi de Castille. Hillel introduisit chez les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Origène le consultait souvent. Saint Épiphane rapporte qu'il se convertit au christianisme au moment de la mort.

HILL-RIVER, riv. de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne, sort du lac Knee, coule au N. E., tombe dans la baie d'Hudson, au fort d'York, après un cours de 380 kil.

HILVARSUM, ville de Hollande (Hollande sept.), à 7 kil. S. de Naarden ; 3,400 hab. Tapis de pied, futaines rayées dites *hilvarsums*, etc.

HIMALAYA ou HIMALEH (c.-à-d. en indien *séjour de la neige*), l'*Imaüs* et l'*Emodus* des anciens, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, et la plus haute du globe, s'étend de 25° à 35° lat. N. et de 72° à 95° long. E., sur les limites de l'Hindoustan et du Thibet, depuis le fleuve Kachgar à l'O. jusqu'aux frontières de la Chine à l'E. La chaîne principale de l'Himalaya se dirige du N. O. au S. E. à travers la partie septentrionale du Cachemire, du Ghéroual, du Népal et du Boutan ; elle donne naissance à l'Indus, au Gange, au Brahmapoutre, à l'Irraouaddy et à leurs nombreux affluents. Parmi ses plus hautes montagnes deux surtout atteignent une hauteur prodigieuse, le Dhawalagiri dans le Népal (8,600 mètres), et le Chamalari dans le Boutan, auquel on donne 9,000 mètres.

HIMERE, auj. *Termini*, ville de Sicile, sur la côte septentrionale, au S. O. de *Cephalœdis*, était une colonie de Zancle, et fut fondée en 639. Les Carthaginois la détruisirent en 399 ; on en rebâtit une autre à 16 kil. de là sous le nom de *Thermæ Himerenses*. — Il y avait en Sicile deux petites rivières de même nom, l'une le *Fiume Grande* ou *Fiume di Termini*, qui coulait au N. et arrosait Himère ; l'autre (*Fiume Salso*), qui coulait au S., et partageait la côte mérid. en deux parties égales avant de tomber dans la Méditerranée à *Phœnicia*.

HIMERIUS, grammairien et sophiste grec, né à Prusias en Bithynie, professa la rhétorique à Athènes au temps de Julien. Il se montra ennemi ardent des Chrétiens. On a de lui des *Déclamations*, Gœttingue, 1790, in-8, grec-latin. On y remarque un *Panégyrique de Julien*, publié par Wensdorf.

HIMILCON, général carthaginois, soumit la plus grande partie de la Sicile, mais ne put prendre Syracuse, que Denys le tyran défendit vaillamment. Désespéré de cet échec, il se donna la mort, 398 avant J.-C.

HIMILCON, navigateur carthaginois, que l'on croit contemporain d'Hannon, fit le premier voyage dans l'Océan septentrional, et explora les îles Britanniques et Cassitérides (Sorlingues).

HIMILCON, surnommé *Phamœus*, général de la cavalerie carthaginoise, de la faction Barcine, défendit avec valeur les approches de Carthage, assiégée par les Romains ; mais à la suite d'une entrevue secrète avec Scipion, il passa à l'ennemi avec 2,000 chevaux, et contribua par sa défection à la perte de Carthage, 147 avant J.-C.

HINCKLEY, ville d'Angleterre (Leicester), à 18 kil. S. O. de Leicester ; 7,180 hab. Bas de coton, fil, laine, bière renommée. On voit près de là les restes d'une voie romaine auj. connue sous le nom de *Watling-Street*.

HINCMAR, archevêque de Reims, né vers 806, d'une des familles les plus considérables des Gaules, avait été élevé au monastère de St-Denis. Il devint religieux de cette abbaye, fut appelé à la cour par Louis-le-Débonnaire, obtint toute la confiance de ce prince, ainsi que celle de son fils, Charles-le-Chauve, et fut fait par ce dernier archevêque de Reims en 845. Dans les querelles que Charles eut avec le pape Adrien II, Hincmar se déclara pour le roi, et fut ainsi un des premiers défenseurs des libertés gallicanes ; il eut à cette occasion de violents démêlés avec son propre neveu, Hincmar, évêque de Laon, qui s'était déclaré pour le pape. Il combattit aussi avec force la dangereuse doctrine de la prédestination que soutenait Gotescalc. Il mourut en 882 à Epernay, en fuyant les Normands qui avaient envahi son diocèse. Ses œuvres ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1645, 2 vol. in-fol. On y remarque un *Traité de la prédestination* (où il maintient contre Gotescalc les droits de la liberté), et un écrit *sur le divorce du roi Lothaire avec la reine Thietberge*.—Hincmar, évêque de Laon, neveu du précédent, prit parti pour le pape contre Charles-le-Chauve et contre son propre oncle, fut cité devant les conciles de Verberie (869), et d'Attigny (870), puis devant celui de Douzy ; il y fut malgré l'appui du pape, condamné et déposé (871). Son oncle, dont il était suffragant, le fit jeter en prison, et même, dit-on, mais sans preuves suffisantes, lui fit crever les yeux. L'évêque de Laon fut néanmoins réhabilité dans la suite (878). Il mourut peu après sa réintégration.

HINDELANG, ville de Bavière (Haut-Danube), à 24 kil. S. E. de Kempten ; 2,000 hab. Haras ; dépôt de sel.

HINDOEN, île de l'Océan glacial arctique, la plus grande des iles Loffoden, sur la côte N. O. de la Norwége, entre 68° 25'-69° lat. N. et 12° 51-13° 50' long. E. ; 80 kil. sur 45.

HINDONE, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à

110 kil. S. O. d'Agra : jadis importante, mais très déchue par les ravages des Mahrattes.

HINDOU-KHOUCH ou HINDOU-KOH, c.-à-d. *Caucase indien*, le *Paropamisus* des anciens, haute chaîne de montagnes de l'Asie centrale, de 34° à 36° lat. N. et de 59° à 72° long. E., s'étend depuis les frontières de la Perse jusqu'à la rive droite de l'Indus, dans le sud du Turkestan et du Badakhan et dans le nord de l'Afghanistan. Elle donne naissance sur son versant méridional à un grand nombre de rivières qui toutes appartiennent au bassin de l'Indus. L'Hindou-Khouch est après l'Himalaya la chaîne la plus élevée du globe ; ses sommets les plus hauts atteignent 7,200 mètres.

HINDOUS, nom de la race indienne, s'étend à tous les habitants des Indes orientales. *Voy.* INDE.

HINDOUSTAN ou HINDOSTAN. On désigne sous ce nom tantôt toute l'Inde à l'O. du Gange, c.-à-d. la péninsule comprise entre 7° 56'-35° lat. N. et 64° 40'-90° 30' long. E., tantôt seulement la partie septentrionale de cette péninsule, située au N. du roy. du Décan, c.-à-d. depuis le 21e degré de lat. N. *Voy.* INDE.

HINIESTA, *Segestica*, ville d'Espagne (Cuença), à 110 kil. O. de Valence ; 4,250 hab. Lainages communs.

HINOJOSA, nom de plusieurs villes d'Espagne dont la plus importante est celle d'Hinojosa-del-Duque, dans la prov. de Cordoue, à 62 kil. N. de Cordoue ; 10,300 hab. Toiles, lainages, couvertures.

HINZOUAN, une des îles Comores. *Voy.* ANJOUAN.

HIONG-NOU. *Voy.* HUNS.

HIPPARCHIA, femme grecque, née à Maronée (Thrace), s'attacha au philosophe cynique Cratès, l'épousa malgré ses difformités, et entra dans la secte des Cyniques. On lui attribue quelques écrits.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 av. J.-C. Il fut tué en 514 par Harmodius, dont il avait outragé la sœur. Son frère vengea sa mort.

HIPPARQUE, astronome et mathématicien grec, né en Bithynie dans le IIe siècle av. J.-C., fit la plupart de ses observations à Rhodes en 128 et 127. Il reconnut la précession des équinoxes, appliqua la géométrie à l'astronomie, créa la trigonométrie, inventa la projection stéréographique, donna les moyens de déterminer l'inégalité des mouvements du soleil et de la lune, calcula la distance de ces deux astres à la terre, prédit le cours des planètes et des éclipses pour 600 ans, construisit les premiers astrolabes et laissa un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie et l'astronomie ; il n'en reste qu'un des moins importants, le *Commentaire sur les Phénomènes d'Aratus*.

HIPPIAS, fils de Pisistrate, lui succéda dans le gouvernement d'Athènes avec son frère Hipparque. Celui-ci ayant été tué en 514 par Harmodius et Aristogiton, il commit, pour venger sa mort, toutes sortes de cruautés, et se rendit tellement odieux que les Athéniens le chassèrent, l'an 509 av. J.-C. Il se retira auprès du roi de Perse Darius, et le décida à porter la guerre dans l'Attique. Il périt dans les rangs des Perses à Marathon, 490 av. J.-C.

HIPPIAS, sophiste d'Élis, florissait à Athènes en même temps que Protagoras, vers l'an 436 av. J.-C. Il se vantait de tout savoir. Platon l'a livré au ridicule dans ses dialogues.

HIPPO, nom de deux villes d'Afrique que l'on distingue par leurs surnoms :

HIPPO REGIUS, vulgairement *Hippone*, auj. *Bone*, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie orientale, à l'embouchure du *Tibitidi*. C'était jadis une des résidences des rois numides. Cette ville eut saint Augustin pour évêque.

HIPPO ZARYTOS ou DIARRHYTOS, vulgairement *Hippone Zaryte*, auj. *Bizerte*, ville de l'Afrique ancienne, dans la Zengitane, près d'Utique, sur la mer. *Zarytos* n'est qu'une corruption de *diarrhytos* (c.-à-d. arrosée).

HIPPO ou HIPPONIUM, ville d'Italie. *Voy.* HIPPONIUM.

HIPPOCENTAURES. Les mythologues donnent ce nom à des espèces de monstres issus d'un centaure et d'une jument. Quelquefois ce mot est synonyme de centaure. *Voy.* CENTAURE.

HIPPOCRATE, le père de la médecine, né l'an 460 av. J.-C., dans l'île de Cos, de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, était vouée à l'art de guérir, voyagea, pour s'instruire, en Grèce et dans plusieurs provinces de l'Asie, résida tantôt à Cos, tantôt en Thessalie ou en Thrace, tantôt à Pella à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, tantôt à Athènes, enseignant et pratiquant la médecine. Il florissait surtout à l'époque de la guerre du Péloponèse. On raconte sur lui plusieurs anecdotes que la critique moderne a mises en doute : ainsi on prétend qu'il guérit de la peste les Athéniens en allumant de grands feux au milieu de la ville, et que les citoyens d'Athènes reconnaissants lui décernèrent des récompenses magnifiques ; qu'il repoussa les propositions d'Artaxerce-Longuemain, roi de Perse, qui voulait, à force d'or, l'enlever à la Grèce. Il mourut à Larisse dans un âge très avancé, à 80 ans selon les uns, à 100 ans selon les autres. Il offrit par ses mœurs non moins que par son habileté le modèle d'un parfait médecin, et mérita le surnom de *divin vieillard*. Avant Hippocrate, la médecine se réduisait presque à des jongleries mystiques et à des pratiques superstitieuses dont les prêtres avaient le monopole. Le premier il divulgua généreusement les méthodes curatives qui étaient jusque-là restées secrètes. En outre, il créa l'art d'observer, et sut se garantir des hypothèses auxquelles s'abandonnaient les médecins de son temps ; il consigna dans ses écrits le fruit de ses observations, et le fit avec tant de bonne foi qu'il ne dissimula pas même les erreurs dans lesquelles il avait pu tomber. Il traite avec supériorité des signes des maladies, prescrit les remèdes les plus simples, veut que le médecin ne fasse que suivre et imiter la marche de la nature ; il reconnut le premier l'importance de la diététique ; il joignit l'exercice de la chirurgie à celui de la médecine. Du reste, il connaissait peu l'anatomie. Nous avons sous le nom d'Hippocrate un grand nombre d'ouvrages, écrits en dialecte ionien. On doute que tous soient du même auteur, et l'on pense que quelques-uns appartiennent à d'autres médecins de la même famille qui ont porté le même nom. Les principaux de ces écrits sont les traités de la *Nature de l'homme*, où se trouve la théorie célèbre des quatre humeurs (sang, flegme, bile, atrabile) ; des *Fractures* ; des *Airs, des Eaux et des Lieux*, qui, avec celui des *Epidémies*, offrent de précieux matériaux pour l'hygiène et la prophylactique ; les *Pronostics*, et surtout les *Aphorismes*, ouvrage que l'on regarde comme son chef-d'œuvre et qui jouit encore d'une autorité suprême. On a donné une foule d'éditions soit des traités détachés, soit des œuvres diverses d'Hippocrate ; les principales éditions complètes sont celles de Venise, 1526, in-fol., toute grecque ; de Genève, 1657, avec traduction latine, 2 vol. in-fol., donnée par Foës ; de Paris, 1639-79 (avec traduction latine de Cornarius), 13 vol. in-fol., due à Chartier. Hippocrate a été traduit en français par A. Dacier, Paris, 1697, 2 vol. in-12 ; Gardeil, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8 ; Mercy, Paris, 1808-24, 10 vol. in-12. M. Littré, de l'Institut, publie en ce moment (1839-41) une traduction nouvelle d'Hippocrate avec le texte en regard, accompagnée de commentaires et de notes qui font de cette publication une œuvre vraiment monumentale.

HIPPOCRÈNE (c.-à-d. *fontaine du cheval*), fontaine de Béotie, sortait du mont Hélicon et était consacrée aux Muses et à Apollon. Ses eaux avaient le pouvoir de donner l'inspiration poétique. Le cheval ailé Pégase la fit jaillir de la montagne en frappant le rocher d'un coup de pied.

HIPPODAMIE, fille d'OEnomaüs, roi de Pise en Élide. Son père ne voulait la marier qu'à celui qui le vaincrait à la course des chars, et il donnait la mort à tous ceux qui étaient vaincus. Pélops réussit par ruse à le surpasser, et obtint Hippodamie, dont il eut Atrée et Thyeste. — Une autre Hippodamie était femme de Pirithoüs et fille d'Adraste. Il s'éleva à ses noces une rixe célèbre entre les Lapithes et les Centaures.

HIPPOGRIFFE (d'*hippos*, cheval, et *gryps*, griffon), le Pégase du moyen âge, est une création du poëte italien Boïardo, qui imagina le premier cette monture pour faire voyager ses héros fabuleux; l'Arioste l'employa après lui.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, n'aimait que la chasse, et fuyait le commerce des femmes. Ayant repoussé les propositions coupables de sa belle-mère Phèdre, il fut accusé par elle auprès de Thésée d'avoir voulu la séduire. Thésée, trompé, appela sur son fils la vengeance de Neptune; le dieu, pour le punir, fit sortir de la mer un monstre affreux qui effraya ses chevaux et les entraîna au milieu des rochers où le malheureux Hippolyte perdit la vie. On place la scène de cet événement auprès de Trézène en Argolide. A la prière de Diane, Esculape le ressuscita sous le nom de Virbius (*vir bis*), et depuis il habita près de la déesse dans la forêt d'Aricie en Italie.

HIPPOLYTE (saint), évêque et martyr du IIIe siècle, fut mis à mort vers l'an 240, sous Alexandre Sévère. On ignore sa patrie. Sa fête se célèbre le 22 août. On a sous son nom plusieurs écrits théologiques et un *Canon Paschalis* où le jour de Pâques est déterminé pour 100 ans. — On trouve dans les calendriers d'autres saints de ce nom, les 3 février, 13 août et 2 décembre.

HIPPOMÈNE, amant d'Atalante, vainquit cette princesse à la course en semant sur son chemin des pommes d'or, et obtint ainsi sa main. *Voy.* ATALANTE.

HIPPONAX, poëte grec, né à Éphèse, florissait vers 540 av. J.-C. Chassé de sa patrie par les tyrans qui l'opprimaient, il alla se fixer à Clazomène. Il s'est surtout exercé dans la satire, et s'est rendu redoutable en ce genre. On n'a de lui que peu de fragments.

HIPPONE. *Voy.* HIPPO REGIUS.

HIPPONIUM ou HIPPO, dite aussi *Vibo* ou *Vibona Valentia*, auj. *Bivona*, ville d'Italie, sur la côte occidentale du Brutium, était une colonie locrienne; elle fut prise par Denys-le-Tyran l'an 389 av. J.-C., puis par Agathocle (293), qui en fit un arsenal maritime.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, régna de l'an 1023 à l'an 985 av. J.-C. Il fit alliance avec David et Salomon, fournit l'or, l'argent et les bois de cèdre nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem. Il mourut l'an 1000 av. J.-C.

HIRAM, architecte tyrien, fut, sur la recommandation d'Hiram, roi de Tyr, chargé par Salomon de diriger les travaux lors de la construction du temple de Jérusalem. Il périt, selon une tradition, assassiné par une partie des ouvriers. Ce meurtre est devenu le sujet d'un mythe allégorique qui joue un grand rôle dans la franc-maçonnerie.

HIRCAN. *Voy.* HYRCAN.

HIRNHAYM (Jérôme), religieux prémontré et docteur en théologie à Prague, né à Troppau en Silésie l'an 1635, mort en 1679, fut élu abbé de Strachow ou Montsion dans la ville de Prague en 1669. On a de lui, outre quelques ouvrages de piété, un écrit singulier intitulé: *De typho generis humani*, où il attaque la vanité de la science humaine et professe un scepticisme supernaturaliste.

HIRPINS, *Hirpini*, peuple du Samnium, entre la Campanie à l'O. et l'Apulie à l'E., dans le S. de la *Principauté Ultérieure* des modernes. Ils avaient pour villes principales *Aquilonia* et *Cominium*, et furent soumis par Rome vers l'an 290 av. J.-C.

HIRSCHBERG, ville des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 44 kil. S. O. de Liegnitz, au confluent du Bober et du Sacken; 6,200 hab. Toiles, linon, draps, bas, papier, imprimerie sur toile, raffinerie de sucre, etc. Commerce en grains et toiles. Cette ville a été souvent prise et brûlée (1549, 1633 et 1634). — Le cercle d'Hirschberg a 47,000 hab.

HIRSCHFELD. *Voy.* HERSFELD.

HIRSINGEN, bourg de France, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 5 kil. S. d'Altkirch, sur l'Ill; 900 hab.

HIRSON, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise, à 15 kil. N. E. de Vervins; 2,880 hab. Fil à dentelles; fonderie de poids, etc., forges. Ses fortifications ont été détruites par les Espagnols en 1650.

HIRSOVA, bourg de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 90 kil. N. E. de Silistrie, sur le Danube. Château-fort.

HIRTIUS (A.), général romain, accompagna César dans son expédition en Gaule, fut lié à la fois avec César et Cicéron, et profita de cette position pour réconcilier ces deux personnages. Il fut consul avec Vibius Pansa après le meurtre du dictateur, 43 ans av. J.-C. Il marcha aussitôt contre Antoine, et le battit à Modène, mais il périt dans l'action. On lui attribue le VIIIe livre des *Commentaires de César sur la guerre des Gaules*, ainsi que les livres sur la *Guerre d'Alexandrie* et celle *d'Afrique*. On a aussi sous son nom un livre de la *Guerre d'Espagne* qui paraît peu digne de lui.

HISPAGNAC, bourg du dép. de la Lozère, à 9 kil. N. O. de Florac; 1,400 hab. Mouchoirs et toile de coton.

HISPALIS, auj. *Séville*, ville d'Hispanie, dans la Bétique, chez les *Turdetani*, sur le Bétis, passait pour avoir été fondée par Hercule, c.-à-d. probablement par les Phéniciens (dont Melkart ou Hercule était le dieu).

HISPANIE, *Hispania*, contrée de l'Europe ancienne, auj. *Espagne* et *Portugal*, était bornée au N. par les Pyrénées, de tous les autres côtés par l'Océan ou la Méditerranée. Elle était divisée au IIIe siècle av. J.-C. en une foule de petits états, mais n'avait point de véritables divisions politiques. Les Romains la divisèrent vaguement, d'abord en deux régions (la Citérieure et l'Ultérieure), puis en trois (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), puis en cinq (Tarraconaise, Gallicie, Carthaginoise, Lusitanie, Bétique). L'Hispanie, diocèse de la préfecture des Gaules, en eut sept (les cinq précédentes, plus les îles Baléares et la Mauritanie Tingitane). Sous les Goths on conserva la division de l'Hispanie en cinq prov., mais on les dénomma, d'après leurs chefs-lieux: *Tarraco*, *Braccara-Augusta*, *Carthago Nova*, *Emerita*, *Hispalis*. — Les principaux peuples de l'Hispanie étaient: 1° (entre les Pyrénées et l'Èbre), les *Ilergètes*, les *Laletani*, les *Ceretani*, les *Vascones*; 2° (entre l'Èbre et la Bétique), les *Ilercaones* sur les deux rives de l'Èbre, les *Edetani*, les *Lobetani*, les *Contestani*; 3° (au N. O.), les *Astures*, les *Cantabri*, les *Artabri*, les *Callaïci*; 4° (dans les bassins du Douro et du Tage), les *Vaccæi*, les *Carpetani*, les *Vettones*, les *Lusitani*; 5° (du Tage à la Bétique), les *Oretani*, les *Celtiberi*, les *Celtici*, les *Cunici*; 6° (en Bétique), les *Turduli*, les *Turdetani*, les *Bastitani*, les *Bastulæ*. — L'Hispanie fut habitée, dès la plus haute antiquité, par des peu-

ples de race ibérienne, parmi lesquels on distingue les Cynètes ou Cynésiens sur la côte S. E., les Tartessiens, près des Colonnes d'Hercule, et les Sicanes ou Sicules près des Pyrénées. A une époque inconnue, mais contemporaine de l'invasion kymrique dans la Gaule, un grand nombre de Celtes passèrent les Pyrénées, et, se confondant avec les Ibères de l'Hispanie septentrionale, formèrent la race mêlée des Celtibères. De bonne heure les Phocéens, les Rhodiens, les Massaliotes, les Zacynthiens, les Phéniciens, couvrirent de colonies les côtes orientales de l'Hispanie. Les riches mines d'or qu'elle possédait alors fixèrent ensuite l'attention des Carthaginois qui s'emparèrent du littoral de la Bétique avant 266, et qui, de 236 à 219, sous Amilcar, Asdrubal et Annibal, poussèrent très loin leurs conquêtes à l'intérieur. De 216 à 206, Rome chassa les Carthaginois et se substitua à leur domination ; une 2e guerre, de 197 à 178, lui soumit le territoire oriental entre l'Èbre et les Pyrénées, comprenant les *Carpetani*, les *Celtiberi*, les *Turdetani*, les *Vaccæi*; dans une troisième série de guerres, dites guerres de Viriathe (153-139) et de Numance (143-134), elle subjugua les *Lusitani*, les *Callaïci*, les *Arvaci*, et consolida son empire sur les Vaccéens et les Celtibères; Métellus le Baléarique dépeupla les Baléares en 123; enfin Auguste assujettit les Astures et les Cantabres (25-20). Dans l'intervalle, de 85 à 71 av. J.-C., l'Hispanie avait servi de refuge à Sertorius, partisan de Marius, et proscrit par Sylla après la mort de son rival; de 49 à 45, elle avait lutté en faveur des Pompéiens contre César, qui n'acheva de ruiner leur parti qu'à la bataille de Munda. Sous l'empire, l'Hispanie fut très florissante, et elle donna à Rome des écrivains distingués, les Sénèque, les Lucain, les Martial, et un empereur, Trajan. En 408, les Suèves, les Alains et les Vandales, en 411 les Visigoths s'y établirent, et ces derniers devinrent bientôt maîtres de toute la péninsule. (*Voy.* ESPAGNE.)

HISPANIOLA, premier nom donné par les Espagnols à Saint-Domingue. *Voy.* HAÏTI.

HISSAR (c.-à-d. *château*), ville forte du Turkestan, à 210 kil. S. E. de Samarcand; chef-lieu du territoire d'Hissar.

HISSAR-FIROZEH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), chef-lieu de district, à 145 kil. N. O. de Delhi. Forteresse importante fondée au XIVe siècle par le sultan Firouz, au milieu d'un terrain aride qu'il fertilisa en y amenant par des canaux les eaux de la Djemnah et du Setledje. — Le district d'Hissar s'étend le long de la rive gauche de la Djemnah, et a pour villes principales, Hissar, Hansy et Sursutty.

HISSAR (GHUZEL). *Voy.* GHUZEL.

HISTER. *Voy.* ISTER et ETHICUS.

HISTIÉE, *Histiæa*, puis *Oreus*, auj. *Orio*, ville de l'île d'Eubée, sur la côte N. O., à l'embouchure du Callas.

HISTIÉE, *Histiæus*, tyran de Milet, fut un de ceux que Darius chargea de garder le pont du Danube, lors de son expédition en Scythie: il empêcha les Ioniens de céder aux conseils de Miltiade qui voulait rompre le pont. Darius en récompense le nomma gouverneur de l'Ionie; mais ce prince ayant rétracté d'autres promesses qu'il lui avait faites, Histiée se révolta. Il combattit quelque temps avec succès les troupes de Darius; mais vaincu par Harpage, il fut pris et mis à mort dans la ville de Sardes, 494 av. J.-C.

HISTIÉOTIDE, *Histiæotis* ou *Estiæotis*, petit pays de la Grèce ancienne, dans la Thessalie, était borné au N. par la Perrhœbie, dont la séparaient les monts Cambuniens, à l'E. par la Pélasgiotide, au S. par le Pénée, qui le séparait de la Thessaliotide, et à l'O. par le Pinde, qui le séparait de l'Empire. Gomphi et Phæstus en étaient les principales villes.

HISTRIE. *Voy.* ISTRIE.

HIT, *Is* ou *Æiopolis* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur l'Euphrate, rive droite, à 180 kil. O. de Bagdad; 1,000 hab. Naphte et bitume en abondance. C'est probablement de cet endroit qu'a été tiré le bitume qui a servi à la construction des murs de Babylone.

HITCHIN, anciennement *Hiz*, *Hitche* et *Hychen*, ville d'Angleterre (Hertford), à 23 kil. N. O. d'Hertford; 5,000 hab. Belle église. Commerce de drèche. Abbaye fondée sous le règne d'Edouard II pour les Carmélites. — Cette ville est fort ancienne, et a été fondée par les Saxons. Après la conquête des Normands, Guillaume-le-Roux en fit présent à Bernard de Baliol, dont les descendants la possédèrent jusqu'à Jean de Baliol, roi d'Ecosse, qui en fut dépossédé par Edouard II; celui-ci la donna à Robert de Kindale, mais elle rentra dans le domaine de la couronne sous le règne suivant. Richard II la donna ensuite à son frère Edmond de Langley, qui la laissa à Edouard, duc d'York (depuis roi sous le nom d'Edouard IV). A dater de cette époque, elle a souvent fait partie du douaire des reines d'Angleterre.

H'LASSA, ville du Thibet. *Voy.* LASSA.

HO ou HENG (*la colonne du ciel*), montagne de Chine, dans la province d'An-Hoeï, département de Liu-tcheou, est une des quatre montagnes saintes ou *Yo*, qui correspondent aux quatre points cardinaux, et sur lesquelles le céleste empereur vient pratiquer diverses cérémonies religieuses; elle correspond au midi.

HOADLY ou HOADLEY (Benjamin), évêque anglais, né en 1676 à Westerham (Kent), mort en 1761, fut évêque de Bangor (1715), puis de Hereford (1721), de Salisbury (1723), et enfin de Winchester (1734). Grand partisan de la liberté civile et religieuse, il prétendait que le clergé ne devait avoir aucune autorité temporelle. Il eut à ce sujet de vifs démêlés avec le haut clergé: cette controverse est connue sous le nom de controverse *bangorienne*. Hoadly était ami de Clarke, et penchait comme lui vers un système religieux très voisin du déisme. Ses principaux ouvrages sont: *Mesure de l'obéissance* (1709), *Exposé du sacrement de la Cène* (1735). Il a mis une excellente notice sur la vie et les écrits de Clarke en tête des œuvres posthumes de cet auteur (1732).

HOAI-HO, rivière de Chine, naît dans la prov. de Ho-nan, au S. O. de la ville de Jou-ning, coule vers le S. E. dans les provinces d'An-hoeï et Kiang-sou, traverse le lac Houng-tse et se jette dans le Hoang-ho, après un cours de 660 kil.

HOAI-KING, ville de Chine (Ho-nan), ch.-l. de dép., par 35° 6' lat. N. et 110° 39' long. E.

HOAI-NGAN, ville de Chine (Ngan-houï), par 33° 32' lat. N., et 116° 53' long. E., à 180 kil. N. de Nan-king et sur le canal impérial. Très grande et très peuplée.

HOANG-HAI, ou *Mer Jaune*, portion de la mer de Chine, entre la Chine propre et la Corée, de 115° 25' à 123° long. E., forme les deux golfes de Pe-tchi-li et de Liao-tong.

HOANG-HAI, province de la Corée, bornée à l'O. par la Mer Jaune, à l'E. par les provinces de Kiang-yuan et de King-ki; ch.-l., Hoang-tcheou; beaucoup de montagnes.

HOANG-HO ou *Fleuve Jaune*, fleuve immense de l'empire chinois, naît dans les mont. de Koukounoor, par 91° 30'-92° 40' long. E., 35° 20' lat. N., traverse la Mongolie, entre en Chine par la prov. de Kan-sou, puis, après avoir traversé cette province, sort de la Chine, court d'abord au N. E., redescend ensuite au S. O., rentre en Chine, sé-

pare les provinces de Chen-si et de Chan-si, traverse le Honan septentrional, et se dirigeant tout à coup brusquement vers le S., arrose l'An-hoeï, le Kiang-sou, et tombe dans la Mer Jaune par 34° 6' lat. N.: cours, 3,000 kil. environ. Le Hoang-ho est rapide et large, mais peu profond en beaucoup d'endroits, ce qui rend la navigation très difficile: il est très sujet aux débordements; ses eaux coulent sur un terrain argileux qui leur donne une couleur jaunâtre, d'où le nom de *Fleuve Jaune*.

HOANG-TCHEOU, ville de Chine (Hou-pe), sur le Yang-tse-kiang, par 112° 27' long. E., 30° 24' lat. N.: ch.-l. de département.

HOANG-TI, empereur chinois, monta sur le trône vers l'an 2698 av. J.-C., et fut, selon les traditions, un des premiers législateurs de la Chine. Il divisa ses sujets en plusieurs classes qui furent distinguées par diverses couleurs, partagea ses états en 10 provinces, favorisa les progrès de l'astronomie et des sciences: sous son règne on découvrit la boussole, on reconnut la véritable durée de l'année solaire, etc. On lui attribue encore cent inventions qui paraissent fort douteuses. On le fait vivre plus de 100 ans.

HOBART-TOWN, ville de l'Océanie, capitale de la Tasmanie ou Diéménie, sur le Derwent, à 14 kil. de son emb., par 145° 5' long. E., 43° 7' lat. N.: 4,000 hab. Draps, bière, eau-de-vie. Cette ville a été fondée vers 1804; elle prend tous les jours de l'accroissement.

HOBBES (Thomas), philosophe anglais, né en 1588 à Malmesbury, était fils d'un ministre anglican. Il se distingua dès son enfance par ses heureuse dispositions pour l'étude: n'étant encore qu'écolier, il traduisit en vers latins la *Médée* d'Euripide. Il fut chargé de l'éducation des enfants de Cavendish, comte de Devonshire, et les accompagna sur le continent. A son retour, il fut présenté au chancelier Bacon, et l'aida dans la rédaction latine de quelques-uns de ses écrits. Pendant les guerres civiles il embrassa chaudement la cause royaliste, et s'efforça de la servir par ses écrits. En 1640 il se réfugia en France, et fut chargé d'enseigner la philosophie au prince de Galles. Il se lia à cette époque avec Mersenne, Gassendi, Sorbières, et entra en relation avec Galilée et Descartes: il adressa à ce dernier des objections fort pressantes contre ses *Méditations*. Hobbes rentra dans sa patrie dès 1653: il reçut de Charles II, après la restauration (1660), une pension de 100 livres sterling, mais sans jouir d'aucun crédit à la cour. Ses opinions exagérées et son caractère intolérant lui ayant fait de nombreux ennemis, il quitta Londres et passa ses dernières années dans la retraite. Il mourut à 92 ans dans la famille de Devonshire. Hobbes s'est rendu célèbre par des doctrines paradoxales, et par la rigueur avec laquelle il tira les conséquences des principes qu'il avait une fois posés. Méprisant les travaux de ses devanciers, il voulut penser par lui-même et prétendit refaire toute la science. Il définit la philosophie, *la science des effets par leurs causes*, *et des causes par leurs effets*; il la borne aux faits qui sont directement observables à nos sens, renvoyant à la foi la connaissance de l'âme et de Dieu. On connaît surtout son système de politique. Selon lui, il n'y a d'autre droit que la force; tous les hommes, dans l'*état de nature*, ont un droit égal à toutes choses, et sont nécessairement dans un état de guerre perpétuel; il faut, pour faire régner la paix, établir au-dessus d'eux une autorité une et despotique: rien n'est juste ou injuste en soi: ce sont les princes qui font la justice ou l'injustice par leurs commandements ou leurs prohibitions. Ennemi du clergé, Hobbes voulait soumettre au prince l'Eglise aussi bien que les peuples. Il poussa l'amour du paradoxe jusqu'à attaquer la certitude de la géométrie et à vouloir réformer les mathématiques; mais il ne réussit en cela qu'à se rendre ridicule. Ses principaux ouvrages sont: *De cive*, 1642 et 1647; *De la nature humaine* (en anglais), 1650; *Leviathan, ou du pouvoir ecclésiastique et civil* (en anglais), 1651, puis en latin, 1668; *Eléments de philosophie*, comprenant trois sections; *Du corps, de l'homme, du corps politique*, 1658-59, publiés d'abord en anglais, puis en latin; *De libertate contra Bramhallum*, 1656. Il donna lui-même une collection de ses œuvres latines en 1668, Amsterdam, 2 vol. in-4. On a en français le *Traité du citoyen*, traduit par Sorbières, Amsterdam, 1649; *le Corps politique*, par le même, Leyde, 1653; *la Nature humaine*, par d'Holbach, 1672. Outre ses écrits philosophiques, Hobbes a laissé quelques ouvrages historiques, une traduction de *Thucydide*, une trad. d'*Homère* en vers anglais, etc. Il a écrit lui-même sa vie en vers latins, Londres, 1679.

HOBHOUSE (sir Benjamin), homme d'état anglais, né vers 1757 à Bristol, mort en 1831, se fit recevoir avocat, visita la France (1783), fut nommé en 1797 membre de la Chambre des Communes, prit place dans l'opposition, fut un des plus redoutables adversaires de Pitt, conseilla toujours la paix avec la France, et ne consentit à accepter de fonctions publiques que lorsque la paix eut été signée à Amiens (1802). Il fut nommé en 1803 secrétaire du bureau du contrôle sous le ministère d'Addington, mais il se retira l'année suivante, dès que Pitt fut revenu au pouvoir. — Son fils, sir John Cam Hobhouse, né en 1785, a suivi la même ligne politique; membre de la Chambre des Communes depuis 1819, il a acquis une grande popularité par ses efforts pour la réforme parlementaire.

HOCEIN. *Voy.* HUSSEIN.

HOCHBERG (margraves de), une des lignes de la maison margraviale de Bade, est ainsi nommée du château de Hochberg, près de Fribourg en Brisgau; elle fleurit de 1190 à 1503 et eut pour tige Henri (deuxième fils du margrave de Bade Herman III), qui en 1190 partagea l'héritage de son père avec son frère Herman IV. En 1300, la maison de Hochberg se divisa en 2 branches, dont la dernière s'éteignit en 1503. Toutefois, le titre de margrave de Hochberg fut renouvelé en 1796 en faveur de la baronne Louise Geyer de Geyersberg, qui avait épousé morganatiquement en 1787 le margrave de Bade Charles-Frédéric. Charles-Léopold-Frédéric, l'aîné des fils de Louise, est monté sur le trône ducal de Bade en 1830, après la mort de son dernier frère, le grand-duc Louis-Guillaume-Auguste.

HOCHE (Lazare), général en chef des armées de la république française, né en 1768 à Versailles (dans le faubourg de Montreuil), appartenait à une famille pauvre, et était simple sergent dans les gardes françaises lorsque la révolution éclata. Après avoir passé rapidement par différents grades, il reçut, à peine âgé de 25 ans, le commandement en chef de l'armée de la Moselle; il avait été préféré pour ce poste à Pichegru, qui dès ce moment lui voua une haine mortelle. Hoche battit les Autrichiens sous les lignes de Weissembourg, leur prit Germersheim, Spire et Worms, et les chassa de l'Alsace (1793). A la suite de quelques différends avec Pichegru, que favorisait Saint-Just, il fut jeté en prison par ordre du comité de Salut Public. Il redevint libre au 9 thermidor (27 juillet 1794), et bientôt après il fut placé à la tête de l'armée de la Vendée. Guerrier intrépide, mais en même temps homme généreux, il sut à la fois pousser les bandes royalistes et respecter les droits des citoyens paisibles: il battit les émigrés débarqués à Quiberon (21 juillet 1795), défit les corps des deux principaux chefs de la chouannerie, Charrette et Stofflet, s'empara de leur personne, rétablit partout le calme, et mérita ainsi le glorieux titre de *Pacifi-*

cateur de la Vendée. Il fut à la fin de 1796 chargé d'opérer un débarquement en Irlande: mais cette expédition, contrariée par les vents, n'eut aucun résultat. A son retour, il fut chargé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui comptait 80,000 hommes (février 1797). Il passa aussitôt le Rhin, gagna successivement sur les Autrichiens les batailles de Neuwied (17 avril 1797), d'Ukerath, d'Altenkirchen; les préliminaires de Leoben interrompirent ses succès et le forcèrent à s'arrèter à Wetzlaer, dont il venait de s'emparer. Il fut chargé ensuite du commandement en chef des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin (réunies sous le nom d'armée d'Allemagne), mais il mourut peu après, à la suite d'une courte maladie (septembre 1797); la rumeur publique accusa, mais sans preuve, le Directoire de l'avoir fait empoisonner. Ce grand général, dont la vie si courte a été si bien remplie, avait pris pour devise: *Res, non verba.* Un monument fut élevé en son honneur à Wissenthurm, près de Neuwied; la ville de Versailles, sa patrie, lui a érigé une statue sur une de ses plus belles places en 1832. M. P. Chamrobert a donné une *Notice sur le général Hoche*, Paris, 1840.

HOCHFELD, bourg de France, chef-l. de canton (Bas-Rhin), près de la Zorn, à 14 kil. E. de Saverne: 2,000 hab.

HOCHHEIM, bourg du duché de Nassau, près de l'embouchure du Mein dans le Rhin, à 28 kil. S. O. de Francfort-sur-le-Mein; 1,800 hab. Vins excellents, connus sous le nom de Hock.

HOCHKIRCH, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 9 kil. S. E. de Bautzen. Le grand Frédéric y fut battu par le maréchal Daun (1758); le général prussien Keith périt dans cette bataille. Il s'y livra un second combat en 1813 après la bataille de Lutzen, où les Français furent vainqueurs.

HOCHST ou HOECHST, ville du duché de Nassau, à 9 kil. O. de Francfort-sur-le-Mein; 1,700 hab. Sucre de betteraves, tabac, filature de coton.

HOCHSTETT, et mieux HOECHSTÆDT (c.-à-d. *ville haute*), ville de Bavière (Danube supérieur), à 35 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,300 hab. Elle est défendue par un château-fort, construit sur une hauteur voisine. Les environs de cette ville ont été le théâtre de plusieurs batailles sanglantes. Le 20 septembre 1703, les Impériaux y furent défaits par les Français et les Bavarois commandés par le maréchal de Villars et l'électeur de Bavière; le 13 août 1704, l'armée alliée, commandée par le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough, y remporta une victoire complète sur les Français et les Bavarois, sous les ordres du maréchal de Tallard et de l'électeur de Bavière (les Anglais ont donné à cette dernière bataille le nom de Bleinheim, village situé dans la même plaine qu'Hochstett); le 19 juin 1800, les Français, commandés par Moreau, y taillèrent en pièces les Autrichiens et vengèrent la défaite de 1704.

HOCQUINCOURT (Ch. DE MONCHY, maréchal D'), né en 1599, d'une ancienne famille de Picardie, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Réthel où Turenne fut défait (1650), et reçut le bâton de maréchal l'année suivante. Il fut peu après battu à Blenau par Condé, qui était alors dans les rangs des Espagnols. Envoyé en Catalogne en 1653, il assiégea inutilement Gironne; il fut peu après rappelé en Flandre, et força les lignes de l'ennemi devant Arras; mais bientôt on le vit, pour plaire à des femmes qui étaient du parti de la Fronde (madame de Montbazon et madame de Châtillon), abandonner la cour et se joindre aux Espagnols (1655). Ceux-ci lui conférent la défense de Dunkerque; il fut tué devant cette place en 1658, en allant reconnaître les lignes de l'armée française. On a, sous le titre de *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, un écrit assez piquant attribué à Charleval (dans les œuvres de Saint-Evremont).

HODER, dieu du hasard, chez les Scandinaves.

HODIERNA (J.-B.), savant sicilien, né en 1597, mort en 1660, était archiprêtre de Palma. Il dressa de nouvelles éphémérides astronomiques, découvrit la marche des satellites de Jupiter, décrivit le premier la singulière structure de l'œil de la mouche, de la dent des vipères, fit usage du prisme, et reconnut, avant Newton, plusieurs propriétés de la lumière. On a de lui de nombreux ouvrages sur ses découvertes.

HODIZ, seigneur allemand, né vers 1710 en Moravie, est célèbre par son faste, par son amour éclairé pour les lettres et les arts. Il avait réuni dans sa terre de Roswalde en Moravie tout ce que le luxe et la volupté peuvent enfanter de plus séduisant. Là, au milieu d'une petite cour d'amis, ce seigneur faisait représenter devant lui les chefs-d'œuvre des scènes française, allemande et italienne. Il fut l'ami du grand Frédéric, qui lui adressa quelques vers et qui vint souvent le visiter à Roswalde. Hodiz, sur la fin de sa vie, perdit sa fortune; il fut recueilli par le roi de Prusse à Postdam, où il mourut en 1778.

HOECK (Jean VAN DEN), peintre hollandais. *Voy.* VAN-DEN-HOECK.

HOEGLAND, île de Russie. *Voy.* HOGLAND.

HOEGYESZ, ville de Hongrie (Tolna), à 20 kil. S. E. de Tamasi; 3,000 hab.

HOEGYESZ, ville de Hongrie (Tolna), à 24 kil. N. O. de Tolna; 3,150 hab. Beaucoup de vin; tabac estimé.

HOEI-AN, ville de Chine (Kiang-sou), à 180 kil. N. E. de Nan-king, et sur le canal Impérial, par 33° 32' lat. N., 116° 53' long. E. Résidence de plusieurs mandarins; vastes fortifications, commerce et population considérables.

HOEÏ-NING-TCHING, *Bayanda* des Mongols, ville de l'empire chinois (Dzoungarie), à 17 kil. N. de Hoeï-yuan-tching, est habitée par des Tartares.

HOEÏ-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-tong), à 140 kil. E. de Canton, par 23° 2' lat. N., et 111° 51' long. E. Ch.-l. de dép. Beaux édifices. Industrie surtout en objets d'écaille estimés.

HOEÏ-YUAN-TCHING, *Ili* ou *Gouldja-Kouré* des Mongols, ville murée de l'empire chinois, ch.-l. de la Dzoungarie, à 480 kil. N. E. d'Yarkand, par 80° 7' long. E., 43° 51' lat. N. Bonne citadelle. Population nombreuse.

HOEL I, duc de Bretagne en 509, fut chassé par Clovis de ses états, se réfugia en Angleterre, et revint en 513 reprendre à force ouverte possession de ses domaines. Il mourut en 545.

HOEL II, fils et successeur du précédent, fut tué par son frère Canor à la chasse en 547.

HOEL III, fils de Judicaël, prit possession des états de son père en 594, et mourut en 612.

HOEL IV, comte de Nantes, succéda au fils d'Alain IV en 953, et périt en 980.

HOEL V, duc de Bretagne en 1066, mourut en 1084.

HOEL VI, duc de Bretagne en 1148, prit les armes pour conquérir les provinces qui lui étaient échues en partage; Eudes, son compétiteur, le mit en déroute en 1154, et les Nantais achevèrent sa défaite en 1156.

HOEN-HO, riv. de Chine (Pe-tchi-li), formée de la réunion du Yam-ho et du Sancam-ho, tombe dans le Pei-ho après un cours de 270 kil.

HOENTER, ville forte des États prussiens (Westphalie), sur le Weser, à 80 kil. S. E. de Minden; 2,700 hab. Industrie (toiles, etc.); navigation active.

HOF, *Dworec* en morave, ville des États autrichiens (Moravie), à 12 kil. N. E. d'Olmütz; 1,700 hab. Toiles, blanchisseries. Commerce de laines.

HOF ou **STADT-AM-HOF**, ville de Bavière (Haut-Mein), sur la Saale, à 49 kil. N. E. de Bayreuth; 5,600 hab. Gymnase, bibliothèque. Gaze, linon, fil, lainage, etc. Fer, beau marbre. Commerce d'expédition très actif. — Fondée au XIe siècle. Victoire du prince Henri de Prusse sur les Autrichiens en 1759.

HOFBAUER. *Voy.* **HOFFBAUER**.

HOFER (André), chef des insurgés du Tyrol, né en 1767 à Passeyer, était aubergiste et marchand de blés. Lors de l'invasion du Tyrol par les armées française et bavaroise en 1808, il poussa les Tyroliens à la révolte et fut élu leur chef. Il chassa les Bavarois du Tyrol, et détruisit même plusieurs détachements français (1809); mais après le traité de Vienne, Hofer mit bas les armes avec sa troupe. Accusé de conserver des intelligences avec les Autrichiens, il fut arrêté en 1810 et conduit à Mantoue, où il fut fusillé par ordre du gouvernement français. L'empereur d'Autriche anoblit la famille d'André Hofer en 1819, et en 1834 on lui éleva une statue dans l'église des Franciscains à Innsbruck, auprès du tombeau de l'empereur Maximilien.

HOFF, ville de Bavière. *Voy.* **HOF**.

HOFFBAUER (J.-Christophe), savant allemand, né en 1766 à Bielefeld, mort en 1827, fut professeur de philosophie dans sa ville natale, et cultiva avec succès la philosophie et le droit. On a de lui : *Traité du droit naturel*, Lille, 1793; *Théorie naturelle de l'âme*, 1796; *Recherches sur les maladies de l'âme*, 3 parties, 1802-1807, etc.

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médecin et chimiste allemand, né à Halle en 1660, mort en 1742, étudia la chimie à Erfurt sous Gaspard Cramer, se fit recevoir docteur en médecine à Halle, et se fixa dans cette ville, partageant son temps entre la pratique de son art et le travail du cabinet. Il fut nommé professeur à l'université de Halle, fondée en 1693 par Frédéric III, électeur de Brandebourg. Sa renommée se répandit dans toute l'Allemagne et bientôt chez l'étranger : les académies les plus célèbres l'admirent dans leur sein; il fut appelé dans diverses cours de l'Allemagne, où ses succès lui valurent des honneurs, des titres et de grandes récompenses. Il a laissé un système complet de médecine : *Medicina rationalis systematica*, Halle, 1730, traduit par Bruhier d'Ablaincourt, 1739-43, 9 vol. in-12. C'est à lui que l'on doit la préparation si connue sous le nom de *gouttes* ou *liqueur anodine d'Hoffmann* (éther sulfurique alcoolisé), remède estimé encore aujourd'hui comme un des meilleurs calmants. L'édition complète de ses œuvres a été publiée avec une vie de l'auteur sous ce titre : *Hoffmanni opera omnia medico-physica*, Genève, de 1740 à 1753, onze parties in-fol. — Plusieurs autres savants allemands moins connus ont aussi porté le nom d'Hoffmann, entre autres : Maurice Hoffmann, professeur d'anatomie à Altdorf, né en 1622 dans le Brandebourg, mort en 1698, qui découvrit le conduit du pancréas, nommé *canal de Wirsungus*; — J.-J. Hoffmann, érudit, né à Bâle en 1635, mort en 1706, auteur d'un *Lexicon historico-geographico-philologicum*, Bâle, 1677, et d'un *Epitome metrica historiæ*, 1686, où il a mis en vers toute la chronologie; — Godefroi Hoffmann, juri-consulte, né en 1692, mort en 1735, professeur à Leipsick, auteur d'une *Bibliotheca juris germanici*, Francfort, 1734.

HOFFMANN (Ernest-Théod.-Wilhelm), romancier allemand, né à Kœnigsberg en 1776, fut élevé par un oncle, conseiller de justice, qui lui fit étudier le droit et le destina à la magistrature, quoiqu'il se sentit plus de goût pour les arts. Il fut quelque temps assesseur à Posen (1800), perdit cet emploi pour avoir osé caricaturer quelques hauts personnages, fut néanmoins replacé, d'abord à Plotsk (1802), puis à Varsovie (1804), quitta cette ville, enlevée à la Prusse après la bataille d'Iéna, se fit alors chef d'orchestre et directeur de théâtre, et résida successivement en cette qualité à Bamberg (1808), à Leipsick, à Dresde (1813). Il avait commencé à écrire vers 1810; il travailla à la fois pour le théâtre et pour la presse, composa des opéras qui eurent du succès, et publia des contes fantastiques qui obtinrent une vogue extraordinaire et lui procurèrent une rapide fortune. Il fut vers la même époque nommé conseiller près le tribunal d'appel de Berlin (1816). Passant ainsi brusquement d'un état de gêne à l'opulence, il se livra à tous les genres d'excès et abrégea sa vie. Il mourut à Berlin en 1822. Hoffmann a créé un genre nouveau dans lequel l'auteur se livre à tous les écarts d'une imagination délirante et passe sans cesse des idées les plus bouffonnes aux descriptions les plus horribles : on le prendrait pour un fou. Il allait le plus souvent chercher ses inspirations au cabaret, et jetait sur le papier tout ce qui lui passait par le cerveau quand il était à moitié ivre. On a de lui : *Fantaisies dans la manière de Callot*, 1811; *l'Élixir du diable*, 1816; les *Tableaux nocturnes*, 1817; *les Souffrances d'un directeur de théâtre*; *le Petit Zacharie*; *les Frères de Sérapion*, 1819-21; *Contemplations du chat Murr*; *la Princesse de Brambilla*, 1821. Il a paru à Paris en 1840 une édition compacte de ses œuvres, 15 tomes en un gros vol. in-8, à 2 colonnes. M. Loëve Weimars a traduit les *Œuvres d'Hoffmann*, Paris, 1829-33, 20 vol. in-12; M. Toussenel a traduit à part les *Contes*, 1838, 2 vol. in-8. Hoffmann avait aussi un talent remarquable comme dessinateur et comme musicien : il faisait des caricatures dans le genre de Callot; il a composé des symphonies, des trios, des quatuors, et a fait la musique de plusieurs opéras; le meilleur est *Ondine*, représenté en 1816.

HOFFMANN (François-Benoît), écrivain français, né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828, fit représenter à l'Opéra-Comique plusieurs opéras (*le Secret*, *les Rendez-vous bourgeois*, etc.), qui eurent du succès, puis devint un des rédacteurs du *Journal de l'Empire* (auj. *des Débats*), et se fit remarquer par des articles pleins d'esprit et de goût. On a recueilli ses œuvres en 10 vol. in-8, Paris, 1828-29.

HOFGEISMAR, ville murée de Hesse-Cassel, à 20 kil. N. de Cassel; 2,400 hab. Toiles, papier, tannerie. Eaux minérales aux environs.

HOFWYL, domaine de Suisse dans le canton de Berne, à 12 kil. S. E. de Berne, sur la route de Soleure, est célèbre comme le siége d'une école d'agriculture et d'éducation, fondée par Fellenberg en 1799 et qui est encore florissante. Cet établissement, avec ses dépendances, qui s'étendent jusqu'au village voisin de Münchenbuchsee, comprend : 1° une ferme modèle où l'on applique les nouvelles découvertes et tous les perfectionnements agronomiques; 2° des ateliers pour la fabrication des instruments aratoires; 3° un institut d'agronomie théorique et pratique; 4° une école industrielle où l'on apprend tous les métiers; 5° un pensionnat pour la jeune noblesse, où l'on enseigne les langues anciennes et modernes ainsi que les sciences; 6° une école normale. On y applique, dans l'enseignement, la méthode de Pestalozzi.

HOGARTH (Will.), peintre et graveur anglais, célèbre par son esprit et son originalité, né à Londres en 1697, mort en 1764, était fils d'un prote d'imprimerie. Il excellait surtout dans les scènes populaires; il créa la caricature morale en représentant dans une série de tableaux ou de gravures la suite des aventures d'un même personnage, telles que *la Vie du libertin* (en 8 planches); *une Élection parlementaire* (en 4 planches); *l'Industrie et la*

paresse; *les Buveurs de punch*, etc. (en 12 grav.). Son *Œuvre* se compose de 250 pièces environ. L'édition la plus ample est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4, avec 160 planches, et des explications par J. Nichols et G. Steevens. On a aussi de cet artiste une *Analyse de la beauté*, Londres, 1753, traduite en français par Jansen, avec une *Vie d'Hogarth*.

HOGG (James), poète écossais, dit *le berger d'Ettrick*, né en 1772 à Ettrick, dans le comté de Selkirk, mort au même lieu en 1835, composait des chansons et des poésies tout en gardant ses troupeaux. Remarqué de Walter Scott et de Wilson, il vint à Edimbourg vers l'âge de trente ans, y publia un volume de ballades et divers poèmes qui eurent du succès, entre autres la *Veillée de la Reine*, 1813 : *les Pèlerins du soleil*, *la reine Hynde*; il a aussi composé des romans.

HOGLAND, ile de la Russie d'Europe, dans le golfe de Finlande, par 59° 55' lat. N., et 24° 13' long. E. : 9 kil. sur 3; 350 hab. Il se livra dans les eaux d'Hogland, le 17 juillet 1788, une célèbre bataille navale, dans laquelle les Russes défirent les Suédois.

HOGUE (LA) ou HAGUE (LA), cap de France, situé à l'extrémité N. O. du dép. de la Manche, à 15 kil. N. E. de Valognes et défendu par un fort. Quelques pêcheurs habitent aux environs; on y fabrique de la soude. Ce cap a été le théâtre d'un célèbre combat naval où la flotte française, commandée par Tourville, fut presque totalement détruite le 29 mai 1692 par les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande, commandées par l'amiral Edouard Russel, dont les forces étaient infiniment supérieures.

HOHENBERG, ancien comté de l'empire d'Allemagne, auj. compris dans le roy. de Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), avait pour villes principales Rotembourg, Horb, Schœnberg et Oberndof.

HOHENBOURG, bourg de l'ancienne Thuringe où l'empereur d'Allemagne, Henri IV, défit les Saxons révoltés, en 1075.

HOHENELBE, ville de Bohême, à 38 kil. N. de Kœnigingrætz, non loin de la source de l'Elbe; 12,400 hab. Château; linon, batiste; papeteries. Aux environs, mines d'étain.

HOHENGEROLDSEK, comté du grand-duché de Bade, dans la partie méridionale du cercle de la Kinzig, où il forme le bailliage de Seelbach, était jadis un état de l'empire d'Allemagne. Il appartint d'abord aux comtes de Clonenbourg, qui s'éteignirent en 1691. En 1711, l'Autriche le donna aux comtes, depuis princes de Leyen, qui résidaient à Ahrenfels sur le Rhin. En 1814, ce comté revint à l'Autriche; mais elle le céda en 1819 aux grands-ducs de Bade.

HOHENLINDEN, village de Bavière (Isar), à 33 kil. O. de Munich. Les Français, commandés par Moreau, y défirent complétement les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean (3 déc. 1800). Cette victoire amena la paix de Lunéville.

HOHENLOHE, ancienne principauté de l'empire d'Allemagne, dans la partie S. O. du cercle de Franconie, aujourd'hui comprise dans le royaume de Wurtemberg (où elle forme le N. du cercle de l'Iaxt), à l'exception d'une faible portion comprise dans le cercle bavarois de la Rezat. — La maison des princes de Hohenlohe eut pour fondateur Eberhard de Franconie, frère de Conrad I, roi d'Allemagne; elle a pris son nom d'un château dont on voit encore les ruines à 7 kil. S. O. d'Uffenheim. En 1741 et 1764, ils furent reconnus comme princes immédiats de l'empire, et devinrent en 1806 vassaux du Wurtemberg et de la Bavière. Ils se divisent actuellement en deux branches principales : Hohenlohe-Neuenstein (subdivisée en Langenbourg, Langenbourg-Kirchberg et Œhringen ou Ingelfingen), et Hohenlohe-Waldenbourg (subdivisée en Bartenstein, Iaxtberg, Schillingsfurst). — Les personnages de cette famille les plus connus sont : Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Neustein-Ingelfingen, général au service de Prusse, né en 1746, mort en 1818, qui fut nommé en 1804 gouverneur de la Franconie, puis commandant général des troupes prussiennes (1806); il se fit battre à Iéna, et se vit forcé de mettre bas les armes à Breslau (28 octobre 1806); — Louis-Joachim Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein, maréchal et pair de France, né en 1765, mort en 1829, qui s'unit en 1792 aux princes français émigrés, se mit à la tête d'un corps de troupes dit *chasseurs de Hohenlohe*, que son père avait équipé, rentra en France avec les Bourbons, et fit en 1821 la campagne d'Espagne, après laquelle il reçut le bâton de maréchal; — le prince Alexandre de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt, chanoine à Grosswardein en Hongrie, né en 1794, et encore vivant. Ce dernier est connu par les miracles qu'on lui attribue et qui firent grand bruit en 1820 et 1821. Il obtenait des guérisons par la seule prière, même quand le malade était éloigné, pourvu que celui-ci s'unît avec lui par la prière au même jour et à la même heure.

HOHENMAUTH, ville des États autrichiens (Bohême), à 26 kil. E. de Chrudim; 3,700 hab.

HOHENSTAUFEN, bourg de l'ancienne Souabe, dans le roy. de Wurtemberg, à 43 kil. N. O. d'Ulm; 950 hab. Ruines du château des sires de Hohenstaufen. — Plusieurs autres châteaux du même nom se trouvent dans diverses parties de l'Allemagne, et se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de l'illustre famille impériale des Hohenstaufen.

HOHENSTAUFEN (maison de), illustre famille de Souabe, qui a fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne. Les plus anciens membres connus de cette famille sont : Frédéric de Buren, dit aussi de Staufen, né en Souabe, au château de Hohenstaufen, vers 1015, qui épousa Hildegarde, fille d'un comte de Hohenlohe et demi-sœur de l'empereur Conrad-le-Salique; il servit avec fidélité Conrad-le-Salique et ses enfants, Henri III et Henri IV. — Frédéric, dit l'*Ancien*, fils du précédent, comte de Staufen, né vers 1050, mort en 1105 : après avoir défendu vaillamment l'empereur Henri IV, il reçut de lui en récompense la main de sa fille Agnès avec la Souabe et la Franconie pour dot, et fut ainsi le premier duc de Souabe et de Franconie (1080). — Frédéric, dit *le Borgne*, fils de Frédéric l'*Ancien*; c'est lui qui commença à entrer en lutte avec les Guelfes de Bavière (1110); il fut, avec son frère, nommé vicaire général de l'empire pendant l'absence de l'empereur Henri V, occupé en Italie. — Conrad, frère de Frédéric-le-Borgne. Après la mort de Henri V, il fut élu roi des Romains, en même temps que Lothaire était élu empereur, puis il fut universellement reconnu empereur sous le nom de Conrad III à la mort de Lothaire, en 1137 (*Voy.* CONRAD III). Avec son avènement commencèrent les longues guerres des Guelfes et des Gibelins, qui ensanglantèrent si longtemps l'Allemagne et l'Italie : les partisans de la maison de Hohenstaufen étaient désignés sous le nom de Gibelins; leurs adversaires sous celui de Guelfes (*Voy.* ces noms).

Les membres de la maison de Hohenstaufen qui ont porté la couronne impériale sont, après Conrad III, qui régna de 1137 à 1152 : Frédéric I, dit *Barberousse* (1152-1190); Henri VI (1190-1197), qui le 1er joignit les Deux-Siciles à ses états; Philippe (1198-1208); Frédéric II (1212-50); Conrad IV (1250-54). Le dernier de cette famille est l'infortuné Conradin, fils de Conrad IV, qui régna un instant en Sicile; il fut mis à mort (1268) par Charles d'Anjou, à qui le pape avait donné ses états.

— La maison de Hohenstaufen, après avoir porté au plus haut degré la puissance impériale, surtout sous Conrad III et Frédéric Barberousse, tomba sous ses derniers princes au plus bas degré de l'affaiblissement : elle succomba enfin sous les coups des papes et de ses grands vassaux. Après la chute de cette maison, l'Allemagne fut livrée à une longue anarchie, qu'on connait sous le nom de *Grand interrègne* (1254-1273), et qui ne fut terminée que par l'avènement de la maison de Habsbourg.

HOHENSTEIN, ville du roy. de Saxe, à 13 kil. O. d'Alt-Chemnitz : 3,000 hab. Cotonnades, piqués, couvertures, imprimeries sur toiles, etc. Aux environs, or, argent, arsenic, fonderies, etc.

HOHENSTEIN, comté du roy. de Hanovre, au S. E. dans le gouvernement d'Hildesheim : 26 kil. sur 13; 8,000 hab. Villes principales, Ilefeld et Neustadt. Climat froid et sain; sol fertile; forêts; quelques mines de fer.

HOHENTWIEL, *Juliomagus*, vieille forteresse du Wurtemberg, dans le cercle de la Forêt-Noire, à 17 kil. N. E. de Schaffhouse, prise et démantelée par les Français, 1800.

HOHENZOLLERN, une des plus anciennes maisons souveraines de l'Allemagne, possessionnée en Souabe, prétend descendre de Tassillon, duc de Bavière au VIIIe siècle, et remonte certainement au Xe siècle. Elle doit son nom à un château situé sur le Zollernberg et construit au Xe siècle par un comte de Zollern. Rodolphe II, descendant de ce comte, et qui vivait au XIIe siècle, eut deux fils, Frédéric et Conrad, qui devinrent les chefs de deux lignes principales, la *ligne de Souabe*, qui retint le nom de Hohenzollern, et la *ligne de Franconie*, de laquelle sortirent, en 1417, les électeurs de Brandebourg, depuis rois de Prusse. La ligne de Hohenzollern proprement dite se divisa elle-même en deux branches à la fin du XVIe siècle. Eitel Frédéric II, né vers 1545, mort en 1605, et fils de Charles I, devint chef de la branche aînée, qui prit le nom de Hohenzollern-Hechingen, du château d'Hechingen, que ce prince avait fait bâtir; et Charles II, deuxième fils de Charles I, né en 1547, mort en 1606, fut le chef de la deuxième branche, celle des Hohenzollern-Sigmaringen. A la ligne de Franconie se rattachent, outre les électeurs de Brandebourg, qui constituent la branche électorale, les deux branches des margraves de Bayreuth et d'Anspach.

HOHENZOLLERN-HECHINGEN, petit état souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg et comprenant, outre le comté de Hohenzollern proprement dit, les seigneuries d'Hirschlatt et de Stetten : 26 kil. sur 11: 15,000 hab. Villes principales, Hechingen et Grosselfingen. Sol montagneux et couvert de forêts; rivières principales : le Necker et la Starzel. Lin, pommes de terre; bestiaux. Etoffes de laine et de coton. Le contingent fédéral de cet état est de 145 hommes.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, petit état souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg et touchant vers le sud au grand-duché de Bade, est partagé en deux portions par le Hohenzollern-Hechingen. Il se compose des comtés de Sigmaringen et Vœringen, des seigneuries de Glatt et de Beuren et d'une partie des possessions médiates des princes de Fürstenberg et de Thurn-et-Taxis : la portion méridionale de cette principauté a 53 kil. sur 11, et l'autre 22 sur 13 : 38,000 hab. Villes principales : Sigmaringen, Trochtelfingen et Haigerloch. Rivières principales : le Necker, l'Esach et quelques affluents du Danube. Sol uni et fertile à la droite du Danube; partout ailleurs montagneux et couvert de forêts. Grains, pommes de terre, fruits, lin, etc.; bestiaux; mines de fer et carrières calcaires. Le contingent fédéral de cet état est de 236 hommes.

HO-KIAN, ville de Chine (Pe-tchi-li), à 160 kil. N. de Pe-king, par 38° 30' lat. N. et 113° 49' long. E. Ch.-l. de dép. Ses murailles ont 4,000 pas de circuit.

HOLAGOU. *Voy.* HOULAGOU.

HOLBACH (P. THIRY, baron D'), né en 1723 à Hildesheim, dans le Palatinat, d'une famille riche, mort en 1789, vint à Paris dès sa jeunesse, cultiva avec ardeur les sciences naturelles, embrassa avec passion et professa avec fanatisme les opinions philosophiques les plus outrées, et fit de sa maison le rendez-vous des esprits forts les plus hardis; il eut principalement pour amis Diderot, Grimm, Naigeon, et Lagrange, le traducteur de Sénèque, qui fut le précepteur de ses enfants. On a de lui d'excellents ouvrages sur la chimie, la minéralogie, la métallurgie, traduits pour la plupart de l'allemand; mais il est surtout connu par ses écrits philosophiques et anti-religieux qui parurent presque tous sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme : il y attaque avec acharnement, non seulement la religion établie, mais toute croyance religieuse. Les principaux sont : *Le Christianisme dévoilé*, 1767, attribué à Boulanger; *Théologie portative*, 1768, sous le nom de l'abbé Bernier; *Essai sur les préjugés*, sans date; le *Système de la nature*, 1770, publié sous le pseudonyme de Mirabaud (ce dangereux ouvrage est devenu l'évangile de l'athéisme et du matérialisme); le *Bon sens du curé Meslier*, 1772; la *Morale universelle*, 1776; *Éléments de la morale universelle*, 1790. Le baron d'Holbach a en outre traduit un grand nombre d'écrits des philosophes et incrédules anglais, tels que Hobbes, Collins, Toland, Gordon, etc. Malgré ses doctrines irréligieuses, d'Holbach parait avoir été un homme vertueux et bienfaisant.

HOLBEACH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 15 kil. S. de Boston; 3,600 hab. Belle église gothique. Nombreuses antiquités.

HOLBECK, ville de Danemark, à 55 kil. O. de Copenhague. Ch.-l. de bailliage; 1,200 hab. Manufacture d'armes. Grandes exportations de grains.

HOLBEIN (Jean ou Hans), célèbre peintre suisse, né à Bâle vers 1495, passa en Angleterre, sut plaire à Henri VIII, qui apprécia son talent, et le combla de présents. Il mourut de la peste à Londres en 1554. On prétend que cet artiste peignait aussi facilement de la main gauche que de la droite. Il est surtout estimé pour ses portraits; parmi ses tableaux on cite : *la Danse de village; la Richesse, la Pauvreté*. On lui attribue, mais sans doute à tort, la fameuse *Danse macabre* ou *des morts*, peinture en fresque qu'on voyait sur les murs du cimetière de Bâle, et qui représentait des personnages de tout rang et de tout âge dansant avec des squelettes une ronde infernale, image de la mort qui emporte indistinctement tous les hommes. Il excellait dans le portrait. La collection de ses portraits, gravée par Bartolozzi, a paru à Londres, 1792-1800, 2 vol. grand in-fol. Ce peintre avait Erasme pour ami. On trouve sa *Vie* avec la liste de ses ouvrages dans *l'Encomium Moriæ* d'Erasme.

HOLBERG (Louis, baron de), écrivain danois, surnommé *le Plaute* de son pays, né à Bergen en Norwége en 1684, mort en 1754, quitta l'état militaire pour se livrer aux lettres, et fut nommé en 1716 professeur à l'université de Copenhague. Depuis cette époque, il travailla spécialement pour le théâtre, et composa une foule de pièces estimées qui peuvent le faire regarder comme le fondateur de l'art dramatique en Danemark. Parmi les plus remarquables de ses comédies, nous citerons : *le Potier d'étain homme d'état, la Capricieuse, Jean de France, le Paysan métamorphosé en seigneur*. On a aussi de lui : *l'Iter Subterraneum, ou les Voyages de Niel Klim dans les régions souterraines* (en latin),

roman politique écrit dans le goût de Swift; une *Histoire du Danemark jusqu'en 1670*, 3 tom. in-4, Copenhague, 1732, 1735; *Histoire ecclésiastique universelle depuis J.-C. jusqu'à Luther*, 2 vol. in-4, et une foule d'autres ouvrages en prose ou en vers. On a publié ses *Œuvres mêlées*, 21 vol. in-8, Copenhague, 1806-1814. Plusieurs de ses comédies ont été traduites dans les *Théâtres étrangers*.

HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique et romancier anglais, né à Londres en 1744, mort en 1809, était fils d'un cordonnier, et fut d'abord cordonnier comme son père, puis palfrenier et vétérinaire. Il fit ensuite quelques études, monta sur la scène en Irlande et à Londres, quitta le métier d'acteur en 1781 et se mit à composer des comédies et des drames qui pour la plupart sont médiocres, et des romans où l'on trouve assez d'imagination, mais peu de goût. On a de lui: *Alwyns*, 1780; *Anna Saint-Yves*, 1792; *Hugh Trevor*, 1794; *Brian-Perdue*, 1807; un poëme intitulé: *le Sceptique, ou le Bonheur de l'homme*, où il manifeste l'incrédulité la plus hardie. Il a traduit du français la *Vie privée de Voltaire*; les *Mémoires du baron de Trenck*, 3 vol. in-12; les *Veillées du château* de madame de Genlis; l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau, 2 vol. in-8. Holcroft avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution française, ce qui lui attira de fâcheuses affaires. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort par Hazlitt, Londres, 1809, 3 vol. in-12; il y donne un libre cours à son scepticisme. C'est Holcroft qui a introduit le mélodrame en Angleterre.

HOLESCHAU, ville des États autrichiens (Moravie), à 32 kil. N. O. de Hradisch; 4,300 hab. Beau château.

HOLGUIN, ville de l'île de Cuba, à l'E., à 70 kil. N. de Santiago de Cuba; 6,000 hab.

HOLITSCH, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Neutra sur la March, à 59 kil. N. O. de Thurn; 4,000 hab. Faïence, haras impérial, ferme modèle.

HOLKAR (état d'), état mahratte de l'Hindoustan, situé entre 21° 10'-24° 50' lat. N. et 71° 24'-75° 10' long. E., se compose de trois parties distinctes: la plus considérable est comprise dans l'ancienne province de Malwa (au S. O.), dans le Guzzerat (à l'E.), et dans le Kandeich (au N.); elle est bornée au N. par les Radjepoutes du Sindhyah, à l'E. et à l'O. par les possessions anglaises, au S. par les états du Nizam: 400 kil. sur 130. Les deux autres parties, beaucoup plus petites, sont enclavées dans le Malwa. Population totale: 1,200,000 hab. Ville principale, Indore. — Cet état doit son nom à Molhar-Raou-Holkar, fils d'un berger, tisserand du village de Hol (Décan), qui se rendit puissant parmi les Mahrattes au milieu du XVIIIe siècle, et conquit le pays qui forma depuis l'état d'Holkar. Tockodjy, son neveu, lui succéda en 1765, agrandit ses conquêtes et mourut en 1797. Après la mort de celui-ci, des dissensions éclatèrent entre ses fils, et Djesvend-Raou-Holkar, l'un d'eux, finit par s'emparer de tout le pays au préjudice de ses autres frères. Ses déprédations lui attirèrent la guerre de la part des Anglais (1803); il fut vaincu par le général Lake et contraint à demander la paix; il l'obtint en abandonnant aux Anglais Tchandour, Amber, Seingham et plusieurs villages au S. du Godavery. En 1811, Holkar étant mort, Molhar-Raou, son fils et son successeur, crut pouvoir profiter de l'invasion des Bindaris dans les possessions britanniques, et déclara la guerre aux Anglais. Après plusieurs défaites successives, il obtint la paix à Mondessore en 1818, mais en abandonnant encore une partie de son territoire et en renonçant à l'alliance des Radjepoutes; il se reconnut en outre vassal des Anglais, et leur permit de lever sur ses terres 3,000 hommes de troupes auxiliaires. Depuis ce moment les Anglais sont de fait les maîtres du Holkar. En 1839, Molhar-Raou fit partie de la coalition qui tenta vainement de s'opposer à l'expédition anglaise, chargée de rétablir Chah-Choudjah sur le trône de Kaboul.

HOLLAND (PREUSSICH-), ville des États prussiens (Prusse orientale), à 19 kil. S. E. d'Elbing; 3,200 hab. Ancien château-fort. Lainages, toiles, chapeaux; tanneries, brasseries.

HOLLAND (Henri FOX, lord), le premier qui ait porté le titre de lord Holland, né en 1705, mort en 1774, avait pour père Stephen Fox, un des plus fidèles serviteurs des Stuarts et le fondateur de l'hospice de Chelsea. Il avait été élevé à Eton avec Pitt, dont il fut le constant adversaire; il entra au parlement en 1735, s'attacha au ministre Walpole, qui le fit nommer en 1737 inspecteur du bureau des travaux, fut nommé secrétaire de la guerre en 1746, puis payeur général des troupes (1757). George III le créa en 1762 lord Holland et pair. Il laissa plusieurs fils: l'aîné, Étienne Fox, hérita du titre de lord Holland; le second est le célèbre orateur Charles Fox.

HOLLAND (Henri-Richard-Vassall FOX, troisième lord), fils d'Étienne Fox, second lord Holland, et neveu du célèbre Fox, né en 1772, et mort en 1840, entra jeune à la Chambre des Lords pour y remplacer son père, et fut comme son oncle le champion infatigable des libertés publiques. En 1806, il fit partie, comme lord du sceau privé, du ministère Fox et Grenville, mais il resta fort peu de temps au pouvoir: en 1814 et 1815, il se signala par sa conduite généreuse envers la France, et blâma ouvertement les mauvais procédés de l'Angleterre envers Napoléon; il contribua puissamment à l'abolition des actes de corporation et du *test* (1828) et à la réforme parlementaire. Il fit partie du ministère de lord Grey et de lord Melbourne comme chancelier du duché de Lancastre. On lui doit des *Mémoires sur Lope de Véga et Guilhen de Castro*, 1805, et la publication des *Mémoires sur les dix dernières années de George II par Horace Walpole*, Londres, 1822.

HOLLAND (George-Jonathan), philosophe allemand, né en 1742 à Rosenfeld (Wurtemberg), mort en 1784, fut attaché comme sous-gouverneur à l'éducation des fils du prince de Wurtemberg (dont l'aîné, Frédéric-Guillaume, eut depuis le titre de roi), et accompagna les jeunes princes dans leurs voyages en Prusse et en Russie. On a de lui, entre autres ouvrages: *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature* de d'Holbach, Londres (Neufchâtel), 1772, en français, ouvrage solidement pensé, et d'assez bon style, quoique écrit par un étranger. Il y réfute avec force ce dangereux ouvrage.

HOLLANDE, *Holland* en hollandais, *Hollandia* en latin moderne, *Batavia* des anciens, royaume d'Europe, situé entre 1°-4° 48' long. E., et 51°-53° lat. N., a pour bornes au N. et à l'O. la mer du Nord, au S. le royaume de Belgique, à l'E. le royaume de Hanovre et les provinces prussiennes de Westphalie et du Rhin. Étendue: 240 kil. sur 230; population, 2,602,489 hab. (en 1840). Capitale: Amsterdam (néanmoins le gouvernement réside à La Haye). La Hollande est actuellement divisée en 10 provinces, savoir:

Provinces.	*Chefs-Lieux.*
Hollande septentrionale,	Harlem ou Amsterdam.
Hollande méridionale,	La Haye.
Zélande,	Middelbourg.
Brabant septentrional,	Bois-le-Duc.
Utrecht,	Utrecht.
Gueldre,	Arnheim.
Overyssel,	Zwoll.
Drenthe,	Assen.

Provinces	Chefs-lieux.
Groningue,	Groningue.
Frise,	Leeuwarden.
Limbourg hollandais,	Maëstricht.

A ces dix provinces, qui forment le royaume de Hollande proprement dit, il faut ajouter le grand-duché de Luxembourg, que gouverne le roi de Hollande à titre de grand-duc, et qui fait partie de la Confédération germanique; puis les diverses colonies de la Hollande, savoir : dans l'Afrique, Elmina et divers établissements sur la Côte d'Or en Guinée; dans l'Amérique, les îles Bonair, Curaçao, Saint-Eustache, Saba, la moitié de Saint-Martin; le district de Surinam dans la Guyane, etc.; dans l'Océanie, Java, Sumatra, Bencoulen, Madoura, Célèbes, Bornéo, les archipels de Sumbava, de Timor, des Moluques, la Terre et l'île des Papous, l'île Riow, etc. La population totale de ces colonies s'élève à 9,500,000 hab.

Le sol de la Hollande est partout au-dessous du niveau de la mer et n'est défendu contre les inondations de l'Océan que par un ensemble admirable de digues; un vaste système de canalisation, en donnant aux eaux un libre cours, les empêche de s'étendre en marais. Les principaux fleuves sont : l'Escaut, la Meuse (qui reçoit la Roër, le Wahal et la Lech), le Rhin, l'Yssel, l'Amstel, l'Y, l'Hunse, l'Ems, etc. Parmi les nombreux canaux qui sillonnent la Hollande, on distingue ceux du Nord (d'Amsterdam à Nieuwdiep), de Zederik (de Vianen à Gorkum), de Zuid-Williems-Waast (de Bois-le-Duc à Maëstricht), de l'Ems au Zuyderzée, etc. — Les lacs les plus remarquables sont : la mer de Harlem, formée il y a trois siècles par une inondation, et le Biesboch, également formé par une inondation, en 1421. Le Zuyderzée, vaste golfe de la mer d'Allemagne, situé entre la Hollande et la Frise, était un lac avant 1225 ; il en était, avant 1277, de même du Dollart, situé entre la province de Groningue et le Hanovre. — Les côtes de la Hollande sont semées d'îles nombreuses qui se partagent en deux groupes : le groupe septentrional, situé à l'entrée du golfe de Zuyderzée et le long de la Frise (il comprend les îles de Wieringen, Texel, Vlieland, Terschelling, Ameland, etc.); le groupe méridional, comprenant les îles formées par les différents bras de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin (ses îles principales sont celles de Kadsand, Nord et Sud-Béveland, Walcheren, Tholen, Schouwen, Over-Flakee, Voorn et Beyerland). — La Hollande abonde surtout en pâturages; on y cultive avec succès le blé, le lin, la garance, le tabac, les fruits; l'horticulture y est poussée à un haut degré de perfection. Le climat est brumeux et humide; les habitants des *polders* (ou marais) et des îles sont exposés à des fièvres endémiques; cependant le froid des hivers et les vents d'est corrigent l'insalubrité de l'air. L'industrie est très active en Hollande: elle consiste principalement en toiles, blanchisseries, papeteries, draps, étoffes de soie, velours, tanneries, faïence, pipes, produits chimiques, librairie, gravures, taille de diamants, etc.: le commerce, bien que moins étendu qu'autrefois, est encore très considérable. Les principales importations consistent en grains, sels, vins, bois, etc.: les exportations, en toiles, fromages, beurre, viande et poisson salés, épiceries, garance, etc., etc.; il faut ajouter en outre le commerce de commission, celui des fleurs, le change, la pêche de la baleine et du hareng. — Le Hollandais passe généralement pour avoir l'esprit lourd; cependant la Hollande possède une littérature assez riche: elle compte des poëtes et des littérateurs du premier rang: Vondel, Kats, Van Hooft, de Haren, Feith, Bilderdyk: elle est la terre classique de l'érudition et a produit Erasme, Ruhnkenius, Hemsterhuys, Wyttenbach, Heyne, etc. Le Hollandais aime la symétrie et la régularité, préfère le joli au beau, et se distingue par une minutieuse propreté.— Le calvinisme est la religion dominante en Hollande; viennent ensuite les Luthériens, les Catholiques, les Mennonites, les Juifs et les Remontrants. — Le gouvernement est monarchique constitutionnel. Le roi exerce le pouvoir exécutif et partage le pouvoir législatif avec les états-généraux qui se composent de deux chambres. Le gouvernement des colonies appartient exclusivement au roi. Chaque province a ses états particuliers composés de membres élus dans les trois ordres de l'État (l'ordre équestre ou des nobles, l'ordre des villes et l'ordre des campagnes).

Histoire. La Hollande, dont le nom signifie *pays creux*, était désignée par les Romains sous le nom d'île des Bataves; elle fut longtemps inhabitable : les eaux couvraient sa surface six mois de chaque année; le reste du temps d'humides forêts en rendaient le séjour insalubre. Cependant les Bataves, que l'on regarde comme la plus ancienne tribu établie dans ces pays, formaient déjà une colonie considérable au temps de César; ce conquérant fit avec eux un traité d'alliance lorsqu'il entreprit de soumettre la Gaule belgique (54 ans av. J.-C.). Le seul événement remarquable de leur histoire à cette époque est la guerre qu'ils entreprirent sous la conduite de Civilis, dans les années 70-71 de notre ère, pour s'affranchir de la domination romaine. Trois peuplades distinctes occupaient alors la Hollande : les Bataves, les Frisons et les Bructères. Redevenues indépendantes un instant, après la décadence de l'empire romain, les tribus de la Hollande passèrent bientôt au pouvoir des Francs après une victoire sanglante que remporta Charles Martel sur les Frisons, l'an 736; Charlemagne leur imposa le christianisme. Sous les faibles successeurs de ce prince, la Hollande se partagea en plusieurs états gouvernés par des souverains indépendants. Tels furent: les comtes de Hollande proprement dite (depuis 863), les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, les évêques d'Utrecht, etc. En 1434, Philippe de Bourgogne réunit cette contrée à ses vastes domaines en se la faisant céder par Jacqueline de Bavière, sa belle-sœur, héritière de la Hollande et du Brabant; il en confia le gouvernement à des lieutenants ou stathouders (elle portait alors le nom de *Pays-Bas*). Après la mort de Charles-le-Téméraire (1477), sa fille Marie de Bourgogne porta cet héritage dans la maison d'Autriche, et après Charles-Quint, il devint la propriété de la branche espagnole de la même maison. C'est à cette époque que se développèrent dans la Hollande le commerce et l'industrie, que favorisèrent en outre la découverte du Nouveau-Monde et celle du passage aux Grandes-Indes. Dès 1523 la réforme de Luther s'établit en Hollande, et y fit de rapides progrès. Sous le stathoudérat de Guillaume d'Orange (1559), les principaux seigneurs, alarmés de l'influence du cardinal de Granvelle, ministre de Marguerite, duchesse de Parme, et sœur de Philippe II, que ce prince avait nommée *gouvernante des Pays-Bas* (1559), et craignant les persécutions que l'inquisition préparait à leur patrie, se liguèrent entre eux, et déclarèrent ouvertement leur opposition aux édits contre la réforme. Cette ligue, appelée dès l'origine fédération des *Gueux* (*Voy.* ce nom), donna naissance aux plus grands désordres. L'arrivée du duc d'Albe (1567), envoyé par Philippe II pour remplacer la gouvernante Marguerite, l'organisation du *conseil de troubles* et du *tribunal de sang*, qui firent, dit-on, périr plus de 18,000 individus dans l'espace de trois années, excitèrent un soulèvement général contre l'autorité espagnole; et Guillaume d'Orange parvint, après une lutte héroïque, à affranchir sa patrie. Un nouveau gouvernement fut établi par le traité d'Utrecht (1579), sous le nom de *République des Sept-Provinces-Unies*. Ces sept prov. étaient : les comtés de Hollande et de Zélande, le du-

ché de Gueldre, et les seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Over-Yssel et de Groningue. Guillaume d'Orange fut mis à la tête de ce nouvel état avec le titre de stathouder, son autorité demeurant toutefois balancée par celle des états-généraux. En 1648 le traité de Westphalie reconnut l'existence de la confédération comme état souverain et indépendant. Deux ans après le stathoudérat fut aboli, et la Hollande se constitua en république. Elle soutint alternativement plusieurs guerres glorieuses contre l'Angleterre et la Suède (*Voy.* TROMP, RUYTER, DE WITT, etc.); puis, ayant conclu en 1668 avec ces deux puissances un traité connu depuis sous le nom de *triple alliance*, elle essaya de s'opposer aux projets ambitieux de Louis XIV. Abandonnée presque aussitôt par ses alliés, la république des Provinces-Unies essuya plusieurs défaites; elle crut alors devoir reconstituer le stathoudérat (1672) en faveur de Guillaume III, prince d'Orange (depuis roi d'Angleterre, 1689-1702). Des circonstances favorables, et surtout l'habileté de l'amiral Ruyter, rétablirent la prospérité de l'état si gravement compromise : le stathouder, investi de pouvoirs extraordinaires, en profita pour faire déclarer le stathoudérat héréditaire dans sa maison (1674); mais, après la mort de Guillaume III, le stathoudérat fut aboli de nouveau (1702) pour n'être rétabli qu'en 1747. Toutefois, durant cet intervalle, la Frise, et bientôt les provinces de Groningue (1718) et de Gueldre (1722) conservèrent le stathoudérat. Guillaume IV, d'Orange, nommé stathouder de toutes les provinces, recouvre au traité de paix d'Aix-la-Chapelle tout ce que la république avait perdu; mais il est obligé de raser ses places fortes. Guillaume V lui succède en 1751 sous la tutelle de sa mère et de Louis Ernest, duc de Brunswick. Le commerce et la puissance de la Hollande commencent alors à déchoir. Elle est déchirée par des troubles intérieurs et affaiblie au dehors par des guerres continuelles. Enfin, après diverses vicissitudes, elle est conquise par les Français en 1798. Elle prit alors le nom de *République Batave*, et se divisa en 8 départements (Amstel, Delf, Dommel, Ems, Escaut-et-Meuse, Texel, Rhin, et Vieux-Yssel). Cette constitution ne dura que peu de temps. En 1806, la Hollande fut érigée en *Royaume de Hollande* en faveur de Louis Bonaparte, et divisée en 11 départements. En 1810, elle fut réunie à l'empire français; elle y forma les départements des Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Ems occidental et oriental, de la Frise, de l'Yssel supérieur, et du Zuyderzée. En 1814 la Hollande, réunie à la Belgique, forma, sous le nom de *Royaume des Pays-Bas*, un nouvel état qui fut donné à Guillaume-Frédéric d'Orange. Une révolution en ayant séparé violemment la Belgique en septembre 1831, la Hollande redevint un royaume particulier : elle subsiste encore actuellement sous ce nom. Le prince aujourd'hui régnant est Guillaume II. Il est monté sur le trône en 1840, par suite de l'abdication de son père Guillaume I.

Souverains de la Hollande.

Stathouders.

Guillaume I, d'Orange,	1559
Maurice,	1584
Henri-Frédéric,	1625
Guillaume II,	1647
Suppression du stathoudérat. République.	
Jean de Witt, grand pensionnaire,	1650
Stathoudérat rétabli.	
Guillaume III,	1672
Nouvelle suppression du stathoudérat.	
Heinsius, grand pensionnaire,	1702
Stathoudérat de nouveau rétabli.	
Guillaume IV,	1747
Guillaume V,	1751
République Batave, 1800-1806.	
Schimmelpenninck, grand pensionnaire,	1805-1806
Royaume de Hollande.	
Louis Bonaparte,	1806
Réunion à la France, 1810-1814.	
Guillaume I, roi des Pays-Bas,	1814
— roi de Hollande,	1831
Guillaume II, roi de Hollande,	1840

HOLLANDE (comté de), ancien état souverain, et, depuis, une des Sept-Provinces-Unies, équivalait à peu près aux deux provinces actuelles de Hollande septentrionale et Hollande méridionale. Il était borné au N. et à l'O. par la mer du Nord, au S. par la Meuse, le Brabant et l'évêché d'Utrecht; à l'E. par le Zuyderzée, et se divisait en Hollande septentrionale ou West-Frise, qui s'étendait depuis Amsterdam jusqu'à la mer du Nord, et Hollande méridionale depuis cette ville jusqu'à la Zélande, le Brabant et le pays d'Utrecht. Villes principales : Amsterdam, Dordrecht, Harlem, Delft, Leyde, Rotterdam, Gouda, etc.— Ce pays, jadis habité par les Bataves et les Caninéfates, fut conquis par les Francs au IVe siècle et érigé en comté par Charles-le-Chauve en 863 en faveur de Thierry I; cependant le nom de Hollande ne commença à être employé qu'au XIe siècle. En 1299 le comté de Hollande passa à la maison de Hainaut, puis en 1345 à celle de Bavière par mariage. Jacqueline de Bavière céda en 1436 ses états à Philippe de Bourgogne, et après la mort de Charles-le-Téméraire le comté de Hollande passa à la maison d'Autriche (1477). Ce pays se révolta ensuite contre le gouvernement tyrannique de Philippe II, et fit depuis partie des Sept-Provinces-Unies (1572). En 1795, il fut compris dans la République batave; en 1806, dans le royaume de Hollande; en 1810 dans l'empire français, où il forma les départements du Zuyderzée et des Bouches-de-la-Meuse. En 1815, la Hollande devint prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1831, du royaume de Hollande. Elle se divise actuellement en deux provinces : Hollande septentrionale et Hollande méridionale (*Voy.* ci-après).

Comtes de Hollande.

1° *Dynastie d'Alsace.*		2° *Dynastie de Hainaut.*	
Thierry I,	863	Jean II,	1299
Thierry II,	903	Guillaume III,	1304
Thierry III,	947	Guillaume IV,	1337
Arnoul,	988	3° *Dynastie de Bavière.*	
Thierry IV,	993	Marguerite, et Louis	
Thierry V,	1039	de Bavière, emp.	1345
Florent I,	1049	Guillaume V,	1351
Gertrude de Saxe,	1062	Albert,	1358
Robert-le-Frison,	1066	Guillaume VI,	1404
Geoffroy-le-Bossu,	1070	Jacqueline,	1417
Thierry VI,	1075	4° *Dynastie de Bourgogne.*	
Florent II,	1092	Philippe-le-Bon,	1436
Thierry VII,	1123	Charles-le-Téméraire,	
Florent III,	1163	re,	1467
Thierry VIII,	1190	Marie,	1477
Ada,	1203	5° *Dynastie d'Autriche.*	
Guillaume I,	1204	Philippe II, *le Beau*,	
Florent IV,	1223	archiduc,	1482
Guillaume II,	1235	Charles V, emper.	1506
Florent V,	1255	Philippe III (II, comme	
Jean I,	1296	me roi d'Espagne),	1558

HOLLANDE SEPTENTRIONALE, *Noord Holland*, province du royaume actuel de Hollande, resserrée entre le Zuyderzée à l'E. et la mer du Nord à l'O. et au N., est bornée au S. par la mer de Harlem; 2,292 kil. carrés; 410,000 hab. Ch.-l., Amsterdam. Elle se divise en quatre arrondissements (Amsterdam, Harlem, Horn, Alkmaar).

HOLLANDE MÉRIDIONALE, *Zuyd-Holland*, province du royaume actuel de Hollande, est bornée au N. par la mer de Harlem, à l'E. par les provinces d'Utrecht et de Gueldre, au S. par celles de Brabant septentrional et de Zélande, à l'O. par la mer du Nord; 2,778 kil. carrés; 445,000 hab.

Ch.-l., La Haye. Elle se divise en 7 arrondissements (Zaandam, Rotterdam, La Haye, Delft, Leyde, Dordrecht, Gorkum).

HOLLANDE (NOUVELLE-), nommée aussi quelquefois *Australie* ou *Continent austral*. On désigne sous ces noms la plus grande île de l'Océanie; elle s'étend de 11° à 39° lat. S. et de 111° à 152° long. E. Elle est séparée de la Papouasie au N. par le détroit de Torrès, de la Tasmanie au S. par le détroit de Bass; de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie à l'E. par un canal de 1,300 kil., et est baignée à l'O. par l'Océan indien. La surface de la Nouvelle-Hollande a 4,500 kil. de l'O. à l'E. et 2,500 du N. au S.: son étendue peut être évaluée aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe. L'intérieur de cette vaste région est totalement inconnu. les côtes seules en ont été explorées; elles sont découpées d'un grand nombre de baies et de havres, bordées de récifs de coraux et d'îlots arides pour la plupart. La côte orientale, désignée sous le nom de Nouvelle-Galles méridionale, est la plus fréquentée; on y trouve Botany-Bay, le port Jackson ou Sydney, la baie Jervis, le port Macquarie, etc.; la côte méridionale a été divisée en Terres de Nuyts, de Flinders, de Freycinet et de Grant; on y voit la grande baie du roi George, le port Philippe, celui de Western dans l'île des Kangourous; sur la côte occidentale, l'on remarque les Terres de Leeuvin, Edels, Endracht; les ports y sont plus rares; on y trouve cependant la baie du Géographe et celle des Chiens marins. Au nord s'étend l'immense golfe de Carpentarie, qui baigne les terres de Witt et d'Arnhem. C'est sur la côte orientale que se trouvent les plus grandes rivières (l'Hawkesbury, le Macquarie et le Lachlan). — Le climat de la Nouvelle-Hollande est extrêmement varié. Dans le nord les chaleurs sont brûlantes et continuelles; dans la partie moyenne le climat est plus tempéré; au sud la température offre les mêmes alternatives de chaud et de froid que dans les contrées européennes. Les montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud ont pour base un granit à gros grains et le feldspath; on y trouve peu de pierres calcaires, mais de l'alun, de la houille, d'inépuisables mines de fer, la plupart très magnétisées, etc. L'Australie a une flore tout à fait à part; cette contrée a enrichi le règne végétal d'un nombre infini d'espèces nouvelles. Il en est de même du règne animal; on y remarque surtout le kangourou, l'ornithorinque, le lézard à manteau, les pélicans, les cygnes noirs, les kakatouas, les pies-grièches, les épimaques, les traquets, etc.; les insectes y sont fort nombreux, surtout les coléoptères, les mouches, les moustiques, les fourmis et les chenilles. Quant aux indigènes de la Nouvelle-Hollande, ils se distinguent généralement par leur laideur, et vivent dans un abrutissement presque complet; la teinte de leur peau est jaunâtre plutôt que noire; ils ont les cheveux floconneux, les bras longs, les jambes grêles, le nez large et épaté, la bouche d'une grandeur démesurée: ils n'ont pour ainsi dire aucune notion de la Divinité, bien que soumis à des croyances superstitieuses; ils n'obéissent à aucunes lois, vivent dans l'indépendance, mais aussi dans l'état le plus misérable; les efforts des missionnaires et des colons pour les civiliser n'ont jusqu'à présent obtenu aucun résultat. — Les Hollandais découvrirent les premiers en 1605 les côtes de ce vaste pays, et le confondirent au premier aspect avec la Papouasie; ils lui donnèrent d'abord le nom de *Terre Australe* ou *Grande Terre du Sud*. En 1616, Dick Hartighs, Hollandais, découvrit les côtes occidentales, et en 1627 Pieter Nuyts explora presque toute la côte S. Abel Tasman, envoyé par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, visita la côte sept. en 1642, et explora plusieurs parties inconnues de la côte occidentale en 1644. Il donna le premier à cette contrée le nom de Nouv.-Hollande. Le capitaine Dampierre en 1688 et 1699, Cook en 1770, achevèrent de visiter les diverses côtes de cette île immense; mais ce dernier ne put déterminer si la Nouvelle-Galles du Sud touchait à la Diéménie (ou Tasmanie): ce fut un chirurgien de marine, Bass, qui résolut ce problème et donna son nom au détroit. Depuis, le capitaine Furneaux en 1773, Vancouver en 1791, d'Entrecasteaux, Baudin et Flinders, firent de nouvelles reconnaissances. De 1818 à 1822 le capitaine King reconnut la partie septentrionale avec une rare précision. Freycinet en 1818, et Dumont-d'Urville en 1827 ont ajouté de nouveaux documents à ceux qu'avaient fournis leurs prédécesseurs. Les Anglais sont les premiers qui aient formé des établissements dans la Nouvelle-Hollande: ils y déportèrent les criminels. *Voy.* GALLES DU SUD (NOUVELLE-).

HOLMIA, nom latinisé de STOCKHOLM.

HOLMSTRAND, ville et port de Norwége (Aggerhuus), à 53 kil. S. O. de Christiania; 1 500 hab. Commerce actif, surtout en bois.

HOLOPHERNE, général de Nabuchodonosor I, envahit la Judée, et mit le siége devant Béthulie. Il allait s'en emparer lorsqu'il fut tué pendant son sommeil par Judith, 689 ans av. J.-C. *Voy.* JUDITH.

HOLSTEIN, *Holsatia* en latin moderne, duché du roy. de Danemark, qui fait partie de la Confédération germanique, est borné au N. par celui de Sleswig, au N. E. et à l'E. par la Baltique, la république de Lubeck et la Prusse, au S. par la république de Hambourg et par l'Elbe, à l'O. par la mer du Nord: 145 kil. sur 90; 400,000 hab. Ch.-l., Gluckstadt. Le duché de Holstein se divise en 20 bailliages, dont voici les noms: Steinborg, pays des Ditmarsches, Rendsburg, comté de Ranzau, seigneurie de Pinneberg, Altona, Reinbek, Trittau, Tremsbuttel, Rethwisch, Rheinfeld, Travendal, Segeberg, Neumünster, Plœn, Arensbœk, Bordesholm, Kiel, Kronhagen, et Cismar. Il faut y ajouter plusieurs petits districts séparés qui sont de peu d'importance. Le duché de Holstein est réuni dans une administration commune avec le Sleswig; les deux pays sont régis par une même constitution octroyée le 28 mai 1831. Le duché de Holstein est arrosé par l'Elbe, le Stor, la Bille, l'Alster, l'Eyder, etc., et traversé par le canal de Kiel. On y trouve beaucoup de lacs. Il produit des céréales en abondance: blé, sarrasin; légumes, pommes de terre; houblon, chanvre, lin, bois, etc. On y élève des bestiaux, et surtout des chevaux estimés. La religion dominante est le luthéranisme. Son contingent fédéral est de 3,900 hab. — Le Holstein fut primitivement occupé par des peuplades saxonnes; conquis par Charlemagne au VIIIe siècle, il resta longtemps, sous les successeurs de ce prince, soumis aux ducs de Saxe de la race des Billung. Cette race s'étant éteinte, l'empereur Lothaire investit du Holstein, à titre de comté, Adolphe de Schauenbourg, en 1106. La famille de Schauenbourg conserva ce comté pendant plus de 350 ans; sous cette dynastie, le Sleswig fut uni au Holstein (1386), et cette union a depuis persisté jusqu'à nos jours, avec de très courtes interruptions. La ligne de la maison de Schauenbourg, qui régnait sur le Holstein, s'étant éteinte en 1459, les états élurent pour comte, en 1460, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, et déjà roi de Danemark (depuis 1448), mais en stipulant que le Holstein ne serait pas pour cela réuni au Danemark, et aurait toujours ses princes à part et une administration propre. Christian I fit ériger le Holstein en duché par l'empereur Frédéric III (1474). Deux petits-fils de ce prince, Christian III (roi de Danemark de 1533 à 1559), et Adolphe, son frère cadet, partagèrent

entre eux le duché (1544); ils devinrent ainsi la souche de deux branches principales : la branche aînée ou *branche royale*, qui continua à régner sur le Danemark, et qui occupe encore aujourd'hui le trône de ce pays (*Voy.* DANEMARK); la branche cadette ou *branche ducale*, qui eut en partage le château et le territoire de Gottorp, et qui prit de là le nom de *Holstein-Gottorp*. Cette seconde branche a donné elle-même naissance à deux rameaux : celui de Holstein-Gottorp proprement dit, d'où est sortie la famille qui règne en Russie depuis 1762; et celui de Holstein-Gottorp-Eutin ou Holstein-Eutin, d'où est sortie la famille qui a régné sur la Suède depuis 1751 jusqu'en 1818. La branche royale de Holstein et la branche ducale de Holstein-Gottorp ont été sans cesse en guerre pour la possession de diverses parties du duché; leurs querelles n'ont cessé qu'en 1773, par un arrangement en vertu duquel le roi de Danemark est devenu seul possesseur de tout le Holstein, mais en cédant à une branche des ducs de Holstein-Gottorp-Eutin le duché d'Oldenbourg. — La branche de la maison de Holstein qui règne sur la Russie a pour chef Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, né en 1702, mort en 1739, qui épousa une des filles de Pierre-le-Grand, Anne Petrowna, et dont le fils, Charles-Pierre-Ulric, fut choisi par l'impératrice Elisabeth, sa tante, pour lui succéder; il monta sur le trône en 1762 sous le nom de Pierre III; les empereurs issus de ce prince sont Paul I (empereur en 1796), Alexandre I (1801-1825), Nicolas (auj. régnant). — En Suède, la maison de Holstein avait acquis des droits au trône par le mariage de Frédéric IV, duc de Holstein-Gottorp-Eutin, avec Sophie, sœur aînée de Charles XII; un neveu de ce prince, Adolphe Frédéric, élu prince royal en 1743 par l'influence de la Russie, monta sur le trône en 1751; les rois de Suède de cette nouvelle dynastie sont, après Adolphe-Frédéric, Gustave III (roi de 1771 à 1792), Gustave IV (roi en 1792, déposé en 1809), Charles XIII (1809-1818, mort sans enfants). Par suite de la déposition de Gustave IV, la maison de Holstein-Gottorp se trouva exclue du trône, quoiqu'elle eût encore des rejetons (*Voy.* GUSTAVE IV). — Enfin la branche d'Oldenbourg a pour chef Frédéric-Auguste de Holstein-Gottorp-Eutin; ce prince était déjà évêque de Lubeck, lorsqu'il fut investi en 1773 du comté d'Oldenbourg, qui peu après (1776) fut érigé pour lui en duché; Frédéric-Auguste mourut en 1785 et eut pour successeur son neveu, le duc Pierre (mort en 1829), dont la postérité règne encore sur le duché d'Oldenbourg.

HOLSTEIN-EUTIN, branche de la ligne de Holstein-Gottorp, qui règne en Suède. *Voy.* HOLSTEIN et EUTIN.

HOLSTEIN-GOTTORP, ligne ducale de la maison de Holstein, qui règne en Russie et en Suède. *Voy.* HOLSTEIN.

HOLSTEIN-GOTTORP (le comte de). *Voy.* GUSTAVE IV.

HOLSTEIN-OLDENBOURG (grand-duché D'). *Voy.* HOLSTEIN et OLDENBOURG.

HOLSTENIUS (Luc), en allemand *Holste*, savant laborieux, né à Hambourg en 1596, mort en 1661. Après avoir fait de brillantes études à Leyde, il sollicita un emploi au gymnase de Hambourg. N'ayant pu l'obtenir, il quitta pour jamais sa patrie, voyagea en Italie, en Sicile, en Angleterre, en France, et fut admis dans l'intimité des savants les plus illustres de l'Europe. Pendant son séjour à Paris (1624-1627), il fut bibliothécaire du président de Mesmes; vers la même époque, il abjura le protestantisme, dans lequel il avait été élevé, pour embrasser le catholicisme (1625); il s'attacha ensuite (1627) au cardinal François Barberini, et alla se fixer à Rome, devint bibliothécaire et chanoine du Vatican en 1636, et remplit honorablement plusieurs missions délicates que lui confia la cour de Rome, entre autres celles de recevoir l'abjuration de la reine Christine et de travailler à la conversion de Frédéric, landgrave de Hesse-Darmstadt (1637). On a de lui une édition grecque-latine de la *Vie de Pythagore* et de l'*Antre des nymphes* de Porphyre, Rome, 1630; des *Notes* sur Etienne de Byzance, 1679; un *Codex regularum monasticarum*, Rome, 1661; des *Recherches sur la géographie sacrée*, Rome, 1666. Il a laissé inachevés un grand nombre d'autres travaux, et avait amassé d'immenses matériaux qu'il ne put mettre en œuvre.

HOLSTON, riv. des États-Unis (Virginie), tombe dans le Tennessee par 85° 50' long. O., 36° 40' lat. N.; 350 kil. de cours.

HOLTEN, ville de Hollande (Yssel-Supérieur), à 17 kil. E. de Deventer; 3,000 hab.

HOLTVA, ville de Russie (Pultawa), à 35 kil. N. E. de Krementchoug; 15,000 hab. avec la banlieue.

HOLY-HEAD, ville d'Angleterre (principauté de Galles), dans l'île et le comté d'Anglesey, à 37 kil. N. O. de Caernarvon; 4,282 hab. Il en part chaque soir un paquebot pour Dublin, qui n'en est séparée que par un trajet de moins de 100 kil.

HOLY-ISLAND, dite aussi *Lindisfarne*, petite île d'Angleterre, sur la côte E. et dépendant du comté de Durham, par 4° 8' long. O., 55° 40' lat. N.; 15 kil. de tour. Petit port à l'E., petite ville au S. O.; 600 hab., presque tous pêcheurs. Château-fort. Ruines d'un ancien monastère. Elle est arrosée par un ruisseau nommé *Lindis*.

HOLYROOD (c.-à-d. *sainte croix*), ancienne abbaye d'Écosse et palais royal dont on voit encore les ruines à l'extrémité orientale de la partie d'Édimbourg appelée *Ville Vieille*. L'abbaye fut fondée par David I, roi d'Écosse, en 1128, pour des moines augustins. En 1544 l'armée du comte d'Hertford brûla et détruisit le monastère. Reconstruit par Jacques I et Charles II, il fut de nouveau détruit après l'expulsion des Stuarts, et depuis il n'a point été relevé; le palais seul a été conservé; on y montre encore la chambre à coucher de Marie Stuart où périt le malheureux Rizzio. Ce palais a servi quelque temps de résidence au roi de France Charles X et à sa famille après les événements de 1830.

HOLYWELL, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (comté de Flint), à 22 kil. de Flint, sur la Dee; 8,969 hab. Aux environs, plomb, houille, usines en tout genre, fonderies, martinets, tréfileries, filatures hydrauliques de coton, tissus de coton. Célèbre source de Saint-Winifred ou Holywell. Environs très pittoresques.

HOLZHAUSER (Barthélemy), ecclésiastique allemand, né en 1613, à Langnau, près d'Augsbourg, mort en 1658, étudia chez les Jésuites à Ingolstadt, et acquit une grande érudition : fut successivement curé de Tittmoningen, de Leoggenthalen dans le Tyrol, et de Bingen près de Mayence. Il forma un établissement de prêtres qui vivaient en commun et se consacraient à former des pasteurs. D'une piété ardente, il eut des visions et des révélations; on lui attribue même des prédictions qui, dit-on, se vérifièrent. Il a écrit : *Constitutiones cum exercitiis clericorum sæcularium in communi viventium*, Cologne, 1622, plusieurs fois réimp.; un *Traité de l'Amour de Dieu*, en allemand 1663; *Opusculum visionum variarum*, etc.

HOLZMINDEN, ville du duché de Brunswick, à 32 kil. O. de Grubenhagen; 3,300 hab. Toiles, bas, savon, aiguilles, etc.

HOMBERG, ville murée de l'électorat de Hesse, à 25 kil. S. O. de Cassel; 2,900 hab. Martinets, fonderies de fer. Toiles, bas. — Ville du grand-duché de Hesse, à 24 kil. S. E. de Marbourg; 1,600 hab. — Ville des États prussiens (Province-

Rhénane), à 53 kil. S. E. de Clèves; ruines d'un fort nommé *Modeliana* ou *Camillen Schantzen*.

HOMBERG (Guillaume), chimiste, né en 1652 à Batavia, d'une famille saxonne, mort à Paris en 1715, étudia d'abord le droit et fut quelque temps avocat à Magdebourg: mais s'étant lié dans cette ville avec le célèbre Otto de Guericke, il quitta le barreau pour l'étude des sciences naturelles, voyagea, pour augmenter ses connaissances, en Italie, en France, en Angleterre, se fit ensuite recevoir médecin à Wittemberg. Colbert l'attira en France par des offres avantageuses (1682). Homberg se fixa à Paris, s'y convertit au catholicisme, et y épousa la fille du médecin Dodart. Il fut agrégé en 1685 à l'Académie des Sciences; en 1702, le duc d'Orléans le choisit pour lui enseigner la physique, et le nomma son premier médecin. Homberg est connu dans le monde savant par les perfectionnements qu'il apporta à la fabrication du phosphore, déjà découvert par Kunckel, par l'invention d'une nouvelle machine pneumatique, d'un nouveau microscope, et par une foule d'ingénieuses découvertes. Il a fourni à l'Académie des Sciences (1692 et années suivantes) 48 mémoires dont les plus curieux sont intitulés: *Manière de faire le phosphore brûlant de Kunckel* (qui s'extrait de l'urine); *Diverses expériences de phosphore*, 1702; *Analyse du soufre commun*, 1703; *Manière de copier sur verre coloré les pierres gravées*, 1712; *Sur la génération du fer*, 1705; *Sur la vitrification de l'or*, etc.

HOMBOURG, en allemand, *Homburg-vor-der-Hœhe*, c'est-à-dire *devant la hauteur*, capitale du landgraviat de Hesse-Hombourg, à 14 kilomètres N. de Francfort-sur-le-Mein; 3,500 hab. Toiles, flanelles, soieries, horlogerie, etc. Résidence du landgrave.

HOMBOURG (landgraviat de HESSE-). *Voy.* HESSE.

HOMBOURG, ville de la Bavière Rhénane, à 9 kil. N. de Deux-Ponts; 2,200 hab. Lainages, tissus de coton. Fondée en 1682; elle eut d'abord un château-fort, qui fut rasé par suite de la paix de Bade, 1714.

HOMBOURG-L'ÉVÊQUE OU LE-HAUT, ville de France dans le département de la Moselle, à 8 kil. N. E. de Saint-Avold; 1,900 hab. Forges, affineries, martinets. — Cette ville fut fortifiée en 1254 par l'évêque Jacques de Lorraine. Les Français la prirent en 1678. Auj. ses fortifications sont en ruine.

HOME (Henri), lord Kaimes, écrivain et jurisconsulte écossais, né à Kaimes (comté de Berwick), en 1696, fut lord justicier du tribunal criminel d'Écosse depuis 1752, et mourut en 1782. Il a beaucoup écrit: parmi ses plus importants ouvrages on distingue, outre plusieurs traités de jurisprudence: *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle*, 1751 (il s'y montre grand partisan de la doctrine de la nécessité); *Traités de droit historique*, 1 vol. in-8, 1759; *Éléments de critique*, 1762, 3 vol. in-8; *Esquisses de l'histoire de l'homme*, 1773, 2 vol. in-4, et plusieurs traités de jurisprudence anglaise. Home appartenait à l'école écossaise et était ami de Reid. On lui reproche d'avoir, dans ses ouvrages de philosophie, beaucoup trop multiplié les principes et les facultés de l'âme. Ses *Éléments de critique* offrent une heureuse application de la psychologie à la littérature.

HOME (John), auteur dramatique écossais, né en 1724 dans le comté de Roxburgh, mort en 1808, était curé en Écosse, lorsqu'il fit représenter en 1750 la tragédie de *Douglas*, une des meilleures du théâtre anglais; forcé par ses confrères de résigner sa cure pour avoir cultivé les lettres profanes, il se consacra tout entier au théâtre, et donna plusieurs autres tragédies. Il obtint une pension et des emplois de lord Bute. Ses œuvres ont été rassemblées par Mackenzie, Edimbourg, 1822, 3 vol. in-8.

HOMER, ville des États-Unis (New-York), à 225 kil. O. d'Albany. Cette ville fut fondée en 1798. La commune contient 5,600 hab. Plusieurs édifices remarquables.

HOMÈRE, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes grecs. On ne sait rien de certain sur sa personne. Nous rapporterons cependant les traditions les plus répandues à son égard. Il florissait, selon les uns, dans le IXe siècle av. J.-C., dans le Xe selon les autres (907 av. J.-C., d'après les marbres de Paros); sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour:

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patria certat, Homere, tua.

Smyrne et Chios sont celles dont les prétentions semblent le mieux fondées. On raconte qu'Homère eut pour mère une jeune fille de Smyrne nommée Crithéis, qui était restée orpheline et qui fut séduite par son tuteur; qu'il naquit sur les bords du fleuve Mélès, qui arrose Smyrne (d'où il prit le surnom de *Mélésigène*); que Phémius, qui tenait à Smyrne une école de musique et de belles-lettres, ayant conçu de l'amour pour Crithéis, l'épousa et adopta son enfant; qu'après la mort de Phémius, Homère lui succéda dans son école; qu'ensuite, ayant conçu le projet de l'*Iliade*, il voyagea pour acquérir par lui-même la connaissance des hommes et des lieux; que, mal accueilli de ses compatriotes à son retour, il abandonna son ingrate patrie, et alla s'établir à Chios, où il ouvrit une école; que dans sa vieillesse il devint aveugle, tomba dans l'indigence, se vit réduit à errer de ville en ville, récitant ses vers et mendiant son pain; qu'enfin il mourut dans la petite île d'Ios, une des Cyclades. On a sous le nom d'Homère deux poëmes épiques en 24 chants chacun: l'*Iliade*, où il chante les effets de la colère d'Achille, les malheurs des Grecs au siége de Troie pendant l'absence du héros, et la vengeance terrible que celui-ci tira du meurtre de Patrocle; l'*Odyssée*, où il raconte les voyages d'Ulysse errant de contrée en contrée après la prise de Troie, et le retour de ce prince dans son royaume d'Ithaque; plus, un petit poëme héroï-comique, la *Batrachomyomachie*, ou combat des rats et des grenouilles; 33 hymnes et quelques épigrammes. Tous ces ouvrages sont écrits dans le dialecte ionien. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été de tout temps regardés comme les chefs-d'œuvre de l'épopée. Ces deux poëmes brillent, du reste, par des mérites fort divers: on admire dans l'*Iliade* la grandeur des conceptions, la beauté et la simplicité du plan, la hardiesse de l'imagination, la richesse et la sublimité des images; on trouve dans l'*Odyssée* un plan moins régulier, une imagination moins éclatante, mais on se sent attaché par un vif intérêt et par une séduisante naïveté. Outre leur beauté intrinsèque, l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient pour les anciens le mérite de renfermer les traditions théologiques, les noms et l'origine des peuples, la description et la situation des pays, et ces deux poëmes jouissaient sous ces divers rapports d'une grande autorité. Les poëmes d'Homère, selon de savants critiques, seraient antérieurs à l'invention de l'écriture, et longtemps ils n'auraient été conservés que par la mémoire; ils furent de bonne heure morcelés et défigurés par les rhapsodes qui en détachaient les épisodes les plus intéressants pour les réciter. Pisistrate, ou, suivant d'autres, Hipparque son fils, fit recueillir et coordonner avec beaucoup de soin ces divers morceaux; depuis, ces poëmes ont été révisés par les plus grands critiques de l'antiquité, Aristote, Aristophane de Byzance, Aristarque; c'est ce dernier qui divisa l'*Iliade* et l'*Odyssée* chacune en 24 chants, et leur donna la forme sous laquelle nous les possédons. Ces deux poëmes ont été commentés par Didyme, Eustathe, etc. Malgré l'admiration universelle dont il a été l'objet, Homère

a trouvé quelques détracteurs. On cite surtout Zoïle dans l'antiquité ; Perrault, Lamothe, chez les modernes. Quelques savants, Wolf entre autres, ont prétendu qu'Homère n'avait jamais existé, et que les poëmes que nous avons sous son nom n'étaient qu'un recueil de morceaux composés par divers auteurs qu'il appelle *Homérides* et qui formaient une espèce d'école. Tous ces morceaux auraient été réunis plus tard et groupés en deux grands poëmes; mais quoiqu'il paraisse être vrai que ces poëmes ont subi des altérations, des interpolations, l'unité du plan et l'ordre qui y règne font justice d'un si hardi paradoxe. D'autres ont prétendu avec plus de vraisemblance que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'étaient pas du même auteur, et ont regardé l'*Odyssée* comme bien postérieure à l'*Iliade*. Quant à la *Batrachomyomachie* et aux autres pièces que l'on met d'ordinaire au nombre des poésies homériques, on est assez d'accord pour les regarder comme n'étant pas d'Homère ; elles sont d'ailleurs peu dignes d'un si grand poëte. On a donné des explications fort diverses du nom d'Homère: chacun adopte celle qui convient à son système : les uns, partisans des traditions vulgaires, traduisent ce nom par *aveugle;* d'autres par *otage*, parce qu'Homère servit d'otage dans une guerre que se firent les habitants de Smyrne et de Colophon ; d'autres enfin le font dériver d'*homereô*, rassembler, prétendant que ce mot désigne fort bien le compilateur qui n'a fait que rassembler des éléments épars pour en former un ensemble. — Nous avons une foule d'éditions et de traductions d'Homère. Parmi les éditions on remarque celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., donnée par Démétrius Chalcondylas; c'est la plus ancienne; celle de H. Étienne, grecque-latine, Paris, 1566 ; de Barnès, Cambridge, 1711 ; de Sam. Clarke, Londres, 1729-40; de Villoison, Venise, 1788 (faite d'après un manuscrit qui venait d'être découvert à Venise, avec les signes critiques des Alexandrins et de précieuses scholies) : de J.-A. Wolf, Halle, 1794, Leipsick, 1804 et 1817 ; de Heyne, Leipsick, 1802 (elle contient l'*Iliade* seulement). M. A. Mai a publié en 1819, à Milan, des fragments inédits de l'*Iliade*. Les meilleures traductions françaises d'Homère sont : en prose, celles de Madame Dacier, de Bitaubé, de Lebrun, et surtout celle de Dugas-Montbel (avec le texte, et une savante *Histoire des poésies homériques*, 9 vol. in-8); en vers, celles de de Rochefort, d'Aignan, de Bignan. Les Anglais estiment les traductions de Pope et de Cowper : les Allemands, celles de Bodmer, de Stolberg, de Voss (celle-ci est dans le mètre de l'original) ; les Italiens celles de Salvini et de Monti. L'*Iliade* a été traduite en vers latins par Raimundus Cunichius, Rome, 1777, et l'*Odyssée* par Bernard Zamagna, 1778. Nous avons une vie d'Homère en grec, attribuée à Hérodote, et traduite par Larcher.

HOMERIDES. On désigne par ce nom, soit les descendants d'Homère, soit des poëtes d'une certaine époque et d'une certaine école dont Homère n'aurait fait que rassembler les chants, soit les poëtes postérieurs à Homère qui s'exercèrent sur des sujets analogues à ceux qu'il avait traités.

HOMERITES, peuple de l'Arabie ancienne, habitait la partie méridionale de l'Arabie heureuse, au S. E. des Sabéens.

HOMPESCH (Ferdinand DE), dernier grand-maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorf en 1744, fut investi de cette dignité en 1797. Gagné, à ce que l'on prétend, par l'argent et les promesses du Directoire, il se soumit sans résistance, en 1798, à la flotte française qui allait en Égypte sous la conduite de Bonaparte, et fut conduit à Trieste. Il protesta vainement contre l'usurpation française, et abdiqua sa souveraineté en faveur de l'empereur de Russie, Paul I. Il erra quelque temps en Allemagne, puis se réfugia en France, et mourut à Montpellier en 1803.

HOMS ou HEMS, *Emesa*, ville de la Syrie (Damas), à 136 kil. N. E. de Damas ; 25,000 hab., chef-lieu de livah. Beaucoup de mosquées, églises chrétiennes grecques, bazar, grand khan, etc. Soieries, toile de coton, savon. Commerce actif avec Hama, Damas, Alep. Occupée par les Anglais en 1840.

HO-NAN, province de Chine, entre celles de Pe-tchi-li au N., de Hou-pe au S. : 700 kil. sur 650; 12,800,000 hab. Ch.-l., Khaï-foung. Elle forme 9 dép. (Khaï-foung, Koueï-te, Chang-te, Oueï-hoeï, Hoaï-king, Ho-nan, Nan-yang, Yu-ning, Tchin-tcheou) et 4 mouvances directes. Climat très doux ; agriculture florissante : on a surnommé cette province le jardin de la Chine. —Ville de Chine, ch.-l. du dép. de Ho-nan, à 200 kil. O. de Khaï-foung, sur un affluent du Hoang-ho, vers le centre de la Chine, ce qui la faisait regarder par les Chinois comme le centre du monde.

HONARURA, port de l'île Ouahou, une des îles Sandwich, dans le Grand Océan équinoxial, et capitale de tout l'archipel. Résidence du roi : un fort. Maisons en jonc pour la plupart : 5,000 hab.

HONDA, ville d'Amérique, dans la république de Nouvelle-Grenade, sur la Magdalena, à 95 kil. N. O. de Bogota ; 4,500 hab. Entrepôt de tout le commerce entre le S. et le N. de la Nouvelle-Grenade avant les guerres de l'indépendance. Mines d'or aux environs. La baie de Honda, sur la mer des Antilles, par 73° 26' long. O., 12° 20' lat. N., fournit des perles.

HONDIUS ou HONDT (Josse), géographe et graveur en cartes, né en 1546, en Flandre, mort à Amsterdam, en 1611, séjourna longtemps en Angleterre. On a de lui un *Traité de la construction des globes*, 1597 ; des éditions du grand *Atlas de G. Mercator*; des cartes de *Guyane* d'après Walter Raleigh, Nuremberg, 1599, in-4.

HONDO, riv. du Mexique. *Voy.* RIO-GRANDE.

HONDSCHOOTE, ville de France, ch.-l. de canton (Nord), à 15 kil. S. E. de Dunkerque : 3,903 hab. Chicorée-café. Les Français, commandés par Houchard, y battirent les Autrichiens commandés par Freytag, le 8 septembre 1793. — On donne le nom de canal de Hondschoote à un petit canal qui fait communiquer Bergues et Furnes et qui a un embranchement à Hondschoote.

HONDT ou HONT, bras de l'Escaut. *Voy.* HONT.

HONDURAS, contrée d'Amérique, naguère un des états de la confédération de l'Amérique centrale ou de Guatimala, est bornée au N. par la baie de Honduras, qui la sépare de l'Yucatan, à l'O. par le Guatimala, au S. par l'état de Nicaragua, à l'E. par la mer des Antilles : 480 kil. de l'E. à l'O., et 420 du N. au S. ; 100,000 hab. Son ch.-l. est Comayagua. Climat chaud, humide et malsain ; belles plaines, sol fertile en grains, fruits et légumes ; pâturages ; beaucoup de poisson. Mines d'or et d'argent. — Le Honduras a été découvert en 1502 par Christophe Colomb, qui aborda sur la partie de la côte habitée par les Mosquitos ; il fut ensuite conquis par un lieutenant de Cortez. Il forma d'abord un gouvernement particulier, mais en 1790 il ne fit plus qu'une intendance : il a depuis fait partie de la confédération de Guatimala ; auj. c'est un état indépendant. (*Voy.* GUATIMALA.)

HONDURAS (baie ou golfe de). On nomme ainsi la partie de la mer des Antilles comprise entre le cap de Honduras et la presqu'île de Yucatan, par 16°-18° 15' lat. N., et 88° 20'-90° 45. long. O. Sa largeur est de 360 kil. et sa profondeur d'autant ; on y remarque plusieurs caps dont le principal est le cap des Trois-Pointes, au N. E.

Elle reçoit plusieurs rivières, entre autres la Xagua, l'Ulua, la Motagua, le Rio-Golfo, la Balise, etc. — Cette baie est remplie de bancs de sable et de récifs qui en rendent la navigation très dangereuse. Les courants y sont très violents, surtout lorsque le vent souffle du nord.

HONFLEUR, ville et port de France, ch.-l. de canton (Calvados), à 11 kil. S. E. du Havre, à l'embouchure de la Seine, rive gauche: 19,130 hab. Entrepôt de denrées coloniales, fabrique de dentelles, couperose, vitriol, acides, biscuits de mer, saleries, chantiers de construction, etc.; armements pour la morue, la baleine, le veau marin. Commerce assez considérable. — Honfleur était jadis très florissant, mais il est bien déchu depuis la fondation du Havre. Charles VII le prit aux Anglais en 1440; les Calvinistes s'en emparèrent en 1562; mais le duc d'Aumale le reprit la même année. Ce fut la dernière ville de Normandie qui se soumit à Henri IV.

HONG (marchands). On nomme ainsi une compagnie de marchands chinois à Canton, qui ont seuls le privilége de commercer avec les Européens.

HONGRIE, en latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn*, en hongrois *Madgyar-Orszag*, en slave *Uherska-Kragina*, vaste contrée d'Europe qui fait auj. partie des Etats autrichiens et porte le titre de royaume, s'étend entre 44° 26'-49° 29' lat. N. et entre 13° 42'- 22° 40' long. E.; elle est bornée au N. par les monts Krapacs, qui la séparent de la Galicie, à l'E. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par le Danube et la Drave, qui la séparent de la Servie, de l'Esclavonie et de la Croatie, à l'O. par la Styrie et l'archiduché d'Autriche, et au N. O. par la Moravie. Etendue: 660 kil. de l'E. à l'O., 490 kil. du N. au S.; 10,062,680 hab. Capitale, Ofen ou Bude. Le royaume de Hongrie proprement dit se divise actuellement en quatre cercles subdivisés eux-mêmes en 44 comitats dont voici les noms:

Comitats.	*Chefs-lieux.*
Cercle en-deçà du Danube.	
Pesth,	Ofen (Bude).
Bacs,	Baja.
Neograd,	Balassa-Gyarmath.
Sohl,	Neusohl.
Honth,	Ipoli-Sagh.
Gran,	Gran.
Bars,	Kremnitz.
Neutra,	Neutra.
Presbourg,	Presbourg.
Trentsin,	Trentsin.
Thurost,	Saint-Martin.
Arva,	Also-Kubin.
Liptau,	Saint-Michel.
Cercle au-delà du Danube.	
Wieselburg,	Ungarisch-Altenburg.
OEdenburg,	OEdenburg.
Raab,	Raab.
Komorn,	Komorn.
Stuhlweissembourg,	Stuhlweissembourg.
Vesprim,	Vesprim.
Eisenburg,	Stein-am-Anger.
Salad,	Szala-Egerszeg.
Schümeg,	Kaposvar.
Tolna,	Szexard.
Baranya,	Fünfkirchen.
Cercle en-deçà de la Theiss.	
Zips,	Leutschau.
Gœmœr,	Gross-Steffelsdorf.
Hevesch,	Erlau.
Borschod,	Miskolz.
Torna,	Torna.
Abaujvar,	Kachau.
Sarosch,	Eperies.
Zemplin,	Ujheli.
Unghvar,	Unghvar.
Beregh,	Bereghzasz.
Cercle au-delà de la Theiss.	
Marmarosch,	Szigeth.
Ugotsch,	Nagyszœllœs.
Szathmar,	Nagy-Karoly.
Szaboltsch,	Nagy-Kallo.
Bihar,	Gross-Wardein.
Bekesch,	Gyula.
Csongrad,	Szegedin.
Csanad,	Mako.
Arad,	Boros-Jenœ.
Krasso,	Lugos.
Temesch,	Temesvar.
Toronthal,	Nagybecskireck.

On met d'ordinaire au nombre des annexes de la Hongrie le royaume de Croatie et celui d'Esclavonie (*Voy.* ces noms), ainsi que quelques districts particuliers, tels que le Littoral hongrois, le Pays des Iazyges, la Petite et la Grande-Cumanie, le territoire des Haydouks, et en outre le Pays dit des Hongrois dans la Transylvanie.

La surface de la Hongrie est très variée. Au N. et à l'E. les monts Krapacs forment un vaste demi-cercle qui s'étend depuis la Moravie jusqu'à la rive gauche du Danube. Le S. O. est traversé par les ramifications des Alpes Juliennes; mais au centre s'étendent d'immenses plaines. Un grand nombre de rivières arrosent la Hongrie: le Danube, le Raab, la March, la Drave, le Waag, la Theiss, la Save, le Gran, la Platten, etc. On y remarque des lacs assez importants: le lac Balaton et le lac Neusiedel; les marais y sont également fort nombreux. Le climat est très variable, sec dans la partie montueuse, humide et malsain dans les plaines et sur les bords du Danube. Les montagnes de la Hongrie renferment des mines d'or, de fer, de cuivre, de plomb; du mercure natif et du cinabre, de l'antimoine, des marbres, du porphyre, du soufre et du sel gemme; on y voit aussi plusieurs sources minérales. Le sol est très fertile; il produit en grande abondance le blé et toutes sortes de grains, des fruits, des légumes et des vins très estimés (notamment ceux de Tokay, de Bude, d'OEdenburg, de Syrmie, etc.) Les pâturages de la Hongrie nourrissent beaucoup de chevaux, d'ânes et de mulets, ainsi que du gros bétail; on y trouve une grande quantité de gibier. L'industrie est peu active en Hongrie, et la plupart des manufactures y sont occupées par des ouvriers allemands; on trouve cependant parmi les Hongrois des tanneurs, des peaussiers, des cordonniers, des fourreurs, des ouvriers en dentelle et des barbiers. Le commerce est presque exclusivement entre les mains des Allemands, des Grecs et des Juifs. Les Hongrois sont issus de différentes races parmi lesquelles dominent les familles oïgoure, tchoude, finnoise ou hunnique, et ouralienne. Ils professent presque tous le culte catholique. — Le gouvernement de la Hongrie est une monarchie tempérée par l'aristocratie. Le pouvoir législatif réside surtout dans la diète composée de deux chambres, la haute ou celle des *magnats*, et la basse, formée de la réunion des prélats, des abbés et des députés des comitats. Le pouvoir exécutif est exercé au nom de l'empereur d'Autriche par un comte palatin ou vice-roi (*nandor-ispan*), assisté d'un conseil. L'administration des comitats est tout à fait indépendante de la couronne; tous ont leurs lois et leurs coutumes particulières; ils élisent eux-mêmes leurs gouverneurs. La noblesse, qui se compose ordinairement des magnats et du clergé, et quelquefois de bourgeois auxquels l'empereur a donné des lettres de noblesse, jouit d'immenses priviléges; les bourgeois des villes ont aussi de

grandes immunités; mais les paysans sont écrasés de corvées et traités presque comme des esclaves. — La littérature hongroise, jusqu'ici peu connue des étrangers, n'est pas sans importance; sa poésie lyrique est surtout remarquable. L'idiome qu'on parle en Hongrie se ressent de la diversité des éléments qui ont formé ce peuple : le latin est la langue qui prédomine, il est la langue savante et écrite; la langue parlée est le madgyar.

Histoire. Du temps des Romains, le pays appelé aujourd'hui Hongrie formait la Dacie orientale, la Pannonie septentrionale et l'extrémité S. E. de la Germanie habitée par les Quades. Au IIIe siècle, les Goths occupèrent toute cette contrée; ils en furent chassés en 376 par les Huns (dont le nom joint à celui d'Avares forma, dit-on, celui de *Hungarie* ou *Hongrie*). Après la mort d'Attila, roi des Huns (453), les Ostrogoths, les Gépides et les Lombards se disputèrent le territoire de la Hongrie. Les Avares finirent par s'en rendre maîtres au VIIe siècle; mais ils eurent à se défendre contre les incursions des Slaves et des Bulgares. Charlemagne ayant détruit la puissance des Avares (799), les Madgyars, peuple d'origine finnoise, qui au VIIe siècle était venu s'établir entre le Don et le Dniepr, et qui avait été expulsé de son premier séjour par les Petchenègues, entra en Hongrie vers 894. Arpad, fils d'Almus, les conduisait; il s'allia avec les empereurs d'Allemagne et soumit la plus grande partie des nombreuses tribus qui occupaient alors la Hongrie. Ses successeurs embrassèrent le christianisme: Etienne I, dit *le Saint*, chef des Madgyars depuis 997, prit le titre de roi l'an 1000. Ce prince soumit complétement les Slaves et les Bulgares, et la Hongrie lui dut la plupart de ses institutions sociales. Après sa mort (1038), les Hongrois furent en proie à de violentes dissensions jusqu'au règne de Ladislas I (1077), qui sut ramener la concorde parmi ses peuples; il conquit la Croatie et la Slavonie, auxquelles Coloman son successeur ajouta la Dalmatie; sous Geysa II le comitat de Zips et la Transylvanie reçurent des colonies flamandes (1148). Béla III, qui avait été élevé à Constantinople, introduisit dans sa cour et parmi les Madgyars la civilisation et les mœurs de l'empire grec. Il épousa Marguerite, comtesse du Vexin, sœur de Philippe-Auguste, roi de France, et veuve de Henri Court-Mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre. C'est lui qui établit la division de la Hongrie en comitats. André II conduisit en Terre-Sainte la cinquième croisade, et laissa par sa faiblesse s'accroître les priviléges de la noblesse (1222). Sous Béla IV, son fils, les Mongols ravagèrent la Hongrie (1241). Après lui le pouvoir royal, affaibli par les discordes intestines et par les guerres étrangères, fut réduit au plus déplorable état, jusqu'au règne d'André III, en qui finit la dynastie des Arpades (1301). Les Hongrois élurent alors Wenceslas de Bohême, et, après son abdication, Othon de Bavière; mais le pape Boniface VIII leur imposa Charles-Robert, dit *Charobert*, comte d'Anjou, arrière-petit-fils d'Etienne V par les femmes, et qui fut reconnu roi en 1308. Sous son règne la Hongrie s'éleva à un haut degré de splendeur; elle comprenait, outre la Hongrie propre, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la Bulgarie. Louis I, son fils, y ajouta la Russie rouge et porta la couronne de Pologne (1370). Marie, fille de Louis, fut après lui déclarée *roi* (1382), et associa au trône son époux Sigismond, électeur de Brandebourg (1388). Leur règne est troublé par les révoltes des magnats, l'hérésie de Jean Huss et les invasions des Ottomans. Bientôt paraît le célèbre Jean Hunyade, régent du royaume sous Ladislas V, qui bat partout les Turcs (1438-1457), et dont le fils Matthias Corvin est élu roi après la mort de Ladislas V (1458). Matthias joignit les talents d'un souverain à l'habileté d'un grand capitaine; il assura par sa sévérité la tranquillité publique, et favorisa la culture des lettres, en fondant une université à Presbourg et une célèbre bibliothèque à Bude. Wladislas II, roi de Bohême, élu après la mort de Matthias (1490), et Louis II son successeur ne purent arrêter les Turcs. Ce dernier fut tué à la bataille de Mohacs (1526). Ferdinand d'Autriche et Jean Zapolya ou Zapolsky se disputèrent alors la possession de la Hongrie; ce dernier finit par être vaincu et obligé de se retirer dans la H.-Hongrie. Néanmoins le pays ne reconnut la domination autrichienne qu'en 1570, sous Maximilien II; ce ne fut même que beaucoup plus tard (en 1687) que la couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche. Les empereurs eurent encore à combattre les révoltes successives de Tékéli et de George Rakoczi, qui ne furent apaisées qu'en 1711. Pendant ces dissensions, les Turcs avaient envahi la plus grande partie de la Hongrie; ils n'en furent définitivement chassés qu'en 1686, par la paix de Carlowitz. Depuis ce temps, la Hongrie est restée fidèle à la maison d'Autriche; elle lui a même témoigné un grand dévouement sous le règne de Marie-Thérèse, lorsque cette princesse demanda l'appui de ses magnats pour défendre sa couronne (1740), et dans les dernières guerres contre la France (1798-1815).

Souverains de la Hongrie.

1° *Dynastie des Arpades.*		André III,	1290
Arpad, duc ou prince des Madgyars, vers	890	*Wenceslas* de Bohême,	1301
Soltan,	907	*Othon* de Bavière,	1305
Toxus,	958	2° *Maison d'Anjou.*	
Geysa,	972	Charles-Robert,	1308
Etienne I (le saint),	997	Louis I, le Grand,	1342
premier roi,	1000	Marie I,	1382
Pierre,	1038	*Charles II* de Naples,	1385-86
Samuel, dit *Aba*, (anti-roi),	1041	3° *Maison de Luxembourg.*	
Pierre, rétabli,	1044		
André I,	1046	Sigismond,	1387
Béla I,	1061	4° *Maison d'Habsbourg-Autriche.*	
Salomon,	1063		
Geysa I,	1074	Albert d'Autriche,	1437
Ladislas I (saint)	1077	Elisabeth,	1439
Coloman,	1095	5° *Maison des Jagellons.*	
Etienne II,	1114	Wladislas I de Pologne,	1440
Béla II,	1131		
Geysa II,	1141	6° *Maison d'Autriche.*	
Etienne III,	1161	Ladislas V,	1445
Ladislas II,	1162	7° *Maison d'Hunyade.*	
Étienne IV.	1162	Matthias Corvin.	1458
Béla III.	1173	8° *Maison des Jagellons de Bohême.*	
Emeric,	1196	Wladislas II,	1490
Ladislas III (l'Enfant),	1204	Louis II,	1516
André II,	1205	9° *Maison d'Autriche.*	
Béla IV,	1235	Ferdinand I,	1526
Etienne V, le Cuman,	1270	(*Voy.* la série des empereurs d'Allemagne).	
Ladislas IV,	1272		

HONGROIS (Littoral), district particulier des États autrichiens, appartient au royaume de Hongrie, et est enclavé dans le royaume d'Illyrie et de Dalmatie; il est situé entre la Carniole au N., la Croatie militaire à l'E., le golfe de Quarnerolo au S., et l'Istrie à l'O. Ville principale, Fiume.

HONGROIS (Pays des), *Magyarok-resze*, contrée des États autrichiens, dans le gouvernement de Transylvanie, dont il occupe toute la partie occidentale; est borné au N. et à l'O. par la Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), au S. par la Valachie, à l'E. par le Pays des Saxons; 180,000 hab. Ch.-l., Klausenburg. Il se divise en 11 comitats (Klausenburg,

Thorenburg, Karlsburg, Hunyad, Szasvaros, Szolnok moyen, Szolnok intérieur, Krasna, Doboka, Sarand, Kockelburg, Weissenburg inférieur et supérieur, et deux districts (Fagaras et Kœvar).

HONIMAO, nommée aussi *Uleastre* ou *Saparua*, une des Moluques, par 126° 42' long. E., 3° 30' lat. N. : 17 kil. sur 9. Riz, girofle ,etc.

HONITON, ville d'Angleterre (Devon), à 26 kil. E. d'Exeter, sur l'Otter; 3,509 hab. Dentelles, franges. Exportation de beurre pour Londres. — Honiton devint, lors de la conquête des Normands, la propriété de Robert, comte de Mortagne; le fils de celui-ci s'étant révolté contre Henri I, son patrimoine fut confisqué et donné à Richard de Rivers, de qui sortirent les Courtenay, comtes de Devon.

HONOLULU, une des îles Sandwich. *Voy.* HONARURA.

HONORAT (saint). *Voy.* HONORÉ.

HONORÉ (saint), *Honoratus*, évêque d'Arles, né dans la Gaule septentrionale et issu d'une famille originaire de Rome, fonda vers 391 le monastère de Lérins, et fut, malgré sa résistance, élevé en 427 sur le siége d'Arles. On le fête le 20 janvier et le 15 mai. — L'église fête encore un autre saint Honoré, évêque d'Amiens au VIe ou VIIe siècle; le martyrologe en fait mention au 16 mai.

HONORÉ d'Autun, *Honorius*, écrivain ecclésiastique du XIIe siècle, mort vers 1140, enseigna longtemps à Autun, avec le titre de *Scolastique*, la théologie et la métaphysique, et laissa un assez grand nombre d'écrits qui font bien connaître l'état des connaissances à cette époque. Les principaux sont : *Elucidarium* (abrégé de théologie), joint ordinairement aux œuvres de saint Anselme; *De prædestinatione et libero arbitrio*, publié par G. Cassander, Bâle, 1552; *Hexameron seu Neocosmus*; *Imago mundi de dispositione orbis*, abrégé de cosmographie; *De luminaribus ecclesiæ*, Bâle, 1544.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Blaise VANZELLE, dit *le Père*, carme déchaussé, né à Limoges en 1651, mort en 1729, fut chargé par son ordre de diverses missions dans le Levant. On a de lui : *Traité des indulgences*, 1701; *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique touchant l'histoire de l'église*, 1712-1720, 3 vol. in-4; *Dissertations sur la chevalerie ancienne et moderne*, 1718, in-4.

HONORÉ, *Honorius*, pape. *Voy.* HONORIUS.

HONORIE ou HONORIADE, *Honoria* ou *Honorias*, une des provinces du diocèse de Pont, dans l'Empire et la préfecture d'Orient, était formée de la Bithynie orientale et de la Paphlagonie occidentale, et avait pour ch.-l. Claudiopolis.

HONORINE (sainte), vierge et martyre au IIIe ou IVe siècle, est fêtée le 27 février. Elle est en grande vénération dans le diocèse de Paris.

HONORIUS (Flavius), empereur d'Occident, second fils de Théodose, n'avait que neuf ans quand son père mourut, l'an 395. Il partagea l'empire avec son frère Arcadius et obtint l'Occident. Il eut d'abord pour tuteur et pour ministre Stilicon, habile général, qui retarda quelque temps par ses victoires sur les Barbares la chute de l'empire ; mais dans la suite, irrité contre cet ambitieux ministre qui cherchait à le détrôner, il le fit mettre à mort (408). Alaric, roi des Goths, qui déjà avait fait plusieurs incursions en Italie, s'empara de Rome et la mit au pillage (409). Honorius s'était retiré dans Ravenne, et il ne dut son salut qu'à la mort d'Alaric, qui arriva peu après. Ce prince faible se laissa enlever les plus belles provinces de l'empire ; c'est sous lui que la Grande-Bretagne, la Gaule, l'Espagne, furent envahies par les Barbares. Il mourut en 423, à 38 ans.

HONORIUS I, pape, né en Campanie, était fils du consul Pétrone. Il fut élu en 626 et mourut en 638. Il se laissa aller aux opinions de Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme, et fut anathématisé au concile de Constantinople, 680. Il a laissé des *Lettres* insérées dans les *Conciles* du P. Labbe.

HONORIUS II, antipape. *Voy.* CADALOUS.

HONORIUS II, nommé auparavant *le cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, élu pape en 1124, mort en 1130, confirma Lothaire dans la dignité impériale, et condamna pour diverses fautes les abbés de Cluni et du mont Cassin. On a de lui quelques *Lettres*.

HONORIUS III, nommé d'abord *Cencio Savelli*, né à Rome, élu pape en 1216, mort en 1227, reconnut l'ordre de Saint-Dominique, celui des Carmes, prêcha vainement une croisade pour reconquérir la Terre-Sainte et arma Louis VIII contre les Albigeois. Il accorda le premier des indulgences dans la canonisation des saints, et défendit vers 1220 d'enseigner le droit civil à Paris. On a sous son nom : *Conjuratio adversus principem tenebrarum et angelos ejus*, Rome, 1629, in-8.

HONORIUS IV, *Jacques Savelli*, Romain, élu pape en 1285, mort en 1287, délivra les états de l'Église des brigands qui les infestaient, soutint en Sicile le parti français contre la maison d'Aragon, et fut le défenseur des immunités ecclésiastiques.

HONORIUS AUGUSTODUNENSIS. *Voy.* HONORÉ D'AUTUN.

HONORIUS DE SANCTA-MARIA. *Voy.* HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

HONT ou HONDT, bras occidental de l'Escaut, tombe dans la mer du Nord entre les îles de Kadsand et de Walcheren.

HONTH ou NAGY HONTH (c.-à-d. *Grand-Honth*, comitat de Hongrie (cercle en-deçà du Danube), entre ceux de Bars, Sohl, Neograd, Pesth, Gran, Presbourg : 80 kil. sur 45; 125,500 hab. Ch.-l., Ipoli-Sagh. Sol montueux, or, argent, cuivre, plomb, cinabre, grenat, vitriol, eaux minérales.

HONTH (KIS-), c.-à-d. *Petit-Honth*, ancien comitat de Hongrie, compris auj. dans celui de Gœmœr.

HONTHEIM (J.-Nicolas de), connu sous le pseudonyme de *Justinus Febronius*, théologien catholique allemand, né à Trèves en 1701, mort en 1790, étudia d'abord la jurisprudence, puis la théologie, et fit de bonne heure un voyage en Italie ; mais après avoir vu de près la cour de Rome, il se montra à son retour dans sa patrie l'ardent adversaire de la politique du Vatican, sans toutefois se séparer de la communion catholique (1732). Il remplit d'abord pendant neuf ans une chaire de droit civil à Trèves, fut ensuite nommé conseiller intime de l'électeur archevêque de cette ville, puis évêque *in partibus* de Myriophite (1748), et coadjuteur du siége de Trèves. En 1763, il fit paraître, sous le pseudonyme de *Febronius*, un ouvrage qui fit grand bruit ; il était intitulé: *De statu præsenti ecclesiæ et legitima potestate romani pontificis*, Bouillon (Francfort), in-4; les droits de l'église nationale allemande y étaient habilement défendus contre les empiétements de la cour de Rome, et la puissance spirituelle des papes était renfermée dans ses justes bornes: il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, notamment en français sous ce titre : *De l'état de l'Eglise*, Wurtzbourg (Sedan), 1766, 2 vol. in-12, et sous celui de *Traité du gouvernement de l'Eglise*, Venise (Paris), 1766, in-4 et 1767, 3 vol. in-12. La cour de Rome mit ce livre à l'index : néanmoins l'influence qu'il exerça en Allemagne fut immense. Le véritable nom de l'auteur ayant été découvert, Hontheim fut obligé, pour se délivrer des persécutions dont il devint l'objet, de signer en 1788 une rétractation; mais ce tardif remède fut peu utile à la cour de Rome. On doit encore à Hontheim un savant ouvrage intitulé : *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, 1750, 3 vol. in-fol. avec un *Prodromus*, 1757, 2 vol. in-fol.

HOOD (Samuel), amiral anglais, né en 1724 à Butleigh (Somerset), mort en 1816, fut nommé

amiral en 1780, et se rendit en Amérique; il contribua puissamment en 1782 à la victoire que sir George Brydges (lord Rodney), sous lequel il commandait en second, remporta sur le comte de Grasse, amiral français. En 1792, il fut envoyé dans la Méditerranée pour coopérer au rétablissement du gouvernement monarchique en France, de concert avec les royalistes du midi. Il s'empara de Toulon; mais le général Dugommier le força peu après à évacuer cette place; Hood ne le fit toutefois qu'après avoir brûlé dans le port seize vaisseaux français. Son dernier exploit fut la conquête de l'île de Corse (1795).

HOOFT (VAN), écrivain hollandais. *Voy.* VAN HOOFT.

HOOGEVEEN, ville de Hollande (Drenthe), à 22 kil. N. E. de Meppel, au milieu d'un pays à tourbe; 4,500 hab.

HOOGLEDE, ville de Belgique (Flandre occid.), à 22 kil. N. E. d'Ypres; 3,600 hab.

HOOGSTRÆTEN, ville de Belgique (Anvers), à 15 kil. N. O. de Turnhout; 1,500 hab. Château.

HOOGSTRÆTEN (David VAN), écrivain hollandais, né en 1658 à Rotterdam, se fit recevoir médecin à Leyde, puis s'adonna à la littérature et devint professeur à l'école latine d'Amsterdam. Il a publié des éditions estimées de Phèdre, Térence, Cornélius Népos, a composé des poésies latines et hollandaises, un *Dictionnaire hollandais-latin*, Amsterdam, 1704; et un *Grand dictionnaire historique universel*, dans le genre de celui de Moréri, 7 vol. in-fol., Amsterdam, 1733 et années suivantes.

HOOGVLIET (Arnold), poëte hollandais, né à Vlaardingen en 1687, mort en 1763, est auteur d'un poëme d'*Abraham le Patriarche*, 1727, qui est placé par les Hollandais au premier rang de leurs poésies épiques, et d'une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719 et 1730.

HOOKE (Robert), savant anglais, né en 1635 dans l'île de Wight, mort en 1702, fut un des premiers membres de la Société royale de Londres (1662), et en devint bientôt le secrétaire perpétuel. Il fut nommé en 1664 professeur de mécanique de la Société royale, et obtint en 1665 la chaire de géométrie au collége de Gresham. Hooke inventa un ressort pour régulariser le mouvement du balancier dans les horloges, perfectionna les instruments astronomiques, soupçonna même, avant Newton, la théorie de la gravitation, et fit en mécanique, en astronomie, en physique, en chimie, une foule d'inventions et de découvertes. Ce savant était d'un caractère difficile et jaloux : il contesta à Newton ses plus belles découvertes, et eut avec Hévélius et Huyghens de vives discussions. Cependant il fut lié avec Boyle et Th. Willis. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode pour mesurer la terre*, 1665; *Micrographie, ou Description des plus petits corps*, Londres, 1665, in-fol.; *Traité des hélioscopes*, 1676; *Lectiones cutlerianæ*, 1678; *Expériences et observations philosophiques*, Londres, 1726, in-8.

HOOKE (Nathaniel), historien anglais, né vers 1690 à Dublin, de parents catholiques, mort en 1764, est auteur d'une *Histoire romaine* (jusqu'à la fin de la république), Londres, 1733-71, 4 vol. in-4, ouvrage estimé, qui fut réimprimé en 1806, 11 vol. in-8. Elle est accompagnée de *Discours et Réflexions critiques*, qui ont été traduits en français par son fils, Paris, 1770-84, 3 vol. in-12. La duchesse de Marlborough le chargea de rédiger ses Mémoires sur sa conduite à la cour d'Angleterre; ils parurent en 1742. — Son fils, Luce Joseph Hooke, fut élevé en France, où il devint docteur de Sorbonne et professeur de théologie; il présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades (en 1751), et s'attira de cruels désagréments pour l'avoir approuvée sans l'avoir lue.

HOOKER (Richard), théologien anglais, né en 1554, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne (Kent), et mourut en 1600. Ses ouvrages ont été recueillis, 1662, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur. Le plus remarquable de ses écrits a pour titre : *Gouvernement ecclésiastique*, ouvrage plein d'érudition et qui excitait l'admiration du pape Clément VIII.

HOORN. *Voy.* HORN.

HOPITAL (Michel de L'). *Voy.* L'HOSPITAL.

HORACE, *Q. Horatius Flaccus*, célèbre poëte latin, né à Venusium en Apulie vers l'an 66 av. J.-C., était fils d'un affranchi qui avait été huissier aux ventes publiques, et qui fit les plus grands sacrifices pour son éducation; il étudia les belles-lettres à Rome, puis à Athènes. Il suivit d'abord le parti de Brutus, et combattit à Philippes en qualité de tribun; mais, après la déroute de l'armée républicaine, il prit la fuite, comme il l'avoue lui-même, et revint à Rome, où la perte d'une partie de ses biens le força à se créer des moyens d'existence; il y acheta une charge de secrétaire du trésor, qui lui laissait le loisir de se livrer à la poésie. Il se fit bientôt remarquer de Varius et de Virgile, qui le présentèrent à Mécène, et ensuite à Auguste. Celui-ci lui fit rendre son patrimoine, le combla de bienfaits et voulut l'élever aux honneurs. Horace refusa constamment et n'accepta pas même la place de secrétaire de l'empereur. Il passait une très grande partie de sa vie à la campagne dans la Sabine ou dans une terre près de Tibur, dont Mécène lui avait fait présent: c'est là qu'il composait ses poésies. Il mourut âgé de 57 ans, six semaines après Mécène, auprès duquel il fut enseveli. Horace était aimable, modeste, paisible, sans ambition. Comme philosophe il était épicurien : mais, de même qu'Epicure, il faisait consister le bonheur dans l'usage modéré des biens de la vie, et recommandait la pratique des vertus. On l'a accusé d'avoir flatté Auguste: mais il pouvait préférer de bonne foi un gouvernement monarchique à une république turbulente; d'ailleurs il n'a loué dans Auguste que ce qu'il y avait de louable, et il nomme souvent, avec l'accent de l'admiration, les ennemis mêmes de César: Pompée, Antoine, Brutus, Caton. Comme poëte, Horace est incontestablement un des plus beaux génies de l'antiquité. Il nous reste de lui quatre livres d'odes, un d'épodes, deux de satires, deux d'épîtres, et l'Art poétique. Dans ses odes, il se montre tour à tour brillant, énergique et sublime comme Pindare, naïf, délicat et gracieux comme Anacréon : il y imite souvent le rhythme des poëtes grecs, surtout d'Alcée, d'Archiloque, de Sapho. Ses satires et ses épîtres sont le modèle de l'urbanité, de la raillerie douce et bienveillante; presque tous ses vers sont devenus proverbes. Son Art poétique, que Boileau a imité en le développant, est encore aujourd'hui le code des hommes de goût. Horace a eu de nombreux commentateurs chez les anciens, entre autres Acron, Porphyrion, Æmilius, Cerentius Scaurus. On a une foule d'éditions et de traductions de ses œuvres. Les éditions les plus recherchées sont celles de D. Heinsius, Leyde, 1629; de Jean Bond, Amsterdam, 1676; *Ad usum Delphini*, Paris, 1691; *Variorum*, Amsterdam, 1695; de Bentley, Cambridge, 1700 et 1728; de Bodoni, Parme, 1791; Didot, Paris, 1799; de Baxter, revue par Gessner et Zeun, Leipzick, 1802; de Mitscherlich, Leipsick, 1800 (les odes seulement). Parmi les traductions françaises on estime celles de Dacier, Paris, 1709; de Sanadon, Paris, 1728; de Batteux, 1750; de Binet, 1783; de Campenon, 1821, etc. Les poésies d'Horace ont été trad. en vers par Daru, 1804 et 1816, L. Duchemin, 1839, 2 vol. in-8; les odes par MM. Vanderbourg, 1812; A. de Wailly, 1817; Halevy, 1824. M. Walckenaër a publié l'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, 2 vol. in-8.

HORACES, nom de trois frères romains qui, sous Tullus Hostilius, vers 667 av. J.-C., combattirent pour Rome contre les trois Curiaces, champions de la ville d'Albe, en présence de l'armée des Romains et des Albains, pour décider lequel des deux peuples commanderait à l'autre. Deux des Horaces ayant été tués au commencement de l'action, le troisième feignit de s'enfuir, et, voyant les Curiaces, qui déjà étaient affaiblis par leurs blessures, le suivre à des distances inégales, il revint sur eux et les vainquit l'un après l'autre. Rentré dans Rome après la victoire, il tua sa sœur, qui lui reprochait la mort d'un des Curiaces, son amant. On le traîna aussitôt devant les juges qui le condamnèrent à mort : mais il en appela au peuple, qui lui fit grâce en considération de sa victoire : il fut seulement obligé de passer sous le joug.

HORAPOLLO ou **HORUS APOLLO**, grammairien grec, né vers la fin du IVe siècle à Phanæbetys, près de Panople en Egypte, professa, dit-on, la grammaire et les belles-lettres à Constantinople et Alexandrie, du temps de Théodose. On a sous son nom un livre intitulé *Hieroglyphica*, qui paraît être traduit de l'égyptien, et dans lequel on explique plusieurs hiéroglyphes. Cet ouvrage a été de quelque secours à M. Champollion pour l'explication des hiéroglyphes, et a par là acquis depuis peu d'années une assez grande importance. J. Corneille de Pauw en a donné à Utrecht en 1727 une édition grecque-latine. L'édition la plus récente est celle d'Alexandre Turner, avec planches et traduction anglaise, Londres, 1840, in-8. Il a été traduit en français par Réquier, Paris, 1779, in-12. M. Ch. Lenormant a écrit sur cet ouvrage un savant *Mémoire*, Paris, 1818.

HORATIUS COCLÈS (P.), héros des premiers temps de Rome, défendit seul contre l'armée de Porsena (507 avant J.-C.) l'entrée du pont Sublicius, pendant que ses compagnons détruisaient ce pont derrière lui : quand il fut rompu, il se jeta dans le fleuve tout armé, et rentra à la nage dans Rome sain et sauf. *Coclès* veut dire borgne : ce surnom avait été donné au brave Horatius parce qu'il avait perdu un œil dans un combat.

HORCAJO-DE-LAS-TORRES, ville d'Espagne (Manche), à 38 kil. N. O. d'Ocana ; 2,130 hab.

HORCAJO-DE-SANTIAGO, bourg d'Espagne (Tolède), à 48 kil. S. O. d'Ocana ; 2,050 hab.

HORDE, mot qui vient du tartare *orto* ou *ordo*, signifie *tente*, et par extension *famille*.

HORDE D'OR (Tartares de la) ou de la **GRANDE HORDE**. *Voy.* TARTARES.

HORDOUAR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 32 kil. N. E. de Delhi, sur le Gange. Célèbre temple de Vichnou. Grand pèlerinage, grande foire, la plus belle de l'Hindoustan.

HOREB, célèbre montagne de l'Arabie ancienne, située dans le pays nommé auj. Hedjaz, à l'O. et non loin du mont Sinaï, par 28° 33' lat. N. et 31° 42' long. E. C'est là que Moïse vit Dieu dans un buisson ardent, et qu'Elie se réfugia pour éviter les persécutions de Jézabel. On trouve au pied de la montagne un monastère de Bénédictins.

HORGEN, ville de Suisse (Zurich), à 13 kil. S. de Zurich, sur le lac de même nom ; 3,500 hab. Commerce de transit et commission. — Ce bourg fut brûlé en 1443 et 1501.

HORMISDAS, nom de quatre princes de la dynastie des Sassanides qui régnèrent sur la Perse, le premier en 271 et 272 ; le deuxième de 303 à 311 ; le troisième de 457 à 460 (il fut détrôné par son frère Pérosès, sur lequel il avait usurpé le trône) ; le quatrième de 579 à 592. Ce dernier, fils de Chosroès-le-Grand, fut vaincu par les généraux grecs et par les hordes tartares, perdit les conquêtes que son père avait faites, et mécontenta tellement ses sujets qu'ils le détrônèrent et le mirent à mort. Le nom perse d'Hormisdas est Hormus ou Ormuzd.

HORMISDAS, pape de 514 à 523, se fit remarquer par ses vertus et par son zèle contre les Eutychéens.

HORMUS. *Voy.* HORMISDAS et ORMUS.

HORN ou **HOORN**, ville murée, et port considérable du roy. de Hollande (Hollande septentrionale), sur le Zuyderzée, à 32 kil. N. E. d'Amsterdam ; 9,000 hab. Arsenal, hôtel-de-ville, hôtel de l'amirauté, et autres monuments remarquables. Société d'armements maritimes et de navigation. Commerce jadis très important, médiocre aujourd'hui. Patrie du navigateur G. Schouten, de Van Twisk, de Jean Caen, etc. — Horn fut presque engloutie par une inondation, en 1557 ; elle fut prise par les Anglais en 1799, mais promptement évacuée après leur défaite à Alkmaar.

HORN, ville d'Allemagne, dans la princip. de Lippe-Detmold, à 17 kil. N. de Paderborn ; 1,250 hab.

HORN ou **HORNES**, ville et ancien comté des Pays-Bas. *Voy.* HORNES.

HORN (cap), pointe mérid. de la Terre de Feu (regardée comme la pointe la plus méridionale de l'Amérique du S.), par 70° 6' long. O., 55° 55' lat. S. Ce cap fut découvert en 1616, par Guillaume Schouten, qui lui donna le nom de Horn, sa ville natale.

HORN (îles), deux îles de la Polynésie, par 169° 10' long. E., 15° 6' lat. S. : découvertes par Lemaire et Schouten en 1616 ; elles sont probablement les mêmes que les îles de la Consolation vues par Maurelle en 1781.

HORN (Gustave, comte de), sénateur et connétable de Suède, né en 1592, mort en 1657, fut un des meilleurs généraux de Gustave-Adolphe. Il commandait l'aile gauche de l'armée suédoise à la bataille de Leipsick, et contribua beaucoup à la victoire. Après la mort de Gustave à Lutzen, il marcha en Souabe avec une portion de l'armée, et se joignit au duc de Weimar. En 1634, à la bataille de Nordlingen, qui avait été donnée contre son avis, il fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'en 1642. Il rendit depuis les plus grands services à la reine Christine dans la guerre de Danemark, battit plusieurs fois les Danois, et fut créé feld-maréchal, puis connétable et comte.

HORN (Arvid-Bernard, comte de), sénateur suédois, né en 1664, issu de la famille du précédent, eut une grande part aux événements qui suivirent la mort de Charles XII, fut le principal moteur de la révolution de 1719, présida la diète suédoise en 1720, et détermina les états à élever sur le trône le prince Frédéric de Hesse-Cassel (roi sous le nom de Frédéric I). Deux partis s'étant formés sous le règne de ce prince, Arvid Horn se mit à la tête de celui qui est connu sous le nom de *Bonnets*, qui était dévoué aux intérêts de la Russie et de l'Angleterre, et eut longtemps le dessus ; mais en 1738, le parti opposé (celui des *Chapeaux*), qui était favorable à la France, ayant prévalu, il se retira des affaires. Il mourut en 1742.

HORN (Frédéric), comte d'AMINNE, général suédois, né en 1725 dans la Sudermanie, mort en 1796, se mit d'abord au service de la France, se signala contre les Autrichiens dans les campagnes de 1743, 1745 et 1750, décida par son intrépidité la victoire d'Hastenbeck, fut rappelé dans sa patrie lorsque la guerre eut éclaté entre la Suède et la Prusse, et devint un des conseillers les plus intimes d'Adolphe-Frédéric et de Gustave III. Chargé par ce dernier du commandement des troupes réunies à Stockholm, où l'on craignait une insurrection, il s'acquitta avec le plus grand succès de cette difficile mission, et fut en récompense fait lieutenant-général et comte. — Son fils, le comte Horn, trempa dans le complot formé par Ankarstrœm contre Gustave III, et fut condamné à mort ; mais la peine fut

commuée en un bannissement perpétuel. Il se retira à Copenhague, où il mourut en 1823. Il consacra ses loisirs aux lettres et composa des poésies légères.

HORN (George), en latin *Hornius*, savant allemand, né en 1620 dans le Palatinat, mort en 1670, professa l'histoire, la politique et la géographie à Harderwick, puis à Leyde. Il a laissé une *Histoire ecclésiastique* en latin, Leyde, 1655, traduite en français, Rotterdam, 1699; une *Histoire d'Angleterre*, 1645; un traité sur l'*Origine des Américains*, La Haye, 1652; une *Histoire de la philosophie*, Leyde, 1655, et plusieurs compilations historiques et géographiques sous les titres d'*Arca Noæ*, 1666, *Arca Mosis*, 1668, *Ulyssea*, 1671.

HORN (François-Christophe), littérateur, né en 1781 à Brunswick, mort en 1837, occupa diverses chaires à Berlin, puis à Brême, fut obligé par la faiblesse de sa santé de renoncer à l'enseignement, et se livra dès lors tout entier à la composition de ses ouvrages. On a de lui des romans (*le Solitaire*; *Guisard le poëte*; *les Poëtes*, etc.); des morceaux d'histoire (*Néron*, *Tibère*, *Othon*, *Galba*, *Vie de Frédéric-Guillaume*, etc.); des ouvrages de critique (*les Belles-Lettres en Allemagne au XVIIIe siècle*; *Éclaircissements sur les pièces de Shakspeare*, etc.); ses ouvrages de critique sont surtout estimés.

HORN (Philippe DE). *Voy.* HORNES.

HORNACHOS, *Furnacis*, ville d'Espagne (Badajoz), à 31 kil. N. E. de Llerena; 2,550 hab. Eaux ferrugineuses. Florissante sous les Maures.

HORNBURG, ville des États prussiens (Saxe), à 65 kil. S. O. de Magdebourg; 2,400 hab. Château.

HORNCASTLE, ville d'Angleterre (Lincoln), à 28 kil. E. de Lincoln; 4,000 hab. Tanneries; antiquités romaines.

HORNECK (Ottokar de), historien et poëte allemand, né au château de Horneck en Styrie vers 1250, mort vers 1310, est au nombre des *Minnesingers* les plus distingués. Il combattit sous les drapeaux de Rodolphe de Habsbourg et vit de près les personnages historiques de son temps. On a de lui une *Histoire des Empires du monde* (jusqu'à la mort de Frédéric II), qui fut écrite en 1280, et une *Chronique des événements contemporains* (1266-1309), écrite en vers, et qui contient 83,000 vers : c'est une des sources les plus précieuses pour l'histoire de cette époque. On conserve le premier de ces ouvrages en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne; on trouve le second dans les *Scriptores rerum austriacarum* de Pez, 1745.

HORNEMANN (Frédéric Conrad), voyageur allemand, né à Hildesheim en 1772, fut chargé par la Société d'Afrique de Londres de faire un voyage de découverte dans l'intérieur de l'Afrique, partit du Caire en 1797, visita l'ancienne Oasis, où était le temple de Jupiter Ammon, alla à Mourzouk, capitale du Fezzan, et de là pénétra par terre jusqu'à Tripoli; il partit de cette ville en 1800, avec la caravane de Bournou; on n'a pas eu depuis de ses nouvelles. De Tripoli il avait envoyé en Angleterre le journal de ses voyages, qui a été publié sous le titre de *Journal des Voyages de F. Hornemann du Caire à Mourzouk, en 1797 et 1798* : il fut traduit en anglais sur le manuscrit allemand, Londres, 1802, in-4, avec cartes, puis en français par Griffet de la Baume, 1803.

HORNES ou HORN, petite ville et château de l'ancien royaume des Pays-Bas, aujourd'hui en Belgique, en-deçà de la Meuse, près de Ruremonde; elle était sur le territoire de Liége, mais dépendante du duché de Brabant. Hornes et les domaines qui en dépendaient furent érigés en comté en 1450, par l'empereur Frédéric IV, dit *le Pacifique*, en faveur de Jacques, sire de Hornes, grand veneur héréditaire de Brabant. La famille de Hornes s'éteignit en la personne de Jean, comte de Hornes (mort au XVIe siècle), qui, n'ayant pas d'enfants, adopta ceux que sa femme avait eus d'un premier mariage, à la condition que l'aîné porterait son nom.

HORNES (Philippe de MONTMORENCY-NIVELLE, comte DE), une des plus déplorables victimes de Philippe II, était le fils aîné de Joseph de Montmorency, seigneur de Nivelle, et d'Anne d'Egmont. Il perdit son père à huit ans, et sa mère épousa en secondes noces Jean, dernier comte de Hornes, qui, n'ayant pas d'enfants, lui laissa ses biens et son nom. Philippe de Hornes fut attaché de bonne heure à la personne de Charles-Quint, qui le revêtit de hautes dignités et lui donna le gouvernement de la Gueldre. Il avait puissamment contribué aux victoires remportées par l'Espagne sur la France à St-Quentin et à Gravelines. Cependant il fut arrêté, en 1567, avec le comte d'Egmont, son parent, par l'ordre du duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, sous l'accusation d'intelligence avec Guillaume d'Orange; et tous deux furent décapités l'année suivante. Tous deux cependant étaient restés fidèles à l'autorité du roi d'Espagne; leur véritable crime était d'appartenir à la religion réformée.

HORNE-TOOKE (J.), philologue et publiciste anglais, né à Londres en 1706, mort en 1812; il entra d'abord dans la carrière ecclésiastique; mais s'étant lié avec le patriote Wilkes, il la quitta pour se livrer à la politique, devint un des plus chauds amis de la liberté, fonda un club pour le maintien du bill des droits, soutint ouvertement dans un pamphlet la cause des Américains insurgés contre la métropole, et fut emprisonné pour ce fait. Il se montra de même grand partisan de la révolution française, et se vit de nouveau accusé; mais cette fois on l'acquitta. Il fut nommé en 1801 membre de la Chambre des Communes. On doit à Horne-Tooke d'ingénieuses recherches sur l'histoire de la parole: il regarde toutes les particules comme des débris de mots qui ont été d'abord significatifs par eux-mêmes; ses opinions philologiques sont consignées dans le singulier ouvrage intitulé : *Epea pteroenta* (paroles ailées), *or the Diversions of Purley*, 1786-1805, 2 vol. in-4, et 1827, 2 vol. in-8. Il maniait avec un rare talent la plaisanterie et le sarcasme.

HORNOY, ch.-l. de canton (Somme), à 28 kil. S. O. d'Amiens; 1,200 hab.

HORNSEY, ville d'Angleterre (Middlesex), à 7 kil. N. de Londres; 4,000 hab. (dans la paroisse). Nombreuses maisons de campagne.

HORP (le), ch.-l. de canton (Mayenne), à 15 kil. N. E. de Mayenne; 1,800 hab.

HORREA (c.-à-d. *greniers*), nom commun à diverses villes romaines, ainsi nommées parce qu'elles furent primitivement des greniers où s'emmagasinaient les céréales. Nous citerons : *Horrea* ou plutôt *Ad Horrea*, auj. *Cannes*, ville de la Gaule Transalpine, dans la Narbonaise seconde, sur une petite baie (le *golfe de Juan* actuel), aux environs de *Forum Julii* (Fréjus); — *Horrea Cœlia*, auj. *Erklia*, ville de l'Afrique propre, à 24 kil. N. E. d'*Adrumetum*; — *Horrea Margi*, auj. *Morava-Hissar*, ville de Dacie, dans la Dardanie, à 85 kil. N. O. de Naysse.

HORSA, prince saxon, frère de Hengist, qui fonda le royaume de Kent, fit avec son frère de grandes conquêtes dans la Grande-Bretagne, mais il périt au combat d'Eglesford (auj. Ailsford), avant que la domination des Saxons fût bien établie (450).

HORSENS, ville et port du Danemark, à 40 kil. S.O. d'Aarhuus; 2,500 hab. Draps, flanelle, chapeaux.

HORSHAM, ville d'Angleterre (Sussex), à 32 kil. S. O. de Brighton; 5,000 hab. Belle église gothique, hôtel-de-ville remarquable. Commerce.

HORSLEY (Samuel), prélat anglais, né en 1733, mort en 1806, fut successivement évêque de Saint-David, de Rochester, puis de St-Asaph. Il était membre de la Société royale, et quitta cette com-

pagnie à la suite de vives discussions qu'il eut à soutenir contre son président, sir Joseph Banks. Il a laissé des éditions d'Euclide, d'Apollonius de Perge, Oxford, 1770; des *Œuvres de sir Isaac Newton*, 5 vol. in-4, 1785; plusieurs écrits d'érudition et de piété, une traduction anglaise (d'après l'hébreu) des *Prophéties* d'Osée, 1801, etc. Il combattit avec force les doctrines de Priestley sur le matérialisme et la nécessité philosophique.

HORST, ville de Belgique (Limbourg), à 12 kil. N. E. de Venloo; 4,300 hab. Bougies et chandelle; toiles de lin, lainages, brasseries, distilleries.

HORTA ou HORTANUM, au. *Orta*, ville des Sabins, au confluent du Tibre et du Nar.

HORTA (VILLA-DE-), ch.-l. de l'île Fayal, une des Açores; 4,000 hab. Petit port qui est le meilleur de ces parages; 2 forts.

HORTENSE (la reine), Hortense-Eugénie de Beauharnais, née à Paris en 1783, était fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice. Elle se vit appelée à jouer un grand rôle après le mariage de sa mère avec Bonaparte, et fut par sa grâce, par son esprit et ses talents l'ornement de la cour consulaire et de la cour impériale. Elle fut mariée en 1802, presque malgré elle, à Louis Bonaparte; mais ce mariage, mal assorti pour les humeurs, ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des deux époux. Devenue reine par l'élévation de Louis Bonaparte au trône de Hollande (1806), elle ne se rendit qu'avec répugnance dans son royaume, et elle y séjourna le moins qu'elle put. Après l'abdication de Louis (1809), elle obtint de l'empereur sa séparation et vint se fixer à Paris, où elle conserva le titre de reine et où son salon devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué. Elle resta dans la capitale après le premier retour des Bourbons, et fut accusée d'avoir préparé la rentrée de Napoléon : aussi fut-elle forcée de quitter la France en 1815. Après avoir erré quelque temps en Allemagne et en Suisse sans pouvoir trouver un asile sûr, elle se retira en 1817, avec le titre de duchesse de Saint-Leu, au château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance. Elle avait eu de son mariage avec Louis trois enfants : Napoléon-Louis-Charles (né en 1802), Napoléon-Louis (né en 1804), Charles-Louis (né en 1808). Après avoir perdu les deux premiers par maladie, elle se vit séparée du troisième par suite d'une folle tentative qu'il fit en 1836 à Strasbourg pour se faire proclamer empereur. Elle mourut peu après, en 1837. Cette princesse cultivait avec succès la musique et la poésie. On a retenu plusieurs des romances qu'elle avait composées. Elle a rédigé des mémoires dont elle fit paraître elle-même quelques extraits en 1834. Son corps a été inhumé à Rueil, auprès de celui de Joséphine, sa mère.

HORTENSIUS (Q.), fameux orateur romain, né l'an 113 av. J.-C. Entré au barreau à l'âge de dix-neuf ans, il y occupa le premier rang jusqu'à ce que Cicéron le lui enlevât. Il n'en fut pas moins l'ami de son jeune rival. Il se distingua comme militaire dans la guerre des Marses, pendant laquelle il servit en qualité de tribun des soldats. Il fut ensuite préteur et devint consul l'an 70 av. J.-C. Il ne joua du reste aucun rôle politique. C'était un épicurien, ami du luxe et du repos. Il mourut vers l'an 49. On n'a plus aucune de ses harangues. Il paraît qu'elles plaisaient peu à la lecture : ce qui lui conciliait des admirateurs, c'était le luxe de son style et surtout un débit séduisant, bien plus que la force des pensées. Cicéron gagna contre lui plusieurs causes célèbres, entre autres celle des Siciliens contre Verrès. Hortensius était doué d'une mémoire prodigieuse. Cicéron avait donné le nom d'*Hortensius* à un traité de philosophie qui est aujourd'hui perdu.

HORUS, en égyptien *Or*, *Haroëri*, dieu égyptien, fils d'Osiris et d'Isis, est le symbole du soleil printanier. Conçu par Isis, tandis qu'elle était encore dans le sein de sa mère, il fut après sa naissance élevé secrètement dans les lagunes de Bouto. Devenu grand, il attaqua Typhon, le dieu des ténèbres, son ennemi, et le tua. Puis, suivi de neuf musiciennes, il parcourut l'Égypte, portant partout la civilisation. Horus a les plus grands rapports avec l'Apollon-Phœbus des Grecs. Il ressemble aussi à Harpocrate, qui représente le pâle soleil de février : aussi a-t-on souvent regardé ces deux divinités comme n'en faisant réellement qu'une.

HORUS APOLLO. *Voy.* HORAPOLLO.

HORZOWITZ, ville de Bohême, à 17 kil. S. O. de Beraun; 1,900 hab. Château. Aux environs, argent, mercure, étain, houille, usines.

HOSPITAL (MICHEL DE L'). *Voy.* L'HOSPITAL.

HOSPITALET, ville d'Espagne (Barcelone), à 6 kil. de Barcelone; 2,250 hab.

HOSPITALIERS. On désigne en général sous le nom d'ordres hospitaliers tous les ordres religieux qui avaient pour but de recevoir et de soigner les voyageurs, les pèlerins, les pauvres et les malades; le plus ancien de ces ordres fut fondé à Sienne à la fin du IXe siècle par un pieux habitant de cette ville, qui y ouvrit l'hôpital dit *Della Scala*. On remarque surtout parmi les ordres hospitaliers les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus plus spécialement sous le nom de Frères hospitaliers (*Voy.* l'art. suiv.); les chevaliers Teutoniques; la congrégation de Saint-Jean de Dieu ou des Frères de la Charité (*Voy.* CHARITÉ); celle des Bons-Fils, fondée en 1615 à Armentières. — Il existait aussi de nombreuses congrégations de *Sœurs hospitalières* : les plus connues sont les sœurs de l'Hôtel-Dieu; les sœurs hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem (aussi anciennes que les chevaliers de même nom); les sœurs hospitalières de Notre-Dame de Paris, fondées en 1624 par Françoise de la Croix; les sœurs grises ou de la Charité, affiliées au tiers-ordre de Saint-François d'Assise. *Voy.* CHARITÉ.

HOSPITALIERS (Frères), nommés aussi *Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, *Chevaliers de Rhodes*, *Chevaliers de Malte*. Cet ordre fut établi à Jérusalem après la prise de cette ville par les croisés en 1099, par Gérard Tom, né à Martigues, en Provence; il avait pour but de recevoir les pèlerins, de pourvoir à leurs besoins et de les soigner dans leurs maladies; il se chargea bientôt après, sur la proposition de Raymond-Dupuy, 2e grand-maître, de les défendre par les armes contre les attaques des Infidèles, et devint ainsi un ordre à la fois religieux et militaire. Il suivait la règle de saint Augustin. Après la prise de Jérusalem par Saladin (1188), les Hospitaliers se retirèrent successivement à Acre, puis à Rhodes (1480). Chassés de cette île en 1522 par Soliman, après un long siége et une défense mémorable, ils s'établirent en 1530 dans l'île de Malte, que Charles-Quint leur avait cédée. Ils furent depuis cette époque connus sous le nom de *Chevaliers de Malte*, et furent encore pendant trois siècles la terreur des Infidèles. Bonaparte, allant en Égypte, s'empara de Malte en 1798, à la faveur d'intelligences que le Directoire avait entretenues avec le dernier grand-maître, Hompesch; celui-ci abdiqua en faveur de l'empereur de Russie Paul I, mais depuis cette époque, l'ordre n'a plus existé que de nom. Pendant longtemps l'ordre des Hospitaliers fut aussi florissant par l'éclat des armes que par ses richesses et par la noblesse de ses membres. Parmi ses grands-maîtres on remarque surtout Raymond-Dupuy, qui succéda à Gérard; Pierre d'Aubusson, qui défendit Rhodes pendant trois mois contre toutes les forces de Mahomet II; Villiers

de l'Ile-Adam, qui commandait quand Rhodes fut prise; La Valette, qui fonda dans l'île de Malte la cité de La Valette; Dieudonné de Gozon, Rohan-Polduc. Le dernier grand-maître, Hompesch, avait été élu en 1797.

HOSPODAR, nom que portent les souverains de Valachie et de Moldavie. Il vient, dit-on, de deux mots slaves qui signifient *don de Dieu*; d'autres le font dériver du mot grec *despotès*, seigneur. Les premiers qui portèrent ce titre furent, en Valachie, un certain Raddulo, et en Moldavie Bogdan, qui tous deux vivaient dans la première moitié du XIII[e] siècle. Les hospodars relevaient d'abord de la Hongrie; mais ils ne tardèrent pas à tomber sous la dépendance des Turcs. La Valachie fut soumise dès 1391 par Bajazet; la Moldavie se soumit volontairement en 1536. Les hospodars furent longtemps électifs; les indigènes les choisissaient parmi eux; mais après plusieurs révoltes les sultans se réservèrent la faculté de les nommer; ils confièrent depuis 1710 ces fonctions à des Grecs fanariotes. Depuis la révolution grecque (1821), les hospodars sont nommés à vie par l'assemblée des boïards ou nobles du pays, sous l'investiture de la Porte et l'approbation de la Russie.

HOSSEIN, HOSSEIN-ABAD. *Voy.* HUSSEIN, HUSSEIN-ABAD.

HOSTALRICH, ville forte d'Espagne (Barcelone), à 50 kil. S. O. de Girone; 4,000 hab. Château-fort sur une hauteur. Les Français la prirent en 1809, et battirent aux environs le général O'Donnel en 1810.

HOSTILIE (Curie), palais construit par Tullus Hostilius, pour les sénateurs albains. Ceux-ci ayant été mêlés avec les sénateurs romains, la curie Hostilie tomba en ruines; elle fut relevée par César.

HOSTILIEN, *C. Valerius Messius Quintus Hostilianus*, fils de l'empereur romain Decius, régna pendant quelques mois avec C. Vibius Trebonianus Gallus en 252. On accusa Gallus, qui déjà régnait seul par le fait, de l'avoir empoisonné pour rester seul empereur.

HOSZUFALU ou LANGENDORF, ville de Transylvanie, à 40 kil. S. E. de Cronstadt; 3,000 hab.

HOTMAN (François), *Hotomanus*, jurisconsulte célèbre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professait la religion réformée. Il enseigna le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Il se retira à Genève et de là à Bâle, où il mourut en 1590. On lui doit, outre plusieurs ouvrages sur le droit, deux écrits qui ont fait beaucoup de bruit : *Papæ Sixti V brutum fulmen*, 1586, in-8, en faveur du roi de Navarre (Henri IV), excommunié par la cour de Rome; *Franco-gallia, sive tractatus de regimine regum Galliæ et de jure successionis*, Genève, 1573, in-fol., traduit en français par Simon Goulard, Cologne, 1574, où il prétend que la monarchie française est élective et non héréditaire. On lui a attribué le *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le pseudonyme de Junius Brutus (*Voy.* LANGUET). Ses ouvrages ont été recueillis à Genève en 1599, 3 vol. in-fol., par Jacques Lectius, avec la *Vie* de l'auteur, par Nevelet. — Antoine Hotman, frère du précédent, se montra partisan de la Ligue sous les règnes de Charles IX et Henri III, soutint ensuite avec courage les droits de Henri IV, et mourut en 1596, avocat général au parlement de Paris. On a de lui plusieurs ouvrages de droit estimés, entre autres : *Traité de la loi salique*, 1593, in-4; *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'église gallicane*. — Jean Hotman de Villiers, fils de François, fut employé à différentes négociations en Allemagne, et acquit la réputation d'un homme d'état habile. On a de lui : *Traité des devoirs de l'ambassadeur*, Paris, 1602, 1604, in-8; *Présent royal de Jacques I[er] au prince Henri son fils*, traduit du latin, Paris, 1603, in-8; *Préface de l'histoire du président de Thou*, traduite en français, Paris, 1604.

HOTTENTOTIE, pays des HOTTENTOTS.

HOTTENTOTS, peuple de l'Afrique australe, occupe, à l'extrémité la plus méridionale de cette partie du monde, une vaste contrée qui est comprise entre 23°-32° lat. S. et 13°-25° long. E., et est bornée au N. O. par la Cimbébasie, au N. E. par le pays des Cafres, et de tous les autres côtés par l'Océan; la colonie du Cap de Bonne-Espérance est enclavée dans le pays des Hottentots et a été formée aux dépens de ce peuple. Cette région peut avoir environ 1,100 kil. du N. au S. et autant de l'E. à l'O. Elle est traversée de l'E. à l'O. par le grand fleuve Orange. On n'a du reste que des notions fort vagues sur l'intérieur de ce pays. Il est montagneux au S. et au N.; mais au centre s'étendent de vastes plaines sablonneuses et peu fertiles. Les Hottentots forment des tribus assez nombreuses que l'on peut réunir en deux familles : 1° les *Hottentots* proprement dits, dont le nom indigène est *Kouakoua*, et qui se divisent eux-mêmes en deux grandes tribus, les *Namaquas* ou *Nama-Koua*, à l'O., les *Koranas* ou *Kora-Koua*, au centre et au N. E. Ce sont les tribus les plus civilisées : elles ont des troupeaux et quelque industrie; elles savent travailler le cuivre. Les missionnaires hollandais y ont fait pénétrer le christianisme et ont formé quelques établissements, notamment ceux de Kommagas et de Steinkopf, chez les Namaquas, de Griqua ou de Klaarwater (qui compte 3,000 hab.), et de Hardcastle, chez les Koranas; — 2° au S. E. les *Boschimans* ou *Bosjemans* (c.-à-d. en hollandais *hommes des taillis*), dits aussi *Saabs* et *Houzouanas*: c'est le peuple le plus sauvage et le plus abruti de toute l'Afrique; ils vivent de la manière la plus misérable, se nourrissant du produit de leur chasse ou de racines; toujours en guerre avec les autres tribus hottentotes, ils errent dans les montagnes qui sont sur la lisière septentrionale de la colonie du Cap, et s'y cachent dans les taillis.— Les Hottentots sont entre tous les Africains les plus remarquables par leur laideur; ils sont caractérisés par la saillie des pommettes, l'aplatissement du nez, la grosseur et la proéminence des lèvres: les femmes offrent dans la partie postérieure un développement singulier, qui est propre à cette race.

HOTTINGER (Jean-Henri), savant orientaliste suisse, né à Zurich en 1620, professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales. L'électeur palatin l'appela à l'université d'Heidelberg en 1655, et il sut en peu de temps rendre à cette université tout son lustre. L'académie de Leyde voulut également le posséder; cédant à cette invitation, Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya avec trois de ses enfants dans la rivière de Limmat, près de Zurich, en 1667. On a de lui : *Grammatica quatuor linguarum, Hebraicæ, Chaldaicæ, Syriacæ, Arabicæ*, Zurich, 1649; *Historia orientalis de Muhammetismo, Saracenismo, Chaldaïsmo*, etc., 1660, in-4; *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4; *Historia ecclesiastica*, *Exercitationes Anti-Morinianæ*, in-4, etc.

HOTTINGER (J.-J.), arrière-petit-fils de Jean Henri, né en 1750 à Zurich, mort en 1810, fut professeur et membre du chapitre à Zurich, et se fit une réputation comme philologue. On lui doit de bonnes éditions de Théophraste, de Salluste, des traités de Cicéron *De divinatione*, *De officiis* (avec une traduction en allemand), et la *Bibliothèque des ouvrages les plus modernes sur la philosophie, la théologie et les belles-lettres* (Zurich, 1784-1786, 3 vol. in-8).

HOU ou HOW, *Diospolis parva*, bourg de la

Haute-Égypte, à 44 kil. de Djirgeh. Eglise copte.

HOUAT, *Siata*, petite île de France, dans l'Océan Atlantique, et sur la côte du dép. de Morbihan, entre Belle-Isle et la péninsule de Quiberon; 800 hab. Cette île a un fort. Elle a appartenu aux moines de l'abbaye de St-Gildas de Rhuys. Les Anglais s'en sont emparés en 1695 et en 1746.

HOUBIGANT (Charles-François), savant hébraïsant, prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1686, mort en 1783, professa successivement les belles-lettres à Juilly, la rhétorique à Marseille, la philosophie à Soissons, devint supérieur du collége de Vendôme, puis fut appelé à Paris pour y tenir les conférences de St-Magloire. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, à la suite de laquelle il resta sourd. On a de lui : *Racines hébraïques sans points-voyelles*, Paris, 1732, in-8; *Prolegomena in Scripturam sacram*, Paris, 1746, 2 vol. in-4; *Biblia hebraïca, cum notis criticis*, accompagnée de notes critiques et d'une nouvelle version latine, 1753, 4 vol. in-fol.; c'est une des plus belles éditions de la Bible, et la traduction est une des plus estimées. Ce savant avait adopté le système de Masclef, qui supprime les points-voyelles, et il l'appliqua dans son édition de la Bible. Houbigant a traduit de l'anglais : la *Méthode courte et facile contre les Juifs et les déistes* de Lesley; les *Pensées sur la religion naturelle* de Forbes; les *Sermons* de Sherlock.

HOUCHARD (J.-Nicolas), général français, né en 1740 à Forbach (Moselle), servit comme officier général sous Custines en 1792, fut nommé, à la place de ce général (qu'on l'accuse d'avoir dénoncé), commandant en chef des armées de la Moselle et du Rhin. Après avoir éprouvé plusieurs échecs, il remporta la victoire de Hondschoote (9 septembre 1793), et fit lever aux Anglais le siége de Dunkerque. Il n'en fut pas moins accusé de n'avoir pas profité de ses avantages, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 nov. 1793.

HOUDAIN, ch.-l. de canton (Nord), à 24 kil. N. O. d'Avesnes; 600 hab.

HOUDAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 24 kil. S. de Mantes, sur la Vesgre; 1,980 hab. Tour élevée qui dépendait d'un ancien château seigneurial. Industrie : commerce de grains, laines, etc.

HOUDANCOURT (LAMOTHE-). *Voy.* LAMOTHE-HOUDANCOURT.

HOUDARD. *Voy.* LAMOTTE-HOUDARD.

HOUDETOT (Sophie de LA LIVE DE BELLEGARDE, comtesse D'), fille d'un fermier général et belle-sœur de madame d'Epinay, née vers 1730, morte en 1813, avait épousé en 1748 un gentilhomme de Normandie, officier distingué, qui mourut dans un âge avancé avec le titre de lieutenant-général. Mad. d'Houdetot fut une des femmes les plus remarquables du XVIIIe siècle, par ses grâces, son esprit et ses qualités personnelles; elle doit surtout sa réputation à la vive passion qu'elle inspira à J.-J. Rousseau (1757), ainsi qu'à sa liaison avec Saint-Lambert. Elle a laissé quelques *Pensées*.

HOUDON, le plus grand statuaire de son époque, né à Versailles en 1740, mort en 1828, alla en Italie après avoir remporté un grand prix de sculpture, y séjourna dix ans, et fit à Rome un *saint Jean-de-Latran* et un *saint Bruno*; de retour à Paris, il exécuta les bustes de Voltaire, J.-J. Rousseau, Molière, Franklin, Tourville, Buffon, Diderot, Catherine II, et devint en 1778 membre et professeur de l'Académie des Beaux-Arts. Il fut appelé à Philadelphie pour faire la statue de Washington. On doit encore au ciseau d'Houdon une belle statue de Voltaire (qui se voit au vestibule du Théâtre-Français), et l'*Écorché*, savante étude qui montre à nu la structure musculaire du corps humain.

HOUEILLES, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 24 kil. N. O. de Nérac; 600 hab.

HOUGAERDEN, ville de Belgique (Brabant septentrional), sur la Grande-Nèthe, à 7 kil. S. E. de Louvain : 2,300 hab.

HOUGHTON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 9 kil. S. E. de Manchester; 2,950 hab.

HOUGHTON (le major), voyageur anglais, fut chargé en 1789 par le comité d'Afrique de déterminer le cours du Niger, pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, et périt à Jarra de la dyssenterie, en 1791. On a publié à Londres en 1792 une relation de son voyage, qui a été trad. par Lallemand, avec les *Voyages de Mungo-Park*, Paris, 1795 (an IV).

HOUGLY, *Hoogly*, rivière de l'Inde anglaise, est formée de la jonction du Cossimbazar et du Djellinghi, les deux bras les plus occidentaux du Gange, et se jette dans le golfe du Bengale à Calcutta. Elle est navigable pour les plus gros bâtiments, mais son entrée est très dangereuse. Cette rivière est sacrée aux yeux des Hindous.

HOUGLY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 35 kil. N. de Calcutta, sur l'Hougly; encore importante, quoique excessivement déchue depuis 1765, époque où la perception des droits de port fut transportée d'Hougly à Calcutta. Cette ville fut fondée en 1538, par les Portugais, qui la nommèrent *Golin*. Chah-Djihan la prit en 1632, et dix ans après permit aux étrangers d'y établir des comptoirs. On la nommait alors *Bouchy-Bender*. En 1686, des démêlés s'étant élevés entre les Mongols et les Anglais, ceux-ci quittèrent la ville, dont la prospérité commença dès lors à décroître. Ils n'y revinrent qu'en 1757, mais cette fois en vainqueurs.

HOUGUE (LA), cap de France. *Voy.* HOGUE (LA).

HOUKERI, *Hookery*, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 130 kil. S. O. de Bedjapour; elle fut jadis florissante sous le gouvernement mahométan.

HOULAGOU, prince mongol, chef de la dynastie persane des Gengiskhanides, était fils de Touly, 4e fils de Gengiskhan. Il reçut de son frère aîné Mangou-khan, en 1251, la mission de conquérir toute la partie occidentale de l'Asie depuis le fleuve Djihoun jusqu'aux frontières de l'Egypte, soumit en effet tout ce pays en peu d'années et fixa sa résidence à Tauris en Perse. Ayant formé le dessein d'anéantir le califat, il marcha avec toutes ses forces contre Bagdad, s'empara de cette ville après un long siége, en 1258, fit prisonnier et mit à mort le calife Mostasem et porta jusque dans la Syrie la dévastation et le massacre. Houlagou mourut en 1265, à l'âge de quarante-huit ans; il eut pour successeur dans ses vastes états son fils aîné Abaka.

HOULME (LE), village du dép. de la Seine-Inf., à 9 kil. N. O. de Rouen; 1,765 hab. Coton, indiennes, papeteries.

HOU-NAN (c.-à-d. au sud du lac), province de la Chine centrale, au S. du lac Thoung-thing, entre 24° 45' et 30° 50' lat. N. et 106°-112° long. E. : 550 kil. sur 440; 9,000,000 d'hab. Ch.-l., Tchang-cha. Elle se divise en 9 dép. (Heng-tcheou, Pao-khing, Tchang-cha, Tchang-te, Tchin-tcheou, Yo-tcheou, Youan-tcheou, Young-chun et Young-tcheou).

HOU-PE (c.-à-d. au nord du lac), province de la Chine centrale, située au N. du lac Thoung-thing, s'étend de 29° 30' à 33° lat. N. et de 107° 10' à 114° long. E., entre les provinces de Ho-nan, d'An-hoeï, de Kiang-si, de Hou-nan, de Sse-tchouen et de Chen-si : 660 kil. sur 310; 8,000,000 d'hab. Ch.-l., Vou-tchang. Cette province se divise en 9 dép. (An-lou, Han-yang, Hoang-tcheou, King-tcheou, Siang-yang, Te-an, Vou-tchang, Yi-tchang et Yun-Yang).

HOURIS, nom donné par les Musulmans aux beautés célestes qui, d'après les promesses du Coran, doivent récompenser d'un chaste amour la vertu et la foi du vrai croyant. Elles jouissent d'une jeunesse et d'une beauté éternelles.

HOUSSA. *Voy.* HAOUSSA.

HOUSSAYE (AMELOT DE LA). *Voy.* AMELOT.

HOUSTON, village des États-Unis (Géorgie), ch.-l. du comté de Houston, à 105 kil. S. O. de Milledgeville.

HOUTMAN (Cornelis), voyageur hollandais, né à Gouda vers 1550, fonda le premier un comptoir pour sa nation dans les Indes orientales. Dans un premier voyage, en 1595, il aborda à Bantam dans l'île de Java, et dans un second, exécuté en 1598, il forma un établissement à Sumatra, et réussit à partager le commerce de ces parages avec les Portugais, qui, jusque-là, en avaient eu le monopole. Ayant excité les soupçons du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il fut arrêté et relégué dans l'intérieur de l'île; il y mourut en 1600.

HOWARD, ancienne et illustre famille d'Angleterre, distinguée par son attachement au catholicisme, s'allia, au commencement du XVᵉ siècle, avec l'héritière des ducs de Norfolk, qui eux-mêmes descendaient de la famille des Plantagenet (*Voy.* NORFOLK), et joua pendant longtemps un rôle important dans l'histoire. Les Howard sont les Montmorency de l'Angleterre. Le chef de cette famille a les titres de premier duc, premier marquis, premier comte, premier baron du royaume, et marche immédiatement après les princes du sang. Le titre de comte-maréchal était également héréditaire dans cette famille. Elle se ramifie en plusieurs branches : celles de Norfolk (branche aînée), de Suffolk, d'Effingham, de Nottingham, de Carlisle, d'Arundel, de Stafford. Nous citerons les personnages les plus importants de cette maison.

HOWARD (Jean), 1ᵉʳ duc de la nouvelle maison de Norfolk, fils de Robert Howard et de Marguerite, héritière des anciens ducs de Norfolk, fut créé en 1483 comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer dans les guerres de Henri VI contre le roi de France, Charles VII, puis fut employé comme négociateur à la cour de France, à celle de Bourgogne et en Portugal, fut sous Édouard IV un des antagonistes de la reine, se déclara contre Édouard V en faveur du protecteur (depuis Richard III), fut en récompense nommé par Richard, duc de Norfolk, lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine; mais il périt peu après à la journée de Bosworth (1485). — Thomas Howard, fils aîné du précédent et 2ᵉ duc de Norfolk, fut pris à Bosworth et ne fut élargi que trois ans et demi après. Chargé par Henri VII de réprimer une rébellion, il y réussit. Il obtint par là la faveur du roi et devint lord-chancelier en 1501, puis comte-maréchal en 1520; il mourut en 1524 dans la retraite. Il était grand-père de la malheureuse Catherine Howard. — Thomas Howard, 3ᵉ duc de Norfolk, fils aîné du précédent, né vers 1473, suivit le marquis de Dorset dans l'expédition de Guyenne, fut nommé grand-amiral, contribua beaucoup à la victoire remportée à Flodden sur le roi d'Écosse en 1513, et rendit de nouveaux services au roi lors de la rébellion de l'Irlande, qu'il vint à bout de comprimer. Il n'en devint pas moins, ainsi que son fils (le comte de Surrey), suspect de trahison aux yeux de Henri VIII, qui craignait qu'ils n'aspirassent au trône. Ce prince les fit tous deux jeter en prison en 1546; le fils eut la tête tranchée, et le père ne recouvra la liberté que sept ans après, étant resté en captivité tout le temps du règne d'Édouard VI. Il fut réhabilité à l'avènement de la reine Marie (1553), et mourut dans la retraite en 1554. Il était oncle de Catherine Howard. — Henri Howard, comte de Surrey, fils aîné du précédent, né vers 1515, se distingua comme guerrier et comme poëte. Il eut, ainsi que son père, une grande part aux succès de Henri VIII, et jouit pendant plusieurs années de la faveur de ce prince. Nommé capitaine-général des armées anglaises en France, il prit Boulogne en 1546; mais s'étant laissé battre peu après, et ayant d'ailleurs excité les soupçons du roi par quelques paroles indiscrètes, il fut disgracié et traduit devant un tribunal qui le condamna à mort; il monta sur l'échafaud en janvier 1547. Surrey est un des premiers nobles d'Angleterre qui aient cultivé la poésie. On a de lui des sonnets, des chansons, une traduction du 2ᵉ et du 4ᵉ livre de *l'Énéide* en vers blancs, ainsi qu'une traduction de Boccace. Il est le premier qui ait introduit dans la poésie anglaise le vers blanc ou sans rime. Ses œuvres ont été publiées avec celles de Thomas Wyatt par le docteur Nott, 2 vol. in-4, Londres, 1816. — Thomas Howard, 4ᵉ duc de Norfolk, fils aîné du comte de Surrey, naquit vers 1536, fut longtemps un des principaux confidents d'Élisabeth et l'un des commissaires chargés par la reine en 1568 de faire subir un interrogatoire à Marie Stuart, récemment réfugiée en Angleterre; s'étant bientôt laissé toucher par les malheurs et la beauté de la prisonnière, il conçut le projet de la délivrer et de l'épouser; mais son plan fut découvert et il fut condamné à mort en 1572. — Henri Howard, comte de Northampton et 2ᵉ fils du comte de Surrey, né à Norfolk en 1539, s'attacha successivement au comte d'Essex et à Robert Cecil, adversaire de son premier protecteur; à l'avènement du roi d'Écosse (Jacques I), qu'il avait contribué à placer sur le trône, il fut fait comte de Northampton et garde du sceau privé. C'était un homme sans foi et sans honneur, qui se fit le vil instrument des infâmes passions de Jacques I. Il mourut en 1614.—Charles Howard, comte de Nottingham, grand-amiral d'Angleterre, de la même famille que les précédents, était fils de Guillaume Howard, comte d'Effingham, et petit-fils du second duc de Norfolk. Il commanda en 1588 la flotte qui détruisit l'*Invincible armada* des Espagnols; en 1596, il s'empara de Cadix et brûla dans ce port une nouvelle flotte espagnole. Il fut fait en récompense comte de Nottingham (1597). Essex, jaloux de sa gloire, essaya vainement de le perdre. On dit que Howard s'en vengea dans la suite en l'empêchant d'obtenir sa grâce d'Élisabeth, lorsqu'il fut condamné pour trahison. Il mourut en 1624. — Thomas Howard, 6ᵉ duc de Norfolk et comte d'Arundel, célèbre comme ami des arts. *Voy.* ARUNDEL. — Guillaume Howard, comte de Stafford, fils du 6ᵉ duc de Norfolk (*Voy.* STAFFORD). — Charles Howard, 11ᵉ duc de Norfolk, d'une ligne cadette, issue du 4ᵉ duc, abjura le catholicisme en 1780, afin de pouvoir porter le titre de comte-maréchal d'Angleterre (office héréditaire dans sa famille), entra aux Communes en 1780, s'opposa au ministère de lord North, et fut pour beaucoup dans sa chute; il combattit les systèmes de Rockingham, de Shelburne, de Pitt, qui voulaient faire la guerre à la France; mais une fois la guerre adoptée en principe, il se joignit au ministère pour qu'elle fût faite le mieux possible. Il mourut en 1815 sans postérité, et le titre de duc de Norfolk passa à un parent éloigné, également issu du 4ᵉ duc de Norfolk.

HOWARD (Catherine), 5ᵉ femme de Henri VIII, était fille d'Edmond Howard, 3ᵉ fils du second duc de Norfolk, Thomas Howard; elle inspira une vive passion au roi Henri VIII, qui l'épousa en 1540; mais deux ans après, ce prince soupçonneux et cruel l'envoya au supplice sous prétexte d'infidélité.

HOWARD (John), célèbre philanthrope anglais, né en 1726, était fils d'un tapissier qui lui laissa de la fortune. Ayant été pris sur mer et retenu quelque temps en captivité, il fut tellement ému du sort des prisonniers, qu'il résolut de consacrer sa vie à les soulager. Il parcourut presque toute l'Europe pour visiter les prisons, les lazarets et les hôpitaux, cherchant partout les moyens de remédier à l'insalubrité de ces établissements, et de donner aux

malades les soins les plus efficaces. Il mourut en 1790 d'une fièvre maligne qu'il avait contractée à Kherson, en Russie, en visitant un malade. Ses concitoyens lui ont érigé une statue. J. Howard a laissé un grand nombre d'écrits sur l'état des prisons, soit en Angleterre, soit dans les divers états de l'Europe. On remarque : *Etat des prisons en Angleterre*, 1777, traduit de l'anglais, Paris, 1788 : *Des principaux lazarets de l'Europe*, 1789, traduit en français, Paris, 1800.

HOWDEN, ville d'Angleterre (York), à 150 kil. O. de Hull; 4,500 hab. Jolie église; ruines d'un ancien palais de l'évêque de Durham.

HOWE (Richard SCROPE, comte), marin anglais, né à Londres en 1726, mort en 1799, avait servi avec distinction dans la guerre d'Amérique, et était arrivé au grade d'amiral, lorsqu'en 1793 il fut mis à la tête d'une forte escadre pour combattre la flotte française dans la Manche; il remporta, le 1er juin 1794 (13 prairial), une victoire complète, quoique chèrement achetée; c'est dans cette action que périt si noblement le vaisseau français *le Vengeur*. — Son frère, Guillaume Howe, commanda en chef les armées de terre dans la guerre d'Amérique, battit les Américains près de New-York en 1776, s'empara de cette ville, et remporta une nouvelle victoire près de Philadelphie en 1777; il fut néanmoins remplacé dans le commandement par Clinton en 1778.

HOWE (île de lord), île déserte de la Polynésie, par 156° 27' long. O., 16° 46' lat. S. : 110 kil. sur 15. Découverte par Wallis en 1767. — Plusieurs autres îles peu importantes portent le même nom.

HOWE, nom de deux caps de la Nouvelle-Hollande, l'un à l'extrémité S. E. de la Nouvelle-Galles mérid., au N. E. du détroit de Bass, par 37° 31' lat. N. et 147° 45' long. E.; — l'autre dans la terre de Nuyts, par 31° 30' lat. S., et 115° 20' long. E.

HOWTH, presqu'île d'Irlande, forme l'extrémité N. de la baie de Dublin, et offre une ville de même nom et un beau port.

HOY, *Huy* des Anglais, une des Orcades, à 7 kil. O. de Ranaldsay : 24 kil. sur 14; de 5 à 600 hab.

HOYA, ville du roy. de Hanovre, sur le Weser, à 40 kil. S. E. de Brême; 1,700 hab. Grand pont. Vieux château-fort. Toile. — Hoya était le ch.-l. d'un comté jadis souverain, mais qui n'existe plus que comme une province du Hanovre : 65 kil. sur 59; 105,000 hab. Cette prov. a pour ch.-l. Nienburg.

HOYERSWERDA, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 40 kil. S. de Kottbus; 2,560 hab. Bas à l'aiguille, brasseries.

HOZIER (D'), généalogiste. *Voy.* D'HOSIER.

HRADEK, ville de Hongrie (Neutra), à 45 kil. N. de Freystadtl. Château, école normale, école des eaux et forêts; martinets à fer, manufacture d'armes à feu.

HRADISCH, ville de Moravie, à 65 kil. S. E. d'Olmutz, dans une île de la March; 1,450 hab. Ch.-l. de cercle. Elle est renommée pour les vins qu'on récolte aux environs. — Le cercle de Hradisch a 80 kil. sur 44 et 216,000 hab.

HRADSCHIN. *Voy.* PRAGUE.

HROSVITA, religieuse du couvent de Gandersheim au Xe siècle, s'illustra par des écrits en vers et en prose, et s'éleva fort au-dessus des femmes de son siècle. On a d'elle des poëmes sur la *Vierge Marie*, sur l'*Ascension de notre Seigneur*, la *Passion de saint Pélage*, la *Conversion de Théophile*, la *Passion de saint Denis*; des comédies religieuses, le *Panégyrique des Othon* (de la maison de Saxe), etc. Tous ces ouvrages sont en latin; plusieurs offrent des beautés remarquables et des idées originales. Ses *Œuvres* ont été publiées à Nuremberg, en 1501, 1 vol. in-fol., et à Wittemberg, en 1717, in-4.

HRUDIM. *Voy.* CHRUDIM.

HUAHEINE, une des îles de la Société, dans le Grand-Océan équinoxial, au N. O. de celle d'Otaïti : 40 kil. de tour. Port dit d'Ouahuara, sur la côte occidentale. Habitants plus grands et plus forts que ceux d'Otaïti.

HUALLAGA, riv. du Pérou, naît dans la prov. de Tarma, au N. du lac Chinchaycoche, dans les Andes, se nomme d'abord Huanuco, arrose la ville de Huanuco, puis celle de Muna, où il prend le nom de Huallaga, entre dans la Colombie, et tombe par deux bras différents dans le Tunguragua, affluent de l'Amazone : 800 kil. de cours.

HUAMANGA, ville du Pérou. *Voy.* GUAMANGA.

HUANCAVELICA, ville du Pérou (Ayacucho), dans une vallée des Andes, à 230 kil. S. E. de Lima, jadis ch.-l. d'une province de même nom; 5,000 hab. Climat froid et température très variable.

HUANUCO, ville du Pérou, ch.-l. d'une province de même nom, près du Huallaga, à 250 kil. N. E. de Lima : jadis grande et bien peuplée; très déchue auj. — La province de Huanuco, située entre celles de Truxillo, de Tarma, de Guamalies, a 90 kil. sur 65 et compte 18,000 hab.

HUANUCO, riv. du Pérou. *Voy.* HUALLAGA.

HUARAS, ville du Pérou, à 310 kil. N. O. de Tarma; 5,000 hab. Source thermale.

HUARTE (Juan), philosophe espagnol, né en 1520 à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basse-Navarre), mort à la fin du XVIe siècle, exerça à Madrid la profession de médecin. On a de lui : *Examen de ingenios para las sciencias* (*Examen des esprits propres aux sciences*), Pampelune, 1578, souvent réimprimé, et traduit dans toutes les langues, entre autres en français par G. Chappuis, Lyon, 1580. Il y indique à quels signes on peut reconnaître les dispositions naturelles de chacun; il est à regretter qu'il ait mêlé à cet ouvrage des idées bizarres sur un moyen de procréer les sexes à volonté et de faire naître de grands talents. Il fut réfuté par J. Guibelet, Paris, 1631, in-8.

HUARTE-ARAQUIL, *Ara-Cœli* ou *Racillum*, bourg d'Espagne (Pampelune), à 24 kil. N. E. de Pampelune.

HUASCO, ville du Chili, à 40 kil. N. de Coquimbo, sur la riv. de Huasco : port vaste, mais peu sûr. Florissante jadis, très déchue aujourd'hui.

HUBER (Jean), dessinateur et naturaliste, né à Genève en 1722, mort en 1750, était membre du conseil des Deux-Cents de sa ville natale. Il avait un talent singulier pour l'art de tracer des portraits en découpant du papier; il apprit seul la peinture, et représenta avec bonheur plusieurs scènes de la vie privée de Voltaire, dans l'intimité duquel il avait vécu vingt ans. On lui doit des *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, Genève, 1784.

HUBER (François), naturaliste distingué, fils du précédent, né à Genève en 1750, mort à Lausanne en 1801, fut porté de bonne heure, par l'exemple de son père, à observer la nature, et étudia avec une patience admirable les mœurs des abeilles; ayant perdu la vue jeune encore, il n'en continua pas moins ses recherches avec le secours de François Burnens son domestique et de sa femme Aimée Lullin. Il publia ses travaux et ses découvertes en 1792 sous le titre de : *Nouvelles observations sur les abeilles*, et sous la forme de lettres à Charles Bonnet, 2 vol. in-8. On lui doit aussi des recherches curieuses sur l'influence de l'air et du gaz par rapport à la germination.

HUBER (Michel), professeur de langue française à Leipsick, né en Bavière en 1727, mort à Leipsick en 1804, vint de bonne heure se fixer à Paris. Il a traduit de l'allemand en français la plupart des ouvrages de Gessner (*Mort d'Abel*, 1761, *les Idylles*, 1762, *Daphnis*, 1764); et en outre *Wilhelmine*,

1769; des *Lettres de Gellert*, 1770; l'*Histoire de l'art dans l'antiquité par Winckelmann*, 1781, etc. Il a puissamment contribué par ces traductions à répandre en France le goût de la littérature allemande.—Son fils, L.-Ferdinand Huber, né à Paris en 1764, mort en 1804, était un littérateur distingué. Il dirigea longtemps l'*Allgemeine-Zeitung*, journal estimé qui paraissait à Ulm. Il avait épousé la fille de Heyne (*Voy.* l'art. suivant).

HUBER (Thérèse), née à Gœttingue en 1764, morte à Augsbourg en 1829, était fille du célèbre Heyne. Elle épousa d'abord en 1792 J.-George-Adam Forster (*Voy.* ce nom), puis, après la mort de ce premier mari (1794), Louis-Ferdinand Huber, fils de Michel; elle devint veuve de nouveau en 1804. On doit à Thérèse Huber une série de contes et de nouvelles qui eurent le plus grand succès. Ses écrits ont été réunis après sa mort par son fils sous le titre d'*Œuvres complètes de Th. Huber*, 6 vol., Leipsick, 1830-1833. De 1819 à 1824, Thérèse dirigea à Stuttgard le journal intitulé: *Morgenblatt*.

HUBERT (saint), évêque, né vers l'an 656, était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, et issu de Clovis. Il vécut d'abord à la cour de Neustrie, la quitta en 674 pour fuir la tyrannie du maire Ebroin, et se réfugia auprès de Pépin d'Héristal, maire d'Austrasie, à la cour duquel il occupa un emploi éminent. Après avoir vécu dans les plaisirs et la dissipation, il se convertit, vers 683, se lia étroitement avec saint Lambert, évêque de Maëstricht, et lui succéda en 708. Il transporta son siége épiscopal à Liége, et mourut vers 727 à Varen, près de Bruxelles. Il fit de nombreuses conversions et mérita le titre d'*apôtre des Ardennes*. On le regarde comme le patron des chasseurs, et on accorde à ses reliques le pouvoir de guérir la rage. Son corps fut longtemps conservé dans la forêt des Ardennes, à l'abbaye d'Andain, qui a pris de lui le nom de Saint-Hubert. On le fête le 30 mai.

HUBERT (ordre de SAINT-), ordre chevaleresque de Bavière, avait été créé dès 1444 par Girard V, duc de Berg-et-Juliers, afin de perpétuer le souvenir d'une victoire qu'il avait remportée le jour de la Saint-Hubert, et fut transporté en Bavière au XVIIIe siècle par l'électeur Charles-Théodore. Il ne compte que 12 chevaliers et un commandeur. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes avec une image de saint Hubert au centre. — Un autre ordre du même nom fut fondé en 1416 par Louis I, duc de Bar; il fut conservé par le roi Stanislas, successeur des ducs de Lorraine; après la révolution de 1789, il fut transporté en Allemagne et adopté par le grand-duc de Francfort. L'insigne est une croix d'or avec l'adoration de saint Hubert et les armes de Lorraine.

HUBERTSBOURG, village du roy. de Saxe, à 40 kil. E. de Leipsick, est célèbre par la paix qui y fut conclue le 15 février 1763, entre la Prusse, l'Autriche et la Saxe, et qui mit fin à la guerre de Sept-Ans. Marie-Thérèse y renonça à ses prétentions sur la Silésie et sur Glatz; Frédéric II, de son côté, rendit l'électorat de Saxe au roi de Pologne.

HUBNER (Jean), géographe et historien allemand, né dans la Haute-Lusace, en 1668, mort en 1732, à Hambourg, fut professeur de géographie à Leipsick, et recteur de l'école de Hambourg; il est auteur d'une *Géographie universelle*, Leipsick, 1705, qui a été traduite en français, Bâle, 1757, 6 vol. in-8. Il a écrit aussi: *Questions sur la géographie ancienne et moderne*, Leipsick, 1693, in-8; *Questions sur l'histoire politique jusqu'à la fin du* XVIIe *siècle*, 1697 et années suivantes, 10 vol. in-8; *Bibliotheca historica Hamburgensis*, Leipsick, 1715; *Museum geographicum*, catalogue des meilleures cartes, publié par son fils, Hambourg, 1746.

HUCH-EON, ville de Chine (Kouang-tong), dans l'île de Haï-nan, à 8 kil. de Khioung-tcheou; on lui donne 200,000 hab. Grand mur en briques; bibliothèque, bains, jardins, célèbre académie chinoise. Beaucoup d'industrie.

HUCQUELIERS, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 15 kil. N. E. de Montreuil; 800 hab.

HUDDERSFIELD, ville d'Angleterre (York), à 12 kil. S. E. d'Halifax; 19,905 hab. Un des principaux entrepôts du commerce des draps et lainages. Canal d'Huddersfield à Ashton. — On croit que la station romaine nommée *Cambodunum* était aux environs de Huddersfield.

HUDIKSVAL, ville de Suède, sur le golfe de Botnie, à 130 kil. N. de Gèfle; 1,500 hab. Fusils. Commerce de chanvre, planches, bois de construction, etc.

HUDSON (Henri), navigateur anglais, fit plusieurs voyages pour le compte d'une compagnie de négocians anglais, dans le but de découvrir un passage pour pénétrer en Amérique, soit par le nord-ouest, soit par le nord-est (au N. de l'Asie). Il découvrit dans l'Amérique septentrionale en 1609 et 1610, d'abord le grand fleuve qui porte son nom, puis le détroit et la grande baie auxquels son nom est également resté, enfin une autre baie, qu'il nomma baie de Saint-Michel, du jour où il l'avait reconnue. Les vivres étant venus à manquer, l'équipage se révolta, et le malheureux Hudson fut déposé, avec son fils et quelques matelots, sur une chaloupe et abandonné (1611); depuis on n'a plus entendu parler de ces infortunés. On a fait des recherches pour les retrouver, mais sans aucun succès. Les détails de la dernière expédition de Hudson se trouvent dans le tome IV du recueil de Purchas.

HUDSON (John), philologue anglais, né en 1662, dans le Cumberland, mort en 1719, fut conservateur de la bibliothèque Bodléienne, ensuite principal du collége de Sainte-Marie à Oxford. On a de lui des éditions de *Velleius Paterculus*, 1693, in-8: de *Thucydide*, 1696, in-fol. (très estimée); de *Denys d'Halicarnasse*, 1704, 2 vol. in-fol.; des *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, etc., Oxford, 1698, 1712, 4 vol. in-8; de *Longin*, 1710, in-4; d'*Esope*, grec et latin, 1718, Oxford, in-8; de *Josèphe*, avec une version latine, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol.

HUDSON ou NORTH RIVER, fleuve des États-Unis (New-York), prend sa source dans les montagnes à l'O. du lac Champlain, communique avec ce lac par un canal, et après un cours de 450 kil. se jette dans l'Océan Atlantique, par 44° lat. N., au-dessous de New-York. Il communique aussi par des canaux avec le lac Érié et le fleuve Delaware. Il doit son nom au navigateur Hudson, qui le découvrit en 1609.

HUDSON (baie ou mer d'), vaste golfe de l'Océan Atlantique, dans le nord de l'Amérique septentrionale, s'étend de 51° 15' à 70° lat. N. et de 78° à 98° long. O., et s'avance dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, entre la Nouvelle-Galles à l'O., le Canada au S., et le Labrador à l'E. Au N. ses limites sont peu connues. Elle communique probablement avec la mer Polaire par le canal de Fox, et est fermée en partie de ce côté par la presqu'île de Melville. Au N. E. se trouvent la terre de Cumberland et les détroits d'Hudson, de Frobisher et de Cumberland, par lesquels la mer d'Hudson communique avec l'Océan. Cette mer peut avoir 2,200 kil. du N. au S., et 950 de l'E. à l'O. Sa partie méridionale porte le nom de baie de St-James, la septentrionale celui de baie de Bulton, la partie N. O. celui de baie de Welcome. C'est là que se trouve aussi le Chesterfield-Inlet, la baie de Wager et le Repulse-bay. Plusieurs grands fleuves se déchargent dans la mer d'Hudson, savoir: au S. l'Albany, l'Abitibbe, le Moose; à l'O. le Severn, le Nelson, le Churchill; à l'E. l'East-Main, etc. — Le danois Anskold découvrit le premier cette mer; Hudson l'explora et lui donna son

nom en 1610. Depuis ce temps elle a servi de but aux explorations d'un grand nombre de navigateurs. En 1672, sous le règne de Charles II, s'établit au S. de cette baie la célèbre *Compagnie de la baie d'Hudson*, pour le commerce des fourrures.

HUDSON (détroit d'), détroit qui unit la mer d'Hudson à l'Océan Atlantique, est situé par 61°-63° 30' lat. N. et 68°-80° long. O., au N. du Labrador. Il est souvent fermé par les glaces.

HUDSON, ville des États-Unis (New-York), à 50 kil. S. d'Albany, ch.-l. du comté de Columbia; 3,000 hab. Fondée en 1784.

HUE (François), valet de chambre du dauphin, fils de Louis XVI, fut enfermé au Temple avec la famille royale, et lui témoigna un dévouement héroïque. Il survécut à ses maîtres, et put sortir de France; il y rentra à la Restauration, et devint premier valet de chambre de Louis XVIII. Il mourut en 1819. On a de lui les *Dernières années de Louis XVI*, Paris, 1814.

HUÉ ou HUE-FO, *Kique* en cochinchinois, ville d'Asie, cap. de la Cochinchine et de tout l'empire d'An-nam, dans une île d'un fleuve nommé aussi Hué, par 105° 2' long. E., 16° 23' lat. N.: 200,000 hab. Ville belle et très forte (plus de 2,000 pièces de canon en batterie sur les remparts) : c'est, dit-on, la première forteresse de tout l'Orient : 4 grands canaux navigables. Écoles, commerce.

HUÉ-HAN, ville de Cochinchine. *Voy.* FAÏ-FO.

HUELGOET (le), ch.-l. de canton (Finisterre), à 15 kil. N. E. de Carhaix; 1,000 hab. Plomb argentifère.

HUELMA, *Acatucci*, ville d'Espagne (Jaën), à 35 kil. S. E. de Jaën; 3,000 hab.

HUELVA, *Onuba*, ville d'Espagne (Séville), à 77 kil. O. de Séville; 8,000 hab. Chantiers de construction. Exportation de fruits en Portugal et de poissons frais à Séville.

HUERCAL-OVERA, ville d'Espagne (Grenade), à 60 kil. S. E. de Huescar; 3,800 hab. Savon, salpêtre, couvertures, toiles, linge de table.

HUERTA (c.-à-d. *jardin*), nom d'un grand nombre de lieux en Espagne; le plus important est :

HUERTA-DE-VAL-DE-CARABANOS, ville d'Espagne (Tolède), à 27 kil. E. de Tolède; 2,050 hab. Manufacture de salpêtre.

HUERTA (Garcia DE LA), poëte espagnol, né en 1729 à Zafra (Estramadure), mort en 1797, bibliothécaire royal, membre de l'académie de Madrid, a composé des *Eglogues*, une tragédie de *Rachel*, 1778, fort estimée, et a donné un *Théâtre espagnol choisi*, Madrid, 1785-88, 16 vol. in-8. Cet écrivain se fit surtout remarquer par son zèle à soutenir la littérature classique nationale contre l'envahissement des littératures étrangères.

HUESCA, *Osca*, ville d'Espagne, ch.-l. de la prov. d'Huesca (Aragon), à 46 kil. N. E. de Saragosse, sur l'Isuela; 9,200 hab. Évêché, université. Belle cathédrale gothique : on vante aussi deux colléges, les bâtiments de l'université, la collégiale Saint-Pierre, le palais Huaza. Cette ville fut très florissante du temps des Romains; Sertorius y établit des écoles publiques, et Jules-César l'embellit. Don Pedro I l'enleva aux Maures en 1096. Elle devint alors un instant la capitale d'un petit état indépendant qui prit le titre de royaume. — La prov. d'Huesca, formée de la partie N. E. de l'Aragon, est située entre celles de Lérida, de Saragosse, de Pampelune et les Pyrénées; elle a 135 kil. sur 110, et compte 150,000 hab. — Il y a une autre Huesca (Saragosse), à 44 kil. O. de Hijar, au pied d'une colline sur le sommet de laquelle se voient les ruines du château de Penaflor; 1,050 hab. Bains thermaux et sources salines.

HUESCAR, ville d'Espagne (Grenade), à 60 kil. S. E. de Guadix; 6,900 hab. Château-fort. Draps, toiles de chanvre et de lin, linge de table, couvertures de laine. — Près de là se voient les ruines d'Huescar-la-Vieja, dont on attribue la fondation aux Carthaginois.

HUET (P.-Daniel), savant prélat, né en 1630 à Caen, mort à Paris en 1721, à 91 ans, fit dans sa jeunesse (1652) un voyage en Suède dans un but scientifique, fonda en 1662 l'académie de Caen, fut en 1670 adjoint à Bossuet comme sous-précepteur du dauphin, commença dès cette époque, sur l'invitation du duc de Montausier, la belle collection des classiques *ad usum Delphini*, qu'il dirigea jusqu'à la fin, fut reçu en 1674 à l'Académie Française, obtint en 1678 l'abbaye d'Aulnay près de Caen, et devint en 1689 évêque d'Avranches. Il se démit en 1699 de son évêché, afin de se livrer tout entier à son goût pour l'étude, et se retira chez les Jésuites à Paris, où il resta jusqu'à sa mort. Après avoir été enthousiaste du système de Descartes, Huet devint un de ses plus grands adversaires. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre sur l'origine des romans*, Paris, 1670; *Demonstratio evangelica*, 1679, 1687, 1690 (ouvrage d'une érudition immense, mais rempli des conjectures les plus hasardées : on a dit que Huet n'y avait démontré que sa science); *Censura philosophiæ cartesianæ*, 1689-1694; *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire du cartésianisme*, 1692-1698; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Lyon, 1763; *P. D. Huetii comment. de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718 (*Mémoires* autobiographiques où l'on trouve une foule de détails intéressants); *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723. Ce dernier ouvrage, qui a fait ranger Huet parmi les sceptiques, a été publié sans nom d'auteur. Huet s'est aussi exercé en poésie : on a de lui un volume de *Carmina*, 1700-1709, qui contient des vers grecs et latins. D'Olivet, ami de Huet, a publié un *Huetiana*, 1722. On conserve à la bibliothèque du Roi 2 vol. in-4. manuscrits, contenant 300 *Lettres latines de Huet* (écrites de 1650 à 1714).

HUETE, *Julia*, ville d'Espagne (Cuença), à 45 kil. N. O. de Cuença, sur la riv. d'Huete; 2,600 hab.

HUFELAND (Christophe-Guillaume), célèbre médecin allemand, né en 1762 dans la régence d'Erfurt, mort à Berlin en 1836, pratiqua d'abord la médecine à Weimar, fut nommé conseiller et professeur à Iéna en 1793, puis médecin du roi de Prusse (1801), professeur à l'université de Berlin (1809), conseiller d'état en 1810, et enfin, en 1819, directeur de l'académie militaire de médecine et de chirurgie. On a de lui : l'*Art de prolonger la vie humaine, ou Macrobiotique*, Iéna, 1796 (traduit en français, Iéna, 1799, 2 vol. in-8, et Paris, 1824 et 1837, in-8) : *Conseils aux mères sur l'éducation physique*, 1799; *Système de médecine pratique*, Leipsick, 1800-03; *Histoire de la santé*, Berlin, 1812, etc. Il publia longtemps (depuis 1795) un *Journal de médecine pratique*, qui exerça une utile influence. Hufeland se fit remarquer, au milieu des doctrines contradictoires qui se combattaient, par son impartialité et son éclectisme. Il fut un des premiers à reconnaître les singuliers phénomènes du magnétisme animal.

HUGOLIN DE LA GHERARDESCA. *Voy.* GHERARDESCA.

HUGUENOT, nom donné en France aux partisans de la réforme et plus spécialement aux disciples de Calvin (*Voy.* CALVINISTES). On donne de ce nom plusieurs étymologies : les uns le font dériver d'un certain Besançon Hugues, chef d'un parti religieux et politique à Genève, les autres de l'allemand *eidgenossen*, associés, confédérés.

HUGUES-LE-GRAND, dit aussi *le Blanc* et *l'Abbé*, comte de Paris, duc de France et père de Hugues Capet, était fils de Robert, comte de Paris,

qui disputa la couronne à Charles III. Hugues était, comme son père, plus puissant que le roi, et comme lui il fut presque toujours en guerre avec son suzerain. A la suite de longs démêlés avec Louis d'Outre-Mer, il assiégea la ville de Laon (940), vainquit le roi qui était venu au secours de la place, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'au bout d'un an, après avoir obtenu la cession de Laon. Cependant, menacé des foudres de l'Eglise, il prêta serment de fidélité au roi, et même, à la mort de celui-ci (954), il contribua puissamment à faire reconnaître l'autorité de son fils Lothaire II. Mais cette protection menaçait déjà de devenir dangereuse, lorsque Hugues mourut en 956. Il dut son surnom de *Grand* à sa taille plutôt qu'à ses actions. On le surnommait *le Blanc* à cause de son teint pâle, l'*Abbé* parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Tours.

HUGUES CAPET, chef de la 3e dynastie des rois de France, fils de Hugues-le-Grand, était déjà duc de France et comte de Paris lorsqu'en 987, après la mort de Louis V, dans une assemblée de ses vassaux tenue à Noyon, il se fit proclamer roi au détriment de Charles, duc de la Basse-Lorraine et oncle du feu roi. Il choisit Paris pour sa résidence, associa son fils Robert à la royauté (988), fit de nombreuses concessions au clergé pour se le concilier, et marcha ensuite contre Charles de Lorraine, qui avait été proclamé roi à Laon (988). Après quelques hostilités sans importance, la trahison de l'évêque Adalbéron lui livra Charles (991), qui mourut un an après dans la prison d'Orléans. Hugues mourut lui-même en 996, laissant la couronne à son fils Robert. (Pour l'étymologie du surnom de Capet et pour la succession des princes de la race Capétienne, *Voy.* CAPET et CAPÉTIENS).

HUGUES, comte de Vermandois, 3e fils de Henri I, roi de France, fut un des principaux chefs de la première croisade. Il se couvrit de gloire à la bataille de Dorylée (1097) et aux siéges de Nicée et d'Antioche, puis repassa en France; mais, touché des reproches qui lui étaient faits au sujet de son retour, il alla de nouveau en Asie combattre les Infidèles. Il y mourut en 1102, à l'âge de 45 ans, des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Héraclée, où les Chrétiens furent vaincus.

HUGUES DE PROVENCE, roi d'Italie, fils de Théobald ou Thibaut, comte de Provence, et de Berthe, fille de Lothaire, enleva en 926 la couronne d'Italie à Rodolphe (ou Raoul), roi de la Bourgogne transjurane, que les Italiens avaient chassé. Ce prince cruel fit arracher les yeux à son propre frère Lambert, duc de Toscane, et lui ôta son gouvernement. Il voulut faire éprouver le même sort à Béranger, marquis d'Ivrée, son neveu; mais celui-ci leva des troupes contre lui, et le força à se réfugier en Provence, où il mourut l'année suivante (947). Son fils Lothaire, qu'il avait associé à la couronne dès 931, soutint quelque temps la lutte contre Bérenger.

HUGUES (saint), abbé de Cluny, né vers l'an 1024, mort en 1109, était fils de Dalmace, seigneur de Semur et descendant des anciens ducs de Bourgogne. Il se fit une grande réputation de sainteté, et fut élu abbé et général de l'ordre de Cluny. Il se vit recherché par l'empereur Henri III, qui le choisit pour parrain de son fils; d'Alphonse, roi d'Espagne, qu'il réconcilia avec son frère Sanche, et des papes Léon IX, Victor II, Etienne X, Alexandre II, Grégoire VII; il fut légat de ce dernier. Il fut canonisé par Calixte II; sa fête est marquée au 1er avril. — Un autre saint Hugues, contemporain et ami du précédent, né en 1053, mort en 1132, était évêque de Grenoble (1080). On le fête le 11 avril, jour de sa mort.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, né dans le territoire d'Ypres, à la fin du XIe siècle, mort en 1140, a laissé des *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*; une *Somme des sentences*; un *Traité des sacrements*: *De Modo studendi*, *De Sapientiâ Christi*. Ses écrits ont été publiés à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol.

HUGUES DES PAYENS, de la maison des comtes de Champagne, est un des chevaliers qui fondèrent en 1118 l'ordre si célèbre depuis sous le nom de *Templiers*. Il mourut en 1136.

HUGUES (Victor), né à Marseille vers 1770, mort en 1826, fut en 1793 accusateur public près du tribunal révolutionnaire de Rochefort et de Brest, puis commissaire de la Convention avec Lebas aux îles du Vent, et exerça dans les îles toute l'autorité d'un dictateur. Il se mit à la tête des troupes, et reprit sur les Anglais la Guadeloupe et les autres Antilles françaises, sauf la Martinique et la Dominique. Son administration fut habile, mais tyrannique, et le fit surnommer *le Robespierre des colonies*. Il fut rappelé en France en 1798; mais le Directoire déclara qu'il avait bien mérité de la patrie, et le nomma gouverneur de la Guyane. Accusé en 1809 par le gouvernement impérial d'avoir mal défendu cette colonie contre les Anglais et les Portugais, il se vit traduit devant une commission militaire, mais il fut acquitté.

HUI ou HOEI, ville de Belgique (Liége), traversée par la Meuse, à 24 kil. O. de Liége; 3,900 hab. Bijouterie, chapeaux de paille, outils en fer. Commerce de grains, vin, chaux, alun, houille, etc. Aux environs, eaux minérales, fer, chaux, etc. Elle a beaucoup souffert d'une inondation en 1822.

HUIS (l'), ch.-l. de canton (Ain), à 11 kil. O. de Belley; 1,100 hab.

HUISNE, *Idonia* ou *Vinca* des anciens, rivière de France, naît à Saint-Hilaire de Souray (Orne), baigne Nogent-le-Rotrou, Montfort, et tombe dans la Sarthe, à 2 kil. au-dessus du Mans, après un cours de 135 kil.

HULIN (Pierre-Auguste), lieutenant-général, né à Paris en 1758, mort en 1841, se signala au 14 juillet 1789 parmi les vainqueurs de la Bastille, fut nommé à la fin de la même année commandant de la garde nationale de Paris, accompagna Bonaparte en Italie en qualité d'adjudant-général, fut chargé en 1797 et 1798 du commandement de Milan, devint en 1803 général de division et commandant de la garde consulaire, présida en 1804 le conseil de guerre qui condamna le duc d'Enghien, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, et fut choisi pour commander les places de Vienne, puis de Berlin (1806). Il était à la tête de la force armée à Paris lorsque éclata la conspiration de Mallet (1812): il la fit échouer par sa courageuse résistance, et reçut en cette occasion un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure. Il perdit le commandement de la ville de Paris au retour des Bourbons, et se vit forcé en 1816 de quitter la France. Il ne put y rentrer que plusieurs années après, et vécut depuis dans la retraite.

HULL, dit aussi *Kingston-upon-Hull*, ville maritime d'Angleterre (York), à 60 kil. S. E. d'York, au confluent de l'Humber et de l'Hull, et près de l'embouchure de ces deux rivières: 46,436 hab. (avec sa banlieue). Citadelle, beaux bassins, beaucoup de belles maisons dans les quartiers neufs; belle église gothique de la Trinité. Très grande industrie (savon, fonderie de fer, raffinerie de sucre, chantiers de construction, moulins à farine et à huile, bière, blanc de céruse, etc.). — Cette ville fut fondée par Edouard I, d'où son nom de *Kingston* (ville du roi); elle soutint en 1643, sous le commandement de lord Fairfax, un siége long et acharné contre les troupes royalistes.

HULL, riv. d'Angleterre, dans le comté d'York,

se jette dans l'Humber à Hull après un cours de 40 kil. Elle est coupée par beaucoup de can[illegible]

HULST, ville de Hollande (Zélande), à 1[illegible] d'Axel; 2,000 hab. C'était jadis une pla[illegible] Hulst est la patrie de Corneille Jansenius.

HUMBER, *Abus*, large riv. d'Angleterre, qui sépare les comtés d'York et de Lancastre, est formée par la réunion de l'Ouse (déjà grossie par la Derwent, l'Ayr, la Dun), et du Trent, passe à Hull et tombe dans la mer du Nord, après 60 kil. de cours. L'Humber a 1,600 mètres de large à la jonction de l'Ouse et du Trent; il s'agrandit ensuite, acquiert de 3,000 à 9,000 mètres, et a 10 kil. de large à son embouchure. —Un autre Humber, fleuve d'Amérique, tombe dans le golfe St-Laurent après un cours de 250 kil.

HUMBER, ville d'Angleterre. *Voy.* BARTON.

HUMBERT I, dauphin du Viennois, né vers 1240, fils d'Albert III, de l'illustre maison de la Tour, épousa en 1273 Anne, fille du dauphin Guigues VII, et par suite de ce mariage devint maître du Viennois en 1281. Il eut à défendre son héritage contre Robert, duc de Bourgogne, et contre le comte de Savoie qui prétendaient avoir des droits sur le Viennois. Il fit sa paix avec le premier en 1289; mais le second lui imposa des conditions onéreuses, ce qui fut un sujet continuel de guerres. En 1307 il abdiqua et prit l'habit religieux dans le couvent des Chartreux du val Sainte-Marie, au diocèse de Valence. Il y mourut la même année.—Humbert II, dernier dauphin du Viennois, fils de Jean II, né en 1312, succéda en 1333 à son frère Guigues VIII. Il établit un conseil de justice qui donna naissance au parlement de Dauphiné, et fonda une université à Grenoble. En 1343, après la mort de son fils André, il céda le Dauphiné au roi de France, Philippe-de-Valois, sous la condition qu'un fils de France porterait le nom de Dauphin, et joindrait à ses armes celles du Dauphiné. Il se croisa en 1349, gagna un léger avantage sur les Sarrasins près de Smyrne, et, à son retour, prit l'habit religieux dans le couvent de Beauvoir. En 1352 il fut nommé patriarche d'Alexandrie; il allait être élevé sur le siége épiscopal de Paris lorsqu'il mourut, en 1355.

HUMBERT, dit *aux Blanches mains*, comte de Maurienne et de Savoie. *Voy.* SAVOIE.

HUMBOLDT (Ch.-Guillaume, baron de), ministre d'état, chambellan, et conseiller privé du roi de Prusse, né en 1767 à Potsdam, mort en 1835, fut employé comme ambassadeur ou comme ministre plénipotentiaire de Prusse dans tous les congrès qui se tinrent de 1810 à 1820, et fut plusieurs fois appelé dans son pays au ministère. Il s'est fait un nom dans la science par ses recherches sur l'étude comparée des langues. On a de lui : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque*, 1821, in-4; *Dictionnaire basque*, qui a paru dans le *Mithridate ou Dictionnaire polyglotte* (tome IV): *Lettre sur les formes grammaticales en général et sur la langue chinoise*, Paris, 1827, in-8. Il a laissé deux ouvrages inachevés, l'un sur les *langues de l'archipel Indien*, l'autre sur la *philosophie des langues en général*, dont on a annoncé la publication en 1840.—Son frère, Alexandre de Humboldt, né à Berlin en 1769, s'est acquis une réputation universelle par ses voyages d'exploration en Amérique (1799-1804) et en Asie (1829), et par ses découvertes en géographie physique, en histoire naturelle et surtout en botanique. Il a publié les immenses résultats de ses découvertes sous le titre de *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent* (Paris, 1799 et années suiv., non encore achevé), et *Voyage dans l'Oural* (Berlin, 1837).

HUME (David), célèbre philosophe et historien écossais, né en 1717 à Edimbourg, d'une famille noble, mais peu fortunée, passa sa jeunesse en France, où il habita Reims, La Flèche, et composa dans cette dernière ville son premier ouvrage, le *Traité de la Nature humaine* (1737). Il le fit suivre d'*Essais moraux, politiques et littéraires* (1742), qui commencèrent sa réputation. De retour en Angleterre en 1746, il fut successivement précepteur du marquis d'Annaldale, et secrétaire du général Saint-Clair, qu'il accompagna dans son ambassade à Vienne et à Turin. Il publia en 1751 de nouveaux *Essais*, en 1752 des *Recherches sur les principes de la morale*, une *Histoire naturelle de la religion*, et quelques autres écrits philosophiques. Il fut nommé la même année bibliothécaire à Edimbourg. C'est alors qu'il entreprit le plus important et le plus célèbre de ses ouvrages, l'*Histoire d'Angleterre* (1754-61). Il accompagna en 1761 lord Hertford à Paris comme secrétaire d'ambassade, et s'y lia avec J.-J. Rousseau, qui le suivit à Londres en 1766; mais il survint bientôt entre les deux amis une rupture éclatante dont l'humeur ombrageuse du philosophe génevois fut la principale cause. Hume fut nommé en 1767 sous-secrétaire d'état; deux ans après il quitta les affaires et se retira à Edimbourg, où il mourut en 1776. Comme philosophe, Hume est le créateur d'un scepticisme d'un nouveau genre : selon lui, nos idées ne sont que des copies des impressions que nous avons reçues, et ne peuvent nullement nous instruire de la réalité des objets; il nous réduit ainsi à l'idéalisme et à une sorte de nihilisme; il attaqua surtout l'idée de cause et le rapport de cause à effet. Il mit en doute la Providence, la religion, les miracles; cependant il respecta la morale et prouva qu'on ne peut la fonder sur l'intérêt. Comme historien, il se montra étranger à tout préjugé, et introduisit la philosophie dans l'histoire. On lui doit aussi les premières vues sur l'économie politique que développa son ami le docteur Smith. Les *Œuvres philosophiques* de Hume ont été pour la première fois réunies en 1826, à Edimbourg, 4 vol. in-8; son *Histoire* a été plusieurs fois réimprimée, notamment en 1826, à Oxford, 13 vol. in-8, avec la continuation de Smollett. Les *Œuvres philosophiques* ont été traduites en français, en 7 vol. in-12, Londres, 1788 (trad. incomplète); son *Histoire d'Angleterre*, traduite d'abord partiellement par l'abbé Prévost, par Mad. Belot, etc., a été publiée en entier à Paris, 1819-22, 22 vol. in-8, et 1840, 14 vol. in-8, avec un Essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par M. Campenon. Hume a laissé des *Mémoires sur sa vie*.

HUMIÈRES (Louis de CREVANT, maréchal D'), général et courtisan du temps de Louis XIV, jouit des bonnes grâces du roi, et fut l'ami particulier de Louvois. Il obtint le gouvernement de la Flandre, se distingua au siége d'Arras (1658), fut nommé en 1668 maréchal, prit la ville d'Acre (1675), commanda l'aile droite à Cassel (1677), s'empara de Gand (1678), de Courtray (1683), et fut nommé en 1685 grand-maître de l'artillerie. Ayant éprouvé un échec en Flandre (1689), il fut remplacé par le maréchal de Luxembourg. Il avait refusé en 1672 de servir sous Turenne.

HUMIÈRES (madame D'). *Voy.* GACON-DUFOUR (Mad.).

HUMMEL (J.-Népomucène), compositeur et pianiste allemand, né à Presbourg en 1778, mort en 1837, se fit admirer dès l'âge de 9 ans par son talent sur le piano, entra comme maître de chapelle au service du prince Esterhazy (1803), puis du roi de Wurtemberg (1816), du grand-duc de Saxe-Weimar (1820), et se vit appelé dans presque toutes les capitales de l'Europe. Il n'eut de rival pour la composition instrumentale que Beethoven. Il a laissé 4 opéras, une foule de morceaux de musique et une *Méthode pour le piano*.

HUNALD, duc d'Aquitaine, depuis 735, eut à soutenir la guerre contre Charles-Martel et ses fils, et fut obligé de se reconnaître leur vassal. Pour se

venger de son frère, qui l'avait trahi, il lui fit arracher les yeux; mais après ce crime, poursuivi par ses remords, il abdiqua en faveur de son fils Waïfre, et se retira dans un monastère (745). Il en sortit au bout de 23 ans pour venger la mort de son fils; fut battu par Charlemagne, puis se retira auprès de Didier, roi des Lombards, qu'il excita à la guerre. Tous deux furent assiégés par Charlemagne dans Pavie, et Hunald périt assommé par le peuple.

HUNDHOLM, établissement en Norwége (Norrland), au N. et près de Bodoë : nouvellement fondé pour la pêche du hareng : port et quelques maisons, magasins et hangars.

HUNDSRUCK, c.-à-d. *dos de chien*, contrée montueuse de la Bavière rhénane et des Etats prussiens (prov. Rhénane), est un prolongement des Vosges qui s'étend entre la Nahe, le Rhin et la Moselle. Beaucoup de forêts, entre autres celles de Sohnwald et de Hochwald. — Le Hundsrück était anciennement compris dans le Palatinat du Rhin et dans les ci-devant électorats de Mayence, Cologne, et dans le duché de Clèves. Sous l'Empire, il forma les départements du Mont-Tonnerre, de Rhin-et-Moselle, de la Roer. — On fait aussi dériver le nom de cette chaîne de montagnes des mots *tractus Hunnorum*, dénomination qui proviendrait elle-même d'une colonie de Huns que l'empereur Gratien établit dans cette contrée après la défaite d'Attila (451).

HUNERIC, deuxième roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genséric en 477. Son règne ne fut qu'une suite de crimes. Il fit égorger son frère Théodoric, la veuve de ce prince avec son enfant, les anciens amis et ministres de Genséric. Hunéric était arien; il persécuta les catholiques, et en fit périr plusieurs dans d'horribles supplices. Il mourut en 488 d'une maladie qui lui fit éprouver des douleurs inouïes.

HUNIADE. *Voy.* HUNYADE.

HUNIGARES ou **HOUNOGOURES**, ancien peuple de l'Europe au-delà du Dniepr, apparaît dans l'histoire aux VIe, VIIe, VIIIe siècles. A cette époque il formait deux grandes tribus, habitant l'une vers les deux grands lacs Onéga et Ladoga, l'autre à l'E. du Dniepr entre ce fleuve et la Desna : on ne sait si les Hunigares du Sud sont une colonie de ceux du Nord ou si ce sont les Hunigares du Nord eux-mêmes qui auraient émigré, mais leur communauté d'origine n'est pas douteuse : tous deux étaient de race finnoise ou hunnique : peut-être même les Hunigares du Sud étaient-ils un reste des Huns d'Attila. Il est croyable que les Hongrois furent principalement des Hunigares.

HUNINGUE, ville de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 3 kil. N. de Bâle, à 28 kil. S. E. d'Altkirch, sur la rive gauche du Rhin; 800 hab. Place jadis très forte, mais démantelée en 1815, après un siége célèbre où 135 Français, commandés par le général Barbanègre, tinrent pendant douze jours contre 30,000 Autrichiens. — Huningue donne son nom à un canal qui va de Huningue à Habsheim en Suisse.

HUNINGUE (PETIT-), village de Suisse, sur la rive droite du Rhin, à 2 kil. N. de Bâle et vis-à-vis de Huningue; 500 hab. Pêche du saumon.

HUNS, *Huni* ou *Chuni*, fameux peuple barbare, était, selon l'opinion la plus commune, d'origine asiatique et de race mongole, et ne différait point des *Hiong-nou*, qui, partis des contrées situées au N. du désert de Kobi, soumirent les Mandchoux, dévastèrent les frontières septentrionales de la Chine, forcèrent les Chinois à élever la *grande muraille* (vers 210 av. J.-C.), et firent malgré cet obstacle la conquête de l'empire chinois, d'où ils ne furent chassés que 54 ans av. J.-C. Affaiblis par de longues guerres et par des discordes intestines, décimés par une famine, ces peuples se virent au commencement du IVe siècle obligés d'abandonner les steppes de la Tartarie, émigrèrent vers l'occident, et, se partageant en deux grands corps de nation, vinrent se fixer les uns sur l'Oxus, à l'E. de la mer Caspienne, où ils prirent le nom d'*Ephtalites* ou Huns *blancs* (*Voy.* ci-après HUNS EPHTALITES), les autres sur l'Oural, d'où ils descendirent jusqu'au Caucase, et se répandirent sur l'Occident : ce sont ces derniers qui sont spécialement connus sous le nom de Huns. — Selon un système plus récent et plus conforme à l'analogie des langues, les Huns seraient des Finnois (*Fenni*), et se confondraient avec les Finnois orientaux (situés à l'E. du Volga), qui, après avoir été longtemps sujets des Goths, se révoltèrent contre eux; même dans cette seconde hypothèse, il faudrait toujours admettre qu'aux Huns ou *Fenni* du Volga vinrent se réunir au IVe siècle des peuplades nomades sorties de la Haute-Asie. — Quoi qu'il en soit, les Huns ne commencent à figurer dans l'histoire de l'Europe qu'à la fin du IVe siècle. Vers 376 ils traversèrent le *Palus Mæotis*
sous la conduite de Balamir, leur roi, subjuguèrent les Alains, puis les Goths, dont ils détruisirent le vaste empire (*Voy.* HERMANARIC), et qu'ils
forcèrent à se réfugier en partie au S. du Danube
vinrent eux-mêmes s'établir dans le voisinage d
l'empire d'Orient, menacèrent Constantinople
forcèrent les empereurs à leur payer tri
Théodose II ayant voulu secouer ce joug ho
teux, ils franchirent la frontière, dévastèrent
Thrace, l'Illyrie, et se firent céder toute la
droite du Danube (446). Leur puissance fut p
au plus haut degré par Attila, dont les état
tendaient de la mer Caspienne au Rhin,
tenait sous sa domination les Alains, les Got
Gépides, les Suèves, les Vandales, les Hérul
Marcomans. Ce conquérant, à qui ses dévas
méritèrent le surnom de *fléau de Dieu*, se
vers l'occident; après avoir tout soumis e
sur sa route, il vint échouer en Gaule, et
près de Châlons-sur-Marne, en 451, par l
Aétius, avec l'aide des Francs, des Wis
des Bourguignons. Les hordes des Huns
sées de la Gaule, se tournent vers l'Ital
sent Aquilée, saccagent la Vénétie, mena
mais arrêtées par les supplications du
et plus encore par les riches présents
reur Valentinien III, elles consentent à
l'Italie (452). Peu après, la mort d'At
évanouir cette puissance colossale. Se
disputé le trône, les peuples soumis
leurs divisions pour secouer le joug
fondèrent de nouveaux empires (V
GOTHS, AVARES). Toutefois un des fils
ghitsik, se soutint encore quelque t
d'une partie des Huns dans la Hong
conservé leur nom. Un autre fils
Irnak, ramena en Asie les restes
Plusieurs de leurs tribus s'établir
bords de la mer Noire, depuis le
Don, et près du Caucase, où elles s
le nom de Hounogoures ou Hunig
Khazars, Cidarites, Koutrigoures,
—Les Huns menaient la vie noma
rouches, perfides, d'une laideur qui
ils avaient le nez écrasé, les yeux pe
me des trous : ils vivaient à cheval
des tentes. Attila avait sa princip
l'ancienne contrée des Iazyges, e
la Theiss, vers la Zagiva : il ha
chaumière de bois. Parmi les r
connaît Balamir (376–400), Uldin
(412-424), Roïlas, vers 425, Ro
régnèrent quelques années ens
Attila seul (433–453). De Guignes

toire des Huns, des Turcs et des Mongols (1756-1758).

HUNS CIDARITES, habitaient à l'O. de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Terek et le pas de Derbend, au Ve et peut-être dès le IVe siècle ; ils furent très souvent en guerre avec les princes sassanides de Perse. On les a souvent confondus avec les Huns Ephtalites.

HUNS EPHTALITES (et non *Nephtalites*), à l'E. de la mer Caspienne, sur les bords de l'Oxus, dans le S. du Turkestan actuel, avaient pour capitale Varakhchan (ou Balaam ?). On croit qu'ils vinrent s'établir dans cette contrée lors de la grande émigration des Huns au IVe siècle. Ils furent souvent en guerre avec les rois sassanides de Perse, mirent sur le trône Firouz I (Perosès), et y rétablirent Kabad (Cabadès), qui en avait été chassé. Ils finirent par se confondre avec les Turcs. On les nomme aussi *Huns blancs* ou *Abdela*.

HUNSE, riv. de Hollande, naît dans la prov. de Drenthe, coule du S. E. au N. O., passe à Groningue et se jette dans la mer du Nord, après 90 kil. de cours.

HUNT (Henry), radical et démagogue anglais, né à Wittington dans le comté de Wilt en 1773, mort en 1835, était un des plus riches fermiers de son pays. Entraîné par un patriotisme exalté, il se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant partout la réforme universelle et provoquant des rassemblements qui souvent devinrent menaçants pour l'ordre public. Il fut arrêté en 1820 à la suite d'un *meeting* tumultueux qui avait eu lieu à Manchester, et se vit condamné à un an de prison. Après avoir fait plusieurs tentatives inutiles pour entrer au parlement, il parvint enfin en 1831 à se faire élire membre de la Chambre des Communes ; mais il joua un rôle fort secondaire dans cette assemblée. En même temps qu'il prêchait la réforme, il débitait par les rues diverses marchandises de sa fabrication, notamment du cirage, ce qui lui donnait l'apparence d'un charlatan. Il mourut subitement dans une de ses tournées.

HUNTER, nom de deux frères écossais qui se sont également distingués dans la chirurgie. William, l'aîné, né en 1718 dans le comté de Larnak, mort à Londres en 1783, vint exercer son art à Londres, fut nommé membre de la corporation des chirurgiens, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris ; il est surtout connu par son *Anatomia uteri gravidi*, 1774, en 34 planches in-fol. Il fonda à Londres une école et un muséum d'anatomie qu'il légua à l'université de Glasgow, dans laquelle il avait été élevé. — Son frère, Jean, né en 1728, mort en 1793, l'aida dans ses recherches anatomiques, et fit lui-même d'importantes découvertes, particulièrement sur les dents et sur le développement de la rage. Il a publié : *Histoire naturelle des dents et de leurs maladies*, 1771 ; *Traité sur les plaies d'armes à feu*, 1794. Il inventa, pour opérer la fistule lacrymale, un instrument qui a conservé son nom. Ses *Œuvres complètes*, réunies par le docteur Palmer, ont été traduites en français avec notes, par G. Richelot, 1840.

HUNTINGDON, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur l'Ouse, à 84 kil. N. de Londres ; 3,267 ; bière, commerce de houille, bois, etc. Patrie d'Olivier Cromwell. — Le comté de Huntingdon, jadis habité par les *Iceni*, est enclavé entre ceux de Northampton et de Cambridge, sauf au S. O., où il est borné par celui de Bedford : il a 49 kil. sur 35, et compte 53,149 hab. C'est un pays agricole, presque sans industrie, marécageux en grande partie.

HUNTON (Phil.), publiciste anglais, d'une secte non conformiste, fut favorisé par Cromwell, et publia sous Charles II un *Traité de la monarchie* où il soutenait les doctrines constitutionnelles et libérales ; cet ouvrage, contraire à la doctrine du droit divin, fut condamné par un décret du roi en 1683, et fut réfuté par quelques publicistes à gages, notamment par Filmer. L'auteur était mort dès 1682.

HUNTSVILLE, ville des Etats-Unis (Alabama), à 270 kil. N. de Cahawba ; 15,000 hab. Coton.

HUNYAD, comitat des États autrichiens (gouvernement de Transylvanie), dans le territoire des Hongrois, est borné au N. et au N. E. par les comitats de Zarand et de Weissembourg inférieur, au S. et au S. E. par la Valachie, à l'O. par les comitats hongrois d'Arad, de Krassova, etc. : 130 kil. sur 80 ; 147,000 hab. Ch.-l., Nagy-Enyed. Il se divise en trois parties principales, la vallée de Hetzing, et les cercles en deçà et au-delà du Maros.

HUNYAD (BANFI-), bourg de Hongrie (Klausenburg), à 44 kil. N. O. de Klausenburg.

HUNYADE (Jean), surnommé *Corvin*, vaïvode de Transylvanie, né vers 1400, descendait, dit-on, des Paléologues, empereurs de Constantinople ; suivant d'autres, son père aurait été l'empereur Sigismond. Il fut pendant plusieurs années le défenseur de la Hongrie contre les Ottomans. Plusieurs fois déjà il avait vaincu ces ennemis, lorsqu'en 1440 il fut nommé vaïvode de Transylvanie par le jeune Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie. Après la mort de Wladislas (1444), il fut appelé à gouverner la Hongrie pendant la minorité de Ladislas V ; et durant une régence de douze années il prouva qu'il était aussi grand politique que bon guerrier. En 1448 il soutint pendant trois jours dans les plaines de Cassovie tout l'effort de l'armée ottomane, quatre fois plus nombreuse que la sienne ; en 1456 sa belle défense de Belgrade contre Mahomet II mit le comble à sa gloire. Il mourut cette même année de ses blessures, laissant à la Hongrie un second défenseur dans la personne de son fils, Mathias Corvin. La famille des Hunyade avait dans ses armes un corbeau tenant dans son bec un anneau d'or ; il est probable que c'est de là que lui vint le surnom de Corvin (*Corvinus*), qu'on a donné à Jean Hunyade.

HUPPAZOLI (François), centenaire, né à Casal (Piémont), en 1587, voyagea dans le Levant, séjourna longtemps à Scio, où il se livra au commerce, fut nommé, à l'âge de 82 ans, consul de Venise à Smyrne, jouit pendant toute sa vie d'une santé parfaite, qu'il dut à la constante régularité de son régime, et mourut en 1702, âgé de 115 ans. Il s'était marié cinq fois, et épousa à 98 ans sa dernière femme, dont il eut encore 4 enfants.

HUREPOIX, petit pays de l'ancienne France, dans la partie méridionale de l'Ile-de-France, forme auj. l'arrondissement de Rambouillet dans le dép. de Seine-et-Oise ; il avait pour ch.-l. Dourdan. Il fut donné en apanage à divers princes de la famille royale des Capétiens.

HURIEL, ch.-l. de canton (Allier), à 10 kil. N. O. de Montluçon ; 1,800 hab.

HURON (lac), grand lac de l'Amérique du Nord, un des plus vastes du globe, par 81° 45'-87° long. O., 43° 20'-46° 27' lat. N. : 380 kil. sur 220 ; il communique au N. O. avec le lac Supérieur, par le détroit de Sainte-Marie ; à l'O. avec le lac Michigan par celui de Michilimackinac ; à l'E., par le Severn, avec le lac Simcoe qui communique lui-même avec le lac Ontario ; enfin au S. E. avec le lac Érié par la riv. et le lac Saint-Clair. Il est traversé du N. O. au S. par la ligne de démarcation entre le Canada et les États-Unis. Sa forme est très irrégulière ; il s'y trouve beaucoup d'îles, entre autres celle de Manatoulin. Il doit son nom aux Hurons, qui jadis habitaient sur ses bords.

HURON, nom commun à deux rivières de l'Amérique du Nord, dites, l'une, *le Huron du lac Érié*, l'autre, *le Huron de Saint-Clair*, du nom des lacs

où elles se perdent; la première a un cours de 180 kil., l'autre de 120.

HURONS, peuple indigène de l'Amérique du Nord, errait sur la côte orientale du lac Huron, lors de la découverte du Canada par les Français : ils réclamèrent la protection des Français contre les Iroquois leurs ennemis : mais ceux-ci parvinrent à les chasser du territoire qu'ils occupaient. D'autres Hurons vivaient entre les lacs Huron et Ontario et sur les bords du fleuve Saint-Laurent. Ils ont aussi disparu. Il ne subsiste plus aujourd'hui de Hurons qu'à la petite mission de Lorette, à 8 kil. N. de Québec, où se trouvent 200 cultivateurs descendants des anciens Hurons. Leur idiome s'est aussi perdu.

HURTADO DE MENDOZA. *Voy.* MENDOZA.

HUSCH (prononcez *Houch*), ville de Moldavie, sur le Pruth, à 77 kil. S. E. d'Iassy. Évêché. Pierre-le-Grand et Baltadji-Méhémet y signèrent le fameux traité négocié par Catherine I en 1711.

HUSKISSON (William), homme d'état anglais, né en 1770 à Birch-Moreton, dans le comté de Worcester, mort en 1830, fut d'abord secrétaire particulier de lord Gower, ambassadeur d'Angleterre en France (1792), devint, sous le ministère Pitt, sous-secrétaire d'état de la guerre (1795), puis secrétaire de la trésorerie, s'attacha ensuite à Canning, et fut, sous ce ministre, président du bureau du commerce (1823). Il était entré à la Chambre des Communes dès 1796. Soit comme ministre, soit comme député, Huskisson se distingua par ses profondes connaissances dans les finances et l'économie politique. Disciple de Smith, il combattit avec force le système prohibitif, fit abaisser les tarifs de douane, et prouva par les faits qu'on ne faisait par là qu'augmenter les recettes et favoriser la prospérité du pays. Il périt de la manière la plus malheureuse en septembre 1830, écrasé par une locomotive à Liverpool, où il était venu pour assister à l'inauguration du chemin de fer.

HUSS (Jean), hérésiarque, né à Huss, bourg de Bohême, de parents pauvres, entra dans l'état ecclésiastique, devint en 1409 recteur de l'université de Prague, et fut choisi pour confesseur par la reine de Bohême, Sophie de Bavière. Ayant eu connaissance des doctrines du réformateur anglais, Jean Wicleff, il les embrassa avec chaleur, les propagea avec zèle, rejetant l'autorité du pape, attaquant les vices du clergé, les excommunications, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints, la communion sous une seule espèce, etc., et se fit rapidement de nombreux partisans. Il soutint ses opinions dans plusieurs écrits, notamment dans un *Traité de l'Église*. Déféré pour cet ouvrage au tribunal du Saint-Siége, il fut excommunié par le pape Alexandre V, et en appela au concile de Constance. Il se rendit à ce concile en 1414, muni d'un sauf-conduit de l'empereur. Il fut déclaré hérétique par ce concile, et ayant refusé de se rétracter, il fut, malgré son sauf-conduit, livré au bras séculier, et brûlé vif à Constance en 1415. Il déploya sur le bûcher un courage admirable. Sa mort souleva toute la Bohême et devint le signal d'une guerre sanglante (*Voy.* HUSSITES). La collection des œuvres de Jean Huss a été publiée en 1558 à Nuremberg, 2 vol. in-fol., avec une préface de Luther, et réimprimée en 1715, sous le titre de *Joannis Hussii et Hieronymi Pragensis confessorum Christi historia et monumenta*.

HUSSEIN, que l'on écrit aussi *Hossein*, *Hoccin*, nom commun à un grand nombre de personnages musulmans dont nous citerons les plus célèbres :

HUSSEIN, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut, après la mort de son frère aîné Hassan (669 de J.-C.), considéré par les Chyites comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vivait en paix à la Mecque, lorsqu'après la mort de Moaviah (680), il fut appelé à Koufa par les habitants de cette ville, qui lui promettaient de le saluer calife : il se rendit à cette invitation accompagné seulement d'une centaine d'hommes ; mais il fut arrêté dans sa marche et mis à mort par les troupes de Yésid, fils de Moaviah, qui s'était déjà fait proclamer calife. Il périt à quelque distance au S. O. de Bagdad, dans les plaines voisines de Kerbelah, au lieu qu'on nomma depuis *Mesched-Hussein* ou *Tombeau de Hussein* (*Voy.* ce nom); ce lieu est regardé par les Musulmans comme sacré et est pour eux un but de pèlerinage. Le jour de la mort de Hussein est pour les Chyites un jour néfaste ; il tombe le 10 octobre.

HUSSEIN-BEHADER (Aboul-Gazi), dernier sultan de Perse de la race de Tamerlan, né à Hérat en 1438. Il était d'abord sans héritage, mais il sut se faire un parti puissant, s'empara d'Asterabad, se fit reconnaître en 1459 roi du Mazandéran, envahit le Khoraçan, prit Balkh, puis Hérat (1470), et forma ainsi dans la Perse orientale un royaume qu'il rendit longtemps florissant. Il mourut en 1506, à 68 ans, après en avoir régné 40. Ce prince eut pour visir Aly-Chyr, qui contribua beaucoup à l'éclat de son règne. — Hussein laissa ses états à ses deux fils Ezzaman et Moddaffer-Hussein; mais ces princes ne tardèrent pas à se diviser, et ils furent détrônés dès l'an 1507 par le khan des Usbeks.

HUSSEIN (CHAH-), un des derniers Sophis de Perse, monta sur le trône en 1694 ; c'était un prince pieux et d'un caractère doux, mais sans énergie. Des révoltes éclatèrent de tous les côtés ; l'un des chefs d'insurgés, Mir-Mahmoud, déjà maître du Kandahar, vint à la tête des Afghans attaquer Ispahan, capitale de la Perse, s'en empara après un long siége en 1722, et força le faible Chah-Hussein à abdiquer en sa faveur. Chah-Hussein vécut encore quelques années et fut massacré en 1729 avec sa famille par Aschraf, successeur de Mahmoud. Toutefois il laissa un fils qui fut replacé sur le trône par le fameux Thahmasp-Kouli-khan. La France entama sous ce règne des négociations avec la Perse, et signa avec elle en 1708 un traité de commerce assez avantageux.

HUSSEIN-PACHA, surnommé *Koutchouk* (*le Petit*), favori du sultan Sélim II, né en Circassie ou en Géorgie, vers 1750, mort en 1803, avait été élevé comme page avec Sélim ; il fut nommé par ce prince en 1789 capitan-pacha (grand-amiral). Il alla en 1798 combattre le rebelle Passwan-Oglou, mais sans pouvoir le réduire ; et commanda en 1801 la flotte turque qui, jointe à celle des Anglais, décida l'évacuation de l'Égypte (1801). Il donna un grand développement à la marine, introduisit d'utiles réformes, et fit, malgré la résistance des janissaires et des ulémas, discipliner et armer une partie de ses troupes à l'européenne.

HUSSEIN-PACHA, dernier dey d'Alger, né à Smyrne vers 1773, avait d'abord fait partie de la milice turque d'Alger. Il fut proclamé dey en 1818 ; il régnait depuis dix ans, lorsqu'il s'attira la colère de la France par une insulte grossière : importuné des réclamations que lui adressait le consul français, M. Deval, il le frappa rudement de son chasse-mouche : n'ayant voulu accorder aucune satisfaction pour cette insulte, il vit bientôt paraître devant Alger une flotte formidable que commandait le maréchal Bourmont. Les troupes, débarquées le 14 juin 1830 à la baie de Sidi-Féruch, se dirigèrent immédiatement sur Alger et commencèrent le 4 juillet à battre en brèche la Casbah (ou citadelle). Hussein, qui, dans son orgueilleuse ignorance, se croyait invincible et avait négligé de prendre aucune des mesures nécessaires pour se défendre, fut dès le lendemain obligé de capituler. On lui permit de se retirer avec une partie

de ses trésors (5 juillet). Il alla d'abord à Naples, puis à Livourne, vint un instant à Paris et mourut à Alexandrie en 1838.

HUSSEIN-ABAD, *Mithridatium*, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), à 110 kil. S. O. d'Amasieh.

HUSSINETZ, bourg de Bohême, à 36 kil. S. O. de Piseck ; 750 hab. Patrie du célèbre réformateur Jean Huss et de Nicolas de Hussinetz, chef hussite.

HUSSITES (Guerre des). On désigne ainsi la guerre civile qui désola la Bohême après le supplice de J. Huss à Constance (1417). Les partisans de ce réformateur, profitant de la faiblesse de l'empereur Wenceslas, prirent les armes sous la conduite de Jean Ziska et de Nicolas de Hussinetz, se fortifièrent dans le cercle de Béchin, et y bâtirent la ville de Tabor, qui leur servit de forteresse. En 1419, ils s'opposèrent à l'élection de Sigismond comme roi de Bohême, et battirent les Impériaux en plusieurs rencontres; mais ils furent bientôt affaiblis, et par les discordes qui éclatèrent entre eux, et par la mort de leurs principaux chefs, Nicolas (1420), et Ziska (1424); cependant Koribut, neveu de Vitold, grand-duc de Lithuanie, qui avait été élu roi de Bohême par une partie des Hussites en 1422, releva pendant quelque temps leurs espérances. Il remporta une victoire sur les Impériaux à Aussig (1426), mais il se vit obligé d'abdiquer l'année suivante. André Procope, autre chef des Hussites, ranima leur courage par les victoires de Miess (1427) et de Tachau (1431); l'Autriche, la Franconie, la Saxe, la Bohême catholique, la Lusace et la Silésie, furent ravagées par ses troupes, et devinrent le théâtre de cruautés inouïes. Tout le monde cependant soupirait après la paix, et on entra en négociations. Un premier arrangement proposé à Prague (1433), et connu sous le nom de *Compactata de Prague*, ne fut pas accepté par tous les partis, et les hostilités furent reprises ; mais la victoire de Bœhmisch-brod (1434), remportée par les Catholiques unis à la partie la plus modérée des Hussites, les Calixtins (*Voy.* ce mot), mit fin à la guerre. Sigismond fut reconnu roi, et jura les *Compactata*. Les Hussites, trop faibles pour reprendre les armes, ne défendirent plus leurs droits que dans les diètes. Ils finirent par disparaître ou se confondirent dans la secte nouvellement formée des frères Moraves.

HUSUM, ville du Danemark (Sleswig), ch.-l. de bailliage, à 31 kil. O. de Sleswig, sur la mer du Nord; 4,200 hab. Tabac, huile, eau-de-vie de pomme de terre; toiles imprimées. Commerce.

HUSZTH, ville de Hongrie (Marmarosch), à 28 kil. N. E. de Halmi ; 4,000 hab. Château-fort.

HUTCHESON (François), moraliste, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, mort en 1747, dirigea d'abord avec succès une école à Dublin ; s'étant fait connaître avantageusement par divers ouvrages de philosophie, il fut appelé en 1729 à la chaire de philosophie morale de Glasgow. Il peut être considéré comme le véritable fondateur de la philosophie dite *écossaise*. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, 1725, traduit en français par Laget, 1749; *Essai sur les passions*, 1728 ; *Système de philosophie morale*, 1755 (posthume), traduit par Eidous, 1770. Hutcheson fait consister la vertu dans la bienveillance et le désintéressement ; il distingua parfaitement dans ses écrits le bien de l'utile, et établit solidement l'existence d'un *sens moral* et d'un *sens du beau* qui jugent de la bonté et de la beauté comme le goût physique juge des saveurs.

HUTCHINSON (John), né à Spennythorn (York), en 1674, mort en 1737, était intendant du duc de Somerset. Il s'occupa de minéralogie et de physique appliquée à la religion, et prétendit que toutes les connaissances naturelles, physiques aussi bien que philosophiques et théologiques, sont renfermées dans l'Écriture. Il publia dans ce but un ouvrage intitulé : *Principes de Moïse*, 1724 et 1727. Il ramenait tous les agents de la nature à trois : le feu, la lumière et l'esprit, qui n'étaient eux-mêmes que des transformations d'un principe unique, l'air ; il trouvait dans cette bizarre doctrine l'explication du mystère de la Trinité.

HUTCHINSON (John Hély), général anglais, né en 1757, mort en 1832, se distingua dans la campagne d'Égypte, remplaça Abercrombie dans le commandement en chef, en 1801, et la même année força les Français à capituler dans le Caire et à évacuer l'Égypte. Il fut en récompense fait baron d'Alexandrie et comblé d'honneurs.

HUTTEN (Ulric de), réformateur, né en 1488 d'une famille noble de Franconie, s'enfuit à 16 ans d'un monastère où on le retenait de force, et mena quelque temps la vie la plus aventureuse. Il voyagea, étudia le droit à Pavie, puis fut réduit à se faire soldat dans l'armée autrichienne ; il composait en même temps des vers latins qui lui procurèrent bientôt une grande réputation, et qui lui firent décerner par l'empereur Maximilien la couronne poétique. Il se joignit à Luther pour opérer la réforme, et trouva un puissant appui d'abord dans Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, puis dans François de Sickingen ; mais, bientôt abandonné de ses protecteurs, il se vit privé de toute ressource ; il erra de ville en ville, prêchant partout ses doctrines, et mourut à Zurich en 1523, n'ayant que 35 ans. On a de lui : *Ars versificandi*, Wittemberg, 1511; *Epistolæ obscurorum virorum*, 1516, satire piquante dans laquelle il défend Reuchlin, son ami, contre quelques théologiens de Cologne ; *Super interfectione propinqui sui deplorationes*, 1519, discours éloquents qui avaient pour but d'armer l'Allemagne contre le duc de Wurtemberg, qui avait assassiné un des cousins de Hutten (1516) ; *Dialogi*, Mayence, 1520 : dans ces dialogues, il attaque avec la plus grande force l'Église romaine. On l'a surnommé le Cicéron et le Démosthènes de l'Allemagne. Ulric de Hutten publia en 1518 deux livres inédits de Tite-Live, et découvrit en 1519 des manuscrits de Quintilien et de Pline. Ses *Œuvres* ont été publiées par M. E. Münch, Berlin, 1821-1825, 5 vol. in-8.

HUTTON (James), médecin et chimiste, né à Edimbourg en 1726, mort en 1797, était fils d'un marchand. Il fut reçu docteur à Leyde en 1749, cultiva avec succès l'agriculture, la minéralogie, la géologie, la physique, la philosophie, les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Théorie de la terre*, 1798, 2 vol. in-8 (il y explique l'état actuel des corps terrestres par une fusion ignée primitive) ; *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 3 vol. in-4, 1794 (il y professe des doctrines analogues à celles de Boscovich et de Berkeley) ; *Dissertations sur la philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu*, 1794, 1 vol. in-8.

HUTTON (Charles), mathématicien anglais, né en 1737, à Newcastle-sur-Tyne, mort en 1823, tint d'abord une petite école à Jesmond, puis fut nommé au concours professeur de mathématiques à l'académie militaire de Woolwich (1772), et remplit ces fonctions pendant 34 ans. Il avait été nommé en 1776 membre de la Société royale de Londres. On lui doit un grand nombre d'ouvrages : *Traité de l'arpentage*, Newcastle, 1770; *Traité de mathématiques et de physique*, Londres, 1786, in-4 ; *Dictionnaire des sciences mathématiques et physiques*, Londres, 1796, 2 vol. in-4 ; *Tables mathématiques contenant les logarithmes*, 1785 et 1811; *Abrégé des Transactions philosophiques*, 1803, 1809, 6 vol. in-4, recueil fait avec soin et d'une haute valeur pour ceux qui cultivent les sciences.

HUTWYL, ville de Suisse (Berne), à 39 kil. N. O. de Lucerne : 2,600 hab. Foire de bestiaux.

HUYGHENS (Christian) de Zuylichem, savant hollandais, fils de Constantin Huyghens, ministre de Guillaume III, prince d'Orange, diplomate et homme de lettres distingué, naquit à La Haye en 1629, débuta en 1651 par des travaux de géométrie, découvrit en 1656, avec le secours d'objectifs qu'il avait construits lui-même, un satellite de Saturne et bientôt après l'anneau qui entoure cette planète (1659), appliqua le premier le mouvement du pendule aux horloges (1657), et le ressort spiral aux montres (1673), et fit une foule d'autres découvertes d'une utilité toute pratique. Recherché par tous les princes de l'Europe, il visita la France, l'Angleterre, et fut en 1665 appelé à Paris par Louis XIV, qui le nomma, un des premiers, membre de l'Académie des Sciences, et lui donna une pension considérable. Il composa à Paris plusieurs de ses principaux ouvrages, sa *Dioptrique*, son *Traité de la percussion*, son *Horologium oscillatorium* (1673). Il retourna dans sa patrie à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes (1681), et mourut à La Haye en 1695, après avoir fait de nouvelles découvertes, surtout en optique. Il eut le tort, à la fin de sa vie, de ne pas reconnaître tout le mérite du système de Newton et du nouveau calcul inventé par Leibnitz. On lui reproche aussi de s'être laissé quelquefois aller à des hypothèses gratuites. Ses *Œuvres* ont été recueillies par S'Gravesande en 4 vol. in-4, Leyde et Amsterdam, 1724-1728. M. Uylenbrœck a publié à La Haye en 1833 un recueil de *Lettres* de Huyghens à Leibnitz et autres, tirées de la bibliothèque de Leyde, 2 vol. in-4.

HUYOT (Jean-Nicolas), architecte, membre de l'Institut, né à Paris en 1780, mort en 1840, étudia l'architecture sous Peyre et la peinture sous David. En 1807 il remporta le grand prix d'architecture, et fut envoyé en Italie, où il s'appliqua surtout à l'étude de l'archéologie. Il commença sa réputation par la restauration du temple de la Fortune à Préneste ; il se rendit ensuite dans le Levant, visita l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte (où il traça en partie le plan du canal du Nil à Alexandrie), enfin la Grèce. De retour en France avec de précieuses collections (1822), il fut bientôt nommé professeur d'histoire à l'Ecole royale d'architecture. En 1823, l'Académie des Beaux-Arts le reçut dans son sein, et la même année il fut chargé de continuer les travaux de l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile, qu'il eut la gloire d'achever (1838).

HUYSE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 19 kil. S. O. de Gand : 3,500 hab.

HUYSUM (VAN). *Voy.* VAN HUYSUM.

HUZARD (J.-B.), habile vétérinaire, né à Paris en 1755, mort en 1839, étudia à l'école d'Alfort, récemment fondée, forma dans Paris un établissement de maréchalerie qui devint très florissant, fut pendant 40 ans expert auprès des tribunaux pour toutes les affaires relatives à son art, et fut nommé inspecteur général des écoles vétérinaires, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il avait été de bonne heure admis à la Société royale de médecine, et entra en 1795 à l'Institut. On lui doit le perfectionnement de plusieurs espèces de chevaux, de moutons, etc. Huzard a publié une foule d'ouvrages sur son art ; c'est lui qui a rédigé les articles de médecine vétérinaire dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il avait formé une bibliothèque de 40,000 vol. sur l'art vétérinaire.

HWEN, petite île du Danemark, à 24 kil. N. E. de Copenhague : 8 kil. de tour. Tycho-Brahé y habitait le château d'Uranienburg.

HYACINTHE, jeune prince lacédémonien, d'une grande beauté, était fils d'Amyclas. Il fut, selon la Fable, aimé à la fois d'Apollon et de Zéphyre, et donna la préférence au premier. Un jour qu'il jouait au disque avec le dieu, Zéphyre, pour se venger, poussa le palet contre le front d'Hyacinthe, qui en mourut. Apollon, désespéré, le métamorphosa en une fleur, qui prit de lui le nom d'*hyacinthe*, et il grava sur les pétales de la fleur les deux premières lettres de son nom. Hyacinthe était adoré comme une divinité à Sparte et chez les Amycléens.

HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né dans le diocèse de Breslau en Silésie, en 1183, était d'une des premières familles de la Pologne. En 1217 il fonda à Cracovie un monastère de Dominicains, et alla ensuite prêcher l'Evangile dans la Mazovie, la Poméranie, le Danemark, la Suède, la Norwége et l'Ecosse, opérant de nombreuses conversions. A son retour, il fit un voyage à Constantinople, parcourut la Grande Russie et fonda un monastère à Kiev. Il mourut à Cracovie en 1257. On rapporte de lui toutes sortes de miracles. L'Eglise le fête le 11 septembre.

HYADES (du grec *hyein*, pleuvoir), filles d'Atlas, roi de Mauritanie. Elles furent si affligées de la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse, qu'elles en moururent de regret. Elles furent changées en une constellation qui préside à la pluie. On en compte généralement sept, quelquefois cinq. Elles forment le front de la constellation zodiacale du taureau. — On donne aussi pour père aux Hyades Cadmus ou encore l'Océan, et on les place dans l'île de Naxos, à Dodone ou sur le mont Nysa.

HYANTES, peuple primitif de la Béotie, fut chassé de ce pays par Cadmus ; ils se retirèrent probablement dans la Phocide, où ils fondèrent la ville de *Hyampolis* sur le Parnasse.

HYAS. *Voy.* HYADES.

HYBLA, nom commun à trois villes de Sicile, la première dite *Hybla major*, auj. *Paterno*, à 20 kil. N. O. de Catane, dans le Val-di-Demona ; — la seconde, *Hybla minor* ou *Heræa*, auj. *Calatagirone* ou *Ragusa*, à 20 kil. S. E. de *Leontini* ; sur les coteaux qui environnaient celle-ci, on recueillait un miel délicieux qui était regardé comme égal à celui de l'Hymette en Attique ; — la troisième, dite *Hybla parva*, et depuis *Megara*, sur la côte S. E. de la Sicile, au N. de Syracuse, au N. E. d'*Hybla minor* et au S. E. d'*Hybla major*. On en voit auj. les ruines sur les bords du fleuve Cantaro.

HYCCARA, auj. *Muro-di-Carini*, ville de Sicile, sur la côte N. Patrie de la fameuse Laïs.

HYCSOS, ou *Rois pasteurs*, chefs de tribus nomades de pasteurs, la plupart Arabes ou Phéniciens, qui envahirent l'Egypte vers l'an 2310 av. J.-C. et qui y formèrent la dix-septième dynastie. *Salatis* le premier des rois Hycsos, s'établit à Memphis où il régna 19 ans. Ses successeurs se maintinrent en Egypte pendant 240 ans, et furent chassés par le Pharaons Thébains, Misphragmoutosis et Thoutmosis, vers 2050 avant J.-C. Ils conservèrent même beaucoup plus tard leur autorité sur quelques cantons de l'Egypte, et ne furent entièrement chassés qu'au bout de cinq siècles. Ce que l'on sait des *Hycsos* ne repose que sur le témoignage de Manéthon. Quelques savants confondent les *Hycsos* avec les Hébreux.

HYDASPE, *Hydaspes*, auj. le *Djelem*, fleuve de l'Inde N. O., venait des monts Imaüs et tombait dans l'*Accsines*, après avoir traversé le roy. de Porus et le pays des Glauses. Des cinq rivières du Pendjab, c'est celle qu'on rencontrait la seconde en allant de l'O. à l'E. Le passage de l'Hydaspe par Alexandre en 326 et la bataille livrée sur ses bords sont au nombre des plus beaux faits d'armes de ce grand capitaine. C'est sur l'Hydaspe que, ramené en arrière par les murmures de ses soldats, il s'embarqua avec 200 vaisseaux pour descendre jusqu'à l'Indus et de là jusqu'à l'Océan.

HYDE (Thomas), orientaliste anglais, né à Billingsley en 1636, mort en 1703, fut conservateur de la Bibliothèque bodléienne, professeur d'hébreu et d'arabe à Oxford, secrétaire-interprète pour les langues orientales. On a de lui : *Tabulæ longitudinis ac latitudinis stellarum fixarum ex observationibus Ulugh-Beighi*, Oxford, 1665, in-4; *Catalogus bibliothecæ Bodleïanæ*, 1674, in-fol.; *de Ludis orientalibus*, 1694, in-8, fig.; *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, 1700, etc. Dans ce dernier ouvrage, il établit que les Perses ont toujours conservé la notion d'un Dieu unique.

HYDE, comte de Clarendon. *Voy.* CLARENDON.

HYDERABAD. *Voy.* HAÏDERABAD.

HYDER-ALI. *Voy.* HAÏDER-ALI.

HYDRA, *Hydrea*, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, sur la côte de l'Argolide, par 21° 12' long. E., 37° 26' lat. N. : 16 kil. sur 5; 30,000 hab. Montagnes, peu de fertilité. Commerce. Les Hydriotes passent pour les plus habiles et les plus braves marins de la Grèce. Cette île fut peuplée par des Samiens fugitifs, au temps de Polycrate; mais elle ne joue aucun rôle dans l'histoire de la Grèce ancienne. En 1470 elle servit de refuge à des Albanais qui fuyaient la domination ottomane. Ceux-ci fondèrent la bourgade d'Hydra sur une montagne escarpée, près de la côte; ils commencèrent bientôt à faire le commerce de cabotage dans l'Archipel, et à l'aide d'un léger tribut obtinrent la protection de la Porte. Plus d'une fois les Turcs trouvèrent parmi les Hydriotes d'habiles matelots pour armer leurs flottes; mais lors de la guerre de l'indépendance, les Hydriotes furent les plus cruels adversaires de la marine turque, dont la destruction fut en grande partie leur ouvrage.

HYDRAOTE, *Hydraotes*, auj. le *Ravei* ou le *Beyah*, riv. de l'Inde N. O., venait de l'Imaüs et tombait dans l'*Acesines*, après avoir séparé le roy. du second Porus d'avec le pays des Cathéens. En allant de l'O. à l'E., c'est la quatrième des cinq grandes rivières qu'on rencontre dans le Pendjab.

HYDRE DE LERNE, serpent monstrueux, né de Typhon et d'Echidna, séjournait dans les eaux du lac de Lerne en Argolide. Il avait sept têtes, et chacune repoussait à mesure qu'on la coupait, à moins qu'on ne brulât immédiatement la plaie. Hercule aidé d'Iolas en délivra la terre : cet exploit est un des douze travaux que lui imposa Eurysthée. Après avoir tué le monstre, le héros trempa ses flèches dans son sang empoisonné, pour rendre incurables les blessures qu'il ferait. Le monstre fut transporté au ciel, où il forme la constellation australe de l'*Hydre*. On pense que l'Hydre de Lerne n'était autre chose qu'un marais d'où s'échappaient des miasmes pestilentiels et qu'Hercule parvint à dessécher.

HYDRIOTES, habitans d'Hydra. *Voy.* HYDRA.

HYDRONTE, *Hydruntum*, auj. *Otrante*, ville d'Italie, dans l'Apulie méridionale ou Iapygie, à l'entrée de l'Adriatique. D'Hydronte à Orique en Epire, il n'y a que 60 kil. Pompée avait, dit-on, songé à l'inexécutable projet de jeter un pont entre ces deux villes.

HYÈRES, *Arcæ*, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. E. de Toulon, à 5 kil. de la mer et de la rade d'Hyères, qui est très vaste et très sûre : 8,880 hab. Position délicieuse : orangers, oliviers, pêchers. Climat le plus chaud de la France; on y envoie les malades affectés de phthisie. Commerce d'huile d'olives, vins, grenades, oranges, etc. — Au moyen âge cette ville portait le nom d'*Ahires*, corruption de l'ancien nom latin *Arcæ*; au XIIIe siècle, elle avait un port d'où l'on s'embarquait pour la Palestine. Longtemps elle fut l'apanage des vicomtes de Marseille, qui la cédèrent au comte de Provence, Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Patrie de Massillon.

HYÈRES (îles d'), *Stœchades*. On nomme ainsi 4 îles sur la côte du départ. du Var : Porquerolles, Port-Croz, Bagneaux, l'île du Levant ou Titan : les deux premières sont habitées. Elles font partie du canton d'Hyères; 1,000 hab. environ. — François I érigea ces îles en marquisat (1531) sous le nom d'*Iles d'Or*, que leur donnaient les Romains. Ce marquisat fut d'abord possédé par la maison d'Ornans, qui en céda une partie à celle de Roquendoff; mais la garde de ces îles ayant été négligée par leurs possesseurs, la couronne s'en saisit et y mit une garnison. Les Anglais ravagèrent les îles d'Hyères lors du siége de Toulon, en 1793.

HYGIE, c.-à-d. santé, déesse de la santé, était fille ou femme d'Esculape. On la représente avec une coupe et le plus souvent avec un serpent qui veut boire dans cette coupe.

HYGIN, *C. Jul. Hyginus*, grammairien latin, natif d'Alexandrie ou d'Espagne, fut d'abord esclave de Jules-César, et fut affranchi par Auguste, qui lui confia le soin de la bibliothèque palatine. Il fut lié avec Ovide, qui, dans la suite, se brouilla avec lui. On a sous son nom deux ouvrages qui sont très utiles pour l'étude de la mythologie : un recueil de *Fables mythologiques* et l'*Astronomicum poeticum*, publiés tous les deux dans les *Mythographi latini* de Muncker, Amsterdam, 1681. Ces deux ouvrages sont si mal écrits qu'on croit qu'ils ne sont pas de l'affranchi d'Auguste.

HYGIN, pape de 138 à 142, n'a rien fait de remarquable.

HYKSOS. *Voy.* HYCSOS.

HYLAS, favori d'Hercule, célèbre par sa beauté, accompagna le héros dans l'expédition des Argonautes et se noya en puisant de l'eau dans un fleuve. Les poëtes ont feint qu'il avait été enlevé par les nymphes du fleuve, éprises de sa beauté. Hercule fut inconsolable de cette perte.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire, fut, après la mort de son père, le chef des Héraclides, et épousa Iole, qui avait été la maîtresse d'Hercule. Chassé du Péloponèse par Eurysthée, il chercha un refuge chez les Athéniens, vint à la tête des Héraclides combattre Eurysthée et le tua (vers 1307 av. J.-C.); mais il ne put néanmoins rentrer dans ses états. Il périt lui-même quelque temps après dans un combat singulier contre Echémus, chef des Tégéates.

HYMEN ou **HYMÉNÉE**, *Hymenæus*, fils de Bacchus et de Vénus, présidait au mariage. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, couronné de roses, portant un flambeau et enveloppé dans un voile blanc et brodé de fleurs.

HYMETTE, *Hymettus*, auj. *Trelo-Vouno* ou *Dely-Dagh*, mont. de l'Attique, au S. et près d'Athènes, était célèbre par son miel exquis et par ses carrières de marbre.

HYPANIS, nom commun à deux rivières de l'Europe barbare, l'une et l'autre tributaires de la mer Noire; l'une, dite auj. le *Kouban*, sortait du Caucase, coulait au N. O., puis à l'O. et tombait dans le Palus-Méotide, dans le territoire de Phanagorie : l'autre, auj. le *Bog*, venue des contrées intérieures de la Scythie d'Europe, se perdait à Olbia dans l'estuaire du Borysthène.

HYPATIE, *Hypatia*, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie, née à Alexandrie vers 370 de J.-C., devint elle-même si habile dans les mathématiques et la philosophie que les magistrats d'Alexandrie l'invitèrent à faire des cours publics. Elle obtint les plus brillants succès et acquit un grand crédit sur Oreste, gouverneur de la ville; mais elle était païenne et peu favorable aux Chrétiens. Des fanatiques, excités par saint Cyrille, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, et traînèrent dans les rues ses membres en lambeaux, l'an 415 de J.-C. Les écrits d'Hypatie ont péri dans l'incendie de la bi-

bliothèque d'Alexandrie. Les anciens l'avaient surnommé *la Philosophe*.

HYPERBORÉENS, c.-à-d. *au-delà du Borée*, nom donné vaguement par les Grecs aux peuples et aux pays du Nord; on plaça d'abord le pays des Hyperboréens au N. de la Thrace, puis on le recula jusqu'aux monts Rhipées ou Riphées. On imaginait que par-delà ces montagnes existait un peuple chéri des dieux qui pratiquait toutes les vertus, qui vivait sans travail et sans trouble, à l'abri du souffle de Borée, dans un climat d'une douceur inaltérable. C'est du pays des Hyperboréens que l'on faisait venir le sage Abaris. On remarque de singuliers rapports entre les cultes d'Apollon ou de Diane et les traditions répandues sur les Hyperboréens; ces rapports s'expliquent en admettant que les habitants primitifs de la Grèce venaient du Nord et avaient rapporté leur culte en Grèce.

HYPÉRIDE, orateur athénien, disciple de Socrate et de Platon et rival de Démosthènes. Il fut avec cet orateur l'ennemi des Macédoniens et l'instigateur principal de la guerre Lamiaque. Après la bataille de Cranon, il fut livré à Antipater, qui lui fit souffrir d'horribles tortures, lui arracha la langue, et enfin ordonna de le mettre à mort, l'an 322 av. J.-C. Ses discours se sont perdus. On lui attribue un discours contre Alexandre, qui se trouve réuni d'ordinaire aux harangues de Démosthènes (c'est la dix-septième).

HYPÉRIE, *Hyperia*, premier nom de Camarine, en Sicile. *Voy.* TORRE-DI-CAMARINA.

HYPÉRION, fille d'Uranus et frère de Neptune, épousa Thya, et fut père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore. On le confond souvent avec Hélios ou le Soleil. *Voy.* TITANS.

HYPERMNESTRE, une des Danaïdes, épargna Lyncée son époux, et le fit échapper au massacre des fils d'Egyptus, malgré l'ordre de son père Danaüs. Celui-ci la cita en jugement pour la punir de sa désobéissance; mais le peuple la déclara innocente.

HYPHASE, *Hyphasis*, auj. le *Setledje*, rivière de l'Inde, au N. O. (la dernière qu'on rencontre dans le Pendjab actuel en allant de l'ouest à l'est), tombait dans l'*Acesines*, ou peut-être elle recevait cette grande rivière grossie de l'Hydaspe et de l'Hydraote, et alors se jetait dans l'Indus à Alexandrie, chez les Musicanes. Alexandre s'arrêta sur la rive droite (ou occidentale) de ce fleuve, et en mémoire de son apparition en ces lieux (qui devenaient la borne orientale de son empire), il y éleva douze autels.

HYPSELIS, auj. *Sciothb?* ville de l'Égypte ancienne, dans la Thébaïde, au S. et très près de Lycopolis, sur la gauche du Nil, était ch.-l. du nome Hypsélite.

HYPSILANTIS (famille des). *Voy.* YPSILANTIS.

HYPSIPYLE, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos. Les femmes de Lemnos ayant offensé Vénus, cette déesse inspira à leurs maris le dessein de les abandonner. Les Lemniennes indignées égorgèrent pendant une nuit tous les hommes de leur île. Hypsipyle seule conserva la vie au roi son père, et le fit sauver secrètement dans l'île de Chio. Cependant les Lemniennes, ayant découvert que Thoas était vivant, chassèrent sa fille de leur île. Elle fut enlevée par les pirates et vendue à Lycurgue, roi de Thessalie, qui la fit nourrice de son fils Archémore; elle fut la cause involontaire de la mort de ce prince (*Voy.* ce nom).

HYRCAN I (Jean), souverain pontife des Juifs, 136-107 av. J.-C., fils et successeur de Simon Machabée, soutint les Saducéens contre les Pharisiens, combattit Antiochus Sidetès, puis les Iduméens qu'il subjugua, et s'empara de Samarie.

HYRCAN II, souverain pontife et roi des Juifs, fils d'Alexandre Jannée, 79-40 av. J.-C., fut détrôné par son frère Aristobule, puis rétabli par les Romains; dépouillé de nouveau par Antigone, fils d'Aristobule, il fut enfin mis à mort par Hérode, l'an 30 av. J.-C. Il avait 80 ans.

HYRCANIE, *Hyrcania*, contrée d'Asie, s'étendait le long de la côte S. E. de la mer Caspienne, de l'embouchure de l'Ochus aux environs de celle du Maxeras, et avait à l'E. et au S. la Parthiène. Elle appartenait à l'empire perse et était comprise dans la 11ᵉ satrapie. Ses habitants étaient farouches et n'avaient que fort peu de villes. Ce pays était tout entouré de montagnes qui étaient remplies de tigres. L'Hyrcanie ancienne correspond à la partie orientale du Mazendéran, au Korkhan et à une partie du Daghestan.

HYRCANIENNE (MER). *Voy.* CASPIENNE (MER).

HYSTASPE, satrape perse, de la famille des Achéménides, fut le père de Darius I (*Voy.* ce nom).

HYTHE, ville d'Angleterre (Kent), à 17 kil. S. O. de Douvres, sur la Manche: 6,903 hab. C'est une des villes appelées *Cinque ports*; mais auj. son port est presque comblé.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

I

(N. B. *Cherchez aux lettres J et Y les mots qui ne seraient pas ici.*)

I, dans les abréviations, signifiait *Julius*, *Junius*, *Jupiter*; — ID. *Idus*.

IABLONOI, montagnes de la Russie d'Asie. *Voy.* STANOVOÏ.

IACCA, ville d'Hispanie, capit. des *Iaccetani*.

IACCETANI ou LACETANI, peuple d'Hispanie, dans la Tarraconaise, au N. de l'Èbre, et près des Pyrénées, entre les *Vascones* à l'O., les *Ceretani* à l'E., avait pour ville principale *Iacca* (auj. *Jaca*), à 50 kil. N. d'*Osca*.

IACCHUS, nom que l'on donnait à Bacchus dans les chants Eleusiniaques. *Voy.* BACCHUS.

IACOUB. *Voy.* JACOB.

IADERA, auj. *Zara*, ville de Dalmatie, capitale des Liburnes, à l'O. de *Metula*, au N. O. de *Scardona*.

IÆMTLAND, préfecture de Suède, dans le Norrland, par 61° 38'-65° 7' lat. N., et 9° 35'-14° 36' long. E., est bornée par les préfectures de Botnie occidentale au N. E., de Wester Norrland et de Gefleborg à l'E., de Stora Kopparberg au S., et par la Norwége à l'O. : 390 kil. sur 270; 40,000 hab. Ch.-l., OEstersund. Cette contrée est remplie de montagnes dont les sommets sont toujours couverts de neiges, et qui recèlent de nombreuses mines, surtout de cuivre et de fer; forêts immenses qui fournissent en abondance des bois de chauffage et de construction. Malgré la rigueur du climat on récolte quelques grains.

IAGO. *Voy.* SANTIAGO.

IAIK, riv. de Russie. *Voy.* OURAL.

IAKOUTES ou ZOKHI, peuple de Sibérie, habite dans la province d'Iakoutsk, sur les deux rives de la Lena, depuis la Vitime jusqu'à l'embouchure de la Lena, et depuis l'Anabara jusqu'au golfe de Penjin, puis au N. jusqu'à la Kolima. Les Iakoutes sont forts, courageux, idolâtres, polygames et très hospitaliers.

IAKOUTSK, ville de la Russie d'Asie, sur la Lena, par 126° 53' long. E., 62° 1' lat. N. : 1,140 hab. Ch.-l. de la prov. d'Iakoutsk; principal entrepôt de commerce avec Okhotsk et le Kamtchatka (pelleteries, rhubarbe, denrées chinoises). — La province d'Iakoutsk, une des huit grandes divisions de la Sibérie, est bornée au N. par la mer Glaciale arctique, à l'E. par la prov. d'Okhotsk, à l'O. par le gouvernement de Tomsk, au S. par la Mongolie : 2,600 kil. sur 1,700; 145,000 hab. Elle se divise en cinq cercles (Iakoutsk, Olckminsk, Olinsk, Selinginsk, Sachiversk). Le climat y est extraordinairement froid et le sol peu fertile.

IALYSE, ville de l'île de Rhodes. *Voy.* JALYSE.

IAMA, riv. de la Russie d'Asie (Okhotsk), descend des monts Stanovoï, coule au S. E., et se jette dans la baie d'Iamsk, après 140 kil. de cours.

IAMA, un des huit Vaçous dans la religion de Brahma, est le dieu de la nuit et des morts; il habite la région dite du Sud, où se trouvent les 21 enfers, compris sous le nom général de Nakara ou Gehennam. C'est lui qui juge les âmes au sortir de leur enveloppe terrestre.

IAMBLICHUS. *Voy.* JAMBLIQUE.

IAMBO, ville d'Arabie. *Voy.* JAMBO.

IAMBOURG, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 110 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur la Longa; 2,000 hab. Drap, batiste, bas de soie. Grande place octogone. Cette ville appartenait jadis à l'Ingrie; les Suédois la prirent en 1612, et Pierre-le-Grand en 1703. Catherine l'embellit beaucoup.

IAMSK (baie d'), baie de la Russie d'Asie, formée par la mer d'Okhotsk, par 58° 5' lat. N., et 172° long. E. : 80 kil. sur 35. Elle reçoit l'Iama.

IANA, rivière de Sibérie (Iakoutsk), naît dans les monts Stanovoï, se dirige du S. au N., et tombe dans la mer Glaciale arctique, par 71° 30' lat. N., et 134° long. E., après un cours de 900 kil.

IANINA, ville de Turquie. *Voy.* JANINA.

IAPODES ou IAPYDES, peuples d'Illyrie, sur la côte de l'Adriatique, entre Signia et Métule. Ils furent soumis aux Romains par Sempronius Tuditanus et Pandusius l'an 129 av. J.-C. *Métule* et *Avendo* étaient leurs villes principales.

IAPYGIE, *Iapygia*, auj. partie méridionale de la *Terre d'Otrante*, contrée d'Italie, dans l'Apulie, au S. de la Messapie, formait l'extrémité orientale de la Péninsule italique, et, s'étendant entre la mer Ionienne et le golfe de Tarente, se terminait par le *promontorium Iapygium*. *Hydronte*, *Callipolis*, *Leuca*, *Uxente*, *Valentium* étaient ses villes principales. On étendait quelquefois le nom d'Iapygie à toute la partie de l'Apulie habitée par les Grecs.

IAR, mot russe qui signifie *hauteur*, *élévation*, commence un grand nombre de noms géographiques. *Voy.* ci-après.

IARBAS, roi de Gétulie, vendit à Didon le terrain où elle fonda Carthage; il voulut épouser cette

princesse; mais celle-ci aima mieux se donner la mort que d'y consentir. Virgile, dans son Enéide, a supposé qu'Iarbas avait été vaincu par Enée, son rival, et que Didon ne s'était donné la mort que lorsqu'elle se vit abandonnée par Enée.

IARENSK, ville de la Russie d'Europe (Vologda), sur un affluent de la Viatka, à 600 kil. N. E. de Vologda; 4,800 hab. Tissus de coton; pelleteries, miel, etc.

IAR-IAKCHI, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement d'Omsk, par 49° lat. N., et 74° long. E., entre dans le Turkestan et tombe dans le Kara-sou, après un cours de 400 kil.

IARLSBERG, ville de Norwége (Aggerhuus), ch.-l. de comté, sur le golfe de Christiania, à 60 kil. S. de Christiania. Pêche active.

IAROPOLK, nom de deux grands-ducs de Russie, qui régnèrent à Kiev, le 1er de 973 à 980, le 2e de 1132 à 1138. Ce dernier tomba dans une embuscade que lui avait dressée Boleslas, roi de Pologne, et resta quelque temps prisonnier.

IAROSLAV (George), grand-duc de Russie, fils de Vladimir I, détrôna son frère Swiatopolk en 1018, et régna jusqu'en 1054. Il eut à étouffer plusieurs révoltes, et combattit avec succès Boleslas roi de Pologne et les empereurs de Constantinople. Il s'appliqua aussi aux arts de la paix, encouragea l'architecture et la peinture, éleva des écoles, fit des lois sages, et rendit la Russie respectable. Henri I, roi de France, épousa Anne de Russie, sa fille. Iaroslav fonda la ville qui porte son nom.

IAROSLAV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Iaroslav, sur le Volga, rive droite, à 260 kil. N. E. de Moscou; 20,000 hab. Archevêché, 84 églises avant l'incendie de 1768. Grand séminaire ecclésiastique (1,200 élèves); école des hautes sciences qui jouit du rang d'université. Industrie active (toiles, surtout pour le service de table, soieries, chapeaux de feutre, orfèvrerie, etc.). Grand commerce avec Moscou, Saint-Pétersbourg, etc. — Iaroslav fut fondée en 1026 par Iaroslav, fils de Vladimir-le-Grand. Elle fit d'abord partie de la principauté de Rostov, appartint ensuite à celles de Vladimir, puis de Smolensk: elle reconnut la suzeraineté des ducs de Moscovie en 1426. — Le gouvernement d'Iaroslav est borné au N. par celui de Vologda, à l'E. par celui de Kostroma, au S. par ceux de Moscou et de Vladimir, à l'O. par ceux de Tver et de Novogorod: 270 kilomètres sur 240; 840,000 hab. Peu de fertilité, assez d'industrie.

IAROSLAW, ville des Etats autrichiens (Galicie), à 100 kil. N. O. de Léopol, sur la San; 7,000 hab. Toiles, draps, bougies, rosoglio, etc.

IASIQUE ou IASSIQUE (golfe), *Iassicus sinus*, auj. *Golfe d'Assem-kalessie*, dans l'Asie-Mineure, sur la côte de la Corse, entre les golfes de Milet au N., de Cnide au S., devait son nom à l'île et à la ville d'Iasos.

IASLO. *Voy.* JASLO.

IASOS, *Assem-kalessie*, île de la mer Égée, sur la côte de la Corse, à l'O. et au fond du golfe Iasique, avait pour ch.-l. une petite ville de même nom.

IASSAKTCHI, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Bulgarie, à 150 kil. N. E. de Silistri. Bien peuplée. Château-fort. Les Russes l'ont prise en 1790 et 1828.

IASSY, *Jasch* des Moldaves, *Iassorum municipium*, capitale de la Moldavie, par 25° 10' long. E., 47° 8' lat. N., sur le Bachlui, à 17 kil. du Pruth, à 700 kil. N. de Constantinople; 40,000 hab. (avant 1827), auj. de 25 à 30,000. Archevêché grec; résidence de l'hospodar. Maisons à un étage, planches en guise de pavés, séjour malsain. Fréquents incendies, entre autres en 1783 et 1827 (il y en eut deux dans cette dernière année, ce qui a dépeuplé la ville): celui de 1783 a détruit la cour des Princes (monument attribué à Trajan); avant 1827 on citait le palais de l'archevêque, l'église métropolitaine, l'imprimerie valaque et quelques couvents. Petit gymnase dit lycée (3 professeurs). Peu d'industrie. Commerce assez actif. — Iassy était très importante du temps des Romains. Elle a été souvent prise par les Russes. Le 5 janvier 1792 un traité de paix y fut signé entre la Russie et la Porte.

IASTROW, ville de Prusse. *Voy.* JASTROW.

IATREB, ville d'Arabie. *Voy.* MÉDINE.

IAXARTE, *Iaxartes*, dit aussi *Tanaïs d'Asie* et *Silis* par les compagnons d'Alexandre, auj. le *Djihoun* ou *Amou-Daria*; grand fleuve de l'Asie intérieure, sortait de l'Imaüs, coulait de l'E. à l'O., rasait la Sogdiane au N. et allait tomber dans le lac Chorasmique (mer d'Aral), ou peut-être dans la mer Caspienne (car on pense que le cours de ce fleuve a changé). C'était le cours d'eau le plus septentrional que les anciens connussent en Asie. Alexandre le franchit en 328. Il éleva sur ses bords des autels à Bacchus, à Hercule, à Cyrus, à Sémiramis et à lui-même, se faisant honorer comme dieu.

IAXT (cercle de l'), une des divisions du roy. de Wurtemberg, est borné au N. et à l'E. par la Bavière, au S. par le cercle du Danube, à l'O. par celui du Neckar, et au N. O. par le grand-duché de Bade: 130 kil. sur 80; 327,000 hab. Ch.-l., Elwangen. Ce cercle prend son nom de la rivière d'Iaxt, qui tombe dans le Neckar près de Wimpfen, après un cours de 140 kil.

IAZYGES, peuple de l'Europe barbare, habitait sur les bords du Tanaïs et du Palus Méotide; mais, au commencement du IVe siècle, vaincus par les Goths, ils se divisèrent en trois corps, qui s'établirent: l'un sur le Tanaïs, un autre sur le Borysthène (entre ce grand fleuve et le Danaster), et le troisième dans la région marécageuse entre le Tibisque et le Danube. Les deux premiers furent tributaires des Goths; le troisième, à cause de sa position entre la Pannonie et la Dacie trajane, vécut sous la protection romaine. On lui donnait le nom d'Iazyges Métanastes ou *transplantés*. — Aujourd'hui on donne le nom d'*Iazygie* ou de district *des Iazyges* à un district particulier des Etats autrichiens, dans le royaume de Hongrie, entre le comitat de Pesth à l'O. et celui de Hevesch à l'E. Il a pour ch.-l. Iaz ou Iasz-Bereny et compte 55,000 hab. (descendants des anciens Iazyges).

IBABA, ville d'Abyssinie, dans le roy. de Gondar, sur la côte S. du lac de Dembea, à 240 kil. S. de Gondar: jadis une des places les plus importantes de l'Abyssinie. — Une des îles Philippines. *Voy.* PHILIPPINES.

IBARRA (SAN-MIGUEL-DE-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur, par 0° 20' lat. S. et 80° 15' long. O., à 77 kil. N. E. de Quito, au pied d'un volcan; 12,000 hab. Climat doux et salubre; rues larges et droites. Culture du sucre et du coton. Assez grand commerce. — Cette ville fut fondée en 1597.

IBARRA (Joachim), imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1725, mort à Madrid en 1785, a publié plusieurs éditions que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie, entre autres une édition de *don Quichotte*, 1780, 4 vol. in-4.

IBBAS, Syrien, évêque d'Edesse en Mésopotamie au Ve siècle, défendit avec ardeur le Nestorianisme. Accusé en 446 d'avoir voulu propager les doctrines de Théodore de Mopsueste, il fut absous aux conciles tenus à Tyr et à Beryte; mais le concile d'Éphèse le condamna en 449 et le déposa. Il fut rétabli toutefois en 451, et mourut en 457.

IBEBIRI, dit aussi *Focones* ou *Confuso*, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres (Paraguay), coule du N. O. au S. E. et se jette dans le Paraguay, à 130 kil. N. E. de l'Assomption; 380 kil. de cours.

IBERA, ville importante de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, au S. de l'Ibère (Ebre), fut détruite par les Romains pendant la 2e guerre punique.

IBERE, *Iberus*, auj. l'*Ebre*, fleuve d'Hispanie, le plus grand de ceux que ce pays envoie à la Méditerranée, prenait sa source sur le versant sept. des monts *Idubeda*, coulait au S. O. et passait à *Juliobriga*, *Calagurris*, *Tulonium*, *Celsa*, *Octogesa*, *Dertosa*.

IBÈRES. *Voy.* IBÉRIE.

IBERIE, *Iberia*, auj. l'*Iméréthie*, la *Géorgie* et une partie du *Chirvan*, contrée de l'Asie ancienne au S. du Caucase, entre la Colchide à l'O., l'Albanie à l'E., les Taoques au S., était répartie entre les XVIIe et XVIIIe satrapies de l'empire des Perses, puis fut comprise dans celui d'Alexandre. Ravagée par Pompée, mais redevenue libre après Auguste, cette contrée vécut le plus souvent sous la protection romaine. Trajan la réunit à l'empire romain, mais elle en fut détachée après sa mort. Les principaux peuples de l'Ibérie étaient les Moschiques, les Sacaséniens, les Cambyséniens, les Ossaréniens, les Moténiens et les Sapires.

IBÉRIE, *Iberia*, nom vague donné d'abord à la contrée de l'Hispanie qu'arrose l'Ebre (*Iberus*), puis à la péninsule tout entière. Les habitants de l'Hispanie étaient par suite nommés *Ibères;* on retrouve ce nom dans les Celtibères, les Cantabres, etc. — On pense que les Ibères d'Hispanie sont les restes d'un grand peuple anciennement répandu dans les Gaules (d'où il fut expulsé par les Celtes ou Galls), et qui était originaire des régions caucasiques, notamment de l'Ibérie asiatique. Dans cette hypothèse les Ibères auraient donné leur nom à l'Iberus au lieu de l'avoir reçu de ce fleuve.

IBERIQUE (système). On donne quelquefois ce nom à plusieurs chaînes de montagnes de la péninsule Hispanique, qui commencent vers les sources de l'Ebre, s'étendent le long de ses rives, puis à l'O. de ce fleuve, le long de la Méditerranée et se terminent aux caps d'Oropesa, de Martino, de Palos et de Gata. Ce système comprend, entre autres chaînes principales, la sierra de Oca, la sierra de Moncayo, la sierra d'Albarracin, la sierra de Molina, la sierra d'Alcaraz, la sierra Sagra, etc.

IBERVILLE, bras du Mississipi, dans les États-Unis (Louisiane), se sépare de la rive gauche de ce fleuve à 13 kil. S. E. d'un lieu nommé Bâton-Rouge et se joint à l'Amite près de Galveston.

IBI, ville d'Espagne (Valence), à 28 kil. N. O. d'Alicante; 2,900 hab. Château-fort sur une montagne. Préparation de laines. Commerce de vin, d'huile d'amandes, de miel, etc.

IBICUY, riv. de l'Amérique du Sud, dans l'état de Buénos-Ayres, se forme près de San-Luis, du Rio Boropi uni au Rio Santa-Maria, coule à l'O. N. O. et se jette dans l'Uruguay, vis-à-vis d'Yapegu. Cours, 400 kil.

IBIS, oiseau aquatique de l'Égypte, était fort révéré des Egyptiens, parce que, se nourrissant de serpents, il en détruisait une grande quantité: on l'avait même mis au nombre des divinités ainsi que l'*ichneumon*, petit quadrupède qui se nourrit aussi d'animaux malfaisants.

IBN. Ce mot, le même que *aben*, *ebn*, ou *ben*, veut dire *fils*, et forme le commencement du nom d'un grand nombre de personnages arabes.

IBN-AL-ATSYR, né en Mésopotamie l'an 1160 de J.-C., mort à Mossoul vers 1233, a laissé entre autres ouvrages historiques une *Chronique* qui va depuis le commencement du monde jusqu'en 1158.

IBN-AL-KHATIB, écrivain arabe d'Espagne, né à Grenade en 1313, mort en 1374, est auteur d'une *Histoire de Grenade*, d'une *Chronologie* des califes et des rois d'Afrique et d'Espagne.

IBN-AL-MOKAFFA, écrivain arabe du VIIIe siècle, persan d'origine, est auteur de la première traduction persane du livre de *Calilah et Dimnah*, attribué à Bidpaï. S'étant attiré par ses sarcasmes la haine de Mansor, neveu d'Abdallah, il fut jeté par ce prince dans une fournaise ardente (757).

IBN-KHALDOUN, né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406, remplit les plus hautes magistratures à Tunis, à Fez et en Égypte auprès du sultan Barkok. Il a laissé une *Histoire des Arabes et des Berbères*, regardée par les Orientaux comme la meilleure école de politique; deux manuscrits précieux de cette histoire ont été récemment découverts à Constantinople et à Constantine (1840). Elle a été publiée en arabe et en français, avec notes, par M. Noël Desvergers, 1841, in-8.

IBN-KHILCAN, historien et biographe, né à Arbil l'an 1211 de J.-C., mort en 1282, remplit les fonctions de grand-cadi à Damas. Il a laissé une *Biographie* très estimée sous le titre de *Décès des personnages éminents et histoire des hommes de ce siècle*, par ordre alphabétique.

IBRAHIM. Ce nom, qui n'est qu'une forme du nom d'Abraham, est fort commun chez les Arabes et les Turcs; il n'est le plus souvent qu'un prénom.

IBRAHIM (Abou-Abdallah), fondateur de la dynastie des Aglabites. *Voy.* AGLABITES.

IBRAHIM, sultan turc, frère d'Amurat IV, fut appelé au trône en 1640. Craignant les effets de la jalousie de son frère, il avait, avant son avènement, contrefait l'imbécile, d'où le surnom lui en resta. Il se livra à tous les excès de la débauche et de la cruauté, excita un soulèvement général, et se vit forcé d'abdiquer (1649). Il fut relégué dans le sérail, et on l'y étrangla quelques jours après. Le siége d'Azov (1641) et la guerre de Candie, entreprise contre les Vénitiens, eurent lieu sous son règne.

IBRAHIM-BEY, fameux chef de Mamelouks, né en Circassie vers 1735, fut chargé en 1776 du gouvernement du Caire; il se vit obligé, pendant quelque temps, de partager l'autorité avec Mourad-bey; mais il finit par rester seul maître, et exerça pendant longtemps une influence toute puissante sur les Mamelouks. Lors de l'expédition des Français en Egypte, il n'opposa qu'une faible résistance, et fut vaincu en 1799 près d'Al-Arich par Kléber et Reynier. Il fut dépouillé du pouvoir en 1805, par Méhémet-Ali, actuellement pacha d'Egypte, et n'échappa au massacre de ses compagnons qu'en refusant de se rendre aux pressantes invitations du pacha, qui voulait l'attirer au Caire. Il mourut en 1816 à Dongola en Nubie, où il s'était réfugié.

IBRAHIM (NAHR-), *Adonis*, rivière de Syrie, dans la partie S. O. du pachalik de Tripoli, se jette dans la Méditerranée au S. de Djébaïl, après un cours de 22 kil. *Voy.* ADONIS.

IBRAHIM-ROUD, dit aussi *Kerman* ou *Sirdjan*, riv. d'Iran (Kerman), naît près de Kars, sur les limites du Beloutchistan, et tombe dans le golfe Persique, à 53 kil. S. E. de l'île d'Ormus, après un cours de 450 kil.

IBROS DEL REY, *Iberi*, ville d'Espagne (Jaen), à 30 kil. N. E. de Jaen; 3,900 hab. Savon blanc.

IBYCUS, poëte lyrique de Rhégium, florissait vers l'an 540 av. J.-C. On conte qu'assassiné par des voleurs sur une grande route, il prit à témoin de sa mort une troupe de grues qui volaient au-dessus de sa tête. Quelque temps après, un de ses meurtriers voyant passer des grues, dit à ses compagnons sur une place de Corinthe: Voilà les témoins d'Ibycus. Ces paroles furent rapportées aux magistrats, qui firent mettre les voleurs à la question. Ils avouèrent leur crime, et furent punis. Il nous reste quelques fragments d'un poëme d'Ibycus intitulé: *De l'enlèvement de Ganymède*, que l'on trouve à la suite des *Carmina illustrium fœminarum* de Fulvius Ursinus, Anvers, 1568.

IÇA ou **PUTUMAJO**, riv. de l'Amérique mérid.,

naît dans le Paramo-de-Guanacas sous le nom de San-Miguel, coule au S. E., reçoit le Yebincto, le Sotoya, le Jacay, et tombe dans l'Amazone, après un cours de 1,000 kil. environ.

IÇA (SAN-GERONIMO-DE-), ville du Pérou, à 250 kil. S. E. de Lima, ch.-l. de province; 6,000 hab. Verrerie; commerce de vin et d'eau-de-vie. Cette ville a été fondée en 1563. — La province d'Iça, située dans l'intendance de Lima, a 20,000 hab.

IÇANA, riv. du Brésil (Para), naît dans les monts Tunuhy, coule à l'E. S. E., et tombe dans le Rio-Negro, près de Nossa-Senhora-da-Guia, après 450 kil. de cours.

ICARE, fils de Dédale, s'enfuit de l'île de Crète avec son père, au moyen d'ailes attachées avec de la cire. Mais s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit, ses ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Egée, près de l'île qu'on appela depuis Icarie. Ce personnage est devenu le symbole de la témérité. On explique le mythe d'Icare par l'imprudence de quelque navigateur qui fit naufrage pour avoir voulu, à l'exemple de Dédale, se servir de la voile que celui-ci venait d'inventer.

ICARIE, auj. *Nikaria*, île de la mer Egée, entre Samos et Pathmos, fut ainsi nommée en mémoire d'Icare, qui tomba près de là dans cette partie de la mer qui prit le nom de *mer Icarienne.*

ICARIENNE (MER), *Icarium mare. Voy.* ICARIE et ICARE.

ICAUNA, riv. de la Gaule transalpine (Lyonnaise 1re), auj. l'YONNE.

ICCIUS PORTUS, ville de Gaule. *Voy.* ITIUS.

ICÈNES, *Iceni*, peuple de la Bretagne romaine (Flavie Césarienne), au N., avait pour villes principales : *Venta Icenorum* (auj. Caster près de Norwich), et *Icenorum oppidum* (auj. Ixworth). Ce peuple se mit sous la protection romaine au temps de Claude et de Néron.

ICHIME, riv. de Russie d'Asie (Tobolsk), naît dans les steppes des Kirghis-Kaisaks, et tombe dans l'Irtich par 58° lat. N. Elle a sur ses bords une ville de même nom, située par 66° 34' long. E., 53° 3' lat. N. — On nomme *ligne d'Ichime* une chaîne de forts en bois de 400 kil. de long, qui s'étend sur la limite méridionale de la Sibérie, commençant au fort Stanovoï et se terminant au fort Omsk.

ICHNEUMON. *Voy.* IBIS.

ICHNUSA, un des noms anciens de la Sardaigne, lui fut donné parce qu'elle a la forme d'un pied humain (*ichnos*, trace du pied, en grec).

ICHTHYOPHAGES, nom donné par les anciens à plusieurs peuples qui se nourrissaient de poisson; on en connaissait en Ethiopie, dans l'Arabie-Heureuse, sur la côte du golfe Persique, dans la Gédrosie, sur les bords de la mer Erythrée, etc.

ICIDMAGUS, ville de Gaule, auj. ISSENGEAUX.

ICILIUS (SPURIUS), l'un des cinq premiers tribuns de Rome, fit adopter l'an 493 av. J.-C. la loi *Icilia*, qui défendait d'interrompre un tribun dans l'exercice de ses fonctions.

ICILIUS (LUCIUS), Romain, fiancé à Virginie, avait été tribun l'an 456 av. J.-C. Lors de l'enlèvement de Virginie par le décemvir Appius Claudius, il s'opposa courageusement à son ravisseur et fit soulever l'armée contre les décemvirs. Il fut, après leur chute, créé tribun du peuple pour la seconde fois, 449 av. J.-C.

ICIODURUM, ville de Gaule, auj. ISSOIRE.

ICOD-DE-LOS-VINOS, ville de l'île Ténériffe, une des Canaries, à 53 kil. S. O. de Sainte-Croix et près du pic de Ténériffe; 3,900 hab. Excellent vin.

ICOLMKILL, une des Hébrides. *Voy.* IONA.

ICONIUM, auj. *Konieh*, ville de l'Asie-Mineure, en Phrygie, sur les confins de la Cilicie, fut au IVe siècle le ch.-l. de la Lycaonie (prov. du diocèse d'Asie), et devint plus tard la résidence d'une dynastie de sultans turcs.

ICONIUM (sultanie d') ou de ROUM. *Voy.* KONIEH.

ICONOCLASTES, c.-à-d. *Briseurs d'images*, secte religieuse qui paraît avoir pris naissance au Ve siècle, sous l'empereur Zénon, vers 485, regardait comme une idolâtrie l'adoration des images et poursuivait ce culte avec acharnement et fanatisme. Cette doctrine fut surtout puissante au VIIIe siècle, sous Léon-l'Isaurien, qui la fit approuver par un concile tenu à Constantinople en 726; elle fut condamnée par plusieurs conciles, en 787, 842, etc., et disparut peu après, malgré les efforts de quelques empereurs au IXe siècle. Elle s'est cependant reproduite chez les Vaudois, les Albigeois, les Hussites et les Réformés.

ICONOMAQUES, autre nom des iconoclastes.

ICOSIUM, ville de la Mauritanie Césarienne, paraît avoir été située sur l'emplacement de la ville actuelle d'*Alger*, et non pas à *Cherchell* (*Julia Cæsarea*), ni à Oran (*Oranum*), comme on l'a quelquefois prétendu.

ICULISMA, *Ecolisma* ou *Inculisma*, ville de la Gaule, dans l'Aquitaine 2e, aujourd'hui ANGOULÊME.

IDA, auj. *Kas-dagh*, petite chaîne de montagnes dans l'Asie-Mineure, en Mysie, s'étendait du S. au N. depuis le golfe d'Adramytte jusque près de la Propontide. De l'Ida sortaient le Scamandre, le Rhésus, le Granique. Troie était située au pied de ce mont. — Il y avait aussi en Crète une chaîne qui portait le nom d'Ida (auj. *Psiloriti* ou *Monte-Giovio*), et qu'habitaient les Dactyles, nommés de là *Idéens*; c'est là qu'avait été élevé Jupiter.

IDA ou IDE (sainte), comtesse de Boulogne en Picardie, fille de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, née en 1040, épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut Godefroy de Bouillon et Baudouin. Elle mourut en 1113. On la fête le 13 avril.

IDACE, évêque espagnol du IVe siècle, est auteur d'une *Chronique* qui va de l'an 381 jusqu'à 461. Le P. Sirmond en a donné une édition, Paris, 1619, in-8. On lui attribue des *Fastes consulaires* qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

IDALIE, *Idalium* et *Idalia*, ville de l'île de Cypre, au N. de Citium, dans un site enchanteur, était consacrée à Vénus. Elle n'existait déjà plus du temps de Pline; on trouve une trace de son nom dans le bourg de *Dalin*, au centre de l'île.

IDANHA-A-NOVA, ville de Portugal (Beira), sur le Ponsul, à 60 kil. S. de Guarda : 2,200 hab.

IDANHA-A-VELHA, *Egiditania* ou *Igædita*, bourg muré du royaume de Portugal, à 13 kil. de la précédente, sur le Ponsul, est la patrie du roi Wamba. Elle fut prise en 1704 par le duc d'Anjou. Son séjour est très malsain : aussi n'a-t-elle auj. qu'une centaine d'hab.

IDANUS, fleuve de la Gaule, auj. l'AIN.

IDÉALISME. On nomme ainsi dans l'histoire de la philosophie deux doctrines différentes : 1° celle qui attache une importance exclusive aux idées générales, aux notions nécessaires et absolues conçues par la raison, et qui leur applique spécialement le nom d'*idées*; 2° celle qui nie la réalité du monde matériel et ne voit dans ce qu'on appelle objets extérieurs que nos propres idées, auxquelles, par illusion, nous accordons une existence indépendante de notre esprit. Le premier *Idéalisme*, que l'on nomme aussi *Rationalisme*, a pour chef Platon, et a eu dans toutes les époques de nombreux partisans : il a de tout temps combattu avec force le sensualisme. (*Voy.* PLATON, LEIBNITZ, KANT.). Le second *Idéalisme* a été professé par Berkeley et Fichte; on en trouve le germe dans Descartes, Malebranche et Hume; on le nomme aussi *Spiritualisme* (*Voy.* BERKELEY).

IDÉENS (DACTYLES). *Voy.* DACTYLES et IDA.

IDISTAVISUS CAMPUS, auj. *plaine de Hastenbeck*, vaste plaine de Germanie, chez les Chérusques, sur les bords du *Visurgis* (Wéser), est célèbre par l'éclatante victoire que Germanicus y remporta sur Arminius l'an 16 de J.-C.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, petit-fils de Minos II, et fils d'un Deucalion, roi de Crète, fut un des héros qui se distinguèrent le plus au siége de Troie. Assailli par la tempête à son retour, il fit vœu, s'il échappait, de sacrifier à Neptune le premier être vivant qui s'offrirait à ses regards au moment où il débarquerait en Crète. A peine fut-il descendu sur le rivage que son fils vint pour le féliciter. Idoménée, esclave de son serment, l'immola ; mais ce meurtre le rendit si odieux à ses sujets qu'il fut forcé de s'expatrier. Il alla s'établir à Salente dans la Calabre, et y mourut dans un âge avancé. Crébillon a mis sur la scène le sacrifice d'Idoménée.

IDRIA, ville des Etats autrichiens (Illyrie), à 49 kil. O. de Laybach, sur la rivière d'Idria ; 3,500 hab. Dentelles, chapeaux de paille, cinabre. Très riches mines de mercure aux environs.

IDRO, *Edrinus lacus*, lac du royaume Lombard-Vénitien (Brescia) : 11 kil. sur 4 ; il est traversé par la Chiese, tributaire du Pô. Sur la rive mérid. du lac d'Idro, on trouve deux petits villages qui portent le même nom (Idro-Alto et Idro-Basso) ; leur population est de 1,800 hab.

IDSTEIN, ville du duché de Nassau, à 9 kil. N. de Mayence ; 2,000 hab. Maroquin, etc. Cette ville était jadis le ch.-l. d'une seigneurie de la Wettéravie ; elle passa à la maison de Nassau en 1721.

IDUBEDA, auj. *Sierra d'Oca*, chaîne de mont. d'Hispanie, se détachait des Pyrénées Cantabriques au S. E. de la source de l'Èbre et au N. E. de celle du Duero, courait du N. O. au S. E., depuis Segisamon jusqu'à Bilbilis, se liant à une 2e chaîne, l'*Ortospeda*, à la hauteur des sources du Tage.

IDUMÉENS ou ÉDOMITES, ancien peuple de la Palestine, prétendait descendre d'Ésaü, que l'on surnommait *Edom* (c.-à-d. *le Rouge*). Ils s'établirent d'abord au N. de la mer Rouge, au S. de la mer Morte et des monts Seïr, qui les séparaient du pays qui forma, depuis, la tribu de Juda, et s'étendirent ensuite dans l'Arabie Pétrée et dans les pays voisins ; ils possédaient sur la mer Rouge les ports d'Elath et d'Asiongaber. On donnait le nom d'*Idumée orientale* au pays situé à l'E. de la tribu de Gad et de la demi-tribu orientale de Manassé. On y voyait la ville de *Bosra*. — David soumit les Iduméens qui habitaient au S. de la Palestine, et leur prit les villes d'Elath et d'Asiongaber. Plus tard, Hyrcan I conquit aussi l'Idumée, et la réunit à la Judée. Hérode, qui régna sur la Judée au temps d'Auguste, était Iduméen, et l'empereur Philippe, dit l'*Arabe*, naquit à Bosra. — On donnait quelquefois le nom de mer d'*Idumée* ou d'*Edom* à la mer Rouge.

IEDO, ville du Japon. *Voy.* YEDDO.

IEKATHERINENBOURG, ville de la Russie d'Asie (Perm), à 290 kil. S. E. de Perm ; 6,000 hab. Centre de toutes les forges et mines de la Sibérie (sauf celles qui dépendent du cabinet impérial). Place forte, chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies. Immenses forges, grande fonderie de canons. Fabriques d'armes, coutellerie, etc. Aux environs, mine d'or et lavages d'or.

IEKATHÉRINODAR, autrefois *Tmoutarakane*, ville de la Russie méridionale, ch.-l. des Cosaques de la mer Noire, sur le Kouban, à 230 kil. N. O. de Stavropol. Au moyen âge, Tmoutarakane fut souvent une principauté presque indépendante, apanage de quelque grand-duc. Catherine II l'agrandit et lui donna son nom en 1792.

IEKATHERINOGRAD, ville de la Russie d'Europe mérid. (Caucase), à 26 kil. O. de Mosdok, sur le Térek. Place forte. On y remarque un arc de triomphe élevé à la gloire de Potemkin.

IEKATHERINOSLAV, ville de la Russie d'Europe mérid., ch.-l. du gouvernement d'Iékatherinoslav, sur le Dniepr, par 32° 50' long. E., 48° 20' lat. N. ; 5,000 hab. C'est là que commencent les cataractes du Dniepr. Fondée par Catherine II, en 1787, pendant son voyage en Crimée. — Le gouvernement d'Iékathérinoslav, situé entre ceux de Pultawa, Kharkhov, Voronèje, au N., Kherson à l'O., Tauride et la mer d'Azov au S., les Cosaques du Don à l'E., a 460 kil. sur 170 ; 550,000 hab. Très fertile au N. (grains, fruits, chanvre ; un peu de vin, très peu de bois). Lacs et sources salées ; moutons et haras nombreux ; abeilles, etc.

IELATMA ou IELATOM, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* ELATMA.

IELETZ, ville de Russie. *Voy.* ELETZ.

IELISAVETGRAD, ville de la Russie d'Europe (Kherson), par 48° 30' lat. N., 30° 7' long. E. ; 12,000 hab. Marché fréquenté et commerce actif. Fondée par l'impératrice Elisabeth.

IELISAVETPOL, ville de Russie. *Voy.* KANDSAG.

IÉNA, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 19 kil. E. de Weimar, au confluent de la Leutra et de la Saale ; 6,000 hab. Ruines de l'ancien château de Kirchberg. Université renommée, fondée en 1558. Bibliothèque, observatoire, jardin botanique, nombreuses sociétés scientifiques et littéraires. Industrie fort active. — Cette ville est devenue célèbre par l'éclatante victoire que Napoléon remporta dans ses environs sur l'armée prussienne le 14 octobre 1806. Cette victoire, jointe à celle que Davoust remportait le même jour à Auerstædt, lui ouvrit les portes de Berlin et lui assura la soumission de la Prusse.

IENI. Ce mot, qui veut dire *nouveau*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

IÉNI-CHEHER, nom de plusieurs villages de la Turquie d'Asie, construits sur les ruines de villes anciennes, telles qu'*Antiochia* et *Magnesia*, dites *du Méandre*. Le plus important est situé dans l'Anatolie, à 110 kil. S. O. de Biga, non loin de l'emplacement de l'antique Troie, et tout près du *Promontorium Sigæum*. *Voy.* aussi LARISSE.

IENIDJÉ-KARASOU, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 44 kil. N. E. de la Cavalle ; 2,500 hab. ; sur les bords de la mer, à 9 kil. de là, se voient les ruines de l'antique Abdère.

IENIDJÉ-KIZILAGHADI, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Toundja, à 44 kil. N. d'Andrinople ; 2,500 hab.

IÉNIDJÉ-VARDAR, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 43 kil. E. de Saloniki, sur le bord N. du lac d'Iénidjé ; 6,000 hab. Aux environs, beaucoup de tabac. Lainages. Près de là se trouvent les ruines de l'antique *Pella*.

IENI-HISSAR. *Hermæum prom.*, cap de la Turquie d'Europe, dans le détroit des Dardanelles.

IENIKALEH, ville de la Russie d'Europe (Tauride), dans la Crimée, sur le détroit qui joint les mers Noire et d'Azov, par 45° 23' lat. N., et 34° 6' long. E. Château-fort. Aux environs, puits de naphte. Commerce de poisson, caviar, suif, laine. — Les Turcs bâtirent cette ville en 1703 pour fermer l'entrée de la mer Noire aux Russes ; mais ceux-ci la prirent en 1771.

IENIKALEH (détroit d'), dit aussi de *Caffa*, de *Taman* ou de *Kertch*, jadis *Bosphore Cimmérien*, détroit qui unit la mer Noire à la mer d'Azov, et qui sépare la partie orientale de la Crimée de la province du Caucase. Sa longueur du N. au S. est de 40 kil. Il a 3 kil. de large.

IENI-SOU, le *Gallus* des anciens, rivière de la Turquie d'Asie, naît dans le mont Olympe, forme un

lac près d'Aïnegheal, et tombe dans le Sakaria. Cours, 80 kil. C'est dans ces parages que l'on place et les aventures et le culte de Cybèle et d'Atys.

IÉNISSÉI, riv. de la Russie d'Asie, naît, suivant l'opinion vulgaire, dans le pays des Ouriangkaï, par 51° lat. N., 96° 30' long. E.; elle se forme par la réunion de l'Oulou-Kem et du Bei-Kem, passe à Krasnoïarsk et à Touroukhansk, traverse les gouvernements ou provinces d'Irkoutsk, Iakoutsk, Iénisséisk, reçoit à gauche le Sym et le Touroukhan, à droite les trois Toungouska (la plus au sud ou Haute-Toungouska, dite aussi Angara ou Sélenga, est le véritable point de départ de l'Iénisséi), et tombe dans l'Océan Glacial arctique, où elle forme le golfe de l'Iénisséi. Cours, 3,000 kil. environ.

IÉNISSÉISK, la ville la plus importante, mais non le ch.-l. du gouvernement d'Iénisséisk, dans la Russie d'Asie, sur l'Iénisséi, à 680 kil. N. E. de Tomsk, par 58° 27' lat. N., 89° 38' long. E.: 6 kil. de tour; 6,000 hab. Commerce actif. Grande foire au mois d'août.

IÉNISSÉISK (gouvernement de), dans la Russie d'Asie, entre ceux de Tomsk et d'Iakoutsk : il a été formé de la portion orient. de l'ancien gouvernement de Tomsk. Ch.-l., Krasnoïarsk. On a découvert dans ce gouvernement en 1839, à 153 werstes au N. du lac Baïkal, une mine d'or fort riche et d'une exploitation facile.

IERMAK, hetman des Cosaques du Don à la fin du XVIe siècle, osa entreprendre à la tête de 6,000 hommes la conquête de la Sibérie. Après de sanglants combats et des fatigues inouïes, il parvint à Sibir, capitale de l'Irtich, dont il s'empara. Bientôt les khans des nations voisines reconnurent son autorité, et la Sibérie entière lui fut soumise. Craignant cependant de ne pouvoir conserver sa conquête, il sollicita l'intervention de la Russie, et fit au czar l'hommage de ses états. Ivan accepta cette offre et lui envoya des renforts. Iermak périt en 1583, dans une embuscade où l'avait attiré un chef tartare.

IERNIS. *Voy.* HIBERNIE et CASHELL.

IÉSO, île de l'empire du Japon. *Voy.* YÉSO.

IEZDEDJERD, roi de Perse. *Voy.* YEZDEDJERD.

IEZID, calife. *Voy.* YÉZID.

IF, *Hypæa* ou *Sphia*, petite île de France (Bouches-du-Rhône), dans la Méditerranée, vis-à-vis du port de Marseille. Château-fort bâti par François I, en 1529. Cette île a pris son nom des ifs dont elle était couverte autrefois.

IFFENDIC, ville du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 26 kil. O. de Rennes; 4,251 hab.

IFFLAND (Auguste-Guillaume), auteur et acteur allemand, né dans la ville de Hanovre en 1759, mort en 1814. Il débuta à Gotha en 1777 et obtint de rapides succès; il excella dans presque tous les rôles, et devint le premier comédien de l'Allemagne. Il se mit aussi à écrire, et composa un grand nombre de pièces dans le genre du drame, qui réussirent. Après avoir été pendant plusieurs années directeur du théâtre de Manheim, il se rendit à Weimar, puis à Berlin, où il devint directeur des spectacles de la cour. Il publia une édition de ses *Œuvres*, Leipsick, 1798, 17 vol. in-8.: mais il a encore beaucoup écrit depuis. Iffland a traduit en allemand plusieurs pièces françaises de Picard, de Duval, et les meilleures comédies de Goldoni.

IGEA, bourg d'Espagne (Soria), à 7 kil. de Cervera: 2,200 hab.

IGILGILIS, auj. *Djigelli*, ville de la Mauritanie *Sitifensis*, au S. O., vers l'embouchure de l'*Ampsagas*.

IGILIUM, nom latin de GIGLIO.

IGLAU, en bohémien *Gihlawa*, en latin *Igloria* ou *Giglovia*, ville des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 77 kil. N. O. de Brunn, sur l'Iglawa; 12,000 hab. Draps, potasse, teintureries, etc. Aux environs, mines de plomb, usines, verreries. Elle fut prise en 1742 par les Prussiens, et en 1805 par les Français. — Le cercle d'Iglau est situé entre ceux de Brunn et de Znaym, l'archiduché d'Autriche et la Bohême: il compte 155,000 hab.

IGLAWA ou IGLA, riv. des États autrichiens, naît en Bohême (Tabor), passe à Iglau (Moravie), tombe dans la Schwarza après un cours de 150 kil.

IGLESIAS, *Ecclesiæ*, ville de l'île de Sardaigne, à 50 kil. O. de Cagliari; 6,000 hab. Beau palais épiscopal. — Il y a un bourg d'Iglesias en Espagne, à 22 kil. S. O. de Burgos.

IGNACE (saint), un des premiers Pères de l'Église, disciple de saint Pierre, fut fait par lui évêque d'Antioche en 68, et souffrit le martyre sous Trajan, l'an 107 ou 116. On célèbre sa fête le 1er février. On a de lui 7 lettres, dans les *Patres apostolici*, Amsterdam, 1698, traduites en français par le Père Legras, 1717.

IGNACE (saint), patriarche de Constantinople, était fils de l'empereur Michel Curopalate; il fut élu en 846, mais se fit exiler en 857 pour avoir courageusement blâmé les vices de Bardas, frère de l'impératrice Théodora, et fut remplacé par le célèbre Photius, qui voulut en vain le faire renoncer à son titre. Il fut rétabli sur son siége en 867 par l'empereur Basile, et mourut en 877. On le fête le 23 octobre.

IGNACE DE LOYOLA (saint), fondateur de l'ordre des Jésuites, né en 1491, d'une famille noble d'Espagne, au château de Loyola en Biscaye, suivit d'abord la carrière des armes et mena quelque temps une vie dissipée; ayant été blessé en 1521 au siége de Pampelune, il lut pendant sa convalescence quelques livres pieux que le hasard fit tomber entre ses mains, entre autres l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il se sentit aussitôt converti, fit vœu de se consacrer tout entier à la religion, et ne se livra plus désormais qu'aux exercices d'une dévotion exaltée. Après avoir été visiter les saints lieux (1524), il se mit, à l'âge de 33 ans, à étudier la théologie afin de travailler plus efficacement au salut des âmes, et vint dans ce but s'enfermer au collége de Sainte-Barbe à Paris. S'étant ainsi préparé, il fonda en 1534, avec quelques adeptes français et espagnols qu'il s'était attachés, un nouvel institut dont les membres s'engageaient à aller prêcher l'Evangile en tous lieux, à instruire la jeunesse, et à se mettre au service du pape. Le nouvel ordre fut approuvé par Paul III en 1540 sous le nom de *Clercs de la Compagnie de Jésus*, et élut Ignace pour son général. Celui-ci vit son ordre prospérer rapidement, mais il mourut de bonne heure, épuisé par les austérités (1556). On a de lui les *Constitutions des Jésuites* en espagnol, traduites en latin, Rome, 1588 (ces constitutions sont un chef-d'œuvre de gouvernement), et des *Exercices spirituels*, en espagnol, traduits en latin, Rome, 1548. Le père Bouhours a donné en 1683 les *Maximes de saint Ignace* en français. Le fondateur des Jésuites a été canonisé par Grégoire XV; on célèbre sa fête le 31 juillet. (*Voy.* JÉSUITES.)

IGNORANTINS (Frères). *Voy.* DOCTRINE CHRÉTIENNE (Frères de la).

IGOR I, grand-duc de Russie (879-945), attaqua Constantinople, et obtint de l'empereur Romain-Lecapène un traité de commerce avantageux. Il périt dans un combat contre les Drzewliens.

IGOR II, grand prince de Russie, 3e fils d'Oleg Svliatoslavitch, succéda en 1141 à son frère Vsévolod, et fut six ans après renversé du trône par la rébellion d'Isiaslav. Il régnait à Kiev.

IGUALA (Plan d'). On nomme ainsi un projet de constitution du Mexique formé par Iturbide et signé à Iguala le 21 mai 1821. Cette convention, dite

aussi des *Trois garanties*, portait : 1° que le Mexique serait indépendant de l'Espagne, tout en restant gouverné par un prince de la maison royale d'Espagne ; 2° que la religion catholique serait la religion du nouvel état ; 3° que les Européens et les Mexicains seraient égaux pour tous droits ou priviléges. Iturbide viola bientôt lui-même cette convention en se faisant proclamer empereur.

IGUALADA, *Aquæ Latæ*, ville d'Espagne (Barcelone), sur le Hoya, à 28 kil. S. E. de Cervera ; 12,000 hab. Lainages, tissus de coton, armes à feu, eau-de-vie, corroieries, etc.

IGUAPE, riv. du Brésil, naît sur le versant S. E. des monts Cubatao et se jette dans l'Atlantique par 24° 35' lat. S., 49° 46' long. O., après un cours d'environ 270 kil.

IGUASSU, riv. du Brésil, naît près d'Alto, dans la prov. de Saint-Paul, coule au N. O., puis à l'O., et tombe dans le Parana, après un cours de 670 kil.

IGUVIUM, ville d'Ombrie. *Voy.* EUGUBIUM.

IHANSI ou JANSI, ville de l'Hindoustan (Allahabad), à 138 kil. N. O. de Tchatterpour, sur le Pohouje : résidence d'un chef hindou, tributaire des Anglais.

IHOLDY, bourg de France, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 27 kil. N. O. de Mauléon ; 1,000 hab.

IK, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement d'Orenbourg, reçoit le Margriche, le Chichimache, le Pchalé, le Chilantchon, et va grossir la Kama, après un cours de 400 kil. — Une autre rivière de même nom se trouve dans le gouvernement d'Orenbourg ; elle se jette dans la Samara.

IKCHID (Aboubekr-Mohammed), enleva en 933 l'Égypte aux califes, y régna jusqu'en 935, et fonda une dynastie dite des *Ikchidites*, qui fut quelques années après (972) remplacée par celle des Fatimites.

IKCHIDITES. *Voy.* IKCHID.

IKE-ARAL-NOOR, lac de Chine, au pied du Grand-Altaï, près de la frontière de la Dzoungarie, par 47°-49° lat. N., 87°-89° long. E. : 80 kil. sur 55.

ILANZ, village de Suisse (Grisons), ch.-l. de haute juridiction, à 40 kil. S. O. de Coire : 500 hab. Ilanz est alternativement avec Tusis et Trons le siége de la Ligue Grise. On y conserve les archives. Mines aux environs. Ce lieu souffrit beaucoup en 1795, lors de la retraite de Souvarow devant Masséna.

ILARGUS, rivière de Vindélicie, auj. L'ILLER.

ILCHESTER, *Iscalis* ou *Ischalis*, ville d'Angleterre (Somerset), à 49 kil. S. de Bristol ; 1,000 hab. Soieries, dentelles ; un peu de commerce. Jadis une des principales stations romaines dans la Bretagne. Patrie du célèbre moine Roger Bacon.

ILDEFONSE (saint), archevêque de Tolède, né dans cette ville en 607, mort en 667 ou 669, a laissé : *De illibata ac perpetua virginitate sanctæ Mariæ*, Valence, 1556 ; *Liber de scriptoribus ecclesiasticis*, et plusieurs autres écrits insérés dans les recueils de D. Luc d'Achery, de Mabillon et de Baluze. Il fut canonisé. L'Église célèbre sa fête le 23 janvier.

ILE-ADAM, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 6 kil. S. O. de Beaumont-sur-Oise, à 31 kil. N. O. de Paris ; 1,300 hab. Porcelaine. Commerce de farine.

ILE-BARBE (L'), dans la Saône, à 2 kil. N. de Lyon. Ruines antiques, dites *les Masures*. Elle fut en 203 l'asile des Chrétiens persécutés à Lyon. On y bâtit une abbaye de Bénédictins qui fut brûlée en 1562 ; c'est auj. un rendez-vous de promenade pour les habitants de Lyon.

ILE-BOUCHARD (L'), ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), dans une île de la Vienne, à l'embouchure de la Manse, à 15 kil. S. E. de Chinon : 2,000 hab. Vin, eau-de-vie, huile de noix, cire, amandes concassées.

ILE-DE-FRANCE, ancienne prov. et grand-gouvernement de France, avait pour bornes au N. la Picardie, à l'O. la Normandie, au S. l'Orléanais et le Nivernais, et à l'E. la Champagne. Elle comprenait : l'Ile-de-France proprement dite (composée elle-même des pays de France au N. O., de Parisis au S., et de Goelle à l'E.), la Brie française, le Gatinais français, le Hurepoix, le Mantais, le Vexin français, le Thimerais, le Beauvaisis, le Valois, le Soissonnais, le Noyonnais et le Laonnais. Elle a formé le département de la Seine, la plus grande partie de ceux de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, et une petite portion de ceux du Loiret et de la Nièvre. Cette province fut ainsi nommée parce que primitivement elle était comprise entre la Seine, la Marne, l'Ourcq, l'Aisne et l'Oise, et formait presque une île. L'Ile-de-France a presque toujours fait partie des domaines de la couronne, excepté à la fin de la dynastie carlovingienne, époque où les ducs de France en possédaient la plus grande partie.

ILE DE FRANCE, auj. ILE MAURICE. *Voy.* FRANCE (île de).

ILE-DE-LÉON. *Voy.* LÉON et FERNANDO.

ILE-EN-DODON (L'), ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur la Save, à 33 kil. N. E. de Saint-Gaudens ; 1,736 hab.

ILE-JOURDAIN (L'), ch.-l. de cant. (Gers), à 40 kil. E. d'Auch ; 4,912 hab. Tanneries, tuileries et briqueteries. Cette ville appartenait à Jourdain de l'Ile, sur lequel Charles-le-Bel la confisqua en 1324.

ILE JOURDAIN (L'), ch.-l. de cant. (Vienne), à 26 kil. S. O. de Montmorillon ; 500 hab.

ILE-MADAME, îlot fortifié à l'embouchure de la Charente et à 12 kil. de Marennes (Charente-Inf.).

ILE-ROUSSE (L'), ville forte de l'île de Corse, sur la mer, à 15 kil. N. E. de Calvi ; 1,000 habitants.

ILE-SUR-LE-DOUBS (l'), ch.-l. de cant. (Doubs), à 22 kil. N. E. de Baume, sur le Doubs et le canal du Rhône au Rhin ; 650 hab.

ILE-SUR-LE-SEREIN (L'), ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. N. E. d'Avallon ; 860 hab.

ILEK, riv. de la Russie d'Asie, affluent de l'Oural, naît dans le pays des Kirghiz, par 50° 20' lat. N. et 54° 50' long. E. Ses bords sont couverts de sel gemme qu'on exporte au loin.

ILEK-KHAN ou ILKHANI. *Voy.* ILKHANIENS.

ILEKSKOI-GORODOK, ville de la Russie d'Asie (Orenbourg), au confluent de l'Oural et de l'Ilek, à 130 kil. S. O. d'Orenbourg ; 2,000 hab. Grandes salines (elles produisent 66,000,000 de kilog. de sel par an). École des mines, etc. On y envoie les sujets russes condamnés aux travaux forcés.

ILERCAONES, peuple d'Hispanie, sur les deux rives du Bas-Ibère, entre les *Laletani* et *Valentia*, avait pour ville principale *Dertosa* (Tortose), leur ch.-l., et *Ilercao* ou *Illarco* (*Alarcon*).

ILERDA, auj. *Lérida*, ville d'Hispanie, ch.-l. des Ilergètes, qui habitaient entre l'Èbre et le *Sicoris*, principalement sur ce dernier fleuve.

ILERGÈTES. *Voy.* ILERDA.

ILES (pachalik ou eyalet des), en arabe *Al-Djézaïr*, une des grandes divisions de l'Empire ottoman, comprend en même temps des îles et de la terre-ferme, des pays en Europe et des pays en Asie. Son étendue et ses divisions ont varié très souvent, et changent encore tous les jours. Il comprend actuellement : les îles situées le long de la côte occidentale de l'Asie-Mineure (Sporades, etc.), celle de Candie au sud de l'Archipel, les villes de Gallipoli (sur la côte de Thrace) et de Biga (sur la côte de l'Anatolie). Avant la déclaration d'indépendance de la Grèce (1821), ce pachalik possédait en outre les Cyclades, l'île de Négrepont (avec le continent voisin, c.-à-d. l'Attique et la Béotie ancienne), et la Morée. Les principales localités éparses qui font encore partie de ce pachalik sont les villes asiatiques d'Ismikmid, de Smyrne et le château des Dardanelles.

— Le pacha des Iles a le titre de capitan-pacha; il est censé être le chef de la marine turque.

ILES (province des), formée par Vespasien, comprenait les îles entre l'Europe et l'Asie avec la Crète, et avait pour métropole Rhodes.

ILES (baie des), grande baie formée par le golfe St-Laurent, sur la côte occidentale de la Terre-Neuve, au N. de la baie de St-George, par 49° lat. N., 55° 60' long. O. Elle reçoit l'Humber.

ILFRACOMBE, ville d'Angleterre (Devon), à l'embouchure du canal de Bristol, à 12 kil. N. de Barnstable; 3,200 hab. Port excellent; grand commerce, armements pour la pêche du hareng; bains de mer fréquentés.

ILHA-GRANDE, île du Brésil. *Voy.* GRANDE (ILHA).

ILHAVO, ville de Portugal (Beira), à 47 kil. N. O. de Coimbre, à 9 kil. de la mer; 4,200 hab. Salines. Grand commerce de poisson.

ILHEOS (Rio dos), ou RIO DA CACHOEIRA, riv. du Brésil (Bahia), prend sa source sur les limites de la prov. de Minas-Geraës et tombe dans l'Océan Atlantique, par 41° 47' long. O., 14° 37' lat. N. Elle donne son nom à une comarque de la prov. de Bahia qui a pour ch.-l. San-Jorge-dos-Ilheos.

ILI, riv. de l'Empire chinois (Dzoungarie), formée de la jonction du Tekes avec le Khounghes et le Kach, qui naissent dans le versant N. des Thian-chan-nan-lou, court au N. E. et tombe dans le lac Baïkal après un cours de 650 kil. — Elle donne son nom à une division de la Dzoungarie. *Voy.* DZOUNGARIE.

ILI, ville de Dzoungarie. *Voy.* HOËÏ-YUAN-TCHING.

ILIA, fille de Numitor, la même que Rhéa Sylvia.

ILION. *Voy.* ILIUM.

ILISSUS, ruisseau qui sort du mont Hymette, au S. E. d'Athènes, coule à l'O. et tombe dans le golfe d'Egine sous Athènes. Cours, 18 kil.

ILITHYIE, fille de Junon était une déesse qui chez les Grecs présidait aux accouchements. On la confond avec Latone (*Lito* en grec). Le mot Ilithyie semble dériver d'*éleuthô* (venir, arriver); on le fait aussi venir de *Lilith* ou *Milytta*, déités babyloniennes qui présidaient à la nuit et à l'enfantement.

ILIUM, un des noms de Troie, avait été donné à cette ville en souvenir d'un de ses plus anciens rois, Ilus, fils de Tros. — On connaît aussi sous le nom d'*Ilium* une petite ville de l'Asie-Mineure voisine de la célèbre Troie, mais située plus près de la côte, auprès de la jonction de l'Hellespont et de la mer Égée; elle fut bâtie par Alexandre, ruinée par Sylla, reconstruite par César et depuis détruite de nouveau; on en voit encore les ruines près du village de *Tchiblak*. Pour distinguer les deux *Ilium*, on appelait la première *Vetus* (la vieille), et la seconde *Recens* (la neuve).

IL-KHANIENS, dynastie mongole de Perse, a pour chef et pour fondateur Hassan-Bouzrouk-Ilkani ou Ilek-khan, qui descendait d'Arghoun-Il-Khan, et qui en 1336, à la mort d'Abou-Saïd, dernier prince de la branche des Gengiskhanides en Perse, s'empara de tout le pays situé entre le golfe Persique et le Caucase, la mer Caspienne et le Taurus, et établit le siége de son empire à Bagdad. Ses successeurs Avéis I, et Ahmed Gésaïr ou Avéis II, eurent à combattre les dynasties rivales des Djoubaniens et des Modhaffériens, qui leur disputaient les débris de l'empire de Gengiskhan, et finirent par être renversés en 1390, par Timour ou Tamerlan. Ahmed-Gésaïr fut un moment rétabli à Bagdad en 1402; mais il succomba bientôt.

ILL, *Ella* ou *Elsus*, rivière de France, prend sa source à 17 kil. S. d'Altkirch, dans le dép. du Haut-Rhin, arrose ce dép. et celui du Bas-Rhin, baigne Altkirch, Muhlhausen, Ensisheim, Andolsheim, Schelestadt, Benfelden, Erstein, Strasbourg, et se jette dans le Rhin (rive gauche), à 8 kil. au-dessous de cette dernière ville, après 200 kil. de cours. Elle reçoit le Lauch, le Faecht, le Giesen et l'Andlau. Elle reçoit aussi le canal de Monsieur.

ILLE, ville du dép. des Pyrénées-Orientales, sur la Tet, à 6 kil. N. E. de Vinça; 3,200 hab.

ILLE, riv. de France, dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, prend sa source auprès de Montreuil et se jette dans la Vilaine à Rennes, après un cours de 45 kil.

ILLE-ET-VILAINE (dép. d'), dép. de la France, borné au N. par la Manche, à l'E. par le dép. de la Mayenne, au S. par celui de la Loire-Inférieure, à l'O. par ceux du Morbihan et des Côtes-du-Nord: 115 kil. sur 90 : 6,820 kil. carrés; 547,249 hab. Ch.-l., Rennes. Il est un des cinq dép. formés de l'ancienne Bretagne. Ce dép. est arrosé par l'Ille et par la Vilaine (d'où il prend son nom), par le Cuson, la Sèche, le Cher et le Couesnon. Sol peu fertile, couvert en partie de forêts, de landes et de bruyères; on y récolte peu de blé; châtaigniers et pommiers en assez grand nombre; peu de vignes. Culture active du lin et du chanvre. Bêtes à cornes et chevaux. Grès, granit, ardoises, terre à crayon, cailloux dits *de Rennes*, mines de fer et de plomb argentifère. Fabrication de liqueurs et de cidre, filatures de lin et de chanvre : toiles; tanneries, métallurgie. Commerce en bestiaux, moutons, poulardes, beurre, cidre, fromages; armements pour la pêche et pour le commerce. — Ce dép. se divise en 6 arrondissements (Fougères, Montfort, Redon, Rennes, Saint-Malo, Vitré), 43 cantons et 349 communes. Il fait partie de la 13e division militaire, a un évêché et une cour royale à Rennes.

ILLER, *Ilargus*, riv. du Tyrol et de la Bavière, prend sa source dans le N. O. du Tyrol, tombe dans le Danube à 2 kil. au-dessous d'Ulm en Bavière, après avoir reçu l'Aurach et l'Ach. Son cours est de 140 kil. Il a donné, de 1810 à 1815, son nom à un cercle de la Bavière.

ILLIBERRIS, ensuite HELENA, auj. *Elne*, ville de Gaule en Narbonnaise 1re, chez les *Sardones*, non loin de la mer, reçut son second nom en l'honneur de la mère de Constantin.

ILLIERS, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 24 kil. S. O. de Chartres, sur le Loir; 3,069 hab. Draps, serges, bonneterie.

ILLIMANI (NEVADA DE), un des plus hauts sommets des Andes. *Voy.* ANDES.

ILLINOIS, riv. des États-Unis, naît dans l'état d'Indiana, où elle se forme du Theakiki et du Plein, par 91° 2' long. O., 40° 48' lat. N.; arrose du N. E. au S. O. l'état d'Illinois, auquel elle donne son nom, et, après 680 kil. de cours, grossit le Mississipi, par 92° 92' long. O., 38° 40' lat. N.

ILLINOIS, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, par 87°-91° 42' long. O., 36° 58'-42° 30' lat. N., est borné par les territoires de Missouri à l'O., du Nord-Ouest au N., et par les états d'Indiana à l'E., de Kentucky au S. : 580 kil. sur 220; 82,000 hab. Ch.-l., Vandalia. Il est arrosé par les riv. Illinois, Ohio, Wabash, Mississipi, Kaskaskia, etc. Sol plat, bois, prairies, marais; grande fertilité au bord des riv.; climat sain et agréable: grains, lin, tabac. Fer, cuivre, houille, sources salées. — Ce sont les Français qui ont fondé les premiers établissements européens dans l'Illinois (1693). Ils donnaient surtout ce nom à la contrée située à l'E. du Mississipi, entre l'Ohio et l'Illinois. La France céda ce territoire à la Grande-Bretagne par le traité de 1763; mais celle-ci fut obligée, en 1783, de renoncer à ses prétentions sur ce territoire comme sur le reste des Etats-Unis. En 1809 l'Illinois, qui avait jusqu'alors été compris dans le territoire d'Indiana, en fut détaché, et forma un territoire particulier. En 1818 ce territoire, s'étant considérablement agrandi, fut érigé en état.

ILLITURGIS, ville d'Hispanie, dans la Bétique, au N., chez les *Turduli*, sur le *Bœtis*, fut détruite par Scipion l'Africain. On la place, les uns près d'*Andujar del Vejo*, les autres à *Arjona* ou *Baëza*.

ILLOK ou SLOK, *Bononia*, ville des Etats autrichiens (Esclavonie), à 40 kil. O. de Péterwaradin. Tombeau du dernier duc de Syrmie, mort en 1525. Jadis fortifiée.

ILLORA, ville d'Espagne (Grenade), à 32 kil. N. O. de Grenade; 6,600 hab. Ferdinand, roi de Léon, enleva cette ville aux Maures en 1242.

ILLUCCA, ville d'Espagne (Saragosse), à 19 kil. N. de Calatayud; 2,550 hab. Patrie de don Alvaro de Luna.

ILLUMINES, société secrète fondée en 1776 par Adam Weisshaupt, professeur en droit à Ingoldstadt; son but déclaré était de porter les hommes à s'assister mutuellement en les élevant aux sentiments les plus purs de moralité et de vertu; mais elle tomba bientôt dans le mysticisme. Cette société compta jusqu'à 2,000 membres; sa constitution tenait *à la fois* de celle des Jésuites et de celle des Francs-Maçons. Le gouvernement bavarois, redoutant le caractère politique que prenait cette société, ordonna sa dissolution en 1784. *Voy.* WEISSHAUPT.

ILLURO, auj. *Oléron*. *Voy.* ILURO.

ILLYRIE, *Illyria*, contrée de l'Europe ancienne, dont les bornes étaient un peu vagues; elle embrassait, suivant les Grecs, les contrées montagneuses *au N. O.* de l'Hellade; selon les Romains, les pays placés à l'E. de l'Italie et de la Rhétie et au S. du Danube. On la divisait en *Illyrie grecque* (au S., s'étendant de l'Epire au mont Scodrus), et *Illyrie barbare* (au N. O., habitée par les Dalmates, les Iapodes, les Liburnes).— L'Illyrie grecque formait un royaume souvent en guerre avec la Macédoine. Les Romains le soumirent par deux guerres heureuses (229, 219 av. J.-C.), sous le règne de la reine Teuta, veuve d'Agron. L'Illyrie barbare ne fut soumise que plus tard (*Voy.* DALMATES, IAPODES), et même ne fut complétement assujettie que sous Auguste. Gentius, roi d'Illyrie en 168, et allié de Persée, roi de Macédoine, avait longtemps fait la guerre aux Romains. Au IIe et surtout aux IIIe et IVe siècles de J.-C., les Romains étendirent le nom d'Illyrie à toute la région comprise au S. du Danube, de l'*Œnus* (Inn) jusqu'au *Drilo*; on y comprit même la Macédoine, la Thessalie et la Grèce proprement dite. De là, lors de l'organisation de l'empire en diocèses et provinces, il y eut dans l'empire d'Occident un *diocèse d'Illyrie* ou *Illyrie occidentale*; dans l'empire d'Orient une *préfecture d'Illyrie* ou *Illyrie orientale*. La première se composait de six *provinces* : Norique riverain, Norique intérieur, Pannonie 1re, Pannonie 2e, Savie, Dalmatie : chefs-lieux, *Lauriacum*, *Virunum*, *Sabaria*, *Bregetio*, *Siscia*, *Salone* (qui était aussi ch.-l. de tout le diocèse). L'Illyrie orientale était formée de deux diocèses: Dacie, Achaïe (*Voy.* ces mots). Au VIe siècle, des colonies slaves vinrent s'établir dans la plus grande partie de l'Illyrie, et ne tardèrent point à s'affranchir du joug byzantin. Le nom d'Illyrie commença alors à disparaître, et l'on vit s'élever les royaumes de Dalmatie et de Croatie. En 1090 les Vénitiens et les Hongrois s'établirent dans diverses parties de ce territoire, et un siècle après (1170) se forma le royaume de Rascian (depuis appelé Bosnie). Au XVe siècle, les Turcs envahirent une partie de cette contrée (Bosnie, Servie, Albanie); les Vénitiens ne conservèrent plus alors du territoire illyrien que la Dalmatie, et les Hongrois que l'Esclavonie et la Croatie. Ces deux dernières provinces passèrent avec la Hongrie sous la domination de l'Autriche en 1558. Cet état de choses dura à peu près jusqu'au commencement du XIXe siècle. A cette époque, Napoléon, vainqueur de l'Autriche et de Venise, fit revivre le nom d'Illyrie en créant le gouvernement des prov. illyriennes (*Voy.* ci-après). En 1815, le congrès de Vienne rendit à l'Autriche ce gouvernement dont la partie N. O. forma le royaume d'Illyrie.

ILLYRIE (royaume d'), en allem. *Illyrien*, gouv. des États autrichiens, est borné au N. par l'archiduché d'Autriche et la Styrie, à l'E. par la Styrie, la Croatie civile et le Littoral hongrois, au S. par la mer Adriatique, et à l'O. par le royaume Lombard-Vénitien et le Tyrol : 270 kil. sur 220; 1,050,000 hab. (Slaves, Wendes, Italiens, Croates et Grecs); ch.-l., Laybach. Le royaume d'Illyrie est partagé actuellement en deux gouvernements (Laybach et Trieste), qui se subdivisent eux-mêmes, celui de Laybach en cinq cercles (Laybach, Neustædtl, Adelsberg, Willach et Klagenfurth), et celui de Trieste en deux cercles (Goritz et Istrie), plus la ville et le port de Trieste. L'Illyrie est traversée par les Alpes Noriques et Juliennes et par la chaîne du Karst; on y trouve plusieurs lacs importants, entre autres celui de Czernitz. Ses principales rivières sont la Drave, la Save, la Laybach, le Quieto, l'Isonzo, etc. La température, froide au N., est généralement douce; les côtes sont néanmoins exposées à un vent très dangereux. L'Illyrie renferme des mines d'argent, de mercure, de plomb, de fer, de zinc, de houille, etc. Elle produit des vins, des fruits, des olives, du lin, de la soie, etc. On y fabrique des toiles, des draps, des ouvrages de paille et des ustensiles de fer. Sur les côtes on se livre à la pêche et à la construction des navires.

ILLYRIENNES (Provinces), ancien gouvernement de l'Empire français, sur la côte orientale de l'Adriatique, au S. O. de l'empire d'Autriche, dont il est séparé par la Save, et à l'O. de la province turque de Bosnie. Ce gouvernement, formé en 1809, ne comprit d'abord que la Haute-Carinthie, la Carniole, l'Istrie et le Frioul autrichiens, le Littoral hongrois et la Croatie méridionale; en 1810, il s'augmenta de l'Istrie et de la Dalmatie vénitiennes, de Raguse et de Cattaro. On le divisa alors en 7 provinces : Carinthie, Carniole, Istrie, Croatie civile, Croatie militaire, Dalmatie, Raguse-et-Cattaro. En 1815 ces pays furent rendus à l'Autriche. Ils forment auj. presque tout le royaume d'Illyrie, la Croatie militaire, une grande partie de la Croatie civile, le Littoral hongrois et le roy. de Dalmatie.

ILLYRIENNES (îles), îles situées dans la mer Adriatique, le long des côtes de l'Illyrie et de la Dalmatie, par 44° 19'-47° 7' lat. N. et 9° 5' long. E. Les plus considérables sont Veglia, Cherso, Brazza, Lesna, Sabioncello, Meleda, Curzola.

ILMEN, jadis *Moïsk*, lac de la Russie d'Europe (Novogorod), communique par la Volkhova avec le lac Ladoga, et a sur sa rive septent. la ville de Novogorod : 50 kil. sur 40. Des tempêtes fréquentes en rendent la navigation dangereuse. — Ce lac était sacré dans l'opinion des anciens Slaves.

ILMENAU, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, ch.-l. de bailliage, à 8 kil. E. de Schmalkalden; 2,200 hab. Faïence, lainages, têtes de poupées, papiers, clous, etc. Aux environs, mines de fer. — Le bailliage d'Ilmenau forme une enclave entre le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, la principauté de Schwarzbourg et la régence prussienne d'Erfurt.

ILMINSTER, ville d'Angleterre (Somerset), à 17 kil. S. O. d'Ilchester; 3,500 hab. Fabriques de draps; école gratuite instituée par Edouard VI en 1550. — Jadis importante et industrieuse; antérieure à la conquête normande.

ILORCIS, *Lorca*, ville de l'Hispanie, dans la Carthaginoise, à l'O. de *Carthago nova*.

ILOTES, esclaves des Lacédémoniens. On nommait ainsi originairement les habitants d'Hélos, ville que les Lacédémoniens avaient prise et rasée

l'an 1059 avant J.-C. Mais, dans la suite, on étendit le nom d'Ilotes à tous les esclaves indistinctement. On les traitait avec la dernière dureté, et on les entretenait soigneusement dans l'état le plus abject. Ceux qui se distinguaient par la beauté ou le courage étaient impitoyablement mis à mort. Quelquefois même, dit-on, quand ils devenaient trop nombreux, on envoyait des hommes armés pour les exterminer. Ils tentèrent plusieurs fois de se rendre libres, et faillirent s'emparer de Sparte après un tremblement de terre, l'an 469 av. J.-C.; mais ils ne purent réussir à secouer le joug. Cependant on leur accorda la liberté après la guerre du Péloponèse en récompense des services qu'ils avaient endus.

ILUNUM, ville d'Hispanie, auj. HELLIN.

ILURO, ville de Gaule, dans la Novempopulaie, chez les *Osquidates*, auj. *Oleron*.

ILUS, fils de Tros et de Callirhoé, fille de Scaandre, bâtit Ilion, et chassa Tantale de son roy. feu ayant pris au temple de Minerve, Illus y urut, saisit le Palladium, et le sauva des flammes. lui en coûta la vue, mais les dieux lui en renent l'usage. On le fait régner de 1402 à 1347 nt J.-C.

ILVA ou ÆTHALIA, auj. l'île d'*Elbe*, île de la r Supérieure, entre l'Etrurie et la Corse, vis-à-vis *Populonium* (Piombino), était connue des anciens r l'excellence et l'abondance de son fer.

LVATES ou ELEATES, peuple ligure, qui fut mis par Fulvius (l'an 58 av. J.-C.), habitait au S. Tortone, entre les rivières de Scrivia et de fora.

IAD-EDDAULAH (Ali), chef de la dynastie Bouïdes, usurpa le trône de Perse vers 933, s le meurtre de Mardawydj ; s'empara de Chyde Bagdad et de la personne du calife; régna le Kerman, l'Irak et la Perse, et mourut 19.

D-EDDYN (Mohammed), surnommé *El-Kateb*, Ispahan en 1125, mort en 1201, fut secrétaire ureddin et de Saladin, et quitta la cour pour er les lettres. On a de lui : *Histoire des itions de Saladin en Syrie ; Histoire de la conde Jérusalem par Saladin ; Histoire des poëtes nans du VIe siècle de l'hégire ;* un *Divan*, rele lettres et de poésies.

M ou IMAN, nom donné dans l'origine par sulmans au chef suprême de la religion. es *Sunnites* ou orthodoxes, le titre d'*imam* ond avec celui de calife, et la puissance lle n'est pas séparée de la puissance tempoais la secte des *Chyites*, opposée à celle des , ne reconnaît pour véritable *imam*, après t, qu'Ali, son gendre, et les descendants outre, les Chyites se divisent entre eux sur re et la succession des *imams*. Les uns en t douze, dont le dernier, enlevé à l'âge s, doit reparaître un jour pour faire réraie religion ; ils le nomment le *Mahdi* (le et en font une espèce de Messie, dont ils encore le retour. Les autres n'admettent *imams*, savoir : Ali, gendre de Mahomet, Hussein, tous deux fils d'Ali, et martyrs, labiddin, Mohammed-Bakir, Giafar-elnaël ; après ce dernier, ils refusent d'admme imam légitime Mouça, son frère, ent les autres Chyites, et lui substituent é d'Ismaël : on les a nommés de là *Is-* Ceux-ci prétendaient qu'après Ismaël, d'*imam* était passé à son fils Mohammed, personnages inconnus qui se manifesteleur temps.—Le sultan, qui, aux yeux de omans, est le chef légitime de la religion, titre la dénomination d'*imam*. — On a lu le nom d'*imam* à des ministres ordinaires du culte ; dans ce sens, l'*imam* est celui qui, à la mosquée, fait la prière à la tête du peuple, qui préside aux cérémonies de la circoncision, aux enterrements ; c'est à peu près notre curé. — En Arabie, on appelle *imams* certains chefs qui ont à la fois le pouvoir politique et religieux : tels sont les imams de l'Yémen ou de Saana, et celui de Maskate.

IMAM-ALI, IMAM-HUSSEIN, villes de la Turquie d'Asie. *Voy.* MESCHED-ALI, MESCHED-HUSSEIN.

IMAMAT, état régi par un imam. *Voy.* IMAM.

IMAM-MOUÇA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 22 kil. N. O. de Bagdad, est habitée par les Arabes Tadjiks. Les Chyites y ont transporté leurs trésors et les restes de l'imam Ali depuis la prise de Mesched-Ali par les Wahabites en 1806.

IMAN. *Voy.* IMAM.

IMAUS ou EMODI MONTES, auj. les *monts Bélour* et l'*Himalaya*, grande chaîne de montagnes de l'Asie supérieure ancienne, s'étendait depuis le mont Caucase et le Paropamisus jusqu'aux limites septentrionales de l'Inde. Elle séparait la Scythie d'Asie en deux régions appelées, celle du nord, Scythie au-delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*); celle du sud, Scythie en-deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*).

IMBERT (Barthélemy), poëte distingué, né à Nîmes en 1747, mort dans l'indigence à Paris en 1790, a composé des vers légers qui ne manquent pas d'esprit ; il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie et la comédie. Il rédigea pendant plusieurs années les articles de spectacle dans le *Mercure*. On a de lui : *le Jugement de Pâris*, poëme en 4 chants, Paris, 1772 ; *Fables nouvelles*, 1773 ; *Historiettes* ou *Nouvelles* en vers, 1774 ; *Lectures du matin et du soir, ou Nouvelles historiettes*, en prose, Paris, 1782 : *Choix de fabliaux*, en vers, 1788 ; *le Jaloux sans amour*, comédie en 5 actes et en vers libres ; *le Jaloux malgré lui*, comédie en 3 actes et en vers : *Marie de Brabant*, tragédie, etc. On a donné ses *Œuvres choisies*, 1797, 4 vol. in-8.

IMBROS, *Imbrus*, auj. *Imbro*, île de la mer Egée, au S. de la Samothrace, était jadis comme cette dernière le siége (mais non le sanctuaire) du culte mystérieux des Cabires. Aujourd'hui elle fait partie de l'eyalet de Roumélie et ne renferme que 4,000 hab., qui habitent les bourgs de Flio et Castro.

IMERÉTHIE ou IMIRÉTIE, province de la Russie méridionale, entre 41° 50' et 42° 7' lat. N., et entre 39° 55' et 41° 18' long. E., est bornée au N. par le Caucase, qui la sépare de la Circassie, à l'E. par la Géorgie, au S. par la Turquie d'Asie, au S. O. par la Gourie et à l'O. par la Mingrélie : 140 kil. sur 110 ; 80,000 hab. (Iméréthiens, Arméniens et Juifs). Chef-lieu, Kotatis. Elle est divisée en 4 districts (Kotatis, Radcha, Choropano et Vacca'. L'Iméréthie est arrosée par le Rioni (le *Phase* des anciens) et par ses affluents ; au N. E. elle est bornée par de hautes montagnes qui renferment beaucoup de richesses minérales que l'on n'exploite pas (à l'exception du fer), et qui sont couvertes de forêts. Le sol est très fertile, et produit en abondance du millet, du maïs, du vin, du tabac excellent, du coton, du blé, du seigle et de l'orge. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y sont cultivés : les forêts nourrissent beaucoup de gibier. Les principales exportations consistent en cuirs, fourrures, miel, cire et bois. Le gouvernement russe a fait tous ses efforts pour y abolir le commerce des esclaves, et surtout des femmes destinées aux harems des Turcs et des Persans. — Jusqu'au XIVe siècle, l'Iméréthie fit partie de la Géorgie ; au commencement du XVe siècle, le roi géorgien Alexandre I. ayant partagé ses états entre ses trois fils, donna l'Iméréthie à l'aîné : cette contrée eut alors pendant quelque temps des souverains indépendants, mais elle

devint bientôt tributaire des Ottomans. En 1804, Salomon II, qui gouvernait l'Iméréthie, se soumit volontairement à la Russie, et reçut une pension en échange de la cession de son royaume.

IMHOF (Jacques-Guillaume), savant généalogiste allemand, né à Nuremberg en 1651, mort dans la même ville en 1728, a composé la généalogie des principales familles de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espagne, etc.

IMILCON. *Voy.* HIMILCON.

IMMONDE (golfe), *Immundus sinus*, enfoncement que forme la mer Rouge sur les confins de la Nubie et de l'Egypte, par 22° 52'-24° lat. N.

IMOLA, *Forum Cornelii*, ville forte des États de l'Église (Ravenne), à 39 kil. S. O. de Ravenne; 9,000 hab. Évêché. Château-fort, églises, palais; académie littéraire dite *de' Industriosi*. Fabriques de tartre dit de *Bologne*. Commerce. Les Français défirent les Autrichiens aux environs de cette ville en 1797. — Pie VII avait été évêque d'Imola.

IMPERATOR. Nom que les soldats romains décernaient à leur général victorieux, et qui, après Auguste, devint synonyme de celui de souverain. Le dernier général romain qui reçut ce titre du temps de l'empire fut Junius Blésus, sous le règne de Tibère. *Voy.* EMPEREUR.

IMPERIAL (canal), en Chine. *Voy.* IU-HO.

IMPERIAL (parlement). On nomma ainsi, depuis l'union définitive de l'Irlande à l'Angleterre (1801), le parlement de l'*empire* britannique, qui réunissait des représentants des trois royaumes.

IMPÉRIALES (villes). On appelait ainsi dans l'ancien empire d'Allemagne certaines villes libres qui avaient leur administration particulière et ne relevaient que de l'empereur.—Dans les diètes de l'Empire ces villes formaient le *Banc du Rhin* et le *Banc de Souabe*. Les villes du *Banc du Rhin* étaient: Cologne, Aix-la-Chapelle, Mayence, Lubeck, Worms, Francfort, Goslar, Brême, Muhlhausen, Nordhausen, Dortmund, Wetzlar et Gelnhausen. Les villes du *Banc de Souabe* étaient: Ratisbonne, Augsbourg, Nuremberg, Eslingen, Ulm, Reutlingen, Nordlingen, Rotenbourg, Halle, Rothweil, Uberlingen, Heilbronn, Gemünd, Memmingen, Lindau, Ravensbourg, Schweinfurt, Kempten, Windsheim, Kauffbeuren, Weil, Wangen, Pfullendorf, Offenbourg, Leutkirch, Wimpfen, Weissembourg, Zell, Buchorn, Aalen, Buchau et Donawerth. Ces deux bancs représentaient: le premier, la *Confédération du Rhin*, formée originairement entre les villes de Mayence, Cologne, Worms et Strasbourg (1247), et accrue depuis par l'accession de plus de 60 villes situées sur les deux rives du Rhin, depuis Zurich jusqu'à Cologne; le second, la *Grande Ligue* ou *Ligue de Souabe*, formée en 1380 par les villes de Souabe, et dans laquelle entrèrent celles de Franconie.

IMPERIALI (Jean-Vincent), homme d'état et poëte génois, duc de Saint-Ange (dans le royaume de Naples), fut envoyé en ambassade auprès du roi d'Espagne, du duc de Mantoue et du pape, et fut en 1625 chargé du gouvernement du Milanais. Il mourut à Gênes en 1645. Il cultiva la poésie avec succès. On lui doit: *Lo Stato rustico* (poëme sur l'agriculture): *La Santa Teresa; Gli Argomenti della Gerusalemme conquistata del Tasso; I Funerali del cardinal Orazio Spinola Suozio; Cento Discorsi politici*, etc.

IMPERIALI (Joseph-René), cardinal, né à Gênes en 1651, mort en 1737, était gouverneur de Ferrare, et fut sur le point d'être élu pape à la mort d'Innocent XI (1730). Il protégeait les lettres et forma une riche bibliothèque qu'il ouvrit au public.

IMPERIALI-LERCARI (François-Marie), doge de Gênes, eut des démêlés avec Louis XIV, qui, voulant le punir d'avoir pris parti pour l'Espagne, fit bombarder Gênes (1684), et le força à venir à Versailles lui offrir sa soumission.

IMPÉRIAUX, nom sous lequel on désignait depuis le XVIe siècle les forces de l'empire d'Allemagne.

IMPORTANTS (les), faction politique qui se forma à la mort de Louis XIII, se composait des hommes qui, après avoir été proscrits par Richelieu, croyaient avoir droit sous le nouveau gouvernement à toutes les faveurs; elle avait pour chefs les Guise, les Vendôme, le duc d'Épernon, la duchesse de Chevreuse, la duchesse de Montbazon; on y vit aussi figurer Augustin Potier, évêque de Beauvais, ministre de la régente, jaloux du crédit de Mazarin, ainsi que le duc de Beaufort, gouverneur des enfants d'Anne d'Autriche: ce dernier avait été entraîné par la duchesse de Montbazon, qu'il aimait. La régente, pour briser cette cabale, exila plusieurs des seigneurs qui y étaient entrés, fit enfermer le duc de Beaufort à Vincennes, renvoya l'évêque de Beauvais dans son diocèse, et donna désormais toute sa confiance à Mazarin. La plupart des *Importants* prirent part quelques années après aux troubles de la Fronde.

IMUS PYRENÆUS, auj. *Saint-Jean-Pied-de-Port*, ville de la Gaule Transalpine, dans la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*, au pied des Pyrénées; d'où son nom.

INA, roi de Wessex, un des royaumes de l'Heptarchie saxonne, régna de 689 à 726, et fit rédiger un code qui servit de base à celui d'Alfred-le-Grand; il fit aussi un pèlerinage à Rome, et institua à son retour la taxe connue sous le nom de *denier de saint Pierre*.

INACHUS, fondateur du royaume d'Argos, était originaire de Phénicie. Après avoir séjourné quelque temps en Egypte, il vint, à la tête d'une troupe de pasteurs phéniciens, égyptiens et arabes, s'établir dans la partie du Péloponèse nommée depuis Argolide (2000, ou, selon d'autres, 1850 ans av. J.-C.), et y régna 60 ans. Il fut père de Phoronée, qui lui succéda, ainsi que d'Io et d'Egialée.

INACHUS, auj. *Najo* ou *Planizza*, riv. de l'Argolide, coulait du N. au S., et, après avoir traversé Argos, se jetait dans le golfe Argolique.

INAGUA-GRANDE, une des Lucayes, par 75° 7' long. O., 21° 3' lat. N.; 80 kil. sur 20; peu peuplée. Abords dangereux. Marais salants.

INAGUA-CHICA (c.-à-d. *Petite Inagua*), une des Lucayes, au N. O. de la précédente, par 75° 21' long. O., 21° 29' lat. N.: elle est déserte.

INAMBARI, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie (dép. de la Paz), reçoit la Cuchoa et tombe dans le Beni par 74° long. O., 12° lat. S. Cours, 450 kil.

INARIME, île de la Méditerranée. *Voy.* ÆNARIA.

INARUS, fils de Psammétique, régna d'abord en Libye. Elu roi d'Egypte, 463 av. J.-C., il s'allia aux Athéniens et battit Achémène, général des Perses; mais, quelque temps après, il fut défait à son tour par Mégabyse, et tomba entre les mains d'Artaxerce, qui le fit mettre en croix, 456 av. J.-C.

INCA, ville d'Espagne, dans l'île Majorque, à 24 kil. N. E. de Palma; 3,350 hab.

INCAS, nom de la dynastie qui régnait au Pérou avant la conquête de ce pays par l'Espagnol Pizarre en 1533. Les Incas se prétendaient issus du soleil, et après leur mort ils étaient adorés comme des dieux. Tupac Amaru, fils de Manco Capac, fondateur de Cuzco, et petit-fils d'Atahualpa, qui régnait au moment de la conquête, fut décapité en 1560, et en lui finit la dynastie des Incas.

INCHBALD (Elisabeth SIMPSON, connue sous le nom de mistriss), actrice anglaise et femme-auteur,

née en 1750 au bourg de Standingfield, dans le Suffolk, morte en 1821, était fille de pauvres fermiers, et quitta à 16 ans la maison paternelle pour chercher à soulager l'infortune de sa famille; elle vint à Londres pour entrer au théâtre, et y épousa en 1772 l'acteur Inchbald. Elle n'obtint sur la scène que de médiocres succès. Après la mort de son mari, elle quitta le théâtre pour écrire (1789). On a d'elle plusieurs comédies qui ont réussi, et deux romans que l'on met au nombre des plus jolies productions échappées à la plume d'une femme; ce sont : *Simple Histoire* (1791), *Nature et Art* (1796), traduits en français par Deschamps. On lui doit aussi une collection du théâtre anglais, avec des préfaces biographiques et critiques, qui la font rechercher. Mistriss Inchbald avait rédigé d'intéressants mémoires, qui n'ont paru que d'une manière fort incomplète, Londres, 1824.

INCHOFER (Melchior), jésuite hongrois, né en 1584, mort en 1648, étudia chez les Jésuites à Rome, fut envoyé par ses supérieurs à Messine pour y enseigner les mathématiques, puis à Macerata et à Milan. On a de lui : *Tractatus syllepticus*, Rome, 1633 (il y combat le système de Copernic et de Galilée); *Annales ecclesiastici regni Hungariæ*, Rome, 1644. On lui a attribué à tort la *Monarchie des Solipses* (satire contre les Jésuites).

INCITATUS, nom que l'empereur Caligula donnait à son cheval, parce qu'il était vif et ardent. Il voulut le nommer consul avec lui.

INCOLISMA, nom latin d'ANGOULÊME.

INDE ou **INDES ORIENTALES**, nom donné vulgairement à deux grandes péninsules de l'Asie méridionale, séparées par le Gange, et qui sont dites *Inde en-deçà du Gange* ou *Inde Cisgangétique*, *Inde au-delà du Gange* ou *Inde Transgangétique*, termes auxquels plusieurs géographes modernes ont substitué ceux d'*Hindoustan* (*Voy.* ce mot) et d'*Indo-Chine*, à cause de la position de celle-ci entre l'Inde proprement dite et l'Empire chinois.

I. INDE CISGANGÉTIQUE, grande presqu'île de l'Asie méridionale, s'étend de 7° 27' à 31° 40' lat. N., et de 65° à 90° long. E. Elle a la forme d'un triangle dont la pointe est au S., la base au N. : le côté occidental est baigné par la mer des Indes, celui de l'E. par le golfe de Bengale; au N. il a pour limite les monts Himalaya, qui le séparent du Thibet. Sa longueur est de plus de 3,000 kil. du Nord au Sud.; sa largeur est de 2,500 kil. de l'E. à l'O. ;sa surface excède 3,160,000 kil. carrés, et sa population monte, dit-on, à 134,000,000 d'hab. Les divisions de l'Hindoustan ont beaucoup varié. D'après M. Balbi, l'Inde en-deçà du Gange peut se partager géographiquement en quatre régions, l'*Hindoustan septentrional*, comprenant les contrées montueuses à l'E. du Setledje jusqu'aux frontières du Boutan, plus la vallée de Cachemire; l'*Hindoustan méridional*, comprenant la plus grande partie de l'ancien empire mongol; le *Décan septentrional*, s'étendant depuis la Nerboudda au N. jusqu'à la Toumbedra et la Krichna au S.; le *Décan méridional*, terminant le continent et s'étendant jusqu'au cap Comorin. Quant aux contrées renfermées dans ces quatre grandes divisions, en voici le tableau :

Hindoustan septentr.	Cachemire. Gheroual. Népal.
Hindoustan mérid.	Lahore. Moultan. Sind. Katch. Guzzerat. Malwa. Adjemir. Delhi. Agrah. Aoude. Allahabad. Behar. Bengale.
Décan septentrional.	Kandeich. Aurengabad. Bedjapour. Haïderabad. Bider. Bérar. Gandouana. Orissa. Circars septentrionaux.
Décan méridional.	Kanara. Malabar. Kotchin. Travancor. Coïmbetour. Karnatic. Salem ou Barramahal. Maïssour. Balaghat.

A cette 4e région se joignent les archipels des Laquedives et des Maldives, plus l'île de Ceylan.

Quant à la division politique actuelle, la voici :

Etats indépendants.	Confédération des Seikhs. Principauté du Sindhi ou Sind. Royaume de Sindhia. Royaume de Népal. Royaume des Maldives.
Etats européens.	Inde anglaise ou Empire indo-britannique, comprenant des possessions immédiates et des possessions médiates. *Voy.* ci-après INDE ANGLAISE. Territoires appartenant : Aux Portugais (Goa, Damaun, Diu, dans le Guzzerat et le Bedjapour) : Aux Français (Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor, Mahé) : Aux Danois (Tranquebar et Sirampour).

Ces différents états sont fort inégaux entre eux. L'Inde anglaise l'emporte immensément à elle seule sur les huit autres états réunis. Ensuite vient la Confédération des Seikhs.

Les monts Himalaya, qui bornent au N. l'Hindoustan, y étendent de nombreuses ramifications; plus au S. se voient les Gates, les Nilgherri, les monts Vindhia, et enfin, dans l'île de Ceylan, le pic d'Adam ou Hamazel. Parmi les fleuves les plus remarquables, sont d'abord le Gange et le Sind (*Indus*), grossis chacun par une multitude d'affluents (Hougly, Bagirathy, Djemnah, Setledje, etc.) : ensuite viennent le Brahmapoutre, presque aussi considérable que le Gange; le Godavéri, la Nerboudda, la Krichna, le Tapti, le Kaveri. — Le climat varie selon la hauteur à laquelle on s'élève; mais dès qu'on n'est plus sur les montagnes, il est généralement très chaud. On ne connaît aux Indes que deux saisons, la sèche et la pluvieuse; dans celle-ci, l'eau tombe à torrents, les fleuves couvrent la campagne. Deux moussons se partagent l'année : celle du N. qui souffle de mai en octobre, celle du S. qu'interrompent quelques vents moins constants (entre autres un vent d'ouest ou de terre qui est souvent meurtrier). Les orages sont épouvantables; le vent suffit pour déraciner de vieux arbres. L'air est généralement sain; mais il survient fréquemment des épidémies, surtout le choléra, qui enlèvent beaucoup de monde. Le sol est d'une fertilité incomparable en grains, fruits, riz, coton, plantes tinc-

toriales et odoriférantes, sucre, indigo, safran, etc. Forêts remplies d'arbres magnifiques et précieux (sandal, cocotier, manguier, gommier, etc.). Mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de zinc, de sel : beaux diamants (ceux du Bengale et de Bundelkand sont les plus beaux de l'univers), rubis, saphirs, améthystes, tourmalines, etc. Une foule d'oiseaux au riche plumage y peuplent les forêts; la mer, les rivières fournissent une pêche abondante; le mytile à perles est très commun au cap Comorin. Mais aussi les animaux funestes fourmillent dans l'Inde: scorpions, serpents venimeux, moustiques en quantités innombrables, gavrals (ou crocodiles d'Asie), lions, hyènes, panthères, tigres (nulle part ils ne sont plus beaux que dans l'Inde). — Les habitants de l'Hindoustan appartiennent à beaucoup de races diverses. Outre les Hindous qui sont les indigènes, on trouve chez eux des Malais, des Mongols, des Chinois, des Guèbres ou Parsis, des Arabes, des Turcs, et en général beaucoup de Mahométans, enfin depuis le dernier siècle un très grand nombre d'Européens, surtout d'Anglais. Les Hindous, qui forment la majorité, sont très doux et peu propres à la guerre; ils sont polygames, vivent presque exclusivement de céréales, et vénèrent, entre autres animaux, le bœuf et l'éléphant. Ils sont organisés en quatre castes : *brahmes* ou prêtres; *chattryas* (ou *shatrias*), guerriers; *waïshias* ou marchands; *soudras* ou artisans : on nomme *parias* ou *tchandalas* ceux qui ont perdu leur caste; ils sont méprisés, abhorrés, et comme mis hors la loi. On ne sait si certaines tribus guerrières, telles que les *Mahrattes*, les *Pindaris*, les *Seikhs*, les *Nairs*, sont de race hindoue. Chacune des races qui habitent l'Hindoustan a sa religion propre; les Turcs exercent le mahométisme, les Guèbres le culte de Zoroastre; les Hindous suivent, les uns le brahmanisme, qui lui-même se divise en un grand nombre de sectes, les autres le bouddhisme (*Voy.* ces noms). On parle au moins 20 langues dans l'Hindoustan : les principales sont le bengali, le kanara, le mahratte, le télinga, le malabar, le tamoul : toutes dérivent de deux langues mortes, qu'on nomme langues sacrées, le *sanskrit* et le *pali* : la première est une des plus belles et certainement la plus riche que l'on connaisse : les langues de l'Europe paraissent en dériver. L'Inde possède une des littératures les plus riches et probablement la plus ancienne du monde: elle se compose des *védas*, livres sacrés auxquels se rattachent les *upavedas* et les *puranas*, vastes commentaires qui contiennent toute une encyclopédie; de plusieurs poëmes immenses, tels que le *Mahabarata*, le *Ramayana*; d'un grand nombre de drames; enfin d'ouvrages philosophiques, où l'on trouve représentés tous les systèmes de la Grèce aussi bien que ceux des temps modernes, etc.

L'Inde n'a été totalement explorée que dans le siècle dernier. Dans l'antiquité, les Grecs, jusqu'au temps d'Alexandre, ne la connurent que de nom. Depuis cette époque, diverses expéditions successives la firent de mieux en mieux connaître. Alexandre soumit une partie du Pendjab où régnait Porus (ou Pourava) et descendit le Sind jusqu'à son embouchure. Séleucus I Nicator alla plus loin, pénétra jusqu'au Gange, vainquit Sandrocottus (Chandra-Goupta), et établit des relations commerciales entre ses sujets et les Hindous. Les Lagides, de leur côté, ne tardèrent pas à diriger d'Egypte en Inde des flottes qui revenaient chargées de denrées. La décadence des Séleucides ralentit pour un temps les relations commerciales entre l'Inde et l'Occident : aussi a-t-on peu de détails sur l'Inde à cette époque. Cependant on voit la cour impériale de Byzance recevoir plusieurs ambassades indiennes : au VIe siècle de notre ère, le moine Cosmas Indicopleustes visita une grande partie de l'Inde et en rapporta le ver à soie. Les conquêtes des Musulmans au commencement du VIIIe siècle, et notamment celles de Kotaïbah, général du calife Abd'oul-Melek, qui soumit les rives du Sind vers l'an 707, ajoutèrent aux connaissances que l'Occident possédait déjà sur l'Inde. Jusqu'au XVe siècle, l'Europe ne reçut des notions sur cette contrée que par les écrivains arabes ou par les récits isolés de quelques voyageurs; mais en 1501, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance, et vint aborder sur les côtes occidentales de la presqu'île cisgangétique. Pendant le XVIe et le XVIIe siècle toutes les côtes de l'Inde furent explorées par les Portugais et les Hollandais; cependant ces deux peuples ne possédèrent jamais que des places maritimes et ne purent point pénétrer au sein du pays; il était réservé aux Anglais d'explorer et de soumettre à leur domination cette vaste contrée; la conquête de l'Inde, commencée par ces derniers au milieu du XVIIIe siècle et continuée jusqu'à nos jours, est aujourd'hui presque entièrement achevée.

Histoire. Les commencements de l'histoire de l'Inde sont entièrement fabuleux; les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée; cependant, en réduisant leurs calculs à de justes proportions, on peut placer le commencement de la première dynastie de leurs rois (celle des rois Chandras) à l'an 3200 av. J.-C. Les listes indiennes mentionnent entre autres princes Bardht, qui vivait un siècle après le déluge, et Djadouster, qu'on place 19 siècles av. J.-C. Jusqu'au XIe siècle de notre ère, on ne connait de l'histoire de l'Inde que ce que nous en apprennent les relations que les Grecs et les Arabes purent avoir avec eux. L'histoire vraiment authentique de l'Inde ne commence guère qu'à l'an 1000 de J.-C., époque de la conquête d'une grande partie de l'Inde par les Gaznévides. En 1034, Mahmoud le Ghaznévide avait soumis toute la partie septentrionale et occidentale de l'Inde jusqu'au Bengale : l'Inde était alors partagée entre un nombre infini de radjahs, parmi lesquels les radjahs de Lahore étaient les plus puissants ; ceux-ci restèrent encore quelque temps indépendants. Vint ensuite la dynastie des Ghourides (1185-1289), qui étendit sa domination sur l'Inde entière et y fit régner le mahométisme; les Ghourides cédèrent la place aux Afghans Chilligis, qui devinrent tributaires des Gengiskhanides, puis des Patans et enfin des fils de Tamerlan (1398), et qui s'éteignirent en 1413. Cependant l'empire de l'Inde ne passa aux enfants de Tamerlan qu'après la mort d'un usurpateur, Chizer ou Keser-Khan (1414-1421), et l'extinction de la courte dynastie des Afghans Lodis (1448-1525); alors Baber, un des petits-fils de Tamerlan, vainqueur des Afghans et des Patans, établit le célèbre empire mongol qui finit par embrasser presque tout l'Hindoustan et qui atteignit son apogée sous Aureng-Zeyb. Mais ici, comme dans tous les gouvernements despotiques de l'Asie, la mollesse, le trop de puissance des gouverneurs de provinces, les rivalités des prétendants au trône, affaiblissent bientôt les ressorts de l'état. Le terrible Nadir pille Delhi (1739), et laisse l'empire mongol irrémédiablement affaibli. Les soubabs et nababs mongols, les radjahs et les tribus de race hindoue, surtout les Mahrattes et les Seikhs, se soulèvent. Jusqu'alors les colonies européennes dans l'Inde n'avaient eu que peu d'importance et ne s'éloignaient pas encore des côtes de l'Océan. Les gouverneurs français Labourdonnais et Dupleix profitent de l'affaiblissement des Mongols pour agrandir la France dans l'Inde (1745-1756); mais la cour de Versailles les laisse à eux-mêmes: alors les Anglais, sous la conduite de Clive et de Warren Hastings, reprennent le rôle que déserte Louis XV: ils commencent par fonder la dévannie du Bengale, font du nabab d'Aoude leur vassal,

obtiennent Bénarès, et beaucoup d'autres villes importantes, par surprise et par ruse ; des guerres heureuses contre les Français, contre les deux rois du Maïssour (Haïder-Ali et Tippou-Saïb), contre les Mahrattes, contre tous les indigènes, finissent, vers 1817, par les rendre maîtres des sept huitièmes de l'Hindoustan, qu'ils possèdent, soit comme provinces, soit comme fiefs sous leur protection ; et, malgré la lutte immense qu'ils soutiennent encore actuellement aux divers points de cette vaste contrée, tout fait présager que les Anglais deviendront un jour maîtres absolus de l'Inde entière.

II. INDE TRANSGANGÉTIQUE, INDE AU-DELA DU GANGE OU INDO-CHINE, grande péninsule de l'Asie mérid., entre 88° et 107° long. E., 1° et 27° lat. N., a pour bornes au N. l'Empire chinois, à l'E. la mer de Chine, à l'O. le golfe de Bengale, au S. ces deux mêmes mers ou bras de mer, et le détroit de Sincapour. On peut partager l'Inde Transgangétique en six grandes divisions, subdivisées elles-mêmes en de nombreux états, savoir :

Divisions.	*Pays qu'elles comprennent.*
Empire birman.	Birma. Pégu. Martaban. Laos Birman, etc.
Royaume de Siam.	Siam proprement dit. Cambodje siamois. Laos siamois. Presqu'île de Malacca.
Malacca indépendant.	Royaumes de Perak, Salengore, Djohore, Pahang et Roumbo.
Possessions anglaises.	Assam, Djintiah, Katchar, Arakan, etc. (*Voy.* ci-après INDE ANGLAISE).
Empire d'Annam ou de Vietnam.	Cochinchine. Tonquin. Tsiampa. Cambodje annamite. Laos annamite. Bao.
Iles	Archipel d'Andaman. — de Nikobar.

Un golfe profond, le golfe de Siam, découpe la côte sud du pays et en détache une presqu'île fort longue, celle de Malacca. Plusieurs chaînes de montagnes très longues et assez hautes courent parallèlement aux côtes et laissent entre elles passage à de longs fleuves, l'Arakan, l'Iraouaddy, le Zittang, le Salouen, le Menam, le Menam-Kong. Le climat, le sol, offrent un peu moins de variété que celui de l'Hindoustan, mais les produits en sont peut-être plus riches encore : soie, coton, étain, bois de tek et de sandal ; gomme laque, huile, sucre, ivoire, poivre, nids d'oiseaux, etc., tout y abonde : on y recueille aussi des rubis, des agates, etc. Malheureusement les habitants sont féroces ; ils sont sans cesse en guerre entre eux, et les frontières qui les séparent sont comme des déserts. Il en résulte que l'agriculture est négligée, l'industrie et le commerce très peu développés. Les Chinois font depuis cinquante ans tout le commerce de Siam ; les Anglais commencent à y prendre part ; le port français de Sincapour est une des places marchandes les plus riches du monde. Au reste on connaît très imparfaitement les peuples de l'Indo-Chine : ils sont peu sociables, et les missionnaires, malgré leur zèle, ne pénètrent chez eux qu'avec la plus grande peine et n'en reviennent que rarement. Ces peuples sont presque tous Bouddhistes. — Les anciens connaissaient fort peu l'Inde Transgangétique. On croit cependant que le pays des *Sines* y était compris et que la presqu'île de Malacca correspond à l'ancienne *Chersonèse-d'Or*. Du reste, les modernes eux-mêmes n'ont que fort peu de notions sur l'histoire de cette contrée (*Voy.* pour plus de détails les articles spéciaux des pays que renferme l'Indo-Chine).

INDE ANGLAISE OU EMPIRE INDO-BRITANNIQUE. On comprend sous ce nom les nombreux territoires que la Grande-Bretagne possède dans les Indes orientales, et dont voici l'énumération.

1° Dans l'*Inde Cisgangétique*. Il y faut distinguer les possessions de la Compagnie des Indes orientales (partagées elles-mêmes en possessions immédiates ou provinces soumises, et possessions médiates ou pays tributaires), et les possessions particulières de la couronne d'Angleterre.

A. *Possessions immédiates de la Compagnie.* Elles sont divisées en trois grandes présidences (Calcutta, Madras et Bombay), subdivisées en districts, et ces districts eux-mêmes en *pergannahs*, administrés directement par des agents de la Compagnie. On trouvera à l'article de chacune des trois présidences le nombre et les noms de chacun de ces districts : voici quels sont les pays compris dans les trois Présidences :

Présidences.	*Pays.*
Calcutta.	Bengale. Behar. Allahabad. Aoude. Agra. Delhi. Gheroual. Adjmir. Orissa. Gandouana.
Madras.	Karnatic. Coïmbetour. Maïssour. Malabar. Kanara. Balaghat. Circars septentrionaux.
Bombay.	Aurengabad. Bedjapour. Kandeich. Guzzerat.

B. *Possessions médiates de la Compagnie.* Celles-ci sont gouvernées par leurs princes indigènes respectifs ; mais le plus grand nombre de ces princes paient tribut à la Compagnie : quelques-uns sont seulement ses vassaux ou ses alliés. La Compagnie a le droit de tenir des garnisons dans leurs places fortes. Il règne beaucoup de vague dans la délimitation de ces divers états. En voici, d'après Balbi, la liste générale, avec les pays auxquels ils correspondent.

Pays.	*États médiats.*
Adjmir.	Principauté de Djeypour. — de Kotah. — de Boundy. — d'Odeypour ou Mewar. — de Djoudpour ou Marwar — de Tonk. — de Djesselmire. — de Bikanir. Pays des Bhatties.
Katch.	Principauté de Katch-Bhondj.
Guzzerat.	Royaume de Baroda. Principauté de Banswara. — de Therad. — de Turrah. — de Dubboï. — de Noanagar. — de Goundal. — de Kambaya.

Pays.	États médiats.
Malwa.	Royaume d'Holkar. Principauté de Bopal. — de Dharra.
Allahabad.	Principauté de Rewah. — d'Ihansi. — de Tehri. — de Pannah.
Agra.	Principauté de Karoli. — de Bhartpour. — de Dholpour. — de Matcherry
Aoude.	Royaume d'Aoude.
Delhi.	Sirhind ou pays des Seikhs.
Bedjapour.	Principauté de Colapour. Royaume de Satarah.
Bedjapour. Haiderabad. Bider. Berar. Aurengabad.	Royaume du Décan.
Gandouana.	Royaume de Nagpour.
Maïssour.	Royaume de Maïssour.
Malabar.	Royaume de Travancor. — de Kotchin.
Népal.	Royaume de Sikkim.
Laquedives.	Laquedives.

C. *Possessions particulières de la couronne d'Angleterre*. Elles ne se composent que de l'île de Ceylan, qui forme un gouvernement de même nom. *Voy.* CEYLAN.

2° Dans l'*Inde Transgangétique*. Les Anglais ne possèdent encore qu'une partie de cette immense contrée; et même, dans plusieurs endroits, leur domination est purement nominale. Voici les noms des pays principaux qui sont dans leur dépendance; on peut les partager en deux groupes :

Pays à l'O. de l'Iraouaddy.	Royaume d'Assam. Pays de Djintiah. — de Katchar. — des Garrows. — des Kouki (Tipperah). — des Moïtay. Royaume d'Aracan.
Pays à l'E. du Salouen.	Province de Martaban. — de Ye. — de Tavay. — de Tenasserim. Ile du Prince-de-Galles. — de Sincapour. Province de Malacca.

Les trois derniers états sont depuis 1830 compris dans la présidence de Calcutta.

INDE PORTUGAISE, FRANÇAISE, DANOISE. (*Voy.* ci-dessus à l'article de l'INDE CISGANGÉTIQUE la liste des Etats européens.)

INDÉPENDANCE (guerre de l'). On donne particulièrement ce nom à la guerre que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord firent à l'Angleterre de 1773 à 1783, et qui amena l'indépendance de ces colonies et la création de la république des États-Unis. *Voy.* ÉTATS-UNIS.

INDÉPENDANTS. On appelle ainsi une secte qui se forma parmi les Presbytériens d'Angleterre sous le règne de Charles I, et qui, après avoir grandi secrètement sous le masque de la religion, afficha les principes les plus démocratiques. Dans le gouvernement de l'Église, ils n'admettaient ni prêtres, ni symbole, ni discipline, ni cérémonies; dans le gouvernement de l'état, ils voulaient abolir la royauté, la Chambre des Lords, la hiérarchie des rangs et des titres. Ils refusaient de se soumettre aux décisions des synodes généraux, et prétendaient que chaque église ou chaque congrégation avait en elle tout ce qui était nécessaire pour son gouvernement et sa conduite. De là leur était aussi venu le nom de *Congrégationalistes*. Olivier Cromwell était le chef des *Indépendants*.

INDES (mer des), dite aussi *Océan Indien*, division du Grand-Océan, est comprise entre les deux péninsules de l'Inde, la Perse, l'Arabie, la côte E. de l'Afrique, et la côte N. O. de l'Australie.

INDES (Compagnie des GRANDES-), nom sous lequel furent réunies en 1602 toutes les associations formées par les Hollandais pour le comm. des Indes.

INDES (Compagnie française des), association commerciale fondée en 1664 par Colbert, avec un privilége exclusif de 50 ans, qui n'a pas été renouvelé.

INDES (Compagnie anglaise des), association commerciale fondée en Angleterre, en 1600, et dont le privilége, expiré en 1814, a été prorogé jusqu'à l'an 1854. *Voy.* INDE et INDE ANGLAISE.

INDES OCCIDENTALES, dénomination appliquée souvent à l'Amérique, à cause de la position de ce continent à l'ouest de l'Europe, et par opposition à l'Inde propre, appelée souvent *Indes orientales*.

INDES ORIENTALES OU GRANDES INDES. *Voy.* INDE.

INDIANA (Etat d'), un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, situé par 37° 47'-41° 43' lat. N. et par 87° 5'-90° 20' long. E., est borné au N. par le territoire de Michigan, au S. par l'état de Kentucky, à l'E. par l'Ohio, à l'O. par l'état des Illinois : 270 kil. sur 240: 250,000 hab. Ch.-l., Indianapolis. Cet état est arrosé au S. par l'Ohio, la Teppahanoc, la Wise-River, le Wasbash. Le climat y est salubre; le sol, surtout au N., est plat et couvert de bois, de lacs, de prairies et de marécages : orge, avoine, maïs, froment, tabac, pommes de terre, lin et chanvre, quelques vignobles. Commerce peu actif. Beaucoup de tribus indiennes occupent encore la partie septentrionale de cet état. — Des Français s'établirent les premiers au milieu des Indiens de ces contrées vers le milieu du dernier siècle. En 1788, les colons se mirent sous la protection des Etats-Unis; ils souffrirent beaucoup néanmoins de la guerre qui eut lieu avec les Indiens. En 1801 ce pays prit le titre de territoire d'Indiana; en 1816, il fut érigé en état libre.

INDIANAPOLIS, ville de l'Amérique septentrionale, capitale de l'état d'Indiana, à 178 kil. N. E. de Vincennes, sur la White-River : 1,000 hab. Elle a été fondée tout récemment.

INDIBILIS, auj. *Xert*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les *Ilercaones*, entre l'Ibère et la Turia.

INDIBILIS, prince des Ilergètes en Espagne, fit alliance avec les Carthaginois et remporta avec leur secours sur P. Scipion, père du grand Scipion, une victoire complète dans laquelle périt le général romain (211 avant J.-C.). Dans la suite, il se rendit au jeune Scipion, et combattit avec lui contre les Carthaginois, espérant que les Romains lui laisseraient son royaume; mais ayant été trompé dans son espérance, il se révolta. Après des succès divers, il perdit la vie dans une bataille, 205 av. J.-C.

INDICTION, période de quinze ans, qui, selon l'opinion la plus probable, commence à l'an 312 de J.-C., et fut établie par Constantin, après la victoire qu'il remporta sur Maxence. L'emploi de cette période pour marquer les dates se rencontre fréquemment dans les auteurs ecclésiastiques, et est encore aujourd'hui conservé dans les bulles des papes. En admettant que la première indiction commence en 312, l'année 1842 tombe l'an 1er de la 103e indiction.

INDIEN (OCÉAN). *Voy.* INDES (mer des).

INDIENS. Ce nom, qui appartient en propre aux habitants de l'Inde, a été étendu après la découverte de l'Amérique aux habitants du Nouveau-Monde, parce que les premiers navigateurs qui abordèrent dans cette région du globe crurent avoir rencontré l'Inde.

INDIGIRKA, dite aussi *Kolima de l'Ouest*, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), sort des monts d'Okhotsk, court d'abord au N., puis au N. E. et tombe dans l'Océan Glacial arctique par 141° 40' long. O., après un cours de 1,350 kil.

INDJE-KARASOU, l'ancien *Haliacmon*, rivière de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît près de Kastoria dans le sandjak de Monastir, court au S. E., puis au N. E., et tombe dans le golfe de Saloniki, à l'O. du Vardari, après un cours de 250 kil.

INDJÉ-SOU, riv. de la Turquie d'Asie (Caramanie), affluent du Kizil-Irmak, a sur ses bords une ville de même nom, qui occupe à ce qu'on croit l'emplacement de l'ancienne *Castabala* de Cataonie.

INDO-CHINE. *Voy*, INDE TRANSGANGÉTIQUE.

INDORE, *Indoor*, ville de l'Hindoustan, capit. de l'état d'Holkar (Malwa), par 22° 43' lat. N., 73° 35' long. E., à 310 kil. N. E. de Surate. Grande et fortifiée. Palais du souverain; maisons mal bâties.

INDOSCYTHES. Les anciens donnaient ce nom à un peuple de l'Inde en-deçà du Gange qui habitait sur la rive gauche de l'Indus près de son confluent avec le Cophène.

INDOSTAN ou **INDOUSTAN**. *Voy*. HINDOUSTAN.

INDRA, le premier des huit Vaçous dans la religion de Brahma, est le dieu de l'éther et du jour. Il est le roi des bons génies, le maître des nuages, de la foudre et de la pluie. Il habite la région dite du Nord dans un palais resplendissant. On le compare au *Diespiter* des Latins. Indra est souvent représenté assis sur l'éléphant Iravot, avec quatre bras, et tenant d'une main une fleur de lotos.

INDRAMAYO, ville de l'île de Java, à 53 kil. N. O. de Cheribon, à 150 kil. S. de Batavia, à l'emb. de l'Indramayo dans la mer. Port fréquenté.

INDRAPOURA, ville de l'île Sumatra, sur la côte S. O., à 270 kil. N. O. de Bencoulen et à l'embouchure d'une rivière dite aussi Indrapoura, résidence d'un sultan possesseur d'un état jadis puissant et indépendant, auj. tributaire des Hollandais.

INDRE, *Inger*, riv. de France, prend sa source dans le dép. de la Creuse, près de Boussac, et se jette dans la Loire, entre les embouchures de la Vienne et du Cher. Elle passe à La Châtre, Châteauroux, Buzançais, Châtillon-sur-Indre, Loches, Beaulieu, Montbazon, Azay-le-Rideau; elle reçoit l'Igneray, l'Indroye et la Vanvre; un de ses bras se jette dans le Cher. Cours, 250 kil. Cette riv. donne son nom à deux dép. (Indre, Indre-et-Loire).

INDRE (dép. de l'), dép. de la France, situé entre les dép. de Loir-et-Cher au N., du Cher à l'E., de la Creuse et de la Haute-Vienne au S., de la Vienne et d'Indre-et-Loire à l'O. : 110 kil. sur 90; 7,017 kil. carrés; 257,350 hab. Ch.-l., Châteauroux. Ce dép. est formé du ci-devant Berry, d'une partie de l'Orléanais et de la Marche. Il est arrosé par l'Indre (qui lui donne son nom), la Claise, l'Anglin, et la Creuse. Sol inégal: plaines et montagnes couvertes de forêts; marais et étangs poissonneux au centre: grains, chanvre, lin, châtaignes; bestiaux, volailles. Mines de fer. Manufactures d'étoffes de laine, de toiles, draps, cuirs, etc. — Ce dép. forme quatre arrond. (Châteauroux, Issoudun, La Châtre et Le Blanc), 23 cant. et 249 communes; il fait partie de la 15e division militaire, appartient à la cour royale et au diocèse de Bourges.

INDRE-ET-LOIRE (dép. d'), dép. de la France, situé entre ceux de Loir-et-Cher au N. E., de l'Indre au S. E., de la Vienne au S. O., de Maine-et-Loire à l'O., et de la Sarthe au N. O.: 110 kil. sur 90; 6,432 kil. carrés; 304,271 hab. Ch.-l., Tours. Ce dép. est formé de la Touraine, d'une portion de l'Anjou, du Poitou et de l'Orléanais. Il est arrosé par l'Indre et la Loire (qui lui donnent leur nom), et par les affluents de ces deux rivières. Ce dép. a été surnommé le *Jardin de la France*. Le sol en est très fertile; plantes potagères, excellents fruits, maïs, millet, vin, peu de céréales néanmoins; grasses prairies et belles forêts au centre. Mines de fer, carrières. Manufactures de grosses draperies, de soieries pour meubles. Fabriques de toiles; rubans, passementeries, bonneterie, filatures de laine et de coton; raffineries de sucre, eaux-de-vie, brasseries; tannerie, papeterie, poterie. Commerce de pruneaux, légumes et fruits secs; vins, melons, chanvre, anis, coriandre, angélique; miel, cire, huile de noix, laines, draps, soie, fer, acier, meules et pierre. Éducation de bestiaux, vers à soie et abeilles. — Le dép. d'Indre-et-Loire se divise en trois arrond. (Tours, Loches et Chinon), 24 cantons et 282 communes. Il appartient à la 4e division militaire, à la cour royale d'Orléans et à l'archevêché de Tours.

INDRE (BASSE-), petit port de la Loire-Inférieure, à 8 kil. O. de Nantes; 2,745 hab. Forges à l'anglaise pour l'affinage du fer.

INDRET, île de la Loire (Loire-Inf.), à 12 kil. O. de Nantes; 2,000 habitants. On y voyait jadis une fonderie de canons qui a été transférée à Brest; mais on y a formé un vaste établissement pour la confection des machines à vapeur et frégates à vapeur pour le compte de l'État.

INDROYE, riv. de France, naît dans le dép. de l'Indre, et tombe dans l'Indre au village d'Azay (Indre-et-Loire). Cours, 45 kil.

INDULGENCES. On nomme ainsi la grâce que l'Église fait aux pénitents en leur remettant en tout ou en partie la peine temporelle due à leurs péchés. Cette grâce ne fut d'abord accordée que comme récompense d'un sincère repentir; puis elle fut donnée en échange de quelque sacrifice imposé au pénitent, tel qu'un pèlerinage, une expédition en Terre-Sainte, une aumône; mais plus tard les indulgences furent vendues à prix d'argent, ce qui donna lieu aux plus grands abus. C'est lorsque l'on prêcha la première croisade en 1095, au concile de Clermont, que l'on trafiqua pour la première fois des indulgences; le pape Urbain II en distribua, non seulement à tous ceux qui se croisaient, mais aussi à tous ceux qui voudraient contribuer de leur bourse aux frais de l'expédition. L'abus fut porté à son comble sous Jules II et Léon X; ces papes, ayant besoin de sommes considérables pour construire la basilique de Saint-Pierre à Rome, firent publier des indulgences pour tous ceux qui contribueraient à cette œuvre pieuse. Martin Luther attaqua cet abus avec force (1517), et ce fut là l'occasion de la réforme.

INDUS ou **SINDUS**, auj. *le Sind*, grand fleuve de l'Asie ancienne, sortait de régions inconnues aux anciens, au N. des monts Emodes, traversait le royaume d'Abissare, passait entre le royaume de Taxile à l'E., les Assacéniens et les Nyséens à l'O., et après avoir reçu l'Acésine grossi de l'Hydaspe, de l'Hydraote et de l'Hyphase (*Voy*. PANDJNAD) baignait le pays des Sogdes, la Prasiane, la Patalène, et tombait dans la mer Erythrée par plusieurs bouches formant un delta. On ne sait si l'Inde a donné son nom à l'Indus ou si l'Indus a donné le sien à l'Inde. Alexandre, après s'être embarqué sur l'Hydaspe, fut porté jusqu'à l'Indus, et descendit ce fleuve jusqu'à la mer. *Voy*. SIND.

INDUSTRIA, dite aussi *Bodincomagus*, auj. *Casal*, ville de l'Italie septentrionale, dans la Ligurie, sur le Pô (en latin *Bodincus*).

INÉBOLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer Noire, à 130 kil. O. de Sinope; 3,000 hab. Construction de navires.

INÈS DE CASTRO, femme célèbre par sa beauté et ses malheurs, d'une famille illustre de Castille, inspira une violente passion à don Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal, qui l'épousa en secret.

Le roi, instruit de cette union, voulut contraindre son fils à la rompre, et n'ayant pu y réussir, il fit assassiner Inès, 1335. Lorsque don Pèdre fut monté sur le trône, 1357, il vengea cette mort en faisant subir d'horribles supplices aux meurtriers d'Inès; puis il fit exhumer le corps de son amante, la couronna, et enjoignit aux grands du royaume de la saluer comme leur reine. La fin tragique d'Inès a fourni un bel épisode à l'auteur de la *Lusiade*, et a été mise sur la scène par Lamothe, Guiraud et plusieurs autres.

INESSA ou ÆTNA URBS. *Voy.* ETNA.

INFANT, titre que portent en Espagne et en Portugal les enfants puînés du roi, l'aîné de ses fils portant le titre de *prince des Asturies*. Il était déjà usité au Xe siècle.

INFANT (l'), duc de Parme. *Voy.* PARME (Ferdinand, duc de).

INFANTADO, seigneurie de Castille, composée des villes d'Alcozès, Salmeron et Valdeclivas, fut ainsi nommée parce qu'elle était jadis l'apanage des *infants* d'Espagne. Elle fut donnée en 1469 à Diégo Hurtado de Mendoza, marquis de Santillane et comte de Réal, en récompense du soin avec lequel il avait gardé l'infante Jeanne; elle fut érigée en duché en 1475, et passa ensuite par mariage dans la maison de Silva.

INFERIEURE (mer), *Inferum mare*, mer qui baigne les côtes de la Tyrrhénie ou Etrurie, était ainsi appelée par opposition à la *mer Supérieure* (mer Adriatique). Elle prenait aussi le nom de *mare Tyrrhenum* ou *Tuscum*.

INGÆVONS, une des grandes divisions des peuples de la Germanie ancienne. *Voy.* GERMANIE.

INGAUNES, *Ingauni*, peuplade ligure resserrée entre la Méditerranée et l'origine des Apennins, de Gênes à l'embouchure du *Merula*, avait pour ch.-l. *Albium Ingaunum* (auj. *Albenga*). Vaincus par Appius Claudius Pulcher, l'an 185 av. J.-C., ils prirent les armes en masse contre Paul-Emile en 181, mais ils furent réduits l'année suivante par Posthumius.

INGÉ..... *Voy.* INDJÉ......

INGELBURGE ou ISEMBURGE, reine de France, était fille de Valdemar I, roi de Danemark: elle épousa Philippe-Auguste en 1193; mais ce prince la répudia aussitôt sans avoir consommé le mariage, afin d'épouser Agnès, fille du duc de Méranie. Le pape Innocent III condamna ce divorce et mit la France en interdit jusqu'à ce que Philippe eût repris sa 1re femme; ce qu'il fut forcé de faire en 1201. Il n'en eut point d'enfants. Après la mort de Philippe-Auguste, Ingelburge se retira à Corbeil, où elle mourut en 1237. Le motif de ce divorce est encore un problème.

INGELFINGEN, ville du roy. de Würtemberg, à 15 kil. N. E. d'OEhringen, sur un rocher; 1,350 hab. Château, saline aux environs. Bijouterie. — Ingelfingen donne son nom à une branche de la maison de Hohenlohe.

INGELHEIM, nom de deux villes du grand-duché de Hesse-Darmstadt. L'une, dite *Nieder Ingelheim*, est à 13 kil. O. de Mayence et à 2 kil. de la rive gauche du Rhin; 1,800 hab. C'était un des principaux séjours de Charlemagne, qui y fit construire de 768 à 774 un palais dont on voit encore quelques ruines. Excellent vin rouge aux environs. Patrie du cosmographe Munster. — L'autre, dite *Ober Ingelheim*, est située à 13 kil. S. O. de Mayence, près de la rive droite du Rhin: 2,000 hab. Trois églises, dont une très ancienne, avec de beaux vitraux peints. Charlemagne y tint plusieurs diètes, dans l'une desquelles il déposa Tassillon, duc de Bavière (788). Il s'y tint aussi plusieurs conciles.

INGELMUNSTER, ville de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. N. de Courtray; 4,950 hab. Victoire des Français sur les Anglo-Hanovriens (mai 1794).

INGENA ou ABRINCATUI, ville de la Gaule Transalpine, auj. AVRANCHES.

INGENHOUSZ (Jean), médecin et physicien, né à Bréda (Hollande) en 1730, mort en 1799, alla en Angleterre vers 1767, pour étudier la méthode d'inoculation: passa en 1768 à Vienne en Autriche, où il fut nommé médecin de la famille impériale, puis revint en Angleterre, où il termina sa vie. On a de lui, outre divers ouvrages de médecine: *Expériences sur les vegétaux*, en anglais, 1779, in-8; traduit en français par l'auteur, Paris, 1780, in-8; de nombreux *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*, qui roulent sur le magnétisme et l'électricité, sur les électrophores, sur l'emploi des plateaux de verre, etc. Il expliquait par l'action de l'aimant les effets que produisait Mesmer.

INGENUUS (Decimus Lælius), un des généraux qui usurpèrent la pourpre sous Gallien, fut proclamé en 260 par la légion de Mésie; il fut vaincu au bout de quelques mois, et disparut sans qu'on sût s'il avait été tué.

INGERSHEIM, ville du dép. du Haut-Rhin, à 5 kil. N. O. de Colmar; 2,402 hab.

INGHIRAMI (Thomas), surnommé *Fedra*, poëte et orateur latin, né à Volterra en Toscane en 1470, vint à Rome en 1483, brilla dans les représentations théâtrales des anciennes pièces latines que le cardinal Riario venait de mettre en honneur, et joua entre autres rôles celui de Phèdre dans la tragédie d'*Hippolyte* de Sénèque avec un tel succès que le surnom de *Fedra* lui en resta. Il fut compté au nombre des hommes les plus éloquents de Rome moderne; les papes, depuis Alexandre VI jusqu'à Léon X, le comblèrent de bienfaits; l'empereur Maximilien lui donna le titre de comte palatin et la couronne de poëte lauréat. Le pape Jules II le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican et garde des archives secrètes du château de Saint-Ange; mais il mourut prématurément, en 1515. Il nous reste peu d'écrits de cet homme, qui eut une si grande réputation de son vivant. On trouve dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi cinq de ses discours. Il avait écrit une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*; un *Abrégé de l'histoire romaine*; un *Commentaire sur l'Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur les comédies de Plaute; mais ces ouvrages sont perdus. — Un autre Inghirami, Curzio, né à Volterra en 1614, mort en 1655, se fit connaître comme antiquaire; il prétendit avoir découvert de précieux monuments qu'il publia sous le titre d'*Etruscarum antiquitatum fragmenta*, Francfort, 1635; mais on reconnut qu'ils étaient fabriqués.

INGODA, riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), naît près de Doroninsk, arrose le cercle de Nertschinsk, et tombe dans l'Onon avec lequel elle forme la Chilca. Cours, 640 kil.

INGOLSTADT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 65 kil. N. de Munich, sur le Danube et la Schutter; 5,500 hab. Lainages. Commerce peu actif. Elle possédait une université, qui fut fondée en 1472 et transférée à Landshut en 1800. — Gustave-Adolphe assiégea vainement cette ville en 1632. Louis de Bade, général des Autrichiens, la prit en 1704. Elle fut remise en 1800 par la trêve de Parsdorf aux Français, qui en rasèrent les fortifications.

INGOUCHES, peuple de la Circassie orientale, au S. de la petite Kabardah: il est divisé en petites tribus régies par des chefs dont l'autorité est très précaire; leur vie est à demi sauvage; ils passent tout leur temps à chasser; les soins de l'agriculture sont abandonnés aux femmes.

INGOUL, riv. de la Russie d'Europe, tombe dans le Boug, près de Nikolaev, après un cours de 270 kil.

INGOULETZ, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans la partie septentrionale du gouvernement de Kherson, tombe dans le Dniepr, près de Kherson, après un cours de 450 kil.

INGOUVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), au N. du Havre, dont il forme un faubourg; 7,776 hab. Vitriol, raffinerie de sucre, faïenceries, tuileries. Il est bâti en amphithéâtre sur un riche coteau, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

INGRANDE, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 28 kil. S. O. d'Angers; 1,200 hab. Grande verrerie.

INGRÉ, bourg du dép. du Loiret, à 6 kil. N. O. d'Orléans; 2,900 hab. Excellent vin.

INGRIE, ancienne province de la Russie d'Europe, comprenait à peu près le pays qui forme auj. le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Ses premiers habitants furent des Slaves qui en 1594 cédèrent plusieurs de leurs villages aux Suédois; ceux-ci s'emparèrent du reste du pays en 1609. En 1703, Pierre-le-Grand s'en rendit maître et le réunit à l'empire russe.

INGULFE, chroniqueur anglais, né à Londres en 1030, mort en 1109, vint en Normandie, où il fut secrétaire du duc Guillaume, fit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et, à son retour, devint prieur du monastère bénédictin de Fontenelle. Guillaume, devenu roi d'Angleterre, donna à Ingulfe l'abbaye de Croyland dans le comté de Lincoln. On a de lui : *Historia monasterii Croylandensis, ab anno* 664 *ad annum* 1091, impr. à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684.

INGWEILER, ville du dép. du Bas-Rhin, à 17 kil. N. E. de Saverne; 2,279 hab. Bonneterie, savon, potasse, amidon, poterie de terre; corderies, tuileries, etc.

INHAMBANE, riv. d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, court du N. O. au S. E. et se jette dans le canal de Mozambique, au N. O. du cap des Courants, après un cours de 270 kil. Elle a donné son nom à un fort et à un gouvernement de cette capitainerie.

INHAQUEHA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, gouvernement de Sofala, coule à l'E. et se jette dans l'Océan, près de la petite ville d'Inhaqueha, à 40 kil. N. de l'embouchure de la Sofala; 225 kil. de cours.

INIGO JONES, architecte. *Voy.* JONES.

INKERMAN, port de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, à 49 kil. S. O. de Simféropol. Aux environs se voient des cavernes creusées dans la montagne; plusieurs d'entre elles servent d'arsenaux. — Cette ville était jadis très florissante; on voit sur les rocs voisins les ruines d'une citadelle. On pense aussi qu'elle est construite sur l'emplacement d'une ville ancienne nommée *Ctenus*.

INKOEPING, lan ou gouvernement de Suède. *Voy.* JONKOEPING.

INKRANS ou AKKRAS, peuple de la Guinée supérieure, tributaire des Achantis, habite sur la côte d'Or, entre les royaumes d'Aquapim au N., de Ningo à l'E., de Fanti à l'O. et le golfe de Guinée au S.; 90 kil. sur 40. Ce peuple faisait jadis un commerce considérable avec les Européens; mais le commerce y est languissant depuis l'abolition de la traite. Les Portugais s'établirent les premiers chez ce peuple en 1452; vinrent ensuite des Anglais, des Hollandais et des Danois, qui y fondèrent les forts de St-James, de Crèvecœur et de Christiansborg.

INN, *Œnus* ou *Ænus*, riv. d'Allemagne, sort du mont Lungin, dans les Alpes Rhétiques, à l'extrémité S. O. de la Haute-Engadine, dans le canton suisse des Grisons; entre dans le Tyrol, sépare quelque temps la Bavière de l'Autriche, et après un cours de 450 kil. au N. E. se jette dans le Danube à Passau. — L'Inn donne son nom à un cercle du gouvernement de la Haute-Autriche, séparé de la Bavière à l'O. par la riv. de l'Inn, au N. par le Danube, borné à l'E. par le cercle de Hausruck et au S. par celui de Salzbourg : 80 kil. sur 26; 185,000 hab. Ch.-l., Ried.

INNIKEN ou BISCHOFS-INNIKEN, *Aguntum*, bourg des États autrichiens (Tyrol), à 50 kil. N. E. de Brixen. Gants de peau. Trois sources minérales.

INNOCENT I (saint), pape, successeur d'Anastase, régna de 402 à 417. Il obtint de l'empereur Honorius des lois sévères contre les Donatistes, le pressa de traiter de la paix avec Alaric, et, lorsque Rome eut été prise et dévastée, s'appliqua à réparer ses pertes. Innocent condamna la doctrine de Pélage et poursuivit les Novatiens. On le fête le 28 juillet.

INNOCENT II, *Grégoire*, pape de 1130 à 1143, eut pour compétiteur Pierre de Léon, sous le nom d'Anaclet. Innocent fut forcé par son rival de sortir de Rome, et se réfugia auprès du roi de France Louis-le-Gros, qui tenta inutilement de le rétablir. Ce ne fut qu'à la mort d'Anaclet (1138) qu'il reprit son autorité. Il condamna les doctrines d'Abélard et d'Arnaud de Brescia, et eut des démêlés avec Louis-le-Jeune, roi de France, pour la nomination d'un archevêque.

INNOCENT III, anti-pape. *Voy.* ALEXANDRE III.

INNOCENT III, *Lothaire Conti*, pape de 1193 à 1216, agrandit les domaines de l'Église, et s'érigea en maître absolu dans Rome. Il mit la France en interdit, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge (1193). Il prit une part active aux démêlés de l'Allemagne, lorsque la couronne y fut disputée à la fois par Philippe de Souabe, Othon et Frédéric II, se déclarant tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; interdit l'Angleterre, dont le roi Jean-sans-Terre ne voulait pas reconnaître un archevêque de Cantorbéry choisi par le pape. Après avoir poussé Philippe-Auguste à attaquer l'Angleterre, il voulut vainement ensuite arrêter cette entreprise, et mourut inconsolable. Ce pontife montra beaucoup de zèle pour la réformation des mœurs; il tint dans ce dessein le 4ᵉ concile de Latran. Il fut aussi très zélé pour l'orthodoxie : c'est lui qui prêcha la croisade contre les Albigeois, et nomma le premier inquisiteur, le célèbre saint Dominique (1215). Il a laissé des *Discours*, des *Homélies*, des *Lettres* (Cologne, 1552, et Paris, 1682); ses lettres sont fort curieuses par les faits historiques qu'elles contiennent. Innocent III est l'auteur du *Veni sancte Spiritus*, et il passe pour avoir composé le *Stabat Mater dolorosa*, revendiqué par les Franciscains. L'*Histoire du pape Innocent III* a été écrite en allemand par M. Hurter et traduite en français par MM. de St-Chéron et Harber, Paris, 1839.

INNOCENT IV, *Sinibalde de Fiesque*, pape de 1243 à 1254. L'Allemagne et l'Italie étaient alors agitées par les querelles de l'empereur Frédéric II et de l'Église; Frédéric, après avoir fait quelques concessions au nouveau pape, recommença la lutte. Innocent IV, menacé dans sa personne, s'enfuit à Lyon, y tint en 1245 un concile, où Frédéric fut excommunié et déclaré déchu; fit élire successivement à sa place Henri, landgrave de Thuringe, Guillaume, comte de Hollande; fit prêcher une croisade contre Frédéric, et, après la mort de ce prince (1250), poursuivit son fils Conrad avec le même acharnement. Cependant, à la mort de ce dernier (1254), Innocent se déclara le protecteur du jeune Conradin contre Mainfroi, son oncle. Innocent IV se mêla à beaucoup d'autres démêlés en Europe, et partout il montra un caractère hautain et inflexible.

INNOCENT V, *Pierre de Tarentaise*, élu pape le 21 janvier 1276, mourut le 22 juin suivant. Il était dominicain, et s'était déjà fait connaître comme un des plus célèbres théologiens de son ordre; il avait

succédé à saint Thomas d'Aquin dans l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, avait été fait archevêque de Lyon en 1272, puis cardinal et évêque d'Ostie.

INNOCENT VI, *Étienne d'Albert*, pape de 1352 à 1362, était né dans le Limousin, et avait d'abord professé le droit civil à Toulouse. Il protégea les gens de lettres et fonda à Toulouse le collége de Saint-Martial.

INNOCENT VII, *Côme de Meliorati*, pape de 1404 à 1406, né à Sulmone dans l'Abruzze, succéda en 1404 à Boniface IX, lorsque déjà l'anti-pape Benoît XIII était en possession de sa dignité usurpée. Les deux compétiteurs firent de vaines démonstrations de conciliation, mais sans arriver à aucun résultat.

INNOCENT VIII, *J.-B. Cibo*, pape de 1484 à 1492, fut élu par les intrigues du vice-chancelier Borgia, célèbre depuis sous le nom d'Alexandre VI. Il s'efforça d'exciter le zèle des souverains de l'Europe contre les Turcs, et n'en accepta pas moins de Bajazet une pension de 40,000 écus d'or pour garder prisonnier le jeune prince Zizim, son frère (1490). Il excommunia Ferdinand, roi de Naples, qui avait exercé des cruautés contre les sujets du pape, et le déclara privé de son royaume au profit de Charles VIII, roi de France; après quelques combats de peu d'importance, la paix fut conclue en 1492.

INNOCENT IX, *J.-A. Facchinetti*, de Bologne, succéda à Grégoire XIV en 1591, et mourut deux mois après son exaltation, regretté des Romains. Il les avait soulagés des impôts onéreux dont ils avaient été grevés par ses prédécesseurs.

INNOCENT X, *J.-B. Panfili*, pape de 1644 à 1655, Romain de naissance, dépouilla de ses états le duc de Parme, accusé d'avoir fait assassiner l'évêque de Castro; exila les cardinaux Franç. et Ant. Barberini, quoiqu'ils eussent contribué à son élévation, et condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius (1653).

INNOCENT XI, *Benoît Odelcaschi*, pape de 1676 à 1689, avait d'abord été soldat. Il eut des démêlés avec la France au sujet de la *régale*, des quatre articles arrêtés par l'assemblée du clergé français et rédigés par Bossuet en 1682, et du droit de franchise des ambassadeurs français à Rome (*Voy.* LAVARDIN): il condamna les erreurs de Molinos, premier auteur du quiétisme (1687). Ce pontife avait un caractère sévère et souvent inflexible; mais il s'efforça de faire renaître la discipline, éloigna des emplois les hommes ignorants ou déréglés, et pourvut aux besoins des pauvres.

INNOCENT XII, *Ant. Pignatelli*, pape de 1692 à 1700, eut toutes les qualités d'Innocent XI, et n'eut point ses défauts; il se montra censeur rigoureux des mœurs, n'appela aux emplois que des hommes dignes de les remplir, et fut le père des pauvres; il termina, après quelques concessions faites par Louis XIV, les différends qui s'étaient élevés entre la France et le Saint-Siége sous Innocent XI; il termina aussi l'affaire du quiétisme et condamna l'*Explication des Maximes des saints*, de Fénelon.

INNOCENT XIII, *Mich.-Ang. Conti*, pape de 1721 à 1724. Son pontificat ne fut signalé que par l'élévation de Dubois, ministre du duc d'Orléans, au cardinalat.

INNOCENTS (la fête des). L'église romaine honore sous ce nom la mémoire de tous les enfants qu'Hérode, roi de Judée, fit mettre à mort, l'année où naquit le Sauveur, parce qu'il avait appris qu'il venait de naître un enfant destiné à régner un jour sur la Judée et sur le monde entier. On sait que, malgré cette mesure barbare, Jésus échappa à la mort, ses parents l'ayant emmené en Égypte. La fête des Innocents se célèbre le 28 décembre.

INNSBRUCK (c.-à-d. *pont de l'Inn*), vulg. *Inspruck*, *Veldidena* en latin, ville des États autrichiens, capitale du Tyrol, dans l'Innthal-Inférieur, à 385 kil. S. O. de Vienne, au confluent du Sill et de l'Inn qu'on y passe sur un pont magnifique, est située par 9° 3' long. E., 47° 15' lat. N.; 11,000 hab. Bâtie en amphithéâtre sur une haute colline. Evêché, belle cathédrale, château, jardin, etc. Université ancienne, rétablie depuis 1826. Lycée, gymnase, école normale, société économique. Soieries, gants, draps, cotonnades, rubans de fil, etc.

INNSTADT, *Boiodurum*, faubourg de Passau. *Voy.* PASSAU.

INNTHAL (c.-à-d. *vallée de l'Inn*), région du Tyrol, divisée en Haut et Bas-Innthal (chefs-lieux Imbst et Schwaz). Ces deux divisions forment auj. deux cercles du Tyrol qui ont l'un 89,000 hab.; l'autre 125,000 hab. — La vallée de l'Inn a été en 1797, 1805 et 1809 le théâtre de nombreux combats entre les Français et les Tyroliens.

INO, fille de Cadmus et d'Hermione, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Répudiée pour Néphélé, et reprise ensuite par son époux, elle lui donna deux fils, Mélicerte et Léarque. Jalouse des deux fils de Néphélé, elle trouva moyen de décider Athamas à les faire périr. Mais les deux victimes, instruites à temps, s'enfuirent en Colchide sur un bélier à toison d'or. Athamas, dans un accès de fureur, écrasa Léarque contre un mur. Ino, au désespoir, se jeta dans la mer avec Mélicerte: tous deux furent changés en dieux marins.

INOWRACLAW, ville murée des États prussiens (Posnanie), à 40 kil. S. E. de Bromberg; 4,000 hab.

INQUISITION. On nomme ainsi une institution de l'église romaine qui avait pour but de rechercher et de punir l'hérésie. Ce tribunal redoutable paraît ne dater que du XIIIe siècle, époque à laquelle le pape Innocent III envoya des missionnaires dans le midi de la France pour y convertir les Albigeois (1204). Pierre de Castelnau et les autres moines de Cîteaux qui l'accompagnaient furent de fait les premiers inquisiteurs; mais saint Dominique est le premier qui ait reçu du pape le titre d'inquisiteur-général (1215). L'inquisition, née en France, eut peine à s'y maintenir; cependant elle fut puissamment protégée par saint Louis et même par François I. Elle fut introduite en Italie en 1221; peu après elle s'étendit sur l'Allemagne, mais elle n'y fut jamais très prospère. C'est en Espagne que cette institution obtint le plus de puissance: introduite en Catalogne en 1232, elle ne tarda pas à se répandre sur toute la Péninsule, et porta dans toutes les provinces la terreur et la dépopulation. En 1481, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'inquisition reçut une nouvelle organisation; elle fut soumise à des statuts, à des réglements nouveaux, et obtint un nouvel accroissement de pouvoir; elle reçut alors le nom de *Saint-Office*; on créa un grand inquisiteur-général (ce fut le cardinal Torquemada), et on lui adjoignit un conseil, connu sous le nom de la *Suprême*, et quarante-cinq inquisiteurs généraux. Ce tribunal affreux couvrit bientôt l'Espagne de bûchers; en moins de quatorze ans, il fit le procès à plus de 80,000 personnes. Il étendit sous Philippe II ses persécutions sur les Pays-Bas, et fut une des principales causes de l'insurrection de ces riches provinces, qui furent à jamais perdues pour l'Espagne. Le pouvoir de l'inquisition s'affaiblit avec les progrès des lumières et de la tolérance. Ce tribunal existait encore en Espagne lorsque les Français entrèrent dans ce pays (1808): ils s'empressèrent de l'abolir; rétabli par Ferdinand VII en 1814, il fut définitivement aboli par les Cortès en 1820. L'inquisition devait d'abord employer contre les coupables les peines spirituelles,

si ce moyen ne suffisait pas, elle les livrait au bras séculier. Les coupables étaient, selon la gravité des cas, plongés dans les cachots, appliqués à la torture ou livrés aux flammes; on appelait *auto-da-fe* (acte de foi) ce genre d'exécution. On a calculé que depuis l'institution du Saint-Office ou de la nouvelle inquisition, l'Espagne avait perdu dans les supplices plus de cinq millions de ses sujets.

INSARA, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 90 kil. N. O. de Penza, sur l'Isâ; 2,500 hab. Fonderie de fer. — Riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Penza, à 13 kil. N. E. d'Insara, baigne Saransk et se joint à l'Alatyr, dans le gouv. de Nijnéi-Novgorod.

INSER, riv. de la Russie d'Europe (Orenbourg), sort des monts Oural, court au S., puis à l'O., et tombe dans la Bélaïa; cours, 250 kil.

INSPRUCK. *Voy.* INNSBRUCK.

INSTERBURG, ville murée des États prussiens (Prusse orientale), à 26 kil. O. de Gumbinnen, sur le Pregel; 5,650 hab. Château. Draps, eau-de-vie de grains, bière dite *zinnober*.

INSUBRES, INSUBRIENS, en gaulois *Is-Ombra* (c.-à-d. les *hommes forts*), peuple de la Gaule Cisalpine, habitait au N. du Pô, entre l'Adda, le Tésin et les Alpes, dans le pays qui correspond à la légation actuelle de Milan, et avait pour ch.-l. *Mediolanum* (Milan). Les Insubres étaient venus s'établir en Italie lors de la première invasion gauloise, conduite par Bellovèse. Primitivement, ils habitaient la Gaule Cisalpine, dans le pays des Eduens; la petite ville de *Mediolanum* (aujourd'hui *Château-Meillant*) était probablement une de leurs cités. Les Romains attaquèrent les Insubres l'an 223 av. J.-C., et par les victoires de l'Addua et de Clastidium, les rendirent tributaires. Unis aux Boïens, ils se révoltèrent en 218, tandis qu'Annibal passait l'Èbre, et battirent Manlius à Modène, puis se déclarèrent pour Carthage: en 215, ils écrasèrent Posthumius à Litana Sylva; en 204 et 203 ils ouvrirent leur pays à Magon; c'est sur leur territoire que fut vaincu ce général en 203. En 200 ils prirent part à la quadruple alliance gallique contre Rome; mais battus au Mincius par Céthégus en 197, à Côme par Marcellus, 196, à Mediolanum par Valerius Flaccus, 195, ils furent enfin remis sous le joug.

INTAPHERNE, l'un des seigneurs persans qui conspirèrent avec Darius, fils d'Hystaspe, contre le faux Smerdis. Désespéré de n'avoir pu obtenir la couronne, il conspira contre Darius. Celui-ci, averti de ses projets, le fit arrêter et condamner à mort avec tous les individus mâles de sa famille.

INTEMELII, peuplade ligure, dans la Gaule Cisalpine, au S. O. des Ingaunes, et comme elle sur la Méditerranée. Ch.-l., *Albium Intemelium* (auj. VINTIMILLE).

INTERAMNE, *Interamna* (c.-à-d. *entre les eaux*), nom commun à deux villes d'Italie; l'une en Ombrie, entre deux bras du Nar (auj. *Terni*); l'autre chez les *Prœtutii* (au S. du Picenum), à quelque distance du Vomane (auj. *Teramo*). — Une autre Intéramne, *Interamnium*, en Hispanie, chez les Astures, était située entre *Pallantia* et *Asturica*.

INTERAQUÆ, ville de Gaule, auj. ENTRAIGUES.

INTERIM D'AUGSBOURG (l'). On désigne sous ce nom un formulaire ou concordat dressé à Augsbourg par Charles-Quint en 1548, pour apaiser les troubles religieux de l'Allemagne; il fut ainsi nommé parce qu'il n'était établi que provisoirement en attendant la décision définitive du concile général convoqué à Trente. Il faisait des concessions aux Catholiques comme aux Luthériens, et n'en mécontenta pas moins les deux partis.

INTERLAKEN, village et ancienne abbaye de Suisse (Berne), à 42 kil. S. E. de Berne, avec un château et quelques maisons. Il prend son nom de sa position entre deux lacs. — Le bailliage d'Interlaken compte 15,000 hab.

INTERNUM MARE, nom latin de la MÉDITERRANÉE.

INTERRÈGNE. L'histoire de France ne compte que deux interrègnes : l'un après la mort de Thierri IV (737-742), l'autre après la mort de Louis X, le Hutin (1316), et pendant la grossesse de Clémence, sa veuve. Dans l'empire d'Allemagne ainsi que dans toutes les monarchies électives, il y eut de fréquents interrègnes; mais on désigne spécialement sous le nom de *Grand interrègne* l'espace qui s'est écoulé depuis la mort de Conrad IV (1254), dernier prince de la maison de Hohenstaufen, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg (1273); pendant ce laps de temps, une foule de compétiteurs se disputèrent la couronne impériale, et l'Allemagne fut livrée à l'anarchie.

INTERROI, magistrat à qui les Romains confiaient le gouvernement de l'état après la mort du roi et pendant l'élection de son successeur. Même sous la république on conserva le nom d'*interroi*, on appelait ainsi un magistrat temporaire qui était chargé du gouvernement lorsque les deux consuls étaient absents ou morts, ou bien lorsque, la durée des fonctions de ces magistrats étant révolue, l'élection de leurs successeurs se trouvait retardée par un motif quelconque. L'interroi devait toujours être un sénateur; ses fonctions duraient cinq jours, après lesquels on nommait un autre interroi.

INTERVALLIS, ville de Gaule, auj. ENTREVAUX.

INTORCETTA (Prosper), jésuite de Sicile, missionnaire à la Chine, né à Piazza en 1625, mort en Chine en 1697, coopéra à plusieurs des travaux littéraires de la Société en Chine, entre autres à la publication du *Taï-hio*, du *Tchoung-young*, imprimés en latin avec le titre de *Sinarum scientia politico-moralis*, Canton et Goa, 1667, in-fol., et *Testimonium de cultu sinensi*, Lyon, 1700, in-8.

INTRA, ville des États sardes, à 48 kil. N. de Novare, sur le lac Majeur : 5,000 hab. Blanchisserie.

INTRODACQUA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2ᵉ), à 7 kil. S. O. de Sulmone; 4,000 habitants.

INVERARY, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Argyle, à 130 kil. N. O. d'Edimbourg, sur une petite baie; 2,133 hab. Pêche du hareng (de temps immémorial) : commerce de laine, bois, etc. Aux environs, château d'Inverary (d'un aspect assez imposant). Charles I l'érigea en bourg en 1648.

INVERKEITHING, bourg d'Ecosse (Fife), sur le golfe de Forth, à 14 kil. N. O. d'Edimbourg; 3,200 hab. Port très commode : quatre salines; houille. Ce bourg est très ancien. Sous David I, il devint une résidence royale.

INVERLEITH. *Voy.* LEITH.

INVERNESS, *Innernium* ou *Invernium*, ville d'Ecosse, chef-lieu du comté d'Inverness, à 133 kil. N. O. d'Aberdeen, sur la Ness; 14,300 habitants; port sûr et commode; quelques édifices passables; industrie développée, commerce actif. Inverness, dit-on, était jadis la capitale des rois pictes. Après la révolution de 1688 elle commença à déchoir; depuis 1745, diverses améliorations l'ont un peu relevée. — Le comté d'Inverness est situé entre ceux de Ross au N., de Perth et d'Argyle au S., de Nairn, de Murray et d'Aberdeen à l'E.; il est borné par l'Océan à l'O. : 135 kil. sur 90. Sa superficie, en y comprenant plusieurs des îles Hébrides qui en dépendent (North-Uist, Benbecula, South-Uist, Barra, Skye, et la partie méridionale de l'île de Lewis), est de 7,000 kil. carrés; 95,000 hab. Beaucoup de montagnes, parmi lesquelles le Ben-Nevis, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne; climat humide, très froid; landes, bruyères, quelques terres fertiles; gibier abondant, aigles, etc.; fer, chaux, cristal de roche. On y trouve

beaucoup d'antiquités celtiques, et les célèbres routes parallèles dites routes de Fingal.

INVESTITURES (querelle des). On connaît sous ce nom dans l'histoire une guerre célèbre qui s'éleva au XI° siècle entre les papes et les souverains de divers états de l'Europe, notamment de l'Allemagne, au sujet de l'investiture des bénéfices ecclésiastiques. Depuis longtemps les évêques et les abbés étaient devenus seigneurs féodaux par suite des nombreuses concessions de biens territoriaux que la piété des princes leur avait faites. Ces biens, étant des fiefs, étaient, de même que les autres fiefs, conférés conformément à la coutume féodale: le prélat, après avoir fait entre les mains de son souverain serment de fidélité, recevait à la fois l'investiture du titre ecclésiastique (archevêché, évêché ou abbaye) et celle des domaines attachés à ce titre; le suzerain disposait ainsi à la fois du spirituel et du temporel. Comme les papes résidaient au loin et qu'ils étaient encore peu puissants, ils tolérèrent pendant longtemps cet état de choses. Grégoire VII s'éleva le premier avec force contre l'investiture conférée par les laïques, et réclama pour les papes seuls le double droit que les empereurs avaient seuls exercé jusque-là (1073) : telle fut l'origine de la querelle. La lutte, engagée d'abord entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, se continua sous Henri V et les papes Urbain II, Pascal II, Gélase II; elle se termina en 1122, sous le pape Calixte II, par un compromis que l'on connaît sous le nom de *Concordat de Worms*: le pape reconnut à l'empereur (Henri V) le droit de donner l'investiture temporelle, celle des biens séculiers, en se réservant l'investiture spirituelle, c'est-à-dire le droit de conférer les titres ecclésiastiques; la première se faisait par le sceptre, la seconde par la crosse et l'anneau. La querelle des investitures recommença cependant dans le siècle suivant, mais elle se compliqua de la lutte entre les Guelfes et les Gibelins. Elle ne fut entièrement terminée qu'en 1268 par la mort de Conradin. Le Saint-Siége triompha des empereurs avec le secours de la France, mais il ne renouvela point ses anciennes prétentions au sujet du droit exclusif qu'il prétendait avoir de donner l'investiture aux évêques.

INZELI ou ZINZILI, port de l'Iran, sur une baie de même nom formée par la mer Caspienne (Ghilan), à 22 kil. N. O. de Recht. Commerce maritime. Cette ville était très florissante avant 1805, époque où les Russes la brûlèrent.

INZINZAC, bourg de France, dép. du Morbihan, à 5 kil. O. d'Hennebon; 2,300 hab.

IO, fille du fleuve Inachus. Jupiter, devenu amoureux de cette princesse, la changea en vache afin de mettre en défaut la jalousie de Junon. La déesse, soupçonnant du mystère, demanda cette vache à Jupiter; et le dieu n'ayant osé la lui refuser, elle la donna en garde à Argus aux cent yeux. Mais le complaisant Mercure endormit le gardien au son de sa flûte, lui coupa la tête et délivra Io. Junon, irritée, envoya un taon qui poursuivit la malheureuse princesse et la força d'errer par toute la terre. Elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où elle donna le jour à Epaphus. On dit que les Egyptiens adoraient Io sous le nom d'Isis.

IOL, dite aussi *Cæsarea*, ville de Mauritanie, auj. CHERCHELL.

IOLAS, fils d'Iphiclès et neveu d'Hercule, aida ce héros à vaincre l'hydre de Lerne en appuyant un fer chaud sur les blessures du monstre pour empêcher ses têtes de renaître. Après la mort d'Hercule, ayant été rajeuni par Jupiter, il se mit à la tête des Héraclides, et combattit Eurysthée.

IOLCOS, ville d'Hémonie, près de la mer, au fond du golfe Pagasétique, était le ch.-l. d'un petit état que se disputèrent Pélias et Eson, le père de Jason. C'est d'Iolcos que partirent les Argonautes pour la conquête de la toison d'or.

IOLE, fille d'Euryte, roi d'Œchalie, fut enlevée, après la prise d'Œchalie, par Hercule qui l'emmena à Trachine. Ce nouvel amour excita la jalousie de Déjanire et causa la mort d'Hercule (*Voy.* HERCULE). Après la mort du héros, Iole épousa son fils Hyllus.

IOLOFS, peuple de la Nigritie. *Voy.* GHIOLOFS.

IOMNIUM, ville de l'Afrique anc., dans la Mauritanie Césarienne, sur la côte, est auj. *Temen* ou *Skurffah*.

IONA ou ICOLMKILL, une des îles Hébrides, au S. de Mull; 400 hab. Belle serpentine jaune, marbre blanc et autres minéraux: beaucoup de ruines antiques. Son premier nom était *I-Columb-Kill*, c.-à-d. cellule de Colomban; elle fut ainsi appelée d'un couvent qui fut fondé en 565 par saint Colomban. Ce couvent fut, aux VII°, VIII et IX° siècles, l'asile des sciences et des lettres.

IONIE, *Ionia*, auj. les côtes de *Sivas*, *Saroukan* et *Aïdin*. On donnait ce nom à la partie du littoral de l'Asie-Mineure qui s'étend de Phocée à Milet, entre le Méandre et l'Hermus, et qui était comprise dans la Lydie (sauf le sud qui appartenait à la Carie); on la nommait ainsi, à cause des nombreuses cités grecques, d'origine ionienne, qui s'y trouvaient. Parmi ces villes, on en remarquait douze principales, et dont l'ensemble formait une confédération. C'étaient: 1° sur le continent, du N. au S., Phocée, Smyrne, Clazomènes, Erythres, Téos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Milet; 2° dans les îles voisines, Chio et Samos. De bonne heure l'Ionie fut célèbre par son commerce, sa navigation, ses colonies, ses richesses, son luxe et par le développement des beaux-arts. Elle a produit Homère, Archiloque, Anacréon, Pythagore, Thalès de Milet, Héraclite et Bias, Parrhasius, Aspasie, etc. — C'est vers 1140 que commença l'émigration des Grecs ioniens, qui laissèrent leur nom à cette partie de l'Asie-Mineure (*Voy.* IONIENS). Les Perses sous Cyrus, après la chute du royaume de Lydie (548 av. J.-C.), assujettirent presque entièrement l'Ionie. Elle se révolta en 504, mais fut vaincue, et resta sous le joug jusqu'à ce que les victoires des Grecs d'Europe, dans la 2° guerre médique (480 et 479), lui rendissent de fait la liberté, et que le traité de Cimon en 449 déclarât en droit l'Ionie indépendante de la Perse. Mais dès lors Athènes s'appropriait Chios, Samos, et attentait à la liberté des autres cités ioniennes; le traité d'Antalcidas (387) les remit pour quelque temps sous la domination du grand roi. L'Ionie, depuis lors, fut alternativement dépendante, soit de la Perse, soit d'Athènes, soit de Sparte, soit des successeurs d'Alexandre, et finit par tomber sous la domination des Romains, qui laissèrent seulement l'autonomie à ses cités. *Voy.* IONIENS.

IONIE (école d'). On nomme ainsi une école, ou plutôt une secte de philosophes qui prit naissance en Ionie, et dont les principaux représentants étaient des Ioniens. Cette école, qui est la plus ancienne des écoles philosophiques de la Grèce, a pour caractères propres d'expliquer le monde par un principe unique dont les transformations diverses produisent tout ce que nous voyons, de chercher ce principe unique dans quelqu'un des éléments du monde matériel, et en général de tendre au matérialisme. Les principaux philosophes ioniens sont: Thalès de Milet, qui florissait environ 600 ans av. J.-C., et qui admettait pour premier principe l'*eau* ou l'élément liquide; Anaximandre, compatriote et contemporain de Thalès, qui admettait une substance unique, l'*infini*; Anaximène, natif aussi de Milet et disciple d'Anaximandre, pour qui l'*air* fut la substance infinie et primordiale; Diogène d'Apollonie, qui professa une doctrine analogue à celle d'Anaximène; Héraclite d'Ephèse, qui florissait vers 500 av. J.-C. et qui enseigna que le *feu* est le *substra-*

tum de toutes choses et l'agent universel. On joint aussi à ces noms celui d'Anaxagore. Cette secte se fondit plus tard dans celle de Démocrite et d'Épicure.

IONIENNE (mer), *Ionium mare*, portion de la mer Méditerranée, par 36° 50'-40° 30' lat. N., et 12° 50'-21° long. E., est située entre l'Italie à l'O. et la Turquie d'Europe à l'E. Elle continue la mer Adriatique. Cette mer contient les îles Ioniennes et plusieurs autres îles moins importantes.

IONIENNES (îles), groupe d'îles qui forment une république, sous la protection de la Grande-Bretagne, est situé dans la mer Ionienne, au S. O. de la Turquie d'Europe, le long des côtes de l'Albanie et de la Grèce, et s'étend de 35° 50' à 39° 57' lat. N. et de 17° 10' à 20° 50' long. E. Il se compose de sept îles principales : Corfou (*Corcyre*), Paxo (*Ericusa*), Théaki (*Ithaque*), Cérigo (*Cythère*), Céphalonie, Zante (*Zacynthe*) et Sainte-Maure (*Leucade*) ; elles ont pour chefs-lieux : Corfou, Portogai, Vathi, Capsali, Argostoli, Zante et Amaxichi. Il faut y joindre un grand nombre d'îlots moins importants et dont les principaux sont : Merlera, Fano, Samotraki, Anti-Paxo, Meganisi, Cerigotto, etc. La surface des sept grandes îles peut être évaluée à 3,500 kil. carrés environ. Leur population est de 180,000 hab. Corfou est la ville principale et le siége du gouvernement. Le climat des îles Ioniennes est très doux, le sol montagneux ; on y cultive peu les céréales, mais on y récolte du coton, des raisins, de l'huile ; on y fait un commerce assez actif de sel et de poisson ; néanmoins les habitants sont pauvres en général. Le gouvernement des îles Ioniennes est une république aristocratique représentative, sous le protectorat perpétuel du souverain d'Angleterre, qui a le droit de mettre garnison dans les places et de commander les troupes. De plus, un lord haut-commissaire anglais dirige toutes les affaires les plus importantes avec le président du sénat. Ce sénat représente le pouvoir exécutif : il est élu tous les cinq ans par des députés envoyés par chacune des sept îles et se compose d'un président, d'un secrétaire d'état et de cinq sénateurs. — Ces îles furent célèbres dès l'antiquité, et jouèrent un rôle important dans la guerre du Péloponèse (431-404) : soumises d'abord par Alexandre-le-Grand, puis par les Romains, elles devinrent en dernier lieu province de l'empire d'Orient. Les empereurs byzantins les ayant négligées, Corfou, la plus considérable d'entre elles, tomba au pouvoir des rois normands de Naples ; mais en 1386 les Vénitiens en devinrent maîtres ; ils étendirent ensuite leur domination sur les autres îles, et malgré les efforts des Musulmans, ils en restèrent uniques possesseurs jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1797, les Français, déjà maîtres de Venise, s'emparèrent des îles Ioniennes ; en 1799 les Russes et les Turcs réunis les leur enlevèrent, et les constituèrent en un état indépendant sous le nom de république des *Sept-Iles unies* et sous la protection de la Porte et de la Russie. Le traité de Tilsitt (1807) les restitua à la France, qui les conserva jusqu'en 1815. Depuis cette époque, elles forment de nouveau un état libre sous la dénomination d'*États-Unis des Iles Ioniennes*, et sont placées sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne.

IONIENS, *Ionii*, une des quatre divisions du peuple hellène, descendait, dit-on, d'Hellen par Xuthus son fils, qui lui-même fut père d'Ion et d'Achæus. Vers 1340, les Ioniens envahirent l'Ogygie occidentale et l'Egiale, et donnèrent à ces deux pays (qui furent depuis l'Attique et l'Achaïe) le nom d'Ionie ; mais ces deux Ionies n'en restèrent pas moins étrangères l'une à l'autre. Lors de l'invasion des Doriens dans le Péloponèse (1190), les Ioniens de l'Egiale, chassés par les Achéens, se réfugièrent chez leurs frères les Ioniens de l'Attique ; mais l'Attique était déjà encombrée d'Eoliens, de Corinthiens, d'Epidauriens : aussi la plupart des Ioniens cherchèrent-ils bientôt un autre séjour. Vers 1140, sous Nélée et d'autres fils de Codrus, ils allèrent en grand nombre fonder des colonies dans les Cyclades et sur la côte O. de l'Asie-Mineure, ainsi que dans les îles voisines. Ils y bâtirent les douze villes d'Ionie et de plus enlevèrent aux Eoliens Magnésie et Smyrne (*Voy.* IONIE). De tous les Hellènes, les Ioniens furent sans contredit les plus prompts à se civiliser. La vie élégante, la poésie, la philosophie, les beaux-arts naquirent chez eux dès le IXe siècle av. J.-C. Homère était Ionien. Le dialecte ionien était le plus doux de la langue hellénique, et le mode ionien (en musique) était le plus efféminé et le plus voluptueux. Les Ioniens ont laissé leur nom à un ordre d'architecture qui se distingue par les doubles volutes qui ornent son chapiteau.

IOS, auj. *Nio*, petite île de l'Archipel grec, une des Cyclades, entre Amorgos et Sianos. On dit que c'est là que mourut Homère.

IOUDOMA, riv. de la Russie d'Asie (Okhotsk), naît sur le versant occid. des monts Stanovoï, coule à l'O., et grossit la Maïa après un cours de 270 kil.

IOUG, riv. de la Russie d'Europe (Vologda), naît dans le district de Nikolsk, coule d'abord au S. O., puis au N. et au N. O., et tombe dans la Soukhona pour former la Dvina, un peu au-dessous de Veliko-Oustioug. Cours, 360 kil.

IOUGAN (BOLCHOÏ-), riv. de la Russie d'Asie (Tobolsk), coule au N. O., et grossit l'Obi à 31 kil. S. O. de Surgout. Cours, 360 kil.

IOULIS, ville de l'île de Cos, patrie de Simonide, fut jadis très riche : on voit encore ses ruines, qui attestent son antique splendeur.

IOURBOURG ou GEORGENBURG, ville de la Russie d'Europe (Wilna), à 40 kil. S. O. de Rossieny.

IOWA, district des États-Unis, *Voy.* SIOUX.

IPHIANASSE. *Voy.* IPHIGÉNIE.

IPHICLÈS, fils d'Amphitryon et d'Alcmène et frère utérin d'Hercule, épousa Pyrrha, fille de Créon et sœur de Mégare : il assista à la chasse du sanglier de Calydon, et mourut des blessures qu'il reçut en combattant avec Hercule contre Argée, roi des Éléens. Il eut pour fils Iolas.

IPHICRATE, général athénien, était fils d'un cordonnier. Très jeune encore, il contribua puissamment à délivrer sa patrie du joug des 30 tyrans (403 av. J.-C.). Peu après, il fit la guerre aux Thraces, et rétablit sur le trône Seuthès, allié d'Athènes. Il remporta plusieurs victoires sur les Spartiates (393), et prit une flotte syracusaine, auxiliaire des Lacédémoniens. Il conduisit des secours à Artaxerce, roi de Perse, contre l'Egypte (374), et fut sur le point de s'emparer de Memphis et de tout le pays. Il rétablit sur le trône de Macédoine Eurydice, que l'usurpateur Pausanias en avait chassée. Iphicrate est encore célèbre par les réformes importantes qu'il introduisit dans l'armure des soldats athéniens. Cornelius Nepos a écrit sa vie.

IPHIGÉNIE ou IPHIANASSE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Un calme opiniâtre arrêtant trop longtemps l'armée des Grecs dans l'Aulide, Calchas leur déclara que Diane, irritée contre Agamemnon, ne pouvait être apaisée que par le sang d'une princesse de sa famille. Agamemnon, après avoir lutté longtemps, accorda sa fille aux sollicitations des princes ligués : mais Diane, apaisée, mit à la place d'Iphigénie une biche qui lui fut immolée, et transporta dans la Tauride cette princesse, pour en faire sa prêtresse. Oreste, son frère, que la tempête avait porté sur ces côtes, faillit être immolé par elle à la déesse ; mais il se fit reconnaître de sa sœur ; et l'ayant enlevée, il quitta avec elle ce pays inhospitalier.

IPHITUS, roi d'Élide. L'an 884 av. J.-C., il rétablit les jeux olympiques qui avaient déjà été insti-

tués par Hercule trois siècles auparavant, et qui étaient tombés depuis ce temps en désuétude.

IPOLI, *Eipel* en allemand, rivière de Hongrie, naît dans la partie septentrionale du comitat de Neograd, passe dans celui de Honth, arrose Ipoli-Sagh, ch.-l. du comitat de Nagy-Honth, et grossit le Danube au-dessous du Gran. Cours, 140 kil.

IPS, *Pons Isis* ou *Isipontum* des anciens, petite ville des États autrichiens (Autriche), sur la petite riv. d'Ips (affluent du Danube), à 65 kil. O. de Saint-Pœlten. Maison de prévoyance pour les pauvres de Vienne: école militaire, fabrique de creusets, etc.

IPSARA, *Psyra*, petite île de l'Archipel, au N. O. de Chio, par 38° 30' lat. N., 22° 46' long. E.; 10 kil. sur 5; ch.-l. Ipsara. Bon vin rouge. Les Turcs prirent cette île en 1824, et en massacrèrent les habitants.

IPSERA, *Hispiratis*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. de sandjak, à 80 kil. N. O. d'Erzeroum. Excellent miel.

IPSUS, bourg de la Phrygie Salutaire, au N. E. de Célènes, est célèbre par la victoire que Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre y remportèrent sur Antigone et Démétrius, son fils, l'an 301 av. J.-C. Antigone y perdit la vie, et les quatre vainqueurs partagèrent l'empire d'Alexandre en quatre grandes monarchies, la Macédoine, la Thrace, l'Égypte et la Syrie.

IPSWICH, *Gippevicum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Suffolk, sur l'Orwall, qui y prend le nom de Gipping, à 60 kil. S. de Norwich; 20,450 hab. Beau pont en fer. Hôtel-de-ville, douane, halle neuve, prison, maison de correction remarquables. On y file beaucoup de lin pour les fabriques de Norwich. Commerce de drèche, grains, houille. Cabotage très actif. — Cette ville est fort ancienne et portait jadis le nom de Gyppeswich.

IRA, forteresse de la Messénie, sur une montagne de même nom, au N. de Messène, est célèbre dans l'histoire par un siége que les Messéniens y soutinrent pendant onze ans contre les Lacédémoniens, qui enfin s'en rendirent maîtres l'an 671 av. J.-C. Cet événement mit fin à la 2e guerre de Messénie.

IRAK-ADJÉMI, ou IRAK-PERSIQUE, la plus grande partie de la *Médie* ancienne, prov. de la Perse, bornée au N. O. par l'Aderbaïdjan, au N. par le Ghilan et le Tabaristan, à l'E. par le Kouhistan, au S. par le Kerman et le Farsistan, à l'O. par le Khousistan et le Kurdistan: 900 kil. du N. O. au S. E., sur 400 du S. O. au N. E.; 2,600,000 hab. Le ch.-l. est Téhéran; autres villes principales: Ispahan, Kachan, Hamadan, Kasbin, Sultanieh. Le sol de l'Irak-Adjémi est très élevé et extrêmement montueux; il est traversé par les nombreuses ramifications des monts Elbourz, Demavend, Elvend et Rasmend; entre les chaînes s'étendent de vastes plaines sablonneuses où vont se perdre la plupart des cours d'eau qui arrosent la contrée. Quelques cantons sont néanmoins fertiles et bien cultivés; mais l'arrosement y est indispensable. Le climat est sain et tempéré, excepté deux mois de fortes chaleurs. On y élève beaucoup de bestiaux, des chameaux et des chevaux estimés; l'industrie y est florissante.

IRAK-ARABI, la *Babylonie* des anciens, contrée de la Turquie d'Asie au S. E., est comprise dans la partie méridionale du pachalik de Bagdad et dans le pachalik de Bassora; elle est arrosée par l'Euphrate et le Tigre et composée presque entièrement d'une vaste plaine sèche et aride. On y voyait autrefois les villes de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon; on y trouve encore aujourd'hui celle de Bagdad.

IRAN, nom donné aujourd'hui à la Perse par les habitants de cette contrée. *Voy.* PERSE.

IRANCY, bourg de France (Yonne), à 12 kil. S. d'Auxerre; 1,150 hab. Vin renommé.

IRAOUADDY, grand fleuve de l'Asie, naît probablement dans le Thibet occidental, par 26° ou 30° lat. N., traverse cette contrée de l'O. à l'E., franchit l'Himalaya par le défilé de Singghian-kial, parcourt dans toute sa longueur l'empire birman du N. au S., arrose en passant la province chinoise d'Yun-nan, et aboutit dans la mer des Indes au golfe de Martaban par plusieurs bouches. Son cours est d'environ 3,200 kil. Dans le Thibet, ce fleuve porte le nom de Yarou-dangbo-tchou; les Chinois le nomment Pin-lang-kiang. Il reçoit un très grand nombre d'affluents.

IRASA, canton de l'Afrique ancienne, entre Azyris et Cyrène. C'est là que l'on place le royaume d'Antée.

IRBIT, ville de la Russie d'Asie (Perm), à 400 kil. E. de Perm, au confluent de l'Irbit et de la Neiva; 1,000 hab. Enceinte de palissades. Commerce actif, grande foire où se rendent annuellement, outre les Russes et les Sibériens, des Boukhares, Tartares, Persans, Grecs, Arméniens.

IREGH, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Tolna, à 110 kil. S. O. de Pesth: 5,000 hab. Elle fut ravagée par la peste en 1796. — Ville des États autrichiens (Esclavonie), à 13 kil. S. de Péterwaradin. Vignobles estimés.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, née à Athènes, de parents obscurs, avait reçu de la nature une rare beauté jointe à tous les dons de l'esprit. Constantin Copronyme fut tellement frappé de ces qualités qu'il la choisit en 769 pour l'épouse de son fils, depuis l'empereur Léon IV. Elle prit un grand ascendant sur l'esprit de son époux, et celui-ci en mourant lui laissa la tutelle de leur fils, Constantin VI (780). Irène déploya, pendant sa régence, toutes les vertus d'une grande reine, et remporta quelques avantages sur les Sarrasins; mais dans la suite, trahie par la fortune, elle conclut avec le célèbre Haroun-al-Raschid une paix onéreuse, quoique utile. En 787 elle assembla à Nicée un concile qui rétablit le culte des images, et fit cesser le schisme de l'église d'Orient. Son fils, Constantin, arrivé à sa majorité (790), la relégua dans un château-fort; mais au bout de quinze mois, Irène obtint de reparaître à la cour, et, pour s'assurer désormais le pouvoir, elle eut la barbarie de priver son fils de la vue. Elle s'efforça de faire oublier ce crime par de grandes actions. On dit qu'elle envoya des ambassadeurs à Charlemagne pour lui offrir sa main, voulant unir ainsi les deux empires. Mais avant que cette alliance eût pu s'accomplir, elle fut détrônée, en 802, par Nicéphore, son grand-trésorier; on l'exila dans l'île de Lesbos, où elle se vit réduite à filer du lin pour vivre; elle y mourut en 803. Les Grecs, oubliant ses crimes, l'ont mise au nombre de leurs saintes, et célèbrent sa fête le 15 août.

IRÉNÉE (saint), né en Grèce vers l'an 120, ou 140 selon d'autres, eut pour maîtres saint Papias et saint Polycarpe, vint dans la Gaule vers 177 pour y répandre la foi, fut élu évêque de *Lugdunum* (Lyon) après saint Pothin, et subit le martyre, à ce qu'on croit, sous Septime-Sévère, vers 202. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont écrits en latin: le principal consiste en *Cinq Livres contre les hérésies*. C'est lui qui termina la longue querelle sur l'époque de la célébration de la Pâque. Ses œuvres ont été publiées par D. Massuet, Paris, 1710, in-fol., et Venise, 1734, avec des fragments nouveaux. Sa fête tombe le 28 juin.

IRENOPOLIS, ville de Cilicie, dite aussi *Neronias*, sur les confins de la Lycaonie, est auj. détruite. — Ville de Macédoine. *Voy.* BÉRÉE.

IRETON, général anglais, gendre de Cromwell,

fut un des plus ardents adversaires de Charles I. Fait prisonnier à la bataille de Naseby (1645), il ne recouvra la liberté que parce que le roi ne put emmener ses prisonniers. Il contribua beaucoup à la condamnation de ce malheureux prince. Cromwell, rappelé d'Irlande par le parlement anglais en 1650, laissa son gendre dans cette île, avec le titre de gouverneur et de lord-député. Ireton s'empara, après le départ de Cromwell, des villes de Waterford et de Limerick. Il fut tué à la prise de cette dernière en 1651.

IRGHIZ, nom de deux rivières de la Russie d'Europe (Saratov); l'une naît dans le district de Volsk, coule à l'O. et se perd dans le Volga, vis-à-vis de Volsk après un cours très sinueux de 450 kil.; l'autre naît dans le district de Khvalinsk, et se partage en deux bras qui se jettent tous deux dans le Volga; 200 kil. de cours.

IRI, nom moderne de l'Eurotas. *Voy.* EUROTAS.

IRIA, auj. *Voghera*, ville de l'Italie ancienne, dans la Gaule Cisalpine, chez les Ligures, au N. E. de *Dertona*.

IRIA FLAVIA, auj. *el Padron*, ville d'Hispanie, chez les Astures, au S. O. de *Brigantium*.

IRIARTE. *Voy.* YRIARTE.

IRIS (c.-à-d. en grec *arc-en-ciel*), fille du centaure Thaumas et d'Électre, était la messagère des dieux, et en particulier celle de Junon. Cette déesse la métamorphosa en arc et la plaça au ciel en récompense de ses services.

IRIS, auj. l'*Iékil-Irmak*, fleuve de l'Asie-Mineure, sortait de la Cappadoce, traversait l'O. du roy. de Pont, et tombait dans le Pont-Euxin près d'Amise, entre l'Halys et le Thermodon.

IRKOUT, riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sort du lac Itchin, et tombe dans l'Angara ou Haute-Toungouska, près d'Irkoutsk; cours, 400 kil.

IRKOUTSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement d'Irkoutsk, au confluent de l'Irkout et de l'Angara, par 101° 10' long. E., 52° 16' lat. N., à 2,330 kil. S. E. de Tobolsk; 20,000 hab. Archevêché, 33 églises, 2 couvents, gymnase, séminaire, école de navigation, école japonaise, plusieurs bazars. Manufacture royale de draps: toiles, maroquins, savon, chandelles, glaces, eau-de-vie, etc. Commerce avec la Chine et l'intérieur de la Russie, surtout en fourrures.

IRKOUTSK (gouv. d'), une des huit grandes divisions de la Sibérie, par 94°-120° long. E., 51°-74° lat. N., a pour bornes à l'E. la province d'Iakoutsk, à l'O. le gouvernement de Tomsk, au N. ce même gouvernement, au S. la Mongolie. Très vastes forêts, quelques districts fertiles, mines (entre autres argent et plomb à Nertchinsk). Ch.-l., Irkoutsk. Autres places, Kiakhta, Nijnéi-Oudinsk, Nertchinsk, Karensk, Balagansk, Barqouzin, Verknéi-Oudinsk. Les Mongols-Kalkas, les Toungouses, les Bourets habitent ce gouvernement. — On étendait jadis le nom de gouvernement d'Irkoutsk à toute la Sibérie à l'E. du gouvernement de Tomsk, et l'on y distinguait quatre grandes provinces, Irkoutsk, Iakoutsk, Nertchinsk et Okhotsk.

IRLANDE, *Ireland* en anglais, *Erin* en irlandais, *Hibernia*, *Iernis*, *Juvernia*, *Scotia major* des anciens, une des îles Britanniques et l'un des trois royaumes qui composent le royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, est située à l'O. de la Grande-Bretagne, dont elle est séparée par le canal Saint-George ou mer d'Irlande, entre 51° 15'-55° 15' lat. N., et 8° 20'-13° long. O. : 450 kil. du N. au S., sur 280 de l'E. à l'O.; 9,820,000 hab. (en 1841): capitale, Dublin. L'Irlande se divise actuellement en quatre grandes prov. : Leinster ou Lagénie à l'E., Ulster ou Ultonie au N., Connaught ou Connacie à l'O., Munster ou Momonie au S.; ces prov. sont subdivisées elles-mêmes en 32 comtés dont voici les noms:

Comtés.	*Chefs-lieux.*
1° *Leinster.*	
Dublin,	Dublin.
Louth,	Dundalk.
East-Meath,	Trim.
Wicklow,	Wicklow.
Wexford,	Wexford.
Kilkenny,	Kilkenny.
Carlow,	Carlow.
Kildare,	Kildare.
Queen's County,	Maryborough.
King's County,	Philipstown.
West-Meath,	Mullingar.
Longford,	Longford.
2° *Ulster.*	
Antrim.	Belfast.
Down,	Downpatrick.
Armagh,	Armagh.
Tyrone,	Omagh.
Londonderry,	Londonderry.
Donegal,	Donegal.
Fermanagh,	Enniskillen.
Cavan,	Cavan.
Monaghan,	Monaghan.
3° *Connaught.*	
Leitrim,	Carrick-on-Shannon.
Sligo,	Sligo.
Roscommon,	Roscommon.
Mayo,	Castlebar.
Galway,	Galway.
4° *Munster.*	
Clare,	Ennis.
Limerick,	Limerick.
Kerry,	Tralee.
Cork,	Cork.
Waterford,	Waterford.
Tipperary,	Clonmel.

La surface de l'Irlande est généralement plate; au S. seulement elle est montueuse. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières dont les principales sont : le Shannon, le Bandon, la Lee, la Blackwater, la Boyne, la Liffey, la Barrow, la Slane, etc. Il faut y ajouter les trois grands canaux dits : Grand-Canal, canal Royal et canal de Newry. L'Irlande renferme en outre un grand nombre de lacs dont les plus considérables sont ceux de Swilly, de Foyle, Neegh, Erne, Corrib, Lane ou Killarney, etc. ; les côtes, extrêmement échancrées, surtout au S. O., offrent un grand nombre de baies utiles pour la navigation et de ports très commodes (Bantry, Cork, Belfast, Dlingle, Sligo, etc.). On trouve en Irlande d'excellents pâturages, mais aussi beaucoup de marécages ; les forêts ont presque entièrement disparu. Le climat de l'Irlande est tempéré, mais humide et variable. Les principales productions du sol sont l'avoine, l'orge et surtout les pommes de terre, le lin, le chanvre, etc.; la culture du blé est encore arriérée. On élève en Irlande une grande quantité de bestiaux, de petits chevaux estimés, des porcs et des chèvres ; on y exploite des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt et de houille, des carrières de granit et de pierres calcaires, des ardoisières, etc. L'industrie est peu développée : elle a pour objets principaux les toiles, mousselines, tissus de coton, l'eau-de-vie, la bière, etc. Le paysan irlandais est réduit à un état de misère, de dégradation et d'abrutissement inouï, fruit d'un gouvernement tyrannique, de l'excessive avarice des propriétaires fonciers, de l'énormité des impôts et du manque d'instruction. Le gouv. de ce pays est confié à un vice-roi ou lord-lieutenant nommé par le souverain de la Grande-Bretagne. L'Irlande est représentée au parlement par 32 pairs pour la Chambre des Lords, et 100 députés pour la Chambre des Communes. La religion de

l'état est celle de l'église anglicane ; mais les sept huitièmes de la population professent la religion catholique. L'idiome irlandais est un dialecte du celtique, corrompu par le mélange de l'anglais.— L'histoire primitive de l'Irlande est entourée de fables ; on sait seulement qu'au IVᵉ siècle de notre ère, saint Patrick y introduisit le christianisme ; l'Irlande était alors divisée entre plusieurs chefs indépendants, dont les principaux furent les O'Neil dans le Munster méridional, les O'Brien dans le Thomond ou Munster septentrional, les O'Connor dans le Connaught, etc. Les Danois survinrent au VIᵉ siècle et s'emparèrent de presque toutes les côtes. Au commencement du XIᵉ siècle, Brien-Borom, roi de Munster, devint maître de la plus grande partie de l'île, mais il fut vaincu et tué par le roi de Leinster et les Danois ses alliés (1027). Enfin, en 1160, Henri II, roi d'Angleterre, qui avait fait annexer l'Irlande à ses possessions par une bulle du pape Adrien IV(1155), y envoya une armée et s'y rendit lui-même en personne (1171). Les Irlandais, attaqués par des forces supérieures, furent obligés de se soumettre, et Jean, fils de Henri II, fut le premier vice-roi d'Irlande. Cependant les Anglais n'avaient soumis qu'une petite partie de l'île (les comtés actuels de Dublin, Meath, Louth et Kildare) ; le reste était encore indépendant. En 1310, Édouard Bruce, frère du roi d'Écosse, y débarqua, et fut reconnu roi à Dundalk par les Irlandais restés libres; mais il fut vaincu et chassé en 1318. Le mariage du duc de Clarence, fils d'Edouard III, avec l'héritière des rois de l'Ulster (1361), acheva la soumission de l'île, sur laquelle les Anglais commencèrent dès lors à faire peser le joug le plus tyrannique. Déjà plusieurs efforts inutiles avaient été tentés par les Irlandais pour secouer la domination anglaise, lorsqu'au XVIᵉ siècle leur refus d'accéder à la réforme introduite en Angleterre par Henri VIII attira sur eux de nouvelles persécutions. Elisabeth dépouilla les Catholiques irlandais de la faculté d'occuper des emplois publics; Jacques I confisqua toutes les terres des insurgés et les biens du clergé catholique. En 1650, l'Irlande, qui avait pris parti pour le malheureux Charles I, fut mise à feu et à sang par une armée de Cromwell. Lors de la révolution de 1688, les Irlandais, toujours fidèles aux Stuarts parce qu'ils étaient catholiques, se déclarèrent pour Jacques II; mais la victoire de la Boyne, remportée en Irlande même par Guillaume d'Orange (1690), anéantit leurs espérances. La révolution de 1789 excita en Irlande une vive fermentation; l'insurrection éclata en 1796, mais mal secondée par la république française, elle fut comprimée, et les échafauds se relevèrent. En 1800, le parlement anglais, dans le but d'abolir la nationalité de l'Irlande, décréta l'union définitive des deux pays et supprima l'ombre de parlement que l'Irlande avait conservée ; on laissa, il est vrai, aux Irlandais la faculté d'envoyer des députés au parlement britannique (qui prit, dès lors, le nom de *parlement impérial*), mais les Catholiques furent privés du droit d'élection et de représentation. Depuis cette époque, l'Irlande n'a cessé de réclamer l'émancipation des Catholiques et même le rappel de l'union. L'émancipation, longtemps promise et toujours ajournée, a enfin été accordée en 1829, sous le ministère de Robert Peel. Néanmoins l'Irlande s'agite encore, et par l'organe de son principal représentant, O'Connell, elle proteste toujours contre l'union.

IRLANDE (mer d'). On désigne sous ce nom la partie de l'Océan Atlantique située entre l'Angleterre et l'Irlande. Elle communique avec l'Atlantique au N. par le canal du Nord, entre l'Ecosse et l'Irlande, et au S. par le canal Saint-George. Elle renferme les îles d'Anglesey et de Man.

IRLANDE (NOUVELLE-), île du Grand-Océan Equinoxial, au N. E. de la Nouvelle-Bretagne et au S. E. du Nouvel-Hanovre, par 2° 30-4° 59' lat. S., et 148° 18'-150° 50' long. E. Cette île, longue et étroite, a 350 kil. de long sur 35 de large ; elle paraît montagneuse et couverte de forêts ; on y trouve en abondance des cocotiers et des muscadiers ; les bois sont peuplés d'une multitude d'oiseaux de diverses espèces. Les indigènes sont très laids ; ils sont moins noirs que les nègres d'Afrique, et leur chevelure est longue et laineuse ; ils sont doux, sobres, hospitaliers, mais défiants. Ils confectionnent avec beaucoup d'adresse leurs armes et leurs instruments pour la pêche et la chasse. — Autour de la Nouvelle-Irlande se trouvent plusieurs îles moins importantes, dont les principales sont celles de Saint-Matthieu, de Nouvel-Hanovre et l'île des Pêcheurs.

IRMINSUL, ou colonne d'Irmin (*Hermann, Arminius*), idole des anciens Saxons, était placée sur la montagne fortifiée d'Ehresbourg (maintenant Stadberg ou Paderborn). Elle représentait un homme armé à la façon des Germains, tenant un étendard d'une main et une lance de l'autre. C'était le dieu de la guerre. Charlemagne détruisit cette idole en 772, ainsi que la forteresse qui la défendait.

IRNERIUS, *Werner* ou *Garnier*, le réformateur de la jurisprudence au moyen âge, était né, selon les uns, en Allemagne, selon d'autres à Milan, ou plutôt dans le Bolonais, vers 1065. Sa vie est peu connue. Selon une tradition, il avait étudié à Constantinople; mais il est plus probable qu'il se forma seul par la lecture des jurisconsultes anciens. Il fit revivre l'étude du droit romain, depuis longtemps négligée, et enseigna à Bologne, au commencement du XIIᵉ siècle (de 1100 à 1120 environ), avec un si grand éclat que bientôt l'école de cette ville fut aussi célèbre pour la jurisprudence que l'école de Salerne pour la médecine : c'est vers 1110 qu'elle était dans sa plus grande splendeur. La grande-comtesse Mathilde, qui régnait sur la Toscane, et l'empereur Henri I appelèrent Irnerius dans leurs conseils ; il fut même, selon une tradition fort douteuse, chancelier de l'empereur Lothaire II. On place sa mort entre 1138 et 1150. On lui attribue l'institution des grades scientifiques et des insignes affectés à chaque grade. On a de lui des *gloses* qui justifient peu sa réputation. Il laissa de savants disciples dont les plus connus sont : Azzon, Jean Bulgare, Martin Gosia, Hugues et Jean de Porta Ravegnana.

IRNIS, bourg de Suisse. *Voy.* GIORNICO.

IROQUOIS ou les SIX NATIONS, confédération d'Indiens de l'Amérique du Nord, qui habitent auj. partie dans les Etats-Unis (état de New-York), partie dans le Canada. Ces six nations s'appellent les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Sénécas, les Cayugas et les Tuscaroras. Les Iroquois ne comptent plus guère auj. que 12,000 individus. Ils sont fiers, guerriers, courageux, hospitaliers, amis fidèles, d'une imagination mélancolique; ils sont passionnés pour le jeu et les liqueurs fortes ; l'abus de ces spiritueux (dont ils ignoraient l'usage avant l'arrivée des Européens) les a abrutis et énervés.—En 1603, lorsque les Français arrivèrent au Canada, les Iroquois formaient une ligue puissante, alors en guerre avec les Adiroudaks. Ceux-ci invoquèrent le secours des Français, et, conduits par Champlain, défirent complétement les Iroquois ; mais les Hollandais, qui avaient remonté l'Hudson jusqu'à la hauteur de la ville actuelle d'Albany, anéantirent la nation des Adiroudaks. Dans les guerres que se firent les Anglais et les Français, les Iroquois se partagèrent et servirent alternativement les deux peuples. Dans la guerre de l'indépendance, ils étaient alliés de la Grande-Bretagne : aussi, en 1779, les troupes

américaines en massacrèrent un grand nombre et détruisirent leurs villages. Depuis ce temps, ils vivent sur ce qu'on appelle les réserves de l'état; mais ils sont resserrés tous les jours par les colons américains, et leur nombre diminue sensiblement.

IRRAOUADY, fleuve d'Asie. *Voy.* IRAOUADDY.

IRTYCHE ou IRTISCH, grand fleuve de l'Asie septent., sort des monts Altaï, dans la Dzoungarie, par 93° long. E., 45° 25' lat. N., traverse le lac Dzaïssang, baigne le gouvernement de Tomsk (Russie d'Asie), le N. du Turkestan indépendant, le S. du gouvernement de Tobolsk, et après un cours de 6,900 kil. environ, tombe dans l'Obi au-dessous de Samorovo par 60° 45' lat. N. et 66° 15' long. E. Affluents, l'Ichim et le Tobol.

IRUIANE, riv. du Pérou, formée de l'Iacuma et de la Mayussa, coule à l'E. N. E., et tombe dans la Mamoré par 68° 50' long. E., 12° 20' lat. S. Cours, 350 kil.

IRUN, ville frontière d'Espagne (Bilbao), à 13 kil. E. de Saint-Sébastien; 3,300 hab. C'est la première ville espagnole qu'on rencontre en sortant de France par la Bidassoa. Cette ville est fort ancienne et existait du temps des Romains.

IRUS, mendiant d'Ithaque, renommé pour sa grande taille et sa gloutonnerie. Son véritable nom était Arnée; mais les amants de Pénélope l'appelaient Irus, parce qu'il faisait leurs messages (du grec *eirein*, parler). Comme il insultait Ulysse, et voulait, sans le connaître, lui défendre l'entrée de son palais, le héros le tua d'un coup de poing.

IRVINE, ville d'Écosse (Ayr), à 18 kil. S. d'Ayr, près du golfe de la Clyde; 5,200 hab. Tissus de coton, chantiers de construction, etc. Cette ville est fort ancienne. Elle dut son importance à un couvent de Carmélites qui y fut fondé en 1412.

IS ou ÆIOPOLIS, auj. *Hit*, ville de la Babylonie, ou de la Mésopotamie méridionale, au confluent de la petite rivière d'Is et de l'Euphrate.

ISA, ancien nom de l'île de LESBOS.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit vers l'an 2266 av. J.-C. (selon l'*Art de vérifier les dates*) ou 1896, selon la chronologie vulgaire, sa mère étant âgée de 90 ans. Il fut sauvé par un miracle au moment où son père allait l'immoler pour obéir à l'ordre de Dieu (*Voy.* ABRAHAM). Il épousa Rébecca, dont il eut Esaü et Jacob, et mourut à l'âge de 180 ans. Il était devenu aveugle dans sa vieillesse.

ISAAC COMNÈNE, empereur grec, fils d'un préfet de l'Orient, fut proclamé empereur en 1057, à la place de Michel Stratiotique, qui venait d'être renversé du trône. Faible et incapable de gouverner, il abdiqua en faveur de Constantin Ducas, l'an 1059, et se retira dans un monastère où il mourut en 1061.

ISAAC L'ANGE, empereur grec, prit la place d'Andronic Comnène en 1185, et fut porté au trône par le peuple au moment même où Andronic le faisait conduire au supplice. Il se rendit odieux par ses débauches, et fut détrôné par Alexis, son frère, qui lui fit crever les yeux (1195). Isaac remonta sur le trône en 1204 avec le secours des Croisés; mais, six mois après, il fut détrôné de nouveau et mis à mort par Alexis Ducas, à l'âge de 50 ans.

ISABEAU DE BAVIÈRE. *Voy.* ISABELLE.

ISABELLA (port de LA), sur la côte N. d'Haïti, par 73° 36' long. O., 19° 58' lat. N. Colomb y fonda en 1493 le premier établissement espagnol de l'île d'Haïti.

ISABELLE (sainte), sœur de saint Louis, roi de France, fonda le monastère de Longchamp, près de Paris, en 1260, et mourut en 1271. On la fête le 22 février.

ISABELLE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Philippe-le-Bel, épousa en 1308 Édouard II, roi d'Angleterre. Se voyant négligée par son mari, que gouvernaient d'indignes favoris, elle sollicita des secours étrangers, s'empara de la personne du roi, le fit déclarer déchu et se fit proclamer régente de son fils, Edouard III (1326). Elle accorda toute sa confiance à un jeune baron, son amant, Roger Mortimer, qui ne craignit pas de terminer les jours du malheureux Edouard II par un affreux supplice (1327). Le jeune Édouard III, indigné, sortit alors de tutelle, surprit Isabelle et son favori (1330), envoya Mortimer à l'échafaud, et relégua sa mère dans une prison où elle mourut au bout de 28 ans. C'est du chef de cette princesse qu'Edouard III et ses successeurs prétendaient tenir des droits à la couronne de France, droits qui, d'après la loi salique, n'étaient nullement fondés, mais qui n'en furent pas moins le prétexte de longues guerres entre les deux nations.

ISABELLE DE BAVIÈRE, reine de France, fille d'un duc de Bavière, épousa en 1385 Charles VI, roi de France. Ce prince étant tombé en démence (1405), elle fut mise à la tête d'un conseil de régence dont faisaient partie le duc d'Orléans, frère du roi, et Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il s'éleva bientôt entre ces deux princes une funeste rivalité, d'où naquit la querelle des Bourguignons et des Armagnacs (*Voy.* ces mots). Isabelle favorisa le duc d'Orléans, avec lequel elle entretenait, dit-on, des liaisons criminelles; le duc de Bourgogne, pour se venger, fit assassiner le duc d'Orléans (1407). Malgré son ressentiment, Isabelle consentit à traiter avec le duc de Bourgogne, afin de conserver le pouvoir, et, même après l'assassinat de Jean-sans-Peur (1419), on la vit se liguer avec le successeur de ce duc, Philippe-le-Bon, pour livrer la France à l'étranger et dépouiller son propre fils (Charles VII). Elle signa dans ce but l'infâme traité de Troyes, qui faisait passer la couronne sur la tête d'Henri V, roi d'Angleterre (1420). Après la mort de Charles VI et de Henri V, elle ne joua plus aucun rôle. Elle mourut universellement méprisée, en 1435.

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, sœur de Henri IV, roi de Castille, née en 1450, épousa en 1469 Ferdinand V, roi d'Aragon, et succéda en 1474, sur le trône de Castille, à son frère Henri IV, au préjudice de Jeanne, fille du feu roi, dont la légitimité était contestée. Elle eut d'abord à défendre la couronne de Castille contre Jeanne, que soutenait le roi de Portugal; mais la victoire de Toro, remportée par Ferdinand en 1476, la rendit maîtresse absolue. Isabelle fit régner dans ses états la justice que des guerres perpétuelles avaient presque anéantie, et créa la milice de la *Sainte-Hermandad;* elle donna une nouvelle organisation à l'Inquisition (1481), enleva aux Maures tout ce qu'ils possédaient encore en Espagne, et mit fin à leur empire par la prise de Grenade en 1492. Après cette conquête, Isabelle et Ferdinand prirent en commun le titre de rois d'Espagne. Leur puissance s'étendit bientôt par les découvertes de Christophe Colomb, qu'Isabelle avait accueilli. Mais au milieu de tant de gloire, son bonheur fut troublé par de grands chagrins domestiques; elle perdit coup sur coup son fils, don Juan, prince des Asturies, et une fille, reine de Portugal, et fut témoin de la folie de son autre fille Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle mourut de douleur en 1504, après avoir déclaré Jeanne-la-Folle héritière de ses états de Castille, conjointement avec l'archiduc Philippe son époux.

ISABELLE D'AUTRICHE, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, fut un instant mise en avant par le cabinet espagnol (comme étant la nièce et la plus proche parente de Henri III), pour occuper le trône de France, au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de placer la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser Albert, fils de Maximilien II

(1598), et lui donna en dot la souveraineté des Pays-Bas et la Franche-Comté. Isabelle accompagna son époux dans ses guerres contre les Hollandais ; se trouvant au siége d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. Ostende ayant résisté plus de trois ans, le linge que portait la princesse avait pris une teinte fauve à laquelle on donna le nom de *couleur Isabelle*. Elle fut privée de la souveraineté des Pays-Bas par le roi d'Espagne, Philippe IV, son neveu, qui ne lui laissa que le titre de gouvernante. Elle défendit le Brabant contre les attaques du prince d'Orange, et déjoua une conspiration tramée pour ériger les Pays-Bas catholiques en république (1632). Elle mourut en 1633.

ISAGORAS, Athénien, rival de Clisthène, qui avait établi le gouvernement démocratique à Athènes après l'expulsion des Pisistratides (509), tenta, avec le secours du roi de Sparte Cléomène, de rétablir l'oligarchie, chassa Clisthène, et fit bannir sept cents familles athéniennes ; mais assiégé par le peuple dans la citadelle, il fut forcé de capituler, et fut banni à son tour. Clisthène fut alors rappelé, et le gouvernement démocratique rétabli.

ISAIE, *Isaias*, fils d'Amos, et neveu d'Amasias, roi de Juda, fut le premier des quatre grands prophètes; il prophétisa sous Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias. C'est lui qui annonça à ce dernier prince, de la part de Dieu, d'abord qu'il allait mourir, ensuite que sa vie serait prolongée de quinze ans. Pour confirmer cette promesse, il fit reculer l'ombre du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Il fut mis à mort et scié en deux, sous le règne de l'impie Manassé, fils d'Ézéchias, vers l'an 694 av. J.-C. Il avait alors 130 ans. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Ses idées sont sublimes, ses tableaux énergiques, et son style d'une véhémence extraordinaire. On admire surtout le *Cantique sur la ruine de Babylone*. Ses prophéties ont été traduites par M. E. de Genoude, 1815, in-8.

ISALA, auj. l'*Yssel*, rivière du pays des Bataves. *Voy.* SALA.

ISAR, riv. de Bavière, naît dans les Alpes du Tyrol, à 9 kil. N. E. d'Innsbruck, reçoit la Loisach, l'Ammer, et se perd dans le Danube au-dessus de Deckendorf, après un cours de 280 kil. Elle donne son nom à un cercle de la Bavière.

ISAR (cercle de l'), une des divisions de la Bavière, entre le cercle de la Regen au N., celui du Danube-Inférieur et l'archiduché d'Autriche à l'E., le Tyrol au S. et le cercle du Danube-Supérieur à l'O., a 150 kil. sur 105 et compte 500,000 hab. Ch.-l., Munich. Plusieurs grands lacs, de belles forêts, des plaines fertiles dans le N.

ISARA, nom commun à deux rivières de la Gaule Transalpine : 1° l'*Isère* actuelle, qui prenait sa source dans les Alpes Grecques, traversait la Narbonaise 2e et la Viennaise, passait à *Gratianopolis* (Grenoble), et se jetait dans le *Rhodanus* (Rhône) au-dessus de *Valentia*; 2° l'*Oise*, qui naissait sur les confins des *Nervii*, et se perdait dans la *Sequana* (Seine) au-dessous de *Lutetia* (Paris).

ISARDJIK, ville de la Bosnie, à 53 kil. N. O. de Iéni-Bazar, dans les montagnes, a longtemps été employée comme un lieu d'exil par le gouvernement ottoman ; c'était jadis la résidence des rois de Bosnie.

ISAURE (Clémence), dame illustre et riche de Toulouse, que l'on croit issue des anciens comtes de Toulouse, institua vers l'an 1490 les Jeux Floraux à Toulouse, et laissa à la ville des revenus considérables pour fournir aux frais des concours de poésie (*Voy.* JEUX FLORAUX). Clémence Isaure ne fit, par cette fondation, que renouveler un établissement qui existait déjà à Toulouse au XIIIe siècle sous le titre de *Collège de la gaie science*. Elle mourut vers l'an 1513 à 50 ans; on ne sait rien de sa vie. Ce que l'on raconte de ses amours est un roman.

ISAURIE, *Isauria*, petit district de l'Asie-Mineure, dans la région des lacs du Taurus, était ainsi nommée de la ville d'Isaure, et était attribuée soit à la Phrygie, soit à la Lycaonie ou à la Pisidie; ses habitants étaient farouches et braves, mais pillards; plus tard on étendit beaucoup l'Isaurie à l'E. et au S. E. en y comprenant toute la Trachéotide : elle forma alors une province du diocèse d'Orient, à l'O. de la Cilicie 1re; cette province avait pour ch.-l. Séleucie-Trachée.

ISAURIEN (LÉON, dit L'). *Voy.* LÉON.

ISBOSETH, fils de Saül, disputa le trône à David à la mort de Saül (1040), régna pendant sept ans sur onze tribus d'Israël, tandis que David régnait sur celle de Juda. Au bout de ce temps, il fut abandonné d'Abner, le meilleur de ses généraux, et périt assassiné par deux Benjamites. Il faisait sa résidence à Mahanaïm au-delà du Jourdain, tandis que David résidait à Hébron.

ISCA, riv. de la Bretagne romaine, auj. l'EX.

ISCA DUMNONIORUM, ville de la Bretagne 1re, capit. des *Dumnonii*, auj. EXETER.

ISCA SILURUM, ville de la Bretagne 2e, chez les *Silures*, au S. O. de *Venta Silurum*, auj. CAERLÉON.

ISCALIS ou ISCHALIS, ville de la Bretagne romaine, chez les Belges, auj. ILCHESTER.

ISCANUS (Joseph), poëte latin du XIIe siècle, ainsi nommé, parce qu'il était né à Exeter (en latin *Isca*), dans le comté de Devon; il embrassa la vie monastique, et mourut vers 1224. Il est connu par un poëme *De bello Trojano*, longtemps attribué à Cornelius Nepos, et qui fut pour la première fois rendu à son véritable auteur par Dresemius dans l'édition de Francfort, 1623, in-4. On le trouve généralement joint à Dyctis et à Darès.

ISCARIOTH, village de Judée, à l'E. de Samarie, fut la patrie de l'apôtre Judas, dit *l'Iscariote*.

ISCHIA, *Ænaria insula*, et plus anciennement, dit-on, *Pithécuse* et *Inarime*, île du roy. de Naples, à l'entrée du golfe de Naples, par 40° 43' lat. N., 11° 34' long. E. : 35 kil. de tour; 24,000 hab. Baies; bons fruits, vin excellent; fer, soufre, eaux thermales; plusieurs éruptions volcaniques y ont eu lieu (la dernière en 1303). L'île a pour ch.-l. Ischia sur la côte O.: 3,000 hab. Évêché, citadelle, ruines de la forteresse qu'y bâtit au XVe siècle Alphonse d'Aragon. Cette ville est fort ancienne. Elle a été fondée, dit-on, par des Chalcidiens d'Eubée. *Voy.* ÆNARIA.

ISCHITELLA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 5 kil. N. O. de Vico; 3,000 hab.

ISDEGERDE, roi de Perse. *Voy.* YESDEDGERD.

ISÉE, *Isæus*, orateur grec, natif de Chalcis en Eubée, vint de bonne heure se fixer à Athènes; fut disciple de Lysias et d'Isocrate, et maître de Démosthènes. Il nous reste de lui onze discours, dans lesquels on remarque, avec beaucoup d'élégance et d'harmonie, la simplicité et la gravité qui caractérisent l'éloquence de la tribune. Ils se trouvent dans les *Orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1775, et ont été traduits par l'abbé Auger.

ISEGHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 35 kil. S. de Bruges; 7,000 hab.

ISENBOURG (comté d'), *Isenburgensis comitatus*, petite principauté médiatisée de l'Allemagne, dont les possesseurs relèvent du grand-duc et de l'électeur de Hesse. Une partie de cette principauté est située dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt et comprise dans les provinces de la Hesse-Supérieure et de Starkembourg; une autre partie est dans la Hesse-Electorale et dépend de la province de Hanau; 48,000 hab. Ville principale, Büdingen. Sol montagneux, mais bien cultivé, abondant en céréales, fruits, lin, vin, etc.; bestiaux, mines de fer.

Ce comté était jadis plus étendu; il tire son nom d'un ancien château dont on voit les ruines entre Coblentz et Andernach.

ISEO (lac d'), *Sabinus lacus*, dans le roy. Lombard-Vénitien, sur la limite des provinces de Brescia et de Bergame, entre ceux de Côme et d'Idro, est ainsi nommé d'Iseo, bourg situé sur le bord mérid. du lac, à 17 kil. N. O. de Brescia, et qui compte 2,000 hab. Couvertures de laine. Le lac a 22 kil. sur 3. Il est traversé par l'Oglio.

ISER, riv. d'Allemagne. *Voy.* ISAR.

ISER, riv. de Bohême, arrose le cercle de Bunzlau et se jette dans l'Elbe après un cours de 90 kil. du N. E. au S. O.

ISÈRE, *Isara*, riv. de France, naît au pied du mont Iseran dans le Piémont, passe à Moutiers-en-Tarentaise, à Montmeillan, arrose ensuite le dép. de l'Isère, auquel elle donne son nom, passe à Grenoble, et se jette dans le Rhône à 9 kil. au-dessous de Valence (Drôme). Cours, 300 kil. Elle reçoit l'Arly, l'Arc, l'Ozeins, le Drac et la Bourne.

ISÈRE (dép. de l'), dép. frontière de la France, à l'E., est borné au N. par le dép. de l'Ain, à l'E. par le Piémont et le dép. des Hautes-Alpes, au S. E. par ce dernier dép., au S. O. par celui de la Drôme, et à l'O. par celui du Rhône : 150 kil. sur 65; 8,412 kil. carrés; 573,645 hab. Ch.-l., Grenoble. Ce dép. a été formé d'une partie du Dauphiné (le Viennois et le Grésivaudan); il est généralement montagneux et couvert de forêts abondantes en gibier. Il est arrosé par le Rhône, l'Isère, le Drac et la Romanche. Céréales en assez grande quantité, légumes, fourrages, chanvre. Nombreux troupeaux de gros et petit bétail; mulets, porcs, chèvres, etc.; vers à soie. Mines de fer, argent et plomb; carrières de marbre, d'albâtre, de granit, de plâtre. Fabriques de soies moulinées et organsinées, indiennes, draps communs, toiles ordinaires, lainages, ganteries, cuirs, papiers; chaudronnerie, etc. Fromages de Sassenage et d'Oysans. Commerce actif alimenté par les produits des manufactures et des mines. — Ce dép. se divise en 4 arrondissements (Grenoble, La Tour-du-Pin, Saint-Marcellin, Vienne), 45 cantons et 555 communes. Il appartient à la 7e division militaire, a une cour royale et un évêché à Grenoble.

ISERLOHN, ville des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, à 26 kil. O. d'Arensberg; 5,300 hab. Industrie (velours, mouchoirs de soie, etc.). Commerce avec la France, l'Italie, etc.

ISERNIA, *Isernia* ou *Æsernia*, ville du roy. de Naples (Molise), à 38 kil. O. de Campo-Basso: 5,200 hab. Évêché; cathédrale, aqueduc. Ville ancienne.

ISET, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement de Perm, passe dans celui de Tobolsk, et se jette dans le Tobol par 57° lat. N. après un cours de 450 kil.

ISGAUR ou ISKURIAH, primitiv. *Dioscurias*, puis *Sebastopolis* et *Soteriopolis*, ville ruinée et port de la Russie d'Asie, dans l'Abazie, sur la côte orientale de la mer Noire, à 26 kil. S. E. de Soukgoum-kalé.

ISIAQUE (table), un des monuments les plus précieux de l'antiquité; c'est une table de cuivre sur laquelle on voit représentés la figure et les mystères d'Isis, ainsi que la plupart des divinités égyptiennes, chacune avec ses attributs distinctifs. Elle fut trouvée au sac de Rome en 1525; on la conserve aujourd'hui dans la galerie royale de Turin.

ISIASLAV, nom de trois princes qui ont régné en Russie. Isiaslav I, fils d'Iaroslav I, régna à Kiev de 1054 à 1078; son règne fut un temps de guerres et d'anarchie. Ce prince fut sans cesse en lutte avec les membres de sa famille, notamment avec Igor, son frère, et avec Vleslav, prince de Polotsk; fut deux fois détrôné, et périt dans un combat contre Oleg, son neveu. — Isiaslav II régna à Kiev de 1146 à 1154, après avoir arraché la couronne à Igor, son parent. Il fut lui-même trois fois chassé de ses états; mais trois fois il se fit rétablir, et mourut sur le trône. — Isiaslav III fut reconnu grand-prince de Kiev en 1157, à la mort d'Iourié. Il affaiblit ses états par des partages, et fut tué d'un coup de sabre devant Bielgorod, qu'il assiégeait inutilement.

ISIDORE de Charax, historien et géographe ancien, vivait trois siècles avant J.-C., sous le règne de Ptolémée Lagus. On lui doit divers traités historiques, et une *Description de la Parthie* qui a été publiée par David Hœschelius (dans les *Géographes grecs*, Oxford, 1703).

ISIDORE de Séville (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène (Espagne), fut fait évêque de Séville en 601, et mourut en 636. Il se distingua également par son érudition et sa piété. Il a laissé entre autres ouvrages 20 livres d'*Origines* ou *Etymologies*; des *Commentaires* sur l'Ancien Testament; un *Traité des écrivains ecclésiastiques*; une *Chronique depuis Adam jusqu'en 626*. Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles de Paris, in-fol., 1601, et de Rome, 1797-1803. On le fête le 4 avril. — Un autre saint Isidore, martyr, est honoré le 15 mai.

ISIDORE de Cordoue, supposé évêque de cette ville au IVe siècle, est le même qu'Isidore de Séville (*Voy.* ci-dessus).

ISIGNY, ch.-l. de canton (Calvados), sur la Manche, à 27 kil. O. de Bayeux; 2,370 hab. Beurre renommé, bon cidre; commerce de légumes secs, etc.

ISILI, ville de Sardaigne (Cagliari), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 53 kil. N. de Cagliari; 2,000 hab. Blé, vin blanc, pâturages, poudre à tirer.

ISIS, une des divinités principales des Égyptiens, était sœur et femme d'Osiris. Elle régna longtemps sur l'Égypte avec son frère, et tous deux firent fleurir l'agriculture. Osiris ayant été, au retour de la conquête des Indes, assassiné par son frère Typhon, Isis leva une armée pour marcher contre celui-ci, en donna le commandement à Horus, son fils, et vainquit l'ennemi en deux batailles rangées. Elle fut mise après sa mort au rang des dieux. On prend Isis tantôt pour la lune, tantôt pour la nature; on la confond aussi quelquefois avec la vache Io. L'Égypte célébrait en son honneur des mystères, qui se répandirent dans la Grèce et l'Italie, et que l'on croit les mêmes que ceux de Cybèle. Elle avait des prêtres nommés *Isiaques*. On voit les mystères d'Isis représentés sur la *table Isiaque* (*Voy.* ce mot).

ISKANDERIEH. *Voy.* ALEXANDRIE et SCUTARI.

ISKANDEROUN. *Voy.* ALEXANDRETTE.

ISKER, *Œsus*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît dans le sandjak de Sophia, coule au N. E., entre en Bulgarie, et se jette dans le Danube entre Nikopol et Rahova, après un cours de 270 kil.

ISKER, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* SIBIR.

ISKURIAH ou ISKOURIA, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* ISGAUR.

ISLA (le Père), jésuite espagnol, né en 1703 ou en 1714 à Ségovie, mort en 1783, a composé des ouvrages satiriques dans le genre de Rabelais; le plus remarquable est *Vida de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8, où il critique avec esprit les ridicules et le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Il prétendit prouver dans une savante dissertation, intitulée *Gil Blas rendu à sa patrie*, que le roman de *Gil Blas* avait été primitivement composé en espagnol.

ISLAM-ABAD, primitivement *Tchittagong*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 22° 22' lat. N., 86° 25' long. E., sur le Tchittagong, à 13 kil. de son embouchure dans la mer. Construction de gros na-

vires; canevas de coton. — Les Portugais connurent cette ville dès le XV[e] siècle; ils la nommaient Porto-Grande. Elle appartint successivement aux rois afghans du Bengale, aux radjahs d'Arakan, enfin aux Mongols depuis 1666. C'est alors qu'elle prit son nom moderne. Les Anglais essayèrent vainement de la prendre en 1689; elle leur fut cédée en 1760.

ISLAM-ABAD, ville de la confédération des Seikhs (Cachemire), sur le Djalem, à 20 kil. S. E. de Cachemire. Commerce de châles.

ISLAMISME, nom par lequel on désigne la religion de Mahomet; il vient de l'arabe *islam*, qui signifie *soumission à Dieu*. *Voy.* MAHOMÉTISME.

ISLANDE, *Iceland* (c.-à-d. *terre de glace*), grande île de l'Europe, dans l'Océan Glacial arctique, située entre 63° 7'-66° 44' lat. N. et entre 19° 49'-18° 54' long. O., à 700 kil. N. O. de l'Ecosse et à 270 kil. E. du Groënland: elle a 390 kil. de l'E. à l'O. et 310 du N. au S.; 50,000 hab. environ (on en comptait jadis plus de 100,000). Ville principale, Reikiavik. Cette île appartient au Danemark; elle est partagée en trois circonscriptions ou bailliages, Sonder-Amtel, Vester-Amtel et Norder-og-Oster-Amtel (bailliages du S., de l'O., et du N. et de l'E.), qui ont pour chefs-lieux Reikiavik, Stappen et Madruvel. On remarque en outre Skalholt (dans le Sonder-Amtel), ancienne capitale de l'île.—L'Islande contient plusieurs volcans et présente l'étrange contraste de glaces éternelles à sa surface et d'un vaste amas de feu dans son sein. Ses côtes offrent une multitude de caps et de golfes étroits: on distingue, parmi les caps, le cap Nord au N. O., le cap Langoness au N. E., et les caps Hekla, Reikianess et Ouvardaness à l'O.; parmi les golfes, le Skaga-fiord et le Hval-fiord au N., l'Isa-fiord, l'Arnar-fiord, le Tseyde-fiord et le Sona-fiord à l'O. Une vaste chaîne de montagnes semi-circulaire couvre l'île dans presque toute son étendue; on y compte dix volcans, dont le plus connu est l'Hékla (1,736 m.). Les nombreuses éruptions de ces volcans ont bouleversé la surface de l'île; on en connaît 42 depuis l'an 1000 jusqu'en 1783, époque de la dernière (celle du Skapta-Jœkull). On trouve dans diverses parties de l'île des jets d'eau bouillante, mêlée de pierres et de boue; les plus importants sont le Grand-Geyser et le Strok. Les principales rivières de l'Islande sont la Laxaa, la Thiorsaa, la Skaptaa, etc.; on y voit aussi un grand nombre de lacs dont quelques-uns exhalent des vapeurs et de la fumée. Le climat de cette île est plus tempéré qu'on ne pourrait le croire; on y récolte un peu de grains, des pommes de terre et du lichen: mais elle est presque entièrement dépourvue de bois. On y élève des bœufs, des vaches, la plupart sans cornes, des moutons qui donnent énormément de laine, de petits chevaux de bonne race, des rennes, etc.; on y chasse des renards dont la fourrure est estimée; la pêche que l'on fait sur les côtes est très productive. Les montagnes renferment des mines de fer, de cuivre, de plomb, et surtout du soufre, du porphyre, du cristal de roche, des onyx, calcédoines, agates, etc.; les prairies fournissent de la tourbe et du bois fossile carbonisé. Les Islandais sont de taille moyenne et peu vigoureux; ils sont probes, fidèles, hospitaliers, et tiennent extrêmement à leur patrie; ils ont peu d'industrie, et ne savent que fabriquer des étoffes grossières et préparer les cuirs. Leur langue est un dialecte norwégien. Ils professent la religion réformée. — Les anciens ne connaissaient probablement pas l'Islande, bien qu'on ait voulu voir en elle l'*Ultima Thule*. En 861 un pirate norwégien découvrit cette île et la nomma *Sneeland* (c.-à-d. terre de neige). En 868, elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui. Bientôt des Northmans, mécontents de la tyrannie d'Harald, quittèrent la Norwége et vinrent fonder en Islande la première colonie sous la conduite d'Ingolf. En 928 la colonie était déjà florissante et possédait une sorte de gouvernement aristocratique. En 981, le christianisme y fut introduit; elle resta paisible et heureuse jusqu'en 1261; alors une révolution la soumit à la Norwége. L'union de Calmar la fit passer sous la domination des Danois, qui l'opprimèrent. Elle fut en outre désolée par les éruptions volcaniques, par la famine et les attaques des pirates. En 1530 la réforme s'y introduisit. L'Islande appartient encore aujourd'hui au Danemark, qui dans ces derniers temps a tenté les plus grands efforts pour améliorer le sort des habitants.

ISLAY ou **ILA**, une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle : 40 kil. sur 28; 16,900 hab. Montagnes; cuivre, mercure, plomb, émeri, etc. Peu de grains, gros bétail. Beaucoup de cavernes, entre autres la grotte de Sanegmore. — Cette île appartint d'abord aux Danois et aux Norwégiens, puis aux seigneurs des Iles, qui la gardèrent jusqu'au règne de Jacques III. Les Macdonald la possédèrent ensuite jusqu'à celui de Jacques VI. Depuis elle a appartenu à la couronne.

ISLE, riv. de France, naît près de Ladignac (Haute-Vienne), à 2 kil. S. E. de Nexon, baigne Excideuil, Périgueux, Astier, Mucidan et Montpont, et se perd dans la Dordogne, à Libourne, après avoir reçu la Haute-Vézère, la Loue et la Dronne. Cours, 225 kil. dont 90 navigables.

ISLE. *Voy.* ILE.

ISLEBIA, nom latin moderne d'EISLEBEN.

ISLEWORTH, ville d'Angleterre (Middlesex), à 13 kil. S. O. de Londres; 5,590 hab. Site pittoresque; belles maisons de campagne, entre autres Sion-House (au duc de Northumberland).

ISLINGTON, ville d'Angleterre (Middlesex), au N. de Londres, se trouve auj. réuni à cette ville par une suite de bâtiments; 20,000 hab. Sources ferrugineuses. Eglise remarquable.

ISMAEL, fils d'Abraham, né du commerce de ce patriarche avec Agar, esclave égyptienne qu'il avait prise pour femme du second rang, vint au monde l'an 2280 avant J.-C., selon l'*Art de vérifier les Dates*, ou l'an 1906, selon la chronologie vulgaire. Après la naissance d'Isaac (2266), il fut, sur la demande de Sara, chassé de la maison paternelle ainsi que sa mère; il erra longtemps dans le désert, et se fixa enfin près de Bersabée, à l'extrémité méridionale de la Palestine, sur les frontières de l'Arabie. Ismaël devint un habile chasseur et un vaillant guerrier. Il épousa une femme égyptienne dont il eut un grand nombre d'enfants; les Arabes le regardent comme le père de leur nation et l'auteur de leur langue. Il vécut 137 ans.

ISMAEL, fils de l'imam Giafar-el-Sadic, et 6[e] descendant d'Ali, mort vers 750, a donné son nom à la secte musulmane des Ismaéliens. *Voy.* ce nom.

ISMAEL I OU CHAH ISMAEL, fondateur de la dynastie des Sophis de Perse, était fils d'un gouverneur du Chirvan, petit-fils de Sophi, et prétendait descendre d'Ali, gendre de Mahomet, par Mouça, le 7[e] des imams. Sorti de sa province en 1499, il secoua le joug de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, s'empara successivement de Tauris, de l'Irak, du Farsistan, du Kourdistan, du Diarbékir, en un mot de toute la Perse; entra dans Bagdad (en 1509), et fit asseoir sur le trône la secte des Chyites qui avait été proscrite jusque là, et qui depuis a toujours dominé en Perse. Il régna jusqu'en 1524 et partagea ses états entre ses enfants. Il est encore aujourd'hui en grande vénération parmi les Persans. — Ismaël II, roi de Perse, petit-fils du précédent, était en prison à la mort de son père Chah-Thahmasp (1576). Il passa de la prison sur le trône, et affermit sa puissance par le meurtre de ses 8 frères; mais il fut empoisonné lui-même par sa sœur après 2 ans de règne.

ISMAÉLIENS, nom d'une secte musulmane dont l'origine remonte au IIe siècle de l'ère musulmane, c.-à-d. au VIIIe siècle de J.-C. Les Ismaéliens sont une branche des Chyites ou partisans d'Ali; au lieu d'admettre après Mahomet une succession de douze *imams* ou souverains pontifes comme le font les autres Chyites, ils n'en admettent que sept, et prétendent qu'à la mort d'Ismaël, fils aîné de Giafar-el-Sadic, c'est à tort que l'on transféra la qualité d'imam à Mouça, frère cadet d'Ismaël, et que cette dignité appartenait de droit à Mohammed, fils d'Ismaël. Ce Mohammed ayant disparu fort jeune, les Ismaéliens ne voulurent point croire à sa mort, mais ils prétendirent que sa race s'était conservée et qu'elle se perpétuait par une filiation secrète jusqu'à l'arrivée d'un dernier imam, sorte de messie qui ferait triompher leur secte. Les Ismaéliens professaient une doctrine mystérieuse qui expliquait par des allégories les dogmes de l'islamisme, et qui, dispensant ses adeptes de toute obligation, était également contraire à la morale et à la religion. Les Ismaéliens jouent un grand rôle dans l'histoire de l'Orient du VIIIe au XIIe siècle. C'est de cette secte que sont sortis les Karmathes, qui ravagèrent la Perse et la Syrie au VIIIe siècle; les califes fatimites, dont le premier, Obéid-Allah, se prétendait issu d'Ali par Ismaël, et qui régnèrent sur l'Égypte de l'an 909 à 1174; les Assassins, dits aussi *Ismaéliens* de l'Est, qui, pendant près de 200 ans (de 1090 à 1260), répandirent la terreur dans tout l'Orient; les Druzes, qui sont encore aujourd'hui fort nombreux en Syrie (*Voy.* DRUZES); on en fait également dériver les Wahabites.

ISMAIL ou **ISMAILOV**, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Danube, à 180 kil. S. de Bender: 24,000 hab. Port de quarantaine, station d'une partie de la flottille du Danube. Cuirs, peau de chagrin. Commerce en denrées de la Moldavie. Elle était jadis beaucoup plus florissante qu'auj. Elle fut assiégée en 1790 par Souvarow, qui la prit d'assaut et la livra trois jours au pillage. Depuis ce moment elle ne s'est pas relevée. Ce n'est plus qu'un point militaire important pour la Russie.

ISMAILOVO, village de Russie (Moscou), au N. E. de Moscou; 400 hab. Ancien palais du czar Alexis Mikhaïlovitch.

ISMARE, *Ismarus*, ville et montagne de la Thrace, au S., chez les *Cicones*, entre Maronée et Stryma.

ISMÈNE, fille d'Œdipe et de Jocaste, fut condamnée à mort par Créon avec sa sœur Antigone, pour avoir rendu les honneurs funèbres à son frère Polynice.

ISMID, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* ISNIKMID.

ISMIR, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* SMYRNE.

ISNALLOZ, ville d'Espagne (Grenade), à 19 kil. N. E. de Grenade; 3,300 hab. Savon blanc.

ISNARD (Maximin), membre de l'Assemblée législative et de la Convention, né à Grasse (Var) en 1755, mort vers 1830. A l'Assemblée législative il ne se fit remarquer que par l'exaltation de ses sentiments patriotiques et par la violence des mesures qu'il proposait; à la Convention, il se montra plus modéré, se rangea parmi les Girondins, et combattit avec courage le parti de la Montagne. Il fut mis hors la loi au mois d'octobre 1793, et n'échappa à la mort qu'en se cachant; il rentra dans la Convention après le 9 thermidor, et fit ensuite partie du Conseil des Cinq-Cents; mais, depuis l'avénement de Bonaparte, il resta éloigné des affaires. On a de lui quelques brochures politiques, entre autres *la Proscription d'Isnard*, 1795.

ISNIK, l'ancienne *Nicée*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le lac d'Isnik (*Ascanius lacus*), qui communique avec la mer de Marmara, à 80 kil. E. de Brousse; 1,500 hab. Fabriques de faïence, poteries et soieries. Commerce de soie, tabac, tapis, fruits et vin. Elle est tout à fait déchue de son ancienne splendeur. *Voy.* NICÉE.

ISNIKMID ou **ISMID**, l'anc. *Nicomédie*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de sandjak, à 100 kil. S. E. de Constantinople, au fond du golfe d'Isnikmid (*Astacenus sinus*); 35,000 hab. Siége d'un archevêché arménien et d'un métropolitain grec. Filatures de soie et poteries; eaux minérales. Isnikmid est le rendez-vous d'un grand nombre de caravanes. *Voy.* NICOMÉDIE.

ISOCRATE, célèbre orateur athénien, né l'an 436 av. J.-C., eut pour maîtres Prodicus et Gorgias. Sa timidité naturelle et la faiblesse de sa voix ne lui permettant pas de parler en public, il se voua à l'enseignement de l'éloquence; il composa aussi des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes. Aussi recommandable par le caractère que par le talent, il se montra toujours zélé pour la justice et pour le bien de son pays. Il avait du crédit auprès de Philippe, roi de Macédoine, et il en usa longtemps pour empêcher la guerre d'éclater; affligé de la perte de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir de faim. Il avait alors près de 100 ans. Isocrate se recommande par l'élégance et l'harmonie; il est le premier qui ait bien connu l'art de cadencer les périodes; mais il manque de feu et d'énergie. Il reste de lui 21 discours, soit harangues politiques, soit éloges, parmi lesquels on estime surtout les *Panathénaïques* ou éloge d'Athènes: le *Panégyrique*, le *Discours à Nicoclès sur l'art de régner*, etc. La meilleure édition d'Isocrate est celle de Coray, 1807. Cet auteur a été traduit par l'abbé Auger, Paris, 1781.

ISOLA, ville des États autrichiens (Illyrie), sur le golfe de Trieste, à 9 kil. O. de Capo-d'Istria; 2,800 hab. Excellent vin.

ISOLA, ville des États sardes, à 7 kil. S. d'Asti; 2,350 hab.

ISOLA, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2e), à 40 kil. E. de Catanzaro; 2,750 hab. Évêché.

ISOLA-BELLA, c.-à-d. *belle île*. *Voy.* BORROMÉES (îles).

ISOLA-DELLA-SCALA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 18 kil. S. de Vérone; 2,600 hab.

ISOLA-DI-SORA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 5 kil. S. de Sora, dans une île du Garigliano; 2,600 hab. Draps.

ISOLA GROSSA, *Scardona*, île des États autrichiens, dans l'Adriatique, sur la côte de la Dalmatie, au S. O. de Zara: 44 kil. du N. O. au S. E. sur 3 du N. E. au S. O.; 12,000 hab. Lieu principal, Salé. Huile, vin, figues. Pêche active.

ISONZO, dit à tort *Lisonzo*, en latin *Isontius* ou *Sontius*, riv. des États autrichiens (Illyrie), naît au mont Terglou dans le cercle de Goritz, et se jette dans le golfe de Trieste après un cours de 130 kil. Sous l'empire, l'Isonzo limitait l'Italie à l'E.

ISOUARD (Nicolo), compositeur. *Voy.* NICOLO.

ISPAHAN ou **ISFAHAN**, *Aspadana*, ville de Perse (Irak-Adjémi), jadis capitale de toute la Perse, et auj. ville de second ordre, sur le Zendehroud, par 32° 26' lat. N., 30° 30' long. E.; 100,000 hab. Plusieurs monuments remarquables, mais presque tous en ruine. Fabriques d'étoffes de coton, soie, or et argent; quincaillerie, armurerie, lames de sabre renommées, fruits de toute espèce (et surtout melons et pastèques). Commerce encore considérable. — Ispahan était peu importante dans l'antiquité. Sous les califes de Bagdad elle devint la capitale de l'Irak-Adjémi, et prit alors un immense accroissement. Prise et ravagée par Tamerlan (1387), elle se releva peu à peu sous les Sophis. Chah-Abbas I en fit la capitale de toute la Perse, l'embellit d'édifices magnifiques, y attira les négociants, les ouvriers, les artistes, et en fit l'entrepôt le plus

considérable du commerce de l'Orient. Chardin, qui la visita sous le règne d'Abbas II, évaluait sa population à 600,000 hab. Cette prospérité ne fut qu'éphémère. Les Afghans s'emparèrent d'Ispahan en 1722, et en détruisirent les plus beaux édifices. Nadir-chah la reprit en 1727, mais il ne chercha point à la restaurer. Depuis ce temps elle n'a fait que marcher de plus en plus vers sa ruine.

ISRAEL (de l'hébreu *sara*, combattre, *el*, Dieu), nom qui fut donné, selon la Bible, à Jacob, après sa lutte avec un ange (*Voy.* JACOB). De là ses descendants furent appelés *Israélites*. (*Voy.* JUIFS.)

ISRAEL (roy. d'), un des deux roy. qui se formèrent en Judée après la mort de Salomon (962), était opposé au roy. de Juda. Le roy. d'Israël se composa des 10 tribus suivantes: Aser, Nephtali, Zabulon, Issachar, Manassé, Ephraïm, Dan, Siméon, Gad, Ruben; ou, en d'autres termes, il comprenait la Galilée, la Samarie, la Pérée, plus une partie de la Judée proprement dite, etc. Il était par conséquent beaucoup plus vaste que le roy. de Juda, son rival. Sichem, Thirza, enfin Samarie ou Sébaste en furent successivement la capitale. Le roy. d'Israël dura 244 ans, de 962 à 718 av. J.-C. Il fut sans cesse en guerre avec le roy. de Judée et avec les rois de Syrie et d'Assyrie. Il fut détruit par Salmanasar en 718. Ses rois se succédèrent dans l'ordre suivant :

Jéroboam I,	962-943	Joachas,	832
Nadab,	942	Joas,	817
Baasa,	919	Jéroboam II,	776
Ela,	918	*Interrègne.*	
Zamri,	918	Zacharie,	767-766
Amri,	907	Sallum,	766
Achab,	888	Manahem,	754
Ochosias,	887	Phaceïa,	753
Joram,	876	Phacée,	726
Jéhu,	848	Osée,	718

— On donne parfois le nom de royaume d'Israël à toute la Judée sous Saül, David et Salomon.

ISRAÉLITES. *Voy.* ISRAEL et JUIFS.

ISSA, *Lissa*, île de l'Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, avait une ville de même nom. Bloquée par les troupes de Teuta, reine d'Illyrie, Issa se mit sous la protection romaine: de là la guerre de Rome contre l'Illyrie l'an 229 av. J.-C.

ISSACHAR (tribu d'), une des douze divisions de la Palestine, avait au N. la tribu de Zabulon, au S. la demi-tribu occidentale de Manassé, et s'étendait de la mer au Jourdain. Jezraël en était le ch.-l. Elle devait son nom à Issachar, cinquième fils de Jacob et de Lia.

ISSÉDONS, *Issedones*, peuple de Scythie, se divisait en deux groupes qui habitaient, l'un la Sérique (Cachemire et Sirinagur), l'autre la Scythie, au-delà de l'Imaüs (Thibet).

ISSENGEAUX ou YSSENGEAUX, *Icidmagus*, ville de France (Haute-Loire), ch.-l. d'arr. et de cant., à 22 kil. N. E. du Puy; 7,621 hab. Tribunal de 1re instance. Fabrique de dentelles, rubans, ustensiles de cuivre, tanneries. — L'arr. d'Issengeaux a 6 cantons (Bas, Saint-Didier, Monistrol, Montfaucon, Tence, plus Issengeaux), et compte 81,785 hab.

ISSIGEAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 16 kil. S. E. de Bergerac: 1,000 hab.

ISSINIE, et plus communément ASSINIE, pays de la Guinée supérieure, à l'extrémité S. O. de la côte d'Or, sur la limite de celle des Dents. Il est arrosé par une rivière de même nom.

ISSOIRE ou YSSOIRE, *Icciodurum*, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. d'arrondissement et de cant., à 28 kil. S. E. de Clermont-Ferrand, près du confluent de la Couze et de l'Allier; 5,741 hab. Tribunaux de première instance et de commerce: collège communal. Ville petite et mal bâtie; chaudronnerie, ustensiles de cuivre, commerce d'huile de noix, de chanvre et de vin. Patrie du cardinal Duprat.— Du temps des Romains, cette ville avait une école et un temple célèbres: mais elle fut ravagée par les Vandales. Dans la suite, étant devenue le patrimoine du dauphin, frère aîné du comte d'Auvergne, elle fut un sujet de guerre entre ces princes jusqu'à la réunion de l'Auvergne à la couronne (1531). Elle soutint deux siéges terribles en 1577 et 1590. — L'arr. d'Issoire a neuf cantons (Ardes, Besse, Champeix, Jumeaux, Saint-Germain, Lambron, Sauxillanges, Tauves, La Tour, plus Issoire), 116 communes et 100,740 hab.

ISSOUDUN ou YSSOUDUN, *Auxellodunum* ou *Exoldunum*, ville de France (Indre), ch.-l. d'arr., à 27 kil. N. E. de Châteauroux, sur la Théols: 11,654 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collège communal. Rues larges et régulièrement bâties. Fabriques de draps, bas, parchemins, huiles, laine et cuirs. Commerce en blé, vins, laine, bétail, fer et bois. Ruines d'un château-fort. — Elle eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1187; les Anglais s'en emparèrent ensuite et la possédèrent jusqu'en 1220. Philippe-Auguste la réunit à la couronne. Issoudun souffrit d'une peste en 1497, et d'un incendie en 1651. Sous Henri IV, les Ligueurs s'emparèrent de cette ville; mais les habitants les en chassèrent (1589). La révocation de l'édit de Nantes lui enleva beaucoup d'habitants. — L'arr. d'Issoudun a 4 cant. (Saint-Christophe, Vatan, et Issoudun qui en fait deux), 49 communes et 45,633 hab.

IS-SUR-TILLE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 23 kil. N. E. de Dijon, sur l'Ignon; 1,436 hab. Fabriques de draps, étrilles, tuyaux de poêles; filature de coton, fonderie de cuivre; pierres à bâtir.

ISSUS, auj. *Aiazzo*, ville de la Cilicie (Cilicie des plaines), sur la mer, au fond du golfe Issique, au N. E. de la Méditerranée, où elle forme un coude vers le sud, est célèbre par deux victoires décisives remportées dans les environs, l'une par Alexandre sur Darius, l'an 333 av. J.-C., l'autre par Septime-Sévère sur Pescennius Niger, l'an 194 ap. J.-C.

ISSY, village du dép. de la Seine, sur un coteau près de la rive gauche de la Seine, à 6 kil. S. O. de Paris; 1,583 hab. Maisons de campagne; fabrique de produits chimiques. Séminaire, succursale de celui de Saint-Sulpice.

ISSY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 38 kil. S. O. d'Autun, sur la Somme; 1,750 hab. Foires.

ISTÆVONS, une des trois grandes divisions des peuples de la Germanie ancienne. *Voy.* GERMANIE.

ISTAKHAR, ville d'Iran (Fars), sur un rocher, près du Bendemir, à 53 kil. N. E. de Chyraz. Dans la plaine qui environne cette ville on voit les ruines de l'antique Persépolis.

ISTAMBOUL ou STAMBOUL, nom turc de la capitale de l'empire ottoman. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

ISTER, fleuve de l'Europe anc., auj. le DANUBE.

ISTHME ou PANAMA, département de la ci-devant république de Colombie, et auj. de la république de la Nouvelle-Grenade, tire son nom de l'isthme de Panama, qu'il comprend, et est borné à l'O. par le Guatimala, au S. E. par le dép. de Cauca, au N. par la mer des Antilles, et au S. par le Grand-Océan équinoxial. Sa longueur est de 700 kil.; sa largeur varie de 220 à 40; 90,000 hab. Ch.-l., Panama. Il est divisé en deux provinces: Panama et Veragua.

ISTHME DE CORINTHE OU DE MORÉE, DE PANAMA, DE SUEZ, etc. *Voy.* MORÉE, PANAMA, etc.

ISTHMIQUES (Jeux), un des quatre jeux solennels que célébrait la Grèce dans l'antiquité. Ils étaient ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, où ils se tenaient. Ils furent d'abord institués par Sisyphe, au XIVe siècle av. J.-C., pour honorer la mémoire de Méli-

certe (*Voy.* ce nom). Thésée leur donna une nouvelle organisation et les consacra à Neptune. On les célébrait tous les cinq ans ; on y disputait le prix de la lutte, de la course, du saut, du disque, du javelot, de la musique et de la poésie. Les vainqueurs recevaient une guirlande de feuilles de pin. Ces jeux furent abolis l'an 130 de J.-C. sous le règne d'Adrien.

ISTIB, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 90 kil. N. E. de Monastir ; 8,000 hab. Château-fort. Petits ouvrages en acier.

ISTIEE, ISTLEOTIDE. *Voy.* HISTIÉE, HISTIÆOTIDE.

ISTRES, *Ostrea*, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Craponne, à 38 kil. O. d'Aix : 3,036 hab. Commerce d'huile d'olive et de kermès. — Cette ville fut fondée, dit-on, au commencement du VIIIe siècle, et reçut son nom de la quantité d'huitres fossiles qui composent les collines environnantes. On a cru qu'elle occupait l'emplacement de l'ancienne *Astromela*. Suivant M. Walkenaër, elle aurait remplacé *Cecylistrium*.

ISTRIA (CAPO D'). *Voy.* CAPO-D'ISTRIA.

ISTRIE, *Histria*, province des États autrichiens, formant un cercle du gouvernement de Trieste, se compose d'une péninsule située au fond de l'Adriatique et bornée au N. par le cercle de Goritz et le gouvernement de Laybach, à l'E. par la Croatie civile, le Littoral hongrois et le golfe de Quarnerolo, à l'O. par le golfe de Trieste et le roy. Lombard-Vénitien : 135 kil. sur 100 ; 193,000 hab. Ch.-l., Pisino : autres villes, Capo d'Istria, Rovigno, Pirano, etc. Le climat est malsain, mais le sol fertile : il produit du vin, de l'huile, du blé (en petite quantité), du miel et des fruits. Mines de houille et d'alun ; carrières de marbre. — L'Istrie ancienne avait pour bornes au N. la Liburnie. Ses habitants vivaient de brigandage et de piraterie ; ils furent subjugués par les Romains dès 221 av. J.-C., et leur pays fut réduit en province romaine vers l'an 153 av. J.-C. Au moyen âge l'Istrie appartint longtemps au patriarche d'Aquilée. En 1190 les Vénitiens s'emparèrent de la plus grande partie du pays : le reste passa à l'Autriche. En 1797 le traité de Campo-Formio céda à l'Autriche l'Istrie vénitienne. En 1803, l'Istrie tout entière fut comprise dans les provinces Illyriennes et réunie à l'empire français ; elle fut rendue à l'Autriche en 1814.

ISTROPOLIS, ville de la Mésie inférieure, au S. O. de *Salices*, près de l'embouchure de l'Ister (Danube). On a cru reconnaître Istropolis dans les villes modernes de *Ghiustanye*, de *Proschloviza* et de *Karahirmen*.

ISUME, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 130 kil. S. E. de Kharkov, sur le Severnoï-Donetz ; 4,500 hab. Commerce de blé, gros bétail, chevaux, moutons.

ITABYRIUS, mont. de la Galilée. *Voy.* THABOR.

ITALICA, dite aussi *Divi Trajani civitas*, auj. *Séville-la-Vieille*, grande ville d'Hispanie, dans la Bétique, au N. E. d'*Hispalis*, fondée par Scipion l'Africain. Patrie d'Adrien et de Théodose I.

ITALICUS (SILIUS). *Voy.* SILIUS ITALICUS.

ITALIE, *Italia*. Nous donnerons successivement : 1° les divisions de l'Italie dans l'état actuel, 2° dans les temps anciens, 3° au moyen âge, 4° dans les temps modernes avant 1815, 5° la description générale du pays, 6° une notice historique.

I. *Italie actuelle*, contrée de l'Europe méridionale, située entre 36° 34'-47° lat. N. et entre 4°-16° long. E., forme une longue presqu'île, ayant la forme d'une botte éperonnée ; elle est bornée au N. par la Confédération germanique et la Suisse, au N. O. par la France, à l'O. et au S. O. par la Méditerranée et le détroit de Messine, qui la sépare de la Sicile, au S. E. par la Méditerranée, à l'E. par le golfe Adriatique. Elle a 1,300 kil. de longueur diagonale (du Mont-Blanc au cap Spartivento). Sa largeur varie extrêmement ; au N. elle atteint 550 kil. de large ; au centre et au S. elle n'a pas plus de 220 kil., et en quelques endroits se rétrécit au point de n'en avoir que 60. On la divise ordinairement en trois parties ou régions géographiques : l'*Italie septentrionale*, de 44° à 47° lat. N., l'*Italie centrale*, de 42° à 44°, et l'*Italie méridionale*, de 38° à 42°. On peut en outre réunir sous le nom d'*Italie insulaire* les 3 grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, avec les petites îles qui en dépendent. — L'Italie ne forme pas un seul état : on y distingue 11 états divers ; en voici la liste :

États.	*Capitales.*
Italie septentrionale.	
Royaume Sarde,	Turin.
Principauté de Monaco,	Monaco.
Royaume Lombard-Vénitien (à l'Autriche),	Milan.
Italie centrale.	
Duché de Modène,	Modène.
— de Parme,	Parme.
— de Lucques,	Lucques.
— de Massa Carrara,	Massa.
Grand-duché de Toscane,	Florence.
États de l'Église,	Rome.
République de Saint-Marin,	Saint-Marin.
Italie méridionale.	
Royaume des Deux-Siciles,	Naples.

II. *Italie ancienne*. 1° *Sous la république romaine*. Dès le VIe siècle av. J.-C., l'Italie était divisée en trois grandes régions : la *Gaule Cisalpine* au N., l'*Italie proprement dite* au milieu, la *Grande-Grèce* au S. L'Italie proprement dite était bornée au N. par la *Macra*, l'Apennin et l'*Utis*, à l'O. par la mer Inférieure, au S. par le *Silarus* et le *Fronto*, à l'E. par l'Adriatique, et se divisait en 7 contrées : l'*Étrurie* au N. O., l'*Ombrie* au N. E., le *Picenum* au S. E. de l'Ombrie, la *Sabine* au S. O. du Picenum et au S. de l'Ombrie, le *Latium* au S. de la Sabine, entre le Tibre et le Liris (Rome y était renfermée), la *Campanie* au S. du Latium, et le *Samnium* à l'E. de ces deux dernières. (Pour la Gaule Cisalpine et la Grande-Grèce, *Voy.* ces noms). — 2° *Sous l'empire*, l'Italie fut divisée d'abord en 11 régions : 1° Gaule Cisalpine, 2° Ligurie, 3° Vénétie, 4° Étrurie, 5° Ombrie (avec les *Senones*, etc.), 6° Sabine (avec les *Marsi*, *Peligni*, *Vestini*), 7° Latium (avec la Campanie), 8° Samnium (avec les *Frentani*), 9° Apulie (avec la Peucétie et l'Iapygie, 10° Lucanie, 11° Brutium. — Adrien changea cette division, et l'Italie forma deux provinces, l'une au N., comprenant la Rhétie, la Vindélicie sous le nom de Rhétie 2e, la Cisalpine, l'Étrurie et l'Ombrie ; l'autre au S., comprenant le Picenum, la Sabine, le Latium, le Samnium, la Campanie, l'Apulie, la Lucanie, le Brutium et la Sicile. — Dans le partage de l'empire, à la mort de Constantin (337), on donna le nom de *préfecture d'Italie* à l'une des deux grandes divisions de l'empire d'Occident, qui comprenait même des pays situés hors de l'Italie. Cette préfecture était divisée en quatre diocèses et un proconsulat : 1° le *diocèse d'Italie*, comprenant la *Vénétie* avec l'Istrie au N. E., l'*Emilie* au S. O., la *Flaminie* au S. E. de l'Emilie, la *Ligurie* à l'O. de la Vénétie, les *Alpes Cottiennes* au N. E., la *Rhétie* 1re et la *Rhétie* 2e au N. ; 2° le *diocèse de Rome*, subdivisé en *Tuscie-et-Ombrie* au S. de l'Emilie ; *Picenum* à l'E., *Samnium* au S., *Valérie* à l'O., *Campanie* au S. O. du Samnium, *Apulie-et-Calabre* à l'E., *Brutium-et-Lucanie* au S., plus la Sicile, la Sardaigne et la Corse (le Latium formait un district particulier) ; 3° le *diocèse d'Illyrie*, composé des deux *Noriques*, des deux *Pannonies*, de la *Savie* et de la *Dalmatie-et-Liburnie* ; 4° le *diocèse d'Afrique*, com-

prenant la *Tripolitaine* à l'E., la *Byzacène* au N., la *Numidie* au N. O., les deux *Mauritanies* à l'O. ; 5° le proconsulat, qui était celui d'*Afrique* propre, et se composait de la *Zeugitane*.

III. *Italie au moyen âge.* — Sous Justin II, empereur d'Orient, en 570, après la chute de l'empire romain d'Occident, l'Italie se trouvait partagée entre l'empire d'Orient et les Lombards. Les *possessions lombardes* comprenaient toute l'Italie septentrionale avec une partie de l'Italie centrale, et se divisaient en 36 duchés dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Brescia, d'Ivrée, de Turin et de Pavie au N., de Toscane et de Spolète au centre, de Bénévent au S. L'empire romain d'Orient possédait les côtes septentrionales de l'Adriatique qui formaient l'*Exarchat de Ravenne*; la *Pentapole*, formée des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône; *Tarente* et le *patriciat de Calabre*, les *duchés de Naples* et *de Rome*, les côtes de la *Ligurie* avec Gênes. — Au IXe siècle, Charlemagne constitua en faveur de son second fils Pepin le *royaume d'Italie*, qui comprenait, avec l'Italie lombarde ou Lombardie, la Bavière et l'Alémanie ou Souabe méridionale. Il avait donné au pape l'Exarchat de Ravenne et la Pentapole, qui formèrent depuis le Patrimoine de Saint-Pierre. — A partir du Xe siècle, l'Italie, en proie à des révolutions perpétuelles, se partagea en un nombre infini de duchés et de comtés indépendants qu'il est impossible d'énumérer. La plupart des villes maritimes s'érigèrent, du XIIe au XIIIe siècle, en républiques, entre autres Venise, Gênes, Pise, Amalfi, et Naples ; un grand nombre de villes libres de Lombardie formèrent dans le nord de l'Italie une confédération dite *Ligue Lombarde*, à la tête de laquelle se trouvaient Milan et Pavie. L'agrandissement progressif des États de l'Église, les conquêtes des Normands dans l'Italie méridionale, la soumission de la Lombardie par les empereurs d'Allemagne changèrent encore plusieurs fois les divisions de l'Italie (*Voy.* ci-après la notice historique).

IV. *Italie moderne.* Avant 1789, l'Italie était à peu près divisée comme elle l'est aujourd'hui. On y distinguait : le royaume de Sardaigne, la république de Gênes, la république de Venise, le duché de Modène, le duché de Parme, le grand-duché de Toscane, les États de l'Église, le royaume de Naples. — Après la révolution de 1789, l'Italie septentrionale, conquise par les Français en 1797, forma la *république Cisalpine* (*Voy.* ce nom), qui comprenait le Milanais, la république de Venise, les duchés de Modène et de Massa-Carrara et trois légations des États de l'Église. En 1801, la Savoie, le Piémont et le comté de Nice se trouvaient réunis à l'empire français dont ils formaient sept départements. En 1805, la république Cisalpine prit le nom de *royaume d'Italie*; ce royaume, accru successivement de diverses portions de territoire, finit en 1808 par compter 24 départements, savoir :

	Départements.	*Chefs-lieux.*
Au N. du Pô et à l'ouest.	Agogna,	Novare.
	Olona,	Milan.
	Lario,	Côme.
	Adda,	Sondrio.
	Serio,	Bergame.
	Mella,	Brescia.
	Haut-Pô,	Crémone.
	Mincio,	Mantoue.
Au N. du Pô et à l'est.	Adige,	Vérone.
	Haut-Adige,	Trente.
	Bacchiglione,	Vicence.
	Brenta,	Padoue.
	Adriatique.	Venise.
	Piave,	Bellune.
	Tagliamento,	Trévise.
	Passeriano.	Udine.
Au S. du Pô.	Crostolo,	Reggio.
	Panaro,	Modène.
	Reno,	Bologne.
	Bas-Pô,	Ferrare.
	Rubicone,	Forli.
	Metauro,	Ancône.
	Musone,	Macerata.
	Tronto,	Fermo.

En 1801, le grand-duché de Toscane fut érigé en *royaume d'Étrurie* (*Voy.* ce nom); mais en 1808, il fut compris dans l'empire français, auquel il donna trois départements (Méditerranée, Arno et Ombrone), tandis que les États de l'Église, déjà absorbés en partie par le royaume d'Italie, donnaient à l'empire français deux départements (Trasimène et Rome). — L'Italie méridionale continua de porter le titre de *royaume de Naples*; elle renfermait les principautés indépendantes de Bénévent et de Ponte-Corvo, récemment créées. Les événements de 1814 changèrent cet état de choses et établirent en Italie les divisions qui subsistent encore actuellement.

V. *Description générale.* Au N. et à l'O. de l'Italie s'étendent les Alpes, auxquelles se lient les Apennins (*Voy.* ALPES et APENNINS); ceux-ci traversent la presqu'île dans toute sa longueur et projettent beaucoup de chaînons secondaires dont fait partie le volcan du Vésuve. En Sicile s'élève une autre chaîne dont l'Etna est le point le plus élevé. L'Italie septentrionale est arrosée par un grand fleuve, le Pô, dans lequel se rendent presque toutes les rivières de cette région (Tésin, Adda, Oglio, Mincio, Trebbia, Taro, etc.). Cependant l'Isonzo, le Tagliamento, la Piave, la Brenta, le Bacchiglione, l'Adige ont leur embouchure dans l'Adriatique. Au centre et au sud coulent une foule de petites rivières côtières qui se rendent à la mer : l'Arno, le Tibre, le Garigliano, le Vulturne sur la côte occidentale; le Pescara et l'Ofanto sur celle du golfe Adriatique. Dans l'Italie septentrionale se voient un assez grand nombre de lacs, tels que les lacs Majeur, de Côme, de Garda, de Lugano, de Lecco, d'Iseo. L'Italie est célèbre pour la douceur et la beauté de son climat : la chaleur y est brûlante en été sur les bords de la Méditerranée et dans les plaines du royaume Lombard-Vénitien : mais elle est moins forte en général sur la côte orientale; les Apennins, et à plus forte raison les Alpes, présentent beaucoup de points très frais et même froids. Malheureusement le *sirocco*, vent délétère qui souffle dans le royaume de Naples, l'*aria cattiva*, ou air malsain, dont on sent l'influence funeste dans une foule de lieux en Italie (surtout dans les maremmes de l'État romain), et enfin les deux volcans du Vésuve et de l'Etna rendent souvent funeste le séjour de ce pays. Le sol varie, mais généralement il est fertile, surtout en Lombardie, où l'on recueille en abondance du riz et toutes les espèces de céréales; et dans le roy. de Naples, dont les huiles, les vins, les oranges jouissent d'une renommée européenne. Sauf le buffle, qu'on y trouve réduit à l'état de domesticité, les quadrupèdes sont ceux du reste de l'Europe; les reptiles venimeux et les scorpions y sont très nombreux ; on y élève quantité de vers à soie. Les côtes abondent en poissons et en mollusques, dont beaucoup sont excellents. L'or, l'argent, y sont fort rares, mais on y exploite de riches mines de cuivre, de plomb, de fer, de zinc et autres métaux ; bancs d'alun et de sel, carrières de pierre à bâtir, d'albâtre, de marbres de toutes sortes (parmi lesquels le beau marbre statuaire de Carrare); plusieurs sources thermales et minérales. L'activité des habitants ne répond pas complétement à tant de ressources, surtout au centre et au midi. En général, l'agriculture est arriérée; le commerce et l'indus-

trie sont peu développés; cependant l'Italie a une réputation universelle pour quelques branches spéciales, telles que les porcelaines et les faïences, les instruments de musique, les cordes d'instruments, la paille dite d'Italie. Venise, Livourne, Trieste, Gênes, sont les villes les plus commerçantes. Les Italiens sont en général dissimulés, défiants, indolents, très intéressés, superstitieux, grands amateurs de spectacles et heureusement organisés pour la musique et pour les arts du dessin : aussi les grandes villes d'Italie, Rome surtout, sont-elles célèbres par la multitude des monuments d'architecture, de peinture et de sculpture qu'elles réunissent. — La langue italienne est celle des langues romanes qui se rapproche le plus de l'ancien latin : sa douceur, pour laquelle elle est renommée, est moins remarquable encore que sa richesse et son extrême flexibilité. Chaque région de l'Italie a son dialecte; les principaux sont le vénitien, le bergamasque, le napolitain, le corse. Mais le seul dialecte académique ou classique est celui de la Toscane. Parmi les grands hommes qu'a produits l'Italie et qu'il est impossible de nommer tous, nous rappellerons seulement, laissant à part les Romains, les poëtes Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse, Métastase et Alfieri; les politiques Machiavel, Vico, Beccaria, Filangieri; les grands prosateurs Boccace, Guichardin, Davila; les grands peintres Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Tintoret, Corrége, les Carrache et Salvator Rosa; les grands sculpteurs Michel-Ange et Canova; les compositeurs Porpora et Pergolese; les physiciens Galilée, Torricelli, Volta; les papes Grégoire VII, Sixte-Quint, Léon X, etc. Le XVIe siècle, dans lequel vécurent beaucoup de ces grands hommes, est connu sous le nom de siècle de Léon X, et est compté au nombre des quatre grands siècles littéraires. — Le catholicisme domine en Italie, et l'Église y possède 38 archevêchés et plus de 300 évêchés. Néanmoins la tolérance y est très grande.

VI. *Histoire.* L'Italie, suivant les traditions romaines, fut d'abord appelée *Saturnie*, à cause de Saturne, qui, chassé de Crète par son fils Jupiter, y trouva un asile auprès de Janus, roi du pays, à qui il enseigna l'usage des lettres et de l'agriculture. Plus de 400 ans avant la guerre de Troie, une colonie d'Arcadiens vint s'établir en Italie, sous la conduite d'Œnotrus, de qui le pays prit le nom d'*Œnotrie*. Italus, l'un de ses successeurs, lui donna celui d'*Italie*. Peu après la guerre de Troie, Évandre, obligé de quitter le Péloponèse, y mena une nouvelle colonie d'Arcadiens, et bâtit la petite ville de *Pallanteum*, sur le mont appelé depuis Palatin. Vers le même temps, Enée, à la tête d'une troupe de Troyens qui avaient échappé à la fureur des Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, et ayant épousé Lavinie, fille du roi Latinus, bâtit la ville de *Lavinium*. Quoi qu'il en soit de ces traditions, l'Italie primitive fut peuplée de Pélasges (dits aussi Tyrrhènes et Sicules), d'Aborigènes, de Liburnes, d'*Opici* ou Osques; elle reçut ensuite des Hellènes venant du continent grec, puis deux émigrations de conquérants gaulois (les *Cimbres* et ensuite les *Senones* et autres Celtes compagnons de Bellovèse), et, entre ces deux émigrations, les Etrusques ou Rasena, qu'on fait descendre des monts de la Rhétie. Ceux-ci formaient un état fédératif, le plus puissant de l'Italie, quand Bellovèse arriva (VIe siècle av. J.-C.). Dès-lors commença leur décadence. Rome, déjà fondée depuis 753 par les descendants d'Enée, profita de cet affaiblissement pour soumettre la fédération tusque. Mais la révolution par laquelle elle expulsa Tarquin-le-Superbe (509 av. J.-C.) et s'érigea en république, lui fit perdre le fruit de ses travaux et la recula pour 160 ans. Pendant ce temps les Gaulois au N., les Samnites au S., devenaient, avec les Romains, les plus fortes nations de la péninsule. Mais de 391 à 350 av. J.-C., les Gaulois épuisent inutilement leurs forces; puis de 343 à 267, Rome, par sa vaillance et sa ténacité, soumet au joug non seulement les Samnites, mais toute l'Italie du centre et du sud. L'Italie du nord, alors dite Gaule Cisalpine, fut subjuguée pareillement de 221 à 173, sauf quelques districts, et forma une province romaine qui fut comprise dans l'Italie elle-même (42 av. J.-C.). L'histoire de l'Italie entière se confond dès lors avec celle de Rome, dont elle suit les destinées. Après la chute de l'empire romain d'Occident (476), l'Italie appartint successivement aux Hérules (476-491), aux Ostrogoths (491-552), aux Grecs (552-568); puis les Lombards survenant (568), elle fut partagée entre ceux-ci et l'empire d'Orient, de sorte qu'il y eut une *Italie lombarde* ou *barbare*, et une *Italie grecque* ou *romaine*; celle-ci fut gouvernée par un exarque, siégeant à Ravenne. En 726 les violences impolitiques de l'empereur grec Léon III l'Iconoclaste amenèrent un soulèvement; le duché de Rome devint une république sous la présidence des papes. Ceux-ci bientôt se trouvèrent pressés entre les exarques grecs de Ravenne et les rois lombards. Etienne III fut forcé d'appeler Charles Martel et les Francs. Cependant les Lombards s'agrandirent au S., où ils formèrent aux dépens des Grecs (571) le duché de Bénévent; mais leur monarchie fut détruite à son tour par Charlemagne (774), et l'Italie se trouva coupée en trois parties: *Italie franque*, *Italie lombarde* non relevant des Francs (réduite au duché de Bénévent), *Italie grecque*. Les papes, dans cet état de choses, n'étaient point pleinement souverains; ils relevaient de l'empereur. Après la mort de Charlemagne, l'Italie ne tarda point à former un royaume particulier, auquel (en 842) fut jointe la couronne impériale : cette couronne fut toujours portée par un Carlovingien; cependant, après la déposition de Charles-le-Gros en 888, des princes italiens (Bérenger, Gui, etc.), essayèrent d'être soit empereurs, soit rois d'Italie, soit l'un et l'autre à la fois. Après l'extinction des Carlovingiens d'Allemagne (911), ces princes restèrent indépendants; mais Othon I, en 962, rétablit la souveraineté de l'Allemagne sur l'Italie septentrionale : ses successeurs tentèrent même de conquérir l'Italie grecque. Henri III surtout (1039-1056) rendit les papes de plus en plus dépendants de l'empire. Grégoire VII, pape en 1073, rétablit la papauté dans son indépendance, et voulut même l'élever au-dessus des empereurs, en suscitant la querelle des *investitures* (1077-1122). Dans le même temps les Normands s'établissaient dans l'Italie grecque, ravie aux empereurs d'Orient et aux Lombards de Bénévent, et préparaient la création du royaume des Deux-Siciles, qui fut constitué dès 1131, en faveur de Roger I, comme fief du Saint-Siége. Bientôt éclate la guerre des Guelfes et Gibelins d'Italie (1161-1268). Les Guelfes l'emportent, les Allemands sont expulsés d'Italie, les villes lombardes et toscanes qui se sont érigées en républiques n'ont plus à craindre de maître de l'autre côté des Alpes. Mais alors presque toutes ont des tyrans indigènes: plus d'une fois les papes sont chassés de Rome, qui se constitue de nouveau en république. Peu à peu, au milieu de révolutions violentes, le destin de l'Italie s'asseoit. Le roy. des Deux-Siciles s'est séparé en 1282, à la suite des *Vêpres siciliennes*, en deux royaumes (Naples et Sicile), que régissent deux dynasties rivales, état de choses qui dure jusqu'en 1504. Milan, aux mains des Visconti (1277-1447) et des Sforce (1447-1535), devint métropole d'un vaste duché. Le comte Vert (Amédée VI) donne une haute importance à la Savoie (1343-1383). Venise, dès le commencement du XIVe siècle, se fait conquérante en terre-ferme. La maison d'Este règne à Ferrare, les Gonzague à Mantoue; Florence devient décidément l'état prin-

cipal de la Toscane, et les Médicis commencent à y dominer. Les papes, après 70 ans d'exil dans Avignon (1309-1378), reprennent pied en Italie. Albornoz fait reconnaître l'autorité d'Innocent VI par presque tout l'État ecclésiastique, 1360, etc. Cependant l'Italie ne peut se soustraire entièrement au joug de l'étranger. En vain le belliqueux pape Jules II (1503-1513) veut chasser les *Barbares* de l'Italie; la France et l'Espagne se disputent ce beau pays: Charles VIII, Louis XII et François I essaient inutilement de l'asservir; l'Espagne l'emporte: maîtresse du roy. des Deux-Siciles dès 1505, elle fait du duché de Milan une de ses provinces (1540), et, tenant ainsi l'Italie au N. et au S., elle en organise le reste à son gré: Venise seule reste indépendante. Le XVII[e] siècle ôte à l'Espagne un peu de cette prépondérance; le XVIII[e] la lui ravit presque entièrement: le Milanais et les Deux-Siciles passent entre les mains de l'Autriche (1706-1721); mais, de 1731 à 1735 et 1738, deux lignes cadettes de la maison de Bourbon d'Espagne obtiennent, l'une, Parme, l'autre, les Deux-Siciles, à la condition toutefois que jamais ces états ne seront réunis à la couronne espagnole. Les guerres de la révolution française et surtout de l'empire changent pour quelque temps la face de l'Italie. En 1801, la Savoie et le Piémont sont réunis à la France. Le Milanais, enlevé à l'Autriche, forme la république Cisalpine. L'Autriche est indemnisée par la cession de Venise et de ses états en terre-ferme. Un prince d'Espagne reçoit le royaume d'Étrurie. En 1805, après la bataille d'Austerlitz, et par suite du traité de Vienne, Venise et la terre-ferme sont réunis à la république Cisalpine, qui porte dorénavant le nom de royaume d'Italie; Gênes est incorporée à l'empire français: le royaume de Naples, conquis par les armes françaises, échappe au roi Ferdinand IV, qui ne garde que la Sicile, et est donné par Napoléon, d'abord à Joseph son frère (1806), puis à Murat son beau-frère (1808). La reine d'Étrurie abdique (1807), et ses états grossissent l'empire français; en même temps une partie de l'État romain vient accroître le royaume d'Italie, qui s'enrichit encore du Tyrol méridional (1809), tandis que Rome même et tout ce qui reste de l'état romain entrent dans l'empire français. Ainsi, hormis la Sicile qui conservait les Bourbons de Naples, et la Sardaigne qui reste à la maison de Savoie, toute l'Italie obéit à Napoléon à quatre titres différents: tout le nord-ouest jusqu'au Garigliano (moins la principauté de Lucques et de Piombino, qu'il a donnée à sa sœur aînée Elisa) est censé empire français; tout l'est et les légations forment son royaume d'Italie, administré pour lui par Eugène son beau-fils, en qualité de vice-roi; Murat son beau-frère possède le royaume de Naples. Le pape avait été dépossédé comme les autres souverains. Mais après les événements de 1814, l'acte du congrès de Vienne (1815) rend au pape tous ses états; à la maison de Savoie, la Savoie, le Piémont, Nice, plus Gênes; à l'Autriche, le Milanais, plus Venise, qui forment le roy. Lombard-Vénitien, et donne à deux princes autrichiens la Toscane et Modène; à Marie-Louise le duché de Parme. Murat garde Naples un instant; mais on le lui reprend pendant les cent jours, pour le rendre à Ferdinand IV. Rien n'a été changé depuis à l'état de l'Italie, où domine complétement l'influence autrichienne.

ITALIENNE (république). *Voy.* CISALPINE (république).

ITALIQUE (école), nom donné à l'école de Pythagore, parce que ce philosophe enseigna en Italie, surtout à Crotone (vers 540 av. J.-C.). Cette école compte pour principaux disciples Ocellus, Timée, Archytas, Alcméon, Philolaüs, et plus tard Apollonius de Tyane. Le caractère de l'école italique est de s'adonner surtout à la spéculation et à l'abstraction, de tout expliquer par les nombres et les rapports numériques, de professer une morale austère. Elle se fondit dans le platonisme. Nous n'avons presque aucun écrit des philosophes de cette école.

ITALUS, fils de Télégone (que les uns font roi d'Arcadie, les autres fils d'Ulysse et roi d'Ithaque), passa en Italie peu d'années après la prise de Troie, régna sur les Œnotriens, et laissa son nom à toute la contrée.

ITAMARCA ou *Ilha dos cosmos*, île du Brésil (Pernambuco), à 5 kil. de la côte: 17 kil. sur 9: ch.-l., Pillas, sur la côte E. Sucreries, salines; cocotiers. Sur la côte S. est située Nossa-Senhora-de-la-Conceição-de-Itamarca.

ITAPICURU, riv. du Brésil, naît dans la Serra-de-Maranhão, coule au N. E., puis au N. O., et tombe dans la baie de San-Jozé par 46° 18' long. O., 2° 50' lat. N.; cours, 675 kil. — Une autre riv. du même nom se trouve dans la province de Bahia.

ITATA, riv. du Chili, tombe dans l'Océan par 36° lat. S. — Jadis elle donnait son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Coulemu.

ITCHIL, ancien pachalik de la Turquie d'Asie, était borné au N. par le pachalik de Konieh, au N. E. par celui de Marach, au S. E. par celui d'Alep, à l'O. par l'Anatolie et au S. par la Méditerranée. Il se composait de la partie orientale de l'ancienne *Pamphylie* et de presque toute la *Cilicie*. On le divisait en 5 sandjakats: Itchil, Adana, Lis, Tarsous et Alaïa. Le sandjakat d'Itchil proprement dit correspondait à la *Cilicie Trachée*. — Le pachalik d'Itchil a formé à peu près l'eyalet actuel d'Adana. *Voy.* ce nom.

ITFOU, petit village de la Haute-Égypte, au N. O. d'Esneh, occupe l'emplacement de l'anc. *Aphroditopolis* de Thébaïde, qui était voisine de Latopolis.

ITHAQUE, *Itaca* ou *Théaki*, dite quelquefois *Petite-Céphalonie*, une des sept îles Ioniennes, entre Céphalonie et Sainte-Maure, par 18° 41' long. E. 38° 36' lat. N.: 28 kil. sur 8: 8,000 hab. Lieu principal, Vathi; port excellent sur la côte S. E. Les îlots Kalamo, Kastus et Meganisi sont dans la dépendance d'Ithaque. Montagnes escarpées: blé en petite quantité, huile, bon vin, raisin de Corinthe (on en récolte annuellement 2,000,000 de kilogrammes); porcs et chèvres; beaucoup de poissons. — Ithaque formait jadis avec Dulichium le royaume du célèbre Ulysse. On reconnaît encore auj. plusieurs des sites de cette île décrits par Homère dans son *Odyssée*. Quant à son histoire, Ithaque a subi toutes les vicissitudes des îles Ioniennes.

ITHOME, *Ithomus*, montagne et forteresse de Messénie, au N. O. de Messène, furent longtemps le théâtre de la vigoureuse résistance des Messéniens aux Lacédémoniens, et enfin furent prises l'an 724 avant J.-C., ce qui mit fin à la première guerre de Messénie. — Selon la fable, Jupiter avait été nourri par des nymphes dans les grottes de l'Ithome; on célébrait en mémoire de ce fait les Ithomées à Messène.

ITIROUP ou KOUNACHIR, dite aussi *île des États*, une des îles Kouriles, dans la mer d'Okhotsk, par 143° 40' long. E., 44° 35' lat. N.; 250 kil. sur 70. Les Japonais y formèrent un établissement que les Russes détruisirent en 1807.

ITIUS ou ICCIUS PORTUS, ville de la Gaule (Belgique 2[e]), chez les *Morini*, sur la Méditerranée, vis-à-vis de *Dubris* (Douvres), dans la Bretagne. On est incertain sur l'emplacement précis de cette ville. Les uns croient que c'est la ville actuelle de *Calais*; d'autres la placent à *Wissant*, d'autres enfin à *Mardik*.

ITON ou YTON, riv. de France, naît à 9 kil. N. de Mortagne, dans l'ancienne abbaye de la Trappe

(dép. de l'Orne), arrose Évreux, et tombe dans l'Eure près des Planches : cours, 110 kil.

ITOUROUP, une des Kouriles. *Voy.* ITIROUP.

ITRI, *Itrium*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 10 kil. S. E. de Fondi ; 4,600 hab. Gonzalve de Cordoue battit les Français près de cette ville en 1503.

ITUNA, auj. l'*Eden*, riv. de la Bretagne romaine, se jetait dans la mer du Nord où elle formait l'*Itunæ æstuarium* (auj. golfe de *Solway*).

ITURBIDE (don Augustin), général mexicain, né en 1784 à Valladolid de Mechoacan (Mexique), d'une famille distinguée, basque d'origine, combattit d'abord pour le gouvernement espagnol contre les Indépendants et fut chargé du commandement en chef de l'armée du Nord (1816); mais bientôt il fut accusé de concussion, et, bien qu'absous par le vice-roi, il donna sa démission. En 1820, il se mit à la tête du parti des *Indépendants*, prit Mexico, et à la suite de brillants succès obtenus contre le vice-roi espagnol, lui fit signer l'arrangement connu sous le nom de *Plan d'Iguala*. Il se fit bientôt après proclamer empereur du Mexique en 1822, sous le nom d'Augustin I. Sa puissance fut de courte durée; tombé en 1823, il se réfugia en Italie, puis à Londres; il repartit incognito en 1824 pour le Mexique, dans l'espoir de ressaisir la couronne; mais il fut arrêté dès son arrivée, et fusillé à San-Antonio-de-Padilla.

ITURÉE, *Ituræa*, dite aussi *Auranitide*, région de Syrie, au N. E. de la demi-tribu orientale de Manassé en Palestine, à l'E. du pays de Hus, vers les sources des affluents de l'Hiéromax, avait beaucoup de montagnes. Ses habitants vivaient surtout de brigandages. Elle fut soumise par Aristobule I, et donnée par Auguste à Hérode qui la réunit à la Judée, et la laissa après sa mort à un de ses fils, Hérode-Philippe.

ITYS, fils de Térée, roi de Thrace, et de Progné, fut tué par sa propre mère qui le fit cuire et servir à Térée dans un festin, afin de se venger de ce prince qui lui avait fait infidélité (*Voy.* TÉRÉE). Itys fut métamorphosé en faisan.

ITZEHOE ou ESESFELTH, ville du Danemark (Holstein), chef-lieu de district, à 60 kil. S. O. de Kiel; 2,300 hab. Commerce maritime très actif.

IUDENBOURG, ville de Styrie. *Voy.* JUDENBOURG.

IU-HO, ou *canal Impérial*, grand canal de l'empire chinois, se dirige du N. au S., depuis Péking jusqu'à la ville de Hang-tcheou, dans le Tche-kiang, en traversant les prov. de Chan-toung et de Kiang-sou, et en unissant l'Hoang-ho et le Yang-tsé-kiang. Son développement est au moins de 1,300 kil.

IULE, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée, né à Lavinium, passait pour la tige de la famille romaine des *Julius*, à laquelle appartenait César. Virgile donne le nom d'Iule à Ascagne lui-même.

IULIS. *Voy.* IOULIS.

IUNG-BUNZLAU, IUNG-FRAU. *Voy.* JUNG-BUNZLAU et JUNG-FRAU.

IUTERBOCK, ville des États prussiens. *Voy.* JUTERBOCK.

IURNA, dite *Tamayacuibo*, puis *Chunchi* dans la partie supérieure de son cours, riv. de l'Amérique méridionale, sort du lac Roguagnado au Pérou, court au N., et grossit l'Amazone. Cours, 1,200 kil.

IUZGHAT, ville de Turquie d'Asie. *Voy.* JUZGHAT.

IVAN I (Danilovitch) succéda en 1328 à Alexandre II dans les principautés de Vladimir, de Moscou et de Novogorod; régna pendant 12 ans avec le titre de *grand-duc de Moscou*, puis entra dans les ordres ecclésiastiques, et mourut en 1340.

IVAN II régna de 1353 à 1359, sans avoir rien fait de remarquable.

IVAN III (Vasilievitch), monta sur le trône de Russie en 1462; délivra cet état de la domination des Tartares, rassembla sous un même sceptre les parties de cette vaste contrée, et y introduisit la civilisation: mais il ternit sa gloire par des actes de brutalité et de cruauté. Il tua le second de ses fils, après avoir fait plonger dans un cachot Dmitri, l'aîné. Il mourut en 1505.

IVAN IV (Vasilievitch), monta sur le trône à l'âge de 4 ans, en 1533 : la régence fut donnée à sa mère qui eut à soutenir une lutte sanglante contre les grands. En 1544, Ivan prit les rênes de l'état; il fit la guerre aux Tartares, à la Pologne et à la Suède. Tour à tour vainqueur et vaincu, il exerça d'horribles cruautés sur les peuples soumis et sur ses propres sujets. Cependant il avança les progrès du commerce, des arts et de la civilisation. Il mourut en 1584. Ivan IV est le premier qui ait pris le titre de *czar*.

IVAN V (Alexiovitch), né en 1661, mort en 1696, était presque aveugle et privé de la parole; il régna avec son frère Pierre I (1682), mais ne fut roi que de nom.

IVAN VI (Antounvitch), succéda sur le trône de Russie à sa tante Anne Ivanowna en 1740, à l'âge de trois mois, sous la régence du duc de Biren. Mais, en 1741, une faction puissante porta sur le trône Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand. Le jeune Ivan fut détrôné et mis en prison. Il avait déjà atteint l'âge de 22 ans, lorsqu'il fut massacré par ses gardiens.

IVANOVO, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 27 kil. N. O. de Chouia; 5,000 hab. Quatre églises. Toiles fines, toiles peintes.

IVAN-OZERO, c.-à-d. *lac d'Ivan*, lac de la Russie d'Europe (Toula). Le Don y prend naissance. Le canal du Don au Volga, projeté et commencé par Pierre-le-Grand en 1697, mais non achevé, devait partir de ce lac.

IVERDUN, ville de Suisse. *Voy.* YVERDUN.

IVES. *Voy.* YVES.

IVETOT, ville de France. *Voy.* YVETOT.

IVIÇA, *Ibiza* en espagnol, *Ebusus* en latin, île de la Méditerranée, la plus occidentale des trois principales îles Baléares, par 39° lat. N., 0° 53' long. O. : 40 kil. sur 17 ; 21,000 hab. Ch.-l., Iviça. Bon port : 5,000 hab. Elle est couverte de montagnes et de bois, et arrosée par un grand nombre de ruisseaux. Climat doux et sain ; sol fertile qui produit blé, vin, huile, lin, chanvre, coton, figues, amandes, caroubes, oranges et joncs. Salines considérables. — Cette île suivit le sort des autres Baléares. Les Espagnols l'enlevèrent aux Maures en 1294 : les Anglais l'occupèrent un instant en 1706.

IVODIUM, nom latin moderne d'EPOISSES.

IVOIRE (côte d'). *Voy.* DENTS (côtes des).

IVRÉE, *Ivrea* des Italiens, *Eporedia* des anciens, ville des États sardes, à 49 kil. N. de Turin, sur la Doire-Baltée, ch.-l. de province ; 8,000 hab. Évêché, place forte. Filature de laine, de coton ; commerce de fromage. — Cette ville est fort ancienne : elle appartenait jadis à la Gaule Cisalpine et faisait partie du pays des Salasses. Les Romains y conduisirent une colonie sous le consulat de Marius. Au moyen âge, Ivrée fut le titre d'un marquisat célèbre. Au XIIIe siècle elle fut donnée aux comtes de Savoie par l'empereur Frédéric. Elle fut souvent prise par les Français, notamment en 1641, 1704, 1796 et 1800. Depuis elle fut annexée à l'empire français jusqu'en 1814, et devint le ch.-l. du dép. de la Doire.

IVRÉE (maison D'), maison d'Italie, célèbre au moyen âge, eut pour fondateur Anschaire, sorti des rois d'Arles, qui prit le titre de marquis d'Ivrée vers 870. Parmi ses descendants, on cite surtout Bérenger II, petit-fils d'Anschaire, marquis d'Ivrée, et roi d'Italie, 950-952, ainsi qu'Adelbert, fils de Bérenger, et duc de Lombardie, qui fut roi d'I-

talie conjointement avec son père. Tous deux furent détrônés par Othon.

IVRY, *Iberium* ou *Heriacum*, bourg du dép. de l'Eure, sur l'Eure, à 16 kil. S. E. de Pacy-sur-Eure; 950 hab. Tanneries. Filature de coton. C'est dans les environs que Henri IV battit les Ligueurs en 1590. On a élevé une pyramide en mémoire de cette bataille; elle fut détruite pendant la révolution, mais relevée par Napoléon en 1809. — Un autre Ivry, situé dans le dép. de Seine-et-Oise, à 5 kil. de Paris, a des fours à chaux d'un grand produit, une verrerie, une fabrique d'eau-forte et de couperose; 2,900 hab.

IWAN. *Voy.* IVAN.

IWUY, bourg du dép. du Nord, à 9 kil. N. E. de Cambray; 3,557 hab. Coutellerie et bonneterie.

IXION, roi des Lapithes, fit périr par surprise Déionée son beau-père, et fut pour ce crime chassé de ses états. Personne ne voulait le purifier de ce crime, et il ne trouva l'hospitalité qu'à la cour de Jupiter. Mais là, il essaya de séduire Junon. Jupiter substitua à sa femme une nue à laquelle il donna, afin d'éprouver Ixion, la forme de cette déesse. S'étant par là convaincu de son crime, il le punit en le précipitant dans les enfers et en le condamnant à tourner sans relâche attaché sur une roue. Du commerce d'Ixion avec la Nue naquirent les Centaures.

IXTEPEXI, ville du Mexique (Mexico), à 32 kil. S. E. de Mexico; 550 familles indiennes, qui cultivent la cochenille.

IXWORTH, *Icenorum oppidum*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 12 kil. N. E. de Bury; 1,000 hab. On y a découvert beaucoup de monnaies romaines.

IZARNORE, village du dép. de l'Ain, près de Nantua, où se voient les vestiges d'une ville ancienne de même nom. Médailles celtiques, ruines.

IZEDS (les), dans la religion de Zoroastre, sont les génies bienfaisants opposés aux *Devs* ou génies du mal. Ils ont été créés par Ormuzd et sont au nombre de 28.

IZIEUX, bourg du dép. de la Loire, à 3 kil. S. de Saint-Chamond; 2,450 hab. Rubans, clouteries.

IZNAJAR, ville d'Espagne (Cordoue), à 70 kil. S. E. de Cordoue; 3,700 hab. Vignobles estimés.

IZNATORAFE, *Anathorgis*, ville d'Espagne (Jaën), à 28 kil. N. E. de Baeza; 2,290 hab. Toiles de lin, chanvre.

J

N. B. *Cherchez par I, G ou Dj les mots qui ne seraient pas ici.*

JABÈS ou JABÈS-GALAAD, ville de Palestine (Manassé), au-delà du Jourdain et au pied des monts Galaad. Elle fut détruite par les Israélites pendant la guerre contre les Benjamites, parce que ses habitants n'avaient pas voulu se déclarer contre ces derniers. Le tombeau de Saül se voyait aux environs de Jabès.

JABIN, nom de deux rois d'Aser. Le premier fut vaincu et mis à mort, avec tout son peuple, par Josué (vers 1600 av. J.-C.). Le second réduisit les Israélites en captivité, et les tint esclaves pendant 20 ans (1416-1396 av. J.-C.). Au bout de ce temps, les Israélites, conduits par Barac et Débora, secouèrent le joug: Jabin périt dans un combat contre eux.

JABLONKA, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat d'Arva, à 14 kil. N. de Trusztenna; 3,600 hab. On y fabrique beaucoup de toile.

JABLONSKI (Dan.-Ernest), théologien protestant, né à Dantzick en 1660, mort en 1742, était petit-fils de Coménius. Il fut pasteur à Magdebourg, recteur du gymnase de Lissa, devint prédicateur du roi de Prusse, et travailla par ordre de ce prince à la réunion des communions protestantes. On a de lui un catéchisme allemand et hébreu, 1708, des *Sermons*, et une correspondance avec Leibnitz, en latin (publiée par Kappe, Leipsick, 1745), sur la conciliation des sectes protestantes.

JABLONSKI (P.-Ernest), savant orientaliste, fils du précédent, né à Berlin en 1693, mort en 1757, fit en 1714 un voyage dans une grande partie de l'Europe aux frais de son gouvernement, pour faire des recherches sur la langue copte, devint à son retour professeur de théologie et pasteur de la commune calviniste de Francfort-sur-l'Oder. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels: *Disquisitio de lingua lycaonica*, Berlin, 1714, in-4; *Pantheon Ægyptiorum sive de Diis eorum commentarius, cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*, Francfort, 1750-52, 3 vol. in-8; *De Memnone Græcorum et Ægyptiorum hujusque celeberrima in Thebaide statua*, 1753, in-4, et divers opuscules sur la langue et les antiquités égyptiennes, réunis à Leyde, 1804-13, 4 vol. in-8.

JABOK, petite rivière de Palestine, sortait des monts de Galaad, traversait la tribu de Gad et tombait dans le Jourdain.

JACA, *Iacca*, ville murée d'Espagne (Saragosse), ch.-l. d'un district de même nom, à 49 kil. N. d'Huesca, près de la rive gauche de l'Aragon, et du col de Canfran (passage qui communique avec la France): 3,000 hab. Evêché. Cathédrale, ancien château-fort construit en 1592. Beaucoup de lainages. — Cette ville, jadis capit. des *Iaccetani*, fut prise par M.-P. Caton, l'an 195 av. J.-C. Elle fut longtemps la capitale de l'Aragon. Philippe V lui accorda de grands privilèges, parce qu'elle avait pris parti pour lui pendant la guerre de la succession. Les Français s'emparèrent de Jaca en 1808 et la gardèrent jusqu'en 1814. Dans la dernière guerre civile elle a été souvent prise et reprise par les Christinos et les Carlistes. — Le district de Jaca, borné au N. et à l'E. par celui de Barbastro, au S. par celui d'Huesca, et à l'O. par celui de Cinco-villars, est montueux et renferme des pâturages qui nourrissent beaucoup de bêtes à cornes.

JACATRA, petit roy. de l'île de Java, entre les roy. de Bantam et de Chéribon et la mer: 250 kil. sur 200; 500,000 hab. Café, sucre, indigo, nids d'oiseaux, coton, etc. Aux Hollandais depuis 1619.

JACCETANI, peuple d'Hispanie. *Voy.* IACCETANI.

JACKSON, nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis de l'Amérique du Nord, entre autres: Jackson, ch.-l. de l'état de Mississipi, à 260 kil. N. de la Nouv.-Orléans, sur le Pearl-River.

JACKSON (PORT-), ville importante de la Nouvelle-Hollande. *Voy.* PORT-JACKSON.

JACMEL (LES CAYES-DE-), ville de l'île d'Haïti, dans le dép. de l'Ouest, ch.-l. d'arr., à 44 kil. S. O. du Port-Républicain, sur la côte S. et à l'embouchure d'une petite riv. de même nom; 6,000 hab. Commerce assez actif.

JACOB, patriarche hébreu, né en 2206 av. J.-C. (selon l'*Art de vérifier les dates*), ou en 1836 (selon la chronologie vulgaire), était le second fils d'Isaac et de Rébecca. Il acheta d'Esaü, son frère aîné, son droit d'aînesse, et lui enleva par ruse la bénédiction

paternelle. Craignant ensuite la colère d'Esaü, il se réfugia en Mésopotamie, chez Laban, son oncle, qu'il servit pendant 14 ans, et dont il épousa successivement les deux filles, Lia et Rachel. Il retourna ensuite dans son pays, malgré les vives instances de son beau-père. Au milieu de la route, il rencontra un ange sous une forme humaine, lutta avec lui la nuit entière, et demeura victorieux. Depuis ce temps Jacob porta le surnom d'*Israël* (qui a combattu Dieu), que l'ange lui avait donné. Peu après, ayant su qu'Esaü venait l'attaquer suivi de 400 hommes, il alla au-devant de lui et l'apaisa par sa soumission et ses présents. Il s'arrêta d'abord à Sichem, puis se fixa à Béthel, où il eut la douleur de se voir enlever son fils chéri Joseph, que ses frères vendirent par jalousie. Mais quelques années après, il apprit que ce fils vivait en Égypte, et il se rendit près de lui (vers 2076). Pharaon le combla de biens, et lui donna la terre de Gessen, où il s'établit avec ses enfants. Il mourut environ 12 ans après, âgé de 145 ans. Il avait eu 12 enfants : Ruben, Lévi, Dan, Gad, Issachar, Joseph, Siméon, Juda, Nephtali, Aser, Zabulon et Benjamin. Dix d'entre eux donnèrent leur nom à dix des douze tribus. Joseph ne donna point son nom à une tribu : mais ses deux fils, Ephraïm et Manassé, devinrent eux-mêmes chefs de deux tribus. Lévi ne donna pas non plus son nom à une tribu : il fut le chef des Lévites, voués au culte.

JACOB, chef des Pastoureaux qui ravagèrent la France au XIIIe siècle. *Voy.* PASTOUREAUX.

JACOB ZANZALE, hérésiarque. *Voy.* ZANZALE.

JACOB-BEN-LEITH, chef de la dynastie des Soffarides en Perse. *Voy.* YACOUB.

JACOB-DE-SAINT-CHARLES (le père), savant bibliographe, de l'ordre des Carmes, était né à Châlons-sur-Saône en 1608 : il fut bibliothécaire d'Achille de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président, et mourut chez ce magistrat en 1670. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4, réimprimé en 1647 (compilation qui va jusqu'à Urbain VIII) ; *Traité des plus belles Bibliothèques*, in-8, Paris, 1644 ; *Bibliotheca Parisina*, in-4 (pour les années 1643-1650) ; *Bibliotheca Gallica universalis* (pour les années 1643 à 1653).

JACOBI (Fréd.-Henri), philosophe allemand, né à Dusseldorf en 1743, mort en 1819, occupa plusieurs places dans l'administration, fut conseiller privé à Dusseldorf, et devint en 1804 conseiller de Bavière et président de l'Académie des Sciences de Munich. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de littérature. Comme philosophe, il fut un des adversaires de Kant, et proposa une doctrine mystique qui fondait toute connaissance philosophique sur le sentiment, sorte d'instinct par lequel l'âme atteint immédiatement les vérités les plus importantes, Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur la doctrine de Spinosa*, Breslau, 1785 ; *De Hume et de la foi, ou de l'idéalisme et du réalisme*, 1787 ; *Lettre à Fichte*, 1799. Il est aussi l'auteur du célèbre roman de *Woldemar*, dans lequel il combattit la morale de l'intérêt personnel. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipsick, 1819-20, 6 vol. in-8.

JACOBI (Jean-George), poëte allemand, frère du précédent, né en 1740 à Dusseldorf, mort en 1814, était chanoine d'Halberstadt, et professa successivement l'éloquence à Halle, et les lettres à Fribourg en Brisgau. Il a composé des épîtres en vers, des cantates, des comédies, des fables, etc. Il avait pris pour modèle Gresset, Chapelle et Chaulieu : on estime son *Voyage d'hiver*, traduit par Armandry, Lausanne, 1796. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-8, Zurich, 1812.

JACOBINA, ville du Brésil (Bahia), ch.-l. d'une comarque de même nom, à 270 kil. N. O. de San-Salvador, par 11° 26' lat. S., 42° 4' long. O. Céréales, sucre, coton, oranges, raisins. Chevaux estimés.

JACOBINS, nom donné en France à l'ordre des Dominicains parce que leur premier couvent à Paris fut établi dans la rue Saint-Jacques. Ils avaient aussi dans la rue Saint-Honoré un couvent devenu célèbre comme siége du fameux club des Jacobins.

JACOBINS (club des), société populaire, formée dès 1789, à Versailles, fut d'abord connue sous le nom de *club Breton*, parce qu'elle avait été créée par des députés de la Bretagne. Quand l'Assemblée nationale eut été transférée à Paris, le club s'y transporta aussi, et prit alors le titre de *club des Amis de la Constitution*. On lui donna vulgairement le nom de *club des Jacobins*, parce qu'il se réunissait dans l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint-Honoré (dans l'emplacement du Marché Saint-Honoré actuel). Ce club avait à sa tête des députés de l'opinion la plus avancée. On s'y occupait de discuter à l'avance les questions qui devaient être proposées à l'Assemblée nationale et de préparer les nominations et les résolutions. Robespierre en fut longtemps le chef. Ce club fut le principal instigateur des mesures les plus sanguinaires, et se signala tellement, surtout sous la Convention, par son exaltation républicaine, que l'on étendit le nom de *Jacobins* à tous les démagogues ; il domina longtemps la Convention ; mais il perdit tout crédit après la chute de Robespierre, et fut fermé le 21 brumaire an III (11 novembre 1794). La plupart de ses membres se réunirent au club du faubourg Saint-Antoine.

JACOBITES, secte religieuse de l'Orient, qui eut pour chef Jacob Zanzale, évêque d'Edesse en 541, et qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans différentes parties de l'Asie, particulièrement en Syrie, en Ethiopie et en Arménie ; leur chef réside à Kara-Amid, capitale du Diarbékir. Ces sectaires ne reconnaissent en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, et pour cette raison ils sont encore appelés *Monophysites*. — Le nom de *Jacobites* a aussi été donné aux partisans de Jacques II et de son fils Jacques III en Angleterre, après la révolution de 1688.

JACOPONE DE TODI, vieux poëte ascétique italien, né à Todi au milieu du XIIIe siècle, mort en 1306, exerça d'abord la profession d'avocat. Ayant perdu sa femme, il entra chez les Frères Mineurs. Il reste de lui des *Cantiques spirituels* (Venise, 1617, in-4), parmi lesquels on remarque le *Stabat Mater*.

JACOTOT (Jean-Joseph), célèbre instituteur, né en 1770, mort à Paris en 1840, était avant la révolution capitaine d'artillerie. Il fut, lors du rétablissement des études, appelé à l'école centrale de Dijon, professa successivement le latin, les mathématiques et le droit ; devint, sous l'Empire, secrétaire du ministre de la guerre, puis sous-directeur de l'Ecole Polytechnique ; fut pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants ; quitta la France lors de la 2e Restauration (1815), se retira en Belgique ; fut nommé professeur de littérature française à l'université de Louvain, enfin directeur de l'Ecole militaire de Belgique, et ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. Il attira sur lui l'attention publique en 1818 en annonçant une nouvelle méthode d'enseignement universel par laquelle il se proposait d'*émanciper les intelligences* ; il prétendait que tout homme, tout enfant, est en état de s'instruire seul et sans maître, qu'il suffit pour cela d'apprendre à fond une chose et d'y rapporter tout le reste ; que le rôle du maître doit se borner à diriger ou à soutenir l'attention de l'élève ; en conséquence il proscrivait les *maîtres explicateurs*. Il proclamait comme bases de sa doctrine certaines maximes paradoxales qui ont

été vivement critiquées : *Toutes les intelligences sont égales; Qui veut peut; On peut enseigner ce qu'on ignore; Tout est dans tout*, etc. Jacotot a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Enseignement universel, Langue maternelle*, Louvain, 1823, in-8 ; *Langue étrangère*, Paris, 1829 (4e édit.), in-8 ; *Mathématiques*, ibid. ; *Musique*, ibid. : etc. La méthode Jacotot excita une grande sensation lors de sa publication, et donna lieu à une vive polémique ; elle eut des enthousiastes qui tombèrent dans des exagérations ridicules, et des détracteurs qui ne furent pas toujours justes envers elle.

JACQUART (N.), célèbre mécanicien de Lyon, né en 1752, mort en 1834, a révolutionné l'industrie du tissage en simplifiant les machines. Avant lui, les machines, chargées de cordes, de pédales, etc., rendaient nécessaire au tisserand l'adjonction de compagnons servants ; le *métier à la Jacquart* l'en affranchit, lui permit de suffire seul au ronage, et lui épargna des travaux pénibles ou insalubres. Cette invention donna longtemps une grande supériorité à l'industrie lyonnaise ; elle fut depuis appliquée dans toutes les villes manufacturières de l'Europe. La ville de Lyon, reconnaissante, a élevé une statue à Jacquart (1840).

JACQUELINE, comtesse de Hollande, fille de Guillaume VI, comte de Hollande, et de Marguerite de Bourgogne, épousa en 1415 Jean de Touraine, resta veuve deux ans après, et succéda en 1417 à son père Guillaume VI ; elle épousa en secondes noces Jean IV, duc de Brabant, son cousin. Sa couronne lui fut enlevée par Jean de Bavière, son oncle, et elle se vit en même temps abandonnée de son époux. Alors elle épousa le duc de Glocester, et revint en Flandre avec une armée ; elle y fut prise, mais elle parvint à s'échapper, et à la mort de Jean de Bavière (1425), elle remonta sur le trône. Elle en fut de nouveau chassée par le duc de Bourgogne, et mourut en 1436, après s'être mariée une quatrième fois.

JACQUEMEL, ville d'Haïti. *Voy.* JACMEL.

JACQUEMONT (Victor), voyageur du Muséum d'histoire naturelle, né à Paris en 1801, fut chargé en 1828 d'explorer l'Inde, parcourut l'Himalaya, le Thibet ; pénétra jusqu'à Lahore, où il fut accueilli par le roi Runjet-Sing ; visita le Cachemire, le Pendjab, et mourut à Bombay en 1832. On a imprimé sa *Correspondance pendant son voyage dans l'Inde*, Paris, 1833 ; elle offre un vif intérêt. Jacquemont avait aussi envoyé de précieuses collections.

JACQUERIE (la), faction qui ravagea la France pendant la captivité du roi Jean en Angleterre (1358), était composée de paysans révoltés contre leurs seigneurs et avait pour chef un certain Guillaume Caillet, surnommé *Jacques Bonhomme*, d'où elle prit son nom. Elle se forma d'abord dans l'Ile-de-France, attaqua les châteaux et exerça contre leurs maîtres toutes sortes de violences ; elle fut détruite au bout de six semaines par le captal de Buch.

JACQUES, *Jacobus*, nom commun à plusieurs saints, rois, princes, etc.

JACQUES (saint), dit *le Majeur* (c.-à-d. le plus âgé, par rapport au suivant), un des douze apôtres, fils de Zébédée et frère de saint Jean l'évangéliste, était d'abord pêcheur. Il s'éloigna de Jérusalem lors de l'arrestation de J.-C., mais il y revint après la mort du Sauveur, et prêcha la foi avec tant de zèle qu'Hérode Agrippa le fit mettre à mort, l'an 44. Les habitants de Compostelle, en Galice, l'ont en grande vénération, et prétendent posséder son corps, qu'ils conservent dans leur cathédrale. L'Église l'honore le 25 juillet.

JACQUES (saint), dit *le Mineur* (c.-à-d. *le Jeune*), frère de saint Simon et de saint Jude, fut le premier évêque de Jérusalem. Il périt assommé par le peuple, à l'instigation du grand-prêtre des Juifs, l'an 62. Il était cousin germain de Jésus, ce qui le fait quelquefois appeler, dans le Nouveau-Testament, frère du Seigneur. On a de lui une *Épître aux douze tribus* et un discours au concile de Jérusalem (dans les *Actes des Apôtres*). On le surnommait le Juste. L'Église l'honore le 1er mai avec saint Philippe.

JACQUES (saint) de Compostelle. *Voy.* JACQUES-LE-MAJEUR.

JACQUES OU JAYME I, roi d'Aragon, surnommé *le Conquérant* ou *le Belliqueux*, commença à régner en 1213, battit les Maures, conquit sur eux Majorque, Valence, eut plusieurs querelles avec les papes, et mourut à Xativa en 1276 à 70 ans. Il laissa deux fils qui régnèrent, l'un sur l'Aragon, sous le nom de Pierre III, l'autre sur Majorque, sous le nom de Jacques I.

JACQUES II, roi d'Aragon, 2e fils de Pierre III et petit-fils de Jacques I. Avant de monter sur le trône d'Aragon, il gouverna pour son père la Sicile, que ce prince venait de conquérir sur les princes français de la maison d'Anjou ; il devint lui-même roi de cette île après la mort de son père (1285). Son frère aîné, Alphonse III, roi d'Aragon, étant mort en 1291, il quitta la Sicile, dont il laissa la vice-royauté à Frédéric, son frère puîné, et alla régner sur l'Aragon. Ayant épousé en 1295 une fille de Charles II, de la maison d'Anjou, il céda à ce prince ses prétentions sur la Sicile au préjudice de son propre frère Frédéric. Il confirma en 1325 les privilèges des Aragonais, et mourut en 1327.

JACQUES I, roi de Sicile de 1285 à 1296, le même que Jacques II, roi d'Aragon. *Voy.* ci-dessus JACQUES II.

JACQUES OU JAYME I, roi de Majorque, fils puîné de Jacques I, roi d'Aragon, né à Montpellier en 1248, reçut de son père en 1262, sous le titre de royaume de Majorque, les îles Baléares, le comté de Roussillon et la seigneurie de Montpellier, et força son frère aîné, Pierre III, à lui confirmer cette donation : mais il fut toujours en guerre avec lui, ainsi qu'avec ses deux neveux, Alphonse III et Jacques II, fils et successeurs de Pierre III. Il mourut en 1311.

JACQUES II, roi de Majorque et prince titulaire d'Achaïe, était petit-fils du précédent, et succéda à D. Sanche son oncle en 1324. Il s'aliéna la France en contestant à Philippe de Valois la suzeraineté de Montpellier. Celui-ci le laissa dépouiller des îles Baléares par Pierre IV d'Aragon et le força à lui vendre le comté de Montpellier, sa dernière possession. Jacques II fut tué en 1349, au moment où il tentait une descente dans l'île de Majorque.

JACQUES III, fils de Jacques II, fut pris dans le combat où périt son père. Il s'échappa de sa prison, obtint la main de Jeanne I, reine de Naples (1362), fit d'inutiles efforts pour reconquérir ses états, et mourut sans postérité en 1379.

JACQUES I, roi d'Écosse, fils de Robert III, était en captivité chez les Anglais quand son père mourut, en 1406. Le royaume fut gouverné par son oncle, le duc d'Albany, qui ne fit rien pour le délivrer. Il ne put recouvrer sa liberté qu'en 1423. Jacques sévit contre les grands qui commettaient impunément toutes sortes d'injustices, mais il se fit par là des ennemis irréconciliables ; les grands conspirèrent contre lui et l'assassinèrent, en 1437. Ce prince cultivait les lettres ; on a de lui des pièces de poésie, dans lesquelles il décrit les occupations et les divertissements des Écossais ; elles ont été publiées sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I*, Édimbourg, 1783, in-8.

JACQUES II, roi d'Écosse (1437), fils du précédent, poursuivit les desseins de Jacques I contre la noblesse, ordonna plusieurs exécutions et se souilla lui-même du sang d'un comte de Douglas. Cette conduite excita quelques troubles, mais il sut les apaiser. Il mourut en 1460, au siége de Roxburgh, frappé par les éclats d'un canon qu'il essayait.

JACQUES III, roi d'Écosse (1460), fils du précédent, se laissa gouverner par des favoris, et mécontenta les nobles qui marchèrent contre lui, conduits par son frère. Il parvint une première fois à conjurer l'orage; mais s'étant porté de nouveau aux mêmes excès, les principaux feudataires se révoltèrent une seconde fois, mirent à leur tête son fils aîné (Jacques IV), et lui livrèrent à Bannokburn une bataille dans laquelle il périt (1488).

JACQUES IV, fils du précédent, lui succéda à l'âge de 16 ans, en 1488. Il défit les nobles qui s'étaient révoltés, fit la guerre à Henri VII et Henri VIII, rois d'Angleterre, et se ligua avec Louis XII contre les Anglais. Il fut tué à la bataille de Flodden, livrée contre Henri VIII (1513). Il avait épousé en 1503 Marguerite, fille du roi d'Angleterre, Henri VII; ce mariage donna naissance aux droits de Jacques VI sur la couronne d'Angleterre.

JACQUES V, fils du précédent, n'avait qu'un an à la mort de son père (1513), et prit les rênes du gouvernement à l'âge de 13 ans. Il se ligua avec François I, roi de France, contre Charles-Quint. François lui donna en mariage Madeleine, sa fille aînée (1536), après la mort de laquelle Jacques épousa Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise. Jacques mourut en 1542, laissant la couronne à Marie Stuart, sa fille. C'était un prince vertueux, ami de la paix et de la religion.

JACQUES VI et JACQUES VII, rois d'Écosse. *Voy.* ci-après JACQUES I et JACQUES II, rois d'Angleterre.

JACQUES I, roi d'Angleterre, né en 1566, fils de Marie Stuart, régna d'abord en Écosse sous le nom de Jacques VI, et fut proclamé roi presque en naissant par suite de l'abdication forcée de sa mère (1567). L'Écosse fut gouvernée pendant sa minorité par son oncle le comte de Murray, et son grand-père le comte de Lennox. Jacques avait des droits sur la couronne d'Angleterre par le mariage de Marguerite, fille de Henri VII, avec Jacques IV, un de ses ancêtres, et fut en conséquence reconnu pour roi par les Anglais à la mort d'Élisabeth (1603). Il prit le titre de roi de la Grande-Bretagne et fit tous ses efforts pour opérer la réunion définitive des deux roy. Il se montra peu favorable aux Catholiques, et ceux-ci formèrent contre lui en 1605 le complot dit *conspiration des Poudres*, qui faillit le faire périr avec le Parlement tout entier. Il bannit par suite de cet événement les Jésuites, qu'on soupçonnait d'y avoir pris part, et fit décréter par le parlement la formule du *serment d'allégeance* qui refusait au pape tout droit de déposer les rois et de délier les sujets du serment de fidélité. D'une humeur très pacifique, il laissa l'Autriche enlever la Bohême à son gendre, Frédéric V (1617). Il maria son fils aîné, Charles I, à Henriette de France, fille de Henri IV (1625), et mourut peu après. Ce prince eut d'indignes favoris, parmi lesquels on cite Robert Carr, duc de Somerset, et Villiers, duc de Buckingham, qui prirent sur lui le plus funeste ascendant. Il prétendait fonder son autorité sur le droit divin, et voulut gouverner sans le parlement : il prépara ainsi la révolution qui éclata sous son successeur. Il était très versé dans la théologie, et aimait beaucoup trop la controverse. Il possédait une grande instruction, ce qui le fit surnommer par ses flatteurs *le Salomon de l'Angleterre*. Il a laissé quelques écrits, entre autres le *Basilicon dôron* ou *Don royal*, et un *Commentaire sur l'Apocalypse*.

JACQUES II (JACQUES VII en Écosse), roi d'Angleterre, 2ᵉ fils de Charles I. Il fut d'abord connu sous le nom de duc d'York, et fut appelé, malgré une longue et vive opposition, à succéder à Charles II, son frère aîné (1685). Il était catholique, et quoiqu'il eût juré en montant sur le trône de ne rien entreprendre contre la religion de l'état, il favorisa ouvertement le catholicisme, et excita par là un mécontentement universel. Plusieurs conspirations éclatèrent contre lui ; il vainquit et mit à mort le comte de Monmouth et le duc d'Argyle, qui s'étaient mis à la tête des rebelles (1685) ; mais quelques années après, il fut détrôné par son gendre, Guillaume, prince d'Orange et stathouder de Hollande, que les mécontents avaient appelé en Angleterre (1688). Battu sur terre à La Boyne en Irlande, et sur mer à la Hogue, il fut, malgré les secours de Louis XIV, forcé de quitter l'Angleterre ; sa famille tenta depuis vainement de remonter sur le trône. Jacques vint se fixer à Saint-Germain, près de Paris ; il y tint une petite cour et y mourut en 1701.

JACQUES III. On donne parfois ce nom au prétendant, fils de Jacques II, plus connu sous le nom de chevalier de Saint-George ; mais il n'a jamais régné.

JACQUES DE LA MARCHE, mari de la reine Jeanne II de Naples. *Voy.* MARCHE.

JACQUES BONHOMME. *Voy.* JACQUERIE.

JACQUES CŒUR. *Voy.* CŒUR.

JACQUES COUSIN, auteur. *Voy.* BEFFROY.

JACQUES (BAULOT, dit *Frère*), lithotomiste, né en 1651, près de Lons-le-Saulnier, mort en 1714, perfectionna la taille et inventa un nouveau procédé qu'il appliqua avec le plus grand succès en France, en Allemagne et en Hollande. Sa méthode est celle qu'on appelle à tort *taille anglaise*, *taille de Rau*.

JACQUES DE L'ÉPÉE (ordre de SAINT-), ordre militaire institué en 1170, par Ferdinand II, roi de Léon et de Castille, pour défendre contre les incursions des Maures les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. C'est le plus considérable des ordres militaires d'Espagne ; ses revenus sont immenses, et ses commanderies embrassent deux villes et 118 bourgs. Depuis Charles V, la grande maîtrise de l'ordre a été réunie à la couronne d'Espagne.

JACQUES DU HAUT-PAS (ordre de SAINT-), religieux hospitaliers, institués en Italie, vers 1260, pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières, en leur fournissant des bacs. Ils formaient une congrégation dont le chef-lieu était l'hôpital de St-Jacques-du-Haut-Pas, sur l'Arno, dans l'état de Florence. Cet ordre se multiplia surtout en France, où le pape nomma en 1286 un commandeur général qui résidait à l'hôpital de St-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris (rue Saint-Jacques).

JACQUET-DROZ (P.), mécanicien. *Voy.* DROZ.

JACQUIER (François), minime, savant mathématicien, né à Vitry-le-Français en 1711, mort en 1788, alla en Italie, devint professeur d'Écriture Sainte au collége de la Propagande à Rome, puis de physique expérimentale et de mathématiques au collége Romain. Il a laissé les ouvrages suivants : *Is. Newtonii philosophiæ naturalis principia mathematica* (en société avec le P. Th. Leseur), avec de savants commentaires, Genève, 1740-1742, 3 vol. in-4 ; *Éléments du calcul intégral*, Parme, 1768, 2 vol. in-4 ; *Trattato intorno la sphera*, 1775.

JACQUIERS. *Voy.* JACQUERIE, PASTOUREAUX.

JACUY, riv. de l'Amérique du Sud (Brésil), sort des monts de Santo-Ignacio, dans la province de Rio-Grande, coule à l'E., et tombe dans la partie N. O. du lac dos Patos, après un cours de 450 kilomètres. Affluents : le Vaccahy, le Pardo et le Tacoary.

JADDUS, grand-prêtre juif qui, au rapport de Josèphe, refusa des secours à Alexandre pendant son expédition en Perse. Alexandre, irrité, marcha sur Jérusalem ; mais tout à coup, à la vue de Jaddus qui s'avançait à sa rencontre accompagné de tous les Lévites, il s'arrêta et se prosterna à ses pieds, parce que, dit-il, un homme revêtu des mêmes ornements lui était apparu en songe, et lui avait promis l'empire de l'Asie.

JADELOT (Nicolas), savant médecin, né à Pont-à-Mousson en 1738, mort en 1793, fut professeur

d'anatomie et de physiologie à l'université de Nancy, et pratiqua son art dans cette ville avec succès. On a de lui, outre plusieurs dissertations sur divers sujets de médecine, et sur les moyens de perfectionner l'enseignement : *Tableau de l'économie animale*, Nancy, 1789, in-8 ; *Mémoires sur les causes de la pulsation des artères*, 1771, in-8 ; *Cours complet d'Anatomie*, 1773, in-fol. ; *Physica hominis sani, sive explicatio functionum corporis humani*, 1781, 2 vol. in-12 ; *Pharmacopée des Pauvres*, 1784, in-8.

JADER, auj. *Salone*, fleuve de la Dalmatie anc., passait par Salone et se jetait dans l'Adriatique.

JADON, prophète juif, prédit à Jéroboam que les prêtres de Dan périraient tous. Comme ce prince irrité étendait la main pour le faire arrêter, cette main se sécha subitement, et elle ne fut rétablie dans son premier état qu'à la prière du prophète. Jadon fut dévoré par un lion, en punition de ce qu'il avait mangé à Béthel, malgré l'expresse défense de Dieu.

JÆGERNDORF, *Carnovia*, ville murée des États autrichiens (Moravie), située dans la Silésie autrichienne et comprise dans le cercle de Troppau, sur l'Oppa (rive gauche), à 28 kil. S. E. de Troppau; 5,000 hab. Château dit de Lobenstein. Draps, toiles, papeterie. — Cette ville a donné son nom à la principauté (jadis souveraine) de Jægerndorf, dont la plus grande partie se trouve auj. enclavée dans la Silésie prussienne (où elle forme le cercle de Léobschütz, dans la régence d'Oppeln), tandis que la ville de Jægerndorf est située dans les Etats autrichiens. Cette principauté appartient actuellement au prince de Lichtenstein.

JÆMTLAND, prov. de Suède. *Voy.* IÆMTLAND.

JAEN, *Gienna* ou *Giennum* en latin moderne, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Jaën, à 280 kil. S. de Madrid, à 63 kil. N. de Grenade, près du Rio-de-Jaën, sur une montagne : 19,000 hab. Evêché, château-fort, cathédrale ; plusieurs belles places. Environs très agréables. — La ville de Jaën occupe suivant les uns l'emplacement de l'anc. *Oningis* ou *Oringis*, ou, selon d'autres, celui de *Mentessa*. Elle fut très importante dès le temps des Romains, et sa prospérité augmenta encore sous les Maures. Comprise d'abord dans le califat de Cordoue, elle devint, après le démembrement de ce dernier, la capitale d'un petit état particulier. Ferdinand II, roi de Castille, après plusieurs tentatives infructueuses, la prit en 1246. Les Maures ravagèrent son territoire en 1295, 1368 et 1407. Depuis ce temps sa décadence n'a fait que s'accroître, malgré les efforts tentés pour lui rendre son ancienne splendeur.

JAEN (intendance, jadis roy. de), une des cinq intendances formées en 1822 de l'anc. Andalousie, est bornée au N. par celle de Ciudadréal, au S. par celle de Grenade, à l'O. par celle de Cordoue : 130 kil. sur 110; 266,000 hab. Ch.-l., Jaën. Climat chaud, malsain. Au N. s'étendent plusieurs branches de la Sierra Morena, où l'on a établi des colonies en 1767. Mines nombreuses, mais peu exploitées, pâturages magnifiques ; forêts, gibier, etc. Industrie presque nulle. — Ce pays remplace une partie de la *Bétique;* il fut érigé en royaume lors du démembrement du califat de Cordoue, et fut possédé par les Maures jusqu'au XIIIe siècle : il passa alors sous la domination des rois de Castille.

JAEN (RIO-DE-), riv. d'Espagne, nommée *Guadalbullon* par les Maures, naît sur le versant N. des monts de Grenade, passe près de Jaën, et tombe dans le Guadalquivir, vis-à-vis de Ventosilla, après un cours de 70 kil.

JAEN-DE-BRACAMOROS, ville de la république de l'Equateur (Asuay), à 260 kil. S. E. de Cuença, sur le Chinchipe, à son embouchure dans l'Amazone ; 4,000 habitants. Ch.-l. jadis d'une province de la république de la Colombie (Nouvelle-Grenade).

JAFFA, *Joppé*, ville et port de la Syrie, sur la Méditerranée, à 55 kil. N. O. de Jérusalem, à 100 kil. S. O. de St-Jean-d'Acre : 6,000 hab. (la plupart Turcs; 500 Chrétiens catholiques, 6 à 700 Grecs et 100 Arméniens). Jaffa est bâtie en amphithéâtre et dominée par une citadelle en ruines ; les rues en sont étroites et malpropres ; on y voit plusieurs mosquées et trois couvents. Des jardins délicieux remplis d'arbres fruitiers donnent aux environs de Jaffa un aspect charmant. Son port est le rendez-vous des pèlerins qui vont à Jérusalem. Du reste, le commerce y est peu considérable ; il consiste en blé, riz, toile de lin, etc., apportés d'Egypte, et en savon et huiles, qui sont les denrées du pays. — Cette ville est très ancienne : on prétend même qu'elle existait du temps de Noé. Les Juifs la nommaient *Joppé* (c.-à-d. *belle*, *agréable*). C'est là que s'embarqua Jonas, et que saint Pierre ressuscita la veuve Tabithe. Des auteurs païens placent à Joppé l'aventure de Persée et d'Andromède. Jaffa eut à subir des siéges nombreux : dans l'antiquité, elle fut prise et reprise par les Égyptiens et les Assyriens ; Judas Macchabée la brûla ; le général romain Cestius la détruisit ensuite, et Vespasien la ravagea. Au VIIe siècle les Sarrasins s'en emparèrent ; au XIIe siècle les Croisés la prirent d'assaut et en firent un comté que posséda Gautier de Brienne ; mais bientôt elle devint la proie des soudans d'Egypte, auxquels les Turcs l'enlevèrent. De ce moment sa décadence commença. En 1799 les Français, commandés par Bonaparte, s'emparèrent de la ville après un long siége et une résistance acharnée ; mais la peste se mit au camp des vainqueurs : c'est alors que le général français, pour relever le courage des soldats démoralisés, osa défier la contagion en touchant de sa main les tumeurs empestées. En 1837 un tremblement de terre détruisit la plus grande partie de la ville et fit périr 13,000 hab. Les Anglais ont pris Jaffa pour les Turcs sur le pacha d'Égypte en 1840.

JAFNA ou JAFNAPATAM, presqu'île située à l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan, à laquelle elle est jointe par une langue de terre fort étroite : 70 kil. sur 20. — On y trouve une ville de même nom par 9° 36' lat. N., 77° 30' long. E., à 300 kil. N. de Colombo ; 5,000 hab. Forte citadelle, prise par les Anglais en 1795 ; industrie et commerce. Résidence d'un gouverneur anglais.

JAGAS, peuple d'Afrique. *Voy.* CASSANGES.

JAGELLONS, nom d'une ancienne dynastie du grand-duché de Lithuanie, qui a régné sur la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie et la Bohême. Elle doit son nom au grand-duc Jagel, qui ayant épousé Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1386), se convertit au christianisme, et devint lui-même roi de Pologne, sous le nom de Wladislas V. Ses descendants régnèrent, les uns sur la Lithuanie, les autres sur la Pologne. Alexandre Jagellon réunit pour toujours ces deux couronnes en 1501. La mort de Sigismond II Auguste, qui ne laissait point d'enfant, mit fin à la dynastie des Jagellons en Pologne (1572). — Plusieurs Jagellons fournirent des souverains à la Hongrie et à la Bohême. Wladislas VI, déjà roi de Pologne depuis 1434, fut élu roi de Hongrie en 1440, et périt à la bataille de Varna en 1444. — Un autre Wladislas ou Ladislas, fils aîné de Casimir VI, roi de Pologne, fut élu roi de Bohême en 1471, sous le titre de Wladislas II, et roi de Hongrie en 1490, après Matthias Corvin ; mais il ne régna pas en Pologne, où il fut remplacé par son frère Jean l'Albert (1492). Après la mort de Ladislas (1516), Louis, son fils, régna sur la Bohême, et sur la Hongrie jusqu'en 1526. *Voy.* WLADISLAS, LADISLAS, CASIMIR, etc.

JAGERNAT, JAGERNAUT ou JAGGERNAT, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

JAGUAPIRI, riv. du Brésil (Para), dans la partie occid. de la Guyane brésilienne, coule au N. O., et tombe dans le Rio-Negro après 320 kil. de cours.

JAGUARIBE, nom commun : 1° à deux riv. du Brésil ; l'une dans la province de Céara, tombe dans l'Océan Atlantique, à 110 kil. S. E. de Céara, par 4° 24' lat. S., 40° 9' long. O. : cours, 400 kil.; l'autre dans la province de Bahia, se jette dans l'Atlantique, au S. O. de la baie de Tous-les-Saints, après un cours de 110 kil.; — 2° à une ville située dans la prov. et la comarque de Bahia, sur la seconde des deux rivières précédentes, à 9 kil. de son embouchure, à 53 kil. S. O. de San-Salvador.

JAGUARY, riv. du Brésil, prend sa source dans le S. de la prov. de Minas-Geraës, coule de l'E. à l'O., et tombe dans la Tibaya après un cours de 270 kil.

JAGUERNAT, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

JAHEL, femme juive, accueillit chez elle Sisara, général de Jabin, roi d'Aser, après sa défaite, et pendant son sommeil le fit périr en lui enfonçant un clou dans la tête.

JAHN (Jean), savant orientaliste allemand, né au milieu du XVIIIe siècle, mort en 1817, chanoine de l'église métropolitaine de Vienne, professeur d'archéologie biblique, de théologie et de langues orientales à l'université de cette ville, a laissé : *Grammaire hébraïque*, en langue allemande ; *Grammaire arabe*, 1796 ; *Grammaire chaldaïque ; Archéologie biblique*, 1797-1802; *Lexicon arabico-latinum*, 1802; *Enchiridion hermeneuticæ generalis*, 1812.

JAIR de Galaad, juge des Hébreux de 1283 à 1261. Pendant son administration, les Israélites subirent le joug des Philistins. Ce fut la 5e servitude ; elle dura de 1261 à 1243 av. J.-C.

JAIRE, chef de la synagogue de Capharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille. *Voy. Matth.*, IX, 18; *Marc*, V, 21 ; *Luc*, VIII, 43.

JAITZE ou **YAITÇA**, ville murée de Bosnie, à 49 kil. S. de Bagnalouka; 4,000 hab. Château-fort, murailles. Tombeau d'un évêque catholique, mis à mort par les Turcs dans le XVIIe siècle et regardé comme un saint par les habitants.

JALAPA, ou **XALAPA**, ville du Mexique (Vera-Cruz), à 40 kil. N. O. de Vera-Cruz : 1,200 hab. Sucre, café aux environs. Elle a donné son nom à la racine employée en médecine sous le nom de *jalap*.

JALASSOOR, ville de l'Inde. *Voy.* DJELASORE.

JALIGNY, ch.-l. de canton (Allier), à 14 kil. N. de La Palisse; 600 hab. Carrières de marbre; terre à potier.

JALLABERT (Jean), savant génevois, né en 1712, mort en 1768, fut ministre de l'église réformée, professeur de philosophie et de mathématiques à Genève. On lui doit un discours sur l'*Utilité de la philosophie expérimentale ;* des *Expériences sur l'électricité*, et les premiers essais de l'application de l'électricité au traitement des maladies.

JALLAIS ou **JALLEZ**, ville du dép. de Maine-et-Loire, à 9 kil. E. de Beaupréau ; 3,248 hab. Tisseranderies. Il s'y forma dans les premiers jours de novembre 1790, sous prétexte de fédération, une réunion de royalistes qui avait pour but de s'opposer aux mesures prises par l'Assemblée constituante : on connaît cette réunion sous le nom de *Camp de Jallez*.

JALOMNITZA, *Naparis*, riv. de la Turquie d'Europe (Valachie), prend sa source dans le district de Dumbovitza, sur les frontières de la Transylvanie, et se jette dans le Danube par la rive gauche, après un cours de 300 kil. — Elle donne son nom à un district de la Valachie inférieure, qui a 130 kil. sur 100, et dont le ch.-l. est Ourzitseni.

JALONKADOU, pays de la Sénégambie. *Voy.* DJIALONKADOU.

JALYSE ou **IALYSE**, ville de l'île de Rhodes, sur la côte O., une des trois villes principales de cette île dans l'antiquité. Elle devait son nom à Jalyse, fils de Cercaphus, qui régna sur l'île de Rhodes. Protogène avait fait un tableau très célèbre connu dans l'antiquité sous le nom de *Jalyse*.

JAMAIQUE (la), une des îles anglaises des Grandes-Antilles, au S. de Cuba, et à l'O. d'Haïti, par 21° 45' lat. N., et 80° long. O.; elle a 260 kil. sur 50, et compte 402,000 habitants, dont 350,000 esclaves. Elle a pour ch.-l. Kingston, mais le siége du gouvernement est Spanish-Town ou Santiago-de-la-Vega. On la divise en trois comtés : Cornwall, Surrey et Middlesex. Les montagnes Bleues la traversent. Le climat est chaud et malsain, et le sol, sujet à de fréquents tremblements de terre, est d'une fertilité extraordinaire. On en tire du sucre, du rhum, de l'indigo, des plantes médicinales, des bois de teinture, etc. — L'île de la Jamaïque fut découverte en 1494 par Christophe Colomb. Elle appartint d'abord aux Espagnols jusqu'en 1655. Guill. Penn alors la leur enleva pour Cromwell, et depuis l'Angleterre l'a toujours gardée. Elle a souvent eu à y réprimer des insurrections, notamment en 1690, 1700, 1795. La Jamaïque a sa propre législature, composée de 43 membres, élus par les francs-tenanciers du pays ; mais le gouverneur anglais a le *veto*, et un conseil de 12 membres, nommé par la couronne, partage avec lui l'administration.

JAMARY, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Mato-Grosso, coule au N. O., et tombe dans la Madeira par 65° 20' long. O., 8° 40' lat. S. Cours, 450 kil.

JAMBIE, riv. de l'île de Sumatra, prend sa source dans les montagnes de l'intérieur, coule à l'E. et se jette dans la mer de Chine après 270 kil. de cours. — Sur les bords se trouve une ville de même nom, grande et bien peuplée, à 250 kil. de Palembang. C'est la capitale d'un état jadis puissant. Les Portugais s'en emparèrent en 1629. Commerce de poudre d'or, de roseaux et de poivre.

JAMBLIQUE, *Iamblichus*, philosophe néoplatonicien, né à la fin du IIIe siècle, à Chalcis en Cœlésyrie, mort en 333, était disciple de Porphyre, et enseignait à Alexandrie. Il professa une philosophie mystique à laquelle il mêla la magie et la théurgie, enseigna les moyens de communiquer avec la divinité ou avec les démons, êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme ; prétendit faire lui-même des prodiges, et fut un des plus dangereux ennemis du christianisme. Il reste de lui une *Exhortation à la philosophie* (publiée grec-latin par Kiessling, Leipsick, 1813, in-8) ; une *Vie de Pythagore*, pleine de fables (publiée grec-latin par Kiessling, Leipsick, 1816, in-8), et une *Lettre sur les Mystères des Égyptiens*, ouvrage rempli d'idées extravagantes (publiée avec une *Lettre* de Porphyre à l'Égyptien Anebon, par Th. Gale, grec-latin, Oxford, 1678, in-fol.). — Un autre Jamblique, Syrien, composa vers la fin du IIe siècle un roman grec intitulé : *les Babyloniques*, ou *Amours de Rhodanès et de Sinonis ;* il n'en reste que des fragments conservés par Photius : c'est le plus ancien roman grec.

JAMBO ou **IAMBO**, *Charmuthas*, ville murée d'Arabie, dans l'Hedjaz, à 120 kil. S. O. de Médine. Château-fort. Commerce avec l'Égypte.

JAMES, forme anglaise du nom Jacques. (Pour les princes de ce nom, *Voy.* JACQUES.)

JAMES (Thomas), en latin *Jamesius*, critique et théologien anglais né en 1571 à Newport (île de Wight), mort en 1629, était gardien de la bibliothèque de Bodley à Oxford. Il se signala par son zèle contre les Catholiques, et chercha, dans ses écrits, à découvrir les falsifications introduites, disait-il, par les Catholiques dans le texte des saints Pères. Ses écrits principaux sont : *Bellum papale*, Londres, 1600, réfuté par Jos. Bianchini : *le Fisc*

du pape, ou *Tarif des indulgences et des reliques*, Londres, 1617, en latin; l'*Apologie de Jean Wiclef*, Oxford, 1608; *Index librorum prohibitorum a pontificibus*, 1627. — Rich. James, neveu du précédent, né en 1592, mort à Londres en 1638, aida Selden dans la publication des *Marbres d'Arundel*.

JAMES (Thomas), navigateur anglais, fut chargé en 1631, par une compagnie de négociants de Bristol, de chercher un passage au N. O.; il hiverna dans l'île Charlton, navigua au N. jusqu'à 65° 30' de lat., explora la partie S. de la baie d'Hudson (qui garda son nom), et donna à la portion de continent qu'il vit dans l'O. le nom de Nouv.-Galles du Sud. Il nie la possibilité du passage au N. O. Son *Voyage* a été publié à Londres, 1633, 1740.

JAMES (Robert), médecin anglais, né en 1703 dans le comté de Stafford, mort en 1776, exerça son art successivement à Sheffield, à Lichfield, à Birmingham et à Londres, et se rendit particulièrement célèbre par la poudre fébrifuge qui porte son nom et qu'il exploita comme remède secret. On a de lui: *Pratique de la Médecine* (en anglais), 1746, 2 vol. in-8; *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme* (idem), 1747, in-12; — *sur la rage des chiens* (idem), 1760, in-8; une *Pharmacopée*, etc.

JAMES, en anglais *James-River*, riv. des États-Unis (Virginie), sort des monts Alleghanys sous le nom de Jackson's-River, court de l'E. à l'O., et tombe dans la baie de Chesapeak. Cours, 400 kil.

JAMES, île de l'archipel des Gallapagos, dans le Grand-Océan Equinoxial, par 0° 18' lat. S., 92° 50' long. O.; 53 kil. sur 40. Sol volcanique.

JAMES (baie de), golfe de l'Amérique du Nord, à l'extrémité S. E. de la mer d'Hudson, entre le Labrador, le Canada et la Nouv.-Galles mérid., par 51° 15'-55° 4' lat. N., et 80° 45'-85° 30' long. O.: 440 kil. du N. au S., sur 110 à 250 de large. Beaucoup d'îles: Agomisca, Charlton, etc. — L'Albany, la West-River, se jettent dans cette baie. Elle doit son nom à Thomas James qui l'explora.

JAMESTOWN, ville des États-Unis, dans la Virginie, à 80 kil. S. O. de Richmond, sur la rivière James. C'est la première ville que les Anglais aient fondée aux États-Unis (1608). Les Anglais y défirent les Américains en 1681.

JAMESTOWN, ch.-l. de l'île de Sainte-Hélène. *Voy.* SAINT-JAMES.

JAMETS, *Gemmacum*, village du département de la Meuse, à 9 kil. S. de Montmédy; 800 hab. C'était jadis une ville fortifiée. Elle fut le siége d'une seigneurie cédée à Louis XIII par le duc de Lorraine en 1641, et donnée depuis par Louis XIV à la maison de Condé.

JAMMA ou JAMNO, auj. *Ciudadela*, ville et port de l'île de Minorque, sur la côte occidentale.

JAMOUR, riv. de la Guinée septentrionale, dans le roy. de Biafra, naît par 7° 15' lat. N., et tombe dans le golfe de Guinée après un cours de 500 kil.

JAMUNDA, riv. du Brésil (Para), naît dans la partie orientale de la Guyane brésilienne, coule au S. E., et tombe dans l'Amazone. Cours, 400 kil.

JANEIRO, ville du Brésil. *Voy.* RIO-DE-JANEIRO.

JANICULE (mont), *Janiculus mons*, une des sept collines de Rome, la seule qui se trouvât à la droite du Tibre, fut fortifiée par Ancus Martius pour préserver Rome des incursions étrusques, puis fut jointe à la ville par le pont *Sublicius*. C'est sur le Janicule que se retirèrent, l'an 287 av. J.-C., les plébéiens mécontents du sénat (c'est la troisième *sécession*). Le Janicule était fort peu habité. Le roi Numa et le poëte Stace y furent enterrés.

JANINA, ville de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie méridionale, ch.-l. du sandjak ou pachalik de Janina, à 850 kil. S. O. de Constantinople, par 19° 18' long. E., 39° 30' lat. N.: 40,000 hab. sous Ali-Pacha. Belle situation dans une vallée dite Champs-Elysées, sur un lac nommé autrefois Achérusie. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur la péninsule qui s'avance dans le lac. Deux palais, l'un dans la première citadelle, l'autre dans la Litharitza (ce dernier bâti par Ali). Janina sous la domination d'Ali avait plusieurs écoles élémentaires, un lycée, une bibliothèque publique, et avait pris un aspect tout à fait italien. Cette ville fut, dit-on, fondée vers 1350 par Jean Cantacuzène, parent de l'empereur de ce nom. Elle fut prise par les Turcs en 1425, et depuis ce temps elle leur est restée. On l'a souvent regardée comme la capit. de toute l'Albanie. Elle a joué un grand rôle sous Ali-Pacha (1788-1822), mais elle ne compte auj. que quelques milliers d'hab. — Le sandjak de Janina, formé de l'E. de l'ancienne Epire et du N. O. de l'Acarnanie, est borné au N. E. par le sandjak de Monastir, à l'E. par celui de Tricala, au S. O. par la mer Ionienne et à l'O. par les sandjaks de Delvino et d'Avlone. Il est couvert de montagnes et est arrosé par plusieurs rivières tributaires de la Voïoutza (l'*Aoüs*), par l'Arta et le Mavro-Potamo (l'*Achéron*): il a 250 kil. sur 50 et compte 200,000 hab., la plupart Turcs, les autres Arnautes, Grecs (Souliotes, Filotes, Sagoriotes, Paramitiotes), Juifs, Arméniens et Bohémiens.

JANISSAIRES (des mots turcs *iéni tchéri*, nouveaux soldats), milice turque, créée par Amurat I en 1362 selon les uns, par Bajazet I en 1389 selon d'autres, était consacrée à la garde du trône et à la défense des frontières. Elle se composait de soldats d'infanterie, et se recrutait principalement parmi les jeunes captifs chrétiens qu'on élevait dans l'islamisme. On ne comptait dans l'origine que 6,000 janissaires, mais le nombre en devint beaucoup plus considérable dans la suite; ils étaient choisis parmi les plus beaux hommes. Cette milice d'élite, parfaitement disciplinée, rendit d'abord de grands services, notamment à Varna, à Cassovie, où ils décidèrent de la victoire; mais bientôt, devenue trop puissante, elle se rendit redoutable par son insubordination, fit ou déposa à son gré les sultans, et résista opiniâtrement à toutes les tentatives de réforme. A l'occasion d'une insurrection que les Janissaires avaient excitée en 1826 à Constantinople, le sultan Mahmoud II prononça leur dissolution: la plupart furent massacrés à Constantinople même, sur la place de l'Atmeïdan; les autres furent poursuivis dans les provinces et exterminés.

JANKAU, dit aussi *Jankowitz* ou *Kœhlen-Janowitz*, bourg des États autrichiens (Bohême), à 42 kil. S. O. de Kaurzim. Les Autrichiens y furent défaits en 1645 par Torstenson.

JANNÉE (ALEXANDRE-), roi de Judée. *Voy.* ALEXANDRE.

JANOWITZ, ville des États autrichiens (Moravie), dans le cercle d'Olmutz, à 45 kil. N. de Bergstadt. Aux environs, fer, martinets, forges, toile, papier, blanchisseries.

JANOWITZ (KŒHLEN-). *Voy.* JANKAU.

JANSÉNISTES. *Voy.* JANSÉNIUS.

JANSENIUS (Cornélius), évêque d'Ypres, né en 1585 au village d'Acquoi près de Léerdam en Hollande, étudia la théologie à Louvain et à Paris, où il se lia avec l'abbé de Saint-Cyran; fut placé, sur la recommandation de celui-ci, à la tête d'un collége à Bayonne, et retourna en 1617 à Louvain, où il devint principal du collége de Sainte-Pulchérie. Nommé en 1630 professeur d'Ecriture-Sainte à l'université de cette ville, il y eut de vifs démêlés avec les Jésuites, auxquels il fit défendre d'enseigner la théologie à Louvain. Il devint en 1635 évêque d'Ypres, et mourut en 1638 de la peste, qu'il avait gagnée en visitant ses diocésains. Jansénius avait publié de son vivant quelques écrits théologiques, mais le plus célèbre de ses ouvrages

est un traité intitulé *Augustinus*, qui ne parut qu'après sa mort, en 1640 (Louvain, in-fol.); l'auteur s'était proposé d'y exposer les vraies opinions de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination; il y combattait le jésuite Molina. et établissait une doctrine peu favorable à la liberté de l'homme et à la bonté de Dieu. Cet ouvrage excita de vives disputes parmi les théologiens et les divisa en deux partis, les *Jansénistes* et les *Molinistes*. On en tira cinq propositions qui furent condamnées par Innocent X en 1653, et par Alexandre VII en 1656. L'abbé de Saint-Cyran, puis Arnauld, Nicolle, Pascal et un grand nombre de savants théologiens prirent la défense de l'ouvrage incriminé, et nièrent que les propositions condamnées s'y trouvassent réellement ou qu'elles eussent été bien comprises. Les Jésuites se déclarèrent contre les Jansénistes et devinrent leurs ennemis acharnés. Alexandre VII voulut contraindre les Jansénistes à signer un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation (1665); ceux qui refusèrent de signer furent impitoyablement proscrits. Au commencement du XVIIIe siècle, la querelle fut ranimée par un ouvrage du père Quesnel, prêtre de l'Oratoire, intitulé: *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, dans lequel on prétendit retrouver les principes de Jansénius, et qui fut condamné en 1713 par le pape Clément XI dans la fameuse bulle *Unigenitus*. Cette bulle ne fut admise en France qu'après une assez longue opposition, et elle devint l'occasion de nouvelles persécutions contre ceux des Jansénistes qui ne voulaient pas y souscrire (on les nomma les *Appelants*, parce qu'ils en appelaient au futur concile de la décision du pape). Dans leur exaltation ces malheureux se crurent honorés du martyre; ils prétendirent qu'un des leurs, le diacre Pâris, qui était mort en odeur de sainteté, faisait des miracles, et ils accoururent en foule à son tombeau (1727). Ces folies les couvrirent de ridicule, puis ils tombèrent dans l'oubli. Cependant les disputes des Jansénistes et des Molinistes ne cessèrent qu'à la chute des Jésuites, en 1764.

JANSI, ville de l'Inde. *Voy.* IHANSI.

JANSON (Nicolas), imprimeur. *Voy.* JENSON.

JANSON (Toussaint DE FORBIN-), cardinal. *Voy.* FORBIN.

JANUS, le plus ancien roi de l'Italie, vint s'établir dans le Latium, et reçut dans ses états Saturne qui avait été chassé du ciel. Janus poliça les peuples barbares de l'Italie, et eut un règne si paisible qu'on le regarda depuis comme le dieu de la paix. Romulus lui éleva à Rome un temple dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix. Ce temple ne fut fermé que deux fois jusqu'à Auguste, l'une sous Numa, l'autre après la première guerre punique. Janus présidait à l'année: c'est pour cela qu'on le représente avec une tête à deux faces adossées l'une à l'autre, dont l'une regarde en avant dans l'avenir, l'autre en arrière dans le passé. C'est de lui, dit-on, que le mois de janvier (*januarius*) prit son nom. Janus tenait une clef à la main et présidait aux portes (*janua*). Les chronologistes placent le règne de Janus dans le XVe siècle av. J.-C. (de 1451 à 1415).

JANUS MONS, montagne des Alpes, auj. le mont GENÈVRE.

JANVIER (saint), évêque de Bénévent, souffrit le martyre sous Dioclétien, à Pouzzoles. Ses reliques ont été transportées de Pouzzoles à Naples où on lui a élevé une chapelle fameuse; on y conserve dans un vase du sang de ce saint, qui, selon la légende, a la vertu de se liquéfier tous les ans le jour de la fête du saint (19 septembre).

JANVIER (N.), chanoine de Saint-Symphorien d'Autun, publia en 1742 un poëme latin sur la conversation intitulé: *Ars confabulandi*. Un sieur Cadot en changea une vingtaine de vers et le publia sous son nom en 1757. Ce plagiat ne fut découvert qu'en 1807. Delille a profité de l'ouvrage de Janvier dans son poëme de *la Conversation*.

JANVIER 1793 (VINGT-ET-UN), jour du supplice de Louis XVI. *Voy.* LOUIS XVI.

JANVILLE, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 41 kil. S. E. de Chartres: 1,800 hab. Patrie de Colardeau.

JANZÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 22 kil. S. E. de Rennes; 2,000 hab. Poulardes estimées.

JAO, ville de Chine (Kiang-si), ch.-l. de dép., à 90 kil. N. E. de Nan-tchang, par 114° 21' long. E., 28° 59' lat. N. Tissus de soie, de coton. Entrepôt de porcelaines.

JAPARA, ville de l'île de Java, sur la côte N., par 108° 34' long. E., 6° 28' lat. N. Bon port; grand commerce.

JAPET, *Iapetus*, fils d'Uranus et frère de Saturne, régna en Thessalie et eut, entre autres enfants, Atlas, Prométhée et Épiméthée. Les Grecs le regardaient comme l'auteur de leur race, et ne connaissaient rien de plus ancien que lui. Il paraît être le même que le Japhet de la Bible.

JAPHET, un des fils de Noé, peupla l'Europe et la partie occidentale de l'Asie. Les Grecs avaient conservé le souvenir de cette tradition quand ils faisaient Japet (*Iapetus*) père de leur race. Il eut sept fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thiras, Tubal et Mosoch. On a fait du premier le père des Cimbres, du deuxième celui des Scythes ou Gètes, du troisième celui des Mèdes, du quatrième celui des Ioniens ou Grecs, et des trois derniers les pères des habitants de la Thrace, de la Cappadoce et du Pont.

JAPON, *Japan* en anglais, *Nipon* ou *Nifon* en japonais, empire d'Asie, entre 30° et 41° lat. N., 125° et 127° long. E., se compose des quatre grandes îles: Yéso, Niphon, Xicoco ou Sikokf, Ximo ou Kiousiou, et de beaucoup d'îles moins vastes. Environ 30,000,000 d'hab.: capitale Yeddo. Autres villes principales; Miyako, Mara, Osaka, Nangasaki, Matsmaï, etc. L'empire japonais se divise en deux parties inégales, l'empire du Japon proprement dit, et le gouvernement de Matsmaï. Ce dernier contient l'île d'Yéso, le sud de celle de Tarrakaï, et les Kouriles méridionales. Le Japon proprement dit est partagé en dix régions ou *do*, subdivisées en provinces ou *kokf*, qui elles-mêmes sont formées de plusieurs districts ou *koris*. Voici les noms des dix régions:

Gokinaï (les 5 provinces intérieures de la cour),
To-kai-do (contrée de la mer orientale),
To-san-do (contrée des monts orientaux),
Fokou-rokou-do (contrée du territoire sept.),
San-in-do (contrée du versant sept. des mont.),
San-yo-do (contrée du versant mérid. des mont.),
Nan-kai-do,
Sai-kai-do (contrée de la mer occid.),
L'île Iki,
L'île Tsou-Sima.

Les six premières régions et une partie du Nan-kai-do appartiennent à l'île de Niphon.

Le Japon est montagneux; il a des volcans, et est sujet à de fréquents tremblements de terre. Les rivières sont en général assez petites. La chaleur tempérée par les brises de mer ne dépasse jamais 36°; il fait très froid sur les montagnes. Le sol est naturellement peu fertile, mais il est bien cultivé et donne d'excellent riz, divers grains, des légumes, des épices. On trouve au Japon des mines d'or et d'argent, du fer, mais surtout du cuivre en abondance. — Les Japonais forment comme une race à part: ils ont la tête grosse, le col court, les cheveux noirs, le nez gros, les yeux obliques, le teint jaunâtre; ils sont fiers, vindicatifs, hardis, robustes

Ils sont très civilisés et fort délicats sur le point d'honneur. Ils ont du goût pour les sciences et les arts, surtout pour la musique et les spectacles; contrairement aux usages de l'Asie, ils n'enferment point leurs femmes. L'industrie est très avancée chez les Japonais; ils fabriquent de belles étoffes, surtout de soie; travaillent habilement le fer et le cuivre, font d'admirables sabres; leurs ouvrages en bois, leurs vernis, leurs porcelaines sont renommés. Deux religions, le sintoïsme et le bouddhisme, se partagent le Japon; la doctrine de Confucius y est aussi répandue. Le gouvernement est une monarchie héréditaire, despotique et féodale: il a pour chef le *koubo* ou *séogoun*, qu'on nomme souvent l'empereur temporel, par opposition au *daïri* ou empereur spirituel. Celui-ci est le chef de la religion. On l'adore, on le regarde comme une incarnation divine; mais il ne jouit d'aucun pouvoir et même d'aucune liberté réelle. Jadis il cumulait les deux puissances temporelle et spirituelle; mais dès 1158 cette omnipotence avait reçu des atteintes, et en 1585 le *séogoun*, chef de l'armée, s'empara de toute l'autorité. Au-dessous du séogoun sont une foule de princes feudataires. — Au XIIIe siècle Rubruquis et Marco-Paolo apprirent à l'Europe l'existence du Japon. Vers le XVIe siècle, les Jésuites portugais parvinrent à s'y introduire et convertirent un grand nombre d'habitants; mais bientôt leur zèle imprudent excita un soulèvement général. En 1637 l'empereur ordonna que les Portugais et leurs alliés ou parents japonais seraient déportés à Macao. Les Hollandais surent alors, en se déclarant les adversaires des Jésuites, se concilier l'affection du souverain, et ils obtinrent le droit exclusif de commercer avec le Japon: mais ayant à leur tour excité des défiances, ils ont été relégués à Nangasaki, où du moins ils se sont maintenus. Engelbert Kæmpfer qui visita Yeddo en 1690 et 1691, Thunberg en 1772 et 1776, Siebold, qui séjourna dans le Japon de 1825 à 1830, ont écrit des relations curieuses sur cette contrée.

JAPORE, riv. de Brésil (Minas-Geraës), naît dans la comarque de Paracatu, coule de l'O. à l'E., et se joint au San-Francisco après 150 kil. de cours.

JAQUELOT (Isaac), théologien protestant, né à Vassy en 1647, mort en 1708, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, se retira d'abord à Heidelberg, puis à La Haye, et enfin à Berlin, où il remplit les fonctions de prédicateur du roi et de pasteur de l'église française. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont les principaux sont: *Dissertation sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697; Paris, 1744, 3 vol. in-12; *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testament*, Rotterdam, 1715, in-8. Il eut de vives disputes avec Bayle et Jurieu.

JAQUERIE. *Voy.* JACQUERIE.

JARANDILLA, ville d'Espagne (Badajoz), à 49 kil. de Palencia; 2,400 hab. On y fabrique de grosses étoffes de laine.

JARCHI (Salomon), savant rabbin, né en 1040, à Troyes (Champagne), mort en 1105, parcourut toute l'Europe et une partie de l'Asie et de l'Égypte pour augmenter son instruction, et revint à Troyes avec un immense recueil d'observations. On a de lui, en hébreu: *Comment. in Pentateuchum; Comment. in Canticum, Ecclesiasten*, etc., Naples, 1487; *Comment. in Talmud*, Venise, 1520.

JARDANE, esclave d'Omphale, fut aimée d'Hercule et en eut un fils, nommé Alcée, qui devint roi de Lydie, et dont les descendants formèrent la dynastie lydienne des Héraclides. *Voy.* ALCÉE.

JARGEAU, *Gargogilum*, ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. S. E. d'Orléans, sur la Loire, rive gauche. Très long pont. Cette ville était jadis fortifiée. Les Anglais la prirent en 1420; mais Jean I, duc d'Alençon, la reprit l'année suivante; les Anglais s'en rendirent maîtres de nouveau peu après; elle leur fut enlevée définitivement en 1429 par Jeanne d'Arc.

JARMELLO, bourg de Portugal (Beira), à 17 kil. S. de Guerda; 2,800 hab. — Il était jadis beaucoup plus florissant; mais il fut détruit par l'ordre de don Pédro I, comme étant la patrie de Pedro Coëllo qui avait contribué à la mort d'Inès de Castro.

JARNAC, ville de France (Charente), sur la Charente, à 11 kil. E. de Cognac; 2,336 hab. Pont en fil de fer. Commerce de vin, eau-de-vie, bétail, cuirs, etc. Cette ville est célèbre par la victoire que les Catholiques, commandés par le duc d'Anjou (Henri III), y remportèrent sur les Réformés, commandés par le prince de Condé (1569). Un monument récent indique l'endroit où se livra cette bataille. — Jarnac a donné son nom à une branche de la famille des seigneurs de Chabot.

JARNAC (Gui DE CHABOT, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi sous François I et Henri II, eut une querelle d'honneur avec un autre courtisan nommé de La Châtaigneraie, et obtint de Henri II la permission de se battre avec lui en champ clos (1547). Jarnac allait succomber, lorsqu'il frappa son adversaire au jarret d'un coup inattendu: on a depuis donné le nom de *coups de Jarnac* aux coups de traître.

JARNAGE, ch.-l. de canton (Creuse), à 15 kil. E. de Guéret; 800 hab. Beurre, bestiaux, fromage. Foires renommées.

JAROPOLK. *Voy.* IAROPOLK.

JAROSLAV. *Voy.* IAROSLAV.

JARRA, ville d'Afrique. *Voy.* DJARRA.

JARRETIÈRE (ordre de la), ordre de chevalerie institué en Angleterre par Edouard III, roi d'Angleterre, vers 1349. On raconte que la comtesse de Salisbury, qui était aimée du roi, ayant laissé tomber dans un bal une jarretière, Edouard la releva; et comme son empressement donnait à rire aux courtisans, il s'écria, pour témoigner qu'il n'avait point ou de mauvais dessein: *Honni soit qui mal y pense*, et jura que tel qui se moquait de cette jarretière s'estimerait heureux d'en porter une semblable: peu après il créa le nouvel ordre. L'ordre de la Jarretière a pour chef le souverain de l'Angleterre; il ne compte que 26 membres, y compris le souverain: aussi est-il très recherché. Les chevaliers entre autres insignes portent une jarretière bleue à la jambe gauche: la reine la porte au bras.

JARRIE (LA), ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 11 kil. E. de La Rochelle; 1,000 hab.

JARROW, paroisse d'Angleterre (Durham), à 24 kil. N. E. de Durham; 24,200 hab. Ancien monastère. Patrie de Bède.

JARRY (Nicolas), calligraphe, né à Paris vers 1620, mort vers 1670, fut nommé *maître écrivain* par Louis XIV, et exécuta pour ce prince ou pour les seigneurs de la cour plusieurs ouvrages qui passent pour des chefs-d'œuvre, entre autres la *Guirlande de Julie* (pour le duc de Montausier), vol. in-fol. de 30 feuilles, 1641, qui a été acheté, en 1714, pour la somme de 14,502 fr., et les *Heures de Notre-Dame*, 1647, in-8, beau vol. de 120 feuilles.

JARVILLE, village de France (Meurthe), à 3 kil. S. E. de Nancy, sur la Meurthe; 400 hab. C'est près de là que se livra la bataille dite *de Nancy*, où Charles-le-Téméraire perdit la vie, 5 janvier 1477.

JASLO, ville des États autrichiens (Galicie), à 150 kil. O. de Léopol. Ch.-l. du cercle de Jaslo; 600 hab. — Le cercle de Jaslo, situé entre ceux de Tarnow, Rzeszow, Sanok, Sandek et la Hongrie, a 90 kil. sur 53 et compte 196,000 hab.

JASON, chef des Argonautes, était fils d'Eson, roi d'Iolcos en Thessalie, qui avait été détrôné par Pélias, son beau-frère. A l'âge de 20 ans il somma

Pélias de lui restituer l'héritage de son père; mais celui-ci, au lieu de le lui rendre, lui persuada d'entreprendre une expédition lointaine, espérant qu'il y succomberait, et l'envoya en Colchide pour enlever la toison d'or, que Phryxus y avait apportée, et que gardaient un horrible dragon et des taureaux qui vomissaient des flammes. Jason assembla les princes de la Grèce, et fut proclamé leur chef. Tous s'embarquèrent sur le navire *Argo* (d'où ils prirent le nom d'*Argonautes*), et arrivèrent heureusement en Colchide. Jason, aidé de la magicienne Médée, fille du roi Éétès, à laquelle il avait inspiré de l'amour, surmonta tous les obstacles et parvint à s'emparer du précieux trésor; puis il retourna dans sa patrie, emmenant Médée, qu'il épousa. De retour à Iolcos, Jason demanda de nouveau le trône à Pélias, et comme celui-ci ne se pressait pas de le restituer, Médée le fit égorger par ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir (*Voy.* PÉLIAS). Ce crime ne rendit pas à Jason sa couronne. Acaste, fils de Pélias, s'en empara, et contraignit son rival d'abandonner la Thessalie. Il se retira à Corinthe avec Médée; ils y vécurent dix ans dans la plus parfaite union, jusqu'à ce que leur bonheur fut troublé par l'infidélité de Jason. Ce prince, oubliant les obligations qu'il avait à Médée, devint amoureux de Créuse ou Glaucé, fille de Sisyphe, roi de Corinthe, l'épousa, et répudia Médée. Celle-ci dans sa fureur fit périr sa rivale, ainsi que Sisyphe, père de cette princesse, et égorgea sous les yeux du parjure les deux enfants qu'elle avait eus de lui.

JASON, tyran de Phères en Thessalie, usurpa l'autorité dans sa ville natale, vers l'an 375 av. J.-C., puis soumit presque toute la Thessalie. Il vainquit aussi les Dolopes et les Phocéens, et fit alliance avec Athènes, Thèbes et la Macédoine. Il avait conçu le projet d'une expédition contre la Perse; mais il fut assassiné à Delphes, l'an 371 av. J.-C., avant d'avoir pu l'exécuter.

JASON, grand-prêtre des Juifs, acheta la grande-sacrificature d'Antiochus Épiphane, l'an 175 av. J.-C., et en dépouilla son frère Onias. Il fut supplanté à son tour par Ménélas, et tenta en vain de ressaisir la puissance.

JASONIUM PROMONT., auj. le *cap Vono*, promontoire de Cappadoce, sur le Pont-Euxin, dans le pays des Tibarènes.

JASSY ou JASCH, ville capitale de la Moldavie. *Voy.* IASSY.

JASTROW, ville des États prussiens (Prusse occidentale), à 135 kil. S. O. de Marienwerder: 2,600 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

JASZ-BERENY ou IAZ-BERENY, ville de Hongrie, ch.-l. du district des Iazyges, à 60 kil. E. de Pesth: 13,000 hab. On y remarque le tombeau d'Attila, et l'on prétend que le conquérant habita dans ce bourg.

JATAHY ou JUTAY, riv. de l'Amérique mérid., naît dans la partie orientale du Pérou, entre dans le Brésil par 9° 40' lat. S., et tombe dans l'Amazone par 60° long. O. Cours, 1,300 kil.

JATINUM, la même que *Civitas Meldorum*, ville de Gaule, auj. MEAUX.

JATIVA, ville d'Espagne. *Voy.* XATIVA.

JAUCOURT (le chevalier DE), littérateur distingué, né à Paris en 1704, mort en 1779, avait étudié la médecine en Hollande sous Boerhaave, mais n'exerça pas cette profession, et préféra se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* des articles de médecine, de physique, de philosophie et de plusieurs autres genres, et sut toujours se contenir dans les bornes de la modération. On a aussi de lui une *Vie de Leibnitz*, en tête de la *Théodicée* de ce philosophe. Il était de l'Académie de Berlin. On prépare un recueil de ses écrits.

JAUER, *Javaria*, ville des États prussiens (Silésie), à 19 kil. S. de Liegnitz, ch.-l. de cercle; 4,500 hab. Vieux château: plusieurs églises, écoles. Manufactures d'indiennes, de toile et de drap. Elle fut brûlée en 1776 et depuis rebâtie avec plus de régularité qu'auparavant. — C'était jadis le ch.-l. d'une principauté dont les domaines forment auj. les cercles de Jauer, de Lœvenberg-Bunzlau et de Hirschberg.

JAUGHUR, ville de l'Inde. *Voy.* DJAIGHAR.

JAUJA ou XAUXA, ville du Pérou, à 115 kil. N. de Huancavelica sur le Jauja, riv. qui se jette dans le Rio do Sal après un cours de 280 kil.

JAUJAC, bourg de France (Ardèche), sur l'Alignon, à 10 kil. N. de L'Argentière; 1,600 hab. Soieries. Mines de houille.

JAULNA, ville de l'Inde. *Voy.* DJALNA.

JAUNAGUR, ville de l'Inde. *Voy.* DJANAGAR.

JAUNAYE (LA), lieu du dép. de la Loire-Infer., à 20 kil. S. O. de Nantes. C'est là qu'eut lieu la première pacification de la Vendée, conclue le 15 février 1795, entre les commissaires de la Convention et Charette, un des principaux chefs royalistes.

JAUNE (fleuve). *Voy.* HOANG-HO.

JAUNE (mer). *Voy.* HOANG-HAÏ.

JAURÉGUY (Jacq.), fanatique, qui tenta en 1582, à la persuasion d'un jésuite, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange; était domestique d'un marchand d'Anvers. Il frappa le prince, mais le coup ne fut pas mortel. Il fut pris et livré au supplice.

JAURÉGUY Y AGUILAR (J. DE), poëte et peintre espagnol, né à Tolède en 1566, mort à Madrid en 1630, séjourna longtemps à Rome et s'y forma sur les bons modèles italiens. De retour dans sa patrie, il combattit le mauvais goût des Gongoristes et donna plusieurs ouvrages estimés, entre autres un poëme d'Orphée, et d'excellentes traductions de l'*Aminte* du Tasse et de la *Pharsale* de Lucain. Comme peintre, Jauréguy se distingue par le coloris, la gradation de la lumière, l'expression des figures et la beauté des chairs. On admire surtout son *Narcisse* et sa *Vénus sortant du bain*.

JAURU, riv. du Brésil (Mato-Grosso), prend sa source à 150 kil. N. de Villa-Bella, coule au S. E., et tombe dans le Paraguay à 40 kil. S. de Villa-Maria. Cours, 280 kil. Au confluent de cette rivière avec le Paraguay s'élève un obélisque de marbre aux armes d'Espagne et de Portugal, dressé en 1754 pour marquer la limite du Brésil et du Paraguay. — Une autre rivière, affluent du Cochim, se trouve aussi dans la prov. de Mato-Grosso.

JAVA, la *Jabadice* de Ptolémée? une des îles de la Sonde, par 5° 32'-8° 45' lat. S., et par 102° 40'-112° long. E., est baignée au N. par la mer de Java, au S. par l'Océan Indien, à l'O. par le détroit de la Sonde qui la sépare de Sumatra, à l'E. par celui de Bali qui la sépare de l'île de ce nom, enfin au N. E. par le détroit de Madura: elle a 1,000 kil. environ de l'E. à l'O., et 130 seulement de largeur; elle compte 5,000,000 d'hab. (dont 500,000 Chinois, 80,000 Européens, le reste Javanais: un tiers seulement de ces derniers vit indépendant: les autres sont soumis à la domination hollandaise). Capitale, Batavia. Les Hollandais sont possesseurs de cette île. En 1825, les Hollandais ont divisé l'île de Java en vingt régences, ainsi nommées: Batavia, Bantam, Buitenzoorg, Préangers, Krawang, Chéribon, Tagal, Pekkalongang, Kadou, Samarang, Japara, Rembang, Grissé, Sourabaïa, Passarouang, Besukié, Baniouwangui, Sourakarta, Djocjakarta, Madura et Sumanap. — Le climat de l'île de Java est très chaud et très malsain. Des fièvres endémiques déciment fréquemment la population. De hautes montagnes, dont quelques-unes ont été ou sont encore des volcans, traversent l'île. Près des côtes, la chaleur est tempérée par les brises de mer. La saison pluvieuse dure de novembre à mars. La fertilité du sol est extrême: les productions de l'Eu-

rope méridionale et celles des contrées tropicales y abondent. De superbes forêts fournissent les bois les plus précieux, mais aussi elles servent de refuge aux tigres, aux boas, et autres monstres féroces. Les habitants, de race malaise, sont mahométans. Ils ne manquent pas d'industrie. — Les Hollandais ont eu depuis le commencement du XVIIIe siècle des établissements à Java. Auj. toute l'île est à eux. C'est une de leurs colonies les plus florissantes.

JAVA (PETITE). *Voy.* BALI.

JAVA (mer de), partie de la mer des Indes comprise entre l'île de Kalémantan au N., celle de Célèbes à l'E., l'île de Java au S., et celle de Sumatra à l'O.

JAVALON, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra-Morena, coule à l'O., et se perd dans la Guadiana au-dessous de Ciudadréal ; cours, 150 kil.

JAVAN, 4e fils de Japhet, fut père des Ioniens ou Grecs.

JAVARIN, ville de Hongrie. *Voy.* RAAB.

JAVELLE, hameau du dép. de la Seine, à 5 kil. O. de Paris (rive gauche). Produits chimiques ; eau dite de Javelle, soude, alun, charbon animal.

JAVOGUES (Charles), conventionnel, né à Bellegarde (Ain) en 1759, était d'abord huissier. Il fut envoyé à Lyon en 1793 pour châtier cette ville rebelle, et y signala son séjour par de nombreuses exécutions qui excitèrent contre lui l'indignation universelle et lui aliénèrent ses collègues même les plus exaltés. Impliqué dans la conspiration du camp de Grenelle, il fut condamné à mort et exécuté, 1796.

JAVOLS ou JAVOULX, *Gabali*, puis *Anderitum*, bourg du dép. de la Lozère, à 16 kil. N. E. de Marvejols ; 1,200 hab. Ancienne capitale des *Gabali*, puis du Gévaudan ; ancien évêché. Saccagé au VIe siècle, il ne s'est jamais relevé.

JAXARTE. *Voy.* IAXARTE.

JAYMES, rois d'Aragon, etc. *Voy.* JACQUES.

JAYPOOR, ville de l'Inde. *Voy.* DJEYPOUR.

JAZER, auj. *Szyr* ou *Zira*, ville de la Palestine (tribu de Ruben), au N., était située sur le lac ou mer de Jazer, à l'endroit où il était traversé par la petite riv. de Jazer, affluent du Jourdain.

JAZYGES. *Voy.* IAZYGES et JASZ-BERENY.

JEAN, *Joannes*, nom d'une infinité de personnages historiques. Nous les classerons dans l'ordre suivant : 1° saints ; 2° papes ; 3° empereurs ; 4° rois et princes ; 5° personnages divers.

I. *Saints.*

JEAN-BAPTISTE (saint), précurseur de J.-C., fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit quelques mois avant le Sauveur. Il avait été consacré à Dieu dès sa première enfance, et il se retira de bonne heure dans le désert, pour s'y livrer aux rigueurs les plus austères. L'an 29 de J.-C. il sortit de sa solitude et prêcha sur les bords du Jourdain la venue du Messie. Un grand nombre de Juifs touchés par ses paroles lui demandèrent le baptême ; c'est ce qui l'a fait surnommer *Baptiste*. Jésus lui-même voulut recevoir le baptême de sa main. Quelque temps après, saint Jean fut mis en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec Hérodiade sa belle-sœur ; il fut ensuite mis à mort, sur la demande qui en fut faite à Hérode Antipas par Salomé la danseuse, fille d'Hérodiade, l'an 32 de J.-C. La nativité de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin.

JEAN-L'ÉVANGELISTE (saint), un des douze apôtres, fils de Zebédée, et frère de saint Jacques-le-Majeur, naquit à Bethsaïde en Galilée et exerça d'abord le métier de pêcheur. Il avait environ 25 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par J.-C. Il fut témoin de presque tous les miracles du Sauveur : il était son disciple chéri ; il l'accompagna au jardin des Oliviers et sur le Calvaire ; c'est à lui que Jésus recommanda sa mère en mourant. Il commença à prêcher l'Évangile aussitôt après la résurrection. Il assista au concile de Jérusalem l'an 51, puis il alla prêcher la foi dans l'Asie-Mineure, et jusque chez les Parthes. Il fut le premier évêque d'Éphèse. Arrêté l'an 95, il fut conduit à Rome, où Domitien le fit, dit-on, jeter dans l'huile bouillante ; mais il n'en ressentit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'*Apocalypse* (c.-à-d. Révélation), ouvrage mystique et allégorique, dont le vrai sens n'a pas encore été pénétré. Revenu à Ephèse après la mort de Domitien, il y composa son *Évangile*. Il mourut dans cette ville à 94 ans, l'an 101 de J.-C. Il reste de lui, outre l'*Évangile* et l'*Apocalypse*, trois *Épîtres canoniques*. L'Église le fête le 27 décembre.

JEAN CHRYSOSTÔME (saint), c'est-à-dire *Bouche d'or*, le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers l'an 344, était fils d'un général de l'empire. Après avoir étudié la rhétorique avec le plus grand succès sous Libanius, il fréquenta le barreau : mais bientôt il quitta cette carrière pour se vouer tout entier à l'étude des Écritures et à la pratique des austérités chrétiennes. En 374 il se retira sur les montagnes de la Syrie et y vécut plusieurs années en anachorète : mais ayant épuisé sa santé par l'excès des mortifications, il fut obligé de quitter sa solitude et de revenir à Antioche (381). Saint Flavien, évêque d'Antioche, l'ordonna prêtre et le garda quelque temps près de lui comme son vicaire ; il se fit dans ces fonctions une telle réputation d'éloquence et de sainteté que l'empereur Arcadius le choisit pour l'élever au siége de Constantinople (398). Il rendit plusieurs services à l'empereur, et apaisa des révoltes par l'ascendant qu'il avait sur la multitude ; il se signala par l'abondance de ses aumônes et par son zèle pour la propagation de la foi ; mais ayant déplu à l'impératrice Eudoxie, femme avide et corrompue, dont il avait blâmé les rapines et les désordres, il fut déposé et exilé. Contraint, malgré son grand âge, à faire des marches forcées pour se rendre au lieu de son exil, il succomba en route, et mourut à Comane en 407. On le fête le 27 janvier. On a dit de saint Jean Chrysostôme qu'il était *l'Homère des orateurs*. Son éloquence réunit les mérites de Démosthène et de Cicéron : il a l'énergie du premier, la facilité et l'abondance du second. On a de ce père plusieurs traités dogmatiques, des commentaires sur différentes parties des livres saints, des lettres et un très grand nombre de discours, d'homélies et de panégyriques des saints. Les plus estimés de ses ouvrages sont les *Traités du sacerdoce*, *de la Providence*, *de la Virginité*. Ses œuvres ont été plusieurs fois recueillies : l'édition la plus complète est celle du père Montfaucon, grecque-latine, 13 vol. in-fol., Paris, 1718, reproduite dans la collection de M. Guillon, 13 vol. in-8, 1834, etc. Une grande partie a été traduite en français, savoir : le *Sacerdoce* par Ant. Lemaistre, 1650 ; la *Providence*, par Hermant ; plusieurs *Discours* et *Homélies* par Bellegarde ; les *Homélies* et *Lettres choisies*, par Ath. Auger, 1785. On a découvert en 1838 cinq homélies inédites de Chrysostôme qui ont été publiées à Leipsick par le docteur Becker. Une nouvelle édition, en 26 vol. in-8, a été publiée à Paris, 1835-1840, par les frères Gaume. La vie de saint Jean Chrysostôme a été écrite en latin par Erasme, en français par Hermant, Ménard et Tillemont.

JEAN DAMASCÈNE (saint). *Voy.* DAMASCÈNE.

JEAN CLIMAQUE (saint). *Voy.* CLIMAQUE.

JEAN DE MATHA (saint), fondateur de l'ordre des Trinitaires, qui se consacrait au rachat des captifs, né en 1161 en Provence, mort en 1213, institua son ordre en 1199 avec Félix de Valois à Cerfroi près de Meaux ; obtint la protection de Philippe-

Auguste et fit plusieurs voyages en Afrique, d'où il ramena un grand nombre de captifs. Ses disciples sont nommés les *Mathurins*. Sa fête a lieu le 8 février.

JEAN DE DIEU (saint), fondateur de l'ordre de la Charité, né en Portugal en 1495, d'une famille pauvre, fut d'abord soldat, et mena une vie dissipée. Ayant été licencié en 1536, il se convertit et résolut de se consacrer au service des malheureux. Il se fixa dans Grenade, fit de sa maison un hospice pour les indigents et pourvut à leurs besoins par le travail de ses mains; sa charité trouva des imitateurs qui se joignirent à lui pour le seconder : ce fut là le berceau de l'ordre de la Charité. Il mourut en 1550, d'une maladie contractée en sauvant un homme qui se noyait. Jean reçut de l'archevêque de Grenade le nom de *Jean de Dieu* à cause de sa piété; il fut canonisé par Alexandre VIII en 1690. On le fête le 8 mars. La règle de son ordre ne fut rédigée qu'en 1556, et les vœux introduits en 1570.

JEAN DE LA CROIX (saint), fondateur des Carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros (Vieille-Castille), mort en 1591, entra chez les Carmes à 21 ans et s'associa à sainte Thérèse pour réformer cet ordre. Il accomplit ce projet en 1568, le fit approuver en 1580 par le pape, et donna le nom de Carmes déchaussés à ses disciples parce qu'ils marchaient pieds nus. Il se soumit aux plus dures austérités et mérita d'être canonisé. Il a laissé des ouvrages mystiques, écrits en espagnol, qui ont été réunis en 1619, et dont plusieurs ont été traduits en français par le père Cyprien (1641), et par le père Louis de Sainte-Thérèse (1665), etc. On le surnomma Jean de la Croix parce qu'il avait pour tout ameublement, avec un lit grossier, une croix de jonc. L'Église le fête le 14 décembre.

JEAN COLOMBIN (saint). *Voy.* JÉSUATES.

II. *Papes*.

Le nom de Jean a été porté par 23 papes qui ont régné dans l'ordre suivant :

Jean I,	523-526	Jean XIII,	965-972
Jean II,	533-535	Jean XIV,	983-985
Jean III,	560-573	Jean XV,	985
Jean IV,	640-642	Jean XVI,	986-996
Jean V,	685-686	Jean XVI (anti-p.),	997
Jean VI,	701-705	Jean XVII,	1003
Jean VII,	705-707	Jean XVIII,	1003-1006
Jean VIII,	872-882	Jean XIX,	1024-1033
Jean IX,	898-900	Jean XX,	1045-1046
Jean X,	914-928	Jean XXI,	1276-1277
Jean XI,	931-936	Jean XXII,	1316-1334
Jean XII,	956-964	Jean XXIII,	1410-1415

Nous ferons connaître ceux de ces papes qui ont une importance historique.

JEAN VIII, pape, était d'abord archidiacre de Rome: il succéda en 872 au pape Adrien II. Attaqué par les Sarrasins, il implora le secours du roi de France, Charles-le-Chauve, mais celui-ci mourut avant d'avoir pu le secourir. Emprisonné par Lambert, duc de Spolète, qui voulait s'emparer de Rome, il s'échappa et se réfugia en France auprès de Louis-le-Bègue, qui lui donna les moyens de se rétablir. Pressé de nouveau par les Sarrasins, il eut recours à l'empereur de Constantinople, Basile, et consentit, en reconnaissance des services qu'il en reçut, à reconnaître le patriarche Photius : cette conduite le fit accuser de faiblesse; on dit qu'il s'était conduit comme une femme; c'est là, assure-t-on, ce qui donna lieu à la fable de la papesse Jeanne (*Voy.* JEANNE). Ce pape couronna trois empereurs : Charles-le-Chauve (875), Louis-le-Bègue (878), Charles-le-Gros (881): il présida ou convoqua onze conciles.

JEAN XI, fils de Marosie qui le fit nommer pape à 25 ans, l'an 931. Il fut emprisonné avec sa mère au château St-Ange par Albéric, autre fils de Marosie, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome, et mourut en prison. On lui donnait pour père le pape Sergius III.

JEAN XII, *Octavien Albéric*, était fils d'Albéric, patrice de Rome, et se fit élire à 18 ans, en 956. Inquiété par Bérenger, roi d'Italie, et par Adalbert son fils, il eut recours à Othon, roi de Germanie, lui donna le titre de roi de l'Italie et le couronna empereur (962). Peu après il trahit ce prince et se ligua contre lui avec Adalbert. L'empereur irrité le fit déposer par un concile qui le déclara coupable de sacriléges de toutes sortes, et Léon VIII fut élu à sa place: mais Jean XII réussit à rentrer dans Rome (964), et commit d'atroces vengeances. Il mourut trois mois après, selon les uns, d'un excès de débauche, ou, selon d'autres, assassiné.

JEAN XXI, *Pierre Julien*, nommé aussi *Petrus Hispanus*, élu pape en 1276, était né à Lisbonne et s'était d'abord distingué comme médecin et comme philosophe. Il tâcha d'empêcher la guerre d'éclater entre le roi de France, Philippe-le-Hardi, et Alphonse de Castille, et voulut, mais sans succès, leur faire entreprendre une croisade. Il périt malheureusement à Viterbe, écrasé par les débris du palais qu'il habitait et qui s'écroula (1277). On a de lui des *Summulæ logicales;* on lui attribue aussi le *Trésor des Pauvres*, qui est plus probablement de Jean XXII.

JEAN XXII, se nommait d'abord *Jacques d'Euse*, et était Français, natif de Cahors. Il fut élu en 1316 après Clément V, et fut le second pape qui siégea à Avignon. Il favorisa la France, combattit l'élection de Louis de Bavière comme empereur, et offrit la couronne impériale à Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Louis pour se venger fit élire à sa place dans Rome l'anti-pape Pierre de Corbière (Nicolas V); mais Jean s'empara de la personne de l'anti-pape et le fit jeter en prison. Il fit brûler vif l'évêque de Cahors qu'il accusait d'avoir voulu l'empoisonner. Il mourut en 1334. Ce pape était savant dans la jurisprudence et la médecine. On a de lui plusieurs traités de médecine, entre autres *le Trésor des Pauvres*, *Thesaurus pauperum*, Lyon, 1525; ce fut lui qui publia les *Constitutions de Clément V*, dites *Clémentines*, et qui dressa celles qu'on nomme *Extravagantes*.

JEAN XXIII, *Balthazar Cossa*, fut élu à Bologne en 1410 par 16 cardinaux, à la mort d'Alexandre V, tandis que d'autres reconnaissaient pour papes Grégoire XII ou Benoît XIII (Pierre de Lune). Pressé par l'empereur Sigismond, il assembla un concile à Constance et consentit à s'en remettre à ce concile du choix d'un seul pape; mais à peine s'était-il rendu à Constance, que prévoyant que le choix lui serait peu favorable, il s'enfuit; arrêté dans sa fuite, il fut déposé en 1415 et jeté dans une prison où il resta 3 ans. Martin V le fit élargir et Jean consentit à le reconnaître pour pape légitime; il fut nommé doyen du sacré collége, et mourut peu après.

III. *Empereurs d'Orient*.

JEAN I, ZIMISCÈS, empereur de Constantinople, né vers 925, était un habile militaire. Chargé par Romain II de tuer Nicéphore Phocas, il lui laissa la vie et le mit sur le trône (963). Quelques années après, il conspira contre Nicéphore avec l'impératrice Théophane, le fit égorger, et prit lui-même le titre d'empereur (969). Il étouffa à l'aide de Bardas Sclérus la révolte de Bardas Phocas (970), fit la guerre au prince russe, Sviatoslav I, remporta sur lui la victoire de Dristra (971), lui enleva la Bulgarie, passa ensuite en Syrie où ses troupes avaient été battues (972), fit deux campagnes brillantes (973-974), et prit beaucoup de villes; mais il tomba malade en Cilicie et y mourut en 975. On accuse l'eunuque Basile de l'avoir empoisonné.

JEAN II, COMNÈNE, empereur de Constantinople de 1118 à 1143, fils d'Alexis Comnène, fit la guerre

avec succès aux Mahométans, aux Serviens et aux Turcs; mais il essaya vainement de reprendre Antioche sur les Français. C'était un prince clément et généreux.

JEAN III, DUCAS-VATACE, régna à Nicée de 1222 à 1255, pendant que les Français étaient maîtres de Constantinople ; il recula les bornes de son empire, et se fit respecter de ses voisins.

JEAN IV, LASCARIS, fils de Théodore-le-Jeune, fut proclamé empereur à Nicée, en 1259, étant encore en bas âge; Michel Paléologue lui fit crever les yeux la même année, et monta sur le trône. Jean ne mourut cependant qu'en 1284.

JEAN V, PALÉOLOGUE, empereur de 1341 à 1391, monta jeune sur le trône de Constantinople, et ne fut d'abord empereur que de nom, Jean Cantacuzène ayant usurpé toute l'autorité. A l'abdication de ce dernier (1355), Jean V régna seul. Les Turcs envahirent la Thrace sous son règne. Jean Paléologue n'opposa aucune résistance, et traita avec Amurat. Son règne fut aussi long que malheureux.

JEAN VI, CANTACUZÈNE, fut d'abord régent pendant la minorité de Jean Paléologue (1341); puis il força ce prince à partager le trône avec lui en 1347; mais fatigué des troubles dont ce partage était sans cesse l'occasion, il abdiqua en 1355 et se retira dans un monastère. Il avait battu les Bulgares, les Turcs, les Génois qui étaient venus assiéger Constantinople, et avait rendu quelque calme à l'empire. Jean Cantacuzène était aussi un habile écrivain; on a de lui, entre autres écrits, une *Histoire de l'empire d'Orient*, de 1320 à 1357 (Paris, 1645, grec-latin), qui fait partie de la Byzantine.

JEAN VII, fils d'Andronic III, et neveu de Manuel Paléologue, força son oncle à l'associer à l'empire, tandis que Bajazet assiégeait Constantinople (1399): mais après la défaite de Bajazet à Ancyre (1402), Manuel éloigna son neveu.

JEAN VIII, fils de Manuel Paléologue, fut associé à l'empire par son père en 1419, et régna seul de 1425 à 1448. Attaqué par les Turcs, il demanda des secours aux Latins et consentit, pour les obtenir, à l'union des églises grecque et latine qui fut résolue au concile de Florence en 1439; mais ses sujets se refusèrent à l'union, et il n'obtint lui-même que des secours insuffisants.

IV. *Rois et princes.*

JEAN I, dit *le Posthume*, roi de France et de Navarre, fils posthume de Louis X, le Hutin, né en 1316, fut reconnu en naissant roi de France et de Navarre; mais il mourut peu de jours après, et sa succession fut dévolue à Philippe V, dit le Long, son oncle.

JEAN II, dit *Jean-le-Bon*, roi de France et de Navarre, succéda en 1350 à Philippe de Valois, son père. Le commencement de son règne fut troublé par des discordes intestines. Profitant de cet état de choses, les Anglais firent une invasion en France, commandés par Edouard, dit *le Prince noir*, fils d'Édouard III (1355). Jean marcha à leur rencontre; mais il fut complétement battu à la journée de Poitiers, fut fait prisonnier et conduit à Londres (1356). Cependant une trêve fut conclue avec l'Angleterre, qui était également épuisée; mais la France, malgré les efforts du dauphin Charles, régent du royaume pendant la captivité du roi, tomba dans la plus déplorable anarchie: Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, aspira ouvertement à la couronne; il fut secondé par Marcel, prévôt des marchands, qui remplit la capitale de massacres, tandis que les campagnes étaient désolées par la faction dite de la *Jacquerie*. Enfin en 1360 fut conclu entre l'Angleterre et la France le traité désastreux de Brétigny, qui rendit la liberté au roi moyennant une forte rançon et la cession de plusieurs provinces. Jean, en quittant l'Angleterre, y laissa comme otage le duc d'Anjou, un de ses fils; celui-ci s'étant évadé en 1363, le généreux monarque retourna se constituer prisonnier à Londres, en répondant à ceux qui voulaient l'en dissuader que, *si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois*. Jean mourut peu après son arrivée à Londres (8 avril 1364).

JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre, ainsi nommé parce que son père Henri II ne lui avait point laissé d'apanage, usurpa la couronne en 1199, après la mort de Richard Cœur-de-Lion, son frère, sur Arthur de Bretagne, fils de Geoffroi, son frère aîné; puis il tua de sa propre main ce jeune prince, qui avait amené Philippe-Auguste à se déclarer en sa faveur (1203). Il fut condamné pour ce crime comme félon par la cour des pairs de France, et fut dépouillé des fiefs qu'il possédait en France (la Normandie, l'Anjou, le Maine et le Poitou). En 1213 il eut des différends avec Innocent III au sujet de la nomination d'un archevêque de Cantorbéry, et fut forcé de faire hommage à ce pape de sa couronne. Il se ligua ensuite avec l'empereur Othon IV et le comte de Flandre contre Philippe-Auguste; mais il fut battu avec ses alliés à la mémorable bataille de Bouvines (1214). Enfin, l'année suivante, il fut contraint, à la suite d'une révolte des barons anglais, de souscrire la *Grande Charte*, base des libertés anglaises (1215); mais il ne tarda pas à violer ses serments. Les barons se révoltèrent de nouveau et déférèrent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste; il mourut sur ces entrefaites, en 1216. Henri III, son fils, lui succéda.

JEAN DE LUXEMBOURG, dit *l'Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, fut élu en 1309 roi de Bohême par les seigneurs de ce pays, qui s'étaient révoltés contre le duc de Carinthie, leur souverain. Il conquit ensuite la Silésie sur les Polonais (1322). Nommé en 1331 vicaire de l'empereur Louis V en Italie, il s'empara rapidement pour ce prince de Crémone, Parme, Pavie et Modène; mais il se laissa séduire par les propositions du pape Jean XXII, qui offrait de le reconnaître lui-même roi d'Italie. L'empereur Louis V, instruit de ce changement, fit soulever la Bohême contre lui. Jean revint précipitamment, battit ses ennemis, et agrandit encore ses états de la Moravie. En 1346 il mena des secours à Philippe de Valois, attaqué par les Anglais, et fut tué à la bataille de Crécy, en combattant vaillamment: depuis quelques années il était aveugle. L'un de ses fils lui succéda en Bohême et devint empereur sous le nom de Charles IV.

JEAN I, roi de Castille et de Léon, succéda à son père, Henri II, en 1379, à l'âge de 21 ans, et mourut en 1390. Il fit sans succès la guerre au Portugal pour placer son fils sur le trône de ce pays auquel il avait droit par sa mère (*Voy.* ci-après JEAN I, roi de Portugal). Il fut surnommé *Père de la patrie* pour sa générosité et sa justice.

JEAN II, roi de Castille et de Léon, fils de Henri III, né en 1404, mort en 1454, fut proclamé roi, à l'âge de 22 mois, sous la régence de Ferdinand, son oncle. Jean fit avec succès la guerre aux rois d'Aragon et de Navarre, et aux Maures de Grenade; il fut aussi le protecteur des lettres et contribua à la restauration de la littérature espagnole. Il fut père de la célèbre Isabelle.

JEAN I, roi d'Aragon, succéda à son père Pierre IV en 1387, et mourut en 1395, à l'âge de 44 ans. Jean fut continuellement en hostilité avec ses sujets, et mérita leur haine et leur mépris.

JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre, fils de Ferdinand-le-Juste, monta en 1425 sur le trône de Navarre par son mariage avec Blanche, fille de Charles-le-Noble, et en 1458 sur celui d'Aragon, après la mort d'Alphonse-le-Magnanime, son frère. Jean fut longtemps en guerre avec son propre fils,

don Carlos, prince de Viane, à qui Blanche, sa mère, avait laissé en mourant la couronne de Navarre (1441). En 1462 il s'allia avec Louis XI pour dépouiller aussi Blanche, sa fille aînée, qui avait hérité des droits de don Carlos sur la Navarre. Les Catalans, révoltés de la conduite de Jean à l'égard de ses enfants, offrirent successivement la couronne à don Pèdre, infant de Portugal, et à René d'Anjou. Celui-ci fut soutenu par l'astucieux Louis XI, et envoya son fils combattre le roi d'Aragon. La mort des principaux combattants mit fin à la lutte; Jean II mourut en 1479 et transmit sa couronne à son fils Ferdinand-le-Catholique.

JEAN I, roi de Navarre (1316). *Voy.* ci-dessus JEAN I (le posthume), roi de France.

JEAN II, roi de Navarre, 1425-1479. *Voy.* ci-dessus JEAN II, roi d'Aragon.

JEAN III, D'ALBRET, roi de Navarre, fils d'Alain, sire d'Albret, épousa en 1484 Catherine de Navarre, fille et héritière de François-Phœbus, et fut couronné roi de Navarre en 1494. Mais ce prince n'avait aucune énergie; attaqué en 1510 par Ferdinand-le-Catholique, il s'enfuit lâchement, et perdit la Haute-Navarre, qui fut réunie à la couronne de Castille (1512). Il ne conserva que le Béarn et mourut en France en 1516, laissant un fils, Henri II, roi titulaire de Navarre, dont la fille, Jeanne d'Albret, fut mère d'Henri IV, roi de France.

JEAN I, dit *le Grand*, roi de Portugal, fils naturel de Pierre I, succéda en 1383 à son frère Ferdinand, au préjudice de Béatrix, fille unique de Pierre, qui avait épousé Jean I, roi de Castille. Ce dernier prit les armes contre lui, et fut vaincu à la bataille d'Aljubarotta (1385). En 1415 Jean I fit une expédition contre les Maures d'Afrique, et leur prit Ceuta. Sous son règne les Portugais, exhortés par l'infant don Henri, se livrèrent avec succès à la navigation; ils découvrirent les îles de Madère, des Canaries et du Cap-Vert, les Açores, et les côtes de Guinée. Il mourut en 1433.

JEAN II, roi de Portugal, surnommé *le Parfait*, fils d'Alphonse V, monta sur le trône en 1481, et mourut en 1495. Il fit condamner à mort le duc de Bragance, beau-frère de la reine, et tua de sa main Viseo, frère de la reine, qui tous deux conspiraient contre lui. Son attention se porta ensuite vers les découvertes: en 1492 Diego Cam découvrit les royaumes de Benin et de Congo, et explora le cap des Tempêtes, auquel Jean II donna le nom de cap de Bonne-Espérance; mais ce prince eut le tort de rejeter les offres de Christophe Colomb.

JEAN III, roi de Portugal en 1521, mort en 1557. Il établit en 1526 l'inquisition à Lisbonne. En 1531 un tremblement de terre fit périr 30,000 personnes, et un débordement du Tage fit d'affreux ravages; il s'efforça de réparer ces calamités. Comme ses prédécesseurs, il favorisa le commerce, et ses navigateurs découvrirent le Japon en 1542. Jean fut aussi le protecteur des lettres; il rétablit l'université de Coïmbre, et appela, pour la diriger, le célèbre André Gouvea.

JEAN IV, roi de Portugal, chef de la dynastie de *Bragance*, était d'abord duc de Bragance, et descendait du roi Jean I, par Alphonse, fils naturel de ce prince. Depuis 1580 les rois d'Espagne étaient maîtres du Portugal; en 1640, à la suite d'une conspiration adroitement conduite par Pinto, secrétaire du duc, et par la duchesse de Bragance, Louise de Guzman, le Portugal recouvra son indépendance et Jean fut proclamé roi. Il déjoua plusieurs conspirations, battit les Espagnols à Badajoz en 1644, et resta maître absolu du Brésil en 1654, ayant vaincu les Hollandais qui le lui disputaient. Il mourut en 1656, laissant la couronne à son fils Alphonse, sous la régence de sa veuve, Louise de Guzman.

JEAN V, roi de Portugal de 1706 à 1750, prit le parti de l'Autriche contre Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, et se fit battre par les Français. Après le traité d'Utrecht (1713), il resta paisible dans ses états, qu'il administra sagement.

JEAN VI, roi de Portugal, 2e fils de Pierre III et de la reine Marie Ire, fut nommé régent du royaume en 1790, lorsque sa mère fut tombée en démence. Attaqué en 1807 par les armées françaises, il se retira avec la famille royale au Brésil, colonie portugaise, et y prit le titre d'empereur. Il fut proclamé roi du Portugal en 1816 à la mort de sa mère, mais il ne revint dans ce pays qu'en 1821. Il se vit contraint à son arrivée de sanctionner une constitution proposée par les Cortès: mais il l'abolit deux ans après. Pendant qu'il était en Portugal, le Brésil se déclara indépendant, et ne lui laissa que le vain titre d'empereur. Jean VI mourut en 1826; c'était un prince faible et sans énergie, mais plein de bonté. Il laissa deux fils, don Pedro (Pierre IV), et don Miguel, célèbres par leur inimitié.

JEAN I ou JEAN-ALBERT, roi de Pologne, 2e fils de Casimir IV, né en 1459, succéda à son père en 1492. Il était ami des lettres et de la paix, et son règne fut peu fécond en grands événements militaires. Il mourut en 1501, et eut pour successeur Jagellon (Wladislas V), grand-duc de Lithuanie.

JEAN II ou JEAN-CASIMIR. *Voy.* CASIMIR V.

JEAN III ou JEAN SOBIESKI. *Voy.* SOBIESKI.

JEAN I, roi de Bulgarie. *Voy.* JOANICE.

JEAN I, roi de Suède, de 1216 à 1222, fils de Sverker *le Jeune* et successeur d'Eric XI, entreprit avec peu de succès une expédition dans l'Esthonie pour y propager le christianisme. Il mourut à Wisingsoe sans postérité, et en lui s'éteignit la race royale des Sverker.

JEAN II, roi de Suède et de Danemark. *Voy.* ci-après JEAN, roi de Danemark.

JEAN III, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, né en 1537, détrôna Eric XIV son frère en 1568. Il termina la guerre commencée sous le règne précédent contre le Danemark, et essaya, mais vainement, d'anéantir le luthéranisme dans ses états (1570-1580). Il fit ensuite la guerre à Ivan Vasiliévitch, remporta sur lui plusieurs avantages et signa la paix en 1583. Il fit nommer Sigismond, son fils, roi de Pologne (1586). La fin de son règne fut troublée par des conspirations. Il mourut en 1591.

JEAN, roi de Danemark et de Suède (nommé Jean II en Suède), succéda en Danemark, dès 1481, à Christian I son père, partagea le duché de Holstein avec Frédéric son frère, et tenta vainement de soumettre les Dithmarses. En Suède il monta sur le trône après Sténon Sture (1497), mais les Suédois se révoltèrent contre lui et chassèrent sa femme de Stockholm (1501). Jean régna en Danemark jusqu'en 1513.

JEAN-SANS-PEUR, duc de Bourgogne et comte de Nevers, succéda à son père Philippe-le-Hardi en 1404, à l'âge de 33 ans, et hérita de sa haine contre la maison d'Orléans, qui disputait à celle de Bourgogne le gouvernement de la France pendant la démence de Charles VI. En 1407 il fit assassiner le duc Louis d'Orléans, et devint par là maître absolu dans Paris; mais aussi il donna par ce meurtre le signal de l'affreuse guerre civile des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Chassé de Paris, il y rentra en 1418, y fit d'horribles massacres, s'empara de la personne du roi, usurpa toute l'autorité, et favorisa, par les troubles qu'il excitait, les conquêtes des Anglais en France (*Voy.* HENRI V). Il fut attiré l'année suivante, par le dauphin, depuis Charles VII, à une conférence sur le pont de Montereau, et y fut assassiné par Tanneguy-Duchâtel, favori du prince, en représailles du meurtre qu'il avait commis lui-même sur le duc d'Orléans (1419). Une bravoure et

une hardiesse à toute épreuve caractérisaient le duc Jean : il dut son surnom au maintien ferme qu'il conserva devant Bajazet, dont il était devenu le prisonnier dans sa jeunesse, à la bataille de Nicopolis, où il combattait dans l'armée de Sigismond, roi de Hongrie (1396).

JEAN DE FRANCE, duc de Berry. *Voy.* BERRY.

JEAN D'ARMAGNAC. *Voy.* ARMAGNAC (Jean V, et Jean, bâtard 'D).

JEAN, duc de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

JEAN D'AUTRICHE. *Voy.* JUAN.

JEAN, ducs de Bretagne. — Jean I, 1237-1286, et Jean II, 1286-1305, n'ont rien fait de remarquable. — Jean III, dit *le Bon*, régna de 1312 à 1341. N'ayant pas d'enfant, il choisit pour héritier, au préjudice de Jean de Montfort, son frère, Charles de Blois, auquel il avait marié sa nièce, et prépara par là de sanglantes querelles. *Voy.* CHARLES DE BLOIS.

JEAN IV, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, frère du précédent, eut pour compétiteur Charles de Blois, que Jean III avait nommé son héritier; il s'était déjà assuré par les armes la plus grande partie de la Bretagne, lorsque la cour des pairs de France adjugea ce duché à Charles de Blois. Il se rendit alors au duc de Normandie, que Philippe de Valois avait envoyé contre lui à la tête d'une armée; il resta quatre ans prisonnier dans Paris. Au bout de ce temps il parvint à s'échapper, et rejoignit Jeanne de Flandre, son épouse, qui continuait la guerre avec un courage héroïque; mais il mourut quelques années après (1345), et laissa la Bretagne au pouvoir de son ennemi; cependant son fils (Jean V) parvint à la reprendre (*Voy.* l'art. suiv.). Quelques historiens ne comptent pas Jean de Montfort au nombre des ducs de Bretagne.

JEAN V, dit *le Vaillant* (nommé Jean IV par ceux qui ne comptent point Jean de Montfort parmi les ducs de Bretagne), était fils du précédent. Il fut élevé à la cour d'Édouard III, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille. Il attaqua Charles de Blois qui avait dépossédé son père du duché de Bretagne et le vainquit à Auray (1364). Charles V reconnut alors la légitimité de Jean; mais peu après, celui-ci ayant traité avec les ennemis de la France, il fit entrer une armée en Bretagne. Jean, après des succès divers, devint de bonne foi ami de la France. Il eut de violentes querelles avec le connétable Olivier de Clisson, qui voulait donner sa fille à l'héritier de Charles de Blois, ce qui semblait cacher des vues ambitieuses sur la Bretagne.

JEAN VI (ou Jean V), fils du précédent, fut déclaré majeur à 15 ans (1414); sous Charles VI il entra dans le parti des Armagnacs, puis il fit alliance avec le duc de Bourgogne, accéda ensuite à la *ligue du Bien public*, et favorisa les Anglais dans leurs entreprises contre la France. Charles VII, encore dauphin, se vengea de Jean en favorisant le duc de Penthièvre, son compétiteur, qui l'attira dans un piége (1419), et le retint cinq ans. Il fut délivré par ses barons. Inconstant et faible, il s'allia tour à tour avec Charles VII et avec Henri VI, roi d'Angleterre, qui était maître de presque toute la France.

V. *Personnages divers.*

JEAN DE GISCHALE, Juif célèbre du Ier siècle de notre ère, parcourut d'abord les grands chemins à la tête d'une bande de brigands, puis se retira à Gischale, sa ville natale, qu'il entoura de fortifications, et voulut assassiner Josèphe (l'historien), qui y commandait. Chassé de Gischale, il y revint cependant lorsque cette ville fut assiégée par les Romains, et exhorta les habitants à une défense vigoureuse. Après la prise de la ville il se réfugia à Jérusalem qu'il remplit de troubles. Pendant le siége de cette ville par les Romains, Jean se souilla de crimes. Titus, l'ayant fait prisonnier (70 après J.-C.), le condamna à mourir en prison.

JEAN, secrétaire de l'empereur Honorius, usurpa l'empire d'Occident à la mort de ce prince, 423, se rendit maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Valentinien III, à qui le trône appartenait, l'attaqua avec des forces considérables. Jean, d'abord vainqueur, fut ensuite assiégé dans Ravenne, pris par trahison, et mis à mort en 425.

JEAN PHILOPON, grammairien d'Alexandrie du VIe siècle, mort en 608, avait, dit-on, obtenu d'Amrou, général d'Omar, la conservation de la bibliothèque de cette ville; mais Omar la fit brûler. Il avait tant de goût pour l'étude qu'on l'appelait *l'ami du travail* (*philos*, ami; *ponos*, travail). On a de lui un *Traité de la création du monde*. Il a publié quelques ouvrages d'Aristote, notamment les *Analytiques*, la *Physique*, la *Métaphysique*, le *Traité de l'âme*, avec de savants *Commentaires*, Venise, 1534 et 1536.

JEAN SCOT ÉRIGÈNE. *Voy.* SCOT.

JEAN DE SALISBURY, *Joannes Sarisberiensis*, moine anglais du XIIe siècle, né à Salisbury (Wiltshire) vers 1110, vint de bonne heure en France, étudia sous Abélard à Paris, et visita l'Italie où il se lia avec le pape Adrien IV. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont il devint le secrétaire. Il accompagna ce prélat dans son exil et chercha un asile en France. Après la fin tragique de Th. Becket, il fut nommé évêque de Chartres par Louis-le-Jeune, 1176. Il mourut dans son diocèse en 1180. Il passait pour être l'homme le plus instruit de son temps. On a de lui : *Policraticus* (Leyde, 1639, traduit en français par Mézeray, 1640), sorte de mélanges où il traite de politique, de morale, de philosophie; *Metalogicus* (Paris, 1610), où il prouve l'utilité des lettres et des arts : des *Vies de saint Anselme, de Thomas Becket*, et des *Lettres* fort curieuses.

JEAN DUPLAN DE CARPIN, missionnaire et voyageur. *Voy.* CARPIN.

JEAN DE PARIS, savant théologien du XIIIe siècle, était dominicain. Dans la dispute entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, il prit parti pour le roi de France contre le pape. Il fut peu après condamné par une commission d'évêques pour quelques propositions malsonnantes sur l'eucharistie, et on lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il mourut en 1304. On a de lui : *De regia potestate et papali*; *De modo existendi corporis Christi*, etc.

JEAN D'ARRAS, secrétaire du duc de Berry, composa en 1387, par l'ordre de Charles V, et pour l'amusement de la duchesse de Bar, le roman de *Mélusine*. Ce roman a été imprimé pour la première fois en 1500, et depuis par Nodot, 1648.

JEAN DE BRUGES, dont le vrai nom est *Jean Van-Eyck*, peintre flamand, né dans les environs de Liége en 1370, mort en 1450 à Bruges, où il s'était fixé, est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la peinture à l'huile; d'autres lui contestent cette invention et l'attribuent à un certain Théophile, peintre du Xe siècle. Jean de Bruges travailla presque toujours avec son frère Hubert Van Eyck, en sorte qu'il est difficile d'apprécier le talent qui lui était propre. Les tableaux les plus remarquables de ces deux peintres sont les *Vieillards et les vierges de l'Apocalypse adorant l'Agneau*, tableau qui renferme plus de trois cents figures de douze à quatorze pouces; une *Vierge au donataire*, une *Adoration des Mages*, *la Vierge couronnée par un ange*, et les *Noces de Cana*. Le musée de Paris possède plusieurs de leurs tableaux. On remarque dans tous une fraîcheur de coloris qui s'est conservée malgré l'intervalle de quatre siècles.

JEAN DE LEYDE, dont le véritable nom est *J. Bockelson*, un des chefs des Anabaptistes, était d'abord

aubergiste à Leyde. Séduit par les prédications des Anabaptistes, il se joignit à eux dans Munster (1533), chassa l'évêque de cette ville, Waldeck, se fit proclamer roi, commit toutes sortes d'excès, établit la polygamie, etc. Il soutint pendant six mois un siége dans Munster et la ville ne fut prise que par trahison. Étant tombé entre les mains de Waldeck, il fut livré au supplice et subit avec courage les plus affreuses tortures, 1535.

JEAN DE CALCAR, peintre, né à Calcar, au duché de Clèves, mort en 1547, fut élève du Titien qu'il prit pour modèle. Il a dessiné les figures anatomiques de Vesal, et les portraits de la *Vie des peintres et sculpteurs* par Vasari. On voit au Musée royal un de ses meilleurs portraits. Il peignit une *Nativité* dont Rubens faisait le plus grand cas.

JEAN DE BOLOGNE, sculpteur français, né à Douai vers le milieu du XVIe siècle, alla de bonne heure à Rome pour étudier les grands maîtres. Ayant présenté à Michel-Ange un modèle où il avait mis tout le fini dont il était capable, celui-ci le brisa en lui disant qu'il fallait apprendre à ébaucher avant que de finir. Touché de cet avis, Jean redoubla d'efforts et devint un des meilleurs sculpteurs de l'Italie. Il se fixa à Florence et y exécuta un nombre infini de statues : on remarque surtout le groupe représentant l'*Enlèvement d'une Sabine*, qui se voit encore sur une des places de cette ville. On lui doit aussi le cheval de bronze qui supporte la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf à Paris.

JEAN DE MEUNG, JEAN SECOND, JEAN D'AUTON ou **D'AUTHON**, etc. *Voy.* MEUNG, SECOND, AUTHON, etc.

JEAN DE L'AIGUILLE, chef de partisans anglais. *Voy.* HAWKWOOD.

JEAN BART, célèbre marin français. *Voy.* BART.

JEAN-PAUL, écrivain allemand. *Voy.* RICHTER.

JEAN BON SAINT-ANDRÉ. *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

JEAN DE JERUSALEM (ordre de SAINT-). *Voy.* HOSPITALIERS et MALTE (chevaliers de).

JEANNE (sainte). *Voy.* ci-après JEANNE DE FRANCE.

JEANNE DE NAVARRE, reine de France, fille de Henri I, roi de Navarre et comte de Champagne, épousa Philippe-le-Bel, roi de France, et conserva, quoique mariée à ce prince, l'administration particulière de ses états. Elle chassa de la Navarre les Aragonais et les Castillans, et tailla en pièces l'armée du comte de Bar qui avait fait une irruption dans la Champagne (1297). Elle mourut en 1305, âgée de 33 ans.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, épousa Philippe-le-Long, et resta veuve de bonne heure : elle passe pour être la fondatrice de l'ancien collége de Bourgogne à Paris. Elle mourut à Roye en Picardie l'an 1325. — Une autre Jeanne de Bourgogne, première femme de Philippe de Valois, était fille de Robert II de Bourgogne et d'Agnès de France, dernière femme de saint Louis. Elle mourut en 1348 à 55 ans.

JEANNE DE FLANDRE, femme du comte de Montfort. Après la captivité de son mari, qui disputait le duché de Bretagne à Charles, comte de Blois, elle continua la guerre avec un courage héroïque, et eut pour adversaire Jeanne de Penthièvre, comtesse de Blois. Elle fut deux fois assiégée par elle dans Hennebon (1342 et 43). Cette guerre a été nommée la *guerre des deux Jeannes*.

JEANNE DE PENTHIÈVRE, femme du comte Charles de Blois, fit la guerre en Bretagne après la captivité de son mari, et obtint quelques avantages sur Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort (*Voy.* l'article précédent).

JEANNE DE FRANCE ou **DE VALOIS**, fille de Louis XI, née en 1464, fut mariée en 1476 à Louis, duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui ne l'aimait pas, à cause de sa laideur extrême, et qui, devenu roi, la répudia (1498). Cette princesse vertueuse se retira à Bourges où elle fonda l'ordre des Annonciades (1501). Elle y mourut en 1504. On la regarde comme sainte, et on la fête le 4 février.

JEANNE D'ALBRET, mère de Henri IV, fille et héritière de Henri d'Albret, roi de la Basse-Navarre et du Béarn, fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, mit au monde en 1553 notre célèbre Henri IV, succéda en 1555 avec son mari à son père Henri d'Albret, et resta seule maîtresse de ses états héréditaires en 1563, à la mort du duc de Vendôme. Elle les gouverna avec sagesse et fermeté. Elle y introduisit le calvinisme en 1567, et voua son fils à la défense de la nouvelle doctrine. Attirée à la cour de France sous le prétexte d'un mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, elle y mourut en 1572, deux mois avant la Saint-Barthélemy : on soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Cette princesse, d'une âme forte et d'un esprit cultivé, avait élevé son fils avec le plus grand soin et l'avait dignement préparé au grand rôle qu'il joua.

JEANNE, comtesse de Hainaut (1206-1244). *Voy.* HAINAUT (Jeanne, comtesse de).

JEANNE HENRIQUEZ, reine de Navarre et d'Aragon, fille de Frédéric Henriquez, amirante de Castille, fut mariée en 1444 à Jean II, roi de Navarre, alors veuf ; elle eut de ce prince Ferdinand (dit *le Catholique*) ; elle fut reconnue en 1458 reine d'Aragon, lorsque Jean II eut succédé dans ce royaume à son frère Alphonse. Jeanne fut pour don Carlos, prince de Viane, enfant du premier lit, une dure marâtre ; elle arma le père contre le fils, et fut même soupçonnée d'avoir empoisonné ce dernier (*Voy.* CARLOS). Les Catalans, qui aimaient ce jeune prince, se révoltèrent, et assiégèrent la reine dans Girone ; elle fut délivrée par le comte de Foix (1463). Elle combattit en 1467 Jean, duc de Lorraine, qui disputait la Catalogne à son mari, et déploya dans cette guerre de l'activité et de la fermeté ; elle mourut l'année suivante au siége de Roses.

JEANNE, dite *la Folle*, reine de Castille, fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, épousa en 1496 Philippe, archiduc d'Autriche, et fut mère de Charles-Quint. Se voyant abandonnée par son mari, qu'elle aimait tendrement, elle tomba dans une mélancolie sombre qui dégénéra en folie. En 1506 elle succéda, conjointement avec Philippe, à Isabelle sa mère comme reine de Castille. Son mari songeait à la faire interdire pour gouverner seul, quand il mourut à la fleur de l'âge. Ferdinand, le père de Jeanne, fut déclaré régent pour son petit-fils Charles-Quint, mais sous cette condition que Jeanne, si elle recouvrait la raison, aurait seule l'autorité. Quand Ferdinand mourut (1518), Charles ne fut déclaré roi que sous la même condition, et dans tous les actes publics son nom était à côté de celui de sa mère. Jeanne mourut à Tordesillas en 1553, âgée de 73 ans : il y en avait 40 qu'elle était renfermée.

JEANNE Ire, reine de Naples, succéda en 1343 à Robert, son grand-père, et épousa André de Hongrie son cousin. Deux ans après ce prince périt assassiné, et Jeanne donna sa main à Louis de Tarente, son amant, auteur de l'assassinat. Attaquée en 1347 par Louis, roi de Hongrie, frère et vengeur d'André, elle s'enfuit dans la Provence, qui lui appartenait ; elle ne put revenir dans ses états d'Italie que quand le pape, au jugement de qui on était convenu de s'en remettre, l'eut déclarée innocente du meurtre de son premier époux. Après la mort de Louis de Tarente (1362), elle se maria avec Jacques III, roi de Majorque. Comme elle n'eut d'enfant d'aucune de ses unions, elle adopta Charles de Duras, son cousin. Celui-ci frustre

par un nouveau mariage, se joignit à ses ennemis pour lui faire la guerre, et, s'étant emparé de sa personne, la fit étouffer. Elle avait 67 ans. L'administration de Jeanne fut déplorable. Cependant elle eut une cour brillante et voluptueuse, et attira auprès d'elle des gens de lettres, parmi lesquels on remarque Boccace. Cette princesse était d'une beauté remarquable.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles de Duras, succéda à Ladislas son frère en 1414. Elle se livra à toutes sortes de débauches, combla d'honneurs Alopo et plusieurs autres de ses favoris. S'étant ensuite mariée à Jacques, comte de la Marche, celui-ci fit décapiter Alopo et tous les complices des désordres de la reine, et la retint elle-même prisonnière. Ses sujets la délivrèrent en 1416; son mari, devenu prisonnier à son tour, s'enfuit en France (1419). Jeanne prit alors un nouveau favori, Caraccioli, qu'elle fit mettre à mort quelques années après. Pour se faire un protecteur, elle adopta Alphonse V d'Aragon. Celui-ci n'eut pas la patience d'attendre l'héritage de Jeanne; il prit les armes contre elle. La reine adopta à sa place Louis d'Anjou, qui mourut en 1434, puis René, son frère. Elle mourut en 1435, et sa succession, restée indécise par plusieurs adoptions successives, fut enfin dévolue à Alphonse d'Aragon.

JEANNE D'ARC, surnommée *la Pucelle d'Orléans*, héroïne célèbre, naquit en 1410 à Domrémy, près de Vaucouleurs en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc, et fut bergère jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque de sa vie, Jeanne, touchée des malheurs de la France que désolaient les factions intérieures et que les armées anglaises achevaient de conquérir, frappée aussi de certaines visions surnaturelles qui lui imposaient la mission de sauver sa patrie, partit de son hameau, et vint à travers mille périls trouver Charles VII dans sa petite cour de Chinon en Touraine. Elle fut, après bien des refus, introduite auprès de lui et réussit à le convaincre de sa mission divine. Cependant le roi ne lui confia d'abord qu'en tremblant le commandement de quelques soldats. S'étant mise à la tête de cette petite troupe, Jeanne réussit en huit jours à délivrer la ville d'Orléans qui était assiégée par une nombreuse armée anglaise, et qui était la seule place importante qui restât au roi de France (8 mai 1429). Ayant ainsi rendu la confiance à l'armée et excité son enthousiasme, Jeanne conduisit Charles à Reims au travers d'un pays occupé par les ennemis, prit plusieurs places sur son passage, vainquit Talbot à la bataille de Patay, et fit enfin sacrer le roi (17 juillet 1429). Elle voulut alors se retirer, disant que sa mission était remplie; mais elle fut, malgré sa résistance, retenue par les prières du roi. En 1430 elle se jeta dans Compiègne, qu'assiégeaient les Bourguignons et les Anglais, et fut faite prisonnière, le 24 mai, dans une sortie. Les Anglais, acharnés à sa mort, la firent condamner comme sorcière par un tribunal inique, que présidait Cauchon, évêque de Beauvais, créature du roi d'Angleterre Henri V, et elle fut brûlée vive à Rouen (31 mai 1431). Jeanne n'était pas moins remarquable par ses vertus, par sa piété que par son courage. Après sa mort, sa famille fut anoblie, et le village qui lui avait donné naissance fut exempté de toutes tailles. Orléans, que Jeanne avait miraculeusement délivrée, institua en son honneur une procession solennelle. Jeanne d'Arc a été l'objet d'un grand nombre d'écrits. Le plus complet est l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, etc., par M. Lebrun des Charmettes, Paris, 1817, 4 vol. in-8. Jeanne a fourni à Schiller et à M. Al. Soumet le sujet de belles tragédies; à Casimir Delavigne, celui d'une élégie touchante; à l'Anglais Southey et à M. Ozaneaux, celui de deux beaux poëmes. On connaît la malheureuse tentative de Chapelain. Voltaire a souillé son talent en flétrissant, dans un poëme burlesque et immoral, la mémoire de cette femme héroïque.

JEANNE HACHETTE. *Voy.* HACHETTE.

JEANNE (la papesse). Quelques chroniqueurs ont prétendu qu'après le pape Léon IV (855), et avant l'avénement de Benoît III, le siége pontifical avait été occupé pendant deux ans par une femme du nom de Jeanne, native de Mayence, qui, ayant acquis de grandes connaissances, entra dans les ordres sous le nom de Jean d'Angleterre, réussit à cacher son sexe, parvint aux dignités ecclésiastiques, et fut élue pape sous le nom de Jean VIII; mais que cette femme, étant devenue enceinte, accoucha au milieu d'une procession, et révéla ainsi l'imposture. On a démontré victorieusement que c'était là une fable absurde, et qu'il n'y avait aucun intervalle entre Léon IV et Benoît III son successeur. Pour expliquer l'origine de cette fable, on a dit que le pape Jean VIII (872-882) ayant eu la faiblesse de consentir à reconnaître le patriarche Photius, on l'accusa de s'être conduit comme une femme, et on le surnomma la *papesse Jeanne*.

JEANNIN (le président), homme d'état, né à Autun en 1540, était, dit-on, fils d'un tanneur. Il étudia le droit sous Cujas, s'éleva par son seul mérite, et devint sous Charles IX et Henri III conseiller, puis président au parlement de Bourgogne. Consulté, à l'époque de la Saint-Barthélemy, par le gouverneur de la province au sujet des ordres envoyés par Charles IX, il fut d'avis de différer l'exécution et sauva par là les Protestants. Il fut député aux états de Blois, entra dans le parti des Ligueurs et s'attacha au duc de Mayenne dont il tempéra souvent la fougue. Après l'avénement de Henri IV, il se rallia franchement à ce prince; il fut nommé premier président au parlement de Paris, fut employé dans les négociations les plus importantes, et partagea avec Sully toute la confiance du roi. Il signa en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. Après la mort de Henri IV, Marie de Médicis le nomma surintendant des finances; il conserva cette charge jusqu'à sa mort, en 1622. Il a laissé des *Négociations*, Paris, 1656, in-fol., ouvrage très estimé des diplomates.

JEBB (Samuel), savant anglais, né en 1690, mort en 1772, exerça la médecine avec succès, tout en cultivant les lettres par goût. On a de lui des éditions estimées, entre autres celle de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol., et un recueil des *Écrits publiés sur Marie Stuart*, 1725 (en latin).

JEBUSÉENS, un des peuples principaux de la terre de Chanaan; ils habitaient à l'O. de la mer Morte et au N. des Héthéens, dans le pays qui fut depuis la partie septentrionale des tribus de Siméon, Juda, Benjamin, et avaient pour capitale *Jébus*, jadis *Salem*, nommée depuis Jérusalem.

JECHONIAS, roi de Juda, succéda en 597 av. J.-C. à Joachim son père, et fut détrôné trois mois après par Nabuchodonosor qui l'emmena captif à Babylone.

JEDBURGH, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Roxburgh, à 60 kil. S. E. d'Edimbourg; 5,600 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Sources minérales. Ville ancienne, qui remonte au-delà du Xe siècle.

JEDDO ou JEDO, capitale du Japon. *Voy.* YEDDO.

JEFFERSON (Thomas), troisième président des Etats-Unis, né en 1743, à Shadwell (Virginie). Il commença sa réputation au barreau, entra de bonne heure dans la législature de la Virginie, prit une part glorieuse à l'insurrection des colonies contre la métropole, rédigea la déclaration d'indépendance en 1776, fut envoyé en France avec Franklin en 1783, fut nommé vice-président de la république en 1797, président en 1801; fut réélu en 1805, et resta ainsi huit ans à la tête de l'administration. Il se retira ensuite en refusant une

continuation de pouvoir qui eût été contraire aux lois de son pays. Il employa les dernières années de sa vie à faire fleurir une université qu'il avait fondée, et mourut pauvre en 1826. A la fois diplomate, législateur, philosophe, financier et grand homme d'état, Jefferson a laissé de chers souvenirs à la démocratie américaine. C'est lui qui réunit la Louisiane aux États-Unis. Il a publié plusieurs ouvrages philosophiques et politiques, entre autres *Notes sur la Virginie* (1781); cet ouvrage a été traduit par Morellet, 1786, in-8.

JEFFERSON. Une infinité de lieux ont été ainsi nommés aux États-Unis, en souvenir du président Jefferson. Nous nous contenterons de nommer la riv. de Jefferson, une des branches du Missouri.

JEFFRYS, JEFFREYS ou JEFFERY (George), magistrat anglais fameux par ses iniquités. Il remplit les premiers emplois de la magistrature sous Charles II et Jacques II, et fut nommé grand-chancelier à l'avénement de ce dernier. Il fut l'instigateur et l'instrument de la plupart des actes arbitraires et tyranniques de Charles II et Jacques II, et poursuivit les adhérents du duc de Monmouth (1685) et le malheureux Sidney avec une cruauté qui a rendu sa mémoire exécrable. A la révolution de 1688, il tenta de s'évader du royaume; mais il fut reconnu par le peuple et conduit à la Tour de Londres où il mourut de chagrin, en 1689. Jeffrys n'était pas moins remarquable par son intempérance que par sa cruauté.

JEGUN, ch.-l. de canton (Gers), à 16 kil. N. O. d'Auch; 2,000 hab.

JEHAN. *Voy.* JEAN.

JEHOVA, un des noms que les Israélites donnent à Dieu. Ils ne prononçaient qu'avec le plus profond respect et fort rarement ce nom mystérieux; il signifiait *celui qui subsiste par lui-même*.

JEHU, roi d'Israël, 876-848 av. J.-C. A l'instigation du prophète Élisée, il usurpa le trône sur l'impie Joram après avoir tué ce prince d'un coup de flèche. Il fit en outre périr Ochosias, roi de Juda, Jézabel, tous les princes de la maison royale et les prêtres de Baal. S'étant cependant écarté lui-même du vrai culte, il fut battu par Hazaël, roi de Syrie. Il eut pour successeur son fils Joachaz.

JELALABAD, JELALPOOR, JELASSORE, villes de l'Inde. *Voy.* DJELALABAD, etc.

JEMMAPES, village de Belgique (Hainaut), à 5 kil. O. de Mons, sur la Haine; 2,900 hab. Commerce considérable de houille. — Célèbre par la victoire que les Français, commandés par Dumouriez, y remportèrent le 6 novembre 1792 sur les Autrichiens, et qui amena la conquête de la Belgique. — Jemmapes avait donné son nom à un dép. de l'empire français, formé à peu près de l'ancien Hainaut: il avait pour ch.-l. Mons, et pour sous-préfectures Tournay et Charleroy.

JEMSCHID. *Voy.* DJEMCHID.

JÉNA, ville de Saxe. *Voy.* IÉNA.

JÉNIL. *Voy.* XÉNIL.

JENKINS (H.), homme remarquable par sa longévité, était né vers 1501 à Bolton (Yorkshire), et vécut jusqu'à 169 ans (1670), conservant ses facultés jusqu'à la fin. On voit son tombeau à Bolton.

JENKINSON (Antoine), voyageur anglais du XVIe siècle, voyagea de 1546 à 1572, visita la Russie, pénétra un des premiers dans l'intérieur de l'Asie, séjourna chez les Tartares Uzbeks, fut à son retour envoyé en ambassade par la reine d'Angleterre Élisabeth auprès du czar de Russie (1571). On trouve ses voyages dans les recueils de Purchas et de Thévenot. On suspecte sa véracité.

JENKINSON (Charles), comte de Liverpool. *Voy.* LIVERPOOL.

JENNÉ, ville d'Afrique. *Voy.* DJENNY.

JENNER (Édouard), célèbre médecin anglais, né en 1749 à Berkeley (Glocester), mort en 1823, est compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité pour avoir découvert et propagé la vaccine. Il avait fait sa découverte dès 1776, à Berkeley, où il exerçait son art, mais il ne la rendit publique qu'en 1796, après l'avoir confirmée par 20 années d'observations et de recherches. Combattue d'abord par les préjugés, de même que toutes les idées nouvelles, elle fut bientôt appréciée comme elle le méritait, et se répandit rapidement en Angleterre, en France et sur tout le continent. Le Parlement anglais, pour reconnaître le service que Jenner avait rendu à l'humanité en livrant un secret qui eût pu lui être si lucratif, lui décerna une récompense nationale (20,000 liv. sterling, c.-à-d. 500,000 fr.). On a de Jenner: *Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ* (*cow-pox*), 1798, in-4, et d'intéressants travaux sur l'ornithologie.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur français du XVe siècle, était d'abord graveur des monnaies et fut nommé par Charles VII directeur de la monnaie de Tours. Envoyé à Mayence par le roi de France pour y prendre connaissance de la découverte de Guttemberg, il se fit lui-même imprimeur et alla s'établir à Venise, où il imprima un grand nombre de livres de 1470 à 1481. Ses caractères sont encore aujourd'hui très estimés.

JENYNS (Soame), spirituel écrivain anglais, né en 1704, fut membre de la Chambre des Communes depuis 1742 jusqu'en 1780, devint ensuite l'un des lords de la chambre du commerce, et mourut en 1787. On a de lui: *l'Art de la danse*, poëme estimé qu'il publia à 24 ans; des poésies diverses, 1752 et 1778, et un traité de l'*Evidence de la religion chrétienne*, 1774, trad. par Letourneur, 1774, et par Feller, 1779. Ses œuvres complètes forment 4 vol. in-8, Londres, 1790-93.

JEPHTÉ, juge des Hébreux de 1243 à 1237 av. J.-C., soumit les Ammonites et les Ephraïmites. Au moment de livrer aux Ammonites un combat décisif, il fit vœu, s'il était vainqueur, de sacrifier à Dieu le premier être vivant qu'il verrait sortir de sa maison; il remporta la victoire, mais en approchant de sa maison il en vit sortir sa fille Séila, qui venait le complimenter; esclave de son serment, il la sacrifia, tout en détestant son vœu. Quelques-uns disent qu'il ne fit que la consacrer au service du Seigneur. Idoménée fit un vœu analogue.

JÉRÉJA, ville d'Afrique, dans la Nigritie maritime (Sénégambie), capitale de l'état de Foni ou Fouini, à 90 kil. N. E. de Cacheo.

JÉRÉMIE, l'un des quatre grands prophètes des Juifs, né vers l'an 630 av. J.-C., fut inspiré dès l'âge de 14 ans, prophétisa sous Josias et ses successeurs, et prédit la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone. Ses prédictions lugubres le rendirent odieux à ses concitoyens, et il fut quelque temps retenu en prison sous Sédécias. Après la prise de Jérusalem (587), il se réfugia en Égypte avec un grand nombre de Juifs. On ne sait comment il mourut. On a de lui des *Prophéties*, qui sont célèbres par leur obscurité, et des *Lamentations* où il déplore éloquemment le sort de sa patrie. Les prophéties de Jérémie ont été écrites par Baruch, qui lui servait de secrétaire.

JÉRÉMIE, ville de l'île d'Haïti, dép. du Sud, sur le golfe de Léogane; 5,000 hab.

JEREZ, ville d'Espagne. *Voy.* XÉREZ.

JERGEAU, ville de France. *Voy.* JARGEAU.

JÉRICHO, *Rha*, ville antique de la Palestine, à 28 kil. N. E. de Jérusalem, sur un affluent du Jourdain. C'était une des villes principales des Jébuséens et de toute la Palestine lors de l'entrée des Israélites en ce pays: mais ceux-ci, conduits par Josué, la détruisirent l'an 1605 av. J.-C.; il leur suffit de faire le tour de ses murailles avec l'arche sainte et en

sonnant de la trompette; les murs de la ville s'écroulèrent d'eux-mêmes. Elle fut depuis rebâtie et redevint florissante. Titus et Vespasien l'assiégèrent et la prirent. Elle subsiste encore aujourd'hui, mais n'a aucune importance; elle est dans le pachalik de Damas en Syrie.

JERICHOW, bourg des États prussiens (Saxe), à 13 kil. N. O. de Genthin, près de l'Elbe; 1,100 hab. Il donne son nom à deux cercles de la régence de Magdebourg, dans la Saxe prussienne: l'un a pour ch.-l. Lohburg et compte 39,000 hab.; l'autre a pour ch.-l. Genthin et compte 35,000 hab.

JÉRIM, ville d'Arabie, dans l'Yémen, à 130 kil. S. E. de Sana, par 14° 17' lat. N., 41° 51' long. E. Petit château-fort, sur un rocher escarpé.

JERNINGHAM (Edward), poëte dramatique anglais, né en 1727 d'une famille catholique du comté de Norfolk, mort en 1812, fut élevé au collége anglais de Douay, puis à Paris, et entra dans l'église. Il se fit d'abord connaître par quelques petits poëmes: *le Déserteur*, 1769; *les Funérailles du moine de la Trappe*, 1771; *le Curé suédois*, 1775; fit représenter en 1777 *Marguerite d'Anjou*, en 1794 *le Siége de Berwick*, en 1795 *the Welsh Heiress* (l'Héritière du pays de Galles), comédie. Ses œuvres ont été réunies en 1806, 4 vol. in-8.

JÉROBOAM, auteur du schisme des dix tribus, avait d'abord été ministre de Salomon, et avait été disgracié par ce prince. Roboam, fils de Salomon, ayant soulevé le peuple par ses vexations, dix tribus l'abandonnèrent et élurent pour roi Jéroboam, qui fut ainsi le premier roi d'Israël (962 av. J.-C.). Il établit à Sichem le siége de son empire, et fit élever à Béthel et à Dan deux veaux d'or qu'il ordonna d'adorer. Un jour qu'il sacrifiait à ses faux dieux, le prophète Jadon lui prédit la ruine de son culte et la mort de ses prêtres. Le roi, furieux, étendit la main pour le faire arrêter, mais sa main se sécha aussitôt; il n'en reprit l'usage que par l'effet des prières du prophète. Il mourut en 943, laissant le trône à Nadab son fils.

JÉROBOAM II, roi d'Israël de 817 à 776 av. J.-C., reprit sur les Syriens Damas et Hamath, et recula les bornes de son empire au nord et au midi; mais il se déshonora par ses injustices, sa mollesse et ses impiétés.

JÉROME (saint), *Hieronymus*, docteur de l'église latine, né vers 331 à Stridon en Pannonie, d'une famille riche, vint de bonne heure à Rome où il étudia sous Donat et où il se fit baptiser; voyagea dans la Gaule, dans l'Asie; visita les saints lieux et fut ordonné prêtre par Paulin, évêque d'Antioche. De retour à Rome (378), il devint secrétaire du pape Damase: il fut en même temps chargé d'expliquer publiquement et de traduire les Écritures, et opéra un grand nombre de conversions. Après la mort de Damase, il retourna en Palestine et s'enferma dans un monastère à Bethléem. Il en fut chassé par des hérétiques, et mourut peu après, en 420. Saint Jérôme a laissé un grand nombre d'écrits, les uns historiques, les autres polémiques, dans lesquels il combat les hérétiques de son temps, Vigilance, Jovinien, Pélage; mais son plus beau titre est sa traduction latine de la Bible, faite sur l'hébreu, connue sous le nom de *Vulgate* et adoptée comme canonique par le concile de Trente. Saint Jérôme a un style pur et éloquent; mais il se laisse entraîner à de vifs emportements. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Martianay, Paris, 1693-1706, 5 vol. in-fol. Sa fête tombe le 30 septembre. Saint Jérôme a donné son nom à l'ordre des Hiéronymites.

JÉROME DE PRAGUE, disciple et partisan fanatique de Jean Huss, né à Prague, défendit son maître accusé devant le concile de Constance (1415). La crainte du supplice lui fit un instant abjurer ses opinions; mais il rétracta bientôt cette abjuration et recommença à prêcher avec une nouvelle ferveur. Il fut brûlé à Constance en 1416; comme son maître, il subit le supplice avec un courage héroïque. Il a laissé des écrits qui se trouvent avec ceux de J. Huss.

JÉROME EMILIANI, fondateur de la congrégation des Somasques. *Voy.* SOMASQUES.

JERONYMITES. *Voy.* HIERONYMITES.

JERSEY, *Cæsarea*, île de la Manche, à 25 kil. O. de la côte du dép. de la Manche. Quoique si voisine de la France, elle appartient néanmoins à l'Angleterre et dépend du comté de Southampton. Elle a 22 kil. sur 15, 34,000 hab. Ch.-l., St-Helier. On la divise en 12 paroisses. Elle est montagneuse et environnée de rochers qui en rendent l'accès difficile. Climat doux et tempéré, sol fertile dans les parties basses et les vallées. On y cultive les grains et les légumes. Les côtes produisent du varec en abondance. On y trouve une grande quantité de poissons, huîtres, homards, moules, etc. Cidre, bétail, pommes de terre, etc. — Cette île, jadis comprise dans le duché de Normandie, appartient à l'Angleterre depuis le règne de Henri I; cependant elle a toujours été régie par ses propres lois. Les Français ont fait pour la recouvrer de vains efforts.

JERSEY OU PAULUS-HOOK, ville des États-Unis (New-Jersey), sur l'Hudson, vis-à-vis de New-York. Verrerie, porcelaine fine, tapis, etc.

JERSEY (NEW-), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, par 38° 57'-41° 12' lat. N. et 76° 29'-80° 46' long. O., borné au N. par l'état de New-York, à l'E. par l'Océan et la rivière d'Hudson qui le séparent encore de l'état de New-York, au S. par la baie de Delaware qui le sépare de l'état de ce nom, à l'O. par la rivière de Delaware qui le sépare de la Pensylvanie: 260 kil. sur 90; 320,000 hab. Ch.-l., Trenton. La surface de cet état est montagneuse au N., entrecoupée de vallées et de collines au centre, plate au S. Il est arrosé par le Pasaic, le Raritan, l'Egg-Harbour-River, etc. Climat tempéré au S. E., froid, mais sain au N.; sol fertile en grains, pommes de terre, légumes et fruits: nombreuses mines de fer. Forges, fonderies, usines à fer, tanneries, cordonnerie, etc. Commerce extérieur peu important. — Hudson visita le premier la côte du New-Jersey au commencement du XVIIe siècle. Les Hollandais y vinrent ensuite et Delaware laissa son nom à la baie de Delaware qu'il découvrit (1610). Jacques I donna l'investiture de ce territoire à la Compagnie anglaise de Virginie, qui néanmoins ne s'y établit pas; les Hollandais y bâtirent le fort Nassau (auj. *Glocester*), et les Suédois colonisèrent une autre partie du New-Jersey, qu'ils nommèrent d'abord Helsingborg, puis *Nouvelle-Suède*; les Hollandais expulsèrent les Suédois, et furent à leur tour expulsés en 1664 par les Anglais, qui donnèrent au pays le nom de New-Jersey, et qui l'ont conservé jusqu'à la déclaration de l'indépendance.

JERUSALEM, *Hierosolyma* des Grecs et des Romains, ville antique de la Palestine, capitale de la tribu et du royaume de Juda, était située à peu près à égale distance de la Méditerranée et du lac Asphaltite, vers les sources du torrent de Cédron, par 31° 46' lat. N., 33° 41' long. E., Son enceinte, que l'historien Josèphe évalue à 33 stades de circuit, était entourée de triples murs; on y pénétrait par 13 portes. La ville était construite sur plusieurs collines disposées en amphithéâtre et dont les principales étaient celles de Sion et d'Acra; à l'O. se trouvaient la vallée de Hinnon et le quartier dit Maspha, à l'E. la vallée de Josaphat et le mont Moriah; la partie de la ville située sur la montagne de Sion était appelée *Haute-Ville* ou *cité de David*; on y voyait le palais de David et plus tard le palais d'Hérode ou citadelle *Anto-*

nia; sur le mont Moriah s'élevait le temple magnifique construit par Salomon. On portait la population de Jérusalem à 120,000 hab. Aujourd'hui Jérusalem n'a plus rien de son ancienne splendeur; toutefois elle est encore le ch.-l. d'un sandjak de Syrie (pachalik de Damas) et le siége d'un patriarche arménien. Elle compte actuellement 25,000 hab. Hautes murailles crenelées et garnies de tours. L'église du Saint-Sépulcre en est le plus beau monument; on remarque aussi la mosquée d'Omar (*el Harum*), et un assez grand nombre de ruines. Peu d'industrie et de commerce.— Jérusalem eut pour premier nom *Jébus*; elle existait sous ce nom lors de l'entrée des Israélites dans la Terre promise. David fit de cette ville la capitale de son royaume, au lieu de Sichem. Salomon y bâtit le célèbre temple qui porte son nom. Sous Ezéchias, elle fut assiégée par Sennachérib, mais elle échappa miraculeusement au danger. Nabuchodonosor la prit trois fois (606, 598, 596), et finit par la détruire (587). Cyrus en permit le rétablissement (536), qui fut très lent. Peu à peu cependant elle refleurit, surtout sous les successeurs d'Alexandre. Mais l'intolérance des Séleucides la remplit de désordre et de sang et amena la révolte des Macchabées, révolte qu'enfin couronna le succès (166-161). Jérusalem fut prise ensuite par Pompée l'an 64 av. J.-C., par Titus l'an 70 de J.-C. (qui la ravagea horriblement et la détruisit presque tout entière), par Julius Severus en 135, sous Adrien : celui-ci l'agrandit, la nomma *Ælia Capitolina*, et défendit à tous les Juifs d'y mettre le pied. Constantin lui rendit son nom primitif. Jérusalem a encore été prise par les Persans en 614, par les Sarrasins en 636, par les Croisés, qui, en 1099, y fondèrent le royaume de Jérusalem (*Voy.* ci-après), par Saladin en 1188, enfin par les Turcs en 1217 et 1239. Depuis ce temps son histoire n'offre plus rien d'intéressant.

JÉRUSALEM (roy. de), fondé en 1099 par Godefroi de Bouillon, lors de la 1re croisade, se composait de la Palestine et avait pour principaux fiefs la principauté de Tibériade, le comté de Tripoli et le comté d'Edesse (la principauté d'Antioche en était indépendante). Le royaume de Jérusalem fut conquis presque entièrement par les Infidèles après la bataille de Tibériade ou d'Hittin, 1187, et Jérusalem même tomba au pouvoir de Saladin. Les troisième, quatrième et cinquième croisades ne changèrent rien à cet état de choses, et Jérusalem n'eut plus que des rois nominaux, jusqu'à ce qu'en 1229 l'empereur Frédéric II, auteur de la 6e croisade, occupa Jérusalem, et se fit céder presque tout l'ancien royaume par Al-Kamel. Mais en 1239 Jérusalem fut reprise par les Infidèles, et les Mamelouks, en 1291, achevèrent de conquérir ce qui restait encore aux Francs de ce royaume. Voici les noms des rois de Jérusalem :

Godefroy de Bouillon,	1099	Henri II de Champagne, époux d'Isabeau, sœur de Sibylle,	1192
Baudouin I,	1100	Amauri de Lusignan,	1197
Baudouin II,	1118	Jean de Brienne, époux de Marie, fille d'Isabeau,	1209
Foulques V, d'Anjou, époux de Mélisente, fille du précédent,	1131	Frédéric II, empereur d'Allemagne, époux d'Iolande, fille du précédent,	1229-1239
Baudouin III,	1142		
Amauri,	1163		
Baudouin IV,	1174		
Sibylle, puis Baudouin V, son fils,	1185		
Guy de Lusignan,	1186		

JÉRUSALEM (concile de), concile tenu l'an 50 de J.-C., par les apôtres, pour fixer les rapports de la nouvelle religion avec l'ancienne alliance. Il déchargea de la circoncision et des pratiques prescrites aux Juifs par la loi de Moïse les Gentils qui embrasseraient le christianisme. Ce fut le premier des conciles œcuméniques.

JÉRUSALEM (J.-Fréd.-Guillaume), théologien et prédicateur luthérien, né en 1709 à Osnabruck, mort en 1789, fut chargé par le duc de Brunswick de l'éducation de son fils, et fut aumônier et prédicateur de la cour. Il s'occupa avec succès de l'éducation de la jeunesse et donna le plan du *Collegium Carolinum*, établi à Brunswick; il fonda aussi dans l'abbaye de Riddagshausen un séminaire dont il eut longtemps la direction. On a de lui des *Lettres sur la religion de Moïse* (1762), des *Considérations sur les vérités de la religion* et un *Recueil* de sermons estimés. — Son fils, Charles-Guillaume, qui donnait de grandes espérances, se tua dans un accès de mélancolie en 1773; c'est ce jeune homme qui fut le type du *Werther* de Goëthe.

JESD, ville de Perse. *Voy.* YESD.

JESDEDGERD, roi de Perse. *Voy.* YESDEDGERD.

JESI, *Æsis*, ville de l'État ecclésiastique, sur l'Esi ou Esino, à 22 kil. S. O. d'Ancône; 5,000 hab. Evêché. Commerce d'huile, vin, grains.

JESO ou **JESSO**, île du Japon. *Voy.* YÉSO.

JESSELMERE, ville de l'Inde. *Voy.* DJESSALMIRE.

JESSENIUS (Jean), gentilhomme hongrois et savant médecin, né en 1566 à Nagy-Jessen (d'où son nom), enseigna la médecine avec succès à Prague, et fut premier médecin des empereurs Rodolphe et Mathias; mais ayant pris part aux troubles politiques qui agitèrent la Hongrie et la Bohême au commencement du XVIIe siècle, il fut arrêté et condamné à mort avec les chefs de la révolte en 1621. On a de lui : *Zoroaster*, Wittemberg, 1593; *Anatomiæ historia*, 1601; *Institutiones chirurgicæ*, 1601; *Vita et mors Tychonis Brahei*, et des dissertations sur les maladies de la peau, sur les plantes, etc.

JESSORE, district de l'Inde. *Voy.* DJESSORE.

JESUATES, ordre religieux institué à Sienne en 1363 par saint Jean Colombino, était ainsi appelé parce que ses fondateurs avaient toujours le nom de Jésus à la bouche. Ils s'occupaient de soigner les malades, et distribuaient des remèdes qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils ne s'étendirent guère au-delà de l'Italie et furent supprimés en 1668.

JESUITES, dits aussi *Compagnie* ou *Société de Jésus*, ordre religieux fondé en 1534 par Ignace de Loyola (*Voy.* ce nom), et approuvé en 1540 par le pape Paul III, se consacrait à la propagation de la foi, à la conversion des infidèles et des hérétiques, à l'éducation de la jeunesse, et faisait le vœu particulier d'un entier dévouement aux ordres du pape. Cette compagnie, qui a joué un si grand rôle, est surtout remarquable par sa constitution; son général résidait à Rome, et de là il exerçait un empire absolu sur les membres répandus dans toute la chrétienté. La société n'avait pas adopté de costume particulier, afin de s'introduire plus facilement partout; elle admettait, sous le nom de *coadjuteurs temporels*, des membres laïques qui, inconnus pour la plupart, n'en travaillaient que plus activement à augmenter son pouvoir (c'est ce qu'on appelait familièrement *Jésuites à robe courte*). Tous les membres, avant d'être admis dans la société, étaient soumis à de nombreuses épreuves, et chacun était ensuite employé selon sa capacité. L'ordre prit naissance à Paris, où Ignace de Loyola était venu étudier la théologie; il eut pour premiers apôtres, avec Ignace, quatre Espagnols, Laynez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguez, et deux Français, Pierre Fabre et François Xavier. Il fut institué sous le titre de *Clercs de la Compagnie de Jésus*, et reçut vulgairement le nom de *Jésuites* à cause d'une église qu'on leur donna dans Rome, et qui était nommée *il Giesu*. La société se répandit rapidement en

Italie, en Espagne, en Portugal ; quoique Paris fût son berceau, elle ne fut admise en France qu'après de longs débats; elle éprouva surtout une vive résistance de la part du parlement et de l'université et n'obtint que fort tard la permission d'enseigner (1562). Les Jésuites ont rendu des services incontestables : ils ont obtenu de grands succès dans l'éducation de la jeunesse, dans la prédication ; et par leurs courageuses missions ils ont porté la foi jusque dans les contrées les plus éloignées et chez les peuples les plus barbares ; mais aussi ils ont toujours cherché à s'immiscer dans les affaires, et ils ont en effet souvent réussi à capter la confiance des princes et à dominer ; on les a partout accusés de professer des doctrines ultramontaines, d'enseigner une morale relâchée, et même d'encourager le régicide lorsque les rois s'opposaient à leurs projets. Ils ont été soupçonnés d'avoir pris part à la conspiration des Poudres en Angleterre (1607), à la Ligue, aux assassinats commis sur Henri IV par J. Châtel (1594) et Ravaillac (1610), à la tentative de Damiens sur Louis XV, et à une foule d'autres complots. Ils ont été bannis successivement des états qui les avaient reçus, notamment de France (1594 et 1762), de Portugal (1759), d'Espagne (1767), de Russie (1719); enfin la société tout entière a été supprimée en 1773 par un bref du pape Clément XIV. Les Jésuites ont cependant continué à subsister sous des noms déguisés, surtout en Russie où l'impératrice Catherine leur donna un asile (1779). Ils furent solennellement rétablis en 1814 par le pape Pie VII, et furent accueillis de nouveau avec empressement dans plusieurs états. Quoique toujours bannis de France, ils y sont rentrés à la Restauration sous le nom de *Pères de la Foi*, et ont eu pendant quelques années des colléges florissants ; on a depuis 1830 exécuté avec plus de rigueur les lois qui les concernent. Ils ont été de nouveau expulsés de Russie en 1817 et 1823, d'Espagne en 1820. Cet ordre a toujours refusé de modifier ses statuts : c'est ce qui a hâté sa ruine ; il avait pour devise : *Sint ut sunt, aut non sint.*

JESUITESSES, ordre de religieuses, fondé en 1534 par deux Anglaises, Warda et Tuittia, à l'imitation de l'ordre que venait de fonder Loyola. Elles faisaient vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, mais ne gardaient point la clôture et prêchaient dans les églises. Cet ordre fut aboli en 1631 par Urbain VIII.

JESUS, en hébreu *Jehosuah*, en grec *Iêsous*. Ce nom, assez répandu chez les Juifs, a été porté par neuf personnages différents qui figurent dans la Bible, et que l'on distingue par le nom de leur père. Parmi eux on distingue : Jésus, fils de Josedech, qui fut le premier grand-prêtre des Juifs après le retour de la captivité de Babylone, et qui releva le temple avec Zorobabel (de 535 à 516) : — et Jésus, fils de Sirach, homme célèbre par sa sagesse, qui florissait sous le pontificat de Simon I (303-284 av. J.-C.) ; il est auteur du livre de l'*Ecclésiastique*. Ce livre était originairement écrit en hébreu ; il ne nous en reste qu'une traduction grecque.

Employé seul, le nom de Jésus désigne le Sauveur du monde, le fils de Marie, que l'on nomme plutôt Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST, fondateur de la religion chrétienne, le Messie prédit par les prophètes, fils de Dieu et Dieu lui-même, médiateur entre Dieu et les hommes, rédempteur du genre humain. Il fut conçu dans le sein de Marie, vierge de Nazareth, issue de la race de David, et épouse de Joseph, et naquit à Bethléem, dans une étable, le 25 décembre de l'an du monde 4004, selon l'opinion la plus commune (4963 selon l'*Art de vérifier les dates*), et la douzième année du règne d'Auguste. Sa naissance fut annoncée à Marie par l'ange Gabriel, et révélée par une étoile miraculeuse à des bergers ainsi qu'à des mages qui vinrent aussitôt l'adorer. Hérode, roi de Judée, craignant, sur la foi d'anciennes prédictions, la venue du Messie, ordonna d'égorger tous les enfants nouveau-nés ; mais Joseph et Marie s'enfuirent en Egypte, et l'enfant divin échappa au massacre. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. Jésus passa le temps de sa jeunesse auprès de ses parents, partageant leurs travaux d'artisans. Cependant il avait déjà laissé entrevoir ce qu'il serait un jour : dès l'âge de douze ans, il discourut dans le temple avec les docteurs de la loi et les étonna par la sagesse de ses réponses. A trente ans il commença sa mission et s'annonça comme le fils de Dieu. Il se fit d'abord baptiser par saint Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain; puis il choisit douze disciples, connus depuis sous le nom d'apôtres, et parcourut avec eux les villes de la Judée, prêchant aux hommes la charité, l'amour de Dieu, l'attente d'une autre vie, donnant l'exemple de toutes les vertus et confirmant ses dogmes par une foule de miracles. Il changea l'eau en vin aux noces de Cana, rendit la santé aux malades, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, ainsi que Lazare. Les nouveaux dogmes qu'il enseignait et les réformes qu'il prescrivait soulevèrent contre lui les Pharisiens et les prêtres juifs. Ils l'accusèrent, devant le gouverneur romain Ponce-Pilate, de se dire roi des Juifs et de vouloir renverser le gouvernement établi ; en même temps ils séduisirent un de ses disciples, Judas, afin de se le faire livrer, et ils se saisirent de sa personne pendant qu'il était à Jérusalem, où il était venu pour faire la Pâque. Renvoyé par Pilate devant Caïphe, grand-prêtre des Juifs, il fut jugé par le sanhédrin, composé du prince des prêtres et des principaux magistrats, et fut condamné comme blasphémateur, pour s'être dit le *Fils de Dieu*. Il eut dès lors à subir toutes sortes d'outrages, fut battu de verges, puis attaché à une croix sur le Calvaire, et rendit l'âme après une longue et douloureuse passion, ayant supporté tant de tortures avec une résignation admirable et pardonnant à ses bourreaux. Il était dans la trente-troisième année de sa vie et dans la troisième de sa prédication. Sa mort fut accompagnée de plusieurs prodiges. Jésus ressuscita le troisième jour, comme il avait été prédit, et quoiqu'on eût mis des gardes auprès du tombeau ; il apparut ensuite à ses disciples, qu'il eut grand'peine à convaincre, et les chargea d'aller instruire tous les peuples. Quarante jours après sa résurrection, étant sur le mont des Oliviers, il s'éleva au ciel en présence de ses disciples. Le surnom de *Christ*, que l'on joint au nom de Jésus, est un mot grec qui signifie *oint* ou *sacré*. Les détails de la vie et des prédications de Jésus-Christ nous ont été conservés par les évangélistes. L'Eglise, outre le culte qu'elle rend chaque jour à Jésus-Christ dans le sacrifice de la Messe, a consacré plusieurs fêtes à la commémoration des principaux événements de sa vie (*Voy.* NOEL, EPIPHANIE, PAQUES, etc.); le jour de la *Fête-Dieu* (18 juin) lui est plus particulièrement consacré.

JÉSUS (congrégation de). *Voy.* JÉSUITES.

JEUPARANA, ou RIO DE MACHADO, riv. du Brésil (Mato-Grosso), prend sa source dans la comarque de Juruena, coule au N. O., et va se joindre au Madeira (Para) par 8° 10' lat. S. et 64° 40' long. O. : 450 kil. de cours.

JEUX FLORAUX, fêtes en l'honneur de la déesse Flore, furent instituées à Rome vers l'an 230 av. J.-C. Ces jeux commençaient avant la fin d'avril et se célébraient la nuit. Il y régnait une grande licence.

JEUX FLORAUX, institution littéraire établie à Toulouse, dans le but d'encourager la poésie et de dis-

tribuer des prix aux meilleures pièces de vers; les prix consistent en différentes *fleurs* d'or ou d'argent, telles que la violette, l'églantine, le souci, l'amarante. Cette institution fut fondée en 1322 par plusieurs poëtes qui se réunirent pour former ce qu'on appela le *Collége de la gaie science;* elle fut renouvelée vers 1500 par Clémence Isaure, et fut, en 1695, érigée en académie. Elle subsiste encore aujourd'hui.

JEUX ISTHMIQUES, NÉMÉENS, PYTHIQUES, OLYMPIQUES, etc. *Voy.* ISTHMIQUES, etc.

JEVER, ville du duché d'Oldenbourg, ch.-l. de cercle, à 60 kil. N. O. d'Oldenbourg ; 7,000 hab. Ancien château.

JEZABEL, reine célèbre par son impiété, était fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Elle détourna son mari du culte du vrai Dieu, établit le culte de Baal, et fit mourir un grand nombre de prophètes et de saints personnages. Jéhu, parvenu au trône, la fit jeter par les fenêtres de son propre palais à Jezraël et fouler aux pieds des chevaux, l'an 876 av. J.-C.

JEZRAEL, *Esdrelon*, ville de Palestine, dans la tribu de Zabulon, près des monts Gelboé, non loin des sources d'un ruisseau nommé aussi Jezraël, qui se rend dans le Jourdain. C'est là que périt Jézabel.

JEZZAR, pacha de Séid. *Voy.* DJEZZAR.

JHALAOUAN, province du Béloutchistan. *Voy.* DJALAOUAN.

JICSÉ, ville de l'Empire chinois (Thibet), à 250 kil. O. de L'hassa, ch.-l. de la province de Tsang: 23,000 familles.

JIGA-GOUNGGAR-DZOUNG, ville de l'Empire chinois (Thibet), par 29° 58' lat. N., 89° 8' long. E., à 90 kil. S. O. de L'hassa, dans l'Ouéï, sur l'Yaroudzangbo-tchou (Iraouaddy supér.): 20,000 maisons.

JIHON, fleuve d'Asie. *Voy.* DJIHOUN.

JIJELLI, ville d'Afrique (Algérie). *Voy.* DJIGELLI.

JIMENA, ville d'Espagne. *Voy.* XIMENA.

JIPARANA, riv. du Brésil. *Voy.* JEUPARANA.

JITOMIR, *Zytomiesrz* en polonais, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), par 26° 10' long. E., 50° 12' lat. N.; à 850 kil. S. O. de Moscou; 12,000 hab. (dont 10,000 Juifs); 2 évêchés, l'un grec, l'autre catholique. Chapeaux, tanneries; draps, soieries, toile, miel, suif, cire, vins, etc.

JIZDRA, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), ch.-l. d'un district de même nom, à 130 kil. S. O. de Kalouga, sur la Jizdra (affluent de l'Oca), près de son embouchure: 2,000 hab. Chanvre et huile de chanvre.

JOAB, général des armées de David, était par sa mère neveu de ce prince. Il anéantit le parti d'Isboseth, compétiteur du roi, défit en plusieurs rencontres les Syriens et les Jébuséens; mais il ternit sa gloire en faisant assassiner Abner, dont il craignait la rivalité. Il marcha contre Absalon révolté, le défit et le tua de sa propre main, malgré la défense de David. A la mort du roi, il prit parti pour Adonias contre Salomon; celui-ci, ayant eu le dessus, le fit massacrer, l'an 1001 av. J.-C.

JOACHAZ, roi d'Israël (848-832), était fils de Jéhu. Il signala le commencement de son règne par son impiété; mais ayant été vaincu par Hazaël, roi de Syrie, il s'humilia devant Dieu, et fut sauvé de sa ruine.

JOACHAZ, roi de Juda, fils de Josias, s'empara du trône l'an 608 av. J.-C., au préjudice de son frère aîné Joachim; mais, après trois mois de règne, il fut détrôné par Néchao, roi d'Egypte, qui plaça Joachim sur le trône.

JOACHIM ou ELIACIM, roi de Juda (608-597), et frère aîné de Joachaz, avait été frustré du trône par son frère : mais il y fut rétabli par Néchao, roi d'Egypte. Il se livra à l'impiété, et persécuta le prophète Jérémie, qui ne cessait de lui prédire les plus grands malheurs. Joachim fut en effet détrôné par Nabuchodonosor, contre lequel il s'était révolté.

JOACHIM OU JÉCHONIAS, successeur du précédent. *Voy.* JÉCHONIAS.

JOACHIM (saint), père de la sainte Vierge, a été mis au nombre des saints. On le fête le 20 mars.

JOACHIM, surnommé *le Prophète*, né en 1130 au bourg de Célico, près de Cosenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux, et devint prieur et abbé de l'abbaye de Sambuccino. Joachim quitta cette abbaye vers 1183, et alla demeurer à Flora, où il fonda une abbaye dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères auxquels il donna des constitutions qui furent approuvées par le pape Célestin III. Il mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'*Ouvrages*, Venise, 1516, in-fol. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1745.

JOACHIM (George), surnommé *Rhœticus*, parce qu'il était de la Valteline (dans l'ancienne *Rhétie*), enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Il avait embrassé le système de Copernic, et ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides* selon les principes de Copernic, et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie.

JOACHIM, électeurs de Brandebourg. *Voy.* BRANDEBOURG. — Roi de Naples. *Voy.* MURAT.

JOACHIMSTHAL, ville des États autrichiens (Bohême), à 20 kil. N. d'Elnbogen; 4,300 hab. Siége d'une administration et d'un tribunal des mines. Aux environs, mines d'argent, de zinc et de cobalt. Fonderies, tréfileries et autres usines.

JOAD ou JOIADA, grand-prêtre des Juifs sous Ochosias, réussit, avec le secours de Josabeth, son épouse, à soustraire à la fureur d'Athalie le jeune Joas, fils d'Ochosias, et dernier rejeton de la famille royale, et le plaça sur le trône, 870 av. J.-C.

JOANA, ville de l'île de Java, sur la côte N., à 490 kil. E. de Batavia, sur la Joana. Fort, factorerie hollandaise; commerce considérable.

JOANA, une des îles Comores. *Voy.* ANJOUAN.

JOANÈS, peintre espagnol. *Voy.* JUANÈS.

JOANICE ou JEAN, dit aussi *Calojean*, c.-à-d. *le beau Jean*, roi de Bulgarie (1196-1207), usurpa le trône sur les fils de Pierre son frère, et fit sanctionner cette spoliation par le pape. L'empereur Baudouin ayant refusé l'alliance de Joanice, celui-ci souleva contre lui les Grecs, le battit et le fit prisonnier à Andrinople, puis l'enferma à Ternove, où il mourut peu après. Joanice marcha ensuite contre Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique; forcé d'abord de renoncer à cette entreprise, il reprit les armes à la mort de ce prince (1207): il allait peut-être entrer dans Thessalonique, lorsqu'il mourut assassiné par un de ses généraux.

JOAS, roi de Juda, était le plus jeune des fils d'Ochosias. Il échappa au massacre qu'Athalie fit faire de la famille royale, et fut élevé dans le temple par le grand-prêtre Joad et par Josabeth, son épouse. Quand il eut 7 ans, Joad le fit reconnaître pour roi (870 av. J.-C.), et renversa du trône Athalie. Joas régna sagement tant que vécut Joad; mais à la mort de ce sage conseiller, il s'adonna à l'idolâtrie, et fit subir un cruel supplice à Zacharie, fils de son bienfaiteur. Il fut battu par Hazaël et tué peu après par ses propres sujets, l'an 831 av. J.-C.

JOAS, roi d'Israël de 832 à 817, fils et successeur de Joachaz, remporta quelques victoires sur Benadad, roi de Syrie, et défit Amasias, roi de Juda.

JOATHAN, roi de Juda, fils d'Osias, exerça d'abord les fonctions de la royauté quand son père fut frappé de la lèpre, puis succéda à son père en 752 et régna jusqu'en 737. Il fit fleurir le culte, battit les Ammonites et les Syriens, et fortifia Jérusalem.

JOB, personnage biblique, célèbre par sa pa-

tience, vivait dans la terre de Hus (que l'on place en Arabie) à une époque incertaine, mais qui paraît être antérieure à Moïse (vers le XVIIIe siècle av. J.-C.). Job se vit en un jour dépouillé de tous ses biens, privé de ses dix enfants, puis fut dévoré par une maladie affreuse : il supporta tous ces maux sans se plaindre. Touché de sa résignation, Dieu, qui n'avait voulu que l'éprouver, lui rendit la santé, doubla ses richesses, lui donna une nouvelle famille, et prolongea sa vie jusqu'à 140 ans. Un des livres de la Bible contient le récit des malheurs de Job, ses conversations avec ses amis sur la justice de Dieu et les paroles que le Seigneur lui adressa : c'est un des plus sublimes morceaux de la poésie hébraïque. On ne sait si l'histoire de Job est une allégorie ou une histoire véritable.

JOBIE, île de l'Australie, séparée de celle de Schouten par le détroit de même nom, est située par 134° long. E., 1° 30' lat. S. : 150 kil. sur 40.

JOCASTE, femme de Laïus, roi de Thèbes, et mère d'OEdipe. Dans la suite, elle épousa sans le connaître son propre fils OEdipe, qui la rendit mère de quatre enfants, Etéocle et Polynice, Antigone et Ismène. Ayant enfin découvert l'inceste qu'elle avait commis sans le savoir, elle se pendit de désespoir.

JOCONDE, *Jocundus*. *Voy*. GIOCUNDO.

JODAR, ville d'Espagne (Jaën), à 16 kil. S. E. d'Ubeda : 4,000 hab. Sparterie.

JODELLE (Etienne), sieur du Lymodin, auteur dramatique de l'école de Ronsard, né à Paris en 1532, mort en 1573, est le premier qui ait composé des tragédies imitées des Grecs, avec des chœurs : il fit en ce genre *Cléopâtre captive*, *Didon se sacrifiant;* il composa aussi une comédie en cinq actes, *Eugène*, ainsi que divers autres morceaux, et mérita de figurer dans la pléiade poétique de Charles IX. Ses vers sont boursouflés, et remplis de pointes et de jeux de mots. Ses *Œuvres et Mélanges poétiques* ont paru à Paris, 1574, in-4, et 1583, in-12.

JODRUM, nom latin de la ville de JOUARRE.

JOECHER (Chrétien-Théophile), savant biographe allemand, né à Leipsick en 1694, mort en 1758, étudia d'abord en médecine, puis s'appliqua à la théologie et à l'art oratoire, fit des cours de rhétorique de 1715 à 1730, dirigea le journal littéraire dit *Acta eruditorum* de 1721 à 1739, remplit les chaires de philosophie, puis d'histoire à Leipsick, et devint en 1742 bibliothécaire de l'université de cette ville. Son principal ouvrage est l'*Allgemeines Gelehrten-Lexikon* ou *Dictionnaire universel des Savants*, Leipsick, 1750, 4 vol. in-4, renfermant environ 60,000 articles, ouvrage d'une érudition immense. Ce *Dictionnaire* a depuis été complété par Dunckel, 1753-60; par Adelung, 1784, et par Rotermund, 1810.

JOEL, le 2e des 12 petits prophètes, fit ses prédictions vers l'an 700 avant J.-C., sous le règne d'Ezéchias ou de Manassé. On a de lui trois chapitres dans lesquels il prédit la captivité de Babylone, la descente du St-Esprit et le jugement dernier.

JOEL ou JUHEL, duc de Bretagne. *Voy*. BRETAGNE.

JOFFREDY, GEOFFROI ou JOUFFROY, cardinal, né en Franche-Comté au commencement du XVe siècle, prit de bonne heure l'habit religieux et s'éleva rapidement aux premières dignités de l'Eglise. Lors de l'avénement de Louis XI (1461), il était déjà évêque d'Arras et sollicitait le chapeau de cardinal : le pape Pie II, qui voulait abolir la *Pragmatique Sanction*, sur laquelle reposaient les libertés de l'église gallicane, lui promit la pourpre romaine s'il pouvait déterminer Louis XI à supprimer cet acte. Il y parvint en effet et obtint en récompense l'évêché d'Alby, outre le titre de cardinal. Toutefois le parlement s'opposa à cette mesure et refusa d'enregistrer l'arrêt d'abolition. Joffredy mourut en 1473. Investi de la confiance de Louis XI, il avait été chargé par lui de plusieurs missions politiques.

JOGUIS, espèce de religieux ou pèlerins de l'Inde, courent de pays en pays, vivant d'aumônes et se soumettant aux austérités les plus rigoureuses.

JOHANN-GEORGENSTADT, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 44 kil. S. E. d'Alt-Chemnitz; 2,650 hab. Dentelles, jouets de bois. Aux environs, argent, étain, plomb, fer, cobalt, bismuth.

JOHANNISBERG, ville du duché de Nassau, à 17 kil. O. de Mayence, sur une montagne; 700 hab. Château. Vignobles célèbres qui produisent le meilleur vin du Rhin. Ces vignobles appartenaient autrefois à l'évêque de Fulde; ils devinrent ensuite la propriété du prince d'Orange, puis du maréchal Kellermann (1807). L'empereur d'Autriche les acheta pour les donner au prince de Metternich, en 1816. — Les environs de Johannisberg ont été le théâtre d'une victoire remportée par Louis-Joseph, prince de Condé, pendant la guerre de Sept-Ans.

JOHANNISBURG, ville des Etats prussiens (Prusse orientale), ch.-l. de cercle, à 110 kil. S. O. de Gumbinnen; 1,800 hab. — Le cercle de Johannisburg compte 27,000 hab. On y élève beaucoup de bestiaux.

JOHANNOT (Alfred), peintre français, né en 1803, mort en 1837, s'était déjà fait connaître par de beaux ouvrages (entre lesquels on remarque : l'*Arrestation du marquis de Crespière*; *François I prisonnier à Madrid visité par Charles-Quint*), lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Il partageait la réputation de son frère Tony Johannot, pour la composition des vignettes.

JOHN, forme anglaise du nom JEAN.

JOHN-BULL (c.-à-d. *Jean Taureau*), surnom sous lequel on désigne familièrement le peuple anglais. Selon les Anglais, ce nom fait allusion à la probité simple et droite qui distingue l'homme du peuple en Angleterre et qui se cache sous des dehors rudes et grossiers.

JOHNSON (Samuel), célèbre littérateur anglais, né en 1709 à Lichtfield (Warwick), fils d'un pauvre libraire, eut longtemps à combattre la misère. Il fut d'abord répétiteur dans une école, puis voulut élever lui-même un pensionnat et perdit le peu qu'il avait. Il se fit alors traducteur à gages, et rédigea en même temps dans un journal les séances du Parlement (1740-43). Il commença à se faire remarquer par sa satire de *Londres* (1738), et fut chargé en 1747, par une société de libraires, de rédiger un *Dictionnaire de la langue anglaise*. Ce grand ouvrage, que l'on regarde comme le modèle du genre, ne parut qu'en 1755. En même temps qu'il y travaillait, Johnson publiait le *Rambler* ou *Rôdeur* (1750 et années suivantes), journal littéraire et moral qui eut un grand succès. Il le fit suivre en 1758 d'un autre ouvrage du même genre, l'*Idler* (*le Fainéant*). Il fit paraître en 1759 *Rasselas ou le Prince d'Abyssinie*, roman moral qu'il composa en huit jours afin d'avoir l'argent nécessaire pour faire enterrer sa mère. Il donna en 1762 une édition de Shakespeare fort estimée, et composa à 70 ans, de 1779 à 1781, la *Vie des poëtes anglais*, l'un de ses meilleurs ouvrages. Il mourut en 1784. Il avait obtenu à la fin de sa vie une pension, et il passa ses dernières années dans l'aisance. — Johnson était un homme maladif et morose; ses écrits portent quelquefois l'empreinte de son humeur. C'est du reste un des écrivains les plus purs et les plus élégants de l'Angleterre. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies à Londres par Hawkins, 1787, 11 vol. in-8, et par Murphy, 1796 et 1816, 12 vol. in-8. On a souvent réimprimé le *Dictionnaire*. On a traduit en français *Rasselas*, 1768, et des *Morceaux choisis du Rôdeur*, 1785.

JOHNSON (Thomas), érudit anglais, né dans le

comté d'Oxford vers 1675, mort vers 1750, fut employé à l'école d'Eton, puis tint une école à Brentford. Il a donné de bonnes éditions de *Sophocle*, Oxford, 1705, de *Gratius* (*De Venatione*), etc.

JOHNSON (BEN-). *Voy.* JONSON.

JOHNSTOWN, ville d'Écosse (Renfrew), à 6 kil. O. de Paisley; 4,500 hab. Filature de coton. — Ville des États-Unis (New-York), à 55 kil. N. O. d'Albany, ch.-l. d'une commune qui a 7,000 hab.

JOHORE, roy. et ville de la presqu'île de Malacca. *Voy.* DJOHORE.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs. *Voy.* JOAD.

JOIGNY, *Jovinium*, *Joviniacum*, ville de France (Yonne), ch.-l. d'arrondissement, dans l'ancienne Bourgogne, à 24 kil. N. O. d'Auxerre, sur l'Yonne; 5,494 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége communal; château (bâti par le cardinal de Gondi), église Saint-Jean, beau quai. Fabrique d'eaux-de-vie, blanc d'Espagne, tanneries et tuileries. Commerce actif en vins estimés et en charbon. Patrie de Ferrand, peintre en émail. — On attribue la fondation de Joigny à Flavius Jovinius, préfet de la milice romaine dans les Gaules, qui lui aurait donné son nom : elle devint au moyen âge le ch.-l. d'un comté particulier. — L'arr. de Joigny a 9 cantons (Aillant-sur-Tholon, Bleneau, Brienon, Cerisiers, Charny, Saint-Fargeau, Saint-Julien-du-Sault, Villeneuve-le-Roi, plus Joigny), 110 communes et 90,553 hab.

JOINVILLE, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 15 kil. S. O. de Vassy, sur la Marne · 3,137 hab. Vaste et beau château. Filature de coton, usine à fer, serges, toile, etc. — Un traité fut conclu à Joinville le 2 février 1585 entre le roi d'Espagne et les Ligueurs, portant que si Henri III mourait sans enfant mâle, le cardinal de Bourbon serait appelé a lui succéder à l'exclusion de tout prince hérétique.— Cette ville était le ch.-l. du ci-devant Vallage, dans l'ancienne Champagne : c'était jadis une baronnie qui fut possédée au XIIIe siècle par Jean Geoffroy, sire de Joinville (*Voy.* ci-après). Henri II érigea cette baronnie en principauté en faveur de François, duc de Guise : la principauté échut par succession en 1688 à mademoiselle de Montpensier, qui la donna en mourant à Philippe, duc d'Orléans, dans la famille duquel elle est restée. — Le titre de prince de Joinville est auj. porté par le troisième fils du roi Louis-Philippe.

JOINVILLE (Jean, sire de), historien français, né vers 1223, d'une ancienne famille de Champagne, mort vers 1317, fut d'abord attaché comme sénéchal à Thibaut, comte de Champagne, puis comme ami et conseiller au roi Louis IX. Il accompagna Louis dans sa première croisade, combattit à ses côtés avec courage, partagea sa captivité, et lui inspira par sa franchise et la sagesse de ses conseils une si vive amitié, que ce bon roi ne voulut plus qu'il le quittât. De retour en France, il lui donna une pension, l'admit à sa table, et souvent il le chargeait de l'aider à rendre la justice à ses sujets. Joinville nous a laissé des *Mémoires* sur Louis IX ; c'est un ouvrage plein de naïveté et de charme, où nous voyons le saint roi dans toute sa grandeur chrétienne. On estime surtout l'édition qu'en a donnée Ducange, 1668, in-fol. En 1761, il en a paru une nouvelle édition d'après un manuscrit inconnu à Ducange.

JOLOFS, peuple d'Afrique. *Voy.* GHIOLOFS.

JOLY (Claude), né en 1607 à Paris, mort en 1700, fut d'abord avocat, puis chanoine de Notre-Dame. Il suivit le duc de Longueville aux conférences de Munster, et lui fut très utile par ses avis. Ensuite il voyagea à Rome, et de retour en France, il fut official et grand-chantre de l'église de Paris. On distingue parmi ses écrits, outre plusieurs savants ouvrages de théologie, un *Recueil des Maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1652, ouvrage où l'auteur parle hardiment des droits des peuples, et qui fut brûlé par la main du bourreau. Cl. Joly était petit-neveu d'Antoine Loisel, et donna une édition des *Opuscules* de cet auteur.

JOLY (Guy), neveu du précédent, conseiller du roi au Châtelet et syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, fut longtemps secrétaire et confident du cardinal de Retz ; il finit par se brouiller avec lui, et s'attacha au parti de la cour. Il a laissé des *Mémoires historiques* (de 1648 à 1665), qui sont en quelque sorte la contre-partie de ceux du cardinal de Retz (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12).

JOLY DE FLEURY (Guillaume-François), magistrat, né à Paris en 1675, mort en 1756. Il fut pourvu en 1700 de l'office d'avocat-général à la cour des aides, et y réunit en 1704 celui d'avocat-général au parlement de Paris; il remplaça en 1717 d'Aguesseau comme procureur-général au parlement, et se démit de cette charge en 1746. Il déploya dans ces fonctions une capacité, une éloquence, un zèle et une intégrité qui l'ont placé au rang des plus illustres magistrats.

JOLY (Marc-Antoine), auteur comique, né à Paris en 1672, mort en 1753, était fils d'un traiteur. Il sentit son talent se révéler à lui en entendant lire un conte de madame de Murat, pendant qu'il servait à table. On a de lui : *l'École des Amants*, 1718; *la Femme jalouse*, 1726, etc. Il fut nommé en 1753 censeur royal.

JOLY (Philippe-Louis), ecclésiastique, né à Dijon en 1680, mort vers 1755, a publié des *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, 1748 : un *Traité de la versification française*, dans l'édition du *Dictionnaire* de Richelet publiée en 1751.

JOLY (Joseph-Romain), dit *le Père Joly*, capucin, né en 1715 à Saint-Claude en Franche-Comté, mort en 1805, a écrit un grand nombre d'ouvrages médiocres de théologie, d'histoire, de littérature, entre autres : *Histoire de la prédication*, 1767; *Conférences sur les mystères*, 1771 ; *Dictionnaire de morale*, 1772 : *la Géographie sacrée*, 1784 ; *la Franche-Comté ancienne et moderne*, 1779, et un poëme ridicule en 12 chants, intitulé *l'Égyptiade, ou Voyage de saint François d'Assise en Égypte*.

JOMANES, auj. *Djemnah*, rivière de l'Inde ancienne, un des grands affluents du Gange, tombait dans ce fleuve à Palibothra.

JOMELLI (Nicolo), compositeur italien, né en 1714 à Aversa (roy. de Naples), mort en 1774, alla successivement à Rome (1740), à Vienne (1749), à Stuttgard (1753), fut applaudi partout et revint dans sa patrie, où il termina ses jours. On a de lui un nombre infini de motets, et plus de 40 opéras, parmi lesquels on admire surtout : *Sémiramis*, *Vologèse*, *Énée*, *Démophoon*, *la Clémence de Titus*, *Alexandre aux Indes*, etc.

JONADAB, fils de Réchab, chef d'une secte qui prit de lui le nom de Réchabites, se distingua par ses austérités, défendit à ses disciples de faire usage du vin, de rien posséder en propre, de cultiver les champs. Il vivait sous Jéhu, vers 860 av. J.-C.

JONAS, l'un des petits prophètes, vivait vers l'an 800 av. J.-C., sous Jéroboam II. Chargé par le Seigneur d'annoncer aux Ninivites la destruction de leur ville, il négligea de s'acquitter de cette mission dangereuse, s'enfuit à Joppé, et s'y embarqua pour Tarse. Mais le vaisseau ayant été assailli par une horrible tempête en punition de sa désobéissance, il se reconnut coupable et fut jeté dans la mer. Une baleine le reçut, le garda trois jours dans son ventre, et le vomit ensuite sur le rivage. Jonas, miraculeusement rendu à la vie, courut à Ninive, et fit entendre ces terribles paroles dans toute la ville : « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Cepen-

dant, les Ninivites ayant fait pénitence, Dieu leur pardonna. Jonas murmura contre cette indulgence; mais Dieu lui fit voir l'injustice de ses plaintes, et le consola. On croit qu'il mourut à Geth-eppher, vers l'an 761 av. J.-C.

JONATHAN-BEN-UZIEL, rabbin qui vivait vers le Ier ou le IIe siècle de l'ère chrétienne, est auteur du *Targum*, un des ouvrages les plus savants des Juifs; c'est une version ou une paraphrase chaldaïque de la plupart des livres de l'Écriture. Les Talmudistes le font vivre dans le Ve siècle av. J.-C. La meilleure édition du *Targum* est celle de Buxtorf le père, Bâle, 1620.

JONATHAS, un des fils de Saül, célèbre par son amitié pour David, ainsi que par sa valeur. Pressé par le besoin à la suite d'une bataille contre les Philistins, il mangea d'un rayon de miel que le hasard lui offrit; il fut sur le point d'être mis à mort par son père pour ce fait, parce que ce prince avait juré de faire mourir quiconque mangerait avant la fin du jour: mais le peuple obtint sa grâce. Jonathas fut tué avec son père à la bataille de Gelboé.

JONATHAS MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

JONCOURT (Élie DE), ministre protestant, né vers 1700 à La Haye, où il mourut vers 1770, professa longtemps la philosophie. Il a publié un grand nombre de traductions du latin et de l'anglais, entre autres: *Éléments de philosophie* de S' Gravesande, Leyde, 1746, 2 vol. in-4; *Éléments de la philosophie newtonienne* de Pemberton, Amsterdam, 1755, in-8; *Dialogues des morts* de Lyttleton, La Haye, 1760, in-8.

JONES (Inigo), célèbre architecte, surnommé *le Vitruve de l'Angleterre*, né à Londres en 1572, mort en 1651, visita, en compagnie du comte de Pembroke, la France, l'Allemagne et l'Italie pour se perfectionner dans son art, et s'arrêta surtout à Vicence pour étudier les chefs-d'œuvre de Palladio. Il remplit les fonctions de surintendant des bâtiments de la couronne sous Jacques I et Charles I, et resta toujours attaché aux Stuarts. Ses principaux travaux sont: le portique de Saint-Paul à Londres, la Bourse, l'hôpital de Greenwich, la Salle des Banquets de Whitehall. On a publié une collection de dessins de ses ouvrages, Londres, 1776.

JONES (Paul), intrépide marin anglais au service des Américains, né en Écosse vers 1736. Révolté, dit-on, des cruautés que commettaient les Anglais contre les prisonniers anglo-américains, il alla prendre du service chez ceux-ci et devint un des plus redoutables adversaires de sa patrie. Il osa faire une descente à New-Haven, sur les côtes de l'Angleterre, en 1777, s'empara du fort et emmena plusieurs vaisseaux marchands. En 1779, il força avec un seul bâtiment deux frégates anglaises à se rendre. Venu en France après ce combat héroïque, il y fut reçu avec enthousiasme. Il mourut à Paris en 1792. Il a laissé des *Mémoires*.

JONES (William), savant orientaliste, né à Londres en 1746, mort à Calcutta en 1794, fils d'un professeur de mathématiques, se fit remarquer à l'école d'Harrow et à Oxford par sa précocité; il conçut dès l'âge de 18 ans le goût des langues orientales en apprenant l'arabe avec un Syrien d'Alep qui se trouvait à Londres. Il fut pendant plusieurs années précepteur du comte Spencer, puis il se fit recevoir avocat (1770), et exerça quelque temps avec succès cette profession, tout en consacrant ses loisirs à la littérature orientale. Il fut nommé en 1783 juge à la cour suprême de Calcutta, ce qui lui permit de concilier ses goûts littéraires avec ses devoirs; il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Il avait fondé en 1784 à Calcutta une société savante qui a puissamment contribué aux progrès des recherches sur l'Asie. D'une érudition prodigieuse, Will. Jones savait vingt langues, entre autres l'arabe, le persan et le sanscrit. Il a exécuté de vastes travaux qui semblaient exiger le concours de plusieurs savants. Il a traduit du persan l'*Histoire de Nadir-Chah*, 1770; de l'arabe, les *Moallakats*, recueil des sept plus anciens poëtes arabes, 1782; du sanscrit, *Sacontala* ou *l'Anneau fatal*, drame hindou de Kalidasa, Calcutta, 1789; le *Code de Menou*, qui contient toute la législation des Hindous, Calcutta, 1794. Il avait entrepris une vaste compilation des lois de l'Inde qui a été publiée après sa mort par Colebrooke sous le titre de *Digeste des lois hindoues*, Calcutta, 1800. W. Jones a laissé en outre une foule de dissertations scientifiques et littéraires. Ses œuvres ont été publiées par sa veuve, Londres, 1799, 6 vol. in-4 ou 13 vol. in-8. On a traduit en français une Dissertation de W. Jones sur la littérature orientale, 1771.

JONGHE ou JONGIUS. *Voy.* JUNGIUS.

JONGLEURS, *Joculatores*. *Voy.* TROUBADOURS.

JONKOEPING ou INKOEPING, ville de Suède (Gothie), ch.-l. de la prov. de même nom, à 31 kil. S. O. de Stockholm; 3,000 hab. — La prov. de Jonkœping, bornée au N. par celles de Skaraborg et de Linkœping, à l'E. par cette dernière et la province de Calmar, au S. par celle de Kronoberg, et à l'O. par celles d'Elfsborg et de Hallstadt, a 13,800 kil. carrés, et compte 130,000 hab.

JONQUIÈRES, ville de France (Vaucluse), à 9 kil. E. d'Orange; 2,075 hab.

JONSIUS (Jean), savant allemand, né en 1624 dans le Holstein, mort en 1659, enseigna quelque temps à Kœnigsberg et à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui: *De scriptoribus historiæ philosophicæ* (tableau de toutes les sectes anciennes et modernes tracé avec exactitude et précision), et des dissertations, *De ordine librorum Aristotelis*, *De historia peripatetica*, etc.

JONSON (Benjamin), dit vulg. *Ben Jonson*, l'un des meilleurs poëtes dramatiques anglais, né à Londres, en 1574, d'un pauvre ecclésiastique protestant, fut successivement dans sa jeunesse maçon, soldat, puis comédien; il eut peu de succès comme acteur, et quitta la scène à 24 ans pour se faire auteur. Encouragé par Shakespeare, il composa un grand nombre de pièces de genres très divers, qui pour la plupart eurent du succès. Il obtint en 1619 le titre de poëte lauréat. Il mourut en 1637, dans un état de misère qu'il devait à son peu de conduite. On écrivit sur son tombeau ce bref panégyrique: *O rare Ben Jonson*. On a de lui des tragédies, entre autres *Séjan*, *Catilina*; des comédies en très grand nombre, parmi lesquelles on remarque *Volpone* (*le Renard*), *la Femme taciturne*, *l'Alchimiste*, des farces, des épigrammes, etc. Il brillait par l'esprit, mais il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur satirique. Il publia en 1616 une édition de ses œuvres, 4 vol. in-fol. La plus complète est celle de W. Gifford, Londres, 1816, 9 vol. in-8.

JONSTON (Jean), naturaliste et médecin, né en 1603 à Sambter près de Lissa (Posnanie), d'une famille originaire d'Écosse, mort en 1675 en Silésie, visita toute l'Europe et écrivit des *Histoires des Poissons*, *des Oiseaux*, *des Insectes*, *des Quadrupèdes*, *des Arbres*, etc., en latin, Hambourg, 1650, 2 vol. in-fol., et beaucoup d'ouvrages de médecine, réimprimés en 10 tomes in-fol., de 1755 à 1768.

JONZAC, ch.-l. d'arrondissement (Charente-Inférieure), sur la Seugne, à 35 kil. S. E. de Saintes: 2,514 hab. Tribunal de première instance. Fabriques de gros lainages; commerce de grains, eaux-de-vie, bestiaux, volailles estimées. — L'arrondissement de Jonzac a 7 cantons (Archiac, Mirambeau, Montendre, Montguyon, Montlieu, Saint-Genis, plus Jonzac), 120 communes et 82,936 hab.

JOONER, ville de l'Inde. *Voy.* DJOUNIR.

JOPPÉ, ville de Palestine. *Voy.* JAFFA.

JORAM, roi de Juda, de 880 à 877 av. J.-C., fils de Josaphat, ne se signala que par son impiété et ses crimes. Il épousa l'impie Athalie qui l'entraîna au mal, et par ses conseils fit mettre à mort ses frères ainsi que la plupart des grands du royaume. Les Iduméens, les Philistins, les Arabes, l'attaquèrent tous à la fois et mirent ses états à feu et à sang. Il périt d'une maladie horrible.

JORAM, roi d'Israël, de 887 à 876 av. J.-C., fils d'Achab, et frère d'Ochosias, se signala aussi par son impiété. Il fut en guerre avec les Syriens. Assiégé dans Samarie par Benadad, leur roi, il était sur le point de se rendre, lorsque les troupes ennemies, saisies d'une terreur panique, se dispersèrent tout à coup. Il fut blessé au siége de Ramoth de Galaad : pendant qu'il se faisait soigner à Jezraël, Jéhu se révolta contre lui, et le tua d'un coup de flèche.

JORAT, chaîne de montagnes de la Suisse, s'étend dans les cantons de Vaud et de Fribourg, sur une longueur de 65 kil. *Voy.* ALPES.

JORDAENS (Jacques), peintre de l'école flamande, né en 1594 à Anvers, mort dans la même ville en 1678, fut élève de Van Ort et de Rubens. Il avait une grande vigueur de coloris, une entente parfaite du clair-obscur, et beaucoup de facilité pour le travail; mais il se borne le plus souvent à l'imitation servile de la nature et n'a rien d'idéal. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Le musée du Louvre possède de cet artiste *les Quatre Évangélistes*, *Le Roi boit*, et *le Concert de famille*. Il a gravé lui-même quelques-uns de ses tableaux.

JORDAN (Camille), vertueux citoyen, né à Lyon en 1771, mort en 1821, prit part au soulèvement de Lyon contre le régime de la terreur, et fut forcé d'émigrer jusqu'au 9 thermidor. En 1791 il fut nommé au Conseil des Cinq-Cents, et fit à cette assemblée un rapport célèbre sur la liberté des cultes. Il fut obligé de s'exiler de nouveau au 18 fructidor. Il rentra en France en 1800, et s'y livra à l'étude des lettres et de la philosophie. Sous la restauration, il fut appelé à la Chambre des Députés, puis au Conseil d'état, d'où ses opinions libérales le firent exclure en 1819. Il siégeait sur les bancs de l'opposition, et se montra toujours zélé partisan d'une sage liberté. On a de Camille Jordan : *Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8; *la Loi et la Religion vengées*, Paris, 1792, in-8; *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802, in-8; *la Session de* 1817, etc. Paris, 1818, in-8. Il a inséré dans *l'Abeille*, en 1820 et 1821, quelques fragments traduits de Schiller et de Klopstock.

JORDANE, peintre italien. *Voy.* GIORDANO (Luc).

JORDANS, peintre d'Anvers. *Voy.* JORDAENS.

JORHAUT, ville de l'Inde. *Voy.* DJORHAT.

JORNACUM, nom latin d'*Irnis* ou *Giornico*, bourg de Suisse. *Voy.* GIORNICO.

JORNANDES, historien, Goth de nation, et notaire du roi des Alains, embrassa le christianisme, et devint évêque de Ravenne vers l'an 552. Il est auteur d'une *Histoire des Goths, De Gothorum origine et rebus gestis*, qui va jusqu'au règne de Vitigès, et d'un traité *De origine mundi*, abrégé chronologique de l'histoire universelle. L'*Histoire des Goths* a été publiée avec Cassiodore par Guillaume Fournier, Paris, 1558, et a été traduite en français par Drouet de Maupertuis, 1703. Le *De Origine mundi* a été publié par B. Rhenanus, Bâle, 1531, in-fol.

JORQUERA, ville d'Espagne (Cuença), à 31 kil. N. E. de Chinchilla; 3,260 hab. Toiles et fil.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joad, était fille de Joram, roi de Juda. *Voy.* JOAD.

JOSAPHAT, roi de Juda de 904 à 880 av. J.-C., fut un des princes les plus pieux et les plus sages du royaume de Juda, et fut en récompense délivré miraculeusement par le Seigneur de ses ennemis les Ammonites et les Moabites. L'Écriture ne lui reproche que de s'être allié à Achab pour faire la guerre au roi de Syrie, et d'avoir marié Joram, son fils, à Athalie, fille de Jézabel. — On a donné le nom de *vallée de Josaphat* à une vallée voisine de Jérusalem, que l'on place entre cette ville à l'E. et la montagne des Oliviers à l'O.; elle est arrosée par le torrent de Cédron et a près de 30 kil. de long. C'est là que Josaphat défit les Moabites et leurs alliés. Selon la tradition, c'est dans cette vallée qu'aura lieu le jugement dernier. On la nomme aussi vallée de *Cédron* ou de *Siloé*.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, était l'objet de la prédilection de son père. Ses frères, jaloux de lui, le livrèrent à des marchands ismaélites, qui eux-mêmes le vendirent à Putiphar, un des principaux officiers de Pharaon, roi d'Égypte. Putiphar le mit à la tête de sa maison, et lui témoigna la plus grande confiance. Mais bientôt Joseph, ayant refusé de répondre aux vœux criminels de l'épouse de Putiphar qui avait conçu pour lui une violente passion, se vit accusé par cette femme d'avoir voulu la séduire, et son maître abusé le fit mettre en prison. Là, Joseph, inspiré par une sagesse divine, expliqua les songes de deux prisonniers qui étaient enfermés avec lui (le pannetier et l'échanson du roi), en leur annonçant leur destinée prochaine, et ses prédictions s'accomplirent. Pharaon, instruit de ces succès, le manda pour lui demander l'interprétation d'un songe effrayant qu'il avait eu lui-même, et que personne ne pouvait expliquer. Joseph lui prédit alors 7 années de disette précédées de 7 années d'abondance. Pharaon, charmé de sa sagesse, le fit son premier ministre, et le chargea de mettre en réserve le superflu des premières années pour l'époque de la disette. Quand ce temps fut venu, Jacob, qui manquait aussi de grains, envoya ses fils en Égypte pour en acheter. Joseph se fit alors reconnaître d'eux, leur pardonna, les appela en Egypte avec leur père, et leur fit donner par Pharaon la terre de Gessen. Il gouverna longtemps l'Egypte, et mourut âgé de 110 ans, laissant deux fils, Manassé et Ephraïm, qui avaient été adoptés par Jacob, et qui chacun donnèrent leur nom à une des douze tribus. Joseph vécut, selon la chronologie vulgaire, de 1745 à 1635 av. J.-C.; selon l'*Art de vérifier les dates*, de 2113 à 2003.

JOSEPH (saint), époux de Marie, et père nourricier de Jésus, était de la race de David. Il vivait à Nazareth dans une grande pauvreté et exerçait le métier de charpentier, ou selon d'autres de serrurier. Lorsque Marie devint enceinte, il voulut la répudier; mais instruit par un ange du mystère de l'incarnation, il consentit à la garder et à élever son enfant : il n'eut jamais aucun commerce avec elle. Il sauva Jésus enfant, en l'emmenant en Égypte. L'Eglise célèbre sa fête le 19 mars.

JOSEPH D'ARIMATHIE, riche habitant de Jérusalem, et disciple zélé du Christ, redemanda son corps à Pilate après la passion et l'ensevelit dans son jardin. Selon des traditions populaires fort répandues au moyen âge, Joseph d'Arimathie serait venu par mer de Judée en Provence, et serait passé de là dans la Grande-Bretagne, où il aurait prêché la foi et apporté le saint Gréal. *Voy.* GRÉAL.

JOSEPH (FLAVIUS), historien juif. *Voy.* JOSÈPHE.

JOSEPH Ier, empereur d'Allemagne, fils de Léopold I, né en 1678, fut proclamé roi de Hongrie en 1689, roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial en 1705. La guerre de la succession d'Espagne était alors commencée : Joseph soutint avec force les intérêts de son frère Charles, contre Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ses troupes commandées par le prince Eugène,

remportèrent de grandes victoires sur les Français, à Turin (1706) et à Malplaquet (1709); mais la mort ne lui permit pas de voir la fin de cette guerre. Joseph I apaisa par les voies de la douceur des révoltes qui avaient éclaté en Hongrie, sut faire choix de bons ministres et de bons généraux, et les récompensa noblement. Il mourut en 1711, et eut pour successeur son frère Charles.

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, né en 1741, était fils de l'empereur François I de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche. Il fut élu roi des Romains en 1764, et nommé empereur en 1765, à la mort de son père; mais ce ne fut là qu'un titre honorifique: Marie-Thérèse conserva le pouvoir et il ne gouverna réellement qu'à dater de la mort de cette princesse, en 1780. Ami des innovations, il porta coup sur coup des lois qui changeaient la discipline ecclésiastique, supprimaient des couvents, etc. Les prières du pape Pie VI, qui se rendit même près de lui en Allemagne, ne purent l'arrêter dans ces réformes. En 1787 il fit alliance avec l'impératrice Catherine II contre les Turcs; il échoua d'abord devant Belgrade, et vit ses ennemis s'avancer, sous la conduite du grand-visir Youssouf-Pacha, jusque dans le cœur de ses états. Cependant le feld-maréchal Laudon rétablit ses affaires, et força même Belgrade à capituler; mais l'insurrection des Pays-Bas contre son autorité, et la révolution de France, qui menaçait si cruellement sa sœur Marie-Antoinette, le jetèrent dans une tristesse profonde qui le conduisit au tombeau. Il mourut en 1790.

JOSEPH OU JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, fils et successeur de Jean V, monta sur le trône à 35 ans, en 1750. Un tremblement de terre qui engloutit une partie de Lisbonne (1755), l'expulsion des Jésuites du royaume, à la suite d'une conspiration contre les jours du roi, dans laquelle, dit-on, avaient trempé des membres de cet ordre (1759), la publication d'un édit pour abolir l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal (1773), tels furent les principaux événements de ce règne. Joseph eut pour principal ministre le marquis de Pombal. Par les conseils de ce sage ministre, les études furent restaurées, le commerce et l'industrie furent encouragés, et le pouvoir de l'inquisition diminué. Joseph I mourut en 1777.

JOSEPH (François LECLERC DU TREMBLAY, dit *le P.*), confident du cardinal de Richelieu, né à Paris en 1577, servit quelque temps avec distinction dans l'armée, puis tout à coup quitta le monde (1599) pour se faire capucin. Il entreprit des missions en diverses provinces de France, et parvint aux premiers emplois de son ordre. Il eut occasion de se faire remarquer de Richelieu, qui lui confia plusieurs missions du plus haut intérêt, et il lui rendit à son tour de grands services. Lorsque ce ministre fut exilé à Avignon, ce fut le père Joseph qui vint à bout de le faire rappeler, et depuis lors Richelieu en fit son unique confident: il l'emmena avec lui à La Rochelle, le fit entrer au conseil d'état et le chargea des affaires les plus épineuses. Il mourut en 1638. Richelieu le soigna lui-même dans ses derniers moments, et s'écria en apprenant sa mort: « J'ai perdu mon bras droit. » Il avait inutilement tenté de le faire nommer cardinal.

JOSÈPHE, *Josephus*, historien et général juif, issu de la famille des Macchabées, né à Jérusalem l'an 137 de J.-C., était de la secte des Pharisiens. Nommé gouverneur de la Galilée par ses compatriotes insurgés contre les Romains, l'an 67, il soutint dans Jotapate un long siége contre Vespasien et Titus. S'étant enfin rendu au premier, il lui prédit son élévation à l'empire, et se concilia son amitié. Vespasien et Titus l'emmenèrent à Rome et lui firent une pension considérable. On croit qu'il mourut à Rome l'an 95. Josèphe a écrit l'*Histoire de la guerre des Juifs*, ouvrage dont Titus faisait le plus grand cas; cette histoire fut rédigée d'abord en syriaque, puis en grec. On a en outre de lui les *Antiquités judaïques* en vingt livres: c'est l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; sa propre *Vie;* deux livres *contre Apion*, adversaire des Juifs; un *Éloge des sept Macchabées martyrs;* tous ces ouvrages sont écrits en grec. La clarté et l'élégance du style de Josèphe lui ont fait donner par saint Jérôme le surnom de *Tite-Live de la Grèce.* On estime l'édition de ses œuvres donnée par Sig. Havercamp, avec la traduction latine de Jean Hudson, Amsterdam, 1726. Elles ont été traduites en français par Arnaud d'Andilly, Amsterdam, 1681, et par le père Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4.

JOSÉPHINE (l'impératrice), née en 1761 à la Martinique, était fille du comte Tascher de la Pagerie, et fut mariée, étant encore très jeune, au vicomte de Beauharnais, dont elle eut deux enfants, Eugène et Hortense de Beauharnais. Après avoir vu son mari traîné à l'échafaud, elle fut elle-même incarcérée et ne dut sa liberté qu'à Tallien. Elle ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur son libérateur, puis sur le directeur Barras. Amenée devant le général Bonaparte pour lui demander une grâce, elle lui inspira le sentiment le plus tendre et consentit à lui donner sa main. Elle partagea la haute fortune de son époux, monta sur le trône avec lui et reçut le titre d'impératrice; elle n'usa de son pouvoir que pour faire le bien, et se fit universellement aimer; on lui reproche seulement une prodigalité peu réfléchie. Napoléon, n'ayant point d'enfant de son union avec elle, crut devoir la répudier. Le divorce fut prononcé en 1809. Joséphine supporta avec résignation cette séparation cruelle; elle se retira à la Malmaison, où elle mourut en 1814, peu après la chute de l'empereur.

JOSEPHINOS, nom donné en Espagne aux Français et aux Espagnols partisans de Joseph, frère de Napoléon, que celui-ci avait fait roi d'Espagne en 1807. On les appelait aussi *Afrancesados.*

JOSEPHSTADT, anciennement *Pless*, ville des Etats autrichiens (Bohême), à 15 kil. N. de Kœnigingrætz; 1,500 hab. Toile de coton; aiguilles. Elle reçut son nouveau nom (1780) en l'honneur de Joseph II.

JOSEPPIN (LE), *Césari Giuseppino*, peintre célèbre, né en 1560 à Arpino, était fils d'un peintre d'enseignes, et fut d'abord au service des peintres qui travaillaient aux embellissements du Vatican. Ceux-ci, s'étant aperçus que souvent le jeune Giuseppino exécutait seul et de lui-même des dessins et des peintures très remarquables, le présentèrent au pape, qui lui fit donner des leçons de peinture. Le Joseppin devint bientôt un des plus habiles artistes de Rome; Clément VIII le nomma directeur de St-Jean-de-Latran. Il avait une facilité prodigieuse; mais, par cette facilité même, il contribua à propager le faux goût. Le Joseppin mourut à Rome en 1640. Parmi ses tableaux on distingue une *Ascension;* une *Madone dans le ciel;* une *Bataille entre les Romains et les Sabins; Diane et Actéon;* une *Nativité;* l'*Enlèvement d'Europe*, et *Adam et Eve chassés du paradis terrestre.*

JOSIAS, roi de Juda, frère et successeur d'Amon, monta sur le trône l'an 639 av. J.-C., à l'âge de huit ans. Il régna sagement, renversa les autels des faux dieux, et fit réparer le temple. C'est alors que le grand-prêtre Helcias retrouva dans les décombres une copie des livres de Moïse. Josias périt dans une bataille qu'il livrait, à Mageddo, contre Néchao, roi d'Egypte, 608 av. J.-C.

JOSSE (saint), en latin *Jodocus*, était fils de Juthaël, roi de Bretagne, et frère de Judicaël. Il mourut en 653 ou 668. On lui attribue la fondation

de plusieurs monastères. L'Église l'honore le 13 décembre.

JOSSE, marquis de Moravie, acheta de Wenceslas, son cousin, le duché de Luxembourg, et le revendit au duc d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort de Robert, successeur de Wenceslas (1410), Josse fut élu empereur; il mourut trois mois après.

JOSSELIN, ch.-l. de canton (Morbihan), à 11 kil. N. O. de Ploërmel; 2,879 hab. Cette ville avait jadis un château-fort où mourut le connétable de Clisson en 1407. C'est aussi aux environs de Josselin, dans la lande de My-Voie, que se livra en 1350 le célèbre combat des Trente.

JOSSELIN, sire de Courtenay, d'une famille illustre dans l'histoire des croisades, accompagna en Palestine Baudouin, son cousin, et reçut de lui le comté d'Edesse, quand Baudouin fut devenu roi de Jérusalem, l'an 1118. Il mourut en 1131, après s'être signalé par une foule d'actions héroïques. — Son fils, Josselin II, lui succéda sur le trône d'Edesse; mais, aussi lâche que son père était brave, il se laissa dépouiller par les Turcs; il fut emmené captif à Alep, et y mourut en 1149. — Josselin III, fils du précédent, fut fait prisonnier par les Turcs en 1165, et ne fut racheté qu'en 1175 par Baudouin IV, son beau-frère.

JOSUÉ, chef du peuple hébreu, né en Égypte, succéda à Moïse dans le commandement, l'an 1605 av. J.-C., et introduisit les Juifs dans la Terre-Promise, dont il fit le partage entre les douze tribus. Il passa le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho en faisant tomber les murs de la ville au son de la trompette, et vainquit Adonisédec, roi de Jébus, à Gabaon, ainsi que quatre autres souverains qui s'étaient ligués avec ce prince contre lui. Pendant le combat que leur livra Josué, Dieu arrêta le soleil pour prolonger la journée et lui permettre d'achever sa victoire. Josué mit six ans à conquérir le pays de Chanaan, et mourut à 110 ans, l'an 1580 av. J.-C. (ou 1426 suiv. la chronologie vulgaire). On a sous son nom dans la Bible un livre qu'on lui attribue et qui renferme son histoire.

JOTAPATE, ville de Palestine, dans la tribu de Nephtali, vers le sud. Josèphe y soutint 47 jours de siége contre les Romains.

JOTAPIEN, général romain, se fit proclamer empereur en Syrie à la mort d'Alexandre-Sévère, dont il se disait parent; mais il fut bientôt défait, et périt l'an 249 de J.-C.

JOUAN (golfe de), golfe de France, dans la Méditerranée, sur la côte S. E. du dép. du Var, est séparé, à l'E., de la rade d'Antibes, par une presqu'île, et à l'O. du golfe de Napoule par le cap de la Croisette. Il n'a que 5 kil. de profondeur sur 7 de largeur à l'entrée.

JOUARRE, *Jovara* ou *Jodrum*, ville du dép. de Seine-et-Marne, à 17 kil. E. de Meaux, et à 2 kil. S. de la Ferté-sous-Jouarre: 2,700 hab. Foires; commerce de grains et de bois. — Village du dép. de Seine-et-Oise, à 17 kil. N. E. de Rambouillet; 1,300 hab.

JOUBERT (Barthélemy-Catherine), général des armées de la République, né à Pont-de-Vaux en 1769, s'enrôla comme volontaire en 1791, et passa par tous les grades. Il servit avec la plus grande distinction en Italie et fut, après des prodiges de valeur, nommé général de brigade sur le champ de bataille en 1795; il seconda puissamment le général en chef Bonaparte, en 1796, à Montenotte, à Millesimo, à Mondovi, à Rivoli; commanda lui-même en Italie comme général en chef en 1798, révolutionna le Piémont, et obtint d'abord de grands succès; mais ayant été attaqué à l'improviste par Souwarow à Novi, il vit son armée en déroute, et fut blessé mortellement en s'efforçant de la rallier (15 août 1799). Il n'avait que 30 ans. Au moment où il mourut, le Directoire songeait à lui confier le pouvoir suprême.

JOUBERT, sire d'Angoulevent. *Voy.* ANGOULEVENT.

JOUÉ, bourg du dép. de la Loire-Inf. à 23 kil. N. O. d'Ancenis; 2,200 hab.

JOUFFROY ou JOFFROY, en latin *Joffredus*, maison noble et ancienne de la Franche-Comté, acquit une grande illustration au XIVe siècle par l'élévation à la dignité de cardinal d'un de ses membres, Jean Jouffroy, plus connu dans l'histoire sous le nom de Joffrédy. *Voy.* JOFFREDY.

JOURA, île de l'Archipel. *Voy.* GHIOURA.

JOURDAIN, *Jordanes*, auj. *Nahr-el-Arden*, ou *el Charia* en arabe, riv. de Syrie (Damas), dans l'ancienne Palestine, sort du Djebel-el-Cheik (Anti-liban), coule au S., traverse le Bahr-Hélou (lac de Génésareth), le lac de Tabarieh (ou de Tibériade), et tombe dans la mer Morte (l'ancien lac Asphaltite) après un cours de 250 kil. Le Jourdain a une grande célébrité dans l'Histoire sainte. Les Hébreux sous Josué le passèrent à pied sec vers 1600: Jésus-Christ y fut baptisé.

JOURDAIN (Alphonse), fils de Raymond IV, comte de Toulouse, fut dépouillé de ses états par Guillaume IX, comte de Poitiers (1114), les recouvra en 1119; fut assiégé dans Toulouse par le roi Louis-le-Jeune, gendre de Guillaume IX; obtint la paix par le mariage de Raymond, son fils, avec Constance, sœur du roi; se croisa, et alla en Terre-Sainte, où il mourut en 1148. On l'avait nommé Jourdain parce qu'il avait éte baptisé dans les eaux de ce fleuve.

JOURDAIN (François-Claude), dit *dom Maur*, bénédictin de Saint-Germain, né à Poligny en 1690, mort en 1782, fut prieur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, puis de celle des Blancs-Manteaux à Paris, et assistant du général des Bénédictins. Il a écrit une *Dissertation sur les voies romaines dans le pays des Séquanais*, couronnée par l'Académie de Besançon, 1755, etc.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRÉCHILLET-), dentiste et médecin, né à Paris en 1734, mort en 1816, a inventé divers instruments de chirurgie, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres: *Nouveaux Éléments d'Odontalgie*, 1756, in-12; *Essais sur la formation des dents comparée avec celle des os*, 1766, in-12; *Traité des maladies et des opérations chirurgicales de la bouche*, 1778, 2 vol. in-8. Il a en outre pris une part active à la collaboration de *l'Année Littéraire* de Fréron.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel BRÉCHILLET-), fils du précédent, orientaliste, né à Paris en 1788, mort en 1818, a composé plusieurs mémoires relatifs à l'histoire de l'Orient. On lui doit de plus: *la Perse* ou *Tableau du gouvernement, de la religion, de la littérature de cet empire*, 1814, 5 vol. in-18, et des *Recherches sur l'origine des traductions latines d'Aristote*, 1819, in-8, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et renfermant des découvertes curieuses sur plusieurs points de l'histoire littéraire du moyen âge.

JOURDAN (Matthieu JOUVE-), dit *Coupe-Tête*, à cause de ses forfaits, né en 1749 à Saint-Just près du Puy. Après avoir fait toutes sortes de métiers, il était marchand de vins à Paris quand éclata la révolution. Il se signala par son exaltation et sa férocité. A la journée du 6 octobre 1789, il massacra les deux gardes-du-corps Varicourt et Deshuttes; plus tard il se vanta d'avoir arraché le cœur à MM. Foulon et Berthier. Ce scélérat inonda de sang le département de Vaucluse, et présida dans Avignon au massacre de la Glacière. Le comité de salut public le fit enfin arrêter et condamner à mort. Il fut exécuté le 27 mai 1794.

JOURDAN (J.-B.), maréchal de France, né à Limoges en 1762, mort en 1833, servit en Amérique

dès l'âge de seize ans, fut nommé en 1791 commandant d'un bataillon de volontaires, servit sous Dumouriez en Belgique et devint général de division en 1793. Il se signala à la bataille de Hondschoote, et fut nommé deux jours après général en chef. Il venait de remporter de grands avantages sur l'ennemi, lorsqu'il fut destitué pour avoir déplu à quelques membres du Comité de salut public. Cependant on lui donna peu après le commandement de l'armée de la Moselle. Il prit Dinan, Charleroi, et gagna la célèbre bataille de Fleurus (1794). Opposé au prince Charles, il passa deux fois le Rhin, mais il éprouva des revers et fut remplacé par Masséna. Nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, il proposa la loi sur la conscription. Républicain sincère, il s'opposa aux usurpations de Bonaparte, et fut, après le 18 brumaire, exclu du Corps législatif. On l'envoya néanmoins comme ambassadeur extraordinaire dans le Piémont (1800), et il fut président de la *consulta* de ce pays. Napoléon, en 1804, le nomma maréchal de l'empire, mais il le laissa sans commandement important. En 1808, Jourdan suivit Joseph Bonaparte en Espagne et eut peu d'influence. En 1814, il commanda la 7e division militaire. Il adhéra à la déchéance de l'empereur et devint pair. Après la révolution de juillet, il fut appelé au gouvernement des Invalides qu'il conserva jusqu'à sa mort.

JOURNÉES DES BARRICADES, DES DUPES, DU 14 JUILLET 1789, DU 21 JANVIER 1790, DU 9 THERMIDOR, DU 18 BRUMAIRE, DU 18 FRUCTIDOR, DES 27, 28 ET 29 JUILLET 1830, etc. *Voy.* les mots BARRICADES, DUPES, etc.

JOUSSOUF. *Voy.* YOUSSOUF.

JOUVENCE, dite aussi *Saint-Gengoux-le-Royal*, ville de France, ch.-l. de canton, dans le dép. de Saône-et-Loire, à 36 kil. N. O. de Mâcon ; 1,500 hab. Fabrique de chapeaux, tanneries : grand commerce de vins estimés. On voit dans cette ville une fontaine qu'on a nommée fontaine de *Jouvence*, par allusion à cette source fabuleuse aux eaux de laquelle on attribuait la merveilleuse propriété de rajeunir ceux qui s'y baignaient.

JOUVENCY (Joseph, dit *le Père*), *Juvencius*, jésuite, né à Paris en 1643, enseigna la rhétorique à Caen, à La Flèche et à Paris (dans le collége de Louis-le-Grand), puis fut appelé à Rome en 1699 pour y continuer l'*Histoire des Jésuites*, et mourut dans cette ville en 1719. Le P. Jouvency, profondément versé dans la connaissance des classiques anciens, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à l'instruction de la jeunesse. Ses principaux ouvrages sont : *Novus apparatus græco-latinus, cum interpretatione gallica*, 1681 ; des éditions de *Juvénal*, *Perse*, *Térence*, *Horace*, *Martial*, *Ovide*, avec notes : ces éditions, destinées aux classes, sont purgées des passages obscènes que l'on rencontre trop souvent chez les anciens ; *De Ratione discendi et docendi* (1692), petit traité des études dont Rollin fait un grand éloge ; *Appendix de Diis et Heroïbus*, abrégé de mythologie employé dans les colléges. Il a aussi composé des discours latins, des poésies, et la cinquième partie de l'*Histoire des Jésuites* (depuis 1571), Rome, 1710. Le style du P. Jouvency est remarquable par la précision et l'élégance.

JOUVENEL DES URSINS. *Voy.* JUVÉNAL.

JOUVENET (Jean), peintre d'histoire, né en 1647 à Rouen d'une famille d'artistes distingués, mort en 1717, vint de bonne heure à Paris où Lebrun l'employa, et fut reçu à l'Académie de Peinture en 1675. Il composa un très grand nombre d'ouvrages tant à fresque que sur toile, et fit surtout des portraits. Ses plus belles compositions sont : *Esther devant Assuérus*, une *Pêche miraculeuse* et une *Descente de Croix*. Devenu paralytique du côté droit, il s'exerça à peindre de la main gauche et y réussit parfaitement ; c'est de cette main qu'il fit, pour le chœur de l'église de la Visitation, le beau tableau appelé *Magnificat*.

JOUX, lac de Suisse (Vaud), au pied du Jura, est élevé de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il a 10 kil. de long sur 2 de large ; il est traversé par l'Orbe et est sujet à des crues subites. Ce lac abonde en poisson.

JOUX (vallée de), vallée formée par la chaîne du Jura, est située partie en France (dép. du Jura et arr. de St-Claude), partie en Suisse (canton de Vaud). Sa longueur est de 26 kil. La partie française est stérile ; la partie suisse est riche en prairies et en forêts ; elle renferme 4,000 hab. et a pour ch.-l. Le Sentier. — Au XIIe siècle, cette vallée était encore déserte : Frédéric Barberousse la donna en fief à Ébal de Granson, dont le père y avait fondé un monastère de Prémontrés ; les moines défrichèrent la vallée et y attirèrent des habitants. Elle se peupla surtout de Protestants réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes.

JOUX (château de), *Jovium* ou *Juca*, fort élevé sur une montagne dans le dép. du Doubs, près de la rive droite du Doubs, et à 5 kil. S. E. de Pontarlier, a servi de prison à Fouquet, à Mirabeau et à Toussaint Louverture.

JOUX-LA-VILLE, bourg du dép. de l'Yonne, à 15 kil. N. d'Avallon ; 1,200 hab. Grains, vins, bestiaux.

JOUY, joli village du dép. de Seine-et-Oise, à 6 kil. S. E. de Versailles ; 1,800 hab. Beau château. Célèbre manufacture de toiles peintes, fondée en 1760 par Oberkampf, et dont les produits sont renommés dans toute l'Europe.

JOUY-SUR-MORIN, *Gaudiacus*, village du dép. de Seine-et-Marne, à 17 kil. E. de La Ferté-Gaucher ; 1,800 hab. Papeterie ; buffle.

JOVE (Paul), *Paolo Giovio*, célèbre écrivain du XVIe siècle, né à Côme en 1483, mort à Florence en 1559, exerça d'abord la profession de médecin, et fut protégé par les papes Léon X, Adrien VI, Clément VII. P. Jove ayant été ruiné en 1527 lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, Clément VII lui donna l'évêché de Nocera et se plut à l'enrichir. François I lui faisait une pension que le connétable de Montmorency fit supprimer sous le règne suivant. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Historia sui temporis ab anno* 1494 *ad annum* 1547, Paris, 1553, 2 vol. in-fol., traduit en français par Denis Sauvage, Paris, 1579, 2 vol. in-fol. ; *Descriptiones quotquot exstant regionum atque locorum*, Bâle, 1771, in-8 ; et des *Eloges d'écrivains célèbres*. Les ouvrages de P. Jove offrent de l'intérêt ; mais on doit lire cet auteur avec défiance.

JOVELLANOS, littérateur et homme d'état espagnol, né en 1749, se distingua d'abord comme poëte, obtint la faveur de Charles III, devint ministre de la justice en 1799, fut disgracié par les intrigues de Godoï, rentra en Espagne avec les Français (1808), devint membre de la *junte suprême*, et fut tué dans une émeute (1812), par le peuple qui le croyait traître. Il a laissé des poésies lyriques et des écrits politiques.

JOVIEN, *Flavius Claudius Jovianus*, né en Pannonie, fut proclamé empereur à la mort de Julien (363) et se vit contraint de faire avec les Perses une paix désastreuse pour sauver les restes d'une armée compromise par Julien. Il se rendait à Constantinople pour se faire couronner, lorsqu'il mourut.

JOVIN, *Jovinus*, général romain sous Julien, commandait la cavalerie dans les Gaules. Il fut proclamé empereur dans sa province à l'avénement de Jovien, mais il refusa la pourpre et apaisa lui-même la révolte ; il repoussa les Allemands et jouit d'un grand crédit sous Jovien et ses successeurs ; il mourut en 379. — Un autre Jovin prit la pourpre en 411 sous Honorius et fut tué en 413 par Ataulphe.

JOVINIACUM, nom latin de la ville de JOIGNY.

JOVINIEN, hérésiarque du IVe siècle, moine de Milan, mort en 412, rejetait les jeûnes, la pénitence, la virginité, et niait que Marie fût demeurée vierge après la naissance du Sauveur. Il fut condamné par le pape Sirice et par saint Ambroise au concile de Milan en 390, et fut exilé par Théodose.

JOYEUSE, *Gaudiosa*, ch.-l. de cant. (Ardèche), dans l'ancien Vivarais, à 40 kil. S. O. de Privas, sur la Baume et au pied des Cévennes; 1,300 hab. Filature de soie. — Ce bourg a donné son nom à une des plus anciennes maisons de France. Il entra, au XIIIe siècle, dans la maison de Châteauneuf par le mariage de Vierne d'Anduze, dame de Joyeuse, avec Randon de Châteauneuf; fut érigé successivement en baronnie, en vicomté (pour Tanneguy de Joyeuse qui vivait en 1450), en duché-pairie (pour Anne de Joyeuse en 1581); cette pairie, s'étant éteinte en 1675, fut reconstituée en 1714 pour Louis de Melun et ses descendants.

JOYEUSE (Anne DE), favori de Henri III, d'une ancienne maison du Languedoc, fils de Guillaume, vicomte de Joyeuse, maréchal de France, né en 1561 au château de Joyeuse en Vivarais, fut connu d'abord sous le nom de baron d'Arques. Il sut dès sa première jeunesse capter les bonnes grâces de Henri III. Ce prince, ne mettant aucune borne à sa faveur, le créa coup sur coup duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et lui donna en mariage Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de la reine (1581): il fit lui-même la dépense des noces qui coûtèrent la somme de 1,200,000 livres. Joyeuse fut en 1586 chargé de faire la guerre aux Huguenots en Guyenne; après avoir obtenu quelques avantages, il perdit la bataille et la vie à la journée de Coutras (1587), contre le roi de Navarre (depuis Henri IV).

JOYEUSE (Franç. DE), frère du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse, de Rouen, puis cardinal; il présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint légat du pape en France (1606), sacra Marie de Médicis et Louis XIII à Reims, présida les états-généraux (1614), et mourut à Avignon en 1615. C'est lui qui conçut, dit-on, la première idée du canal de Languedoc.

JOYEUSE (Henri DE), frère des précédents, né en 1567, se signala d'abord dans plusieurs combats contre les Protestants. Après la mort d'Anne son frère (tué à Coutras), et la perte de sa femme, il se retira du monde, et se fit capucin sous le nom de frère Ange (1587). Mais cinq ans après, il quitta son couvent, sous prétexte de la mort du dernier de ses frères, se mit à la tête des seigneurs catholiques de Languedoc et devint un des ligueurs les plus fougueux. Il fut un des derniers à faire la paix avec Henri IV, qui lui donna le bâton de maréchal. En 1600, il quitta de nouveau le monde pour rentrer dans son cloître. Il mourut en 1608 en Italie, à Rivoli, pendant un pèlerinage qu'il avait entrepris nu-pieds. C'est de lui que Voltaire a dit dans *la Henriade :*

> Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
> Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

JOYEUSE (J.-Armand DE), d'une ligne collatérale, servit avec distinction sous Louis XIV en Flandre, en Hollande, en Allemagne; fut fait maréchal en 1693, commanda l'aile gauche à Nerwinde et fut blessé dans cette bataille. Il mourut en 1710 sans postérité.

JUAN D'AUTRICHE (don), l'un des héros du XVIe siècle, était fils naturel de Charles-Quint et naquit à Ratisbonne en 1547. Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint en Espagne, après avoir en vain essayé de lui faire embrasser la vie religieuse, le chargea en 1570 de comprimer un soulèvement des Maures de Grenade. Il s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, et contraignit les rebelles à abandonner pour jamais l'Espagne. Choisi en 1571 par les princes chrétiens pour commander la flotte qu'ils envoyaient contre les Turcs, il gagna la célèbre bataille de Lépante, où les Turcs perdirent 30,000 hommes et plus de 200 bâtiments. En 1576, il fut envoyé par Philippe II dans les Pays-Bas insurgés, et défit les rebelles dans la plaine de Gembloux (1578). Il mourut peu de jours après cette victoire, près de Namur; on a dit qu'il avait été empoisonné. Don Juan joignait la générosité à la bravoure; il ne combattit les insurgés des Pays-Bas qu'après avoir tenté de les soumettre par la douceur. M. Dumesnil a publié une *Histoire de don Juan d'Autriche*, Paris, 1827, in-8; M. Casimir Delavigne a trouvé dans la jeunesse de ce prince le sujet d'un de ses plus beaux drames.

JUAN D'AUTRICHE (don), général espagnol, fils naturel de Philippe IV et d'une comédienne, né à Madrid en 1629, fut reconnu par son père qui le créa grand-prieur de Castille et lui confia, en 1647, le commandement des troupes espagnoles en Italie. Il s'empara de Naples. Rappelé en Catalogne, il soumit Barcelone, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France (1652). Ensuite il alla en Flandre pour y combattre les Français que commandait Turenne, et perdit la bataille des Dunes (1658); puis, ayant passé dans le Portugal où la conjuration de Pinto venait de faire roi le duc Jean de Bragance, il fut vaincu à Estremos. Disgracié par la régente après la mort de Philippe IV, il fut rappelé à la cour par Charles II dès que ce prince fut majeur, et devint premier ministre; mais il soutint mal cette haute dignité. Il mourut en 1679.

JUAN DE CASTRO, vice-roi des Indes. *Voy.* CASTRO.

JUAN FERNANDEZ, navigateur. *Voy.* FERNANDEZ.

JUANEZ ou **JOANES** (Vincent), peintre espagnol, né près de Valence en 1523, mort en 1581, a fait un grand nombre de tableaux estimés, entre autres: un *Christ mort*, un *Saint François de Paule*, une *Sainte-Cène*.

JUAN-FERNANDEZ (îles de). On donne ce nom à deux îles du Grand-Océan austral, à 660 kil. O. des côtes du Chili. La plus occidentale est appelée Mas-a-Fuera, la plus orientale est nommée Mas-a-Tierra. C'est celle-ci que l'on désigne spécialement sous le nom de Juan-Fernandez; elle est située par 33° 40' lat. S. et 81° 19' long. O. Cette île est de forme irrégulière, et offre plusieurs ports naturels, entre autres le port Anglais au S. E. et le port Juan-Fernandez à l'O. Sol montagneux, pierreux, peu fertile. On n'y cultive guère que le figuier et la vigne. Découverte au XVIe siècle par l'Espagnol Juan Fernandez et longtemps déserte, elle fut pendant plusieurs années le séjour d'Alexandre Selkirk, marin écossais, qui y avait été abandonné, et dont les aventures ont donné à de Foë l'idée du Robinson Crusoé. Les Espagnols s'y établirent en 1750. Elle est déserte auj.

JUBA, roi de Numidie, fils d'Hiempsal, succéda à ce prince vers l'an 50 av. J.-C., embrassa le parti de Pompée, accueillit, après la bataille de Pharsale, les restes de l'armée vaincue, secourut Caton qui s'était enfermé dans Utique, se joignit à Quintus Métellus Scipion pour livrer à César la bataille de Thapse, fut vaincu et réduit à se faire tuer par un de ses esclaves, l'an 46. Son royaume fut réduit en province romaine.—Son fils, Juba II, fut, après la bataille de Thapse, amené prisonnier à Rome où César le fit élever avec soin; Auguste, dont il se concilia les bonnes grâces, lui fit épouser Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre, et lui donna, vers l'an 30 av. J.-C., en dédommagement des états de son père, un royaume composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Juba mourut après un long règne, l'an 23 de J.-C. Ce prince s'était livré à l'étude de l'histoire et de la nature; il avait composé en grec divers ouvrages auj. perdus (*Histoire d'Arabie*, *Antiquités de l'Assyrie*, etc.).

JUBA ou **JUBO**, état de l'Afrique orientale, sur la côte de Zanguebar, au N. de celui de Mélinde, est arrosé par une rivière de même nom qui se jette dans l'Océan Atlantique, par 41° 10' long. E., 0° 10' lat. S., et a pour ch.-l. une ville de même nom.

JUBBULPOOR, ville de l'Inde. *Voy.* DJABBALPOUR.

JUBILÉ, nom d'une fête des Juifs et des Chrétiens. Chez les Juifs on appelait *jubilé* ou *année jubilaire* une année qui revenait au bout de sept fois sept années, c'est-à-dire tous les 50 ans, comme le *sabbat* revenait au bout de sept jours. L'année du jubilé était consacrée au repos: les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs mis en liberté; les biens qui avaient été aliénés revenaient à leurs premiers propriétaires ou aux héritiers de ceux-ci. Le but de cette coutume était, dit-on, de prévenir l'oppression des pauvres et leur asservissement perpétuel. Cet usage paraît n'avoir été observé que jusqu'à la captivité de Babylone. — Chez les Chrétiens, on appelle à la fois *jubilé* certaines époques pendant lesquelles le pape accorde des indulgences plénières, et les cérémonies qui accompagnent ou précèdent l'ouverture du temps du jubilé. Le pape Boniface VIII introduisit cet usage l'an 1300, mais il n'a reçu le nom de *jubilé* qu'en 1473, sous Sixte IV. D'abord les jubilés avaient lieu tous les cent ans; Clément VI en limita le retour à 50 ans, Grégoire XI à 33 ans et Paul II à 25. Outre ces jubilés réguliers, les papes en accordent un au moment de leur exaltation. On fait venir le nom de jubilé du mot hébreu *jobel*, corne de bouc, parce qu'on se servait de cette corne comme trompette pour annoncer au peuple le retour de l'année de jubilé.

JUBLAINS, *Diablintes*, puis *Nœodunum*, village du dép. de la Mayenne, à 10 kil. S. E. de Mayenne: 1,300 hab. Vestiges d'antiquités. Jadis capitale des *Aulerci Diablintes*.

JUDA, le 4e des fils de Jacob, donna son nom à la principale des 12 tribus, et fut père de la race royale des Juifs d'où sortirent David et le Messie.

JUDA HAKKADOSCH (c.-à-d. *le Saint*), rabbin, fondateur de l'école de Tibériade, né, selon le Talmud, à Sepphora l'an 120 de J.-C., mort l'an 194. On le regarde comme l'auteur de la *Mischna*, première partie du Talmud: il y employa 30 ans de sa vie. L'édition la plus complète de la *Mischna* est celle de Surenhusius, Amsterdam, 1698, 6 vol. in-fol., hébreu et latin.

JUDA (Léon DE), fameux hérésiarque, né en Alsace en 1482, mort en 1542, était ami intime de Zwingle. Il a donné une version de l'Ancien Testament faite sur l'hébreu, et une du Nouveau faite sur le grec, appelée *Bible de Vatable* ou *Bible de Zurick*.

JUDA (tribu de), une des 12 grandes divisions de la Palestine, avait été formée en partie du pays des Jébuséens et de celui des Héthéens, et s'étendait entre la tribu de Siméon à l'O. et le lac Asphaltite à l'E.; au S. était l'Arabie, au N. la tribu de Benjamin. Jérusalem en était le chef-lieu. Après le schisme de Jéroboam, elle resta fidèle au fils de Salomon et donna son nom au royaume de Juda (*Voy.* ci-après).

JUDA (royaume de), formé après le schisme de Jéroboam en 962, se composait de 2 tribus, Juda et Benjamin: il ne comprenait guère que la 6e partie de la Judée et était beaucoup moins étendu que le royaume d'Israël: mais la population de ces deux tribus égalait celle des dix autres. — Les deux royaumes furent sans cesse en lutte, et après s'être affaiblis mutuellement, ils tombèrent sous le joug de l'étranger. Le royaume de Juda, quoique moins étendu, subsista plus longtemps que son rival; il succomba en 587, subjugué par Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui emmena en captivité son dernier roi, Sédécias (*Voy.* JUIFS). Vingt souverains s'y succédèrent comme il suit:

Roboam,	962	Jonathan	752
Abiam,	946	Achaz,	737
Asa,	944	Ézéchias,	723
Josaphat,	904	Manassé,	694
Joram (avec Josaphat, dès 883); seul,	880	Amon,	640
Ochosias,	877	Josias,	639
Athalie,	876	Joachaz,	608
Joas,	870	Eliakim ou Joachim,	608
Amasias,	831	Joachim ou Jéchonias,	597
Osias,	803	Sédécias,	597-587

JUDA, roy. de la Guinée sept. *Voy.* OUIDDAH.

JUDAÏSME, religion des Juifs. *Voy.* JUIFS.

JUDAS ISCARIOTE, l'un des douze apôtres, du bourg d'Iscarioth, dans la tribu d'Ephraïm, trahit Jésus-Christ en le désignant à ses ennemis par un baiser qu'il lui donna au milieu de la foule, et le livra au prince des prêtres pour trente pièces d'argent. Déchiré par ses remords, il alla rendre l'argent et se pendit de désespoir.

JUDAS LEVITA, savant juif, né en Espagne en 1090, mort en 1140, possédait presque toutes les sciences connues de son temps. On dit qu'étant allé en pèlerinage à Jérusalem, il fut écrasé par le cheval d'un musulman. On lui doit le *Cozri*, l'un des meilleurs ouvrages des rabbins: c'est un dialogue sur la religion où il réfute les Gentils, les Philosophes et les Juifs caraïtes. Cet ouvrage paraît avoir été écrit originairement en arabe; il a été traduit en hébreu, en espagnol, en latin. Cette dernière traduction est de Buxtorf, Bâle, 1660, in-4.

JUDAS MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

JUDE (saint), l'un des douze apôtres, appelé aussi Thadée, frère de saint Jacques *le Mineur*, et cousin germain de Jésus. Après la mort du Sauveur, il alla, à ce que l'on croit, prêcher l'évangile dans la Syrie et jusque dans la Mésopotamie, et mourut pour la foi, à Béryte selon les uns, en Perse ou en Arménie selon les autres, vers l'an 80. On a de lui une *Épître*, où il prémunit les chrétiens contre les erreurs des Simoniens, des Gnostiques, etc. On a contesté l'authenticité de cette épître. L'Église fête saint Jude le 8 octobre, avec saint Siméon.

JUDÉE, *Judœa*, région de la Syrie, au S. O. Ce nom se prend tantôt pour toute la Palestine, tantôt seulement pour celle des 4 divisions de la Palestine qui est la plus au S. O. et qui comprend les 4 tribus de Dan, Siméon, Juda, Benjamin. Au temps de Jésus-Christ, la Judée, prise dans toute son étendue, se divisait en six parties: Galilée, Samarie, Judée propre, Trachonite, Iturée ou Pérée, Idumée. La Judée tirait son nom de la tribu de Juda, qui y joua toujours le principal rôle. *Voy.* PALESTINE et JUIFS.

JUDENBURG, *Idunum*, ville de Styrie, à 80 kil. N. O. de Grætz; ch.-l. d'un cercle de la Styrie; 1,500 hab. Château. Brûlée en 1807 et en 1818.

JUDEX (Matthieu), en allemand *Richter*, théologien allemand, né en Misnie l'an 1528, mort en 1564, est un des auteurs de la grande *Histoire ecclésiastique de Magdebourg*, 1562, 13 vol. in-fol.; on lui doit aussi un traité sur l'*Invention de la Typographie*, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

JUDICAEL, roi de la Bretagne armorique, céda ses droits à Salomon, son frère, en 612, et se retira dans le monastère de St-Méen; mais il en sortit pour monter sur le trône en 632. Six ans après il rentra dans son monastère où il mourut (658).

JUDITH, héroïne juive, veuve de Manassès, riche citoyen juif, habitait Béthulie, lorsque Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vint assiéger cette ville. Judith, pour sauver son pays, alla trouver le général ennemi, sut lui inspirer une vive passion, et lorsqu'elle eut été admise dans sa couche, elle lui trancha la tête pendant son sommeil. On place cet événement vers l'an 658 avant J.-C. Cette aventure est rapportée dans un livre de

la Bible qui porte le nom de Judith, et dont on a mis en doute l'authenticité.

JUDITH, deuxième femme de Louis-le-Débonnaire et fille de Welf, comte de Revensberg ou Altdorf (en Bavière), épousa Louis en 819 et devint mère de Charles-le-Chauve. Elle engagea son époux à faire un nouveau partage de ses états entre ses enfants afin de pouvoir avantager le jeune Charles; mais les autres fils de Louis-le-Débonnaire, se voyant dépouillés en partie, se révoltèrent; Judith s'enfuit dans un monastère près de Noyon. Lorsque Louis remonta sur le trône, elle revint auprès de lui, et excita de nouveaux troubles. Elle mourut vers 843. On reproche à cette femme d'avoir fait le malheur de son époux par son humeur galante et par son ambition.

JUGEMENT DE DIEU, sortes d'épreuves auxquelles on avait recours chez les anciens et dans le moyen âge pour s'assurer de l'innocence ou de la culpabilité d'un accusé. Ces épreuves, dont la nature a souvent varié, consistaient le plus souvent à plonger le bras dans un vase d'eau bouillante ou à prendre avec la main nue une barre de fer rouge; c'était ce que l'on appelait le *jugement par le feu*. Le *jugement par la croix* consistait à tenir pendant un temps donné les bras élevés en croix. On mettait aussi au nombre des jugements de Dieu les combats singuliers. Saint Louis, en ordonnant formellement la preuve par témoins, mit fin à ces sortes de jugements où la raison et la justice étaient obligées de céder aux caprices du hasard ou aux supercheries de la fraude.

JUGES, magistrats suprêmes des Hébreux, étaient des chefs électifs qui cumulaient le plus souvent le commandement militaire avec le pouvoir judiciaire et sacerdotal. Ils gouvernèrent les Hébreux peu après leur entrée dans la Terre Promise jusqu'à la création des rois (1554-1080 av. J.-C.). Ils succédaient au gouvernement des anciens, qui avait été établi après la mort de Josué. Les juges d'Israël sont :

Othoniel,	1554-1514	Jephté,	1243-1237
Ahod,	1496-1416	Abésan,	1237-1230
Barac,	1396-1356	Ahialon,	1230-1220
Gédéon,	1349-1309	Abdon,	1220-1212
Abimélech,	1309-1306	Samson,	1172-1152
Thola,	1306-1283	Héli,	1152-1112
Jaïr,	1283-1261	Samuel,	1092-1080

Pendant cette période la série des juges fut plusieurs fois interrompue par l'asservissement momentané des Juifs au joug de l'étranger. Ces interrègnes sont connus dans l'histoire sous le nom de *servitudes*. On en compte cinq, savoir : de 1514 à 1496, de 1416 à 1396, de 1356 à 1349, de 1261 à 1243, de 1212 à 1172. En outre, la souveraineté resta vacante pendant 20 ans (1112-1092), depuis la mort d'Héli jusqu'à l'élection de Samuel.

JUGURTHA, roi de Numidie, fut élevé à la cour de Micipsa, son oncle, qui, en mourant, partagea (119) le roy. entre lui et ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Jugurtha, voulant régner seul, fit périr ses cousins; Rome, alliée de ceux-ci, envoya contre Jugurtha plusieurs généraux qui se laissèrent corrompre par son or. Enfin, après avoir été deux fois battu, par Cæcilius Métellus et par Marius, il fut livré aux Romains par son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, 106 av. J.-C. On le conduisit en triomphe à Rome, où il fut jeté dans un cachot, et mourut de faim. Le récit de la guerre des Romains contre Jugurtha a été écrit par Salluste.

JUHEL, duc de Bretagne. *Voy.* JOEL.

JUIF ERRANT (le), personnage fabuleux, célèbre dans les traditions populaires. On raconte que, pendant que Jésus portait sa croix, pliant sous le faix, il voulut se reposer devant la maison d'un Juif nommé Ahasuérus ou Ashavérus, qui le chassa brutalement, et que, pour le punir, le Seigneur lui dit : « Tu seras errant sur la terre jusqu'à ce que je revienne. » En effet, il se mit aussitôt à marcher, et depuis il erre éternellement sans pouvoir trouver un lieu de repos. Plusieurs écrivains ont pris cette légende pour base d'ingénieuses fictions. — Le Juif errant pourrait bien être un symbole du peuple juif, forcé depuis tant de siècles à errer loin de son pays.

JUIFS, peuple célèbre, qu'on désigne aussi sous les noms d'*Hébreux* ou d'*Israélites*. Le nom d'*Hébreu* (tiré d'*Heber*, un des ancêtres d'Abraham) est le plus ancien : il fut remplacé depuis Jacob par celui d'*Israélites*, du mot *Israël*, surnom de Jacob. Le nom de *Juif* (*Judæus*) ne date que de la captivité de Babylone (606) : il prévalut parce que les hab. du roy. de Juda furent subjugués les derniers.

I. *Histoire*. Le peuple juif reconnait pour père Abraham, qui, sorti de Chaldée, entra vers l'an 2291 dans la terre de Chanaan. Après Abraham, il eut pour chef son fils Isaac, puis Jacob (ou Israël), fils d'Isaac. Celui-ci eut douze fils, parmi lesquels Juda, l'ancêtre de David et du Christ. La famille de Jacob s'étant considérablement multipliée, fut bientôt divisée en douze tribus dont chacune reconnut pour fondateur un des enfants de Jacob. A la fin de sa vie, Jacob s'était fixé en Egypte, au pays de Gessen, vers 2076. Sa postérité, puissante d'abord, fut ensuite asservie et persécutée par les *Pharaons*. En 1645, Moïse la délivra du joug des Egyptiens, et il se mit à la tête des Israélites pour les ramener dans le pays de Chanaan. Sous sa conduite, les Israélites passèrent la mer Rouge et errèrent 40 ans dans le désert, avant d'atteindre la Terre Promise. Moïse étant mort, Josué lui succéda en 1605 : il établit ses compatriotes dans la Terre-Promise et fit du pays douze parts qu'il distribua aux douze *tribus*. Après Josué, le gouvernement fut confié à un conseil d'anciens (pendant quinze ans), puis à des juges, de 1554 à 1080 (*Voy.* JUGES); il devint ensuite monarchique. Les Juifs eurent pour premier roi Saül (1080), et après lui David (1040) et Salomon (1001-962). Ces trois princes établirent la domination des Hébreux sur tout l'ancien pays de Chanaan; pendant un instant leur royaume eut pour bornes l'Euphrate et la mer Rouge, sur laquelle Salomon possédait le port d'Elath. Mais en 962, à la mort de Salomon, les tribus se divisèrent, et de ce schisme naquirent deux états : le royaume de Juda, qui resta fidèle à la race de ses rois et reconnut l'autorité de Roboam, fils de Salomon; et le royaume d'Israël, qui élut pour roi Jéroboam (*Voy.* JUDA et ISRAEL). Les deux royaumes, affaiblis par de perpétuelles discordes, finirent par être asservis. Le royaume d'Israël fut détruit par Salmanasar, roi d'Assyrie, 718 av. J.-C., et le royaume de Juda par Nabuchodonosor, qui en 606 emmena en captivité à Babylone une partie des habitants, et, en 587, prit Jérusalem d'assaut, détruisit le temple, et réduisit en esclavage le plus grand nombre des Juifs. Après une captivité de 70 ans (606-536), les Juifs obtinrent de Cyrus la permission de rentrer dans Jérusalem; depuis cette époque, ils furent gouvernés par des grands-prêtres ou grands-sacrificateurs. Après la conquête de la Perse, la Judée passa successivement sous la domination d'Alexandre (332), de Ptolémée, roi d'Egypte (320), de Séleucus Nicator, roi de Syrie (300-279); puis elle fut restituée aux rois d'Egypte (279-203), et rentra enfin sous le joug des Séleucides (203-169). Accablés de toutes sortes de vexations par les rois de Syrie, persécutés dans leur culte, les Juifs se révoltent sous la conduite des Macchabées (169), et se rendent indépendants. Les Macchabées, vainqueurs, reçoivent la souveraineté héréditaire, d'abord sous le titre de grands-pontifes, de 166 à 107, puis sous celui de rois, de 107 à 40 (*Voy.* MACCHABÉES). Des divisions survenues dans la famille royale amènent,

l'an 65 av. J.-C., une intervention des Romains, qui bientôt prennent la plus grande influence. Protégé par eux, Hérode se place sur le trône des Macchabées (40 ans av. J.-C.) : c'est sous son règne que naît le Sauveur du monde. Après sa mort, la Palestine est divisée en 4 tétrarchies (Judée, Galilée, Batanée, Iturée), et est distribuée entre ses enfants; mais, au bout de peu d'années, les Romains envoient dans le pays un *procurateur* qui gouverne en leur nom, et bientôt ils sont les seuls maîtres. Les Juifs, supportant impatiemment le joug, se révoltèrent plusieurs fois ; l'an 70 de J.-C., Titus s'empara de Jérusalem après une guerre de plusieurs années et un siége meurtrier de sept mois; enfin, à la suite d'une dernière révolte, la ville fut prise de nouveau sous Adrien, l'an 135 : les Juifs furent en grande partie exterminés; ce qui restait fut à jamais chassé de Jérusalem. Depuis, les Juifs n'ont plus formé un corps de nation, et ils se sont répandus sur toute la terre. Lorsque le christianisme fut devenu la religion de l'empire, leur sort ne fit qu'empirer. En 418, le service militaire leur fut interdit et on voulut les contraindre à recevoir le baptême; l'empereur Héraclius, en 610, lança contre eux de nouvelles et terribles ordonnances. Ils furent moins maltraités par l'islamisme. Sous le règne des califes, les juifs d'Asie, d'Afrique et d'Espagne purent en paix se livrer au commerce et cultiver les lettres et les sciences. Dans l'Europe chrétienne, au contraire, surtout au temps des croisades, ils eurent à subir toutes sortes de persécutions; ils se virent même à différentes époques forcés d'acheter à prix d'or le droit de vivre et de commercer; on leur fit porter des marques distinctives sur leurs habits (depuis le XIIIe siècle), on les relégua dans des quartiers séparés (depuis le XVe). En même temps on les frappait de contributions énormes. Chassés de l'Angleterre en 1290, du midi de la France en 1395, de l'Espagne et de la Sicile en 1492, ils parvinrent toujours à se faire rappeler en payant des sommes immenses. En Allemagne ils étaient la propriété des empereurs ou des seigneurs, qui les imposaient, les vendaient, les mettaient en gage à leur gré. L'établissement de l'inquisition ranima encore contre eux les persécutions, surtout dans les états soumis à la domination espagnole; cependant les Juifs obtinrent quelque repos à dater du XVIe siècle. En France ils furent admis à Bayonne et à Bordeaux dès 1550. En 1784 ils furent exemptés de la capitation à laquelle ils étaient auparavant soumis; en 1791 l'Assemblée constituante, sur la proposition de Grégoire, leur accorda l'égalité des droits; depuis 1830, les ministres de leur culte sont, comme ceux des autres religions, payés par l'état. La plupart des états de l'Europe, suivant l'exemple de la France, ont adouci le sort des Juifs : cependant ils sont encore exclus de l'Espagne, du Portugal, et d'une grande partie de la Russie. — Les Juifs sont répandus dans les quatre parties du monde; ils sont surtout très nombreux en Allemagne, en Pologne, dans le nord de l'Afrique, particulièrement dans l'Algérie. Quoique mêlés depuis dix-huit siècles à tant de nations diverses, ils ont conservé, non seulement leur religion et leurs usages, mais un certain type national, dont les traits les plus saillants sont des cheveux roux et un nez aquilin.

II. *Mœurs, littérature, religion.* Les Juifs appartiennent à la race sémitique, ainsi que le prouve leur langue, qui est voisine de l'arabe, du syriaque et du chaldéen. Leur vie primitive fut patriarcale, pastorale, nomade peut-être (au moins dans le désert, entre la sortie d'Egypte et l'entrée dans la Terre Promise). D'après la Bible, ils avaient beaucoup de vices, et ils y joignaient la superstition, le penchant à l'idolâtrie, l'esprit de discorde, de révolte. Quand ils eurent été fixés en Palestine, l'agriculture devint leur occupation principale; ils avaient peu de goût pour les sciences et pour l'industrie ; en revanche, ils sont nés pour le commerce et ont été de tout temps célèbres comme usuriers.— Outre les livres saints, les Juifs possédaient une littérature qui consistait surtout en légendes, chants, sentences, généalogies. Après le retour de la captivité (536), la philosophie, la théologie et l'érudition prirent naissance chez les Juifs, et il se forma parmi eux un grand nombre de sectes (Pharisiens, Sadducéens, Esséniens). Le gnosticisme et la Cabale comptèrent en Judée de nombreux adeptes. Dans le moyen âge, les Juifs ont partagé avec les Arabes la gloire de conserver la tradition des connaissances de l'antiquité. De nos jours ils ont produit des écrivains distingués dans tous les genres. L'Allemagne surtout a admiré Mendelsohn et son école. — La religion des Juifs, le *judaïsme* ou *mosaïsme*, est fondée tout entière sur l'Ancien Testament : ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu (*Jéhovah*), nient la divinité de Jésus-Christ, et néanmoins attendent la venue d'un Messie qui relèvera leur nation et fondera un vaste empire. Ils n'admettent d'autre révélation que celle de Moïse et des prophètes; ils observent encore aujourd'hui les pratiques que suivaient les anciens Hébreux, notamment la célébration du jour du *sabbat*, de la Pâque, et l'abstinence des viandes impures. Chez les anciens Juifs tous les prêtres étaient tirés de la seule tribu de Lévi : ils portaient de là le nom de *lévites*; aujourd'hui on les appelle *rabbins* ou *docteurs*. Jusqu'à la captivité de Babylone, la religion juive resta une et sans altération; mais après le retour de l'exil, les Samaritains se séparèrent des Juifs proprement dits ; ils s'attachèrent surtout à la lettre de la loi, rejetant la tradition et les prophètes. Cette scission fut consommée par la fondation d'un temple distinct de celui de Jérusalem, que les Samaritains élevèrent à Garizim (435 av. J.-C.). Après la dispersion des Juifs, sous Adrien (135), les principaux docteurs se réunirent à Tibériade où ils formèrent un grand conseil appelé *sanhédrin*, et y élevèrent une école qui devint la pépinière de leurs rabbins. Ceux-ci composèrent, sous le nom de *Talmud*, un ouvrage destiné à contenir la loi orale et les traditions des Juifs. Cet ouvrage fut terminé l'an 500 de notre ère; il devint pour la plupart des Juifs la base de la foi; cependant tous ne consentirent pas à l'accepter. De là la division des Juifs en deux sectes rivales, les *Talmudistes* ou *Rabbinistes*, qui suivent le Talmud, et les *Caraïtes*, qui s'attachent à la lettre de la Bible. D'autres sectes moins importantes divisent encore les Juifs modernes; une des principales est celle des *Réchabites* (*Voy.* ce nom).

JUIGNÉ (Ant.-Eléonore-Léon LECLERC DE), archevêque de Paris, né à Paris en 1728, fut successivement grand-vicaire de Carcassonne, agent du clergé en 1760, évêque de Châlons en 1764, et fut enfin élevé sur le siége archiépiscopal de Paris en 1781. Il fit partie des états-généraux, émigra, revint en France en 1802, et y mourut en 1811. Il s'était fait remarquer à la fois par sa charité et par son zèle excessif contre les Jansénistes. On a de lui des *Mandements* et un *Rituel*, Châlons, 1776, réimprimés depuis sous le titre de *Pastoral de Paris*.

JUILLET 1789 (QUATORZE), première insurrection du peuple de Paris, et prise de la Bastille. L'anniversaire de cet événement fut célébré en 1790 et 1792 par des fêtes connues sous le nom de *Fédération* (*Voy.* ce mot).

JUILLET 1830 (journées des 27, 28 et 29), journées pendant lesquelles le peuple de Paris s'insurgea contre Charles X à la suite de la publication des ordonnances inconstitutionnelles par lesquelles ce prince supprimait la liberté de la presse et

changeait le mode d'élection ; ces trois jours suffirent pour renverser la dynastie régnante et pour opérer une révolution qui eut pour résultat le rétablissement des libertés publiques et l'avénement au trône de la maison d'Orléans.

JUILLY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 13 kil. N. O. de Meaux, dans une petite vallée ; 600 hab. Ancienne abbaye. Collége célèbre, fondé en 1639, et dirigé jusqu'à la révolution de 1789 par les Oratoriens ; il y existe encore un établissement d'instruction dirigé par des ecclésiastiques.

JUJUY, ville de l'Amérique du Sud, ch.-l. d'un état que l'on comprend dans les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, mais qui est réellement indépendant, à 110 kil. N. de Salta, à 1,300 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur la rive droite du Jujuy.

JUJUY, riv. de l'Amérique du Sud, descend des Andes, coule de l'O. à l'E., arrose la ville de Jujuy, et se jette dans le Vermejo à 270 kil. E. de Salta, après un cours de 700 kil. On donne à la partie supérieure de son cours le nom de *San-Salvador*, et à la partie inférieure celui de *Rio-Grande*.

JULES (saint), soldat romain, subit le martyre en 302. On le fête le 27 mai.

JULES I (saint), pape de 337 à 352, né à Rome, soutint avec zèle saint Athanase contre les partisans d'Arius, et envoya ses légats au concile de Sardique en 347. L'Église l'honore le 12 avril.

JULES II, pape de 1503 à 1513, connu d'abord sous le nom de *Julien de la Rovère*, neveu du pape Sixte IV, né à Abizal près de Savone, fut élu après Pie III qu'il avait lui-même fait élire. Il reprit la Romagne sur le duc Borgia qui s'en était emparé, et fit avec vigueur la guerre aux Vénitiens, qui avaient enlevé au Saint-Siége plusieurs villes dans le nord de l'Italie. Il forma contre les Vénitiens, avec Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Espagne, et l'empereur Maximilien, la ligue dite de Cambrai (1508), et réduisit Venise à accepter les conditions les plus désavantageuses. N'ayant plus alors besoin des secours de Louis XII, il ne songea qu'à lui susciter des ennemis ; mais le roi de France fit aussitôt marcher contre lui une armée et assembla en même temps à Pise un concile pour examiner sa conduite ; l'armée battit le pape à Bologne et à Ravenne (1511 et 1512), et le concile le suspendit de ses fonctions. Jules II assembla de son côté un concile à Rome dans l'église Saint-Jean-de-Latran, annula les actes du concile de Pise, mit le royaume de France en interdit, délia les sujets du roi du serment de fidélité, et suscita Henri VIII contre la France. Il mourut peu après. Léon X lui succéda.

JULES III, *Jean-Marie Giocchi*, pape de 1550 à 1555, rétablit le concile de Trente, interrompu par la mort de Paul III, et fit la guerre à Octave Farnèse, qui voulait usurper le duché de Plaisance.

JULES ROMAIN, *Giulio Pipi*, peintre célèbre, né à Rome en 1492, mort en 1546, fut élève de Raphaël, qui lui voua bientôt la plus tendre amitié et se l'associa dans plusieurs de ses travaux. Les plus remarquables des ouvrages de Jules Romain sont : la *Défaite de Maxence*, l'*Allocution de Constantin à la vue du Labarum*, le *Martyre de saint Étienne*, la *Chute d'Icare* et la *Chute des Titans*, le *Triomphe de Vespasien et de Titus*. Dans ses compositions brillent surtout l'énergie et la vigueur, mais on l'accuse d'avoir quelquefois dépassé le but. Jules Romain ne fut pas seulement un grand peintre, c'était aussi un grand architecte ; on admire plusieurs monuments élevés par lui à Rome et à Mantoue. Cet artiste déshonora son talent en traitant des sujets licencieux sur lesquels l'Arétin fit ses trop célèbres sonnets. Forcé, par suite des disgrâces que lui attira cette conduite, de quitter Rome, il alla se fixer à Mantoue.

JULES CÉSAR. *Voy.* CÉSAR.

JULES-L'AFRICAIN. *Voy.* AFRICANUS.

JULIA, nom de plusieurs villes fondées ou restaurées par Jules-César ; voici les principales :

JULIA, dans la Transylvanie actuelle, auj. GYULA.

JULIA CÆSAREA, ville de Mauritanie, auj. CHERCHELL.

JULIA CHRYSOPOLIS, ville d'Italie, auj. BORGO-SAN-DONINO.

JULIA CONCORDIA, ville d'Hispanie, auj. NERTOBRIGA.

JULIA FELIX, ville de la Bretagne ancienne, auj. BERWICK.

JULIA LIBYCA OU LIVIA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. PUYCERDA.

JULIA PAX, et depuis *Pax Augusta*, ville d'Hispanie (Lusitanie), au S. du Tage et à l'O. de l'Anas, auj. BÉJA.

JULIA TRADUCTA OU JOZA, ville d'Hispanie (Bétique), auj. TARIFA.

(Pour celles de ces villes qui ne seraient point ici, cherchez le nom qui suit *Julia*.)

JULIACUM, ville de Germanie, auj. JULIERS.

JULIANESHAAB, district des possessions danoises, à l'extrémité S. du Groënland, s'étend au N. O. jusqu'au cap de la Désolation, et au N. E. jusqu'à l'île des Baleines ; au S. il est borné par le cap Farewell. Colonie fondée en 1775 ; elle compte auj. 2,000 hab. et a pour principaux endroits Julianeshaab et Lichtenau.

JULIANUS (DIDIUS), empereur. *Voy.* DIDIUS.

JULIANUS (Flav. Claudius), empereur. *Voy.* JULIEN.

JULIE, *Julia*, fille de Jules César, fut donnée par ce général en mariage à Pompée comme gage de bonne harmonie entre ces deux généraux. Elle empêcha longtemps, par la douceur de son caractère, les discordes du beau-père et du gendre. Sa mort, arrivée l'an 55 av. J.-C., fit disparaître le plus grand obstacle à la guerre civile.

JULIE, fille d'Auguste et de Scribonie, épousa successivement le jeune Marcellus, Agrippa et Tibère. Elle se livra à de tels déportements qu'Auguste, indigné de sa conduite, l'exila dans l'île de Pandatarie. Tibère, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim.

JULIE DOMNA, femme de Septime Sévère, mère de Caracalla et Géta, essaya vainement, après la mort de son mari, d'entretenir la bonne intelligence entre ses deux fils, et eut la douleur de voir Géta succomber dans ses bras sous les coups de son frère : de désespoir, elle se laissa mourir de faim.

JULIE SOCEMIS, mère d'Héliogabale. *Voy.* SOCEMIS.

JULIE (sainte), vierge et martyre, née à Carthage, fut emmenée captive en Syrie, et de là en Corse où elle mourut pour la foi en 439. On la fête le 22 mai. — L'Église fête aussi le 7 septembre une sainte Julie qui paraît être la même que la précédente.

JULIEN, *Flavius Claudius Julianus*, empereur romain, fils de Jules Constance et neveu de Constantin, né à Constantinople en 331, fut nommé en 355 gouverneur des Gaules avec titre de *césar* par Constance II, et fixa son séjour à Lutèce (Paris). Il se signala dans plusieurs expéditions contre les Germains, et les battit complétement à Argentoratum (Strasbourg) en 357. Quatre ans après, Constance lui ayant ordonné d'envoyer de Gaule en Orient une partie de ses troupes, celles-ci refusèrent de s'y rendre et proclamèrent Julien empereur, l'an 361. Constance marcha aussitôt à sa rencontre, mais il mourut en route, et Julien devint par là l'unique maître de l'empire. Alors il renonça ouvertement au christianisme dans lequel on l'avait élevé, ce qui le fit surnommer *l'Apostat*. Arrivé à Constantinople, il fit de sages lois et réforma les abus les plus criants. Il marcha ensuite contre les Perses, soumit l'Arménie et la Mésopotamie, franchit le Tigre, prit Ctésiphon et s'avança dans l'Assyrie. Mais, ce pays ayant été dé-

vasté par l'ennemi, il se vit forcé à la retraite ; il fut blessé mortellement dans un combat livré pendant cette retraite, et expira la nuit suivante, après avoir à peine régné deux ans. Julien était simple, frugal, chaste, généreux et modéré. On lui reproche sa haine pour le christianisme, mais on doit convenir que jamais elle ne le porta à aucune violence contre les Chrétiens. Ce prince était de plus très spirituel et très instruit. Dédaigné à la cour dans sa jeunesse, il s'était consolé par l'étude et possédait à fond l'éloquence et la philosophie. Il portait le manteau des Stoïciens, la barbe longue, et se faisait remarquer par l'austérité de sa vie. Il donna dans les erreurs du néo-platonisme et de la théurgie. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages remarquables publiés par Spanheim, Leipsick, 1696, entre autres : la *Satire des empereurs romains*, et le *Misopogon* ou *Ennemi de la barbe*. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par M. Tourlet, Paris, 1821, 3 vol. in-8. M. A.-F. Didot publie une nouvelle édition de Julien, grec-latin, Paris, 1841, grand in-8. M. Lorain en prépare une traduction.

JULIEN (saint), apôtre et premier évêque du Mans, était, dit-on, issu d'une famille noble de Rome. Il mourut l'an 138. L'Église l'honore le 27 janvier. — Un autre saint Julien, martyr, contemporain du précédent, périt à Brivas (Brioude), chez les Arvernes, lors de la persécution de Dioclétien. On le fête le 28 août.

JULIEN (le comte), gouverneur de l'Andalousie pour les Wisigoths, se défendit avec gloire contre les Maures de 708 à 710, mais ensuite il leur ouvrit lui-même l'entrée de l'Espagne et combattit avec eux à la bataille de Xérès. Selon l'opinion vulgaire, il commit cette trahison pour se venger du roi Roderic qui avait fait violence à sa fille. On ignore comment il mourut.

JULIEN (le cardinal), *Juliano Cesarini*, né en 1398, présida le concile de Bâle où fut condamné Jean Huss, et s'opposa au pape Eugène IV qui voulait dissoudre le concile. Député par le pape au roi de Hongrie, Ladislas, pour lui faire rompre la paix conclue avec Amurat II, il fut l'instigateur d'une guerre malheureuse dans laquelle l'armée chrétienne fut battue à Varna (1444).

JULIEN (Pierre), statuaire français, né en 1731 à Saint-Paulien, près du Puy, mort en 1804, élève de Coustou et membre de l'Académie de Peinture, a fait, entre autres ouvrages, *le Guerrier mourant*, et les statues de *La Fontaine* et du *Poussin*.

JULIEN (Simon), dit *Julien de Parme*, peintre, né en 1736 à Toulon, mort en 1800, étudia longtemps à Rome et s'éloigna du mauvais goût qui régnait de son temps en France. Il fut protégé par le duc de Parme dont il ajouta le nom au sien par reconnaissance. On a de lui : *Jupiter sur le mont Ida*, *l'Aurore sortant des bras de Tithon*, etc.

JULIEN DE LA ROVÈRE. *Voy.* JULES II (pape).

JULIEN (calendrier). On nomme ainsi le calendrier établi par Jules César, l'an de Rome 708 (46 av. J.-C.), d'après les conseils du mathématicien Sosigène. L'année, qui jusque-là avait été lunaire, fut réglée sur l'année solaire, et eut 365 jours et 6 heures ; pour tenir compte de ces 6 heures, on ajoutait *un* jour tous les quatre ans. Ce jour intercalaire se plaçait entre le 23 et le 24 février, et comme ce dernier jour était le sixième avant les calendes, le jour intercalaire prenait le nom de *deux fois sixième* (*bis sextus*) : d'où l'année dans laquelle on l'ajoutait a été appelée *bissextile*. Ce calendrier fut en usage dans tout le monde chrétien jusqu'au XVIe siècle, où Grégoire XIII fit une nouvelle réforme et établit le calendrier dit *Grégorien* (1582). *Voy.* GRÉGORIEN.

JULIENNE (sainte), vierge et martyre, mourut pour la foi à Nicomédie en 308. On la fête le 16 février.

JULIENNES (ALPES), monts d'Illyrie. *Voy.* ALPES.

JULIERS, *Juliacum* des anciens, *Julich* en allemand, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 24 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle, près de la Roër ; 2,800 hab. (sans compter la garnison). Citadelle. Draps, savon, coutellerie, vinaigre, etc. Aux environs, mines de houille. — Cette ville est fort ancienne ; on croit, à cause de la similitude des noms, qu'elle a été fondée par Jules-César. Elle fut la résidence des comtes de Juliers. Pendant la guerre de la *succession de Juliers* (*Voy.* ci-après), Maurice de Nassau s'empara de cette ville en 1610 ; les Espagnols la prirent en 1622 et la gardèrent jusqu'en 1659. En 1794, les Français en prirent possession : elle fut alors incorporée à la France et devint le ch.-l. d'un canton du dép. de la Roër. Elle fut cédée à la Prusse en 1814.

JULIERS (duché de), *Juliacensis ducatus*, principauté de l'empire d'Allemagne, entre la Meuse et le Rhin, était borné au N. par la Gueldre et le pays de Clèves, à l'O. par ce dernier, au S. O. par le duché de Limbourg, et à l'E. par l'électorat de Cologne ; il était traversé par la Roër et a formé sous l'empire français une partie du dép. de la Roër. Ce duché est auj. compris tout entier dans la province Rhénane (appartenant à la Prusse). Il avait pour villes principales : Aix-la-Chapelle, Duren, Aldenhoven, Zulpich, Dalen, etc. — Ce pays appartint, sous les derniers Carlovingiens, à des *comtes impériaux*, qui ne le possédaient d'abord qu'à titre viager. Le comté devint héréditaire au commencement du XIIe siècle en la personne de Guillaume I. Après la mort de Gérard II, quatrième comte (1247), la maison de Juliers se partagea en deux branches, dont l'aînée conserva le titre de *comtes de Juliers* ; la cadette prit celui de *comtes de Berg*. Guillaume IV, comte de Juliers, devint margrave en 1337, et fut fait duc de Juliers en 1356 par l'empereur Charles IV. Guillaume V, son fils, duc de Juliers, devint en outre duc de Gueldre, du chef de sa mère Marie, héritière de ce duché. Renauld, son frère cadet, lui succéda en 1402. Après la mort de Renauld, qui ne laissa point d'enfants (1423), les deux duchés furent séparés : le duché de Gueldre, fief féminin, passa par le mariage d'une des sœurs de Renauld dans la maison d'Egmont : quant au duché de Juliers, fief masculin, il revint à Adolphe, duc de Berg, de la branche cadette. Cette 2e branche s'éteignit (dans les mâles) en 1510 à la mort de Guillaume, petit-fils d'Adolphe, qui ne laissa qu'une fille unique, Marie. Celle-ci avait épousé en 1505 Jean III de Clèves, de la dynastie de Clèves et La Marck, et ce seigneur finit par posséder à des titres divers, soit de son chef, soit du chef de sa femme, les trois duchés de Juliers, Clèves et Berg, les deux comtés de La Marck et de Ravensberg, et les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal et Breskesand. Son fils, Jean-Guillaume, régna de 1592 à 1609 et mourut sans enfants. Alors s'ouvrit ce qu'on appelle la *succession de Juliers*. Jean-Guillaume avait eu cinq sœurs. Toutes ces princesses, ou leurs époux et leurs enfants, prétendirent à sa succession. D'un autre côté, la maison de Saxe réclamait l'héritage, se fondant sur une expectative accordée en 1483 au duc Albert par l'empereur Frédéric IV à défaut d'héritiers mâles. Provisoirement les deux princes dont les droits étaient les plus plausibles (si ces fiefs étaient féminins), l'électeur de Brandebourg, gendre de Marie-Éléonore, sœur aînée de Jean-Guillaume, et le comte de Neubourg, époux d'Anne de Juliers, deuxième sœur de ce prince, se mirent en possession des pays contestés, et, par le traité de Dortmund, ils convinrent de les administrer en commun. Mais l'empereur Rodolphe II évoqua l'affaire à son tribunal et voulut d'abord mettre les domaines en séquestre. Alors les deux

princes en appelèrent à l'union protestante d'OEhringen, et firent alliance avec le roi de France Henri IV. Celui-ci se préparait à entrer en Allemagne avec 40,000 hommes lorsqu'il fut assassiné (1610); cet événement fit traîner la guerre en longueur et les deux princes se maintinrent dans les pays qu'ils avaient occupés. En 1612 ils se brouillèrent et se firent quelque temps la guerre. Enfin, par un nouveau traité conclu à Santen, sous la médiation de la France, de l'Angleterre et de quelques états d'Allemagne, on fit de la succession deux lots, qu'on tira au sort. L'électeur de Brandebourg eut le duché de Clèves, les comtés de La Marck et de Ravensberg; le reste passa au comte palatin de Neubourg.

JULIERS-BERG (prov. de CLÈVES-), prov. de l'ancien duché prussien du Bas-Rhin. *Voy.* CLÈVES-ET-BERG.

JULII FORUM, auj. *Fréjus*. *Voy.* FORUM JULII.

JULIOBONA, auj. *Lillebonne*, ville de Gaule, dans la Lyonnaise 1re, chez les *Calètes*, à l'embouchure de la Seine, était jadis sur la mer, et se trouve auj. à près de 2 kil. dans les terres. —Ville de la Pannonie Supérieure, la même que *Flaviana Castra* ou *Vindobona*, auj. VIENNE (en Autriche).

JULIOBRIGA, auj. *Valdeviejo* ou *Aguilar-del-Campo*, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), au N., chez les Cantabres, près des sources de l'Ibère.

JULIODUNUM, ville de Gaule, auj. LOUDUN.

JULIOMAGUS, auj. *Angers*, ville de Gaule. *Voy.* ANDECAVI.

JULIOPOLIS, nom de plusieurs villes de l'Asie-Mineure ou de l'Egypte. *Voy.* GORDIUM, TARSUS, NICOPOLIS, etc.

JULIS, ville de l'île de Cos. *Voy.* IOULIS.

JULIUM CARNICUM, auj. *Zuglio*, ville de la Gaule Cisalpine, chez les Carnes, au N. O. d'Aquilée, entre les Alpes et le Tilavemptus.

JULIUS CÆSAR. *Voy.* CÉSAR.

JULIUS NEPOS, emp. d'Occident. *Voy.* NÉPOS.

JULIUS OBSEQUENS, historien. *Voy.* OBSEQUENS.

JULIUS VICUS, ville de Germanie, auj. GERMERSHEIM.

JUMET, ville de Belgique (Hainaut), à 5 kil. N. de Charleroy; 5,420 hab. Mines de houille.

JUMIÉGES, en latin *Gemeticum*, *Gimeiœ*, *Gimegiœ* et *Unnedica*, village de l'anc. Normandie (Seine-Inférieure), à 19 kil. O. de Rouen, dans une presqu'île formée par la Seine; 1,700 hab. Comm. de tourbe. On y voit les ruines d'une célèbre abbaye de Bénédictins, bâtie en 654 par saint Philibert; il est sorti de cette abbaye plusieurs hommes célèbres, saint Hugues, saint Eucher, Guillaume de Jumiéges, etc. Dans l'église du monastère on voyait le tombeau des *Énervés* : c'étaient, suivant quelques historiens, les fils de Clovis II et de Bathilde, que l'on tonsura après leur avoir brûlé les nerfs des jambes, ou, selon d'autres, Tassillon et Théodore, ducs de Bavière, que Charlemagne fit enfermer dans ce couvent.

JUMILLA, *Gemellœ*, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. de Murcie; 8,300 hab. Vieux château-fort. Fabrique d'armes à feu. Savon, poterie, salines, moulins à huile, etc. Houille, basalte aux environs. — Cette ville fut enlevée aux Maures par les Aragonais; les Castillans la prirent sur ces derniers sous Henri de Transtamare.

JUMILLAC-LE-GRAND, ch.-l. de canton (Dordogne), à 31 kil. E. de Nontron; 3,170 hab.

JUMNAH, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* DJOMNAH.

JUMONVILLE, brave officier français qui fut tué traîtreusement par les Anglais dans la guerre du Canada en 1753. Thomas a fait un poëme sur sa mort.

JUNG-BUNZLAU, *Boleslai Fanum Novum*, ville royale de Bohême, à 50 kil. N. E. de Prague, sur l'Iser; 4,000 hab. Ville bien bâtie, château, six églises, gymnase. Fabriques de draps, tanneries.

JUNG-FRAU (c.-à-d. *la jeune fille*), haute montagne des Alpes Bernoises (Suisse), sur les limites des cantons de Berne et du Valais, par 46° 32' 14" lat. N. et 5° 37' 44" long. E.; 4,290 mètres de hauteur. Son sommet a été visité en 1811 et 1828

JUNGIUS, *Joachim Junge*, savant allemand, né à Lubeck en 1587, mort en 1657, enseigna les mathématiques à Rostock, puis devint recteur de l'école de Saint-Jean à Hambourg. Il combattit le péripatétisme, tenta de ramener ses contemporains à l'étude de la nature, et donna lui-même les meilleurs exemples. Il a publié : *Geometria empirica* et *Logica Hamburgensis*, et a laissé un grand nombre de manuscrits dont une partie a péri dans un incendie. J. Vaget, son disciple, en a publié plusieurs qui roulent sur la physique et la botanique. Leibnitz faisait le plus grand cas de Jungius et l'égalait presque à Descartes.

JUNIN, auparavant *los Reyes*, village de la république du Pérou, par 13° 30' lat. S., 70° long. O.; 300 hab. Bolivar y battit les Espagnols le 6 août 1824, et gagna, par suite, la victoire décisive d'Ayacucho. —Junin a donné son nom à l'un des sept départements qui forment la république du Pérou. Ce département a pour chef-lieu Huanuco.

JUNIUS, nom d'une célèbre famille de Rome, qui prétendait descendre d'un des compagnons d'Énée. — Un membre de cette famille, Marcus Junius, s'allia à la famille royale en épousant une fille de Tarquin l'Ancien; il fut le père de Junius Brutus. *Voy.* BRUTUS.

JUNIUS (Adrien), en hollandais *der Jonghe* (le jeune), savant du XVIe siècle, né à Horn en 1512, se rendit habile dans les langues, les lettres et la médecine. Après avoir exercé longtemps la médecine à Harlem, il fut appelé à Copenhague comme premier médecin du roi; mais ne pouvant s'habituer au climat, il revint à Harlem, y fut nommé recteur des écoles, et mourut en 1575 près de Middelbourg. On a de lui : *Lexicon grœco-latinum*, Bâle, 1548, in-fol.; *De anno et mensibus*, Bâle, 1553, in-8; *Nomenclator omnium rerum*, Augsbourg, 1555, in-8, souvent réimprimé; des traductions du grec, des poëmes latins, etc.

JUNIUS, pseudonyme sous lequel se cacha en Angleterre l'auteur de *Lettres politiques* d'une virulence extrême, publiées à Londres de 1769 à 1772 dans le *Public Advertiser*, journal politique, et qui étaient dirigées contre le ministère de lord North. On ne connaît pas encore le véritable auteur de ces lettres : on a nommé Burke, lord Sackville, Hamilton, Ch. Lloyd, Philip Francis, Hugh Boyd, Glover, lord Temple, lord Grenville et le libraire Almon. Les meilleures éditions de ces lettres sont celles de Londres, 1796, 2 vol. in-8, 1812, 3 vol. in-8, et d'Edimbourg, 1822, in-8. Elles ont été traduites en français, 1791, 2 vol. in-8, et en 1823, 2 vol. in-8, par J.-T. Parisot.

JUNIUS BRUTUS, pseudonyme de Languet. *Voy.* LANGUET.

JUNKSEYLON. *Voy.* DJONKSEYLON.

JUNON, reine des dieux, fille de Saturne, sœur et femme de Jupiter. Elle eut de Jupiter trois enfants, Vulcain, Hébé et Lucine. Elle était aussi mère de Mars; mais elle le conçut seule, piquée de ce que Jupiter avait seul produit Minerve. On attribue d'ordinaire à cette déesse un caractère fier et jaloux, et des haines implacables. Irritée de ce que le berger troyen Pâris lui avait préféré Vénus en adjugeant à celle-ci la pomme d'or, elle excita la guerre de Troie et s'acharna à la perte de cette malheureuse ville. Elle persécuta continuellement les nombreuses maîtresses de son époux, ainsi que les fruits de leurs amours. Jupiter, irrité de ses reproches continuels, la fit un jour suspendre avec une chaîne d'or entre le ciel et la terre. Junon était particulièrement honorée à Samos, à Argos, à Olym-

ple, à Carthage et à Rome. On la regardait comme présidant aux mariages et aux accouchements. Le paon, type de la beauté et de l'orgueil, lui était consacré. On la représente assise sur un trône, le diadème sur la tête et le sceptre à la main; un paon est à ses côtés, et, derrière elle, Iris, sa messagère, déploie les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses surnoms les plus ordinaires étaient ceux de *Lucina* et *Pronuba*. — On appelait *Junons* des génies particuliers qui étaient comme les anges gardiens des femmes.

JUNONIA, une des îles Fortunées (Canaries), auj. l'île de PALMA.

JUNONIS PROM., en Bétique, auj. le *cap Trafalgar*. — Cap du Péloponèse, au S. O.

JUNOT (Andoche), duc d'Abrantès, général français, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or) en 1771, d'une famille aisée, partit comme volontaire à l'époque de la révolution, et fut remarqué par Bonaparte au siége de Toulon en 1793. Ce fut là l'origine de sa fortune. Bonaparte se l'attacha comme aide-de-camp, l'emmena avec lui en Egypte, où il se distingua, surtout au combat de Nazareth, et, de retour en France, le nomma général de division (1801), puis commandant, et enfin gouverneur de Paris (1804). En 1805, il l'envoya comme ambassadeur à la cour de Lisbonne, et deux ans après lui confia le commandement de l'armée dirigée contre le Portugal; Junot s'empara facilement de ce pays et en resta gouverneur. Mais il ne montra point les talents d'un administrateur, et en 1808, après avoir été défait à Vimeira par Wellesley (depuis lord Wellington), il dut signer la capitulation de Cintra, et abandonner sa conquête. Cet échec lui attira la disgrâce de Napoléon; néanmoins, il prit part à la guerre d'Espagne (1810), à celle de Russie (1812), et fut nommé gouverneur des provinces Illyriennes. Mais sa raison s'égara tout à coup; il fut obligé de revenir en France, et mourut le 28 juillet 1813. — Sa femme, la duchesse d'Abrantès, s'est distinguée par son esprit et a écrit des mémoires anecdotiques sur l'empire, qui sont pleins d'intérêt. *Voy.* ABRANTÈS.

JUNQUIÈRES (J.-B. DE), auteur de poëmes burlesques, né à Paris en 1713, mort en 1786, était lieutenant de la capitainerie des chasses de Senlis. On a de lui : *l'Élève de Minerve ou le Télémaque travesti*, poëme, 1759; *Épître de Grisbourdon à Voltaire*, 1756, in-8; *Caquet-Bonbec ou la Poule à ma tante*, poëme, 1763, etc.

JUNTE, en espagnol *junta* (c.-à-d. *réunion*), haut conseil d'état en Espagne. Le nom de *junte* ne fut donné primitivement qu'au conseil royal du commerce et des mines et au conseil d'administration des tabacs; mais en 1808, Napoléon, après l'expulsion de Ferdinand, réunit à Bayonne, sous le titre de *junte*, les notables du royaume au nombre de 150 membres, dont 100 députés civils, et 50 ecclésiastiques. Cette junte, présidée par le ministre des finances d'Aganze, accepta la nouvelle constitution; mais lorsque le roi Joseph eut quitté Madrid (1813), une nouvelle junte, composée des principaux auteurs de l'insurrection, se réunit sous la présidence du comte de Florida-Blanca. Elle siégea d'abord à Séville, et ensuite à Cadix. Outre cette *junte centrale*, il y avait dans toutes les provinces libres du joug étranger des *juntes provinciales* subordonnées à la junte centrale. Depuis la dernière révolution d'Espagne (1840), les juntes provinciales ont acquis de plus en plus de pouvoir.

JUNTE (les), en italien *Giunta* et *Zunta*, famille célèbre d'imprimeurs, qui s'établirent à Florence et à Venise vers le milieu du XVe siècle. Philippe Junte, né à Florence en 1450, y exerça son art de 1497 à 1517. Il obtint le premier du pape Léon X un privilége de 10 ans pour l'impression des auteurs grecs et latins qu'il publierait. Après sa mort ses héritiers paraissent avoir formé une société; car de 1518 à 1530 les livres de cette imprimerie portent cette formule : *Apud Juntas*. Depuis 1531 ils ne portent plus que le nom de Bernard, un des fils de Philippe. — Deux branches de la famille des Junte s'établirent au commencement du XVIe siècle, l'une à Venise, l'autre à Lyon.

JUPILLE, *Jobii Villa* en latin du moyen âge, ville de Belgique (Liége), à 2 kil. E. de Liége; 1,500 hab. Aux environs, mines de houille. C'était le séjour favori de la famille d'Héristall. Pepin d'Héristall y mourut.

JUPIN, nom donné quelquefois par nos vieux poëtes à JUPITER.

JUPITER, en grec *Zeus*, le dieu suprême, le père et le maître des dieux et des hommes dans la religion des Grecs et des Romains, était fils de Saturne et de Rhée. Saturne n'ayant obtenu le trône de son frère Titan qu'à la condition de ne point élever d'enfants mâles, Jupiter devait être dévoré en naissant par son propre père; mais il fut, selon la fable, sauvé par la ruse de Rhée, qui substitua à l'enfant divin une pierre que Saturne dévora. Il fut élevé secrètement dans l'île de Crète où il suça le lait de la chèvre Amalthée, et où les Curètes et les Corybantes prirent soin de son enfance. Instruits de la fraude de Rhée, Titan et ses fils détrônèrent Saturne et le jetèrent dans une prison; mais Jupiter, quoique n'étant encore âgé que d'un an, délivra son père et le replaça sur le trône. Plus tard, Saturne, qui craignait l'ambition d'un fils si puissant, lui dressa des embûches; mais Jupiter, connaissant ses desseins, le chassa de l'Olympe et se rendit maître de tous ses états. Alors il partagea l'empire du monde avec ses frères Neptune et Pluton, donna au premier les mers, au second les enfers, et se réserva la terre et le ciel. Jupiter eut à soutenir une guerre terrible contre les Géants, qui voulurent escalader le ciel pour venger les Titans et pour le détrôner; il s'en défit en les foudroyant. Il épousa Junon sa sœur, qu'il rendit mère de Vulcain, d'Hébé et de Lucine, et dont le caractère altier lui causa bien des ennuis. Il eut en outre une infinité de maîtresses : Sémélé, mère de Bacchus; Cérès, mère de Proserpine; Mnémosyne, mère des Muses; Latone, mère d'Apollon et de Diane; Maïa, mère de Mercure; Alcmène, mère d'Hercule, etc. Il enfanta à lui seul Minerve ou la Sagesse, qui sortit tout armée de son cerveau. Il se métamorphosait de mille manières pour satisfaire ses passions : il séduisit Danaé sous la forme d'une pluie d'or, Léda sous celle d'un cygne; il enleva Europe sous la forme d'un taureau. Jupiter est représenté assis sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre de la main gauche, et de l'autre lançant la foudre : à ses pieds est un aigle, les ailes déployées, et auprès de lui Ganymède, son échanson. Le chêne lui était consacré. Jupiter était adoré par toute la terre; ses temples les plus célèbres étaient ceux de Dodone en Grèce, d'Olympie en Elide, d'Ammon en Libye, et le Capitole à Rome. — Dans les légendes transmises par les anciens sur Jupiter, on trouve à la fois l'idée d'un dieu suprême, qui préside à l'univers et qui se retrouve sous mille formes diverses, et le souvenir d'un prince puissant, mais dissolu, qui régna soit sur la Crète, soit dans quelqu'un des pays où l'on trouve un mont Olympe.

JURA, *Juratus* ou *Jurassus mons*, chaîne de mont. qui se détache des Alpes, s'étend sur la Suisse et la France, se dirige du S. O. au N. E., à travers une partie du canton suisse de Bâle, et couvre les dép. français du Doubs, du Jura et de l'Ain : 310 kil. de long sur 65 de large. Elle forme par ses ramifications un grand nombre de vallées dont les principales sont celles de Joux, de Moutiers-Travers, de Valangin, du Doubs, de l'Ain,

du Rhône, etc. Ses plus hauts sommets sont : le Reculet (1,732 mètres), le Mont-Tendre (1,734), la Dôle (1,690).

JURA (dép. du), un des dép. frontières de la France, a pour bornes au N. celui de la Haute-Saône, à l'O. ceux de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or, au S. celui de l'Ain, à l'E. la Suisse : 5,034 kil. carrés ; 315,355 hab. Ch.-l., Lons-le-Saulnier. Il est formé d'une partie de l'ancienne Franche-Comté. Hautes montagnes, surtout vers l'E. et le N. ; beaucoup de rivières ; canal de Monsieur ; grands marais. Froid vif. Houille, albâtre, marbre, etc. Plantes tinctoriales et médicinales, navette, chanvre, maïs, orge, avoine et seigle : bons vignobles, belles masses de forêts et pâturages vers les montagnes. Bestiaux, chevaux, porcs ; gibier. Horlogerie ; ustensiles en fer ; articles en bois, écaille, corne ; bons fromages. Commerce assez actif. Émigrations annuelles. — Ce dép. a 4 arr. (Dôle, Poligny, St-Claude, plus Lons-le-Saulnier), 32 cant. et 599 comm. ; il appartient à la 6e division militaire et est dans le ressort de la cour royale de Besançon ; il forme le diocèse de Saint-Claude.

JURA (Bailliages du), *Leberberg-Vogteyen*, contrée de Suisse, qui forme la partie N. O. du cant. de Berne, comprend les anciens domaines du prince-évêque de Bâle et se divise en 5 bailliages : Courtelary, Délémont, Moutiers, Porentruy, Seignelégier.

JURA, une des Hébrides, au N. E. de l'île d'Islay, fait partie du comté écossais d'Argyle : 37 kil. sur 10 ; 1,300 hab. Mont., parmi lesquelles le Ben-an-Oir (810 mètres). On y trouve une seule ville, nommée aussi Jura, sur la côte E.

JURANÇON, village du dép. des B.-Pyrénées, à 3 kil. O. de Pau ; 1,700 hab. Vins excellents.

JURIDICTIONS (ligue des DIX-). *Voy.* GRISONS.

JURIEU (P.), théologien et controversiste protestant, né en 1639 à Mer dans l'Orléanais, fils du pasteur de cette commune, obtint en 1674 une chaire à l'université protestante de Sedan. A la suppression de cette université (1681), il se retira à Rotterdam ; il devint pasteur de l'église wallone de cette ville et professeur de théologie, et y mourut en 1713. D'un caractère irascible et emporté, Jurieu passa toute sa vie en disputes ; il écrivit avec violence contre Bossuet, Fénelon, Arnauld ; n'épargnant pas davantage ses coréligionnaires, il eut des démêlés avec Bayle, Jaquelot, Basnage, Saurin, etc. Les principaux de ses ouvrages sont : *Histoire du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle*, Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4 (c'est une réfutation de l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg) : *Politique du clergé de France*, etc., Amsterdam, in-12 ; *Esprit de M. Arnauld*, Deventer, (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12 ; *Tableau du Socinianisme*, 1691, in-12 ; *Histoire critique des Dogmes et des Cultes*, Amsterdam, 1704.

JURJURA, *Ferratus mons*, chaîne de l'Atlas, dans l'Afrique septentrionale, dans les provinces d'Alger et de Constantine, s'étend du S. O. au N. E. le long de la rive gauche du Saman, et se rattache vers le S. au Petit-Atlas. Il faut franchir cette chaîne pour passer de la province d'Alger dans celle de Constantine. On la traverse par un défilé nommé *Biban* ou la Porte-de-Fer (*Voy.* BIBAN).

JURUA, rivière de l'Amérique du Sud, naît dans le Pérou et sort probablement du lac Rogagualo : puis vient en Brésil, arrose la partie occidentale de la prov. de Para, et grossit l'Amazone par 68° long. O., 20° 30' lat. S. Cours, 120 kil. environ. Elle donne son nom à une comarque du Brésil, dans la prov. de Para.

JURUENA, riv. du Brésil (Mato-Grosso), forme le Topayos en se réunissant à l'Arinos, par 9° 10' lat. S., 59° 50' long. O. Cours, 600 kil. Elle reçoit de nombreux affluents et donne son nom à une comarque du Brésil dans la prov. de Mato-Grosso.

JUSSEY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 30 kil. N. O. de Vesoul ; 2,785 hab. Quatre belles fontaines. Nombreux vestiges d'antiquités. On y fabrique de l'horlogerie fine.

JUSSIEU (Antoine DE), né à Lyon en 1686, mort en 1758, fut entraîné dès sa première jeunesse par un penchant invincible à l'étude de la botanique. Après avoir étudié plusieurs années à Montpellier, il vint en 1708 à Paris, d'où il ne tarda pas à partir pour un voyage botanique en Normandie et en Bretagne. A son retour, il fut nommé professeur de botanique au Jardin du Roi, en remplacement de Tournefort. Quelque temps après il entra dans la faculté de médecine, et fut reçu à l'Académie des Sciences. Il fit de savantes excursions dans la France méridionale, l'Espagne et le Portugal, et en rapporta de grandes richesses végétales. Les résultats de ses travaux ont paru presque tous dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Il a aussi publié à part quelques petits ouvrages, par exemple, un *Discours sur les progrès de la botanique*, Paris, 1718. On lui doit une édition des *Institutiones rei herbariæ* de Tournefort, augmentées d'un *Appendice* (Lyon, 1719), et la publication des planches botaniques de Barrelier, auxquelles il joignit un texte (*R. P. Barrelieri plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ* (Paris, 1714, in-fol.). En 1772, le docteur Gendoger de Foigny publia, sous le titre de *Traité des vertus des plantes, ouvrage posthume de M. Antoine de Jussieu*, un cours de matière médicale qu'il avait longtemps professé à la faculté de médecine de Paris.

JUSSIEU (Bernard DE), frère du précédent, né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1777, accompagna son frère Antoine dans un voyage botanique en Espagne et en Portugal. Ce voyage développa en lui le goût le plus prononcé pour l'histoire naturelle. De retour en France, il se fit recevoir docteur à Montpellier en 1720 ; puis il revint à Paris, et succéda en 1722 à Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi. En 1725, il publia en 2 vol. in-12 une édition augmentée de l'*Histoire des plantes des environs de Paris*, de Tournefort. Ce livre, encore estimé aujourd'hui, détermina l'Académie des Sciences à l'admettre dans son sein dès 1725, quoiqu'il fût âgé seulement de 26 ans. L'année suivante, il prit le grade de docteur à la faculté de médecine de Paris. Aucun naturaliste de son temps n'a plus ni mieux su. Cependant il publia peu, et il se borna à donner quelques *Mémoires*, très remarquables à la vérité, dans le recueil de l'Académie des Sciences. Mais cet homme qui écrivait si peu méditait sans cesse sur les lois qui régissent les êtres organisés, et sur les *rapports* par lesquels ils se lient les uns aux autres. En 1758, il eut une occasion de livrer au public un résultat de ses hautes études. Louis XV l'avait chargé de diriger la plantation d'un jardin botanique à Trianon, Bernard de Jussieu, au lieu de suivre pour cette opération le système de Linné, presque exclusivement adopté à cette époque, distribua les plantes suivant une méthode naturelle, basée sur l'ensemble des rapports. Cette méthode, dont Antoine-Laurent de Jussieu nous a conservé le tableau et fait connaître les principes, est la première esquisse de celle qu'Antoine-Laurent lui-même publia par la suite. Bernard de Jussieu est un de ceux qui ont le plus contribué à l'accroissement du Muséum d'histoire naturelle. On remarque au Jardin des Plantes un *cèdre du Liban* qu'il rapporta d'Angleterre dans son chapeau en 1734, et qui est aujourd'hui le plus grand arbre que contienne ce jardin.

JUSSIEU (Joseph DE), frère des précédents, né à Lyon en 1704, mort en 1779, se livra aussi dès sa première jeunesse à l'étude des sciences. A la fois ingénieur, naturaliste et médecin, il fut choisi pour accompagner, en qualité de botaniste, les astronomes de l'Académie des Sciences qui allèrent en 1735 mesurer au Pérou un arc de méridien. Après que ses collègues furent repartis pour l'Europe, il continua de parcourir l'Amérique méridionale pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. Il ne revint en France qu'en 1771, après trente-six ans d'absence. Mais sa santé avait malheureusement reçu de profondes atteintes; il ne fit plus que languir, et il mourut sans avoir pu rédiger les mémoires de ses voyages. Il avait envoyé ou rapporté au Jardin du Roi un grand nombre de graines et d'échantillons de végétaux. On lui doit la découverte de l'*héliotrope du Pérou*, aujourd'hui si répandu dans nos jardins. Depuis 1743, il appartenait à l'Académie des Sciences en qualité de botaniste-adjoint.

JUSSIEU (Antoine-Laurent DE), neveu des précédents, né à Lyon en 1748, mort à Paris en 1836. Il vint à Paris en 1765 pour terminer ses études sous la direction de son oncle Bernard, et prit en 1770 le grade de docteur en médecine à la faculté de Paris. Il fut, peu de temps après, choisi par Lemonnier, professeur de botanique au Jardin du Roi, pour le suppléer, et fut nommé en 1777 démonstrateur de botanique dans le même établissement à la place de son oncle. En 1773, il fut admis à l'Académie des Sciences. En 1789, il publia un ouvrage préparé par de longs travaux : le *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, livre admirable, « qui fait, dit Cuvier, dans les sciences d'observation, une époque peut-être aussi importante « que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expérience. » Il y applique à tout le règne végétal une méthode de classification *naturelle*. En 1784, Jussieu fit partie de la commission choisie au sein de la Société royale de Médecine pour l'examen du magnétisme animal. Ne pouvant s'accorder avec ses collègues sur l'appréciation des faits, il refusa de signer leur rapport, et en publia un autre, en son nom particulier, pour expliquer et motiver son refus. Il y reconnaît la réalité des effets singuliers produits par Mesmer, et les attribue à l'action de la chaleur animale. En 1790, il fut nommé membre de la municipalité de Paris, et chargé, à ce titre, de l'administration des hôpitaux et hospices de cette ville, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1792. En 1804, il fut nommé l'un des professeurs de la faculté de médecine de Paris: mais en 1822, il fut arbitrairement privé de sa chaire ainsi que plusieurs de ses collègues. En 1826, l'affaiblissement de sa santé et de sa vue l'engagea à se démettre de ses fonctions de professeur de botanique au Muséum. Malgré le progrès de l'âge, il conserva jusqu'à sa mort, et son amour pour la science et toute la netteté de son esprit. Depuis la publication de son *Genera*, il était sans cesse occupé de perfectionner l'ensemble et les détails de ce grand travail. Les résultats de ses recherches à ce sujet ont été publiés dans une suite de *Mémoires* qui font partie de la collection du Museum d'histoire naturelle; mais il n'a pu, comme il le voulait, donner une nouvelle édition de son ouvrage. Outre les écrits que nous avons mentionnés, on lui doit encore une suite de notices sur l'histoire du Museum d'histoire naturelle (dans les *Annales du Museum*), et un grand nombre d'articles de botanique dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, parmi lesquels on remarque surtout l'article sur la méthode naturelle des végétaux. — M. Adrien de Jussieu, fils de Laurent, né à Paris en 1797, continue l'illustration de cette famille. Il remplaça son père dans sa chaire de botanique au Muséum en 1826, et fut reçu en 1831 membre de l'Académie des Sciences.

JUSSY-L'EVÊQUE, ville de Suisse (Genève), à 19 kil. S. E. de Genève; 1,200 hab. Château du Crest, qui a longtemps appartenu à Agrippa d'Aubigné, ami et compagnon d'Henri IV.

JUST, JUSTE ou JUSTIN (saint), martyr, natif d'Auxerre, confessa la foi et mourut dans le Beauvaisis. L'Eglise l'honore le 18 octobre.

JUSTE (saint), archevêque de Lyon sur la fin du IVe siècle, assista aux conciles de Valence, 374, d'Aquilée, 381, et y combattit les Ariens. Il quitta son siége pour aller vivre en anachorète dans les déserts de l'Égypte. On le fête le 2 septembre.

JUSTE-LIPSE, *Justus Lipsius*, savant philologue hollandais, né en 1547 près de Louvain, fut d'abord secrétaire du cardinal de Granvelle (1589), qui l'emmena à Rome; enseigna l'histoire avec le plus grand éclat, d'abord à Iéna (1572-74), puis à Leyde (1579-91), et enfin à Louvain, et mourut en 1606. Sa vie fut traversée par les tracasseries que lui suscitèrent ses collègues et par des querelles religieuses. Né catholique, il se fit protestant, puis retourna au catholicisme. On lui reproche d'avoir fait l'apologie de l'intolérance. Parmi ses nombreux écrits on remarque: *Manuductio ad philosophiam stoicam, libri III; Physiologiæ stoicæ libri III; Politicorum libri IV; Poliorceticon libri V; De Militia romana libri V; Admiranda, sive de magnitudine romana libri IV; Monita et exempla politica*, et ses *Commentaires* sur Tacite, Sénèque, etc. La collection complète de ses œuvres a été publiée à Anvers, 1637, 6 vol. in-fol., et Wesel, 1675, 4 vol. in-8. Un des principaux mérites de Juste-Lipse est d'avoir fort bien fait connaître le stoïcisme.

JUSTIN, historien latin, qui florissait sous les Antonins, au IIe siècle, a rédigé un *Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée*, en 44 livres: ouvrage élémentaire, écrit avec simplicité et élégance, et devenu classique. Il fait partie des collections *ad usum Delphini, Variorum*, etc., et a été publié par Wetsel, 1808. Il a été traduit en français, notamment par l'abbé Paul, 1774, et par MM. Pierrot et Boitard (dans la collection Panckoucke).

JUSTIN (saint), dit *le Philosophe*, docteur de l'Église, né vers l'an 103 à Flavia Neapolis (l'ancienne Sichem) en Palestine, était d'abord païen et avait adopté la secte de Platon. Il reçut le baptême vers l'âge de 30 ans, et vint à Rome où il ouvrit une école de philosophie chrétienne. Calomnié par le philosophe cynique Crescentius, il fut condamné à mort par le préfet de Rome, et subit le martyre vers l'an 167. On le fête le 13 avril. Saint Justin a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en grec, entre autres deux *Apologies de la religion chrétienne*, un traité de la *Monarchie de Dieu*. Ses œuvres ont été publiées, grec-latin, par dom Maran, Paris, 1742, in-fol., et traduites en français par l'abbé Chanut et par l'abbé Courcy. Saint Justin pensait que le Verbe avant son incarnation s'était révélé aux sages du paganisme; il introduisit dans le christianisme plusieurs dogmes platoniciens. — Un autre saint Justin, martyr en Parisis, est fêté le 8 août.

JUSTIN Ier, dit *le Vieux*, empereur d'Orient, né en 450 en Thrace, fut d'abord berger, puis soldat: il parvint aux premières dignités sous l'empereur Léon, et fut porté sur le trône par une intrigue à la mort d'Anastase, 518. Il régna sagement et apaisa pour un temps les querelles religieuses. Son règne fut troublé par les factions des *Verts* et des *Bleus*. Il mourut en 527 après s'être associé son neveu Justinien.

JUSTIN II, dit *le Jeune*, neveu de Justinien, lui succéda en 565. Il se rendit odieux par ses débauches et ses cruautés; il abandonna l'autorité à

Sophie, son épouse, qui attira une foule de maux sur l'empire. Il perdit la raison à la fin de sa vie, et mourut en 578, après avoir adopté Tibère-Constantin, son gendre.

JUSTINE, *Flavia Justina Augusta*, impératrice romaine, était fille de Justus, gouverneur du Picénum. Elle épousa successivement le tyran Magnence, l'empereur Valentinien (368), et, après la mort de ce dernier, fit proclamer empereur Valentinien II, avec qui Gratien consentait à partager l'empire. Elle tenta à diverses reprises d'établir l'arianisme dans ses états; mais saint Ambroise empêcha l'exécution de ce projet. Le tyran Maxime ayant conquis une grande partie de l'Italie en 387, elle fut obligée de se retirer à Thessalonique; elle y mourut en 388.

JUSTINE (sainte), vierge et martyre, patronne de la ville de Padoue, périt dans la persécution de Dioclétien. On la fête le 7 octobre. — Une autre sainte Justine est honorée le 26 septembre.

JUSTINIANA, nom de deux villes de l'empire d'Orient, dans la Thrace et la Dacie Méditerranéenne, embellies ou agrandies par Justinien, et distinguées l'une de l'autre par les épithètes de *Prima* et de *Secunda* On nomme aussi l'une *Tauresium* et l'autre *Ulpianum*. *Voy.* ces noms.

JUSTINIANI, famille italienne. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINIEN I, empereur d'Orient, 527-565, neveu de Justin I, né en 483, monta sur le trône en 527. Le règne de ce prince est célèbre par les querelles des factions du cirque dites les *Verts* et les *Bleus*, par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès contre les Goths d'Italie et les Vandales d'Afrique, ainsi que par les victoires du premier sur les Perses; il est surtout signalé par la réforme des institutions judiciaires. Justinien fit réviser par une commission de jurisconsultes, à la tête desquels était Tribonien, toutes les constitutions et ordonnances de ses prédécesseurs, et en forma le code qui porte son nom (533). Le *Code* fut suivi du *Digeste* ou *Pandectes*, des *Institutes* et des *Novelles* (tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*). Justinien s'occupa aussi des affaires de religion, mais avec plus de zèle que de lumières. Il avait épousé Théodora, femme célèbre par sa beauté, mais aussi par ses débauches, qui exerça sur lui un empire absolu et déshonora une partie de son règne.

JUSTINIEN II, dit *Rhinotmète* (c'est-à-dire *Nez coupé*), empereur d'Orient, succéda en 685 à Constantin Pogonat, son père. Il se rendit si odieux par sa tyrannie et par ses cruautés, que ses sujets se révoltèrent, lui coupèrent le nez et l'exilèrent dans la Chersonèse, en 694. Il resta en exil dix ans, pendant lesquels l'empire fut gouverné par Léonce et Tibère Absimare; mais il se fit replacer sur le trône en 705 par Tribellius, roi des Bulgares. Il périt assassiné en 711.

JUSTINIEN, nom d'une noble famille de Venise. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINOPOLIS, auj. *Capo-d'Istria*, ville de la Dacie Méditerranéenne, près de *Justiniana Secunda*, fondée par Justinien I en l'honneur de Justin I son oncle.

JUTERBOCK, ville des États prussiens (Brandebourg), à 48 kil. S. de Potsdam; 3,250 hab. Vieilles fortifications. Toiles, lainages, eau-de-vie, brasseries. — Victoire des Suédois, commandés par Torstenson, sur le général autrichien Gallas (1644).

JUTES, ancien peuple de la Germanie, qui appartenait à la famille gothique, a donné son nom au Jutland. *Voy.* GOTHS et JUTLAND.

JUTLAND, *Jylland* des Danois, la *Chersonèse Cimbrique* des anciens, *Jutia* ou *Juetlandia* en latin moderne, presqu'île du Danemark, entre 55° 21' et 57° 36' lat. N., et entre 5° 18' et 9° 6' long. E., est bornée au S. par le Sleswig, au N. par le Skager-Rack, et au N. E. par le Cattegat; elle a 200 kil. sur 200, et 440,000. hab. Ch.-l. Viborg. Quelquefois on étend le nom de Jutland au Sleswig, et l'on prolonge la péninsule jusqu'à l'Eider. Le Jutland n'est pas une division administrative du Danemark; il contient dix bailliages et sept duchés (en y comprenant le Sleswig). *Voy.* DANEMARK. — Le climat du Jutland est âpre, froid, humide; le sol est presque partout sablonneux ou marécageux. Dans la partie septentrionale s'étend un vaste golfe appelé *Limfiord* (*Voy.* ce mot). La pêche, l'éducation des chevaux, l'exploitation de quelques houillères et tourbières, occupent surtout les habitants. Le Jutland, jadis habité par les Cimbres, qui lui ont valu le surnom de *Chersonèse Cimbrique*, le fut ensuite par les *Jutes* ou *Iots* (tribu de Goths), d'où son nom actuel.

JUTUNTORUM FORUM, ville d'Italie, auj. CRÊME.

JUTURNE, sœur de Turnus, fut aimée de Jupiter qui lui donna l'immortalité. Elle laissa son nom à une fontaine qui coule près du Numicus.

JUVAVUM ou JUVAVIA, auj. *Salzbourg*, ville du diocèse d'Illyrie occidentale, dans la Norique 2e ou Riveraine, au S. O., sur la *Salsa*.

JUVENAL, *Decimus Junius Juvenalis*, fameux poëte satirique latin, né à Arpinum vers l'an 42, étudia sous Fronton et sous Quintilien, et fut quelque temps avocat. Il ne composa ses premières satires que sous Domitien, et ne les publia que sous Trajan et Adrien. Elles obtinrent alors l'applaudissement général, mais la 7e (sur la *Misère des gens de lettres*) lui fut nuisible. Un histrion, favori d'Adrien, croyant que le poëte avait voulu le désigner par une allusion, le fit reléguer à Syène, dans la Haute-Égypte, avec le titre de préfet d'une légion. Juvénal mourut, à ce qu'on croit, dans cette espèce d'exil, âgé, dit-on, de plus de 80 ans. Selon d'autres traditions il serait mort à Rome. Nous avons de ce poëte 16 satires; toutes sont remarquables par l'énergie, la hardiesse et la véhémence du style, et surtout par l'accent de conviction avec lequel le poëte exhale son indignation contre les vices de son siècle. Les plus célèbres sont celles sur la *Noblesse*, sur les *Vœux*, sur les *Femmes*, et sur le *Turbot* au sujet duquel délibéra le sénat romain. Les éditions les plus estimées de Juvénal sont celles dites: *Variorum*, 1648; *Ad usum Delphini*, 1684; de Ruperti, Leipsick, 1801; d'Achaintre, Paris, 1810. Les meilleures traductions sont: en prose, celles de Dusaulx, Paris, 1770, revue par M. Pierrot, 1826; de Baillot, 1823, in-8; de M. Courtaud-Diverneresse, 1831, 2 vol. in-32; et en vers, celles de M. Raoul, 1812 et 1826; du baron Méchin, 1817 et 1823.

JUVÉNAL OU JOUVENEL DES URSINS (Jean), magistrat français, né à Troyes vers 1350, mort en 1431, fut nommé en 1388 prévôt des marchands; eut la confiance de Charles VI, s'opposa au duc de Bourgogne qui l'accusa de sédition et essaya vainement de le faire condamner (1393); sauva le roi des mains de ce prince; devint en 1400 avocat du roi, puis chancelier, et présida le parlement qui siégea à Poitiers. La ville de Paris lui donna, en reconnaissance de ses services, le bel hôtel des Ursins, dont il ajouta le nom au sien propre.

JUVÉNAL DES URSINS (Guillaume), chancelier de France sous Louis XI, fils du précédent, né à Paris en 1400 Également propre à la robe et à l'épée, il fut successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant-général du Dauphiné, bailli de Sens, et devint enfin chancelier de France en 1445. Déposé et emprisonné en 1461 par le soupçonneux Louis XI, il parvint à faire reconnaître son innocence, et fut rétabli en 1465 d'une manière honorable. Il mourut en 1472. — Son frère, Jean Juvénal des Ursins, fut archevêque de Reims en 1449, sacra Louis XI, fut un des évê-

ques qui revirent la sentence prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans, et mourut en 1473, également recommandable par ses vertus épiscopales et par ses connaissances littéraires. Il a laissé une *Histoire du règne de Charles VI depuis 1380 jusqu'en 1422*, imprimée en 1614, in-4.

JUVENCUS (Vettius Aquilinus), poëte chrétien, né en Espagne d'une famille illustre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et vécut sous le règne de Constantin-le-Grand. Il a composé une Vie de Jésus-Christ en vers latins sous ce titre : *Historiæ evangelicæ libri IV*, imprimée ordinairement dans les éditions de Sédulius, de Fortunat, etc., et publiée séparément par Ehrard Reusch, Francfort, 1710. — Un autre Juvencus, du XIIe siècle, est auteur d'une *Vie d'Attila*, publiée à Ingolstadt, 1604.

JUVENCUS, jésuite. *Voy.* JOUVENCI.

JUVERNIE. *Voy.* HIBERNIE.

JUVIGNÉ-DES-LANDES, ville du dép. de la Mayenne, à 8 kil. O. d'Ernée; 2,500 hab.

JUVIGNY, ch.-l. de canton (Manche), à 7 kil. N. O. de Mortain; 700 hab. *Voy.* RIGOLEY.

JUVIGNY-SOUS-ANDAINE, ch.-l. de canton (Orne), à 11 kil. S. E. de Domfront; 1,900 hab.

JUVISY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 13 kil. N. O. de Corbeil, sur la pente d'une montagne, près des rives de l'Orge et de la Seine: 500 hab. Château et parc magnifique d'après les dessins de Le Nôtre. Il est traversé par le chemin de fer.

JUZGHAT, *Osiana* ou *Soanda* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), par 39° 42' lat. N., 32° 30' long. E.; 16,000 hab. Ch.-l. du sandjakat de Juzghat. Murailles en briques; palais du pacha; maisons petites, mais bien bâties; mosquée sur le modèle de Sainte-Sophie à Constantinople. Mines de plomb aux environs. — Le sandjakat de Juzghat est situé dans le S. O. du pachalik de Sivas, entre les sandjakats de Tchouroum, d'Amasieh, de Sivas, la Caramanie et le Kizil-Irmak. Il a 200 kil. sur 90. Il est gouverné par un pacha indépendant.

K

N. B. *Cherchez par C, CH, Q, les mots qui ne seraient pas ici.*

K. Cette lettre s'emploie souvent dans les abréviations à la place du C, et signifie *Cæso*, *Caius*, *Cælius*, *Cæsar*.

KAAB, poëte arabe, contemporain de Mahomet, avait commencé par écrire contre le prophète. Lorsque Mahomet se fut emparé de La Mecque, Kaab, craignant sa vengeance, fit à son éloge un beau poëme qui est au nombre des sept Moallakats (poëmes suspendus au temple de La Mecque). Ce poëme a été publié à Leyde, traduit en latin par Lette, 1748, avec d'autres poésies orientales.

KAABA (la). *Voy.* MECQUE (LA) et KAÇABA.

KAADEN, ville de Bohême, à 25 kil. N. O. de Saatz; 3,500 hab. Draps, lainages, grains. Gymnase.

KAARTA, état de la Sénégambie, entre le Ludamar au N., le Fouladou au S., le Bambara à l'E., le Kasson à l'O. Capitale, jadis Kemmou, auj. Elimané. Bien peuplé. Poudre d'or et ivoire.

KABAILS, *Cabyli*, peuple indigène de l'Afrique septentrionale, habite les vallées de l'Atlas, dans les états d'Alger et de Maroc; il est à peu près indépendant et vit aux dépens des habitants des plaines. Les Kabaïls sont divisés en tribus nombreuses, parmi lesquelles on distingue les Beni-Abbes, les Coucos et les Henneichas. Ce sont probablement les vrais indigènes de la Barbarie intérieure; ils ne doivent être confondus ni avec les Arabes, ni avec les Maures, ni avec les Turcs.

KABAN-MAADEN, ville de la Turquie d'Asie (Diarbékir), à 150 kil. N. O. de Diarbékir, près de l'Euphrate. Aux environs, mines de fer, de cuivre, d'argent, etc.

KABARDAH, contrée de la Russie d'Europe, dans la région caucasienne, forme la Circassie proprement dite, et a pour bornes, au N. le Térek et la Malka, au S. le pays des Ossètes, et à l'O. l'Abascie. Elle se divise en deux régions : Grande-Kabardah, à l'O. (subdivisée elle-même en quatre hordes), et Petite-Kabardah, à l'E. (subdivisée en deux). Cette contrée est arrosée par le Térek et ses affluents. Le sol est fertile et le climat doux, mais les habitants sont peu agriculteurs; ils préfèrent la vie nomade et pastorale, ainsi que le brigandage. (*Voy.* CIRCASSIE.)

KABOU, pays de la Sénégambie occidentale, entre le Rio-Grande et le cours supérieur de la Gambie. Lieu principal, Sumakonda. Il est arrosé au N. O. par le Geba. Climat chaud, humide et malsain. Sol fertile en riz, céréales, indigo et coton. Poudre d'or, ivoire et argent.

KABOUCHAN, ville d'Iran (Khoraçan), à 110 kil. O. de Meschcd. Résidence d'un chef indépendant qui peut mettre 12,000 hommes sur pied.

KABOUL, *Cabul*, *Caubul*, riv. d'Asie, prend sa source sur les limites du Khoraçan et de l'Afghanistan, traverse cette dernière province, ainsi que celles de Kaboul (où il arrose la ville de Kaboul), Loughman, Djelalabad, Pichaver, et se perd dans le Sind au N. d'Attok, après un cours de 350 kil. Ce fleuve est trop rapide pour être navigable.

KABOUL, ville d'Asie, capitale de la province de Kaboul et de tout l'Afghanistan, au milieu d'une plaine délicieuse, à 320 kil. N. E. de Kandahar, par 34° 10' lat. N., 66° 55' long. E. Jadis 80,000 hab., auj. 60,000 au plus. Mur de brique; citadelle dite *Balla-hissar*, résidence du souverain; bazar. — Dès le VIIe siècle, Kaboul était la résidence d'un prince hindou. L'empereur Babour en fit quelque temps sa capitale. En 1739, Nadir-Chah la prit et la pilla. Timour-Chah en fit en 1774 la capitale de l'Afghanistan.

KABOUL (province de), province de l'Afghanistan ou royaume de Kaboul, bornée au N. O. par le pays de Balkh, au N. par le Turkestan, à l'E. par les provinces de Loughman et de Djelalabad, au S. par celle de Gazna, et à l'O. par le Khoraçan; 200 kil. sur 80; ch.-l. Kaboul. On trouve dans cette province des montagnes, mais peu de rivières; déserts immenses; plaines, plusieurs vallées, divers cantons fertiles. Mines d'or, d'argent, de fer, mais à peine exploitées; un peu d'industrie, tissus de coton, tapis, cuirs. Commerce par caravane, mais gêné par un état de guerre perpétuel.

KABOUL (royaume de), vaste état d'Asie, borné par le roy. de Hérat ou Khoraçan oriental et le Turkestan au N., les Seikhs à l'E., le Béloutchistan au S., l'Iran à l'O.; s'étend de 67° à 70° long. E., de 28° à 36° lat. N. Il se compose de tout l'Afghanistan et du Sistan, et a pour capit. générale Kaboul. — L'histoire du Kaboul se confond avec celle de l'Afghanistan; on donne indifféremment ces deux noms au royaume qui se forma dans ces contrées en 1747, à la mort de Nadir-Chah, et qui eut successivement pour chefs Ahmed-Khan (1747-1773), Timour-Chah, fils d'Ahmed (1773-1792), Zehman-Chah, fils de Ti-

mour (1792-1802), Mahmoud-Chah, frère de Mahmoud (1802-1818). Sous ces derniers règnes la puissance des rois de Kaboul fut détruite par les dissensions des princes et par l'insurrection des chefs des provinces, notamment du Lahore (*Voy.* ce nom).

KABOULISTAN. *Voy.* KABOUL.

KABR-IBRAHIM ou KHATIL, l'ancienne *Hébron* ou *Kiriath-Arbe* des Juifs, ville de Syrie (Damas), à 40 kil. S. de Jérusalem ; 5,000 hab. Château-fort. Mosquée où l'on montre le tombeau d'Abraham, de Sara et de leurs descendants jusqu'à Joseph.

KABS, ville de l'état de Tunis. *Voy.* CABES.

KABYLES. *Voy.* KABAÏLS.

KAÇABA ou KASBA, nom donné par les Arabes, particulièrement dans les régences barbaresques, à la citadelle et au palais du souverain. On connaît surtout la *Kaçaba* ou *Casauba* d'Alger, citadelle située sur une éminence à l'extrémité S. de la ville. Elle était la résidence habituelle du dernier dey d'Alger. C'est dans la Kaçaba que les Français ont trouvé le fameux trésor des deys (*Voy.* ALGER).

KACHAN, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 150 kil. N. O. d'Ispahan, par 33° 51' lat. N., 48° 51' long. E.; 30,000 hab., jadis 150,000 hab. Trente mosquées, dix médresseh ou colléges, mur en terre, tours. Soieries, tapis, brocarts d'or et d'argent, velours, châles, tissus de coton, ustensiles en cuivre. Bons fruits (surtout les melons d'eau). Multitude de scorpions. — Cette ville fut fondée par Zobéide, femme du calife Haroun-al-Raschid. Sous le règne de Kérim-Khan, elle fut détruite par un tremblement de terre, mais bientôt après rebâtie.

KACHAU ou CASSOVIE, *Kassa* en hongrois, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Abaujvar, à 28 kil. S. d'Eperies, au confluent du Hernath et de la Tchémel ; 9,000 hab. Évêché. Académie royale, université, gymnase, école normale ; arsenal, deux casernes, fonderie ; moulins à poudre ; draps, tabac, poterie de grès, tanneries. — Kachau fut entourée de murailles sous le règne d'Emeric. En 1270, Etienne V, et plus tard André III l'agrandirent. En 1441 elle soutint un siége contre les Bohémiens.

KACHEMYR. *Voy.* CACHEMIRE.

KACHENAH, ville de la Nigritie centrale, par 15° 18' lat. N., 8° 30' long. E., jadis capitale d'un royaume puissant qui s'étendait au N. O. du lac Tchad et était arrosé au S. par le Niger. Aujourd'hui ce royaume est soumis aux Fellatahs, et Kachenah est bien déchue de son importance.

KACHGAR, riv. du Turkestan chinois, naît dans l'O. de cette contrée, coule à l'E. et grossit l'Yarkand après 880 kil. de cours. — Riv. de l'Afghanistan. *Voy.* KAMEH.

KACHGAR ou KACHKAR, ville du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. du khanat de Kachgar, par 39° 25' lat. N., 71° 43' long. E.; 15,000 hab. Commerce d'étoffes de soie et de brocarts, ainsi que de chevaux que les Kirghiz y amènent en grand nombre. — Kachgar était jadis la capitale d'un empire puissant, possédé par des princes gengiskhanides : aujourd'hui le khanat de Kachgar est nominalement tributaire de l'empire chinois, mais il est réellement indépendant.

KACHINE, ville de la Russie d'Europe (Tver), à 131 kil. N. E. de Tver ; 5,000 hab. Blanc de céruse. Ancien apanage des princes de Tver : souvent ravagée aux XIIIe et XIVe siècles par les Tartares. — Le district de Kachine nourrit beaucoup de bestiaux et de chevaux ; il compte 80,000 hab.

KACHIRA, ville de la Russie d'Europe (Toula), à 140 kil. S. E. de Moscou ; 5,000 hab. Suif, tanneries, blanchisseries de cire. — Cette ville était jadis sur la rive gauche de l'Oka ; mais la guerre et la peste l'ayant dépeuplée du XVIe au XVIIe siècle, on la rebâtit en 1656 sur la rive droite. Le district de Kachira contient 100,000 hab.

KACHMIR. *Voy.* CACHEMIRE.

KADDALOR, *Cuddalore* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le district d'Arkot mérid., à 20 kil. S. O. de Pondichéri, entre deux branches du Palaour. Grande, industrieuse, populeuse et bien bâtie.

KADDAPA, dite aussi *Coddapa* ou *Cuddapa*, ville de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), ch.-l. du district de ce nom, par 14°32' lat. N. et 76° 28' long. E. Jadis possédée par un radjah dépendant du souverain de Golconde ; soumise par Aureng-Zeyb, et enfin prise par les Anglais en 1800.

KADDAPA, un des deux districts fournis à l'Inde anglaise immédiate par l'ancienne province de Balaghat, a, entre autres villes, Kaddapa, son ch.-l., Sidout et Gandikotta.

KADER-BILLAH, calife abbasside, régna de l'an 991 à l'an 1032 de J.-C. et se maintint toujours en paix avec les peuples voisins.

KADI. *Voy.* CADI.

KADICHAH, première femme de Mahomet, née l'an 564 de J.-C., était une riche marchande de la tribu arabe des Koraïchites. Elle était déjà veuve de deux maris, et avait 40 ans, lorsqu'elle prit à son service, comme facteur ou intendant, Mahomet, alors âgé de 25 ans, qui lui inspira les sentiments les plus vifs d'amour et d'admiration, et obtint bientôt sa main. Kadichah donna quatre garçons et quatre filles au prophète, entre autres la belle Fatime. Elle mourut en 628, après une union de 24 ans.

KADI-KEUI, l'ancienne *Chalcédoine*, ville de la Turquie d'Asie, sur la mer de Marmara, vis-à-vis de Constantinople, et à 3 kil. S. E. de Scutari.

KADJAAGA ou KAIAGA, petit état de Sénégambie, entre ceux de Geduma au N., de Bambouk au S., de Foutatoro à l'O., et de Kasson au N. E.; 100,000 hab. Capitale, Galam. Mines d'or, tabac.

KADJARS (dynastie des), dynastie turcomane qui règne actuellement en Perse, a pour chef Mohammed-Haçan-Khan, qui était fils d'un gouverneur du Mazandéran, sous le règne de Chah-Thahmasp II, et qui se rendit indépendant vers 1748, à la faveur des troubles occasionnés par la mort de Thamasp-Khouli-Khan. Après avoir régné seulement sur les provinces du Nord (Mazandéran, Ghilan, Asterabad), et avoir eu à combattre divers compétiteurs, notamment Kérim-Khan, les Kadjars s'établirent définitivement sur le trône de Perse en 1794. Les princes de cette dynastie sont : Mohammed-Haçan-Khan (1748-1758), Aga-Mohammed, fils de Mohammed (1794-1797), Baba-Khan, plus connu sous le nom de Feth-Ali-Chah, neveu d'Aga-Mohammed (1797-1834) ; Mohammed-Mirza, petit-fils de Feth-Ali, et qui règne auj. Le nom de *Kadjars*, qui veut dire en turc *fugitif*, fut d'abord appliqué à des déserteurs de l'armée ottomane auxquels Chah-Abbas I donna un asile à la fin du XVIe siècle ; ils s'établirent en assez grand nombre dans le Mazandéran pour y former une tribu importante.

KADJARS ou GADJARS (monts), chaîne qui termine au Nord le vaste plateau du Kobi, et qui doit être regardée comme la continuation du Thian-Chan ou mont Céleste, quoique entre ces deux chaînes s'étende un vaste plateau (le Kobi). Les monts Kadjars se dirigent à l'E., et arrivés près de Barin en Mongolie, ils se confondent avec les cimes neigeuses du Ta-Hang.

KADLUBEK ou KADLUBKO (Vincent), ancien historien polonais, né à Kariwow, était évêque de Cracovie, et mourut en 1223 ou 1233. On a de lui : *Chronicon regni Poloniæ*, publié en 1612.

KADOM, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 200 kil. N. de Tambov ; 5,500 hab. — Fondée par les Tartares. Les Russes y battirent les Bulgares en 1209.

KADSAND ou CASSANDRIA (île de), île du roy

de Hollande (Zélande), entre la mer d'Allemagne au N., l'Escaut occidental au N. E., et différents canaux au S. et au S. O. : 16 kil. sur 7. Lieu principal, Kadsand (600 hab.). Céréales, riches pâturages; fromages excellents. — Cette île faisait autrefois partie de la Flandre hollandaise. Dans le XVIe siècle, un grand nombre de protestants français réfugiés s'y établirent. Les Provinces-Unies la prirent en 1604 et les Français en 1794. Elle fit sous l'empire partie du dép. de l'Escaut.

KÆMPFER (Engelbert), voyageur et médecin allemand, né à Lemgo (Lippe) en 1651, mort en 1716, parcourut dès sa première jeunesse les états du Nord, accompagna en 1683 comme secrétaire d'ambassade Louis Fabricius, ambassadeur de Suède, à Moscou et à Ispahan; puis s'embarqua comme médecin sur une flotte hollandaise, visita l'Inde, les îles hollandaises, et pénétra jusqu'au Japon où il fit les plus précieuses observations sur le pays et sur l'histoire naturelle (1690-93). Il revint en Europe en 1693, et se fixa dans sa patrie où il fut nommé médecin du comte de Lippe. Il publia en 1712, à Lemgo, sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, in-4, un livre rempli de détails intéressants sur les pays qu'il avait parcourus, notamment sur le Japon. Il a laissé aussi de précieux manuscrits d'où Hans Sloane tira une *Histoire du Japon*, publiée en anglais, Londres, 1727, et traduite en français par Desmaizeaux, La Haye, 1731 ; ces manuscrits n'ont paru en allemand qu'en 1777.

KÆSMARKT ou KAISERSMARKT, ville de Hongrie (Zips), sur la Poprad, à 17 kil. N. O. de Leutschau ; 3,900 hab. Flanelle, toiles; entrepôt de vins et de toiles. — Peuplée par des Saxons qui y furent appelés par les rois de Hongrie. L'empereur Sigismond la fortifia en 1433 pour la mettre à l'abri des incursions des Hussites.

KÆSTNER (Abrah.-Gotthelf), professeur de mathématiques à l'université de Gœttingue, né à Leipsick en 1719, mort en 1800, s'est surtout distingué par son enseignement et par ses livres élémentaires. Il fut un des membres les plus actifs de la société littéraire de Gœttingue et publia plusieurs volumes des Mémoires de cette société. Ses principaux ouvrages, outre ses traités élémentaires, sont une *Histoire des Mathématiques*, 1796-1800, 4 vol. in-8, en allemand, inachevée: *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, en allemand, 1767.

KAFÉRISTAN (c.-à-d. en turc *pays des infidèles*), contrée de l'Asie centrale, au N. de l'Hindou-Kouch, comprend le bassin du Haut-Oxus, et une partie du cours du Kachgar ou Kameh. Outre le Kaféristan proprement dit, qui renferme le district de Tchitral dans la vallée de la Kama, on y remarque le khanat de Kandouz (avec les districts de Khouloum, de Heïbuck, de Gori, d'Inderab, de Talighan et de Houzirout-imam), le Badakchan, le Koulab, le Chaghnan, le Wakhan et le Derwaz. Les habitants du Kaféristan sont idolâtres; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Kafres* (c.-à-d. *infidèles*).

KAFER-NIHAN, rivière de la Tartarie, dans l'état d'Hissar, descend des monts Kachgar-Davan, sur les limites de l'état de Khokhan; coule au S. O., passe près d'un petit bourg de même nom, puis auprès d'Hissar, et se joint au Djihoun après 450 kil. de cours.

KAFFA, ville de Russie. *Voy.* CAFFA.

KAFFER, riv. de Perse, sort du mont Kobil, à l'O. de Chyraz, coule au S. E., et se perd dans la vallée de Kaffer après 200 kil. de cours. — Bourg de Perse, à 90 kil. S. E. de Chyraz, sur la rive gauche, résidence d'un khan.

KAFOUR, souverain de l'Égypte, avait d'abord été esclave. Mohammed - Ikchid en mourant le nomma régent pour Aboul-Cacem, son fils, l'an de J.-C. 946 ; il conserva l'autorité sous Aboul-Haçan, frère d'Aboul-Cacem, et monta lui-même sur le trône à la mort de ce dernier en 966. Il ne régna que deux ans, et fut universellement regretté. Après sa mort, l'Égypte fut envahie par les Fatimites.

KAFSA, ville d'Afrique. *Voy.* CAFZA.

KAHER-BILLAH, calife abbasside, succéda en 932 à son frère Moktader, qu'il avait tenté de détrôner trois années auparavant. Il révolta ses sujets par ses cruautés et son avarice: ils le surprirent une nuit que l'ivresse l'avait plongé dans un sommeil profond (934), lui crevèrent les yeux et le jetèrent dans une prison d'où il ne sortit que pour aller mendier pendant le reste de sa vie. Sous son règne, les Bouides formèrent un empire dans la Mésopotamie, et Mohammed-Ikchid se rendit indépendant en Égypte.

KAHIRAH (EL), ville d'Égypte. *Voy.* CAIRE (LE).

KAHLE (L.-Martin), professeur de droit, né à Magdebourg en 1712, mort en 1775, enseigna le droit à Gœttingue, à Marbourg, et remplit plusieurs emplois à Berlin. On a de lui, entre autres ouvrages, une édition augmentée de la *Bibliotheca philosophica* de Struvius, Gœttingue, 1748; un *Examen du livre intitulé Métaphysique de Newton et de Leibnitz*, en allemand, 1740, traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744 ; *Corpus juris publici*, 1744.

KAHLENGEBIRGE, *Cetius mons*, chaîne de montagnes d'Autriche, sur la rive gauche du Danube, au N. O. de Vienne, a 100 kil. de long; une partie de cette chaîne forme la forêt de Vienne (Wienerwald). L'extrémité orientale de la chaîne, dite *Kahlenberg* et *Josephsberg*, est très élevée.

KAIAGA. *Voy.* KADJAAGA.

KAIANIENS ou KAIANIDES, nom donné par les Persans à la dynastie qui succéda à celle des Pichdadiens. Le premier des Kaïanides fut Kai-Kobab (le Déjocès des Grecs?), dont on place le règne vers 640 av. J.-C. Il eut pour successeurs : Kai-Kaous (Astyage); Kai-Kosrou (Cyrus), 536; Lohrasp (Cambyse), 529; Gouchtasp (Darius, fils d'Hystaspe), 522; Xercès, 486; Ardechir-Diraz-Dest (Artaxercès-Longuemain), 465; Xercès II, Sogdian et Darab (Darius Nothus), 424; Artaxercès-Mnémon, 405; Artaxercès Ochus, 360; Arsès, 338; Darab II (Darius Codoman), 336, qui fut détrôné par Alexandre en 331, et en qui finit la dynastie.

KAIEM-BIAMRILLAH, calife abbasside, fils de Kader-Billah, régna de 1030 à 1075. Il se vit pour quelque temps contraint d'abandonner Bagdad, mais il y fut rétabli par le sultan du Khoraçan, Thogrul-Bey, dont il avait imploré l'assistance; il paya ce service par un entier asservissement aux volontés de Thogrul-Bey et de ses successeurs.

KAIFFA. *Voy.* CAÏFFA.

KAI-KAOUS, roi persan de la dynastie des Kaïaniens, est peut-être le même qu'Astyage. (*Voy.* ASTYAGE et KAÏANIENS). — Nom de deux princes seldjoucides qui régnèrent à Konieh. On les nomme aussi *Azzeddin*. *Voy.* KONIEH.

KAI-KOBAD, premier prince des Kaïaniens, le même que Déjocès. *Voy.* DÉJOCÈS et KAÏANIENS. — Prince seldjoucide de Konieh. *Voy.* KONIEH.

KAI-KOSROU (Gaiatheddin), nom de trois princes seldjoucides de Konieh. *Voy.* KONIEH.

KAIMES ou KAMES (lord). *Voy.* HOME.

KAINARDJI (KOUTCHAUK-), ville de la Turquie d'Europe, à 70 kil. de Silistrie (ancienne Bulgarie), est célèbre par le traité qu'y signèrent en 1774 Abdoul-Hamed et Catherine II : il donnait à la Russie le pays entre le Dniepr et le Bog, et assurait l'indépendance aux Tartares de la Crimée et du Kouban.

KAINSK, ville forte de Sibérie (Tomsk), à 420 kil. S. O. de Tomsk : 3,400 hab. Bâtie pour contenir les Kalmouks et les Kirghiz.

KAIOMORTS, nom du premier homme dans la mythologie du Zend-Avesta.

KAIOR ou **CAYOR**, état de Nigritie, s'étend le long de la côte jusqu'au-delà du cap Vert. Ch.-l., Ghighis. C'est le plus puissant des états ghiolofs; le roi du Kaior prend le titre de *Damel*.

KAIOUK ou **GAIOU-KHAN**, 3e grand-khan des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan et fils d'Oktaï, né vers 1205, mort en 1248, vécut longtemps en Hongrie; mais après la mort de son père, qui avait étendu sa domination dans l'Asie centrale et l'empire chinois, il revint en Asie (1246). Son neveu avait succédé à Oktaï: il se fit donner la régence et bientôt après la couronne. Kaiouk acheva la conquête de la Chine commencée par Oktaï; mais la mort vint l'arrêter subitement au milieu de ses victoires. Kaïouk est connu dans les listes des souverains de la Chine sous le nom de Ting-Tsoung.

KAIR-EDDYN. *Voy.* BARBEROUSSE.

KAIROUAN ou **KAIRWAN**, ville importante de Barbarie, dans l'état de Tunis, à 130 kil. S. E. de Tunis, par 7° 37' long. E., 35° 36' lat. N.; 50,000 hab. Célèbre mosquée. Entrepôt du commerce avec l'intérieur de l'Afrique. — On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancien *Vicus Augusti*. Elle doit son importance aux Arabes. Elle devint de bonne heure la capitale d'une puissante principauté qui fut d'abord soumise aux califes, puis se rendit indépendante sous les Aglabites (780-909). Les Fatimites expulsèrent les Aglabites de Kairouan et y régnèrent jusqu'en 972, époque où Moez Ledinillah, devenu maître de l'Egypte, céda le gouvernement de Kaïrouan à Youssouf-ben-Zeïri, chef de la dynastie des Zeïrites. Les Almohades de Maroc envahirent le Kaïrouan en 1150. Lors de la décadence de cette dynastie au XIIIe siècle, Kaïrouan passa sous la domination des princes de Tunis, et auj. encore cette ville est tributaire du pacha de Tunis.

KAISAKS, nom que se donnent eux-mêmes les Kirghiz. *Voy.* KIRGHIZ.

KAISARIEH, *Cæsarea*, nom commun à plusieurs villes d'Orient. Les deux plus célèbres sont: 1° une ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 220 kil. N. E. de Konieh; 25,000 hab. Ch.-l. de livah. Murs, tours; collége grec. Maroquin, coton. C'est l'ancienne *Césarée de Cappadoce* ou *Mazaca*. Prise et dépeuplée par Sapor, roi de Perse, sous le règne de Valérien. Elle avait alors 400,000 hab. — 2° une ville de Syrie (Acre), à 95 kil. N. O. de Jérusalem (auj. en ruines et presque abandonnée). C'est l'ancienne *Césarée de Straton*, ou *de Drusus*. Elle fut surtout célèbre au temps des croisades. *Voy.* CÉSARÉE.

KAISERSBERG, bourg de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 15 kil. S. de Colmar, sur un affluent du Fecht; 3,383 hab. Toiles et fils de coton; excellent vin dans les environs. Patrie du réformateur Mathias Zell et de Joseph Lange. — Fondée par l'empereur Frédéric Barberousse, elle fut ville libre et impériale dès son origine. Avec Münster et Turkheim elle formait ce qu'on nommait la dynastie de Kaisersberg, dépendante de la préfecture d'Haguenau. Rodolphe de Habsbourg s'en empara au XIIIe siècle; elle fut cédée à la France en 1648. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres entre la France et l'Allemagne aux XVIIe et XVIIIe siècles.

KAISERSLAUTERN, ville de la Bavière Rhénane, ch.-l. de district, à 49 kil. N. O. de Spire; 6,200 hab. Murailles, trois églises; séminaire normal et gymnase. Coton, bas, bière. — Cette ville est importante comme position militaire, parce qu'elle domine le passage des Vosges qui conduit de France à Mayence et à Landau. Hoche y battit les Prussiens en plusieurs rencontres (1792-93): Moreau en expulsa les Autrichiens en 1795; elle fut alors réunie à la France et forma jusqu'en 1814 le ch.-l. d'un arr. du dép. de Mont-Tonnerre.

KAISERSTUHL, groupe de montagnes du grand-duché de Bade, entre le Rhin, l'Elz et le Treisam: 50 kil. de circuit environ. Sommet principal, le Todtenkopf. — Ville de Suisse (Argovie), à 31 kil. N. E. d'Aarau; 550 hab. Elle occupe l'emplacement de l'ancien *Forum Tiberii*.

KAKETIE ou **KAKHETH**, prov. de la Géorgie, sur la gauche du Kour et au S. du Caucase, entre le pays des Lesghiz à l'E., la Kartalinie, et la Somkhétie à l'O.: 220 kil. sur 100. Villes principales, Sinak et Télavi. Beaucoup de villages; sol très fertile, vin, blé, garance, fruits, etc. — La Kakétie appartient à la Russie depuis 1802. *Voy.* GÉORGIE.

KAKIG I, roi d'Arménie de 989 à 1020, de la famille des Pagratides, vainquit plusieurs peuples rebelles de l'Arménie orientale (989-992), fit quelques autres guerres, et embellit sa capitale.

KAKIG II, dernier roi pagratide en Arménie, monta sur le trône à 17 ans, et régna de 1042 à 1079. Etant allé à la cour de Constantin Monomaque (1045), il fut retenu par ce prince, qui le contraignit à le désigner pour son successeur au trône d'Arménie, et lui donna en échange une ville de Cappadoce. Ayant fait dans la suite quelques incursions sur les terres des Grecs, il fut pris et massacré, 1079.

KAKONDI, ville de Sénégambie, chez les Nalous, à 280 kil. N. de Sierra-Léone. Le major Peddi et le capitaine Campbell y sont morts.

KAKONGO. *Voy.* CACONGO.

KAKORO, riv. de Sénégambie, dans le Fouladou, naît par 12° 10' lat. N., et grossit le Sénégal par 13° 3'. Cours, 400 kil.

KALAMATA, ville de Grèce. *Voy.* CALAMATA.

KALB, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CALW.

KALB (Jean, baron de), général des armées américaines, né en Allemagne, à Nuremberg, en 1732, était entré fort jeune au service de la France. Il se trouvait aux États-Unis pour une mission dont l'avait chargé le ministre Choiseul, lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance (1770); il se prononça vivement en faveur des Américains, et après un voyage en France revint accompagné d'un grand nombre d'hommes distingués, parmi lesquels le général La Fayette (1776). Il obtint un des principaux commandements de l'armée et périt glorieusement à la bataille du camp de Clermont en 1780.

KALED. *Voy.* KHALED.

KALENBERG, principauté du roy. de Hanovre, entre celles de Lunebourg et Hildesheim, le duché de Brunswick, la principauté de Lippe-Detmold, la Hesse-Cassel, la Hesse-Electorale, la principauté de Schauenburg-Lippe et la prov. de Hoya: 90 kil. sur 40; 160,000 hab. Ch.-l., Hanovre. Montagnes au S., plaines au N.; marais, sables et bruyères. Ce pays est arrosé par le Weser au S. O. et la Leine au N. O. Il produit en abondance grains, lin, navette, légumes, etc.; fer, houille, sel, chaux, pierre, tourbe, etc. Assez d'industrie. — Cette principauté doit son nom à un vieux château-fort situé à quelques kil. au S. de la ville de Hanovre. Au moyen âge elle appartint d'abord à la maison de Lunebourg; mais elle devint en 1473 la propriété de la branche de Wolfenbüttel, puis revint de nouveau à la branche de Brunswick-Lunebourg en 1634; passa ensuite par partage à la ligne de Zell, et échut par héritage en 1705 à Ernest-Auguste, électeur de Hanovre. A partir de ce moment, elle a toujours appartenu au Hanovre.

KALGOUIEV, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'Océan Glacial Arctique, par 68° 44'-69° 27' lat. N. et 64° 20'-65° 30' long. E.: 90 kil. sur 60. Renards, isatis; peaux de cygne, duvet et plumes d'oies sauvages. Arbres nains.

KALI, riv. de l'Hindoustan, prend sa source sur le versant méridional de l'Himalaya, traverse

le Népal, l'Aoude, et va se joindre à la Gograh (un des principaux affluents du Gange) par 27° 40' lat. N., 79° long. E. Cours, 450 kil.

KALIANI ou CALLIANY, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 49 kil. N. E. de Bombay, sur la rive gauche du Houlas, par 70° 52' long. E., 19° 17' lat. N. Peuplée et commerçante, quoique bien endommagée par les guerres des Mahrattes et des Mahométans.

KALIB TCHELEBI. *Voy.* HADJI-KHALFA.

KALICH ou KALISZ, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 215 kil. O. de Varsovie, sur la Prozna; 15,000 hab. Ch.-l. d'une des huit waiwodies de la Pologne. Gymnase, institution de cadets. Lainages, toiles, draps, gants, tanneries. Près de cette ville les Russes défirent complétement les Suédois en 1706. Il y fut conclu en 1813 un traité d'alliance entre l'empereur de Russie et le roi de Prusse. — La waiwodie de Kalich, située entre celles de Masovie, de Sandomir, de Cracovie et les Etats prussiens, a 200 kil. sur 90, et compte 590,000 hab. Elle se divise en 5 obwodies.

KALIDASA, célèbre poëte indien, a composé en langue sanscrite des poëmes (un entre autres qui renferme l'histoire de *Rama*), des drames dont le plus connu est intitulé : *la Reconnaissance de Saconlala*, ou *l'Anneau fatal* (traduit en français par M. Chézy, Paris, 1830, avec le texte sanscrit), et plusieurs poésies lyriques. Ce poëte paraît avoir vécu dans le 1er siècle av. J.-C. Quelques savants le croient beaucoup plus moderne.

KALIFES. *Voy.* CALIFES.

KALIL-ASCHRAF, sultan d'Égypte (1290-93), fils de Kélaoun, saccagea Damas et s'empara de presque toute la Syrie. Il se fit détester de ses sujets et périt assassiné.

KALIL-PACHA, grand-vizir d'Amurat II, remporta en 1444 la bataille de Varna, où périt le roi de Hongrie Ladislas, et contribua beaucoup à la prise de Constantinople par Mahomet II (1452). Néanmoins ce prince l'éloigna peu après des affaires, sous prétexte de trahison.

KALIOUGA ou KALI-YOUGA (c.-à-d. *âge noir, âge de fer*), ère en usage chez les Hindous, est importante comme commençant la période où l'histoire de l'Inde acquiert de l'authenticité, les trois âges précédents étant tout à fait fabuleux. On fait remonter l'ère de Kaliouga à l'an 3101 av. J.-C., époque de la fondation du royaume de Magada ou Bahar.

KALKAR, ville des Etats prussiens. *Voy.* CALCAR.

KALKAS, peuple mongol. *Voy.* KHALKAS.

KALKBRENNER (Christian), compositeur, né en 1755 à Munden (Hesse-Cassel), s'établit d'abord à Berlin où il fut attaché à la reine de Prusse et au prince Henri, et vint vers 1796 se fixer à Paris, où il mourut en 1806. On a de lui : *la Veuve de Malabar*, *Olympie*, *Saül*, *Don Juan*, *Œnone*, et des traités de musique. — Son fils, Frédéric Kalkbrenner, s'est acquis une réputation européenne comme pianiste et comme fabricant de pianos.

KALLINGER, ville très forte de l'Inde anglaise (Calcutta), à 135 kil. S. O. d'Allahabad, par 78° 5' long. E., 24° 58' lat. N., sur une haute montagne. Prise par les Anglais en 1813. — A 35 kil. au S. sont les célèbres mines de diamants de Pounah.

KALMOUKS ou ELEUTHES, peuple de la famille mongole, habite en grande partie, surtout depuis 1771, dans l'empire chinois où il occupe la Dzoungarie. Ils forment quatre grandes tribus : les Khochot, au nombre de 40,000 familles, dans le Khou-khou-noor; les Dzoungares proprement dits, réduits à 20 ou 30,000 familles; les Torgoout, moins nombreux, dans l'O. de la Dzoungarie; et les Durbet, qui sont mêlés, les uns aux Dzoungares, les autres aux Torgoout. Le reste des Kalmouks campe en Russie, sur la rive droite du Volga et sur les deux rives de la Kouma; ils comptent 15,000 tentes. — Les Kalmouks sont de taille moyenne, maigres, laids; ils ont la tête large et plate, les yeux étroits, les lèvres épaisses, le nez écrasé, les cheveux noirs et le teint basané; ils sont doux et hospitaliers, mais paresseux, sales et rusés. Ils professent la religion lamaïque, obéissent à un khan électif, élèvent beaucoup de troupeaux, campent sous des tentes de feutre et sont nomades. Les Russes en tirent quelques troupes légères et les emploient à défendre les frontières de l'empire contre les incursions des Kirghiz et des Nogaïs. — Les Kalmouks habitaient primitivement le Turkestan; au XVIIe siècle, la nation presque tout entière émigra en Russie : ils campèrent sur les bords de l'Emba, s'étendant jusqu'à l'Oural et l'Iaïk. Mais, en 1771, mécontents du gouvernement russe, les Kalmouks se transportèrent pour la plupart dans la Dzoungarie où l'empereur chinois Khian-loung leur permit de résider.

KALOCZA, ville de Hongrie (Pesth), à 110 kil. S. de Pesth; 7,400 hab. Archevêché, séminaire.

KALOSKOPI, ville de l'état de Grèce. *Voy.* ELIS et BELVEDERE.

KALOUGA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Kalouga, sur l'Oka, à 150 kil S. O. de Moscou; 27,000 hab.: 10 kil. de tour. Archevêché : 3,900 maisons; gymnase, etc. Toiles à voiles, tissus de coton, drap, chapeaux, savon, raffinerie de sucre, etc. Grand commerce d'importation avec l'Allemagne. Cette ville existait dès le XIIIe siècle; elle a occupé trois emplacements autres que celui sur lequel elle s'élève auj.— Le gouvernement de Kalouga, borné par ceux de Smolensk au N. O., de Moscou au N. E., de Toula à l'E., d'Orel au S. et au S. O., a 270 kil. sur 130 et compte 1,220,000 hab. Culture de grains. Ce gouv. n'a été formé qu'en 1776; il faisait autrefois partie de celui de Moscou.

KALPY, ville forte de l'Inde anglaise (Bengale), sur la Djemnah, à 180 kil. S. E. d'Agra. Bien peuplée; grand commerce en coton. Cette ville appartenait jadis aux Mahrattes, qui y furent battus par les Anglais en 1765; en 1806, le roi du Holkar qui la possédait la céda aux Anglais.

KALSI, ville de l'Inde anglaise (Bengale), à 105 kil. N. O. de Sirinagor, au confluent de la Djemnah et de la Tonse. Entrepôt des denrées du Ghéroual et du Bengale.

KAM, province du Thibet, bornée au N. par le pays de Khou-khou-noor, à l'O. par l'Oueï, au S. par la Chine et l'empire birman. Chef-lieu, Bathang. Montagnes. Argent, cuivre, fer, plomb. Beaucoup de rhubarbe.

KAMA, rivière de la Russie d'Europe, sort des monts Ourals, coule à l'E., puis au S., et s'unit au Volga à 65 kil. au-dessous de Kazan. Elle arrose les gouvernements de Viatka, de Perm, d'Orenbourg et de Kazan. Cours, 1,500 kil. Affluents : la Vichera, l'Obva, la Silva, la Biélaïa, l'Ik.

KAMA ou KAMADEVA, divinité indienne, correspondait à l'Amour ou Cupidon des Grecs.

KAMAR (DJEBEL-EL-) ou *montagnes de la Lune*, montagnes d'Afrique. *Voy.* LUNE (mont. de la).

KAMEH ou KACHGAR, riv. de l'Asie centrale, naît sur le versant oriental du Belour-tagh, entre dans l'Afghanistan, et grossit le Kaboul à 20 kil. N. E. de Djelalabad. Cours, 450 kil.

KAMENETZ ou KAMINIEC, ville de la Russie d'Europe (Podolie), dans l'ancienne Pologne, par 24° 11' long. E., 48° 41' lat. N.; 5,700 hab. Archevêché grec, évêché catholique; église arménienne, couvents, etc. Commerce de pelleteries. — Cette ville fut fondée au XVIe siècle, et servit longtemps de boulevard à la Pologne du côté de la Turquie. Les Turcs s'en emparèrent en 1692; ils la rendirent par la paix de Carlowitz en 1699.

KAMENSKOI, ville de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. E. d'Iékaterinenbourg ; 2,500 hab. Mines de fer qui appartiennent à la couronne ; usines, fonderie de canons.

KAMIN, ville des États prussiens. *Voy.* CAMMIN.

KAMIS, divinités indigènes du Japon, ne sont autres que des hommes divinisés, et paraissent analogues aux héros des Grecs et des Romains.

KAMNITZ (BOEHMISCH-), en tchèque *Eseska-Kamnicze*, ville de Bohême, à 36 kil. N. E. de Leitmeritz ; 2,000 hab. Château. Verreries ; blanchisseries ; indiennes, bas au métier et à l'aiguille.

KAMPEN, ville murée de Hollande (Yssel-Supérieur), à 13 kil. N. O. de Zwoll, sur l'Yssel ; 7,000 hab. Belle église Saint-Nicolas, hôtel-de-ville, haute tour. Pont sur l'Yssel de 256 mètres. Moulins à huile, à tan ; poteries, tuileries, fours à chaux, chantiers de construction, etc. — Cette ville fut fondée en 1286. Elle fut prise par les États en 1578 et se rendit en 1672 aux Munstériens qui l'abandonnèrent l'année suivante.

KAMROUP, prov. du territoire d'Assam (auj. aux Anglais), jadis état indépendant : 220 kil. sur 100. Ch.-l., Gwahatee ou Gohati.

KAMTCHADALES, indigènes du Kamtchatka, sont fort peu nombreux auj. (3,000 au lieu de 15,000 qu'ils étaient jadis). — Il ne faut pas les confondre avec les Aïnos ou Kouriles.

KAMTCHATKA, grande péninsule de la Sibérie orientale, entre la mer d'Okhotsk, l'Océan Glacial arctique, et la mer de Kamtchatka, s'étend de 51° à 63° lat. N., et de 152° 50' à 171° long. E. : 1,350 kil. sur 400. Ch.-l., Pétropavlosk. Beaucoup de mont. ; 5 volcans (Klioutchevskoï, Avatcha, etc.). Le pays est arrosé par une riv. nommée aussi Kamtchatka ; air sain, grands froids, forte humidité : sol peu fertile, pas d'animaux domestiques, quantité de gibier, poisson en abondance, homards, coquillages exquis ; eau-de-vie de jonc ; une seule mine de fer. Commerce de fourrures. — Le Kamtchatka appartient aux Russes depuis 1706. Compris d'abord dans l'immense gouvernement d'Irkoutsk, il forme auj. une des huit grandes divisions de la Sibérie.

KAMTCHATKA, riv. de la Russie d'Asie (Kamtchatka), court au N. E., puis à l'E., et se jette dans l'Océan par 56° 30' lat. N. ; 500 kil. de cours.

KAMTCHATSK (VERKHNÉI- et NIJNÉI-), deux bourgades du Kamtchatka, l'une près de la source, l'autre à l'embouchure du Kamtchatka (200 et 300 hab.).

KAN, KANAT. *Voy.* KHAN, KHANAT.

KANARA, prov. de l'Inde en-deçà du Gange, dans les possessions anglaises (Madras), sur la côte occidentale du Décan, par 12° 5'-15° 30' lat. N. et 71° 50'-73° 25' long. E., est située entre le territoire de Goa et le Bedjapour anglais au N., le Maïssour à l'E., le Malabar au S., et la mer d'Oman à l'O. : 400 kil. de long sur une largeur qui varie de 100 à 10 kil. ; 660,000 hab. Ch.-l., Mangalore (jadis c'était Haïdernagor). Le Kanara est traversé par les Ghattes occid., et est arrosé par un grand nombre de riv. côtières. Plusieurs ports (Mangalore, Ancola, Onore, Kondapour, etc.). Sol fertile : riz, poivre, cardamome, bois de sandal, tek, noix de bétel. Eléphants et animaux sauvages. Commerce actif. — Le Kanara fut conquis en 1767 par Haïder-Aly, qui enleva une partie de ses habitants pour en peupler le Maïssour. En 1779, il fut cédé aux Anglais.

KANDAHAR, ville de l'Afghanistan, par 63° 20' long. E., 33° lat. N., entre l'Ourghandab, affluent de l'Hermend, et le Tarnak, à 298 kil. de Kaboul ; 100,000 hab. Une des plus belles villes de l'Asie ; elle a été capitale du Kaboul (1747-1774) ; elle est auj. capitale du Kandahar. On y remarque surtout la vaste rotonde nommée *Tchasou*, garnie de riches boutiques. — Près de la ville actuelle de Kandahar on voit les ruines d'une ancienne Kandahar qui remonte au temps d'Alexandre. C'est Nadir qui a fondé la Kandahar actuelle ; il l'avait nommée Nadir-Abad, mais elle a repris son ancien nom.

KANDAHAR, prov. de l'Afghanistan, bornée au N. par le roy. de Hérat, au N. E. par la prov. de Gazna, au S. E. par celle de Siwy, au S. par le Béloutchistan, au S. O. par le Sistan, à l'O. par la prov. de Ferrah. Ch.-l., Kandahar.

KANDEICH, dite aussi *Khandesch* ou *Candeish*, prov. de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Bombay), dans le N. O. du Décan, entre le Malwa au N., l'Allahabad et le Bérar à l'E., l'Aurengabad au S. et le Guzzerat à l'O. : 360 kil. sur 162 ; 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Nandode. Division, 3 districts : Galna, Kandeich, Mewar. Elle est traversée par les Ghattes, arrosée par la Nerboudda et le Tapti. Pays boisé, fertile, mais mal cultivé et rempli d'animaux sauvages. — Le Kandeich était gouverné au XVe siècle par des princes afghans ; il passa ensuite sous la domination du Grand-Mogol, puis fut conquis par les Mahrattes ; en 1818 il était partagé entre les souverains du Sindhya et d'Holkar. Ce dernier fut obligé de céder sa part aux Anglais qui étendirent bientôt leur domination sur tout le Kandeich.

KANDJAM, ancien nom du KOÏMBATOUR.

KANDOUZ ou **KOUNDOUZ**, ville du Turkestan indép., ch.-l. de khanat, à 130 kil. E. de Balk, sur la rive gauche du Benghi ; 1,500 hab. Résidence de l'émir Haïder. Environs fertiles. — Le khanat de Kandouz est compris dans la région appelée Kaféristan ; il embrasse tous les pays situés dans le bassin du Haut-Oxus et une partie de celui de la Kama, affluent du Kaboul. *Voy.* KAFÉRISTAN.

KANDSAG ou **IELISAVETPOL**, ville de la Russie mérid. (Géorgie), à 150 kil. S. E. de Tiflis, sur un affluent du Kour. Citadelle ; ancienne résidence d'un khan. — Ville fort ancienne qui existait dès le temps des Arsacides. Les Seldjoucides la soumirent en 1088 ; les Mongols la prirent en 1235. Les souverains de Perse s'en rendirent ensuite maîtres ; la Russie la leur a enlevée.

KANE, riv. de Sibérie (Tomsk), naît dans le Petit-Altaï, coule au N., tombe dans l'Iénisséi au-dessus de Zavod-Mednoï-Souganskoï. Cours, 450 kil.

KANETI, lieu de la Tartarie indépendante, sur la route de Boukhara à Khokhan. Abdullah-Saheb-Kéran, khan de Boukhara, y défit en 1569 les khans de Tachkend, du Turkestan et du Kaptchak, qui avaient réuni contre lui 400,000 hommes.

KANEV, ville de Russie (Kiev), à 105 kil. S. E. de Kiev, sur le Dniepr ; 2,600 hab. Cette ville était jadis une place forte des grands-ducs de Kiev. Batou-Khan la prit en 1239 et y mit des gouverneurs tartares. En 1782 l'impératrice Catherine II y eut une entrevue avec Stanislas-Auguste, roi de Pologne.

KANG-HI, empereur de la Chine, né en 1653, était fils de Choun-tchi, fondateur de la dynastie des Tsing ou Mandchoux ; il monta sur le trône à huit ans (1661), et commença à gouverner par lui-même à treize. Son règne, long et glorieux, ne fut troublé que par quelques expéditions contre les Tartares Mongols, dans lesquelles il eut toujours l'avantage. Il encouragea et cultiva lui-même les sciences et les arts, protégea les Jésuites et autorisa l'exercice de la religion chrétienne par un édit (1692). Il mourut en 1772. Kang-hi a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Maximes pour le gouvernement des états*, et des *Instructions morales pour son fils*.

KANGHRI, ville d'Anatolie. *Voy.* KIANKARI.

KANGOUROUS (île des), île de l'Australie, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, par 135° 38' long. E., 35° 43' lat. N. : 140 kil. sur 30.

On y trouve de nombreux kangourous. Découverte par Flinders; visitée en 1803 par Baudin qui la nomma *Ile Decrès*, en l'honneur du vice-amiral de ce nom.

KANGRAH, dite aussi *Nagorkote*, ville de la Confédération des Seikhs (Lahore), sur une montagne, près du Ravi. Château-fort dit Kote-Kangrah.

KANITZ, ville de Moravie. *Voy.* KAUNITZ.

KAN-KIANG, riv. de Chine, naît dans la partie mérid. de la prov. de Kian-si, coule à l'E., puis au N., et tombe dans le lac Poyang. Cours, 600 kil.

KANO ou GHANAT, ville de Nigritie, capitale de l'état de Haoussa, à 149 kil. S. E. de Cachena, par 12° lat. N., 7° long. E.; 32,000 hab. de population permanente : 25 kil. de tour; 15 portes en bois; maisons en pisé, d'aspect mauresque; marché bien pourvu d'articles d'Europe. Etoffes de coton. Entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale. — Du temps d'Edrisi cette ville était la résidence du plus puissant roi de l'Afrique.

KANOBIN, *Cœnobium* en latin moderne, ville de Syrie (Tripoli), à 44 kil. S. E. de Tripoli, sur le Nahr-Kades, a été souvent la résidence du patriarche des Maronites.

KANODGE ou CANOUGE (*Calinapaxa* de Pline?), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 191 kil. E. d'Agra, sur le Cally-Neddy, et non loin du Gange, avec lequel elle communique par un canal. Longue rue de 9 kil.; vastes ruines. Kanodge était très importante jadis. Elle se rendit en 1018 à Mahmoud-le-Gaznévide; après le départ du conquérant, les radjahs du Delhy surprirent la ville et la saccagèrent. Elle ne s'est point relevée depuis.

KANSA, prince indien, rival de Krichna, est une incarnation de Siva. *Voy.* KRICHNA et SIVA.

KANSAS, riv. des Etats-Unis (Missouri), a sa source dans les vastes plateaux situés entre l'Arkansas et la Platte, et s'unit au Missouri après un cours de 630 kil.

KAN-SOU, prov. de Chine au N. O., formée de la partie occid. du Chen-si, et d'une partie de la Petite-Boukharie: 2,000 kil. sur 900; 6,400,000 hab. Ch.-l., Lan-tcheou. Montagnes qui renferment des mines d'or et de mercure; marbre, sel, etc. Le Hoang-ho traverse cette province. Riz et autres grains. — Le Kan-sou se divise en 9 départements (Lan-tcheou, Koung-tchang, Phing-liang, King-yang, Ning-hia, Kan-tcheou, Liang-tcheou, Si-ning, Tchin-si).

KANSOU ou KANSOUL-EL-GHAURY, sultan d'Egypte, l'avant-dernier de la dynastie des Mamelouks bordjites, fut proclamé l'an 1501 de J.-C. à la suite d'une révolte. Il avait d'abord été esclave et était âgé de 60 ans lorsqu'il monta sur le trône; il s'unit à Venise contre l'établissement des Portugais en Inde, apaisa des révoltes intérieures, et régna jusqu'en 1516, époque à laquelle l'empereur des Turcs Sélim I envahit la Syrie. Kansou fut vaincu et tué dans la plaine de Mardj-Dabek près d'Alep (1516).

KANT (Emmanuel), célèbre philosophe allemand, né en 1724 à Kœnigsberg, était fils d'un sellier. Il étudia à l'université de Kœnigsberg et parcourut en peu d'années le cercle presque entier des connaissances humaines; il resta néanmoins longtemps obscur et pauvre, et fut pendant quinze ans simple répétiteur. Il obtint en 1770 la chaire de logique et de métaphysique à l'université de Kœnigsberg, devint en 1786 recteur de cette université, et fut reçu en 1787 à l'Académie de Berlin. Il mourut en 1804 dans sa ville natale, dont il n'était, dit-on, jamais sorti. Kant est l'auteur d'un système qui fait époque et qui a opéré en philosophie une véritable révolution. Il se propose de soumettre à la critique toutes les connaissances humaines : d'où sa doctrine a pris le nom de *criticisme*. Pour cela, il distingue dans nos connaissances deux parts, l'une qui appartient aux objets de la pensée et qui nous est donnée par l'expérience : c'est ce qu'il nomme la *matière*, l'*objectif*; l'autre qui appartient au sujet pensant et que l'esprit tire de son propre fond pour l'ajouter aux données de l'expérience : c'est la *forme*, le *subjectif*. La raison applique la forme à la matière comme le cachet donne son empreinte à la cire, puis elle croit voir comme existant dans les choses ce qui n'est réellement qu'en elle-même. Kant fait le dénombrement de ces formes qui sont inhérentes à la raison humaine, et qu'il nomme indifféremment *idées* a priori, *idées pures*, *catégories* : à leur tête il place les idées de temps, d'espace, de substance, de cause, d'unité, d'existence, etc. Se demandant ensuite quelle est la valeur de nos connaissances et si nous pouvons légitimement passer du sujet à l'objet, il déclare que nous ne pouvons connaître directement que ce qui nous est donné par l'expérience, que tout le reste est simplement un objet de *foi* ou de *croyance*, et qu'ainsi nos idées d'âme, d'univers, de Dieu, n'ont aucune certitude objective. Cependant, par une heureuse contradiction, il accorde en morale à la raison humaine une autorité qu'il lui refuse en métaphysique; là il croit à la liberté, à la loi impérative du devoir, à la nécessité d'une harmonie entre le bonheur et la vertu, et il se trouve ainsi conduit à rétablir comme indubitables les vérités qui sont impliquées dans celles-là, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. En morale, ce philosophe enseigne une doctrine rigide, fondée sur l'idée du bien absolu, et qui rappelle le stoïcisme. Kant a laissé un grand nombre d'ouvrages qui se rapportent, les uns à la philosophie, les autres à différentes sciences. Ses ouvrages philosophiques les plus importants sont : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-1787, etc. (c'est là que se trouve exposé son système sur l'origine et la légitimité de nos connaissances); *Prolégomènes ou Traité préliminaire à toute métaphysique*, 1788; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786; *Critique de la raison pratique*, 1787 (c'est là que se trouve son système de morale); *Essai d'anthropologie*, 1788; *Critique du jugement* (où il traite du beau et du sublime), 1790; *la Religion d'accord avec la raison*, 1793; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, 1795; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796; *Principes métaphysiques de la morale*, 1797. On a en outre extrait de ses manuscrits un *Manuel de logique*, 1801, et un *Traité de Pédagogie*, 1803. Ses ouvrages scientifiques sont : *Pensées sur la veritable évaluation des forces vives*, 1746; *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel d'après les principes de Newton*, 1755; *Théorie des vents*, 1759; *Nouvelle théorie du mouvement et du repos des corps*, 1758; *Essai sur les quantités négatives en philosophie*, 1763; *Précis de géographie* (extrait de ses manuscrits), 1802.—On reproche à Kant un langage obscur, une terminologie barbare qui rendent la lecture de ses écrits rebutante; mais il rachète ces défauts par la profondeur et la nouveauté de ses vues. Ses œuvres ont été réunies par le professeur Tieftrunck, 4 vol. in-8, Halle, 1799-1807, et tout récemment par Rosenkranz, 10 vol. in-8, Berlin, 1838 et années suivantes. Ses principaux ouvrages philosophiques ont été traduits en latin par F.-G. Born, Leipsick, 1796-98, 4 vol. in-4. Ch. Villers a le premier fait connaître son système en France en publiant la *Philosophie de Kant*, 2 vol. in-8, Metz, 1801. M. Tissot a traduit la *Critique de la raison pure*, Paris 1836, 2 vol. in-8; les *Principes métaphysiques de la morale*, 1830; les *Principes métaphysiques du droit*, 1837; l'*Essai sur le beau* a été trad. par Veyland, Paris, 1823. M. Cousin prépare une exposition de la philosophie de Kant, qui manque encore à la France.

KAN-TCHEOU, ville de Chine (Kiang-tcheou), sur le Kan et le Tchan, à 400 kil. S. O. de Nan-tchang; par 39° lat. N., 98° 35' long. E., non loin de la grande muraille. Ch.-l. d'un dép. de même nom; murs avec bastions. Marco Paolo fait mention de cette ville sous le nom de Kampion ou Kan-pian (c.-à-d. *frontière de Kan*).

KAO-LI, nom que les Chinois donnent à la CORÉE.

KAO-TANG, ville murée de Chine (Chan-toung), à 279 kil. N. O. de Yan-tcheou. Tour de onze étages qui domine au loin la campagne.

KAPILA, philosophe indien, est le fondateur d'une philosophie nommée *sankya*, qui incline au matérialisme et à l'athéisme. On l'a comparé pour la tendance et pour la méthode à Aristote et à Bacon. On ne sait rien de positif sur Kapila; les commentateurs du *sankya* en font, selon la secte à laquelle ils appartiennent, un fils de Brahma, une incarnation de Vichnou ou, au contraire, de Siva; on ne sait même si ce n'est pas un personnage purement fictif.

KAPOSVAR, bourg des États autrichiens (Hongrie), sur le Kapos, à 31 kil. S. O. de Koppany; 2,300 hab. Eglise catholique. Les Turcs ont pris ce bourg en 1555, 1654 et 1686.

KAPOULI-DERBENT, *Porta Trajani*, défilé de la Turquie d'Europe, conduit de l'ancienne Thrace dans la Mésie (auj. *Bulgarie*).

KAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* CANPOUR.

KAPPEL, village de Suisse. *Voy.* CAPPEL.

KAPTCHAK. Les Orientaux appelaient ainsi au moyen âge le pays occupé par les Cumans ou Polovtses, entre l'Oural et l'Aluta (auj. partie S. E. de la Russie d'Europe). Les Mongols ou Tartares y fondèrent vers 1224 un empire qu'ils agrandirent bientôt vers le N. E. aux dépens des Russes, et qui fut gouverné par des khans gengiskhanides. L'empire du Kaptchak, nommé aussi *la horde d'Or*, *la Grande-Horde* ou *la horde du Kaptchak* (du mot mongol *orda* qui signifie *tente*, et par extension *bande*, *armée*), subit plusieurs démembrements successifs dans le cours du XIVe et du XVe siècles. En 1463 il était partagé en cinq khanats particuliers, savoir: celui des *Tartares* ou *Tatars Nogaïs*, établis entre le Don et le Dniestr, sur les côtes septentrionales de la mer Noire et de la mer d'Azov; celui de *Crimée*, dans la presqu'île de ce nom, où l'on remarquait les deux villes importantes de Or ou Pérékop et de Bakhtchė-Séraï; le khanat d'*Astrakhan*, entre le Volga, le Don et le Caucase; celui de *Kaptchak* proprement dit, au N. du précédent, entre l'Oural et le Volga, dont la capitale était Saraï ou Seraï, fondée par Batou-khan sur la rive gauche du Volga; et celui de *Kazan*, au N. du précédent, depuis la Samara jusqu'à la ville de Viatka. Ivan III, czar des Russes, qui monta sur le trône en 1463, affranchit son pays du tribut et détruisit le khanat du Kaptchak en 1481, avec l'aide des Tatars Nogaïs. Le khanat de Crimée devint tributaire des Russes en 1474, puis il tomba au pouvoir des Turcs, qui le cédèrent aux Russes en 1784 par le traité de Constantinople. Celui de Kazan, soumis une première fois par Ivan III en 1486, fut réuni définitivement à la Russie en 1552; celui d'Astrakhan fut conquis par cette même puissance en 1554. Enfin le khanat des Tatars Nogaïs fut détruit au XVIIIe siècle. Voici la liste des khans du Kaptchak (sur la succession desquels les chronologistes ne sont pas entièrement d'accord):

Tchou-tchi-khan,	1224	Tchani-beg,	1342
Batou-khan,	1236	Berdi-beg,	1357
Bereke ou Burga,	1256	Khidir, Mourad, etc.	1359
Mangou-Timour,	1266	Mourouth,	1360
Toudan-Mangou,	1282	Tokhta-Mouich,	1376
Toula-Bouga,	1287	*Invasion de Tamerlan*,	1393
Tokhtagou,	1291		
Uzbek,	1305	Poulad, sultan,	1406
Timour-khan,	1408	Kitchim,	1439
Troubles,	1430	Ahmed,	1472
Ulug-Mohammed,	1430	*Démembrement*,	1481

KAPYLA. *Voy.* KAPILA.

KARA (c.-à-d. *noir* en langue turque), mot qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques et historiques.

KARA, rivière de Russie, qui sert de limite à l'Europe et à l'Asie, naît dans les monts Ourals, coule au N., puis au N. O. et tombe dans la mer de Kara après un cours de 220 kil.

KARA (mer de), grand golfe de l'Océan Glacial arctique, formé d'un côté par la Nouvelle-Zemble, de l'autre par une presqu'île du gouvernement de Tobolsk, reçoit la Kara dont il prend le nom; 650 kil. du N. E. au S. E.

KARA-AMID, v. de la Turquie d'Asie. *Voy.* DIARBEK.

KARABAGH (c.-à-d. *jardin noir*), khanat de la Russie d'Asie (Chirvan), borné au N. par le Kour, à l'E. et au S. par l'Aras, au S. O. et à l'O. par l'Arménie russe, et au N. O. par la Géorgie: 200 kil. du N. au S., et autant de l'E. à l'O. Ch.-l., Chouchi. Ce pays servit pendant un temps de résidence à Tamerlan.

KARABOUSSA, île de la Méditerranée. *Voy.* GRABOUSSA.

KARA-CHEHER (c.-à-d. *ville noire*), ville du Turkestan chinois (Dzoungarie), à 500 kil. N. E. de Kachgar, est habitée par des Éleuthes Torgoout, et a une garnison chinoise de 600 hommes.

KARA-DAGH (c.-à-d. *montagnes noires*), district de Perse (Azerbidjan), a pour ch.-l. Ahar, et est très riche en mines de fer.

KARADJA-DAGH, *Masius mons*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, sur la limite des pachaliks de Reha et de Diarbékir, se dirige de l'E. à l'O., entre les bassins de l'Euphrate et du Tigre.

KARADJE-BOUROUN, *Criou Metôpon*, cap de la Russie d'Europe (Tauride), sur la mer Noire, par 44° 28' lat. N., 31° 30' long. E. C'est la pointe la plus méridionale de la Crimée.

KARA-HISSAR (c.-à-d. *château noir*), sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux d'Angora, Hamid, Kutaieh et la Caramanie: 200 kil. sur 80; ch.-l., Afioum-Kara-Hissar. Belles vallées et plaines fertiles, surtout en pavots et en tabac.

KARA-HISSAR, *Tyane* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 220 kil. N. E. de Konieh, sur un affluent du Kizil-Irmak. Ruines nombreuses.

KARA-HISSAR, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 115 kil. S. O. de Trébizonde, ch.-l. de sandjak; 2,200 maisons.

KARA-HISSAR (AFIOUM-). *Voy.* AFIOUM-KARA-HISSAR.

KARAKALPAK, nomades du Turkestan, le long du Sir-Daria, sont divisés en plusieurs tribus dont quelques-unes obéissent au khan de Khiva.

KARAKORUM ou **KARAKHORIN**, ville ruinée de Mongolie, dans le pays des Khalkas, était la capitale de Gengis-Khan et de ses premiers successeurs. C'est là que Koublaï et Argoun reçurent les ambassadeurs de toute l'Asie. On est encore incertain sur son véritable emplacement. Fisher croit l'avoir retrouvée dans Erdeni-tchao sur l'Orkhon, par 101° 52' long. E., 46° 57' lat. N.; D'Anville la place à Holin, sur la riv. de ce nom, à 300 kil. au S. E. de la précédente.

KARAKORUM, chaîne de montagnes de la Mongolie. *Voy.* MUS-TAGH.

KARAKOUL, ville du Turkestan, dans le khanat de Boukhara, à l'embouchure du Zer-Afchan dans le lac de Karakoul (*lac Noir*); 30,000 hab. Entrepôt de commerce qui se fait entre le Khiva et la Boukharie.

KARAMAN, **KARAMANIE**, ville et prov. de la Turquie d'Asie. *Voy.* CARAMAN, CARAMANIE.

KARAMOUSSAL, *Pronectus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer de Marmara, à 40 kil. d'Isnikmid.

KARA-MOUSTAPHA, grand-visir de Mahomet IV, dut sa rapide élévation à la faveur de Koproli. Après avoir passé par les emplois successifs de grand-écuyer, de pacha, d'amiral, etc., il fut nommé grand-visir en 1660. En 1683 il vint mettre le siége devant Vienne: mais il fut battu par Sobiesky et forcé de fuir. Cette défaite fut cause de sa mort: il eut la tête tranchée par ordre de son maître.

KARAMSIN, ville de Perse, capitale du Kourdistan. *Voy.* KERMANCHAH.

KARAMSIN (Nicolas-Michel), historien russe, né en 1765 dans le gouvernement de Simbirsk, mort en 1827. Après avoir visité les pays étrangers, il se fixa à Moscou et y publia des ouvrages littéraires qui le mirent au premier rang des gens de lettres de sa nation; puis il rédigea par ordre de l'empereur Alexandre une *Histoire de Russie* qui parut en 1818, 11 vol. in-8, et qui est regardée comme classique. Cet ouvrage a été trad. en franç. par MM. Saint-Thomas, Jauffret et Divoff, 11 vol. in-8, 1819, etc.

KARANSEBES, ville de Hongrie (roy. Valaque-Illyrien), à 80 kil. N. de Vieille-Orsova, sur la Temes. Point militaire important, défend le pas dit la *Porte-de-Fer* qui conduit en Transylvanie. Grand lavage d'or et commerce avec la Turquie.

KARA-SOU (c.-à-d. *rivière noire*), nom commun à beaucoup de riv. de l'Orient, notamment: 1° l'ancien *Nestus*, dans la Turquie d'Europe: il a sa source au mont Doubnitza, et son embouchure dans le golfe de la Cavale: cours, 170 kil.; — 2° l'ancien *Strymon*, nommé encore auj. *Strouma*, aussi dans la Turquie d'Europe: il a sa source dans le Balkan, et son embouchure dans le golfe d'Orfano: cours, 200 kil.; — 3° l'ancien *Mélas*, dans la Turquie d'Asie: il a sa source à 20 kil. de Kaisarieh, et son embouchure dans l'Euphrate, à 24 kil. S. E. de Malatia: cours, 400 kil.; — 4° une rivière de la Russie d'Europe (Tauride) qui réunie au Salgair se jette dans la mer Putride, après avoir passé à Karasou-bazar; — 5° l'ancien *Haliacmon*.

KARA-SOU (INDJÉ-). *Voy.* INDJÉ-KARA-SOU.

KARA-SOU-BAZAR, ville de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, à 16 kil. N. E. de Simféropol: 10,000 hab.: 18 mosquées, 3 églises, bains publics, marché. Commerce de chevaux et bestiaux. C'était jadis une des résidences des khans de Crimée. C'est là que mourut madame Krudner en 1825.

KARASSI, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux de Biga, de Khodavenkiar, de Saroukan et l'Archipel. Ch.-l., Balik-Cheher. Autres villes, Adramiti et Pergame. Il est formé d'une partie de l'ancienne *Mysie*.

KARATCHEV, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 85 kil. N. O. d'Orel: 5,000 hab. Commerce de cordages et de graines de pavots.

KARA-VÉRIA, ville de Turquie. *Voy.* VÉRIA.

KARA-YOUSOUF, premier prince de la dynastie des Turcomans, dite du *Mouton noir*, parce qu'ils portaient la figure de cet animal sur leurs enseignes, était maître du Diarbékir et de l'Arménie, lorsque l'arrivée de Tamerlan vint le forcer de fuir en Égypte. Après la mort de Tamerlan, Yousouf revint, et s'empara de l'Irak et d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie. Il poursuivait ses conquêtes lorsqu'il mourut près de Tauris en 1420.

KARCHI ou **NAKCHEB**, ville de la Tartarie indépendante, dans la Boukharie, sur la riv. de Karchi, à 130 kil. S. E. de Boukhara: 40,000 hab. Ville industrieuse, commerçante: station pour les caravanes qui de Hérat et Kaboul se rendent à Boukhara.

KARCHOUT, *Tripolis*, riv. de la Turquie d'Asie, sort du pachalik d'Erzeroum, traverse le pachalik de Trébizonde, et se jette dans la mer Noire près de la ville de Tireboli, après 200 kil. de cours.

KARDZAG-UJ-SZALLAS, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), à 90 kil. S. O. de Debreczin; 11,000 hab.

KAREM. *Voy.* CHARAX.

KARENSK, ville de Russie d'Asie. *Voy.* KIRENSK.

KARGEH, ville de la grande oasis d'Égypte, par 27° 20' long. E., 26° 25' lat. N.: 2,000 hab. Environs très fertiles (riz, dattes). Ruines d'un temple.

KARGOPOL, ville de la Russie d'Europe (Olonetz), à 32 kil. S. d'Olonetz; 3,000 hab. Elle est très ancienne et a servi de lieu d'exil à plusieurs personnages célèbres de Russie.

KARIKAL ou **KARINKALA**, ville de l'Inde française, sur la côte de Coromandel, à 11 kil. S. de Tranquebar, par 77° 55' long. E., 10° 55' lat. N.: 15,000 hab. Comptoir français où l'on commerce surtout en toiles peintes et en riz. La France possède aux environs de Karikal un territoire de 9 kil. sur 4, qui est de tous côtés entouré par les possessions anglaises; il lui fut cédé en 1739 par le radjah de Tandgaour. La ville de Karikal eut de l'importance de 1740 à 1763. Les Anglais s'en emparèrent en 1803; ils la rendirent aux Français en 1814.

KARISM. *Voy.* KHARIZM.

KARKISSA. *Voy.* KERKISIEH.

KARLS... *Cherchez* CARLS...

KARMATH (HAMDAN, dit), fondateur d'une secte musulmane, vivait au IXe siècle; il attaquait les dogmes de l'islamisme, prêchait la communauté des biens, celle des femmes, rejetait toute révélation, les jeûnes, la prière, l'aumône, et n'opposait aucun frein aux passions. On croit qu'il périt vers 900, victime de la vengeance du chef des Ismaéliens, avec lequel il s'était mis en guerre. Il résidait au N. E. de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie, dans une forteresse qu'il appela *Dar-al-Hidjra*, et il commença à répandre sa doctrine aux environs de Koufah. Ses successeurs étendirent ses conquêtes: l'un d'eux, Abou-Taher, s'empara de Bassora, 923, de Koufah, 924, et soumit tout le pays jusqu'à la Perse. On donne au nom de Karmath des étymologies fort diverses; la plus probable le fait venir de Karmathi, près de Koufah, patrie du fondateur.

KARMATHES, sectaires musulmans, disciples de Karmath (*Voy.* ce nom), n'étaient qu'une branche des Ismaéliens. Ils furent sans cesse en guerre avec les califes de Bagdad, qu'ils regardaient comme illégitimes. Ils dominèrent sur une partie de l'Arabie, et sur les bouches de l'Euphrate. Sous Djafer II (Moktader Billah). La Mecque tomba en leur pouvoir. Ils furent renversés et détruits en 982. On croit que les *Nosaïris*, que l'on trouve aujourd'hui dans quelques parties de la Syrie, sont un reste des Karmathes.

KARNAK, ville de la Haute-Égypte, à 49 kil. N. E. d'Esneh, par 29° 38' lat. N., 30° 19' long. E., sur le Nil, rive droite, occupe une partie de l'emplacement d'un temple de l'ancienne Thèbes.

KARNAL, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, à 105 kil. N. O. de Dehly, par 29° 38' lat. N., 74° 26' long. E. Il s'est livré aux environs deux batailles mémorables, l'une en 1739 entre Mohammed-Chah et Nadir-Chah: l'autre en 1761, où les Mahrattes furent défaits par les radjahs musulmans.

KARNATIC (c.-à-d. *pays noir*), ancienne prov. de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), s'étend le long de la côte orientale de cette presqu'île depuis sa pointe jusqu'au cap Gontour, et a 1,050 kil. de long sur 200 de largeur moyenne; 5,000,000 d'hab. Capitale, Madras. Le Karnatic forme auj. dix districts de la présidence de Madras; en voici les chefs-lieux: Madras, Tchinglepet, Nellore, Arkot, Veradatchellam, Tandjaour, Tritchinapali, Madoura, Chivaganga, Tinevelli. Ce pays est fer-

tile et commerçant. Il est traversé par les Ghattes et arrosé par un grand nombre de rivières dont la principale est le Kavery. Ce pays a été soumis par les Anglais de 1801 à 1803.

KAR-NIKOBAR. *Voy.* NICOBAR.

KARNOUL, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans le Balaghat, par 15° 44' lat. N., 75° 42' long. E.; 4,000 hab. Jadis ch.-l. d'une principauté indépendante dont les Anglais sont maîtres depuis 1815.

KARNOW, *Carnovia*, ville de Moravie, la même que JÆGENDORF.

KAROLY (NAGY-), ville de Hongrie (Szathmar), à 28 kil. S. O. de Szathmar; 7,500 hab. Château.

KAROLY-FEJERVAR, ville de Transylvanie. *Voy.* CARLSBOURG.

KAROTCHA, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 110 kil. S. E. de Koursk: 7,800 hab. Pommes renommées. Fondée en 1658 par Michel Fédorovitch.

KARPATHES (monts). *Voy.* KRAPACKS.

KARRO ou **KAROW**, vaste désert de l'Afrique méridionale, au N. de la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance, s'étend de 30° à 33° lat. S.

KARS, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* CARS.

KARSOUN, ville de la Russie d'Europe (Simbirsk), à 102 kil. S. O. de Simbirsk; 3,500 hab.

KARTALINIE, prov. de Géorgie. *Voy.* KARTHLI.

KARTCHIN. *Voy.* KHORTCHIN.

KARTHLI ou **CARTALINIE**, contrée de la Russie caucasienne, et l'une des trois subdivisions de la Géorgie russe, entre l'Iméréthie et le Kaketi, a 152 kil. de l'E. à l'O. sur 129 du S. au N. Le Kour la traverse. Tiflis en est la capitale. *Voy.* GÉORGIE.

KASAN. *Voy.* KAZAN.

KASBA, **KASAUBA** et **KAÇABA**. *Voy.* KACABA.

KASBIN ou **KAZBIN**, ville d'Iran (Irak-Adjemi), à quelque distance du Chah-Roud, à 140 kil. S. O. de Téhéran, par 36° 15' lat. N., 47° 17' long. E.; 10,000 hab. Jadis très importante et capitale de la Perse, mais presque ruinée auj. Elle possédait une excellente fabrique d'armes qui n'existe plus; on estime encore ses produits en cuivre. Raisins secs qui s'expédient au loin.

KASCHAU, ville de Hongrie. *Voy.* KACHAU.

KAS-DAGH, l'ancien mont *Ida*. *Voy.* IDA.

KASIMOV, ville de Russie. *Voy.* KASSIMOV.

KASKASKIA, dite aussi *Okaw* ou *Occoa*, riv. des États-Unis (Illinois), tombe dans le Mississipi, à 200 kil. au-dessus de l'embouchure de l'Ohio. Cours, 380 kil. — On trouve sur ses bords une ville de Kaskaskia, à 17 kil. au-dessus de son embouchure; 630 hab., presque tous français.

KASLOV ou **KAZLOW**, ville de la Crimée. *Voy.* CHERSON et EUPATORIE.

KASMARKT, ville de Hongrie. *Voy.* KÆSMARKT.

KASSAN, ville de Sénégambie, dans l'état d'Yani, sur la Gambie, à 49 kil. N. O. de Pisania; résidence du prince, très peuplée.

KASSEM, **KACEM**, ou **KASSIM**, nom de plusieurs califes. *Voy.* CALIFES. — 4e sultan de la race des Seldjoucides, s'échappa des mains de son jeune frère qui lui disputait l'empire et qui s'était emparé de sa personne; fut reconnu sultan à l'aide du gouverneur de Chyraz, et triompha de son oncle Ismaël qui s'était révolté, du sultan du Khoraçan et de son frère Mohammed qui lui avait enlevé plusieurs provinces. Il mourut l'an 1264.

KASSIMOV, jadis *Gorodetz*, ville de la Russie d'Europe (Riaisan), sur l'Oka, à 110 kil. N. E. de Riaisan; 6,500 hab. Bâtie en bois, mais pavée. Ruines d'édifices en pierres (entre autres, palais, mosquée, tour, grand mausolée). Vitriol; tanneries, corderies; commerce actif en pelleteries et étoffes d'Asie. Cette ville fut longtemps la résidence des princes tartares indépendants, dont le premier, nommé Kassim, donna son nom à la ville.

KASSON, état de Sénégambie, borné au S. par le Fouladou, au N. par le Jafnou; 90 kil. du N. au S., et autant de l'E. à l'O. Ch.-l., Kouniakary.

KASSOVO. *Voy.* CASSOVIE.

KASTAMOUNI, *Germanicopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 53 kil. N. O. de Tosia; 12,000 hab. Trente mosquées, six khans, une église grecque. Ch. l. de livah. Cette ville était plus grande jadis qu'aujourd'hui. — Le livah de Kastamouni est formé d'une partie de l'ancienne Paphlagonie, et est borné au N. et au N. E. par la mer Noire, à l'E. et au S. E. par le pachalik d'Erzeroum, au S. par celui de Kiangari et à l'O. par celui de Boli.

KASYNAH, ville d'Afrique. *Voy.* CACHENA.

KATABA (roy. de) ou d'YANI. *Voy.* YANI.

KATADAHIDES, dynastie des chérifs qui régnèrent sur l'Hedjaz. *Voy.* HEDJAZ.

KATAGOUM, ville du roy. de Haoussa, en Nigritie, à 200 kil. N. E. de Kano; 8,000 hab. Murs en terre. Commerce en grains, bétail, esclaves.

KATCH (golfe de), *sinus Canthi* ou *Baraces*, golfe de la mer d'Oman, sur la côte occidentale de l'Hindoustan, entre le Katch-Bhoudj au N., la presqu'île du Guzzerat au S., et près des bouches du Sind: 380 kil. de l'E. à l'O., 65 de large à son entrée et 9 à son extrémité.

KATCH ou KATCH-BHOUDJ, *Cutch-Bhooj* des Anglais, principauté médiate de l'Hindoustan, au N. O., entre le Guzzerat au S. E., l'Adjmir au N. E. et le Sindhy au N., se compose de deux parties distinctes: celle du N., occupée par le vaste marais de Rin, et celle du S., qui forme une île; elle est bornée au N. par le Gony, bras du Sind; au N. E. par le Rin, au S. par le golfe de Katch et au S. O. par la mer d'Oman: 280 kil. sur 150. Ch.-l., Bhoudj, résidence d'un radjah tributaire; autres villes, Mandavie et Andjar. Pays bas, couvert de marais et de bruyères, fertile dans la partie méridionale; chaleurs excessives et tremblements de terre. Troupeaux de bœufs, de chameaux, d'ânes et de chevaux; commerce de coton, de fer brut, de sel, de tabac.

KATCH-BAHAR, *Cutch Bahar* des Anglais, principauté de l'Inde anglaise, dans l'ancien Bengale, fait aujourd'hui partie de la présidence de Calcutta et a pour ch.-l. Bahar. *Voy.* ce nom.

KATCH-GANDAVA, *Cutch Gundava*, province du Béloutchistan, bornée au N. et à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Sindhy, à l'O. par les provinces béloutches de Djalaouan et de Saravan; 225 kil. sur 200. Ch.-l., Gandava. Pays plat, arrosé par beaucoup de ruisseaux et extrêmement fertile. Chaleur très forte en été, époque où souffle un vent pestilentiel. Grains en abondance, coton et indigo. La masse des habitants est de race hindoue.

KATCHAL, une des îles Nikobar. *Voy.* NIKOBAR.

KATCHAR, jadis *Hiroumba*, pays de l'Inde au-delà du Gange, borné au N. par l'Assam dont le sépare le Brahmapoutre, à l'O. par le Bengale, a environ 250 kil. du N. au S. sur 180; 500,000 hab. Cap., Khospour. Il est très montueux, mais très boisé et très fertile, bien arrosé par des affluents du Brahmapoutre, riche en mines de fer et de cuivre, en soie, en coton, en cire, etc. La race qui habite le Katchar ressemble aux Chinois: comme les Chinois elle a une langue monosyllabique: mais les affaires publiques se traitent en bengali. On sacrifie des victimes humaines à Dourga ou Kali. Le Katchar a été occupé par les Birmans en 1818; mais presque aussitôt les Anglais le leur ont arraché; il fait partie auj. de l'Inde Transgangétique anglaise.

KATHYPOUR. *Voy.* CATMANDOU.

KATIF EL, ville d'Arabie (Lahsa), à 80 kil. N. O. de Lahsa, sur le golfe Persique; 6,000 hab. Citadelle, murailles. Pêche de perles.

KATONGA, ville de Nigritie, capit. du royaume d'Yarriba, par 3° 46' long. E., 9° 9' lat. N.

KATRINE (lac), lac d'Écosse (Perth), formé par la Teath, a 13 kil. sur 3. Il est devenu célèbre par le poëme de Walter Scott intitulé *la Dame du lac*.

KATTAK, dite aussi *Ketek* et *Cuttak*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Orissa, ch.-l. de district, sur le Mahanaddi, par 20° 30' lat. N., 83° 41' long E., à 370 kil. de Calcutta, compte 40,000 hab. au moins. Elle était autrefois capitale de tout l'Orissa.

KATTAK ou MAHANADDI, riv. qui sort des mont. du Bandelkand, traverse le Gandouana et l'Orissa, baigne Senepour et Kattak, puis tombe dans la mer du Bengale, après avoir formé un large delta.

KATTYAVAR, district de l'Hindoustan (Guzzerat), forme la partie centrale de la presqu'île de Guzzerat, et tire son nom de la tribu des Kattys qui y sont établis depuis trois siècles.

KATZBACH, riv. des États prussiens, dans la Silésie (Liegnitz), naît près de Ketschdorf et grossit l'Oder à 5 kil. au-dessous de Parchwitz, après 60 kil. de cours. Blücher battit les Français sur les bords de la Katzbach, entre Godberg et Liegnitz, le 26 avril 1813.

KATZENELLENBOGEN (comté d'), ancien comté d'Allemagne, s'étendait entre l'Odenwald, la Wetteravie et le Rhin, et comptait 56,000 hab. Il est aujourd'hui compris dans le duché de Nassau. Ce comté, jadis indépendant, entra dans les domaines de la maison de Hesse au XIVe siècle, et passa aux ducs de Nassau en 1815.

KAUFBEUREN, ville murée de Bavière (Haut-Danube), à 60 kil. S. O. d'Augsbourg; 4,200 hab. Futaine, cotonnades, toile; martinets, papeteries.

KAUFMANN (Angélique), femme-peintre, née à Coire, pays des Grisons, en 1741, morte à Rome en 1807, était fille d'un peintre qui l'instruisit de bonne heure dans son art, et peignit le portrait avec talent dès l'âge de 11 ans. Après avoir voyagé en Italie, elle se rendit à Londres (1766), et y acquit une réputation éclatante; mais elle eut le malheur de se laisser abuser par un intrigant qui prenait le titre de comte de Horn, et qu'elle épousa. En 1781 elle repassa en Italie, et y mit le sceau à sa réputation par plusieurs ouvrages très remarquables. Au premier rang des compositions de madame Kaufmann, on place: *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I*; le *Retour d'Arminius vainqueur de Varus*, et la *Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*. Ses tableaux se distinguent par l'élégance, la grâce et la noblesse; mais le dessin n'en est pas au-dessus de tout reproche.

KAUNITZ ou **KANITZ**, nom commun à deux villes des États autrichiens (Moravie), l'une dite *Ober-Kaunitz*, à 16 kil. N. E. de Znaym: château et 400 hab.; l'autre, dite *Unter-Kaunitz*, à 26 kil. S. O. de Brunn; 2,100 hab. Beau château. Haras.

KAUNITZ (Venceslas ou Wentzel-Antoine, prince de), comte de Rietberg, ministre autrichien, né à Vienne en 1711, mort en 1794, fut chambellan de l'empereur Charles VI; signa en 1748, au nom de Marie-Thérèse, le traité d'Aix-la-Chapelle; fut ensuite envoyé comme ambassadeur à la cour de France, et parvint, en gagnant les bonnes grâces de madame de Pompadour, à conclure une alliance entre la France et l'Autriche lorsqu'allait s'ouvrir la guerre de *Sept-Ans* (1756). Ce traité, regardé jusque là comme impossible, fit à Kaunitz le plus grand honneur; mais ce diplomate ne soutint pas dans la suite sa haute réputation.

KAURZIM, jadis *Kurim*, et plus anciennement encore *Zlicsko*, ville murée de Bohême, à 40 kil. S. E. de Prague; 2,020 hab. Ch.-l. de cercle. Fondée en 653. — Le cercle de Kaurzim est situé entre ceux de Bunzlau et de Bidezow au N., de Czaslau à l'E., de Tabor et de Béraun au S., de Rakonitz à l'O.; il a 90 kil. sur 65, et compte 170,000 hab.

KAVERY, riv. de l'Hindoustan, sort des Ghattes occidentales, arrose le Maïssour, le Koïmbatour, le Karnatic; se partage près de Seringapatam en 2 branches, dont l'une au N. prend le nom de Kolram, tandis que l'autre garde celui de Kavery, et se jette dans le golfe du Bengale. C'est par ce fleuve que se fait presque tout le commerce du Tandjaour.

KAYSERS... *Voy.* KAISERS...

KAZAN ou **CASAN**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kazan, au confluent du Volga et de la Kazanka, à 900 kil. E. de Moscou, à 1,656 kil. S. E. de Pétersbourg, par 55° 47' lat. N., 47° long. E.; 25,000 hab. Elle est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, et le centre d'une assez grande industrie (draps, cuirs, ancres, tuiles, objets en fer et en acier). Elle possède des chantiers de construction, et jadis elle a eu une foire célèbre (transportée depuis à Makarief). Kazan est le ch.-l. d'un archevêché grec, et le siége d'une université, fondée en 1803, ainsi que d'une académie ecclésiastique (une des quatre de l'empire); elle a plusieurs établissements d'instruction fort remarquables. Les Turcs ou Tartares y sont très nombreux. — Fondée par Sayn, fils de Batou-Khan, en 1257, mais prise et détruite par Vasili-Dimitrievitch en 1397. Rebâtie peu de temps après par les Tartares, elle fut de nouveau prise en 1552 par Ivan IV, après une vigoureuse résistance. Elle fut enfin prise et pillée par le brigand Pugatchef en 1774, et incendiée en 1820.

KAZAN (gouvernement de), un des gouvernements orientaux de la Russie d'Europe, entre ceux de Viatka, Orenbourg, Simbirsk, Nijnéi-Novogorod et Penza, a 57,461 kil. carrés, et 1,028,000 hab. Le sol en est fertile en grains, légumes, chanvre, houblon, fruits, etc.; on y trouve du fer, du cuivre, de l'albâtre.

KAZAN (khanat de), souvent nommé *royaume de Kazan*, fut fondé vers 1441, aux dépens de l'empire de Kaptchak par Mohammed qui avait chassé son frère Kitchim. Mohammed releva la ville de Kazan qui avait été détruite par les Russes (1399), et la peupla de Bulgares, de Tcheremisses et de Mongols. Ce khanat survécut à celui du Kaptchak, et ne fut détruit qu'en 1552 par Ivan IV. Mais dès 1486 Ivan III y dominait.

KAZBEK, une des plus hautes montagnes du Caucase. *Voy.* MQUINWARI.

KAZBIN, ville de Perse. *Voy.* KASBIN.

KAZEROUN, ville de Perse (Fars), à 95 kil. S. O. de Chyraz; 3,500 hab. Tombeau d'un saint mahométan nommé Chah-Houmsah.

KAZIMIERZ, bourg des États prussiens (Posen), à 24 kil. N. O. de Posen; 700 hab. Patkoul y fut exécuté par ordre du roi de Suède Charles XII, en 1707. — Il y a un autre Kazimierz en Pologne, à 42 kil. N. O. de Lublin.

KAZLOW, ville de la Crimée. *Voy.* EUPATORIE.

KEAN (Edmond), célèbre acteur anglais, né en 1773 d'un pauvre tailleur de Londres, figura sur la scène dès sa première enfance, et fit longtemps partie d'une troupe de saltimbanques. Il s'essaya ensuite dans la tragédie; après avoir obtenu de grands succès en province, il parut en 1814 sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, et se plaça dès son début au premier rang. Il devint à la fin de sa vie directeur du théâtre de Richmond en Surrey, et mourut en 1833. Il n'excellait pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Kean ternit son talent par son immoralité; il séduisit la femme du directeur de Drury-Lane, son protecteur, ce qui lui fit perdre pour quelque temps les bonnes grâces du public.

KEATE (George), littérateur anglais, né vers 1729, mort en 1797, voyagea dans toute l'Europe, puis entra dans la carrière du barreau, et se livra aux lettres avec succès. Il était lié avec Voltaire, qu'il avait vu à Ferney. Ses principaux ouvrages sont : *Rome ancienne et moderne*, poëme, 1760: *Ferney*, épître en vers à M. de Voltaire, 1769; *les Alpes*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, 1764 ; *l'Abbaye de Netley*, 1764 et 1769 : une traduction de la *Sémiramis* de Voltaire ; les *Esquisses d'après nature*, etc., 1779, 2 vol. in-12, heureuse imitation du *Voyage sentimental* de Sterne, et un *Tableau abrégé de l'histoire de la république de Genève*, 1761, 1 vol. in-8.

KÉBIR, mot arabe qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de lieux géographiques. *Voy.* MEHALLET-EL-KÉBIR, OUED-EL-KÉBIR, etc.

KÉCHAN ou **ROUSKOINAN**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 47 kil. N. de Gallipoli ; 5,000 hab. Mur crénelé, flanqué de tours. Ruines.

KECHO, dite aussi *Dong-king* ou *Bac-King*, ville d'Asie, dans l'empire d'Annam, ch.-l. du roy. de Tonquin, et résidence du vice-roi, à 660 kil. N. de Hué, par 22° 36' lat. N. et 102° 36' long. E. ; 40,000 hab. Maisons en terre, en bois, feuilles, pailles ou roseaux pour la plupart (quelques-unes sont en briques) ; beau palais royal, avec jardins, canaux, etc. Soieries, porcelaine, ouvrages en laque. Les Anglais et les Hollandais y avaient jadis des comptoirs.

KECSKEMET, ville de Hongrie (Pesth), dans la vaste bruyère de Kecskemet, à 100 kil. S. E. de Pesth ; 25.000 hab. Savon, tanneries. Commerce de bétail, laine, suif, chevaux, tabac.

KEDAH, ville de la presqu'île de Malacca, sur la côte occid., ch.-l. d'un petit roy., sur le Kedah, à son embouchure, par 98° long. E., 6° 7' lat. N. ; 6,000 hab. Petit fort en briques. Commerce jadis très grand. — Le royaume de Kédah, compris entre 96° 15' - 98° 47' long. E., et 5° 30'-8° 35' lat. N., a 400 kil. sur 80, et compte 10,000 familles. Il possède plusieurs îles sur ses côtes. Montagnes, mines d'étain (supérieur à celui d'Angleterre).

KEDJÉ, ville du Béloutchistan, par 60° 10' long. E., 26° 10' lat. N., sur le Doust, à 430 kil. S. O. de Kélat; 3,000 maisons. C'est le ch.-l. du Mékran. Grand commerce avec le Kandahar, Kélat et les ports de l'Inde.

KEF (EL), *Sicca Venerea*, ville de l'état de Tunis, à 130 kil. S. O. de Tunis, au S. de la Mégerdah. Ruines antiques. On a trouvé dans ses fouilles deux belles statues de Vénus et de Marc-Antonin.

KEFA, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CAFFA.

KEHL, ville du grand-duché de Bade, à 15 kil. N. O. d'Offenbourg, sur le Rhin (rive droite) et la Kinzig ; 1,500 hab. Forte tête de pont construite par Vauban en 1688, et rasée en 1815. — Kehl fut cédée par la France au margrave de Bade en 1697. Les Français la prirent en 1703, 1733, 1793, 1796. Les Autrichiens la reprirent cette même année ; mais les Français s'en rendirent de nouveau maîtres en 1797 ; ils la rendirent au duc de Bade en 1814. Cette ville possédait avant la révolution de célèbres imprimeries où l'on publiait beaucoup d'ouvrages prohibés. Beaumarchais y fit imprimer la belle édition des *Œuvres complètes de Voltaire* (*Voy.* VOLTAIRE), connue sous le nom d'édition *de Kehl*.

KE-HOA ou **TOHAN-HOA**, ville d'Asie, dans l'empire d'An-nam (Cochinchine), à 400 kil. N. O. de Hué, sur la mer ; 30,000 hab. Ch.-l. de la prov. de Tohan-Hoa.

KEICHME, île du golfe Persique. *Voy.* KISCHM.

KEIGHLEY, ville d'Angleterre (York), à 52 kil. O. d'York ; 11,200 hab. Lainages, coton, toiles. Belle église.

KEILL (J.), mathématicien écossais, né en 1671 à Edimbourg, mort en 1721, fut nommé en 1700 professeur de philosophie naturelle à l'université d'Oxford, et en 1710 professeur d'astronomie. Il était de la Société royale. On a de lui : *Examen de la théorie de la terre de Burnet*, 1698; *Introductio ad veram physicam*, 1700; *Introductio ad veram astronomiam*, 1718. Il donna naissance à la célèbre dispute qui s'éleva entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul différentiel, en accusant Leibnitz, dans les *Transactions philosophiques* (1708), d'avoir dérobé à Newton une gloire qui lui appartenait exclusivement.

KEITH, ville d'Ecosse (Banff), à 26 kil. S. O. de Banff. On y file beaucoup de chanvre. Aux environs est le vieux Keith (auj. simple village) : les deux endroits ensemble ont 1,500 hab. L'astronome Ferguson est né à Keith.

KEITH (George), général écossais, connu sous le nom de *milord Maréchal*, parce qu'il était d'une famille dans laquelle le titre de *comte-maréchal* était héréditaire, né en 1685, mort en 1778, servit d'abord avec distinction sous Marlborough. Ayant voulu, après la mort de la reine Anne (1715), faire reconnaître pour roi le Prétendant, fils de Jacques II, à l'exclusion de George I de la maison de Hanovre, il fut condamné à mort par le Parlement. Il alla prendre du service à l'étranger, et finit par se fixer en Prusse. Il devint l'ami de Frédéric II qui lui confia des missions importantes.

KEITH (Jacques), frère du précédent, né en 1696, quitta comme lui l'Angleterre à l'avénement de George I, servit en Espagne, puis en Russie où il se signala contre les Turcs à Otchakov, et fut nommé maréchal (1744). Néanmoins il passa quelque temps après au service du roi de Prusse, Frédéric II : il rendit les plus grands services à ce prince pendant la guerre de Sept-Ans. Il fut tué en 1758 au village d'Hochkirchen en combattant les Autrichiens.

KÉLAOUN (Malek-al-Mansour-Saïf-Eddin), sultan d'Egypte, au XIIIe siècle, avait été esclave. Il devint un des plus puissants émirs, détrôna Malek-al-Saïd, et mit à sa place le frère de ce prince, Selamesch, âgé de 8 ans, se contentant pour lui-même du titre de premier ministre. Mais bientôt il se fit reconnaître sultan d'Egypte et de Syrie, 1279. Il s'affermit sur le trône par sa fermeté et sa justice, et remporta plusieurs avantages sur les Tartares et les Chrétiens. Il mourut en 1290.

KELAT (c.-à-d. *forteresse*), ville d'Asie, capitale du Béloutchistan et de la province de Saravan, par 29° 6' lat. N., 63° 21' long. E.; 20,000 hab. Bâtie sur un plateau élevé de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans un terroir fertile, mais sous un climat très froid. Murs et fortifications ; maisons en bois ou en briques, temples, manuf. d'armes, etc.

KELENDRI, *Celenderis*, port de la Turquie d'Asie, à 59 kil. S. O. de Sélefkeh. Nombreuses ruines. Port fréquenté ; commerce de bois.

KELLER. *Voy.* CELLARIUS.

KELLERMANN (François-Christophe), duc de Valmy, maréchal de France, né en 1735 à Strasbourg, mort à Paris en 1820, avait servi avec distinction dans la guerre de Sept-Ans, et était déjà parvenu au grade de maréchal-de-camp (1788) lorsqu'éclata la révolution. Appelé en 1792 au commandement en chef de l'armée de la Moselle, il battit à Valmy, de concert avec Dumouriez, une armée prussienne bien supérieure en nombre à la sienne, et força les ennemis à évacuer le territoire français. Il fut cependant incarcéré comme suspect en 1793, et ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Il prit en 1795 le commandement des armées des Alpes et de l'Italie, et soutint, pendant toute la campagne, avec 47,000 combattants, les attaques multipliées d'une armée de 150,000 hom-

mes. En 1804 il fut nommé par Napoléon maréchal de l'empire, sénateur, duc de Valmy, etc., et fut depuis chargé de divers commandements en chef, qu'il remplit toujours avec distinction. A la Restauration il devint pair de France, et jusqu'à sa mort il vota en faveur des libertés publiques. — Son fils, François-Etienne Kellermann, né à Metz en 1770, mort en 1835, fit avec distinction les campagnes de Prusse, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de France, et se signala dans les batailles de Marengo, d Austerlitz, de Vimeiro, de Bautzen et de Waterloo. Il était général de division en 1814, et fut fait pair pendant les Cent-Jours. Exclu de la Chambre des Pairs par les Bourbons, il y fut rappelé en 1830.

KELLHEIM, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 17 kil. S. O. de Ratisbonne, au confluent de l'Altmuhl et du Danube; 2,600 hab. Entrepôt de commerce entre le Rhin et le Danube. Le duc Louis IV de Bavière fut assassiné sur le pont de cette ville en 1232.

KELSO, ville d'Écosse (Roxburgh), à 13 kil. E. de Jedburgh, sur la Tweed; 4,950 hab. Joli hôtel-de-ville; belle église. Ruines d'une ancienne abbaye. Fondée en 1128 par David I.

KÉLYOUB, ville de la Basse-Égypte, par 28° 54' long. E., 30° 11' lat. N., à 16 kil. N. du Caire; ch.-l. de la province de Kélyoub, qui a elle-même 553 kil. carrés et compte 178,000 hab.

KEMAON, district de l'Inde anglaise (Calcutta), dans la province de Ghéroual, entre 29°-31° lat. N., et 77°-79° long. E.; 200 kil. sur 110. Ch.-l., Almora. Montagnes; rivières nombreuses (Alakananda, Pindar, Kosila, Kali, Ramganga), vallées fertiles, vastes forêts, pâturages.

KEMBLE (J.-Phil.), acteur anglais, né en 1757 à Prescot (Lancastre), mort en 1823, fils du directeur du théâtre de Worcester, débuta en 1782 sur le théâtre de Dublin, puis vint à Londres en 1783, sur le théâtre de Drury-Lane, dont il prit lui-même la direction en 1788, et quitta la scène en 1817. Il eut un succès prodigieux dans la tragédie: Hamlet était son triomphe. Il a arrangé pour la scène plusieurs anciennes pièces, et a laissé lui-même quelques ouvrages dramatiques.

KÉMÉNI (Jean), protégé de l'Autriche, fut, grâce à l'appui de l'empereur Léopold I, élu vers 1660 waïvode de Transylvanie par la diète du pays, et fut opposé à Michel Abaffi, qui l'emporta sur lui. Il périt dans une bataille contre les Turcs, en 1662.

KEMI, rivière de la Russie d'Europe (Arkhangel), naît dans les montagnes de Laponie, coule au S., à l'O., au S. O., et tombe dans le golfe de Botnie à Kemi. Cours, 460 kil.

KEMLIK, *Cionte* ou *Cius*, ville et port de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 26 kil. N. de Brousse, sur le golfe de Moudania; 2,000 hab. Arsenal, chantiers de construction pour la marine.

KEMPELEN (WOLFGANG, baron de), mécanicien hongrois, né à Presbourg en 1734, mort en 1804, composa des chefs-d'œuvre de mécanique dignes de rivaliser avec ceux de Vaucanson; montra à Paris en 1784 un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs de manière à gagner presque constamment. Il a aussi donné des *Poésies* estimées. Il était référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne et directeur des salines de Hongrie.

KEMPEN, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 50 kil. S. de Clèves; 3,115 hab. Toiles, rubans, eau-de-vie, bière. Cette ville fit jadis partie du diocèse de Cologne. Les Français la prirent en 1642 et 1648, et battirent les alliés près de là en 1760. Elle fit ensuite partie de la province de Clèves-Berg. C'est la patrie de Thomas-A-Kempis. *Voy.* A-KEMPIS.

KEMPEN, ville des États prussiens (Posnanie), à 22 kil. S. d'Ostrzeszow; 4,800 hab. Drap, tabac, commerce de chevaux.

KEMPER (J.-Melchior), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam en 1776, mort en 1821, enseigna le droit civil et le droit naturel successivement à Harderwick (1799), à l'Athénée d'Amsterdam (1806), à Leyde (1809), et devint en 1813 recteur de l'université de cette dernière ville. Il s'était montré adversaire décidé de l'influence française en Hollande et fut, après le départ des Français, comblé de récompenses par le nouveau gouvernement. Kemper prit une part active à l'organisation des universités et des colléges en Hollande, rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume des Pays-Bas, et fut député aux états-généraux en 1817. On a de lui: *De Jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4; *De Populorum legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*, Amsterdam, 1806, in-4, etc.

KEMPIS. *Voy.* A-KEMPIS.

KEMPTEN, *Cambodunum*, ville de Bavière (Haut-Danube), à 101 kil. S. O. de Munich; 7,000 hab. Divisée en deux parties, la Stifstadt ou Sainte-Hildegarde, sur la montagne, et l'ancienne ville impériale dans la vallée, avec un château. Gymnase, etc. Cotonnades, toiles; commerce de laines, sel, parfums, marchandises d'Italie et des Pays-Bas.

KEN ou CANE, *Cainas* de Pline?, riv. de l'Inde, naît dans les monts Vindhya, et tombe dans la Djemnah à 26 kil. S. O. de Fettehpour. Cours, 400 kil.

KENDAL ou KIRKBY-IN-KENDAL, ville d'Angleterre (Westmoreland), à 35 kil. N. de Lancastre; 11,577 hab. Tissus de coton, lainages, flanelles, serges, chapeaux, etc. Canal de Kendal à Lancastre.

KENDI (AL-), philosophe arabe. *Voy.* AL-KENDI.

KENEH, ville de la Haute-Égypte, sur le Nil, rive droite, à 580 kil. S. E. du Caire; ch.-l. d'une prov. de même nom. Bazars bien fournis; jarres pour clarifier l'eau. Entrepôt de tout le commerce entre Le Caire et Djidda, et rendez-vous des pèlerins qui vont à La Mecque par Cosséir.

KENHAWA, nom de deux rivières des États-Unis: l'une, dite *Great-Kenhawa*, prend sa source par 36° lat. N., dans les monts Alleghany (Caroline du Nord), arrose la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Point-Pleasant, après un cours de 450 kil.—L'autre, dite *Little-Kenhawa*, arrose aussi la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Parkersburg, après 150 kil. de cours.

KENILWORTH ou KILLINGWORTH, ville d'Angleterre (Warwick), à 7 kil. N. O. de Warwick; 3,600 hab. Ruines d'un beau château, bâti par Georges Clinton sous le règne de Henri I, donné par Elisabeth au comte de Leicester et détruit sous Cromwell. Ce château a été immortalisé par un roman de Walter Scott.

KENNEBEK, riv. des États-Unis (Maine), formée de deux branches, à 32 kil. au-dessous du lac de Moose-Head, tombe dans l'Océan; 220 kil. de cours. Elle donne son nom à un comté.

KENNETH, nom de trois rois d'Ecosse, dont le 1er régna de 604 à 105; — le 2e de 833 à 857 (il battit les Pictes et les Anglais et fut le premier qui régna sur toute l'Écosse); — le 3e de 976 à 984 (il combattit les Danois avec succès: on lui attribue le premier code de lois qui ait été rédigé en Ecosse; il mourut assassiné).

KENNICOTT (Benjamin), théologien anglais, né en 1718, dans le comté de Devon, mort en 1783, entra en 1744 à l'université d'Oxford, fut successivement professeur au collége d'Exeter, conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, chanoine de l'église du Christ et ministre de Culham, dans le comté d'Oxford. On lui doit une magnifique édi-

tion de la *Biblia hebraica*, 2 vol. in-fol., 1776 et 1780, faite sur tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains connus alors, et aux frais de laquelle tous les amis de la religion et tous les princes de l'Europe s'empressèrent de contribuer. Il compulsa lui-même plus de 250 manuscrits, et en fit compulser à ses frais et par les plus habiles hébraïsants de l'époque environ 350.

KENSINGTON, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. O. de Londres; 20,900 hab. Château royal avec une galerie de tableaux et un vaste parc; plusieurs maisons de campagne, entre autres Holland-House, où mourut Addison.

KENT, *Cantium*, comté d'Angleterre, au S. E., a pour bornes au N. la Tamise, à l'E. la mer du Nord, au S. E. le Pas-de-Calais et à l'O. le comté de Surrey : 105 kil. sur 44; 426,000 hab. Ch.-l., Cantorbéry. Sol très divers; marais près de la Tamise; terres fertiles en prairies; vallées et collines au centre; bois au sud. Peu d'industrie.

KENT (roy. de), le plus ancien des royaumes de l'Heptarchie saxonne (*Voy.* ce nom), fut fondé en 455 par le chef saxon Hengist dans l'ancien *Cantium*. Cantorbéry en était la capitale. Il comprenait, outre le comté actuel de Kent, ceux de Norfolk, Suffolk, Essex, Middlesex et d'autres encore peut-être. La fondation du royaume d'Essex par Erkenwin en 526 le diminua beaucoup : cependant c'est Kent qui, sous Ethelbert (585-615), eut la supériorité sur les trois autres royaumes saxons (Essex, Wessex, Sussex); mais après ce prince, il perdit beaucoup de son influence : les rois de Wessex, Cenwall et Cedwalla le soumirent à leur suprématie de 645 à 687. En 773, il passa au roi de Mercie Offa, et enfin il perdit son existence individuelle en 823, époque à laquelle Baldred, son dernier roi, fut détrôné par le roi de Wessex Egbert, qui réunit toute l'Heptarchie en un seul royaume.

KENT, nom commun à plusieurs comtés des États-Unis dont les deux principaux sont situés, le 1er dans l'état de Delaware, ch.-l., Dover: 25,000 hab.; le 2e dans l'état de Maryland, ch.-l., Chester: 15,000 hab.

KENT (Ed.-Aug., duc de), 4e fils de George III, né en 1767, mort en 1820, fut chargé de divers commandements en Amérique et en Espagne, et se signala par une sévérité telle envers les soldats qu'il excita une émeute sérieuse et qu'on fut obligé de le rappeler (1809). Il épousa en 1818 une fille du duc de Saxe-Cobourg, et eut d'elle la princesse Victoria, qui règne aujourd'hui sur l'Angleterre.

KENTUCKY, riv. des Etats-Unis, tombe dans l'Ohio par 38° 20' lat. N., après avoir traversé tout l'état de même nom. Cours, 400 kil. Elle est navigable pendant 200 kil.

KENTUCKY, un des États-Unis de l'Amérique du N., situé par 84° 71'-91° 39' long. O., 36° 30'-39° 10' lat. N., entre ceux d'Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee et Virginie : 650 kil. sur 250; 695,000 hab. Ch.-l., Francfort. Autres villes principales, Lexington et Louisville. Peu d'inégalité de terrain. Climat délicieux. Grande fertilité (grains, arbres forestiers et autres). Sources salées. Industrie. — James Macbridge explora le premier le Kentucky en 1754. John Finlay et le colonel Daniel Boone le visitèrent ensuite et essayèrent de s'y établir, malgré la résistance des Indiens. Ce ne fut qu'en 1790 que les indigènes cédèrent la place aux colons européens (alors au nombre de 73,677 âmes). Le Kentucky, jusqu'alors compris dans l'état de Virginie, fut dès cette époque déclaré indépendant; il ne fut admis dans l'Union qu'en 1792.

KENZINGEN, ville du grand-duché de Bade, sur l'Elz, à 14 kil. N. O. de Fribourg; 2,125 hab. Aux environs, bains de Kirnhalden.

KÉPLER ou KEPPLER (Jean), célèbre astronome, né en 1571 à Weil (Wittemberg), d'une famille noble, mais pauvre, étudia à Tubingue, fut nommé en 1594 professeur de mathématiques à Grætz, et attira de bonne heure l'attention des savants par ses ouvrages. S'étant lié avec Tycho-Brahé, il alla en 1600 se fixer auprès de lui à Uranienbourg afin de faire des observations astronomiques, et obtint de Rodolphe le titre de mathématicien de l'empereur avec un traitement. Il mourut en 1631 à Ratisbonne, où il était allé pour solliciter l'arriéré de sa pension qui lui était fort mal payée. Képler établit sur des bases solides le système de Copernic; il eut la gloire de découvrir les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne, lois qui portent encore son nom, savoir : 1° que les carrés des temps des révolutions planétaires sont proportionnels aux cubes des grands axes; 2° que les orbites planétaires sont des ellipses dont le soleil occupe un des foyers; 3° que le temps employé par une planète à décrire une portion de son orbite est proportionnel à la surface de l'aire décrite pendant ce temps par son rayon vecteur. Ce fut en 1618, après 22 ans de recherches assidues, qu'il fit ces découvertes. Il reconnut aussi la généralité de la loi de l'attraction, la rotation du soleil; devina l'existence de planètes inconnues de son temps, calcula les latitudes et les longitudes avec plus de précision qu'on ne l'avait fait, annonça le passage de Mercure et de Vénus sur le disque du soleil pour 1631, perfectionna les lunettes, dressa une table de logarithmes, etc. Il est à regretter que Kepler ait mêlé à ses grandes découvertes des idées mystiques et une foule d'hypothèses insoutenables. Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus seu mysterium cosmographicum*, 1596; *Astronomia nova seu Physica cœlestis*, 1609, le plus important de tous; *Harmonia mundi*, 1619; *Astronomia lunaris*, 1634. Il a aussi rédigé, en partie avec Tycho-Brahé, les tables astronomiques dites *Tabulæ Rudolphinæ*.

KEPPEL, comte d'Albemarle. *Voy.* ALBEMARLE.

KERAH ou KERKAH, le *Choaspes* des anciens, riv. de Perse, naît dans le Kourdistan septentrional, coule 600 kil. au S., et grossit le Chat-el-Arab à 32 kil. au-dessous de Corna.

KERALIO (L.-Félix GUINEMENT DE), littérateur français, né à Rennes en 1731, mort en 1793, suivit d'abord la profession des armes, prit sa retraite avec le grade de major, et se fixa à Paris où il se fit honorablement connaître par ses écrits. Il fut appelé vers 1750 à Parme pour y diriger comme gouverneur, conjointement avec Condillac, l'éducation de l'infant don Ferdinand. Dans la suite il fut nommé professeur de tactique à l'École militaire de Paris, puis inspecteur des écoles militaires de France. Il était membre de l'Académie des Inscriptions. On a de lui une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibérie*, Paris, 1767; l'*Histoire de la guerre des Turcs et des Russes* (1736-39), Paris, 1777; l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie* (1759), 1773. Il a travaillé au *Journal des Savants* de 1785 à 1792; au *Mercure national*, etc.— Marie-Françoise Abeille, sa femme, née en Bretagne, morte au commencement du XIXe siècle, a traduit de l'anglais les *Fables de Gay*, 1759; les *Succès d'un Fat*, 1762; les *Visites*, 1772, in-8. — Louise-Félicité de Kéralio, dame Robert, fille des précédents, née à Paris en 1758, morte à Bruxelles en 1821, a publié une *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre*; une *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, 1786-89, plusieurs romans, et des traductions de l'anglais et de l'italien.

KERBOGHA. *Voy.* KORBOUGHA.

KERCOLAN ou TOLOUR, île de la Malaisie, la plus grande de l'archipel Salibabo, par 124° 10' long. E., 4°-5° lat. N., a de 130 à 140 kil. de

tour. Habitée et cultivée. Les Hollandais s'en étaient emparés, mais ils en furent chassés vers 1773 par les habitants de Mindanao.

KEREK ou KARAK, *Charac-Moba*, ville de Syrie (Damas), à 65 kil. S. E. de Jérusalem. Commerce par caravanes. Ch.-l. d'un canton qui correspond en partie à l'ancien pays des Moabites.

KERENSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 140 kil. N. O. de Penza : 4,400 hab.

KERESOUN, *Cerasus*, ville de la Turquie d'Asie (Trébizonde), par 40° 57' lat. N., 36° 3' long. E. : 700 maisons. Chantier de construction. — Cette ville fut fondée par une colonie de Sinope. *Voy.* CÉRASONTE.

KERGUELEN (Yves-Joseph DE), vice-amiral français, né à Quimper en Bretagne en 1745, mort en 1797, fut chargé par le gouvernement de divers voyages d'exploration ; parcourut en 1771 les régions australes, et y découvrit en 1772 une île déserte, la *Terre de la Désolation*, qu'on a aussi appelée de son nom *Terre de Kerguelen*. Accusé à son retour par un de ses lieutenants d'avoir abandonné une embarcation, il fut quelque temps enfermé au château de Saumur. On a de lui : *Relation d'un voyage dans la mer du Nord*, Paris, 1771 in-4 ; *Relation de deux voyages dans les mers australes et les Indes*, 1782, in-8 ; *Relation des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre*, 1796, in-8, etc.

KERGUELEN ou DE LA DÉSOLATION (Terre de), île de la mer des Indes, par 67° 10' long. E., 49° 20' lat. S. : 160 kil. sur 80. Elle est stérile, couverte de glaces. Découverte en 1772 par le vice-amiral français Kerguelen ; visitée en 1776 par Cook qui lui donna le nom de *la Désolation*.

KERIM-KHAN, souverain de la Perse, né à la fin du XVIIIe siècle, était fils d'un chef de partisans et servit d'abord dans l'armée de Nadir-Chah. Il s'empara du pouvoir suprême dès 1750 ; mais il ne voulut point prendre le titre de *chah* (roi), et se contenta de celui de *wakil* (gouverneur). Il se fit chérir de ses sujets par la justice et la sagesse de son gouvernement ; fit fleurir les arts et le commerce et embellit Chyraz. Il mourut en 1779.

KERKAH, l'ancien *Choaspes*. *Voy.* KÉRAH.

KERKENI, *Cercina*, île de l'état de Tunis, près de la côte, par 8° 52' long. E., 34° 59' lat. N. Elle contient sept villages.

KERKISIEH ou KARKISSA, *Circesium*, île de la Turquie d'Asie (Diarbékir), au confluent du Khabour et de l'Euphrate, à 380 kil. S. E. de Diarbékir. *Voy.* CIRCESIUM.

KERKOUK, *Corcura*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, à 135 kil. O. de Souleimanieh, sur une hauteur escarpée : 13,000 hab. ; douze mosquées. On prétend y conserver le tombeau de Daniel. Entrepôt de farine pour l'approvisionnement de Bagdad et de Bassora. En 1741, Nadir-Chah s'empara de cette ville.

KERLON, nom que l'on donne à la riv. d'*Amour*, dans la partie supérieure de son cours.

KERLOUAN, ville du dép. du Finistère, à 13 kil. N. E. de Brest ; 3,351 hab.

KERMAN, *Carmania*, province d'Asie, dans la région persique, au S. E., entre 25° 30'-32° lat. N., et 52° 20'-58° 40' long. E. ; est bornée par le Kouhistan au N., le Sedjistan et le Mékran à l'E., le golfe Persique et la mer d'Oman au S. : 660 kil. sur 600 : 600,000 hab. Ville principale, Kerman. Montagnes ; peu de sources ; immense désert au nord et dans le centre. Jadis beaucoup de blé, de raisins, et aujourd'hui dattes en abondance ; quantité de moutons. Grand commerce de laine ; fabriques de beaux châles de poil de chameau et de poil de chèvres semblables à celles d'Angora. Le Kerman forma de 1062 à 1187 un état particulier qui fut gouverné par des princes seldjoucides, et qui fut détruit par les princes salgouriens. — La partie occidentale du Kerman appartient aujourd'hui à la Perse proprement dite ou royaume d'Iran ; les côtes sont à l'imam de Mascate ; le reste est partagé entre des chefs indépendants. Du reste l'intérieur de la contrée est encore mal connu.

KERMAN ou SIRDJAN, *Carmana*, ville d'Iran, capitale de tout le Kerman, à 580 kil. S. E. d'Ispahan, par 53° 50' long. E., 29° 30' lat. N. ; 30,000 hab. Vaste enceinte, vastes ruines. Bazar. Beaux châles, armes à feu, tapis. Commerce avec l'Hindoustan, l'Hérat, la Boukharie. — Ville jadis très grande ; dévastée par les guerres civiles à la fin du XVIIIe siècle, prise et pillée trois mois de suite par Mohammed-Khan en 1794.

KERMANCHAH ou KARAMSIN, ville forte de la Perse, ch.-l. du Kourdistan, par 44° 10' long. E., 34° 20' lat. N., à 378 kil. S. O. de Téhéran ; 10,000 hab. Citadelle. Manufactures d'armes. Aux environs, sur le mont Bisountoun, est un fameux monument, dit *le Trône de Roustan*. — Cette ville fut, dit-on, fondée par Behram, fils de Chahpour (Sapor) II. Thahmasp-Kouli-Khan la prit sur les Turcs en 1723 et la fortifia.

KERMELIAN, anc. sandjak de la Turquie d'Asie, au centre de l'Anatolie, avait pour ch.-l. Kutaïeh.

KERNOK, ville de Nigritie, capitale du pays de Loggoun en Nigritie, à 280 kil. S. E. de Kouka, par 11° 7' lat. N. ; 15,000 hab. Hautes murailles.

KEROULY, ville de l'Hindoustan, dans l'ancien Agra, à 130 kil. S. O. de Bhertpour, ch.-l. d'un petit état qui est tributaire des Anglais depuis 1817.

KERRAPAY ou CREPI, pays de la Guinée sup. (Dahomey), sur la côte des Esclaves, entre le Dahomey proprement dit et le Ouiddah à l'E., l'Anagou au N., l'Aquarebou, l'Amina et l'Adampu à l'O., et le golfe de Guinée au S. ; 225 kil. sur 140. Ville principale, Quitta.

KERRY, comté d'Irlande (Munster), situé entre l'Océan à l'O. et au S., les comtés de Limerick et de Cork à l'E., le comté de Clare au N. : 105 kil., sur 45 ; 253,000 hab. (dont 250,000 catholiques). Ch.-l., Tralee. Pays montagneux. Usines de fer, sources minérales. Agriculture arriérée.

KERRY, paroisse de la principauté de Galles, à 9 kil. S. O. de Montgomery ; 2,200 hab.

KERTCH, *Panticapée* ou *Bospore* chez les Grecs, puis au moyen âge *Vospro* et *Aspromonte*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), dans la Crimée, à 80 kil. N. E. de Caffa, sur le détroit d'Iénikaleh, à 11 kil. N. O. d'Iénikaleh : 4,000 hab. Beau port, construit sous l'empereur Alexandre I. Citadelle ; église grecque très ancienne. Commerce de sel, de caviar, de peaux de moutons d'Astracan, de chevaux de Perse, de pelleteries, étain, cire, miel, fruits secs, etc. — Les Milésiens fondèrent, dit-on, cette ville au VIe siècle av. J.-C. sous le nom de Panticapée. Elle devint au Ve siècle capitale du royaume de Bosphore. Mithridate poursuivi par les Romains s'y renferma, et s'y donna la mort. Devenue la proie des Barbares, elle subit depuis le IVe siècle toutes sortes de vicissitudes. Les Génois s'en emparèrent au XIVe siècle et la nommèrent *Vospro*. Mahomet II la prit aux Génois en 1476, et les Turcs la possédèrent jusqu'en 1774. Elle fut alors cédée à la Russie.

KERTCH (détroit de), dans la Russie d'Europe. *Voy.* IÉNIKALEH.

KESRAOUAN, territoire montagneux de Syrie dans le S. du pachalik de Tripoli, est habité par 120,000 Maronites et Druzes, indépendants de la Porte et du pacha d'Égypte.

KESSEL, *Castellum Menapiorum*, petite ville du Limbourg, à 11 kil. N. E. de Ruremonde ; sur la Meuse ; 1,300 hab.

KESSEL, peintre hollandais. *Voy.* VAN KESSEL.

KESSELDORF, village du royaume de Saxe (Misnie), à 9 kil. O. de Dresde; 350 hab. Les Saxons y furent défaits par les Prussiens en 1745.

KESWICK, ville d'Angleterre (Cumberland), sur le lac de Derwent-Water, à 31 kil. de Penrith; 2,159 hab. On y exploitait jadis des mines de cuivre.

KESZTHELY, ville de Hongrie (Szalad), sur le lac Balaton, à 60 kil. S. O. de Vesprim; 8,000 hab. Château. Sources thermales et marbres aux environs.

KET, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît au S. d'Iénisséisk, et grossit l'Obi près de Narym. Cours, 800 kil.

KETBOGHA, sultan d'Égypte, était Mogol de naissance et avait d'abord été esclave du sultan Kélaoun. Chargé, après la mort de Kélaoun et de Kalil-Aschraf, son fils, de la garde de Naser Mohammed, héritier du trône, il s'empara du sceptre pour lui-même en 1294. Il réussit à apaiser une révolte des Mamelouks bordjites; mais peu après, un de ses lieutenants, Ladjin, se révolta et se fit proclamer, 1296. Ketbogha se vit forcé d'abdiquer.

KETCH-HISSAR, *Tyana?*, ville de la Turquie d'Asie (Konieh), à 130 kil. S. O. de Kaisarieh. Fabrique de poudre à tirer. Ruines antiques, entre autres un aqueduc de granit de 10 kil. de long.

KETEK, district de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

KETEL (Corn.), peintre hollandais, né en 1548 à Gouda, mort en 1610, séjourna en France, en Angleterre, en Hollande, et fit une foule de tableaux et de portraits estimés. Il eut cela de singulier qu'il peignait avec les doigts de la main, et même avec ceux des pieds, aussi bien qu'avec des pinceaux.

KETELAER (Nicolas), imprimeur, est avec son associé, Gérard de Leempt, le plus ancien des imprimeurs hollandais. Ils vivaient à Utrecht à la fin du XVe siècle. On leur doit la première édition du *Scholastica historia super Novum Testamentum*, 1473, in-fol. On leur attribue l'édition *princeps* de l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe, 1474, in-fol.; *Alexandri magni liber de prœliis*, in-fol.; et *Thomæ A-Kempis opera*, in-fol. que l'on croit imprimé en 1474.

KETTENHOF, village des États autrichiens (Autriche), à 10 kil. S. E. de Vienne; 1,100 hab. Château. Grande fabrique d'indienne, qui occupe 14,000 ouvriers. Vinaigre, produits chimiques.

KETTERING, ville d'Angleterre (Northampton), à 22 kil. N. de Northampton; 4,000 hab. Étamines, lustrines, lainages.

KETTLER (Gothard), dernier grand-maître des chevaliers teutoniques de Livonie, embrassa le luthéranisme, et céda en 1561 les droits de son ordre sur la Livonie à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; il reçut en échange le titre de duc de Courlande et de Sémigalle, mais à la condition de faire hommage aux rois de Pologne. Il mourut en 1587.

KEUILU-HISSAR, l'ancien *Lycus*, riv. de la Turquie d'Asie, porte d'abord le nom de Kerkif, coule à l'O., passe à Nikar, et tombe dans l'Iékil-Irmak, après un cours de 450 kil. — On trouve sur ses bords une ville de même nom, à 49 kil. O. de Kara-Hissar.

KEW, ville d'Angleterre (Surrey), à 10 kil. O. de Londres, sur la Tamise, rive droite; 700 hab. Château royal avec un magnifique jardin botanique.

KEXHOLM ou **KOREL-GOROD**, bourg de la Russie d'Europe, dans la Finlande (Viborg), à 80 kil. N. E. de Viborg, sur le lac Ladoga; 400 hab. — Cette ville fut fondée en 1295 par les Suédois, et fit longtemps partie de la Carélie suédoise; mais elle fut cédée à la Russie en 1598. Les Suédois la reprirent en 1611; mais Pierre-le-Grand s'en empara de nouveau en 1710, et la paix de Nystadt en assura la possession à la Russie.

KEY, groupe d'îles du Grand-Océan, fait partie de l'archipel des Moluques et du groupe de Banda.

KEZANLIK, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), au pied du Balkan, à 49 kil. N. de Tchirpan; 10,000 hab. Essence de roses renommée.

KHABOUR ou **KABOUR**, nom de deux rivières de la Turquie d'Asie : 1° l'ancien *Chaboras*, qui prend sa source dans le N. E. du pachalik de Réha, tombe dans l'Euphrate près de Kerkisieh (jadis *Circesium*), après un cours de 380 kil.; — 2° l'ancien *Nicephorius*, qui sort du pachalik de Van, entre dans celui de Diarbékir, et grossit le Tigre après un cours de 400 kil.

KHAI-FOUNG, ville de Chine (Ho-nan), par 34° 52' lat. N., 112° 12' long. E.; 200,000 hab. Elle est située sur la rive droite du Hoang-ho, mais au-dessous du niveau du fleuve, et serait inondée sans de fortes digues qui la défendent. Avant 1642, elle comptait 500,000 hab.; elle en perdit la moitié dans un siége où les digues furent percées.

KHAI-SANG, dit aussi *Wou-tsoung*, 6e empereur chinois de la dynastie des Mongols, succéda en 1308 à Tamerlan son oncle. Il régna avec gloire jusqu'en 1311, protégea les lettres et réunit en code les lois de ses prédécesseurs.

KHALDOUN. *Voy.* IBN-KHALDOUN.

KHALED, un des plus courageux généraux de Mahomet, avait d'abord pris parti contre lui et avait contribué au gain de la bataille d'Ohod, où les Mecquois battirent le prophète. Il embrassa cependant la nouvelle religion la 8e année de l'hégire (630), et eut par ses exploits la plus grande part à la conquête de la Syrie. Il reçut de Mahomet le surnom d'*Épée de Dieu*. Il mourut l'an 642 de J.-C.

KHALED, fils de Barmek, chef de la famille des Barmécides. *Voy.* BARMÉCIDES.

KHALIL. *Voy.* KALIL.

KHALKAS, nation mongole, qui habite dans la partie sept. de l'empire chinois, par 42° 53' lat. N. et 85°-116° long. E., entre la Sibérie au N., le Heloung-kiang à l'E., la Charra-Mongolie au S. et la Dzoungarie à l'O; 2,200 kil. sur 800. Vastes déserts, semés de quelques oasis; plusieurs vallées fertiles arrosées par l'Orkhon, le Selenga, l'Amour et l'Iénisseï. Les Khalkas sont un peuple pasteur, qui fut jadis nombreux et puissant; ils furent extrêmement affaiblis au XVIIIe siècle par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Eleuthes.

KHAMEFIS, dieux suprêmes de l'Égypte, formaient une trinité semblable à la trinité indienne de Brahma, Vichnou et Siva. Leurs noms sont Knef, Fta, Fré (*Voy.* ces noms). Le mot Khaméfis, selon les mythographes, signifie *gardiens de l'Égypte*, pays appelé originairement pays de Cham.

KHAN, nom qui signifie *seigneur*, était le titre que prenaient au moyen âge les grands chefs de peuples tartares; presque toujours ce mot s'ajoute à la suite du nom du souverain : Gengis-khan, Mohammed-khan, etc. Quelques-uns de ces khans étendirent leur domination sur une grande partie de l'Asie, entre autres Gengis-khan et Tamerlan. Aujourd'hui la plupart des khans ne sont plus que de simples gouverneurs de provinces ou des officiers à la solde de la Russie et de la Perse. Les seuls khans indépendants qui subsistent encore habitent au nord du mont Caucase, dans le Turkestan indépendant et le pays des Kirghiz. Les principaux sont auj. les khans de Boukhara, de Khiva, de Balk. Dans le moyen âge, on connaît surtout les khans des Avares, de Kaptchack, de Kazan, d'Astracan, de Crimée, etc. (*Voy.* ces noms). — Les Turcs désignent aussi sous le nom de *khan* leurs caravansérails.

KHANG-HI, empereur de la Chine. *Voy.* KANG-HI.

KHARAN, ville forte du Béloutchistan, ch.-l. de la prov. de Sarouan, à 100 kil. S. de Sarouan. Excellents chameaux. Résidence d'un chef qui peut mettre sur pied 5 à 600 hommes.

KHARGEH (EL-), bourg d'Égypte, ch.-l. de la Grande-Oasis, qui prend quelquefois son nom, par 26° 25' lat. N., 27° 20' long. E.; 2,000 hab. Eau douce, dattes et riz. Lieu de rafraîchissement pour les caravanes.

KHARIZM ou **KHOVARESM**, pays des *Chorasmiens*, région du Turkestan occid., au sud de la mer d'Aral, sur les deux rives du Djihoun, entre le khanat de Boukhara et la mer Caspienne, contient, entre autres territoires, le khanat de Khiva et le pays des Turcomans. Il est mêlé de steppes et de districts fertiles. — De 994 à 1231, le Kharism forma une principauté indépendante, qui fut fondée par un prince turc aux dépens des Samanides. Les princes du Kharizm envahirent la Perse, y mirent fin en 1193 à la dynastie des Seldjoucides, et s'emparèrent en 1197 de Samarcand; leur puissance fut détruite par Gengis-Khan. — Une dynastie de princes khovaresmiens régna aussi à Delhy dans l'Hindoustan depuis 1213, après avoir renversé la puissance des Gourides; elle fut remplacée à son tour en 1398 par les Patans. — Le Kharizm fut quelque temps compris dans l'empire du Kaptchak. Vers 1481, Ilbars-le-Cheibani le détacha du Kaptchak et en fit de nouveau un royaume indépendant.

KHARKOV, ville de la Russie d'Europe, à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 34° 6' long. E., 50° lat. N.; 10,000 hab. Ch.-l. du gouvernement de Kharkov. Université, etc. Savon, tanneries et autres industries. Fondée par le czar Alexis en 1650 pour arrêter les Tartares de Crimée. — Le gouvernement de Kharkov, dit aussi *des Slobodes d'Ukraine*, est borné par ceux de Koursk au N., de Voronèje à l'E., d'Iékatérinoslav au S., de Pultawa à l'O.; il a 380 kil. sur 110, et compte 914,000 hab. *Voy.* UKRAINE.

KHASPOUR, capitale du Katchar. *Voy.* KHOSPOUR.

KHATANGA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement de Tomsk (cercle de Touroukansk) par 67° 50' lat. N. et 94° long. E.; coule à l'E., puis au N. et au N. E., et se perd dans l'Océan Glacial arctique par 74° 40' lat. N. et 108° long. O., après 1,000 kil. de cours.

KHAZARES, peuple de l'Europe orient., était placé au Vᵉ siècle sur les deux rives du Bas-Volga près de la mer Caspienne. S'avançant à l'O. après les grands mouvements des peuples, ils conquirent sur les Avares (634) la Russie actuelle jusqu'au Dniepr et à l'Oka. Leur vaste empire subsista ainsi pendant deux siècles, pendant lesquels ils furent presque toujours alliés avec les Grecs. D'accord avec Héraclius, ils se jetèrent sur la Perse en 626: et c'est chez eux que Justinien II, chassé de ses états, alla chercher un refuge. Ils le ramenèrent en 715, et plus tard une princesse khazare, mariée à Constantin Copronyme, devint impératrice d'Orient, et valut à son fils, Léon IV, le nom de Léon le Khazare. Mais de 862 à 885, les Varègues leur ravirent des territoires considérables; puis les Petchenègues vinrent occuper la partie occid. de la Khazarie (882, etc.); finalement ils ne gardèrent que la Tauride et la Crimée, d'où même ils furent expulsés par Sviatopolk I en 1016. Les Khazares avaient adopté le christianisme en 858. Leur place principale était Sarkel ou Bielavèche, fondée en 834.

KHAZARIE. Ce nom désigne tantôt tout l'empire des Khazares, tantôt la Crimée seulement, dernière possession des Khazares.

KHERSON, ville forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kherson, à 1,500 kil. S. de Saint-Pétersbourg, à l'embouchure du Dniepr dans la mer Noire, par 46° 37' lat. N., 30° 18' long. E.; 12,000 hab. Quatre quartiers: la Forteresse, l'Amirauté, le faubourg des Grecs, le faubourg des Militaires. Port militaire et commercial; chantiers de construction, arsenal, magasins de vivres, casernes, etc., etc. Commerce de bois de construction. Fondée en 1778 par Potemkin, elle eut d'abord de l'importance; mais la construction d'Odessa et l'accroissement de Nikolaïev lui ont fait beaucoup de tort. — Le gouvernement de Kherson, dit aussi gouvernement de *Nikolaïev*, est borné par ceux de Kiev au N., de Podolie à l'O., d'Iékatérinoslav à l'E., de Tauride au S. E., et au S. par la mer Noire: 375 kil. sur 200; 459,000 hab. Sol en général peu fertile, sauf en approchant des gouvernements de Kiev, Podolie et Iékatérinoslav; mûriers, vigne, nombreux troupeaux de tout genre. Salines. — Ce gouvernement fut formé en 1802 de quelques districts de l'ancien gouvernement d'Iékatérinoslav, d'une partie de la prov. de Kiev et de toute la steppe d'Otchakov, acquise par la Russie en 1791.

KHETA, rivière de la Russie d'Asie (Iénisséisk), naît par 92° long. E., 68° lat. N., et se perd dans la Khatanga, après 450 kil. de cours.

KHIAN-LOUNG ou **KIEN-LONG**, empereur de la Chine, de la dynastie des Mandchoux, monta sur le trône en 1736, réprima en 1755 une révolte des Tartares, soumit à sa domination toute la Tartarie jusqu'à la Perse. Se sentant vieux, il abdiqua en 1795 en faveur de son fils. Khian-Loung défendit en 1753 l'exercice de la religion chrétienne dans ses états. Il cultiva les lettres avec succès et forma une bibliothèque de 600,000 vol. Il avait composé, entre autres écrits, un *Éloge de la ville de Moukden*, que le P. Amiot a traduit en français, Paris, 1770.

KHILCAN, historien arabe. *Voy.* IBN-KHILCAN.

KHILOK, riv. de la Sibérie, tombe dans le Selinga à 35 kil. N. E. de Selinginsk; cours, 650 kil.

KHIMIAROLI (monts) ou **DELLA CHIMERA**, *Ceraunii* ou *Acroceraunii montes*, petite chaîne de mont. de la Turquie d'Europe, s'étend parallèlement au canal d'Otrante, dans le sandjakat de Delvino jusqu'à celui d'Avlone, et se termine par le cap Linguetta: ces monts étaient fameux chez les anciens comme étant souvent frappés de la foudre.

KHIOUNG-TCHEOU, ville et port de Chine (Kouang-tong), dans l'île d'Haïnan, sur un cap, à 250 kil. S. O. de Canton; 103,000 hab. Ch.-l. de l'île d'Haïnan et du dép. de ce nom. Temples nombreux, colléges, bibliothèque. Commerce avec Macao, le Tonquin, la Cochinchine, Sincapour, etc.

KHIU-TCHEOU, ville de Chine (Tche-Kiang), ch.-l. de dép., par 29° 2' lat. N., 116° 42' long. E. Grand commerce avec la prov. de Fou-Kian; le transport seul des marchandises occupe 10,000 bras.

KHIVA, ville du Turkestan, capit. du khanat de Khiva, par 58° 45' long. E., 41° 40' lat. N., à 560 kil. O. d'Asterabad: environ 10,000 hab. Citadelle, trente mosquées, medresseh ou collége. Commerce assez actif. Grand marché d'esclaves.

KHIVA (khanat de), dans le Turkestan, s'étend de 54° à 57° long. E., et de 39° 15' à 44° lat. N., entre la mer d'Aral et les steppes des Kirghiz au N., le Djihoun à l'E., la Boukharie au S. E., des déserts stériles et sablonneux à l'O. et au N. O.: 426,000 hab. (Araliens, Karakalpaks, Turcomans et Tartares mahométans; parmi lesquels il faut compter au moins 85,000 esclaves). Ce khanat est le plus vaste du Turkestan: mais il est occupé presque tout entier par des déserts. Le climat y est froid. Les habitants font un très grand commerce par caravanes avec Orenbourg, Astrakhan, la Perse et l'Afghanistan. — Pierre-le-Grand voulut en vain conquérir le khanat de Khiva; ce pays s'est depuis beaucoup agrandi sous Mohammed-Rachim, père du khan actuel, Rehman-Kouli-Khan: ce dernier, longtemps allié des Russes, a eu récemment des démêlés avec eux; une expédition envoyée contre lui par l'empereur Nicolas en 1840 a échoué à cause de la rigueur du climat.

KHODAVENKIAR, ancien sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre la mer de Marmara au N. et les sandjaks de Kodjah-Ili au N. E., de Sultan-euni à l'E., de Kerméian et de Saroukan au S., de Karassi et de Biga à l'O. : 200 kil. sur 160. Ch.-l., Brousse. Il répondait à la partie mérid. de l'anc. *Bithynie*, à la partie occid. de la *Phrygie Epictète*, et à une petite portion de la *Mysie* orientale.

KHODJEND, *Alexandria ultima* ou *Cyreschata*, ville de la Tartarie indépendante, dans l'anc. Sogdiane, ch.-l. du khanat de Khokhan, à 50 kil. N. de Khokhan, sur le Sirr-Daria, par 41° 22' lat. N. et 67° long. E. ; 60,000 hab. Commerce avec les Boukhares et les Russes en soie, brocarts, toiles peintes, etc.

KHOI, ville d'Iran (Azerbidjan), à 130 kil. N. O. de Tauris ; 25,000 hab. Fortifiée à l'européenne. Industrie et commerce actifs. On a cru y retrouver l'antique *Artaxate*. Chah Ismaïl fut défait dans les environs de Khoï en 1514 par le sultan Sélim I. La ville moderne ne date que du règne de Kérim-Khan.

KHOKHAN ou **KHOKAND**, ville de la Tartarie indépendante, capit. du khanat de Khokhan, à 270 kil. N. E. de Samarcand, non loin du Sirr-Daria, par 40° 45' long. E., 64° 14' lat. N. ; 400 mosquées; caravansérails ; très vaste château et hautes murailles : quelques anciens monuments. Drap, toiles de coton, étoffes de soie, brocarts, etc. Gengis-Khan fit de cette ville sa principale résidence, et Tamerlan y donna, pour le mariage de ses petits-fils, une fête magnifique, où se trouvèrent réunis 500 ambassadeurs de peuples soumis.

KHOKHAN (khanat de), partie de la *Scythie en-deçà de l'Imaüs*, état du Turkestan indépendant, borné au N. par les Kirghiz noirs ultramontains, au S. par les Perses montagnards, à l'E. par le Kachgar : 560 kil. sur 290 ; 3,000,000 d'hab. Il comprend les territoires de Ferganat, de Tounkat, de Tachkend et de Tarez.

KHOLMOGORY, ville de la Russie d'Europe (Arkhangel), à 60 kil. S. E. d'Arkhangel ; 300 maisons. — Jadis capit. du roy. de Biarmie.

KHONSAR, ville de l'Iran (Irak-Adjémi), à 130 kil. N. O. d'Ispahan; 2,500 familles. Cette ville s'étend l'espace d'environ 9 kil. entre deux montagnes : elle renferme d'immenses vergers.

KHOPER, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le N. du gouvernement de Saratov, traverse ceux de Voronèje et des Cosaques du Don, et tombe dans le Don après un cours de 750 kil.

KHORAÇAN ou **KHORASSAN**, *Parthiène*, *Margiane* et partie de l'*Arie*, contrée de la Perse, entre le Mazendéran à l'O., le khanat de Balkh à l'E., celui de Boukhara au N., l'Irak-Adjémi et le Sedjistan au S. : 880 kil. sur 450 ; 1,500,000 hab. On distingue : 1° le *Khoraçan persique* ou *Khoraçan occidental*, entre le Turkestan au N., le khanat de Boukhara au N. E., le roy. d'Hérat à l'E., le Kouhistan au S., le Tabaristan et le Mazandéran à l'O. ; places principales : Meschéd, Nichabour, Kélat, Kabouchan ; 2° le *Khoraçan oriental* ou *Afghan*, dit aussi *royaume d'Hérat* (*Voy.* HÉRAT). — Montagnes qui courent du S. E. au N. E. Déserts immenses, lacs; quelques parties fertiles, pâturages. Habitants : Perses, Afghans, Tartares Uzbeks, Turcomans, diverses peuplades nomades. Soieries, tissus de coton, superbes tapis, armes à feu et sabres renommés. Mines de turquoises et de rubis. Le Khoraçan est exposé aux incursions des hordes pillardes du Nord. — Le Khoraçan était autrefois une des provinces les plus florissantes de la Perse ; mais ayant été pendant plusieurs siècles ravagé par les Tartares, il est devenu presque désert.

KHORAN. *Voy.* CORAN.

KHORKHANDJ, ville des Huns Ephtalites. *Voy.* GORGO.

KHORREMABAD, *Corbiena*, ville de Perse (Khouzistan), ch.-l. du Louristan, près de la Kerkah, à 110 kil. S. O. d'Hamadan. Résidence d'un khan. Château-fort.

KHOSPOUR ou **KOSPOUR**, ville de l'Inde Transgangétique, capit. du Katchar. *Voy.* KATCHAR.

KHOSROU. *Voy.* CHOSROES.

KHOTAIS. *Voy.* KOTATIS.

KHOTAN ou **KHOTIAN**, ville de l'empire chinois (Thian-chan-nan-lou), à 400 kil. S. E. d'Yarkand, par 37° lat. N. et 78° 15' long. E. ; soieries, toiles de lin. Ch.-l. de la principauté de Khotan, jadis indépendante, auj. tributaire de la Chine.

KHOTIN, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CHOCZIM.

KHOU-KHOU-NOOR (c.-à-d. *lac bleu*), lac de l'empire chinois, situé sur les limites occidentales de la province de Kan-sou, par 37° lat. N., 96° long. E.; 110 kil. sur 45. Ce lac est entouré de hautes montagnes d'où sortent le Hoang-ho, le Thalouen, le Menam-Kong, etc.: il a donné son nom au pays environnant, qui est habité par des Mongols et des Kalmouks tributaires de la Chine.

KHOULM ou **KHOULOUM**, ville du Turkestan, capitale du khanat de Khoulm, sur le Khoulm, à 50 kil. E. de Balkh : 8,000 maisons ; 2 châteaux-forts. Grand commerce de chevaux. — Le khanat de Khoulm dépend de celui de Kandouz.

KHOUZISTAN, *Susiane* et pays voisins, province de la Perse occidentale, entre le Kourdistan au N., l'Irak-Adjémi au N. E., le Fars à l'E., le golfe Persique au S., l'eyalet de Bagdad à l'O., s'étend entre 30° et 34° lat. N. et entre 44° et 48° long. E.: 400 kil. sur 310; 900,000 hab. (Kourdes et Loures). Ch.-l., Chouster. Villes principales : Dizfoul, Khorremabad. Le Khouzistan se compose de trois régions principales : le Khouzistan propre (l'anc. *Susiane*), le Louristan (*Elymaïde*), et le territoire d'Ahouaz (pays des *Uxiens*). C'était jadis la province la plus riche et la plus peuplée de la Perse ; aujourd'hui elle est presque déserte.

KHOVARESM ou **KHOWARESM**. *Voy.* KHARIZM.

KHROWATES. *Voy.* CROATES.

KIA-BUZURGOMID. *Voy.* BUZRUKOMID.

KIA-HING, ville de Chine (Tche-kiang), à 65 kil. N. E. d'Hoang-tcheou : grande, commerçante, peuplée ; faubourgs vastes, nombre de canaux, 15 tours de marbre ; portiques, arcs de triomphe.

KIA-KING, empereur de la Chine (1795-1820), était fils de Khian-Loung. Son règne fut troublé par des séditions continuelles. Il eut pour successeur Tao-kouang, son fils, qui règne aujourd'hui.

KIAKHTA, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), à 280 kil. S. O. d'Irkoutsk, sur les frontières de Chine ; 1,200 hab. (sans compter la garnison ni les étrangers). Entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine. Fondée en 1728 après un traité de commerce entre les deux empires.

KIAMA, ville de la Nigritie centrale, dans le Borgou, la plus commerçante et la plus peuplée de ce royaume ; 30,000 hab.

KIANG, mot chinois qui veut dire *fleuve*, entre dans un grand nombre de noms géographiques.

KIANGARI, *Gangra*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 100 kil. N. E. d'Angora : ch.-l. d'un livah qui correspond à une partie de l'ancienne *Galatie* et à une petite portion de la *Paphlagonie*.

KIANG-NING, ville de Chine. *Voy.* NAN-KING.

KIANG-SI, province de Chine, au S. E., entre celles de Hou-pe et d'An-hoeï au N., de Tche-kiang au N. E., de Fou-kian à l'E., de Kouang-toung au S., de Hou-nan à l'O. : 660 kil. sur 400 : 6,700,000 hab. Ch.-l., Nan-tchang. 13 dép. (Choui-tcheou, Fou-tcheou, Jao-tcheou, Kan-tcheou, Ki-an, Kian-tchang, Kieou-kiang, Kouang-sin, Lin-kiang, Nan-an, Nan-kang, Nan-tchang, et Youan-tcheou). Sol

rès fertile : riz, thé vert, coton, herbes médicinales, etc. Mines d'or, argent, cuivre, plomb, fer, etc.; azur, cristal. Draps communs, toile, papier, encre, objets vernissés, etc.

KIANG-SOU, province de Chine, à l'E., entre celles de Chang-toung au N., d'An-hoeï à l'O., de Tché-kiang au S. et la mer de Chine à l'E. : 520 kil. sur 230; 2,500,000 hab. Ch.-l., Nan-king (Kiang-ning). 8 dép. (Hoeï-an, Kiang-ning, Siu-tcheou, Soung-kiang, Sou-tcheou, Tchang-tcheou, Tchin-kiang, et Yang-tcheou). Sol plat, riche et fertile en certains endroits. L'Yang-tsé-kiang et le canal Impérial traversent cette province.

KIAYN-DEAYN, dit aussi *Thanlaouaddy* et *Iraouaddy occidental*, rivière de l'empire Birman, dont la source est probablement dans le royaume d'Assam, se jette dans l'Iraouaddy après 650 kil. de cours environ. Il doit son premier nom aux Kiayns, peuplade sauvage qui habite sur ses bords.

KIBOURG. *Voy.* KYBURG.

KICHENEV ou KICHENAU, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), à 53 kil. N. O. de Bender; 3,500 hab. L'exarque métropolitain de Kichenev et de Khotin et l'évêque de Bender et d'Akkerman y résident. Grand commerce.

KIDDERMINSTER, ville d'Angleterre (Worcester), à 22 kil. N. de Worcester, sur la Stour et le canal du comté de Stafford; 20,165 hab. Tapis, draps, soieries, étamines, étoffes à fleurs, etc.

KIDONIE ou HAIVALI, *Heraclea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe d'Adramiti, à 105 kil. N. O. de Smyrne. Collége grec.

KIEL, *Chilonium*, ville murée du roy. de Danemark, ch.-l. du Holstein, sur la mer Baltique, par 7° 48' long. E., 54° 10' lat. N.; 10,200 hab. Port très fréquenté. Université fondée en 1665 par le duc Christian-Albert, bibliothèque, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, etc. Chapeaux, amidon, tabac, raffinerie de sucre, chantiers de construction. Commerce considérable. Foire dite *Change de Kiel*, qui se tient annuellement les trois jours de la fête des Rois. — Le 14 janvier 1814 fut conclu à Kiel entre la Suède et le Danemark un traité par lequel le Danemark, jusqu'alors allié de Napoléon, entra dans la coalition formée contre la France.

KIELCE, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 102 kil. N. E. de Cracovie; 2,400 hab. Académie des mines, palais de l'évêque de Cracovie. Aux environs, cuivre, fer, eaux minérales.

KIEN-LONG, emp. de Chine. *Voy.* KHIAN-LOUNG.

KIEOU-KIANG, ville de Chine (Kiang-si), à 140 kil. N. de Nan-tchan; ch.-l. de département. Murailles; tour de sept étages, pagode; rues pavées; beaucoup de jardins dans l'intérieur de la ville. Grand commerce.

KIERSY-SUR-OISE, v. de France. *Voy.* QUIERZY.

KIEV, KIOW ou KIOVIE, *Kijow* en polonais, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kiev, sur le Dniepr, à 1,060 kil. S. de Saint-Pétersbourg, par 50° 27' lat. N., 28° 7' long. E.; 30,000 hab.; trois parties qui font comme trois villes, Petchersk, Kiev, Podol, toutes trois fortifiées. Casernes, magasins, etc. Plusieurs églises, entre autres la cathédrale et l'église de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge; 2 beaux couvents; palais impérial en bois. Université, archevêché. Tanneries, fonderie de cloches, etc. — Kiev existait dès le ve siècle de notre ère, et appartenait alors aux Khazares. Elle devint ensuite le chef-lieu d'un état indépendant. Rurik, chef varègue, qui la possédait au IXe siècle, en fit la capitale de la Russie méridionale; elle devint la capitale de toute la Russie sous le grand-duc Iaroslav en 1037, et conserva ce titre pendant le XIe et le XIIe siècle. Depuis, ravagée par les incendies et les guerres, occupée successivement par les Lithuaniens, les Polonais, les Tartares et les khans de Crimée, elle perdit beaucoup de son importance; elle fut réunie à l'empire de Russie en 1667. Kiev est regardée comme une ville sainte par la plupart des Russes; il s'y rend annuellement une foule de pèlerins, dont quelques-uns viennent des extrémités de la Sibérie.

KIEV (gouvernement de), gouvernement de la Russie d'Europe, entre ceux de Podolie au S. O., de Kherson au S. E., de Minsk au N., de Volhynie à l'O., de Tchernigov et de Pultawa à l'E. : 400 kil. sur 140; 120,000 hab.; ch.-l., Kiev. Grande fertilité, pas de bois : grains, fruits, lin, mûrier, sésame, etc.

KILDARE, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 49 kil. S. O. de Dublin; 180 maisons. Ruines d'une belle tour et d'une cathédrale. Jadis forte et bien peuplée; aujourd'hui ruinée par suite des guerres civiles de l'Irlande. — Le comté de Kildare est situé entre ceux de Meath au N., de Dublin et de Wicklow à l'E., de Carlow au S., du Roi et de la Reine à l'O.: 65 kil. sur 26; 125,000 hab. Terrain marécageux, mais du reste fertile.

KILDARE (comte de). *Voy.* PETTY.

KILIA (NOVA-), ville forte de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Danube (rive gauche), à 130 kil. S. de Bender; 6,000 hab. Commerce avec la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie.

KILIAN, famille d'artistes d'Augsbourg, qui se sont distingués dans la gravure. Le chef de cette famille est Lucas Kilian, né en 1579, mort en 1637, qui se forma en Italie, et qui grava d'après Paul Véronèse, le Tintoret, et Michel-Ange. — Un descendant de cette famille, George-Christophe, a formé une collection complète de l'œuvre des Kilian, qui se trouve à la bibliothèque d'Augsbourg.

KILIDH BAHR (c.-à-d. *Clef de la mer*), dit aussi *Vieux-Château d'Europe*, bourg et fort de la Turquie d'Europe (Roumélie), à l'entrée des Dardanelles et vis-à-vis du fort *Hissar-Sultani*, situé sur la côte d'Asie. Ces deux forts sont destinés à défendre l'entrée du canal des Dardanelles du côté de l'Archipel, mais ils seraient peu propres à soutenir une attaque sérieuse.

KILIDJE-ARSLAN, nom de plusieurs sultans seldjoucides de Konieh : le premier régna de 1092 à 1107; — le deuxième, de 1155 à 1192 (celui-ci fit longtemps la guerre aux Grecs et leur enleva un grand nombre de places; mais il eut toujours à combattre les révoltes incessantes des princes de sa famille); — le troisième, de 1204 à 1210 (il était enfant et fut détrôné par son oncle Azzeddin).

KILKENNY, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 102 kil. S. O. de Dublin, sur la Nore; 23,740 hab. Evêché; château-fort, cathédrale, palais épiscopal; beaucoup de ruines; lainages communs, couvertures fines, amidon; aux environs, scieries hydrauliques. Kilkenny fut souvent le siége des parlements de l'Irlande et donna son nom aux *Constitutions de Kilkenny*, faites sous le règne d'Édouard III, et qui assuraient d'importants priviléges à l'Irlande. Cette ville fut aussi le siége du conseil catholique pendant l'insurrection de 1641. — Le comté de Kilkenny est situé entre ceux de la Reine (*Queen's*) au N., de Carlow à l'E., de Tipperary et de Waterford au S. et à l'O.: 65 kil. sur 30; 178,000 hab. Climat sain, peu de marais; sol fertile; très riches mines de houille, fer, cuivre, etc.; marbre, pierres à chaux.

KILLARNEY, ville d'Irlande (Kerry), à 65 kil. O. de Cork, près du lac de Killarney; 7,000 hab. Aux environs, ruines de la cathédrale d'Aghadoe (évêché auj. réuni à celui d'Ardfert).

KILLARNEY (lac de) ou LOUGH-LANE, lac d'Irlande (Kerry), divisé en lacs Supérieur, Moyen ou Turk, et Inférieur, est remarquable par la belle cascade d'O'Sullivan, qui se précipite à l'O. du lac, et par un écho extraordinaire situé près du roc

appelé le Nid-de-l'Aigle, sur le bord du canal qui unit le lac Turk au lac Supérieur.

KILLIS, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), à 55 kil. N. d'Alep; 12,000 hab. Toiles de coton, harnais de chevaux, huile renommée.

KILLY-LEAGH, ville d'Irlande (Down), à 21 kil. S. E. de Belfast. Toile, fils. Patrie de Hans Sloane.

KILMAINE (Ch.-Jos.), général de la république française, né à Dublin en 1754, mort à Paris en 1799, prit du service en France, fit la campagne d'Amérique sous Lafayette, fut employé comme général de brigade à l'armée du Nord et dans la Vendée: se signala en Italie, à Mantoue et à Castiglione, et fut nommé général en chef de l'armée qui devait faire une descente en Irlande; mais l'expédition n'eut pas lieu. Placé ensuite à la tête de l'armée d'Helvétie, il eut peu de succès et fut remplacé dans ce commandement par Masséna.

KILMAINHAM, bourg d'Irlande (Dublin), à l'O. de Dublin, dont on le regarde comme un faubourg. Hospice royal des Invalides.

KILMALLOCK, ville d'Irlande (Limerick), à 6 kil. N. E. de Charleville; importante et belle au XVe siècle, auj. presque toute en ruines.

KILMARNOCK ou SAINT-MARNOCH, ville d'Écosse (Ayr), à 17 kil. N. E. d'Ayr; 17,000 hab. Beaucoup de maisons élégantes, hôtel-de-ville, collége. Filatures, tapis, couvertures, etc., etc. Chemin de fer qui mène au port de Troon. A 1 kil. de cette ville, ruines du château de Kilmarnock.

KILONGO, ville de la Guinée mérid., dans l'état de Loango, à 44 kil. O. de Loango. Un chef à peu près indépendant y réside.

KILSYTH, ville d'Écosse (Stirling), à 16 kil. N. E. de Glasgow; 4,260 hab. (presque tous employés dans les tisseranderies de Glasgow). Jadis titre d'une vicomté.

KILWINNING, bourg d'Écosse (Ayr), à 5 kil. N. O. d'Irvine; 3,780 hab. Ruines du fameux monastère de Kilwinning, bâti en 1140. Au XIIe siècle y fut fondée la 1re loge maçonnique d'Écosse.

KIMBOLTON, *Cunnibantum?* ville d'Angleterre (Huntingdon), à 15 kil. S. O. de Huntingdon; 1,600 hab. Jadis importante, mais auj. déchue. Beau château du duc de Manchester.

KIMENGARD. *Voy.* KYMMENEGARD.

KIMITO, île de la Russie d'Europe, par 19° 50' long. E., 60° 24' lat. N.; 17 kil. sur 13; 6,000 hab.

KIMOLO, île de l'Archipel. *Voy.* L'ARGENTIERE.

KIMPOLUNG ou LANGENAU, ville de Valachie, à 125 kil. N. O. de Boukharest; 4,000 hab.

KINBOURN, forteresse de la Russie d'Europe (Tauride), à 15 kil. S. d'Otchakov, avec un très petit faubourg. Souvarow remporta près de là sur les Turcs une victoire mémorable.

KINCARDINE ou MEARNS, comté d'Écosse, entre ceux d'Aberdeen au N. et à l'O., de Forfar au S. O., et la mer du Nord à l'E.: 22 kil. sur 50; 31,400 hab. Ch.-l., Stone-Haven. Mont. au N.: terres bien cultivées, beaucoup de bruyères. Ce comté doit son nom au petit village de Kincardine (à quelques kil. S. O. de Stone-Haven), qui était jadis ch.-l. du comté et résidence royale; on n'y trouve plus guère que 70 hab. — Plusieurs villes d'Écosse portent aussi le nom de Kincardine, notamment un petit port à l'embouchure du Forth; 2,000 hab.

KIN-CHA-KIANG, riv. de l'empire chinois, naît dans le pays de Khou-khou-noor, baigne en Chine les prov. de Sse-tchouan et d'Yun-nan, et, se joignant au Ya-loung-kiang, forme le Yang-tse-kiang. Cours, 1,300 kil.

KING (William), prélat irlandais, né à Antrim en 1650, mort en 1729, prit parti pour le prince d'Orange, fut fait en 1702 archevêque de Dublin, et remplit pendant plusieurs années les fonctions de lord juge en Irlande. On a de lui, outre plusieurs ouvrages de controverse, un traité célèbre *De origine mali*, 1702, qui l'engagea dans de vives discussions avec Bayle et Leibnitz. Ce traité a été traduit en anglais par Law qui y a joint les objections des adversaires de King.

KING (William), écrivain anglais, remarquable par son esprit, né à Londres en 1663, devint vers 1692 secrétaire du prince George, occupa ensuite quelques places, qu'il quitta pour se livrer aux lettres, et mourut à Londres en 1712. On a de lui des *Dialogues des morts*, 1697; *Voyage à Londres*, 1698: une traduction en vers de *l'Art d'aimer*, d'Ovide, 1708; *l'Art de la cuisine*, poëme, 1708, et des pamphlets politiques. On a donné en 1776 une édition de ses œuvres en 3 vol. in-8.

KING, île d'Australie, dans le détroit de Bass, entre la Nouvelle-Hollande et la Tasmanie: 60 kil. sur 35. Découverte par Head, 1799.

KING-KI-TAO, capit. du roy. de Corée. *Voy.* HAN-YANG.

KINGS, c.-à-d. *livres*, mot chinois qui s'applique en général à tous les livres écrits par les philosophes chinois, désigne plus spécialement cinq ouvrages qui jouissent chez eux d'une autorité sacrée, et qui sont intitulés: *Y-King*, *Chou-King*, *Ché-King*, *Tao-te-King*, *Hiao-King*. Le Chou-King, le plus révéré de tous ces livres, est l'œuvre de Confucius; il a été traduit en franç. par le P. Gaubil. Le Tao-te-King est de Lao-Tseu.

KING'S COUNTY (c.-à-d. *comté du Roi*), en Irlande, dans le Leinster, entre ceux de Kildare à l'E., de Meath et West-Meath au N., de Roscommon à l'O., de Tipperary au S.; 144,000 hab. Ch.-l., Philipstown. Il fut formé sous le règne de la reine Marie et reçut son nom en l'honneur du roi d'Espagne, Philippe, époux de cette reine.

KING'S MOUNTAIN, montagne des États-Unis, dans la partie O. de la Caroline du Nord, à 35 kil. O. de Charlottenbourg. Les Anglais, commandés par le major Ferguson, y furent défaits par les Américains sous la conduite des colonels Williams et Cleveland, le 7 octobre 1780.

KINGSTON, dit *Kingston-sur-Tamise*, ville d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. O. de Londres; 7,257 hab. Grande église, hôtel-de-ville. Station romaine importante, puis forteresse royale et domaine de la couronne.

KINGSTON-UPON-HULL, ville d'Angleterre (York). *Voy.* HULL.

KINGSTON, ville principale et port de la Jamaïque (Antilles), sur la côte S., par 78° 53' long. O., 18° 0' lat. N.; 40 à 50,000 hab. Bon mouillage; belle église, hôpitaux, etc. La ville est exposée à d'horribles inondations. Elle fut fondée en 1693, après la destruction de Port-Royal, mais elle n'a été érigée en ville qu'en 1802.

KINGSTON, ville de l'Amérique anglaise (Haut-Canada), sur le St-Laurent, à l'extrémité N. E. du lac Ontario, par 79° 0' long. E., 44° 8' lat. N.; 5,000 hab. Port naval, chantiers de construction de marine royale. Entrepôt de tout le commerce entre Montréal et la région des Lacs à l'E.

KINGSTON, nom de diverses villes des États-Unis, dans la Caroline du Nord, dans l'état de New-York, etc.; — d'une ville de la Guinée anglaise (Sierra-Leone), à 310 kil. S. E. de Freetown, fondée en 1809.

KINGSTON (Élisabeth CHUDLEIGH, duchesse de), dame anglaise, célèbre par sa vie aventureuse, née en 1720 dans le Devonshire, fut d'abord fille d'honneur de la princesse de Galles. Elle eut pour amant le duc d'Hamilton, puis épousa secrètement le capitaine Hervey, avec lequel elle ne put vivre. Elle se mit alors à voyager, fut bien accueillie par le grand Frédéric à Berlin, et par l'électrice de Saxe à Dresde; revint en Angleterre, fit rompre son mariage et

épousa le duc de Kingston, qui la laissa veuve et héritière de biens immenses. Les parents du duc la firent condamner comme bigame et lui firent perdre le titre de duchesse; mais ils ne purent faire casser le testament qui lui assurait la fortune de son second mari. Elle fit alors de nouveaux voyages, inspira encore une vive passion en Pologne au prince Radziwil, et mourut en 1788 au château de Saint-Assise, près de Fontainebleau.

KINGSWINFORD, ville d'Angleterre (Stafford), à 5 kil. de Stourdbridge; 9,000 hab. Verreries, faïenceries.

KING-TCHEOU, ville de Chine (Hou-pe), par 30° 26' lat. N., 109° 43' long. E. Ch.-l. de dép. Ville très forte et regardée comme un des boulevards de l'empire.

KING-TE-TCHING, ville de Chine (Kiang-si), à 150 kil. S. de Nan-king, par 29° 15' lat. N., 114° 55' long. E.; 1,000,000 d'hab. C'est là qu'on fabrique presque toute la porcelaine fine de Chine. Commerce immense.

KINGTON ou **KINETON**, ville d'Angleterre (Hereford), à 32 kil. N. O. d'Hereford; 2,000 hab. Commerce de draps.

KINGTON ou **KINETON**, bourg d'Angleterre (Warwick), à 13 kil. S. E. de Warwick; 1,000 hab. Résidence royale sous Édouard-le-Confesseur et Guillaume-le-Conquérant.

KINROSS, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Kinross, à 24 kil. S. de Perth, sur le lac Leven: 2,500 hab. Tissus de coton; jadis coutellerie, toiles. — Le comté de Kinross est borné par celui de Perth au N. et à l'O., et par celui de Fife partout ailleurs: 20 kil. sur 16; 31,431 hab. Il appartenait jadis au comté de Fife dont il fut détaché en 1426.

KINSALE, ville d'Irlande, dans la prov. de Munster (Cork), à 22 kil. S. de Cork; 7,070 hab. Bonne rade, beau fort dit Charles-Fort. Bains de mer. Quelques armements pour la pêche. Ville fort ancienne. Jacques II débarqua dans son port à son retour de France en 1688; Marlborough la prit en 1690.

KINTYRE, presqu'île d'Ecosse. *Voy.* CANTYRE.

KINZIG, riv. du grand-duché de Bade, tombe dans le Rhin près de Kehl, après 70 kil. de cours et après avoir donné son nom à un cercle. — Le cercle de la Kinzig, une des six divisions du grand-duché de Bade, est entre les cercles de Murg-et-Pfinz au N., de Treisam au S.: 90 kil. sur 40; 191,000 hab. Ch.-l., Offenbourg.

KIO, ville du Japon. *Voy.* MIYAKO.

KIO-SEU, ville de Chine (Chang-tong), à 32 kil. N. O. de Yen-tcheou. Patrie de Confucius.

KIOUPERLI. *Voy.* KOPROLI.

KIOU-SIOU, île du Japon. *Voy.* XIMO.

KIRCH, **KIRK**. Ces mots, qui signifient *église*, entrent dans la composition d'un grand nombre de mots allemands, écossais et anglais.

KIRCHBERG, nom de plusieurs villes d'Allemagne, dont les deux principales sont: 1° une ville du roy. de Saxe, à 9 kil. S. de Zwickau; 2,100 hab. Draps, papier, bière, etc.; — 2° une ville du roy. de Wurtemberg (Iaxt), sur l'Iaxt, à 35 kil. O. d'OEhringen; 1,300 hab.; elle est le ch.-l. de la seigneurie de Hohenlohe-Kirchberg; château, résidence du prince.

KIRCHDRAUF, *Szepes-Varallya*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Zips, à 11 kil. S. E. de Leutschau; 3,000 hab. Aux environs, source minérale dite de Baldock.

KIRCHEHER, *Diocæsarea* ou *Andrapa*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 191 kil. N. E. de Konieh; ch.-l. d'un livah.

KIRCHER (le Père), savant jésuite allemand, né en 1602 à Geysen près de Fulde, enseigna la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, fut forcé par la guerre de Trente-Ans de quitter l'Allemagne, se retira en France chez les Jésuites d'Avignon, et fut appelé vers 1636 à Rome. Il enseigna les mathématiques au Collége Romain, puis quitta l'enseignement pour se livrer tout entier aux sciences. Il mourut à Rome en 1680. Ce savant infatigable embrassa toutes les connaissances: physique, histoire naturelle, mathématiques, théologie, antiquités, linguistique, etc. En physique, il s'occupa surtout de l'optique, de l'acoustique et du magnétisme, propriété par laquelle il voulait tout expliquer et qu'il appliquait même au traitement des maladies. Il fut un des premiers en Europe à étudier la langue copte, et tenta d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Il voulut aussi renouveler l'art de Raymond Lulle. Il imagina une pasigraphie ou écriture universelle que chacun pût lire dans sa langue. On lui attribue l'invention de la lanterne magique. Il est à regretter que Kircher ait joint à sa science profonde beaucoup de crédulité et de bizarreries. Ses principaux ouvrages sont: *Magnes*, Rome, 1641; *Magneticum regnum, seu de triplici in natura magnete*, 1667; *Musurgia universalis*, 1650, où il traite du son et de la musique; *Prodromus coptus*, 1636; *Œdipus Ægyptiacus*, 1652; *Polygraphia*, 1663; *China monumentis illustrata*, 1667. Kircher avait formé un cabinet précieux d'objets rares d'histoire naturelle, d'antiquités, d'instruments de physique, de mathématiques, etc., que l'on voit aujourd'hui à Rome au musée du Collége Romain, et dont on a publié la description sous le titre de *Musæum Kircherianum*.

KIRCHHEIM ou **KIRCHEN-UNTERTECK**, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 49 kil. N. O. d'Ulm; 4,300 hab. Toiles, rubans de fil, cire à cacheter. Commerce en laine, orge mondé, etc.

KIRCHHEIM-POLAND, ville de Bavière (Rhin), à 26 kil. N. de Kaiserslautern. Ancienne résidence du prince de Nassau-Weilburg. — Une autre Kirchheim se trouve encore dans la Bavière (Danube supér.), à 36 kil. S. O. d'Augsbourg; 1,500 hab.

KIRENSK ou **KARENSK**, ville de Sibérie (Irkoutsk), sur les bords de la Léna, à 690 kil. N. E. d'Irkoutsk, ch.-l. du district de même nom: 500 hab. Commerce de pelleteries. Fondée en 1655.

KIRGHIZ ou **KAISAKS**, peuple du Turkestan, auj. dépendant des Russes, est divisé en trois hordes: la *Grande* (dans les steppes au S. et à l'E. de l'Oural, entre la mer Caspienne et celle d'Aral); — la *Moyenne* (au N. de la mer d'Aral et à l'E. de la suivante); — la *Petite* (au-delà de la mer d'Aral, sur le Djihoun). Chaque horde est ensuite subdivisée en tribus de 3 à 5,000 tentes, et régies chacune par un sultan. Les Kirghiz sont braves, actifs, vigoureux, toujours à cheval: ils sont pasteurs, chasseurs, et, quand ils le peuvent, exercent le brigandage. Ils professent l'islamisme. Les Kirghiz de la Petite et de la Moyenne horde sont sujets russes depuis 1731; ceux de la Grande horde ne le sont que depuis 1819; encore y en a-t-il une partie qui nominalement est soumise à la Chine et qui de fait est indépendante. Ces derniers errent aux environs du lac Balkachi et du lac Dzaïssang.

KIRIN ou **GHIRIN**, province de la Mandchourie. *Voy.* MANDCHOURIE.

KIRIN-OULA, ville de la Mandchourie, ch.-l. de la province de Kirin, sur le Soungari, par 124° 32' long. E., 43° 46' lat. N. Résidence d'un chef mandchou.

KIRKALDY, ville d'Ecosse (Fife), à 22 kil. S. O. de Cupar, sur le golfe de Forth: 5,034 hab. Filatures de lin; quatre salines; fonderie, chantiers de construction, etc. Bains de mer. — Ville ancienne, florissante avant le XVI[e] siècle, déchue auj. Patrie de Michel Scott, d'Adam Smith, etc.

KIRKBY, nom de plusieurs villes d'Angleterre,

de trois entre autres, toutes situées dans le comté de Westmoreland : *Kirkby-Lonsdale*, à 17 kil. S. E. de Kendal ; 1,700 hab. Église ; beau pont sur la Loyne. Bas, bonneterie : — *Kirkby-Stephen*, à 15 kil. S. E. d'Appleby ; 2,000 hab. Ecole gratuite, manufactures ; — *Kirkby-in-Kendal*. *Voy.* KENDAL.

KIRKCUDBRIGHT, ville d'Ecosse, ch.-l. de comté, sur la Dee, à 137 kil. S. O. d'Edimbourg ; 3,511 hab. Académie, prison (bâtie en 1816), bon port. Ville ancienne. — Le comté de Kirkcudbright, situé entre ceux d'Ayr au N., de Wigton à l'O., de Dumfries à l'E., et borné au S. par la mer d'Irlande, a 65 kil. sur 31 et compte 40,600 hab. Beaucoup de landes, culture arriérée ; grains, pommes de terre, bestiaux en grand nombre ; espèce particulière de chevaux, dits *galloways;* cuivre, houille. Peu d'industrie.

KIRKDALE, lieu du comté d'York, dans le North-Riding, au fond d'une vallée. On y voit une grande caverne qui est devenue célèbre depuis 1820 par la découverte qu'y fit Buckland d'ossements fossiles.

KIRKHAM, ville d'Angleterre (Lancastre), sur la Ribble, près de son embouchure, à 40 kil. N. de Liverpool ; 11,630 hab. Des canaux facilitent ses communications avec l'intérieur. Toiles, corderies.

KIRKKILISSIA (c.-à-d. *les Quarante églises*), ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 49 kil. d'Andrinople ; 1,500 hab. Ch.-l. d'un livah. Château fort. Commerce de grains, vins, comestibles divers. Amurat II prit cette ville en 1436.

KIRKWALL, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Orkney ou des Orcades, dans l'île de Pomona, par 2° 45' long. O., 58° 33' lat. N. ; 3,500 hab. Bon port, cathédrale, ruines du palais des anciens comtes, palais épiscopal. Toiles de coton, tissus de paille, ouvrages en paille. — Cette ville a longtemps appartenu aux Norwégiens et aux Danois qui la nommaient *Kirkivog*.

KIRWAN (Richard), savant irlandais, né en 1750 dans le comté de Galway, mort en 1812, cultiva avec succès la chimie, la minéralogie et la géologie, vint se fixer à Londres en 1779, et fut membre des sociétés royales de Londres et de Dublin. Ses principaux ouvrages sont des *Éléments de minéralogie*, 1784 ; un *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1787. Il défendait dans ce dernier ouvrage la théorie de Priestley ; cependant il se convertit plus tard à la nouvelle théorie chimique de Lavoisier. On lui doit la découverte de la strontiane, 1794. Il a aussi écrit sur la logique et la métaphysique.

KIS. Ce mot, qui signifie *petit* en hongrois, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. Pour ceux qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *Kis*.

KISAMOS, *Cysamus*, ville de l'île de Candie, sur la côte N. O., à 31 kil. O. de La Canée, au fond du beau golfe de Kisamos.

KISCHM, dite aussi *Kichema* ou *Keichme*, jadis *Oaracta*, île du golfe Persique, dans le détroit d'Ormus qui forme l'entrée de ce golfe, et sur la côte méridionale de la Perse, près du Laristan ; 115 kil. sur 26. Elle appartient à un chef arabe, tributaire de l'imam de Mascate. On y comptait jadis 300 villages : elle peut renfermer auj. 16,000 hab., dont 4,000 dans la petite ville de Kischm, sur la côte orientale de l'île.

KISIL. *Voy.* KIZIL.

KISLAR ou KIZLIAR, ville de la Russie méridionale (Caucase), à 300 kil. E. de Géorgievsk, sur le Terek, à 65 kil. de son embouchure ; 9,000 hab. Forteresse, seize églises grecques, une église arménienne ; établissements d'instruction, etc. Jolie ville ; soieries, tissus de coton, de soie et coton, etc. Aux environs, riz, garance, sésame, safran, coton à courte soie, vers à soie.

KISON, fleuve du Paradis terrestre. *Voy.* EDEN.

KISSENBRUCH, village du duché de Brunswick, sur l'Ocker. C'est là que furent baptisés les Saxons vaincus par Charlemagne en 783.

KISSOVO, l'ancien *Ossa*, montagne de la Grèce orientale. *Voy.* OSSA.

KISTES, peuple de la Russie méridionale (Caucase), se divise en Ingouches, Karaboukales, Touches, Tchetchenzes.

KISTNAH, grand fleuve de l'Inde. *Voy.* KRICHNA.

KITRIES ou KITRAI, ville de Grèce. *Voy.* MAÏNA.

KITZINGEN, ville de Bavière (Bas-Mein), à 56 kil. N. d'Anspach, sur le Mein ; 4,000 hab. Murs, tours, fossés. Bas, chapeaux, vinaigre, toiles peintes, etc. Commerce de transit.

KIUPERLI. *Voy.* KOPROLI.

KIUTAYA. *Voy.* KUTAIEH.

KIZIL. Ce mot, qui veut dire *rouge*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

KIZIL-DARIA, riv. du Turkestan indépendant, sort des monts Nouarabas, se dirige au N., puis au N. O., et tombe dans la mer d'Aral ; 600 kil. de cours.

KIZIL-IRMAK, l'*Halys* des anciens, riv. de la Turquie d'Asie, naît au mont Tchicheghi, dans la Caramanie ; court au N. O., à l'O., au N., au N. E., et se jette dans la mer Noire après avoir séparé les eyalets de Sivas et d'Anatolie. Cours, 800 kil. Affluent principal, l'Eusdent.

KIZIL-OUSEN, *Mardus*, riv. de l'Iran, naît près de Senna dans le Kourdistan, coule au N. et à l'E. ; sépare l'Irak-Adjémi de l'Aderbaïdjan, et se perd dans la mer Caspienne près de Recht. Cours, 500 kil.

KIZIL-ARSLAN (Othman), souverain de l'Aderbaïdjan, de 1166 à 1171, était de la dynastie des Atabeks. Il se souleva contre le sultan seldjoucide Togrul III, au nom duquel il gouvernait l'Aderbaïdjan, et régna quelque temps à Hamadan ; mais il fut trahi et mis à mort.

KIZLIAR, ville de Russie. *Voy.* KISLAR.

KJACHTA, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* KIAKHTA.

KLAARWATER, établissement européen chez les Hottentots. *Voy.* HOTTENTOTS.

KLAGENFURTH, ville des États autrichiens, dans le roy. d'Illyrie et le gouvernement de Laybach, ch.-l. du cercle de Klagenfurth, à 72 kil. N. O. de Laybach ; 10,000 hab. Château impérial ; place ornée des statues de Marie-Thérèse et de Léopold I. Société d'agriculture, lycée, bibliothèque, etc. Draps fins, soieries, mousselines ; céruses, etc. Ruines d'une ville ancienne qu'on suppose être *Tiburnia*. — Klagenfurth était jadis fortifiée ; les Français la prirent en 1797 et 1809 et en rasèrent les fortifications. — Le cercle de Klagenfurth est borné au N. et à l'E. par la Styrie, au S. par le cercle de Laybach, et à l'O. par celui de Villach : il compte 180,000 hab.

KLAPROTH (Martin-Henri), chimiste, né à Berlin en 1743, mort en 1817, était professeur de chimie à Berlin, membre de l'Académie des Sciences de cette ville. Il a fait faire de grands progrès à la minéralogie par ses découvertes, et surtout par ses moyens particuliers d'analyse. On lui doit la découverte de l'uranium et de la zircone. Outre un grand nombre d'écrits insérés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, le *Journal des mines* et autres collections scientifiques, il a rédigé un système minéralogique basé sur les principes constitutifs des minéraux ; un *Dictionnaire de chimie*, en commun avec Wolf, 4 vol. in-8, traduit en français par Bouillon-Lagrange et Nogel, 1810. Ses *Mémoires sur la chimie* ont été recueillis et traduits en français par Tassaert, 1807.

KLAPROTH (Henri-Jules), orientaliste, fils du précédent, né à Berlin en 1783, mort à Paris en 1835 : se livra d'abord avec succès sous la direction de son père à la chimie et à la physique, puis s'adonna tout entier à l'étude des langues orientales ; accom-

pagna en 1805 l'ambassade envoyée par la Russie en Chine; revint en 1807 avec une ample moisson de livres chinois, mandchoux, mongols et japonais; fut chargé par l'Académie de Saint-Pétersbourg de visiter les montagnes du Caucase (1808-1810), fut nommé en 1812 professeur de langues asiatiques à Berlin, mais se vit empêché par les événements de cette époque de prendre possession de sa chaire, et vint en 1815 se fixer à Paris, dont il fit sa patrie adoptive. On a de lui : *Asia polyglotta* ou *Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, Paris, 1823, in-4 ; *Mémoires sur l'Asie*, 1824-28, 3 vol. in-4 ; *Tableau historique, géographique, ethnographique du Caucase*, 1827; *Nouveau Mithridate, ou classification de toutes les langues connues*, etc.

KLAR ou CLARA, riv. de la péninsule scandinave, naît dans le cercle d'Aggerhuus en Norwége, et tombe dans le lac Wener en Suède ; cours, 270 kil.

KLATTAU ou KLATOW, ville de Bohême, à 108 kil. S. O. de Prague, ch.-l. de cercle ; 3,900 hab. Draps, bas. Aux environs, eaux minérales. — Le cercle de Klattau, situé entre ceux de Pilsen et de Prachin, et la Bavière, a 80 kil. sur 49, et compte 150,000 hab.

KLAUSENBOURG. *Voy.* KOLOSVAR.

KLAUSTHAL, ville du roy. de Hanovre, ch.-l. du capitanat particulier de Klausthal, à 70 kil. S. E. de Hanovre; 7,800 hab. Rues plantées d'arbres. Conseil supérieur et école des mines, hôtel des monnaies. Forges, clouteries, taillanderies. Aux environs les plus riches mines d'argent du Harz (entr'autres celles dites *Dorothea*, *Caroline* et *Neue-Benedikte*). — Le capitanat de Klausthal, borné au N. et à l'O. par le duché de Brunswick, à l'E. par ce même duché et la Prusse, au S. par la principauté de Grubenhagen, comprend presque tout le Haut-Harz ; il a 35 kil. sur 12, et 24,000 hab.

KLÉBER (Jean-Baptiste), général français, né à Strasbourg en 1754, d'un ouvrier terrassier, s'engagea en 1792 dans un bataillon de volontaires comme simple grenadier, et s'éleva rapidement aux premiers grades; il se signala au siége de Mayence sous Custine; fut de là envoyé dans la Vendée, avec le titre de général de brigade : résista avec 4,000 hommes à 20,000 Vendéens au combat de Torfou, et décida la victoire à Cholet. Il fut pourtant destitué à la suite de quelques échecs dont on fit peser sur lui la responsabilité ; mais le général Marceau le conserva près de lui, et Kléber anéantit l'armée vendéenne à la bataille de Savenay (1793). L'horreur qu'il manifesta alors pour les mesures sanguinaires qui étaient prises contre la Vendée le fit condamner à un exil, d'où il fut bientôt tiré par le besoin qu'on avait de ses talents. Nommé général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, il contribua puissamment à la victoire de Fleurus (1794), battit le prince de Wurtemberg à Altenkirchen, et le prince de Wartensleben à Friedberg (1796). Néanmoins il tomba encore dans la disgrace et quitta l'armée (1797). Tiré de sa retraite par Bonaparte qui partait pour son expédition d'Egypte, il eut la plus grande part aux victoires du mont Thabor et d'Aboukir, et fut jugé digne du commandement en chef lorsque Bonaparte revint en France. Avec une armée réduite à un état de détresse déplorable, il battit au combat d'Héliopolis (1799) une armée turque dix fois plus nombreuse que la sienne, et soumit de nouveau l'Egypte révoltée. Il s'occupa ensuite à consolider cette conquête par les mesures les plus sages, et se fit un allié de Mourad : il allait conclure la paix avec les Turcs, lorsque (juin 1800), il fut assassiné dans la ville du Caire par un jeune Turc fanatique. L'abandon de l'Egypte, qui suivit bientôt, montra la grandeur de la perte que la France avait faite. Kléber n'était pas moins remarquable par les avantages du corps que par le courage et les qualités de l'âme : il avait une taille élevée, un port majestueux. Son *Éloge funèbre* fut composé par Garat. Strasbourg lui a élevé une statue de bronze en 1840.

KLEEBERG, bourg de France (Bas-Rhin), à 40 kil. S. E. de Deux-Ponts ; 800 hab. Château qui a été le berceau de la dynastie des rois de Suède de la maison de Deux-Ponts (Charles-Gustave, Charles XI et Charles XII).

KLEFEKER (Jean), né en 1698 à Hambourg, mort en 1775, magistrat dans sa ville natale, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé : *Bibliotheca eruditorum præcocium*, 1717, in-8, et d'une *Collection des lois de Hambourg*, 1765-73, 12 vol. in-8.

KLEIN (Jean-Théodore), naturaliste, né en 1685 à Kœnigsberg, mort en 1759, était secrétaire du sénat de Dantzick. Ses principales œuvres sont : une *Histoire naturelle des poissons*, 1740 ; — *des Echinodermes* ou *Oursins*, 1734 ; — *des Oiseaux*, 1750. Ce naturaliste manquait de méthode.

KLEIN (Bernard), compositeur, né en 1794 à Cologne, mort en 1832, a composé une foule de *sonates* pour le piano, des chants religieux, des oratorios, l'opéra de *Didon*, etc.

KLEINHARTS. *Voy.* CLÉNART.

KLEIST (Ewald-Christian DE), poëte allemand, né en 1715 à Zeblin en Poméranie, prit du service en Prusse sous Frédéric II, et périt en 1759, par suite des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunnersdorf. Il ne cultiva les lettres que dans les loisirs que lui laissait la guerre ; et cependant il sut acquérir la réputation d'un grand poëte. Il publia en 1756 le recueil de ses poésies. Celui des ouvrages de Kleist dont on fait le plus de cas est *le Printemps*. Ce poëme a été traduit en français par Hubert en 1766, par Nicolas Beguelin, 1781, in-8, et par Adrien Sarrazin, 1802, in-8. On a aussi de lui des idylles, des élégies et des épîtres estimées.

KLEIST (Henri), auteur dramatique, né en 1777 à Francfort-sur-l'Oder, servit quelque temps dans l'armée prussienne, puis fut employé à Berlin dans l'administration. D'un caractère inquiet et mélancolique, il mena une vie vagabonde et finit par se suicider, en même temps qu'une dame qu'il aimait éperdûment, 1811. La plus célèbre de ses pièces est *Catherine de Heilbronn*. Il a aussi laissé des contes et des poésies lyriques.

KLEPHTES (c.-à-d. *brigands*), nom donné à des peuplades grecques dispersées sur tout le territoire, surtout dans l'ancienne Thessalie, et qui pendant des siècles firent la guerre aux Turcs. Après avoir été longtemps combattus par les *Armatoles*, les Klephtes virent ceux-ci s'unir à eux pour assurer l'indépendance de la Grèce en 1821.

KLIAZMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Moscou, court au N. E., puis à l'E., et tombe dans l'Oka au-dessous de Gorbatov (Nijnéi-Novgorod) ; cours, 570 kil. Elle reçoit la Tcherna, la Pekcha, le Loukh, la Soulogda, etc.

KLIN, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 85 kil. N. O. de Moscou ; 1,100 hab. Ancien patrimoine de la famille Romanov.

KLINGENMUNSTER, ville de Bavière (Rhin), à 7 kil. S. O. de Landau ; 1,000 hab. Ruines d'un célèbre monastère fondé par Dagobert.

KLINGENTHAL, bourg de France (Bas-Rhin), sur l'Ehn, à 28 kil. S. O. de Strasbourg ; 1,000 hab. Manufacture royale d'armes blanches ; outils pour artillerie et marine, instruments aratoires, coutellerie : cuivre rouge, martinets.

KLODWIG, *Voy.* CLOVIS.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), poëte allemand, né en 1724 à Quedlimbourg (Saxe), mort en 1803 : étudia la théologie à Iéna et embrassa l'état ecclésiastique. Il avait conçu, lorsqu'il n'était

encore qu'étudiant, le projet de donner une épopée à l'Allemagne, et il choisit dès lors le sujet du *Messie*. Les trois premiers chants de son poëme furent publiés en 1748 sans sa participation, par l'indiscrétion d'un ami, et attirèrent sur lui l'attention publique. Encouragé par Bodmer, il vint passer une année auprès de lui à Zurich (1750); puis il alla se fixer à Copenhague, où le comte de Bernstorff lui fit donner par le roi Frédéric V une pension qui assurait son existence. Il quitta Copenhague en 1771 après la disgrâce de son bienfaiteur, et se retira à Hambourg qu'il habita jusqu'à sa mort. Klopstock employa la plus grande partie de sa vie à composer sa *Messiade*; il en publia d'abord cinq chants (1750), puis dix (1755), et il la porta enfin à vingt chants (1769). Il y employa un rhythme nouveau en Allemagne, semblable à celui du vers alexandrin des anciens. Ce poëme fut d'abord reçu avec un enthousiasme universel, mais la ferveur ne tarda pas à diminuer. Il est plein de morceaux sublimes, mais on y trouve aussi de l'obscurité et des longueurs. L'action principale est terminée dès le dixième chant, avec la mort du Rédempteur; et les dix chants qui suivent, quoique offrant de très beaux épisodes, ne sont nullement nécessaires au sujet. Outre la *Messiade*, Klopstock a composé des *Odes*, qui forment peut-être le fondement le plus solide de sa gloire, des *Élégies*, trois tragédies, *la Mort d'Adam*, *Salomon*, *David*, *Hermann*, chant héroïque et patriotique. Il a aussi écrit sur la grammaire allemande, et a fait tous ses efforts pour perfectionner sa langue. Ses œuvres ont été réunies par Gœschen, Leipsick, 1798-1806, 10 vol. in-8, et 1840, 12 vol. in-8. La *Messiade* a été plusieurs fois traduite en français, notamment par d'Horrer, 1825, 3 vol. in-8, et par madame A. de Carlowitz, 1840, un vol. in-12. — Klopstock a immortalisé dans ses vers Marguerite Moller, jeune fille de Hambourg qu'il aima longtemps et qu'il épousa en 1754 : il la désigne dans ses odes sous le nom de *Cidli* et de *Méta*. Elle mourut en 1758. Elle avait elle-même publié quelques écrits, entre autres, *Lettres de morts à des vivants*, et une tragédie, *la Mort d'Abel*.

KLOSTERCAMP, ville des États prussiens (prov. Rhénane), près de Rheinberg. Le maréchal de Castries y battit les Hanovriens en 1760. *Voy.* ASSAS.

KLOSTERNEUBOURG ou NEUBOURG, ville des États autrichiens (Autriche), à 11 kil. N. de Vienne, sur le Danube, rive droite. Riche monastère d'Augustins, fondé en 1114 par le margrave Léopold IV. Bibliothèque de 25,000 volumes, etc.; maroquins, dentelles, produits chimiques, raffinerie de sucre, etc.

KLOSTERSEVEN, bourg du Hanovre, à 27 kil. S. O. de Stade; 800 hab. Château. Les Français, après avoir vaincu le duc de Cumberland, y signèrent en 1757 une convention par laquelle les Hanovriens furent forcés à garder la neutralité : cette convention fut bientôt rompue.

KLUNDERT, ville de Hollande (Brabant septentr.), à 17 kil. N. O. de Breda; 2,100 hab. Prise par Dumouriez en 1793.

KNARED, bourg de Suède, à 33 kil. S. E. de Hœlmstad. Traité entre le Danemark et la Suède, 1613.

KNARESBOROUGH, ville d'Angleterre (York), à 26 kil. O. d'York; 6,250 hab. Toiles, étoffes de coton. Aux environs, célèbre fontaine pétrifiante. Antiquités romaines.

KNEF, ou Canope, dieu égyptien, le 1er des trois Khaméfis ou dieux suprêmes (*Voy.* ce mot). C'est la première émanation de l'Être incompréhensible, le principe fécondateur, créateur et bienfaiteur. On lui donne la figure d'un homme au teint bleuâtre, tenant un sceptre à la main, la tête couverte d'un plumage magnifique : de sa bouche sort l'œuf primitif, qui a donné naissance à tous les êtres. Knef avait un temple célèbre à Syène dans la Thébaïde.

KNELLER (Gottfried), célèbre peintre de portraits, né en 1648 à Lubeck, étudia en Flandre sous Rembrandt et Ferdinand Bol, puis passa en Angleterre où Charles II le nomma son premier peintre. Il conserva ce titre sous les successeurs de ce prince, et mourut à Londres en 1723. Les plus grands personnages de l'époque, Charles II, Louis XIV, Pierre-le-Grand, l'archiduc Charles, etc., voulurent être peints par cet artiste.

KNIPHAUSEN (seigneurie de), le plus petit des états de la Confédération germanique (28 kil. carrés; 2,860 hab.), enclavé dans le duché d'Oldenbourg, est au S. de la seigneurie de Jever. Cet état n'a été reconnu immédiat qu'en 1826. Le prince réside à Varel. L'état prend son nom du village de Kniphausen, à 9 kil. S E. de Jever, par 35° 4' long. E., 53° 33' lat. N. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, Kniphausen était aussi une seigneurie immédiate et indépendante. En 1807 la couronne de Hollande en prit possession et l'annexa au dép. d'Ost-Frise. En 1810, elle fut réunie à l'empire français et comprise dans le dép. de l'Ems-Oriental. En 1813, le grand-duc d'Oldenbourg l'incorpora à ses états, malgré la protestation du comte de Bentinck qui en était alors propriétaire. On l'a restituée à ce dernier en 1826.

KNISTENAUX, peuple indigène de l'Amérique du Nord, habite au centre de la Nouv.-Bretagne, à l'O. du lac Ouinipeg et à l'E. des monts Rocheux. Ils sont au nombre de 24,000 environ; les *Crees* sont une de leurs principales tribus.

KNITTLINGEN, ville du Wurtemberg (Neckar), à 30 kil. O. de Heilbronn; 2,140 hab. Patrie de Faust, un des inventeurs de l'imprimerie.

KNOLLES, *Canolle* ou *Knowles*, général anglais sous Édouard III, né vers 1317, dans le comté de Chester, mort vers 1406, porta la guerre en 1349 dans le Berri et l'Auvergne, d'où il fut repoussé; prit part au combat des Trente, commanda en 1364 une division de l'armée qui battit les Français à Auray, fut battu à son tour par Duguesclin, près de Pont-Villain, en 1370. Il se retira après cette défaite dans son château en Bretagne. Il termina sa carrière militaire par la pacification de la Guyenne, dont il était grand-sénéchal.

KNORR DE ROSENROTH (Christian), baron allemand, né à Alt-Rauten, près de Liegnitz, en 1636, mort en 1689, avait une grande érudition, qu'il tourna vers les sciences rabbiniques et cabalistiques. Il est auteur d'un singulier ouvrage intitulé : *Kabbala denudata*, etc., Francfort, 1677-1683, 3 vol. in-4. Il était lié avec Mercure Van-Helmont, et composa en commun avec lui plusieurs de ses ouvrages.

KNOX (J.), un des principaux chefs de la réforme en Écosse, né en 1505 à Gifford (Lothian oriental), mort en 1572. Il allait entrer dans les ordres, lorsqu'il embrassa la religion réformée, et se mit à prêcher avec une extrême violence contre le pape et la messe. Après avoir subi diverses persécutions en Écosse, il fut nommé en 1552 chapelain du roi d'Angleterre, Édouard VI. Il se vit forcé de quitter l'Angleterre à l'avénement de la reine Marie, se retira à Genève auprès de Calvin, 1554, puis revint en Écosse où il se signala par sa violente opposition contre la régente Marie de Lorraine. S'étant pendant quelque temps éloigné d'Édimbourg, il fut en son absence condamné à mort comme hérétique et brûlé en effigie. Il publia à Genève un pamphlet virulent, *Contre le gouvernement des femmes* (1557). Revenu en Écosse à l'avénement d'Élisabeth (1558), il excita dans ce pays une sédition terrible contre le clergé catholique, et fit adopter par le parlement écossais une confession de foi qui abolissait l'exercice de la religion catholique, supprimait les cours ecclésiastiques, et établissait le culte presbytérien.

Lors de l'arrivée en Écosse de la reine Marie Stuart (1561), il prêcha ouvertement contre elle; il traita cette princesse elle-même en toute occasion avec la plus grande dureté, et ne contribua pas peu à ébranler son autorité. Knox avait écrit un grand nombre de pamphlets de circonstance, parmi lesquels on remarque une *Lettre à la reine Marie*. Il laissa une *Histoire de la réforme en Écosse* qui parut peu après sa mort. On trouve une grande analogie pour le caractère et la conduite entre Knox et Luther.

KNOX, nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis, tous fort peu importants.

KNOXVILLE, ville des États-Unis (Tennessee), à 27 kil. S. E. de Clinton; 3,000 hab. Elle devient chaque jour plus florissante.

KNUT. *Voy.* CANUT.

KNUTSFORD, ville d'Angleterre (Chester), à 45 kil. N. E. de Chester; 3,000 hab. Étoffes de coton, velours plucheux, fil. Ainsi nommée du roi Knut ou Canut, qui remporta une victoire aux environs.

KOBBÉ, capitale du Darfour. *Voy.* COBBÉ.

KOBBI, ville de Nigritie, dans le roy. d'Haoussa. à 100 kil. N. E. de Sakatou.

KOBI ou **GOBI**, autrement *Chamo*, immense steppe de l'Asie centrale, consiste en hauts plateaux qui s'étendent dans la Mongolie, au N. du Thibet et de la Chine, sur une longueur de 3,300 kil. sur plus de 730 de large, du revers des Khangaï aux monts du Thibet. L'air y est très froid, le sol aride ou maigre; les lacs et les marais y sont très nombreux. Des hordes nomades, mongoles pour la plupart, le parcourent en tous sens.

KOCH (Christ.-Guill. DE), publiciste et historien, né en 1737 à Bouxwiller (Alsace), mort en 1813, étudia le droit à Strasbourg sous Schœpflin, fut nommé en 1766 bibliothécaire de Strasbourg, en 1780 professeur de droit public à l'université de cette ville, en 1791 député à l'Assemblée législative. Emprisonné après le 10 août (1792), il obtint sa liberté au 9 thermidor, et reprit en 1795 sa chaire de droit; il fut nommé en 1802 membre du Tribunat, et en 1810 recteur honoraire de Strasbourg. On a de lui des *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, 1782; une *Histoire abrégée des traités de paix depuis la paix de Westphalie*, 1796; un *Tableau des révolutions de l'Europe*, 1807, réimprimé avec de grandes améliorations en 1813. C'est le plus répandu de ses ouvrages.

KOCKELBURG, *Kukulœvar* en hongrois, bourg de Transylvanie, à 24 kil. N. O. d'Ebesfalva, sur le Petit-Kockel, était jadis ch.-l. du comitat de Kockelburg. Château. — Le comitat de Kockelburg, situé entre les riv. de Maros et du Grand-Kockel, a 90 kil. sur 31 et compte 50,000 hab. Ch.-l., Ebesfalva.

KODAVENKIAR, ancien livah de la Turquie d'Asie. *Voy.* KHODAVENKIAR.

KODIAK (îles), groupe d'îles de l'Amérique russe, sur la côte N. O., par 151° 30'-153° 30' long. O. La principale, nommée aussi Kodiah, a 200 kil. de long sur une largeur qui varie de 24 à 30 kil.; 3,600 hab. Ch.-l., Alexandria. Les Russes y ont un établissement pour la chasse des phoques.

KODJAH-ILI, livah de la Turquie d'Asie. *Voy.* CODJAH.

KOECHLIN (Jacques), industriel, né à Mulhouse vers 1770, mort en 1834, dirigea avec succès une manufacture d'indiennes qui avait été créée par son grand-père, donna à cet établissement une extension qui contribua à la prospérité de tout le pays, consacra au soulagement des pauvres une partie de sa fortune, remplit avec dévouement les fonctions de maire de Mulhouse dans les temps les plus difficiles, et, nommé député en 1830, siégea avec l'opposition. Il avait été condamné à un an de prison pour avoir provoqué une enquête sur la conspiration du colonel Caron (1822).

KOELN, nom allemand de COLOGNE.

KOEMOERN, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Kœmœrn, dans l'île de Schütt, au confluent du Danube et du Waag, à 100 kilomètres S. de Presbourg; 12,000 hab. Citadelle, la plus forte de la Hongrie; industrie active; on y pêche beaucoup d'esturgeons. Détruite en 1783 par un tremblement de terre, elle fut relevée par Joseph II. Ville ancienne: peu importante jusqu'à Mathias Corvin, elle fut fortifiée par ce prince et plus tard par Ferdinand I et Léopold I. Soliman la prit en 1543 et la brûla: pillée de nouveau par les Turcs (1594), par les Impériaux (1597); ravagée par des incendies (1767 et 1768) et par des tremblements de terre (1763 et 1783), elle perdit toute son importance; on l'a restaurée de nouveau en 1805. — Le comitat de Kœmœrn, situé dans le cercle dit *au-delà du Danube*, est pourtant sur l'une et l'autre rive de ce fleuve, entre les comitats de Weszprim et Presbourg à l'O., de Gran à l'E.: 65 kil. sur 44; 128,700 hab.

KOENIG (George-Matth.), biographe, né en 1616 à Altdorf, mort en 1699, remplit, à partir de 1647, dans sa ville natale, une chaire d'histoire, et devint bibliothécaire de cette ville. On a de lui: *Bibliotheca vetus et nova*, 1678, catalogue fort étendu des écrivains de toutes les nations; un *Dictionnaire latin-allemand*, 1668, etc.

KŒNIG (Samuel), mathématicien, né en 1712 à Budingen (Hesse), était fils de Samuel-Henri Kœnig, pasteur et professeur à Berne. Il enseigna les mathématiques à la marquise du Châtelet, fut nommé en 1740 membre de l'Académie des Sciences de Paris, devint vers 1745 professeur de philosophie à Franeker, et en 1749 professeur de philosophie et de droit naturel à La Haye, où il mourut en 1757. Il était associé étranger de l'Acad. de Berlin, et eut avec Maupertuis, président de cette société, une dispute célèbre au sujet du principe de la *moindre action*, dont ce géomètre s'attribuait l'invention, et que Kœnig rapportait à Leibnitz. Maupertuis le fit rayer de la liste de l'Académie.

KŒNIG (Frédéric), inventeur des presses mécaniques, appliqua pour la première fois cette importante invention à l'impression du *Times*, journal anglais; on lui doit aussi les *presses à vapeur* de la *Gazette d'Augsbourg*. Il fonda à Oberzell près de Wurtzbourg un établissement pour la fabrication de ces machines. Il mourut à Oberzell en 1833.

KOENIGINGRÆTZ, *Kralowy-Hradecz* en tchèque, ville forte de Bohême, sur l'Elbe et l'Adler, à 102 kil. N. E. de Prague; 5,700 hab. Évêché. Ch.-l. de cercle. Fonderie de canons, moulin à poudre; draps, etc. Souvent prise par les Prussiens dans le XVIIIe siècle.— Le cercle de Kœniginn-grætz, situé entre la Silésie, le comté de Glatz, la Moravie, les cercles de Chrudim et de Bidschow, a 80 kil. sur 53 et compte 275,000 hab.

KOENIGSBERG (c.-à-d. *mont du roi*), *Krolewiecz* en polonais, ville des États prussiens, ch.-l. du gouv. de Kœnigsberg et de toute la prov. de Prusse propre, à 739 kil. N. E. de Berlin, sur la Pregel, par 18° 3' long. E., 54° 42' lat. N.: 72,000 hab. Elle a 18 kil. de tour. Château avec une tour élevée: nombreux et superbes établissements littéraires et scientifiques (université, sociétés savantes, observatoire, école des arts, etc.), 32 hôpitaux, etc. Industrie active (draps, lainages, bonneterie, toiles de tous genres et tissus de coton, faïence, cuirs maroquinés, distilleries, raffineries, etc.). — Kœnigsberg fut fondée en 1255 par l'Ordre Teutonique et reçut son nom en mémoire de l'aide donnée aux chevaliers par le roi de Bohême, Ottokar II (Premislas), qui s'était croisé en 1254, et parce qu'elle

fut bâtie sur une colline, celle de Twangste. D'abord capitale de toute la Prusse, elle ne le fut plus, à partir de 1466, que de la Prusse teutonique (dite ensuite ducale, 1525, et occidentale, 1774); mais elle le devint en 1618 de tous les états de la maison de Brandebourg, surtout quand le duc Frédéric VI (I comme roi) eut érigé la Prusse en royaume (1700). L'université de cette ville fut fondée en 1544 par Albert de Brandebourg. Le naturaliste Klein et le philosophe Kant sont nés à Kœnigsberg.

KOENIGSBERG, ville des États prussiens (Brandebourg), dans le gouvernement de Francfort, à 51 kil. N. O. de Kustrin; 4,700 hab. Fabriques de drap, de tissus de coton, de chapeaux, etc.

KOENIGSBERG, ville des États autrichiens (Bohême), à 34 kil. S. O. d'Ellnbogen; 2,900 hab. Commerce en grains et houblon.

KOENIGSBERG, ville de Bavière, dans l'anc. Franconie, auj. dans le cercle du Bas-Mein, à 26 kil. N. O. de Bamberg; 800 hab. Elle est la patrie du fameux astronome et mathématicien J. Müller, dit, du lieu de sa naissance, *Regiomontanus*.

KOENIGSBERG, ville de Hongrie (Bars), à 41 kil. N. O. de Kremnitz; 3,800 hab. Ses mines d'or et d'argent sont auj. abandonnées.

KOENIGSBERG, montagne de Hongrie, entre les comitats de Zips, Liptau, Gœmœr. Le roi de Hongrie se rend dans cet endroit dès qu'il a été couronné, et, l'épée nue, jure de défendre le royaume.

KOENIGSBRÜCK ou KUNSBERG, ville du roy. de Saxe, à 26 kil. N. E. de Dresde, sur le Plaulsnitz; 2,300 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Hohenhalich. Château. Toiles, porcelaines, etc.

KOENIGSHOFEN-IM-GRABFELDE, ville de Bavière (Bas-Mein), à 8 kil. S. E. de Bischofsheim; 1,400 hab. Quelques ouvrages de fortifications; château. — Ville du grand-duché de Bade, à 20 kil. S. E. de Wertheim; 1,500 hab. Patrie de Gaspard Schot. Les paysans révoltés y furent battus en 1625.

KOENIGSLUTTER, ville du duché de Brunswick; 2,500 hab. Abbaye célèbre. Tabac, drèche, bougies, bière estimée dite *duckstein*, eau-de-vie; fonderies de caractères, etc.

KOENIGSMARCK (J.-Christophe, comte de), général au service de la Suède, né en Allemagne en 1600, mort à Stockholm en 1662, entra en 1630 dans l'armée de Gustave-Adolphe, continua la guerre avec succès après la mort du roi, battit les Impériaux près de Wolfenbuttel, les poursuivit en Westphalie, en Saxe, en Bohême, et termina la campagne par la prise de Prague (1648). Il fut comblé d'honneurs par le roi de Suède. — Son fils, Othon Guill. de Kœnigsmarck, né en 1639, mort en 1688, fut aussi un habile général. Après avoir fait avec distinction plusieurs campagnes, il entra au service de Venise, 1686, battit les Turcs en Morée, au passage des Dardanelles, prit Athènes, et fut nommé généralissime de la république vénitienne.

KOENIGSMARCK (Marie-Aurore, comtesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née vers 1673 dans le duché de Brême, était fille d'un général suédois qui périt sur le champ de bataille. Dépouillée d'une succession à laquelle elle avait droit, elle était venue à Dresde pour solliciter auprès de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste : elle inspira à ce prince une vive passion à laquelle elle ne tarda pas à répondre, et devint mère du célèbre Maurice de Saxe. Elle se vit abandonnée peu après par son séducteur, et vécut dans la retraite, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils. Elle mourut en 1725 dans l'abbaye de Quedlimbourg.

KOENIGSTEIN, ville du roy. de Saxe (Misnie), sur l'Elbe, à 26 kil. S. E. de Dresde; 500 hab. Toiles, coutils, papier, moulins à scie. Sur une montagne à pic, près de Kœnigstein, on remarque une célèbre forteresse et un puits de 300 mètres de profondeur. Célèbre tonneau de 220,000 litres de contenance. Vastes casemates, arsenal.

KOERNER (Théodore), poëte allemand, né en 1788 à Dresde, mort en 1812 près de Leipsick, en combattant contre les Français, a laissé quelques pièces de théâtre qui ont eu du succès, et des poésies pleines d'énergie et de patriotisme; elles ont été recueillies à Vienne en 1814 sous ce titre : *la Lyre et l'Épée*. Kœrner a mérité d'être appelé *le Tyrtée de l'Allemagne*.

KOEROES, riv. de Hongrie (Transylvanie), est formée de trois branches différentes que l'on distingue par les épithètes de *Sebes* (rapide), *Fejer* (blanc), *Fekete* (noir); elles coulent toutes trois à l'O. et se joignent à Bekes; le Kœrœs coule ensuite pendant 110 kil., et tombe dans la Theiss vis-à-vis de Csongrad.

KOEROES (GRAND-), ville de Hongrie (Perth), à 60 kil. S. E. de Perth; 12,200 hab.

KOERŒS-BANYA OU ALTENBURG, bourg de Transylvanie, à 55 kil. N. O. de Carlsbourg, à la source du Kœrœs-Blanc. Mine d'or.

KOERŒS, ville et comitat de Croatie. *Voy.* KREUTZ.

KOESFELD, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 35 kil. S. O. de Münster; 5,550 hab. Toiles, lainages. Jadis ville hanséatique.

KOESLIN, ville des États prussiens (Poméranie), à 150 kil. O. de Dantzick, à 8 kil. S. de la Baltique; 4,800 hab. Ch.-l. de régence et résidence du gouverneur de la province. Rues larges et bien bâties. Drap, lainages, tabac, etc. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de 1756.— La régence de Kœslin, située entre la mer Baltique au N., la Prusse occid. à l'E. et au S. O., et la régence de Stettin à l'O., a 225 kil. sur 130 et compte 260,000 hab.

KOESTRITZ, ville de la principauté de Reuss, sur l'Elster, à 5 kil. N. de Géra; 1,500 hab. Résidence d'une branche de la maison de Reuss.

KOETHEN, ville d'Allemagne. *Voy.* COETHEN.

KOETVORDEN, ville du roy. de Hollande (Drenthe), à 70 kil. N. E. de Zutphen, au milieu d'un marais; 2,000 hab. Citadelle construite par Cohorn; arsenal, écluses pour inonder les environs en cas de siége. Elle fut prise par les Français en 1795.

KOEUR-LA-PETITE, village de France (Meuse), à 13 kil. N. O. de Commercy; 560 hab. Château qui servit de résidence à René d'Anjou, puis à Marguerite d'Anjou, avec son fils, le prince de Galles, de 1464 à 1470. Charles de Lorraine, évêque de Verdun, y naquit.

KOHISTAN, prov. de Perse. *Voy.* KOUHISTAN.

KOIMBATOUR, dite aussi *Coimbetoor*, et *Caimbetour*, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 10° 52' lat. N., 74° 39' long. E.; 2,000 maisons. Mosquée qui sert aujourd'hui de caserne; fort. Commerce en tabac, coton, laine, fil, sucre, plantes médicinales.

KOÏMBATOUR, ancienne province de l'Inde en-deçà du Gange, est comprise aujourd'hui dans l'empire anglo-indien et fournit à la présidence de Madras deux districts : 1° Salem-et-Barramahal, qui a pour ch.-l. Salem; 2° Koïmbatour, ch.-l. Koïmbatour. — Elle formait jadis un état indépendant sous le nom de Kandjam; mais elle tomba au pouvoir des radjahs du Maïssour vers 1650. Les Anglais la prirent en 1783, la rendirent à Tippou-Saïb, la reprirent en 1790; ils l'ont gardée depuis.

KOKONOR. *Voy.* KHOU-KHOU-NOOR.

KOLA, ville de la Russie d'Europe (Arkhangel), sur la rivière de Kola, à son embouchure, par 30° 10' long. E., 68° 52' lat. N.; 2,000 hab. Port sur l'Océan Glacial arctique. Commerce de fourrures et de poisson salé et fumé. C'est la ville la plus septentrionale de la Russie d'Europe.

KOLAPOUR, ville de l'Inde anglaise médiate, ch.-l. de la principauté de Kolapour, dans l'ancien Bedjapour, à 200 kil. S. E. de Pounah. — Le petit

état mahratte de Kolapour a joué un grand rôle dans l'histoire récente de l'Inde par les incursions perpétuelles, les dissensions domestiques et les pirateries de ses habitants.

KOLAR, ville du royaume de Saloum en Sénégambie, par 18° 40' long. O., 13° 50' lat. S.

KOLAR, ville de l'Inde anglaise médiate, est le ch.-l. d'une principauté de même nom, dans le royaume de Maïssour. *Voy.* MAÏSSOUR.

KOLAU, champ situé à 4 kil. de Varsovie, est le lieu dans lequel se rassemblait la noblesse de Pologne pour l'élection d'un roi.

KOLIMA ou KOVIMA, fleuve de la Russie d'Asie, prend sa source dans les monts Iablonoï, coule au N., et se jette dans l'Océan Glacial arctique par 70° lat. N. et 159° long. E. Cours, 1,300 kil.

KOLIMA DE L'OUEST. *Voy.* INDIGIRKA.

KOL-KO-KRO, lac de Sibérie (Kamtchatka): 200 kil. de tour. Quantité de veaux marins : riche pêche. Une riv. de même nom unit le lac à l'Océan.

KOLLIN ou NEU-KOLLIN, ville royale de Bohême, à 15 kil. N. E. de Kaurzim ; 4,400 hab. Toiles peintes, orfévrerie, bijouterie, etc. — Il se livra près de cette ville en 1757 une grande bataille où les Autrichiens, commandés par le maréchal Daun, défirent complétement le roi de Prusse, Frédéric II.

KOLOKYTHIA (golfe de). *Voy.* LACONIE (golfe de).

KOLOMEA ou KOLOMIA, ville des États autrichiens (Galicie), sur le Pruth, à 180 kil. S. E. de Lemberg; 1,970 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Salines aux environs.— Le cercle de Kolomea, situé entre ceux de Czortkow, de Czernowicz, de Stanislawow et la Hongrie, a 3,150 kil. carrés et compte 170,000 hab., dont 12,000 juifs.

KOLOMNA, ville de la Russie d'Europe (Moscou), sur la Moskowa, à 140 kil. S. E. de Moscou ; 5,800 hab. Industrie (toiles, étoffes de soie, de coton, briques, etc.). — Ville fort ancienne; en 1117 elle dépendait de la principauté de Riazan ; en 1237 elle fut saccagée par Batou-khan. Vasili-Ivanovitch la releva en 1530.

KOLOS, KOLOSCH ou KLAUSENBOURG, comitat de la Transylvanie, au N. O., entre ceux de Kraszna et de Doboka au N., de Thorenbourg et de Weissembourg inférieur à l'E. et au S., et la Hongrie à l'O. : 150 kil. de long sur une largeur de 22 à 60 kil.; 80,000 hab. Ch.-l., Kolosvar ou Klausenbourg. Pays montagneux. Air frais, mais salubre. Blé, un peu de vin, sources salines, etc.

KOLOSVAR ou KLAUSENBOURG, ville des États autrichiens, capitale du comitat de Kolos ou Klausenbourg et de toute la Transylvanie, sur la petite Szamos, à 555 kil. S. E. de Vienne, par 44° 14' long. E., 46° 44' lat. N.; 20,000 hab. Citadelle, château-fort; cinq faubourgs; cathédrale, bâtie par l'empereur Sigismond. Lycée académique catholique (avec 4 facultés), un gymnase unitaire. Draps, faïence, hydromel, etc. Patrie de Mathias Corvin. Ville ancienne; elle existait dès le temps des Romains. Elle éprouva un violent incendie en 1798.

KOLYVAN (montagnes de), chaîne de montagnes de la Sibérie, renferme de riches mines d'or, argent, cuivre (auj. abandonnées faute de bois); une ligne de défense de 600 kil. (d'Oust-Kaménogorsk à Bursk), avec 23 fortins, les protégeait.

KOMORN. *Voy.* KOEMOERN.

KONDA, riv. de Sibérie (Tobolsk), tombe dans l'Irtich, par 67° 5' long. E., 60° 20' lat. N. Cours, 700 kil.

KONDAPILLI, ville de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), dans l'ancienne province des Circars du Nord, par 16° 37' lat. N., 78° 7' long. E., se trouve auj. comprise dans le district de Mazulipatam. Mines de diamants, jadis très productives.

KONDAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le Kanara, sur la mer d'Oman, à 100 kil. N. O. de Mangalore, par 13° 33' lat. N., 72° 27' long. E.

KONDATCHI, ville de l'île de Ceylan, sur une baie de même nom, par 78° long. E., 8° 45' lat. N. Riches bancs d'huîtres à perle qui s'étendent jusqu'à 20 kil. de la côte.

KONDEMIR ou KHONDEMYR (BEN-HOMAMEDDYN), historien persan du XVe siècle, fils de Mirkhond, vivait à Hérat. Il fut, comme son père, protégé par l'émir Aly-Chyr, qui lui confia la garde d'une bibliothèque. Il composa deux grands ouvrages : *Khelassé-al-Akbar* (quintessence de l'histoire), abrégé chronologique qui va depuis la création jusqu'à l'an 1500, et *Habyb-al-Seïar*, etc. (l'ami des biographies), qui s'étend jusqu'à l'an 1523.

KONG, chaîne de montagnes de l'Afrique occidentale, se dirige de l'E. à l'O., entre la Nigritie proprement dite et la Guinée inférieure, et se termine sur l'Atlantique aux caps Sierra-Leone et Verga. On croyait autrefois que les monts Kong se joignaient vers l'E. à ceux d'El-Kamar ou de la Lune; mais il paraît que le cours du Djoliba les sépare.

KONG, ville de la Nigritie centrale, capitale d'un état de même nom, au pied des monts Kong, et à 420 kil. N. de Coumassie. Grande et peuplée.

KONG-FOU-TSEE. *Voy.* CONFUCIUS.

KONGSBERG, ville de Norwége, à 65 kil. S. O. de Christiania; 6,800 hab. Église belle et vaste. École des mines, hôtel des monnaies. Mine d'argent.

KONG-TCHAN, ville de Chine (Chen-si), sur l'Hoeï, à 400 kil. S. O. de Si-ngan; ch.-l. de dép. Grande, commerçante, peuplée, très importante au temps où l'empire était exposé aux incursions des Tartares. Aux environs, beaucoup de musc et d'orpiment. Tombeau de Fo-hi (suivant les Chinois).

KONIEH, *Iconium*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du livah de Konieh et de toute la Karamanie (qui souvent est appelée eyalet de Konieh), à 500 kil. E. de Smyrne, par 38° 30' lat. N., 30° 25' long. E.; 15,000 hab. Évêché grec. Hautes murailles, tours carrées; quelques belles mosquées; palais assez élégant; du reste aspect chétif. Cimetière au milieu de la ville. Fabriques de maroquin, tapis; commerce de soie, noix de galle, gomme adragant, etc. — Konieh au moyen âge fut la capitale de la sultanie de Konieh (*Voy.* ci-dessous), et après le démembrement de cet empire, elle resta celle du royaume de Caramanie, une des dix principautés qui s'établirent sur ses ruines. Konieh fut longtemps la résidence de Djem ou Zizim. La victoire remportée à Konieh en 1833 par Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, sur le sultan, semblait ouvrir au pacha d'Égypte la route de Constantinople, quand l'Europe intervenant rétablit la paix entre Mahmoud II et Méhémet en accordant au second la Syrie.

KONIEH OU ICONIUM (sultanie de), dite aussi quelquefois *sultanie de Roum*, nom donné à l'un des états formés par le démembrement du grand empire turc seldjoucide, sous le règne de Malek-Chah (1074). Il comprenait la plus grande partie de l'Asie-Mineure et avait pour bornes au N. le Pont-Euxin et l'empire de Trébizonde ; à l'O. le Sakaria, le Meïnder-Buïuk et l'Archipel; au S. la Méditerranée et le Taurus; à l'E. l'Euphrate. Villes principales, Konieh ou Iconium, Nicée, Smyrne, Laodicée, Dorylée ou Eski-Cheher, Ancyre, Kastemouni, Tarse. Cet état fut d'abord affaibli par les attaques des Chrétiens lors des premières croisades; il fut ensuite ravagé par les Mongols et tomba sous leur dépendance au XIIIe siècle : il finit par se démembrer en 1294, après la défaite de Gaiatheddin-Masoud, vaincu par ses émirs révoltés. Il se divisa alors en dix principautés indépendantes. Voici la liste des sultans seldjoucides de Konieh :

Soliman,	1074-1085	Masoud,	1117
Interrègne,	1085-1092	Kilidje-Arslan II,	1155
Kilidje-Arslan I,	1092	Gaiatheddin Kai-Kosrou I,	1192
Saïsan,	1107		

Soliman II,	1198	Azzeddin Kai-Kaous II,	1245
Kilidje-Arslan III,	1204	Rokneddin,	1261
Azzeddin Kai-Kaous I,	1210	Gaiatheddin Kai-Kosrou III,	1267
Alaeddin Kai-Kobad,	1219	Gaiatheddin Masoud,	1283-1294
Gaiatheddin Kai-Kosrou II,	1237		

KONIG. *Voy.* KŒNIG.

KONING, famille d'artistes flamands, célèbres aux XVIe et XVIIe siècles, a produit entre autres: Pierre Koning, peintre et orfévre à Anvers, né vers 1590, qui alla s'établir à Amsterdam ; il réussit surtout dans le portrait ; — Salomon Koning, fils du précédent, né en 1609 à Amsterdam, mort vers 1670, peintre d'histoire et de portrait et graveur à la pointe, à qui on doit *Tarquin et Lucrèce, David et Bethsabée; Joseph expliquant le songe de Pharaon.*

KONKADOU, état de la Sénégambie orientale, entre le Sénégal et la Falémé, a pour capitale Fajemmia; il est tributaire du Bambouk.

KONKAN, contrée de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Bedjapour, s'étend le long de l'Océan indien, et est borné au N. par l'Aurengabad, à l'E. par les Ghattes occidentales, et au S. par le Kanara; 280 kil. sur 60. Il forme deux districts de la présidence de Bombay, savoir : le *Konkan septentrional*, ch.-l., Tanna; et le *Konkan méridional*, ch.-l., Raïpour. C'est dans le premier que se trouve la fameuse île Elephanta. Le Konkan fut longtemps un repaire de pirates, que les Anglais réunis aux Mahrattes détruisirent en 1756. Depuis 1818, il appartient aux Anglais, à l'exception de Goa qui y est compris et qui appartient aux Portugais.

KONRAT, ville, ou plutôt camp du Turkestan indépendant, à 220 kil. N. O. de Khiva : séjour des Konrat ou Arales, peuple nomade, très nombreux, qui reconnaît la suprématie du khan de Khiva.

KONZ, village des États prussiens. *Voy.* CONSARBRUCK.

KOPAL, forteresse importante de l'Inde anglaise, par 72° 46' long. E., 15° 28' lat. N., sur une montagne presque perpendiculaire. Prise par le Nizam en 1790.

KOPPERVENDJE, ville murée de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 80 kil. N. O. de Baroda; 10,000 hab. Grand commerce de savon.

KOPREINITZ, *Kaproncza* en croate, ville des Etats autrichiens, en Croatie, à 26 kil. N. E. de Kreutz ; 3,500 hab. Petit château-fort.

KOPROLI ou KIUPERLI (Méhémet), grand-visir pendant la minorité de Mahomet IV, commença à gouverner en 1655, et conserva le pouvoir jusqu'à sa mort, 1661. Non moins habile politique que son contemporain Richelieu, il exerça comme celui-ci un empire absolu sur son souverain. Il remplit le trésor impérial, épuisé par les prodigalités des règnes précédents, et gouverna avec sagesse ; mais il se défit avec une cruauté froide et systématique de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage.

KOPROLI (Achmet), fils du précédent, fut après son père nommé grand-visir de Mahomet IV, n'ayant encore que 32 ans, et joignit à la sagesse de son prédécesseur plus de générosité. Il fit la guerre à la Hongrie (1662), et perdit en 1663 la bataille de St-Gothard contre Montécuculli ; mais malgré sa défaite il sut conclure à Témesvar une paix avantageuse, 1664. Il s'empara en 1660 de Candie, dont le siége durait depuis 24 ans, et prit Kaminiec en 1672. Il mourut en 1675, ayant gouverné 17 ans.

KOPROLI (Mustapha), fils d'Achmet, grand-visir sous Soliman III (1689), répara par une sage administration les maux causés par la révolution qui avait précipité du trône Mahomet IV. Ayant déclaré la guerre à la Hongrie (1689), il remporta d'abord des succès, prit Widdin, Belgrade, etc., et livra en 1691 la bataille décisive de Salankenem : il se croyait déjà vainqueur lorsqu'il fut tué d'une balle dans la mêlée.

KOPROLI (Niuhman), fils de Mustapha, fut nommé grand-visir par Achmet III (1710); mais il ne conserva cette charge que deux mois parce qu'il ne voulut point être l'instrument de la cupidité et des injustices du sultan, et qu'il s'opposait à la guerre que Charles XII voulait faire faire par la Porte à la Russie. C'est lui qui croyait toujours avoir une mouche sur le nez : un médecin français le guérit en feignant de lui faire une opération et lui montrant ensuite une mouche morte qu'il s'était procurée à l'avance.

KOPTES (les). *Voy.* COPTES.

KOR, rivière de Perse. *Voy.* KOUR.

KORAH ou DJEHAN-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 26° 6' lat. N., 78° 20' long. E. Grande et florissante. Commerce de grains et de coton. — Cette ville était jadis le ch.-l. d'un district de même nom, dont les Anglais s'emparèrent une première fois en 1763 et qu'ils possèdent définitivement depuis 1801.

KORAICHITES, tribu arabe, était la principale tribu de La Mecque et de tout l'Hedjaz au temps de Mahomet, et fournissait depuis longtemps les administrateurs et les gardiens du temple de La Mecque. Mahomet et Kadichah, sa première femme, appartenaient à cette tribu.

KORAN. *Voy.* CORAN.

KORANAS, peuplade hottentote. *Voy.* HOTTENTOTS.

KORASSAN ou KORAÇAN, province de Perse. *Voy.* KHORAÇAN.

KORATCHI, *Kurachee*, ville de l'Inde, dans le royaume de Sindhy, non loin d'un bras du Sind, par 64° 57' long. E., 24° 52' lat. N., sur la mer d'Oman ; 3,000 hab. Port barré, fort, murailles en terre flanquées de tours, mosquées et temples hindous, bazars, etc.; 18,000 hab. Ville riche et commerçante (salpêtre, riz, coton, huile, chevaux, etc.). — Cette ville est, dit-on, l'ancien *Port-d'Alexandre.*

KORBOUGHA, dit aussi *Kerbogha* et *Corbonas*, sultan de Mossoul, combattit les Chrétiens pendant la première croisade. A peine Antioche avait-elle été prise par les Croisés (1098), qu'il vint mettre le siége devant cette ville : mais les Croisés taillèrent son armée en pièces dans une grande bataille.

KORDOFAN, contrée d'Afrique, à l'O. du Sennaar et de l'Abyssinie, au S. de la Nubie, et à l'E. du Darfour, par 10° - 15° lat. N. et 24°-30° long. E., est traversé au S. par le Bahr-el-Abiad. Sol peu fertile en général, sauf sur les bords du Bahr-el-Abiad, et dans quelques oasis. Les habitants sont noirs ; ils professent le mahométisme et sont peu civilisés : ils s'occupent surtout de commerce. Ils parlent arabe. — Soumis jadis au Sennaar, puis tributaire du Darfour pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le Kordofan appartient aujourd'hui à Méhémet-Ali qui l'a annexé à l'Egypte en 1820, et qui en tire de bons soldats. Obéit (ou Ibéit), l'ancienne capitale, est presque en ruines.

KOREICHITES. *Voy.* KORAÏCHITES.

KOREN (MOÏSE de). *Voy.* MOÏSE DE KOREN.

KORFA, *Astacus*, petite ville de la Turquie d'Asie, à l'O. d'Isnikmid, et sur la côte septentrionale du golfe de même nom (l'*Astacenus sinus*).

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel), roi de Pologne après Casimir V (1669-1673), était d'une famille noble : il n'accepta qu'à regret la couronne, eut grand'peine à dissoudre la confédération formée contre lui par Sobieski, ne se soutint que par la protection de l'Autriche, vit la Pologne ravagée à la fois par les Tartares, les Cosaques, les Turcs, et crut se débarrasser de ceux-ci en signant le traité de Buczacz, 1672. Il mourut la veille de l'éclatante victoire remportée sur les Turcs par Sobieski à Choczim : le vainqueur ne tarda pas à lui succéder.

KORNA, jadis *Apamée. Voy.* CORNA.

KOROS, rivière de Hongrie. *Voy.* KŒRŒS.

KORRAH, *Currah*, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), à 60 kil. S. E. de Djounyr, par 18° 45' lat. N., 72° 15' long. E. Prise par les Anglais en 1818.

KORTHOLT (Christ.), théologien protestant, né en 1633 à Burg (Holstein), mort en 1694, enseigna la théologie à l'université de Kiel nouvellement fondée (1664), et contribua beaucoup à la prospé-rité de cet établissement. Il a laissé un grand nom-bre d'ouvrages de controverse, entre autres *De tri-bus impostoribus* (Herbert, Hobbes, Spinosa), 1680.

KORTHOLT (Sébastien), fils du précédent, né à Kiel en 1670, mort en 1740, fut professeur de poésie et bibliothécaire à Kiel. On a de lui : *De Enthu-siasmo poetico*, 1696 ; *De poetis episcopis*, 1699 ; *De puellis poetis*, 1700 ; *De studio senili*, etc., 1701, etc. Il fut en correspondance avec Bayle et Leibnitz.

KORTHOLT (Christ.), fils de Sébastien, né à Kiel en 1709, mort en 1751, enseigna la philosophie à Leipsick et la théologie à Gœttingue. On lui doit plusieurs dissertations, entre autres : *De Math. Tin-dalio* (où il combat les arguments de Tindal contre la révélation), Leipsick, 1734 ; une collection des lettres de Leibnitz, Leipsick, 1734-42, et un recueil de diverses pièces du même auteur, Hambourg, 1734.

KOSCIUSZKO, héros polonais, né en Lithuanie en 1746, fit d'abord, comme adjudant de Washington, la guerre d'Amérique. Revenu dans sa patrie en 1783, il servit sous le prince Poniatowski, en qualité de général-major, contre les Russes, et se couvrit de gloire au combat de Dubieka, près de Lublin, en 1792. Mais le roi Stanislas Poniatowski ayant lâche-ment accepté une convention qui livrait la Pologne à ses ennemis, Kosciuszko quitta sa patrie et se re-tira à Leipsick. En 1794 il fut tiré de sa retraite par les vœux de ses concitoyens opprimés, et fut déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Il battit les Russes à Wraclawice près de Cracovie, mais fut contraint de se retirer à Choczim devant les Prussiens, qui venaient de se joindre aux Rus-ses. Quatre mois plus tard (4 octobre), attaqué à Macijowice par une armée russe très supérieure en nombre, il tomba percé de coups en s'écriant : *Finis Poloniæ*. Il fut conduit prisonnier à St-Pé-tersbourg, où il resta deux ans. Mis en liberté par Paul I, il voyagea en Angleterre, en Amérique, vint à Paris en 1798, vécut retiré, soit dans cette ville, soit dans une maison de campagne près de Fontainebleau. Il alla en 1814 s'établir à Soleure en Suisse, et y mourut le 16 octobre 1815. Kosciusko avait été proclamé citoyen français dès 1792. Il créa par testament une école pour l'instruction des noirs en Amérique. Jefferson, entre les mains de qui Kos-ciusko avait déposé la somme destinée à cette œuvre philanthropique, a réalisé ses intentions en fondant à Newark l'*École Kosciusko*, auj. florissante.

KOSEL, *Kozle* en polonais, ville des États prussiens (Silésie), à 40 kil. S. E. d'Oppeln ; 3,600 hab. Prise par les Français en 1807.

KOSI ou **KOSAH**, *Cossoanus* d'Arrien? riv. de l'Inde, affluent du Gange, prend sa source dans le Népal, et se jette dans le Gange par 84° 50' long. E., 25° 20' lat. N. : cours, 450 kil.

KOSIE, petit état de la Guinée septentrionale, sur la gauche du Lagos, près de son embouchure, a pour capitale une ville du même nom, aussi grande, dit-on, que Coumassie. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves.

KOSLOV, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 82 kil. O. de Tambov ; 6,300 hab. Commerce.

KOSMO-DEMIANSK, ville de la Russie d'Europe (Kazan), à 200 kil. N. O. de Kazan, sur le Volga, rive droite ; 5,000 hab.

KOSROU. *Voy.* CHOSROËS.

KOSSÉIR, ville de la Hte-Égypte. *Voy.* COSSÉIR.

KOSSOVO. *Voy.* CASSOVIE.

KOSTIANSK, village de la Russie d'Europe (Vo-ronéje), sur la rive droite du Don, n'est remarqua-ble que par des débris d'éléphants fossiles qu'on y a trouvés en 1768.

KOSTROMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Vologda, l'arrose ainsi que celui de Kostroma, et se joint au Volga à Kos-troma, après un cours de 250 kil.

KOSTROMA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. de gouvernement, à 320 kil. N. E. de Moscou, au confluent de la Kostroma et du Volea ; 15,000 hab. Archevêché. Assez d'industrie et de commerce. Kostroma a beaucoup souffert au moyen âge par les guerres civiles et par les incursions des Tartares et des Mongols. Ivan Vasilievitch la réunit définiti-vement au grand-duché de Moscou. — Le gouver-nement de Kostroma, situé entre ceux de Volog-da au N., de Nijnéi-Novogorod et de Vladimir au S., d'Iaroslav à l'O., de Viatka à l'E., a 450 kil. sur 200, et compte 1,230,000 hab.

KOTAH, ville de l'Inde anglaise médiate, ch.-l. de l'état de Kotah, dans l'ancien Adjmir, à 35 kil. S. E. de Boundy. Dans la partie N. E. de la ville est un joli lac au milieu duquel s'élève un temple.

KOTAIBAH, général arabe, lieutenant du calife Wélid I, fit au Ier siècle de l'hégire de grandes conquêtes dans la Transoxiane, l'Inde, le Kha-rizm et la Chine, et propagea l'islamisme dans toutes ces contrées. Mais s'étant révolté contre So-liman, successeur de Wélid, il fut vaincu et mis à mort, l'an 716 de J.-C.

KOTATIS ou **KHOTAIS**, ville de la Russie mé-ridionale, ch.-l. de l'Iméréthie, sur le Rioni, à 200 kil. N. O. de Tiflis, par 40° 13' long. E., 42° 10' lat. N. ; 1,600 hab. Bazar, caserne, hôpitaux assez remarquables. Cette ville est moderne ; elle semble destinée à prospérer. — Aux environs, ruines de l'ancienne *Cotatis*, jadis capitale de la Colchide.

KOTCH. *Voy.* KATCH.

KOTELNOI, île de la Russie d'Asie, dans l'Océan Glacial arctique, est la plus grande des îles Liai-khov ; 195 kil. sur 105. Elle est inhabitée.

KOTHB-EDDYN *Voy.* COTHB-EDDYN.

KOTTBUS, ville des États prussiens (Brande-bourg), ch.-l. de cercle, à 105 kil. S. E. de Ber-lin ; 5,680 hab. Draps, toiles, distill. de grains.

KOTZEBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand DE), écrivain allemand, né à Weimar en 1761, passa en Russie dès l'âge de 20 ans, y fut d'abord secrétaire d'un général, puis remplit divers emplois dans l'administration, et fut nommé par l'impératrice Catherine II gouverneur civil de la province de Revel, en Esthonie. Il quitta cette place au bout de quelques années pour se livrer aux lettres, et accepta la direction du théâtre de Vienne ; mais il la garda peu de temps. Étant rentré sur le terri-toire de la Russie, il fut arrêté par ordre de Paul I et envoyé en Sibérie (1800) comme accusé, à ce que l'on croit, d'avoir écrit quelque pamphlet contre l'empereur. Il obtint cependant son rappel au bout d'un an, et fut chargé de la direction du théâtre allemand à Saint-Pétersbourg. Il quitta la Russie en 1801 et vint à Weimar ; mais il eut de violentes querelles avec Goethe et ses amis, et fut forcé de s'éloigner. Il voyagea en France, en Italie, et reçut partout l'accueil le plus flatteur ; puis il alla s'établir à Berlin où il rédigea un journal hostile à la France. En 1813 il accompagna l'empereur Alexandre comme secrétaire ou écrivain politique, et rédigea plusieurs des manifestes et des procla-mations répandus alors en Europe. Il fut nommé à la paix consul général de Russie en Prusse, et obtint en 1817 la permission de se retirer dans sa patrie. Alexandre lui avait accordé une pension considérable et l'avait chargé de lui rendre compte de l'état de l'opinion publique en Allemagne. En s'ac-

quittant de cette mission d'une manière peu favorable à la liberté, Kotzebue souleva contre lui les étudiants; un jeune fanatique, Sand, s'étant introduit chez lui à Manheim, le tua d'un coup de poignard (1819). Kotzebue s'est exercé dans des genres divers, romans, histoire, voyages, drames; c'est surtout comme auteur dramatique qu'il est connu en France; il a composé jusqu'à 98 pièces de théâtre; ses chefs-d'œuvre sont : *la Réconciliation*, *ou les Deux Frères*, et *Misanthropie et Repentir*. On estime aussi *Gustave Wasa*, *les Hussites*, *Octavie*, *Rolla*, *Grotius*. Kotzebue était d'un caractère peu honorable; après avoir défendu la liberté en politique et en religion, il devint l'ennemi acharné des idées libérales; après avoir reçu le meilleur accueil en France et en Italie, il dénigra ces deux pays dans ses écrits; il fut aussi perpétuellement en guerre avec tous les écrivains les plus distingués de l'Allemagne. Les œuvres complètes de Kotzebue ont été publiées à Leipsick, 44 vol. in-12, 1827 et années suivantes; ses meilleures pièces ont été traduites en français par Weisser-Jauffret, 1799, 2 vol. in-8, et dans la collection des *Théâtres étrangers*. On a en outre traduit : *les Aventures de mon père*, 1799; *l'Année la plus remarquable de ma vie*, 1802; *les Bijoux dangereux*, 1802; *Souvenirs de Paris*, 1804 (par Guilbert Pixérécourt), 1805, etc. — Son fils, le capitaine Otto de Kotzebue, né en 1787, s'est distingué dans la marine russe et a fait diverses découvertes, notamment celle du détroit qui porte son nom.

KOTZEBUE (détroit de), golfe formé par l'Océan Glacial, sur la côte N. O. de l'Amérique, au S. E. de celui de Behring. Découvert par le capitaine russe Otto de Kotzebue en 1816.

KOUANG-NAN, ville de Chine (Yun-nan), à 230 kil. S. E. d'Yun-nan, par 24° 9' lat. N., 102° 45' long. E.; ch.-l. de dép. Les habitants de Kouang-nan sont regardés par les autres Chinois comme des espèces de barbares.

KOUANG-SI, prov. de Chine, entre celles de Kouéï-tcheou, et de Hou-nan au N., de Kouang-toung à l'E. et au S., d'Yun-nan à l'O., et le Tonquin au S. O. : 800 kil. sur 400; 4,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouéï-lin. Elle comprend 11 dép. (Kouéï-lin, Liéou-tcheou, Khing-youang, Se-nguen, Se-tching, Phing-lo, Ou-tcheou, Thsin-tcheou, Nan-ning, Taï-phing, Tchin-ngan).

KOUANG-SIN, ville de Chine (Kiang-si), à 225 kil. E. de Nan-tchang, par 28° 27' lat. N., 115° 21' long. E.; ch.-l. de dép. Beau papier.

KOUANG-TCHEOU, ville de l'empire chinois, appelée par les Européens *Canton*. *Voy.* CANTON.

KOUANG-TOUNG, prov. de Chine, entre celles de Hou-nan et de Kiang-si au N., de Kouang-si à l'O., de Fou-kian à l'E., la mer de Chine au S., et le golfe de Tonquin au S. O.: 1,000 kil. sur 300; 10,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouang-tcheou (Canton). Elle comprend dix départ. (Kouang-tcheou, Chao-tcheou, Nan-hioung, Hoéï-tcheou, Tchao-tcheou, Tchao-king, Kao-tcheou, Lian-tcheou, Louï-tcheou, Khioung-tcheou, plus l'île de Haï-nan).

KOUBA, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 98 kil. S. de Derbent: 5,000 hab. Ch.-l. d'une horde de Lesghiz, et d'un khanat qui comptait 60,000 hab.

KOUBAN, l'*Hypanis* de Strabon et le *Vardanes* de Ptolémée, riv. de la Russie mérid., vient du mont Elbourz, dans le Caucase : coule au N., puis au S. O., à l'O., et tombe dans la baie de Kouban, qui ne communique avec la mer Noire que par un étroit passage.

KOUBETCHI, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 49 kil. N. O. de Derbent; douze mosquées. Drap, châles, fusils, armes blanches. Beaucoup de commerce. On prétend que cette ville a été originairement peuplée par des ouvriers allemands qui, mandés par un chah de Perse, ne purent parvenir jusque dans les états de ce prince et s'établirent dans le Daghestan; leurs descendants embrassèrent l'islamisme, mais conservèrent les mœurs de leurs pères.

KOUBLAI-KHAN (HOUPILAI-KHAN, dit par corruption), nommé en Chine *Chi-Tsou*, empereur mogol, fondateur de la vingtième dynastie chinoise, celle des *Mongols* ou *Yen*; petit-fils de Gengis-Khan, naquit en 1214, et fut proclamé empereur en 1260, après son frère Mangou-Khan. Il régna d'abord sur toute la Mongolie et sur tous les états conquis par Gengis-Khan, puis envahit la Chine (1267), s'empara en 1279 de la personne de l'empereur, et renversa ainsi la dynastie des *Song*, qui subsistait depuis 319 ans. Il conquit également le Thibet, le Pégu, la Cochinchine, et forma l'empire le plus vaste qu'on connaisse dans l'histoire, ayant sous sa dépendance toute l'Asie, depuis le Dniepr jusqu'au Japon. Il fit fleurir les lettres, encouragea l'agriculture, l'industrie et le commerce, et mourut en 1294, après un règne de 24 ans. Marco-Paolo passa 17 ans à sa cour.

KOUBO ou SÉOGOUN, nom que l'on donne au chef temporel du gouvernement au Japon, par opposition au *daïri* ou chef de la religion. *Voy.* JAPON.

KOUEI-LIN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Kouang-si, par 120° 23' long. E., 25° 12' lat. N. Grande et forte, construite sur le modèle de nos anciennes places de guerre. Encre de Chine.

KOUÉI-TCHEOU, prov. de Chine, bornée au N. et au N. E. par le Szu-tchouan, à l'E. par le Hounan, au S. et au S. E. par le Kouang-si : 600 kil. sur 280 ; 3,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouéi-yang. Elle comprend treize dép. (Kouéi-yang, Ngan-chun, Phing-youéi, Tou-yun, Tchin-youan, Sse-nan, Chithsian, Sse-tcheou, Toung-jin, Li-ping, Taï-ting, Nan-loung, Tsun-yi).

KOUÉI-YANG, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Kouéi-tcheou, par 124° 2' long. E., 25° 30' lat. N. Jadis plus florissante qu'elle ne l'est auj.

KOUFA ou KUFA, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Irak-Arabi, à 139 kil. S. de Bagdad, près de la rive droite de l'Euphrate. Fondée par le calife Omar, après la destruction de Ctésiphon; elle était avant Bagdad la résidence des califes d'Orient, et fut longtemps une des villes les plus importantes de l'Asie; auj. elle est en ruines. On y voit encore la mosquée où le calife Ali fut assassiné par Moawiah (661). C'est du nom de cette ville que dérive celui de *koufiques* ou *kufiques* que l'on donne aux anciens caractères arabes; cette écriture, qui est celle dont Mahomet se servit pour écrire le Coran, a une ressemblance frappante avec le syriaque écrit ou *estranqelo*.

KOUHISTAN (c.-à-d. *pays montagneux*), nom commun à plusieurs contrées de l'Asie :

KOUHISTAN PERSIQUE, prov. de l'Iran, entre 32°-36° lat. N. et 51°-57° long. E., bornée au N. par le Khoraçan, à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Kerman et le Fars, à l'O. par l'Irak-Adjémi, au N. par le Tabaristan : 600 kil. sur 260; 300,000 hab. Ch.-l., Rabat-Cheheristan. Autres villes : Toun et Tabs ou Tebbes. Il correspond à une partie de l'*Arie* des anciens et à la *Médie* orientale.

KOUHISTAN BÉLOUTCHI, province du Béloutchistan, entre 27° 10'-30° lat. N. et 56° 15'-59° 30' long. E.; borné au N. E. par l'Afghanistan, à l'E. et au S. par le Mékran, à l'O. et au N. O. par la Perse : 310 kil. sur 140. Ch.-l., Pouhra. Autre ville, Sourhoud. Il correspond en partie à la *Carmanie* ancienne.

KOUHISTAN INDIEN, prov. du roy. de Lahore, au N. du Pendjab et dans les vallées de l'Himalaya : il est partagé en un grand nombre de petits états, régis par des princes seikhs, tributaires du roi de Lahore. Etats principaux : Radjour, Bimbur, Djambou, Mandi, Koumla, Kangra, Sujanpour et Radone.

KOUKA, ville de Nigritie, dans le roy. de Bournou, à 23 kil. N. O. d'Engornou, par 13° 47' long. E., 12° 51' lat. N., sur la rive O. du lac Tchad; 80,000 hab. Résidence d'un cheikh puissant.

KOU-KOU-NOOR, pays et lac de l'empire chinois. *Voy.* KHOU-KHOU-NOOR.

KOULFA, ville murée du roy. d'Youri en Nigritie, à 16 kil. N. E. de Tabra; 15,000 hab. Maisons bien bâties.

KOULI-KHAN (THAHMASP). *Voy.* NADIR-CHAH.

KOULLA, pays de Nigritie. *Voy.* DARKOULLA.

KOULON ou **DALAI**, lac de l'empire chinois, sur la limite de la prov. de Heloung-kiang et du pays des Khalkas; 270 kil. de circonférence. Il est formé par les eaux du Kerlon qui vient du S. O., et en sort au N. E. sous le nom d'Argoun, pour prendre bientôt après celui d'Amour.

KOULOUGLIS (de *koul*, serviteur, esclave). On nommait ainsi à Alger les fils et descendants des soldats de la milice turque, parce que cette milice était composée d'hommes qui avaient été esclaves.

KOULOUM, khanat du Turkestan. *Voy.* KHOULM.

KOUM, **KOM** ou **KOOM**, *Choama* des anciens, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 200 kil. N. d'Ispahan; 16,000 hab. Célèbre mosquée où l'on voit les tombeaux de Sophi, de Chah-Abbas II, fils de Sophi, et de Fatime, petite-fille de Mahomet. Grand bazar, beaucoup d'industrie.

KOUMA ou **CUMA**, rivière de la Russie mérid. (Caucase), naît dans le Caucase, entre le Terek et le Kouban, court 400 kil. à l'E., se perd dans les sables avant d'arriver à la mer Caspienne. Beaucoup de faisans sur ses bords. *Voy.* CUMANS et CUMANIE.

KOUNACHIR. *Voy.* ITIROUP.

KOUNDOUZ. *Voy.* KANDOUZ.

KOUNG-FOU-TSEU. *Voy.* CONFUCIUS.

KOUNGOUR, ville de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. S. E. de Perm; 6,000 hab. Environs fertiles; savon, tanneries; grains; carrière d'albâtre. Fondée en 1047, détruite lors de la rébellion des Bachkirs, et rétablie en 1663.

KOUOPIO, ville de la Russie d'Europe (Finlande), par 25° 12' long. E., 62° 53' lat. N.; ch.-l. de gouv.; 1,150 hab. Ecole de cadets.

KOUR ou **MKVARI**, *Cyrus*, riv. d'Asie, naît dans la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 45 kil. O. de Kars; arrose le pays de Kars, le pachalik d'Akhaltsikhé, la Géorgie, le Chirwan; reçoit l'Aras entre autres affluents, et tombe dans la mer Caspienne au-dessous de Salian, après un cours de 850 kil.

KOUR ou KOR, *Corius*, *Salsos*, riv. de Perse (Farsistan), coule du N. au S., et se jette dans le golfe Persique en face de l'île Kischm, après un cours de 250 kil. On l'appelle aussi *Abi-chor* et *Chor-roud*. — Autre rivière de Perse, dite aussi *Bendemir*, naît sur les confins de l'Irak-Adjémi, coule du N. O. au S. E., et se perd dans le lac Baghteghian, à 95 kil. S. E. de Chyraz, après un cours de 450 kil.

KOURAKIN (le prince Alex.), ministre d'état russe près la cour impériale de France, né en 1752, mort à Weimar en 1818, fut dès sa jeunesse attaché à la personne de Paul I qu'il accompagna dans ses voyages en Prusse et en France; fut nommé en 1796 ministre et vice-chancelier de l'empire, se démit de ses fonctions en 1802, fut peu de temps après appelé à l'ambassade de Vienne, puis chargé en 1807 par l'empereur Alexandre de conclure les négociations entamées à Tilsitt, et signa la paix. Il devint l'année suivante ambassadeur en France, et occupa ce poste jusqu'en 1812, époque de la rupture de la France avec la Russie. Ce diplomate montra dans ses négociations de la droiture et de l'habileté.

KOURANKO, roy. de la Guinée sept., entre le Kissi à l'E., le Balouma, le Limba, le Timani à l'O. Montagnes; vallées fertiles; bonne agriculture. Places principales, Komalo et Komia.

KOURDES, *Curdi*, *Gordyæi*, *Carduci*, etc., peuple de l'Asie, habite dans les mont. à l'E. du Tigre, au S. des lacs de Van et d'Ourmiagh. Ils sont alertes, braves et pillards. Ils ont toujours été libres; toutefois ils sont nominalement compris dans l'empire turc et dans l'Iran (*Voy.* KOURDISTAN): ils paient le tribut; mais là se borne leur dépendance. Presque tous sont musulmans; cependant il se trouve chez eux 100,000 nestoriens. On les croit descendus des anciens Chaldéens.

KOURDISTAN, région d'Asie froide et montagneuse, ainsi nommée des Kourdes, ses habitants, se divise en *Kourdistan turc* et *Kourdistan persique*:

KOURDISTAN TURC, partie de l'anc. *Assyrie*, avec la *Gordyène* et le pays des *Carduques*, contrée de la Turquie d'Asie, est située entre 35° - 39° lat. N. et 38°-43° 30' long. E. Elle forme les pachaliks de Chehrezour et de Mossoul et une partie de ceux de Bagdad et de Van: 380 kil. sur 400. On y distingue les principautés de Bidlis, Djoulamerk, Amadia, Djezirah, Kara-Djolan, Suleimanieh, etc. Hautes mont. et vallées fertiles: riz, blé, orge, sésame, fruits, tabac, coton, noix de galle, manne en larmes; soufre, orpiment et alun.

KOURDISTAN PERSIQUE, partie de l'anc. *Médie*, prov. de l'Iran, entre l'Aderbaïdjan au N., l'Irak-Adjémi à l'E., le Khousistan au S. et le Kourdistan turc à l'O., par 32° 30'-36° 15' lat. N., et 43° 50'-46° 30' long. E: 380 kil. sur 225; 400,000 hab. Ch.-l., Kirmanchah. Hautes mont.; vallées escarpées et peu fertiles, à l'exception de la plaine de Kirmanchah. Quelques pâturages; beaucoup de gibier.

KOUREN. *Voy.* OURGA.

KOURILES, archipel de 21 îles, situé entre le Grand-Océan et la mer d'Okhotsk, commence au S. du cap Lopatka, pointe mérid. du Kamtchatka, et se prolonge dans la direction du S. O. Ces îles sont comprises entre 43° 40'-51° lat. N. et 142° 30' - 154° long. E. Les îles principales sont celles de Paramouchir, Onekotan, Matoua et Ouchichir. Les Kouriles sont en grande partie inhabitées; quelques-unes sont fertiles et boisées; toutes sont sujettes à de fréquents tremblements de terre. Les habitants des îles Kouriles, assez semblables aux Kamtchadales, sont petits, velus, pusillanimes et très peu civilisés. Ils habitent des terriers, commercent en graisse de baleine, fourrures, plumes d'aigle. Ils professent le chamanisme. Presque toutes ces îles paient tribut aux Russes, excepté les trois plus voisines du Japon (Tchikotan, Kounachir et Ourous), qui sont tributaires de cet empire.

KOURK ou **KOURG**, *Koorg*, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Malabar, est borné au N. par le Kanara et le Maïssour, à l'E. par ce dernier, au S. par le district de Wyenaad, à l'O. par ceux de Cotite et de Tcherical: 100 kil. sur 55; ch.-l, Markery ou Merkara. — Ce district était gouverné au XVIe siècle par des radjahs indépendants. En 1632 la dynastie régnante fut renversée par les Naïrs, dont un chef s'établit dans le pays. En 1773, Haïder-Ali s'empara de ce district, mais en 1788 le radjah qui en avait été chassé parvint à s'y rétablir; il se déclara l'allié des Anglais contre Tippou-Saïb, et put ainsi rester indépendant.

KOUROUS. *Voy.* PANDOURS.

KOURSIKA, rivière de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement d'Iénisséisk, et tombe dans l'Iéniséi à 80 kil. N. de Touroukansk; cours, 600 kil.

KOURSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Koursk, à 945 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, par 51° 44' lat. N. et 34° 9' long. E.; 23,000 hab. Aux environs, fruits renommés. — C'est une des plus anc. villes de la Russie; elle existait avant le IXe siècle, mais fut ravagée par les Tartares au XIIIe siècle; elle resta déserte 360 ans (1237-1597); elle fut repeuplée par Fédor Iva-

novitch. — Le gouvernement de Koursk est situé entre ceux d'Orel au N., de Voronèje à l'E., de Kharkov au S., de Pultawa au S. O. et de Tchernigov à l'O.: 330 kil. sur 220; 1,649,000 hab. Climat doux; sol fertile, peu de bois, beaucoup de grains: chevaux, abeilles, etc.

KOUS ou QOUS, *Apollinopolis parva*, ville de la Haute-Egypte, sur le Nil, rive droite, à 35 kil. S. de Keneh. Jadis entrepôt de tout le commerce entre l'Arabie, l'Egypte et l'Inde par la mer Rouge.

KOUSOU, v. du roy. d'Yarriba en Nigritie, au pied des monts Kong, à 80 kil. S. de Kiama; 20,000 hab.

KOUTOULMICH ou KOUTLOUMICH, prince seldjoucide, petit-fils de Seldjouk, servit Togrul-Beg, son cousin, et en reçut le gouvernement de la Mésopotamie; mais peu après il se révolta: il fut vaincu, se réfugia en Arménie et en Arabie, reparut après la mort de Togrul (1063) pour disputer le trône à Alp-Arslan, mais périt dans le combat (1064).

KOUTOUSOFF-SMOLENSKOI (Michel), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, commença sa réputation militaire dans des guerres contre les Polonais et contre les Turcs. En 1805, il commanda en chef l'armée russe envoyée au secours de l'Autriche contre la France, et vit la déf. d'Austerlitz. En 1812, nommé généralissime des armées russes, il livra à Napoléon la bataille de la Moskowa qu'il perdit encore. Mais lors de la funeste retraite, il accabla par le nombre les Français à Dorogobouj et à Krasnoï près de Smolensk, et mérita de ses concitoyens le titre de sauveur de la Russie. Il mourut en 1813 à Bunzlau en Silésie, étant encore à la tête des troupes russes. C'était un homme de mœurs douces et ami des lettres.

KOUZNETZK, ville de la Russie d'Europe (Saratov), à 200 kil. N. E. de Saratov; 7,000 hab.

KOUZNETZK, ville de la Russie d'Asie (Tomsk), à 310 kil. S. E. de Tomsk; 3,500 hab. Commerce de martres-zibelines estimées.

KOVNO, ville de la Russie d'Europe (Vilna), au confluent du Niémen et de la Vilna, à 95 kil. N. O. de Vilna; 6,000 hab. Commerce de blé, lin, miel. Hydromel renommé. Aux environs, célèbre couvent de Camaldules.

KOZAKS. *Voy.* COSAQUES.

KOZELCK, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), à 60 kil. S. O. de Kalouga; 4,000 hab. Jadis fortifiée, elle résista aux Tartares lors de l'invasion de Batou-Khan.

KRAFT (George-Wolfgang), physicien, né en 1701 à Duttlingen (Wurtemberg), mort en 1754, fut professeur de mathématiques et de physique, d'abord à Saint-Pétersbourg, 1728, puis à Tubingue, 1744. On lui doit un grand nombre d'expériences et de découvertes (publiées dans les Mémoires des académies de Berlin et de St-Pétersbourg), des traités de physique (1738), de géométrie (1740); une *Description de la maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en* 1740, traduite de l'allemand par P.-L. Leroy, 1741; on estime surtout ses *Expériences sur la végétation des plantes*. — Son fils, Wolfgang-Ludovig Kraft, né à Saint-Pétersbourg en 1743, mort en 1814, fut un astronome distingué, aida Euler dans la confection des tables de la lune, et donna des leçons à l'empereur Alexandre ainsi qu'au grand-duc Constantin.

KRAIOVA, v. de Valachie, sur le Chyl, à 200 kil. O. de Bukharest; 8,000 hab. Grande et bien bâtie.

KRAKAU ou KRAKOW. *Voy.* CRACOVIE.

KRANACH (Lucas), graveur. *Voy.* CRANACH.

KRANENBURG, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 8 kil. O. de Clèves; 2,700 hab. Bière, toiles. Aux environs, tanneries, papeteries. — Fondée en 1388 par Adolphe, comte de Meurs.

KRANICHFELD, ville d'Allemagne, à 17 kil. S. O. de Weimar; 800 hab.; appartient par moitié au grand-duché de Saxe-Weimar et au duché de Saxe-Meiningen. — Jadis ch.-l. d'une seigneurie divisée en Haut et Bas-Kranichfeld, et partagée entre des maisons différentes.

KRANTZ (Albert), chroniqueur allemand, né vers le milieu du XVe siècle à Hambourg, mort en 1517, enseigna la philosophie et la théologie à Rostock et à Hambourg; fut chargé de plusieurs missions importantes par les villes hanséatiques, et fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemarck et le Holstein en 1500. On a de lui: *Saxonia, sive de saxonicæ gentis vetusta origine*, etc., Francfort, 1575, 1621, in-fol.; *Vandalia, sive Historia Vandalorum*, Francfort, 1575, in-fol., etc.

KRAPACKS ou CARPATHES, grande chaîne de montagnes qui sépare la Hongrie septent. et la Transylvanie orient. de la Galicie et de la Moldavie, se dirige de l'O. à l'E., puis au S. E., et se porte enfin presque directement vers le S. en formant comme un grand arc dont la concavité est tournée au midi. Les monts Krapacks sont très hauts: plusieurs de leurs cimes dépassent 3,100 mètres. Les *Gesenker-Gebirge* (ou *monts abaissés*) les lient aux Sudètes; avec cette chaîne et les Erzgebirge, ils composent le système hercynio-carpathien.

KRASICKI (Ignace), écrivain polonais, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, né en 1735 à Doubiecko (Galicie), mort à Berlin en 1801, a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers qui lui ont valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*; ils ont été recueillis par Dmochowski, Varsovie, 1803 et suiv., 10 vol. in-8. Les plus estimés sont: *la Michéide*, poëme héroï-comique en 10 chants, 1776, traduit en français par Dubois en 1784, puis par M. J.-B. Lavoisier, sous le titre de *la Souriade*, Paris, 1818; *la Monachomachie ou la Guerre des moines*, 1778, poëme en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre; des *Fables*, 1779, des *Satires*, des *Contes*, et la traduction en polonais d'une partie des poésies d'Ossian. Il a été fait à Paris en 1830 une édition compacte de ses œuvres, en 1 vol. grand in-8 à 2 colonnes.

KRASNOI, village de Russie (Smolensk), à 44 kil. S. O. de Smolensk; 500 hab. Les Français y éprouvèrent une grande perte pendant la retraite de Moscou.

KRASNOIARSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement d'Iénisséisk, à 880 kil. N. O. d'Irkoutsk; 4,000 hab. Commerce de fourrures.

KRASNOKOUTSK, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 65 kil. O. de Kharkov; 5,000 hab.

KRASNOSLOBODSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 230 kil. N. O. de Penza; 5,000 hab. Commerce de grains.

KRASSO ou KRASSOVA, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), entre ceux d'Arad au N., de Temesvar à l'O., la Transylvanie au N. E., l'Illyrie et le Banat militaire à l'E. et au S.: 150 kil. sur 45; 217,000 hab. Ch.-l., Lugos. Climat doux et salubre: sol fertile et bien arrosé; blé, maïs, lin, chanvre, fruits et vin. Mines de fer, de cuivre et de plomb.

KRASZNA, comitat de Transylvanie, au N. O. dans le pays des Hongrois, entre ceux de Szolnok, de Doboka, de Klausenbourg et la Hongrie; 35 kil. de long sur autant de large. Ch.-l., Sombye. — On y trouve un bourg de Kraszna, qui a donné son nom au comitat.

KRAUSE (Charles-Chrétien-Frédéric), philosophe allemand, né en 1781 à Eisenberg (Altenbourg), mort en 1832, de l'école de Schelling, enseigna la philosophie, le droit et les mathématiques à Iéna en 1802, puis à Dresde, à Berlin (1817), et enfin à Gœttingue. On a de lui des traités sur les rapports des mathématiques et de la philosophie, une *Introduction à la philosophie de la nature*, Iéna, 1801;

des *Esquisses de logique* (1803); — *de Droit naturel* (1803), et un *Système de Morale*, Leipsick, 1810. Krause fait du monde de la nature et du monde de la raison deux sphères secondaires; il place au-dessus l'être primitif qui pénètre les deux sphères de la nature et de la raison.

KREIG (J.-Fréd.), général au service de la France, né en 1730 à Lahr en Brisgau, mort en 1803, servit en Hanovre sous le maréchal de Saxe, se distingua par sa bravoure à Rosbach, à Minden, puis à Closterca mp, où il fut fait prisonnier. A la révolution, il fut nommé général de division; il défendit Thionville en 1793. Le Directoire le nomma ensuite commandant de Paris, et il remplit ce poste difficile pendant 18 mois.

KREMENETZ ou KRZEMIENIEC, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 205 kil. O. de Jitomir; 2,600 hab. Château-fort sur un mont escarpé.

KREMENTCHOUG, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), sur le Dniepr, à 105 kil. S. O. de Pultawa; 8,000 hab. Chapeaux; liqueurs, savon; bois, tabac, fruits confits, merceries.

KREMLIN. *Voy.* MOSCOU.

KREMNITZ, *Kœrmœcz Banya* en madgyar, ville de Hongrie (Bars), à 26 kil. N. de Schemnitz; 10,000 hab. Vieux château-fort; hôtel des monnaies, direction des mines, etc. Aux environs, mines d'or et d'argent (de 700 à 750 mineurs). C'est à Kremnitz que l'on réunit tout l'or et l'argent extrait des mines, pour en faire des lingots et des barres qu'on envoie à Vienne.

KREMS, ville des États autrichiens (Autriche), à 60 kil. N. O. de Vienne; 3,700 hab.: 3 parties, Krems, Stein et le couvent d'Und. Gymnase, écoles diverses. Industrie: velours, alun, quincaillerie, blanc de céruse dit de Krems.

KREMSIER ou KROMERZIG, ville des États autrichiens (Moravie), à 36 kil. S. E. d'Olmutz; 5,800 hab. Beau château, où réside l'archevêque d'Olmutz; bibliothèque de 30,000 vol., galerie de peinture, etc. Toiles.

KREMSMUNSTER, bourg des États autrichiens (Autriche), à 19 kil. O. de Steyer; 1,000 hab. Célèbre abbaye qui date de plus de mille ans; établissement d'instruction, collection d'instruments de physique et de mathématiques, etc.

KREUTZ, c.-à-d. *Croix*, commence un grand nombre de noms allemands.

KREUTZ, *Kœrœs-Vasarhely*, *Crisium*, ville forte des États autrichiens (Croatie civile), à 33 kil. S. E. de Warasdin; 3,000 hab. Ch.-l. d'un comitat de même nom, borné au N. par la Drave, à l'E. par les districts régimentaires de Kreutz et de St-George, au S. et à l'O. par le comitat d'Agram: 60 kil. sur 22; 70,000 hab.

KREUTZ (district de), district régimentaire des États autrichiens (Croatie militaire), dans le généralat de Warasdin, est borné au N., à l'O. et au S. par le comitat de Kreutz, au S. E. par l'Esclavonie, et à l'E. par le district de St-George: 70 kil. sur 55; 56,000 hab. Places principales, Ivanich et Chasma.

KREUTZ, bourg de Hongrie. *Voy.* HEILIGEN-KREUTZ.

KREUTZBOURG. *Voy.* CREUTZBOURG.

KREUTZER (Rodolphe), compositeur et joueur de violon, né en 1767 à Versailles, d'un musicien allemand, mort en 1831 à Paris, se fit d'abord remarquer, dès l'âge de 13 ans, en exécutant avec une rare perfection un *concerto* qu'il avait composé lui-même; voyagea en Italie, en Allemagne; fut nommé premier violon de la chapelle de Napoléon, professeur au Conservatoire, premier chef d'orchestre à l'Opéra, et membre de l'Académie de Musique. On lui doit la musique des opéras d'*Astyanax*, *Aristippe*, *la Mort d'Abel*, de plusieurs ballets et opéras-comiques, entre autres *Lodoïska*, des symphonies, des sonates de violon, etc. — Son frère, Aug. Kreutzer, mort en 1832, se distingua aussi comme violoniste et lui succéda comme professeur au Conservatoire.

KREUTZNACH. *Voy.* CREUTZNACH.

KRICHNA ou KISTNA, fleuve de l'Inde en-deçà du Gange, naît dans les Ghattes occidentales; traverse le Bedjapour, le Bider, l'Haïderabad, etc., et entre dans le golfe du Bengale par deux bouches principales: celle du N. se nomme Krichna; celle du S., Sippelek. Cours, 1,200 kil. Il reçoit de nombreux affluents, notamment, à droite, la Malporba, et la Toumbedra grossie du Vadaouatty; à gauche, la Bima et le Mossy. Le Krichna forme la limite entre le Décan septentrional et le Décan méridional. C'est de tous les cours d'eau de l'Inde le plus riche en diamants et en pierres précieuses.

KRICHNA, divinité indienne, fils de Vaçoudéva et de la belle Dévaki, qui régnaient à Mathura, est considéré par les Hindous comme la huitième incarnation de Vichnou. On l'éleva en secret parmi les pasteurs pour le soustraire aux coups de son oncle Kansa (incarnation de Siva), qui voulait faire périr les enfants de sa sœur afin de s'assurer l'empire. Il sut dans son enfance surmonter les obstacles de toute espèce que lui opposait Kansa; et, dès qu'il fut devenu grand, il vainquit et tua cet ennemi acharné. Il se mit ensuite à la tête des Pandous, race opprimée depuis longtemps par les Kourous; prêta le secours de ses armes et de sa prudence au jeune Ardjouna, l'un des chefs des Pandous, et lui donna la victoire (cette guerre est appelée par les Hindous la *Grande-Guerre*, *Maha-Bharata*). Krichna fut tué accidentellement par le chasseur Angada, et à sa mort commença l'âge noir ou de fer, *Kali-Youga* (*Voy.* ce nom). Krichna n'était pas moins remarquable par sa beauté que par sa valeur et sa sagesse. Il inspira de l'amour à seize mille huit cents femmes, qui toutes se brûlèrent sur son bûcher. On trouve une grande analogie entre la légende de Krichna et celles d'Apollon, d'Hercule, et de quelques autres divinités grecques. La vie de Krichna est le sujet d'un poème célèbre chez les Hindous, le *Bhagavata-Purana*, que l'on attribue à Vopadéva (poète du XIIIe siècle), et qui a été récemment traduit en français par M. E. Burnouf (1841).

KRIM. *Voy.* CRIM.

KRIOU METOPON, auj. *Karadjé-Bouroun*, cap de la Crimée. *Voy.* CRIOU METOPON.

KRISTENAUX. *Voy.* KNISTENAUX.

KRONACH ou CRANACH, ville de Bavière (Mein-Supérieur), à 36 kil. N. O. de Bayreuth; 2,500 hab. Armurerie, brasseries, tisseranderies, verrerie. Patrie du peintre Lucas dit Cranach. Assiégée par les Suédois pendant la guerre de Trente-Ans.

KRONBORG, château-fort du Danemark, dans l'île de Seeland, à 40 kil. E. de Copenhague, est regardé comme la clef de la Baltique. Tout navire qui passe le Sund y paie un droit d'un pour cent.

KRONOBERG, lan ou gouvernement de Suède, entre ceux d'Ionkœping, Calmar, Bleking, Christianstad et Halmsted; 105,000 hab. Ch.-l., Wexio. Il est formé de l'ancien Smeland.

KRONSCHLOT et KRONSTADT. *Voy.* CRONSTADT.

KROSNO, ville des États autrichiens (Galicie), à 22 kil. d'Iaslo; 5,000 hab. Vieux château royal. Commerce de vins de Hongrie.

KROTOSZYN ou KROTOSCHIN, ville des États prussiens (Posnanie), à 95 kil. S. E. de Posen; 5,000 hab. Draps, toiles, maroquins, teintureries.

KROTZKA ou STOLNATZ, bourg de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 15 kil. O. de Semendria. Il s'y livra en 1739 une bataille entre les Turcs et les Autrichiens commandés par le comte de Wallis.

KROUCHEVATCH, *Kruschevacz*, *Aladja-Hissar* des Turcs, ville de Servie, au centre, à 54 kil. O. de Nissa, près de la jonction des deux Morava

Evêché grec: château où ont résidé plusieurs princes de Servie. Jadis ch.-l. d'un livah turc.

KRUDNER (Julie DE WITTINGHOFF, baronne de), femme célèbre par son mysticisme, née à Riga en 1766, était fille du gouverneur de cette ville, et fut mariée dès l'âge de 14 ans au baron de Krudner, ambassadeur de Russie à Berlin. Après avoir longtemps brillé dans le monde, et y avoir mené une vie fort dissipée, elle le quitta tout à coup (vers 1807), se livra à une dévotion exaltée, et crut avoir reçu du ciel mission de régénérer le christianisme. Elle se mit en conséquence à parcourir l'Allemagne, visitant les prisonniers, prêchant en plein air, répandant d'abondantes aumônes, et entraînant à sa suite des milliers d'hommes. En 1814 elle eut de fréquentes relations avec les princes alliés qui venaient d'entrer dans Paris, et exerça surtout un grand ascendant sur l'empereur Alexandre. Elle lui prédit, assure-t-on, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et la chute prochaine de ce prince; on lui attribue une grande part dans la formation de la Sainte-Alliance. De Paris elle se rendit en Suisse, puis en Allemagne, et recommença ses prédications; mais on craignait son influence, et elle se vit partout expulsée. Vers 1822, elle se retira en Crimée, afin d'y fonder une maison de refuge pour les pécheurs et les criminels; elle y mourut en 1825 (à Kara-sou-Bazar). Elle avait publié en 1803, à Paris, un roman intitulé *Valérie*, qui paraît n'être que sa propre histoire.

KRUMAU ou BOEHMISCH-KRUMAU, ville murée de Bohême, à 19 kil. S. O. de Budweis; 4,300 hab. Beau château. Aux environs, mines d'argent et houillères.

KRUNITZ (J.-George), laborieux compilateur, né à Berlin en 1728, mort en 1796, exerça quelque temps la médecine, puis se mit à écrire. On lui doit une *Encyclopédie économico-technologique*, qu'il commença en 1773, et qu'il continua jusqu'à la lettre L (elle fut achevée après sa mort par F.-J. et H.-G. Flœrke); c'est l'*Encyclopédie* d'Yverdun traduite en allemand et complétée. Il a traduit du français et de l'anglais un grand nombre d'ouvrages de science, d'histoire, etc.

KRUSZWICE, bourg des États prussiens (Posnanie), à 36 kil. S. E. d'Inowraclaw. Ancienne résidence des Piasts, qui gouvernèrent pendant un temps la Pologne.

KRZESZOWICE, ville de la république de Cracovie, à 27 kil. N. O. de Cracovie; 3,000 hab. Aux environs, marbre, pierre, houille; sources ferrugineuses et sulfureuses.

KTIMA, ville de l'île de Chypre, par 29° 58' long. E., 34° 48' lat. N.: jadis 30,000 hab., auj. 1,200. Ruines. Evêché. Palais épiscopal remarquable.

KUBBES ou KABIS, ville d'Iran (Kerman), par 32° 20' lat. N., 55° 23' long. E. Jadis florissante, mais auj. déchue et ruinée. Repaire de brigands qui dépouillent les caravanes.

KUBLAI-KHAN. *Voy.* KOUBLAÏ-KHAN.

KUFA, ville d'Asie. *Voy.* KOUFA.

KUKULLOE, comitat de Transylvanie. *Voy.* KOCKELBOURG.

KULPA, *Colapis*, riv. de Croatie. *Voy.* SAVE.

KUMA, KUMANIE. *Voy.* KOUMA, CUMANIE.

KUMR (EL), montagnes d'Afrique. *Voy.* LUNE (monts de LA).

KUNCKEL (Jean), chimiste allemand, né en 1630 dans le duché de Sleswig, mort en 1702 à Stockholm, où l'avait fixé Charles XI, en lui donnant la charge de conseiller des mines, a fait plusieurs découvertes. On lui doit la connaissance du phosphore tiré de l'urine (1676). Entre autres ouvrages, tous écrits en allemand, nous citerons de lui: *Observations chimiques*, Hambourg, 1677, in-8, traduit en latin par Ramsay, Iéna, 1719, in-12: *l'Art de faire le verre*, 1679, in-4, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1752, in-4.

KUNERSDORF. *Voy.* CUNERSDORF.

KUNSBERG. *Voy.* KOENIGSBRUCK.

KUOPIO, ville de Russie. *Voy.* KOUOPIO.

KUPETZKI (Jean), peintre de portraits, né en 1667 à Pessing en Bohême, sur les frontières de Hongrie, mort en 1740, était fils d'un tisserand. Il abandonna dans son enfance la maison paternelle et eut longtemps à lutter contre la misère. Il alla se former à Rome. Là le prince Stanislas Sobieski devina son talent et le tira de l'obscurité. Il résida longtemps à Vienne, où il jouit de la faveur des empereurs Joseph I, Charles VI et François I; puis il quitta cette ville dans la crainte de persécutions religieuses (il était protestant), et se réfugia à Nuremberg. Il réussissait surtout dans le portrait. On estime de lui *la Famille Kupetzki*; *le Samaritain plaçant le blessé sur son cheval*.

KUPROLI ou KUPROGLI. *Voy.* KOPROLI.

KUPSELI, ch.-l. de l'île Cérigo. *Voy.* CÉRIGO.

KURDES, KURDISTAN. *Voy.* KOURDES, KOURDISTAN.

KURILES, îles de la Russie d'Asie. *Voy.* KOURILES.

KURIN, mont. *Voy.* TAURUS: — ville. *Voy.* CYRÈNE.

KURISCHE-HAFF et -NEHRUNG. *Voy.* CURISHE.

KURRICHANE, ville de l'Afrique australe (Cafrerie), à 320 kil. N. E. de Litakou; 16,000 hab. Industrie, poterie, travail et fonte de métaux. Les Cafres qui habitent cette ville sont les plus civilisés de toute la Cafrerie.

KUSSNACHT, bourg de Suisse (Schwitz), à 17 kil. N. O. de Schwitz, sur le lac de Lucerne). Aux environs, ruines du château de Gessler; on voit encore sur la route de Kussnacht à Immensee le défilé où ce gouverneur fut tué par Guill. Tell.

KUSTER (Ludolphe), savant philologue, né en 1670 à Blomberg (Westphalie), mort en 1716, fut d'abord précepteur particulier, puis professeur au gymnase de Joachim à Berlin; vint vers 1713 à Paris où il abjura la religion protestante; fut admis à l'Académie des Inscriptions, et reçut du roi une pension de 2,000 livres. On a de lui: *Histoire critique d'Homère*, Francfort, 1696; une édition de *Suidas*, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol.; de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique, Amsterdam, 1707; une magnifique édition d'*Aristophane*, Amsterdam, 1710. Il avait pendant quelques années (1697-99) publié à Utrecht la *Bibliotheca librorum novorum*, sous le pseudonyme de *Neocorus* (mot grec qui traduit le mot allemand *kuster*, c.-à-d. sacristain). Kuster eut de vives querelles avec Gronovius.— Un autre Kuster (George-Godefroi), né à Halle en 1695, mort en 1776, remplit diverses fonctions dans l'enseignement à Berlin, et fit de savantes recherches sur l'histoire, notamment sur celle de Brandebourg. On lui doit aussi une savante dissertation, *De Sanchoniatone, philosopho phœnicio*.

KUSTRIN, v. des Etats prussiens. *Voy.* CUSTRIN.

KUTAIEH ou KIOUTAHIA, *Cotyæum*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik d'Anatolie et du sandjakat de Kutaieh, par 27° 55' long. E., 39° 24' lat. N., à 389 kil. S. E. de Constantinople; 56,000 hab., dont 10,000 Arméniens et 5,000 Grecs. Elle a quelques jolies promenades, 50 mosquées, plusieurs églises, beaucoup de fontaines, etc. L'industrie et le commerce y sont peu actifs: fabriques de pipes d'écume de mer: poil de chèvre d'Angora — Il y fut conclu, après la bataille de Konieh (1839), entre la Turquie et le pacha d'Egypte Méhémet-Ali, sous l'influence des puissances européennes, un traité qui arrêtait la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali.

KUTCH. *Voy.* KATCH.

KUTCHUK-TCHEKMEDJEH, ville de la Turquie. *Voy.* BUÏUK.

KUTHES ou **KUTHÉENS**, nom donné aux Samaritains par les Juifs. *Voy.* SAMARITAINS.

KUTTENBERG, *Hora-Kuttana* en tchèque, ville de Bohême, à 9 kil. N. O. de Czaslau : 6,500 hab. Belle église, palais royal. Industrie. Aux environs, cuivre, plomb, jadis mines d'argent.

KYA-BUZURGOMID (c.-à-d. *Kya de grande espérance*). *Voy.* BUZRUKOMID.

KYA-KING. *Voy.* KIA-KING.

KYBOURG, village et château de Suisse (Zurich), à 15 kil. N. E. de Zurich ; 350 hab. — Il a donné son nom à une puissante famille de comtes qui s'éteignit en 1264, et dont les domaines passèrent à la maison de Habsbourg : une branche de cette maison prit de là le nom de comtes de Kybourg. — L'empereur Sigismond s'empara du château de Kybourg en 1415 : il le céda avec son territoire aux Zurichois en 1424.

KYMMENEGARD, un des sept districts du grand-duché de Finlande, sur la Baltique, entre ceux de Viborg à l'E., de Nyland à l'O., ainsi nommé de la riv. Kymmène; a pour ch.-l. Heimola.

KYMRIS, peuple de l'Europe ancienne, d'origine scythique, qui, sorti des régions situées au N. du Pont-Euxin, vint, à une époque fort reculée, s'établir dans la Gaule septentrionale. Le plus grand nombre des Kymris s'arrêta entre le Rhin et la Seine, d'où ils refoulèrent les Galls ou Celtes ; le reste se répandit entre la Seine et la Loire et se mêla à la population indigène. On place cette première invasion kymrique vers le XIIIe siècle av. J.-C. De 614 à 578 av. J.-C. de nouvelles bandes de Kymris, conduites par un puissant roi nommé Hésus, envahirent la Gaule et déterminèrent les émigrations de Sigovèse et Bellovèse. On croit avec raison que les Kymris sont les mêmes que les Cimbres, que l'on trouve d'abord dans la Chersonèse Taurique sous le nom de *Cimmériens*, puis dans le Jutland ou *Chersonèse cimbrique*, et qui plus tard (132 av. J.-C.) vinrent se briser contre les légions de Marius. *Voy.* CIMBRES. — Les Kymris se distinguaient du reste de la population gauloise par une grande supériorité morale. Ce sont eux qui ont introduit le druidisme dans la Gaule.

KYNOETHE, prov. du royaume actuel de Grèce, a pour ch.-l. Caiavitra. *Voy.* GRÈCE.

KYRPOY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 95 kil. O. de Calcutta ; 10,500 hab. Tissus de coton.

L

L. signifiait, dans les abréviations des noms propres : *Lucius*, *Lucia*, *Lælius*, *Lollius*, *Latinus*.— L. s'emploie aussi souvent pour *Ludovicus*, *Louis*.

LA. *N. B.* Pour les noms qui se composent avec cet article, et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *la*.

LAA, ville des États autrichiens (Autriche), à 42 kil. N. de Korneuburg ; 1,300 hab. Rodolphe de Habsbourg battit Ottokar de Bohême près de cette ville en 1278. Cette victoire lui valut la possession de l'Autriche et de la Styrie.

LAACHERSEE, lac des États prussiens (prov. Rhénane), à 23 kil. N. O. de Coblentz. Cratère d'un ancien volcan à 1,335 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1093.

LAALAND ou **LOLLAND**, île du Danemark, dans la mer Baltique, entre celles de Falster et Langeland : 58 kil. sur 22 : 40,000 hab. Ch.-l., Mariboë. — Jointe à celle de Falster et à quelques autres, cette île forme le bailliage de Laaland : 80 kil. sur 35 ; 57,000 hab.

LAAR (VAN), peintre. *Voy.* BAMBOCHE (LE).

LABADIE (J.), sectaire, né en 1610 à Bourg en Guyenne, entra d'abord chez les Jésuites. D'une piété exaltée, il eut des visions, et se crut un nouveau Jean-Baptiste, chargé d'annoncer la seconde venue du Messie. Pour accomplir sa mission, il quitta les Jésuites, se mit à prêcher, et fit bientôt un grand nombre de prosélytes. Après une vie fort aventureuse, il abjura le catholicisme à Montauban (1650), et fut pendant huit ans pasteur de l'église de cette ville ; puis il passa à Genève, de là à Middelbourg, et fut condamné pour hérésie par le synode de Dordrecht. Il mourut en 1674 à Altona. Il mêlait à ses erreurs une grande licence de mœurs, et prétendait que les actions les plus impures pouvaient être sanctifiées en les rapportant à Dieu. Il composa un grand nombre d'écrits bizarres, tels que *le Hérault du grand roi Jésus*, *le Véritable exorcisme*, etc.

LA BALUE, cardinal. *Voy.* BALUE.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, était père de Lia et de Rachel. Il donna l'une et l'autre en mariage à Jacob. *Voy.* JACOB.

LABARRE (J.-F. LEFEBVRE, chevalier de), jeune étudiant, fut condamné en 1766 par le tribunal d'Abbeville à être brûlé vif pour avoir, disait-on, mutilé un crucifix. Le parlement de Paris, usant d'indulgence, lui accorda d'être décapité avant d'être jeté sur le bûcher. Voltaire, dans un écrit publié sous le nom de Casen, a justement flétri cet acte d'intolérance. Labarre avait à peine 18 ans.

LABARRE (Étienne), architecte, né en 1764 à Ourschamps (Oise), mort en 1824, fut chargé de faire, sous Chalgrin, la restauration du Luxembourg; fit élever la colonne rostrale de Boulogne, et acheva la Bourse de Paris.

LA BARTHE, ville de France. *Voy.* BARTHE (LA).

LABARUM, étendard qu'on portait à la guerre devant les empereurs romains. C'était une lance traversée d'un bâton, duquel tombait un voile de pourpre où était peint un aigle. Constantin, combattant contre Maxence, vit apparaître dans les airs cet étendard qui représentait une croix, avec ces mots : *Hoc signo vinces* (tu vaincras par ce signe).

LABAT (le père), dominicain, né à Paris en 1663, mort en 1738, fut envoyé par son ordre à la Martinique, en 1693 ; devint supérieur de la mission des Antilles, et visita toutes ces îles avec le plus grand soin. Il fut ensuite chargé d'une négociation à Rome (1706). De retour à Paris en 1716, il s'occupa de publier ses voyages. On a de lui : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays*, etc., Paris, 1722, 6 vol. in-12 ; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, d'après les Mémoires de Brue, Paris, 1728; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*, 1730, 4 vol. in-12 ; *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12 ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, Paris, 1732, 5 vol. in-12 ; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages en Asie, en Syrie*, etc., Paris, 1735, 6 vol. in-12. Quoique prolixe dans ses récits, le père Labat sait intéresser. La partie de ses ouvrages consacrée à l'histoire naturelle a peu de valeur.

LABAUME. *Voy.* GRIFFET DE LABAUME.

LABBANA, ville de la Mésopotamie, sur le Tigre, est auj. MOSSOUL.

LABBE (le père), savant jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différents colleges de son ordre; puis quitta l'enseignement pour se livrer à des travaux historiques. Il a laissé 75 ouvrages dont les plus remarquables sont : *Histoire du Berri*, Paris, 1647, in-12. *Cl. Galeni vita ex propriis operibus collecta*, 1660, in-8; *le Chronologiste français*, *abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, 1666, 5 vol. in-12; *Concordia chronologica*, *technica et historica*, 1670, 5 vol. in-fol. On lui doit encore la *Bibliothèque des Bibliothèques*, 1664, et une *Collection des Conciles*, 18 vol. in-fol., 1671, etc. C'est lui qui commença l'importante collection des historiens byzantins.

LABDACUS, fils de Polydore, roi de Thèbes, fut père de Laïus. Ses descendants, Laïus, OEdipe, Étéocle, Polynice, Thersandre, etc., sont quelquefois appelés, de son nom, *Labdacides*.

LABE (Louise, dite *la Belle Cordière*, née à Lyon en 1526, morte en 1566, avait épousé Perrin, marchand cordier fort riche. Ayant reçu une éducation soignée, elle se livra à la littérature et à la poésie. Elle a laissé des poésies dont la première édition fut donnée à Lyon en 1555, et dont la plus récente a été publiée à Lyon en 1824 par M. Bréghot, avec une notice par Cochard.

LA BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL DE), né à Valleraugue en 1727, mort en 1773, fut appelé en Danemark en 1751 pour être professeur de littérature française ; puis passa en Prusse, et s'étant arrêté à Berlin, voulut se lier avec Voltaire: mais, tous deux irascibles, ils ne tardèrent pas à se brouiller, et eurent de violentes querelles littéraires. La Beaumelle revint à Paris vers 1772, et obtint une place à la Bibliothèque royale. On a de lui : *Défense de l'Esprit des lois*, contre l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* : *Mes Pensées ou le Qu'en dira-t-on ?* 1751, in-12; *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, in-12; *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, 1752, in-12; *Commentaire sur la Henriade*, Paris, 1775, 1 vol. in-4. Dans ce dernier ouvrage, La Beaumelle donna cours à toute sa haine. Ne se bornant pas à son rôle de critique, il eut la prétention de refaire plusieurs chants du poème de Voltaire.

LABEDOYERE (HUCHET DE), né à Paris en 1789, avait servi avec distinction sous l'empire et était colonel en 1815 lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il fut le premier colonel qui se rangea sous les drapeaux de l'empereur. Il fut arrêté après le retour des Bourbons, et fusillé comme coupable de trahison. Il n'avait que 29 ans.

LABEON, *Labeo*, surnom commun à plusieurs familles romaines, et qui exprimait un défaut naturel, soit des taches de rousseur (*labes* tache), soit des lèvres trop épaisses (*labia*, lèvres).

LABÉON (Q. FABIUS), général romain, vainquit Antiochus, roi de Syrie, l'an 188 av. J.-C., et fut nommé consul l'an 182. Il est connu pour sa duplicité. Ayant obligé Antiochus à céder la moitié de sa flotte, il fit, par une insigne fourberie, couper en deux tous les vaisseaux du roi. Labéon fut l'ami de Térence, et l'aida de ses conseils.

LABEON (C. ANTISTIUS), savant jurisconsulte, disciple de Trébatius, et contemporain d'Auguste, refusa, selon quelques historiens, la dignité de consul, que celui-ci lui offrait. Il eut pour rival M. Ateius Capito.

LABERIUS (DECIMUS JUNIUS), chevalier romain, auteur de petites pièces satiriques, appelées *Mimes*, fut contraint par César à paraître sur la scène pour y jouer dans une de ses propres pièces. Il mourut 10 mois après le meurtre de César, l'an 43 av. J.-C. Il ne reste de lui que le prologue de la pièce qu'il joua devant le dictateur (il y déplore avec dignité son abaissement), et quelques autres fragments, recueillis par H. Estienne, Paris, 1564, in-8.

LABIENUS (Tit.), chevalier romain, tribun du peuple l'an 63 av. J.-C., pendant le consulat de Cicéron; servit avec distinction sous César dans les Gaules, mais abandonna ce général comme ennemi de la république dès qu'il eut passé le Rubicon, et se rangea du parti de Pompée ; il combattit à Dyrrachium et à Pharsale, suivit Caton en Afrique, puis passa en Espagne auprès des fils de Pompée, et périt à la bataille de Munda, 45 av. J.-C.

LABIENUS (Quint.), fils du précédent, fut envoyé près d'Orode, roi des Parthes, pour en obtenir des secours en faveur de Brutus; se retira chez ce prince après la bataille de Philippes, et commanda quelque temps les Parthes contre les Romains. Il fut vaincu et pris par Ventidius, lieutenant d'Antoine.

LABILLARDIERE (Jacques-Julien HOUTON DE), botaniste, né en 1775 à Alençon, suivit d'Entrecasteaux dans son expédition à la recherche de La Pérouse. On lui doit : *Description des plantes de Syrie*, une *Histoire des plantes de la Nouvelle-Hollande ; de la Nouvelle-Calédonie;* la *Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse*, etc. Il était de l'Académie des Sciences.

LABILLE (mademoiselle). *Voy.* GUYARD (Mme).

LABIQUE ou **LAVIQUE**, *Labicum* ou *Lavicum*, ville du Latium, auj. COLONNA.

LA BLETTERIE (J.-Ph. René DE), oratorien, né à Rennes en 1696, mort à Paris en 1772, enseigna l'histoire ecclésiastique au séminaire de Saint-Magloire, puis fut nommé professeur d'éloquence au collége de France, et fut admis à l'Académie des Belles-Lettres en 1742. On lui doit une *Vie de l'empereur Julien*, 1735 ; une *Histoire de Jovien*, 1748, et une traduction des *Annales* de Tacite, 1768, ainsi que des *Mœurs des Germains* et de la *Vie d'Agricola* du même auteur.

LA BOETIE (Étienne DE), écrivain du XVIe siècle, célèbre par l'amitié qui l'unit à Montaigne, né à Sarlat en 1530, se fit remarquer par sa précocité: à seize ans il avait traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque. Il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux dès l'âge de 20 ans. Il mourut jeune, en 1563. Montaigne a fait son éloge dans son chapitre *de l'Amitié* (*Essais*, I, 27), et a recueilli ses œuvres, 1571. Le plus remarquable de ses écrits est un *Discours de la Servitude volontaire*, qu'il composa à 18 ans et qui est écrit avec une grande hardiesse. On le trouve généralement joint aux *Essais* de Montaigne.

LA BORDE (Jean-Benjamin DE), né en 1734, premier valet de chambre et favori de Louis XV; devint fermier-général après la mort de ce prince, cultiva les lettres et les beaux-arts, et fit imprimer somptueusement plusieurs ouvrages. On a de lui : *Essai sur la musique ancienne et moderne*; *Essai d'histoire chronologique; Voyage pittoresque de la France; Histoire abrégée de la mer du Sud; Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*. Il a mis en musique plusieurs pièces de théâtre. J.-B. de La Borde périt en 1794, victime de la révolution.

LA BORDE (Henri-François, comte de), général distingué, né en 1764, mort en 1833, entra au service en 1783, commanda une division au siége de Toulon (1793), et prit d'assaut les deux plus importantes redoutes. Il fit toutes les campagnes de l'empire: dans celle de Russie il commanda une division de la jeune garde et fut blessé à Dresde. Nommé pair de France dans les Cent-Jours, il fut banni en 1815.

LABOUR (TERRE DE), en italien *Terra di Lavoro*, partie de l'anc. *Campanie*, province du royaume des Deux-Siciles, la plus au N. de celles qui sont le long de la mer de Sicile, a pour bornes au N. l'Abruzze Ultérieure, au N. E. la province de Sannio, à l'E. la Principauté Ultérieure, au S. la Principauté Citérieure et la province de Naples, au S. O. la mer Tyrrhénienne, et au N. O. l'État ecclésias-

tique; elle a 140 kil. sur 65 et 668,000 hab. Ch.-l., Capoue. On y remarque encore Gaëte et Nole. Le sol est extrêmement fertile et consiste presque tout entier en plaines; blé, raisin, olives, fruits, lin, chanvre, vigne, oliviers, mûriers. — Le nom de Terre de Labour s'appliquait jadis à un territoire beaucoup plus étendu; Naples y était comprise.

LABOURD, *Lapurdensis tractus* en latin moderne, partie de la Gascogne, dans l'angle S. O. de la France, entre la Navarre française, l'Espagne, les Marennes et l'Océan Atlantique; ch.-l., Bayonne (jadis *Lapurdum*). Autres places, Saint-Jean-de-Luz, Andaye, Guiche. Compris auj. dans le dép. des Basses-Pyrénées. — Le Labourd était jadis plus grand; il s'étendait de l'autre côté de la Bidassoa jusqu'à Saint-Sébastien.

LA BOURDONNAIS (Bern.-Franç. MAHÉ DE), gouverneur-général des îles de France et de Bourbon, né en 1699 à Saint-Malo, entra fort jeune au service de la Compagnie franç. des Indes, se signala en plusieurs occasions, et devint en 1734 gouverneur-général des îles de France et de Bourbon. Il trouva l'île de France dans un état complet de détresse et d'anarchie. Il eut tout à y créer, justice, police, industrie, commerce, et fit bénir son administration. Dans la guerre de 1743, entre la France et l'Angleterre, il alla au secours de Dupleix, gouverneur de l'Inde, menacé dans Pondichéry: assiégea les Anglais dans Madras et les força à capituler (1747). Aux termes de la capitulation, Madras devait être rendu aux Anglais moyennant une rançon. Dupleix, qui avait Madras sous son commandement, refusa de ratifier ce traité, et il s'éleva à ce sujet entre lui et La Bourdonnais une collision dont les suites furent fatales pour le dernier. Indigné de la mauvaise foi de Dupleix, La Bourdonnais évacua Madras, et retourna en simple particulier à l'île de France, où déjà aussi siégeait un nouveau gouverneur choisi par l'impérieux Dupleix. Rentré en France en 1748 pour répondre aux accusations d'ennemis puissants suscités par son persécuteur, il fut enfermé à la Bastille, et y resta plusieurs années sans pouvoir seulement faire entendre sa justification. Son innocence fut enfin reconnue, et il fut rendu à la liberté en 1752; mais il était ruiné; il mourut en 1755 après une lente et douloureuse agonie. Il a laissé des *Mémoires* où ses malheurs sont fidèlement retracés, Paris, 1750. L'auteur de *Paul et Virginie* a rendu à La Bourdonnais une éclatante justice et a immortalisé son nom.

LABRADOR (Terre de), région de l'Amérique septentrionale, comprise nominalement parmi les possessions anglaises et dans la Nouvelle-Bretagne, s'étend entre 50° et 63° lat. N., et entre 57° 40' et 82° long. O.; elle est bornée au N. par le détroit d'Hudson, au N. E. par l'Océan Atlantique, au S. E. par le détroit de Belle-Ile, au S. par le Canada, à l'O. par la mer d'Hudson; 1,500 kil. sur 1,300. Côtes escarpées, rocailleuses, découpées d'un grand nombre de havres et parsemées d'une multitude d'îlots; au N. la baie d'Ungava forme un vaste enfoncement. L'intérieur est presque tout à fait inconnu et habité par des peuples sauvages (la plupart Esquimaux). Les Frères moraves ont formé sur la côte O. l'établissement de Nain dans le but de civiliser les indigènes. — Le Labrador fut découvert en 1496 par Sébastien Cabot; mais le Portugais Cortereal y aborda le premier en 1501; ayant trouvé quelque fertilité sur la côte méridionale, il la nomma *Terra de Laborador* (terre de labour), d'où par corruption le nom de *Labrador*.

LABRE (le bienheureux), saint personnage, né en 1748 près de Boulogne-sur-Mer, passa toute sa vie dans les mortifications, s'enferma à la Trappe, puis se rendit à Rome où il ne vécut que d'aumônes qu'il obtenait sans les solliciter. Il mourut à Rome en 1783, d'une tumeur qui lui survint aux jambes, par suite de l'habitude qu'il avait d'être toujours à genoux. On a prétendu qu'il s'était fait des miracles sur son tombeau. Pie VI l'a béatifié en 1792.

LABRIT ou LEBRET, v. de France. *Voy.* ALBRET.

LABROSSE (Pierre DE), Tourangeau, fut d'abord barbier de saint Louis, et devint ensuite chambellan et favori de Philippe-le-Hardi. Craignant que l'ascendant de la reine Marie sur le roi ne lui fît perdre son crédit, il accusa cette princesse d'avoir empoisonné Louis, fils aîné de Philippe, né d'un premier lit. On reconnut bientôt la calomnie, et on l'accusa lui-même d'être seul coupable de la mort du prince. Il fut arrêté et pendu en 1276.

LABROSSE (Guy DE), botaniste, médecin de Louis XIII, mort en 1641, a donné au roi le terrain du Jardin des Plantes, et fut nommé lui-même premier intendant de cet établissement (1626). Il est auteur des ouvrages suivants: *Traité de la Peste*, 1623: *De la nature, vertu et utilité des Plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, 1640, in-fol. avec 50 figures en cuivre.

LABRUYÈRE (Jean DE), écrivain français, né en 1644, près de Dourdan (Seine et Oise), mort en 1696, fut trésorier de France à Caen, enseigna l'histoire au duc de Bourgogne sous la direction de Bossuet, et passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus. Il fut reçu à l'Académie en 1693. Moraliste et observateur, Labruyère s'attacha, parmi les livres des anciens, aux *Caractères* de Théophraste: il les traduisit du grec; mais bientôt il voulut s'exercer aussi dans le même genre, et il publia en 1687, avec la traduction de l'auteur grec, les *Caractères de notre siècle*, ouvrage dans lequel il s'élève bien au-dessus de son modèle, soit pour l'exactitude et la variété des portraits, soit pour la perfection du style. Ce livre fut lu avec avidité, non seulement à cause de son mérite propre, mais parce que la malignité y chercha des allusions auxquelles l'auteur n'avait nullement pensé, et parce que l'on voulut mettre des noms au-dessous de chaque portrait. Les *Caractères* ont été souvent réimprimés avec des augmentations considérables, notamment en 1740, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste et une *clef*; en 1790, 2 vol. in-8, par Belin de Ballu. On a encore de Labruyère des *Dialogues posthumes sur le quiétisme*, Paris, 1699: il y prend parti pour Bossuet contre Fénelon.

LABYNIT, *Labynetus*, roi d'Assyrie. *Voy.* BALTHAZAR.

LABYRINTHES. On appelait ainsi chez les anciens des salles et galeries souterraines à ramifications innombrables, et plus tard des édifices à l'aide desquels on voulut les imiter. L'antiquité en nomme cinq, savoir: 1° et 2°, deux en Égypte, l'un dans l'île du lac Mœris, dit le *labyrinthe de Mendès*, parce qu'on l'attribue à ce prince; l'autre, dit *labyrinthe des Douze*, parce qu'il fut construit, vers 660, par les douze seigneurs qui se partageaient alors l'empire de l'Égypte: le premier de ces édifices avait un étage inférieur où l'on déposait les momies des rois et des crocodiles; — 3° le *labyrinthe de Crète*, près de Cnosse, construit dans des carrières et destiné aux sépultures de la famille royale: on l'attribuait à Dédale et on y plaçait le Minotaure; —4° le *labyrinthe de Lemnos*, qui semble avoir été une grotte à stalactites, asile mystérieux du culte des Cabires; — 5° le *labyrinthe de Clusium*, en Italie, qu'on attribuait à Porsena, et qui dut être un de ces hypogées étrusques dont on a découvert un si grand nombre de nos jours. Auj. ces labyrinthes sont tous détruits; on voit encore cependant quelques restes du labyrinthe de Mendès.

LAC-ET-DANUBE (cercle du), en allemand *See-und-Donau*, un des six cercles du grand-duché de

Bade, borné au N. O. par celui de la Kinzig, au N. E. par le Wurtemberg, au S. E. par le lac de Constance (qui lui donne son nom), au S. par la Suisse, et à l'O. par le cercle de Treisam et Wiesen: 105 kil. sur 35; 157,000 hab. Ch.-l., Constance. Le Danube y prend sa source.

LACAILLE (l'abbé), mathématicien et astronome, né en 1713 à Rumigny en Picardie, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais après avoir pris le titre de diacre, il se livra tout entier aux sciences. Il se lia avec J. Cassini et Maraldi, et fut dès 1739 employé à la vérification de la méridienne. Il poussa ce travail avec une activité infatigable, et démontra que les degrés allaient en croissant de l'équateur au pôle. Il fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques au collége Mazarin, et ne se distingua pas moins dans cette nouvelle carrière. Lacaille entreprit la vérification des catalogues d'étoiles, et, après avoir décrit notre ciel avec une exactitude admirable, il alla en 1750 au cap de Bonne-Espérance pour observer le ciel austral. De retour en France, il rédigea ses observations, et se livra à de nouveaux travaux avec une ardeur qui finit par abréger sa vie. Il mourut à Paris en 1762. On a de lui des *Leçons de mathématiques*, 1741: — *de mécanique*, 1743; — *d'astronomie*, 1746; des *Éléments d'optique*, 1750; *Astronomiæ fundamenta*, 1757; des *Tables solaires*, 1758; des *Éphémérides* depuis 1745; *Cœlum australe*, 1763, publié après sa mort par Maraldi. Ses ouvrages élémentaires ont été fréquemment réimprimés. Toutes ses observations se font remarquer par une telle précision que les recherches postérieures n'ont fait que les vérifier.

LACALPRENÈDE (Gautier DE COSTES DE), écrivain du XVII[e] siècle, né près de Sarlat vers 1610, mort en 1663. Il servit pendant sa jeunesse, puis fut fait gentilhomme de la chambre du roi. Il a composé des romans et des tragédies. Ses romans ont eu beaucoup de vogue, mais sont oubliés aujourd'hui. Il n'est guère connu que par quelques allusions de Boileau et par l'engouement qu'eut pour lui madame de Sévigné. Ses principaux romans sont: *Cassandre*, 1642, 10 vol. in-8, et *Cléopâtre*, 1648, 12 vol.; ils ne manquent pas d'intérêt, mais ils sont d'une longueur excessive et d'une afféterie ridicule. Ses tragédies sont bien inférieures à ses romans.

LACÉDÉMON, fils de Jupiter et de Taygète, fut le 4[e] roi de Sparte, qui prit de lui le nom de Lacédémone. Les Lacédémoniens lui attribuaient la gloire d'avoir introduit dans la Grèce le culte des Grâces. On le place dans le XVI[e] siècle av. J.-C.

LACÉDÉMONE, ville de la Grèce ancienne (Péloponèse), la même que Sparte. *Voy.* SPARTE.

LACEDOGNA, l'ancienne *Aquilonia*, ville du royaume de Naples (Principauté Ultérieure), à 24 kil. N. E. de Sant'-Angelo-dei-Lombardi; 500 hab. Évêché. Elle était jadis plus considérable.

LACÉPÈDE (Étienne DE LAVILLE, comte de), né en 1756 à Agen, d'une famille noble, mort à Paris en 1825, s'appliqua de bonne heure aux sciences naturelles, et se fit connaître avantageusement de Buffon dès l'âge de 18 ans, en lui adressant d'intéressants mémoires. Étant venu à Paris en 1776, il trouva un protecteur dans ce savant, qui le fit nommer sous-démonstrateur au Jardin du Roi, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle*, et lui laissa en mourant son héritage scientifique. Lacépède adopta les principes de la révolution, fut député par les électeurs d'Agen à l'Assemblée Constituante; fut, depuis, membre du Conseil des Cinq-Cents, sénateur, et devint en 1803 grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. Il se montra en toute occasion dévoué aux volontés de l'empereur Napoléon. Exclu de la Chambre des Pairs à la restauration il y fut rappelé en 1819. Il avait été nommé en 1793 professeur d'erpétologie au Muséum, et était membre de l'Institut depuis sa fondation. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des serpents*, in-4, 1788-89: — *des Poissons*, 5 vol. in-4, 1789-1803; — *des Cétacés*, in-4, 1804. Ces trois ouvrages forment la suite de Buffon, et complètent dignement l'*Histoire naturelle;* on leur reproche cependant de manquer de rigueur scientifique. On les a réimprimés en 1826 et années suivantes avec des additions précieuses. Lacépède était aussi un musicien distingué; il avait été l'élève de Gossec; il composa lui-même quelques écrits sur la musique. Enfin il a laissé une volumineuse *Histoire de l'Europe* (Paris, 1826, 18 vol. in-8), des *Romans*, des *Mémoires;* mais ces divers ouvrages sont éclipsés par ses traités d'histoire naturelle. Le libraire Furne a publié une édition compacte de l'*Histoire naturelle* de Lacépède, Paris, 1839, 2 vol. in-8.

LA CERDA (Ferdinand, dit DE), infant de Castille, né en 1254, était fils aîné d'Alphonse X, roi de Castille et de Léon, et mourut avant son père en 1275, mais laissant des enfants qui furent frustrés du trône par leur oncle Sanche (roi sous le nom de Sanche IV). — Alphonse de La Cerda, dit *le Déshérité*, fils du précédent, fit de vains efforts pour recouvrer le trône de Castille; il se retira en France (1303), où Charles-le-Bel lui donna la baronnie de Lunel; il y mourut en 1327. — Il eut pour fils Louis et Charles d'Espagne, dont le premier fut amiral, et le second connétable de France (*Voy.* ESPAGNE et LOUIS), et Jean d'Espagne, qui fut tué en 1357 par l'ordre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille. — Les autres descendants de Ferdinand portèrent le titre de seigneurs de Vittoria, et s'éteignirent au XV[e] siècle.

LA CERDA (J.-L. DE), jésuite espagnol, né à Tolède en 1560, mort en 1643, professa pendant plus de 50 ans dans sa patrie la logique, la théologie, la rhétorique et la poésie. On a de lui un *Commentaire sur Virgile*, qui est le plus étendu que l'on connaisse, 3 vol. in-fol., Madrid et Lyon, 1608-17; une édition de *Tertullien* avec des notes, Paris, 1624-30; une grammaire latine en 5 livres (*De Institutione grammatica*, 1613, qui pendant longtemps fut suivie exclusivement en Espagne); et des écrits théologiques. — Plusieurs autres écrivains espagnols ont porté le même nom. Le plus connu est Melchior de La Cerda, mort en 1615, qui professa pendant 30 ans à Séville et à Cordoue, et publia: *Apparatus latini sermonis per topographiam, chronographiam, prosographiam*, etc., Séville, 1598, in-4.

LA CERDA (dona Bernarda), dame portugaise, née à Porto en 1595, morte en 1644, était mariée à Fern. Correa de Souza. Elle se distingua par son talent pour la poésie, et fut appelée par Philippe III à la cour d'Espagne, où elle enseigna les lettres latines aux infants. On a d'elle: *España libertada*, en vers castillans (Lisbonne, 1618), des comédies et des poésies diverses.

LACETANI, peuple d'Hispanie. *Voy.* IACCETANI.

LACHABEAUSSIÈRE (POISSON DE), auteur dramatique, né en 1752 à Paris, mort en 1820, servit quelque temps dans l'armée, fut nommé en 1798 administrateur de l'Opéra, se vit au bout de peu de temps accusé de dilapidation, et réussit à se faire absoudre. On a de lui: *l'Intrigante*, 1776, comédie en 5 actes et en vers; *Gulistan*, opéra; une foule de petites pièces, de poésies diverses publiées dans les journaux du temps, et des imitations d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, etc., en vers français, 1803.

LACHAISE (François D'AIX, dit *le Père*), jésuite, né en 1624 au château d'Aix en Forez, mort en 1709: professa longtemps la philosophie à Lyon, et devint provincial de son ordre. En 1675, Louis XIV

le choisit pour son confesseur, et il occupa ce poste jusqu'à sa mort, pendant 34 ans. Le P. Lachaise se trouva mêlé à toutes les intrigues de cour. Placé entre madame de Montespan et madame de Maintenon, il prit parti pour cette dernière et favorisa son mariage avec Louis XIV. Dans les querelles religieuses, il eut part à la révocation de l'édit de Nantes (1685), aux débats sur le quiétisme et à la condamnation de Fénelon, aux persécutions exercées contre les Jansénistes, et fut en toute occasion dévoué aux intérêts de son ordre. C'était un homme souple, adroit, insinuant, qui savait selon le besoin alarmer ou calmer la conscience du roi. Toutefois on lui accorde un caractère doux et obligeant. Le P. Lachaise a laissé quelques écrits, notamment un *Cours de philosophie* en latin, Lyon, 1661. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions. — Louis XIV avait fait bâtir pour son confesseur, à l'E. de Paris, une belle maison de campagne qui fut nommée *Mont-Louis;* l'enclos qui l'entourait a depuis été converti en un cimetière, qui porte encore aujourd'hui le nom du Père-Lachaise.

LACHALOTAIS (Louis-Réné DE CARADEUC DE), procureur-général au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1701, fut un des plus ardents adversaires des Jésuites, les poursuivit devant le parlement de Bretagne, et publia dès 1761 un *Compte rendu des constitutions des Jésuites*, qui leur porta un coup mortel. Il se fit par là des ennemis acharnés. Peu après la suppression de l'ordre (1764), le parlement et les états de Bretagne firent une vive opposition à quelques édits bursaux qui attentaient aux franchises de la province. On accusa Lachalotais d'être l'instigateur de cette opposition, et on lui imputa des faits controuvés; il fut en conséquence arrêté avec son fils, magistrat comme lui, et enfermé à la citadelle de Saint-Malo (1765). Après une longue détention, qui excita une fermentation générale, il fut exilé à Saintes et ne put retourner à Rennes qu'au bout de 10 ans, à l'avénement de Louis XVI (1775). Il reprit ses fonctions au parlement de Rennes, et mourut dans cette ville en 1785. On a de lui, outre les *Constitutions des Jésuites*, un *Essai d'éducation nationale*, 1763, et des *Mémoires* justificatifs, qu'il publia pendant sa détention, 1767, 3 vol. in-4. Ils sont écrits avec éloquence et offrent un vif intérêt.

LACHAMBRE (Martin CUREAU DE), médecin de Louis XIV, né au Mans en 1594, mort à Paris en 1669, avait une telle réputation comme physionomiste que Louis XIV le consultait sur ses choix. On a de lui *l'Art de connaître les hommes*, 1653; les *Caractères des passions*, 5 vol., 1640-62, ouvrage estimé (l'auteur y a inséré une *Dissertation sur les animaux*); *Système de l'âme*, 1664, qui fut attaqué par Petit, et divers écrits sur des questions de physique ou de physiologie. On trouve dans ses ouvrages une grande crédulité : il ajoutait foi aux rêveries de la chiromancie, de l'astrologie, etc. — Un autre de Lachambre, docteur de Sorbonne, né en 1698, mort en 1753, a écrit sur la théologie et a laissé un *Abrégé de philosophie*, 1764 (posthume).

LACHAPELLE (J. DE), auteur dramatique, né à Bourges en 1655, mort à Paris en 1723, était secrétaire du prince de Conti, et fut chargé par Louis XIV d'une mission en Suisse. Il fit représenter plusieurs tragédies, *Zaïde*, *Cléopâtre*, *Téléphonte*, *Ajax*, qui eurent dans le temps quelque succès, grâce au talent de l'acteur Baron, et composa divers romans, entre autres *les Amours de Catulle*, 1680; *les Amours de Tibulle*, 1723; il inséra dans ces deux romans quelques mauvaises traductions de Catulle et de Tibulle. Il remplaça Furetière à l'Académie Française.

LACHAPELLE (BOISBELEAU DE), ministre protestant, né en 1676 à Ozillac près de Jonzac en Saintonge, mort en 1746, passa sa jeunesse en Angleterre, et devint en 1725 pasteur de l'église wallone à La Haye Il est un des rédacteurs de la *Bibliothèque anglaise* ou *Journal littéraire de la Grande-Bretagne*, Amsterdam, 1729 et années suivantes, 15 vol. in-12; et de la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, ibid., 1728-53, 52 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais le *Babillard* de Steele, etc.

LACHAPELLE (madame), sage-femme, née à Paris en 1769, morte en 1821, était fille de la sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu. Elle fut dès 1797 placée à la tête de la *Maison d'accouchement* (hospice de la *Maternité*), fit des cours publics qui firent faire des progrès à son art, et forma par ses leçons un grand nombre d'élèves distinguées. On a d'elle *Pratique des accouchements*, 3 vol. in-8, 1821-25, publiée par son neveu, le docteur Dugès.

LA CHATRE. *Voy.* CHATRE (LA).

LA CHAUSSÉE (P.-Cl. NIVELLE DE), auteur dramatique, né à Paris en 1692, mort en 1754, était neveu d'un fermier-général, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se consacrer aux lettres. Il se fit connaître en 1732 par une *Épître à Clio*, dans laquelle il combattait Lamotte, qui voulait bannir la versification de la tragédie, et il ne commença à travailler pour le théâtre qu'à 40 ans. Il y introduisit un genre nouveau, le drame ou comédie larmoyante, et eut en ce genre un grand succès. Ses principales pièces, toutes en vers, sont : *la Fausse antipathie; le Préjugé à la mode; l'École des amis; l'École des mères; Mélanide; la Gouvernante; Amour pour amour.* On a aussi de lui des *Contes* assez libres, dans le *Recueil* dit *de ces Messieurs* (avec Caylus, Duclos, et autres, 1745). Ses œuvres forment 5 vol. in-12, 1762. La Chaussée est, selon Voltaire, un des premiers après ceux qui ont du génie.

LA CHAUX DE FOND, ville de Suisse. *Voy.* CHAUX DE FOND (LA).

LACHÉSIS, une des trois Parques, tenait le fuseau et filait la vie des hommes.

LACHESNAYE (NICOLE DE), écrivain, né vers la fin du XV[e] siècle, vivait sous Louis XII. On a de lui un ouvrage fort rare : *la Nef de Santé, avec le gouvernement du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diète et sobriété*, et *Traité des passions de l'âme qui sont contraires à la santé*, Paris, in-4, sans date; réimprimé en 1507 et 1511.

LACHESNAYE-DESBOIS (AUBERT DE), littérateur, né dans le Maine en 1699, mort à Paris en 1784, dans un hospice de vieillards. Il était d'abord capucin; puis il quitta le cloître, se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et fit pour ces deux journalistes des articles littéraires. On a aussi de lui un grand nombre de *Dictionnaires* et de *Lettres*, ouvrages en général médiocres; *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751; *Dictionnaire militaire*, 1758; — *domestique*, 1762; — *des mœurs et coutumes des Français*, 1767; — *de la Noblesse*, 1770, etc.

LACHMI ou LAKCHMI, déesse indienne, l'épouse préférée de Vichnou, naquit des flots d'un océan lacté. C'est la déesse de l'abondance. Le manglier et le lotos lui sont consacrés. On la représente ordinairement les mamelles chargées de lait, tenant une fleur de lotos ou versant les richesses sur la terre.

LACINIUM PROM., auj. le *cap Colonne*, à la pointe orientale du Bruttium.

LACINIUS, brigand redoutable, ravageait les côtes de la Grande-Grèce, et voulut dérober les bœufs d'Hercule, qui revenait d'Espagne, vainqueur de Géryon. Ce héros le tua, et, en mémoire de sa victoire, bâtit un temple à Junon sous le nom de Lacinienne dans le golfe de Tarente près du cap appelé de là *Lacinium*, auj. *cap Colonne*.

LACKNAU, ville de l'Inde. *Voy.* LUKNOW.

LACLOS (P.-Ambr. CHODERLOS DE), officier d'ar-

tillerie et secrétaire du duc d'Orléans, né à Amiens en 1741, s'était rendu célèbre avant la révolution par un roman plein d'intérêt, mais immoral, *les Liaisons dangereuses*, 1784, 2 vol. in-8. A l'époque de la révolution, il fut un des affidés et des agents les plus actifs du duc d'Orléans, rédigea le *Journal des amis de la Constitution*, fit avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, et fut nommé en 1792 général de brigade. Il fut jeté en prison à la mort de son protecteur, mais fut rendu à la liberté au 9 thermidor. Il servait avec distinction à l'armée d'Italie, comme général d'artillerie, lorsqu'il mourut à Tarente en 1803. Outre *les Liaisons dangereuses*, Laclos a laissé des *Poésies fugitives* pleines de grâce. On lui doit aussi d'utiles expériences sur de nouveaux projectiles.

LACOBRIGA, ville d'Hispanie (Lusitanie), dans le *Cuneus*. On voit auj. ses ruines près de *Lagos*.

LACOMBE (François), d'Avignon, littérateur, né en 1733, mort vers 1795 à Montpellier, où il était commissaire de police, a traduit de l'anglais plusieurs bons ouvrages, tels que : *Lettres d'Orrery sur Swift*, 1753; *Lettres de Shaftesbury sur l'Enthousiasme*, 1762; a publié des *Lettres choisies de la reine Christine*, 1759, auxquelles il a donné pour suite des *Lettres secrètes de Christine*, 1762, ouvrage controuvé, dont il est le seul véritable auteur.

LACOMBE (J.), de Paris, laborieux compilateur, né en 1724, mort en 1801, fut avocat, puis libraire. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, 1757; — *de l'Histoire du Nord*, 1762; — *de l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759; *Précis de l'art dramatique*, 1808, en société avec Champfort; *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, 1752. Il a fourni à l'*Encyclopédie méthodique* les *Dictionnaires des Arts et Métiers*, — *des Chasses*, — *de l'Art oratoire*, — *des Amusements des Sciences*; et a longtemps travaillé au *Mercure*.

LACOMBE DE PREZEL (Honoré), frère du précédent, avocat, né à Paris en 1725, a donné, entre autres ouvrages, *Dictionnaire d'Anecdotes*, 1756 ; — *d'Iconologie*, 1756; — *de Jurisprudence*, 1763 ; et des *Portraits historiques*, 1768.

LA CONDAMINE (Ch.-Marie DE), voyageur, né à Paris en 1701, mort en 1774. Poussé par une infatigable curiosité, il cultiva toutes les sciences et parcourut presque toutes les parties du monde. Il fut choisi en 1736 avec Bouguer pour aller à l'équateur afin de déterminer la grandeur et la figure de la terre; il parcourut dans ce voyage presque toute l'Amérique du Sud, et ne revint qu'au bout de dix ans, après des fatigues inouïes. Il publia à son retour : 1° *Relation d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745; 2° *La figure de la terre déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749; 3° *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, 1751. On a de lui plusieurs autres ouvrages dont quelques-uns en anglais et en espagnol. Il a beaucoup écrit sur l'inoculation, et a puissamment contribué à la propager. La Condamine fut de l'Académie des Sciences, de l'Acad. Française, de la Société roy. de Londres, etc.

LACONIE, *Laconia*, pays du Péloponèse, à l'angle S. E., était borné à l'E. et au S. par la mer, au N. par l'Arcadie, à l'O. par la Messénie. Ch.-l., Sparte. Il se divisait en 4 territoires : 1° celui de Sparte ou *District politique*, le long de l'Eurotas au N., et au S. de la ville de Sparte; 2° l'*Egiale*, le long de la côte E.; 3° le *Nome d'Amycles*, à l'O. et près du District politique; 4° au S. les *Périèces* (*Périoicoi*), qui au reste s'étendaient dans la Messénie. La Laconie était très montueuse, très peu fertile et très pauvre; elle était arrosée par l'Eurotas. — Dans le nouvel état de Grèce le nom de Laconie a été donné : 1° à l'un des dix nomes en lesquels la Grèce fut d'abord partagée en 1833; il était formé des cantons de Misitra, Monembasia et Maïna, et avait pour ch.-l. Misitra; 2° en 1836 à l'un des 24 gouvernements qui partagent aujourd'hui l'état de Grèce. Ce gouvernement, formé du canton de Maïna seulement, a pour ch.-l. Ariopolis. —Le nom de Laconie fut aussi donné au New-Hampshire par les premiers navigateurs qui le visitèrent, à cause de son aspect aride et peu fertile.

LACONS (ÉLEUTHÉRO-). *Voy.* ÉLEUTHÉRO-LACONS.

LACOUR (dom Didier DE), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né en 1550 près de Verdun, mort en 1623, entra jeune dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun, fut nommé en 1600 prieur de cette abbaye et y introduisit la réforme malgré mille obstacles. Il devint ainsi le fondateur des célèbres congrégations des Bénédictins de Saint-Vannes et de Saint-Maur.

LACRETELLE (P.-L.), dit *Lacretelle aîné*, né à Metz en 1751, mort en 1824, était avocat au parlement lors de la révolution : il en embrassa les doctrines avec modération, siégea à l'Assemblée législative, puis au Corps législatif. Contraire par principes à l'Empire et à la Restauration, il resta sans emploi sous ces deux gouvernements et écrivit dans les journaux de l'opposition, notamment dans *la Minerve*. Il remplaça La Harpe à l'Académie française. On a donné en 1823 et années suivantes une édition complète de ses œuvres qui se divisent en *éloquence*, *philosophie*, *théâtre*, *portraits*, etc. Lacretelle a été longtemps un des rédacteurs du *Mercure*, et a mis en ordre la *Logique*, la *Métaphysique* et la *Morale* dans l'*Encyclopédie méthodique*. — Il ne faut pas le confondre avec Ch.-Jos. Lacretelle, son frère, professeur et historien distingué, que l'on connaît sous le nom de *Lacretelle jeune*.

LACROIX (L.-Ant. NICOLLE DE), géographe, né à Paris en 1704, mort en 1760, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra à l'enseignement de la géographie. On a de lui une *Géographie moderne*, 1747, qui a été fréquemment réimprimée et qui est restée longtemps classique. — Il ne faut pas le confondre avec un autre de Lacroix, maître de langues et de géographie à Lyon, mort vers 1715, qui a composé une *Géographie universelle*, 1690, des ouvrages élémentaires, une *Morale*, 1675, une *Poétique*, 1675, 1694.

LACROIX DU MAINE (Fr. GRUDÉ DE), en latin *Crucimanus*, bibliographe, né au Mans en 1552, est auteur d'une *Bibliothèque française*, Paris, 1584, in-fol., qui contient le catalogue de tous les auteurs qui avaient écrit en français jusqu'à cette époque. Il se proposait de composer sur le même plan un catalogue des ouvrages écrits dans toutes les autres langues; mais il périt à 40 ans, assassiné par des fanatiques qui le soupçonnaient d'attachement à la réforme. La *Bibliothèque française* de Lacroix du Maine a été réimprimée avec le *Dictionnaire* de Duverdier, par Rigoley de Juvigny, 1772, 6 vol. in-4.

LACROZE (Matth. VEYSSIÈRES DE), orientaliste, né en 1661 à Nantes, mort en 1739, passa jeune en Amérique dans le dessein de se livrer au commerce; de retour à Nantes, il étudia la médecine; bientôt dégoûté de ce nouvel état, il prit l'habit de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur, en 1682. Son caractère indépendant l'empêchant de se plaire dans un cloître, il s'en échappa, se réfugia à Bâle, y embrassa la religion réformée, passa à Berlin, où il devint bibliothécaire du roi de Prusse, précepteur de la princesse royale (depuis margravine de Bayreuth), enfin professeur de philosophie au collége français de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum*, Rotterdam, 1708; *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724; *Histoire du chris-*

tianisme d'Ethiopie et d'Arménie, La Haye, 1739; *Lexicon Ægyptiaco-Latinum, ex veteribus illius linguæ monumentis*, Oxford, 1775, in-4. Ce savant a en outre laissé en manuscrit des *Dictionnaires arménien, slave, syriaque*, etc.

LACRUZ (J. DE), peintre espagnol, né en 1545, mort en 1610, était peintre de Philippe II et fut chargé par ce prince de décorer de peintures les plafonds de l'Escurial. Il excella dans le portrait : on estime ses portraits de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III.

LACRUZ (Juana-Inès DE), religieuse et poëte espagnole, née en 1614 à Mexico en Amérique, morte en 1695, s'enferma dans un couvent de Mexico par suite d'un amour malheureux, et y partagea son temps entre les exercices de piété et la poésie. Elle a composé de nombreuses poésies, les unes sacrées, les autres profanes, publiées pour la première fois en 1670. Après avoir pris pour modèles les classiques Garcilasso et Boscan, elle se laissa égarer par l'exemple de Gongora et sacrifia au mauvais goût.

LACRUZ Y CANO (Ramon DE), poëte dramatique, né en 1728 à Madrid, mort en 1795. Après avoir été avocat, secrétaire, professeur, il se fit auteur et se consacra tout entier au théâtre. Il y fit représenter un grand nombre de petites pièces en un acte dites *saynètes*, qui eurent beaucoup de succès. Son *Théâtre* a été publié en 1788, 10 vol. in-8.

LACTANCE, *Lactantius*, écrivain chrétien, né, à ce qu'on croit, en Afrique, au milieu du IIIe siècle, étudia à Sicca en Numidie où il eut pour maître Arnobe; fut choisi vers 290 par Dioclétien pour enseigner les lettres à Nicomédie; embrassa le christianisme vers 300 et se voua tout entier à la défense de sa nouvelle religion. Constantin l'appela vers 318 dans les Gaules et lui confia l'éducation de son fils Crispus. On croit qu'il mourut à Trèves en 325. Lactance a laissé plusieurs ouvrages, tous en latin : le plus célèbre est son traité des *Institutions divines*, en 7 livres, où il combat le polythéisme et la philosophie païenne, pour élever le christianisme sur leurs ruines. Ses autres ouvrages traitent de l'*Œuvre de Dieu*, de la *Colère de Dieu*; on lui attribue aussi un traité de la *Mort des persécuteurs*, découvert seulement au XVIIe siècle. Son style élégant l'a fait surnommer à juste titre par saint Jérôme *le Cicéron chrétien*. Son christianisme passe pour être peu orthodoxe. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Rome, 1654-1659, 14 vol. in-8. Les *Institutions divines* ont été traduites en français par Famé, 1542, et la *Mort des Persécuteurs* par Maucroix, 1680, et Basnage, 1687. Pfaff a retrouvé en 1712, à la bibliothèque de Turin, d'importants fragments des *Institutions divines*.

LAC-TCHOU, pays tributaire de l'An-nam, au N. O., entre le Tonquin à l'E., la Chine au N., le Laos au S., et l'empire Birman à l'O. Grand commerce de coton et de buffles. Il est peu connu : nul Européen ne l'a encore visité.

LACTORA, auj. *Lectoure*, ville de la Novempopulanie, ch.-l. des *Lactorates*.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE. *Voy.* SAINTE-PALAYE

LACYDES, philosophe académicien, natif de Cyrène, florissait vers l'an 241 av. J.-C. et mourut en 215. Il fut disciple d'Arcésilas, dont il poussa les doctrines sceptiques à l'excès, et il lui succéda dans la direction de la deuxième Académie.

LADAK. *Voy.* LÉÏ et THIBET (PETIT-).

LADIGNAC, ville de France (Haute-Vienne), à 10 kil. de St-Yrieix ; 2,900 hab. Hauts-fourneaux.

LADIK, LADIKIEH. *Voy.* LATAKIEH.

LADISLAS, nom de plusieurs rois de Hongrie. Ladislas I succéda en 1077 à son frère Geysa, rendit tributaires les Bulgares et les Serviens, réunit à ses états la Dalmatie et la Croatie, fonda la ville de Grand-Varadin, et mourut en 1095, à l'âge de 54 ans, lorsqu'il se préparait à aller combattre les infidèles en Palestine. Pieux et juste, il fut mis au rang des saints par Célestin III en 1198 ; on l'honore le 27 juin. — Ladislas II et Ladislas III ne régnèrent qu'un instant (1161-62 et 1204-05); ils n'ont rien fait de remarquable. — Ladislas IV, fils d'Etienne, lui succéda en 1272. Il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Ottokar, roi de Bohême, et fut néanmoins abandonné par ce prince lorsqu'il eut à se défendre lui-même contre les agressions des Cumans et des Tartares. Fait prisonnier dans un combat contre les premiers en 1290, il fut égorgé quelques mois après, laissant à André III, son successeur, un roy. pauvre et mutilé.— Ladislas V *bis*, fils de Jagellon, roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, à l'exclusion du fils d'Albert (Ladislas V); il régnait déjà lui-même en Pologne depuis six ans sous le nom de *Wladislas*. Il fut presque aussitôt attaqué par les Turcs, et, après quelques avantages dus au génie de son général, le célèbre Jean Huniade, il fut défait et tué dans une grande bataille près de Varna en 1444. Huniade gouverna la Hongrie après lui. — Ladislas V était fils d'Albert d'Autriche et son légitime héritier ; mais son jeune âge l'avait écarté du trône et lui avait fait préférer Ladislas V *bis*. Il s'était réfugié en Autriche, auprès de l'empereur Frédéric III, son tuteur. En 1453, Ladislas V fut rappelé par les Hongrois, et repoussa les Turcs par le bras de Jean Huniade. Cependant à peine ce héros était-il mort, que Ladislas, jaloux de sa renommée, fit périr son fils aîné. Cette exécution le rendit si odieux à ses sujets qu'il fut contraint de quitter la Hongrie ; il alla mourir à Prague (1458) à l'âge de 19 ans. Il eut pour successeur Matthias Corvin, 2e fils de Jean Huniade. — Ladislas VI ou Wladislas II, fils de Casimir IV, roi de Pologne, fut roi de Bohême (1471), puis roi de Hongrie (1490) après Mathias Corvin, malgré l'opposition du roi de Pologne, Jean-Albert, son frère. Il confia la défense de ses frontières à Etienne Zapoly, digne successeur de Huniade, et ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux ; il mourut en 1516.

N. B. Les chronologistes ne sont pas d'accord sur le nombre des Ladislas. Quelques-uns excluent les rois de Pologne qui ont régné sur la Hongrie.

LADISLAS OU LANCELOT, roi de Naples, né en 1376, succéda en 1386 à son père Charles III de Duras, sous la régence de sa mère Marguerite. Il eut à défendre sa couronne contre Louis II d'Anjou, qui avait des droits sur Naples par son père Louis I d'Anjou ; et ce ne fut qu'en 1399 qu'il se vit seul maître du royaume. Peu après il voulut s'emparer de toute l'Italie, et même enlever la couronne impériale à Wenceslas et à Robert qui se la disputaient. En 1408 il prit Rome et les villes voisines ; mais il échoua en Toscane, et fut vaincu en 1411 à Roca-Secca par Louis II. Cependant il s'était relevé de sa défaite et il menaçait encore l'Italie, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, des suites d'une vie débauchée. Jeanne II, sa sœur, lui succéda.

LADISLAS, rois de Pologne, de Bohême. *Voy.* VLADISLAS.

LADJYN (Melik-Al-Mansour-Housam-Eddyn), sultan d'Egypte, était un esclave allemand auquel le sultan Kélaoun fit abjurer le christianisme, et qu'il nomma gouverneur du château de Damas. Ladjyn se révolta contre Kélaoun et se fit proclamer sultan; mais Kalil-Aschraf, fils et successeur de Kélaoun, fit déposer Ladjyn, et le condamna à mort (1290). Le cordon ayant cassé dans les mains de l'exécuteur, le sultan lui fit grâce ; cependant Ladjyn ne craignit pas d'assassiner celui auquel il devait la vie. Forcé de s'expatrier à la suite de ce meur-

tre, il reparut pendant la minorité de Naser-Mohammed, renversa le régent Ketboga et se mit à sa place en 1296. Il régna pendant trois ans, après lesquels il fut assassiné par les émirs révoltés (1299).

LADMIRAL (Henri), né à Anzelot (Puy-de-Dôme), de parents pauvres, forma en 1794 le projet de délivrer la France de ses tyrans. Il tira sur Collot d'Herbois; mais, ayant manqué son coup, il fut arrêté, et mis à mort avec 52 personnes que l'on prétendit être ses complices.

LADOGA, lac de la Russie d'Europe, entre les gouvernements de St-Pétersbourg, d'Olonetz et le grand-duché de Finlande : 205 kil. sur 140 (c'est le plus grand de l'Europe). Tempêtes fréquentes, navigation périlleuse. Beaucoup de poisson. Il communique avec le lac Ilmen, le lac Onéga, et la mer Baltique, par la Volkhova, le Svir, et la Néva. — Deux villes du gouvernement de St-Pétersbourg : l'une dite *Nouveau-Ladoga*, à 105 kil. E. de St-Pétersbourg; 1,200 hab.; fondée en 1704; — l'autre, dite *Vieux-Ladoga*, à 11 kil. S. de la précédente; 50 maisons. Ce fut le premier séjour de Rurik. Elle était jadis beaucoup plus grande.

LADON, rivière du Péloponèse, affluent de l'Alphée, dans lequel il se jette un peu au-dessous d'Hérée (frontières de l'Arcadie et de la Triphylie). — Dans la Fable, le fleuve Ladon est regardé comme le père de Daphné et de Syrinx. Ce fut des roseaux de ce fleuve que Pan se servit pour faire sa flûte à sept tuyaux.

L'ADVENTUREUX (Robert DE LA MARK, seigneur de Fleuranges, dit). *Voy.* MARK (LA).

LADVOCAT (J.-B.), compilateur, né en 1709 à Vaucouleurs, mort à Paris en 1765, fut d'abord curé à Domrémy, puis professeur d'hébreu et bibliothécaire à la Sorbonne. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire géographique* très répandu, et connu sous le nom de *Vosgien* (nom que prit l'auteur parce qu'il était né près des Vosges), publié à Paris, 1747, in-8; d'un *Dictionnaire historique des grands hommes*, 1752, souvent réimprimé avec suppléments, notamment en 1821-1824, 5 vol. in-8; d'une *Grammaire hébraïque* estimée, 1755. Les compilations de Ladvocat, faites à la hâte, offrent beaucoup d'erreurs.

LÆLIUS NEPOS (C.), Romain célèbre par ses vertus et par son amitié pour Scipion l'Africain, accompagna Scipion en Espagne et en Afrique, eut la plus grande part à ses succès, prit Carthagène, battit Syphax et le fit prisonnier. Il fut élevé au consulat l'an 190 av. J.-C. Il admit Polybe dans son amitié et lui fournit d'utiles renseignements pour son histoire. — Lælius Népos (C.), fils du précédent, fut lié étroitement avec le second Africain comme son père l'était avec le premier. Il l'accompagna au siége de Carthage, fut à son retour chargé de faire la guerre en Lusitanie où il obtint quelques avantages sur Viriathe, et fut nommé consul l'an 140 av. J.-C. Ami des lettres, il cultiva Pacuvius et Térence. Cicéron a donné le nom de *Lælius* à son dialogue sur l'*Amitié*.

LAENNEC (R.-T.-H.), médecin, né en 1781 à Quimper, mort en 1826, médecin en chef de l'hôpital Necker (1816), professeur au Collége de France, a fait plusieurs découvertes en anatomie, et s'est occupé avec le plus grand succès des maladies de poitrine. Il est surtout connu par son *Traité de l'Auscultation médiate* ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, 2 vol. in-8 : il y développe ses expériences sur l'emploi du *stéthoscope*, instrument qu'il avait inventé pour explorer l'état de la poitrine.

LÆNSBERG (Matthieu), auteur du fameux *Almanach de Liége*, accompagné de pronostications et de prophéties pour tous les mois de l'année. On croit qu'il était chanoine de Saint-Barthélemi à Liége, et qu'il vivait vers 1600; mais on ne sait rien de certain sur ce personnage : on ne sait même si c'est un nom réel ou supposé. Quoi qu'il en soit, l'almanach qui porte le nom de *Matthieu Lænsberg* paraît avoir été publié pour la première fois vers 1636.

LAERTE, roi d'Ithaque et époux d'Anticlée, passe pour père d'Ulysse. Cependant Anticlée avait, dit-on, cédé aux vœux de Sisyphe peu avant son mariage, et c'est de ce commerce illégitime que serait né Ulysse. Laërte éleva néanmoins Ulysse comme son fils et lui laissa le trône.

LAERTE (DIOGÈNE). *Voy.* DIOGÈNE.

LÆTUS (Q. Ælius), préfet du prétoire sous le règne de Commode, fit emprisonner et étrangler cet empereur, qui avait résolu sa mort, et lui donna pour successeur Pertinax, qu'il fit massacrer au bout de trois mois de règne. Il fut lui-même tué quelque temps après (193 de J.-C.), par ordre de Didius Julianus qui venait d'être proclamé empereur.

LÆVINUS (P.-Valerius), consul l'an 280 av. J.-C., fit la guerre à Pyrrhus et aux Tarentins. Il fut vaincu à Héraclée, parce que ses troupes furent effrayées par les éléphants de Pyrrhus; mais il répara bientôt cet échec et força le roi d'Épire à demander la paix. — Un autre Lævinus, M. Valerius, consul en 212, commença la guerre de Macédoine, et battit Philippe, roi de ce pays, à Apollonie; renommé consul en 210, il acheva de soumettre la Sicile.

LA FARE (Ch.-Aug., marquis de), poëte et militaire, né en 1624 à Valgorge (Vivarais), mort en 1712, servit avec la plus grande distinction, d'abord contre les Turcs dans l'armée autrichienne (1664), puis en Hollande sous Louis XIV (1672): mais il n'est connu aujourd'hui que par ses poésies. Ami de l'épicurien Chaulieu, il s'exerça avec bonheur dans le même genre que lui; on trouve dans ses vers faciles et quelquefois négligés une aimable gaîté et une douce insouciance. La Fare aima madame de Caylus et madame de La Sablière, et leur adressa la plus grande partie de ses poésies. Ses œuvres poétiques sont jointes à celles de Chaulieu dans l'édition de Saint-Marc, 1757. Il a aussi écrit des *Mémoires sur Louis XIV*, 1716, in-8. — Il a laissé un fils qui est devenu maréchal de France.

LA FARE (Henri, cardinal DE), de la même famille que le précédent, né en 1752, à Luçon, mort en 1829, était évêque de Nancy en 1789; député par le clergé aux États-Généraux, il s'opposa dans l'Assemblée Constituante à la vente des biens du clergé, et combattit toutes les innovations. Il émigra en 1791, résida en Autriche, où il fut pendant 20 ans chargé de la correspondance des Bourbons, rentra en France avec eux en 1814, devint aumônier de la duchesse d'Angoulême, puis archevêque de Sens (1821), et cardinal (1823).

LAFAYE (Antoine DE, en latin *Fayus*, ministre protestant, né au XVI[e] siècle à Châteaudun, mort vers 1618, fut l'ami de Théodore de Bèze, qu'il accompagna au colloque de Montbéliard en 1589, professa la philosophie et la théologie à Genève. On a de lui une traduction de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, Genève, 1560; de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, Paris, 1582; *Geneva liberata*, etc., Genève, 1603; *De vita et obitu Bezæ*, 1606.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER DE), maréchal de France sous Charles VII, s'attacha au dauphin pendant la démence de Charles VI, et fut nommé par lui maréchal en 1418. Il battit les Anglais à Baugé (1422), contribua à délivrer Orléans, et prit une grande part à l'expulsion des ennemis de la France. Il mourut en 1464.

LA FAYETTE (mademoiselle Louise MOTIER DE), femme célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une vive passion, mais mademoiselle de La Fayette sut résister à la séduction et alla, en 1637, s'enfermer dans un cloître

où elle prit le nom de sœur *Angélique*. Elle mourut en 1665. Madame de Genlis a fait un roman intitulé : *Mademoiselle de La Fayette*, 1812.

LA FAYETTE (madame DE), née DE LA VERGNE, femme célèbre par l'amabilité de son caractère, l'enjouement de son esprit et par l'amitié qui l'unit au duc de La Rochefoucauld, née en 1632, morte en 1693, avait épousé le comte de La Fayette (de la même famille que les précédents). Elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans qui ont eu la plus grande vogue; les meilleurs sont : *Zaïde*; *la Princesse de Clèves*; *la Comtesse de Tende*; *la Comtesse de Montpensier*; on lui doit aussi une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8. Ses œuvres, précédées d'une notice par M. Auger, ont été imprimées avec celles de mesdames de Tencin et de Fontaines, Paris, 1814, 5 vol. in-8. Elle réunissait chez elle des gens de lettres, et eut pour amis La Fontaine, Segrais et La Rochefoucauld. Ces deux derniers paraissent avoir eu quelque part aux romans de madame de La Fayette.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER, marquis de), né en 1757, d'une famille noble d'Auvergne, mort à Paris en 1834, s'embarqua à l'âge de vingt ans sur une frégate armée à ses frais pour aller combattre dans les rangs des Américains insurgés contre la domination anglaise. Revenu en France au bout de deux ans, il en repartit bientôt après, portant aux insurgés de nouveaux secours en vaisseaux, en hommes et en argent; se distingua à la défense de la Virginie, au siége d'York-Town, et contribua puissamment à fonder la république des Etats-Unis. La renommée qu'il s'était acquise en Amérique le fit élire en 1787 membre de l'Assemblée des notables, et en 1789 député à l'Assemblée nationale. Il y défendit avec chaleur les idées nouvelles et proposa le premier de faire une déclaration des droits de l'homme. Le 15 juillet 1789, il fut nommé commandant de la garde nationale; il protégea la famille royale dans les journées des 5 et 6 octobre, dispersa par la force le peuple rassemblé au Champ-de-Mars (17 juillet 1791), commanda avec succès en 1792 une des armées destinées à repousser sur la frontière du Nord l'invasion étrangère ; fut mis hors la loi après le 20 juin, pour avoir tenté de faire sortir le roi de Paris, et partit alors avec quelques amis pour un pays neutre (20 août 1792). Arrêté dans sa fuite par les Autrichiens, il fut enfermé, à cause de sa participation à la révolution de France, dans la citadelle d'Olmütz, et y resta prisonnier jusqu'en 1797, époque où un article spécial du traité de Campo-Formio lui rendit la liberté. La Fayette ne voulut prendre aucune part aux affaires publiques sous le consulat et sous l'empire. En 1814, élu membre de la Chambre des Représentants, il parla et vota pour la déchéance. Député sous la Restauration, de 1818 à 1824 et de 1827 à 1830, il fit à la branche aînée des Bourbons une opposition extrêmement vive : cette lutte ne fut interrompue que par un voyage aux États-Unis en 1825, voyage qui fut pour lui une ovation perpétuelle. Après les journées de juillet 1830, il fut nommé pour la seconde fois chef des gardes nationales du royaume, et dans ces fonctions, qu'il ne conserva d'ailleurs que peu de mois, il contribua beaucoup à la défense de l'ordre et à l'établissement de la nouvelle dynastie. L'avénement de Casimir Périer aux affaires (13 mars 1831) le fit rentrer dans les rangs de l'opposition, avec laquelle il ne cessa plus de voter jusqu'à sa mort. La Fayette a été mêlé aux plus grands événements de son époque, la révolution d'Amérique, celle de 1789, celle de 1830 ; il a porté partout un patriotisme, un désintéressement, une noblesse d'âme admirables ; à ces divers titres, son nom ira à la postérité couvert de respect. Mais peut-être chez lui les qualités du cœur étaient-elles supérieures à celles de l'esprit ; toujours est-il que dans le cours de sa longue carrière, il a manqué plusieurs fois de prévoyance, d'adresse, de décision, et s'est montré en général plus propre à exciter les commotions populaires qu'à les diriger et à en assurer les résultats. La Fayette a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par sa famille, 1837-1840, 6 vol. in-8.

LA FAYETTE, nom de plusieurs comtés ou communes des États-Unis, ainsi nommés en l'honneur du général La Fayette. Tous sont encore fort peu importants ; nous citerons seulement le comté de La Fayette, dans l'état du Kentucky ; 30,000 hab.; ch.-l., Lexington.

LA FERE. *Voy.* FÈRE.

LA FERTÉ. *Voy.* FERTÉ.

LA FEUILLADE. *Voy.* FEUILLADE.

L'AFFICHARD (Thomas), auteur médiocre, né en Bretagne en 1698, mort à Paris en 1753, a composé un grand nombre de pièces jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique, dont plusieurs en société avec Panard, d'Orville et Gallet. On a recueilli quelques-unes de ses pièces sous le titre de *Théâtre de L'Affichard*, 1746, in-12.

LAFFITTE (CHATEAU-). *Voy.* MÉDOC.

LAFITAU (le père), jésuite missionnaire, né à Bordeaux, mort en 1740, fut employé pendant plusieurs années aux missions du Canada. Il a publié : *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 1723, 2 vol. in-4 ; *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, 1733, 2 vol. in-4. — Un autre Lafitau, parent du précédent, né en 1685, mort en 1764, fut évêque de Sisteron et écrivit contre les Jansénistes.

LAFONT (Jos. DE), auteur dramatique médiocre, né à Paris en 1686, mort en 1725, a donné au Théâtre-Français quatre petites pièces : *Danaé ou Jupiter Crispin*; *le Naufrage ou la Pompe funèbre de Crispin*; *l'Amour vengé* ; *les Trois frères rivaux*, publiées en 1713, et plusieurs opéras.

LA FONTAINE (Jean), le premier des fabulistes, né en 1621 à Château-Thierry, mort en 1695, était fils d'un maître des eaux-et-forêts. Son enfance n'eut rien de remarquable, et ce n'est qu'à l'âge de 22 ans qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie, en entendant lire une ode de Malherbe. Son père, voulant lui donner un état, se démit de sa charge en sa faveur ; il le maria en même temps : mais La Fontaine, d'un caractère insouciant, négligeait sa place et son ménage afin de se livrer à son goût pour le plaisir et pour la poésie. Quelques-uns de ses premiers essais ayant attiré l'attention de la duchesse de Bouillon, qui se trouvait à Château-Thierry, cette dame l'admit auprès d'elle et l'emmena à Paris vers 1660. Il y trouva de puissants protecteurs, entre autres le surintendant Fouquet, auquel il resta fidèle dans sa disgrâce, Henriette d'Angleterre, le prince de Condé et le duc de Bourgogne ; cependant il n'obtint jamais les faveurs de Louis XIV. Il eut pour amis Racine, Molière, Bernier, mademoiselle de La Fayette, et surtout madame de La Sablière, chez laquelle il vécut 20 ans, dispensé de tout souci, et madame d'Hervart, qui le recueillit après la mort de madame de La Sablière. Dans ses dernières années, il fut ramené à la religion, qu'il avait fort négligée toute sa vie, et se décida, sur les instances de son confesseur, à supprimer quelques-uns de ses ouvrages. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1684. La Fontaine débuta par des *Contes* (1664) ; ces petits poëmes, dans lesquels la morale et la décence sont trop souvent offensées, étaient pour la plupart imités de l'Arioste, de Boccace et de Machiavel. Il ne commença à publier ses fables qu'en 1668 : ces fables, que tout le monde sait par cœur,

se font remarquer par un ton de naïveté, de bonhomie et en même temps de finesse qu'on ne trouve nulle autre part, et qui l'ont fait avec raison surnommer *l'Inimitable*. On a aussi de lui des élégies, dont une admirable sur la disgrâce de Fouquet; quelques comédies, deux opéras, un poëme de *Psyché*, des ballades et des rondeaux. Il serait impossible d'énumérer toutes les éditions qu'on a données de ses *Fables*. On a plusieurs éditions des *Œuvres complètes* de La Fontaine; une des meilleures est celle de Valkenaër, avec commentaires, 6 vol. in-8, 1822 et 1827; l'éditeur a publié à part une *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820 et 1824. Champfort a donné un *Éloge de La Fontaine* estimé, et a laissé des notes sur ses fables.

LA FONTAINE (Auguste), romancier allemand, né à Brunswick en 1756, d'une famille de réfugiés français, mort à Halle en 1833, était fils d'un maître de peinture. Il étudia la théologie à Helmstædt, devint en 1786 précepteur des enfants d'un général prussien, qui le fit nommer aumônier de régiment; vint en cette qualité avec les Prussiens en Champagne (1792), puis alla se fixer à Halle, où le roi de Prusse lui donna un canonicat, et où il se livra tout entier à la littérature. Il fut l'un des plus féconds et des plus aimables romanciers allemands; ses ouvrages offrent une peinture fidèle de la société et une morale pure; mais on trouve dans tous une marche trop uniforme. Parmi ses romans, on remarque: *Blanche et Mina*, *les Systèmes de Morale*, *Raphaël*, *Charles et Emma*, *Émilie*, *Walther*, *l'Homme singulier*, *la Famille de Halden*, *les Tableaux de famille*, etc. La plupart ont été traduits en français par M. de Montolieu.

LA FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de), pair et maréchal de France, né vers 1559, mort en 1652, était fils de François de Caumont, qui fut massacré à la Saint-Barthélemy. Le jeune La Force, échappé à la mort par une sorte de miracle, resta caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des Protestants. Il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en diverses occasions, et fut un des premiers à reconnaître Henri pour souverain. A l'avénement de Louis XIII, La Force se joignit aux mécontents, mais bientôt après il rentra en grâce et fut nommé maréchal. Envoyé en Piémont, il prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, investit Lunéville (1634), s'empara de La Motte et de Spire, et fit prisonnier le général autrichien Colloredo. — Armand de La Force, fils du précédent, fut fait maréchal de France après la mort de son père, et mourut en 1675, âgé de près de 90 ans.

LA FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT DE), petite-fille de Jacques de La Force, née en 1650, morte en 1724, à 74 ans, a laissé quelques poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction: les principaux sont: *Histoire secrète du duc de Bourgogne*, 1694; *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1712; *Histoire de Marguerite de Valois*, 1696; *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, 1703; *Gustave Wasa*, 1698; *les Fées, contes des contes*, 1692.

LA FORCE (PIGANIOL DE). *Voy.* PIGANIOL.

LAFORGE, médecin. *Voy.* DELAFORGE.

LAFOSSE (Charles DE), peintre, né à Paris en 1640, mort en 1716, eut pour maître Lebrun, alla se perfectionner à Rome et à Venise et revint se fixer à Paris. Il a peint à Paris le dôme des Invalides, ainsi que les 4 pendentifs du dôme représentant les quatre évangélistes; à Versailles, la voûte de la chapelle ainsi que les plafonds des salles du Trône et de Diane. Ses plus beaux tableaux sont: *le Mariage d'Adam*, *le Mariage de la Vierge*, *Moïse sauvé des eaux*, *l'Enlèvement de Proserpine*.

LAFOSSE (Antoine DE), poëte dramatique, neveu du peintre Charles Lafosse, né à Paris en 1653, mort en 1708, suivit en qualité de secrétaire le jeune marquis de Créqui, qui fut tué à la bataille de Luzzara (1702); il rapporta son cœur à Paris, et fit sur sa mort des vers qui respirent une douleur profonde. Il fut ensuite attaché à la maison du duc d'Aumont, gouverneur du Boulonnais. On a de lui quatre tragédies: *Polyxène*, *Thésée*, *Corésus et Callirhoé*, *Manlius Capitolinus*; cette dernière est la meilleure; elle est imitée de la *Conjuration de Venise* d'Otway. Les *Œuvres* de Lafosse ont été publiées en 2 vol. in-12, Paris, 1747.

LAFOSSE (Étienne-Guillaume et Philippe-Ét.), nom de deux savants médecins vétérinaires du XVIIIe siècle, père et fils, qui ont écrit sur leur art d'utiles ouvrages, notamment: *Guide du maréchal*, Paris, 1766; *Cours d'hippiatrique*, 1774; *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique*, 1785, 2 vol. in-4.

LA GALISSONNIÈRE (le marquis de), lieutenant-général des armées navales de France, né en 1693 à Rochefort, fut nommé en 1745 gouverneur-général du Canada, et sut se concilier l'estime et l'affection de tous les habitants de cette contrée. En 1756 Louis XV lui confia le commandement de l'escadre destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée; il battit complétement l'amiral Byng devant Minorque; mais la mort l'enleva lui-même le 26 octobre de la même année.

LA GARDE (Antoine ESCALIN DES AIMARS, baron de), né d'une famille obscure au village de La Garde en Dauphiné vers l'an 1498, mort en 1578, avait été d'abord valet de service dans un régiment; il s'éleva par sa bonne conduite, son intelligence et son courage, jusqu'aux premiers grades, et servit avec un égal succès sur terre et sur mer. Il conclut le traité d'alliance offensive et défensive entre François I et la république de Venise contre Charles-Quint. Employé par François I comme ambassadeur à la cour de Soliman II, il s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'habileté.

LA GARDIE, famille illustre de Suède, originaire de France. Pontus de La Gardie, né en France, passa au service du Danemark après avoir fait ses premières armes sous nos guerriers les plus renommés du XVIe siècle. En 1565, dans une guerre du Danemark contre la Suède, il fut fait prisonnier. Bien traité par les Suédois, il resta au service de leur roi Eric XIV, et parvint jusqu'au grade de feld-maréchal. — Son fils, Jacques de La Gardie, général des troupes suédoises sous Charles IX, soumit une grande partie de l'empire moscovite. Dans les guerres de Gustave-Adolphe, successeur de Charles IX, Jacq. de La Gardie ne fit qu'accroître sa réputation d'habile général. Il fut, après la mort de Gustave (1633), un des tuteurs de la jeune reine Christine. — Magnus-Gabriel de La Gardie, fils de Jacques, jouit de la plus grande faveur auprès de Christine. Cette princesse l'aurait même épousé, dit-on, sans les vives représentations du chancelier Oxenstiern. Elle le nomma en 1642 ambassadeur en France, et lui composa une suite de 250 personnes. A son retour elle lui fit épouser sa cousine, la princesse Euphrosine, sœur du prince Charles-Gustave (depuis Charles X). Tant de faveurs excitèrent la jalousie; néanmoins La Gardie conserva son crédit sous le règne de Charles X, et devint chancelier. Mais sous Charles XI il tomba dans une disgrâce entière (1680); ses biens furent confisqués; il mourut dans l'indigence en 1682. Il avait conseillé en 1672 de contracter avec la France une alliance qui ne fut pas heureuse: quelques historiens donnent ce fait comme cause de sa disgrâce. La Gardie protégeait les gens de lettres et les savants.

LAGÉNIE, prov. d'Irlande. *Voy.* LEINSTER.

LAGHMAN, prov. d'Afghanistan. *Voy.* LOUGHMAN.

LAGIDES, dynastie égyptienne, qui eut pour chef Ptolémée, fils de Lagus, général d'Alexandre, régna sur l'Egypte depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la réduction de ce pays en province romaine (30 ans av. J.-C.), pendant une durée de 293 ans. *Voy.* ÉGYPTE.

LAGNIEU, ch.-l. de canton (Ain), à 31 kil. N. de Belley; 2,500 hab. Chapeaux de paille imitant la paille d'Italie.—Cette ville appartenait au XIIIe siècle à la maison de Coligny et dépendait du marquisat de Saint-Sorlin. Elle passa aux ducs de Nemours en 1571.

LAGNY, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 15 kil. S. O. de Meaux; 2,029 hab. Commerce actif, surtout en blé. Ancienne abbaye de Bénédictins. Jadis très forte et très importante; elle fut brûlée par les Anglais en 1358, prit parti pour les Armagnacs au XVe siècle; en 1544, s'étant révoltée contre l'autorité royale au sujet d'une querelle survenue entre l'abbé de Lagny et les moines, elle fut horriblement saccagée par le maréchal de Lorges.

LAGOA (baie de). *Voy.* LORENZO MARQUEZ.

LAGONEGRO, ville du roy. de Naples, à 17 kil. E. de Policastro; 5,000 hab. Drap, chapeaux.

LAGOR, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 14 kil. S. E. d'Orthès; 1,700 hab.

LAGOS, *Bistonis palus*, baie formée sur la côte de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans le sandjak de Gallipoli, par 22° 45' long. E., et 41° lat. N.

LAGOS, *Lacobriga*, ville et port de Portugal, ch.-l. de la province d'Algarve et de la comarque de Lagos, à 160 kil. S. de Lisbonne, par 37° 6' lat. N. et 10° 58' long. O.; 7,000 hab. Petit port, quelques fortifications. Bien bâtie; édifices remarquables. Pêche; commerce de vin, figues, etc.

LAGOS ou AOUANI, état de la Nigritie maritime, entre les états de Ouidda et de Benin: il est tributaire de ce dernier.—Il a pour capitale une ville de Lagos, située dans une île formée par un fleuve de même nom, et qui compte, dit-on, plus de 20,000 hab. Commerce d'esclaves.

LAGRANGE (Jos. DE CHANCEL DE), dit *Lagrange-Chancel*, poëte dramatique, né à Périgueux en 1676, mort en 1758, se fit remarquer par sa précocité, fit une comédie à 9 ans, et une tragédie à 16. Il obtint la faveur de la princesse de Conti qui lui fit donner une lieutenance, puis une charge de maître des cérémonies à la cour. Il reçut des encouragements et des conseils de Racine, et fit jouer de 1694 à 1713 plusieurs tragédies qui, sans être d'un mérite supérieur, eurent un véritable succès. Entraîné par une disposition caustique qui lui était naturelle, il écrivit contre Philippe d'Orléans, alors régent, des odes satiriques intitulées *Philippiques*, dans lesquelles il accumulait les imputations les plus odieuses. Il fut pour ce fait enfermé pendant plusieurs années aux îles Marguerites; mais il parvint à s'échapper et se réfugia chez l'étranger; il ne put rentrer en France qu'après la mort du duc d'Orléans. Ses tragédies sont: *Jugurtha, Oreste et Pylade, Méléagre, Athénaïs, Amasis, Alceste, Ino, Erigone, Cassius*; il a aussi composé quelques opéras, *Méduse, Cassandre, Orphée, Pyrame et Thisbé*. Il a donné lui-même une édition de ses œuvres, 1758, 5 vol. in-12. Ses *Philippiques* sont restées longtemps manuscrites; elles ont été imprimées en 1797 par le fils de l'auteur.

LAGRANGE (N.), traducteur laborieux, né en 1738, à Paris, mort en 1775, était précepteur des enfants du baron d'Holbach et ami de Diderot. On lui doit la traduction des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; — du poëme de Lucrèce *De Natura rerum*, 1768, 2 vol. in-8; — des *Œuvres de Sénèque le philosophe*, Paris, 1778, 7 vol. in-12; cette dernière traduction a été terminée et publiée par Naigeon. Ces traductions sont remarquables par leur élégance et leur fidélité.

LAGRANGE (Jos.-Louis), célèbre mathématicien, né en 1736 à Turin, de parents français d'origine, mort à Paris en 1813, prit rang dès l'âge de 18 ans parmi les premiers savants de l'époque en envoyant à Euler la réponse à des questions dont on cherchait en vain la solution depuis 10 ans. Il fut à 19 ans professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin, et fonda peu après dans cette ville, avec quelques amis, une société savante. Il remporta cinq fois (1764 et années suivantes) le prix de mathématiques proposé par l'Académie des Sciences de Paris. En 1766 il fut appelé à Berlin par le grand Frédéric, pour y remplacer Euler comme président de l'Académie, et séjourna 20 ans dans cette ville. A la mort de Frédéric II, il quitta la Prusse et fut fixé en France par les avantages que lui fit Louis XVI. Il échappa à la tourmente révolutionnaire, fut nommé professeur aux écoles normales, puis à l'École Polytechnique. Napoléon le fit entrer au sénat, le combla de dignités, et lui donna en toute occasion les marques de son estime. Lagrange a porté l'analyse pure au plus haut point de perfection; il s'est sans cesse efforcé de la rendre indépendante de toute construction géométrique, et de découvrir les méthodes les plus générales; c'est en suivant cette direction qu'il a trouvé sa *Méthode des variations*, qui suffirait pour l'immortaliser. Ses principaux ouvrages, outre une foule de *Mémoires* qui font partie des recueils des académies de Turin, de Berlin et de Paris, sont: *Mécanique analytique*, Paris, 1787 et 1811-15: *Théorie des fonctions analytiques*, 1797 et 1813; *Résolution des équations numériques*, 1798 et 1808; *Leçons d'arithmétique et d'algèbre aux écoles normales*. Tous ces ouvrages sont des modèles pour la clarté de l'exposition, et l'élégance du style et des démonstrations. Parmi les applications qui sont dues à Lagrange, on estime surtout ses recherches sur les cordes vibrantes et sur la libration de la lune; sa démonstration de la variation périodique des grands axes du système solaire. Après Newton, c'est lui qui a le plus avancé l'explication du système du monde. Son *Éloge* a été prononcé par Delambre.

LAGRENÉE (L.-J.-Fr.), peintre, né à Paris en 1724, mort à Rome en 1805, était élève de Carle Vanloo, et fut surnommé *l'Albane français* à cause du coloris et de la grâce de ses figures. Il fut reçu à l'Académie en 1755, passa quelques années en Russie où Elisabeth l'avait appelé, et fut nommé en 1781 directeur de l'Académie française à Rome. Ses principaux tableaux sont: *l'Enlèvement de Déjanire par Nessus, la Veuve d'un Indien, Alexandre consolant la famille de Darius*. Ce peintre, après avoir été fort en vogue, vit baisser sa réputation à mesure que le goût de l'antique reprit faveur. — Son fils, Anselme Lagrenée, né en 1778, mort en 1832, cultivait aussi la peinture; il a surtout réussi à représenter les chevaux.

LA GUAYRA, ville de Colombie. *Voy.* GUAYRA.

LA GUICHE, ancienne famille de Bourgogne (qu'il ne faut pas confondre avec la maison de Guiche), a fourni plusieurs généraux et hommes d'état distingués, entre autres: Pierre de La Guiche, né en 1464, ambassadeur sous Louis XI, Charles VIII et ses successeurs. — Philibert de La Guiche, bailli de Mâcon, qui refusa d'exécuter le massacre de la Saint-Barthélemi (1572), et qui devint grand-maître de l'artillerie sous Henri III et Henri IV; il mourut à Lyon en 1607.—J.-Franç. de La Guiche, comte de La Palice, seigneur de Saint-Géran, maréchal de France sous Louis XIII, qui fit les siéges de Montauban et de Montpellier. Il mourut en 1632. — Bernard de La Guiche, comte

de Saint-Géran, petit-fils du maréchal; il eut un procès fameux au sujet de son état civil qu'on lui contestait, et il le gagna en 1663. Il mourut en 1693, laissant une fille, qui se fit religieuse.

LAGUNA (SAN CRISTOVAL DE LA), ville de l'île de Ténériffe. *Voy.* SAN CRISTOVAL.

LAGUNA (SANT'-ANTONIO DE LA), ville du Brésil. *Voy.* SANT'-ANTONIO.

LAGUNES DE VENISE, marais semés d'îlots au milieu desquels s'élève Venise.

LAGUS, père de Ptolémée Soter, fondateur du royaume grec d'Egypte, était un Macédonien obscur dont la femme fut, dit-on, séduite par Philippe, qui la rendit mère de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, Lagus éleva Ptolémée comme son propre fils.

LAHARPE (J.-Franç. DE), critique et polygraphe, né à Paris en 1739, mort en 1803, était, à ce qu'on croit, fils naturel d'un gentilhomme du pays de Vaud, capitaine d'artillerie au service de la France, et d'une mère restée inconnue. Devenu orphelin à 9 ans, il fut recueilli au collége d'Harcourt. Après avoir fait les plus brillantes études, il débuta dans les lettres par des *Héroïdes*, genre alors en honneur, puis s'essaya dans la tragédie. Il fit représenter en 1763 *Warwick*, qui eut un grand succès et lui valut les encouragements de Voltaire. Il donna dans les années suivantes diverses pièces d'un mérite fort inégal: les meilleures sont: *Mélanie*, drame composé en 1770, et qui ne put être représenté qu'en 1793; *les Barmécides* (1778), *Coriolan* (1781), *Philoctète* (1783), *Virginie* (1786). Il concourut en même temps pour les couronnes académiques, et remporta plusieurs fois les prix, soit d'éloquence, soit de poésie; c'est pour ces concours qu'il composa ses *Éloges de Fénelon* (1771), *de Racine* (1772), *de Catinat* (1775). Peu favorisé de la fortune malgré ses triomphes, il entreprit par besoin la publication d'un *Abrégé de l'histoire des voyages* de Prévost (16 vol. in-8, 1780), qui lui fut assez avantageuse. En 1786 il se chargea de faire à l'établissement qu'on venait de fonder sous le nom de *Lycée* (aujourd'hui l'*Athénée*) un cours de littérature; il continua ce cours pendant 12 ans, et y obtint le plus grand succès; ses jugements firent autorité, et il mérita par son goût exquis et fin le beau surnom de *Quintilien français*. Laharpe était l'élève des philosophes et avait d'abord embrassé avec ardeur les doctrines de la révolution; mais ayant été, malgré ses démonstrations de patriotisme, emprisonné en 1794, il changea tout à coup d'opinions, se convertit à la religion, attaqua avec violence les philosophes et les révolutionnaires, et ne voulut plus consacrer sa plume qu'à des sujets religieux. Il fut proscrit au 18 fructidor, mais il échappa à la déportation en se cachant. En 1801 il publia une *Correspondance littéraire*, qu'il avait entretenue de 1774 à 1791 avec le grand-duc de Russie (depuis Paul I), et se fit par cette publication de nombreux ennemis. Le principal titre de Laharpe est son *Cours de littérature* professé au *Lycée* (16 vol. in-8, 1799-1805, souvent réimprimé). On reproche cependant à cet ouvrage d'être incomplet dans la partie qui traite des anciens, et de manquer tout à fait de proportion. M. de Saint-Surin a rassemblé les œuvres purement littéraires de Laharpe (16 vol. in-8, 1821, etc.); elles comprennent son théâtre, ses poésies (épîtres, odes, discours, contes, parmi lesquels on remarque *Tangu et Félime*), ses éloges, des mélanges, des traductions de *Suétone*, de *Camoëns*, de *Lucain*, du *Tasse*, et sa correspondance. Il faut y joindre, pour avoir ses œuvres complètes, ses *Commentaires sur Racine*, — *sur Voltaire*, et son *Abrégé des voyages*.

LAHARPE (le colonel Frédéric-César), né à Rolle, dans le pays de Vaud, en 1754, mort en 1838, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, mais il quitta son pays parce qu'il le voyait avec peine soumis à la domination de Berne. Il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1782 pour y faire une éducation particulière; il y devint peu après précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin. Après avoir terminé l'éducation de ses élèves, il quitta la Russie avec le titre de colonel (1795), et vint s'établir à Genève; il concourut en 1798 à la révolution de la Suisse, fut élu membre du sénat, et bientôt après un des directeurs de la république helvétique; mais, trompé par ses collègues, il se vit destituer par un coup d'état et fut obligé de s'expatrier de nouveau (1800). Il avait travaillé toute sa vie à rendre le pays de Vaud indépendant du canton de Berne; il y réussit en 1814, à la faveur de l'influence que lui donnait la protection de l'empereur Alexandre.

LA HAYE, en allemand *Haag*, en hollandais *S'gravenhaag*, *Haga Comitum* en latin moderne, capitale du royaume actuel de Hollande, dans la Hollande méridionale, près de la mer, par 1° 58' long. E., 52° 4' lat. N., à 45 kil. S. O. d'Amsterdam; 55,000 hab. C'est une des plus belles villes de l'Europe. Nombreux canaux, places couvertes, belles plantations, rues superbes (parmi lesquelles la *Prinzengracht*); divers édifices, tels que le palais du roi, celui des États-Généraux, la Bourse, etc. Riches établissements de sciences et d'arts, académie de peinture; cour suprême de justice. Industrie assez développée. Patrie de J. Second, Ruysch, Huyghens, Guillaume III. Très près de cette ville on voit le *Bosch* (ou le Bois), délicieuse maison de plaisance du roi de Hollande, et au S. E. le château de Ryswik où fut conclue la paix de 1697. — La Haye n'était au IXe siècle qu'un hameau servant de rendez-vous de chasse. En 1250 Guillaume II de Hollande y fit bâtir un palais. La Haye devint alors le siége du gouvernement de la Hollande. Elle perdit le titre de capitale en 1806, lors de la création du roy. de Hollande par Napoléon, qui transféra le gouvernement à Amsterdam; mais elle l'a repris depuis 1814.

LA HAYE-DESCARTES, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 26 kil. S. O. de Loches: 1,200 hab. Patrie du célèbre philosophe Descartes. Jadis baronnie qui appartint à la maison de Rohan, puis passa aux ducs de Montbazon, en 1588.

LA HAYE DU PUITS, ch.-l. de canton (Manche), à 27 kil. N. de Coutances. Jadis ch.-l. de marquisat.

LA HAYE-PAYNEL, ch.-l. de canton (Manche), à 11 kil. N. d'Avranches: 800 hab.

LAHIDJAN, ville d'Iran (Ghilan), à 17 kil. de la mer Caspienne; jadis ch.-l. du Ghilan. Prise par Chah-Abbas, et depuis presque abandonnée.

LAHIRE (Étienne VIGNOLES, connu sous le nom de), l'un des plus vaillants capitaines du roi Charles VII, se signala contre les Bourguignons dès 1418, combattit à côté de Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, fit des prodiges de valeur au combat de Jargeau et à la bataille de Patay (1429). Il s'approcha de Rouen en 1431 pour tenter de délivrer l'héroïne qui allait être brûlée, mais il tomba au pouvoir des Anglais. Bientôt échappé des mains de ses ennemis, il reprit plusieurs villes et châteaux, et mourut de ses blessures à Montauban en 1442. Lahire ternit sa réputation de bravoure par sa cruauté et sa cupidité. Du reste, c'était un bon citoyen et un de ceux qui excitèrent Charles VII à repousser les Anglais. Ce prince, faisant les apprêts d'une fête pour Agnès Sorel, demanda à Lahire ce qu'il en pensait: « Je pense, sire, répondit celui-ci, qu'on ne peut perdre plus gaîment son royaume. » Le nom de *la hire* est un vieux mot français qui exprimait le grognement d'un chien en colère: ce surnom fut donné par dérision à ce guerrier par les Bourguignons.

LAHIRE (Philippe DE), mathématicien, né à Paris

**en 1640, mort en 1719, professeur d'astronomie et de mathématiques au collège de France, fut reçu à l'Académie des Sciences en 1678, fut employé à dresser la carte de France, et exécuta des nivellements pour amener des eaux à Versailles. Il était à la fois géomètre, mécanicien, astronome, hydrographe. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des Sections coniques* ; *Tabulæ astronomicæ*, 1702; un traité de *Mécanique*, 1675; *l'École des Arpenteurs*, 1689. — Son fils, Gabriel-Philippe de Lahire, fut aussi un savant distingué et publia des *Éphémérides*. Il mourut jeune en 1719.

LAHN, riv. d'Allemagne, naît en Prusse (Westphalie), traverse la Hesse, le duché de Nassau ; passe à Marburg, Giessen, Wetzlar, Weilburg, Limbourg, Nassau, Niederlahnstein, et tombe dans le Rhin, après un cours de 150 kil. Bords charmants.

LA HONTAN (N.., baron de), gentilhomme gascon, servit dans le Canada en 1783, puis à Terre-Neuve, où il était lieutenant du roi; fut accusé de concussion, s'évada, se retira en Portugal, et de là en Danemark. Il a publié ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, 2 vol. in-12, 1705.

LAHORA-BENDER, ville de l'Inde. *Voy.* LARI.

LAHORE, ville de la Confédération du Seikhs, sur le Ravi, à 2,490 kil. N. O. de Calcutta, par 71° 28' long. E., 31° 50' lat. N., a donné son nom à la province de Lahore, et a été très florissante, mais est aujourd'hui en décadence et n'a qu'un petit fort. On y fabrique des armes de guerre. Aux environs se voit le mausolée de Géangir, 4e empereur mongol, de la maison de Babour. — On croit que cette ville fut fondée dès le temps d'Alexandre; elle fut longtemps la capitale de tout l'empire mongol; après de nombreuses vicissitudes, elle tomba en 1788 au pouvoir des Seikhs.

LAHORE (roy. de), nom donné, tantôt aux possessions des Seikhs orientaux, comprenant le Lahore proprement dit, le Cachemire, une partie de l'Afghanistan et le Moultan, tantôt à ces possessions diminuées du Moultan, et de tous les pays à l'ouest du Sind; quelquefois même on en ôte encore la province de Cachemire. Le royaume de Lahore ne se distingue plus alors de la province de Lahore.

LAHORE (prov. de), dans le roy. de Lahore, entre 30°-34° lat. N., et 69°-75° 30' long. E., est bornée par le Cachemire au N., le Thibet à l'E., le Kaboul à l'O., et le Moultan au S. : 440 kil. du N. O. au S. E. et du S. O. au N. E.; 10,000,000 d'hab. Ville principale, Amretsyr, capitale de toute la Confédération des Seikhs. Le Lahore se divise en deux régions, le Lahore méridional ou Pendjab, et le Lahore septentrional ou Kouhistan indien, au-delà des mont. (*Voy.* ces noms). Rivières considérables : le Sind qui y reçoit à droite le Kaboul grossi de la Kama; à gauche le Pendjad, formé par la réunion des cinq rivières, d'où vient au pays le nom de Pendjab. Température chaude et sèche; sol fertile surtout dans le Pendjab, rocailleux dans le Kouhistan. Blé, tabac, coton, sucre, bois et fruits d'Europe. Pâturages nombreux. Ce beau pays a été dévasté et dépeuplé par les guerres. Le Lahore faisait jadis partie des états du célèbre Porus, rival d'Alexandre. Tour à tour indépendant ou soumis aux empereurs afghans ou mongols, ou même aux souverains du Kaboul, il fut au XVIIIe siècle partagé entre un grand nombre de petites principautés indépendantes possédées par les Seikhs. Au commencement de ce siècle, un chef habile, Runjet-Sing, aidé par des officiers européens, surtout par le général Allard, parvint à étendre sa suprématie sur presque tout le roy. de Lahore; mais depuis sa mort (1840), l'empire qu'il avait fondé paraît prêt à se dissoudre et à tomber au pouvoir des Anglais. Shere-Sing est le nom du prince qui a succédé à Runjet-Sing.

LAHOU, ville de Sénégambie, par 2° 45' long. O., 5° 20' lat. N.; 6,000 hab. Grand commerce en ivoire et or.

LAHR, ville murée du grand-duché de Bade, à 36 kil. N. de Fribourg; 4,800 hab. Fabrique de drap, rubans de soie, toile, tabac, savon, etc.

LAHSA ou HESSE, dit aussi *Bahraïn* ou *Hadjar*, vaste région de l'Arabie, s'étend au N. O. du pays d'Oman, le long du golfe Persique, jusque près de l'embouch. de l'Euphrate. Il est partagé en un grand nombre de petits états indépendants, dont la population est évaluée à 150,000 individus; les habitants des côtes vivent des produits de leur pêche et surtout de piraterie. On remarque les villes de Fouf (considérée comme la ville principale du Lahsa), Ras-el-Khyma, El-Katif et Grain ou El-Koueït. Un grand nombre d'îles sont répandues sur les côtes; les plus remarquables forment le groupe dit groupe de Bahraïn ou de Bahra. *Voy.* BAHRAÏN.

L'AIGLE, ville de France. *Voy.* AIGLE (L').

LAIGNES, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 15 kil. O. de Châtillon-sur-Seine, sur la riv. de Laignes; 1,800 hab. Toiles, lainages, etc.

LAINEZ (Jacques), jésuite, né en 1512 en Castille, mort à Rome en 1565, fut un des premiers à s'associer à Ignace de Loyola, et rédigea de concert avec lui les fameuses constitutions des Jésuites. Il succéda en 1558 à Ignace comme général de l'ordre, assista au colloque de Poissy et au concile de Trente, et se montra en toute occasion dévoué à la cour de Rome.

LAIRESSE (Gérard DE), peintre et graveur, né à Liége en 1640, mort en 1711, a donné, entre autres tableaux, *Antiochus et Stratonice*. Il est auteur d'ouvrages estimés sur la peinture. Il était doué d'une prodigieuse facilité.

LAÏS, courtisane grecque, célèbre par son esprit et sa beauté, née en Sicile vers 420 av. J.-C. Elle se fixa à Corinthe, reçut les hommages de tout ce que la Grèce renfermait d'illustre, et fut la maîtresse d'Alcibiade. Le philosophe Xénocrate sut cependant lui résister. On dit qu'ayant quitté Corinthe pour suivre en Thessalie un jeune homme dont elle était éprise, les femmes de cette contrée, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent, l'an 380 av. J.-C. — On cite une autre Laïs qui vivait une cinquantaine d'années plus tard. Cette courtisane demandant à Démosthène un prix trop élevé, le célèbre orateur lui répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. »

LAÏS ou LAYS (François), habile chanteur, né en 1758 à La Barthe, près de Bagnères (Hautes-Pyrénées), mort en 1831, débuta à l'Opéra en 1779, et fit pendant 40 ans les délices du public. Il réussissait surtout dans les rôles du marchand de *la Caravane*, du consul dans *Trajan*, de Cinna dans *la Vestale*. Il fut professeur au Conservatoire et à l'école de chant. Laïs avait la plus belle voix de ténor qu'on eût entendue jusque-là.

LAISSAC, ch.-l. de canton (Aveyron), à 37 kil. N. O. de Milhau; 1,600 hab.

LAIUS, roi de Thèbes, fils de Labdacus, était encore au berceau à la mort de son père. Lycus, son oncle, s'empara de la couronne; mais les Thébains, après la mort de l'usurpateur, le placèrent sur le trône. Il épousa Jocaste, et en eut Œdipe. Craignant, d'après la prédiction d'un oracle, de périr de la main de son fils, il le fit exposer sur le mont Cithéron. Néanmoins l'enfant fut sauvé, et Laïus fut dans la suite tué par ce fils sans en être connu, à la suite d'une rixe qui s'engagea entre eux pour le passage dans un chemin étroit.

LAKNAOUTY, ville de l'Inde. *Voy.* GOUR.

LAKNAU, ville de l'Inde, capit. du roy. d'Aoude. *Voy.* LUKNOW.

LALAIN ou LALAING, village de France (Nord), près de Douai, sur la Scarpe. Jadis titre d'un duché.

LALAIN (Jacques DE), surnommé *le Bon Chevalier*, né vers 1421 dans le château de Lalain en Flandre, d'une famille noble, excellait par son adresse dans les exercices du corps et par sa courtoisie. Il accompagna comme écuyer le duc de Clèves à la cour du duc de Bourgogne, et fut longtemps l'ornement de cette cour; puis il alla faire le coup de lance en Espagne, en Portugal, en Angleterre, etc., et, pour terminer ses prouesses, soutint un *pas* à la *fontaine des Pleurs*, près de St-Laurent-lès-Challon, contre tous les nobles qui se présentèrent. Lalain se signala contre les Gantois révoltés, sous les murs d'Oudenarde, à la bataille de Rupelmonde, et vint mettre le siége devant le fort de Pouckes; il y fut tué en 1453. On a une *Histoire de Jacques de Lalain*, par George Châtelain, Bruxelles, 1634, in-4.

LALAND, île de Danemark. *Voy.* LAALAND.

LALANDE (Jos.-Jérôme LE FRANÇAIS DE), astronome, né en 1732 à Bourg en Bresse, mort en 1807, étudia l'astronomie sous Messier et Lemonnier au collége de France, fut chargé en 1751 d'aller à Berlin pour y faire des observations sur la distance de la lune à la terre, fut reçu à l'Académie des Sciences à son retour (1753), devint en 1762 professeur d'astronomie au collége de France, et remplit cette chaire pendant quarante-six ans avec le plus grand succès. Nul n'a plus que lui contribué à répandre le goût de l'astronomie. Plein d'amour pour cette science, il forma un grand nombre d'élèves: il prenait en pension à très bas prix ou même gratuitement les jeunes gens qui donnaient quelque espérance, afin de pouvoir les faire mieux étudier. Ses estimables travaux avaient déjà rendu son nom populaire; mais entraîné par un fol amour de la célébrité, il chercha aussi hors de la science les moyens de faire parler de lui, et se singularisa soit par des goûts bizarres (il mangeait, dit-on, des araignées, des chenilles), soit par des opinions impies, et se fit gloire d'être athée (*Voy.* SYLVAIN MARÉCHAL). On a de lui, outre une foule de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, l'*Histoire de la comète de* 1759; *Connaissance des temps*, espèce d'almanach astronomique qu'il publia pendant seize ans, 1760-75; *Traité d'astronomie*, 1764, plusieurs fois réimprimé; *Mémoire sur le passage de Vénus observé le* 3 juin 1769; *Réflexions sur les éclipses du soleil*, 1778; *Abrégé de navigation, historique, astronomique, etc.*, 1793; *Astronomie des dames*, 1795; *Histoire céleste française*, 1801; *Bibliographie astronomique*, 1802. C'est lui qui a rédigé les articles d'astronomie dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il fonda par testament une médaille en faveur de l'auteur du mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie.

LALBENQUE, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. S. E. de Cahors; 2,000 hab.

LALETANI, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au N. E., sur la côte, entre l'embouchure de la *Blanda* et celle du *Rubricatus*. Ville principale *Barcino* (Barcelone).

LALINDE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. E. de Bergerac; 1,800 hab.

LALITA-PATAM, ville de l'Inde sept. (Népal), à 3 kil. S. de Katmandou; 24,000 hab. Étoffes de coton. Articles en cuivre et en laiton.

LALLEMAND (le général), né à Metz, était maréchal-de-camp dans l'artillerie lors du retour de Napoléon (1815), et se prononça en sa faveur. Il obtint de l'empereur le grade de lieutenant-général, et combattit à Waterloo. Condamné à mort par contumace à la rentrée des Bourbons, il passa en Amérique et tenta de fonder un établissement au Texas sous la dénomination de *Champ d'asile* (1818). La colonie n'ayant pas prospéré, Lallemand alla se fixer aux Etats-Unis. Il rentra en France après 1830, et m. en 1839.

LALLEMANT (Rich. CONTERAY), imprimeur, né en 1726 à Rouen, a donné de bonnes éditions des classiques. Il fut échevin, puis maire de Rouen, et mourut dans cette ville en 1807. Parmi les ouvrages dont il a été l'éditeur, on connaît surtout: *le Petit apparat royal*, 1760, in-8, souvent réimprimé, revu et augmenté par Boinvilliers en 1818.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de *Tollendal* en Irlande, né à Romans (Dauphiné) en 1702, d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II en France, entra au service dès l'âge de huit ans dans un régiment commandé par son père, se signala dans plusieurs combats, et contribua puissamment à la victoire de Fontenoy (1749). En 1756, il fut nommé gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, où la France était en guerre avec l'Angleterre; en peu de temps il chassa les Anglais des côtes de Coromandel: mais il échoua devant Madras, fut lui-même assiégé dans Pondichéry, et contraint de se rendre; sans vivres, sans argent, avec une garnison de 700 hommes, il avait résisté plusieurs mois à une armée de terre de 22,000 hommes et à une flotte de 14 vaisseaux de ligne (1760). Cependant il fut accusé par de nombreux et puissants ennemis d'avoir trahi les intérêts du roi dans l'Inde, et fut enfermé à la Bastille lorsqu'il venait pour se justifier; au bout de dix-huit mois de détention, et après la violation de toutes les règles de la procédure, il se vit condamné à mort par la grand'chambre de Paris, sans avoir pu se défendre. Il subit le supplice le 9 mai 1766. Voltaire publia un éloquent *factum* en faveur du condamné. En 1778, à la sollicitation du fils de Lally, Louis XVI fit réviser cet inique jugement: l'arrêt fut cassé par les nouveaux juges à l'unanimité, et la mémoire du condamné réhabilitée.

LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1751, mort en 1830, se fit connaître dès sa première jeunesse par ses généreux efforts pour obtenir la réhabilitation de son père, et vit enfin ses démarches couronnées du succès. Il fut nommé député de la noblesse de Paris aux États-Généraux, se montra partisan éclairé des réformes, se prononça pour la monarchie avec deux chambres (qu'il ne put faire adopter), et pour le *véto* absolu; quitta l'Assemblée après les tristes journées des 5 et 6 octobre (1789), se retira à Coppet où il publia, sous le nom de *Q. Capitolinus*, quelques écrits de circonstance; rentra en France en 1792 dans l'intention courageuse de combattre les Jacobins, fut arrêté après le 10 août et conduit à l'Abbaye, s'échappa de sa prison par miracle, se réfugia en Angleterre d'où il écrivit à la Convention pour obtenir l'honneur de défendre Louis XVI; revint à Paris sous le consulat, mais resta éloigné des affaires jusqu'à la Restauration, et fut alors créé pair de France (1815). Quoique dévoué à la monarchie, il siégea avec l'opposition libérale et tenta, mais sans succès, de prévenir les malheurs qui menaçaient les Bourbons. On a de Lally: *Mémoires pour la réhabilitation de son père; Lettres à Edmond Burke*, 1791; *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1795; *Essai sur la vie de Strafford*, etc. Il était de l'Académie Française.

LALOUBÈRE (Simon DE), né à Toulouse en 1642, mort en 1729, fut quelque temps secrétaire d'ambassade en Suisse; se rendit à Siam en 1687, comme envoyé extraordinaire; revint en France, reçut une mission secrète pour l'Espagne, fut arrêté à Madrid comme suspect, puis relâché; rentra dans sa patrie, fut admis à l'Académie Française par la protection du ministre Pontchartrain (1693), se retira peu après dans sa ville natale, et y restaura les Jeux Floraux. On a de lui, outre quelques poésies assez médiocres, une *Relation* de son *Voyage à Siam*, Amsterdam (Paris), 1691.

LA LUZERNE (César-Guillaume DE), cardinal, né à Paris en 1738, d'une famille noble de Normandie, mort en 1821, fut nommé en 1770 évêque de Langres, fit partie de l'Assemblée des notables et de l'Assemblée constituante, se retira dans son diocèse après les journées des 5 et 6 octobre 1789; émigra en 1791; habita l'Autriche, puis l'Italie; revint à Paris en 1814, et fut fait cardinal en 1817. On a de lui, outre plusieurs instructions pastorales, des *Dissertations* fort estimées *sur la Liberté; — la Loi naturelle; — la Spiritualité de l'âme; — l'Existence de Dieu* (1808); des *Considérations sur la Morale*(1811); des *Oraisons funèbres de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne* (1773); *de Louis XV* (1774), etc.

LAMA. *Voy.* DALAÏ-LAMA.

LAMA, ch.-l. de canton (Corse), à 25 kil. S. de Bastia; 500 hab.

LAMACHUS, général athénien, commandait avec Alcibiade et Nicias la malheureuse expédition de Sicile, 414 av. J.-C. Il mourut, après avoir fait des prodiges de valeur, sous les murs de Syracuse.

LAMALLE. *Voy.* DE LA MALLE et DUREAU DE LAMALLE.

LA MARCHE. *Voy.* MARCHE et DE LAMARCHE.

LAMARCK (J.-B.-P.-Antoine DE MONET, chevalier de), naturaliste, né en 1744 à Bargentin (Somme), mort en 1829, servit quelque temps sous le maréchal de Broglie, puis abandonna la carrière des armes pour celle des sciences. Il s'occupa d'abord de botanique et se fit connaître avantageusement de Buffon, qui le protégea; fut admis en 1779 à l'Académie des Sciences, voyagea pour le Muséum, devint en 1794 professeur de zoologie à cet établissement et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: la *Flore française*, 1778, 3 vol. in-8, où il expose une méthode nouvelle d'analyse botanique dite *dichotomique* (divisant par deux); *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, 7 vol. in-8, 1815-1822, ouvrage capital, rempli de vues profondes. Il rédigea les articles de botanique dans *l'Encyclopédie méthodique*. Lamarck a écrit en outre sur la physique générale et sur la philosophie des sciences; mais il a professé sur ces points des opinions fort paradoxales; il croyait que les êtres les plus compliqués procédaient des êtres les plus simples par des transformations lentes et graduelles.

LA MARCK (comtes de). *Voy.* MARCK (comtes de LA).

LAMARQUE (Maximilien), général français, né à St-Sever (Landes) en 1770, mort en 1832, se signala dans les guerres de la révolution aux armées des Pyrénées et du Rhin, et fut nommé général de brigade après la bataille de Hohenlinden. En Italie, il prit Gaëte et le fort Caprée, que l'on regardait comme inexpugnable (1808). Il se signala encore à Laybach, à Wagram, en Russie, en Espagne, et dans la campagne de France pendant l'invasion (1814). Nommé député sous la Restauration par le département des Landes, il fit toujours partie de l'opposition et acquit une grande popularité. Il fut enlevé par le choléra; son convoi fut accompagné d'une foule immense, et devint l'occasion de graves désordres.

LAMARTINIÈRE (Ant.-Aug. BRUZEN DE), compilateur et géographe, né à Dieppe en 1662, mort en 1746, était neveu de Richard Simon. Il fut nommé en 1709 secrétaire français à la cour du duc de Mecklembourg, puis se fixa à La Haye, où il fit imprimer plusieurs ouvrages qui lui valurent le titre de premier géographe du roi d'Espagne et une pension de 1,200 écus du roi des Deux-Siciles. Il est surtout connu comme auteur d'un grand *Dictionnaire géographique, historique et critique*, La Haye, 1726-1730, 10 vol. in-fol., et Paris, 1768, 6 vol. in-fol., qu'on peut encore consulter utilement. Il a en outre publié : *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie*, Amsterdam, 1722; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1733; *— de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, 1741, et a été l'éditeur d'un assez grand nombre d'ouvrages importants, tels que la *Géographie* de Cluvier, 1729: les *Lettres de Richard Simon*, 1730, etc. — Un autre de Lamartinière, P.-Martin, natif de Rouen, est connu comme voyageur. Il se mit au service du roi de Danemark, fit partie en 1653 d'un voyage de découvertes au Nord de l'Europe et en donna la relation, Paris, 1671.

LAMBACH, ville des États autrichiens (Autriche), à 14 kil. S. O. de Wels; 3,100 hab. Abbaye de bénédictins, bibliothèque, etc. Commerce de sel. — Jadis titre d'un comté. Les Français défirent les Russes aux environs de cette ville en 1805. Un incendie la détruisit presque entièrement en 1809.

LAMBALLE, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. E. de St-Brieuc; 4,396 hab. Commerce de grains, toiles, fil, chanvre, cuirs, etc. — Cette ville existait dès le temps des Romains et était, à ce qu'on croit, le ch.-l. des *Ambiliates*. Elle fut fortifiée au moyen âge, et soutint en 1591 un siége remarquable où périt François de Lanoue. C'était avant 1789 le ch.-l. du duché de Penthièvre.

LAMBALLE (Marie-Thérèse DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), née à Turin en 1749, épousa Louis de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, et resta veuve à 19 ans. Elle devint en 1774 surintendante de la maison de la reine de France, Marie-Antoinette, et fut constamment l'amie de cette princesse. Elle fit preuve d'un admirable attachement pour la famille royale à l'époque de la révolution, et partagea sa captivité au Temple. Transférée peu après à la Force, elle fut une des plus déplorables victimes des massacres de septembre (1792). Après qu'elle eut été égorgée, son corps fut insulté et mis en lambeaux, et sa tête portée au bout d'une pique sous les croisées du Temple. La princesse de Lamballe était aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus. On a publié, comme rédigés d'après des notes autographes de la princesse de Lamballe, des *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la révolution, par une dame de qualité* (madame Catherine Hyde, marquise Govion-Broglio-Solari), Paris, 1826, 2 vol. in-8. On a contesté l'authenticité de ces *Mémoires*.

LAMBAYÈQUE, ville du Pérou, à 53 kil. N. O. de Sana, sur le Lambayèque, près de son embouchure dans l'Océan Pacifique; 8,000 hab.

LAMBECIUS (Pierre), bibliographe allemand, né l'an 1628 à Hambourg, mort à Vienne en 1680, fut d'abord professeur d'histoire et recteur de l'*École illustre* à Hambourg; puis, ayant abjuré le luthéranisme, quitta sa patrie et alla se fixer à Vienne où il fut nommé historiographe et bibliothécaire de l'empire. On a de lui : *Origines hamburgenses*, Hambourg, 1652; *Prodromus historiæ litterariæ*, 1659; *Commentarii de bibliotheca Cæsarea Vindobonensi*, Vienne, 1665-1679, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage important est malheureusement resté inachevé.

LAMBERT (saint), évêque de Maëstricht en 668, conseiller de Childéric II, roi d'Austras. et de Neustrie, se vit après la mort de ce prince dépouillé de son évêché et de ses fonctions par Ebroïn, puis fut rendu à son évêché et fit un grand nombre de conversions. Il fut assassiné à Liége en 708 par Dodon, beau-frère de Pepin d'Héristal. On éleva une chapelle au lieu où il avait été frappé, et plus tard saint Hubert y transporta le siége de l'évêché. On fête ce saint le 17 septembre.

LAMBERT, empereur, et roi d'Italie, fut associé au pouvoir en 891 par Gui de Spolète, son père; régna seul de 894 à 898 ; eut pour compétiteurs Bérenger et Arnoul, avec lesquels il fut sans cesse en guerre.

Il périt à la chasse; on croit qu'il y fut assassiné.

LAMBERT, fils d'Adalbert II, duc de Toscane, régna à Spolète dès 917, et en Toscane depuis 929 jusqu'à 931. Il avait contribué à élever sur le trône d'Italie Hugues de Provence, son frère utérin ; mais celui-ci ne le paya que d'ingratitude : il prétendit que Lambert était bâtard et n'avait aucun droit au duché de Toscane. Lambert en appela au *jugement de Dieu* et soutint par un combat judiciaire la légitimité de sa naissance : il sortit victorieux de cette épreuve ; mais Hugues parvint à s'emparer de sa personne et lui fit crever les yeux.

LAMBERT, chroniqueur allemand, natif d'Aschaffenbourg, était bénédictin et vivait dans le XIe siècle. Il est auteur d'une *Histoire universelle*, abrégé d'histoire qui va depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1050; suivie d'une *Histoire de l'Allemagne* assez étendue (depuis 1050 jusqu'à 1077).

LAMBERT-LI-CORS (c.-à-d. *le court* ou *le petit*), poëte français du XIIe siècle, né à Châteaudun, était ecclésiastique. Il commença le célèbre roman d'*Alexandre*, qui fut continué par Alexandre de Bernay. *Voy.* ALEXANDRE.

LAMBERT (J.), général anglais, l'un des plus ardents ennemis de Charles I, était avocat avant que la révolution éclatât. C'est lui qui avait le plus d'influence après Cromwell, et il conçut le projet de lui succéder dans le protectorat. Lors de la défection de Monk, il marcha contre ce général ; mais il fut pris et condamné à mort. On lui fit grâce de la vie, et il fut relégué à Guernesey où il mourut en 1692.

LAMBERT (Michel), musicien célèbre, né vers 1610, à Vivonne près de Poitiers, mort à Paris en 1696, jouissait sous Louis XIV d'une haute réputation ; toutefois il se vit dans sa vieillesse éclipsé par Lully, son gendre. On a de lui des *Motets*, des *Leçons pour les Ténèbres*, etc. Le *Recueil* de ses *Œuvres* a été gravé en 1666. C'est ce Lambert que Boileau nomme dans sa 6e satire.

LAMBERT (Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, morte en 1733, était fille d'un maître de la Chambre des Comptes. Elle composa, pour l'éducation de ses enfants, deux ouvrages qui sont fort estimés et pour le style et pour les pensées : *Avis d'une mère à son fils* et *Avis d'une mère à sa fille*. On a aussi de cette dame un *Traité de la vieillesse*, un *Traité de l'amitié*, des *Réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses*, etc. Elle n'écrivit pas pour le public, et ses ouvrages n'ont été connus que par l'indiscrétion de ses amis. Ses œuvres ont été réunies en 1748, 2 vol. in-12, et 1813, 2 vol. in-18. La marquise de Lambert avait pour amis Fontenelle, Lamotte, Sacy, et réunissait chez elle une société choisie de gens de lettres.

LAMBERT (l'abbé), jésuite, compilateur fécond et laborieux, né à Dôle vers 1700, mort en 1765 à Paris, se mit aux gages des libraires, et publia de 1739 à 1764 seize ouvrages, entre autres : *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12 ; *Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, 1750, etc., 15 vol. in-12 ; *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, 1751, 3 vol. in-4.

LAMBERT (Jean-Henri), savant universel, né en 1728 à Mulhouse (qui appartenait alors à la Suisse), mort en 1777, était fils d'un pauvre tailleur. Après avoir suivi quelque temps une école gratuite, il étudia seul et apprit sans maître, outre les langues anciennes et modernes, presque toutes les sciences, la physique, la mécanique, l'astronomie, la philosophie ; il s'exerça même dans la poésie et l'éloquence. Il fut successivement précepteur chez le comte de Salis à Coire (1748-1758), professeur à l'Académie électorale de Munich, et fut appelé en 1765 à Berlin par Frédéric-le-Grand. Admis aussitôt à l'Académie de Berlin, il enrichit le recueil de cette société d'une foule de savants mémoires. Il se distingua surtout dans les mathématiques, soit pures, soit appliquées, et dans la métaphysique. Outre une quantité innombrable de mémoires, on a de lui : en physique et en mathématiques, la *Route de la lumière*, 1759; la *Perspective libre*, 1759; *Photometria, de gradibus luminis*, etc., 1760; *Lettres cosmologiques*, en allemand, 1761; *Echelles logarithmiques*, allem., 1761 ; *Hygrométrie*, 1770; *Pyrométrie*, all., 1779, posthume ; — en philosophie, *Novum organum*, all., 1763 ; *Architectonique*, all., 1771 (il y explique les idées premières de chaque science). Lambert fut au nombre des amis de Kant et entretint correspondance avec lui.

LAMBERT (SAINT-), poëte. *Voy.* SAINT-LAMBERT.

LAMBESC, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 18 kil. N. O. d'Aix : 3,810 hab. Belle église; vaste hôtel-de-ville, hôpital ; fabrique de soude et tuileries; commerce d'huiles. Jadis titre de principauté (dans l'ancienne Provence).

LAMBESC (Charles-Eugène DE LORRAINE, duc d'Elbeuf, prince de), né en 1754, était parent de la reine Marie-Antoinette. Il l'accompagna en France et devint colonel-propriétaire du régiment royal-allemand. Ennemi déclaré de la révolution, il fit charger le peuple aux Tuileries, le 13 juillet 1789, et blessa lui-même plusieurs personnes. Mis en accusation pour ce fait, il fut acquitté au Châtelet. Il émigra peu après, servit dans les armées autrichiennes, et devint feld-maréchal-lieutenant, 1796. Il ne quitta point Vienne à la restauration, et y mourut en 1825, sans enfants. En lui s'éteignit une des branches de la maison de Lorraine.

LAMBETH, ville d'Angleterre (Surrey), était jadis une cité à part ; elle forme aujourd'hui l'extrémité O. de Londres, sur la rive droite de la Tamise ; 154,613 hab. Palais de Lambeth (résidence de l'archevêque de Cantorbéry); établissements de bienfaisance, etc.

LAMBEZELLEC, ville du dép. du Finistère, à 5 kil. N. de Brest ; 8,163 hab.

LAMBIN (Denis), savant commentateur français, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer (Picardie), mort en 1572, enseigna la langue grecque au collège de France. On lui doit des *Commentaires sur Lucrèce*, 1563, in-4 ; — *sur Cicéron*, 1566 et 1585, 2 vol. ; — *sur Plaute*, 1588 ; — *sur Horace*, 1605, in-fol. ; des *Traductions* latines de la *Politique* et de la *Morale* d'Aristote, de quelques harangues d'*Eschine* et de *Démosthènes*, etc. Son style, lourd et lent, était proverbial, et c'est de là, dit-on, qu'est venu le mot *lambiner*, qui est resté dans la langue.

LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Matthieu), magistrat, né en 1753, à Saint-Tron (Belgique), mort en 1823, fut professeur de droit à Louvain. Lors de la réunion de sa patrie à la France, il occupa plusieurs emplois importants, et succéda à Merlin de Douai comme ministre de la justice. Élu sénateur après le 18 brumaire, il se prononça contre la nomination de Bonaparte, et refusa son vote à l'érection du trône impérial. En 1814, il rédigea dans le sénat l'acte de déchéance de l'empereur. En 1819, il fut élu député. Il légua 12,000 fr. pour la fondation d'un hospice pour les aveugles protestants.

LAMECH, patriarche hébreu, descendant de Caïn, vivait avant le déluge. Il épousa deux femmes, Ada et Sella. De la première il eut Jabel, le premier des pasteurs nomades, et Jubal, inventeur des instruments de musique. De la deuxième, il eut Tubalcaïn, le premier qui ait forgé le fer, et Noéma qui inventa le tissage de la toile. — Un autre Lamech, fils de Mathusalem, fut père de Noé, et vécut, selon la Bible, 777 ans (de 4090 à 3313).

LAMÉGO, *Lama*, ville de Portugal (Beïra), à 129 kil. N. E. de Coïmbre; 9,000 hab. Évêché. Il s'assembla en 1144, à Lamégo, des *Cortès* qui posèrent les bases de la constitution portugaise lors de l'élection d'Alphonse I au trône de Portugal.

LAMENTIN (LE), ville de l'île de la Martinique, côte S. O., à 5 kil. N. E. de Fort-Royal; 8,300 hab. Environs fertiles, mais malsains.

LAMENTIN (LE), ville de l'île de la Guadeloupe, sur une baie de même nom, à 8 kil. N. E. de Pointe-à-Pitre; 3,500 hab.

LAMÉSENGÈRE (Pierre DE), oratorien, professeur à La Flèche, né à La Flèche en 1761, a publié : *Géographie de la France*, Paris, 1791; *Bibliothèque des Enfants*, 1794; *Dictionnaire des proverbes français*, 1821, etc.

LAMETH, nom de deux frères, d'une famille noble de Picardie, qui se sont également signalés par leur amour pour une sage liberté. L'aîné, Charles de Lameth, né en 1757, mort en 1832, servit en Amérique pendant la guerre de l'indépendance, et fut en 1789 député de l'Artois aux États-Généraux. Il vota un des premiers pour l'abolition de la noblesse et la liberté de la presse; mais il s'opposa aux violences qu'on voulait exercer contre le roi; il faisait partie du club des Feuillants. En 1792 il commanda une division à l'armée du Nord; mais après le 10 août, il se vit obligé, comme noble, d'abandonner son commandement et de s'expatrier. Il reprit du service sous l'Empire, fut député sous la Restauration, et siégea toujours parmi les amis de la Constitution. — Alexandre de Lameth, né en 1760, mort en 1837, servit aussi en Amérique, fut député en 1789 aux États-Généraux par la noblesse de Péronne, s'y montra un des plus éloquents défenseurs de la liberté, mais sut aussi respecter la prérogative royale, et eut à ce sujet des luttes fréquentes avec Mirabeau. En 1792 il servait sous La Fayette; il émigra avec lui et partagea sa captivité. Sous l'Empire et la Restauration, il administra comme préfet plusieurs départements. Membre de la Chambre des Députés, il resta toujours fidèle aux principes constitutionnels. On a de lui une *Histoire de la Constituante*.

LAMÉTHERIE (J.-Claude DE), naturaliste et physicien, né à Clayette, dans le Mâconnais, en 1743, mort à Paris en 1817, se fit d'abord connaître par quelques recherches sur l'air, et rédigea depuis 1785 jusqu'à sa mort le *Journal de Physique*. Il fut nommé en 1800 adjoint à la chaire d'histoire naturelle au collége de France. On a de lui, outre son journal, *Essai sur la philosophie naturelle*, Genève, 1778; *Vues physiologiques*, 1780; *Essai sur l'air pur*, 1785; *Théorie de la Terre*, 1791; *Leçons de minéralogie données au collége de France*, 1812; *De l'homme considéré moralement*, 1802; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804; *Sur la nature des êtres existants*, 1805. Il soutenait que le mouvement est essentiel à la matière; que tous les êtres, même l'homme, ont été formés par une sorte de cristallisation.

LAMETTRIE (Offroy DE), médecin et philosophe, né en 1709 à Saint-Malo, étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave, et fut à son retour en 1742 nommé médecin des gardes-françaises. Il publia peu après l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745), où il prêchait ouvertement le matérialisme, ce qui lui fit perdre sa place; il se réfugia à Leyde, écrivit des libelles contre les médecins ses confrères, et publia en 1748 *l'Homme-Machine*, où il attaquait sans ménagement les croyances les plus sacrées. Chassé de Hollande pour ce nouvel écrit, il trouva un asile en Prusse auprès de Frédéric II; il fut bientôt admis dans l'intimité de ce prince, qui le fit entrer dans son académie. Il mourut à Berlin en 1751, d'une indigestion. Lamettrie ne manquait ni d'esprit ni d'imagination; mais ses idées étaient tellement étranges et incohérentes, qu'il passait, auprès de ses amis mêmes, pour avoir le cerveau dérangé. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine, des traductions de Boërhaave, de violentes diatribes contre les médecins, entre autres, *la Politique du médecin de Machiavel* (Lyon, 1746), qui fut condamnée au feu par le parlement; mais il est surtout connu par ses ouvrages philosophiques, dont les principaux sont: *Histoire naturelle de l'âme*, La Haye, 1745; *l'Homme-Machine*, Leyde, 1748; *l'Homme-Plante*, Potsdam, 1748; *Sur l'origine des animaux*, Berlin, 1750; *Vénus métaphysique, ou de l'Origine de l'Ame*, ibid., 1751. Frédéric II a composé un *Éloge* de Lamettrie.

LAMI (dom François), bénédictin, né près de Chartres en 1636, mort à l'abbaye de Saint-Denis en 1711, a laissé, entre autres ouvrages estimés, *la Connaissance de soi-même*, 1694-8 et 1700; *la Connaissance et l'amour de Dieu*; *le Nouvel athéisme renversé*, *Réfutation de Spinosa*, 1696, et quelques traités mystiques; il entretint une vive polémique sur divers points de théologie avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et il eut avec Malebranche et Leibnitz une correspondance sur l'*Amour désintéressé*, qui a été imprimée en 1699.

LAMI (Bernard), oratorien, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715, enseigna les belles-lettres à Vendôme, puis la philosophie à Angers, s'attira des querelles avec le clergé d'Angers par son attachement à la philosophie de Descartes, devint grand-vicaire de l'évêque de Grenoble, séjourna quelque temps au séminaire de Saint-Magloire à Paris, puis se retira à Rouen, 1689. On a de lui : *l'Art de parler*, 1670, ouvrage bien écrit; *Réflexions sur l'Art poétique*, 1668; quelques traités élémentaires de mathématiques, et des ouvrages de théologie qui excitèrent de vives disputes, entre autres, l'*Harmonia quatuor evangelistarum*, 1689, in-12.

LAMI (Jean), littérateur italien, né en 1697 près de Pise, mort en 1770, enseigna l'histoire ecclésiastique à Florence, et eut de vifs démêlés avec les Jésuites. Il rédigea de 1740 à 1770 les *Nouvelles littéraires*, journal estimé qui paraissait à Florence, et publia entre autres ouvrages *Deliciæ eruditorum*, recueil d'opuscules inédits et intéressants (1736-69).

LAMIA (Ælius), noble famille de Rome. Un membre de cette famille, L. Ælius, fut gouverneur de Syrie sous Tibère. Horace lui a adressé sa 17ᵉ ode du 3ᵉ livre.

LAMIAQUE (guerre). *Voy.* LAMIE.

LAMIE, *Lamia*, aujourd'hui *Zeitoun*, ville de Thessalie, en Phthiotide, près du Sperchius, a donné son nom à la *guerre Lamiaque* qui s'alluma entre la Macédoine et la Grèce après la mort d'Alexandre (323). Cette guerre, qui ne dura qu'un an, fut entreprise d'après les instigations de Démosthène et d'Hypéride. Léosthène, général des Grecs, défit d'abord Antipater et le contraignit à s'enfermer dans Lamia, où il l'assiégea. Mais sa mort imprévue, et l'arrivée de Polyperchon, facilitèrent l'évasion d'Antipater, qui bientôt reprit l'offensive et remporta la victoire décisive de Cranon, l'an 322.

LAMIES, spectres que les anciens représentaient avec un visage de femme, et qu'on disait se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passants. On donnait aussi ce nom aux magiciennes.

LAMOIGNON, famille ancienne du Nivernais, s'est surtout distinguée dans la magistrature aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles. Elle tire son nom du fief de *Lamoignon* (situé dans un faubourg de Donzy), fief qui resta longtemps dans cette maison.

LAMOIGNON (Guillaume DE), premier président au parlement de Paris, célèbre par son savoir et ses vertus, né en 1617, mort en 1677, était fils

d'un président à mortier. Il fut successivement conseiller au parlement (1635), maître des requêtes (1644), 1er président (1658). Louis XIV, en lui apprenant sa nomination, lui dit ces mots devenus célèbres : « Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Il ne voulut pas présider la commission qui devait juger le surintendant Fouquet, avec lequel il était brouillé depuis quelque temps. On a de lui un ouvrage connu sous le titre d'*Arrêtés de Lamoignon* (publiés pour la 1re fois en 1702) ; il y ébauche un vaste plan qu'il avait conçu pour la réforme de la législation : cet ouvrage prouve une connaissance profonde de la jurisprudence. Lamoignon fut l'ami et le protecteur des hommes de lettres : il était surtout lié avec Boileau ; ce fut à sa demande que ce poëte composa son *Lutrin*. — Son fils aîné, Chrétien-François, fut nommé président à mortier en 1690. Il avait hérité de ses vertus et aimait comme lui à s'entourer d'hommes de lettres. Il fut lié surtout avec Bourdaloue, Boileau, Racine et Regnard. C'est à lui qu'est adressée la 6e épître de Boileau.

LAMOIGNON DE BAVILLE (Nicolas), intendant du Languedoc, 5e fils du 1er président, né en 1648, mort en 1724, exerça d'abord, et avec un grand succès, la profession d'avocat; devint ensuite conseiller au parlement (1670), maître des requêtes (1675), puis suivit la carrière administrative, et fut nommé intendant du Languedoc. Dans ce dernier emploi, il déploya contre les Protestants, lors de la révocation de l'édit de Nantes, un zèle que quelques-uns ont trouvé excessif; on l'a même accusé de cruauté. Cependant il se montre sous un aspect tout différent dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, qu'il composa par ordre du roi pour servir à l'instruction du duc de Bourgogne (1698), et où il déclare que la violence ne peut qu'être funeste au christianisme. Ces Mémoires ont été imprimés à Amsterdam (Marseille) en 1734.

LAMOIGNON (Guillaume II), seigneur de Malesherbes, petit-fils de Guillaume par son fils aîné Chrétien-François, fut chancelier de France de 1750 à 1768. Il résista longtemps aux sollicitations et aux persécutions de M. de Maupeou, qui voulait le supplanter; mais il fut enfin obligé de se démettre de sa charge, qui fut aussitôt confiée à son adversaire (1768). — Il eut pour fils l'illustre Lamoignon de Malesherbes (*Voy.* MALESHERBES).

LAMOIGNON (Chrétien-François), arrière-petit-fils du premier Guillaume, fut président à mortier du parlement de Paris en 1758, partagea l'exil de cette cour en 1772, obtint en 1787 les sceaux de l'état en remplacement de Hue de Miromesnil. Il travailla, avec le ministre Loménie de Brienne, aux édits du timbre et de la subvention territoriale, que le parlement refusa d'enregistrer; donna sa démission en 1788, et mourut en 1789. — La famille des Lamoignon s'est éteinte en la personne de Christian de Lamoignon, fils du précédent, pair de France, mort en 1827.

LAMONNOIE (Bernard DE), littérateur, né en 1641 à Dijon, suivit d'abord le barreau, puis se livra aux lettres, et remporta plusieurs prix de vers à l'Académie Française. Il acheta en 1672 une charge de conseiller à la Cour des comptes; vint en 1707 se fixer à Paris, et fut reçu à l'Académie Française en 1713. Il jouissait d'une fortune honnête que le système de Law lui fit perdre presque entièrement; il vécut néanmoins jusqu'à un âge avancé, et mourut en 1728 à 86 ans. Lamonnoie est à la fois estimé comme poëte, comme critique et philologue; il était surtout versé dans l'histoire littéraire. Parmi ses poésies, on loue beaucoup son discours sur *l'Abolition du duel*, couronné en 1671; ses contes, qui sont pleins d'esprit, et ses Noëls, écrits dans le patois bourguignon (1700). On a encore de lui : *Menagiana*, 1715; *Remarques sur les jugements des savants de Baillet*, etc. Rigoley de Juvigny a donné les *Œuvres choisies de Lamonnoie*, 3 vol. in-8, Dijon, 1770; cette collection est fort incomplète.

LAMORAL. *Voy.* EGMONT.

LA MORLIÈRE (ROCHETTE DE), mauvais écrivain, né à Grenoble en 1701, mort à Paris en 1785, exerça quelque temps sur le théâtre une sorte de tyrannie par ses cabales. Il a composé lui-même quelques mauvaises pièces, entre autres *le Gouverneur*, 1751, et des romans aujourd'hui oubliés.

LA MOTHE ou LAMOTTE. *Voy.* LA MOTTE.

LA MOTHE-ACHARD. *Voy.* LA MOTTE-ACHARD.

LA MOTHE-FÉNELON, village du dép. du Lot, à 6 kil. N. O. de Payrac; 600 hab. Patrie de Fénelon, et domaine de sa famille.

LA MOTHE-SAINT-HÉRAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 14 kil. N. de Melle; 2,713 hab. Étoffes de laine, tanneries. Commerce de grains et bestiaux.

LA MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe DE), duc de Cardone, général français sous Louis XIII, commanda les troupes françaises en Catalogne, 1641, battit plusieurs fois les Espagnols, leur enleva plusieurs places, et fut en récompense nommé maréchal de France, duc de Cardone, et vice-roi de Catalogne : mais ayant été vaincu devant Lérida, 1644, il fut arrêté, détenu au château de Pierre-Encise à Lyon, et déféré au parlement de Grenoble. On reconnut son innocence (1648), et il se vit peu après rappelé en Catalogne, où il se distingua par sa défense de Barcelone. Il rentra en France en 1657 et y mourut la même année.

LA MOTHE-LE-VAYER. *Voy.* LE VAYER.

LAMOTTE, ville ruinée de France (Haute-Marne), dans l'ancienne Champagne, arrondissement de Chaumont, près d'Outremécourt. Elle passait jadis pour imprenable par sa position au sommet d'un rocher escarpé; mais elle fut prise en 1634, sur le duc de Lorraine, par le maréchal de La Force; rendue au duc en 1641, elle fut reprise par Villeroi en 1644 et rasée. Au siége de 1634 on fit pour la première fois usage de la bombe.

LA MOTTE-ACHARD, ch.-l. de canton (Vendée), à 17 kil. N. E. des Sables-d'Olonne; 450 hab.

LA MOTTE-BEUVRON, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 40 kil. N. E. de Romorantin; 400 hab.

LA MOTTE-CHALANÇON, ch.-l. de canton (Drôme), à 31 kil. S. de Die; 1,200 hab.

LA MOTTE-DU-CAIRE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 18 kil. N. de Sisteron; 600 hab.

LAMOTTE (Ant. HOUDARD DE), littérateur, né à Paris en 1672, mort en 1731, était fils d'un chapelier. Il débuta par des opéras qui eurent beaucoup de succès (surtout *Issé*, pastorale, et *le Triomphe des Arts*), et prit rang dans ce genre auprès de Quinault; il travailla aussi pour le Théâtre-Français, donna, soit seul, soit avec Boindin, quelques comédies (les meilleures sont : *le Magnifique* et *l'Amant difficile*), et fit représenter plusieurs tragédies, dont une seule, *Inès de Castro*, est restée à la scène. Il s'est également exercé avec quelques succès dans l'églogue, dans la fable, dans l'ode, surtout dans le genre anacréontique. Il a aussi composé quelques écrits en prose destinés pour la plupart à débattre des questions de critique littéraire. Lamotte donna lieu à une polémique très vive par ses paradoxes contre les anciens : rabaissant le mérite d'Homère, il eut la bizarre idée de vouloir corriger l'*Iliade*; il traduisit ce poëme en vers, en le réduisant à 12 chants; il s'attira par là une violente querelle avec madame Dacier. Quoiqu'il dût sa réputation à ses poëmes, il attaqua aussi la poésie, comme contraire au naturel, et comme imposant à l'auteur une gêne inutile. Lamotte était de l'Académie Française, et remplissait

les fonctions de censeur dramatique. Cet écrivain était devenu aveugle vers l'âge de 40 ans, et il était perclus. Ses œuvres forment 10 vol. in-12, 1754. La poésie de Lamotte est souvent dure et pleine de constructions embarrassées ; sa prose est plus élégante et plus facile.

LA MOTTE-PIQUET (le comte de), brave marin, né à Rennes en 1720, entra dans la marine militaire, et fit 28 campagnes, de 1737 à 1783. Dans la campagne d'Amérique il se signala surtout au combat de Fort-Royal ; peu après, il captura 26 vaisseaux de l'escadre de George Rodney, et fut nommé lieutenant-général des armées navales. Il mourut à Brest en 1791.

LAMOTTE (Jeanne DE VALOIS, comtesse de), intrigante qui s'est rendue célèbre par l'affaire du *collier*. Connaissant la ridicule passion du cardinal de Rohan pour la reine Marie-Antoinette, elle suggéra au prélat l'idée d'acheter pour la princesse un magnifique collier de diamants du prix de seize cent mille francs, et se fit livrer le bijou, en faisant croire au cardinal qu'elle lui procurerait une entrevue avec la reine (1785). Convaincue d'imposture et d'escroquerie, elle fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fouettée et marquée, et fut enfermée à la Salpêtrière. Elle trouva moyen de s'évader, se sauva en Angleterre où elle fit imprimer un libelle contre la reine ; elle y mourut en 1791. Cette femme se rattachait à la famille royale des Valois par un fils naturel de Henri II, et recevait à ce titre une pension de la cour. Son nom de famille était de Luz de Saint-Remy.

LAMOURETTE (l'abbé), né en 1742 à Frévent (Pas-de-Calais), était vicaire-général à Arras et s'était fait connaître par quelques écrits philosophiques lorsqu'éclata la révolution de 1789. En 1791 il fut député à l'Assemblée législative, et y porta un esprit de concorde et de paix qui se manifesta surtout après la journée du 20 juin 1792. Il y avait alors scission entre les membres de l'Assemblée ; Lamourette les exhorta un jour à se réconcilier : persuadés par son discours ils s'embrassèrent les uns les autres ; mais cette réconciliation, qui fut ridiculisée sous le nom de *Baiser-Lamourette*, ne dura pas deux jours. Ce député, trop modéré pour ces temps, périt sur l'échafaud en 1794. Il a laissé plusieurs écrits religieux et philosophiques.

LAMOUROUX (J.-V.-Félix), naturaliste, né en 1779 à Agen, mort en 1825, professa l'histoire naturelle à Caen, et donna à cette ville de précieuses collections. Outre plusieurs articles dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, on lui doit les ouvrages suivants : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus*, 1805 ; *Essai sur les thalassiophytes*, 1813 ; *Histoire des polypiers coralligènes*, 1816 ; *Exposition des genres de l'ordre des polypiers, etc.*, 1821.

LAMOV, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe (Penza) : l'une, dite *Nijnei-Lamov*, à 102 kil. N. O. de Penza ; 3,800 hab. ; — l'autre, dite *Verknéi-Lamov*, à 13 kil. S. O. de Nijnéi-Lamov ; 4,300 hab.

LAMPEDOUSA, *Lopadusa*, île de la Méditerranée, sur la côte E. de l'état de Tunis, par 35° 31' lat. N., 10° 16' long. E. ; 35 kil. de tour. Bon mouillage au S. Aujourd'hui aux Anglais, quoique le roi des Deux-Siciles prétende à sa possession.

LAMPRIDE, *Ælius Lampridius*, historien latin qui vivait sous Dioclétien et Constance Chlore, a écrit la *Vie de Commode, d'Héliogabale, d'Alexandre Sévère*, etc. Ce qui nous reste de Lampride se trouve dans les *Historiæ augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8, et a été traduit en français par de Moulines, avec les autres écrivains de l'*Histoire Auguste*. Vossius et Fabricius croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même personnage.

LAMPSAKI ou LEPSEK, ville de la Turquie d'Asie, à 9 kil. S. E. de Gallipoli sur les Dardanelles, non loin de l'emplacement de l'ancienne Lampsaque.

LAMPSAQUE, *Lampsacus* en latin, auj. *Cherdak*, ville de Mysie, sur la Propontide, avait pour dieu national Priape. Le vin des environs était délicieux. Le philosophe Anaximène était de Lampsaque ; il sut par sa présence d'esprit sauver cette ville de la fureur d'Alexandre. *Voy.* ANAXIMÈNE.

LAN, nom que l'on donne aux principales divisions territoriales du royaume de Suède. On pourrait le traduire par *gouvernement* ou *préfecture*.

LANARK, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Lanark, à 49 kil. O. d'Edimbourg, non loin de la Clyde ; 10,000 hab. Mousselines, etc. Kennet II y tint le 1er parlement d'Écosse en 978. Elle était jadis fortifiée et soutint plusieurs siéges. — A 2 kil. S. de Lanark se voit le village de New-Lanark, remarquable par ses filatures.

LANARK (comté de), dit aussi *Clydesdale*, c.-à-d. *val de Clyde*, comté d'Écosse, entre ceux d'Ayr et de Renfrew à l'O., de Dumbarton, Stirling, Edimbourg, Linlithgow au N., de Peebles à l'E., de Dumfries au S. : 88 kil. sur 53 ; 316,800 hab. ; ch.-l. Lanark. Montagnes, vallées et plaines fertiles ; plusieurs mines, surtout de houille. La culture est peu active dans ce comté, mais il est le premier de l'Écosse pour l'industrie.

LANCASTER ou LANCASTRE, ville, comté et maison d'Angleterre. *Voy.* LANCASTRE.

LANCASTER, nom commun à plusieurs villes des États-Unis, dont les principales sont : 1° dans l'état de Pensylvanie, à 105 kil. O. de Philadelphie : 6,000 hab ; industrie et commerce, banques, colléges, etc. les habitants sont Allemands d'origine : — 2° dans celui de Massachussets, à 49 kil. N. O. de Boston ; 2,000 hab.

LANCASTER (NEW-), ville des États-Unis (Ohio), à 49 kil. S. E. de Columbus ; 2,200 hab.

LANCASTER (DÉTROIT DE BARROW-ET-), détroit du Grand-Océan boréal qui unit la mer Polaire à la mer de Baffin, par 75° 16' lat. N. et 86° 10' long. O.

LANCASTER (James), aventurier anglais, partit de Plymouth en 1591 avec trois vaisseaux armés par deux marchands de Londres, prit trente-neuf vaisseaux portugais, s'empara de Fernamboue dans le Brésil, revint chargé d'un riche butin, et mourut vers 1620. Le récit de ses voyages se trouve dans le 3e vol. du recueil d'Hakluyt. On a donné son nom à un détroit situé à l'entrée de la baie de Baffin, et qu'il avait soupçonné (*Voy.* ci-dessus).

LANCASTER (Joseph), fondateur des *écoles à la Lancastre*, né vers 1777 en Angleterre, était maître d'école à Londres (1798), lorsqu'André Bell fit connaître la méthode d'enseignement mutuel qu'il avait vu pratiquer dans l'Inde. Lancaster l'adopta avec empressement et prétendit lui-même à l'honneur de l'invention. Après avoir eu la vogue pendant quelques années, il vit déserter son école et passa en Amérique. Il est mort à New-York en 1838, âgé de 61 ans. Il est auteur d'un écrit sur l'éducation qui a été traduit par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, sous le titre de *Système anglais d'instruction*, Paris, 1815.

LANCASTRE ou LANCASTER, *Longevicum* ou *Alaunum* des anciens? ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lancastre, à 333 kil. N. O. de Londres ; 10,150 hab. Église gothique ; ancien château, qui sert auj. de prison ; hôtel-de-ville, etc. Bibliothèque. Industrie assez active (chapeaux, corderie, toile à voiles, chantiers de construction). Commerce tant intérieur qu'extérieur. Aux environs, *canal de Lancastre* et grand marais salant. — Cette ville est

fort ancienne ; elle était la résidence habituelle des ducs de Lancastre. Elle souffrit pendant la guerre des Deux-Roses ; mais elle s'est relevée depuis.

LANCASTRE (comté de), ou LANCASHIRE, comté d'Angleterre, entre ceux de Cumberland et de Westmoreland au N., d'York à l'E., de Chester au S. et la mer d'Irlande à l'O. : 110 kil. sur 44 ; 1,400,000 hab. Ch.-l., Lancastre. Autres places, Manchester, Liverpool, Preston, Garstang, etc. Nombreuses rivières, deux lacs, sources thermales. Sol très varié. Grains, légumes et pommes de terre ; mines de fer, plomb, cuivre, houille excellente, alun, etc. ; gros bétail, gibier. Industrie et commerce extrêmement actifs. C'est un des comtés les plus riches et les plus industrieux du pays.

LANCASTRE (maison DE), maison royale d'Angleterre, célèbre par sa rivalité avec la maison d'York, descendait d'Édouard III. Ce roi avait eu quatre fils : 1° Édouard, prince de Galles, qui mourut avant son père et qui laissa un fils, Richard, roi sous le nom de Richard II (1377-99) : 2° Lionel, duc de Clarence, qui laissa une fille, Philippine, mariée au duc de Mortimer et aïeule d'Anne de Mortimer, mariée elle-même à Roger d'York ; 3° Jean de Gaunt, duc de Lancastre ; 4° Edmond de Langley, duc d'York, chef de la maison d'York. Un prince de la maison de Lancastre, Henri, fils de Jean de Gaunt, détrôna Richard II, et monta sur le trône à sa place, au préjudice des droits de la 2e branche, représentée par Anne de Mortimer et son mari ; il régna sous le nom de Henri IV (1399-1413), transmit le trône à son fils Henri V (1413-22), et à son petit-fils Henri VI (1422-61). Sous ce dernier, un prince de la maison d'York, Richard, prétendit avoir des droits au trône en vertu de l'alliance contractée par son père, Roger d'York, avec Anne de Mortimer, petite-fille du duc de Clarence, et légitime héritière du trône après la mort de Richard II. De là une guerre sanglante, dite la *guerre des Deux Roses*, par suite de laquelle la maison de Lancastre fut renversée du trône (1461), et remplacée par la maison d'York qui compta trois rois : Édouard IV (1461-83), Édouard V (1483), Richard III (1483-85). Sous ce dernier, une nouvelle révolution renversa la maison d'York et porta sur le trône Henri Tudor de Richemont qui se rattachait aux Lancastre par les femmes, et qui régna de 1485 à 1509 sous le nom de Henri VII. Celui-ci épousa l'héritière de la maison d'York, et confondant ainsi en sa personne les droits des deux maisons, mit fin à la guerre civile. Dans la querelle des maisons de Lancastre et d'York, les partisans de la maison de Lancastre portaient pour signe de ralliement une rose rouge, et les partisans d'York une rose blanche : ce qui a fait nommer cette guerre la *guerre des Deux-Roses*.

LANCASTRE, instituteur. *Voy.* LANCASTER.

LANCELOT (dom Claude), religieux de Port-Royal, célèbre comme grammairien, né à Paris en 1615, entra à Port-Royal en 1638, y fut chargé de l'enseignement de la grammaire, et composa pour ses élèves plusieurs excellents ouvrages. Il partagea les persécutions dont les religieux de Port-Royal furent l'objet à cause de leur attachement au jansénisme, fut chassé avec eux de son monastère en 1660, et mourut en exil à Quimperlé en 1695. On a de lui : *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine* (connue sous le nom de *Grammaire latine de Port-Royal*), 1644-1656, etc. ; *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque* (dite *Grammaire grecque de Port-Royal*), 1655-1673, etc. ; *le Jardin des racines grecques*, 1657 (fait avec de Sacy) ; une *Grammaire italienne*, 1660 ; — *espagnole*, 1660 ; la *Grammaire générale et raisonnée*, 1660-1676 (rédigée d'après les idées d'Arnauld), réimprimée en 1756 avec des notes de Duclos, et en 1803 avec un discours préliminaire de M. Petitot. Tous ces ouvrages font autorité et sont encore classiques.

LANCELOT, roi de Naples. *Voy.* LADISLAS.

LANCELOT DU LAC, héros d'un roman célèbre au moyen âge, qui fut écrit primitivement en latin par un anonyme, et traduit au XIIe siècle en langue romane par Gautier Mapp, chevalier du roi. Ce paladin était fils de Ban, roi de Brucie, et fut à la mort de son père élevé par la fée Viviane, la dame du Lac. Il fut un des douze chevaliers de la Table Ronde, conçut une vive passion pour la belle Genièvre, femme du roi Arthur, et s'attira toutes sortes de malheurs pour avoir dédaigné la fée Morgane. Chrestien de Troyes a trouvé dans un épisode de ce roman l'idée de son poëme en vers intitulé : *Lancelot de la Charette*.

LANCEROTE, *Lanzarote* en espagnol, une des îles Canaries, au N. O. de Fortaventura, par 6° long. O., 29° 25' lat. N. (pointe N.) : 53 kil. sur 22 : 16,000 hab. Ch.-l., Feguise. Sol volcanique, terrible éruption en 1730. Bons ports (Arécife, Naos).

LAN-CHANG ou LAYN-ZAYN, ville du Laos, jadis capitale de l'empire, à 500 kil. N. O. de Hué, par 100° 30' long. E., 18° 37' lat. N. Grand commerce. Aux environs, or, pierres précieuses.

LANCIA OPPIDANA, v. de Lusitanie, chez les Vettons, près de la source du *Munda*, est auj. GUARDA.

LANCIA TRANSCUDANA, ville de Lusitanie, chez les Vettons, auj. CIUDAD-RODRIGO.

LANCIANO, *Anxanum* ou *Lancianum*, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), à 20 kil. S. E. de Chieti ; 12,600 hab. Cathédrale et autres édifices.

LANCISI (J.-Marie), savant italien, né à Rome en 1654, mort en 1720, étudia avec un égal succès la médecine, la chimie, la botanique et la géométrie ; fut médecin de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome, professeur d'anatomie au collége de la Sapience (1684), médecin des papes Innocent XI et Clément XI. Il a publié des écrits estimés sur la médecine, l'hygiène et l'histoire naturelle (rassemblés à Genève, 1718, 2 vol. in-4), et a légué à l'hôpital du Saint-Esprit une bibliothèque de 20,000 vol., à la condition qu'elle serait publique.

LANDAIS ou LANDOIS (Pierre), grand trésorier de Bretagne, fils d'un tailleur de Vitré, n'était lui-même en 1475 qu'un simple ouvrier. Il se fit remarquer du duc de Bretagne François II, qui l'éleva rapidement aux honneurs. Le favori eut bientôt pour ennemis tous les seigneurs bretons ; il se défit de quelques-uns et fit mourir en prison le chancelier Chauvin ; mais le duc, voyant ses sujets prêts à se révolter, fut obligé de livrer Landais à des juges. Ceux-ci le condamnèrent à être pendu, et l'arrêt fut exécuté en 1485. Le véritable crime de Landais, aux yeux des seigneurs bretons, était d'avoir voulu préparer la réunion de la Bretagne à la France par le mariage du duc d'Orléans avec Anne, héritière de Bretagne.

LANDAK, ville de l'île de Bornéo, à 100 kil. N. E. de Pontiana, ch.-l. d'un petit royaume tributaire des Hollandais. Mines de diamants.

LANDAMMAN ou LANDMANN, nom que prend le premier magistrat de plusieurs cantons en Suisse, savoir : ceux d'Uri, Schwitz, Unterwalden, Glaris, Zug, Appenzell, Saint-Gall, Thurgovie, Tessin, pays de Vaud. — On désigne aussi sous ce nom le président de la diète helvétique.

LANDAU, ville de Bavière (cercle du Rhin), sur la Queich, à 26 kil. S. O. de Spire ; 5,250 hab. Ville très forte ; citadelle construite par Vauban. Jadis ville impériale. — Cédée à la France en 1680 (le traité de Bade lui en confirma de nouveau la possession en 1713) ; assiégée vainement en 1793 et 1795 ; enlevée à la France en 1815.

LANDEN, ville de Belgique (Hainaut), à 36 kil.

N. O. de Liége; 800 hab. Ville ancienne. Elle a donné son nom à Pepin-le-Vieux ou de Landen, de la célèbre maison d'Héristal. Une victoire y fut remportée en 1693 par le maréchal de Luxembourg sur les alliés; cette victoire est plus connue sous le nom de bataille de *Nerwinde*.

LANDENOLFE I, prince de Capoue, de 884 à 887, avait été, avant son avénement, nommé évêque de Capoue en 879, bien qu'il fût marié et que le siége fût déjà occupé par un prince de sa famille. De là des guerres civiles, que le pape Jean VIII termina en partageant le diocèse et l'autorité épiscopale entre les deux concurrents. Quand Landenolfe fut parvenu à la principauté (par la mort de son frère Pandenolfe), il renonça à l'état ecclésiastique; mais il fut bientôt détrôné par son parent Atenolfe. — Landenolfe II, prince de Bénévent et de Capoue, succéda à son frère Landolfe VI en 982, et fut assassiné en 993 par ordre de son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

LANDERNEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), à 18 kil. N. E. de Brest, sur l'Elorn, nommé aussi Landerneau (rivière qui a son embouchure dans la rade de Brest); 4,963 hab. Papier, toile, etc. Miel estimé, eau-de-vie, poisson sec, etc. Jadis ville forte.

LANDES ou **LANNES**, *Ager Syrticus* en latin moderne, pays de France, jadis compris dans la Gascogne, à l'E. du pays des Marennes, et à l'O. de la Chalosse et du Marsan, sur l'une et l'autre rive de l'Adour. Il se divisait en quatre vicomtés, Dax, Tartas, Aorte ou Ortevielle et Albret (depuis duché). Ch.-l., Dax. Il forme actuellement une partie du dép. des Landes. — Souvent on étend le nom de Landes à toute la lisière stérile et marécageuse qui s'étend entre Bayonne et Bordeaux. — Souvent aussi on y distingue deux régions : Landes de Gascogne et Landes de Guyenne ou de Bordeaux. Les habitants de ces contrées, étant dans la nécessité de traverser continuellement des sables et des marais, sont presque toujours montés sur des échâsses.

LANDES (dép. des), dép. maritime, au S. de celui de la Gironde, au N. de celui des Basses-Pyrénées, à l'O. de ceux du Gers et de Lot-et-Garonne : 9,093 kil. carr.; 284,918 hab. Ch.-l. Mont-de-Marsan. Il est formé du pays des Landes et de portions de la Chalosse, du Condomais, de la Guyenne et du Béarn. Fer, marbre, grès fin et autres, pierres de taille (superfines), pierres meulières, lithographiques; tourbe; terre à porcelaine, pouzzolane, bitume, etc. Le pays est couvert de landes et de bruyères au N. et à l'O. de l'Adour; cependant il est assez fertile au S. et à l'E. de cette rivière : grains, bons vins, safran, etc.; bons chevaux, porcs dits de bois (à chair fine), volaille, gibier. Industrie : exploitation des sapins et chênes-liéges qui couvrent les landes; 2 hauts-fourneaux, verreries, tanneries; toiles; préparation de jambons. Commerce. — Le dép. des Landes se divise en 3 arrond. (Mont-de-Marsan, Dax, St-Sever), 28 cantons et 348 communes : il appartient à la 11e division militaire, à la cour royale de Pau; il a un évêché à Aire.

LANDGRAVE (de l'allemand *land*, terre, et *graff*, juge ou comte), nom donné anciennement à des juges qui rendaient la justice au nom de l'empereur dans l'intérieur du pays, différant en cela des *margraves* qui jugeaient dans les pays frontières. En 1130, Louis III, possesseur de la Thuringe, prit le premier le titre de landgrave comme synonyme de souverain, exemple qui fut suivi par Thierry, comte de Basse-Alsace (1137), par Albert de Habsbourg, comte de Haute-Alsace (1186), et par plusieurs autres. Auj. il n'y a de landgraves que les princes de la maison de Hesse.

LANDIT, foire célèbre qui se tenait jadis à Paris et à Saint-Denis, le 1er lundi après le 11 juin, jour de la Saint-Barnabé. L'origine de cette fête est incertaine, mais elle est toujours fort ancienne (on la fait remonter au temps de Charlemagne). On fait dériver le mot *Landi* ou *Landit* du latin *indictum*, c.-à-d. *lieu* ou *jour indiqué*. Les écoliers de l'Université avaient congé le jour du *Landit*; on explique l'origine de ce congé en disant que c'était à la foire du Landit que se vendait le parchemin, et que les écoliers choisissaient ce jour pour en faire provision. — On donnait encore le nom de *landit* à l'honoraire que les écoliers étaient dans l'usage de donner autrefois à leurs professeurs.

LANDIVI, ch.-l. de canton (Mayenne), à 35 kil. N. O. de Mayenne; 1,900 hab. Bestiaux et toiles.

LANDIVISIAU, ch.-l. de canton (Finisterre), à 18 kil. S. O. de Morlaix; 3,031 hab. Toiles; tanneries. Commerce.

LANDOLFE, nom de plusieurs princes lombards qui régnèrent à Capoue ou à Bénévent de 846 à 1077. Les plus connus sont Landolfe I, prince de Capoue, qui en 840 se révolta contre le prince de Bénévent, et forma à Capoue une principauté indépendante; — Landolfe III (ou selon d'autres Ier du nom), qui réunit en 910 les duchés de Capoue et de Bénévent, et qui conquit la Pouille sur les Grecs; — Landolfe VI (ou VIII), qui régna sur Capoue dès 1050, fut chassé de cette ville par les Normands en 1062, et régna depuis sur Bénévent. Il mourut en 1077, et en lui s'éteignit la race des princes lombards de Bénévent.

LANDON (C.-P.), peintre et littérateur, conservateur des tableaux du Musée, né vers 1760, mort en 1820, écrivit ou édita un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts*, 1801-17, 29 vol. in-8; *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803-17, 22 vol. in-4; *Description historique de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis historique* par Legrand, 1806-9, 12 vol. in-8; *Galerie des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-9, 12 vol. in-12; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, in-8.

LANDRECY ou **LANDRECIES**, ville de France, ch.-l. de canton (Nord), sur la Sambre, à 17 kil. N. d'Avesnes; 3,679 hab. Genièvre, chandelles, bouteilles. Commerce : dépôt de charbon de Charleroi et d'ardoises de Fumay. — François I la prit sur les Impériaux. Cédée à la France en 1659, elle fut fortifiée par Vauban. Elle résista au prince Eugène en 1713; fut prise par les Autrichiens en 1794, mais reprise la même année par les Français.

LANDRI ou **LANDRY**, seigneur de la cour de Chilpéric, roi de Neustrie, était l'amant de la reine Frédégonde, et fut soupçonné d'avoir tué Chilpéric à l'instigation de cette princesse. Il fut maire du palais pendant la minorité de Clotaire II, fils de Chilpéric, et défendit ce prince contre son oncle Childebert, qu'il battit en 593.

LANDRI (saint), évêque de Paris, signala sa bienfaisance dans la famine de 651, et fonda l'Hôtel-Dieu. On le fête le 10 juin.

LANDRIANO, village du royaume Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. E. de Pavie; 1,800 hab. Combat entre les Français et les Impériaux, commandés par Antoine de Lève (1529); ces derniers furent vainqueurs.

LANDSBERG, ville des États prussiens (Brandebourg), à 62 kil. N. E. de Francfort, sur la Warta; 8,750 hab. Papier, drap, lainages, cotonnades, etc. Navigation active, commerce. — Il y a plusieurs autres Landsberg, entre autres une ville murée de Bavière (Isar), sur le Lech, à 50 kil. S. O. de Munich; 3,000 hab.

LAND'S-END ou **CAP FINISTERRE**, *Bolerium prom.*, cap d'Angleterre (Cornouailles), forme l'ex-

trémité la plus occidentale de l'Angleterre, par 8° 51' long. O., 50° 6' lat. N.

LANDSER, jadis *Lands-Ehre*, c.-à-d. *honneur du pays*, bourg de France, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 8 kil. S. E. de Mulhouse; 700 hab. Jadis ch.-l. d'une seigneurie de la maison de Habsbourg.

LANDSHUT, ville murée de Bavière (Isar), à 60 kil. N. E. de Munich; 8,000 hab. Château dit le Bâtiment-Neuf; église de St-Martin dont le clocher a 152 mètres; université célèbre (jadis à Ingolstadt), et dont la bibliothèque a 10,000 vol.: amphithéâtre, laboratoire chimique, etc. Industrie; aux env., vieux château de Trausnitz.— Les Français l'ont prise en 1796, 1800, 1805 et 1809.

LANDSHUT, ville des États prussiens (Silésie), à 45 kil. O. de Reichenbach; 3,100 hab. Commerce de toiles, lycée avec bibliothèque.

LANDSKRON, nom commun à 2 villes des États autrichiens : l'une en Bohême, à 50 kil. E. de Chrudim; 2,800 hab.; — l'autre en Galicie, à 14 kil. O. de Myslenicze; 2,700 hab. Château.

LANDSKRONA, ville forte de Suède, à 22 kil. S. d'Helsingborg, sur l'OEresund; 3,800 hab. Citadelle, port. Gants, savon, etc. Souvent prise et reprise par les Danois et les Suédois; elle appartient aux derniers depuis 1677.

LANDSTURM. *Voy.* LANDWEHR.

LANDWEHR, c.-à-d. *défense du pays*. On nomme ainsi en Prusse et dans divers états de l'Allemagne une partie de la population qui est armée pour servir d'auxiliaire aux troupes régulières, dans le cas d'une invasion étrangère. On appelle *landsturm* en Suisse et dans quelques pays une levée en masse, qui est plus étendue encore que celle de la *landwehr*, et qui comprend tous les hommes en état de porter les armes.

LANDY. *Voy.* LANDIT.

LANE-END, ville d'Angleterre (Stafford), à 7 kil. S. E. de Newcastle-under-Lyne; 5,000 hab. Poterie. Commerce actif.

LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, né à Pavie en 1005. Il enseigna d'abord le droit à Pavie, puis à Avranches; il entra ensuite dans l'abbaye du Bec, 1042, et fit bientôt de cette abbaye une des écoles les plus célèbres de l'Occident pour les lettres et les études théologiques. Devenu conseiller intime du duc de Normandie, Guillaume-le-Bâtard, il en obtint l'abbaye de St-Étienne de Caen, et enfin l'archevêché de Cantorbéry lorsque ce prince eut fait la conquête de l'Angleterre. Lanfranc contribua puissamment à répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, bâtit des églises, fonda et dota des hôpitaux, et tint plusieurs conciles. Après la mort de Guillaume I, il couronna son fils Guillaume-le-Roux, alors âgé de 13 ans, et éclaira le jeune prince de ses conseils. Il mourut en 1089, universellement respecté. Lanfranc était fort habile dans la dialectique, et il eut de vives disputes avec Bérenger sur la transsubstantiation. Il a laissé des écrits théologiques. Ses *Œuvres* ont été publiées par dom Luc d'Achery, Paris, 1648.

LANFRANC (Jean), peintre italien, né à Parme en 1581, mort en 1647, élève des Carrache, a excellé à peindre les coupoles. Le Musée possède 4 de ses tableaux : *Agar dans le désert*, *Saint Pierre*, *Saint Paul* et *Saint Augustin*. Il a gravé à l'eau-forte la *Bible de Raphaël*, 1607, in-4.

LANGEAC, ch.-l. de canton (Allier), à 23 kil. S. E. de Brioude; 3,109 hab. Houille, antimoine, pierres meulières, etc. Beau pont sur l'Allier.

LANGEAIS, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 22 kil. N. E. de Chinon, près de la Loire; 2,840 hab. Vieux château. Toiles, tuileries, melons renommés. C'est dans cette ville que furent mariés Charles VIII et Anne de Bretagne.

LANGELAND (c.-à-d. *longue terre*), île du Danemark, dans la Baltique, entre celles de Seeland, Laaland et Fyen : 50 kil. sur 9 environ ; 11,500 hab. Ch.-l., Rudkiœbing.

LANGENAU, nom d'un grand nombre de villes d'Allemagne, dont les deux principales sont : 1° dans le roy. de Wurtemberg (Danube), à 16 kil. N. E. d'Ulm; 3,800 hab.; 2° dans les États autrichiens (Bohême), à 41 kil. N. E. de Biczow; 2,400 hab.

LANGENAU, ville de Valachie. *Voy.* KIMPOLUNG.

LANGENBIELAU, ville des États prussiens (Silésie), à 9 kil. S. de Reichenbach, se compose de trois villages très rapprochés; 7,000 hab. Étoffes de laine, mousselines, indiennes, etc.

LANGENBOURG, ville du royaume de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 22 kil. N. E. de Hall: 900 hab. Résidence des princes de Hohenlohe-Langenbourg.

LANGENDORF, ville de Transylvanie. *Voy.* HOSZUFALU.

LANGENSALZA, ville des États prussiens (Saxe), à 26 kil. N. O. d'Erfurt, sur la Salza : 6,000 hab. Société d'agriculture, établissement d'instruction : soieries, lainage, etc.; grains, eau-de-vie; commerce de transit avec Lubeck, Hambourg, Brême.— Les Prussiens y défirent en 1760 les Français et les Saxons.

LANGEZWAAG, ville de Hollande (Frise), à 7 kil. N. E. de Heerenveen; 5,100 hab.

LANGHEMARK, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. N. O. d'Ypres; 4,700 hab.

LANGHOLM, ville d'Écosse (Dumfries), à 60 kil. N. E. de Dumfries; 2,400 hab. Beau pont sur l'Esk. Sellerie, bas de coton.

LANGLÉ (François-Marie), compositeur, né en 1741 à Monaco, d'une famille originaire de France, mort en 1807, fut l'élève de Caffaro et de Léo (à Naples), vint à Paris en 1764, se fit remarquer par des morceaux composés pour les concerts spirituels, devint en 1784 professeur de chant à l'école royale de chant et de déclamation, et fit la musique de plusieurs opéras dont le plus connu est *Corisandre*, 1791. Il forma des élèves distingués, entre autres Dalayrac. — Son fils, M. Ferdinand Langlé, s'est fait connaître comme un de nos plus spirituels auteurs dramatiques.

LANGLÈS (L.-Matthieu), orientaliste, né en 1763 à Péronne, mort en 1824 à Paris, étudia profondément la plupart des langues de l'Orient, fut nommé professeur de persan et de malais à l'école spéciale des langues, et conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Il a traduit les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, 1787, des *Fables et Contes indiens*, 1790; a publié le *Dictionnaire tartare et français*, rédigé par le père Amiot, 1790: les *Monuments anciens et modernes de l'Indostan*, 1821, 2 vol. in-fol., et une foule d'autres savants ouvrages sur les langues orientales.

LANGLEY (Edmond de). *Voy.* YORK.

LANGNAU, ville de Suisse (Berne), à 25 kil. E. de Berne; 4,400 hab. Toiles, tanneries, fromages.

LANGOBARDI, peuple ancien. *Voy.* LOMBARDS.

LANGOGNE, ch.-l. de canton (Lozère), à 36 kil. N. E. de Mende; 2,750 hab. Martinets à cuivre.

LANGON, ch.-l. de canton (Gironde), à 14 kil. N. de Bazas; 1,640 hab. Charmante position. Industrie. Vins recherchés.

LANGONNET, ville du dép. du Morbihan, à 40 kil. O. de Pontivy; 3,432 hab. Haras.

LANGRES, *Andomatunum*, puis *Lingones*, ch.-l. d'arrondissement (H.-Marne), à 60 kil. N. de Dijon, sur la Marne; 7,677 hab. Evêché. Tribunal de 1re instance: collége communal. Cathédrale, belle promenade, bibliothèque; coutellerie renommée, vinaigre, bougies. Commerce de meules à émoudre et de pelleteries. Patrie de Sabinus et d'Éponine, de Diderot, etc.—Jadis capitale des *Lingones*. Prise et brûlée par les Vandales (407), par Attila (451),

Ch.-l. d'un comté jusqu'en 1079. Acquise alors par Hugues III, duc de Bourgogne, qui la donna à Gautier, son oncle, évêque de Langres; érigée en duché-pairie par Louis VII, en faveur de celui-ci et des évêques ses successeurs; fortifiée en 1362, et depuis par Louis XI et François I; aujourd'hui ses fortifications n'existent plus. — L'arrond. de Langres a 10 cantons (Auberive, Bourbonne, Fay-Billot, La Ferté-sur-Amance, Longeau, Montigny-le-Roi, Neuilly-sur-Suize, Prauthoy, Varennes, plus Langres), 209 communes, et 100,523 hab.

LANGUEDOC, un des grands-gouvernements de la France avant la révolution, et le plus vaste après celui de Guyenne-et-Gascogne, avait pour bornes: au S. E. la Méditerranée, à l'E. le Rhône qui le séparait de la Provence, du Comtat Venaissin, du Dauphiné; au N. le Forez; au S. O. le Roussillon et le comté de Foix (qui le séparaient de l'Espagne); à l'O., l'Auvergne, le Rouergue avec le Quercy, l'Armagnac, le Comminges, le Conserans. Capitale, Toulouse. On y distinguait le Languedoc proprement dit et les provinces annexes. Celles-ci sont: le Vivarais, le Vélay, le Gévaudan, dans la partie N.; l'Albigeois et le Quercy languedocien, à l'O. et plus au S. Dans le Languedoc proprement dit, on distinguait: 1° le Bas-Languedoc (diocèses d'Uzès, de Nîmes, d'Alais, de Montpellier); 2° le Haut-Languedoc (diocèses de Toulouse, Comminges languedocien, Lauraguais, Sault, Carcassez, Rasez); 3° le Littoral méditerranéen (diocèses d'Agde, de Béziers, de Narbonne). Ce pays forme aujourd'hui les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Tarn. Forme très irrégulière. Le pays est traversé par une chaîne de montagnes à peu près parallèle au cours du Rhône et aux côtes de la Méditerranée, qui comprend les Cévennes et les monts du Vivarais. Rivières: partie de la Loire, du Rhône et de la Garonne; plus l'Ardèche, l'Ouvèze, le Gard, l'Allier, le Lot, le Tarn, l'Aude, l'Orb, l'Hérault. Climat varié suivant les hauteurs, chaud et délicieux en approchant de la mer. Grande fertilité, plantes du midi dans les lieux bas, pâturages et belles forêts dans les montagnes.— Le Languedoc correspond en grande partie à la première Narbonnaise des Romains, habitée par les Volces. Vers la fin de l'empire romain, cette province portait le nom de *Septimanie*, à cause des sept villes principales qu'on y remarquait (*Voy.* SEPTIMANIE). Les Wisigoths, qui s'en emparèrent au ve siècle, lui donnèrent un moment le nom de Gothie. Dans le VIIIe siècle les Sarrasins l'occupèrent un instant; mais ils en furent chassés par Charles Martel, Pépin et Charlemagne. Le Languedoc forma dès lors sous la domination des Francs le duché de Septimanie; ce duché devint bientôt indépendant: au Xe siècle il se confondit avec le comté de Toulouse (*Voy.* TOULOUSE). A l'époque de la croisade contre les Albigeois, le comte Amaury de Montfort, à qui le comté avait été dévolu, le céda au roi de France Louis VIII, cession qui fut confirmée en 1228 par un traité entre Raymond VII, héritier des anciens comtes de Toulouse, et saint Louis. Ce dernier mit son frère Alphonse en possession du Languedoc; mais Alphonse étant mort sans enfants, la province fut réunie au domaine de la couronne sous Philippe-le-Hardi (1270). C'est à partir de cette époque que l'on employa pour désigner cette province le nom de Languedoc, nom qui s'étendait d'abord à tous les pays où l'on parlait la langue d'*oc* (ou langue toulousaine), par opposition aux pays situés au nord de la Loire et où l'on parlait la langue d'*oïl* (ces deux mots *oc* et *oïl* sont les deux manières dont s'exprimait le mot *oui* dans les deux langues).

LANGUEDOC (canal du). *Voy.* MIDI (canal du).

LANGUE D'OIL. *Voy.* la fin de l'art. LANGUEDOC.

LANGUET (Hubert), diplomate et publiciste, né en 1518, en Bourgogne, mort en 1581, passa de bonne heure en Allemagne, s'y lia avec Camerarius et Mélanchthon et embrassa la réforme. L'électeur de Saxe l'employa dans plusieurs négociations et l'envoya en France. Il se trouvait à Paris à l'époque de la Saint-Barthélemy, et sauva plusieurs victimes au péril de sa vie. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité devenu célèbre à cause de la hardiesse des idées: *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le nom de *Junius Brutus*, 1579, traduit en français par François Etienne, sous ce titre: *De la puissance légitime du prince*. Il y discute les cas où l'insurrection devient légitime.

LANGUET DE GERGY (J.-B.-Joseph), curé de Saint-Sulpice, né à Dijon en 1675, mort à Paris en 1750, obtint sa cure en 1714 et fit achever l'église de Saint-Sulpice dont la construction, commencée depuis 1646, avait été interrompue pendant plus de 50 ans. Il réussit à rassembler les fonds nécessaires à cette grande entreprise, en stimulant le zèle de ses paroissiens et en employant même quelquefois d'ingénieux subterfuges. Les constructions furent achevées en 1745. Languet se fit chérir par son inépuisable charité et par ses bonnes œuvres. — Son frère, J.-Joseph Languet, évêque de Soissons, puis de Sens, prit une part fort active aux querelles religieuses de l'époque, et fut un grand adversaire des Jansénistes. Il était, on ne sait pourquoi, de l'Académie Française; il eut pour successeur Buffon, qui, à sa réception, ne dit pas un mot de lui.

LANISCAT, ville de France (Côtes-du-Nord), à 5 kil. de Rostrenen; 3,141 hab.

LANJARON, ville d'Espagne (Grenade), à 35 kil. S. E. de Grenade; 3,350 hab.

LANJUINAIS (le comte J.-Denis), député et pair de France, né à Rennes en 1753, mort à Paris en 1827, fut reçu avocat par dispense d'âge à dix-huit ans, obtint au concours la chaire de droit ecclésiastique à Rennes à 21 ans, et joignit pendant quelque temps la pratique du barreau à l'enseignement. Il fut nommé en 1789 par le tiers-état de Rennes député aux États-Généraux, prit une part active aux délibérations de l'assemblée, et travailla surtout à la rédaction de la constitution civile du clergé; cependant il parla contre le décret qui déclarait les biens du clergé biens nationaux. Porté à la Convention en 1792, il y lutta courageusement contre les Jacobins; s'éleva avec force contre les massacres de septembre; réclama pour Louis XVI, lors du procès du roi, les garanties dues à tout accusé; fut lui-même décrété d'accusation et incarcéré; cependant, il parvint à s'échapper. Il se réfugia à Rennes, où il resta caché 18 mois; il fut rappelé à la Convention en 1795 et en fut nommé président. En l'an IV, il fut porté au Conseil des Anciens par 73 départements, et, par une singulière vicissitude, il ne fut pas renommé l'année suivante. Il fut appelé au Sénat en 1800, s'y prononça contre l'établissement du consulat à vie, et n'en fut pas moins créé plus tard comte de l'empire. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et fut créé pair de France par Louis XVIII. Lanjuinais se montra toujours défenseur loyal des libertés publiques, fondées sur la modération et la sagesse. Il s'attacha surtout à traiter les questions de liberté religieuse. On a de lui une foule de discours et opinions prononcés dans les diverses assemblées politiques, et plusieurs ouvrages dont le plus connu est intitulé: *Constitution de la nation française, précédée d'un Essai historique*, 1819. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur le droit constitutionnel.

LANMEUR, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 11 kil. N. E. de Morlaix; 2,650 hab. Commerce de grains.

LANMEZAN, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées).

à 19 kil. N. E. de Bagnères de Bigorre; 1,250 hab.

LANNEAU (P.-A.-Victor DE), célèbre instituteur, né en 1758, mort en 1830, entra jeune dans la congrégation des Théatins, fut professeur au collége de Tulle, puis vicaire épiscopal à Autun (1791); il quitta l'état ecclésiastique dès qu'il en eut la faculté; fut nommé procureur-syndic à Autun, puis vint se fixer à Paris et y fonda en 1798, dans les bâtiments alors abandonnés de l'ancien collége de *Sainte-Barbe*, une institution qui devint bientôt la plus florissante de la capitale. Persécuté sous la Restauration, il se vit obligé de mettre son établissement sous un nom emprunté. Lanneau avait su à la fois se faire chérir et respecter de ses élèves. Les Barbistes ont, après sa mort, formé entre eux une association qui a pour but de continuer son œuvre en faisant prospérer la maison qu'il a fondée.

LANNES (Jean), duc de Montebello, l'un des plus intrépides généraux français, né en 1769 à Lectoure (Guyenne), était fils d'un simple garçon d'écurie, et fit d'abord l'état de teinturier. Il s'enrôla en 1792 comme volontaire, obtint par son courage un avancement rapide, fut nommé colonel dès 1792; se signala surtout en Italie, où il servit sous Bonaparte; fut fait général de brigade en 1797, et eut une part brillante à la prise de Mantoue et à la bataille d'Arcole. Il accompagna Bonaparte en Egypte, revint avec lui et le seconda au 18 brumaire. Envoyé de nouveau en Italie en 1800, il se couvrit de gloire à Montebello (juin 1800), et quelques jours après contribua puissamment à la victoire de Marengo. Dès qu'il fut empereur, Napoléon le créa maréchal de l'empire et duc de Montebello. Dans la campagne d'Allemagne (1805-1806), Lannes commanda l'avant-garde et rendit les plus grands services dans les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland; mais il fut blessé mortellement à celle d'Essling (22 mai 1809), et expira peu de jours après. Son corps fut transporté au Panthéon et reçut des honneurs extraordinaires.

LANNILIS, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 14 kil. E. de Lesneven; 3,094 hab. Poteries de terre.

LANNION, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 59 kil. N. O. de Saint-Brieuc; 5,461 hab. Grand commerce en grains, bestiaux et chevaux. — L'arr. de Lannion a 7 cant. (Lézardrieux, Perros-Guirec, Plestin, Plouaret, La Roche-Derrien, Tréguier, plus Lannion), 63 communes et 107,229 hab.

LANNOY, ch.-l. de cant. (Nord), à 12 kil. E. de Lille; 1,500 hab. Jadis ville forte. Souvent prise et reprise; appartient à la France depuis 1667.

LANNOY (Charles DE), d'une des plus illustres maisons de Flandre, né vers 1470, se distingua au service de l'Autriche, sous les règnes de Maximilien et de Charles-Quint; fut nommé gouverneur de Tournay en 1521, puis vice-roi de Naples en 1522, et eut le commandement général des armées impériales après la mort de Prosper Colonne en 1523. Lannoy s'immortalisa à la journée de Pavie, où il vainquit François I et fit ce prince prisonnier; le roi ne voulut rendre son épée qu'à lui. Lannoy mourut à Gaëte en 1527. — Son fils, Ferdinand de Lannoy, fut à la fois un militaire et un savant distingué: on lui doit de bonnes cartes de la Bourgogne et de la Franche-Comté; on lui attribue l'invention des pièces de montagne.

LA NOUE (François DE), dit *Bras de fer*, fameux capitaine calviniste, né en Bretagne en 1531, entra fort jeune au service: fit d'abord la guerre en Italie et dans les Pays-Bas. Quand les guerres civiles religieuses eurent commencé en France, il se mit à la tête d'un parti de Calvinistes, prit Orléans et d'autres places en 1567, et fut chargé du commandement de La Rochelle. Ayant tenté d'amener les Rochelois à rester en paix avec la cour (1572), il devint suspect à ses coreligionnaires par sa modération, et se vit obligé de passer dans le camp du duc d'Anjou; il préserva ce prince d'un complot formé contre lui par le duc d'Alençon. Mais il se réconcilia bientôt avec le parti réformé, fit de La Rochelle une place redoutable, servit Henri III et le roi de Navarre réunis contre la Ligue, et battit le duc d'Aumale. Envoyé par Henri IV avec le titre de lieutenant-général contre le duc de Mercœur en Bretagne, il périt au siége de Lamballe en 1591. On a de La Noue des *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587, in-4, espèce de mémoires qui renferment des faits intéressants; et des *Remarques* sur l'*Histoire* de Guichardin, en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568. — Son fils, Odet de La Noue, servit sous Henri IV; c'est à lui que Henri dit un jour: « La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes; » et en même temps ce bon roi lui remettait de riches pierreries. On lui attribue un *Dictionnaire de rimes* (1596).

LANOUE (Jean SAUVÉ, dit), acteur et auteur, né à Meaux en 1701, mort en 1761, débuta dans la tragédie à Fontainebleau en 1742, fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français; fit représenter en 1746, pour le mariage du dauphin, une comédie-ballet, intitulée *Zélisca*, qui réussit à la cour; obtint la place de répétiteur des spectacles des petits appartements et la direction du théâtre du duc d'Orléans à Saint-Cloud. On a de lui, outre *Zélisca*, *les Deux Bals*, 1734; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance, 1735; une tragédie de *Mahomet II*, 1739; *la Coquette corrigée*, 1755, comédie; c'est le meilleur de ses ouvrages. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765.

LANSDOWN, lieu d'Angleterre, dans le comté de Somerset, à 7 kil. de Bath. Il s'y livra une bataille entre les troupes de Charles I et celles du Parlement.

LANSDOWNE (George GRANVILLE, vicomte DE). *Voy.* GRANVILLE.

LANSQUENETS (de l'allemand *landsknecht*, serviteur de la terre). On appelait ainsi dans l'origine les valets d'armée qui accompagnaient les *reitres* ou cavaliers allemands; ces hommes formèrent dans la suite des bandes de soldats mercenaires, presque tous allemands. Charles VIII et Louis XII ont presque toujours eu des lansquenets dans leurs armées. Henri IV en avait aussi à Ivry en 1588.

LANTA, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 17 kil. N. de Villefranche; 1,550 hab.

LANTARA (Sim.-Mathurin), peintre français, né en 1745, près de Montargis, avait reçu de la nature un grand talent: mais son goût pour la paresse et pour la débauche l'empêcha de le porter aussi haut qu'il l'aurait pu; il vécut dans l'indigence, passant la plus grande partie de son temps au cabaret, et mourut à l'hôpital, à peine âgé de 33 ans (1778). Il peignait le paysage, et excellait surtout à représenter les différentes heures du jour.

LAN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de la province de Kan-sou, sur le Hoang-ho, par 36° 8' lat. N., 101° 34' long. E.

LANTIER (E.-F. DE), écrivain, né en 1736 à Marseille, mort dans la même ville en 1826, servit d'abord dans la cavalerie, puis quitta les armes pour les lettres, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris dans la société des gens de lettres et des femmes d'esprit. On a de lui quelques comédies (*l'Impatient*, *le Flatteur*), de jolis contes en vers et en prose; mais il est surtout connu par son *Voyage d'Anténor en Grèce*, 1798, 3 vol. in-8, souvent réimprimé. Ce roman, qu'on a justement surnommé *l'Anacharsis des boudoirs*, est une espèce de supplément à l'ouvrage de Barthélemy: l'auteur y a traité de la partie galante et licencieuse des mœurs grecques. Il a paru à Paris en 1836 une édition compacte des *Œuvres* de Lantier, 1 vol. in-8, à deux colonnes.

LANUVIUM, auj. *Civita Indovina*, ville du Latium, à 24 kil. S. de Rome, sur la voie Appienne. Junon y était particulièrement adorée. Ses habitants reçurent le droit de cité, mais ils gardèrent en même temps leurs coutumes : ils nommaient encore du temps de Cicéron un dictateur.

LANVOLLON, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 19 kil. N. O. de St-Brieuc; 1,480 hab.

LANZI (l'abbé Louis), savant jésuite italien, né en 1732 à Monte-del-Olmo, près de Macerata, mort à Florence en 1810, était conservateur de la fameuse galerie de cette ville. C'est un des plus grands archéologues et des plus habiles philologues de l'Italie. On lui doit le *Cabinet étrusque*, qu'il disposa dans un ordre admirable, et 28 ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Saggio di lingua etrusca, e di altre antiche d'Italia*, etc., Rome, 1789, 3 vol. in-8; *De' vasi antichi dipenti, chiamati etruschi*, etc., Florence, 1806, in-8; *Storia pittorica della Italia*, Bassano, 1809, 6 vol. in-8.

LAOCOON, prince de la famille royale de Troie, fils de Priam et d'Hécube, était grand-prêtre d'Apollon. La veille de la ruine de Troie, il s'opposa à ce que le cheval de bois construit par les Grecs fût introduit dans les murs, et même il le frappa d'un javelot. Le jour même, tandis qu'il faisait un sacrifice, il fut étouffé, avec ses deux enfants, par deux énormes serpents. Cette fin tragique passa pour une vengeance de Minerve, à qui le cheval de bois était consacré. La mort affreuse de Laocoon a fourni à Virgile le sujet d'un des plus beaux passages de l'*Enéide* (livre II 201-227); c'est aussi le sujet d'un des plus beaux groupes que nous ait légués la statuaire antique. Il est attribué à Agésandre, sculpteur de Rhodes; on l'a retrouvé à Rome en 1517

LAODICE, femme d'Antiochus, un des lieutenants de Philippe, et mère de Séleucus Nicator, qui fut roi de Syrie après la mort d'Alexandre. Celui-ci fit bâtir en son honneur une ville qu'on nomma *Laodicée* (*Laodicæa ad mare*).

LAODICE, sœur et femme d'Antiochus Théos, dont elle eut Séleucus Callinicus et Antiochus Hiérax. Elle fut répudiée en faveur de Bérénice, princesse égyptienne. Reprise bientôt après par ce prince, elle fit périr et son époux et sa rivale pour assurer la couronne à son fils Séleucus (Callinicus). Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, la fit mourir, 240 av. J.-C. Elle a donné son nom à *Laodicæa ad Lycum*.

LAODICÉE, *Laodicæa*, nom commun à plusieurs villes de l'Asie ancienne, qui le prirent de diverses princesses du nom de Laodice, leurs fondatrices ou bienfaitrices. Les principales furent : — 1° *Laodicæa ad Lycum*, d'abord *Diospolis*, puis *Rhoas*, auj. *Eski-Hissar*, en Phrygie, au S. O., sur le Lycus, à sa jonction avec l'Halys, célèbre par ses belles laines et son commerce. Fondée par Laodice, sœur d'Antiochus Théos, renversée par un tremblement de terre l'an 65 de J.-C. Prise par les Turcs l'an 1255 : ruinée par Tamerlan (1402). — 2° *Laodicæa Combusta*, auj. *Ladik*, en Lycaonie, sur un lac au N. O. d'Iconium, dans un terrain volcanique. — 3° *Laodicæa ad mare*, auj. *Latakieh*, en Syrie (Séleucide), près du mont Bélus et de la mer. Vins exquis. Ruines magnifiques. Fondée par Laodice, mère de Séleucus Nicator. — 4° *Laodicæa Scabiosa* ou *ad Libanum*, auj. *Jouschia*, dans la Syrie méridionale, entre le Liban et Héliopolis; ch.-l. d'un canton dit Laodicène.

LAOMÉDON, roi de Troie, fils d'Ilus, et père de Priam, n'est célèbre que par sa mauvaise foi. Neptune et Apollon, chassés du ciel, avaient consenti, moyennant une somme d'argent, à relever les murs de sa ville; mais l'ouvrage terminé, le roi refusa de tenir sa parole. Apollon se vengea de sa perfidie par la peste, et Neptune par une inondation. L'oracle consulté répondit que les dieux ne pouvaient être apaisés qu'en exposant à un monstre marin la fille du roi, Hésione. Hercule promit de tuer le monstre et de délivrer Hésione, à condition que Laomédon lui accorderait douze de ses plus beaux chevaux; mais après la victoire d'Hercule, Laomédon se rétracta encore. Alors le héros indigné fit le siége de Troie, la prit et tua le roi avec tous ses fils, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône à sa place.

LAON, *Bibrax* ou *Lugdunum Clavatum* des anciens, *Laudunum* au moyen âge, ch.-l. du département de l'Aisne, à 130 kil. N. E. de Paris, sur le sommet d'une montagne; 8,230 hab. Ville murée. Ancienne cathédrale, qui date du XIIe siècle. Tribunal de première instance; bibliothèque, dépôt de mendicité. Quelque industrie et commerce. Patrie de Méchain et de Serrurier. — Jadis évêché. Séjour et dernière possession des derniers Carlovingiens. Louis d'Outremer y mourut prisonnier en 954. Plusieurs fois assiégée pendant les guerres entre les Armagnacs et les Bourguignons; livrée aux Anglais en 1419 par le duc de Bourgogne; prise par Henri IV en 1594. Combat sanglant et indécis entre Napoléon et le général Blucher les 9 et 10 mars 1814. — L'arrondissement de Laon a 11 cantons (Anizy-le-Château, Chauny, Coucy-le-Château, Craonne, Crécy-sur-Serre, La Fère, Marle, Neufchâtel, Rozoy, Sissonne, plus Laon), 293 communes et 164,114 hab.

LAONNAIS, pays de l'Ile-de-France, à l'extrémité N. E. de ce grand-gouv. Villes : Laon, Crépy-en-Laonnais, Corbigny, Coucy, Prémontré, Notre-Dame-de-Liesse. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

LAOS, ville de l'Italie ancienne, sur la côte de Lucanie, et près de celle du Brutium, à l'embouchure de la petite rivière de Laos dans le golfe du Laos (auj. golfe de *Policastro*).

LAOS (roy. de), ancien roy. de la presqu'île au-delà du Gange, entre 15° et 19° lat. N., borné par le Tonquin et la Cochinchine à l'E., par le pays de Siam à l'O.; avait 870 kil. du N. au S. sur 365 de l'E. à l'O., était traversé par le Maï-kouang, et avait pour capitale Leng, sur le Menam-taï. — Il est auj. divisé entre trois grandes monarchies : les Birmans, l'An-nam et le Siam. Le *Laos birman*, entre le Birma et le Salouen, est le plus important : c'est là que se trouve Leng. — Le *Laos siamois*, très peu connu, comprend le roy. de Zimé et le N. de celui des Lanjans (chefs-lieux, Zimé, Langione).— Le *Laos annamitique* se décompose en roy. du Petit-Laos, ch.-l., Hannieh; roy. de Tiem, et roy. des Lanjans méridionaux, ch.-l. Sandapoura.

LAO-TSEE ou **LAO-TSEU**, philosophe chinois, vers 600 ans av. J.-C., était contemporain de Confucius. Il enseignait la métempsycose, et prétendait comme Pythagore se rappeler les différents corps d'hommes et de bêtes dans lesquels son âme avait successivement habité. Il est l'auteur d'un livre célèbre que les Chinois mettent au nombre de leurs livres sacrés, *Tao-te-King* (la Raison primordiale), et le fondateur d'une secte nommée *Tao-Tsée*, rivale de celle de Confucius, et qui compte cent millions d'adeptes. M. Abel Rémusat a traduit en français un des principaux livres de cette secte, intitulé : *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816, in-8. Le même savant a aussi donné des *Mémoires sur la vie et les opinions* de ce philosophe, Paris, 1823. M. Stanislas Julien prépare en ce moment (1841) une édition complète des œuvres de Lao-Tsée en chinois et en français.

LAOUDEAH, lac de l'état de Tunis, au S. du golfe de Cabès; 135 kil. sur 40. Eaux salées.

LA PALICE ou **LA PALISSE**, *Palacia*, ch.-l. d'arr. (Allier), à 42 kil. S. E. de Moulins; 2,250 hab. Tribunal de première instance. Vieux château. Commerce de chanvre, toiles, etc. Cette ville a donné

son nom aux sires de La Palice.—L'arr. de La Palice a 6 cant. (Cusset, Jaligny, Le Donjon, Le Mayet-de-Montagne, Varenne et La Palice), 78 comm. et 73,614 hab.

LA PALICE (Jacques DE CHABANNES, seigneur de), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, suivit Charles VIII à la conquête de Naples, prit part aux diverses expéditions de Louis XII en Italie, se signala surtout dans la campagne de 1512 contre les confédérés de la Sainte Ligue; fut pour beaucoup dans le gain de la bataille de Ravenne; évacua les provinces vénitiennes en bon ordre, laissant des garnisons à Peschiera, Legnago, Bergame, Bresse, Crémone; fut pris en 1513 à la 2e bataille de Guinegate, mais eut le bonheur de s'échapper; se trouva en 1515 à la prise de Villefranche et à la bataille de Marignan, en 1522 à la journée de la Bicoque; secourut Fontarabie, fit lever le siége de Marseille, et périt glorieusement en 1525 à la défaite de Pavie.

LA PALICE (J.-Fr. DE LA GUICHE, comte de). *Voy.* LA GUICHE.

LA PAUSE (J. DE PLANTAVIT DE), savant, né en 1576, dans le Gévaudan, d'une famille protestante, mort en 1651, abjura de bonne heure, prit les ordres, voyagea, fut employé par Paul V dans ses relations avec Venise, fut aumônier de Marie de Médicis, puis d'Elisabeth de France; devint évêque de Lodève, prit une part très active à la révolte de Gaston et de Montmorency, mais échappa à la mort et se renferma depuis ce temps dans les travaux littéraires. On lui doit un grand *Dictionnaire hébréo-chaldaïco-rabbinique*, 3 vol. in-fol., 1644-45.

LA PÉROUSE (J.-Fr. GALAUP DE), navigateur, né en 1741 à Albi, devint en 1780 capitaine de vaisseau après plusieurs campagnes. Envoyé en 1782 en Amérique pour détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson, il réussit dans cette mission périlleuse. Il fut en 1785 chargé par Louis XVI d'un voyage de découverte : il partit de Brest avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*; déjà il avait visité les côtes de la Tartarie, du Japon et de la Nouvelle-Hollande, lorsqu'en 1788 on cessa entièrement d'avoir de ses nouvelles. On fit, mais en vain, plusieurs voyages dans le but de rechercher ses traces, et on désespérait de les découvrir, lorsqu'en septembre 1827 le hasard fit découvrir au capitaine anglais Dillon les débris de ses vaisseaux dans une des îles Vanikoro. En 1828, le capitaine Dumont d'Urville visita les lieux et obtint de nouveaux renseignements sur ce célèbre naufrage : il fut dès lors certain que La Pérouse avait péri sur les récifs qui entourent l'île Vanikoro. La relation du voyage de La Pérouse, par Milet de Mureau, a été publiée en 1797, 4 vol. in-8. — On a proposé de nommer *archipel de La Pérouse* le groupe formé par les îles Vanikoro, Andany ou Santa-Cruz, etc., au S. E. de l'archipel de Salomon.

LA PEYRONIE (Fr. GIGOT DE), chirurgien, né à Montpellier en 1678, mort en 1747, fut nommé premier chirurgien du roi (Louis XV) en 1736, suivit ce prince en Flandre, réforma de nombreux abus dans le service de santé militaire, et fit établir en 1731 l'Académie de Chirurgie. Cet homme bienfaisant avait converti son château de Marigny en une espèce d'hospice. Il légua sa fortune presque entière aux établissements qu'il avait fondés. On a de lui, entre autres écrits, des *Recherches sur le siége de l'âme* (il la place dans le corps calleux), dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1741.

LAPIDEI CAMPI. *Voy.* CHAU (LA).

LAPITHES, *Lapithæ*, peuple d'une haute antiquité, habitait en Thessalie, le long du Pénée, dont il chassa les Perrhèbes. Ils furent souvent en guerre avec les Centaures qui, forts sans doute de leur cavalerie, finirent par les expulser à leur tour, malgré les efforts de Thésée, et les forcèrent à se réfugier, les uns à Pholoé en Arcadie, les autres au cap Malée (à l'extrémité du Péloponèse). Rien n'est plus fameux en mythologie que l'inimitié et les combats des Lapithes et des Centaures.

LAPLACE (P.-Simon, marquis de), profond géomètre, né en 1749 à Beaumont-en-Auge (Calvados), mort en 1827, fut dès l'âge de 19 ans professeur de mathématiques dans une école militaire, obtint de bonne heure par de savants mémoires la protection de d'Alembert et du président Saron, devint en 1784 examinateur de l'école d'artillerie, fut professeur aux écoles normales et membre de l'Institut dès sa fondation. Après le 18 brumaire, il fut pendant six semaines ministre de l'intérieur; il entra au sénat dès 1799, devint président de ce corps, fut créé pair à la Restauration et conserva cette dignité jusqu'à sa mort. Laplace eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton en levant les difficultés que présentait encore l'explication du système du monde par la gravitation universelle; en outre, il popularisa ce système par des écrits aussi élégants que profonds, et mérita comme écrivain d'être admis à l'Académie Française. Ses ouvrages principaux sont : *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4; *Exposition du système du monde*, 1796, souvent réimprimée, notamment en 1824, avec un *Précis de l'histoire de l'astronomie*; *Mécanique céleste*, 1799-1825; *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-4. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires*, dans la collection de l'Institut.

LAPLACE (P.-Ant. DE), écrivain du XVIIIe siècle, né à Calais en 1707, mort en 1793, se fit connaître par quelques traductions de l'anglais; obtint en 1662 le privilége du *Mercure de France*, qu'il ne conserva que deux ans. Il a donné, sous le titre de *Théâtre anglais* (1745-48, 8 vol. in-12), la première traduction que l'on ait eue des chefs-d'œuvre de la scène anglaise, et a fait représenter une *Venise sauvée*, tragédie imitée d'Otway, 1747. On a encore de lui des romans, un *Recueil d'Epitaphes*, 1782; des *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire*, etc., 1785-90, 8 vol. in-12.

LAPLACE (Franç.-Marie-Joseph DE), humaniste, né en 1757 à Arras, mort en 1823, fut avant la Révolution professeur d'humanités à Louis-le-Grand, et remplaça Guéroult comme professeur d'éloquence à la faculté des lettres en 1810. Il a publié en commun avec Noël plusieurs ouvrages qui ont été utiles aux progrès des études, entre autres : *Conciones poeticæ*; *Leçons de littérature française, latine, grecque*; *Manuel du rhétoricien*, etc.

LAPLACETTE (Jean DE), moraliste, surnommé *le Nicole des Protestants*, né en 1639 à Pontac (Béarn), mort en 1718, fut pasteur de l'église d'Orthez, s'expatria après la révocation de l'édit de Nantes, et devint pasteur à Copenhague. On a de lui de *Nouveaux Essais de morale*, Amsterdam, 1692, et plusieurs autres ouvrages qui sont estimés.

LAPLEAU, ch.-l. de canton (Corrèze), à 41 kil. E. de Tulle; 900 hab.

LAPONIE, *Lappland* en suédois, et *Saméanda* en lapon, contrée d'Europe, de toutes la plus septentrionale, par 64°-71° 20' lat. N., et par 12°-40° long. E., se divise aujourd'hui en *Laponie suédoise* à l'O. (68,600 hab.: lieu principal, Wardehuus), et *Laponie russe* (1,200 familles). La Laponie russe forme elle-même deux cercles, Kola et Kémi, l'un compris dans le gouvernement d'Arkhangel, l'autre annexé au grand-duché de Finlande.—La Laponie, située au-delà du cercle polaire, est glacée pendant neuf mois de l'année, mais elle éprouve en été des chaleurs excessives;

à Wardehuus, on a un jour de six semaines et une nuit d'égale durée. La végétation est peu variée; cependant les mousses, les lichens, divers arbustes à baies y procurent une nourriture tolérable; on cultive quelques céréales. Le renne est la grande ressource des habitants du pays. Les Lapons appartiennent à la race finnoise, mais ils forment une espèce particulière: ils sont très petits (4 pieds, ou 1 mètre 35 centimètres au plus), d'un caractère égoïste, avares, défiants, perfides et très peu civilisés. On les distingue en pasteurs et pêcheurs: ceux-ci surtout sont très misérables et très abrutis. Tous commercent en fourrures, poissons, fromage de renne, jouets d'enfants, etc. Autrefois on distinguait trois Laponies, dites: norwégienne ou danoise, suédoise et russe. La délimitation des deux premières fut la cause d'une guerre au commencement du XVIIe siècle entre Christian IV et Charles IX.

LA POPELINIERE (Lancelot VOISIN, seigneur de), noble du Bas-Poitou, né vers 1540, mort en 1608, joua un rôle dans les guerres civiles religieuses, tailla en pièces les Catholiques dans l'île de Ré, 1574; rédigea la protestation contre la décision des états de Blois en 1576, et laissa: *Vraie et entière histoire des derniers troubles* (depuis 1562), Cologne, 1571, in-8; *Histoire de France*, La Rochelle, 1581, 2 vol. in-fol., etc. Ces ouvrages se distinguent par une modération qui fit accuser l'auteur d'apostasie par ses coreligionnaires. — *Voy.* LA POUPLINIERE.

LA PORTE (P. DE), porte-manteau d'Anne d'Autriche, fut longtemps (1621-37) l'intermédiaire secret des relations de cette reine avec l'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse; subit la question et fut mis à la Bastille par ordre de Richelieu, sans faire aucun aveu, et fut envoyé en exil à Saumur, 1638-43. De retour à la cour, il fut nommé premier valet de chambre de Louis XIV, et fut quelque temps en faveur auprès de la reine Anne; mais il eut le malheur de lui déplaire par sa franchise, et fut éloigné en 1653. Il mourut en 1680 à 77 ans. On a de lui des *Mémoires* (dans la 2e série de la *Collection de Mémoires* de Petitot et Montmerqué).

LA PORTE (l'abbé Joseph DE), grand compilateur, né à Béfort en 1713, mort en 1779, a donné le *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris*, 1751-78, 28 vol. in-24; *le Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12; *le Voyageur français*, 1765-95, 42 vol. in-12 (il n'a rédigé que les 26 premiers); *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12; une traduction de *Pope*, etc.

LA PORTE (Arnaud DE), ministre de Louis XVI, né en 1737, fut intendant-général de la marine (1783), passa en Espagne en 1789, mais revint, sur l'invitation de Louis XVI, qui le nomma intendant de la liste civile en 1790; devint ainsi le dépositaire et le confident des correspondances les plus délicates, et fit en toute occasion preuve de fidélité et de fermeté, notamment lors de l'arrestation du roi à Varenne. Il périt sur l'échafaud en 1792.

LA PORTE (Ch. DE). *Voy.* MEILLERAIE.

LA PORTE DU THEIL (Fr.-J.-Gab. DE), né à Paris en 1742, mort en 1815, suivit d'abord la carrière des armes; abandonna le service pour les lettres en 1763, fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions, visita l'Italie comme membre du Comité des chartes établi pour la recherche des monuments historiques, rapporta de ce pays 17 ou 18,000 pièces (imprimées dans les *Recherches des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 3 vol. in-fol.), et fut un des conservateurs de la Bibliothèque royale. Il a donné beaucoup de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie des Inscriptions et de l'Institut, a traduit les *Hymnes* de Callimaque et les *Tragédies* d'Eschyle a publié avec Rochefort une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (sa traduction d'*Eschyle* est le plus bel ornement de ce recueil), et a laissé plusieurs ouvrages inédits ou incomplets. Il avait traduit Pétrone sans rien retrancher des obscénités de cet auteur; mais, sur les conseils d'un ami, il brûla son ouvrage déjà imprimé.

LAPOSTOLLE (Alex.), physicien, né à Maubeuge en 1749, mort à Paris en 1831, fut professeur de physique et de chimie à Amiens, et consacra sa vie à d'utiles recherches sur les applications des sciences. Il inventa, sous le nom de *paragrêle*, un moyen d'empêcher la formation de la grêle.

LA POUPLINIÈRE (Alexandre-J.-Jos. LE RICHE DE), financier bel-esprit, né à Paris en 1691, mort en 1762, fit grand bruit au XVIIIe siècle par son faste, ses dépenses, et par la protection qu'il accorda aux beaux-arts et aux lettres. On a de lui *Daïra*, histoire orientale, et les *Mœurs du siècle*, ouvrages infâmes, qui ne furent tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Ses flatteurs l'appelaient le *Pollion* du siècle. Il fut le premier protecteur de madame de Genlis.

LAPURDUM, aujourd'hui *Bayonne*, ville de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*. — Le nom de *Lapurdum* se retrouve encore dans celui de *Labourd* donné au pays environnant.

LAQUEDIVES, groupe d'îles et d'îlots de la mer des Indes, sur la côte occidentale de l'Inde en deçà du Gange, et au N. des Maldives, entre 10°-14° 30' lat. N. et 69° 50'-72° long. E. On en compte 19 principales, entre autres Ameni, Kalpeny, Kittan et Chittac. Elles sont régies par un prince vassal des Anglais. Découvertes par Vasco de Gama (1499).

LA QUINTINIE (J. DE), agronome, né en 1626 à Chabanais (Angoumois), mort en 1688, fut d'abord avocat; voyagea en Italie, où il fit des études profondes sur l'agriculture et le jardinage; puis fut choisi par Louis XIV pour dessiner les jardins du palais de Versailles, et mérita d'être nommé parmi les personnages illustres du grand siècle. On a de lui: *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, avec un *Traité sur les orangers*, 1690.

LAR, ville de Perse, dans le Farsistan, ch.-l. du Laristan, à 290 kil. S. E. de Chyraz; 12,000 hab. Fort. Étoffes de soie, armes à feu. Bazars jadis les plus beaux de la Perse, mais en ruines aujourd'hui. Séjour d'un khan censé vassal du beglerbeg du Kerman. — Lar était jadis très florissante; c'était la capitale d'un royaume arabe qui s'étendait depuis les îles Bahraïn jusqu'à celle d'Ormuz; Chah-Abbas, roi de Perse, s'en empara.

LARA, ville d'Espagne, dans la Vieille-Castille, prov. de Burgos, à 25 kil. S. E. de Burgos, près de Salas de los Infantes, sur l'Arlanza; 1,500 hab. Elle a donné son nom à la maison de Lara.

LARA (maison DE), illustre maison de Castille, issue des comtes de Castille, a pour fondateur Ferdinand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, mort en 970, qui lui-même descendait, par son père, de Ramire I, roi des Asturies et de Galice (842-850), et, par sa mère, d'anciens seigneurs de Lara. Ferdinand avait pour frère Gonzalez Gustios, seigneur de Salas et de Lara, qui fut père des sept *infants* de Lara (*Voy.* ci-après). Après le massacre des sept infants, Gonzalez, fils aîné de Ferdinand, continua la maison de Lara. Suivant une autre tradition, Mudarra, huitième fils de Gonzalez Gustios, aurait été l'héritier du nom de Lara et l'aurait transmis à ses descendants. Quoi qu'il en soit, en 1130, la branche des Lara se subdivisa en deux rameaux: le 1er, dont la tige fut Manrique de Lara, prit le titre de vicomtes de Narbonne; le 2e, dont la tige fut Nonnio (ou Ordogno) Perez de Lara, conserva le titre de comtes de Lara. Ce rameau s'éteignit dans la seconde moitié du XIVe siècle. Les seigneurs de cette

dernière branche jouèrent un grand rôle dans les guerres civiles qui désolèrent la Castille sous les règnes d'Alphonse X, Sanche IV, Ferdinand IV et Alphonse XI ; souvent ils disputèrent la couronne à ces princes, et ils furent presque toujours en guerre avec les maisons de Castro et de Haro, qui manifestaient les mêmes prétentions.

LARA (les sept infants DE). Une chronique espagnole donne ce nom à sept jeunes seigneurs, fils de Gonzalez Gustios, seigneur de Lara et de Salas, frère de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille. Un différend étant survenu entre Gonzalez Gustios et Ruy Vélasquez, sire de Bilaren, son beau-frère, pendant les noces de ce dernier, Ruy Velasquez, pour se venger, livra Gonzalez à Almanzor, gouverneur de Cordoue pour Hescham III, qui le retint en prison ; puis il attira les sept infants dans une embuscade, près du pic de Moncayo ; ils y périrent tous, après avoir fait des prodiges de valeur. Mais Gonzalez, dans sa prison, avait séduit Zaïde, fille d'Almanzor, et en avait eu un huitième fils, Mudarra. Celui-ci, devenu grand, vengea la mort de ses frères dans le sang de Ruy Vélasquez. On place la mort des infants de Lara vers l'an 993 ; quant au nom d'*infants* qu'on leur donne, on ne peut l'expliquer que par leur jeunesse (car ils n'étaient ni fils, ni petits-fils de roi). Cette légende a fourni à Lope de Véga le sujet d'un drame, souvent imité ; elle a été trad. en français par M. Ferdinand Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques d'Espagne*, Paris, 1839.

LARACHE, *El Arich* (c.-à-d. *le jardin de plaisance*), *Lixa* ou *Lixus* des anciens, ville maritime de l'état de Maroc (Fez), à 133 kil. N. O. de Fez : de 4 à 5,000 hab. Port à l'embouchure du Lukos, château-fort. Grand marché, commerce médiocre ; mosquées. Environs charmants. Quelques auteurs ont prétendu retrouver dans cette ville l'emplacement du jardin des Hespérides. — Larache fut bombardée par les Français en 1765.

LARAGNE, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 34 kil. S. O. de Gap : 900 hab.

LARCHAMP, ville du dép. de la Mayenne, à 9 kil. N. O. d'Ernée ; 2,400 hab.

LARCHE, ch.-l. de canton (Corrèze), à 10 kil. S. O. de Brives ; 800 hab.

LARCHER (P.-H.), érudit, né à Dijon en 1726, mort à Paris en 1812, cultiva d'abord avec zèle la littérature anglaise, et donna plusieurs traductions de l'anglais, entre autres celles du *Martinus Scriblerus* de Pope (1755) ; puis il se consacra spécialement à la littérature grecque, et se fit un nom par une traduction complète d'*Hérodote*, accompagnée d'un savant commentaire. Cet ouvrage fut publié en 1786 (7 vol. in-8, ou 8 vol. in-4), et reparut en 1802 avec des additions et des corrections ; il est estimé pour la fidélité, mais il est généralement mal écrit. Larcher est aussi connu par les démêlés qu'il eut avec Voltaire, à l'occasion d'un *Supplément à la Philosophie de l'histoire* qu'il publia en 1767 pour réfuter les erreurs contenues dans la *Philosophie de l'histoire* que Voltaire venait de faire paraître. Larcher entra à l'Académie des Inscriptions en 1778, et fut nommé en 1809 professeur de littérature grecque au collége de France.

LARDNER (Nathaniel), ministre dissident anglais, né en 1684 à Hawkherst (Kent), mort en 1768, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques qui ont été publiés avec une *Vie* de l'auteur par Kippis, Londres, 1788, 11 vol. in-8. On y distingue : *The credibility of the gospel history* (*Crédibilité de l'histoire évangélique*), ouvrage plein d'érudition et de critique, et l'un de ceux où la vérité du christianisme est le mieux établie.

LARECAJA, district de l'Amérique du Sud (Haut-Pérou), dans le dép. de La Paz : 380 kil. sur 90 : 20,000 hab. Ch.-l., Zarata. Plusieurs mines d'or.

LAREDO, ville d'Espagne (Burgos), à 29 kil. S. E. de Santander ; 3,200 hab. Port, pêcheries.

LA RENAUDIE (Godefroi DE BARAI, seigneur de), dit *La Forest*, gentilhomme périgourdin, embrassa le calvinisme, parcourut le midi de la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, pour préparer des fauteurs à son parti, et fut mis à la tête de la conjuration d'Amboise par Condé qui voulait cacher sa participation au complot ; mais il fut trahi par un ami et périt d'un coup de feu au moment où il commençait l'exécution de l'entreprise (17 mars 1560). Son cadavre fut pendu sur le pont d'Amboise.

LARES, dieux ou génies domestiques, étaient chargés de protéger chaque maison et chaque famille : on les faisait naître de Mercure et de la nymphe Lara, fille du fleuve Almo. Leurs statues étaient fort petites ; on les plaçait au coin du foyer, et on mettait entre elles un chien, symbole d'attachement et de fidélité. On identifie souvent les Lares avec les Mânes des ancêtres de chaque famille. On les confond aussi avec les Pénates ; cependant les Pénates paraissent plutôt chargés de dispenser les richesses, et les Lares de les conserver.

L'ARGENTIÈRE. *Voy.* ARGENTIÈRE (L').

LARGILLIÈRE (Nic.), peintre, né à Paris en 1656, mort en 1746. Après avoir étudié à Anvers sous Ant. Goubeau, il passa en Angleterre où il eut du succès à la cour, et se fixa enfin à Paris. Il devint membre, puis chancelier de l'Académie de Peinture. Il excellait dans le portrait et mérita le nom de *Van-Dyck français*. On cite de lui, outre un grand nombre de portraits : le *Repas donné par la ville de Paris à Louis XIV* (en 1687) ; le *Mariage du duc de Bourgogne*, 1697.

LARI-BENDER ou LAHORA-BENDER, ville du Sindhy, à 130 kil. S. E. de Haïderabad, à 25 kil. de l'embouchure du Tilty. Jadis très grand commerce, auj. transféré à Koratchi.

LARINO, *Larinum*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 32 kil. N. E. de Campobasso ; 4,000 hab.

LARIO, dép. du roy. d'Italie, ch.-l., Côme.

LARISSE, nom d'un grand nombre de villes anciennes, toutes fondées par les Pélasges :

LARISSE, auj. *Iénicheher* ou *Larissa*, ville de Thessalie, sur le Pénée, jadis dans la Pélasgiotide. C'est là que Persée tua involontairement son père Acrisius. C'était la capitale du roy. d'Achille. Philippe, père d'Alexandre, en fit sa résidence. Prise l'an 302 av. J.-C. par Démétrius Poliorcète, et en 192 par Antiochus III. C'est là que Philippe V, l'an 197, signa la trêve honteuse qui suivit la bataille de Cynoscéphales. Pompée s'y réfugia après sa défaite de Pharsale. — Auj. c'est encore une ville riche et florissante ; elle compte 25,000 hab. Archevêché grec ; grand commerce, surtout en vin. Elle souffrit beaucoup pendant les dernières guerres entre les Grecs et les Turcs.

LARISSE, dite *Crémaste* ou *Pensilis* (c.-à-d. *suspendue*), ville de Thessalie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, entre Echinus et Antron.

LARISTAN, prov. de Perse, située au S. E. du Farsistan dont elle est souvent considérée comme faisant partie, est bornée au S. et à l'O. par le golfe Persique ; 450 kil. sur 160. Ch.-l., Lar. Peu de grains, beaucoup de dattes, climat très chaud, eau rare. La côte est habitée par des Arabes dont les cheikhs sont indépendants et pirates. *Voy.* LAR.

LARIUS LACUS, dans la Gaule Cisalpine, auj. lac de CÔME.

LARIVEY (Pierre DE), poëte dramatique, né à Troyes vers 1550, mort vers 1612. On a de lui un recueil intitulé : *Comédies facétieuses de Larivey, Champenois*, Paris, 1579 ; Troyes, 1611, 2 vol. in-12. On y trouve *le Laquais ; la Veuve ; les Esprits ; le Morfondu ; le Jaloux* et *les Écoliers ; la*

Constance; les Tromperies et *le Fidèle*; toutes ces comédies sont écrites d'un style naturel, mais trivial et même quelquefois ordurier. Molière et Regnard ont puisé dans les comédies de P. Larivey.

LARIVIÈRE (Roch LE BAILLIF, sieur de), médecin empirique et astrologue du XVIe siècle, mort à Paris en 1605, était le premier médecin de Henri IV. Ce prince lui fit tirer l'horoscope de Louis XIII. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident*, Rennes, 1557, in-4 ; le *Démosterion ou Extraits tirés de Paracelse*, 1578, in-4 ; *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse*, Rennes, 1592, in-8.

LARNAKA ou LARNICA, *Citium*, ville de l'île de Chypre, à 31 kil. S. E. de Nicosie, sur la côte mérid. ; 5,000 hab. Évêché grec. Consuls et marchands européens ; port à peu près franc. Près de la ville se trouve le cap *Chiti*, qui rappelle le nom ancien de *Citium*.

LA ROCHE, petite ville du grand-duché de Luxembourg, à 50 kil. S. de Liége ; 1,100 hab. Autrefois fortifiée ; titre d'un comté dès le Xe siècle. Prise par Louis XIV en 1680.

LA ROCHE, ville des États sardes (Savoie), district de Faucigny, à 20 kil. S. E. de Genève ; 2,600 hab.

LA ROCHE (P.-L. LEFEBVRE DE), littérateur, né en Normandie vers 1740, mort en 1806, avait été bénédictin, puis curé de Gremonville dans le pays de Caux. Il vint se fixer à Paris, et se lia intimement avec Helvétius, qui lui légua ses papiers. On doit à La Roche une belle édition des *Œuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18 ; une édition des *Œuvres de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18, avec des notes d'Helvétius sur *l'Esprit des lois*.

LA ROCHE (Sophie DE), romancière allemande, née à Kaufbeuren (Souabe) en 1730, morte en 1807, fille d'un médecin nommé Guttermann, se fit de bonne heure remarquer par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût, et fut liée avec les littérateurs les plus distingués, notamment Wieland. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, nommé Frank Lichtenfels, qui transforma son nom en celui de *La Roche*. On a d'elle un assez grand nombre de romans écrits en allemand : *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsick, 1771, 2 vol. in-8 (traduit en français par madame de La Fite, 1773) ; *Contes moraux* ; *les Caprices de l'Amour et de l'Amitié*, 1773 ; *les Soirées de Mélusine*, 1806, etc.

LA ROCHE-AYMON (Charles-Antoine DE), cardinal et archevêque de Reims, né en 1692 à Mainsac près de Limoges, d'une ancienne famille, mort en 1777, fut évêque de Tarbes, archevêque de Toulouse (1740), puis de Narbonne (1752), et enfin archevêque de Reims (1762), ministre de la feuille des bénéfices, et cardinal en 1771. Il dut toutes ces faveurs à son caractère souple et à son esprit conciliant.

LA ROCHE-BERNARD, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 36 kil. S. O. de Redon ; 1,260 hab. Poterie ; commerce de blé, bois, miel. Jadis titre d'une baronnie qui fut érigée en duché-pairie en 1663.

LA ROCHE-CANILLAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 17 kil. S. de Tulle ; 620 hab.

LA ROCHE-CHALAIS, bourg du dép. de la Dordogne, sur la Dronne, à 25 kil. S. O. de Riberac ; 1,100 h.

LA ROCHE-DERRIEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 14 kil. O. de Lannion ; 1,300 hab. Jadis forte et plusieurs fois assiégée. Charles de Blois fut fait prisonnier sous ses murs en 1347.

LA ROCHEFOUCAULD, ch.-l. de cant. (Charente), dans l'ancien Angoumois, à 20 kil. E. d'Angoulême ; 2,800 hab. Ce lieu a donné son nom à l'illustre maison des La Rochefoucauld.

LA ROCHEFOUCAULD (maison DE), illustre famille de France, d'une antique noblesse, commence à être connue dès le XIe siècle, sous le règne du roi Robert. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués. — Un des membres de cette famille, François, comte de La Rochefoucauld, eut l'honneur de tenir le roi François I sur les fonts de baptême et de lui donner son nom (1494) : depuis lors, l'aîné de la famille a toujours porté le nom de François.

LA ROCHEFOUCAULD (François DE), cardinal, né à Paris en 1558, mort en 1645, fit un voyage à Rome, et fut nommé à son retour évêque de Clermont. Il prit peu de part à la Ligue, mais refusa de reconnaître Henri IV jusqu'à sa conversion ; il n'en fut pas moins nommé cardinal (1607) ; sous Louis XIII, il devint évêque de Senlis, et président du conseil d'état (1622). Il se démit de ses fonctions en 1624, pour s'occuper de la réforme des ordres religieux, et fonda la congrégation de Sainte-Geneviève. On l'accuse d'ultramontanisme.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de), d'abord connu sous le nom de prince de Marsillac, célèbre écrivain, né à Paris en 1605 ou 1613, se signala en diverses occasions par son courage, mais se fit surtout remarquer par une profonde connaissance des hommes et par son esprit d'intrigue. Épris de la duchesse de Longueville, il entra, pour lui plaire, dans le parti des Frondeurs. Cependant il n'y joua qu'un rôle fort secondaire. Rentré en grâce, il fut fait par Louis XIV chevalier des ordres du roi (1661), puis gouverneur du Poitou. Il passa sa vieillesse dans l'intimité de madame de La Fayette et de madame de Sévigné, et mourut en 1680. Il a laissé des *Mémoires sur le règne d'Anne d'Autriche*, 1662 (publiés plus complétement par Renouard, 1817), et un livre de *Maximes*, imprimé pour la première fois en 1665 sous le titre de *Réflexions et sentences, ou Maximes morales*. Ce petit ouvrage a fait la réputation de son auteur, tant à cause de la perfection du style que pour la hardiesse des paradoxes : on y prétend que l'amour-propre ou l'amour de soi est le seul mobile de toutes les actions humaines : c'était une opinion assez naturelle chez un homme qui avait vécu dans les cours. Au reste, l'auteur, tout en soutenant des doctrines peu honorables pour l'espèce humaine, n'a pas laissé de donner lui-même l'exemple des vertus. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825, in-8.

LA ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre DE) né en 1735, mort en 1792, protecteur éclairé des sciences et des lettres, fut membre de l'Assemblée des notables et des États-Généraux de 1789, fit partie de la minorité de la noblesse qui se réunit au tiers-état, se montra partisan modéré de la révolution, et n'en fut pas moins victime des Jacobins. Il fut arrêté et massacré à Gisors le 14 septembre 1792.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc de), né en 1747, mort en 1827, fut grand-maître de la garderobe sous Louis XV et sous Louis XVI, puis député aux États-Généraux (1789) ; se montra dévoué au roi, et en même temps zélé pour les intérêts du peuple. Il eut part au rappel de Necker après la prise de la Bastille, défendit le roi après la fuite de Varennes, et fut un des membres les plus actifs du club des Feuillants. Nommé commandant militaire de Rouen après la clôture de l'assemblée, il offrit un asile à Louis XVI, qui le refusa, et fut destitué après le 10 août (1792). Il alla visiter alors les États-Unis. Rentré en France après le 18 brumaire, il s'occupa d'entreprises philanthropiques, fonda beaucoup de manufactures, créa l'école des arts et métiers dont il avait déjà donné un modèle dès 1780, fit faire dans son château de Liancourt les premiers essais de la vaccine, et contribua de tout son pouvoir à la propagation de cette importante découverte ; il fut aussi un des protecteurs de l'enseignement mutuel. Il entra à la Chambre des Pairs en 1814. Attaché aux idées libérales, il fut disgracié par Charles X, et

renvoyé de divers postes philanthropiques qu'il remplissait gratuitement. Connu longtemps sous le seul nom de Liancourt, il avait pris le titre de duc de La Rochefoucauld après la mort de son cousin, Louis-Alexandre. On lui doit, entre autres ouvrages : *Voyage dans les États-Unis*, 8 vol. in-8; *Des Prisons de Philadelphie*, 1796, in-8. Sa vie a été écrite par le comte Frédéric Gaëtan de La Rochefoucauld, 1827.

LA ROCHE-GUILHEM (mademoiselle DE), romancière du XVIIe siècle, morte en 1710, était protestante, et quitta Paris pour se retirer en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elle a écrit nombre de romans dans le genre de ceux de mademoiselle de Scudéry : *Astérie ou Tamerlan*, 1675; *Histoire des guerres civiles de Grenade*, 1683; *le Grand Scanderberg*, 1688; *Histoire des Favorites*, etc.

LA ROCHE-GUYON, petite ville de France, dans l'ancien Vexin français (Seine-et-Oise), à 17 kil. de Mantes, sur la Seine; 900 hab. Jadis très forte. Titre d'un duché-pairie, créé en 1621 en faveur de François de Silly, puis rétabli en 1643 en faveur de Roger Duplessis, seigneur de Liancourt. C'est au château de La Roche-Guyon que Louvois signa, dit-on, la révocation de l'édit de Nantes.

LA ROCHEJAQUELEIN (Henri DE), fameux chef vendéen, né près de Châtillon-sur-Sèvre en 1773, était fils du marquis de La Rochejaquelein, colonel de cavalerie, qui émigra. Il fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Après le 10 août 1792, il se retira dans la terre de Clisson, près de son ami Lescure; mais les Vendéens lui ayant offert le commandement de leurs troupes (1793), il l'accepta. Il courut rejoindre Bonchamp et d'Elbée, se signala dans plusieurs combats, fut un des premiers à entrer dans Saumur, préserva les Vendéens d'une déroute complète à la bataille de Luçon, vainquit à Chantonnay, et prit part à l'affaire désastreuse de Chollet. Il fut proclamé général en chef après la mort de Lescure, et, bien qu'âgé seulement de 22 ans, il donna les preuves d'un talent supérieur : il battit deux fois les troupes républicaines aux environs d'Antrain; occupa Laval, La Flèche, Le Mans; forcé dans cette dernière ville, il passa la Loire, et se retrancha dans la forêt de Vézin. Il fut tué, le 4 mars 1794, au combat de Nouaillé près de Chollet. On a retenu sa harangue à ses soldats lorsqu'ils lui déférèrent le commandement : « Si je recule, tuez-moi; si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi. »

LA ROCHEJAQUELEIN (Louis DE), frère puîné du précédent, 1777-1815, émigra à 12 ans, rentra en France en 1801, fut un des premiers à reconnaître les Bourbons en 1814, suivit Louis XVIII à Gand, revint par mer en Vendée où il essaya en vain d'organiser une insurrection contre le gouvernement des Cent-Jours, et périt au combat des Mathes, en 1815. — De la famille de La Rochejaquelein il ne reste plus auj. que le général Auguste, comte de La Rochejaquelein, frère des précédents, et le marquis Henri, fils de Louis, pair démissionnaire.

LA ROCHE-SERVIÈRE, ch.-l. de canton (Vendée), à 28 kil. N. de Bourbon-Vendée; 500 hab.

LA ROCHE-SUR-YON, ville de France. *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

LA ROMANA (le marquis DE), général espagnol, né à Palma en 1761, eut part aux campagnes de 1792 et 1794 contre la France, devint général en 1795, fut envoyé par l'Espagne, en 1807, pour seconder Napoléon en Allemagne, trahit ce prince et négocia avec les Anglais qui le ramenèrent avec son corps d'armée en Espagne. Il obtint quelques succès contre les troupes françaises, et il allait se joindre à Wellington, quand il mourut, en 1811.

LAROMIGUIÈRE (Pierre), professeur de philosophie, né en 1756 à Lévignac (Rouergue), mort en 1837, entra dans la congrégation de la Doctrine; enseigna les humanités, puis la philosophie dans différents colléges de son ordre, notamment au collége de l'Esquile à Toulouse (1784); vint à Paris en 1795 pour assister aux leçons des écoles normales, se lia étroitement avec Garat, fut associé de l'Institut (classe des sciences morales) dès sa fondation, entra au tribunat, mais renonça bientôt aux fonctions politiques pour se livrer tout entier à ses études, enseigna quelque temps au Prytanée (collége de Louis-le-Grand), et fut en 1811 nommé professeur de philosophie à la Faculté des Lettres. Il obtint dans ses cours un grand succès, qu'il devait à la clarté de son style et à la grâce de sa parole; cependant au bout de deux ans il quitta sa chaire pour n'y plus remonter. Il fut nommé bibliothécaire de l'Université. On a de Laromiguière : *Paradoxes de Condillac* (1805), et *Leçons de philosophie sur les principes de l'intelligence ou sur les causes et les origines des idées* (2 vol. in-8, 1815-17, souvent réimprimés); c'est la reproduction d'une partie de son cours. S'éloignant de Condillac, dont il avait d'abord été le disciple pur, Laromiguière nie que tout se réduise dans l'homme à la sensation; outre la sensibilité, il admet l'activité, qui est mise en jeu par le sentiment; il distingue quatre manières de sentir : sensation, sentiment de l'action des facultés de l'âme, sentiment de rapport, sentiment moral, et montre comment l'activité, s'appliquant à ces quatre sortes de sentiments, en tire toutes nos idées. Un anonyme a proposé en 1841 un prix pour le meilleur mémoire sur la philosophie de M. Laromiguière.

LA ROQUE, nom d'un grand nombre de bourgs de France, dont le plus important est *La Roque-Timbaut*, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 7 kil. S. d'Agen; 1,300 hab.

LA ROQUE (Gil-André DE), héraldiste, né près de Caen en 1597, mort en 1686, fut d'abord prêtre, puis se maria avec une dispense du pape. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, Paris, 1662, 4 vol. in-fol.; *Traité du blason*, Paris, 1673, 1681, in-12; *le Blason des armes de la maison royale de Bourbon*, 1626, in-fol. (rare).

LA ROQUE (Jean DE), né à Marseille en 1661, mort à Paris en 1745, voyagea dans le Levant, et publia : *Voyage de l'Arabie Heureuse*, de 1708 à 1713, Paris, 1716; *Voyage de Syrie*, 1722, etc. On lui doit aussi la publication des *Voyages* de d'Arvieux. — Son frère, Ant. de La Roque, obtint en 1721 le privilége du *Mercure de France*, et publia 321 vol. de ce recueil.

LARREY (Isaac DE), historien, né à Lintot près de Bolbec, en 1638, de parents calvinistes, fut obligé par les persécutions religieuses de passer en Hollande, où il obtint le titre d'historiographe des États-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, où il mourut en 1719. On a de lui : *Histoire d'Angleterre*, Rotterdam, 1707-1713, 4 vol. in-fol.; *Histoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4; *Histoire d'Auguste*, Rotterdam, 1690, in-8; *l'Héritière de Guyenne ou Histoire d'Éléonore, femme de Louis VII, roi de France*, 1692, in-12.

LARRONS (îles des). *Voy.* MARIANNES.

LARROQUE (Matthieu DE), ministre protestant, né en 1619 à Leirac, près d'Agen, mort en 1684, était pasteur de l'église de Rouen. C'était un homme plein d'érudition et de jugement. Il soutint une controverse avec Bossuet. On a de lui : *Histoire de l'Eucharistie*, Amsterdam, 1669; *Réponse au livre de M. de Meaux* (Bossuet) *sur la Communion*, 1683; *Nouveau traité de la régale*, 1685. — Son fils, Daniel de Larroque, 1660-1731, abjura après la révocation de l'édit de Nantes. Il se fit mettre en prison pour avoir imputé à l'impéritie des ministres la famine de 1693. On a de lui quelques écrits, entre autres *Vie de Mézeray*, Amsterdam, 1720.

LARS, mot qui signifiait *roi* chez les Étrusques. *Voy.* PORSENA et TOLUMNIUS.

LARTIUS FLAVUS (T.), consul l'an 501 av. J.-C., fut fait dictateur l'an 499; il est le premier qui ait été revêtu de cette charge. Il vainquit les Fidénates et se démit du pouvoir avant l'époque prescrite.

LA RUE (Ch. DE), jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725, voulait aller en mission au Canada, mais fut retenu par ses supérieurs; prêcha avec succès dans les provinces, à Paris et devant la cour, et fut employé à la conversion des Calvinistes des Cévennes. Il a composé des vers latins fort estimés (*Carminum libri IV*, Paris, 1668), deux tragédies latines (*Lysimachus*, *Cyrus*), et une tragédie en vers français (*Sylla*); des *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*; des *Sermons de morale*, dont les plus estimés sont : *le Pécheur mourant, le Pécheur mort*, le sermon sur les *Calamités publiques*. On dit que *l'Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*, données sous le nom de Baron, sont du P. de La Rue. On lui doit aussi des éditions estimées de Virgile et d'Horace, avec paraphrase et commentaires.

LARUNS, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 26 kil. S. E. d'Oléron; 1,890 hab.

LARVES. *Voy.* LÉMURES.

LASA, dite aussi *Callirhoë*, ville de l'Arabie Pétrée (Perée), au S. E. du lac Asphaltite, formait la limite méridionale de la terre de Chanaan.

LA SABLIÈRE (madame DE), dame distinguée par son esprit et sa bienfaisance, est un des ornements du XVIIe siècle. Elle savait la physique, l'astronomie, les mathématiques, et possédait plusieurs langues. La meilleure société se rassemblait chez elle; elle s'est immortalisée par la généreuse protection qu'elle accorda au voyageur Bernier (qui en reconnaissance fit pour elle l'*Abrégé de Gassendi*), et surtout par l'hospitalité qu'elle donna à La Fontaine. Elle avait épousé Ant. Rambouillet de La Sablière, fils d'un riche financier, et administrateur des domaines du roi, qui mourut en 1680, à 65 ans. — Son mari était lui-même homme d'esprit : il composa de jolis madrigaux, publiés l'année même de sa mort (1680) par son fils, et réimprimés en 1825, dans la *Collection des petits classiques français* de Ch. Nodier.

LA SALE (Ant. DE), vieux romancier français, né en 1398 à Tours, ou plutôt dans le comté de Bourgogne, mort vers 1462, visita l'Italie, fut secrétaire de Louis III, comte de Provence, et acheva sa carrière à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : l'*Histoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, Paris, 1517 ; la *Chronique et généalogie des comtes d'Anjou de la maison de France*, Paris, 1517, in-fol.; un traité de morale, manuscrit (à la Bibliothèque du roi).

LA SALLE, ch.-l. de canton (Gard), à 8 kil. N. de St-Hippolyte ; 2,296 hab.

LASALLE (Robert DE), voyageur, né à Rouen vers 1640, alla chercher fortune au Canada vers 1670, entreprit de découvrir l'embouchure du Mississipi, et obtint du marquis de Seignelay, à cet effet, une commission très étendue. Il descendit le fleuve en partant du Canada, et après avoir surmonté des obstacles de tous genres, il en découvrit l'embouchure dans le golfe du Mexique, 1682. Il prit possession au nom de la France d'une grande partie de la Louisiane, mais il fut assassiné dans le Texas actuel, en 1687, par des scélérats qui faisaient partie de sa troupe. On a publié le journal de son *Voyage*, Paris, 1723.

LASALLE (le père J.-B. DE), instituteur des Frères des Écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, mort en 1719, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat de l'église de Reims. Il commença en 1679 à s'occuper de la fondation des écoles chrétiennes, eut à lutter contre les maîtres d'école qui lui intentèrent de nombreux procès, se vit chasser de Paris, et réussit néanmoins, malgré mille obstacles, à faire adopter les nouvelles écoles à Reims, à Paris et dans les principales villes. Il avait établi le siége du nouvel ordre à Saint-Yon, près d'Arpajon, d'où ses religieux sont souvent appelés *Frères Saint-Yon*. On a de J.-B. Lasalle les *Devoirs du chrétien*, et la *Civilité chrétienne*, ouvrages qui sont encore en usage dans les écoles.

LASALLE (Antoine), né en 1754, mort en 1829, fils naturel d'un Montmorency, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis au commerce, et finit par entrer dans la marine. De 1771 à 1778, il visita Terre-Neuve, les îles de l'Amérique, les Indes orientales et la Chine. De retour en France, il publia quelques ouvrages d'une philosophie hardie et originale : le *Désordre régulier* (1786, in-8), la *Balance naturelle* (1788, 2 vol. in-8), la *Mécanique morale* (1789, 2 vol. in-8), et fit paraître de 1800 à 1803 une trad. des *Œuvres de Bacon*, Dijon, 15 vol. in-8. La révolution, en le privant d'une pension qui formait son unique revenu, l'avait réduit au dernier degré de pauvreté et de dénûment, et il finit ses jours à l'Hôtel-Dieu. Lasalle possédait de vastes connaissances et une singulière vivacité de conception : mais au lieu de gouverner son imagination, il s'y abandonna jusqu'à se jeter dans des hypothèses aventureuses, et souvent voisines de l'athéisme. Sa traduction de Bacon n'est ni complète ni fidèle.

LASALLE (Ant.-Ch.-Louis, comte de), général de cavalerie, né à Metz en 1775, était déjà officier lorsqu'éclata la révolution. Il entra comme simple soldat dans un régiment afin de gagner tous ses grades; se signala par sa bravoure en Italie, en Égypte, en Allemagne; fut fait général de brigade à Austerlitz, et périt sur le champ de bataille de Wagram, après avoir été nommé général de division.

LASALLE (Ant. DE), vieux romancier. *Voy.* LA SALE.

LASCA (GRAZZINI, dit IL). *Voy.* GRAZZINI.

LASCARIS, célèbre maison grecque du Bas-Empire, a fourni à l'empire grec de Nicée plusieurs souverains et a produit des savants distingués. La plus grande illustration de cette famille date de l'avénement de Théodore Lascaris. Il existait encore au dernier siècle, dans le comté de Nice, des seigneurs du nom de Lascaris, issus d'une fille de Jean de Lascaris, surnommé Ducas (empereur de Nicée en 1259 et 1260), qui avait été donnée en mariage à un comte de Vintimille à la fin du XIIIe siècle.

LASCARIS (Théodore DE), empereur de Nicée, était gendre de l'empereur Alexis l'Ange. Après la prise de Constantinople par les Croisés (1204), il alla former dans l'Asie-Mineure un nouvel état qui comprenait la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, et dont Nicée devint la capitale. Il eut à combattre à la fois Alexis, son beau-père, et le sultan d'Iconium ; mais il sut se délivrer de ses ennemis, fit alliance avec Pierre de Courtenay, qui régnait à Constantinople, et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort, en 1222. — Il eut pour successeurs son gendre Jean Ducas, dit Vatace (*Voy.* JEAN III), et son petit-fils, Théodore Lascaris, dit *le Jeune*, qui régna de 1255 à 1259. Celui-ci, qui était sujet à des attaques d'épilepsie, tomba dans une mélancolie noire qui lui fit commettre d'horribles cruautés et qui abrégea ses jours. — Il laissa un fils, âgé de 6 ans, Jean de Lascaris, qui porta quelques instants le vain titre d'empereur, mais qui en fut bientôt dépouillé par Michel Paléologue (1260). Il mourut en 1284.

LASCARIS (Constantin), un des savants grecs qui contribuèrent à la renaissance des lettres en Europe, issu de la même famille que les empereurs de même nom, vint de Constantinople en Italie après la chute de l'Empire (1454), enseigna le grec

à Milan où l'avait appelé François Sforze, puis à Rome, où il se lia avec Bessarion, à Naples où l'avait appelé le roi Ferdinand, et mourut à Messine en 1493. Il a laissé une *Grammaire grecque*, écrite en grec, Milan, 1476; c'est le premier livre qui ait été imprimé en caractères grecs.

LASCARIS (Jean), dit *Rhyndacenus* (parce qu'il était né près du Rhyndacus en Phrygie), né vers 1445, mort en 1535, vint de bonne heure en Europe; fut d'abord accueilli à Florence par Laurent de Médicis qui l'envoya en Grèce à la recherche des manuscrits; puis fut appelé en France par Charles VIII, et jouit d'un grand crédit auprès de Louis XII et de François I, qui le chargèrent d'une ambassade à Venise: il eut aussi pour protecteur Léon X. Il enseigna le grec à Budé, à Danès, et ne dédaigna pas de corriger lui-même les épreuves de plusieurs ouvrages grecs (*Callimaque*, Florence, 1492: l'*Anthologie*, Florence, 1494, etc.). Il a laissé des épigrammes, des discours, etc.

LAS CASAS (Barthélemi DE), évêque de Chiapa au Mexique, de l'ordre des Dominicains, né à Séville en 1474, mort à Madrid en 1566, s'est rendu immortel par son zèle infatigable en faveur des malheureux Indiens qu'opprimaient ses compatriotes. Embarqué avec Christophe Colomb, il accompagna dans leurs expéditions les premiers conquérants de l'Amérique, répara autant qu'il le put les maux de la guerre, et ne revint en Espagne qu'après avoir passé 50 ans dans le Nouveau-Monde (1551). On a de ce pieux évêque plusieurs ouvrages, tous dictés par un ardent amour de l'humanité: le principal est : *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville, 1552, in-4, trad. par Jacques de Miggrode, sous le titre de *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4: c'est une réponse à un ouvrage de Sépulvéda qui soutenait que, d'après les lois de l'église, c'était un devoir d'exterminer quiconque refusait d'embrasser la religion chrétienne.

LASCY (Pierre, comte de), général au service de la Russie, né en 1678 en Irlande, mort en 1751, avait d'abord servi en France, en Autriche et en Pologne. Il se distingua sous Pierre-le-Grand à Pultawa, en 1709; ravagea la Finlande (1721), prit Azov sur les Turcs et fut fait maréchal et gouverneur de Livonie par l'impératrice Catherine I. — Son fils, Maurice de Lascy (1725-1801), prit de bonne heure du service en Autriche, se distingua à Breslau (1757), à Hochkirch (1758), fut nommé feld-maréchal par Marie-Thérèse, entra au conseil aulique et jouit de la confiance de Joseph II. Il réforma le système de fortifications adopté en Autriche.

LASERNA DE SANTANDER, bibliographe. *Voy.* SANTANDER.

LASERRE (J. PUGET DE), écrivain médiocre, né vers 1606 à Toulouse, mort en 1665, vint de bonne heure à Paris, écrivit un nombre prodigieux de volumes, s'exerçant dans tous les genres : histoire, théâtre, morale, philosophie; fut bibliothécaire du duc d'Orléans, puis conseiller d'état et historiographe de France. Il fit représenter plusieurs tragédies en prose, dont quelques-unes (*Thomas Morus*, 1641 ; *le Sac de Carthage* ; *Chimène*, etc.), quoique fort ridicules, eurent un succès prodigieux. Laserre n'est guère connu aujourd'hui que par les sarcasmes de Boileau et par la scène comique de *Chapelain décoiffé*, où le satirique feint que Laserre, irrité contre Chapelain qui ne l'avait pas fait pensionner par le roi, lui cherche querelle et lui arrache sa perruque.

LASERRE (J.-L. Ignace DE), seigneur de Langlade, poëte dramatique, né à Cahors en 1662, mort à Paris en 1756, à 94 ans, se fit poëte après avoir perdu au jeu 25,000 livres de rente, et vécut dans la plus étroite intimité avec mademoiselle de Lussan. Il a donné à l'Opéra *Polyxène*, 1706 : *Diomède*, 1710; *Polydore*, 1720; *Scanderberg*, 1719, et aux Français une tragédie d'*Artaxare*, 1718.

LASPHRISE (PAPILLON DE), poëte. *Voy.* PAPILLON.

LASSA, ville du Thibet. *Voy.* L'HASSA.

LASSAY, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. E. de Mayenne ; 2,807 hab. Bestiaux, volailles, fil, laine. — Titre d'un marquisat avant 1789.

LASSEUBE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), sur la Baise, à 10 kil. N. E. d'Oléron : 3,004 hab.

LASSIGNY, ch.-l. de cant. (Oise), à 18 kil. N. de Compiègne : 900 hab.

LASSUS (Pierre), médecin, né à Paris en 1741, mort en 1807, chirurgien de Mesdames, filles de Louis XV, puis chirurgien consultant de Napoléon, fut nommé en 1794 professeur d'histoire de la médecine légale, et, plus tard, de pathologie externe. On a de lui, outre des traductions d'ouvrages anglais ; *Traité élémentaire de médecine opératoire*, 1795; *Pathologie chirurgicale*, 1806.

LASTIC (J. BONPAR DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, élu en 1437, soutint deux fois dans Rhodes les attaques du sultan d'Égypte (1440-1444), et força l'ennemi à lever le siége et à fuir honteusement malgré la supériorité de ses forces. Après la prise de Constantinople, il refusa de payer tribut à Mahomet II. Il mourut l'année suivante, en 1454.

LA SUZE (Henriette DE COLIGNY, comtesse de), petite-fille de l'amiral de Coligny (1618-73), mariée d'abord (1643) à un Écossais, Thomas Hamilton, puis au comte de La Suze (de l'illustre maison des comtes de Champagne), se fit un nom par sa beauté, ses aventures et ses vers. Élevée dans la religion protestante, elle se fit catholique. Elle fut très malheureuse avec son second époux, obtint à force d'argent la cassation de son mariage et finit par être à peu près ruinée. Longtemps sa maison réunit les gens d'esprit et fut comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. On vantait fort ses vers; aujourd'hui ils sont oubliés. On a sous son nom un *Recueil d'œuvres galantes en prose et en vers*, Paris, 1684, 4 petits vol. in-12; mais il s'y trouve beaucoup d'écrits de Pélisson, et les pièces même qu'elle a signées étaient probablement retouchées par d'autres.

LATAKIEH ou LADIKIEH, *Laodicée de Syrie*, *Laodicæa ad mare* en latin, ville de Syrie (Tripoli), sur la Méditerranée, à 133 kil. N. de Tripoli ; 5,000 hab. Jadis le meilleur port de la Syrie; beaucoup de ruines antiques. Evêché grec, résidence de plusieurs consuls étrangers. Aux environs, coton et tabac très recherchés. — Dans l'antiquité, cette ville porta d'abord le nom de *Ramitha*. Séleucus Nicator la nomma *Laodicée*, en l'honneur de sa mère, Laodice. Après les Séleucides, les Romains se plurent à l'embellir; mais au moyen âge, elle fut ravagée par les Tartares, les Mongols et les Turcs. Enfin deux tremblements de terre (1796 et 1822) achevèrent sa ruine.

LATAKIEH OU LADIK, *Laodicæa combusta*, ville de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie, à 44 kil. N. O. de Konieh ; 500 hab. Ruines nombreuses.

LATERANUS. *Voy.* SEXTIUS LATERANUS.

LATERZA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 41 kil. N. O. de Tarente ; 3,250 hab.

LA THORILLIÈRE (LENOIR DE), comédien de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, jouait les rôles de rois et de paysans. Il était gentilhomme et avait été capitaine de cavalerie. Il mourut en 1679. — Son fils, Pierre de La Thorillière, né en 1656, mort en 1731, fut élève de Molière et joua les valets et les comiques avec succès pendant plus de quarante-sept ans. Il créa une foule de rôles, depuis *Hector*, dans *le Joueur*, en 1696, jusqu'à *Pasquin*, dans *les Fils ingrats*, en 1728.

LATHYRE (PTOLÉMÉE). *Voy.* PTOLÉMÉE.

LATIMER (Hugues), évêque de Worcester, l'un des premiers réformateurs de l'église d'Angleterre, était né dans le comté de Leicester en 1475. Il déclama d'abord avec force contre Mélanchthon et ses innovations; mais bientôt, de catholique zélé, il devint protestant fanatique. Accusé d'avoir tenu des discours offensants sur la cour, il fut conduit à la Tour, et détenu pendant les six dernières années du règne de Henri VIII. L'avénement au trône d'Edouard VI lui rendit la liberté; mais sous le règne de la reine catholique Marie, il fut condamné, avec son ami Ridley, à être brûlé vif, et fut exécuté à Oxford en 1555.

LATIN DE CONSTANTINOPLE (empire). On donne ce nom à l'empire formé par les croisés français et vénitiens pendant la 4e croisade, lorsqu'ils eurent pris Constantinople et renversé du trône Alexis V (Ducas Murtzuphle) en 1204. Cet empire, ainsi nommé parce que tous les croisés étaient de race latine (*Voy.* LATINS), dura peu; en 1261, Michel Paléologue parvint à rentrer dans Constantinople et reconstitua l'empire grec. Voici les noms des empereurs latins qui régnèrent à Constantinople :

Baudouin I, comte de Flandre,	1204
Henri,	1206
Pierre de Courtenay,	1216
Robert de Courtenay,	1219
Baudouin II,	1228-1261
Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, est empereur de	1231 à 1237

LATINE (église), ou ÉGLISE D'OCCIDENT, ainsi nommée par opposition à l'église grecque ou d'Orient. Elle a pour chef le pape, qu'elle regarde comme infaillible. Elle reconnaît l'autorité des conciles œcuméniques et de la tradition, admet la transsubstantiation, la confession, le culte des saints, les indulgences, et le célibat des prêtres. La liturgie et les prières sont en latin. L'église latine, qui prend aussi le nom de *catholique* (c.-à-d. *universelle*), étend son empire sur la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Pologne, l'Irlande, sur une partie de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, de la Suisse et de la Hollande, et dans les colonies françaises, espagnoles et portugaises.

LATINI (BRUNETTO). *Voy.* BRUNETTO.

LATINS, habitants du Latium. *Voy.* LATIUM. — Au moyen âge, on étendit le nom de *Latins* à tous les peuples de l'Europe occidentale dont le pays avait fait partie de l'ancien empire romain d'Occident; on les nommait ainsi par opposition aux peuples de l'empire grec ou d'Orient : c'est dans ce sens que l'on dit l'*Empire latin*, l'*Église latine*.

LATINUS, roi d'un peuple de l'Italie, fils de Faune et de Marica, régnait vers l'an 1300 av. J.-C. sur le pays qu'on a, de son nom, appelé Latium, et avait pour capitale Laurente. Il accueillit Énée dans ses états et lui donna sa fille Lavinie, que le prince troyen épousa après avoir tué Turnus, prince rutule, à qui elle avait d'abord été promise.

LATISANA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Tagliamento, à 40 kil. S. O. d'Udine; 4,000 hab.

LATIUM, auj. *Campagne de Rome*, contrée d'Italie, située le long de la mer Inférieure, entre l'Etrurie et la Campanie; on y distinguait : 1° le *Vieux-Latium* ou *Latium* proprement dit, au N.: villes principales : Albe, Préneste, Pedum, Tibur, Algide, Frégelle, etc., qui formaient une confédération (les Herniques et Rome étaient classés géographiquement dans le Vieux-Latium, quoique n'y appartenant pas); 2° le *Nouveau-Latium*, au S.; peuples principaux : les Èques, les Volsques, les Rutules, les Ausones ou Aurunces; villes : Anagnie, Suessa-Pometia, Ecètres, Vélitres, Antium, Anxur, Ardée, Suessa-Aurunca. Ce dernier pays ne faisait pas primitivement partie du Latium, et il ne prit ce nom que lorsqu'il eut été conquis par les Romains. La soumission du Latium fut commencée par les Romains dès Romulus. En 664 av. J.-C., les Romains subjuguèrent Albe. Sous Tarquin-le-Superbe, la confédération latine, sauf Gabies, reconnut la supériorité de Rome. Révoltée en 498, elle fut battue en 496. Les Eques et les Volsques se soumirent en 367; reprirent les armes en 345 et 338, mais ils furent enfin écrasés en 314. Le Latium fut couvert par les Romains de colonies et de municipes. On nomma *droit latin* l'ensemble de divers priviléges qui étaient un acheminement au droit de cité, et qui tenaient le milieu entre ce droit et le droit italique. — Vulgairement on dérive le nom de Latium de *latere* (être caché), parce que, dit-on, Saturne, chassé du ciel, s'y cacha; cette étymologie n'a aucune vraisemblance.

LATMOS, montagne située sur les confins de l'Ionie et de la Carie, près de la côte, entre Milet et Héraclée, était le séjour d'Endymion et est célèbre en mythologie par les visites que Diane venait y faire à son berger favori. — Elle donnait son nom à une ville de Latmos et au golfe Latmique.

LATO. *Voy.* LATOPOLIS.

LATOFAO, dit aussi *Lucofao* ou *Leucofao*, auj. *Lifou*, *Liffol* ou *Morvilliers*, village de la France ancienne, dans le royaume d'Austrasie, près de Laon, fut le théâtre d'une victoire remportée par Ebroin, maire du palais, sur Pépin d'Héristal et Martin, chefs des Austrasiens, en 680. Frédégonde y avait déjà battu Brunehaut en 596.

LATOMIES, *Latomiæ*, c.-à-d. *carrières*, anciennes carrières aux environs de Syracuse, devinrent ensuite des prisons. Denys-le-Tyran y avait, dit-on, fait ménager des tuyaux souterrains qui conduisaient à une chambre de son palais la voix des prisonniers : c'est ce qu'on appelait l'*Oreille de Denys*. Philoxène y fut enfermé (*Voy.* ce nom). — On y a bâti un couvent dans les temps modernes.

LATONE, fille du Titan Cœus et de Phœbé sa sœur, fut aimée de Jupiter. Junon, par jalousie, força la Terre à lui promettre de ne donner aucune retraite à Latone; mais Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer l'île de Délos, où Latone se réfugia; elle y mit au monde Diane et Apollon, fruits de ses amours avec Jupiter. Un jour que, persécutée par Junon, elle se reposait en Carie au milieu de la campagne, des paysans auxquels elle demandait de l'eau la raillèrent amèrement; Latone, irritée, les fit changer en grenouilles par Jupiter. Les femmes en couche imploraient cette divinité dans leurs douleurs. Latone paraît être la même que la *Bouto* des Egyptiens.

LATOPOLIS, c.-à-d. *ville de Latone*, nom donné par les Grecs à plusieurs villes d'Egypte qui étaient consacrées à *Bouto*, déesse qu'ils identifiaient avec leur Latone. On connaît surtout sous ce nom une ville de la Thébaïde, au S. d'Hermonthis : c'est auj. *Esneh*.

LATOUCHE-TRÉVILLE (Louis LEVASSOR DE), vice-amiral, né à Rochefort en 1745, entra dans la marine à treize ans, fut nommé capitaine de vaisseau en 1780, et soutint en 1781 sur *l'Hermione*, de concert avec *l'Astrée*, que commandait La Pérouse, un combat de plusieurs heures contre quatre frégates et deux corvettes anglaises. En 1789, il fut député aux États-Généraux et fit partie de l'Assemblée constituante. En 1799, il commanda la flottille réunie à Boulogne, qu'attaqua deux fois en vain l'amiral Nelson (1801); en 1804, il fut fait vice-amiral, mais il mourut la même année à Toulon.

LATOUCHE (GUIMOND DE). *Voy.* GUIMOND.

LA TOUR, nom de plusieurs familles nobles, dont la plus connue est la maison des La Tour d'Auvergne, qui tire son nom de la petite ville de La Tour

d'Auvergne dans le Puy-de-Dôme. Les seigneurs de La Tour, connus dès le XIIe siècle, devinrent comtes d'Auvergne à la fin du XIVe (1389), par le mariage de Bertrand de La Tour, 4e du nom, avec Marie, héritière des comtés d'Auvergne et de Boulogne. Cette maison a formé plusieurs branches, entre autres celle des vicomtes de Turenne, des ducs de Bouillon, des barons de Murat (*Voy.* ces noms).— Le nom de La Tour a encore été porté : 1° par une famille de Lombardie, plus connue sous le nom de *della Torre*, qui a longtemps fourni des podestats à Milan (*Voy.* TORRE); —2° par une famille princière d'Allemagne, connue sous le nom de *La Tour et Taxis* (*Thurn und Tassis*), à laquelle l'Allemagne doit l'établissement des postes: — 3° par la famille dauphinoise des La Tour du Pin, issue de la même maison que les derniers dauphins du Viennois, et à laquelle appartiennent les La Tour du Pin-Gouvernet, les La Tour du Pin-Montauban, etc.

LATOUR (Maurice-Quentin DE), peintre, né à Saint-Quentin en 1704, mort en 1788, réussissait surtout dans le portrait et peignait au pastel. Il fut reçu à l'Académie en 1746. Mme Pompadour et tous les seigneurs de la cour voulurent être peints par lui. Il créa une école de peinture à Saint-Quentin, et fonda un prix de 500 fr. pour le meilleur tableau de perspective.

LA TOUR D'AIGUES, ville de France (Vaucluse), à 19 kil. S. E. d'Apt : 2,312 hab.

LA TOUR D'AUVERGNE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 47 kil. O. d'Issoire; 1,900 hab. Aux environs, ruines d'un château qui fut le berceau des La Tour d'Auvergne. *Voy.* ci-dessus LA TOUR.

LA TOUR D'AUVERGNE (Théophile-Malo CORRET DE), surnommé *le Premier grenadier de France*, né en 1743 à Carhaix en Basse-Bretagne, de l'illustre maison des La Tour d'Auvergne. Il se voua dès sa jeunesse au métier des armes, se distingua en Espagne, surtout au siége de Mahon, prit sa retraite à la paix ; rentra au service dans les premières guerres de la révolution ; fit, avec le grade de capitaine, la campagne de 1792 à l'armée des Alpes, et y commanda un corps de grenadiers qu'on avait surnommé *la Colonne infernale;* il fut la terreur des ennemis en même temps qu'il était l'idole du soldat. Sans ambition, il ne voulut jamais accepter d'avancement, refusa le grade de général et plus tard le titre de membre du Corps législatif. Il s'était retiré de nouveau dans sa ville natale à la paix, et s'y livrait à des travaux littéraires, lorsqu'il apprit que le dernier fils de son ami Le Brigant était enlevé par la conscription; il s'offrit pour partir à sa place, et se rendit à l'armée d'Helvétie où il entra comme simple grenadier. Il fut tué six jours après son arrivée, en avant d'Oberhausen près de Neubourg (27 juin 1800). Son cœur fut confié à la garde de la compagnie qu'il avait adoptée, et son nom resta sur les contrôles ; à tous les appels, un des grenadiers répondait : *Mort au champ d'honneur.* Peu avant sa mort, le premier consul lui avait décerné un sabre d'honneur avec le titre de premier grenadier de France. La Tour d'Auvergne était un savant distingué; il possédait toutes les langues de l'Europe. On lui doit de profondes recherches linguistiques qu'il consigna dans l'ouvrage intitulé : *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, Bayonne, 1792, réimpr. en 1801 sous le titre d'*Origines gauloises*, etc. (avec un *Éloge de La Tour d'Auvergne* par Mangourit). Un arrêté des consuls avait décidé qu'un monument lui serait élevé : ce monument n'a été exécuté qu'en 1841 ; on le voit auj. dans la ville de Carhaix.

LA TOUR DE FRANCE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 25 kil. N. E. de Perpignan ; 700 hab.

LA TOUR DU PIN, ch.-l. d'arr. (Isère), sur la Bourbre, à 45 kil. N. O. de Grenoble ; 2,484 hab., doit son nom au château de La Tour, bâti sur une éminence voisine (*pen* en celtique signifiait *éminence*), et a donné son nom à une famille noble. — L'arr. de La Tour du Pin a 8 cant. (Bourgouin, Crémieu, Saint-Geoire, Lemps, Morestel, Pont-de-Beauvoisin, Vivien, plus La Tour du Pin), 125 communes et 129,809 hab.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (René DE), né en 1543 à Gouvernet en Dauphiné, mort en 1619, fut, après Lesdiguières, un des chefs du parti protestant dans le Dauphiné, se signala surtout en Savoie par des actes de bravoure dignes des temps de la chevalerie, fut nommé maréchal-de-camp et conseiller privé par Henri IV dès qu'il fut monté sur le trône, et eut le commandement du Bas-Dauphiné. C'est de lui et de Jacques son frère que sortent toutes les branches de la famille La Tour du Pin qui existent encore.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (Jean-Fréd.), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Grenoble en 1727, avait brillé dans la guerre de Sept-Ans, était en 1789 lieutenant-général, commandant du Poitou et de la Saintonge, et fut député à l'Assemblée nationale par la noblesse du Poitou. Il embrassa les idées nouvelles et fut néanmoins appelé par Louis XVI au ministère ; il se vit obligé de se retirer en 1790. Appelé en témoignage dans le procès de la reine, il exprima hautement son respect pour l'infortunée princesse; cette marque de courage causa son arrestation et sa mort (1794).

LATOUR-MAUBOURG (Marie-Victor FAY, marquis de), lieutenant-général, né en 1756 d'une ancienne famille du Vivarais, mort en 1831, émigra en 1792, ne rentra en France qu'après le 18 brumaire, fit partie de l'expédition d'Égypte, combattit en Allemagne, en Espagne, en Russie: fit une belle retraite à Mojaïsk, 1812 ; se couvrit de gloire à Dresde et à Leipsick où il perdit la cuisse (1813). A la Restauration, il fut appelé à la Chambre des Pairs, et fut chargé en 1820 du portefeuille de la guerre, puis il devint gouverneur des Invalides et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

LATRAN (palais de), palais bâti à Rome par un certain Lateranus Plautius, que Néron fit mourir pour s'emparer de ses biens. Ce palais fut donné par l'empereur Constantin au pape Melchiade et servit de résidence à ses successeurs jusqu'à leur départ pour Avignon (1308). Grégoire XI, à son retour en 1377, occupa le Vatican. — Près de ce palais, Constantin fit construire la basilique de Saint-Jean de Latran, première église patriarcale de l'Occident. Il s'y tint onze conciles, dont 4 œcuméniques ou généraux. Le premier de ceux-ci fut tenu en 1122 sous Calixte II; — le second sous Innocent II en 1139; on y condamna Arnaud de Brescia ; — le troisième sous Alexandre III en 1179: on y régla l'élection des papes ; — le 4e en 1215 sous Innocent III: on y excommunia les Manichéens, les Vaudois et les Albigeois. — Le dernier des conciles de Latran, tenu en 1512 sous Jules II, est célèbre par l'abolition de la *Pragmatique sanction.*

LATREILLE (P.-André), naturaliste, né à Brives en 1762, mort à Paris en 1833, se consacra à l'étude de l'entomologie et fit faire de grands progrès à cette branche de la science. Après s'être fait connaître par d'excellents ouvrages, il fut nommé en 1820 professeur au Muséum d'histoire naturelle. Il était membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Histoire naturelle des crustacés et des insectes*, 1802 ; *Histoire naturelle des fourmis*, 1802 : *Genera crustaceorum et insectorum*, 1808-1809, 4 vol. in-8; *Cours d'entomologie*, etc. Latreille a composé la partie entomologique du *Règne animal* de Cuvier.

LA TRÉMOILLE ou LA TRIMOUILLE, illustre famille, ainsi nommée de la terre de La Trémoille

en Poitou ; tire son origine de Pierre, seigneur de La Trémoille, qui vivait vers 1040 sous Henri I. Elle acquit un grand nombre de fiefs et forma plusieurs branches : celles des princes de Talmont, des comtes d'Olonne, de Joigny, des ducs de Noirmoutier, des vicomtes de Thouars, etc. Les La Trémoille avaient des prétentions sur le trône de Naples. *Voy.* ci-après LA TRÉMOILLE (FRANÇOIS DE).

LA TRÉMOILLE (Gui DE), surnommé *le Vaillant*, servit avec gloire sous Charles V et Charles VI, défendit en 1380 la ville de Troyes contre les Anglais, et reçut des mains de Charles VI, en 1383, l'oriflamme de France ; il se signala dans les tournois et les fêtes galantes comme dans les combats. Il alla en Hongrie combattre les Turcs, et se trouva à la funeste bataille de Nicopolis (1396), où il fut fait prisonnier ; il mourut en 1398, pendant qu'il revenait en France.

LA TRÉMOILLE (Louis II, sire de), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, gagna pour Charles VIII la bataille de Saint-Aubin (1488), montra du talent dans l'expédition d'Italie, commanda à la journée de Fornoue (1495) ; fut nommé lieutenant-général du Poitou et de l'Angoumois : conquit le duché de Milan en 1500 pour Louis XII, manqua la conquête du royaume de Naples, plutôt par suite des fausses directions données par la cour que par sa faute (1503) ; eut une grande part à la victoire d'Agnadel (1509) ; assista à la bataille de Novare (1513), se releva par sa belle défense de la Bourgogne (même année), fut un des héros de Marignan (1515), défendit la Picardie presque sans troupes (1522 et 23), et périt glorieusement à Pavie (1525). On l'avait surnommé *le Chevalier sans reproche*. Il avait pour devise une roue avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière*.

LA TRÉMOILLE (François DE), petit-fils du précédent, né en 1501, mort en 1541. Il épousa en 1521 Anne de Laval, fille du comte Gui de Laval, qui lui-même avait épousé Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, issue de Frédéric, dernier roi de Naples de la maison d'Aragon, détrôné en 1501 et réfugié en France. Par suite de ce mariage, les La Trémoille ont élevé des prétentions sur le trône de Naples ; ils ont essayé de faire reconnaître leurs droits dans le XVIIe siècle aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswik, mais sans y réussir.

LA TRÉMOILLE (Henri-Charles DE), prince de Tarente, né à Thouars en 1620, mort en 1672, était calviniste. Il fit ses premières armes en Hollande sous le prince d'Orange, entra dans le parti de la Fronde contre Mazarin, fut arrêté et détenu à Amiens, puis relégué dans le Poitou ; il alla servir en Hollande comme général contre l'évêque de Munster (1663) ; peu après il revint en France où il abjura le calvinisme. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1767, in-12.

LATRONICO, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 22 kil. E. de Lagonegro ; 3,300 hab.

L'ATTAIGNANT (l'abbé Gabriel-Ch. DE), poëte jovial, né à Paris en 1697, mort en 1779, fut chanoine de Reims et conseiller au parlement de Paris. Il s'attacha à la poésie légère et se fit un nom par sa facilité à composer et à chanter des couplets. Cet abbé chansonnier se retira sur la fin de ses jours chez les Pères de la Doctrine. Ses *Poésies* ont été recueillies de son vivant en 4 vol. in-12, 1757, et on a donné, après sa mort, ses *Chansons* et ses autres *Œuvres posthumes*. Millevoye a publié en 1810 un *Choix de ses poésies*, 1 vol. in-18.

LATUDE (H. MAZERS DE), né à Montagnac en Languedoc en 1725, fut renfermé à la Bastille sous Louis XV, à l'âge de 24 ans, pour avoir, dit-on, donné de faux avis à madame de Pompadour sur un prétendu complot formé contre sa vie, dans l'espérance d'obtenir, par ce zèle simulé, la protection de la maîtresse du roi. Une longue et cruelle détention fut la punition de cette supercherie. Latude tenta plusieurs fois de s'échapper ; mais ses tentatives ne firent qu'irriter l'autorité. Il fut enfermé successivement à Vincennes, à Bicêtre et à la Bastille pendant 35 ans. Remis enfin en liberté en 1784, il publia des *Mémoires* qui renferment des détails intéressants. Il mourut à Paris en 1805 à 80 ans.

LAUBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 24 kil. S. E. de Giessen ; 2,100 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Solms-Laubach ; château.

LAUBAN, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Queiss, à 60 kil. O. de Liegnitz ; 4,400 hab. Lycée. Draps, indiennes, toile, bas, tabac, etc.

LAUBARDEMONT, ville du dép. de la Gironde, canton de Coutras, sur l'Isle, à 18 kil. N. de Libourne. Moulin à meules.

LAUBARDEMONT (Jacques-Martin DE), conseiller d'état sous Louis XIII, était l'âme damnée du cardinal de Richelieu. Il fut le principal instrument dont se servit le ministre pour perdre le malheureux Urbain Grandier, chanoine de Loudun, ainsi que Cinq-Mars et de Thou ; il n'épargna pour parvenir à ses fins ni le mensonge ni l'hypocrisie. — Il laissa un fils qui, après s'être livré à toutes sortes de désordres, entra dans une bande de voleurs, et fut tué en attaquant un carrosse.

LAUCH, rivière de France, prend sa source dans les Vosges, coule à l'E., reçoit le Thann à droite, passe à Guebwiller, Rouffach, Colmar, et tombe dans l'Ill après un cours de 50 kil.

LAUD (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1573 à Reading (Berks), jouit de la plus grande autorité sous Charles I, et devint premier ministre après la mort de Buckingham. Il forma le projet de réunir les trois royaumes sous une même religion, dont il aurait été le chef, et rédigea dans ce but une liturgie qu'il voulut faire adopter par toutes les sectes dissidentes. Il provoqua par là une violente opposition, surtout de la part des Presbytériens écossais, et excita une haine universelle. Lors de la guerre civile il fut arrêté par ordre du Parlement en 1640, et fut exécuté cinq ans après comme coupable de trahison. Il subit la mort avec courage et fut regardé par ses partisans comme un martyr.

LAUDER, ville d'Écosse (Berwick), sur la Lauder, à 35 kil. S. E. d'Édimbourg ; 2,000 hab. Le parlement d'Écosse s'y est souvent réuni jadis. Robert Cochrane, favori de Jacques III, y fut pendu par la noblesse révoltée.

LAUDER (William), critique écossais, attira sur lui l'attention en 1747, en accusant Milton de plagiat. Il s'avisa d'interpoler divers auteurs en y insérant des vers du *Paradis Perdu*, puis il prétendit que Milton leur avait fait des emprunts. Cette ruse réussit assez bien d'abord, mais elle ne tarda pas à être déjouée par le docteur Douglas, et Lauder fut contraint de signer un aveu de son infâme conduite. Il quitta l'Angleterre, et alla se faire maître d'école aux Barbades.

LAUDERDALE (J., duc de), l'un des commissaires chargés par les Covenantaires de traiter avec Charles I. Après la malheureuse issue des conférences, il se rangea sous l'étendard royal ; et quand le roi eut été mis à mort, il rentra à main armée en Angleterre avec Charles II, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et jeté dans une prison où il demeura 9 ans. Nommé premier ministre en 1670, Lauderdale resta aux affaires pendant 12 ans. Il mourut en 1682.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), généralissime des armées autrichiennes, né en 1716 à Tootzen en Livonie, fit ses premières armes avec distinction dans les armées russes, passa au service de l'Autriche en 1740, et y devint le plus ferme soutien du trône

de Marie-Thérèse. En 1757, créé général-major, il vainquit le grand Frédéric à Domstadt, et en 1758 il eut la plus grande part à la victoire de Hochkirch remportée sur le même ennemi par le général en chef Daun. En 1759 il battit de nouveau Frédéric à Cunnersdorf, et en 1760 à Landshut; mais, cette même année, il perdit la bataille de Liegnitz. En 1788, sous Joseph II, Laudon repoussa les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'au cœur du royaume, s'empara de Belgrade, et fut nommé généralissime; il mourut peu après en 1790.

LAUDUN, ville du département du Gard, à 8 kil. S. E. de Bagnols; 2,221 hab.

LAUENBOURG, ville de Danemark, ch.-l. du duché de Lauenbourg, à 40 kil. E. de Hambourg, sur l'Elbe; 2,600 hab. Raffinerie de sucre, savon, etc. Traité par lequel le Hanovre fut cédé à la France en 1803. — Il y a un autre Lauenbourg dans les États prussiens (Poméranie), à 105 kil. N. E. de Kœslin; 1,700 hab.

LAUENBOURG (duché de), un des plus petits états de la Confédération germanique, auj. possession du Danemark, entre le Holstein à l'O. et au N. O., le Mecklembourg au N. et à l'E., le Hanovre au S., et le territoire de Hambourg au S. O.: 53 kil. sur 40; 30,000 hab. — Ce pays était jadis habité par les Wendes Polabes: il fut conquis par le duc Henri-le-Lion, possédé ensuite par la maison de Saxe et cédé au Hanovre en 1689; conquis par les Français au commencement de ce siècle, il fut compris en 1810 dans le département des Bouches-de-l'Elbe; mais il fut cédé au Danemark en 1815. Le Lauenbourg fait partie de la Confédération germanique: il a trois voix à l'assemblée de la diète, une à l'assemblée ordinaire; il fournit un contingent de 3,600 hommes.

LAUFELD. *Voy.* LAWFELD.

LAUFEN, ville de Bavière (Isar), à 102 kil. S. E. de Munich; 4,700 hab. Château, chantiers de construction; brasseries, etc. Navigation active.

LAUFEN, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 9 kil S. O. de Heilbronn; 3,500 hab. Beau pont. Vict. du duc Ulric sur les Impériaux en 1534.

LAUFEN, village de Suisse, à 5 kil. S. O. de Schaffouse, sur la rive gauche du Rhin, qui y forme une chute magnifique. Château.

LAUFENBOURG, *Gannodurum*, village de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 35 kil. E. de Bâle; 800 hab. Cascade de 26 mètres; pont qui communique à la ville badoise de Klein-Laufenbourg.

LAUGIER (M. Ant.), littérateur médiocre, né à Manosque en 1713, mort en 1769, a donné, entre autres écrits, une *Histoire de Venise*, Paris, 1759-68, 12 vol. in-12, qui a été bien surpassée depuis par Daru.

LAUGIER (André), chimiste et pharmacien, né en 1770, mort du choléra en 1832, eut pour maître Fourcroy, son parent, qui l'associa à ses travaux; fut directeur de l'école de pharmacie, professeur de chimie au muséum d'histoire naturelle. On a de lui des *Leçons de chimie générale* qui résument son cours, 2 vol. in-8, et des *Mémoires*.

LAUINGEN, ville de Bavière (Haut-Danube), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 4,000 hab. Château. Lainages. Patrie d'Albert-le-Grand.

LAUJAR-DE-ANDARAZ, ville d'Espagne (Grenade), à 26 kil. N. O. d'Almeria; 3,400 hab. Aux environs, mines d'antimoine dans les monts Gador.

LAUJON (P.), poëte, né à Paris en 1727, mort en 1807, fut secrétaire du comte de Clermont, du prince de Condé, et jouit auprès d'eux d'une douce aisance. Il a donné de 1746 à 1806 bon nombre de vaudevilles et d'opéras, mais il réussit surtout dans la chanson et dans la poésie badine. On a de lui un recueil intitulé: *A-propos de société*, 1771. Ses œuvres ont été publiées en 1811, 4 vol. in-8.

LAUNAY (JOURDAN DE). *Voy.* DELAUNAY.

LAUNCESTON, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cornouailles, à 295 kil. S. O. de Londres; 5,400 hab. Belle église, hôtel-de-ville, deux portes gothiques (restes des murailles de la ville), ruines d'un château-fort. Serges et lainages.

LAUNOY (Jean DE), docteur de Sorbonne, né en 1603 près de Coutances, mort en 1678, visita Rome dans sa jeunesse (1634), et passa le reste de sa vie à Paris, écrivant sur des sujets de théologie ou d'histoire, et portant partout une inépuisable érudition. Il fut particulièrement lié avec le cardinal d'Estrées. L'indépendance de ses opinions lui suscita quelques persécutions. Ayant refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld, il fut exclu de la Sorbonne. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Regia in matrimonium potestas*, 1674: *Tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce*, 1702: *De varia Aristotelis in Academia parisina fortuna*; *De scholis seu a Carolo magno seu post Carolum instauratis*, 1672. Appliquant la critique à l'histoire ecclésiastique, il reconnut la fausseté d'un grand nombre de légendes, ce qui le fit surnommer *le Dénicheur de saints*; il niait que la célèbre *Somme* fût de saint Thomas.

LAUPEN, ville de Suisse (Berne), à 17 kil. S. O. de Berne; 800 hab. Les Bernois, commandés par Rodolphe d'Erlach, y vainquirent les Autrichiens en 1339; cette victoire assura leur indépendance.

LAURAC-LE-GRAND, place du dép. de l'Aude, à 10 kil. S. E. de Castelnaudary; 600 hab. Jadis forte; démantelée par saint Louis.

LAURAGAIS ou LAURAGUAIS, petit pays de France, avec titre de comté, faisait partie du Bas-Languedoc, et était situé entre l'Albigeois et le Haut-Languedoc; il se divisait en Haut et Bas-Lauragais. Il est aujourd'hui compris dans les dép. de la Haute-Garonne et de l'Aude.

LAURAGAIS (L.-L.-Félicité, duc de Brancas, comte de), issu de la famille des ducs de Villars-Brancas, né à Paris en 1733, cultiva les lettres et les sciences, et sut dépenser honorablement une grande fortune. Accomplissant un vœu formé par Voltaire, il fit supprimer à ses frais les banquettes qui étaient placées sur la scène au Théâtre-Français. Il eut part avec Lavoisier à la découverte de la vraie nature du diamant, et fut admis à l'Académie des Sciences; il contribua à propager l'inoculation. A la restauration il entra a la Chambre des Pairs. Il a laissé quelques pièces de théâtre: (*Clytemnestre*, *Jocaste*, etc.), et des brochures de circonstance. Il mourut à Paris, 1823.

LAURE, dite *la Belle Laure*, femme célèbre pour sa beauté, et immortalisée par Pétrarque, était fille d'Audibert de Noves, seigneur provençal, et avait épousé Hugues de Sade, dont les aïeux exerçaient de père en fils une des premières charges municipales à Avignon. Elle avait 20 ans lorsque le poëte la vit pour la première fois à Avignon en 1327; il conçut pour elle un amour qui resta toujours sans espoir, mais qu'il ne cessa de proclamer et de chanter, même après la mort de celle qui l'avait inspiré. Laure fut enlevée en 1348 par la peste. Elle avait eu 11 enfants. Il existe d'elle beaucoup de portraits, mais l'authenticité en est douteuse.

LAURÉAT (poëte), *Laureatus*. On a donné ce nom dans différents pays, notamment en Italie, en Allemagne, en Angleterre, à des poëtes qui recevaient, soit des princes, soit de corps savants, la couronne de laurier comme signe de leur mérite et de leur supériorité. En Italie, le plus ancien et le plus solennel couronnement de ce genre est celui de Pétrarque, qui eut lieu à Rome en 1341, le jour de Pâques. Le Tasse allait aussi être couronné, mais il mourut la veille même du jour où la cérémonie devait s'accomplir. — En Allemagne,

l'empereur Maximilien I établit en 1504, à Vienne, un *collége poétique* pour décerner la couronne; mais les juges accordèrent le titre de *poëte lauréat* à un si grand nombre de poëtes médiocres que ce titre perdit tout son prix. — En Angleterre, le roi nomme le *poëte lauréat*. Ce poëte est chargé de célébrer tous les ans par deux odes l'anniversaire de la naissance du souverain et le nouvel an. Il reçoit un traitement annuel de 127 livres sterling, dont 27 représentent la valeur d'un quartaut de vin que le poëte recevait jadis en nature. John Kay, au XVe siècle, est le premier poëte lauréat dont parlent les chroniques; on cite plus tard Gower et Chaucer, puis Skelton, sous Henri VIII; Spenser sous Elisabeth. Après la mort de Spenser, ce titre a passé successivement à Samuel-Daniel, 1598; Ben-Jonson, 1619; William Davenant, 1632; John Dryden, 1670; Shadwell, 1688; Nahum Tate, 1692; Nicolas Rowe, 1715; Laurence Eusden, 1718; Colley-Cibber, 1730; Whitehead, 1757; Thomas Warton, 1785; J.-Henri Pye, 1790; Robert Southey, 1813.

LAURENT (saint), martyr, né à Rome dans le IIIe siècle, était diacre et trésorier de l'Eglise sous le pape Sixte II, lorsque l'empereur Valérien publia un édit contre les prêtres chrétiens, en 258. Arrêté par les ordres du préfet de Rome, Laurent refusa de remettre le trésor dont il était le gardien, et le distribua immédiatement aux pauvres. Il fut déchiré à coups de fouet par les mains du bourreau, et attaché ensuite à un gril de fer sous lequel étaient des charbons ardents. Il souffrit cet affreux supplice avec une constance admirable, affrontant même ses bourreaux et demandant qu'on le retournât sur le gril. L'Eglise célèbre sa fête le 10 août, jour de son martyre. *Voy.* ESCURIAL.

LAURENT JUSTINIEN (saint), *Lorenzo Giustiniani*, premier patriarche de Venise, né en 1380, d'une ancienne famille, fut successivement général de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-George *in Alga*, évêque de Venise en 1433, patriarche en 1451, et mourut en 1465. L'Eglise l'honore le 5 septembre. Il a laissé quelques écrits théologiques, publiés à Venise, 1751. — L'Eglise honore deux autres saints du nom de Laurent, l'un archevêque de Cantorbéry au VIe siècle, l'autre archevêque de Dublin au XIIe siècle.

LAURENT, antipape, opposé à Symmaque. *Voy.* SYMMAQUE.

LAURENT DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

LAURENTE, *Laurentum*, auj. *Paterno*, ville du Latium, à 16 kil. au S. de Rome, sur la mer, jadis capitale du royaume de Latinus.

LAURENTIENNE (Bibliothèque), célèbre bibliothèque fondée à Rome par Léon X, est ainsi nommée, soit de Laurent de Médicis, père de Léon X, soit de Laurent Parménio, qui en fut le premier bibliothécaire.

LAURENTIUS LYDUS. *Voy.* LYDUS.

LAURENZANA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 25 kil. S. E. de Potenza; 7,200 hab.

LAURIA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 12 kil. S. E. de Lagonegro; 7,800 hab. Draps.

LAURIA (Franç.-Laurent DE BRANCATI, connu sous le nom de), cardinal napolitain, mort à Rome en 1693, âgé de 82 ans, était d'abord entré dans l'ordre de Saint-François, et fut revêtu de la pourpre romaine en 1687 par Innocent XI. Après la mort de ce pontife, le cardinal de Lauria obtint 15 voix au conclave où fut élu Alexandre VII.

LAURICOCHA, lac du Pérou, par 78° 50' long. O., 10° 30' lat. N.: 13 kil. sur 5; il donne naissance à la Tunguragua.

LAURIÈRE, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 32 kil. N. E. de Limoges; 1,400 hab.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob DE), avocat au parlement de Paris, né en 1659, mort en 1728, s'adonna principalement à la recherche des anciennes lois et coutumes. On a de lui : *Bibliothèque des coutumes de France*, avec Berroyer: *Texte des coutumes de la prévôté de Paris; Glossaire du droit français*, 1704, etc.

LAURISTON (Alexandre-Bernard LAW, marquis de), né à Pondichéry en 1768, mort en 1828, était petit-fils du financier Law. Il entra dans l'artillerie en 1793, fut nommé général de brigade en 1800, commanda en 1804 l'armée embarquée sur l'escadre de Villeneuve, puis servit dans l'armée d'Allemagne et en Italie; s'empara de la république de Raguse, se distingua à l'attaque de Castel-Nuovo (1807), suivit Bonaparte en Espagne (1808), passa en Hongrie avec l'armée d'Italie, et prit une part active aux victoires de Raab et de Wagram. En 1811, il fut ambassadeur en Russie, où il resta jusqu'à la rupture de cette puissance avec la France. Lors de la retraite de Russie (1812), il commanda l'arrière-garde, organisa à Magdebourg le cinquième corps d'armée, combattit à Lutzen et à Bautzen, fut fait prisonnier à Leipsick, et rentra en France sous la Restauration. Après la Restauration, il obtint la faveur de Louis XVIII, fut fait pair de France (1815), ministre de la maison du roi (1820), maréchal de France, et eut un commandement dans la guerre d'Espagne.

LAURIUM, auj. *Legrano*, ville de Grèce (Attique), près de la mer, à l'extrémité de la péninsule, au pied d'une montagne où l'on exploitait des mines d'argent.

LAUSANNE, *Lausonium*, ville de Suisse, ch.-l. du comté de Vaud, à 51 kil. N. E. de Genève, près de la rive N. du lac de Genève; 10,000 hab. Edifices remarquables (l'ancienne cathédrale, construite l'an 1000; château, hôtel-de-ville, arsenal, théâtre, pénitentiaire, etc.). Académie fondée en 1537; société d'agriculture, bibliothèque, musée, etc. Grande industrie, affaires de banque. — Lausanne fut dans l'antiquité une station romaine; elle porta le titre d'évêché jusqu'à la réformation : l'évêque était prince de l'Empire. Prise par les Bernois en 1536, elle fut réunie à leur canton avec tout le pays de Vaud. En 1798 les Français l'affranchirent de la domination bernoise et en firent le ch.-l. d'un canton particulier, le canton du Léman, qui prit bientôt le nom de canton de Vaud.

LAUS POMPEIA, auj. *Lodi Vecchio*, ville d'Italie (Gaule Cisalpine), au S. E. de *Mediolanum*, fut fondée par les *Boii*, ravagée par les Rhètes, et colonisée par Pompeius Strabo, père du grand Pompée.

LAUSUS, fils de Mézence, roi des Tyrrhéniens, accompagna à la cour de Turnus son père chassé de ses états; il fut tué par Enée au moment où il venait de sauver la vie à son père.

LAUTER, riv. qui forme la limite entre le dép. français du B.-Rhin et le cercle bavarois du Rhin, naît à 26 kil. O. de Deux-Ponts, coule à l'E., baigne Weissembourg, Lauterbourg, et tombe dans le Rhin sous Neubourg après un cours de 65 kil.

LAUTERBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 26 kil. N. O. de Fulda; 2,900 hab. Lainages, toile, etc.

LAUTERBERG, ville du roy. de Hanovre, à 20 kil. S. E. d'Osterode; 2,600 hab. Aux environs, mines de cuivre, fer, cobalt. Clouteries, forges, etc.

LAUTERBOURG, ville de France, ch.-l. de canton (B.-Rhin), à 17 kil. S. E. de Weissembourg, sur la Lauter; 2,489 hab.—Jadis ch.-l. d'un comté, indépendant jusqu'en 1254, puis donné à l'église de Spire. Prise par les Impériaux, 1744, par les Prussiens, 1793, et la même année par les Français. De Weissembourg à Lauterbourg s'étendaient de fameuses lignes dites *lignes de Weissembourg* ou de *Lauterbourg*.

LAUTREC, ch.-l. de canton (Tarn), à 14 kil. N. O. de Castres; 3,580 hab. Jadis titre de vicomté.

LAUTREC (Odet DE FOIX, seigneur de), maréchal de France, suivit Louis XII dans son expédition d'Italie, se signala à la bataille de Ravenne en 1512, et y reçut tant de blessures qu'il fut laissé pour mort. Nommé par François I lieutenant-général en Italie (1515), il soumit une partie du duché de Milan, mais se fit détester par sa cruauté, et fut chassé du duché (1521) ; ayant essayé d'y rentrer l'année suivante, il fut battu à la Bicoque, et se vit obligé d'évacuer l'Italie. Il y revint en 1525 avec François I, tenta vainement de détourner ce prince d'attaquer les Espagnols devant Pavie, et combattit vaillamment près de lui. Deux ans après, il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, et abandonna cette dernière ville au pillage pour venger l'affront que les armes françaises avaient éprouvé devant ses murs. Il mourut en 1528 au siége de Naples, victime d'une maladie contagieuse qui fit de grands ravages dans ses troupes.

LAUZERTE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 17 kil. N. de Moissac; 3,580 hab. Commerce de grains, vins, bestiaux.

LAUZÈS, ch.-l. de canton (Lot), à 17 kil. E. de Cahors; 500 hab.

LAUZET (LE), ch.-l. de canton (B.-Alpes), à 15 kil. N. O. de Barcelonette; 900 hab.

LAUZUN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), sur le Drot, à 26 kil. N. E. de Marmande; 1,400 hab. Titre d'un duché-pairie.

LAUZUN (Ant. NOMPAR DE CAUMONT, duc de), seigneur de la cour de Louis XIV, né en Gascogne vers 1632, mort en 1723, fut pendant quelque temps le favori de Louis XIV. Le roi, qui l'avait déjà nommé gouverneur du Berri, et maréchal-de-camp, voulait encore lui donner la charge de grand-maître de l'artillerie ; mais le favori ayant eu l'indiscrétion de se vanter de cette promesse, Louis la révoqua et donna la place à un autre. Lauzun irrité s'oublia jusqu'à briser son épée devant le roi, jurant qu'il ne servirait plus sous un prince sans foi. Il fut mis pour cette incartade à la Bastille; mais il en sortit au bout de peu de jours, rentra en faveur, et même obtint l'assurance d'épouser la duchesse de Montpensier, petite-fille de Henri IV; une intrigue de cour fit manquer ce mariage; cependant, selon quelques-uns, il se fit secrètement. Pour le consoler, Louis XIV le nomma maréchal et lui confia le commandement de l'armée qui l'accompagna en Flandre (1671); mais Lauzun, ayant offensé madame de Montespan, alors toute puissante, se vit tout à coup disgracier: il fut jeté dans la prison de Pignerol où il resta 5 ans, puis fut envoyé en exil. Il passa en 1688 à Londres, et fut chargé par Charles II de conduire en France la reine d'Angleterre. Il eut alors de nouveau accès à la cour, mais il ne put recouvrer son ancienne faveur. Lauzun ne se maria pas tant que vécut mademoiselle de Montpensier; deux ans après sa mort il épousa mademoiselle de Durfort.

LAUZUN (Armand L. DE GONTAUT DE BIRON, duc de), né en 1747, fut longtemps connu sous le nom de *Lauzun*, et ne prit le titre de duc de Biron qu'après la mort de son père Louis-Antoine (1788). Après une jeunesse orageuse, il entra au service et alla combattre en Amérique en faveur de l'indépendance. Il fut député aux États-Généraux en 1789, et se déclara contre la cour; en 1792 il servit comme général à la tête des armées de la république et se distingua dans plusieurs occasions; cependant il fut accusé devant la Convention, arrêté et mis à mort (31 décembre 1793). On a publié en 1822, sous le nom du duc de Lauzun, des *Mémoires* dont l'authenticité a été contestée.

LAVAL, *Vallis Guidonis*, ch.-l. du dép. de la Mayenne, sur la Mayenne, à 65 kil. E. de Rennes. 17,810 hab. Peu d'édifices remarquables (vieux château des comtes de Laval, auj. prison; autre château; église Saint-Vénérand; halle aux toiles). Bibliothèque. Société d'agriculture, industrie et commerce. Toiles renommées, basins, calicot, linge damassé, etc. Patrie d'Ambroise Paré. — Bâtie sous le règne de Charles-le-Chauve; ch.-l. d'une baronnie qui fut érigée en comté en 1429 par Charles VII. Emme de Laval, héritière de ce comté, le porta en dot dans la maison de Montmorency; en 1521, François, sire de La Trémoille, l'acquit par mariage. Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée. — L'arrond. de Laval a 9 cantons (Argentré, Chaillay, Evron, Loiron, Meslay, Montsurs, Sainte-Suzanne, plus Laval qui en fait deux), 93 communes et 122,755 hab.

LAVAL (MAGNAC-). *Voy.* MAGNAC.

LAVAL, maison noble et ancienne de France, dont l'origine remonte au IXe siècle, tire son nom de la ville de Laval. Le titre de seigneur de Laval, après avoir passé par mariage dans diverses maisons, resta enfin, à partir du XIIIe siècle, dans celle des Montmorency, par suite du mariage du connétable Matthieu de Montmorency avec Emme, héritière de Laval. Cette nouvelle maison forma un grand nombre de branches, celle des Laval-Montmorency, des Chateaubriand, des seigneurs de Retz, de Châtillon, de Loué, de Pezay, de La Faigne, d'Attichy, etc.

LAVAL (Gilles DE), seigneur de Retz, connu sous le nom de *maréchal de Retz*, maréchal de France, né vers l'an 1396, se signala par sa bravoure dans les guerres du règne de Charles VII, notamment au siége d'Orléans. Cependant il doit à ses crimes une bien autre célébrité. Mis en jugement comme coupable envers l'autorité de Jean VI, duc de Bretagne, on reconnut dans le cours de la procédure que, pendant plusieurs années, il avait commis des actions infâmes et des meurtres horribles sur de jeunes garçons et sur de jeunes filles qu'il entretenait dans le but de les faire servir à ses honteux plaisirs, ou de les sacrifier à d'atroces superstitions. Il fut pendu et brûlé (1440).

LAVAL (MONTMORENCY-). *Voy.* MONTMORENCY.

LA VALETTE (G. PARISOT DE), 48e grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1494, fut élu en 1557. Il s'était signalé par sa bravoure en plusieurs occasions, et dès qu'il fut au pouvoir, il fit avec succès des courses contre les Infidèles. Il fut même sur le point de s'emparer de Tripoli. Soliman II, pour venger ses pertes, dirigea sur l'île de Malte 40,000 hommes et 200 vaisseaux que commandaient Occhiali, Dragut, Piali, Moustapha, 1565. Ces forces assiégèrent l'île 4 mois de suite et ne réussirent qu'à s'emparer momentanément du fort St-Elme : l'héroïsme et l'admirable tactique du grand-maître furent pour beaucoup dans ce succès. Il fit ensuite construire la ville dite la *Cité-Valette*, et rendit l'île imprenable. Il mourut en 1568.

LA VALETTE (J.-L. DE NOGARET DE), duc d'Epernon. *Voy.* ÉPERNON.

LA VALETTE (Bernard DE NOGARET, duc de), fils du duc d'Epernon, 1592-1661, fut envoyé contre les Espagnols qui avaient envahi le Labourd, 1636; puis contre les insurgés de Guyenne dits *Croquants*; joua un rôle équivoque au siége de Fontarabie, siége qu'il paraît avoir fait échouer par jalousie à l'égard de Condé (1638): rallia pourtant après cet échec l'armée française, abandonnée par Condé et Soubise, et la reconduisit à Bayonne: mais il n'en fut pas moins accusé du désastre, se réfugia en Angleterre, et fut condamné à mort par contumace, 1639. A la mort de Louis XIII, La Valette revint, obtint la cassation du jugement, et fut nommé au gouvernement de la Guyenne, puis de

la Bourgogne, où il se fit haïr. — Son frère, Louis de Nogaret, dit le cardinal de La Valette, archevêque de Toulouse, fut toujours le servile adhérent de Richelieu dont il releva le courage lors de la fameuse journée des Dupes ; il commanda les troupes françaises en Allemagne, 1635 et 1637, et en Savoie, 1638 et 1639, mais fit preuve de très médiocres talents ; il venait pourtant de prendre Chivas et de battre les Espagnols, quand il mourut à Rivoli, 1639. Ses *Mémoires* ont été écrits par Jacques Talon. On l'appelait dérisoirement *le Cardinal-Valet* par opposition au *Cardinal-Ministre*.

LA VALETTE (L.-Thomas DE), supérieur général de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, mort en 1772, avait d'abord été directeur de l'institution des Oratoriens à Paris (1710). Il fut élu en 1730, malgré sa résistance, administra sagement, et n'accepta qu'après de longs délais la constitution *Unigenitus*.

LA VALETTE (le Père), jésuite, était depuis 1747 supérieur des missions de la Martinique, lorsqu'il s'associa avec un juif de la Dominique pour faire le commerce exclusif de ces îles. Les habitants ruinés par ce monopole portèrent plainte, et le gouvernement rappela le père La Valette en 1753 ; il trouva néanmoins moyen de se faire envoyer de nouveau aux Antilles comme visiteur général et préfet apostolique, et recommença ses opérations commerciales. Des vaisseaux qu'il avait équipés étant tombés aux mains des Anglais, il se déclara en faillite et fit banqueroute de trois millions. Le parlement fut saisi de l'affaire, et le père La Valette se vit condamné comme coupable de banqueroute frauduleuse, 1762. Cette fâcheuse affaire fournit des armes contre la Société, qui seize mois après fut proscrite.

LA VALETTE (Marie-Chamans), né à Paris en 1769, d'une famille de commerçants, mort en 1830, se distingua dans les campagnes d'Italie ; fut choisi pour aide-de-camp par le général Bonaparte auquel il resta dévoué ; l'accompagna en Égypte, en Allemagne, en Prusse ; fut fait comte de l'Empire, et s'allia à la famille impériale en épousant une demoiselle Beauharnais, nièce de l'impératrice. Il était directeur des postes en 1814 ; il perdit cette place au retour des Bourbons, mais il reprit ses fonctions en 1815, dès que les princes eurent quitté Paris, et seconda de tout son pouvoir le retour de Napoléon. Accusé pour cette conduite, après les Cent-Jours, il fut condamné à mort, malgré les capitulations ; l'arrêt allait être exécuté, lorsque madame de La Valette, par un généreux dévouement, parvint à l'arracher à la mort en s'introduisant dans sa prison et en changeant de vêtements avec lui ; trois officiers anglais (MM. Hutchinson, Wilson et Bruce), qui avaient favorisé l'évasion, le conduisirent hors de France ; il se réfugia en Bavière. La Valette obtint en 1820 la permission de rentrer dans son pays ; il est depuis resté étranger à la politique.

LA VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC DE), née en 1644 en Touraine, était fille d'un maître d'hôtel du duc d'Orléans. Elle fut d'abord fille d'honneur de la duchesse d'Orléans (Henriette d'Orléans), puis devint en 1661 maîtresse de Louis XIV, pour lequel elle ressentit un amour véritable et qui la rendit mère de quatre enfants. Ce commerce devint public en 1663 ; le roi donna à sa maîtresse de vastes domaines, et érigea pour elle la terre de La Vallière en duché (1667). Mademoiselle de La Vallière n'usa de sa faveur que pour faire du bien. D'une dévotion sincère, elle rougissait elle-même de ses fautes, et deux fois elle se réfugia dans un couvent ; mais Louis XIV l'en fit enlever et la ramena à la cour. Néanmoins, elle se vit au bout de quelques années négligée pour madame de Montespan, et fut comme obligée de subir, pendant un assez long temps, le partage de Louis entre elle et sa rivale ; elle se retira définitivement dans le couvent des Carmélites de Chaillot en 1674, prit le voile en 1675, et y mourut en 1710, après avoir passé ses dernières années dans les exercices de la plus austère piété. — Deux de ses enfants, mademoiselle de Blois (princesse de Conti), et le duc de Vermandois, lui survécurent et furent légitimés.

LA VALLIÈRE (Louis-César LA BAUME LE BLANC, duc de), petit-neveu de la précédente (1708-80), et grand-fauconnier de la couronne, s'est acquis un nom comme bibliophile par les magnifiques collections qu'il avait réunies à son château de Montrouge, et dont le catalogue seul forme 9 vol., Paris, 1783-88, in-8. Avec lui s'éteignit le nom de La Vallière.

LAVARDAC, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la Baise ; à 6 kil. N. O. de Nérac ; 1,000 hab.

LAVARDIN (Jean DE BEAUMANOIR, dit le maréchal DE), né dans le Maine en 1551, mort en 1614 à Paris, fut élevé dans la religion protestante auprès d'Henri IV, et combattit dans l'armée des Huguenots au siége de Poitiers en 1569 ; il embrassa la religion catholique après la Saint-Barthélemy, où avait péri son père ; quitta Henri IV en 1578 pour s'attacher à Catherine de Médicis, et commanda en 1587, sous le duc de Joyeuse, à la bataille de Coutras, où, malgré tous ses efforts, les Catholiques furent défaits. En 1589, il suivit le parti de la Ligue, et composa en 1595 avec Henri IV, qui acheta sa fidélité par les titres de gouverneur du Maine et de maréchal de France. Lavardin se trouvait dans le carrosse d'Henri IV quand Ravaillac assassina ce prince.

LAVARDIN (H.-C. DE BEAUMANOIR DE), fut envoyé par Louis XIV en ambassade à Rome au moment où le roi avait avec le pape, Innocent XI, de vifs démêlés au sujet des franchises ; le pape refusa de le recevoir. Il entra néanmoins à Rome, malgré les défenses du saint-père. Celui-ci l'excommunia. Louis XIV se préparait à venger son ambassadeur quand Innocent XI mourut.

LAVATER (J.-Gaspar), écrivain suisse, né à Zurich en 1741, entra dans l'état ecclésiastique, et devint premier pasteur de l'église de Saint-Pierre à Zurich. Tout en remplissant consciencieusement les devoirs de son état, il cultiva les lettres et produisit un nombre prodigieux d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, la plupart sur des sujets de morale ou de piété. Dès l'âge de 25 ans, Lavater commença à rechercher les rapports des traits du visage avec le caractère et les sentiments de l'âme ; il continua ces recherches tout le temps de sa vie, et fut ainsi le créateur d'une science nouvelle, la *physiognomonie*, à laquelle son nom est resté attaché. Lorsque la Suisse ressentit le contre-coup de la révolution française, Lavater se déclara le partisan des idées libérales ; il s'attira par-là quelques persécutions et fut déporté à Bâle ; il fut bientôt rappelé dans sa patrie, et y mourut en 1801 par suite d'une blessure que lui avait faite un soldat français à la reprise de Zurich. Lavater offrait le modèle de toutes les vertus ; il unissait à une piété exaltée une éloquence douce et persuasive ; on lui reproche seulement une grande crédulité et un penchant extrême pour le mysticisme. De tous les ouvrages de Lavater, le seul qui soit connu à l'étranger, ce sont ses *Essais physiognomoniques*, publiés en allemand de 1775 à 1778, 4 vol. in-4, et qui ont paru en français en 1781-1803, 4 vol. in-4, et 1805-9, 10 vol. in-4 et in-8, sous ce titre : *l'Art de connaître les hommes par la physionomie*. M. H. Bacharach en a donné une traduction abrégée, Paris, 1841, 1 vol. gr. in-8. Parmi les œuvres poétiques de Lavater, on remarque ses *Chansons suisses*, devenues populaires, et ses *Cantiques sacrés*, qui jouissent aussi d'une grande réputation.

LA VAUGUYON (Ant.-Paul-Jacq. DE QUÉLEN, duc de), lieutenant-général, né à Tonneins en 1706, mort en 1772, se distingua aux siéges de Maëstricht, d'Oudenarde, d'Anvers; aux batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, et fut précepteur des quatre petits-fils de Louis XV.

LAVAUR, *Vera* ou *Vora*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 37 kil. S. O. d'Alby; 7,205 hab. Ancien évêché, suffragant de Toulouse. Education en grand de vers à soie; soieries. Célèbre dans la guerre des Albigeois par l'horrible massacre que Simon de Montfort fit de ses habitants en 1211. — L'arr. de Lavaur a 5 cant. (Cuq-Toulza, Graulhet, Puylaurens, Saint-Paul et Lavaur), 61 communes, et 53,496 hab.

LAVEAUX (J.-Ch. THIBAULT DE), homme de lettres, né à Troyes en 1749, mort à Paris en 1827, fut d'abord maître de langue française à Bâle, à Stuttgard, à Berlin; revint en France à la révolution, travailla à plusieurs journaux républicains, notamment au *Journal de la Montagne;* obtint divers emplois dans l'administration, et fut nommé sous l'Empire inspecteur des prisons et hospices du département de la Seine, fonctions qu'il perdit à la Restauration. On a de lui, outre des traductions de l'allemand : *Cours de langue et de littérature française*, Berlin, 1784; *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, 1820, 2 vol. in-4; *Dictionnaire des difficultés de la langue*, 1822, 2 vol. in-8; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, 1826, ouvrages justement estimés.

LAVEDAN, vallée de France (Hautes-Pyrénées), dans l'arr. d'Argelès, a environ 50 kil. de long. Lourdes en est le lieu principal.

LAVELANET, ch.-l. de cant. (Ariége), à 19 kil. E. de Foix; 1,800 hab.

LAVELLO, *Labellum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 13 kil. N. E. de Melfi; 2,300 hab. Evêché.

LAVENTIE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 20 kil. de Béthune; 4,415 hab.

LAVERNE, *Laverna*, déesse des voleurs et des fourbes chez les Romains.

LA VICOMTERIE (Louis DE), homme de lettres, né en 1732, mort en 1809, adopta avec ardeur les principes de la révolution, fut député à la Convention, vota la mort du roi, fut membre du comité de sûreté générale, se prononça au 9 thermidor contre Robespierre, fut 4 jours après décrété d'accusation, puis amnistié. Il vécut depuis obscur, remplissant un emploi dans la régie du timbre. On a de lui : *le Code de la Nature*, 1788; *les Crimes des rois de France*, 1791, réimprimé par Havard, 1833; *le Peuple et ses rois*, 1791; *les Crimes des papes; Crimes des Reines*, etc., ouvrages empreints de l'esprit du temps.

LAVINIE, fille unique de Latinus, roi des Latins et d'Amate, était fiancée à Turnus, roi des Rutules, et allait l'épouser, lorsqu'Enée arriva en Italie. Enée obtint sa main de son père et l'épousa après avoir tué Turnus. Il bâtit en son honneur la ville de Lavinium. Après la mort de son époux, Lavinie, craignant pour sa vie, alla se cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Sylvius. Le peuple força Ascagne, fils et successeur d'Enée, à la rappeler et à lui céder Lavinium.

LAVINIUM, auj. *Patrica*, ville d'Italie (Latium), au S. de Rome et tout près de Laurente, fut bâtie, dit-on, par Enée, qui lui donna le nom de sa femme Lavinie. — Lavinium fournit la colonie qui fonda Albe.

LAVIT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 16 kil. S. O. de Castel-Sarrasin; 800 hab.

LAVOISIER (Antoine-Laurent), né à Paris en 1743, fils d'un commerçant aisé, fut entraîné par le goût le plus vif vers l'étude des sciences naturelles, et mérita dès l'âge de 25 ans d'être admis à l'Académie des Sciences (1768). Peu de mois après il obtint une place de fermier-général, et sut concilier ses recherches scientifiques avec les devoirs de sa place. Il démontra en 1775 que la calcination des métaux, et en général la combustion des corps, est le produit de l'union de *l'air respirable* (oxigène) avec ces corps, et opéra par cette découverte une révolution en chimie : il reconnut en 1784 la composition de l'eau, et la prouva par des expériences directes. De concert avec Guyton de Morveau, il créa pour la chimie une nouvelle nomenclature qui devait changer la face de la science (1787). En même temps il rendait les plus grands services au commerce en faisant des applications utiles de ses connaissances : il améliorait la fabrication de la poudre, perfectionnait l'agriculture, coopérait à l'établissement des nouvelles mesures, etc. Malgré tant de titres à la reconnaissance publique, il fut traduit en 1793 devant le tribunal révolutionnaire, par le seul motif qu'il appartenait au corps des fermiers-généraux, dont on convoitait les richesses, et fut exécuté le 8 mai 1794 : il n'avait que 51 ans. Lavoisier avait commencé d'importants travaux que sa mort a laissés interrompus; il demanda en vain un délai de quelques jours pour achever des expériences utiles à l'humanité. On a de lui un *Traité élémentaire de Chimie*, 1789, 2 vol. in-8, et des *Mémoires de Physique et de Chimie*, publiés par sa veuve.

LAVOULTE, ch.-l. de canton (Ardèche), à 20 kil. N. E. de Privas, sur le Rhône; 1,500 hab.

LAVOUTE-CHILHAC, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 25 kil. S. de Brioude; 800 hab.

LAW (John), fameux financier, né à Edimbourg vers 1670, était fils d'un riche orfèvre. Il ne se fit d'abord remarquer que par son habileté au jeu et ses aventures galantes, et fut forcé de quitter son pays par suite d'un duel. Il parcourut divers états de l'Europe, proposant partout des plans de finances, et vint enfin en France où il sut gagner la confiance du Régent. Il proposa à ce prince un système connu sous le nom de *système de Law*, qui consistait à créer des valeurs fictives et à rembourser ainsi les dettes de l'état. En 1716, il fut autorisé à ouvrir une banque d'escompte, à laquelle on adjoignit bientôt une Compagnie qui eût le privilége du commerce avec le Mississipi, la Chine et les Indes, la propriété du Sénégal, la fabrication des monnaies, etc. ; enfin la banque, d'abord privée, fut érigée en banque royale (1718). Law fut lui-même nommé en 1720 contrôleur-général. La banque de Law créa un nombre prodigieux d'actions, et émit une énorme quantité de billets, qui n'étaient nullement en proportion avec les valeurs réelles qu'elle possédait. Pendant plusieurs années les actions de cette banque furent en grande faveur, et elles furent portées jusqu'à quarante fois leur valeur primitive; mais bientôt l'illusion cessa, on mit plus d'empressement encore à se défaire de ses actions qu'on n'en avait mis à les acheter, et une foule de familles furent ruinées. Law, devenu l'objet de l'exécration générale, poursuivi par le parlement, fut forcé de sortir de France en 1721. Après avoir erré en différents pays, il mourut à Venise en 1729, dans un état voisin de l'indigence. On a publié les *Œuvres de Law* (traduites de l'anglais), Paris, 1790, in-8. M. Thiers a donné une excellente exposition du système de Law dans l'*Encyclopédie progressive*, 1826.

LAW DE LAURISTON, général français, petit-fils du précédent. *Voy.* LAURISTON.

LAWFELD, village de Belgique, près de Maëstricht, célèbre par une victoire remportée en 1747 par les Français que commandait le maréchal de Saxe, sur le duc de Cumberland. Il s'y livra en 1794 un autre combat où les Français furent encore vainqueurs.

LAWRENCE (P.-Thomas), habile peintre de portraits, né à Bristol en 1769, mort en 1830, était fils d'un maître d'auberge. Il montra dès l'âge de six ans des dispositions pour le dessin, se forma seul, vint se fixer à Londres, fut nommé en 1792 peintre du roi (George III), et devint, après West, président de l'Académie royale de Peinture (1820). Il fit les portraits de la plupart des princes de l'Europe et de presque toutes les notabilités de l'époque, et acquit une immense fortune. Au talent de donner à ses portraits une ressemblance frappante, il unissait celui d'embellir les personnes.

LAXENBOURG, bourg des États autrichiens (Autriche), à 18 kil. S. de Vienne, sur la Schwœchat; 680 hab. Château, résidence d'été de l'empereur.

LAY, riv. de France (Vendée), prend sa source à 20 kil. N. de Fontenay-le-Comte, devient navigable à Mareuil, et tombe dans l'anse de l'Aiguillon après un cours de 105 kil.

LAY, ville du dép. de la Loire, à 2 kil. N. E. de Saint-Symphorien-de-Lay; 3,000 hab.

LAYA (J.-Louis), littérateur, né à Paris en 1761, d'une famille originaire d'Espagne, mort en 1833: se fit d'abord connaître comme auteur dramatique. Il fit représenter en 1789 *les Dangers de l'opinion*, drame en vers qui eut du succès, et en 1793 donna *l'Ami des lois*, qui, joué peu de jours avant le supplice de Louis XVI, était une protestation énergique contre le régicide: aussi fut-il jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au 9 thermidor. Sous l'Empire il entra dans l'université, fut professeur au lycée Napoléon, et enfin professeur de poésie française à la Faculté des Lettres. Outre les ouvrages déjà cités, Laya a composé *les Deux Stuarts*, *Une journée de Néron*, *Falkland*.

LAYBACH, *Lubiana* en italien, *Labacum* au moyen âge, l'*Æmona* des anciens, ville murée des États autrichiens, ch.-l. du gouvernement de Laybach, à 93 kil. N. E. de Trieste; 10,000 hab. Évêché; château-fort qui sert auj. de prison. Lycée, gymnase, séminaire, école normale, observatoire, bibliothèque; société d'agriculture et des arts. Produits chimiques, faïence, soieries et rubans de soie, etc. Grand commerce avec l'Italie, la Croatie, la Bavière. — Ville ancienne qui existait dès le temps des Romains: elle fut agrandie par les Francs au IXe siècle, appartint successivement aux Slaves, aux ducs de Bavière, à des seigneurs particuliers, et finit par se donner à l'Autriche. Il se tint à Laybach en 1821 un célèbre congrès qui avait pour objet la destruction du régime constitutionnel établi dans le roy. de Naples à la suite de l'insurrection de 1820.

LAYBACH (gouvernement de), un des 15 gouvernements des États autrichiens, dans le roy. d'Illyrie, comprend la Carniole et la Carinthie anciennes: 300 kil. sur 90; 715,000 hab.: 5 cercles (Laybach, Neustædtl, Adelsberg, Klagenfurth et Villach).

LAYEN ou LEYEN (principauté de la), petite principauté médiatisée de la Confédération germanique, dans le grand-duché de Bade, formait jadis, dans l'empire d'Allemagne, avec le comté de Hohengerolsek, un état indépendant, dont les possesseurs résidaient à Ahrenfels sur le Rhin. En 1806, les princes de la Layen furent compris parmi les membres de la Confédération du Rhin, et placés dans le collége des princes: mais en 1815 ils ne furent pas admis dans la Confédération germanique, et cessèrent d'exister comme état indépendant.

LAYRAC, ville du dép. de Lot-et-Garonne, à 8 kil. S. E. d'Agen, sur le Gers; 2,400 hab.

LAYS, chanteur. *Voy.* LAÏS.

LAZARE (saint), frère de Marie et de Marthe, demeurait à Béthanie. Il fut ressuscité par Jésus-Christ 4 jours après avoir été mis dans le tombeau (*Jean*, 11). On le fête le 2 septembre et le 17 décembre.

LAZARE, pauvre couvert d'ulcères, implorait en vain la pitié d'un mauvais riche; mais après la mort de tous deux, Lazare alla dans le ciel, et le riche dans l'enfer, où à son tour il implora vainement le secours de Lazare. On ne sait si Lazare, dont l'aventure est racontée dans saint Luc (ch. XVI), est un pauvre véritable ou un personnage purement symbolique.

LAZARE (hospitaliers de SAINT-), ordre religieux et militaire qu'on croit avoir été établi par les Croisés à Jérusalem, au commencement du XIIe siècle, avait pour mission spéciale de soigner les lépreux; c'est de leur nom que se sont formés par corruption les mots de *ladres*, pour dire *lépreux*, et de *lazaret*. L'ordre tirait son nom du mendiant Lazare, sous le patronage duquel il était placé. Cet ordre fut introduit en France sous Louis VII. Il perdit son influence à mesure que la lèpre disparut, et le titre de *chevalier de Saint-Lazare* ne fut plus guère qu'honorifique. Il fut aboli à la révolution.

LAZARISTES, ordre fondé par saint Vincent de Paul, et connu aussi sous le nom de *Prêtres de la Mission*, est ainsi nommé parce qu'il fut établi dans une maison qui avait appartenu à l'ordre militaire de Saint-Lazare. Les Lazaristes vont en mission dans les pays étrangers pour y répandre le christianisme, et se livrent à l'éducation des jeunes clercs; ils sont encore aujourd'hui chargés de l'enseignement ecclésiastique dans plusieurs diocèses.

LAZIQUE, *Lazica*, auj. *pays des Lesghiz*, portion de la Colchide, entre le Phase au N., et l'Arménie au S., est hérissée de montagnes. Ses habitants étaient appelés *Lazes*. Les Perses et les Grecs se disputèrent vivement la possession de ce pays sous Justinien.

LAZISE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Garda, à 21 kil. N. O. de Vérone; 2,200 hab. Murs flanqués de tours. Commerce de transit.

LAZZARO-DEGLI-ARMENI ou SAINT-LAZARE, île du roy. Lombard-Vénitien, dans l'Adriatique, à 4 kil. S. E. de Venise; célèbre couvent de Méchitaristes arméniens, avec une imprimerie arménienne d'où sont sortis beaucoup d'ouvrages savants.

LE. Pour les mots qui se composent avec cet article et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit LE.

LEADHILLS, ville d'Écosse (Lanark), à 65 kil. S. E. de Glasgow; 1,200 hab. Mines de plomb.

LEAMINGTON-PRIORS, ville d'Angleterre (Warwick), à 5 kil. E. de Warwick: 6,200 hab. Sources minérales; bains, promenades.

LÉANDRE, jeune homme d'Abydos, se noya en traversant l'Hellespont pour aller voir Héro sa maîtresse. *Voy.* HÉRO.

LÉANDRE (saint), archevêque de Séville, né à Carthagène vers 540, mort en 596, était frère de saint Isidore. Il convertit plusieurs princes wisigoths, ce qui le fit exiler par le roi Léovigilde: cependant il fut rappelé et fut même chargé d'instruire dans la foi chrétienne l'héritier du trône, Récarède. On le fête le 27 février et le 13 mars.

LÉBADÉE, *Lebadea*, auj. *Livadie*, ville de Béotie, au S. O., près de Chéronée et de l'Hélicon, s'était primitivement appelée *Midée*. Près de là était le bois de Trophonius.

LE BAILLEUL, ch.-l. de canton (Oise), à 14 kil. N. E. de Clermont. — Le Bailleul est encore le nom de 2 bourgs: l'un dans le dép. de la Sarthe, à 8 kil. N. O. de La Flèche, patrie de René Chopin; l'autre dans celui de l'Orne, à 8 kil. N. d'Argentan. De ce dernier était sortie la dynastie des Baliol (ou Bailleul) qui régna en Écosse.

LE BAILLI (Antoine-François), fabuliste, né à Caen en 1758, mort à Paris en 1832, fréquenta d'abord le barreau, mais l'abandonna bientôt pour

les lettres. On a de lui : des *Fables* estimées, Paris, 1784 ; des opéras, *Corisandre*, 1792 ; *le Choix d'Alcide*, 1811 ; *Œnone*, 1812 ; *Diane et Endymion*, 1814 ; des poésies fugitives, de petits poëmes, entre autres *le Gouvernement des animaux* ou *l'Ours réformateur*, 1816.

LEBARBIER (Jean-Jacques-François), peintre, né en 1738 à Rouen, mort à Paris en 1826, reçut les leçons de Pierre, premier peintre du roi ; fut chargé en 1776 d'aller lever en Suisse des vues et dessins pour l'ouvrage du baron de Zurlauben, intitulé : *Tableaux topographiques, etc., de la Suisse*, 1770-88, 4 vol. in-fol. ; séjourna 4 ans à Rome, où il recueillit une foule de beaux dessins. On doit à cet artiste, outre une quantité prodigieuse de vignettes, plusieurs tableaux : *le Siége de Beauvais*, qui valut à l'auteur le titre de *citoyen de Beauvais* ; *le Siége de Nancy*, qui se voit à l'hôtel-de-ville de Nancy ; *Jupiter sur le mont Ida ; Aristomène ; l'Apothéose de saint Louis ; Saint Louis prenant l'oriflamme ; Sully aux pieds de Henri IV*.

LEBAS (Pierre), conventionnel, né dans le Pas-de-Calais, fut un des séides de Robespierre, son compatriote ; fut envoyé en qualité de commissaire dans les dép. du Rhin, où il se signala par ses violences ; défendit Robespierre au 9 thermidor (1794), et se donna la mort quand il vit sa cause perdue.

LE BATTEUX (l'abbé Charles), né à Allend'huy, près de Reims, en 1713, mort en 1780, professa d'abord la rhétorique à Reims, et fut chanoine de l'église cathédrale de cette ville, puis vint à Paris où il enseigna les humanités aux colléges de Lisieux et de Navarre, et fut ensuite nommé professeur de philosophie grecque et latine au collége de France. Il fut reçu en 1754 à l'Académie des Inscriptions, et en 1761 à l'Académie Française. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de belles-lettres, ou Principes de littérature*, 5 vol. in-12, 1774, qui comprend *les Beaux-Arts réduits à un seul principe* (savoir, l'imitation de la nature), ouvrage qui avait paru à part en 1746 ; une *Traduction d'Horace*, 1750 ; *la Morale d'Épicure*, 1758 ; *les Quatre poétiques* (d'Aristote, Horace, Vida, Boileau), 2 vol. 1711 ; *Histoire des Causes premières*, 1779 ; *Ocellus Lucanus* et *Timée de Locres*, traduits du grec, 1768 ; *De l'arrangement des mots*, traduit de Denys d'Halicarnasse, 1788, posthume. Il a en outre travaillé à quelques compilations, telles que : *Cours élémentaire à l'usage des écoles militaires*, 45 vol. in-12 ; *Mémoires concernant l'histoire des Chinois*, 1776-89, 15 vol. On estime surtout son *Cours de belles-lettres*.

LEBBEKE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 5 kil. S. E. de Dendermonde ; 3,300 hab. Tanneries, brasseries, etc.

LEBDA ou LEBEDAH, *Leptis magna*, ville ruinée de l'état de Tripoli, à 140 kil. S. E. de Tripoli. Une grande partie de l'emplacement de la ville ancienne a été envahie par la mer.

LEBE (Guillaume), célèbre graveur et fondeur de caractères, né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598, fut chargé par François I de perfectionner les caractères orientaux de Henri Estienne, et par Philippe II de fondre les caractères de la belle Bible polyglotte d'Anvers. — Son fils et son petit-fils soutinrent dignement sa réputation.

LEBEAU (Charles), né à Paris en 1701, mort en 1778, fut successivement professeur de rhétorique aux colléges d'Harcourt et des Grassins, professeur d'éloquence latine au collége de France (1752) ; entra à l'Académie des Inscriptions et devint en 1755 secrétaire de cette académie. On a de lui une *Histoire du Bas-Empire depuis Constantin*, 22 vol. in-8, 1757, et ann. suivantes, compilation fatigante et sans critique, qui fut bientôt éclipsée par l'ouvrage de Gibbon. Lebeau écrivait parfaitement la langue latine, et excellait surtout à faire les vers latins. On a imprimé ses œuvres latines en 1782 sous le titre de *Carmina et orationes*.

LEBEDEE, *Lebedea* ou *Lebedus*, ville d'Ionie, sur la mer Égée, au N. de Colophon ; Lysimaque la détruisit et en emmena les habitants à Éphèse.

LEBEDIANE, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 160 kil. O. de Tambov, sur le Don ; 3,000 hab. Beaux haras.

LEBEDINE, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 130 kil. N. O. de Kharkov ; 9,000 hab. Eau-de-vie de fruits.

LEBLANC DE GUILLET (Antoine), littérateur médiocre, né à Marseille en 1730, mort en 1799, était entré dans l'Oratoire, puis rentra dans le monde. On a de lui *Manco-Capac*, tragédie (1763), qui n'est connue aujourd'hui que par un vers ridicule : *l'Heureux événement*, comédie, 1772, qui eut peu de succès ; un roman intitulé *les Mémoires du comte de Guine*, 1761.

LEBOEUF ou LEBEUF (l'abbé), chanoine d'Auxerre, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Auxerre en 1687, mort en 1760, a rendu de grands services à l'histoire nationale par ses savantes recherches. Ses ouvrages les plus importants sont : *Discours sur l'état des sciences dans la monarchie française sous Charlemagne*, Paris, 1734 ; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France*, 1738 ; *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12.

LEBON (Joseph), conventionnel, né à Arras en 1769, était curé de Neuville, près d'Arras, lorsque la révolution éclata. Plusieurs fois, jusque là, il s'était fait remarquer par son fanatisme religieux ; il ne fut plus connu, depuis 1789, que par son fanatisme révolutionnaire. Il fut en 1792 député à la Convention et se signala par ses violences. Envoyé en 1793, en qualité de commissaire, dans le Pas-de-Calais, il établit dans Arras le régime de la Terreur et institua un tribunal qui, en quelques mois, fit tomber des milliers de têtes. Il marchait dans les rues un sabre nu à la main, deux pistolets à la ceinture, un bonnet rouge sur la tête. Après le 9 thermidor, il fut accusé par une députation des habitants de Cambrai, et monta sur l'échafaud le 13 vendémiaire (9 octobre 1795).

LEBRET, ville de France. *Voy.* ALBRET.

LEBRIGANT (Jacques), avocat breton, né à Pontrieux en 1720, mort en 1804, faisait dériver toutes les langues du celtique. Il a publié : *Dissertation sur une nation celte nommée Brigantes ou Brigants*, 1762, in-12 ; *Éléments de la langue des Celtes-Gomérites ou Bretons ; introduction à cette langue, et, par elle, à celles de tous les peuples*, Strasbourg, 1779, in-8 ; *la Langue primitive conservée*, Paris, 1787, in-4, etc. Lebrigant était l'ami du célèbre La Tour d'Auvergne, qui se dévoua pour sauver son plus jeune fils de la conscription.

LEBRIXA ou LEBRIJA, *Nebrissa*, ville d'Espagne (Séville), à 42 kil. S. O. de Séville ; 7,000 hab. Forges, poterie vernissée et faïence ; huile excellente. Patrie d'Antoine dit de Lebrixa, et de Juan Diaz de Solis, qui découvrit le Rio de la Plata.

LEBRUN (Charl.), peintre, né à Paris en 1619, mort en 1690, alla se former à Rome, où il eut pour maître le Poussin, et fut reçu à l'Académie de Peinture en 1648. Fouquet lui confia les peintures de son château de Vaux, et Louis XIV l'accueillit avec faveur sur la présentation de Mazarin. Il fut en 1662 nommé peintre du roi, directeur de l'Académie de Peinture, et fut pendant longtemps l'arbitre du goût en France ; il porta Louis XIV à fonder l'école française à Rome. A la mort de Colbert, qui l'avait toujours protégé, Louvois lui préféra Mignard ; le chagrin que lui causa cette dis-

grâce abrégea sa vie. Ses principaux tableaux sont : la suite des *Batailles d'Alexandre*, *la Défaite de Maxence*, *le Christ aux Anges*, *la Madeleine*, *la Vierge apprêtant le repas de l'Enfant Jésus*. Il a fait les peintures de la grande galerie de Versailles. On trouve dans ses tableaux de la noblesse, mais on lui reproche de l'affectation et de la monotonie. Lebrun a écrit : *Conférences sur l'expression des différents caractères des passions*, 1667; *Traité de la physionomie, ou Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, in-fol., avec 36 planches. Ses plus beaux tableaux ont été gravés par Edelinck, Audran, etc. Il en a lui-même gravé quelques-uns.

LEBRUN (Ponce-Denis ÉCOUCHARD-), poëte lyrique, surnommé *le Pindare français*, né à Paris en 1729, mort en 1807, fut élevé par les soins du prince de Conti, au service duquel était son père; devint secrétaire des commandements du prince, et put en même temps se livrer à son goût pour la poésie. A la mort du prince de Conti, il fut quelque temps dans l'indigence, mais le ministre Calonne lui fit obtenir une pension de 2,000 livres. Versatile dans ses opinions, il chanta successivement et avec la même verve Louis XVI, la République et l'Empire, et reçut indistinctement les bienfaits de tous les gouvernements. Enclin à la satire, Lebrun lança des épigrammes contre presque tous ses contemporains et se fit une foule d'ennemis. D'un caractère difficile, il ne put vivre avec sa femme, qui se sépara de lui après quatorze ans de mariage. Lebrun a excellé dans le genre lyrique : on estime surtout son *Ode sur le désastre de Lisbonne* (1755), une *Ode à Voltaire* en faveur d'une petite-nièce de Corneille, une *Ode nationale* sur le projet qu'avait formé Napoléon d'une descente en Angleterre. Ginguené, son ami, a publié ses œuvres en 4 vol. in-8; elles se composent d'*Odes*, d'*Elégies*, d'*Epîtres*, d'*Epigrammes*, de fragments des *Veillées du Parnasse*, et d'un poëme sur la *Nature*. On a donné en 1821 ses *Œuvres choisies*, 2 vol. in-8.

LEBRUN (Charl.-François), duc de Plaisance, né en 1739 près de Coutances, mort en 1824; fut d'abord secrétaire de Maupeou, et partagea la disgrâce de ce ministre. Député aux États-Généraux, il se distingua par ses travaux sur les finances, puis présida le directoire de Seine-et-Oise. Il fut incarcéré pendant la Terreur, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Elu membre du Conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer dans cette assemblée par ses talents administratifs et sa modération. Après le 18 brumaire, il fut nommé troisième consul, et s'occupa exclusivement de finances. Sous l'Empire, Napoléon le créa duc de Plaisance, architrésorier et administrateur-général de la Hollande. En 1814, il ne signa point l'acte de déchéance, mais il adhéra au rappel des Bourbons, et fut un instant grand-maître de l'université. Il entra à la Chambre des Pairs sous la Restauration. On a de lui : *la Jérusalem délivrée*, traduite en prose, 1774; *l'Iliade d'Homère*, en prose, 1776, traduction peu fidèle, mais d'un style élégant, refondue en 1809; *l'Odyssée*, 1819. Ces ouvrages lui donnèrent entrée à l'Institut.

LE CAMUS (Antoine), médiocre littérateur, né à Paris en 1722, mort en 1762, a publié : *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753; *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756; *Amphitheatrum medicum*, *poema*, 1745; *les Amours de Daphnis et Chloé*, traduit de Longus, 1757, etc. — Son frère, Nicolas Le Camus de Mezières, 1721-1789, s'est distingué comme architecte. Il a donné les dessins de la Halle au blé de Paris; mais la coupole n'est pas de lui.

LECAPÈNE (ROMAIN), empereur. *Voy.* ROMAIN.

LECARON, jurisconsulte. *Voy.* CHARONDAS.

LE CAT (Claude-Nicolas), chirurgien, né en 1700 à Blérancourt (Aisne), mort à Rouen en 1768, devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, remporta plusieurs prix proposés par l'Académie royale de Chirurgie de 1734 à 1738, et fut nommé associé de cette compagnie. Il établit à Rouen des cours publics d'anatomie qui eurent le plus grand succès, et fonda l'Académie royale de Rouen en 1744. Il introduisit en France, en la perfectionnant, la méthode de Cheselden pour l'opération de la taille. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lettres sur l'opération de la taille*, 1749; *De l'existence, de la nature du fluide des nerfs*, etc., Berlin, 1765, in-8, fig.; *De la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8; *Traité des sensations et des passions en général*, etc., Paris, 1739-1766, 2 vol. in-12. Ce dernier traité est le plus recherché de ses ouvrages, mais il renferme beaucoup d'hypothèses hasardées. On a réuni ses plus importants écrits sous le titre d'*Œuvres physiologiques* de Le Cat, Paris, 1767, 3 vol. in-8.

LECCE, *Aletium*, ville murée du roy. de Naples, ch.-l. de la Terre d'Otrante, à 38 kil. N. E. de Gallipoli; 14,000 hab. Evêché. Citadelle, quelques autres édifices remarquables. École royale fondée par Ferdinand IV. Commerce d'huile, fruits, soie, gomme. Jadis colonie grecque.

LECCO, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Côme, à 24 kil. N. E. de Côme; 2,050 hab. Filature de soie, ustensiles de cuivre.

LECCO (lac de), bras oriental du lac de Côme.

LECH, *Licus*, rivière d'Allemagne, sort de la forêt de Bregenz en Tyrol, entre en Bavière et grossit le Danube au-dessus de Rain, après un cours de 250 kil. Affluents, la Vils et la Wertach.

LECH ou LESZSKO, nom de six rois qui ont régné sur la Pologne avant le XIVe siècle.— Lech I, qu'on place vers 500, est regardé comme le premier roi des Polonais, primitivement appelés Lechhes; mais l'histoire ne fournit aucun renseignement certain sur ce prince, non plus que sur les autres rois du même nom. *Voy.* POLOGNE.

LE CHAPELIER (Gui), l'un des membres les plus distingués de l'Assemblée Constituante, né à Rennes en 1741 ou 1754, acquit de la réputation au barreau de cette ville, fut nommé membre de l'Assemblée nationale en 1789, et y fut longtemps membre du comité de constitution. Il fit décréter l'abolition de la noblesse et eut la plus grande part à l'organisation de la Cour de cassation et de l'ordre judiciaire. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris en 1794. Il a concouru avec Condorcet à la rédaction d'un ouvrage périodique intitulé : *Bibliothèque d'un homme public*, 1790 à 1792, 28 vol. in-8.

LECHÉE, *Lecheum*, petite ville du Péloponèse, sur un enfoncement de la mer de Crissa, dit *golfe de Léchée*, et près d'un cap de même nom, servait de port à Corinthe.

LECHENICH, *Legioniacum*, ville des Etats prussiens (province Rhénane), ch.-l. de cercle, à 19 kil. S. O. de Cologne; 1,400 hab. Jadis très forte, mais démantelée par suite du traité de Westphalie.

LECHFELD, vaste plaine de Bavière (Danube-Supérieur), arrosée par le Lech, et où se trouve Augsbourg. Pépin y défit en 743 les Bavarois et les Saxons; Charlemagne y battit les Huns en 794; les Hongrois y vainquirent les Francs et les Bavarois en 910, et en 955 les Germains commandés par Othon I y battirent les Hongrois.

LECK, bras du Rhin, se forme près de Wick, dans la province d'Utrecht; baigne Culembourg, Vianen et Nieuwpoort; donne naissance à l'Yssel, et se joint à la Meuse à Krimpen. On croit que le Leck a été ouvert, ou du moins élargi par Civilis.

LECKHES ou POLÉNIENS, ancien peuple slave. *Voy.* POLÉNIENS.

LECKZINSKI. *Voy.* STANISLAS.

LECLERC (Michel), membre de l'Académie Française, né en 1622 à Albi, mort en 1691, exerçait la profession d'avocat. Il est auteur de compositions dramatiques et autres poésies oubliées, notamment d'une tragédie d'*Iphigénie*, qu'il ne craignit pas de faire jouer après celle de Racine (1676). Il n'est guère connu aujourd'hui que par l'épigramme de Boileau qui commence ainsi :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

LECLERC (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Metz en 1637, mort en 1714, fut d'abord ingénieur-géographe, attaché à l'armée. S'étant livré avec succès à la gravure, il vint à Paris, et Colbert lui procura une chaire à l'école des Gobelins, qu'il occupa pendant près de trente ans. Il a laissé un œuvre qui monte à près de 4,000 pièces. On y remarque les *Batailles d'Alexandre* (d'après Lebrun); les *Conquêtes de Louis XIV*, en 13 pièces, etc.

LECLERC (Jean), célèbre critique, né à Genève en 1657, mort à Amsterdam en 1736, fut pasteur des Remontrants de cette ville, puis professeur de philosophie, de belles-lettres et d'hébreu. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Lettres théologiques*, sous le pseudonyme de *Liberius a Sancto Amore*, Irenopolis (Saumur), 1679, in-8 : *Harmonia evangelica*, grec-latin, Amsterdam, 1699, in-fol.; une traduction du *Nouveau Testament*, Amsterdam, 1703 ; *Parrhasiana*, 1699 ; *Ars critica*, 1712-1730, 3 vol. in-8 ; *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12, en société avec Lacroze ; *Bibliothèque choisie*, 1703-13, 28 vol. ; *Bibliothèque ancienne et moderne*, 1729-1730, 29 vol. in-12. Ces trois *Bibliothèques* sont des revues littéraires fort estimées ; elles renferment des extraits très bien faits des principaux ouvrages qui paraissaient en Europe. Leclerc avait en religion et en philosophie des opinions hardies. Il inclinait au socinianisme ; il eut de vives disputes avec les théologiens et les métaphysiciens de son temps, entre autres avec Bayle. Il adopta et propagea les principes de Locke. — Son frère, Daniel Leclerc, médecin distingué, 1652-1728, a composé, entre autres ouvrages, la *Bibliothèque anatomique*, Genève, 1688-99.

LECLERC (le général Victor-Emmanuel), né en 1772, fils d'un marchand de farines de Pontoise, entra au service comme volontaire en 1791. Il était capitaine au siége de Toulon en 1793, et s'y lia d'amitié avec Bonaparte. Il le suivit en Italie, fut promu au grade de général de brigade pour sa brillante conduite aux journées du mont Cenis, du Mincio, de Rivoli, et obtint la main de la sœur de Bonaparte, Pauline (depuis princesse Borghèse). Leclerc accompagna Bonaparte en Egypte, rentra avec lui en France, et le seconda d'une manière active au 18 brumaire, en chassant de la salle des séances, à la tête d'un peloton de grenadiers, les membres de l'opposition du Conseil des Cinq-Cents. En 1802, il fut chargé du commandement en chef d'une expédition destinée à faire rentrer la colonie de Saint-Domingue sous la domination française, et eut à combattre le général noir Toussaint-Louverture ; mais au bout de quelques mois son armée fut décimée par la guerre et les maladies, et il succomba lui-même avant la fin de l'année (2 novembre 1802).

LECLERC DE BUFFON, LECLERC DE SEPTCHÊNES, etc. *Voy.* BUFFON, SEPTCHÊNES, etc.

LÉCLUSE (Ch. DE), en latin *Clusius*, savant botaniste, né à Arras en 1526, mort en 1609, fut reçu docteur à Montpellier ; parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, se livrant à la recherche des plantes rares ; se fixa pendant quatorze ans à Vienne, sur l'invitation de l'empereur Maximilien II, qui le nomma directeur de ses jardins ; quitta Vienne en 1587 ; fut nommé en 1589 professeur de botanique à l'Académie de Leyde, et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. On a de lui des ouvrages estimés : *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia*, Anvers, 1576 ; *Rariorum stirpium per Pannoniam, Austriam*, etc. *obs. historia*, 1583 ; ces deux ouvrages sont refondus dans le suivant : *Rariorum plantarum historia*, etc., 1611, in-fol. (on y trouve une des plus anciennes descriptions connues de la pomme de terre) ; *Exoticorum lib. X, quibus animalium, plantarum..... historiæ describuntur*, Anvers, 1605, in-fol.

LECOINTE - PUIRAVEAUX (Matthieu), était homme de loi à Saint-Maixent en 1789 ; il se prononça en faveur de la révolution, fut nommé administrateur des Deux-Sèvres en 1790, puis député à l'Assemblée législative et à la Convention ; dénonça Marat comme auteur des massacres de septembre, et entra dans le parti des Girondins. Il fut appelé au Conseil des Cinq-Cents en 1799, s'opposa à la mise en accusation des directeurs Merlin, La Réveillère-Lépaux, Rewbell, et fut envoyé par le premier consul pour négocier une pacification en Vendée. Persécuté sous la Restauration, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1827.

LECOINTRE (Laurent), dit *de Versailles*, était marchand de toiles à Versailles lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes avec ferveur, fut nommé député à l'Assemblée législative et à la Convention, et s'y fit remarquer par ses dénonciations perpétuelles, poursuivant également les Girondins et les Terroristes. Il s'opposa courageusement à l'établissement de l'Empire, et mourut exilé en 1805.

LECOMTE (Louis), jésuite, né à Bordeaux vers 1655, mort en 1729, fut un des missionnaires mathématiciens envoyés à la Chine en 1685 ; resta cinq ans dans cet empire, et parcourut une grande partie du pays. Pour amener les Chinois au christianisme, il tolérait plusieurs cérémonies établies chez eux : cette tolérance fut condamnée par des missionnaires plus rigides, ce qui donna lieu à une très vive polémique. Lecomte avait fait dans ses voyages des observations astronomiques ; il publia à son retour des *Mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1696, qui furent condamnés à Rome comme renfermant quelques hardiesses.

LECOMTE (Noël). *Voy.* CONTI (Noël).

LECOURBE (Claude-Jos.), général, né à Lons-le-Saulnier en 1759, était colonel à la bataille de Fleurus, et résista avec trois bataillons à 10,000 Autrichiens. Il fut employé comme général de division aux armées du Rhin et du Danube. En 1799, il se montra, dans la campagne de Suisse contre les Russes, tacticien consommé. Ami de Moreau, il se déclara hautement pour lui lors de la mise en jugement de ce général, et fut en conséquence disgracié. Dans les Cent-Jours, il reprit du service sous Napoléon, commanda un corps d'armée dans le département du Haut-Rhin, et livra plusieurs combats à l'archiduc Ferdinand ; quoique très inférieur en forces, il se maintint dans un camp retranché sous Béfort. Il mourut de maladie dans cette ville en 1815.

LECOUVREUR (Adrienne), célèbre tragédienne, née en 1690 à Fismes en Champagne, morte en 1730, fut reçue au Théâtre-Français, en 1717, pour les premiers rôles tragiques et comiques. Elle ne s'éleva jamais à une bien grande hauteur dans la comédie ; mais dans la tragédie, elle ne cessa, pendant treize ans, d'exciter les applaudissements du public. Elle excellait dans les rôles de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Roxane*, et surtout de *Phèdre*. Cette actrice était d'une taille peu élevée ; mais sa démarche, ainsi que les traits de son visage, avaient une expression imposante ; son débit était simple et sans affectation. Mademoiselle Lecouvreur fut la maîtresse de Maurice de Saxe.

LECTOURE, *Lactora*, ch.-l. d'arr. (Gers), près du Gers, à 35 kil. N. d'Auch; 6,355 hab. Ras, bures, serges, etc. Commerce. Vue superbe du haut de la promenade du Bastion. Patrie d'Antoine de Roquelaure et du maréchal Lannes.—Jadis capitale des *Lactorates* en Novempopulanie, colonie romaine avec titre de république sous l'empereur Gordien: fortifiée au moyen âge et possédée par les comtes d'Armagnac. Jean V d'Armagnac y fut assiégé par Charles VII, puis par Louis XI. Le duc de Montmorency fut enfermé dans le château de Lectoure après sa défaite à Castelnaudary (1632). — L'arrondissement de Lectoure a 5 cantons (Fleurance, Mauvezin, Miradoux, Saint-Clar, plus Lectoure), 93 communes et 52,605 hab.

LECZINSKI (STANISLAS), roi de Pologne. *Voy.* STANISLAS.

LEDA, fille de Thestius, roi d'Étolie, et femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter qui la séduisit sous la forme d'un cygne. Au bout de 9 mois elle accoucha de deux œufs: de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers nés furent regardés comme issus du sang de Jupiter, et les deux autres comme les enfants de Tyndare. On croit que ce qui fit imaginer que Léda avait été séduite par un cygne, c'est la beauté de ses enfants, d'Hélène surtout, qui, comme les cygnes, était remarquable par la longueur de son cou et la blancheur de son teint.

LEDAIN (Olivier), ou *le Diable*, favori de Louis XI, était né en Flandre; il fut d'abord valet de chambre et barbier du roi. Il gagna la confiance de Louis XI, par une grande affectation de dévouement, fut anobli et fait comte de Meulent. Il se rendit ridicule par son faste et son orgueil, et abusa de son pouvoir pour commettre toutes sortes d'injustices. Après la mort de Louis XI il fut jugé et pendu en 1484, sous Charles VIII.

LEDBURY, ville d'Angleterre (Glocester), à 22 kil. S. E. de Hereford; 4,000 hab. Eglise saxonne.

LEDE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 11 kil. S. O. de Dendermonde; 3,400 hab.

LEDEGHEM, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. N. O. de Courtray; 3,150 hab.

LEDERLIN (J.-Henri), philologue, né en 1672 à Strasbourg, mort en 1737, a donné des éditions estimées de l'*Onomasticon* de Pollux, 1706, de l'*Iliade*, 1707, d'*Elien*, 1713, etc.

LEDESMA, *Bletissa*, ville murée d'Espagne (Salamanque), à 33 kil. N. O. de Salamanque, sur la Tormès; 2,000 hab. Aux environs, eaux thermales. — Patrie de l'historien Trogue-Pompée, et du père Zamora, helléniste.

LEDIGNAN, ch.-l. de canton (Gard), à 15 kil. S. d'Alais; 700 hab.

LEDRU (Nicolas-Philippe), physicien connu sous le nom de *Comus*, né en 1731 à Paris, mort en 1807, fut nommé par Louis XV professeur de physique des enfants de France. Alliant l'amusement à la science, il montra le premier en France la *phantasmagorie*, et obtint une renommée populaire par ses séances de physique expérimentale. Il appliquait avec succès l'électricité au traitement des maladies nerveuses.

LEDUCHAT, avocat, né à Metz en 1658, mort en 1735. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Berlin où il fut conseiller à la justice supérieure française. Il a donné un *Commentaire* sur les œuvres de Rabelais, 1711, et a publié des éditions de *la Satire Menippée*, des *Œuvres de Brantôme*, de *l'Apologie pour Hérodote* de H. Estienne, 1735.

LEE (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né vers 1648, mort vers 1692, vécut dans la misère et se livra à des excès qui altérèrent sa raison et le firent enfermer quelque temps à Bedlam. On a de lui plusieurs pièces estimées: *Néron*, *Théodose*, *la Force de l'Amour*, *les Reines rivales*; il a aussi fait deux tragédies en commun avec Dryden. Ses œuvres forment 3 vol. in-8, Londres, 1734.

LEE (Sophie), dame anglaise, née à Londres en 1750, morte en 1824, a composé: *the Chapter of accidents* (le Chapitre des accidents), comédie représentée avec grand succès à Londres en 1780; *the Recess*, 1784, roman; *Almeyda*, tragédie, 1796; *the Life of a Lover*, roman, 1803, etc.

LEEDS, ville importante de l'Angleterre (York), à 35 kil. S. O. d'York, sur l'Aire et sur le canal de Leeds-à-Liverpool; 123,393 hab. Belles places et squares, beaux édifices. Entrepôt du commerce des laines et draps de toute l'Angleterre, filatures, tisseranderies, etc.; draps, couvertures, tapis; toiles, indiennes; faïence; fonderies pour machines à vapeur; moulins divers. Aux environs, ardoises et eaux minérales. — Leeds était jadis une place forte et existait du temps d'Edouard-le-Confesseur. Son château servit de prison à Richard II en 1399.

LEEK, ville d'Angleterre (Stafford), à 16 kil. S. O. de Manchester; 10,780 hab. Soieries, moires, rubans, etc., cotonnades.

LEER, ville du roy. de Hanovre, à 24 kil. S. d'Aurich; 6,000 hab. Chantiers de construction; toiles, lainages, bas à l'aiguille, chapeaux, etc.

LEERDAM, ville du roy. de Hollande (Hollande méridionale), à 12 kil. N. de Gorcum; 2,000 hab. Près de là, se trouve le village d'Acquoi, où naquit Jansénius en 1585.

LEEUWARDEN, ville du roy. de Hollande, ch.-l. de la Frise, à 125 kil. N. E. d'Amsterdam; 18,000 hab. Tour de l'église d'Oldenhoven, ancienne chancellerie, ancien hôtel des stathouders de Frise, arsenal, hôtel-de-ville, etc. Savon, chicorée-café, poterie, moulins divers, etc. Commerce de blé, beurre, laines: foires pour les chevaux et le bétail. — Importante seulement depuis le XIIe siècle.

LEEUWIN (Terre de), ou de *la Lionne*, portion du S. O. de la Nouvelle-Hollande, de 31° 43' à 35° 4' lat. S. Découverte en 1622.

LEFEBVRE (TANNEGUI-). *Tanaquillus Faber*, philologue, né en 1615 à Caen, se fit de bonne heure connaître avantageusement de Richelieu qui lui donna l'inspection de l'imprimerie du Louvre, avec une pension de 2,000 francs. Après la mort de Richelieu, il embrassa le protestantisme, et fut nommé professeur à l'Académie réformée de Saumur; il mourut dans cette ville en 1672. Il eut pour fille la célèbre madame Dacier. Lefebvre a donné des éditions estimées de *Longin*, *Phèdre*, *Térence*, *Lucrèce*, *Elien*, *Anacréon*, *Sapho*, *Aristophane*, et a écrit les *Vies des poëtes grecs*, 1665.

LEFEBVRE (mademoiselle). *Voy.* DACIER (madame).

LEFEBVRE DE SAINT-MARC. *Voy.* SAINT-MARC.

LEFEBVRE (Pierre-François-Alexandre), auteur dramatique médiocre, né à Paris en 1741, mort en 1813, débuta en 1767 par *Chosroës*, donna en 1777 *Zuma*, qui réussit, en 1781 *Élisabeth de France*, dont le héros est don Carlos, fils de Philippe II: l'ambassadeur d'Espagne empêcha de représenter cette pièce. Lefebvre fut lecteur du duc d'Orléans, puis professeur de belles-lettres à La Flèche.

LEFEBVRE (François-Joseph), duc de Dantzick, né à Rufach (H.-Rhin) en 1755, était fils d'un meunier. Il était sergent aux gardes-françaises en 1789, et devint général de division dès 1794. Après s'être distingué à Fleurus, au passage du Rhin (1795), aux batailles d'Altenkirchen (1796) et de Stockbach (1799), il fut fait maréchal (1804), combattit à Iéna et s'empara de Dantzick qui était réputée imprenable (1807), ce qui lui valut le titre de duc de Dantzick. Il se distingua également en Espagne, en Autriche et dans la campagne de France. Il fut nommé pair en 1819, et mourut à Paris en 1820. Lefebvre était

sincèrement attaché à Bonaparte : il lui fut du plus grand secours à la séance de Saint-Cloud, dans la journée du 18 brumaire : il était alors commandant de la 17e division militaire dont Paris faisait partie.

LEFEBVRE-GINEAU (Louis), physicien, né en 1754 dans les Ardennes, mort en 1829, fut nommé en 1786 professeur de mécanique au collége de France, remplit pendant la révolution des fonctions municipales à Paris, et fut persécuté pour sa modération; entra à l'Institut dès sa création, fut chargé, lors de l'établissement des nouvelles mesures, de fixer l'unité des poids, devint ensuite inspecteur-général et conseiller honoraire de l'université. Membre du Corps législatif, puis de la Chambre des Députés, il se montra toujours libéral : aussi perdit-il sa chaire en 1827. On lui doit une édition estimée des *Infiniment petits* de L'Hôpital, 1780.

LEFORT (François), général et amiral au service de Russie, né à Genève en 1656, servit d'abord en France, quitta ce service par suite d'une affaire d'honneur, et passa en Russie sous le czar Fédor Alexiewitch. Il était capitaine à la mort de ce prince, et contribua puissamment à faire proclamer Pierre I. Il devint dès ce moment le conseiller intime et le confident du czar, qui le nomma général de ses troupes, amiral de ses armées, vice-roi de Novogorod. Lefort inspira à Pierre I de grands projets de réforme, l'accompagna dans ses voyages, l'aida à civiliser les Russes, créa une marine, une armée, battit les Turcs et organisa un système de finances. Il mourut en 1709. Pierre I, en apprenant sa mort, s'écria : « Hélas ! je perds le meilleur de mes amis. »

LEFRANC DE POMPIGNAN. *Voy.* POMPIGNAN.

LE FRANÇOIS (l'abbé), auteur de la géographie dite de *Crozat*. *Voy.* CROZAT.

LEFSINA, l'ancienne *Eleusis*. *Voy.* LEPSINA.

LEGALLOIS (J.-César), médecin, né à Cherrueix, près de Dol (Ille-et-Vilaine), vers 1775, se fit recevoir docteur en 1801, et se plaça au premier rang des physiologistes par ses *Expériences sur le principe de la vie, des mouvements du cœur, et sur le siége de ce principe* (la moëlle épinière), Paris, 1812. Il était depuis un an médecin de Bicêtre lorsqu'il mourut en 1814. — Il laissa un fils qui marchait sur ses traces, mais qui périt jeune, en Pologne, victime du choléra qu'il était allé combattre (1831).

LEGANÈS, bourg d'Espagne (Madrid), à 11 kil. S. O. de Madrid ; 2,000 hab. Titre d'un marquisat.

LEGANÈS (le marquis de), général espagnol, fut chargé par l'empereur, à la mort du duc de Savoie Victor-Amédée (1637), de s'opposer à ce que la duchesse Christine de France fût reconnue régente ; assiégea Turin en 1639, et fut forcé de lever le siége ; il fut plus tard employé en Espagne, et força le comte d'Harcourt à lever le siége de Lérida (1646).

LÉGAT. Sous l'empire romain, on donnait ce nom aux délégués de l'empereur. Leurs attributions pouvaient être civiles, militaires, judiciaires et administratives. S'ils étaient membres de la cour impériale, ils prenaient le titre de *missi a latere*. — Dans les pays catholiques, on appelle *légat* un envoyé du pape chargé de le représenter. Les ambassadeurs extraordinaires de l'Église, s'ils sont cardinaux, prennent le nom de *légats a latere;* autrement on les appelle *nonces* ou *internonces*. — On appelle aussi *légats a latere* les gouverneurs d'une province dans les Etats romains. — On donne le nom de *légats nés*, *legati nati*, aux vicaires perpétuels qui représentent le pape dans les royaumes éloignés de Rome : tels étaient en France les archevêques d'Arles et de Reims, en Angleterre celui de Cantorbéry.

LÉGATIONS et DÉLÉGATIONS, noms donnés dans plusieurs états d'Italie aux principales divisions territoriales. Ainsi les Etats de l'Église sont divisés en six légations et treize délégations. Le royaume Lombard-Vénitien est partagé en dix-sept délégations. Il n'y a guère d'autre différence que le nom entre les légations et les délégations.

LEGE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 37 kil. S. de Nantes ; 3,376 hab.

LEGENDRE (Louis), historien, né à Rouen en 1655, mort en 1733, chanoine de la cathédrale de Paris. On a de lui : *Nouvelle histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol.; *Mœurs et coutumes des Français*, 1712, in-12 ; *Vie du cardinal d'Amboise*, 1724, 2 vol. in-12. — Un autre Legendre (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, mort en 1746, a aussi écrit sur l'histoire de France ; il est en outre auteur d'un livre intitulé : *Traité de l'opinion* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, publié en 1733, et cité honorablement par J.-J. Rousseau.

LEGENDRE (Louis), conventionnel, né à Paris en 1756, était boucher dans cette ville lorsque la révolution éclata. Fougueux démagogue, il prit part à tous les mouvements populaires qui signalèrent cette époque, marcha sur les Tuileries et présenta à Louis XVI le bonnet rouge (20 juin 1791). Il se lia avec Danton, Marat, Camille Desmoulins, et fut avec eux un des fondateurs du club des Cordeliers. Nommé député de Paris à la Convention, il s'y fit remarquer par la violence et la grossièreté de son langage. Du reste sa conduite fut très équivoque : il abandonna Danton et Camille Desmoulins à la vengeance de Robespierre, puis il trahit celui-ci, fut un de ses plus ardents adversaires au 9 thermidor, et ferma lui-même le club des Jacobins. Il entra dans le Conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, et parla tour à tour contre les ex-conventionnels et contre les émigrés : toutefois sa conduite, à cette époque, fut en général modérée. Il mourut pauvre. Son éloquence sauvage l'avait fait surnommer *le Paysan du Danube*.

LEGENDRE (Adr.-Marie), géomètre, de l'Académie des Sciences, né à Toulouse en 1752, mort à Paris en 1834, fit avec Cassini et Méchain des observations pour lier les méridiens de Paris et de Greenwich, et consacra toute sa vie à l'enseignement ou aux travaux scientifiques. On a de lui : des *Éléments de géométrie*, ouvrage classique, treize fois réimprimé de 1794 à 1827 ; *Essai sur la théorie des nombres*, 1798, in-8 ; *Nouvelle méthode pour la détermination de l'orbite des comètes*, 1805 ; *Exercices du calcul intégral*, 1811 à 1819. Il perfectionna la théorie des *transcendantes elliptiques*.

LÉGER (saint), en latin *Leodegarius*, évêque d'Autun, né vers l'an 616, fut appelé en 656 à la cour par la reine de Neustrie, sainte Bathilde, pendant la minorité de son fils, Clotaire III, et la servit utilement de ses conseils. A la mort de Clotaire (669), il contribua puissamment à l'élection de Childéric II, au détriment de Thierr III, que soutenait Ebroïn. Mais ayant été calomnié auprès du roi, il fut disgracié (673) et se vit condamné à s'enfermer au couvent de Luxeuil. Thierry, successeur de Childéric, l'en fit sortir et le rendit à son diocèse ; mais à peine était-il rentré dans Autun, que cette ville fut assiégée par Ebroïn, qui voulait se venger de lui ; le saint évêque, pour éloigner les maux d'un siége, se livra à son ennemi, qui lui fit aussitôt crever les yeux (676), puis trancher la tête, en 678. Saint Léger subit la mort dans un fort de l'Artois qui a gardé son nom. On le considéra comme martyr et comme saint. L'Église le fête le 24 avril et le 2 octobre.

LÉGER (F.-P.-A.), auteur dramatique, né à Paris en 1765, mort en 1823, fut directeur du Vaudeville et du théâtre Louvois, et donna lui-même, soit seul, soit avec Barré, Radet ou Désaugiers, plusieurs pièces qui eurent du succès, entre autres :

l'Homme sans façon, comédie en 3 actes et en vers; *le Billet de logement*, 1802; *Un dimanche à Passy*, 1820.

LEGIO, dite aussi LEGIO SEPTIMA GEMINA ou GERMANICA, auj. *Léon*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Astures*, au S., sur une montagne, ainsi nommée de la légion qui y séjournait.

LEGIONIACUM, v. de Germanie, auj. LECHENICH.

LÉGION-D'HONNEUR, ordre de chevalerie, institué le 19 mai 1802 par Bonaparte, premier consul, pour récompenser les services militaires et civils. Seize cohortes composèrent primitivement la Légion-d'Honneur; chacune d'elles était de 7 grands-officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires, ce qui faisait un total de 6,512 membres: mais ce nombre fut considérablement augmenté dans la suite. La décoration consistait en une étoile à cinq rayons émaillés de blanc; le centre de l'étoile, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présentait d'un côté la figure de Napoléon, avec cette légende (depuis 1804): *Napoléon, empereur des Français*, et de l'autre un aigle tenant la foudre, avec cette devise: *Honneur et patrie*; l'étoile était suspendue à un ruban moiré rouge. — Louis XVIII, par une ordonnance du 9 juillet 1814, maintint cette institution sous le nom d'*ordre royal de la Légion-d'Honneur*; mais la figure de Napoléon fut remplacée par celle d'Henri IV avec cet exergue: *Henri IV, roi de France et de Navarre*; à l'aigle impérial on substitua trois fleurs de lys. On changea aussi les dénominations des membres de l'ordre: on fixa le nombre des grand'croix à 80; celui des grands-officiers à 160, celui des commandeurs à 400, celui des officiers à 2,000; le nombre des chevaliers demeura illimité.—Deux ordonnances du 23 et du 25 août 1830 ont apporté quelques modifications à la décoration. Les trois fleurs de lys ont été remplacées par deux drapeaux tricolores.

LÉGISLATIF (Corps). *Voy.* CORPS LÉGISLATIF.

LÉGISLATIVE (Assemblée). *Voy.* ASSEMBLÉE.

LEGNAGO ou PORTO-LEGNAGO, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. S. E. de Vérone; 10,000 hab. Riz, soie, grains. Fondée par les Lombards. Prise par les Français en 1796.

LEGNANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Olona, à 24 kil. N. O. de Milan; 3,000 hab. Vict. des Milanais sur l'emp. Frédéric Barberousse, 1176.

LEGOBIEN (Charles), jésuite, né à Saint-Malo en 1653, mort à Paris en 1708, fut procureur des missions de la Chine. On a de lui: *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, Paris, 1697, in-8; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, Paris, 1698, in-12; *Eclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, 1698, in-12; *Lettres de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, écrites de la Chine et des Indes orientales*, 1702, in-12; le succès de ce dernier ouvrage donna l'idée du fameux recueil des *Lettres édifiantes*, dont le père Legobien publia les 8 premiers volumes.

LEGONIDEC (Jean-François), savant linguiste, né vers 1770 à Lannion, mort en 1838, s'occupa avec ardeur de l'étude du celtique, et contribua à la formation de l'académie celtique. On lui doit une *Grammaire celto-bretonne*, Paris, 1807, et un *Dictionnaire celto-breton*, Angoulême, 1821.

LEGOUVÉ (J.-B.), poëte, né à Paris en 1764, mort en 1813, était fils d'un avocat distingué; il donna plusieurs tragédies: *la Mort d'Abel*, 1792; *Epicharis*, 1793; *Etéocle*, 1799; *la Mort de Henri IV*, 1806, qui pour la plupart manquent de force; il réussit beaucoup mieux dans la poésie didactique. On a de lui en ce genre: *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, 1798; *le Mérite des femmes*, 1801; ces petits poëmes sont remarquables par le charme de la diction et par une sensibilité exquise; le dernier est le plus estimé. Legouvé fut reçu à l'Institut en 1798, et suppléa pendant quelques années Delille au collége de France. Ses œuvres ont été publiées en 3 vol. in-8, Paris, 1826.

LEGRAND (Jacques), *Jacobus Magnus*, religieux augustin, né à Toulouse vers 1350, mort vers 1422, professa la philosophie à Padoue, puis vint à Paris et se fit une grande réputation par ses prédications. Sous Charles VI, il osa blâmer publiquement en chaire les désordres de la reine Isabeau de Bavière, 1405, et fut un des chefs des mécontents. On a de lui *le Livre des bonnes mœurs*, un des plus anciens ouvrages écrits dans la langue vulgaire, imprimé en 1478; *Sophologium*, 1475; recueil de pensées morales extraites de divers auteurs; il a traduit lui-même ce recueil sous ce titre: *l'Archiloge Sophie*, ouvrage resté manuscrit.

LEGRAND (Antoine), religieux franciscain du XVIIe siècle, né à Douai, adopta avec enthousiasme la philosophie cartésienne, publia plusieurs écrits pour la propager, entre autres, *Institutio philosophiæ secundum principia R. Descartes*, Londres, 1672, et mérita le titre d'*Abréviateur de Descartes*.

LEGRAND (M.-Antoine), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1673, mort en 1728, a composé un grand nombre de petites pièces dont l'à-propos faisait presque tout le mérite; les meilleures sont: *l'Aveugle clairvoyant*; *le Galant coureur*; *le Roi de Cocagne*; *Cartouche*, qui fut jouée pendant l'instruction du procès de ce fameux voleur. On a imprimé son *Théâtre*, 1731-1770, 4 vol. in-12.

LEGRAND D'AUSSY (P.-J.-B.), jésuite, né en 1737 à Amiens, mort à Paris en 1800, professa la rhétorique à Caen. Après la dissolution de son ordre, il vint à Paris où il se livra à des recherches littéraires avec Lacurne de Sainte-Palaye, et fut nommé en 1795 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque. Il a publié en 1779 et 1781 des *Fabliaux ou contes des XIIe et XIIIe siècles*, tirés des manuscrits, réimprimés avec des augmentations par A.-A. Renouard, en 5 vol. in-8, 1829. On a aussi de lui une *Histoire de la vie privée des Français*, 1782.

LEGRAS (madame), née DE MARILLAC, épouse d'Antoine Legras, secrétaire de Marie de Médicis, étant restée veuve à 34 ans (1625), se consacra au service des malades et des enfants trouvés; fonda, de concert avec Vincent de Paul, la belle institution des *Sœurs de la Charité*, dites aussi *Sœurs grises*, et fut la première supérieure de cette congrégation. Elle mourut à Paris en 1662.

LEGRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, mort en 1827, était chef de division des affaires criminelles au ministère de la justice, et fut député par le département d'Ille-et-Vilaine aux Chambres de 1815 et 1817. On a de lui: *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-8; *Des Lacunes de la législation politique et criminelle*, 1824, 2 vol. in-8.

LEGRIS-DUVAL, prêtre, né en 1765 à Landerneau, mort en 1819, était neveu du jésuite Querbœuf; il resta en France pendant la Terreur, afin de se livrer aux bonnes œuvres, vint s'offrir à la Commune pour prêter son ministère à Louis XVI condamné à mort, forma plusieurs associations charitables et philanthropiques, et refusa l'épiscopat qu'on lui offrit sous la Restauration. Il travailla activement à la conservation et au rétablissement des congrégations religieuses et des Jésuites. On a de lui: *le Mentor chrétien*, 1797, et des *Sermons*, publiés en 1820, 2 vol. in-12.

LEGUEVIN, ch.-l. de canton (Haute-Garonne), à 15 kil. O. de Toulouse; 1,000 hab.

LÉI ou LADAK, ville de l'empire chinois, capitale du Petit-Thibet, à 2 kil. du Sampo, à 306 kil. N. E. de Cachemire; 10,000 hab. Commerce de châles et de poil de chèvres du Thibet.

LEIBNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 2 kil. S. de Kæsmarkt; 3,000 hab. Draps communs, mouchoirs; célèbres eaux sulfureuses.

LEIBNITZ, bourg de Styrie, à 28 kil. N. O. de Marburg; 1,100 hab.

LEIBNITZ (Godefroi-Guillaume, baron de), savant universel, né en 1646 à Leipsick, fils d'un professeur de morale à l'université de cette ville, se distingua de bonne heure par son aptitude aux sciences; fut reçu docteur en droit à 20 ans, et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par une *Nouvelle méthode pour l'étude du Droit* (1668), et par quelques pamphlets politiques. Le baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, l'attacha au service de l'électeur, et le fit conseiller de la chancellerie (1669). Tout en remplissant les fonctions de sa place, Leibnitz se livrait avec ardeur à l'étude des sciences; il rédigea en 1670 la *Théorie du Mouvement concret* et celle du *Mouvement abstrait*. Chargé d'accompagner à Paris, en qualité de gouverneur, le fils de Boinebourg, il resta quatre ans dans cette ville (1672-76), s'occupant surtout de mathématiques et fréquentant les plus grands géomètres de l'époque, surtout L'Hôpital. Il communiqua à l'Académie des Sciences plusieurs découvertes importantes, entre autres celle d'une *Nouvelle machine arithmétique*; l'Académie l'admit dans son sein en 1675. Vers la même époque il visita l'Angleterre où il reçut l'accueil le plus flatteur, et fut nommé membre de la Société royale de Londres. L'électeur de Mayence étant mort, le duc de Brunswick-Hanovre s'empressa de l'attacher à son service, et le nomma son bibliothécaire en lui donnant le titre de conseiller aulique. Leibnitz vint en conséquence se fixer à Hanovre (1676), où le duc l'employa dans plusieurs négociations. On le vit alors faire marcher de front et avec un égal succès la politique, les mathématiques, la philosophie. En 1683 il fonda à Leipsick le fameux recueil intitulé *Acta eruditorum*; l'année suivante il publia dans ce journal la plus importante de ses découvertes, celle du calcul différentiel, dont il avait conçu la première idée pendant son séjour à Paris, dès 1675. En 1687 il entreprit, à la prière du duc, une histoire de la maison de Brunswick; il parcourut à cette occasion l'Allemagne et l'Italie, recueillant dans ses voyages une foule de matériaux précieux pour l'histoire, qui lui fournirent la matière de plusieurs collections importantes, telles sont: le *Codex juris gentium diplomaticus*, 2 vol. in-4, 1698; *Scriptores rerum Brunsvicensium*, 3 vol. in-fol., 1707-11: malheureusement il ne put achever par lui-même l'histoire du Brunswick. En même temps il entretenait correspondance avec les savants de l'Europe, et travaillait avec Pélisson et Bossuet à réunir les cultes catholique et réformé: n'ayant pu réussir dans cette entreprise, il espéra pouvoir au moins concilier les diverses sectes protestantes, mais il n'obtint pas plus de succès. En 1700 Leibnitz détermina le roi de Prusse à fonder une académie à Berlin; il en fut nommé président perpétuel: il tenta inutilement de former des établissements du même genre à Dresde et à Vienne. En 1710 il publia ses *Essais de Théodicée*, dans le but de repousser les attaques de Bayle contre la Providence. Il se vit à la fin de sa carrière recherché par le Czar Pierre-le-Grand, qu'il détermina à fonder une académie à Saint-Pétersbourg; par l'empereur Charles VI, qui le créa baron et lui fit une pension; et par Louis XIV qui tâcha, mais vainement, de le fixer en France. Il mourut à Hanovre en 1716, à 70 ans. Leibnitz fut à la fois jurisconsulte, publiciste, théologien, physicien, mathématicien et historien; mais c'est surtout comme mathématicien et comme philosophe qu'il est aujourd'hui célèbre. Il fit en mathématiques de grandes découvertes; mais, par une singulière fatalité, il se trouve que la plupart de ces découvertes se présentaient en même temps à d'autres savants: c'est ainsi que Newton lui disputa la priorité de l'invention du calcul différentiel. En philosophie, Leibnitz introduisit l'éclectisme; il chercha à concilier Platon et Aristote, Descartes et Locke; il imagina aussi un système nouveau: selon lui, tout est composé de *monades*, substances simples, capables d'action et de perception; l'âme est une monade qui a conscience d'elle-même. Dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sur l'autre, mais il existe entre ces deux substances une harmonie si parfaite, que chacune, tout en ne faisant que se développer selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui correspondent exactement aux modifications de l'autre: c'est ce que Leibnitz appelle *harmonie préétablie*. Dans sa *Théodicée* il professe l'optimisme, enseignant qu'entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi le meilleur, ce qui ne veut pas dire celui dans lequel il n'y a aucun mal, mais celui dans lequel il y a la plus grande somme de biens, même au prix de quelques maux partiels. En psychologie, il combattit l'empirisme de Locke, admit des idées innées, et ajouta à la maxime de l'école, *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, cette restriction sublime: *nisi ipse intellectus*. Il attribuait une grande influence aux langues, et voulait créer pour l'usage de toutes les sciences une *caractéristique* ou *écriture universelle*. Ses opinions, si neuves pour la plupart, l'engagèrent dans de vives disputes avec Bayle, Arnauld, Foucher, Clarke, etc. Ses œuvres, longtemps éparses, ont été recueillies en 1768 par Dutens, Genève, 6 vol. in-4. Pour compléter cette collection il faut y joindre, outre les collections historiques déjà citées, sa *Correspondance mathématique et philosophique avec Bernouilli*, en lat., Genève, 1745, 2 vol. in-4; un vol. d'*Œuvres philosophiques*, publiées par Raspe, Amsterdam, 1765, in-4 (on y trouve les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où l'auteur critique le traité de Locke sur le même sujet); et une foule de pièces imprimées à diverses époques en Allemagne ou en France depuis l'édition de Dutens, entre autres, le *Systema theologicum* publié par l'abbé Émery, Paris, 1819, 1 vol. in-8; les écrits allemands publiés par M. Guhrauer à Berlin, 1838-40, 2 vol. in-8. M. Erdman a donné à Berlin une édition compacte des *Œuvres philosophiques*, 1840, 1 vol. grand in-8, à 2 colonnes. On doit à l'abbé Émery *l'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8, réimprimé en 1804, sous le titre de *Pensées de Leibnitz*.

LEICESTER, *Ratæ Coritanorum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Leicester, à 142 kil. N. O. de Londres; 40,900 hab. Beaucoup de jolies constructions modernes; belle promenade; filatures de laine, bonneterie de laine. — Jadis capitale des *Coritani*; importante sous l'heptarchie anglo-saxonne; très peuplée lors de la conquête normande. Beaucoup de fragments antiques.

LEICESTER (comté de), un des comtés du centre, en Angleterre, entre ceux de Derby au N. O., de Nottingham au N., de Lincoln et de Rutland à l'E., de Warwick au S. O., de Northampton au S., et de Stafford à l'O.: 65 kil. sur 35: 197,000 hab. Ch.-l., Leicester. Le canal de l'Union le traverse. Sol argileux, pâturages, gros bétail en quantité, peu de grains, haricots excellents. Grande industrie, nombreuses fabriques de bas de laine.

LEICESTER (comtes de). *Voy.* DUDLEY (Robert), MONTFORT, SIDNEY.

LEIGH, ville d'Angleterre (Lancastre), à 17 kil. O. de Manchester; 20,000 hab. Bons fromages. Grand commerce. Fabriques de cotonnades.

LEIGHTON-BUZZARD, ville d'Angleterre (Bed-

ford), à 26 kil. S. O. de Bedford, sur l'Ouse et le canal de Great-Junction : 5,000 hab. Commerce.

LEIGNÉ-SUR-USSEAU, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. de Châtellerault : 600 hab.

LEINE, riv. d'Allemagne, prend sa source dans le Harz, arrose la Saxe prussienne, la régence d'Erfurt; entre dans le Hanovre, devient navigable près de Hanovre, et tombe dans l'Aller après un cours de 250 kil.

LEININGEN. *Voy.* LINANGE.

LEINSTER ou LAGENIE, une des quatre grandes divisions de l'Irlande, bornée au N. par l'Ulster, à l'E. par la mer d'Irlande, au S. par le canal Saint-George, et à l'O. par les provinces de Munster et de Connaught : 250 kil. sur 100 : 1,700,000 hab. Ch.-l., Dublin, capitale de toute l'Irlande. Le Leinster contient 12 comtés. *Voy.* IRLANDE.

LEIPA ou BOEHMISCH-LEIPA, ville de Bohême (Leitmeritz), à 35 kil. N. E. de Leitmeritz; 5,000 hab. Draps, polissage des glaces, etc.

LEIPNIK, ville des États autrichiens (Moravie), à 13 kil. N. O. de Prérau; 4,000 hab. Draps.

LEIPSICK, *Leipzig* en allemand, ville d'Allemagne, dans le roy. de Saxe, ch.-l. d'un cercle de même nom, au confluent de l'Elster blanc et de la Pleisse, à 102 kil. N. O. de Dresde, par 10° 1' long. E., 51° 20' lat. N.; 40,000 hab. Monuments remarquables : le château de Pleissenbourg avec un observatoire, les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Thomas, l'hôtel-de-ville, la bourse, le Paulinum, le bâtiment de l'Université, etc. Outre son université, une des plus renommées de l'Allemagne, Leipsick possède 5 bibliothèques, un jardin botanique, etc., des sociétés savantes, d'arts, de bienfaisance, et divers établissements d'instruction. L'industrie, le commerce y sont actifs, mais principalement la librairie; il s'y tient trois foires célèbres (1er janvier, 3e lundi après Pâques, dimanche après la Saint-Michel; la 2e est particulièrement consacrée à la librairie). Kæstner, Teller, Fabricius, Leibnitz, Thomasius sont nés à Leipsick. — Cette ville est assez ancienne; elle tire son nom d'un mot slave qui veut dire *tilleul.* Les Suédois remportèrent aux environs deux victoires signalées sur les Impériaux en 1631 et 1642. Les Prussiens la prirent en 1745, et Ferdinand de Brunswick en 1756; Davoust s'en empara en 1806 après la bataille d'Iéna. Du 16 au 18 octobre 1813, se livra sous ses murs la célèbre *bataille de Leipsick*, connue en Allemagne sous le nom de *bataille des Nations* (*Vœlkerschlacht*), dans laquelle les Français, fort inférieurs en nombre, furent obligés de battre en retraite devant l'armée des alliés, après une résistance acharnée, et par l'effet de la défection des corps saxons.

LEIRIA, ville murée du Portugal (Estramadure), à 115 kil. N. E. de Lisbonne; 2,500 hab. Château-fort. Évêché. Palais du roi Denis. Commerce. Aux environs, grande verrerie de Marinha-Grande. — Alphonse Henriquez l'enleva aux Maures; mais ceux-ci la reprirent, et elle ne retomba au pouvoir des Chrétiens qu'au XIIIe siècle, sous Sanche I. Résidence de plusieurs souverains.

LEIRIA, ville d'Espagne. *Voy.* LERIA.

LEISSNIG, ville de Saxe, à 44 kil. S. E. de Leipsick; 2,600 hab. Drap, flanelles, futaine, etc. Patrie du philosophe et historien Schwarz.

LEITH, jadis *Inverleith*, ville et port d'Écosse (Edimbourg), à 4 kil. N. E. d'Edimbourg, à l'embouchure du Leith dans le Forth; 25,853 hab. C'est en quelque sorte le port d'Edimbourg. Quelques beaux édifices (l'église neuve, bourse, douane, collége, docks, etc.). Toile à voiles, corderies, verreries, forges, tréfilerie, chantiers de construction. Grand commerce extérieur. — On a le projet de joindre Leith à Edimbourg.

LEITHA, riv. des États autrichiens, naît dans l'archiduché d'Autriche (Vienerwald), à 9 kil. S. de Neustadt; entre dans la Hongrie à Neusiedel; s'unit à un bras du Danube, près de Neusiedel, et tombe avec ce bras dans le Danube à Raab, après 133 kil. de cours.

LEITMERITZ, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. du cercle de même nom, à 53 kil. N. O. de Prague, sur l'Elbe; 3,800 hab. Évêché. Commerce actif. — Le cercle de Leitmeritz, borné par la Saxe et les cercles de Rakonitz et de Bunzlau, a 98 kil. sur 35 et compte 335,112 hab.

LEITRIM, bourg d'Irlande (Leitrim), à 5 kil. N. de Carrick-on-Shannon. Jadis importante.

LEITRIM (comté de), comté d'Irlande, dans le Connaught, entre ceux de Fermanagh à l'E., de Donegal au N., de Longford au S. E., de Roscommon et de Sligo à l'O. : 90 kil. sur 22; 141,303 hab. Ch.-l., Carrick-on-Shannon. Sol varié; vallées fertiles, mais agriculture arriérée.

LEJAY (Guy-Michel), né à Paris en 1588, mort en 1674, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis embrassa l'état ecclésiastique. Il est l'éditeur d'une célèbre *Bible polyglotte* en sept langues (hébraïque, samaritaine, chaldéenne, grecque, syriaque, latine, arabe), qu'il commença en 1628 et n'acheva qu'en 1645, et dont l'exécution consuma toute sa fortune.

LEJAY (Gabriel-François), jésuite, né à Paris vers 1657, mort en 1734, professa la rhétorique avec succès pendant 19 ans au collége Louis-le-Grand, et compta Voltaire au nombre de ses élèves. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, avec notes, Paris, 1723, 2 vol. in-4; *Bibliotheca rhetorum*, 1725, 2 vol. in-4, et 1809-13, 3 vol. in-8 (édition revue par Amar).

LEJEUNE (Jean), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement de Dôle, né en 1592 à Poligny, mort en 1672 à 80 ans, s'attachait surtout dans ses sermons à détruire les abus et les vices, laissant de côté les questions de dogme. Il perdit la vue en 1635; mais cet accident ne lui fit pas suspendre ses travaux apostoliques. On a de lui des *Sermons* imprimés à Toulouse, 1662 et années suivantes, 10 vol. in-8, et réimprimés à Lyon sous ce titre : *le Missionnaire de l'Oratoire*, 1825-27, 15 vol. in-8. Massillon faisait grand cas de ces sermons.

LEKAIN (Henri-Louis), acteur tragique, fils d'un orfévre de Paris, né en 1728, mort en 1778, manifesta de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, et trouva dans Voltaire un protecteur. Il débuta à la Comédie-Française en 1750, et fut très applaudi dès la première représentation; il ne cessa depuis de s'exercer, et arriva dans son art au plus haut degré de perfection. Les rôles qu'il affectionnait étaient ceux d'*Oreste*, de *Néron*, de *Gengis-Khan* et de *Mahomet*. Lekain était d'une taille courte et un peu pesante; il avait une figure commune et la voix voilée; mais par l'étude il corrigea ou fit oublier ces défauts de la nature : sa démarche devint imposante et grave, ses traits et sa voix purent exprimer toutes les passions. Animé d'une sensibilité profonde, il s'identifiait avec ses personnages. Il avait une connaissance parfaite de son art, et on lui doit plusieurs réformes importantes, celle, entre autres, du costume : jusqu'à lui on avait représenté des personnages antiques avec les habits du jour. Son fils a publié : *Mémoires de H.-L. Lekain*, suivis d'une *Correspondance de Voltaire, Garrick, Colardeau*, etc., Paris, 1801, in-8.

LE LABOUREUR (Jean), historien, né à Montmorency en 1623, mort en 1675, était prieur de Juvigné et aumônier du roi. Il est auteur de : *Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges*, Paris, 1642, in-fol.; *Histoire du maréchal de Guébriant*, 1656, in-fol.; *Histoire et relation d'un voyage*

de la reine de Pologne, 1648, in-4. On lui doit une édition des *Mémoires de Michel de Castelnau*, 1659, et 1721, 3 vol. in-fol.; l'*Histoire du roi Charles VI*, traduit du latin en français sur un manuscrit tiré de la bibliothèque du président de Thou, 1663, 2 vol. in-fol.; l'*Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Londres, 1740, in-12.

LE LABOUREUR (Louis), poète médiocre, frère aîné du précédent, né vers 1615 à Montmorency, mort en 1679, est auteur de divers poëmes, entre autres : *les Victoires du duc d'Enghien*, 1647, in-4; *Charlemagne*, 1664, in-8, 1687, in-12, etc.

LELAND (John), théologien anglais, né en 1691 à Wigan (Lancastre), mort en 1766, était ministre presbytérien à Dublin. Il combattit dans des écrits pleins de logique les incrédules de son temps, Tindal, Morgan, Dodwell, Bolingbroke; publia en 1754 une *Revue des écrivains déistes de l'Angleterre*, et donna en 1760 un traité *des Avantages et de la Nécessité de la révélation chrétienne*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.— Un autre John Leland se distingua comme antiquaire au XVIe siècle; on a de lui : *Principum... in Anglia virorum encomia*, Londres, 1589; *Itinerary of Great Britain*, publié en 1710, et réimp. par Hearne en 1744. Il mourut en 1552.

LELAND (Thomas), né à Dublin en 1722, mort en 1785, a publié : *Histoire de Philippe*, Dublin, 1758; *Histoire d'Irlande*, 1773, et a traduit Démosthène.

LÉLÈGES ou LÉLÈGUES, une des populations primitives de la Grèce. Ils partirent, dit-on, de la Carie, passèrent en Crète, de là dans le S. du Péloponèse, puis se répandirent en Mégaride, en Etolie, en Eubée et en Asie-Mineure, aux environs d'Adramytte. — Le premier roi de Lacédémone fut un Lélex (vers 1740 av. J.-C.); un autre Lélex régna aussi à Mégare (vers 1580). Ces princes paraissent n'être que des personnifications du peuple lélége.

LELEX. *Voy.* LÉLÉGES.

LELIO, nom par lequel les Italiens désignent au théâtre l'emploi des amoureux. On connait particulièrement sous ce nom l'acteur Louis Riccoboni. *Voy.* RICCOBONI.

LELIUS. *Voy.* LÆLIUS.

LELONG (le Père Jacq.), oratorien, né à Paris en 1665, professa les humanités dans plusieurs colléges de son ordre et fut bibliothécaire de l'Oratoire (rue Saint-Honoré). Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais; avait des connaissances étendues en mathématiques, en philosophie, et surtout en bibliographie. On a de lui : *Bibliotheca sacra*, 1709 et 1723; *Bibliothèque historique de la France, contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume*, Paris, 1719, ouvrage très important, réimprimé avec des augmentations considérables en 1768, 5 vol. in-fol. Il avait aussi préparé un recueil des historiens de France qui a été depuis achevé et publié par les Bénédictins.

LE LORRAIN, peintre. *Voy.* LORRAIN.

LELY (Pierre VAN DER FAES, dit *le chevalier*), peintre allemand, né en 1618 à Soest (Westphalie), essaya d'abord le paysage, puis se consacra tout entier au portrait. Étant passé en Angleterre, il devint peintre de Charles I, et fit le dernier portrait de ce monarque dans la prison de Hampton-Court. Lely reproduisit aussi les traits de Cromwell, devint en 1668 peintre du roi Charles II, qui le créa chevalier, et mourut à Londres en 1680.

LEMAIRE (Jean), dit *de Belges*, historien et poëte français du XVe siècle, né à Belges (Bavai) en Hainaut vers 1473, mort vers 1547, était clerc des finances du roi de France et du duc P. de Bourbon. Il fut chargé par Louis XII de diverses missions, soit à Venise, soit à Rome. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus*, en prose et en vers, Paris, 1503; *la Légende des Vénitiens*, Paris, 1509, in-8; *la Légende du Désiré*, Paris, 1509, in-8; *le Triomphe de l'amant vert* (le perroquet), Paris, 1535, in-16; *Traité de la différence des schismes et des conciles*, etc., Lyon, 1511, in-4; *Promptuaire des conciles de l'Eglise*, etc., Paris, 1512, Lyon, 1532, in-16; *Illustration des Gaules*, etc. (il y fait descendre les Francs de Francus, fils d'Hector), Paris, 1512, in-fol.; *la Couronne margaritique*, Lyon, 1549, in-fol. Dans les démêlés de Louis XII avec Jules II, Jean Lemaire écrivit en faveur du roi.

LEMAIRE (Jacq.), navigateur hollandais, découvrit en 1615 avec le pilote Schouten le détroit qui porte son nom, et qui sépare la Terre de Feu de la Terre des États. Après avoir traversé ce détroit, il navigua dans la mer du Sud, visita la Nouvelle-Guinée, relâcha à Batavia, et mourut pendant son retour en Europe, 1616.

LEMAIRE (Nic.-Éloi), né en 1767 à Triaucourt (Meuse), mort à Paris en 1832, obtint de grands succès dans ses études au collége Ste-Barbe; se distingua surtout par son talent pour la poésie latine; remplaça dès l'âge de 23 ans son ancien professeur, Binet, dans sa chaire de rhétorique; remplit pendant la révolution quelques fonctions judiciaires et administratives; fut nommé sous l'empire professeur de poésie latine, d'abord au Collége de France, puis à la Faculté des lettres de Paris (1811), et devint doyen de cette Faculté (1825). Plein d'enthousiasme pour les grands maîtres, il obtint dans son enseignement de brillants succès. On lui doit la grande entreprise des *Classiques latins*, 154 vol. in-8. Cette belle collection, publiée sous les auspices du gouvernement et imprimée par les Didot, fut commencée en 1818 et ne fut achevée que l'année de la mort de l'éditeur : elle reproduit les éditions les plus correctes, et offre un choix des meilleurs commentaires et plusieurs travaux entièrement originaux.

LEMAIRE (détroit de), à l'extrémité S. de l'Amérique méridionale, entre la Terre de Feu et l'île des États, doit son nom au navigateur hollandais Jacq. Lemaire.

LEMAISTRE (Ant.), d'une famille qui s'était depuis longtemps illustrée dans la magistrature, né à Paris en 1608, mort en 1658, était par sa mère parent des Arnauld de Port-Royal, et fut lui-même un ardent janséniste. Il exerça d'abord la profession d'avocat et s'acquit une grande réputation au barreau; puis il quitta le monde et se retira vers 1636 à Port-Royal où il se livra jusqu'à sa mort à des études et à des exercices de piété. On a de lui un *Recueil de plaidoyers*, Paris, 1654; un traité de l'*Aumône*, 1658, et des brochures de circonstance contre les Jésuites.

LEMAISTRE DE SACY, frère du précédent, plus connu sous le nom de *Sacy*. *Voy.* SACY.

LÉMAN (lac), ou DE GENÈVE, dit quelquefois chez les anciens *Accion palus*. *Voy.* GENÈVE. — Le lac Léman donna son nom à un département de l'empire français, formé de la partie septentrionale de la Savoie, jointe à la ville et au territoire de Genève; il était borné au N. par la Suisse, à l'E. par le départ. du Simplon, au S. par celui du Mont-Blanc, à l'O. par ceux de l'Ain et du Jura, et avait pour ch.-l. Genève. — Le canton de Vaud porta aussi un instant le nom de canton du Léman.

LEMARE (P.-Alex.), grammairien, né en 1766 à La Rivière (Jura), mort à Paris en 1835, était principal du collége de Saint-Claude en 1789, et remplit pendant la révolution quelques fonctions administratives dans son pays. Franchement républicain, il fut proscrit sous l'Empire : il vint alors à Paris, y enseigna avec succès la langue latine, et fonda l'Athénée de la jeunesse. Il cultivait à la fois la grammaire, les sciences et l'industrie : il se fit recevoir médecin à 50 ans. On lui doit plusieurs inventions ingénieuses, notamment celle des *caléfac-*

teurs. On a de lui : *Cours théorique et pratique de la langue latine*, 1804 ; troisième édition, 1817, in-8 ; *Cours de langue française*, 1807, in-8 ; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*, 1820, etc. Dans ses ouvrages de grammaire, qui sont justement estimés, il procède analytiquement, commençant par citer de nombreux exemples avant de poser la règle.

LEMBAYE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 26 kil. N. E. de Pau ; 1,000 hab.

LEMBERG ou LÉOPOL, ville des États autrichiens, capit. de la Galicie, à 302 kil. E. de Cracovie ; 52,000 hab. (dont 15,000 Juifs). Château. Archevêché arménien-uni. Université, académie, école normale supérieure. Cathédrale catholique et autres édifices remarquables. Draps, toiles, cotonnades, rosoglio ; carrosserie ; teinturerie, imprimerie. Commerce avec l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Moldavie. Patrie de Stanislas Leczinski. — Cette ville soutint un long siége contre les Russes en 1656, fut prise par les Turcs en 1671, puis par Charles XII en 1704 ; ce prince y fit couronner roi de Pologne Stanislas Leczinski.

LEMERCIER (Jacq.), architecte, né à Pontoise vers 1590, mort à Paris en 1660, construisit plusieurs édifices remarquables, notamment, à Paris : la Sorbonne (1629-35), le palais Cardinal (depuis Palais-Royal), l'église de l'Oratoire, l'église Saint-Roch (1653), et reçut le titre d'architecte du roi.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), littérateur, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1772, mort en 1840, est resté toute sa vie homme de lettres. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, presque tous remarquables, entre autres : les tragédies d'*Agamemnon*, 1797 (c'est son chef-d'œuvre) ; *Ophis*, 1798 ; *la Démence de Charles VI*, 1820 ; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821 ; les comédies de *Pinto*, 1800 ; *Christophe Colomb*, 1809 ; *la Journée des Dupes*, reprise en 1835 ; *l'Atlantiade*, poëme épique dont Newton est le héros, 1812 ; la *Panhypocrisiade* ou *Spectacle infernal du* XVIe *siècle*, sorte de satire, 1817 ; enfin un *Cours analytique de littérature*, 3 vol. in-8, 1817. Le caractère du talent de Lemercier est une singulière hardiesse de pensées et d'expression, et une véritable originalité ; on trouve dans ses écrits des beautés de premier ordre et des bizarreries presque ridicules. Il est un des premiers qui aient entrepris de modifier les habitudes de la scène française, en violant la règle des trois unités prescrite par Boileau. Il a eu pour successeur à l'Académie M. Victor Hugo.

LEMERY (Nic.), chimiste, né à Rouen en 1645, acquit une grande réputation par les cours de chimie qu'il fit à partir de 1672, et compta le grand Condé au nombre de ses disciples. Persécuté parce qu'il était calviniste, il se réfugia en Angleterre (1683), où Charles II l'accueillit fort bien ; il revint peu après en France et fit abjuration (1686). Il exerça simultanément la médecine et la pharmacie, et fut nommé membre de l'Académie des Sciences. Il publia en 1675 un *Cours de chimie* qui a eu plusieurs éditions ; en 1697, un *Traité des drogues simples* et une *Pharmacopée*. On lui doit encore plusieurs inventions d'une application journalière. — Il laissa deux fils qui se distinguèrent aussi comme chimistes. Louis, l'aîné (1677-1708), est auteur d'un *Traité des aliments*, 1702.

LEMGO ou LEMGOW, *Lemgovia*, ville d'Allemagne, dans la principauté de Lippe-Detmold, à 11 kil. N. de Detmold ; 3,400 hab. Jadis ville hanséatique et impériale. Patrie du médecin Kæmpfer.

LEMIERRE (Ant.-Marin), poëte, né à Paris en 1723, mort en 1793, fut nommé en quittant le collége secrétaire d'un fermier-général qui lui laissa le loisir de se consacrer aux lettres. Il remporta plusieurs fois le prix de poésie à l'Académie (1753-1757), puis s'adonna au théâtre et fit représenter plusieurs tragédies : *Hypermnestre*, 1758 ; *Idoménée*, 1764 ; *Artaxerce*, 1766 ; *Guillaume Tell*, 1766 ; *la Veuve de Malabar*, 1770 ; *Barnevelt*, 1790 ; quelques-unes eurent beaucoup de succès. Il composa en même temps deux poëmes didactiques : *la Peinture*, en trois chants, 1769 ; *les Fastes ou les usages de l'année*, 1779. On reproche en général à la versification de Lemierre de l'incorrection et de la dureté ; mais on trouve aussi quelquefois dans ses tragédies et dans ses poëmes de grandes beautés. Ses œuvres ont été recueillies par R. Périn, 1810, 3 vol. in-8.

LEMNO, *Myrina*, ville de la Turquie d'Europe, ch.-l. de l'île de Stalimène ou Lemnos, sur la côte O. ; 2,000 hab.

LEMNOS, auj. *Stalimène*, primitivement *Diopolis* et *Hypsipyle*, île de la mer Egée, au S. de celles d'Imbros et de Samothrace, plus près de l'Asie que de l'Europe, était regardée comme le séjour de Vulcain, parce qu'elle a renfermé des volcans. Elle fut primitivement peuplée par les Pélasges : ceux-ci furent tous massacrés en une seule nuit par leurs femmes qui se voyaient négligées pour des étrangères. Les Argonautes y relâchèrent peu après cet événement, et les Lemniennes s'empressèrent de les accueillir. Vers 1100 av. J.-C., de nouveaux Pélasges, chassés de l'Attique, vinrent occuper l'île. Plus tard, des Cariens s'en emparèrent. Darius I l'occupa en 511. Enfin Miltiade la soumit aux lois d'Athènes vers 495 av. J.-C. Cependant elle se révolta plusieurs fois contre cette république, notamment pendant la guerre sociale (359-356). — Lemnos avait deux villes, Héphestiade et Myrine (auj. *Lemno*).

LEMOINE (le cardinal), né au XIIIe siècle, à Cressi dans le Ponthieu, mort à Avignon en 1313. Après avoir été reçu docteur en théologie à l'université de Paris, il se rendit à Rome, y fut nommé auditeur de rote, commenta le 6e livre des *Décrétales*, et reçut le chapeau de cardinal pour avoir commenté ce recueil d'une manière favorable au Saint-Siége. Nommé légat en France par Boniface VIII, il chercha à rétablir la paix entre Philippe-le-Bel et le Saint-Siége. Le cardinal Lemoine avait fondé à Paris un collége qui portait son nom.

LEMOINE (Franç.), peintre, né à Paris en 1688, fut reçu à l'Académie en 1711, devint professeur de l'Académie et premier peintre du roi ; c'est lui qui a peint le salon d'Hercule à Versailles. Victime de quelques injustices, il perdit la raison et se tua, 1737. Lemoine avait été le maître de Natoire et de Boucher.

LEMOINE (Edme-Marie-Joseph), instituteur, né à Essoyes (Champagne) en 1751, mort à Paris en 1816, fréquenta d'abord le barreau, et se consacra ensuite à l'éducation ; il publia plusieurs livres élémentaires qui devinrent classiques, fut nommé professeur de mathématiques et de physique, et fonda à Paris une école connue sous le nom d'*Institution polytechnique*, d'où sont sortis plusieurs bons élèves. On a de lui : *Principes de géographie*, Paris, 1780, 1784 ; *Traité du globe*, etc., mis à la portée des enfants, 1780 ; *Traité élémentaire de mathématiques*, etc., 1778, souvent réimprimé ; *Principes d'arithmétique décimale*, 1801 et 1804.

LEMOINE (Pierre), poëte. *Voy.* LEMOYNE.

LEMONNIER (Pierre), professeur, né à Saint-Sever, près de Vire, en 1675, mort en 1757, enseigna longtemps la philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et devint membre de l'Académie des Sciences peu avant sa mort. On a de lui : *Cursus philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12, ouvrage assez bien écrit et qui a été quelque temps classique.

LEMONNIER (P.-Ch.), astronome, fils du précédent, né à Paris en 1715, mort en 1799, professeur de physique au collége de France et membre de

l'Académie des Sciences de Paris. Il détermina les changements des réfractions en hiver et en été, entreprit de réformer les tables du soleil, et calcula l'obliquité de l'écliptique et la hauteur du pôle de Paris. On a de lui : *Institutions astronomiques*, 1746, in-4 ; *Astronomie nautique lunaire*, 1771, in-8; etc. Il fut le premier maître de Lalande et eut dans la suite avec son élève de vives discussions.

LEMONNIER (Guill.-Ant.), littérateur, né en 1721, mort en 1797, était curé en 1789, subit quelques persécutions et fut nommé en 1794 bibliothécaire du Panthéon. On a de lui des traductions de Térence et de Perse, quelques pièces de théâtre, entre autres *le Bon Fils* (1773), des *Fables* et *Contes* qui lui acquirent quelque réputation. — Un autre Lemonnier, Pierre-René, né en 1731, mort en 1796, est auteur de plusieurs comédies : *le Mariage clandestin*, 1775; *le Maître en droit*, opéra-comique, 1760; *Renaud d'Ast*, 1765, etc.

LEMONTEY (P.-Edouard), littérateur et avocat, né à Lyon en 1762, mort en 1826, se fit connaître comme publiciste à l'époque de la révolution, et fut député du Rhône à l'Assemblée législative. Il prit les armes avec ses compatriotes lors du siége de Lyon, et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant en Suisse. Il revint en 1795, fut en 1804 nommé chef de la commission de censure des pièces de théâtre, et entra en 1817 à l'Académie Française. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, et une *Histoire de la régence*, ouvrage posthume, 1832. Ses œuvres ont été publiées en 7 vol. in-8, 1829-31.

LEMOS (Pedro-Juan, comte de), né en Espagne vers 1560, mort en 1634, fut président du conseil des Indes en 1609, vice-roi de Naples en 1611, et se montra constamment le protecteur des gens de lettres. Cervantès lui dédia son roman de *Persilès*.

LEMOT (Franç.-Fréd.), statuaire, né à Lyon en 1773, mort à Paris en 1827, membre de l'Institut, professeur à l'École des beaux-arts, a exécuté de beaux ouvrages qui ornent divers établissements, entre autres : *Lycurgue*, *Léonidas*, *Cicéron*, *Jean Bart* (à Dunkerque), *Henri IV* (sur le terre-plein du Pont-Neuf), *Louis XIV* (à Lyon).

LEMOVICES, *Limousin* et partie de la *Marche*, peuple de la Gaule (Aquitaine 1re), entre les *Bituriges Cubi* au N. et les *Cadurci* au S., avait pour ch.-l. *Augustoritum*, depuis *Lemovices*, auj. *Limoges*. — César fait mention d'un peuple qu'il appelle *Lemovices Armoricani*, qui avait pour ch.-l. *Ratiatum*, dans l'Aquitaine 2e, non loin de l'embouchure de la Loire, entre Nantes et Machecoul ; près de là se trouve un lieu nommé encore aujourd'hui *la Limousinière*.

LEMOYNE (le Père), poëte médiocre, né en 1602 à Chaumont en Bassigny, mort en 1671, entra chez les Jésuites, se livra successivement à l'enseignement et à la prédication, et cultiva en même temps la poésie. On a de lui un poëme épique de *Saint Louis*, en dix-huit chants, 1651-53 ; ce poëme montre de l'imagination, mais manque complétement d'intérêt. Le P. Lemoyne prit part aux querelles théologiques du temps, et fut vivement critiqué par l'auteur des *Provinciales*. — *Voy.* LEMOINE.

LEMPRIÈRE (John), écrivain anglais, né à Jersey vers 1775, mort en 1824, dirigea différentes écoles à Abingdon, à Exeter, puis devint en 1811 recteur ou curé de Meeth (comté de Devon). On a de lui un *Dictionnaire classique des noms propres mentionnés dans les auteurs anciens*, in-8, publié pour la première fois en 1788 et souvent réimprimé depuis, et une *Biographie universelle*, 1808; le *Dictionnaire classique*, qui n'est qu'un extrait du grand *Dictionnaire des auteurs classiques* de Sabbathier de Châlons, a été traduit en français par M. Christophe, Paris, 1804, et a été refondu d'après un plan nouveau par M. Bouillet dans son *Dictionnaire classique de l'Antiquité*, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

LEMPS (LE GRAND-), ch.-l. de cant. (Isère), à 33 kil. N. O. de Grenoble ; 2,000 hab.

LÉMURES ou LARVES, nom donné chez les Étrusques et les Romains aux âmes ou aux ombres des morts, s'appliquait surtout aux âmes tristes et malheureuses. On les regardait comme des divinités malfaisantes, et l'on institua en leur honneur des fêtes nommées *Lémuries*.

LÉNA, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), sort des monts Baïkal, au N. O., par 53° lat. N. et 103° 50' long. E.; coule au N. E. jusqu'à Iakoutsk, puis au N., et se perd dans l'Océan Glacial arctique par 125° long. E., 7° 4' lat. N. Cours, 2,600 kil.

LENCLOITRE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 17 kil. O. de Châtellerault ; 2,000 hab.

LENCLOS (Ninon DE), femme célèbre du XVIIe siècle, née à Paris en 1616, morte en 1706, était fille d'un gentilhomme aisé de la Touraine. Devenue, à l'âge de 15 ans, par la mort de ses parents, maîtresse de ses actions, elle donna un libre cours à son penchant pour le plaisir. Belle, spirituelle, jouissant d'une honnête fortune, elle se fit une philosophie toute épicurienne, renonça au mariage et eut de nombreux amants; elle compta parmi eux le grand Condé, le duc de La Rochefoucauld, le maréchal d'Estrées, le marquis de Sévigné, Villarceaux, La Châtre. Du reste, elle observa toujours la décence à l'extérieur et se vit recherchée par les dames du plus haut rang, mesdames de Maintenon, de La Sablière, de La Ferté, de La Fayette, etc., qui ne craignaient pas de lui donner le nom d'amie. Sa maison, située rue des Tournelles, fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli, de plus illustre. Ninon conserva ses charmes jusqu'à l'âge le plus avancé, et excita, dit-on, une vive passion à 70 ans. Elle brillait aussi par son goût en littérature. Molière la consultait sur ses ouvrages; elle devina le génie de Voltaire, accueillit le jeune poëte au sortir du collége, et lui légua, en mourant, 2,000 fr. pour acheter des livres. Elle fut toujours fidèle en amitié, fut une sage conseillère pour ses amis et les aida souvent de sa bourse. On a d'elle quelques *Lettres* à Saint-Evremond (dans les *Œuvres* de cet auteur). Les *Correspondances de Ninon avec Villarceaux*, *Sévigné*, etc., sont des ouvrages supposés. Bret a écrit des *Mémoires sur Ninon*, 1751.

LENDINARA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. O. de Rovigo ; 6,000 hab. Ville ancienne.

LENFANT (Jacques), ministre protestant, né à Bazoche (Beauce) en 1661, mort en 1728, passa à Genève, de là à Heidelberg, où il fut pasteur de l'église française, et chapelain de l'électrice douairière. Lors de l'invasion des Français dans le Palatinat (1688), il se retira à Berlin, où il devint prédicateur de la reine de Prusse, et fut reçu à l'Académie des Sciences de cette ville. On a de lui : *Histoire du concile de Constance*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-4 ; — *du Concile de Pise*, 1724, 2 vol. in-4 ; — *du concile de Bâle*, 1731, etc.

LENFANT (le père), prédicateur, né à Lyon en 1726, mort en 1792, entra chez les Jésuites, quitta la France après la suppression de son ordre ; prêcha avec succès devant Stanislas, roi de Pologne, et Joseph II, empereur d'Allemagne; revint en France sous Louis XVI, et prêcha à la cour. Incarcéré à l'Abbaye, il fut enveloppé dans les massacres de septembre. Ses sermons avaient obtenu le plus grand succès ; ils font moins d'effet à la lecture ; on les a publiés en 1818, 8 vol. in-12.

LENGERICH, ville des États prussiens (Westphalie), à 27 kil. N. E. de Munster ; 1,075 hab. On y signa les préliminaires du traité de Westphalie.

LENGLET-DUFRESNOY (l'abbé), laborieux compilateur, né à Beauvais en 1674, mort en 1755, fut nommé en 1705 secrétaire pour les langues latine et française de l'électeur de Cologne qui résidait à Lille; revint à Paris sous la régence, et contribua à la découverte de la conspiration de Cellamare. Il fut, sous Louis XV, mis plusieurs fois à la Bastille pour la hardiesse de ses écrits. Il mourut d'accident, à près de 82 ans, étant tombé dans le feu auprès duquel il lisait. Il avait une grande érudition, mais peu de goût et de critique. Ses principaux écrits sont: *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713-1729; *Méthode pour étudier la géographie*, 1716-1742, 7 vol. in-12; *De l'usage des romans*, 1734 (sous le nom de Gordon de Percel); *l'Histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 vol. in-12; *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, 1744; *Traité sur les apparitions*, etc., 1751, 2 vol. in-12; l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, 3 parties in-12. On a en outre de lui plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes.

LENGNAU, village de Suisse (Berne), à 6 kil. N. de Buren, au pied du Jura. Combat entre les Français et les Suisses (1798).

LENNAPE (famille), une des nations indigènes de l'Amérique septentrionale, se partageait, avant l'arrivée des Européens, en un grand nombre de peuplades, qui toutes habitaient à l'E. des monts Alleghany, depuis le cap Breton jusqu'au cap Hatteras. Leur nombre a considérablement diminué; les principales tribus de cette famille actuellement existantes sont: les *Sawanou* dans l'état d'Indiana; les *Sakis* et les *Outogamis* le long du Haut-Mississipi; les *Miamis* et les *Illinois* dans les états d'Indiana, d'Illinois et de Michigan; les *Lenni-Lennape* ou *Delawares*, auj. sur les bords de l'Arkansas; les *Micmaks* (Souriquois), sur la côte orientale du Canada et les îles voisines; les *Algonquins* et les *Chippaways*, dans le Michigan et le district Huron; les *Knistenaux*, dans le Bas-Canada et le Labrador; les *Ouakach*, etc.

LENNEP, ville des États prussiens (province Rhénane), à 34 kil. S. E. de Dusseldorf; 5,400 hab. Drap, siamoises, etc. Commerce de vins et laines.

LENNEP (J.-Daniel VAN), helléniste, né à Leeuwarden en 1724, mort à Aix-la-Chapelle en 1771, fut professeur de littérature grecque et latine à Groningue, puis à Franeker. On lui doit une édition de *Coluthus*, Leeuwarden, 1747, in-8; des lettres de *Phalaris*, 1777; des *Observations sur l'analogie de la langue grecque et sur les Étymologies grecques*, in-8, Utrecht, 1790, 3 vol., publiées par Scheidius: ce dernier ouvrage est son chef-d'œuvre.

LENNOX (mistriss Charlotte), femme-auteur, née à New-York en 1720, morte en 1804, vint dès l'âge de 15 ans à Londres et y vécut de sa plume. On a d'elle: *Mémoires d'Henriette Stuart*, 1751; *le Don Quichotte femelle*, 1752; *Henriette*, 1758; *Sophie*, 1763, etc.: presque tous ces romans ont été traduits en français.

LENNOX, comté d'Écosse. *Voy.* LENOX.

LENO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. S. de Brescia; 3,400 hab.

LENOIR (J.-Ch.), magistrat, né à Paris en 1732, fut longtemps lieutenant-criminel et lieutenant de police de Paris (1774), et se distingua dans l'exercice de ses fonctions par son zèle, son désintéressement et sa philanthropie. Il créa plusieurs établissements utiles, entre autres le Mont-de-Piété; améliora les hôpitaux, les prisons, et fit abolir la torture. Il donna sa démission en 1790, se retira en Suisse et de là à Vienne. Il revint en France en 1802, et obtint de Napoléon une pension de 4,000 francs: c'était son unique ressource. — Un autre Lenoir, J.-J. Lenoir-Laroche, né à Grenoble en 1749, mort à Paris en 1825, fut un instant ministre de la police sous le Direct. — Enfin le chev. Alex. Lenoir, m. en 1839, célèbre comme fondateur du Musée de l'École des Beaux-Arts.

LE NOTRE (André), architecte, célèbre surtout comme dessinateur de jardins, né à Paris en 1613, mort en 1700, avait été destiné par son père à la peinture; mais il préféra se livrer à l'art des jardins et y acquit bientôt un talent supérieur. Louis XIV, qui sut l'apprécier, lui confia le soin de distribuer et d'orner plusieurs jardins royaux. Le Nôtre planta pour ce monarque les jardins de Versailles, des Tuileries, de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Saint-Germain et de Fontainebleau. On peut le regarder comme le véritable créateur de son art. Le roi lui accorda des titres de noblesse.

LENOX, *Levina* ou *Elgovia*, ancien pays d'Écosse, au N. de la Clyde, est auj. réparti entre les comtés de Stirling et Dumbarton.—C'était autrefois un comté (érigé plus tard en duché), qui appartenait à une branche de la famille des Stuarts. Matthieu Stuart, comte de Lenox, fut père de Henry Darnley; ce dernier, en épousant Marie Stuart, joignit le comté à la couronne. Il fut depuis donné à un fils naturel de Charles II, qui unit le titre de comte de Lenox à celui de duc de Richmond. *Voy.* RICHMOND.

LENS, *Elenæ*? *Lentium* ou *Lendum*, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. S. E. de Béthune; 2,645 hab. Eau-de-vie de grains, genièvre. Saline. Jadis place forte. Le maréchal de Gassion fut tué sous ses murs en 1647, et Condé y remporta une grande victoire sur les Impériaux en 1648.

LENTAGIO ou TAGINA, bourg de l'Italie, non loin de Ravenne et de Nocera, est célèbre par la victoire décisive que Narsès, général de l'empereur Justinien, y remporta en 552 sur Totila, roi des Ostrogoths, qui périt dans l'action.

LENTINI ou LEONTINI, *Leontium*, ville de Sicile (Calatanisetta), à 22 kil. O. d'Agosta; 4,000 hab. *Voy.* LEONTIUM.

LENTULUS, nom d'une branche de la famille romaine des Cornélius, qui a fourni plusieurs consuls à la république.

LENTULUS SURA (P. Cornél.), un des principaux complices de Catilina, tenta de faire entrer dans la conspiration les députés des Allobroges, et leur confia des lettres signées de lui et des principaux conjurés. Il fut trahi et périt étranglé dans sa prison. Lentulus avait été consul l'an 71 av. J.-C.

LENTULUS SPINTHER (P. Corn.), consul l'an 53 av. J.-C., était ami de Cicéron et contribua puissamment à son rappel. Dans les guerres civiles, il suivit le parti de Pompée.

LENZBOURG, ville de Suisse (Argovie), à 11 kil. E. d'Aarau, autrefois ch.-l. d'un comté de Lenzbourg; 2,000 hab. Ancien château situé sur une colline, résidence des comtes. Grande blanchisserie.

LEO (Léonard), compositeur italien, né à Naples vers 1694, mort vers 1744, était maître du conservatoire de Santo-Onufrio, et compositeur particulier de la chapelle du roi. Il contribua puissamment à l'illustration de l'école napolitaine, et forma entre autres élèves Traetta et Piccini. Ses principales compositions sont les opéras suivants: *Sophonisbe*, 1718; *Olimpiade*, *Demofonte*, *Caio Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologese*, 1744. On a aussi de lui quelques opéras-comiques, plusieurs *Oratorios*, *Motets* et *Cantates*, et un *Miserere* qui est un chef-d'œuvre.

LEO ALLATIUS. *Voy.* ALLATIUS.

LEOBEN ou LEUBEN, ville des États autrichiens (Styrie), à 12 kil. S. O. de Brück; 2,000 hab.

Usines à cuivre, à fer. Aux environs, mines de houille. — C'est là que furent signés en 1797, par le général Bonaparte et l'archiduc Charles, les préliminaires de la paix de Campo-Formio.

LEOBSCHUTZ, ville des États prussiens (Silésie), à 49 kil. S. d'Oppeln; 4,500 hab. Ch.-l. de la principauté de Jægerndorf.— Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans.

LEODEGARIUS. *Voy.* LEGER (saint).

LEODIUM, nom latin de la ville de LIÉGE.

LEOGANE, v. de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 82 kil. O. de Port-au-Prince; 2,800 hab. — Presque détruite par Dessalines; elle commence à se relever.

LÉOGANE (golfe de), dit aussi *de Gonave*, golfe formé par la mer des Antilles sur la côte occidentale de l'île d'Haïti; 200 kil. de large sur autant de profondeur; il reçoit l'Artibonite, et renferme les îles de Gonave, des Cayemites, etc.

LEOMINSTER, ville d'Angleterre (Hereford), à 18 kil. N. d'Hereford; 6,000 hab. Hôtel-de-ville de construction singulière. Gants, chapeaux, cuirs, peaux, laines.

LÉON, *Legio septima gemina* ou *Germanica*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Léon et de l'anc. roy. de Léon, à 115 kil. N. O. de Valladolid, sur le Torio et la Bornesga; 5,500 hab. Evêché (le plus ancien de l'Espagne). Belle cathédrale gothique (où sont déposées les cendres de 38 rois). Toiles, gants, bonneterie. — Fondée avant le règne de Galba et nommée d'après la légion qui l'occupait (*Voy.* LEGIO); prise aux Maures par Pélage en 722. Résidence des derniers rois d'Oviédo et Léon, puis des rois de Léon, depuis Ordogno jusqu'à l'extinction de cette dynastie en 1037; enfin d'Alphonse VI, 1065-1085, de Ferdinand II et Alphonse IX (1157-1230).

LÉON (intendance de), province d'Espagne, faisant partie de la capitainerie-générale de la Vieille-Castille, est bornée au N. par les Asturies, à l'E. par les provinces de Toro et de Palencia, au S. par celles de Valladolid et de Zamora, à l'O. par la Galice: 200 kil. sur 90; 250,000 hab. Ch.-l., Léon. Elle est traversée par les monts Cantabres; arrosée par un grand nombre de rivières (Esla, Curueno, Toro, Bornesga, Orbigo, Sil, Boeza, Cabrera, etc.). Climat varié, riches pâturages. Forêts dans les vallées et sur les montagnes. Nombreux troupeaux, beaucoup de gibier: mines et carrières; sources thermales et minérales.

LÉON (royaume de), une des 15 grandes divisions anciennes de l'Espagne, entre 40° 10'-43° 5' lat. N., et 1°-9° 30' long. O., était borné au N. par les Asturies, à l'E. et au S. E. par la Nouv-Castille, au S. par l'Estramadure, à l'O. par la Galice et le Portugal.—Ce pays était jadis habité par les *Vettones*; après avoir obéi aux Romains, aux Wisigoths, aux Maures, il fut enlevé à ces derniers par les rois d'Oviédo ou des Asturies, successeurs de Pélage. En 913, Ordogno II forma, sous le nom de royaume de *Léon-et-Asturies*, un royaume qui, outre ces deux provinces, comprenait la Galice, et étendait sa suzeraineté sur les provinces basques et même en partie sur le comté de Castille. Dix princes se succédèrent sur le trône après Ordogno II. Mais Bermude III ayant péri en 1037, dans un combat contre Ferdinand I, roi de Castille, celui-ci réunit le royaume de Léon à la couronne de Castille. Après la mort de Ferdinand I (1065), le royaume de Léon fut détaché de la Castille en faveur d'Alphonse VI, troisième fils de ce prince: mais en 1071, Sanche II, le Fort, frère aîné d'Alphonse VI, et qui régnait en Castille, déposséda son frère: toutefois Alphonse VI reconquit le royaume de Léon l'année suivante, et de plus enleva la Castille à Sanche: les deux royaumes furent alors de nouveau réunis.—Après la mort d'Alphonse VIII, roi de *Castille-et-Léon* (1157), le royaume de Léon fut une seconde fois détaché de la Castille. Ferdinand II et Alphonse IX y régnèrent successivement; mais Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, qui par mariage était devenu roi de Castille en 1217, devint aussi roi de Léon après la mort de son père, 1230. Le nom de royaume de Léon disparut alors pour faire place à celui de royaume de Castille, bien que ce fût la branche de Léon qui régnait en Castille.

Rois de Léon.

Ordogno II,	913	Bermude III,	1027
Froïla II,	923	*Réun. à la Castille,*	1037
Alphonse IV,	927	Alphonse VI,	1065
Ramire II,	933	*Réun. à la Castille,*	1072
Ordogno III,	950	Ferdinand II,	1157
Sanche I, *le Gros,*	955	Alphonse IX,	1187
Ramire III,	967	Ferdinand III,	1230
Bermude II,	982	*Réunion définitive*	
Alphonse V,	999	*à la Castille,*	1230

LÉON (île de), *Cotinussa* et *Erythræa*, dans l'Océan, sur la côte S. O. de l'Espagne, dont la sépare un canal de 2 kil. de large, renferme deux villes, Cadix et Isla de Léon. Elle est le seul pays de l'Espagne qui n'ait pas été conquis par les Français pendant l'occupation de 1808 à 1813. La révolution espagnole de 1820 prit naissance dans l'île de Léon.

LÉON, ville de la Confédération de Guatimala, ch.-l. de l'état de Nicaragua, par 12° 20' lat. N., 88° 36' long. O.; 38,000 hab. Evêché. Cathédrale, université; rues larges et bien bâties, places régulières. Commerce assez étendu. — Fondée en 1523.

LÉON (NOUVEAU-), état de la Confédération mexicaine, borné au N. O. par l'état de Cohahuila, à l'O. par celui de Chihuahua, au S. par ceux de Zacatecas et de San-Luis de Potosi, à l'E. par celui de Tamaulipas: 270 kil. sur 180, et 39,604 hab. Monterey en est le ch.-l.

LÉON (SAINT-POL DE), ville de France. *Voy.* SAINT-POL DE LÉON.

LEON. Ce nom a été porté par un grand nombre de personnages divers: empereurs, rois, papes, saints, écrivains.

I. *Empereurs d'Orient.*

LÉON I, dit *l'Ancien* et *le Grand*, empereur d'Orient de 457 à 474, était né en Thrace, et parvint à l'empire après Marcien par l'appui du patrice Aspar. Il confirma le concile de Chalcédoine, et rendit la paix à l'empire, après avoir remporté de grands avantages sur les Barbares. Dans la guerre avec les Vandales, il fut trahi par Aspar, et fit mourir ce général avec toute sa famille, malgré les services qu'il en avait reçus (471).

LÉON II ou *le Jeune*, fils de Zénon-l'Isaurien et d'Ariadne, fille de Léon I, succéda en 474 à son aïeul, n'étant âgé que de quatre ans. Il mourut au bout de dix mois. Zénon, son père, régna d'abord sous son nom, et resta après sa mort maître de l'empire.

LÉON III, *l'Isaurien*, originaire d'Isaurie, avait d'abord été général d'Anastase II. Il parvint à l'empire en 717, défendit vaillamment Constantinople assiégée par les Sarrasins, et brûla une partie des vaisseaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ardent iconoclaste, il tyrannisa ses sujets en voulant les forcer à briser les images (726), et chassa du siége de Constantinople le patriarche Germain qui lui résistait. Excommunié par Grégoire II et Grégoire III, il équipa une flotte pour se venger du pape, mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique. Il mourut en 741.

LÉON IV, surnommé *le Khazare*, fils de Constantin Copronyme et d'Irène, fille d'un khan des Khazares, emp. de 775 à 780, épousa une autre Irène (la célèbre impératrice de ce nom). Il persécuta aussi les adorateurs des images.

LÉON V, *l'Arménien*. Les troupes le proclamèrent empereur en 813, après avoir destitué Michel. Il

emporta une victoire signalée sur les Bulgares. Sa cruauté envers ses parents et les défenseurs du culte des images le rendit odieux : il fut massacré la nuit de Noël, en 820, victime d'une conspiration formée par Michel dit *le Bègue*, qui le remplaça.

LÉON VI, *le Sage* et *le Philosophe*, fils de Basile-le-Macédonien, monta sur le trône en 886, et mourut en 911. Il commença par déposer le patriarche Photius qui s'était rangé parmi ses ennemis ; il voulut ensuite dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins ; mais il ne réussit dans aucune de ces expéditions. Il fut appelé *le Sage* et *le Philosophe* à cause de la protection qu'il accorda aux lettres : il les cultivait lui-même, et se plaisait à composer des *Sermons*, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire. On a de lui : *les Basiliques* (*Opus Basilicon*), code de lois que les Grecs suivirent jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs : il a été publié par Fabrot, 1647 ; *Novellæ constitutiones* (Bâle, 1575) ; un *Traité de Tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612, trad. en français, 2 vol. in-8 ; et des *Prédictions*, publiées par Rutgersius. Il eut pour successeur son fils Constantin Porphyrogénète.

II. *Rois d'Arménie.*

LÉON, nom de plusieurs princes d'Arménie qui régnèrent dans l'ordre suivant :

Léon I,	1123-1144	Léon IV,	1305-1308
Léon II,	1185-1219	Léon V,	1320-1342
Léon III,	1269-1289	Léon VI,	1365-1375

Ces princes furent sans cesse en guerre, soit avec les Croisés, soit avec les Turcs. Léon VI, issu de la maison des Lusignan de Chypre, fut chassé de ses états par le sultan d'Egypte, et se réfugia en France, où il mourut en 1393.

III. *Papes.*

LÉON I (saint), dit *le Grand*, né à Rome ou en Toscane, fut élu en 440 et mourut en 461. Il condamna dans plusieurs conciles les sectes hérétiques qui troublaient l'unité de l'Eglise, notamment Eutychès et les Manichéens. En 452, il parvint par son éloquence à dissuader Attila d'entrer dans Rome ; mais il ne put garantir cette ville des fureurs de Genséric, 455. On a de lui plusieurs écrits publiés à Rome, 1753, 3 vol. in-fol. L'Église le fête le 11 avril à Rome, et le 10 novembre à Paris.

LÉON II, Sicilien, élu en 682, mort en 683, institua l'aspersion par l'eau bénite.

LÉON III, né à Rome, élu en 795, mort en 816. En 799, il fut victime d'une conspiration ourdie par deux de ses compétiteurs, et fut assailli par une troupe d'assassins qui, après lui avoir fait subir d'horribles traitements, l'enfermèrent dans un monastère. Il parvint à s'en échapper, et se sauva en France près de Charlemagne ; ce prince le renvoya en Italie avec une escorte, et le rétablit sur son trône. En retour, Léon III mit sur la tête de Charlemagne la couronne impériale (800).

LÉON IV, Romain, élu en 847, mort en 855, répara et embellit Rome, mit les états du Saint-Siége à l'abri des Sarrasins, et éleva près de Rome une ville qu'il nomma *Leopolis;* elle est aujourd'hui comprise dans l'enceinte de Rome. C'est après la mort de ce pape qu'on place la fable de la papesse Jeanne (*Voy.* JEANNE).

LÉON V, élu en 905 après Benoît IV. Mis en prison un mois après, il y mourut de chagrin, au bout de quarante jours de pontificat.

LÉON VI, Romain, élu en 928, mort en 929, n'a rien fait de remarquable.

LÉON VII, Romain, élu en 936, mort en 939, défendit le mariage des prêtres.

LÉON VIII, élu en 963, du vivant même de Jean XII, par l'autorité de l'empereur Othon, mort en 965. Benoît V, qui avait été élu par quelques cardinaux après la mort de Jean XII (964), lui disputa la tiare.

LÉON IX, nommé d'abord *Brunon*, parent de l'empereur Henri III, fut élu en 1049, s'occupa de réformer la discipline ecclésiastique, et tint plusieurs conciles. Sous son pontificat éclata définitivement le schisme des Grecs, déjà commencé par Photius. Ayant envoyé des troupes contre les Normands, 1053, il fut battu et pris par eux : il fut remis en liberté un an après et reconduit à Rome, où il mourut dans l'année qui suivit son retour. Il fut canonisé ; l'Eglise le fête le 19 avril.

LÉON X, connu d'abord sous le nom de *Jean de Médicis*, fils de Laurent de Médicis, né à Florence en 1475, mort en 1521, fut nommé cardinal dès l'âge de 13 ans, quitta jeune sa patrie par suite des malheurs de sa famille (*Voy.* MÉDICIS), vint se fixer à Rome où il gagna l'amitié de Jules II, et le remplaça sur le trône pontifical en 1513. Son règne est également remarquable par les événements politiques ou religieux, et par le progrès des arts. Il fit la paix avec Louis XII qu'avait excommunié son prédécesseur ; cependant il se déclara bientôt après contre François I, et se ligua, pour le combattre, avec Sforze, duc de Milan, et les Suisses ; il se vit forcé de traiter avec ce prince après la victoire de Marignan (1515) et la conquête du Milanais ; mais en 1521 il s'unit à Charles-Quint contre lui, et aida l'empereur à le chasser du Milanais. Léon X venait de rétablir sa famille à Florence, et de dépouiller plusieurs seigneurs de l'Italie pour enrichir ses proches, lorsqu'il mourut presque subitement au milieu de ses succès; on prétendit qu'il avait été empoisonné. Ce pape termina le concile de Latran, conclut avec François I (1516) le fameux concordat qui a régi l'église de France pendant trois siècles; fit prêcher dans toute la chrétienté des indulgences qu'il vendit à haut prix (1517), d'abord dans le but de faire les frais d'une croisade contre les Turcs, puis afin d'achever la basilique de Saint-Pierre, et donna lieu par cet abus aux querelles qui amenèrent la réforme : il anathématisa Luther et l'excommunia (1520), mais sans pouvoir étouffer l'hérésie. Léon X favorisa les lettres et les sciences, rétablit à Rome l'université et la dota richement, fit rechercher et publia les auteurs anciens, et fonda la bibliothèque Laurentienne. Le règne de ce pape fut tellement illustré par le progrès des lettres et des arts, qu'on a donné le nom de *siècle de Léon X* à l'époque brillante dans laquelle il a vécu ; c'est en effet alors que fleurirent l'Arioste, Berni, Accolti, Alamanni, Fracastor, Sannazar, Vida, Bembo, Machiavel, Guichardin, Sadolet, Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, le Caravage, Jules Romain, etc. La vie de Léon X a été écrite par Fabroni, et plus récemment par William Roscoë, Londres, 1805, trad. en français par Henry, 1804, 4 vol. in-8.

LÉON XI, de la famille des Médicis, élu en 1605, mourut un mois après son élection.

LÉON XII, *Annibal della Genga*, né en 1760 à Genga, près de Spolète, était vicaire-général du pape lorsqu'il fut élu, en 1823 ; après Pie VII. Il embellit Rome, encouragea les lettres, enrichit la bibliothèque du Vatican, et fut universellement vénéré. Il mourut en 1829, et eut pour successeur Pie VIII.

LÉON, antipape, sous le nom de Grégoire VI, fut, après la mort du pape Sergius IV, le compétiteur de Benoît VIII, força ce pontife à s'éloigner de Rome, occupa quelque temps la chaire de saint Pierre, et fut chassé à son tour par l'empereur Henri II, dont Benoît avait sollicité le secours. On ne sait pas ce qu'il devint ensuite.

IV. *Personnages divers.*

LÉON-LE-DIACRE, historien, né au bourg de Caloé en Ionie vers 930, suivit l'empereur Basile II dans une guerre contre les Bulgares, et rédigea l'histoire de son temps (959-971). Cet ouvrage, qui est le

complément de la *Byzantine*, a été imprimé à l'Imprimerie royale par les soins de M. Hase, 1819, in-fol.

LÉON-LE-GRAMMAIRIEN, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, écrivit vers 1013, sous le titre de *Chronographia*, l'histoire des empereurs d'Orient depuis Léon-l'Arménien jusqu'à la mort de Romain Lécapène (813-949), publiée avec traduction latine à la suite de Théophane, Paris, 1655, in-fol. Cette histoire a été trad. en franç. par le président Cousin.

LÉON (Jean), *l'Africain*, géographe arabe, né à Grenade à la fin du XVe siècle, se nommait d'abord Al-Haçan. Après avoir parcouru toute l'Afrique septentrionale, il fut pris par des corsaires chrétiens (1517), et présenté à Léon X qui le fit baptiser sous le nom de Jean-Léon. Il se fixa en Italie, apprit l'italien et le latin, et enseigna l'arabe. On a de lui une *Description de l'Afrique*, écrite d'abord en arabe, mise par l'auteur même en italien (1526), traduite en latin par Florius, Anvers, 1556, et en français dans le recueil de voyages de J. Temporal, Lyon, 1556. Cet ouvrage précieux fait encore aujourd'hui autorité.

LEONARD (saint) ou **LIÉNART**, *Leonardus*, ermite du Limousin au VIe siècle, avait été converti par saint Remi. Il vécut quelque temps à la cour d'un des fils de Clovis, et fonda un monastère près de Limoges, au lieu qu'on nomma depuis Saint-Léonard-le-Noblac ou le Noblet. Il mourut vers 559. On le fête le 6 novembre.

LÉONARD *d'Udine*, célèbre prédicateur de l'ordre des Dominicains, né à Udine dans le XVe siècle, prêcha en 1435 devant Eugène IV, puis parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan; fut prieur du couvent de Saint-Dominique de Bologne, puis provincial de toute la Lombardie, et mourut vers 1470. On a de lui des *Sermons*, souvent réimprimés dans les XVe et XVIe siècles. Ces sermons, fort estimés de son temps, tiennent beaucoup de ceux de Barletta et de Ménot.

LÉONARD, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, fleurit sous François I et Henri II, obtint de François I la direction de la manufacture d'émaux fondée à Limoges, fit exécuter une grande quantité de coupes, de vases, de plats de forme élégante, et les enrichit de bonnes peintures d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Jean Cousin. Il mourut vers 1550.

LÉONARD ARÉTIN. *Voy*. BRUNI.

LÉONARD DE PISE. *Voy*. FIBONACCI.

LÉONARD DE PISTOIE. *Voy*. PISTOIE.

LÉONARD DE VINCI. *Voy*. VINCI.

LEONAT, *Leonatus*, un des généraux d'Alexandre, obtint en partage, après la mort de ce prince, la Petite-Phrygie et les côtes de l'Hellespont, et marcha au secours d'Antipater lors de la guerre Lamiaque; mais, battu par les Grecs avant d'entrer en Thessalie, il périt l'an 323 av. J.-C.

LEONCE, usurpa en 695 le trône de Constantinople, sous Justinien II; mais il fut lui-même, trois ans après, détrôné par ses soldats qui proclamèrent Absimare; il fut jeté en prison et eut le nez coupé. Justinien II, étant remonté sur le trône en 705, le fit mettre à mort. — Un autre Léonce, patrice d'Orient, se fit proclamer empereur sous le règne de Zénon en 485, et fut mis à mort trois ans après par Théodoric, envoyé contre lui par l'empereur.

LÉONCE, philosophe athénien, père d'Athénaïs, qui devint impératrice d'Orient.

LEONCLAVIUS. *Voy*. LEUNCLAVIUS.

LEONDARI, ville de Morée. *Voy*. MÉGALOPOLIS.

LEONESSA, ville du royaume de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 45 kil. N. O. d'Aquila; 4,700 hab.

LEONFORTE, ville murée de Sicile, à 13 kil. S. de Nicosia; 9,600 hab.

LEONI, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 50 kil. S. de Sant'-Angelo-dei-Lombardi; 4,100 hab.

LEONICENUS (OMNIBONUS), en italien *Ognibene*, grammairien, né en 1420 à Lonigo (*Leonicum*), mort vers 1500, étudia sous Victorin de Feltre, puis sous Emmanuel Chrysoloras, et dirigea l'imprimerie de Nic. Jenson à Venise. On a de lui: *De octo partibus orationis*; *De versu heroico*; *Tractatus ad scandendum*, in-4 (réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506); des éditions de *Lucain*, *Valère Maxime*, de divers ouvrages de *Cicéron*, etc. — Un autre Leonicenus, aussi natif de Leonicum, se distingua comme médecin, et vécut 96 ans, 1428-1523. Il a relevé les erreurs de Pline le naturaliste et a traduit quelques ouvrages de Galien.

LEONIDAS I, roi de Sparte, 491-480 av. J.-C., de la race des Agides. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il défendit avec environ 4,000 hommes le défilé des Thermopyles qui était la clef de la Grèce; il avait déjà tué près de 20,000 Perses lorsqu'un traître enseigna aux ennemis le moyen de tourner le défilé. Alors il renvoya la plus grande partie de ses troupes, et, ne gardant auprès de lui que 300 soldats déterminés à mourir, il pénétra avec eux au milieu de la nuit dans le camp des Perses et en fit un grand carnage; mais surpris par le jour, ils furent cernés et périrent tous égorgés.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, 257-238 av. J.-C., de la race des Agides, s'opposa aux projets d'Agis III qui voulait rétablir la législation de Lycurgue; fut en conséquence banni et remplacé par Cléombrote (254-239), parvint enfin à remonter sur le trône et fit condamner à mort Agis.

LEONIUS, poëte latin du XIIe siècle, était, à ce qu'on croit, chanoine de Saint-Benoît à Paris. Il a mis en vers rimés *l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*. On le regarde à tort comme l'inventeur des vers rimés connus sous le nom de *léonins*; ces vers étaient en vogue dès le VIIIe siècle.

LEONTARI. *Voy*. MÉGALOPOLIS.

LEONTIUM ou **LEONTINI**, auj. *Lentini*, ville de la Sicile orientale, au N. de Syracuse, à 88 kil. E. de la mer, était une colonie naxienne, et fut fondée vers 650. Elle disputa la prééminence à Syracuse, mais finit par être soumise. Patrie de Gorgias.

LEONTIUM, courtisane athénienne, fut disciple, ou selon d'autres maîtresse d'Epicure. Elle inspira aussi une vive passion au poëte Hermésianax qui donna le nom de Leontium au recueil de ses élégies. Elle écrivit contre Théophraste.

LEONTOPOLIS ou **LEONTON**, auj. *Tel-Essabé*, ville d'Egypte (Delta), à l'E. de Busiris. On y adorait sans doute Neith à tête de lion: de là son nom.

LEOPOL, ville de Galicie. *Voy*. LEMBERG.

LEOPOLD (saint), margrave d'Autriche, 1096-1136, fut en concurrence avec Lothaire pour l'empire et lui céda ses droits pour éviter la guerre. Il adoucit les mœurs de son peuple et fonda des monastères. On le fête le 15 novembre.

LÉOPOLD II, duc d'Autriche (1308), était le troisième fils de l'empereur Albert I. Il combattit les prétentions de Louis de Bavière à l'empire, et le força de partager le trône avec son frère, Frédéric d'Autriche (Frédéric III).

LÉOPOLD, duc de Lorraine, hérita en 1690 des droits de son père, Charles IV, qui avait été chassé de ses états par Louis XIV; fut remis en possession de son duché à la paix de Ryswyk, 1697; vécut en paix avec tous ses voisins, et mourut en 1729. Il avait trouvé la Lorraine ruinée et dépeuplée; il la repeupla, l'enrichit, et ne s'occupa que de faire le bonheur de ses sujets. Son fils, le duc François III, épousa Marie-Thérèse, et devint empereur (sous le nom de François I).

LÉOPOLD I, empereur d'Allemagne, né en 1640, mort en 1705, succéda à son père, Ferdinand III, en 1658, et eut presqu'aussitôt à repousser une invasion des Turcs en Hongrie; Montécuculli, son

général, les vainquit à la journée de St-Gothard (1664), et cette victoire fut suivie d'une trêve de 20 ans. En 1674, Léopold eut aussi à soutenir une guerre contre Louis XIV, qui avait envahi le Palatinat; après quelques revers, il adhéra à la paix de Nimègue, offerte par le vainqueur (1679). En 1684, il forma contre la France, avec l'Espagne, la Bavière et la Saxe, la fameuse ligue d'Augsbourg; il ne fut guère plus heureux cette fois, perdit l'Alsace et fut contraint de signer le traité de Ryswyk (1697). Tandis que Léopold employait une partie de ses forces contre la France, la Hongrie, irritée par des mesures tyranniques, se révolta sous la conduite de Tékély, et les Turcs, de concert avec les rebelles, s'avancèrent jusqu'à Vienne (1683). La place ne fut sauvée que par Jean Sobieski, roi de Pologne, qui battit le grand-visir Kara Mustapha, et le contraignit à abandonner précipitamment l'Autriche. Le duc de Lorraine, Louis de Bade et le prince Eugène achevèrent de chasser les Turcs de l'Empire, et la paix fut conclue à Carlowitz en 1699. La Hongrie fut aussi soumise. Lors de la mort de Charles II, roi d'Espagne, Léopold voulut placer sur le trône de ce pays son fils (depuis Charles VI), et s'allia dans ce but avec l'Angleterre et la Hollande (1700), contre Louis XIV qui portait au trône son petit-fils (Philippe V). Les commencements de cette guerre, connue sous le nom de *guerre de la Succession*, furent heureux pour Léopold; mais il ne put en voir la fin : il mourut en 1705, au moment où ses troupes venaient de remporter la victoire de Hochstædt.

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, deuxième fils de François I et de Marie-Thérèse, né en 1747, succéda en 1790 à son frère aîné, Joseph II, après avoir gouverné avec sagesse la Toscane pendant 19 ans, sous le titre de grand-duc. Il trouva l'Empire dans une situation critique : une grande fermentation régnait en Hongrie touchant certains priviléges que cette contrée voulait acquérir; la Bohême et la Basse-Autriche faisaient de vives représentations sur l'établissement de nouveaux impôts; les Pays-Bas étaient insurgés; la révolution venait d'éclater en France. Léopold, par des mesures sages, ramena la tranquillité dans les pays mécontents, et fit rentrer les Pays-Bas sous son autorité. Il eut avec le roi de Prusse des conférences à Pilnitz pour aviser aux moyens de secourir Louis XVI; mais la mort ne lui permit pas de mettre ses projets à exécution. Il fut emporté par la dyssenterie en 1792. Léopold était frère de la reine Marie-Antoinette.

LÉOPOLD (Ch.-Guill. DE), poëte Suédois, né à Stockholm en 1766, mort en 1829, fut bibliothécaire d'Upsal, entra en 1786 à l'Académie suédoise, devint en 1788 secrétaire particulier du roi Gustave III, et jouit de toute la confiance de ce prince. Il fut fait sous les règnes suivants conseiller de chancellerie, 1799, et secrétaire d'état, 1818. Il chanta dans de belles odes les exploits de ses compatriotes (*la Victoire d'Hogland*, *le Combat naval de Frederickshamn*, etc.), et fit plusieurs tragédies dont deux, *Oden* et *Virginia*, ont mérité d'être traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

LEOPOLDSTADT, ville forte de Hongrie (Neutra), à 24 kil. N. O. de Neutra, au milieu de marais. Fondée par Léopold I.

LÉOSTHÈNES, général athénien, entreprit, à l'instigation de Démosthènes, de secouer le joug de la Macédoine après la mort d'Alexandre, 324 avant J.-C. Il eut d'abord quelques succès en Thessalie et força Antipater à se renfermer dans la ville de Lamia; mais, s'étant trop approché de la place, il fut tué d'un coup de pierre, 323.

LEOTYCHIDE, roi de Sparte, de la race des Proclides, l'an 491 av. J.-C., remplaça sur le trône Démarate qui fut exclu comme illégitime. Il remporta sur les Perses la victoire navale de Mycale, l'an 479 av. J.-C. Envoyé en 469 contre les Thessaliens, il se laissa gagner par l'ennemi et consentit à éloigner ses troupes. Il fut banni, et se retira à Tégée où il mourut en 467.

LEOVIGILDE ou LEUVIGILDE, roi des Wisigoths, 569-86 (dont trois ans avec Liuva), reprit sur les Grecs Cordoue, Médina-Sidonia et quelques autres villes, soumit les Vascons rebelles, et bâtit Victoria (auj. *Vittoria*) pour perpétuer le souvenir de sa victoire, réduisit Hermenegilde, son fils, qui s'était ligué avec les Catholiques pour lui faire la guerre, tailla en pièces les Suèves, et réunit à son royaume la Galice. Il gouverna avec sagesse, fit des lois et réforma les finances. Il siégeait à Tolède.

LEPAGE (mademoiselle). *Voy.* BOCCAGE (Mme DU).

LEPANTE ou AINABACHTI, *Naupactus*, ville de la Grèce (Hellade), à 169 kil. O. d'Athènes, sur un golfe auquel elle donne son nom; 2,000 hab. Ville fortifiée; archevêché, petit port. — Les Vénitiens prirent cette ville au XIIIe siècle; les Turcs l'assiégèrent vainement en 1475, mais s'en emparèrent en 1498; reprise par les Vénitiens en 1687, elle fut encore perdue par eux en 1699.

LÉPANTE (golfe de), *Corinthiacus sinus* des anciens, golfe formé par la mer Ionienne, entre la Grèce proprement dite et la Morée, a 130 kil. de long et 26 seulement de largeur moyenne. C'est dans ce golfe, à l'O. de la ville de Lépante, entre les petites îles Cursolaires et la côte, que don Juan d'Autriche, commandant les forces réunies de Venise, de l'Espagne et du pape, anéantit la flotte ottomane le 5 octobre 1571; Sélim II y perdit 161 galères et 32,000 hommes; cette victoire arrêta les envahissements des Turcs.

LEPAUTE (J.-André), habile horloger, né à Montmédy en 1707, mort en 1789, vint de bonne heure s'établir à Paris, perfectionna son art, et construisit les premières horloges horizontales qu'on ait vues à Paris. On lui doit les horloges des Tuileries, du Palais-Royal, du Jardin-du-Roi, du Luxembourg, etc. Il a laissé un excellent *Traité d'horlogerie*, 1755. — Sa femme était elle-même fort instruite en horlogerie et en mathématiques; elle l'aida dans ses travaux.— Son frère, J.-B. Lepaute, qui travaillait avec lui, fut aussi un habile horloger; on lui doit l'horloge de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

LEPAUTRE (Ant.), architecte, né en 1614, mort en 1691, construisit les deux ailes du château de Saint-Cloud, et fut nommé architecte de Monsieur, frère de Louis XIV, et membre de l'Académie de Sculpture dès son institution. Il mourut de chagrin parce que les dessins de Mansard avaient été préférés aux siens pour la construction du château de Clagny. — J. Lepautre, son frère, se distingua comme dessinateur et graveur à l'eau-forte en architecture. — Pierre Lepautre, fils d'Antoine, né en 1659 à Paris, mort en 1744, se fit remarquer comme sculpteur. On admire son groupe d'*Enée et Anchise*, et celui d'*Arrie et Pœtus* (aux Tuileries).

LEPAYS (René), sieur du Plessis-Villeneuve, auteur médiocre, né en Bretagne en 1636, mort en 1690, remplit divers emplois dans la finance et fut directeur des gabelles du Dauphiné. On a de lui un recueil de lettres intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes*, Grenoble, 1664; *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1688. Il brillait par la gaîté et l'esprit. Boileau le traite assez mal dans sa troisième satire.

L'EPÉE (l'abbé DE), fondateur de l'institution des Sourds-Muets, né à Versailles en 1712, mort à Paris en 1789. Touché du sort de deux jeunes filles sourdes et muettes qui vivaient à Paris près de leur mère, il tenta, comme il le dit, de faire en-

trer par les yeux dans leur esprit, au moyen du dessin et de l'alphabet manuel, ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Il réussit au-delà de ses espérances, et résolut dès lors de se consacrer au soulagement de ce genre d'infortune. Seul, sans appui, avec ses propres deniers, il parvint à fonder une institution de sourds-muets, la première qui ait existé, et se plaça ainsi au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il sacrifia pour ses élèves sa modique fortune, et dépensa des sommes considérables pour rétablir dans ses droits un jeune sourd-muet, héritier d'une famille opulente, que d'avides parents avaient dépouillé. On a de lui : *Véritable manière d'instruire les sourds-muets*, Paris, 1784, in-12. Il eut pour disciple et pour successeur l'abbé Sicard.

LEPELLETIER (Claude), né en 1630 à Paris, se distingua comme prévôt des marchands en 1668, remplaça Colbert comme contrôleur général des finances de 1683 à 1689, et passa le reste de ses jours dans la retraite. C'est lui qui fit construire le quai dit *Pelletier*. On lui doit le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, des *Observations sur le Code et les Novelles*, etc. Il fut le protecteur de Rollin dans sa jeunesse et resta toujours son ami.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (Michel), de la famille du précédent, né à Paris en 1760, avait été avant la Révolution avocat-général et président à mortier au parlement de Paris. Député aux Etats-Généraux par la noblesse de Paris en 1789, il y défendit d'abord la cour; puis, par une transition brusque qu'on attribua à la peur, il devint un des plus chauds défenseurs du peuple, et fut porté en 1792 à la Convention ; il y vota la mort de Louis XVI. Ce vote lui fut fatal : le 20 janvier 1793, veille de l'exécution du roi, il fut assassiné par un ancien garde-du-corps nommé Pâris, chez un restaurateur, au Palais-Royal. Son corps fut porté en pompe au Panthéon, et la Convention adopta sa fille, âgée de 8 ans. — Son frère, Félix Lepelletier, né en 1767, mort en 1837, fut aussi un zélé partisan de la révolution; après le meurtre de Michel Lepelletier, il prononça son oraison funèbre au Panthéon. Impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut sur le point d'être déporté. Il devint membre de la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, fut banni en 1815, rentra en France en 1820 et vécut depuis dans l'obscurité.

LEPIDUS (M. Æmilius), triumvir avec Octave et Marc-Antoine. Il s'était d'abord attaché à la fortune de César, qui se l'adjoignit dans le consulat (46 av. J.-C.) et le nomma général de la cavalerie pendant sa dictature. Après la mort du dictateur, Lépidus s'unit à Octave et à Marc-Antoine, et partagea l'empire avec eux. Il eut d'abord l'Espagne et la Gaule Narbonaise; puis ses collègues, qui le méprisaient, le réduisirent à l'Afrique. Il ne se montra pas moins cruel que ses collègues, et livra à leur vengeance son propre frère Paulus. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, Octave séduisit les troupes de Lépidus, lui enleva tout pouvoir, et le relégua à Circeii, où il mourut dans l'obscurité, l'an 13 av. J.-C. C'est lui qui fit ouvrir la grande voie dite de son nom de famille *voie Emilienne*.

LEPONTIENS, *Lepontii*, peuple ancien établi moitié en Rhétie, moitié dans la Cisalpine, entre les monts nommés auj. Rosa et Bernardino, a donné son nom à cette région des Alpes ; il avait pour villes principales : *Oscelum* (Domo d'Ossola), *Summum Penninum* (au N. d'Aoste), *Eudracinum* (Eutranne), etc.

LEPONTINES (ALPES). *Voy.* ALPES.

LEPORETUM, nom latin de la ville d'ALBRET.

LEPRINCE DE BEAUMONT (Mme), femme-auteur, née à Rouen en 1711, morte en 1780, épousa en premières noces un M. de Beaumont, fit annuler en 1745 ce mariage qui avait fait son malheur, passa en Angleterre, s'y fit connaître par ses écrits, fut chargée de plusieurs éducations, se remaria à Londres, et quitta cette ville en 1764 pour habiter la Suisse. Elle se fixa à Chanavod près d'Annecy et consacra ses dernières années à l'éducation de ses enfants. On a d'elle, entre autres ouvrages, *le Magasin des enfants* ou *Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757, 4 vol. in-12 ; *le Magasin des adolescents*, qui fait suite à l'ouvrage précédent, 1760 ; *le Magasin des pauvres*, — *des gens de la campagne*, Lyon, 1768. On trouve dans ces ouvrages une instruction abondante jointe à une saine morale, et présentée avec agrément. — Son frère, Jean Leprince, était un peintre distingué ; il réussit surtout dans le paysage.

LEPSINA, l'ancienne *Eleusis*, ville de Grèce, à 17 kil. N. O. d'Athènes, sur le golfe d'Egine ; 200 hab.

LEPTINE, fils d'Hermocrate et frère de Denys l'ancien, fut envoyé contre le Carthaginois Magon, l'an 396 av. J.-C., et perdit par son imprudence la flotte qu'il commandait. Leptine, disgracié d'abord, recouvra cependant la faveur de Denys et épousa sa fille. Il périt à la bataille de Cronium en Sicile (383 av. J.-C.) — Orateur athénien, contemporain de Démosthènes. Il avait proposé, pour flatter le peuple, de supprimer des impôts indispensables. Démosthènes combattit cette proposition.

LEPTIS LA GRANDE, *Leptis major*, auj. *Lebedah*, ville d'Afrique, en Tripolitaine, sur la mer, à l'O. du Cinyps, avait été fondée par les Phéniciens, et fut la patrie de Septime Sévère.

LEPTIS-LA-PETITE, *Leptis minor*, auj. *Lepta*, ville de Byzacène, sur la côte, entre Adrumète et Thapse.

LE RAGOIS (l'abbé), fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précepteur du duc du Maine, et rédigea pour l'usage du prince : *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, par demandes et par réponses, 1684, in-12, ouvrage très médiocre et qui pourtant a été très souvent réimprimé.

LERAY ou LERE, ch.-l. de cant. (Cher), à 15 kil. N. de Sancerre ; 1,400 hab.

LEREBOURS (N.-J), opticien, membre du bureau des longitudes, né à Mortain (Manche) en 1762, mort à Paris en 1840, a exécuté des instruments de mathématiques et d'optique d'une admirable précision. On lui doit les meilleures lunettes de l'Observatoire de Paris, un microscope d'Amici dont le pouvoir amplifiant est de 2,300 fois, etc.

LERIDA, *Ilerda*, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 20 kil. S. O. de Balaguer ; 13,000 hab. Evêché. Murailles, deux châteaux-forts. Peu de commerce. — On croit que cette ville fut fondée par les Carthaginois. Elle était la capitale des Ilergètes ; avant la conquête de l'Espagne par les Romains, elle avait des princes particuliers, entre autres Mandonius et Indibilis. Scipion défit près de cette ville le Carthaginois Hannon (216 av. J.-C.), et César battit sous ses murs Afranius et Pétréius, lieutenants du jeune Pompée (45). Sous les Romains, elle eut le rang de ville municipe. Elle fut longtemps la résidence des rois d'Aragon (depuis 1149). Prise par les Français sous Louis XIII, puis perdue par le maréchal La Mothe-Houdancourt (1644). Le grand Condé l'assiégea vainement en 1647 ; le duc d'Orléans la prit en 1707 pour Philippe V ; les Français la prirent de nouveau en 1810.

LERIN, *Iturisa*, ville d'Espagne (Pampelune), à 14 kil. S. d'Estella ; 2,600 hab. Jadis place forte et titre d'un comté. Palais des anciens comtes

LERINS (îles de), *Lerina* et *Planasia*, îles de la Méditerranée, sur la côte du dép. du Var, vis-à-vis

de la pointe qui termine à l'E. le golfe de Napoule. On en compte deux, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Dans la première est une fameuse citadelle qui sert de prison d'état (le Masque-de-Fer y fut renfermé); dans la seconde, était un célèbre couvent fondé par saint Honorat en 410. André Doria prit ces îles en 1536, et les Espagnols en 1635.

LERME, *Lerma* en espagnol, ville d'Espagne (Burgos), à 33 kil. S. de Burgos; 1,400 hab. Jadis ch.-l. d'un duché. Palais des ducs de ce nom.

LERME (François DE ROXAS DE SANDOVAL, duc de), ministre de Philippe III, roi d'Espagne, jouit d'une autorité sans bornes de 1598 à 1618. Il conclut la paix avec l'Angleterre et la Hollande, encouragea l'agriculture en créant pour les laboureurs un ordre de chevalerie; mais il multiplia les emplois à l'infini, et greva ainsi le trésor. Il se fit nommer cardinal à la mort de sa femme, croyant par là consolider son pouvoir; ce fut pourtant ce moment même que ses ennemis choisirent pour le renverser (1618). A leur tête était son propre fils, le duc d'Uzeda, qui le supplanta dans la faveur du roi, et l'envoya mourir dans une solitude (1625). Lesage a très bien fait connaître le caractère de ce ministre dans son roman de *Gil Blas* (liv. 8 et 9).

LERNE, canton de l'Argolide, célèbre par un lac ou marais qui se trouvait dans le voisinage. C'est dans ce lac que les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs époux après les avoir égorgés; c'est là aussi que se trouvait l'Hydre tuée par Hercule. *Voy.* HYDRE.

LEROY (Louis), en latin *Regius*, écrivain français, né à Coutances vers 1510, mort à Paris en 1577, est un des premiers qui donnèrent du nombre et de l'harmonie à la prose française. Il fut quelque temps attaché à la chancellerie, puis fut nommé en 1572 professeur de langue grecque au collége de France. On a de lui des traductions de divers ouvrages de Platon, d'Aristote, de Démosthènes, de Xénophon; on lui doit des traités *de la Vicissitude et variété des choses*, Paris, 1576; *de l'Origine et excellence de l'art politique*, etc., Paris, 1567; *de l'Excellence du gouvernement royal*, etc., 1576, et quelques écrits latins, entre autres une *Vie de Budée*.

LEROY (Pierre), chanoine de la cathédrale de Rouen et aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est, avec P. Pithou, un des principaux auteurs de la *Satire Ménippée*. Il est seul l'auteur de la *Vertu du catholicon d'Espagne* qui parut à Tours en 1593, un an avant l'*Abrégé de la tenue des états de la Ligue* (*Voy.* MÉNIPPÉE). On sait que cet écrit singulier, en attaquant les Ligueurs avec l'arme du ridicule, fit autant de mal à leur cause que les victoires de Henri IV.

LEROY (Julien), horloger, né à Tours en 1686, mort en 1759, perfectionna les montres à répétition et les pendules, inventa les horloges publiques dites horizontales, et fut nommé en 1739 horloger du roi. — J. Leroy laissa plusieurs fils: Pierre Leroy (1717-85), l'aîné, qui se distingua comme lui dans l'horlogerie et perfectionna les montres marines; — Charles Leroy (1726-79), médecin, professeur à Montpellier; — J.-David Leroy (1728-1803), architecte, à qui l'on doit les *Ruines des monuments de la Grèce*, et de belles recherches sur la marine des anciens.

LEROY (Ch.-Georges), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, profita de sa position pour étudier les mœurs des animaux et publia sur ce sujet dans divers journaux du temps (1762-1765), sous le pseudonyme d'un physicien de Nuremberg, des lettres qui offrent des observations curieuses: elles ont été réunies sous le titre de: *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, Paris, 1802. On lui doit aussi plusieurs articles de *l'Encyclopédie* (notamment *Fermier*, *Forêt*, *Garenne*), et une défense du livre *De l'Esprit* d'Helvétius, 1760.

LEROY (Henri), médecin d'Utrecht. *Voy.* REGIUS.

LEROY (Sylvain), cartésien. *Voy.* RÉGIS.

LESAGE (Alain-René), célèbre écrivain, né à Sarzeau près de Vannes en 1668, mort en 1747, étudia chez les Jésuites à Vannes, fut quelque temps employé dans les fermes en Bretagne, vint à Paris en 1692, s'y livra tout entier aux lettres, et ne vécut que du produit de sa plume. Il refusa plusieurs propositions avantageuses, afin de conserver sa liberté. Il commença par traduire ou imiter quelques pièces espagnoles; fit représenter en 1707 *Crispin rival de son maître*, comédie fort gaie et qui est tout entière de son invention; publia la même année *le Diable boiteux*, roman dont le sujet est tiré de Guevara; composa en 1708 *Turcaret*, excellente comédie, où il livre au ridicule les traitants ou fermiers, et qui ne fut représentée qu'après une vive opposition; il mit le sceau à sa réputation par son roman de *Gil Blas*, dont la première partie parut en 1715, et la suite en 1724 et 1735. S'étant brouillé avec les comédiens français, il travailla pour les théâtres de la Foire, et pendant plus de vingt ans (1712-35) il fit pour ces spectacles secondaires une foule de petites pièces et d'opéras-comiques qui eurent une grande vogue, mais qui sont pour la plupart oubliés aujourd'hui (on les trouve dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il fit imprimer lui-même, 9 vol. in-12, 1721-37). On a encore de Lesage: les *Aventures de Guzman d'Alfarache*, imité d'Aleman, 1732; les *Aventures de Robert, chevalier de Beauchêne*, 1732; *Histoire d'Estevanille Gonzalès*, 1734; *le Bachelier de Salamanque*, 1738; *la Valise trouvée*, 1740; mais ces ouvrages, fruits de sa vieillesse, sont bien inférieurs aux premiers. *Gil Blas* est considéré comme le chef-d'œuvre du genre; outre que d'un bout à l'autre ce roman étincelle d'esprit, et qu'il offre une extrême variété de scènes et un intérêt soutenu, on y trouve la peinture vraie du siècle dans lequel vivait l'auteur, et le tableau fidèle de la vie humaine en général. On a contesté à Lesage l'entière propriété de cet ouvrage (*Voy.* ISLA). Il a été fait de *Gil Blas* mille éditions, illustrations, traductions, imitations. Les éditions les plus complètes des *Œuvres* de Lesage sont celles de 1821-22, 12 vol. in-8, et 1828, 12 vol. in-8. On doit à M. Patin un excellent *Éloge de Lesage* (couronné en 1822). — Lesage eut plusieurs enfants dont l'aîné, connu sous le nom de Montménil, fut acteur et eut de grands succès.

LESAGE (George-Louis), physicien, né à Genève en 1724 de parents français, mort en 1803, étudia d'abord la médecine à Paris, resta plusieurs années dans cette ville comme précepteur, puis retourna dans sa patrie où il se livra à l'enseignement des mathématiques depuis 1750. Il s'occupa toute sa vie à chercher la cause de la pesanteur; mais il ne paraît pas qu'il ait réussi à la déterminer; on lui doit aussi une théorie des fluides élastiques. Il fut lié avec les principaux savants de son temps, surtout avec Bonnet. On a de lui: *Lucrèce newtonien*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1782, et de précieux fragments publiés à Genève, 1805, avec une notice sur sa vie par Prévost.

LESBONAX, philosophe et rhéteur de Mitylène, qui florissait du temps d'Auguste, dans le Ier siècle, composa plusieurs ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue deux harangues conservées dans le *Recueil des anciens Orateurs*, Venise, Alde, 1513; Paris, H. Étienne, 1575.

LESBONAX, grammairien de Constantinople, d'une époque incertaine, est auteur d'un traité *De figuris grammaticis*, publié avec Ammonius, par Walckenaër, Leyde, 1739.

LESBOS, auj. *Mételin*, île de la mer Egée, sur la côte d'Asie, entre Ténédos au N. et Chio au S.,

avait 9 villes, entre autres Mitylène, Méthymne et Lesbos (sur la côte E.). Habitée primitivement par des Pélasges, elle devint ensuite colonie éolienne, et atteignit le plus haut point de prospérité, puis fut subjuguée par Athènes. Elle se révolta au temps de la guerre du Péloponèse (431-404), et dans la *guerre sociale* de 359 à 356. — Lesbos était célèbre par ses vins. Ses habitants étaient renommés pour leur beauté et leur talent dans la musique; mais ils étaient fort corrompus. Cette île a été la patrie d'Arion, de Terpandre, de Sapho, d'Erinne, d'Alcée, de Pittacus. *Voy.* MÉTELIN.

LESCAR, *Lascura Beneharnum*, ville de France, (B.-Pyrénées), ch.-l. de cant., à 7 kil. N.O. de Pau; 1,800 hab. Toiles de coton. — Fondée, dit-on, en 980 sur les ruines de *Beneharnum*, et sous le nom de *Lescourre*, par Guillaume-Sanche, duc de Gascogne. Prise par le comte de Montgomery en 1569. Jadis évêché.

LESCOT (Pierre), architecte, né à Paris en 1510, mort en 1571, est un des restaurateurs de l'architecture en France. Il donna en 1541 les dessins du Louvre; la façade de l'Horloge, seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est un chef-d'œuvre. On lui doit aussi la fontaine des Innocents.

LESCUN, village du dép. des Basses-Pyrénées, à 29 kil. S. d'Oloron; 1,200 hab. Marbre aux environs. Titre de seigneurie.

LESCUN (Thomas DE FOIX, seigneur de), dit aussi *le maréchal de Foix*, frère puîné de Lautrec, se distingua en Italie sous les yeux de François I, fut fait en 1521 maréchal, et gouverna quelque temps le Milanais en l'absence de Lautrec: mais il s'aliéna les cœurs par sa sévérité, et fut bientôt chassé. Il rentra en Italie en 1522, prit Novare, fit des prodiges de valeur à la malheureuse journée de la Bicoque, combattit courageusement à celle de Pavie (1525), et mourut peu après de ses blessures.

LESCURE, bourg de France (Tarn), à 3 kil. N. E. d'Alby; 500 hab. Titre d'un marquisat.

LESCURE (Louis-Marie, marquis de), général vendéen, né en 1766 dans le Bas-Poitou, commandait une compagnie au moment de la révolution. Il fut un des premiers à organiser l'insurrection vendéenne, se distingua par son intrépidité à Thouars, Fontenay, Saumur, Torfou; fut blessé mortellement au combat de la Tremblaye, et mourut peu de jours après (3 novembre 1793).

LESDIGUIÈRES, hameau du dép. des Hautes-Alpes, à 24 kil. N. O. de Gap: fut érigé en duché-pairie, en 1611, pour François de Bonne (*Voy.* l'art. suivant). Château des sires de Lesdiguières.

LESDIGUIÈRES (François DE BONNE, duc de), connétable de France, né à Saint-Bonnet de Champsaur en 1543, fut choisi par les Calvinistes pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, et conquit plusieurs places. Il remporta en 1568 une victoire complète sur de Vins, gentilhomme catholique de Provence; combattit avec succès le duc d'Épernon, et contribua puissamment à placer Henri IV sur le trône. Ce prince le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières défit le duc de Sovoie aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, et conquit presque toute la Savoie. Il fut fait maréchal de France en 1608, et duc en 1611. Il servit aussi utilement Louis XIII, qui le fit généralissime de ses armées. Il assiégea en 1621 Saint-Jean d'Angély et Montauban. Lesdiguières abjura le calvinisme à Grenoble en 1622, et reçut les lettres de connétable. Il mourut à Valence en 1626. Sa vie a été écrite par Louis Videl, son secrétaire, 1638. — Le duc de Lesdiguières ne laissa que deux filles; elles furent toutes deux successivement mariées au maréchal de Créqui, qui, après la mort du maréchal, prit, ainsi que ses descendants, le nom de Lesdiguières.

LESEUR (Thomas), savant minime, né à Réthel (Ardennes), en 1703, mort à Rome en 1770, professa les mathématiques au collége de la Sapience à Rome, et la théologie au collége de la Propagande, où il partageait l'enseignement avec le père Jacquier. Il composa en société avec ce savant un *Commentaire sur les principes de Newton* et les *Éléments du calcul intégral.*

LESFARGUES (Bernard), imprimeur et auteur, né à Toulouse vers 1600, a traduit quelques ouvrages latins et composé un poëme intitulé *David*, qui n'est connu que par ce vers de Boileau:

Le *David* imprimé n'a point vu la lumière.

LESGHIS, peuple tributaire de la Russie méridionale, dans la Géorgie, au N. E., s'étend depuis Belakami jusqu'à Kapitchoi, sur environ 36 kil. de longueur. Il est divisé en 22 tribus et compte 60,000 individus. Quoiqu'il ait de bonnes terres, il vit de la vie des brigands, les esclaves seuls cultivent les champs. Les Lesghis paient à la Russie 158,000 fr. de tribut; ils sont, les uns musulmans sunnites, les autres fétichistes.

LESINA, l'ancienne *Pharos*, île de la mer Adriatique (Etats autrichiens), sur la côte de Dalmatie, dans l'Adriatique: 99 kil. sur 10; 15,000 hab. Elle a pour ch.-l. un village du même nom à l'extrémité occidentale; 1,200 hab.; château-fort. — Il y a au royaume de Naples (Capitanate) une ville et un lac de Lesina (*Pontanus lacus* des anciens); évêché.

LESLEY (J.), évêque catholique de Ross en Ecosse, issu d'une des plus illustres familles du pays, né en 1527, mort en 1596, fut employé par Marie Stuart dans diverses négociations, fit plusieurs tentatives pour sauver cette princesse de sa prison, fut chassé d'Angleterre, et vint inutilement implorer des secours sur le continent pour la reine captive. Il fut nommé en 1593 évêque de Constance. Il a laissé quelques écrits, entre autres: *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578; *De titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ*, Reims, 1580. Lesley fonda 3 colléges pour les Ecossais: à Paris, à Douai et à Rome.

LESLIE (Charles), théologien controversiste, fils d'un évêque anglican, né vers 1660 en Irlande, mort en 1732, fut nommé en 1687 chancelier de Connor. Il combattit à la fois les Déistes et les Catholiques. Il se montra peu favorable à la révolution de 1688, quoiqu'il eût été persécuté par Jacques II: accompagna le prétendant à Saint-Germain et en Italie, mais revint finir ses jours en Angleterre. Il a composé de nombreux écrits théologiques, entre autres: *Short and easy method with the Deists* (Méthode courte et facile contre les Déistes), 1694; *The snake in the grass* (*Anguis in herba*), 1697, contre les Quakers et Antoinette Bourignon; *The Rehearsal* (les Récits), feuille hebdomadaire (1704-1710); et un grand nombre de pamphlets politiques contre Burnet, Locke, Hoadley.

LESLIE (John), physicien écossais, né en 1766 dans le comté de Fife, mort en 1832, professeur de mathématiques (1805), puis de sciences naturelles (1819) à l'université d'Édimbourg, porta dans les sciences un esprit original et profond. Il inventa un *thermomètre différentiel* (1800), ainsi qu'un nouvel *hygromètre;* trouva le moyen de faire artificiellement de la glace (1810), et fit une foule d'expériences ingénieuses et de découvertes qu'il a consignées dans ses écrits. Les principaux sont: *Essai sur la nature et la propagation du calorique*, 1804; *Éléments de philosophie naturelle; Discours sur l'histoire des sciences mathématiques et physiques au* XVIIIe *siècle* (pour la 7e édition de l'*Encyclopédie britannique*).

LESNEVEN, ch.-l. de canton (Finisterre), à 24 kil. N. E. de Brest; 2,664 hab. Commerce de blé. Fondée en 1096.

LESPARRE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 61 kil. N. O. de Bordeaux; 1,000 hab. Lainages communs. Commerce de vins de Médoc, sel, grains. — L'arr. de Lesparre a 4 cantons (Pauillac, Saint-Laurent, Saint-Vivien et Lesparre), 30 communes et 37,611 hab.

L'ESPINASSE (mademoiselle DE), née en 1732, était fille adultérine d'une femme du grand monde séparée de son mari. Ayant perdu sa mère à 15 ans, elle se vit forcée d'entrer comme gouvernante chez le mari de sa mère qui l'abreuva de dégoûts; elle fut recueillie par madame du Deffant, mais après dix ans d'intimité les deux amies se brouillèrent et se séparèrent. La maison de mademoiselle de L'Espinasse devint alors, comme celle de madame du Deffant, un centre de réunion pour les gens d'esprit; d'Alembert vécut dans une étroite intimité avec elle, et vint habiter sa maison. Malgré son attachement pour le géomètre, mademoiselle de L'Espinasse eut d'autres passions qui troublèrent sa vie (*Voy.* GUIBERT). Elle mourut en 1776, à 44 ans. On a publié en 1809 des *Lettres de mademoiselle de L'Espinasse au comte de Guibert*, qu'elle avait aimé: ces lettres peignent bien cette âme passionnée.

LESSART (Antoine DE VALDEC DE), ministre de Louis XVI, né en Guyenne en 1742, passait pour fils du président de Gasq. Ami et confident de Necker, il devint lui-même contrôleur-général des finances (1790), puis fut chargé du ministère de l'intérieur (1791) et de celui des affaires étrangères. Ayant tenté de s'opposer à la guerre avec l'Autriche que les républicains voulaient faire déclarer, il fut décrété d'accusation, transféré aussitôt à Orléans, puis à Versailles, où on l'assassina le 9 sept. 1792.

LESSAY, ch.-l. de canton (Manche), à 19 kil. N. de Coutances; 1,800 hab. Salines aux environs.

LESSER (Frédéric-Christophe), théologien et naturaliste, né en 1692 à Nordhausen, mort en 1754, fut pasteur de différentes églises à Nordhausen, à Frauenberg, à Halle, et devint dans cette dernière ville administrateur de l'hospice des Orphelins. Dans plusieurs ouvrages pleins d'intérêt, il a fait servir toutes les branches de la science à prouver l'existence de Dieu et la sagesse de la providence; tels sont: *la Lithothéologie* ou *Théologie des pierres*, 1735; *De sapientia divina ex partibus insectorum cognoscenda*, 1735; *Théologie des Insectes*, 1738; *Théologie des Testacés*, etc.

LESSER (CREUZÉ DE). *Voy.* CREUZÉ.

LESSINES, ville de Belgique (Hainaut), à 41 kil. N. O. de Mons; 3,800 hab. Moulins à tan, à huile; teintureries, savon, clouterie; houille.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), littérateur allemand, né en 1729 à Camentz (Lusace), mort en 1781. Après avoir étudié à Leipsick, il alla à Berlin où il se fit d'abord connaître par des *Fables* qui sont devenues classiques (1753), donna des pièces de théâtre d'un genre original, et publia des *Lettres sur la littérature*, qui exercèrent une puissante influence sur le goût de ses compatriotes. Pressé par le besoin, il accepta en 1760 une place de secrétaire du gouverneur de Breslau; mais il quitta bientôt cet emploi, qui lui convenait peu, et revint à Berlin reprendre ses travaux littéraires. Il y publia en 1765 *Laocoon*, ou traité des *Limites de la peinture et de la poésie* (traduit par Vanderbourg, 1802), ouvrage d'une critique supérieure; *Minna de Barnhelm*, comédie (1767). Appelé en 1767 à Hambourg, il y réforma le théâtre par ses judicieuses critiques et composa à cette occasion sa *Dramaturgie*, 1767-1768 (traduite par Mercier et Junker, 1785), ouvrage qui peut être regardé comme la théorie du genre romantique. Il fit l'année suivante une entreprise de librairie, mais il se vit bientôt obligé d'y renoncer. En 1770, il fut nommé bibliothécaire de Wolfenbuttel et donna peu après (1772) la tragédie d'*Emilia Galotti*, qui fit une grande sensation; enfin il publia en 1779 le drame de *Nathan-le-Sage*, son chef-d'œuvre. Lessing s'était beaucoup occupé de religion: il excita de grands troubles parmi les théologiens par ses *Fragments d'un inconnu* (1774), où il exprime des doutes hardis; il prit également place parmi les philosophes par son livre de l'*Éducation du genre humain*. Cet écrivain est en quelque sorte le Diderot de l'Allemagne. Il est un des principaux auteurs du mouvement littéraire imprimé à ce pays depuis 1750. Ses œuvres complètes ont été publiées à Berlin en 30 vol. in-8, 1771-94. Ses meilleures pièces se trouvent traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, 1822.

LESSIUS (Léonard), casuiste, de l'ordre des Jésuites, né à Brecht près d'Anvers, en 1554, mort en 1623, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Louvain, et excita de vives disputes par ses opinions sur la prédestination et la grâce. On a de lui: *De Justitia*; *De licito usu æquivocationum et mentalium restrictionum*; *De gratia efficaci*; *De prædestinatione*, etc. Ses œuvres ont été publiées à Anvers, 1625, 2 vol. in-fol.

LESTINES, bourg de Belgique (Hainaut), à 20 kil. S. O. de Charleroi. Résidence de plusieurs rois de France de la 1re race. Concile en 743 pour la réforme du clergé, dans lequel Carloman, frère de Charles-Martel, se fit céder une partie des biens ecclésiastiques.

LESTOCQ (HERMANN, comte de), premier médecin de l'impératrice de Russie, Elisabeth, né dans le Hanovre en 1692, mort en 1767, était fils d'un barbier. Il se rendit à Saint-Pétersbourg avec le titre de chirurgien, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Elisabeth (depuis impératrice). Plusieurs fois il eut l'occasion de lui montrer sa fidélité, et il le fit même au péril de sa vie; enfin il réussit à la placer sur le trône, en 1741. Alors il fut nommé premier médecin de l'impératrice, conseiller intime, et jouit d'un grand crédit; mais deux ennemis puissants, Bestucheff et le comte Apraxine, l'ayant calomnié auprès d'Elisabeth, celle-ci le fit arrêter et enfermer dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Pierre III.

LESTREM, ville de France (Pas-de-Calais), à 7 kil. S. d'Estaires; 3,504 hab.

LESTRYGONS, *Læstrygones*, peuple mythologique, habitait, dit-on, la Sicile orientale (vers Catane et Léontium). Il était voisin des Cyclopes. On en fait des géants et des anthropophages. D'après l'Odyssée, Ulysse aborda chez ce peuple inhospitalier et y perdit beaucoup de ses compagnons qui furent dévorés par les habitants. On attribue aux Lestrygons la fondation de Formies en Campanie.

LESUEUR (Eustache), surnommé *le Raphaël français*, peintre célèbre, né à Paris en 1617, étudia sous Vouet, et se fit de bonne heure remarquer du Poussin. Il ne chercha point à s'introduire à la cour et ne peignit que pour des particuliers et des couvents. Persécuté par des envieux et dégoûté du monde par la perte de sa femme, il se retira dans un cloître de Chartreux; il y mourut en 1655, n'étant âgé que de 38 ans. Il est le premier peintre de l'école française sous Louis XIV. Lebrun, son rival, est loin de l'égaler pour la grâce, la vigueur, la noblesse et l'art de disposer un sujet. Son *Œuvre*, gravé au trait et publié par Landon (Paris, 1811), se compose de 110 pièces; mais il n'est pas complet. Ses tableaux les plus importants sont: *la Vie de saint Bruno*, en 22 tableaux, pour le couvent des Chartreux; les tableaux de l'*Histoire de saint Martin* et de celle de *saint Benoît*; *Saint Paul guérissant les malades devant Néron*; *Saint Paul prêchant à Ephèse*; *la Salutation angélique*; *le Martyre de saint Laurent*; *Saint Gervais et saint Protais*; *Tobie donnant des instructions à son fils*, etc.

LESUEUR (J.-F.), célèbre compositeur, né près d'Abbeville en 1763, mort en 1837, obtint à 23 ans la maîtrise de la métropole de Paris, et fut plus tard attaché au Conservatoire comme professeur et inspecteur. Il débuta par l'opéra de *la Caverne*, son chef-d'œuvre, et donna en 1804 l'opéra des *Bardes*.

LESUIRE (Robert-Martin), littérateur, né en 1737 à Rouen, mort en 1815, fut lecteur de l'infant duc de Parme, professeur de législation à l'école centrale de Moulins, et vint enfin se fixer à Paris. On a de lui des poésies, entre autres : *Epître à Voltaire*, 1761 ; *la Vestale Clodia à Titus*, héroïde, 1767; *le Nouveau monde*, poëme en 26 chants, 1782 ; *Isaac et Rébecca*, poëme en prose, 1777; et des romans : *l'Aventurier*, 1782, qui eut du succès : *le Philosophe parvenu*, 1788, etc.

LESURA MONS, auj. le mont LOZÈRE.

LESURQUE (Joseph), né à Douai en 1764, fut condamné à mort en 1794 comme coupable d'un assassinat commis sur la personne du courrier de Lyon. Peu après on découvrit le vrai coupable ; la singulière ressemblance du malheureux Lesurque avec l'assassin avait été cause d'une fatale méprise.

LESZSKO, ducs ou rois de Pologne. *Voy.* LECK.

LETELLIER (Michel), homme d'état, né en 1603, mort en 1685, était fils d'un conseiller à la Cour des Aides, et dut son élévation à Mazarin. Nommé, par le crédit du cardinal, secrétaire d'état au département de la guerre (1643), il contribua puissamment à terminer les troubles de la régence et à rétablir l'autorité royale ; il reçut les sceaux des mains de Louis XIV en 1677. Il avait dès 1666 résigné les fonctions de ministre de la guerre en faveur de son fils aîné, le célèbre Louvois. Malgré son grand âge, Letellier déploya dans les fonctions de chancelier un grand zèle, qui même fut quelquefois porté à l'excès : il fut un des principaux instigateurs de la révocation de l'édit de Nantes, et scella peu de jours avant sa mort la fatale ordonnance. Bossuet et Fléchier ont prononcé l'oraison funèbre de cet homme d'état. — Son fils puîné, Ch.-Maurice Letellier, fut archevêque de Reims (1671) et présida l'assemblée générale du clergé en 1700. Il se fit détester par ses manières hautaines. Il légua à l'abbaye de Sainte-Geneviève sa bibliothèque, qui contenait 50,000 vol.

LETELLIER (Michel), jésuite, dernier confesseur de Louis XIV, né à Vire (Basse-Normandie) en 1643, entra dans la Société en 1661, professa les humanités et la philosophie, puis fut chargé de la rédaction de plusieurs écrits polémiques, et fut élevé à la dignité de provincial. Letellier fut chargé après le P. Lachaise (1709) de diriger la conscience du roi. Il déploya dans ces fonctions un zèle âpre et inflexible qui le rendit généralement odieux. Il persécuta les Jansénistes à outrance et fit détruire l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. A la mort de Louis XIV, il fut exilé de la cour; il mourut en 1719 à La Flèche. Entre autres écrits, on a de lui : *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, 1699, et *Le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705.

LETELLIER (Constant), né en 1762 à Boulogne, mort à Paris en 1841, tint longtemps un pensionnat florissant à Paris, et publia divers ouvrages élémentaires, qui sont encore classiques; les plus estimés sont une : *Grammaire française*, souvent réimprimée, et un *Traité des participes*.

LÉTHÉ, c.-à-d. l'*oubli*, une des rivières des enfers chez les Païens : ceux qui s'y désaltéraient oubliaient les événements passés. — Le *Guadalete*, rivière d'Espagne, dans la Bétique, s'appelait anciennement *Léthé*. — Plusieurs autres fleuves portaient aussi ce nom, notamment un fleuve de Crète.

LETHIERS (Guillaume-Guillon), peintre, né en 1760 à la Guadeloupe, mort en 1832, remporta le grand prix en 1786, fut envoyé comme pensionnaire à Rome, devint en 1807 directeur de l'Académie française de peinture à Rome, et entra en 1818 à l'Institut. On a de lui : *Junius Brutus condamnant ses fils*, *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*, *Homère chantant*, *le Jugement de Pâris*.

LETI (Gregorio), écrivain italien, né à Milan en 1630, mort en 1701, était neveu d'un évêque. Après avoir dissipé sa fortune dans les plaisirs, il abjura sa religion pour embrasser le protestantisme, se réfugia à Genève où il enseigna l'italien, se fit chasser de cette ville pour quelques traits satiriques (1679); alla en Angleterre, fut forcé de quitter ce pays pour la même cause (1682), et se fixa enfin à Amsterdam, où il reçut le titre d'historiographe. Gregorio Leti a beaucoup écrit ; on a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669 ; — *de Philippe II*, 1679 ; — *d'Angleterre*, 1682 ; — *de Genève*, 1686 ; — *de Belgique*, 1690 ; — *de Cromwell*, 1692 ; — *d'Elisabeth*, 1693 ; — *de Charles-Quint*, 1700 ; et plusieurs satires ou libelles remarquables par leur violence. Cet historien, partial et inexact, mérite peu de confiance.

LETINES. *Voy.* LESTINES.

L'ETOILE (Pierre DE). *Voy.* ÉTOILE.

LETOURNEUR (P.), écrivain, né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788, se voua au genre de la traduction, et y obtint un grand succès. Son style a de l'harmonie, de la facilité, mais n'est pas exempt d'un peu d'emphase et de recherche. Letourneur est le premier qui ait fait connaître Shakspeare à la France; mais on lui reproche d'avoir professé pour cet auteur un enthousiasme qui le rendit injuste envers notre littérature nationale. On distingue parmi ses traductions : les *Nuits* et *Œuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70 ; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, 1770 ; *Histoire de Richard Savage*, 1771 ; *Théâtre de Shakspeare*, 1776 et ann. suiv., 20 vol. in-8 ; *Ossian, fils de Fingal*, poésies galliques, 1777 ; *Clarisse Harlowe*, 1784-87, 10 vol. in-8.

LETTERE, ville du royaume de Naples (Naples), à 18 kil. N. O. de Salerne ; 4,000 hab. Évêché. Cathédrale remarquable.

LETTIA, nom latin de la LITHUANIE.

LETTONS, peuple de la Russie Baltique, forme encore le fond de la population en Lithuanie, en Esthonie, en Courlande, en Sémigalle, surtout dans les campagnes. Il appartient à la race lithuanienne. La langue lettonne a 2 dialectes principaux, le letton pur, le sémigall. Les Lettons sont très superstitieux. — On a longtemps nommé *Lettonie* la partie méridionale de la Livonie (où se trouvent Riga et Lutzen).

LETTRE DOMINICALE. Dans le comput ecclésiastique, chacun des 7 jours de la semaine est désigné par une des 7 premières lettres de l'alphabet, le premier jour de l'année portant toujours la lettre A. On appelle lettre dominicale (c.-à-d. du *dimanche*), celle de ces 7 lettres qui tombe sur le dimanche de l'année courante. Elle change nécessairement chaque année. La lettre dominicale forme un cycle de 28 ans, après lesquels tout se retrouve au même point, les dimanches reprenant les mêmes lettres : c'est ce que l'on appelle *cycle solaire*. — Les années bissextiles ont deux lettres dominicales.

LETTRES. *Voy.* CHINE et MANDARINS.

LEU (saint) ou LOUP, évêque de Sens, sous le règne de Clotaire II, était d'une maison alliée à la famille royale. Il mourut en 623. On le fête le 1er septembre.

LEUBEN, ville d'Allemagne. *Voy.* LÉOBEN.

LEUCA, ville de l'Italie ancienne (Iapygie), à l'E., près du cap Iapygium. Détruite au XIe siècle par les Barbares, et remplacée par Alessano. *Voy.* ALESSANO.

LEUCADE, *Leucas*, auj. *Ste-Maure*, île de la mer

Ionienne, près de l'Acarnanie dont elle n'était séparée que par un canal (auj. un pont la joint au continent). On y trouve au N. une ville du nom de *Leucade*, qui fut quelque temps capitale de l'Acarnanie. — Au S. de l'île était un cap dont le pied était hérissé de brisants. Les amants malheureux venaient chercher un remède à leurs maux en se précipitant de ce cap dans la mer : c'est ce qu'on appelait le *saut de Leucade*. Ceux qui échappaient à la mort après ce saut périlleux étaient guéris de leur amour. Nicostrate la première, puis Artémise, Sapho et une foule d'autres, périrent, dit-on, en recourant à ce terrible remède.

LEUCATE, *Leocata*, bourg du dép. de l'Aude, sur un étang dit aussi *de Leucate*, à 31 kil. S. de Narbonne : 700 hab. Jadis ville assez grande et forte. Louis XIV la fit démanteler en 1664. L'étang a 15 kil. sur 7.

LEUCÉ, c.-à-d. *Blanche*, île située dans le Pont-Euxin, entre l'embouchure de l'*Ister* et celle du *Danapris*, était une des îles saintes, dans la mythologie ancienne. Les Grecs en firent le séjour des âmes heureuses (Ajax, Achille, Patrocle, etc.).

LEUCÉ-COMÉ, c.-à-d. le *bourg blanc*, bourg d'Arabie (Nabathène), sur le golfe Arabique. C'est de là que partit Ælius Gallus pour son expédition d'Arabie.

LEUCHTENBERG, bourg de Bavière (cercle de la Regen), à 36 kil. N. E. de Culmbach ; 500 hab. — Il a donné son nom à un duché, jadis landgraviat, situé dans l'ancien Haut-Palatinat (Nordgau), sur les rives du Naab ; il ne compte que 5,800 hab. et a pour ch.-l. Pfreimbt. — Ce petit pays, après avoir eu des landgraves, fut en 1814 érigé en duché pour le prince Eugène de Beauharnais, ex-vice-roi d'Italie (1817), et passa après sa mort à son fils aîné. *Voy.* BEAUHARNAIS.

LEUCI, peuple de la Gaule (Belgique 1re), au S. des *Mediomatrices*. Ils habitaient la partie méridionale de la Lorraine actuelle, et avaient pour chef-lieu *Tullum* (Toul) ou *Nasium* (Naix ou Nancy).

LEUCIPPE, *Leucippus*, philosophe grec, né selon quelques-uns à Abdère, mais plus probablement à Milet, florissait vers 500 av. J.-C. Il admettait pour expliquer l'univers le *vide* et les *atomes* en nombre infini, doués d'un *mouvement* éternel ; ces atomes, par leurs combinaisons fortuites, ont formé tous les corps. Leucippe eut pour disciple Démocrite. On n'a rien conservé de lui.

LEUCOFAO. *Voy.* LATOFAO.

LEUCOPETRA, c.-à-d. la *roche blanche*, lieu d'Achaïe, près de l'isthme de Corinthe. Les Achéens y furent défaits l'an 146 av. J.-C. — Il y avait près de *Rhegium* un cap de *Leucopetra*, qui forme la pointe la plus méridionale de toute l'Italie.

LEUCOSIE, ville de l'île de Chypre. *Voy.* NICOSIE.

LEUCO-SYRIE ou SYRIE BLANCHE, dénomination vague appliquée par les anciens à la Cilicie orientale et à la Cappadoce, au N. de la Syrie. Les habitants de cette contrée avaient le teint plus blanc que les Syriens propres : de là leur nom.

LEUCTRES, lieu de la Béotie, entre Thèbes et Thespies, à 13 kil. environ de la mer, est célèbre par la victoire qu'Epaminondas y remporta sur Cléombrote, roi de Sparte, l'an 371 av. J.-C. Cette victoire détruisit pour jamais la prééminence de Sparte en Grèce. — Il y eut aussi un lieu dit *Leuctres*, sur les confins de la Laconie et de la Messénie, près de la mer (auj. *Istechia*).

LEUDES. Ce nom, dérivé du mot germanique *leute*, en saxon *lude*, qui signifiait *gens* ou *sujets*, désignait chez les Germains les compagnons du chef de la bande guerrière, ses fidèles, ceux qu'il avait attachés à sa personne par des présents d'armes, de chevaux, etc. Après l'établissement des Barbares dans les provinces de l'empire romain, on appela *leudes* les compagnons ou fidèles du roi ; on les nommait aussi *antrustions*, du mot *trustis* qui signifie *foi*. Ils avaient le privilége de s'asseoir à la table du roi. La dénomination de *leudes* était le terme général employé pour désigner ceux qui portaient les noms particuliers de *vassaux* en France, de *masnadieri* chez les Lombards, et de *thanes* chez les Anglo-Saxons. Les présents de terres ou fiefs avaient remplacé, depuis la conquête, les présents d'armes, de chevaux, etc. Les leudes n'étaient donc autre chose que les feudataires.

LEUK, dite aussi *Lœsch* ou *Louèche*, bourg de Suisse (Valais), à 24 kil. N. E. de Sion ; 540 hab. Sites pittoresques. Eaux thermales.

LEUNCLAVIUS (Jean), en allemand *Lœwenklau*, savant allemand, né à Amelbeuern (Westphalie) en 1533, mort à Vienne en 1593, possédait la jurisprudence, le droit civil, le latin, le grec, le turc et l'histoire. Il s'occupa principalement du Bas-Empire et de l'empire ottoman, et séjourna longtemps en Turquie, afin de mieux connaître ce pays. On a de lui un très grand nombre d'éditions et de traductions d'auteurs grecs (*Xénophon*, *Dion Cassius*, *saint Grégoire de Nazianze*, *Manuel Comnène*, *Manuel Paléologue*, etc.), les *Annales des sultans ottomans* ; Francfort, 1596, en latin ; les *Pandectes de l'histoire turque* (allant jusqu'en 1588).

LEUTHEN ou LISSA, ville des États prussiens (Silésie), à 7 kil. O. de Breslau ; 500 hab. Château. Frédéric II y remporta une victoire signalée sur les Autrichiens en 1757.

LEUTMERITZ, ville de Bohême. *Voy.* LEITMERITZ.

LEUTOMISCHL, ville des États autrichiens (Bohême), dans le cercle de Chrudim, à 60 kil. S. E. de Chrudim ; 4,700 hab. Lainages, mousselines, eau-de-vie, etc. Jadis évêché. Prise par les Prussiens en 1758 ; incendiée en 1775 et 1814.

LEUTSCHAU, *Lœcze*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le cercle de Zips, à 59 kil. N. O. de Kachau : 4,300 hab. Evêché, cathédrale. Beaux vergers, vignobles. C'est la première ville de Hongrie où l'on ait imprimé.

LEUVIGILDE. *Voy.* LÉOVIGILDE.

LEUWARDEN. *Voy.* LEEUWARDEN.

LEUWENHOECK (Antoine), naturaliste, né à Delft en 1632, mort en 1723, fabriqua des microscopes d'une délicatesse et d'une perfection admirables, s'en servit pour faire des observations curieuses et acquit un grand renom comme physiologiste et anatomiste. Il fit beaucoup de découvertes microscopiques, reconnut la composition du sang, les animalcules spermatiques et la continuité des artères et des veines. Cependant il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe et d'adresse dans l'art de fabriquer un microscope. Il crut quelquefois voir des choses qui n'ont jamais existé et donna souvent ses hypothèses pour des réalités. On a de lui un grand nombre de mémoires publiés en latin sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695-99, 4 vol. in-4.

LEUZE, ville de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 15 kil. E. de Tournay ; 4,400 hab. Toiles, teintureries. Ancienne abbaye. Victoire du maréchal de Luxembourg sur le prince de Waldeck (1691). — *Voy.* DELEUZE.

LEVAILLANT (François), voyageur et naturaliste, né en 1753 à Paramaribo (Guyane), d'une famille française, originaire de Metz, mort à Sézanne en 1824, vint de bonne heure en France. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua en 1780 au Texel pour le cap de Bonne-Espérance, parcourut de 1781 à 1784 le pays des Cafres et des Hottentots, partageant la vie de ces peuples sauvages et ne subsistant le plus souvent que du produit de sa chasse. Il voulait traverser toute l'Afrique du S. au N., mais il ne put y réussir. A son retour il donna des relations de ses courses et

de ses observations, qui sont pleines d'intérêt et d'instruction. On a de lui : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, dans les années* 1781-1783, Paris, 1790; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique dans les années* 1783-84, Paris, an III (1795); *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, an IV et années suivantes (1797-1812); *Histoire naturelle d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, Paris, 1801-4; *Histoire naturelle des perroquets*, an IX, etc. (1801-05); *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, 1803-16. Ce savant modeste fut peu encouragé; il eut même le chagrin de voir contester la fidélité de ses récits; cependant on s'accorde aujourd'hui à reconnaître les services qu'il a rendus à la science. Il a le premier fait bien connaître la girafe, et a décrit une foule d'oiseaux et d'insectes inconnus jusque-là.

LEVANT, nom vague fréquemment employé pour désigner l'ensemble des pays que baigne la Méditerranée orientale, tels que l'Egypte, la Turquie d'Asie et quelquefois la Turquie d'Europe. Il s'applique plus spécialement à l'Anatolie et même à la partie occidentale de l'Anatolie (c'est là le sens vrai du mot Levant, qui est l'exacte traduction du grec *Anatolè*).

LEVANT (ÉCHELLES DU). *Voy.* ÉCHELLES.

LEVANT ou TITAN, *Hypœa*, une des îles d'Hyères. *Voy.* HYÈRES.

LEVANT (RIVIÈRE DU). *Voy.* RIVIÈRE et GÊNES.

LEVANTINE, vallée de Suisse, au N. O. du canton du Tessin, forme un district composé de 10,000 âmes et qui a pour ch.-l. Faido.

LEVANTINS, habitants du Levant. *Voy.* LEVANT.

LEVANZO, *Buccina* ou *Phorbantia*, île de la Méditerranée (royaume de Naples), la plus au N. des îles Egades, par 10° 59' long. E., 38° 5' lat. N. : 7 kil. sur 5; 4,500 hab. Blé, vin, huile, etc.

LEVASSOR (Michel), historien, né à Orléans, était de la congrégation de l'Oratoire. Il la quitta en 1675 et se retira en Hollande, puis en Angleterre (1697). Quoique bon catholique, il était lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot et autres chefs du parti protestant. On a de lui une *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1700-1711, 20 vol. in-12, ouvrage diffus, mais plein de recherches et de faits curieux.

LE VAYER (François DE LA MOTHE-), écrivain et philosophe, né à Paris en 1588, mort en 1672, à 85 ans, était fils d'un magistrat distingué. Il succéda en 1625 à son père comme substitut du procureur-général au parlement, puis renonça à ces fonctions pour se livrer tout entier aux lettres; fut reçu à l'Académie en 1639, devint en 1649 précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et fut chargé en 1651 de terminer l'éducation du roi lui-même. Il se fit remarquer dans ses écrits et dans sa conduite par une sagesse antique, et mérita d'être appelé par Naudé *le Plutarque de la France*. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *De la vertu des Païens*, 1642; *Jugement sur les historiens grecs et latins*, 1646; *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, 1668; *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire*, 1668; *Dialogue à l'imitation des Anciens*, sous le nom d'*Orasius Tubero*, 1698. La meilleure édition des œuvres de Le Vayer est celle de 1756-59, 14 vol. in-8. Cet écrivain professait un scepticisme modéré qui était principalement fondé sur l'étude de l'histoire et sur l'observation des contradictions qu'offrent les opinions et les coutumes. — Il avait eu un fils, homme distingué, qui mourut à 35 ans : c'est à ce fils qu'est adressée la quatrième satire de Boileau.

LÈVE (Antoine DE), capitaine espagnol, né en Navarre, s'éleva du rang de simple soldat aux plus hautes dignités militaires sous Charles-Quint; chassa l'amiral Bonnivet de devant Milan en 1523; se signala à la bataille de Rebec, 1524; défendit Pavie contre le roi François I, et fut ensuite nommé par l'empereur capitaine-général de ses armées en Italie (1529). Il soutint sa réputation en Autriche où il eut à combattre Soliman qui assiégeait Vienne (1529); et en Afrique, où il suivit l'empereur à Tunis en 1535. Il accompagna également Charles-Quint en Provence (1536); mais cette dernière expédition n'ayant pas réussi, l'empereur s'en prit à Lève, qui, dit-on, en mourut de chagrin.

LEVEN, village d'Ecosse (Fife), à 15 kil. E. de Kirkaldy, à l'embouchure du Leven dans la mer. Port petit, mais sûr. — Deux petites rivières du nom de Leven sortent du lac Leven (ou Loch-Leven), remarquable par ses bords pittoresques. On trouve dans une île du lac le château de Loch-Leven, ancienne résidence royale, célèbre dans l'histoire d'Ecosse. Marie Stuart y fut prisonnière.

LEVES, *Levi*, dits aussi *Libici*, peuple d'Italie, d'origine ligurienne, habitait la Gaule Transpadane, et avait pour ch.-l. *Ticinum* ou *Papia* (Pavie).

LEVESQUE (P.-C.), historien et traducteur, né à Paris en 1736, mort en 1812, fut appelé en Russie en 1773 par Catherine II, sur la recommandation de Diderot, pour enseigner les belles-lettres à l'école des cadets-nobles; profita de son séjour dans ce pays pour en apprendre la langue et en écrire l'histoire; revint en France en 1780, fut quelques années après nommé professeur au collège de France, puis membre de l'Institut. On a de lui: *Histoire de Russie*, Yverdun, 1782, 8 vol. in-12; *La France sous les cinq premiers Valois*, 1784, 4 vol. in-12; *Histoire critique de la république romaine*, 1807, 3 vol. in-8 (il y professe le scepticisme le plus hardi, principalement sur les rois de Rome); *Études de l'histoire ancienne et de l'histoire grecque*, 1811, 5 vol. in-8. Il a aussi donné plusieurs traductions, qui sont très estimées, surtout celle de *Thucydide*, 1795-97.

LÉVESQUE DE POUILLY (L.-J.), né à Reims en 1691, mort en 1750, cultiva d'abord les sciences avec succès, puis se livra à la littérature, et devint en 1722 membre de l'Académie des Inscriptions. Epuisé par l'excès de l'étude, il se mit à voyager, alla en Angleterre où il se lia avec Bolingbroke, puis revint se fixer dans sa ville natale; fut nommé lieutenant-général à Reims, et créa dans cette ville d'utiles établissements. On a de lui une *Théorie des sentiments agréables*, Genève, 1747, ouvrage estimé, où il prouve que le bonheur est dans la vertu. — Son fils, J.-S. Lévesque de Pouilly, né à Reims (1734-1820), a été aussi membre de l'Académie des Inscriptions. On lui doit une *Vie de L'Hôpital*, 1764, et une *Théorie de l'imagination*, 1803. Il fut longtemps le principal magistrat de la ville de Reims.

LÉVESQUE DE BURIGNY (J.), frère du précédent, né à Reims en 1692, mort en 1785, étudia longtemps avec son frère et acquit une prodigieuse érudition. Il passa quelques années en Hollande, où il travailla avec Saint-Hyacinthe à *l'Europe savante* (1718-20), puis vint à Paris; fut reçu en 1756 à l'Académie des Inscriptions, et employa sa longue vie à la composition d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De l'autorité du pape*, 1720; *Histoire de la philosophie païenne*, 1724; — *de la Sicile*, 1745; — *de Constantinople*, 1750; on a aussi de lui les *Vies de Grotius*, 1750; — *d'Erasme*, 1757; — *de Bossuet*, 1761; — *de Du Perron*, 1768. On lui attribue l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, ouvrage anti-chrétien, publié sous le pseudonyme de Fréret, et quelques autres écrits philosophiques. Ses ouvrages offrent en général peu de chaleur et d'intérêt.

LEVET, ch.-l. de cant. (Cher), à 17 kil. S. de Bourges; 600 hab.

LEVI, 3e fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie, vécut de 2117 à 1980 av. J.-C. selon l'*Art de vérifier les dates*, ou de 1748 à 1611, selon la chronologie vulgaire; il fut un des principaux auteurs du massacre des Sichémites (*Voy.* SICHEM). Sa postérité, connue sous le nom de *Lévites*, forma une tribu qui fut consacrée au culte; elle n'eut point comme les autres un territoire à part, mais on lui donna quarante-huit villes qui étaient dispersées dans toute l'étendue de la Palestine. Ces villes étaient dites *lévitiques*. Les plus importantes étaient Cadès, Sichem, Gabaa, Hébron, Ramoth. Six de ces villes servaient de lieu de refuge. — Moïse et Aaron étaient arrière-petits-fils de Lévi.

LÉVIATHAN, animal mystérieux dont il est fait mention dans plusieurs livres de la Bible, par exemple dans le livre de *Job* (chap. 40, v. 20). C'est un monstre marin, un *serpent tortueux* qui paraît n'être autre que le crocodile, ou, selon quelques-uns, la baleine. On prend aussi ce nom dans un sens moral pour le démon, *serpent* hostile au genre humain. — Les rabbins donnent le nom de Léviathan à un esprit qui, selon eux, préside à l'une des quatre parties du monde, au Midi. — Hobbes a donné le titre de *Léviathan* à un de ses ouvrages; il y désigne par ce nom le pouvoir populaire, l'assimilant au serpent de la Bible, monstre dont le prince doit écraser la tête.

LEVIE, bourg de la Corse, ch.-l. de canton, à 20 kil. N. E. de Sartène; 1,500 hab.

LEVIER, ch.-l. de cant. (Doubs), à 18 kil. de Pontarlier; 1,200 hab.

LÉVIS, maison noble et ancienne de France, que quelques chronologistes ont eu l'idée de faire descendre de Lévi, fils de Jacob. Elle tire son nom de la terre de Lévis, dans l'ancien Hurepoix, près de Chevreuse, et figure dans l'histoire dès le XIe siècle. Cette maison a formé plusieurs branches importantes, celles de Mirepoix, de Montbrun, de Pennes, de Lautrec, de Ventadour, de Quélus, etc., et a fourni à la France un grand nombre d'officiers et de magistrats distingués. — Dans la ligne principale de cette famille, celle des Mirepoix, l'aîné portait depuis le XIIe siècle le titre de *maréchal de la Foi*, parce que Guy de Lévis, premier du nom, seigneur d'une grande piété, fut un des premiers à se croiser contre les Albigeois avec le comte de Montfort, et fut fait maréchal de l'armée des croisés. — Cette famille subsiste encore et est honorablement représentée dans deux de ses branches les plus importantes par M. le duc de Lévis-Mirepoix et M. le duc de Lévis-Ventadour.

LÉVITES, descendants de Lévi. *Voy.* LÉVI.

LÉVITIQUE, un des livres du Pentateuque, traite du culte, qui était confié aux Lévites. Il fut rédigé par Moïse.

LÉVITIQUES (villes). *Voy.* LÉVI.

LEVIZAC (l'abbé LECOUTZ DE), d'une famille noble d'Alby, émigra et alla se fixer en Angleterre où il enseigna le français; il mourut à Londres en 1813. Il publia de bons ouvrages élémentaires, entre autres : *Grammaire à l'usage des étrangers*, Londres, 1797 ; *Bibliothèque portative des écrivains français; Dictionnaire français et anglais*, 1808; *Dictionnaire des synonymes*, etc.

LEVIZZANO, ville du duché de Modène, à 25 kil. S. E. de Reggio; 2,200 hab.

LEVROUX, *Gabatum* chez les anciens, *Leprosum* au moyen âge, ch.-l. de cant. (Indre), à 19 kil. N. de Châteauroux; 3,161 hab. Murs flanqués de tours, ancien château. Draps; grains, vins, laines.

LEWENHAUPT (Adam-Louis, comte de), général suédois sous Charles XII, fut nommé par ce prince gouverneur de Riga (1706), remporta la victoire de Liesna sur les Russes (1708), fit des prodiges de valeur à Pultawa, se mit après cette funeste journée à la tête des débris de l'armée, mais se vit forcé de signer la capitulation du Borysthène (1709) et fut fait prisonnier. Il mourut en Russie après dix ans de captivité, laissant d'intéressants *Mémoires*, imprimés à Stockholm, 1757.

LEWENHAUPT (Ch.-Émile, comte), de la même famille que le précédent, fut élu maréchal de la diète de Suède en 1734 et 1740; contribua à faire déclarer la guerre à la Russie et fut mis en 1742 à la tête de l'armée envoyée en Finlande; mais ayant été vaincu, malgré sa bravoure, il fut mis en jugement et décapité en 1743.

LEWENZ, *Leva*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bars, à 12 kil. E. de Bars; 3,600 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Lewenz. Château. Source saline.

LEWES, ville d'Angleterre (Sussex), à 63 kil. S. de Chichester, sur l'Ouse; 6,050 hab. Quelques édifices remarquables. Fonderie de canons, usines à fer, papeteries. Commerce de grains, drèche. Vestiges de vieux murs et de retranchements romains; inscriptions latines.

LEWIS, rivière des États-Unis, sort des montagnes Rocheuses, coule pendant 1,200 kil., et grossit la Columbia par 121° long. O., 46° 15' lat. N.

LEWIS (île), la plus grande et la plus septentrionale des Hébrides, par 57° 54'-58° 28' lat. N.; coupée en 2 parties, dites Lewis et Harris: 100 kil. sur 40; 14,000 hab. Lieu principal, Stornavay. Saumons, truites, hareng, etc. Vestiges druidiques.

LEWIS (Matt.-Grégoire), littérateur anglais, né en 1773, mort en 1818, était fils d'un riche personnage, sous-secrétaire d'état à la guerre. Envoyé fort jeune en Allemagne, il n'y prit qu'un goût extrêmement vif pour les romans et les pièces de théâtre, et il consacra sa vie entière à ce genre d'ouvrages. Le plus connu de ses romans est *le Moine*, 1795, traduit en français, 1797; ce roman monstrueux, qui n'offre que des scènes d'horreur et de libertinage, eut une grande vogue, et attira sur l'auteur de justes poursuites.

LEWISHAM, bourg d'Angleterre (Kent), à 7 kil. E. de Londres; 9,699 hab. Maisons de campagne.

LEXINGTON, nom de plusieurs villes des États-Unis, parmi lesquelles on remarque : une ville de l'état de Kentucky, ch.-l. du comté de La Fayette, à 35 kil. E. de Francfort; 10,000 hab.; bien bâtie; plusieurs édifices remarquables; université; nombreuses fabriques; commerce considérable; — et un bourg de l'état de Massachussets, à 13 kil. N. O. de Boston; 1,200 hab. Victoire des Américains sur le général anglais Gage en 1775.

LEXOVII, peuple de Gaule (Lyonnaise 2e), habitait sur toute la côte de la Normandie actuelle, entre les *Saii* et les *Eburovices*; ch.-l., *Noviomagus* ou *Lexovii* (Lisieux).

LEYDE, *Lugdunum Batavorum* ou *Lugdinum*, en hollandais *Leyden*, ville du royaume de Hollande (Hollande méridionale), sur le Rhin et quatre autres rivières, dans le Rhinland, qu'on regarde comme le jardin de la Hollande, à 27 kil. N. de Rotterdam; 35,000 hab. Divers monuments, parmi lesquels l'église de Saint-Pierre (la plus belle de la Hollande), une université célèbre, fondée en 1575, et grand nombre de sociétés de sciences ou d'arts. Fabriques de drap et autres lainages jadis célèbres, mais presque anéanties aujourd'hui par la concurrence. Patrie des peintres Lucas de Leyde, Rembrandt, Gérard Dow; des savants Vossius, Heinsius, Musschenbroeck, Van Swieten; de l'anabaptiste Jean de Leyde. Scaliger, Saumaise, S'Gravesande, Boërhaave ont professé à l'université de Leyde. — Leyde n'était encore qu'un village en 1083: son importance date du XIIIe siècle. Elle soutint en 1574

contre les Espagnols un siége célèbre qui fit périr plus de 6,000 de ses habitants; elle fut ravagée par la peste en 1655. L'explosion d'un bateau à poudre en 1807 en a détruit presque entièrement le plus beau quartier. C'est dans cette ville que Musschenbrœck découvrit en 1746 la *bouteille* dite *de Leyde*.

LEYDE (JEAN de), anabaptiste. *Voy.* JEAN DE LEYDE.

LEYDE (LUCAS de), peintre. *Voy.* LUCAS DE LEYDE.

LEYEN, principauté d'Allemagne. *Voy.* LAYEN.

LEYTE, une des îles Philippines, par 121° 55'-122° 55' long. O., 9° 50'-11° 35' lat. N. : 205 kil. sur 60; 40,000 hab. Ch.-l., Leyte. Climat plus tempéré qu'à Manille : sol extraordinairement fertile.

LEYVA (Antoine, duc de). *Voy.* LÈVE.

LEZARD (le cap). *Voy.* LIZARD.

LEZARDRIEUX, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 25 kil. N. E. de Lannion; 2,200 hab.

LEZAT, ville de France (Ariége), sur le Lers, à 27 kil. N. O. de Pamiers; 2,750 hab.

LEZAY-MARNESIA (C.-Fr.-Adrien, marquis de), né à Metz en 1735, mort en 1800, fut député aux États-Généraux, voyagea en Amérique et revint dans sa patrie où il cultiva les lettres. On a de lui : *Plan de lecture pour une jeune dame*, 1784; un poëme sur la *Nature champêtre*, 1787; *Lettres écrites de l'Ohio*, 1792, etc. — Son fils, Adrien, comte de Lezay-Marnesia, fut préfet sous l'Empire et publia quelques écrits politiques et littéraires : *Les Ruines, ou Voyage en France*, 1794; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797; une traduction du *Don Carlos* de Schiller, 1799. Il mourut en 1814, d'une chute de voiture.

LEZIGNAN, ch.-l. de canton (Aude), à 19 kil. O. de Narbonne; 1,800 hab.

LÉZIGNEM. *Voy.* LUSIGNAN.

LEZOUX, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 13 kil. S. O. de Thiers; 3,757 hab.

LHASSA, que l'on écrit aussi *Lassa* ou *H' Lassa*, ville de l'empire chinois, capitale du Thibet, et ch.-l. de la province d'Oueï, par 30° 43' lat. N., 89° 30' long. E.; 30,000 hab. suivant les uns, 80,000 suivant d'autres. Siége du dalaï-lama, et résidence d'un vice-roi chinois. Magnifique temple, qui attire un nombre immense de pèlerins; vaste bazar, centre du commerce de presque tout le Thibet.

LHÉRITIER (Charles-Louis), botaniste, né à Paris en 1746, d'une famille de commerçants, mort en 1800, fut procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, puis conseiller à la cour des aides (1775), et quitta ses fonctions pour se livrer à son goût pour l'étude de la nature; mais ruiné par la révolution, il accepta une place au ministère de la justice. Il périt assassiné à quelques pas de sa maison. On a de lui : *Stirpes novæ aut minus cognitæ*, Paris, 1784; *Cornus* (monographie du cornouiller), 1788; *Sertum anglicum* (c'est une flore des jardins anglais, surtout du jardin de Kew), 1788. Il avait entrepris la *Flore du Pérou*, d'après l'herbier de Dombey; mais il n'a pu achever ce travail. Lhéritier possédait la plus riche biblioth. botanique connue.

LHOMOND (Charles-François), un des professeurs les plus recommandables de l'université de Paris, né à Chaulnes en 1727, mort à Paris en 1794, fut quelque temps principal du collége d'Inville à Paris, et de là passa au collége du Cardinal-Lemoine, où il se voua tout entier à l'instruction des commençants. Devenu professeur émérite, il employa ses loisirs à composer des ouvrages élémentaires qui sont presque tous restés classiques. On a de lui : *Éléments de la grammaire française; Éléments de la grammaire latine* (connus vulgairement sous le nom de *Rudiment de Lhomond*); *Histoire abrégée de la religion; Histoire abrégée de l'Église; Doctrine chrétienne; Epitome historiæ sacræ; De viris illustribus urbis Romæ.*

L'HOPITAL (Michel DE), chancelier, né en 1505 à Aigueperse en Auvergne, avait pour père un médecin attaché au connétable de Bourbon et qui avait suivi le prince dans son exil. Après avoir étudié le droit à Milan et à Padoue, il revint en France, suivit quelque temps le barreau, puis obtint une charge de conseiller au parlement. Ses vertus et ses lumières attirèrent sur lui l'attention du chancelier Olivier, qui le fit envoyer comme ambassadeur au concile de Trente (1547). Marguerite de Valois, sœur du roi Henri II, le choisit pour être son chancelier privé et le fit nommer par son frère surintendant des finances; dans ce poste éminent, L'Hôpital réprima une foule d'abus et se signala par son intégrité et sa sévérité. En 1560 il fut élevé par François II à la dignité de chancelier de France; il conserva ce poste sous Charles IX. Ami de la tolérance, il fit tous ses efforts pour prévenir les querelles religieuses et pour rapprocher les Catholiques et les Protestants; il empêcha l'établissement de l'inquisition en France, et fit proclamer la liberté des cultes; mais après plusieurs années de lutte, voyant tous ses efforts échouer contre le fanatisme des partis, connaissant d'ailleurs les projets sanguinaires de Catherine de Médicis et de Charles IX, il résigna les sceaux et se retira dans sa terre de Vignay près d'Étampes (1568). Signalé comme favorable aux Protestants, il faillit être atteint dans sa retraite par les massacres de la Saint-Barthélemy (1572); il mourut peu après de douleur (1573). Ce magistrat intègre avait vécu dans une honorable pauvreté; il ne laissa aucune fortune. Pendant sa magistrature il fit rendre de sages ordonnances, qui le placent au nombre de nos premiers législateurs. L'Hôpital était aussi un écrivain distingué; il excellait surtout dans la poésie latine. Il reste de lui un *Traité de la réformation de la justice*, des *Harangues*, des *Poésies latines* et un *Testament* où l'on trouve d'intéressants détails sur sa vie. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825-26, 5 vol. in-8. Ses vers latins, recueillis par Pibrac, de Thou et Scévole de Sainte-Marthe, ont été publiés dès 1585; ils ont été traduits plusieurs fois en français, et notamment par Coupé, 1778. Sa vie a été écrite par Lévesque de Pouilly, 1764, Bernardi, 1807, et par M. Villemain, 1827 (3e vol. de ses *Mélanges*).

L'HÔPITAL (Guillaume-François-Antoine, marquis de), profond mathématicien, né à Paris en 1661, était d'une famille ancienne, mais différente de celle du chancelier, et avait pour père Anne Alexandre de L'Hôpital, lieutenant-général. Il montra de bonne heure les plus étonnantes dispositions pour la géométrie, et résolut à 15 ans le problème de la cycloïde, dont Pascal seul avait pu trouver la solution. Il servit quelque temps dans la cavalerie, mais il quitta bientôt le service pour se livrer aux sciences. Jean Bernouilli étant venu à Paris en 1692, L'Hôpital s'enferma pendant 4 mois avec lui pour étudier le calcul différentiel que venait d'inventer Leibnitz; bientôt il égala ses maîtres et put résoudre les problèmes les plus difficiles. Il fut reçu dès 1693 à l'Académie des Sciences. En 1696 il publia l'*Analyse des infiniment petits*, ouvrage capital, où il exposait de la manière la plus lucide cette nouvelle branche des mathématiques; il achevait un *Traité analytique des sections coniques* (publié en 1707), lorsqu'épuisé par des travaux excessifs, il fut enlevé par une maladie, à 43 ans (1704). — Deux autres L'Hôpital, de la même famille que le précédent, ont été maréchaux, savoir : Nicolas L'Hôpital en 1617 sous Louis XIII, et François de L'Hôpital en 1643. Ce dernier eut une grande part aux victoires de Renti, de Rocroy, etc.

LIA, fille aînée de Laban, fut substituée par son père à sa sœur Rachel que Jacob avait demandée en mariage, et devint ainsi la femme de Jacob.

Elle en eut six fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille, Dina.

LIAIKHOV, archipel de l'Océan Glacial arctique. *Voy.* SIBÉRIE (NOUVELLE-).

LIAKOURA, nom moderne du PARNASSE.

LIAMONE, *Cercidius*, rivière de la Corse, sort du mont Rotundo, coule au S. O., et se jette dans la Méditerranée à 17 kil. N. d'Ajaccio, après un cours de 44 kil. En 1793 cette rivière donna son nom à l'un des deux départ. de la Corse ; il en comprenait la partie mérid., et avait pour ch.-l. Ajaccio.

LIANCOURT, ch.-l. de canton (Oise), à 7 kil. S. E. de Clermont; 1,400 hab. Grandes filatures de coton ; faïence, croisés, linge de table. — Titre d'un duché qui appartient à une branche de la maison de La Rochefoucauld. *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

LIANCOURT (Jeanne DE SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille de Henri de Schomberg, maréchal de France, morte en 1674, parlait plusieurs langues et faisait de jolis vers. Elle n'avait pas moins de piété que de talents, et recevait chez elle Arnauld, Pascal et les solitaires de Port-Royal. On a d'elle un opuscule intitulé : *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame*** (la princesse de Marsillac) *sa petite-fille, pour sa conduite et celle de sa maison* (posthume), Paris, 1698.

LIAO, riv. de l'empire chinois, naît par 134° 30' long. E., 42° 52' lat. N.; coule à l'O., puis au S. E.; baigne la province de Ching-king, et tombe dans le golfe de Liao-toung après un cours de 850 kil.

LIAO-TOUNG, golfe de la mer Jaune, en comprend la région septentrionale presque entière, et baigne une partie des côtes du Pe-tchi-li et celles du Kouang-toung.

LIBAN, *Libanus* en latin (d'un mot hébreu qui *veut dire blanc*), chaîne de montagnes de Syrie, commence dans le S. O. du pachalik d'Alep, près de la rive gauche de l'Aasi (*Orontes*), aux environs d'Antakieh (*Antioche*); sépare les pachaliks de Damas et de Tripoli, traverse le N. du pachalik d'Acre et se termine non loin de Sour (*Tyr*) ; son développement est de 450 kil. Ses plus hauts sommets atteignent 4,800 mètres. Du versant oriental du Liban se détache une chaîne appelée Antiliban, qui court au S. parallèlement à la première, et se prolonge jusqu'à la mer Morte. Les Arabes donnent au Liban le nom de *Djebel* (c.-à-d. le mont), et à l'Antiliban celui de *Djebel-el-Chaïk*. Le Liban est habité par les tribus guerrières et presque indépendantes des Maronites et des Druzes. Les anciens nommaient *Cœlésyrie* ou *Syrie creuse* la vallée du Liban, c.-à-d. le pays situé entre les deux chaînes. Le Liban était célèbre autrefois par ses beaux cèdres; on n'y trouve plus guère aujourd'hui que des figuiers, des chênes, des lauriers et des cyprès.

LIBANIUS, sophiste ou rhéteur grec, né à Antioche l'an 314 de J.-C., enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, d'Athènes et d'Antioche, et compta saint Basile et saint Jean-Chrysostôme au nombre de ses disciples. Il jouit d'une grande faveur auprès de Julien qui voulut l'élever aux honneurs; mais il préféra rester dans une condition privée et mourut à Antioche vers 390. Il eut des ennemis et des envieux qui l'accusèrent de magie. On a de lui des *Harangues*, dont la meilleure édition est celle de Reiske, Altenbourg, 1791-97 ; des *Lettres*, dont l'édition la plus ample est due à J.-Chr. Wolf, Amsterdam, 1738. Sa vie a été écrite par Eunape.

LIBAU, *Lepeja* en lithuanien, ville de la Russie d'Europe (Courlande), à 164 kil. O. de Mittau ; 5,000 hab. Port sur la Baltique, petit, mais sûr. Bains de mer. Commerce d'exportation.

LIBAVIUS (André), savant allemand du XVIe siècle, né à Halle, cultiva également les lettres et les sciences, se fit recevoir médecin, devint recteur du gymnase de Cobourg en 1605, et y mourut en 1616. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On a de lui plusieurs ouvrages de chimie, dans lesquels il combat la doctrine de Paracelse. On emploie comme caustique une composition du muriate d'étain, connue sous le nom de *liqueur fumante de Libavius*.

LIBER, un des noms de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

LIBERALITAS JULIA, d'abord *Ebora*, ville de la Lusitanie, auj. EVORA.

LIBÈRE (saint), *Marcellinus Felix Liberius*, pape de 352 à 356, assembla plusieurs conciles pour décider entre Athanase et Arius, et fut exilé de Rome par l'empereur Constance pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation d'Athanase ; mais il se démentit dans la suite et se montra favorable aux Semi-Ariens; ce qui le fit rappeler (358). Cependant il revint bientôt à la foi catholique pure. Il fut canonisé, et l'Église le fête le 24 septembre.

LIBERIA, colonie américaine fondée en 1821 dans la Guinée supérieure, sur la côte des Dents, à l'E. du cap Mesurado ou Montserado, par 6° 15' lat. N., 12° 57' long. O. Son nom signifie qu'elle ne doit être habitée que par des hommes libres : elle est en effet destinée à recevoir les noirs affranchis des États-Unis. Monrovia et Caldwell sont les deux principaux établissements de cette colonie; en 1832 elle comptait déjà 2,800 hab.

LIBERTAD, prov. du Pérou. *Voy.* LIVERTAD.

LIBERTÉ. Les Romains en faisaient une divinité, fille de Jupiter et de Junon. Tibérius Gracchus lui éleva un temple sur le mont Aventin. Elle était représentée un sceptre dans la main, portant un bonnet phrygien sur la tête, ayant à ses pieds un chat, symbole d'indépendance, et un joug brisé.

LIBES (Antoine), savant physicien, né à Toulouse en 1760, mort en 1832, fut professeur de physique aux écoles centrales et au lycée Charlemagne. On lui doit la découverte de l'*électricité par contact*, qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Il a publié : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788 ; *Physique chimique*, 1796 ; *Théorie de l'élasticité*, 1800 ; *Traité élémentaire de Physique*, 1802 ; *Dictionnaire de Physique*, 1806 ; *Histoire des progrès de la Physique*, 1810, etc.

LIBETHRE, *Libethra*, ville de Macédoine, sur le golfe Thermaïque, près du mont Olympe et de la Thessalie. On y voyait le tombeau d'Orphée. — Fontaine voisine du mont Hélicon, en Béotie, était consacrée aux Muses, d'où leur nom de *Libéthrides*.

LIBIQUES, *Libici* ou *Libui*, peuple d'Italie (Gaule Transpadane), sur les deux rives de la *Sesia*, était, dit-on, d'origine ligurienne. Il avait pour ch.-l. *Vercellæ* (auj. *Verceil*). — *Voy.* LÈVES.

LIBITINE, déesse qui présidait aux funérailles, était ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle enlève les humains quand il lui plaît, *ad libitum*. — On nommait *porte Libitine* la porte par laquelle on passait pour porter les morts hors de la ville.

LIBOURNE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 27 kil. E. de Bordeaux, près du confluent de la Dordogne et de l'Isle ; 9,714 hab. Port, beau pont. Bibliothèque, athénée, etc. Industrie et commerce. — Fondée par le roi d'Angleterre Édouard I en 1286, sur les ruines de *Condate* ; plusieurs fois prise et reprise. — L'arr. de Libourne a 9 cantons (Brannes, Castillon, Coutras, Fronsac, Guitres, Lussac, Pujols, Sainte-Foy-la-Grande et Libourne), 130 communes et 107,464 hab.

LIBURNIE, *Liburnia*, auj. *Croatie maritime*, partie de l'Illyrie, entre l'*Arsia* (Arsa) et le *Titius* (Kerka), s'étendait le long de l'Adriatique, et était bornée au S. par la Dalmatie ; elle avait pour villes : Arsie, Flanona, Foretani, Senia, Ænona, Scardona, enfin Iadera (capitale). Les Liburnes s'adonnaient à la piraterie ; leurs navires étaient fort légers.

LIBUSSA, fille de Croc, un des premiers princes de la Bohême, hérita de ce pays à la mort de son père, vers 720 ; le gouverna un instant seule, et finit par épouser Przémysl, fondateur de la maison qui porte son nom. Elle passait aux yeux des Bohémiens pour être habile dans l'art de prédire.

LIBYE, *Libya*, nom grec de l'Afrique, s'entendait surtout des pays situés à l'O. de l'Égypte, c.-à-d. le désert de Barca, le beylik de Tripoli actuel et les déserts du Kordofan, du Darfour, etc. Plus tard on fit une distinction, et l'on nomma: *Libye intérieure*, les contrées au S. de l'Atlas (Maroc méridional, Sahara, et la partie de la Nigritie connue des anciens); — et *Libye extérieure*, l'ancienne Libye, notamment le littoral compris entre l'Egypte et la Tripolitaine, littoral qui se subdivisait lui-même en : *Libye supérieure*, entre l'Egypte et la Cyrénaïque; et *Libye inférieure* (ancienne Cyrénaïque ou Pentapole), qui s'étendait de la Libye supérieure à la Tripolitaine.— Climat brûlant; pays mêlé de plages désertes et d'oasis fertiles.

LIBYE (désert de), nom donné encore auj. au désert situé entre le Barca et Siouah au N., la Nigritie à l'E. et au S., l'Egypte à l'O.; s'étend de 15° à 25° long. E., et de 26° à 30° lat. N.

LIBYQUE (mer), *Libycum mare*, grand golfe de la Méditerranée, sur les côtes de l'Afrique, s'étendait de *Parætonium* au cap *Hermæum*, et comprenait les deux Syrtes.

LIBYSSA, auj. *Gebsé*, ville de Bithynie, sur la Propontide, entre Chalcédoine et Nicomédie. Annibal y résida et s'y donna la mort.

LICATA, ville de Sicile. *Voy.* ALICATA.

LICATES, une des principales nations de la Vindélicie, sur les bords du *Licus* (Lech), aux environs d'Augsbourg. *Voy.* VINDÉLICIE.

LICETI (Fortunio), né en 1577 à Rapallo (État de Gênes), mort en 1657, fut successivement professeur de philosophie à Pise, à Padoue (1609), à Bologne, et se montra en toute occasion zélé péripatéticien. On a de lui de curieuses dissertations : *De his qui diù vivunt sine alimento*, Padoue, 1612; *De monstrorum causis*, etc., 1616; *De spontaneo viventium ortu*, 1618, et des *Lettres*, Bologne, 1640.

LICH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 5 kil. S. E. de Giessen; 3,000 hab. Ch.-l. de la principauté de Solms-Lich; château du prince.

LICHAS, héraut d'Hercule, lui porta de la part de Déjanire la tunique teinte du sang du centaure Nessus. Hercule ne l'eut pas plus tôt revêtue, qu'il devint furieux : il saisit l'infortuné Lichas et le précipita dans la mer d'Eubée. Il fut changé en rocher.

LICHFIELD, ville d'Angleterre (Stafford), à 22 kil. N. de Birmingham ; 6,000 hab. Évêché en commun avec Coventry. Belle cathédrale. Toile à voiles, bière renommée, etc. — Patrie de Johnson, de Garrick, etc.

LICHTENAU. Plusieurs villes d'Allemagne portent ce nom, notamment une ville des États prussiens (Westphalie), à 80 kil. S. de Minden; 1,200 hab.: tanneries.

LICHTENBERG (principauté de), état de la Confédération germanique, entre la Prusse et la Bavière Rhénane, dépend du duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld : 44 kil. sur 13; 26,300 hab. Avant 1819 on la nommait seigneurie de Baumholder. — Nom de plusieurs petites villes d'Allemagne très peu importantes, et d'une ville de France (Bas-Rhin).

LICHTENBERG (George-Christophe), physicien et moraliste, né en 1742 près de Darmstadt, mort en 1799, était l'ami de Deluc. Il devint en 1771 professeur de physique expérimentale à Gœttingue, et découvrit la diversité des figures que forme la poussière répandue sur la surface des corps électrisés; mais il se fit surtout remarquer par des écrits pleins de ce genre d'esprit qu'on appelle *humour*. Il écrivit contre Bonnet une satire intitulée *Timorus*, 1773; contre Lavater une parodie de son système, sous le titre plaisant de la *Physiognomonie des Queues*, 1778; donna, sous forme d'*Explication des planches d'Hogarth*, des peintures de caractères d'une vérité frappante et d'utiles leçons de morale, et publia des *Observations sur lui-même*, sorte de confessions pleines de franchise.

LICHTENSTEIN, ville du royaume de Saxe, à 12 kil. N. E. de Zwickau; 2,200 hab. Château. Ch.-l. de principauté. Toile, bonneterie, papier. — Ville de Suisse (St-Gall), ch.-l. du Tockenbourg.

LICHTENSTEIN (principauté de). Il y en a deux: l'une qui dépend du royaume de Saxe (*Voy.* ci-dessus); l'autre indépendante et membre de la Confédération germanique : celle-ci est bornée au N. et à l'E. par le Tyrol, au S. et à l'O. par la Suisse; 5,800 hab. Ch.-l., Vadutz. Elle a une voix dans l'assemblée générale de la diète en commun avec cinq autres états. Elle se divise en deux seigneuries, Schellenberg et Vadutz. Le prince de Lichstentein réside ordinairement à Vienne, et possède de vastes domaines en Autriche.

LICHTENSTEIN (Joseph-Wenceslas, prince de), général autrichien, né à Vienne en 1696, mort en 1772, fit avec distinction les campagnes de 1733 et 1734, fut nommé lieutenant-général, puis feld-maréchal en Italie; remporta sur les Français la victoire de Plaisance, 1746; fut ambassadeur en France de 1738 à 1741, puis directeur de l'artillerie de Vienne. Il forma une galerie de tableaux devenue célèbre.

LICHTERVELDE, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 17 kil. S. de Bruges: 5,300 hab.

LICINIUS STOLO (C.), tribun du peuple en 376 av. J.-C., obtint, au bout de plusieurs années de persévérance et d'efforts, que l'un des 2 consuls serait toujours pris parmi les plébéiens (366). Il recueillit un des premiers le fruit de la loi, et fut nommé lui-même consul, les années 364 et 361. On dit que Stolo ne proposa cette loi que pour satisfaire la vanité de sa femme, jalouse des honneurs qu'on rendait à sa sœur, qui avait épousé un des tribuns militaires. Stolo porta de plus la loi qui défendait d'avoir plus de 500 *jugera*; plus tard, il fut puni pour y avoir contrevenu lui-même.

LICINIUS CALVUS (C.), orateur romain, né l'an 74 av. J.-C., mort à l'âge de 30 ans, se distingua de bonne heure au barreau, en même temps que Cicéron; il joignait à l'éloquence un grand talent pour la poésie. Il avait composé quelques élégies sur la mort de Quintilie sa maîtresse, et une pièce satirique contre César; on a de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

LICINIUS LICINIANUS (C. Flavius), empereur romain, était fils d'un paysan dace et fut d'abord simple soldat. Il s'avança tellement auprès de l'empereur Galerius, son compatriote, que celui-ci finit par l'associer à l'empire, l'an 307. Il eut pour dép. la Pannonie et la Rhétie. Après s'être défait de plusieurs compétiteurs, il resta, avec Constantin, seul maître de l'empire, en 312, et régna sur l'Orient; mais bientôt la guerre s'alluma entre ces deux princes, et Licinius, malgré sa bravoure, fut vaincu d'abord à Cibalis, ensuite à Chalcédoine; il s'enfuit à Nicomédie où Constantin le dépouilla de la pourpre (323 de J.-C.). Il le relégua ensuite à Thessalonique, et l'y fit étrangler avant la fin de l'année. Licinius s'était montré tour à tour favorable et contraire aux Chrétiens.

LICORDIA, ville de Sicile (Catane), à 46 kil. S. O. de Catane; 7,000 hab.

LICOSA, cap d'Italie, dans le golfe de Salerne, par 40° 14' lat. N., 12° 3' long. E.

LICTEURS, gardes qui étaient chargés à Rome d'accompagner et de garder les principaux magis-

trats. Vingt-quatre licteurs marchaient devant le dictateur, douze devant les consuls, six devant les préteurs. Ils portaient sur leurs épaules des faisceaux de verges, du milieu desquels sortait une hache. Ils écartaient le peuple, frappaient avec leurs faisceaux à la porte de ceux chez lesquels se rendait le magistrat, et exécutaient les sentences. Dans les condamnations capitales, ils attachaient le criminel à un poteau, le battaient de verges, puis lui tranchaient la tête avec leur hache. On les nommait licteurs, *a ligando*, parce qu'ils *liaient* le coupable.

LICUS, auj. le *Lech*, rivière de Vindélicie, affluent du Danube. *Voy.* LICATES.

LIDDA, ville de Syrie. *Voy.* LYDDA.

LIDI (I), c'est-à-dire *les bords*, chaîne de sept îles du royaume Lombard-Vénitien, qui s'étendent sur les bords de la mer Adriatique, de l'embouchure de la Brenta à celle de la Piave. Elles ont été formées par des atterrissements successifs, et sont aujourd'hui couvertes de jardins charmants.

LIDO-DI-PALESTRINA et LIDO-DI-SOTOMARINA, îles du golfe de Venise, l'une à 16, l'autre à 28 kil. au S. de Venise, chacune avec un bourg ou ville de même nom (2,600 hab. dans la deuxième).

LIÉBAULT (Jean), agronome et médecin du XVIe siècle, né à Dijon, mort en 1596, vint de bonne heure à Paris où il épousa la fille de l'imprimeur Ch. Estienne, et exerça la médecine avec succès. Il acheva et mit en français l'ouvrage de Ch. Estienne, intitulé : *Théâtre d'Agriculture et Maison rustique*, Paris, 1570, in-4, et donna lui-même : *Thesaurus sanitatis*, 1577; *De Sanitate et morbis mulierum*, 1582; *De Cosmetica*, 1582, etc.

LIEBENSTEIN, ville du duché de Saxe-Gotha, à 16 kil. S. O. de Gotha; 300 hab. Château. Coutellerie et cadenas. Eaux thermales.

LIÉGE, *Leodum*, *Leodicum*, *Legia* en latin du moyen âge, *Luttich* en allemand; ville de Belgique, ch.-l. de la province actuelle de Liége et de l'ancien évêché de Liége, au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, à 100 kil. S. E. de Bruxelles; 58,000 hab. Evêché, université. Mauvaises fortifications; dix faubourgs; dix-sept ponts; beaux canaux bordés d'arbres; monuments divers (cathédrale, hôtel-de-ville, bâtiment de l'université, etc.). Société d'émulation pour sciences et arts. Industrie immense (papier, verre, armes à feu, tissus de soie, etc.). Aux environs, riches mines de houille qu'on exploite depuis 1178. Commerce très vaste. Liége doit son importance à saint Hubert, son premier évêque, qui y transporta en 708 le siége épiscopal de Maëstricht. Elle fut longtemps le ch.-l. d'un évêché indépendant (*Voy.* ci-après). En 882, les Normands la saccagèrent. Henri, duc de Brabant, la prit et la pilla en 1212; Jean, duc de Bourgogne, la prit en 1409, après avoir tué 36,000 Liégeois. Charles-le-Téméraire s'en empara à son tour en 1468; Louis XI, qui avait soulevé les Liégeois contre le duc de Bourgogne, fut forcé de l'accompagner à ce siége. Souvent prise par les Français à partir du XVIIe siècle, Liége fit partie de l'empire français de 1793 à 1814 comme ch.-l. du dép. de l'Ourthe.

LIÉGE (prov. de), province du roy. de Belgique, entre celles de Limbourg au N., de Namur et du Brabant méridional à l'O., le grand-duché de Luxembourg au S., les Etats prussiens à l'E. : 100 kil. sur 650 : 360,000 hab. Ch.-l., Liége. Montagnes, vallées, forêts; sol varié, en général maigre. Carrières et mines, industrie active. — La province de Liége se compose de la plus grande partie de l'ancien évêché de Liége avec quelques portions des pays environnants; elle répond à peu près au ci-devant dép. de l'Ourthe.

LIÉGE (évêché de), ancien pays souverain de l'empire d'Allemagne, était compris dans le cercle de Westphalie. Il renfermait sept contrées distinctes: la Campine liégeoise, le pays d'Hasbain, les comtés de Hornes et de Looz, et les pays de Condroz, de Franchimont et de Stavelot. — Primitivement ce pays fut habité par les *Eburones* et les *Condrusi*; il fut ensuite compris dans le roy. d'Austrasie. Ce fut au XIe siècle que les évêques de Liége y établirent leur souveraineté; aux XIVe et XVe siècles ils eurent souvent à réprimer des révoltes de la part des bourgeois de Liége. Cependant, malgré ces troubles et les attaques des princes voisins, les évêques parvinrent à se conserver une sorte de souveraineté sur ce pays jusqu'au traité de Lunéville (1801). Après la conquête des Français, il fut réparti entre les dép. de l'Ourthe, de la Meuse-Inférieure et de Sambre-et-Meuse. Auj. il forme la prov. de Liége et une partie de celles de Limbourg et de Namur.

LIEGNITZ, *Lignitia*, ville murée des États prussiens (Silésie), ch.-l. de régence, à 60 kil. O. de Breslau; 10,000 hab. Vieux château des ducs de Liegnitz; belles églises, hôpitaux, lazaret. Etablissements d'instruction et collections. Industrie (bleu de Prusse, bas de soie, toile, etc.). Défaite des Polonais par les Tartares (1241); victoire de Frédéric II sur les Autrichiens (1741). — Liegnitz appartint longtemps à des ducs; leur dynastie s'étant éteinte en 1675, le duché revint à l'empereur d'Allemagne, auquel le roi de Prusse l'enleva. Auj. Liegnitz est le titre d'une principauté qui a été donnée par le roi Guillaume IV à sa seconde femme. — La régence de Liegnitz, située entre les prov. de Francfort et de Posen au N., la régence de Breslau à l'E., la Bohême au S., la Saxe au S. O., a 180 kil. sur 130 et 750,000 hab.

LIÉOU-KHIÉOU, groupe d'îles formant un état tributaire de la Chine, dans l'Océan Pacifique, entre le Japon au N., la Chine à l'O. et les îles Madjicosemah au S. O., par 26°-27° 40' lat. N., et 124° 50'-126° 45' long. E. Elles sont au nombre de 36 dont les principales sont : la grande et la petite Liéou-khiéou, Komisang, et Lun-houn. Capitale, Zieuly, dans la grande Liéou-khiéou. Les productions de ces îles, les mœurs, les coutumes, sont celles de la Chine; la religion de Fô y domine. Les Chinois les connurent seulement vers l'an 605 de notre ère; ils en disputèrent longtemps la possession au Japon, et en restèrent maîtres en 1372.

LIER ou LIERRE, ville de Belgique (Anvers), à 14 kil. S. E. d'Anvers; 10,600 hab. Bierre renommée, indiennes, moulins à huile, etc.

LIERNAIS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 45 kil. N. O. de Beaune; 1,100 hab. Patrie de Laurent Bureau, qui de pâtre devint confesseur de Charles VIII et de Louis XII et évêque de Sisteron.

LIEURY, ville de France (Eure), à 13 kil. S. de Pont-Audemer; 2,700 hab. Coutils, sangles, etc.

LIEUTAUD (Joseph), médecin, né à Aix en Provence en 1703, mort à Paris en 1780, était membre de l'Académie des Sciences, et médecin de Louis XVI; il a donné entre autres ouvrages: *Essais anatomiques*, Paris, 1777 : *Elementa physiologiæ*, 1749 : *Précis de la médecine pratique*, 1776; *Historia anatomico-medica*, 1767.

LIEUTENANT (du latin *locum tenens*, tenant lieu). On donne en général ce nom à des officiers soit militaires, soit civils, qui sont chargés de suppléer ou de seconder des officiers supérieurs. — On nommait : *lieutenant civil* le second magistrat du Châtelet de Paris; c'était le substitut du prévôt de Paris; il jugeait les contestations relatives aux héritages, affaires de mineurs, interdictions, demandes en séparation, levées de scellés, inventaires, etc.; — *lieutenant criminel*, un magistrat du Châtelet de Paris qui prononçait sur tous les crimes et délits commis dans Paris ou ses environs, de quelque nature qu'ils fussent; il jugeait même sans le concours d'aucun conseiller, et assisté seule-

ment d'un avocat du roi, les causes de simple police : il y avait un lieutenant criminel dans toutes les juridictions royales de l'ancienne France : — *lieutenant général de la police*, un magistrat chargé de veiller à la sureté et à l'assainissement de la capitale ; cette magistrature fut créée en 1667. Sous Louis XV, les attributions du lieutenant de police acquirent une grande étendue ; il eut le droit de disposer de la liberté de tous les citoyens de Paris et des étrangers : c'était lui qui signait les *lettres de cachet*. Cette magistrature fut remplacée plus tard par le ministre de la police, et enfin (pour Paris seulement) par le préfet de police.

LIEUVIN, *Lexovii* des anciens, *Lexvinus comitatus* au moyen âge, partie de la Haute-Normandie, entre la Seine, le pays d'Ouche, le Roumois, la campagne de Neubourg, l'Auge : 48 kil. sur 28. Places : Lisieux, Orbec, Honfleur. Auj. partie du dép. de l'Eure.

LIFFOL ou LIFOU, l'ancien *Latofao*, ville de France. *Voy.* MORVILLIERS.

LIFFRÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 17 kil. N. E. de Rennes ; 2,600 hab.

LIGARIUS (Q.), lieutenant du proconsul d'Afrique C. Considius, fut chargé du gouvernement de la province en l'absence du proconsul ; prit parti contre César et combattit avec Metellus Scipion et Caton à la bataille de Thapse, 46 av. J.-C. Accusé pour ce fait devant César lui-même, il devait être condamné ; mais Cicéron plaida sa cause, et il le fit avec une telle éloquence que César, qui avait déjà signé la condamnation de Ligarius, laissa tomber de sa main le papier fatal et pardonna. Ligarius conspira néanmoins avec Brutus contre César.

LIGER ou LIGERIS, auj. la *Loire*, fleuve des Gaules, traversait la Celtique en coulant du S. au N., puis de l'E. à l'O., et tombait dans l'Océan au-dessous de Corbilo (*Couëron*).

LIGERULA, riv. de Gaule, auj. le LOIRET.

LIGNAC (l'abbé DE), oratorien, d'une famille noble de Poitiers, né vers 1710, mort en 1762, est auteur de *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle de Buffon*, 1751, ouvrage où il combat quelques idées hasardées de l'auteur de l'*Histoire naturelle*, et qui eut du succès ; *Métaphysique tirée de l'expérience*, 1753 ; *Examen du livre De l'Esprit* (d'Helvétius), 1759. L'abbé de Lignac suivait les doctrines de Descartes et de Malebranche.

LIGNANO. *Voy.* LEGNANO.

LIGNE, en latin *Lignum*, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 5 kil. O. d'Ath, avait titre de principauté et a donné son nom à l'illustre maison des princes de Ligne. Cette maison, connue dès le XIIe siècle, a fourni au Hainaut plusieurs maréchaux et à l'empire des généraux distingués. La terre de Ligne, après avoir été successivement baronnie, comté, fut érigée en 1601 en principauté par l'empereur Rodolphe III. C'est de cette maison que sont sortis les princes et ducs de Barbançon, d'Aremberg, d'Aarschot, de Croy, de Chimay.

LIGNE (Ch.-Jos., prince de), général au service de l'Autriche, célèbre à la fois par son esprit, par les grâces de sa personne et par ses talents militaires, né à Bruxelles en 1735, de la noble famille des princes de Ligne, mort en 1814. Passionné pour l'art militaire, il prit du service dès que l'âge le lui permit (1752), se distingua dans les armées autrichiennes pendant la guerre de Sept-Ans, ainsi que dans les campagnes qui suivirent, et fut nommé en 1771 lieutenant-général. Il jouit de la faveur de Marie-Thérèse et surtout de Joseph II ; fut chargé par ce prince en 1782 d'une mission en Russie auprès de Catherine II, qui l'admit bientôt dans son intimité ; se joignit en 1788 au général russe Potemkin contre les Turcs, et contribua beaucoup à la prise de Belgrade (1789). Injustement soupçonné d'avoir pris part à la révolte des Pays-Bas contre l'Autriche, il fut écarté des affaires par les successeurs de Joseph II ; cependant François II lui donna en 1808 le titre de feld-maréchal. Le prince de Ligne avait à plusieurs reprises séjourné en France et y avait reçu l'accueil le plus flatteur ; aussi conserva-t-il toujours de l'attachement pour notre pays. On citait du prince de Ligne une foule de saillies spirituelles. Il a laissé un grand nombre d'écrits, tous en français, qui brillent par le piquant et l'originalité. Ses œuvres, qui forment plus de 30 vol. in-12, Vienne et Dresde, 1807, se divisent en écrits militaires (parmi lesquels on remarque un *Journal des guerres* auxquelles il prit part, et une *Vie du prince Eugène*) ; et œuvres diverses en prose et en vers (on estime surtout son *Essai sur les jardins*). Mme de Staël a donné un vol. de *Lettres et pensées du prince de Ligne*, 1809, in-8 ; Malte-Brun a publié ses *Œuvres choisies*, 1809, 2 vol. in-8.

LIGNÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 15 kil. N. O. d'Ancenis ; 2,300 hab. Château en ruines.

LIGNIÈRE-LA-DOUCELLE, ville du dép. de la Mayenne, à 40 kil. N. O. de Mayenne ; 2,700 hab. Eaux minérales ferrugineuses.

LIGNIÈRES, ch.-l. de cant. (Cher), sur l'Arnon, à 24 kil. O. de Saint-Amand ; 2,271 hab. Pâtés renommés. Ch.-l. d'une seigneurie considérable qui fut possédée par Colbert.

LIGNON. Plusieurs petites rivières de France portent ce nom. La principale sort des monts du Forez et joint la Loire au-dessus de Feurs, après un cours de 49 kil. de l'O. à l'E. Elle jouit d'une certaine célébrité, qu'elle doit au roman de l'*Astrée*.

LIGNY, ch.-l. de canton (Meuse), à 15 kil. S. de Bar-sur-Ornain ; 3,185 hab. Toiles de coton, sarraux, enclumes, etc. ; commerce.

LIGNY, village de Belgique (Namur), à 20 kil. N. O. de Namur. Napoléon y battit les alliés le 16 juin 1815. Cette victoire est aussi connue sous le nom de bataille de Fleurus.

LIGNY-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Yonne), à 9 kil. N. de Chablis ; 1,200 hab.

LIGORIO (Pirro), peintre, architecte et antiquaire, né à Naples au XVIe siècle, fut d'abord employé à Rome et succéda à Michel-Ange dans la direction des travaux du Vatican ; mais n'ayant pas consenti à suivre ponctuellement les plans de son prédécesseur, il perdit son emploi en 1568. Il se retira à Ferrare, où le duc Alphonse II le prit pour son architecte. Il y mourut en 1583. Il fit sur les monuments antiques de nombreuses recherches, et en consigna les résultats dans de précieux manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque de Turin, et qui sont encore consultés avec fruit.

LIGORISTES, *Voy.* LIGUORI.

LIGUE. On désigne sous ce nom, tantôt une association temporaire formée entre des souverains, des états ou des individus pour atteindre un but commun, soit politique, soit religieux, tantôt une confédération permanente entre diverses villes ou divers pays qui se réunissent pour former un même état ou défendre les mêmes intérêts. Parmi les ligues du 1er genre, on connaît surtout, chez les anciens, la *Ligue Achéenne* et la *Ligue Étolienne* (*Voy.* ACHÉENS et ÉTOLIE) ; chez les modernes, les ligues dites d'*Augsbourg*, de *Cambray*, de *Ratisbonne*, de *Smalkalde*, etc. (*Voy.* les noms de ces villes), la *ligue du Bien Public* sous Louis XI, la *Ligue sainte*, sous Louis XII, la *Sainte-Union* ou *Ligue* proprement dite (*Voy.* ci-après). — Parmi les ligues du 2e genre nous citerons les 3 ligues des *Grisons* en Suisse, dites *Ligue Grise*, *Cadée*, *des Dix-Juridictions* (*Voy.* GRISONS), la *ligue des Villes lombardes* (*Voy.* LOMBARDIE), et la *Ligue Hanséatique* (*Voy.* HANSÉATIQUES).

LIGUE (la), dite aussi la *Sainte-Union*, confédération du parti catholique en France, fut formée par Henri

duc de Guise, à l'instigation du cardinal de Lorraine, en 1576, dans le but de défendre la religion catholique contre les hérétiques, ou plutôt de renverser Henri III. Elle eut pour occasion un édit de pacification que Henri III venait de rendre en faveur des Protestants. Le formulaire qui la constituait fut signé à Péronne le 12 février 1577. Henri III eut la faiblesse d'adhérer à la Ligue et s'en déclara le chef, croyant par là déjouer les projets des Ligueurs: mais toute l'autorité appartenait de fait au duc de Guise; à la tête des Calvinistes étaient le prince de Condé et le roi de Navarre. Henri III tenta vainement de concilier les deux partis : il ne fit que se faire détester des Catholiques, qui dès ce moment voulurent mettre sur le trône le duc de Guise. Celui-ci, aussi ambitieux que fanatique, traita avec Philippe II, roi d'Espagne, avec le pape Grégoire XIII, et s'empara de plusieurs villes, en sorte que le faible roi, pour sauver sa couronne, fut contraint de s'unir plus étroitement à la Ligue; il ordonna aux Protestants de sortir de France, et, d'accord avec le pape Sixte V, il déclara Henri de Navarre, qui était son légitime héritier, mais qui était calviniste, déchu de ses droits à la couronne (1585). Henri III n'en fut pas moins l'objet de la haine des Catholiques, et après avoir été battu à Coutras (1587) par les Protestants, il se vit chassé de Paris en 1588 par le duc de Guise à la tête des Ligueurs, dans la *journée des Barricades*. Les Parisiens avaient pour chefs 40 bourgeois, catholiques fervents, établis par le duc de Guise dans les seize quartiers de la ville, et appelés pour cela les *Seize*. Cependant Henri III feignit encore de se réconcilier avec les Ligueurs, et ayant assemblé les états-généraux à Blois, il y fit assassiner leur chef, le duc de Guise (23 décembre 1588). Ce crime souleva toute la France contre Henri ; il fut excommunié par le pape Sixte V, déclaré déchu par la Sorbonne; et Mayenne, frère du duc de Guise, fut proclamé chef de la Ligue avec le titre de lieutenant-général du royaume. Henri III n'eut plus d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de Navarre : il battit avec lui les Ligueurs dans plusieurs rencontres, et il allait rentrer dans Paris, lorsqu'il fut assassiné par un dominicain fanatique, Jacques Clément (2 août 1589). Henri de Navarre prit alors le titre de roi de France sous le nom de Henri IV ; les Ligueurs de leur côté nommèrent un fantôme de roi, le cardinal de Bourbon, qui prit le nom de Charles X (janvier 1590). Henri IV eut à la fois à combattre Mayenne, le pape, et le roi d'Espagne (Philippe II), qui convoitait la possession de la France. Après une guerre qui se prolongea encore quelques années (*Voy.* HENRI IV), et dans laquelle Paris eut à soutenir un siége désastreux, Henri mit fin à la Ligue en abjurant le calvinisme (juillet 1593). Parmi les nombreux ouvrages que l'on a écrits sur la Ligue, on distingue : *l'Esprit de la Ligue* par Anquetil, et *l'Histoire des guerres de religion*, par M. Ch. Lacretelle. *La Henriade* fut d'abord intitulée *la Ligue*.

LIGUE DU BIEN PUBLIC. On appelle ainsi l'alliance que formèrent, en 1465, contre Louis XI, les ducs de Bretagne, de Bourbon, de Calabre, de Nemours, Charles, frère du roi, les comtes de Dunois, d'Armagnac et de Dammartin, et à la tête de laquelle était le comte de Charolais, depuis duc de Bourgogne, et connu sous le nom de Charles-le-Téméraire. Sous le prétexte de réclamer le soulagement des peuples, ces princes voulaient se venger du roi, qui, à son avénement au trône, les avait dépouillés d'une partie de leurs priviléges. Une bataille se livra à Montlhéry : mais les deux armées prirent la fuite, et la victoire resta indécise. Bientôt après, Louis XI mit fin à cette ligue en traitant avec chacun des confédérés en particulier et en leur faisant quelques concessions. Le peuple seul, au nom duquel la ligue s'était formée, fut oublié dans ces traités : aussi les Parisiens appelèrent-ils cette ligue la *ligue du Mal public*.

LIGUE SAINTE, coalition formée en 1511 contre Louis XII par le pape Jules II, Ferdinand-le-Catholique, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses. Gaston de Foix remporta sur les alliés la victoire de Ravenne (1512) : mais il périt dans son triomphe, et Louis XII, vaincu à Novare et à Guinegatte, fut obligé de demander la paix (1515).

LIGUEIL, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), sur l'Erve, à 15 kil. S. O. de Loches ; 1,900 hab.

LIGUORI (Alphonse-Marie DE), fondateur d'une congrégation de missionnaires connus sous le nom de *Liguoristes*, né à Naples en 1696, mort en 1787 en odeur de sainteté, fonda vers 1722 à Scala (Principauté supérieure) dans l'ermitage de Sainte-Marie, l'institut du *Très-Saint-Rédempteur*, destiné à fournir des prédicateurs pour l'instruction des paysans. Cet institut fut approuvé par le pape Clément XIII, qui nomma Liguori évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Il fut béatifié en 1816. Liguori a laissé plusieurs écrits théologiques; il professait le probabilisme. Ses sectateurs se sont multipliés, et sont même devenus dangereux par leur exaltation.

LIGURIE, *Liguria*, contrée de l'Italie septentrionale ancienne, formait la partie S. O. de la Gaule Cisalpine ; elle s'étendit d'abord du côté du nord jusqu'au Pô, mais fut ensuite restreinte aux pays situés entre la mer et l'Apennin : ses limites étaient à l'E. la *Macra*, à l'O. le *Varum* (Var). Les habitants, dits Ligures (c.-à-d. *montagnards*), étaient divisés en nombreuses peuplades, savoir : 1° au N. les Vagiens, les Venènes, les Statielles, les Cerdiciates, Célélates, Ilvates, Casmonates, Emburiates, Magelles, Vibelles ; 2° dans les Apennins, sur le versant méridional, les Hercates, les Lapicins, les Garules, les Friniates : 3° sur la mer, de l'E. à l'O., les Apuans, les Ingaunes, les Intémèles, les Védiantiens. On donne aussi comme Ligures les Taurins, les Libiques et les Lèves, qui habitaient au N. du Pô, et dans le S. E. de la Gaule Transalpine. Les Ligures semblent avoir été de même race que les Ibères. Comme toutes les tribus montagnardes, ils étaient braves et jaloux de leur indépendance. Rome ne les soumit qu'après 38 ans de guerre (200-163 av. J.-C.). Ils furent plus tard (118) compris dans la Province romaine.

LIGURIENNE (République), état créé en 1797, lors de la conquête de l'état de Gênes par les Français, cessa de subsister en 1805 et fut fondu dans l'empire français, auquel il fournit les départements des Apennins, de Gênes et de Montenotte. Aujourd'hui cette république forme à peu près la division de Gênes, dans les États sardes.

LIGUSTIQUE (golfe ou mer), *Ligusticus sinus* ou *Ligusticum mare*, auj. le golfe de GÊNES.

L'ILE-ADAM (VILLIERS DE). *Voy.* VILLIERS.

LILIO (Louis), *Aloysius Lilius*, médecin, né à Ciro (Calabre), mort en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, et en ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à établir une équation à peu près exacte entre les années solaires et lunaires. Son projet, présenté au pape Grégoire XIII, devint la base du calendrier grégorien. *Voy.* GRÉGORIEN. Les *Tables des Épactes* de Lilio se trouvent dans le *Calendarium romanum* de Clavius.

LILIO GREGORIO GIRALDI. *Voy.* GIRALDI.

LILLE, autrefois *l'Isle*, *Insula*, en flamand *Rysel*, ch.-l. du dép. du Nord, sur le canal de la Sensée à la mer et sur la Moyenne-Deule, à 236 kil. N. de Paris, par 0° 4' long. E., 50° 38' lat. N. : 72,000 hab. Ch.-l. de la 16e division militaire. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége royal, collége de chirurgie, hôtel des monnaies. Vaste citadelle, chef-d'œuvre de

Vauban. Beau pont, promenade, marchés, hôtel-de-ville et hôtel de la préfecture, musée, salle de spectacle, etc. Société des sciences et arts; académie de peinture et sculpture, etc.; musée de peinture, bibliothèque, jardin botanique. Industrie très active et riche: toiles, bonneterie et ganterie, couvertures, dentelles et tulles, filatures, blanchisseries, raffineries, distilleries, teintureries, tanneries, corroieries, usines à enclumes, forges hydrauliques; aux environs plus de 200 moulins à huile; porcelaine, verre, faïence. Commerce de tous ces objets et de garance, genièvre, chicorée, denrées coloniales. — Fondée par César, mais ne fut d'abord qu'un simple château sous le nom d'*Isla*. Baudouin IV, comte de Flandre, en fut le véritable fondateur (1007). Prise et ravagée par l'empereur Henri III (1053), par Philippe-Auguste (1213), par Philippe-le-Bel (1296); elle appartint ensuite aux maisons de Bourgogne, d'Autriche et enfin d'Espagne. Louis XIV la prit sur cette dernière en 1667, et, après l'avoir perdue en 1708, la garda par la paix d'Utrecht, 1713. Les Autrichiens la bombardèrent en 1792, mais ne purent s'en rendre maîtres. Alain le théologien naquit à Lille. — L'arr. de Lille a 16 cantons (Armentières, La Bassée, Cysoing, Haubourdin, Lannoi, Pont-à-Marcq, Quesnoy-sur-Deule, Roubaix, Séclin, Tourcoing qui fait 2 cantons, enfin Lille qui compte pour 5), 135 comm. et 309,349 hab.

LILLEBONNE, *Juliobona*, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 30 kil. E. du Havre; 1,900 hab. Ruines d'un château gothique de Guillaume-le-Conquérant; antiquités romaines. — Ch.-l. des *Caleti* au temps des Romains. Nommée *Juliobona* en l'honneur de Jules César.

LILLERS, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 11 kil. N. O. de Béthune; 4,724 hab. Poterie, tanneries, brasseries, etc. Cédée à la France par le traité des Pyrénées (1659).

LILLO (le fort), bourg et fort de Belgique, sur la rive droite de l'Escaut, à 12 kil. au-dessous d'Anvers, commande l'entrée du fleuve; on a surnommé ce fort *la Bride d'Anvers*; 800 hab.

LILLO (George), auteur dramatique anglais, né à Londres en 1693, mort en 1739, était joaillier de profession, et cultiva les lettres tout en continuant son commerce. Il était étroitement lié avec Fielding. Il créa la tragédie bourgeoise, et précéda en ce genre Diderot. Ses *Œuvres*, publiées par T. Davies, 1775, 2 vol. in-12, contiennent sept drames, savoir: *Sylvie*, 1730; *George Barnwell, ou l'Apprenti de Londres*, 1731, traduit en français par Clément de Genève, 1748, et imité par Saurin; *le Héros chrétien*, 1734; *la Curiosité fatale*, 1737; *Marina*, 1738; *Elmeric*, 1740; *Arden de Feversham*, imprimé en 1762. Toutes ces pièces sont écrites d'un style énergique, et se font lire avec émotion. La plupart sont tirées d'événements réels.

LILLY (William), astrologue anglais, né en 1602, dans le comté de Leicester, mort en 1681, obtint la confiance de Charles I, qui le consultait souvent, et gagna par ses prédictions une fortune considérable. Il a laissé: *Merlinus anglicus junior*, 1644, in-4; *le Messager des Étoiles*, 1645; *Recueil de Prophéties*, 1646.

LILYBÉE, *Lilybœum*, auj. *Marsalla*, ville et port de Sicile, à la pointe N. O. de l'île, près des îles Egates, fut avec Drépane la dernière possession de Carthage en Sicile. A la fin de la 1re guerre punique, elle soutint contre les Romains un siége de 8 ans (250-242); la défaite des Carthaginois aux îles Égates la força de capituler. — Près de la ville était le *Lilybœum promontorium*, auj. *cap Beo*, un des 3 caps auxquels l'île doit le nom de *Trinacrie*.

LIMA, *Belio* et *Limœa*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Galice, coule au S. O., entre dans le Portugal par la province de Minho, et se perd dans l'Océan Atlantique, près de Viana. Cours, 200 kil. — C'est une des rivières que les anciens désignaient sous le nom de *Léthé*.

LIMA, jadis *Ciudad de los Reyes*, puis *Rima*, capitale de la république du Pérou, et ch.-l. du département de son nom, sur le Limac ou Rimac, à 9 kil. du Grand-Océan, par 79° 27' long. O., et par 12° 2' lat. N.; 70,000 hab. (mais sa population a été bien plus considérable). Archevêché, le plus ancien de l'Amérique du Sud. Université et divers établissements scientifiques; 9 journaux (en 1826). Mur d'enceinte avec bastions, citadelle au S. E. Beau pont en pierre; rues larges et droites: superbe place; maisons basses à cause des tremblements de terre (en bois et plâtre peint en pierre), monuments (cathédrale magnifique, le Sagrario, San-Domenico, Santa-Rosa, San-Francisco; palais du gouvernement, bâtiment de l'université; la Monnaie; théâtre, cirque aux taureaux); aux environs très beau cimetière, dit Panthéon. Belles promenades, surtout les deux *Alamedas*. Industrie et commerce. — Fondée par Pizarre en 1535, Lima devint bientôt immensément riche; sa plus haute prospérité correspond au commencement du XVIIIe siècle. Les métaux précieux y étaient encore en abondance en 1820. Les églises et les couvents surtout sont riches; rien n'égale la magnificence du culte à Lima. La fréquence des tremblements de terre a nui pourtant au développement de cette ville; les plus terribles sont ceux de 1586, 1630, 1665, 1678, 1687, 1746, 1764, 1828. Ce dernier a renversé presque toute la ville, qui n'avait déjà que trop souffert de la guerre de l'indépendance. — Le département de Lima, l'un des sept de la république, a pour villes princip., outre Lima, Callao, Pachacamac, Pisco, Canete et Ica.

LIMAGNE, *Alimania*, petit pays de France dans le nord de la Basse-Auvergne, le long de l'Allier, avait pour principaux endroits Clermont-Ferrand, Riom et Billom. Il est aujourd'hui compris dans la partie septentrionale du dép. du Puy-de-Dôme. La Limagne était renommée pour sa fertilité, ses riants aspects, et sa population.

LIMASOL, ou LIMISSO. *Voy.* LIMISSO.

LIMAT ou LIMMAT, rivière de Suisse. *Voy.* LINTH.

LIMAY, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur la Seine, vis-à-vis de Mantes; 1,600 hab. Ermitage.

LIMBORCH (Philippe VAN), théologien hollandais, de la secte des Remontrants ou Arminiens, né à Amsterdam en 1633, mort en 1712, exerça les fonctions de pasteur à Gouda (1657), puis à Amsterdam (1668), et enseigna la théologie au séminaire des Remontrants de cette ville. Il se montra toute sa vie apôtre zélé de la tolérance: c'est à lui que Locke adressa ses *Lettres* sur ce sujet. On a de lui: *Prœstantium ac eruditorum epistolœ theologicœ*, etc., Amsterdam, 1660; *Theologia christiana*, Amst., 1686; *Histoire de l'Inquisition* (en latin), Amst., 1692. Il a aussi donné beaucoup d'éditions, entre autres celle des écrits d'Episcopius.

LIMBOURG, contrée des Pays-Bas, entre 50° 44'-51° 45' lat. N., et 2° 36'-3° 50' long. E., est aujourd'hui divisée en deux parties distinctes: le *Limbourg hollandais* et le *Limbourg belge*. — Le Limbourg hollandais, sur la rive droite de la Meuse, a pour bornes au N. et au N. O. le Brabant septentrional, à l'O. le Limbourg belge (dont il est séparé par la Meuse), au S. la province de Liége, à l'E. la Prusse Rhénane; il possède de plus Maëstricht sur la rive gauche de la Meuse, avec un territoire de 2,400 mètres de rayon. Ch.-l. Maëstricht; autres villes: Ruremonde et Venloo. — Le Limbourg belge est borné au N. par le Brabant septentrional et le Limbourg hollandais, à l'E. par ce dernier, au S. par la province de Liége, à l'O. par le Brabant méridional, au N. O. par la province

d'Anvers. Ch.-l., Hasselt; autres villes : Tongres, Saint-Tron, Maaseyck, Hamont. — La totalité du Limbourg est de 110 kil. sur 55; il compte 300,000 hab. Sol uni, marécageux, surtout au N.; arrosé par la Meuse, le Demer, le Herck, le Neer et le Jaar. Grains et pâturages. Industrie assez active, mais peu de commerce. — Le Limbourg, jadis compris dans le duché de Basse-Lorraine, a eu des ducs particuliers qui sont connus dès le xe siècle; en 1288, les ducs de Brabant s'emparèrent de cette province. Elle passa ensuite avec la Bourgogne aux princes de la maison d'Autriche, puis à l'Espagne, et forma une des 17 provinces des Pays-Bas. Conquise par les Français en 1795, elle forma en grande partie le département de la Meuse-Inférieure. En 1814 elle fut cédée au royaume des Pays-Bas: mais après la séparation de la Hollande et de la Belgique (1831), la possession du Limbourg fut le sujet de longues contestations qui ne furent définitivement terminées que par un traité signé au mois d'avril 1839.

LIMBOURG, ville de Belgique (Liége), à 27 kil. E. de Liége; 2,000 hab. — Jadis capitale du duché de Limbourg; elle ne fait plus partie aujourd'hui d'aucune des deux provinces de Limbourg. Prise par Louis XIV en 1675; rendue en 1678.

LIMBOURG, ville murée du duché de Nassau, sur la Lahn, à 20 kil. N. E. de Nassau; 2,625 hab.; — bourg des États prussiens (Westphalie), à 31 kil. S. O. d'Arensberg; 1,500 hab.

LIME, LIME-RÉGIS. *Voy.* LYME.

LIMERICK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Limerick, sur le Shannon, à 178 kil. S. O. de Dublin; 61,375 hab. Évêché. Cathédrale, douane, palais épiscopal. Limerick se compose de trois parties, la ville irlandaise, la ville anglaise, Newtowns-Pery avec la citadelle anglaise. Industrie et commerce.— Jadis place de guerre importante; prise par les Anglais en 1174, par les troupes du Parlement en 1651; vainement assiégée par Guillaume III en 1690; mais prise par lui l'année suivante.— Le comté de Limerick, situé dans la province de Munster, entre ceux de Clare au N., de Kerry à l'O., de Tipperary au S., et de Cork à l'E., a 90 kil. sur 40; 233,505 hab. Sol plat, très fertile. Industrie.

LIMFIORD, golfe du Danemark, dans le N. du Jutland, communique au Cattégat à l'E., s'enfonce très avant à l'O., et n'est séparé de la mer du Nord que par un isthme très étroit qui même a été quelque temps envahi par la mer.

LIMISSO, ville de l'île de Chypre, au S. E., sur la côte, à 60 kil. de Baffo. Évêché suffragant de Nicosie. On croit que c'est l'ancienne *Amathonte.*

LIMOGES, *Rastiatum*, puis *Augustoritum* et *Lemovices*, ch.-l. du dép. de la Hte-Vienne, à 380 kil. S. de Paris, près de la Vienne; 29,700 hab. Cour royale, tribunaux de 1re instance et de commerce. Évêché. Hôtel des monnaies. Académie universitaire, collége royal; séminaire, institution de sourds-muets; Société royale d'agriculture, sciences et arts; muséum d'histoire naturelle, arts et antiquités; bibliothèque; pépinière. Industrie : tissus de laine, calicot; porcelaine; bougies; papeteries; filature hydraulique; usines diverses, fonderie, tréfilerie, coutellerie. Commerce très florissant et entrepôt du commerce de Toulouse. Courses de chevaux renommées. — Limoges est antérieure à la domination romaine en Gaule. Elle a longtemps été aux mains des Anglais, elle est enfin revenue à la France en 1369. Clément VI (Pierre Roger), d'Aguesseau, Dorat, Marmontel et Vergniaux y sont nés. — L'arrondissement de Limoges a 10 cantons (Aixe, Ambazac, Châteauneuf, Eymoutiers, Laurière, Nieul, Pierre-Buflière, Saint-Léonard, Limoges qui compte pour deux), 80 comm. et 120,476 hab.

LIMONEST, ch.-l. de canton (Rhône), à 9 kil. N. de Lyon; 800 hab.

LIMONUM, ville de Gaule. *Voy.* PICTAVI.

LIMOSIN. *Voy.* LIMOUSIN.

LIMOUGNE, ch.-l. de canton (Lot), à 25 kil. S. E. de Cahors; 1,400 hab.

LIMOURS, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 40 kil. S. de Paris, à 17 kil. E. de Rambouillet; 950 hab. Jadis ch.-l. de comté.

LIMOUSIN ou LIMOSIN, prov. et grand-gouv. de France avant la révolution, avait pour bornes, au N. la Marche, au S. le Quercy, à l'E. l'Auvergne, à l'O. l'Angoumois et le Périgord : 90 kil. sur 80. Elle se divisait en Haut et Bas. Ch.-l. général, Limoges. Autres places : Pierre-Bufflère, Saint-Yrieix, Pompadour, Chalus, Eymoutiers, Tulle, Brives, Uzerche, Turenne, etc. Le Limousin a formé le dép. de la Corrèze et une partie de celui de la Haute-Vienne. Montagnes, air froid, beaucoup de mines, terres maigres et légères, grains en quantité insuffisante, châtaignes et grosses raves, beaucoup de pâturages; chevaux estimés pour la selle; émigrations nombreuses, surtout de maçons. — Cette province, jadis habitée par les *Lemovices*, fut après la conquête réunie par Auguste à la première Aquitaine. Soumise plus tard par les Wisigoths; possédée par les comtes d'Aquitaine ou de Guyenne, le mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec Henri II Plantagenet l'apporta à l'Angleterre (1147). Philippe-Auguste s'en empara en 1203, mais saint Louis la remit aux Anglais en 1239. Elle revint à la couronne de France sous Charles V.

LIMOUX, *Limosum*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 19 kil. S. O. de Carcassonne; 7,105 hab. Société d'agriculture. Drap, filature de laine. Commerce. Vin blanc dit blanquette de Limoux. — Limoux existait, dit-on, du temps de César; détruite au commencement du moyen âge, elle fut rebâtie au XIIIe siècle et devint capitale du comté de Razès. Au XVIe siècle elle embrassa le parti de la Ligue : mais se soumit à Henri IV en 1596. — L'arrondissement de Limoux a 8 cantons (Alaigne, Belcaire, Chalabre, Couiza, Quillan, Roquefort, St-Hilaire, Limoux), 151 communes et 75,891 hab.

LIMYRIQUE, contrée de l'Inde ancienne, était située sur la côte occidentale de l'Inde, soit entre le Guzzerat et le Malabar actuels, soit dans le Malabar même. Les Grecs, sous les premiers Séleucides, faisaient un très grand commerçe avec ce pays.

LIN (saint), 2e pape, né à Volterra (Toscane), succéda à saint Pierre vers 66, et gouverna l'Église, avec saint Clet, saint Anaclet et saint Clément, jusqu'en 78, époque à laquelle il subit le martyre. On lui attribue quelques écrits qui sont évidemment apocryphes. On n'est pas bien d'accord sur l'époque à laquelle commence son pontificat.

LINACRE (Thom.), en latin *Linacer*, *Lynacer*, savant médecin anglais, né à Cantorbéry en 1460, mort en 1524, médecin ordinaire de Henri VIII, avait été précepteur du prince Arthur, fils de Henri VII. Il eut la principale part à la fondation du collége des Médecins de Londres, et en fut nommé président. Devenu vieux, il reçut les ordres. On a de lui : *De emendanda structura latini sermonis*, Paris, 1552; *le Régime de la diète pour la santé*, etc. Il a traduit du grec en latin la *Sphère* de Proclus, Venise, 1500, in-fol.

LINANGE, *Leiningen*, ancien comté souverain de l'empire d'Allemagne, entre le Bas-Palatinat et les évêchés de Spire et de Worms, avait pour ch.-l. Dürkheim, et comprenait les seigneuries de Landeck, Dabo, Dürkheim, Grünstædt, etc. Aujourd'hui il est compté parmi les états médiatisés de la Confédération germanique, et se trouve partagé entre plusieurs branches : les princes de Linange, dont les possessions correspondent à peu près à l'ancien comté, et sont moitié en Bavière, moitié

dans le grand-duché de Bade (1,200 kil. carr.; 87,000 hab.; le prince réside à Miltenberg ou à Amorbach); les comtes de Linange-Billigheim et Linange-Neidenau, dans le grand-duché de Bade; et ceux de Linange-Westerbourg, dans le duché de Nassau.

LINANT (Michel), homme de lettres, né à Louviers en 1708, mort à Paris en 1749, fut, à la recommandation de Voltaire, précepteur du fils de Mme du Châtelet à Cirey. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie Française (en 1739, 1741 et 1744), mais sa paresse naturelle l'empêcha de faire des travaux sérieux. On a de lui : des *Odes*, des *Epîtres*, des *Poésies* diverses, et une édition des *Œuvres de Voltaire*, Amst., 1738-39, 3 vol. in-8. — Un autre Linant fut précepteur du fils de Mme d'Epinay; c'est à ce dernier que sont adressées les lettres de Voltaire à Linant.

LINARÈS, *Hellanes*, ville d'Espagne (Jaën), à 38 kil. N. de Jaën : 6,800 hab. Ruines romaines. Aux environs, plomb, fer, cuivre.

LINCELLES, ville de France (Nord), à 11 kil. N. de Lille; 3,681 hab.

LINCOLN, *Lindum Colonia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lincoln, à 190 kil. N. O. de Londres; 11,800 hab. Evêché. Belle cathédrale gothique. Peu de manufactures. Commerce. Jadis plus importante qu'aujourd'hui. Ruines et monuments d'architecture saxonne et normande. — Le comté de Lincoln, situé entre ceux d'York au N., de Rutland, de Northampton, de Cambridge au S., et la mer du Nord à l'E., a 130 kil. sur 60, et compte 317,244 hab. Côte plate, peu favorable à la navigation. Sol varié, fertile en général. On distingue dans le comté trois parties principales : Lindsey, Kesteven et Holland. — Primitivement habité par les *Coritani*, ce pays fit partie de la Bretagne 1re sous les Romains, et du royaume de Mercie dans l'Heptarchie.

LINDAU, *Lindavia*, ville forte de Bavière (H.-Danube), à 120 kil. S. O. d'Augsbourg, sur trois îles du lac de Constance, communique à la terre-ferme par un pont; 5,500 hab. Château. Port : chantiers de construction; pêche; commerce. — Jadis ville impériale, et célèbre abbaye de chanoinesses.

LINDE, *Lindus*, auj. *Lindolo*, ville de l'île de Rhodes, sur la côte, au S. E., donna naissance au sage Cléobule, aux statuaires Charès et Lindès, et fonda en Sicile la ville de Géla, qui elle-même porta d'abord le nom de Linde, sa métropole.

LINDEBROG, *Lindenbrogius*, famille de savants qui se sont distingués aux XVIe et XVIIe siècles. On connait surtout Erpold Lindebrog, né à Brême vers 1540, mort en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, qui a publié : *Historia compendiosa Daniæ regum*, Leyde, 1595, in-4 (jusqu'à Christian IV); *Scriptores rerum germanicarum septentrionales*, Hambourg, 1595, in-fol., etc. ; — et Fréd. Lindebrog, 2e fils d'Erpold Lindebrog, né à Hambourg en 1573, mort en 1647. Il s'appliqua à la jurisprudence et à la critique des anciens auteurs. On a de lui : des éditions d'Ammien Marcellin et de Térence, des *Notes* et des *Catalectes* de Virgile, etc.; un *Mémoire sur les jeux des anciens* (*Commentarius de ludis veterum*), Paris, 1605; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres*, Hambourg, 1611 (renfermant Jornandès, Isidore de Séville et Paul Diacre); *Codex legum antiquarum*, Francfort, 1613, in-fol., etc.

LINDEN (VAN DER). *Voy.* VAN DER LINDEN.

LINDET (J.-B. Robert), avocat à Bernay avant la révolution, fut successivement procureur-syndic de son district, député à l'Assemblée législative et à la Convention, et prit place parmi les Montagnards. Envoyé en mission dans les départements du Calvados, de l'Eure et du Finistère, il se montra modéré; devint membre du Comité de salut public et fut ministre des finances en l'an VII. Il mourut en 1825. — Son frère, Robert-Thomas, né à Bernay en 1743, mort en 1823, était en 1789 curé de Bernay; fut aussi député à la Convention, accepta la constitution civile du clergé, fut évêque constitutionnel de l'Eure, et se maria (1792).

LINDSAY (David), poëte écossais, né en 1490, mort vers 1557, fut d'abord page du roi d'Écosse, Jacques V, puis héraut d'armes, et fut employé dans plusieurs négociations en 1531 et 1536. On a de lui des poëmes divers : *le Rêve*, 1528; *la Complainte au roi*, 1529; *la Complainte du Papingo*, 1530, *les Trois états*, drame; *Histoire de l'écuyer Meldrum*, etc., et un grand ouvrage intitulé *la Monarchie*, achevé en 1553. Ces diverses productions furent extrêmement estimées quand elles parurent. On regarde Lindsay comme le créateur du drame en Ecosse. Chalmers a rassemblé les œuvres de Lindsay, Edimbourg, 1806, 3 vol. in-8.

LINDSEY. *Voy.* LINCOLN.

LINDSEY (Théoph.), unitaire anglais, né en 1723, mort en 1818, était déjà pourvu de bénéfices lucratifs lorsqu'il abandonna le culte anglican et renonça à tous les avantages dont il était en possession pour fonder, en 1772, une congrégation d'Unitaires à Londres; il fut pendant vingt ans le pasteur de cette association. On a de lui, entre autres écrits, un *Essai historique sur les Unitaires*, Londres, 1783.

LINDUM. *Voy.* LINCOLN.

LINGA, une des îles de la Sonde, par 102° 20' long. E., au N. E. de celle de Sumatra : 125 kil. sur 28; 10,000 Malais (presque tous pirates). Ch.-l., Koualo-Daï. Sol fertile. Commerce avec la Chine. — Linga, Bintang et quelques îles plus petites forment le royaume de Linga, vassal des Hollandais.

LINGAM, dieu hindou, symbole de la puissance créatrice et de la reproduction, ressemble au Priape des Latins. Son culte est principalement répandu dans le roy. de Kanara et aux environs de Goa. On célèbre en son honneur des fêtes où l'image du Lingam est portée en procession.

LINGEN, ville du roy. de Hanovre, à 44 kil. N. O. d'Osnabrück; 1,800 hab. — Jadis ch.-l. du comté de Lingen, qui était compris dans le cercle de Westphalie, et se divisait en Haut et Bas; auj. le Haut-Lingen fait partie de la prov. prussienne de Westphalie, et le Bas-Lingen du gouv. hanovrien d'Osnabrück. — L'ancien comté de Lingen appartint successivement aux comtes de Tecklembourg, à ceux d'Egmont-Buren, et à Charles-Quint.

LINGENDES (J. DE), poëte, né à Moulins vers 1580, mort en 1616, vivait sous le règne d'Henri IV et fut lié avec d'Urfé, Colletet, etc. On cite de lui ses *Stances*; *les Changements de la bergère Iris*, Paris, 1618. Il a aussi donné une traduction en prose des *Epîtres d'Ovide*, 1615.

LINGONES, peuple de la Gaule. Ils habitaient entre les Eduens au S., les Sénonais à l'O., les Séquaniens à l'E., dans le pays qui forma depuis la Champagne orientale, et avaient pour ch.-l. *Andomatunum* ou *Lingones* (auj. *Langres*). C'était au temps de César, 57-50 av. J.-C., un des peuples les plus puissants de la Gaule Belgique. Plus tard, ils furent compris dans la Lyonnaise 1re. — Une partie des Lingones avait émigré en Italie et s'était établie vers l'embouchure du Padus (Pô), où ils avaient pour capit. *Spina*. Ils occupaient spécialement le pays appelé depuis Romagne, Ferrarais et Polésine de Rovigo.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), avocat, né à Reims en 1736, fils d'un ancien sous-principal du collége de Beauvais (à Paris), fut d'abord secrétaire du prince de Beauveau, qu'il accompagna en Es-

pagne; publia quelques ouvrages avec lesquels il se présenta à l'Académie Française; mais échoua, et se vengea en écrivant contre les académiciens des pamphlets virulents. Il entra au barreau vers l'âge de 30 ans et y obtint bientôt les plus brillants succès : il se distingua principalement en plaidant pour le duc d'Aiguillon et pour le comte de Morangiès; mais il se rendit odieux à ses confrères par ses sarcasmes et ses injures, et fut rayé du tableau en 1774. Il se mit alors à rédiger un journal politique qui eut de la vogue, mais qui le fit exiler, puis enfermer à la Bastille (1780). Forcé de quitter la France, il alla à Londres, à Bruxelles, à Vienne, où il obtint la faveur de Joseph II; mais il la perdit bientôt en prenant parti pour les insurgés du Brabant. De retour en France en 1791, il se déclara contre les idées révolutionnaires et fut condamné à mort en 1794. On a de lui une foule d'écrits, presque tous remarquables par l'énergie du style, mais aussi pleins de fiel ou déparés par les paradoxes les plus révoltants. Il ne se faisait aucun scrupule de soutenir alternativement le pour et le contre. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du siècle d'Alexandre*, 1762 ; *le Fanatisme des philosophes*, 1764 ; *Histoire des révolutions de l'empire romain*, 1766 ; *Théorie des lois civiles*, 1767 (il y fait l'éloge du despotisme) ; *Histoire impartiale des Jésuites* (il y prend la défense de cet ordre qui venait d'être supprimé), 1768 ; *Théâtre espagnol* (*Caldéron* et *Lopez de Véga*), 1770 ; *Théorie du libelle* ou *l'Art de calomnier avec fruit* (contre Morellet), Amsterdam (Paris), 1775 ; *Annales politiques et littéraires*, de 1777 à 1792; *Examen des ouvrages de Voltaire*, 1788 ; *Mémoires judiciaires*, renfermant ses plaidoyers, 7 vol. in-12.

LINIÈRES (Fr. PAYOT DE), poëte satirique médiocre, né à Paris en 1628, mort en 1704, était de bonne famille et avait de la fortune : mais il dissipa son bien dans la débauche et mourut dans la misère. Il a composé bon nombre d'épigrammes, de chansons, éparses dans les recueils du temps. Il fut lié avec Boileau (qui cependant ne le ménage pas dans ses satires), et avec Mme Deshoulières.

LINKOEPING, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Linkœping, à 178 kil. S. O. de Stockholm ; 3,000 hab. Évêché. Vieux château-fort. Bibliothèque, etc. — Le gouvernement de Linkœping, formé de l'ancienne Ostrogothie, est situé entre ceux d'OErebro au N. O., de Nykœping au N. E., de la Baltique à l'E., de Calmar au S., de Jonkœping au S. O., et de Wetter à l'O. : 220 kil. sur 200 ; 180,000 hab.

LINLITHGOW, ville d'Ecosse, à 24 kil. O. d'Édimbourg, ch.-l. du comté de Linlithgow ; 4,874 hab. Vieux château où naquit Marie Stuart. En 1569, le régent Murray y fut assassiné.

LINLITHGOW ou WEST-LOTHIAN (comté de), en Ecosse, entre le golfe de Forth au N., les comtés d'Edimbourg à l'E., de Lanark au S., de Stirling à l'E. : 35 kil. sur 25 : 23,300 hab. Ch.-l., Linlithgow. Plaines et collines. Houille. Bétail. Industrie nulle.

LINNÉ ou LINNÉE (Charles), *Linnæus*, célèbre naturaliste suédois, né en 1707 à Ræshult dans la prov. de Smæland, mort en 1778, était fils d'un pauvre curé de campagne et eut longtemps à lutter contre la misère. Il était en apprentissage chez un cordonnier, lorsqu'un médecin, ami de sa famille, reconnut ses dispositions et lui fournit les moyens d'étudier. Placé à Upsal auprès d'Olaüs Rudbeck, professeur de botanique, il conçut dès lors (1730) la première idée de son système de classification. Il fut chargé en 1732 par la Société royale d'Upsal de voyager en Laponie pour décrire les plantes de ce pays ; puis, ayant éprouvé quelques dégoûts que lui suscitait la jalousie, il alla en Hollande, étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave, qui sut l'apprécier, et passa trois ans près de G. Cliffort, riche amateur, qui lui confia le soin de son cabinet et de ses jardins : c'est là qu'il publia ses premiers ouvrages (1735-38). Il visita l'Angleterre, la France: connut à Paris Bernard de Jussieu, avec lequel il se lia étroitement: fut à son retour nommé médecin du roi de Suède, et enfin professeur de botanique à l'université d'Upsal (1741). Il occupa cette chaire pendant 37 ans. Linné donna à la botanique une classification méthodique qu'il fonda sur les organes sexuels des plantes; créa pour cette science une langue commode, régulière, uniforme, adaptée aux nouvelles observations qu'il avait faites, et définit chaque genre et chaque espèce par des phrases d'une brièveté et d'une précision admirables. Il étendit sa réforme aux deux autres branches de l'histoire naturelle, la minéralogie et la zoologie, mais avec moins de bonheur. Malgré ses mérites, la classification de Linné a le défaut d'être artificielle et de rompre souvent les vrais rapports naturels des êtres ; elle rencontra de puissants adversaires, entre autres, Buffon, Adanson, Haller, et finit par céder le pas à la méthode naturelle de Jussieu. Les principaux ouvrages de Linné sont : *Systema naturæ*, Leyde, 1735, où il pose les bases d'une distribution méthodique des trois règnes de la nature ; *Fundamenta botanica*, 1736, où il donne les règles à suivre pour reconstituer la botanique ; *Bibliotheca botanica*, 1736, où il fait connaître les ouvrages publiés sur cette science; *Genera plantarum*, 1737; *Classes plantarum*, 1738, où il distribue les plantes d'après leur fructification ; *Philosophia botanica*, Stockholm, 1751, où il reproduit, en les coordonnant, tous ses travaux précédents. Chacun de ces ouvrages a obtenu du vivant de l'auteur plusieurs éditions qui toutes présentent des additions et des perfectionnements considérables.

LINNICH, ville des États prussiens (Bas-Rhin), à 30 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle : 1,400 hab. — Girard, duc de Berg-et-Juliers, y remporta sur Egmont, duc de Gueldre, en 1444, le jour de la St-Hubert, une grande victoire, en mémoire de laquelle fut institué l'ordre de St-Hubert.

LINTERNE. *Voy.* LITERNE.

LINTH ou LIMMAT, rivière de Suisse, sort du pays des Grisons, traverse le lac de Wallenstad, et tombe dans celui de Zurich : cours, 60 kil. Ses bords étaient jadis couverts d'immenses marais qui ont été desséchés de 1807 à 1816.

LINTZ ou LINZ, *Lentia*, v. des États autrichiens (Autriche), ch.-l. du cercle de la Mühl, au confluent du Danube et du Traun, à 65 kil. S. E. de Passau ; 19,700 hab. Evêché. Château sur une montagne, belle église de St-Ignace, grande place remarquable, lycée avec bibliothèque, école pour le génie, institution de sourds-muets, etc. Draps, lainages, tapis, miroirs, bleu de Prusse, etc. Commerce actif. 2 foires de 14 jours.— Possédée jadis par les comtes de Kyrnberg. Incendiée en 1800.

LINTZ, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 32 kil. N. O. de Coblentz ; 2,250 hab.

LINUS, musicien et poëte célèbre, était, selon la Fable, fils d'Apollon et de Calliope ou Uranie. Il inventa, dit-on, le rhythme et la mélodie, et eut pour disciples Orphée, Thamyris et Hercule. Ayant un jour donné un coup à celui-ci pour le rendre attentif, Hercule offensé le frappa de sa lyre à la tête et le tua.

LION. Plusieurs peuples ont pris pour emblème cet animal, symbole de la force et de la souveraineté : tels sont, chez les anciens, les Perses; chez les modernes, Venise, qui avait adopté un lion ailé, dit *lion de St-Marc*, et le nouveau royaume de Belgique.

LION DE NÉMÉE. *Voy.* NÉMÉE.

LION (golfe de), nom donné souvent, mais à tort, au golfe de LYON.

LION-D'ANGERS (LE), ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 13 kil. S. E. de Segré ; 2,500 hab.

LIONNE (Hug. DE), ministre d'état, d'une famille noble du Dauphiné, né à Grenoble en 1611, mort en 1671, fut, par la protection de Mazarin, nommé secrétaire de la reine-mère, puis ambassadeur à Rome, 1655, et ministre des affaires étrangères, 1661. Il a laissé des *Mémoires* instructifs. C'était un habile négociateur. — On connaît aussi Artus de Lionne, évêque de Gap, frère du précédent ; — et un autre Artus de Lionne, fils de Hugues, évêque *in partibus* de Rosalie (Turquie), et missionnaire en Chine ; mort en 1713.

LIONS-LA-FORÊT, ch.-l. de cant. (Eure), à 17 kil. N. des Andelys ; 1,900 hab. Indiennes, toiles peintes. Belle forêt aux environs. Patrie de Benserade. — Fondée du temps des Romains.

LIPARA. *Voy.* LIPARI.

LIPARI (îles), *Æoliæ* ou *Vulcaniæ insulæ*, dans la mer Tyrrhénienne, au N. de la Sicile, font partie des États napolitains. On en compte 13, dont 7 habitées : Lipari (*Lipara*), Stromboli (*Strongyle*), Volcano (*Hiera*), Ustini (*Ostœodes*), Felicudi (*Phœnicusa*), Alicudi (*Ericusa*), Salini (*Didyme*). Toutes offrent des traces volcaniques. Stromboli renferme un volcan qui fume encore, mais qui ne vomit plus de laves. Ces volcans leur ont fait donner le nom de *Vulcaniæ;* le nom d'*Æoliæ* est dû aux vents dont elles semblent être le séjour. La Fable faisait de ces îles la demeure d'Eole, dieu des vents.

LIPARI, *Lipara*, et primitivement *Meligunis*, la principale des îles Lipari, par 38° 30' lat. N., 12° 35' long. E., a 8 kil. sur 6, et 18,000 hab. Ch.-l., Lipari. Fertile en fruits, raisins exquis. — Cette île dans l'antiquité formait (avec le reste de l'Archipel) un état puissant sur mer ; elle fut asservie par Denys-le-Tyran, tomba ensuite aux mains de Carthage, et finalement passa aux Romains (256 av. J.-C.). — Le ch.-l., *Lipari*, dans une baie, avec un fort, est une ville commerçante, peuplée de 12,500 hab. Evêché. Prise en 1340 par Robert I, roi de Naples ; détruite en 1544 par Barberousse (Khaïr-Eddyn), mais bientôt relevée.

LIPENIUS (Mart.), bibliographe allemand, né dans le Brandebourg en 1630, mort en 1692, fut co-recteur du gymnase de Halle, recteur et professeur au gymnase *Carolin* de Stettin (1672-76), corecteur de l'académie de Lubeck. On a de lui : *Bibliotheca realis theologica*, Francfort ; — *juridica*, 1679 ; — *philosophica*, 1682 ; — *medica*, 1679, etc.

LIPETSK, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 130 kil. O. de Tambov ; 5,600 hab. Usine à fer.

LI-PING, ville de Chine (Kouéi-tcheou), à 80 kil. N. de Kouéi-yang ; ch.-l. de département.

LIPONA (la comtesse de), nom que prit Caroline Bonaparte, sœur de Napoléon et veuve de Murat, roi de Naples. C'est l'anagramme de *Napoli* (Naples).

LIPPE (la), *Luppia*, riv. de la province Rhénane de Prusse, a sa source à Lippspring dans la régence de Minden, passe à Paderborn et tombe dans le Rhin près de Wesel. — Elle a donné son nom à la seigneurie, ensuite comté de la Lippe, fief immédiat d'empire depuis la chute de Henri-le-Lion, et qui, grossi par plusieurs mariages, s'est subdivisé en Lippe-Detmold, Lippe-Bracke et Lippe-Schauenbourg (1614). La seconde branche s'est éteinte en 1614. L'aînée obtint le titre de prince en 1720 ; la dernière le reçut en 1807 en accédant à la confédération du Rhin. Sous l'empire français la Lippe avait aussi donné son nom à un dép. dont Munster était le chef-lieu.

LIPPE-DETMOLD (principauté de), située entre la régence prussienne de Minden au N. O., à l'O. et au S., une enclave de la Basse-Hesse au N. E., le Hanovre et le comté de Pyrmont à l'E. : elle a 1,025 kil. carrés et 80,000 hab. Capitale, Detmold. La Werra en est la rivière principale. On y trouve du sel, du fer, du plâtre ; on exporte des bestiaux. Le prince a la seizième place à la Confédération germanique et a une voix à la diète générale.

LIPPE-SCHAUENBOURG. *Voy.* SCHAUENBOURG-LIPPE.

LIPPI (Filippo), peintre, né vers 1412 à Florence, mort en 1469, fut employé à Naples par le roi Alphonse, et à Florence par Côme de Médicis. Son meilleur ouvrage est un *Couronnement de la Vierge*, fait à Florence. Ce peintre eut les aventures les plus romanesques. — Son fils, nommé aussi Filippo ou Filippino, fut également un peintre distingué. — Un autre Lippi (Lorenzo), de Florence, né en 1606, mort en 1664, fut à la fois bon peintre et bon poëte. On a de lui un poëme héroï-comique : *Il Malmantile racquistato* (Florence, 1676).

LIPPSTADT, ville située dans la principauté de Lippe-Detmold, appartient moitié à cette principauté et moitié à la Prusse, sur la Lippe, à 80 kil. S. O. de Minden : 3,275 hab. Industrie et commerce. Prise par les Français en 1757.

LIPSE (JUSTE-), savant hollandais. *Voy.* JUSTE-LIPSE.

LIPSIA, nom latinisé de LEIPSICK.

LIPTO, *Liptau* en allemand, comitat de Hongrie (cercle en deçà du Danube), entre ceux d'Arva au N., de Zips à l'E., de Sohl au S., de Thurost à l'O. : 74,500 hab. ; ch.-l., Saint-Miklos. Montagnes, bois, or, argent, fer, antimoine, etc. ; eaux minérales et thermales. Commerce.

LIRE, bourg de l'ancienne Normandie, dép. de l'Eure, sur la Rille, à 36 kil. S. O. d'Évreux : 1,700 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins.

LIRE ou LIER, ville de Belgique. *Voy.* LIER.

LIRÉ, ville de France (Maine-et-Loire), à 19 kil. N. O. de Beaupréau ; 1,500 hab. Patrie de Joachim du Bellay.

LIRIA, *Laurona* ou *Edeta*, ville d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. de Valence ; 10,600 hab. Toile, savon, eau-de-vie, etc. Ruines et inscriptions romaines. — Jadis capitale des *Edetani* ; possédée par les Romains, puis par les Goths et les Maures ; enlevée à ces derniers par Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon (1252) ; enfin ch.-l. d'un duché donné par Philippe V au maréchal de Berwick.

LIRIS, auj. le *Garigliano*, rivière du Latium, naissait chez les Marses, passait à Frégelles, et tombait dans la mer Inférieure près de Minturnes, après avoir formé de vastes marais.

LIRON (dom Jean), bénédictin de Saint-Maur, né à Chartres en 1665, mort en 1748, aida Lenourry à terminer l'*Apparatus ad Bibliothecam SS. Patrum* ; mit en ordre les archives de l'abbaye de Marmoutiers et fut un des principaux collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1738 et années suivantes.

LISBONNE, *Lisboa* des Portugais, *Olisippo*, puis *Felicitas Julia* des anciens, capitale du Portugal et ch.-l. de l'Estramadure portugaise, sur la droite du Tage, près de son embouchure, par 11° 28' long. O., 38° 42' lat. N., à 500 kil. S. O. de Madrid ; 260,000 hab. Aspect pittoresque et imposant (elle est bâtie en amphithéâtre) : la vieille ville est laide ; la nouvelle, qui est plus considérable, offre des rues droites, larges et propres. Le port (qui n'est guère qu'une rade excellente) est le seul port militaire du royaume, le seul qui ait des chantiers. Les ouvrages de fortification sont nombreux, mais médiocres ; la citadelle n'est point armée. Les places *du Commerce* (ou *du Palais*) et du *Rocio*, les rues *do Ouro*, *Augusta* et *da Prata*, la cathédrale, les églises St-Roch, St-Antoine, plusieurs couvents, les palais royaux d'Ajuda, de Bempotta, de Necessidades, le théâtre de St-Charles, l'arsenal

de terre, celui de mer, la fonderie de canons sont magnifiques. Lisbonne a une Académie royale des Sciences (célèbre), une Académie royale de Marine avec observatoire, une école royale de construction et d'architecture navale, une Académie royale de fortifications, d'artillerie et de dessin, un collége royal de nobles, 4 bibliothèques dont une très riche (la Bibliothèque royale), 2 cabinets de physique, un jardin botanique, etc. On y trouve 5 théâtres. L'hôpital Saint-Joseph est le plus beau de ses établissements de bienfaisance. L'industrie active et presque toutes les grandes fabriques (armes, canon, poudre, cartes à jouer, porcelaine), sont pour le compte du gouvernement. Mais le commerce se fait très en grand et embrasse toutes les marchandises provenant du Portugal, des Açores, du Brésil, de l'Afrique et de l'Inde portugaise.— Fondée peut-être par les Phéniciens, ou, suivant une tradition vulgaire, par Ulysse qui lui aurait donné son nom. Peu importante sous les Romains, Lisbonne le devint sous les Arabes (716) et surtout sous les Maures, qui s'en emparèrent au VIe siècle; elle fut alors la capitale d'un roy. particulier assez petit. Dès 798 Alphonse II avait fait des courses jusqu'à Lisbonne. Enfin Alphonse I (de Portugal) l'enleva définitivement aux Maures en 1147. Elle est très sujette aux tremblements de terre, et celui de novembre 1755 la détruisit presque entièrement. Ant. de Govea, le Camoëns, sont nés à Lisbonne ; on y ajoute saint Antoine de Padoue et Barthélemi-des-Martyrs.

LISBURN, ville d'Irlande (Antrim), à 12 kil. S. O. de Belfast; 6,000 hab. Beaucoup de toile. Fondée sous Jacques I; brûlée en 1707. Beau marché.

LISIEUX, *Lexovii*, ch.-l. d'arrondissement (Calvados), sur l'Orbec et la Touques, à 42 kil. E. de Caen; 11,473 hab. Jadis évêché. Bibliothèque, draps, flanelles, toiles; filature hydraulique, blanchisseries, papeteries. Commerce. —Ville très ancienne, jadis capitale des *Lexovii*, puis, sous la seconde race, du comté de Lieuvin. Pillée par les Normands en 877, et brûlée par les Bretons en 1130. Prise par Philippe-Auguste, 1203; par les Anglais, 1415; par Charles VII, 1448; par les Protestants en 1571, et par Henri IV en 1589. — L'arrondissement de Lisieux a 6 cantons (Livarot, Mezidon, Orbec, St-Pierre, plus Lisieux qui fait deux); 158 communes et 69,844 hab.

LISKEARD, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 22 kil. S. O. de Launceston; 4,050 hab. Draps, tanneries.

L'ISLE. *Voy.* ILE (L') et LILLE.

LISMORE, île d'Écosse, une des Hébrides : 13 kil. sur 3. Ruines d'un château-fort et vestiges de camps fortifiés.

LISOLA (François, baron de), né à Salins en 1613, mort en 1677, entra au service de l'empereur en 1639, et fut employé dans les négociations les plus importantes. On a de lui : *le Bouclier d'État de Justice*, 1667; *la Sauce au Verjus*, Cologne, 1674 (en réponse à Verjus, l'un des plénipotentiaires français en Allemagne, qui avait écrit contre lui); *Lettres et Mémoires; Dénouement des Intrigues du temps*, Bruxelles, 1672; *le Politique du temps*, Charleville, 1671.

LISONZO, fleuve d'Italie. *Voy.* ISONZO.

LISSA, *Issa insula*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, par 13° 21' long. E., 43° 10' lat. N. : 15 kil. sur 9; 4,300 hab.; sol fertile; pêche de sardines. Ch.-l., Lissa (jadis *Issa oppidum*), ville avec un port et 2,500 hab.

LISSA, *Leszno* en polonais, ville murée des États prussiens (Posen), à 60 kil. S. de Posen; 9,000 hab. Écoles luthériennes, catholiques et juives. Draps en quantité, tabac, chapeaux. Patrie des comtes de Leczinski. Ruinée en 1707 par les Russes.

LISSA, ville de Silésie. *Voy.* LEUTHEN.

LISSUS, ville de l'Illyrie. *Voy.* ALESSIO.

LISTER (Martin), naturaliste anglais, médecin de la reine Anne, né dans le comté de Buckingham en 1638, mort en 1711, a écrit : *Historia animalium Angliæ*, in-4, 1678; *Historia conchyliorum*, Londres, 1685-1693, 1 vol. in-fol.; *De buccinis fluviatilibus et marinis*, 1695, in-8; *De cochleis*, etc., 1694, in-8; *De Obsoniis et condimentis*, 1709, etc.

LISY-SUR-OURCQ, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), sur le canal de l'Ourcq, à 10 kil. N. O. de Meaux; 1,200 hab. Farines, laines, vins en gros.

LIT DE JUSTICE. On désignait généralement par ce nom les séances solennelles du roi au parlement; c'était primitivement le nom que portait le trône préparé pour le roi lorsqu'il se rendait au parlement. Le premier *lit de justice* dont l'histoire fasse mention se tint en 1318, sous Philippe-le-Long. Ce fut dans des *lits de justice* que fut déclarée la majorité des rois Charles IX, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Le roi tenait encore un *lit de justice* lorsqu'il s'agissait de juger un pair de France, de faire enregistrer des édits, ou de créer de nouvelles charges. Le dernier lit de justice fut tenu à Versailles par Louis XVI le 8 mai 1788; le roi y ordonna l'établissement d'une cour plénière et la création de plusieurs grands bailliages.

LITABRUM, auj. *Buytrago*, ville d'Hispanie (Tarraconaise). Prise par C. Flaminius, l'an 192 av. J.-C.

LITAKOU, nom commun à deux villes de la Cafrerie intérieure ou pays des Cafres-Betjouanas : Vieux-Litakou, qui compte 4,000 hab.; Nouveau-Litakou, à 12 kil. N. O. de la précédente, par 24° 39' long. E., 27° 6' lat. S., résidence d'un roi et capitale de la tribu des Matchipins; elle a 6,000 hab.

LITANA SYLVA, auj. *forêt de Lago*, en Italie (Gaule Cispadane), aux environs de *Forum Cornelii* (Imola), sur les confins de la Ligurie et de l'Étrurie, est fameuse par deux défaites que les Gaulois y firent éprouver aux Romains, l'une en 215 avant J.-C., l'autre en 193.

LITANOBRIGA, ville de Gaule, auj. PONT-SAINT-MAXENCE.

LITCHFIELD, ville des États-Unis (Connecticut), à 40 kil. O. d'Hartford; 4,700 hab. Moulins, forges, clouteries, etc.

LITERNE, *Liternum* ou *Linternum*, auj. *Torre di Patria*, ville de Latium, près de la Campanie, à l'embouchure du Liris. Scipion-l'Africain y mourut et y fut enterré.

LITHUANIE (grand-duché de), en allemand *Littauen*. On n'appliquait d'abord ce nom qu'à un pays situé au N. E. de la Prusse, sur le Niémen et la Vilia, et qui avait pour toutes villes Kovno, Jurbock, Vilkomirsz. Au XIIIe siècle, ce pays s'agrandit et s'étendit au S. au-delà du Pripets, à l'O. à 100 kil. au-delà de Brzetst-Litevski, à l'E. jusque près de Vitebsk et de Smolensk. Au XIVe, il doubla encore et comprit toute la Russie Blanche : sa frontière orientale passait à l'E. des villes de Toropetz, Viazma, Kozelsk, Mtzensk et Siniovka; Kiev et tous les affluents du Dniepr jusqu'à la Vorskla y étaient renfermés. En même temps, le grand-duc Jagellon parvint au trône de Pologne et unit les deux couronnes royale et ducale. Toutefois la Lithuanie fut presque toujours administrée à part, et elle tendait à se séparer de la Pologne (les ducs spéciaux de Lithuanie ne cessèrent qu'en 1444, par l'avénement de Casimir IV). Le XVIe siècle vit enfin déchoir la Lithuanie de son haut rang. D'une part le Russe Ivan III en retrancha par ses conquêtes la Sévérie et Smolensk; de l'autre, la Volhynie, la Podolie, Kiev, furent annexées au royaume de Pologne. Enfin en 1569, la Lithuanie fut incorporée tout entière à la Pologne. Lors du premier démembrement de la monarchie polonaise (1774), elle passa en grande partie à la Russie, qui aux deuxième et

troisième partages obtint le reste du pays (moins pourtant le district de Gumbinnen qui est auj. à la Prusse). La Lithuanie, telle qu'elle était depuis le XVII[e] siècle, forme auj. cinq gouvernements russes : Mohilev, Polotsk, Vilna, Grodno, Minsk, et le district prussien de Gumbinnen. Sa capitale était Vilna, mais plus anciennement Grodno.

Ducs et grands-ducs de Lithuanie :

1° *Avant la réunion à la Pologne*,

Erdivil,	»	Trab,	1280
Ringold,	vers 1230	Narimund,	1280
Mendog,	1238	Troyden,	1282
Troynat,	1264	Witen,	1315
Volstinik,	1267	Gédimin,	1328
Suintorog,	1270	Iavnut,	1330
Ghiermond,	1275	Olgierd,	1381
Giligin,	1278	Kieistut,	1382
Romund,	1279	Jagellon,	1386

2° *Depuis la réunion*,

Skirgell ou Casimir,	1392	Sigismond,	1440
Vitold (Alexandre),	1430	Casimir (IV de Po-	
Svidrigel (Boleslas),	1432	logne),	1444

LITTLE-RIVER, c.-à-d. *petite rivière*, nom commun à beaucoup de petits cours d'eau des États-Unis. Un d'eux, joint au Shetucket, forme la Thames.

LITTLE-ROCK ou ARKOPOLIS, petite ville des États-Unis, capitale de l'Arkansas, sur la droite de l'Arkansas, à 500 kil. de la Nouvelle-Orléans : 1,500 hab. Fondée en 1790.

LITTLETON. *Voy.* LYTTLETON.

LITTORAL HONGROIS. *Voy.* HONGROIS (LITTORAL).

LIUTBERT. *Voy.* LUITPERT.

LIUVA I, roi des Wisigoths, fut élu en 567 après la mort d'Athanagilde, dont il épousa la veuve. Il choisit Narbonne pour y fixer sa résidence, ce qui donna aux Wisigoths d'Espagne lieu de se révolter. Il envoya contre eux Léovigilde son frère, qui les soumit, et auquel peu de temps après (569) il abandonna toute la partie de son royaume située au-delà des Pyrénées, se réservant la Gaule Narbonnaise ou Septimanie. Il mourut en 572, et Léovigilde réunit sous ses lois les deux monarchies. — Liuva II, petit-fils de Léovigilde, succéda en 601 à son père Récarède ; mais il tomba entre les mains de Witeric, qui le fit mourir en 603.

LIVADIE, *Lebadea*, ville de la Grèce moderne, dans la province de l'Hellade orient., sur une petite rivière de même nom, à 90 kil. O. d'Athènes, à 20 kil. E. des ruines de Delphes. Ancienne capitale de la prov. de Livadie. Ville autrefois peuplée et florissante (environ 10,000 hab. en 1800), presque détruite pendant les guerres de l'indépendance. On voyait près de Lébadée l'*antre de Trophonius*. — La petite rivière de Livadie, jadis *Hercyne* ou *Hercyna*, est formée de deux ruisseaux (le *Léthé* et la *Mnémosyne*), et se perd, après un cours de 24 kil., dans le lac Topoglia (*Copaïs*), qu'on nomme aussi *lac de Livadie*.

LIVADIE, nom donné par les Occidentaux, mais non par les Turcs, à l'ancienne Grèce propre, c'est-à-dire au pays situé au N. de l'isthme de Corinthe et au S. de la Thessalie, au S. E. de l'Épire. La Livadie faisait partie du pachalik des Iles et avait pour capitale la ville de Livadie. Elle forme aujourd'hui les deux prov. dites Hellade occidentale et Hellade orientale.

LIVAH ou SANDJAKAT, noms donnés en Turquie aux subdivisions des pachaliks ou eyalets ; chaque livah est gouverné par un beg ou bey.

LIVAROT, ch.-l. de cant. (Calvados), à 15 kil. S. O. de Lisieux ; 1,400 hab. Commerce de fromages fort estimés.

LIVENZA, *Liquentia*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît près de Polcenigo, et tombe dans l'Adriatique par deux bouches aux ports de Santa-Margarita et de Livenza.

LIVERDUN, petite ville de l'ancienne Lorraine (Meurthe), à 12 kil. N. O. de Nancy : 1,050 hab. Jadis forteresse ; résidence des évêques de Toul.

LIVERNON, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. N. O. de Figeac ; 700 hab.

LIVERPOOL, ville d'Angleterre (Lancastre), à 65 kil. S. de Lancastre, à 280 kil. N. O. de Londres, à 59 kil. O. de Manchester, sur la Mersey, près de son embouchure dans la mer d'Irlande ; 165,173 hab. (la population s'accroît sans cesse). Port formé par la Merse ; deux belles églises (Saint-Pierre et Saint-Paul), hôtel-de-ville, bourse, lycée, athénée, nouvelle douane, marché ; bains superbes, nouveau casino (*Wellington rooms*). Près de *New-Princes-Dock* commence le canal de Leeds à Liverpool. Un superbe tunnel de 1,500 mètres de long passe sous une partie de la ville. Chemin de fer de Liverpool à Manchester (construit en 1826). Société philosophique médicale, Société d'histoire naturelle ; musée d'antiquités égyptiennes, jardin botanique, lycée (avec bibliothèque riche), institution royale de Liverpool, athénée. Commerce immense (et qui ne le cède dans le monde qu'à celui de Londres) : Liverpool est comme le port de Manchester ; communications fréquentes et régulières par paquebots avec Dublin, Douglas, New-York, les Antilles et l'Amérique du Sud. L'importation seule du coton dépasse de beaucoup 600,000 balles par an. — Avant le XVI[e] siècle, Liverpool n'était qu'un hameau. En 1700, elle n'avait que 5,000 hab. ; en 1800, elle en avait déjà 75,000.

LIVERPOOL (Ch. JENKINSON, comte de), ministre d'état, né en 1727 dans le comté d'Oxford, mort en 1808, fut successivement secrétaire particulier de lord Bute, 1761 ; secrétaire de la trésorerie, 1766 ; lord de l'amirauté, 1766 ; secrétaire de la guerre, 1778 ; quitta le ministère en 1782, et y fut rappelé en 1786 par Pitt qui le fit nommer chancelier du Lancastre, baron de Hawkesbury, pair, comte de Liverpool, et lui confia la présidence du conseil de commerce. Liverpool était un homme habile, mais intrigant ; son administration fut fort impopulaire. — Son fils, Robert Banks Jenkinson, comte de Liverpool, né en 1770, mort en 1828, devint premier ministre en 1812 après l'assassinat de Perceval : il s'opposa à l'émancipation des Catholiques, et persécuta la reine Caroline. Il fut remplacé en 1827 par Canning.

LIVERTAD, une des provinces actuelles de la république du Pérou, la plus au N., entre la république de l'Equateur au N. E. et à l'E., le département de Junin au S. E., le Grand-Océan au S. O., à l'O. et au N. O. : 500 kil. sur 300. Ch.-l., Truxillo. Villes principales : Caxamarca, Guamachucos, Moyobamba, Payta, etc.

LIVIE, *Livia Drusilla*, épousa en premières noces Tiberius Claudius Nero ; elle en avait eu déjà un fils (Tibère), et était enceinte d'un second (Drusus), lorsqu'elle inspira une vive passion à Auguste, qui l'enleva à son mari et la prit pour épouse. Ambitieuse autant qu'adroite, Livie mit tout en usage pour faire arriver à l'empire son fils Tibère. Néanmoins, Tibère, parvenu au trône, ne lui laissa aucune autorité. — Une autre Livie, nommée aussi *Livilla*, petite-fille de la précédente, et fille de Drusus (frère de Tibère), épousa son cousin Drusus, fils de Tibère. On l'a accusée d'avoir empoisonné son mari, d'accord avec Séjan. Après le supplice de ce ministre, elle fut jetée dans un cachot où elle mourut de faim.

LIVINGSTON, illustre famille anglo-américaine, originaire d'Ecosse, a fourni aux États-Unis plusieurs hommes d'état distingués : William Livings-

ton, né en 1723 à New-York, mort en 1790. Il contribua par ses efforts et sa plume à établir l'indépendance de son pays, représenta au congrès l'état de New-York, et fut jusqu'à sa mort gouverneur de cet état. On a de lui, outre divers écrits de circonstance, un poëme intitulé : *Solitude philosophique.* — Robert Livingston, né en 1746 dans la colonie de New-York, mort en 1813. Député au congrès, il fut, avec Franklin, Jefferson et Adams, chargé de rédiger la déclaration d'indépendance, et fit ensuite partie du comité qui organisa le nouvel état (1777). Il remplit pendant 25 ans les fonctions de chancelier, et vint en 1802 à Paris où il négocia pour les États-Unis l'acquisition de la Louisiane. On a de lui un *Examen du gouvernement de l'Angleterre comparé aux constitutions des Etats-Unis*, traduit en français par Fabre, Paris, 1789. — Edward Livingston, jurisconsulte, né en 1764 dans la colonie de New-York, mort en 1836, se distingua d'abord comme avocat au barreau de New-York, fut nommé en 1794 représentant de cet état au congrès, s'y prononça pour le parti démocratique ; fut nommé par le président Jefferson procureur-général de l'état de New-York, et par les habitants maire de la ville. Ruiné par une banqueroute, il alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans, où il refit en peu de temps sa fortune. Nommé membre de l'assemblée de la Louisiane, il fut chargé par ce corps en 1821 de rédiger les lois du nouvel état, et fit paraître au bout de peu d'années 4 codes qui forment un ensemble admirable, et que plusieurs états voisins s'empressèrent d'adopter (*Code des crimes et peines ; — de procédure ; — d'évidence ou de preuves ; — de réforme et de discipline*). Livingston fut nommé secrétaire d'état sous la présidence du général Jackson ; en 1833 il vint en France comme ministre des Etats-Unis, et poursuivit avec instance le recouvrement des sommes réclamées par son pays.

LIVIUS SALINATOR (M.), consul 219 ans av. J.-C., fit la guerre avec succès en Illyrie. Elevé de nouveau au consulat en 207 avec Claudius Nero, son ennemi personnel, il oublia sa haine pour ne songer qu'au bien de sa patrie, et aida de tout son pouvoir son collègue à vaincre Asdrubal.

LIVIUS SALINATOR (C.), préteur l'an 190 av. J.-C., fut envoyé en Grèce contre la flotte d'Antiochus-le-Grand, et battit Polyxénidas, amiral du roi de Syrie. Il fut fait consul l'an 188.

LIVIUS ANDRONICUS. *Voy.* ANDRONICUS.

LIVIUS (TITUS). *Voy.* TITE-LIVE.

LIVNO, ville de Bosnie, à 90 kil. N. O. de Mostar : 4,000 hab. Château-fort.

LIVNY, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 130 kil. S. E. d'Orel ; 6,000 hab.

LIVON, rois d'Arménie. *Voy.* LÉON.

LIVONIE, *Liefland* en allemand, *Lifliandiia* en russe, région de l'Europe, à l'E. de la mer Baltique, entre l'Esthonie au N., et la Courlande au S., varia souvent d'étendue. Ignorée de l'Europe occidentale jusqu'en 1185, elle fut à cette époque découverte par Meinhard, moine de Segeberg, et par des marchands de Brême ; Meinhard en fut nommé évêque par Urbain III. Un autre évêque, Albert de Brême, y fonda Riga (1200), qui plus tard devint capitale, et il y institua l'ordre des Chevaliers Porte-Glaives. Ceux-ci s'agrandirent d'abord aux dépens des Danois qui possédaient alors la Livonie. Mais, vaincus par les Lithuaniens en 1236, ils furent réduits (1237) à se fondre dans l'Ordre Teutonique. Ces nouveaux chevaliers joignirent à la Livonie l'Esthonie, la Courlande, l'île d'OEsel, etc., et possédèrent cette contrée jusqu'au XVIe siècle, époque où ils furent obligés de l'abandonner. Un instant indépendante, la Livonie fut ensuite démembrée (de 1559 à 1561) : OEsel fut vendue par son évêque au Danemark, l'Esthonie se donna au roi de Suède Eric XIV ; Gotthard Kettler garda la Courlande et la Sémigalle comme duché séculier ; le reste devint province lithuanienne. La Russie prétendit à une part et fit la guerre avec des succès variés (1563-65-70-77). Mais la paix de Kieverova-Horka (1580) rendit à la Lithuanie les conquêtes russes. Cette Livonie lithuanienne ou polonaise passa aux Suédois en 1660 par la paix d'Oliva. Le tout fut cédé à Pierre-le-Grand par la paix de Nystadt (1721) ; et comme la Russie a depuis acquis la Courlande (1795) et OEsel, toute la Livonie est russe aujourd'hui. — Elle forme les trois gouvernements russes de Revel (Esthonie), Riga (Livonie propre) et Courlande.

LIVONIE (golfe de). *Voy.* RIGA.

LIVORNO, ville des États sardes, à 20 kil. N. E. de Chivasso ; 3,600 hab. — Nom italien de LIVOURNE.

LIVOURNE, *Liburnicus Portus*, en italien *Livorno*, en anglais *Leghorn*, ville du grand-duché de Toscane (Florence), sur la Méditerranée, à 129 kil. S. O. de Florence, par 7° 56' long. E., 43° 33' lat. N. ; 60,000 hab. Evêché. Bon port, long môle, 4 forts, 2 citadelles : quartier dit *Nouvelle-Venise*, entrecoupé de canaux et très commerçant. Très bien bâtie en général ; belle place, une rue superbe ; plusieurs monuments remarquables : théâtre ; église des Grecs-Unis ; synagogue, etc. Société des sciences et arts (dite *Academia labronica*, etc.), cabinets d'histoire naturelle, de physique, d'anatomie ; bibliothèque, etc. Industrie active : chantiers de construction ; objets en corail ; soieries, velours, faïence, papier, rosoglio, etc. Grand commerce avec le Levant, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. — Livourne n'était qu'un village au milieu du XIIIe siècle ; elle doit aux grands-ducs de Toscane son développement et sa prospérité.

LIVRADAIS, ancien petit pays de France, dans la Basse-Auvergne, compris auj. dans le dép. du Puy-de-Dôme, au S. E., avait pour ch.-l. Ambert.

LIVRON, ville du dép. de la Drôme, à 18 kil. S. de Valence ; 3,457 hab.

LIVRY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 13 kil. E. de Paris, près de la forêt de Bondy ; 900 hab. Aux environs, château du Raincy. Abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1186.

LIXHEIM, ville de France (Vosges), à 8 kil. N. E. de Sarrebourg ; 1,000 hab. Jadis aux comtes palatins ; cédée en 1622 à Henri II, duc de Lorraine, qui l'érigea en principauté en faveur d'un bâtard de Guise.

LIXURI, *Cranii*, ville de l'île de Céphalonie, sur la côte O., à 8 kil. de Céphalonie ; 6,000 hab. Tapis de poil de chèvre, liqueurs.

LIXUS, auj. *Larache*, ville de la Mauritanie Tingitane, sur la côte N. O., près de l'embouchure du Lixus, fut fondée par les Phéniciens.

LIZARD (cap), *Dumnonium prom.*, cap qui forme la pointe S. O. de l'Angleterre, dans le comté de Cornouailles, à 40 kil. S. E. du cap Land's End, par 49° 57' lat. N., 7° 31' long. O. — Il s'y livra le 21 oct. 1707 une bataille navale où Duguay-Trouin anéantit presque entièrement la flotte anglaise.

LIZY-SUR-OURCQ, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 12 kil. N. E. de Meaux ; 1,200 hab.

LLANOS (LOS), c.-à-d. *les plaines*. On désigne spécialement par ce nom une vaste région de la république de Vénézuéla qui s'étend des montagnes de Caraccas aux forêts de la Guyane, et des montagnes de Mérida à l'embouchure de l'Orénoque ; 9,900,000 kil. carrés. Sol plat, aride, inondé pendant la saison des pluies. — On donne le même nom à un département de l'état de Honduras, dans la confédération de Guatimala. — Les habitants des *Llanos* sont nommés *Llaneros*.

LLERENA, *Regiana*, ville murée d'Espagne (Badajoz), à 70 kil. S. E. de Mérida; 6,500 hab. Mines d'argent aux environs.

LLOBREGAT, *Rubricatus*, rivière d'Espagne, prend sa source dans les Pyrénées, passe à Barcelone, et tombe dans la Méditerranée à 7 kil. au-dessous de cette ville. Cours, 150 kil. — Un autre Llobregat se perd dans le golfe de Rosas.

LLORENTE (Jean-Antoine), savant espagnol, né en 1756, près de Calahorra, reçut les ordres en 1779, devint vicaire-général de Calahorra, puis secrétaire-général de l'inquisition, 1789. Néanmoins il professa constamment la tolérance et la philanthropie: aussi fut-il disgracié en 1801. En 1808, il s'attacha à la cause de Joseph Bonaparte; entraîné dans sa chute, il fut forcé de s'expatrier, 1814. Il se fixa à Paris, et y publia l'*Histoire de l'Inquisition*, ouvrage très estimé, 1817-1818, 4 vol. in-8. Ayant dans un écrit sur les papes parlé avec trop de liberté, il reçut du gouvernement, sous la Restauration, l'ordre de quitter la France; il retourna en Espagne où le triomphe momentané des Cortès lui permettait de rentrer, et y mourut bientôt après son arrivée, en 1823. Outre son *Histoire de l'Inquisition*, Llorente a publié des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution d'Espagne*, 1815-19, et a donné les *Œuvres complètes de Barthélemy de Las Casas*.

LLORET, *Loryma*, ville d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. S. de Girone; 4,700 hab. Bouchons de liége. Chantiers de construction.

LLOYD (William), savant prélat anglais, né en 1627 à Tilehurst (Berks), mort en 1707, fut évêque de Saint-Asaph, de Lichfield, de Worcester. Il s'attira la disgrâce de Jacques II pour s'être opposé à l'intention qu'avait ce prince de suspendre les lois contre les Catholiques. Il a laissé des ouvrages estimés sur la chronologie et la théologie, entre autres: *Chronologie de la vie de Pythagore et de ses contemporains; la Chronologie olympique; Histoire du gouvernement de l'Église*, etc.

LLOYD (Henri), tacticien, né en 1729 dans le comté de Galles, mort en 1783, prit du service en Autriche, devint aide-de-camp du général autrichien Lascy; fit comme lieutenant-colonel la guerre de Sept-Ans; passa ensuite en Prusse et en Russie, se distingua dans l'armée russe pendant la guerre contre les Turcs, et obtint de Catherine le grade de général-major. On a de lui: *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne; Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne*, 1756; *Mémoires politiques et militaires*, 1798.

LLOYD (Robert), poëte anglais, né en 1733, mort en 1764, était fils d'un des directeurs de l'école de Westminster et fut quelque temps lui-même maître dans cet établissement: il le quitta pour se faire auteur, donna quelques pièces de théâtre (entre autres *The Shepherd's Wedding*), et composa de petits poëmes où l'on trouve de la facilité et de l'harmonie. Il était lié avec Churchill et Thomson. Il mena une conduite dissipée qui abrégea sa vie.

LLUCHMAYOR, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 27 kil. S. E. de Palma; 8,650 hab. Toile, lainages, chapeaux, eau-de-vie, etc. Fondée en 1300. Jacques II, roi de Majorque, y livra la bataille où il perdit la couronne et la vie (1349).

LLUMERES, port naturel d'Espagne (Oviédo), près et au S. E. du cap de Penas, fut longtemps le meilleur de la province. Auj. il est abandonné.

LO (saint), *Laudus*, évêque de Coutances vers 328, mort entre 363 et 368. On le fête le 21 sept.

LOANDA, île de la Guinée méridionale, par 8° 50' lat. S.; 31 kil. sur 2. Pêche de cauris fins qui sont la monnaie du pays. Chèvres et moutons.

LOANDA (SAN-PAOLO DE). *Voy.* SAN-PAOLO DE LOANDA.

LOANGO, dit aussi *Boualis* ou *Banza-Loango*, ville d'Afrique (Guinée inférieure), capitale du royaume de Loango, dans une plaine fertile, à 5 kil. de la mer Atlantique, par 10° 10' long. E., 4° 40' lat. S., a un port assez profond, et commerce en cuivre, ivoire, bois de teinture; 15,000 hab.

LOANGO (royaume de), état d'Afrique (Guinée inférieure), s'étend depuis le cap Lopez jusqu'au-delà du Zaïre, et peut avoir 300 kil. du N. au S. et 340 de l'E. à l'O. On ne connaît pas ses limites à l'E. Il se compose du royaume de Loango proprement dit et des petits royaumes de Mayomba et de Sainte-Catherine. Sa capitale est Loango. Il est indépendant des Portugais.

LOANO, ville des États sardes, à 8 kil. N. d'Albenga; 3,500 hab. Port fréquenté. Schérer y battit les Austro-Sardes le 24 novembre 1795.

LOARE, l'ancien *Calagurris*, bourg d'Espagne (Saragosse), à 27 kil. N. de Huesca; 1,000 hab.

LOBAU, île de l'archiduché d'Autriche, dans le Danube (cercle inférieur de Manhartsberg), à 9 kil. S. E. de Vienne, fut occupée en 1809 par les Français qui la fortifièrent. Napoléon en fit le titre d'un comté qu'il donna au général Mouton.

LOBAU (George MOUTON, comte de), général français, né à Phalsbourg (Meurthe) en 1770, d'une famille de commerçants, mort en 1838, s'enrôla en 1792; combattit en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Russie; s'éleva de grade en grade par son courage; fut aide-de-camp de Joubert, de Moreau, de Napoléon; devint en 1807 général de division, après la bataille de Friedland; enleva en 1808 à la baïonnette la ville de Médina en Espagne; contribua à la prise de Burgos; se signala en 1809 à Eckmühl, à Essling; sauva par sa bravoure une partie de l'armée française enfermée dans l'île de Lobau, et fut en mémoire de ce dernier fait d'armes créé comte de Lobau (1809). Après la capitulation de Dresde (1813), il fut, malgré les conventions, fait prisonnier et emmené en Angleterre où il resta jusqu'en 1814. Il reprit son service auprès de Napoléon au 20 mars 1815, se battit à Waterloo, fut exilé sous la Restauration, et ne rentra qu'en 1818. Nommé en 1828 député de la Meurthe, il prit part à la révolution de 1830; il fut alors président de la commission provisoire, remplaça La Fayette dans le commandement de la garde nationale (décembre 1830), et reçut en 1831 le bâton de maréchal. Comme chef de la garde nationale, il montra beaucoup de zèle dans la répression des émeutes qui eurent lieu à Paris en 1832 et 1834.

LOBENSTEIN, ville de la principauté de Reuss-Lobenstein, à 60 kil. N. de Bayreuth; résidence du prince; 2,750 hab. Toiles, draps, etc. Elle appartient à la maison de Reuss depuis 1824.

LOBINEAU (le P.), bénédictin, né à Rennes en 1666, mort en 1727, a laissé: *Histoire de Bretagne*, Paris (Rennes), 1707, 2 vol. in-fol.; *Histoire des saints de la Bretagne*, 1724, in-fol.; on lui doit les 3 derniers volumes de l'*Histoire de Paris* commencée par Félibien, Paris, 1725, 5 vol. in-fol.; on lui attribue, à tort, *les Aventures de Pomponius*, roman licencieux. Cet ouvrage est de D. Labadie.

LOBO (le P.), jésuite missionnaire, né à Lisbonne en 1593, mort en 1678, partit en 1621 pour les Indes, fut envoyé en 1634 dans l'Abyssinie, et devint provincial de son ordre. On a de lui une *Histoire de l'Éthiopie* (Coïmbre, 1659), traduite du portugais en franç. par Joachim Legrand, Paris, 1728.

LOCA (LA), c.-à-d. *la Folle*. *Voy.* JEANNE-LA-FOLLE.

LOCANA, ville des États sardes, à 41 kil. O. de Turin, sur l'Orca; 5,000 hab. Diverses usines.

LOCARNO, ville de Suisse, un des ch.-l. du canton du Tésin, sur le lac Majeur, à 15 kil. N. O. de Bellinzona; 12,000 hab. Évêché, beau couvent de Franciscains. Cathédrale. Fonderies de cloches.

LOCH (c.-à-d. *lac*), mot écossais qui entre dans la composition de plusieurs noms géographiques. *Voy.* le mot qui suit *Loch*.

LOCHABER, pays d'Écosse, forme la partie S. O. du comté d'Inverness, et est le plus montagneux et le plus aride de toute l'Écosse. Il renferme le Ben-Nevis.

LOCHES, ville de France (Indre-et-Loire), ch.-l. d'arr., sur l'Indre, à 36 kil. S. E. de Tours; 4,753 hab. Vieux château de Louis XI. Tombeau d'Agnès Sorel (à la sous-préfecture actuelle). Papeterie; commerce. — L'arr. de Loches a 6 cantons (La Haye-Descartes, Ligueil, Montrésor, Le Grand-Pressigny, Preuilly, plus Loches), 74 communes, et 62,641 hab.

LOCHWINNACH, village d'Écosse (Renfrew), à 12 kil. S. O. de Paisley; 4,500 hab. Filatures et manufactures de coton.

LOCKE (Jean), philosophe anglais, né en 1632 à Wrington près de Bristol, était fils d'un greffier de justice de paix, qui servit comme capitaine dans l'armée parlementaire. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il obtint dans le collége du Christ, qui faisait partie de cette université, un bénéfice ou sinécure qui lui permettait de se livrer à son goût pour l'étude. Il apprit la médecine, mais sans vouloir exercer. En 1666 il se lia avec Ashley Cooper, depuis comte de Shaftesbury, qui lui confia l'éducation de son fils, et qui, devenu ministre, le chargea de rédiger les constitutions de la Caroline, puis le fit nommer secrétaire des présentations aux bénéfices (1672). Locke perdit cette place en 1673, lors de la disgrâce de son protecteur; il suivit Shaftesbury dans son exil en Hollande (1682), fut lui-même accusé en son absence d'avoir pris part à une conspiration contre Charles II, et se vit expulsé du collége du Christ. Il resta en Hollande jusqu'à la révolution de 1688, s'occupant d'études philosophiques, et revint en Angleterre avec le prince d'Orange. Il fut nommé commissaire des appels, puis commissaire du commerce et des colonies (1695), avec un traitement considérable. En 1700, l'affaiblissement de sa santé le détermina à résigner ses fonctions, et il refusa, malgré les instances du roi, de conserver les émoluments d'une place qu'il ne remplissait plus. Il se retira à Oates, auprès de lady Masham, fille du docteur Cudworth, et son amie; c'est là qu'il mourut en 1704. Il mérita par ses vertus et par la modération de ses opinions d'être surnommé *le sage Locke*. Ses principaux ouvrages sont: une *Épître sur la Tolérance à Limborch*, en latin, Gouda, 1689 (il y ajouta depuis trois autres lettres sur le même sujet); *Essai sur l'entendement humain*, en anglais, Londres, 1690, plusieurs fois réimprimé du vivant de l'auteur avec corrections et additions; *Traité sur le gouvernement civil*, Londres, 1690, où il combat les partisans du droit divin; *Pensées sur l'éducation des enfants*, 1693, ouvrage excellent, qui contient le germe de l'*Émile* de Rousseau; *le Christianisme raisonnable*, 1695, qui le fit accuser de socinianisme; et quelques écrits posthumes, parmi lesquels la *Conduite de l'entendement*, la *Vie du comte de Shaftesbury* et un *Recueil de Lettres*. Locke fut pendant sa vie considéré surtout comme l'apôtre de la liberté politique et religieuse; aujourd'hui il est principalement connu comme philosophe; on le regarde comme le père de la métaphysique moderne. Dans son *Essai sur l'entendement humain*, il se propose de rechercher l'origine, la valeur et l'étendue de nos connaissances; il renverse l'hypothèse des idées innées, considère l'âme au moment de la naissance comme une table rase, explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par 2 canaux: la *sensation* et la *réflexion*; et n'accorde de valeur qu'aux connaissances qui viennent de cette source. On lui reproche d'avoir adopté un système incomplet, d'avoir trop donné à l'empirisme, d'avoir incliné vers le matérialisme et le fatalisme. Sa philosophie, devenue populaire en Angleterre, fut propagée en Hollande par Leclerc et S'Gravesande, introduite en France par Voltaire, et développée par Condillac. Elle a été combattue en Angleterre par Stillingfleet, en All. par Leibnitz, en Écosse par Reid, en Italie par Gerdil, en France par MM. Royer-Collard et Cousin. On a plusieurs éditions des *Œuvres de Locke*; la plus récente et la plus complète a été publiée à Londres, 1824, 9 vol. in-8. La plupart des ouvrages de ce philosophe ont été trad. en français: l'*Essai sur l'entendement*, par Coste, 1700; l'*Éducation des enfants* et *le Christianisme raisonnable*, par le même, 1695; sa *Lettre sur la tolérance*, ainsi que ses *Œuvres posthumes*, par Leclerc, Rotterdam, 1710. M. Thurot a réuni les *Œuvres philosophiques de Locke* en 7 vol. in-8, Didot, 1821-25. Il existe un bon *Abrégé de l'Essai sur l'entendement*, par Wynne, trad. en franç. par Bosset, Londres, 1746.

LOCLE (LE), ville de Suisse (Neufchâtel), à 15 kil. N. O. de Neufchâtel, très près de la France; 4,300 hab. Horlogerie. Institution d'orphelines.

LOCMAN, fabuliste. *Voy.* LOKMAN.

LOCMINÉ, ch.-l. de canton (Morbihan), à 19 kil. S. de Quiberon; 1,600 hab.

LOCOROTONDO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 35 kil. N. E. de Tarente; 4,300 hab.

LOCRES, *Locri epizephyrii* (c.-à-d. *à l'occident*, ville d'Italie, ainsi nommée de sa situation au couchant, était dans la Grande-Grèce, sur la côte E. du Brutium, au S. de l'emb. de la Sagra. Elle reçut diverses colonies de Locriens, dont une conduite par Ajax, fils d'Oïlée, et fut occupée vers 757 av. J.-C. par des Locriens ozoles. Elle eut pour législateur Zaleucus; fut soumise par Denys-le-Tyran, 394-389, servit de refuge à Denys-le-Jeune (357-51), chassé de Syracuse; fut tour à tour libre et dominée par les tyrans siciliens, de 350 à 275; fut quelque temps l'alliée de Rome, embrassa le parti des Carthaginois sous Annibal, tomba en 205 au pouvoir des Romains et fut durement traitée. On croit la retrouver dans *Motta di Bruzzano*, ou dans *Gerace*.

LOCRIDE, pays de la Grèce ancienne, habité par les Locriens. On distinguait plusieurs Locrides: 1° la *Locride épicnémidienne*, au pied du mont Cnémis, au N. E. de la Phocide, sur la mer d'Eubée, au S. du golfe Maliaque; ch.-l., Thronium; — 2° la *Locride opontienne*, bornée au N. O. par la précédente, et située également sur la mer d'Eubée, à l'E. de la Phocide et au N. de la Béotie; ch.-l., Oponte: — 3° la *Locride ozole* (c.-à-d. *puante*), dite aussi *zéphyrienne* ou *épizéphyrienne*, séparée des deux précédentes et située au S. de l'Étolie et de la Phocide, sur la mer de Crissa: ch.-l., Naupacte ou Amphisse: elle était couverte de marais qui exhalaient une odeur méphitique. Les trois Locrides ne jouent presque aucun rôle dans l'histoire. La première envoyait des députés aux Amphictyons. On connaît parmi les rois des Locriens Oïlée et Ajax.

LOCRIENS, habitants de la Locride. *Voy.* LOCRIDE.

LOCUSTE, empoisonneuse de Rome, fournit à Néron le poison qui fit périr Claude et Britannicus. Néron la combla de faveurs, la logea dans son palais, et voulut qu'elle formât des élèves pour son art odieux; mais Locuste ayant, dit-on, tenté de l'empoisonner lui-même, il la fit mettre à mort.

LODÈVE, *Luteva*, ch.-l. d'arr. (Hérault), à 46 kil. N. O. de Montpellier, à 737 kil. S. de Paris, au pied des Cévennes, sur l'Ergue; 11,208 hab. Jolie promenade. Fabriques de draps pour le Levant et pour les troupes; eau-de-vie; tanneries, filature à la mécanique. Elle eut jadis des vicomtes et des évêques souverains. Patrie du cardinal de Fleury. — L'arr. de Lodève a 5 cantons (Le Caylar, Clermont de

Lodève, Gignac, Lunas, Lodève), 75 communes, et 57,730 hab.

LODI, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adda, à 31 kil. S. E. de Milan, et près de l'anc. *Laus Pompeia:* 1,500 hab. Ch.-l. de la délégation de Lodi. Murs, vieille citadelle. Belle église de l'Incoronata, etc. Évêché. Faïence. Fromages dits *parmesans*. Bâtie en 1158 par l'empereur Frédéric; fortifiée en 1655. Prise par les Français en 1796, après la célèbre bataille du pont de Lodi.

LODI VECCHIO (c.-à-d. *vieux Lodi*), *Laus Pompeia* des anciens, jadis ville, auj. simple village, à 17 kil. O. de Lodi. Fondé par Pompée, détruit par les Milanais au XIIe siècle.

LODOMÉRIE ou **LODOMIRIE** (pour *Wladimirie*), anc. contrée de la Pologne occid., fut ainsi nommée de Wladimir ou Wlodimir-le-Grand, qui régnait à la fin du Xe siècle. En 1198, Roman Mstislavitch, prince de Lodomérie, étant devenu maître de Halicz, ses états ne tardèrent point à être désignés sous le nom de *Galicie-et-Lodomérie*. Ce nom subsista pendant longtemps; mais depuis la réunion de cette contrée à l'empire d'Autriche, après le premier partage de la Pologne, en 1772, tout le pays porte le nom de Galicie. *Voy.* GALICIE.

LOEFLING (Pierre), botaniste suédois, un des élèves les plus distingués de Linné, fut employé par le roi d'Espagne, explora la péninsule, puis s'embarqua pour la Nouvelle-Andalousie en Amérique; mais il mourut deux ans après, en 1756, à peine âgé de 27 ans. On a de lui *Gemmæ arborum*, Upsal, 1749.

LOESNITZ, ville murée du roy. de Saxe, à 28 kil. S. E. de Chemnitz; 4,000 hab. Dentelles, cotonnades, draps, satins, etc.

LOEVENSTEIN, ancien château-fort de Hollande, à 28 kil. O. de Bommel. Pris par H. Ruyter en 1571. Grotius y fut détenu. — Lœvenstein a donné son nom à une faction de républicains, qui s'est rendue célèbre par son opposition à la maison d'Orange.

LŒVENSTEIN (principauté de), état médiatisé de l'Allemagne, compris jadis dans la Franconie, et situé auj. dans le N. du roy. de Wurtemberg, avec des enclaves dans le roy. de Bavière et le grand-duché de Bade, est possédé actuellement par les deux branches de Lœvenstein-Wertheim-Freudenberg et Lœvenstein-Wertheim-Rosenberg. Les possessions des deux branches réunies comptent 50,000 hab.

LOEWENBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 36 kil. S. O. de Liegnitz; 4,300 hab. Imprimerie sur toile, etc.; carrières de pierres de grès.

LOFFODEN (îles), archipel de l'Océan Glacial arctique, sur la côte occid. de la Norwége, par 67° 30'-68° 45' lat. N.; 5 grandes îles; 3,300 hab. Pêche de morues et de harengs.

LOFTUS (Dudley), érudit et jurisconsulte irlandais, né près de Dublin en 1618, mort en 1695, était fils d'Adam Loftus, archevêque d'Armagh, et remplit les fonctions de juge de la cour des prérogatives et de vicaire-général de l'Irlande. Il avait étudié profondément les langues orientales, surtout l'arménien, et a fait connaître plusieurs ouvrages précieux écrits dans cette langue sur la philosophie ou la religion.

LOGES (LES), ancien couvent de France (Seine-et-Oise), à 2 kil. N. O. de Saint-Germain-en-Laye, dans la forêt de ce nom. Il fut supprimé à la révolution. Napoléon y établit une succursale de la maison royale de St-Denis. Il se tient, le 1er dimanche de septembre, sur la route qui conduit de St-Germain aux Loges, une foire très fréquentée.

LOGES (LES) village de France (Seine-Inf.), à 10 kil. S. O. de Fécamp; 2,000 hab.

LOGHMAN, dit aussi *Laghman* ou *Loughman*, contrée de l'Afghanistan ou roy. de Kaboul, entre les provinces de Kaboul à l'E., de Djelalahad et Peichaver au S. E., l'Hindou-Khouch au N.; 900,000 hab. environ. Villes principales, Dir (résidence du khan des Joussoféi), et Batchaour (siége du chef des Rodhlar). Sol fertile; climat chaud dans les vallées, très froid sur les montagnes; forêts remplies de gibier et d'animaux sauvages.

LOGOTHÈTE, c.-à-dire *qui tient les comptes*, officier de l'empire d'Orient, qui était chargé de mettre en ordre les dépêches de l'empereur et qui remplissait les fonctions de garde des sceaux. On en distinguait deux : l'un pour le palais, et l'autre pour l'église, qui tenait le sceau du patriarche.

LOGOUN, état de Nigritie, limitrophe du Baghermé et du Bournou, et traversé par le Chary; ch.-l., Kernok. Sol fertile; bétail.

LOGRONO, *Juliobriga*, *Lucronium* en latin moderne, ville murée d'Espagne, ch.-l. de la prov. de Logrono, dans la Vieille-Castille, sur l'Èbre, à 49 kil. S. de Vitoria; 8,200 hab. Chaises, canapés, cartes à jouer, chapeaux, eau-de-vie. Patrie du cardinal J. Saenz, du peintre F. Navarette el Mudo, du poëte Fr. Lopez de Zarate, et du jésuite Arriaga. Prise par les Français en 1823. — La prov. de Logrono, située entre celles de Vitoria, de Pampelune, de Soria, de Saragosse et de Burgos, a 130 kil. sur 50, et 190,000 hab.

LOHEIA, ville d'Arabie (Yémen), à 300 kil. N. de Moka, sur la mer Rouge. Port presque ensablé. Commerce de café avec Le Caire par Djidda.

LO-HOEI, ville de Chine (Kouang-toung), dans l'île d'Haï-nan, à 130 kil. de Khioung-tcheou; 80,000 hab. Commerce.

LOHR, ville de Bavière (Bas-Mein), à 37 kil. N. O. de Wurtzbourg; 3,600 hab. Construction de bateaux; papeteries, moulins à foulon, miroirs.

LOHRASP, roi de Perse, le 4e de la dynastie des Kaïaniens, est regardé comme le même que le Cambyse des Grecs. Les annales fabuleuses de l'Orient lui donnent un règne de 120 ans.

LOING (le), *Lupia*, riv. de France, naît dans le dép. de l'Yonne, entre dans celui du Loiret où elle arrose l'arrond. de Montargis, puis dans celui de Seine-et-Marne, où elle se joint à la Seine près de Moret, après 130 kil. de cours. Cette riv. n'est pas navigable, mais elle alimente le *canal de Loing*, qui est la continuation de celui de Briare et qui fait communiquer la Loire et la Seine.

LOIR, *Lædus* ou *Lidericus*, riv. de France, naît à Cernay (Eure-et-Loir), traverse les dép. du Loir-et-Cher, de la Sarthe, de Maine-et-Loire; arrose Bonneval, Châteaudun, Cloye, Vendôme, Montoire, La Chartre, Château-du-Loir, Le Lude, La Flèche, Briolay, et se jette près de cette dernière ville dans la Sarthe. Cours, 200 kil. Affluents : 1° à gauche, la Connie; 2° à droite la Thironne, le Fouchard, l'Ozanne, la Braye.

LOIR-ET-CHER (dép. de), un des départem. du centre, entre ceux du Loiret, d'Eure-et-Loir, de la Sarthe, d'Indre-et-Loire, de l'Indre, du Cher: 6,397 kil. carr.; 244,943 hab. Ch.-l., Blois. Presque en entier formé de l'Orléanais, avec une petite portion de la Touraine. Collines. Un peu de fer, pierres à fusil. Au N. et au centre, sol fertile (grains, vin, légumes, fruits, chanvre); au S., landes, marais, d'où sortent des exhalaisons nuisibles, et qu'habite une population misérable. Gros bétail, moutons, volaille, gibier, poissons abondants. Quelques usines à fer; draps, papier, cotonnades, gants, sucre de betterave, vinaigre, verre, etc. Commerce médiocre. Ce dép. a 3 arr. (Blois, Vendôme, Romorantin), 24 cant., 309 comm.; il appartient à la 4e division militaire, dépend de la cour royale d'Orléans, et a un évêché à Blois.

LOIRE, *Liger* et *Ligeris*, riv. de France, prend sa source au mont Gerbier-le-Joux (Ardèche), coule d'abord au N. O., puis au S. E., et enfin à l'O.; arrose les dép. de la H.-Loire, de la Loire, de l'Allier et de Saône-et-Loire, du Cher et de la Nièvre, du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure; baigne un grand nombre de villes importantes, notamment Roanne, Nevers, La Charité, Châtillon-sur-Loire, Gien, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Saumur, Ancenis, Nantes, et se jette dans l'Océan Atlantique au-dessous de Paimbœuf. Elle a pour affluents: à droite la Nièvre, la Mayenne, l'Erdre; à gauche l'Allier, le Loiret, le Cosson, le Beuvron, le Cher, l'Indre, la Vienne, le Thouet, la Sèvre nantaise. Cours, 1,000 kil. environ (dont 130 de flottage et 760 de navigation). Les rives de la Loire sont agréables et bordées de riantes campagnes, surtout dans sa partie inférieure; mais cette rivière est sujette à de fréquents débordements, et les sables qu'elle charrie y rendent souvent la navigation difficile. Pour parer aux ravages que produisent les débordements, on a creusé un *canal latéral à la Loire* qui longe la rive gauche du fleuve depuis le canal du Centre jusqu'à celui de Briare; ce canal a été commencé en 1822.

LOIRE (dép. de la), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de la H.-Loire au S., de Saône-et-Loire au N., de l'Allier et du Puy-de-Dôme à l'O., du Rhône et de l'Isère à l'E.: 4,622 kil. carrés; 412,497 hab. Ch.-l., Montbrison. Il est formé du Forez et d'une partie du Beaujolais et du Lyonnais. Beaucoup de mont.; fer, plomb, houille en abondance; marbre, pierres à fusil et à aiguiser, etc. Quelques massifs de forêts; peu de grains; vins, chanvre, légumes, fruits, marrons dits de Lyon; sapins, d'où l'on tire d'excellente térébenthine. Gros et menu bétail. Industrie très active et presque rivale de celle de l'Angleterre: usines à fer, acier, armes, limes, serrurerie, etc.; soieries, rubans, gros draps, étoffes de coton, etc. Grand commerce. — Ce dép. a 3 arrond. (Montbrison, Saint-Etienne, Roanne), 28 cantons, 318 communes; il appartient à la 19e division militaire, dépend de la cour royale de Lyon, et du diocèse de Lyon (archevêché).

LOIRE (dép. de la HAUTE-), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de la Loire au N., de la Lozère au S., de l'Ardèche à l'E., du Cantal à l'O.: 4,958 kil. carrés; 295,284 hab. Ch.-l., Le Puy. Formé du Languedoc. Marbres statuaires et autres, pierre meulière et pierre de taille, plâtre, etc.; antimoine, houille. Beaucoup de grains, vin, fruits, légumes. Bestiaux, moutons, mulets. Emigration annuelle de 3,000 ouvriers. Peu d'industrie (dentelles, blondes, organsinage de la soie, outres à vin, etc.). Un peu de commerce. — Ce dép. a 3 arr. (Le Puy, Brioude, Yssengeaux), 28 cant., 274 comm.; il appartient à la 19e division militaire, dépend de la cour royale de Riom et a un évêché au Puy.

LOIRE-INFÉRIEURE (dép. de la), un de nos dép. maritimes, au S. du dép. d'Ille-et-Vilaine, au N. de celui de la Vendée: 7,063 kil. carrés; 470,768 hab. Ch.-l., Nantes. Il est formé de la partie mérid. de la Bretagne. Beaucoup de collines peu hautes; lac de Grand-Lieu. Fer, antimoine, houille, marbre, aimant, quartz vitreux, kaolin, tourbe, etc. Marais salants. Sarrazin et autres grains, lin, fruits à cidre, légumes, vin. Gros et menu bétail. Usines à fer et à cuivre: fonderies, outils de fer, fonte, acier; câbles et chaînes en fer: canons; tissus de fil, coton de toutes espèces: bonneterie, chapellerie; eau-de-vie, produits chimiques, verreries; chantiers de construction, etc. Pêche, armement pour Terre-Neuve, etc.: très grand commerce maritime (avec l'Amérique, l'Afrique et l'Inde). — Ce dép. a 5 arr. (Nantes, Savenay, Paimbœuf, Ancenis, Châteaubriant), 45 cantons, 207 communes; il appartient à la 14e division militaire, dépend de la cour roy. de Rennes, et a un évêché à Nantes.

LOIRE (dép. d'INDRE-ET-). *Voy.* INDRE-ET-LOIRE.

LOIRE (dép. de MAINE-ET-). *Voy.* MAINE-ET-LOIRE.

LOIRE (dép. de RHÔNE-ET-). *Voy.* RHÔNE-ET-LOIRE.

LOIRE (dép. de SAÔNE-ET-). *Voy.* SAÔNE-ET-LOIRE.

LOIRET, *Ligerulus* en latin moderne, très petite rivière de France, arrose Olivet, et se jette dans la Loire sous Saint-Mesmin. Cours, 13 kil. Elle donne son nom au dép. du Loiret.

LOIRET (dép. du), un des dép. du centre, borné par ceux de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne au N., Eure-et-Loir à l'O., Loir-et-Cher, Cher au S., Yonne à l'E.: 7,051 kil. carrés; 316,189 hab. Ch.-l., Orléans. Formé de l'Orléanais et d'un fragment du Berry. Plaines et quelques collines qui forment la ligne de partage des eaux entre la Loire et la Seine (l'Essonne, le Loing y prennent leur source); canaux de Briare, d'Orléans; canal latéral à la Loire. Sol gras et riche, sauf au S. O., où commence la Sologne. Belles forêts à l'E. et au S.; grains, fruits, légumes, vins, safran, etc. Gros et menu bétail. Industrie: lainages, bonneterie, brûlerie d'eau-de-vie, raffinerie de sucre; poterie, tannerie, parcheminerie, papeterie, etc. Grand commerce de transit et autres. — Ce dép. a 4 arr. (Orléans, Gien, Montargis, Pithiviers), 31 cantons, 361 communes; il fait partie de la 1re division militaire et a une cour royale et un évêché à Orléans.

LOIRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 kil. O. de Laval; 1,350 hab.

LOISEL (Ant.), jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, mort à Paris en 1617, étudia sous Cujas, dont il resta l'ami; fut quelque temps avocat au parlement de Paris, puis remplit diverses fonctions dans la magistrature et fut en même temps avocat de Catherine de Médicis et de plusieurs princes. On a de lui, outre un recueil de *Discours* et des brochures de circonstance, des *Institutes coutumières*, Paris, 1607, 1656, etc., ouvrage estimé, et recommandé par d'Aguesseau.

LOJA ou LOXA, ville d'Espagne (Grenade), à 45 kil. O. de Grenade, sur le Xenil; 13,900 hab. Lainages communs, papier. — Une autre Loja, dans la Nouvelle-Grenade (naguère ch.-l. d'une prov. de Loja), compte 1,000 hab. et a été fondée par Mercadillo en 1544.

LOKEREN, ville de Belgique (Flandre orient.), à 23 kil. N. E. de Gand; 13,600 hab. Draps, cotonnades, couvertures, chapeaux, etc. Commerce.

LOKMAN, fabuliste arabe fort ancien, dont on ne sait rien de précis, était de la tribu d'Ad. On le croit le même qu'un Lokman-le-Sage dont il est parlé dans l'Alcoran, et qui aurait vécu vers le temps de David, ou même d'Abraham. On lui attribue une très longue vie, ainsi que diverses aventures singulières fort analogues à celles de l'Esope des Grecs. Plusieurs des fables qu'on a sous le nom de Lokman se retrouvent dans celles d'Esope: M. de Sacy pensait qu'elles sont fort récentes et qu'elles ne sont qu'une imitation du fabuliste grec. Les fables de Lokman ont été publiées pour la première fois par Erpenius, Leyde, 1615, arabe-latin. Elles ont été éditées avec une traduction française par M. Marcel, au Caire, 1799, et par M. Caussin, Paris, 1818.

LOLLAND, île du Danemark. *Voy.* LAALAND.

LOLLARD (Walter), hérésiarque du XIVe siècle, né en Angleterre, prêcha ses erreurs en Allemagne, et fut brûlé par l'inquisition à Cologne en 1322. Il soutenait que l'intervention des saints n'est, ainsi que toutes les cérémonies de l'Église, qu'une invention des prêtres, supprimait les sacrements, dispensait du mariage. Il compta jusqu'à

80,000 disciples. Il en choisit 12 qu'il nomma ses apôtres, et les chargea de répandre ses doctrines en Bohême et en Autriche. Il prépara, par ses prédications, celles de Jean Huss en Bohême et de Wicleff en Angleterre.

LOLLARDS, partisans de Lollard. *Voy.* LOLLARD.

LOLLIUS (M.), fut consul l'an 21 av. J.-C., et se fit battre en Germanie; puis fut envoyé par Auguste en Orient avec le jeune Caïus Agrippa, qui devait faire sous lui l'apprentissage de la guerre; mais craignant d'être accusé par le jeune prince d'avoir trahi les Romains et de s'être vendu aux Parthes, il le fit, dit-on, périr. On croit que c'est ce Lollius dont Horace vante assez mal à propos les vertus (Od. IV, 8). — Il fut le grand-père de Lollia Paulina, épouse de C. Memmius Régulus: Caligula la fit divorcer pour l'épouser; Agrippine la fit tuer parce qu'elle avait prétendu à la main de Claude.

LOMAGNE ou **LAUMAGNE**, *Leomania*, ancien petit pays de France, dans la Gascogne, faisait partie du Bas-Armagnac et avait pour lieux principaux Vic de Lomagne et Beaumont. Il fait auj. partie des dép. de la H.-Garonne et du Gers.

LOMAZZO (J.-P.), peintre italien, né en 1538 à Milan, mort vers 1592, s'était déjà fait une grande réputation lorsqu'il devint aveugle à 33 ans. Faisant tourner cette infirmité au profit de son art, il se mit à écrire et composa un excellent *Traité de peinture* en 7 livres, Milan, 1584; le 1er livre a été traduit en français sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649, in-fol., avec fig. Lomazzo fut longtemps garde de la galerie de Cosme de Médicis à Florence.

LOMBARD (Pierre), théologien scolastique, dit le *Maître des sentences* (*Magister sententiarum*), né vers 1100, près de Novare en Lombardie, mort en 1164, vint de bonne heure en France; étudia à Reims, à Paris; fut reçu docteur par l'université de cette ville, occupa plusieurs années avec grand succès une chaire de théologie, et fut nommé en 1159 évêque de Paris. On a de lui un cours de théologie très célèbre sous le titre de *Sententiarum libri IV* (Nuremberg, 1474, Venise, 1480, etc.); il y rassemble les diverses opinions des Pères sur chaque point de théologie, le plus souvent sans donner de décision. Ce livre a fourni un aliment inépuisable aux disputes de l'école, et a eu une foule de commentateurs, parmi lesquels on distingue saint Thomas d'Aquin.

LOMBARDIE. Au moyen âge on donnait ce nom à la partie de l'Italie occupée par les Lombards; elle se composait de toute l'Italie septentr., d'une partie de l'Italie centrale et de presque toute l'Italie mérid. On la divisait en 36 duchés, dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Spolète et de Bénévent. La capitale générale était Pavie. On partageait aussi la Lombardie en huit régions: 1° Austrie, au N. E.; 2° Neustrie, au N. O.; 3° Flaminie et partie de l'Emilie; 4° Tuscie lombarde; 5° duché de Spolète; 6° duchés de Bénévent et de Salerne; 7° Istrie; 8° Exarchat et Pentapole (les Lombards ne possédèrent ce dernier pays qu'un instant). — Dans les temps modernes, malgré la destruction de l'empire des Lombards, le nom de Lombardie continua de subsister, mais désigna spécialement l'Italie septentrionale, l'anc. Gaule Cisalpine. — Cette partie de l'Italie, après avoir été occupée successivement par les Gaulois et les Romains, fut conquise par les Lombards en 568; elle leur fut enlevée par Charlemagne en 774, et passa ensuite à ses successeurs, sous le nom de *royaume d'Italie*. Pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle se rendit indépendante, et il s'y forma une foule de petites républiques (Milan, Pavie, Crémone, Venise, Modène, Padoue, Plaisance, Ferrare, etc.), qui figurèrent pour la plupart dans le parti guelfe; le plus souvent elles se faisaient la guerre, mais au XIIe siècle elles se réunirent pour opposer une digue à la puissance des empereurs et formèrent à Puntido (1167) la 1re *Ligue lombarde* qui vainquit Fréd. Barberousse (1176-83): il s'en forma une 2e contre Fréd. II (1225): Milan fut l'âme de toutes deux. Après la victoire, des tyrans surgirent partout: enfin au XIVe siècle, toute la Lombardie du Pô fut soumise aux ducs de Milan et à Venise. Les états restés libres étaient Mantoue, Modène et Ferrare, Gênes, le Piémont, et plus tard Parme. La France et l'Autriche se disputèrent le Milanais (*Voy.* duché de MILAN); il finit par rester à la branche espagnole de la maison d'Autriche, qui le conserva jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. En 1714, après la guerre de succession, il fut donné à l'Autriche qui se fit confirmer dans sa possession au congrès d'Aix-la-Chapelle (1748). Les Autrichiens perdirent pendant quelques années la Lombardie, d'abord par suite de la création de la *République Cisalpine* (1797), puis de la formation du nouveau *royaume d'Italie* (1805); mais ils se la firent restituer en 1815, et depuis ils en sont restés paisibles possesseurs. *Voy.* MILAN (duché de), ITALIE et ci-après LOMBARD-VÉNITIEN (royaume), etc.

LOMBARDS, *Longobardi* ou *Langobardi*, peuple d'origine germanique ou scandinave, habitèrent d'abord entre l'Aller (affluent du Weser) et l'Elbe (sous Tibère); puis sur l'Aller, la Leine et jusqu'au Weser, et entre ce fleuve et le Rhin. Après avoir disparu environ deux siècles, ils vinrent occuper en 518 l'ancienne Rugie, dont ils dépossédèrent les Hérules, se firent admettre en 548 au S. du Danube et devinrent ainsi voisins des Gépides dont la Theiss les séparait. Bientôt ils détruisirent, de concert avec les Avares, le royaume gépide (567); puis ils passèrent en Italie sous la conduite de leur roi Alboin, et sur l'invitation de Narsès (568). Ils conquirent rapidement la plus grande partie de ce pays (568-72). Astolfe voulut achever la conquête de l'Italie en s'emparant de l'Exarchat et de la Pentapole (752): mais le roi de France, Pépin, que le pape appela à son secours, lui reprit ce pays, et en fit don au pape (754). Enfin en 774, Charlemagne détruisit la monarchie lombarde centrale, et en 776 il soumit le Frioul qui en dépendait. Il ne resta de la puissance lombarde que les duchés de Bénévent et de Salerne, auxquels les Normands mirent fin en 1077. — Les Lombards étaient d'abord régis monarchiquement; un instant ils formèrent une république aristocratique de 30 ou 36 ducs (575-84): mais bien qu'ayant ensuite rétabli la monarchie élective, ils organisèrent une sorte de gouvernement féodal et fédéral. Voici les noms des rois lombards:

Audoin,	526	Garibald,	671
Alboin,	567	Pertharite (rétabli),	671
Clef,	573	Cunibert, ass. en 678,	686
Les 30 ducs,	575	Luitpert,	700
Autharis,	584	*Ragmbert*,	701
Agilulf,	591	Aribert II,	701
Adaloald,	615	Ansprand,	712
Ariovald,	625	Luitprand,	712
Rotharis,	636	Hildebrand,	736
Rodoald,	652	Ratchis,	744
Aribert I,	653	Astolfe,	749
Gondibert et Pertharite,	661	Didier,	756
Grimoald,	662	*Adalgise*, associé dès 767,	774-788

LOMBARDS. On nommait ainsi en France au moyen âge les usuriers ou prêteurs sur gage, parce qu'un grand nombre de marchands de Lombardie étaient venus, à la fin du XIIe siècle, établir des maisons de prêt à Paris dans la rue dite encore aujourd'hui *rue des Lombards*. On les nommait aussi *caorcins* ou *corsins*.

LOMBARD-VÉNITIEN (royaume), partie italienne de la monarchie autrichienne, s'étend de 6° 12' à 11° 20' long. E., de 44° 50' à 46° 40' lat. N. et a pour bornes au N. la Suisse et le Tyrol, à l'E. le royaume d'Illyrie, au S. les États sardes, les duchés de Parme et de Modène, l'État ecclésiastique : 380 kil. de l'E. à l'O. sur 140 du N. au S.; 4,260,000 hab. Capitale, Milan. Un vice-roi, qui siége à Milan, régit tout le royaume, qui est divisé en deux gouvernements, Venise et Milan, et est subdivisé en dix-sept délégations qui ont toutes pour ch.-lieux des villes de même nom :

Gouvernement de Milan, ou prov. lombardes.	*Gouvernement de Venise, ou prov. vénitiennes.*
Milan.	Venise.
Côme.	Padoue.
Sondrio.	Vicence.
Pavie.	Vérone.
Lodi.	Rovigo.
Bergame.	Trévise.
Brescia.	Bellune.
Crémone.	Udine.
Mantoue.	

Ses principales rivières sont : le Pô, l'Adige, la Piave, la Brenta, l'Adda, l'Isonzo, le Tagliamento, et la Livenza; ses lacs sont ceux de Côme, Garda, Maggiore, Idro, Iseo et Mantoue. Il possède en outre un grand nombre de canaux. Climat froid dans les montagnes, chaud dans les plaines; air en général salubre. Presque tout le territoire est uni, fertile, et soigneusement cultivé : grains, riz, maïs, citrons, oranges, grenades, olives, chanvre, lin, soie, huile, miel et vin. On y trouve aussi du fer, du cuivre, de l'alun et du marbre. Riches pâturages, gros et menu bétail, chevaux; beaucoup de poisson. — Le royaume Lombard-Vénitien comprend à peu près le duché de Milan tel qu'il existait depuis 1748 (par le traité d'Aix-la-Chapelle), et Venise, avec ses états de terre-ferme en Italie. C'est le royaume d'Italie de Napoléon, moins les départements de l'Olona, du Haut-Adige et les 8 départements au S. du Pô. Il est contigu au reste de la monarchie autrichienne, avantage que n'avait point le duché de Milan, isolé par la Valteline et les États vénitiens.

LOMBEZ, *Lombaria*, ch.-l. d'arr. (Gers), à 33 kil. S. E. d'Auch, sur la Save; 1,650 hab. Jadis abbaye et évêché. Les états de Comminges s'y assemblaient autrefois. — L'arrondissement de Lombez est divisé en 4 cantons (Cologne, L'Ile-Jourdain, Samatan et Lombez), 59 communes et 41,823 hab.

LOMBOK, île de la Sonde. *Voy.* SONDE.

LOMELLINE, prov. des États sardes (Novare), à l'O. du Tésin et au N. du Pô. Ch.-l. Mortara.

LOMÉNIE, famille d'origine peu ancienne, a donné à la France plusieurs hommes d'état dans les deux derniers siècles : Antoine de Loménie, ambassadeur de Henri IV à Londres, mort en 1638; il laissa à la Bibliothèque royale un précieux recueil de pièces historiques connu sous le nom de *Fonds de Brienne*; — Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, fils du précédent, ministre sous Louis XIII et pendant la régence, mort en 1661; on lui doit des *Mémoires sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1661; — L.-Henri de Loménie, comte de Brienne, fils du précédent; il fut quelques mois secrétaire d'état sous Louis XIV (1663); mais il quitta tout à coup les affaires pour s'enfermer à l'Oratoire; puis il rentra dans le monde, conçut une violente passion qui lui fit perdre la raison, et fut pendant 18 ans enfermé à St-Lazare; il recouvra au bout de ce temps sa raison, et mourut en 1698. Il a laissé quelques écrits en prose et en vers. — Étienne-Charles Loménie, comte de Brienne, né en 1727; il fut successivement évêque de Condom, archevêque de Toulouse, puis de Sens, ministre de Louis XVI, et cardinal. Nommé en 1787 contrôleur général des finances à la place de Calonne, et bientôt après premier ministre, il ne montra que de l'incapacité; il fut souvent en querelle avec les parlements : il voulut les contraindre à enregistrer les édits du timbre et de la subvention territoriale, les exila, puis les rappela, et se vit enfin forcé d'assembler les États-Généraux (15 juillet 1788). Peu après (25 août), il quitta le ministère et fut remplacé par Necker. Il fut arrêté en 1794 et mourut en prison. Pendant qu'il était archevêque de Toulouse, il réunit la Garonne au canal de Caraman par un canal qui a reçu de lui le nom de canal de Brienne. Loménie de Brienne était membre de l'Académie Française et passait pour avoir des liaisons avec les philosophes, notamment avec d'Alembert.

LOMOND (lac), lac d'Écosse, dans le comté de Dumbarton; 45 kil. sur 15; il contient près de 30 îles. Lors du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne en 1735, les eaux de ce lac s'élevèrent tout à coup et furent agitées pendant plusieurs heures.

LONATO, ville du royaume Lombard-Vénitien (Brescia), à 22 kil. S. E. de Brescia; 5,600 hab. Bonaparte y vainquit les Autrichiens le 3 août 1796.

LONDERZEELE, ville de Belgique, à 16 kil. N. O. de Bruxelles; 3,300 hab. Tanneries et brasseries.

LONDINIÈRES, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 11 kil. N. de Neufchâtel; 1,000 hab.

LONDINUM, nom latin de la ville de LONDRES.

LONDON, forme anglaise du nom de LONDRES.

LONDON (NEW-), ville des États-Unis (Connecticut), à 60 kil. S. E. de Connecticut; 5,250 hab. Port, deux forts. Commerce.

LONDONDERRY, *Londino-Deria*, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Londonderry, à 200 kil. N. O. de Dublin, sur la Foyle; 7,688 hab. Port, fort, plusieurs châteaux. Évêché. Commerce. Pêche, armements pour celle du hareng et de la morue. — Fondée par Jacques I; elle soutint plusieurs siéges célèbres, notamment en 1688. — Le comté de Londonderry, situé dans l'Ulster, entre ceux d'Antrim, de Donegal, de Tyrone et l'Océan, a 65 kil. sur 35 et 222,416 hab. (dont 120,000 catholiques). Fer, pierre à chaux; jadis très riches tourbières. Quelque industrie.

LONDONDERRY (lord). *Voy.* CASTLEREAGH.

LONDRES, *Augusta Trinobantium* et *Londinum*, en anglais *London*, capitale de l'Angleterre et de toute la monarchie britannique, dans le comté de Middlesex, sur la Tamise, à 69 kil. de l'emb. de ce fleuve, à 379 kil. N. O. de Paris, par 2° 26' long. O. et 51° 30' lat. N. Londres est la ville la plus grande et la plus populeuse de l'Europe. On lui donne une surface de près de 100 kil. carrés et une population de 1,700,000 âmes; mais il faut dire que la ville n'est pas entourée de murs et qu'on y comprend de vastes faubourgs et même des villages contigus à la ville. On y compte 165,000 maisons, 9,000 rues, 125 églises paroissiales, 120 chapelles anglicanes, 40 temples d'autres cultes chrétiens, 6 synagogues, 41 cours de justice, 13 théâtres, 14 prisons. L'usage y distingue 6 parties principales : au centre la *Cité* (*City*), partie ancienne de la ville, siége de tout le commerce; à l'O. *Westminster* et *West-End*, quartier de la cour, du beau monde, des administrations, du Parlement et des gens de justice; à l'E., *East-End*, bâti depuis la moitié du siècle dernier et consacré surtout au commerce maritime; au S., *Southwark*, quartier de la marine comme le précédent, ainsi que des manufactures; au N., le *quartier du Nord*, tout moderne et qui englobe plusieurs villages. La ville est régulière et bien bâtie; presque toutes les rues ont des trottoirs et sont éclairées au gaz; les plus belles rues sont celles de Piccadilly, Oxford, Re-

gent's-Street, Pall-Mall, Portland, Tottenham-Court-Road, le Strand, Holborn, New-Bond, etc. On y remarque de nombreux *squares* (places avec jardins au centre), notamment ceux de Grosvenor, Portman, Berkey, Saint-James, Hanover, Manchester, Cavendish, etc.; les ponts de Waterloo, Westminster, Black-Friars, Southwark et le nouveau pont de Londres; le tunnel, galerie souterraine construite sous la Tamise; des *docks* magnifiques pour recevoir les vaisseaux et les marchandises, surtout les docks dits de Londres, des Indes-Occid., des Indes-Orient.; plusieurs jardins publics ou parcs, le parc Saint-James, Hyde-Park, Regent's-Park, Green-Park, Pall-Mall, le Vauxhall, le jardin zoologique; un grand nombre de monuments publics : la cathédrale de Saint-Paul, l'abbaye de Westminster, les églises de Saint-Etienne, Saint-Martin, Saint-George, Saint-Jean l'Evangéliste; le palais de l'archevêque de Cantorbéry; les palais de Saint-James, de Buckingham, de Carlton-House, Whitehall, la Tour de Londres (brûlée en 1841), la Banque, la Bourse, Guildhall, le Trésor, la Nouv.-Monnaie, l'Hôtel des Douanes (*Custom house*), l'Excise, Somerset-House, l'hôtel de la Compagnie des Indes orient.: le *Colosseum*, le *Pantheon*; les beaux bâtiments de l'Institut de Londres, du Musée anglais, de l'Université, du King's-college, de l'Athenæum-Club, etc.; l'Opéra-Italien, les théâtres de Drury-Lane, de Covent-Garden, de Hay-Market, le Diorama; les hôpitaux de Bedlam, Saint-Barthelemy, New-Foundling et Guy, les deux prisons de Coldbathfield et de Newgate, le pénitentiaire de Millbank. — Londres compte une infinité d'établissements d'instruction : université, King's-college, qui est presque une seconde université; séminaire anglican; Gresham-college pour les sciences; 6 autres colléges dits *schools*; 16 écoles de droit dites *inns*; des écoles médicales, militaires, de dessin et peinture, d'arts et métiers, etc.; une foule de sociétés savantes, entre autres la Société royale de Londres, l'Académie royale de peinture, le nouvel institut de Londres, les Sociétés Linnéenne, de minéralogie, d'entomologie, zoologique, d'horticulture, d'astronomie, de mathématiques, de géographie, asiatique, etc.; 18 bibliothèques (*Cottoniana*, *Regis*, etc.); des musées, galeries, collections en tout genre, notamment le *British Museum*. On y imprime plus de 40 journaux quotidiens, environ 50 feuilles hebdomadaires et 240 recueils périodiques. L'industrie, extraordinairement développée, consiste principalement en soieries, lainages, cotonnades, indiennes, limes, aiguilles: horlogerie, ustensiles d'acier, de fer et d'étain, coutellerie, chapellerie, faïencerie, miroiterie, carosserie, sellerie, meubles, tapis, papiers de tenture, toiles à voiles et autres, armes à feu, instruments de chirurgie, de mathématiques, de physique et d'astronomie; produits chimiques, vinaigre, savon, amidon, plomb à giboyer; imprimeries, distilleries, brasseries, fonderies, teintureries. Quant au commerce de Londres, il embrasse le globe entier, et aucune place marchande n'en approche. Dès 1825, Londres possédait 4,921 navires jaugeant 876,400 tonneaux, et surpassait d'un tiers à elle seule le tonnage de toute la France. — Londres n'était qu'une petite ville sous les Romains. Erkenwin, en fondant le royaume d'Essex (526), fit de Londres sa résidence et lui donna ainsi le rang de capitale. Sous Alfred, elle devint la capitale de toute l'Angleterre. Londres a éprouvé à diverses reprises de grands désastres, une famine extraordinaire en 1258, une épidémie qui enleva 100,000 personnes en 1665, et l'année suivante un incendie terrible (30,000 maisons furent brûlées). A la suite de ces deux calamités, la ville fut presque entièrement reconstruite, et c'est de cette époque que date la beauté et la régularité de cette ville. Londres a vu naître Chaucer, Spenser, Prior, More, Temple, Milton, Shaftesbury, Chesterfield, Th. Browne. Halley, etc.

LONGCHAMPS, ancienne abbaye de religieuses de Saint-François, à 7 kil. O. de Paris, sur la lisière O. du bois de Boulogne, était célèbre par les concerts spirituels qu'on y donnait jadis les mercredi, jeudi, et vendredi saints, et qui ont été l'occasion de la promenade que les Parisiens font encore ces trois jours-là le long des Champs-Elysées et sur la route de Longchamps; cette promenade n'a plus aucun but religieux, mais on vient y étaler les nouvelles parures et prendre les modes.

LONGEAU, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 9 kil. S. de Langres; 400 hab.

LONGEPIERRE (Hil.-Bern. DE REQUELEYNE, baron de), poëte médiocre, né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721, fut précepteur du duc de Chartres, qui depuis fut régent, puis secrétaire des commandements et gentilhomme ordinaire de ce prince. Il débuta par traduire en vers Anacréon, Sapho, Théocrite; puis s'essaya lui-même dans l'idylle (1690), et fit représenter trois tragédies: *Médée*, *Sésostris*, *Electre*. La première seule eut quelque succès.

LONGFORD (comté de), comté d'Irlande (Leinster), entre ceux de Leitrim et de Cavan au N., de Westmeath à l'E. et au S., de Roscommon à l'O.: 45 kil. sur 22; 112,000 hab. (dont 102,000 catholiques). Ch.-l., Longford (à 100 kil. N. O. de Dublin). Pâturages, très peu d'agriculture, toiles. Le peuple y est très malheureux.

LONGIN, *Cassius Longinus*, rhéteur grec, né vers 210; sa patrie est inconnue. Après de longs voyages, il s'établit à Athènes, y ouvrit une école de rhétorique ou de philosophie, et attira par son éloquence et son goût de nombreux disciples. Sa renommée étant parvenue jusqu'à Zénobie, reine de Palmyre, cette princesse l'appela auprès d'elle pour lui enseigner la littérature grecque; il devint bientôt son principal conseiller. Il fut mis à mort en 273 par ordre d'Aurélien, comme ayant été l'instigateur de la guerre que Zénobie avait soutenue contre l'empereur. Longin avait composé un grand nombre d'ouvrages qui pour la plupart ne nous sont pas parvenus. On lui attribue le *Traité du sublime*, un des meilleurs morceaux de critique que nous aient laissés les anciens; mais de nouvelles recherches donnent lieu de douter fortement qu'il en soit l'auteur. Parmi les manuscrits, les uns donnent l'ouvrage comme anonyme, les autres l'attribuent à un certain Denys; on a soupçonné que ce Denys pouvait être Denys d'Halicarnasse. Quoi qu'il en soit, il a été fait de nombreuses éditions du *Traité du sublime*, par Morus (1769), avec trad. latine; par Toup (1778) avec commentaire; par Weiske (1809), et tout récemment par M. Egger, Paris, 1837, avec de nouveaux fragments. Il a été traduit par Boileau et par Lancelot.

LONGIN, exarque d'Italie pour Justin II (568-84), fut nommé par ce prince en remplacement de Narsès, et eut à combattre les Lombards, que Narsès avait appelés en Italie; il s'empara des trésors d'Alboin, roi des Lombards, que Rosemonde, veuve de ce prince, lui livra en cherchant un refuge auprès de lui (*Voy.* ROSEMONDE).

LONGINUS, historien polonais. *Voy.* DLUGOSZ.

LONG-ISLAND, c.-à-d. *l'île longue*, nom donné à une partie des Hébrides, séparée de la côte d'Écosse et de l'île de Skye par le détroit appelé Minsh; elle comprend les îles Lewis, Benbecula, North-Uist, et South-Uist (280 kil. de long; 25,500 hab. en 1808); — Ile des États-Unis, sur la côte du Connecticut; appartient à l'état de New-York : 200 kil. sur 30; 5,800 hab. Ch.-l., Jamaïca.

LONGJUMEAU. *Voy.* LONJUMEAU.

LONGNY, ch.-l. de canton (Orne), à 16 kil. E. de Mortagne; 2,850 hab. Haut-fourneau, forges.

LONGOBARDI, peuple. *Voy.* LOMBARDS.

LONGOBARDI, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 18 kil. S. O. de Cosenza; 3,000 hab.

LONGOBARDI (le père), jésuite, né en 1565 en Sicile, mort en 1655, fut envoyé en Chine comme missionnaire en 1596, obtint dans sa mission le plus grand succès, et devint, après Ricci, supérieur général des missions à la Chine. Il savait à fond la langue chinoise, et prétendait que les lettrés chinois étaient matérialistes et athées. On a de lui des *Lettres écrites de Chine en* 1598, en latin; un traité intitulé *Confucius et sa doctrine*, en latin, traduit en français, et publié à Paris, 1701.

LONGOBUCCO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 34 kil. N. E. de Cosenza; 9,000 hab.

LONGOLIUS. *Voy.* LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome, né en 1562 à Laëngsberg (Jutland), d'où son nom de *Longomontanus*, fut disciple de Tycho-Brahé; devint recteur du gymnase de Viborg, enseigna les mathématiques à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1647. On a de lui *Astronomia danica*, Amsterdam, 1622. Il cherche à concilier Tycho-Brahé avec Copernic, et admet pour cela le mouvement diurne de la terre, tout en rejetant le mouvement annuel. Il croyait avoir trouvé la quadrature du cercle.

LONGPORT, ville d'Angleterre (Stafford), contiguë à Newcastle-under-Line, près du canal de Stafford. Poterie.

LONGUÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur le Lathan, à 18 kil. S. de Baugé; 4,377 hab. Grains, fruits, chanvre, toiles, sangsues.

LONGUEIL (Richard-Olivier DE), cardinal, évêque de Coutances, fut promu à ce siége en 1453. Chargé par le pape de revoir le procès de Jeanne d'Arc, il reconnut toute l'illégalité de la procédure. Charles VII l'appela à son conseil, l'employa avec succès dans plusieurs négociations, et lui procura en récompense le chapeau de cardinal. A l'avénement de Louis XI, il se retira en Italie, où il mourut en 1470.

LONGUEIL (Christophe DE), *Longolius*, né à Malines en 1490, fils naturel d'Antoine de Longueil, chancelier d'Anne de Bretagne, fut professeur de droit à Bourges dès l'âge de 19 ans; quitta le droit pour les lettres, entreprit un commentaire sur Pline (qui n'a pas vu le jour), voyagea en Italie où il se lia avec Bembo, se fixa à Padoue et y mourut en 1522, à 32 ans. On a de lui des *Discours* et des *Lettres*, réunis à Florence, 1524; ses écrits sont remarquables par l'affectation qu'il mettait à n'employer que des expressions de Cicéron. — Un autre Longueil, Gilbert, né à Utrecht en 1507, mort en 1543, médecin de l'archevêque de Cologne, a donné des éditions de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, du *Lexique grec*, des notes sur *Plaute*, *Ovide*, et sur divers ouvrages de Laurent Valla, d'Erasme, etc.

LONGUEMARE (GOUYE DE), avocat, puis greffier au bailliage de Versailles, né à Dieppe en 1715, mort en 1763, a fait paraître : *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, 1744; *Sur la Chronologie des rois mérovingiens depuis la mort de Dagobert I*, 1748, etc.

LONGUERUE (Louis DUFOUR, abbé de), né en 1652, mort en 1733, est auteur de plusieurs savants ouvrages, tels que : *Description historique et géographique de la France* (avec les cartes de Danville), 1719; *Annales des Arsacides*, latin, 1732, et d'intéressantes dissertations sur Tatien, sur Justin, sur les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens.

LONGUEVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 15 kil. S. de Dieppe; 460 hab. Il fut érigé en comté par Charles VIII en 1543 pour Dunois, bâtard d'Orléans, et donna son nom à la célèbre maison de Longueville, issue de ce guerrier.

LONGUEVILLE, famille noble, issue du célèbre Dunois, bâtard d'Orléans, avait pour chef un fils de Dunois, François d'Orléans, comte de Longueville; le fils de celui-ci échangea en 1505 le titre de comte contre celui de duc; ses descendants obtinrent en 1571 le titre de princes du sang. Cette famille avait joint à ses domaines le duché de Neufchâtel vers 1515. — Les ducs de Longueville figurent honorablement dans l'armée sous Louis XII, François I, Henri IV; le plus connu d'entre eux est Henri, duc de Longueville, mari de la célèbre duchesse de Longueville, qui joua un si grand rôle dans la Fronde. Après avoir servi sous Louis XIII, il avait été nommé membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XIV, et plénipotentiaire à Munster (1645). Il prit parti contre la cour à l'instigation de sa femme, et fut emprisonné avec les princes de Condé et de Conti (1650); remis en liberté, il renonça pour toujours aux affaires.

LONGUEVILLE (Anne-Geneviève DE BOURBON-CONDÉ, duchesse de), sœur du grand Condé et du prince de Conti, femme du duc H. de Longueville, née en 1619, était remarquable par sa beauté et son esprit, et joua un des premiers rôles dans la guerre de la Fronde. Née pour l'intrigue et la faction, elle jeta son mari dans le parti des princes de Condé et de Conti, opposé à la cour; après l'emprisonnement de ses frères et de son mari (1650), elle se réfugia en Hollande et sut amener Turenne, de qui elle était aimée, à diriger contre la cour l'armée qu'il commandait en son nom; elle courut enfin les provinces pour les soulever contre l'autorité royale. Mais la prudence du ministre Mazarin déjoua tous les complots, et la duchesse, réduite à l'impuissance, se retira du monde et alla vivre dans une solitude presque entière; elle mourut dans la pénitence en 1679. Elle aimait les lettres et inclina vers le jansénisme: elle était liée avec plusieurs des savants de Port-Royal. Pleine de grâce et de beauté, elle exerçait le plus grand ascendant sur ceux qui l'entouraient. Elle eut pour amants plusieurs personnages célèbres, entre autres le prince de Marsillac (depuis duc de La Rochefoucauld), qui disait d'elle :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

LONGUS, écrivain grec, que l'on place au IVe ou au Ve siècle de notre ère, et dont on ne connaît pas la patrie, est auteur du joli roman de *Daphnis et Chloé*, chef-d'œuvre de naïveté. Ce roman a été souvent imprimé, notamment par Bodin, Leipsick, 1777; par Coray, Paris, 1802; enfin par Courier, Rome, 1810, avec un fragment précieux retrouvé par l'éditeur à Florence et qui manquait dans toutes les éditions. Longus a été mis en français par Amyot, dont la traduction a été revue et complétée par Courier, Paris, 1813.

LONGUYON, ch.-l. de canton (Moselle), sur le Chiers, à 33 kil. N. O. de Briey; 1,700 hab. Fonderie de fer (à Vezin), haut-fourneau, martinet, feux d'affinerie.

LONGWOOD. *Voy.* SAINTE-HÉLÈNE.

LONGWY, ch.-l. de canton (Moselle), sur le Chiers, à 38 kil. N. O. de Briey; 2,358 hab. Divisé en Longwy-Bas et Longwy-Haut (sur un rocher). Fortifié par Vauban. Chapeaux, toile, tissus de coton, etc. Commerce de lard et jambons. Patrie du général Fr. de Mercy. — Cette ville fut fondée au IIIe siècle, puis réunie au comté de Bar au XIIIe siècle; jadis ch.-l. de comté. Prise par les Français au XVIIe siècle et cédée à la France en 1678. Prise par les Prussiens en 1792 et en 1815 après un siége opiniâtre.

LONICER (Jean), littérateur et controversiste, né en 1499 à Orthern, dans le comté de Mansfeld, mort en 1569, professa la langue hébraïque dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment à Marbourg. On a de lui une *Grammaire grecque*, une *Rhétorique*, un *Abrégé de la Philosophie d'Aristote*, une traduction de *Pindare*, des *Notes sur Catulle, Tibulle*, etc.

LONIGO, *Leonicenum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Vicence; 5,800 hab.

LONJUMEAU, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, à 20 kil. N. O. de Corbeil; 2,050 hab. Tanneries, mégisseries. Un traité de paix y fut signé le 2 mars 1568 entre les Catholiques et les Protestants.

LONLAY-L'ABBAYE, ville de France (Orne), à 8 kil. N. E. de Domfront; 3,688 hab. Abbaye de Bénédictins.

LONS-LE-SAUNIER, *Ledo Salinarius*, ch.-l. du département de Jura, sur la Vallière et le Solvau, au fond d'un bassin formé par des monts de 3 à 400 mètres, à 411 kil. S. E. de Paris, n'a de remarquable que son hospice, l'église des Cordeliers (bâtie en 1250), l'église Saint-Désiré (plus vieille encore), et ses salines qui produisent 20,000 quintaux de sel par an. — Prise par d'Ossonville (1392), Lons se révolta en 1500 pour se donner à l'Autriche et fut reprise d'assaut par les Français en 1637. Lecourbe y naquit. — L'arr. de Lons-le-Saunier a 11 cantons (Arinthod, Beaufort, Bletterans, Clairvaux-les-Vaux-Dain, Conliége, Orgelet, Sellières, St-Amour, St-Julien, Voiteur, plus Lons-le-Saunier), 299 communes et 107,690 hab.

LONZAC (LE), ville de France (Corrèze), à 8 kil. S. O. d'Uzerche; 2,000 hab.

LOO, ville de Belgique (Flandre orient.), à 10 kil. S. E. de Furnes; 1,500 hab.

LOOCHRISTY, ville de Belgique (Flandre orientale), à 8 kil. N. E. de Gand; 3,050 hab. Drap, lainages, toile, etc.

LOOZ ou **BORCHLOEN**, ville de Belgique (Limbourg, à 14 kil. S. de Hasselt; 1,400 hab. Ch.-l. d'un comté qui passa sous la domination des évêques de Liége en 1367.

LOPE DE VEGA (Félix), célèbre poëte espagnol, né à Madrid en 1562, fit des vers dès son enfance. A peine sorti des écoles, il eut un duel avec un gentilhomme qui s'était trouvé offensé par une de ses satires; l'ayant blessé dangereusement, il se vit obligé de s'éloigner de Madrid pour plusieurs années. Il perdit de bonne heure une femme qu'il aimait, et alors embrassa l'état militaire; il se trouvait à bord de la fameuse *Armada* dite *l'Invincible*; mais en 1590, il quitta le service, se remaria et se mit à faire des pièces pour le théâtre. Ayant perdu au bout de peu de temps sa seconde femme, Lope entra dans l'état ecclésiastique; il devint membre et chapelain de la confrérie de Saint-François. Toutefois, il ne cessa pas de cultiver la poésie et de travailler pour le théâtre; il se plaça bientôt au premier rang des auteurs espagnols, obtint une vogue extraordinaire, se vit comblé de biens et d'honneurs par les princes, et acquit une fortune assez considérable. A la fin de sa vie il tomba dans une dévotion excessive, et se livra à des rigueurs qui abrégèrent ses jours. Il mourut en 1635. Lope de Véga était d'une fécondité incroyable; on dit qu'il fit 1,800 pièces (tragédies, comédies, tragi-comédies, *autos sacramentales*); toutes sont en vers. Quelques heures lui suffisaient pour composer ses pièces. On trouve dans toutes une imagination inépuisable, mais déréglée: les règles de l'art y sont sans cesse violées, et l'auteur n'a d'autre but que de faire impression sur la multitude. On les considère comme les premiers essais du genre romantique. On n'en a imprimé que le plus petit nombre, et elles forment 25 vol. in-4 (Madrid, 1609-1647). Lope de Véga a aussi composé un grand nombre d'autres poésies de genres très divers, des poëmes pour la plupart inconnus aujourd'hui, tels que *l'Arcadie*, fruit de sa jeunesse; *la Belle Angélique*, pour faire suite à l'Arioste; *Jérusalem conquise*, pour faire suite au poëme du Tasse; des satires, des odes, des églogues, des épîtres, etc.; elles remplissent 21 vol. in-4, Madrid, 1776-1779. Plusieurs des pièces de Lope de Véga ont été traduites en français par A. Labaumelle, ou se trouvent dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvocat.

LOPE DE RUEDA, poëte dramatique, né à Séville vers 1500, mort en 1564, fut d'abord batteur d'or, puis se mit à parcourir l'Espagne avec une troupe de comédiens qui représentaient des pièces de sa composition. Ses meilleures pièces sont: *la Carutula; el Rufian Cobarde; Eufemia; los Enganos; Cornudo y contento; Pagar y no pagar*.

LOPEZ, cap d'Afrique, sur l'Océan Atlantique, par 0° 30' lat. S., 6° 20' long. E., forme la limite entre la Guinée inférieure et la Guinée supérieure.

LOPEZ DE VEGA, etc. *Voy.* LOPE DE VEGA, etc.

LORA-DEL-RIO, *Axati*, ville d'Espagne (Séville), à 43 kil. N. E. de Séville; 6,000 hab. Chapeaux, corroieries, lainages, etc.

LORCA, *Eliocroca* ou *Ilorcis*, ville d'Espagne (Murcie), sur la Sangonera, à 60 kil. S. O. de Murcie; 18,000 hab. Château-fort en ruines. Évêché, belle église. Salpêtre, lainages, toile, savon. Grande inondation en 1802 (par la rupture d'un bassin). Patrie des peintres Jean de Tolède, Pierre Conracho, Balthazar Martinez.

LORCH ou **LAURACH**, *Lauriacum*, ville des États autrichiens (Autriche), à 22 kil. N. de Steyer, jadis archevêché. (*Voy.* PASSAU). — Il y a plusieurs autres Lorch en Allemagne.

LORD, titre usité en Angleterre, désignait dans l'origine le seigneur d'un domaine, par opposition à ses vassaux; il est depuis devenu synonyme de noble. Il s'applique plus particulièrement aux membres de la chambre des pairs. — Il est quelquefois simplement ajouté au titre d'un office, comme quand on dit *le lord avocat*, *le lord maire* (le maire de Londres).

LOREDANO, maison noble de Venise, a fourni plusieurs doges. L'un d'eux, Leonardo Loredano, doge en 1501, institua les inquisiteurs d'état et le conseil des Dix.

LORENZO-MARQUEZ, rivière d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, tombe dans la baie de Lagoa: cours, 600 kil. — Elle donne son nom à un gouvernement de la capitainerie de Mozambique.

LOREO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 48 kil. S. O. de Venise; 3,800 hab.

LORETO, ville du royaume de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 16 kil. N. O. de Chieti; 4,200 hab. Papeterie, teinturerie de drap.

LORETO, ville du Mexique, ch.-l. de la Basse-Californie, à 360 kil. N. O. de Cinaloa.

LORETTE, *Loretto* en italien, ville de l'État ecclésiastique, à 21 kil. S. E. d'Ancône, à 2 kil. de l'Adriatique; 6,800 hab. On prétend y posséder la *Santa Casa* ou maison de la Vierge: les anges auraient transporté cette maison à travers les airs de Galilée en Dalmatie en 1291, et de Dalmatie à Lorette quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, Lorette est devenue le but d'un pèlerinage fameux. On y a élevé une église magnifique, la célèbre *Notre-Dame de Lorette*. La statue de la Vierge est de bois de cèdre, et passe pour avoir été taillée par saint Luc. L'église était immensément riche, et la patronne avait une garderobe et un écrin de princesse. Les Français ont enlevé le tout en 1800. Ces pertes sont en partie réparées aujourd'hui.

LORGES, bourg de France, dans l'ancien Orléanais (Loir-et-Cher), à 28 kil. N. E. de Blois; 520 hab. A donné son nom aux seigneurs de Lorges.

LORGES (Jacq. DE MONTGOMERY, seigneur de), servit avec distinction sous François I, ravitailla Mézières où Bayard était renfermé, et fut nommé en 1545 capitaine de la garde écossaise du roi. Il saccagea en 1544 la ville de Lagny, pour la punir d'avoir désobéi à un ordre du roi. Depuis cet événement, on ne pouvait sans offenser les habitants de Lagny leur demander : combien vaut l'orge (*Lorges*)? Jacques de Lorges acheta en 1543 la terre de Montgomery et porta depuis le nom de cette seigneurie; il se prétendait d'ailleurs issu de l'antique maison écossaise de ce nom. Il fut père du célèbre Montgomery, qui tua Henri II dans un tournoi : il avait lui-même en 1521 blessé François I à la tête en jouant avec ce prince.

LORGES (Gui-Aldonce DE DURFORT DE DURAS, duc de), maréchal de France, frère puîné du maréchal J.-H. de Duras, et neveu de Turenne, était lieutenant-général dans l'armée de son oncle lorsque ce grand homme fut tué (1675). Il sauva l'armée et fit une habile retraite ; il obtint en récompense le bâton de maréchal (1676). En 1692, il gagna la bataille de Pfortzheim et fit prisonnier le duc de Wurtemberg; en 1693, il repoussa Montécuculli et le força de repasser le Rhin.

LORGUES, ch.-l. de cant. (Var), à 11 kil. S. O. de Draguignan ; 5,028 hab. Huile d'olives.

LORIENT, ville et port de France, ch.-l. d'arr. (Morbihan), sur le Scorff, à son embouchure dans l'Océan, à 496 kil. O. S. O. de Paris, à 44 kil. N. O. de Vannes; 18,975 hab. Un des cinq grands ports maritimes du royaume. Lorient est une ville belle, bien percée et bien bâtie. On y remarque les promenades, la place d'Armes, les quais, l'observatoire. On y fabrique du sucre de betterave. Le commerce y a été considérable et a encore de l'importance. On exporte surtout pour l'Inde et la Chine. — Lorient a été bâtie en 1709 par la Compagnie des Indes, qui y possédait un établissement depuis 1666. Le brave Bisson était de Lorient. — L'arr. de Lorient a 11 cant. (Auray, Belle-Ile-en-Mer, Belz, Hennebon, Plouay, Pluvigner, Pontscorff, Pont-Louis, Quiberon, plus Lorient qui compte pour 2), 52 comm. et 133,307 hab.

LORIOL, ch.-l. de cant. (Drôme), à 18 kil. S. O. de Valence, sur la Drôme; 2,500 hab.

LORITI, dit *Glareanus*. *Voy.* GLAREANUS.

LORMES, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 28 kil. S. E. de Clamecy; 3,017 hab.

LOROUX-BOTTEREAU (LE), ch.-l. de canton (Loire-Infér.), à 15 kil. N. de Nantes ; 5,335 hab.

LORQUIN, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 9 kil. S. O. de Sarrebourg ; 1,400 hab.

LORRAIN (Claude GELÉE, dit LE), peintre, né en 1600 à Château-de-Chamagne en Lorraine, mort à Rome en 1682, excella surtout dans le paysage et les marines. Il alla se former en Italie, revint en 1625 dans son pays, embellit de ses ouvrages l'église des Carmélites de Nancy, et retourna bientôt à Rome où il passa le reste de sa vie. Il y dirigea pendant plus de vingt ans une école d'où sont sortis des peintres distingués. On admire surtout dans ses compositions la richesse du style et la beauté du coloris. Les principales sont : *le Sacre de David*, *le Débarquement de Cléopâtre*, *la Fête villageoise*, la *Vue d'un port de mer au soleil couchant*. Il était aussi habile graveur : on a de lui une suite de 28 paysages qui est fort recherchée.

LORRAIN (Robert LE), sculpteur, né à Paris en 1666, mort en 1743, élève de Girardon, a orné de statues le parc de Versailles. Il forma Lemoine et Pigale. — Un autre Le Lorrain (L.-Joseph), né à Paris en 1715, mort à Saint-Pétersbourg en 1760, est surtout connu comme graveur. Il alla se fixer en Russie et devint directeur de l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg. On lui doit *le Jugement de Salomon*; *Esther devant Assuérus*; *la Mort de Cléopâtre*, etc.

LORRAINE, *Lotharingia*. On a désigné sous ce nom : 1° le *royaume de Lorraine* ou *Lotharingie* ; 2° le *duché de Lorraine* ou *Lorraine* proprement dite : 3° le *grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois*.

I. *Royaume de Lorraine* ou *de Lotharingie*, royaume formé en 855 (après l'abdication de Lothaire I) en faveur de son second fils Lothaire II, qui lui donna son nom. Il s'étendait entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin jusqu'à la mer, et avait pour bornes au N. la Frise, au N. E. le duché de Saxe, à l'E. la Franconie et la Souabe, au S. la Bourgogne Transjurane, au S. O. la Champagne, à l'O. le Vermandois et la Flandre, au N. O. la mer du Nord. Lothaire II étant mort sans enfants légitimes (869), le roy. de Lorraine fut partagé entre ses oncles, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, puis entre Louis-le-Jeune et Charles-le-Gros. Charles-le-Gros réunit à ses états la Lorraine tout entière ; après la déposition de ce prince (887), elle devint la possession d'Arnoul de Carinthie, qui en 895 en investit son fils Zwentibold. Après la mort de celui-ci (900), elle fut définitivement réunie à l'empire de Germanie et gouvernée par des ducs. En 954, l'empereur Othon-le-Grand, contre lequel Conrad, duc de Lorraine, s'était révolté, divisa le pays en deux duchés, la Haute-Lorraine et la Basse-Lorraine, qu'il fit administrer par des ducs particuliers.

La *Haute-Lorraine* ou *Lorraine Mosellane* était au S., entre les Vosges, la Bourgogne, la Champagne et la Franconie Transrhénane ; ce pays était parcouru par la chaine des Vosges et arrosé par la Moselle ; c'est ce pays qui forma ce qu'on a depuis appelé spécialement Lorraine. *Voy.* ci-après LORRAINE (duché de).

La *Basse-Lorraine* ou *Lorraine Ripuaire*, dite aussi *duché de Lothier*, était au N., entre le Rhin, la Meuse et la Moselle (d'où le nom de *Ripuaire*): elle avait la Saxe à l'E., la Lorraine Mosellane au S., le Vermandois et la Flandre à l'O., la Frise au N.: c'est à peu près la Belgique actuelle. Othon II donna le duché de B.-Lorraine à Charles de France, fils puîné de Louis IV d'Outremer, qui lui en fit hommage. Othon, fils de Charles, étant mort sans enfants, l'an 1004, le duché fut donné à Godefroi, comte de Verdun, à qui succédèrent Gothelon, son frère, et Godefroi II, le Bossu, fils de Gothelon. Celui-ci n'ayant point laissé de postérité, Godefroi de Bouillon, son neveu, devint duc de Basse-Lorraine (1089). Ce dernier se croisa peu après ; alors la Basse-Lorraine fut possédée par Henri de Limbourg, puis par Godefroy-le-Barbu, comte de Louvain, qui en fut investi en 1106. Ce prince fut la tige des ducs de Brabant *Voy.* BRABANT.

II. *Duché de Lorraine*, ancienne province de France, était comprise entre l'Allemagne Cisrhénane au N., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne au S. O. et à l'O. Elle avait pour capit. Nancy, et se divisait en trois bailliages généraux : le bailliage de Nancy ou bailliage français, le bailliage des Vosges, et le bailliage de Vaudrevauge ou bailliage allemand. La Lorraine est arrosée par un grand nombre de rivières, la Moselle, la Meuse, la Sarre, la Meurthe, etc. A l'E., au S. et à l'O., montagnes riches en bois et en pâturages ; au centre et au N. vastes plaines fertiles en grains. Beaucoup de sel-gemme. — Le duché de Lorraine, qui n'est autre chose que la Haute-Lorraine ou Lorraine Mosellane (moins quelques districts qui en furent détachés), eut pour premier duc Frédéric, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et beau-frère de Hugues

Capet (959); il fut nommé par l'empereur Othon. Frédéric II, son petit-fils, étant mort sans enfants (1033), Gothelon, déjà duc de Basse-Lorraine, lui succéda. Après la mort d'Albert, successeur de Gothelon (1048), l'empereur Henri III donna le duché de Haute-Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et tige de l'illustre maison de Lorraine. Ses descendants possédèrent la Lorraine jusqu'en 1737. Mais sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, leurs états avaient été un perpétuel sujet de guerre, et même les ducs en furent quelque temps dépossédés (notamment de 1661 à 1697). En 1737, le duché de Lorraine fut, d'après un arrangement fait avec la France, cédé au roi de Pologne Stanislas Leczinski, par le duc François III, qui reçut en échange le grand-duché de Toscane; après la mort de Stanislas, la Lorraine fut définitivement réunie à la France (1766). Elle forma alors avec le duché de Bar le grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois (*Voy.* ci-après).

Ducs de Lorraine.

Frédéric I,	959	Jean I,	1346
Thierry,	984	Charles I,	1391
Frédéric II,	1026	René I et Isabelle,	1431
Gothelon,	1033	Jean II,	1453
Albert,	1046	Nicolas,	1470
Gérard (premier duc héréditaire),	1048	René II et Yolande,	1473
Thierry II,	1070	Antoine,	1508
Simon I,	1115	François I,	1544
Matthieu I,	1138	Charles II,	1545
Simon II,	1176	Henri,	1608
Ferri I,	1205	François II,	1624
Ferri II,	1206	Charles III et Nicole,	1624
Thibault,	1213		
Matthieu II,	1220	Charles IV,	1675
Ferri III,	1251	Léopold,	1690
Thibault II,	1304	François III,	1729
Ferri IV,	1312	Stanislas Leczinski,	1737-1766
Raoul,	1328		

III. *Lorraine-et-Barrois*, grand-gouvernement de l'ancienne France, formé en 1766 après la réunion du duché de Lorraine à la France, était situé entre l'Allemagne, l'Alsace, la Franche-Comté, la Champagne et la Flandre, et avait deux parties distinctes, le duché de Lorraine et le duché de Bar; il comprenait en outre les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), qui formaient deux *petits gouvernements* enclavés dans le grand. Le grand-gouv. de Lorraine-et-Barrois a formé quatre dép. français, Moselle, Meurthe, Meuse, Vosges, plus une partie du Luxembourg dans les Pays-Bas.

LORRAINE (maison DE), une des plus anciennes et des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour chef Gérard, issu des ducs d'Alsace, et qui fut nommé duc héréditaire de Haute-Lorraine en 1048 par l'empereur Henri III. Cette maison posséda la Lorraine pendant plus de 700 ans, et produisit un grand nombre de princes distingués. (*Voy.* ci-dessus la série des ducs de Lorraine; *Voy.* en outre, aux mots CHARLES, LÉOPOLD, RENÉ, etc. des articles particuliers sur chacun d'eux). Elle subsiste encore aujourd'hui et règne sur l'empire d'Autriche par le mariage de François III, duc de Lorraine, avec Marie-Thérèse (1745). La maison de Lorraine était partagée en un nombre infini de branches dont les principales sont celles de Vaudemont, de Mercœur, de Guise, de Joyeuse, de Chevreuse, de Mayenne, d'Aumale, d'Elbeuf, d'Harcourt (*Voy.* ces noms). Elle s'est alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, notamment avec celles de France et d'Écosse (*Voy.* MARIE DE LORRAINE, MARIE STUART, LOUISE etc.).

LORRAINE (Claude, François, Henri I et II, Charles DE), ducs de Guise. *Voy.* GUISE (ducs de).

LORRAINE (Charles DE GUISE, dit *le cardinal de*), fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et frère de François, duc de Guise, était né en 1525. Il fut aussi nommé archevêque de Reims à 15 ans, et devint cardinal en 1555. Il fut le principal ministre du roi François II, à qui il avait fait épouser sa nièce, la célèbre Marie Stuart. Il rétablit les finances et soulagea le peuple en supprimant une partie des pensions. Mais dans les querelles religieuses, il se montra cruel envers les Protestants, surtout après la conspiration d'Amboise (1560), qui avait été tramée par les Protestants et qui avait en grande partie pour but de lui enlever l'autorité ainsi qu'à son frère, le duc de Guise. Il essaya d'établir en France l'inquisition, mais la courageuse opposition du chancelier L'Hôpital et du parlement l'en empêcha. Il assista en 1561 au colloque de Poissy, et y lutta avec éloquence contre Théodore de Bèze. Il ne parut pas avec moins d'éclat, l'année suivante, au concile de Trente. Plusieurs fois depuis il prêcha avec un grand talent contre les Calvinistes dans les principales églises de Paris. Il mourut à Avignon en 1574. On a du cardinal de Lorraine des *Harangues*, *Sermons*, *Lettres*, etc. — Il ne faut pas confondre le cardinal de Lorraine avec le cardinal de Guise, mis à mort en 1588, qui était son neveu.

LORRAINE (Charles DE FRANCE, duc de BASSE-). *Voy.* CHARLES DE LORRAINE.

LORREZ-LE-BOCCAGE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 27 kil. S. E. de Fontainebleau; 800 hab.

LORRIS, *Lauriacum*, ch.-l. de cant. (Loiret), à 19 kil. S. O. de Montargis: 1,700 hab. Patrie de Guillaume de Lorris. *Voy.* GUILLAUME.

LOS ou LESA, contrée du Béloutchistan, entre le Djalaouan au N. et le Sindh au S.: 200 kil. sur 100; de hautes montagnes, que traversent cinq défilés, environnent ce pays. Ch.-l., Béla.

LOS ou LOOZ, ville de Belgique. *Voy.* LOOZ.

LOSSOLO, ville des États sardes, à 31 kil. N. de Verceil; 6,200 hab.

LOT, *Oltis*, riv. de France, naît près de Bleymard dans les Cévennes, arrose les dép. de la Lozère, de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne: reçoit la Truyère, le Sellé, l'Amance, etc.; tombe dans la Garonne (rive droite) au-dessous d'Aiguillon, après 46 kil. de cours, et donne son nom à 2 dép.

LOT (dép. du), entre ceux de la Corrèze, du Cantal, de l'Aveyron, du Tarn, de la H.-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne: 3,984 kil. carrés; 287,003 hab. Ch.-l., Cahors. Formé d'une partie de la Guyenne avec le Quercy. Montagnes; quelques plaines et belles vallées. Marbres, pierres meulières, pierres lithographiques, argile à creusets, etc. Commerce actif. — Ce dép. a 3 arr. (Cahors, Figeac, Gourdon), 29 cant., 300 comm.; il dépend de la 20e division militaire, de la cour roy. d'Agen, et a un évêché à Cahors.

LOT-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux de la Dordogne, du Lot, de la H.-Garonne, du Gers, des Landes, de la Gironde: 4,797 kil. carrés; 346,400 hab. Ch.-l., Agen. Il est formé d'une partie de la Guyenne. Coteaux assez considérables; quelques marais et landes. Climat tempéré. Fer, pierre à chaux. Grains, vins, chanvre, lin, tabac, fruits (surtout des prunes); chênes-lièges, pins (dans les landes). Gros bétail, mulets, abeilles, etc. Forges à la catalane, toiles à voiles et autres, ganterie, faïence, verre, eau-de-vie, papier, biscuit pour la marine. Commerce.— Ce dép. a 4 arr. (Villeneuve d'Agen, Marmande, Nérac, et Agen), 35 cant., 354 comm.; il appartient à la 10e division militaire, a une cour roy. et un évêché à Agen.

LOTH, neveu d'Abraham, le suivit dans la terre de Chanaan, puis le quitta pour se fixer à Sodome. Il fut battu et pris par un roi voisin, mais Abraham vint le délivrer. Lorsque le Seigneur voulut

détruire Sodome, il avertit Loth de s'en éloigner avec sa famille, mais en leur défendant de regarder derrière eux. La femme de Loth, ayant enfreint cette défense, fut changée en statue de sel. Loth devint par un inceste père de Moab et d'Ammon, chefs des Moabites et des Ammonites.

LOTHAIRE I, empereur d'Occident, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, naquit vers l'an 795, fut associé par son père au titre d'empereur dès 817, fut reconnu en même temps roi de France, et prit en 820 le titre de roi des Lombards. Louis ayant voulu dans la suite faire de nouvelles dispositions afin de pourvoir son plus jeune fils, Charles (dit *le Chauve*), né depuis le partage qu'il avait fait de ses états, Lothaire se ligua contre son père avec ses deux frères Louis (*le Germanique*) et Pepin, et le détrôna 2 fois (830 et 33); mais 2 fois lui rendit forcément sa couronne. Resté seul empereur à la mort de Louis-le-Débonnaire (840), Lothaire voulut envahir les états de ses deux frères, Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique; mais ceux-ci se liguèrent contre lui et le battirent à Fontenay (ou Fontanet) dans l'Auxerrois (841). Par un traité que les trois frères conclurent à Verdun (843), Lothaire conserva le titre d'empereur, avec l'Italie, la Bourgogne et les provinces orientales de la France. Sa capitale était Aix-la-Chapelle. Peu de jours avant sa mort il avait abdiqué l'empire, et avait partagé ses états entre ses trois fils : Louis (II), qui eut le royaume d'Italie avec le titre d'empereur; Charles, qui eut la Provence jusqu'à Lyon; Lothaire (II), qui eut le pays nommé depuis royaume de Lorraine. Il mourut en 855, dans l'abbaye de Prum en Ardennes. — Lothaire II, roi de Lorraine, troisième fils de Lothaire I, eut en partage le pays situé entre le Rhin et la Meuse, pays qui prit de lui le nom de *Lotharingie* (d'où Lorraine). Il s'allia successivement avec son frère Louis II de Germanie contre son oncle Charles-le-Chauve, et avec celui-ci contre Louis. Il répudia sa femme Teutberge (862), pour épouser Valdrade, qui depuis longtemps était sa concubine; mais le pape le força, sous peine d'excommunication, de reprendre sa première femme. Il mourut en 869, en revenant de Rome où il était allé pour fléchir le pape.

LOTHAIRE II, de Supplinbourg, empereur d'Allemagne, 1125-1137, était duc de Saxe et fut élu au préjudice de Frédéric, duc de Souabe, et de Conrad, duc de Franconie. Il eut longtemps à combattre ses compétiteurs, et n'en triompha qu'avec l'appui du pape et du duc de Bavière Henri le Superbe. Il mourut en Italie au retour d'une expédition entreprise contre Roger, roi de Sicile, en faveur du pape Innocent II.

LOTHAIRE, roi d'Italie, fils de Hugues de Provence, fut associé au trône par son père en 931 et fut détrôné avec lui en 945 par Bérenger, marquis d'Ivrée; celui-ci fut contraint, dans une assemblée tenue à Milan, de lui rendre la couronne; mais au bout de 5 ans il se défit de Lothaire par le poison (950). Lothaire avait épousé Adélaïde, qui, après sa mort, épousa Othon-le-Grand.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis IV d'Outremer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I, né en 941, mort en 986, fut associé au trône en 952, et succéda à son père en 954. Il fit la guerre à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, et fut sans cesse sous la tutelle de Hugues-le-Grand et de Hugues-Capet. Il eut pour fils et pour successeur Louis V.

LOTHARINGIE. *Voy.* LORRAINE (royaume de).

LOTHIAN, contrée d'Écosse, forme actuellement les trois comtés d'Haddington, de Linlithgow et d'Edimbourg, désignés aussi sous les noms d'East-Lothian, West-Lothian et Mid-Lothian.— Ce dernier (*Lothian du milieu*) est situé entre Haddington à l'E., Berwick, Peebles et Lanark au S., Linlithgow et la mer au N.; il a 50 kil. sur 28 et compte 195,000 hab. Ch.-l., Edimbourg. Sol montagneux et peu fertile; mines nombreuses.— Pour les deux autres comtés, *Voy.* HADDINGTON et LINLITHGOW.

LOTHIER (duché de). *Voy.* LORRAINE (royaume de) et BRABANT.

LOTOPHAGES, ancien peuple de l'Afrique occidentale, habitait sans doute du côté de la Tripolitaine, vers les côtes de laquelle se trouve une île dite des Lotophages, autrement *Menynx* (auj. *Zerbi*). Ce peuple était ainsi nommé, dit-on, parce qu'il se nourrissait du fruit du lotos, espèce de plante aquatique semblable au pavot. L'effet de ce fruit était de faire oublier la patrie aux étrangers, et de les attacher invinciblement au pays du lotos.

LOUARGAT, ville de France (Côtes-du-Nord), à 6 kil. N. E. de Belle-Ile-en-Terre; 3,833 hab.

LOUBNI, ville de la Russie d'Europe (Pultava), à 200 kil. O. de Pultava; 5,000 hab. Pharmacie.

LOUDEAC, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 37 kil. S. de Saint-Brieuc; 6,865 hab. Tribunal de première instance. Fabriques de toiles et de fil. — L'arr. de Loudéac se divise en 9 cant. (La Chèze, Collinée, Corlay, Goarec, Merdrignac, Mur, Plouguenast, Uzel, plus Loudéac), compte 55 comm. et 95,102 hab.

LOUDES, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 12 kil. N. O. de Le Puy; 1,350 hab.

LOUDUN, *Juliodunum*, ch.-l. d'arr. (Vienne), à 44 kil. N. O. de Poitiers; 5,032 hab. Société d'agriculture. Commerce de grains, cire, vins blancs, truffes, dentelles communes, eau-de-vie, etc. Célèbre couvent d'Ursulines dont les religieuses se prétendirent ensorcelées par le curé Urbain Grandier: ce qui fit condamner au feu ce malheureux prêtre (*Voy.* GRANDIER). — L'arr. de Loudun a 4 cantons (Moncontour, Monts-sur-Guesne, les Trois-Moutiers, plus Loudun), 67 communes et 35,240 hab.

LOUÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 25 kil. O. du Mans; 1,600 hab. Papeterie.

LOUÈCHE, ville de Suisse. *Voy.* LEUK.

LOUET (George), avocat, puis conseiller au parlement de Paris (1584), a publié en 1602 un précieux *Recueil d'arrêts*, 20 fois réimprimé. Brodeau y fit d'importantes additions (1636).

LOUGH. Pour les mots qui commencent ainsi, et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit LOUGH.

LOUGHBOROUGH, ville d'Angleterre (Leicester), à 15 kil. N. de Leicester; 10,800 hab. Cotonnades, filature de coton. Houille.

LOUGH-LANE, lac d'Irlande. *Voy.* KILLARNEY.

LOUGHMAN. *Voy.* LOGHMAN.

LOUHANS, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire) sur la Seille, à 42 kil. N. E. de Mâcon; 3,674 hab. Forges et autres usines. Grand passage des marchandises de Lyon en Suisse. — L'arr. de Louhans a 8 cantons (Beaurepaire, Cuiseaux, Cuisery, Montret, Montpont, Pierre, St-Germain-du-Bois, plus Louhans), 83 communes et 85,382 hab.

LOUIS, *Ludovicus*, *Lodoix* en latin, *Ludwig* en allemand, nom d'un grand nombre de personnages historiques que nous distribuerons ainsi : *Empereurs et rois de Germanie*, *Rois et princes français*, *Rois et princes étrangers*, *Personnages divers*.

1. *Empereurs et rois de Germanie.*

LOUIS I, dit *le Débonnaire*, empereur d'Occident et roi de France, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, né en 778, fut nommé roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, fut associé à l'empire en 813, et succéda à son père l'année suivante. Dès son avénement, il permit aux Saxons, transplantés par Charlemagne dans des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Bernard, petit-fils de Charlemagne et roi d'Italie, ayant pris les armes contre

lui (818), il le punit de la manière la plus barbare, en lui faisant crever les yeux; Bernard mourut à la suite de ce traitement, et Louis, pour expier cette mort, fit en 822, dans Attigny, une pénitence publique. En 817, il avait donné à ses trois fils une partie de ses états : à Pépin l'Aquitaine, à Louis la Bavière, à Lothaire l'Italie; mais s'étant depuis remarié, et ayant eu de sa seconde femme un quatrième fils, Charles-le-Chauve, il voulut, pour doter ce prince, revenir sur le 1er partage (823); les trois enfants du premier lit se révoltèrent et le reléguèrent dans un monastère. Louis fut rétabli la même année, mais ses fils le firent de nouveau déposer en 833; il fut rétabli une seconde fois en 834. Il mourut en 840, près de Mayence, du chagrin que lui causa une nouvelle révolte de son fils Louis (le Germanique), contre lequel il s'était vu obligé de marcher. Louis était un prince pieux et bon, mais d'un caractère faible et irrésolu; il fut sans cesse dominé, soit par ses fils, soit par sa femme, et laissa croître la puissance féodale. Il eut pour successeur à l'empire son fils aîné Lothaire, et au trône de France Charles-le-Chauve.

LOUIS-LE-GERMANIQUE, 3e fils de Louis-le-Débonnaire, obtint la Bavière et toute la partie orientale de l'empire des Francs (dite Germanie) dans le partage que son père fit de ses états entre ses fils (817). Il se révolta plusieurs fois contre son père, dont il hâta la mort par une dernière révolte (840); il battit son frère Lothaire à la bataille de Fontenay (841), et se composa un royaume qui renfermait, outre l'ancienne France sur la rive droite du Rhin, la Saxe, la Thuringe, la Bavière, les Grisons et la Lorraine; il acquit ces deux derniers pays en 870. Il m. en 876 laissant 3 fils, Carloman, Louis et Charles. — Louis, dit *le Saxon*, roi de Germanie, 2e fils et successeur du précédent, battit près d'Andernach (876) son oncle Charles-le-Chauve, qui était entré en Allemagne pour le dépouiller; après la mort de ce prince, il envahit lui-même la France pour revendiquer son héritage, mais sans y réussir. Vainqueur des Normands en 881, il fut vaincu à son tour et mourut de chagrin en 882.

LOUIS II, dit *le Jeune*, fils de Lothaire I, né vers l'an 822, roi d'Italie en 844, associé à l'empire en 849, succéda à son père comme empereur en 855, se fit céder en 859, par son frère Charles de Provence, le pays situé entre le Jura et les Alpes; puis, ce même Charles étant mort sans enfants, en 863, il partagea la Provence, qui avait formé son domaine, avec le roi de Lorraine, Lothaire II, son autre frère. En 866, il marcha contre les Sarrasins qui s'étaient établis dans le duché de Bénévent et la Calabre, et les combattit avec avantage pendant cinq ans. En 871, il fut pris par Adelgise, prince de Bénévent; il essaya en vain, une fois libre, de se venger, et mourut en 875, ne laissant qu'une fille (Hermengarde), qui épousa Boson, roi de la Bourgogne Cisjurane.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, petit-fils du précédent, fils de Boson et d'Hermengarde, né en 880, succéda à son père dans le royaume d'Arles (887), passa en Italie pour y faire la guerre à Bérenger (899), et l'ayant vaincu, fut couronné empereur à Rome en 900. Surpris peu après dans Vérone par ce même Bérenger, il eut les yeux crevés, fut dépouillé de l'empire (903), et retourna dans ses états héréditaires, où il mourut vers 923.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, dernier empereur carlovingien, fils d'Arnoul de Carinthie, était né en 893; il fut reconnu roi de Germanie à la mort de son père (899), et empereur en 908. Trop faible pour chasser les Huns qui envahissaient l'Allemagne, pour s'opposer aux prétentions d'Othon, duc de Saxe, et de Conrad, duc de Franconie, qui se disputaient ses états, il abandonna son trône et s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911.

LOUIS V, de Bavière, fils de Louis-le-Sévère, duc de Bavière, né en 1284, fut élu empereur en 1314 par une partie des électeurs, tandis que les autres nommaient Frédéric-le-Bel. Louis vainqueur tint son rival prisonnier jusqu'en 1325, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il renoncerait à l'empire. Le pape Jean XXII s'opposa à cet accord, ordonna à Louis d'abdiquer, et, sur son refus, l'excommunia. Louis fit alors élire l'anti-pape Pierre de Corbière (Nicolas V), et se fit couronner par lui en 1328; il fut excommunié de nouveau, en 1346, par Clément VI, qui fit nommer à sa place Charles de Luxembourg (Charles IV). Louis mourut l'année suivante, d'une chute de cheval.

II. *Rois de France et princes français.*

LOUIS I, dit *le Débonnaire*. *Voy.* ci-dessus LOUIS I, empereur.

LOUIS II, *le Bègue*, fils de Charles-le-Chauve, né en 846, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, lui succéda, dix ans après, au trône de France, et mourut à Compiègne en 879. Incapable de résister aux grands vassaux, il prépara par ses concessions le triomphe de la féodalité.

LOUIS III, fils du précédent, lui succéda en 879 conjointement avec son frère Carloman, battit les Normands à Saucourt (Ponthieu), et mourut d'accident l'année suivante (882), à l'âge de 22 ans.

LOUIS IV, *d'Outre-Mer*, fils de Charles-le-Simple, fut élevé en Angleterre où sa mère l'avait emmené pour le soustraire aux factieux (d'où son surnom), et succéda en 936 à Raoul qui l'avait longtemps privé de sa couronne; il s'empara de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume I; mais il fut défait et pris par Aigrold, roi de Danemark, qui le remit entre les mains de Hugues-le-Blanc, comte de Paris, en 944. Il ne recouvra la liberté que l'année suivante, après avoir été obligé de remettre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues; mais il reconquit peu après ce dernier comté. Il mourut à Reims, en 954.

LOUIS V, *le Fainéant*, fils de Lothaire, à qui il succéda en 986, se rendit maître, la même année, de la ville de Reims, au siége de laquelle il montra beaucoup de valeur, et mourut l'année suivante, à l'âge de 20 ans, sans postérité; il avait été empoisonné, dit-on, par la reine Blanche, sa femme, à l'instigation de Hugues-Capet. Louis V termina la dynastie carlovingienne en France.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe I et de Berthe, né en 1078, fut associé au gouvernement en 1100, et devint seul roi en 1108. Il fit la guerre à un grand nombre de seigneurs qui avaient secoué le joug de l'autorité royale; puis à l'Angleterre, à laquelle il voulait enlever la Normandie, alors possédée par Henri I, pour la donner à Guillaume Cliton, neveu de ce prince; mais il fut battu à Brenneville près de Noyon (1119) et fit la paix. Il repoussa ensuite l'empereur Henri V que le roi d'Angleterre avait suscité contre lui (1124): c'est dans cette guerre que pour la première fois fut arborée l'*oriflamme*. Il vengea (1127) la mort de Charles-le-Bon, comte de Flandre, et donna ses états à Cliton; convoqua (1130) un concile à Étampes au sujet de la rivalité d'Innocent II et d'Anaclet, et se prononça pour le premier. En 1131 il perdit son fils aîné, Philippe, qu'il avait fait sacrer à Reims trois ans auparavant, et nomma, pour le remplacer, Louis, son deuxième fils. Il mourut en 1137. Louis-le-Gros combattit de tout son pouvoir le système féodal et favorisa dans ce but l'institution des *communes*, qui devinrent un puissant auxiliaire pour la royauté contre les prétentions de la noblesse.

LOUIS VII, dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, succéda à son père en 1137, fit la guerre au comte de Champagne, Thibaut; saccagea Vitry-le-

Français qui appartenait à ce seigneur, et y brûla 1,300 personnes qui s'étaient réfugiées dans une église. Pour expier ce crime, il se croisa, malgré les remontrances de l'abbé Suger, son ministre. Il fit dans cette expédition des prodiges de valeur, mais perdit une partie de son armée dans les plaines de l'Asie-Mineure et devant Antioche, assiégea vainement Damas, et fut obligé de revenir en France. A son retour (1149), il répudia Eléonore, qu'il soupçonnait d'adultère; par ce divorce impolitique il perdit la Guyenne, le Limousin et le Poitou. *Voy.* ÉLEONORE. Il mourut en 1180.

LOUIS VIII, dit *Cœur-de-Lion*, fils et successeur de Philippe-Auguste, né en 1187, roi en 1223, prit aux Anglais le Poitou, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, malgré les excommunications du pape; fit la guerre aux Albigeois, soumit tout le Languedoc, à l'exception de la capitale, qu'il se préparait à assiéger quand il mourut à Montpensier (Auvergne), en 1226. On soupçonna Thibaut, comte de Champagne, de l'avoir empoisonné. Avant son avènement, Louis avait été appelé en Angleterre par les nobles qui combattaient Jean-sans-Terre et il avait été un instant reconnu roi de ce pays; mais à la mort de Jean-sans-Terre (1212), il fut abandonné des Anglais qui se rallièrent au fils de Jean, Henri III.

LOUIS IX OU SAINT LOUIS, fils du précédent et de Blanche de Castille, né à Poissy en 1215, roi en 1226, fut élevé avec le plus grand soin par sa mère qui gouverna le royaume en qualité de régente pendant sa minorité. Déclaré majeur en 1236, il s'appliqua d'abord à faire régner la justice dans ses états, et à établir la plus grande économie dans l'administration de ses domaines; mais il eut à combattre les révoltes de ses grands vassaux. Il fit la guerre au comte de la Marche, qui lui refusait l'hommage, et à Henri III, roi d'Angleterre, allié du comte; remporta sur celui-ci les victoires de Taillebourg et de Saintes (1242); accorda au comte la paix avec le pardon de ses fautes, et au roi d'Angleterre une trêve de 5 ans. Atteint d'une maladie dangereuse en 1244, Louis IX avait fait le vœu d'aller combattre les Infidèles en Palestine : il partit d'Aigues-Mortes en 1248, passa l'hiver dans l'île de Chypre, pénétra en Égypte et prit Damiette (1249); mais il fut vaincu à la bataille de Mansourah (1250) et tomba avec deux de ses frères entre les mains de l'ennemi. Il fut obligé, pour obtenir sa liberté, de payer 8,000 besants d'or (environ 7 millions de francs), et d'abandonner Damiette. D'Égypte il passa en Palestine, et y resta 4 ans, malgré les sollicitations de sa mère, qu'il avait instituée régente en son absence. La prise de Tyr et de Césarée fut le seul fruit de cette aventureuse expédition. De retour dans son royaume, après la mort de Blanche de Castille, il s'appliqua à faire disparaître les abus, rendit lui-même la justice, donna les lois les plus sages, abolit les combats judiciaires, les guerres privées; fonda les Quinze-Vingts, commença la Sorbonne. L'histoire ne lui reproche, dans cette période de sa vie, que la sévérité avec laquelle il traita les Albigeois et les Vaudois. Il s'embarqua une seconde fois en 1270 pour une nouvelle guerre sainte, débarqua près de Tunis et remporta d'abord quelques avantages; mais la peste s'étant mise dans son armée, il en mourut lui-même, peu après son arrivée. Saint Louis avait une telle réputation de justice que deux fois il fut pris pour médiateur, d'abord entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric, puis entre le roi d'Angleterre Henri III et ses barons. Il était d'un tel désintéressement qu'il rendit au roi d'Angleterre des provinces que Philippe-Auguste avait confisquées sur Jean-sans-Terre et qui étaient depuis longtemps réunies à la couronne. Il brillait surtout par la piété et fut de son vivant même regardé comme un saint. Il sut néanmoins résister aux prétentions du clergé, et donna sous le nom de *Pragmatique sanction* une ordonnance qui fondait les libertés de l'église gallicane. Il fit aussi beaucoup pour la puissance royale, soit par l'autorité morale dont il entoura la royauté, soit en soumettant les vassaux révoltés, et en affranchissant les communes. On a publié en 1786, sous le titre d'*Établissements de saint Louis*, le recueil des lois et ordonnances qu'avait rendues ce prince. Saint Louis fut canonisé en 1297 ; on le fête le 25 août. Sa vie a été écrite par Joinville, Guillaume de Nangis, et plus récemment par Choisy et Filleau. Le Père Lemoyne a fait un long poëme de *Saint Louis*. Avant la révolution, l'Académie Française faisait prononcer tous les ans au 25 août un panégyrique du saint roi.

LOUIS X, surnommé *le Hutin*, fils aîné et successeur de Philipe-le-Bel, né à Paris en 1289, roi de Navarre en 1307, roi de France en 1314, fut couronné en 1315 à Reims. Comme il résidait en Navarre au moment de la mort de son père, Charles de Valois, son oncle, se mit à la tête du gouvernement jusqu'à son arrivée, et fit pendre, sans de justes motifs, le contrôleur des finances, Enguerrand de Marigny, son ennemi personnel. Louis ne sut pas résister à la réaction féodale qui suivit la mort de Philippe IV; cependant il parvint à repousser le comte de Flandre, qui voulait reprendre ce qu'il avait perdu sous le règne précédent; pour soutenir cette guerre, il accabla le peuple d'impôts, et força tous les serfs à acheter leur liberté. Il mourut en 1316. Le surnom de *Hutin* lui fut donné, selon les uns, par ce qu'il était mutin, querelleur; selon les autres, parce qu'il fut envoyé par son père contre les *Hutins*, séditieux de Navarre et de Lyon.

LOUIS XI, fils et successeur de Charles VII, né à Bourges en 1423, excita dès l'âge de 17 ans contre son père la révolte connue sous le nom de la Praguerie; il s'enfuit, pour éviter le châtiment qu'il méritait, chez le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, à la cour duquel il resta jusqu'à la mort du roi. En montant sur le trône (1461), il fit de belles promesses qu'il ne tarda pas à violer en augmentant les impôts, et il effraya par des supplices les villes qui en témoignaient leur mécontentement (Reims, Angers, etc.). En même temps il éloigna des hauts emplois les hommes de la plus illustre naissance, et donna toute sa confiance à des gens obscurs tirés de la lie du peuple, tels qu'Olivier Le Dain, son barbier; le prévôt Tristan, qu'il nommait son compère. En 1465, les seigneurs mécontents, ayant à leur tête Charles, duc de Berri, frère du roi, Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et le duc de Bretagne, formèrent contre lui une ligue redoutable, la ligue du *Bien public*; il leur livra la bataille de Montlhéry (1465) dont le succès resta douteux; mais il sut dissoudre la ligue en traitant avec chacun de ses ennemis en particulier : il donna la Normandie à son frère, quelques places de la Picardie au duc de Bourgogne, et au comte de Saint-Pol l'épée de connétable; mais aussitôt la ligue dissoute, il les attaqua chacun séparément. Il reprit à son frère la Normandie, mais il ne fut pas aussi heureux avec le duc de Bourgogne : celui-ci, irrité de la révolte de Liége que Louis XI avait excitée, le retint prisonnier à Péronne, où il s'était rendu pour une conférence, et Louis fut contraint, pour obtenir la liberté, d'accompagner le duc de Bourgogne au siége de la ville révoltée (1468). De retour à Paris, il fit enfermer dans une cage de fer le cardinal de La Balue, son ministre, qui le trahissait. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner en 1472 son frère le duc de Berri, qui s'était révolté de nouveau; puis il recommença la guerre

avec le duc de Bourgogne qui voulait venger cette mort. Une nouvelle coalition s'était formée contre lui entre les ducs de Bourgogne et de Bretagne et le roi d'Angleterre; mais il sut la rompre, et obtint une paix avantageuse par le traité de Péquigny (1475). S'étant fait livrer le connétable de St-Pol et le comte d'Armagnac, tous deux rebelles, il leur fit trancher la tête, et il ajouta au supplice du dernier d'horribles cruautés (*Voy.* ARMAGNAC). A la mort du duc de Bourgogne (1477), il tenta d'enlever cette riche succession à Marie, fille du duc; malgré les efforts de Maximilien d'Autriche, qui avait épousé cette princesse, et qui obtint sur lui un avantage à Guinegatte (1478), il s'empara de la Picardie, de l'Artois et du duché de Bourgogne comme étant des fiefs masculins, et par conséquent réversibles à la couronne. Il réunit aussi au domaine royal la Provence, le Maine, l'Anjou, ainsi que le comté de Bar, comme héritier de René d'Anjou. Louis XI mourut peu après, au château du Plessis-lès-Tours, où il se tenait depuis longtemps enfermé, livré, dans l'appréhension de la mort, aux pratiques les plus superstitieuses. Il laissa le trône à Charles VIII, sous la régence d'Anne de Beaujeu. Louis XI était perfide, cruel, vindicatif, superstitieux, défiant, et surtout dissimulé: il avait pour maxime: *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.* Malgré tous ses vices, on doit reconnaître qu'il rendit des services à la France: il agrandit le royaume, affaiblit les grands vassaux et releva l'autorité royale; ce qui a fait dire qu'il avait mis les rois *hors de page;* mais il eut le tort d'abolir la *Pragmatique sanction,* qui était le boulevard des libertés de l'Église gallicane. Il favorisa les bourgeois, institua les postes (1464), fit venir des imprimeurs de Mayence, établit des manufactures de soie et d'étoffes d'or et d'argent (1470). On lui attribue les *Cent nouvelles Nouvelles*, imitées de Boccace, et *le Rosier des Guerres.* On peut consulter sur ce roi les *Mémoires de Comines* et l'*Histoire de Louis XI* de Duclos.

LOUIS XII, dit *le Père du peuple*, né à Blois en 1462, de Charles, duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, se trouva le premier prince du sang à l'avénement de Charles VIII, et fut d'abord connu sous le nom de duc d'Orléans. Il disputa la régence à Anne de Beaujeu pendant la minorité de Charles VIII, marcha contre les troupes du jeune roi à la tête d'une armée, fut vaincu à St-Aubin-du-Cormier par La Trémoille, fait prisonnier (1488), et enfermé à Loches dans une cage de fer, où il resta 3 ans. Rendu à la liberté par Charles VIII, il sut réparer sa faute par une belle conduite jusqu'au jour où il monta sur le trône (1498). Il commença son règne en pardonnant à tous ses ennemis, disant que le roi de France devait oublier les injures faites au duc d'Orléans, diminua les impôts d'un tiers, abolit la vénalité des charges. En 1499, il répudia sa première femme, Jeanne de France, fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII; il s'empara du Milanais, sur lequel il avait des droits comme petit-fils de Valentine Visconti; puis conquit le royaume de Naples, conjointement avec Ferdinand-le-Catholique (1501). Mais quand il fallut partager, les deux conquérants se brouillèrent: Louis fut vaincu à Seminara et à Cérignole par Gonsalve de Cordoue, et chassé du royaume de Naples (1503). En 1509, étant entré dans la ligue formée par Jules II contre les Vénitiens (*ligue de Cambrai*), Louis XII envahit leur territoire et les défit à Agnadel; mais bientôt Jules II, qui avait obtenu de Louis ce qu'il voulait, l'abandonna pour s'unir contre lui avec Ferdinand, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses, formant ainsi la coalition appelée *Sainte Ligue.* Le jeune Gaston de Foix gagna sur eux la bataille de Ravenne (1512), mais il y perdit la vie; et Louis, vaincu, malgré le génie de La Trémoille, à Novare par les Suisses, et à Guinegatte (dans la *journée des Éperons*) par les Impériaux (1513), fut obligé d'offrir la paix. Il mourut en 1515, regretté de ses sujets et loué de l'étranger même. Il ne laissa pas d'enfant mâle, et la couronne passa à François I. L'*Histoire de Louis XII* a été écrite par Rœderer, 1825-33.

LOUIS XIII, dit *le Juste*, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en 1601, devint roi en 1610 sous la tutelle et la régence de sa mère, vit son règne commencer au milieu de troubles auxquels le traité de Sainte-Menehould (1614) mit à peine fin, fut déclaré majeur à 14 ans, et épousa Anne d'Autriche l'année suivante. Il se laissa d'abord gouverner par Concini, maréchal d'Ancre, favori de la reine-mère; ce qui excita parmi les seigneurs une sédition dont Concini fut victime (1617). Il donna alors toute sa confiance au duc de Luynes: les seigneurs jaloux prirent les armes pour faire éloigner le nouveau favori; mais ils furent vaincus complétement aux Ponts-de-Cé. De Luynes mourut en 1621 au siége de Montauban; deux ans après, Richelieu le remplaça. Avec ce nouveau ministre, Louis est partout vainqueur des Protestants et leur enlève La Rochelle (1629); il bat le duc de Savoie qui attaquait le duc de Mantoue, allié de la France; prend Pignerol, et rétablit son allié dans ses états. En 1630, Louis, ayant eu de nouveau à combattre en Italie les Allemands et les Espagnols, les battit encore, et leur imposa la paix de Quérasque. En 1632, Gaston, frère du roi, mécontent de Richelieu, forma une conspiration dans laquelle entrèrent le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, l'empereur et le roi d'Espagne; mais le complot fut déjoué: Montmorency, pris les armes à la main, eut la tête tranchée (1632). Après la mort de Gustave-Adolphe, chef des Protestants en Allemagne, Louis XIII, qui avait été l'allié de ce prince, déclara la guerre à l'Autriche et à l'Espagne: Nancy, la Lorraine, la ville d'Heidelberg, furent conquis sur les Allemands (1634): le duc de Rohan défit sur les bords du lac de Côme les Espagnols, qui, après avoir obtenu quelques succès en Picardie, furent obligés de repasser la Somme: Schomberg les battit aussi dans le Roussillon, le duc de Savoie et le maréchal de Créqui en Italie. Richelieu allait conclure une paix avantageuse quand il mourut en 1642. Le roi le suivit au tombeau un an après (1643). Louis XIII était un prince faible et incapable; tout l'éclat de ce règne est dû à Richelieu: tremblant devant son ministre, le roi ne fut guère que le servile instrument de ses volontés et souvent même de ses haines. Louis XIII eut pour successeur Louis XIV, son fils. L'*Histoire de Louis XIII* a été écrite par M. Bazin, Paris, 1840, 4 vol. in-8.

LOUIS XIV, dit *le Grand*, roi de France, né en 1638, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fut reconnu roi à la mort de son père (1643), n'étant âgé que de cinq ans; la régence fut confiée à sa mère Anne d'Autriche, qui prit Mazarin pour principal conseiller. La minorité de Louis XIV fut agitée au-dedans par les troubles de la Fronde (*Voy.* FRONDE, ANNE, MAZARIN), au dehors par des guerres continuelles avec l'Empire et l'Espagne, qui ne furent terminées que par le traité conclu avec l'Empire à Munster (1648), et par la paix des Pyrénées, conclue avec l'Espagne (1659). Par ce dernier traité, Louis XIV épousa l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Mazarin étant mort en 1661, Louis commença à régner par lui-même. Profitant de la paix et secondé par Colbert, il rétablit le commerce, diminua les impôts, fit fleurir les arts,

rendit de sages lois. En 1665, Philippe IV, père de la reine, étant mort, Louis demanda la Flandre et la Franche-Comté, comme indemnité de la dot de sa femme, qui n'avait jamais été payée : sur le refus qu'on fit de les lui livrer, il marcha sur la Flandre dont il prit toutes les villes en une campagne ; il conquit plus rapidement encore, l'année suivante, la Franche-Comté. La Hollande étant venue alors au secours de l'Espagne, Louis se vit obligé de conclure avec cette dernière puissance la paix d'Aix-la-Chapelle (1668) ; par ce traité, il abandonnait la Franche-Comté. Pendant le temps de repos qui suivit, les Invalides furent bâtis, et le roi fonda les manufactures des Gobelins et de la Savonnerie. En 1672, la guerre fut déclarée aux Hollandais, qui s'étaient précédemment joints aux ennemis de la France, et la campagne fut ouverte avec succès par le roi en personne, suivi de Turenne et de Condé. C'est au début de cette campagne qu'eut lieu le célèbre passage du Rhin. L'Espagne, l'empereur et l'électeur de Brandebourg, que la puissance du monarque français épouvantait, se liguèrent contre lui. Louis s'empara de nouveau de la Franche-Comté ; Turenne entra dans le Palatinat qu'il mit à feu et à sang ; Schomberg battit les Espagnols dans le Roussillon ; Condé défit le prince d'Orange à Senef ; Duquesne gagna deux batailles navales contre Ruyter, qui périt dans la dernière. Louis XIV offrit alors la paix et signa le traité de Nimègue (1678). Alger fut bombardé en 1684, pour avoir insulté le pavillon français, et Gênes dut également s'humilier devant le grand roi (1685). Mais la révocation de l'édit de Nantes (1685) vint interrompre le cours de tant de prospérités : cet acte d'intolérance fit sortir de France une foule de familles qui portèrent chez l'étranger leur industrie. Peu après se forma la ligue d'Augsbourg, par laquelle l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande se coalisèrent contre la France. La campagne s'ouvrit par des succès que contrebalança la perte de la bataille navale de la Hogue. Les années 1692, 93 et 94 furent signalées par la prise de Namur et les victoires de Steinkerque, de Nerwinde et de la Marsaille ; mais Namur fut reprise par Guillaume à la fin de 1694, et lasses d'hostilités inutiles, les puissances belligérantes conclurent le traité de Ryswyk (1697), qui fit rentrer la France dans ses anciennes limites. La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui laissait sa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, alluma une nouvelle guerre, dite de *la Succession* (1700). Les premières années furent mêlées de revers et de succès : mais en 1704, les Français furent battus à Hochstett, en 1705 à Ramillies. L'année 1706 fut plus malheureuse encore ; mais en 1707, Berwick remporta la victoire signalée d'Almanza, et Duguay-Trouin battit les flottes ennemies dans plusieurs rencontres. Cependant Louis XIV, ayant éprouvé quelques revers l'année suivante, demanda la paix : on ne lui fit que des réponses dures et humiliantes, et il se vit forcé de continuer la guerre : elle ne fut pas heureuse : Marlborough et le prince Eugène battirent Villars à Malplaquet (1709). Tout semblait perdu lorsque Vendôme gagna la victoire de Villaviciosa, qui rendit le trône d'Espagne à Philippe (1710), et peu après, Villars, prenant sa revanche, remporta celle de Denain qui amena la paix d'Utrecht (1713). Louis mourut deux ans après, le 1er septembre 1715, laissant la couronne à son arrière-petit-fils, Louis XV, qui n'était âgé que de cinq ans. Il avait perdu peu auparavant son fils, dit le Grand-Dauphin, et son petit-fils, le duc de Bourgogne. — Le règne de Louis XIV est l'époque la plus brillante de la monarchie ; sous ce prince, la gloire des lettres, des arts et du commerce s'unit à la gloire des armes. C'est alors qu'ont brillé Condé, Turenne et Vauban, Duquesne et Duguay-Trouin, Colbert et Louvois ; Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet et Fénelon ; Lebrun, Lesueur, Girardon, Puget et Perrault. Aussi a-t-on donné le nom de Louis XIV au siècle dans lequel il a vécu. Ce prince avait toutes les qualités d'un grand roi : noble, généreux, brave, ferme, ami des lettres et des arts, il joignait à ces qualités une figure belle et majestueuse ; mais il aima trop la guerre, le faste et les plaisirs ; il eut un grand nombre de maîtresses dont les plus célèbres sont mesdames de La Vallière, de Montespan et de Maintenon ; il finit par s'unir à cette dernière par un mariage secret. Ce roi eut aussi le tort de trop s'occuper de querelles religieuses, de proscrire les Protestants, de révoquer l'édit de Nantes (1685) et de persécuter les Jansénistes. Entre les nombreux ouvrages qui ont été écrits sur ce règne, on distingue surtout : *le Siècle de Louis XIV*, par Voltaire ; l'*Histoire de Louis XIV*, par Pélisson ; l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par Lémontey. On a de ce roi quelques écrits, qui ont été publiés en 1806, sous le titre d'*Œuvres de Louis XIV ;* on y remarque les *Instructions* qu'il rédigea pour le dauphin et le roi d'Espagne.

LOUIS XV, arrière-petit-fils de Louis XIV et fils du duc de Bourgogne, né à Fontainebleau en 1710, fut déclaré roi en 1715, sous la régence de Philippe, duc d'Orléans, et eut Fleury pour précepteur. Devenu majeur en 1723, Louis conserva le régent pour premier ministre et reçut de lui pendant quelques mois d'utiles leçons de gouvernement. Philippe étant mort subitement à la fin de 1723, le duc de Bourbon lui succéda au pouvoir ; ce prince ne signala son ministère de deux ans que par un édit impolitique qui proscrivait de nouveau les Protestants, et par le mariage du jeune roi avec Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne. Le cardinal de Fleury fut appelé aux affaires en 1727, et parvint un instant, par une sage économie, à rétablir l'ordre dans les finances. Stanislas ayant été en 1735 forcé, malgré les secours donnés par la France, d'abandonner son trône de Pologne, Fleury fit céder à ce prince par l'Autriche le duché de Lorraine, en stipulant qu'à la mort de Stanislas cette province reviendrait à la France. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), sa succession fut vivement disputée. Louis XV se déclara pour Charles-Albert, électeur de Bavière, contre la fille de l'empereur, Marie-Thérèse, et parvint même à le faire nommer empereur sous le nom de Charles VII ; mais la perte de la bataille de Dettingen détruisit toutes les espérances du protégé et du protecteur (1743). Cependant, Louis, animé, dit-on, par les conseils de la duchesse de Châteauroux, sa maîtresse, va attaquer en personne les possessions autrichiennes dans les Pays-Bas, prend plusieurs places fortes, et court en Alsace s'opposer au duc Charles de Lorraine ; mais il tombe gravement malade à Metz. Cette maladie excita les alarmes universelles, et lorsque le roi eut été sauvé, comme par miracle, il reçut de son peuple le beau nom de *Bien-Aimé*. Les batailles de Fontenoy (1745), de Raucoux (1746), remportées en Flandre sur les Impériaux et les alliés, ajoutèrent à la supériorité de nos armes : mais dans le même temps nos affaires étaient dans le plus mauvais état en Italie. La bataille de Plaisance, perdue par le maréchal de Maillebois (1746), força les Français à repasser les Alpes. Alors fut signée la seconde paix d'Aix-la-Chapelle (1748), par laquelle la France rendit toutes ses conquêtes. En 1756 commença la fameuse guerre de Sept-Ans (*Voy.* ce mot), guerre si désastreuse pour les Français, et dont le principal événement est la sanglante défaite essuyée par les Français à Rosbach, en 1757. La guerre continua jusqu'à l'année

1763, époque où fut signé le traité de Paris, qui abandonna à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et plusieurs autres possessions coloniales. Le reste du règne de Louis ne fut signalé que par la suppression des Jésuites (1764) et l'abolition des parlements, que provoqua le chancelier Maupeou (1771). Louis XV mourut en 1774 de la petite vérole; en 1757, il avait été frappé par un assassin, Damiens; mais la blessure n'avait eu aucune gravité. On lui doit entre autres monuments l'École militaire (de Paris) et l'église de Sainte-Geneviève (Panthéon). Louis XV eût pu être un grand roi, il ne fut qu'un prince faible, débauché, insouciant; il amassa les orages qui éclatèrent sur son successeur. Les principaux ministres de Louis XV, après Fleury, furent le duc de Choiseul, l'abbé Terray et Maupeou. Dans le nombre des maîtresses qui firent le malheur de ce règne, on remarque Mme de Pompadour et la Dubarry : elles exercèrent sur le roi un pouvoir absolu. La *Vie privée de Louis XV* a été écrite par d'Angerville, 1781, 4 vol. in-12; l'histoire de son règne se trouve dans l'*Histoire du dix-huitième siècle*, de Lacretelle. Voltaire a laissé un *Précis du règne de Louis XV*, ouvrage bien inférieur au *Siècle de Louis XIV*.

LOUIS XVI, roi de France, petit-fils et successeur de Louis XV, né en 1754, fut d'abord connu sous le nom de duc de Berry. Il monta sur le trône en 1774, et signala les commencements de son règne par des actes qui obtinrent l'approbation universelle. Il renonça au droit onéreux de joyeux avénement, rétablit les parlements, qui avaient été supprimés à la fin du règne précédent; abolit la question, créa le *Mont-de-Piété*, la *Caisse d'escompte*; appela au ministère les hommes qui étaient désignés par l'opinion publique, Maurepas, Turgot, Malesherbes, Necker; donna des secours aux Américains insurgés contre l'Angleterre (1778-1783), et assura leur indépendance par le traité conclu à Versailles (1783). Les finances, dilapidées sous les règnes précédents, étant réduites à un état déplorable, le roi convoqua pour chercher un remède deux assemblées de Notables (22 février 1787, et 6 novembre 1788); mais ces assemblées se séparèrent sans remédier à rien, et Louis se vit obligé de recourir aux Etats-Généraux. Ces états furent ouverts à Versailles, le 5 mai 1789, et les discussions qui s'y élevèrent dès le principe entre les trois ordres firent naître une fermentation générale. Peu de jours après, le roi, alarmé par plusieurs démonstrations populaires, fait approcher des troupes de Versailles et de Paris; en même temps il congédie le ministre Necker qui jouissait de la faveur publique (11 juillet); le peuple de Paris court aussitôt aux armes et s'empare de la Bastille (14 juillet): bientôt il se porte en masse à Versailles et force le roi et sa famille à venir s'établir à Paris (5 et 6 octobre). Dès ce moment Louis XVI cesse d'être libre; il se voit contraint de sanctionner une foule de décrets de l'Assemblée nationale qui froissaient ses sentiments les plus chers; enfin, ne se croyant plus en sûreté, encouragé d'ailleurs par les offres des puissances étrangères, il résolut de fuir (20 juin 1791), et se dirigea vers Montmédy, où un serviteur dévoué, M. de Bouillé, avait réuni des troupes sûres; mais reconnu par le maître de poste Drouet, il fut arrêté à Varennes et ramené à Paris; de ce moment il fut gardé à vue et ne régna plus que de nom. Le 14 septembre 1791, Louis accepta la constitution que venait de rédiger l'Assemblée nationale; cette constitution, qui ne lui laissait guère d'autre droit que celui d'apposer son *veto* aux décrets des corps législatifs, ne pouvait que le rendre odieux. Les déclarations de guerre des puissances étrangères qui, sollicitées par les princes émigrés, venaient d'entrer en France, aggravèrent encore la position du roi. Après avoir été insulté jusque dans son palais dans les journées des 20 juin et 10 août (1792), et avoir vu massacrer ses plus fidèles serviteurs, il se trouva réduit à chercher un refuge au sein de l'Assemblée législative, qui avait remplacé l'Assemblée nationale; mais au lieu de le protéger, cette assemblée le suspend de ses fonctions, le met en jugement et le fait enfermer au Temple. La Convention, réunie le 21 septembre 1792, commence par décréter l'abolition de la royauté, et se donne mission de juger Louis XVI. Après un simulacre de procès, le malheureux roi, déclaré coupable de conspiration et de haute trahison, est condamné à la peine capitale à une majorité de onze voix (366 contre 355). Tout sursis ayant été rejeté, la cruelle sentence reçut son exécution, le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution; l'infortuné monarque subit le dernier supplice avec une résignation qui lui a mérité le surnom de *roi martyr*. Peu de jours auparavant il avait rédigé un testament qui est également remarquable par une touchante simplicité et par la générosité de la victime envers ses bourreaux. Louis XVI avait épousé Marie-Antoinette d'Autriche; il laissa deux enfants : Louis (*Voy.* ci-après LOUIS XVII) et Marie-Thérèse-Charlotte de France (depuis duchesse d'Angoulême). Louis XVI eut toutes les vertus de l'homme privé: mais il manqua de fermeté, de résolution, peut-être même quelquefois de franchise. Il avait de l'instruction, surtout en histoire et en géographie; on lui attribue quelques ouvrages; il rédigea de sa propre main les instructions données à La Pérouse (1785). Il aimait les arts mécaniques et excellait lui-même dans la serrurerie. On peut consulter sur ce prince les *Mémoires* de Cléry, Hue, Edgeworth (*Voy.* ces noms), et la collection des *Mémoires sur la Révolution*.

LOUIS XVII, 2e fils de Louis XVI, né le 27 mars 1785, porta d'abord le titre de duc de Normandie, et prit celui de dauphin à la mort de son frère aîné Louis-Joseph (4 juin 1789). Enfermé au Temple avec sa famille, il fut, après la mort de son père (1793), reconnu roi par les émigrés et les puissances étrangères. La Bretagne, la Vendée et Toulon prirent les armes en son nom : mais il était gardé à vue, on ne put l'enlever. Un cordonnier, nommé Simon, officier de la Commune, lui fut donné pour geôlier, avec le titre dérisoire d'instituteur. Le prince mourut le 8 juin 1795. On soupçonna qu'il avait été empoisonné, mais il est plus probable que sa vie fut abrégée par les mauvais traitements qu'il eut à subir dans sa prison. Plusieurs imposteurs ont voulu se faire passer pour Louis XVII, mais ils n'ont fait qu'un petit nombre de dupes.

LOUIS XVIII, frère de Louis XVI, né à Versailles le 17 novembre 1755, porta jusqu'en 1795 le titre de comte de Provence. Il fit d'abord de l'opposition au gouvernement de son frère, soit dans l'Assemblée des Notables, soit aux Etats-Généraux, et vota pour que le tiers-état envoyât aux États-Généraux autant de membres que les deux autres ordres réunis; mais à la vue des excès de la révolution, il se décida à quitter la France et partit le 20 juin 1791, peu d'instants après le départ de Louis XVI pour Montmédy. Plus heureux que son frère, il atteignit Bruxelles, d'où il provoqua la déclaration du congrès de Pilnitz. L'année suivante (1792), il vint, à la tête de 6,000 hommes, se réunir à l'armée prussienne qui marchait sur la France; mais la défaite de Valmy détruisit ses espérances. Le 8 juin 1795, Louis XVII étant mort, le comte de Provence prit le titre de roi avec le nom de Louis XVIII, et fut reconnu comme tel par les puissances étrangères. L'armée de Condé, dans les rangs de laquelle il s'était réfugié, ayant été repoussée par Moreau, il chercha un asile à Blankenbourg (Basse-Saxe). Là

il repoussa les propositions que lui faisait Bonaparte pour le déterminer à renoncer à ses prétentions (1804) ; puis il alla (1798) se fixer à Mittau, où Paul I lui avait offert l'hospitalité. En 1807 il se rendit en Angleterre, et séjourna à Hartwell jusqu'aux événements de 1814. Il rentra en France après la chute de Napoléon (3 mai 1814), et fut placé sur le trône par les alliés. A son avénement il donna une *Charte constitutionnelle* (4 juin), qui est encore la base de notre droit politique. Le retour de Napoléon (mars 1815) le força à s'éloigner précipitamment et à se réfugier à Gand; mais il rentra en France après la bataille de Waterloo (août 1815), et depuis il conserva le trône jusqu'à sa mort (1824). Il allégea autant qu'il le put les charges imposées par l'occupation, et obtint, par l'influence du duc de Richelieu, son premier ministre, la retraite des troupes étrangères avant l'époque stipulée. Son règne ne fut guère rempli que par des discussions parlementaires qui ont eu pour effet d'asseoir en France le gouvernement constitutionnel; le seul événement militaire qui ait eu lieu est l'expédition d'Espagne, faite en 1822, dans le but de replacer Ferdinand VII sur son trône. Louis XVIII était un prince éclairé, assez favorable aux idées libérales; mais il eut sans cesse à lutter contre le parti des émigrés, à la tête duquel était son propre frère. Il avait de l'esprit et cultivait les lettres; on lui attribue quelques ouvrages littéraires peu importants. Il ne laissa point d'enfants et eut pour successeur son frère Charles X. La vie de Louis XVIII a été écrite par Alphonse de Beauchamp, 1825; M. de Lamothe-Langon a publié les *Mémoires de Louis XVIII*, Paris, 1831-33, qui paraissent avoir été rédigés sur des pièces authentiques.

LOUIS, dauphin, communément appelé *Monseigneur* ou *le Grand-Dauphin*, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661, mort en 1711. Il eut pour gouverneur le duc de Montausier et pour précepteur Bossuet. En 1688, il se signala à la tête de l'armée du Rhin, et en 1694 dans la Flandre. Depuis il vécut dans une espèce de retraite à Meudon, et n'eut aucune influence politique. Il eut trois fils ; Louis, duc de Bourgogne ; Philippe, duc d'Anjou (roi d'Espagne), et Charles, duc de Berry. C'est pour lui que fut entreprise la belle collection d'auteurs latins dite *ad usum Delphini*.

LOUIS, duc de Bourgogne, fils du précédent. *Voy.* BOURGOGNE (LOUIS, duc de).

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né en 1729 et mort en 1765, n'a joué pendant sa vie aucun rôle important. Il fut le père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

LOUIS, duc de Bourbon. *Voy.* BOURBON.

LOUIS, duc d'Orléans. *Voy.* ORLÉANS.

III. *Rois et princes étrangers.*

LOUIS I, dit *le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne, fils et successeur de Charobert, né en 1326, monta sur le trône de Hongrie en 1342, fit la guerre avec succès aux Transylvaniens, aux Croates, aux Valaques et aux Vénitiens; vengea le meurtre d'André, son frère, roi de Naples, mis à mort en 1345 par Louis de Tarente, et fut élu roi de Pologne après Casimir III, son oncle (1370). Il m. en 1382, laissant 2 filles, Marie et Hedwige, qui portèrent l'une la Hongrie à Sigismond, l'autre la Pologne à Jagellon.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, succéda à Ladislas VI, son père, en 1516, et fut tué à la bataille de Mohacz, gagnée par Soliman II (1526).

LOUIS D'ARAGON (don), roi de Sicile, fils et successeur de Pierre II, fut reconnu roi en 1342 sous la tutelle de son oncle le duc de Randazzo, qui gouverna avec sagesse jusqu'à sa mort (1348). Son règne fut troublé par la rivalité des Clermont et des Palizzi. Il mourut en 1355, laissant la couronne à son frère, Frédéric-le-Simple.

LOUIS DE TARENTE, deuxième fils de Philippe, prince de Tarente, épousa en secondes noces (1347) Jeanne, reine de Naples, sa cousine, après la mort d'André, premier mari de cette princesse, mort à laquelle il avait contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis I, roi de Hongrie, il se réfugia en Provence avec la reine son épouse ; là le pape Clément VI les déclara innocents du crime qu'on leur imputait. Rappelés par les Napolitains, ils se firent couronner à Naples en 1352. Louis mourut en 1362, sans laisser d'enfants.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2e fils de Jean II, roi de France, né en 1339, remplaça son père, en qualité d'otage, dans la prison de Londres, d'où il s'échappa bientôt après; fut nommé régent pendant la minorité de Charles VI, et ne s'occupa que du soin de remplir ses coffres pour se mettre en état d'aller prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne lui avait légué, en 1380. Ce prince se rendit en effet en Italie, après s'être fait couronner roi de Sicile par le pape Clément VII (1382), mais il trouva le trône occupé par Charles de Duras. Il fit de vains efforts pour l'en chasser, et mourut en 1384.

LOUIS II, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1377, fut couronné roi de Naples par Clément VII, en 1390, et mourut en 1417, sans avoir pu se mettre en possession de ce royaume. Il avait pour compétiteur Ladislas, par qui il fut battu, et qu'il battit à son tour, mais sans profiter de sa victoire.

LOUIS III, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1403, succéda aux prétentions de son père sur le royaume de Naples plutôt qu'à sa couronne. Ce prince fit de vains efforts pour soutenir ses droits contre Alphonse, roi d'Aragon, et après une alternative de revers et de succès, il mourut près de Tarente, à Cosenza, en 1434.

LOUIS I, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V, né en 1707, monta sur le trône en 1724, lors de l'abdication de son père; mais il mourut au bout de 8 mois de règne, et son père reprit les rênes du gouvernement.

LOUIS, dit *le Sévère*, duc de Bavière, comte palatin, succéda à son père Othon *l'Illustre*, en 1253, et céda la Basse-Bavière à son frère Henri XIII. Il contribua à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, qui en retour lui donna la lieutenance de l'Empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie, avec une partie de l'héritage du malheureux Conradin. Mais à la mort de Rodolphe et à l'avénement de son fils Albert à l'empire, il prit parti contre celui-ci pour Adolphe de Nassau, son compétiteur. Il mourut en 1294, ayant partagé ses états entre ses deux fils, Rodolphe et Louis dit *le Bavarois*. Ce dernier réunit depuis toute la Bavière (1312), et fut empereur sous le nom de Louis V (1314).

LOUIS DE PRUSSE, appelé communément *Louis-Ferdinand*, né en 1772, était fils du prince Ferdinand de Prusse, frère du grand Frédéric: il fit ses premières armes lors de l'expédition prussienne en Champagne (1792), contribua en 1806 à faire déclarer la guerre à la France, commanda dans cette guerre un corps de 8,000 hommes, et se fit tuer à Saalfeld, où il avait attaqué un corps français supérieur en forces (1806).

LOUIS-GUILLAUME DE BADE. *Voy.* BADE.

IV. *Personnages divers.*

LOUIS DE GRENADE, dominicain, un des plus fameux prédicateurs et des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Espagne, né à Grenade en 1505, mort en 1588, fut le directeur de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal, et refusa l'archevêché de Braga, ainsi que le chapeau de cardinal. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages publiés à Anvers, 1572, 9 vol. in-8, et à Madrid, 1679, 3 vol. in-fol.

LOUIS D'ESPAGNE, amiral de France en 1341,

frère du connétable Charles d'Espagne (*Voy.* ESPAGNE), servit sous Philippe VI contre les Anglais, auxquels il prit Guérande (1342); puis sous Charles de Blois, dans la conquête de la Bretagne.

LOUIS (Antoine), chirurgien, né à Metz en 1723, fut substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité (1757), puis chirurgien-major consultant de l'armée du Haut-Rhin (1761). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, entre autres : *Chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1746, in-4 ; *Positiones anatomicæ et chirurgicæ de vulneribus capitis*, 1749, in-4 ; *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1753, in-12. Il rédigea les articles de chirurgie dans l'*Encyclopédie*.

LOUIS (le baron), ministre des finances, né à Toul vers 1755, mort en 1837, avait reçu les ordres. Il se prononça pour les idées nouvelles et assista l'évêque d'Autun en qualité de diacre à la fête de la Fédération (1790). Il émigra néanmoins et employa le temps de l'exil à étudier le système financier de l'Angleterre. Il fut chargé plusieurs fois du portefeuille des finances (1816, 1818, 1831), siégea comme député dans presque toutes les assemblées législatives depuis 1815, s'y fit remarquer par sa modération et la sagesse de ses vues, et posa les vraies bases du crédit public. C'est lui qui créa les *petits-grands-livres* qui firent participer les départements aux avantages des placements sur l'Etat.

LOUIS (SAINT-), ordre royal et militaire, institué par Louis XIV en 1693, était destiné à récompenser le mérite militaire. On ne comptait d'abord que 8 grand'croix et 24 commandeurs : Louis XVI, en 1779, porta le nombre des grand'croix à 40, et celui des commandeurs à 80. Le roi était le chef souverain et le grand-maître de l'ordre. Le titre de chevalier de Saint-Louis appartenait de droit aux princes du sang, maréchaux de France et amiraux. Pour être admis dans l'ordre il fallait être catholique et avoir servi 20 ans. La croix de l'ordre était à 8 pointes, cantonnée de fleurs de lys d'or ; on y voyait d'un côté un saint Louis tenant d'une main une couronne de lauriers, et de l'autre une couronne d'épines, avec cette devise : *Ludovicus Magnus instituit*, 1693 ; et de l'autre côté une épée nue passée dans une couronne de lauriers liée de l'écharpe blanche avec ces mots : *Bellicæ virtutis præmium*. Le ruban était d'un rouge couleur de feu. Cet ordre, supprimé comme tous les autres à la révolution, fut rétabli par les Bourbons en 1815; depuis 1830, les membres de cet ordre ont cessé d'en porter les marques distinctives.

LOUISBOURG, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. de l'île du Cap-Breton, par 62° 15' long. O., 45° 53' lat. N., au fond d'une magnifique rade de 16 kil. de tour, mais qui gèle chaque hiver ; 10,000 hab. — D'abord aux Français ; prise par les Anglais en 1745, et définitivement cédée en 1763.

LOUISBOURG, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Neckar, à 13 kil. N. de Stuttgardt ; 5,000 hab. Bien bâtie. Situation délicieuse : assez d'industrie. Fondée en 1705 ; résidence de la cour de 1727 à 1733.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, duc de Savoie, né en 1476, épousa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut François I. Elle fut régente pendant l'expédition de son fils dans le Milanais, 1515, et pendant la captivité du roi ; elle gouverna avec assez d'habileté, et conclut avec Marguerite d'Autriche en 1529 le traité de Cambrai (dit *la paix des Dames*) ; mais elle souilla son administration par son avarice excessive. Elle mourut en 1532. Elle a laissé un *Journal* qui contient des faits historiques assez curieux, des détails domestiques, et des particularités sur sa vie et sur celle de ses enfants (tome XVIe des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*). Cette princesse, étant veuve et déjà âgée, avait offert sa main au connétable de Bourbon ; mais elle n'en reçut qu'un refus injurieux. Outrée de dépit, elle changea son amour en une haine violente, et en cherchant à dépouiller le connétable d'une partie de ses biens, elle le força à quitter la France, dont il devint l'ennemi acharné.

LOUISE DE LORRAINE, reine de France, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, née en 1554, épousa Henri III, roi de France, en 1575. L'empire que la jeune reine sembla prendre sur son époux alarma Catherine de Médicis, qui conseilla perfidement à Louise de faire au roi de continuelles remontrances sur sa conduite. Ces remontrances eurent l'effet qu'attendait Catherine : elles fatiguèrent bientôt Henri, et son amour se changea en indifférence. Après la mort de ce prince, Louise se retira à Moulins, où elle mourut en 1601 par suite d'austérités excessives.

LOUISE-AUGUSTE-WILHELMINE-AMÉLIE, reine de Prusse, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz et de Caroline de Hesse-Darmstadt, née en 1776, épousa en 1793 le prince héréditaire de Prusse (depuis Frédéric-Guillaume III), et lui inspira le plus tendre attachement. Son courage et sa résignation soutinrent le malheureux roi après le désastre d'Iéna, 1806. Elle mourut en 1810.

LOUISE-MARGUERITE, princesse de Conti. *Voy.* CONTI.

LOUISE DE GUZMAN. *Voy.* GUZMAN.

LOUISE (MARIE-). *Voy.* GONZAGUE.

LOUISIADE (archipel de la), groupe d'îles du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Papouasie, par 148° 20' 152° 10' long. E., 8°-12° lat. N. Découvert par Bougainville en 1769, visité par les Français en 1792.

LOUISIANE, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par 86° 40'-92° 55' long. O., et par 29°-33° lat. N., a pour bornes au S. le golfe du Mexique, à l'E. l'état du Mississipi, à l'O. le Texas : 2,200 kil. sur 1,350 ; env. 400,000 hab. Ch.-l., la Nouvelle-Orléans. Elle est divisée en 3 comtés et 10 paroisses. Le bas Mississipi traverse la Louisiane et y reçoit beaucoup d'affluents ; il s'y trouve des mines de zinc, cuivre, fer, houille, mais qu'on n'exploite pas ; le sol est fertile (surtout en coton, riz, sucre) ; riches pâturages ; on y élève de gros et menu bétail en grande quantité ; mais on y redoute les ours, notamment le *grizzly*. — Par Louisiane on entendait jadis, outre la Louisiane actuelle, l'immense région qui s'étend au nord, et comprend l'état de Missouri, les districts des Mandanes, des Sioux, des Osages, et le territoire de l'Arkansas. — La Louisiane fut découverte par l'Espagnol Fernand de Soto, et vue ensuite par le Français Thomas Albert, 1504 ; elle fut l'objet de diverses tentatives inutiles de colonisation de la part de la France (La Salle en 1682, Iberville en 1698, Crozat en 1712) ; fut donnée lors de la minorité de Louis XV à la compagnie d'Occident ou du Mississipi, et servit de base aux spéculations du trop fameux Law (1718-1720), puis fut concédée à la compagnie française des Indes. La Nouvelle-Orléans avait été fondée en 1718. Cependant la Louisiane, toujours peuplée de tribus sauvages, n'offrait encore que quelques comptoirs sur les côtes, et restait nulle entre les mains de la France. Louis XV céda à l'Angleterre en 1763 la partie de la Louisiane située à l'E. du Mississipi, et à l'Espagne la partie occidentale ; celle-ci fut retrocédée à la France en 1800, par le traité de Saint-Ildefonse ; mais Bonaparte, désespérant de la défendre contre les Anglais, la vendit en 1803 aux États-Unis, moyennant une somme de 80 millions. La Louisiane fut envahie par les Anglais pendant la guerre de 1812 ; elle fut défendue par le général Jackson, qui remporta en 1815 à la Nouvelle-Orléans une grande victoire sur les Anglais. L'intérieur de la Louisiane

présente encore beaucoup de peuplades indigènes. Sur la côte la population est en grande partie d'origine française.

LOUIS-PHILIPPE (Terre de), terre située dans l'Océan Atlantique austral, par 63°-64° lat. S. et 59°-61° long. O., a été découverte en 1840 par le capitaine Dumont d'Urville, commandant de *l'Astrolabe*, qui la nomma ainsi en l'honneur du roi régnant. Cette terre est inhabitable et couverte de glaces.

LOUISVILLE, ville des États-Unis (Kentucky), sur l'Ohio, à 80 kil. O. de Francfort; 4,000 hab. Industrie et commerce actifs. Aux environs, nombreux marais et air malsain. — Ville de Géorgie, jadis ch.-l. de toute la Géorgie.

LOUI-TCHEOU, ville et port de Chine (Kouang-toung), ch.-l. de dép., par 20° 51' lat. N., 107° 19' long. E., à 440 kil. S. O. de Canton.

LOULAY, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 12 kil. N. de St-Jean-d'Angely; 500 hab.

LOULÉ, ville murée du Portugal (Algarve), à 14 kil. N. de Faro; 8,250 hab. Vieux château. Titre d'un marquisat. Mines d'argent aux environs.

LOUNG-KIANG, rivière de Chine, naît au N. O. du Kouang-si, et grossit le Houng-Kiang près de Tsin-tcheou : cours, 450 kil.

LOUNG-TCHOUAN-KIANG, rivière d'Asie, naît dans le Thibet par 93° 30' long. E., 31° lat. N.; coule dans l'empire birman, arrose en passant la province chinoise d'Yun-nan, rentre dans l'empire birman, et se perd dans l'Iraouaddy au N. E. d'Oumérapoura : cours, 900 kil.

LOUP (saint), en latin *Lupus*, né à Toul, fut élevé sur le siége épiscopal de Troyes en 427, et alla peu après, avec saint Germain d'Auxerre, dans la Grande-Bretagne, pour y combattre les erreurs des Pélagiens; de retour à Troyes, il sauva cette ville de la fureur d'Attila, qu'il désarma par ses prières. Il mourut en 479. On le fête le 29 juillet. — Un autre saint Loup fut évêque de Lyon et mourut vers 540; on le fête le 25 septembre.

LOUP (saint), évêque de Sens. *Voy.* LEU (saint).

LOUP, abbé de Ferrières en Gâtinais, l'un des meilleurs écrivains du IXe siècle, jouit de la faveur de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, assista au concile de Verneuil en 844, et au deuxième concile de Soissons en 853. On a de lui 134 *Lettres* sur différents sujets; un traité : *Des trois questions, contre Gotescalc*. Baluze a recueilli ces différents écrits en 1664, in-4, et les a enrichis de notes curieuses. Il fonda à Ferrières une belle bibliothèque, et recueillit beaucoup de manuscrits.

LOUPPE (LA), ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 22 kil. N. E. de Nogent-le-Rotrou; 1,200 hab.

LOUQSOR, village de Haute-Égypte, à 69 kil. S. de Keneh, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne *Thèbes*, à la gauche du Nil; ce lieu est remarquable par ses superbes débris. C'est de Louqsor qu'est venu le bel obélisque qui décore aujourd'hui la place Louis XV, à Paris.

LOURDES, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 12 kil. N. E. d'Argelès; 3,712 hab. Château-fort qui domine la ville. Toile de lin, mouchoirs, crépons, bas rayés, etc. — Jadis place forte, existait dès le temps de César. Capitale du Lavedan en Bigorre au moyen âge.

LOURDET DE SANTERRE (Jean-Baptiste), ancien maître des comptes, né en 1752, mort à Paris en 1815, est auteur de : *Colinette à la cour*, opéra en 3 actes, musique de Grétry, 1782; *l'Embarras des richesses*, musique de Grétry, 1782; *le Savetier et le Financier*, comédie en 2 actes et en prose, 1778; *Zimeo*, opéra en 3 actes, musique de Martini, 1800.

LOURISTAN, *Elymaïs*, contrée de la Perse actuelle, dans le Khousistan, à l'E. du Kourdistan, ainsi nommée des Loures, ses habitants. Place principale, Khorremabad.

LOUROUX-BÉCONNAIS (LE), ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 25 kil. N. O. d'Angers; 2,200 hab.

LOUTH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. N. E. de Lincoln; 6,927 hab. Jolie église St-James, hôtel-de-ville, etc. Grande manufacture de tapis et couvertures. Papeterie, savon.

LOUTH (comté de), en Irlande (Leinster), entre ceux d'Armagh au N., de Down au N. E., la mer d'Irlande à l'E., le comté de Meath au S., celui de Monaghan à l'O. : 45 kil. sur 18; 112,000 hab. (dont 108,500 catholiques). Ch.-l., Dundalk. Sol plat, fertile et bien cultivé. Ardoisières, tourbières. Toile et tissus de coton. Nombreux fragments d'antiquités. Ce comté doit son nom à la petite ville de Louth, à 11 kil. S. O. de Dundalk.

LOUTHERBOURG, (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg en 1740, mort à Londres en 1814, élève de Tichsbein et de Casa-Nova, membre de l'Académie de peinture de Paris (1768), composa plusieurs tableaux pour les gouvernements anglais et russe. Il s'occupa aussi avec succès de la gravure à l'eau-forte. On voit de lui dans le château de Rambouillet une *Bataille* dans le genre de Wouvermans. C'est à cet artiste que l'on attribue l'invention du *théâtre pittoresque et mécanique*, perfectionné depuis par Pierre.

LOUTHF-ALY-KHAN, fils de Djaafar-Khan, et l'un des prétendants au trône de Perse, de la famille de Zend, naquit vers l'an 1770, remporta, à l'âge de 19 ans, une victoire signalée sur Aga-Mohammed, compétiteur de son père; succéda aux prétentions de Djaafar, mais fut battu et pris par Mohammed, qui le fit mettre à mort avec toute sa famille en 1794. En lui finit la dynastie de Zend qui fut remplacée par celle des Kadjars.

LOUVAIN, *Lovanium*, en flamand *Leuven*, ville du royaume de Belgique (Brabant méridional), sur la Dyle, à 34 kil. de Bruxelles; 27,000 hab. Université célèbre. Bière estimée; distilleries, etc. Commerce de grains. — Quoique ancienne, Louvain ne paraît dans l'histoire qu'à dater de l'invasion normande de 884 : elle a subi à diverses reprises des inondations terribles, et a souffert également du feu, de la peste et de la famine. Souvent prise et ravagée. Sous l'Empire français, elle fut le ch.-l. d'un arrondissement du dép. de la Dyle.

LOUVECIENNES. *Voy.* LUCIENNES.

LOUVEL (L.-Pierre), ouvrier sellier, né à Paris en 1783, assassina en 1820, à la sortie de l'Opéra, le duc de Berry, neveu de Louis XVIII; il avait été poussé au crime par le fanatisme politique, et voulait, en frappant le seul prince qui pût perpétuer la famille royale, mettre fin à la branche aînée des Bourbons. Il fut condamné à mort par la cour des pairs, et subit le supplice avec fermeté, assurant qu'il n'avait pas de complices.

LOUVERTURE (TOUSSAINT-), nègre, né en 1743, de parents esclaves, dans l'île de St-Domingue, fut un de ceux qui agitèrent l'île à la nouvelle de la révolution française. Élu chef par les nègres révoltés, il sut tromper à la fois les Anglais, les Français et les Espagnols, et les força d'évacuer les places qu'ils occupaient. Il se fit déférer, en 1800, le titre de président à vie, refusa de reconnaître l'autorité du général Leclerc qui était venu en 1801 pour occuper l'île au nom de la France, et brûla le Cap, qu'il ne pouvait défendre; cependant il fut vaincu, fait prisonnier, et déporté en France. Il mourut en 1803, au fort de Joux.

LOUVET (J.-B.), conventionnel, né à Paris en 1760. Il fut d'abord commis d'un libraire, puis se fit connaître par un roman licencieux, *les Amours de Faublas*, 1787. Partisan de la révolution, il fut nommé en 1792 député du Loiret à la Convention nationale, prit place parmi les Girondins, et se prononça contre Robespierre. Proscrit avec

les Girondins, et mis hors la loi, il erra quelque temps en Bretagne, puis dans la Gironde, et se tint caché jusqu'à la mort de Robespierre. Il rentra à la Convention en 1795, puis devint membre du Conseil des Cinq-Cents; il en sortit en mai 1797, et mourut le 25 août suivant. Il rédigeait *la Sentinelle*, journal destiné à répandre parmi le peuple les idées révolutionnaires. Louvet a composé, outre *Faublas*, quelques romans moins connus.

LOUVIERS, *Luparia*, ch.-l. d'arr. (Eure), sur l'Eure, à 22 kil. N. d'Évreux; 9,927 hab. Draps fins très renommés et apprêts pour les draps; presses hydrauliques; filatures de laines, blanchisseries, teintureries en bleu, etc.—Ville jadis forte: Henri V, roi d'Angleterre, en fit raser en 1418 les fortifications. En 1196 Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion y conclurent un traité de paix. Louviers porta longtemps le titre de comté. La première fabrique de draps qui y fut établie date de 1681.—L'arr. de Louviers a 5 cantons (Louviers, Gaillon, Neufbourg, Pont-de-l'Arche, Tourville), 120 communes et 69,402 hab.

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. N. E. de Fougères; 3,412 hab.

LOUVOIS, village de France (Marne), à 13 kil. N. E. d'Epernay, érigé en marquisat en faveur du chancelier Letellier, père du célèbre Louvois.

LOUVOIS (Franç.-Michel LETELLIER, marquis de), ministre de Louis XIV, fils du chancelier Letellier, né en 1641 à Paris, obtint en 1654 la survivance de la charge de secrétaire d'état au département de la guerre qu'occupait son père, et parvint en 1666 au ministère. Plein de prévoyance et d'activité, ses sages mesures assurèrent le succès des campagnes de Flandre en 1667, et de Franche-Comté en 1668. Mais, d'un autre côté, on lui reproche des torts graves: il rompit par son arrogance les négociations entamées avec la Hollande en 1672, abreuva de mépris le doge de Gênes (1685), fit incendier deux fois le Palatinat (1674 et 1689), enfin eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes, et déploya une sévérité excessive contre les Calvinistes (1686). Ces cruautés et son orgueil finirent par révolter Louis XIV lui-même, et Louvois allait, dit-on, tomber en disgrâce, lorsqu'il mourut subitement en 1691. On le crut empoisonné. Louvois est un de ces hommes dont on est forcé d'admirer les talents, mais que l'on ne peut aimer. On lui doit, entre autres établissements utiles, la fondation des Invalides. Sandraz de Courtilz a publié le *Testament politique de Louvois*, Paris, 1695.

LOUVRE (le), un des plus beaux monuments de Paris, sur la rive droite de la Seine, fut longtemps la demeure des rois. Ce n'était d'abord qu'une tour qui fut construite en 1214 par Philippe-Auguste pour servir de prison d'état, et où plus tard les rois placèrent leur bibliothèque. Les successeurs de Philippe élevèrent autour de cet édifice des galeries qui s'étendirent peu à peu et qui finirent par rejoindre les Tuileries. Louis XII le premier fixa sa résidence au Louvre, et après lui les rois de France ont habité ce palais jusqu'à Louis XIV, qui préféra Versailles. Depuis cette époque, on affecta le Louvre aux réunions des diverses académies, et à l'Imprimerie royale. Sous l'Empire, le Louvre devint un musée: il a depuis conservé cette destination. Les princes qui ont le plus contribué à l'agrandissement et à l'embellissement du Louvre sont Charles V, Louis XII, François I, Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Napoléon. Les plus grands artistes y ont appliqué leur talent, entre autres Pierre Lescot, Jean Goujon, Philibert Delorme, Claude Perrault, Soufflot, et de nos jours MM. Fontaine et Percier. Malgré tant de travaux, le Louvre est encore inachevé.

LOUZA, ville du Portugal (Beira), à 26 kil. S. E. de Coimbre, au pied du mont Louza, où l'on recueille de la neige et de la glace pour Lisbonne; 3,200 hab.

LOVANIA, LOVANIUM. *Voy.* LOUVAIN.

LOVAT (Simon FRAZER, lord), Écossais, né en 1657, embrassa d'abord le parti du prétendant Jacques III, qu'il abandonna après la bataille d'Inverness (1715) pour se déclarer en faveur du roi George I, fut comblé d'honneurs par ce dernier prince, qui lui donna le gouvernement d'Inverness et le titre de lord Lovat; mais ayant trahi son succ. (George II) en 1745, pour prendre part à des intrigues en faveur des Stuarts, il eut la tête tranchée, 1747.

LOVEIRA (VASCO), premier auteur du roman d'*Amadis de Gaule*, né en Portugal vers 1270, se distingua au service de Ferdinand IV, roi de Castille, et mourut en 1325. Son *Amadis* n'avait d'abord que 4 livres; les continuateurs l'ont porté à 24. Ce roman a été traduit dans toutes les langues; la meilleure traduction française est celle du comte de Tressan, Amsterdam et Paris, 1779.

LOVELACE (Richard), poëte anglais, né en 1618 à Woolwich (Kent), d'une famille riche, brilla quelque temps à la cour de Charles I par sa beauté, sa galanterie et son esprit; sacrifia toute sa fortune pour la cause royale, fut quelque temps emprisonné à Londres, puis entra au service de la France avec le grade de colonel, revint à Londres vers 1648, et y mourut dans la misère, 1658. Il a chanté, sous le nom de *Lucasta*, une femme qu'il aimait, miss Lucy Sacheverell; cette femme s'étant mariée pendant son exil, il en conçut un vif chagrin. Il a aussi composé quelques pièces de théâtre. — Ce Lovelace n'a de commun que le nom avec le Lovelace dont Richardson a fait, dans sa *Clarisse*, le type du séducteur de bon ton; celui-ci est un personnage tout imaginaire.

LOVERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. N. E. de Bergame; 4,000 hab. Draps, soieries, usines à fer.

LOWELL, ville manufacturière des États-Unis, sur les confins du Massachussets et du New-Hampshire, à 40 kil. N. de Boston, sur le Merrimack, près d'une chute de cette rivière qui alimente un grand nombre d'usines; 15,000 hab. environ (en 1840). Filatures de coton. Chemin de fer de Lowell à Boston. Cette ville ne date que de 1813: elle a pris son nom d'un des négociants qui ont les premiers établi des manufactures de coton aux États-Unis.

LOWENDAHL (Woldemar, comte de), maréchal de France, issu d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark, était né à Hambourg en 1700. Il servit successivement en Autriche, en Pologne, en Russie et en France; il se signala dans les armées impériales, à la bataille de Peterwaradin, et aux siéges de Temeswar et de Belgrade; dans les armées polonaises, à la défense de Cracovie en 1733 et pendant les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin; dans les armées russes, au siége d'Ockzakof, et à la bataille de Choczim; enfin, dans les armées françaises, à la bataille de Fontenoy et au siége de Berg-op-Zoom, qu'il prit d'assaut en 1747; cette ville était regardée comme imprenable. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de Lowendahl. Ce général mourut en 1755.

LOWESTEIN, ville et fort de Hollande. *Voy.* LOEVESTEIN.

LOWESTOFT, ville d'Angleterre (Suffolk), sur la mer du Nord, à 60 kil. N. E. d'Ipswich; 4,238 hab. Deux fanaux; pêche; bains de mer très fréquentés. Bataille navale entre les Anglais et les Hollandais, 1655.

LOWICS, ville murée de la Russie d'Europe

(Pologne), à 51 kil. O. de Varsovie; 3,400 hab.

LOWLANDS (c.-à-d. *basses terres*), nom que l'on donne à l'Ecosse méridionale, par opposition aux Highlands (*hautes terres*). *Voy.* ce nom.

LOWOSITZ, village de Bohême (Leitmeritz), à 5 kil. S. O. de Leitmeritz; 800 hab. Victoire des Autrichiens sur les Prussiens en 1756.

LOWTH (le docteur Robert), critique anglais, né à Buriton (Southampton), en 1710, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1741 professeur de poésie à Oxford, devint successivement évêque de Saint-David, d'Oxford et de Londres, et mourut en 1787. On a du docteur Lowth : *De sacra poesi Hebræorum prælectiones*, Oxford, 1753, ouvrage classique sur cette matière, et dans lequel le mérite littéraire des Ecritures est parfaitement apprécié; il a été traduit en français par M. Sicard de Montpellier, Lyon, 1812, et par M. Roger, de l'Académie Française, Paris, 1813. Lowth a encore composé, entre autres ouvrages, une *Introduction à la grammaire anglaise*, 1762.

LOXA, ville d'Espagne. *Voy.* LOJA.

LOYALISTES, nom donné en Angleterre à ceux qui, après l'expulsion des Stuarts, se montrèrent dévoués à la nouvelle dynastie; — et en Amérique, dans la guerre de l'indépendance américaine, à ceux qui prirent parti pour le gouvernement britannique, et se prononcèrent contre l'insurrection des colonies.

LO-YANG, ville de Chine (Ho-nan), a été longtemps la capitale de l'empire.

LOYOLA, village et monastère d'Espagne (Guipuscoa), à 22 kil. S. O. de Saint-Sébastien. Patrie d'Ignace de Loyola, qui est lui-même appelé quelquefois Loyola. *Voy.* IGNACE.

LOYOLA, ville de la république de l'Equateur, à 128 kil. N. O. de Jaen de Bracamoro, au pied des Andes; fondée en 1542. Mines d'or aux env.

LOYSEAU (Charles), jurisconsulte, né en 1566 à Nogent-le-Roy, mort à Paris en 1627, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence très estimés (Lyon, 1701, in-fol.), entre autres un *Traité du déguerpissement*.

LOYSEAU (Alex.-Jérôme), de Mauléon, avocat au parlement de Paris, né en 1728, mort en 1771, se fit une réputation par son éloquence et son désintéressement; fut lié avec J.-J. Rousseau et Voltaire, et concourut avec ce dernier à faire réhabiliter Calas. On a publié ses *Plaidoyers* (1760), et ses *Mémoires* (1781).

LOYSEAU (J.-Simon), jurisconsulte, né en Franche-Comté vers 1776, mort à Paris en 1822, avocat à la cour de cassation, a publié : *Jurisprudence du Code civil*, ouvrage périodique, 1804-1812, 19 vol.; *Dictionnaire des Arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité des Enfants naturels*, etc., 1811, in-8, etc.

LOYSON (Olivier), lieutenant-général, né vers 1765 à Damvilliers, mort en 1816, se distingua dans plusieurs circonstances, notamment à Wertingen, Guntzbourg et Austerlitz (1805). Il commanda au 13 vendémiaire an IV, sous les ordres de Bonaparte, les troupes qui défendirent la Convention nationale contre les sections de Paris.

LOYSON (Charles), maître de conférences à l'Ecole normale et chef de bureau au ministère de la justice, né à Château-Gonthier en 1791, s'était déjà fait connaître par des poésies pleines de talent lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée en 1820. On a de lui, outre divers écrits de circonstance, un recueil d'*Epîtres* et d'*Elégies*, Paris, 1819, in-12.

LOZÈRE (mont), *Lesura mons*, montagne de la chaîne des Cévennes, dans le dép. de la Lozère, auquel elle donne son nom, au S. E. de Mende, sur la limite des arrond. de Florac et de Mende; haute de 2,120 mètres

LOZÈRE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux de la H.-Loire au N., du Gard au S., de l'Aveyron, du Cantal à l'O., de l'Ardèche à l'E.; 5,094 kil. carr.; 141,733 hab. Ch.-l., Mende. Il est formé d'une partie du Languedoc (Gévaudan). Ce dép. est traversé par la chaîne des Cévennes, dont fait partie le mont Lozère; ces montagnes y donnent naissance à beaucoup de rivières, et forment le partage des eaux entre la Garonne, la Loire et le Rhône; quatre lacs. Climat humide et froid. Argent, cuivre, plomb, antimoine, etc. Fertilité médiocre: peu de grains, très peu de vin; châtaignes, lin, chanvre. Moutons et mulets. Peu d'industrie (cadis, serges, etc.) et de commerce. Emigrations annuelles. — Ce dép. a 3 arr. (Mende, Marvejols, Florac), 24 cantons, 190 communes; il appartient à la 9e division militaire, dépend de la cour royale de Nîmes, et a un évêché à Mende.

LUBBEN, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 60 kil. S. O. de Francfort-sur-l'Oder; 3,600 hab. Eau-de-vie de grains, bière, drap.

LUBECK, *Lubeca*, *Lubecum*, ville d'Allemagne, une des 4 républiques de la Confédération germanique, sur la gauche de la Trave, à 844 kil. N. E. de Paris, par 6° 7' long. E., 53° 50' lat. N.; 27,500 hab. Travemünde lui sert de port. Evêché. Cour d'appel pour les 4 républiques. Lübeck offre beaucoup de traces de l'architecture du moyen âge : on y remarque surtout la cathédrale, l'église Ste-Marie, l'Hôtel-de-Ville, la Bourse, l'Opéra, la machine hydraulique, etc. — Industrie active : savon, chapeaux, toile à voiles, objets en ambre, velours et soieries, cuirs façon Cordoue, raffineries de sucre, etc.; grand commerce, surtout avec Hambourg, les pays scandinaves, le Portugal et la France. Elle n'a qu'une société savante, une société de bienfaisance, un gymnase, une école de commerce, une école d'industrie.— Lubeck fut fondée en 1144 par Adolphe de Holstein; puis possédée (à partir de 1148) par les ducs de Saxe, Henri-le-Superbe et Henri-le-Lion, conquise en 1192 par Alphonse de Holstein, et en 1203 par Woldemar, duc de Sleswig: elle se mit sous la protection de l'emp. Frédéric II, et fut déclarée ville libre et impériale en 1226. De plus en plus florissante par son immense commerce, elle devint la capitale de la Ligue hanséatique. Elle se soutint encore après le déclin de la Hanse (XVIe siècle), mais elle déclina elle-même au XVIIe. En 1806 elle fut prise de vive force par les Français qui rasèrent ses murs. De 1810 à 1814, elle fit partie du dép. des Bouches-de-l'Elbe, le plus septentrional de tous ceux de l'Empire français; mais elle ne fut que chef-lieu d'arrondissement. Jungius, Mosheim, Meibomius, George Kneller naquirent à Lubeck.— Le territoire de la république de Lubeck n'a que 380 kil. carr., et se compose de plusieurs morceaux séparés. Il compte 50,000 hab. Son gouvernement est démocratique; la bourgeoisie et un sénat de 30 membres se partagent l'exercice de la puissance souveraine. Son contingent est de 406 hommes, son revenu de plus d'un million, sa dette d'environ 8 millions. Religion réformée.

LUBERSAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 12 kil. O. d'Uzerche; 3,882 hab.

LUBIN (saint), *Leobinus*, natif de Poitiers, évêque de Chartres en 554, mort en 556. On le fête le 14 mars.

LUBITZ, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 11 kil. S. E. de Schwérin; 2,425 hab. Toile, drap, potasse, tabac, distilleries.

LUBLIN, ville de l'anc. Pologne, auj. à la Russie, jadis ch.-l. d'un palatinat, auj. d'une woïvodie, à 151 kil. S. E. de Varsovie, sur la Bistrieza; 10,300 hab. (dont un grand nombre de juifs). Evêché. Citadelle, faubourgs, cathédrale, palais

de Sobieski, etc. Commerce de draps, grains, vin de Hongrie. — La woïvodie de Lublin, formée du ci-devant palatinat de Lublin et de portions de ceux de Chelm et de Belzk, est située entre les woïvodies de Siedlce et de Sandomir, la Galicie et la Volhynie : 200 kil. sur 130 ; 460,000 hab. Lacs nombreux, forêts, terres à bruyères, quelques endroits fertiles ; pâturages.

LUC, ville de France (B.-Pyrénées), à 11 kil. N. O. de Vic ; 2,600 hab.

LUC-EN-DIOIS, *Lucus Augusti Vocontiorum*, ch.-l. de cant. (Drôme), à 15 kil. S. E. de Die ; 500 hab.

LUC (LE), ch.-l. de canton (Var), à 19 kil. S. O. de Draguignan ; 3,562 hab. Drap, sel de saturne, bouchons de liége, etc.

LUC (saint), *Lucas*, évangéliste, était d'Antioche et avait été médecin. Il fut, à ce qu'on croit, converti par saint Paul après la mort de J.-C., accompagna cet apôtre dans son voyage de Troade, en Macédoine, l'an 51 : alla prêcher seul à Corinthe, l'an 56, partagea en 61 la captivité de saint Paul à Rome, parcourut ensuite plusieurs pays, et fut, dit-on, mis à mort en Achaïe à l'âge de 84 ans. On doit à saint Luc l'évangile qui est ordinairement placé le 3e, et les *Actes des Apôtres* ; ces deux ouvrages ont été écrits originairement en grec, et sont remarquables par la pureté du style. Une tradition erronée attribue à saint Luc le talent de la peinture (*Voy.* LUCA). Sa fête se célèbre le 18 octobre.

LUC (J.-André DE), savant géologue. *Voy.* DELUC.

LUC (le comte du), ambassadeur de France en Suisse, puis en Autriche, accueillit J.-B. Rousseau banni de France, 1712, et lui conserva sa protection jusqu'à sa mort, 1740. Le poëte, en reconnaissance, lui a dédié une ode qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique.

LUCA, ville d'Italie. *Voy.* LUCQUES.

LUCA, dit *il Santo Luca*, peintre florentin du IXe siècle, embrassa la vie religieuse et se distingua par sa piété. Il est l'auteur des tableaux de la *Vierge avec l'enfant Jésus* que l'on voit à Bologne et à Rome, et que quelques-uns, trompés par la ressemblance du nom, ont attribués à saint Luc l'évangéliste.

LUCAIN, *Marcus Annæus Lucanus*, poëte latin, né à Cordoue l'an 38 de J.-C., vint de bonne heure à Rome, près de son oncle Sénèque le philosophe. Néron combla d'abord d'honneurs le jeune poëte : mais, comme il prétendait lui-même à la poésie, il devint bientôt jaloux de ce rival, et fit succéder aux faveurs les mauvais traitements. Lucain, pour se venger, entra dans la conjuration de Pison : il fut découvert et avoua tout. Laissé libre sur le choix du supplice, il se fit ouvrir les veines dans un bain, l'an 65 de J.-C. : il n'avait pas encore 30 ans. Lucain a laissé un poëme célèbre, la *Pharsale*, espèce d'épopée historique où il raconte la guerre civile de César et Pompée ; on y trouve des beautés sublimes, mais elles sont déparées par l'enflure et le mauvais goût. Au reste, le poëte n'eut le temps ni de polir ni de terminer son œuvre. On a un grand nombre d'éditions de la *Pharsale* ; les plus estimées sont celles d'Oudendorp, Leyde, 1728 ; de Rich. Bentley, Strawberry-Hill, 1760 ; de Weber, Leipsick, 1824-30. Elle a été traduite en vers par Brebeuf, 1658 ; en prose, par Marmontel, 1766 ; M. D. Nisard en a donné une nouvelle traduction dans sa *Collection des classiques latins* avec traduction française. Th. May a fait un supplément à la *Pharsale* qui se trouve dans les principales éditions.

LUCANIE, partie de la *Calabre citérieure*, de la *Principauté citérieure* et de la *Basilicate*, contrée d'Italie, entre le Brutium au S. et le Samnium au N., sur la mer Inférieure à l'O. et sur le golfe de Tarente à l'E., avait pour villes principales : 1° sur le golfe de Tarente, Sybaris, Héraclée, Métaponte ; 2° sur la mer Inférieure, Pæstum, Vélie, Buxente ; 3° dans les terres, Potentie, Grumente, Numistro. Les villes situées sur la côte étaient toutes des colonies grecques ; mais l'intérieur des terres était primitivement habité par des indigènes de race pélasgique. Les vrais Lucaniens étaient des aventuriers samnites qui avaient soumis la population indigène. Ils entrèrent dans la ligue formée en 327 contre les Romains, et subirent diverses défaites ; ils s'attirèrent par leur attaque sur Thurium, 285, une guerre spéciale avec les Romains, 283, et furent soumis de 276 à 273.

LUCAR (CYRILLE), patriarche grec. *Voy.* CYRILLE.

LUCAS, saint. *Voy.* LUC (saint).

LUCAS DE LEYDE, dont le vrai nom est *Lucas Dammesz*, graveur et peintre hollandais, né à Leyde en 1494, était dès l'âge de 9 ans familier avec tous les genres de peinture. A 12 ans il peignit en détrempe l'*Histoire de saint Hubert* ; à 18 il était regardé comme le premier peintre de l'école flamande et comme le plus habile graveur de son temps. Il voyagea afin de se perfectionner dans son art ; mais il fut, dit-on, empoisonné en route par des rivaux jaloux, et mourut à 39 ans, en 1533. Ses plus belles compositions sont : un *Ecce homo*, 1510, *le Retour de l'Enfant prodigue*, id. ; *l'Adoration des Mages*, 1513 ; *la Danse de la Madeleine*, 1519.

LUCAS (Paul), voyageur, né à Rouen en 1664, parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie et différents autres pays, d'où il rapporta un grand nombre de médailles et de curiosités pour le cabinet du roi. Louis XIV le nomma son antiquaire en 1714. Parti de nouveau pour le Levant en 1723, Lucas en revint avec 40 manuscrits précieux. En 1736, il alla en Espagne, où il fut bien accueilli par Philippe V ; il mourut à Madrid en 1737. Les relations de ce voyageur sont souvent inexactes, mais elles offrent des détails curieux, surtout pour ce qui regarde la Haute-Egypte ; elles ont paru sous le titre de : *Voyage au Levant*, Paris, 1704 ; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Afrique*, 1710 ; *Voyage dans la Turquie, l'Asie*, etc., 1719 ; il se fit aider dans la rédaction, pour le 1er ouvrage, par Baudelot de Dairval, pour le 2e par Fourmont, pour le 3e par l'abbé Banier.

LUCAS DE CRANACH, peintre. *Voy.* CRANACH.

LUCAYES ou **BAHAMA**, archipel de l'Océan Atlantique, près de l'Amérique septentrionale, par 20°-28° lat. N., 72°-82° long. O., est séparé des côtes de la Floride par le golfe de la Floride ou de Bahama ; il s'étend sur une longueur de 1,300 kil. au moins, et compte près de 500 îles, îlots ou rochers ; les plus considérables sont : Grande-Bahama, Abaco, Eleuthera, Nouvelle-Providence, Guanahani, île du Chat ou San-Salvador, île Longue, etc. Leur population peut s'élever à 14,000 hab., dont 11,000 noirs. Les hab. sont bons marins et bons nageurs, et servent de pilotes côtiers.

LUCE I, *Lucius*, pape en 252, ne régna que 5 mois. Il fut canonisé. On le fête le 4 mars.

LUCE II, pape en 1144, régna 11 mois.

LUCE III, pape de 1181 à 1185, né à Lucques ; élu au milieu des troubles, et par les cardinaux seuls, à l'exclusion du reste du clergé et du peuple, il fut obligé de quitter Rome. Il se retira à Vérone et y assembla un concile qui condamna les Patarins, secte de Manichéens, 1184.

LUCE (sainte). *Voy.* LUCIE.

LUCE DE LANCIVAL, professeur et poëte, né en 1766 à Saint-Gobin (Picardie), fit des études brillantes à Paris, et fut nommé dès l'âge de 22 ans professeur de rhétorique au collége de Navarre. Il passa la révolution dans la retraite, livré à des travaux littéraires, et fut au rétablissement des études nommé professeur de rhétorique au Lycée impérial (collége de *Louis-le-Grand*). Il mourut en

1810, n'étant âgé que de 44 ans. Sa vie fut abrégée par son goût excessif pour le plaisir. Il a laissé plusieurs tragédies dont la meilleure est *Hector*, 1805; des poésies diverses, un poëme d'*Achille à Scyros*, imité de Stace : *Folliculus*, satire fort spirituelle contre le journaliste Geoffroy, etc. Collin de Plancy a publié ses œuvres en 1826, 2 vol. in-8.

LUCÉ (LE GRAND-). *Voy.* GRAND-LUCÉ.

LUCENA, *Elisana*, ville d'Espagne (Cordoue), à 49 kil. S. E. de Cordoue; 19,800 hab. Environs fertiles. Bons chevaux, industrie.

LUCENAY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 14 kil. N. d'Autun : 900 hab.

LUCENTE, *Lucentum*, auj. *Alicante*, ville d'Hispanie (Carthaginoise), sur la mer, chez les *Contestani*, au S. O. du *promontorium Dianium*.

LUCERA, *Luceria* ou *Nuceria Apulorum*, ville murée du royaume de Naples (Capitanate), à 20 kil. O. de Foggia. Evêché, forte citadelle, belle cathédrale gothique. Fondée, dit-on, par Diomède. — L'ancienne Lucérie faisait partie de l'Apulie, et était fameuse par la beauté de ses laines. Les Romains la détachèrent de la ligue samnite en 323; la reprirent en 317. Détruite au IVe siècle par Constance; rebâtie au temps de l'empereur Frédéric II par des Sarrasins.

LUCERNE, ville de Suisse, ch.-l. de canton, et une des trois capitales de toute la Confédération helvétique, sur le lac de Lucerne, à 94 kil. S. E. de Bâle, par 5° 28' long. E., 47° 3' lat. N.; 7,000 hab. Rues droites et larges en général; jolie église de St-Leodegar (Saint-Léger): bibliothèque, lycée, gymnase, séminaire ecclésiastique. Industrie assez active. Commerce de grains, etc. Aux environs sites délicieux. — Lucerne, doit, dit-on, son nom à un fanal (*lucerna*) élevé jadis sur son emplacement pour servir de guide aux voyageurs. La ville date du VIIIe siècle; elle appartint d'abord aux abbés de Murbach, qui au XIIIe siècle la vendirent à la maison de Habsbourg; en 1332 les Lucernois se rendirent indépendants. Le gouvernement de Lucerne fut longtemps oligarchique; en 1764 une révolution le rendit démocratique. Prise par les Français en 1798, Lucerne fut un instant capitale de toute l'Helvétie. En 1802 elle fut le principal foyer de la guerre civile qui éclata en Suisse. — Le canton de Lucerne est entre ceux de Zug, Schwitz, Underwald, Berne, Argovie; il a 61 kil. sur 52, et 98,000 hab. (tous catholiques). Il s'y fait un grand commerce de transit. Il entra dans la confédération en 1332; c'était le 4e. — Le lac de Lucerne n'est proprement qu'un golfe du lac des Quatre-Cantons, au N. O.; cependant on étend souvent le nom de Lucerne au lac tout entier.

LUCHE, ville de France (Sarthe), à 10 kil. E. de La Flèche, au confluent de l'Orne et du Loir; 2,500 hab.

LUCHON (BAGNÈRES-DE-). *Voy.* BAGNÈRES.

LUCIE (sainte), vierge et martyre, mise à mort l'an 304. On la fête le 13 décembre.

LUCIEN, *Lucianus*, écrivain grec, né à Samosate vers l'an 120, vécut sous les Antonins. Il fut d'abord avocat et suivit le barreau d'Antioche, mais il abandonna bientôt cette carrière pour la profession de rhéteur et de sophiste; parcourut l'Asie, la Grèce, la Gaule, l'Italie, récitant partout ses discours et ses déclamations. Vers l'âge de 40 ans il renonça à cet art frivole pour se consacrer à la philosophie : il combattit dans ses écrits les vices, les travers et les préjugés de ses contemporains. Commode lui confia vers l'an 180 une place importante dans l'administration de l'Egypte; il mourut dans un âge avancé vers l'an 200. Lucien a laissé un grand nombre d'écrits : les plus connus sont les *Dialogues des Dieux*, les *Dialogues des Morts*, *le Songe ou le Coq*, *Timon*, *les Sectes à l'encan*, *Pérégrinus*, *l'Ane* (abrégé de Lucius de Patras), *De la Manière d'écrire l'histoire*. Lucien s'y montre moraliste enjoué, satirique plein de sel; mais il semble aussi professer un scepticisme universel et affiche un cynisme révoltant; il n'épargne dans ses attaques ni les dieux du paganisme, ni les croyances des Chrétiens, ni les doctrines et les prétentions des philosophes. Les meilleures éditions des *Œuvres de Lucien* sont celles d'Hemsterhuys et Reitz, avec traduction latine, Amsterdam, 1743-46, 4 vol. in-4; des Deux-Ponts, 1789-93, 10 vol. in-8; de Lehman, Leipsick, 1821-31, 10 vol. in-8; celle de M. G. Dindorf, dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de MM. Firmin Didot, Paris, 1840, 1 vol. en 2 parties grand in-8. Lucien a été traduit en français par d'Ablancourt, 1708, et par Belin de Balu, 1788, 6 vol. in-8.

LUCIEN (saint), martyr, né à Samosate, subit le martyre sous le règne de Dioclétien (312), et mourut en adressant à ses juges, pour toute défense, une apologie de sa religion. Il reste de saint Lucien un fragment de lettre écrite de sa prison aux fidèles d'Antioche; il avait donné une édition grecque de la *Bible*, dans laquelle il avait corrigé de nombreuses inexactitudes. On le fête le 15 octobre. — — Un autre saint Lucien, apôtre de Beauvais, est fêté le 8 janvier.

LUCIEN BONAPARTE, prince de Canino, frère puîné de Napoléon, né en 1775 à Ajaccio, mort en 1840, à Viterbe, vint en 1793 habiter la Provence avec sa famille exilée de Corse, et remplit d'abord des fonctions subalternes dans l'intendance militaire. Nommé en 1797 membre du Conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer par son éloquence, et devint président de l'assemblée. Il prépara avec son frère le renversement du Directoire, et assura le succès du 18 brumaire. Bonaparte, premier consul, l'appela au ministère de l'intérieur (1799); mais, d'un caractère trop indépendant, Lucien ne tarda pas à tomber en disgrâce. Il fut néanmoins envoyé comme ambassadeur en Espagne : il y fit prévaloir l'influence française contre le parti anglais, et regagna par là les bonnes grâces du premier consul; mais s'étant marié contre la volonté de son frère (il avait épousé Mme Jouberthon, veuve d'un agent de change), il fut de nouveau disgracié (1804). Il se retira à Rome auprès du pape Pie VI, dont il s'était concilié l'amitié dès 1801 en défendant le Concordat; puis se fixa près de Viterbe, dans la terre de Canino, que le pape érigea pour lui en principauté; il se décida plus tard (1810), pour éviter tout contact avec Napoléon, à s'embarquer pour les États-Unis; mais il fut pris en mer par les Anglais, qui le gardèrent prisonnier jusqu'en 1814. Dans les Cent Jours, il revint en France pour solliciter l'évacuation des États du Pape, que Murat avait envahis, et fut retenu par son frère, qui l'obligea à siéger à la Chambre des Pairs. Il fut un des premiers à proposer l'abdication de l'empereur en faveur du roi de Rome. Après le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène, il retourna en Italie, où il vécut en simple particulier. Lucien est le seul des frères de Napoléon qui ne se soit pas assis sur un trône et qui ait refusé d'être l'instrument docile des volontés de son frère. Il cultivait les lettres et composa deux poëmes épiques : *Charlemagne* et *la Cyrnéide* ou *la Corse sauvée*. Il avait été admis à l'Institut dès 1803.

LUCIENNES ou LOUVECIENNES, village de France (Seine-et-Oise), à 7 kil. N. de Versailles, près de la grande route de Paris à Saint-Germain-en-Laye; 1,100 hab. Plusieurs belles maisons de campagne, entre autres le château construit par Louis XV en 1772 pour la comtesse Dubarry, et d'où l'on jouit d'une vue délicieuse.

LUCIFER, c.-à-d. *qui apporte la lumière*, nom

donné par les poëtes à la planète de Vénus ou étoile du matin ; les païens en faisaient un dieu, fils de Jupiter et de l'Aurore. — Dans les légendes chrétiennes, Lucifer est le nom du premier ange rebelle, qui fut précipité du ciel aux enfers : c'était le plus brillant, mais aussi le plus orgueilleux des anges. Son nom est devenu synonyme du démon.

LUCIFER, évêque schismatique de Caralis (*Cagliari*), en Sardaigne, soutint la cause de saint Athanase avec tant de véhémence au concile de Milan, en 354, que l'empereur Constantin l'envoya en exil. Rappelé sous Julien, Lucifer se rendit à Antioche, alors déchirée par le schisme des Eustachiens et des Méléciens, et se déclara pour les premiers. D'un rigorisme intolérant, il interdisait toute espèce de communication avec les hérétiques. Il mourut dans son diocèse, l'an 370. Ses disciples, appelés Lucifériens, continuèrent le schisme, surtout en Sardaigne.

LUCIFERIENS, disciples de l'évêque Lucifer.

LUCILE, poëte romain. *Voy.* LUCILIUS.

LUCILIBURGUM, nom latin de LUXEMBOURG.

LUCILIUS (C.), le plus ancien des poëtes satiriques latins, né à Suessa dans le Latium l'an 147 av. J.-C., d'une famille de chevaliers, fut l'ami de Scipion l'Africain, accompagna ce héros au siége de Numance, et mourut à Naples l'an 103 av. J.-C. à l'âge de 46 ans. Il avait écrit 30 satires : il n'en reste que quelques fragments. Son style, au jugement d'Horace, était encore dur et grossier, mais il ne manquait pas de force. Les fragments de Lucilius ont été réunis par Douza, Leyde, 1597, et se trouvent aussi à la suite de Perse.

LUCINE (de *lux*, lumière), déesse qui présidait aux accouchements des femmes et à la naissance des enfants. On la confond tantôt avec Junon, tantôt avec Diane, ou même avec Latone.

LUCIUS, prénom très fréquent chez les Romains, s'écrivait en abrégé L. — On connait surtout sous ce nom le 2e fils d'Agrippa. *Voy.* AGRIPPA.

LUCIUS de Patras, écrivain grec, natif de Patras en Achaïe, vivait sous Antonin. On le regarde comme l'auteur du conte de *l'Ane d'or*, dont on trouve un extrait dans Lucien, sous le titre de *Lucius, ou la Métamorphose*.

LUCIUS, papes. *Voy.* LUCE.

LUCK ou LOUTSK, ville de la Russie (Volhynie), à 44 kil. N. O. de Doubno ; 2,500 hab. (la plupart Juifs). Evêché grec-uni. Importante sous le gouvernement polonais ; elle était le siége d'une diète. Brûlée en 1752.

LUCKENWALD, ville des États prussiens (Brandebourg), sur le Nathe, à 33 kil. S. de Potsdam ; 4,200 hab. Bière, papier, eau-de-vie de grains.

LUCKNAU ou LUCKNOW. *Voy.* LUKNOW.

LUCKNER (Nic.), maréchal de France, né en 1722 à Campen (Bavière), fut d'abord au service du roi de Prusse et se distingua pendant la guerre de Sept-Ans. Quelque temps avant la paix de 1763, il passa en France où il obtint le grade de lieutenant-général. Il adopta les principes de la révolution, fut nommé maréchal en 1791, et commanda quelque temps l'armée de Flandre et celle de la Moselle ; mais ayant excité quelques soupçons, il fut suspendu de ses fonctions, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, et décapité en 1794.

LUÇON ou MANILLE, dite quelquefois *Nouvelle-Castille*, la plus grande et la plus septentrionale des îles Philippines, par 117° 30'-121° 50' long. E., 12°-19° lat. N., a 800 kil. de long sur une largeur qui varie de 50 à 420 ; 1,400,000 hab. Capitale, Manille. Luçon se divise en partie espagnole et partie indépendante : la première forme 15 provinces. Ses côtes, profondément échancrées en quatre endroits, en font comme quatre presqu'îles, et présentent de bonnes rades. Le climat est chaud, sec vers le centre et sur les hauteurs, très humide ailleurs. Air très pur. Sol éminemment fertile en produits coloniaux (café, sucre, coton, coco, bétel, etc.), et en produits de l'Europe méridionale. Superbes forêts. Mines d'or. — Luçon, comme les Philippines, fut découverte en 1521 par Magellan ; elle fut conquise par Michel Lopez en 1571. *Voy.* PHILIPPINES et MANILLE.

LUÇON, ville de France, ch.-l. de cant. (Vendée), à 26 kil. O. de Fontenay, à 8 kil. de la mer, avec laquelle elle communique par un canal ; 3,761 hab. Évêché (Richelieu en fut évêque). Petit port. Cathédrale gothique. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres religieuses du XVIe siècle.

LUCQUES, *Luca* en latin, *Lucca* en italien, ville d'Italie dans la région toscane, capitale du duché indépendant de ce nom, sur l'Ozorra (bras du Serchio), à 50 kil. N. O. de Florence, par 8° 15' long. E., 43° 49' lat. S. ; 22,000 hab. Archevêché. Cathédrale gothique, palais public. La ville est pavée en dalles. Très industrieuse et commerçante (draps, soieries, etc.). — Lucques est très ancienne ; on croit qu'elle fut fondée par les Tyrrhéniens ou les Lydiens ; elle devint colonie romaine l'an 178 av. J.-C. Au moyen âge elle fut une des républiques guelfes de la Toscane. En proie ensuite aux querelles des Blancs et des Noirs, elle eut une foule de maîtres, entre autres Castruccio Castracani (1314-1328) ; fut vendue à Mastino della Scala, 1335, puis aux Florentins, 1341 ; subit le joug de Pise en 1342 ; fut rendue à la liberté par l'empereur Charles IV, 1365, mais ne demeura en république que jusqu'en 1400. Paul Guinigi la gouverna 29 ans avec gloire (1400-1429). A sa mort, Lucques eut avec Florence une longue guerre, à la suite de laquelle son indépendance fut reconnue. Elle l'a toujours gardée depuis, même sous l'Empire français. Elle fut donnée par Napoléon à sa sœur Elisa comme état indépendant, sous le titre de grand-duché de Lucques et de Piombino. En 1815, le grand-duché devint duché et fut donné à l'infante d'Espagne Marie-Louise. Le duché de Lucques est auj. gouverné par Charles-Louis, infant d'Espagne.

LUCQUES (duché de), sur le golfe de Gênes, entre le duché de Modène, le grand-duché de Toscane et le duché de Massa : 40 kil. sur 32 ; 1,120 kil. carrés : 145,000 hab. Pour l'historique, *Voy.* LUCQUES.

LUCQUES-ET-PIOMBINO (grand-duché de). *Voy.* LUCQUES.

LUCRÈCE, *Lucretia*, fille de Sp. Lucrétius, préfet de Rome, et épouse de Tarquin Collatin, ayant été déshonorée par Sextus, fils de Tarquin-le-Superbe, fit l'aveu de son malheur à son mari en présence de son père, de Brutus, et de quelques amis, et se donna la mort sous leurs yeux en leur demandant vengeance (509 av. J.-C.). Ce fut là l'occasion du renversement de la royauté et de l'établissement de la république à Rome. *Voy.* BRUTUS.

LUCRECE BORGIA. *Voy.* BORGIA.

LUCRECE, *T. Lucretius Carus*, poëte latin, né vers l'an 95 av. J.-C., d'une famille de chevaliers, était contemporain et ami d'Atticus, de Cicéron, de Catulle, de Memmius. Il s'attacha à la philosophie épicurienne et la chanta dans un poëme célèbre, *De natura rerum* (*De la nature des choses*), en six chants. On ne sait rien de certain sur sa vie ; il se donna la mort à 44 ans ; on dit qu'il se porta à cet acte de désespoir dans un accès de frénésie, maladie à laquelle il était sujet et qui provenait d'un philtre que lui avait donné une maîtresse jalouse. Lucrèce est loin de Virgile pour l'élégance et la pureté du style ; on croirait même qu'un long intervalle de temps s'est écoulé entre deux poëtes qui ne sont guère séparés que par une génération ; mais Lucrèce a plus d'énergie. Son

poëme offre des beautés du premier ordre; il est à regretter que tant de génie ne soit consacré qu'à soutenir les doctrines désolantes du matérialisme et de l'athéisme. Les meilleures éditions de Lucrèce sont celles d'Havercamp, *cum notis variorum*, Leyde, 1725, in-4; de Bentley et Wakefield, Londres, 1796; de M. A. Lemaire, Paris, 1835, 2 vol. in-8. Il a été traduit en prose par Lagrange, 1768, et en vers par Pongerville, 1828. Le cardinal de Polignac a réfuté les doctrines impies de Lucrèce dans un poëme latin célèbre, *l'Anti-Lucrèce*.

LUCRETILE (mont), *Lucretilis mons*, auj. *monte Gennaro*, ou *Libretti*, montagne de l'Italie anc., dans le pays des Sabins, au N. de Varia, dans une vallée délicieuse où était la terre d'Horace.

LUCRIN (lac), *Lucrinus*, en Campanie, au N. O. de Naples, près de Putéoles, communiquait avec la mer, et était célèbre par ses parcs d'huîtres. Un tremblement de terre (30 septembre 1538) a remplacé le lac par une mont. de 350 mètres de haut, au sommet de laquelle se voit un cratère; ce n'est plus guère auj. qu'un étang.

LUCULLUS (L. Licinius), Romain aussi célèbre par sa magnificence et son luxe que par ses talents militaires, né l'an 115 av. J.-C., fut d'abord questeur en Asie, puis préteur en Afrique par la protection de Sylla et remporta sur Amilcar, dans cette dernière province, deux victoires navales. Consul en l'an 74, et chargé de faire la guerre à Mithridate, il le battit soit par lui-même, soit par ses lieutenants, dans plusieurs rencontres, entre autres sur les bords du Granique, et le contraignit, l'an 71, de se retirer chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre. L'année suivante, il passa en Arménie, après avoir subjugué le Pont, remporta une victoire mémorable sur Tigrane, prit Tigranocerte, capitale de son royaume, et Nisibe. En 68, Lucullus, que son inflexible sévérité avait rendu odieux aux soldats, se vit obligé de céder à Pompée la facile gloire d'achever la soumission de l'Asie. De retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe. Il passa le reste de ses jours dans un faste et un luxe jusqu'alors sans exemple, et mourut l'an 49 av. J.-C. Lucullus cultivait les lettres; il fut un des premiers à introduire à Rome la philosophie grecque. Ammien Marcellin dit que ce fut Lucullus qui apporta de Cérasonte à Rome le premier cerisier.

LUCUMON, mot étrusque qui paraît avoir été synonyme de *chef* ou *prince*, désigne spécialement: 1° un guerrier étrusque qui vint secourir Romulus dans la guerre contre les Sabins; 2° le père de Tarquin l'Ancien (*Voy.* TARQUIN). — On donnait aussi le nom de *Lucumonies* aux douze cités qui formaient la confédération étrusque.

LUCUS ASTURUM, auj. *Oviedo*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), capitale des Astures.

LUCUS AUGUSTI, auj. *Lugo*, ville d'Hispanie (Gallécie), sur le *Minius*. — Ville de la Gaule Narbonaise, chez les Voconces, auj. LUC-EN-DIOIS.

LUCUS ou FORUM LUCIUM, ville d'Italie, auj. LUGO.

LUDAMAR, contrée d'Afrique, habitée par des Foulahs, est bornée au N. par le grand désert du Sahara, au S. par le Kaarta et le Bambara. Ch.-l., Benoum. C'est dans ce pays que Mungo-Park fut captif et que le major Houghton fut assassiné.

LUDE (LE), ch.-l. de canton (Sarthe), sur le Loir, à 17 kil. S. E. de La Flèche; 3,335 hab. Beau château. Tanneries.

LUDE (Jacques DE DAILLON, sieur du), né dans le XVe siècle, fut conseiller et chambellan de Louis XII et de François I, sénéchal d'Anjou, puis gouverneur de Brescia; il se distingua dans les campagnes d'Italie, soutint 13 mois un siége contre les Espagnols dans Fontarabie, et mourut en 1522.

LUDE (Henri DE DAILLON, duc du), né vers 1640, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur des châteaux de St-Germain et de Versailles, grand-maître de l'artillerie, lieutenant-général, duc et pair. Il se distingua aux siéges de Tournai, Douai et Lille en 1669; aux siéges de Maëstricht, Besançon, Dôle, Limbourg, Cambrai et Gand, et mourut à Paris en 1685, sans postérité. Madame de Sévigné parle souvent de lui dans ses lettres, et Ménage le cite comme bel-esprit.

LUDEWIG (Jean-Pierre DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né dans la Souabe en 1668, fut successivement professeur de philosophie et d'histoire, chancelier de l'université de Halle et du duché de Magdebourg, et mourut en 1743, laissant entre autres ouvrages: *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, Halle, Francfort et Leipsick, 1720-1740, 12 vol. in-8; *Vitæ Justiniani atque Theodoræ, nec non Triboniani*, etc., Halle, 1730, in-4.

LUDGER (saint), premier évêque de Munster, en 802, mourut en 809. On le fête le 26 mars.

LUDIUS, peintre romain, du temps d'Auguste, substitua la fresque à l'encaustique et obtint par là une grande vogue, en mettant les peintures de luxe, qui jusque-là avaient été très dispendieuses, à la portée du plus grand nombre.

LUDLOW, *Bravinum*, ville d'Angleterre (Shrop), à 41 kil. S. de Shrewsbury; 5,250 hab. Belle église, hôtel-de-ville, halle. Murs flanqués de tours, ancien château-fort.

LUDLOW (Edmond), un des principaux chefs du parti républicain dans les guerres civiles du règne de Charles I, né en Angleterre, dans le comté de Wilts, vers 1620, fut un des juges qui condamnèrent Charles I, et s'opposa de tout son pouvoir à Cromwell dès qu'il entrevit ses projets ambitieux; mais le rusé Protecteur sut toujours l'écarter. A l'époque de la Restauration, Ludlow quitta son pays, et se retira d'abord à Genève, puis à Vevay, où il mourut en 1693. Il a laissé des *Mémoires* qui ont paru à Vevay en 1698-99, 3 vol. in-8; et à Londres, 1751, in-fol. Ils ont été traduits en français dès 1699 et se trouvent dans les *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

LUDOLF (Job), orientaliste, né à Erfurt en 1624, mort en 1704, s'est surtout distingué par ses travaux sur la langue éthiopienne. Il fut précepteur des fils de l'ambassadeur de Suède en France, puis des enfants du duc de Saxe-Gotha; fut nommé par ce duc conseiller aulique, puis résident de Saxe-Gotha à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui: *Historia æthiopica*, Francfort, 1681-93, dont on a donné un extrait en français, Paris, 1693; *Grammatica linguæ æthiopicæ*, 1704; *Lexicon æthiopico-latinum*, 1699. Il avait voyagé dans presque toute l'Europe et était en relation avec les principaux savants: sa correspondance avec Leibnitz a été publiée par Michaëlis, Gœttingue, 1755, et dans les *Œuvres* de Leibnitz, tome VI. — Son neveu, Henri-Guillaume Ludolf, 1655-1710, a donné, entre autres ouvrages, une *Grammatica russica*, Oxford, 1693.

LUDOLPHE, dit *de Saxe*, chartreux, prieur de la Chartreuse de Strasbourg, né en Saxe vers 1300, mort à Mayence en 1370, a écrit en latin une *Explication des Psaumes*, et une *Vie du Christ*, souvent imprimée et trad. en franç. par Le Menand, cordelier, dès 1490. Quelques auteurs lui attribuent l'*Imitation de J.-C.*

LUDOVIC LE MAURE ou LE MORE, duc de Milan. *Voy.* SFORZE (Ludovic).

LUDOVICI (Charles GUNTHER), *Ludovicus*, né à Leipsick en 1707, professa la philosophie dans sa ville natale de 1734 jusqu'à sa mort (1778); il était aussi archiviste de l'université, et bibliothécaire de la société de langue allemande et des beaux-arts établie à Leipsick. Il eut beaucoup de part à la rédaction de l'*Encyclopédie allemande*. Ses principaux ouvrages

sont : *Plan d'une Histoire de la philosophie de Wolf*, Leipsick, 1735; *Plan d'une Histoire de la philosophie de Leibnitz*, 1737 ; *Remarques sur la philosophie de Leibnitz et de Wolf*, 1738. — Un autre Ludovici, de Baruth en Lusace, 1670-1724, est auteur de divers ouvrages historiques et théologiques.

LUDOVICUS, traduction latine de *Louis*. *Voy.* LOUIS, et aussi LUDEWIG, LUDWIG, LUDOVICI.

LUDOVISI. *Voy.* GRÉGOIRE XV.

LUDWIG (Chrétien-Théophile), botaniste, né en Silésie en 1709, mort en 1773, s'occupa presque en même temps que Linnée de réformer la botanique, et rendit aussi des services à la science. Il fit un voyage scientifique en Afrique, 1732, et fut nommé en 1747 professeur de médecine à Dresde. On a de lui : *De sexu plantarum*, Leipsick, 1737; *Aphorismi botanici*, 1738 ; *Definitiones plantarum*, 1747; *Institutiones regni vegetabilis*, 1747 et 1767, ouvrage loué par J.-J. Rousseau.

LUDWIG, jurisconsulte. *Voy.* LUDEWIG.

LUDWIGSBURG, ville du Wurtemberg. *Voy.* LOUISBOURG.

LUDWIGSLUST, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 35 kil. S. E. de Schwérin, 3,400 hab. Résidence ordinaire du grand-duc.

LUGANO, *Lauis* ou *Lavis* en allemand, ville de Suisse (Tessin), à 22 kil. S. de Bellinzona, sur le lac de Lugano; 4,000 hab. Un des trois ch.-l. du canton. Chapeaux, soieries, tabac, etc. Grand commerce de transit par le St-Gothard.

LUGANO (lac de), dit jadis *Lago Seresio*, *Ceresius lacus* en latin, en partie dans le canton suisse du Tésin, en partie dans le royaume Lombard-Vénitien : 22 kil. sur 3.

LUGDUNENSIS, province de Gaule. *Voy.* LYONNAISE et GAULE.

LUGDUNUM, *Lyon*, ville de Gaule, ch.-l. d'abord de toute la Lyonnaise, qui lui doit son nom, puis de la Lyonnaise 1re. *Voy.* LYON.

LUGDUNUM BATAVORUM, nom latin de LEYDE.

LUGDUNUM CLAVATUM, ville de Gaule, auj. LAON.

LUGDUNUM CONVENARUM ou simplement CONVENÆ, auj. *Comminges*. *Voy.* CONVENÆ.

LUGENFELD ou CHAMP DU MENSONGE, lieu célèbre dans l'histoire du moyen âge, où Louis-le-Débonnaire, attaqué par ses fils, se vit abandonné par son armée. Il est mis par les uns aux environs d'Ostheim (H.-Rhin), par les autres dans la plaine d'Ochsfeld. *Voy.* OCHSFELD.

LUGNY, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. de Mâcon ; 1,200 hab.

LUGO, *Lucus Augusti*, ville d'Espagne (Santiago), ch.-l. de prov., à 80 kil. E. de Santiago; 7,200 hab. Cathédrale gothique, hôtel des Invalides. Quelque industrie (maroquin, lainages, etc.). Aux environs, eaux thermales.—Fondée par les Romains en l'honneur d'Auguste. Enlevée aux Maures par Alphonse I en 742 ; prise par les Français en 1809. — La prov. de Lugo, formée de la partie N. E. de la Galice, est située entre l'Atlantique et les provinces d'Oviedo, de Villafranca, d'Orense, de Vigo et de la Corogne : 150 kil. sur 60; 270,000 hab.

LUGO, *Lucus* et *Forum Lucium*, ville de l'État ecclésiastique, à 50 kil. S. E. de Ferrare; 3,000 hab. Jadis forte. Prise par les Français en 1796.

LUGO (Jean DE), cardinal, né à Madrid en 1538, mort en 1660, se fit jésuite en 1603, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, notamment à Rome, et reçut la pourpre en 1643. Ses ouvrages forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1633-1660. La partie la plus estimée est le *Traité de la Pénitence*. Non moins versé dans les sciences naturelles que dans la théologie, il fut un des premiers à répandre l'usage du quinquina, qui fut longtemps appelé *poudre de Lugo*.

LUGOSCH, en hongrois *Nemet-Lugos*, bourg des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Krasso, à 55 kil. E. de Temesvar, sur la rive gauche du Temes. On le nomme *Deutsch Lugosch* pour le distinguer de *Wallachisch Lugosch*, situé en Valachie, sur la rive opposée du Temes. Les deux Lugosch réunis comptent 6,200 hab.

LUGUVALLIS, ville de Britannie (Grande-Césarienne), auj. CARLISLE.

LUITPERT, roi des Lombards, monta sur le trône en 700 après la mort de Cunibert, son père, et fut placé sous la tutelle d'Ansprand ; mais il tomba entre les mains d'Aribert II, son compétiteur, qui le fit mourir et s'empara de la couronne.

LUITPRAND, roi des Lombards, régna de 712 à 744. Profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre l'empereur Léon l'Isaurien et le pape Grégoire II, il enleva aux Grecs, en 728, Ravenne, la Pentapole et tout ce qu'ils possédaient au N. de Rome. En 739, il vint au secours de Charles-Martel, vivement pressé par les Sarrasins, et contraignit ces derniers d'évacuer la Provence : en 740, il soumit les ducs de Spolète et de Bénévent, révoltés contre lui; il allait recommencer la guerre contre les Grecs, lorsqu'il mourut.

LUITPRAND, évêque de Crémone, au Xe siècle, fut envoyé deux fois à Constantinople en qualité d'ambassadeur, l'une en 948, au nom de l'empereur Othon. C'est un des hommes les plus érudits de son siècle; il a laissé une *Histoire de l'Allemagne de 862 à 964*, et un *Récit de son ambassade auprès de Nicéphore Phocas*. Ses *Œuvres* ont paru à Anvers, 1640.

LUKNOW ou LAKNAU, ville de l'Inde anglaise médiate, capitale du royaume d'Aoude, sur la rive droite du Goumty, à 300 kil. S. E. d'Agra, par 26° 51' lat. N., 78° 24' long. E. ; 300,000 hab. Trois grands quartiers ; monuments magnifiques, mosquées, bazars, palais (*Constancia*, résidence du général anglais Martin), bibliothèques, jardins, etc. Manufactures de coton, de soie, de cuir et de salpêtre; commerce très actif et très étendu. On remarque à Luknow une grande quantité d'éléphants. Elle est capitale depuis 1775.

LULÉA, riv. de Suède (Botnie orientale), sort du lac Luléa-Walnen, coule 210 kil. au S. E., tombe dans le golfe de Botnie. — Ville de la Botnie orientale, dans le golfe de Botnie, près de l'emb. de la Luléa, à 92 kil. au S. O. de Turnéa; à 8 kil. E. de cette ville est Gamla-Luléa ou Luléa-la-Vieille.

LULEA-LAPPMARK, subdivision de la Laponie russe, ainsi nommée de la riv. Lulea qui la traverse.

LULLE (Raymond), né vers 1235 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille noble et riche, passa sa jeunesse à la cour de Jacques I, roi d'Aragon: fut quelque temps sénéchal du palais, et mena d'abord une vie fort dissipée ; mais vers l'âge de 30 ans, il quitta le monde et prit l'habit de Saint-François, quoiqu'il fût marié et eût des enfants. Tandis que les princes de l'Europe ne songeaient à combattre les infidèles que par les armes, il conçut l'idée d'une croisade spirituelle, et voulut former une espèce de milice de théologiens destinée à convertir les infidèles par la raison. Il se mit dans ce but à apprendre les langues orientales, à lire les livres arabes, et surtout à étudier les philosophes afin de s'armer de tous les moyens de convaincre ; il se trouva conduit par ses études à inventer un art nouveau qu'il nomma l'*Art universel*, *le grand art* : cet art consistait à combiner ensemble les idées les plus abstraites et les plus générales d'après certains procédés mécaniques, afin de juger par là de la justesse des propositions, ou même de découvrir des vérités nouvelles. Il parcourut les principaux états de l'Europe afin d'intéresser les rois et le pape à son entreprise : il enseigna ses doctrines à Montpellier (1276), à Rome (1285), à Paris (1287), à Gênes (1289), et fit créer en France,

en Italie, en Espagne, plusieurs colléges pour l'étude des langues orientales et du grand art; mais, n'obtenant pas des souverains les moyens d'accomplir la croisade pacifique qu'il avait méditée, il résolut d'aller travailler seul à la conversion des infidèles. Il fit dans ce but trois voyages : il alla dans le premier à Tunis (1292), dans le second à Bone et à Alger (1305); dans le troisième, il retourna à Tunis (1315), étant âgé de 80 ans. Il avait déjà obtenu quelques succès, mais en courant les plus grands dangers; à son dernier voyage, il fut lapidé par les habitants de Tunis et laissé pour mort sur la place; un vaisseau génois le recueillit expirant, et le conduisit à Majorque où il fut inhumé. Ses compatriotes lui décernèrent la couronne de martyr. Les uns regardent R. Lulle comme un saint et un inspiré; d'autres, comme un insensé et un hérétique. Cet auteur a laissé un nombre prodigieux d'ouvrages, que quelques-uns portent à plus de 1,000. Les principaux sont : *Ars generalis sive magna quarumcumque artium et scientiarum assecutrix et clavigera*, comprenant : *Ars demonstrativa, Ars inventiva, Ars expositiva ; Arbor scientiæ ; Ars brevis ; Libri XII contra Averroïstas ; Logica nova*. Lulle a en outre écrit sur la théologie, la grammaire, la mnémonique, les mathématiques, la physique; on lui attribue aussi des écrits sur la cabale et la magie. Le recueil le plus complet de ses œuvres a été publié par Bucholius et Salzinger à Mayence, 1721, 10 vol. in-fol. L'art de Lulle, après avoir régné pendant près de quatre siècles, a été condamné, depuis la régénération de la philosophie, par les esprits les plus sages, comme substituant les mots aux choses, et ne servant qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savait pas. M. de Gérando a lu en 1814 et 1819 à l'Académie des Inscriptions trois notices excellentes sur la vie, les écrits et le grand art de Raymond Lulle.

LULLI (J.-B.), célèbre musicien du siècle de Louis XIV, né à Florence en 1633, mort en 1687, vint à Paris dès l'âge de 13 ans et y resta jusqu'à sa mort. Il se fit d'abord remarquer par son talent sur le violon, puis se livra avec le plus grand succès à la composition; fut nommé en 1661 surintendant de la musique du roi, et obtint en 1672 le privilége de l'Académie royale de musique : c'est de cette époque que date la prospérité de cet établissement. Lulli composa en quinze ans dix-neuf grands opéras, dont les paroles étaient le plus souvent fournies par Quinault (*Voy.* ce nom). C'est lui qui composait la musique des ballets et intermèdes qu'on jouait à la cour; on lui doit la partie chantante et dansante de plusieurs des pièces de Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, etc. Il excellait également dans la musique religieuse. La musique de Lulli, qui eut tant de succès dans son temps, paraît aujourd'hui froide et sans caractère.

LUMBRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. S. O. de Saint-Omer; 800 hab.

LUMELLO, ville des États sardes (Novare), à 24 kil. N. O. de Voghera; 3,500 hab.

LUNA, auj. *Lunegiano*, ville maritime de l'anc. Étrurie, au N., sur la Macra, le meilleur port et le plus riche marché du pays. Aux env., vins excellents, beaux marbres. Prise en 807 par le Normand Hasting qui, en y entrant, s'imaginait avoir pris Rome.

LUNA, bourg d'Espagne (Saragosse), à 50 kil. N. de Saragosse; 1,300 hab. Patrie de l'anti-pape Pierre de Lune (Benoît XIII).

LUNA (don ALVAREZ DE), ministre et favori de Jean II, roi de Castille, fut nommé connétable par ce prince en 1423. Il se rendit odieux au peuple par ses exactions, et aux grands par sa hauteur. Ceux-ci le firent chasser deux fois de la cour, et deux fois il fut rappelé. Enfin le grand-trésorier de Castille, don Alphonse de Vivars, ayant été assassiné, les ennemis d'Alvarez de Luna vinrent à bout de le faire condamner comme auteur de ce meurtre; on l'accusait aussi de plusieurs autres crimes, entre autres d'avoir reçu de l'argent des Maures pour empêcher le siége de Grenade. Il fut décapité à Valladolid en 1453.

LUNAS, ch.-l. de cant. (Hérault), à 10 kil. S. O. de Lodève; 1,000 hab. Mines de cuivre et de plomb argentifère.

LUND ou **LUNDEN**, ville de Suède (Malmœhus), à 58 kil. S. O. de Christianstad, par 10° 52' long. E., 55° 42' lat. N.; 3,250 hab. Évêché. Université. Cathédrale. Bibliothèque, jardin botanique, musée, collection de médailles, minéraux, etc. Société physiographique. Assez d'industrie. — Bataille sanglante entre les Danois et les Suédois en 1675.

LUNE (montagnes de la), en arabe *el-Kamar* ou *al-Kumr*, chaîne de mont. de l'Afrique centrale, au S. E. de la Nigritie, au S. du Darfour, s'étend de l'E. à l'O., sur un espace considérable et dans des pays totalement inconnus. Ces montagnes se rattachent probablement vers l'E. aux monts d'Abyssinie; mais on ignore si à l'O. elles vont rejoindre les monts Kong. C'est de leur versant septentrional que descend le Bahr-el-Abiad, une des branches qui forment le Nil.

LUNE, ville d'Italie; — d'Espagne. *Voy.* LUNA.

LUNE (PIERRE de), antipape. *Voy.* BENOÎT XIII.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, né en 1732 à Issoudun, mort en 1801, entra d'abord chez les Jésuites, les quitta pour se livrer à l'enseignement, et fit à Paris des cours de grammaire, d'histoire et de géographie qui réussirent. Il se mit ensuite à faire des livres et les vendit lui-même, ce qui lui suscita avec les libraires un procès dans lequel il succomba. On a de lui une édition de Racine avec une *Vie* et un *Commentaire* estimé, 1768, 7 vol. in-8; des *Cours de langues italienne, anglaise, latine* (1783-89), qui se composent de versions interlinéaires d'après la méthode de Dumarsais et de Radonvilliers.

LUNEBOURG, ville murée de Hanovre, sur l'Ilmenau, ch.-l. de la principauté de Lunebourg, à 105 kil. N. E. d'Hanovre; 12,000 hab. Château royal. Académie, gymnase. Industrie, commerce, surtout en sel et en chevaux. — Jadis ville hanséatique et impériale; ch.-l. du dép. de l'Elbe-Inférieur, dans l'anc. royaume (français) de Westphalie.

LUNEBOURG (principauté de), un des gouvernements du roy. de Hanovre, borné au N. par le Holstein, le Lauenbourg et le territoire de Hambourg, à l'E. par le Mecklembourg-Schwérin et la Saxe prussienne, au S. par le duché de Brunswick et le gouvernement d'Hildesheim, à l'O. par les gouvernements de Hanovre et de Stade : 130 kil. sur 90; 270,000 hab. Ch.-l., Lunebourg. Sol plat et marécageux. Beaucoup de rivières, blé, sarrazin, houblon, chanvre; pâturages; abeilles, etc. Lainages et toiles. — La principauté de Lunebourg portait jadis le titre de duché et eut longtemps des ducs particuliers, de la maison de Brunswick; mais elle fut réunie au Hanovre en 1692, lorsque Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, eut été nommé électeur de Hanovre. De 1807 à 1810, elle fut comprise dans le roy. (français) de Westphalie et y fut répartie entre les dép. de l'Aller, de l'Elbe inférieur, et du Nord; en 1810, elle fut réunie à l'empire français et fit partie des dép. des Bouches-de-l'Elbe et des Bouches-du-Weser. En 1814, elle entra dans le roy. de Hanovre, et reçut le titre de gouvernement en 1823.

LUNEGIANE ou **LUNIGIANE**, contrée du grand-duché de Toscane, enclavée entre les États sardes et les duchés de Parme, de Modène et de Massa-Carrara. Elle comprend les vicariats de Pontre-

moli, Bagnone et Fivizzano, et tire son nom de l'ancienne ville de *Luna* (auj. Lunegiano). Ce pays fut longtemps possédé par la famille des Malaspina.

LUNEL, *Lunate*, ch.-l. de cant. (Hérault), à 24 kil. N. E. de Montpellier; 6,320 hab. Esprits et eaux-de-vie. Aux environs, vins blancs muscats excellents. Petit canal dit *de Lunel*. — Prise et fortifiée par les Protestants au XVIe siècle; reprise sur eux par Louis XIII.

LUNÉVILLE, ville de l'anc. Lorraine (Meurthe), ch.-l. d'arr., à 25 kil. S. E. de Nancy; 12,798 hab. Château des ducs de Lorraine (auj. quartier de cavalerie), beau Champ-de-Mars, église Saint-Jacques, etc. Epingles, gants, draps, bonneterie, broderies, faïence, etc. Commerce actif. — Jadis place forte; prise par les Français et démantelée en 1638. Stanislas Leczinski, devenu duc de Lorraine, y tenait sa cour. La république française et l'Autriche y signèrent le 9 février 1801 le célèbre traité de paix dit de Lunéville, qui, confirmant et étendant celui de Campo-Formio, donnait à la France le Rhin pour limite, cédait à l'Autriche les Etats de Venise, sécularisait les États ecclésiastiques de l'Allemagne pour indemniser de leurs pertes les princes séculiers; reconnaissait les républiques italienne, ligurienne, etc. Patrie de Dubois-Crancé, Boufflers, Monvel, etc. — L'arr. de Lunéville contient 6 cantons (Baccarat, Barson, Blamont, Gerbévillers, plus Lunéville qui compte pour 2), 150 communes et 84,698 hab.

LUNGOBARDI. *Voy.* LOMBARDS.

LUPATA ou l'*Épine du monde*, chaîne de mont. de l'Afrique, au S. E., s'étend sur la limite occid. de la capitainerie-générale de Mozambique; elle commence vers les sources de la Sofala, au S. du Monomotapa, et se dirige généralement au N. E.; on croit qu'elle se termine près du Zanguebar.

LUPERCALES, fêtes que l'on célébrait à Rome le 15 février en l'honneur du dieu Pan, ou, selon d'autres, en mémoire de la louve qui allaita Rémus et Romulus. On y sacrifiait deux chèvres et un chien; avec les peaux des victimes, on faisait des fouets, et de jeunes garçons, nus jusqu'à la ceinture, parcouraient les rues de Rome, armés de ces fouets, en frappant ceux qu'ils rencontraient. Les préposés à la célébration des Lupercales se nommaient Luperques (*luperci*).

LUPIA, ville de Calabre, auj. LECCE.

LUPIA, riv. de Gaule, auj. le LOING.

LUPPIA, auj. la *Lippe*, rivière de Germanie, affluent du Rhin, naissait chez les *Dulgibini*, séparait les Bructères, au N., des Marses, Tubantes et Sicambres, au S., et se jetait ensuite dans le Rhin.

LUPUS. *Voy.* LOUP et WOLF.

LUQUE, *Aglaminor*, ville d'Espagne (Cordoue), à 49 kil. S. E. de Cordoue; 4,400 hab.

LURCY-LEVY ou *le Sauvage*, ch.-l. de canton (Allier), à 35 kil. N. O. de Moulins; 2,966 hab. Aux environs, houille. Porcelaine, poterie. Troupeau de chèvres-cachemire.

LURE, ch.-l. d'arr. (H.-Saône), près de l'Ognon, à 26 kil. de Vesoul; 2,950 hab. Très beaux bâtiments, jadis à l'abbé de Lure, et qui forment auj. la sous-préfecture. Il s'y trouvait une célèbre abbaye fondée par saint Déicole (compagnon de saint Colomban), unie depuis à celle de Murbach. L'abbé était prince d'Empire. — L'arr. de Lure a 10 cant. (Champagney, Faucogney, Héricourt, Luxeuil, Melisey, Saulx, Saint-Loup, Vauvillers, Villers-Sexel et Lure), 312 communes et 139,381 hab.

LURI, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. de Bastia; 1,200 hab.

LURY, ch.-l. de cant. (Cher), à 28 kil. N. O. de Bourges; 500 hab. Jadis forte, mais rasée par Richard I, roi d'Angleterre, en 1196.

LUS, bourg de France. *Voy.* LUZ.

LUSACE, *Lusatia* en latin moderne, *Lausitz* en allemand, ancien margraviat de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder, au N. de la Bohême, au S. du Brandebourg, à l'O. de la Silésie, se divisait en Haute et Basse, formant chacune un margraviat, et contenait entre autres villes: Gœrlitz, Bautzen, Zittau, Kamientz (ou Camentz), dans la Haute; Luckau, Lubben, Guben, dans la Basse. — Les premiers habitants connus de la Lusace furent les Semnons; puis vinrent les Vénèdes, et après eux les Sorabes. En 931 fut instituée par Henri l'Oiseleur la *Marche des Sorabes* (ou de Basse-Lusace). La Haute-Lusace faisait presque entièrement partie du royaume de Bohême. Ottokar la donna en dot à sa fille, qui venait d'épouser le margrave de Brandebourg (1231); et l'électeur Waldemar, successeur du margrave, réunit toute la Lusace. Mais la Haute-Lusace revint à la Bohême de 1319 à 1355 et la Basse en 1370. Après divers événements, tout le pays passa à l'électeur de Saxe Jean-George (1623-35); depuis ce temps jusqu'en 1815, la Lusace est restée à la branche cadette (soit électorale, soit royale) de la maison de Saxe. Enfin, après la chute de Napoléon, le congrès de Vienne priva le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, dernier ami du conquérant, de toute la Basse-Lusace et d'une grande partie de la Haute, qui furent données à la Prusse et réparties entre les régences de Francfort (Brandebourg) et de Liegnitz (Silésie). Le reste (Bautzen, Zittau et Camentz) fut laissé au roi de Saxe; il forme auj. le cercle de Lusace, l'un des 5 cercles du roy. de Saxe; c'est le plus au N. E. de tous.

LUSIGNAN ou LEZIGNEN, ch.-l. de canton (Vienne), à 23 kil. S. O. de Poitiers; 2,350 hab. Grosses étoffes. Cette ville possédait un célèbre château-fort bâti au XIIIe siècle par Hugues II, sire de Lusignan, et rasé en 1574 par le duc de Montpensier: une vieille tradition en attribuait la fondation à la fée Mélusine. Ce château a donné son nom à la célèbre maison de Lusignan.

LUSIGNAN, ancienne et noble maison de France, qui a fourni des rois à Jérusalem et à Chypre, eut pour chef Hugues Ier, dit *le Veneur*, qui vivait au Xe siècle. Ses descendants directs jusqu'à Hugues XIII, mort sans postérité en 1303, prirent le titre de *sires de Lusignan*. Ils possédèrent longtemps les comtés de la Marche et d'Angoulême. — Gui de Lusignan, 4e fils de Hugues VIII, dit *le Brun*, fut le chef des Lusignan d'Outremer, qui régnèrent sur les royaumes de Jérusalem et de Chypre, depuis 1186 jusqu'en 1409. *Voy.* ci-après Guy DE LUSIGNAN. Après cette époque, la famille de Lusignan cesse d'être connue. On cite cependant Etienne de Lusignan, né à Nicosie en 1537, mort en 1590, qui fut évêque de Limisso; on lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire des royaumes de Jérusalem, Chypre*, etc., jusqu'en 1572, Paris, 1579: — et le marquis de Lusignan, député de la noblesse de Gascogne aux Etats-Généraux en 1789, qui émigra en 1792, rentra en France en 1800 et mourut dans l'obscurité en 1813.

LUSIGNAN (Gui DE), dernier roi de Jérusalem, d'abord comte de Jaffa et d'Ascalon, fut appelé au trône en 1186 par suite de son mariage avec Sibylle, fille d'Amaury Ier. L'année suivante, il fut vaincu à la bataille de Tibériade, et fait prisonnier par Saladin, qui le força à renoncer au titre de roi de Jérusalem. Néanmoins, dès qu'il fut rendu à la liberté, il reprit ce titre qui n'était plus qu'un vain nom, et le céda en 1192 à Richard, roi d'Angleterre, qui lui donna en échange le royaume de Chypre. Gui régna sur cette île jusqu'en 1194, et la transmit à ses descendants (*Voy.* CHYPRE).

LUSIGNY, ch.-l. de canton (Aube), à 14 kil. E de Troyes; 1,600 hab.

LUSITANI, peuple d'Hispanie, sur la côte O.,

entre les embouchures du *Durius* et du Tage, voisin à l'E. des *Vettones*, donna plus tard son nom à l'une des grandes divisions de l'Espagne. *Olisippo* en était la capitale. Les Romains entrèrent en guerre avec eux l'an 195 av. J.-C., et les battirent à *Ilipa* (auj. *Alcolea*); de 190 à 178 se forma la grande ligue lusitano-vaccéenne contre les Romains, mais les Lusitaniens furent encore vaincus; de 153 à 137 ils reprirent les armes sous Viriathe et tombèrent enfin sous le joug.

LUSITANIE, *Lusitania*, le *Portugal* actuel (moins les deux provinces de *Minho* et de *Tras-os-Montes* et un peu de l'*Estramadure portugaise*, mais augmenté d'une partie de l'*Estramadure espagnole*), une des divisions de l'Hispanie devenue romaine : était bornée au N. par le *Durius*, à l'E. par la Bétique et la Tarraconaise, à l'E. et au S. par la mer. Elle fut divisée sous Auguste en 3 *conventus juridici* : *Lucus Augusti* (Lugo), *Pax Julia* (Beja), *Scalabis* (Santarem). *Voy.* LUSITANI.

LUSIUS ou GORTYNIUS, fleuve d'Arcadie, affluent de l'Alphée, arrosait Gortyne (*Voy.* ce nom).

LUSSAC, ch.-l. de canton (Gironde), à 12 kil. de Libourne; 2,400 hab.

LUSSAC-LES-CHATEAUX, ch.-l. de canton (Vienne), à 10 kil. de Montmorillon; 1,500 hab.

LUSSAN, ch.-l. de canton (Gard), à 17 kil. d'Uzès : 1,000 hab.

LUSSAN (Marguerite DE), femme célèbre par ses écrits, née à Paris en 1682, morte en 1758, était, à ce qu'on écrit, fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Clermont; elle fut élevée par ce prince qui l'introduisit dans les premières maisons de Paris. Elle se lia avec des gens de lettres et composa des romans qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont : *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733; *Mémoires secrets et intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, 1741; *Anecdotes de la cour de François I*, 1748; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 1749. Elle s'essaya aussi, mais avec moins de succès, dans le genre historique, et composa des *Histoires de Marie d'Angleterre*, 1749; — *de Charles VI*, 1753; — *de Louis XI*, 1755; — *de Crillon*, 1757. On attribue plusieurs de ses ouvrages à divers gens de lettres, entre autres à l'abbé Baudot. D'une âme sensible et ardente, mademoiselle de Lussan eut quelques faiblesses : elle vécut longtemps dans l'intimité avec Laserre, auteur de quelques pièces de théâtre.

LUSTRE, *lustrum*, cérémonie religieuse qui avait lieu à Rome tous les cinq ans, après le dénombrement du peuple et la répartition de l'impôt. On appelait aussi *lustre* et le dénombrement même et l'intervalle de cinq ans qui s'écoulait entre chaque dénombrement. La cérémonie du *lustre* fut instituée sous Servius Tullius, l'an de Rome 189 (565 av. J.-C.): elle consistait en purifications.

LUTATIUS CATULUS, consul romain l'an 242 av. J.-C., commandait la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépane et les îles Ægates : il leur coula à fond cinquante navires et en prit soixante-dix. Cette victoire mit fin à la 1re guerre punique.

LUTATIUS CATULUS, consul l'an 102 av. J.-C., vainquit les Cimbres et les Ambrons avec Marius son collègue; néanmoins il se déclara plus tard contre Marius; celui-ci, devenu maître de Rome, le mit au nombre des proscrits et le fit périr. — Q. Lutatius Catulus, son fils, consul avec Lépidus l'an 78 av. J.-C., s'opposa aux efforts de son collègue qui voulait, après la mort de Sylla, renouveler la guerre civile. Il fit rebâtir le Capitole qui avait été brûlé.

LUTÈCE, *Lutetia Parisiorum*, auj. PARIS.

LUTEVA ou FORUM NERONIS, ville de Gaule (Narbonaise 1re), chez les *Volces arecomici*, auj. LODÈVE.

LUTHER (Martin), célèbre réformateur, né en 1483 à Eisleben (Saxe), était fils d'un pauvre ouvrier mineur. Il étudia à Eisenach, entra en 1505 chez les Augustins à Erfurt, devint peu après professeur à l'université de Wittemberg, et fut en 1510 envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. En 1517, le pape Léon X ayant publié des indulgences, et ayant chargé les Dominicains de les répandre en Allemagne, les Augustins furent jaloux de ce choix, et Luther, qu'ils prirent pour organe, attaqua hardiment la vente même des indulgences : il publia à cette occasion un programme contenant 95 propositions et qui trouva bientôt de nombreux approbateurs. Tetzel, chef des Dominicains, fit brûler ce programme; et le pape, après avoir vainement cité l'auteur à Rome, renvoya l'affaire devant le cardinal Cajetan, son légat à la diète d'Augsbourg. Cajetan tenta, mais inutilement, de faire rétracter Luther : il voulut alors le faire arrêter; mais celui-ci, instruit à temps, réussit à s'évader. Protégé par l'électeur de Saxe, il professa ouvertement des doctrines de plus en plus hardies. Ne reconnaissant plus d'autre autorité que celle des livres saints, il attaqua le pape et l'Église romaine, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, la hiérarchie ecclésiastique, la possession des biens temporels par le clergé; rejeta le culte des saints, le purgatoire, les commandements de l'Église, la confession, le dogme de la transsubstantiation, la messe et la communion sous une seule espèce, et ne conserva d'autres sacrements que le baptême et l'eucharistie sous les deux espèces. Léon X lança contre lui en 1520 une bulle d'excommunication, et en même temps il faisait brûler ses écrits comme hérétiques; Luther, usant de représailles, livra aux flammes à Wittemberg la bulle du pape avec toutes les décisions émanées du Saint-Siége. Cité en 1521 devant la diète de Worms, il s'y rendit muni d'un sauf-conduit de l'empereur (Charles-Quint); mais là il refusa encore de se rétracter et fut mis au ban de l'empire. Il trouva un asile dans le château de Wartbourg près d'Eisenach, où l'élect. de Saxe, son protecteur, le cacha pendant plus de neuf mois. Luther employa ce loisir à composer divers ouvrages pour répandre ses doctrines, et fit une traduction de la Bible en allemand, qui est devenue classique; puis, sortant de sa retraite, il se mit à parcourir toute l'Allemagne, fit partout des prosélytes, attira dans son parti des princes puissants, entre autres ceux de Suède, de Danemark, de Franconie, de Hesse, du Palatinat, du Brandebourg, et réussit enfin à faire accorder à ses sectateurs la liberté de conscience dans les diètes de Nuremberg (1523-1524) et de Spire (1526). Après de nombreuses vicissitudes, dans lesquelles cette liberté fut alternativement restreinte ou étendue (*Voy.* ci-après LUTHÉRIENS), Luther vit enfin le triomphe de sa cause assuré par la paix de Nuremberg (1532), qui accorda aux réformés la liberté de conscience jusqu'au prochain concile. Luther employa le reste de sa vie à répandre ses doctrines par ses écrits et ses prédications, et à lutter contre les nombreuses sectes qui s'étaient formées au sein de la réforme (*Voy.* ZWINGLE, CALVIN, etc.). Il mourut en 1546, peu après la convocation du concile de Trente. Dès 1525, il s'était marié et avait épousé une jeune religieuse, Catherine de Bohren ou Bora, qui lui donna plusieurs enfants. Ce réformateur était d'un caractère fougueux, irascible, indomptable; il employait souvent un langage trivial, et n'épargnait pas à ses adversaires les injures les plus grossières; mais il avait une éloquence impétueuse qui exerçait une influence toute puissante sur la multitude. Luther a laissé un grand nombre d'écrits, presque tous suggérés par les cir-

constances et dirigés contre le pape et le catholicisme. Les principaux sont : sa traduction allemande de la Bible ; son *Catéchisme allemand*, qui contient les principes de la réforme ; le traité *De servo arbitrio* (où il nie le libre arbitre) ; les *Propos de table*. On a plusieurs éditions de ses œuvres, entre autres celles de Bœrner, Leipsick, 1728-40, 23 vol. in-fol.; de Walsch, Halle, 1737-53, 24 vol. in-4. Sa vie a été écrite par Melanchthon et par plusieurs autres auteurs (tout récemment M. V. Audin a publié une *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Luther*, Paris, 1840). M. Michelet a donné sous le titre de *Mémoires de Luther*, 1835, 2 vol. in-8, des fragments de ses ouvrages relatifs à l'histoire de sa vie. Les doctrines de Luther ont été exposées et réfutées par Bossuet (*Histoire des variations*).

LUTHÉRIENS, partisans des doctrines de Luther (pour ces doctrines, *Voy.* LUTHER). Le luthéranisme date de 1517, époque à laquelle Luther commence à s'élever contre les prétentions de la cour de Rome. Après avoir longtemps lutté contre les légats du pape et contre l'empereur Charles-Quint, les Luthériens, soutenus dès l'origine par des princes puissants (notamment l'électeur de Saxe et le comte palatin), obtinrent quelques concessions aux diètes de Nuremberg (1523) et de Spire (1526) ; mais ces concessions ayant été retirées dans une nouvelle diète tenue à Spire en 1529, ils protestèrent contre les résolutions de cette diète (d'où le nom de *Protestants* qu'on leur donne fréquemment), et présentèrent en 1530 à la diète d'Augsbourg leur confession de foi. Cette confession ayant encore été rejetée, les princes luthériens, dont le nombre s'était considérablement accru et auxquels s'étaient joints le roi de Suède (Gustave-Adolphe), le roi de Danemark (Frédéric), le landgrave de Hesse, etc., forment entre eux la fameuse ligue de Smalkalde (1531) : ils obtiennent de nouveau la liberté de conscience par un traité signé à Nuremberg (1532) ; mais au bout de peu d'années, Charles-Quint leur déclare la guerre. Il remporte sur eux la victoire de Mühlberg en 1547, et les oblige, par l'édit temporaire connu sous le nom d'*intérim d'Augsbourg*, à se soumettre aux décisions du concile de Trente ; néanmoins, l'empereur se voit obligé en 1552 de signer le traité de Passau qui permettait l'exercice libre du luthéranisme dans tout l'empire. Cependant, les nouvelles doctrines eurent encore à lutter pendant près d'un siècle, et les contestations auxquelles elles donnaient lieu ne furent définitivement terminées qu'à la paix de Westphalie, en 1648. Aujourd'hui les Luthériens composent la majorité des populations en Suède, en Danemark, en Prusse et dans tout le nord de l'Allemagne. Le luthéranisme se distingue du calvinisme en ce qu'il admet la présence réelle, et rejette la prédestination, en ce qu'il tolère les ornements religieux et conserve une sorte de hiérarchie. Cependant, depuis quelques années, ces deux sectes tendent à se fondre en une seule. *Voy.* ÉVANGÉLIQUE (Église).

LUTTER, bourg du duché de Brunswick, à 27 kil. S. O. de Wolfenbuttel ; 1,200 hab. Victoire de Tilly, général autrichien, sur Christian IV, roi de Danemark, en 1626.

LUTTERWORTH, ville d'Angleterre (Leicester), à 22 kil. S. de Leicester : 2,262 hab. Tissus, bonneterie. Patrie de Wiclef.

LUTTICH, nom allemand de la ville de LIÉGE.

LUTZELSTEIN, v. de France. *Voy.* PETITE-PIERRE.

LUTZEN, ville des États prussiens (Saxe), entre Merseboug et la Saale, à 19 kil. S. O. de Leipsick (1,300 hab.), est célèbre par 2 batailles : l'une où Gustave-Adolphe vainquit les Impériaux et périt, le 6 novembre 1632 ; l'autre où Napoléon battit les Russes et les Prussiens réunis, le 2 mai 1813.

LUXEMBOURG, *Luciliburgum* en latin moderne, en allemand *Lutzelburg*, capitale du grand-duché de Luxembourg (partie hollandaise), sur l'Elze, à 85 kil. S. E. de Bruxelles, par 3° 49' long. E., 49° 37' lat. N.: 11,000 hab. Une des plus fortes places de l'Europe (c'est une des 3 grandes forteresses fédérales). La ville est divisée par l'Elze en haute et basse. Quelque industrie et commerce, surtout de viandes salées et jambons. — Souvent prise et reprise, notamment par les Français, 1542, 1543, 1684 et 1702, Luxembourg a généralement suivi le sort des Pays-Bas catholiques. Sous la République française et l'Empire, c'était le ch.-l. du dép. (français) des Forêts.

LUXEMBOURG (grand-duché de), ancienne province des Pays-Bas, aujourd'hui possession particulière du roi (mais non du royaume) de Hollande, et en même temps partie de la Confédération germanique, bornée par la France au S., par la Belgique à l'O. et au N., par la province Rhénane de Prusse à l'E.: 116 kil. de l'E. à l'O. sur 112 : 5,850 kil. carr. Ch.-l., Luxembourg. Le pays est arrosé par plusieurs rivières (Moselle, Elze, Ourthe, Semoy, Chiers), et couvert de montagnes et de vastes forêts (les Ardennes). Climat froid, sain. Sol assez fertile. Gibier et poisson. Fer, cuivre, houille, marbre, pierre à bâtir, etc. Toiles, lainages, tabac ; papeteries, distilleries, etc. — Le Luxembourg, compris autrefois dans la B.-Lorraine, eut d'abord le titre de seigneurie, puis de comté ; une 1re maison de Luxembourg s'étant éteinte en 1136, Henri I, comte de Namur, hérita du comté et le transmit à sa fille Ermesinde, femme de Waleran de Limbourg, qui fut la tige d'une 2e maison de Luxembourg (*Voy.* ci-après), sous laquelle le comté devint duché, en 1354. Elisabeth, fille du duc Jean, et nièce des empereurs Wenceslas et Sigismond, le fit entrer dans une branche cadette de la 2e maison de Bourgogne en épousant Antoine de Bourgogne, duc de Brabant (1409), qui mourut en 1415. N'ayant point d'héritiers et craignant de se voir enlever le duché de Luxembourg par Guillaume de Saxe, landgrave de Thuringe, Élisabeth vendit ce duché à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne (1444). Le mariage de Marie de Bourgogne (1477) le fit échoir à Maximilien d'Autriche : Charles-Quint le comprit dans les 17 provinces qui formaient le cercle de Bourgogne. La rébellion des provinces du Nord le laissa à l'Espagne (1592-1609). Louis XIV s'en fit céder quelques districts, dits Luxembourg français (Thionville, Damvilliers, Marville, Montmédy), qui furent annexés au gouvernement de Metz. La guerre de la succession d'Espagne fit passer le reste à l'Autriche. La France l'occupa presque constamment depuis 1793, et en fit le département des Forêts. En 1815, le congrès de Vienne le rendit à l'Allemagne comme état de la Confédération germanique, mais en l'annexant au royaume des Pays-Bas. Après 1831, il devint un sujet de graves débats entre la Belgique et la Hollande : ces débats n'ont été définitivement terminés que par le traité du mois d'avril 1839. Aujourd'hui toute la partie orientale, qui comprend Luxembourg, Diekirch, Echternach, etc., appartient à la Hollande ; le reste, où se trouvent les villes d'Arlon, Bastogne, Houfalise, Neufchâteau, Bouillon, a été laissé à la Belgique, qui s'était d'abord emparée du tout.

LUXEMBOURG (maison DE), une des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour fondateur Waleran de Limbourg, qui épousa au XIIe siècle Ermesinde, héritière du Luxembourg. Elle a fourni à l'Allemagne 5 empereurs, savoir : Henri VII (1308-13), Charles IV (1347-78), Wenceslas (1378-1400), Josse (1410), Sigismond (1411-37) : des rois à la Bohême, et à la France 2 connétables et maréchaux. Ses principales branches

sont, après la branche aînée, dite de Luxembourg, celles des Luxembourg-Ligny, — Saint-Pol, — Brienne, — Piney, etc (*Voy.* ces noms). La branche aînée se fondit dans la maison d'Autriche par le mariage d'Elisabeth, fille et héritière de l'empereur Sigismond (de Luxembourg) avec Albert II, archiduc d'Autriche, puis empereur. La 2e branche s'éteignit dès 1415; la 3e, en 1482 (ses domaines passèrent par mariage dans la maison de Bourbon-Vendôme); la 4e en 1608; la 5e ou branche des Luxembourg-Piney se fondit vers 1661 dans celle des Montmorency par le mariage de la dernière héritière, Madeleine, duchesse de Luxembourg, avec François-Henri de Montmorency, maréchal de France (1661), plus connu depuis ce mariage sous le nom de maréchal de Luxembourg (*Voy.* ci-après).

LUXEMBOURG (François-Henri DE MONTMORENCY-BOUTEVILLE, duc de), maréchal de France, né en 1628, était fils du fameux Bouteville, décapité pour s'être battu en duel. D'abord aide-de-camp de Condé, il se distingua près de lui à la bataille de *Lens* (1648), et gagna le grade de maréchal-de-camp à 20 ans. Il suivit constamment la fortune de Condé dans les troubles de la Fronde, se mit comme lui au service de l'Espagne pour combattre Mazarin, fut quelque temps enfermé à Vincennes, puis fit sa paix (1660). Les troubles apaisés, il reparut avec gloire dans les armées françaises: il se signala en 1668 à la conquête de *la Franche-Comté*, où il servait en qualité de lieutenant-général: en 1672, il commanda en chef pendant la campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Campen, etc.; défit les armées des États près de Bodegrave et de Woërden; fit en 1673 une belle retraite qui fut admirée des ennemis mêmes, et devint en 1675 maréchal de France. S'étant brouillé avec Louvois, il resta quelque temps sans emploi, et fut impliqué par la haine du ministre dans un procès ridicule: on l'accusait d'entretenir commerce avec des empoisonneuses et d'avoir fait pacte avec le diable; il fut déclaré innocent, mais il n'en avait pas moins subi une longue captivité (1680). Remis après dix ans d'inaction à la tête des armées, il gagna les batailles de Fleurus en 1690, de Steinkerque en 1692, et de Nerwinde en 1693. Le duc de Luxembourg mourut à Versailles en 1695. Issu de la famille des Montmorency, il avait épousé, vers l'année 1660, l'héritière de la maison de Luxembourg-Piney, et avait depuis joint à son nom et à ses armes les armes et le nom de Luxembourg. — Un de ses fils, Christian-Louis de Montmorency-Luxembourg (1675-1746), fut fait maréchal par Louis XV en 1734, après s'être distingué à Oudenarde, à Lille, à Malplaquet, à Bouchain. — Son neveu, Ch.-Fr.-Fréd. de Montmorency-Luxembourg (1702-64), devint aussi maréchal sous Louis XV, mais il ne commanda jamais en chef. Retiré dans sa terre de Montmorency, il y accueillit avec une extrême bienveillance J.-J. Rousseau, qui s'est plu dans ses écrits à faire l'éloge de son protecteur. La femme du maréchal, connue d'abord sous le nom de duchesse de Boufflers, jouit sous Louis XV d'une grande célébrité par sa beauté et son esprit.

LUXEUIL, *Luxovium*, ch.-l. de canton (H.-Saône), à 16 kil. N. O. de Lure; 3,628 hab. Industrie active. Superbe établissement thermal. On voyait jadis un fameux monastère fondé par saint Colomban, et où furent enfermés Ebroïn et saint Léger (673). Luxeuil fut ravagé par les Sarrasins dans le VIIIe siècle, mais relevé par Charlemagne.

LUXOR. *Voy.* LOUQSOR.

LUYA ou CHILLOAS, ville du Pérou, à 44 kil. N. O. de Chachapoyas; jadis ch.-l. de la prov. de Luya-et-Chilloas, auj. dans le dép. de Livertad.

LUYNES ou ROCHES-SUR-LOIRE, ville de France (Indre-et-Loire), à 9 kil. O. de Tours; 2,000 hab. Château. Passementerie, rubans noirs, etc. Patrie de Paul-Louis Courier. Elle a donné son nom à la maison de Luynes.

LUYNES (maison D'ALBERT DE), famille originaire de Toscane, que l'on fait remonter à Thomas Alberti, frère du pape Innocent VI, et qui vint s'établir en France au commencement du XVe siècle dans la ville de Pont-Saint-Esprit. Léon d'Albert, un de ses descendants, qui le premier donna à son nom une forme française, possédait la seigneurie de Luynes à titre de comté en 1540. Cette seigneurie fut érigée en duché-pairie en faveur de Charles d'Albert, favori de Louis XIII.

LUYNES (Charles D'ALBERT, duc de), favori de Louis XIII, né au Pont-Saint-Esprit en 1578, fut d'abord page de Henri IV, qui le plaça auprès de son fils (depuis Louis XIII). Il sut se concilier l'affection de son jeune maître, et dès que ce prince fut monté sur le trône (1610), il le combla de faveurs et de dignités. De Luynes hâta la perte du maréchal d'Ancre (1617), s'empara, après le meurtre du favori, de toute l'autorité, et fit exiler la reine-mère afin de régner sous le nom du roi. Il ne tarda pas à se rendre odieux par son ambition et son avidité, et excita quelques révoltes; mais il réussit à comprimer les mécontents, et profita des avantages qu'il avait obtenus sur eux pour se faire nommer connétable (1621): il fit déclarer la guerre aux protestants et leur enleva quelques places; mais il échoua honteusement devant Montauban. Il succomba peu après (1621), d'une fièvre pourprée. Il était sur le point d'être disgracié. — Son fils, Louis-Charles, duc de Luynes et duc de Chevreuse, né en 1620, se distingua d'abord dans les armes, puis se lia avec les solitaires de Port-Royal, et mourut en 1690, laissant plusieurs ouvrages ascétiques.

LUZ-EN-BARÈGES, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 40 kil. S. de Tarbes; 2,678 hab. Eaux minérales.

LUZARA. *Voy.* LUZZARA.

LUZARCHES, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 24 kil. N. E. de Pontoise; 1,400 hab. Blondes, boutons de métal. Ancienne abbaye, fondée par saint Louis en 1227. Environs délicieux.

LUZECH, ch.-l. de canton (Lot) à 13 kil. O. de Cahors; 2,500 hab.

LUZERNE (le cardinal LA). *Voy.* LA LUZERNE.

LUZY, ch.-l. de canton (Nièvre), à 30 kil. S. de Château-Chinon; 2,000 hab. Commerce de bois et houille.

LUZZARA, ville du duché de Parme, à 7 kil. N. E. de Guastalla; 1,500 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1702; le marquis de Créqui, fils du maréchal et dernier de sa maison, périt dans cette action.

LYÆUS, surnom de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

LYCAMBE. *Voy.* ARCHILOQUE.

LYCAON, fils de Pelasgus et roi d'Arcadie, fonda Lycosure, la ville la plus ancienne de cette contrée, réunit les habitants sauvages et leur donna des lois. Il vivait du temps de Cécrops. Selon la fable, il fut changé en loup pour avoir essayé d'assassiner pendant son sommeil Jupiter qui, sous la forme d'un simple mortel, était venu lui demander l'hospitalité. D'après une autre tradition, il avait offensé le dieu en servant sur la table les membres d'un jeune enfant qu'il avait égorgé, ou plutôt en lui sacrifiant des victimes humaines.

LYCAONIE, *Lycaonia*, région de l'Asie-Mineure (et plus tard province du diocèse d'Asie), dans les mont. au N. de la Pisidie et de l'Isaurie, avait pour villes principales *Iconium* (Konieh) et Larande.

LYCÉE (mont), *Lycæus mons*, auj. *mont Mintha*, montagne d'Arcadie, au S., s'unissait au mont Taygète. Il était consacré à Pan. Son nom venait du grand nombre de loups qu'on y rencontrait.

LYCÉE (le), *Lycæum*, portique et promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, où Aristote donnait ses leçons en se promenant avec ses disciples. — Par suite le *Lycée* a désigné l'école et la doctrine d'Aristote. *Voy.* ARISTOTE et PÉRIPATÉTICIENS.

LYCHNIDE, *Lychnidus*, ville de l'Europe ancienne, ch.-l. des Dassarètes, sur la côte E. d'un lac nommé aussi Lychnide (auj. lac d'*Ochrida*), et sur la voie *Egnatia*, appartint d'abord à l'Illyrie, puis à la Macédoine, revint à l'Illyrie, et finit par devenir romaine en 167 av. J.-C.

LYCHNIDE (lac de), auj. lac d'OCHRIDA.

LYCIE, *Lycia*, auj. livah de *Tekke* et partie de celui de *Mentech*; région de l'Asie-Mineure, au S. de la Phrygie, entre la Carie et la Pamphylie, avait pour villes principales Myra et Patare. On y adorait surtout Apollon. — La Lycie appartint successivement à Crésus, aux Perses, à Alexandre, à Antigone, aux Séleucides, aux Rhodiens (190-168), à qui les Romains la firent céder par Antiochus-le-Grand : redevint libre nominalement sous l'alliance de Rome, et enfin fut annexée à l'empire sous Claude.— Très anciennement la Lycie avait été habitée par les Termiles et les Milyes, et avait porté le nom de Milyade.

LYCK, *Œlck* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 98 kil. S. de Gumbinnen ; 3,250 hab. Toiles, tanneries.

LYCOMÈDE, roi de Scyros, et père de Déidamie. Achille fut envoyé chez lui, déguisé en fille, pour se soustraire à ceux qui voulaient l'emmener au siége de Troie, et séduisit sa fille.

LYCOPHRON, poëte du IIe siècle av. J.-C., célèbre par son obscurité, natif de Chalcis en Eubée, vécut en Égypte, à la cour de Ptolémée Philadelphe; fit un grand nombre de tragédies et de poésies diverses, et prit place, avec Aratus, Théocrite, etc., dans la Pléiade poétique. Il ne reste de lui qu'un poëme fort singulier, intitulé : *Alexandra* (Cassandre, fille de Priam) ; c'est une longue prédiction des malheurs réservés à Troie ; elle est écrite dans un style énigmatique et peu intelligible. Ce morceau a été longuement commenté chez les anciens par Tzetzès, et chez les modernes par Canter, Bâle, 1566 ; Meursius, 1597 ; Potter, Oxford, 1697 ; Reichard, Leipsick, 1788 ; Muller, *ibid.*, 1811, et enfin Bachmann, *ibid.*, 1830.

LYCOPHRON, fils de Périandre. *Voy.* PÉRIANDRE.

LYCOPOLIS, auj. *Syouth*, ville de Thébaïde, vers le N., au N. O. d'*Apollinopolis minor*, sur la gauche du Nil, donnait son nom au nome *Lycopolite*. On y honorait le loup, ou plutôt le chakal, que les anciens prenaient pour le loup. Patrie de Plotin.

LYCORTAS, l'ami et le disciple de Philopœmen, devint, après ce général, chef de la ligue Achéenne, vengea sa mort en pillant Messène, et força les Spartiates à entrer dans la ligue, l'an 182 av. J.-C. L'historien Polybe était son fils.

LYCOSTHÈNE. *Voy.* WOLFFHART.

LYCOSURE, *Lycosura*, ville d'Arcadie, chez les Parrhasiens, au pied du mont Lycée et au S. O. de Mégalopolis. Une des plus anciennes villes de la Grèce.

LYCURGUE, roi fabuleux de la Thrace, s'opposa au culte de Bacchus, et poursuivit les Ménades pendant qu'elles célébraient les Orgies ; il fut puni de *cécité*, et fut saisi d'un transport de fureur dans lequel il se mutila ; ses sujets se révoltèrent contre lui et il périt de mort violente, crucifié selon les uns, ou selon d'autres déchiré par des chevaux sauvages. Il est probable que ce prince proscrivit l'usage du vin et qu'il excita par là une insurrection dans laquelle il périt.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était fils d'Eunome, roi de Sparte. Son frère aîné Polydecte, qui avait occupé le trône après Eunome, étant mort fort jeune, l'an 898 av. J.-C., sans laisser d'autre enfant que celui dont sa femme était enceinte, celle-ci offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant à faire périr son enfant s'il voulait l'épouser. Lycurgue repoussa ces offres coupables, et après la naissance du prince, qu'on nomme Charilaüs, il se contenta du titre de tuteur de son neveu; il gouverna en cette qualité jusqu'à la majorité du jeune Charilaüs. Des désordres sans cesse renaissants dans Sparte ayant fait sentir à Lycurgue le besoin d'une bonne législation pour sa patrie, il partit pour la Crète, l'Égypte et l'Asie, dans le but d'étudier les lois de ces pays. De retour à Sparte, il donna à sa patrie une législation qui fit longtemps sa gloire (884). On dit qu'après avoir fait jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois pendant son absence, Lycurgue partit pour un long voyage et ne revint jamais. Au reste rien n'est moins certain que tout ce que l'on raconte de ce personnage qui est antérieur aux temps vraiment historiques. La législation de Lycurgue avait principalement pour but d'établir l'égalité entre tous et de former un état guerrier sans esprit de conquête. Pour atteindre ce premier but, les terres avaient été partagées en portions égales ; une loi interdisait l'aliénation, la diminution et l'augmentation des portions attribuées à chaque famille ; les monnaies d'or et d'argent avaient été remplacées par du fer : les repas étaient communs, l'éducation donnée en public. Pour atteindre le second but, l'éducation était toute martiale : des exercices continuels développaient les forces et l'adresse des jeunes gens. Il était défendu de s'appliquer aux arts et aux métiers : tout cela était abandonné aux esclaves. Le gouvernement se composait de deux rois, qui présidaient aux cérémonies religieuses, avaient l'initiative des lois et commandaient les armées : d'un sénat de 28 membres élus par le peuple, chargé d'ordonner tout ce qui concernait la guerre, la paix, les alliances, etc.; d'une assemblée du peuple, qui choisissait tous les magistrats, fixait la répartition des contributions à fournir, admettait ou rejetait les lois. Sparte dut sa grandeur à cette législation : la république commença à décliner du moment où elle abolit les institutions de Lycurgue. *Voy.* SPARTE.

LYCURGUE, tyran de Sparte, se fit placer sur le trône l'an 219 av. J.-C., en corrompant les éphores, mais il fut déposé peu après.

LYCURGUE, orateur athénien, intendant du trésor public, chargé du soin de la police, se fit autant remarquer par son éloquence que par la probité avec laquelle il remplit les fonctions publiques. Il était un des trente orateurs qu'Alexandre voulait se faire livrer par les Athéniens, et que ceux-ci lui refusèrent. Il mourut vers l'an 325 av. J.-C. Il ne reste de lui qu'un discours, qui se trouve dans le *Recueil des orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1770, et que l'abbé Auger a traduit en français.

LYCUS, nom d'un grand nombre de rivières chez les anciens, en Asie-Mineure, en Syrie, etc. Elles sont pour la plupart peu importantes. *Voy.* ZABATUS et RHYNDACUS.

LYDD, ville d'Angleterre (Kent), à 44 kil. S. O. de Maidstone ; 1,450 hab., est conjointement avec Romney un des Cinq-Ports. Phare.

LYDDA, auj. *Ludd* ou *Loddo*, *Diospolis* des Grecs, ville de la Palestine, auj. en Syrie (Damas), à 5 kil. N. E. de Ramseh ; 2,000 hab. Évêché grec. Église magnifique, construite par Justinien, et consacrée à saint George, qui, selon la tradition, souffrit le martyre à Lydda. Saint Pierre guérit un paralytique dans cette ville.

LYDGATE, vieux poëte anglais, né en 1380, mort vers 1450, était moine de l'ordre des Bénédictins. Il imita Chaucer avec assez de succès ; il a laissé : des *Églogues*, des *Odes*, des *Satires*, un poëme intitulé : *la Chute des Princes*, imprimé en 1494 ; une

Histoire de Thèbes; *La vie et la mort d'Hector*, etc.

LYDIAT (Thomas), chronologiste anglais, né en 1572, dans le comté d'Oxford, mort en 1646, se lia avec le savant Usher qui le fit nommer professeur à l'université de Dublin, puis fut principal du collége d'Okerton. On a de lui des traités : *De variis annorum formis*, Londres, 1605; *Emendatio temporum, contra Scaligerum*, 1609; des *Notes sur la Chronique de Paros*, etc.

LYDIE, partie occidentale de l'Anatolie (*Saroukan*, etc.), région de l'Asie-Mineure, sur la côte orientale, entre la Mysie et la Carie, avait pour ch.-l. Sardes. Sur la côte de la Lydie étaient presque toutes les cités grecques qui formaient la confédération ionienne (*Voy.* IONIE). — La Lydie, primitivement dite Méonie, forma de 579 à 548 av. J.-C. un royaume indépendant dont les limites varièrent, mais qui, sous Crésus, allait de la mer Égée à l'Halys. Conquise par Cyrus, elle fut comprise dans la deuxième satrapie de l'empire perse. Alexandre s'en empara facilement; après lui elle fut le partage d'Antigone, et après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), passa aux Séleucides : mais Eumène I la joignit à son petit royaume de Pergame, vers 260, et Attale III la légua avec le reste de ses états, en 132, aux Romains qui s'en mirent en possession en 129. — L'ancien royaume de Lydie eut trois dynasties de rois, les Atyades (1579-1292 av. J.-C.), les Héraclides (1292-708), les Mermnades (708-547).

Atyades.		*Héraclides.*	
Mœon ou Manès,	v. 1579	Alcée, Bélus, Ninus	
Cotys,		Argon,	1292-1219
Atys,		*Dix-huit rois inconnus*,	1219-797
Lydus,			
Akiasmus,	v. 1480	Ardys I,	797
Hermon ou Adremis,		Alyatte I,	761
Alcimus,		Mélès,	747
Camblite,		Candaule,	735
Tmolus,		*Mermnades.*	
Théoclymène,		Gygès,	708
Marsyas,		Ardys II,	670
Jardanus,		Sadyattes,	621
Omphale,	v. 1350	Alyatte II,	610
Pylémène,	v. 1292	Crésus,	559-547

LYDUS (Joannes LAURENTIUS), écrivain grec, né en 490 à Philadelphie en Lydie, remplit diverses fonctions administratives à la cour de Justinien, et mourut vers 560. Il avait composé des traités des *Mois*, dont il ne reste que des fragments, publiés par Nic. Schow, Leips., 1794; *Des magistratures romaines*, publié par J. Fuss, Paris, 1812; *Des présages (De Ostentis)*, publié par M. Hase, Paris, 1823.

LYGIENS, *Lygii*, peuple puissant de la Germanie orientale, à l'E. des Suèves, entre le *Viadrus* et la *Vistule*, se divisait en plusieurs peuplades (*Arii, Helvecones, Manimi, Elysii, Naharvali, Burii*).

LYME-REGIS, *Lemanis Portus*, ville d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à 40 kil. O. de Dorchester; 2,625 hab. Bon port. Bains de mer. Le duc de Monmouth y débarqua en 1685, pour disputer le trône à Jacques II : il y fut pris.

LYMINGTON, ville d'Angleterre (Southampton), à 28 kil. S. O. de Southampton; 5,500 hab. On en tirait jadis beaucoup de sel. Bains de mer.

LYNAR (le comte de), homme d'état, né en 1708 en Lusace, mort en 1781, entra au service du Danemark, fut ambassadeur en Suède, en Russie, gouverneur du duché d'Oldenbourg, et fit signer la convention de Closter-Seven (1757). Ses *Œuvres politiques* (Leipsick, 1806, 4 vol. in-8) offrent des renseignements importants sur l'histoire du temps.

LYNCÉE, un des fils d'Égyptus, épousa Hypermnestre, une des 50 Danaïdes, et fut seul épargné par sa femme (*Voy.* DANAÏDES). Il succéda à Danaüs sur le trône d'Argos (1520 av. J.-C.).

LYNCÉE, un des Argonautes, fils d'Apharée, roi de Messénie, et frère jumeau d'Idas, avait la vue si perçante qu'il voyait, dit-on, au fond des mers et même à travers les murs. Lyncée et Idas eurent querelle avec Castor et Pollux; Lyncée tua Castor et fut tué par Pollux.

LYNCÉE, de Samos, écrivain grec du IIIe siècle av J.-C., frère de l'historien Duris, étudia à Athènes sous Théophraste, et s'y lia avec Ménandre. Il avait écrit sur la *Gastronomie*. M. Rossignol prépare un recueil des *Fragments* de Lyncée.

LYNCESTIDE, *Lyncestis*, région de Macédoine, à l'O., bornée au N. par la Pélagonie, et par l'Élymiotide au S., et traversée par l'Érigon.

LYNCHBURG, ville des États-Unis (Virginie), à 140 kil. O. de Richmond; 6,000 hab. Industrie et grand commerce avec les états de Virginie, Caroline sept., Tennessee, Kentucky, Ohio.

LYNN, ville des États-Unis (Massachussets), à 16 kil. N. E. de Boston; 5,000 hab. Banque. On y confectionne beaucoup de souliers de femmes pour l'Amérique du Sud; teinturerie; chocolat.

LYNN-REGIS OU KING'S LYNN, ville d'Angleterre (Norfolk), à 60 kil. N. O. de Norwich; 13,370 hab. Bon port à 16 kil. de la mer du Nord : grand commerce d'exportation et d'importation.

LYON, *Lugdunum*, ch.-l. du dép. du Rhône, et la 2e ville de France pour la grandeur et la population, au confluent du Rhône et de la Saône, à 466 kil. S. E. de Paris, par 2° 29' long. E., 45° 46' lat. N.; 150,814 hab. Magnifique aspect, belle situation. Au N. les monts Fourvières et Saint-Sébastien dominent la ville. Archevêché, cour royale, académie universitaire, ch.-l. de la 19e division militaire. Belles promenades, grands faubourgs (la Guillotière, les Brotteaux, la Croix-Rousse, Vaise, etc.); places Bellecour, des Terreaux, etc.; beaux quais, plusieurs ports; ponts Saint-Jean, Morand, de Tilsitt, des Cordeliers; pont en fil de fer conduisant à l'île Barbe. Monuments principaux : hôtel-de-ville, hôpital général, cathédrale, église Saint-Nizier, palais archiépiscopal, le Grand-Théâtre, la douane. Nombreux établissements d'instruction, collége royal, séminaire, école royale d'économie rurale et vétérinaire, école des arts et métiers, école des sourds-muets, école secondaire de médecine, école de dessin et peinture; académie royale des sciences, belles-lettres et arts; société royale d'agriculture, société de médecine, riche bibliothèque, musée de peinture, jardin botanique, pépinière royale, conservatoire des arts. Industrie active, très prospère autrefois; soieries en tout genre et longtemps sans rivales dans le monde, tulles, tissus de coton, couvertures, chapellerie, passementerie, dentelles d'or et d'argent; produits chimiques, drogueries, liqueurs, faïenceries, teintureries, fonderies, etc. Commerce très vaste, tant des produits de Lyon même et de ceux des env. (rubans et armes de St-Étienne, vins) que de commission. Lyon est l'entrepôt de la Suisse et de tout l'Est de la France méridionale, et expédie énormément à l'étranger. Elle communique par ses bateaux à vapeur avec les principales villes des bassins du Rhône et de la Saône. — Lyon fut fondée sous le nom de *Lugdunum*, l'an 43 av. J.-C., par L. Munatius Plancus, et devint bientôt tellement importante, qu'elle donna son nom à toute la Celtique (*Voy.* LYONNAISE). Elle était surtout florissante par ses écoles d'éloquence. Au Ve siècle Lyon fut, sous les fils de Gundioc, la capitale d'un des démembrements du royaume de Bourgogne : mais sa prospérité date surtout des XIe et XIIe siècles, après la réunion du roy. des Deux-Bourgognes à l'empire. Elle devint alors à peu près ville libre, bien que les seigneurs du Lyonnais et les archevêques de Lyon y prétendissent toujours à la souveraineté. Pour leur échapper, elle se mit sous la protection de Philippe-le Bel, qui

la réunit à la France en 1307. Ce prince érigea la seigneurie de Lyon en comté et le laissa en partage à l'archevêque et au chapitre de St-Jean. Lyon comptait plus de 200,000 hab. en 1793, lorsqu'elle se révolta contre la Convention : elle eut alors à subir un siége terrible, dont le résultat fut la destruction presque entière de la ville ; elle fut ensuite décimée par les commissaires de la Convention, Collot-d'Herbois, Couthon, Fouché ; le nom même de Lyon fut effacé, et ce qui resta de la ville fut nommé *Commune-Affranchie*. Elle se releva sous l'empire ; mais depuis 1830 deux révoltes d'ouvriers et l'inondation de 1840 l'ont encore cruellement fait souffrir ; en outre, les fabriques de soie fondées depuis le commencement du XIXe siècle en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, ont commencé à lui ravir d'importants débouchés. L'église de Lyon fut une des plus florissantes des Gaules ; elle eut pour fondateurs saint Photin et saint Irénée. Il se tint à Lyon plusieurs conciles, notamment deux œcuméniques, en 1245 et 1274 : dans le dernier on s'occupa de la réforme du clergé et de la réunion des églises grecque et latine. Lyon possédait un chapitre célèbre où l'on ne recevait que des nobles, et dont les membres portaient le titre de *comtes de Lyon*. Cette ville a donné naissance à un grand nombre de personnages célèbres : chez les anciens, Claude, Marc-Aurèle, Caracalla ; chez les modernes, Terrasson, Spon, Bossut, Linguet, Coustou, Coysevox, Jussieu, Rozier, Duphot, Suchet. — L'arr. de Lyon a 16 cantons (L'Arbresle, Condrieu, Givors, Limonest, Mornant, Neuville-l'Archevêque, Saint-Genis-Laval, Saint-Laurent de Chamousset, Saint-Symphorien-sur-Coise, Vaugueray, plus Lyon qui compte pour 6), 128 communes, 330,044 hab.

LYON (le golfe de), *Gallicus sinus*. On nomme ainsi cette partie de la Méditerranée qui s'étend depuis la côte N. E. de l'Espagne jusqu'aux embouchures du Rhône, baignant les côtes de la Catalogne et des départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et des Bouches-du-Rhône. On écrit aussi quelquefois *golfe de Lion*, et l'on explique ce nom par l'agitation des eaux du golfe dont on compare la violence à la fureur du lion.

LYONNAIS, grand-gouvernement de France avant la révolution, avait pour bornes au N. la Bourgogne, au S. le Vélay et le Vivarais, à l'E. la Bresse et le Dauphiné, à l'O. le Bourbonnais et l'Auvergne, et se composait de trois parties : le Lyonnais proprement dit, le Beaujolais, le Forez. Ch.-l. général, Lyon. Montagnes et forêts au centre ; plaines fertiles à l'E., vers le Rhône et la Saône, et à l'O. vers la Loire. — Jadis habité par les Ségusiens, il fit sous les Romains partie de la Lyonnaise 1re, puis du roy. de Bourgogne ; enfin devint un comté particulier qui fut réuni à la couronne (le Lyonnais en 1307 sous Philippe-le-Bel, le Beaujolais et le Forez sous François I). Il forme auj. les dép. de la Loire et du Rhône.

LYONNAIS proprement dit, dans l'E. du grand-gouvernement de Lyonnais. Places : Lyon, Anse, Tarare, l'Arbresle, Condrieu, Saint-Symphorien, Charlieu. Auj. dép. du Rhône.

LYONNAISE, *Lugdunensis*, nom donné par Auguste à la partie de la Gaule comprise entre la Belgique, l'Aquitaine et la Grande-Séquanaise, c.-à-d. à la Celtique proprement dite, diminuée de quelques peuples situés au S. de la Loire (qu'il joignit à l'Aquitaine), et augmentée des *Lingones*. Elle formait au IVe siècle 4 provinces, savoir : 1° la *Lyonnaise* 1re, au S. E. (auj. *Bourgogne, Nivernais, Forez*), comprenant les *Segusiani*, *Mandubii*, *Ædui*, *Lingones* ; ch.-l., *Lugdunum* (Lyon) ; — 2° la *Lyonnaise* 2e au N. (*Normandie*), comprenant les *Caletes*, *Veliocasses*, *Lexovii*, *Eburovices*, *Viducasses*, *Bajocasses*, *Abrincatui*, *Veneli*, *Saii* ; ch.-l., *Juliobona* (Lillebonne), ou *Rotomagus* (Rouen) ; — 3° la *Lyonnaise* 3e, à l'O. (*Bretagne*, *Maine*, *Anjou*), comprenant les *Turones*, *Diablintes*, *Cenomani*, *Andecavi*, *Arvii*, *Namnetes*, *Redones*, *Veneti*, *Curiosolites*, *Corisopites*, *Osismii* ; ch.-l. *Turones* (Tours) ; — 4° la *Lyonnaise* 4e, au centre (*Orléanais*, *Ile-de-France* et partie de la *Bourgogne*), comprenant les *Meldi*, *Tricasses*, *Senones*, *Carnutes*, *Parisii*, *Aureliani* ; ch.-l., *Senones* (Sens). On joint souvent à la Lyonnaise la *Grande-Séquanaise* ou pays des Séquanes et des Helvètes (*Voy.* GAULE).

LYONNET (Pierre), naturaliste, né en 1707 à Maëstricht, d'une famille originaire de Lorraine, mort en 1789, remplissait à La Haye, auprès des États-Généraux, les fonctions de secrétaire des chiffres et de traducteur-juré. Il consacra ses loisirs aux sciences ; il s'occupa surtout des insectes, et acquit le talent de graveur afin de pouvoir représenter plus fidèlement ses découvertes. Il donna en 1742 une traduction française de la *Théologie des insectes* de Lesser ; assista Trembley dans la publication de son *Mémoire sur les polypes*, 1744, et publia lui-même en 1760 l'*Anatomie de la chenille qui ronge le saule*, monographie qui est un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude.

LYONS-LA-FORÊT. *Voy.* LIONS.

LYRE, bourg et abbaye. *Voy.* LIRE.

LYRNESSE, *Lyrnessus*, ville de Mysie, près d'Adramytte, était, au temps de la guerre de Troie, capitale d'un petit royaume, et fut pillée par Achille qui y fit prisonnière la belle Briséis.

LYS (la), *Lye* ou *Leye* en allemand, *Legia* en latin, riv. de France et de Belgique, prend sa source en France, à 15 kil. S. O. de Béthune (Pas-de-Calais) ; traverse le dép. du Nord, entre en Belgique près de Menin, arrose la Flandre occidentale et la Flandre orientale en passant par Courtray, et se jette dans l'Escaut à Gand ; 200 kil. de cours. Elle communique avec un grand nombre de canaux. Cette riv. a donné son nom à un dép. de l'empire français, qui avait pour ch.-l. Bruges.

LYS (Jean), peintre, né à Oldenbourg en 1570, mort en 1629, séjourna à Rome et à Venise, suivit de préférence l'école vénitienne et prit pour modèles Titien, Paul Véronèse et le Tintoret. Ses tableaux les plus estimés sont : la *Chute de Phaéton*, *St Jérôme dans le désert entendant la trompette du jugement dernier* ; *Adam et Ève pleurant sur le corps d'Abel*.

LYS (Jacques D'ARC DU), père de la Pucelle d'Orléans. *Voy.* JEANNE D'ARC.

LYSANDRE, général lacédémonien, est surtout célèbre par la victoire navale qu'il remporta à Ægos-Potamos sur les Athéniens (405 av. J.-C.), victoire qui mit fin à la guerre du Péloponèse, et à la suite de laquelle le gouvernement des Trente-Tyrans fut établi à Athènes par le vainqueur. Lysandre, tout puissant alors dans sa patrie, se préparait, dit-on, à l'asservir, lorsqu'il fut tué dans un combat livré par les troupes spartiates contre les troupes thébaines, 395 av. J.-C.

LYSANIAE (ABILA-). *Voy.* ABEL.

LYSIAS, célèbre orateur athénien, né l'an 495 av. J.-C., aida puissamment Thrasybule à chasser les Trente-Tyrans. Il nous reste de lui 32 discours, avec des fragments de quelques autres. Une de ses harangues les plus éloquentes est celle contre Ératosthène, qui avait fait mettre son frère à mort pendant le gouvernement des Trente. Les meilleures éditions de Lysias sont celles de Taylor, Londres, 1739, in-8, et Cambridge, 1740, in-8. L'abbé Auger l'a traduit en franç. Paris, 1793, in-8.

LYSIAS, général d'Antiochus Épiphanes, roi de Syrie, fut envoyé contre Judas Macchabée, se laissa surprendre par ce général, perdit 5,000 hommes et fut mis en fuite. Après la mort d'Épiphanes (164 av. J.-C.), il s'empara du pouvoir au nom du jeune

Antiochus Eupator. Il assiégeait Jérusalem lorsqu'il apprit que Philippe, qui lui disputait la régence, s'était emparé de la capitale de la Syrie ; il leva le siége, marcha contre son compétiteur et le défit; mais Démétrius Soter étant subitement apparu, Lysias et Eupator se virent abandonnés de leurs partisans, et furent massacrés par leurs propres gardes (162 ans av. J.-C.).

LYSIMACHIE, *Lysimachia*, dite aussi *Hexamilium*, ville de la Thrace (Chersonèse), sur le golfe Mélane, fut fondée par Lysimaque l'an 309 av. J.-C.

LYSIMAQUE, *Lysimachus*, un des meilleurs capitaines d'Alexandre, eut la Thrace en partage après la mort du conquérant (324 av. J.-C.), et y bâtit la ville de Lysimachie, capitale de son royaume. Ligué avec Séleucus et Cassandre contre Antigone et Démétrius, Lysimaque contribua à la victoire d'Ipsus (301). A la fin de sa vie, il fit deux expéditions en Macédoine (295 et 286), et resta maître de ce pays. Il régnait depuis 25 ans en Thrace, depuis 4 en Macédoine, lorsqu'il fut tué dans un combat contre Séleucus (281 av. J.-C.). Il avait alors 80 ans. Lysimaque s'était rendu odieux par ses cruautés : il n'épargnait pas même les siens, et mit à mort Agathocle, un de ses fils, sur de légers soupçons.

LYSIPPE, statuaire grec, natif de Sicyone, florissait vers 350 av. J.-C. Il obtint seul, avec Apelles et Pyrgotèle, l'honneur de représenter les traits d'Alexandre. Il ne nous reste de lui aucun ouvrage. Les plus connus étaient une statue de *Socrate*, un *Hercule*, qu'on voyait encore à Constantinople au commencement du XIII[e] siècle, une statue de l'*Occasion*, regardée par les anciens comme son chef-d'œuvre.

LYSIS, philosophe grec, né à Tarente, fut disciple de Pythagore et échappa avec peine à la fureur de Cylon de Crotone. Lysis est regardé comme l'auteur des *Vers dorés;* on les attribue aussi à Empédocles et à Philolaüs. On a de lui une *Lettre à Hipparque* (dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de Th. Gale), dans laquelle il reproche à Hipparque de divulguer les secrets de la philosophie de leur maître. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Lysis qui fut précepteur d'Épaminondas.

LYSTRA, auj. *Latik*, ville de Lycaonie, au N. O. d'Iconium. Saint Paul y fut lapidé.

LYTTLETON (lord George), littérateur anglais, né en 1709 à Hagley (Worcester), mort en 1773, se fit connaître, encore fort jeune, par des productions littéraires, telles que des *Pastorales* et des *Lettres persanes*, faites à l'imitation de celles de Montesquieu, ouvrage médiocre, qu'il condamna lui-même. Au retour d'un voyage en France et en Italie, il fut élu député à la Chambre des Communes, où il se montra l'adversaire du ministère Walpole, quoique son père fût lord de l'amirauté dans ce ministère. Après la chute de Walpole (1744), il fut successivement secrétaire du prince de Galles, lord-commissaire de la trésorerie, trésorier de l'épargne du roi, chancelier de l'échiquier. Tombé en 1757 avec le ministère dont il faisait partie, il fut créé pair et baron de Frankley. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'occupa uniquement de littérature. Ses ouvrages les plus remarquables sont les *Dialogues des morts* (1760), et l'*Histoire de Henri II*, précédée de l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, 1767-1771. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par son neveu George Ayscough, Londres, 1774, in-4. On a publié sous son nom des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, qui sont de Goldsmith. Lyttleton est surtout estimé pour l'élégance et la pureté de son style. Il fut l'ami et le protecteur des gens de lettres.

M

M. Dans les abréviations des noms propres, cette lettre se prenait pour *Marcus;* avec une apostrophe, M'. pour *Manius*.

MAADEN (c.-à-d. *mines*). *Voy.* MADEN et ALMADEN.

MAALSTROM. *Voy.* MAELSTROM.

MAAS, nom de la *Meuse* en flamand, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques.

MAASEYCK, ville de Belgique (Limbourg), sur la Meuse, à 26 kil. N. E. de Maëstricht : 3,400 hab. Patrie du peintre Hubert Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. — Jadis fortifiée. Prise par les Français en 1675 et 1803.

MAASLAND, dép. du roy. de Hollande (1805-1809), avait pour ch.-l. La Haye. Réparti d'abord entre les départements français des Deux-Nèthes, des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-la-Meuse, il est auj. compris dans la Hollande méridionale.

MAASLUIS, ville du royaume de Hollande (Hollande méridionale), à 15 kil. O. de Rotterdam, sur un bras de la Meuse; 4,500 hab. Toile à voiles, huile de merluche, chantiers de construction; armements pour la pêche de la morue.

MAB, la fée des songes et la sage-femme des autres fées dans les traditions du moyen âge. Quelques-uns en font la reine des fées et lui donnent pour époux Obéron. Chaucer, et Shakspeare (dans *Roméo et Juliette, acte I, scène* 4), ont donné de cette fée et de sa cour des descriptions fort poétiques.

MABILLON (Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, l'un des hommes les plus savants de son ordre, né à St-Pierremont, près de Reims, en 1632, mort à Paris en 1707, vint en 1664 à Paris, et aida d'Achéry à rédiger son *Spicilège*. En 1683, Colbert l'envoya en Allemagne pour y chercher tout ce qui pourrait servir à l'histoire de la France. Il alla également en Italie en 1689 aux dépens du roi, et en revint avec une ample moisson. Il passa le reste de sa vie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Acta Sanctorum S. Benedicti in sæculorum classes distributa*, Paris, 1668-1702, 9 vol. in-fol., auquel il joignit plus tard *Annales ordinis S. Benedicti*, 1713-39, 6 vol. in-fol.; *Analecta*, Paris, 1723, in-fol. (ce sont des pièces recueillies dans diverses bibliothèques); *De re diplomatica libri VI*, 1681, in-fol., ouvrage capital, où il explique tout ce qui regarde l'écriture, le style, l'origine des chartes et diplômes; *De liturgia gallicana*, 1689 et 1729, in-4; *S. Bernardi opera*, 1690, 2 vol. in-fol.; *Traité des études monastiques*, 1691; *Musæum italicum*, 1687-1689, 2 vol. in-4. Sa *Vie* a été écrite par D. Ruinart.

MABLY (Gabriel BONNOT DE), écrivain français, frère de Condillac, né à Grenoble en 1709, mort en 1785, fut placé au séminaire de St-Sulpice par le cardinal de Tencin, son oncle. Plus jaloux de conserver son indépendance que d'obtenir les dignités de l'église, il se contenta de recevoir le sous-diaconat, et s'occupa tout entier d'études sur l'histoire et la politique. Il fut quelque temps employé comme secrétaire par le cardinal de Tencin, qui faisait partie du ministère, et fut chargé par lui

de quelques missions diplomatiques; mais vers 1746, il rompit avec le cardinal, et renonçant aux affaires, il s'adonna exclusivement à ses études de prédilection. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire, la morale et la politique: on y remarque en général un esprit austère, morose, une opposition vive aux institutions existantes et un grand enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, surtout pour Lacédémone. Ses principaux écrits sont : *Parallèle des Romains et des Français*, 1740; *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, 1748, dont la publication fut défendue en France; *Observations sur les Grecs*, 1749; *Observations sur les Romains*, 1791; *les Principes des négociations*, 1797; *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, 1763; *Observations sur l'histoire de France*, 1765; *De l'Étude de l'histoire*, 1778; *Manière d'écrire l'histoire*, 1782; *Principes de Morale*, 1784. Ses œuvres complètes ont été publiées par l'abbé Arnoux, 15 vol. in-8, 1794-95.

MAC, mot qui veut dire *fils*, précède un grand nombre de noms propres en Écosse et en Irlande.

MACABRE (danse). On a nommé ainsi une ronde infernale dansée par des morts de toutes conditions et de tous les âges, rois ou sujets, riches ou pauvres, vieillards ou enfants; c'est une allégorie ingénieuse figurant la fatalité qui condamne tous les humains à la mort. Cette ronde se trouve représentée au moyen âge dans un grand nombre de cimetières, et est décrite dans un ouvrage fort singulier intitulé lui-même : *Danse macabre*, ou *Miroir de la mort*, ou *Danse des morts*. Cet ouvrage paraît avoir été d'abord écrit en allemand, puis traduit en latin, en français, etc. Les plus anciennes éditions qu'on en connaisse en français remontent à l'an 1485; M. Champollion-Figeac l'a exhumé en 1811 de la bibliothèque de Grenoble. Le nom de *Macabre* ne serait, selon quelques savants, que le nom même de l'auteur de cette invention poétique; selon d'autres, ce serait une corruption de l'arabe *magbarah*, cimetière. La *danse des Morts* a été aussi souvent reproduite par les peintres et les graveurs des XVe et XVIe siècles; on connaît surtout celle de Holbein.

MACAIRE (saint), *l'Ancien*, né dans la Haute-Égypte vers l'an 300, de parents pauvres, se retira dans le désert de Scété (Thébaïde) à l'âge de 30 ans, en fut tiré malgré lui pour être revêtu du sacerdoce, fut persécuté à cause de son attachement à la doctrine du concile de Nicée, et fut relégué par ordre de l'empereur Valens dans une île du Nil; mais le mécontentement que le peuple fit éclater à l'occasion de son exil obligea le préfet à rappeler Macaire. Il retourna dans le désert de Scété, où il mourut vers l'an 390. On le fête le 15 janvier. On lui attribue 50 *homélies*, publiées en grec à Paris, 1559, in-8, et plusieurs *Opuscules ascétiques*, dans le *Thesaurus asceticus* du père Possin.

MACAIRE (saint), *le Jeune*, né à Alexandrie (Égypte), contemporain du précédent, se retira vers 335 dans la solitude de Nitrie en Égypte (vallée de Natron), y devint célèbre par ses vertus, mais fut persécuté pour son zèle contre les Ariens. Il mourut en 394. On le fête le 2 janvier. On le regarde comme l'auteur de la *Règle de saint Macaire*, imprimée dans le *Codex regularum*, Rome, 1661, 2 vol. in-4.

MACALO, lieu de Lombardie, non loin de Bergame et de Brescia, où Carmagnole, commandant les troupes vénitiennes, remporta en 1427 une victoire éclatante sur les généraux du duc de Milan.

MACAO, *Ngao-men* en chinois, ville de Chine (Kouang-toung), assez petite, mais très commerçante, dans une presqu'île de la baie de Canton, à 118 kil. de Canton, par 111° 75' long. E., 22° 12' lat. N.; elle appartient de nom aux Portugais, mais un mandarin chinois y exerce une surveillance générale. Des agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales y résident aussi 8 mois. L'évêque exerce une influence décisive dans l'administration. — Macao est aux Portugais depuis 1530. Bien qu'assez florissante, c'est aujourd'hui une ville en décadence: on y compte encore 34,500 hab. (30,000 Chinois, 4,000 Portugais et 500 autres Européens). On y a établi un musée d'histoire naturelle et d'objets de sciences et d'arts. Il s'y publie une *Gazette portugaise*.

MACARONIQUE (poésie), genre de poésie burlesque, dans lequel on mêle à dessein les mots de plusieurs langues ou dans lequel on fait entrer des mots de la langue vulgaire en leur donnant une terminaison étrangère, surtout latine. *Voy.* FOLENGO, etc.

MACARTNEY (George, comte de), diplomate anglais, né en Irlande en 1737, mort en 1806, fut successivement ambassadeur en Russie (1764), gouverneur de la Grenade et de Tabago (1775), gouverneur de Madras (1780), et enfin ambassadeur en Chine (1792). Il avait pour mission d'obtenir un traité de commerce avec les peuples de cette contrée; mais ses efforts furent tout à fait infructueux. G. Staunton, secrétaire d'ambassade de Macartney en Chine, a publié la relation de ce voyage, et son ouvrage a donné lieu à plusieurs autres écrits sur le même sujet.

MACASSAR, ancienne ville de l'île de Célèbes, capitale de l'anc. roy. de Macassar, par 127° 28' long. E., 5° 9' lat. N. Elle n'existe plus, mais près de son emplacement se voient auj. Vlaardingen et le fort de Rotterdam. — Le *royaume de Macassar* était jadis florissant et occupait toute la côte S. O. de l'île; il est auj. vassal de la Hollande; sa capitale actuelle est Goak. — Les Hollandais nomment *Gouvernement de Macassar* l'ensemble de leurs possessions dans l'île de Célèbes. — Les Portugais mirent pied les premiers dans ce pays en 1615; les Hollandais les en chassèrent en 1668. — On donne le nom de *rade de Macassar* à une rade belle et sûre située près de Vlaardingen.

MACAULEY (Catherine SAWBRIDGE, mistriss), dame anglaise, célèbre par ses écrits, née en 1733 dans le comté de Kent, épousa en 1760 le docteur Macauley, médecin de Londres, et se remaria en 1778 à un M. Graham. Elle se fit remarquer par ses idées républicaines, fit en 1785 un voyage en Amérique où elle fut fort bien accueillie de Washington, et défendit la révolution française contre Burke. On a d'elle une *Histoire d'Angleterre depuis Jacques I jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre*, 8 vol. in-4, 1763-83, qui a été fort exaltée, et divers ouvrages de politique, entre autres une réfutation de Hobbes.

MACBETH, prince écossais, cousin germain du roi Duncan qui régnait au XIe siècle. Selon les chroniques, une sorcière lui avait prédit qu'il serait roi; pour accomplir la prédiction, il assassina Duncan et se fit couronner à sa place à Inverness (1040). Il se rendit odieux par ses cruautés, et fut renversé du trône en 1047 par Malcolm, fils de Duncan, qui avait obtenu des secours du roi d'Angleterre, Édouard-le-Confesseur. Le crime de Macbeth a fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus belles tragédies qui a été imitée par Ducis.

MACCHABÉE (MATATHIAS), vaillant guerrier juif, de la famille des Asmonéens, s'opposa avec courage aux ordres tyranniques donnés par Antiochus Épiphane pour contraindre le peuple juif à sacrifier aux idoles. Nommé général par ses concitoyens insurgés, il chassa les Syriens et releva les autels du vrai Dieu. Il mourut, au milieu de ses succès, l'an 167 av. J.-C., laissant cinq fils, Judas, Simon, Jonathas, Jean et Eléazar; les trois premiers surtout sont célèbres.

MACCHABÉE (JUDAS), fils de Matathias, lui succéda dans le commandement des armées juives l'an 167 av. J.-C., battit les généraux d'Antiochus Epiphane, Apollonius, Nicanor, Gorgias, Ptolémée et Lysias; rentra en triomphe dans Jérusalem, et purifia le temple (164). Antiochus ayant envoyé contre lui de nouvelles troupes, il les défit également. Le roi lui-même s'avançait à sa rencontre à la tête d'une armée formidable, lorsque ce prince fut enlevé par une maladie terrible. Antiochus Eupator, son successeur, se vit contraint d'accorder aux Juifs une paix avantageuse; mais cette paix fut rompue par un nouveau roi de Syrie, Démétrius Soter, et Judas, après avoir remporté plusieurs avantages, périt enfin dans un combat, l'an 161 av. J.-C.

MACCHABÉE (JONATHAS), frère du précédent, lui succéda dans le commandement, l'an 161 av. J.-C., chassa Bacchidas de la Judée (158), s'allia avec Alexandre Bala, usurpateur du trône de Syrie, puis, après la mort de ce dernier, embrassa le parti de Démétrius Nicator; il quitta celui-ci pour se déclarer en faveur du jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, et le soutint fidèlement. Tryphon, qui voulait usurper le trône sur ce jeune prince, se défit de Jonathas par trahison, 143 av. J.-C.

MACCHABÉE (SIMON), frère des précédents, succéda à Jonathas comme prince des Juifs et grand-sacrificateur, s'empara de Gaza et s'allia avec Démétrius Nicator, roi de Syrie, par lequel il fit reconnaître l'indépendance de la Judée. Il eut ensuite à soutenir la guerre contre Antiochus Sidétès, et força les généraux de ce prince à quitter la Judée. Simon fut assassiné, après une administration glorieuse de dix ans, par Ptolémée son gendre.

MACCHABEES (les), nom de sept frères qui souffrirent le martyre avec leur mère, sous Antiochus Epiphane, l'an 168 av. J.-C. Ils n'appartenaient point à la famille des précédents.

MACCLESFIELD, ville d'Angleterre (Chester), à 53 kil. N. E. de Chester; 23,130 hab. On y remarque l'église paroissiale, bâtie en 1278, et celle du Christ en 1775. Tissus de coton, filatures hydrauliques de soie. Aux environs, houille, ardoises.

MACDONALD (Et.-Jacq.-Jos.-Alexandre), duc de Tarente, maréchal de France, né à Sédan en 1765 d'une famille irlandaise, mort en 1840, servit d'abord dans le régiment irlandais de Dillon, se distingua à la bataille de Jemmapes, après laquelle il fut fait colonel (1792), et défit le duc d'York en plusieurs rencontres. En 1795, il traversa le Wahal sur la glace, s'empara de la flotte hollandaise à la tête de son infanterie, et fut, en récompense, nommé général de division. Appelé en Italie, il fut jusqu'en 1798 gouverneur des Etats romains, puis il porta la guerre dans le roy. de Naples et soumit la Calabre. Disgracié pendant quelque temps pour s'être opposé à la mise en accusation de Moreau, il reprit du service en 1809, fut créé maréchal à Wagram, puis duc de Tarente. En 1812, il commanda le 10e corps en Russie, combattit à Lutzen, à Bautzen et à Leipsick (1813), et pendant la campagne de 1814 commanda l'aile gauche de l'armée. Après l'abdication de Napoléon, Macdonald fut nommé membre de la Chambre des Pairs et fut chargé de licencier l'armée de la Loire. En 1816, il fut nommé grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, et conserva cette dignité jusqu'en 1831.

MACDUFF. *Voy* FIFE.

MACEDO, dit *François de Saint-Augustin*, cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, mort en 1681 à Padoue, fut chargé de plusieurs missions politiques à la cour de France par le roi de Portugal, Jean IV, et professa la philosophie à Padoue. Il a publié une quantité innombrable d'ouvrages, entre autres : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, Paris, 1647, in-fol., où il défend les droits du duc de Bragance à la couronne de Portugal; *Encyclopædia in agonem litteratorum producta* (thèse *de omni re scibili*, qu'il soutint à Rome en 1657 pendant trois jours, et dont il sortit avec honneur); *Schema congregationis Sancti Officii romani*, Padoue, 1676; c'est une histoire de l'inquisition.

MACÉDOINE, *Macedonia*, partie occid. de la *Roumélie*, roy. de la Grèce ancienne, au N. de la Thessalie, à l'O. de la Thrace, à l'E. de l'Illyrie. Elle avait pour bornes naturelles les monts Cambuniens et Olympe au S., Berniens et Linde à l'O., Scardus au N., et le Strymon à l'E.; mais elle finit par s'étendre à l'E. jusqu'au Nestus. On y distinguait 5 régions principales, la B.-Macédoine, la H.-Macédoine, la Macédoine orientale ou Illyrie macédonienne, la Macédoine ou Thrace macédonienne, la Chalcidique. A la première appartenaient l'Emathie (berceau et centre de la monarchie), la Mygdonie, l'Anthémasie, la Bottiée, la Piérie. La seconde comprenait la Deuriopie, l'Almopie, la Péonie et la Pélagonie. Dans la troisième étaient (du S. au N.) la Stymphalie, l'Elymiotide, l'Orestide, la Dassarétie, la Lyncestide, la Pénestie. La quatrième se composait de 7 prov., Bisaltique, Sintique, Odomantique, Médique, Edonie, Diée, Dersé. La Chalcidique enfin se subdivisait en Chalcidique propre, Crossée, Acté, Sithonie, Pallène. Les villes d'Edesse et de Pella furent successivement capitales de toute la Macédoine. L'Haliacmon, le Ludias, l'Axius, le Strymon, en étaient les principales rivières. Beaucoup de ports; mines d'or (à Philippes). Les habitants étaient très braves, mais peu civilisés, du moins avant Philippe; aussi les Grecs regardaient-ils les Macédoniens comme des barbares. Cependant la famille royale se disait héraclide.—Le roy. de Macédoine fut fondé vers 1392 av. J.-C. par quinze tribus de Pélasges chassées de l'Histiéotide. Pélagon, un de leurs rois, défendit Priam contre les Grecs. En 796, l'Héraclide Caranus, suivi de Grecs et d'Argiens, usurpa l'Emathie et fonda une dynastie nouvelle qui, sous ses trois successeurs (766-647), réunit la Haute et la Basse-Macédoine ainsi que la Chalcidique. En 490, la Macédoine, envahie par Darius, fut forcée de subir l'alliance de ce prince et celle de Xerxès, mais elle revint à l'alliance grecque dès 479. Le pays était depuis 401 livré à une anarchie complète, lorsque Philippe II monta sur le trône, 360 av. J.-C. Ce prince rendit le calme à la Macédoine, reconquit les anciennes provinces, en ajouta de nouvelles, et soumit la Grèce entière à sa domination; il se préparait à entamer la guerre contre les Perses, lorsqu'il mourut assassiné, en 336. Alexandre réalisa ses projets; mais à sa mort, 323, son empire fut démembré, et la Macédoine, après diverses révolutions, devint le lot de la famille d'Antigone, 278. Elle comprit alors, outre la Macédoine propre, la Thessalie; elle dominait en même temps sur l'Epire, et exerçait une influence contestée, mais réelle, sur la plus grande partie de la Grèce méridionale. Les Romains, après trois guerres contre la Macédoine (212-205 av. J.-C., 200-197 et 170-168), réduisirent complétement ce pays sous leur dépendance, et en 148, après une quatrième guerre, ils la déclarèrent province romaine. La Macédoine fut, lors du partage de l'empire, comprise dans l'empire d'Orient; au XIIIe siècle, les Croisés y formèrent en faveur de Boniface de Montferrat un royaume particulier qui avait Thessalonique pour capitale et qui est plus connu sous le nom de roy. de Thessalonique (*Voy.* THESSALONIQUE); la Macédoine tomba au XVe siècle, avec les autres provinces de la Grèce, sous le joug des Turcs ottomans qui la possèdent encore.

Rois de Macédoine depuis 796 av. J.-C.

Caranus,	796	Alexandre Aigus,	317
Cœnus,	766	(*Régents : Perdiccas,* 324 ; *Pithon*, 320; *Antipater*, 320; *Polysperchon*, 320-311.)	
Tyrimmas,	738		
Perdiccas I,	695		
Argeus I,	647		
Philippe I,	609	Cassandre,	311
Ajeropas,	576	Philippe IV,	298
Alcétas,	556	Antipater,	298
Amyntas I,	538	Alexandre,	298
Alexandre I,	496	Démétrius I	295
Perdiccas II,	452	Pyrrhus, d'Épire,	287-86
Archelaüs I,	429	Lysimaque, de Thrace,	287-82
Orestes,	405		
Archelaüs II,	402	Séleucus, de Syrie,	282
Amyntas II,	398	Ptolémée Céraunus,	281
Pausanias,	397	Méléagre,	279
Amyntas III,	396	Antipater (*de nouv.*)	278
Argeus II,	390	Antigone Gonatas,	278
Amyntas III (*rétabli*),	388	Pyrrhus (*de nouv.*)	274
Alexandre II,	370	Antigone (*de nouv.*)	273-42
Ptolémée,	369	(Alexandre, fils de Pyrrhus),	267-66
Perdiccas III,	366		
Amyntas IV,	360	Démétrius II,	242
Philippe II,	359	Antigone Doson,	232
Alexandre III, dit le Grand,	336	Philippe V,	221
		Persée,	178
Philippe III Arrhidée,	323	Andriscus,	152-148

MACÉDOINE (prov. romaine de), formée en 148 av. J.-C., comprenait le royaume de Macédoine, l'Illyrie grecque, l'Épire, la Thessalie. Therma en fut la capit. Sous l'empire, la Macédoine fut d'abord province sénatoriale, puis forma un des deux diocèses de la préfecture d'Illyrie ; elle se composait alors de six provinces : Macédoine propre ou Petite-Macédoine, Thessalie, Ancienne-Épire, Nouvelle-Épire, Achaïe, Crète, et elle avait pour ch.-l. Thessalonique.

MACÉDOINE (PETITE-) : on nomma ainsi sous l'empire l'ancienne Macédoine, ou Macédoine propre. *Voy.* l'article précédent.

MACÉDOINE SALUTAIRE, nom donné pendant un temps (dans les IIIe et IVe siècles de J.-C.) au N. O. de l'ancien roy. de Macédoine ; elle fut répartie ensuite entre la Prévalitane et la Nouvelle-Épire.

MACEDONIENS, secte religieuse, avait pour chef le patriarche Macédonius (*Voy.* ce nom).

MACEDONIUS, patriarche de Constantinople, était attaché au parti des Semi-Ariens lorsqu'il parvint au patriarcat (vers 351). Sa nomination déplut vivement aux Catholiques, et le jour de son installation il s'engagea une rixe dans laquelle périrent plus de 3,000 personnes. A la suite d'autres troubles, l'empereur Constance le fit déposer en 360 dans un concile tenu à Constantinople. Après cette déposition, Macédonius se fit le chef d'une hérésie nouvelle, en niant la divinité du Saint-Esprit. Les disciples de Macédonius furent nommés *Macédoniens* ou *Pneumatomaques*, c'est-à-dire ennemis du Saint-Esprit.

MACERATA, ville de l'État ecclésiastique, sur le Chienti, à 178 kil. N. E. de Rome ; 12,000 hab. Ch.-l. d'une délégation. Evêché. Cathédrale, porte Pie, etc. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Helvia Ricina*, détruite par les Goths. Dans le roy. (français) d'Italie, elle fut le ch.-l. du dép. du Musone. — La délégation de Macerata, située entre celles d'Ancône, Urbin, Pérouse, Camerino, Fermo et l'Adriatique, a 80 kil. sur 45, et 230,000 hab. Elle est traversée par l'Apennin ; beaucoup de rivières (Musone, Esino, Potenza, etc.); blé, vin, chanvre, cire, huile, bestiaux.

MACFARLANE (Robert), écrivain politique, né en Ecosse en 1734, mort en 1804, écrivit quelque temps en faveur de l'opposition, et fut, pendant plusieurs années, éditeur des journaux le *Morning-Chronicle*, et le *London Packet*. Admirateur enthousiaste d'Ossian, il aida Macpherson dans son travail de révision, et entreprit lui-même une traduction en vers latins des poésies du barde écossais. On a aussi de lui un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poëmes*, Londres, 1804.

MACHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

MACHADO (Rio de). *Voy.* JEUPARANA.

MACHADOU, capitale de l'île d'Anjouan (une des Comores) ; 5,000 hab. Port, forteresse, palais.

MACHANIDAS, tyran de Lacédémone, usurpa l'autorité l'an 210 av. J.-C. Il voulait assujettir tout le Péloponèse, lorsqu'il fut vaincu et tué à Mantinée par Philopœmen, 208 av. J.-C.

MACHAO, anc. ville de France. *Voy.* MENERBES.

MACHAON et PODALIRE, fils d'Esculape et d'Épione ou d'Arsinoë, célèbres médecins et habiles chasseurs, guidèrent les guerriers d'Œchalie au siége de Troie. Machaon y guérit Ménélas, blessé d'un coup de flèche, et fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Podalire, après la prise de Troie, fit naufrage et aborda en Carie, où il épousa la fille du roi. Les 2 frères furent adorés après leur mort.

MACHARES, un des fils de Mithridate, était roi du Bosphore. Il abandonna son père pour se rendre à Lucullus, l'an 70 av. J.-C. Dans la suite, craignant la vengeance de Mithridate, il se tua.

MACHAULT, ch.-l. de canton (Ardennes), à 15 kil. S. O. de Vouziers ; 600 hab.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Bapt.), contrôleur-général des finances en 1745, attaqua hardiment les priviléges du clergé en faisant rendre (1747) un édit fameux connu sous le nom d'*édit de main-morte*, qui « défendait tout nouvel établissement de chapitre, collége, séminaire, maison religieuse, sans une permission expresse du roi, et révoquait tous les établissements de ce genre faits sans autorisation juridique. » Nommé en 1749 ministre d'état, Machault établit un impôt d'un vingtième, gradué sur le prix de ferme des terres, et dont personne n'était exempt. L'année suivante, il succéda à d'Aguesseau dans la charge de garde des sceaux, tout en conservant le contrôle-général ; mais attaqué de toutes parts, surtout par le clergé, il fut enfin disgracié, par les intrigues de Mme de Pompadour (1754). Il mourut en 1794 à la prison des Madelonettes, où il avait été enfermé comme suspect.

MACHECOUL, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 32 kil. S. O. de Nantes ; 3,497 hab. Jadis ch.-l. du duché de Retz.

MACHIAVEL, *Niccolo Macchiavelli*, né à Florence en 1469, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1527, fut pendant 14 ans, de 1499 à 1512, secrétaire de la république florentine, office qui consistait à recueillir les délibérations du conseil des dix magistrats suprêmes, à rédiger les traités, la correspondance. Il exerça en cette qualité une grande influence sur les affaires, et fut chargé de plusieurs missions en France, en Allemagne, à Rome. A la suite d'une révolution qui rappela les Médicis dans Florence (1512), il perdit son office. Impliqué peu après dans une accusation contre le cardinal de Médicis (depuis Léon X), il fut mis à la torture, puis exilé ; cependant il réussit au bout de quelques années à obtenir la confiance des Médicis, et fut employé de nouveau (1521). Il avait consacré aux lettres le temps de sa disgrâce, et c'est dans cet intervalle qu'il a composé la plupart de ses ouvrages. Les principaux sont : *le Prince*, où il enseigne aux tyrans les moyens de réussir, même au mépris de la justice et de l'humanité, et où il expose cette détestable politique qui *a reçu depuis* le nom de *machiavélique* : il adressa ce traité manuscrit en 1514 à Laurent de Médicis, devenu depuis peu maître de Florence, afin *d'obtenir sa* protection ; *Discours sur* Tite-Live, écrits vers 1516.

où il se montre profond penseur, mais où l'on retrouve des doctrines politiques non moins perverses : *Histoire de Florence* (de 1205 à 1424), écrite vers 1524; *Legazioni*, ou relation de ses ambassades; *De l'Art de la guerre*. On a aussi de lui quelques comédies dont la plus connue est *la Mandragore*, pièce très licencieuse, et plusieurs nouvelles, parmi lesquelles on remarque *Belphégor*, qui a été imitée, ainsi que la comédie précédente, par La Fontaine. Les œuvres de Machiavel n'ont été imprimées qu'après sa mort. Les éditions les plus estimées de ses *Œuvres complètes* sont celles de Florence, 1813, 8 vol. in-8, et 1818, 10 vol. in-8. Elles ont été traduites par Guiraudet, 1799, 10 vol. in-8, et par M. Périès, 1823-26, 12 vol. in-8. *Le Prince* a été réfuté par Frédéric II, sous le titre d'*Anti-Machiavel*. Quelque opinion qu'on ait de la moralité de cet homme célèbre, on ne peut lui contester le titre de grand écrivain. On l'a souvent rapproché de Tacite. M. le chevalier Artaud de Montor a publié une excellente appréciation du caractère et des écrits de cet auteur sous ce titre : *Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833, 2 vol. in-8.

MACHIDAS, rivière d'Afrique, naît par 37° 50' long. E., 7° 50' lat. N., coule au N. O. et tombe dans la Ouelbe; cours, 900 kil.

MACHINE (LA), bourg de France (Nièvre), à 6 kil. N. O. de Decize; 760 hab. Houille; forges.

MACHINE INFERNALE. On connaît spécialement sous ce nom une machine meurtrière qui fut dirigée contre le premier consul Bonaparte, le 3 nivôse an IX (24 octobre 1800); elle consistait en un tonneau rempli d'artifices et de projectiles, et qui devait éclater au moment du passage du consul par la rue Saint-Nicaise près des Tuileries; elle était placée sur une charrette à l'entrée de la rue. L'explosion eut lieu quelques instants après le passage de Bonaparte : quarante-six maisons furent ébranlées et endommagées; il y eut huit personnes tuées et vingt-huit blessées très grièvement. On accusa de cet attentat le parti royaliste; deux chouans obscurs furent exécutés. Cependant on ne connut pas les véritables instigateurs du complot.— On a aussi appliqué ce nom de machine infernale à l'appareil employé par Fieschi pour exterminer d'un seul coup toute la famille royale. *Voy.* FIESCHI.

MACIN ou MACINE (George LE), historien arabe. *Voy.* EL-MACIN.

MACK (Charles, baron de), général autrichien, né en 1752 en Franconie, mort à Vienne en 1828, avait déjà fait avec distinction plusieurs campagnes, notamment celles des Pays-Bas contre la France en 1792 et 93, lorsqu'il fut envoyé en 1798 à Naples par l'empereur d'Autriche, pour commander comme généralissime l'armée napolitaine qui marchait contre les Français maîtres de Rome. Il se fit battre honteusement par Macdonald et Championnet, puis tomba entre les mains des Français; prisonnier sur parole à Paris, il s'échappa et retourna en Autriche. On le chargea d'un nouveau commandement en Bavière en 1805, mais il se laissa cerner par l'ennemi et enfermer dans Ulm, et fut forcé de se rendre à discrétion avec 30,000 hommes. Il fut condamné à mort; sa peine ayant été commuée, il fut détenu au Spielberg, et relâché au bout de 2 ans.

MACKENZIE (George), jurisconsulte écossais, né en 1636 dans le comté d'Angus, mort en 1691, vint en France étudier la jurisprudence à l'université de Bourges, acquit une grande réputation dans le barreau d'Edimbourg, et fut choisi comme défenseur par le marquis d'Argyle, accusé de trahison (1661). Il devint ensuite juge d'une cour criminelle, avocat du roi, et enfin l'un des lords du conseil privé en Ecosse; il montra dans ces fonctions un tel zèle pour la cause du roi que les *Covenantaires* l'appelaient *l'Avocat sanguinaire*. Après la révolution de 1688, Mackenzie quitta l'Ecosse et se retira en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, de théologie et de morale, imprimés à Edimbourg, 1716, 2 vol. in-fol. : on y remarque *l'Arétin; Religio stoïci; Moral gallantry*. Il avait fondé à Edimbourg la bibliothèque des avocats.

MACKENZIE (Henri), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1746, mort en 1831, fut avocat-général à la cour de l'échiquier d'Edimbourg, puis contrôleur des taxes en Ecosse. On lui doit plusieurs compositions pleines de grâce et de délicatesse, entre autres, *l'Homme sentimental* (*The Man of feeling*), nouvelle, 1778; *l'Homme du monde*, qui fait suite à l'*Homme sentimental*; *Julia de Roubigné*, roman en forme de lettres. Il publia deux journaux dans le genre du *Spectateur* qui eurent un grand succès : *le Miroir* (the Mirror), et *l'Oisif* (the Lounger). Il s'essaya aussi, mais avec moins de bonheur, dans le genre dramatique. Henri Mackenzie donna lui-même une édit. de ses œuvres, 8 vol. in-8, Edimb., 1808.

MACKENZIE (Alexandre), voyageur anglais, né vers 1760, alla de bonne heure au Canada pour y faire le commerce des pelleteries, découvrit en faisant ses excursions le fleuve qui depuis a conservé son nom (1789), entreprit le premier de traverser l'Amérique septentrionale dans toute sa largeur, exécuta ce hardi projet en 1792 et 1793 : il parvint en juillet 1793 sur les côtes du Grand-Océan, par 52° 21' lat. N. La relation de son voyage fut publiée à Londres en 1801, et traduite en français dès 1802, par Castéra, 3 vol. in-8.

MACKENZIE, fleuve de l'Amérique septentrionale, sort du lac de l'Esclave à l'O., arrose le pays des Grands Esquimaux en coulant au N. O., et tombe dans l'Océan Glacial arctique par 136° long. O., 69° 14' lat. N.; cours, 1,200 kil. Exploré en 1789 par le voyageur anglais Al. Mackenzie.

MACKINTOSH (sir James), écrivain écossais, né à Dores (Inverness) en 1765, mort en 1832, étudia d'abord la médecine, puis s'adonna à l'étude des lois. Il défendit la révolution française contre les attaques de Burke, dans un livre intitulé : *Vindiciæ gallicanæ* (1791), qui eut un grand succès et lui valut l'amitié de Fox; puis il se produisit au barreau où il eut à plaider une cause célèbre, celle de Peltier, auteur d'un libelle contre le premier consul (Bonaparte). En 1804, Mackintosh fut envoyé aux Indes avec le titre de juge au tribunal de Bombay; il revint en 1811 en Angleterre, entra au Parlement l'année suivante, s'y fit remarquer par ses idées libérales et fut un des promoteurs de la réforme. On a de lui : une *Histoire de la révolution de 1688* (ouvrage posthume publié en 1834); une *Histoire d'Angleterre*; des *Mélanges philosophiques*, traduits par L. Simon; un *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, qui fait partie de la 7e édit. de l'*Encyclopédie Britannique*, et qui a été trad. en français par M. Poret, Paris, 1836 : dans ce dernier ouvrage, il rapporte l'approbation morale, non à un jugement de la raison, mais à un simple sentiment, à une *émotion* toute spéciale.

MAC-LAURIN (Colin), célèbre mathématicien écossais, né en 1698, à Kilmoddan près d'Inverary, mort en 1746, publia à 22 ans un traité sur les courbes, qui étonna Newton lui-même, et partagea en 1740, avec Daniel Bernouilli et Euler, le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris pour un mémoire sur *le flux et le reflux de la mer*. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Geometria organica*, Londres, 1720; *Traité des fluxions* (en anglais), Edimbourg, 1742, trad. en franç. par le P. Pézenas, Paris, 1749; *Traité d'algèbre*, traduit en français par Lecozic, Paris, 1753; *Exposition des découvertes philosophiques de Newton* (en anglais), Londres, 1748, trad. en franç. par Lavirotte, Paris, 1749.

MAC-LEOD, lac de l'Amérique du Nord, dans

la Nouvelle-Calédonie, par 124° long. O. et 55° lat. N., s'écoule dans la rivière de la Paix; on a établi sur ses bords un fort de même nom. — Rivière de l'Amérique du Nord, entre le Mexique et le territoire d'Orégon, se jette dans le Grand-Océan par 43° lat. N. et 125° 50' long. O.

MACLOU ou MALO (saint), né au pays de Galles à la fin du Ve siècle, vint vers l'an 520 prêcher la foi dans l'Armorique (Bretagne), près de la ville nommée à cette époque Aleth, et qui depuis reçut de lui le nom de Saint-Malo. Après avoir éprouvé quelques persécutions de la part du roi Hoël, il fut reconnu évêque d'Aleth; il se démit ensuite de ses fonctions pastorales pour aller faire de nouvelles conversions, et mourut à Saintes en 565. On le fête le 14 novembre.

MACON, *Matisco*, ch.-l. du dép. de Saône-et-Loire, sur la rive droite de la Saône, à 60 kil. N. de Lyon et à 394 kil. S. E. de Paris; 11,944 hab. Jadis évêché; tribunaux de 1re instance et de commerce, collége royal, ancien palais Montrevel, église de Saint-Vincent, hôtel-de-ville, Hôtel-Dieu; beau quai, arc de triomphe. Bibliothèque; Société des sciences, arts et lettres et d'agriculture. Fabriques d'étoffes de laine. Grand commerce de vins (Torreins, Pouilly et autres); raisiné dit de Cotignac, etc. Patrie de Senecay, Dombey, Lamartine. — Ville fort ancienne, existait du temps de César, et appartenait aux Eduens; souvent ravagée par les Barbares, notamment par Attila: elle eut des comtes particuliers à partir du Xe siècle. Alix, héritière de ce comté, épousa Robert de Dreux qui le vendit à saint Louis en 1238. En 1435, Charles VIII céda le comté de Mâcon à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; mais Louis XI le réunit à la couronne après la mort de Charles-le-Téméraire (1477). Mâcon eut à souffrir pendant les guerres de religion. Le 11 mars 1814 un combat s'y livra entre les Français et les alliés. — L'arrondissement de Mâcon a 9 cantons (La Chapelle de Guinchay, Cluny, Lugny, Matour, Saint-Gengoux-le-Royal, Tournus, Tramayes, et Mâcon qui compte pour 2), 135 communes et 115,777 hab.

MACON (comté de) ou MACONNAIS, un des 4 comtés annexes du duché de Bourgogne, entre le Châlonnais au N., la Bresse à l'E., le Lyonnais au S., le Brionnais, le Charolais à l'O. Places principales: Mâcon, Saint-Gengoux, Tournus, Cluny. Il forme aujourd'hui l'arrondissement de Mâcon.

MACORABA, nom latinisé de LA MECQUE.

MACOUBA (LE), ville de l'île de la Martinique, sur la côte N. à 20 kil. N. de Saint-Pierre: 2,150 hab. Sucre, cacao, café, tabac fort renommés.

MAÇOUD. *Voy.* MAS'OUD.

MACPHERSON (Jacques), écrivain anglais, né en Écosse en 1738, mort en 1796, publia en 1760 les *Poésies d'Ossian*, ancien barde écossais, traduites de l'ancienne langue gaëlique. Ces poésies eurent un succès prodigieux, mais il s'éleva sur leur authenticité une vive controverse: il paraît cependant que l'existence de poésies gaëliques est incontestable; Macpherson n'eut d'autre tort que d'adoucir quelquefois la rudesse de l'original, et de remplir les lacunes par des passages de son invention (*Voy.* OSSIAN). Macpherson a aussi composé une traduction de l'*Iliade* qui a eu peu de succès, une *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, et une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre*; ces deux ouvrages sont estimés. En 1780 il fut élu député à la Chambre des Communes, mais il y garda presque constamment le silence.

MACQUARIE, riv. de Nouvelle-Hollande (Nouvelle-Galles méridionale), formée de la jonction du Fish-River et du Campbell's-River, par 147° 15' long. E., 33° 30' lat. S. On ne connaît point sa source; mais on a remonté le fleuve l'espace de 450 kil. — Il y a un port du nom de Macquarie dans la Tasmanie, sur la côte O., par 42° 18' lat. S.

MACQUER (Pierre-Joseph), chimiste, né à Paris en 1718, mort en 1784, était professeur de pharmacie à Paris, et membre de l'Académie des Sciences. Il a fait des découvertes importantes en chimie, et a laissé plusieurs ouvrages qui ont été longtemps classiques. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de chimie théorique et pratique*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie*, Paris, 1778, 2 vol. in-4. Macquer a rédigé dans le *Journal des Savants* tout ce qui concerne les sciences naturelles, de 1768 à 1776.

MACRA, auj. la *Magra*, petite rivière d'Italie, formait la limite entre la Ligurie et l'Etrurie.

MACRI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 270 kil. S. E. de Smyrne, par 36° 35' lat. N., 26° 50' long. E. sur le golfe de Macri (*Glaucus sinus*), dans la Méditerranée. Bon port.

MACRIEN, *M. Fulvius Macrianus*, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, s'était élevé par son mérite aux premiers rangs de la milice, et avait été chargé par Valérien de l'administration de la Syrie pendant son expédition contre les Perses. Lors de la captivité de Valérien, il prit la pourpre en Syrie (260), passa la mer et s'avança jusqu'en Illyrie; mais là il fut battu par Auréole (261) et se fit tuer par ses officiers. Il s'était associé ses deux fils Macrien le jeune et Quiétus. Le premier périt avec lui: le second fut tué dans Emèse où l'assiégeait Odenat.

MACRIN, *M. Opelius Macrinus*, successeur de Caracalla à l'empire, né à Césarée en Numidie, fut d'abord préfet du prétoire sous Caracalla. Un devin lui ayant prédit qu'il était destiné à porter la couronne, il assassina l'empereur (217), afin d'assurer l'effet de la prédiction. Proclamé quelques jours après, il signala son avénement par de sages mesures; mais son extrême sévérité souleva contre lui une partie des soldats. Une légion d'Emèse salua Héliogabale empereur, et Macrin fut tué par ses propres soldats près d'Archélaïde, en Cappadoce, l'an 218. Il s'était associé Diaduménien, son fils, qui périt avec lui.

MACRIS, un des noms de l'Eubée. *Voy.* EUBÉE.

MACROBE, *Aurelius Macrobius*, philosophe platonicien et grammairien latin du commencement du Ve siècle, était en 422 grand-maître de la garde-robe (*præfectus cubiculi*) de Théodose-le-Jeune. C'est tout ce que l'on sait sur sa vie. On a de lui: un *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Cicéron; les *Saturnales*, en 7 livres, ouvrage sous forme d'entretiens, qui offre un mélange curieux de critique et d'antiquités. Un 3e ouvrage de Macrobe: *Des différences et des associations des mots grecs et latins*, ne nous est pas parvenu tel qu'il l'avait composé. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Leyde, 1670, in-8, *cum notis variorum*, Leipsick, 1774, in-8. Ses œuvres ont été traduites en franç. par M. Ch. de Rozoy, Paris, 1827, 2 vol. in-8.

MACROBIENS (c.-à-d. *qui a une longue vie*), nom donné par les anciens à plusieurs peuples éloignés sur lesquels ils n'avaient que des données incomplètes ou fabuleuses, tels que les habitants de l'île imaginaire de Méroé, et un peuple de l'Éthiopie, sur les bords de l'Atlantique, auquel on donnait une origine phénicienne.

MACRON, *Nævius Sertorius Macro*, favori de Tibère, présida à l'arrestation et au supplice de Séjan, et fut récompensé de son zèle par la dignité de préfet du prétoire. Lorsque Tibère approcha de sa fin, Macron fit sa cour à Caligula, et l'engagea à prendre possession du gouvernement pendant l'agonie même de l'empereur; et voyant que Tibère revenait à la vie, il le fit étouffer. Son crédit ne fut

pas de longue durée. Caligula l'obligea, ainsi que sa femme, à se donner la mort, l'an 38 de J.-C.

MADAGASCAR, *Menuthias?* grande île de la mer des Indes, à 600 kil. de la côte orient. de l'Afrique australe, dont la sépare le canal de Mozambique, par 40° 50'-48° long. E., 12° 10'-25° 47' lat. S.: 1,700 kil. du N. E. au S. O., sur 580 de large; *pris* de 4,000,000 d'hab. Les monts Ambosténènes et Bétanimènes la parcourent et s'élèvent à 4,000 et 6,000 mètres. Beaucoup de rivières. Climat beau, très chaud, mais meurtrier sur bien des points pour les Européens. Sol d'une fertilité admirable, et qui donne des produits particuliers à l'île, mais très mal cultivé; mines de cuivre, plomb, étain, mercure, fer, etc. (non exploitées, sauf celles de fer). Les habitants, divisés en peuplades et tribus nombreuses, se nomment en général Madécasses ou Malgaches : on les croit de race malaise. Leur langue est riche et douce, leur culte très simple. Bien que noirs, ils ont de beaux traits; les Ovas, les Séclaves, les Antavars, les Betimsaras, les Antacimes, les Bétanimènes en sont les nations les plus remarquables. — Longtemps divisée en une foule de petits états, Madagascar, au commencement du XIXe siècle, est devenue à peu près un royaume unique, grâce au génie du chef Radama. Le pays d'Anossi et quelques districts échappèrent seuls à sa domination. Tananarive ou Tennarive était sa résidence. Sa mort, arrivée en 1829, semble avoir commencé la dissolution de son empire naissant. Au reste Radama était soutenu par les Anglais, et les pays qu'il avait soumis n'étaient que ses tributaires. — Madagascar a été visitée par une foule de navigateurs, mais presque personne n'a pu s'y établir. La France y eut quelques comptoirs depuis 1642; mais le comte Beniowski, qu'elle y envoya en 1774, ayant voulu, après s'être fait nommer chef par les indigènes, étendre le territoire de la colonie à son propre profit, vit combattre et détruire par la France même ce qu'il avait fait. En 1829, les Anglais détruisirent notre établissement de Sainte-Marie, fondé en 1823.

MADAÏN, ville de Turquie. *Voy.* MODAÏN.

MADAME, nom que l'on donnait jadis dans la cour de France à l'aînée des filles du roi, ou à la princesse du sang la plus rapprochée du trône, sans ajouter à ce titre le nom propre. On connaît surtout sous ce nom Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, petite-fille de Henri IV et fille de Charles I, roi d'Angleterre. Bossuet a prononcé l'oraison funèbre de cette princesse.

MADAPOLLAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le pays des Circars septentr., à 49 kil. N. E. de Masulipatnam. Étoffes de laine et de coton. On a par suite nommé *madapollam* les tissus de coton fabriqués dans cette ville : ils sont plus fermes et plus lisses que le calicot.

MADAURE, *Madaurus*, ville d'Afrique propre, au centre, sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

MADDALONI, *Suessula*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 16 kil. S. O. de Capoue; 11,000 hab. Aux environs, bel aqueduc.

MADÉCASSES, habitants de MADAGASCAR.

MADEIRA (c.-à-d. *bois*), rivière de l'Amérique du Sud, le plus grand affluent de l'Amazone, se forme en Bolivie de la réunion du Guaporè et du Mamoré, coule d'abord au N., entre dans le Brésil, tourne vers le N. E., reçoit le Guapey, le Sara, le Jamara, le Jeuparana, l'Axia, le Capana, etc., et se joint à l'Amazone par plusieurs branches. Cours, 1,780 kil.

MADEIRA. *Voy.* MADÈRE.

MADELEINE (sainte MARIE-), *Maria Magdalena*, femme galiléenne, née à Magdalum, sur les bords du lac de Génésareth, s'était longtemps souillée de débauches; mais, à la vue des miracles de Jésus, elle se convertit et obtint son pardon. Depuis cette époque, elle suivit assidûment Jésus et assista à sa passion; elle apprit sa résurrection au moment où elle portait des parfums pour embaumer son corps, et l'annonça à saint Pierre et à saint Jean. Sa fête se célèbre le 22 juillet. — On ne sait s'il ne faut pas distinguer deux Marie Madeleine, dont l'une serait la pécheresse, et l'autre le témoin des derniers moments du Christ et de sa résurrection.

MADELEINE DE PAZZI (sainte), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille des Pazzi, morte en 1607, abrégea ses jours par des austérités excessives. On lui attribue des miracles. Sa *Vie*, écrite en italien par le P. Puchini, a été traduite en français par Brochaud, Paris, 1670. Elle a laissé des *Œuvres spirituelles* qui ont été recueillies par le P. Salvi, Venise, 1739.

MADELEY, ville d'Angleterre (Shrop), à 22 kil. S. E. de Shrewsbury; 5,400 hab. Marché. Commerce de fer. A 3 kil. se voit le pont de fer de Coalbrook-Dale, sur la Saverne. — Charles II, après sa défaite à Worcester, se réfugia dans cette ville.

MADELONNETTES, maison religieuse, fondée à Paris, sous Louis XIII, en 1618, pour servir d'asile aux filles repentantes, et placée sous l'invocation de sainte Madeleine. Sous la République, elle servit de prison politique. C'est aujourd'hui une maison de détention pour les filles de mauvaise vie; elle est entre la rue du Temple et la rue St-Martin.

MADEMOISELLE, nom par lequel on désignait en France la fille aînée de Monsieur, frère du roi. On connaît surtout sous ce nom la duchesse de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans, et frère de Louis XIII.

MADEN ou MAADEN (c.-à-d. *mine*), mot arabe qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. *Voy.* ALMADEN.

MADÈRE, *Madeira* (c.-à-d. *bois*), île d'Afrique, dans l'Atlantique, à 690 kil. de la côte occidentale de l'Afrique sept., par 12° 37' long. O., 32° 45' lat. N., forme avec quelques autres îles plus petites le groupe de Madère; elle a 45 kil. sur 23 et 25,000 kil. carr.; 150,000 hab. Capitale, Funchal. Division, deux capitaineries : Funchal et Machico. Elle est hérissée de montagnes (parmi lesquelles le pic Ruino). Climat chaud, sain; sol fertile; vins célèbres (madère sec, madère-malvoisie, sercial, tinta). Tremblements de terre. — Vue dès 1344, dit-on, par un marin anglais, elle fut véritablement découverte par les Portugais Zarco, Texeiro et Parestrello, en 1419, et resta depuis au Portugal. Ce n'était alors qu'une immense forêt (d'où son nom) : on y mit le feu (1421), et l'incendie dura 7 ans. La vigne et la canne à sucre plantées sur les cendres réussirent au-delà de toute espérance. Aujourd'hui, bien qu'appartenant nominalement au Portugal, Madère diffère peu d'une possession anglaise. Les Anglais s'en sont emparés en 1801, sous prétexte qu'elle pouvait être occupée par la France; ils l'ont aussi possédée de 1807 à 1814.

MADERNO (Charles), architecte, né en 1556 à Bissona en Lombardie, mort à Rome en 1629, termina l'église de *Saint-Jacques-des-Incurables* à Rome, que Voltera avait laissée imparfaite; construisit le dôme et le chœur de *Saint-Jean-des-Florentins*, fit la façade de *Sainte-Suzanne*, obtint le titre d'architecte de Saint-Pierre, et fut chargé par le pape Paul V de l'achèvement de cette célèbre basilique. Maderno construisit une foule d'autres bâtiments à Rome, parmi lesquels on remarque le palais Maffei.

MADFOUNEH (c.-à-d. *la ville enterrée*), village de la Haute-Égypte, sur un canal à la gauche du Nil, par 26° 20' lat. N., 29° 40' long. E. On y voit les ruines de l'antique *Abydos*.

MADGYARS, une des tribus hongroises conduites par Arpad en Hongrie, était probablement la principale. Son nom devint celui de toute la nation.

C'est encore ainsi que les Hongrois se désignent eux-mêmes aujourd'hui. *Voy.* HONGRIE.

MADIAN, auj. *Midian*, ville ancienne de l'Arabie, au N. E. de la mer Rouge et sur les bords du golfe le plus oriental de cette mer, était la capitale d'une peuplade de Madianites bien distincte de celle qui habitait à l'E. du lac Asphaltite. C'est à Madian qu'habitait Jéthro, beau-père de Moïse, et c'est là aussi que se réfugia le prophète.

MADIANITES, *Madianitæ*, peuple arabe, au S. des Moabites, à l'E. du lac Asphaltite, descendait de Madian (fils d'Abraham et de Céthura), et menait la vie nomade et pastorale. Les Madianites étaient idolâtres; leurs filles, envoyées par eux auprès des Hébreux pour les séduire, y réussirent un moment. Les Madianites tinrent sept ans les Hébreux sous le joug (1356-49), mais ils furent défaits par Gédéon. Ils eurent tantôt des rois, tantôt une organisation républicaine. Leur nom ne disparait de l'histoire qu'au IIIe siècle av. J.-C. — Une autre peuplade de Madianites habitait au N. E. de la mer Rouge et avait pour capitale Madian (*Voy.* ce mot).

MADIEH (lac), ou lac d'*Aboukir*, lac de la Basse-Égypte, entre Alexandrie et Aboukir : 17 kil. de long sur autant de large. Il communique avec la mer et le lac Maréotis.

MADISON (James), président des États-Unis, né à Montpellier (Virginie) en 1758, mort en 1836, se destina d'abord au barreau. Il se fit connaître en 1784 en combattant le bill qui voulait établir une religion dominante aux États-Unis et qui fut remplacé par la *Déclaration de liberté religieuse*; il participa en 1786 à la rédaction de la constitution. Élu, presque à l'unanimité, président en 1809, il fit déclarer par le congrès, en 1811, la guerre à l'Angleterre; réélu en 1813, il continua la guerre avec succès, et par le traité du 24 décembre 1814 fixa la limite septentrionale des États-Unis au lac Hudson et au lac Supérieur. Il protégea les sciences; on lui doit l'érection de l'université de Virginie. En 1817, il quitta la présidence et se retira dans son pays natal. — Plus de vingt villes ou comtés des États-Unis ont pris le nom de Madison en l'honneur de l'ancien président. On connaît surtout sous ce nom le ch.-l. du comté de Jefferson, dans l'état d'Indiana, sur la rive droite de l'Ohio, entre Indianopolis et Vincennes.

MADJARI, ancienne ville du Kaptchak, près de la Kouma, sur le chemin d'Astrakhan à Mozdok (dans le gouvernement russe du Caucase), était florissante au XIVe siècle, et servait d'entrepôt pour les marchandises qu'on transportait de l'embouchure du Terek à celle du Don. Aujourd'hui ruinée.

MADJD-EDDAULAH (Abou-Taleb Roustem), le dernier prince de la branche de la famille des Bouides qui régnait sur la Perse centrale, succéda, sous la tutelle de sa mère Seïdah, à son père Fakhr-Eddaulah en 997. Madjd-Eddaulah dépouilla dans la suite sa mère de toute autorité et prit pour ministre le fameux Avicenne. Il fut sans cesse attaqué par Mahmoud, sultan de Ghazna, qui finit par s'emparer de sa personne et de ses états en 1029.

MADJICOSEMAH, groupe d'îles de l'Empire chinois, entre la mer Orientale et le Grand-Océan Equinoxial, au S. O. de l'archipel de Liéou-Khiéou, et à l'E. de l'île de Formose. On y récolte du thé, des cannes à sucre et du poivre; on y trouve des arbres à vernis et de l'encens.

MADJOULI, île de l'Inde anglaise, dans le Brahmapoutre, par 94° 15' long. E., 27° 5' lat. N. : 162 kil. sur 19. Elle appartient au roy. d'Assam.

MADRAS, ville de l'Inde Cisgangétique anglaise, ch.-l. de la présidence de Madras, sur la côte de Coromandel, à 103 kil. N. de Pondichéri, à 1,630 kil. S. O. de Calcutta, par 77° 56' long. E., 13° 4' lat. N.; 462,000 hab. (en 1823). Sa situation est peu favorable au commerce : le terrain aux environs est sablonneux, aride et sans eau. On y distingue la *Ville-Blanche*, au milieu de laquelle s'élève le fort *Saint-George* (une des plus fortes places de l'Inde; et la *Ville-Noire* (Tchenappapatam), infiniment plus grande et plus populeuse. Un canal la joint à l'Ennore. Beaucoup de pagodes, minarets, mosquées, maisons à toits plats (qui lui donnent un aspect bizarre). Quelques monuments : palais du gouvernement, douane, cour de justice, église Saint-George, collége fondé en 1812, observatoire, jardin botanique, Société asiatique, trois journaux (en 1825). Industrie active pour tous les tissus de coton, notamment pour les étoffes de couleur connues sous le nom de *madras*; très grand commerce (inférieur pourtant à celui de Calcutta et de Bombay). — Madras était jadis la capitale du Karnatik. Les Anglais s'y fixèrent vers 1661, et en firent le ch.-l. de leurs possessions dans l'Inde. Labourdonnais la leur prit en 1746, mais la paix d'Aix-la-Chapelle la leur rendit (1748). Lally voulut la reconquérir en 1769, mais il y échoua. Madras, depuis ce temps, n'a pas cessé d'appartenir à l'Angleterre.

MADRAS (présidence de), une des trois grandes divisions de l'Inde anglaise immédiate. Elle correspond surtout aux parties E. et S. de la péninsule, comprend, outre le Karnatik et le pays des Circars du Nord, des portions considérables du Koïmbatour, du Maïssour, du Malabar, du Kanara et du Balaghat, et compte environ 15 millions d'hab. Elle est subdivisée en 22 districts. En voici le tableau :

Districts.	*Chefs-lieux.*
Madras,	Madras.
Tchinglepet,	Tchinglepet.
Nellore,	Nellore.
Arkot septentrional,	Arkot.
Arkot méridional,	Veradatchellam.
Tandjaour,	Tandjaour.
Tritchinapali,	Tritchinapali.
Madura,	Madura.
Chevaganga,	Chevaganga.
Tinevelli,	Tinevelli.
Koïmbatour,	Koïmbatour.
Salem et Barramahal,	Salem.
Seringapatam,	Seringapatam.
Malabar,	Calicut ou Cochin.
Kanara,	Mangalore.
Bellary,	Bellary.
Kaddapa,	Kaddapa.
Gantour,	Gantour.
Mazulipatam,	Mazulipatam.
Radjamandri,	Radjamandri.
Vizagapatam,	Vizagapatam.
Gandjam,	Gandjam.

MADRE (lac), en Mexique (Tamaulipas), à 36 kil. E. de Sotto-la-Marina : 100 kil. sur 28 ; communique avec le golfe du Mexique.

MADRE (Isola). *Voy.* BORROMÉES (îles).

MADRE-DE-DIOS (île), dans l'Amérique du Sud, près de la côte O. de la Patagonie, par 77° 10' long. O., 50° 15' lat. S. : 130 kil. sur 80.

MADRID, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum* et *Madritum*, capitale de l'Espagne, dans la Nouvelle-Castille, sur la rive gauche du Mançanarez, à 1,296 kil. S. O. de Paris, par 5° 53' long. O., 40° 35' lat. N. : 200,000 hab. Mur d'enceinte. Rues larges, propres, régulières, mais mal pavées (les plus belles sont celles d'Alcala, d'Atocha, de San-Bernardino, de Toledo, de Fuencarral) : 42 places (entre autres la Plaza-Mayor, celle du Soleil). Monuments remarquables (nouveau palais du Roi, palais de Palais-Royal, celui du Buen-Retiro, palais des Conseils, musée royal, musée des sciences naturelles, hôtel des postes, douane, Buenavista, arsenal, monnaie, *etc.*) : pont de Ségovie sur le Mançanarez, arc-de-triom-

phe d'Alcala; 3 théâtres, églises assez belles, 3 promenades (le Prado, la Florida, les Délices, Campo-Grande). Académies des beaux-arts, de la langue espagnole, de l'histoire d'Espagne, d'économie, de médecine; 7 bibliothèques (la bibliothèque royale est une des plus riches de l'Europe). Collection de tableaux, observatoire, jardin botanique. Musées des sciences naturelles, d'artillerie; conservatoire des arts et métiers; collége de chirurgie, écoles de médecine, de pharmacie, des ingénieurs; institut de Saint-Isidore (espèce d'université), etc. Manufactures royales de salpêtre, porcelaine, tapisseries, cartes à jouer; fabriques de chapeaux, étoffes de soie, broderies, imprimeries, etc. Commerce médiocre. — Madrid n'était encore qu'un petit village au temps des Romains: en 1109, elle fut prise par les Maures qui la fortifièrent et lui donnèrent son nom actuel. Henri III, roi de Castille, la répara et l'agrandit vers 1400. Enfin elle devint capitale de tout le royaume sous Philippe II, en 1563. N'étant point place de guerre, elle a été souvent occupée, sans pouvoir opposer de résistance. Les Français y entrèrent en 1808. Lope de Vega, Calderon de la Barca, Quevedo de Villegas, Ercilla, etc., sont nés à Madrid.

MADRID (intendance de), une des cinq intendances de la Nouvelle-Castille, au N. de celle de la Manche, contient, outre son ch.-l. (Madrid), Léganès, Florida, Gétife, etc.

MADRIDEJOS, ville d'Espagne (Tolède), à 26 kil. O. d'Alcazar: 7,000 hab. Étamines.

MADRIGAL, ville d'Espagne (Avila), à 55 kil. N. O. d'Avila; 2,000 hab. Patrie de la reine Isabelle de Castille, de G. Quiroga, archevêque de Tolède.

MADRIGALEJO, ville d'Espagne (Badajoz), à 98 kil. E. de Badajoz; 24,000 hab. Ferdinand-le-Catholique y mourut en 1516.

MADRITUM, nom latinisé de MADRID.

MADURA ou MADURE, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 130 kil. S. O. de Tritchinapali: 10,000 hab. Célèbre temple dit Pahlari: toiles de coton. Démantelée par les Anglais en 1801.

MADURA, une des îles de la Sonde, à l'O. et près de Java: 150 kil. sur 40; 118,600 hab. (dont 13,000 Chinois). Ch.-l., Madura, sur la côte E. Bon port. Beaucoup de riz; végétation magnifique.

MÆLAR (lac), en Suède, au N. O. de Stockholm et de Nikœping, communique avec la mer Baltique et le lac de Hiælmar: 90 kil. sur 40; il renferme environ 1,500 petites îles.

MAEL-CARHAIX, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 40 kil. S. O. de Guingamp, à 13 kil. E. de Carhaix; 1,800 hab.

MAELSTROM ou MOKOESTROM (c.-à-d. courant qui moud), gouffre de l'Océan Glacial arctique, par 80° 20' long. E., 67° 20' lat. N., près de l'île Moskœ, une des Loffoden: très dangereux et très vaste: il a beaucoup augmenté dans ces dernières années.

MAESTRICHT, Maastricht en flamand, Trajectum ad Mosam des anciens, ville forte du roy. de Hollande, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur la gauche de la Meuse, à 90 kil. E. de Bruxelles: 29,000 hab. Ville belle et bien bâtie. Citadelle. Hôtel-de-ville, église de St-Gervais, arsenal, pont de 100 mètres de long, etc. Aux environs, jolies promenades. Société d'agriculture, athénée, bibliothèque. Etablissements de bienfaisance. Tanneries; drap, flanelle, raffineries, papeterie, etc. Près de la porte Saint-Pierre commence une vaste carrière qui s'étend jusqu'à Liége, et qui en cas de siége, dit-on, donnerait asile à toute la population. — Maëstricht fut bâtie sur l'un des points où l'on passait la Meuse (Maas) dans un bac. Elle existait dès le IVe siècle. Elle soutint nombre de siéges, fut prise en 1632 par le prince Frédéric-Henri, qui la céda aux Etats de Hollande; en 1673 par Louis XIV; en 1748 encore par les Français. Joseph II en revendiqua la possession en 1784 et fit cession de ses droits à la Hollande moyennant une somme de 9,500,000 livres. Bombardée par les Français en 1793, prise par Kléber en 1794. Réunie à la France en 1795 et dès lors ch.-l. du dép. de la Meuse-Inférieure jusqu'en 1814; comprise en 1815 dans le roy. des Pays-Bas, elle fut, après la séparation de la Hollande et de la Belgique, l'objet de longues contestations; enfin en 1839 elle fut rendue au roi de Hollande.

MAFFEI (Raphaël), surnommé Volterran, Volaterranus, savant compilateur, né en 1452, à Volterra en Toscane, mort en 1522, a laissé sous le titre de Commentarii urbani, en 38 livres, une espèce d'encyclopédie dont les 12 premiers livres traitent de la géographie, les 11 suivants de l'histoire des hommes célèbres anciens et modernes, et les derniers offrent un sommaire de toutes les sciences cultivées alors. Ses œuvres, publiées pour la première fois en 1506, in-fol., ont été réimprimées à Paris en 1526. — Un autre Maffei, Paul-Alexandre, né aussi à Volterra en 1653, mort en 1716, fut un antiquaire distingué.

MAFFEI (J.-Pierre), savant jésuite, né à Bergame en 1535, mort en 1603, entra dans l'ordre des Jésuites en 1565, après avoir été professeur d'éloquence à Gênes et secrétaire de la république. Vers 1570, il fut appelé à Lisbonne par le cardinal Henri de Portugal, pour travailler à l'Histoire générale des Indes, sur les documents conservés dans les archives publiques. L'ouvrage parut à Cologne en 1593, in-fol., sous ce titre: Historiarum Indicarum libri XVI. L'Histoire des Indes a été traduite en français par Arnaud de la Borie et par l'abbé de Pure.

MAFFEI (François-Scipion, marquis de), littérateur, né à Vérone en 1675, mort en 1755, fit avec distinction la campagne de 1704, au service de la Bavière, puis revint en Italie pour se consacrer aux lettres. Il composa en 1713 sa tragédie de Mérope, qui fit époque dans l'histoire de l'art dramatique et commença une utile réforme en Italie. Un autre écrit, l'Histoire de Vérone, acheva de répandre sa réputation dans toute l'Europe. Maffei vint en France en 1732, et y fut accueilli avec la plus grande distinction. De France il alla en Angleterre, puis en Hollande, en Autriche, et reçut partout le même accueil. De retour à Vérone, il y forma une collection fort riche d'inscriptions antiques, et en publia des copies exactes dans un recueil intitulé Musæum Veronense. Ses Œuvres ont été publiées à Venise, 1790, 28 vol. in-8. Elles contiennent divers recueils de poésies italiennes et latines. La Mérope fut traduite en français par Fréret et imitée par Voltaire.

MAFFEO VEGIO, Maphæus Vegius, poëte latin moderne, né en 1406 à Lodi, mort en 1458, professa les belles-lettres à Pavie, et composa divers ouvrages dont les plus célèbres sont: l'Antoniade, poëme en l'honneur de saint Antoine, 1490; Astyanax, la Toison d'Or (Vellus aureum), 1475, et un Supplément à l'Énéide en 12 livres, Cologne, 1471.

MAFRA, ville de Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne; 2,700 hab. Grand palais avec couvent, parc de 20 kil. d'étendue.

MAFUMO, riv. de l'Afrique S. E., dans la Cafrerie, sur la côte de Natale, tombe dans la baie de Lagoa, après un cours de 700 kil.

MAGADA, ancien nom du BÉHAR.

MAGADOXO, roy. de l'Afrique, sur la côte orientale, borné au N. E. par le territoire d'Ajan, au N. O. par le pays des Machidas, au S. O. par le roy. de Juba et au S. E. par la mer des Indes; 400 kil. de long. Lieu principal, Magadoxo, par 2° 5' lat. N., 43° long. E. Habitants inhospitaliers, mélangés d'Abyssins, de Nègres et d'Arabes. L'intérieur du pays est inconnu; il paraît renfermer des mines d'or et d'argent. Commerce d'ivoire, grains, bé-

tail, etc. Les Portugais comprennent nominalement ce royaume dans leurs possessions d'Afrique ; il paraît appartenir de fait à l'imam de Mascate.

MAGALHAENS. *Voy.* MAGELLAN.

MAGDALENA, riv. de l'Amérique méridionale, dans la Nouvelle-Grenade, sort du lac Pampas, par 1° 5' lat. N., coule au N., tombe dans la mer des Antilles par plusieurs embouchures sous 11° 8' lat. N., après un cours de 1,300 kil., et a pour affluents : le Bogota, le Sogamoso, la Cauca. — Il donnait son nom à un des 12 départements de la Colombie (divisé en 3 provinces, Carthagène, Sainte-Marthe, Rio-de-la-Hacha) ; ch.-l. Carthagène.

MAGDEBOURG, en latin moderne *Magedoburgum* ou *Parthenopolis*, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. de la régence de Magdebourg et de la province de Saxe, sur la gauche de l'Elbe, à 158 kil. S. O. de Berlin, par 9° 18' long. E., 52° 8' lat. N.; 39,000 hab. Divisée en 5 parties, Neumarkt, Altstadt ou la forteresse, Neustadt, Sudenburg, Friedrichstadt. Assez bien percée et bien bâtie, très bien pavée. Une des plus fortes places de l'Europe. La citadelle est dans une île de l'Elbe. Cathédrale magnifique, hôtel du gouvernement, hôtel-de-ville, arsenal, machine hydraulique, établissements scientifiques et littéraires, institutions de bienfaisance. Industrie active : soieries, cotonnades, lainages, tulles, bonneterie, dentelles ; savon vert : gants ; porcelaine, etc. Grand commerce de commission et de transit : Grandes foires. — Jadis célèbre archevêché érigé en 967. Ville hanséatique. Magdebourg prit part à la ligue de Smalkalde, et fut mise au ban de l'empire ; elle tint encore après la bataille de Mühlberg (1547), et n'admit pas l'*interim*. Elle fut assiégée en 1550 par Maurice de Saxe, qui enfin la prit en 1551. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, ayant été bloquée 7 mois en 1629 par les Impériaux, sous Wallenstein ; prise d'assaut par Tilly en 1631, et incendiée par les Suédois, 1632 ; assiégée encore en 1635 et livrée par capitulation aux Impériaux, 1636. Les Français y entrèrent en 1806, et l'annexèrent au royaume de Westphalie ; elle devint alors ch.-l. du dép. de l'Elbe. En 1813 les Français, pour étendre leurs moyens de défense, démolirent les faubourgs de Neustadt et de Sudenburg (ils sont auj. rebâtis). Otto de Guéricke, et le poète F. Schulz, naquirent dans cette ville. On connaît sous le nom d'*hémisphères de Magdebourg* un appareil de physique imaginé par Otto de Guéricke, pour démontrer la puissance de compression de l'air. On appelle *Centuries de Magdebourg* une histoire ecclésiastique rédigée à Magdebourg dès les premières années de la Réforme ; elle eut pour principal auteur Flacius.

MAGDEBOURG (archevêché, puis duché de), état d'empire, formé d'abord aux dépens de l'évêché d'Halberstadt, et auquel plus tard fut ajouté le canton compris entre le lac salé de Mansfeld, l'Unstrutt, la Saale, l'Helme, etc. — L'archevêché lui-même dérivait d'un couvent de Bénédictins fondé par Othon I en 937, érigé en archevêché 30 ans après. Il avait pour suffragants : Havelberg, Brandebourg, Cammin, Lebus, et pendant longtemps Mersebourg et Naumbourg. Il fut sécularisé lors de la paix de Westphalie (1648), prit le titre de duché, et fut donné à l'électeur de Brandebourg, qui toutefois n'en prit possession qu'en 1680. Il se divisait en 4 cercles : Holzkreis, Jérichow, la Saale, Luckenwald, dont les villes principales étaient : Magdebourg, Calbe, Œbsfeld, Halle, Neumarkt, Alsleben, Luckenwald, Jutterbock, etc.

MAGDEBOURG (régence de), une des trois régences de la province prussienne de Saxe : 11,100 kil. carr.; 564,000 hab. : ch.-l. Magdebourg. Autres villes : Calbe, Quedlinbourg, Tangermunde, les 2 Haldensleben, Burg, etc. Le comté médiatisé de Stolberg-Wernigerode y est compris. Pays plat et fertile, traversé du N. au S. par l'Elbe, arrosé par la Bode, la Saale, la Havel, le canal de Planen, etc. Céréales, légumes, fruits, chanvre, lin, tabac, etc. Mines de sel, fer, houille ; chaux, tourbières. Raffineries de sucre, distilleries, soieries, bonneterie.

MAGEDDO, ville de Palestine, dans la demi-tribu occidentale de Manassé, près de la mer. Josias, roi de Juda, y fut battu et tué par Néchao, roi d'Égypte, l'an 608 av. J.-C.

MAGELLAN (Fernand), en portugais *Magalhaens*, célèbre navigateur portugais du XVI[e] siècle, servit d'abord le roi de Portugal dans l'Inde sous Albuquerque ; mais ayant eu à se plaindre d'une injustice, il quitta sa patrie et passa en 1517 au service de l'Espagne, sous Charles-Quint. Chargé de diriger une expédition contre les Moluques, il conçut le projet de se rendre à ces îles en prenant par l'ouest et en passant au sud de l'Amérique méridionale, tandis que jusque-là on n'y était allé que par la route de l'est, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il obtint le commandement d'une petite flotte de cinq vaisseaux, et exécuta son projet à travers mille difficultés ; parti le 20 septembre 1519, il découvrit, le 21 octobre 1520, le détroit qui porte son nom, entre l'Amérique méridionale et la Terre-de-Feu, traversa l'Océan Pacifique, et aborda en mars 1521 aux Philippines. Il périt peu après à Zébu, l'une des Philippines, dans une expédition contre les naturels du pays, avant d'avoir pu arriver aux Moluques.

MAGELLAN (détroit de), bras de mer qui sépare la Patagonie (extrémité S. de l'Amérique méridionale) de la Terre-de-Feu, par 52° 46' lat. S. et 70° 38'-77° 14' long. O. : 500 kil. sur 50 (à l'endroit le plus resserré). Découvert par Magellan en 1520 : la navigation y est très dangereuse.

MAGELLAN (archipel de), dans le Grand-Océan boréal, par 24°-29° lat. N., 137°-145° long. E. : il se compose des groupes de Monin-Sima, des Volcans, de Marguerite, etc.

MAGES, prêtres de la religion de Zoroastre, chez les anciens Perses, formaient une corporation vouée à la fois au culte et aux sciences ; ils cultivaient surtout l'astronomie, l'astrologie, et d'autres sciences occultes, ce qui leur a fait attribuer une puissance surnaturelle dont le souvenir se conserve encore parmi nous dans notre mot *magie*. Ils étaient surtout chargés d'entretenir le feu sacré. On retrouve les successeurs des mages dans les prêtres actuels des *Guèbres*, répandus dans la Perse et l'Inde, surtout à Surate et à Bombay. — Selon saint Matthieu, des mages sortis de l'Orient, et conduits par une étoile, vinrent à Bethléem, lors de la naissance de Jésus, pour adorer l'enfant divin. La tradition a fait de ces mages des rois. On les honore le 6 janvier. *Voy.* ÉPIPHANIE.

MAGHREB (le), c.-à-d. le *couchant*, nom donné par les Arabes à la partie de l'Afrique comprise entre la Méditerranée au N. et à l'E., le Grand-Atlas au S. et l'Atlantique à l'O. Elle renferme les états barbaresques (Maroc, Algérie, Tunis, Tripoli, Sidy-Hescham et Biledulgérid).

MAGINDANAO. *Voy.* MINDANAO.

MAGISDROS (Grégoire). *Voy.* GRÉGOIRE.

MAGISTÈRE (LA), bourg de France (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 19 kil. O. de Moissac : 1,900 hab. Grains et pruneaux.

MAGISTÈRE (le). On désignait souvent ainsi la dignité de grand-maître de l'ordre de Malte.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliophile, né à Florence en 1633, de parents pauvres, mort en 1714, se fit remarquer dès son enfance par une mémoire extraordinaire et par son goût pour l'étude ; il s'attacha surtout aux langues et aux antiquités, et fut nommé par le duc Cosme III conservateur d'une biblioth. que ce prince venait d'établir

dans son palais. Il possédait la connaissance la plus complète des principales collections de l'Europe. Magliabecchi n'a laissé d'autre ouvrage qu'un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Médicis*, mais il a rendu de grands services aux savants en publiant de précieux manuscrits cachés dans la bibliothèque *Laurentienne* à Florence. On a imprimé diverses parties de sa correspondance avec les savants étrangers, Florence, 1745. Il légua en mourant sa propre bibliothèque à la ville de Florence; elle y est connue sous le nom de *Magliabecchiana*.

MAGLOIRE (saint), né au pays de Galles, vivait au VIe siècle. Il embrassa la vie monastique dans son pays, puis se fixa en France, et devint évêque en Bretagne. Il fonda un monastère à Jersey et y mourut en 575, à 80 ans. On le fête le 24 octobre.

MAGNAC-LAVAL, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 6 kil. N. E. de Bellac; 3,435 hab. Jadis ch.-l. d'une baronnie.

MAGNATS, nom donné en Hongrie (et quelquefois en Pologne) à la haute noblesse, tels que : les barons du St-Empire ou comtes palatins, les conseillers auliques, les gouverneurs de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, le trésorier et les principaux fonctionnaires de la cour. Autrefois la dignité de magnat représentait une puissance réelle; aujourd'hui ce n'est plus qu'un titre honorifique.

MAGNE, pays de Grèce. *Voy.* MAÏNA.

MAGNEN (Jean-Chrysostôme), *Magnenus*, médecin, né à Luxeuil (Bourgogne) au commencement du XVIIe siècle, se rendit en Italie, et obtint une chaire de médecine à Pavie; il y professa aussi la philosophie. Magnen est mort vers 1661 à Paris, où il était venu à la suite d'un ambassadeur étranger. On lui reproche d'avoir trop accordé à l'astrologie. Ses écrits sont : *Democritus reviviscens, sive de Atomis*, etc., Pavie, 1646, in-4; *De Tabaco*, Pavie, 1648, in-4; *De Manna*, Pavie, 1648, in-8.

MAGNENCE, *Flavius Magnentius*, tyran, né en Germanie; fait prisonnier fort jeune, il prit du service chez les Romains, et devint capitaine des gardes de l'empereur Constant. Profitant de l'indolence de ce prince, il revêtit la pourpre à Augustodunum (Autun) en 349, et battit Constant qui périt dans sa fuite (350) : marchant de là sur Rome, il y défit et tua Népotien, autre usurpateur, et proposa à Constance II de le reconnaître emp. d'Occident. Celui-ci pour toute réponse marcha contre lui, le battit à Mursia sur la Drave en Illyrie et le contraignit à prendre la fuite. Magnence, voyant ses affaires désespérées, se donna la mort à Lyon en 353.

MAGNÉSIE, *Magnesia*, contrée de Thessalie, au S. E., entre le golfe Pagasétique et la mer de Thrace, se terminait par une presqu'île qui s'avançait dans la mer Egée, vers l'Eubée; ch.-l., Démétriade. Le pays tirait son nom d'une ville de Magnésie, située sur la côte E.

MAGNÉSIE, nom commun à plusieurs villes de l'antiquité, parmi lesquelles : 1° *Magnesia ad Mæandrum*, aujourd'hui *Ghuzel Hissar* ou *Ienibazar*, en Lydie, à l'O. de Tralles, colonie des Magnésiens de Thessalie; 2° *Magnesia ad Sipylum*, aujourd'hui *Manika* ou *Mansa*, aussi en Lydie, au pied du Sipyle, et sur l'Hermus, colonie magnésienne comme la première; elle est célèbre par la victoire de Scipion l'Asiatique sur Antiochus, l'an 190 av. J.-C. — On trouvait de l'aimant auprès de ces villes : c'est de là, dit-on, que l'aimant a été nommé *magnes*; selon d'autres, au contraire, ces villes auraient pris leur nom du mot *magnes*, nom grec de l'aimant.

MAGNOL (P.), médecin et botaniste français, né à Montpellier en 1638, mort en 1715, fut professeur au jardin royal de sa ville natale. On a de lui : *Botanicum Monspeliense, sive Plantarum... index*, Lyon, 1676; *Hortus regius Monspeliensis*, etc., 1667; *Prodromus historiæ generalis plantarum*, 1689; *Novus Character plantarum*, 1720, ouvrage posthume. Plumier avait appelé *Magnolia* un genre de plantes que Jussieu a nommé depuis *Talama*; Linné a donné le nom de *Magnolia* à un genre d'arbres de l'Amérique et de la Chine, qui fait aujourd'hui l'ornement de nos jardins.

MAGNUM PROM. (c.-à-d. *grand cap*), nom de plusieurs caps chez les anciens, notamment le cap *Trapani* ou cap de *Bragu* actuel, prom. de l'Inde au-delà du Gange; il formait l'entrée occidentale du *Magnus sinus*; — le cap *Rocca di Sintra*, en Lusitanie, au N. O. d'Olisippo (Lisbonne).

MAGNUS, surnommé *Ladulos*, roi de Suède, né en 1240, mort en 1290, était le deuxième fils de Birger, et monta sur le trône au préjudice de son frère aîné, qu'il condamna à une prison perpétuelle. Il fit des lois contre les voleurs et assura si bien le respect des propriétés qu'on le surnomma *la Serrure des granges* (c'est ce que veut dire *ladulos*)

MAGNUS, surnommé *Smek* (*le Trompé*), roi de Suède, fils du duc Eric, né en 1316, avait succédé à Birger, fils de *Ladulos*, à l'âge de 4 ans, et fut obligé de céder ses états, en 1363, au duc Albert de Mecklembourg. Il mourut en Norwége en 1374.

MAGNUS, dit *le Bon*, roi de Norwége et de Danemark, fils de saint Olaüs, remplaça son père sur le trône de Norwége en 1034, et succéda en 1042 à Canut II, roi de Danemark. Il mourut en 1047, laissant le Danemark à Suénon et la Norwége à Harald. Magnus avait composé pour la Norwége un *Code de lois* qui n'existe plus. — Après lui, cinq autres princes du nom de Magnus régnèrent sur la Norwége (*Voy.* NORWÉGE); le plus connu est :

MAGNUS VII, surnommé *le Législateur*, fils de Haquin V. Il lui succéda en 1262, et eut un règne glorieux et paisible. Il mourut en 1280.

MAGNUS, fils de Christian III, roi de Danemark, né en 1540, fut proclamé roi par les Livoniens, fatigués du joug oppresseur des chevaliers teutoniques (1570). Il fut dépouillé par les Polonais de ses possessions les plus importantes, et mourut abandonné et méprisé de ses sujets, en 1583.

MAGNUS (Jean), archevêque d'Upsal, né à Linkœping en 1488, mort à Rome en 1544, s'opposa au projet conçu par Gustave Wasa d'introduire la réforme en Suède; mais n'ayant pu réussir, il se retira à Rome. On a de lui : *Gothorum Sueonumque Historia*, etc., Rome, 1554, in-fol.; Bâle, 1558, in-8; et *Historia metropolitanæ ecclesiæ Upsalensis*, etc.

MAGNUS (Olaüs), frère du précédent, fut nommé archevêque d'Upsal sans pouvoir prendre possession de cette dignité, et mourut au monastère de Sainte-Brigitte à Rome en 1568. On lui doit : *Historia de gentibus septentrionalibus*, etc., Rome, 1555, in-fol.; *Tabula terrarum septentrionalium*, 1639.

MAGNUS (Jacobus), écrivain. *Voy.* LEGRAND.

MAGNUS PORTUS (*Grand port*), ville de la Bretagne romaine, chez les Belges, auj. *Portsmouth*; — ville de la Mauritanie Césarienne, la même qu'*Arsenaria*, auj. *Arzew*, au S. O. de Cartenna, sur la mer; — ville et port d'Hispanie, auj. *La Corogne*.

MAGNY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. de Mantes; 1,500 hab. Tanneries.

MAGON, illustre famille carthaginoise, qui faisait partie de la faction barcine et de laquelle sortit Annibal. Plusieurs Magon furent suffètes, généraux ou amiraux; l'un d'eux conquit les îles Baléares vers l'an 702 av. J.-C., et y fonda le port qui est encore appelé de son nom Port-Mahon (*Portus Magonis*). — Un autre, surnommé *Barcée*, conquit une partie de la Sicile et battit Denys-le-Tyran à Cronium l'an 382; il fut sur le point de s'emparer de Syracuse : mais il se laissa battre honteusement par Timoléon, et prit la fuite (344); il allait être condamné à mort pour ce fait lorsqu'il se tua. — Le plus célèbre personnage de ce nom est un frère

d'Annibal qui eut une grande part au gain de la bataille de Cannes, 216 av. J.-C.; il se soutint quelque temps en Espagne contre Scipion, s'empara de l'île Minorque et y fortifia le *Portus Magonis*, qu'avait fondé un de ses ancêtres. Il fut battu dans l'Insubrie par Quintilius Varus, et périt peu après d'une blessure reçue dans la bataille, 203 av. J.-C.

MAGONIS PORTUS. *Voy.* (PORT-MAHON).

MAGRA, riv. d'Italie, anciennement la MACRA.

MAGRADA, fleuve d'Hispanie, auj. la BIDASSOA, ou peut-être l'URUMEA.

MAGUELONE, *Magalona*, petite île de France (Hérault), dans l'étang de Thau, à 6 kil. S. de Montpellier, avec un village (jadis ville épiscopale; ruinée en 737 par Charles-Martel). L'évêché, longtemps célèbre, a été transféré à Montpellier.

MAGUNTIA, auj. *Mayence*. *Voy.* MOGUNTIACUM.

MAHABHARATA, grande épopée indienne, composée en langue sanscrite par le poëte Vyasa (*Voy.* ce nom). Le poëte y raconte les guerres de Kourous (ou Koravas) et des Pandous (ou Pandavas), et les exploits de Krichna et d'Ardjouna. Elle se compose de 18 livres et renferme plus de 200,000 stances. Plusieurs épisodes de ce poëme ont été traduits à part: le *Bhagavad-Gita* par Schlegel, le *Nalus* par Kopp (1820). L'ouvrage entier a été récemment traduit par la Société asiatique de Calcutta.

MAHANADA, rivière de l'Inde septentr. (Nepal), tombe dans le Gange à Nababgonge. Cours, 400 kil.

MAHANADDI, riv. de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

MAHAUT, ancienne forme du nom de MATHILDE.

MAHDI ou MAHADI (LE), c.-à-d. *le dirigé*, nom donné par certaines sectes de musulmans, notamment par les Chyites et les Ismaéliens, à une espèce de Messie dont ils attendent la venue. Les Druzes voient le *Mahdi* dans le sultan d'Égypte Hakem-Biamrillah (*Voy.* IMAM et MOHAMMED-AL-MADHI).

MADHYA (AL-), ville d'Afrique. *Voy.* AL-MADHYA.

MAHÉ, ville de l'Inde française, sur la côte de Malabar, à 40 kil. N. de Calicut; 6,000 hab. Bon port. Poivre, cannelle, sandal, etc. Aux Anglais de 1761 à 1785, et de 1795 à 1815. Son territoire n'a que 9 kil. de rayon.

MAHÉ (îles), dans la mer des Indes, au N. de l'île de France, forment, avec les Amirantes, l'archipel des Seychelles : on en compte 30, dont les principales sont Mahé, 6,000 hab. (ch.-l., Mahé); et Praslin. Elles appartiennent aux Anglais.

MAHE DE LA BOURDONNAIS. *V.* LA BOURDONNAIS.

MAHERBAL, général carthaginois, suivit Annibal en Italie, décida les Gaulois Cisalpins à secouer le joug de Rome, remporta en Étrurie une victoire sur les Romains, et commanda la cavalerie à Cannes. Il conseillait à Annibal de marcher sur Rome immédiatement après le gain de cette bataille. L'avis contraire ayant prévalu, il s'écria: « Annibal, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire! »

MAHIM, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'Aurengabad, à 9 kil. N. O. de Bombay; 15,000 h.

MAHMORAH. Voy. MULÉY-ISMAEL.

MAHMOUD (Aboul Cacem Yemin-ed-Daulah), prince gaznévide, contribua puissamment à étendre la puissance de sa famille, et obtint d'Ilek-Khan, souverain du Turkestan, l'empire du Koraçan, l'an 999; il augmenta ses domaines par ses conquêtes et forma un vaste état qui s'étendait depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Caspienne. Ce prince tenait sa cour à Balkh et à Gazna. Il mourut en 1030. Il est le premier qui ait pris le titre de *sultan* (empereur), au lieu de celui d'*émir* (commandant) qu'avaient porté ses prédécesseurs.

MAHMOUD I, sultan des Turcs ottomans, né en 1696, fils de Mustapha II, fut placé sur le trône de Constantinople en 1730 par le visir Patrona Khalil, se plongea dans la mollesse, et mourut en 1754.

MAHMOUD II, né en 1785, mort en 1839, fut élevé au trône en 1808 par Mustapha Beiraktar, chef des janissaires, à la place de Mustapha IV. Sous ce règne, la décadence de la Turquie continue malgré les efforts de Mahmoud. En 1812, la paix de Bukharest cède aux Russes la Bessarabie. De 1812 à 1817, la Servie, la Moldavie, la Valachie sont abandonnées, et l'indépendance des îles Ioniennes reconnue (1819). Mahmoud voit en 1820 éclater l'insurrection de la Grèce, et après 8 ans d'une guerre désastreuse il est contraint de laisser la Grèce libre (1828). Une nouv. guerre éclate alors avec la Russie; l'intervention des autres puissances européennes empêche seule les Russes d'entrer à Constantinople, et la paix est signée à Andrinople (1829). Pendant ce temps, Ali, pacha de Janina, avait longtemps bravé le sultan (1819-22); Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, s'était rendu indépendant. L'extermination des Janissaires (1826) et l'introduction de quelques détails de civilisation européenne froissèrent plus les Musulmans qu'ils ne servirent Mahmoud. Aussi, en 1832, 3 fois défait par les Égyptiens, Mahmoud se met, par le traité d'Unkiar-Skelessi, à la merci de la Russie. Il venait d'entamer une nouv. guerre avec Méhémet lorsqu'il mourut. Peu de jours avant sa mort son armée avait été détruite à Nézib par Méhémet-Ali.

MAHMOUD-CHAH. *Voy.* MIR-MAHMOUD. — Le nom de Mahmoud a encore été porté par deux sultans de la dynastie des Gaurides, dont l'un, fils de Mohammed, régna de 1118 à 1131 sur la Perse occidentale; et l'autre, fils de Gaïat-eddyn Mohammed, régna quelques années à Gazna et à Firouz-Kouh (1202-1209); — par un empereur musulman de l'Indostan, qui régna à Delhy de 1246 à 1266, etc.

MAHMOUD-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 9 kil. N. E. de Kaïra, fondée vers la fin du XIVe siècle, avait des édifices superbes et des murs de plus de 22 kil. d'étendue; elle est auj. ruinée et ses débris ont servi à bâtir la ville de Kaïra.

MAHOMED-KHAN-TANDA, ville de l'Inde (Sindhy), à 50 kil. S. d'Haïderabad; grande et florissante. Grand marché de chevaux.

MAHOMET, en arabe *Mohammed*, fondateur de la religion musulmane, né à La Mecque vers 570 de J.-C., appartenait à la puissante tribu des Koraichites. Il perdit à cinq ans son père, Abdallah, fut élevé auprès de son oncle, Abou-Taleb, prince de La Mecque, jusqu'à l'âge de 14 ans, puis s'enrôla dans une caravane et alla faire la guerre sur la frontière de Syrie. De retour à La Mecque, il y épousa, à l'âge de 25 ans, une riche veuve nommée Kadichah. Il s'était déjà fait remarquer par son esprit et par la régularité de sa conduite; mais depuis son mariage jusqu'à l'âge de 40 ans il mena une vie toute de piété et d'étude, pendant laquelle il conçut le projet de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu, et de réunir en un seul culte les diverses religions qui divisaient alors l'Arabie, savoir : l'idolâtrie, le sabéisme et le judaïsme. Il commença sa mission en 610. Il prétendait que l'archange Gabriel lui apparaissait et lui dictait les vérités qu'il devait révéler aux hommes. Après avoir converti sa famille et quelques amis puissants, parmi lesquels on compte Ali, Abou-Bekr et Othman, qui furent tous les trois califes, il prêcha publiquement, se disant prophète et envoyé de Dieu. Mais il éprouva dans La Mecque une forte opposition, et fut contraint en 622 de s'enfuir à Yatreb; cette ville l'accueillit avec transport et reçut de là le nom de *Médine* (*Medinet-al-Nabi*) ou *ville du Prophète*. C'est de cet événement que date l'ère des Mahométans, appelée *hégire* ou fuite. Mahomet persécuté donna l'ordre à ses sectateurs d'employer les armes à la propagation de la nouvelle religion.

Il parvint lui-même à soumettre plusieurs tribus de l'Arabie, et en 630 il s'empara de La Mecque, dont il renversa les idoles. Il allait étendre au loin ses conquêtes, lorsqu'il mourut à Médine en 632, laissant ce soin à ses généraux, dont les plus célèbres sont Abou-Bekr, Khaled, Omar, Amrou. Abou-Bekr lui succéda avec le titre de *calife* (lieutenant). Les dogmes et les préceptes de la religion de Mahomet sont consignés dans le *Koran*. Les principaux dogmes sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis avec des jouissances toutes sensuelles, le jugement dernier et la prédestination; le fatalisme, qui ne saurait s'accorder avec la justice de Dieu, fut adapté par Mahomet à sa doctrine pour en faire un auxiliaire de l'esprit de conquête en inspirant le mépris de la mort. Les préceptes sont la circoncision, la prière, l'aumône, les ablutions, le jeûne (surtout pendant le Ramazan), les sacrifices dans quelques occasions solennelles, et l'abstinence du vin et de toute liqueur fermentée. La polygamie est autorisée par le Koran, mais on ne peut avoir plus de quatre femmes légitimes. De nombreux ouvrages ont été publiés sur Mahomet; l'historien Aboul-Féda est la principale source à consulter. L'ouvrage le plus complet en français est la *Vie de Mahomet*, tirée des auteurs arabes, par Gagnier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. M. A. Noël Desvergers a publié le texte arabe de la *Vie de Mahomet*, d'Aboul-Féda, avec traduction française et notes, Paris, 1838, chez F. Didot.

MAHOMET I, empereur des Turcs ottomans, fils de Bajazet I, succéda en 1413 à son frère Mouça, qu'il avait vaincu. Pendant un règne de huit ans, il releva et raffermit l'empire, ébranlé par Tamerlan, assiégea (en vain) Constantinople, vainquit un imposteur, Mustapha, qui se disait son frère, et le relégua dans l'île de Lesbos; il soumit les Serviens et les Bosniaques. Il fut le premier sultan qui eut une armée navale, et il disputa l'empire de la mer à la république de Venise, alors toute puissante. Il mourut en 1421 à 47 ans.

MAHOMET II, succéda en 1451, âgé de 21 ans, à son père, Amurat II. En 1453, à la tête d'une armée formidable, il attaqua Constantinople, défendue par l'empereur Constantin Dracosès, emporta cette ville d'assaut et en fit la capitale de son empire. Ses généraux subjuguaient pendant ce temps la Thrace et la Macédoine; mais ils échouèrent en Albanie contre le fameux Scander-Beg. Etant venu lui-même assiéger Belgrade en 1456, il fut complétement défait par Jean Hunyade, et se vit contraint de s'enfuir après avoir perdu 40,000 hommes. Mais il soumit ensuite la Grèce centrale, où régnaient deux frères de Constantin Dracosès, ainsi que la Servie (1458); mit fin en 1461 à l'empire de Trébizonde, que gouvernaient les Comnène depuis 1204; subjugua en 1462 l'île de Lesbos; vainquit et déposséda le woïwode de Valachie qui refusait de payer tribut; s'empara de la Bosnie (1463), de la Caramanie (1464), et de l'île de Négrepont qu'il enleva aux Vénitiens (1470). Deux ans après, il battit en Cappadoce le roi de Perse qui avait fait invasion dans l'Anatolie; il enleva en 1475 Caffa aux Génois, rendit la Géorgie et la Circassie tributaires, soumit la Moldavie, l'Albanie et les îles de l'Adriatique; envahit le Frioul et la Dalmatie; força en 1478 les Vénitiens à acheter une paix humiliante, entra en 1480 en Italie et s'empara d'Otrante. Mais il échoua devant l'île de Rhodes, défendue par les chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Il mourut en 1481, lorsqu'il menaçait à la fois Rome, la Perse et l'Egypte. A la gloire des armes, il joignit celle des lettres; l'histoire lui reproche cependant des actes d'une cruauté révoltante. Guillet a donné une *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, in-12.

MAHOMET III, succéda à son père, Amurat III, en 1595, à l'âge de 27 ans, et commença par faire étrangler 19 de ses frères et noyer 10 femmes de son père que ce prince avait laissées enceintes. L'empereur Rodolphe II, et les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie se liguèrent contre lui, et lui disputèrent la Hongrie. Il vint assiéger Agria en 1596, et y entra par composition; un mois après, son lieutenant, Cicala-Pacha, vainquit les Impériaux à Careste. Mais cette victoire n'empêcha pas Mahomet de perdre diverses places fortes en Hongrie; plusieurs révoltes qui éclatèrent en Asie vinrent ajouter à ses embarras. Il mourut de la peste en 1603.

MAHOMET IV, fut placé sur le trône en 1649, à l'âge de sept ans, après le meurtre d'Ibrahim, son père. Il eut pour ministres les deux Koproli (père et fils), qui jetèrent de l'éclat sur la première partie de son règne. Les îles de Métélin et Lemnos furent conquises sur les Vénitiens (1660); Peterwaradin fut enlevé aux Autrichiens (1661); la capitale de l'île de Candie fut prise d'assaut (1669); le sultan lui-même prit Kaminiets sur les Polonais (1672). Cependant Mahomet IV avait, dès 1664, perdu la bataille de Saint-Gothard et avait été obligé de signer la paix de Temeswar; la fin de son règne fut remplie par des désastres. Ses troupes furent vaincues en 1673 à Choczim par les Polonais, et en 1683 sous les murs de Vienne par le roi de Pologne Sobieski, uni aux troupes de l'empereur. Les Impériaux enlevèrent ensuite à la Turquie les villes de Wivar (1685) et de Bude (1686), tandis que les Vénitiens s'emparaient de Corinthe et d'Athènes. Tant de revers amenèrent le soulèvement de l'armée de Hongrie, qui déposa Mahomet IV et mit à sa place Soliman II, son frère. Il vécut encore cinq après sa disgrâce. C'était un prince faible, ennemi de toute occupation sérieuse; il passait sa vie à la chasse. — Pour les autres princes du nom de Mahomet, *Voy.* MOHAMMED, MÉHÉMET ou MAHMOUD.

MAHOMÉTISME ou ISLAMISME, religion de Mahomet, fut fondée en Arabie vers l'an 611 de J.-C., mais ne date que de l'an 622, époque de l'*hégyre* ou fuite de Mahomet à Médine (*Voy.* MAHOMET). Après s'être établie dans l'Arabie, cette religion fut propagée par les armes des Arabes dans toute l'Asie, l'Afrique, et même dans une partie de l'Europe, l'Espagne, la Sicile, etc. (*Voy.* ARABES). Chassée d'Espagne avec les Maures aux XIVe et XVe siècles, elle règne encore aujourd'hui sur une grande partie du globe: l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale, la Turquie; et quoiqu'elle soit en décadence, elle compte environ 100 millions de sectateurs. Les Mahométans reconnurent longtemps pour chefs les califes, vicaires de Mahomet (*Voy.* CALIFES); depuis la destruction du califat, ils n'ont plus de chef véritable, bien que le sultan de Turquie ait la prétention de posséder l'étendard du prophète. Les Mahométans se divisent en un grand nombre de sectes dont les principales sont celles des *Chyites* et des *Sunnites*.

MAHON ou PORT-MAHON, *Portus Magonis*, ville et port de l'île de Minorque, ch.-l. de l'île, au S., sur un golfe, par 1° 36' long. O., 39° 50' lat. N.; 20,000 hab. Evêché. Port sûr et commode. Fort Saint-Philippe, arsenal, lazaret. Cathédrale. Un peu de commerce; cabotage. — Fondée, dit-on, par le Carthaginois Magon dès l'an 702 av. J.-C.; fortifiée plus tard par un autre Magon, frère d'Annibal (de là par corruption le nom que cette ville porte encore actuellement). Prise par les Anglais en 1708. Les Français, commandés par le maréchal de Richelieu, la leur enlevèrent en 1756, mais ils la leur rendirent en 1763. Les Espagnols, aidés des Français, s'en emparèrent en 1782 après un siége mémorable; ils l'ont conservée depuis.

MAHRATTES, peuple de l'Hindoustan, qui pri-

mitivement habitaient au N. O. du Décan, dans les monts Vindhya et les Ghattes occid., mais qui après la mort d'Aureng-Zeb et surtout pendant le règne de Mohammed-Chah (1718-1747), assujettirent la plus grande partie de l'Inde moyenne (ou Décan sept.), entre la prov. d'Agra au N. et la Kistnah au S., et s'étendirent d'une mer à l'autre. Leurs possessions se divisèrent en plusieurs états, mais tous unis par une espèce de fédération ; le ch.-l. général des Mahrattes orientaux, qui possédaient le Gandouana et l'Orissa, était Nagpour ; celui des Mahrattes occidentaux, qui possédaient le Malwa, une partie du Kandeich, de l'Aurengabad, du Daouletabad, était Pounah. — Les Mahrattes, après le premier pillage de Delhi par Nadir-Chah, marchèrent aussi contre le Grand-Mogol, prirent sa capitale (1760), et tentèrent de substituer leur domination à celle du Grand-Mogol dans l'Inde : la victoire remportée sur eux à Panipet (1761) par les Anglais les refoula dans leurs possessions. De 1774 à 1780, ils furent encore en guerre avec les Anglais, et cette lutte fut acharnée. Après la chute de Tipou-Saëb (1799) et la conquête du Maïssour par les Anglais, ils eurent avec ceux-ci de fréquentes collisions : le dernier coup leur fut porté en 1818 ; depuis ce temps, ils ont perdu toute existence politique. Leur dernier prince est prisonnier et pensionnaire de la Compagnie anglaise des Indes.

MAHY, *Maïs* ou *Goaris*, riv. de l'Inde, naît à 16 kil. S. de Bhopaour, coule au N. O., puis au S. O., et tombe dans le golfe de Cambaye à 16 kil. O. de Baroutch : cours, 500 kil.

MAI (CHAMPS DE). *Voy.* CHAMPS DE MAI.

MAIA, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), sort des monts Okhotsk, reçoit l'Ioudoma, et grossit l'Aldan vis-à-vis de Maïskaïa : cours, 950 kil.

MAIA, une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure.

MAIA, déesse indienne, est alternativement la même que Sakti ou Parasakti, épouse de Brahm, et que Lackhmi ou Bhavani, épouse de Siva. Elle est la nature divinisée, la mère universelle de tous les êtres, le principe fécondateur féminin et passif ; et comme le monde, dans les croyances des Hindous, n'est qu'apparence et illusion, Maïa, mère du monde, est encore la mère des illusions, ou l'illusion personnifiée.

MAICHE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 7 kil. de Saint-Hippolyte ; 900 hab.

MAIDSTONE, ville d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 16 kil. S. de Rochester ; 15,387 hab. Quelques édifices remarquables. Genièvre ; fonderie de fer, etc. C'est le premier marché à houblon de l'Angleterre. Il se livra sous ses murs en 1648 une bataille sanglante où les parlementaires, commandés par Fairfax, défirent les royalistes.

MAIENNE. *Voy.* MAYENNE.

MAIER (Michel), fameux chimiste allemand, né en 1558 dans le Holstein, mort en 1622, exerça la médecine à Rostock et à Magdebourg. Il prétendait faire de l'or. Parmi ses ouvrages, les adeptes recherchent : *Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica ægyptio-græca, vulgo necdum cognita*, 1614, in-4 ; *Septimana philosophica*, 1620, in-4 ; *Jocus severus*, Francfort, 1617, in-4 ; *De rosea cruce*, 1618, in-4 ; *Atalanta fugiens*, Oppenheim, 1618 ; *Cantilenæ intellectuales de phœnice redivivo*, Rome, 1622, in-12 ; *Musæum chymicum*, 1708, in-4. — Astronome. *Voy.* MAYER.

MAIEUL ou **MAYEUL** (saint), abbé de Cluny, né dans le diocèse de Riez, vers 906, établit la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis et mourut au prieuré de Souvigny en 994. Il est regardé comme le second fondateur de Cluny. On le fête le 11 mai.

MAIEUL (clercs réguliers de SAINT-). *Voy.* SOMASQUES.

MAIGNELAY, ch.-l. de cant. (Oise), à 20 kil. N. E. de Clermont ; 1,000 hab. Taillanderie, tanneries, corderies. Ruines d'un vieux château-fort.

MAIGRET. *Voy.* MEIGRET.

MAILCOTTAH, ville de l'Inde, dans le Maïssour, à 26 kil. N. de Seringapatam, par 12° 38' lat. N., 74° 32' long. E., a surtout pour habitants des Brahmines, et possède un temple où viennent de nombreux pèlerins. — Victoire des Mahrattes sur Haïder-Ali (1772).

MAILLA ou **MAILLAC** (le P. MOYRIA DE), jésuite missionnaire, né en 1679 au château de Maillac dans le Bugey, mort en 1748, fut envoyé en Chine en 1702, leva pour l'empereur Kang-hi la carte de la Chine et de la Tartarie, et traduisit du chinois un des ouvrages les plus importants des grandes annales chinoises ; cet ouvrage a été publié de 1777 à 1784, sous le titre d'*Histoire générale de la Chine*, par l'abbé Grosier et par Deshauterayes.

MAILLARD (Jean et Simon), nom de deux frères, bourgeois de Paris, qui, lors de la sédition soulevée par le prévôt Étienne Marcel, s'opposèrent aux intrigues de ce perturbateur. Ce fut Jean Maillard, suivant Mézeray, qui tua le prévôt au moment où ce traître allait ouvrir la porte Saint-Antoine à l'armée du roi de Navarre, Charles-le-Mauvais (1356).

MAILLARD (Olivier), prédicateur, né en Bretagne vers 1440, mort en 1502, de l'ordre des Frères-Mineurs, fut prédicateur de Louis XI. On a de lui des sermons en langage macaronique, c.-à-d. mêlés de latin et de français, monument curieux de l'enfance de l'art. Ils ont été publiés en différentes parties à Lyon, 1498-1521. On a aussi la *Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526.

MAILLARD DESFORGES, poëte. *Voy.* DESFORGES.

MAILLÉ, village du dép. de la Vendée, à 14 kil. S. E. de Fontenay-le-Comte ; 700 hab.

MAILLÉ-BRÉZÉ, illustre et ancienne maison de la Touraine, remonte au XIe siècle, et a fourni plusieurs hommes distingués ; on connaît surtout : Urbain de Maillé-Brézé, capitaine des gardes du roi, maréchal de France, ambassadeur en Suède (1631), en Hollande, et gouverneur de l'Anjou (1636) vice-roi de Catalogne en 1642, mort en 1650. Il avait épousé la sœur du cardinal de Richelieu. — Son fils, Armand de Maillé-Brézé, duc de Fronsac et de Caumont, commanda une escadre au siége de Cadix en 1640, et fut tué d'un coup de canon au siége d'Orbitello en 1646, à l'âge de 27 ans. — *Voy.* BRÉZÉ.

MAILLEBOIS, bourg du dép. d'Eure-et-Loir, à 17 kil. S. O. de Dreux ; 800 hab. Draps communs.

MAILLEBOIS (J.-B.-François DESMARETS, marquis de), maréchal de France, fils du contrôleur-général Desmarets et petit-fils de Colbert, né en 1682, mort en 1762, apprit l'art de la guerre sous Villars, se distingua au siége de Lille (1708), commanda comme lieutenant-général une division en Italie, 1733, soumit en moins de trois semaines l'île de Corse, 1739, et fut créé maréchal en 1741. Envoyé de nouveau en Italie en 1745, pour soutenir l'infant don Philippe, il battit les Autrichiens ; mais accablé par des forces supérieures, il ne put garder le Milanais, et fut battu sous Plaisance (1746).

MAILLERAYE (LA). *Voy.* MEILLERAIE (LA).

MAILLET (Benoît DE), né à Saint-Mihiel, en 1656, fut successivement consul de France en Égypte, 1692, et à Livourne, 1702 ; puis inspecteur des établissements français dans le Levant et la Barbarie, et mourut à Marseille en 1738 à 82 ans. Il avait fait une étude approfondie de la langue arabe et des coutumes des Orientaux ; on lui doit deux ouvrages estimés sur l'Égypte : *Description de l'Égypte*, 1735 ; *Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte*, 1743 ; mais il est surtout connu par un ouvrage fort singulier, *Telliamed* (anagramme de son nom) ou *Entretiens d'un philoso-*

phe indien avec un missionnaire français, Amsterdam, 1748; il y explique la formation des continents par la retraite des eaux de la mer, et fait sortir tous les animaux, même l'homme, du sein des eaux, expliquant leur état actuel par des transformations successives. Ces divers ouvrages ont été publiés par l'abbé Lemascrier.

MAILLEZAIS, ch.-l. de canton (Vendée), à 12 kil. E. de Fontenay; 1,200 hab. Château (qui appartint aux comtes de Poitou), abbaye de *Bénédictins* supprimée en 1648.

MAILLOTINS. On nomma ainsi des hommes du peuple qui, en 1381, s'insurgèrent à Paris pour s'opposer à la perception de nouvelles taxes établies par le duc d'Anjou, régent de France pendant la minorité de Charles VI; ils se portèrent en masse sur l'arsenal, s'y armèrent de petits maillets de fer dits *maillotins* (d'où leur nom), massacrèrent les percepteurs et élargirent les prisonniers. Cette révolte attira sur le peuple de longues et cruelles punitions, et ne fit qu'amener un redoublement d'exactions.

MAILLY, famille noble et ancienne de Picardie, tire son nom du bourg de Mailly près d'Amiens. — Cette famille n'est guère connue aujourd'hui que pour avoir eu le singulier honneur de donner naissance à 4 sœurs qui furent successivement maîtresses de Louis XV : l'aînée, Louise-Julie de Mailly de Nesle, dame d'honneur de la reine, née en 1710, mariée en 1726 au comte L.-Alexandre de Mailly, son cousin, captiva la première le cœur du roi. Elle fut déclarée maîtresse en 1736 ; mais elle fut bientôt obligée de partager les faveurs du roi avec deux de ses sœurs cadettes, la duchesse de Lauragais et la comtesse de Vintimille ; cette dernière étant morte en couches (1741), la comtesse de Mailly trouva une nouvelle rivale dans sa plus jeune sœur, Marie-Anne de Mailly, marquise de la Tournelle, puis duchesse de Châteauroux, qui, voulant rester seule maîtresse du cœur du roi, la fit éloigner. La comtesse de Mailly se retira dans un couvent où elle mourut en 1751. — Les demoiselles de Mailly avaient pour père Louis III de Mailly, marquis de Nesle, capitaine de la compagnie des gendarmes écossais, et officier distingué. Louis de Mailly avait par son aïeule des prétentions sur la principauté d'Orange.

MAIMADCHAN, bourg de l'Empire chinois (Mongolie), contigu au bourg russe de Kiakhta. Grand entrepôt du commerce de la Chine avec la Russie.

MAIMBOURG (L.), historien ecclésiastique, né en 1620 à Nancy, mort en 1686, entra jeune chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rouen, puis se livra à la prédication avec quelque succès, et enfin se consacra tout entier à la composition d'ouvrages historiques qui l'ont rendu célèbre. S'étant montré dans un de ses écrits attaché aux libertés de l'église gallicane, il encourut la colère du pape, qui le fit sortir de l'ordre des Jésuites. Louis XIV lui donna une pension et une retraite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1686-87, 14 vol. in-4, ou 26 vol. in-12; elles comprennent les *Histoires de l'Arianisme*, — *des Iconoclastes*, — *du schisme des Grecs*, — *des Croisades*, — *de la décadence de l'Empire depuis Charlemagne*, — *du grand schisme d'Occident*, — *du Luthéranisme*, — *du Calvinisme*, — *de la Ligue*, — *de l'église de Rome*, — *de Grégoire-le-Grand*, — *de saint Léon*. Maimbourg ne manque ni d'érudition ni d'agrément, mais on ne peut toujours se fier à son exactitude ni à son jugement.

MAIMON (Salomon), philosophe juif allemand, né en 1753 à Neschwitz (Lithuanie), mort en 1800, était fils d'un rabbin et cultiva d'abord la science talmudique et cabalistique ; puis il se livra à la philosophie et obtint la protection de son co-religionnaire Mendelssohn ; mais il s'en rendit bientôt indigne par son inconduite, et tomba dans un tel état de misère qu'il fut réduit quelque temps à mendier. On a de lui : *Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz*, 1793 ; *Recherches critiques sur l'esprit humain*, Leipsick, 1797 ; il a surtout excellé dans la réfutation du système de Kant.

MAIMONIDE (Moses), ou Moïse, fils de Maimon, célèbre rabbin, né à Cordoue vers 1136, mort en 1209, étudia la philosophie et la médecine sous Tophaïl et Averrhoès, passa de bonne heure en Égypte, et devint premier médecin de Saladin et de ses successeurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la religion juive, sur la philosophie et la médecine; les plus connus sont : un *Commentaire sur la Mischna; la Main forte*, abrégé du *Talmud; le Docteur des Perplexes* (en hébreu *More Nevokim*), où il explique les passages ambigus de l'Écriture, et qui excita de vives contestations parmi les Juifs. La plupart de ses ouvrages sont écrits en arabe. Les Juifs le regardent comme leur premier écrivain.

MAIN ou MAYN, riv. d'Allemagne. *Voy.* MEIN.

MAINA ou MAGNE, pays de Grèce (Morée), comprend la partie S. E. de l'ancienne Laconie, entre les golfes de Coron et de Kolokythia ; on y compte environ 42,000 hab. dits Maïnotes ; ils sont très braves, mais indisciplinables et pirates déterminés. Le Maïna se divisait en Maïna du S. (ch.-l. Chimava), et Maïna oriental (ch.-l. Marathonisi). Sol montagneux et inaccessible en beaucoup d'endroits, cependant fertile. Forêts et pâturages. Bons ports. — Le Maïna était jadis habité par les *Éleuthéro-Lacons*, dont les Maïnotes actuels prétendent descendre, et qui, comme ces derniers, se sont rendus célèbres par leur ardent amour pour l'indépendance. Ils luttèrent sans cesse contre la domination des Turcs, qui n'obtinrent jamais d'eux qu'un léger tribut; ils ont puissamment contribué à conquérir l'indépendance de la Grèce. Les Maïnotes étaient régis par des chefs de leur choix dits *géronles*; leur chef suprême se nomme *protogéronde*. Cette dignité a été jusqu'au XVIIIe siècle héréditaire dans une branche de la famille Comnène issue de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde.

MAINE, un des États de l'Union de l'Amérique du Nord, entre 67° 20'-71° 10' long. O., et 43°-46° 15' lat. N., a pour bornes, au N. le H.-Canada, à l'E. le Nouv.-Brunswick, à l'O. le New-Hampshire, au S. et au S. E. l'Atlantique; 450 kil. sur 200; 555,000 hab. Ch.-l., Augusta; autre ville, Portland. Sol plat, ingrat le long des côtes, fertile dans l'intérieur. On y cultiva jadis le tabac et l'indigo ; auj. le coton est la principale culture. — Découvert en 1497, ce pays ne commença à recevoir des colonies européennes que de 1635 à 1654 ; les Français et les Anglais y fondèrent à la fois plusieurs établissements, mais ils ne purent s'y fixer d'une manière durable par l'effet d'hostilités continuelles avec les indigènes. En 1759, la colonie ne comptait encore que 13,000 individus européens; depuis ce temps, elle s'est considérablement augmentée. Dès l'année 1652, le Maine s'était mis sous la protection de l'État de Massachussetts ; il en fut détaché en 1820, et prit le titre d'*état*. Les limites du Maine, qui est contigu au N., à l'E. et à l'O. avec les possessions anglaises, sont encore un objet de contestations entre les Américains et les Anglais.

MAINE ORIENTAL OU MAIN (EAST-). *Voy.* EAST-MAIN.

MAINE, ancienne province de France, vers l'O., bornée au N. par la Normandie, à l'E. par l'Orléanais, au S. par l'Anjou et la Touraine, et à l'O. par la Bretagne, formait, avec le Perche, le grand-gouvernement de *Maine-et-Perche*. On le divisait en Haut et Bas-Maine, auxquels on joignait le pays ou comté de Laval. Capitale, le Mans. Ce pays forme aujourd'hui les départements de la

Sarthe et de la Mayenne. Sol ondulé, généralement fertile: volailles estimées. — Le Maine tire son nom des *Cenomani* qui l'habitaient autrefois, ou bien de la Maine ou Mayenne, qui l'arrose. Sous les Romains, il fit partie de la troisième Lyonnaise. Au moyen âge, il était compris dans les possessions des comtes d'Anjou; il passa sous la domination anglaise lorsque Henri Plantagenet, comte d'Anjou, devint roi d'Angleterre. Philippe-Auguste l'enleva à Jean-sans-Terre en 1203. Saint Louis le donna avec l'Anjou à son frère Charles, dont les descendants le possédèrent jusqu'en 1481; Louis XI le réunit alors à la couronne. Henri II le donna de nouveau en apanage à son 3ᵉ fils Henri (depuis Henri III); celui-ci le céda à François, duc d'Alençon, son frère, et ce dernier étant mort sans enfants en 1584, le Maine fut réuni définitivement à la couronne.—Louis XIV donna le titre de duc du Maine à l'un des fils qu'il avait eus de Mme de Montespan (*Voy.* ci-après).

MAINE OU MAYNE (LA), rivière. *Voy.* MAYENNE.

MAINE (Louis-Aug. DE BOURBON, duc du), fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1670, fut élevé par Mme de Maintenon et jouit de l'affection particulière du roi, qui, après l'avoir légitimé, lui donna le rang de prince du sang, et le déclara en 1710 habile à succéder; mais, à la mort du roi, le duc d'Orléans, à qui il avait disputé sans succès la régence, le dépouilla de ses prérogatives. La duchesse du Maine, irritée, fit alors entrer son mari dans la conspiration de Cellamare; mais l'intrigue ayant été découverte, il fut pris et enfermé à la citadelle de Doullens (1718). Cependant il se réconcilia bientôt avec le Régent, et fut revêtu de plusieurs hautes dignités qu'il conserva jusqu'à sa mort (1736). Ce prince avait les plus belles qualités de l'esprit et du cœur; mais il avait une apathie et une timidité qui le rendaient incapable des grandes choses. — Il avait épousé Anne-Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, morte en 1753, à l'âge de 77 ans. C'était une femme vive et ambitieuse; elle conspira pour son mari avec Cellamare: elle fut comme lui mise en prison, mais ne vit point avec le même calme que ce prince la couronne lui échapper.

MAINE-ET-LOIRE, dép. de la France, à l'O., entre ceux de la Mayenne au N., de la Sarthe au N. E., d'Indre-et-Loire à l'E., de la Vienne au S. E., des Deux-Sèvres au S., de la Vendée au S. O., de la Loire-Inférieure à l'O., et d'Ille-et-Vilaine au N. O.: 7,188 kil. carr.: 477,270 hab. Ch.-l., Angers. Formé en grande partie de l'Anjou. Arrosé par la Loire qui le traverse de l'E. à l'O., et y reçoit l'Authion, la Maine (formée de la Mayenne et de la Sarthe) qui lui donne son nom, le Thoué, le Layon et l'Èvre. Collines et plaines. Fer, houille, ardoisières immenses, marbres, granit, grès, pierres de taille, pierres à chaux, etc. Sarrazin et autres grains, légumes secs, fruits, lin, chanvre, vin assez estimé; excellents pâturages. Gros bétail, chevaux, moutons. Hauts-fourneaux; toiles, mouchoirs dits de Chollet, tissus de coton, teintureries. Commerce actif. — Ce dép. a 5 arrond. (Angers, Segré, Baugé, Saumur, Beaupréau), 34 cantons, 384 communes; il appartient à la 4ᵉ division militaire, a une cour royale et un évêché à Angers.

MAINE DE BIRAN, philosophe, né vers 1770 à Chanteloup, près de Bergerac (Dordogne), mort à Paris en 1824, fut au temps de l'Empire sous-préfet de Bergerac, puis membre du Corps législatif; fit partie avec Lainé de la fameuse commission qui dès 1813 protesta contre la tyrannie impériale, siégea à la Chambre des Députés sous la Restauration, et fut nommé conseiller d'état. Il cultiva avec succès la philosophie, et fut peut-être le métaphysicien le plus profond de son temps. D'abord disciple de Condillac et de Cabanis, il s'éloigna bientôt de cette école, et s'attacha surtout à rétablir les droits de la *puissance active et volontaire*, méconnue par ses maîtres. Il débuta par un *Mémoire sur l'influence de l'habitude*, qui fut couronné par l'Institut en 1802; donna en 1805 un mémoire sur la *Décomposition de la pensée*, également couronné; envoya aux académies de Copenhague et de Berlin des travaux non moins remarquables; rédigea pour la *Biographie universelle* l'article *Leibnitz*, et composa peu avant sa mort (1821) ses *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, ouvrage qui renferme son dernier mot. M. Cousin a publié les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, Paris, 1841, 4 vol. in-8, chez Ladrange, et y a joint (vol. 4ᵉ) une excellente appréciation des mérites de l'auteur.

MAINFROI ou MANFRED, roi de Naples et de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II, fut, à la mort de son frère Conrad, en 1254, chargé d'administrer le royaume pendant la minorité du fils de ce prince, Conradin. Il fut un instant forcé de céder à une révolte excitée par le pape Innocent IV, qui poursuivait en lui la maison de Souabe et le parti gibelin; mais il parvint l'année suivante à reconquérir le royaume, et s'en fit couronner roi en 1258, au préjudice du jeune Conradin, son neveu. Le pape Urbain IV l'excommunia, prêcha une croisade contre lui et donna ses états à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Mainfroi périt en combattant contre ce prince, dans la plaine de Grandella, près de Bénévent, en 1266. On lui impute la mort de son père et de son frère Conrad.

MAINLAND, la plus grande des îles Shetland, dans l'Océan Atlantique, par 59° 45'-60° 55' lat. N., et 3° 30'-4° 26' long. O.: 138 kil. sur 55; 16,000 hab. Ch.-l., Lerwick. Montagnes. Fer, cuivre.

MAINLAND, une des îles Orcades. *Voy.* POMONA.

MAINOTES. *Voy.* MAÏNA.

MAINTENON, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 9 kil. O. d'Epernon; 1,800 hab. Château où Louis XIV épousa, dit-on, madame de Maintenon. Patrie de Collin-d'Harleville.

MAINTENON (Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV et chaud partisan de la réforme, naquit en 1635 dans la prison de Niort, où ses parents étaient détenus comme protestants, et resta de bonne heure orpheline. Après avoir été successivement catholique et protestante, elle s'attacha définitivement au catholicisme et se fit remarquer par une grande dévotion. Elle vécut dans un état voisin de la misère jusqu'en 1659, époque où le poëte Scarron, touché de ses infortunes, l'épousa, quoique vieux et infirme, dans le seul but de lui servir de protecteur. Sa maison fut pendant quelque temps le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus spirituel dans Paris. Devenue veuve dès 1660, elle allait retomber dans la misère quand elle obtint, comme veuve de Scarron, une pension de 2,000 francs. Chargée par Louis XIV d'élever secrètement les enfants nés de son commerce avec madame de Montespan (1669), elle s'acquitta de ce soin avec zèle et succès, et acquit de jour en jour plus de crédit auprès du roi, qu'elle charmait surtout par l'agrément et la solidité de sa conversation; elle finit par faire oublier madame de Montespan. Le roi lui donna dès 1674 la terre de Maintenon, qu'il érigea pour elle en marquisat. Après la mort de la reine (1683), Louis XIV s'unit, assure-t-on, avec elle par un mariage secret: on rapporte ce mariage à l'année 1684 ou 85. Madame de Maintenon fonda en 1685, à St-Cyr, une maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres; Racine, à sa prière, composa pour cet établissement *Esther* et *Athalie*. A la mort de Louis XIV (1715), elle se retira à St-Cyr, et elle y resta jusqu'à sa mort (1719), livrée aux exercices d'une piété austère. Madame de Maintenon est

pendant longtemps une grande part aux affaires : on lui reproche d'avoir conseillé de mauvais choix, tels que ceux de Chamillard, de Villeroi, d'avoir fait régner la bigoterie à la cour, et surtout d'avoir contribué à la révocation de l'édit de Nantes. La Beaumelle a publié un recueil fort intéressant de *Lettres de madame de Maintenon*, 1752, 1756; M. Auger en a donné en 1807 un nouveau recueil augmenté (6 vol. in-12); il a paru en 1826 des *Lettres de Mme de Maintenon et de Mme des Ursins*, 4 vol. in-8.

MAIPO, ville du Chili, à 70 kil. S. O. de Santiago, sur la Rancagua. San-Martino, chef des indépendants, y remporta une victoire décisive sur les royalistes, le 15 avril 1818.

MAIRAN (J.-J. DORTOUS DE), physicien, mathématicien et littérateur, né à Beziers en 1678, mort en 1771, était membre de l'Académie des Sciences depuis 1718, et devint après Fontenelle secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il fut chargé avec Varignon de proposer un procédé de jaugeage pour les vaisseaux qui prévînt les fraudes et les réclamations; ils visitèrent ensemble les principaux ports de la Méditerranée; leur projet fut accueilli par l'Académie, et sanctionné par le roi. On a de lui : *Dissertation sur la glace*, Paris, 1749; *Traité de l'aurore boréale*, 1731; *Lettres au P. Parrenin*, Paris, 1770; *Eloges des membres de l'Académie des Sciences*, Paris, 1747 : *Lettres à Malebranche*. *Voy.* MALEBRANCHE.

MAIRES DU PALAIS, *Majores domus*, officiers de la couronne, sous la première race, étaient primitivement chargés du gouvernement intérieur du palais. Longtemps ils n'eurent qu'une autorité subalterne; mais Warnachaire, maire de Bourgogne, obtint de Clotaire II que cette charge fût inamovible et que l'élection des maires appartînt non plus au roi, mais aux grands vassaux. Sous les successeurs de Dagobert on remarque Erchinoald, Ebroïn, saint Léger, Pépin d'Héristal, Charles-Martel qui ajoutèrent de plus en plus au pouvoir des maires. En Austrasie, dès 687, il n'y eut plus de rois, et le gouvernement appartint tout entier aux maires sous le titre de ducs ou princes des Francs. Enfin Pépin-le-Bref, maire des trois royaumes, non content d'exercer le pouvoir d'un véritable roi, voulut en avoir le titre; il déposa en 752 le faible Childéric III, et se fit proclamer roi à sa place par le pape Zacharie et par les grands du royaume. La charge de maire du palais eut peu d'importance sous la deuxième race; elle a été définitivement abolie sous Hugues Capet.

MAIRET (Jean), poëte tragique, né à Besançon en 1604, mort en 1686, est le premier qui ait donné sur notre théâtre des tragédies régulières; il jouit d'une grande réputation jusqu'au moment où parut Corneille qui ne tarda pas à l'éclipser. Il fut employé par ses compatriotes comme résident de la Franche-Comté auprès de la France, et conclut un traité de neutralité, qui fut utile à son pays. A la paix des Pyrénées, il présenta à la reine-mère un sonnet sur la paix qui lui valut mille louis. Il se retira de bonne heure du théâtre, ne pouvant lutter contre le grand Corneille. La meilleure de ses tragédies est *Sophonisbe*, qui fut représentée en 1629.

MAISON (Nicolas-Joseph), maréchal de France, né à Epinay en 1770, mort en 1840, fit avec distinction les guerres de la république et de l'empire, prit Lubeck en 1806, fut fait général de division en Russie après la victoire d'Oboyarzova (1812), protégea pendant la retraite le passage de la Bérésina, fit des prodiges de valeur à Leipsick, fut, après cette bataille, chargé du commandement en chef de l'armée du Nord, et lutta longtemps en Belgique contre des forces supérieures. Après l'abdication de l'empereur il se rallia au nouveau gouvernement qui le combla de faveurs; déjà créé comte sous l'empire, il fut fait marquis. Il conserva néanmoins son indépendance, et refusa de juger le maréchal Ney. Il fut chargé en 1828 du commandement de l'expédition de Morée, et y obtint un plein succès (*Voy.* MORÉE); il fut en récompense créé maréchal de France (1829). En 1830, il fut un des commissaires qui accompagnèrent Charles X à Cherbourg; il fut depuis appelé au ministère des affaires étrangères (1835), et envoyé comme ambassadeur à Venise et en Russie.

MAISON DE DIEU (Ligue de la) ou LIGUE CADEE, petite république de Suisse, formant la partie S. E. du canton des Grisons. Ch.-l., Coire.

MAISONNEUVE (J.-B. SIMONNET DE), né à Saint-Cloud en 1750, mort en 1819, est auteur de plusieurs pièces de théâtre dont la meilleure est la tragédie de *Roxelane et Mustapha*, représentée avec succès en 1785, et de plusieurs autres poésies; ses *Œuvres* ont été publiées par Chéron, 1824, in-8.

MAISONS-ALFORT. *Voy.* ALFORT.

MAISONS-SUR-SEINE, village du dép. de Seine-et-Oise; à 7 kil. N. de Saint-Germain; 1,100 hab. Superbe château, bâti par Mansard; parc magnifique.

MAISSOUR (écrit *Mysore* par les Anglais), primitivement *Porragherry*, ville de l'Inde, capitale du royaume actuel de Maïssour, à 15 kil. S. de Seringapatam, par 12° 19' lat. N., 74° 21' long. E. Citadelle. Fort ancienne; fortifiée au XVIe siècle, souvent prise; rasée en 1787 par Tippou-Saëb, qui transporta le siége du gouvernement à Seringapatam.

MAÏSSOUR (royaume de), un des états médiats de l'Inde anglaise, au S. du Balaghat, au N. du Koimbatour, au N. E. du Malabar et du Kanara, peut avoir 390 kil. en tous sens, 69,000 kil. carrés de surface, et 3,000,000 d'hab. Capitale, Maïssour. C'est un vaste plateau, élevé de 1,000 mètres au-dessus de la mer, entouré des Ghattes tant occidentales qu'orientales, et d'où descendent la Kaveri, la Toumbedra, la Bhadri, etc. On y recueille du riz et toutes les productions des régions chaudes. On y exploite des mines de fer. Les Anglais occupent les places fortes et perçoivent la moitié des revenus. — Le Maïssour avait depuis plusieurs siècles des radjahs héréditaires, lorsque le pouvoir fut usurpé par Haïder-Ali (1760); sous ce prince et sous son fils Tippou-Saëb, ce royaume devint avec l'empire des Mahrattes l'état le plus puissant du Décan. La capitale était alors Seringapatam. Outre le Maïssour, il comprenait le Koimbatour, le Kanara, une partie du Malabar, Bednor, Colar, Sera, Anantpour, le Balaghat, le Kaddapa. Tous ces pays font aujourd'hui partie de l'Inde anglaise immédiate et sont compris dans la présidence de Madras. Le royaume de Maïssour a cessé d'exister avec Tippou-Saëb en 1799. Depuis ce temps les Anglais ont placé sur le trône un descendant des anciens radjahs du pays, qui n'a qu'une autorité nominale : ils sont les maîtres de fait.

MAISTRE (le comte Joseph DE), célèbre écrivain, né en 1753 à Chambéry, d'une famille d'origine française, mort en 1821, fut chargé par le gouvernement sarde de plusieurs négociations, accompagna dans l'île de Sardaigne le roi Charles-Emmanuel lors de l'invasion de ses états par les Français, et se rendit à Saint-Pétersbourg en 1803 comme ministre plénipotentiaire de ce prince. Forcé en 1817 de quitter la Russie lors de l'expulsion des Jésuites, parce qu'il avait embrassé la cause de l'ordre proscrit, il fut nommé dans sa patrie régent de la chancellerie, et reçut toutes sortes de distinctions honorifiques. Il s'est fait un nom en combattant les philosophes du XVIIIe siècle avec acharnement et en prêchant la suprématie temporelle du pape et la théocratie. Ses principaux écrits sont : *Considérations sur la France*, Lausanne, 1799; *Du Pape*, Lyon, 1809; *De l'Église gallicane*, Paris, 1821, où il attaque les libertés de l'église de France; *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, ouvrage posthume, Pa-

ris, 1821 : il y règne un singulier mysticisme. On a publié en 1826 un *Examen de la philosophie de Bacon*, par M. de Maistre, 2 vol. in-8 ; le philosophe anglais y est jugé avec une révoltante partialité. Du reste, M. de Maistre n'est pas moins remarquable par la vigueur de son style que par la bizarrerie de ses idées. — Joseph de Maistre était frère de M. Xavier de Maistre, auteur de plusieurs petits ouvrages charmants : *Voyage autour de ma chambre ; le Lépreux de la cité d'Aoste ; l'Exilée de Sibérie*, etc.

MAITRE DE LA CAVALERIE, *magister equitum*, magistrat romain, qui commandait la cavalerie sous les ordres du dictateur ; on nommait un maître de la cavalerie pendant chaque dictature ; c'était la première dignité après celle de dictateur. Le maître de la cavalerie était, comme celui-ci, choisi par le sénat et le peuple ; il était précédé de deux licteurs. — Sous l'empire romain, on donna le nom de *maîtres* à divers officiers publics : le *maître du cens*, institué sous Auguste, remplissait les fonctions de *censeur* ; le *maître de la milice*, institué par Constantin, avait à peu près l'autorité du préfet du prétoire. — Dans les temps modernes, on a donné les noms de *maîtres* et de *grands-maîtres* aux chefs de différents corps ou ordres : grand-maître des Templiers, des Hospitaliers, etc. (*Voy.* ces noms) ; — et aux chefs de différents services : maître de l'artillerie, de l'infanterie, de la cavalerie, etc. Le titre de *grand-maître de l'artillerie* fut institué en 1600 par Henri IV pour Sully ; c'était une des premières dignités ; elle allait de pair avec celle de maréchal.

MAITTAIRE (Michel), célèbre philologue, né en France en 1668, de parents protestants qui se réfugièrent en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, mort en 1747, occupait une chaire à l'école de Westminster. Outre un grand nombre d'éditions fort correctes des auteurs classiques grecs et latins avec *index*, il a publié : *Græcæ linguæ Dialecti*, Londres, 1706 ; *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*, Londres, 1713 ; *Stephanorum historia*, Londres, 1709 ; *Historia typographorum parisiensium*, Londres, 1717 ; *Annales typographici*, La Haye, 1719-41 ; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum carmina, cum versione lat. et notis*, Londres, 1722 ; *Marmora Oxoniensia*, grec et latin, 1732. La *Collection des classiques latins* publiée par Maittaire, Londres, 1713-22, forme 27 vol. in-12.

MAIZEROY (JOLY DE), écrivain militaire, né à Metz en 1719, mort en 1780, servit sous le comte de Saxe, et fit comme lieutenant-colonel les campagnes de 1756 à 63. A la paix, il consacra ses loisirs à des recherches sur l'art militaire chez les anciens, et fut reçu à l'Académie des Inscriptions. On lui doit, outre plusieurs traités originaux sur la tactique, un *Traité des stratagèmes ou Remarques sur Polyen et Frontin*, Metz, 1765, et une traduction française des *Institutions militaires de l'empereur Léon*, 1770.

MAIZIÈRES (Philippe DE), né en 1312 au château de Maizières, près de Montdidier (Somme), mort en 1405, détermina Hugues de Lusignan, roi de Chypre, et le successeur de ce prince, Pierre I, à faire la guerre aux Musulmans (1343-65), puis vint à la cour de Charles V qui l'employa utilement. Il se retira chez les Célestins. On a de lui, outre plusieurs écrits de piété en latin, un ouvrage curieux en français, intitulé : *le Songe du vieil pèlerin adressant au blanc faucon*, écrit vers 1382 ; c'est un recueil de conseils adressés à Charles VI.

MAJEUR (lac), *lago Maggiore* des Italiens, *Langensee* des Allemands, *Verbanus lacus* des anciens, sur les confins du roy. Lombard-Vénitien, des États sardes et de la Suisse ; 60 kil. sur 7. C'est le plus occid. des lacs de la Haute-Italie : le Tessin le traverse. Bords charmants, îles délicieuses, entre autres les îles Borromées.

MAJORAGIUS (Ant.-Marie CONTI, dit), savant du XVIe siècle, né en 1514 dans le Milanais, à Mariaga, d'où il se donna le nom de *Majoragius*, mort en 1555, fut nommé à 26 ans professeur d'éloquence à Milan, et se fit admirer par l'élégance de sa latinité. Il eut de violents démêlés avec Nizolius au sujet des *Paradoxes* de Cicéron, qu'il s'était permis de critiquer sévèrement. Il a laissé des commentaires estimés sur Cicéron et sur Virgile, ainsi que des poésies latines et des harangues, Leipsick, 1628, in-8.

MAJORIEN, *Flavius Julius Valerius Majorianus*, empereur d'Occident, servit d'abord avec distinction sous Aétius, et fut placé sur le trône en 457 par Ricimer. Il battit dans la Gaule Théodoric II, roi des Wisigoths, et alla attaquer en Afrique Genséric, roi des Vandales. Il allait délivrer l'empire de ce terrible ennemi, lorsque Ricimer, redoutant la puissance d'un empereur si belliqueux, excita contre lui une révolte ; le malheureux prince fut déposé et mis à mort en 461.

MAJORQUE ou MAIORQUE, *Mallorca* en espagnol, *Balearis major* des anciens, la plus grande des îles Baléares, par 0°-1° long. O., 39°-40° lat. N., a environ 70 kil. du N. au S. sur 57 de l'E. à l'O., 3,400 kil. carr. et 185,000 hab. Ch.-l., Palma, qui est aussi le ch.-l. de toute la capitainerie-générale des Baléares. Climat délicieux, chaud, mais tempéré par des brises. Excellents fruits (oranges, dattes, limons et citrons) ; vins, huiles renommées ; mais l'agriculture est arriérée. Pêche du corail. — L'île a été possédée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Pisans, les Sarrasins ; elle fut enlevée à ces derniers vers 1230 par les Aragonais, fut érigée en un roy. particulier (d'où dépendaient toutes les îles Baléares, le comté de Montpellier, etc.) par Jacques I, roi d'Aragon, en faveur de son fils Jacques en 1262 (*Voy.* JACQUES), puis fut réunie avec l'Aragon à la couronne d'Espagne. Majorque est la patrie de Raymond Lulle.

MAKARIEV, ville de la Russie d'Europe (Kostroma), à 180 kil. E. de Kostroma ; 2,900 hab. Constructions de bateaux. Soufre, vitriol. — Ville du gouvernement de Nijnéi-Novogorod ; il s'y tient une foire célèbre qui dure tout le mois de juillet ; il s'y rend des Cosaques, des Boukhares, des Persans et des Indiens.

MAKO, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Czanad, à 9 kil. N. O. de Czanad ; 7,000 hab.

MAKRI, ville et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 100 kil. N. O. de Gallipoli ; 3,000 hab. Commerce d'huile.

MAKRIZI, écrivain arabe, né vers 1360 au Caire, mort en 1442, remplit au Caire plusieurs emplois, soit dans l'administration, soit dans le culte. On a de lui : une *Description historique et topographique de l'Egypte*, ouvrage qui contient des détails intéressants sur les mœurs, les préjugés, l'histoire religieuse, politique et commerciale de ce pays depuis sa conquête par les Arabes ; une *Histoire des sultans ayoubites et mamelouks* ; un *Traité des monnaies musulmanes*, un autre *des poids et mesures des Musulmans* : ces deux derniers ont été traduits en français par Sylvestre de Sacy (dans le *Magasin encyclopédique*) ; une *Histoire des expéditions des Grecs et des Francs contre Dimyatha* (*Damiette*), publié en arabe avec trad. lat., par Hamaker, Amsterdam, 1824, in-4.

MALABAR (côte de), *Malayaba* en langue indigène, partie de la côte occidentale de l'Inde en-deçà du Gange (Décan), au N. de celle du Kanara, s'étend de 10° à 13° lat. N., à l'O. de la chaîne des Ghattes ; elle est fort étroite et n'a guère que 120 kil. de large, de 72° 40' à 73° 50' long. E. : population, 158,000 hab. On y parle un idiôme particulier. Le Malabar se divise en plat pays (le long et près

de la mer) et pentes ou montagnes : celles-ci sont très fertiles en riz, poivre noir, bétel, fruits, bois de tek, etc.; le littoral est stérile. Très riche jadis en métaux précieux; il n'a plus maintenant que quelques mines de fer exploitées. Le Malabar forme aujourd'hui un district de la présidence de Madras (dans l'Inde anglaise immédiate) et a pour ch.-l. Calicut ou Cochin.— C'est au Malabar qu'aborda Vasco de Gama (1498) et que les Portugais firent leurs premières conquêtes. Les Français y possèdent Mahé. Les habitants des montagnes ont résisté plus longtemps à la conquête, et ont conservé les mœurs antiques des Hindous. Haïder-Ali soumit le premier ce pays en 1766. Les Nairs unis aux Anglais l'enlevèrent à Tippou-Saëb en 1790; mais bientôt les Anglais seuls en restèrent maîtres.

MALACA, ville de Bétique chez les Bastules, colonie phénicienne, est auj. MALAGA.

MALACCA, *Malaya*, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la province de Malacca, à l'extrémité S. de la péninsule de même nom, par 2° 10' lat. N., 99° 45' long. E.; population : vers 1820, 12,000 habitants; auj., 5,000. Elle a un bon port, et se divise en 3 parties : le *fort*, la *ville*, la *ville chinoise*. Evêché catholique. Siége d'une mission anglaise. Fondée vers 1252 par les Malais, Malacca reçut en 1510 et 1511 les Portugais, qui peu après s'en emparèrent violemment et qui la gardèrent jusqu'en 1641. Les Hollandais la prirent alors; elle a été aux Anglais de 1795 à 1818, après avoir été rétrocédée un moment aux Pays-Bas; elle fait encore aujourd'hui partie de l'Inde Transgangétique anglaise. Elle a été très commerçante en ivoire, camphre, poudre d'or, bois, etc.; mais la fondation de Poulo-Pinang lui a fait un tort immense. — La province (jadis *royaume*) de Malacca, dans le S. O. de la presqu'île de même nom, est à l'O. du Pahang, au S. du Salengore; elle produit surtout du poivre.

MALACCA (presqu'île de), partie de l'Inde Transgangétique, entre les mers de Bengale et de Chine, a environ 1,190 kil. de long sur 196 de largeur moyenne, et s'étend de 1° 15' à 10° 35' lat. N.; elle tient au continent par l'isthme de Tenasserim; population, 222,000 hab. Montagnes; climat beau et chaud, mais malsain; riche végétation, pauvre agriculture; forêts d'aloès, sandal, tek, etc. Beaucoup d'animaux féroces. Diamants et autres pierres précieuses. Elle a pour principaux habitants les Malais (*Voy.* ce nom) et plusieurs autres races indigènes. On y trouve aussi des Hindous Telinga, et des Européens, les uns Anglais, les autres d'origine portugaise. — Toute la presqu'île a fait partie du *royaume* de Siam; mais vers la fin du XVIIIe siècle la partie méridionale secoua le joug. Aujourd'hui le pays se divise en 3 parts : 1° Malacca indépendant (lequel contient tout le sud, moins la province anglaise, et se subdivise en royaumes de Perak, Salengore, Djohore, Pahang et Roumbo); 2° Malacca siamois au N. (royaumes de Ligor, Bondelon, Patani, Kalantan, Tringanou, Kedah); 3° Malacca anglais.

MALACCA (détroit de), bras de mer qui sépare la presqu'île de Malacca de l'île de Sumatra, fait communiquer le golfe du Bengale avec la mer de Chine, par 0°-8° lat. N., 93°-102° long. E.

MALACHIE, le 12e des petits prophètes, contemporain de Néhémie, prophétisa, à ce qu'on croit, de 412 à 408 av. J.-C. Quelques-uns pensent que c'est le même qu'Esdras. On a de lui 3 chapitres : il reproche aux Juifs leur corruption et annonce un Messie qui viendra sauver les Gentils aussi bien que les Juifs.

MALACHIE (saint), prélat irlandais, né à Armagh en 1094, devint archevêque d'Armagh en 1127, se démit en 1135, alla à Rome pour les besoins de son église, et mourut à son retour à Clairvaux entre les bras de saint Bernard (1148). Il mérita par la sainteté de sa vie d'être canonisé. Sa fête est le 3 novembre. Saint Bernard a écrit sa vie. On lui attribue un livre de prédictions relatives aux papes, qui fut fabriqué en 1590.

MALAGA, *Malaca*, ville et port d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Malaga, sur la Méditerranée, à 314 kil. S. O. de Madrid, par 5° 45' long. O., 36° 43' lat. N.: 70,000 hab. Evêché. Port formé par un môle; phare à fanal tournant. Double mur, tours, vieux château-fort dit *Gibralfaro*. Vaste cathédrale, palais épiscopal, douane, salle de spectacle; l'Alameda, promenade délicieuse (qui donne son nom au plus beau quartier de la ville); aqueduc; aux environs, belle maison de plaisance dite *El-Retiro*. Grand commerce des produits du territoire environnant. — Fondée par les Phéniciens. Prise par les Arabes en 714, elle ne fut conquise par les Espagnols qu'en 1487. — L'intendance de Malaga, située dans la capitainerie-générale de Grenade, entre celles de Cadix à l'O. et de Grenade à l'E., a 136 kil. de l'E. à l'O. sur 66, et 4,560 kil. carr.; elle est très fertile en vins renommés, en fruits exquis, surtout en raisins, que l'on fait sécher : on y a acclimaté la canne à sucre et la cochenille. La fameuse *Vega* ou plaine de Malaga (qui a 35 kil. sur 18) et le district de Velez-Malaga produisent immensément. La pêche est très active sur les côtes.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689 dans le Milanais, passa en Portugal, fut envoyé en mission au Brésil, et parcourut toutes les parties soumises au Portugal. Rentré en Europe, il fut accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi de Portugal, qui éclata en 1758; comme on ne put rien prouver contre lui, on le livra à l'inquisition comme faux prophète et comme auteur des 2 écrits suivants, qui étaient entachés d'hérésie : *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, mère de la sainte Vierge* (en portugais); et *De la vie et de l'empire de l'Antéchrist*. Il fut condamné au feu et exécuté en 1761. Il devait plutôt être considéré comme fou que comme criminel.

MALAGUETTE (côte de). *Voy.* CÔTE DES GRAINES.

MALAIN (seigneurie de). *Voy.* MARLE.

MALAIS, grande variété de l'espèce humaine, que l'on fait sortir de la presqu'île de Malacca (d'où son nom), est surtout répandue dans l'Océanie occidentale, qui en a pris le nom de *Malaisie*, et dans les îles de la Sonde. Les Malais ont le teint brun foncé, les cheveux longs, lisses, noirs, un gros nez plat, les yeux grands et étincelants : ils sont robustes, nerveux, violents, rusés, féroces, voleurs, souvent indolents et même lâches. On les redoute surtout comme pirates. Il se trouve aussi beaucoup de Malais en Australie (dans la Nouvelle-Zélande), et en Polynésie (aux archipels de Tonga, Viti, Taïti, etc.) : ceux-là sont moins civilisés. On a nommé Négro-Malais des peuplades métis, nombreuses surtout en Papouasie, et qui tiennent, pour le physique, pour la langue et pour la religion, des deux grandes familles malaisienne et nègre océanienne. — On croit enfin que les indigènes de l'île de Madagascar sont malais.

MALAISIE, nom que l'on donne quelquefois à l'Océanie occidentale, à cause des Malais qui en sont la race dominante; on la nomme aussi quelquefois *Notasie*. *Voy.* OCÉANIE.

MALALA (Jean), écrivain grec, natif d'Antioche, est auteur d'une *Chronique* (en grec) depuis la création du monde jusqu'à la mort de Justinien I en 565, dont les deux premiers livres sont perdus. Elle a été publiée sur un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, avec version latine et notes, Oxford, 1691, in-8, par Edm. Chilmead, et se trouve dans la collection de la Byzantine, Venise, 1733.

MALARTIC (Anne-Joseph, comte de), né à Mon-

tauban en 1730, mort en 1800, fut nommé en 1792 gouverneur des établissements français à l'E. du cap de Bonne-Espérance. Il réussit à la fois à préserver les colonies des troubles qui agitaient la mère-patrie, et à repousser les attaques des Anglais. A sa mort, les habitants de l'île de France lui élevèrent un monument avec cette inscription : *Au sauveur de la colonie*.

MALASPINA ou **MALESPINE**, illustre famille d'Italie, feudataire immédiate de l'empire, souveraine de la Lunégiane à partir du XIVe siècle, possédait en outre Massa-Carrara à titre de marquisat. Elle figura dans les rangs des Guelfes et fit alliance avec les villes lombardes pour défendre la liberté de l'Italie contre les invasions de Fréd. Barberousse. Spinetta Malaspina fut dépouillé vers 1320 de ses fiefs dans la Lunégiane par Castruccio-Castracani, mais il les recouvra en 1328. Cette possession est restée à la branche cadette jusqu'à nos jours.

MALASPINA (Ricordano), historien, né à Florence au commencement du XIIIe siècle, composa l'histoire de sa patrie depuis sa fondation jusqu'à l'an 1281.— Giachetta Malaspina, son neveu, la continua jusqu'en 1286. Cette histoire a été publiée sous ce titre : *Historia anticha dell' edificazione di Fiorenza*, etc., Florence, 1568-98.

MALATESTA et **MALATESTI**, famille noble d'Italie, régna en souveraine sur Rimini et sur une partie de la Romagne, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle était issue, ainsi que les Montefeltro, de la maison des comtes de Carpagna, et avait pour chef un seigneur de Verruchio, surnommé *Malatesta* (mauvaise tête), qui fut choisi en 1275 par les Guelfes de Bologne pour combattre les Gibelins de la Romagne; il leur enleva la ville de Rimini et s'en fit déclarer souverain. Ses descendants conquirent les villes de Césène, Pesaro, Fano, Fossombrone, etc.; mais ils furent peu à peu dépouillés de leurs états par les papes. Le dernier prince de cette famille, Pandolfe IV, fut chassé de Rimini par César Borgia; il y rentra après la mort de son ennemi; mais depuis 1528, Rimini resta définitivement aux papes.

MALATIA, *Melitène*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), ch.-l. d'un livah, à 133 kil. N. O. de Diarbekir, sur un affluent du Kara-sou : 6,000 hab.

MALAUCÈNE, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 26 kil. N. E. d'Orange; 3,225 hab. Papeterie, huile.

MALAVALLE ou **MALEVAL** (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME DE MALAVALLE.

MALAVILLE. *Voy.* SEMLIN.

MALBROUGH. *Voy.* MARLBOROUGH.

MALCHIN, ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, à 90 kil. N. E. de Schwérin ; 3,370 hab. Drap, toile, savon, eau-de-vie.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, portait la main sur Jésus pour l'arrêter, au jardin des Oliviers, lorsque saint Pierre lui coupa l'oreille droite. Jésus le guérit aussitôt.

MALCOLM, nom de quatre rois d'Ecosse qui régnèrent du Xe au XIIe siècle (*Voy.* ÉCOSSE). Le plus célèbre est Malcolm III, fils du malheureux Duncan, assassiné en 1040 par Macbeth. Il se réfugia en Angleterre après le meurtre de son père, et ne recouvra la couronne qu'en 1057, en faisant périr Macbeth. Il eut à soutenir la guerre contre les rois d'Angleterre Guillaume-le-Conquérant et Guillaume-le-Roux, et fut tué dans une bataille contre ce dernier (1093).

MALCOLM (sir John), officier écossais, né en 1769 près de Langholm, mort en 1833, passa dans l'Inde dès 1782, y fut nommé successivement colonel, agent principal du gouverneur-général, major-général, gouverneur de Bombay. Il avait été envoyé en 1808 à la cour de Perse pour y balancer l'influence française. Il retourna en Angleterre en 1831 et fut élu membre de la Chambre des Communes. On lui doit un *Essai sur les Seyks*, une *Histoire de la Perse*, et de précieux *Mémoires sur l'Inde*.

MALCONTENTS. *Voy.* POLITIQUES.

MALDA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, à 140 kil. N. O. de Mourchedabad; 20,000 hab. Soieries, tissus de coton. Commerce.

MALDEGHEM, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 24 kil. N. O. de Gand : 5,150 hab.

MALDIVES, c.-à-d. *îles de Male*, groupes innombrables d'îles, d'îlots et d'écueils (on en a compté jusqu'à 12,000), dans la mer des Indes, par 70° 30' et 72° 20' long. E., 1° et 7° 30' lat. N. On les divise en 17 attolons ou groupes. La plus grande est Male ou Male-dive (*Voy.* MALE). Toutes ensemble forment un petit royaume dont le chef s'intitule sultan. Sol fertile : climat charmant, quoique très chaud : on y trouve un arbre, dit *candou*, dont le bois est aussi léger que le liége. Le commerce d'île à île est très actif. On s'y sert de cauris (espèce de coquillage) comme de monnaie.

MALDON ou **MALDEN-WATER**, ville d'Angleterre (Essex), à 32 kil. N. O. de Colchester ; 4,895 hab.

MALDONADO (Laurent FERRER), navigateur espagnol du XVIe siècle, écrivit la relation d'un voyage fait en 1588 de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique par le N. O., à travers un prétendu détroit d'Anian. Cette relation, longtemps ignorée, a été retrouvée à Milan par Amoretti, et traduite en italien, Milan, 1811, puis en français, Plaisance, 1812. On a douté, mais peut-être à tort, de la réalité de ce voyage.

MALDONAT (Jean), jésuite, né en 1534 dans l'Estramadure, mort en 1583, enseigna la philosophie et la théologie avec le plus grand succès au collége dit de Clermont, à Paris (1564), puis à l'université de Pont-à-Mousson (1572); mais voyant attaquer quelques-unes de ses doctrines, il quitta la France (1575) et se retira à Rome où le pape lui confia divers travaux. On l'accusait de pencher vers le socinianisme. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles*, Pont-à-Mousson, 1596, 1597, 2 vol. in-fol. ; des *Commentaires sur Jérémie, Ezéchiel et Daniel*, 1609, in-4 ; des *Traités des sacrements*, — *de la grâce*, — *du péché originel*, — *des Anges et des Démons*, Paris, 1617, in-12.

MALE, île de la mer des Indes, la plus grande des Maldives, par 71° 55' long. E., 8° 20' lat. N. ; 8 kil. de tour. Elle a pour ch.-l. une ville de même nom, résidence du sultan des Maldives ; 2,000 hab. Cette ville occupe l'île tout entière. *Voy.* MALDIVES.

MALE ou **MALAIN** (seigneurie de). *Voy.* MARLE.

MALEBRANCHE (Nicolas), philosophe et théologien, né à Paris en 1638, mort en 1715, était fils d'un secrétaire du roi. Contrefait et d'une complexion délicate, il désira vivre dans la retraite, et s'enferma dès 1660 dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir commencé des études d'histoire, qui avaient peu d'attrait pour lui, il rencontra par hasard le *Traité de l'homme* de Descartes : il éprouva de tels transports à cette lecture qu'il se voua désormais à la philosophie : il devint bientôt le plus illustre des disciples de Descartes. Il conserva les doctrines de son maître sur la méthode, sur la nature de l'âme, sur l'automatisme des animaux : mais au lieu d'admettre comme lui des idées innées, il disait que nous voyons tout en Dieu et que ce n'est que par notre union avec l'être qui sait tout que nous connaissons quoi que ce soit ; il prouvait l'existence des corps, non par la véracité divine (comme Descartes), mais par la révélation : il niait l'action de l'âme sur le corps et même toute action des substances corporelles les unes sur les autres, attribuant leur commerce à l'assistance ou intervention divine ; il professait l'optimisme et expliquait le mal en disant que Dieu n'agit que comme cause universelle ; il fondait la

morale sur l'idée d'ordre. Les opinions paradoxales que Malebranche soutenait sur plusieurs points de théologie ou de philosophie rencontrèrent une forte opposition. Il eut de vives disputes avec Arnauld sur la nature des *idées* et sur la grâce; avec Régis sur le mouvement; avec le P. Lamy sur l'amour de Dieu. Ses principaux ouvrages sont: *la Recherche de la Vérité*, 1674 (dont la meilleure édition est celle de 1712): c'est son ouvrage capital; *Conversations chrétiennes*, 1677, composées à la prière de M. de Chevreuse; *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, 1679; *Traité de morale*, 1680; *De la Nature et de la Grâce*, 1680; *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion*, 1687: il y résume tout son système. On a aussi de lui: un *Traité de l'Amour de Dieu*; *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*; des écrits polémiques composés dans sa dispute avec Arnauld, et qui ont été réunis en 4 vol. in-12, 1709. La plupart des écrits de Malebranche ont été rassemblés en un seul vol. grand in-8, à 2 colonnes, par M. de Genoude, Paris, 1838. M. Feuillet de Conches a fait paraître en 1841: *Méditations métaphysiques de N. Malebranche, et sa Correspondance avec de Mairan*, publiées pour la 1re fois sur les manuscrits originaux. Malebranche est peu lu aujourd'hui; son système est tombé dans le discrédit; cependant ses ouvrages restent toujours comme un modèle de style, et font preuve d'un génie supérieur; on trouve en outre dans sa *Recherche de la Vérité* des observations et des préceptes qui n'ont rien perdu de leur valeur.

MALÉE, général carthaginois, conquit la plus grande partie de la Sicile en 536 av. J.-C., mais échoua devant la Sardaigne, ce qui le fit exiler. Pour se venger de ses compatriotes, il vint avec son armée assiéger Carthage, s'en empara et mit à mort tous ceux qui lui étaient contraires. Il périt peu après dans une émeute.

MALÉE (cap), *Malea prom.*, auj. cap *Saint-Ange*, promontoire du Péloponèse, entre les golfes Laconique et Argolique. Ce promontoire était fort dangereux.

MALEG ou **TOUMAT**, riv. d'Afrique, naît dans l'Abyssinie, coule au N. O., traverse les royaumes de Dar-Foq, Bertat, Dinka, et tombe dans le Bahr-el-Abiad.

MALEK, MALEK-ADEL. *Voy.* MÉLIK.

MALÉKITES, secte musulmane, ainsi nommée d'un certain Malek ou Mélik, son fondateur, n'est qu'une branche des *Sunnites* et suit un des quatre rites orthodoxes de l'islamisme.

MALEMBA, ville de la Guinée méridionale, dans le Loango ou le Cacongo, sur la mer, au fond d'une baie, à 90 kil. S. de Loango. Air malsain. — On donne aussi le nom de Malemba à tout le Cacongo.

MALEPEYRE (Gabriel VENDANGES DE), né à Toulouse dans le XVIIe siècle, d'une famille noble, mort en 1702, était conseiller au présidial de Toulouse. Il cultiva la poésie avec quelque succès et se distingua par ses connaissances en peinture, sculpture et architecture. Il contribua au rétablissement de l'académie des Jeux floraux, et fonda un prix consistant en un lis d'argent pour l'auteur du meilleur sonnet à la louange de la Vierge.

MALESHERBES, ch.-l. de cant. (Loiret), dans l'ancien Gâtinais, à 17 kil. N. E. de Pithiviers; 1,390 hab. Château. Jadis titre d'une seigneurie qui appartenait à la maison de Lamoignon.

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume LAMOIGNON DE), ministre sous Louis XVI, né à Paris en 1721, fils du chancelier Guill. de Lamoignon, fut successivement substitut du procureur-général, conseiller au parlement, président de la cour des aides et directeur de la librairie, et se montra dans ces fonctions diverses ferme et éclairé. En 1770 et en 1771, il adressa à Louis XV de sévères *Remontrances* sur l'établissement de nouveaux impôts et pour la défense des prérogatives parlementaires; comme directeur de la librairie, il favorisa la liberté de la presse. La Cour des aides ayant été supprimée avec les anciens parlements (1771), Malesherbes, qui était président de cette cour, fut exilé; mais il reprit ses fonctions à l'avénement de Louis XVI; son retour fut un triomphe, et il jouit alors de la plus grande popularité. Le roi l'appela au ministère avec Turgot, son ami (1775), et lui confia le département de l'intérieur. Il voulut faire abolir les lettres de cachet, et s'éleva contre les dépenses excessives de la cour; mais ses conseils ne furent point écoutés, et il se retira du ministère avec Turgot (1776). Il y fut rappelé en 1787, mais se vit bientôt obligé de se retirer de nouveau, et alla vivre dans la solitude. Il y cultivait en paix les lettres, lorsque Louis XVI fut traduit devant la Convention. Bien qu'âgé alors de 72 ans, il demanda et obtint le dangereux honneur d'assister le roi comme conseil. Il s'acquitta de ce soin de la manière la plus courageuse et la plus touchante; mais tous ses efforts étaient inutiles. En 1794, des envoyés du comité révolutionnaire vinrent l'arracher de sa solitude et le conduisirent, avec toute sa famille, à l'échafaud. La postérité a placé Malesherbes au nombre des citoyens les plus vertueux et des plus grands magistrats. Outre ses *Remontrances*, Malesherbes a laissé: *Mémoire sur le mariage des Protestants*, 1785 et 87; *Mémoires sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790; *Mémoires pour Louis XVI*, 1792; *Mémoires sur la librairie et sur la liberté de la presse*, publiés par M. Barbier, 1809. On a donné à Paris en 1809, sous le titre d'*Œuvres choisies de Malesherbes*, un extrait de ses *Remontrances*. La *Vie de Malesherbes* a été écrite par Gaillard, 1805, et par Boissy-d'Anglas, 1818.

MALESTROIT, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 15 kil. S. de Ploërmel; 1,800 hab.

MALET (Claude-François DE), général français, né à Dôle en 1754, fit avec distinction les campagnes de la révolution, devint général de brigade en 1799, et fut nommé par Masséna gouverneur de Pavie en 1805; mais il était républicain et par conséquent suspect aux yeux de Napoléon, qui le fit incarcérer à Paris en 1808 par mesure de sûreté. Profitant de l'absence de l'Empereur, qui était en Russie, il organisa du fond de sa prison même une conspiration qui avait pour but de le renverser du trône, et dans laquelle entrèrent avec lui les généraux Guidal et Lahorie. Il s'échappa de sa prison dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, parcourut les casernes de Paris en répandant le bruit de la mort de Napoléon, et surprit les autorités en leur présentant des ordres fabriqués; il était sur le point de réussir, lorsque la résistance du général Hulin, qui commandait l'état-major de la place, fit tout échouer. Malet fut traduit devant une commission militaire et fusillé le 29 octobre 1812; il subit la mort avec courage.

MALEVILLE, bourg de France (Aveyron), à 8 kil. N. E. de Villefranche; 2,300 hab.

MALEVILLE (Jacques DE), jurisconsulte, né en 1741 à Domne (Périgord), mort en 1824, plaida d'abord comme avocat à Bordeaux, siégea en 1796 au Conseil des Cinq-Cents, fut longtemps membre du tribunal de cassation, et coopéra à la rédaction du Code civil. Il devint sénateur en 1806, et pair en 1814. On a de lui: une *Analyse raisonnée de la discussion du Code civil au conseil d'État*, 1804-5, et un traité du *Divorce*, 1801 et 1816. — Son fils, P.-Joseph, marquis de Maleville, né en 1778, mort en 1832, fut membre de la Chambre des Représentants (1815), puis de la Chambre des Députés où il se signala par son royalisme; fut nommé pré-

sident de la cour royale, conseiller à la cour de cassation, pair de France. On a de lui quelques écrits, entre autres : un *Discours sur la réformation de Luther*, mentionné par l'Institut en 1805.

MALEZIEU (Nic. DE), né à Paris en 1650, mort en 1727, fut précepteur du duc du Maine, et resta toute sa vie auprès de lui. Il devint membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences. On a de lui des *Éléments de géométrie*, rédigés pour le duc de Bourgogne, 1715.

MALFILATRE (Jacq.-Ch.-L. DE CLINCHAMP DE), poëte français, né à Caen en 1733, d'une famille pauvre, fit de brillantes études chez les Jésuites de sa ville natale, et vint ensuite à Paris. Il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent poétique ; mais peu rangé et fort imprévoyant dans sa conduite, il tomba bientôt dans la misère. Il mourut à 34 ans, à la suite d'une maladie douloureuse due à son inconduite, et après avoir ressenti, au dire de Gilbert, les angoisses de la faim. On a de lui quatre odes, qui furent couronnées par l'Académie de Rouen ; un poëme intitulé : *Narcisse dans l'île de Vénus*; une belle imitation du psaume *Super flumina*, et quelques fragments d'une traduction de Virgile, qu'on a réunis sous le titre de *Génie de Virgile*, 1810. Ses œuvres poétiques ont été publiées en 1825, in-8, et en 1826, in-32. Les poésies de Malfilâtre pèchent dans l'ensemble ; mais on y trouve parfois la brillante facilité d'Ovide, avec l'harmonie et le sentiment de Virgile.

MALHERBE (François DE), poëte français, né à Caen vers 1555, mort à Paris en 1628, servit dans les troupes de la Ligue, et n'en fut pas moins, au retour de la paix, bien accueilli par Henri IV, qui lui accorda une pension. Il se fit connaître par des pièces de poésie où l'on trouvait une harmonie et une pureté de style jusqu'alors inconnues ; il porta si loin la sévérité de son goût qu'il fut appelé le *tyran des mots et des syllabes*. Il parvint ainsi à épurer notre langue et mérita les éloges que lui donne Boileau :

> Enfin Malherbe vint, et le premier en France
> Fit sentir dans les vers une juste cadence,
> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir, etc.

Malheureusement ses poésies, si remarquables par le style, brillent beaucoup moins du côté de l'invention. Elles consistent en odes, paraphrases de psaumes, stances, épigrammes. La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle qui fait partie de la *Collection des classiques français* de Lefèvre, Paris, 1825, 2 vol. in-8. La vie de Malherbe a été écrite par Racan, son élève et son ami.

MALHERBE (dom Joseph-François-Marie), ancien bénédictin, né en 1733 à Rennes, mort en 1827, professa d'abord la philosophie à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Paris (1774), puis fut successivement bibliothécaire de la cour de cassation, et censeur de la librairie (1812). Il fut chargé de revoir la dernière édition des *Œuvres de saint Ambroise* donnée par les Bénédictins, et de continuer l'*Histoire du Languedoc*. Il cultivait aussi la chimie avec succès. En 1772, il remporta un prix comme ayant inventé un procédé pour fabriquer la soude au moyen de la décomposition du sel marin.

MALIA, ville de Thessalie (Phthiotide), voisine du mont Œta et des Thermopyles, sur le golfe Maliaque.

MALIAQUE (golfe), *Maliacus sinus*, auj. *golfe de Zeitoun*, enfoncement de la mer Égée, sur les côtes de la Thessalie, près des Thermopyles et vis-à-vis de l'Eubée, tirait son nom de la ville de *Malia*.

MALIBRAN (Marie-Félicité), célèbre cantatrice, née à Séville en 1809, morte en 1836 à 27 ans, était fille de Manuel Garcia. Elle débuta en 1825 à l'Opéra italien de Londres, et fut accueillie par des applaudissements unanimes. Elle suivit ensuite son père à Mexico et à New-York, où elle épousa un banquier français nommé Malibran; cette union, qui fut pour elle une source de chagrins, ayant été rompue en 1828, madame Malibran vint à Paris où elle se fit entendre pour la première fois dans *la Sémiramide*; elle y obtint un triomphe éclatant; elle excita le même enthousiasme à Naples, à Milan, à Venise, à Florence, etc. Elle se trouvait à Manchester lorsqu'elle fut emportée par une fièvre nerveuse. Elle excellait autant comme tragédienne que comme cantatrice.— Sa sœur cadette, Eugénie Garcia, paraît avoir hérité de son beau talent.

MALICORNE, ch.-l. de canton (Sarthe), à 13 kil. N. de La Flèche; 2,000 hab. Poterie, faïence.

MALINES, *Mechlinia* ou *Malinæ* au moyen âge, *Mechelen* en flamand, ville de Belgique (Anvers), à 15 kil. N. E. de Bruxelles, par 2° 8' long. E., 51° 1' lat. N.; 25,000 hab. Un archevêque (primat de la Belgique) y réside depuis 1559; elle avait jadis un parlement, une commanderie teutonique. Cathédrale magnifique. Les dentelles de Malines, les plus belles connues, s'exportent par toute l'Europe. Fabriques de toiles, lainages, couvertures, chapeaux, aiguilles, etc.; fonderie de canons. Grand commerce d'huiles et autres objets de ses fabriques. — Fondée au VIe siècle; détruite par les Normands en 884, reconstruite en 897 et fortifiée en 930. Elle souffrit plusieurs incendies (notamment en 1546 par l'explosion d'un magasin à poudre), ainsi que la peste. Saccagée par les Espagnols en 1572, par le prince d'Orange en 1578, par les Anglais en 1580. Souvent prise et reprise par les Français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle fut ch.-l. d'arr. dans le dép. des Deux-Nèthes, jusqu'en 1814.

MALINES (seigneurie de), petite principauté qui se composait de la ville de Malines avec le territoire environnant, existait dès le VIIIe siècle, et fut donnée en 754 par Pépin-le-Bref au comte Adon, son parent. Cette seigneurie fut conférée par Charles-le-Chauve à l'évêché de Liége, passa ensuite à diverses maisons, appartint en commun aux deux maisons de Brabant et de Flandre à partir du milieu du XIVe siècle, et finit par être possédée tout entière par Marguerite de Brabant, femme de Louis II de Mâle, comte de Flandre. Le mariage de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II (1369), fit entrer la seigneurie de Malines dans la maison de Bourgogne (1384). Elle a depuis suivi les destinées de cette maison.

MALLE ou MALL, *mallum*, assemblée des Francs dans laquelle les procès les plus importants étaient portés devant les rachimbourgs.

MALLEOLUS, traduction latine d'*Hæmmerlein*, nom de famille d'A-Kempis Voy. A-KEMPIS.

MALLET (David), écrivain anglais, dont le vrai nom était *Malloch*, né en Écosse en 1700, mort en 1765, fut chargé de l'éducation des fils du duc de Montrose qu'il accompagna sur le continent ; puis devint sous-secrétaire du prince de Galles, père de George III. On a de lui des pièces de théâtre, des *Poésies*, une *Vie de Bacon* (en tête de l'édition de ce philosophe de 1740, et traduite en français, 1755). Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1769, et traduites en français par M. Lécuy, 1798. Il était lié avec Bolingbroke et fut l'éditeur des œuvres de cet écrivain, 1753-54.

MALLET (Edme), littérateur français, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755, professa la théologie au collége de Navarre. On a de lui : *Essai sur l'étude des belles-lettres*, Paris, 1747; *Principes pour la lecture des poëtes*, 1745; *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753; *Principes pour la lecture des orateurs*, 1753. Il a traduit de l'italien l'*Histoire des guerres civiles de France* de Davila, 1757. C'est lui qui rédigea les articles de théologie et de littérature dans l'*Encyclopédie*.

MALLET (Paul-Henri), historien génevois, né en 1730, mort en 1807, enseigna les belles-lettres à

Copenhague et l'histoire à Genève; puis fut résident de la Hesse-Cassel près les républiques de Genève et Berne. Il a laissé des ouvrages historiques estimés : *Histoire du Danemark*, 1788, 8 vol. in-12; — *de la Suède*, 1756; — *des Suisses*, 1803; — *de la Hesse*; — *du Brunswick*; — *de la Ligue hanséatique*, 1805, etc.

MALLET-DUPAN (Jacques), publiciste génevois, parent du précédent, né à Genève en 1749, mort à Londres en 1800, obtint par la protection de Voltaire une chaire de littérature dans la Hesse-Cassel; vint en 1782 à Paris où il rédigea divers journaux politiques qui eurent du succès, surtout *le Mercure historique et politique de Genève*, 1783-92, qui fut réuni au *Mercure de France*. Défenseur des doctrines monarchiques, il se vit forcé de quitter la France en 1792 : il se retira d'abord à Genève où il entretint correspondance dans l'intérêt de la cause royaliste avec plusieurs cours de l'Europe; puis se fixa en Angleterre, où il publia *le Mercure britannique* (1799). Il a en outre composé divers ouvrages, entre autres, des *Considérations sur la révolution française*.

MALLET, conspirateur. *Voy.* MALET.

MALLICOLO, île du Grand-Océan Equinoxial, par 15° 50'-15° 36' lat. S., et 164° 47'-165° 26' long. E. : 90 kil. sur 35. Habitants sauvages et d'une laideur excessive. Visitée par Bougainville et par Cook. — Il ne faut pas confondre cette île avec une autre Mallicolo, découverte par Quiros en 1606. *Voy.* VANIKORO.

MALLIUS (C.), un des principaux complices de Catilina, leva pour ce conspirateur une armée en Etrurie, et commanda l'aile gauche dans la bataille où périrent Catilina et tous ses partisans.

MALLOW, ville d'Irlande (Cork), à 24 kil. N. de Cork ; 7,688 hab. Beau pont. Etablissement thermal.

MALMAISON (LA), *Mala Domus*, terre et château dans la commune de Rueil (Seine-et-Oise), à 8 kil. N. E. de Versailles, fut la demeure de l'impératrice Joséphine qui y mourut le 30 mai 1814. Le domaine est auj. détruit, mais le château subsiste encore.

MALMEDY, *Malmundarium*, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 37 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 4,000 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins. Drap, dentelles noires, savon, filatures de coton, tanneries. — Réunie un instant à la France par le traité de Lunéville, elle fut jusqu'en 1815 ch.-l. d'arr. dans le dép. de l'Ourthe.

MALMESBURY ou MALMSBURY, ville d'Angleterre (Wilts), à 40 kil. N. E de Bath : 6,185 hab. Lainages. Jadis grande et forte. Ruines d'une ancienne abbaye. Patrie de Hobbes.

MALMESBURY (William SOMERSET), religieux bénédictin et historien anglais du XIIe siècle, surnommé *le Bibliothécaire*, a écrit : *Regalium*, *sive de rebus gestis regum Anglorum libri V* (de 449 à 1127); *De Historia novella libri II* (de 1127 à 1143); *De Gestis pontificum Anglorum*, etc.

MALMESBURY (John HARRIS, comte de), habile diplomate, né à Salisbury en 1746, mort en 1820, était fils du célèbre James Harris. Il fut ministre plénipotentiaire près de Frédéric II, 1772, puis en Russie, enfin près des Provinces-Unies pendant les troubles (1783); il s'opposa aux patriotes et contribua à rétablir le stathouder. Il vint à Paris en 1797 pour traiter avec le Directoire, mais sans succès. On a de lui une *Histoire de la révolution de Hollande*, 1777, in-8.

MALMOE, ville et port de Suède (Gothie), ch.-l. du lan de Malmœhus, par 55° 36' lat. N., 10° 41' long. E., sur le Sund, presque vis-à-vis de Copenhague; 8,000 hab. (calvinistes et luthériens). Comm. de céréales, raffineries : manuf. de draps, tapisseries, tabac, savon, etc. A Malmœ fut conclue en 1523, entre Gustave Wasa et Frédéric I (de Danemark) une paix par laquelle ils se reconnaissaient mutuellement, au préjudice de Christiern II, et brisaient de fait l'union de Calmar (la Norwége resta seule unie au Danemark). — Le lan de Malmœhus a pour bornes le Cattegat au N., le lan de Christianstad à l'E., la Baltique au S., le Sund à l'O.; il a été formé d'une partie de la Scanie (Gothie), et contient entre autres villes, outre Malmœ, Lund, Landskrona, Helsingborg.

MALO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. O. de Vicence; 4,000 hab.

MALO (saint). *Voy.* MACLOU (saint).

MALOUAH. *Voy.* MALWA.

MALOUET (Pierre-Victor), homme d'état, né à Riom en 1740, mort en 1814, servit dans l'administration de la marine jusqu'en 1789; fut envoyé aux Etats-Généraux, y défendit les principes de la monarchie tempérée, et fut appelé au conseil intime de Louis XVI. Forcé d'émigrer après les massacres de septembre, il rentra en France en 1801; il fut nommé en 1803 par le consul Bonaparte commissaire-général de la marine, et fit exécuter de beaux travaux à Anvers. Disgracié en 1812, il ne revint aux affaires qu'en 1814, et fut appelé par Louis XVIII au ministère de la marine; mais il mourut peu de mois après. On a de lui, outre des discours remarquables prononcés à l'Assemblée constituante, de précieux mémoires sur l'administration de la marine et des colonies. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie avec quelque succès.

MALOUINES (îles), îles *Falkland* selon les Anglais, archipel de l'Océan Atlantique, près de la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, et à l'est du détroit de Magellan, par 60° 10'-64° 35' long. O., et par 51°-52° 45' lat. S., consiste en 2 îles principales (Falkland ou Hawkin's Maiden-Land, et Soledad ou l'île Conti, dite aussi l'Orientale), et 9 autres îlots qui les entourent. Plusieurs bons ports : climat tempéré, neige, tourbières inépuisables. Phoques, pingouins, beaucoup de bestiaux. — Am. Vespuce semble avoir vu les Malouines; Hawkins, Sebald (1599), Strong (1688) les visitèrent ensuite : c'est ce dernier qui les nomma Falkland. Bougainville y fonda en 1764 un établissement dont les préparatifs avaient eu lieu à Saint-Malo (de là le nom de Malouines qui leur est resté); mais on les restitua en 1767 à l'Espagne. La confédération du Rio-de-la-Plata en est aujourd'hui maîtresse.

MALPIGHI (Marcel), savant médecin, né à Crémone en 1628, mort à Rome en 1694, enseigna à Bologne, à Pise, à Messine, et fut nommé en 1691 premier médecin du pape Innocent XII. Il se fit une grande réputation par ses recherches anatomiques; appliqua un des premiers à l'anatomie les observations microscopiques, fit plusieurs découvertes sur l'organisation de l'homme, des animaux et des plantes, entre autres celle du corps muqueux qui entre dans la composition de la peau et qui a retenu son nom. On a de lui des Mémoires, tous rédigés en latin : *Sur les poumons*, Bologne, 1661; *sur la langue*, *le cerveau*, etc., 1661-65; *sur la structure des viscères* (qu'il fait tous glanduleux), 1666; *sur la formation du poulet dans l'œuf*, 1666-73. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1686; on a complété cette édition en donnant ses *Œuvres posthumes*, Londres, 1697.

MALPLAQUET, village de France (Nord), à 24 kil. N. O. d'Avesnes; 400 hab. Les Français, commandés par le maréchal de Villars, y perdirent une grande bataille contre les alliés sous la conduite du prince Eugène et de Marlborough, 1709; cependant les pertes de l'ennemi furent plus considérables que celles des Français. Les alliés la nommèrent bataille de Tanières ou Téniers.

MALSTROM. *Voy.* MAELSTROM.

MALTE, *Melita* des anciens, *Malta* en italien, île de la Méditerranée, une des possessions anglaises, à 100 kil. S. de la Sicile, à 250 de la côte d'A-

frique, par 12° long. E., 36° lat. N. Elle a 28 kil. de long sur 16 de large, et 95,000 hab. Ch.-l., Cité-Valette. Ce n'est qu'un rocher couvert d'un peu de terre végétale, mais admirablement cultivé (coton, oranges, miel, soude, etc.); le gibier, le poisson y abondent. Sa position, presque au centre de la Méditerranée, à mi-chemin de l'Afrique et de l'Europe, la rend précieuse; l'Angleterre y a un gouverneur et 4,000 hommes de garnison. C'est la grande station des flottes britanniques dans la Méditerranée. — Malte fut possédée successivement par les Phéniciens, les Carthaginois, les rois ou tyrans de Sicile, par les Romains (259 av. J.-C. - 445 après J.-C.), par les Vandales, auxquels les empereurs grecs l'enlevèrent (534); par les Arabes (870), par les Normands (1090), par la maison de Hohenstaufen, en conséquence du mariage de Constance, héritière de Sicile, avec Henri IV; par la maison d'Anjou (1266), puis par celle d'Aragon (1282), qui la conserva jusqu'en 1530. A cette époque Charles-Quint, héritier de cette maison, céda Malte au Frères-Hospitaliers (*Voy.* HOSPITALIERS), chassés de Rhodes par Soliman II, et qui prirent depuis ce moment le nom de *chevaliers de Malte*. Entre les mains de l'ordre, Malte forma un petit état souverain électif, qui pendant plusieurs siècles rendit les plus grands services à la chrétienté et fut la terreur des pirates musulmans. Bonaparte s'empara de l'île en 1798, avant de se rendre en Egypte, et mit ainsi fin à l'ordre de Malte comme état. Les Anglais enlevèrent Malte aux Français en 1800; ils devaient la rendre par le traité d'Amiens, mais ils n'en firent rien, et ils furent confirmés dans cette possession en 1815. — L'ordre de Malte se partageait en huit langues ou nations : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Anglo-Bavière: cette dernière remplaça, au XVIIIe siècle, la langue d'Angleterre (la 6e de l'ordre), qui n'existait plus que de nom depuis la réforme. — On a une foule d'ouvrages sur Malte; les plus connus sont l'*Histoire des Chevaliers de Malte* de Vertot, Paris, 1726, 4 vol. in-4; *Ancient and modern Malta*, par H. de Boisgelin, Londres, 1804, et l'*Histoire de Malte*, par M. Miège, ancien consul de France à Malte, Paris, 1840.

MALTE, ville. *Voy.* VALETTE (CITÉ-).

MALTE-BRUN (Conrad), savant danois, né en 1775 dans le Jutland, mort à Paris en 1826, se fit d'abord connaître dans sa patrie comme poëte et comme écrivain politique; fut contraint en 1796 de quitter le Danemark pour avoir écrit en faveur de la liberté; se réfugia en Suède, puis vint se fixer en France (1800). Il rédigea dans le *Journal des Débats* les articles de politique étrangère, et publia en même temps de savants ouvrages de géographie qui ont fait faire un grand pas à la science. On a de lui : *Géographie mathématique, physique, politique* (en société avec Mentelle), 16 vol. in-8, Paris, 1804-7; *Précis de la géographie universelle*, 7 vol. in-8, 1820-27; il a rédigé, avec M. Eyriès, les *Annales des Voyages*, de 1808 à 1826. Le *Précis de géographie* a été plusieurs fois réimprimé : M. J.-J.-N. Huot en a donné tout récemment une édition compacte, fort augmentée, Paris, 1841, chez Furne, 6 grands vol. in-8.

MALTHUS (Thomas-Robert), économiste anglais, né en 1766 à Rookery (Surrey), mort en 1834, était professeur d'histoire et d'économie politique au collége de la Compagnie des Indes orientales, dans le comté de Hartford. Il a publié de savants écrits d'économie et de statistique; les principaux sont : *Essai sur le principe de population*, Londres, 1798, réimprimé pour la cinquième fois en 1817, traduit en français par M. Prévost de Genève; *Recherches sur la nature et les progrès du revenu*, 1815. Effrayé de l'accroissement de la population qui, selon lui, s'augmente dans une proportion géométrique, Malthus rechercha les moyens de prévenir cet accroissement : il recommandait par-dessus tout la plus grande *prudence dans les mariages*. Malthus était membre de la Société Royale de Londres et associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques de France. M. Mignet a lu une excellente notice sur Malthus à l'Académie des Sciences morales.

MALTON, ville d'Angleterre (York), à 28 kil. N. E. d'York; 6,802 hab. Gants, chapeaux, fonderies de fer, tanneries, etc.

MALUS (Et.-Louis), physicien français, membre de l'Institut, né à Paris en 1775, mort en 1812, était fils d'un trésorier de France. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'école du génie militaire, fut un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, servit avec distinction dans le génie à l'armée de Sambre-et-Meuse et en Egypte, exécuta des constructions importantes à Anvers, à Strasbourg, et fut enfin fixé à Paris comme examinateur à l'École Polytechnique. Malus s'est immortalisé par ses travaux sur la lumière; il remporta en 1808 le prix proposé par l'Institut sur les phénomènes de la double réfraction, et découvrit à cette même époque la polarisation de la lumière. Il fut enlevé en 1812 par une mort prématurée qui l'empêcha de compléter ses recherches.

MALVA, riv. d'Afrique. *Voy.* MOLOKATH.

MALVERN, chaîne de collines d'Angleterre, dans les comtés de Worcester et de Hereford, offre des sites très pittoresques.

MALVOISIE ou MALVASIA. *Voy.* NAUPLIE DE MALVOISIE et MADÈRE.

MALWA ou MALOUAH, ancienne province de l'Hindoustan, bornée par celles d'Adjmir et d'Agra au N., de Gandouana et de Kandeich au S., d'Allahabad à l'E., a environ 140 kil. de l'E. à l'O. sur 200 de large, et contient au moins 4,000,000 d'hab. Elle se divise auj. en Malwa indépendant (prov. du roy. de Sindhia; ch.-l., Oudjein), et Malwa tributaire des Anglais, lequel se subdivise à son tour en trois roy., Bopal, Dara, Holkar (capit., Bopal, Dara, Indore). Région assez élevée, d'une fertilité extrême : le tabac surtout y est parfait. Belles toiles. On exporte du coton, de l'opium, etc.

MALZIEU (LE), ch.-l. de canton (Lozère), à 6 kil. N. O. de Saint-Chély; 1,100 hab. Couvertures de laine, tanneries.

MAMBRE, vallée de la Palestine, située entre Hébron et Jérusalem, fut longtemps la résidence d'Abraham.

MAMELOUKS (d'un mot arabe qui veut dire *esclave*), nom donné en Égypte à une sorte de milice dont l'origine remonte aux invasions de Gengis-Khan; elle se composa d'abord des jeunes gens esclaves (surtout Circassiens et Mingréliens) que les Mongols avaient enlevés dans leurs diverses excursions, et dont les sultans ayoubites d'Egypte achetèrent un grand nombre vers l'an 1230. Dans la suite, elle se recruta par les mêmes moyens qui avaient servi à l'établir. Les Mamelouks formèrent une légion des plus beaux et des meilleurs soldats de l'Asie; mais la puissance de cette nouvelle milice devint bientôt redoutable aux sultans, et dès l'an 1254 Noureddin-Ali, leur chef, fut placé par ses compagnons sur le trône d'Egypte. Depuis cette époque jusqu'à 1517, l'Egypte fut gouvernée par les Mamelouks; ils formèrent deux séries de sultans, les *Baharites* (1254-1382) et les *Bordjites* (1382-1517); mais ce ne fut qu'une longue anarchie, et, à l'exception de Noureddin, tous les chefs que se donna cette milice turbulente furent déposés ou périrent de mort violente (*Voy.* ÉGYPTE). Enfin en 1517 Sélim, sultan des Ottomans, ayant vaincu et fait pendre Touman-Bey, leur dernier chef, dépouilla les Mamelouks de l'autorité su-

prême, et ne leur laissa que le gouvernement des provinces sous le commandement d'un pacha nommé par la Porte. Cependant les Mamelouks conservèrent une grande influence, et à la fin du dernier siècle ils avaient presque reconquis leur ancienne puissance en Egypte. L'expédition française les affaiblit considérablement; ils avaient alors pour principaux chefs Mourad-Bey et Ibrahim-Bey. Enfin Méhémet-Ali, pacha actuel d'Egypte, leur porta le dernier coup; las de leurs exigences, il les fit réunir le 1er mars 1811 sous prétexte d'une expédition, et fit massacrer sous ses yeux tous ceux qui s'étaient rendus à cette convocation.— Pendant l'occupation de l'Egypte par les Français, le général Bonaparte prit à son service plusieurs cavaliers mamelouks; ils le suivirent en France, et ils formèrent en 1804 une compagnie de la garde de l'Empereur.

MAMERCUS (L.-Æmilius), consul en 484 et 478 av. J.-C., battit les Eques et les Véiens. Nommé de nouveau consul en 473, il eut à réprimer des troubles intérieurs. Il exaspéra le peuple en faisant battre de verges le plébéien Voléron, qui fut presque aussitôt nommé consul.

MAMERCUS (L. Æmilius), consul en 438 av. J.-C., et dictateur en 437, 433 et 426, défit, avec l'aide de L. Cincinnatus, maître de la cavalerie, les Fidénates et les Véiens, et rapporta à Rome les secondes dépouilles opimes. Il réduisit à 18 mois la durée de la censure, qui était d'abord de 5 ans.

MAMERS, *Mamerciæ*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 40 kil. N. E. du Mans, sur la Dive; 5,704 hab. Tribunal de première instance: commerce en bestiaux et en toiles. — L'arr. de Mamers a 10 cant. (Beaumont, Bonnétable, Fresnay, La Ferté-Bernard, La Fresnaye, Marolles, Montmirail, Saint-Pater, Tuffé, plus Mamers), 145 communes et 133,444 hab.

MAMERT (saint), *Mamertus*, archevêque de Vienne en Dauphiné au ve siècle, mort vers 477, eut de vives querelles avec le roi de Bourgogne Gundioc, qui était arien. Ce prélat institua dans son diocèse en 474 les *Rogations*, pour remercier Dieu d'avoir delivré la ville de Vienne des fléaux qui la désolaient. Elles se sont depuis répandues dans toute la France.

MAMERT (Claudien), écrivain, frère du précédent, reçut les ordres, et partagea avec son frère le gouvernement de l'église de Vienne. Il fixa la liturgie, régla les fêtes, les offices, les cérémonies, et composa l'office des *Rogations*. Il mourut quelques années avant son frère, vers 474. Il aimait et cultivait avec succès la littérature. Sidoine Apollinaire, qui fut son ami, le regardait comme le plus beau génie de son siècle. On lui attribue quelques hymnes, entre autres le *Pange lingua;* mais son principal ouvrage est un *Traité de la nature de l'âme* (Venise, 1482; Anvers, 1607); il y combat Fauste de Riez, qui soutenait que les âmes des hommes et même celle de J.-C. sont corporelles; il établit, par des raisons solides, la spiritualité pure.

MAMERTE, *Mamertium*, auj. *Oppido*, ville d'Italie (Brutium), à 48 kil. S. d'Hipponium, en face de Messine en Sicile. *Voy.* MAMERTINS.

MAMERTIN (Claude), orateur de Trèves, est auteur de deux *Panégyriques* de l'empereur Maximien Hercule, prononcés, le premier en 289, le second en 292; ils sont imprimés dans le recueil des *Panegyrici veteres*. — Un autre Claude Mamertin, que l'on croit fils du précédent, fut consul en 362, puis préfet du trésor en Italie et en Illyrie; il fut destitué par Valentinien en 365. On lui attribue un *Panégyrique* de Julien.

MAMERTINS, célèbre corps de mercenaires recrutés dans l'origine à Mamerte, mais qui s'adjoignirent des hommes de tous pays. Ils finirent, après avoir servi Agathocle et ses successeurs, par faire la guerre pour leur compte, et s'emparèrent perfidement de Messine. Pressés par les Carthaginois auxiliaires des Siciliens, ils appelèrent les Romains en Sicile, 265 et 264 av. J.-C., et devinrent ainsi l'occasion de la première guerre punique. Rome leur accorda son alliance et leur laissa de grands priviléges. Les Mamertins favorisèrent les brigandages de Verrès.

MAMMÉE (Julie), mère d'Alexandre Sévère, dirigea avec le plus grand soin l'éducation de son fils, et sut le soustraire aux coups d'Héliogabale, son cousin, qui cherchait à le faire périr. Elle contribua à élever son fils à l'empire. Malgré ses grandes qualités, elle se rendit odieuse par son orgueil et son avarice, et fut massacrée avec son fils par les soldats, à l'instigation de Maximin, l'an 235 de J.-C. Origène l'avait instruite des principes de la foi, et elle se montra favorable aux Chrétiens.

MAMMOLA, ville du roy. de Naples (Calabre ultér. 2e), à 12 kil. N. de Gérace; 4,800 hab.

MAMMON, dieu de la richesse chez les Syriens.

MAMORE, rivière de Bolivie, coule au N., sépare le Pérou du Brésil, et tombe dans la Madeira; cours, 900 kil. Affluents principaux, le Guaporè et le Guapey.

MAMORÈ, *Banasa*, port de l'état de Maroc (Fez).

MAMOUN. *Voy.* AL-MAMOUN.

MAMURRA, chevalier romain, d'une illustre famille de Formies, accompagna César dans les Gaules, y acquit de grandes richesses, et fit à son retour bâtir sur le mont Cœlius un palais magnifique qu'il fit revêtir de marbre. C'était la première fois que l'on voyait à Rome cet excès de luxe.

MAN (île de), *Monabia* ou *Menavia*, dans la mer d'Irlande, par 7° long. O., et 54° 4'-54° 27' lat. N.: 49 kil. sur 22; 42,000 hab. Ch.-l., Castleton. Montagnes, plomb, fer, cuivre, granit, ardoises, chaux. Grains, légumes, fruits, chanvre; paturages. Pêche au hareng.— Possédée longtemps par les comtes de Derby, puis par les ducs d'Athol; achetée en 1765 par le gouvernement anglais, qui chassa les contrebandiers dont elle était infestée. — Une autre île de Man, découverte par Carteret en 1767, est située dans l'Océanie, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, par 149° 0' long. E., 4° lat. S.

MANABI, prov. de Colombie. *Voy.* GUAYAQUIL.

MANACOR, ville de l'île de Minorque, à 36 kil. E. de Palma; 8,900 hab. Ancien palais.

MANADO, ville de l'île de Célèbes, sur la côte nord, par 122° 12' long. E., 1° 28' lat. N. Son territoire renferme 20 villages et 70,000 hab.

MANAHEM, roi d'Israël, monta sur le trône en faisant mourir Sellum qui avait usurpé le trône. Il régna 8 ans (766-754 av. J.-C.), et eut pour successeur Phacéias. Il fut cruel et impie.

MANAIA, île principale de l'archipel Mangeea. *Voy.* MANGEEA.

MANAMA, ville murée d'Arabie (Lahsa), sur la côte N. E. de l'île Bahraïn, à 90 kil. E. d'El-Katif; 5,000 hab. Bon port.

MANAR, île de la mer des Indes, à l'O. et près de Ceylan; 7 kil. sur 2. Ch.-l., Manar, sur la côte E. Petit port. Prise par les Portugais (1560), par les Hollandais (1658). Lieu d'exil pour les Hollandais.

MANASSÉ, fils aîné de Joseph, fut adopté par Jacob son grand-père, et devint chef d'une des 12 tribus.

MANASSÉ (tribu de), la plus grande des 12 tribus de la Judée, à droite et à gauche du Jourdain, se divisait en demi-tribu occid. et demi-tribu orient. Les 2 demi-tribus n'étaient point absolument contiguës: la 1re était placée entre les tribus d'Issachar au N., d'Ephraïm au S. et de Gad à l'O. (ch.-l., Thersa; autres villes: Samarie, Césarée); la 2e était située entre l'Iturée, la Trachonitide, l'Idumée, les tribus de Gad, d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali (ch.-l., Gessur; autres villes, Gadara, Gamala, etc.); elle répondait à l'Auranitide et à la Gaulonitide.

MANASSÈS, roi de Juda, fils et successeur d'Ézéchias, monta sur le trône l'an 694 av. J.-C., n'ayant que 12 ans. Les vingt-deux premières années de son règne ne furent marquées que par des crimes et des sacriléges. Il fit bâtir des temples aux idoles, persécuta les prophètes et eut la cruauté de faire scier en deux le prophète Isaïe, qui était venu lui reprocher son impiété. Quelque temps après, Assar-Haddon, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant Jérusalem (672), prit la ville, fit le roi prisonnier et l'emmena à Babylone avec presque tout son peuple. Pendant cette captivité qui dura trois ans, Manassès reconnut ses fautes, et s'humilia devant Dieu. Assar-Haddon étant mort, Saosduchéus, qui le remplaça, permit au roi juif de remonter sur le trône de ses pères. Manassès ne s'occupa plus que d'anéantir l'idolâtrie dans son royaume, fortifia Jérusalem et organisa de grandes forces militaires. Il mourut en 639 av. J.-C., après 55 ans de règne.

MANASSÈS (Constantin), écrivain grec du XIIe siècle, est auteur d'une *Chronique* en vers, qui va depuis la création jusqu'à l'an 1081 de J.-C., et qui est dédiée à Irène, sœur d'Alexis Comnène (on trouve cette *Chronique* dans la collection des *Byzantins*) : et d'un roman intitulé : *Amours d'Aristandre et de Callisthée;* M. Boissonade a publié les fragments qui nous en restent dans son édition de *Nicétas Eugenianus*.

MANÇANAREZ, petite riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Guadarrama, passe à Madrid, et tombe dans le Hénarez après un cours de 95 kil. — Ville d'Espagne (Manche), près des bords de l'Azuer, à 41 kil. N. E. de Ciudadréal ; 9,100 hab. Drap, lainages. Patrie de l'helléniste Diaz de Mayorga.

MANCEAU, habitant de l'ancien Maine.

MANCHA-REAL, ville d'Espagne (Jaën), à 8 kil. E. de Jaën; 4,950 hab. Draps, toile, briqueterie.

MANCHE, *Oceanus Britannicus*, partie de l'Océan Atlantique qui baigne la côte N. de France depuis l'île d'Ouessant jusqu'à Calais, et la côte S. de l'Angleterre, depuis le cap Lizard jusqu'à Douvres, et qui communique par le Pas-de-Calais avec la mer du Nord. Les anglais le nomment *canal Britannique* (*British channel*). — Le nom de *Manche* est devenu générique pour désigner les bras de mer qui vont s'étrécissant entre deux côtes et se terminant à un détroit. C'est ainsi qu'on appelle *Manche de Tartarie*, un golfe ouvert de l'Océan Boréal, entre l'île Tchoka et la Mantchourie; 400 kil. de long sur 120 (dans sa grande largeur).

MANCHE (dép. de la), dép. maritime de France, le plus à l'O. des 5 formés de l'ancienne Normandie, borné à l'E. par le dép. du Calvados, au S. E. par celui de l'Orne, au S. par ceux d'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne, partout ailleurs par la mer: 6,757 kil. carrés; 594,382 hab. Ch.-l., Saint-Lô. Sol plat, climat humide. Granit, ardoise, kaolin, etc. Peu de forêts, excellents pâturages; grain, lin, chanvre, fruits à cidre. Bons chevaux ; bœufs, moutons, volailles. Pêche. Draps et serges : toile, dentelle, fil de coton ; papier, parchemin ; chaudrons, quincaillerie et coutellerie commune. — Ce dép. a 6 arrondissements (Saint-Lô, Cherbourg, Valogne, Coutances, Avranches, Mortain), 48 cantons, 644 communes ; il appartient à la 14e division militaire, à la cour royale de Caen et a un évêché à Coutances.

MANCHE, pays d'Espagne, une des 5 intendances de la capitainerie-générale de la Nouvelle-Castille, au S. de l'intendance de Tolède, a 277 kil. du N. au S., 223 de l'E. à l'O.; 2,696 kil. carrés, et 380,000 hab. Ch.-l., Ciudadreal. C'est un vaste plateau, assez élevé, stérile sur quelques points, fertile sur d'autres ; il fournit de bons vins, du safran, de la soie, de la soude, du gros bétail, des mulets. On y trouve du mercure.

MANCHESTER, *Mancunium* et *Manduessedum*, ville d'Angleterre (Lancastre), au confluent de l'Irk et de la Medlok avec l'Irwell, à 54 kil. E. de Liverpool (qui lui sert de port), à 295 kil. N. O. de Londres; 194,000 hab. (au commencement de ce siècle elle n'avait pas 80,000 hab. : en 1757 elle n'en avait que 19,800). On remarque la place Portland, la rue Mosely, plusieurs églises, le collége, la bourse, le musée, l'hôtel-de-ville, le grand-hôpital, le marché couvert (construit en 1824). La Nouvelle Rue de Londres et la Nouvelle Rue du Marché sont magnifiques. Parmi les établissements d'instruction, se distinguent le nouveau collége (fondé en 1520) avec une bibliothèque publique, la Société philosophique et médicale de Manchester, celles de littérature, de philologie, d'histoire naturelle, d'agriculture, des antiquaires du comté de Lancastre. L'industrie de Manchester est immense, on y travaille surtout le coton; 300 machines à vapeur, 30,000 métiers, dont 6,000 à la vapeur, y sont toujours en activité. On y fabrique aussi des draps, velours, futaines, mousselines, batistes, soieries, etc. Les houilles, les forges, les usines de toute espèce dont est environné Manchester sont pour beaucoup dans ce développement prodigieux qui date presque en entier d'une soixantaine d'années. A Manchester se rendent : 1° le canal de Rochdale qui part d'Halifax et se réunit à celui de Bridgewater ; 2° le canal de Bridgewater, qui va des houillères de Worsley à Runcorn sur la Mersey; 3° celui d'Ashton-et-Oldham. Superbe chemin de fer allant de Manchester à Liverpool (1 heure 28 minutes suffisent pour se rendre d'une de ces villes à l'autre). Aux environs de Manchester est le beau collége de Stonyhurst, principal établissement catholique d'instruction publique en Angleterre.

MANCINI. On connaît sous ce nom cinq nièces de Mazarin ; elles étaient filles d'une sœur du cardinal et de Laurent Mancini, baron romain, petit-fils de Paul Mancini, fondateur de l'académie des *Umoristi*. Toutes étaient remarquables par leur beauté et leur esprit ; toutes firent de brillantes alliances. La première, nommée Laure, épousa le duc de Vendôme : la deuxième, Olympe, épousa Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons ; la troisième, Marie, le prince Laurent de Colonna, connétable de Naples; la quatrième, Hortense, M. de la Meilleraie, qui fut fait duc Mazarin ; la cinquième, Marie-Anne, le duc de Bouillon ; toutes les cinq apportèrent à leur époux de grands biens et jouèrent un rôle assez important. Les plus connues sont les trois dernières.— Marie Mancini, née à Rome en 1639, fut élevée en France auprès de son oncle. Vivant dans la familiarité de Louis XIV encore enfant, elle lui inspira un tendre attachement, et ce prince, dit-on, songea un instant à l'épouser. Mariée en 1661 au prince de Colonna, connétable de Naples, elle l'accompagna en Italie ; mais elle ne put vivre avec son mari, et se sauva en France où elle espérait être bien reçue de Louis XIV ; le roi, qui était marié depuis peu, ne voulut pas la voir et la fit confiner dans un couvent. Elle ne tarda pas à en sortir, courut l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, et après plusieurs aventures vint mourir en France dans l'obscurité vers 1715. On a publié sous son nom des *Mémoires*, Leyde, 1678. — Hortense Mancini, née en 1646, épousa en 1661 le duc de La Meilleraie, qui prit alors le titre de duc Mazarin. Cet homme d'un caractère austère était peu fait pour une femme enjouée et amie du plaisir ; Hortense le quitta furtivement en 1668 : elle se retira d'abord à Rome, puis à Londres où elle se vit entourée d'admirateurs, au nombre desquels on comptait le roi Charles II : sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus aimables et les plus spirituels, parmi lesquels on remarquait Saint-Evremont, S-Réal, Gregorio Leti, Vossius. Elle mourut à Londres en 1699. On a sous son nom des *Mémoires*

qui sont l'ouvrage de Saint-Réal. — Marie-Anne Mancini, née en 1649, épousa en 1662 le duc de Bouillon, et mena une vie plus réglée que ses sœurs. Cependant, lors du procès de la Brinvilliers, elle fut accusée devant la Chambre ardente (1680), mais son innocence fut prouvée. La duchesse de Bouillon aima les lettres, accueillit La Fontaine et fut la première protectrice de ce poëte; c'est elle, et non Mme de la Sablière, comme on le croit vulgairement, qui l'appelait *son fablier*. Elle mourut en 1714.

MANCINI (Louis), duc de Nivernais. *Voy.* NIVERNAIS.

MANCINUS (C. HOSTILIUS), consul à Rome, l'an 137 av. J.-C., fut, cette même année, envoyé en Espagne contre les Numantins à la tête de 30,000 hommes; se laissa battre par un corps de 4,000 ennemis et n'échappa à une ruine totale qu'à la faveur d'une paix honteuse. Le sénat refusa de confirmer le traité, rappela Mancinus, puis le livra pieds et poings liés aux ennemis. Ceux-ci, loin de l'exposer aux tortures, le renvoyèrent sain et sauf. Mancinus avait appuyé lui-même la proposition de le livrer aux ennemis.

MANCO-CAPAC, fondateur de l'empire du Pérou et chef de la race des Incas, était fils du soleil, selon la tradition du pays. Il réunit sur les bords du lac de Cusco des peuplades sauvages, les civilisa, leur fit connaître un Dieu, institua le culte du soleil, et bâtit la ville de Cusco. On place son règne au XIIe siècle de J.-C.; sa race régna 400 ans jusqu'à la conquête du Pérou par Pizarre. — Un de ses descendants, Manco II, monta sur le trône en 1533, après son frère Atahualpa, mis à mort par Pizarre. Il ne tarda pas lui-même à être victime des Espagnols; il s'évada en 1535 de sa capitale où il était retenu prisonnier, licencia ses troupes et se retira dans les Andes pour y vivre caché; mais il périt peu après, assassiné par un Espagnol auquel il avait donné asile.

MANDANE, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épousa Cambyse, prince perse, et devint mère de Cyrus.

MANDAR (Théophile), né en 1759 à Marines (Seine-et-Oise), mort en 1823, fut commissaire du pouvoir exécutif, refusa tout emploi sous l'Empire et vécut dans l'indigence. On a de lui un écrit de circonstance: *Des insurrections*, 1793; il a traduit de l'anglais les voyages de Coxe, de Paterson, etc.

MANDARA, roy. de Nigritie, entre le Bournou au N., le Baghermé à l'E., l'empire des Fellatahs à l'O. Les habitants sont Mahométans. Assez d'industrie.

MANDARIN (du latin *mandare*, commander), mot de la langue portugaise, est adopté par tous les Européens pour désigner les gens en place de la Chine, et particulièrement les magistrats qui rendent la justice. Le véritable nom chinois est *ko han* (ministre). On distingue les *mandarins civils* ou *lettrés*, et les *mandarins militaires*. Les mandarins ne forment point un corps: leurs fonctions ne sont ni héréditaires, ni inamovibles.

MANDAT (GALIOT DE), commandant de la garde nationale de Paris en 1792, fut assassiné par les factieux le matin du 10 août, au moment où il se disposait à défendre les Tuileries et à repousser la force par la force. Son corps fut jeté dans la rivière. — Sa nièce, mariée à M. Thomassin de Bienville, fut traduite en 1794 devant le tribunal révolutionnaire; l'accusateur public Fouquier-Tinville reconnut qu'il n'y avait aucune charge contre elle, « mais, ajouta-t-il, elle s'appelle Mandat; je conclus à la mort. » Et en effet, elle fut exécutée.

MANDAVI, ville de l'Inde anglaise médiate, dans la principauté de Katch, sur le golfe de Katch, à 46 kil. S. de Bhoudj; elle a un bon port et commerce avec le Malabar et l'Arabie.

MANDCHOURIE ou MANTCHOURIE, grande région de l'Asie centrale comprise dans l'empire chinois, a pour bornes au N. et à l'O. la Sibérie, au S. la Corée, au S. O. la Mongolie, à l'E. la Manche de Tartarie. Division: 3 provinces, Ching-king, Kirin, Saghalien-Oula (ch.-l. Ching-yang ou Moukden, Kirin, Saghalien-Oula-Khoton). Elle a de 1,600 à 1,800 kil. du N. au S., 1,000 de l'E. à l'O., et 1,500,000 hab. Les monts Hingan, Blancs et de la Daourie la traversent. Elle est arrosée par le grand fleuve Amour et par le Tchikiri-Oula, le Tondun, le Nonnin, etc. Climat froid, peu de grains (sauf l'avoine et le millet): on y recueille du ginseng et de la rhubarbe qui sont renommés. Les Mandchoux, qui ont donné leur nom au pays, sont une grande section de la famille toungouse. Ils occupent la Mandchourie, et une moitié du Liao-toung en Chine. Ils ont la figure moins plate que les Mongols, les yeux petits, le nez camus, la taille moyenne, le teint jaunâtre, les cheveux noirs. Leur civilisation est assez avancée; ils ont longtemps professé le chamanisme, puis sont devenus bouddhistes; mais l'ancienne croyance n'est pas complétement éteinte. Leur langue diffère du chinois, du coréen et du mongol. Les Mandchoux ont fait la conquête de la Chine en 1644, et la dynastie auj. régnante en Chine est une dynastie mandchoue.

MANDEURE, *Epamanduodurum*, ville de France (Doubs), à 7 kil. S. E. de Montbéliard; 1,000 hab. Perkale. Ruines antiques. Ancienne principauté qui appartenait aux archevêques de Besançon.

MANDEVILLE (Jean DE), en latin *Magno-Villanus*, voyageur anglais, né à Saint-Albans en 1300, mort en 1372, quitta son pays à 27 ans, parcourut la Terre-Sainte, l'Egypte, l'Asie, séjourna plusieurs années en Chine, et ne revint en Europe qu'après 33 ans d'absence. Il a laissé une relation de son voyage, qui est remplie de récits merveilleux; elle a été publiée à Londres en 1725.

MANDEVILLE (Bernard DE), écrivain anglais, né vers 1670 à Dordrecht en Hollande, mort en 1733, exerça la médecine à Londres. Il est connu par quelques ouvrages philosophiques écrits en anglais où il soutient les paradoxes les plus révoltants. Il publia en 1709 *la Vierge démasquée*, dialogue satirique, et en 1714, *la Ruche bourdonnante* ou *les Fripons devenus honnêtes gens*, poëme en 550 vers, où il attaque tous les états et encourage ouvertement le vice. Il donna en 1723 l'ouvrage intitulé : *la Fable des abeilles* ou *Les vices privés font la fortune publique*, dans lequel il commente le précédent, soutenant que les vices des particuliers font la fortune de l'État et que tout ce qu'on appelle vertu, dévouement, n'est que l'effet de l'intérêt et de la vanité. Attaqué par les tribunaux et par les écrivains contemporains, il prétendit n'avoir écrit que pour se jouer, et publia en 1732 des *Recherches sur l'honneur et sur l'utilité du Christianisme*, où il chantait la palinodie; mais on ne vit là qu'un acte d'hypocrisie. La *Fable des Abeilles* a été trad. en franç. par Bertrand, Amster., 1740.

MANDINGUES ou MANDINGOS, famille de peuples africains appartenant à la race nègre, est répandue à la fois dans les pays situés entre la Gambie, la Geba et les côtes qu'arrose le Kissi, dans plusieurs des roy. de la Sénégambie ou Nigritie occid., et dans la moitié du Soudan ou Nigritie centrale. Ils sont assez policés, mais très voleurs. Ils pratiquent quelques opérations chirurgicales, travaillent le fer, préparent le cuir, tissent des étoffes à leur usage, entendent bien le commerce et ont une langue abondante et agréable dont on fait très grand usage dans cette partie de l'Afrique. Rarement, dit-on, ils vivent plus de quarante ans.

MANDOU, en grec *Mendès*, un des huit grands dieux de l'Égypte, est représenté par un bouc à tête de bélier. Ce dieu, que les Grecs ont comparé à Pan, est comme lui le symbole du principe fécondateur universel. Il était adoré principalement à Panopolis et à Mendès.

MANDRIN (Louis), fameux brigand, né vers 1725 près de Romans dans le Dauphiné, fils d'un maréchal ferrant, servit d'abord dans l'armée, puis déserta, se mit à faire la contrebande et devint bientôt chef d'une troupe assez nombreuse. Après avoir pillé les caisses des fermiers (ou receveurs d'impôts), il en vint à attaquer des villes (entre autres Beaune et Autun), et mit en déroute plusieurs détachements envoyés contre lui. Il fut surpris en 1755 au château de Rochefort en Savoie et subit le supplice de la roue.

MANDUBIENS, *Mandubii*, peuple de Gaule (Lyonnaise 1re), entre les Eduens au S. et les Lingones au N. E., avait pour ch.-l. *Alesia* (auj. *Alise*).

MANES (les dieux), *dii Manes*, étaient, dans la mythologie des Étrusques et des Romains, les âmes des morts considérées comme divinités infernales. On leur rendait un culte. On distinguait les *mânes* en bons et méchants; on rapportait à la première classe les dieux Lares et les Pénates, à la seconde les Larves et les Lémures.

MANÈS, MANY ou **MANICHÉE**, hérésiarque, fondateur de la secte des Manichéens, né en Perse au commencement du IIIe siècle, fut acheté dans son enfance comme esclave par une riche veuve de Ctésiphon qui l'éleva et l'affranchit; il eut pour maître l'hérétique Térébinthe, et fut lui-même l'auteur d'une nouvelle hérésie, empruntée en partie à la religion de Zoroastre. Pour expliquer le mélange du bien et du mal, il attribuait la création à deux principes, l'un essentiellement bon, qui est Dieu, l'esprit ou la lumière; l'autre, essentiellement mauvais, le diable, la matière ou les ténèbres. Il rejetait l'ancien Testament, regardait Jésus-Christ comme étant seul entre les prophètes sorti du sein de la lumière, et disait être lui-même le divin Paraclet annoncé par J.-C. Il trouva un grand nombre de partisans, répandit sa doctrine jusque dans l'Inde et la Chine, et la vit même adoptée par le roi de Perse, Sapor I. Mais n'ayant pu guérir le fils de ce prince, il fut exilé. Il rentra en Perse sous Hormisdas; mais Behram, successeur d'Hormisdas, prince zélé pour l'ancien culte, le fit écorcher vif en 274 et s'efforça d'exterminer sa secte. Manès était, disent les écrivains orientaux, très habile dans la peinture. Beausobre a écrit l'*Histoire de Manichée et des Manichéens*, Amst., 1734.

MANÉTHON, prêtre égyptien, originaire de Sébennyte, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe vers l'an 263 av. J.-C., et était garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis. Il avait composé une *Histoire universelle de l'Égypte*, qui s'est malheureusement perdue; il n'en reste que quelques fragments cités par Josèphe, Eusèbe, et George le Syncelle. L'histoire d'Égypte, qu'Annius de Viterbe a publiée sous le nom de Manéthon, est l'œuvre d'un faussaire. On attribue encore à Manéthon un poëme grec intitulé : *Apotelesmatica, sive de viribus et effectis astrorum*, publié par Gronovius, Leyde, 1698; mais ce poëme paraît n'être qu'une production des temps de la décadence de l'empire. MM. Axte et Rigler ont donné une édition des fragments de Manéthon, avec commentaires, Cologne, 1832, in-8.

MANFALOUT, ville de la H.-Égypte, sur le Nil, rive gauche, à 24 kil. N. O. de Syout. Drap, toile; commerce de grains.

MANFRED, roi de Naples. *Voy.* MAINFROI.

MANFREDI, maison souveraine de Faënza, jouit d'un grand crédit aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle avait pour chef Ricciardo Manfredi, qui, en 1334, se mit à la tête des Gibelins de la Romagne, enleva la ville de Faënza à la domination du pape et s'en fit proclamer seigneur. Le dernier prince de cette famille fut Astorre III, qui en 1500 fut dépouillé de la souveraineté et mis à mort par César Borgia.

MANFREDONIA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 35 kil. N. E. de Foggia, sur le golfe de Manfredonia; 5,000 hab. Commerce de grains. Archevêché, port. — Bâtie en 1251 par Manfred ou Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, non loin des ruines de l'ancienne *Sipontum*. Brûlée par les Turcs en 1620.

MANFREDONIA (golfe de), *sinus Urias*, golfe de l'Adriatique, sur la côte N. E. du roy. de Naples; son entrée est déterminée au N. par l'extrémité E. du mont Gargano, et au S. par une pointe de terre qui s'avance près de Barletta; 60 kil. sur 35.

MANGALORE, dite aussi *Koryal*, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Kanara, à 745 kil. S. O. de Bombay, par 72° 25' long. E., 12° 49' lat. N., près de la mer des Indes; 20,000 hab. Port. Commerce de sel, riz, bétel, poivre, bois de sandal, safran.— Jadis ch.-l. de tout le Kanara et une des principales villes du Maïssour. Tippou-Saëb y signa le 11 mai 1784 la paix avec l'Angleterre. Les Anglais la possèdent depuis 1799.

MANGEEA (archipel de), ou *îles Harvey*, dans le Grand-Océan équinoxial, par 18° 45'-21° 26' lat. S. et 159° 45'-162° 15' long. O., à l'E. de l'archipel des Amis, et au S. O. de celui de la Société. Ile principale, Manaïa ou Mangeea. Découvert par Cook; visité par Dibbs en 1823.

MANGOU-KHAN, grand-khan des Mogols, fils aîné de Touli, qui était le 4e fils de Gengis-Khan, se fit couronner en 1250. Tout occupé d'étendre son vaste empire, il envoya à la fois ses armées en Chine, dans le Thibet, en Perse et en Syrie. L'un de ses frères, Houlagou, s'empara de la Perse et détruisit l'empire des califes. Un autre de ses frères, Koublaï-Khan, conquit la plus grande partie de la Chine. Mangou-Khan périt en 1259 au siége d'une ville de la Chine. Louis IX, le croyant chrétien, par ce qu'il faisait la guerre aux Musulmans, lui envoya une ambassade qui n'eut aucun résultat. *Voy.* RUBRUQUIS et DUPLAN DE CARPIN.

MANHARTSBERG, chaîne de montagnes de l'archiduché d'Autriche, qui se dirigeant du N. au S. s'étend de la Moravie au Danube, et divise le territoire au-dessous de l'Ens en deux cercles : 1° celui de *Manhartsberg inférieur* (entre la Moravie au N. et à l'E., le Danube au S. et le Haut-Manhartsberg à l'O. : 110 kil. sur 49; 260,000 hab.; ch.-l., Korneubourg); — 2° celui de *Manhartsberg supérieur* (entre la Bohême au N. et au N. O., le cercle de la Mühl à l'O., le Danube au S. et le Bas-Manhartsberg à l'E. : 102 kil. sur 95; 220,000 hab. Ch.-l., *Krems*.

MANHEIM, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Neckar, au confluent du Neckar et du Rhin, à 65 kil. N. de Carlsruhe; 23,000 hab. C'est la plus grande du duché et la plus régulièrement bâtie de l'Allemagne. Beau palais ducal, jolie promenade, arsenal, théâtre, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, lycée, académie de commerce. Beaucoup d'industrie, surtout en orfévrerie (les bijoux en similor s'appellent *or de Manheim*). Commerce très actif. — Manheim appartint longtemps au Palatinat; *en 1606, ce n'était encore qu'un petit village; Frédéric IV, comte* palatin du Rhin, la fit fortifier. *Ravagée par les* Bavarois en 1622, par les Français en 1688, Manheim se releva à la paix de Ryswyk; en 1777, elle fut réunie à la Bavière. Manheim fut prise de nouveau par les Français en 1795, et sa citadelle rasée. Le traité de Lunéville défendit d'en relever les fortifications et donna la ville au grand-duc de Bade.

MANICA, province ou royaume de l'Afrique orient., entre ceux de Sofala et de Subia à l'E., d'Inhanbane au S., de Mocarangua à l'O. et au N. : ch.-l., Manica, petite ville à 264 kil. N. O. de Sofala. Ce pays était *censé compris dans la capitainerie-générale portugaise de Mozambique, mais il*

est probablement indépendant aujourd'hui. On en tirait beaucoup d'or.

MANICHÉENS, disciples de Manès. — On a par suite étendu ce nom à tous les partisans de la doctrine de deux principes opposés, le principe du bien et le principe du mal : en ce sens, on retrouve le manichéisme dans une foule de sectes postérieures, les Pauliciens, les Bogomiles, les Albigeois, les Patarins, etc. Le manichéisme fut condamné par plusieurs conciles et proscrit par les empereurs.

MANIKA ou MANSA, *Magnesia ad Sipylum*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de l'ancien sandjak de Saroukan, à 35 kil. N. E. de Smyrne; 12,000 hab. *Voy.* MAGNÉSIE.

MANILIUS (C.), tribun du peuple l'an 68 av. J.-C., partisan de Pompée, proposa une loi qui donnait à ce général la direction de la guerre contre Mithridate, avec des pouvoirs immenses. Cette loi fut fortement appuyée par Cicéron dans un discours qui nous a été conservé, le *Pro lege Manilia*.

MANILIUS (M.), poëte latin, vivait vers la fin du règne d'Auguste. On ne sait rien de lui. On a sous son nom un poëme en 5 chants sur l'astronomie, qui paraît n'avoir pas été achevé. Julius Firmicus en donna un commentaire vers le temps de Constantin. L'*Astronomicon* de Manilius ne manque ni d'élégance ni d'agrément, mais il décèle peu de connaissances astronomiques. Il a été publié par Rich. Bentley, Londres, 1739, avec notes, et par Pingré, avec traduction franç., Paris, 1786.

MANILLE, ville espagnole, ch.-l. de toute l'île de Luçon, et par conséquent des Philippines, sur la baie de Manille, par 118° 31' long. E., 14° 36' lat. N.; elle a 138,000 hab. Douze faubourgs, un port défendu par un fort; rues tirées au cordeau. La belle rivière de Passig coupe la ville en deux, la ville de guerre, la ville marchande. Les maisons, toutes d'un étage seulement, ont au lieu de vitres des coquillages transparents. Commerce très actif avec l'Europe et la Chine surtout. Des centaines de bâtiments mouillent ou manœuvrent sans cesse dans la baie. On remarque le palais du capitaine-général, le théâtre, le collége, la cathédrale. Les maisons religieuses sont si nombreuses qu'elles occupent un tiers de la surface de la ville. Manille est archevêché. — Elle fut occupée en 1571 par les Espagnols; les Anglais la prirent en 1762, et elle ne se racheta de sa destruction qu'en payant 25 millions. Sujette aux tremblements de terre, elle a surtout souffert de ceux de 1645 et de 1824.

MANITCHE, riv. de Russie, naît dans le gouvernement d'Astrakhan et grossit le Don à Manitzkaïa-Stanitza; cours, 500 kil.

MANITOUS, esprits ou divinités tutélaires, qu'adorent les sauvages de l'Amérique septentrionale, et surtout les Illinois. Au-dessus de ces dieux est le *Grand-Manitou*, ou le Grand-Esprit, l'Être-Suprême.

MANLIUS (les), famille patricienne de Rome, descendait d'Octavius Manlius, gendre de Tarquin-le-Superbe. Elle se divisa en plusieurs branches : les Vulso, les Capitolinus, les Torquatus, et produisit beaucoup de personnages célèbres, entre autres :

MANLIUS CAPITOLINUS (M.), consul l'an 392 av. J.-C., puis tribun militaire. Après la bataille d'Allia (390), voyant Rome au pouvoir des Gaulois, il se jeta dans le Capitole avec 1,000 hommes d'élite. Cette forteresse allait tomber entre les mains des barbares qui en escaladaient les murs, lorsque Manlius, réveillé par les cris des oies sacrées que l'on nourrissait au Capitole, prit aussitôt les armes et renversa les Gaulois du haut des murailles : cet exploit lui valut le surnom de *Capitolinus*. Dans la suite, ayant affecté la tyrannie, il fut accusé devant le peuple : il sut se faire absoudre en montrant le Capitole qu'il avait sauvé ; mais l'assemblée s'étant réunie une seconde fois dans un autre lieu, il fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Il subit sa sentence l'an 384 av. J.-C. Cet événement est le sujet du *Manlius* de Lafosse.

MANLIUS IMPERIOSUS (T.), dictateur l'an 373 av. J.-C., fit la guerre aux Herniques. Il était d'un caractère hautain, ce qui lui fit donner le surnom d'*Imperiosus*. Il allait être accusé en sortant de charge, quand son fils, Manlius Torquatus, le sauva par son courage. *Voy.* ci-après.

MANLIUS TORQUATUS (L.), fils du précédent, fut pendant sa jeunesse relégué par son père à la campagne, parce qu'il avait une grande difficulté à parler. Malgré ce traitement, ayant appris que son père était cité en justice par le tribun T. Pomponius, il quitta sa retraite, vint à Rome et força l'accusateur à se désister de sa poursuite. Le peuple, touché de cette conduite, le nomma l'année suivante (362 av. J.-C.) tribun militaire dans la guerre contre les Gaulois. Il tua, dans cette campagne, un Gaulois d'une taille gigantesque qui défiait les Romains au combat, et lui enleva son collier d'or qu'il porta depuis en mémoire de ce triomphe. C'est de là que lui vint le surnom de *Torquatus* (de *torques*, collier). Consul dans la guerre contre les Latins, l'an 340 av. J.-C., il fit trancher la tête à son fils pour avoir combattu contre sa défense.

MANLIUS TORQUATUS (L.), consul en 224 av. J.-C., soumit la Sardaigne ; Rome n'ayant plus alors d'ennemis, il ferma le temple de Janus, ce qui n'était pas encore arrivé depuis Numa. Il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal à Cannes.

MANLIUS, complice de Catilina. *Voy.* MALLIUS.

MANNERT (Conrad), historien et géographe allemand, né à Altdorf (Bavière) en 1756, mort à Munich en 1836, fut professeur à l'école de Saint-Sébastien à Nuremberg, professeur de philosophie (1797), puis d'histoire à Altdorf (1808), et fut appelé en 1826 à Munich pour y remplir les mêmes fonctions. On lui doit : *Histoire des Vandales*, Leipsick, 1785 ; *Histoire des successeurs d'Alexandre*, 1803 ; *Géographie des Grecs et des Romains*, Nuremberg, et Leipsick, 1788-1825, 15 vol. in-8.

MANOEL (Francisco DO NACIMENTO), poëte portugais, né à Lisbonne en 1734, d'une famille riche et distinguée, s'était déjà fait connaître dans son pays par des poésies pleines de talent et de goût, mais aussi par la hardiesse de ses opinions religieuses, lorsqu'il fut déféré au Saint-Office (1778). Il n'échappa que par la fuite à une condamnation et fut contraint de s'exiler. Il passa le reste de ses jours alternativement en Hollande et en France, et mourut à Versailles en 1821. Il employa le temps de son exil à composer des ouvrages qui l'ont placé à la tête des poëtes portugais. Il excella surtout dans le genre lyrique ; cependant on a de lui, outre ses odes, des pastorales, des romances, des sonnets, des épîtres, des satires. Il traduisit notre La Fontaine en portugais et imita plusieurs poëmes anglais et allemands. M. Sané a donné en 1808, sous le titre de *Poésies lyriques portugaises*, un choix de ses odes traduites en français.

MANOSQUE, *Manuesca*, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 13 kil. S. de Forcalquier ; 4,995 hab. Tribunal de commerce et collége communal. Sirop de raisin, eaux-de-vie, amandes, olives, truffes, etc. Ancien château, jadis résidence des comtes de Forcalquier. Manosque fut donnée par ceux-ci à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

MANOU. *Voy.* MENOU.

MANRESA, *Minorissa*, ville murée d'Espagne (Barcelone), à 47 kil. N. O. de Barcelone ; 13,000 hab. Château-fort. Tissus de soie, de coton ; ouvrages d'or et d'argent, rubans, draps fins, eau-de-vie. Aux environs, mercure, houille.

MANRIQUE, ancienne et illustre maison d'Espagne, issue des comtes de Castille par Ferdinand

Gonzalès, comte de Castille, mort en 970, a formé plusieurs branches importantes, celles des comtes de Lara, des vicomtes de Narbonne, des seigneurs de Molina, d'Amusco, des marquis d'Aguilar, des comtes de Morata, de Parèdes, etc., et s'est souvent alliée aux rois d'Aragon et de Castille. *Voy.* LARA.

MANS (LE), *Suindinum*, puis *Cenomani*, ch.-l. du dép. de la Sarthe, près de la Sarthe, à 2 kil. de l'Huisne, à 110 kil. S. O. de Paris; 23,164 hab. Évêché. On y remarque la cathédrale, deux belles églises, les deux séminaires, l'anc. abbaye de la Couture (où sont auj. la préfecture, la bibliothèque, le muséum d'histoire naturelle). Société des arts. Industrie : toiles, étamines, mouchoirs, siamoises, cire, etc. Cire, miel, bestiaux, volailles; les poulardes du Mans surtout sont renommées. Patrie du P. Lamy, de Tressan, du sculpteur G. Pilon, etc. Bataille gagnée en 1793 par le général Marceau sur les Vendéens. — Jadis ch.-l. des *Aulerci Cenomani*; considérable sous les Romains et au temps de Charlemagne; mais saccagée par les Normands aux IXe et Xe siècles, et ravagée depuis par la guerre, la peste et par des incendies, elle perdit beaucoup de son importance: cependant elle est auj. dans un état assez prospère. — L'arr. du Mans a 10 cantons (Ballon, Conlie, Ecommoy, Loué, Montfort-le-Rotrou, Sillé-le-Guillaume, La Suze, plus Le Mans qui compte pour 3), 128 communes et 164,667 hab.

MANSALLA, ville d'Afrique. *Voy.* CHELLA.

MANSART (François), né en 1598 à Aix, suivant les uns, et suivant d'autres à Paris, d'une famille originaire d'Italie, mort à Paris en 1666, fut élève de son oncle, Germain Gautier, architecte du roi, et fit des progrès rapides dans son art. Ses premiers ouvrages furent la restauration de l'hôtel de Toulouse, le château de Berny et le château de Blois. La reine Anne d'Autriche lui confia l'érection du Val-de-Grâce; mais d'autres que lui furent chargés de le terminer. Il bâtit ensuite l'église de Sainte-Marie de Chaillot, le château de Maisons près Saint-Germain-en-Laye, etc. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture brisée, qu'on a appelée de son nom *mansarde*. On reproche à son architecture d'être trop massive.

MANSART (Jules HARDOUIN, dit), neveu du précédent, premier architecte et surintendant des bâtiments du roi, né à Paris en 1645, était fils de J. Hardouin, premier peintre du cabinet du roi, qui avait épousé une sœur de Fr. Mansart. Placé sous la direction de son oncle, il sut profiter habilement des leçons de ce maître, et voulut porter son nom pour lui témoigner sa reconnaissance. Ayant eu le bonheur de plaire à Louis XIV par ses talents et par son esprit, J.-H. Mansart fut chargé des travaux d'architecture les plus importants du règne de ce grand prince. Il éleva les châteaux de Marly et du Grand-Trianon, celui de Clagny, la maison de Saint-Cyr; fit la place Vendôme, celle des Victoires, etc. Il mit le sceau à sa réputation par la construction du château de Versailles et de l'hôtel des Invalides à Paris. Tous ces travaux et la faveur constante de Louis XIV lui procurèrent une fortune très considérable. Il mourut subitement à Marly en 1708.

MANSFELD, ville des États prussiens (Saxe), à 44 kil. N. O. de Mersebourg : 1,300 hab. Jadis capitale d'un comté de même nom, et auj. ch.-l. du cercle dit des *Montagnes de Mansfeld*. — Un autre cercle, dit du *Lac de Mansfeld*, est aussi dans la Saxe prussienne (ch.-l., Eisleben).

MANSFELD (comté de), ancien comté d'empire, dans la H.-Saxe, entre les principautés d'Anhalt, d'Halberstadt, de Saxe-Eisenach, le comté de Stolberg, l'évêché de Mersebourg et la Saxe électorale : 510 kil. carr.; 6,000 hab. Il se composait de 2 parties, dont l'une reconnaissait la supériorité territoriale de la Saxe électorale, et l'autre celle de l'archevêché (depuis duché) de Magdebourg. La 1re portion comprenait Eisleben, Bornstedt, Arnstedt, Wippra, Artern; dans la 2e se trouvaient Mansfeld, Wœlfelsholz, Leimbach, etc. Pays montagneux et rempli de mines fort riches. — La maison de Mansfeld fut surtout florissante aux XIIIe et XIVe siècles; elle possédait le droit régalien des mines du pays et siégeait à la diète. — On distingue 2 maisons de Mansfeld : la 1re, issue de Riddag (qui mourut en 685) et terminée en 1230 à Burkhard VIII; la 2e, qui commence par Burkhard IX, gendre du précédent, seigneur de Querfurt et burgrave de Magdebourg, et qui ne finit qu'en 1780. A la mort de Burkhard X, cette 2e maison se divisa en deux lignes, les comtes de Mansfeld et les seigneurs de Querfurt. La 1re ligne se subdivisa elle-même en un grand nombre de rameaux; ce qui causa sa ruine par le partage multiplié des domaines. Dès 1484, la maison de Mansfeld avait cessé d'être puissance immédiate, et avait concédé le domaine direct des mines à la maison de Saxe; qui depuis paya une pension aux comtes de Mansfeld. Cette maison a produit plusieurs hommes remarquables (*Voy.* ci-après). Auj. le comté de Mansfeld se trouve encore divisé entre la Prusse et le roy. de Saxe.

MANSFELD (P.-Ernest, comte de), général allemand, né en 1517, servit dans les Pays-Bas sous Charles-Quint, fut gouverneur du Luxembourg, puis de tous les Pays-Bas (1592). Il prit Stenay en 1551, mais fut fait prisonnier dans Ivoy par Henri II en 1553, et ne recouvra sa liberté qu'en 1557.

MANSFELD (Ernest DE), fils naturel du comte Pierre-Ernest, né en 1585, servit d'abord l'Autriche; mais n'obtenant pas l'avancement qu'il croyait avoir mérité, il embrassa la religion réformée, se joignit aux révoltés de Bohême et se fit élire leur général. Il força le comte de Bucquoi, général autrichien, d'évacuer la Bohême. Contraint de se retirer devant des forces supérieures, il ravagea l'Alsace, attaqua et défit les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche. Sa tête ayant été mise à prix en Allemagne, il passa dans les Pays-Bas, et, de concert avec Christian, duc de Brunswick, battit les Espagnols à Fleurus. En 1625, il rentra en Allemagne à la tête d'une foule d'aventuriers; mais il fut défait par le fameux Wallenstein. Il mourut presque subitement à Vranovitz en Bosnie (1626).

MANSFIELD, ville d'Angleterre (Nottingham), à 22 kil. N. de Nottingham; 9,426 hab. Cotonnades, brasseries, fonderies de fer; commerce de drèche, grains, coton, bonneterie, etc.

MANSLE, ch.-l. de canton (Charente), à 16 kil. S. de Ruffec; 1,300 hab. Commerce actif : grains, vins, eau-de-vie.

MANSO (J.-B., marquis de LA VILLA), littérateur napolitain, né en 1570, mort en 1645, fut l'ami du Tasse et écrivit la vie de ce poëte (Rome, 1634). Il fonda le *Collége des Nobles* à Naples. Il a laissé des poésies médiocres.

MANSOUR, c.-à-d. *vainqueur*. *Voy.* AL-MANZOR.

MANSOURAH (c.-à-d. *champ de la victoire*), vulgairement *la Massoure*, autrefois *Tanis?* ville de la Basse-Égypte, sur la branche orientale du Nil, à 59 kil. S. O. de Damiette. Ch.-l. d'une province de même nom. Six mosquées, église. Riz, toile, sel ammoniac. Il s'y livra en 1250 une bataille où saint Louis fut fait prisonnier par les Sarrasins. En 1798 la garnison française qui occupait cette place fut massacrée par les Arabes. — La province de Mansourah, située entre celles de Damiette au N., de Charquieh à l'E., de Garbieh au S. et à l'O., a 98 kil. sur 35 et compte 200,000 hab.

MANTAILLE (château de), château célèbre, près et au N. E. de Saint-Vallier (Drôme). Il s'y tint,

en 879, un concile dans lequel Boson dépouilla les enfants de Louis-le-Bègue de la couronne de Bourgogne, et se fit proclamer roi à leur place.

MANTCHOURIE. *Voy.* MANDCHOURIE.

MANTEGNA (André), peintre et graveur, né à Padoue en 1430, mort en 1505, a composé un grand nombre de tableaux et de fresques dans le genre historique, où l'on remarque de la beauté dans les formes, de la suavité dans le coloris, mais aussi une grande négligence dans l'expression. Il a gravé lui-même plusieurs de ses compositions. Le musée de Paris possède quatre de ses plus beaux tableaux : *la Vierge sur un trône, avec l'enfant Jésus sur ses genoux; le Parnasse; les Vices chassés par la vertu*, et un *Calvaire*. Quelques-uns attribuent à Mantegna l'invention de la gravure au burin.

MANTES, dite *la Jolie*, *Medunta*, ch.-l. d'arrondissement (Seine-et-Oise), à 42 kil. N. O. de Versailles, sur la rive gauche de la Seine; 3,818 hab. Position salubre et charmante. Bien bâtie; église Notre-Dame; tour de St-Maclou; hôpitaux; bibliothèque. Salpêtrière royale, tanneries renommées; grosses toiles. Commerce de blé. — Fondée, dit-on, par les Druides; ravagée par Guillaume-le-Conquérant en 1096. Philippe-Auguste y mourut en 1223. Charles V la prit en 1364; mais les Anglais s'en emparèrent en 1418; elle ne fut reprise sur eux qu'en 1449. — L'arrondissement de Mantes a 5 cantons (Bonnières, Houdan, Limay, Magny et Mantes), 127 communes et 60,290 hab. *Voy.* MANTOIS.

MANTINÉE, *Mantinæa*, auj. *Gritsa* ou *Goritza*, ou *Paléopoli*, ville d'Arcadie, près de l'Argolide, à égale distance de Tégée et d'Orchomène, était, avant la fondation de *Mégalopolis*, la première cité de l'Arcadie; elle fut démantelée en 385 par les Spartiates, et se releva en 370. Célèbre par trois batailles : la 1re en 418, où les Lacédémoniens défirent l'armée d'Argos et d'Athènes; la 2e en 363, où Epaminondas vainquit les Spartiates, mais périt dans l'action; la 3e en 296, où Démétrius Poliorcète battit le roi de Lacédémone, Archidame IV.

MANTINORUM OPPIDUM, ville de Corse, probablement BASTIA.

MANTO, prophétesse, fille de Tirésias. Thèbes ayant été prise par les Epigones, Manto fut emmenée captive à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. — Prophétesse d'Italie, mère d'Ocnus, fondateur de Mantoue, est peut-être la même que la précédente.

MANTOIS, petit pays de l'Ile-de-France, au S. E. et S. O. du Vexin français, le long de la rive gauche de la Seine, eut pour ch.-l. d'abord Mantes, puis Versailles. Autres lieux, Meulan, Anet, Rueil, Montfort-l'Amaury, Dreux, Poissy, St-Germain-en-Laye. Il était parfois regardé comme faisant partie de la Beauce. Aujourd'hui en grande partie dans le département de Seine-et-Oise; le reste est compris dans le département d'Eure-et-Loir.

MANTOUAN (le), province d'Italie. *Voy.* MANTOUE (duché de).

MANTOUAN (J.-B. Bortano GHISI, dit LE), peintre, sculpteur et graveur de Mantoue, né vers 1500, eut Jules Romain pour maître. Il est surtout connu aujourd'hui comme graveur; son dessin est correct, mais son burin manque de douceur. — Il transmit son talent à son fils, George Ghisi, dit aussi *le Mantouan*, né à Mantoue en 1524, qui grava surtout d'après Michel-Ange, Lucas Penni, Perin del Vaga; — et à sa fille, *Diana Mantuana*, qui s'attacha principalement à reproduire les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Jules Romain.

MANTOUAN (Battista SPAGNUOLI, dit LE), poëte latin. *Voy.* BATTISTA.

MANTOUE, *Mantua*, en italien *Mantova*, ville des États autrichiens, dans le royaume Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Mantoue, au milieu de marais dans une île du Mincio, à 124 kil. S. E de Milan. Elle est tant par sa position que par les ouvrages de l'art une des places les plus fortes de l'Europe. Quoique fort grande, elle compte à peine 30,000 hab. (sa population au temps de ses ducs atteignait 50,000 âmes). C'est un évêché. On y remarque le palais dit *du Té*, chef-d'œuvre de Jules Romain, et résidence des anciens ducs, le ci-devant palais National, la cathédrale, l'église de Saint-André, le palais de justice, l'arsenal, etc., plusieurs belles rues et places (entre autres la place Virgile), et le canal qui coupe la ville en deux parties. Académie des sciences, arts, peinture et sculpture; Académie dite virgilienne, galerie de peinture et antiquités, bibliothèque, université, lycée, gymnase. Malgré les dépenses faites par le gouvernement autrichien pour assainir la ville, elle est encore insalubre. Virgile était natif d'Andes, village des environs de Mantoue. Le poëte Battista Spagnuoli et les Ghisi, artistes célèbres, étaient de Mantoue. — Mantoue fut bâtie, suivant les uns, au XVe siècle av. J.-C., selon les autres au XIe, par Ocnus et Bianor, et reçut le nom de Mantoue en l'honneur de la prophétesse Manto, mère d'Ocnus. Les Rasena, s'en étant emparés, en firent une des 12 lucumonies de leur confédération septentrionale. Les Gaulois la prirent ensuite, et elle devint une des métropoles des Cénomans. Les Romains en devinrent maîtres après la victoire du Mincio (197 av. J.-C.), ou peut-être dès l'an 222, à la suite de celle de Clastidium. Après la bataille de Philippes (42), son territoire fut confisqué en partie pour être distribué aux soldats des triumvirs; c'est cet événement qui amena Virgile à Rome (*Voy.* VIRGILE); elle eut encore à souffrir après la bataille de Bédriac (69 de J.-C.). Mantoue tomba au pouvoir des Marcomans en 269, de Radagaise (406), d'Alaric (403, 408); elle passa ensuite aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Grecs, aux Lombards, aux Francs, au royaume d'Italie; puis fut donnée par Othon II à Thibaut, comte de Canosse; fut conquise par Mathilde en 1114, et devint une des républiques lombardes au milieu du XIIe siècle. Comme toutes les petites républiques, elle eut à subir des tyrannies locales; elle eut pour maîtres les comtes de San-Bonifacio, les Buonacossi et les Gonzague, qui se disputaient sans cesse le pouvoir. Finalement, en 1328, Louis I de Gonzague s'empara du pouvoir, se fit reconnaître vicaire de l'empire, et fonda une dynastie qui régna près de quatre siècles (jusqu'en 1708); sous cette dynastie, la ville et le territoire de Mantoue furent érigés en margraviat (1433), puis en duché (1530). Après l'extinction de la famille des Gonzague (1708), le duché de Mantoue fut possédé par la maison d'Autriche. Mantoue fut prise et saccagée par les Autrichiens en 1630. Les Français l'occupèrent en 1701, mais se la laissèrent reprendre en 1707 par les Impériaux. Prise par Bonaparte en 1797 sur Wurmser, Mantoue fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du département du Mincio. Elle fut à cette époque restituée à l'Autriche. — A Mantoue se tinrent : 1° le congrès de 1392 où fut signée une confédération (entre Florence, Bologne, les seigneurs de Padoue, Ferrare, Mantoue, etc.), pour le maintien de l'équilibre en Italie; 2° le congrès de 1459, où Pie II prêcha vainement la croisade contre les Turcs qui venaient de se rendre maîtres de Constantinople; 3° le congrès de 1511 où Jules II, Maximilien et Ferdinand décidèrent du sort du duché de Milan enlevé à Louis XII; 4° le congrès de 1791, où Léopold II et les princes émigrés de la maison de Bourbon organisèrent une coalition contre la révolution française.

MANTOUE (margraviat, ensuite duché de), comprenait le Mantouan et, depuis 1631, en vertu du traité de Chérasque, le Montferrat. Le pur Mantouan ou

vrai duché de Mantoue, était situé entre celui de Milan à l'O., celui de Modène et l'État ecclésiastique au S., la Terre-Ferme vénitienne à l'E. et avait entre autres villes, outre Mantoue, Pizzighitone, Luzzara, Caneto, Guito, Quistello. Pour l'histoire, *Voy.* MANTOUE.

MANTOUE (délégation de), une des 9 du gouvernement de Milan, dans le royaume Lombard-Vénitien, répond à peu près à l'ancien Mantouan: elle a 97 kil. sur 70, 150 kil. carrés et 250,000 hab.

MANTUA, ville de la Cisalpine, auj. MANTOUE.

MANUCE, famille d'imprimeurs italiens, que l'on désigne aussi sous le nom des *Aldes*, à pour chef:

MANUCE (ALDE), dit *l'Ancien*, né en 1447 dans l'État romain, mort à Venise en 1515. Après avoir fait une étude profonde de la littérature latine et grecque, il fonda à Venise en 1488 une imprimerie destinée à reproduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et fut secondé dans cette noble entreprise par Pic de la Mirandole et le prince de Carpi. Il se plaça bientôt au premier rang des imprimeurs. Ruiné par la guerre en 1506, il rétablit ses affaires en s'associant avec son beau-père, André Turisan d'Asola, qui lui-même était un imprimeur distingué. La plus importante des publications d'Alde Manuce est l'édition *princeps* des œuvres d'*Aristote*; on lui doit aussi des éditions de *Théocrite*, des *Grammaires de Lascaris*, de *Théodore de Gaza*, etc. Ses éditions ont l'autorité des manuscrits. Alde Manuce est lui-même auteur de plusieurs savants ouvrages, tels qu'une *Grammaire latine*, Venise, 1501; une *Grammaire grecque*, 1515; un *Dictionnaire latin-grec*, 1497. La marque de son imprimerie est un dauphin enlacé autour d'une ancre.

MANUCE (Paul), fils d'Alde-l'Ancien, né à Venise en 1512, mort en 1574, se mit en 1533 à la tête de l'imprimerie de son père, et joignit comme lui une érudition profonde à une grande habileté dans l'art typographique. Il éprouva toutes sortes de traverses, eut à lutter contre des parents qui lui disputaient la succession de son père, puis contre ses associés. Trouvant peu d'encouragement à Venise, il quitta cette ville en 1562 pour se rendre à Rome, où Paul IV lui confia la direction d'une imprimerie placée au Capitole, et le chargea d'imprimer les œuvres des SS. Pères. Il fut moins bien traité par les successeurs de Paul IV, et mourut dans un état voisin de la misère. Il était passionné pour Cicéron et donna une excellente édition de ses œuvres, accompagnée de commentaires fort estimés. Il publia en outre divers traités pour faciliter l'intelligence des anciens: *Antiquitatum romanarum liber de legibus*, 1557; *De senatu romano*, 1581; *De comitiis romanorum*, 1585; *De civitate romana*, 1585.

MANUCE (ALDE), dit *le Jeune*, fils aîné de Paul, né à Venise en 1547, mort en 1595, fut auteur dès l'âge de 11 ans. Il suivit d'abord son père à Rome; mais il revint à Venise en 1565 pour se mettre à la tête de l'imprimerie Aldine. Abandonnant la typographie pour les lettres, il remit en 1555 son imprimerie à l'un de ses ouvriers, Nic. Manassi, et alla remplir une chaire d'éloquence, d'abord à Bologne, puis à Pise, et enfin à Rome (1589). Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican en 1590. Il mourut avant l'âge, d'une suite de débauche. Il a composé, entre autres ouvrages, *Orthographiæ ratio*, où il fixe l'orthographe latine d'après les manuscrits et les inscriptions, 1561 (il n'avait alors que 14 ans); on lui doit des explications (en italien) des *Locutions des Lettres de Cicéron*, 1575, ainsi que des *Comédies de Térence*, 1585; des *Commentaires sur Cicéron*, des *Discours politiques sur Tite-Live*, etc. M. Ch.-A. Renouard a publié les *Annales de l'imprimerie des Alde* ou *Histoire des trois Manuce*, 1803, 3e édit., 1834.

MANUEL (L.-Pierre), procureur-général de la Commune de Paris en 1790 et 1792, né à Montargis en 1751, avait d'abord été doctrinaire. Il concourut puissamment aux insurrections du 20 juin et du 10 août 1792, et fut nommé député à la Convention par les électeurs de Paris. Il demanda la déchéance de Louis XVI, et fit transférer au Temple le malheureux roi avec la famille royale. Cependant il se laissa attendrir à la vue des malheurs de ses augustes prisonniers, et dans le procès de Louis XVI il vota l'appel au peuple, disant qu'il ne voyait dans la Convention que des législateurs et non des juges. Il excita dès lors les soupçons de ses anciens amis, et fut obligé de donner sa démission; traduit peu après devant le Tribunal révolutionnaire, il fut décapité le 15 nov. 1793. Il a publié quelques écrits de circonstance.

MANUEL (Jacq.-Ant.), orateur constitutionnel, né en 1775 à Barcelonnette (Basses-Alpes), mort en 1827, s'enrôla comme volontaire en 1793, servit avec distinction jusqu'à la paix de Campo-Formio, puis entra au barreau, et y acquit une grande réputation. Nommé représentant dans les Cent-Jours (1815), il se fit remarquer par son patriotisme. Élu député par le département de la Vendée en 1817, il combattit avec énergie la réaction royaliste, et irrita tellement par son opposition le parti dominant, qu'il fut violemment expulsé de la Chambre, en 1823. Son convoi donna lieu à une éclatante manifestation de l'opinion publique, et fut suivi par plus de 100,000 personnes.

MANUEL COMNÈNE, empereur grec, fils de Jean Comnène, succéda en 1143 à son père, au détriment de son frère aîné Isaac. En 1147, il trahit les Croisés, conduits par Conrad, empereur d'Allemagne, et Louis-le-Jeune, roi de France, et ne contribua pas peu, par des intelligences qu'il entretenait avec les Turcs, à faire échouer l'entreprise. Il en fut puni par Roger, roi de Sicile, allié des princes croisés, qui pénétra en Grèce et pilla Thèbes et Corinthe. Cependant il prit Corfou sur Roger, soumit les Hongrois et les Serviens révoltés. En 1175, dans une guerre contre Azeddyn, sultan d'Iconium, il vit son armée exterminée dans des défilés près de Myriocéphales en Asie-Mineure: peu après il remporta à son tour une victoire sur Azeddyn près du Méandre. Il mourut en 1180, avec la réputation d'un bon guerrier, mais d'un prince sans mœurs et sans probité.

MANUEL PALÉOLOGUE, empereur grec, succéda en 1391 à son père Jean Paléologue, après s'être évadé de la cour du sultan Bajazet, où il était en otage. Deux fois, sous son règne, Constantinople fut assiégée, la première, par Bajazet, qui se retira pour faire face à Tamerlan; la seconde, par Amurat, qui dut aussi s'éloigner pour combattre un compétiteur au trône. Manuel mourut en 1425, à l'âge de 77 ans. Il fut père de Jean Paléologue II, qui lui succéda, et de Constantin Dracosès, dernier empereur de Constantinople.

MANZANARÈS, rivière d'Espagne. *Voy.* MANÇANAREZ.

MANZANEDA-DE-TRIBES, ville d'Espagne (Galicie), à 60 kil. E. d'Orense; 3,250 hab.

MANZAT, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 15 kil. N. O. de Riom: 1,500 hab.

MANZO. *Voy.* MANSO.

MANZOLLI (P.-Ange), poëte latin, né à Stellata, près de Ferrare, au commencement du XVIe siècle, vivait, à ce qu'on croit, à la cour du duc de Ferrare Hercule II. Il est auteur d'un poëme latin fort curieux intitulé: *Zodiacus vitæ, hoc est de hominis vita, studio ac moribus*, qui parut pour la première fois à Bâle en 1537: c'est une espèce

de satire où il passe en revue toutes les professions, s'exprimant fort librement, surtout au sujet du clergé. Pour échapper aux persécutions, il le publia sous le pseudonyme de *Marcellus Palingenius*, anagramme de ses noms; ce n'est qu'en 1725 que Facciolati fit connaître le vrai nom de l'auteur du *Zodiacus*. Du reste, on ne sait rien de sa vie ni de l'époque de sa mort. La meilleure édition de ce poëme est celle de Rotterdam, 1722. Il a été traduit en français par Lamonnerie, 1731.

MANZORA ou ARVANHA, riv. d'Afrique, forme la limite du Monomotapa et du Sofala; elle a sa source aux monts Beth, et son embouchure dans le Zambèze; cours, 500 kil. au N. E.

MAOUNA, une des îles des Navigateurs, par 186° 41' long. E., 14° 20' lat. S.—Visitée en 1787 par La Pérouse; onze de ses compagnons y furent massacrés.

MAOUT, *Philadelphie*, ville de la Turquie d'Asie (Selefkeh): à 49 kil. N. de Selefkeh. Belles ruines.

MAPHÆUS. *Voy.* MAFFEI et MAFFEO.

MARABOUTS (de l'arabe *marbouth*, cénobite), prêtres mahométans, principalement répandus en Afrique, et qui sont en grande vénération chez les Maures et les Arabes; la qualité de marabout se transmet de père en fils. — Au moyen âge on donnait le nom de *Marabouts* à une tribu d'Arabes qui étaient allés s'établir dans le désert de Sahara pour s'isoler des autres tribus musulmanes et observer avec plus d'exactitude les pratiques les plus minutieuses du Coran; dans la suite, leurs chefs devinrent souverains du Maghreb et régnèrent même sur une grande partie de l'Afrique et de l'Espagne. Ils sont plus connus sous le nom d'*Almoravides*.

MARACAIBO. *Voy.* MARACAYBO.

MARACANDA, auj. *Samarcand*, ville de la Sogdiane, sur le Polytimète, fut détruite par Alexandre, mais se releva depuis. *Voy.* SAMARCAND.

MARACAY, ville de la république de Venezuéla, à 80 kil. S. O. de Caracas, sur le lac de Valencia; 8,400 hab. Environs fertiles en sucre, indigo, etc.

MARACAYBO, ville de l'Amérique du Sud (Venezuéla), ch.-l. du dép. de Zulia, sur le bord O. du lac de Maracaybo, par 74° 6' long. O., 10° 40' lat. N.; 20,000 hab.; à 560 kil. de Caracas. Port fermé par une barre; deux forts. Café, cacao, copahu, salsepareille, cuirs, bois jaunes, etc.

MARACAYBO (golfe de), ou de VENEZUÉLA, dans la mer des Antilles, le long de la côte de la Colombie, entre 10° 42'-12° lat. N., 72° 15'-74° 30' long. O.; 190 kil. de profondeur; sa largeur varie de 100 à 250 kil. Il renferme quelques îles et reçoit les eaux du lac Maracaybo.

MARACAYBO (lac de), dans le Venezuéla, entre 9°-10° 40' lat. N. et 73° 15'-74° 45' long. O; 220 kil. sur 200; communique par un détroit de 36 kil. de long avec la mer des Antilles, et reçoit les rivières de Zulia, Chama, Montalan, etc.

MARACAYBO (prov. de), une des 4 prov. du dép. de Zulia, dans la république de Venezuéla, a pour villes principales, outre Maracaybo, Perija, Alta-Gracia, Gibraltar.

MARACH, *Germanica Cæsarea*, ville murée de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Marach, à 140 kil. N. O. d'Alep. Château, vieilles mosquées.

MARACH (pachalik de), dans la Turquie d'Asie, entre les pachaliks de Roum au N., de Diarbékir à l'E., d'Alep au S., d'Adana à l'O.: 310 kil. sur 220; 250,000 hab. Traversé par le Taurus, arrosé par l'Euphrate. Climat et sol varié, fruits délicieux, industrie nulle; 5 livahs: Marach, Aïntab, Kars, Semisat, Malatia, qui tous ont pour ch.-l. des villes de même nom. Ce pachalik occupe une partie de l'ancienne Comagène et de la Petite-Arménie.

MARADEH-EL-HAMOUD, oasis de l'état de Tripoli, vu[illegible] en 1825 par Pacho, qui crut y retrouver le jardin des Hespérides dont parle Strabon); à 300 kil. S. de Bengazi.

MARAGHA, ville de Perse (Aderbaïdjan), à 80 kil. S. de Tauris; 15,000 hab. Place forte. Bazar, bains publics, tombeau d'Houlagou. — Houlagou y avait fait construire un observatoire.

MARAGNON, fleuve d'Amérique. *Voy.* AMAZONE.

MARAIS (le), dit aussi *la Plaine*. On nomma ainsi en 1793 la partie la moins élevée de la salle de la Convention, où siégeaient les membres du parti modéré; la faction démagogique occupait la partie la plus élevée, désignée sous le nom de *la Montagne*. — On appelle aussi *Marais* un quartier de Paris (le quartier du Temple).

MARAIS PONTINS. *Voy.* PONTINS.

MARAJO ou JOANNES, île et comarque du Brésil (Para), entre les embouchures de l'Amazone et du Tocantin; 310 kil. sur 260. Marais; climat chaud; sol fertile. Ch.-l., Marajo, sur la côte E.

MARAKAH, ville d'Afrique. *Voy.* DONGOLA (NOUV.).

MARALDI (Jacq.-Philippe), savant mathématicien et astronome de l'Académie des Sciences, né dans le comté de Nice en 1665, mort en 1729, était neveu du célèbre Cassini. Son oncle le fit venir en France en 1687. Il travailla en 1700 et en 1718 à la fameuse méridienne. Il a laissé un *Catalogue manuscrit des étoiles fixes*, et un grand nombre d'*Observations*, qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

MARALDI (J.-Dominique), célèbre astronome, neveu du précédent, membre de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1709, mort en 1788, fut, de 1732 à 1740, associé à son cousin, Cassini de Thury, pour la description trigonométrique des côtes et des frontières de la France, et pour préparer la grande carte générale de la France (en 180 feuilles). En 1735, il fut chargé de rédiger la *Connaissance des temps*, tâche pénible et ingrate, dont il s'acquitta pendant vingt-cinq ans. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences.

MARANA (J.-P.), écrivain italien, né à Gênes en 1642, mort en 1693, fut emprisonné pendant quatre ans à Gênes pour n'avoir pas révélé la conjuration du comte della Torre, qui avait voulu livrer Savone au duc de Savoie; pendant sa captivité, il écrivit l'histoire de cette conjuration. Il se réfugia en France et obtint une pension de Louis XIV. Outre l'*Histoire de la conjuration du comte della Torre*, Lyon, 1682, il a publié en français *l'Espion du grand seigneur*, Paris, 1684 et années suivantes, espèce de revue qui obtint quelque succès, et qui suggéra à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes*.

MARANHAO ou MARANHAM (île), île du Brésil, dans l'Atlantique (prov. de Maranhao), entre les baies de San Marcos à l'O. et de San Jose à l'E.; 60 kil. sur 35. Fertile et bien peuplée.— Les Français s'en emparèrent en 1612 et y bâtirent une ville.

MARANHAO, ou *San-Luis de Maranhao*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Maranhao, dans l'île de ce nom, par 41° 20' long. O., 2° 32' lat. S.; 15,000 hab., trois forts. Evêché. Commerce de riz, coton, peaux crues et tannées, bois de teinture. Bâtie par les Français.

MARANHAO (prov. de), prov. de l'empire du Brésil, entre l'Océan Atlantique au N. E., les prov. de Para au N. O., de Goyaz au S. O., de Piauhy à l'E.; 1,000 kil. sur 700; 183,000 hab. Ch.-l. Maranhao. Le pays est arrosé par le fleuve Maranhao, qui se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île de même nom. Sol plat au N., montagnes au S. Climat agréable et sain; sol fertile. Argent, fer, etc.

MARANO, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 8 kil. N. O. de Naples; 6,500 hab.

MARANS, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 19 kil. N. E. de La Rochelle; 4,557 hab. Aux environs, marais salants. Commerce de blé, légumes

secs, lin, eau-de-vie, merrains. — Plusieurs siéges (notamment en 1583, époque à laquelle elle fut prise par Henri IV). Son château fut rasé en 1638.

MARAT, ville de France (Puy-de-Dôme), à 5 kil. S. E. d'Olliergues; 2,500 hab.

MARAT (Jean-Paul), fameux démagogue, né en Suisse, à Boudry, près de Neufchâtel, en 1744, vint à Paris exercer la profession de médecin, fut attaché en cette qualité aux écuries du comte d'Artois, et se fit un certain nom par des écrits sur les sciences naturelles. D'un caractère violent, d'une imagination ardente, il embrassa avec exaltation les principes et les idées révolutionnaires et publia à partir de 1789 un journal politique qui porta successivement les titres de *Publiciste parisien*, d'*Ami du peuple*, de *Journal de la République*, où il prêchait les doctrines anarchiques et conseillait les mesures les plus sanguinaires. Il devint par là l'idole du peuple, s'immisça dans le Comité de salut public, quoiqu'il n'eût pas de titre légal, et eut la plus grande part aux massacres des 2 et 3 septembre 1792, ainsi qu'à la condamnation de Louis XVI. Nommé député à la Convention par un collége des électeurs de Paris, il y siégea à la tête du parti de la *Montagne*, fit décréter la création du Tribunal révolutionnaire, et la formation d'un Comité de sûreté générale chargé spécialement d'arrêter les *suspects*, attaqua avec fureur les Girondins, et en fit proscrire 29 au 1er juin 1793. La veille de cette journée, il avait provoqué ouvertement le peuple à l'insurrection; livré pour ce fait au Tribunal révolutionnaire par la Convention elle-même, il avait été ramené en triomphe dans la salle des séances par la populace ameutée. Un mois après (13 juillet), Marat fut assassiné dans son bain par Charlotte Corday (*Voy.* ce nom), qui voulait par là délivrer la patrie d'une odieuse tyrannie. Sa mort fut pour les terroristes le prétexte de nouveaux massacres. On lui fit des funérailles magnifiques et une sorte d'apothéose; son corps fut déposé au Panthéon, mais il ne tarda pas à en être tiré. Marat a publié (outre son journal) divers écrits, les uns politiques, entre autres, *les Chaînes de l'esclavage*, d'abord en anglais, Edimbourg, 1774; puis en français, Paris, 1792 (réimprimé en 1833); *Profession de foi de Marat, l'Ami du peuple, adressée aux Français*, etc.; — les autres scientifiques, tels que *De l'homme ou de l'influence de l'âme et du corps*, Amsterdam, 1775; *Recherches sur la lumière, l'électricité*, etc., 1779-84; une traduction de l'*Optique* de Newton, 1787.

MARATEA, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 13 kil. S. O. de Lagonegro; 3,900 hab. Deux obélisques en marbre.

MARATHON, bourg de l'Attique, à 31 kil. N. E. d'Athènes. Dans la première guerre médique, Miltiade y remporta sur les Perses une victoire décisive, l'an 490 av. J.-C.. — Cette ville est encore célèbre dans la fable par un taureau monstrueux dont Thésée délivra la contrée.

MARATHONISI, ville forte de l'état de Grèce (Laconie), dans le pays des Maïnotes, sur le golfe de Kolokythia, à 40 kil. S. de Misitra; 600 hab.

MARATTES (les). *Voy.* MAHRATTES.

MARATTI (Carlo), peintre italien, né à Camerino en 1625, mort en 1713, élève de Sacchi, travailla pour le pape Alexandre VII et ses successeurs, et fut pendant longtemps le peintre le plus renommé de Rome. Il excellait surtout dans les tableaux d'autel et dans la peinture des Vierges. On voit de lui au Louvre quatre tableaux: une *Nativité*, une *Vierge avec l'enfant Jésus*; *Saint Jean dans le désert*; le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Il réussissait aussi dans la gravure.

MARBACH, ville du royaume de Wurtemberg (Neckar), à 20 kil. N. de Stuttgart, sur le Neckar; 3,350 hab. Patrie de Schiller.

MARBELLA, *Barbesola*, ville d'Espagne, à 43 kil. S. O. de Malaga, sur la mer; 4,300 hab. Rues larges; belles places, édifices d'architecture mauresque. Aux environs, salines; mines de fer, de plomb et d'antimoine; pêche active.

MARBLEHEAD, ville des États-Unis (Massachussets), à 7 kil. S. E. de Salem; 6,000 hab. Bon port; fort. Pêche de la morue; commerce de poisson.

MARBOURG, *Mattium* ou *Mattiacum*, ville de la Hesse-Electorale, à 80 kil. S. O. de Hesse-Cassel, sur la Lahn; 8,000 hab. Jolie église de Sainte-Elisabeth, consistoire luthérien; château-fort, université, bibliothèque, etc.; industrie. Il s'y tint un célèbre colloque en 1529.

MARBOURG, ville des États autrichiens (Styrie), sur la Drave, à 60 kil. S. de Grætz; 7,000 hab. Ch.-l. de cercle; commerce en blé et en vin.

MARBOZ, ville de France (Ain), à 15 kil. N. de Bourg; 2,500 hab.

MARBRE (île de), *Marble Island* en anglais, dans la baie d'Hudson, a son centre par 92° long. O., 62° 50' lat. N.: 40 kil. sur 24; port sur la côte S. E. Le sol de l'île est tout formé de marbre à peine revêtu d'un peu de terre végétale.

MARBRES D'ARUNDEL. *Voy.* ARUNDEL et PAROS.

MARC (saint), un des quatre évangélistes, né, à ce qu'on croit, dans la Cyrénaïque, s'attacha de bonne heure à saint Pierre, l'accompagna dans ses travaux, le suivit à Rome, où il lui servit d'interprète; alla prêcher l'évangile dans la Pentapole (ou Cyrénaïque), et en Egypte, où il fonda l'église d'Alexandrie. L'an 68 de J.-C., il fut pris et mis à mort par les idolâtres. On célèbre sa fête le 25 avril. Il écrivit son évangile en grec, selon les uns, en latin, selon d'autres; il le rédigea 10 ans après l'Ascension de J.-C., d'après les conversations qu'il avait eues avec saint Pierre: ce n'est du reste qu'un abrégé de saint Matthieu. Les Vénitiens prétendent posséder le corps de saint Marc qui aurait été transporté chez eux en 815; ils vouent à ce saint un culte particulier. — Un autre saint Marc, pape en 336, est fêté le 7 octobre.

MARC, hérésiarque du IIe siècle, disciple de Valentin et issu de Basilide, substituait à la Trinité une *Quaternité* de son invention (il admettait en Dieu l'*Ineffable*, le *Silence*, le *Père*, la *Vérité*), rejetait les sacrements et même le baptême. Il s'attira un grand nombre de partisans par des prestiges et de prétendues prophéties.

MARC-ANTOINE. *Voy.* ANTOINE.

MARC-AURÈLE. *Voy.* AURÈLE.

MARCEAU (François-Séverin DESGRAVIERS-), général français, né en 1769 à Chartres, d'un procureur au bailliage de cette ville, s'engagea à 16 ans, fut nommé en 1791 chef du premier bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir, alla en 1793 en Vendée avec le grade de capitaine, et fut nommé à 22 ans, sur la recommandation de Kléber, général en chef de l'armée de l'Ouest. Il gagna sur les Vendéens la sanglante bataille du Mans (12 déc. 1793). Employé en 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse comme général de division, il contribua puissamment au gain de la bataille de Fleurus. Il protégea en 1794 la retraite de l'armée de Jourdan: déjà il avait plusieurs fois repoussé l'ennemi, lorsqu'il fut blessé mortellement près d'Altenkirchen; il n'avait que 25 ans. Les ennemis s'unirent aux Français pour lui rendre les honneurs militaires. Marceau ne s'était pas moins fait remarquer par son humanité et son désintéressement que par son courage et ses talents stratégiques.

MARCEAU (saint). *Voy.* MARCEL.

MARCEL I (saint), pape, 308-309, succéda à saint Marcellin, fut banni par l'empereur Maxence pour avoir occasionné quelques troubles par sa sévérité envers les *Tombés*. On le fête le 16 janvier.

MARCEL II, pape, élu en 1555, ne régna que 21 jours; il eut pour successeur Paul IV.

MARCEL (saint), évêque de Paris, célèbre par sa piété, fut élevé sur ce siége épiscopal à la fin du IVe siècle, et l'occupa jusqu'à sa mort, vers 440. Il fut enterré près de Paris dans un village qui forme auj. le faubourg Saint-Marcel. Sa fête se célèbre le 3 novembre. Selon la légende, le saint évêque avait délivré le pays d'un serpent monstrueux qui l'infestait.

MARCEL (Etienne), prévôt des marchands de Paris, se signala par son audace pendant la captivité du roi Jean; souleva le peuple contre l'autorité du dauphin (depuis Charles V), et contre la noblesse; porta le trouble dans les états-généraux, convoqués en 1356, en engageant les députés du Tiers à refuser des subsides et à réclamer au contraire des réformes exagérées; fit assassiner sous les yeux du dauphin Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne; enfin il se préparait à ouvrir les portes de Paris à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui assiégeait cette ville (1358), lorsque deux courageux citoyens, Jean et Simon Maillard, le tuèrent d'un coup de hache. M. Naudet a écrit l'histoire de la *Conjuration d'Etienne Marcel*, Paris, 1815, in-8.

MARCEL, fameux maître de danse du XVIIIe siècle, mort vers 1757, a composé quelques ballets oubliés aujourd'hui. C'est lui qui s'écriait: « Que de choses dans un menuet! » En voyant danser un Anglais, il dit: « On saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. »

MARCELLIN (saint), pape de 295 à 304. C'est sous son pontificat qu'eut lieu la persécution de Dioclétien. Il est honoré comme martyr; sa fête tombe le 26 avril.

MARCELLIN (AMMIEN), historien. *Voy.* AMMIEN.

MARCELLUS (M. Claudius), général romain, fut cinq fois consul. En 222 av. J.-C., il battit les Gaulois à Clastidium, tua de sa main leur roi Viridomare, remportant ainsi les troisièmes dépouilles opimes, prit Milan et réduisit la Gaule Cisalpine en province romaine. Envoyé contre Annibal après la bataille de Cannes, il releva les affaires des Romains, et remporta sur le général carthaginois deux avantages à Nole (216-215), puis transporta en Sicile le théâtre de la guerre; il s'empara de Syracuse après trois ans de siége (212); c'est au sac de la ville que périt Archimède, quoique le général romain eût donné ordre de l'épargner. Il vainquit encore Annibal en 210, à Canusium; mais il périt deux ans après, étant tombé dans une embuscade. On l'avait surnommé l'*Épée de Rome*, comme Fabius Cunctator en était dit *le Bouclier*.

MARCELLUS (M. Claudius), de la famille du précédent, consul l'an 51 av. J.-C., fut le premier à proposer au sénat de retirer à César le gouvernement des Gaules, et prit parti pour Pompée dans la guerre civile. César, vainqueur à Pharsale, l'exila à Mitylène; mais dans la suite il le rappela à la prière du sénat: ce fut à cette occasion que Cicéron prononça le discours de remercîments intitulé: *Pro Marcello*. Marcellus ne put jouir du bienfait de César, il fut tué par un de ses esclaves au moment de s'embarquer.

MARCELLUS (M. Claudius), fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et de M. Claudius Marcellus Æserninus qui avait été consul l'an 22 av. J.-C., fut adopté par son oncle, qui lui donna en mariage sa fille Julie, et le désigna pour son successeur. Ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances, mourut à 18 ans. Livie fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner. Virgile a déploré dans de beaux vers (au 6e livre de l'*Énéide*) la mort prématurée de Marcellus, et a fait de lui un éloge pompeux. On raconte qu'Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage, et qu'elle récompensa l'auteur en lui faisant compter 10,000 sesterces (environ 2,000 fr.) pour chacun de ses vers.

MARCELLUS (Ulpius), jurisconsulte romain, contemporain des Antonins, de la secte des Proculéiens, jouit dans son temps de la plus grande autorité. On trouve dans les Pandectes plusieurs fragments de Marcellus.

MARCENAT, ch.-l. de canton (Cantal), à 16 kil. N. O. de Murat; 2,100 hab.

MARC-EN-BARAULT, ville de France (Nord), à 5 kil. N. de Lille; 3,348 hab.

MARCH ou MORAVA, *Marchus* ou *Marus*, riv. des États autrichiens (Moravie), sort du mont Schneeberg, court au S., baigne Olmutz, arrose les comitats de Prerau, de Hradisch, sépare l'archiduché d'Autriche de la Hongrie, et tombe dans le Danube à 13 kil. au-dessous de Presbourg. Cours, 270 kil. Affluent principal, la Taya.

MARCHAND (Prosper), bibliographe, né vers 1675 à Guise, en Picardie, mort en 1756, ouvrit à Paris en 1698 un magasin de librairie qui devint le rendez-vous des bibliophiles; passa en Hollande pour y professer plus librement la religion réformée qu'il avait embrassée, et s'établit à Amsterdam comme libraire; il renonça plus tard au commerce pour se livrer uniquement à l'étude. On lui doit des éditions d'ouvrages rares ou importants, tels que le *Dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol.; les *Voyages de Chardin*, les *Œuvres de Brantôme*; mais il est surtout connu par un *Dictionnaire historique* (La Haye, 1758-9, 1 vol. in-fol.), qui complète les *Dictionnaires* de Bayle et Chauffepié. Ce Dictionnaire fut publié après sa mort, sur ses notes, par Allamand.

MARCHAND (Etienne), capitaine de la marine marchande, fit de 1790 à 1792, pour le compte d'une maison de Marseille, un voyage autour du monde, et découvrit en 1791, à l'O. de l'Amérique, un groupe d'îles qu'on nomma *îles de la Révolution*; l'une d'elles porta son nom. L'histoire de son voyage a été écrite par M. de Fleurieu.

MARCHANGY (Louis-Antoine DE), né dans la Nièvre vers 1780, mort à Paris en 1826, se fit connaître par un ouvrage intitulé *la Gaule poétique*, 6 vol. in-8, Paris, 1813 et 1826, où il envisageait l'histoire nationale dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les arts, et publia en 1826 *Tristan le Voyageur* ou *la France au Xe siècle*, qui est comme le complément de l'ouvrage précédent. Il entra en 1815 dans le ministère public, et s'éleva par degrés jusqu'aux fonctions d'avocat près la cour de cassation. Il acquit une fâcheuse célébrité par des réquisitoires qu'on accusait d'être trop passionnés.

MARCHAUX, ch.-l. de canton (Doubs), à 15 kil. N. E. de Besançon; 400 hab.

MARCHE, nom qui dans le moyen âge, surtout depuis Charlemagne, servit à désigner les provinces *frontières* d'un empire: elles étaient gouvernées par des commandants militaires nommés margraves (de *mark*, marche, et *graff*, comte), ou marquis (en latin *marchio*), et qui étaient chargés de défendre les frontières. La plupart de ces contrées ont reçu dans la suite d'autres titres, tels que ceux de comtés, duchés, etc.; cependant le nom de *marche* a été conservé dans les temps modernes par quelques-unes d'entre elles, comme le comté de la Marche, en France, les Marches d'Italie, la Marche de Brandebourg (*Voy.* ci-après).

MARCHE (LA), par abréviation pour la *Marche limousine*, province et grand-gouvernement de l'ancienne France, ainsi nommée parce qu'elle était sur la frontière de France du côté du Limousin, dont elle avait fait longtemps partie: bornée au N. par le Berri et le Bourbonnais, au S. par le Limousin, à l'O. par le Poitou, à l'E. par l'Auvergne. Capit.,

Guéret. Elle se divisait en Haute-Marche (ch.-l., Guéret), et Basse-Marche (ch.-l., Bellac). Air froid; peu de fertilité: pâturages, chevaux; industrie chétive. La Vienne, la Creuse, l'Anglin, la Gartempe, le Cher y ont leur source. La Marche forme auj. le dép. de la Creuse et une forte partie de celui de la Haute-Vienne. — Du temps des Romains, ce pays était compris dans l'Aquitaine et faisait partie du territoire des *Lemovices*, et de celui des *Bituriges Cubi* et des *Pictavi*. Au VIIIe siècle, Guillaume III, duc d'Aquitaine, détacha la Marche de ses domaines et l'érigea en comté en faveur de Boson I, petit-fils de Roger, comte de Limoges et de Charroux. Depuis ce temps, la Marche eut des comtes souverains, parmi lesquels on remarque les seigneurs de Lusignan. Philippe-le-Bel l'acquit par confiscation (1309) et la légua à Charles-le-Bel, son 3e fils; ce prince l'échangea en 1327 contre le comté de Clermont qui appartenait à Louis I de Bourbon. Jacques, 2e fils de ce dernier (*Voy.* ci-après l'art. historique), lui succéda dans la possession du comté de la Marche; ce comté passa ensuite dans la maison d'Armagnac, puis dans celles de Bourbon-Beaujeu et de Bourbon-Montpensier, et fut confisqué en 1525 sur le connétable de Bourbon par François I.

MARCHE, *Marca*, ancienne prov. des États de l'Église, au N. E., se divisait en *Marche d'Ancône* au N. et *Marche de Fermo* au S. Elle forme auj. les délégations d'Ancône, Macerata, Fermo et Ascoli.

MARCHE D'ESPAGNE, nom donné par Charlemagne aux pays qu'il avait conquis au-delà des Pyrénées; cette *marche* était comprise entre les Pyrénées au N. et le cours de l'Èbre au S.; elle confinait ainsi au roy. des Asturies à l'O. et au califat de Cordoue au S. Elle se divisait en *marche de Gascogne*, qui avait pour capitale Pampelune, et *marche de Gothie* ou *Septimanie*, qui avait pour capitale Barcelone. Cette contrée forma depuis une partie de la Navarre et le comté de Barcelone.

MARCHE (BASSE et HAUTE-). *Voy.* ci-dessus MARCHE (LA) et ROUERGUE.

MARCHE (VIEILLE-, NOUVELLE-, et MOYENNE-). — MARCHE DE L'UKER, — DE PRIEGNITZ ou ANTÉRIEURE. *Voy.* BRANDEBOURG.

MARCHE DE SAXE, — DE STADE, — TRÉVISANE, etc. *Voy.* SAXE, STADE, TRÉVISE, etc.

MARCHE (LA), ch.-l. de cant. (Vosges), à 32 kil. S. de Neufchâteau; 1,600 hab. Forges; huiles de grains. Patrie de Guillaume de La Marche (fondateur du collége de La Marche à Paris).

MARCHE-EN-FAMÈNE, *Marca*, ville du duché de Luxembourg, à 53 kil. S. O. de Liége; 1,500 hab. Cette ville existait dès le VIIe siècle, et était le ch.-l. d'un petit pays appelé *Famène* (*pagus Falmiensis*), dans le territoire des *Condrusi*. En 1577, il y fut conclu un traité entre le roi d'Espagne et les Provinces-Unies.

MARCHE-SUR-SAONE (LA), village du dép. de la Côte-d'Or, dans l'ancien duché de Bourgogne, à 26 kil. S. E. de Dijon; 1,100 hab.

MARCHE (Jacques II DE BOURBON, comte de la), petit-fils de Jacques I de Bourbon, tige des comtes de la Marche de la maison de Bourbon, dont ils formaient une branche cadette (*Voy.* BOURBON), fut pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis (1396), paya une forte rançon et revint en France; prit parti pour les Bourguignons contre les Armagnacs, fut fait de nouveau prisonnier et détenu jusqu'en 1412. Devenu veuf de Béatrix de Navarre, qu'il avait épousée en 1406, il épousa en 1415 Jeanne II, reine de Naples et de Sicile; cette princesse n'ayant voulu lui donner que le titre de duc de Calabre, il fit mettre à mort plusieurs des favoris de la reine et la tint elle-même dans une sorte de prison. Après la mort de celle-ci (1435), il revint en France et se retira chez les Franciscains de Besançon où il mourut (1438).

MARCHE (Olivier DE LA), chroniqueur, né en 1426 dans la terre de La Marche en Bourgogne, vécut à la cour des ducs de Bourgogne et s'attira la haine de Louis XI pour avoir fait échouer son projet d'enlever le duc de Charolais (Charles-le-Téméraire). Ce prince, devenu duc de Bourgogne, le nomma capitaine de ses gardes et le récompensa largement. On a de La Marche des *Mémoires* (Bruxelles, 1616, Louvain, 1645), qui sont précieux pour l'histoire du temps, et quelques ouvrages en vers, tels que *le Chevalier délibéré*; *Traité des duels*; *le Triomphe des dames d'honneur*, etc.

MARCHECK, ville des États autrichiens (Autriche), sur la Marche, à 44 kil. E. de Korneubourg; 1,500 hab. Victoire de Rodolphe de Habsbourg sur Ottokar de Bohême (1278); ce dernier y perdit la vie.

MARCHENA, *Marcia*, ville d'Espagne (Séville), à 40 kil. E. de Séville; 13,200 hab. Palais des ducs d'Arcos. Antiquités romaines. Lainages fins, couvertures de laine. Bains sulfureux.

MARCHENOIR, chef-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. de Blois; 600 hab.

MARCHES (LES), ancien petit pays de France, dans le S. de la Basse-Normandie, auj. dans le dép. de l'Orne. Places: Alençon, Séez, Argentan.

MARCHIENNES, ch.-l. de canton (Nord), sur la Scarpe, à 14 kil. E. de Douai; 2,614 hab. Filature de laine et tanneries. Commerce de lin, asperges, greffes d'asperges, etc.

MARCHIENNES-AU-PONT, ville de Belgique (Hainaut), à 12 kil. S. O. de Namur; 1,200 hab. Aux environs, beaucoup de houille. Victoire des Français sur les Impériaux en 1794.

MARCIAC, ch.-l. de canton (Gers), à 24 kil. O. de Mirande; 1,500 hab.

MARCIANISI, ville du royaume de Naples (Terre de Labour), à 12 kil. S. E. de Capoue; 7,000 hab.

MARCIEN, *Marcianus*, empereur d'Orient, né vers 391 dans la Thrace, d'une famille obscure, s'enrôla fort jeune dans la milice, et s'éleva jusqu'au rang de sénateur. Théodose-le-Jeune étant mort, Pulchérie, sa sœur, qui avait été proclamée impératrice, épousa Marcien. Ce guerrier brava les menaces d'Attila, et par son énergie le força à s'éloigner de l'Orient. Marcien avait été couronné vers 450, étant déjà sexagénaire: il mourut en 457.

MARCIEN, géographe grec, né à Héraclée, sur le Pont-Euxin, dans le IVe siècle, écrivit un *Périple* dont il ne reste plus que des fragments. Il a été publié en 1600 dans les *Geogr. vet. scriptores Græci minores*, et en 1839, par E. Miller, Paris, in-8.

MARCIGNY-LES-NONNAINS, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 24 kil. S. O. de Charolles; 2,665 hab.

MARCILLAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 16 kil. N. O. de Rhodez; 1,450 hab. Commerce de bestiaux.

MARCILLAT, ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. S. de Montluçon; 1,500 hab. Houille aux environs.

MARCILLY-LE-HAYER, ch.-l. de cant. (Aube), à 19 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine; 600 hab.

MARCION, hérésiarque du IIe siècle, né à Sinope en Paphlagonie, avait été ordonné prêtre. Chassé de l'église pour avoir séduit une vierge, il se lia avec l'hérétique Cerdon, et se mit à dogmatiser; il enseignait qu'il y avait deux principes, l'un auteur du bien, l'autre du mal; attribuait l'ancienne loi au mauvais principe, et la nouvelle au bon; rejetait une partie des épîtres de saint Paul, etc. Il eut en Italie, en Égypte, en Syrie, en Perse, un grand nombre de partisans fanatiques; on les connaît sous le nom de *Marcionites*.

MARCIUS. *Voy.* le surnom qui suit ce nom.

MARCK (comté de LA), ancien état de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre le duché de Berg au S. et à l'O., le duché de Clèves à l'O., le duché de Westphalie à l'E., le comté de

Recklingshausen et l'évêché de Münster au N. C'était le plus vaste comté du cercle. Le comté de Limbourg y était enclavé. Ch.-l., Hamm. Il se divisait en quatre quartiers (Hamm, Hœrde, Altena, Wetter). En 1806, le comté de La Marck forma la plus grande partie du dép. de la Roër, dans le grand-duché de Berg. En 1814, il fut concédé à la Prusse; il forme auj. la plus grande partie de la régence d'Arensberg, dans la province de Westphalie.

MARCK (comtes de LA), maison noble et ancienne, issue de la maison d'Altena, est connue dans l'histoire depuis le XIIIe siècle. Engilbert, fils d'Alphonse IV, comte d'Altena, mort en 1251, fut le premier comte de La Marck. Cette maison acquit, outre le comté de La Marck, de vastes domaines, tels que ceux de Clèves, de Berg et Juliers, et donna naissance à un grand nombre de branches : les ducs de Clèves et de Nevers, les seigneurs d'Aremberg, de Sédan, de Fleuranges, de Lumain, les ducs de Bouillon, etc. Elle s'éteignit en 1610, et le partage de sa succession donna naissance à de longues querelles (*Voy.* JULIERS). Presque toujours les membres de cette maison se mirent au service de la France, à laquelle ils fournirent plusieurs maréchaux et généraux distingués: nous citerons :

MARCK (Guillaume DE LA), chef de la branche des barons de Lumain, né vers 1446. Il se signala dans les troubles des Pays-Bas et mérita le nom de *Sanglier des Ardennes*. Chassé de Liége pour le meurtre de l'évêque de cette ville, il se réfugia auprès de Louis XI, et de concert avec ce prince fit révolter les Liégeois et ravagea le Brabant; mais il tomba entre les mains de l'archiduc Maximilien, qui lui fit trancher la tête en 1485.

MARCK (Robert II, comte DE LA), né vers 1460, mort en 1535. Il possédait une partie du Liégeois, le duché de Bouillon, la principauté de Sédan. Il servit le roi Louis XII et assista à la bataille de Novare, où il sauva la vie à ses deux fils (1513). Pendant les guerres de Charles-Quint et de François I, il prit successivement parti pour la France et pour l'Autriche; il fut chassé de ses états par Charles-Quint, mais François I le fit rétablir par le traité de Madrid. Il avait épousé Catherine de Croy, fille du comte de Chimay. Brantôme lui a consacré un article dans les *Vies des Capitaines français*.

MARCK (Evrard DE LA), cardinal, évêque de Liége, frère du précédent, connu sous le nom de *cardinal de Bouillon*, fut pourvu par Louis XII de l'évêché de Chartres, et reçut toutes sortes de bienfaits de François I; il trahit pourtant ce prince pour Charles-Quint en 1518, et concourut puissamment à faire élire empereur ce dernier en 1519. Il fut nommé en récompense archevêque de Valence, et reçut le chapeau de cardinal en 1520; il aida ensuite Charles-Quint à chasser de ses états son propre frère Robert, et mourut à Liége, dont il possédait l'évêché, en 1538.

MARCK (Robert III DE LA), seigneur de Fleuranges, dit *l'Adventureux*, né à Sédan vers 1490, était fils de Robert II qui lui sauva la vie à la bataille de Novare en 1513. Il s'était déjà distingué par la défense de Vérone contre les Vénitiens (1510), et avait puissamment contribué à la prise de la Mirandole (1512). Il suivit François I en Italie, commanda l'avant-garde à Marignan (1515), et fut fait prisonnier avec le roi à Pavie (1525). En 1519, il avait été envoyé en Allemagne auprès des électeurs pour les engager à donner leurs voix à François I, mais il ne put réussir. Nommé maréchal de France pendant sa captivité, il fut à son retour chargé de la défense de Péronne et repoussa les Impériaux (1536). Il mourut l'année suiv. à Loujumeau. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, qui s'étendent de 1499 à 1521; il les avait écrits pendant sa captivité.

MARCK (Robert DE LA), connu aussi sous le nom de *maréchal de Bouillon*, fils du précédent, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine des Cent-Suisses de sa garde, né vers 1520, fut fait maréchal de France en 1547, puis duc et commandant militaire de la Bourgogne, de la Champagne et de la Brie, enfin lieutenant-général de la Normandie. Il reprit aux Impériaux Metz en 1552, le château de Bouillon et toutes les places de son ancien duché, 30 ans après l'usurpation de Charles-Quint. A la défense d'Hesdin en 1553, il fut fait prisonnier et conduit en Flandre où il mourut en 1556.

MARCKOLSHEIM, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 12 kil. S. E. de Schelestadt; 1,500 hab. Tabac, chanvre. Poterie.

MARCODURUM, ville de Germanie, auj. DUREN.

MARCOING, ch.-l. de canton (Nord), à 8 kil. S. O. de Cambray; 1,301 hab.

MARCOMANS, *Marcomanni*, peuple de Germanie, habitait au temps d'Auguste sur les deux rives de l'*Albis* (Elbe), dans les monts Hercyniens; puis chassa les *Boii* de la Bohême actuelle et eut alors les Quades pour voisins à l'E. Unis à ces derniers, ainsi qu'aux Iaziges et aux Vandales, ils envahirent l'Italie de 167 à 174, mais ils furent repoussés.

MARCOMIR, nom de plusieurs princes que l'on fait régner sur les Francs bien avant Pharamond. Marcomir I serait le fils du Troyen Anténor et aurait conduit les Francs de la Troade en Germanie; — Marcomir III est placé sous le règne de Claude; — Marcomir V est supposé le père de Pharamond. L'histoire de ces princes imaginaires est racontée par l'abbé Trithème : *De Origine Francorum*.

MARCO-PAOLO ou POLO. *Voy.* POLO.

MARCOUL. *Voy.* MARCULFE.

MARCQ-EN-BAREUIL. *Voy.* MARC-EN-BARAULT.

MARCULFE, moine français, que l'on présume avoir vécu dans le VIIe siècle, a réuni dans un recueil les formules des contrats et des actes publics les plus usités de son temps. Cette précieuse collection a été publiée par J. Bignon, Paris, 1613.

MARCUS, prénom très commun chez les Romains; on l'écrit *M.* par abréviation.

MARCUS GRÆCUS, auteur d'un livre intitulé : *Liber ignium ad comburendos hostes* (publié en 1804 par Laporte du Theil); on y trouve, entre cent recettes ridicules, quelque chose d'analogue à la composition de la poudre, et de curieux détails sur le feu grégeois. On ne sait rien de cet auteur : on conjecture qu'il vécut vers le XIIIe siècle.

MARDAITES, petite peuplade de Syrie que l'on a confondue à tort avec les Maronites et qui, unie à ceux-ci, fit à partir de 679 beaucoup de mal aux Arabes qui avaient envahi leur pays. On ne parle plus d'eux après le Xe siècle.

MARDES, peuple de l'Asie ancienne (Médie), sur le bord méridional de la mer Caspienne, entre les *Gelæ* à l'O. et les *Tapyres* à l'E., par 48° et 49° long. E., fit partie de l'empire Médo-Perse, de celui d'Alexandre, etc. Leur pays est à peu près le Mazendéran actuel (entre le Ghilan et le Tabéristan). Pauvres, belliqueux et adonnés au brigandage, les Mardes n'étaient que nominalement sujets.

MARDICK, village de l'anc. prov. de Flandre (Nord), à 8 kil. O. de Dunkerque, sur la mer; 250 hab.: a donné son nom à un petit canal. C'est à Mardick que Chifflet place l'*Itius Portus* des anciens, que d'autres placent à Calais ou à Wissant.

MARDIN, *Marde* ou *Miride*, ville de la Turquie d'Asie, à 81 kil. S. E. de Diarbekir; 27,000 hab. Elle a quelques fortifications, plusieurs mosquées et des églises chrétiennes, une medresseh ou collége musulman. Maroquin estimé. — Ville fort ancienne, et longtemps très importante : mais elle souffrit beaucoup des invasions des Tartares au XIIIe siècle.

MARDOCENTÈS, roi arabe, s'empara de l'empire de Babylone sur les descendants de Nemrod, vers l'an 2218 av. J.-C., et y fonda une dynastie qui régna 225 ans, jusqu'au renversement de Nabonad par Bélus, roi d'Assyrie (1993).

MARDOCHÉE, un des Juifs qui furent menés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor vers l'an 595 av. J.-C., fit épouser Esther, sa nièce, au roi Assuérus, et découvrit une conspiration tramée contre ce prince. Mardochée ayant refusé de s'agenouiller devant Aman, favori du roi, ce ministre voulut le faire mourir ainsi que tout son peuple; mais la protection d'Esther le sauva, et Aman, convaincu de conspirer, subit à sa place le dernier supplice.

MARDONIUS, général des Perses, gendre de Darius, conduisit dès l'année 496 av. J.-C. une armée perse en Grèce, et soumit la Thrace et la Macédoine. Il combattit aux Thermopyles, à Salamine, et fut complétement défait à Platée, 479 av. J.-C. Il périt dans la bataille.

MAREB, riv. d'Afrique, naît en Abyssinie, coule au S. O., puis au N. O.; entre en Nubie, se perd dans les sables, puis reparaît et se jette dans l'Atbarah après un cours de 700 kil.

MARÉCHAL, *marescallus*, mot dont l'origine n'est pas bien connue, se rencontre dès les premiers temps de la monarchie. Il a désigné d'abord un officier supérieur placé sous les ordres du connétable ou du général en chef, et que l'on nommait *maréchal de l'host* (c.-à-d. de l'armée), *maréchal de camp*. Les maréchaux-de-camp de l'armée du roi étaient appelés *maréchaux de France*, pour les distinguer des maréchaux-de-camp des autres seigneurs féodaux. Les maréchaux de France furent bientôt élevés au-dessus de tous les autres maréchaux-de-camp et acquirent une importance de plus en plus grande, surtout après la suppression de la dignité de connétable, en 1627; depuis cette époque, la dignité de maréchal de France est la plus élevée de l'armée. Un bâton, appelé bâton de maréchal, est la marque distinctive de cette haute dignité. — Avant François I, les fonctions de maréchal étaient purement temporaires: ce fut ce prince qui le premier nomma des maréchaux à vie. Il en fixa le nombre à quatre; ce nombre a beaucoup varié depuis: il y en eut vingt sous Louis XIV; il est aujourd'hui fixé à douze. — Chez les étrangers le titre de *maréchal* est porté par plusieurs grands officiers: tels sont: le *grand-maréchal* de l'Empire; le *maréchal* de l'Eglise; le *grand-maréchal* de Pologne, le *maréchal* de la diète; les *feld-maréchaux*. — Dans la guerre des Albigeois, on donna le titre de *maréchal de la Foi* à Gui de Lévis, qui accompagna Simon de Montfort, et ce titre resta héréditaire dans sa famille.

MARECHAL (lord), titre qui était héréditaire dans une noble famille d'Ecosse, celle des comtes de Keith. Un membre de cette famille fonda en 1593 le collége *Maréchal* à Aberdeen; et deux autres, George et Jacques Keith, se sont illustrés au dernier siècle dans la carrière militaire (*Voy.* KEITH).

MARÉCHAL (P.-Sylvain), écrivain, né à Paris en 1750, mort en 1803, commença à se faire connaître par des poésies pastorales dans lesquelles il prenait le nom de *Berger Sylvain*; fut quelque temps bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, mais perdit sa place pour avoir publié des écrits irréligieux. Chaud partisan de la révolution, il fut un des chantres de la liberté et de la déesse *Raison*; il affichait un grossier athéisme, et fut particulièrement lié avec l'astronome Lalande qui partageait ses opinions désolantes. On a de lui des *Bergeries*, 1770; *le Pibrac moderne*, 1781; *Fragment d'un poëme sur Dieu, ou le Lucrèce moderne*, 1781; *Code d'une société d'hommes sans Dieu*, 1797; *Voyage de Pythagore*, 1799; *Dictionnaire des Athées*, 1800, avec un supplément de Lalande. Dans ce *Dictionnaire*, œuvre de folie, on voit figurer Bossuet, Fénelon, Leibnitz, parmi les athées, à côté d'Epicure et du baron d'Holbach.

MAREMME (la) ou **MAREMMES** (les), *la Maremma* ou *le Maremme* en italien (c.-à-d. le *littoral*), territoire de la Toscane, entre Livourne et Piombino, le long de la mer, très fertile, mais marécageux, malsain et peu peuplé; on n'y trouve que quelques pasteurs nomades qui y conduisent des troupeaux de buffles. Ruines de plusieurs villes étrusques. On a fait ces dernières années de grands efforts pour assainir ce pays.

MARENGO, *Maricus vicus*, village des États sardes (Alexandrie), au S. E. d'Alexandrie, près du confluent du Fontanone et du Tanaro, est célèbre par la victoire que Bonaparte, premier consul, y remporta sur Mélas et les Autrichiens (14 juin 1800). La soumission de l'Italie, la fin de la seconde coalition et la paix de Lunéville en furent les résultats. — Sous l'Empire, on donna le nom de Marengo à un dép. de l'empire français, qui avait pour ch.-l. Alexandrie. Ce dép. a formé à peu près les provinces actuelles d'Alexandrie, d'Asti et de Casale. — L'Italie a d'autres villages moins connus, du nom de Marengo. — Aux Etats-Unis se trouvent aussi des localités de ce nom, entre autres le comté de Marengo (dans l'Alabama), et la ville de Marengo, ch.-l. de ce comté, sur la Tombekbée, à 63 kil. O. de Cahawba.

MARENNES, ville de France, ch.-l. d'arr. (Charente-Inférieure), à 37 kil. S. de La Rochelle: 4,542 hab. Tribunaux de première instance et de commerce. Bien bâtie, mais peu salubre: grand commerce de sel et de vins. — L'arr. se divise en 6 cant. (Le Château, Royan, Saint-Pierre, La Tremblade, Saint-Agnan, plus Marennes), 34 comm. et 49,626 hab.

MARENNES (pays de), ou MARANSIN, petite subdivision de la Gascogne, le long de la côte, entre l'Adour jusqu'aux environs de Dax, et l'Océan. Pays couvert de marais: pins dont on tire de la résine et de la poix; fèves renommées. Ch.-l., Marennes. Ce pays est compris auj. dans le dép. des Landes.

MAREOTIS (lac), auj. *Mariout*, dans l'Egypte Infér., à l'O. du Delta, près d'Alexandrie, communiquait à la Méditerranée par le bras Canopique du Nil. Ses environs produisaient des vins exquis.

MARESCOT (Armand-Samuel), général du temps de l'empire, né à Tours en 1758, mort à Vendôme en 1832, entra dans le corps du génie; prit part comme chef de bataillon au siége de Toulon, où il eut de vives contestations avec Bonaparte; défendit Maubeuge en 1794; prit Charleroi, après avoir essuyé un échec devant cette ville; s'empara de Landrecies, de Maëstricht (novembre 1794); défendit Landau (1796), rendit en 1797 et 98 les plus grands services dans les armées de Rhin-et-Moselle et d'Allemagne, et fut nommé en 1799 inspecteur-général du génie. Il accompagna le général Dupont en Espagne, et eut le malheur de signer la capitulation de Baylen. Il fut pour ce fait destitué et incarcéré pendant trois ans, puis exilé à Tours. Il fut sous la Restauration réintégré dans son grade, fait pair et marquis. On a de lui une *Relation des principaux siéges faits en Europe par les armées françaises depuis* 1790, Paris, 1806, in-8.

MARET (Hugues), duc de Bassano, né à Dijon en 1763, mort en 1839, publia en 1789 les bulletins de l'Assemblée nationale, et jeta ainsi les fondements du *Moniteur universel*. Envoyé comme ambassadeur à Naples en 1792, il fut enlevé en route par les Autrichiens; il ne recouvra la liberté qu'en 1795, et fut échangé contre la fille de Louis XVI. Après le 18 brumaire, Bonaparte, qui avait reçu de lui

de nombreux services lorsqu'il n'était encore que simple lieutenant, le nomma secrétaire-général des consuls, puis ministre secrétaire d'État, 1804. Ce fut à ce titre que Maret accompagna l'Empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses plus secrètes délibérations et chargé de la rédaction de ses instructions et de ses bulletins. Nommé en 1811 duc de Bassano, il prit le portefeuille des affaires étrangères, et en 1813 celui de la guerre. Il fut exilé après 1815, et ne revint en France qu'en 1820. Il fut un instant ministre depuis 1830. Maret était un homme infatigable au travail.

MARETIMO, *Hiera*, île de la Méditerranée, à 32 kil. de la côte O. de la Sicile, sert de prison d'état. C'est une des anciennes îles Égades.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 36 kil. N. O. de Périgueux; 850 hab. Bonneterie, filatures.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Vendée), sur le Lay, à 22 kil. S. E. de Bourbon-Vendée : 600 hab.

MARFÉE (bois de LA), en Champagne, dans le dép. des Ardennes et non loin de Sédan. Il s'y livra un combat en 1641 entre les troupes royales, commandées par le maréchal de Châtillon, et plusieurs princes français coalisés contre le cardinal de Richelieu. Les rebelles furent vainqueurs ; mais le comte de Soissons, l'un d'eux, y fut tué.

MARGARITA. *Voy.* MARGUERITE.

MARGARITI, *Gythanæ*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 100 kil. S. O. de Ianina: 6,000 hab.

MARGATE, ville d'Angleterre (Kent), à 120 kil. S. E. de Londres, à l'embouchure de la Tamise; 10,339 hab. Maisons élégantes et jolis édifices dans la partie moderne de la ville. Grand commerce de grains. Bains de mer.

MARGAUX, village du dép. de la Gironde, à 10 kil. S. E. de Castelnau-de-Médoc; 900 hab. Vin renommé, dit de Château-Margaux.

MARGERIDE (monts), branche des Cévennes, dans le N. du département de la Lozère, sur la limite de ce département et de celui de la Haute-Loire, et entre ce dernier et celui du Cantal; elle se détache des Cévennes près de la source du Chapeau-Roux, affluent de l'Allier; court au N. O., et va se lier au Plomb du Cantal. Sa plus haute cime ne dépasse pas 1,560 mètres.

MARGHILAN ou MARGHINAN, ville du Turkestan indépendant (khanat de Khokhan), à 80 kil. S. E. de Khokhan, sur un affluent du Sir-Daria ; 20,000 familles ; fort, espèce de temple où l'on conserve un drapeau rouge qui appartint, dit-on, à l'armée d'Alexandre-le-Grand. Draps d'or et d'argent, velours, étoffes diverses. Grand commerce avec le Kachgar, surtout en thé, damas, porcelaine, etc.

MARGIANE, *Margiana*, contrée d'Asie, au N. de la Bactriane, était parfois comprise dans la Bactriane même. Son ch.-l. était *Marginie* ou *Antioche-sur-Marg.* Son territoire produisait de superbes raisins et de bons vins.

MARGINIE. *Voy.* MARGUS et MARGIANE.

MARGRAFF (George), médecin et voyageur, né en 1610 à Liebstædt (Misnie), s'attacha au comte de Nassau, gouverneur des établissements hollandais au Brésil, et visita tout ce pays par ordre de ce prince (1636-42). Il mourut en 1644 dans un voyage à la Guinée. Il a laissé une excellente *Histoire naturelle du Brésil*, en lat., publiée en 1648 par J. de Laët.

MARGRAFF (André-Sigismond), chimiste, né à Berlin en 1709, mort en 1782, fut membre de l'Académie royale de cette ville, directeur de la classe de physique, associé de l'Académie des Sciences de Paris. On lui doit des découvertes précieuses en chimie et en métallurgie : c'est lui qui le premier a extrait la potasse du tartre et du sel d'oseille, qui a retiré du sucre de la betterave, et a trouvé l'acide formique. Ses opuscules, presque tous en français, se trouvent, soit dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, soit dans les *Miscellanea berolinensia.* Ils ont été réunis à Berlin, 1761-67.

MARGRAVE (de l'allemand *marck*, marche, frontière, et *graff*, comte), titre donné autrefois par les empereurs aux seigneurs qu'ils chargeaient de la défense des provinces-frontières ou *marches*. Aujourd'hui plusieurs princes d'Allemagne ont conservé ce titre, parce que leurs principautés étaient primitivement des *marches*. On compte actuellement quatre margraviats en Allemagne : celui de Brandebourg (au roi de Prusse), celui de Misnie au roi de Saxe), celui de Bade (au grand-duché de Bade), et celui de Moravie (à l'empereur d'Autriche. — Le nom de *marquis* a la même origine.

MARGUARITES, ville de Candie, à 20 kil. E. de Retimo: 10,000 hab. Huile (la meilleure de l'île).

MARGUERITE (sainte), *Margarita*, vierge et martyre, patronne de Crémone, née, à ce qu'on croit, dans le IIIe siècle, à Antioche en Pisidie. On ne sait rien de certain sur elle. On la fête le 20 juillet.

MARGUERITE (sainte), reine d'Ecosse, fille d'Edouard, prince anglais, et d'une princesse de Hongrie, née en Hongrie en 1046, épousa en 1070 Malcolm III, roi d'Ecosse. Par sa beauté et ses vertus, elle prit un grand ascendant sur l'esprit de ce prince. Elle s'en servit pour faire du bien et adoucir le sort du peuple. Son époux et son fils ayant été tués en 1093 sur le même champ de bataille, elle en mourut de chagrin trois jours après. On la fête le 10 juin.

MARGUERITE, reine de France, fille de Raymond Bérenger III, comte de Provence, née en 1219, morte en 1295, fut mariée en 1234 à Louis IX, et se montra par ses vertus digne de son époux. Elle l'accompagna dans sa première croisade, et déploya le plus grand courage lorsqu'il eut été fait prisonnier : ce fut elle qui détermina les Croisés à résister dans Damiette aux Infidèles. Elle empêcha saint Louis de renoncer au trône. Après la mort du roi elle se retira dans un couvent.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, fille de Robert II, duc de Bourgogne, épousa en 1305 Louis-le-Hutin, qui n'était pas encore roi de France. Elle était jeune, belle, et avait beaucoup d'esprit; mais elle avait en même temps un goût très vif pour les plaisirs. En 1314, Marguerite de Bourgogne et sa belle-sœur, Blanche de la Marche, furent convaincues d'adultère avec les deux frères, Philippe et Pierre Gaultier d'Aulnay, gentilshommes normands. On les enferma au Château-Gaillard, où la première fut, quelques mois après, étranglée par l'ordre de son mari, à l'âge de 25 ans (1315).

MARGUERITE D'ÉCOSSE, fille de Jacques I, roi d'Ecosse, fut mariée dès son enfance au dauphin (depuis Louis XI), en 1428, et mourut jeune en 1444. Elle aimait les lettres et avait plaisir à entendre Alain Chartier (*Voy.* ALAIN CHARTIER). Louis la rendit si malheureuse qu'elle dit en mourant : *Fi de la vie ! qu'on ne m'en parle plus !*

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I, née en 1492, morte en 1530. Elle épousa en 1509 le duc d'Alençon. Devenue veuve, elle fut mariée en 1527 au roi de Navarre, Henri d'Albret, dont elle eut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Elle aimait beaucoup François I, qui avait aussi pour elle un grand attachement et qui la surnommait *la Marguerite des Marguerites ;* elle alla le trouver à Madrid pendant sa captivité et travailla de tout son pouvoir à lui faire rendre la liberté. Dans son roy. de Navarre, Marguerite fit fleurir le commerce, favorisa les lettres et les cultiva elle-même avec succès. On lui reproche d'avoir incliné vers la réforme: elle accueillit dans ses états Dolet, Calvin, et fit tous ses efforts pour réconcilier les Catholiques et les Protestants. On a d'elle *l'Heptaméron ou Nouvelles de la reine de Navarre* (imprimé en 1559), recueil de con-

tes imités de Boccace ; on y trouve beaucoup d'imagination et d'esprit, mais il y règne une assez grande licence ; elle a aussi composé des poésies qui ont été publiées en 1547 sous le titre de *Marguerites de la Marguerite* (perle) *des princesses*.

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berry, puis duchesse de Savoie, fille de François I, née en 1523, morte en 1574, cultiva les lettres, fut, à l'exemple de son père, la protectrice des savants, notamment de L'Hôpital, Ronsard, Dorat, et fit fleurir l'université de Bourges, capitale de son duché. Elle épousa en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie ; elle attira à l'université de Turin les jurisconsultes les plus fameux, et se fit tellement chérir de ses sujets par sa douceur et par sa charité, qu'ils la nommèrent *la Mère des peuples*.

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de France, née en 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, depuis Henri IV. Mais cette union, faite par la cour dans le but de tromper les Protestants à la veille de la Saint-Barthélemy, ne fut point heureuse. Les deux époux ne sentaient l'un pour l'autre aucun penchant ; bientôt l'un et l'autre cherchèrent de leur côté de nouveaux objets d'affection, et Henri, éclairé sur les infidélités de sa femme, se vit obligé de la faire enfermer au château d'Usson en Auvergne. Lorsqu'il fut devenu roi de France, il proposa le divorce à Marguerite, qui l'accepta, et depuis ce temps cette princesse vécut à Paris dans un palais séparé ; néanmoins le bon roi fournissait à ses dépenses, et allait même lui faire de fréquentes visites. Elle mourut en 1615, laissant des *Mémoires* très curieux sur les événements qui se sont passés de 1565 à 1587, Paris (Hollande), 1658, Liége, 1713.

MARGUERITE, surnommée *la Sémiramis du Nord*, reine de Norwége, de Danemark et de Suède, fille de Waldemar, roi de Danemark, née en 1353, épousa en 1363 Haquin, roi de Norwége. A la mort de Waldemar, 1376, elle fit proclamer son fils Olaüs roi de Danemark sous sa tutelle ; son mari étant mort en 1380, elle devint également régente de la Norwége ; profitant d'une révolte des Suédois contre leur roi Albert de Mecklembourg, elle se fit proclamer reine de Suède en 1387, battit Albert à Falkœping en Vestrogothie, et le contraignit à abdiquer. Son fils Olaüs étant mort également, elle choisit pour lui succéder Eric, son petit-neveu, le fit reconnaître roi par les trois pays, et convoqua en 1397 à Calmar une assemblée des députés de tous ses états qui rédigea le célèbre acte d'*union* par lequel les roy. de Danemark, de Suède et de Norwége étaient unis à perpétuité. Elle mourut en 1412. Cette princesse joignait l'énergie d'un grand homme aux grâces et aux qualités de son sexe.

MARGUERITE D'ANJOU, reine d'Angleterre, fille de René, dit *le Bon*, roi titulaire de Sicile, avait été élevée à la cour de France, et mariée en 1443 à Henri VI, roi d'Angleterre. Elle prit bientôt un empire absolu sur ce roi imbécile, gouverna pour lui, et lorsqu'éclata la guerre des Deux-Roses, elle se mit à la tête du parti de Lancastre (Rose-Rouge). Battue deux fois par le duc d'York, à Saint-Alban (1455), et à Northampton (1460), elle remporta à Wackefield une éclatante victoire. Le duc d'York y perdit la vie, mais son fils le remplaça, se fit proclamer roi, sous le nom d'Edouard IV, battit les troupes de Marguerite à Towton, et la força à fuir en France (1461). Elle vit ses affaires un instant relevées par Warwick, qui avait abandonné le parti d'York pour celui de Lancastre ; mais elle perdit tout espoir après la bataille de Tewkesbury (1471). Elle tomba alors avec son fils au pouvoir de l'ennemi, fut enfermée à la Tour, et ne recouvra sa liberté qu'en 1475, par la médiation de Louis XI. Elle mourut en France en 1482.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien I et de Marie de Bourgogne, née en 1480, morte en 1530, fut fiancée en 1483 au dauphin, depuis Charles VIII, qui la renvoya à son père en 1491, pour épouser Anne de Bretagne ; en 1497, à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle, qui mourut peu après ; et fut enfin mariée en 1501 à Philibert-le-Beau, duc de Savoie, qu'elle perdit après quatre ans d'une union heureuse. En 1506, Marguerite fut nommée par Maximilien gouvernante des Pays-Bas. Elle assista, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de Cambray, et conclut le traité de 1508 avec le cardinal d'Amboise, ce qui ne l'empêcha pas en 1515 de déterminer le roi d'Angleterre à entrer dans une nouvelle ligue contre la France. En 1529, elle conclut avec la duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, le traité de Cambray, dit *paix des Dames*, traité fort avantageux à l'Autriche. Pendant son administration, l'agriculture et les arts firent des progrès remarquables dans les Pays-Bas.

MARGUERITE DE PARME, duchesse de Florence, de Parme et de Plaisance, puis gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, et petite-nièce de Marguerite d'Autriche. Elle épousa Alexandre de Médicis, duc de Florence ; puis, vers 1540, Octave Farnèse, neveu du pape Paul III, et duc de Parme et de Plaisance. Nommée par Philippe II gouvernante des Pays-Bas (1559), elle montra beaucoup de prudence et tâcha de ramener les insurgés par la douceur ; mais elle fut au bout de peu de temps (1568) remplacée par le duc d'Albe, dont les cruautés la firent vivement regretter. Elle se retira en Italie où elle mourut en 1586. Elle eut pour fils Alexandre Farnèse, duc de Parme, qui fut aussi gouverneur des Pays-Bas (1578).

MARGUERITE (île), *Margarita*, île de la mer des Antilles (îles Sous-le-Vent), par 66° 47' long. O., 11° 3' lat. S., séparée du continent par un canal de 3 kil. de large, fait partie du département de l'Orénoque dans la république de Venezuela : 62 kil. sur 35 ; 12,000 hab. Ch.-l., L'Assomption. Fortifications nombreuses et redoutables. Sol fertile (fruits, maïs, etc.). Pêcherie de perles (jadis plus abondante). — Colomb la découvrit en 1498. Les Espagnols y fondèrent plusieurs établissements ; mais les Hollandais les ruinèrent en 1662. Elle fut le théâtre de plusieurs combats pendant la guerre de l'Indépendance. *Voy.* SAINTE-MARGUERITE.

MARGUERITTES, ch.-l. de canton (Gard), à 9 kil. N. E. de Nîmes ; 1,750 hab.

MARGUS, auj. le *Margab*, affluent de l'Oxus, sortait de la chaîne du Paropamisus. Ce fleuve semble avoir donné son nom à la Margiane.

MARIAMNE, princesse juive, du sang royal, fut épousée par Hérode-le-Grand. Ce prince avait pour elle une violente passion ; cependant dans un accès de jalousie il la fit mettre à mort sur de faux soupçons (30 av. J.-C.). A peine l'ordre était-il exécuté, qu'il en éprouva le plus vif regret, et tomba dans une sorte de délire pendant lequel il croyait encore voir et entendre Mariamne. Ce sujet tragique a été mis sur la scène par Voltaire et par plusieurs autres poëtes.

MARIANA (J.), célèbre jésuite, né à Talavera en 1537, mort à Tolède en 1624, à 87 ans, enseigna la théologie à Rome, puis à Paris (1569), et se retira depuis 1574 à Tolède dans la maison des Jésuites, où il consacra le reste de sa vie à la composition de ses ouvrages. On a de lui : 1° une *Histoire d'Espagne* qui jouit d'une grande réputation ; elle fut d'abord écrite en latin sous ce titre : *Historiæ de rebus Hispaniæ libri XXX*, Tolède, 1592-95 ; l'auteur la mit lui-même en espagnol (elle a été traduite en français par le Père Charenton, 1725 : 2° un traité célèbre, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599, où il examine si l'on peut tuer un

tyran et se décide pour l'affirmative. On prétendit que la lecture de ce traité avait déterminé Ravaillac à commettre son crime, et ce livre fut en conséquence brûlé à Paris en 1610 par arrêt du parlement.

MARIANI MONTES, auj. la SIERRA MORENA.

MARIANIQUE (système), nom donné aux chaînes des montagnes qui s'étendent en Espagne et en Portugal, limitant au S. le bassin de la Guadiana. Il se compose de la Sierra-Morena (*Mariani montes*), à l'E., et de montagnes moins hautes qui la continuent au S. O. jusque près de la mer.

MARIANNA, ville du Brésil (Minas-Geraës), ch.-l. de la province, à 225 kil. N. de Rio-Janeiro, sur le Ribeiro-do-Carmo; 7,000 hab. Évêché. Mines d'or.

MARIANNE. *Voy.* MARIAMNE.

MARIANNES ou DES LARRONS (îles), dites aussi *Archipel de Saint-Lazare*, chaîne de 17 îles du Grand-Océan (Polynésie), au N. E. des Philippines, au S. de l'archipel Mounin-Volcanique, par 141°-143° long. E., 12° 30'-20° 13' lat. N. : 3,110 kil. carrés; 5,400 hab. (jadis on y comptait 44,000 hab.). Climat assez tempéré. Arbre à pain, citrons, oranges, cocos, bananes, etc. Les 5 îles les plus mérid. sont seules habitées : ce sont Guam (ch.-l., Agana), Tinian, Saypan ou St-Joseph, Agrigan, l'Assomption.— Les compagnons de Magellan les découvrirent en 1521; et Legaspi en prit possession au nom de Philippe II en 1565. Sous Philippe IV, on les nomma *Mariannes* en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires. La cruauté des Espagnols envers les indigènes a presque complétement dépeuplé cet archipel; on n'y compte plus guère que 2,000 naturels environ.

MARIANUM, ville de Sardaigne. *Voy.* BONIFACIO.

MARIBOE, ville de Danemark, dans l'île de Laaland, ch.-l. du diocèse de Laaland; 700 hab.

MARIDUNUM, ville de la Bretagne romaine, chez les Démètes, auj. CAERMARTHEN.

MARIE (sainte), la sainte Vierge, mère de Jésus-Christ, était issue du sang royal de David. Elle fut fiancée vers l'âge de 15 ans à saint Joseph, déjà âgé, et habita Nazareth avec son mari, qui ne fut que le gardien de sa virginité. Peu après son mariage, l'ange Gabriel lui apparut, lui annonça qu'elle concevrait par la vertu du saint Esprit, et sans cesser d'être vierge; il lui dit de nommer son fils Jésus. Neuf mois après naquit en effet le Sauveur. Marie l'emmena avec elle en Égypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode qui, inquiet de certaines prophéties, voulait le faire périr. Le danger passé, elle revint avec son mari s'établir à Nazareth, où elle éleva son fils dans la pratique de toutes les vertus. Elle accompagna Jésus pendant ses prédications et assista à son supplice. Marie est honorée par les Chrétiens comme le modèle des mères et des saintes, et comme intercédant pour les pécheurs auprès de son fils. L'Eglise célèbre sous le nom d'*Assomption* l'anniversaire de sa mort, le 15 août; elle fête en outre la *Conception* de la Vierge, le 8 décembre; sa *Nativité*, 8 septembre; la *Présentation* de la Vierge, 21 novembre; ses *Épousailles*, 23 janvier; l'*Annonciation*, 25 mars; la *Visitation*, 2 juillet; la *Purification*, 2 février.

MARIE de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, se fit remarquer de Jésus par sa foi et son dévouement. C'est à sa prière qu'il ressuscita Lazare; c'est elle aussi qui six jours avant la Pâque versa des parfums sur les pieds de Jésus. On la fête le 19 janv.

MARIE MADELEINE. *Voy.* MADELEINE.

Reines de France.

MARIE DE BRABANT, fille de Henri, duc de Brabant, épousa en 1274 Philippe-le-Hardi, roi de France. Deux ans après, elle fut accusée par Labrosse, favori du roi, d'avoir empoisonné l'aîné des fils que Philippe avait eus d'une première femme; son innocence fut reconnue, et Labrosse fut pendu.

MARIE D'ANGLETERRE, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, épousa Louis XII en 1514, devint veuve l'année suiv., et s'unit peu après au duc de Suffolk.

MARIE DE MÉDICIS, fille du grand-duc de Toscane, François II, née à Florence en 1573, épousa Henri IV en 1600 et fut mère de Louis XIII. D'un caractère altier et opiniâtre, elle fit le malheur de son époux et fut soupçonnée de n'avoir pas été étrangère au crime qui abrégea sa vie. Nommée régente après la mort de Henri IV, 1610, elle ne s'occupa qu'à détruire l'ouvrage de ce grand roi, donna sa confiance à d'indignes favoris, surtout à Concini, et se rendit tellement odieuse à son propre fils que celui-ci fut obligé de l'éloigner de la cour dès qu'il fut majeur, 1614. Elle prit les armes contre lui, mais sans succès, et malgré un raccommodement momentané, ménagé par Richelieu, qui était alors son conseil (1620), elle fut quelques années plus tard contrainte par Richelieu lui-même à quitter la France (1631). Elle passa le reste de sa vie dans l'exil, séjournant successivement à Bruxelles, à Londres, et enfin à Cologne; elle mourut dans cette dernière ville en 1642, manquant presque du nécessaire, et après avoir en vain sollicité de rentrer en France. Marie de Médicis avait protégé les arts; on lui doit le palais du Luxembourg et une collection de tableaux de Rubens. On peut consulter sur cette reine : *Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12, ouvrage qui porte le nom de Mézeray, mais qui est probablement de Richelieu lui-même; *Vie de Marie de Médicis*, par Mme d'Arconville, Paris, 1774, 3 volumes in-8.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, épousa Louis XIV en 1660, et mourut en 1683. Elle se fit remarquer par sa douceur et son excessive piété, et supporta sans murmurer les nombreuses infidélités du roi. Bossuet a fait son oraison funèbre. Il ne faut pas la confondre avec Marie-Thérèse, impératrice.

MARIE LECZINSKA, fille de Stanislas, roi de Pologne, épousa Louis XV en 1725, et mourut en 1768. Son père était dépouillé de son royaume et dans la détresse lorsqu'eut lieu ce mariage inespéré.

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, née en 1755, épousa en 1770 Louis XVI, alors duc de Berry. Les fêtes de ce mariage furent troublées par de graves accidents. A peine montée sur le trône (1774), cette princesse, à laquelle on ne pouvait reprocher qu'une conduite légère et une trop grande fierté, fut en butte à toutes sortes d'attaques, et elle devint, au moment de la révolution, l'objet de violentes préventions à cause de ses liaisons avec les ennemis des nouvelles institutions. Après avoir en partie causé les malheurs de son époux, Marie-Antoinette voulut du moins les partager; elle se vit comme lui insultée et menacée aux 5 et 6 octobre 1789; fut ramenée à Paris avec lui après l'arrestation de Varennes; enfermée au Temple, puis à la Conciergerie, et enfin condamnée à mort sous les imputations les plus infâmes et les plus calomnieuses; elle monta sur l'échafaud révolutionnaire, le 16 octobre 1793. Marie-Antoinette subit ses malheurs avec une héroïque résignation. Parmi les écrits publiés sur cette princesse, nous citerons : *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, Paris, 1817, in-8. Dès 1793, il avait paru des *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme* (Mme de Staël).

Princesses étrangères.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, morte à Bruges en 1482, n'était âgée que de 21 ans lorsqu'elle hérita des vastes états de son père. Exposée aux attaques de Louis XI et aux révoltes de ses propres sujets, elle chercha un époux qui pût lui servir de protecteur, et choisit en 1477

l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. Cette union transmit à la maison d'Autriche les états et les droits des ducs de Bourgogne, et établit ainsi entre cette maison et la France une rivalité qui dura plusieurs siècles.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de Marie de Bourgogne, fille de l'archiduc Philippe et sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles en 1503, épousa en 1521 Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut tué à la bataille de Mohacz en 1526. En 1531 Charles-Quint lui confia le gouvernement des Pays-Bas, et elle l'exerça avec fermeté jusqu'en 1555. Elle se retira ensuite en Espagne, où elle mourut en 1558.

MARIE I TUDOR, reine d'Angleterre, née en 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Elle avait été élevée loin du trône, dans une sorte d'exil. A la mort de son frère Édouard VI, 1533, Jeanne Gray voulut, à l'instigation du duc de Northumberland, lui disputer la couronne, mais elle trouva peu de partisans et tomba entre les mains de sa rivale qui lui fit trancher la tête. Marie rétablit en Angleterre le catholicisme, persécuta les réformateurs et en fit périr un grand nombre sur les échafauds et les bûchers. Elle avait épousé en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint; mais elle fut délaissée par ce prince dès qu'il fut monté sur le trône d'Espagne. Elle mourut sans enfants en 1558.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II et de sa première femme, Anne Hyde, née en 1662, épousa à l'âge de 15 ans le prince d'Orange, depuis Guillaume III, et lui montra un tel dévouement, qu'elle apprit avec des transports de joie la chute de son propre père, que son époux venait remplacer sur le trône (1688). Fille d'un père catholique, elle fut protestante fanatique. Elle mourut de la petite-vérole en 1695, à l'âge de 33 ans.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Ecosse, fille de Claude, duc de Guise, fut mariée en 1534 à Louis II d'Orléans, duc de Longueville, qui mourut après 3 ans de mariage; elle épousa en 1538 le roi d'Ecosse Jacques V, et devint mère de l'infortunée Marie Stuart. Restée veuve de bonne heure (1542), elle fut nommée régente du royaume. Marie se laissa dominer par les Guise, ses frères, persécuta ceux qui avaient embrassé la réforme et prépara ainsi les malheurs de sa fille. Elle mourut en 1560.

MARIE STUART, reine d'Écosse et de France, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, naquit en 1542, perdit son père huit jours après sa naissance, et fut aussitôt reconnue reine sous la tutelle de sa mère, Marie de Lorraine. Elle épousa en 1558 le dauphin de France, qui l'année suivante devint roi sous le nom de François II. Veuve après 18 mois de mariage, elle retourna en Ecosse; mais son attachement à la religion catholique y souleva contre elle ses sujets, qui avaient embrassé la réforme avec fanatisme. Dominée par une folle passion, elle épousa en 1565 le jeune Henri Darnley, son cousin, qui n'avait pour lui que sa beauté; cette union ne fut pas heureuse. H. Darnley, jaloux d'un Italien nommé David Rizzio, secrétaire et confident de la reine, le fit assassiner sous les yeux mêmes de Marie. Ce prince périt lui-même peu après (1567), d'une manière tragique, et l'on soupçonna Marie Stuart de n'être pas étrangère à sa mort. Trois mois après la catastrophe, elle se maria de nouveau, et ne craignit pas d'épouser celui-là même qu'on accusait d'avoir consommé le meurtre de Darnley, le comte de Bothwell. Les Ecossais indignés s'arment alors de tous côtés contre elle, s'emparent de sa personne, et veulent la forcer d'abdiquer et d'abjurer sa religion. Elle parvient à s'échapper du château de Lochleven où elle était retenue, et se réfugie en Angleterre (1568), espérant trouver protection auprès de la reine Elisabeth, sa cousine: mais cette princesse, qui était sa rivale et son ennemie jurée, après avoir feint de s'intéresser à ses malheurs, la jeta dans une étroite prison et la retint captive durant 18 ans. Plusieurs tentatives furent faites pour la délivrer (*Voy.* NORFOLK), mais toutes échouèrent. Un certain Babington, fervent catholique, ayant conspiré contre Elisabeth, l'artificieuse reine saisit ce prétexte pour accuser Marie d'avoir trempé dans le complot, et la fit condamner à mort (1587). Elle subit le supplice avec une héroïque résignation, en protestant de son innocence. Marie Stuart passait pour la plus belle femme de son temps; elle avait en même temps l'esprit très cultivé; on a conservé d'elle quelques poésies pleines de grâce et de sensibilité, entre autres ses adieux à la France, pays pour lequel elle avait une grande prédilection. Malgré le vif intérêt qui s'attache au nom de Marie Stuart, on ne peut se dissimuler que cette princesse passionnée et violente fut quelquefois criminelle, et qu'elle s'attira par ses fautes et ses imprudences une partie de ses malheurs. Elle eut, du reste, à lutter contre les ennemis les plus redoutables, notamment contre Murray, son frère naturel, qui aspirait au trône, et contre Knox, hardi réformateur, et adversaire fougueux du catholicisme. Buchanan a écrit contre elle des libelles diffamatoires. De son mariage avec H. Darnley, Marie avait eu un fils qui régna depuis sur l'Ecosse sous le nom de Jacques VI, et sur l'Angleterre sous celui de Jacques Ier. Schiller a pris Marie Stuart pour sujet d'une de ses plus belles tragédies: cette pièce a été imitée avec succès par M. Lebrun. Il a paru en 1840 des *Lettres inédites de Marie Stuart* (publiées par le prince de Labanoff, 1 vol. in-8, Paris, chez Firmin Didot frères), qui jettent quelque jour sur son histoire.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératrice, née en 1717, fille de l'empereur Charles VI, épousa en 1736 le duc de Lorraine, François. Son père, n'ayant pas d'enfant mâle, lui assura sa succession par l'acte célèbre connu sous le nom de *Pragmatique-Sanction;* mais à la mort de ce prince, en 1740, il s'éleva plusieurs compétiteurs, et Marie-Thérèse se vit attaquée de tous côtés: le roi de Prusse, Frédéric II, envahit la Silésie: l'électeur de Bavière, soutenu par la France, se fit couronner empereur sous le nom de Charles VII. Marie-Thérèse tint tête à tous ses ennemis: obligée de quitter Vienne, elle se réfugia en Hongrie, rassembla les nobles de ce pays, leur présenta son fils au berceau, et les intéressa si vivement à sa cause, que tous d'une commune voix s'écrièrent: *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa.* Secourue par l'Angleterre, elle battit l'électeur de Bavière à Dettingen en 1743; ce prince étant mort en 1745, elle rentra dans toutes ses possessions, et parvint à faire élire son mari, qui fut couronné empereur sous le nom de François I. Une paix générale fut signée à Aix-la-Chapelle en 1748, et Marie-Thérèse put s'occuper de réparer les maux de la guerre. Elle protégea les arts et le commerce, et fonda des universités. Son règne ne fut plus guère troublé que par une nouvelle lutte avec la Prusse, connue sous le nom de guerre de Sept-Ans (1756-63): elle eut cette fois la France pour alliée, mais elle n'en fut pas moins forcée de céder la Silésie à Frédéric II par le traité d'Hubertsbourg. Marie-Thérèse trempa, en 1772, avec l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, dans l'inique partage de la Pologne. Elle mourut en 1780, laissant ses états héréditaires à son fils Joseph II, qui avait été couronné empereur dès l'an 1765.

MARIE DE MOLINA, reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin germain: fut nommée en 1295 régente de Castille pendant la minorité de son fils Ferdinand, et gouverna avec sagesse. Nommée de nouveau régente en 1312, à la mort de son fils Ferdinand, elle résigna l'autorité pour pre-

venir des discordes, et mourut respectée en 1322.

MARIE-CAROLINE, reine de Naples, née à Vienne en 1762, morte en 1815, fille cadette de François I et de Marie-Thérèse, épousa en 1777 Ferdinand I, roi de Naples, sur lequel elle exerça un puissant ascendant. L'invasion française, en 1798, la força à se retirer en Sicile; dès lors elle ne gouverna plus que d'après les instructions du cabinet britannique. En 1812 le gouvernement représentatif ayant été établi en Sicile, elle fut renvoyée en Autriche où elle mourut. Elle eut Acton pour amant.

Personnages divers.

MARIE DE FRANCE, femme poète du XIIIe siècle, est auteur d'un recueil de fables qu'elle avait intitulé *Ysopet* (petit Esope), et de quelques contes. On trouve dans ses œuvres un style simple et quelquefois élégant. Legrand d'Aussy a mis en français moderne quelques-unes de ses fables, dans son recueil de *Fabliaux*; M. de Roquefort a donné les *Œuvres de Marie de France*, 2 vol. in-8, Paris, 1832.

MARIE D'AGREDA, visionnaire espagnole, née en 1602 dans la ville d'Agreda (Vieille-Castille), d'une famille pieuse du nom de Coronel, fit ses vœux en 1620 dans le couvent de l'*Immaculée-Conception*, fondé par sa famille dans sa ville natale, en devint abbesse en 1627, et reçut en songe de Dieu et de la sainte Vierge l'ordre d'écrire la vie de la mère de Dieu; elle obéit et publia en 1655 le recueil des visitations dont elle avait été honorée: ce n'est qu'un tissu de visions ridicules et quelquefois indécentes. Elle mourut en 1665. La *Vie de la sainte Vierge* a été traduite en français par le père Thomas Crozet, sous ce titre: *la Mystique cité de Dieu, histoire divine de la vie de la très sainte Vierge*, 3 vol. in-4, Marseille, 1696. L'ouvrage a été censuré à Rome, mis à l'index, et condamné par la Sorbonne.

MARIE ALACOQUE. *Voy.* ALACOQUE.

MARIE-GALANTE, une des Antilles françaises, par 16° lat. N., 63° 20' long. O.: 17 kil. sur 15; 11,780 h. Ch.-l., Grand-Bourg ou Le Marigot; autres lieux: la Capestern à l'E., le Vieux-Fort au N. O. Hautes falaises à pic sur toutes les côtes, excepté au S. E.; abords dangereux. Montagnes et forêts au centre. Bois de campêche; café, canne à sucre, coton, cacao; bestiaux, chevaux, mulets. — Découverte par Christophe Colomb en 1493. Les Français y envoyèrent la première colonie; elle leur fut disputée longtemps par les Hollandais et les Anglais; ils la recouvrèrent en 1763. Depuis la révolution elle a suivi le sort de la Guadeloupe.

MARIENBERG, ville du royaume de Saxe, à 60 kil. O. de Dresde; 3,000 hab. Toile, tissus de coton. Aux environs, mines d'argent et d'étain; fabriques de vitriol: alun.

MARIENBOURG, ville murée des États prussiens (Prusse), à 12 kil. S. E. de Dantzick; 5,000 hab. Vieux château; jadis résidence des grands-maîtres de l'ordre Teutonique. Lainages, toiles, cotonnades, etc. Commerce. — Prise par Casimir IV en 1460, par les Suédois en 1626 et 1655. Marienbourg avait le titre de palatinat.

MARIENBOURG, ville de Belgique (Namur), à 10 kil. S. de Philippeville; 600 hab. Forge. — Cette ville fut fortifiée en 1546. Souvent prise et reprise par les Français et les Espagnols.

MARIENDAL ou MARIENTHAL, ville d'Allemagne. *Voy.* MERGENTHEIM.

MARIENWERDER, *Kwidzin* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de régence et de cercle, à 48 kil. N. E. de Berlin; 5,000 hab. Draps, toile, savon, etc. — La régence de Marienwerder, située entre la Poméranie et la régence de Dantzick au N., la Prusse orient. à l'E., la Pologne et la Posnanie au S., le Brandebourg à l'O., a 260 kil. sur 70, et 380,000 hab.

MARIENZELL (c.-à-d. *cellule de Marie*), ville des États autrichiens (Styrie), à 16 kil. N. E. de Brück, sur la Salza. Eaux minérales; fonderie de canons, boulets et bombes; pèlerinage annuel qui attire plus de 100,000 âmes.

MARIESTAD, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Skaraborg, à 260 kil. S. O. de Stockholm; 1,200 hab.

MARIGLIANO, v. murée du roy. de Naples (Terre de Labour), à 19 kil. N. E. de Naples; 3,400 hab.

MARIGNAN, *Marignano* ou *Melegnano* en italien, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, à 14 kil. S. E. de Milan; 4,000 hab. Vieux château. — Les Guelfes et les Gibelins y conclurent la paix en 1279. François I y remporta en 1515 sur les Suisses et le duc de Milan une victoire mémorable, connue sous le nom de *bataille des Géants*.

MARIGNY, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. O. de Saint-Lô; 1,300 hab.

MARIGNY (Enguerrand DE), premier ministre de Philippe-le-Bel, né vers 1260 en Normandie, jouit pendant tout le règne de Philippe d'un pouvoir absolu. Ce prince le nomma successivement chambellan, comte de Longueville, châtelain du Louvre, surintendant des finances, premier ministre, et enfin *son coadjuteur au gouvernement du royaume*. Sa fortune avait excité contre lui beaucoup d'envieux, à la tête desquels était le comte de Valois, frère du roi, et dès que Philippe fut mort, ils l'accusèrent auprès de son fils, Louis-le-Hutin, d'avoir dilapidé les finances. Marigny fut condamné sans avoir été entendu et sans avoir de défenseurs, et fut exécuté en 1315 au gibet de Montfaucon que lui-même avait fait construire peu auparavant. Il paraît que la haine et la vengeance eurent plus de part que la justice à cette condamnation.

MARIGOT (LE), ville sur la côte N. E. de la Martinique, à 11 kil. N. O. de la Trinité; 1,200 hab.— Ville de l'île de Marie-Galante. *Voy.* GRAND-BOURG.

MARILLAC (Charles DE), habile négociateur, né en Auvergne en 1510, mort en 1560, entra dans les ordres et n'en donna pas moins tout son temps aux affaires politiques. Il fut chargé de missions importantes en Turquie, en Angleterre, et fut envoyé à la diète d'Augsbourg en 1552, pour maintenir la bonne intelligence entre l'empereur Ferdinand et le roi de France Henri II. En 1560, à l'assemblée des notables, tenue à Fontainebleau, il s'éleva avec force contre les désordres de l'état. Il était lié étroitement avec le chancelier L'Hôpital.

MARILLAC (Michel DE), neveu du précédent, né en 1563, fut nommé en 1624 garde des sceaux par Richelieu, après avoir rempli avec distinction les charges de maître des requêtes, de conseiller d'État et de surintendant des finances. Lorsque Richelieu se brouilla avec Marie de Médicis, il prit parti pour celle-ci; mais Richelieu ayant ressaisi son autorité à la célèbre *journée des Dupes* (11 novembre 1630), Marillac se vit enlever les sceaux et fut jeté dans une prison, où il mourut en 1632, emportant la réputation d'un magistrat vertueux.

MARILLAC (Louis DE), maréchal de France, frère du précédent. Il servit d'abord sous Henri IV, et assista pendant la minorité de Louis XIII au siége de La Rochelle, où il était chargé des travaux de la digue: fut ensuite nommé commandant de l'armée de Champagne, et enfin maréchal en 1629. Dévoué, ainsi que son frère, à la reine-mère, il entra dans le complot qui avait pour but d'éloigner Richelieu du gouvernement pour y ramener Marie de Médicis; Richelieu, ayant déjoué ce complot (11 nov. 1630), le fit arrêter à la tête de son armée, l'accusa de concussion, et le fit condamner à mort (1632).

MARILLAC (Louise DE). *Voy.* LEGRAS (Mme).

MARIN (LE), bourg de la Martinique, au S. O., à 20 kil. de Port-Royal; 200 hab. Ch.-l. d'arrond. Église, magasins, douanes. Commerce actif et sol

fertile. — L'arrond. du Marin contient 13,000 habitants, dont 11,500 esclaves.

MARIN de Tyr, géographe grec, vivait probablement vers la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il était Romain d'origine, mais établi à Tyr. Ses écrits ne nous sont point parvenus. Gosselin a essayé d'établir le système de Marin de Tyr, d'après Ptolémée, dans un de ses *Mémoires* sur la géographie ancienne.

MARIN (saint), ermite, né en Dalmatie au IVe siècle, avait été d'abord employé comme ouvrier aux travaux du port de Rimini: il fut ensuite ordonné diacre et se retira sur le mont Titano, près de Rimini, se livrant tout entier à des pratiques de piété. La cellule qu'il avait habitée attira après sa mort beaucoup de pieux solitaires qui s'établirent auprès: ce fut là l'origine de la ville de Saint-Marin.

MARIN (Franç.-Louis-Claude), né à La Ciotat en Provence en 1721, mort en 1809, avocat au parlement de Paris, censeur royal, rédacteur de la *Gazette de France*, enfin lieutenant-général au siége de l'amirauté à La Ciotat, a publié : *Histoire de Saladin*, Paris, 1758; quelques pièces qui eurent peu de succès; un grand nombre de brochures en prose et en vers, etc. Il eut des démêlés avec Beaumarchais qui se plut à le couvrir de ridicule.

MARIN (le cavalier). *Voy.* MARINI.

MARIN, philosophe platonicien. *Voy.* MARINUS.

MARINES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 13 kil. N. O. de Pontoise; 1,350 hab. Ancien château.

MARINGUES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. de Thiers; 4,262 hab. Grains, tanneries.

MARINI (J.-B.), dit *le cavalier Marin*, poëte, né à Naples en 1569, mort en 1625, fut secrétaire du grand-amiral de Naples, puis passa à Rome où il se lia avec le Poussin; il entra chez le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, et l'accompagna dans son ambassade en Savoie; à Turin, il se fit un ennemi du poëte Murtola, contre lequel il avait lancé quelques traits satiriques, et qui, pour se venger, tira sur lui un coup de pistolet; mais le coup porta à faux. Il fut ensuite (1615) appelé en France par la reine Marie de Médicis, qui lui fit une pension. Il publia à Paris *l'Adonis*, poëme qui eut un grand succès lors de son apparition. Il passa ses dernières années à Naples. Ce poëte a de l'imagination, mais il abuse de son esprit et prodigue les pointes et les *concetti* : aussi est-il peu lu aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont un recueil de poésies diverses : *Rime amorose, varie*, etc., 1602; *l'Adone* (Adonis), en 20 chants, 1623; *la Murtoléide* (recueil de sonnets contre Murtola), 1626; *Strage degli Innocenti*, 1633.

MARINO FALIERO. *Voy.* FALIERO.

MARINUS, philosophe platonicien du Ve siècle, né en Syrie, étudia la philosophie à Athènes sous Proclus, lui succéda en 485, et mourut dans un âge peu avancé. Il avait composé des *Commentaires sur le Traité de l'âme* (d'Aristote), sur les *Dialogues* de Platon, etc.; mais de tous ces écrits, il ne nous est parvenu que la *Vie de Proclus*, publiée par J.-Alb. Fabricius, avec version lat. et notes, Hambourg, 1700, in-4; et par M. Boissonade, Leipsick, 1814, in-8. — Géographe grec. *Voy.* MARIN DE TYR.

MARION DELORME. *Voy.* DELORME.

MARIOTTE (Edme), physicien distingué, né en Bourgogne vers 1620, mort en 1684, membre de l'Académie des Sciences, a confirmé par ses expériences la théorie du mouvement des corps, trouvée par Galilée, et a surtout perfectionné l'hydrostatique. On lui doit la loi qui porte son nom et qui consiste en ce que le volume d'une masse de gaz à une température constante varie en raison inverse de la pression qu'elle supporte. Le *Recueil* de ses ouvrages a paru à La Haye, 1740, 2 tomes in-4. Son *Traité du mouvement des eaux* a été publié par Ph. de La Hire, Paris, 1786. Mariotte était abbé et possédait le prieuré de Saint-Martin-sous-Beaune.

MARIOUPOL, *Cremnæ*, ville de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), à 250 kil. S. E. d'Iékatérinoslav, sur la mer d'Azov. Commerce de blé.

MARIOUT, *Mareotis*, lac de la Basse-Egypte, s'étend 60 kil. le long de la Méditerranée, d'Alexandrie à la Tour des Arabes, et communique avec le Nil par le canal d'Asarah. *Voy.* MAREOTIS.

MARIQUITA, ville d'Amérique (Nouv.-Grenade), à 105 kil. N. E. de Bogota; de 4 à 500 hab. Jadis plus grande; elle a été ch.-l. de la prov. de Mariquita, située dans le dép. de Cundinamarca en Colombie, au S. de celle d'Antioquia (225 kil. sur 100: 45,000 hab.).

MARITZA, l'*Hèbre* des anciens, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît à 16 kil. S. E. d'Iktiman, dans le versant N. E. du Despoto-Dagh; coule à l'E. puis au S., et tombe dans l'Archipel après un cours de 380 kil. *Voy.* HÈBRE.

MARIUS (Caïus), général romain, né vers l'an 153 av. J.-C. près d'Arpinum, d'une famille plébéienne et obscure, se distingua au siége de Numance (135), fut tribun (118), puis préteur (116), accompagna Métellus en Afrique contre Jugurtha, il se fit bientôt un parti dans l'armée, réussit à rendre odieux et à supplanter Métellus, qui était son bienfaiteur, et se fit charger à sa place de la conduite de la guerre de Numidie avec le titre de consul (107 av. J.-C.). La personne de Jugurtha lui ayant été livrée, il mit ainsi fin à la guerre (106). Devenu l'idole du peuple, Marius fut nommé consul 5 années de suite. Il tailla en pièces l'an 102, auprès d'Aix, les Teutons, qui allaient envahir l'Italie, puis extermina (101) les Cimbres à Verceil. De retour, Marius soutint d'abord Saturninus (100), puis voyant le parti populaire vaincu, il se retira en Asie. Pendant la guerre sociale (90-88), Marius joua un rôle faux; bientôt après, il entra en lutte avec Sylla. Le peuple l'ayant chargé (88) de la guerre contre Mithridate que le sénat avait confiée à Sylla, celui-ci marcha sur Rome, et en chassa Marius. Celui-ci poursuivi par les soldats de Sylla, fut réduit à se cacher dans les marais de Minturnes. Ayant été découvert dans sa retraite, il fut jeté dans les prisons de la ville: on raconte que l'on envoya un esclave cimbre pour le tuer, et que Marius, le voyant approcher, lui cria : « Malheureux, oseras-tu bien tuer Marius? » A ces mots, l'esclave effrayé laissa tomber ses armes. Marius, rendu à la liberté, s'enfuit en Afrique, où il erra quelque temps sur les ruines de Carthage. Là ayant appris que Cinna tentait à Rome une révolution en sa faveur, il revint en Italie (87) avec 1,000 hommes seulement. Il vit bientôt grossir sa troupe, entra dans Rome, s'y fit nommer consul pour la 7e fois, et assouvit sa vengeance par les plus cruelles proscriptions (86 av. J.-C.). Environ quinze jours après son retour, il mourut d'un excès de vin. Quelques historiens pensent que, déchiré par ses remords, il s'ôta lui-même la vie. Marius dut toute sa puissance au parti démocratique, dont il était le chef et le représentant. La *Vie de Marius* a été écrite par Plutarque. On doit à M. Arnault une tragédie de *Marius à Minturnes*. — Marius laissait un fils adoptif, dit *le Jeune Marius*, qui partagea sa fortune, et qui, après sa mort, se fit nommer consul l'an 82 av. J.-C. avec Carbon. Il renouvela la guerre contre Sylla; mais ayant été battu près de Preneste, il se tua de désespoir.

MARIVAUX (P. CARLET DE CHAMBLAIN DE), écrivain, né à Paris en 1688, mort en 1763, était fils du directeur de la monnaie à Riom. Admis de bonne heure dans la société la plus brillante de Paris, il s'y fit remarquer comme bel-esprit. Il travailla surtout pour le théâtre, et donna, soit au Théâtre-Italien, soit au Théâtre-Français (1720 à 1746), un grand nombre de comédies qui eurent pour la

plupart du succès, et dont les plus connues sont : *la Surprise de l'Amour* (il donna deux pièces sous ce titre, l'une aux Italiens (1722), l'autre aux Français (1727), *les Jeux de l'amour et du hasard*, 1730; *le Legs*, 1736; *les fausses Confidences*, 1736; *l'Épreuve nouvelle*, 1740. On a aussi de lui plusieurs romans qui eurent une grande vogue : *le Don Quichotte moderne*, *Marianne*, *le Paysan parvenu*. Il fut reçu à l'Académie Française en 1743. Marivaux est un écrivain spirituel, délicat, original; ses écrits prouvent une étude profonde du cœur humain et surtout du caractère de la femme; mais il tombe souvent dans une métaphysique alambiquée pour laquelle on a créé le nom de *marivaudage*. Ses œuvres ont été réunies en 12 vol. in-8, Paris, 1781; M. Duvicquet en a donné une édit. nouvelle, avec notice biographique et littéraire, 1826-30, 10 vol. in-8.

MARK (comtes de LA). *Voy.* MARCK.

MARKERY, ville de l'Inde. *Voy.* MERCARA.

MARKLAND (Jérémie), philologue anglais, né en 1693, mort en 1776, a publié une bonne édition des *Silves* de Stace, Londres, 1728; in-8, *Remarques sur les lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, 1745, dans lesquelles il conteste l'authenticité de ces lettres; une édition des deux *Iphigénies* d'Euripide, 1771.

MARLBOROUGH, *Cunetio*, v. d'Angleterre (Wilt), sur la Kennet, à 124 kil. O. de Londres; 3,050 hab.

MARLBOROUGH (John CHURCHILL, duc de), général anglais, né en 1650 à Ash dans le Devonshire, fit son apprentissage sous Condé et Turenne, dans un corps d'armée anglais que le roi d'Angleterre Charles II fournit à Louis XIV en Flandre, et se signala aux siéges de Nimègue et de Maëstricht. Lorsque le duc d'York parvint au trône (sous le nom de Jacques II), Churchill, qui avait eu ce prince pour premier protecteur, fut comblé d'honneurs. Cependant on le vit un des premiers abandonner sa cause lors de la révolution de 1688. En 1702, dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut nommé par la reine Anne, qui venait de succéder à Guillaume, généralissime des troupes unies de l'Angleterre et de la Hollande contre la France, et força les Français à évacuer la Gueldre espagnole : à son retour en Angleterre, il fut créé duc de Marlborough. Dans l'année 1704 il battit l'électeur de Bavière à Schellenberg, incendia plus de 300 villes de la Bavière, et remporta, de concert avec le prince Eugène, la célèbre victoire de Hochstett sur le général français Tallard et l'électeur de Bavière. En 1706 il défit Villeroi à Ramillies et s'empara d'Ostende, de Dendermonde et d'Ath; en 1709, avec le prince Eugène, il gagna sur Villars, à Malplaquet, une victoire plus glorieuse encore que les deux premières. Mais ce fut là le terme de ses succès. Il tomba peu après (1712) dans une disgrâce complète auprès de la reine Anne, comme étant partisan des Whigs; on l'accusait aussi de se plaire à prolonger une guerre dont la fin était également désirée par les vaincus et par les vainqueurs, et de s'être rendu coupable de péculat. En 1714, à l'avénement de Georges I, il fut réintégré dans toutes ses dignités. Il mourut en 1722. Marlborough eut les qualités guerrières de Condé et de Turenne, mais il n'eut point leurs vertus : son ambition était excessive, et la soif des richesses lui fit commettre de nombreuses déprédations. Il a été publié des *Mémoires du duc de Marlborough*, par W. Coxe, 3 vol. in-4, avec portraits, cartes et plans, Londres, 1818 (en anglais). — La femme du duc de Marlborough jouit longtemps d'un très grand crédit auprès de la reine Anne; mais elle finit par se rendre odieuse à cette princesse par son caractère hautain et impérieux, et partagea la disgrâce du duc. Lady Masham la remplaça.

MARLE ou MALE, ch.-l. de canton (Aisne), à 22 kil. N. E. de Laon; 1,500 hab. A eu jadis les titres de seigneurie, puis de comté. Ce comté appartint aux maisons de Coucy, de Bar, de Saint-Pol, de Luxembourg, enfin de Bourbon. Il fut dans la suite aliéné en faveur de la maison de Mazarin.

MARLIANI (Barthélemi), antiquaire, né à Milan à la fin du XVe siècle, mort vers 1560 dans un âge avancé, a laissé les ouvrages suivants : *Romæ topographiæ libri V*, Lyon, 1534, souvent réimprimé; *Consulum, dictatorum, censorumque Romanorum series*, etc., Rome, 1549; *In annales consulum et triumphos commentaria*, Rome, 1560.

MARLOW (GREAT-), ville d'Angleterre (Buckingham), sur la Tamise, à 50 kil. N. O. de Londres; 6,162 hab. Tulle de soie noire, papier, usines diverses. Commerce de houille, etc.

MARLOWE (Christophe), poëte anglais, mort vers 1593, a écrit six tragédies dont la plus connue est *Édouard II*; il a traduit du grec l'*Enlèvement d'Hélène* de Coluthus, *Héro et Léandre* de Musée; et du latin quelques *Élégies* d'Ovide et le 1er livre de la *Pharsale* de Lucain.

MARLY, dit aussi *Marly-le-Roi*, *Marly-la-Machine*, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), près de la rive gauche de la Seine, à 18 kil. O. de Paris, à 7 kil. N. de Versailles; 1,500 hab. Filature de coton, draps, produits chimiques. Jadis superbe château, ancienne résidence royale; le château fut détruit pendant la révolution. On voyait à Marly une fameuse machine hydraulique qui conduisait l'eau à Versailles après l'avoir élevée à une hauteur de 162 mètres; elle avait été construite sous le règne de Louis XIV, par Rennequin-Sualem (de 1676 à 1682); elle était depuis longtemps hors de service, lorsqu'on l'a remplacée, en 1826, par une machine à vapeur aussi simple qu'admirable, due à M. Cécile.

MARMANDE, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), à 49 kil. N. O. d'Agen; 7,527 hab. Bibliothèque. Fabriques d'étoffes de laine, toile, cordages, chapeaux, esprits et eau-de-vie. — Ville très ancienne; déjà considérable au VIIIe siècle; elle fut alors détruite par les Sarrasins; reconstruite en 1185 par Richard-Cœur-de-Lion, puis ravagée en 1219 par Amaury de Montfort; assiégée vainement par Henri IV en 1577 et par Condé en 1652. — L'arr. de Marmande a 9 cantons (Bouglon, Castelmoron, Duras, Lauzun, le Mas-d'Agénois, Meilhan, Seyches, Tonneins et Marmande), 115 communes et 104,172 hab.

MARMARA ou MARMORA (mer de), *Propontis*, petite mer située entre la Méditerranée et la mer Noire, unie à celle-ci par le détroit de Constantinople, à l'Archipel par celui des Dardanelles; elle n'a que 260 kil. sur 85 : elle doit son nom aux quatre petites îles de Marmara (ou de Marbre), dont la plus grande a 25 kil. sur 8 et a pour ch.-l. Marmara, l'ancienne *Proconèse*. — La mer de Marmara sert d'écoulement à la mer Noire, dont les eaux se vident par ce moyen dans la Méditerranée.

MARMARIQUE, *Marmarica*, partie N. E. du désert de *Barca*, contrée de l'Afrique anc., entre l'Égypte et la Cyrénaïque, était médiocrement peuplée et peu fertile, mais pourtant avait au 1er siècle de notre ère 27 villes ou bourgades, dont 11 près de la côte.

MARMAROSCH, comitat du royaume de Hongrie, dans le cercle au-delà de la Theisse, est borné au N. et au N. E. par la Gallicie, au S. par la Transylvanie, etc.; 200 kil. sur 100; 115,000 hab. Ch.-l., Szigeth; autres villes, Honiszek, Huszt. Il est traversé par les monts Krapacks; et l'on en tire de l'argent, du fer, du cristal de roche (dit diamant de Hongrie), etc. Industrie peu active.

MARMELADE, ville d'Haïti, à 40 kil. S. O. du Cap.

MARMOL (Louis), écrivain espagnol, né à Grenade vers 1520, fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique, fut fait prisonnier par les Maures et parcourut une grande partie de l'Afrique septentrionale. Après son retour, il donna une curieuse

relation de ses voyages (en espagnol), sous ce titre : *Description générale de l'Afrique et Histoire des guerres entre les Infidèles et les Chrétiens ;* elle a été traduite en français par Perrot d'Ablancourt, 1667. On lui doit aussi une *Histoire de la révolte des Maures de Grenade*. Malaga, 1600.

MARMONTEL (J.-François), littérateur, né en 1728 à Bord (Creuse), dans le Limousin, d'une famille pauvre, était destiné à l'état ecclésiastique; il préféra se consacrer aux lettres, obtint d'abord quelques succès à l'Académie des Jeux Floraux, vint en 1745 à Paris, où il se lia avec Voltaire et les principaux écrivains de l'époque ; remporta plusieurs prix à l'Académie Française, et fit représenter quelques tragédies médiocres, *Denys le tyran*, 1748 ; *Aristomène*, 1749 ; *Cléopâtre*, 1750 ; *les Héraclides*, 1752 ; il fournissait en même temps à l'*Encyclopédie* des articles de littérature, et au *Mercure* des *Contes moraux* qui donnèrent une très grande vogue à ce journal. Protégé par madame de Pompadour, il fut nommé en 1753 secrétaire des bâtiments, et obtint en 1758 le brevet du *Mercure*, ce qui lui procura un revenu considérable ; mais il fut privé deux ans après de ce brevet pour avoir offensé un courtisan, et fut même un moment enfermé à la Bastille. Il fit paraître en 1760 une traduction de la *Pharsale* de Lucain, en 1763 une *Poétique française*, et en 1767 *Bélisaire*, roman philosophique, où il plaidait pour la tolérance, et qui attira sur lui les condamnations de la Sorbonne. Il n'en fut pas moins nommé en 1771 historiographe de France. Marmontel donna vers la même époque plusieurs opéras-comiques, composés avec Grétry, qui eurent beaucoup de succès : *le Huron*, 1768 ; *Sylvain*, 1770 ; *l'Ami de la maison*, 1771 ; *Zémire et Azor*, 1771 : *la Fausse Magie*, 1775 ; s'exerçant ensuite dans la tragédie lyrique, il refondit, avec Piccini, plusieurs opéras de Quinault, et donna lui-même *Didon*, 1783, et *Pénélope*, 1785. On a encore de Marmontel *les Incas*, 1777, poëme en prose où il expose les effets du fanatisme ; une *Histoire de la Régence du duc d'Orléans*, 1788 ; de *Nouveaux Contes moraux*, 1789-92 : *Leçons d'un père à ses enfants* (c'est un cours destiné à l'éducation de ses fils, qui comprend des *Traités de Langue française, de Logique, de Métaphysique* et *de Morale*). Il s'éloigna de Paris pendant les troubles de la révolution ; en 1797 il fut nommé député au Conseil des Anciens, mais il en fut exclu au 18 fructidor, et mourut peu après, 1799. Marmontel ne fut supérieur en aucun genre, mais il fut un écrivain pur, agréable, élégant. Ses *Contes moraux* offrent un vif intérêt ; ce sont peut-être ceux de ses écrits qui contribueront le plus à sauver son nom de l'oubli. Il avait été admis à l'Académie Française en 1763, et était devenu secrétaire perpétuel de cette compagnie. Marmontel a laissé des *Mémoires sur sa vie*, composés pour l'instruction de ses enfants. Il a publié lui-même la collection de ses *Œuvres*, en 17 vol. in-8, 1786. On y trouve, sous le titre d'*Eléments de littérature*, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. Il a paru une édition plus complète de ses *Œuvres* chez Verdière, 1818, 18 vol. in-8. M. de Saint-Surin a donné les *Œuvres choisies de Marmontel*, 1824, 10 vol. in-8.

MARMORICE, *Marmorizza* ou *Marmora*, *Physcus* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie) au S. O., sur la mer Méditerranée, à 120 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar. Port très sûr au fond de la baie de Marmorice. Château-fort.

MARMOUTIER, *Martini* ou *Majoris monasterium*, abbaye de Bénédictins près de Tours (Indre-et-Loire), fondée par saint Martin, alors évêque de Tours, fut longtemps si florissante, qu'on nommait son supérieur *l'abbé des abbés*. Les moines s'y occupaient surtout à transcrire les livres.

MARMOUTIER, *Mauri monasterium*, *Mauermünster* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 7 kil. S. E. de Saverne ; 2,743 hab. Comm. de bestiaux.

MARNAY, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 20 kil. S. de Gray ; 1,200 hab.

MARNE, *Matrona*, riv. de France, naît à 5 kil. S. de Langres (Haute-Marne), arrose les villes de Chaumont, Joinville, Saint-Dizier (où elle devient navigable), Vitry, Châlons-sur-Marne, Épernay, Dormans, Château-Thierry, La Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Lagny, Alfort, et tombe dans la Seine à Charenton, ayant parcouru les 5 départements de la Marne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de Seine ; ses principaux affluents sont : le Rognon, l'Ornain, l'Ourcq, la Blaise, le Petit et le Grand-Morin.

MARNE (dép. de la), un des dép. de la France, entre ceux des Ardennes au N., de l'Aube au S., de Seine-et-Marne, de l'Aisne à l'O., de la Meuse à l'E. : 8,068 kil. carr. ; 345,245 hab. ; ch.-l., Châlons-sur-Marne. Formé d'une partie de la Champagne. Montagnes à l'O., pierres meulières, cendres fossiles, sulfureuses, tourbières : marais (à Saint-Gond). Sol peu fertile ; grains, plantes potagères, fruits, melons renommés : excellents vins, dits de Champagne, et divisés en vins de rivière et vins de montagne. Mérinos et métis ; gibier, poisson. Industrie active ; lainages nombreux et variés : bonneterie, papeterie, mégisserie, verreries, etc. Commerce considérable, surtout en vins.— Ce dép. a 5 arrondissements (Châlons, Reims, Epernay, Sainte-Menehould, Vitry-sur-Marne), 32 cantons, 688 communes : il appartient à la 2ᵉ division militaire, dépend de la cour royale de Paris, et a un archevêché à Reims et un évêché à Châlons.

MARNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Meuse au N., de la Côte-d'Or au S., de l'Aube à l'O., des Vosges à l'E. : 6,229 kil. carrés ; 255,969 hab. ; ch.-l., Chaumont. Formé d'une partie de la Champagne et d'un fragment de la Bourgogne. Mont., vallées, plaines ; beaucoup de sources ; fer, marbre ; faux albâtre, pierre de taille, grès, etc. Sol léger, pierreux, mais bonne culture ; toutes sortes de grains ; fruits, légumes, navette, gaude, moutarde, chanvre ; bois ; gros et menu bétail, dindons, abeilles. Grande industrie métallurgique, coutellerie renommée ; bonneterie etc. Commerce actif. — Ce dép. a 3 arr. (Chaumont, Langres, Vassy), 28 cantons, 550 communes : il appartient à la 18ᵉ division militaire, dépend de la cour royale de Dijon et a un évêché à Langres.

MARNE (dép. de SEINE-ET-). *Voy.* SEINE-ET-MARNE.

MAROBODUUS, prince marcoman, conquit une grande partie de la Germanie, et combattit avec succès contre Tibère. Dans la suite il s'allia avec les Romains contre Arminius ; mais ayant été abandonné de ses sujets, il se retira chez les Romains.

MAROC, *Merakach* en langue indigène, ville de l'Afrique septentrionale, capitale de l'empire de Maroc, sur la gauche du Tensif, dans une belle plaine couverte de palmiers, par 31° 37' lat. N., 9° 55' long. O. ; de 50 à 60,000 hab. Très bel aspect de loin, mais au dedans les rues sont étroites, sales et hideuses. On y remarque le palais impérial et ses jardins, le *Kaisseria* (ou bazar), trois mosquées (dont une, l'*El-Koutoubia*, a une tour de toute beauté), le *Bel-Abbas* (où est un hôpital pour 1,500 malades), le *Méchouar* ou place d'audience. Célèbres fabriques de maroquins. — Maroc fut fondée en 1052 par les Almoravides, et parvint bientôt à une haute prospérité. Suivant les Maures on y comptait 1,000,000 d'habitants, ce qu'il faut sans doute réduire au tiers. Auj. l'empereur réside au moins aussi souvent à Méquinez qu'à Maroc.

MAROC (empire de), état de l'Afrique septentrionale, le plus vaste de tout le Maghreb, et proba-

blement de toute l'Afrique, est borné à l'O. par l'Algérie, au S. par le Sahara, des deux autres côtés par la mer (Méditerranée et Atlantique). On y distingue les royaumes de Maroc, de Fez, de Sous, de Tafilet, et le pays de Darah. Population, 6,000,000 d'hab. au plus. Capitale, Maroc. Villes principales : Méquinez, Fez, Tétouan, Larache, Mazagan, Mogador, Agadir. Ce pays est traversé par l'Atlas qui y atteint sa plus grande hauteur. La cime la plus élevée est le Miltsin (3,500 m). Cours d'eau assez nombreux, mais qui se dessèchent l'été. Climat très chaud, que tempèrent pourtant les vents de mer et les montagnes. Grande fertilité. Mines de fer, étain, cuivre, antimoine. Beaux chevaux, maroquins très estimés, surtout ceux qui sont teints en jaune (le nom même de maroquin vient, comme on le voit, de Maroc). — L'empire de Maroc occupe l'emplacement de l'ancienne Mauritanie Tingitane et d'une faible partie de la Mauritanie Césarienne. Cette contrée obéit successivement aux Romains, aux Vandales, aux Grecs, puis aux Arabes (dès le VIIIe siècle). Le Maroc fut en 1051 enlevé aux califes fatimites par les Almoravides qui étendirent leur domination sur tout le Maghreb et sur l'Espagne. Les Almoravides y furent remplacés successivement par les Almohades (1129), par les Mérinites (1270), et enfin (1516) par les *Chérifs*, qui se prétendaient issus de Mahomet; cette dernière dynastie règne encore aujourd'hui sur le Maroc; le souverain actuel est Muléi-Abderrahman, qui monta sur le trône en 1822. Les souverains de Maroc prennent le titre de *sultan* ou d'*empereur*. Souvent attaqué par les Portugais aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, le Maroc cessa de l'être après la sanglante défaite d'Alcaçar-Quivir (1578). Au commencement du siècle dernier, le Maroc étendait encore son autorité jusqu'à Tombouctou dans le Sahara, mais son influence diminue tous les jours, surtout depuis 1795; une grande partie du roy. de Sous s'est détachée de l'empire de Maroc pour former l'état indépendant de Sydy-Hescham. — Les Espagnols ont conservé sur les côtes de l'empire de Maroc plusieurs villes conquises dès le XVIe siècle, et dont ils ont fait des *présides* ou lieux de déportation; telles sont Ceuta, Peñon-de-Velez, Albucemas et Melilla.

MAROLLES, ville du dép. du Nord, à 6 kil. N. E. de Landrecies; 2,000 hab. Chicorée-café. Fromages renommés.

MAROLLES-LES-BRAUX, ch.-l. de canton (Sarthe), à 12 kil. S. O. de Mamers; 2,000 hab.

MAROLLES (l'abbé DE), traducteur infatigable, né en Touraine en 1600, mort en 1681, embrassa l'état ecclésiastique, et refusa les dignités pour se livrer aux lettres. Il a traduit en français presque tous les classiques latins, Plaute, Lucrèce, Térence, Catulle, Virgile (en prose, puis en vers), Horace, Ovide, Sénèque le tragique, Lucain, Juvénal, Perse, Martial (en vers), Stace, Aurelius Victor, Ammien Marcellin, etc.; ces traductions ne sont guère remarquables que par leur platitude. Il a encore traduit du grec Athénée. Marolles a en outre laissé plusieurs ouvrages historiques, notamment des *Mémoires* qui sont instructifs.

MAROMME, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 5 kil. N. O. de Rouen; 2,300 hab. Blanchisserie, poudrerie, raffinerie, indiennes, filat. de coton, etc.

MARON (saint), pieux solitaire qui vivait en Syrie au IVe siècle, fut ordonné prêtre en 405, et mourut en 433. Il habitait sur une montagne près de Cyr, et attira près de lui un grand nombre de disciples qui formèrent plusieurs monastères. — Un autre Maron, Jean, patriarche de Syrie, qui vivait au VIIe siècle, est regardé comme le chef de la secte des Maronites (*Voy.* MARONITES).

MARONÉE, *Maronea*, ville de Thrace, chez les *Cicones*. Ses environs produisaient de très bons vins.

MARONI, riv. de la Guyane française, sort des monts Tumacumaque, coule au N. E., puis au N., sépare les Guyanes hollandaise et française, tombe dans l'Océan Atlantique; cours, 600 kil. On trouve sur ses bords des cailloux semblables au diamant.

MARONITES. On nomme ainsi à la fois une peuplade de Syrie, et une secte religieuse répandue chez cette peuplade. La peuplade des Maronites habite le pachalik de Tripoli et le Liban, entre les Nosaïris au N. et les Druzes au S.; ils occupent presque tout le Kesraouan. On en compte environ 150,000. Ils reconnaissent deux chefs principaux: le petit-émir, qui réside à Djébaïl (Byblos), et le grand-émir, à Kanobin. Ils vivent presque entièrement indépendants. On fait remonter leur existence à l'année 634; les Arabes ayant alors envahi la Syrie, un certain Joseph, prince de Byblos, se réfugia avec ses sujets dans les montagnes du Liban où leurs descendants se sont depuis maintenus. On les confond quelquefois avec les Mardaïtes. — Comme secte, les Maronites sont une branche de Chrétiens qui professent la doctrine du *monothélisme*, enseignée par Nestorius et par Eutychès; leur chef prend le titre de patriarche d'Antioche et réside à Kanobin: il étend sa juridiction sur Tyr, Damas, Tripoli, Alep et Nicosie. On donne pour fondateur à cette secte un certain Jean Maron, moine, qui aurait vécu, selon les uns au Ve siècle, selon les autres au VIIe, et qui aurait donné son nom à ses disciples. D'autres font dériver leur nom d'un ancien bourg de *Maronia*, aujourd'hui détruit. Quoique séparés des Catholiques par quelques nuances, les Maronites sont toujours restés attachés à l'Église romaine: ils ont fini par s'y rallier entièrement sous Grégoire XIII. Ce pape établit à Rome un séminaire de Maronites d'où sont sortis un grand nombre d'hommes distingués, notamment Abraham Ecchellensis, Gabriel Sionita, les Assemani. En 1736 le pape Clément XII leur fit adopter les décisions du concile de Trente: aussi les nomme-t-on les *Catholiques du Liban*.

MAROS, *Marisus*, riv. de Transylvanie, et Hongrie, devient navigable à Karlsburg, et tombe dans la Theiss vis-à-vis de Szegedin; cours, 600 kil. Elle roule de l'or dans ses eaux.

MAROS, district de Transylvanie, dans le pays des Szkélers, a pour ch.-l. Maros-Vasarhely.

MAROS-VASARHELY, en allemand *Markstadt* ou *Neumarkt*, en latin mod. *Agropolis*, ville de Transylvanie, ch.-l. du district de Maros, à 42 kil. N. de Schæssburg; 9,500 hab. Palais de Tekely, bibliothèque, collége, collections, etc.

MAROSIE, dame romaine, fille de la 1re Théodora, épousa vers 900 Albéric, comte de Tusculum et marquis de Camerino, et resta veuve de bonne heure. Par sa beauté et son esprit d'intrigues, elle acquit un grand crédit sur les principaux seigneurs de Rome, devint maîtresse de la ville, et fit élire papes Sergius III, son amant (904), Anastase III (911), et Landon (913). Jean X, amant de la 2e Théodora, sœur de Marosie et sa rivale, ayant été ensuite élu (914), Marosie, qui le craignait, le fit périr avec le secours de Guido, duc de Toscane, qu'elle avait épousé. En 931 Marosie fit asseoir sur le saint-siége l'un de ses fils encore fort jeune (*Voy.* JEAN XI). En 932 elle épousa en troisièmes noces Hugues de Provence, devenu roi d'Italie; mais ce dernier ayant donné un soufflet au fils aîné de Marosie, nommé Albéric, le jeune homme pour s'en venger réunit la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le força à prendre la fuite, et renferma Marosie dans le château Saint-Ange où elle mourut.

MAROT (Clément), poëte français, né en 1495, était fils d'un valet de chambre de François I, et fut d'abord placé lui-même en qualité de valet de

chambre, auprès de Marguerite de Valois, sœur du roi. Il suivit François I dans son expédition d'Italie, et fut avec lui fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525). De retour en France, il fut enfermé dans les prisons du Châtelet, comme accusé de partager les nouvelles opinions religieuses : il en sortit en 1526, mais fut bientôt après contraint de fuir, et se réfugia dans le Béarn (1535), puis à la cour de Ferrare et à Venise (1536) ; il parvint à rentrer en France pour quelques années, mais ayant excité de nouvelles plaintes par la publication de ses *Psaumes*, il se retira à Genève (1543), et enfin à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544. Marot avait l'esprit enjoué et plein de saillies ; son style a un charme particulier qui tient surtout à la naïveté de l'expression et à la délicatesse des sentiments. Personne n'a mieux connu que lui le ton qui convient à l'épigramme. Ses poésies consistent en épîtres, rondeaux, ballades, épigrammes. Il en donna lui-même une édition à Lyon, 1538. On a publié en 1824 *Œuvres complètes de Clément Marot, augmentées d'un Essai sur sa vie et ses ouvrages*, etc., 3 vol. in-8. — Le père de Marot, Jean Marot, était lui-même assez bon poëte : il fut successivement attaché à Anne de Bretagne, à Louis XII et à François I, comme valet de chambre et comme secrétaire. Il avait accompagné Louis XII dans son expédition d'Italie, et avait célébré cet événement dans deux poëmes (*Voyage de Gênes*, *Voyage de Venise*). Il fit aussi des vers en l'honneur de François I, composa des épîtres, des rondeaux, etc. On trouve ses *Œuvres* à la suite de celles de Clément Marot, notamment dans l'édition de La Haye, 1731.

MAROZIA. *Voy.* MAROSIE.

MARPESSUS, auj. *Marpeso*, mont. de l'île de Paros, célèbre par ses superbes marbres statuaires.

MARQUION, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 32 kil. S. E. d'Arras : 500 hab.

MARQUIS. Dans l'origine on appelait ainsi des officiers chargés de la garde des *marches* ou provinces frontières (*Voy.* MARCHE). On trouve le nom de marquis employé pour la première fois sous Louis-le-Debonnaire. Ce titre n'a point tardé à devenir purement honorifique. Les marquis ont rang après les princes, les ducs et les comtes ; quelques-uns prétendent cependant qu'ils venaient avant les comtes. En Allemagne on les nommait *margraves*.

MARQUISE, *Marci*, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 12 kil. N. E. de Boulogne ; 2,060 hab.

MARQUISES (îles), ou MARQUISES-DE-MENDOCE, groupe d'îles formant la partie S. E. de l'archipel de Mendana, dans le Grand-Océan Equinoxial, est situé par 8° 48'-10° 27' lat. N. et 141° 10'-142° 55' long. O. Iles princip. : Magdalena, Dominica, San-Pedro, etc. — Découvertes en 1595 par l'Espagnol Mendana qui leur donna ce nom en l'honneur du vice-roi du Pérou, marquis de Mendoce ; visitées par Cook (1774), Marchand, Hergest, etc.

MARRAH, ville de Syrie (Damas), à 26 kil. N. E. de Damas ; jadis grande, mais très déchue.

MARRON (P.-Henri), ministre protestant, né à Leyde en 1754, mort à Paris en 1832, issu de réfugiés français, vint à Paris en 1782 avec l'ambassadeur de Hollande ; fut pasteur de l'église de Paris en 1788, se lia avec Mirabeau, et prit part à la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Aux Bataves sur le stathoudérat*. Ami des Girondins, il fut deux fois incarcéré. Il prit part à la rédaction de quelques feuilles publiques, et fut attaché au ministère des affaires étrangères. En 1802, lors de la réorganisation des cultes, il fut nommé président du consistoire. Il a donné à la *Biographie universelle* de nombreux articles, principalement sur la littérature hollandaise.

MARRONS, nom que l'on donne en Amérique aux Nègres esclaves révoltés et fugitifs. On fait dériver ce nom de celui du fleuve Maroni, qui sépare les Guyanes française et hollandaise, ou plutôt d'un mot espagnol (*Marrano*) qui veut dire *cochon sauvage*.

MARRUBIUM, auj. *San-Benedetto*, ville de l'Italie anc., capitale des Marses, sur le bord E. du lac Fucin.

MARRUCINS, *Marrucini*, peuple de l'Italie ancienne, de la famille sabellique, entre les Péligniens au S., les Marses à l'O., les Vestins au N., avaient pour villes principales Aterne, Réate, Corfinium. Ils prirent part à la ligue samnite contre Rome en 309, mais furent réduits en 305.

MARS, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule, suivant Ovide. On le représente armé de pied en cap, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance et de l'ardeur au combat. Mars était particulièrement adoré chez les Romains, qui le regardaient comme le père de Romulus et de Rémus, et qui avaient donné son nom au premier mois de leur année. Mars fut, selon la Fable, l'amant heureux de Vénus, et fut surpris avec elle par Vulcain qui les enveloppa dans un filet. A la guerre de Troie, il fut blessé par Diomède.

MARS (CHAMP-DE-). *Voy.* CHAMP-DE-MARS.

MARS (VINGT) 1815, jour de l'arrivée à Paris de l'empereur Napoléon après son retour de l'île d'Elbe.

MARS-LA-JAILLE, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 19 kil. d'Ancenis ; 1,100 hab.

MARSAC, ville de France (Puy-de-Dôme), à 8 kil. S. d'Ambert, sur la Dore ; 3,185 hab. Blondes, dentelles, lacets, mercerie.

MARSAILLE, *Marsaglia* en italien, bourg des États sardes, à 15 kil. N. E. de Mondovi ; 1,000 hab. Le maréchal Catinat y battit en 1695 les alliés, commandés par Victor-Amédée, duc de Savoie.

MARSAL, *Bodatium* ou *Marsallum*, ville de France (Meurthe), à 4 kil. E. de Moyenvic, sur la Seille ; 1,000 hab. Bonneterie, chapellerie. Jadis forte. Aux environs, salines auj. abandonnées.

MARSALA, l'anc. *Lilybée*, v. de Sicile (Trapani), près de la mer, à 150 kil. S. O. de Palerme ; 10,000 hab. Aux env., grains, coton, huile, vin délicieux. — Jadis beau port, le premier de la Sicile au temps des Romains ; il fut détruit par Charles-Quint en 1532 de peur qu'il ne tombât aux mains des Turcs.

MARSALQUIVIR ou MERS-EL-KÉBIR (c.-à-d. *le grand port*), *Portus Magnus* des anciens, ville de l'Algérie occid., sur la mer, à 8 kil. E. d'Oran : 4,000 hab. Château-fort. Prise par les Espagnols en 1506 ; reprise sur eux par les Algériens en 1732.

MARSAN, petit pays de la Gascogne, à l'E. des Landes et à l'O. du Gabaret et de l'Armagnac : 40 kil. sur 32. Rivières, le Midou et la Douze. Capit., Mont-de-Marsan. Il formait le N. de la Chalosse, et est auj. compris dans le dép. des Landes. — Il portait d'abord le titre de vicomté et appartenait au Xe siècle aux ducs de Gascogne ; en 1118 il passa par mariage dans la maison des comtes de Bigorre : il fut acquis depuis par la maison de Lorraine et a donné son nom à l'une des branches de cette famille.

MARSANNE, ch.-l. de cant. (Drôme), à 14 kil. N. E. de Montelimart ; 1,160 hab. Jadis plus importante.

MARSEILLAN, ville de France (Hérault), à 26 kil. E. de Béziers ; 3,691 hab. Salines ; pêcheries.

MARSEILLE, *Massilia*, ville de France, ch.-l. du département des Bouches-du-Rhône, sur la Méditerranée, à 813 kil. de Paris, par 3° 2' long. E., 43° 17' lat. N. ; 146,239 hab. Evêché ; ch.-l. de division militaire. Très beau port, qui peut contenir 1,200 vaisseaux, fortifications. On distingue la vieille ville et la neuve : celle-ci, régulière et superbe, est située près de la mer. On y remarque : le Cours, les rues d'Aix et de Rome ; les places Royale, Castellane, Saint-Ferréol, et de la Cannebière, les allées Meilhan, la promenade autour du port ; puis la cathédrale, l'hôtel-de-ville, le Grand-Théâtre, le Lazaret (le plus beau de l'Europe), l'Observatoire (dans une très belle position). Aux environs de Marseille se

trouvent plus de 5,000 *bastides* ou maisons de campagne. Collége royal, école royale de navigation, école secondaire de médecine, école de musique, école d'industrie et de commerce; athénée; académie royale des sciences, belles-lettres et arts; société de médecine, société de statistique; jardin botanique, jardin de naturalisation, bibliothèque, superbe musée, cabinet d'histoire naturelle: diverses institutions de bienfaisance. Industrie très active: savon, bonneterie, calottes façon Tunis, chapeaux, maroquin, céruse, soufre, bougies, raffineries, teinturerie, verrerie, etc. Immense commerce d'importation et d'exportation avec le Levant, l'Afrique septentrionale, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Baltique, les Antilles, l'Amérique. Chantiers de construction. — Marseille est une colonie des Phocéens: elle fut fondée vers l'an 599 av. J.-C., fonda elle-même beaucoup de villes aux environs (Agde, Antibes, Nice, etc.), partagea le commerce de la Méditerranée avec Carthage: ses flottes allaient jusque dans l'Océan, et quelques-unes dans la Baltique. Alliée à Rome de bonne heure, c'est elle qui lui ouvrit le chemin de la conquête de la Gaule en appelant les Romains à son secours contre les Ligures (153), puis contre les Cavares (125). Lors de la formation de la Province romaine de Gaule, Marseille n'y fut pas comprise et resta ville libre alliée de Rome. Quand la guerre entre Pompée et César éclata, elle voulut garder la neutralité, subit un siége et fut prise par les troupes de César (49 et 48 av. J.-C.). Elle redevint bientôt florissante, et eut des écoles fameuses sous l'empire. Au IXe siècle, les Arabes la ruinèrent; elle ne se releva que lentement. Marseille devint de fait république lors de l'absorption du roy. d'Arles dans l'empire, mais fut soumise au XIIIe siècle par Charles d'Anjou, comte de Provence. Elle conservait encore quelques priviléges: Louis XIV, en 1660, les lui ôta. En 1720 et 1721 elle fut ravagée par une peste terrible qui fit éclater le dévouement de son évêque (Belzunce) et de son corps municipal. A Marseille sont nés: parmi les anciens, Euthymène, Pythéas, Roscius; parmi les modernes, H. d'Urfé, Puget, Plumier, Mascaron, Dumarsais, Barthe. — L'arr. de Marseille a 9 cant. (Aubagne, La Ciotat, Roquevaire, plus Marseille, qui compte pour 6), 16 comm. et 180,127 hab.

MARSEILLE, ch.-l. de canton (Oise), à 18 kil. N. O. de Beauvais; 800 hab. Mégisseries, tanneries.

MARSES, *Marsi*, peuple de l'Italie ancienne, de la famille sabellique, habitaient au S. O. des Vestins et des Marrucins, dans les montagnes qui entourent le lac Fucin, et touchaient le Latium au S.; ch.-l., Marrubium. Ils passaient pour les plus braves guerriers de l'Italie, d'où le proverbe: *Nec de Marsis, nec sine Marsis posse triumphari*. Ils eurent la plus grande part à la guerre sociale qu'on nomme aussi quelquefois *guerre Marsique*. *Voy.* GUERRE SOCIALE. — Le nom de Marses était encore porté par une tribu germaine, appartenant à la famille des Istævons et comprise dans la ligue chérusque; ils habitaient au N. de la Lippe.

MARSHAM (Thomas), savant anglais, né à Londres en 1602, mort en 1683, fut quelque temps secrétaire de la chancellerie, et perdit cette place à cause de son attachement à Charles I. On a de lui, sous le titre de *Canon chronicus ægyptiacus, hebraicus, græcus*, Londres, 1662, un savant ouvrage où il réduit de beaucoup l'antiquité que s'attribuaient les Égyptiens: il suppose que les dynasties de leurs rois sont contemporaines et non successives. Il prétendait aussi que les rites judaïques sont empruntés aux Egyptiens, ce qui l'entraîna dans de vives disputes.

MARSICO-NUOVO, ville du roy. de Naples (Principauté citér.), à 46 kil. N. E. de Policastro; 5,600 hab. Evêché.

MARSICO-VETERE, *Abellinum marsicum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 31 kil. S. O. de Potenza; 3,100 hab.

MARSIGLI (le comte de), géographe et naturaliste, né à Bologne en 1658, mort en 1730, se mit au service de l'Autriche, fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Turcs, et fut pris par les Tartares en 1683; ayant recouvré sa liberté, il fut employé à la défense de Brisach (1701), et fut dégradé pour avoir laissé prendre cette place. Il consacra le reste de sa vie aux sciences, fit de riches collections qu'il légua à l'institut de Bologne, et publia plusieurs ouvrages estimés, entre autres une *Histoire de la mer*, en italien, Venise, 1711; une *Description géographique, historique, etc., du Danube*, en latin, 1726; *État militaire de l'Empire ottoman*, en français, 1732.

MARSILE FICIN. *Voy.* FICIN.

MARSILLAC (le prince de). *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

MARSILLARGUES. *Voy.* MASSILLARGUES.

MARSILLE, général musulman, célèbre dans les chroniques, n'est autre qu'Abdel-Mélik-ben-Omar. *Voy.* ce nom.

MARSIQUE (guerre). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

MARSIVAN, *Euchaites*, puis *Theodoropolis*, ville de la Turquie d'Asie (Roum), à 180 kil. N. O. de Sivas; 2,000 hab. Toile de coton. Victoire de Jean Zimiscès sur les Bulgares.

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Paris en 1647, mort en 1724, a laissé: *Histoire de l'origine des dîmes et autres biens temporels de l'église*, 1689; *Histoire du cardinal Ximénès*, 1693; *Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre*, 1697; *Histoire de l'inquisition et de son origine*, 1693; *Vie de l'abbé de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 1702; *Histoire de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, 1718; *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713.

MARSOLLIER DE VIVETIÈRES (Benoît-Joseph), littérateur et auteur dramatique, né à Paris en 1750, mort en 1817. On a de lui de charmants opéras-comiques: *Nina ou la Folle par amour*, 1786; *les Deux petits Savoyards*, 1789; *Camille ou le souterrain*; *Alexis ou l'erreur d'un bon père*; *Adolphe et Clara*; *Cange*, et *la Pauvre Femme*; des comédies en prose: *le Connaisseur*; *la Maison isolée*, etc. Ces pièces obtinrent pour la plupart un grand succès. Marsollier s'associa pour la musique de ses opéras Méhul, Gaveaux et le plus souvent Dalayrac.

MARSON, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. E. de Châlons-sur-Marne; 500 hab.

MARSTON-MOOR, lieu du comté d'York en Angleterre, près de Tockwith, célèbre par la bataille qui s'y livra en 1644 entre les troupes de Charles I, commandées par le prince Rupert, et celles du Parlement conduites par le comte de Manchester, lord Fairfax et le général Leslie; ces dernières furent victorieuses.

MARSY (Balthazar et Gaspard), habiles sculpteurs du XVIIe siècle, étaient frères. Ils se distinguèrent surtout dans les travaux qu'ils furent chargés d'exécuter pour Versailles. On leur doit les figures en bronze qui décorent les bassins du *Dragon*, de *Bacchus* et de *Latone*, les *deux Tritons abreuvant les chevaux du soleil*, au bassin d'Apollon. Balthazar, né à Cambray en 1624, mourut en 1674, professeur à l'Académie de Peinture; Gaspard, né en 1628, mourut en 1681.

MARSY (François-Marie, abbé DE), littérateur, né à Paris en 1713, mort en 1763, fut admis chez les Jésuites et se fit connaître par deux poëmes latins sur la tragédie et sur la peinture. Rentré ensuite dans le monde, il fut forcé par le défaut de fortune de se mettre aux gages des libraires, et publia plusieurs ouvrages qui n'ajoutèrent rien à sa réputa-

tion. Un de ces écrits (l'*Analyse de Bayle*) le fit enfermer à la Bastille, parce qu'il contenait des passages peu favorables à la religion. On a de lui : *Templum tragœdiæ, carmen*, Paris, 1734 ; *Pictura, carmen*, 1736 ; *Histoire de Marie Stuart*, 1742 ; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, 1746 ; *Histoire moderne des Chinois, des Japonais*, etc., 1754-78, 30 vol. in-12 ; *Analyse des œuvres de Bayle*, 1755, 8 vol. in-12. Il a donné aussi en 1752 *le Rabelais moderne*, nouvelle édition de Rabelais dans laquelle il a rajeuni le style de cet écrivain, au risque de lui faire perdre sa naïveté.

MARSY (SAUTEREAU DE), né à Paris en 1740, mort en 1815, publia de 1765 à 1793 l'*Almanach des Muses*, et donna diverses collections utiles, entre autres les *Annales poétiques*, 1778-88, 40 vol. in-12.

MARSYAS, riv. de Phrygie, tombait près de Célènes dans le Méandre.

MARSYAS, Phrygien, natif de Célènes, habile à jouer de la flûte, osa défier Apollon sur cet instrument ; le dieu, l'ayant vaincu, l'écorcha vif pour le punir de sa témérité. Il donna son nom au fleuve.

MARTABAN, ville de l'empire birman, ch.-l. du Martaban, sur le Thaleayn, à 54 kil. de son embouchure, à 163 kil. S. E. de Pégou : très grande pagode. Ville jadis très florissante, auj. réduite à 6,000 hab. — Le Martaban est situé entre l'empire de Siam, le royaume birman proprement dit, la prov. d'Ye et le golfe de Martaban ; c'était jadis un roy. indépendant ; il est auj. partagé entre l'empire birman et les Anglais ; la province birmane a pour ch.-l. Martaban (jadis capit. de tout le roy.) ; le ch.-l. du Martaban anglais est Amherst-Town. Étendue, 270 kil. sur 195. Montagnes au N. et à l'E. Climat salubre. Sol très fertile. Étoffes de soie et de coton.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres, né en Espagne en 1777, de parents français, mort en 1832, fut traduit à 17 ans devant le tribunal révolutionnaire, et échappa avec peine à la mort. Sous l'empire, il travailla surtout pour le théâtre. Il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, écrivit pour soutenir leur cause dans plusieurs journaux (le *Journal de Paris, la Gazette, la Quotidienne*), et fonda *le Drapeau blanc*, qui se signalait par l'exagération de son royalisme ; aussi eut-il de fréquents démêlés avec les personnes de l'opinion opposée. Il a fait représenter sur les théâtres secondaires un grand nombre de pièces qui attirèrent la foule, notamment *les Suspects et les fédéralistes ; le Pied de mouton ; la Queue du diable ; M. Crédule ; Pataquès*.

MARTEL, ch.-l. de cant. (Lot), à 28 kil. E. de Gourdon : 3,000 hab.

MARTÈNE (dom Edmond), laborieux écrivain de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Jean-de-Lône en 1654, mort en 1739, étudia la diplomatique, d'après les conseils de Mabillon ; visita les archives de la France et des pays voisins pour recueillir les monuments relatifs à l'histoire de France. On lui doit : *De antiquis monachorum ritibus libri V*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4 ; *De antiquis ecclesiæ ritibus libri III*, Rouen, 1700-02, 3 vol. in-4 ; *De antiqua ecclesiæ disciplina in divinis celebrandis officiis*, Lyon, 1706, in-4 ; *Thesaurus novus anecdotorum*, avec dom Ursin Durand, Paris, 1717, 5 vol. in-fol. ; *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium collectio*, Paris, 1724-29-33, 9 vol. in-fol.

MARTENS (Thierry), célèbre imprimeur, surnommé *l'Alde des Pays-Bas*, né vers 1450 à Alost, près de Bruxelles, mort en 1534, s'est fait remarquer par ses belles éditions, notamment d'auteurs grecs. La marque de cet imprimeur est un double écusson renfermant les lettres initiales T. M., et suspendu à un arbre soutenu par deux lions ; il emploie quelquefois la double ancre.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie de Béthanie, recevait ordinairement Jésus lorsqu'il venait à Béthanie. Après la mort de son frère, elle alla au-devant du Sauveur pour le prier de le ressusciter. On ignore ce qu'elle devint dans la suite. Les légendes la font aborder en Provence avec Lazare et Marie. On la fête le 29 juillet.

MARTHE (SCÉVOLE DE SAINTE-). *Voy.* SAINTE-MARTHE.

MARTIAL, *M. Valerius Martialis*, poète latin, né à Bilbilis en Espagne vers l'an 40, vint à Rome vers l'âge de 23 ans, s'y fit remarquer par son talent poétique, obtint par ses flatteries les bonnes grâces de Titus et surtout de Domitien, et compta au nombre de ses amis Pline-le-Jeune, Quintilien, Juvénal. Après un séjour de 35 ans à Rome, il retourna dans sa patrie et y mourut vers l'an 103. On a de Martial 15 livres d'*Épigrammes* (ce sont de petites pièces fugitives sur toutes sortes de sujets) ; le 1er intitulé : *Des spectacles*, est consacré à célébrer les spectacles magnifiques donnés par Titus vers 80 de J.-C. On trouve dans les poésies de Martial beaucoup d'esprit, mais souvent aussi une licence excessive et une basse adulation. L'auteur lui-même en a porté ce jugement :

Sunt quædam bona, sunt mala, sunt mediocria plura.

Les meilleures éditions de Martial sont celles : *cum notis variorum*, Amsterd., 1670 ; *ad usum Delphini*, Paris, 1680, par Vinc. Collesson, et celle qu'a donnée M. V. Parisot dans la collection Lemaire, Paris, 1825. Il a été traduit par E.-T. Simon, Paris, 1819, 3 vol. in-8, avec le texte latin et les imitations, et mis en vers par M. C. Dubos, 1841.

MARTIAL (saint), premier évêque de Limoges, vivait vers la fin du 1er siècle. On le fête le 1er juillet.

MARTIAL D'AUVERGNE, procureur au parlement et notaire au Châtelet de Paris, né à Paris vers 1440, mort en 1508, était originaire d'Auvergne. On a de lui : les *Arrêts d'amour*, où il recueille et commente les arrêts rendus par les *cours d'amour* ; les *Vigiles de la mort du roi Charles VII*, qui contient 6 ou 7,000 vers ; les *Dévotes louanges à la vierge Marie*. Ses poésies ont été recueillies en 1724, 2 vol. in-8.

MARTIALE (loi). On connaît sous ce nom diverses lois rendues contre les attroupements, notamment la loi du 21 octobre 1789. Quand il était nécessaire d'appliquer cette loi, on arborait le drapeau rouge et on tirait le canon d'alarme ; trois sommations devaient précéder l'emploi de la force. La Fayette fut obligé d'appliquer la loi martiale le 17 juillet 1791.

MARTIANAY (Dom), bénédictin, né en 1647, mort en 1717, a publié : une édition de *saint Jérôme*, 1693-1706, 5 vol. in-fol. ; une *Vie de saint Jérôme*, 1706 ; une traduction du *Nouveau Testament*, 1709, etc.

MARTIANUS CAPELLA. *Voy.* CAPELLA.

MARTIGNAC (GAGE DE), ministre d'état, né à Bordeaux en 1776, mort en 1832, se fit d'abord connaître par des vaudevilles. Au retour des Bourbons (1814), il entra dans la magistrature, fut procureur-général à Limoges, se fit nommer député en 1821, se distingua par son éloquence et ses vues élevées, et fut appelé au ministère de l'intérieur en 1827. Il s'y montra libéral et conciliant. Il travaillait avec succès à rapprocher les partis, lorsqu'il fut renversé par le ministère de M. de Polignac qui amena la révolution de 1830.

MARTIGNÉ-BRIANT, ville de France (Maine-et-Loire), à 12 kil. de Doué ; 2,100 hab. Eaux minérales.

MARTIGNÉ-FER-CHAUD, ville de France (Ille-et-Vilaine), à 13 kil. de Mayenne ; 3,600 hab. Forges.

MARTIGNY, *Martinach* en allemand, *Octodurus* des anciens, ville de Suisse (Valais), sur la Dranse, à 28 kil. E. de Sion ; 1,000 hab. Com-

merce de transit. Elle a beaucoup souffert de l'inondation de 1818. — Siége de l'évêché du Valais jusqu'au VIe siècle; il fut depuis transféré à Sion.

MARTIGUES (LES), ch.-l. de canton (B.-du-Rhône), à 35 kil. S. O. d'Aix; 7,299 hab. Divisée en 3 parties : l'*Ile*, *Ferrières*, *Jonquières*. Chantiers de construction, huile de 1re qualité, vins, thons, etc. — On croit que cette ville est l'anc. *Maritima Colonia*, capitale des *Anatilii*. Réunie au comté de Provence en 1382; érigée en vicomté par le roi René, en principauté par Henri IV en faveur de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur.

MARTIN (saint), évêque de Tours, né vers 316 à Sabarie (auj. Stein-am-Anger), en Pannonie, mort vers 397 ou 400, était fils d'un tribun militaire, et fut d'abord soldat. Il fut ordonné prêtre par saint Hilaire, vécut quelque temps en ermite, et fut nommé évêque de Tours en 374. Il bâtit près de Tours le monastère connu depuis sous le nom de Marmoutier (*Martini monasterium*). Il se signala par sa charité, et fit, dit-on, des miracles. Sa fête se célèbre le 11 novembre.

MARTIN Ier, pape de 649 à 655, condamna l'hérésie des Monothélites, et par là encourut la colère de l'empereur Constant II, qui le fit enlever de Rome et traîner à Constantinople, puis l'envoya mourir en exil.

MARTIN II et III, papes, de 882 à 884, et de 943 à 946, n'ont rien fait de remarquable.

MARTIN IV, pape français, nommé d'abord *Simon de Brione*, régna de 1281 à 1285. Il soutint les droits de Charles d'Anjou, roi de Sicile, contre Pierre d'Aragon, et condamna sévèrement les auteurs des *Vêpres Siciliennes* (1282).

MARTIN V, *Othon Colonna*, success. de Jean XXIII, déposé par le concile de Constance, fut élu en 1417, et mit fin au grand schisme d'Occident. Il présida le concile de Constance jusqu'à ce qu'il fût terminé (22 avril 1418), fit anathématiser par ce concile les partisans de Jean Huss, et mourut en 1431, à l'instant où allait s'ouvrir le concile de Bâle.

MARTIN (J.-B.), dit des *Batailles*, peintre, né à Paris en 1659, mort en 1735, peignit une grande partie des victoires de Louis XIV pour le château de Versailles. Il fut nommé directeur des Gobelins.

MARTIN (François), gouverneur de Pondichéry, fonda, pour les Français, cette colonie en 1674, eut à combattre les Hollandais, et après une belle défense capitula en 1793. La France ayant recouvré cet établissement à la paix de Ryswyk, 1697, il fut nommé président du conseil supérieur de la colonie. Martin mourut vers 1726.

MARTIN (Claude), major-général au service de la Compagnie anglaise des Indes, né à Lyon en 1732, était fils d'un tonnelier sans fortune. Il s'embarqua jeune pour l'Inde (1776) avec Lally; dégoûté par la sévérité de ce général, il déserta, prit du service dans l'armée anglaise de la Compagnie des Indes, se signala par sa bravoure, devint successivement capitaine, colonel (1790), major-général (1796); combattit Tippou-Saëb et obtint la faveur du nabab d'Aoude à la cour duquel il fit une immense fortune. Il mourut en 1800, laissant environ 12 millions, et léguant aux villes de Luknow, Calcutta et Lyon des sommes considérables, afin qu'on y créât des établissements d'éducation pour les pauvres, et de bienfaisance. Il a été fondé à Lyon, sur ces fonds, une école de commerce et d'industrie, qui a été nommée *la Martinière*, en mémoire du major Martin, et qui est aujourd'hui en pleine prospérité.

MARTIN (LE BEAU), graveur. *Voy.* SCHOEN.

MARTINACH. *Voy.* MARTIGNY.

MARTINENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Bergame; 3,200 hab.

MARTINEZ, nom de plusieurs peintres espagnols, dont le plus célèbre est Sébastien Martinez, l'un des plus grands maîtres de l'école de Séville, né à Jaën en 1602, mort à Madrid en 1667. Il se distingua également dans l'histoire et dans le paysage, par la pureté de son dessin et par son coloris plein de grâce et d'harmonie. Il reçut en 1660 le titre de peintre de Philippe IV. On cite de lui : la *Nativité de saint Jérôme*, *Saint François*, la *Conception* et le *Christ*, qu'il fit pour les religieuses du Sacré-Corps à Cordoue; la *Conception* et le célèbre tableau de *Saint Sébastien* qui ornent la cathédrale de Jaën.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte dite des Martinistes. On présume qu'il était Portugais et Juif. Il institua en 1754 un rite cabalistique qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux. Après avoir prêché aussi sa doctrine à Paris, il quitta soudain cette ville, s'embarqua vers 1778 pour Saint-Domingue, et termina au Port-au-Prince, en 1779, sa carrière théurgique. Il eut entre autres disciples le célèbre Saint-Martin.

MARTIN-GARCIA, petite île de l'Amérique méridionale, située à l'embouchure de l'Uruguay dans le Rio de la Plata, sur la rive gauche, a été occupée en 1838 par les Français, pendant leur différend avec la république de Buénos-Ayres, et a été évacuée en 1840.

MARTINI (J.-B.), religieux franciscain, né à Bologne en 1706, mort en 1784, fit faire de grands progrès à l'enseignement de la musique. On a de lui une excellente *Histoire de la musique*, 1757-81.

MARTINI (J.-Egide), compositeur, né à Freystadt, dans le Haut-Palatinat, 1741, mort à Paris en 1816, vint de bonne heure se fixer en France, et servit quelque temps dans les hussards. On a de lui des marches militaires, des morceaux d'harmonie, de la musique d'église, et plusieurs opéras: *l'Amoureux de quinze ans*, 1771; *la Bataille d'Ivry*, 1774; *le Droit du seigneur*, 1783; *Annette et Lubin*, 1800; *Sapho*, 1794. Il a aussi publié une *Mélopée*.

MARTINIÈRE. *Voy.* LAMARTINIÈRE et MARTIN (Cl.).

MARTINIQUE (LA), une des Petites-Antilles françaises, par 63° 11'-63° 38' long. O., 14° 28'-14° 52' lat. N.: 94 kil. sur 35; 74,900 hect.; 117,569 hab. (en 1838), dont 76,569 esclaves. Ch.-l., Fort-Royal. Quatre arrondissements, Fort-Royal, le Marin, la Trinité, St-Pierre. Beaucoup de mornes, ou mont. volcaniques, d'où coulent des ruisseaux qui au temps des pluies deviennent des torrents dangereux. Côtes très découpées; de là une multitude d'anses, rades et petits ports. Climat très chaud et malsain : fréquentes invasions de la fièvre jaune. Plusieurs sources minérales, mais point de mines. Les bois occupent la plus grande partie de l'intérieur de l'île: on ne cultive guère que les côtes. L'île produit en grande quantité du sucre (environ 28 millions de kilogrammes), du rhum, du café fort estimé, du cacao, du coton, etc.; mais depuis plusieurs années la culture, surtout de la canne à sucre, est en décadence. La Martinique est très sujette aux tremblements de terre; les plus funestes ont été ceux de 1776, 79, 80, 88, 1813, 17, 23 et 39. — Découverte par les Espagnols en 1493. Occupée au nom de la France par Lollive et Duplessis en 1635; colonisée un mois après par Denambuc, gouverneur de Saint-Christophe. Les Hollandais attaquèrent vainement la Martinique en 1674. Les Anglais la prirent en 1762, 1802 et 1809; mais ils l'ont toujours rendue à la France.

MARTINISTES, secte d'Illuminés, qui avait pour chef Martinez Pasqualis, et pour principal adepte Saint-Martin. (*Voy.* ces noms.)

MARTIRES (RIO DE LOS), riv. du Mexique, naît par 114° 30' long. O., sous le nom de Rio de los Piramides, coule au S. O., tombe dans le Grand-Océan à San-Luis-de-Rey. Cours, 700 kil.

MARTIUS. *Voy.* le surnom qui suit ce nom.

MARTOS, *Augusta Gemella*, *Tuccitana*, ville d'Espagne (Jaën), à 17 kil. S. O. de Jaën, sur une montagne ; 10,800 hab. Inscriptions et antiquités romaines. Evêché avant l'invasion des Maures. Ferdinand III la céda aux chevaliers de Calatrava.

MARTRES-DE-VEYRE, ville de France (Puy-de-Dôme), à 12 kil. S. E. de Clermont-Ferrand ; 2,500 hab. Commerce actif en vins.

MARTYRS (ère des), ère qui date du 29 août 284. Elle fut établie par les Égyptiens à l'avénement de Dioclétien, et fut d'abord nommée *ère de Dioclétien*. On la nomma *ère des Martyrs*, à cause de la persécution que les Chrétiens subirent sous ce prince.

MARTYRS (Riv. des). *Voy.* MARTIRES (RIO DE LOS).

MARV-CHAHIDJAN, *Antiochia Margiana*, ville de la Tartarie indépendante (Boukharie), à 380 kil. S. O. de Boukhara, près des frontières de la Perse ; 3,000 hab. — Fondée par Alexandre, et longtemps la résidence des Seldjoucides. Ravagée par les Uzbeks en 1786, elle ne s'est point relevée depuis.

MARVEJOLS, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 17 kil. N. O. de Mende ; 4,025 hab. Filat. de laines ; serges, lainages, etc. Aux environs beaucoup de fruits. — Ville ancienne ; a beaucoup souffert pendant les guerres de religion : fut prise et ruinée par le duc de Joyeuse en 1586, et rebâtie par Henri IV en 1592. — L'arr. de Marvejols a 10 cantons (Aumont, Chanac, Fournel, La Canourgue, Malzieu, Nasbinal, Saint-Chely, Saint-Germain-du-Teil, Serverettes, plus Marvejols), 76 communes et 54,102 hab.

MARWAR ou **DJOUDPOUR**, principauté de l'Inde médiate, dans l'ancien Adjmir, a pour ch.-l. Djoudpour (par 70° 39' long. E., 26° 18' lat. N., au S. O. d'Adjmir), et a compté, dit-on, 500,000 hab.

MARYANDINES, *Maryandini*, une des populations primitives de la Bithynie, habitait entre le *Sangarius* et les *Caucones*.

MARYBOROUGH ou **QUEEN'STOWN**, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de la Reine (Queen's county), à 80 kil. S. O. de Dublin ; 2,200 hab. Lainages.

MARYLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, sur l'Atlantique, dans la région du centre, et l'un des plus petits (318 kil. sur 195), entre 37° 58'-39° 44' lat. N., et 77° 22'-81° 52' long. O., a pour bornes la Pensylvanie au N., le Delaware à l'E., la Virginie à l'O., et la mer au S. E. et au S. Ch.-l., Annapolis ; 600,000 hab. (dont 127,000 esclaves). Au N. O. monts Alleghany. Rivières, le Potomak, la Severn. Canaux. Chaleur très forte, surtout dans les vallons. Tabac très estimé ; froment en quantité ; coton de qualité inférieure, lin, chanvre, etc. Houille et fer. — Le Maryland fut colonisé en 1632 et années suivantes par les Anglais, qui lui donnèrent le nom de *Maryland* (terre de Marie), en l'honneur de Henriette-Marie, femme de Charles I. Il n'entra dans la confédération qu'en 1788 ; en 1790 il céda à l'Union la partie de son territoire située à l'E. du Potomak, pour former le district Fédéral ou de Colombie, siége du gouvernement.

MARYPORT, ville d'Angleterre (Cumberland), à 11 kil. N. O. de Cockermouth ; 3,877 hab. Tissus de coton, fonderie de fer ; manufacture de glaces (une des plus belles d'Angleterre). Houille.

MARZA-SOUZA, *Sozusa*, puis *Apollonia*, port de la régence de Tripoli (Barca), à 80 kil. O. de Derne. Ruines nombreuses.

MAZARA-MASCIETTE, ville de l'île de Malte. *Voy.* VALETTE (CITÉ-).

MASACCIO, dit aussi *Thomas Guidi di San Giovanni*, peintre, né près de Florence en 1401, mort vers 1443, fut un des premiers réformateurs de son art. On admire quelques-unes de ses peintures dans une chapelle des Carmes à Florence, et dans la chapelle de Sainte-Catherine de l'église de Saint-Clément à Rome, ainsi que le groupe d'*Adam et Ève*, *le Baptême de saint Pierre*.

MAS-A-FUERA et **MAS A TIERRA**, îles du Grand-Océan austral. *Voy.* JUAN-FERNANDEZ.

MASANIELLO (pour *Tommaso Aniello*), pêcheur de Naples, né en 1622 dans Amalfi, se mit en 1647 à la tête du peuple insurgé contre les receveurs des impôts, assiégea le vice-roi (duc d'Arcos) dans son palais, et le força à le reconnaître comme gouverneur. Pendant sept jours il fut maître de Naples qu'il remplit de massacres ; mais des émissaires du vice-roi l'assassinèrent dans un mouvement populaire. Il est le héros des deux opéras intitulés *Masaniello* et *la Muette de Portici*.

MASBATE (île), une des Philippines, au S. de celle de Luçon, par 11° 52'-12° 37' lat. N. et 120° 40' long. E. : 100 kil. sur 60 ; 1,200 hab. Or, sel, ambre, cire, riz, etc. Aux environs, écueils.

MAS-CABARDÈS (LE), ch.-l. de cant. (Aude), sur l'Orbiel, à 17 kil. N. de Carcassonne ; 750 hab.

MASCAGNI (Paul), anatomiste, né en Toscane en 1732, mort en 1815, enseigna l'anatomie et la physiologie à Sienne, à Pise, à Florence, et fut associé de l'Institut de France. Il compléta la belle collection de pièces anatomiques du *Muséum* de Florence. On lui doit de savants ouvrages, entre autres : *Anatomie universelle*, qui parut après sa mort, à Pise, 1823-32, avec de magnifiques planches ; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qui existent.

MASCALI-NUOVO, ville de Sicile (Catane), à 28 kil. N. E. de Catane, non loin de la mer ; 4,000 hab. Coton, pistaches, noix de galle, esprit de vin.

MASCALUCIA, ville de Sicile (Catane), à 7 kil. N. de Catane ; 1,800 hab. Détruite presque en totalité par l'éruption de l'Etna en 1669 et par le tremblement de terre de 1818.

MASCARA, *Victoria*, ville de l'Algérie, à 255 kil. S. O. d'Alger et à 32 kil. S. de Mostaganem ; 6,000 hab. Ch.-l. de prov. ; 5 faubourgs ; palais des beys, mosquées. Prise par les Français après un combat sanglant en 1837 ; cédée à Abd-el-Kader par le traité de la Tafna, et occupée de nouveau en 1841. — La prov. de Mascara, dite aussi de Tlemcen, la plus occidentale de l'Algérie, est entre la Méditerranée au N., le Maroc à l'O., le Bilédulgérid au S., les prov. d'Alger et de Titterie à l'E., et a 380 kil. sur 190. Fruits, coton, raisin, grains, etc. Tlemcen et Mascara en sont les plus grandes villes.

MASCAREIGNES (îles). On donne ce nom à plusieurs îles de la mer des Indes, situées à l'E. de Madagascar (les îles de France, Bourbon, Rodriguez, etc.). On nomme plus spécialement ainsi l'île Bourbon. Ce nom vient du Portugais Mascarenhas qui les découvrit en 1545.

MASCARON (Jules), célèbre prédicateur, né à Marseille en 1634, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, débuta en 1663 à Angers dans la carrière de la prédication, et s'y fit aussitôt une brillante réputation. Plusieurs grandes villes voulurent l'entendre ; il prêcha devant la cour l'avent de 1666, ainsi que le carême de 1669 ; il plut extrêmement à Louis XIV, malgré la franchise avec laquelle il reprocha aux grands et au roi lui-même leurs mœurs corrompues. En 1670, il fut chargé de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et de celle du duc de Beaufort, et devint en 1671 évêque de Tulle. En 1679, il prononça l'oraison funèbre de Turenne, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, où l'on comptait 30,000 calvinistes, il sut en convertir un grand nombre par sa douceur et par son éloquence. Il remplit encore des stations d'avent et de carême à la cour en 1683, 84 et 94, et mourut en 1703, pleuré de tout son diocèse. Mascaron se distingue surtout, comme prédicateur, par la force, la rapidité, le mouvement ; mais on lui reproche l'emploi d'hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de subtilité mé-

la physique et d'enflure. Le recueil de ses oraisons funèbres a été publié en 1704; on les trouve ordinairement réunies avec celles de Bossuet et Fléchier.

MASCATE ou MASKAT, *Mosca*, ville d'Arabie, capit. de l'imamat de Mascate, à 2,000 kil. E. de La Mecque, par 59° 20' long. E., et par 23° 38' lat. N., sur une baie du golfe Persique; 50,000 hab. Port sûr et fortifié. Climat brûlant et malsain. Mascate est l'entrepôt de toutes les marchandises qui de l'Inde sont amenées dans le golfe Persique, et le centre du grand commerce des perles d'Ormuz. — Prise par Albuquerque en 1507 et possédée par les Portugais jusqu'en 1648.

MASCATE (imamat de), un des principaux états de l'Arabie, dans l'Oman, par 53-57° 50' long. E. et 22° 27' lat. N., a 540 kil. sur 280, et 850,000 hab., dont un tiers esclaves. Ch.-l., Mascate. Il est gouverné par un imam, qui réunit les pouvoirs spirituel et temporel. L'imam possède, outre l'imamat, une partie du Moghistan et les îles de Kischm et d'Ormuz, sous la souveraineté de la Perse, plus l'île de Zanzibar et quelques places en Afrique. Le sol est bon et les côtes poissonneuses. Les revenus de l'imam vont à 20 millions. — De 1507 à 1648, l'imamat de Mascate appartint aux Portugais; une révolution les en chassa. Les Wahabites, au commencement de notre siècle, ont mis son indépendance en péril; mais l'intervention anglaise le préserva.

MASCLEF (François), savant hébraïsant, né en 1663 à Amiens, mort en 1738, était chanoine d'Amiens. Il est connu par le système de lecture de l'hébreu sans points-voyelles, à l'appui duquel il publia: *Grammatica hebraica, a punctis aliisque inventis massorethicis libera*, Paris, 1716, in-12. Il appliqua ce système aux langues chaldéenne, syrienne et samaritaine dans une grammaire de ces langues, imprimée à Paris, 1731.

MAS-D'AGENOIS (LE), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la Garonne, à 11 kil. S. E. de Marmande; 2,600 hab.

MAS-D'AZIL (LE), ch.-l. de cant. (Ariége), sur l'Arize, à 19 kil. S. O. de Pamiers; 2,900 hab.

MASENIUS (Jacob), jésuite allemand, né à Dalen (duché de Juliers) en 1606, mort à Cologne en 1681, professa les belles-lettres à Cologne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, historiques ou littéraires; le plus connu aujourd'hui est un poëme intitulé *Sarcotis* ou *Sarcothée* (c.-à-d. *la Chair*), divisé en 5 livres, et renfermant l'histoire de la désobéissance d'Adam et d'Eve, de leur expulsion du paradis terrestre, et des malheurs du genre humain causés par l'orgueil. Ce poëme doit une grande partie de sa célébrité à Guillaume Lauder, critique écossais, qui prétendit faussement que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et en avait imité les plus beaux passages. Ce poëme a été imprimé par Barbou, Paris, 1771.

MASERS DE LATUDE. *Voy.* LATUDE.

MASHAM, ville d'Angleterre (York), à 19 kil. S. E. de Richmond; 2,800 hab.

MASHAM (Abigaïl), favorite de la reine Anne, avait été placée auprès de cette princesse par lady Marlborough, sa cousine. Abigaïl supplanta sa protectrice, obtint une grande influence et dirigea en 1714 les négociations secrètes entamées avec la France, du consentement de la reine, pour faire remonter le prétendant sur le trône. A la mort de la reine, lady Masham se retira de la cour, et elle mourut oubliée. Elle était fille de M. Hill, riche marchand de Londres, et avait épousé en 1707 M. Masham, qu'elle fit nommer pair d'Angleterre, ce qui excita la jalousie de lady Marlborough et amena la brouillerie des deux amies.

MASINA, état de Nigritie, au S. E. de celui de Tombouctou, sur la gauche du Djoliba et près du lac Dibbie, a pour ch.-l. une ville de même nom, par 50° 15' long. O., 14° 30' lat. N.

MASINISSA, roi de Massylie en Numidie, suivit d'abord le parti des Carthaginois. Scipion lui ayant renvoyé sans rançon un de ses neveux, il fut tellement touché de cette générosité qu'il s'attacha désormais aux Romains. Il resta toujours depuis leur allié fidèle, et les aida puissamment à battre Syphax (203 av. J.-C.). Il avait, après la victoire, épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal et femme du roi vaincu: mais Scipion ayant désapprouvé ce mariage parce qu'il voulait faire paraître Sophonisbe à son triomphe à Rome, Masinissa, pour épargner cette honte à la princesse numide, lui envoya du poison. Il n'en resta pas moins attaché à la cause des Romains et contribua beaucoup au gain de la bataille de Zama (202); il reçut en récompense les états de Syphax et une partie du territoire de Carthage. Il mourut l'an 149 av. J.-C., dans une extrême vieillesse, laissant un grand nombre de fils, entre autres Micipsa, Gulussa et Manastabal.

MASIUS MONS, auj. le *Karadja-dagh*, chaîne de montagnes de la Mésopotamie septentr., sur les limites de la Mygdonie, au N. de Nisibis, se détachait du Taurus et s'étendait depuis l'Euphrate, au S. E. de la Mélitène, jusqu'au Tigre.

MASKAT. *Voy.* MASCATE.

MASKELEYNE (Nevil), astronome royal, né à Londres en 1732, mort en 1811, alla en 1761 à Sainte-Hélène pour observer le passage de Vénus, avança l'astronomie en perfectionnant les instruments, fit adopter dans sa patrie l'almanach nautique proposé par Lacaille, et fit un grand nombre d'observations qu'il publia chaque année par cahiers. On a de lui en anglais *le Guide du marin*, 1763; l'*Almanach nautique, avec des tables*, 1781.

MASON (William), poëte anglais, né en 1725 dans l'Yorkshire, mort en 1797, était chapelain du roi et chef des chantres de la cathédrale d'York. Il a composé des poëmes dramatiques à l'imitation des anciens avec des chœurs (*Elfrida, Caractacus*); des odes, les unes philosophiques (*la Mémoire, la Mélancolie*), les autres politiques (*la Tyrannie, Ode à la marine de l'Angleterre; A William Pitt*, etc.); des élégies; un *Essai sur la musique des cathédrales*; l'*Art de peindre*, poëme imité de Dufresnoy: *le Jardin anglais*, poëme didactique. Il était intimement lié avec le poëte Gray. Ses œuvres ont été publiées à Londres, 1811, 4 vol. in-8.

MAS'OUD. Ce nom a été porté par plusieurs princes musulmans. Les plus connus sont: Abou-saïd-Mas'oud, de la dynastie des Gaznévides, fils du fameux Mahmoud. Ce prince en mourant (1028) avait partagé ses états entre Mas'oud et son second fils Mohammed: mais Mas'oud déclara la guerre à son frère, s'empara de sa personne, lui creva les yeux et régna seul sur tout l'empire qui comprenait l'Inde et la Perse (1030). Il se laissa enlever le Khoraçan par les Turcs Seldjoucides, et périt assassiné par un fils de Mohammed (1042). — Gaïath-Eddin-Mas'oud, de la dynastie des Seldjoucides, se fit proclamer sultan de la Perse à Hamadan en 1134, déposa le calife Raschid pour mettre à sa place Moctafy (1136), et mourut en 1152, après avoir porté au plus haut point la puissance des Seldjoucides. — Deux autres Mas'oud, issus aussi de la race des Seldjoucides, occupèrent le trône d'Iconium: le premier de 1117 à 1156: il fut en guerre avec l'empereur grec Jean Comnène, avec les Croisés que commandaient Conrad III et Louis-le-Jeune, et avec Josselin, comte d'Édesse, et fut heureux dans presque toutes ses expéditions; le second, de 1283 à 1294: il fut en guerre avec Amer-Khan, émir turc, le fit égorger, et fut lui-même tué dans une bataille que lui livra le fils d'Amer. Avec lui finit l'empire seldjoucide d'Iconium.

MAS'OUDY, historien arabe, issu d'une famille de Médine, né à Bagdad vers 900, mort en 956, avait le titre de docteur et passa la plus grande partie de sa vie en voyages pour augmenter son instruction. Il a composé un grand nombre d'ouvrages précieux pour les sciences et pour l'histoire civile et littéraire, entre autres : l'*Histoire des siècles passés ; les Prairies d'or et les mines des pierres précieuses* (*Moroudj eddeheb*), sorte d'encyclopédie.

MASOVIE. *Voy.* MAZOVIE.

MASQUE DE FER (l'Homme au), personnage mystérieux qui fut détenu prisonnier en France plus de 40 ans et qui portait sans cesse sur la figure un masque noir, qui était en fer selon les uns, en velours noir selon les autres. Mis sous la garde de Saint-Mars, il fut conduit au château de Pignerol vers 1662, puis transféré en 1686 à l'île Sainte-Marguerite, et en 1698 à la Bastille, où il mourut en 1703. Il fut enterré sous le nom de Marchiali. L'autorité a toujours gardé le secret sur ce prisonnier, ce qui a donné lieu à mille suppositions. On a dit, par exemple, que c'était le comte de Vermandois, enfermé pour avoir donné un soufflet au grand dauphin ; le duc de Beaufort, disparu au siége de Candie en 1669; le duc de Monmouth, frère de Jacques II, que la France aurait soustrait au supplice ; le comte Girolamo Magni ou Matthioli, ministre du duc de Mantoue, qui aurait été enlevé de Turin en 1679 ou 1685, pour avoir empêché son maître de vendre sa capitale au roi de France ; ou Jean de Gonzague, secrétaire de Matthioli, et enlevé avec lui ; ou un fils adultérin d'Anne d'Autriche et de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre ; ou bien encore un frère jumeau de Louis XIV, qu'on aurait fait disparaître pour prévenir la rivalité des deux frères, etc. A la prise de la Bastille, on trouva lacérées dans les registres les pages qui devaient contenir des renseignements sur le prétendu Marchiali, de sorte que tout espoir de percer ce mystère s'est évanoui.

MASSA, ville d'Italie, ch.-l. du duché de Massa-Carrara, à 96 kil. N. O. de Florence, près de la mer ; 10,000 hab. Château-fort. Beau palais ducal en marbre. Académie de sculpture et architecture. Commerce de marbre statuaire. — Il y a une autre ville de Massa, qui est dans le royaume Lombard-Vénitien, sur la gauche du Pô, à 35 kil. O. de Rovigo ; 2,600 hab.

MASSA-CARRARA (duché de), principauté d'Italie, sur le versant S. des Alpes, entre le duché de Toscane au N. et à l'E., la principauté de Lucques au S., les États sardes à l'O. : 44 kil. sur 17 ; 29,000 hab. : 500,000 francs de revenu. Huile, vin, soie, chanvre, etc.; superbes marbres. — Ce duché est formé du ci-devant duché de Massa et de la ci-devant principauté de Carrara. Tout ce pays appartenait primitivement à titre de marquisat à la famille des Malaspina, d'où il passa dans celle de Cibo pour qui il fut érigé en duché. En 1743, la maison de Modène l'acquit par mariage. Sous la République, il forma en partie le département du Crostolo. Napoléon le donna à sa sœur Elisa en 1806 ; en 1809, il conféra au grand-juge Régnier le titre de duc de Massa-Carrara. En 1814, ce duché a été restitué à Marie-Béatrix, héritière des maisons d'Este et de Cibo, pour retourner après sa mort au duc de Modène.

MASSA-LOMBARDA, ville des états de l'Église (Ferrare), à 28 kil. O. de Ravenne ; 4,000 hab.

MASSA-LUBRENSE, ville du roy. de Naples (Naples), à 4 kil. S. O. de Sorrente ; 2,800 hab.; évêché. On la nomme aussi *Massa di Sorrento.*

MASSACHUSSETS, un des États-Unis de l'Amérique du N., sur l'Atlantique, dans la région du N., entre 41° 12'-42° 52' lat. N. et entre 72° 15'-75° 50' long. O., a pour bornes ceux de Vermont et de New-Hampshire au N., celui de Rhode-Island au S., celui de New-York à l'O., et l'Océan à l'E. : 98 kil. du N. au S., 200 de l'E. à l'O.; 20,000 kil. carrés; 700,000 hab. Ch.-l., Boston. On le divise en 14 comtés. Montagnes à l'O.; rivières, le Connecticut, le Merrimack, etc. Climat agréable et sain, très froid l'hiver. Le sol, aride sur les côtes, est fertile à l'intérieur. Marbres, granit, fer. Tissus de soie, de coton, de laine ; verreries, distilleries; chantiers, etc.; commerce très prospère ; on pêche beaucoup le long des côtes. — Le Massachussets est du nombre des colonies anglaises qui se formèrent de 1621 à 1635 dans ce qu'on appelait Virginie septentrionale ou Nouvelle-Angleterre. C'est du Massachussets (Boston) que partit le signal de la révolte des États-Unis, et cet état fut plusieurs fois le théâtre de la guerre. En 1819, le Maine, jusque-là annexé au Massachussets comme district, en fut détaché pour former un état particulier.

MASSADA, la plus forte place de la Judée, à l'E. de Jérusalem et près de la mer Morte. Hérode y fit faire d'immenses travaux pour la rendre inexpugnable ; ce prince y avait un magnifique palais.

MASSAFRA, ville du royaume de Naples (Terre d'Otrante), à 15 kil. N. O. de Tarente ; 10,000 hab. Belle église collégiale.

MASSAGA, ville de l'Inde ancienne, chez les Assacènes, au N. de *Peucela* (Peichaver), et au N. O. de *Taxila* (Attok), fut saccagée par les Macédoniens d'Alexandre. Elle occupait probablement l'emplacement de la ville actuelle d'*Achnagar* ou celui d'*Akora.*

MASSAGÈTES, *Massagetæ*, peuple scythe, à l'E. et au N. de la mer Caspienne, vers l'Iaxarte (Oural), étaient nomades, pasteurs et ichthyophages, buvaient le lait de leurs cavales, et combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval. On prétend qu'ils tuaient leurs vieillards et se nourrissaient de leur chair. Cyrus tenta vainement de les soumettre. Il est croyable que le nom de Massagètes désigne collectivement un grand nombre de tribus tchoudes différentes; il parait signifier *grands Gètes.*

MAS-SAINTES-PUELLES (LE), ville de France (Aude), à 6 kil. S. de Castelnaudary ; 1,200 hab. Patrie de P. de Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. — Cette ville, nommée jadis *Recaudum*, prit son nom de deux saintes filles qui y furent enterrées. Prise et brûlée par les Anglais (1355), et par Louis XIII (1623). Elle avait été vainement assiégée par le duc de Joyeuse (1586).

MASSAT, ch.-l. de canton (Ariége), à 18 kil. S. E. de Saint-Girons ; 7,180 hab. Mines de fer aux environs, forges.

MASSÉNA (André), prince d'Essling, maréchal de France, né à Nice en 1758, s'enrôla fort jeune dans un régiment français, se distingua dans les premières guerres de la révolution à l'armée du Midi, fut en 1795 promu au grade de général de division, et prit la part la plus glorieuse à la conquête de l'Italie par Bonaparte ; ce général le surnommait *l'Enfant chéri de la victoire.* En 1798, il fut mis à la tête du corps d'armée chargé d'établir un gouvernement républicain dans l'état de l'Église ; mais il fut accusé de dilapidations par sa propre armée, qui s'insurgea et le contraignit à se retirer. En 1799 il reparut à l'armée d'Helvétie, et se couvrit de gloire en battant à Zurich les Russes, qui menaçaient la France d'une invasion. Envoyé ensuite en Italie pour s'opposer aux Autrichiens qui reprenaient les pays conquis, il se jeta dans Gênes avec une poignée de soldats, et parvint à retenir le général autrichien Mélas assez longtemps pour favoriser l'irruption de Bonaparte en Italie et préparer la victoire de Marengo. Masséna fut nommé maréchal de l'Empire en 1804. En 1805 il reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie et poursuivit avec vigueur le prince Charles, qui fut contraint

de se retirer en Allemagne; en 1806 il accompagna Joseph Bonaparte, qui allait prendre possession du royaume de Naples, et battit plusieurs fois les rebelles de la Calabre; en 1809 il commanda en Autriche le cinquième corps de la grande armée, et décida la victoire à Essling; Napoléon, en récompense, le créa prince d'Essling. Il fut moins heureux en Portugal (1810), et ne put chasser de ce pays les Anglais commandés par Wellington. Depuis il n'a rien fait de remarquable. Il mourut à Paris en 1817.

MASSERAH, ville de Nigritie, dans le Bournou, à 130 kil. de Kouka; 20,000 hab.

MASSERANO, ville des États sardes, à 33 kil. N. O. de Novare; 3,550 hab. Jadis ch.-l. d'une principauté.

MASSESSYLES, *Massessyli*, peuple de la côte sept. d'Afrique, entre les Massyles à l'O. et la Mauritanie à l'E. *Voy.* NUMIDIE.

MASSEUBE, ch.-l. de cant. (Gers), sur le Gers, à 17 kil. S. E. de Mirande; 1,500 hab. Grand commerce de mulets.

MASSEVAUX, *Masmunster* en allemand, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 18 kil. N. E. de Belfort, sur la Dolleren; 3,356 hab. Tissus de coton; forges. Il doit son nom à une célèbre abbaye de chanoinesses augustines nobles.

MASSIAC, ch.-l. de cant. (Cantal), sur l'Alagnon, à 26 kil. N. de Saint-Flour; 1,600 hab. Toiles en quantité. Beau château.

MASSILIE, ville de Gaule. *Voy.* MARSEILLE.

MASSILLARGUES, ville de France (Hérault), à 5 kil. S. E. de Lunel, sur la Vidourle; 3,382 hab.

MASSILLON (J.-B.), célèbre orateur chrétien, né en 1663 à Hyères en Provence, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa les belles-lettres et la théologie à Pézenas, à Montbrison, à Vienne; vint à Paris en 1696 pour être un des directeurs du séminaire de Saint-Magloire; fut chargé en 1698 par le roi d'une mission à Montpellier, dans laquelle il commença sa réputation; prêcha en 1699 le carême dans l'église de l'Oratoire et l'avent à Versailles, et se plaça dès lors au premier rang des orateurs de la chaire. Louis XIV se plaisait à l'entendre, mais il ne fit rien pour son avancement; le Régent fut plus juste et le nomma en 1717 évêque de Clermont. Il fut reçu à l'Académie en 1719. Il passa le reste de sa vie dans son diocèse, et s'y fit bénir par sa charité et ses vertus évangéliques. Il mourut en 1742. On a de Massillon: 1° des *Sermons*, au nombre de près de 100, parmi lesquels on remarque surtout les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême*, prononcés en 1717 devant le jeune roi Louis XV, et où il traite des devoirs des grands; le sermon sur l'*Aumône*, et celui sur le *Petit nombre des élus;* on trouve dans celui-ci une prosopopée célèbre sur le jugement dernier qui fit tressaillir tout son auditoire d'un mouvement commun d'effroi; 2° des *Mystères* et des *Panégyriques de saints*; 3° des *Oraisons funèbres*, dont la plus belle est celle de Louis XIV; 4° des *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements*, *Discours synodaux*; 5° des *Paraphrases de psaumes*. Le genre de Massillon est une éloquence douce, insinuante, souvent pathétique, harmonieuse et abondante en développements. Vivant dans un siècle de philosophie, il s'adressa le plus souvent à la raison. Il avait fait une étude profonde du cœur humain, et il en suit avec une admirable pénétration tous les replis. Ses œuvres ont été réunies par son neveu, Joseph Massillon, 1745-48; elles ont été souvent réimprimées depuis avec des additions, notamment par Renouard, 1810, 13 vol. in-8; Méquignon, 1818, 15 vol. in-12. M. Renouard a donné pour l'usage des maisons d'éducation des *Morceaux choisis de Massillon*, 1812.

MASSINISSA. *Voy.* MASINISSA.

MASSIQUE (mont), *Massicus mons*, auj. *Mondragone*, montagne d'Italie (Campanie), près de Sinuesse et très près de Falerne, était renommée par ses vins.

MASSIVA, prince numide, parent de Masinissa. Lorsque Jugurtha fut mandé à Rome pour rendre compte de sa conduite, Massiva sollicita du sénat le royaume de Numidie; Jugurtha, craignant l'effet de sa démarche, le fit assassiner.

MASSON (Jean-Papire), historien, né en 1544 dans le Forez, mort en 1611, remplit à Paris les fonctions de substitut du procureur général. Ses principaux ouvrages sont: *Annalium libri IV, quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577, 1598, in-4; *Notitia episcopatuum Galliæ quæ Francia est*, ibid., 1606, 1610, in-8; *Historia calamitatum Galliæ*, etc., *a Constantino Cæsare usque ad Majorianum*. — Son frère, Jean Masson, aumônier du roi, a aussi laissé quelques écrits historiques, entre autres une *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1612.

MASSON (Charles-François-Philibert), né en 1762, à Blamont, mort en 1807, associé de l'Institut de France, passa très jeune au service de la Russie, fut major en premier, et secrétaire des commandements du grand-duc Alexandre. Paul I l'expulsa de la Russie, comme partisan de la révolution. On a de lui: *Cours mémorial de géographie, à l'usage du corps d'artillerie des cadets*, Berlin, 1787; *Elmine ou la fleur qui ne se flétrit jamais*, Berlin, 1790; *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, 1802; *les Helvétiens*, poëme en 10 chants, 1800; des *Odes*, et *la Nouvelle Astrée*, roman, Paris, 1802.

MASSON DE MORVILLIERS, né en 1740, mort en 1789, a publié: *Abrégé de la Géographie de la France*, 1774; — *de l'Italie*, 1774; — *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12; *Œuvres mêlées*, en vers et en prose, Paris, 1789, in-8.

MASSORÈTES (du mot hébreu *massora*, tradition), docteurs hébreux qui ont fixé d'après les manuscrits et la tradition orale la leçon du texte sacré en y ajoutant les points-voyelles pour remplacer les voyelles, que l'on n'écrit point en hébreu. L'origine de ces points-voyelles est fort incertaine: elle a été attribuée aux docteurs de l'école de Tibériade, à Esdras, et même à Moïse; mais elle ne paraît pas remonter plus haut que le IXe siècle. Plusieurs savants hébraïsants ont combattu cette innovation, notamment Cappel et Masclef.

MASSOUAH ou MATZOU, ville d'Abyssinie, dans le Samara, par 37° 17' long. E., 15° 34' lat. N., dans une île de la mer Rouge. Bon port; 2,000 cabanes. Commerce maritime actif.

MASSOURE (LA). *Voy.* MANSOURAH.

MASSYAD ou MASSIATE, ville et forteresse de Syrie, aux environs de Baïrout, peut être regardée comme le ch.-l. des célèbres Assassins ou Ismaéliens de Syrie. Elle fut prise et détruite par les Turcs.

MASSYLES ou MASSYLIENS, nation numide qui habitait toute la partie orientale de la Numidie, eut pour roi Masinissa. C'est à tort qu'on les confond avec les Massessyles. *Voy.* NUMIDIE.

MASTRE (LA), ch.-l. de canton (Ardèche), à 22 kil. S. O. de Tournon: 2.218 hab.

MASTRICHT. *Voy.* MAESTRICHT.

MASULIPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans un îlot, à 20 kil. N. de l'embouchure de la Kistnah, par 78° 55' long. E., 16° 10' lat. N.; 60,000 hab. Bon port, forteresse importante. Beaux tissus dits *chints;* toile de coton, tabac, etc. Grand commerce avec la Chine, les Birmans, la Perse, l'Arabie. — Masulipatam a été successivement aux Mongols, aux Mahométans, aux Français (1751) qui la fortifièrent, aux Anglais (1759) qui l'ont gardée depuis ce temps.

MASURIUS SABINUS. *Voy.* SABINUS.

MATAMORAS, ville de l'Amérique septentrio-

nale (Mexique), dans l'anc. province de Tamaulipas, sur le Rio Bravo del Norte, à 60 kil. environ de son embouchure. Elle fut enlevée aux Mexicains par les Texiens en 1839.

MATAN, ville de l'île de Bornéo, ch.-l. du roy. de Matan, sur une rivière de même nom, à 900 kil. S. O. de Bornéo; 10,000 hab. Séjour du radjah. — Le roy. de Matan, dit jadis *roy. de Soukadanah*, est sur la côte occidentale de Bornéo. Il est moins puissant qu'il ne l'a été, et fait partie des pays vassaux des Hollandais. Le roi de Matan possédait encore en 1815 un diamant brut de 367 carats, lequel, réduit à 183 par la taille, serait de tous ceux qu'on connaît le troisième en grosseur.

MATANZAS, ville de l'île de Cuba, sur la côte N., à 80 kil. E. de la Havane; 10,000 hab. Bon port, commerce considérable. La flotte hollandaise défit la flotte portugaise en vue de cette ville en 1627.

MATAPAN (cap), *Tænarium prom.*, cap de Grèce, à l'extrémité S. de la Morée, par 36° 23' lat. N., 20° 9' long. E. C'est le point le plus méridional du continent européen.

MATAREM (empire de), grand état de l'île de Java, comprenait à peu près l'île entière au XVe siècle, mais avait pour noyau les deux provinces de Sourakarta et de Djocjakarta. Les Hollandais ont soumis ce pays et l'ont divisé, depuis 1775, en deux états, Matarem (ou Sourakarta) et Djocjakarta. Ils ont établi dans chaque état une branche de princes, vassaux et tributaires de la Hollande.

MATARIEH, ville de la Basse-Egypte, près des ruines de l'ancienne *Héliopolis* ou *On*, à 9 kil. N. E. du Caire. Kléber y défit les Turcs, 5 mars 1800.

MATARO, *Iluro*, ville d'Espagne (Barcelone), à 27 kil. N. E. de Barcelone, sur la Méditerranée: 13,000 hab. Divisée en ville vieille et ville neuve, la 1re très ancienne, la 2e plus moderne; celle-ci est assez jolie; il s'y trouve beaucoup de peintures à fresque. Industrie active (velours, soieries, bas, blondes, dentelles, verreries, chantiers de construction, etc.). Source thermale. Antiquités.

MATATHIAS, juif, père des Macchabées, de la race des Asmonéens, commanda les Juifs révoltés contre les rois de Syrie vers l'an 166 av. J.-C., et eut pour successeur son fils Judas Macchabée. *Voy.* MACCHABÉES.

MATCHERRY ou MEWAT, principauté de l'Inde médiate, dans l'ancien Agra, à l'O. (pays des Radjepoutes). Lieu principal, Alvar. Autres villes, Tedjarah, Alinagor ou Ghosauly. Habitants sauvages et pillards.

MATELLES (LES), ch.-l. de canton (Hérault), à 14 kil. N. de Montpellier; 400 hab.

MATERA, *Mateola*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 67 kil. E. de Potenza; 12,000 hab. Archevêché. Cathédrale remarquable. Antérieure à l'ère chrétienne. Guillaume-Bras-de-Fer y fut créé comte de Pouille en 1043.

MATHA, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 17 kil. S. E. de St-Jean-d'Angely; 900 hab.

MATHA (saint JEAN DE). *Voy.* JEAN.

MATHAN, prêtre de Baal et conseiller d'Athalie, fut tué devant l'autel de son dieu par les ordres du grand-prêtre Joïada ou Joad, 876 av. J.-C.

MATHES (LES), village du dép. de la Charente-Inférieure, à 14 kil. de Marennes; 550 hab. Combat entre les républicains et les Vendéens, où périt Louis de La Rochejaquelein (1815).

MATHIAS. *Voy.* MATTHIAS.

MATHIEU. *Voy.* MATTHIEU.

MATHILDE (sainte), reine de la Germanie, fille d'un seigneur saxon, fut mariée fort jeune à l'empereur Henri I, dit *l'Oiseleur*, et en eut deux fils, Othon et Henri. Elle se montra sur le trône douce, pieuse, charitable; elle fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Quedlinbourg, et mourut en 968, avec une grande réputation de piété. On la fête le 14 mars.

MATHILDE (sainte), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, fut mariée en 1200 à Henri I, roi d'Angleterre, et donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus. Elle mourut en 1218, le 30 avril, jour où l'on célèbre sa fête.

MATHILDE, reine d'Angleterre, fille du roi d'Angleterre Henri I, fut mariée en 1111 à l'empereur Henri V; resta veuve en 1125; épousa, deux ans après, Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et se vit appelée au trône d'Angleterre en 1135, à la mort de son père. La couronne lui fut disputée par Etienne, comte de Boulogne et neveu de Henri, qui l'emporta pour quelque temps; mais l'armée de ce prince ayant été défaite en 1141 par le comte de Glocester, frère naturel de Mathilde, cette princesse fut alors solennellement couronnée. Elle s'aliéna ses sujets par un caractère altier, et Glocester, son principal appui, étant mort en 1147, elle fut contrainte d'abandonner le trône à son rival, et de se sauver en France, où elle mourut en 1149.

MATHILDE (la comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, hérita de ces états à la mort de son père Boniface III, marquis de Toscane, en 1054. Mariée deux fois, la première avec Godefroy *le Barbu* en 1063, la deuxième avec Guelfe V, duc de Bavière, en 1084, elle se sépara de ses deux époux parce qu'elle ne les trouvait pas assez dévoués au Saint-Siége. Dans la querelle des investitures, elle secourut le pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV, et reçut le pontife dans sa forteresse de Canossa, près de Reggio, où Henri vint se soumettre à une humiliante pénitence (1077). Elle fit longtemps la guerre aux empereurs, perdit et reprit tour à tour plusieurs places fortes au nord du Pô, et fit donation de tous ses états au pape, au détriment de son second mari. Elle mourut en 1125.

MATHILDE (Caroline), reine de Danemark, neuvième et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre, fut mariée en 1766, à l'âge de 15 ans, à Christian VII, roi de Danemark. Cette princesse, belle, jeune, sans expérience, se laissa compromettre dans des intrigues avec le ministre Struensée, et fut condamnée comme adultère au divorce et à l'exil. Elle mourut à Zell en Hanovre en 1775, à l'âge de 24 ans, au moment, dit-on, où son époux, reconnaissant son innocence, allait la rappeler auprès de lui.

MATHOURA ou MATHURA, ville de l'Inde, célèbre par la naissance de Krichna. *Voy.* MOTTRA.

MATHURIN (saint), prêtre et confesseur qui vivait dans le Gâtinais au IVe ou au Ve siècle, est fêté le 9 novembre.

MATHURINS, ordre religieux institué pour racheter les esclaves des mains des infidèles avec le produit des aumônes, fut fondé en 1199 par saint Jean de Matha et Félix de Valois. On les nommait aussi *Religieux de la Trinité* ou *Trinitaires*. La réforme fit disparaître cet ordre en Allemagne; il fut supprimé en France, ainsi que tous les autres ordres religieux, en 1789.

MATHUSALEM, patriarche célèbre par sa longévité, était fils d'Enoch et fut père de Lamech et grand-père de Noé. Il vécut 969 ans selon la Bible, de l'an 4277 à l'an 3308 av. J.-C.

MATIFOU (le cap), *Ras-el-Temendfus*, cap de Barbarie, à 13 kil. E. d'Alger, par 36° 45' lat. N., 50° 118' long. O. Il ferme à l'E. la rade d'Alger et a un fort.

MATIGNON, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), dans l'ancienne Bretagne, à 24 kil. N. O. de Dinan; 1,000 hab. Commerce de grains.

MATIGNON (Jacques GOYON DE), maréchal de France, d'une ancienne famille de Bretagne, né en

1525, mort en 1597, se signala en 1552 aux siéges de Montmédy et d'Ivoy ; fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin (1557), et ne recouvra sa liberté qu'à la paix de Cateau-Cambrésis en 1559. Devenu lieutenant-général, il battit les Anglais en 1563 devant le château de Falaise, et se distingua aux combats de Jarnac et de Moncontour. Non moins généreux que brave, il ne fit point exécuter dans Alençon et Saint-Lô, dont il était gouverneur, les ordres barbares de Charles IX lors de la Saint-Barthélemy (1572). En 1574, il fit prisonnier le malheureux Montgomery dans Domfront, et tenta vainement d'adoucir la reine à son égard. En 1579 il fut élevé à la dignité de maréchal de France, et fut nommé en 1585 lieutenant-général de la Guyenne. Il prit plusieurs places aux Protestants, et battit à Nérac, en 1588, le roi de Navarre lui-même ; il n'en fut pas moins un des premiers à reconnaître ce prince pour roi de France après la mort de Henri III (1590).

MATILLA, bourg d'Espagne (Salamanque), à 20 kil. N. E. de San-Munoz ; 900 hab. Château des ducs de Frias. Aux environs célèbre forêt infestée par des brigands et des guérillas.

MATISCO, ville de la Lyonnaise 1re, auj. MACON.

MATLOCK, bourg d'Angleterre (Derby), sur la Derwent, à 22 kil. N. de Derby ; 3,000 hab. Eaux thermales.

MATO-GROSSO, prov. du Brésil, entre 60° et 69° long. O., 7° et 25° lat. S., est bornée au N. par celle de Para, vers l'E. par le Paraguay, à l'O. et au S. par la Bolivie et le Pérou ; elle a 1,700 kil. de l'E. à l'O., 1,600 du N. au S., et environ 300,000 hab. (dont beaucoup de tribus indigènes, notamment les Payaguas, les Guaycurus, les Bororos). (Ch.-l., Cidade de Mato-Grosso ou Villabella; 6,000 h.). Elle est très montagneuse, sauf au N.: plusieurs fleuves, l'Uraguay, le Paraguay, le Parana, la Madeira. Sol très fertile, mais peu cultivé : forêts immenses. Elle est célèbre par ses riches mines tant de métaux précieux que de diamants. C'est dans le Mato-Grosso que se trouve le fameux district Diamantin.

MATOUR, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 26 kil. O. de Mâcon ; 1,300 hab.

MATRONA, riv. de Gaule, auj. la MARNE.

MATSMAI, ville du Japon, capitale de l'île d'Yéso, par 137° 43' long. E., 51° 32' lat. N., sur la côte E.; 50,000 hab. Commerce considérable.

MATTERSDORF, *Nagy Martony* en madgyar, ville de Hongrie (OEdenbourg), à 13 kil. O. d'OEdenbourg ; 3,050 hab.

MATTHÆI (Christian-Frédéric), helléniste, élève d'Ernesti, né en 1744 à Grost en Thuringe, mort en 1811, fut successivement professeur de littérature classique à Moscou, directeur de l'école princière de Meissen (1785), professeur de philosophie à Wittemberg. Ses ouvrages principaux sont : *Chrestomathia græca*, Moscou, 1773 ; *Glossaria græca minora*, ibid., 1774-1775 ; *Xiphilini et Basilii orationes ineditæ*, 1775, in-4 ; *Isocratis Epistolæ*, 1776 ; *Gregorii Thessalonicensis orationes*, 1776, in-8 ; *Notitia codicum mss. græcorum bibliothecæ Mosquensis*, 1776 ; *Animadversiones ad Origenis Hexapla*, 1779 ; *Scholia inedita ad Iliados T*, Dresde, 1786 ; *Nemesius, de natura hominis*, grec et latin, Magdebourg, 1802. Il fit de nombreuses recherches dans les bibliothèques de Russie et d'Allemagne et y découvrit plusieurs morceaux restés inconnus, entre autres une *Hymne à Cérès* attribuée à Homère. Elle a été publiée par Ruhnkenius, Leyde, 1782.

MATTHIÆ (Auguste-Henri), érudit, né à Gœttingue en 1769, mort à Altenbourg en 1835, fut professeur de littérature grecque et latine à Weimar, 1798, puis, en 1801, directeur du gymnase d'Altenbourg. On a de lui : *Ausführliche griechische grammatike*, Leipsick, 1825-27, ouvrage qui fut traduit en français par MM. Gail et Longueville, sous le titre de *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, 1831, in-8 ; *Esquisses de littérature ancienne*, Iéna, 1815 ; *Manuel élémentaire de philosophie*, Leipsick, 1823 (traduit en français par M. Porret) ; des éditions des *Hymnes* d'Homère et des *Tragédies* d'Euripide, ainsi que des *Miscellanea philologica*, 1803, etc.

MATTHIAS (saint), disciple de J.-C., fut élu en remplacement de Judas Iscariote au nombre des douze apôtres. Selon la tradition, il prêcha en Cappadoce, et subit le martyre en Colchide. On lui attribue un Évangile apocryphe. Sa fête se célèbre le 24 février.

MATTHIAS, empereur d'Allemagne, fils de Maximilien II, né en 1557, succéda en 1612 à son frère Rodolphe II, qu'il avait déjà forcé précédemment d'abdiquer en sa faveur la couronne de Bohême. L'Empire était alors en guerre avec les Turcs : il termina cette guerre par un traité, en 1615. N'ayant pas d'enfant, il choisit pour lui succéder son cousin Ferdinand, et le fit couronner à Prague en 1616. Mais l'intolérance de ce dernier fit révolter ses sujets de Bohême, et Matthias mourut en 1619 sans avoir vu la fin de ces troubles.

MATTHIAS CORVIN. *Voy.* CORVIN.

MATTHIEU (saint), *Matthæus*, nommé aussi *Lévi*, évangéliste, l'un des douze apôtres, né en Galilée, était d'abord publicain, c'est-à-dire receveur de tribut pour les Romains. Il exerçait sa profession sur les bords du lac Génésareth, lorsque Jésus-Christ l'appela et lui ordonna de le suivre. Après avoir prêché dans la Judée, il alla, selon les uns, en Perse, selon les autres, en Ethiopie, où il mourut. Sa fête est célébrée le 21 septembre. L'Evangile de Saint Matthieu est le plus ancien des quatre ; on croit qu'il le rédigea huit ans après l'Ascension ; qu'il l'écrivit d'abord en langue syro-chaldaïque, d'où il fut traduit en grec, puis en chaldéen. On n'a plus l'original syro-chaldaïque ; la version grecque en tient lieu.

MATTHIEU (Pierre), historien et poëte, né en 1563 à Pesmes en Franche-Comté, mort en 1621, fut d'abord avocat à Lyon et grand partisan de la Ligue ; mais ayant été député par les Lyonnais près de Henri IV en 1593, après la soumission de leur ville, il s'attacha à ce prince qui le nomma son historiographe. Il avait commencé par faire des vers ; on a de lui plusieurs tragédies fort médiocres : *Esther*, 1585 ; *la Guisiade* ou *le Massacre du duc de Guise*, 1589 ; et des *Quatrains moraux*. On lui doit plusieurs histoires qui renferment d'utiles renseignements, mais qui, en général, sont mal écrites : *Histoire des troubles de France sous Henri III et Henri IV*, Lyon, 1594 ; *Histoire de France* (de 1598 à 1604), Paris, 1606 ; *Histoire de Louis XI*, 1610 ; *Histoire de la mort de Henri-le-Grand*, 1611 ; *Histoire de France, de François I à Louis XIII*, 1631.

MATTHIEU PARIS, chroniqueur anglais. *Voy.* PARIS.

MATTHIOLUS. *Voy.* MATTIOLI.

MATTIACI, peuple de Germanie, près du Rhin, à l'O. des Marses et des Sicambres, occupait une partie de la Hesse et du duché de Nassau, et avait pour ch.-l. *Mattium* (auj. *Marbourg*). *Mattiacæ aquæ*, une de ses bourgades, est auj. *Wiesbaden*.

MATTIOLI (Pierre-André), *Matthiolus*, médecin et naturaliste, né à Sienne en 1500, mort en 1577, exerça son art à Sienne et à Rome. Il est auteur de *Commentaires sur Dioscoride*, publiés d'abord en italien, Venise, 1544, puis en latin, 1554, qui offrent comme l'encyclopédie de son époque ; ils ont été trad. en franç. par A. du Pinet et J. Desmoulins.

MATTIOLI (le comte Girolamo MAGNI ou), ministre du duc de Mantoue, fut, dit-on, enlevé de Turin par ordre du cabinet de Versailles, en 1679 ou en 1685, parce qu'on craignait qu'il n'entravât les négociations entamées avec le duc son maître ; il fut conduit à Pignerol, et y mourut peu après. On

a prétendu que Mattioli était l'*Homme au masque de fer*.

MATURIN, dép. de la ci-devant république de Colombie, et auj. de la république de l'Equateur, est situé par 1° 20'-11° lat. N. et 61°-71° long. O.; il a pour bornes, au N. la mer des Antilles, au N. E. l'Atlantique, à l'E. la Guyane anglaise, au S. la Guyane brésilienne, à l'O. les dép. de l'Orénoque et de Vénézuéla; 1,100 kil. sur 900. Ch.-l., Cumana. Rivières importantes : Orénoque, Cassiquiare, Caroni, Rio-Negro, Cuyuni. Climat très chaud ; sol très fertile, mais marécageux ; immenses pâturages. Vastes forêts. Habitants sauvages et indépendants.

MATURIN (Ch.-Robert), écrivain irlandais, curé de Saint-Pierre à Dublin, né en 1782, mort en 1824. Il avait déjà publié quelques *nouvelles* (*Montorio, le Jeune Irlandais, le Chef milésien*), qui n'avaient pas obtenu un grand succès, lorsqu'il fit représenter sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, en 1816, la tragédie de *Bertram*, qui eut une vogue extraordinaire. On a encore de lui quelques romans (*Pour et Contre, Melmoth, les Albigeois*). *Bertram* a été traduit par MM. Taylor et Ch. Nodier, 1821.

MAUBERT DE GOUVEST, littérateur, né à Rouen en 1721, mort en 1767, fut d'abord capucin, s'enfuit de son couvent en 1745, et se réfugia en pays étranger. Il mena la vie la plus agitée, fut militaire, précepteur, directeur d'une troupe de comédiens, et se fit successivement chasser de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre pour ses pamphlets. Il a publié le *Testament du duc d'Alberoni*, Lausanne, 1752; *Histoire politique du siècle*, 1754, etc.

MAUBEUGE, *Malbodium*, ville forte de France, ch.-l. de canton (Nord), à 17 kil. N. d'Avesnes, sur la Sambre ; 6,363 hab. Manufacture royale d'armes ; broches et cylindres pour filatures ; clous et ferblanterie, etc. Commerce de marbre, ardoises, vins. — Fondée au VIIe siècle, longtemps capitale du Hainaut. Souvent prise et reprise par les Français et les Espagnols. Enfin Louis XIV la prit en 1649, et le traité de Nimègue (1678) lui en confirma la possession ; fortifiée par Vauban en 1680, assiégée en 1793 par le prince de Cobourg et délivrée par Jourdan.

MAUBOURGUET, ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 26 kil. N. de Tarbes ; 1,500 hab.

MAUCROIX (l'abbé François DE), littérateur, né en 1619 à Noyon, mort à Reims en 1708, fut d'abord avocat et homme du monde, et se lia étroitement avec La Fontaine ; puis il embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à Reims et se fixa dans cette ville. On lui doit un grand nombre de traductions estimées, celle entre autres de plusieurs *Homélies* de saint Chrysostôme, des *Philippiques* de Démosthènes, de quelques *Dialogues* de Platon, des *Catilinaires* de Cicéron, etc. Il cultiva aussi la poésie, et fit quelques pièces de vers en commun avec La Fontaine. Elles furent réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1685. M. Walkenaër a publié en 1820 les *Poésies* de Maucroix à la suite des *Nouvelles Œuvres diverses de La Fontaine*.

MAUDOUD (Aboul-Fethah), sultan de la dynastie des Gaznévides (1041-49), fils de Mas'oud, fit la guerre à Mohammed-l'Aveugle, son oncle, qu'il accusait d'être l'auteur de la mort de son père ; remporta sur lui, près des bords du Sind, une grande victoire, à la suite de laquelle il le fit périr, et bâtit en mémoire de sa victoire la ville de Feth-Abad. Il eut à réprimer plusieurs révoltes, et périt après neuf ans de règne, en 1049.

MAUDOUD, roi de Mossoul (1106-1114), était d'abord général de Mohammed, sultan de Perse. Il combattit en 1111 les Francs maîtres de Jérusalem, ravagea la Mésopotamie, assiégea Edesse, Antioche, battit Josselin, comte d'Edesse, et Baudouin, roi de Jérusalem, près de Tibériade en 1113. Il fut assassiné peu après par un fanatique ismaélien. On le connaît dans l'histoire des croisades sous les noms corrompus de *Manduc, Mendulfe, Malduc*, etc.

MAUGARD (Ant.), né près de Metz en 1739, mort en 1817, fut d'abord chargé de recherches relatives aux anciens monuments de droit et d'histoire, puis s'occupa avec zèle d'instruction publique. On a de lui, outre quelques ouvrages de circonstance, un *Cours de langues française et latine comparées*, 1815 et ann. suiv., qui contient des principes de grammaire suivis d'applications, avec des traductions de Cornélius Népos et de Phèdre.

MAUGRABIN ou MOGRABIN, habitant des états barbaresques dits *Mahgreb* ou *Mograb*.

MAUGUIO, ch.-l. de canton (Hérault), à 11 kil. E. de Montpellier, sur l'étang de Mauguio, lagune liée à la Méditerranée ; 1,750 hab.

MAULE, rivière de Chili, sort des Andes, coule à l'O., et tombe dans l'Océan Pacifique par 35° 50' lat. S.; cours, 225 kil. — Un des dép. du Chili se nomme dép. de la Maule, et a pour ch.-l. Chauquenès.

MAULÉON, *Malleo* ou *Malus Leo*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 43 kil. S. O. de Pau, sur le Saizon ou Gave de Mauléon ; 1,259 hab. Jadis capitale du pays de Soule. — L'arrondissement de Mauléon a six cantons (Iholdy, Saint-Etienne de Baigorry, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Tardets et Mauléon), 147 communes et 75,704 hab.

MAULÉON, *Mons Leonis*, bourg du département des Deux-Sèvres. *Voy.* CHATILLON-SUR-SÈVRE.

MAULÉON-BAROUSSE, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 23 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre ; 850 hab.

MAULÉON (LOYSEAU DE). *Voy.* LOYSEAU.

MAULTROT (Gabriel-Nicolas), né à Paris en 1714, mort en 1803, fut avocat au parlement de Paris et se distingua surtout comme canoniste et controversiste. Ouvrages principaux : *Maximes du droit public français*, 1772; *Mémoires sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777; *De l'Usure relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol.; *Origine et étendue de la puissance temporelle, suivant les livres saints*, 1789; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, etc.

MAUPEOU (René-Charles DE), premier président, père du célèbre ministre Maupeou, devint en 1743 premier président du parlement de Paris, se trouva mêlé aux disputes du parlement et du clergé, ne se fit remarquer que par la faiblesse de son caractère, et fut obligé de se démettre en 1757. Il fut néanmoins rappelé en 1763 pour remplacer Lamoignon, et eut les sceaux avec le titre de vice-chancelier. Il fut nommé chancelier en 1768, et céda 24 heures après sa place à son fils. Il mourut en 1775 à 87 ans. Sa famille était en hostilité ouverte avec la famille Lamoignon.

MAUPEOU (René-Nicolas), chancelier de France, fils du précédent, né à Paris en 1714, s'éleva par la faveur de Mme Dubarry et succéda en 1768 à son père, René-Charles Maupeou, dans la dignité de chancelier. Le parlement était alors en querelle avec l'autorité royale et apportait sans cesse des entraves aux volontés de Louis XV par ses remontrances et ses refus d'enregistrer les édits ; Maupeou voulut, par un coup d'état, débarrasser le roi de ces entraves. Le parlement fut exilé (1771), et à sa place on installa le conseil du roi, auquel le public donna par dérision le nom de *parlement Maupeou*. Cette mesure violente contre un corps respecté et aimé du peuple souleva l'opinion publique. Les avocats refusèrent de plaider ; d'innombrables pamphlets furent lancés contre la cour et son chancelier : le parlement Maupeou tomba dans le mépris. La mort de Louis XV mit un terme à cet état de

choses; Louis XVI rappela l'ancien parlement (1774) et Maupeou fut exilé dans ses terres, à Thuit en Normandie. Il y mourut en 1792, faisant à la nation un legs de 800,000 francs.

MAUPERTUIS, village du département de Seine-et-Marne, à 7 kil. S. de Coulommiers; 350 hab. On y voyait jadis un château délicieux dont dépendait l'Elysée décrit par Delille dans son poëme des *Jardins*.

MAUPERTUIS (P.-L. MOREAU DE), géomètre, né en 1698 à St-Malo, mort en 1759, fit sous la direction de Nicole des progrès rapides, entra à l'Académie des Sciences à 25 ans (1723), voyagea pour s'instruire et se lia avec les hommes les plus distingués, tels que Voltaire, Bernouilli, La Condamine, etc. Il fut nommé en 1736 par Maurepas chef de l'expédition envoyée au pôle pour y mesurer un degré; à son retour il devint l'objet de l'attention générale, et fut reçu en 1743 à l'Académie Française. Le roi de Prusse, Frédéric II, le nomma président de l'Académie de Berlin; il alla peu après se fixer en Prusse (1745). Là il eut de violents démêlés, d'abord avec Kœnig, membre de l'Académie, qui lui disputait la découverte du *principe de la moindre action* sur lequel Maupertuis fondait toute la mécanique, et par suite avec Voltaire, qui l'accabla de ses plaisanteries. Il mourut en 1759, à Bâle, dans la famille des Bernouilli. On a de lui des ouvrages de genres fort divers: *Balistique arithmétique*, 1731; *Commentaires sur les principes de Newton*, 1732; *Discours sur la figure des astres*, 1732; *Voyage au cercle polaire*, 1738; *Mémoire sur la moindre action*, 1744; *Essai de cosmologie*, 1748; *Essai de philosophie morale*, *Système de la nature*, 1751; des *Lettres philosophiques*, etc. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, 1768, 4 vol. in-8. Maupertuis était un savant distingué et un bon écrivain; cependant il n'occupe nulle part le premier rang. Il avait un orgueil et une susceptibilité qui empoisonnèrent sa vie.

MAUR (saint), *Maurus*, disciple de saint Benoît, le suivit aux monastères de Sublac et du Mont-Cassin. Il fut, à ce qu'on croit, envoyé en France dans le VIe siècle par saint Benoît, pour y établir des monastères de sa règle; mais rien n'est moins certain. On fête saint Maur le 15 janvier. — Un autre saint Maur, que l'on a confondu à tort avec le précédent, était abbé de Glanfeuil en Anjou au VIIe siècle. — Une célèbre congrégation de Bénédictins prit, au commencement du XVIIe siècle, le nom de Saint-Maur; c'était une réforme de l'ordre de Saint-Benoît, qui fut accomplie en 1613 par quelques pieux religieux de Saint-Vannes; le pape Grégoire XV l'approuva en 1621. Cette congrégation compta bientôt un grand nombre de maisons florissantes: Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Remi de Reims, Marmoutier, Saint-Pierre de Corbie, Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, Fécamp, la Trinité de Vendôme, etc. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués par leur piété, et surtout par leur érudition. L'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur* a été écrite par dom Tassin, Bruxelles (Paris), 1770, in-4.

MAUR (RABAN). *Voy.* RABAN-MAUR.

MAUR (dom). *Voy.* JOURDAIN (François-Claude).

MAURE, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 28 kil. N. de Redon; 3,955 hab.

MAUREPAS (Jean-Frédéric PHÉLIPPEAUX, comte de), ministre de Louis XV, né en 1701, mort en 1781, petit-fils du chancelier de Pontchartrain, eut, dès l'âge de 24 ans, le département de la marine, et celui de la maison du roi, qui embrassait Paris et la cour. Pendant son administration, il embellit beaucoup Paris, fit fermer les maisons de jeu, envoya des savants, La Condamine, Maupertuis, etc., sous l'équateur et près du pôle boréal, pour mesurer deux degrés du méridien; fit partir des officiers pour examiner les côtes et dresser des cartes; chargea Sévin et Fourmont de visiter la Grèce et l'Orient; Jussieu, d'aller étudier les plantes du Pérou. Il fut exilé en 1749 pour avoir fait une épigramme contre madame de Pompadour, et resta 25 ans éloigné des affaires. Il fut rappelé par Louis XVI à son avénement (1774), et, sans avoir de portefeuille, présida le conseil d'état. Il fit réintégrer les parlements exilés par Louis XV (*Voy.* MAUPEOU): amena le roi à signer un traité d'union avec les insurgés d'Amérique; fit confier le ministère des finances à Turgot, puis à Necker; mais les fit disgracier l'un et l'autre lorsqu'il vit en eux des rivaux redoutables. Il mourut six mois après la disgrâce du dernier (octobre 1781). Maurepas avait de la pénétration et de la finesse; mais il était léger, insouciant et frivole; ce ministre était peu capable de conjurer l'orage qui menaçait le trône.

MAURES, *Mauri*, *Mauritani*, nom restreint d'abord chez les anciens aux habitants de la Mauritanie, à l'O. du *Muluchas* (Molokath), étendu ensuite aux habitants de cette portion de la Numidie qui forma depuis les Mauritanies césarienne et sitifine, est appliqué de nos jours à une forte partie des indigènes de l'Algérie, du royaume de Maroc, du Biledulgérid, de l'état de Sidy-Hescham et du Sahara. Ce qui les distingue surtout des Kabaïls, c'est que la plupart d'entre eux habitent les villes, et que chez eux l'organisation en tribus est moins marquée. On a dit que les Maures provenaient du mélange des Berbers et des Arabes avec la race européenne ou nègre; mais le nom de Maures existait longtemps avant ce mélange. — Les Maures forment la majeure partie de la famille atlantique; ils sont basanés, très forts et de complexion sèche; ils ont de beaux yeux et de belles dents. Avides, cruels et fourbes, ils se livrent volontiers au brigandage et à la piraterie. Leur religion est un mahométisme mêlé de fétichisme. Dans l'histoire d'Espagne il ne faut pas confondre les Arabes et les Maures. La période de la conquête de l'Espagne et du califat de Cordoue est arabe; celle des Almoravides, Almohades et Alhamarides (de Grenade) est maure. Le nom de *Maure* semble dériver de l'arabe *Maghreb* (pays occidental). *Voy.* MAURITANIE.

MAURIAC, ch.-l. d'arr. (Cantal), à 32 kil. N. O. d'Aurillac; 3,420 hab. Tribunal de 1re instance, collége communal, commerce de chevaux, mulets, bestiaux; étoffes de laine, cuirs, marais, fromages. — L'arrondissement de Mauriac a 6 cantons (Champs, Pleaux, Riom, Saignes, Salers et Mauriac), 64 communes et 63,829 hab.

MAURICE (saint), chef de la légion thébéenne (c.-à-d. levée en Thébaïde), composée de chrétiens, reçut la couronne du martyre, avec ses compagnons, l'an 286, pour avoir refusé d'obéir à l'empereur Maximien qui leur ordonnait de sacrifier aux dieux. Cet événement eut lieu à *Octodurus* (Martigny), près du lac Léman en Suisse. La fête de saint Maurice tombe le 22 septembre. Plusieurs années après le massacre de la légion *thébéenne*, on découvrit les corps des martyrs au lieu dit Agaune (auj. *Saint-Maurice*), où Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir depuis une abbaye devenue célèbre.

MAURICE, *Mauritius Tiberius*, empereur d'Orient, né en 539 à Arabisse en Cappadoce, fut proclamé en 582; rétablit Chosroès II, roi de Perse, expulsé par ses sujets; secourut l'Italie contre les Lombards, puis eut à se défendre contre les attaques et les perfidies du roi des Avares. Phocas se révolta contre lui, et, l'ayant fait prisonnier, le fit tuer avec ses cinq fils, 602.

MAURICE DE NASSAU. *Voy.* NASSAU.

MAURICE DE SAXE. *Voy.* SAXE.

MAURICE (île). *Voy.* FRANCE (île de).

MAURIENNE (vallée de), en italien *Moriana*, en latin *Garocelia vallis*, et *comitatus Maurianæ*, prov. des Etats sardes (Savoie), entre les provinces de Savoie supérieure et de Tarentaise au N., la division de Turin au S., la France au S. O., et la Savoie propre à l'O.; 90 kil. sur 26; ch.-l., Saint-Jean-de-Maurienne. Traversée par les Alpes Grecques et Pennines; arrosée par l'Arc et ses affluents. — Ce pays, depuis le XIe siècle, a porté le titre de comté, et est regardé comme le premier héritage des comtes de Savoie.

MAURIENNE (SAINT-JEAN-DE-). *Voy.* SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE.

MAURITANIE, *Mauritania* (auj. roy. de Fez dans l'empire de Maroc, et partie de l'Algérie), contrée de l'Afrique ancienne, au N. O., entre la Numidie à l'E., l'Atlantique à l'O., la Méditerranée au N.; ses limites au S. étaient vagues; à l'E., elles varièrent souvent. Jusqu'en 108 av. J.-C. la Mauritanie s'arrêta au *Muluchas* (Molokath); depuis 107 elle alla jusqu'à l'*Ampsagas* (Oued-el-Kébir). De là 2 Mauritanies, l'une dite *Orientale*, l'autre *Occidentale*, séparées par le *Muluchas*. — Sous Claude, quand la Mauritanie fut réduite en province romaine, la 1re fut dite *Mauritanie Césarienne*, la 2e *Mauritanie Tingitane;* enfin la 1re fut subdivisée en *Césarienne* propre et *Sitifine*. Les ch.-l. de ces 3 Mauritanies étaient Césarée, Sitifi, Tingis.— Lors de la division de l'empire en diocèses, les 2 Mauritanies, Césarienne et Sitifine, furent comprises dans le diocèse d'Afrique; la Tingitane dans celui d'Hispanie. — La Mauritanie, malgré sa fertilité et sa belle position, n'était pas riche et était fort peu civilisée; les côtes seules offraient bon nombre de villes; à l'intérieur habitaient comme de nos jours des tribus féroces et qui n'étaient soumises qu'imparfaitement. — La Mauritanie fut gouvernée par des rois dès les temps les plus anciens, mais son histoire n'existe que depuis la guerre de Jugurtha. La trahison de Bocchus, qui livra aux Romains son gendre Jugurtha, fut récompensée par le don de la Numidie occidentale (du Muluchas à l'Ampsagas), laquelle devint la Mauritanie orientale. En 47, le roi de Mauritanie Juba s'était déclaré pour le parti de Pompée: son royaume fut quelque temps traité comme possession romaine, mais Auguste le rendit à ses fils, et la Mauritanie garda des princes indigènes jusqu'en 42 après J.-C., époque à laquelle Suetonius Paulinus en fit la conquête. Voici les noms des rois de Mauritanie que l'on connaît:

Ammon, vers l'an	1000	Bogud,	46
Sésac,	973	Bocchus II,	38
Neptune et Antée			(après J.-C.)
ou Atlas,	950	Juba,	25
Bocchus I,	107	Ptolémée,	38
Ascalis,	85	Edémon,	38-42

MAURO (Fra), religieux de l'ordre des Camaldules au XVe siècle, habile cosmographe, exécuta, de 1457 à 1459, une belle mappemonde qu'on voit encore aujourd'hui dans un monastère de Venise. M. Zurla, religieux camaldule, a publié en 1806 une description de cette mappemonde.

MAUROCORDATO ou **MAVROCORDATO**, famille de Fanariotes, originaire de Scio, a fourni à la Grèce plusieurs personnages distingués: Alexandre, médecin et interprète du grand-seigneur, qui fut chargé par la Porte de diverses négociations auprès de la cour d'Autriche, et qui fit conclure la paix de Carlowitz (1699); il fut anobli; — Nicolas, fils d'Alexandre, qui fut aussi interprète de la Porte, et devint en 1707 hospodar de la Moldavie, puis de la Valachie; — Constantin, frère de Nicolas, qui devint hospodar de Valachie en 1735; il abolit l'esclavage dans ses états, et donna à la Valachie des lois et d'utiles institutions; après avoir été plusieurs fois déposé et réintégré, il fut définitivement disgracié en 1763, et sa famille eut depuis à subir toutes sortes de persécutions; — le prince Alexandre, né en 1787, qui fut un des chefs les plus éclairés et les plus actifs de l'insurrection grecque de 1821, et fut quelque temps président du conseil administratif (1823); il se retira devant l'influence de Capo-d'Istria et des Russes; mais il rentra depuis aux affaires: il était en 1841 président du conseil.

MAURON, ch.-l. de canton (Morbihan), à 18 kil. N. E. de Ploërmel; 4,101 hab.

MAURS, ch.-l. de canton (Cantal), à 31 kil. S. O. d'Aurillac; 1,500 hab. Porcs; jambons renommés, cire et toiles grises.

MAURUS (TERENTIANUS). *Voy.* TERENTIANUS.

MAURY (J. SIFFREIN-), cardinal, né en 1746 à Vauréas, dans le comtat Venaissin, d'une famille pauvre et obscure, vint de bonne heure à Paris, prêcha avec succès dans quelques églises de la capitale, publia des morceaux oratoires qui furent goûtés du public (*Panégyrique de saint Louis*, *de saint Augustin*, *Éloge de Fénelon*, etc.), entra à l'Académie en 1785, et fut élu en 1789 député du clergé aux États-Généraux. Il porta la parole dans toutes les grandes questions, soit qu'il s'agît d'administration, de finances ou d'affaires ecclésiastiques; il défendit constamment l'Église et le clergé; protesta contre les décrets qui constituaient prisonniers le roi et la famille royale après leur fuite de Paris, et lutta souvent avec avantage contre Mirabeau. Après la clôture de la session de l'Assemblée constituante, il quitta la France et se retira en Italie. Il fut nommé par le pape Pie VI cardinal et évêque de Montefiascone, et par Monsieur (Louis XVIII) son ambassadeur près du Saint-Siége (1799). Cependant en 1804 il demanda et obtint la permission de rentrer en France, et, depuis cette époque, il parut dévoué à l'Empereur. En 1810, il fut nommé par celui-ci archevêque de Paris à la place du cardinal Fesch, et conserva cette dignité, malgré les défenses du pape, jusqu'en 1814. Il fut alors contraint de quitter l'archevêché, et retourna en Italie; le pape le retint plusieurs mois en prison. Il mourut à Rome dans la retraite en 1817. L'abbé Maury était orateur abondant, habile logicien, écrivain correct; mais il était loin d'avoir l'énergie et l'assurance de Mirabeau, et il se laissait souvent déconcerter à la tribune. Ses œuvres diverses ont été publiées sous le titre d'*Œuvres choisies du cardinal Maury*, etc., Paris, 1827, 5 vol. in-8. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Essai sur l'Éloquence de la chaire*, qui parut pour la première fois en 1810.

MAUSOLE, roi de Carie, au IVe siècle av. J.-C., époux de la célèbre Artémise, est connu par son opulence et par le magnifique tombeau que lui fit élever son épouse après sa mort (353 av. J.-C.). Ce tombeau fut mis au nombre des sept merveilles du monde, et depuis on donna le nom de *mausolée* aux monuments de cette espèce.

MAUTERN, ville des États autrichiens (Autriche), sur le Danube, vis-à-vis de Stein, à 60 kil. N. O. de Vienne; 700 hab. — Victoire de Matthias Corvin, roi de Hongrie, sur les Autrichiens, en 1484.

MAUVESIN, ch.-l. de canton (Gers), à 31 kil. S. E. de Lectoure: 1,800 hab. Jadis ch.-l. de la vicomté de Fezensaguet dans le Bas-Armagnac.

MAUZÉ, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 22 kil. S. O. de Niort; 1,800 hab. Commerce actif (vins, eau-de-vie). Baudets estimés. — Il y a un autre Mauzé dans le même département, à 15 kil. de Thouars.

MAVROCORDATO. *Voy.* MAUROCORDATO.

MAVROMATI, village de l'état de Grèce (Messénie), sur les ruines de l'ancienne Messène.

MAVROMICHALI, assassin de Capo-d'Istria. *Voy.* CAPO-D'ISTRIA.

MAWARANNAHAR, contrée d'Asie. *Voy.* TRANSOXIANE.

MAXENCE, *Maxentius*, fils de Maximilien-Hercule, prit le titre d'auguste en Italie à la mort de Constance-Chlore (306), et engagea ensuite son père, qui avait abdiqué, à reprendre la pourpre; il assiégea Sévère dans Ravenne, et le fit mourir; il combattit et repoussa Galerius, puis se brouilla avec son père Maximilien-Hercule, qu'il força à fuir dans les Gaules (307); il porta ensuite la guerre dans l'Afrique, dont le gouverneur s'était révolté, et la mit à feu et à sang. De retour à Rome, il se rendit odieux par sa cruauté et sa tyrannie et persécuta cruellement les Chrétiens. Constantin marcha contre lui et le vainquit sous les murs de Rome (312). Maxence se noya dans sa fuite, le pont Milvius s'étant écroulé sous lui. C'était un prince avare et débauché.

MAXIMA CÆSARIENSIS, MAXIMA SEQUANORUM. *Voy.* GRANDE-CÉSARIENNE, GRANDE-SÉQUANAISE.

MAXIME ou PUPIEN, *Claudius Pupienus Maximus*, empereur romain, était général et préfet de Rome lorsque le Sénat l'éleva à l'empire avec Balbin, l'an 236 de J.-C., pour l'opposer à Maximin. Celui-ci étant mort peu après, les deux empereurs régnèrent en paix pendant quelques mois; mais ayant voulu rétablir la discipline, Maxime fut, ainsi que Balbin, massacré par les gardes prétoriennes.

MAXIME, *Magnus Maximus*, tyran des Gaules, avait d'abord servi sous Théodose et s'était distingué en Bretagne. Il se fit proclamer empereur, en 381 selon les uns, 383 selon d'autres; s'empara de la personne de Gratien qui régnait sur l'Occident, et établit à Trèves le siége de son empire. Il se fit reconnaître de la Gaule, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, et il allait s'emparer de l'Italie, lorsque Théodose marcha contre lui et le battit près d'Aquilée (388). Il fut livré au vainqueur et massacré.

MAXIME (PÉTRONE-), *Petronius Maximus*, empereur d'Occident, renversa du trône en 455 Valentinien III, qui avait insulté sa femme, et contraignit la veuve de ce prince, Eudoxie, à l'accepter pour époux. Celle-ci, pour se venger, appela en Italie Genséric, roi des Vandales, et lui livra Rome. Maxime ne songea qu'à fuir, et le peuple indigné le lapida (455).

MAXIME DE TYR, philosophe platonicien du IIe siècle, né à Tyr, vint à Rome, sous Commode; parcourut l'Arabie, la Phrygie, et termina sa vie en Grèce. On a cru à tort qu'il avait été un des instituteurs de Marc-Aurèle. On a de lui 41 discours ou dissertations sur des questions de philosophie. Daniel Heinsius en a donné une édit. estimée avec traduction latine, Leyde, 1614; Combe-Dounous les a traduits en français, Paris, 1802.

MAXIME (VALÈRE-). *Voy.* VALÈRE-MAXIME.

MAXIME (saint), évêque de Turin au Ve siècle, prêcha avec succès dans la Lombardie, et assista au concile de Milan en 451. Il a laissé des homélies et autres écrits qui ont été imprimés à Rome en 1784, in-fol. On le fête le 25 juin. — Un autre saint Maxime, qui vivait vers le même temps, était abbé de Lérins et évêque de Liége. Il mourut vers 460. On le fête le 27 novembre.

MAXIME (saint), abbé de Constantinople, mort en 662, combattit les Monothélites et fut exilé pour la défense de la foi. On le fête le 13 août.

MAXIMIANOPOLIS, ville de Palestine. *Voy.* ADAD-REMMON.

MAXIMIANUS, poëte latin du Ve ou VIe siècle, est le véritable auteur de six élégies que l'on met vulgairement sous le nom de Gallus. Contemporain et ami de Boëce, il remplit quelques fonctions administratives, et fit partie d'une ambassade envoyée par Théodoric, roi des Goths, à l'empereur Anastase.

MAXIMIEN HERCULE, *M. Aurelius Maximianus Hercules*, empereur romain, né près de Sirmium en Pannonie, vers l'an 250, servit d'abord comme simple soldat, s'éleva successivement aux premiers grades, et fut enfin (292) associé à l'empire par Dioclétien dont il était le compagnon d'armes et l'ami. Il fut chargé par lui du gouvernement de tout l'Occident (292-96); il avait sous ses ordres le césar Constance, qui commandait dans la préfecture des Gaules. Maximien avait remporté dans les Gaules et dans l'Afrique (286) plusieurs avantages; mais il éprouva quelques revers dans la Bretagne. L'an 305, il abdiqua en même temps que Dioclétien; mais il ne le fit qu'à contre-cœur, et reprit bientôt la pourpre (306) avec le secours de son fils Maxence, qui, lui-même, venait de se faire proclamer auguste. Maximien ayant voulu dans la suite (307) dépouiller ce fils, à qui il devait la couronne, ses troupes se révoltèrent contre lui; il fut obligé de se réfugier dans la Gaule, auprès de Constantin, qui avait épousé sa fille Fausta; mais bientôt, trahissant aussi son gendre, il voulut le faire assassiner, afin de régner à sa place (309). Le complot fut découvert, et Maximien se vit réduit à s'étrangler. Il périt à Marseille, en 310. Ce prince avait persécuté les Chrétiens.

MAXIMILIEN (saint), subit le martyre en Numidie, l'an 295. On le fête le 12 mars.

MAXIMILIEN I, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Frédéric III, né en 1459. Avant de monter sur le trône impérial, il avait épousé en 1477 Marie de Bourgogne, héritière des états de Charles-le-Téméraire, son père: ce qui l'engagea dans une longue guerre avec Louis XI, roi de France, qui prétendait à la succession de Bourgogne. Il fut élu en 1486 roi des Romains, et fut reconnu empereur à la mort de son père, en 1493. Il fit en 1496 la guerre à Charles VIII, et contribua à lui faire abandonner la conquête du royaume de Naples et d'Italie. En 1508, il s'allia avec le roi de France, Louis XII, et avec le pape, pour former la ligue dite de Cambray, contre les Vénitiens; mais il ne tarda pas à s'en retirer, excita le roi d'Angleterre à faire la guerre à la France, servit lui-même comme volontaire dans l'armée de ce prince, et eut la plus grande part à la victoire de Guinegate ou Journée des Éperons (1514). Il s'opposa aussi à la conquête du Milanais par François I, délivra Brescia assiégée par les Français, et investit Milan (1516); mais il ne put s'emparer de cette ville, et fut peu après obligé de mettre bas les armes. Il mourut en 1519. Ce prince avait de grandes qualités, mais son caractère était bizarre et singulier; Maximilien fit entrer dans sa famille, par d'habiles alliances, outre la riche succession de Bourgogne, les couronnes d'Espagne et de Bohême. Il eut pour successeur son petit-fils Charles-Quint.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand I, né en 1527, fut élu roi des Romains en 1558, et succéda à son père sur le trône impérial en 1564. Il fut en guerre avec Jean Sigismond, prince de Transylvanie, avec les sultans Soliman II et Sélim II, et finit par conclure une paix avantageuse avec les Turcs (1568). Lorsque le duc d'Anjou, roi de France sous le nom de Henri III, eut quitté le trône de Pologne pour celui de France, Maximilien fut appelé par un parti à lui succéder; mais Etienne Bathori lui ravit cette couronne. Il se préparait à soutenir ses droits par les armes, lorsqu'il mourut (1576). Maximilien était un prince sage et équitable, évitant la guerre autant qu'il le pouvait, cultivant et encourageant les sciences et les lettres. Il était tolérant et même inclinait vers le protestantisme.

MAXIMILIEN, dit *le Grand*, duc de Bavière, fils du duc Guillaume, lui succéda en 1596, devint très puissant sous l'empereur Matthias, et fut chef de la ligue catholique qui avait pour but de résister à l'Union de Halle, formée par les Protestants. En

1619, il refusa l'empire qu'on lui offrait. Il défendit Ferdinand contre son rival Frédéric, électeur palatin; gagna sur ce dernier la bataille de Prague (1620), et fut nommé électeur de l'empire en 1623. Il mourut en 1651, à 70 ans.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière, né en 1662, entra d'abord au service de l'Autriche, se signala au siége de Neuhæusel en 1685, à celui de Bude (1686), à la bataille de Mohacz (1687), et emporta Belgrade le 6 septembre 1689. En 1692, il alla gouverner les Pays-Bas pour le roi d'Espagne. Ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut mis au ban de l'empire et privé de ses états (1706), mais il y fut rétabli à la paix. Il mourut à Munich en 1726.

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de Bavière, né en 1756, succéda à son oncle, Charles-Théodore, comme électeur, en 1799; il s'attacha à la fortune de Napoléon, donna sa fille à Eugène Beauharnais (1806), et vit la même année ériger son duché en royaume. Cependant en 1813, il consentit à entrer dans la ligue formée contre la France, et dut à cette conduite de conserver son trône après la chute de Napoléon. Maximilien mourut en 1825, laissant le trône à son fils Louis. Il avait consacré son règne à introduire dans ses états une foule d'améliorations de toute espèce.

MAXIMIN, empereur romain, né en Thrace de parents goths, avait d'abord été pâtre. S'étant enrôlé dans la milice, il s'éleva par son courage aux plus hauts grades, et se fit proclamer empereur l'an 235, après la mort d'Alexandre-Sévère. Il remporta des avantages sur les Germains, les Sarmates et les Daces, qui ravageaient l'empire; mais il se rendit odieux par sa férocité. Il fit périr plusieurs milliers de personnes soupçonnées d'avoir conspiré contre lui, et persécuta cruellement les Chrétiens. Le sénat lui opposa en 236 les deux Gordiens; mais ils furent bientôt battus et mis à mort par ses généraux. On nomma alors deux nouveaux empereurs, Maxime Pupien et Balbin. A cette nouvelle, Maximin, transporté de fureur, quitta la Germanie où il faisait la guerre, et marcha contre l'Italie. Mais s'étant arrêté pour assiéger Aquilée, il fut assassiné dans cette ville par ses propres soldats. Maximin était d'une taille colossale, d'une force et d'une voracité extraordinaires.

MAXIMIN-DAÏA, neveu de Galérius, était fils d'un berger de Thrace, et fut d'abord berger lui-même. Galérius le fit nommer césar par Dioclétien en 305, au moment où ce prince abdiquait; il fut proclamé auguste en 307. Après la mort de Galérius (311), il partagea l'empire avec Constantin et Licinius; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux. Il fut défait par Licinius à Andrinople, et se vit réduit à fuir déguisé. Il mourut peu de temps après à Tarse. Fort adonné au vin, Maximin avait eu la sage précaution d exiger qu'on n'exécutât que le lendemain les ordres qu'il donnerait dans l'ivresse.

MAXIMIN (saint), évêque de Trèves, élu vers 332, mort vers 350. On le fête le 29 mai.

MAY (LE), ville du dép. de Maine-et-Loire, sur la Mure, à 9 kil. N. O. de Chollet; 3,215 hab. Elle a beaucoup souffert pendant la guerre de la Vendée.

MAY (Thomas), écrivain anglais, né dans le comté de Sussex vers 1594, mort en 1650, fut d'abord en faveur auprès de Charles I, puis embrassa le parti du Parlement et devint secrétaire et historiographe de cette assemblée. On a de lui divers ouvrages historiques, entre autres, l'*Histoire du Parlement de 1640 à 1643*, des tragédies et des traductions en vers des *Géorgiques* de Virgile et de la *Pharsale* de Lucain. Il a en outre donné une continuation de la *Pharsale* jusqu'à la mort de César, d'abord en anglais, 1639, puis en latin, 1640.

MAYAGUEZ, riv. de l'île de Porto-Rico. — Ville de la même île, sur la gauche de la riv., à 117 kil. S. O. de Porto-Rico. Cette ville a été brûlée en 1841.

MAYBOLE, ville d'Ecosse (Ayr), à 13 kil. S. d'Ayr; 5,200 hab. Couvertures.

MAYEN, ville des États prussiens. *Voy.* MAYENNE.

MAYEN (île JEAN-), île de l'Océan Glacial arctique, par 71° lat. N. et 12° 24' long. O., au N. E. de l'Islande et au S. O. du Spitzberg. Sol volcanique: haut volcan (le Beerenberg, qui fit éruption en 1818); immenses amas de glaces sur les côtes. — Découverte en 1611 par le navigateur hollandais Jean Mayen; souvent visitée par les navires baleiniers.

MAYENCE, *Mainz* en allemand, *Moguntia* ou *Moguntiacum* en latin, ch.-l. de la Hesse Rhénane, une des 3 prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la gauche du Rhin, près du confluent du Mayn ou Mein, à 554 kil. N. E. de Paris, par 5° 29' long. E., 50° lat. N.; 25,600 hab. Évêché. Forte citadelle. Mayence est une des trois grandes forteresses fédérales de l'Allemagne. Des Prussiens et des Autrichiens y forment la garnison avec les Hessois. La ville est formée de deux quartiers, celui du Rhin, et celui du N. O. (ce dernier élégant et spacieux). Grand pont de bateaux communiquant avec Cassel (long de 650 mètres); cathédrale gothique renommée, églises de Saint-Ignace, Saint-Jacques, Saint-Etienne: arsenal et hôtel de l'ordre Teutonique; divers restes d'antiquités. Lycée, école royale, séminaire, bibliothèque, galerie de peinture, cabinet de monnaies et médailles, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités romaines, etc. Industrie: faïence, meubles, cartes à jouer, tissus de coton, imprimeries; grand commerce de vins et de jambons renommés. Aux environs, très belle Chartreuse; maison de plaisance d'été, dite la Favorite. — Mayence était une place d'armes importante sous les Romains; détruite lors de l'invasion des barbares (406), elle fut rebâtie par les rois francs, et embellie par Charlemagne; elle avait été érigée en archevêché pour saint Boniface dès 757; elle eut longtemps une université, fondée au XV° siècle et détruite auj. Après avoir été ville libre et impériale pendant longtemps, elle fut soumise à l'archevêché depuis 1462. Souvent assiégée : par les Suédois en 1631, par les Français en 1644, 1688; prise par eux en 1792, mais remise par capitulation aux Autrichiens (1793); rendue à la France par la paix de Campo-Formio (1797), elle fut le ch.-l. du dép. de Mont-Tonnerre jusqu'en 1814. Les alliés l'occupèrent alors: le congrès de Vienne la donna à la Hesse.

MAYENCE (archevêché et électorat de), un des états de l'empire d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, comprenait une multitude de pays épars formant 3 masses : 1° vidamie de Mayence avec annexes (Mayence, Cassel, Hœchst, Kronberg, Elfeld avec le Rhingau, Lohnstein, Steinheim, Biber, Diebourg, Orb, Aschaffenbourg, Seligenstadt, Miltemberg, Amorbach, Bischoffsheim, Gernsheim, Amœnenbourg, Fritzlar, Bingen, Hochheim); 2° Erfurt et son territoire; 3° le Haut et Bas-Eichsfeld. Presque tous ces pays sont auj. à la Bavière; quelques-uns, y compris Mayence elle-même, sont à la Hesse: Nassau et d'autres états en ont aussi quelques démembrements. — L'archevêché de Mayence eut longtemps une grande importance qu'il dut surtout au souvenir de saint Boniface, apôtre des Saxons; à la chute de Henri-le-Lion, il s'agrandit en partageant les dépouilles du seigneur proscrit. La dignité archiépiscopale était donnée par le chapitre. L'archevêque était électeur et avait le titre d'archi-chancelier de Germanie; il tenait le premier rang parmi les sept électeurs. Lors des interrègnes, il avait le vicariat de l'empire; il nommait le vice-chancelier pour le conseil aulique, et avait sa chancellerie particulière à la cour impériale. La province ecclésiastique, après d'énormes réductions

(car elle s'était étendue jadis à presque toute l'Allemagne), avait encore pour suffragants dans les derniers temps Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Augsbourg, Coire, Wurtzbourg, Eichstædt, Paderborn, Hildesheim, Fulde. Le dernier archevêque de Mayence a été Ch.-Théodore de Dalberg.

MAYENNE, *Meduana*, riv. de France, naît au village de Maine (Orne), passe à Mayenne, Laval, Château-Gonthier; reçoit la Varenne, l'Ernée, la Sarthe grossie du Loir, et tombe dans la Loire à Bouche-Maine près des Ponts-de-Cé. Cours, 175 kil. dont 10 flottables, 95 navigables. On lui donne le nom de Maine ou Mayne, après qu'elle a reçu la Sarthe.

MAYENNE (dép. de la), dép. de la France, dans l'intérieur, entre ceux d'Ille-et-Vilaine à l'O., de la Sarthe à l'E., de Maine-et-Loire au S., de l'Orne au N.: 5,181 kil. carr.; 361,765 hab. Ch.-l., Laval. Formé en partie du Maine et de l'Anjou. Montagneux et boisé, surtout au N.; beaucoup de landes. Fer, marbre, pierres de taille, ardoises, Grains, lin, chanvre, fruits à cidre, peu de vin. Bestiaux, chevaux, porcs, moutons, abeilles. Toiles en quantité, linge de table, siamoises, mouchoirs, filatures de coton, blanchisseries, hauts-fourneaux, feux d'affinerie.— Ce dép. a 3 arr. (Laval, Mayenne, Château-Gonthier), 27 cantons et 275 communes; il appartient à la 4e division militaire, dépend de la cour royale d'Angers, et de l'évêché du Mans.

MAYENNE, *Meduanum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Mayenne), à 28 kil. N. E. de Laval; 9,752 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Rues étroites et tortueuses, maisons mal bâties. Hôtel-de-ville; château des ducs de Mayenne. Fabriques de toiles, de calicots et de mouchoirs. — Mayenne doit son origine à un château-fort construit par Juhel, duc de Bretagne, au VIIIe siècle. Ce château fut pris par les Anglais en 1424. Charles IX érigea cette ville en duché-pairie en 1573 en faveur de Charles de Lorraine, connu sous le nom de duc de Mayenne. Le cardinal Mazarin acheta ce duché et le donna en 1661 à Charles de la Porte, duc Mazarin, qui avait épousé Hortense Mancini, sa nièce.

MAYENNE, *Magniacum* en latin, *Mayen* en allemand, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 20 kil. O. de Coblentz; 3,013 hab. Drap, poterie, papeterie, etc. Source thermale, dite Salzbrunn.

MAYENNE (Ch. DE LORRAINE, duc de), 2e fils du duc de Guise François, né en 1554, se distingua d'abord dans les guerres de religion, à Poitiers, au siége de La Rochelle, à Moncontour. A la nouvelle du meurtre de ses deux frères (le duc de Guise et le cardinal de Lorraine), il se déclara chef de la Ligue (1589), prit le titre de lieutenant-général de la couronne de France, et fit la guerre à Henri III et au roi de Navarre (Henri IV): mais il fut battu par ce dernier à Arques et à Ivry. A la mort de Henri III, il proclama un fantôme de roi en la personne du cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. Ce prince étant mort en 1593, il convoqua les états-généraux à Paris, dans l'espoir sans doute de se faire élire, mais il ne put y réussir. Il finit par négocier avec Henri IV, fit sa paix en 1596 et fut nommé gouverneur de l'Ile-de-France. Il mourut en 1611. Mayenne était loin d'avoir l'activité et les talents politiques des Guise ses frères.

MAYER (Tobie), astronome allemand, né dans le Wurtemberg en 1723, mort en 1762, professa les mathématiques à l'université de Gœttingue depuis 1750. Il imagina des instruments utiles, réforma plusieurs erreurs dans la géométrie pratique, calcula les mouvements de la lune avec une admirable précision, et mérita le grand prix décerné par le bureau des longitudes de Londres. Il perfectionna aussi la méthode de mesurer les triangles pour les opérations géodésiques. Ses principaux ouvrages sont: *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, en allemand, Augsbourg, 1735; *Atlas mathématique*, en allemand, Augsbourg, 1745; *Tables du mouvement du soleil et de la lune*, dans le 2e vol. des *Mémoires* de la Société royale de Gœttingue. — Un autre Mayer, Christian, jésuite, né en 1719 en Moravie, mort en 1783, s'est aussi fait connaître comme astronome; il était directeur de l'observatoire de Manheim.

MAYET, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. N. E. de La Flèche; 3,630 hab. Grosses étoffes.

MAYET-DE-MONTAGNE (LE), ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. S. E. de Cusset; 1,700 hab.

MAYEUL (saint). *Voy.* MAÏEUL.

MAY-KANG, riv. d'Asie. *Voy.* MÉI-KONG.

MAYN, riv. d'Allemagne. *Voy.* MEIN.

MAYNARD (François), poëte français et l'un des premiers membres de l'Académie Française, né à Toulouse en 1582, était président à Aurillac. Il fit pendant longtemps la cour au cardinal de Richelieu, ainsi qu'à la reine Anne d'Autriche, mais ne put rien en obtenir, et se retira dans sa province, où il mourut en 1646. Il avait eu Malherbe pour maître et écrivait avec pureté, mais ses vers manquaient de force. Ses *Œuvres*, contenant des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons, ont été publiées à Paris, 1646.

MAYO (comté de), en Irlande (Connaught), entre ceux de Sligo et Roscommon à l'E., de Galway au S., l'Océan au N. et à l'O.: 102 kil. sur 50; 350,000 hab. (347,200 catholiques). Ch.-l. Castlebar. Montagnes, pâturages, grains; beaucoup de marais, mines riches; agriculture arriérée; peu d'industrie.

MAYO, une des îles du Cap-Vert, à l'E. de celle de Santiago, par 15° 10' lat. N., 25° 25' long. O.: 36 kil. de tour. Sol fertile; étang salé. Ch.-l., Pinosa.

MAYO, riv. du Mexique, naît dans la Sierra Madre, et se perd dans le golfe de Californie, par 27° 30' lat. N. Cours, 400 kil.

MAYOMBA, ville de Guinée, capit. du roy. dit aussi de Mayomba, à l'embouchure de la Mayomba dans l'Océan Atlantique, par 1° 59' long. E., 3° 45' lat. N. Commerce d'ivoire, cuivre, gomme. On y faisait aussi un grand commerce d'esclaves.

MAYOR (ISLA-), île d'Espagne (Séville), formée par le Guadalquivir au-dessous de Séville: 44 kil. sur 57. Beaucoup de fruits.

MAYORGA, ville d'Espagne (Valladolid), à 65 kil. N. O. de Valladolid, sur la Cea; 2,000 hab. Entrepôt des vins de Médine et de Rueda.

MAYOTTA, une des îles Comores, au S. E., par 42° 59' long. E., 12° 50' lat. S.: 50 kil. sur 32.; 1,500 hab.

MAYPO. *Voy.* MAIPO.

MAZACA, ville de Cappadoce. *Voy.* CÉSARÉE.

MAZAFRAN ou OUDJER, *Savus*, riv. de l'Algérie, sort du mont Zicka, forme la limite des prov. de Mascara et de Titterie, et se jette dans la Méditerranée, à l'E. de Coléah et à 26 kil. S. O. d'Alger. Elle reçoit la Chiffa. Cours, 150 kil.

MAZAGAN, ville de l'état de Maroc, à 225 kil. N. de Maroc, sur la mer Atlantique, près de l'embouchure de la Morbéa; 7,000 hab. Petit port. — Bâtie en 1500 par les Portugais qui la nommèrent *Castroreale*. Prise par les Marocains en 1762.

MAZAGRAN, village fortifié de l'Algérie occid. (prov. d'Oran), à 12 kil. de Mostaganem, est célèbre par la valeur avec laquelle s'y défendirent, en février 1839, 123 Français contre 12,000 Arabes.

MAZAMET, ch.-l. de cant. (Tarn), à 17 kil. S. E. de Castres; 8,151 hab. Grande fabrique de draps.

MAZAN, ville de France (Vaucluse), à 7 kil. E. de Carpentras; 4,050 hab.

MAZANDERAN, *Hyrcanie*, prov. de l'Iran, le

long de la mer Caspienne, au N. de l'Irak-Adjémi, et à l'E. du Ghilan : 350 kil. sur 100 ; 700,000 hab. Ch.-l., Sari; autres villes, Asterabad (jadis ch.-l.), Balfrouch, Aschraf, etc. Contrée très montueuse; neiges perpétuelles sur quelques sommets. Les habitants sont grands, forts, très braves, mais peu hospitaliers. Sol fertile, bétail, côtes poissonneuses. Dans les guerres que se livrèrent les Turcs Gaznévides et Seldjoucides pour la possession de la Perse, ce pays fut le théâtre de guerres continuelles.

MAZANIELLO. *Voy.* MASANIELLO.

MAZARIN (Jules), cardinal, ministre de France, né en 1602 à Piscina dans l'Abbruzze, d'un noble sicilien, fut appelé en France en 1639 par le cardinal de Richelieu, et fut en 1641 créé cardinal. A la mort de Richelieu (1642), il hérita de tout son pouvoir auprès de Louis XIII, et ce prince, en mourant (1643), le nomma membre du conseil de régence, dont la présidence était confiée à la reine-mère Anne d'Autriche ; la reine elle-même l'investit d'un pouvoir absolu, avec le titre de premier ministre. Les premières années de son ministère furent signalées par les victoires des Français sur les Espagnols à Rocroy (1643), à Nordlingue (1645), à Lens (1648) qui amenèrent la paix de Westphalie (1648). Mais bientôt éclata la guerre civile de la *Fronde* (1648), pendant laquelle la cour, dirigée par Mazarin, eut à lutter, et contre les grands du royaume mécontents, et contre les ennemis du dehors. Mazarin se vit deux fois obligé de céder, et de quitter la France ; mais enfin, tant par adresse que par force, il sortit vainqueur de la lutte (*Voy.* FRONDE). En 1659, Mazarin conclut la paix des Pyrénées, qui mettait un terme aux guerres de la France et de l'Espagne, et préparait la grandeur de Louis XIV. Il mourut deux ans après. Ce ministre a été diversement jugé : c'était un homme d'état très distingué selon les uns, très médiocre selon d'autres. Mazarin n'eut point sans doute le vaste génie et l'énergie de Richelieu ; mais il y suppléait par la ruse, la souplesse et l'habileté diplomatique. Ce ministre protégea aussi les lettres; on lui doit la bibliothèque publique qui porte son nom. Cependant on lui reproche d'avoir négligé le commerce, la marine et les finances. Il amassa une fortune colossale qu'il laissa à ses nièces (*Voy.* MANCINI). Des lettres écrites par Mazarin pendant la négociation du traité des Pyrénées ont été publiées à Amsterdam en 1693, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 vol. in-12 ; réimprimées en 1745, avec 50 autres lettres, 2 vol. in-12, sous le titre de *Lettres du cardinal* ; on a une *Histoire de Mazarin*, par Aubery, Paris, 1688, 2 vol. in-12.

MAZARIN (Ch. de LA PORTE, duc). *Voy.* MEILLERAIE.

MAZÉ, ville de France (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. O. de Baugé ; 3,895 hab.

MAZEIRA, île d'Asie, dans la mer d'Oman, près de la côte E. d'Arabie, par 56° 20' long. E., 20° 35' lat. N. ; 95 kil. sur 14.

MAZENDÉRAN. *Voy.* MAZANDÉRAN.

MAZEPPA, hetman ou prince des Cosaques, né en Podolie vers le milieu du XVIIe siècle, d'une famille noble, mais pauvre, était au service d'un seigneur polonais, lorsque celui-ci découvrit entre lui et sa femme une intrigue amoureuse. Il le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage, et l'abandonna à la course de cet animal, qui, élevé dans l'Ukraine, le porta jusque dans cette contrée. Là, Mazeppa fut recueilli par quelques paysans, dont les soins le rappelèrent à la vie. Il se fixa parmi eux, se fit remarquer par son énergie et ses talents, devint secrétaire de l'hetman des Cosaques de l'Ukraine, et après sa mort fut élu à sa place en 1687. Dans ce poste, Mazeppa sut se concilier l'affection du czar Pierre I, qui le nomma prince de l'Ukraine ; mais voulant se rendre indépendant, il trahit le czar à l'époque de ses guerres avec Charles XII, et combattit avec celui-ci à Pultawa. Après la défaite du roi de Suède, il se réfugia en Valachie, puis à Bender, où il mourut en 1709. Mazeppa est le héros d'un des poëmes de lord Byron.

MAZÈRES, ville de France (Ariége), à 8 kil. N. E. de Saverdun ; 3,313 hab. — Résidence des comtes de Foix. Possédée longtemps par les Huguenots aux XVIe et XVIIe siècles.

MAZICS ou MAZIGS, peuple de la Numidie méridionale, sur les confins de la Gétulie, étaient archers habiles et légers coureurs. Leur nom est le même que celui des *Amazighs* ou *Berbers* qui désigne toute la famille maure.

MAZIÈRES, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 14 kil. S. O. de Parthenay ; 600 hab.

MAZOVIE, *Masau* en allemand, *Massovia* en latin, jadis un des 12 palatinats de la Grande-Pologne et le plus grand de tous, se composait de 10 cantons dits, du nom de leurs chefs-lieux, Varsovie, Czersk, Wyszograd, Zakroczym, Ciechanow, Lomza, Wizka, Rozan, Nur, et Liw. Très agrandie aujourd'hui, la Mazovie forme une des huit voïvodies de la Pologne russe (au S. de celle d'Augustowo, au N. de celles de Sandomir et de Kalisz) : Varsovie est son ch.-l. et on la divise en 7 obvodies, Varsovie, Stanislawow, Lowicz, Rawa, Lenczy, Kutno et Wrotlawec. On appelait souvent l'évêque de Varsovie, évêque de Mazovie. — La Mazovie a été de 1138 à 1529 un duché particulier, appartenant à une ligne de la maison royale des Piast, et vassal le plus souvent de la Pologne (de 1329 à 1370 il le fut de la Bohême). Cette ligne s'étant éteinte en 1529, Sigismond I la réunit à la couronne. Deux fois depuis elle servit de douaire à des reines. Etienne Bathori l'érigea en palatinat, 1576.

MAZURE (F.-A.-J.), littérateur, né en 1776 à Paris, mort en 1828, fut attaché en 1796 à l'école centrale de Niort, y fit quelques essais de poésie, fut nommé inspecteur de l'académie d'Angers, puis inspecteur-général des études, en 1817 ; il consentit à faire partie de la commission de censure des journaux en 1820. Il a écrit : *Vie de Voltaire*, Paris, 1821 ; *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, 1825.

MAZZARA, *Masaris*, ville de Sicile (Trapani), sur la côte S. O., à 40 kil. S. de Trapani ; 8,400 hab. Évêché. Bon port. Château-fort. Commerce de vins, eau-de-vie, huile, etc.

MAZZARA (VAL DI), était jadis la plus occident. des trois provinces de la Sicile ; elle en a depuis formé trois autres, Palerme, Trapani, Girgenti.

MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), biographe, né à Brescia en 1707, mort en 1765, entreprit de rédiger par ordre alphabétique la vie de tous les écrivains de l'Italie depuis les temps les plus reculés ; il ne put accomplir que la plus petite partie de ce travail immense. On a de lui : *Gli scrittori d'Italia*, 1753-63, 6 vol. in-fol. Ce recueil estimé ne contient malheureusement que les deux premières lettres de l'alphabet.

MAZZUOLI (François), dit *le Parmesan*, peintre italien, ainsi nommé de sa patrie, né à Parme en 1503, mort en 1540, se forma par l'étude des chefs-d'œuvre du Corrège, de Jules Romain, de Michel-Ange et de Raphaël; mais sut, en empruntant des beautés à ces grands maîtres, se créer un genre à part, dont le principal caractère est la grâce dans le dessin et la douceur dans le coloris. Parmi ses tableaux on distingue : la *Circoncision* et le *Mariage de sainte Catherine*, qui sont à Rome ; *Saint Roch*, à Bologne ; *Moïse*, à Parme ; *la Vierge au long cou*, à Florence ; et enfin la *Mort de Lucrèce*, son chef-d'œuvre. Le Parmesan fut aussi un des plus habiles graveurs de son temps; il passe même pour l'inventeur de la gravure à l'eau-forte.

MÉACO, île du Japon. *Voy.* MIYAKO.

MEAD (Richard), médecin anglais, né près de Londres en 1673, mort en 1754, médecin de *George II*, vice-président de la Société royale, fut un des premiers à pratiquer l'inoculation de la petite vérole. Il a fait de savantes recherches sur les poisons et sur les maladies pestilentielles; il croyait à la contagion et recommandait un isolement absolu. Il a été donné une traduction française de ses œuvres, 2 vol. in-8, Paris, 1774.

MEADIA, bourg des États autrichiens (Croatie), à 24 kil. N. d'Orsova. Château en ruines. A 5 kil., eaux thermales sulfureuses; bains dits *d'Hercule*.

MEANDRE, auj. le *Buiuk-Meinder*, riv. de l'Asie-Mineure, naissait en Phrygie, coulait de l'E. vers l'O., et se perdait dans la mer Égée entre Héraclée et Priène. Ses sinuosités l'ont rendue célèbre. On voyait sur ses bords les villes d'Apamée, de Colosses, d'Antioche, de Pyrrha, de Milet, etc.

MEARNS, comté d'Écosse. *Voy.* KINCARDINE.

MEATH ou **EAST-MEATH**, c.-à-d. *Meath oriental*, comté d'Irlande (Leinster), sur la mer d'Irlande), entre ceux de Cavan au N., de Kildare au S., de Louth à l'E. et de West-Meath à l'O. et au S. O. 70 kil. sur 58: 2,450 kil. carr.: 176,000 hab. Ch.-l., Trim. Sol fertile, bons pâturages. Toiles.

MEATH (WEST-), c.-à-d. *Meath occidental*, comté d'Irlande (Leinster), borné au N. E. et à l'E. par le précédent, au S. par le King's county, et à l'O. par les comtés de Roscommon et de Longford. 49 kil. sur 38: 1,500 kil. carr.; 178,000 hab. Ch.-l., Mullingar. Beaucoup de blé.

MEAUX, *Meldi* ou *Jatinum*, ville de France, ancienne capitale de la Brie, auj. ch.-l. d'arr. du dép. de Seine-et-Marne, sur la Marne, près du canal de l'Ourcq, à 51 kil. N. de Melun, à 43 kil. N. E. de Paris; 7,809 hab. Évêché (fondé en 375: Bossuet en fut titulaire). Société d'agriculture, sciences et arts; Société biblique protestante. Tissus de coton, etc. Commerce de grains, bestiaux et fromages de Brie. — Ville très ancienne; sous les Romains, elle fit partie de la Gaule Belgique, puis de la Gaule Lyonnaise. Les Normands la brûlèrent au IXe siècle. Meaux fut dès le Xe siècle la possession des comtes de Champagne qui s'appelaient aussi comtes de Meaux; elle revint à la couronne sous Philippe-le-Bel, fut possédée par les Anglais de 1421 à 1436, puis réunie définitivement à la couronne. Meaux compta au commencement du XVIe siècle quelques protestants; mais l'hérésie y fut bientôt étouffée. Cette ville fut la première à quitter le parti de la Ligue pour se soumettre à Henri IV. — L'arr. de Meaux a 7 cant. (Claye, Crécy-sur-Marin, Dammartin, La Ferté-sous-Jouarre, Lagny-sur-Marne, Lizy-sur-Ourcq, Meaux), 161 comm. et 90.965 hab.

MEBARREZ (EL-), ville murée d'Arabie (Lahsa), à 53 kil. S. de Hedjer; 10,000 hab.

MECCA. *Voy.* MECQUE (LA).

MECENE, *C. Cilnius Mecœnas*, favori d'Auguste, issu des anciens rois d'Étrurie. Il s'était lié avec Octave pendant qu'il étudiait en Grèce; il l'accompagna dans toutes ses guerres; lorsqu'il fut devenu empereur, il se contenta d'être son ami et refusa les honneurs publics. Cependant il fut souvent chargé de l'administration de l'empire en l'absence d'Auguste. Plein de sens et fin politique, Mécène préférait la monarchie à la république, et il détermina Auguste à conserver le souverain pouvoir qu'il voulait abdiquer. Il ne se servit de son crédit que pour porter l'empereur à la clémence et surtout pour favoriser les gens de lettres. Virgile, Horace, Properce étaient ses amis et ses protégés. Il mourut vers l'an 8 av. J.-C. Il avait épousé Terentia, femme d'une grande beauté, mais altière et infidèle, qu'il quitta et reprit plusieurs fois, ne pouvant vivre ni avec elle, ni sans elle. Mécène avait composé des poésies dont on trouve quelques fragments dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire.

MÉCHAIN (P.-F.-André), astronome, né à Laon en 1744, mort en 1805, fut d'abord attaché au dépôt des cartes de la marine. Il découvrit plusieurs comètes, calcula leurs orbites et mérita par là d'entrer à l'Académie des Sciences. Il rédigea de 1785 à 1792 la *Connaissance des temps*, et fut chargé en 1792 de mesurer l'espace contenu entre Barcelone et Rhodez. Il passa plusieurs années en Espagne pour ce travail, qu'il exécuta à travers mille obstacles; mais il commit dans la détermination de la position de Barcelone une erreur qu'il eut le tort de dissimuler: ce fut pour lui un vif chagrin, qui abrégea ses jours.

MECHED. *Voy.* MESCHED.

MECHELEN ou **MECHLIN**, ville de Belgique. *Voy.* MALINES.

MÉCHITAR, MÉCHITARISTES. *Voy.* MEKHITAR, MEKHITARISTES.

MECHOACAN, un des états de la Confédération mexicaine, a pour bornes au N. l'état de Guanaxuato, au S. celui de Mexico, au S. O. le Grand-Océan, au N. O. l'état de Xalisco; 448 kil. sur 195; 6,760 kil. carr.; 420,000 hab. Ch.-l., Valladolid. Autres villes, Pascuaro, Zintzonzant, Zamora, etc. Montagnes, volcans, entre autres le volcan le Jorullo. Climat tempéré, généralement sain. Peu d'industrie; cependant les Indiens de Mechoacan sont les plus industrieux du Mexique; ils réussissent dans la sculpture en bois.

MECKEL, famille de savants médecins et anatomistes, qui depuis plusieurs générations ont bien mérité de la science. Jean-Fréd. Meckel, né à Wetzlær en 1714, mort en 1774, se fixa à Berlin et devint membre de l'Académie des Sciences de cette ville. On lui doit des recherches sur les nerfs, les veines, les vaisseaux lymphatiques; il commença à former un muséum anatomique, que son fils et son petit-fils ont successivement agrandi; c'est le plus beau qu'ait jamais possédé un particulier. — Philippe-Fréd. Meckel, fils de J.-Fréd., né à Berlin en 1756, mort à Moscou en 1803, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Halle, à Strasbourg; fut appelé en 1795 à Saint-Pétersbourg par Paul I qui le nomma médecin de l'impératrice et inspecteur des hôpitaux. On lui doit entre autres écrits: *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leipsick, 1789-95. — Jean-Fréd. Meckel, dit *le Jeune*, fils de Philippe, né à Halle en 1781, mort en 1833, est le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom. Il se distingua dès sa jeunesse par sa thèse inaugurale, *De conditionibus cordis abnormibus*; voyagea en Allemagne, en France, en Italie pour se perfectionner; devint professeur d'anatomie et de physiologie à Halle, et se voua surtout à l'étude de l'anatomie comparée. Il commença par traduire Cuvier (Leipsick, 1809-10), et donna lui-même quelques années après son *Système d'anatomie comparée*, en allemand, 6 vol., Halle, 1821-23, ouvrage qui fit époque dans la science. On lui doit encore: *Manuel de l'anatomie de l'homme*, Leipsick, 1812-18; *Tabulæ anatomico-pathologicæ*, 1817; *Descriptio monstrorum*, 1826. Il fut un des premiers à expliquer les monstruosités, qu'il attribuait à un arrêt dans le développement normal. Il prétendait aussi que le fœtus, en s'organisant, revêt successivement la forme des animaux d'espèces inférieures, s'élevant graduellement jusqu'à une forme plus parfaite.

MECKELBOURG, même nom que MECKLEMBOURG.

MECKLEMBOURG (grands-duchés de), nom de deux grands-duchés d'Allemagne: l'un à l'O., beaucoup plus grand (Mecklembourg-Schwérin); l'autre à l'E. et beaucoup moindre (Mecklembourg-Strélitz). Tous deux ensemble forment une contrée bornée au N. par la Baltique, au S. par la préfecture

hanovrienne de Lunebourg, à l'E. par la Poméranie et le Brandebourg, et à l'O. par le duché de Lauenbourg, Lubeck, et la principauté d'Eutin; 14,070 kil. carr. environ. Cette contrée fut primitivement habitée par les Hérules, les Vandales et les Wendes. Sous l'ancien empire d'Allemagne, elle formait une principauté comprise dans le cercle de Basse-Saxe: auj. elle est indépendante. — Le Mecklembourg-Schwérin a 12,120 kil. carr.: 450,000 hab.; il a pour capitale Schwérin, bien que le grand-duc réside à Ludwigslust. Il se décompose en cinq parties: 1° cercle de Mecklembourg (ch.-l., Schwérin); 2° cercle Wendique (ch.-l., Güstrow); 3° principauté de Schwérin (ch.-l., Butzow); 4° seigneurie de Wismar (ch.-l., Wismar); 5° seigneurie ou territoire de Rostock (ch.-l., Rostock). — Le Mecklembourg-Strélitz a 1,950 kil. carr.; 80,000 hab. Il se compose de deux parties détachées l'une de l'autre, la seigneurie de Stargard et la principauté de Ratzebourg; capitale, Strélitz, ou Neu-Strélitz. — Le Mecklembourg, quoique sablonneux en quelques endroits, est assez fertile. Ses chevaux surtout sont renommés. L'industrie n'y consiste qu'en quelques fabriques d'objets de première nécessité. La religion dominante est la luthérienne. Le gouvernement est représentatif en partie: une assemblée d'états a part depuis 1792 à la création des lois et à la fixation de l'impôt. — La maison de Mecklembourg est la plus ancienne maison régnante de l'Europe. On en fait remonter la filiation jusqu'à 320. Genséric, roi des Vandales émigrés au midi de l'Europe, était de cette famille: Fredobald, son frère, régna sur les Wendes qui restèrent près de la mer Baltique. Aribert, son descendant au 7e degré, ne reconnut la suprématie franque que sous Charlemagne; après sa mort le royaume wende redevint indépendant. Henri-le-Lion en 1161 le détruisit, puis le rendit à Pribislav, qui devint son gendre et prit le nom de prince. Au XIVe siècle la principauté se partagea, mais Henri-le-Gros en réunit toutes les possessions en 1474. Nouvelle division en 1592 et formation de deux lignes: Mecklembourg-Schwérin et Mecklembourg-Güstrow. Celle-ci s'éteignit en 1695; mais l'autre se subdivisa en trois branches: Schwérin-Schwérin, Schwérin-Grabow et Schwérin-Strélitz: la deuxième ayant disparu en 1692, les deux branches restantes, après un long débat, firent en 1701 un partage dont les effets subsistent encore. Les princes régnants étaient appelés ducs; le congrès de Vienne les nomma grands-ducs (1815). Les ducs de Mecklembourg prennent encore auj. le titre de princes des Vandales.

MECKLEMBOURG, village du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 8 kil. S. de Wismar; 500 hab. Jadis ville importante, était la capitale du Mecklembourg au temps de Henri-le-Lion et beaucoup plus tard.

MECKLEMBOURG (Albert DE), roi de Suède. *Voy.* ALBERT.

MECKLEMBOURG (Adolphe-Frédéric DE), fils aîné de Jean, duc de Mecklembourg, lui succéda dans le duché de Schwérin en 1592, tandis que son frère, Jean-Albert, reçut pour sa part le comté de Güstrow. Les deux frères, à l'exemple des autres princes protestants de l'Allemagne, se déclarèrent pour Frédéric, électeur palatin, élevé au trône de Bohême; mais ils furent mis au ban de l'empire, et chassés de leurs états par Wallenstein. Ils venaient d'être rétablis par Gustave-Adolphe, roi de Suède, quand le frère cadet mourut, ne laissant qu'un fils en bas âge, le duc Adolphe. Adolphe-Frédéric, après avoir réclamé vainement la tutelle de son neveu, le fit enlever pour qu'on ne l'élevât pas dans la religion catholique. Il mit le plus grand ordre dans le comté de Güstrow, qu'il rendit à son pupille lors de sa majorité, et s'occupa de faire fleurir dans ses propres états l'agriculture et l'industrie, afin de réparer les calamités de la guerre de Trente-Ans. Il mourut en 1658, à l'âge de 90 ans, laissant un fils, Christian, qui ne se fit remarquer que par son caractère bizarre et sa vie aventureuse.

MECQUE (LA), ville d'Arabie, capitale du grand-chérifat de La Mecque, à 46 kil. E. de la mer Rouge, par 37° 54' long. E., 21° 28' lat. N. La population, qui s'est élevée jadis à plus de 100,000 hab., était réduite, au commencement de ce siècle, à 18,000. Elle est aujourd'hui de 40 à 50,000 hab. Rues belles et régulières, jolies maisons; 3 citadelles; célèbre mosquée dite *Beith-Allah* (la maison de Dieu), où se voit la *Kaaba* (le carré), maison de 10 mètres environ dans tous les sens, construite, suivant les uns, par Adam ou par Abraham, selon les autres par les anges. Aux environs, le *puits de Zemzem*. — La Mecque est le berceau des traditions musulmanes. Mahomet, dit-on, y naquit. Tout fidèle musulman doit y faire un pèlerinage une fois en sa vie. Cette obligation y attirait jadis des milliers de pèlerins: le nombre en a beaucoup diminué. Cette affluence enrichissait les habitants: les Wahabites leur firent un tort irréparable, soit en pillant, soit en écartant les pèlerins effrayés. La Mecque forme avec Médine les deux *villes saintes*, dont la garde est confiée au grand-seigneur.

MECQUE (grand-chérifat de LA), partie de l'Hedjaz, comprend ce que les Arabes nomment le *Belad-el-Haram* (pays sacré). Ch.-l., La Mecque; autres villes, Médine, Akaba, Voukch. Ce pays est gouverné par des chérifs, qui y exercent une autorité modérée. Du reste, c'est à tort qu'on croirait y trouver des descendants des Koraïchites, fondateurs de l'islamisme. Le Belad-el-Haram, comme toute l'Arabie, fut de bonne heure perdu pour le califat et passa sous diverses dominations locales. Il resta néanmoins soumis, mais de nom seulement, à des puissances lointaines, parmi lesquelles: 1° les Karmathes ou Ismaéliens occidentaux, 2° les Fatimites, 3° les Turcs à partir de Soliman II (1523 ou 1524). Ce pays fut conquis en 1803 par les Wahabites; ils en furent chassés en 1818 par le pacha d'Égypte, qui en resta maître pendant quelques années, mais qui l'a évacué en 1841. *Voy.* HEDJAZ.

MÉDARD (saint), né en 457 à Salency (Picardie), mort en 545, devint en 530 évêque de Vermand (auj. *Saint-Quentin*), puis de Noyon, et fut en même temps chargé d'administrer l'évêché de Tournay. Il jouit d'une grande considération auprès des rois Chilpéric I et Clotaire I. On lui attribue l'institution des rosières de Salency. Sa fête se célèbre le 8 juin.

MÉDÉA ou MADHYA. *Voy.* AL-MADHYA.

MÉDÉAH, *Lamida*, ville de l'état d'Alger (Titterie), à 44 kil. S. d'Alger. Ruines romaines. Prise en 1840 par le maréchal Vallée.

MÉDÉE, célèbre magicienne, fille d'Æétès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, hérita de la science de sa mère. Lorsque Jason vint avec les Argonautes pour enlever la Toison-d'Or que possédait Æétès, elle conçut un vif amour pour le héros, lui fournit par son art les moyens de surmonter les obstacles qui s'opposaient au succès de son entreprise, et s'enfuit avec lui de la Colchide. Arrivée à Iolcos, patrie de Jason, elle rajeunit, par le pouvoir de son art, Eson, père de son époux; et, pour se venger de Pélias, qui avait usurpé sur Jason le trône d'Iolcos, elle persuada aux filles de ce prince de l'égorger, leur disant que c'était le moyen de le rajeunir aussi. Après ce crime, elle fut contrainte de quitter la ville, et se réfugia avec Jason à Corinthe. Là elle se vit abandonnée par Jason, qui épousa Glaucé ou Créuse, fille de Créon, roi de cette ville. Médée, irritée de cette infidélité, se vengea en faisant périr Glaucé avec son père,

et en égorgeant les enfants qu'elle avait eus de Jason; puis elle se réfugia à Athènes, portée à travers les airs sur un char ailé. Elle épousa Égée, roi de la contrée, et en eut un fils nommé Médus. Voulant assurer le trône à ce fils, au préjudice de *Thésée*, fils d'Égée et d'Æthra, elle essaya d'empoisonner ce prince; ce qui la fit aussi chasser d'Athènes. Elle retourna alors dans sa patrie, où, selon les uns, elle rétablit sur le trône Æétès, son père, qui en avait été chassé, et où, selon les autres, elle fit régner Jason, avec lequel elle s'était réconciliée. Médée a fourni aux anciens et aux modernes le sujet de plusieurs tragédies : celle de Longepierre est restée au théâtre.

MEDELIN. *Voy.* MÉTELIN.

MEDELLIN, *Metallinum* ou *Metellinum*, ville d'Espagne (Badajoz), à 24 kil. N. E. de Mérida; 1,700 hab. Pont sur la Guadiana. Ruines romaines. Patrie de Fernand Cortez. Victoire des Français sur les Espagnols (28 mars 1809).

MEDELLIN, ville de la Nouvelle-Grenade, à 225 kil. N. O. de Bogota; 14,200 hab. Position élevée et pittoresque; climat fort doux. Café aux environs.

MEDELPAD, ancienne division de la Suède, dans le Norrland, se partageait en Medelpad septentrional (ch.-l., Sundwall), et Medelpad méridional (ch.-l., Touna); il forme auj., réuni à l'Angermanland, le gouvernement de Westernorrland. Pays vaste, mais peu peuplé. Environ 30,000 hab.

MEDEMBLICK, ville murée de Hollande (Hollande septentr.), sur le Zuyderzée, à 49 kil. N. E. d'Amsterdam; 2,500 hab. Bon port, hôtel-de-ville, hôtel de la marine, arsenaux, chantiers. Commerce.

MÉDÉRIC (saint). *Voy.* MERRY.

MEDIASCH ou MEGYES, ville de Transylvanie. *Voy.* MEGYES.

MEDICINA, ville de l'État ecclésiastique, à 23 kil. E. de Bologne; 3,200 hab.

MEDICIS, famille illustre de Florence, que les généalogistes font remonter jusqu'à Charlemagne, a pour véritable chef Evrard, gonfalonier ou chef de la république de Florence en 1314. En 1378, Sylvestre de Médicis, qui était aussi gonfalonier, bouleversa la république pour abaisser la famille des Albizzi, contre laquelle il déchaîna une populace furieuse. Mais en 1381, il succomba à son tour, et fut relégué à Modène. Cependant les Médicis redevinrent bientôt puissants dans Florence par leurs richesses, qu'ils devaient au commerce, et ils reparurent à la tête des affaires en 1421 dans la personne de Jean de Médicis, qui fut nommé gonfalonier. Jean mourut en 1429, laissant deux fils, Cosme et Laurent, qui ont eu une postérité illustre. De Cosme sont descendus Laurent-le-Magnifique, les ducs de Nemours et d'Urbin, les papes Léon X et Clément VII, Catherine de Médicis, reine de France, et Alexandre, duc de Florence, en qui cette ligne finit en 1537. De Laurent sont descendus Lorenzino de Médicis, qui assassina Alexandre en 1537, Cosme I, grand-duc de Toscane, six autres grands-ducs, et la reine de France Marie de Médicis. Cette seconde branche s'éteignit en 1737 dans la personne de la princesse palatine Anne, sœur de Jean-Gaston de Médicis, dernier grand-duc.

MÉDICIS (Cosme DE), surnommé *l'Ancien* et *le Père de la patrie*, né en 1389 de Jean de Médicis, et mort en 1464, succéda à son père en 1429 dans la charge de gonfalonier, et exerça dans Florence jusqu'à sa mort une autorité absolue. Il ne s'en servit que pour la gloire de sa patrie. Il fit alliance avec François Sforze, les Vénitiens et le pape, fit fleurir le commerce et protégea les lettres et les arts : il fonda une académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne, commença la bibliothèque connue depuis sous le nom de *Laurentiana*, et embellit Florence de plusieurs beaux monuments.

MÉDICIS (Pierre I DE), né en 1414, succéda à son père Cosme l'Ancien en 1464 dans l'administration de Florence. Il protégea comme lui les lettres et les arts, mais il ne fut point aussi habile politique; il mécontenta les Florentins en exigeant des sommes que son père avait prêtées à un grand nombre de citoyens. En 1466, il se forma une conspiration contre lui : il réussit à la déjouer, mais ses amis usèrent insolemment de la victoire. Il allait rappeler les exilés dans leur patrie, lorsqu'il mourut en 1469.

MÉDICIS (Laurent DE), dit *le Magnifique*, né en 1448, mort en 1492, succéda à son père Pierre I conjointement avec son frère Julien, 1469. Il assura bientôt son empire sur tous les cœurs par son éloquence entraînante, par la noblesse, la franchise de ses manières, et par une générosité sans bornes qui lui valut le surnom de *Magnifique*. Le pape Sixte IV, ennemi des Médicis, forma contre Florence une ligue composée de Ferdinand, roi de Naples, du comte d'Urbin et des Siennais, et souleva contre les Médicis les familles puissantes des Pazzi et des Salviati ; Julien fut même assassiné par les premiers en 1478. L'armée de Florence fut défaite à Poggibonzi; mais en 1480 une invasion imprévue des Turcs en Italie fit conclure la paix, en appelant de ce côté toutes les forces de ses ennemis. Depuis ce temps, Laurent de Médicis jouit paisiblement de son pouvoir. Laurent aima les lettres, les cultiva même, et fut le protecteur des savants et des grands artistes de cette époque, tels que Ange Politien, Pic de la Mirandole, Michel-Ange. L'abbé Serassi a donné une édition des *Poesie del Magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1763, in-8. La vie de Laurent de Médicis a été écrite en anglais par W. Roscoë, et traduite en français par M. Thurot, 1799. — Il a laissé plusieurs enfants : Pierre II et Julien qui régnèrent après lui; Jean, pape sous le nom de Léon X, et un neveu, Jules, aussi pape sous le nom de Clément VII.

MÉDICIS (Pierre II DE), fils de Laurent-le-Magnifique, lui succéda en 1492; mais il ne montra que de l'incapacité. En 1494, le roi de France, Charles VIII, qui marchait sur Naples, s'étant emparé de plusieurs places qui appartenaient à la république, Médicis se rendit au camp de Charles VIII pour traiter avec lui; mais au lieu de défendre les intérêts qui lui étaient confiés, il céda au roi dès la première demande les forteresses dont la conservation était l'objet de sa démarche, et il y ajouta bientôt les villes de Pise et de Livourne. Les Florentins indignés le chassèrent de leurs murs. Il se réfugia successivement à Bologne et à Venise, et tenta plusieurs fois, mais en vain, de ressaisir le pouvoir; il suivit les armées françaises en 1503 dans le roy. de Naples, et périt cette même année dans un naufrage en vue de Gaëte.

MÉDICIS (Julien DE), 3e fils de Laurent-le-Magnifique, né en 1478, partagea l'exil de son frère, Pierre II, fut ramené à Florence et placé à la tête du gouvernement par le pape Jules II en 1512, et se démit l'année suiv. en faveur de son neveu Laurent II. Il épousa en 1515 une tante du roi de France, François I, et reçut à cette occasion le titre de duc de Nemours. Il mourut en 1516, ne laissant qu'un bâtard, le cardinal Hippolyte de Médicis (*V.* ci-après).

MÉDICIS (Laurent II DE), fils de Pierre II, suivit son père en exil, revint en 1512 avec son oncle Julien, et devint en 1513 chef de la république florentine par l'abdication de son oncle Julien. Il se laissa entièrement diriger par le pape Léon X, son oncle, et fut investi par lui en 1516 du duché d'Urbin, enlevé par le pape à la maison de la Rovère. Il gouverna despotiquement et se rendit odieux par sa hauteur et sa tyrannie. Il mourut en 1519. Il fut père de Marie de Médicis.

MÉDICIS (Jean DE), surnommé *le Grand-Diable*, descendant de Laurent, frère de Cosme-l'Ancien, né en 1498, fut d'abord employé par le pape Léon X à soumettre les petits tyrans de la marche d'Ancône ; combattit en 1524 les Français dans la Lombardie, et prit d'assaut les villes de Caravaggio et de Biagrasso, dans lesquelles il commit d'horribles cruautés : c'est là ce qui lui valut le surnom de *Grand-Diable*. A la fin de 1524, il entra au service de la France, et fut blessé mortellement en 1526 près de Mantoue. Ses soldats prirent le deuil, ce qui leur fit donner le nom de *Bandes noires*.

MÉDICIS (Alexandre DE), fils naturel de Laurent II de Médicis, ou, suivant d'autres, du pape Clément VII, se fit reconnaître chef de l'état florentin en 1530, après un siége meurtrier soutenu par les Florentins contre les troupes réunies du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint. Alexandre de Médicis fut pour Florence le plus odieux des tyrans. Il désarma le peuple, éleva une forteresse pour commander la ville, multiplia les sentences d'exil et de confiscation, fit empoisonner son cousin Hippolyte de Médicis, et s'adonna aux plus honteuses débauches. Il fut assassiné en 1537 par Lorenzino de Médicis, son parent.

MÉDICIS (Cosme I DE), 1er grand-duc de Toscane, né en 1519, mort en 1574, descendait de Laurent, frère de Cosme-l'Ancien. Il devint chef de la république florentine en 1537, après le meurtre d'Alexandre, avec l'appui de l'empereur Charles-Quint, qui, pour prix de sa protection, mit garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne. Comme son prédécesseur, Cosme fut un odieux tyran ; il s'allia avec Philippe II, et, comme ce prince, il persécuta cruellement les réformés ; il s'allia aussi avec le pape Pie V, qui lui conféra en 1569 le titre de grand-duc de Toscane. Cosme I est soupçonné d'avoir causé la mort de deux de ses fils et celle de plusieurs autres personnes de sa famille.

MÉDICIS (François DE), 2e grand-duc de Toscane, fils et successeur de Cosme I, régna de 1574 à 1587, et surpassa en tyrannie son père lui-même. Il ruina par des confiscations les premières familles de ses états, se livra aux plus honteuses débauches, et se montra tout dévoué à Philippe II, roi d'Espagne. Après la mort de la grande-duchesse, sa femme, il avait épousé l'Espagnole Blanche Capello (*Voy.* CAPELLO), qui eut sur les affaires une funeste influence. François de Médicis tient néanmoins un rang distingué parmi les princes protecteurs des lettres et des arts. Il fonda en 1580 la superbe galerie de Florence. C'est sous son règne que fut fondée l'académie della Crusca.

MÉDICIS (Ferdinand I DE), grand-duc de Toscane, fils de Cosme I, né en 1551, mort en 1609, avait reçu les ordres et était cardinal lorsqu'il fut appelé à succéder à son frère François en 1587. Il était généreux, affable dans ses manières, noble et fier dans les affaires politiques, plein de zèle pour la prospérité publique. Il remit les lois en vigueur, fit fleurir le commerce, l'agriculture et les beaux-arts; Jean de Bologne, Jules Romain, Galilée eurent en lui un protecteur. Il aida Henri IV à conquérir son royaume en lui faisant passer de forts subsides, et secourut de la même manière l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs. Cependant il finit par s'éloigner de Henri IV, qui avait fait la paix avec le duc de Savoie, ennemi de Florence, et conclut lui-même une alliance avec l'Espagne, ennemie de la France.

MÉDICIS (Cosme II DE), né en 1590, mort en 1621, succéda à son père Ferdinand I en 1609, et comme lui fit fleurir le commerce, l'agriculture et les arts. Sa marine, entretenue par des prises continuelles sur les Turcs, fit redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée.

MÉDICIS (Ferdinand II DE), grand-duc de Toscane, succéda en 1621, à l'âge de 11 ans, à Cosme II, son père, sous la tutelle de sa mère et de son aïeule, et régna jusqu'en 1670. Il se montra bon et généreux, mais faible ; il laissa le pape s'emparer du duché d'Urbin, qui était l'héritage du duc d'Urbin son beau-père. Il encouragea les sciences, les lettres et les arts ; fut l'ami de Galilée, de Toricelli, Redi et Viviani, et pourtant il permit qu'on traînât à Rome en 1633 le premier de ces savants, alors septuagénaire et infirme, pour le livrer à l'inquisition.

MÉDICIS (Cosme III DE), grand-duc de Toscane, succéda en 1670, à l'âge de 27 ans, à son père Ferdinand II, mais n'hérita point de ses vertus. Il accabla le peuple d'impôts, ruina le commerce et l'agriculture, persécuta les savants et n'encouragea que les poëtes disposés à le flatter. Il avait épousé en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, qui montra toujours pour lui le plus grand éloignement ; il en eut néanmoins deux fils, Ferdinand et Jean Gaston, et une fille, la princesse Anne, mariée à Guillaume, prince palatin. Ses deux fils n'ayant point eu d'enfants, Cosme III fit déclarer par le sénat que sa fille, contrairement aux lois, qui excluaient les femmes du trône, régnerait après le dernier mâle de sa famille. Mais en 1718 la France, l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, ayant par un traité solennel partagé l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, réservèrent la succession de la Toscane à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la princesse palatine. Cosme III mourut en 1723.

MÉDICIS (Jean-Gaston DE), dernier grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, succéda en 1723, âgé de 53 ans, à son frère Cosme III. Il diminua les impôts, supprima divers monopoles, abolit quelques supplices atroces. Comme il n'avait point d'enfants, les puissances européennes disposèrent de sa succession, d'abord en faveur de l'infant don Carlos, puis de François III, duc de Lorraine. Jean-Gaston se vit obligé malgré lui de reconnaître l'héritier qu'on lui imposait. Il mourut en 1737. Sa sœur, la princesse palatine Anne, mourut en 1743, et avec elle s'éteignit la maison de Médicis.

MÉDICIS (Hippolyte DE), connu sous le nom du *cardinal Hippolyte*, fils naturel de Julien de Médicis, duc de Nemours, né en 1511, fut revêtu de la pourpre en 1529. Il était en concurrence avec Alexandre de Médicis, son cousin, pour le gouvernement de Florence ; mais Alexandre fut préféré par le pape Clément VII. Le cardinal Hippolyte vécut à Rome, où sa maison devint le centre des Florentins mécontents. Il fut empoisonné en 1535 à Itri, par ordre d'Alexandre qui le craignait.

MÉDICIS (Lorenzino DE), issu de la seconde branche des Médicis, tua en 1537 Alexandre de Médicis, tyran de Florence, espérant rendre ainsi la liberté à sa patrie; mais il ne put y réussir et périt lui-même, en 1548, assassiné par ordre de Cosme I de Médicis, après avoir longtemps erré de ville en ville.

MÉDICIS (Jules, Jean, etc.). *Voy.* les papes CLÉMENT VII, LÉON X, LÉON XI.

MÉDICIS (Catherine et Marie DE), reines de France. *Voy.* CATHERINE et MARIE.

MÉDIE, *Media*, auj. l'*Aderbaïdjan* et l'*Irak-Adjemi*, contrée d'Asie, entre l'Assyrie à l'O., les monts qui entourent la mer Caspienne au N., la Susiane au S., l'Hyrcanie et la Parétacène à l'E. ; se divisait en Atropatène au N., Médie propre au S., désert médique à l'E. Quelquefois on y comprenait quelques tribus errantes, les *Sapuri*, *Gelæ*, *Mardi*, *Pausici*, resserrés entre les monts et la mer Caspienne. Du reste ses limites varièrent souvent. Ecbatane était le ch.-l. de la Médie propre ; *Gaza*, de l'Atropatène. — Le sol des deux premières Médies était fertile, le climat délicieux ; ce pays réu-

nissait des montagnes, de riches plaines, des rivières, une situation favorable pour le commerce de transit. De bonne heure la civilisation s'y développa, et la Médie devint le plus puissant royaume parmi ceux qui se formèrent aux dépens du premier empire d'Assyrie. Arbacès en fut le premier roi (759); la mort de ce prince amena une longue anarchie, à laquelle Déjocès mit un terme (vers 733 ou 710). Après lui régnèrent Phraorte (690 ou 657), Cyaxare I (655 ou 634), Astyage (595), et Cyaxare II (560-536). Le roy. des Mèdes fut alors englobé dans la Perse sous Cyrus (536). Toutefois les noms de *Mèdes, Médiques*, furent aussi fréquemment employés que ceux de *Perses* et *Persiques* (par exemple, on nomma *guerres Médiques* les guerres entre la Perse et les Grecs). C'est probablement de Médie que sortit Zoroastre.— Au IIIe siècle av. J.-C. il y eut de nouveau, par l'effet de la décadence des Séleucides, des rois de Médie et même des rois d'Atropatène. On cite parmi ces rois : Atropate vers 330; Timarque vers 162; Mithridate, 89; Darius, Artavasde, 36-31. La Médie Atropatène fut soumise par les Parthes l'an 31 av. J.-C.

MÉDINA ou MÉDINET (c.-à-d. *ville*, en arabe), nom commun à un grand nombre de villes, soit en Arabie, soit ailleurs, mais qui toutes ont été fondées par les Arabes. Voici les principales :

MEDINA OU MEDINET-EL-NABI, v. d'Arabie. *V.* MÉDINE.

MEDINA OU MANAMA, ville d'Arabie (Oman), à 48 kil. N. E. de Lahsa, dans l'île de Bahrain; 5,000 hab. Bon port, commerce.

MEDINA, ville de Sénégambie, dans l'état de Kasson, à 40 kil. N. O. de Kounia-Kari.

MEDINA, ville de Sénégambie, capitale de l'état d'Oulli, à 400 kil. S. E. de Saint-Louis; 1,000 maisons.

MEDINA-CELI, *Arbobriga, Methymna Celia*, ville d'Espagne (Soria), sur le Xalon, à 23 kil. N. E. de Siguenza; 1,700 hab. Palais des ducs de Medina-Celi; ruines romaines.

MEDINA-DE-LAS-TORRES, *Contributa*, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. N. O. de Llerena; 3,600 hab. Antiquités romaines.

MEDINA-DEL-CAMPO, *Methymna campestris*, ville d'Espagne (Valladolid), sur le Zapardiel, à 44 kil. S. O. de Valladolid; 3,000 hab. Ancien séjour de plusieurs rois. Bons vins aux environs.

MEDINA-DE-RIO-SECO, ville d'Espagne (Valladolid), sur le Seco, à 31 kil. N. O. de Valladolid; 4,800 hab. Etamines, étoffes diverses, laines, papeteries. On y faisait au XVIIe siècle un commerce si considérable, qu'elle en avait reçu le surnom d'*India Chica* (Petite-Inde). Victoire du maréchal Bessières sur les Espagnols (1808).

MEDINA-SIDONIA, *Asindo*, ville d'Espagne (Cadix), à 32 kil. S. E. de Cadix, ch.-l. du duché de Medina-Sidonia; 9,400 hab. Ruines romaines.

MEDINA-SIDONIA (Gaspar-Alonzo-Perez DE GUZMAN, duc de), était gouverneur de l'Andalousie lorsque le duc de Bragance, son beau-frère, secoua le joug de l'Espagne et releva le trône de Portugal (1640); il voulut, à son exemple, soulever l'Andalousie et s'y rendre indépendant; mais la conspiration ayant été découverte, il fut mandé à Madrid, confessa sa faute, et consentit, sur l'ordre de la cour d'Espagne, à provoquer en duel le duc de Bragance. Cette ridicule provocation ne fut pas acceptée.

MÉDINE, en arabe *Medinet-el-Nabi* (c.-à-d. *la ville du prophète*), primit. *Yatreb, Athrulla* ou *Jatrepa* en latin, v. du grand-chérifat de La Mecque, dans une plaine, à 350 kil. N. O. de La Mecque, par 37° 3' long.E., 25° 20' lat. N.; env. 1,200 familles. Elle est fameuse comme ayant été le refuge et la première possession de Mahomet, qui partit de là pour conquérir l'Arabie, et comme étant le lieu de sa sépulture. Les pèlerins y visitent son tombeau. Elle a trente écoles. Médine fut quelque temps la capit. de l'empire des califes; mais quand Mohaviah eut renversé Ali, Damas la remplaça. Elle est avec La Mecque une des villes saintes. *Voy.* LA MECQUE.

MÉDINET-EL-FAYOUM. *Voy.* FAYOUM.

MEDINET-EL-NABI. *Voy.* MÉDINE.

MEDINET-EL-QASR. *Voy.* CAZAR (EL).

MEDIOLANUM, nom commun à beaucoup de villes gauloises, entre autres : 1° *Mediolanum Insubrum*, dans la Gaule Cisalpine, ch.-l. des Insubres, auj. *Milan* (*Voy.* ce nom); — 2° *Mediolanum Eburovicum*, ch.-l. des *Aulerci Eburovices*, dans la Gaule Transalpine (Lyonnaise 3e), auj. *Evreux*; — 3° *Mediolanum Santonum*, ch.-l. des *Santones* (Aquitaine 2e), auj. *Saintes*; — *Mediolanum Cuborum*, ville des *Bituriges Cubi*, dans la Lyonnaise 1re, auj. *Château-Meillant* (ou *Meylieu*, suivant M. Walkenaër).

MEDIOMATRICES, peuple de la Gaule Transalpine (Belgique 1re), entre les *Treviri* au N. et les *Leuci* au S.; avait pour ch.-l. *Mediomatrices*, d'abord *Divodurum* (auj. *Metz*), sur la Moselle; leur pays correspondait aux Trois-Evêchés, au duché des Deux-Ponts et à une partie de l'Alsace.

MÉDIQUES (guerres), nom donné aux guerres que les rois de Perse firent aux Grecs dans le Ve siècle av. J.-C. Ces guerres sont au nombre de trois. La première eut lieu en 490, à l'occasion des secours fournis par Athènes aux villes grecques d'Ionie révoltées contre le roi de Perse Darius, fils d'Hystaspe. Datis et Artapherne, généraux de ce monarque, conduisirent 300,000 hommes jusque dans l'Attique, mais ils furent repoussés par Miltiade qui les mit dans une déroute complète à Marathon.— La 2e eut lieu dix ans après (480) : Xerxès, fils de Darius, conduisit contre la Grèce une armée innombrable; mais la valeur de Léonidas, les victoires de Thémistocle à Salamine (480), de Léotychide et Xantippe à Mycale, sur la flotte du grand roi et de Pausanias à Platée sur Mardonius (479), de Cimon sur l'Eurymédon (471), le forcèrent à la paix. —La 3e guerre commence en 450. Cimon s'empare de l'île de Chypre; mais meurt au siége de Cittium. Toutefois avant de mourir, il a signé avec Artaxerxe une paix glorieuse pour Athènes (449), et qui met fin aux guerres médiques. Athènes promet de ne plus secourir les insurgés contre le grand roi; et celui-ci abandonne toute prétention sur les villes grecques d'Europe et d'Asie; il s'engage en outre à tenir toujours ses flottes à trois jours de distance des côtes occidentales de l'Asie.

MÉDITERRANÉE (mer), *Mediterraneum mare* ou *Internum mare*, immense golfe de l'Océan Atlantique, se lie à cette mer par le détroit de Gibraltar, et s'étend de l'O. à l'E. entre l'Europe au N. et l'Afrique au S., jusqu'à l'Asie antérieure. Le littoral septentrional offre une foule de sinuosités qui forment trois grands golfes : 1° le golfe occidental, entre l'Espagne et l'Italie; 2° le golfe du milieu, vulgairement *mer Adriatique*, entre l'Italie et la péninsule turque; 3° le golfe oriental, avec les mers de Marmara, Noire et d'Azov, entre la péninsule turque et la Russie d'une part, et l'Asie de l'autre. La longueur des côtes sept. et mérid. (à vol d'oiseau) est d'env. 3,300 kil., la largeur moyenne de 480 kil. La Sardaigne, la Corse et les Baléares à l'O., Candie et Chypre à l'E., la Sicile vers le centre, sont les îles principales de la Méditerranée; elle contient en outre un riche archipel. Beaucoup de grands fleuves s'y écoulent : l'Èbre, le Rhône, le Pô, le Nil, etc.

MÉDITERRANÉE ARCTIQUE, nom donné par quelques modernes à l'ensemble que forment la mer d'Hudson, la mer de Baffin et leur entrée commune.

MÉDITERRANÉE COLOMBIENNE, nom donné à la réunion de la mer des Antilles et du golfe du Mexique.

MEDJERDA, *Bagradas*, rivière de l'Algérie et de l'état de Tunis, naît dans le S. E. de la prov. de

Constantine, coule au N. E. et tombe dans la Méditerranée à Porto-Farino. Cours, 380 kil. Il reçoit l'Hamise.

MEDJERDA, port de l'Algérie, à 70 kil. O. de Tlemsen.

MEDJIBOJ, ville de la Russie d'Europe (Podolie), à 100 kil. N. E. de Kamenetz; 4,300 hab.

MEDNOI-OSTROV. *Voy.* CUIVRE (île de).

MEDOACUS, nom commun à deux rivières de Vénétie, la 1re *Medoacus major*, auj. la *Brenta*; la 2e *Medoacus minor*, auj. le *Bacchiglione*. La 1re venait du pays des *Medoaci* en Rhétie; la 2e naissait chez les *Euganei*, et toutes deux se jetaient dans l'Adriatique. *Voy.* BRENTA et BACCHIGLIONE.

MEDOC (le), pays des *Meduli*, subdivision du Bordelais (gouvernement de Guyenne), au N., dans l'espèce de presqu'île formée par la Gironde et l'Océan. Ch.-l., Lesparre. Auj. dans le dép. de la Gironde. Ce pays est célèbre par ses vins.

MÉDON, fils de Codrus, roi d'Athènes, fut le 1er archonte (1132), et cette dignité resta dans sa famille pendant 12 générations (1132-684).

MEDUANA, riv. de Gaule, auj. la MAYENNE.

MEDULI, peuple de Gaule, auj. le pays de MÉDOC.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, était seule mortelle. Elle était d'abord remarquable par la beauté de ses traits et surtout de sa chevelure; mais avant osé le disputer à Minerve, cette déesse irritée changea ses beaux cheveux en affreux serpents, et voulut que sa tête effrayante eût le pouvoir de changer en pierre celui qui la regardait. Persée, guidé par les conseils de Minerve, coupa la tête de Méduse à l'aide d'un miroir dans lequel il la voyait sans la regarder en face, et s'en servit contre ses ennemis. Selon quelques-uns, le sang de la Gorgone produisit le cheval Pégase.

MEDVIEDITSA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Saratov, entre dans celui des Cosaques du Don, et grossit le Don. Cours, 480 kil. — Un affluent du Volga se nomme aussi Medvieditsa.

MEDWAY, rivière d'Angleterre, a sa source dans le comté de Surrey; arrose Maidstone, Rochester, Chatam, et se jette dans la Tamise à Nore.

MEDWISCH, v. de Transylvanie. *Voy.* MEGYES.

MÉEL (Jean), peintre flamand, connu en France sous le nom de *Miel*, né en 1619, mort à Turin en 1664, excellait dans les tableaux de chevalet : ses compositions se recommandent par la couleur et l'expression, mais pèchent par le dessin, la grâce et la noblesse. Le musée du Louvre possède quatre de ses tableaux : *un Pauvre demandant l'aumône à des paysans, le Barbier napolitain, une Halte militaire, la Dinée des voyageurs.* Il a aussi gravé à l'eau-forte.

MEERBECKE, v. de Belgique. *Voy.* MOERBEKA.

MEERHOUT, ville de Belgique (Anvers), à 25 kil. S. O. de Turnhout; 2,900 hab. Draps, toiles, liqueurs, eau-de-vie.

MÉES (LES), ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 22 kil. S. O. de Digne; 2,000 hab.

MEGABYZE, l'un des sept satrapes perses qui renversèrent du trône le faux Smerdis (521 av. J.-C.), fut un des serviteurs les plus zélés de Darius, et subjugua pour lui la Thrace et la Macédoine. Il fut père du célèbre Zopyre.

MÉGABYZE, petit-fils du précédent, commanda les armées perses en Grèce, marcha contre Inarus qui avait secoué le joug en Égypte (459), et fut battu en 450 dans la Cilicie par Cimon. Il avait épousé Amytis, fille de Xerxès.

MÉGACLÈS, archonte d'Athènes l'an 612 av. J.-C., déjoua la conspiration de Cylon, et fit massacrer les conjurés, qui ne s'étaient rendus que sur la promesse d'avoir la vie sauve.

MÉGALOPOLIS, auj. *Leontari*, ville d'Arcadie, vers le S., sur l'Hélisson, près de son embouchure dans l'Alphée, fut bâtie vers l'an 370 av. J.-C., par le conseil d'Épaminondas, pour servir de capitale à l'Arcadie, et devint la rivale de Lacédémone. Cléomène, roi des Spartiates, la fit piller et incendier par ses troupes; mais elle se releva, entra dans la ligue Achéenne l'an 232 av. J.-C., et y joua un grand rôle sous Philopœmen dont elle était la patrie. Mégalopolis eut deux tyrans, Aristodème en 336, Lysiade en 266 av. J.-C.

MÉGARE, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme d'Hercule. Pendant la descente de ce héros aux enfers, Lycus voulut s'emparer de Thèbes et forcer Mégare à l'épouser; mais Hercule revint et tua Lycus. Junon, pour venger la mort de Lycus, inspira à Hercule un accès de fureur dans lequel il tua Mégare et les trois enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGARE, *Megara*, ville de l'ancienne Grèce, capitale de la Mégaride, entre Athènes et Corinthe, à quelque distance du golfe de Corinthe, avait pour port Nisée. Dorienne et voisine d'Athènes, qui la soumit même durant le VIIIe siècle av. J.-C., elle détestait cette ville, qui s'en vengea en diffamant ses citoyens par toute la Grèce.— Euclide et Stilpon étaient de Mégare; ils fondèrent l'école philosophique mégarienne, dite aussi école éristique (c.-à-d. *disputeuse*), qui s'adonna surtout à la logique.

MÉGARE-L'HYBLÉENNE, ville de la Sicile orientale, sur la côte, près du mont Hybla, colonie de Mégare, fut fondée vers 728 av. J.-C., fut détruite par Gélon (480), et prise (214) par les Romains; elle avait cessé d'exister sous Auguste.

MÉGARIDE, *Megaris*, très petit état de la Grèce, se composait de Mégare et d'un faible territoire, mais avait de l'importance par sa position aux portes de l'isthme de Corinthe et du Péloponèse.

MÉGASTHÈNES, historien et géographe grec, remplit pour Séleucus Nicator (vers 295 av. J.-C.) une mission auprès d'un roi de l'Inde, Sandrocottus, et publia à son retour une *Histoire des Indes*, qui est citée avec éloge par les anciens, mais qui ne nous est point parvenue. Celle qui existe aujourd'hui sous son nom a été fabriquée par Annius de Viterbe; on croit toutefois qu'elle renferme des fragments du livre de Mégasthènes.

MÉGÈRE, une des Furies. *Voy.* FURIES.

MÉGLIN (J.-A.), médecin, né à Sultz (Alsace) en 1756, et mort à Colmar en 1824, a publié : *Traité sur la Névralgie faciale*, *Dissertation sur l'usage des bains dans le tétanos*, *Analyse des eaux de Sultzmat*, 1779, in-8. On lui doit les pilules anti-névralgiques qui portent son nom.

MEGNA, fleuve de l'Inde. *Voy.* BRAHMAPOUTRE.

MEGYES, dit aussi *Mediasch* et *Medwisch*, ville de Transylvanie, ch.-l. d'un siége sur le Kockel, à 44 kil. N. E. de Hermanstadt; 4,300 hab. Établissement d'instruction. — Le siége de Megyes a 30 kil. sur 26, et compte 40,000 hab.

MEHADIA, ville de Hongrie. *Voy.* MEADIA.

MEHALLET-EL-KEBIR, *Cynopolis*, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. de la province de Garbieh, sur un bras du Nil, à 100 kil. N. du Caire.

MÉHÉDI ou MAHADI. *Voy.* MAHADI.

MÉHÉGAN (le chevalier DE), littérateur français, né à Lasalle, près d'Alais, en 1721, mort à Paris en 1766, enseigna quelque temps la littérature française à Copenhague dans une chaire fondée par Frédéric V, puis revint en France où il rédigea le *Journal encyclopédique*. Il professait dans ces deux écrits des opinions philosophiques qui le firent enfermer à la Bastille. Ses principaux ouvrages sont : *Zoroastre*, 1751; *Origine des Guèbres ou la religion naturelle en action*, 1751; *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756 (ce sont ces deux ouvrages qui le firent persécuter); *Tableau de l'histoire moderne depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766 : c'est le plus estimé de ses ouvrages.

MÉHÉMED, MÉHÉMET, ou MOHAMMED I, roi de Cordoue, de la dynastie des Ommiades, succéda à son père Abd-er-Rahman II en 852. Son règne fut une suite de guerres civiles et étrangères; il déploya souvent avec un grand courage une rare habileté; cependant il fut battu plusieurs fois par Alphonse-le-Grand, et laissa Omar-Ibn-Afsoun fonder dans l'Aragon une principauté qui résista 70 ans aux Ommiades. Méhémed mourut en 885.

MÉHÉMED OU MÉHÉMET-EL-NASSER, roi d'Afrique et d'Espagne en 1199, fils d'Yacoub-al-Mansour, de la dynastie des Almohades, acheva de ruiner en Afrique le parti des Almoravides, puis passa en Espagne, combattit les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon qui s'étaient ligués contre les Musulmans, fut battu en 1212 près de Tolosa, et s'enfuit dans son royaume d'Afrique. Il se préparait à reconquérir ses états d'Espagne lorsqu'il mourut en 1213.

MEHEMED I (Abou-Abdallah), premier roi de Grenade, de la dynastie des Nasserides, servit d'abord avec distinction sous les rois almohades d'Espagne; se joignit, après la chute de cette dynastie, à Motawakkel, maître d'une partie de l'Espagne; se révolta contre lui en 1232, et s'étant emparé de Jaën, de Guadix, de Lorca et de Grenade, se forma un état indépendant dont Grenade devint la capitale, et prit le titre de roi (1235). Il fut moins heureux contre les Chrétiens, fut forcé de se reconnaître vassal de Ferdinand, roi de Castille, 1245, et de payer tribut. Il mourut en 1273. Méhémed I encouragea le commerce, les lettres et les arts; il bâtit l'Alhambra.

MÉHÉMED II, surnommé *Al Fakih*, roi de Grenade, fils et successeur du précédent, régna 30 ans avec autant de gloire que de bonheur, de 1273 à 1302. Il déjoua plusieurs complots, se fit de nombreux amis par ses manières nobles et libérales, fit fleurir le commerce, remporta en 1275 une brillante victoire sur Alphonse X, et agrandit son royaume aux dépens des Chrétiens. Versé lui-même dans l'art oratoire et dans la poésie, il protégea les lettres, les sciences et les arts.

MÉHÉMED III, dit *Al Amasch*, troisième roi de Grenade, fils du précédent, lui succéda en 1302. Il s'empara de Ceuta, dans le royaume de Fez, en 1306, mais ne put résister aux rois de Castille et d'Aragon, et acheta la paix par quelques sacrifices. Ce traité avec des princes chrétiens fut le prétexte d'une sédition qui ôta le trône à Méhémed pour le donner à son frère Nasser (1314). Peu après, il fut mis à mort par les ordres de celui-ci.

MÉHÉMED V, sixième roi de Grenade, fils et successeur d'Ismaël-ben-Féragh, fut proclamé, à l'âge de 12 ans, en 1321, après la mort violente de son père. Le commencement de son règne fut troublé par des dissensions intestines; et les Castillans, profitant de ces divisions, l'attaquèrent et le défirent deux fois. Mais peu après il parvint à rétablir sa fortune et reprit plusieurs places sur les Chrétiens. Il périt assassiné en 1334.

MÉHÉMED VI, (Aboul-Walid), roi de Grenade en 1354, fut renversé du trône en 1360 par ses frères Soleiman, Ismaël et Méhémed VII, et y fut replacé par Pierre-le-Cruel. Méhémed, reconnaissant, fut toujours l'allié du roi de Castille, et lui amena de puissants secours dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare. Il mourut en 1379.

MÉHÉMED VII, roi de Grenade, succéda à son père, Méhémed VI, en 1379, et mourut après un règne pacifique, pendant lequel il encouragea le commerce, l'agriculture et les beaux-arts.

MÉHÉMED IX, surnommé *El Aïcar* (*le Gaucher*), roi de Grenade en 1423, gouverna ses états en tyran, fut détrôné par son cousin Méhémed-el-Soghaïr en 1427, rétabli deux ans après par le secours du roi de Castille, détrôné de nouveau pour avoir refusé de payer tribut à son protecteur, proclamé encore une fois en 1432, et enfin dépouillé pour toujours de son royaume par son neveu Méhémed-el-Aradi, 1445. Celui-ci fut à son tour renversé du trône par une nouvelle révolution en 1454.

MÉHÉMED BALTEZI, grand-vizir sous Achmet III, avait été d'abord fendeur de bois (*baltadjy*). En 1710, il marcha contre le czar Pierre-le-Grand à la tête de 200,000 hommes, et l'enferma avec toute son armée sur les bords du Pruth; mais il se contenta de lui faire souscrire une paix honteuse; accusé de lâcheté et de trahison auprès du sultan par le roi de Suède Charles XII, il fut envoyé en exil à Lemnos et y mourut en 1713.

MÉHÉMED-RIZA-BEYG, le premier ambassadeur de Perse qu'on ait vu en France (1714). Il était chargé de déterminer Louis XIV à envoyer une escadre française dans le golfe Persique pour faire la guerre aux Arabes de Mascate, qui infestaient les côtes de Perse. Louis XIV éluda cette proposition et n'en obtint pas moins, par un traité, les plus grands avantages. Méhémed, prévoyant le châtiment qui l'attendait pour avoir si mal réussi dans ses négociations, se donna la mort au moment de rentrer en Perse.

MEHENEDDY, rivière de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

MÉHUL (Étienne-Henri), célèbre compositeur, né à Givet en 1763, mort à Paris en 1817, vint en 1779 à Paris, et y connut Glück qui prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions. En 1790, Méhul donna à l'Opéra-Comique *Euphrosine et Coradin*, qui eut un succès prodigieux. Cette pièce fut suivie d'une foule d'autres parmi lesquelles on distingue *Stratonice*, l'*Irato*, dans le genre italien; *Joseph*, remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse. Indépendamment de ses ouvrages de théâtre, Méhul a composé des *sonates*, des *symphonies*, des *hymnes* et des *cantates*. C'est lui qui, sous la république, a mis en musique le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le *Chant du retour*. On fait reproche à ce compositeur d'avoir abusé des moyens d'effet jusqu'à confondre le bruit avec l'énergie.

MEHUN-SUR-YÈVRE, ch.-l. de cant. (Cher), à 15 kil. N. O. de Bourges; 3,557 hab. Jadis seigneurie. Ruines d'un château. Toiles d'emballage.

MEHUN-SUR-LOIRE. *Voy.* MEUNG.

MEHUN (Jean DE). *Voy.* MEUNG.

MEIBOM, *Meibomius*, famille allemande, a produit plusieurs savants: Henri Meibom, dit *l'Ancien*, né en 1555 à Lemgow (Lippe), mort en 1625; il fut professeur d'histoire et de poésie à Helmstædt, et publia des chroniques relatives à l'histoire de l'Allemagne, et surtout de la Saxe. — J. Henri Meibom, fils du précédent, né à Helmstædt en 1590, mort à Lubeck en 1655; on a de lui une *Vie de Mécène*, en latin, Leyde, 1653, et plusieurs autres écrits curieux, mais oubliés auj. — Henri Meibom, dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Lubeck en 1638, mort en 1700; il professa la médecine, la poésie et l'histoire à Helmstædt. On lui doit une dissertation curieuse: *De incubatione in fanis deorum medicinæ causa*, Helmstædt, 1659; *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, etc. — Marc Meibom, philologue, de la famille des précédents, né vers 1630 dans le Sleswig, mort en 1710 à Utrecht; il se fit connaître de bonne heure par d'intéressantes recherches sur la musique des anciens; séjourna quelque temps à la cour de Christine, puis en Danemark où il fut bibliothécaire de Frédéric III, et enfin à Amsterdam où il professa les belles-lettres. On a de lui: *Antiquæ musicæ auctores*, grec-latin, Amsterdam, 1652; une édition estimée de *Diogène Laërce*, Amsterdam, 1692; des *Recherches sur la poésie des Hébreux*, etc.

MEIDLING, bourg des États autrichiens (Autriche), à 3 kil. S. O. de Vienne, près de Schœnbrunn; 4,000 hab. Eaux thermales; théâtre. Colonnades, tanneries. Maisons de campagne.

MEIGRET (Louis), grammairien, né à Lyon vers 1510, vint vers 1540 à Paris et y publia plusieurs ouvrages qui avaient pour but de réformer l'orthographe française, savoir : *Traité touchant le commun usage de l'écriture*, etc., 1542; *Trètté de la Grammère françoèse* (*sic*), 1550. Plusieurs des réformes qu'il proposait ont été adoptées depuis.

MEI-KONG, dit aussi *Mékon*, *Maykaouang*, *Menam-kong*, grand fleuve de l'Inde Transgangétique, naît dans la province thibétaine de Kam, sous le nom de Dza-Tchou ; traverse le Yun-Nan sous celui de Lan-Thsan-Kiang; baigne le Laos, traverse le Cambodge annamite, et se jette dans la mer de Chine sous le nom de rivière de Cambodge.

MEILEN, ville de Suisse (Zurich), sur le lac de Zurich, à 13 kil. S. E. de Zurich ; 2,400 hab. Vins.

MEILHAN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 14 kil. O. de Marmande ; 3,500 hab. Bois à brûler.

MEILLANT (CHATEAU-), ville de France. *Voy.* CHATEAU-MEILLANT.

MEILLERAIE ou MELLERAY, village de France (Loire-Inférieure), à 17 kil. S. de Châteaubriant; 800 hab. Célèbre couvent de Trappistes.

MEILLERAIE (LA), village de France (Vendée), à 31 kil. N. de Fontenay-le-Comte : 600 hab. Mines de fer.

MEILLERAIE (Charles DE LA PORTE, duc de LA), pair et maréchal de France, né en 1602, mort en 1664, était cousin-germain du cardinal de Richelieu. Dans les guerres du Piémont, il se signala à l'attaque du Pas-de-Suze, 1629, et au combat de Marignan, 1630. Nommé grand-maître de l'artillerie, il servit en cette qualité dans les guerres de Bourgogne et des Pays-Bas, et reçut en 1639, des mains de Louis XIII, sur la brèche même de Hesdin, le bâton de maréchal. En 1641 il prit sur les Espagnols Aire, La Bassée et Bapaume: conquit en 1642 presque tout le Roussillon; s'empara en Italie, en 1646, de Porto-Longone et de Piombino. En 1648, après la conclusion de la paix, il fut nommé surintendant des finances; mais il ne réussit pas dans ce nouveau poste, et l'abandonna en 1649. Le duc de La Meilleraie est considéré comme le meilleur général de son temps pour les siéges.

MEILLERIE, village de Suisse (Genève), à 19 kil. N. E. de Thonon, sur le bord S. du lac de Genève. Près de là sont les rochers de la Meillerie que J.-J. Rousseau a rendus célèbres.

MEIMAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 13 kil. O. d'Ussel ; 3,237 hab. Mines de houille.

MEIN, MAYN ou MAIN, *Manus* ou *Mayanus*, riv. d'Allemagne, formée du Mein rouge et du Mein blanc qui prennent leur source en Bavière, coule à l'O. en faisant beaucoup de détours, et tombe dans le Rhin vis-à-vis de Mayence : cours, 448 kil.

MEIN (HAUT-), un des 8 cercles de la Bavière, a au S. le roy. de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, à l'O. les grands-duchés de Hesse. 144 kil. sur 125 : 8,000 kil. carr.: 450,000 hab. Ch.-l., Bayreuth.

MEIN (BAS-), aussi un des 8 cercles de la Bavière, à l'O. de celui du Haut-Mein: 148 kil. sur 105 : 8,000 kil. carrés; 499,000 hab. Plus fertile que le précédent. Ch.-l., Wurtzbourg.

MEIN-ET-TAUBER (cercle de), un des 6 cercles du grand-duché de Bade, à l'E. du cercle du Neckar, au N. E., entre la Bavière et le Wurtemberg. 51 kil. en tous sens : 1,380 kil. carrés ; 96,000 hab. Montueux et boisé, mais peu fertile. Basalte, marbres, pierres à bâtir. Ch.-l., Wertheim.

MEINAM ou MENAM, fleuve de l'Empire birman. *Voy.* MENAM.

MEINDER (BUIUK-), jadis le *Méandre*, petite riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sort des monts de Kutayeh et tombe dans l'Archipel vis-à-vis de Samos, à 270 kil. O. de sa source. Cours très sinueux.

MEINDER (KUTCHUK-), riv. de la Turquie d'Asie. *Voy.* CAYSTRE.

MEINERS (Christophe), philosophe et historien, né en 1747 à Warstade près d'Otterndorf (Hanovre), mort en 1810, se forma presque seul, par la lecture: devint en 1771 professeur de philosophie à l'université de Gœttingue, puis remplit les fonctions de prorecteur. L'empereur de Russie, Alexandre, le consulta sur l'organisation des universités dans son empire. Admis à l'académie de Gœttingue, il fut un des membres les plus laborieux de cette compagnie. Meiners a composé un très grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : l'*Histoire des progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains*, 1781 (traduite par Lavaux, 1799) ; *Histoire de la religion des plus anciens peuples*, 1775; *Histoire de l'Humanité*, 1786 et 1811; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, 1782 (traduit par Binet, 1796); *Tableau comparatif des siècles du moyen âge et du nôtre*, 1793 : *Histoire des universités de l'Europe*, 1802; *Histoire des doctrines morales*, 1801 ; il y attaque la philosophie de Kant. On a eu outre de lui : une *Histoire* et une *Théorie des beaux-arts*, 1787 ; des *Éléments d'esthétique*, des *Principes de morale*, 1801, et un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de l'Académie de Gœttingue, entre autres, *De realium et nominalium initiis*, etc., 1793. Meiners est plus remarquable comme érudit et comme critique que comme philosophe original.

MEININGEN ou MEINUNGEN, capitale du duché de Saxe-Meiningen, sur la Werra, à 44 kil. S. O. de Gotha; 5,500 hab. Deux beaux châteaux, deux bibliothèques; gymnase, etc. Drap, toile, futaines; filatures de coton, de fil, tanneries, etc.

MEININGEN (duché de SAXE-). *Voy.* SAXE.

MÉIS, *Telmesse*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 270 kil. S. E. de Smyrne. Bon port sur le golfe de Makri ; commerce actif avec l'Égypte et Rhodes (bois, goudron, sel, etc.). Ruines nombreuses, entre autres un mausolée que le docteur Clarke prétend être les restes de celui de Mausole.

MEISSAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 16 kil. S. E. de Brives; 2,540 hab.

MEISSEN, ville murée du royaume de Saxe (Misnie), à 23 kil. N. O. de Dresde, sur l'Elbe ; 6,500 hab. Cathédrale et château remarquables. Belle manufacture de porcelaine ; draps, chapeaux, bonneterie, couleurs, cartes à jouer, etc. Patrie d'Elie Schlegel. Jadis ch.-l. de la Misnie.

MEISSENHEIM, ville du landgraviat de Hesse-Hombourg, à 90 kil. S. O. de Hombourg: 1,800 hab. Verrerie, usines diverses. Aux environs, mercure, houille. — Ch.-l. de la seigneurie de Meissenheim, qui forme une enclave entre la principauté de Birkenfeld (appartenant au duc d'Oldenbourg), celle de Lichtenberg (à la Saxe), la Bavière et la Prusse (Rhénane) ; 1,300 hab.

MEISSNER (Auguste-Théophile), littérateur allemand, né en 1753 à Bautzen en Lusace, mort en 1807, a composé des romans, des histoires, des contes, dans lesquels on trouve de l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composition habile, et qui eurent un grand succès. Ses principaux ouvrages sont: *Alcibiade*, 1781-1788, 4 vol.; *Masaniello*, 1784 ; *Bianca Capello*, 1785. Il a donné un *Destouches allemand*, 1779, et un *Molière allemand*, 1780. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français par Lieutaud.

MEISTER (Léonard), écrivain suisse, né en 1741 près de Zurich, mort en 1811, fut nommé en 1773 professeur d'histoire et de morale à l'école de Zu-

rich, et exerça depuis 1795 jusqu'à sa mort les fonctions évangéliques. Il a laissé un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Essais sur l'histoire de la langue et de la littérature allemande; Mémoires sur l'histoire des arts et métiers*, Heidelberg, 1780 ; *les Hommes célèbres de l'Helvétie*, Zurich, 1781 : *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse*, 1796. Il a aussi composé des poésies, mais elles ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre.

MEISTERSÆNGERS (c.-à-d. *maîtres-chanteurs*), corporation de poëtes et de musiciens allemands qui remplacèrent les minnesingers vers la fin du XIVe siècle. Le plus célèbre d'entre eux est Hans Sachs. En 1378 l'empereur Charles IV leur donna des lettres de franchise et des armes particulières.

MÉJANAH, v. de l'Algérie (Constantine), à 150 kil. S. E. d'Alger, et à 160 S. O. de Constantine, dans une vaste plaine à laquelle elle donne son nom.

MEKHITAR, nom de plusieurs savants arméniens dont le plus connu est Pierre Mekhitar, fondateur du couvent arménien de Venise, né à Sébaste, dans la Cappadoce, en 1676, mort en 1749. Il se rendit à Constantinople en 1700, et s'efforça de réunir les Arméniens de cette ville, divisés alors en deux partis; mais n'ayant pu y réussir, il se tourna vers l'église romaine, prêcha la soumission au pape, et s'exposa ainsi à toute la fureur du clergé de sa nation. Il se vit obligé de quitter Constantinople, et se réfugia à Smyrne, puis dans la Morée, qui appartenait alors aux Vénitiens. Lorsque ceux-ci perdirent cette province, en 1717, il chercha un asile à Venise, et obtint la concession de l'île de Saint-Lazare, où il fonda un couvent de religieux arméniens qui de son nom furent appelés *Mékhitaristes*. On distingue parmi ses ouvrages : une *Bible arménienne*, 1733, in-fol.; une *Grammaire de l'arménien vulgaire*, une *Grammaire de l'arménien littéral*, un *Dictionnaire* en 2 vol., 1749-1769.

MEKHITARISTES, savants moines arméniens établis dans la petite île de Saint-Lazare, au milieu des lagunes de Venise, tirent leur nom de Pierre Mékhitar (*Voy.* ci-dessus). Ils ont un collége et une typographie, et rendent de grands services à la littérature arménienne par leurs publications. On cite notamment leurs éditions de la *Chronique d'Eusèbe*, en arménien et en latin, avec les parties grecques correspondantes, conservées par le Syncelle; la *Chronique arménienne*, de Moïse de Khorène ; les *Œuvres de saint Narsès*, etc. — Il y a aussi à Vienne une société de Mékhitaristes qui s'occupe de la propagation des bons livres.

MEKIANG, MAY-KANG, MEI-KONG ou CAMBODJE, fleuve d'Asie. *Voy.* MEI-KONG.

MEKRAN, l'ancienne *Gédrosie*, province du Béloutchistan, entre le Kaboul et la mer des Indes; environ 770 kil. de l'E. à l'O., sur 385 du S. au N. Quelques vallées bien arrosées, mais presque partout d'horribles déserts. Climat sain ; dattes renommées. Ch.-l., Kedjè. Division, 14 districts, gouvernés par des serdars indépendants depuis la fin du dernier siècle, et qui réunis peuvent mettre 2,500 hommes sous les armes. — La côte du Mékran, qui répond à l'ancienne Gédrosie, était habitée jadis par un peuple ichthyophage.

MELA (Pomponius), géographe romain, vivait, à ce qu'on croit, en Espagne sous Tibère et Claude; quelques-uns conjecturent qu'il était de la famille des Sénèque. Il écrivit vers l'an 43 un traité de géographie, *De situ orbis*, en 3 livres, qui nous est parvenu, et qui est une des sources les plus précieuses pour la géographie ancienne. Il y a employé la plupart des travaux faits par ses prédécesseurs, mais il ne les a pas toujours fondus avec assez de discernement. Les meilleures éditions de Pomponius Méla sont celles de Jacques et Abraham Gronovius, 1696 et 1722, *cum notis variorum*, et de Tzschucke, 7 vol. in-8, Leipsick, 1806. Il a été publié avec une trad. française par M. Fradin, 3 vol. in-8, Paris, 1806.

MÉLAMPE, fameux devin et médecin grec de l'époque fabuleuse, de la famille royale de Pylos, vivait à Pylos, dans le Péloponèse. Il guérit avec de l'ellébore les filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon avait rendues folles, et obtint l'aînée d'entre elles en mariage. Persécuté par Nélée, roi de Pylos, il se retira auprès de son beau-père, qui lui donna une partie de ses états. Ses descendants régnèrent pendant plusieurs générations. Mélampe prétendait comprendre le langage des animaux.

MÉLANCHTHON (Philippe), en all. *Schwartz-Erde* (c.-à-d. *terre noire*), célèbre réformateur, né en 1497 à Bretten, dans le Bas-Palatinat, mort en 1560, était en 1518 professeur de grec à l'académie de Wittemberg, où Luther enseignait la théologie. Autant Luther était fougueux, autant Mélanchthon était doux et modéré : néanmoins ces deux hommes se lièrent étroitement et se réunirent pour tenter une réforme dans l'Église. Mais ils ne suivirent pas la même ligne de conduite : Luther joua jusqu'au bout le rôle d'ardent réformateur; Mélanchthon essaya toujours de concilier les partis. Il rédigea en 1530 la fameuse *Confession d'Augsbourg*, et y inséra quelques articles tendant à amener un rapprochement; mais on eut l'imprudence de les rejeter. Il envoya encore au roi de France, François I, un mémoire conciliatif, dont tout le résultat fut de déchaîner contre lui les fanatiques de son parti. Pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalcalde, il erra dans divers lieux de l'Allemagne, fuyant le théâtre des discordes qu'il aurait voulu empêcher. Il assista en 1541 aux conférences de Ratisbonne, et rédigea en 1548 l'acte dit *Interim d'Augsbourg*, qui procura quelques moments de paix aux partisans de la réforme. Les controverses au milieu desquelles il était condamné à passer sa vie le rendaient perpétuellement malheureux. Mélanchthon n'est pas seulement connu comme réformateur, mais encore comme un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Il a laissé une foule d'écrits théologiques et littéraires, qui ont été publiés à Wittemberg, 1680-83, 4 vol. in-fol. On remarque entre autres une *Grammaire latine* (Nuremberg, 1547), qui fut longtemps classique, et une *Vie de Luther*, 1548. On peut consulter la *Vie de Mélanchthon* en latin, par Camerarius, très estimée, et l'*Histoire des Variations*, où Bossuet a porté sur lui le jugement le plus vrai.

MELANE (golfe), *Melanes sinus*, auj. *golfe de Mégarisie*, sur les côtes de Thrace, au S. O. de la Chersonèse, recevait le Mélas.

MÉLANÉSIE, nom quelquefois donné à la partie de l'Océanie habitée par des indigènes de race noire; elle comprend la Nouvelle-Guinée avec les îles qui l'avoisinent, ainsi que toutes celles qui s'étendent à l'E. et au S., telles que : les îles Salomon, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne du Sud, Diéménie, Nouvelle-Calédonie, Mallicolo, etc.

MÉLANIE (sainte), fille de sainte Albine, aussi illustre par sa piété que par sa naissance, avait été mariée à 13 ans à Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome, et était parente de saint Paulin. Ayant perdu de bonne heure ses enfants, elle embrassa en 417 la vie monastique et fit élever sur le mont des Oliviers un couvent où elle mourut en 439. L'Église la fête le 31 décembre. — Son aïeule, nommée aussi Mélanie, fut également canonisée ; on la fête le 7 janv.

MÉLANOGÉTULES, c.-à-d. *Gétules noirs*, nation de l'Afrique ancienne, entre la Mauritanie, la Numidie et la Libye inférieure, semble avoir habité le Sedjelmesse actuel.

MÉLANOSYRIENS, c.-à-d. *Syriens noirs*, nom donné aux habitants de la Syrie propre. *Voy.* SYRIE.

MÉLANTIAS, auj. *Buiuk*, petite ville de la Thrace.

sur la Propontide, entre Rhegium et Sélymbrie.

MÉLAR (le lac), en Suède. *Voy.* MÆLAR.

MELAS, nom commun à beaucoup de rivières chez les anciens, entre autres : 1° le *Sulduth*, en Thrace, au S. E. (il sortait des monts Ganos et tombait dans le golfe Mélane); — 2° le *Kara-Sou*, en Cappadoce (il naissait entre les deux bras de l'Halys et joignait l'Euphrate près de Mélitène.

MÉLAS, général autrichien, eut le commandement en chef de l'armée autrichienne contre l'armée française d'Italie en 1796. Il battit Championnet à Genola près de Saluces en 1799, et s'empara de Coni: mais l'année suivante il perdit contre Bonaparte la bataille de Marengo. Après cette défaite il fut nommé commandant de la Bohême. Il mourut en 1807.

MELASSO, *Mylassa*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 140 kil. S. E. de Smyrne. Tabac, coton; commerce de cire, miel, etc.; ruines aux env.

MELAY, ch.-l. de canton (Mayenne), à 20 kil. S. E. de Laval: 1,300 hab. Etamines.

MELAZZO, *Mylæ*, ville de Sicile (Messine), à 35 kil. O. de Messine, sur une baie de même nom (*Basilicus sinus*) ; 6,300 hab. Ville forte. Pêche de thons; commerce en vins et huile; manne. Les Espagnols l'assiégèrent vainement en 1719. *Voy.* MYLES.

MELCHIADE ou MILTIADE (saint), pape de 311 à 314, était Africain d'origine. Il combattit l'hérésie des Donatistes. On le fête le 10 décembre.

MELCHISEDECH, roi de Salem (que l'on croit la même que Jérusalem), et prêtre du Très-Haut, vint féliciter Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, roi des Elamites, et offrit en sacrifice le pain et le vin au Seigneur. Abraham lui donna la dîme des dépouilles prises sur l'ennemi. L'Écriture (Psaume CIX, 4) qualifie Jésus de pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, faisant allusion sans doute au sacrifice de Melchisédech, et par opposition à cette expression, prêtre selon l'ordre d'Aaron. Du reste, beaucoup d'opinions diverses ont été émises au sujet de ce saint personnage; elles ont donné naissance à plusieurs hérésies.

MELCHITES ou MELCHISTES, chrétiens schismatiques du Levant, appartenant à l'Église grecque proprement dite, sont gouvernés par un patriarche particulier, résidant à Damas, et qui se fait appeler patriarche d'Antioche. Ils n'ont été nommés Melchites, mot qui signifie *royalistes*, que parce qu'ils adoptent les canons du concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'empereur Marcien, et qu'ils sont par conséquent de la religion de l'empereur.

MÉLCHTHAL, vallée de Suisse, dans le S. du canton d'Unterwald; 9 kil. sur 4; est arrosée par le Melch, affluent de l'Aa. C'est là que demeurait Arnold de Melchthal. *Voy.* ci-après.

MELCHTHAL (Arnold DE), l'un des trois fondateurs de la liberté suisse, né dans le canton d'Unterwald, conçut le projet d'arracher son pays à la domination autrichienne, à l'occasion d'un supplice affreux que le gouverneur autrichien avait fait endurer à son père. Il se concerta avec ses amis, Furst et Stauffacher; ils s'adjoignirent chacun dix hommes déterminés, et avec eux s'engagèrent par un serment solennel à rendre la liberté à la Suisse en chassant le gouverneur et en appelant tous leurs concitoyens aux armes (1307). L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution de ces mesures.

MELCOMBE REGIS, ville d'Angleterre (Dorset), à 13 kil. S. O. de Dorchester, sur la Wey, vis-à-vis de Weymouth; 5,126 hab.

MELDI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), vers le N., entre les *Parisii* à l'O., les *Aureliani* au S., et les *Senones* à l'E., avaient pour capitale *Iatinum*, nommée depuis *Meldi* (Meaux).

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée, roi de Calydon. Les destins ayant décidé qu'il vivrait tant que durerait un tison qui brûlait dans le foyer au moment de sa naissance, Althée, sa mère, éteignit aussitôt ce tison et le garda soigneusement. Méléagre se distingua de bonne heure par son courage; il prit part à l'expédition des Argonautes, et tua le terrible sanglier de Calydon. Une rixe s'étant élevée entre lui et ses oncles sur la possession de la hure de ce sanglier, il les frappa d'un coup mortel, dans la chaleur de la dispute. Althée, irritée du meurtre de ses frères, jeta au feu le tison fatal, et son fils expira presque aussitôt.

MÉLÉAGRE, un des généraux d'Alexandre, se prononça fortement pour Arrhidée après la mort du roi, et obtint la Lydie dans le partage des provinces. Perdiccas, voyant en lui un obstacle à son ambition, le fit périr (323).

MÉLÉAGRE, poëte grec, natif de Gadara en Syrie, est le premier qui ait formé une anthologie: il vivait environ 150 ou, selon d'autres, 100 ans av. J.-C. On le croit le même qu'un Méléagre, cynique, auteur de satires en prose. L'*Anthologie* de Méléagre ne nous est pas parvenue, mais on a conservé dans les recueils postérieurs nombre de pièces de lui : elles se trouvent dans les *Analecta* de Brunck, dans l'*Anthologie* de Jacobs, et ont été imprimées à part par Græfe, Leipsick, 1811.

MELECE (saint), *Meletius*, né dans la Mélitène, prov. d'Arménie, fut élu évêque de Sébaste en 357, et patriarche d'Antioche en 361. Adversaire déclaré des Ariens, il fut successivement déposé par eux, rappelé par Julien-l'Apostat, qui, au commencement de son règne, affecta la tolérance; exilé par ce même Julien, qui voulut ensuite établir l'idolâtrie; rappelé par Jovien en 363; de nouveau exilé par Valens en 364; et enfin rétabli sur son siége en 378, sous Gratien. Il mourut l'année suivante pendant la tenue du concile d'Antioche, qu'il présidait. Les deux Églises d'Orient et d'Occident l'ont placé parmi leurs saints. Sa fête se célèbre le 12 février. Saint Chrysostôme prononça son panégyrique. — Un autre Mélèce (*Melicius*), évêque de Lycopolis, qui vivait au commencement du IVe siècle, fut déposé comme ayant sacrifié aux idoles (326) : ses disciples, connus sous le nom de *Mélèciens*, se sont confondus avec les Ariens.

MÉLÈCE SYRIQUE, théologien de l'Église grecque, né dans l'île de Candie en 1586, mort à Galata en 1664, fut d'abord abbé d'un monastère de Candie, et fut ensuite appelé à Constantinople par le patriarche Cyrille Lucar, qui le nomma protosyncelle de son église. Mélèce assista néanmoins aux synodes de 1638 et 1642, où fut condamnée la doctrine de Cyrille Lucar. Il fut même chargé de réfuter la *Confession de foi* du patriarche, et il rédigea à cet effet un écrit devenu fameux (Paris, 1687), dont on trouve un extrait en français à la fin du tome III de la *Perpétuité de la foi* d'Arnauld.

MELEDA, *Melita*, île des Etats autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, par 15° 38' long. E., 43° 5' lat. N., n'est séparée de la presqu'île de Sabioncello que par le canal de Curzola: 48 kil. sur 6: 1,000 hab. Sol peu fertile, bois, un grand lac, 5 bons ports. Le vill. de Babinopoglie en est le lieu principal.

MELEDIN. *Voy.* MELIK-EL-KAMEL.

MELEGNANO, ville d'Italie. *Voy.* MARIGNAN.

MÉLEK. *Voy.* MÉLIK.

MELENDA, ville de l'Inde ancienne, auj. COCHIN.

MELENDEZ VALDEZ, poëte espagnol, né en 1754 à Ribera (Estramadure), mort à Montpellier en 1817, occupa une chaire de belles-lettres à Salamanque, fut nommé en 1789 juge au tribunal de Saragosse, et en 1797 procureur du roi à Madrid. Lors de l'invasion des Français, il s'attacha à Joseph Bonaparte qui le nomma directeur de l'instruction publique. Il se réfugia à Montpellier après l'expulsion des Français. Ses poésies, qui consistent

en odes, élégies, églogues, épîtres, sont surtout remarquables par la pureté et l'élégance. Elles ont été publiées à Valladolid (1798), et d'une manière plus complète à Madrid (1821).

MÉLÈS, auj. *rivière de Smyrne*, petite rivière de Lydie et Ionie, naissait près du Sipyle et tombait dans le golfe de Smyrne. On donnait Homère comme fils du fleuve Mélès, d'où son nom de Mélésigène.

MELEZGERD, *Maurocastrum*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. de livah, à 133 kil. S. E. d'Erzeroum, sur l'Euphrate et le Melezgerd.

MELFI, *Aufidus*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 42 kil. N. O. de Potenza; 7,000 hab. Évêché. Citadelle, cathédrale et plusieurs autres édifices.

MELGIG, grand marais de l'Algérie (Zab); 44 kil. sur 32; il reçoit le Djiddi.

MELIAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* SAN-THOMÉ.

MELICERTE, fils d'Athamas et d'Ino, fuyant avec sa mère les fureurs de son père, se précipita dans la mer. Il devint une divinité marine sous le nom de Palémon, et l'on institua en sa faveur les jeux isthmiques. Mélicerte était surtout honoré dans l'île de Ténédos.

MELIK ou MALEK, mot turc qui signifie *roi*, a été porté par un grand nombre de princes que l'on distingue entre eux par leurs surnoms.

MÉLIK-CHAH, surnommé *Djelal-Eddyn* (gloire de la religion), sultan seldjoucide de Perse, 1072-1093, succéda à son père Alp-Arslan, dont l'empire s'étendait du Djihoun à l'Euphrate, et agrandit tellement ses états qu'ils finirent par embrasser presque toute l'Asie mérid., depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine, et depuis le Caucase jusqu'à l'Yémen. Il éleva au califat Moktady Biamrillah (1075), chassa les Grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie septentrionale (1075), soumit quelques petits tyrans qui ravageaient la Mésopotamie; s'empara d'Edesse, d'Alep, d'Antioche, et joignit l'Arménie à ses états. Il dut longtemps la prospérité de son règne à son vizir Nizam-el-Molouk; mais à la fin, trompé par des intrigues qui avaient été ourdies contre ce fidèle ministre, il le déposa en 1092 et le laissa assassiner par le nouveau vizir. Il ne lui survécut que dix-huit mois, et mourut à Bagdad d'une maladie aiguë, à l'âge de 38 ans. Ce prince, le plus illustre de sa dynastie, unissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides. Il fonda en 1074 à Bagdad un observatoire, y rassembla des astronomes, fit réformer par eux le calendrier en fixant le premier jour du printemps auquel devait commencer l'année, et créa une nouvelle ère qui est connue sous le nom d'*ère djelalienne* (de son surnom de *Djelal-Eddyn*). On lui doit aussi la création d'un grand nombre de villes, de palais, de mosquées, de colléges. Il laissa trois fils, Barkiaroc, Mohammed et Sandjar, qui régnèrent après lui.

MÉLIK-CHAH II, petit-fils du précédent, succéda en 1152 à son oncle Mas'oud, eut à lutter contre plusieurs compétiteurs, et finit par établir son autorité dans Hamadan et Ispahan. Il mourut en 1160.

MÉLIK-ARSLAN, sultan seldjoucide, fils de Togrul II, régna avec gloire sur la Perse occid., de 1160 à 1175. Il eut pour compétiteur son cousin Mohammed, fils de Seldjouk-Chah, mais il le battit à Kazwin ou Kashin. Il dépouilla les chrétiens de la Géorgie qui avaient envahi ses états.

MÉLIK-EL-AFDAHL, fils aîné du grand Saladin, se signala dès l'âge de dix-sept ans par son courage dans une expédition contre les Chrétiens, et tailla en pièces un corps de Templiers près de Tibériade (1187). A la mort de son père (1193), il hérita des royaumes de Damas et de Jérusalem, tandis que ses frères Mélik-el-Aziz-Othman et Mélik-ed-Dhaher-Ghazy recevaient, le premier l'Egypte, le second Alep; mais il ne sut pas se maintenir dans ses états et fut dépouillé d'abord par ses frères, puis par son oncle Mélik-el-Adel (1199). Ce prince cultivait la poésie avec succès.

MÉLIK-EL-ADEL (Saïf-Eddyn — Abouhekr-Mohammed), connu sous le nom de *Malek-Adel* et de *Saphadin*, sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubites, était frère puîné du grand Saladin. Il contribua puissamment à établir la puissance de son frère, et obtint successivement les gouvernements de l'Egypte, d'Alep et de Damas. Pendant la troisième croisade, il enleva aux Chrétiens plusieurs places importantes en Palestine. Chargé par Saladin d'entrer en négociation avec Richard-Cœur-de-Lion, il conclut une paix avantageuse : il devait, comme condition de la paix, épouser Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, et être couronné avec elle roi de Jérusalem; mais cette princesse refusa de donner sa main à un infidèle. Après la mort de Saladin en 1193, ses fils se partagèrent son vaste royaume; mais Mélik-el-Adel sut, en semant la division parmi eux, les affaiblir tous et s'emparer des contrées qu'ils gouvernaient. En 1203, il était maître de l'Égypte, de Damas, de Jérusalem et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Il tourna alors ses armes contre les Chrétiens; mais il ne fut pas toujours heureux dans ses expéditions. En 1217, une armée de Croisés, sous les ordres d'André II, roi de Hongrie, ravagea ses états et lui enleva Damiette. Il mourut en 1218, à l'âge de 75 ans. On ne peut reprocher à ce prince que sa conduite envers les enfants de Saladin. *Voy.* aussi NOUREDDYN.

MÉLIK-EL-KAMEL-NASER-EDDYN, connu chez les historiens occidentaux sous les noms de *Mélédin* et de *Mélek-el-Quemel*, fils aîné de Mélik-el-Adel, succéda à son père sur le trône d'Egypte en 1218. Une armée de 400,000 Croisés venait de s'emparer du port de Damiette lorsque son père vivait encore; le nouveau sultan ne put rentrer dans cette ville qu'en 1221, lorsque les Chrétiens, pressés par la disette, évacuèrent le port. En 1229, une querelle s'étant élevée entre ses deux frères, qui régnaient, l'un en Syrie, l'autre en Palestine, il prit le parti du premier, et, pour affaiblir le second, il invita l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine: mais il se repentit bientôt d'avoir appelé un allié aussi redoutable, et fut obligé, pour s'en débarrasser, de lui céder Jérusalem. En 1238, son frère Aschraf étant mort, il s'empara des états de ce prince sur son autre frère, Mélik-el-Saleh. Il mourut peu après, à l'âge de 70 ans. Mélik-el-Kamel protégea les arts et les sciences, les cultiva lui-même avec succès, et fonda plusieurs édifices somptueux, entre autres un grand collége au Caire. Il fut tolérant envers les Juifs et les Chrétiens.—Il eut pour fils : 1° un second Mélik-el-Adel, qui lui succéda en Egypte, mais qui, s'étant rendu méprisable par ses débauches et son incapacité, fut déposé en 1240 et confiné dans une prison où il mourut huit ans après: — 2° Mélik-el-Saleh-Nedjm-Eddyn, qui régna d'abord sur la Mésopotamie, et qui fut ensuite mis sur le trône d'Egypte à la place de Mélik-el-Adel II (1240).

MÉLIK-EL-MOADHAM-CHÉRIF-EDDYN, nommé par corruption *Coradin* dans les relations des croisades, fils de Mélik-el-Adel, s'empara de Damas après la mort de son père, en 1218, et régna dix ans sur la Syrie. Il alla au secours de Damiette, assiégée par les Chrétiens, leur fit la guerre avec succès dans la Palestine, prit Césarée, et contribua ensuite à faire rentrer Damiette sous la domination des Musulmans. Il se brouilla avec ses frères Mélik-el-Aschraf et Mélik-el-Kamel; cette division eut pour résultat principal l'expédition de l'empereur Frédéric II en Palestine (*Voy.* MELIK-EL-KAMEL), et l'affaiblissement des Musulmans. Il mourut en 1227, âgé de 49 ans, laissant le trône de Damas à son fils Mélik-el-Nassir, qui fut bientôt dépouillé de son héritage par ses

oncles Mélik-el-Kamel et Mélik-el-Aschraf, et qui, plusieurs fois rétabli et renversé, fut enfin réduit à se réfugier dans le désert d'Arabie, où il mena la vie des nomades.

MÉLIK-EL-MOADHAM-GAIATH-EDDYN-TOURAN-CHAH, sultan d'Egypte, de la dynastie des Ayoubites, fils de Mélik-Nedjm-Eddyn, et petit-fils de Mélik-el-Kamel, régna d'abord sur la Mésopotamie, et monta sur le trône d'Egypte en 1249, après avoir assassiné son frère Adel-Chah. Il coupa les vivres à l'armée de saint Louis, et la força ainsi à cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30,000 Français; il fit massacrer ses prisonniers et ne respecta que saint Louis. Sa conduite envers ses propres sujets, ses débauches, son ingratitude envers les Mamelouks Baharites, à qui il devait ses succès, causèrent sa perte. Il fut détrôné et mis à mort par ceux-ci en 1250, après cinq mois de règne. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubites, qui fut remplacée par celle des Mamelouks Baharites. Cependant Mélik-el-Aschraf et Ibegh disputèrent encore le pouvoir aux Mamelouks jusqu'en 1254.

MELILLA, *Rusadir*, ville d'Afrique (Maroc), à 225 kil. N. E. de Fez, sur la mer, par 35° 8' lat. N. et 5° 16' long. O.; 2,500 hab. C'est une des *présides* espagnoles. Petit port. Prise par les Espagnols en 1496. Elle doit, dit-on, son nom au miel qu'on recueille dans ses environs.

MÉLINDE, ville d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, capit. du roy. de Mélinde, à l'embouchure du Quilimancey, sur la droite du fleuve, par 38° 42' long. E., 3° lat. S. Cette ville a été très florissante et a compté, dit-on, 200,000 hab. Ce n'est auj. qu'une triste solitude. Il s'y fait encore un peu de commerce avec la Perse, l'Arabie et l'Inde. Mélinde fut prise par les Portugais au XVIe siècle; mais les Arabes la leur enlevèrent en 1698. — Le roy. de Mélinde, un des principaux états de la côte de Zanguebar (Afrique orient.), s'étend le long de la mer, entre les roy. de Juba au N., de Zanzibar au S.; il était censé possession portugaise et faisait partie de la capitainerie-générale de Sofala-et-Mozambique.

MELIPILLA, district du Chili, entre ceux de Quillota, Mapocha, Raucagua, Maypo, et l'Océan; 110 kil. sur 65. Ch.-l., Valparaiso.

MELISEY, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 10 kil. N. de Lure; 2,000 hab. Fromages.

MÉLISSUS, philosophe éléatique, natif de Samos, disciple de Parménide, florissait vers 450 av. J.-C. Homme d'état et général habile en même temps que philosophe, il commanda la flotte des Samiens contre les Athéniens, et remporta quelques avantages sur Périclès; mais il ne put empêcher sa patrie de succomber, 440 av. J.-C. Il professait l'idéalisme, et soutenait que l'univers est un être unique et indivisible, que les formes diverses des êtres ne sont que des apparences, que le mouvement n'a rien de réel, etc. Il ne reste rien de lui: il n'est connu que par les écrits de quelques auteurs grecs, notamment d'Aristote.

MÉLITE, *Melita*, nom donné par les anciens à deux îles de la Méditerranée, auj. MALTE et MELEDA.

MÉLITÈNE, auj. *Meledri*, petit pays entre la Cappadoce et l'Euphrate, avait jadis appartenu à l'Arménie; fut annexé à la Cappadoce, et plus tard, lors de la formation de la province dite Petite-Arménie, fut une des 5 préfectures de cette province. Son ch.-l. était Mélite, nommée aussi Mélitène (auj. *Malatia*), sur l'Euphrate, près de son confluent avec le Mélas. Cette ville avait été fondée par Trajan, et fut la capitale de la Petite-Arménie. Elle fut longtemps le siége d'une légion dite *la Mélitine* et surnommée *la Foudroyante;* cette légion, toute composée de chrétiens, n'était pas moins célèbre par sa piété que par son courage; on attribue à ses prières une pluie miraculeuse qui sauva l'armée de Marc-Aurèle au moment où elle allait périr de soif dans les déserts de la Germanie (174). Il se livra à Mélitène, en 572, une grande bataille entre Justinien et Chosroës.

MÉLITON (saint), évêque de Sardes sous Marc-Aurèle, présenta à cet empereur vers 172 une *Apologie de la religion chrétienne.* Il avait composé un grand nombre d'écrits, entre autres un *Traité de la fête de Pâques* (il fixe cette fête au 14e jour de la lune de mars), mais aucun ne nous est parvenu. On le fête le 1er avril.

MÉLITUS, un des accusateurs de Socrate, était orateur et assez mauvais poëte. On dit que les Athéniens ayant reconnu l'innocence de Socrate, le firent mourir comme calomniateur (400 av. J.-C.); cependant Platon et Xénophon ne disent rien de ce fait.

MÉLIUS (Spurius), chevalier romain, fut accusé d'aspirer à la tyrannie. Ayant refusé de comparaître devant le dictateur Cincinnatus pour répondre à cette accusation, il fut tué au milieu du Forum par le maître de la cavalerie, Caius Servilius Ahala, 438 av. J.-C.

MELKART (c.-à-d. *le roi de la ville*, ou plutôt *le roi fort*), l'Hercule phénicien ou l'Hercule de Tyr, était considéré, de même que l'Hercule grec, comme l'image du soleil: une flamme éternelle brûlait dans son temple: tous les ans on élevait en son honneur un immense bûcher des flammes duquel les prêtres faisaient échapper un aigle, symbole de l'année qui renaît de ses cendres. Melkart était adoré non-seulement à Tyr, mais dans toutes les colonies phéniciennes, à Gadès, à Malte, à Carthage.

MELKSHAM, ville d'Angleterre (Wilt), à 44 kil. N. O. de Salisbury; 5,866 hab. Draps fins.

MELLE, *Mellusum*, ch.-l. d'arr. (Deux-Sèvres), à 27 kil. E. de Niort, près de la Béronne; 2,724 hab. Toile, serge, lainages divers. Commerce de grains, mulets, etc. Environs charmants; eaux sulfureuses. — L'arrond. de Melle a 7 cant. (Brioux, Celles, Chef-Boutonne, Lezay, La-Motte-Saint-Héray, Sauzé, Vaussais, plus Melle), 99 communes et 75,580 hab.

MELLERAY, bourg de France. *Voy.* MEILLERAIE.

MELLO ou MERLOU, bourg du dép. de l'Oise, à 35 kil. S. E. de Beauvais; 600 hab. Jadis titre d'une seigneurie. *Voy.* CADAVAL.

MELLO, bourg de Portugal (Beira), à 26 kil. N. O. de Guarda; 800 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Bragance.

MELLO-FREIRE-DOS-REIS (José DE), jurisconsulte portugais, grand-vicaire de Crato, membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, né en 1738, à Anciâo (Portugal), fut nommé, par le marquis de Pombal, professeur de droit portugais à Coïmbre, 1772. En 1783 la reine Marie lui confia la rédaction d'un nouveau Code. Il mourut en 1798, laissant inédits un *Code de droit public* et un *Code de droit pénal* (le deuxième a été publié en 1823). On a de lui, en outre, plusieurs savants traités de droit, réunis à Coïmbre, 1815. On remarque surtout les *Institutions de droit public, privé et criminel du Portugal*, et son *Histoire du droit civil*, tous deux en latin. On place Mello auprès des Montesquieu et des Blackstone.

MELLOBAUDES, roi franc, le premier dont l'histoire fasse mention, servait dans l'armée romaine vers 354; fut commandant des gardes sous Constance, Julien, Jovien et Valentinien; et sous Gratien remporta une grande victoire sur les Allemands, en 378.

MELNICK, ville de Bohême, à 32 kil. S. O. de Bunzlau; 2,300 hab. Beau château. Le meilleur vin de la Bohême.

MELODUNUM, ville de Gaule (Lyonnaise 4e), chez les *Senones*, est auj. MELUN.

MÉLOS, auj. *Milo*, une des îles Cyclades, la plus

au S. O., à égale distance du cap *Scyllæum* en Hermionide et du cap *Dictynnæum* en Crète. — Les Phéniciens vinrent s'y établir les premiers; Sparte y envoya ensuite une colonie (vers 1116 av. J.-C.). Mélos resta fidèle à Sparte pendant la guerre du Péloponèse; les Athéniens s'en emparèrent après sept mois de blocus et massacrèrent toute la population mâle.

MELPOMÈNE (du grec *melpô*, chanter des vers héroïques), une des 9 Muses, présidait à la tragédie. On la représente sous la figure d'une femme jeune encore, avec un visage imposant, richement vêtue, chaussée du cothurne, tenant un poignard d'une main, un sceptre de l'autre, et portant une couronne sur la tête.

MELROSE ou **MELROSS**, ville d'Ecosse (Roxburgh), à 56 kil. S. d'Edimbourg; 4,339 hab. Aux environs, ruines de la célèbre abbaye de Melrose.

MELSUNGEN, ville de la Hesse électorale, à 19 kil. S. E. de Cassel: 3,000 hab. Château. Drap, toiles. Commerce de bois.

MELTON-MOWBRAY, ville d'Angleterre (Leicester), à 33 kil. S. E. de Nottingham; 3,500 hab.

MELUN, *Melodunum*, ville de France, ch.-l. du département de Seine-et-Marne, sur la Seine, à 39 kil. S. E. de Paris; 6,846 hab. Société d'agriculture, bibliothèque. Maison centrale de détention. Filature hydraulique de coton; calicots, percale, faïence, verrerie, etc. Patrie d'Amyot et du député Manuel. — Ville très ancienne. Plusieurs fois prise par les Normands et les Anglais (notamment en 1419); Charles VII la reprit en 1430. Longtemps elle eut le titre de vicomté; elle fut érigée en duché-pairie (1709), en faveur de Louis-Hector de Villars. — L'arrond. de Melun a 6 cantons (Brie-Comte-R[illegible] Châtelet, Mormant, Tournan, plus Me[illegible]ompte pour 2), 106 comm. et 57,821 hab.

[illegible] (maison DE), maison noble et ancienne, [illegible]cendance est connue depuis le xe siècle, [illegible] à la race royale des Capétiens, et a fourni à l'état et à l'église, dès le temps de Hugues Capet, un grand nombre de personnages distingués.

MELUN (Guillaume DE), dit *le Charpentier*, fut un des principaux chevaliers français qui aidèrent Godefroi de Bouillon à conquérir la Terre-Sainte. Le surnom de *Charpentier* lui fut donné parce que rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes. Les chroniques le disent parent de Hugues-le-Grand, comte de Vermandois.

MELUN (Adam, vicomte de), général de Philippe-Auguste, fut envoyé en 1208 dans le Poitou contre Aimery VII, vicomte de Thouars, commandant les troupes de Jean, roi d'Angleterre, et contre Savary de Mauléon, qui avaient fait tous deux une incursion sur les terres du roi de France. Il les mit en pleine déroute, et fit le vicomte de Thouars prisonnier. Il eut une grande part à la victoire de Bouvines (1214). En 1216, il passa en Angleterre avec Louis de France, depuis Louis VIII, que les barons anglais demandaient pour roi, et y mourut en 1220.

MELUN (Charles DE), baron des Landes et de Normanville, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de faveur, fut grand-maître de France et lieutenant-général du royaume. Sa conduite équivoque lors de la guerre du *Bien public* lui fit perdre la confiance du roi, qui se contenta d'abord de le priver de ses emplois, et qui ensuite le fit condamner à mort (1468), comme ayant eu des relations avec les chefs de la ligue, notamment avec le duc de Bretagne. Il fut réhabilité sous le règne suivant. Il avait déployé, pendant qu'il était en faveur, un faste qui le fit surnommer le *Sardanapale* de son temps.

MELUN (Louis DE), marquis de Maupertuis, puis duc de Joyeuse, lieutenant-général des armées du roi, né en 1634, mort en 1721, se signala en 1677 au siége de Valenciennes, où il emporta les retranchements à la tête d'une compagnie de mousquetaires, et fut fait brigadier par le roi sur les retranchements mêmes. Il ne montra pas moins de bravoure à la bataille de Cassel et au siége d'Ypres; fut successivement nommé maréchal-de-camp et lieutenant-général, et fut envoyé vers 1694 au Havre-de-Grâce, qu'il défendit contre les Anglais, et qui dut, en grande partie, aux mesures qu'il sut prendre le bonheur de n'être point réduit en cendres comme Dieppe. Louis XIV rétablit pour lui en 1714 le duché-pairie de Joyeuse, dont les titulaires venaient de s'éteindre.

MÉLUSINE, magicienne ou fée célèbre dans nos romans de chevalerie et dans les traditions du Poitou, descendait d'un certain Élénas, roi d'Albanie; elle épousa Raymondin, comte de Poitou, et devint la tige des maisons de Lusignan (et par suite de Jérusalem et de Chypre), de Luxembourg et de Bohême. Elle était, dit-on, tous les samedis changée en serpent, pour avoir donné elle-même la mort à son père. Son mari, l'ayant un jour aperçue dans sa métamorphose, l'enferma dans un souterrain de son château de Lusignan, où elle est depuis restée emprisonnée.

MELVIL (sir James), seigneur écossais, né dans le comté de Fife en 1530, mort en 1606, fut attaché au connétable de Montmorency en France pendant neuf ans, et fut rappelé en 1561 en Ecosse par la reine Marie Stuart, qui le nomma conseiller privé. Il servit sa souveraine avec autant d'intelligence que de fidélité, et ne craignit pas de lui adresser les remontrances les plus énergiques lorsqu'il découvrit son funeste attachement pour Bothwell; il fut même obligé de s'enfuir pour échapper à la vengeance de ce dernier. Il fut rappelé au conseil par les régents qui gouvernèrent après Marie Stuart et par le roi Jacques VI. Melvil a laissé sur les événements de son temps des *Mémoires* estimés; ils ont été publiés en 1683, in-fol., et traduits en français par l'abbé Marsy, Paris, 1745.

MELVILLE (Henri DUNDAS, vicomte de), homme d'état, né vers 1741, mort en 1811, issu d'une famille illustre d'Écosse, fut envoyé au Parlement comme représentant de la ville d'Édimbourg; se rangea parmi les plus zélés défenseurs du ministère de lord North pendant la guerre d'Amérique; combattit le ministère éphémère dit de la *coalition* (composé des partisans de Fox et de ceux de lord North); s'opposa au fameux bill de l'Inde; soutint ensuite le système de Pitt, et fut nommé successivement par ce ministre président du contrôle pour l'Inde (1783), secrétaire d'état de l'intérieur (1791), puis de la guerre, lord du sceau privé, gouverneur de la banque d'Écosse, et enfin premier lord de l'amirauté (1804). Il exerçait un pouvoir presque souverain en Écosse. En 1806, il fut accusé de malversation dans l'emploi des deniers publics, et bien qu'acquitté par la Chambre des Lords il ne prit plus qu'une faible part aux affaires. Melville est auteur de plusieurs brochures politiques fort remarquables.

MELVILLE, nom de 2 îles ainsi nommées en l'honneur de lord Melville: l'une dans l'Australie, sur la côte N. de la Nouvelle-Hollande; 120 kil. sur 70: les Anglais y avaient formé un établissement qu'ils ont abandonné; l'autre dans l'Océan Glacial arctique, par 108°-116° long. O., 74[illegible] 50' lat. N.; 850 kil. sur 300; froid extrême. Découverte par le capitaine Parry.

MEMBRILLA (LA), ville murée d'Espagne (Manche), à 42 kil. E. de Ciudad-Réal; 8,100 hab. Château-fort. Fabrique de savon blanc.

MEMEL, ville des Etats prussiens (Prusse), à l'embouchure de la Dange dans le Kurische-Haff, à 115 kil. N. E. de Kœnigsberg; 8,400 hab. Port. Comptoir de banque provinciale. Industrie, toile, gants, savon, eau-de-vie, bière; commerce actif.

MEMEL, nom donné parfois au Niémen. *Voy.* ce nom.

MEMINI, petit peuple de la Gaule Narbonnaise, au S. E. des *Tricastini*, dans le pays des *Salyes*, avait pour villes principales *Forum Neronis* (Forcalquier), et *Carpentoracte* (Carpentras).

MEMMINGEN, ville de Bavière (Danube supérieur), à 44 kil. S. E. d'Ulm; 6,500 hab. Bibliothèque, gymnase, etc. Arsenal, fonderie de cloches, cotonnades, toile, bonneterie, martinets à fer et à cuivre. Commerce avec la Suisse et l'Italie.

MEMMIUS, maison plébéienne de Rome, a fourni plusieurs tribuns sous la république et plusieurs consuls sous l'empire.

MEMMIUS (T.), tribun du peuple l'an 112 av. J.-C., se montra constamment opposé à Jugurtha, et parvint à déjouer ses intrigues et à le faire amener de la Numidie à Rome pour être jugé. C'était un des orateurs les plus célèbres de son temps. Salluste met dans sa bouche une fort belle harangue.

MEMMIUS GEMELLUS (C.), fut successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de la Bithynie; mais il fut exilé à Patras en Achaïe comme concussionnaire. Il cultivait avec succès l'éloquence et la poésie et protégeait Lucrèce; c'est à lui que ce poëte dédia son poëme *De Natura rerum*.

MEMNON, personnage fabuleux, fils du beau Tithon (frère de Priam) et de l'Aurore, régnait sur l'Égypte et l'Ethiopie, selon les uns, sur la Perse et la Susiane, selon les autres; ou enfin, selon les syncrétistes, sur l'Egypte et la Perse à la fois; il vint, dans la dixième année du siége de Troie, amener à Priam un secours de dix mille (ou vingt mille) combattants; se distingua par sa bravoure, tua Antiloque, fils de Nestor, combattit Ajax, et fut tué lui-même par Achille. Quand il eut été placé sur le bûcher, on vit sortir de ses cendres une troupe d'oiseaux, qui, pour honorer ses funérailles, se partagèrent en deux bandes et se combattirent avec fureur. L'Aurore au désespoir versa des larmes abondantes qui se transformèrent en rosée. On érigea en l'honneur de Memnon dans plusieurs villes, notamment à Suse, à Ecbatane, à Thèbes en Egypte, des monuments dits *memnonium*. Il existait à Thèbes une statue colossale de Memnon qui, dit-on, rendait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant; on en voit encore les débris. On a fait mille conjectures sur la fable de Memnon : les uns voient en lui un prince réel, qui aurait régné sur les régions orientales, ce qui le fit nommer fils de l'Aurore; ou le prennent pour un roi puissant de l'Egypte qu'ils identifient tantôt avec Osymandias, tantôt avec Aménophis II (nom dont celui de Memnon serait une corruption), ou enfin, comme Hérodote, avec le conquérant Sésostris; d'autres en font la personnification de la lumière solaire. Quant au son rendu par sa statue, si ce n'est une pure invention, on l'expliquerait par une cause physique ignorée du vulgaire et analogue à celle qui produit le singulier phénomène d'acoustique connu sous le nom de *harpe éolienne*.

MEMNON, général perse, frère de Mentor de Rhodes, s'était révolté dans sa jeunesse contre Artaxerce Ochus; mais ayant obtenu son pardon, il était devenu le plus fidèle serviteur de ce prince; il servit avec le même zèle son successeur Darius. Lorsque Alexandre envahit la Perse, Memnon donna à Darius le conseil de ravager l'Asie-Mineure; quoique ce sage avis n'eût pas été adopté, il ne combattit pas avec moins de dévouement pendant la guerre contre Alexandre. Il se distingua au passage du Granique, défendit la ville de Milet et s'empara de Chios et de Lesbos. Mais il mourut de maladie au milieu de ses succès, l'an 333 av. J.-C., devant Mitylène.

MEMNON, historien d'Héraclée (dans le Pont), qui florissait vers le IIe siècle de J.-C., avait composé une histoire d'Héraclée, dont il ne nous reste que des fragments insérés par Photius dans sa *Bibliothèque*. Ces fragments ont été récemment recueillis par Conrad Orellius, sous ce titre : *Memnonis historiarum excerpta, cum versione latina Laur. Rhodomanni*, Leipsick, 1816. L'abbé Gédoyn a donné une traduction de l'*Histoire d'Héraclée*, par Memnon, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tom. IV.

MEMPHIS, *Moph* des Hébreux, ville de l'Egypte, ch.-l. de l'Heptanomide, sur le Nil, par 29° long. E., 29° 53' lat. N., à quelques kil. au-dessus de la bifurcation du fleuve. Bâtie par Ménès, agrandie ou restaurée par Uchorée, elle fut longtemps la capitale d'un vaste état; et quand l'Egypte entière fut réunie en un seul empire, elle en fut pendant un temps la capitale. Elle avait beaucoup de temples magnifiques et était environnée de canaux pour l'écoulement des eaux du Nil. A 8 kil. au N. E. se trouvaient les fameuses pyramides. La conquête de l'Egypte par Cambyse, mais plus encore la fondation d'Alexandrie, portèrent des coups mortels à Memphis. On n'en voit plus que les ruines qui sont encore un objet d'admiration.

MEMPHRAMAGOG, lac de l'Amérique du N., dans le Canada et l'état de Vermont, a 54 kil. sur 5, et communique au St-Laurent par le St-François.

MENADES, nom des Bacchantes (du grec *mainesthai*, être en fureur). Ce surnom leur fut donné parce que, dans la célébration des orgies, elles se livraient à des transports furieux.

MENAGE (Gilles), savant et bel-esprit, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692, abandonna le barreau pour se donner tout entier à la littérature, et s'engagea dans l'état ecclésiastique pour obtenir des bénéfices qui lui permissent de cultiver librement les lettres. Il fut lié avec Balzac, Benserade, Pélisson, Scudéry et Chapelain, fut protégé par le cardinal Mazarin, honoré de l'amitié de la reine de Suède Christine, et exerça pendant quelque temps une sorte d'empire parmi les gens de lettres. Mais sa réputation, fondée principalement sur l'affectation de bel esprit, pâlit devant l'influence de Boileau, et plus encore devant celle de Molière, qui l'immola sous le nom de *Vadius* dans *les Femmes savantes*. Il s'était attiré par sa causticité un assez grand nombre d'ennemis et ne put entrer à l'Académie. On a de lui : *les Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4 (dont la meilleure édition est celle de 1750, 2 vol. in-fol., avec les étymologies de Huet et Leduchat); *Observations sur la langue française*, 1672-76; *Origines de la langue italienne*, 1669, en italien; *Diogène Laërce*, grec-latin, avec un ample commentaire, Londres, 1663, in-fol., Amsterdam, Wetstein, 1692, 2 vol. in-4; *Mulierum philosophorum historia*, Lyon, 1690 (à la suite du *Diogène Laërce*); des poésies latines et françaises assez médiocres, 1656 et 1687. On a donné après sa mort un *Menagiana*, recueil de traits de sa conversation, Paris, 1693 et 1715, in-12. Ménage avait une connaissance profonde de la langue italienne, et était membre de l'Académie della Crusca.

MENALE, *Mœnalus mons*, auj. *mont Roino*, en Arcadie, vers le centre, continuait à l'E. la chaîne des monts Hypsonte et Phalante.

MENAM ou **MEINAM**, dite aussi *rivière de Siam*, fleuve d'Asie, naît dans la prov. chinoise d'Yunnan, au S. E.; traverse ensuite l'empire Birman du N. au S., et se jette dans le golfe de Siam par 13° 30' lat. N. et 99° long. E.; 1,400 kil. de cours.

MENAM-KONG. *Voy.* MEI-KONG.

MENANDRE, poëte comique d'Athènes, né en

342 av. J.-C., mort en 290, avait composé un grand nombre de pièces dans le genre de la *nouvelle comédie*, qui différait de l'*ancienne* en ce qu'au lieu de personnalités elle présentait le tableau des vices et des ridicules : il mérita d'être appelé *le prince de la nouvelle comédie*. Il servit de modèle à Plaute et surtout à Térence. Il ne reste de lui que quelques fragments qui ont été publiés par Leclerc, Amsterdam, 1709, et par Aug. Meineke, Berlin, 1823; ils ont été trad. en français par M. Raoul Rochette dans son *Théâtre des Grecs*. M. Mai a retrouvé de nouveaux fragments de ce poète (Rome, 1827).

MENANGKABOU, ville de l'île de Sumatra, capit. de l'état de Menangkabou, sur un petit affluent de l'Indrageri, à 48 kil. S. E. de Pandjarrachung, est encore regardée par les Musulmans de Sumatra comme un des principaux sanctuaires de l'islamisme. — L'état de Menangkabou était très vaste et s'étendait sur presque toute l'île de Sumatra. Il est auj. vassal des Hollandais.

MENAPIENS, *Menapii*, peuple de la Gaule (Germanique 2e), entre l'Escaut et la Meuse. Très pauvres et presque sauvages, ils n'habitaient que des cabanes.

MENARS-LA-VILLE ou MER. *Voy.* MER.

MENARS-LE-CHATEAU, ville de France (Loir-et-Cher), sur la Loire, à 9 kil. N. E. de Blois; 6,500 hab. Jadis ch.-l. d'un marquisat érigé en 1677. Beau château. On y a formé depuis peu d'années un établissement d'éducation important, sous le nom de *Prytanée*.

MENAS (Sextius), lieutenant du jeune Pompée, commandait sa flotte. Il la livra à Octave, puis trahit Octave pour revenir au parti pompéien, et retourna encore une fois auprès d'Octave. Il périt en combattant les Illyriens.

MENAS-ALVAS, ville d'Espagne (Tolède), à 37 kil. S. O. de Tolède; 3,500 hab. Faïence, étamines, poteries, tuileries, teintureries.

MENAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. N. O. de Riom; 1,300 hab.

MENAY (île de), îlot entre l'île d'Anglesey et la côte de Caernarvon (en Angleterre). Un superbe pont en chaînes de fer unit les deux îles au continent et se nomme pont de Menay; les navires passent à pleines voiles sous ce pont.

MENCIUS. *Voy.* MENG-TSEU.

MENCKE (Othon), savant allemand, né à Oldenbourg en 1644, mort en 1707, professeur de morale à l'académie de Leipsick, fonda en 1682 les *Acta eruditorum Lipsiensium*, journal littéraire qui obtint un succès européen. On lui doit quelques ouvrages sur la politique ou le droit public, et des éditions de l'*Historia Pelagiana* du cardinal Noris, et de l'*Historia universalis* de Boxhorn.

MENCKE (J.-Burckhard), fils du précédent, né à Leipsick en 1674, mort en 1732, remplit la chaire d'histoire dans sa ville natale, fonda une académie pour le perfectionnement de la poésie allemande, et continua les *Acta eruditorum* de 1707 à 1732. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des Savants*, une curieuse dissertation *De Charlataneria eruditorum*, 1715, in-8, traduite en français (par Durand), La Haye, 1721; *Scriptores rerum saxonicarum*, 3 vol. in-fol., 1728-32, etc. — Mencke (Fréd.-Othon), fils du précédent, né à Leipsick en 1708, mort en 1754, continua les *Acta eruditorum* depuis l'année 1732, et publia *Bibliotheca virorum militia æque ac scriptis illustrium*, Leipsick, 1734, in-8; *Historia Angeli Politiani*, 1736, in-4; *Miscellanea Lipsiensia nova*, 1742-54, 10 vol. in-8, etc.

MENDANA DE NEYRA (Alvaro), navigateur espagnol du XVIe siècle, partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1596, dans le Grand-Océan Equinoxial, il découvrit le groupe d'îles qui porte son nom. Il périt en retournant aux Philippines.

MENDANA, archipel du Grand-Océan Equinoxial, entre 7° 30'-10° 26' lat. S., et entre 140°-143° long. O. Il se compose de deux groupes : les îles Marquises et les îles Washington (*Voy.* ces noms). Découvert au XVe siècle par l'Espagnol Alvaro Mendana, qui ne vit toutefois que la partie S. E. (îles Marquises). Le groupe N. O. (îles Washington) fut vu en 1791 par l'Américain Ingraham. Krusenstern réunit le premier ces deux groupes sous le nom de Mendana (1804).

MENDE, *Mimate* ou *Meminate*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Lozère, à 570 kil. S. de Paris, sur le Lot; 5,909 hab. Evêché. Tribunal de première instance : collége communal. Cathédrale. Société d'agriculture, sciences et arts; galerie de tableaux, papeterie. Mende est le principal entrepôt des serges et cadis nommés *serges de Mende*, qu'on exporte en quantité. Ville très ancienne. Longtemps capitale du Gévaudan. — L'arr. de Mende a 7 cant. (Mende, Bleymard, Grandrieu, Châteauneuf, Langogne, Saint-Amans, Villefort), 62 communes et 46,192 hab.

MENDELSSOHN (Mosès), savant israélite, né à Dessau en 1729, mort à Berlin en 1786, montra, dès sa plus tendre enfance, des dispositions extraordinaires. Après avoir reçu de son père, qui était écrivain public et maître d'école, les premières leçons, il eut le bonheur de faire la connaissance du célèbre Lessing, qui le dirigea dans ses études et avec lequel il resta lié toute sa vie. Il devint lui-même un des premiers écrivains de l'Allemagne. La plupart de ses écrits traitent de sujets philosophiques; plusieurs aussi roulent sur la religion judaïque. Mendelssohn s'efforça toute sa vie de rapprocher les Juifs et les Chrétiens, et d'élever les premiers à la civilisation des seconds. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : *Lettres sur les sentiments*, Berlin, 1755; *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770 (traduite en français sous le titre de *Lettres juives*, Francfort, 1771); *Phædon, ou de l'immortalité de l'âme* (traduit en français par J.-A. Junker, Paris, 1774). Mirabeau a publié un petit écrit intitulé : *Mosès Mendelssohn*, Londres, 1787.

MENDEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 19 kil. O. d'Arensberg; 1,900 hab. — Victoire du duc de Brunswick sur le maréchal de Contades, 1759.

MENDÉRÉ-SOU, nom moderne de l'anc. SIMOÏS.

MENDÈS, dieu égyptien. *Voy.* MANDOU.

MENDÈS, ville de l'Egypte ancienne (Delta), vers le N. O., près de la bouche du Nil appelée de là *Mendésienne*, au N. E. de Diospolis et de Sebennyte, et au N. O. de Tanis. On y adorait un bouc, symbole du dieu Mendès ou Mandou. Elle donnait son nom au nome *Mendésien*.

MENDÈS, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* MENTECH.

MENDIANTS (ordres). On donne ce nom aux religieux qui font vœu de pauvreté et qui vivent d'aumônes. On en distingue quatre : les Franciscains, les Dominicains, les Carmes et les Augustins.

MENDOCE. *Voy.* MENDOZA.

MENDOZA, ville de l'Amérique méridionale (Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata), près du lac de Laguna Grande, par 72° 7' long. O., 33° 25' lat. S.; 20,000 hab. Rues larges, canal, ruisseaux d'eau vive; églises assez belles, jolie promenade; commerce actif. — Il y a dans le même pays une riv. de Mendoza qui coule 380 kil., se dirige d'abord au N. E., puis au S. E., traverse ensuite le lac de Guanacache, et mêle ses eaux au Rio-Colorado.

MENDOZA ou MENDOCE (Pierre GONZALÈS DE), connu aussi sous le nom de *cardinal d'Espagne*, né en 1428, mort à Guadalaxara en 1495, fut suc-

cessivement archevêque de Séville et de Tolède, reçut la pourpre romaine en 1473, et rendit d'importants services à Ferdinand et à Isabelle pendant la guerre contre les Maures de Grenade. Il fonda un collége magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède.

MENDOZA (DIEGO HURTADO DE), né à Grenade en 1503, mort en 1575, fut tout ensemble guerrier, négociateur, géographe, historien et poëte. Il fut chargé par Charles-Quint de plusieurs missions importantes, et fut pendant six ans commandant de la Toscane. Non content de cultiver les lettres, il en fut aussi le protecteur, et s'occupa de rassembler un grand nombre de manuscrits grecs dont il céda la collection au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. On a de lui : *Guerra de Granada hecha por el rey de Espana, Felipe II, contra los Moriscos*, Madrid, 1610, in-4 ; *Obras del insigne caballero D. Diego de Mendoza*, Madrid, 1610, in-4, et d'autres ouvrages restés inédits. On lui a attribué le roman comique de *Lazarillo de Tormes*, attribué aussi à J. de Ortega, et qui a été plusieurs fois traduit en français (la dernière trad. est de 1801).

MÉNÉAC, ville de France (Morbihan), canton de la Trinité, à 33 kil. N. de Ploërmel ; 3,527 hab.

MÉNÉCRATE, médecin grec, natif de Syracuse, qui vivait vers 360 av. J.-C., est célèbre par son orgueil et sa vanité. Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Le même roi l'ayant un jour invité à sa table ne lui fit servir que de l'encens, tandis que les autres convives faisaient la meilleure chère. Ménécrate avait écrit plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus.

MÉNÉDÈME, philosophe d'Erétrie, né vers la fin du IVe siècle av. J.-C., exerça d'abord dans sa ville natale l'état d'architecte. Ayant été envoyé à Mégare, il entendit Stilpon et s'adonna à la philosophie. Revenu dans sa patrie, il y ouvrit une école et acquit tant de réputation qu'il fut élevé aux premières charges. Il mourut de douleur de voir sa patrie soumise au joug d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Comme philosophe, il enseignait une logique subtile et n'attribuait la vérité absolue qu'aux propositions identiques.

MÉNÉLAS, *Menelaus*, roi de Sparte, petit-fils d'Atrée et frère d'Agamemnon, régna après Tyndare. Il avait épousé la belle Hélène. Cette princesse lui ayant été enlevée par Pâris, fils de Priam, roi de Troie, tous les Grecs s'armèrent pour forcer le ravisseur à la lui restituer, et vinrent avec lui mettre le siége devant Troie. Ménélas se signala plusieurs fois par ses exploits durant le cours de la guerre, combattit corps à corps le traître Pâris et le força à fuir. Après la prise de la ville, Hélène lui fut rendue, et il la ramena à Sparte. Il mourut peu après son retour.

MÉNÉLAS, géomètre d'Alexandrie, qui vivait à la fin du Ier siècle de notre ère, avait composé entre autres ouvrages un traité intitulé *Sphériques*. On en a perdu le texte, mais il en restait une traduction arabe et une autre hébraïque, sur lesquelles on a fait une traduction latine, imprimée à Oxford, 1707, avec un ouvrage de Théodose sur le même sujet.

MÉNÉNIUS AGRIPPA, consul l'an 503 av. J.-C., obtint le premier le petit triomphe dit *ovation.* Dix ans après, le peuple s'étant retiré sur le mont Sacré, il parvint, dit-on, à ramener les mécontents en leur racontant la fable si connue des *Membres et de l'Estomac* : il fit accorder au peuple, pour prix de sa soumission, la création de deux tribuns.

MÉNERBES, *Machao*, ville de France (Vaucluse), à 32 kil. S. E. d'Avignon ; 1,600 hab. Possédée par les Lombards au VIe siècle.

MÉNES, ville de Hongrie (Arad), à 19 kil. S. E. d'Arad. Vins délicieux.

MÉNÈS, premier roi et fondateur de l'empire des Égyptiens, fit bâtir Memphis. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chaussée de 100 stades de large, et lui fit prendre un nouveau cours, en le faisant passer entre les montagnes par où ce fleuve passe à présent. On le fait régner vers 2450 av. J.-C.

MENESTRIER (Claude-François), savant jésuite, né à Lyon en 1631, mort en 1705, professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *la Nouvelle méthode raisonnée du blason*, 1754; *de la Chevalerie ancienne et moderne*, Paris, 1683; *Traité des tournois, joûtes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669; *Histoire de la ville de Lyon*, Lyon, 1696; *Histoire du règne de Louis-le-Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons*, etc., Paris, 1693.

MENETOU-SALON, ville du dép. du Cher, à 17 kil. N. E. de Bourges; 2,000 hab. Distilleries.

MENETOU-SUR-CHER, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 13 kil. S. E. de Romorantin; 800 hab.

MENGS (Antoine-Raphaël), peintre célèbre, surnommé *le Raphaël de l'Allemagne*, né à Aussig (Bohême) en 1728, mort à Rome en 1779, eut pour maître son père Ismaël Mengs, peintre du roi de Pologne, et montra dès son enfance les plus rares dispositions pour la peinture. En 1746 il fut nommé premier peintre du roi de Bohême, en 1754 professeur à l'Académie de peinture fondée au Capitole par le pape Benoit XIV, en 1761 premier peintre du roi d'Espagne, et en 1769 prince de l'académie de Saint-Luc à Florence. Sa santé l'obligea à séjourner presque toujours en Italie. Il se lia étroitement à Rome avec le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne. Parmi ses principaux tableaux on cite : une *Madeleine*, un *Cupidon aiguisant une flèche*, et un grand tableau de l'*Ascension*, à Dresde; *Apollon sur le Parnasse*, à Rome : cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre. On place au second rang différents tableaux de la *Passion*, la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, à Madrid, enfin une *Sainte Famille*, au Louvre. Mengs avait fait une étude approfondie des compositions des grands maîtres, et dans ses tableaux il tend à réunir l'expression de Raphaël, le coloris du Titien, et le clair-obscur du Corrège. On a de lui, entre autres écrits, des *Considérations sur la beauté et le goût en peinture*. H. Janson a donné une bonne édition de ses œuvres trad. en franç., Paris, 1786, 2 vol. in-4.

MENG-TSEU, philosophe chinois, nommé par nos anciens missionnaires *Mencius*, né vers 400 av. J.-C., dans la ville de Tseou, mort à 84 ans, suivit les leçons de Tseu-sse, petit-fils de Confucius, et est regardé comme le premier des philosophes de sa nation, après Confucius. Longtemps il étudia les *Kings* ou se contenta de commenter et de mettre en ordre ces livres sacrés; il voulut enfin écrire lui-même afin d'éclairer et d'améliorer ses semblables. Son plus beau titre de gloire est un traité de morale qui porte son nom, le *Meng-tseu*, et que l'on joint à ceux de Confucius. Il y parle aux princes avec une grande hardiesse. Le style est en général fleuri et élégant. Le Meng-tseu a eu des milliers d'éditions; il a été traduit en latin par le père Noël (Prague, 1711), et plus récemment en français par M. Stanislas Julien, 1824-26. M. G. Pauthier en a donné une nouv. traduct. 1841, in-12.

MENIGOUTTE, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 22 kil. S. E. de Parthenay; 850 hab.

MENILMONTANT, village du département de la Seine, contigu à la ville de Paris au N. E., et faisant partie de la commune de Belleville; 1,800 hab. Il s'étend sur une côte assez rapide.

MENIN, *Meenden* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 11 kil. S. O. de Courtray;

4,000 hab. Flanelle, siamoises et autres lainages; apprêt de draps, etc. — Cette ville n'était encore qu'un bourg en 1350; elle fut fortifiée en 1578, prise par les Français en 1658 et 1667, et de nouveau fortifiée en 1685 par Vauban. Prise par les alliés en 1706, et cédée à l'Autriche par le traité d'Utrecht, 1713; reprise en 1744 par Louis XV, et en 1792 et 1794 par les armées de la République. Rendue en 1814.

MENIN (de l'espagnol *menino*, petit, mignon), nom donné, en Espagne, aux jeunes nobles destinés à être les compagnons des enfants de la famille royale; et, en France, à chacun des six gentilshommes qui étaient attachés à la personne du dauphin.

MENINSKI (François MESGNIEN, dit), orientaliste, né en Lorraine vers 1623, mort à Vienne en 1698, fut longtemps interprète du gouvernement polonais à Constantinople, et passa, en la même qualité, au service de l'Autriche, 1661. On a de lui : *Thesaurus linguarum orientalium* (dictionnaire arabe, persan et turc), avec une trad. latine, 3 vol. in-fol., Vienne, 1680; refondu en 4 vol. in-fol., Vienne, 1780-1802); ouvrage qui sert encore de base à l'étude des langues orientales, surtout pour le turc.

MENINX ou **GIRBA**, dite aussi *île des Lotophages*, auj. *Zerbi*, île de la Méditerranée, près de la côte N. E. de la Numidie, dans la Petite-Syrte, produisait beaucoup de lotos. C'est dans cette île que se retira Marius chassé de l'Afrique.

MÉNIPPE, philosophe cynique et poëte, natif de Gadara en Phénicie, s'établit à Thèbes, où, selon Diogène-Laërce, il amassa par l'usure des biens considérables. Lucien, dans ses Dialogues, le représente comme très désintéressé et comme méprisant tous les biens que le vulgaire estime le plus. Ménippe avait composé treize livres de satires en prose mêlée de vers, qui ne nous sont point parvenus.

MÉNIPPÉE (SATIRE), célèbre pamphlet politique écrit du temps de la Ligue, moitié en vers et moitié en prose, à l'exemple des satires du poëte Ménippe, et publié peu de temps après la mort de Henri III, dévoilait les intentions perfides de la cour d'Espagne contre la France, et l'ambition coupable des Guise. Cette satire se divise en deux parties : la 1re, intitulée *Catholicon d'Espagne*, fut écrite par Leroy, et flétrit tous ceux qui se laissaient corrompre par l'or de Philippe II; elle parut en 1593; la 2e, qui fut publiée l'année suivante, fut l'ouvrage du conseiller au parlement Gillot, du savant P. Pithou et des deux poëtes Rapin et Passerat; elle est intitulée *Abrégé des États de la Ligue* : c'est une critique ingénieuse de ce qui se passa aux états-généraux de 1593. La Satire Menippée a été réimprimée vers 1730 par l'avocat Leduchat, et récemment, avec des notes critiques, par M. Charles Nodier, Paris, 1825.

MENNA ou **MENNON**, appelé *Simonis*, c.-à-d. *fils de Simon*, né en 1496, à Witmaarsum en Frise, et mort en 1561, est le fondateur d'une secte qui a pris de lui le nom de Mennonites. D'abord prêtre catholique, il se sépara de l'Église romaine pour embrasser les erreurs des Anabaptistes en ce qui concerne le baptême. Proscrit par Charles-Quint en 1540, il mena depuis une vie errante et agitée qui ne ralentit point son zèle et ne diminua point le nombre de ses prosélytes. Ses œuvres ont été publiées à Amsterdam, en 1651.

MENNO (COHORN, baron de). *Voy.* COHORN.

MENNONITES, nom donné aux disciples de Mennon; issus des fameux Anabaptistes, ils en désavouent les crimes, bien qu'ils en professent les doctrines, ce qui leur a fait donner le nom d'*Anabaptistes pacifiques*. Ils ne reconnaissent aucune autorité en matière de croyance, et se contentent de l'interprétation individuelle de la Bible. Ils n'administrent le baptême qu'aux adultes et se donnent pour cela le nom de *Baptistes*. Ils sont nombreux dans les contrées méridionales des États-Unis; on en trouve encore en Hollande, en Prusse et en Russie.

MENOBA, ville d'Hispanie (Bétique), chez les *Bastuli Pœni*, auj. VELEZ.

MENOR (ISLA-), c.-à-d. *île moindre*, une des 2 îles que forme le Guadalquivir au-dessous de Séville : 22 kil. sur 12. On l'oppose à l'Isla-Mayor.

MENOT (Michel), prédicateur, né vers 1450, vécut sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, et mourut dans leur maison à Paris en 1518. Il affectionnait le genre macaronique (mélange de mauvais latin et de français), et remplissait ses sermons de bouffonneries et de grossièretés : il fut cependant surnommé de son temps *la Langue d'or*. Ses sermons ont été publiés sous le titre de *Sermones quadragesimales*, Paris, 1519 et 1525.

MENOU, législateur indien, est l'auteur supposé d'un code célèbre de lois, l'un des plus anciens que l'on connaisse; il est intitulé : *Manava-Dharma-Sastra* (Code des lois de Menou); c'est un traité complet de morale autant que de législation. Ce vaste code, que l'on possède encore, est écrit en langue sanscrite et en vers. Will. Jones en a donné une traduction en anglais (Calcutta, 1794, et Londres, 1796); Loiseleur-Delongchamps l'a traduit en français (Strasbourg, 1830). Menou passe pour être fils de Brama; on en fait aussi le premier homme. Rien de plus incertain que l'époque à laquelle il vivait. Cependant le code qui lui est attribué est bien postérieur aux Védas; on le place vers le Xe ou le XIe siècle av. J.-C. — L'analogie des noms a fait rapprocher le Menou des Indiens de Ménès, premier roi d'Égypte, et de Minos, roi des Crétois.

MENOU (Jacques-François, baron de), général français, né en 1750 en Touraine, d'une ancienne famille, était parvenu au grade de maréchal-de-camp avant la révolution. Député aux états-généraux en 1789 par la noblesse de Touraine, il se réunit au tiers-état, fit adopter plusieurs mesures énergiques pour la défense du pays, et pressa la réunion du comtat Venaissin à la France. Après la clôture de la session, il commanda en second le camp formé près de Paris, fut ensuite envoyé dans la Vendée, et s'y montra fort modéré. Au 2 prairial (mai 1795), il marcha contre le faubourg Saint-Antoine insurgé, et sauva la Convention. Il fit partie de l'expédition d'Égypte; après la mort de Kléber (1800), Menou fut chargé du commandement en chef de l'armée, et, pour plaire aux Musulmans, il embrassa ou feignit d'embrasser l'islamisme. Il se laissa battre près d'Alexandrie par le général anglais Abercromby (2 mai 1801), et fut obligé de repasser en France. Il fut néanmoins bien reçu de Bonaparte, qui le nomma gouverneur du Piémont, et l'envoya ensuite, en la même qualité, à Venise; il mourut dans cette ville en 1810.

MENOUF, province de la Basse-Égypte, entre celles de Garbieh, Kelyoub et Bahiret : 95 kil. sur 26; 230,000 hab. Ch.-l., Menouf (*Momemphis* des anciens). Sol uni et fertile. Beaucoup de canaux, entre autres celui de Menouf.

MENOVGHAT ou **MINOUGAT**, *Aspendus*, ville de la Turquie d'Asie (Selefkeh), à 24 kil. N. O. de Selefkeh, à l'emb. du Menovghat (ancien Mélas).

MENS, ch.-l. de canton (Isère), à 42 kil. S. de Grenoble; 1,900 hab. Toiles.

MENTECH ou **MENS**, *Myndus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 13 kil. N. O. de Boudroun. Elle donne son nom au sandjak de Mentech (ch.-l. Moglah), qui est formé en grande partie de la *Carie* et de la *Lucie* anciennes.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1730, mort en 1815, fut professeur à l'école mili-

taire (1760), puis aux écoles centrales, et fut membre de l'Institut dès sa fondation. On a de lui : *Géographie comparée*, 1778, 7 vol. in-8 (cet ouvrage est demeuré incomplet); *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8; *la Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, ou *Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1795, in-8; *Cours complet de Cosmographie, de Chronologie, de Géographie et d'Histoire*, 1801, 3 vol. in-8; *Géographie universelle* (avec Malte-Brun), Paris, 1803-4, 16 vol. in-8.

MENTONE, ville d'Italie (principauté de Monaco), à 8 kil. N. E. de Monaco, près du golfe de Gênes; 3,000 hab. Essences, huile de senteur. Pêche. Mentone appartient aux princes de Monaco depuis 1346.

MENTOR, ami d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de sa maison et l'éducation de son fils pendant qu'il était au siége de Troie, était célèbre par sa sagesse. Selon la Fable, Minerve prit sa figure pour instruire le fils d'Ulysse; cette tradition a été adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*.

MENTOR, ciseleur grec du siècle de Périclès, excellait dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Parmi ses chefs-d'œuvre on distinguait 4 vases placés dans le temple de Diane à Ephèse et au Capitole. Les ouvrages de Mentor devinrent très rares, et cette rareté, jointe à l'habileté de l'artiste, les fit monter à un prix exorbitant.

MENTOR, de Rhodes, commandait les Grecs soudoyés par Artaxerce-Ochus, roi de Perse; il soumit à ce prince l'Egypte, la Syrie et l'Asie-Mineure. Il était frère du célèbre général Memnon.

MENTZER (J. FISCHART, dit), écrivain allemand, né au commencement du XVIe siècle, s'adonna au genre burlesque et satirique; on connaît de lui plus de 37 ouvrages où se trouvent mêlés à des plaisanteries grossières des traits du plus haut comique. Il a donné du premier livre du *Gargantua* de Rabelais une traduction libre qui a eu 13 éditions.

MENUTHIAS INSULA, île de la mer Erythrée, auj. probablement l'île ZANZIBAR, ou même celle de MADAGASCAR.

MENZALEH, grand lac de la Basse-Egypte, qui communique avec la Méditerranée par trois embouchures; 80 kil. sur 30. Beaucoup de poissons; plusieurs îles; eau salée qui devient douce lors de l'inondation du Nil. — Sur son bord septentrional se trouve une ville de Menzaleh qui a 2,000 hab.

MENZIKOFF ou **MENTSCHIKOFF** (le prince Alexandre-Danilovitch), 1er ministre et favori du czar Pierre-le-Grand et de Catherine, né à Moscou en 1674, était fils d'un pâtissier ou d'un valet de chambre. Il plut au prince par sa physionomie ouverte et par la vivacité de ses réparties, et fut formé par lui aux affaires et aux armes. En 1704 il fut élevé au grade de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. En 1706 il défit les Suédois près de Kalicz, et en 1708 eut la plus grande part à la victoire de Pultawa. Après la mort de Pierre-le-Grand, il fit reconnaître Catherine, son épouse, pour impératrice, et conserva sous elle toute son influence. A l'avénement de Pierre II, il fut nommé tuteur du jeune empereur et lui fiança sa fille; mais ayant voulu tenir le prince sous une rigoureuse tutelle, et s'étant d'ailleurs rendu odieux par ses violences et ses exactions, il fut subitement disgracié; Pierre II l'exila à Bérézof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Il y mourut en 1729, après avoir supporté l'adversité avec un rare courage. Le principal artisan de sa ruine fut Jean Dolgorouki, sous-gouverneur du prince. Les malheurs de Menzikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies, dont la plus connue est celle de La Harpe.

MENZINI (Benoît), poëte italien, né en 1646 à Florence, de parents pauvres, mort en 1704, embrassa l'état ecclésiastique; se rendit à Rome, où il fut accueilli par la reine Christine de Suède, qui l'admit dans son académie. Après la mort de Christine il tomba dans le dénuement; Clément XI lui donna un canonicat. Il y a peu de genres de poésie dans lesquels il ne se soit exercé avec succès. On a de lui des odes, des poésies légères dans le genre anacréontique, des sonnets, des élégies, des hymnes sacrées, des satires, un *Arte poetica*, qui est un des meilleurs ouvrages de la langue italienne pour l'élégance du style et la sagesse des préceptes. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Nice en 1783.

MÉON (Dominique-Martin), un des conservateurs de la Bibliothèque royale, né en 1748 à Saint-Nicolas (Meurthe), mort en 1829, s'est livré à d'intéressantes recherches sur le moyen âge, et a publié : *Blasons et poésies des XVe et XVIe siècles*, 1807; *Fabliaux et contes des poëtes français du XIe au XVe siècle*, 1808; *le Roman de la Rose*, 1815; *Nouveau recueil de fabliaux*, 1823; *le Roman du Renard*, avec un glossaire, 1825.

MÉONIE, nom donné par les poëtes à la Lydie, est tiré de celui de Méon, le plus ancien roi du pays. — On donne le nom de *Mæonius senex*, *Mæonius vates*, c'est-à-dire vieillard de Méonie, poëte de Méonie, à Homère, que l'on croyait natif de Lydie. — On nommait aussi les Muses *Mæonides*, à cause du culte qu'on leur rendait en Méonie.

MEOTES, peuple de la Scythie mérid., sur les bords du Palus-Méotide, qui en a pris son nom.

MEOTIDE (PALUS-), *Mæotis Palus*, auj. mer d'*Azov*, golfe qui terminait au N. le Pont-Euxin, communiquait avec cette mer par le Bosphore Cimmérien. Il recevait les eaux du Tanaïs. *Voy.* AZOV.

MEPPEL, ville de Hollande (Drenthe), à 42 kil. S. O. d'Assen; 4,600 hab. Société d'histoire naturelle; chantiers de construction. Commerce.

MEPPEN, *Meppia*, ville murée de Hanovre, à 90 kil. S. O. d'Oldenbourg; 1,600 hab. Gymnase. Toile, savon, chicorée-café. — Jadis il y avait dans le Hanovre un cercle de Meppen.

MEQUINENZA, *Octogesa*, ville d'Espagne (Saragosse), à 100 kil. S. E. de Saragosse, au confluent de l'Èbre et de la Sègre; 1,500 hab. Château-fort sur une hauteur. — Prise par les Français en 1810.

MEQUINEZ, ville de l'empire de Maroc (Fez), à 310 kil. N. E. de Maroc; 100,000 hab. (dit-on). Triple ligne de hauts murs flanqués de tours; palais de l'empereur (qui y réside une partie de l'année), maisons à toits plats. Tabac et cuirs estimés.

MER ou **MENARS-LA-VILLE**, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 17 kil. N. E. de Blois; 3,878 hab. Tanneries. Vins, eaux-de-vie, vinaigre. Patrie du ministre protestant Jurieu.

MER D'ALLEMAGNE, etc. *Voy.* le mot qui suit MER.

MERAN, ville des Etats autrichiens (Tyrol), à 20 kil. N. O. de Botzen; 2,200 hab. Elle a donné son nom au duché de Méranie. Aux environs, ruines d'un château-fort. — Méran était jadis capitale du Tyrol. En 1406, elle fut entourée de murs.

MÉRANIE (duché de), état de l'empire d'Allemagne, n'exista que de 1180 à 1248. Les seigneurs de Méranie possédaient la plus grande partie du Tyrol et même de l'Istrie, mais comme vassaux de la Bavière. A la chute de Henri-le-Lion (1180), leurs possessions furent déclarées fiefs immédiats de l'empire. En outre, ayant hérité du dernier comte de Dachau en Bavière, qui avait porté le titre de duc de Dalmatie, ils prirent le titre ducal, que Frédéric I leur confirma. Othon I acquit encore en 1208 le comté palatin de Bourgogne en Franche-Comté, en épousant Béatrix II, héritière de ce pays. Une fille de Berthold IV, Agnès de Méranie, fut la troisième femme de Philippe-Auguste. Mais dès 1248, la maison de Méranie s'éteignit dans les mâles par la mort d'Othon I, et ses possessions furent di-

visées entre la maison de Châlons, celle de Gœrz, la Bavière, Venise, etc. Les Méran étaient la ligne principale de la maison d'Andechs ou Zæhringen.

MERAT ou **MIRAT**, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 90 kil. N. O. de Delhi, sur la Calineddi.

MERCADAL, ville de l'île de Minorque, à 17 kil. N. de Mahon ; 4,000 hab.

MERCARA ou **MARKERY**, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Kourk, à 102 kil. O. de Seringapatam. Fondée par Haïder-Ali (1773); auj. possédée par un radjah tributaire.

MERCATOR (Gérard), géographe, né à Rupelmonde ou à Ruremonde en 1512, mort à Duisbourg en 1594, fut honoré de l'estime de Charles-Quint qui l'attacha à sa maison, et eut le titre de cosmographe du duc de Juliers. On a de lui : *Chronologia a mundi exordio ex eclipsibus et observationibus*, etc., Cologne, 1568, in-fol. ; *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*, Cologne, 1578, in-fol.; un *Atlas*, précédé d'une dissertation *De creatione ac fabrica mundi*, 1595, in-4 (oblong). Mercator a donné son nom à la projection employée dans les cartes marines où les parallèles coupent les méridiens à angle droit, et où les uns et les autres sont des lignes droites : c'est en 1569 qu'il publia la première carte hydrographique de ce genre.

MERCENAIRES (guerre des): on nomme ainsi la guerre terrible que Carthage eut à soutenir en Afrique contre ses mercenaires révoltés, pendant l'intervalle de la 1re à la 2e guerre punique (241-38). Mathos et Spendius furent les principaux chefs des rebelles; Amilcar commandait les troupes de la république. Carthage sortit victorieuse de la lutte, mais épuisée d'hommes et d'argent. On nomma aussi cette guerre la guerre *inexpiable*, à cause des fureurs auxquelles elle donna lieu de part et d'autre.

MERCHTEM, ville de Belgique (Brabant méridional), à 15 kil. N. O. de Bruxelles ; 3,500 hab.

MERCI (ordre de la), ordre religieux institué en 1223 à Barcelone en Espagne, par Pierre de Nolasque, gentilhomme français, pour la rédemption des chrétiens réduits en esclavage par les Infidèles ; cet ordre fut approuvé par Grégoire IX (1235) ; il suivait la règle de Saint-Augustin. Les membres prirent le nom de *Confrères de la Congrégation de Notre-Dame-de-Miséricorde*. Primitivement les religieux de la Merci furent des laïques ; en 1308, on leur adjoignit des prêtres qui finirent par remplacer tout à fait les laïques.

MERCIE, un des sept royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne, et le seul qui n'eût pas la mer pour frontière, était situé au centre de la Grande-Bretagne et comprenait les comtés actuels de Glocester, Worcester, Leicester, Northampton, Bedford, Buckingham, Derby, Nottingham, Hereford, Warwick, Chester, Lincoln, etc. Lincoln en était le ch.-l. Il fut fondé en 584 (le dernier de l'Heptarchie) par Crida. C'était un royaume angle. — Ses principaux princes furent : le violent et turbulent Penda (625-655) ; Ethelred, qui réunit le comté de Lincoln (679); Kenred, qui se fit moine à Rome (709); Offa, (755-796), qui fut sur le point de régner sur presque tous les sept royaumes. — Mercie vient de *mark* (frontière) : ce royaume était en effet le plus méridional des trois royaumes angles.

MERCIER (L.-Sébastien), écrivain, né à Paris en 1740, mort en 1814, débuta par des héroïdes et par des pièces de théâtre qui eurent peu de succès ; il se mit alors à déclamer contre nos poëtes classiques, et composa un *Essai sur l'art dramatique*, où il recommandait un genre fort analogue à celui qu'on a depuis nommé *romantique*. En 1771, il publia *l'An* 2440, *ou Rêve s'il en fut jamais*, ouvrage singulier, dans lequel il annonce des changements qui devaient bientôt se réaliser en partie ; il fit paraître en 1781 le *Tableau de Paris*, composition indigeste et volumineuse, qui néanmoins obtint la vogue, grâce à d'excellentes remarques sur les mœurs et sur des réformes utiles ; poursuivi pour cet ouvrage, il se réfugia en Suisse, où il en acheva la publication. De retour en France au moment de la Révolution, il rédigea les *Annales patriotiques*, journal libéral, mais modéré ; fut député à la Convention, puis entra au Conseil des Cinq-Cents. Il fut nommé membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'Ecole centrale lors de la création de ces établissements. Mercier avait la manie du paradoxe ; non content d'attaquer Boileau, Corneille, Racine, Voltaire, il voulut aussi réfuter le système de Newton qu'il ne comprenait pas ; il déclama contre la philosophie et les sciences, et fut pour cela surnommé *le Singe de Jean-Jacques*. On trouve dans ses écrits un néologisme révoltant. Outre les ouvrages cités, on a de lui : son *Théâtre* (dans lequel on remarque *l'Habitant de la Guadeloupe*, *la Brouette du Vinaigrier*, *Jean Hennuyer*), 4 vol. in-8, 1778-84 ; *Néologie* ou *Vocabulaire de mots nouveaux*, 2 vol. in-8, 1801, etc.

MERCIER DE SAINT-LÉGER (l'abbé), bibliographe, né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1799, entra chez les Génovéfains, fut nommé en 1760 bibliothécaire à Sainte-Geneviève, quitta cette place en 1772 et tomba dans l'indigence par suite de la révolution. On a de lui : *Supplément à l'histoire de l'Imprim. de Prosper Marchand*, Paris, 1775 ; *Lettres au baron de Heiss sur des éditions rares du* XVe *siècle*, 1783; il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, à *l'Année littéraire*, au *Journal des Savants*, etc.

MERCOEUR, petite ville de l'ancienne Auvergne, auj. ch.-l. de canton du département de la Corrèze, à 31 kil. S. E. de Tulle ; 1,000 hab.— Elle a donné son nom à une ancienne maison d'Auvergne qui remonte au Xe siècle, dont les biens finirent par passer dans la maison de Bourbon. Confisqué sur le connétable de Bourbon, ce domaine fut donné par François I à Antoine, duc de Lorraine, qui avait épousé Renée de Bourbon (sœur cadette du connétable); il fut érigé en duché par Charles IX en faveur de Nicolas de Lorraine, fils d'Antoine (1569). Ce duché était possédé en 1789 par le prince de Conti.

MERCOEUR (Phil.-Emm. DE LORRAINE, duc de), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, fils de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont et 1er duc de Mercœur (*Voy.* l'article précédent), né à Nomeny en 1548, épousa Marie, unique héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé peu de temps après gouverneur de la Bretagne. Il entra dans la Ligue, et, après l'assassinat des Guise (1588), se déclara le chef des Ligueurs en Bretagne. Il traita directement avec les Espagnols, leur livra le port de Blavet, et fit la guerre aux royalistes. Il signa une trêve avec Henri IV en 1595, et se soumit entièrement en 1598. En 1601, il alla prendre en Hongrie le commandement de l'armée de Rodolphe II, attaqué par les Turcs, et obtint quelques succès. Il mourut à son retour, à Nuremberg, en 1602. Il avait marié sa fille unique au duc de Vendôme, bâtard du roi.

MERCURE, *Mercurius*, fils de Jupiter et de Maia, est le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs ; il remplissait aussi les fonctions de messager des dieux et conduisait les âmes des morts aux enfers. Dès son enfance, il se signala par son adresse, déroba le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus; fut pour ces méfaits exilé sur la terre, et garda, avec Apollon, les troupeaux d'Admète. Il changea Battus en pierre de touche, déroba les armes et la lyre d'Apollon, et se servit de cette dernière pour endormir Argus ; il délivra Mars de la prison où Vulcain

l'avait renfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase, etc. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, avec des ailes à la tête et aux talons, et tenant un caducée à la main. Les Grecs donnaient à ce dieu le nom d'Hermès.

MERCURE TRISMÉGISTE. *Voy.* HERMÈS TRISMÉGISTE.

MERCUREY, ville de France (Saône-et-Loire), à 13 kil. N. O. de Châlons-sur-Saône ; 500 hab.

MERCURIALIS (Jérôme), médecin, né à Forli en 1530, mort en 1606, enseigna et exerça son art à Padoue, à Bologne, à Pise, et fut appelé à Vienne par l'empereur Maximilien II. Principaux ouvrages : *De arte gymnastica*, Venise, 1587; *De morbis mulierum*, 1601; *De morbis puerorum*, Francf., 1584; *Medicina practica*, Venise, 1620. On lui doit une édition estimée d'*Hippocrate*, Venise, 1588.

MERCY (François DE), l'un des plus grands généraux du XVIIe siècle, né à Longwy en Lorraine, se mit au service de l'électeur de Bavière. Il se signala dans les guerres d'Allemagne contre les Français, prit Rothweil, Uberlingen, Fribourg; mais il se laissa reprendre cette ville par Condé, après trois jours d'un combat opiniâtre. Il opéra sa retraite devant Turenne avec une rare habileté, et battit ce grand capitaine à Marienthal en 1645; mais la même année il fut vaincu par Condé dans les plaines de Nordlingue. Il mourut de ses blessures le lendemain de cette affaire, et fut enterré près du champ de bataille. On grava sur sa tombe cette épitaphe : « *Sta, viator, heroem calcas.* »

MERCY (Florimond, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine en 1666, se mit au service de l'empereur Léopold, devint feld-maréchal en 1704; força les lignes de Pfaffenhoven (1705), mais fut vaincu en Alsace (1709); il se signala dans les guerres de l'empereur contre les Turcs, et fut tué à la bataille de Parme (1734).

MERDRIGNAC, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 25 kil. E. de Loudéac; 2,800 hab.

MÈRE (Georges BROSSIN, chevalier de), né au commencement du XVIIe siècle, d'une ancienne famille du Poitou, mort en 1685, fit d'abord quelques campagnes en qualité de volontaire, et se consacra ensuite tout entier au commerce du beau monde et à la culture des lettres. Pascal le consultait sur des questions relatives aux sciences exactes, Ménage et Balzac recherchaient son entretien, et mademoiselle d'Aubigné (Mme de Maintenon) le choisit pour guide à son entrée dans le monde. On a de lui : *Conversations de M. de Clérembault et du chevalier de Méré*, 1669; des *Lettres*, 1689; *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*, Paris, 1687; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, 1701. Son style était déparé par l'affectation et par la manie de se singulariser.

MÉRÉ (J. POLTROT DE). *Voy.* POLTROT.

MÉRÉ (la baronne de). *Voy.* GUÉNARD.

MEREND, ville d'Iran (Aderbaïdjan), à 53 kil. N. O. de Tauris; formée de 4 villages; 10,000 hab.

MÉRÉVILLE, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 19 kil. S. d'Étampes; 1,800 hab. Joli château dit *Folie-Méréville*; on voit dans le parc une colonne magnifique.

MERGENTHEIM, dite aussi *Mergenthal* ou *Marienthal*, ville du royaume de Wurtemberg (Iaxt), dans l'ancienne Franconie, sur la Tauber, à 65 kil. N. O. d'Ellwangen ; 2,400 hab. Beau château. Bonneterie, horlogerie. Victoire de Mercy sur Turenne en 1645. Aux environs, château de Neuhaus, jadis résidence des grands-maîtres de l'ordre Teutonique.

MERGHEIM. *Voy.* MERVILLE.

MERGUI ou BRIECK, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la province de Tenassérim, à 400 kil. S. O. de Siam, par 12° 12' lat. N., 96° 2' long. E.; 8,000 hab. Port sûr et commode. Commerce de perles, d'ivoire, de riz, etc.— Cette ville appartint jadis aux Siamois; les Birmans la leur enlevèrent et la cédèrent aux Anglais; les Français y ont eu un comptoir.

MERGUI (archipel), groupe d'îles, situé dans la partie orientale du golfe de Bengale, entre 7°-14° lat. N., et 94°-96° long. E. Iles principales : Muscos, Tavaï, Tenasserim, du Roi, Domel, St-Matthieu, etc. Elles sont habitées par les Tchalomés et les Pasés. — Ces îles faisaient jadis partie de l'Empire birman ; elles ont été récemment cédées aux Anglais.

MERIADEC. *Voy.* CONAN.

MERIAN (J.-Bernard), philosophe, né en 1723 près de Bâle en Suisse, mort à Berlin en 1807, entra dans la carrière ecclésiastique. En 1750 il quitta sa patrie pour se fixer à Berlin, où Maupertuis le fit nommer membre de l'Académie. Il a inséré dans les Mémoires de cette société d'excellentes dissertations sur la philosophie spéculative. En 1770, il fut nommé directeur de la classe des belles-lettres dans la même Académie. Il était en même temps directeur des études du collége français. Ses ouvrages sont écrits en français; les principaux sont : *Mémoires sur l'apperception de notre propre existence*; *Sur l'existence des idées dans l'âme*; *Sur le problème de Molyneux*; *Sur l'action, la puissance et la liberté*; *Sur le premier principe de Leibnitz et celui de Locke*; une traduction des *Essais de Hume*, Amsterdam, 1784; *Système du monde*, d'après Lambert, Paris, 1784. En général il combat Leibnitz et Wolff, et se montre favorable à l'empirisme et à la méthode analytique. L'Éloge de Mérian a été prononcé par François Ancillon à l'Académie de Berlin en 1810.

MÉRIDA, *Emerita Augusta*, ville de l'Estramadure espagnole, sur la Guadiana, à 51 kil. E. de Badajoz ; 5,000 hab. Superbe pont romain de 66 arches; ancien et vaste château-fort. — Fondée par Auguste qui en fit une colonie romaine ; ch.-l. de la Lusitanie sous les empereurs romains, elle était très grande et très riche et avait, dit-on, 90 kil. carrés de surface. Aussi a-t-elle de très belles ruines. Les Maures la prirent en 713 et ne la perdirent qu'en 1236; Alphonse IX, roi de Castille et de Léon, s'en rendit alors maître. Les Français l'occupèrent, 1811.

MÉRIDA, ville de l'Amérique du centre, ch.-l. de l'état d'Yucatan (au Mexique), à 187 kil. N. E. de Campêche: 10,000 hab. Évêché. Cour de justice pour les états de Chiapas, Tabasco et Yucatan.

MÉRIDA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuéla, ch.-l. de la province de Mérida, sur le Chama, à 360 kil. N. E. de Bogota, par 73° 10' long. E., 8° 10' lat. N.; 3,000 hab. Évêché. — Jadis grande et mieux peuplée, mais détruite en partie par le tremblement de terre de 1812.— La prov. de Mérida fait partie du dép. de Zulia, et a env. 350 kil. sur 135 et 50,000 hab. Sol fertile.

MERIGNAC, village du département de la Charente, à 8 kil. N. E. de Jarnac ; 1,400 hab. Aux environs, bons vins blancs et rouges. Il donne son nom au petit canal de Mérignac.

MERINDOL, bourg de France (Vaucluse), à 13 kil. O. de Cadenet; 625 hab. Sous le règne de François I, ce village, qui avait pour habitants des sectaires des anciens Vaudois, fut détruit, en 1545, par d'Oppède; il s'est relevé de ses ruines et est encore peuplé de protestants.

MERINITES, nom d'une dynastie arabe qui régna sur l'Afrique septent., principalement dans le royaume de Maroc, depuis la chute des Almohades, du XIIIe au XVe siècle. Elle a pour chef et pour fondateur un certain Abdallah, chef de la tribu guerrière des Ebn-Mériniz. *Voy.* MAROC.

MERION, héros grec, était un des amants d'Hélène. Il conduisit au siége de Troie, avec Idoménée, les vaisseaux des Crétois.

MERIONETH, *Mervinia*, comté d'Angleterre dans le pays de Galles, entre ceux de Denbigh au N. E.,

de Montgomery à l'E., de Cardigan au S., de Caernarvon au N. O., et la mer d'Irlande à l'O.: 90 kil. sur 44; 36,000 hab. Ch.-l., Bala ou Dolgelly. Montagnes, sites pittoresques, sol varié; peu d'industrie.

MÉRITE (ordre du), ordre institué par Louis XV en 1759 pour récompenser les services des officiers étrangers employés dans l'armée française, et qui, en leur qualité de protestants, ne pouvaient être chevaliers de St-Louis. *Voy.* aussi FERDINAND.

MERLERAULT (LE), ch.-l. de canton (Orne), à 24 kil. E. d'Argentan; 1,200 hab. Fer aux environs.

MERLIN, surnommé *Ambrosius*, personnage fameux dans les romans de chevalerie, naquit, à ce qu'on croit, au Ve siècle, dans les montagnes de la Calédonie (Écosse), vécut à la cour du roi Arthur, et s'éleva tellement au-dessus de ses contemporains par ses connaissances et son génie, qu'on le considéra comme un magicien et un enchanteur. Il mourut dans la forêt de Brecheliant, victime d'un charme auquel il ne sut pas se soustraire. On lui attribue un livre de *Prophéties* qui a été traduit et commenté dans toutes les langues, notamment en latin par Geoffroy de Monmouth, et en français, dès 1498, par Robert de Borron. Th. Heywood a donné une *Vie de Merlin*, Londres, 1641. Il existe un vieux roman intitulé: *Merlin l'Enchanteur*, qui a été mis en français mod. par Boulard, Paris, 1797.

MERLIN (de Douay), jurisconsulte, né en 1754 à Arleux en Cambrésis, mort en 1838, occupait le premier rang au barreau de Douay en 1789. Nommé député aux États-Généraux, il fut un des membres les plus laborieux de l'Assemblée constituante, mais il ne paraissait guère que dans les comités. Il siégea ensuite à la Convention, prit place à la Montagne, vota la mort du roi, eut une grande part à la loi des *suspects* et à l'organisation du Tribunal révolutionnaire (1793). On lui doit la loi sur les successions, ainsi que le Code des délits et des peines, qui fit loi jusqu'à la promulgation du Code pénal (1811). Sous le Directoire, il fut ministre de la justice (1795), puis de la police générale, et devint lui-même un des cinq directeurs après la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), à laquelle il avait contribué. Il eut peu d'influence et quitta le Directoire au 30 prairial (18 juin 1799). Il consentit après le 18 brumaire à accepter des fonctions subalternes dans la magistrature, fut successivement substitut, puis procureur-général à la Cour de cassation. Il conserva ces fonctions sous l'Empire et jusqu'en 1815. Exilé à cette époque, il alla se fixer à Bruxelles, et ne rentra en France qu'après 1830. On doit à Merlin de savants ouvrages qui le placent à la tête de nos jurisconsultes; les principaux sont: *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence* (dont la 4e édit. parut en 1812, 17 vol. in-4); *Recueil alphabétique des Questions de droit* (dont une 13e édit. a été publiée en 1819-20, 6 vol. in-4). Il a mérité par ses grands travaux d'être surnommé *le Papinien moderne.* — On le nommait Merlin de Douay pour le distinguer d'un autre Merlin, dit *de Thionville*, conventionnel, qui se signala par ses violences contre les prêtres et les émigrés, mais qui finit par se séparer de Robespierre. S'étant opposé au consulat à vie, il fut laissé dans l'oubli et vécut depuis dans la retraite. Il mourut en 1833.

MERLINO COCCAIO. *Voy.* FOLENGO.

MER MAUVAISE (archipel de la), dit aussi *Archipel Dangereux, Méridional, des Iles basses, Paumatou*, entre 14° et 23° lat. S., 152° et 140° long. O., se divise en plusieurs groupes, notamment ceux de Lazaref, des Mouches, du Roi-George (ou Zunder-Grond), de Wittgenstein, de Philipps, d'Osnabrück et du Désappointement. Les habitants ressemblent à ceux des îles d'Otaïti, mais sont moins doux et moins civilisés.

MERMNADES, 3e dynastie des rois de Lydie, ainsi nommée de Gygès, fils de Mermnas, qui en fut le premier roi; régna sur la Lydie de 708 à 545 av. J.-C. Le dernier prince de cette dynastie fut Crésus, détrôné par Cyrus.

MÉROÉ, auj. *pays de Chendi*, contrée d'Ethiopie, entre le Nil et l'*Astaboras* (Atbarah), s'étendait indéfiniment au S. Les anciens, qui n'en connaissaient que le N., en faisaient une île. Ce pays fut dès la plus haute antiquité un état puissant, et semble avoir précédé l'Égypte elle-même dans la civilisation. On croit que Thèbes n'était qu'une de ses colonies. Les monuments du Méroé sont aussi nombreux que ceux de l'Égypte et offrent le même caractère colossal: ce sont comme en Égypte des temples, de vastes tombeaux couverts de sculptures remarquables.— Probablement le Méroé donna des maîtres à quelques parties de l'Égypte: on pense que la 25e dynastie d'Égypte, ou dynastie éthiopienne, était sortie du Méroé; mais il est indubitable que Sésostris (Ramsès VI) en fit la conquête. Le gouvernement du Méroé fut longtemps entièrement théocratique: il y avait un roi, mais au-dessus de lui s'élevait le prêtre, qui pouvait le mettre à mort au nom de la divinité. Un certain Éryamène, roi du Méroé au IIIe siècle av. J.-C. (du temps de Ptolémée II), secoua le joug sacerdotal et massacra tous les prêtres dans leur temple. — Le pays de Méroé n'a été exploré par des Européens que dans le dernier siècle. Caillaud, qui a visité cette contrée de 1819 à 1822, est celui à qui l'on doit les renseignements les plus positifs.

MÉROÉ, capitale du Méroé, était située probablement près du village actuel d'*Assour*, au N. E. de Chendi: elle était remarquable par son commerce, ses monuments, son oracle d'Amoun ou Ammon, son collége de prêtres. Il en reste de belles ruines. Aux environs se voient beaucoup de pyramides.

MÉROPE, reine de Messénie, était fille d'un roi d'Arcadie. Elle épousa Cresphonte, roi de Messénie, et en eut trois enfants. Polyphonte tua son mari et deux de ses fils, à la faveur d'une attaque nocturne; il allait la contraindre à l'accepter pour époux et à lui donner la couronne, quand Épytus (autrement Téléphonte), son 3e fils, reparut et tua l'assassin de son père. Les malheurs de Mérope ont été plusieurs fois mis sur la scène et ont inspiré à Voltaire un de ses chefs-d'œuvre.

MÉROVÉE, roi franc, que l'on considère comme le 3e de nos rois, était le 2e fils de Clodion-le-Chevelu. Il naquit vers 411, vint à Rome dans sa jeunesse afin de faire confirmer par Valentinien III la paix qu'Aétius avait conclue avec les Francs, et resta depuis l'ami des Romains. Il fut associé au trône par son père, lui succéda en 451, et mourut en 457. Uni en 451 au général romain Aétius contre Attila, roi des Huns, il remporta sur ce roi barbare une victoire sanglante dans les plaines Catalauniques, en Champagne, au lieu où se trouve auj. Méry-sur-Seine. On a donné d'après lui le nom de Mérovingiens aux rois de la 1re race.

MÉROVÉE, fils de Chilpéric I, fut séduit par les charmes de Brunehaut, sa tante, et l'épousa à Rouen en 576, malgré son père. Poursuivi par Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde, il se réfugia dans une église; mais il tomba peu après entre les mains de son père qui l'enferma dans un monastère; il y fut tué par un émissaire de Frédégonde.

MÉROVINGIENS, nom donné aux rois de France de la première race, est tiré de Mérovée, fils de Clodion et aïeul de Clovis. Pharamond, que l'on suppose le premier roi de cette dynastie, commença à régner en 418, et Childéric III, le dernier, fut déposé en 752. Ils furent remplacés par les Carlovingiens. Pour la série de ces princes, *Voy.* FRANCE.

MERRIMACK, riv. des États-Unis (New-Hamp-

shire et Massachussets), sort des White-Mountains, coule au S., puis au N. E., et tombe dans l'Océan Atlantique à Newbury-Port. Cours, 280 kil.— Il y a aussi une autre Merrimack, tributaire du Mississipi.

MERRITCH, ville de l'Inde (Sattarah), sur la Kistnah, à 105 kil. O. de Bedjapour; 10,000 hab.

MERRY ou MEDERIC (saint), en latin *Medericus*, né près d'Autun au VIIe siècle, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, y fut élevé à la dignité d'abbé malgré ses refus. Il quitta son couvent par humilité; mais il fut rappelé par les instances de ses religieux et des autres fidèles. Dans sa vieillesse il voulut visiter le tombeau de saint Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près d'une chapelle de Saint-Pierre et y mourut. On le fête le 29 août.

MERSEBOURG, ville des Etats prussiens, ch.-l. de la régence de même nom, sur la Saale, à 156 kil. S. E. de Berlin; 9,000 hab. Cathédrale (avec un jeu d'orgues le plus grand de l'Allemagne, et quatre tours très belles), palais épiscopal, gymnase. Institutions de bienfaisance. Poudre, amidon, vinaigre, brasserie, etc. Aux environs de Mersebourg se trouve Mœlsen, fameuse par la bataille où fut tué Rodolphe de Rheinfelden en 1081. — La régence de Mersebourg, une des trois régences de la province de Saxe, appartenant au royaume de Prusse, a 196 kil. sur 106, et environ 600,000 hab. Le sol en est fertile. On y exploite des mines d'argent, fer, cuivre, houille, etc., et des carrières.

MERS-EL-KEBIR. *Voy.* MARSALQUIVIR.

MERSEN, ville d'Austrasie, à 26 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle. Les trois fils de Louis-le-Débonnaire y avaient conclu en 847 un traité d'alliance offensive et défensive. Par un 2e traité conclu en 870 Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, au mépris de leurs engagements, se partagèrent la Lorraine, qui, par la mort du roi Lothaire-le-Jeune, devait revenir à l'empereur Louis II, son frère.

MERSENNE (le père Marin), savant religieux de l'ordre des Minimes, né en 1588 dans le Maine, mort à Paris en 1648, fut au collége de La Flèche le condisciple de Descartes, et resta jusqu'à sa mort l'ami de ce grand homme. Il était lui-même très versé dans les sciences, mais il est surtout connu par ses liaisons avec les principaux savants; il entretenait correspondance avec eux et était leur intermédiaire. Outre plusieurs ouvrages de théologie, on a du père Mersenne: les *Méchaniques de Galilée*, traduites de l'italien, 1634; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, etc., 1636; *la Vérité des sciences, contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, 1638; *Cogitata physico-mathematica*, 1644; *Universæ geometriæ mixtæque mathematicæ synopsis*, 1644; *Novæ observationes physico-mathematicæ, quibus accessit Aristarchus Samius*, 1647.

MERSEY, riv. d'Angleterre, sépare les comtés de Chester et de Lancastre, et tombe dans la mer d'Irlande au-dessous de Liverpool, après un cours de 100 kil. — Il y a sur la côte du comté d'Essex, à 68 kil. S. de Colchester, une île de Mersey où se fait la pêche des huîtres.

MERTHYR-TIDVIL, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, à 37 kil. N. O. de Cardiff; 24,500 hab. Aux environs, mines de fer, houille, très grandes usines; agriculture florissante.

MERU, ch.-l. de canton (Oise), à 22 kil. de Beauvais; 2,000 hab. Tabletterie; mégisserie, etc.

MERULA (c.-à-d. *merle*), surnom d'une branche de la famille *Cornelia*, a fourni à la république romaine plusieurs magistrats distingués, notamment L. Cornelius Merula, consul l'an 193 av. J.-C., qui battit les Boïens près de Mutine (Modène); et un autre L. Cornelius Merula, nommé consul l'an 87 av. J.-C. en remplacement de Cinna. Il fut obligé de se démettre en faveur de son adversaire, et se vit contraint de se donner la mort.

MÉRULA (George), l'un des restaurateurs des études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie-de-la-Paille, mort en 1494, vint en 1482 se fixer à Milan sur l'invitation du duc Ludovic Sforce, qui le chargea d'écrire l'histoire de cette ville. Il a rendu de grands services aux lettres par ses publications des auteurs anciens, et par ses corrections. On lui doit la première édition des *Epigrammes* de Martial (Venise, 1470-72), gr. in-4, des *Rei rusticæ Scriptores*, ibid., 1472, Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute. On a de lui: *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4; *Antiquitatis vicecomitum mediolanensium libri X*, in-fol., etc.

MÉRULA (Paul), né à Dort en Hollande, mort à Rostock en 1607. On a de lui: *Cosmographia generalis* et *Geographia particularis*, Leyde, 1605, in-4; *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599; *Histoire universelle*, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., Leyde, 1627, in-fol.

MERVE-CHAH-JEHAN, ville du Turkestan. *Voy.* MARV-CHAHIDJAN.

MERVEILLES (les SEPT) DU MONDE, nom donné par les anciens à des ouvrages admirables d'architecture ou de sculpture, sur l'énumération desquels on n'est nullement d'accord. On nomme communément: 1° les jardins suspendus et les murs de Babylone; 2° les pyramides de l'Egypte; 3° le Phare d'Alexandrie; 4° le colosse de Rhodes; 5° le Jupiter Olympien de Phidias; 6° le temple de Diane à Ephèse; 7° le tombeau de Mausole.

MERVILLE ou MERGHEIM, ch.-l. de canton (Nord), à 11 kil. S. E. d'Hazebrouck; 6,258 hab.

MERVILLE (Michel GUYOT DE), auteur dramatique, né à Versailles en 1696, mort en 1755, composa plusieurs tragédies qui ne purent être représentées, et plusieurs comédies qui eurent quelque succès: la meilleure est *le Consentement forcé*. S'étant brouillé avec les comédiens, il tomba dans la misère et mit fin à ses jours. Il avait quelque temps coopéré aux feuilles de Desfontaines et avait écrit contre Voltaire. Son *Théâtre* a été publié en 1766, 4 vol. in-12.

MERWAN I, calife, neuvième successeur de Mahomet, était de la race des Ommiades. Il se fit élire calife à La Mecque l'an 684 de J.-C., battit Abdallah, son compétiteur, et soumit toute la Syrie. Quoiqu'il eût promis de remettre le califat à Khaled, fils du dernier calife, il désigna pour son successeur son propre fils Abd-el-Mélek; mais la mère de Khaled, qu'il avait épousée, le fit mourir en l'étouffant pendant son sommeil, 685.

MERWAN II, dernier calife de la race des Ommiades en Orient, petit-fils du précédent, se fit proclamer en 744 calife à Harran en Mésopotamie, et vainquit plusieurs compétiteurs; mais il fut vaincu à son tour et renversé par Aboul-Abbas, chef de la dynastie des Abbassides, 750.

MERY-SUR-SEINE, ch.-l. de canton (Aube), à 19 kil. O. d'Arcis-sur-Aube. Bataille sanglante livrée le 22 février 1814 entre les Français et les Prussiens, qui furent repoussés; la ville fut presque incendiée. On place dans les plaines voisines de cette ville la grande défaite d'Attila en 451.

MÉRY (saint). *Voy.* MERRY.

MERZIG, ville des État prussiens (province Rhénane), à 15 kil. N. O. de Sarrelouis; 2,900 hab.

MESA (Julie), sœur de l'impératrice Julie Domna, femme de Septime Sévère, fut mariée à Julien Avitus, consul en 209, et eut de lui Julie Sœmis qui fut mère d'Héliogabale, et Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Elle fit proclamer Héliogabale empereur à Emèse, gouverna sous son nom au commencement de son règne, et retarda de quel-

ques instants la chute de ce prince en lui donnant l'utile conseil d'adopter son cousin Alexien, depuis Alexandre Sévère. Elle fut massacrée par les soldats avec son petit-fils.

MESAGNE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 15 kil. S. O. de Brindisi : 5,000 hab.

MESCHACÉBÉ. *Voy.* MISSISSIPI.

MESCHED, MECHEHED ou MECHED (c.-à-d. *tombeau*), ville capitale du Khoraçan persan, par 55° 40' long. E., 37° 35' lat. N.: 50,000 hab. Beaucoup de mosquées, de medressehs, de bazars, etc.: superbe mausolée de l'imam Réza, mausolée d'Aroun-al-Raschid. Très grand commerce par caravanes. Mesched pourtant semble en décadence. Patrie du poëte Firdoussi, de l'astronome Nassir-Eddyn, etc. Près de là se voient les ruines de *Thous*.

MESCHED-ALI, dite aussi *Imam-Ali*, *Alexandria* ou *Hira*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 133 kil. S. de Bagdad ; 6,000 hab. Murs flanqués de tours; tombeau d'Ali (gendre de Mahomet), où se rendent de nombreux pèlerins, et monument qui passe pour le tombeau d'Ézéchiel. Aux environs, lac salé de 180 kilomètres de tour. — Fondée par Alexandre, dont elle porta longtemps le nom : puis capitale d'une principauté arabe sous le nom d'Hira ; possédée ensuite par des chrétiens jusqu'en 632, et enfin par les Sarrasins. Prise en 1806 par les Wahabites, que pourtant ses habitants parvinrent à chasser. Mais depuis toutes les richesses qui ornaient le tombeau d'Ali ont été transportées à Imam-Mouça.

MESCHED-HOSSEIN, dite aussi *Imam-Hossein* et *Kerbela*, *Vologesia* ou *Bogalasus*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 98 kil. S. O. de Bagdad, sur un bras de l'Euphrate; 8,000 hab. Tombeau de l'imam Hossein, fils d'Ali, qui fut tué dans ce lieu; ce tombeau attire un grand concours de pèlerins chyites. Bazar et caravansérails.

MESEMBRIA, auj. *Misivri*, nom commun à deux villes de Thrace, l'une sur le Pont-Euxin au S. de l'Hæmus et au N. d'Apollonie, l'autre sur la mer Égée, entre Maronée et le lac de Stentor.

MÉSENGUY (François-Philippe), né à Beauvais en 1677, mort en 1763, reçut les ordres mineurs et occupa divers emplois au collége dit de Beauvais, à Paris, sous Rollin et Coffin, et prit une part active aux querelles du jansénisme. On a de lui plusieurs ouvrages devenus classiques : l'*Abrégé de l'Histoire et de la Morale de l'Ancien Testament; les Vies des Saints pour tous les jours de l'année; Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament, avec des éclaircissements ; Exposition de la doctrine chrétienne.*

MESERITSCH, ville des États prussiens (Posen), à 99 kil. O. de Posen, sur l'Obra ; 4,000 hab.

MESERITSCH (GROSS-), ville de Moravie, à 28 kil. S. E. d'Iglau ; 3,400 hab.

MÉSIE, *Mœsia*, auj. partie de la *Bosnie*, de la *Servie* et de la *Bulgarie* actuelles ; grande région de l'Europe anc., comprise entre la Save et le Danube au N., les monts Scardus, Orbelus, Hæmus au S., le Drin septentrional à l'O., le Pont-Euxin à l'E., était beaucoup plus large que longue (900 kil. *sur* 200). Son nom voulait dire *marécages*, et en effet le Danube y formait de très vastes marais. Ses peuples les plus connus étaient les Mèses, les Dardanes, les Scordisques, les Picenses ; beaucoup de tribus slaves et finnoises se mêlaient à ces peuples. Les Grecs jusqu'au temps d'Alexandre placèrent leurs monts Hyperborées dans la Mésie et ne connurent que très mal cette contrée. Ce ne fut guère qu'après la quatrième guerre de Macédoine (147 av. J.-C.), et quand les Romains franchirent le Scardus et l'Orbelus, qu'on connut la Mésie. La conquête commença par la défaite des Scordisques (125 av. J.-C.). Elle ne fut achevée que sous Auguste. La Mésie alors fut partagée en deux provinces.

MÉSIE SUPÉRIEURE, ou 1re MÉSIE, à l'O., s'étendant du Drin au Ciabros (*Zibritz*) ; plus tard elle fut comprise dans le diocèse de Dacie. Ch.-l., Sardique (*Voy.* DACIE).

MÉSIE INFÉRIEURE ou 2e MÉSIE, à l'E., s'étendant du Ciabros au Pont-Euxin, ayant pour ch.-l. Marcianopolis ; elle fut plus tard comprise dans le diocèse de Thrace (*Voy.* THRACE).

MESLAY, ville de France. *Voy.* MÉLAY.

MESLE (LE), ch.-l. de canton (Orne), à 22 kil. N. E. d'Alençon, sur la Sarthe ; 810 hab.

MESLIER (Jean), curé d'Estrépigny en Champagne, né en 1678 dans le Rhételois, mort en 1733, s'est rendu fameux par un testament dans lequel il déclarait que depuis longtemps il ne croyait point aux dogmes du christianisme, quoiqu'il les eût enseignés toute sa vie. Du reste il n'avait donné dans sa conduite que de bons exemples, et il laissa ses biens aux pauvres. Ses sentiments sont consignés dans un écrit qui fut publié en 1762, sous le titre de *Testament de Jean Meslier;* on attribue cette publication à Voltaire.

MESMER (F.-A.), médecin allemand, auteur de la doctrine du magnétisme animal, né en 1734 à Mersebourg en Souabe, commença à se faire connaître en 1766 par une thèse *De planetarum influxu*, où il soutenait l'existence d'un fluide subtil, répandu partout, et par l'intermédiaire duquel les corps célestes influent sur les corps animés. Peu après il s'établit à Vienne, tenta de guérir par le magnétisme minéral en appliquant des aimants sur les parties malades ; mais bientôt il crut reconnaître que la seule application des mains sur le corps produisait le même effet que l'aimant, et il proclama dès lors l'existence d'un magnétisme propre aux êtres animés, qu'il nomma *magnétisme animal;* prétendit avoir trouvé le secret de s'emparer de ce fluide et de réparer la santé en l'accumulant dans le corps des malades. Ayant éprouvé quelques difficultés dans son pays, il vint à Paris en 1778, annonça d'une manière pompeuse sa découverte, réunit chez lui autour d'un baquet ou cuve magnétisée un grand nombre de malades, excita la curiosité universelle, et trouva bon nombre de partisans auxquels il vendit chèrement son secret. En 1784, le gouvernement nomma, pour examiner la nouvelle doctrine, une commission de savants, au nombre desquels figuraient Darcet, Franklin, Bailly, Lavoisier, A. L. de Jussieu. Les commissaires, par l'organe de Bailly, déclarèrent que Mesmer produisait des effets surprenants, mais ils les attribuèrent à l'imagination ou à l'imitation : toutefois un des membres de la commission, Jussieu, ne partagea pas l'opinion de ses confrères, et fit à part un rapport plus favorable. A la suite de ce jugement, Mesmer quitta la France : il passa quelque temps en Angleterre, puis retourna en Allemagne, et mourut dans sa ville natale en 1815. Mesmer a été considéré par les uns comme un imposteur, par les autres comme un bienfaiteur de l'humanité : on ne peut contester qu'il eut trop souvent recours au charlatanisme et qu'il s'est montré fort avide ; mais l'importance de sa découverte parait être aujourd'hui hors de doute, quoiqu'on ne croie plus à l'échafaudage systématique dont il l'entourait. On a de lui : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, 1781; *Mémoire de Mesmer sur ses découvertes*, 1799; *Mesmerismus*, Berlin, 1815.

MESMES (J.-J. DE), seigneur de Roissy, né en 1490 d'une ancienne famille du Béarn, mort en 1559, fut envoyé par Catherine de Foix, reine de Navarre, à l'assemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont les Espagnols s'étaient emparés. François I le fit lieutenant civil du Châtelet et premier président de Normandie. Henri II le retint dans son conseil.

MESMES (Henri DE), fils aîné du précédent, né en 1532, mort en 1596, chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Aussi habile comme militaire que comme politique, il reprit plusieurs places fortes sur les Espagnols. Il négocia en 1570, avec les Protestants, la paix dite *Boiteuse et Mal-Assise*, ainsi nommée parce qu'elle fut signée par Biron, qui était *boiteux*, et par de Mesmes, qui était seigneur de *Malassise*. H. de Mesmes était aussi un érudit distingué; il fut l'ami et le protecteur des Turnèbe, des Lambin, des Pibrac, etc. Il a laissé des *Mémoires* que Rollin cite dans son *Traité des Études* (liv. I, ch. 2).

MESMES (Claude DE), connu sous le nom de comte d'*Avaux*, petit-fils du précéd., fut chargé de plusieurs ambassades, et fut conseiller d'état en 1623, ensuite plénipotentiaire aux traités de Munster et d'Osnabruck (1648). Il mourut en 1650.

MESMES (J.-Ant. DE), comte d'Avaux et marquis de Givry, petit neveu du précéd., fut ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue, puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en Suède; il mourut en 1709, à 69 ans. On a publié ses *Lettres* et ses *Négociations*, 1752.

MESMES (J.-Antoine DE), né à Paris en 1661, mort en 1723, premier président au parlement de Paris, défendit d'abord les droits du duc du Maine, bâtard de Louis XIV, à la régence, mais les abandonna bientôt. On l'accusa d'avoir été gagné par Philippe d'Orléans. Sous la régence de ce prince, il ne craignit pas de lui adresser de sages remontrances au nom du parlement, notamment à l'occasion du système de Law et de la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambray; ce qui le fit exiler. Il était de l'Académie Française.

MESMIN (saint), *Maximinus*, 2e abbé de Mici, près d'Orléans. On le fête le 15 décembre.

MESNA, ville d'Afrique. *Voy.* BAGHERMÉ.

MESNAGER (Nic.), diplomate, né à Rouen en 1658, mort en 1714, fut employé par Louis XIV dans plusieurs négociations; signa à Londres les articles qui servirent de base à la paix générale, en 1711; fut ensuite nommé plénipotentiaire avec le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, pour terminer les négociations au congrès d'Utrecht, en 1713.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia* (c.-à-d. *entre les fleuves*), auj. l'*Aldjezireh*, moins le livah de *Diarbekir*, contrée d'Asie entre l'Euphrate et le Tigre, était bornée au N. par les monts Masius, au S. par la Chaldée et la Babylonie, et se divisait en *Mésopotamie supérieure*, au N., s'étendant du Mygdonius jusqu'au Tigre, et en *Mésopotamie inférieure*, dite aussi *Arabia Transeuphratensis*, au S. de l'Euphrate. La première était fertile, peuplée et riche; la seconde était à peu près déserte. Dans la première, on distinguait surtout la *Syrie des Rivières* (portion de la Syrie à l'E. de l'Euphrate jusqu'au *Chaboras*), et la *Mygdonie* (du Chaboras au Tigre); la seconde était parcourue par des Arabes nomades et pillards. La première avait, entre autres villes, Nisibis, Edesse, Haran ou Carrhes, Amid; la seconde, Atra, Neharda et Cunaxa. — La Mésopotamie ne semble pas avoir été une division officielle en usage chez les Orientaux. Au IVe siècle, il y eut une Mésopotamie, province du diocèse d'Orient (ch.-l., Amid), mais qui ne comprenait que le N. E. de la Mésopotamie supérieure: le N. O. de cette même Mésopotamie formait l'Osroène (ch.-l., Edesse), qui était aussi une province du diocèse d'Orient; la Mésopotamie inférieure était possédée par des hordes arabes ou relevait des Sassanides. — La Mésopotamie n'a pas d'histoire propre. Ce pays figure fréquemment dans la Bible: c'est là qu'étaient nés Nachor, Tharé, et plusieurs autres patriarches. Elle fut successivement soumise aux rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse, de Macédoine, aux Séleucides, aux Parthes, enfin aux Romains. Lucullus et Pompée en commencèrent la conquête; mais ce pays fut sans cesse disputé par les Parthes, et les empereurs finirent par y renoncer, donnant l'Euphrate pour limite à leurs états d'Orient.

MESSALA, nom d'une branche de la famille romaine Valeria, qui a fourni à la république plusieurs personnages consulaires, a pour chef M. Valérius, consul l'an 491 av. J.-C., qui prit *Messana* (Messine), et reçut de là le surnom de *Messala*. C'est de cette famille qu'était issue la fameuse Messaline.

MESSALA (M. VALÉRIUS CORVINUS), orateur romain, suivit d'abord le parti de Brutus, et fut proscrit par les triumvirs l'an 43 av. J.-C. Mais après la bataille de Philippes, voyant le parti républicain anéanti, il s'attacha à Octave qui le combla d'honneurs et l'éleva au consulat l'an 31 av. J.-C. Messala fut un des protecteurs des lettres et l'ami de Tibulle. Il mourut âgé de 76 ans, l'an 9 de J.-C. Il avait perdu la mémoire depuis deux ans.

MESSALINE (VALÉRIE), impératrice romaine, fameuse par ses débauches, était issue de la noble famille des Messala. Elle épousa l'empereur Claude, sur lequel elle exerça longtemps un empire absolu, et souilla la couche impériale en y admettant sans distinction des hommes de tout rang et de tout état. Elle alla jusqu'à épouser publiquement, et du vivant de son époux, Silius, jeune homme qu'elle aimait éperdûment. Claude, à cette nouvelle, la fit mettre à mort avec ses complices, l'an 48 de J.-C. A l'impudicité, Messaline joignait l'avarice et la cruauté; elle sacrifia à sa jalousie et à ses vengeances Julie, fille de Germanicus, Valérius Asiaticus, Poppée, mère de l'impératrice de ce nom, Appius Silanus, et plusieurs autres Romains distingués. — Une autre Messaline, petite-fille du consul Statilius Taurus, se signala aussi par ses galanteries; elle n'en plut pas moins à Néron, qui l'épousa l'an 65 de J.-C. Elle survécut à ce prince, et passa le reste de sa vie dans le commerce des lettres.

MESSANE, *Messana*, d'abord *Zanclé*, ville de Sicile, auj. MESSINE.

MESSAPIE, *Messapia*, auj. *Terre d'Otrante*, contrée d'Italie, sur la mer Adriatique, entre l'Apulie et l'Iapygie, avait pour habitants, au N. les Peucètes ou Pédicules, au S. les Calabres et les Messapes proprement dits. Achérontie, Sturne, Matéoles, étaient les villes principales de ses subdivisions. Les colonies grecques de Brindes et Tarente en étaient indépendantes. — La Messapie fut comprise sous Auguste dans la 2e région de l'Italie.

MESSENE, *Messene*, auj. *Mavromati*, ville du Péloponèse, capit. de la Messénie, vers le centre, au S. du mont Ithome et à l'O. du Pamise, fut fondée par Epaminondas l'an 370 av. J.-C., après la victoire de Leuctres; c'était la plus grande ville du Péloponèse. Les Eléens et les Achéens, alliés des Romains, battirent Philippe V de Macédoine aux environs de cette ville.

MESSENIE, *Messenia*, contrée du Péloponèse, bornée au S. O. par l'Arcadie et la Triphylie, à l'E. par la Laconie, baignée au S. et à l'O. par la mer, était une des plus pittoresques et des plus fertiles de la Grèce, mais fut ruinée par les trois guerres qu'elle eut à soutenir contre les Spartiates. Les hostilités commencèrent en 743. La guerre dura 19 ans et finit par la prise d'Ithome et la soumission des Messéniens. *Voy.* ARISTODÈME. — L'an 685 av. J.-C. ils reprirent les armes, et ayant été vaincus en bataille rangée, ils se renfermèrent dans la citadelle d'Ira où ils se défendirent pendant 11 ans (*Voy.* ARISTOMÈNE). — Enfin ils se révoltèrent de nouveau l'an 465 av. J.-C., et furent encore 8 ans après forcés de se soumettre. Epaminondas les délivra en 370, et de-

puis ce temps Sparte fit moins constamment peser sa domination sur la Messénie. Des Messéniens épargnés par les vainqueurs, les uns trouvèrent un refuge à Naupacte (d'où en 426 les Athéniens les établirent à Pylos), et en Sicile, où ils agrandirent Zanclé qu'ils nommèrent *Messine* ; les autres furent attachés à la glèbe, ou même réduits à la condition d'ilotes. Les Messéniens avaient pour villes principales Cyparissie, Andanie, Pylos, SténycLare : la plupart de ces villes furent ruinées, mais Pylos se releva, 426; et Epaminondas donna un centre aux Messéniens en bâtissant Mégalopolis et Messène, 370. —Dans le roy. actuel de Grèce on a donné le nom de Messénie à l'un des 30 gouvernements qui forment la division actuelle; ch.-l., Calamata.

MESSÉNIE (golfe de), *Messeniacus sinus*, auj. golfe de *Calamata*, dans la Méditerranée, sur la côte méridionale du Péloponèse, à l'O. du golfe Laconique, entre la Messénie et la Laconie, depuis le promontoire Acritas jusqu'au promontoire Ténare.

MESSEY, ch.-l. de canton (Orne), à 17 kil. N. de Domfront ; 1,520 hab.

MESSIE (de l'hébreu *meschiah*, oint), en grec *Christos*, le Christ, nom sous lequel les prophètes ont désigné le Fils de Dieu destiné à sauver le genre humain. Les Juifs refusent à Jésus le caractère de Messie, et attendent encore le divin libérateur de leur nation. — Les Mahométans attendent aussi un Messie (*Voy.* MAHDI, IMAM et ISMAÉLIENS).

MESSIER (Charles), astronome, né en 1730 en Lorraine, mort à Paris en 1817, occupa longtemps des fonctions secondaires chez le géographe Delisle, fut ensuite nommé commis au dépôt de la marine, et parvint à se faire une réputation européenne par son habileté à découvrir et à observer les comètes. Il entra à l'Académie en 1770. Lalande donna en son honneur le nom de *Messier* ou *Garde-Moisson* à une constellat. entre Cassiopée, Céphée et la Girafe.

MESSIN (pays), *Metensis pagus*, la ville et le territoire de Metz. *Voy.* METZ (gouvernement de).

MESSINE, primitivement *Zanclé*, puis *Messana*, ville et port du royaume des Deux-Siciles, ch.-l. d'intendance, à la pointe N. E. de la Sicile, en face de la côte de l'Italie (dont elle n'est séparée que par le détroit dit Phare de Messine), à 195 kil. E. de Palerme; 70,000 hab. Archevêché; tribunal d'appel ; vastes fortifications, citadelle, arsenal; port superbe. Monuments remarquables : le *Senatorio* ou hôtel-de-ville, le palais archiépiscopal, la cathédrale, le grand-hôpital. Beau quai, promenade dite le *Corso*. Collége royal, séminaire, 4 bibliothèques. Phare célèbre qui donne son nom au détroit. Les env. de Messine sont très beaux et très fertiles, on y élève beaucoup de vers à soie. Comm. assez actif en soie écrue, blé, huile et vins. — Messine fut fondée, sous le nom de Zanclé, par une colonie de Cumes; ensuite vinrent des Messéniens fugitifs (667) après la 2e guerre de Messénie; ils l'augmentèrent, et l'appelèrent *Messana*. Anaxilas, tyran de Rhégium, la prit en 495, et y établit de nouveaux Messéniens. Deux siècles après, Messine, prise par les Mamertins, devint le repaire de ces brigands. Hiéron II ayant résolu de les détruire avec l'aide des Carthaginois, ils se donnèrent à Rome; ce qui amena la première guerre punique, et l'assujettissement de la Sicile aux Romains. Messine était très attachée au préteur Verrès; c'est là que fut crucifié Gavius. Dans les temps modernes Messine soutint un long siége contre Charles d'Anjou après le massacre des Vêpres siciliennes (1282); en 1674 elle fut assiégée par les Espagnols ; le duc de Vivonne et Duquesne la délivrèrent. Elle fut ravagée en 1743 par la peste, et en 1783 par un tremblement de terre. — L'intendance de Messine a au S. celle de Catane, à l'O. celle de Palerme : 135 kil. sur 39; 260,000 hab.

MESSINE (détroit de), dit aussi *Phare de Messine*, jadis *Siculum fretum*, détroit entre la Sicile et l'Italie, doit son nom à un phare célèbre qui y existe depuis longtemps; sa largeur varie de 3 à 7,000 mètres. Le flux et le reflux s'y font sentir notablement et le courant est très rapide ; ce qui rend la navigation dangereuse De là les fables de Charybde et de Scylla. Auj. l'on redoute beaucoup moins cette traversée.

MESSIS, ville de la Turquie d'Asie, à 31 kil. E. d'Adana, est l'ancienne MOPSUESTE.

MESTRE, ville du royaume Lombard-Vénitien, à 9 kil. O. de Venise; 6,500 hab.

MESUÉ (JEAN ou JAHIA, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khouz, près de l'antique Ninive, mort sous le règne de Motawakkel vers 855, à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du calife Haroun-al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jouit de la faveur de ces princes. Il a laissé beaucoup de traités sur son art, fort estimés chez les Orientaux : une *Pharmacopée*, un livre d'*anatomie*, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, etc. Parmi les éditions latines des œuvres de Mésué, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol.; de Lyon, 1478, in-fol.

MESURADO ou MONTSERADO, riv. de la Guinée sept., sort du pays des Mandings, coule au S. O., et tombe dans l'Océan au N. E. du cap Mesurado.

MESURADO, cap de la Guinée supérieure, sur la côte des Graines, par 6° 20' lat. N., 13° long. O. — Il a donné son nom à la colonie américaine du cap Mesurado, dite aussi *Liberia*.

MESURATA, ville d'Afrique (Tripoli), à 17 kil. E. de Tripoli, près de la Méditerranée. Commerce considérable avec l'intérieur et avec l'Égypte.

MESVRES, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 12 kil. S. d'Autun; 1,200 hab.

META, riv. de l'Amérique du Nord, naît dans les Andes, au district de San-Juan-de-los-Llanos, coule au N. E., tombe dans l'Orénoque par 70° 5' long. O., 6° 10' lat. N. Cours, 800 kil.

METAGONIUM, auj. *capo de Tres Forças*, cap d'Afrique, sur la côte de Numidie, a la forme d'une fourche à trois pointes.

METALLINUM. *Voy.* MEDELIN.

MÉTAPHRASTE (SIMÉON le), hagiographe, né à Constantinople au Xe siècle, fut successivement protosecrétaire de l'empereur Léon, grand-logothète, puis maître du palais. Il a rassemblé les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais il accueille sans discernement les fables les plus ridicules, et, d'un autre côté, il supprime des faits qui sont d'ailleurs rapportés par les contemporains; de sorte que sa compilation ne jouit pas d'une grande autorité. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait publié sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste, græcè*, Venise, 1541, in-4. Les principales *vies* écrites par Métaphraste ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes.

MÉTAPONTE, *Metapus* ou *Metapontum*, auj. *Torre di Mare*, ville d'Italie, sur la côte orientale de la Lucanie, près des embouchures du Bradane et du Casuente, avait été, disait-on, fortifiée par Nestor ou par Epéus: Sybaris y avait envoyé une colonie. Métaponte était puissante et riche; elle fut pendant un temps indépendante, et s'illustra par l'hospitalité qu'elle accorda à Pythagore qui y fonda son institut-modèle et qui y mourut. — Métaponte fut prise par les Romains avant 270 ; elle se déclara pour Annibal en 215, mais fut reconquise vers 207.

MÉTASTASE (Pierre-Bonaventure TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poëtes de l'Italie, né à Rome en 1698 d'une famille pauvre, mort à Vienne en 1782, eut pour protecteur le célèbre jurisconsulte

Gravina, qui le fit instruire avec le plus grand soin dans les lettres grecques et latines, et qui à sa mort lui légua sa fortune (1718). il avait composé une tragédie dès l'âge de 14 ans, mais il ne commença à se faire apprécier qu'en 1724, par sa tragédie lyrique de *Didone abbandonata*, qui fut représentée à Naples et qui excita un enthousiasme universel. En 1730 il se rendit à Vienne sur l'invitation de l'empereur Charles VI, qui lui donna le titre de *poeta cesareo*; et là il fit paraître successivement le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI, son protecteur, et les guerres qui en furent la suite, interrompirent ses travaux dramatiques, et il ne fit plus guère que des poésies légères. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en : 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorios*, 48 *cantates*, une foule d'*élégies*, *idylles*, *sonnets*; parmi ses ouvrages en prose, on remarque les *Analyses des Poétiques d'Aristote et d'Horace*, des *Observations sur le théâtre grec*, et une *Correspondance*, souvent intéressante. La diction de Métastase est d'une pureté parfaite, d'une grâce et d'une élégance soutenues; il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant; mais ses pièces ne sont pas en général fortement conçues et ses caractères manquent de vigueur. Les éditions les plus estimées des ses œuvres sont celles de Turin, 1757, 14 vol. in-4; Paris, 1780, 12 vol. grand in-8; Gênes, 1802, 6 vol. in-8; Florence, 1819-23. On doit à Richelet une traduction anonyme de quelques-unes des pièces de Métastase, Paris, 1751-61, 12 vol.

MÉTAURE, *Metaurus*, auj. *Mettro* ou *Metaro*, riv. de l'Italie (Ombrie), passait à *Forum Sempronii* et se jetait dans l'Adriatique à *Fanum Fortunæ*. Sur ses bords eut lieu en 207 une célèbre bataille où fut défait et tué Asdrubal, frère d'Annibal. — Le Métaure a donné son nom à un département du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Ancône; il est auj. réparti entre les délégations d'Urbin et d'Ancône.

MÉTELIN ou **MÉDELIN**, *Lesbos*, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, par 39° 10' lat. N., 24° long. E. : 65 kil. sur 44. Ch.-l., Castro ou Mételin. Montagnes au centre; bois, sources nombreuses. Commerce d'olives, de fruits, de figues, de coton et de mastic. Vin renommé. Célèbre dans l'antiquité (*Voy.* LESBOS). Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1755. C'est la patrie des deux frères Barberousse.

MÉTELIN OU CASTRO, *Mitylène*, capitale de l'île de Mételin, sur la côte orientale : 7,000 hab. Château fort, mosquées, églises grecques. Ruines de l'ancienne Mitylène, à l'O. de la ville.

MÉTELLUS (famille des), branche de la famille plébéienne des Cécilius, fournit depuis l'an 283 av. J.-C. un grand nombre de généraux distingués, à qui leurs exploits méritèrent les surnoms de Macédonique, Baléarique, Numidique, Dalmatique et Crétique, etc. Dans l'espace de 250 années, 29 consulats, 17 censures, 2 dictatures, 4 grands-pontificats illustrèrent cette famille.

MÉTELLUS (L. CÆC.), consul l'an 251, battit les Carthaginois à Panorme. Il perdit la vue en sauvant le Palladium au milieu d'un incendie.

MÉTELLUS (Q. CÆC.) **MACEDONICUS**, préteur en 148 av. J.-C., battit Andriscus, ainsi qu'Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine (147). La même année, il battit les Achéens à la bataille de la Scarphée, et s'empara de plusieurs villes importantes de la Grèce. Il fut dans la suite consul, puis censeur, parvint à une extrême vieillesse, et vit ses quatre fils élevés aux plus hautes dignités.

MÉTELLUS (Q. CÆCILIUS) **NUMIDICUS**, consul l'an 109 av. J.-C., fit la guerre à Jugurtha, qui jusque-là n'avait pu être vaincu, et remporta sur lui de grands avantages. Il allait mettre fin à la guerre en s'emparant de sa personne, quand il fut supplanté par Marius, son lieutenant. Il fut dans la suite exilé par les intrigues de Marius et de Saturninus, et ne put revenir à Rome qu'après la défaite de leur parti. Ce fut sa fierté qui lui attira la haine de Marius et les malheurs qui en résultèrent.

MÉTELLUS (Q. CÆCILIUS) **PIUS SCIPIO**, petit-fils de Scipion Nasica, l'adversaire des Gracques, fut adopté par Q. Cæcilius Métellus Pius, et prit le nom de sa nouvelle famille. Créé consul l'an 52 av. J.-C., il suivit pendant les guerres civiles le parti de Pompée qui avait épousé sa fille Cornélie. Il passa en Afrique après la bataille de Pharsale, réunit ses efforts à ceux de Caton et de Juba, et rassembla une armée avec laquelle il livra bataille à César près de Thapsus, l'an 46 av. J.-C. Il y fut battu complétement, et se perça de son épée pour ne pas être livré au vainqueur.

MÉTHODISTES, secte protestante. On nomma d'abord ainsi de jeunes théologiens de l'université d'Oxford, qui en 1720 s'étaient réunis sous la conduite de John et Charles Wesley dans le but d'observer ponctuellement tous les préceptes de l'Evangile. Wesley accepta cette dénomination, et en 1735, s'étant adjoint George Whitefield, ils travaillèrent ensemble à propager leurs doctrines. Ils firent des prédications publiques qui attirèrent bientôt des milliers d'auditeurs. Les adeptes se réunissaient pour prier matin et soir, et quelquefois en plein air. Ils se livraient dans ces assemblées aux cérémonies les plus folles, qu'ils prenaient pour de l'inspiration. Les Méthodistes forment deux branches : les *adhérents de Wesley*, qui s'interdisent le jeu, les spectacles, les bals, les parures, les liqueurs et le tabac, et qui ont adopté les doctrines d'Arminius; ceux de *Whitefield*, moins nombreux que les précédents, et qui ne sont guère que des Calvinistes purs. Les Méthodistes sont fort répandus en Angleterre (surtout dans le comté de Cornouailles), et aux Etats-Unis; on en trouve jusqu'à Calcutta et dans les îles Sandwich. Malgré leurs bizarreries, les Méthodistes se distinguent par la pureté de leurs mœurs; ils ont beaucoup contribué à l'amélioration du peuple dans les lieux où ils dominent.

METHODIUS (saint), surnommé *Eubulius*, fut successivement évêque d'Olympe, de Patare, de Tyr; fut exilé par les intrigues des Ariens, et subit le martyre en 312. On a de lui : un *Poëme* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, etc. On le fête le 18 septembre.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du IXe siècle. Il se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugement dernier, et produisit un tel effet sur l'âme du roi barbare, que celui-ci se fit chrétien et décida toute son armée à embrasser la même croyance. De concert avec saint Cyrille ou Constantin, Methodius alla prêcher l'Evangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves. L'Eglise l'a canonisé; sa fête est célébrée par les Grecs et les Russes le 11 mai, et le 9 mars par l'Eglise romaine.

MÉTHONE, auj. *Modon*, ville de Messénie, à la pointe S. O. de la Morée. — Une autre *Méthone* en Thessalie (dans la Magnésie méridionale) fut prise par Philippe II, roi de Macédoine, qui eut un œil crevé à ce siége par un archer nommé Aster.

MÉTHYMNA. *Voy.* MÉTHYMNE — **METHYMNA ASIDONIA**, nom latin de *Medina Sidonia*; — **CAMPESTRIS**, de *M. del Campo*; — **CETIA**, de *M. Cœli*; — **SICCA**, de *M. del Rio Secco*; — **TURRIUM**, de *M. de las Torres*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, auj. *Mollevah*, ville de l'île de Lesbos, sur la côte S., fut la seule qui resta fidèle à Athènes pendant la guerre sociale (359-356). Arion était de Méthymne.

METIDJAH. *Voy.* MITIDJAH.

METIUS SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, 3e roi de Rome, combattit d'abord contre les Romains, puis devint leur allié: mais les ayant trahis dans un combat, où il croyait par sa défection assurer leur défaite, Tullus s'empara de sa personne et le fit tirer par quatre chevaux (663 av. J.-C.).

METIUS (Jacq.), Hollandais, né à Alkmaer vers 1575, passe généralement pour être l'inventeur du télescope par réfraction; il fit cette découverte vers 1609, et la dut au hasard. — Son frère aîné, Adrien Metius, fut un géomètre et un astronome distingué.

METON, astronome athénien du Ve siècle av. J.-C., forma, vers l'an 432 av. J.-C., un cycle de 19 ans dans le but de faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le *Nombre d'or*.

METRA, fille d'Erésichthon. *Voy.* ce nom.

METTERNICH, village des États prussiens (Bas-Rhin), à 5 kil. O. de Coblentz; 600 hab. Berceau de la famille de même nom, à laquelle appartient le célèbre diplomate M. le prince de Metternich.

METTRAY, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 6 kil. N. de Tours; 1,300 hab. On y a établi tout récemment un établissement agricole et industriel en faveur des jeunes détenus libérés.

METULE, *Metulum*, auj. *Troja*, ville des Iapodes, sur le *Savus*. Auguste fut blessé au siége de cette ville.

METZ, *Divodurum*, puis *Mediomatrices*, et au moyen âge *Mettis* ou *Metæ*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Moselle, sur la Moselle et la Seille, à 317 kil. N. E. de Paris; 42,793 hab. Evêché. Fortifications; cathédrale gothique, belle église Saint-Vincent, arsenal d'artillerie, casernes, théâtre, hôtel de la préfecture, très bel hôpital, marché, etc. Cour royale, ch.-l. de division militaire; académie universitaire, collége royal, écoles d'artillerie et de génie, de commerce et de dessin. Académie royale des lettres et arts, des sciences médicales, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, conservatoire des arts et métiers, bibliothèque. Industrie très active: tissus de fil, laine, coton, crin, velours, soieries; filature, passementerie, chapeaux, fleurs, instruments à vent et à cordes, tanneries, etc.; poudrière royale, fonderies de fer; pépinière qui expédie en Allemagne et même en Russie. Commerce de fer en barres, tôle, fonte, fer-blanc, bois de construction, liqueurs, grains, vins, huile, etc. Patrie de Fabert, Ancillon, Le Duchat, Pilatre des Rosiers, Custines, Lacretelle. — Metz fut longtemps le ch.-l. des *Mediomatrices*. Les Romains l'embellirent, mais Attila la ravagea en 452. En 511 (après Clovis), elle devint capitale du royaume de Metz, qui plus tard fut dit royaume d'Austrasie (*Voy.* AUSTRASIE). En 923 Henri-l'Oiseleur, empereur d'Allemagne, s'en empara, et depuis elle resta aux successeurs de ce prince. Ses évêques étaient puissants et riches: aussi, à partir de la dynastie des Hohenstauffen, furent-ils les véritables souverains de Metz; toutefois la ville était impériale et ne relevait point d'eux. Metz, l'un des Trois-Evêchés (Metz, Toul et Verdun), passa sous la domination française en 1552, et devint alors ch.-l. d'un gouvernement particulier auquel elle donna son nom. Charles-Quint tenta vainement de la reprendre; le duc François de Guise se distingua à cette occasion par sa belle défense. Les évêques de Metz continuèrent cependant à se reconnaître vassaux des empereurs jusqu'en 1633. A dater de l'occupation française, Metz perdit le titre de ville libre, et sa population se réduisit considérablement. — L'arr. de Metz a 9 cantons (Boulay, Faulquemont, Gorze, Pange, Verny, Vigy, plus Metz qui compte pour 3), 276 communes, et 150,811 hab.

METZ (gouvernement de), un des 8 petits gouvernements de France avant la révolution, entre les gouvernements de Sedan, de Champagne-et-Brie, de Lorraine, d'Alsace, confinait par le N. au duché de Luxembourg et à l'électorat de Trèves, et se composait: 1° de la ville et du territoire de Metz, de l'évêché de Metz, des 4 prévôtés de Longwy, Jametz, Dun et Stenay; 2° du Luxembourg français (ch.-l., Thionville); 3° du duché de Carignan; 4° du pays de la Sarre (ch.-l. Sarrelouis). Vers les derniers temps de la monarchie le petit-gouvernement de Verdun fut joint à celui de Metz, qu'on nomma alors gouvernement général de Metz.

METZ (royaume de). *Voy.* AUSTRASIE.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, né à Leyde en 1615, mort vers 1659, a laissé un grand nombre de tableaux qui sont tous recherchés. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Miéris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Le Musée du Louvre possède de lui: un *Portrait de l'amiral Tromp*; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre*; le *Marché aux herbes d'Amsterdam*, etc.

MEUDON, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. S. O. de Paris; 3,233 hab. Château royal. Bouteilles, poterie. Rabelais fut curé de Meudon.

MEULAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 35 kil. N. O. de Paris: 1,941 hab. Cartes à jouer, bonneterie, tanneries. — Ville jadis forte; réunie à la couronne par Henri I. Prise par les Anglais en 1346, par Duguesclin en 1363, et par le duc de Bourgogne en 1417. Vainement assiégée par le duc de Mayenne pendant les troubles de la Ligue.

MEULEN (VAN DER), peintre. *Voy.* VAN DER MEULEN.

MEUNG ou MEHUN-SUR-LOIRE, ch.-l. de canton (Loiret), sur la Loire, rive droite, à 17 kil. S. O. d'Orléans; 4,653 hab. Feutre, tanneries; commerce. Patrie de Jehan de Meung dit *Clopinel*.

MEUNG (Jehan DE), poëte français, surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteux, né vers 1260 à Meung-sur-Loire près d'Orléans, d'une famille noble et aisée, mort à Paris vers 1320, étudia les sciences cultivées de son temps, et réussit surtout dans la poésie. Sur la demande de Philippe-le-Bel, il entreprit de continuer le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris; ayant supprimé les vers qui forment le dénouement de ce poëme, il y ajouta plusieurs chants nouveaux qui contiennent 18,000 vers. Il s'exprimait avec une grande liberté sur les prêtres et les femmes, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. Il obtint de ses contemporains le titre de *Père de l'Éloquence*; J. Marot l'appelle *l'Ennius français*. La meilleure édition du *Roman de la Rose*, avec la *Continuation*, est celle de M. Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8. On a encore de Jehan de Meung quelques autres poëmes moins importants.

MEURS, *Mœrs*, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 50 kil. S. E. de Clèves; 2,000 hab.— Jadis ch.-l. d'une principauté de même nom. Ses fortifications furent rasées en 1764. Sous l'Empire français, elle fut ch.-l. de canton dans le dép. de la Roër. Près de là, ruines d'*Asciburgium*.

MEURSAULT, bourg de France (Côte-d'Or), à 8 kil. S. O. de Beaune; 2,000 hab. Vins renommés.

MEURSBOURG, *Mœrsburg*, ville murée du grand-duché de Bade (Lac-et-Danube), à 12 kil. N. E. de Constance; 1,400 hab. Siége de l'évêque de Constance; 2 châteaux. Commerce de transit.

MEURSIUS (Jean), philologue et historien, né en 1579 à Losdun près de La Haye, se fit remarquer dès sa jeunesse par un savant commentaire sur Lycophron; obtint la protection du grand-pensionnaire Barneveldt; accompagna pendant quelques années son fils comme gouverneur dans ses voyages en Europe; fut nommé à son retour professeur d'histoire à Leyde (1610), puis de langue grecque (1611). Persécuté en Hollande après le supplice de Barneveldt, il se retira en Danemark, où le roi lui avait offert la chaire d'histoire de

Sora (1626), et mourut dans cette ville en 1639. On a de lui des éditions très estimées de divers ouvrages, de Lycophron, de l'empereur Léon, d'Hésychius, d'Aristoxènes, de Philostrate, de Pallade, etc.; il a en outre composé un *Glossarium græco-barbarum*, de savants traités d'archéologie, et divers ouvrages d'histoire, entre autres une *Histoire de la Belgique*, 1612; — *du Danemark jusqu'en* 1523, 1630. — Son fils, nommé aussi Jean Meursius, né en 1613, mort en 1653, s'est également distingué comme savant archéologue. C'est à tort qu'on a mis sous le nom de ce dernier un ouvrage obscène qui est de Chorier, avocat de Grenoble.

MEURTHE, rivière de France, sort des Vosges, à 5 kil. S. E. de Saint-Diey; traverse le département de la Meurthe, devient navigable un peu au-dessous de Nancy, et joint la Moselle au-dessus de Frouard; cours, 140 kil.

MEURTHE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux de la Moselle au N., du Bas-Rhin à l'E., des Vosges au S., de la Meuse à l'O.; 6,089 kil. carr.; 424,366 hab. Ch.-l., Nancy. Formé de la Lorraine propre et du Toulois. Montagnes, collines et plaines. Marbre, albâtre, pierres lithographiques, de taille et autres; grès rouge et gris, tourbe, etc.; sources salées (à Vic) et immense banc de sel. Eaux minérales et thermales. Forêts à l'E. et à l'O.; grains, fruits, légumes; pommes de terre, betteraves, lin, chanvre, navette, vin. Chevaux, bestiaux, moutons. Industrie active et variée; métallurgie, verres et faïence, papiers et cartes à jouer, draps et toiles; acides minéraux, teintureries, hongroieries. — Ce dép. a 5 arr. (Nancy, Lunéville, Toul, Château-Salins, Sarrebourg), 29 cantons, 714 communes; il appartient à la 3ᵉ division militaire, a une cour royale et un évêché à Nancy.

MEUSE, *Maas* en hollandais, *Mosa* en latin, rivière qui prend sa source en France (Haute-Marne), au N. E. de Langres; arrose les départements de Haute-Marne, Vosges, Meuse (auquel elle donne son nom), Ardennes; entre en Belgique un peu au-dessous de Givet, traverse les provinces de Namur et de Liége, sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, pénètre en Hollande, sépare le Brabant septentrional des provinces de Gueldre et de Hollande méridionale, se divise alors en un grand nombre de bras, et se perd dans la mer du Nord après un cours de 900 kil. environ. Les principales villes que baigne la Meuse sont : Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, Charleville, Givet, Dinant, Namur, Liége, Maëstricht, Ruremonde, Gorcum, Dordrecht, Rotterdam, etc. Affluents principaux : à droite, le Chiers, le Semoy, l'Ourthe, la Roer, le Wahal et le Leck (tous deux bras du Rhin) et l'Yssel inférieur; à gauche, le Bar, la Sambre, la Mehaigne, la Dommel, etc.

MEUSE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux des Ardennes au N. O., de la Moselle au N. E., de la Meurthe à l'E., des Vosges et de la Haute-Marne au S., de la Marne à l'O., et la Belgique au N.: 6,103 kil. carr.; 317,701 hab. Ch.-l., Bar-le-Duc. Formé d'une partie de la Lorraine (Barrois, Verdunois, Clermontois). Montagnes, collines et plaines. Beaucoup de fer; pierres de taille, marne, terre à potier. Céréales, lin, chanvre, navette, graines oléagineuses, vin (entre autres celui de Bar); belles prairies le long de la Meuse; belles forêts. Chevaux petits; beaucoup de bétail, porcs, chèvres. Nombreuses usines à fer, verreries, faïenceries, papeteries; bonneterie, draps, tissus de laine, de coton, etc.; huiles, confitures (surtout celles de Bar) et dragées. — Ce dép. a 4 arr. (Bar, Verdun, Commercy, Montmédy), 28 cantons, 588 communes; il appartient à la 2ᵉ division militaire, est dans le ressort de la cour royale de Nancy, et forme le diocèse de Verdun.

MEUSE (dép. de SAMBRE-ET-). *Voy.* SAMBRE-ET-MEUSE.

MEUSE (dép. des BOUCHES-DE-LA-). *Voy.* BOUCHES-DE-LA-MEUSE.

MEUSE-INFÉRIEURE (dép. de la), formé pendant la première époque de la Révolution et qui dura jusqu'en 1814, avait pour ch.-l. Maëstricht et pour arrondissements Hasselt et Ruremonde. Il forme à peu près le Limbourg actuel.

MEUSEL (George), bibliographe, né en 1743 en Franconie, mort en 1820, fut professeur d'histoire aux universités d'Erfurt et d'Erlang, puis conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg et du roi de Prusse. On a de lui : *De præcipuis commerciorum in Germania epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsick, 1782-1804, 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (Gelehrte Deutschland), Lemgo, 1796 et années suiv., 16 vol. in-8; *Introduction à l'histoire des états de l'Europe*, Leips., 1775, in-8; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1770-89, 2 vol. in-8, 1808-9, avec un 3ᵉ vol. publié en 1814; *Bibliographie de la Statistique*, Leips., 1790, in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de* 1750 *à* 1800, Leips., 1802 et années suiv., 15 vol. in-8.

MEVANIA, *Mevania*, auj. *Bevagna*, ville d'Italie, chez les Senones, sur les confins de l'Étrurie et de l'Ombrie, fut la patrie de Properce.

MEWAR ou **MEYWAR**, principauté de l'Inde. *Voy.* ODEYPOUR.

MEWAT, princip. de l'Inde. *Voy.* MATCHERRY.

MEXICO, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. du district fédéral de la Confédération mexicaine et capitale de toute cette confédération, sur l'emplacement de l'ancienne *Tenochtitlan*, dans une vallée, entre les lacs de Tezcuco et de Xochimilco, par 101° 25' long. O., 19° 26' lat. N.; 180,000 hab. Archevêché. Ville belle et régulière; rues larges, droites et en général très longues; maisons bâties uniformément, la plupart à 3 étages, assez souvent peintes à fresque ou bien revêtues de toiles vernissées. Grand mur d'enceinte. Superbe place dite Plaza Mayor; rues de la Plateria, de Sainte-Augustine, de Tabaca, d'Aquila; cathédrale immense et remarquable pour la profusion des métaux précieux qu'elle renferme; très belles églises et sept superbes couvents; palais du gouvernement (jadis palais du vice-roi); école des mines avec un observatoire; hôtel de la monnaie, etc. Trois belles promenades (le Jardin botanique, le Paleo, l'Alameda). Université, école des mines, colléges de Saint-Ildefonse et Saint-Grégoire, séminaire, école-modèle lancastérienne, société des arts industriels et de l'agriculture; deux bibliothèques, musée d'antiquités mexicaines, cabinet de minéralogie, collections de l'académie des beaux-arts. Commerce actif, surtout en orfévrerie, bijouterie, sellerie, passementerie et ouvrages en bois. — Tenochtitlan fut fondée par les Aztèques en 1325; elle avait au moins 300,000 hab. lors de l'invasion de Cortez (on a même dit 1,500,000 hab.). Cortez la prit le 30 août 1521. Elle fut constamment la capitale et la résidence des vice-rois pendant la domination espagnole. Il y éclata le 30 novembre 1828 une insurrection terrible qui fit beaucoup de victimes.

MEXICO (prov. de), un des états de la Confédération mexicaine, entre 16° 30'-20° lat. N. et 100° 30'-105° long. O., est bornée par les états de Queretaro au N., de la Puebla à l'E., de Mechoacan au N. O., et par le Grand-Océan Equinoxial au S. et au S. O.; 520 kil. sur 210; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Tlalpan (jadis San-Agostino de las Cuevas). Sol varié : montagnes au centre (la Cordillère d'Anahuac), mines d'argent; vallées fertiles et magnifiques, notamment celle de Mexico; lacs nombreux : Chalco, Xochimilco, Tezcuco, San-

Cristoval. Plaines stériles et couvertes de sel; côtes sablonneuses. Industrie presque nulle.

MEXIMIEUX, ch.-l. de canton (Ain), à 40 kil. O. de Trévoux; 1,900 hab. Vin.

MEXIQUE, ou plus exactement auj. CONFÉDÉRATION MEXICAINE, grande république fédérative de l'Amérique du Nord, bornée au N. par les États-Unis anglo-américains, au S. par ceux de Guatimala, à l'E. par l'Atlantique, à l'O. par la mer Pacifique. Position astronomique, 88° 55'-126° 25' long. O., 15° 55'-42° lat. N.; 3,800 kil. du N. O. au S. O.; 2,500 de plus grande longueur de l'E. à l'O.: env. 12,000,000 d'hab., dont plus de moitié indigènes, et deux tiers de l'autre moitié mulâtres ou métis; presque tout le reste blancs: peu de nègres. Capitale générale, Mexico. Division, 19 états, 4 territoires et le district fédéral. En voici le tableau :

États, Territoires, District.	*Chefs-Lieux.*
District fédéral,	Mexico.
Mexico,	Tlalpan.
Queretaro,	Queretaro.
Guanaxuato,	Guanaxuato.
Mechoacan,	Valladolid.
Xalisco,	Guadalaxara.
Zacatecas,	Zacatecas.
Sonora-et-Cinaloa,	Villa-del-Fuerte.
Chihuahua,	Chihuahua.
Durango,	Durango.
Cohahuila,	Monclova.
Nouveau-Léon,	Monterey.
Tamaulipas,	Aguayo.
San-Luis-Potosi,	San-Luis-Potosi.
Vera-Cruz,	Vera-Cruz.
Puebla,	Puebla.
Oaxaca,	Oaxaca.
Chiapa,	Ciudadreal.
Tabasco,	Santiago-de-Tabasco.
Yucatan,	Mérida.
Californies,	San-Carlos de Monterey.
Nouveau-Mexique,	Santa-Fé.
Tlascala,	Tlascala.
Colima,	Colima.

Le Mexique est parcouru par de très hautes montagnes qui font suite aux Cordillères de l'Amérique du Sud, prolongées par celles de Veragua et de Guatimala (dans la confédération de l'Amérique centrale), et qui au N. se lient aux montagnes Rocheuses. Cette chaîne, dans le Mexique, prend successivement les noms de Cordillère d'Oaxaca, Cordillère de Mexico, Sierra-Madre (en passant dans le Guanaxuato), Sierra de Acha, S. de los Mimbres, S. de las Gruellas, S. Verde. Les sommets les plus hauts sont le Popocatepell (5,258 m.), le Citlaltepetl (5,308 m.), le Cofre-de-Perote (4,927 m.), etc. Le Popocatepell est un volcan en activité; on en compte encore 4 autres (Orizaba, Tustla, Jorullo, Colima). — Le Mexique est très mal arrosé, sauf vers le N.: le Bravo-del-Norte, le Colorado, le Grande, le Verde, en sont les fleuves princip. Il a un grand nombre de lacs. Ses mines d'or et surtout d'argent sont très riches; on y trouve aussi beaucoup d'étain, plomb, cuivre, fer, zinc, antimoine, arsenic, mercure, sel gemme, houille, etc. Quant à la fertilité du sol et au produit, il faut distinguer 3 zones, les terres torrides (au bord des deux mers, et jusqu'à la hauteur de 300 m.), les tempérées (à mi-côte et jusqu'à env. 2,000 m.), et les froides (à partir de cette dernière hauteur). Les premières fournissent toutes les denrées tropicales, mais sont extrêmement malsaines; les deuxièmes, chaudes encore, très fertiles, et où règne un printemps presque perpétuel, sont la région des nuages; le ciel y est toujours brumeux; les troisièmes produisent encore, mais bien moins. Les principales plantes particulières au Mexique sont: l'ignane, le cactus à cochenille, le maguey, la vanille, le sassafras, divers arbres à teinture ou à résine, parmi lesquels le *copaïfera officinalis* et le *toluifera balsamum*. Il était défendu jadis de cultiver la vigne et l'olivier. On élève de grands troupeaux de bétail de toute race, et une grande quantité de chevaux; il s'en trouve aussi beaucoup à l'état sauvage. Dans les forêts se voient le jaguar et le couguar, l'ours mexicain, le bison, le bœuf musqué, l'apaxa, etc. Peu d'industrie et de commerce. Quatre races habitent auj. le Mexique (blancs, indiens, noirs et sang mêlé). On y parle 20 langues au moins, dont 14 ont des dictionnaires et des grammaires. — L'histoire du Mexique renferme trois grandes périodes: 1° la période antérieure à la conquête du Mexique par Cortez; 2° la période coloniale; 3° la période d'indépendance. Pendant la première, qui a duré jusqu'en 1521, probablement beaucoup de peuples se sont succédé sur le vaste territoire du Mexique; les principaux furent les Toltèques, les Chichimèques et les Aztèques: ces derniers avaient pour capitale Tenochtitlan ou Mexico, et étendaient leur suzeraineté sur presque tous les autres peuples du Mexique: les Chapanèques, qui avaient soumis les Zoques, les Tzendanes, les Quelènes (capit., Chiapa): les Totonaques, puissants dans le Mechoacan (capit., Zintzontzan), les Zapotèques (capit., Oaxaca). A côté de l'empire de Mexico s'élevaient néanmoins deux empires rivaux, bien que moins puissants, ceux de Tezcuco et de Tlacopan. Tous ces peuples étaient arrivés à un degré de civilisation remarquable, surtout les Aztèques; ils connaissaient l'architecture, la peinture, la sculpture, l'astronomie; faisaient des routes et des canaux, et avaient une écriture hiéroglyphique. Les antiquités mexicaines, restes de cette époque, sont encore nombreuses malgré la grande destruction qu'en a faite le clergé espagnol, et sont très curieuses. — La deuxième période s'ouvre par le débarquement de Cortez à Cempoallan (1519), et la rapide conquête qu'il fit d'abord de l'état même de Mexico; Montézuma y régnait alors depuis 1503. Cette conquête fut bientôt suivie de celle de tout le reste du pays. L'Espagne en fit un royaume dans lequel fut compris aussi Guatimala, et que gouvernait un vice-roi. Le Mexique a fourni immensément d'or et d'argent à l'Espagne. Acapulco, sur l'Océan Pacifique, était le lieu où venaient se rendre toutes les richesses, qu'on expédiait ensuite en Europe sur des galions. — La troisième période commence en 1810. Il y eut d'abord trois tentatives inutiles d'indépendance: sous Hidalgo, 1810; sous Moralès, 1815; sous Mina, 1816; en 1821 Iturbide se fit proclamer empereur du Mexique, mais ne put se soutenir que quelques mois; enfin au commencement de 1824 le Mexique se constitua en république fédérative indépendante de l'Espagne. Un congrès général, formé de deux chambres (députés, sénateurs), a le pouvoir législatif; le pouvoir exécutif appartient à un président quatriennal qu'élit le congrès. La religion catholique est la seule permise.

MEXIQUE (NOUVEAU-), territoire de la Confédération mexicaine, au N. de l'état de Durango, et à l'E. du territoire des Californies: 850 kil. du N. au S., sur 156 de largeur moyenne; 40,000 hab. au plus. Sol fertile, mais très longtemps négligé et presque inculte. Innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux. On exporte tabac, peaux de daims, chèvres et bisons, fourrures, etc. Ch.-l., Santa-Fé.

MEXIQUE (golfe du), portion la plus occidentale de l'Océan Atlantique, entre la côte méridionale de l'Union anglo-américaine au N., et l'Yucatan au S., communique à l'E. avec l'Atlantique par le canal de Bahama, et tire son nom de ce qu'il baigne à l'O. les états de la Confédération mexicaine. Position, 83° 30'-100° 40' long. O., 18°-30° 30' lat. N.

MEYER. *Voy.* MAYER.

MEYMAC, ville de France. *Voy.* MEIMAC.

MEYRUEIS, ch.-l. de canton (Lozère), à 21 kil. S. O. de Florac ; 2,200 hab.

MEYZIEU, ch.-l. de cant. (Isère), à 12 kil. E. de Lyon : 950 hab.

MEZDJERDA, riv. d'Algérie. *Voy.* MEDJERDA.

MEZE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 31 kil. S. O. de Montpellier ; 4,516 hab. Eau-de-vie, verdet.

MEZEL, ch.-l. de canton (B.-Alpes), à 12 kil. S. O. de Digne ; 800 hab.

MEZEN, riv. de la Russie d'Europe (Vologda et Arkhangel), tombe dans le golfe de la mer Blanche, dit golfe de la Mezen : cours, 600 kil.

MEZEN, ville de la Russie d'Europe (Arkhangel), à 240 kil. N. E. d'Arkhangel, sur la Mezen, à 36 kil. au-dessus de son embouchure ; 2,500 hab.

MÉZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, célèbre par son impiété et ses cruautés, se fit chasser par ses sujets, se réfugia auprès de Turnus, roi des Rutules, et combattit avec lui contre Enée. Il perdit dans les combats son fils Lausus qu'il chérissait, et fut tué lui-même par Enée en voulant venger la mort de son fils.

MEZERAY ou MEZERETS, hameau du dép. du Calvados, à 24 kil. E. de Vire, près de Rye, a donné son nom à l'historien Mézeray.

MEZERAY (François-Eudes DE), historien, né en 1610 à Rye, près d'Argentan, mort en 1683, était fils d'un chirurgien de village. Il fut quelque temps commissaire des guerres, et suivit en cette qualité l'armée de Flandre ; puis il se fit homme de lettres et prit le nom du hameau de *Mézeray*, voisin du lieu de sa naissance. Il débuta par des pamphlets politiques, dont la composition le conduisit aux études historiques. Il conçut alors le projet d'écrire notre histoire, et s'enferma au collége de Sainte-Barbe où il travailla avec une ardeur qui mit sa vie en danger. Après plusieurs années d'un travail assidu, il publia sa grande *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII) ; elle parut en 3 vol. in-fol., à des époques assez éloignées, 1643, 1646 et 1651. Cet ouvrage lui fit bientôt une grande réputation : il fut nommé historiographe du roi, fut admis à l'Académie Française dès 1649, et devint, après la mort de Conrart, secrétaire perpétuel de cette compagnie. Pendant les troubles de la Fronde, Mézeray se signala parmi les adversaires de Mazarin et écrivit contre le ministre nombre de pamphlets. A la paix, il revint à ses études historiques et rédigea un *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui mit le sceau à sa réputation : cet ouvrage, publié d'abord en 3 volumes in-4, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Amsterdam, 1755, en 14 volumes in-12, avec une *Continuation* par Limiers, contenant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Quoique historiographe du roi, Mézeray s'exprimait avec une indépendance qui lui devint funeste : Colbert, choqué de la manière dont il s'exprimait au sujet de l'origine des impôts, fit supprimer une pension de 4,000 livres qu'il recevait de la cour. Dans ses dernières années, il se lia étroitement avec un cabaretier de La Chapelle, près de Paris, et le nomma son légataire universel. Mézeray a le style clair, facile et nerveux : il mêle à ses récits des jugements libres et sévères ; mais le plus souvent il n'a pas pris la peine de recourir aux sources ; il ne peut par conséquent faire autorité.

MEZETLU, *Solis*, puis *Pompeiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Adana), à 32 kil. S. O. de Tarsous, sur la Méditerranée. Môles magnifiques.

MEZIDON, ch.-l. de canton (Calvados), à 22 kil. S. O. de Lisieux ; 600 hab.

MEZIER-EN-BRENNE ou MEZIÈRES, ch.-l. de cant. (Indre), à 24 kil. N. du Blanc ; 1,500 hab.

MEZIÈRES, *Macerix*, ville de France, ch.-l. du dép. des Ardennes, sur la Meuse, vis-à-vis de Charleville, à 233 kil. N. E. de Paris ; 4,083 hab. Citadelle, bibliothèque publique. Industrie assez active, surtout aux environs. — L'armée de Charles-Quint, commandée par le comte de Nassau, l'assiégea en 1531, mais ne put la prendre : Bayard alors la défendait. Les Prussiens la bombardèrent en 1815. — L'arrond. de Mezières a 7 cantons (Mezières, Charleville, Flize, Monthermé, Omont, Renwez, Signy-le-Grand), 110 communes, et 69,294 hab.

MEZIÈRES, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 12 kil. O. de Bellac ; 1,400 hab.

MEZIN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne) sur la Gelize, à 11 kil. S. O. de Nérac : 1,900 hab.

MEZIRIAC (BACHET DE). *Voy.* BACHET.

MEZOE-BERENY, ville de Hongrie (Bekes), à 22 kil. N. O. de Gyula : 4,900 hab.

MEZOE-HEGYES, ville de Hongrie (Csanad), à 10 kil. N. de Csanad. Très grand haras.

MEZOE-TUR, ville de Hongrie (Heves), à 80 kil. S. d'Heves : 4,000 hab. Poterie.

MEZZOVO, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 37 kil. N. O. de Janina, a donné son nom aux monts *Mezzovo* (l'anc. *Pinde*), qui s'étendent sur la limite des sandjaks de Monastir et de Janina, et dans l'état de Grèce jusqu'à Tricala. *Voy.* PINDE.

MGLINE, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 200 kil. N. E. de Tchernigov ; 5,100 hab. Commerce de chanvre.

MIAJADAS, ville d'Espagne (Badajoz), à 39 kil. N. E. de Mérida ; 4,300 hab. Vieux château-fort.

MIAKO, île du Japon. *Voy.* MIYAKO.

MIAMI (GREAT-) ou MAUMEE, dite aussi *Rocky-River*, rivière des Etats-Unis, naît dans l'état d'Indiana, arrose celui du Maine, et se jette dans l'Ohio à 31 kil. au-dessous de Cincinnati. Cours, 270 kil. au S. O. — Une autre rivière de même nom naît aussi dans l'état d'Indiana, et se jette dans le lac Erié, à son extrémité occidentale, après 160 kil. de cours.

MIAMI (LITTLE-), riv. des États-Unis (Ohio), se jette dans l'Ohio à Columbia, à 9 kil. au-dessus de Cincinnati, après 140 kil. de cours.

MIANEH, ville d'Iran (Aderbaïdjan), à 115 kil. S. E. de Tauris ; 2,000 hab. Tapis de poils de chameau. Thévenot y est mort.

MIARIM ou MEARY, riv. du Brésil (Maranhao), sort des monts Itapicuru, et tombe dans l'Océan par 2° 50' lat. S., 46° 40' long. O. Cours, 660 kil.

MIAVA, ville de Hongrie (Neutra), à 65 kil. N. O. de Neutra ; 10,000 hab. Lainages, étamines, toile, bière, eau-de-vie de grains. Commerce.

MICHAELIS (Jean-Henri), savant orientaliste allemand, né dans le comté de Hohenstein en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipsick, puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à l'université de la même ville. Il devint ensuite inspecteur de la bibliothèque de l'université de Halle, professeur de théologie, inspecteur du séminaire, et mourut en 1738. On a de lui : *De accentibus Hebræorum prosaicis*, Halle, 1695, in-8 : *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, 1702 ; *De historia linguæ arabicæ*, 1706 ; *De Isaia propheta*, 1712 ; *De rege Ezechia*, 1717 ; *Biblia hebraica*, 1720, in-fol.

MICHAELIS (J.-David), célèbre orientaliste et théologien, fils d'un professeur de théologie et petit-neveu du précédent, né à Halle en 1717, mort en 1791, fut appelé en 1745 à l'université de Gœttingue par Munch-Hausen, fondateur de cet établissement, y professa la philosophie jusqu'à sa mort, fut admis en 1751 à l'Académie royale de Gœttingue, et devint secrétaire, puis directeur de cette société ; il fut aussi chargé des fonctions de secrétaire et de directeur

du séminaire philologique. Il s'est surtout distingué en appliquant une immense érudition à l'explication des Écritures et en faisant servir à l'interprétation de la langue morte des Hébreux les langues chaldaïque, syriaque et arabe. Il a laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Jugement sur les moyens dont on se sert pour entendre l'hébreu*, Gœttingue, 1757; *Grammaire chaldaïque*, 1771, *syriaque*, 1784; *Spicilegium geographiæ Hebræorum*, 1769-80; *De Chronologia Mosis*, 1769; *Droit mosaïque*, 1770-75; *Introduction au Nouveau Testament*, 1750 et 1787, 4e édition; *Introduction à l'Ancien Testament*, 1787 (resté incomplet); *Traduction de l'Ancien Testament*, 1769-85, 13 vol. in-4; *du Nouveau Testament*, 1788-92, 6 vol. in-4; *Compendium Theologiæ*, 1760. Il a aussi composé quelques ouvrages philosophiques, entre autres : *De l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions*, en allemand, Brême, 1762, trad. en français par Mérian ; *Morale philosophique*, Gœtt., 1792.

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1751, élève de Coustou, remporta le grand prix de sculpture, alla à Rome, y exécuta en marbre le tombeau de Drouais, peintre d'histoire, son ami, et fut chargé pendant la révolution d'exécuter les statues colossales qui servaient aux fêtes nationales. Son dernier ouvrage fut le *modèle* d'une statue de Caton d'Utique. Il a fait aussi le buste de Jean Goujon. Il mourut en 1799, à l'âge de 48 ans.

MICHALLON (Achille-Etna), fils du précédent, né à Paris, 1796, peintre paysagiste, élève de David, se distingua dès l'enfance, remporta plusieurs prix. Il mourut à 26 ans en 1822. Ses principaux tableaux sont : *Roland à Roncevaux ; Combat des Lapithes et des Centaures ; les Ruines du Cirque ; Vue des environs de Naples*.

MICHAUD (Joseph), littérateur, membre de l'Académie Française, né en 1767 à Bourg en Bresse, mort en 1839, vint à Paris en 1791 et écrivit dans plusieurs journaux monarchiques ; forcé de se cacher en 1792, il reparut bientôt après ; mais il fut arrêté en 1795 (au 13 vendémiaire), et condamné à mort pour avoir professé des doctrines royalistes dans le journal *la Quotidienne*, dont il était le fondateur. Il parvint à se dérober à l'exécution de ce jugement, qui fut révoqué l'année suivante. Sous l'Empire, il fut élu membre de l'Institut, et célébra par ses vers le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome. Sous la Restauration, Michaud fut nommé censeur des journaux et devint directeur-propriétaire de *la Quotidienne*. On doit à cet écrivain plusieurs ouvrages d'histoire, qui sont très estimés, notamment : l'*Histoire des Croisades*, 1811-19, 5 vol. in-8, très souvent réimprimée ; l'*Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore*, 1801, 2 vol. in-8 ; quelques poëmes, dont le meilleur est *le Printemps d'un proscrit*, 1803 ; et plusieurs brochures politiques, entre autres l'*Histoire des quinze semaines ou des Cent Jours*, 1815, qui eut un grand succès. On lui doit en outre une collection de *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis le XIIIe siècle, jusqu'à la fin du XVIIIe* (30 vol. in-8) ; il l'a publiée de concert avec M. Poujoulat, 1836 et années suivantes.

MICHAULT (P.), poëte du XVe siecle, né, à ce qu'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au duc de Charolais (depuis Charles-le-Téméraire), et mourut vers 1467. On a de lui : *le Doctrinal du temps présent*, Bruges, sans date, réimprimé sous le titre de : *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522 (ouvrage en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes) ; *la Dance des aveugles*, Paris, 1506.

MICHAUX (André), voyageur et botaniste, né à Satory, près de Versailles, en 1746, parcourut d'abord l'Angleterre, visita l'Auvergne avec Lamarck et Thouin, voyagea ensuite deux ans en Perse (1782-84) et en rapporta de magnifiques collections. L'année suivante il fut envoyé aux États-Unis, en explora la partie méridionale, ainsi que les îles Lucayes, la baie d'Hudson et le Canada. Il revint en France en 1796, mais s'embarqua de nouveau en 1800, explora l'île de France et les côtes de l'île de Madagascar ; il mourut dans cette dernière île en 1802. On a de lui : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1801, in-fol., avec 36 pl. dessinées par Redouté : *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig., également de Redouté.

MICHÉE, dit *l'Ancien*, prophète juif, vivait à Samarie dans le IXe siècle av. J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi de Juda, Josaphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la mort d'Achab, et ces événements s'accomplirent. — Michée, l'un des petits prophètes, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonathan, d'Achaz et d'Ézéchias, c.-à-d. depuis l'an 752 jusqu'à 694 av. J.-C., et annonça que le Sauveur naîtrait à Bethléem.

MICHEL (saint), dont le nom signifie *qui est semblable à Dieu*, archange, est représenté, dans les livres saints, comme le type du bon ange luttant avec le mauvais et le foulant aux pieds ; il porte un casque éclatant et sa main est armée d'une lance d'or. C'est le chef des milices célestes. Saint Michel est regardé comme le protecteur et l'ange tutélaire de la France, et Louis XI créa en son honneur l'ordre de Saint-Michel (*Voy.* ci-après). On le fête le 29 sept.

MICHEL I (RANGABÉ), dit *Curopalate*, empereur d'Orient, était gendre de l'empereur Nicéphore, et avait, par sa conduite dans plusieurs emplois élevés, conquis l'affection des Grecs, lorsque Nicéphore mourut en 811. Il fut appelé d'une voix unanime à lui succéder. Il commença par secourir les veuves et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres des Sarrasins et des Bulgares, et réprima les excès des Iconoclastes qui, sous le règne précédent, avaient cruellement persécuté les Chrétiens ; mais il fut attaqué peu après et défait par les Bulgares. Rappelé dans Constantinople par de nouveaux troubles qu'excitaient les Iconoclastes, il laissa le commandement de l'armée à Léon l'Arménien ; mais celui-ci se fit proclamer empereur (813), et relégua Michel dans l'île de Proté, où il prit l'habit religieux ; il vécut jusqu'en 846.

MICHEL II, dit *le Bègue*, né à Amorium en Phrygie, était le favori de Léon l'Arménien, qui le fit patricien. Accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, il fut mis en prison ; mais l'empereur ayant été assassiné, Michel sortit de prison pour monter sur le trône (820). Il fut cruel et lâche envers les ennemis de son pouvoir ; il se laissa enlever la Crète, la Pouille et la Calabre. Il mourut par suite d'excès (829).

MICHEL III, dit *l'Ivrogne*, né en 836, succéda en 842 à son père Théophile, sous la régence de sa mère Irène. Bardas, son oncle, qu'il avait nommé césar, s'empara de son esprit, et lui fit persécuter sa mère ; mais il fut peu après disgracié, et mis à mort (866). Basile-le-Macédonien, associé à l'empire, fit périr Michel, qui était exécré pour ses cruautés (867). Sous le règne de ce prince, commença le schisme des églises grecque et latine, par la nomination du patriarche Photius en 858.

MICHEL IV, dit *le Paphlagonien*, né en Paphlagonie, fut d'abord un obscur commerçant. Il monta sur le trône d'Orient (1034) par les intrigues de l'impératrice Zoé, qui l'aimait, et qui avec son secours se défit de l'empereur Romain, son époux. Incapable de gouverner, il abandonna le soin des affaires à l'eunuque Jean, son frère ; il fit la guerre avec succès contre les Sarrasins et contre les Bul-

gares. En 1041, poursuivi par ses remords, il prit l'habit religieux et mourut la même année.

MICHEL V, dit *Calfate*, fils d'un calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV, son oncle: craignant les intrigues de l'impératrice Zoé, il l'exila; le peuple se souleva contre lui, on lui creva les yeux, et on l'enferma dans un monastère (1042).

MICHEL VI, dit *Stratiotique*, c.-à-d. *guerrier*, régna après l'impératrice Théodora (1056). Pour acquérir l'appui du sénat et du peuple, il choisit dans leur sein les gouverneurs et les principaux officiers de l'empire. Les officiers de l'armée, irrités de cette préférence, se révoltèrent et prirent pour chef Isaac Comnène. Michel abdiqua (1057), et mourut dans l'obscurité.

MICHEL VII, dit *Parapinace*, ainsi nommé d'un impôt mis par lui sur le blé, fils aîné de Constantin Ducas, fut proclamé en 1067; Eudoxie, sa mère, ayant épousé Romain Diogène, celui-ci se fit nommer empereur; mais Romain ayant été fait prisonnier par les Turcs en 1071, Michel remonta sur le trône; il le perdit encore en 1078 et fut chassé de Constantinople par Nicéphore Botoniate, le meilleur de ses généraux, qu'il avait outragé. Il fut enfermé dans le monastère de Stude, puis nommé archevêque d'Ephèse.

MICHEL VIII, dit *Paléologue*, d'une des plus illustres familles d'Orient. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, il se fit proclamer lui-même en 1260 et fit crever les yeux à son pupille. Il ne régna d'abord qu'à Nicée, mais il réussit (1261) à reprendre Constantinople sur Baudouin II et y établit le siége de son empire. Il fit plusieurs expéditions heureuses en Grèce et dans l'Archipel, traita avec les Turcs, les Bulgares, et employa tous ses efforts pour faire cesser le schisme qui séparait l'église d'Orient de celle d'Occident. Il mourut en 1282, dans une expédition contre la Thrace.

MICHEL ROMANOV. *Voy.* ROMANOV.

MICHEL-ANGE BUONAROTTI, peintre, sculpteur et architecte du premier ordre, né en 1474 au château de Caprèse en Toscane, d'une ancienne famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les arts; fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les artistes les plus célèbres de l'époque, et les quitta à l'âge de 15 ans, étant déjà supérieur à ses maîtres. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, lui assigna peu de temps après un logement dans son palais, et le traita comme son fils. La mort le priva bientôt de ce digne protecteur; mais déjà sa réputation était établie: parmi ses morceaux de sculpture, on admirait à Mantoue le *Cupidon endormi*, à Rome le *Bacchus*, que plus tard Raphaël attribua, à cause de son extrême perfection, à Phidias ou à Praxitèle, et *Notre-Dame de pitié*, groupe fameux qu'on voit à Saint-Pierre; parmi ses tableaux, la *Sainte Famille* et le grand carton de la *Guerre de Pise*. Jules II fixa Michel-Ange à Rome: il y sculpta le mausolée de ce pontife, monument magnifique, quoique inachevé, et peignit à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine, composition non moins admirable que la première. Il jouit également de la faveur des papes Léon X, Paul III et Jules III. Il ne commença que vers 40 ans à s'adonner à l'architecture, et ne tarda pas à surpasser tous ses rivaux en construisant le plus bel ouvrage de l'architecture moderne, la *coupole de Saint-Pierre*. Il y travaillait encore lorsqu'il mourut en 1564. Le génie de Michel-Ange n'a jamais été contesté: tous le placent au premier rang comme peintre, sculpteur et architecte; on ne se lasse pas d'admirer le beau tableau du *Jugement dernier* dans la chapelle Sixtine, sa statue de *Moïse* dans le mausolée de Jules II, et enfin la magnifique coupole de Saint-Pierre. On trouve des beautés de tous les genres dans ces ouvrages; cependant ce qui s'y fait remarquer surtout, c'est le grandiose, l'austérité, la fermeté, la noblesse. Le grand tableau du *Jugement dernier* a été copié par le peintre Sigalon; cette copie se voit à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris. Michel-Ange a aussi laissé des poésies légères, des stances, des sonnets, dont la meilleure édition est celle de M. Biagioli, Paris, 1821, 3 vol. in-8. M. Varcollier a traduit ces poésies en français, Paris, 1825, in-8. Sa vie a été écrite par A. Condivi, et traduite en français par l'abbé Hauchecorne, 1783.

MICHEL-ANGE le jeune. *Voy.* BUONAROTTI.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES OU DES BAMBOCHES (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, mort en 1660, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin. Il s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets historiques, etc.: mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, le décida à suivre la manière de cet artiste, ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange des Bamboches. On cite parmi ses nombreux ouvrages les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de Saint-André delle Grotte à Rome, où il a retracé quelques traits de la vie de saint François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; Saint Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello.

MICHEL (ordre de SAINT-), ordre militaire institué par Louis XI le 1er aout 1469, en l'honneur de saint Michel, patron de la France. Le nombre des chevaliers de cet ordre fut d'abord limité à 36: ils devaient être gentilshommes; le roi en était le chef et le grand-maître; ils portaient un collier formé de coquilles d'or, d'où pendait une médaille représentant l'archange saint Michel, avec cette devise: *Immensi tremor Oceani*. Henri III joignit cet ordre à celui du Saint-Esprit (*Voy.* SAINT-ESPRIT); sous Louis XIV, le nombre des chevaliers fut élevé à 100. Cet ordre, destiné primitivement à la haute noblesse, finit par être accordé aux gens de lettres, de robe, de finance, et aux artistes célèbres. Il existait encore du temps de la Restauration, mais fut aboli en 1830.

MICHIGAN, lac des Etats-Unis (Michigan), entre 41° 30'-45° lat. N. et 87° 30'-89° 50' long. O., n'a pas moins de 415 kil. sur 85, et les plus gros vaisseaux y naviguent: la rivière de Michillimackinac l'unit au lac Huron.

MICHIGAN, territoire des Etats-Unis (Amérique du Nord), sur la frontière septentrionale, au S. du lac Supérieur, au S. O. du lac Huron, à l'O. des lacs Saint-Clair et Erié, au N. des deux états d'Ohio et d'Indiana, et à l'E. de l'immense territoire du Nord-Ouest, a 580 kil. sur 310 et environ 60,000 hab. Il doit son nom au lac Michigan qu'il renferme. Ch.-l., Détroit. Div., 7 comtés. Lacs et rivières. Climat tempéré, salubre, quoique humide et un peu froid. Gibier et poisson en abondance. — Les Hurons occupaient jadis cette contrée; ils en furent chassés par les Iroquois lors des guerres du Canada entre l'Angleterre et la France. Les Anglais, devenus maîtres de cette colonie par l'abandon des Français, furent obligés de la céder aux Etats-Unis en 1796. En 1812, le Michigan a beaucoup souffert de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

MICHILLIMACKINAC ou MACKINAW, île située dans le détroit qui unit les lacs Huron et Michigan; son nom, qui signifie *grande tortue*, lui a été donné à cause de sa forme.

MICHILLIMACKINAC (PETITE-), riv. des Etats-Unis (Illinois), coule au N. O. et tombe dans l'Illinois; cours, 225 kil.

MICIPSA, fils de Massinissa, roi des Numides,

hérita des états de son père avec ses deux frères, qui moururent avant lui et le laissèrent seul maître. Il gouverna sous la protection de Rome, et partagea en mourant son empire entre ses fils Hiempsal et Adherbal, et Jugurtha, son neveu, qu'il avait adopté.

MICRONÉSIE (c.-à-d. *petites îles*), nom sous lequel plusieurs géographes désignent la réunion des plus petites îles de l'Océanie. *Voy.* OCÉANIE.

MICUIPAMPA, ville du Pérou (Livertad), à 150 kil. N. O. de Truxillo. Aux environs, riches mines d'argent, dites *de Chota*.

MIDAI, ville de l'empire Birman (Ava), à 2 kil. N. d'Amarapoura, sur l'Iraouaddi; un des grands entrepôts entre l'empire Birman et la Chine.

MIDAS, roi de la partie de la Phrygie où coule le Pactole. Bacchus, qu'il avait accueilli dans ses états, promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait; son vœu fut exaucé; mais bientôt Midas, voyant se transformer ainsi, sous sa main, même les mets qu'il portait à sa bouche, reconnut l'imprudence de sa demande. Le dieu, pour le délivrer de ce funeste don, le fit baigner dans le Pactole, qui depuis, dit-on, roula de l'or dans ses flots. On raconte aussi qu'ayant préféré Pan à Apollon pour l'art de jouer de la flûte, Apollon irrité lui donna des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG, ville du roy. de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 136 kil. S. O. d'Amsterdam; 18,000 hab. Un canal de 2 kil., au bout duquel se trouve le petit port de Ramkens, la met en communication avec l'Escaut. Quelques belles rues, places spacieuses, 5 ou 6 monuments (l'hôtel-de-ville, celui du gouvernement, celui des ci-devant compagnies des Indes occidentales et orientales, l'arsenal, la fonderie, la bourse, etc.). Académie de peinture, sculpture et architecture; bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle; industrie: savon, vinaigre; fonderies en cuivre; tannerie, passementeries, etc. Commerce actif de sel et de grains. — Middelbourg tire son nom de sa situation au milieu de l'île de Walcheren; son importance ne date que du XIIe siècle; elle eut le titre d'évêché pendant 13 ans (1561-74). Prise aux Espagnols par les confédérés en 1574; par les Français en 1795. Comprise d'abord dans le dép. de l'Escaut, puis ch.-l. de celui des Bouches-de-l'Escaut. Les Anglais l'occupèrent un instant en 1809.

MIDDELBOURG, île du Grand-Océan. *Voy.* EOUA.

MIDDLESEX, comté d'Angleterre, entre ceux d'Hertford au N., d'Essex à l'E., de Buckingham à l'O. et de Surrey au S.: 40 kil. sur 27; 1,150,000 hab. (non compris le chef-lieu, Londres). Petites collines; sol argileux ou maigre, mais bien cultivé, belle horticulture (les jardins des environs de Londres rapportent près de 30,000,000 de francs). Industrie extraordinairement active. *Voy.* LONDRES. — Il y a dans l'île de la Jamaïque, au centre, un comté dit Middlesex; ch.-l., Spanishtown.

MIDDLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 7 kil. N. de Manchester; 14,379 hab. Tissus de coton, imprimeries, blanchisseries. Cette ville n'était encore qu'un petit village dans le siècle dernier.

MIDDLETON (CONYERS), écrivain anglais, né à Richmond en 1683, mort en 1750, entra dans l'état ecclésiastique, devint en 1717 docteur de l'université de Cambridge, et eut de vifs démêlés avec Bentley, ainsi qu'avec plusieurs autres théologiens de son temps. Il fut nommé en 1723 bibliothécaire de Cambridge. Son principal ouvrage est une *Vie de Cicéron*, 1741, 2 vol. in-8, qui a obtenu un succès mérité. On a aussi de lui plusieurs dissertations qui ont fait suspecter son orthodoxie; telles sont: *Lettre sur Rome*, 1729 (il veut y démontrer la conformité du papisme et du paganisme); *Libres recherches sur le don des miracles*, 1748; *Examen d'un discours de Sherlock sur les prophéties*, 1750. — Le nom de Middleton a aussi été porté par plusieurs navigateurs, dont le plus célèbre, Christophe Middleton, fit de vaines tentatives pour trouver un passage en Asie par le N.O. de l'Amérique.

MIDDLETOWN, plusieurs villes des Etats-Unis, dont la principale est dans l'état de Connecticut, sur le Connecticut, à 24 kil. S. d'Hartford; 3,000 hab. Lainages, armes blanches et à feu, moulins à papier et à poudre, distilleries, etc. Commerce actif.

MIDDLEWICH, ville d'Angleterre (Chester), à 28 kil. E. de Chester; 4,795 hab. Sel et coton.

MIDÉE, v. de la Grèce anc. (Argolide), au S. E. de Tyrinthe. Les Spartiates y remportèrent sur les Arcadiens et les Argiens la victoire dite *sans larmes*, parce qu'elle ne coûta pas un homme aux vainqueurs (367).

MIDHURST, *Mida*, ville d'Angleterre (Sussex), à 17 kil. N. de Chester; 5,378 hab. Ancienne église.

MIDI (canal du) ou du LANGUEDOC, canal au S. de la France, qui fait communiquer l'Atlantique à la Méditerranée. Il commence dans le département de la Haute-Garonne, sur la rive droite de la Garonne, à 2 kil. au-dessous de Toulouse; se dirige au S. E., entre dans le département de l'Aude, et, se portant ensuite à l'E., débouche près de Marseillan dans l'étang de Thau (Hérault). Son développement est de 210 kil. — Ce canal, qu'on appelle aussi quelquefois *canal des Deux-Mers*, est de la plus haute importance pour le commerce de la France méridionale. Le projet en fut formé sous François I; mais il ne fut exécuté que sous Louis XIV, de 1667 à 1681, par les ordres de Colbert et sous la direction d'Andréossy et aux frais de Riquet.

MIDI (Pic du), montagne de la chaîne des Pyrénées, en France (Basses-Pyrénées), à 40 kil. S. d'Oloron; 2,986 mètres de hauteur. Il donne naissance au gave d'Ossau. — Une autre montagne des Pyrénées, à 13 kil. S. de Bagnères, porte le même nom; elle a environ 3,000 mètres de hauteur.

MIDIAH ou MIDJEH, l'ancienne *Salmydesse*, ville murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 105 kil. N. O. de Constantinople, sur la mer Noire.

MIDIAN. *Voy.* MADIAN.

MIDIE, un des anciens royaumes de l'Irlande, formait d'abord un état particulier, et fut depuis réuni à la *Lagénie* (Leinster); il répond aux deux comtés de *Meath*.

MID-LOTHIAN. *Voy.* LOTHIAN (MID-).

MIDOUZE, rivière de France, formée à Mont-de-Marsan (Landes) par le Midou et la Douze, tombe dans l'Adour.

MIDROE, *Medianum Castellum*, ville de l'Algérie, à 225 kil. S. d'Alger, sur la Midroe (qui sort de l'Atlas et tombe dans le lac Titterie).

MIECISLAS I, roi de Pologne, de la race des Piasts, régna de 962 à 992. Il est le premier roi de Pologne qui ait embrassé le christianisme: il se convertit en 965, à l'instigation de sa femme Dombrowska, fille de Boleslas I, roi de Bohême, et proscrivit l'idolâtrie dans tout son royaume.

MIÉCISLAS II, fils de Boleslas Chrobry et petit-fils du précédent, succéda à son père en 1025, et perdit une partie des conquêtes faites par lui. C'est alors que s'établirent aux dépens de ses possessions les principautés de Mecklembourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, etc. Il tomba en démence par suite de ses débauches, et mourut à Posen en 1037, laissant le roy. dans l'anarchie.

MIEDNIKI, ville de la Russie d'Europe (Vilna), à 50 kil. N. O. de Kalouga. Evêché catholique.

MIEL (Jean), peintre. *Voy.* MÉEL.

MIÉLAN, ch.-l. de canton (Gers), à 12 kil. S. de Mirande; 2,000 hab.

MIERIS, famille de peintres hollandais très distingués. — François Miéris, né à Delft en 1635, étu-

dia sous Gérard Dow et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste. F. Miéris abrégea ses jours en se livrant aux excès du vin, et mourut en 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvrages. Le nombre de ses tableaux est très considérable. Le musée du Louvre possède : une *Femme à sa toilette, servie par une Négresse; Deux Dames prenant le thé dans un salon*, etc. — Guillaume Miéris, 2e fils du précédent, né à Leyde en 1662, fut élève de son père, et annonça dès l'enfance le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel F. Miéris s'était acquis tant de renommée, il étudia le genre de l'histoire, amassa une fortune considérable, et mourut dans sa patrie en 1747. Il savait avec une égale supériorité peindre le paysage, modeler en terre et en cire. Le Musée du Louvre a conservé 3 de ses tableaux : un *Jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de gibier;* une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre.* Parmi les tableaux d'histoire de Guillaume Miéris, on cite : une *Sainte Famille*, un *Triomphe de Bacchus* et un *Jugement de Pâris.* On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales.* — Miéris (François II), fils de Guillaume, peintre et savant antiquaire, né à Leyde en 1689, mort en 1763, ne se borna pas à cultiver la peinture : il forma une collection considérable des archives et des chartres nationales. Il a donné, en hollandais : *Description des Monnaies et des Sceaux des évêques d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8 ; *Histoire des princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-35. 3 vol. in-fol. (c'est l'histoire métallique des Pays-Bas) ; *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, Leyde, 1743 ; *Grand Recueil des Chartres de Hollande, de Zélande et de Frise*, etc., 1753-1756, 3 vol. in-folio.

MIES ou SILBERSTADT, c.-à-d. *ville d'argent*, ville murée de Bohême, à 25 kil. O. de Pilsen ; 2,400 hab. Papeteries. Argent, plomb, calamine.

MIGNARD, nom de deux frères célèbres comme peintres. L'aîné, Nicolas Mignard, né en 1608, à Troyes en Champagne, mort en 1668, visita l'Italie, puis s'établit dans Avignon, où il se maria : ce qui le fait surnommer *Mignard d'Avignon ;* il fut appelé à Paris par Mazarin, et fut chargé par Louis XIV de décorer plusieurs appartements des Tuileries. — Pierre Mignard, le plus célèbre, né en 1610, mort en 1695, est nommé *le Romain* parce qu'il séjourna fort longtemps à Rome. Il fut rappelé d'Italie en France par Louis XIV, et peignit à fresque la coupole du Val-de-Grâce, ainsi qu'une des galeries de Versailles. Il fut nommé, après la mort de Lebrun, premier peintre du roi et directeur de l'Académie de Peinture. Il excellait dans le portrait et était le meilleur coloriste de son temps. Parmi ses nombreux ouvrages, on admire surtout *la Vierge présentant une grappe à l'Enfant Jésus* et une *Sainte Cécile.* Son pinceau est moelleux et a de la grâce : ses tableaux étaient si soignés, qu'on a depuis, dit-on, nommé *mignardise* le défaut des ouvrages dans lesquels le soin est porté à l'excès et qui paraissent peu naturels.

MIGNOT (Jacq.), maître-queux de la maison du roi et pâtissier-traiteur à Paris, rue de la Harpe, est devenu célèbre par un trait satirique de Boileau :

> Car Mignot, c'est tout dire, et, dans le monde entier,
> Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Pour se venger, il fit imprimer une satire de Cotin contre Boileau, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits : il obtint par là une grande vogue et fit rapidement fortune.

MIGNOT (Vincent), littérateur, neveu de Voltaire, né à Paris en 1730, mort en 1790, embrassa l'état ecclésiastique et occupa une charge de conseiller-clerc au grand conseil. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, 1762; — *de Jeanne I, reine de Naples*, 1764 ; — *des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle*, 1766 ; — *de l'Empire ottoman*, 1771 ; des traductions françaises des traités de Cicéron *Sur l'Amitié* et *Sur la Vieillesse*, 1780, et de *Quinte-Curce*, 1781.

MIJARES, *Uduba*, rivière d'Espagne, naît dans la province de Teruel (Aragon), et tombe dans la Méditerranée à 7 kil. S. E. de Castellon-de-la-Plana ; cours, 110 kil.

MIJAS, ville d'Espagne (Malaga), à 26 kil. S. O. de Malaga ; 6,550 hab. Sparterie, papeteries, etc.

MIJERITCHE, ville de Russie (Slobodes d'Ukraine), à 32 kil. S. O. de Soumi ; 7,000 hab.

MIKHAILOV, ville de la Russie d'Europe (Riazan), à 53 kil. S. O. de Riazan ; 6,500 hab.

MIKHAILOVKA, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 17 kil. O. de Novoï-Oskol ; 6,000 hab. Toile, cire, huile de graine ; eau-de-vie, etc. Commerce actif.

MIKHAÏLOVKA, ville de la Russie d'Europe (Iékaterinoslav), à 19 kil. N. E. d'Alexandrovsk ; 3,600 hab.

MILAGRO, *Ergavia*, bourg d'Espagne (Navarre), à 40 kil. S. de Pampelune ; 1,800 hab. Ancien château-fort. Près de là se trouve la fondrière de Penalen, où Sanche V, roi de Navarre, périt précipité par ses frères.

MILAH, *Milevis*, ville d'Algérie (Constantine), à 35 kil. N. O. de Constantine. Belle fontaine de construction romaine. Il s'y tint deux conciles, en 402 et en 416.

MILAN, dite *la Grande*, *Mediolanum* en latin, *Milano* en italien, *Meiland* en allemand, ville d'Italie, capitale du roy. Lombard-Vénitien, dans une plaine sur la gauche de l'Olona, à 835 kil. S. E. de Paris (par Genève et le Simplon) ; 190,000 hab. (dont environ 8,000 étrangers). Archevêché (dont saint Ambroise fut titulaire) ; résidence du vice-roi. Rues étroites et tortueuses, sauf celles qui conduisent aux Corsi. Superbe place du Château (l'ancien *foro Bonaparto*), plantée de plus de 10,000 pieds d'arbre ; place d'Armes ; arc de triomphe inachevé ; cirque (qui peut contenir 30,000 spectateurs) ; vaste cathédrale gothique dite *il Duomo ;* belles églises de St-Alexandre, St-Laurent, St-Ambroise, Sainte-Marie de la Passion ; palais royal des sciences et arts (jadis palais de Brero), avec observatoire ; galerie de tableaux et statues, musée, collections diverses, etc. ; palais archiépiscopal ; palais du gouvernement, palais Marini ; théâtre *della Scala;* superbe caserne, vaste hôpital, lazaret. Académie royale des arts et sciences ; académie de sculpture, d'architecture, des arts et manufactures ; université, deux lycées, deux gymnases, etc., célèbre bibliothèque dite *Ambrosienne* qui contient plus de 15,000 manuscrits ; musée, cabinet d'histoire naturelle, plus de 30 hôpitaux et hospices. Industrie active et variée : soieries, lainages, coutellerie, chapellerie, faïence, glaces, orfèvrerie, coraux, instruments de mathématiques et d'astronomie, ouvrages en ivoire, albâtre, bronze, etc. Patrie du poète Cæcilius et de Valère-Maxime chez les anciens ; et, chez les modernes, de Léonard de Vinci, du marquis de Beccaria, d'Alciat, d'Agnesi, de cinq papes : Alexandre II, Urbain III, Célestin V, Pie IV et Grégoire XIV, etc. — Milan fut fondée par les Gaulois de la Cisalpine vers 380 av. J.-C., et fut d'abord la capitale des *Insubres.* Lorsque les Romains s'emparèrent de ce pays, son importance fut éclipsée par Modène et Mantoue ; mais au IIe siècle elle redevint la première de la province, et au IIIe, Maximien, collègue de Dioclétien, en fit sa capitale. Sous la domination lombarde elle ne fut que la seconde du royaume (Pavie en était la capitale). La destruction de cet état par Charlemagne rendit à Milan le premier rang dans l'Italie septent., et depuis elle le garda toujours. Sous la mai-

son de Franconie elle s'affranchit de l'oppression
soit de ses seigneurs, soit des évêques, se consti-
tua de fait en république presque indépendante,
et ne releva plus que nominalement du roy. d'Italie.
Sous les Hohenstauffen elle fut le centre de la résis-
tance italienne aux prétentions des Allemands et la
ville guelfe par excellence. A cette époque (1153) elle
asservit plusieurs villes voisines, Lodi, Come, etc. Fré-
déric I réprima ses empiétements et punit sa rébellion
en la détruisant de fond en comble, 1162. Mais dès
1172 elle se relevait. Milan était à la tête de la Li-
gue lombarde (1167), qui finit par remporter la
victoire de Lignano (1176) et dicter la paix de
Constance. Dès 1257 elle fut régie par la famille
della Torre, que remplaça bientôt celle des Visconti
(1277). Celle-ci assujettit plusieurs des cités voisi-
nes, et forma ainsi le noyau du futur duché de Mi-
lan. Cette ville eut souvent à souffrir pendant les
guerres du XVIe et du XVIIe siècle, au sujet de la
possession du duché de Milan. Les Français l'occu-
pèrent en 1796, puis en 1799, la firent d'abord capit.
de la république Cisalpine, et un peu plus tard (1805)
du royaume d'Italie. Depuis les événements de 1814
elle est devenue capitale du royaume Lombard-
Vénitien actuel.

MILAN ou de LOMBARDIE (gouvernement de), une des deux grandes divisions du royaume Lombard-Vénitien, a pour bornes au N. les Alpes et le lac de Lugano qui le séparent de la Suisse, à l'O. le lac Majeur et le Tessin qui le séparent des États sardes, au S. le Pô, et à l'E. le gouvernement de Venise et le Tyrol: 150 kil. de long et à peu près autant de large. Ch.-l., Milan. Il se divise en 9 délégations (*Voy.* LOMBARD-VÉNITIEN). — La délégation de Milan, située entre celles de Bergame, de Lodi, de Pavie, et les États sardes, se divise en 16 districts et compte 500,000 hab. Elle forme la partie sept. de l'ancien dép. de l'Olona, dans le roy. d'Italie.

MILAN (duché de) ou MILANEZ, ancienne division de l'Italie septentrionale, ainsi nommée de Milan, sa capitale, était bornée au N. par la Suisse, à l'E. par les possessions vénitiennes et le duché de Mantoue, au S. par le Pô et à l'O. par le Piémont. — Ce pays, après avoir fait successivement partie de la Gaule Transpadane, de la monarchie des Lombards, de celle de Charlemagne, passa dans le Xe siècle aux mains des empereurs d'Allemagne; s'érigea, pendant les guerres entre l'empire et la papauté, en une sorte de république vassale de l'empire: fut régie par plusieurs grandes familles, notamment par les della Torre à partir de 1257, et par les Visconti dès 1277. Sous ces derniers (1395), l'empereur Wenceslas donna au Milanez le titre de duché en faveur de Jean Galéas Visconti. Aux Visconti succédèrent les Sforce (1447), en la personne de François Sforce. De 1502 à 1547 les rois de France, Louis XII et François I, disputèrent aux empereurs la possession du Milanez, sur lequel ils avaient des droits du chef de Valentine Visconti, femme de Louis I d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort du dernier Sforce, 1535, Charles-Quint investit de ce duché son fils, Philippe II (depuis roi d'Espagne), 1540, et les successeurs de ce prince le possédèrent jusqu'en 1700. Dans la guerre de la succession d'Espagne, l'Autriche s'empara du Milanez et des traités lui en confirmèrent la possession. Elle en céda néanmoins au roi de Sardaigne plusieurs parties pour prix de son concours aux deux guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, notamment les provinces d'Alexandrie, de Valence, de Lomelline, le val de Sesia, Tortone, Novare, etc. Diminué ainsi d'un grand tiers, le duché de Milan comprenait encore: 1° le Milanez proprement dit (Milan, Monza, Merate, Cassano, Biocca, Marignan); 2° partie du canton d'Anghiera; 3° Come et son territoire; 4° le Pavesan; 5° le Lodesan; 6° le Crémonais, auxquels le Mantouan fut réuni en 1785. Il fut envahi par les Français vers la fin du XVIIIe siècle, et le traité de Campo-Formio (1797) le fit entrer dans la république Cisalpine, d'où il passa dans le roy. d'Italie (1805). En 1815 il forma la plus grande partie du gouvernement de Milan dans le roy. Lombard-Vénitien. — Voici les noms des capitaines, seigneurs et ducs de Milan depuis 1257:

1. *Della Torre.*
Martin, 1257
Philippe, 1263
Napoléon, 1265-1277
2. *Visconti.*
Othon, 1277
Matthieu I, 1295
Galéas, 1322
Azzon, 1328
Luchin, 1339
Jean, 1349
Matthieu II, 1354
Galéas II, 1356-1378
Barnabo, 1356-1385
J.-Galéas (duc en 1395), 1378-1402
J.-Marie, 1402
Philip.-Marie, 1412-1447
3. *Sforces.*
François I, 1447
Galéas-Marie, 1466
J. Galéas-Marie, 1476
François II, mineur, dépouillé par son oncle Ludovic, 1494
Ludovic ou Louis-Marie (Ludovic-le-Maure), 1494
(*Louis XII*, roi de France), 1500
Maximilien, 1512
(*François I*, roi de France), 1515
François II, 1521-1535
4. *Maison d'Autriche-Espagne.*
Philippe (roi d'Espagne sous le nom de Philippe II), 1540
Ses 3 successeurs en Espagne, 1598-1700
5. *Empereurs d'Autriche.*
(Occupation par la France, puis par l'Autriche), 1701
Charles VI, 1713
Marie-Thérèse, 1740
Ses 3 success., 1780-1801

MILANAIS et MILANEZ. *Voy.* MILAN (duché de).

MILET, *Miletus*, auj. *Palatcha*, ville de l'Asie-Mineure, la plus célèbre des colonies ioniennes, était située sur la côte occidentale de la Carie, près du golfe Latmique, à l'extrémité S. de l'Ionie, au N. et près de la Doride. Fondée d'abord par des Crétois, mais renouvelée par les Ioniens, elle prit le premier rang dans la confédération ionienne par l'industrie, le commerce, la puissance politique, la richesse et le luxe: elle fonda près de 300 colonies, tint jusqu'à 100 vaisseaux de guerre équipés, et fut sans contredit, du VIe au IVe siècle av. J.-C., la première puissance commerciale du monde ancien, après Tyr et Carthage. Ses laines, sa pourpre étaient renommées. On y adorait Apollon Didyméen qui avait aux environs un oracle très en vogue, et Isis. Les *énantes* ou magistrats de Milet délibéraient en mer (du moins pour certaines affaires graves). Les philosophes Anaximandre et Anaximène, les historiens Hécatée et Cadmus, l'orateur Eschine, Aspasie, Aristide (le plus ancien romancier célèbre), étaient de Milet; et même ces contes ou nouvelles qui sont les premières ébauches du roman furent appelés dans l'antiquité *milésiaques*.

MILETO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 16 kil. N. E. de Nicotera; 2,400 hab. Évêché. Détruite par le tremblement de terre de 1783, mais relevée par Ferdinand IV. Patrie de Roger I, roi des Deux-Siciles.

MILFORD-HAVEN, ville d'Angleterre (Pembroke), dans le pays de Galles, à 9 kil. N. O. de Pembroke, sur la baie de Milford-Haven; 6,000 hab. Port vaste et sûr qui est regardé comme le meilleur mouillage de l'Angleterre. Service de paquebots pour l'Irlande. Cette ville s'accroît journellement.

MILHAU ou MILHAUD, *Æmilianum*, ch.-l. d'arr. (Aveyron), dans l'ancien Rouergue, à 49 kil. S. E. de Rhodez; 10,450 hab. Tribunal de première instance et de commerce, collége communal: rues étroites, mais bien bâties: église catholique, consistoire protestant; hôpital, fabriques de draps, serges et gants; tanneries; fromages, etc. — Ville jadis

fortifiée et titre d'une vicomté; longtemps possédée par les Réformés: prise en 1629 par Louis XIII qui en rasa les fortifications. — L'arr. de Milhau a 9 cantons (Campagnac, Laissac, Milhau, Nant, Peyreleau, Saint-Bauzely, Salles-Curan, Séverac-le-Château, Vesnes), 78 communes et 65,800 hab. — Une ville du dép. du Gard, à 7 kil. S. O. de Nîmes, porte aussi le nom de Milhau.

MILIANA, *Maliana* ou *Maniana*, ville d'Algérie, au pied du Djebel-Miliana, à 120 kil. S. O. d'Alger, près du Chélif. Maisons couvertes en tuiles rouges; jardins et vergers. Eau excellente. Nombreuses ruines. On croit que le fils de Pompée mourut dans cette ville. — Occupée par Abd-el-Kader en 1834; par le maréchal Valée en 1840.

MILITAIRES (gouvernement des CONFINS), en allemand *Militair-Bezirke* ou *Grænze*, nom donné à presque toute la partie des États autrichiens qui est limitrophe de la Turquie; elle est divisée en quatre régions appelées *généralats*, savoir: le généralat réuni de Carlstadt-Varasdin et du banat de Croatie (ch.-l., Agram); celui de Slavonie (Petervaradin); celui du banat de Hongrie (Temesvar); celui de Transylvanie (Hermannstadt). Ces quatre généralats fournissent ensemble 18 régiments.

MILITELLO, ville de Sicile (Catane), à 32 kil. S. O. de Catane; 7,200 hab.

MILLAS, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), à 15 kil. O. de Perpignan; 1,300 hab.

MILLEDGEVILLE, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Géorgie, à 260 kil. N. O. de Savannah; 2,100 hab. Fondée en 1806.

MILLENAIRES, sectaires chrétiens qui croyaient qu'après le jugement universel les élus demeureraient mille ans sur la terre pour jouir de toutes sortes de plaisirs.

MILLER (Philippe), habile jardinier, né en Écosse en 1691, mort à Chelsea en 1771, a écrit: *Catalogue des plantes officinales de Chelsea*, 1730, in-8; *Dictionnaire des jardiniers*, Londres, 1798, in-fol.; *Calendrier du jardinier*, in-8, etc.

MILLERY, bourg de France (Rhône), à 14 kil. S. de Lyon; 1,600 hab. Vins excellents.

MILLESIMO, bourg des États sardes, sur la Bormida, à 22 kil. N. O. de Savone; 1,200 hab. Bonaparte y remporta une de ses premières victoires en Italie, le 14 avril 1796.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poëte français, né en 1782 à Abbeville, renonça au barreau et au commerce de la librairie pour cultiver la poésie; il commença en 1806 à concourir pour les prix de poésie de l'Acad. Française, et fut couronné pour *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce*, etc. Il retourna pour cause de santé dans sa ville natale. Des affaires l'ayant appelé à Paris, il y mourut en 1816. Ses *Œuvres complètes*, précédées d'une *notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8. Il en a été publié en 1833 une nouvelle édition, précédée d'une notice littéraire et biographique par Pongerville, 2 vol. in-8. Ce poëte avait pressenti sa fin et avait chanté lui-même les approches de sa mort dans des vers touchants, tels que l'élégie du *Poëte mourant*, *la Chute des feuilles*, la romance *Priez pour moi* qu'il composa huit jours avant sa mort.

MILLIN (Aubin-Louis), naturaliste et archéologue, né à Paris en 1759, mort en 1818, apprit la plupart des langues modernes dans le but de se livrer aux lettres, puis étudia les sciences naturelles et fut l'un des fondateurs de la société *Linnéenne*. Arrêté en 1793, il fut sauvé par la révolution du 9 thermidor. Il succéda en 1794 à l'abbé Barthélemy dans la place de conservateur du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de l'instruction publique, puis professeur d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il visita en 1811 l'Italie et la Sicile, et en rapporta de riches matériaux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs se ressentent de la précipitation avec laquelle il les rédigeait. Les principaux sont: *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, 1790; *Minéralogie homérique*, 1790; *Antiquités nationales*, 1790-98; *Eléments d'histoire naturelle*, 1794; *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806 (en partie traduit de Sulzer); *Galerie mythologique*, 1811; *Voyage dans le midi de la France*, 1807; *Voyage dans le Milanez*, etc., 1817. Il a rédigé de 1792 à 1816 le *Magasin encyclopédique*, journal scientifique dont la collection forme 122 vol. in-8.

MILLOT (l'abbé Cl.-Fr.-Xavier), historien, né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, entra jeune chez les Jésuites, professa les humanités dans plusieurs de leurs colléges, puis la rhétorique à celui de Lyon. Ayant fait dans un de ses écrits l'éloge de Montesquieu, il encourut la disgrâce de ses supérieurs, et il se décida à quitter la compagnie. L'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelque temps sans grand succès, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit des livres élémentaires d'histoire qui le firent avantageusement connaître. Il obtint en 1768 une chaire d'histoire au collége de la Noblesse fondé à Parme par le marquis de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et mourut en 1785. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1777. Ses principaux ouvrages sont, outre des traductions et des discours académiques: *Éléments de l'Histoire de France*, Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; 1806, 4 vol. in-12, avec une continuation de Ch. Millon et Delille de Sales; *Éléments de l'Histoire d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12, 1810, augmentés des règnes de George II et de George III, par Ch. Millon; *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne*, 1772-83, 9 vol. in-12 (ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8); *Histoire littéraire des Troubadours*, 1774, 3 vol. in-12 (cet ouvrage a été fait sur les matériaux rassemblés par Sainte-Palaye): *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles, 1777, 6 vol. in-12; *Extraits de l'Histoire ancienne, de l'Histoire romaine et de l'Histoire de France* (dans le *Cours d'histoire à l'usage de l'école militaire*). On remarque dans les histoires de Millot un esprit philosophique qui en rend la lecture plus instructive que celle de la plupart des abrégés de ce genre. On estime surtout son *Histoire d'Angleterre*.

MILLY, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 22 kil. E. d'Etampes; 1,950 hab. Beau château gothique. Commerce de grains.

MILO, *Melos* des anciens, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, une des Cyclades méridionales, par 22° 5' long. E., 36° 43' lat. N.: 24 kil. sur 16; 7,000 hab. Montagneuse et volcanique, mais fertile. — Cette île, possédée par les Grecs, puis par les Romains et les empereurs d'Orient, fut réunie au duché de Naxos, et enfin soumise par les Turcs; elle était comprise dans le gouvernement du capitan-pacha; auj. elle appartient au roy. de Grèce.

MILO, ville capitale de l'île de Milo, au S. E.: 500 hab. Évêchés grec et catholique; superbe port et nombreuses antiquités, notamment son amphithéâtre inachevé, ses murailles cyclopéennes, ses catacombes; on y a trouvé diverses statues, entre autres la célèbre *Vénus de Milo*, qui est auj. au musée du Louvre.

MILON, célèbre athlète grec, natif de Crotone, vivait au VIe siècle av. J.-C.; il fut sept fois vainqueur aux jeux olympiques. Il était d'une force et

d'une stature prodigieuses : il portait, dit-on, un bœuf sur ses épaules, et le tuait d'un coup de poing. Dans sa vieillesse, ayant voulu fendre avec ses mains, au milieu d'une forêt, un vieil arbre déjà entr'ouvert, les deux parties du tronc se resserrèrent et le retinrent. Il fut dans cette attitude dévoré par les loups.

MILON (T. ANNIUS), Romain célèbre par sa haine pour Clodius, avait épousé la fille de Sylla. Nommé tribun l'an 57 avant J.-C., il contribua puissamment au rappel de Cicéron, que Clodius avait fait exiler. Il brigua le consulat l'an 51 et il allait l'obtenir, quand, se voyant traversé par Clodius, il fit assassiner son rival par ses esclaves à la suite d'une rixe qui s'éleva sur une grande route où les deux ennemis s'étaient rencontrés. Cet acte de violence le fit exiler de Rome, et ce fut en vain que Cicéron prit sa défense. Il se retira à Marseille et y vécut en paix pendant cinq ans. Irrité de n'avoir pas été rappelé de son exil lors de l'avénement de César à la dictature, il rentra en Italie à main armée; mais il fut frappé mortellement d'un coup de pierre en assiégeant Compsa, 48 av. J.-C.

MILTENBERG, ville du roy. de Bavière (Bas-Mein), à 53 kil. O. de Würtzbourg; 4,000 hab. Résidence du prince de Linange.

MILTIADE, général athénien, fut chargé par ses compatriotes, vers l'an 512 av. J.-C., de conduire une colonie dans la Chersonèse de Thrace, et réussit parfaitement dans cette difficile mission. Préposé par Darius, lors de son expédition en Scythie (508), à la garde d'un pont que ce prince avait jeté sur le Danube, il voulait rompre ce pont afin de couper la retraite aux ennemis de la Grèce; mais ses collègues s'opposèrent à ce projet, et il se vit obligé de se réfugier à Athènes. Lors de l'invasion de Darius en Grèce, il remporta sur lui, l'an 490 av. J.-C., la victoire décisive de Marathon, qui sauva sa patrie; dans cette bataille il défit, dit-on, 300,000 Perses avec 12,000 Athéniens. Il alla ensuite reprendre plusieurs îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses: mais ayant échoué devant Paros, il se vit accusé de trahison par ses ingrats concitoyens, fut condamné à payer une amende de 50 talents, et, ne pouvant l'acquitter, fut jeté dans une prison où il mourut au bout de peu de temps d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Paros. Il eut pour fils Cimon, qui fut aussi un des plus grands généraux d'Athènes. — Selon Hérodote, Miltiade était neveu d'un Athénien nommé aussi Miltiade, qui était devenu roi des Dolonces en Thrace, et il gouverna lui-même ce peuple après son frère aîné Stésagoras.

MILTIADE, pape. *Voy.* MELCHIADE.

MILTON, ville d'Angleterre (Kent), près de la Medway, à 17 kil. N. E. de Maidstone; 2,000 hab. Huîtres excellentes. Jadis résidence des rois de Kent ainsi que celle d'Alfred.

MILTON (John), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1608, mort en 1674, était fils d'un notaire. Il passa sa vie dans l'étude et les voyages jusqu'à la révolution de 1640, à laquelle il prit une part active, surtout comme écrivain. Jusqu'alors Milton ne s'était encore fait connaître que par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie tout à fait classiques, et avait tenté plusieurs essais poétiques remplis d'agrément, l'*Allegro* et le *Penseroso* (publiés en 1645), ainsi que le *Comus* (1634), espèce de comédie féerie: de ce moment, il se livra tout entier à la politique, se jeta avec ardeur dans le parti opposé à la cour, et publia des écrits contre l'*épiscopat* et sur la *réformation ecclésiastique*. Lorsque la défaite du roi Charles I enhardissait Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton lança dans le public, sous le titre d'*Areopagetica*, un livre plein de force en faveur de la liberté de la presse que ce général voulait déjà réprimer. Cromwell ne l'en nomma pas moins secrétaire-interprète du conseil d'état pour la langue latine, et le choisit plus tard pour son propre secrétaire. Dans ce poste, il composa quelques autres écrits où il justifiait la mort de Charles I et défendait la révolution : tels furent l'*Iconoclaste* (ou *Briseur de portrait*), en réponse au *Portrait du roi* (*Eikôn Basilikê*), ouvrage attribué au roi Charles I, et les deux *Défenses du peuple anglais*, contre Saumaise. Après la mort de Cromwell, il abandonna la politique, et s'occupa avec ardeur de la composition de ses écrits. Lors du retour des Stuarts, il fut arrêté et emprisonné comme régicide; mais il fut sauvé par le poëte Davenant et mis en liberté deux mois après. Il se retira alors dans la solitude, où il vécut pauvre et oublié; le principal fruit de son loisir est *le Paradis perdu*, dont il avait conçu l'idée pendant un voyage en Italie; il était aveugle lorsqu'il le composa; sa femme et ses deux filles écrivaient sous sa dictée. Il publia ce poëme en 1667 et le vendit à un libraire pour 30 liv. sterl. seulement. *Le Paradis perdu* fut accueilli peu favorablement du public, et Milton mourut sans se douter peut-être de la célébrité que ce poëme devait lui procurer. Ce ne fut guère que 20 ans après sa mort qu'Addison, dans son *Spectateur*, proclama le premier le génie de Milton. Il fit encore paraître plusieurs autres écrits sur des sujets et des genres tout à fait différents: un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands; un *Dictionnaire latin; le Paradis reconquis*, poëme en 4 chants, qui fait suite au *Paradis perdu*, mais qui tomba bientôt dans l'oubli où il est resté; une logique nouvelle, sous le titre d'*Artis logicæ plenior institutio*; un *Traité de la vraie religion*. Le poëme du *Paradis perdu* est aujourd'hui l'orgueil de l'Angleterre, et les plus savants critiques de tous les pays le regardent comme une des plus sublimes productions du génie de l'homme. Sans doute on trouve dans cet ouvrage des suppositions bizarres, de fastidieux détails de géographie et de mythologie, des subtilités de controverse, quelquefois d'insipides plaisanteries, un trop grand nombre d'expressions techniques; mais ces défauts sont amplement rachetés par des beautés du premier ordre : on y admire des peintures de caractères inimitables, celle de Satan surtout; des discours d'une grande énergie, et en même temps des descriptions de la plus ravissante douceur. Le *Paradis perdu* a été plusieurs fois publié séparément; les meilleures éditions sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8; de Glascow, 1770, in-fol. Il a été aussi plusieurs fois trad. en français : en prose, par Dupré de Saint-Maur, Boismorand, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Salgues, et M. de Châteaubriand, 1836; en vers, par H.-M. Leroy, Beaulaton, Delille: cette dernière traduction est sans contredit la meilleure, bien qu'elle ne rende point encore toutes les beautés de l'original. Les *Œuvres complètes* de Milton ont été publiées par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. La vie de Milton a été écrite par Johnson (trad. par Boulard, 1806). On trouve un *Essai historique* sur Milton dans les *Mélanges littéraires* de M. Villemain.

MILVIUS (pont), auj. *pont de Moli*, sur le Tibre, à 2 kil. de Rome, sur la route d'Etrurie. En avant de ce pont fut donnée la bataille à la suite de laquelle Maxence, vaincu par Constantin, se noya dans le Tibre, l'an de J.-C. 312.

MILYADE, *Milyas*, petit pays de l'Asie-Mineure, ainsi nommé de ses habitants les Milyes, fut plus tard compris dans la Lycie.

MIMANSA, nom des deux systèmes orthodoxes de la philosophie hindoue; ils sont conformes aux

doctrines émises dans les Védas; ce sont le *pourva* et le *védanta*. La philosophie *mimansa* est la philosophie idéaliste de l'Inde; elle est opposée au sensualisme de *Kapila*. (*Voy.* ce nom).

MIMIZAN, ch.-l. de cant. (Landes), à 65 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 500 hab.

MIMNERME, poëte et musicien grec, natif de Colophon, était contemporain de Solon. Il jouait de la flûte et chantait des vers de sa composition. On lui attribue l'invention du vers pentamètre et celle de l'élégie. Il ne reste de ses productions que quelques fragments, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve ces fragments dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunk.

MINA (EL-), ville de la Guinée supérieure. *Voy.* SAINT-GEORGE-DEL-MINA.

MINA (don Francisco ESPOZ Y), fameux chef de partisans en Espagne, né dans la Navarre en 1781, mort en 1836, se fit chef de guérillas en 1809, au moment de l'invasion française; entrava, pendant cinq années, toutes les opérations de nos généraux, leur fit éprouver des pertes continuelles, et les battit plusieurs fois en bataille rangée. Il avait été successivement élevé aux grades de colonel, de brigadier et de maréchal-de-camp; mais irrité du despotisme de Ferdinand, il quitta l'Espagne en 1814: il y rentra en 1820, reçut le titre de capitaine-général de la Galice, s'empara de la Catalogne, battit partout les insurgés, et tint longtemps en échec l'armée du maréchal Moncey; mais enfin, écrasé par le nombre, il signa, le 1er novembre 1823, une convention honorable avec les Francais, et se retira en Angleterre. Il rentra encore en Espagne en 1834 pour défendre le trône constitutionnel contre don Carlos; mais une maladie, suite de ses nombreuses blessures, mit un terme à sa vie.

MINARD (Antoine), magistrat célèbre du XVIe siècle, né dans le Bourbonnais, débuta au barreau de Paris et devint bientôt avocat-général à la cour des comptes, puis président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 fut nommé curateur et conseiller de Marie Stuart. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les Protestants. Chargé de faire le procès au conseiller Anne du Bourg, il continua de siéger malgré les récusations de l'accusé; cette obstination causa sa perte: il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du Palais pendant la nuit, le 12 décembre 1559. On attribua ce meurtre à un Écossais nommé Robert Stuart. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir les audiences de l'après-midi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, se termineraient avant la nuit.

MINAS ou **CONCEPCION DE MINAS**, ville de l'Amérique mérid. (Uruguay), à 90 kil. N. O. de Montevideo, sur la Sainte-Lucie, près de sa source.

MINAS-GERAES, prov. du Brésil, entre celles de Pernambouc et Bahia au N., de Saint-Paul et Rio-Janeiro au S., de Goyaz à l'O., de Porto-Seguro et d'Espiritu-Santo à l'E.: 975 kil. sur 700; 655,000 kil. carr.; 940,000 hab. (dont 200,000 esclaves). Ch.-l., Villarica (dite aussi Cidade-de-Ouro-Preto). Division, 6 comarques (Ouro-Preto, as Mortes, as Velhas, Paracatu, San-Francisco, o Serro Frio). Longue chaîne de montagnes du N. au S. (Serras d'Espinaço et das Almas), et de l'E. à l'O. (Serra-Negra). Immenses forêts, sol très fertile. Très riches mines de diamants et de pierres précieuses; or, étain, fer, plomb, mercure, antimoine, etc. — Cette province fut détachée en 1720 de celle de Saint-Paul.

MINCHING-HAMPTON, ville d'Angleterre (Glocester), à 17 kil. S. de Glocester; 7,252 hab. Belle église. Fabriques de draps.

MINCIO, *Mincius*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, sort du lac de Garda au S. E., arrose les prov. de Vérone et de Mantoue, et se jette dans le Pô, par la rive gauche, après 65 kil. de cours. Les bords agréables de cette rivière ont été chantés par Virgile. Le prince Eugène de Beauharnais, sous l'Empire, défit les Autrichiens sur ses bords, le 8 février 1814. — Le Mincio a donné son nom à un départ. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Mantoue.

MINDANAO ou **MAGINDANAO**, la plus mérid. des îles Philippines, par 117°-122° long. O., 5°-10° lat. N.: près de 400 kil. de l'E. à l'O.; largeur très variable (de 60 à 450); 1,000,000 d'hab. Forme très irrégulière. Division, 3 parties: l'une aux Espagnols (ch.-l., Samboatan); le roy. de Mindanao (capit., Mindanao); plus la confédération des Illanos et quelques tribus sauvages. Chaleur que tempèrent les brises de terre. Sol très fertile. Bétail et animaux sauvages ou féroces; crocodiles. Les indigènes ont de l'analogie avec les Malais. — Le roy. de Mindanao comprend la plus grande partie de la côte occid.; son chef porte le titre de sultan. Mindanao est la résidence de ce sultan: elle se divise en 2 parties, Mindanao propre et Selamgan, où il y a 3 palais appartenant au prince. Cette ville est construite tout entière sur pilotis.

MINDEN, ville des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de régence, sur le Weser, à 37 kil. O. de Berlin: 7,000 hab. Chapitre métropolitain. Société biblique, gymnase, école normale, etc. Industrie active: draps, toile, savon, tabac, chapeaux, raffinerie de sucre, etc.; commerce favorisé par le Weser. — La régence de Minden, bornée au N. et à l'E. par le Hanovre, l'électorat de Hesse, etc., a 97 kil. sur 91, et 382,000 hab.

MINDEN (évêché, puis principauté de), formé d'abord par Charlemagne vers 803 de quelques districts de l'Angrie, reçut d'Othon-le-Grand en 961 des droits régaliens qu'étendirent depuis les évêques. A la paix de Westphalie (1648), l'évêché fut sécularisé et donné à la Prusse en remplacement de la Poméranie, abandonnée à la Suède. La principauté de Minden fut occupée en 1757 par l'armée française, mais évacuée dès 1759. Reconquise en 1806 par Napoléon, elle fit trois ans partie du roy. de Westphalie (1807-1810), puis entra presque tout entière dans le dép. des Bouches-du-Weser (1810-1813) qui faisait partie de l'Empire français. Le congrès de Vienne l'a rendue à la Prusse.

MINDORO, une des Philippines, au S. de Manille, par 118° 4' long. E., 13° 10' lat. N.: 200 kil. sur 100: 15,000 hab. Sol fertile, riv. aurifères: peu d'établissements espagnols. — On donne le nom de mer de Mindoro ou des *Philippines* à la partie de la mer des Indes située entre les îles Mindoro, Mindanao, Bornéo, Soulou, Palaouan.

MINE-DE-CUIVRE (riv. de), *Copper-Mine-River*, riv. de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sort du lac Providence, par 64° 56' lat. N., 114° 50' long. O.: traverse les montagnes habitées par les Indiens Cuivre, coule pendant 450 kil. au N. O., puis au N., et se jette dans la mer Polaire par 67° 40' lat. N., 118° 30' long. O.

MINÉE. *Voy.* MINÉIDES et MINYAS.

MINÉIDES, filles d'un Thébain, nommé Minée ou Minyas, refusèrent d'assister à la représentation des Orgies, en soutenant que Bacchus n'était pas fils de Jupiter, et continuèrent à travailler pendant la fête; elles furent changées en chauves-souris.

MINEO, *Minæ*, ville de Sicile (Syracuse), à 51 kil. N. O. de Syracuse; 8,000 hab.

MINERBINO, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 24 kil. S. O. d'Andria; 7,000 hab. Évêché, cathédrale. On a cru, mais à tort, y retrouver l'ancienne ville de *Cannes*.

MINERVE, *Athênê* et *Pallas* des Grecs, déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, était fille de Jupiter, et sortit tout armée, selon la fable, du

cerveau de ce dieu. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent l'honneur de lui donner un nom ; cet honneur était réservé à la divinité qui produirait la chose la plus utile à la ville : la déesse créa l'olivier, symbole de paix et d'abondance, tandis que son rival fit sortir de terre un cheval, symbole de guerre ; le prix fut adjugé à Minerve, et elle donna à la ville le nom d'Athènes (qui n'est autre que le propre nom de la déesse en grec). On la représente avec le casque sur la tête, la poitrine défendue par l'égide formée de l'écaille d'un reptile monstrueux dont elle délivra la Libye, le bras armé d'un bouclier argolique portant la tête affreuse de Méduse (on donne aussi, mais à tort, le nom d'égide à ce bouclier), ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et divers instruments de mathématiques. Les anciens célébraient beaucoup de fêtes en l'honneur de cette divinité : les plus remarquables étaient les *Panathénées* (*Voy.* ce nom).

MINERVE, village du dép. de l'Hérault, à 17 kil. S. de Saint-Pons ; 300 hab. Jadis forte et florissante. Simon de Montfort y fit brûler 4,000 individus soupçonnés d'hérésie.

MINEURS (Frères). *Voy.* CORDELIERS.

MINGRÉLIE, l'ancienne *Colchide*, *Odechi* dans la langue des indigènes, région du grand-gouvernement russe du Caucase, entre le Caucase au N., l'Iméréthie à l'E., la mer Noire à l'O., etc. : 93 kil. sur 78 ; 1,400 familles. Chef-lieu, Redout-Kaleh. Sol plat ; rivières, forêts ; grande fertilité. On ne sait s'il y eut en Mingrélie des mines d'or ou des rivières charriant l'or, comme on l'a prétendu, d'après la fable de la Toison-d'Or. Les Mingréliens sont de même race que les Circassiens et Géorgiens ; leur prince se nomme *dadian*, il est censé vassal des Russes depuis 1803 ; les habitants sont divisés en trois castes : les princes, les nobles et les bourgeois, et les distinctions de classes y subsistent dans toute leur force.

MINHO, *Minius*, rivière d'Espagne et de Portugal, naît dans la Galice, coule au S. et au S. O., forme depuis Melgaza la limite des deux royaumes, et tombe dans l'Océan Atlantique à la Guardia, à 60 kil. S. O. de Vigo. Cours, 270 kil. Ce fleuve tire, dit-on, son nom du vermillon (*minium*) qu'on trouve sur ses bords.

MINHO (ENTRE-DOURO-E-), prov. de Portugal. *Voy.* ENTRE-DOURO-E-MINHO.

MINIAC-MORVAN, ville de France (Ille-et-Vilaine, à 6 kil. S. O. de Châteauneuf ; 3,065 hab.

MINIMES, religieux fondés en 1435 par François de Paule. *Voy.* FRANCISCAINS.

MINIUS, rivière d'Hispanie. *Voy.* MINHO.

MINNESINGER (c.-à-d. *chantre d'amour*), nom usité en Allemagne pendant le moyen âge pour désigner cette sorte de poëtes nommés en France *troubadours* ou *trouvères*. Les *minnesingers* étaient pour la plupart des chevaliers, ou tout au moins des hommes nobles, et vivaient à la cour des princes. L'empereur Frédéric II, l'archiduc d'Autriche Léopold IV, le roi de Bohême Wenceslas, etc., se rendirent célèbres par la protection qu'ils accordèrent aux minnesingers. Parmi les plus anciens de ces poëtes, on cite Henri de Veldek qui florissait vers 1180. Les plus distingués vécurent à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe. A la fin de ce dernier florissaient Conrad de Wurtzbourg et Jean Hadloub.

MINOA (HERACLEA). *Voy.* HÉRACLÉE.

MINORQUE, *Balearis Minor* des anciens, *Menorca* en espagnol, une des Baléares, la 2e en grandeur ; 53 kil. sur 22 ; de 1° 31' à 2° 8' long. O., et de 39° 47' à 40° 41' lat. N. ; 44,000 hab. Ch.-l., Port-Mahon. Division, 4 districts : Mahon, Ciudadela, Mercadal, Almayor. Côtes échancrées (baies, ports, anses). Sol varié ; climat plus chaud que celui des autres Baléares. Très peu d'eau douce. Les hab. ont des habitudes anglaises ; ils font en grand le commerce de cabotage. — Les Carthaginois fondèrent dans cette île les villes de Mahon et de Jamnon ; ensuite Minorque passa successivement sous la domination des Romains, des Vandales, des Maures, des Aragonais et des Castillans. Elle tomba au pouvoir des Anglais en 1708, leur fut reprise par les Français en 1756, et rendue en 1763 ; elle revint en 1779 aux Espagnols, à qui la paix de Paris en confirma la possession (1783).

MINOS, roi de Crète et législateur des Crétois, passait pour être fils de Jupiter et d'Europe. Il vint d'Asie s'établir en Crète, et gouverna avec tant de sagesse que les poëtes en ont fait un des juges des Enfers. Il épousa Pasiphaé et en eut un fils nommé Androgée, que les Athéniens firent périr. Il vengea la mort de ce prince en ravageant l'Attique, et en imposant à Egée, roi de cette contrée, un tribut annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons, qui devaient être dévorés par le Minotaure ; il fit aussi construire par Dédale le célèbre labyrinthe de Crète pour y enfermer le Minotaure. — Quelques historiens distinguent deux Minos, dont l'un régna vers 1500 av. J.-C., et l'autre vers 1320. C'est ce dernier qui serait le père d'Androgée et le juge des Enfers : il était frère de Rhadamante. — On a cru trouver de l'analogie entre le Minos crétois, le Menou indien et le Ménès égyptien.

MINOTAURE, monstre de Crète, moitié homme, moitié taureau, né des amours de Pasiphaé avec un taureau, fut enfermé dans un labyrinthe construit par Dédale, où il se nourrissait de chair humaine. Il fut tué par Thésée, conduit par le fil d'Ariane. On pense que le taureau père du Minotaure n'était autre chose qu'un certain Taurus, général de Minos.

MINOUGAT, *Aspendus*, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* MENOVGHAT.

MINSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Minsk, sur la Svistoche, à 1,000 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg ; 2,000 hab. Archevêché grec, évêché catholique. Gymnase. Draps, chapeaux. — Minsk a fait partie jadis de la principauté de Polotsk, et beaucoup plus tard de celle de Smolensk. Sous le gouvernement polonais, Minsk fut le ch.-l. d'un palatinat et eut un collége de Jésuites. Les Russes s'en sont emparés en 1656. — Le gouvernement de Minsk a pour bornes ceux de Vitebsk au N., de Volhynie au S., de Mohilev à l'E., de Vilna et de Grodno à l'O. : très long du N. au S. (environ 500 kil.), il n'a que la moitié au plus de largeur moyenne ; population, 1,200,000 hab. Ch.-l., Minsk. Sol plat et fertile, mais peu cultivé ; beaucoup de forêts, marais ; canal Oginski.

MINTURNES, *Minturnæ*, auj. *Trajetto*, ville du Latium méridional, chez les *Aurunci*, entre Sinuesse et Caiète, près de l'embouchure du Liris qui y formait de vastes marais. Marius vaincu s'y cacha, mais il fut découvert et jeté dans les prisons de Minturnes ; il parvint à s'en échapper, et s'enfuit de là en Afrique.

MINUTIUS FÉLIX (Marcus), orateur latin, né en Afrique sur la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle, vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait été élevé dans le paganisme, mais il embrassa les principes du christianisme, et il en devint un des plus zélés défenseurs. On a de lui un dialogue intitulé *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un païen disputent ensemble. Cet écrit a été longtemps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes* d'Arnobe ; mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia l'*Octavius* à part et sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560. Cet ouvrage a été trad. par d'Ablancourt,

Paris, 1660, et par M. Antoine Péricaud, Lyon, 1825.

MINYEH ou **MINYEH-EL-KHASIM**, ville de la Moyenne-Égypte, ch.-l. de la province de Minyeh, par 28° 5' lat. N., 28° 29' long. E. Grande et belle. Jardins. Vases en terre pour rafraîchir l'eau. — Elle remplace, dit-on, l'ancienne *Cynopolis*.

MINYEH (prov. de), dans la Moyenne-Égypte, entre celles de Beni-Soueyf au N. et de Syout au S., a 89 kil. de long et 160,000 hab. A l'O. elle confine au désert de Libye, et de ce côté, ainsi qu'à l'E., elle est très montagneuse. Le canal de Joseph s'y joint au Nil. Sol très fertile.

MINYENS, nom commun aux habitants d'Iolcos en Thessalie, et à ceux d'Orchomène en Béotie. Les premiers le reçurent de Minyas, fils de Chrysès, un de leurs anciens rois; les seconds le prirent, soit parce que leur ville possédait le tombeau de Minyas, soit parce qu'elle avait été bâtie par une colonie de Minyens d'Iolcos, sous la conduite d'Orchomène, un des fils de Minyas. — On donne quelquefois le nom de Minyens aux Argonautes, parce que Jason, leur chef, était d'Iolcos.

MIOESEN, lac de Norwège (Nordenfield), à 60 kil. N. de Christiania, s'écoule par le Wormely dans la mer : 100 kil. sur 17.

MIOLLIS (Alex.-Franç.), général français, né à Aix en 1759, combattit sous Rochambeau en Amérique, et fut fait capitaine à son retour en France. Il commanda les volontaires des Bouches-du-Rhône en 1792, fut général de brigade en 1795, et se distingua en Italie. Après le traité de Campo-Formio, il fut chargé d'occuper la Toscane. Gouverneur de Mantoue (1806), il fit élever un monument à Virgile. En 1807, il occupa Rome et l'État ecclésiastique, et les gouverna jusqu'en 1814. Mis à la retraite en 1815, il mourut à Aix en 1828.

MIOSSENS ou **MIOSSANS**, *Mille Sancti*, village du département des Basses-Pyrénées, à 26 kil. N. de Pau; 300 hab. Jadis ch.-l. d'un comté possédé par la maison d'Albret. *Voy.* ALBRET.

MIOT DE MELITO (André-Franç.), homme d'état et écrivain, né en 1762, mort en 1841, fut nommé après le 9 thermidor commissaire des relations extérieures, puis ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Toscane et ambassadeur en Sardaigne. Au 18 brumaire, il devint commissaire-ordonnateur des guerres, puis administrateur-général de la Corse. En 1806, il suivit à Naples Joseph Bonaparte, comme ministre de l'intérieur; il l'accompagna aussi en Espagne (1809), et rentra avec lui dans la vie privée (1813). Depuis, il se consacra tout entier aux lettres. En 1822, il publia une traduction d'*Hérodote*, 3 vol. in-8, et en 1838 une traduction complète de *Diodore de Sicile*, 7 vol. in-8. L'Académie des Inscriptions l'avait admis dans son sein en 1835.

MIOUAR, MIOUAT. *Voy.* MEWAR, MEWAT.

MIQUELETS, habitants des Pyrénées, qui font le métier de guides dans les montagnes, et qui jadis servaient dans les troupes espagnoles comme corps irréguliers. En 1808, Napoléon en forma un corps de partisans pour l'opposer aux guérillas espagnoles.

MIQUELON (LE), île du golfe Saint-Laurent, par 58° 15' long. O., 47° 4' lat. N. A la France depuis 1763, sauf pendant les guerres de la révolution. La réunion de cette île et de l'îlot appelé *Petite-Miquelon* (au S. de la première) avec l'île Saint-Pierre forme une colonie soumise à un seul commandant. *Voy.* SAINT-PIERRE.

MIRA, ville de Portugal (Beira), à 31 kil. N. O. de Coïmbre, sur l'Océan; 6,100 hab. Petit port.

MIRABAUD (J.-B. DE), littérateur, né à Paris en 1675, mort en 1760, entra dans la congrégation de l'Oratoire, puis en sortit pour faire l'éducation des filles de la duchesse d'Orléans; publia quelques écrits qui le firent recevoir à l'Académie, et devint secrétaire perpétuel de cette compagnie. On a de lui des *Traductions* assez médiocres de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 vol. in-12; du *Roland furieux* de l'Arioste, 1741, 4 vol. in-12; *le Monde, son origine et son antiquité*, Londres, 1751, in-8. Le fameux *Système de la Nature* fut publié sous son nom peu après sa mort; mais on sait que cet ouvrage est du baron d'Holbach; ce ne peut être que par dérision qu'on l'a mis sous le nom d'un homme aussi inoffensif.

MIRABEAU, village de France (Vaucluse), à 28 kil. S. E. d'Apt, sur la Durance; 600 hab. Jadis titre d'un marquisat.

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), économiste, né en 1715 à Perthuis en Provence, mort en 1789, d'une famille originaire de Florence; se fixa de bonne heure à Paris, s'y lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des Economistes, et devint un des plus zélés propagateurs de cette doctrine; il en rassemblait les partisans chez lui tous les mardis. Il publia nombre d'écrits dans lesquels il prêchait la philanthropie et la liberté; il n'en fut pas moins le tyran de sa famille, et se montra mauvais époux et mauvais père. Il eut pour fils le célèbre orateur Mirabeau. Ses principaux écrits sont : *l'Ami des hommes*, 1755; *Théorie de l'impôt*, 1760 (cet ouvrage le fit mettre à la Bastille et lui procura la vogue pendant quelque temps); *Philosophie rurale*, avec Quesnay, 1764; *les Économiques*, 1769; *Lettres économiques*, 1770; *les Droits et les Devoirs de l'homme*, 1774.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), le plus grand orateur de la révolution française, fils du précédent, né à Bignon, près de Nemours, en 1749, mena dans sa jeunesse une conduite scandaleuse, et fut enfermé à Vincennes pour rapt et adultère. Revenu de ses égarements, il commença vers 1784 à s'occuper principalement de politique, visita Londres, puis fut chargé d'une mission secrète en Prusse par le ministre Calonne (1787); publia divers écrits qui le firent assez avantageusement connaître pour que le tiers-état de la ville d'Aix le choisît pour son représentant aux États-Généraux de 1789. Il apporta dans cette assemblée, avec la fougue des passions de la jeunesse, les connaissances profondes de l'âge mûr. Bientôt il domina tous les orateurs, éclipsa toutes les réputations, et fut le centre autour duquel se réunit tout ce qu'il y avait de fort et d'illustre dans le tiers-état. Il prononça une foule de discours qui lui valurent le surnom de *Démosthènes français*; on remarque surtout son adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles, ses discours sur la banqueroute, sur la constitution civile du clergé, sur la sanction royale, sur le droit de paix et de guerre; sa réponse à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques. Après s'être montré le plus audacieux réformateur. Mirabeau se rapprocha de la royauté; il s'était, dit-on, laissé gagner par l'or de la cour, mais peut-être aussi agissait-il par conviction. Cette conduite lui fit de nombreux ennemis; et déjà sa popularité commençait à être ébranlée, lorsqu'il succomba tout à coup, le 2 avril 1791, aux fatigues de sa vie orageuse. Ses restes furent conduits en grande pompe au Panthéon; deux ans plus tard la populace les exhuma pour les jeter au vent. Mirabeau a composé des ouvrages de genres très divers: les premiers, fruits des écarts de sa jeunesse, ne sont que des écrits licencieux ou des pamphlets de circonstance (on connaît surtout ses *Lettres à Sophie*). A la suite de sa mission en Prusse il publia en 1788 *la Monarchie prussienne*, 4 volumes in-4; mais son principal titre littéraire se trouve dans ses *Discours*. On a publié en 1819 : *Œuvres oratoires*

de Mirabeau, contenant tous les discours, etc., *avec une notice sur sa vie, par M. Barthe, et différents jugements portés sur l'auteur*, 3 vol. gr. in-8; et en 1825, *Œuvres de Mirabeau, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Mérilhou*, 9 vol. in-8. — Mirabeau eut un frère puîné, le vicomte de Mirabeau, qui suivit la carrière militaire et fut aussi député aux Etats-Généraux; mais il ne se signala que par son excessif embonpoint et son goût pour le vin, ce qui le fit surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Il suivit le parti de la cour, émigra, et mourut en 1792 à Fribourg en Brisgau.

MIRABELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 12 kil. E. de Montefusco; 5,400 hab.

MIRADOUX, ch.-l. de canton (Gers), à 13 kil. N. E. de Lectoure; 1,800 hab.

MIRAMBEAU, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 13 kil. S. O. de Jonzac; 3,000 hab.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame DE), née à Paris en 1629, morte en 1696, fonda la maison de refuge pour les femmes débauchées qu'on enfermait, et la maison de Sainte-Pélagie pour celles qui s'y retiraient de leur plein gré. En 1661, elle établit une communauté de douze filles, dite la *Sainte-Famille*, pour instruire des jeunes personnes, et pour soulager les malades. Cette congrégation prit le nom de *Miramionnes*; elle a laissé son nom à un port de Paris (celui dit vulgairement *du Mail*).

MIRAMOLIN, corruption du mot arabe *emir-al-moslemin*. *Voy.* EMIR.

MIRAN-CHAH (Mirza-Moez-Eddyn), un des fils de Tamerlan, fut nommé en 1380 gouverneur du Khoraçan, acheva de soumettre cette province, se distingua ensuite à la prise de Bagdad, vainquit le sultan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassora, et reçut de son père tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre. Il fut détrôné vers 1406, par son propre fils Mirza Aboubekr, et périt en 1408 à Kara-Yousouf dans une bataille contre ce fils.

MIRANDA ou **MIRANDA DE DUERO**, *Cambœtum Lubicanorum*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), sur le Duero, à 52 kil. S. E. de Bragance; 7,000 hab. Jadis évêché.

MIRANDA-DE-EBRO, *Deobriga*, ville d'Espagne (Burgos), à 80 kil. N. E. de Burgos, sur l'Èbre; 2,400 hab. Belle place, beau pont, vieux château-fort.

MIRANDA-DO-CORVO, ville de Portugal (Beira), à 24 kil. S. E. de Coïmbre; 3,950 hab.

MIRANDA (François), général, né au Pérou vers 1750, fut obligé de quitter sa patrie par suite de la découverte d'une conspiration ourdie par lui contre l'autorité du vice-roi espagnol; il vint à Paris en 1791, se lia avec le parti républicain, et prit du service dans l'armée de Dumouriez. Après la défection de ce général, il fut traduit au Tribunal révolutionnaire et acquitté; mais accusé une seconde fois pour ses liaisons avec les Girondins, il fut condamné à la déportation. De retour dans l'Amérique méridionale, il fit insurger la capitainerie espagnole de Vénézuéla contre la métropole, 1811, et organisa un gouvernement républicain à Caracas; mais après quelques succès, il éprouva des revers et fut fait prisonnier par les Espagnols; il mourut en 1816 dans les prisons de Cadix.

MIRANDE, ch.-l. d'arr. (Gers), sur la Baize, à 24 kil. S. O. d'Auch; 2,532 hab. Commerce de blé, vin, eau-de-vie, cuirs, laines. Bâtie en 1289 par Centule, 3e comte d'Astarac; jadis fortifiée. — L'arr. de Mirande a 8 cantons (Mirande, Massieube, Marciac, Miélan, Montesquiou, Aignan, Plaisance, Riscle), 229 communes et 85,385 hab.

MIRANDELLA, *Caladunum*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 51 kil. N. O. de Moncorvo, sur la Tua; 6,500 hab.

MIRANDOLE (LA), *Mirandola*, ville du duché de Modène, à 28 kil. N. E. de Modène, sur la Burana, 8,200 hab. Évêché. Soieries, toile. Commerce. Jadis capitale d'un duché et ville forte; démantelée après 1746. Plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1511 par le pape Jules II. Patrie du fameux Pic de la Mirandole. *Voy.* PIC DE LA MIRANDOLE.

MIREBALAIS, anc. pays de France, dans le petit-gouv. de Saumur; 2 villes, Mirebeau et Moncontour.

MIREBEAU, ch.-l. de canton (Vienne), à 24 kil. N. O. de Poitiers; 1,800 hab. Commerce de vins, laine, grains, etc. — Jadis capitale du Mirebalais, fut bâtie par Foulques Néra, comte d'Anjou.

MIREBEAU, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 22 kil. N. E. de Dijon; 1,200 hab. Serges, droguets, chapellerie, poterie; grains. Vieux château.

MIRECOURT, *Mercurii Curtis*, ch.-l. d'arr. dans le dép. des Vosges, sur la gauche du Madon, à 29 kil. N. d'Epinal, et à 344 kil. S. E. de Paris; 5,684 hab. Bibliothèque. Dentelles, tannerie, chamoiserie, instruments de musique renommés. — Fortifiée au XVe siècle; elle appartenait alors aux comtes de Vaudemont. La Hire s'en empara pour Charles VII. Le maréchal de Créqui en rasa les fortifications en 1670. — L'arrond. de Mirecourt a 6 cantons (Mirecourt, Charmes-sur-Moselle, Darney, Dompaire, Monthureux, Vittel), 131 comm., et 72,343 hab.

MIREMONT, nom de plusieurs communes de France, dont les deux plus importantes sont situées, l'une dans le dép. de Puy-de-Dôme, à 31 kil. O. de Riom; anc. commanderie de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; 1,300 hab.; — l'autre dans le dép. de la Dordogne, à 24 kil. N. O. de Sarlat; 1,000 hab.

MIREPOIX, ch.-l. de canton (Ariége), à 23 kil. E. de Pamiers, sur la gauche du Gers; 4,060 hab. Jadis évêché. Aux environs, fer, jayet, houille. Fabrique de gros draps, filature hydraulique. — Mirepoix était anciennement capitale du pays de Mirepoix (*Mirapensis pagus*), dans le Haut-Languedoc (auj. compris dans l'O. du dép. de l'Aude, et le N. E. de celui de l'Ariége); elle avait été érigée en marquisat au XIIIe siècle; dans la guerre des Albigeois les Croisés la prirent sur le comte de Foix, et la donnèrent à Guy de Lévis, dans la maison duquel ce marquisat est resté jusqu'en 1789.

MIREPOIX (Guy DE LÉVIS, marquis de), guerrier du XIIe siècle, chef de la famille de Lévis (*Voy.* ce nom). Il accompagna Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des Croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre de Mirepoix et de plusieurs autres. Il mourut vers 1230. Le titre de *maréchal de la Foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendants.

MIREPOIX (Guy DE LÉVIS III, seigneur de), petit-fils du précédent, suivit Charles d'Anjou dans son expédition de Naples, et se distingua au combat de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu, par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.

MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston-François DE LÉVIS, marquis, puis duc de), maréchal de France, né au commencement du XVIIIe siècle, fut nommé ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suivante, et fut promu successivement aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieutenant-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Londres, et lui conféra le titre de duc; deux ans après il reçut le bâton de maréchal. Il remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernement du Languedoc, et mourut à Montpellier en 1757.

MIRGOROD, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), à 90 kil. S. E. de Pultawa; 7,400 hab. Évêché.

MIRIBEL, ville de France (Ain), à 6 kil. N. E. de Lyon, sur le Rhône; 2,000 hab.

MIRKHOND (Mohammed), historien persan, né en 1433, mort en 1498, fit dès sa jeunesse une étude profonde de l'histoire. Protégé par Ali-Chyr, visir de Hocéin-Bahadour, souverain du Khoraçan et du Mazandéran, il s'enferma dans un monastère de Hérat, et y rédigea, sous le titre de *Rouzat al safa* (jardin de la pureté), un vaste ouvrage qui est comme l'encyclopédie de l'histoire orientale, et qui, remontant jusqu'à la création, contient l'histoire des patriarches, des prophètes, des anciens rois de Perse, de Mahomet et de ses successeurs, des dynasties turques, tartares, etc. Cet ouvrage n'a pas été traduit en totalité, mais on en a traduit, soit en français, soit en latin, des morceaux importants, entre autres : l'*Histoire des rois de Perse sassanides*, trad. par M. de Sacy (dans ses *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, Paris, 1793); l'*Histoire des Thahérides et des Soffarides*, trad. par lénisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post natum islamismum*, Vienne, 1782 ; l'*Histoire des Samanides*, etc., trad. en latin par Fréd. Wilken, Gœttingue, 1808, in-4 ; l'*Histoire des Ghaznévides*, trad. en latin par le même ; des extraits de l'*Histoire de Gengis-Khan*, trad. par Langlès (tom. V des *Notices et Extraits*) ; l'*Histoire des Ismaéliens de Perse ou Assassins*, trad. par Jourdain (tom. IX des *Notices*). Mirkhond eut pour fils Kondemir, qui lui-même fut un grand historien.

MIR-MAHMOUD ou **MAHMOUD-CHAH**, souverain de la Perse, de la dynastie des Afghans, était fils de Mir-Weiss, intendant du Candahar pour les sophis. A l'âge de 18 ans (1716), il poignarda Abd-el-Aziz, son oncle, successeur de son père Mir-Weiss, et se mit à sa place. Profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il détrôna le sophi Hocéin (1722) et prit le titre de *chah*. Il soumit d'abord toute la Perse ; mais ayant éprouvé quelques revers, il tomba dans une sorte de folie ; les Afghans le déposèrent (1725), et mirent sur le trône Aschraf, fils d'Abd-el-Aziz, qui lui fit trancher la tête.

MIRMIRAN, corruption d'*emir-al-omra*, nom que portent en Turquie les gouverneurs des *sandjakats*, c.-à-d. districts ; ils sont sous la dépendance des beglerbegs, gouverneurs généraux des provinces, appelées *eialets*. *Voy.* BEGLERBEG et EMIR.

MIROMENIL (HUE DE), garde des sceaux, né en 1723, mort en 1796, était président du parlement de Rouen lors des persécutions de Maupeou contre la magistrature. Il se lia avec Maurepas, qui, lorsqu'il fut premier ministre, lui fit confier les sceaux (1774); il travailla à la réintégration des parlements, et montra en toute occasion de la sagesse et de la modération. Il fut renversé en 1787 par la cabale de Brienne, pour avoir appuyé les plans de Calonne, et fut remplacé par Lamoignon.

MIRON, famille illustre dans la médecine et la magistrature, a fourni des médecins à plusieurs de nos rois depuis Charles VIII. — François Miron, petit-fils d'un médecin de Charles IX, fut lieutenant civil et prévôt des marchands sous Henri IV, et mourut en 1609. Paris lui doit une partie de ses embellissements, entre autres la façade de l'Hôtel-de-Ville, pour la construction de laquelle il abandonna ses appointements. On y voit auj. sa statue. — Son frère Robert Miron fut aussi prévôt des marchands, présida le tiers-état aux états-généraux de 1614, et se distingua par son éloquence mâle et patriotique. Il fut ensuite ambassadeur en Suisse, intendant en Languedoc, et mourut en 1641.

MIROPOLIE, ville murée de la Russie d'Europe (Koursk), à 95 kil. S. O. de Koursk ; 6,000 hab.

MIR-WEISS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, était intendant du Candahar pour les sophis de Perse. Il se rendit indépendant en 1709 et se maintint victorieusement contre les troupes envoyées par la cour d'Ispahan. Il mourut en 1715 et eut pour successeur Abd-el-Aziz, son frère, et bientôt après Mir-Mahmoud, son fils.

MIRZAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, ch.-l. d'un district, sur le Gange, rive droite, à 90 kil. S. E. d'Allahabad, par 25° 10' lat. N., 81° 9' long. E. ; plus de 200,000 hab. Beaucoup de pagodes. Tapis, forges. Très grand commerce (elle est l'entrepôt de la soie et du coton de toute l'Inde anglaise). — Le district de Mirzapour est très fertile et compte 900,000 hab.

MISCHNA ou **MISNA**, collection des lois civiles et des traditions rabbiniques des Hébreux. Les Juifs prétendent que Moïse, en recevant sur le mont Sinaï les tables de la loi écrites de la main de Dieu, en reçut aussi d'autres, que les docteurs de la synagogue conservèrent par tradition, jusqu'à ce que le rabbin Judas, dit le Saint, craignant de voir la tradition s'altérer par l'effet de la dispersion des Juifs, les écrivit et en fit un code au XIe siècle. Plusieurs savants croient ce recueil plus moderne. La Mischna a servi de fondement au Talmud, et en forme la première partie.

MISÈNE (cap), *Miseno* en italien, *Misenus* des Latins, sur la côte O. de l'Italie, à 15 kil. S. O. de Naples, forme l'extrémité occid. du golfe de Naples et fait saillie vis-à-vis de l'île de Procida. Ruines de l'antique Misène.

MISITHÉE, beau-père de Gordien III, fut préfet du prétoire pendant le règne de ce jeune prince, gouverna avec sagesse et repoussa les Parthes. Il mourut en 243 ; on soupçonna Philippe-l'Arabe, qui le remplaça, d'avoir abrégé ses jours.

MISITRA ou **MISTRA**, l'ancienne *Lacédémone*, ville du roy. actuel de Grèce (Laconie), à 65 kil. S. de Napoli de Romanie, sur le Vasilipotamo (ancien *Eurotas*) ; 2,000 hab. (12,000 avant la guerre de l'indépendance). Rues sales et étroites ; forte citadelle ; cathédrale célèbre par ses miracles. Tout près, en sortant du mur d'enceinte, on voit le Mesochorion et l'Exochorion, qui sont comme deux villes à part. Misitra était sous les Turcs le ch.-l. d'un livah.

MISIVRI, *Mesembria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 28 kil. N. E. de Bourgas : siège métropolitain.

MISNIE, *Meissen* en allemand, un des cinq cercles du roy. de Saxe, bornée au N. et à l'E. par les États prussiens, au S. E. par la Bohême, au S. O. et à l'O. par les cercles de l'Erzgebirge et de Leipsick : 70 kil. de l'E. à l'O., 114 du N. au S. ; 336,000 hab. Ch.-l., Dresde (capitale de tout le royaume) ; places principales, Meissen, Pillnitz, Pyrna, Grossenhayn, Schandau. Le sol est très varié, montueux au S., plat ailleurs : très fertile aux environs de Meissen, aride sur quelques points. Manufactures de draps, lainages, chapeaux, papier, faïence, porcelaine, etc. Mines de fer, houille, vitriol, étain, etc. — La Misnie, dont le nom vient de Meissen, sa capitale primitive, a été originairement un margraviat particulier, et ensuite une des parties intégrantes des possessions de l'électeur de Saxe. Ses limites ont beaucoup varié, et il fut un temps où elle comprenait et l'Osterland et la Thuringe. Dans les trois derniers siècles, elle formait à peu près la totalité du royaume actuel de Saxe et quelques districts de la prov. prussienne de Saxe. On la divisait aussi comme le royaume actuel en cinq cercles, Misnie, Leipsick, Erzgebirge, Voigtland, Neustadt, plus les évêchés de Merseburg et de Naumbourg-Zeitz (auj. à la Prusse). — Le margraviat de Misnie remonte à 980. En 1127 commença la dynastie des margraves héréditaires ou maison de Wettin, ainsi nommée d'un comté qu'elle possédait. Dès lors cette maison s'appela *maison de Misnie*; plus tard, elle changea encore ce titre pour celui de *maison de Saxe*, lorsque, à l'extinction de la branche albertine issue

de la ligne puînée de la maison d'Ascanie, l'électorat de Saxe devint vacant (1422). *Voy.* SAXE.

MISR ou MESR, nom arabe de l'ÉGYPTE.

MISRAIM, fils de Cham et petit-fils de Noé, régna vers l'an 2200 sur l'Égypte, qui dans l'Écriture porte le nom de *Terre de Misraïm.*

MISSI DOMINICI (c.-à-d. *envoyés du maître*). Sous les rois francs de la 2e race, on donnait ce nom à certains commissaires royaux qui étaient envoyés dans les provinces pour inspecter la conduite des ducs et des comtes, et pour juger en dernier ressort des cas d'appel dévolus au roi; leurs pouvoirs étaient très étendus.

MISSINIPI ou RIVIÈRE-ANGLAISE, rivière de l'Amérique du Nord, dans la Nouvelle-Bretagne, sort du lac de l'Isle-à-Crosse par 55° 30' lat. N. et 110° long. O., coule à l'E., au N. E., et tombe dans la *baie* d'Hudson. Cours, 1,200 kil.

MISSION (Prêtres de la). *Voy.* LAZARISTES.

MISSIONNAIRES. En 1622, Grégoire XV voulant régulariser les travaux des missionnaires, qui jusqu'alors n'avaient eu d'autres guides que leur zèle, fonda la congrégation de la Propagande (*de Propaganda fide*); en même temps le Père Bernard de Sainte-Thérèse créait, en 1663, à Paris, le *séminaire des Missions étrangères.* On y recevait des religieux de tous les ordres pour les préparer aux travaux apostoliques. De là sortirent les saint François Xavier, les Charlevoix et les Jésuites fondateurs du Paraguay. L'Inde, la Chine, le Japon, les îles de l'Océanie et le Nouveau-Monde, offrirent à leurs travaux un vaste champ; et bien que souvent leur zèle leur ait coûté la vie, leurs efforts furent plus d'une fois couronnés de succès. — Comme les Catholiques, les Protestants, surtout en Angleterre, se sont montrés actifs pour la propagation de la foi. Un bill de 1647 autorisa en Angleterre la première société de missionnaires protestants, et en 1824 on comptait plus de 500 de ces missionnaires.

MISSIONS, nom donné particulièrement à des colonies formées par les missionnaires catholiques de l'Amérique, sur les confins des pays vraiment soumis aux Européens, et des contrées indépendantes. Les plus célèbres ont été : 1° les *Sept-Missions* de la province de San-Pedro au Brésil (XVIIIe siècle); elles soumirent beaucoup de tribus de Guaranis au protectorat du Portugal; 2° le *district des Missions*, à la droite du Parana : il comprit tout le directorat actuel du Paraguay; les Jésuites y étaient presque souverains, et déjà ils étaient parvenus à civiliser les indigènes, quand l'Espagne céda ces établissements au Portugal, 1750 : l'Espagne les recouvra en 1761, mais ils ne se relevèrent qu'incomplétement; 3° enfin, les *Missions péruviennes*, qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de Maynas (auj. dans la Nouvelle-Grenade), limitrophe de la Pampa del Sacramento, et qui s'étendait jusque vers l'Ucayal (XVIIe et XVIIIe siècles). — Il y avait aussi des missions dans la Californie, mais moins importantes.

MISSISSIPI, c.-à-d. *mère des eaux* (dit *Meschacébé* par les Natchez), fleuve de l'Amérique septentrionale, aux Etats-Unis, sort du lac Leech par 97° 28' long. O. et 47° 40' lat. N., coule au S., arrose le territoire et l'état de Missouri, les territoires du Nord-Ouest et d'Arkansas, les états d'Illinois, de Kentucky, de Tennessee, de la Louisiane, du Mississipi; reçoit entre autres affluents le Missouri (plus grand que lui), l'Arkansas, l'Ohio, la Rivière-Rouge, l'Illinois, le Ouisconsin, etc.; forme ensuite le Delta du Mississipi, et tombe dans la mer du Mexique près de la Nouvelle-Orléans, par 29° 6' lat. N. Largeur ordinaire, depuis qu'il a reçu le Missouri, de 1,600 à 3,200 mètres. Longueur totale, y compris les détours, 6,000 kil. — L'Espagnol Ferdinand de Soto découvrit l'embouchure du Mississipi en 1541; les Français Jolliet et Marquette, partis de Québec en 1673, le descendirent jusqu'au confluent de l'Arkansas; La Salle le parcourut tout entier et le nomma *St-Louis*, comme il avait appelé Louisiane le pays que ce fleuve traverse.

MISSISSIPI, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné par les états de Tennessee au N., d'Alabama à l'E., l'Arkansas et la Louisiane à l'O., par cette dernière et le golfe du Mexique au S. : 600 kil. sur 250; 200,000 hab. (dont 80,000 esclaves). Ch.-l., Jackson. Plusieurs rivières outre le Mississipi, qui le borne à l'O. et lui donne son nom; lacs au S.; climat doux; sol généralement riche et fertile : céréales, fruits, arbres de toute espèce. Industrie encore peu développée, mais en progrès. — La France possédait jadis cette contrée; en 1763 elle céda à l'Angleterre toutes ses possessions à l'E. du Mississipi; celle-ci, en 1783, céda aux Etats-Unis toute la partie située au N. du 31e degré parallèle, et le reste à l'Espagne qui, elle-même, vendit ce territoire à l'Union en 1798. Deux ans après, on érigea en territoire, sous le nom de Mississipi, tout le pays compris entre le Mississipi à l'O. et la Géorgie à l'E. Enfin, en 1817, ce territoire, s'étant accru par l'acquisition d'une partie du pays des Chactas, fut partagé en état du Mississipi à l'O., et territoire d'Alabama à l'E.

MISSOLONGHI, ville de l'état de Grèce (Hellade occidentale), à 44 kil. O. de Lépante, à l'entrée du golfe de Patras. Vainement assiégée en 1822 par les Turcs; prise par eux après un siége héroïquement soutenu, du 10 avril 1825 au 26 mars 1826. Botzaris, qui commandait dans la place, se fit sauter avec toute la garnison.

MISSON (Maximilien), écrivain protestant, était conseiller au parlement lors de la révocation de l'édit de Nantes (1681) : il perdit son emploi et se réfugia en Angleterre où il fut chargé de l'éducation d'un jeune seigneur avec lequel il voyagea en Allemagne et en Italie. Il mourut en 1721. On a de lui : *Nouveau voyage d'Italie*, La Haye, 1702, 3 vol. in-12; *le Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Londres, 1707, etc.

MISSOURI, très grande rivière de l'Amérique du Nord, naît vers 45° 10' lat. N., et 112° long. O., dans les monts Rocheux; coule successivement au N. (jusqu'aux *Grandes-Cataractes*, par 111° 12' long. O.), puis à l'E., au S., au S. E.; baigne les districts des Mandanes et des Sioux, puis l'état de Missouri, et va joindre le Mississipi par 38° 52' lat. N. et 92° 20' long. O., après un cours de plus de 7,000 kil. Le Missouri est beaucoup plus long que le Mississipi et roule un plus grand volume d'eau lorsqu'il le rencontre. Les principaux affluents du Missouri sont : à droite, le Yellow-Stone, le Petit-Missouri (qui naît par 45° lat. N., 106° long. O., et coule au N. E.), la Chayenne, le White-River, la Rapide, la Platte, la Kansas et l'Osage; à gauche, la Maria, le Milk-River, le White-Earth-River, le Yankton, le Sioux et la Grande-Rivière.

MISSOURI, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, entre les Sioux, les Mandanes, et les Osages au N. et à l'O., l'Arkansas au S., les états d'Illinois, de Kentucky et de Tennessee à l'E., par 36°-40° 30' lat. N. et 91° 10'-96° 50' long. O. : 700 kil. sur 500; 140,184 hab. Ch.-l., Jefferson. Sol plat ou légèrement ondulé au N., montagneux ailleurs (monts Ozark). Plusieurs rivières, Missouri, et ses affluents, etc.; lacs. Froment, maïs, seigle, avoine, orge, houblon, fruits. Mines de plomb, fer, charbon de terre; antimoine, zinc, arsenic, sel, nitre, craie, plâtre, etc. — Cette contrée, comprise au XVIIe siècle dans la Louisiane, finit par être possédée par les États-Unis, forma en 1803 le territoire de la Louisiane,

qui en 1811 prit le nom de territoire de Missouri, et en 1821 fut admis dans l'Union à titre d'état.

MISTECK, ville des États autrichiens (Moravie), à 30 kil. N. E. de Korneubourg; 2,500 hab. Archevêché. Beaucoup de draps.

MISTRA. *Voy.* MISITRA.

MISTRETTA, *Amastra* ou *Mytistratus*, ville de Sicile (Palerme), à 88 kil. S. E. de Palerme; 8,000 hab.

MITAU ou **MITTAU**, *Jelgava* en lithuanien, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Courlande, sur l'Aa, à 580 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 12,500 hab. Vaste, mais peu habitée en proportion de son étendue. Gymnase, académie, bibliothèque, observatoire, cinq écoles françaises. Toile, bonneterie, savon; un peu de commerce. — Jadis capitale du duché de Courlande. Prise en 1701 par les Suédois, reprise par les Russes en 1706. Louis XVIII y résida plusieurs années pendant l'émigration.

MITCHAM, ville d'Angleterre (Surrey), à 13 kil. S. O. de Londres; 4,500 hab. Moulins à tabac, imprimeries de calicot, etc.

MITHRAS, divinité suprême des anciens Perses; les Grecs et les Romains l'ont confondue avec le Soleil. Elle n'est autre qu'une personnification d'Ormuzd, comme principe générateur et comme image de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. On représente cette divinité sous la forme d'un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique, et un manteau sur l'épaule gauche; il est armé d'un glaive qu'il plonge dans le cou d'un taureau. Le culte de Mithras s'introduisit à Rome vers l'an 67 av. J.-C., et y obtint une grande faveur, surtout sous le règne de Commode. On célébrait en son honneur des fêtes nommées *Mithriaques* dans lesquelles on immolait, dit-on, des victimes humaines; tout y inspirait la crainte et la terreur, et les épreuves des initiations étaient si rigoureuses, que le récipiendaire y succombait souvent. Ce culte fut détruit au IVe siècle.

MITHRIDATE. Ce nom a été porté par plusieurs rois de divers états de l'Asie; les plus connus sont ceux du Pont, qui se sont succédé dans l'ordre suivant: Mithridate I, 402-363 av. J.-C.; — II, 337-302; — III, 302-266; — IV, 266-222; — V, 222-186; — VI, 157-123; — VII, 123-65. — Le plus célèbre de ces princes est Mithridate VII ou *Eupator*, dit aussi *Mithridate-le-Grand*, l'un des plus terribles ennemis des Romains. Il était fils de Mithridate VI et naquit vers l'an 135 av. J.-C. Il perdit son père à l'âge de 12 ans (123), et resta pendant sa jeunesse en butte à mille intrigues de la part des prétendants à la couronne. Craignant pour sa vie, il se retira plusieurs années dans la solitude, se livrant à la chasse ou à l'étude, et acquit, avec une force et une adresse extraordinaires, une connaissance profonde des poisons et de leurs antidotes. De retour dans ses états après une absence d'environ six ans, il soumit les Scythes, conquit le Bosphore Cimmérien, la Cappadoce et plusieurs autres provinces. Les Romains, appelés au secours des Cappadociens, le forcèrent à renoncer à cette conquête (99); se sentant trop faible pour leur résister, il se soumit, mais dès ce moment il leur voua une haine mortelle. Il détacha plusieurs peuples de leur alliance, s'unit contre eux à Tigrane, roi d'Arménie, rassembla en silence une armée nombreuse, fondit à l'improviste sur les provinces qu'il convoitait, subjugua avec rapidité la Cappadoce et presque toute l'Asie-Mineure, et, pour déclaration de guerre, fit égorger à la fois dans toutes les villes de l'Asie tous les Romains qui s'y trouvaient (88): il en périt, dit-on, cent mille. Il fit ensuite passer en Grèce son lieutenant Archélaüs, qui fut accueilli comme un libérateur. Celui-ci avait déjà battu plusieurs généraux romains lorsque Sylla fut envoyé contre lui; ce général reprit Athènes (87), battit Archélaüs à Chéronée et à Orchomène, reconquit l'Asie-Mineure, et tua à Mithridate en divers combats plus de 200,000 hommes. Mithridate ayant de plus perdu sa flotte entière par une défaite et une tempête, et inquiet sur la fidélité de ses sujets, demanda la paix (85); il ne l'obtint qu'à des conditions très onéreuses: il livra ses vaisseaux et restitua toutes ses conquêtes. Pendant les deux années suivantes il fit la guerre aux peuples rebelles de la Colchide et du Bosphore. Comme il ne retirait pas assez vite ses garnisons de la Cappadoce, Muréna, lieutenant de Sylla, l'attaqua, et ils se livrèrent quelques combats peu importants (82). Sept ans après (75), le roy. de Bithynie ayant été réduit en province romaine, Mithridate, qui prétendait avoir des droits sur cette contrée, reprit l'offensive, en fit de nouveau la conquête, tailla en pièces à Chalcédoine l'armée de Cotta, et mit le siége devant Cyzique. Mais Lucullus l'assiégea lui-même dans son camp, et le força à partir. Une de ses flottes fut détruite dans deux combats près de Ténédos et de Lemnos. Il se retira alors dans ses états héréditaires; Lucullus l'y poursuivit, et après quelques échecs le battit complétement (69). Mithridate s'enfuit en Arménie auprès de Tigrane, et revint bientôt à la tête d'une armée considérable. Il fut encore vaincu deux fois, et il était sans ressources, quand Lucullus fut rappelé par les Romains. A la faveur de cette absence il reconquit tout son royaume (67); mais deux ans après Pompée le vainquit près de l'Euphrate, dans un combat nocturne. Mithridate s'enfuit alors dans le royaume du Bosphore où régnait Macharès, un de ses fils, et voulut engager ses soldats à porter la guerre au sein même de l'Italie; mais ceux-ci, effrayés d'une telle entreprise, se révoltèrent et proclamèrent roi Pharnace, son fils. Alors Mithridate, voyant qu'il fallait mourir, essaya de s'empoisonner; mais n'ayant pu y parvenir, parce que le poison n'avait plus d'action sur lui, il se fit tuer par un soldat gaulois (65). Mithridate était actif, intrépide, infatigable et fécond en ressources; il eût peut-être à jamais chassé les Romains de l'Asie et de la Grèce s'il n'eût eu à combattre Sylla, Lucullus et Pompée. Mais sa férocité, sa perfidie et son caractère défiant ternirent ses grandes qualités. Il avait une mémoire prodigieuse et savait 22 langues (c'est à cause de cela que quelques savants modernes ont donné son nom à divers recueils polyglottes). Mithridate avait épousé plusieurs femmes: la plus célèbre est Monime, jeune Grecque d'une grande beauté. Mithridate, après sa défaite par Lucullus, se croyant perdu, lui envoya l'ordre de se donner la mort (69).

MITHRIDATE I, roi des Parthes, succéda à Phraarte son frère aîné l'an 164 av. J.-C.; subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, la Mésopotamie; étendit sa domination depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, et forma ainsi un empire plus puissant que celui des Séleucides. Il fit prisonnier le roi de Syrie, Démétrius II, qui voulait lui reprendre ses conquêtes (143). Il le traita en souverain, et lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate I mourut vers l'an 139 av. J.-C., et eut pour successeur Phraate II. On lui attribue un code de lois très sages.

MITHRIDATE II régna 40 ans, de l'an 126 av. J.-C. à l'an 86, avec beaucoup de gloire. Il fit la guerre aux Arméniens, rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, remporta plusieurs avantages sur les Scythes.

MITHRIDATE III, fils aîné de Phraate III, monta sur le trône en assassinant son père l'an 61 av. J.-C., fut chassé de ses états par son frère Orode qui le fit égorger, l'an 53.

MITHRIDATIUM, auj. *Hussein-Abad*, ville de l'Asie-Mineure, chez les Trocmes et sur la limite qui séparait la Galatie du royaume de Pont.

MITIDJA, fameuse plaine de l'Algérie, qui s'étend surtout au S. d'Alger. Elle est fertile en grains,

fruits, etc. Il s'y est établi beaucoup de fermiers et autres colons français.

MITLA, ville de la Confédération mexicaine (Oaxaca), à 200 kil. S. E. d'Oaxaca, dans une triste solitude. Nombreuses antiquités mexicaines, parmi lesquelles on remarque surtout les *Tombeaux de Mitla*, dont les appartements intérieurs offrent, pour la structure, de frappants rapports avec celle des monuments de l'Égypte.

MITROWITZ, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 35 kil. S. O. de Peterwaradin ; 4,000 hab. Commerce de peaux et bestiaux. Cédée à l'Autriche par la Turquie en 1699.

MITTAU. *Voy.* MITAU.

MITYLÈNE, auj. *Médelin*, capitale de l'île de Lesbos, sur la côte E., entre Méthymne et Malée, était une des principales villes de la Grèce, et faisait partie de la ligue éolienne. Soumise à Athènes avec le reste de l'île, elle se révolta contre elle dans la guerre du Péloponèse, et dans la guerre Sociale (de 359 à 356). S'étant déclarée pour Mithridate en 86, elle fut ruinée par les Romains. Pompée la releva et y fit bâtir un superbe théâtre. Ses écoles d'éloquence étaient vantées. Pittacus, Alcée, Sapho, étaient de Mitylène.

MIYAKO ou **MEACO**, ville du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte méridionale, à 400 kil. S. O. de Yédo, par 35° 24' lat. N., 151° 10' long. E. ; 600,000 hab. Résidence du *dairi*, souverain spirituel du Japon. La ville a 30 kil. de long sur 15 de large ; citadelle ; près de 6,000 temples en l'honneur de Bouddha et de Sinto. — Miyako est le centre de la littérature et des sciences de l'empire du Japon. Imprimeries, manufactures d'étoffes et de porcelaines, ouvrages de verreries et de placage ; commerce considérable.

MNÉMOSYNE, déesse de la mémoire, était fille du Ciel ; elle fut aimée de Jupiter qui la rendit mère des neuf Muses. Elle les mit au monde sur le mont Piérius, d'où les Muses sont nommées Piérides.

MNEVIS, nom du bœuf consacré au soleil dans la ville d'Héliopolis : on lui rendait le même culte qu'au bœuf Apis ; c'était, dit-on, l'emblème d'Osiris.

MOAB, fils de Loth. *Voy.* MOABITES.

MOABITES, *Moabitæ*, peuplade arabe issue de Moab, fils de Loth, habitait au S. E. de la Palestine, à l'E. de la mer Morte, au S. du fleuve Arnon et au N. des Madianites. Leur pays jadis avait été occupé par les Emim, peuple de géants. Dieu défendit aux Israélites de troubler les Moabites dans la possession de leurs terres ; mais ceux-ci tinrent 18 ans les Hébreux en captivité (1332-1314 av. J.-C.). Plus tard, vaincus par Saül, assujettis au tribut par David, battus par Joram, roi d'Israël, et par Josaphat, ils finirent par tomber sous le joug de l'Assyrie.

MOADHAM. *Voy.* MELIK-EL-MOADHAM.

MOALLAKATS (les sept), nom que les Arabes donnent à sept poëmes qu'ils regardent comme sacrés, et dont un exemplaire est suspendu aux voûtes de la Kaaba à La Mecque.

MOAWIAH ou **MOHAVIAH**, 1er calife ommiade, né à La Mecque au commencement du VIIe siècle de J.-C., était arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin-germain du grand-père de Mahomet. Il était gouverneur de Syrie lorsqu'Othman fut assassiné (656). Sous prétexte de venger sa mort, il refusa de reconnaître Ali pour successeur d'Othman, et se fit lui-même proclamer calife. Il fut universellement reconnu après le meurtre d'Ali (661). Il soumit l'Égypte, Médine, La Mecque, l'Yémen, et recula par ses conquêtes les bornes de l'empire musulman. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan Atlantique ; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yézid assiégea vainement Constantinople pendant 6 ou 7 ans, et Moawiah se vit contraint, après de grandes pertes, d'acheter la paix. Il mourut à Damas en 680, laissant le trône à son fils Yézid. — Moawiah II, fils d'Yézid, ne régna que quelques mois (683).

MOBILE, ville des États-Unis (Alabama), à 280 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans, à l'emb. de la Mobile, par 30° 40' lat. N., 90° 41' long. O. ; commerce de riz, goudron, fourrures, etc. ; 8,000 hab.

MOBILE, riv. formée de l'Alabama et du Tombighee, se jette dans la baie Mobile, partie du golfe du Mexique, après 90 kil. de cours.

MOBILE-NATCHEZ (famille) ou FLORIDIENNE. *Voy.* FLORIDE.

MOCARANGUA, état de l'Afrique orientale, borné au N. par le Botonga (445 kil. sur 272), est un des plus puissants démembrements de l'empire du Monomotapa, et a, dit-on, pour capitale Zimbaoé, jadis capitale de tout le Monomotapa, et auj. celle du Mocarangua. Climat chaud, sain ; grande fertilité. Forêts, et bêtes féroces en grand nombre. Commerce assez actif. Les Portugais ont dans le Mocarangua des comptoirs à Sena, au mont Foura, renommé par ses mines d'or, etc.

MOCENIGO, famille patricienne de Venise qui a fourni plusieurs doges : Thomas, 1414-23 ; — Pierre, 1474-76 ; — Jean, frère du précédent ; 1476-85 ; — Louis, 1570-77.

MOCENIGO (André), historien, de la même famille, né à la fin du XVe siècle, remplit plusieurs emplois importants, et fut chargé de négociations dont il s'acquitta avec talent. Il est connu par une histoire de la ligue de Cambrai, intitulée : *Belli memorabilis Cameracensis adversus Venetos historiæ libri VI*, 1525.

MOCHA (LA), ville du Chili. *Voy.* CONCEPTION (LA).

MOCOMOCO, ville de l'île de Sumatra, capitale du roy. d'Anaksungei, à 200 kil. N. O. de Bencoulen. Poudre d'or, poivre, bois de construction.

MOCTADER, **MOCTADY**, **MOCTAFY**. *Voy.* MOKTADER, MOKTADY, MOKTAFY.

MODAIN (EL), c.-à-d. *les deux villes*, village de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 35 kil. S. E. de Bagdad, sur l'Euphrate, rive gauche, est bâti sur les ruines de *Séleucie* et de *Ctésiphon*.

MODÈNE, *Mutina*, ville d'Italie, capitale du duché de Modène, entre la Secchia et le Panaro, à 130 kil. S. E. de Milan ; 27,000 hab. Ses rues ont des portiques, mais sont mal pavées (la principale s'appelle *strada Maestra*). Monuments : le palais ducal (avec de très belles collections) ; la cathédrale, dont la tour *Ghirlandina* est une des plus hautes de l'Italie, et où l'on garde le seau de bois qui a été le sujet de la *Secchia rapita* (*Voy.* TASSONI) ; églises Saint-George et St-Vincent ; théâtre, casernes ; université ; collége de nobles ; académie militaire des nobles ; bibliothèque ; académie des beaux-arts, des sciences, lettres et arts ; académie des philharmoniques ; société italienne des sciences (qui a produit de très savants mémoires). Patrie de Muratori, Tassoni, Fallope et Vignole. — Cette ville fut fondée par les Etrusques. Tib. Sempronius Longus battit les *Boii* dans ses environs. On nomme *guerre de Modène* le siége que Décimus Brutus soutint dans cette ville contre Marc-Antoine (43). L'armée sénatoriale, aidée des légions du jeune Octave, livra bataille à Antoine sous Modène. Marc-Antoine, vainqueur le matin du consul Pansa, fut vaincu le soir par Hirtius et Octave, et obligé de lever le siége. Ruinée, puis rétablie sous Constantin, Modène fut ravagée par les Goths et les Lombards. Elle était redevenue florissante sous Charlemagne ; elle passa alors successivement aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue et de Ferrare ; eut, comme toutes les villes lombardes, des tyrans au milieu du XIIIe

siècle, et fut enfin, en 1288, acquise par les princes de la maison d'Este pour lesquels elle fut érigée en duché en 1453. Sous le royaume d'Italie elle fut le ch.-l. du dép. du Panaro.

MODÈNE (duché de), petit état d'Italie, entre le royaume Lombard-Vénitien au N., l'État de l'Église au S., etc. : 98 kil. sur 58 ; 390,000 hab. Ch.-l., Modène. Autres villes, Reggio, Correggio, Bersello, Canossa, Carpi. — Ce pays n'eut d'existence à part qu'à la fin du XVIe siècle ; cependant il formait depuis 1288 un petit état monarchique, dont la capitale était Ferrare ; mais depuis 1453 Borso d'Este avait pris le titre de duc ; Alphonse II d'Este étant mort sans postérité en 1598, Clément VIII reprit le duché de Ferrare comme fief papal, et alors Modène forma un duché isolé dont l'empereur Rodolphe II investit César d'Este, fils naturel d'Alphonse. Cette nouvelle ligne s'est perpétuée jusqu'en 1797, époque à laquelle Hercule III fut dépossédé par les Français. Mais son petit-fils, François IV d'Autriche, dit d'Este, a été réintégré dans le duché par le congrès de Vienne, et y est devenu tige d'une nouvelle maison d'Este. En 1797 le duché de Modène avait été compris dans la république Cisalpine, et depuis il avait été réparti entre les dép. du Crostolo et du Panaro dans le royaume d'Italie ; auj. il est de nouveau indépendant, mais toutefois réversible à l'Autriche.

MODER, riv. de France (Bas-Rhin), naît dans l'arrondissement de Saverne, baigne Ingweiler et Haguenau ; reçoit à gauche la Rothbach, à droite le Zinzel ; cotoie longtemps le Rhin du sud au nord, et s'y joint près de Seltz après 80 kil. de cours.

MODERN, *Modor* en hongrois, ville murée de Hongrie, à 25 kil. N. E. de Presbourg ; 4,600 hab.

MODESTE (saint), martyr. On le fête le 15 juin.

MODESTINUS (HERENNIUS), jurisconsulte romain du IIIe siècle, disciple d'Ulpien, fut élevé aux honneurs sous Alexandre Sévère et Maximin, et fut consul avec Probus en 228. Il avait composé un grand nombre d'écrits dont il ne reste que quelques fragments, publiés par Jacques Lect, jurisconsulte génevois, et par Brenkman, Leyde, 1706.

MODHAFFER ou MOUZAFFER-CHAH, dernier souverain musulman du Guzzerat au XVIe siècle, fut dépouillé de ses états par l'empereur mogol Akbar en 1573, qui l'emmena prisonnier. Modhaffer fut chargé plus tard par ce prince (1581) de conquérir le Bengale ; et se voyant libre, il souleva le Guzzerat en sa faveur, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mongoles, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à diverses reprises, et se tua en 1592. Après sa mort le Guzzerat fut réuni à l'empire du Mogol.

MODHAFFERIENS, petite dynastie de princes turcomans qui régnèrent indépendants dans le Farsistan depuis la mort d'Abou-Saïd, dernier souverain gengiskhanide de la Perse (1335), jusqu'à l'invasion de Tamerlan (1394). Elle compte quatre princes : Modhaffer, 1318 ; Djelal-Eddin, 1365 ; Zéin-élab-Eddin, 1382 ; Chah-Mansour, 1394. Ils furent toujours en guerre avec les Ilkhaniens, les Djoubaniens et les Turcomans du Mouton blanc et du Mouton noir.

MODICA, *Motyca*, ville de Sicile (Syracuse), à 53 kil. S. O. de Syracuse ; 19,700 hab.

MODLIN, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 65 kil. S. E. de Plock, au confluent de la Narew et de la Vistule ; ville très forte.

MODON, *Méthone*, ville de l'état de Grèce (Messénie), ch.-l. de la Haute-Messénie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 90 kil. S. O. de Tripolitza ; 7,000 hab. Petit port ; tour octogone sur un flot : rues sales, mais assez belles maisons. Point d'eau potable. Modon appartint longtemps aux Vénitiens : le traité de Carlowitz (1699) la leur avait rendue avec toute la Morée ; mais ils la reperdirent par le traité de Passarovitz (1718). Les Français s'en emparèrent en 1828.

MODUGNO, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 11 kil. S. O. de Bari : 4,600 hab.

MOELAN, bourg de France (Finisterre), à 9 kil. S. O. de Quimperlé ; 4,200 hab.

MOELLENDORF (H., comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, mort en 1816, se forma sous le grand Frédéric, fut chargé en 1793 d'effectuer le démembrement de la Pologne ; remplaça en 1794 le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne, et gagna sur les Français la bataille de Kaiserslautern. Néanmoins il se montra toujours opposé à la guerre.

MOELSEN. *Voy.* MERSEBOURG.

MOEN, île du Danemark, dans la mer Baltique, près de la côte S. de l'île de Seeland, par 54° 58' lat. N., 9° 55' long. E. : 26 kil. sur 8 ; 7,000 hab. Ch.-l., Stege.

MOERBEKA ou MEERBECKE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 19 kil. N. E. de Gand ; 3,200 hab. Patrie de Guillaume de Mœrbeka.

MOERDYK, ville de Hollande (Brabant septent.), à 13 kil. N. de Breda, sur le Hollandsch-Diep, où Guill. de Frise, prince d'Orange, se noya en 1711.

MOERIS, roi d'Égypte, qui régnait vers 1990 av. J.-C., est surtout connu pour avoir fait creuser le lac qui porte son nom. — Ce lac, situé dans l'Heptanomide, à 10 milles du Nil, était destiné à recevoir le trop plein des eaux du fleuve. Les géographes anciens varient sur sa grandeur : la plupart lui donnent 600 kil. de tour. Pomponius Méla ne lui en donne que 30 environ. C'est auj. le lac *Birket-el-Kéroun*.

MOERS, MOERSBURG. *Voy.* MEURS, MEURSBOURG.

MOESIE. *Voy.* MÉSIE.

MOESKIRCH, village du grand-duché de Bade, dans le cercle du Lac. Moreau y battit les Autrichiens (25 mars 1800).

MOESSINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 12 kil. S. E. de Rothenburg : 3,350 hab. Brûleries d'eau-de-vie.

MOEZ-ED-DAULAH (Ahmed), dont le surnom veut dire *la force de l'empire*, le premier de la race des Bouïdes qui ait régné à Bagdad, monta sur le trône après avoir soumis le Kerman, le Kourdistan et plusieurs autres provinces ; déposa le calife Mostakfy, le priva de la vue (946), et s'empara de toute l'autorité sous son successeur Mothi. Il m. en 967.

MOEZ-LEDINILLAH, calife fatimite, fut dabord souverain d'Almahdya depuis l'an 953, soumit à son autorité l'Afrique occidentale, conquit la Sicile (963), puis l'Égypte (969), fonda le Caire et y établit la dynastie des Fatimites qui y régna plus de 200 ans. Il mourut en 975 à 46 ans.

MOGADOR ou SOUEIRAH, ville maritime de l'état de Maroc (Maroc), sur l'Atlantique, à 178 kil. S. O. de Maroc, par 11° 35' long. O., 32° 32' lat. N. ; 16,000 hab. Port sûr ; résidence de plusieurs consuls européens ; citadelle, palais impérial. Commerce actif de mulets, maroquin, ivoire, ébène, etc. Fondée en 1760 par l'empereur Sidy-Mohammed, sur l'emplacement d'un ancien château-fort construit par les Portugais.

MOGHOSTAN (*pays des dattes*), l'ancienne *Carmanie déserte*, contrée d'Iran, dans le S. du Kerman. Ch.-l., Minab. Sol plat, sablonneux, où l'on ne recueille que des dattes. Les côtes sont soumises à l'imam de Mascate.

MOGLAH, *Alinda*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. du livah de Mentech, à 95 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar.

MOGOL (le GRAND-). *Voy.* MONGOLS.

MOGOLISTAN. *Voy.* MONGOLIE.

MOGRABIN. *Voy.* MAUGRABIN.

MOGUER, *Onuba* ou *Lontici*, ville d'Espagne (Séville), à 80 kil. N. O. de Cadix, sur le Tinto; 6,000 hab. Port très petit.

MOGUNTIACUM, auj. *Mayence*, ville de Gaule, ch.-l. des *Caracates* et de toute la Germanique 1re, sur le Rhin, fut très agrandie par Drusus, frère de Tibère, 10 ans av. J.-C. C'est là que Lollien et Jovin furent proclamés empereurs (267).

MOHACZ ou **MOHATZ**, ville de Hongrie (Baranya), à 90 kil. O. de Szegedin; 4,000 hab. Siége d'un protopope grec; château-fort. Les Turcs y battirent complétement les Hongrois en 1526; Louis II périt dans cette bataille et les Turcs firent une foule de prisonniers; mais les Hongrois et les Impériaux, commandés par Charles IV de Lorraine, y défirent les Turcs en 1687.

MOHAMMED, vrai nom du prophète que nous nommons Mahomet (*Voy.* MAHOMET). — Le nom de *Mohammed* a été porté par un grand nombre de princes musulmans qui ont régné dans différents pays. Les plus célèbres sont:

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife abbasside, fils d'Al-Manzor. Il régna de 775 à 785 de J.-C. à Bagdad, fit du bien et se montra clément; mais il déploya un faste inouï.

MOHAMMED-AL-MAHDI (Aboul-Cacem), dernier *imam* de la race d'Ali, né en 859. Selon les uns, il fut tué à 11 ans par le calife Motamed; selon les autres, il vécut jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit, les Musulmans de la secte des Chyites croient qu'il disparut mystérieusement et ils l'attendent comme un autre Messie.

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife ommiade d'Espagne, usurpa le trône de Cordoue sur Hescham II en 1009; il fut lui-même renversé en 1012 par un nouvel usurpateur, Soliman.

MOHAMMED II AL-GAURY, empereur de l'Hindoustan, de la dynastie des Gaurides en Perse, fut associé au trône par son frère Gaïath-Eddyn (1171). Il obtint de lui le roy. de Gaznah, fit de nombreuses incursions dans l'Inde, s'empara du Guzzerat, de Lahore, de Dehly, d'Adjmir, de Bénarès; renversa les idoles et établit partout l'islamisme. Il périt assassiné en 1206.

MOHAMMED IX, X, XI, plus connus sous les noms de *Akbar*, *Géangir*, *Chah-Djihan*. *Voy.* ces noms.

MOHAMMED XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-Eddyn), empereur de l'Hindoustan, monta sur le trône en 1717. Sous son règne arriva la dissolution totale de l'empire mogol dans l'Inde. Nadir-Chah, usurpateur du trône de Perse, fit une invasion dans l'Hindoustan, et se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'O. de l'Indus. Mohammed mourut en 1747, et eut pour successeur son fils Ahmed-Chah.

MOHAMMED-GAÏATH-EDDYN, sultan seldjoucide de la Perse, et 2e fils de Mélik-Chah; il disputa cinq ans l'empire à son frère et devint maître de toute la Perse en 1105. Il mourut en 1118.

MOHAMMED-KHAN, souverain de la Perse occid. *Voy.* GHAZAN-KHAN.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5e et dernier prince de la dynastie des Thahérides, qui régna sur le Khoraçan de 820 à 872, monta sur le trône en 862, eut à combattre plusieurs compétiteurs, entre autres Yacoub-ben-Laïth, de la dynastie des Soffarides, et fut renversé après dix ans d'un règne orageux (872).

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynastie des Kadjars, actuellement régnante en Perse, fils d'un gouverneur du Mazandéran. Il commanda d'abord plusieurs corps de troupes et fut gouverneur d'Astérabad sous Nadir et son successeur Adel-Chah; il fut un des premiers à se déclarer indépendant à la mort du dernier (1748); s'empara du Mazandéran, du Khoraçan, du Ghilan, prit Ispahan et fut sur le point de se rendre maître de toute la Perse; mais il finit par tomber au pouvoir de Kérim-Khan, son compétiteur, qui lui fit trancher la tête (1758).

MOHAMMED-AGA, fils du précédent, tomba avec son père entre les mains de Kérim qui le fit eunuque et le retint prisonnier: mais il s'évada en 1779, reprit les provinces que son père avait possédées, devint maître de toute la Perse, fit avec succès la guerre aux Russes, et affermit le trône dans sa famille. Il eut pour successeur son neveu, Baba-Khan (Feth-Ali-Chah).

MOHAMMED-BEY, souverain de l'Égypte, qui succéda au fameux Aly-Bey; il entra dans le corps des Mamelouks, devint le gendre d'Aly et son meilleur général; mais il se révolta bientôt contre son bienfaiteur, le chassa du Caire, s'empara de toute l'Égypte (1773), et se fit nommer par le sultan de Constantinople pacha du Caire. Il mourut de la peste devant Saint-Jean-d'Acre (1776).

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB. *Voy.* WAHABITES. — Pour les autres personnages de ce nom, *Voy* MAHOMET, MÉHÉMET, MAHMOUD ou leurs surnoms.

MOHARBANDJ, *Mohurbunge* des Anglais, district de la présidence de Calcutta, entre la Soane et la Sobonryka, a été formé aux dépens de l'Orissa, et a pour ch.-l. Hariorpour.

MOHAVIAH. *Voy.* MOAWYAH.

MOHAWKS, peuple indigène de l'Amérique sept., est une des six nations que forment les Iroquois, et habite dans le Haut-Canada et l'état de New-York.

MOHIGANS ou **MOHICANS**, Indiens des États-Unis, dont on trouve encore quelques restes dans la partie S. E. de l'état de Connecticut.

MOHILEV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Mohilev, sur la droite du Dniepr, à 800 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 9,900 hab. Archevêchés grec et latin. Château-fort. Remparts en terre. Assez belle place et nombreux bâtiments en pierre. Commerce assez actif avec Riga, Memel et Dantzick. — Le gouvernement de Mohilev, situé entre ceux de Vitebsk au N., de Tchernigov et Smolensk à l'E., de Minsk à l'O., a 370 kil. sur 548, et 990,000 hab. Ch.-l., Mohilev. Beaucoup de rivières (Dniepr, Soj, Ipout, etc.), marais, forêts.— Il y a une autre Mohilev dans le gouvernement de Podolie, sur la gauche du Dniestr, à 90 kil. S. E. de Kaminiec; 7,000 hab.

MOHON, ville du département du Morbihan, à 15 kil. N. O. de Ploërmel; 3,593 hab.

MOHRINGEN, ville murée du Hanovre, sur la Mohr, près de son confluent avec la Leine, à 16 kil. N. O. de Gœttingue; 1,800 hab. Château.

MOHRUNGEN, ville des États prussiens (Prusse), à 95 kil. S. O. de Kœnigsberg; 1,900 hab. Victoire des Français sur les Russes, 1807.

MOINES ou **SOLITAIRES**, du grec *monos* (seul), étaient dans l'origine des laïques qui se séparaient volontairement du commerce des hommes, après avoir fait aux pauvres l'abandon de leurs biens, pour partager leur temps entre la prière et le travail. Un grand nombre de ces solitaires s'étaient déjà établis en Égypte lorsque saint Antoine en réunit quelques-uns en communauté monast que (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Éthiopie, les Indes mêmes, virent bientôt se former de pareilles associations. Quelques-uns restèrent néanmoins tout à fait solitaires: tels étaient les *anachorètes* ou *ascètes*, qui vivaient seuls dans les déserts, et les *sarabaïtes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais la plupart se réunirent en communautés, sous le nom de *cénobites*, et sous la direction d'un supérieur appelé *abbé*: c'est ce qui a donné naissance aux divers ordres religieux (*Voy.* leurs noms).

MOIRA, ville d'Irlande (Down), dans l'Ulster, à 28 kil. S. d'Antrim. Aux env., château de Moira.

MOIRA (François RAWDON, comte de), marquis d'Hastings. *Voy.* HASTINGS.

MOIRANS, ch.-l. de canton (Isère), sur la Morge, à 27 kil. N. E. de St-Marcellin; 2,000 hab. Chapeaux de paille façon de Florence, moulins à huile, forges, martinets à cuivre, etc.

MOISDON-LA-RIVIÈRE, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), sur le Don, à 11 kil. S. de Châteaubriant; 2,400 hab.

MOISE, chef et législateur du peuple hébreu, né en Égypte vers l'an 1725 av. J.-C., fut exposé sur le Nil en vertu des ordres de Pharaon qui voulait faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, mais fut sauvé des eaux par la fille même du roi, qui l'éleva et le fit instruire dans les sciences des Égyptiens. Informé de sa naissance, il quitta la cour de Pharaon à l'âge de 40 ans pour aller vivre avec les Hébreux, et ayant vu un Égyptien qui maltraitait l'un d'eux, il le tua de sa propre main. Craignant d'être puni pour ce meurtre, il alla se réfugier dans le désert de Madian et y épousa la fille d'un prêtre nommé Jéthro. Il reçut de Dieu, dans sa retraite, l'ordre de délivrer les Israélites de l'oppression des Egyptiens, et vint sommer Pharaon de laisser ses concitoyens sortir librement de l'Egypte. Il n'éprouva d'abord que des refus; alors pour effrayer le roi, il accabla ses peuples de dix fléaux cruels connus sous le nom de *plaies d'Égypte*; Pharaon se vit forcé de céder à ses demandes. Moïse sortit d'Egypte à la tête des Hébreux, l'an 1645 av. J.-C. : il leur fit traverser à pied sec la mer Rouge, fit engloutir dans les eaux de cette mer Pharaon qui les poursuivait, les conduisit dans le désert où il les nourrit d'une manne tombée du ciel, fit jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette, reçut de Dieu la loi sacrée sur le mont Sinaï, triompha de plusieurs peuples qui s'opposaient à son passage, et arriva jusque sur les confins de la Terre Promise. Il ne lui fut cependant pas accordé d'y entrer, parce qu'il avait une fois manqué de confiance dans le Seigneur, et il mourut sur le mont Nébo, d'où il pouvait apercevoir la terre de Chanaan, âgé de 120 ans, l'an 1605 av. J.-C. — Moïse est l'auteur du *Pentateuque*, c.-à-d. des cinq premiers livres de l'Ancien Testament (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome), qui renferment l'histoire sacrée depuis la création du monde jusqu'à l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise, un code de lois et un recueil de prescriptions religieuses.

MOÏSE DE KHOREN, historien arménien, né vers l'an 370 de J.-C. au bourg de Khoren, fit une étude profonde de la littérature grecque: visita Antioche, Alexandrie, Rome, Constantinople: fut à son retour garde des archives patriarcales, puis archevêque de Pakrévant, et mourut vers 487. Il a laissé une *Histoire de l'Arménie*, qui a été imprimée à Londres en 1738, avec traduction latine, par les frères Whiston.

MOISK, lac de la Russie d'Europe. *Voy.* ILMEN.

MOISSAC, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), à 25 kil. N. O. de Montauban, sur le Tarn; 10,618 hab. Tribunaux de première instance et de commerce. Bien bâtie; belle fontaine et pont remarquable. Environs fertiles en blé, fruits et vins. Fondée au ve siècle et jadis plus importante; elle fut ravagée par les Normands et souffrit pendant la croisade contre les Albigeois et pendant les guerres entre la France et l'Angleterre.— L'arr. de Moissac a 6 cant. (Auvillar, Bourg-de-Visa, Lauzerte, Montaigu, Valence et Moissac), 90 communes et 62,735 hab.

MOITA, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. E. de Corte.

MOITTE (J.-Guil.), habile sculpteur, né à Paris en 1747 d'une famille déjà illustrée dans la gravure; étudia sous Pigalle et Lemoine, puis fut envoyé à Rome; entra à l'Académie en 1783, fut chargé sous la république et l'empire de plusieurs travaux importants, tels que le fronton du Panthéon, représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières* (ce fronton a été supprimé sous la Restauration), le mausolée du général Desaix au mont Saint-Bernard, une statue équestre de Napoléon en bronze. Moitte mourut en 1810.

MOIVRE (Abraham), mathématicien, né en 1667 à Vitry en Champagne, de parents protestants, se retira en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, se lia avec Halley et Newton, fut admis à la Société royale de Londres et à l'Académie des Sciences de Paris, et mourut à Londres en 1754. Moivre s'est surtout occupé du calcul des probabilités. On a de lui : *De mensura sortis*, qu'il reproduisit dans : *The doctrine of chances*, Londres, 1716; *Annuities on life* ou *Des rentes viagères*, 1724; *Miscellanea analytica*, 1730.

MOJACAR, *Murgis*, ville murée d'Espagne (Grenade), à 105 kil. S. E. de Murcie et près de la mer; 3,600 hab.

MOJAISK, ville de la Russie d'Europe (Moscou); 4,000 hab. Jadis fortifiée, fit partie de la principauté de Tchernigov, puis de celle de Smolensk; fut réunie au grand-duché de Moscou en 1341; fut plusieurs fois assiégée par les Polonais. Prise par les Français en 1812.

MOKA, ville d'Arabie (Yémen), dans l'imamat de Sana, sur la mer Rouge, à 280 kil. S. O. de Sana, par 41° long. E., 13° 20' lat. N.; 5,000 hab. Port à peu près ouvert, rade, quelques fortifications. De loin, assez bel aspect, mais l'intérieur est laid et hideux. Vents brûlants, chaleur intolérable. Aux environs, contrée sablonneuse et aride. Le café renommé qui porte le nom de cette ville est cultivé dans les vallées de l'intérieur; il est apporté à Moka par des caravanes: on exporte aussi de cette ville de la gomme, du mastic, de l'encens, des cuirs. Le commerce y est encore assez actif, quoique fort déchu. Factoreries française, anglaise, danoise. — Moka était encore sans importance au XVIe siècle. Les Hollandais y établirent un comptoir au XVIIe siècle, et les Français en 1708. Les Anglais les imitèrent ensuite, et ces derniers y exercent auj. une grande influence depuis l'abandon des villes de l'Yémen par le pacha d'Egypte.

MOKCHA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Penza, entre dans celui de Tambov, et tombe dans l'Oka. Cours, 400 kil.

MOKCHANSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 41 kil. N. O. de Penza, sur la Mokcha: 4,000 hab. Assiégée en 1717 par les Tartares.

MOKTADER-BILLAH, calife abbasside, régna de 908 à 932, se laissa gouverner par ses femmes et ses eunuques, et hâta par sa mollesse la décadence de l'empire. Il fut chassé de Bagdad et massacré par des soldats.

MOKTADY-BIAMRILLAH, calife abbasside, régna de 1075 à 1094, et épousa la fille de Mélik-Chah, par qui il avait été placé sur le trône: il favorisa les sciences, et surtout l'astronomie.

MOKTAFY-BILLAH, calife abbasside, régna de 902 à 908, reprit l'Égypte et la Syrie aux Thoulounides (905), et réduisit les Carmathes ou Ismaéliens.

MOKTAFY LEAMR-ALLAH, régna de 1136 à 1160, et releva un instant le califat depuis longtemps asservi par les Émir-al-Omrah.

MOKTHAR, capitaine arabe, né la première année de l'hégire, l'an 622 de J.-C. fils d'Abou-Obéidah, fut le plus ferme appui de la famille des Alides, battit le calife Obéid-Allah, ennemi de cette famille, et conquit la Mésopotamie. Vaincu et pris quelques années plus tard par Mosab, général du calife Abdallah, il fut mis à mort l'an 687 de J.-C.

MOLA, *Turris Juliana*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 22 kil. S. E. de Bari, sur l'Adriatique: 8,400 hab. Port. Savon, tanneries.

MOLA DI GAETA, *Formiæ*, ville du royaume de

Naples (Terre de Labour), à 5 kil. N. E. de Gaëte et sur la mer Tyrrhénienne. Port.

MOLANUS (J. VER MEULEN, dit), théologien catholique flamand, né à Lille en 1533, mort en 1585, fut professeur de théologie à Louvain, puis doyen de cette faculté. Il a publié entre autres ouvrages : *Historia sacrarum imaginum*, Louv., 1570; *De fide hæreticis servanda*, etc., 1584.

MOLANUS (Gér.-Walter VAN DER MUELEN, dit), abbé de Lokkum, théologien luthérien, né à Hameln en 1633, enseigna les mathématiques, puis la théologie à Rinteln, obtint en 1677 l'abbaye de Lokkum avec la direction des églises protestantes du duché de Lunebourg et du Hanovre, et mourut en 1722. Il eut en 1692 et années suivantes une correspondance avec Bossuet pour travailler à la réunion des églises catholique et protestante, et fut secondé dans ce travail par Leibnitz ; mais il fut impossible d'arriver à un résultat satisfaisant. On a de lui quelques écrits relatifs à la réunion, qui se trouvent dans les *Œuvres de Bossuet*, tome XXV.

MOLAY (Jacques DE), dernier grand-maître des Templiers, entra dans l'ordre vers 1265, et devint grand-maître à la mort de Guillaume de Beaujeu. Il se préparait à réparer les revers éprouvés par les Chrétiens dans l'Orient, lorsqu'il fut, en 1305, rappelé en France sous un prétexte par le pape Clément V, qui, de concert avec Philippe-le-Bel, avait juré la perte de l'ordre. Il reçut d'abord un très bon accueil; mais, en 1307, le roi le fit arrêter à l'improviste en accusant tous les Templiers des crimes les plus odieux. Livré à d'horribles tortures, Jacques de Molay fit quelques aveux, qu'il rétracta plus tard : il n'en fut pas moins condamné à mort. Il fut brûlé vif le 18 mars 1314, à la pointe de l'île de la Cité, sur l'emplacement du terre-plein actuel du Pont-Neuf. Selon une tradition populaire, il cita à jour fixe devant le tribunal de Dieu le pape et le roi, qui, en effet, ne tardèrent pas à y comparaître. Il est probable que les Templiers s'étaient livrés, en effet, à de coupables désordres ; mais leur principal crime était de posséder d'immenses richesses qui excitèrent la cupidité de Philippe-le-Bel. Toutes les formes de la justice furent violées dans leur procès. M. Raynouard a publié : *Monuments historiques, relatifs à la condamnation des Templiers*, 1813, et a tiré de cette catastrophe le sujet de sa belle tragédie des *Templiers*.

MOLD, ville d'Angleterre (Flint), dans le pays de Galles, à 22 kil. de Chester ; 5,100 hab. Jolie église, tours d'un vieux château; filatures hydrauliques.

MOLDAU, riv. de Bohême, sort des Bœhmerwald, devient navigable à Hohenfurt, arrose Prague, et tombe dans l'Elbe vis-à-vis de Melnik. Cours, 310 kil. ; affluents, le Beraun, la Suszava, etc.

MOLDAVA, riv. d'Allemagne, qui donne son nom à la Moldavie, naît en Galicie, traverse la Bukovine, entre en Moldavie, arrose Baja et Roman, et tombe dans le Sereth. Cours, 140 kil.

MOLDAVIE, *Moldau* en allemand, *Bogdan* en turc (au moyen âge on l'appelait aussi *Bogdanie*), état vassal de la Turquie d'Europe, au nord du Danube, borné au N. et à l'E. par la Russie, à l'O. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par la Turquie : 320 kil. du N. au S., sur 400 de l'E. à l'O.; 500,000 hab. Ch.-l., Jassy (c'était jadis Suszava). Au N. s'étendent les monts Krapacks. Rivières : le Danube, le Prouth, le Sereth, la Moldava, la Bistritsa. Climat très variable ; sol très fertile en grains, vins, tabac, légumes, fruits, melons, etc. ; forêts, excellents pâturages. Bétail, abeilles innombrables; gibier et poisson. Quantité de nitre (nitrate de potasse) et de naphte ; mines d'or, d'argent et de cuivre (mais on ne les exploite pas). — La Moldavie a fait partie de la Dacie Trajane, de l'empire des Goths, de celui des Huns, de celui des Avares ; puis fut occupée, du IXe au XIVe siècle, par les Petchenègues, les Cumans et les Mongols. Quand les Lithuaniens chassèrent ces derniers, Bogdan (ou Dragoch) vint avec des Valaques fonder sur les bords de la Moldava un faible état qui prit le nom de Bogdanie, et qui, en 1432, finit par se reconnaître vassal de la Pologne. Sous Étienne-le-Grand (1458-1504), la Moldavie jouit d'une indépendance temporaire entre la Turquie et la Pologne, qui s'en disputaient la suzeraineté. Mais en 1513, Bogdan II se soumit à Sélim I; puis Soliman II, en 1538, dépouilla Pierre Raregh, le dernier du sang de Bogdan, et mit à sa place Étienne Laputiel ; de ce moment, la Porte nomma toujours le voïvode de Moldavie, elle le choisissait parmi les Grecs Fanariotes. Depuis le traité de Jassi, en 1792, la Russie est parvenue, sinon à détacher cette province de l'empire ottoman, du moins à exercer sur elle un droit de protection. — Le chef suprême des Moldaves porte indistinctement les noms de voïvode (chef de guerre) et de hospodar (maître). La population se distingue en boyards de diverses classes et paysans ; ceux-ci ne peuvent devenir propriétaires. Bien que monarchique, le gouvernement est tempéré par un divan que le hospodar renouvelle chaque année.

Bogdan I (Dragoch),	1352	Pierre III,	1448
Sas,	1361	Étienne V,	1449
Pierre I?		Alexandre II,	1450
Étienne II?		Bogdan III,	
Latsko,	1365	Pierre-Haron (ou Pierre IV),	1456
Bogdan II,	1373	Étienne VI,	1458
Pierre II,	1379	Bogdan IV,	1504
Étienne III (ou I),	1390	Étienne VII,	1517
Jaga et Roman I,	1400	Étienne VIII,	1526
Alexandre I, le Bon,	1401	Pierre V (Rarech),	
Élie et Étienne IV,	1432		1527-1538
Roman II,	1447		

MOLÉ (Édouard), célèbre magistrat, né en 1558 à Paris, mort en 1614, était fils d'un conseiller au parlement, et fut successivement conseiller, procureur-général, puis président à mortier au parlement de Paris. Enveloppé avec toute sa compagnie dans les persécutions qu'eut à subir le parlement en 1589, il fut quelque temps emprisonné à la Bastille par les Ligueurs, puis contraint d'accepter les fonctions de procureur-général et de prêter serment à la Ligue. Quoique exposé à mille dangers, il resta toujours attaché à la cause royale, et négocia en secret l'abjuration de Henri IV. Ce prince lui donna en récompense une place de président à mortier (1602), qui depuis resta dans sa famille jusqu'à la révolution.

MOLÉ (Matthieu), fils du précédent, né en 1584, mort en 1656, fut conseiller au parlement en 1606, procureur-général en 1614, premier président, 1641, et enfin garde des sceaux, 1650. Dans sa longue carrière il déploya une fermeté à toute épreuve, et sut concilier les devoirs d'un grand citoyen avec l'obéissance due à l'autorité royale. Pendant les troubles de la Fronde, il alla, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer à la cour deux conseillers arbitrairement arrêtés (1648); il fut également député à Ruel auprès de la reine pour proposer un accommodement entre la cour et les Frondeurs (1649), et parvint par ses efforts à rapprocher les partis. Cependant il avait fait un grand nombre de mécontents. Apprenant que sa présence au ministère était pour quelques-uns un obstacle à la réconciliation, il s'empressa de résigner les sceaux; mais on fut bientôt obligé de les lui rendre. On cite de Matthieu Molé plusieurs traits qui prouvent que le courage civil ne le cède en rien au courage militaire. C'est de cette famille qu'est issu M. Molé, pair de France, et ancien président du conseil.

MOLÉ (François-René), dont le vrai nom était *Molet*, acteur, né à Paris en 1731, débuta à la Co-

médie française en 1760, et ne cessa de jouer jusqu'à sa mort, 1802. Dans une aussi longue carrière il obtint toujours le plus grand succès. Il excellait dans la comédie, et principalement dans les rôles de fats et de petits-maîtres. Il excita un engouement extraordinaire, surtout chez les femmes. Après la mort de Lekain il voulut remplacer ce grand tragique, mais il réussit moins dans ce nouveau genre. Pendant la révolution il n'échappa à la proscription que par une grande affectation de civisme. Molé fut de l'Institut dès sa fondation.

MOLÈMES, bourg de France (Côte-d'Or), à 17 kil. N. O. de Châtillon-sur-Seine : 9,000 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée par Robert de Molêmes en 1173. *Voy.* ROBERT.

MOLE-SAINT-NICOLAS (LE), ville forte d'Haïti (Nord), sur la baie de même nom, à 120 kil. O. de Cap-Haïti. Bon port.

MOLEVILLE. *Voy.* BERTRAND-MOLEVILLE.

MOLFETTA, ville murée du roy. de Naples (Terre de Bari), à 26 kil. S. E. de Barletta, sur l'Adriatique ; 13,000 hab. Évêché. Jadis titre d'un duché qui a appartenu aux Gonzague.

MOLIENS-LE-VIDAME, ch.-l. de cant. (Somme), à 18 kil. O. d'Amiens ; 850 hab.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN, dit), né à Paris en 1622, fils de J. Poquelin, tapissier-valet de chambre du roi, était destiné à la profession de son père ; mais ayant de bonne heure conçu du goût pour les lettres, et surtout pour le théâtre, il obtint de sa famille qu'on le fît étudier. Il suivit le collége de Clermont, où il eut pour condisciples le prince de Conti, Chapelle et Bernier qui restèrent ses amis, et reçut les leçons de Gassendi, qui lui inculqua les doctrines d'Épicure. Après avoir terminé ses études, il exerça quelque temps avec son père les fonctions de tapissier du roi ; mais entraîné par son goût pour l'art dramatique, il joua d'abord sur des théâtres particuliers, et finit par se faire comédien ; il prit alors le nom de Molière. De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart, et dont les plus remarquables sont : *l'Etourdi*, représenté à Lyon en 1653, et *le Dépit amoureux*, à Montpellier, 1654. Ce n'est qu'en 1658 qu'il vint se fixer à Paris ; il y ouvrit, d'abord à la salle du Petit-Bourbon, puis au Palais-Royal, un théâtre qui attira bientôt la foule ; il y représenta successivement une trentaine d'ouvrages de sa composition, dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle : presque toutes ces pièces sont des chefs-d'œuvre. Les principales sont : *les Précieuses ridicules* (1659) ; *le Cocu imaginaire* (1660) ; *l'École des Maris* (1661), imitée des *Adelphes* de Térence ; *l'École des femmes* (1662) ; *le Mariage forcé* (1664), tiré de Rabelais ; *le Festin de Pierre* (1665), imité de l'espagnol, et dont le principal personnage excita de violents murmures par son impiété ; *l'Amour médecin* (1665) ; *le Misanthrope* (1666), comédie d'un genre sévère, dont la perfection ne fut pas appréciée dès l'origine ; *le Médecin malgré lui* (1666) ; *le Tartuffe* (1667), satire sanglante de l'hypocrisie, contre laquelle se liguèrent tous les faux dévots, et qui ne put être représentée qu'après de longs délais, et par la protection toute spéciale de Louis XIV ; *Amphitryon* et *l'Avare* (1668), toutes deux imitées de Plaute ; *Georges Dandin* (1668), *Pourceaugnac* (1669) ; *le Bourgeois gentilhomme* (1670), *les Fourberies de Scapin* (1671) *les Femmes savantes* (1672), *le Malade imaginaire* (1673). A la quatrième représentation de cette dernière pièce, Molière, dont la santé était depuis longtemps altérée, voulut continuer à jouer malgré les représentations de ses amis, de peur, disait-il, de faire perdre leur journée à tous ceux qu'il employait : mais à la fin de la pièce, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion, et on l'emporta mourant. Il expira le 17 février 1673, à peine âgé de 51 ans. Molière est le premier des comiques ; aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. Il fut admiré du public, apprécié par Louis XIV et sa cour, et eut pour amis La Fontaine et Boileau. Cependant ce grand homme eut à souffrir de l'envie, et il ne fut pas heureux dans son intérieur ; il avait épousé en 1662 la fille de la Béjart (une des actrices de sa troupe), qui était beaucoup plus jeune que lui, et dont la coquetterie empoisonna ses dernières années. Parmi les nombreuses éditions des *Œuvres de Molière*, on remarque celles de Bret, avec commentaires, 1773, 6 vol. in-8 ; de M. Auger, 1819-27, 9 vol. in-8 ; d'Aimé-Martin, 1823-26 ; *l'Histoire de sa vie et de ses ouvrages* a été écrite par Taschereau, 1825, avec un *Supplément*, 1827. Son *Éloge* fut mis au concours par l'Académie en 1769, et le prix fut décerné à Chamfort. En 1778, l'Académie, qui n'avait pu l'admettre au nombre de ses membres à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle de ses séances, avec ce vers de Saurin pour inscription :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre.

On vient d'élever à Paris, en l'honneur de Molière, un monument sur l'emplacement de la maison qu'il habitait, rue Richelieu (1841-42).

MOLIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. N. de Montauban ; 2,200 hab.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT DE), physicien, né en 1677 à Tarascon, mort en 1742, entra chez les Oratoriens, se lia intimement avec Malebranche, fut reçu en 1721 à l'Académie des Sciences, et nommé en 1723 professeur de philosophie au collége de France. Il était un des plus zélés partisans des tourbillons de Descartes. On a de lui des *Leçons de mathématiques*, 1726 ; — *de Physique*, 1733.

MOLIN ou **DUMOULIN** (Jacques), médecin, né en 1666 dans le Gévaudan, mort en 1755, fut professeur d'anatomie au Jardin-du-Roi, médecin en chef des armées, médecin de Louis XIV et de Louis XV, fit une foule de cures merveilleuses, et amassa une grande fortune. Il recommandait la saignée, l'eau, la diète et l'exercice. On croit que c'est lui que Lesage a désigné dans son roman de Gil Blas sous le nom de Sangrado.

MOLINA, ville d'Espagne (Murcie), sur la Segura, à 11 kil. N. de Murcie ; 3,600 hab.

MOLINA-DE-ARAGON, ville murée d'Espagne (Guadalaxara), à 95 kil. S. E. de Siguenza ; 3,650 hab. Savons, lainages. Prise par les Français en 1810.

MOLINA (Sierra de), petite chaîne de montagnes, en Espagne, sépare la prov. de Guadalaxara de celles de Calatayud et de Teruel ; elle se rattache au N. O. à la Sierra Solorio, et au S. à la Sierra de Albarracin.

MOLINA (Louis), jésuite espagnol, né en 1535 à Cuença, enseigna la théologie pendant 20 ans à l'université d'Evora en Portugal, puis revint en Espagne, et mourut à Madrid en 1601. On a de lui un commentaire sur la *Somme* de saint Thomas, 1593, *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia*, Lisbonne, 1588 ; *De Justitia et jure*, Mayence, 1659. Dans son traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, Molina fait une grande part à la liberté, n'admet pas de grâce qui soit efficace par elle-même, et suppose en Dieu, relativement aux actes conditionnels, une science d'une nature particulière qu'il nomme *science moyenne*. Ces propositions, contraires aux doctrines émises ensuite par Jansénius, divisèrent les théologiens en deux sectes, les Molinistes et les Jansénistes, et donnèrent lieu à de longs débats. Les papes Clément VIII et Paul V, auxquels elles furent déférées, ne se prononcèrent pas à leur égard. Cependant les Molinistes finirent par triompher (*Voy.* JANSÉNISTES). On reproche encore à Molina d'avoir professé une morale relâchée.

MOLINA (Marie DE), reine de Castille. *Voy.* MARIE.

MOLINIER (Guillaume), troubadour toulousain du XIVe siècle, chancelier du *Collège du gai savoir*, rédigea en 1356, de concert avec les *sept mainteneurs du gai savoir*, sous le titre de *Leys d'amors*, une poétique, suivie d'une grammaire et d'un traité des figures. M. Raynouard en a publié le commencement dans sa *Grammaire de la langue romane*.

MOLINISTES, partisans de Molina. *Voy.* MOLINA.

MOLINOS (Michel), théologien espagnol, né en 1627, près de Saragosse, se fixa à Rome et y fut longtemps directeur de consciences. Il publia en 1675 un livre de piété, *la Guide spirituelle*, où il enseignait un quiétisme qui fut trouvé dangereux: 68 propositions tirées de ce livre furent condamnées par le pape Innocent XI: l'auteur fut jeté dans les prisons de l'inquisition en 1685, et il y mourut en 1696, après 11 ans de détention. On trouve la traduction de *la Guide* dans un *Recueil de pièces sur le quiétisme*, Amsterdam, 1688. Les 68 propositions de Molinos ont été réfutées par Bossuet.

MOLISE, *Melæ*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 15 kil. N. O. de Campo-Basso: 600 hab.; donne quelquefois son nom à toute la province.

MOLISE (comté de) ou SANNIO, jadis le *Samnium*, intendance du roy. de Naples, a pour bornes au N. l'Abbruzze, à l'O. la Terre de Labour, au S. la Principauté Ultérieure, etc. Ch.-l., Campo-Basso. Sol assez fertile quoique montueux: grains, vin, maïs, fruits, etc.; brebis, chèvres, gros bétail, abeilles; soie, etc. — Le comté de Molise prit naissance quand le duc de Bénévent, Grimoald, investit le chef bulgare, Alzech, un des cinq fils d'Asparouk, des villes d'Isernia, Bojano, etc. En 1229, Frédéric II conféra ce comté aux deux frères Godefroi et Conrad de Hohenlohe. C'est, après l'intendance de Naples, la province la moins vaste du royaume.

MOLITERNO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 44 kil. S. de Potenza: 5,200 hab.

MOLIWA, ville de l'île Métélin. *Voy.* MOLLEVAH.

MOLL, ville de Belgique (Anvers), à 17 kil. S. E. de Turnhout; 3,850 hab. Drap, flanelles, dentelles.

MOLLAHS, nom que portent en Turquie les principaux chefs de la religion musulmane; ils remplissent aussi les fonctions de magistrats, et rendent la justice dans les grandes villes (*Voy.* CADIS).

MOLLENDORF. *Voy.* MOELLENDORF.

MOLLEVAH ou **MOLIWA**, *Methymna*, ville de l'île de Métélin, sur la côte N., à 42 kil. N. O. de Castro: 1,000 maisons.

MOLLIS, bourg de Suisse (Glaris), à 4 kil. N. de Glaris; 1,600 hab. Fromage vert dit *schabziger*.

MOLOCH, idole des Phéniciens et des Carthaginois, ainsi que des Ammonites et des Moabites, est, à ce qu'on croit, le même que Saturne. On lui sacrifiait des victimes humaines, surtout des enfants. On le représentait sous la forme monstrueuse d'un homme, quelquefois à tête de veau ou de taureau. Son nom voulait dire *roi*.

MOLOKATH, *Mulucha* ou *Malva*, rivière de l'Afrique septent., à l'O., venait de l'Atlas, coulait au N., passait à *Herpis*, à *Calaa*, et tombait dans la Méditerranée en séparant la Mauritanie Tingitane de la Mauritanie Césarienne.

MOLOSSES, peuple d'Épire, habitait le pays situé à l'E. de la Thesprotie, depuis Dodone jusqu'au territoire d'Ambracie; ce pays prenait d'eux le nom de Molosside. On y trouvait d'énormes chiens, connus sous le nom de *molosses*.

MOLSHEIM ou **MOLTZEN**, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Bruche, à 17 kil. E. de Strasbourg; 3,600 hab. Acier fondu, acier laminé pour ressorts d'horlogerie; faux, fleurets, quincaillerie, etc.

MOLUQUES, grand archipel de la Malaisie, entre la Papouasie et Célèbes, dont les sépare le passage des Moluques, entre 2° lat. S. et 3° lat. N., et par 124°-127° long. E., se divise en trois groupes, celui d'Amboine, celui de Banda (*Voy.* ces deux noms) et celui des Moluques proprement dites. Dans ces dernières, on remarque Gilolo, la plus grande des Moluques: Ternate, dont le prince étend sa domination sur une partie de Gilolo, sur Célèbes, sur Mortay; Mortay, Tidor, Batchian, Mysol, etc. C'est à Ternate qu'est le centre de l'exploitation des Moluques par la Hollande. Les Moluques sont très fertiles, et la nature de leur végétation les a fait nommer *îles à épices*; deux arbres surtout, le muscadier et le girofier, y croissent en abondance (les Hollandais ont longtemps cherché, mais vainement, à concentrer à leur profit dans les Moluques la culture de ces deux arbres). Les indigènes des Moluques sont des Alfourous et des Malais, la plupart féroces et très guerriers. Ceux de la côte exercent la piraterie. — Les Moluques furent découvertes en 1511 par les Portugais, qui les exploitèrent dans le plus grand secret. Les Espagnols survinrent peu après et en disputèrent d'abord la possession aux Portugais; mais, par le traité de Saragosse (1529), Charles-Quint céda ses prétentions sur les Moluques à Jean III, contre 350,000 ducats d'or. Les Hollandais s'en emparèrent en 1607, et ils les ont toujours gardées depuis, sauf l'intervalle de 1809 à 1814, pendant lequel les Anglais les possédèrent.

MOLWITZ, ville des États prussiens (Silésie), à 37 kil. S. E. de Breslau. Victoire de Frédéric II sur Marie-Thérèse en 1741.

MOLYNEUX (Guillaume), savant irlandais, né à Dublin en 1656, mort en 1698, s'adonna aux mathématiques et à la physique, fonda en 1683 à Dublin une société scientifique qui n'eut qu'une existence éphémère, fut reçu en 1685 à la Société royale de Londres, se retira en Angleterre pendant les troubles de l'Irlande, et fut nommé en 1692 représentant de Dublin au Parlement. Il publia la même année une *Dioptrique* en anglais qui a longtemps servi de manuel aux opticiens. Molyneux était fort lié avec Locke; il lui demanda si un aveugle auquel on rendrait la vue pourrait aussitôt reconnaître la forme des corps. Locke lui fit une réponse négative, qui fut depuis confirmée par les expériences de Cheselden: ce problème est connu sous le nom de *problème de Molyneux*.

MOLZA (Fr.-Marie), poète italien, né à Modène en 1489, se fit de bonne heure remarquer par des vers pleins d'élégance et de facilité qui lui valurent de puissants protecteurs; mais il se plongea dans la misère par l'irrégularité de sa conduite, et mourut d'une maladie honteuse (1544). Il a laissé des *capitoli*, des *rime*, des nouvelles et des vers latins, parmi lesquels on remarque des élégies qui le placent près de Tibulle. Ses ouvrages ont été publiés par Serassi, Bergame, 1747-54. — Sa petite-fille, Tarquinia Molza, née à Modène en 1542, morte en 1617, se distingua aussi comme poète et fut louée par le Tasse et Guarini. On a d'elle des sonnets, des madrigaux, etc., impr. avec les *Œuvres* de son grand-père.

MOMBAZA, île de la mer des Indes, sur la côte de Zanguebar, par 37° 20' long. E., 4° 3' lat. S.; 25 kil. de tour; bons ports; grande fertilité; commerce d'ivoire, gomme, etc.; habitants mahométans; 3 bourgs. Elle appartient à l'imam de Mascate. Elle fut possédée par les Portugais de 1529 à 1720, et par les Anglais de 1824 à 1826.

MOMIERS, association mystique, dirigée à Genève par H.-L. Empaytaz, disciple et partisan de madame de Krudner; elle est répandue en Suisse.

MOMONIE, prov. d'Irlande. *Voy.* MUNSTER.

MOMUS, dieu de la raillerie et des bons mots, fils du Soleil et de la Nuit, tournait en ridicule les dieux et les hommes. On le représente un masque et une marotte à la main.

MONA, île de l'Océan Atlantique, auj. ANGLESEY.

MONABIA, île de l'Océan Atlantique, auj. MAN.

MONACO (jadis en français *Mourgues*), *Herculis*

Monœci portus, ch.-l. de la principauté de Monaco, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 11 kil. E. de Nice: 1,600 hab. Port, rade (où mouillent les petits navires). Château, citadelle. Tribunal (dont la cour d'appel siége à Paris). Pêche assez active. Un peu de commerce.—La principauté de Monaco, à l'E. du dép. du Var, bornée ailleurs par la Méditerranée et les Etats sardes, et qui n'a que 135 kil. carrés et 7,000 hab., est pourtant état souverain: mais le roi de Sardaigne tient garnison à Monaco: l'endroit principal est Mentone (3,000 hab.). Ce fut d'abord une simple seigneurie appartenant, dès le Xe siècle, aux Grimaldi, une des plus puissantes familles de Gènes. Au XVIe, le titulaire avait le titre de prince. En 1605 le tuteur d'Honoré II mit la principauté sous la protection espagnole. Mais Honoré II, en 1641, se mit sous la protection de la France, ce qui lui fit perdre les fiefs qu'il avait en Espagne. La France l'indemnisa par la cession du duché de Valentinois et d'autres fiefs importants. La maison de Grimaldi s'éteignit dans les mâles en 1731: l'héritière porta alors la principauté dans celle de Matignon, qui prit dès lors le nom de Grimaldi. Honoré V, mort à Paris en 1841, était duc de Valentinois, et pair de France. Le prince actuel est Florestan I, frère du précédent.

MONAGHAN, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom, à 100 kil. N. de Dublin.— Le comté de Monaghan (Ulster), entre ceux de Tyrone, Armagh, Louth, East-Meath, a 1,140 kil. carr., et 240,000 hab. Ch.-l., Monaghan. Sol assez fertile. Faible industrie.

MONALDESCHI (Jean DE), issu d'une famille noble d'Orvieto, dans l'Etat romain, entra jeune au service de Christine, reine de Suède, devint son grand-écuyer, l'accompagna dans ses voyages après son abdication, et vécut avec elle dans une étroite intimité. Pendant son séjour en France, Christine l'accusa de trahison et le fit assassiner au château de Fontainebleau. On attribue ce crime à la jalousie; selon d'autres, il avait composé un libelle contre sa bienfaitrice.

MONASTIER (LE), ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 14 kil. S. E. du Puy: 3,528 hab.

MONASTIR ou **BITOLIA**, ville de la Turquie d'Europe (Roumelie), à 180 kil. S. O. de Salonique; ch.-l. d'un livah; 15,000 hab.: commerce. Ali-Pacha l'a cruellement pillée en 1806.

MONASTIR, ville de l'état de Tunis, à 22 kil. S. E. de Sura, à l'O. du cap Monastir (*Dionysii prom.*); 12,000 hab.: étoffes de laine, et surtout bournous.

MONBARREY, ch.-l. de cant. (Jura), à 12 kil. S. E. de Dôle; 1,000 hab.

MONBAZENS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 22 kil. N. E. de Villefranche; 1,000 hab.

MONBODDO (Jacq. BURNETT, lord), philosophe écossais, né en 1714 à Monboddo (Kincardine), suivit d'abord le barreau d'Edimbourg, fut en 1767 nommé juge dans cette ville, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1799). Cet écrivain professait une admiration excessive pour la philosophie grecque et s'est livré à des recherches curieuses sur l'antiquité, mais trop souvent il s'est laissé entraîner au paradoxe. On a de lui un traité de l'*Origine et des progrès du langage*, en anglais, 6 vol. in-8, 1773-92: *Métaphysique des anciens*, 6 vol. in-4, 1779-99.

MONCADE, *Moncada*, ville d'Espagne (Valence), à 9 kil. N. O. de Valence; 2,500 hab. *Voy.* BÉARN.

MONCADE (Hugues DE), capitaine espagnol, se mit successivement au service de Charles VIII, roi de France, de César Borgia, de Gonsalve de Cordoue; prit parti pour les Colonne contre le pape Clément VII, s'empara en 1527 du Vatican et le pilla, se fit nommer peu après vice-roi de Naples, et périt en 1528 dans un combat en défendant Naples contre Lautrec et Doria.

MONCAGLIERI, ville des Etats sardes, à 8 kil. S. de Turin; 7,400 hab. Château.

MONCALVO ou **MONCAL**, ville des Etats sardes, à 20 kil. S. O. de Casale: 3,500 hab.

MONCAYO, *Caunus*, pic de la chaîne Ibérique (Espagne), sur la limite des provinces de Soria, Calatayud et Saragosse. A sa base sont les plaines d'Araviano, connues par la mort tragique des sept infants de Lara; dans ces mêmes plaines, le comte de Transtamare défit les Castillans en 1539.

MONCEAUX, hameau du dép. de la Seine, au N. de Paris, auj. réuni aux Batignolles. *Voy.* BATIGNOLLES. — Le nom de Monceaux est resté à un beau parc royal auj. dans les murs de Paris.

MONCHABOU ou **MOKSOBO**, ville de l'Empire birman (Ava), à 100 kil. N. d'Amarapoura; 4,000 hab. Patrie d'Alompra qui en fit sa capitale (1756).

MONCHIQUE, ville de Portugal (Algarve), à 23 kil. N. de Lagos, au pied de la Sierra de Monchique: 2,700 hab. Jambons renommés: oranges (les meilleures des Algarves). Eaux thermales aux environs.

MONCHIQUE (Sierra de), montagnes qui séparent l'Algarve de l'Alentéjo occidental, puis courent au S. O. jusqu'au cap Saint-Vincent.

MONCHY, village du dép. du Pas-de-Calais, à 13 kil. S. O. d'Arras; 1,200 hab.; a donné son nom à la maison de Monchy à laquelle appartient le maréchal d'Hocquincourt. *Voy.* HOCQUINCOURT.

MONCLAR, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. S. E. de Montauban; 2,200 hab.

MONCLAR, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 14 kil. N. O. de Villeneuve-d'Agen: 2,150 hab.

MONCLOVA ou **COHAHUILA**, ville du Mexique. *Voy.* MONTELOVEZ.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. E. de Saint-Brieuc: 1,800 hab. Toiles.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Vienne), à 15 kil. S. O. de Loudun: 700 hab. Henri III (alors duc d'Anjou) y battit l'amiral Coligny en 1569.

MONCOUTANT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 26 kil. N. O. de Parthenay; 1,900 hab. Grand entrepôt de breluches (étoffes de laine sur fil).

MONCRIF (Paradis DE), écrivain spirituel, né à Paris en 1687, mort en 1770, obtint de bonne heure des succès dans le monde par sa figure, son esprit et ses talents; il était à la fois poëte, musicien, et jouait agréablement la comédie. Il fut d'abord secrétaire du comte d'Argenson, puis du prince-abbé le comte de Clermont, et devint en 1734 lecteur de la reine Marie Leczinska. Il avait été reçu à l'Académie en 1733. On a de lui: *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738; une *Histoire des chats*, ouvrage frivole sous une forme sérieuse qui l'exposa à bien des sarcasmes: des romans, des poésies chrétiennes, des poésies fugitives, parmi lesquelles on trouve d'excellents morceaux; des chansons. Il excellait surtout dans la romance. Ses œuvres complètes ont été imprimées en 1751, 1768 et 1801.

MONCUQ, ch.-l. de cant. (Lot), à 22 kil. S. O. de Cahors; 1,400 hab.

MONDA, l'ancienne *Munda*, ville d'Espagne (Malaga), à 31 kil. O. de Malaga; 10,250 hab. Inscriptions et antiquités romaines. *Voy.* MUNDA.

MONDEGO, *Munda*, riv. du Portugal (Beira), sort de la Sierra d'Estrello, coule au N., à l'O., au S. O.; passe à Celorico, Coimbre, Montemor-o-Velho, et tombe dans l'Océan après un cours de 200 kil. — Un autre Mondego, dans l'Amérique mérid., tombe dans le Paraguay par 19° 40' lat. S., après avoir séparé le Paraguay du Brésil.

MONDONEDO, *Mindonia*, ville d'Espagne (Santiago), ch.-l. de prov., à 28 kil. N. E. d'Orense; 6,000 hab. Evêché. Toiles, corroieries.

MONDONVILLE (CASSANEA DE), musicien compositeur, né à Narbonne en 1715, mort en 1772, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, vint se fixer en 1737 à Paris, composa et publia successivement des *motets*, des *sonates*, des *trios*, des

concertos et des *opéras* qui obtinrent un grand succès, et fut nommé maître de chapelle à Versailles. Ses sonates, ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Tithon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, quelques-uns de ses motets et *oratorios* eurent la vogue.

MONDOUBLEAU, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 23 kil. N. O. de Vendôme ; 1,800 hab. Serges, cotonnades, tanneries. Jadis seigneurie.

MONDOVI, ville des États sardes (Coni), à 30 kil. S. E. de Turin, ch.-l. de prov. ; 21,600 hab. Évêché. Citadelle. Draps, chapeaux, cotonnades, filatures de soie, etc.— Fondée en 1232. D'abord indépendante, elle fut soumise aux ducs de Savoie en 1396. Aux environs, Bonaparte vainquit les Piémontais, 22 avril 1796 ; et le général Soult y dispersa 40,000 paysans insurgés, 1799. Patrie du physicien Beccaria. — La prov. de Mondovi, située entre celles d'Alba au N., de Saluces au N. O., de Coni à l'O., l'intendance de Nice au S., et celle de Gênes à l'E., a 70 kil. sur 47, et 120,000 hab.

MONDRAGON, ville d'Espagne (Bilbao), à 20 kil. S. O. de Placencia ; 2,500 hab. Forges, martinets, armes, forage de canons. Beaux bains thermaux.

MONEINS, *Monesi*, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 13 kil. N. d'Oloron ; 5,500 hab.

MONEMBASIE. *Voy.* NAUPLIE-DE-MALVOISIE.

MONESTIER (LE), ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 13 kil. N. O. de Briançon ; 2,700 hab. Filatures.

MONESTIER (LE), ville de la Haute-Loire. *Voy.* MONASTIER (LE).

MONESTIER-DE-CLERMONT (LE), ch.-l. de canton (Isère), à 31 kil. S. de Grenoble ; 600 hab.

MONESTIES, ch.-l. de canton (Tarn), à 15 kil. N. O. d'Alby, sur le Cerou ; 1,300 hab.

MONFALOUT, ville d'Égypte. *Voy.* MANFALOUT.

MONFLANQUIN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), sur la Lede, à 14 kil. N. de Villeneuve-d'Agen ; 5,057 hab.

MONFORTE, ville d'Espagne (Valence), à 18 kil. O. d'Alicante ; 3,300 hab. Antiquités romaines.

MONFORTE-DE-LEMOS, ville d'Espagne (Santiago), à 44 kil. S. E. de Lugo ; 5,000 hab. Toiles, tamis de soie ; biscuits renommés.

MONFORTE-DE-RIO-LIBRE, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 12 kil. E. de Chaves ; 4,100 hab.

MONGATCH ou **MUNKACS**, ville de Hongrie (Beregh), à 100 kil. N. E. de Tokay ; 5,000 hab. Évêché grec-uni. Forges ; bonneterie, salpêtre. A 2 kil. de ce lieu, célèbre fort (auj. prison d'état), où la femme de Tékély soutint un siége glorieux (1685-88). Ce fut aussi la place d'armes de Ragotzy, pendant la guerre contre l'Autriche (1703-11).

MONGAULT (l'abbé), né à Paris en 1674, mort en 1746, entra à l'Oratoire, enseigna les humanités à Vendôme, fut quelque temps attaché à l'archevêque de Toulouse, Colbert ; fut chargé en 1710 de l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans, depuis régent, et entra à l'Académie en 1714. On a de lui des traductions estimées d'*Hérodien*, 1700, et des *Lettres de Cicéron à Atticus*, 1714.

MONGE (Gaspard), géomètre, né à Beaune en 1746, mort en 1818, était fils d'un pauvre marchand forain. Après avoir étudié chez les Oratoriens, il fut quelque temps chargé d'enseigner les mathématiques et la physique à l'école de génie établie à Mézières, et créa pendant son séjour dans cette ville la géométrie descriptive. Il fut nommé en 1780 membre de l'Académie des Sciences, en 1783 examinateur de la marine, et vint alors se fixer à Paris. Il embrassa avec ardeur les doctrines de la révolution, devint en 1792 ministre de la marine, quitta quelques mois après ce poste qui lui convenait peu, consacra pendant les guerres de la république toute sa science à fournir à sa patrie des moyens de défense, fut nommé professeur à l'École normale dès son origine, fut un des fondateurs de l'École Polytechnique, accompagna Bonaparte en Égypte et devint président de l'Institut du Caire. Napoléon le nomma sénateur, comte de Péluse, et le combla d'honneurs. Il perdit tout à la Restauration. On a de Monge : *Traité élémentaire de Statique*, 1786 et 1813 ; *L'Art de fabriquer les canons*, an II ; *Géométrie descriptive*, an III, et 1813 ; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces*, 1809, etc. Il a été en outre un des principaux rédacteurs de la *Description de l'Égypte*, et on lui doit une foule de savants mémoires.

MONGHIR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, à 100 kil. N. E. de Bahar, par 25° 23' lat. N., 84° 6' long. E., dans le district de Boglipour ; 30,000 hab. Citadelle, murs en ruines ; palais, mosquée en pierre noire. Beaucoup plus importante jadis. Prise par les Anglais en 1763.

MONG-HOA, ville de Chine (Yun-nan), à 250 kil. O. de Yunnan ; ch.-l. de dép. Musc aux environs.

MONGO. *Voy.* MUNGO.

MONGOLHAT, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 31 kil. N. E. de Rangpour. Beaucoup de tissus communs. Commerce considérable avec le Boutan.

MONGOLIE, très vaste région de l'empire chinois, par 88°-122° long. E., et 26°-52° lat. N. (environ 2,600 kil. du S. au N., 2,200 de l'E. à l'O. ; 3,000,000 d'hab.) ; elle communique à la Chine par quatre portes de la grande muraille. C'est un plateau élevé de 2,700 à 3,300 m au-dessus du niveau de la mer, environné partout de très hautes montagnes, et consistant en vastes steppes que coupent de grands lacs (Dalaï, Pouiour, Kosogol, Tchahan), et de fortes rivières (Hoang-ho, Amour, Selenga, etc.). Une grande partie du désert de Kobi est comprise dans la Mongolie. Cette contrée se compose de deux parties séparées par la province chinoise de Kang-sou et le Turkestan chinois. La 1re, qui est la plus grande, est située au N. E., et comprend la Charra-Mongolie à l'E., le pays des Khalkas au milieu et la Dzoungarie à l'O. ; elle renferme peu de villes (Karakorum, Barin-khoto, etc.) ; on y trouve les temples de Chakiamouni à Djarout, et de Bouddha à Kou-yuan-mingszu, beaucoup de ruines, etc. La 2e partie, qui forme le pays de Khoukhou-noor, est située au S. O. — Climat varié, tempéré sur quelques points, très froid ailleurs, surtout dans le désert de Kobi : pâturages immenses, maigres la plupart ; rhubarbe et ginseng. Beaucoup d'animaux sauvages, dont quelques-uns féroces (tigres, léopards, ours, lynx). Beaucoup d'oiseaux de proie, de bruyère et de marais : beaucoup de poissons. Or, argent, plomb, cuivre, fer. — Les Mongols, que l'on confond quelquefois, mais à tort, avec les Tartares, sont répandus non seulement en Mongolie, mais aussi dans une partie du Thibet et dans l'Asie russe ; ils ont la taille moyenne, le teint jaunâtre, l'œil enfoncé, mais vif ; les sourcils minces, noirs, peu arqués ; le nez large, petit et aplati ; les pommettes saillantes, la tête ronde, les lèvres grosses, les oreilles larges et s'écartant de la tête. Ils professent le lamaïsme, sont nomades, habitent sous des tentes de feutre ; ils vivent de leurs troupeaux et de la chasse, cherchent le ginseng, dont l'empereur de la Chine a le monopole ; font quelque commerce par caravanes, et fabriquent eux-mêmes le peu d'objets dont ils ont besoin. On les distingue en Mongols occidentaux et orientaux. Les premiers comprennent les Khochot, les Dzoungares, les Durbet et les Torgoout ; on les désigne plus particulièrement sous les noms de Kalmouks ou d'Éleuths (*Voy.* KALMOUKS). Les seconds se subdivisent en un nombre infini de tribus ; les principales sont : les Khalkhas, les Bouriates, les Khortchin, les Naïmans, les Toumet, etc. Chaque peuplade se subdivise en *oulouss* (espèce de grandes tribus), et celles-ci en *ordas* ou tentes (de là le nom de horde donné à une troupe sous un chef). Sou-

vent plusieurs oulouss forment comme une confédération plus ou moins soumise à un chef suprême; Gengis-Khan les réunit (1206), et après avoir conquis sur les Tartares l'Asie centrale, soumit par lui-même ou par ses fils le Kharizm, la Perse, moitié au moins de la Russie d'Europe, et mourut (1227) au moment de s'emparer de la Chine, que subjuguèrent ses successeurs. L'empire mongol fondé par lui est le plus vaste qui ait jamais existé. Mais dès 1227 il se partagea en 4 grands royaumes, Kaptchak, Iran, Djaggathaï, Mongolie propre ou Chine, et Mongolie: les rois des trois premiers états se nommaient khans, celui du dernier était le khan suprême ou grand khan; les 4 états étaient censés former un tout indivis, mais avant même la fin du XIIIe siècle la séparation était complète. On nomme comme grands khans : Gengis, Oktaï (1227-49), Gaïouk (1249-51), Mangou (1251-59), Kublaï (1259-1294), en qui commence la dynastie chinoise.

MONGOLS, peuple d'Asie. *Voy.* MONGOLIE.

MONGOLS (empire des) aux Indes, vulgairement dit *empire du Grand-Mogol*, est censé avoir été fondé par Tamerlan de 1398 à 1405, mais en réalité ne commença qu'en 1505 sous Babour, son petit-fils. Il ne comprit d'abord que l'Hindoustan sept. avec le Khoraçan, mais il s'étendit à partir d'Akbar sur l'Hindoustan entier et sur l'E. de l'empire persan. Cependant beaucoup de districts de l'Inde restèrent sous l'administration de leurs princes nationaux (dits radjahs), vassaux ou tributaires. Les pays plus immédiatement soumis au grand Mogol formaient 12 grandes provinces ou soubabies, subdivisées en provinces secondaires ou nababies. Delhi était la capitale des Mongols de l'Inde. Ce vaste empire fut durant un siècle et demi (1555-1706) le plus brillant et le plus riche de l'Asie; mais sa décadence, dont les germes datent de la 2e partie du règne d'Aureng-Zeyb, marcha rapidement sous les successeurs de ce prince. L'invasion de Nadir-Chah et le premier pillage de Delhi la hâtèrent encore (1737). Les Abdalis, les Mahrattes, les Rohillas, enfin les Français, et surtout les Anglais, se jetèrent sur ce malheureux empire et le démembrèrent. Auj. plus des trois quarts de l'empire mongol sont à l'Angleterre, et le dernier roi, Chah-Alem II, a langui 12 ans prisonnier de la Compagnie (1788-1806).

Liste des grands Mogols.

Babour, 1505
Houmaïoum, pour la 1re fois, 1530-1541
(6 usurpateurs : Chir-Chah, 1541-46; Selim-Chah, 1546-48; Feroz-Chah, Adel-Chah, Ibrahim-Khan, Ahmed-Khan ou Sikander-Chah, 1552-55).
Houmaïoum, pour la 2e fois, 1555
Akbar I, 1555
Géangir, 1605
Chah-Djihan I, 1627
Aureng-Zeyb ou Alemguir I, 1657
Azem-Chah et Chah-Alem I, 1706
Chah-Alem I (seul), 1707
Djihander-Chah, 1712
Farouksiar, 1713
Rafiou-der-Djat (3 mois), 1716
Chah-Djihan II, 1716
(Nekossiar, compétiteur)
Mohammed-Chah, 1717
Ahmed-Chah, 1747
Alemguir II, 1753
Chah-Alem II, 1759

MONIME, femme grecque d'une grande beauté, native de Stratonicée, inspira une violente passion à Mithridate, qui l'épousa. Ce prince ayant été quelque temps après vaincu par Lucullus, et se croyant sans ressources, envoya à Monime l'ordre de se donner la mort: elle voulut s'étrangler avec son diadème; mais le bandeau s'étant brisé entre ses mains, elle se fit percer d'une épée.

MONIQUE (sainte), mère de saint Augustin, née en 332, mourut en 384. Elevée dans le christianisme, elle épousa un païen, habitant de Tagaste en Numidie, et le convertit. Restée veuve encore jeune, cette femme, modèle des mères, donna les soins les plus tendres et les plus éclairés à l'éducation de ses enfants, et eut la gloire de former par ses leçons le plus grand des pères latins. Sa fête tombe le 4 mai.

MONISTROL, ch.-l. de canton (H.-Loire), à 14 kil. N. d'Yssengeaux: 3,825 hab. Quincaillerie, dentelles, etc. Teinturerie, mégisserie, papeterie.

MONK (George), général anglais, né en 1608, dans le comté de Devon, fit ses premières armes en Espagne et en Flandre. Lors des guerres civiles, il prit d'abord parti pour le roi, et obtint de Charles I le grade de major-général de la brigade irlandaise; mais ayant été fait prisonnier par Fairfax (1644), il fut forcé, pour recouvrer sa liberté, de prendre du service dans l'armée parlementaire. Il se montra alors tout dévoué à Cromwell, et devint un des adversaires les plus redoutables du parti royaliste; battit les Hollandais sur mer (1653), soumit les Écossais, et fut nommé gouverneur-général de l'Écosse. Mais après la mort de Cromwell, il se rapprocha des royalistes, entra en Angleterre à la tête de son armée, fit dissoudre le Long-Parlement, et proclama Charles II dans Londres (1660). Il fut comblé d'honneurs et de récompenses par le roi, et créé duc d'Albemarle. Il remporta de nouveaux avantages sur les Hollandais, et mourut en 1670.

MONLEON-EN-BAROUSSE. *Voy.* MAULEON.

MONMOUTH, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Monmouth, sur la Monnow et la Wye, à 215 kil. N. O. de Londres; 11,163 hab. Aspect champêtre. Joli hôtel-de-ville: prison de construction moderne. Un peu de commerce. Ville fort ancienne; ce fut d'abord une station romaine. Henri V y naquit. — Le comté de Monmouth est situé entre ceux d'Hereford au N., de Glocester à l'E., de Glamorgan à l'O., et le canal de Bristol au S.: 53 kil. sur 41: 100,000 hab. Ch.-l., Monmouth. Les canaux de Monmouth et de Brecknock le traversent. Pays montueux; le plus haut sommet est le Sugar-Loaf (*pain de sucre*), qui a 551 mètres au-dessus de la mer. Sol fertile : grains, légumes, beaucoup de fruits. Houille, fer, chaux, etc.

MONMOUTH, ville des États-Unis (New-Jersey), à 32 kil. S. E. de New-Brunswick: 4,800 hab. Victoire de Washington sur les Anglais, 1778.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, naquit à Rotterdam en 1649, pendant l'exil de son père. Après la restauration, il rendit quelques services au roi en combattant les Écossais révoltés (1679; mais ayant été éloigné de la cour, sur la demande du duc d'York (Jacques II), à qui il portait ombrage, il conspira. Monmouth obtint son pardon en faisant des révélations et fut exilé en Hollande. A l'avénement de Jacques II, il entra dans une nouvelle conspiration avec le comte d'Argyle, prétendit avoir droit au trône comme fils de Charles II, et prit les armes à la tête de quelques partisans. Il débarqua à Lyme-Regis, mais fut battu et pris à Sedgemore. Il fut décapité (1685), après avoir inutilement tenté de fléchir Jacques.

MONMOUTH (Geoffroy DE). *Voy.* GALFRID.

MONO-EMUGI (roy. de) ou NINEANAI, nom d'un empire imaginaire de l'Afrique intérieure qui serait situé, dit-on, entre le Zanguebar, le Monomotapa et le Congo; mais il paraît n'avoir jamais existé.

MONOMOTAPA, empire de l'Afrique australe, s'étendait jadis de la Cafrerie à la côte de Sofala et de Mozambique, par 15°-19° lat. S., 27°-31° long. O., et avait pour bornes au N. le Zambèze, à l'E. la Manzora, au S. et à l'O. des montagnes (monts Foura); 450 kil. sur 200. Capitale, Zimbaoé. Le souverain du Monomotapa portait le titre de *quiteve*. — Cette contrée est montagneuse et a quelques rivières (Zambèze, Maçaras, Manzora, Luanza). Mines de fer et d'or (dont les Portugais ont vainement tenté de s'emparer au XVIe siècle); sol fertile le long des rivières : riz, maïs, millet, céréales. Les habitants sont des Cafres d'un beau noir et bien faits.

A la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, l'empire du Monomotapa est tombé en dissolution par l'effet des *guerres civiles*, et les Maravi, les Cazembes, les Boruros, les Meropua, les Movizas, qui en étaient les *principaux* peuples, sont devenus indépendants. Un des plus puissants démembrements du Monomotapa est l'état de Mocarangua. *Voy.* ce nom.

MONOPHYSITE (église), de *monos*, seul, et *physis*, nature, ou église eutychéenne. Les membres de cette église ne reconnaissent qu'une seule nature en *Jésus-Christ*, la nature divine qui s'est incarnée; cette erreur fut enseignée au Ve siècle par Eutychès (*Voy.* ce nom), et trouva bientôt un grand nombre de partisans. L'Église monophysite s'est subdivisée en trois autres, appelées *jacobite*, *copte* et *arménienne*.

MONOPOLI, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 44 kil. S. E. de Bari, sur l'Adriatique; 15,000 hab. Evêché. Citadelle. Ecole royale de *belles-lettres*. Près de là, ruines d'*Egnatia*.

MONOTHÉLITES (de *monos*, seul, et *thélein*, vouloir), hérétiques ainsi nommés, parce qu'ils soutenaient qu'il n'y a qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Ils s'appuyaient sur le monophysisme, qui n'admet qu'une seule nature en Jésus-Christ, tandis que l'Église reconnaît deux natures et par conséquent deux volontés. Héraclius publia en faveur de cette *hérésie* un édit célèbre appelé *Ecthèse*. Elle fut en outre approuvée par les patriarches Cyrus et Sergius, mais combattue par Sophrone, évêque de Damas, et condamnée par le pape Martin I. Il en résulta un schisme qui divisa longtemps l'empire et l'Église. Le monothélisme a fini par se fondre dans l'eutychéisme.

MONOVAR, ville d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. d'Alicante; 9,300 hab. Aux environs, source salée et mine de sel gemme.

MONPON, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 30 kil. S. O. de Ribérac; 1,300 hab. Saccagée par les Calvinistes en 1616.

MONPOX, ville de la Nouv.-Grenade, à 200 kil. S. E. de Carthagène, dans une île formée par 3 riv. (Cauca, Uba, San-Jorge); 10,000 hab. Climat brûlant, environs fertiles. Jadis commerce actif.

MONREALE, ville de Sicile (Palerme), à 4 kil. de Palerme, dont on la regarde comme un faubourg; 8,000 hab. Env. pittoresques. Cathédrale gothique.

MONRO (Alexandre), médecin écossais, né à Londres en 1697, mort en 1767, enseigna l'anatomie à Edimbourg. On a de lui: *Anatomie du corps humain*, 1726, traduit en français par Le Bègue de Presle; *Essai sur les injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8. — Deux de ses fils se sont distingués dans la même carrière. On a de Donald, l'un d'eux, une *Dissertation sur l'hydropisie*, traduite par Savary, Paris, 1760, in-8, et *la Médecine d'armée*, traduite par Le Bègue, 1765.

MONROE (James), président des Etats-Unis, né à Monroe's Creek, en Virginie (1756), mort en 1831. Lors de la révolution, il se rendit à l'armée comme volontaire, se distingua à la bataille de Brandywine, et fut nommé colonel par Washington; à la fin de la guerre, il fut député au congrès, et devint en 1794 ministre plénipotentiaire près de la république française. Pendant la présidence de Jefferson, il fut élu gouverneur de la Virginie, remplit des fonctions diplomatiques auprès des gouvernements français et espagnol, et coopéra au traité par lequel les Etats-Unis obtinrent la Louisiane. Pendant la guerre contre les Anglais (1814), il fut revêtu du commandement en chef des forces américaines. En 1817, il fut élu président, et fut réélu en 1821. Après sa présidence, il se retira dans la Virginie et travailla à la réforme de la constitution de cet état.

MONROE, nom commun à beaucoup de villes des Etats-Unis, ainsi nommée en l'honneur du président Monroë: la principale est située dans l'état de Tennessee, à 180 kil. N. O. de Knoxville; 2,500 hab.

MONROVIA, ville de la Guinée sept., ch.-l. de la colonie américaine de Liberia, par 12° 44' long. O., 6° 16' lat. N., à 400 kil. S. O. de Freetown; bibliothèque, écoles, temples, etc.; 1,000 hab. Fondée en 1821 et ainsi nommée en l'honneur du président Monroë.

MONS, *Bergen* en flamand, *Mons Hannoniæ* en latin du moyen âge, ville du roy. de Belgique, ch.-l. du Hainaut, à 58 kil. S. O. de Bruxelles, sur la Trouille et un canal; 2,300 hab. Belle citadelle; église de St-Wandru, hôtel-de-ville, hôtel du gouvernement, grande place, etc. Industrie: tricot, siamoise, dentelle, draps, porcelaine, poterie, raffineries, etc. Commerce de grains, houille, pierres meulières et à fusil. Aux environs, riches mines de houille renommée. — Mons a souvent été pris et repris, notamment par les Français en 1691, 1740, 1792, 1794; sous la république et l'empire elle fut le ch.-l. du dép. de Jemmapes.

MONSÉGUR, ch.-l. de cant. (Gironde), à 13 kil. N. E. de La Réole; 1,500 hab.

MONSELICE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Padoue, sur le canal de Monselice ou de Battaglia; 4,500 hab. Toile, drap, chapeaux.

MONS-EN-PUELLE ou **EN-PEWELE**, village de France (Nord), à 17 kil. S. de Lille; 1,750 hab. Philippe-le-Bel y battit les Flamands (août 1304).

MONSERADO. *Voy.* MESURADO.

MONSERRAT. *Voy.* MONTSERRAT.

MONSIEUR. Ce nom pris absolument, c.-à-d. sans être suivi d'un nom propre, servait à désigner le frère ou l'aîné des frères du roi de France. Les deux derniers princes qui aient porté ce titre furent le comte de Provence (Louis XVIII), sous le règne de Louis XVI, et le comte d'Artois (Charles X), sous le règne de Louis XVIII.

MONSIEUR (canal de), dit plutôt auj. *canal du Rhône-au-Rhin*, parcourt 4 dép. (Doubs, Jura, Haut-Rhin, B.-Rhin), joint la Saône au Doubs, longe le Doubs ou se confond avec lui jusqu'au point le plus au N. de cette riv., et tombe peu avant Strasbourg dans l'Ill (affluent du Rhin), après avoir baigné Dôle, Orchamps, Besançon, Baume, Montbéliard, Dannemarie, Neuf-Brisach. Longueur totale, 321 kil. Le canal de Huningue en est un embranchement. — En unissant ainsi la Saône et le Rhin, ce canal met en communication la Méditerranée et la mer du Nord. Il a été commencé en 1804 et terminé sous la Restauration vers 1825: il a pris son nom de Monsieur, comte d'Artois, frère de Louis XVIII.

MONSIGNY (P.-Alex.), compositeur français, né en 1729 en Artois, était commis, lorsqu'il sentit naître en lui le goût de la musique à la représentation d'un opéra de Pergolèse. Il fut un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes, et donna, à partir de 1753, bon nombre de pièces qui réussirent, entre autres *le Maître en droit*, 1760; *le Cadi dupé*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la Belle Arsène*, 1775; *Félix*, 1777. Ayant essuyé quelques désagréments de la part des acteurs, il cessa de travailler pour le théâtre dès l'âge de 48 ans (1777). Il fut nommé en 1800 inspecteur de l'enseignement au Conservatoire, en 1813 membre de l'Institut, et mourut en 1817 à 88 ans.

MONSOL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 28 kil. N. O. de Villefranche; 1,200 hab.

MONSTRELET (Enguerrand DE), chroniqueur français, né vers 1390 en Flandre, mort en 1453, fut prévôt de Cambrai et de Walincourt, et écrivit une relation des événements arrivés de son temps, principalement des guerres de France, d'Artois et Picardie. Sa chronique commence où finit celle de Froissard, et va de 1400 à 1453; elle est écrite avec la simplicité et la naïveté des auteurs de ce siècle.

On a fait diverses continuations de cet ouvrage. Il existe plusieurs éditions de Monstrelet : la plus récente et la plus estimée est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, avec un mémoire de M. Dacier sur Monstrelet, 1826-27.

MONTAGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 26 kil. N. E. de Béziers ; 3,509 hab. Laines, serges.

MONTAGNANA, ville murée du roy. Lombard-Vénitien (Padoue), à 35 kil. S. O. de Padoue ; 8,500 hab. Chapeaux, lainages, soie, tanneries.

MONTAGNE (la), nom qui fut donné à la fraction la plus exaltée du parti révolutionnaire dans la Convention (les Jacobins et les Cordeliers), parce qu'elle siégeait sur les gradins les plus élevés de la salle. Ce nom était opposé à celui de *Plaine* que l'on donnait aux Girondins. Le parti de la *Montagne* domina longtemps dans la Convention, renversa celui des Girondins le 31 mai 1793, et fut renversé à son tour, en même temps que Robespierre, le 9 thermidor an II (1794).

MONTAGNE (pays de la), ancienne petite contrée du duché de Bourgogne, au N., dans les montagnes. Ch.-l., Châtillon-sur-Seine. Il fait auj. partie des dép. de la Côte-d'Or et de l'Aube.

MONTAGRIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 11 kil. E. de Riberac ; 800 hab.

MONTAGUE ou MONTAGU (Edouard DE), comte de Sandwich, général et amiral anglais, issu de Drogo de Monte-Acuto, un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume dans la conquête de l'Angleterre, était né en 1625. Il servit d'abord dans l'armée parlementaire contre Charles I, devint membre du Parlement, et obtint une place dans la trésorerie sous Cromwell. Après la mort de celui-ci, il travailla au rétablissement des Stuarts, et seconda Monk, sous lequel il commandait. Il fut comblé de faveurs par Charles II, qui le créa baron, puis comte de Sandwich, et enfin amiral. Il remporta plusieurs avantages sur les Hollandais en 1664 ; mais en 1672, le vaisseau qu'il commandait ayant été abordé par un brûlot ennemi, il périt au milieu des flammes, plutôt que de se rendre.

MONTAGUE (lady Mary WORTLEY), dame anglaise, célèbre par son esprit, son instruction et sa beauté, fille du duc de Kingston, née en 1690 dans le comté de Nottingham, épousa en 1712 lord Wortley-Montague, de la famille du précédent, et l'accompagna en 1716 dans son ambassade à Constantinople. Elle apprit la langue turque, obtint la faveur du sultan Achmet III, put pénétrer dans le sérail, et acquit ainsi une connaissance des mœurs turques plus exacte qu'on ne l'avait eue jusque-là. Pendant son séjour en Turquie, elle eut occasion d'observer l'inoculation de la petite-vérole, et fit connaître ce procédé en Europe après en avoir fait l'application sur son propre fils. De retour en Angleterre après trois ans, sa maison de Twickenham devint le rendez-vous des hommes de lettres et de la société la plus distinguée ; mais ayant essuyé quelques désagréments de la part des Tories, dont elle combattait les opinions, elle quitta l'Angleterre (1739) et alla se fixer à Venise où elle séjourna 22 ans. Elle ne revint dans son pays qu'en 1761 pour régler quelques affaires, et y mourut l'année suivante. On a de lady Montague des *Lettres* écrites pendant ses voyages et qui renferment sur les pays qu'elle a visités, principalement sur la Turquie, des renseignements précieux ; elles ont été imprimées après sa mort et ont eu un grand succès ; les Anglais les placent auprès de celles de madame de Sévigné. Ses œuvres ont été publiées à Londres, 1803, 5 vol. in-12. Il en a été fait tout récemment une édition beaucoup plus complète par lord Wharncliffe, son arrière-petit-fils. Ses lettres ont été traduites en français par Anson, 1805, 2 vol. in-12. Lady Montague était aussi bizarre dans ses manières et sa conduite que remarquable par son esprit : elle avait une grande érudition, était pleine d'ambition et regrettait vivement d'être femme. — Elle a laissé un fils, Edouard Wortley-Montague, 1714-1776, qui s'est fait remarquer par son goût pour les voyages et sa vie aventureuse. Dans son enfance, il s'échappa trois fois de chez ses parents, se fit mousse, puis conducteur d'ânes en Portugal : fut enfermé au Châtelet de Paris pour une accusation d'escroquerie, voyagea en Asie, et finit par se faire musulman. On a sous son nom quelques écrits, entre autres : *Réflexions sur les anciennes républiques*, 1759 ; *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1759 ; *Voyage au mont Sinaï*.

MONTAGUE (Elisabeth), dame anglaise, née en 1720, morte en 1800, fille de Matthieu Robinson, épousa en 1742 un des descendants du comte de Sandwich, resta veuve de bonne heure et profita de sa fortune pour réunir chez elle les gens de lettres les plus célèbres de l'époque. Elle a écrit des *Dialogues des morts* et un *Essai sur Shakespeare*, 1769, dans lequel elle venge ce grand tragique des sarcasmes de Voltaire.

MONTAGUE (Charles), comte d'Halifax. *Voy.* HALIFAX.

MONTAIGNE (Michel DE), philosophe français, né en 1533 au château de Montaigne en Périgord, d'une famille originaire d'Angleterre, fut élevé avec le plus grand soin par son père ; il apprit le latin en se jouant, n'ayant été entouré dès sa première enfance que de personnes qui parlaient cette langue. Il acheva ses études au collége de Bordeaux, étudia le droit, et fut pourvu dès 1554 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Là il eut pour collègue La Boëtie, avec lequel il forma la plus étroite amitié. Il quitta de bonne heure les affaires, et se mit, pour se distraire, à écrire et à voyager : il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et reçut à Rome le titre de citoyen. A son retour, il fut nommé maire de Bordeaux ; il vint plusieurs fois à la cour, fut très considéré de Henri II, de Catherine de Médicis, de Charles IX, qui le nomma chevalier de St-Michel ; il vécut dans l'intimité de Marguerite de France, et fut député aux états de Blois (1577). Ses dernières années furent troublées par les guerres religieuses ; il tenta vainement de se porter médiateur entre les Catholiques et les Protestants, et se vit en butte à la haine des deux partis. Il se lia intimement dans sa vieillesse avec mademoiselle de Gournay, que l'admiration avait attirée auprès de lui, et qu'il nomma sa *fille d'alliance*, et avec le théologien Charron, qui se fit son disciple. Il mourut en 1592, d'une esquinancie. Montaigne s'est rendu à jamais célèbre par ses *Essais*. Il commença à les écrire vers l'âge de 39 ans et en publia la première édition en 1580 ; elle ne se composait que de deux livres. Il en ajouta un troisième dans une nouvelle édition qu'il donna en 1588. Montaigne a traité dans ses *Essais* les sujets les plus divers et s'y est peint lui-même avec une entière sincérité ; son ouvrage est, comme il l'appelle, un livre de bonne foi. Il les écrivait sans ordre, sans plan, et à mesure que les occasions lui suggéraient des réflexions. Son style a une facilité, une naïveté que la langue a perdues depuis. Les plus remarquables de ses essais sont ceux sur l'*amitié*, sur l'*institution des enfants*, sur l'*affection des pères*, le chap. 12 du 2e livre qui contient la *Théologie naturelle de Sébonde*. Montaigne était sceptique et avait pris pour devise : *Que sais-je ?* mais son scepticisme n'est point un système ; c'est simplement le doute qu'excite par moments dans un esprit de bonne foi la considération de la faiblesse humaine et de la contradiction des jugements. Du reste, il respectait les croyances religieuses. Parmi les nombreuses éditions des *Essais*, on remarque celle que donna mademoiselle de Gournay d'après les manuscrits revus par l'auteur, 1595 et 1635 ; celles d'Amaury-Duval, 1822-26, 6 vol.

In-8, et de M. J.-V. Leclerc, 1826-27, 8 vol. in-8, avec des notes précieuses. M. Villemain a écrit l'*Éloge de Montaigne*, couronné en 1812 par l'Institut.

MONTAIGU, ch.-l. de cant. (Vendée), à 33 kil. N. E. de Bourbon-Vendée: 1,200 hab. Prise en 1578 par les Réformés; en 1588 par le duc de Nevers; en partie brûlée dans les guerres de la Vendée.

MONTAIGU-LES-COMBRAILLES, ville de l'ancienne Auvergne, auj. ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 40 kil. N. O. de Riom: 1,700 hab. Jadis seigneurie.

MONTAIGU (P. GUÉRIN DE), d'une famille noble d'Auvergne, fut élu en 1208 grand-maître des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, secourut les chrétiens d'Arménie, remporta quelques avantages sur Soliman, sultan d'Iconium; engagea en 1228 le pape à rompre une trêve conclue avec les Musulmans, et mourut en 1230.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN DE), né en Auvergne, de la même famille que le précédent, fut nommé en 1290 archevêque de Narbonne, prit parti pour Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, eut part à la condamnation des Templiers, et fut, en récompense, élevé à la dignité de chancelier. Il mourut en 1318. Il avait fondé en 1314 à Paris le collége de Montaigu (rue des Sept-Voies).

MONTAIGU (Jean), vidame du Laonnais, fut sous Charles VI surintendant des finances, grand-maître de France (1408); mais il se fit de puissants ennemis par son orgueil et son avidité: lors de la démence de Charles VI, le duc de Bourgogne et le roi de Navarre s'unirent pour le perdre, et le firent condamner par des commissaires comme coupable de sortilége et de malversation (1409). Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après.

MONTAIGU, famille d'Angleterre. *Voy.* MONTAGU.

MONTAIGUT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 26 kil. N. de Moissac; 4,172 hab.

MONTALBAN, ville d'Espagne (Saragosse), à 42 kil. N. de Teruel; 3,700 hab. Lainages, chanvre, lin. Houille, couperose, alun; marbres.

MONTALCINO, *Mons Alcinus*, ville d'Italie (Toscane), à 40 kil. S. E. de Sienne; 6,200 hab. Evêché.

MONTALEMBERT, village de France (Deux-Sèvres), à 26 kil. S. E. de Melle; 800 hab.

MONTALEMBERT (Adrien DE), général et ingénieur, issu d'une famille noble et ancienne, né à Angoulême en 1714, mort en 1800, servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans, et introduisit d'importants perfectionnements dans l'art des fortifications, malgré l'opposition du corps des ingénieurs. Pendant la révolution, il mit ses talents au service de la république et aida Carnot de ses lumières. On a de lui la *Fortification perpendiculaire* ou l'*Art défensif supérieur à l'offensif*, 1776-96, 11 vol. in-4, ouvrage capital. Il avait été admis à l'Académie des Sciences dès 1747.

MONTALEMBERT (René-Anne-Marie, comte de), né en 1777, mort en 1831, émigra en 1792, et entra comme capitaine dans un corps d'émigrés que commandait son père. Lors du licenciement de l'armée de Condé, 1799, il prit du service dans l'armée anglaise, fit les campagnes d'Egypte, des grandes Indes et d'Espagne, comme attaché à l'état-major, et parvint au grade de colonel. Il rentra en France à la Restauration, fut élevé à la pairie en 1819, fut nommé ministre plénipotentiaire en Suède, 1826, et conserva ce poste jusqu'en 1830. — Il est père de M. le comte Charles de Montalembert, auj. pair de France, déjà connu par plusieurs écrits et par des discours éloquents.

MONTALIVET (J.-P. BACHASSON, comte de), homme d'état, né à Sarreguemines en 1766, d'une famille noble du Dauphiné, suivit d'abord la carrière de la magistrature, et fut dès l'âge de 19 ans conseiller au parlement de Grenoble. Il perdit sa charge à la révolution, et pour se soustraire à la proscription s'engagea comme volontaire. De retour dans sa patrie, il fut nommé maire de Valence (an III). Sous le Consulat et l'Empire il fut successivement préfet de la Manche, de Seine-et-Oise, directeur des ponts-et-chaussées (1806), et enfin ministre de l'intérieur (1809-14). Il se montra dévoué à Napoléon et seconda habilement ses grandes vues. Il se retira des affaires à la Restauration; fut cependant appelé en 1819 à la Chambre des Pairs et prit rang parmi les constitutionnels. Il mourut en 1823. — Il est le père de M. de Montalivet, ancien ministre et auj. pair de France et intendant de la liste civile.

MONTALTE, *Montalto* en italien, *Mons altus* en latin, ville des Etats de l'Eglise, à 15 kil. N. E. d'Ascoli; 1,500 hab. Evêché. Patrie de Sixte-Quint.

MONTAN, hérésiarque. *Voy.* MONTANUS.

MONTANCHES, *Mons Anguis*, ville d'Espagne (Badajoz), à 33 kil. N. de Mérida, sur une montagne; 4,900 hab. Château fort.

MONTANER, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 35 kil. N. E. de Pau; 900 hab.

MONTANSIER (Marguerite BRUNET, dite mademoiselle), directrice de théâtre, née à Bayonne en 1730, morte en 1820, fit d'abord partie d'une troupe qui jouait dans les colonies; revenue en France avec quelque fortune, elle dirigea divers théâtres, au Havre, à Nantes, à Rouen, à Versailles, et enfin à Paris; en 1789 elle acheta au Palais-Royal la salle dite Beaujolais, qui a reçu d'elle le nom de salle Montansier. Elle fit aussi construire à ses frais, en face de la Bibliothèque royale, le beau théâtre où l'on établit depuis l'Opéra; mais à peine était-il terminé (1793), que le gouvernement d'alors s'en empara, prétextant que ce théâtre n'avait été construit que pour incendier la Bibliothèque nationale. Mademoiselle Montansier ne reçut d'indemnité qu'en 1812. Elle releva sa fortune en s'associant au théâtre des Variétés, qui obtint un grand succès.

MONTANUS, hérésiarque du IIe siècle, né en Phrygie, se fit passer pour prophète, et à la faveur de prédictions, de guérisons et de prétendus miracles, se fit un grand nombre de partisans, entre autres deux dames phrygiennes, Priscille et Maximille, Sabellius et le célèbre Tertullien. Il mourut, à ce qu'on croit, sous Caracalla, en 212. Les Montanistes affectaient une grande austérité, et refusaient d'admettre à la communion ceux qui avaient commis quelque crime, condamnaient les secondes noces, et s'imposaient des jeûnes extraordinaires.

MONTARGIS, ch.-l. d'arr. (Loiret), sur le Loing, à la jonction des canaux de Briare, d'Orléans et du Loing, à 66 kil. E. N. E. d'Orléans, et à 78 S. de Paris; 7,757 hab. Ville jadis forte. Filature de coton hydraulique et à vapeur, tanneries, etc. Commerce de grains, cire, miel, cuir, laine, safran, etc. — Jadis ch.-l. du Gâtinais; vainement assiégée par les Anglais en 1427; prise par trahison en 1431, et possédée par eux jusqu'en 1438. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres de religion. — L'arr. de Montargis a 7 cant. (Montargis, Bellegarde, Château-Renard, Chatillon-sur-Loing, Courtenay, Ferrières, Lorris), 95 communes et 70,281 hab. — *Voy.* AUBRY DE MONTDIDIER.

MONT-ARMANCE. *Voy.* SAINT-FLORENTIN.

MONTASTRUC, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 17 kil. N. E. de Toulouse; 800 hab.

MONTAUBAN, *Mons Aureolus* et *Mons Albanus*, ville de France, ch.-l. du dép. de Tarn-et-Garonne, sur le Tarn, à 678 kil. S. S. O. de Paris; 23,865 hab. Evêché. Ville propre et bien bâtie. On y remarque le faubourg de Ville-Bourbon, la cathédrale (bâtie en 739), l'hôtel-de-ville, des portes de ville élégantes; collége, séminaire, école de dessin, petite bibliothèque; société d'agriculture, sciences et arts, faculté de théologie (pour la confession helvé-

tique). Drap, cadis, bonneterie, serges, savon, teintureries, etc. Commerce de ces objets et d'amidon, minots, etc. — Montauban fut fondée en 1114 par le comte de Toulouse Alphonse, au pied du mont Alban, et peuplée par les habitants du bourg de Montauriol; elle embrassa le calvinisme en 1558 et fut une des principales places de sûreté des Huguenots. Montluc l'assiégea vainement en 1580; Richelieu la prit en 1629 et en fit raser les fortifications. Elle souffrit beaucoup sous Louis XIV à l'époque des dragonnades. — L'arr. de Montauban a 11 cant. (Caussade, Caylus, la Française, Molières, Montclar, Montpezat, Négrepelisse, St-Antonin, Villebrunier, plus Montauban qui fait 2), 90 comm., et 106,799 hab.

MONTAUBAN, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. N. O. de Montfort; 2,900 hab.

MONTAUSIER (Charles DE SAINTE-MAURE, duc de), né en 1610, m. en 1690, d'une anc. famille de Touraine, servit avec distinction en Italie et en Allemagne, et obtint à 28 ans le grade de maréchal-de-camp. Il fut successivement gouverneur de l'Alsace, de la Saintonge, de la Normandie; se fit partout estimer pour son intégrité, et resta fidèle au roi pendant la Fronde. Louis XIV le nomma en 1668 gouverneur du dauphin; il s'adjoignit Bossuet et Huet comme précepteurs, et fit faire pour l'usage du prince les éditions connues sous le nom d'*Ad usum Delphini*. Il déploya dans ses fonctions de gouverneur une grande sévérité, et se fit remarquer à la cour par son caractère austère et son amour pour la vérité. Il était né dans la religion protestante et l'avait abjurée. Fléchier a écrit son *Oraison funèbre*; c'est un de ses meilleurs morceaux. — Le duc de Montausier avait épousé en 1645 Julie de Rambouillet, morte en 1671, fille de Catherine de Vivonne, et femme remarquable par son esprit et ses vertus. Elle fut nommée par Louis XIV gouvernante des enfants de France, et chargée de l'éducation du Dauphin (1661) jusqu'au moment où il passa entre les mains de son mari. Le duc de Montausier lui avait adressé avant son mariage, sous le nom de *Guirlande de Julie*, une offrande poétique composée de fleurs dessinées par le peintre Robert et de madrigaux écrits par le calligraphe Jarry; cette guirlande fit beaucoup de bruit dans le temps.

MONTAUT (Philippe DE), sire de Navailles. *Voy.* NAVAILLES.

MONTAZET (Antoine MALVIN DE), né en 1712, dans l'Agénois, mort en 1788, fut d'abord évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon (1758). Dans les querelles religieuses de cette époque il prit parti contre le clergé pour la cour et le parlement; censura M. de Beaumont, archevêque de Paris, et supprima la signature du formulaire. Montazet changea les livres liturgiques de son diocèse, et fit imprimer plusieurs ouvrages élémentaires estimés, entre autres la *Philosophie* et la *Théologie* dite *de Lyon*. On a de lui des mandements et lettres pastorales qui firent du bruit.

MONTBARD, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 15 kil. N. de Semur, sur le canal de Bourgogne; 2,123 hab. Drap, droguets, lacets, tresse, etc. Commerce. Patrie de Buffon, de Daubenton et de Junot.

MONTBARS, dit *l'Exterminateur*, chef de flibustiers au XVIIe siècle, né en Languedoc, se signala par sa haine contre les Espagnols. Parti du Havre en 1667, il alla combattre les Espagnols dans les Antilles et sur les côtes de l'état de Honduras, et en fit un carnage affreux.

MONTBAZENS. *Voy.* MONBAZENS.

MONTBAZON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 12 kil. S. de Tours; 1,200 hab. Château. Jadis seigneurie qui entra dans les domaines de la maison de Rohan au XVe siècle, et fut érigée en comté, puis en duché (1588), en faveur de Louis VI de Rohan-Guéménée.

MONTBAZON (Marie DE ROHAN-), duchesse de Chevreuse. *Voy.* CHEVREUSE.

MONTBÉLIARD, *Mœmpelgard* en allemand, ch.-l. d'arr. (Doubs), au confluent de l'Isel, de l'Haleine, du canal de Monsieur, et au pied d'un rocher, à 82 kil. N. E. de Besançon; 5,117 hab. Plusieurs fontaines. Anc. château des comtes de Montbéliard, (auj. il sert de caserne et de maison d'arrêt). Jolie église Saint-Martin; bibliothèque. Filature de coton, horlogerie fine, bonneterie, drap, percale. Commerce avec la Suisse. — Cette ville est très ancienne; c'était jadis le ch.-l. d'un comté particulier, faisant partie de l'empire d'Allemagne, mais n'appartenant à aucun cercle; il était compris entre la Franche-Comté, la Lorraine, l'évêché de Bâle et le Sundgau. Deux parties le composaient: 1° le comté de Montbéliard proprement dit, 2° les sept seigneuries (Héricourt, Chatelot, Blamont, Clermont, Granges, Clerval, Passavant); ch.-l. général, Montbéliard. Il est réparti auj. entre les arr. de Montbéliard et de Baume (tous deux dans le Doubs), et celui de Lure (Haute-Saône) — La 1re maison des comtes de Montbéliard s'éteignit en 1396, en la personne du comte Henri; Henriette sa fille porta le comté dans la maison ducale de Wurtemberg par son mariage avec Eberhard de Wurtemberg, et divers cadets de cette famille, l'ayant eu en apanage, fondèrent de nouvelles maisons de Montbéliard. La dernière cessa en 1631, et depuis ce temps le comté fut possédé par les ducs de Wurtemberg même, ce qui les fit nommer par abréviation ducs de Montbéliard. En 1723, il passa au duc régnant de Wurtemberg, qui vint faire sa résidence à Montbéliard. Le maréchal de Luxembourg avait surpris cette ville en 1647; Louis XIV la prit en 1674; la France tint ce comté en séquestre de 1723 à 1748. Enfin la république française s'en empara en 1792, et depuis ce temps il n'a cessé de faire partie de la France. — L'arr. de Montbéliard a 7 cantons (Montbéliard, Audincourt, Blamont, Maiche, Pont-de-Roide, Le Russey, Saint-Hippolyte), 160 communes et 57,828 hab.

MONTBÉLIARD (Léopold EBERHART, prince de), né en 1670, mort en 1723, prit d'abord du service en Autriche et se distingua contre les Turcs à la bataille de Tokay; il succéda en 1697 à son père, George de Montbéliard, dans sa principauté, et ne se fit remarquer que par les désordres de sa vie privée; il entretint à la fois plusieurs maîtresses dont il eut plusieurs enfants; il voulut les légitimer et les déclara ses successeurs; mais à sa mort le duc de Wurtemberg les expulsa comme bâtards, et les réduisit à une pension alimentaire.

MONTBÉLIARD OU MONTBEILLARD (GUÉNEAU DE). *Voy.* GUÉNEAU.

MONTBENOIT, ch.-l. de cant. (Doubs), à 13 kil. N. E. de Pontarlier; 154 hab. Près de cette ville se voit le village de Remonot, remarquable par son église qui n'est qu'une grotte.

MONT-BLANC, le plus haut sommet des Alpes Pennines et de toute l'Europe, s'élève entre les vallées de Chamouni et d'Entrèves; il a 4,799 m. au-dessus de la mer. Longtemps avant d'arriver à cette hauteur on rencontre des neiges éternelles. Il faut deux jours pour y monter. Saussure est le premier qui ait fait cette ascension (1787). — Sous l'Empire, le Mont-Blanc donnait son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Chambéry.

MONTBOZON, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 17 kil. S. E. de Vesoul, sur l'Oignon; 750 hab.

MONTBRISON, *Mons Brisonis* au moyen âge, ch.-l. du dép. de la Loire, sur la Vizery, à 480 kil. S. E. de Paris; 6,266 hab. Un rocher volcanique la domine. Nouveaux boulevards, halle au blé, palais de justice, salle de spectacle. Toile, *linons*, batistes. Commerce en grains. Aux environs trois sources minérales. — Capit. du Forez depuis 1441. Cette

ville a beaucoup souffert pendant les guerres de religion. — L'arr. de Montbrison a 9 cant. (Montbrison, Boën, Feurs, Noirétable, Saint-Bonnet, Saint-Galmier, Saint-George-en-Couzan, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Rambert-sur-Loire), 139 communes et 121,050 hab.

MONTBRON, ch.-l. de cant. (Charente), à 26 kil. E. de La Rochefoucauld; 3,000 hab. Aux environs plomb. Ch.-l. de baronnie.

MONTBRUN, village de France (Drôme), dans l'anc. Dauphiné, à 32 kil. S. E. de Nions; 1,100 hab.

MONTBRUN (Ch. DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, l'un des plus vaillants chefs protestants, né en 1530 au château de Montbrun, avait été élevé dans la religion catholique. Il fut converti au protestantisme par Théodore de Bèze, fit embrasser la réforme à ses vassaux, repoussa les lieutenants que le roi envoyait contre lui, se joignit en 1562 au baron des Adrets, chef des Protestants en Dauphiné, et lui succéda dans le commandement. Il fit des prodiges de valeur à Jarnac et à Moncontour, et pilla en 1574 les bagages de Henri III qui faisait le siége de Livron. Le roi irrité envoya contre lui des forces considérables; il fut pris après un combat acharné, s'étant cassé une cuisse en voulant franchir un canal, et fut condamné à mort à Grenoble par une commission. Il eut la tête tranchée en 1575.

MONTCALM DE SAINT-VÉRAN (L.-Joseph, marquis de), général français, né en 1712 au château de Candiac près de Nîmes, d'une ancienne famille du Rouergue, fut chargé en 1756, en qualité de maréchal-de-camp, du commandement en chef des troupes françaises dans l'Amérique septentrionale. Il remporta d'abord plusieurs avantages sur les généraux anglais; mais forcé en 1759 de livrer un combat inégal sous les murs de Québec, il fut dès le commencement de l'action blessé mortellement, et périt deux jours après.

MONTCALM DE CANDIAC (J.-L.-P.-Elisabeth), enfant célèbre, né au château de Candiac en 1719, mort en 1726 à l'âge de 7 ans, d'une hydropisie de cerveau. Il avait pu apprendre dans une si courte vie, outre sa langue maternelle, le latin, le grec et l'hébreu, l'arithmétique, la fable, le blason, la géographie et une grande partie de l'histoire sacrée et profane. Dumas, son instituteur, et peut-être son père, avait imaginé pour lui le bureau typographique (*Voy.* DUMAS).

MONT-CASSIN. *Voy.* CASSIN.

MONTCENIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. S. d'Autun; 1,200 hab. Houille aux environs.

MONT-CENIS, montagne des Alpes. *Voy.* CENIS.

MONTDAUPHIN, ville forte de France (H.-Alpes), au confluent du Guiel et de la Durance, à 15 kil. N. E. d'Embrun; 400 hab. Eaux thermales.

MONT-DE-MARSAN, ville de France, ch.-l. du dép. des Landes, sur la Douze et le Midou, à 355 kil. S. O. de Paris; 4,082 hab. Hôtel de la préfecture, palais de justice, casernes, etc. Aux environs belles avenues, jolies promenades. Société d'agriculture, sciences et arts, petite bibliothèque, pépinière. Commerce (elle est l'entrepôt de Bayonne pour une partie de ses vins et eaux-de-vie). Fondée en 1138. — L'arr. de Mont-de-Marsan a 12 cant. (Arjusanx, Gabarret, Grenade, Labrit, Mimizan, Mont-de-Marsan, Parentis-en-Born, Pissos, Roquefort, Sabres, Sore, Villeneuve), 133 communes et 93,292 hab.

MONTDIDIER, ch.-l. d'arr. (Somme), à 35 kil. S. S. E. d'Amiens; 3,790 hab. Bonneterie, tanneries, filature de coton. Commerce de grains, volailles, bestiaux, etc. Jadis forte, et quelquefois résidence royale. Parmentier et Fernel y naquirent; séjour de plusieurs rois de France au XIIe siècle. Plusieurs fois assiégée par les Espagnols. — L'arr. de Montdidier a 5 cant. (Montdidier, Ailly-sur-Noise, Moreuil, Rosière, Roye), 147 communes, et 69,271 hab.

MONT D'OR. *Voy.* DORE (MONT).

MONTDORGE (Antoine GAUTHIER DE), littérateur, né à Lyon à la fin du XVIIe siècle, exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et mourut à Paris en 1768. On a de lui : *l'Ile de Paphos*, 1727; *les Fêtes d'Hébé*, ou *les Talents lyriques*, opéra-ballet (musique de Rameau), 1739; *Réflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741; *l'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1756; *l'Opéra de société* (musique de Giraud), 1762.

MONTEBELLO, village des États sardes, à 9 kil. N. E. de Voghera. Lannes y battit les Autrichiens, 12 juin 1800; ce qui lui valut le titre de duc de Montebello. — Il y a beaucoup d'autres Montebello en Italie, entre autres une ville du roy. Lombard-Vénitien, à 8 kil. N. de Lonigo; 3,100 hab.

MONTEBELLO (LANNES, duc de). *Voy.* LANNES.

MONTEBOURG, ch.-l. de cant. (Manche), à 8 kil. S. E. de Valogne; 2,600 hab. Moutons estimés.

MONTE-CALVO, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 16 kil. N. E. de Bénévent; 4,500 hab.

MONTE-CERVOLI, ville de Toscane, à 14 kil. S. de Volterra. Bains thermaux.

MONTECH, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 13 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 2,400 hab.

MONTECHIARO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. S. E. de Brescia; 6,600 hab. Filat. de soie.

MONTECORVINO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 17 kil. E. de Salerne; 4,300 hab. Evêché. Aux environs eau sulfureuse.

MONTECUCCOLO, bourg du duché de Modène, à 40 kil. S. O. de Modène, a donné son nom à la famille des *Montecuculli*, et mieux *Montecuccoli*.

MONTECUCULLI (Sébastien DE), gentilhomme italien, natif de Ferrare, vint en France à la suite de Catherine de Médicis, et fut attaché au dauphin, fils aîné de François I, en qualité d'échanson. Il accompagnait ce jeune prince dans un voyage à Tournon; lui ayant donné à boire de l'eau fraîche pendant qu'il avait très chaud, celui-ci tomba malade, et mourut quatre jours après. Montecuculli fut accusé de l'avoir empoisonné; appliqué à la question, il fit des aveux, et fut en conséquence écartelé, 1536. Rien n'est moins certain cependant que son crime, et il paraît que, pressé par la douleur, il dit tout ce qu'on voulut.

MONTECUCULLI (Raimond, comte de), célèbre général au service de l'Autriche, né en 1608 dans le Modénais, servit d'abord comme volontaire sous un de ses oncles, général d'artillerie de l'armée impériale; il fut fait prisonnier en 1639 à Hofkirch par le général Banier, mais dès qu'il eut recouvré sa liberté (1641), il prit sa revanche en chassant les Suédois de la Bohême. Nommé en 1657 maréchal-de-camp, il secourut contre les Suédois Jean-Casimir, roi de Pologne, et le roi de Danemark; repoussa ensuite les Turcs de la Hongrie et remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Gothard, 1664. En 1673 il porta des secours aux Hollandais contre la France, fut opposé en 1675 à Turenne, qui périt au moment où ces deux grands généraux allaient se livrer une bataille décisive (1675), puis vint assiéger Haguenau, dont Condé lui fit lever le siége. Après cette campagne il se retira, et mourut à Lintz en 1681. Il était peu entreprenant et avait pris pour modèle *Fabius Cunctator*; quoiqu'il n'ait pas obtenu de brillants succès contre Turenne et Condé, il s'estimait heureux d'avoir pu leur tenir tête. Il avait fait une étude approfondie de l'art militaire et a laissé des *Mémoires sur la guerre*, en latin (*Commentarii bellici*), Vienne, 1718, in-fol., qui l'ont fait surnommer *le Végèce moderne*. Ces mémoires ont été traduits en français par Jacq. Adam, et commentés par le comte Turpin de Crissé, 1769.

MONTEFALCIONE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 22 kil. S. E. de Bénévent ; 4,000 hab.

MONTEFALCONE, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 22 kil. S. O. d'Ariano : 3,700 hab.

MONTEFELTRO (comtes de), ancienne maison italienne, ainsi nommée du château de Montefeltro, dans la Marche d'Ancône, fut à la tête des Gibelins aux XIII[e] et XIV[e] siècles, et eut sous sa domination Pise, Urbin et plusieurs autres villes d'Italie. Les personnages les plus célèbres de cette maison sont : Guido de Montefeltro, que les Pisans mirent à leur tête en 1290 pour combattre les Florentins, les Lucquois et les Génois ; il s'empara vers 1294 de la ville d'Urbin qu'il transmit à ses descendants. — Frédéric de Montefeltro, qui régna de 1444 à 1482, et qui le premier porta le titre de duc d'Urbin : il fut élevé à cette dignité par le pape Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille. — Guid'Ubaldo de Montefeltro, fils du précédent, et dernier duc d'Urbin de cette famille. Il fut dépossédé par César Borgia en 1502, rentra en possession la même année, et mourut en 1508, laissant ses états à F.-Marie de la Rovère, son fils adoptif, et neveu de Jules II.

MONTEFIASCONE, *Mons Faliscorum*, ville de l'État ecclésiastique, à 15 kil. N. O. de Viterbe, près du lac Bolsena : 3,000 hab. Évêché établi en 1376, et qui fut occupé par l'abbé Maury. Célèbre vin muscat. Patrie de Casti.

MONTEFORTE, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 7 kil. S. O. d'Avellino ; 3,500 hab.

MONTE-FORTINO, bourg des États de l'Église, à 40 kil. N. O. de Frosinone, fut rasé en 1557 par ordre du pape Paul IV, parce qu'il n'était qu'un repaire de brigands.

MONTEFRIO, *Hipponova*, ville d'Espagne (Malaga), à 36 kil. N. d'Alhama, près du Xenil ; 8,800 hab.

MONTEFUSCO, *Fusculum*, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 15 kil. N. d'Avellino : 3,500 hab. Chancellerie, palais.

MONTEHERMOSO, ville d'Espagne (Badajoz), à 22 kil. S. O. de Plasencia ; 3,800 hab. Mine d'or découverte en 1825.

MONTEIL (ADHÉMAR DE). *Voy.* ADHÉMAR.

MONTELEONE, *Vibo Valentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Calabre Ultérieure 2[e], à 5 kil. du golfe de Sainte-Euphémie ; 8,000 hab. Évêché. Château-fort. — Fondée par l'empereur Frédéric II. Presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783. — Il y a beaucoup d'autres Monteleone en Italie.

MONTELIMART, *Acunum*, ch.-l. d'arr. (Drôme), à 44 kil. S. de Valence, sur le Roubion et le Jubron ; 7,966 hab. Citadelle. Tribunal de première instance. Bibliothèque. Liqueurs, nougats ; tanneries. Commerce de soie, huile de noix, miel, etc. Patrie de Faujas de Saint-Fond. Jadis habitée par les *Cavares*, portait au moyen âge le nom de *Mons* ou *Montilium Adhemari*, d'où son nom moderne. — L'arr. de Montélimart a 5 cant. (Dieu-le-fit, Grignan, Marsanne, Pierrelatte et Montélimart), 68 comm. et 64,132 hab.

MONTELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 32 kil. S. E. de Montefusco ; 5,700 hab. Patrie du médecin Bartoli, inventeur du thermomètre, selon les Italiens.

MONTELOVEZ ou **MONCLOVA**, dite aussi *Cohahuila*, ville du Mexique, ch.-l. de l'état dit auj. Cohahuila, et jadis Cohahuila-et-Texas, à 890 kil. N. de Mexico ; 3,600 hab.

MONTEMAGGIORE, ville de Sicile (Palerme), à 46 kil. S. E. de Palerme ; 4,000 hab.

MONTEMAYOR, *Ulia*, ville d'Espagne (Cordoue), à 22 kil. S. E. de Cordoue : 3,200 hab.

MONTEMAYOR ou **MONTEMOR-O-VELHO**, ville de Portugal (Beira), sur le Mondego, à 22 kil. S. O. de Coimbre ; 2,550 hab. Murs flanqués de tours, château-fort. Patrie du voyageur Mendez Pinto. — Fondée en 1088. Conquise sur les Maures par Ramire I, roi de Léon, en 1508.

MONTEMAYOR (George DE), poëte, né vers 1520 à Montemayor ou Montemor, près de Coimbre, mort à Lisbonne en 1562, fut d'abord attaché comme musicien à Philippe II, et le suivit dans ses voyages. Il avait conçu une vive passion pour une dame espagnole ; cette dame s'étant mariée pendant son absence, il en éprouva un vif chagrin. Il chercha une distraction dans la poésie et composa, sous le titre de *Diana*, un roman pastoral dans lequel il exhale les sentiments dont son cœur était agité. Ce poëme eut un grand succès et fut traduit dans toutes les langues, notamment en français par Chapuis, Pavillon, etc. Il fut continué par Gil Polo.

MONTEMBOEUF, ch.-l. de cant. (Charente), à 28 kil. S. O. de Confolens ; 1,100 hab.

MONTEMOR-O-NOVO, ville du Portugal (Alemtejo), à 28 kil. N. E. d'Evora ; 2,500 hab.

MONTEMOR-O-VELHO. *Voy.* MONTEMAYOR.

MONTEMURLO, bourg de Toscane, à 19 kil. N. O. de Florence. Victoire de Cosme de Médicis sur Philippe Strozzi, chef des républicains florentins, 1538.

MONTEMURRO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 60 kil. S. O. de Matera ; 5,000 hab.

MONTENAY, ville de France (Mayenne), à 19 kil. O. de Mayenne ; 2,400 hab.

MONTENDRE, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 17 kil. S. de Jonzac ; 2,500 hab. Eau thermale.

MONTENEGRO, *Tchernagora* en esclavon, *Mal-Isis* en albanais, *Karatag* en turc, petit état républicain, censé district de la Turquie d'Europe, à l'E. de l'Herzégovine, et de tous les autres côtés enclavé dans l'Albanie, a 98 kil. du N. au S., sur 47 au plus de l'E. à l'O. et compte environ 57,000 hab. Il se compose de deux parties : le Monténégro propre, et les dix villages alliés (5 serviens-grecs, 5 albanais catholiques) : ceux-ci comptent environ 19,000 hab. Lieux principaux, Cettigne et le château fortifié de Stagnovich ; division, 5 prov., Katounska, Krieska, Piessivaska, Gliesinska, Tcherniska. Montagnes, riv. très poissonneuses ; sol peu fertile et très négligemment cultivé (par les femmes, non par les hommes). Très vastes forêts — La Porte n'a qu'une autorité nominale sur le Monténégro : un vladika (ou prince-évêque), un gouverneur et 5 sardars, élus par les knez ou chefs de villages, forment le gouvernement. Les Monténégrins sont braves et hospitaliers, mais sanguinaires, vindicatifs, défiants : ils ignorent la civilisation et méprisent le travail. Leur culte est la religion grecque ; ils parlent servien. — Le Monténégro, jadis partie de l'Illyrie, puis de la Nouvelle-Épire, devint, sous Héraclius, la demeure de populations slaves qui, tantôt indépendantes, tantôt soumises faiblement à la Servie, passèrent sous le joug des Vénitiens au XIV[e] siècle, des Ottomans au XV[e], mais ont presque toujours été indépendants de fait sous cette prétendue domination. Auj. les Monténégrins sont totalement libres, bien qu'annexés à l'Albanie.

MONTENOTTE, village des États sardes, à 37 kil. O. de Gênes, dans les Apennins. Bonaparte y défit les Autrichiens en 1796. Sous l'Empire, il donna son nom au dép. qui avait Savone pour chef-lieu.

MONTENSIS DUCATUS, nom latin du duché de Berg. *Voy.* BERG.

MONTEPELOSO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 37 kil. N. E. de Potenza ; 4,000 hab. Évêché.

MONTEPULCIANO, ville de Toscane, à 40 kil. S. E. de Sienne ; 1,900 hab. Évêché. Savon, fonderies de suif, pressoirs à huile. Patrie d'Ange Politien et du cardinal Bellarmin.

MONTEREAU (Pierre DE), architecte français, mort en 1266, vivait sous le règne de saint Louis. Il construisit la chapelle de Vincennes, le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, la Sainte-Chapelle de Paris (son chef-d'œuvre). — On l'a confondu avec Eudes de Montreuil, autre architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédition de Syrie.

MONTEREAU-FAUT-YONNE, *Condate*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 18 kil. E. de Fontainebleau, au confluent de la Seine et de l'Yonne: 4,494 hab. Faïence et poterie; commerce. Aux environs, château de Surville. — Sur le pont de Montereau le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, fut tué par Tanneguy du Châtel, lors de son entrevue avec le dauphin (depuis Charles VII), en 1419. Napoléon y battit les alliés, le 18 fév. 1814.

MONTEREY, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Nouveau-Léon, par 102° 12' long. O., 26° 0' lat. N.; 11,000 hab. Beaucoup de mines très riches. Evêché.

MONTEREY (SAN-CARLOS DE), ville du Mexique. *Voy.* SAN-CARLOS.

MONTEROTONDO, *Mons Rotundus*, anc. *Eretum*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 16 kil. N. E. de Rome; 1,000 hab. Beau palais. Jadis titre de duché.

MONTESA, bourg d'Espagne (Valence), à 13 kil. N. O. de San-Felipe. Ruines d'un château. Jadis ch.-l. d'un des 5 ordres milit. de l'Espagne, fondé en 1317.

MONTE-SAN-GIULIANO, ville de Sicile (Trapani), à 7 kil. N. de Trapani, sur une montagne (l'*Eryx* des anciens); 6,600 hab. Château-fort.

MONTE-SANT'ANGELO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 11 kil. N. de Manfredonia, sur le mont Gargano; 9,000 hab. Belle église.

MONTE-SANTO, mont. de Turquie *Voy.* ATHOS.

MONTE-SANTO (golfe de), golfe de l'Archipel. *Voy.* SINGITIQUE (golfe).

MONTESARCHIO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 40 kil. N. E. de Naples; 7,300 hab. Château. Titre d'une principauté qui appartenait à la maison d'Avalos.

MONTESCAGLIOSO, *Severiana?* ville du roy. de Naples (Basilicate), à 12 kil. S. de Matera; 5,600 h.

MONTESPAN, vill. de la H.-Garonne, à 10 kil. S. O. de St-Gaudens; 950 hab. Jadis titre de marquisat.

MONTESPAN (la marquise de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, était fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart. Elle épousa en 1663 le marquis de Montespan, d'une illustre famille de Gascogne, et fut peu après attachée à la cour comme dame du palais de la reine. Elle ne tarda pas à attirer l'attention du roi par son esprit et sa beauté, supplanta dès 1668 madame de La Vallière dont elle avait d'abord été l'amie, et régna despotiquement pendant 14 ans sur le cœur du prince; elle en eut 8 enfants, entre autres le duc du Maine et le comte de Toulouse; mais à la fin elle fatigua par ses hauteurs Louis XIV, qui d'ailleurs commençait à avoir des scrupules sur leur double adultère, et fut supplantée par madame de Maintenon, à qui elle avait confié l'éducation de ses enfants. Cependant elle ne quitta définitivement la cour qu'en 1686. Elle consacra ses dernières années à la dévotion, se livrant à des austérités excessives pour expier ses fautes, et mourut en 1707 à Bourbon-l'Archambaut, où elle était allée prendre les bains. D'un caractère altier et ambitieux, Mme de Montespan s'était fait beaucoup d'ennemis; cependant elle était bienfaisante et protégeait les arts et les lettres.

MONTESQUIEU, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 28 kil. S. de Muret; 3,672 hab. Prise et brûlée par Joyeuse en 1586.

MONTESQUIEU-LAURAGAIS, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 9 kil. N. O. de Villefranche; 1,600 hab.

MONTESQUIEU (Ch. DE SECONDAT, baron de), né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, montra dès son enfance une grande application à l'étude et fut destiné à la magistrature, dans laquelle sa famille occupait déjà de hauts emplois. Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux en 1714, et devint en 1716 président à mortier en remplacement d'un de ses oncles. Montesquieu commença à se faire connaître en 1721 par la publication des *Lettres persanes*, ouvrage d'un genre léger et frondeur qui eut un immense succès. Il vendit sa charge en 1726, afin de se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il fut reçu l'année suivante à l'Académie Française, puis se mit à voyager, visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, enfin l'Angleterre où il resta deux ans, étudiant partout les mœurs et les institutions des peuples. De retour en France, il se retira dans son château de la Brède et fit paraître en 1734 les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui déjà firent juger de toute la force de son esprit. Enfin en 1748 il publia l'*Esprit des Lois*, auquel il travaillait depuis 20 ans, et qui mit le sceau à sa réputation. Dans cet ouvrage, qui n'avait point de modèle et auquel l'auteur donna à juste titre pour épigraphe : *Prolem sine matre creatam*, il passe en revue les législations connues et en cherche les raisons, soit dans la nature de l'homme en général, soit dans des causes locales et particulières à chaque peuple. Il s'y place en même temps au rang des premiers écrivains, et rivalise avec Tacite par la concision et l'énergie du style. Après avoir achevé ce grand ouvrage, Montesquieu sentit ses forces décliner et ne publia plus rien d'important; il partageait son temps entre le séjour de Paris et son château de la Brède. Il mourut à Paris en 1755. Montesquieu ne fut pas seulement un grand écrivain, c'était un vrai sage et un homme bienfaisant. On cite de lui plusieurs beaux traits, entre autres la conduite généreuse qu'il tint à Marseille envers une famille à laquelle, sans vouloir se faire connaître, il rendit son chef qui était en esclavage à Tétuan. Il était lié avec les philosophes, notamment avec Helvétius; mais il eut toujours de l'éloignement pour Voltaire, et respecta la religion. Les meilleures éditions de ses œuvres complètes sont celles d'Auger, 1816, 6 vol. in-8; de Lequien, 1819, 8 vol. in-8. On y trouve, outre les ouvrages que nous avons cités, *le Temple de Gnide*, un *Essai sur le Goût*, estimé des métaphysiciens, des *Lettres* et des discours, et quelques poésies. Il avait, dit-on, écrit une *Histoire de Louis XI*, dont le manuscrit aurait été jeté au feu par son secrétaire; mais cette anecdote paraît controuvée; il avait cependant composé une introduction au règne de Louis XI qu'on a retrouvée dans ses manuscrits. M. Villemain a fait un *Eloge de Montesquieu*, couronné en 1815 par l'Académie Française.

MONTESQUIOU, ch.-l. de cant. (Gers), à 10 kil. N. O. de Mirande; 2,100 hab. — Jadis une des quatre baronnies de l'ancien Armagnac. Il a donné son nom à l'illustre famille des Montesquiou, dont les personnages les plus connus sont :

MONTESQUIOU (le baron de), capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui, à la bataille de Jarnac (1569), assassina lâchement Louis I, prince de Condé, prisonnier et désarmé.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre), maréchal de France sous Louis XIV, né en 1645, commanda l'aile droite à Malplaquet (1707); il mourut en 1725.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), lieutenant-général, né à Paris en 1741, fut d'abord menin des enfants de France, puis écuyer du comte de Provence (Louis XVIII), membre des Etats-Généraux en 1789, et se réunit un des premiers au tiers-état. Chargé sous la république du commandement de l'armée du Midi, il occupa la Savoie en 1792; mais il fut peu après accusé sous un vain pré-

texte, et se retira en Suisse: il ne put rentrer en France qu'en 1795, et mourut en 1798. Il avait été en 1784 reçu à l'Académie Française.

MONTESQUIOU (François-Xavier, duc et abbé DE), de la branche des Fézensac, né en 1757, près d'Auch; il fut député aux États-Généraux par le clergé de Paris, siégea au côté droit, et obtint assez d'influence. Il quitta la France après le 10 août, et se réfugia en Angleterre ainsi que le comte de Provence (Louis XVIII), avec lequel il se lia étroitement. Il revint après le 9 thermidor pour servir les intérêts des Bourbons, mais il fut exilé par Bonaparte. En 1814, il fut un des membres du gouvernement provisoire, fut nommé peu après par Louis XVIII ministre de l'intérieur, contribua à la rédaction de la Charte, et fut pendant quelque temps à la tête des affaires. Après la seconde restauration, il fut nommé pair, puis duc (1821), mais il ne revint pas au pouvoir. Il mourut dans la retraite et sans fortune en 1832. Il avait été admis à l'Académie Française, quoiqu'il n'eût aucun titre littéraire.

MONTESSON (Jeanne BÉRAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille distinguée de Bretagne, épousa jeune le lieutenant-général, marquis de Montesson, et resta veuve à 32 ans. Pleine de grâces et de talents, elle inspira une vive passion au duc d'Orléans, petit-fils du régent; ce prince l'épousa en 1772, mais leur mariage dut rester secret. Elle fit le bonheur du prince en lui ménageant les plaisirs les plus variés, et établit chez elle un petit théâtre où elle jouait avec la société du prince des pièces faites en partie par elle-même. Elle redevint veuve en 1785, traversa la république et l'empire, fut fort bien traitée par Bonaparte, et mourut en 1806. Elle imprima ses œuvres en 1782 sous le titre d'*Œuvres anonymes*, 8 vol. in-8, à un très petit nombre d'exemplaires. On y trouve des drames, des comédies, des poésies diverses, des romans, etc.

MONTET-AUX-MOINES (LE), ch.-l. de canton (Allier), à 27 kil. S. O. de Moulins; 400 hab.

MONTEUX, bourg de France (Vaucluse), à 5 kil. S. O. de Carpentras; 4,978 hab. Moulins à garance.

MONTEVERDE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 12 kil. O. de Melfi, sur l'Ofanto; 2,200 hab. Evêché. Château fort.

MONTEVIDEO ou SAN-FELIPE, ville de l'Amérique méridionale, capitale de la république orientale de l'Uruguay et du dép. de Montévideo, sur la gauche du Rio de la Plata, à 200 kil. de son embouchure dans la baie de Montévideo et à 200 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur une petite péninsule, par 34° 55' lat. S., 58° 35' long. O. Port ouvert aux vents d'ouest, dits *pamperos*. La ville est bâtie en amphithéâtre et assez régulière; mais elle n'est point pavée, ses maisons n'ont en général qu'un étage, on y manque d'eau dans les sécheresses; l'hiver y est souvent très froid, et l'été brûlant, orageux et insupportable. Peu de villes ont plus souffert que Montévideo depuis les guerres de l'indépendance américaine; sa population, de 26,000 hab. qu'elle était jadis, est auj. réduite à 11,000 au plus; son commerce en suif, peaux, bœuf boucané, etc., est presque tombé. Ses fortifications, qui devaient être démolies d'après un traité entre Buénos-Ayres et le Brésil, le sont à peu près auj. — Cette ville a été fondée par une colonie de Buénos-Ayres. Elle souffrit beaucoup des guerres entre cette république et le Brésil, qui l'ont prise tour à tour (*Voy.* URUGUAY). — Le dép. de Montévideo, entre le Paraguay au N. O., le Brésil à l'E., l'Océan au S. E., le Buénos-Ayres au S., et l'Entre-Rios à l'O., est traversé par l'Uruguay et arrosé par le Rio-Negro. Ce pays, enlevé en 1821 à l'état de Buénos-Ayres par les Brésiliens, qui lui donnèrent le nom de province Cisplatine, fut déclaré indépendant en 1825, et forma alors un dép. de la république de l'Uruguay.

MONTEZUMA, roi du Mexique, régnait depuis 1502, et avait étendu au loin sa domination par ses conquêtes, lorsque les Espagnols, conduits par Cortez, débarquèrent dans ses états, 1519. Après avoir été assez bien accueillis par ce malheureux prince, ils s'emparèrent de sa personne, sous le prétexte d'une trahison; dans une insurrection que ses sujets entreprirent pour le délivrer, il fut blessé au moment où il s'avançait pour les engager à se soumettre. Il refusa de recevoir aucun secours et de prendre aucune nourriture, et se laissa mourir. (1520). Il eut plusieurs enfants, dont le 4ᵉ, baptisé sous le nom de don Pédro par les Espagnols, devint la tige des comtes de Montézuma et de Tula. — Un autre Montézuma, dit *le Vieux*, avait déjà régné au Mexique avant l'arrivée des Espagnols, 1455-83.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 14 kil. S. O. de Baupréau; 600 hab. Il y fut conclu en 1800 un traité avec les chefs vendéens.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 15 kil. N. E. d'Yssengeaux; 1,500 hab. Rubans, scieries de planches.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Meuse), à 31 kil. S. O. de Montmédy; 1,000 hab. Ancienne abbaye.

MONTFAUCON (gibets et voirie de), éminence voisine de Paris, entre les faubourgs St-Martin et du Temple, à 500 m. du bassin de La Villette et de la barrière du Combat. Sur cette éminence on voyait jadis plusieurs gibets construits au commencement du XIVᵉ siècle, selon les uns, par Enguerrand de Marigny ou par Pierre de la Brosse; selon d'autres, par Pierre Rémi: la tradition ajoute que le fondateur des gibets de Montfaucon y fut le premier pendu. On attachait à ces gibets tous les corps des criminels suppliciés à Paris, et leurs cadavres y restaient fort longtemps suspendus. Dans la suite les gibets furent détruits, et Montfaucon servit de voirie pour les immondices de Paris et l'écarrissage des chevaux. En 1841, ce foyer d'infection, situé aux portes de Paris, en a été retiré et transporté dans la plaine des Vertus.

MONTFAUCON (Bernard DE), savant bénédictin, né en 1655 en Languedoc, d'une famille noble, servit d'abord avec distinction sous Turenne; mais ayant perdu en peu de temps son père et sa mère, il renonça au monde et prit l'habit de Saint-Benoît à Toulouse en 1675. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues et aux travaux d'érudition; fut appelé à Paris en 1687, s'y lia avec Ducange; puis visita les principales villes d'Italie, Rome surtout, où il fut fort bien accueilli du pape (1698). De retour dans sa patrie, il mit en ordre les riches matériaux qu'il avait recueillis, et publia plusieurs ouvrages étendus, remarquables par une érudition abondante et solide. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions en 1719, et mourut à l'abbaye de Saint-Germain en 1741, âgé de 87 ans. Ses principaux ouvrages sont: *Diarium italicum, sive monumentorum veterum, bibliothecarum notitiæ singulares*, Paris, 1702, in-4; *Collectio nova patrum græcorum*, 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca, sive de ortu et progressu litterarum græcarum*, 1708, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et français, 1719-24, 15 vol. in-fol. (ouvrage immense et qui, quoiqu'imparfait, suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monuments de la monarchie française* (jusqu'à Henri IV), 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca manuscriptorum nova*, 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes éditions de saint Athanase, d'Origène, de saint Jean Chrysostôme; une trad. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, 1709, in-12, etc.

MONTFERRAND. *Voy.* CLERMONT-FERRAND.

MONTFERRAT, *Monteferrato*, ancien duché d'Italie, était borné au N. et à l'O. par le Piémont, au S. par la république de Gênes, et à l'E. par le Milanais. Ch.-l., Casal. — Ce petit pays porta le titre de

marquisat dès le Xe siècle, et fut possédé jusqu'au XVIe par des princes particuliers (*Voy.* ci-après les marquis de MONTFERRAT). Il passa ensuite aux ducs de Mantoue (1536), pour lesquels il fut érigé en duché (1573). En 1631 le duc de Mantoue en céda une partie aux ducs de Savoie, qui furent investis du reste du pays par l'empereur en 1703. En 1797 le Montferrat entra dans la république Cisalpine, puis en 1805 dans le roy. d'Italie où il fit partie des dép. de Marengo, Sesia, Pô, Sture, Montenotte et Gênes. En 1815 il fut compris dans les Etats sardes, et fut réparti entre les divisions d'Alexandrie, Coni, Gênes, Novare et Turin.

MONTFERRAT (marquis de), illustre maison de la Lombardie, célèbre surtout dans l'histoire des croisades, a pour chef Aldérame, qui fut créé marquis de Montferrat par Othon-le-Grand en 967. Cette famille a régné sur le Montferrat pendant près de 600 ans. Les personnages les plus remarquables de ce nom sont: — Guillaume IV, dit *le Vieux*; il accompagna l'empereur Conrad III à la 2e croisade, en 1147, et s'y couvrit de gloire. Dans la suite il prit parti pour Frédéric Barberousse contre les villes libres d'Italie. — Un de ses fils, Renier, épousa une fille de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et reçut en dot le roy. de Thessalonique (1179), qu'il transmit en 1183 à son frère Boniface III, et qui resta longtemps dans sa famille.—Guillaume V, fils aîné du précédent. Il fut un des héros de la 3e croisade, et mérita par son courage le nom de *Longue-Épée*. En récompense de ses services, Baudouin-le-Lépreux, roi de Jérusalem, lui donna la main de sa sœur Sibylle avec le comté de Joppé. Il mourut en 1185. — Conrad de Montferrat, 2e fils de Guillaume IV. S'étant distingué en Orient, surtout en défendant Tyr contre Saladin, il fut fait seigneur de Tyr et régna sur cette ville de 1187 à 1192. Il épousa une fille d'Amaury, roi de Jérusalem, et disputa le trône de Jérusalem à Guy de Lusignan, son beau-frère. Il allait l'emporter, lorsqu'il périt assassiné, 1192.— Boniface III, qui régna à la fois sur le Montferrat et sur le royaume de Thessalonique (1183-1207). Il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade, 1187, et peu après échangé par son frère Conrad. Il fut choisi en 1202 pour chef de la 4e croisade, et contribua puissamment à la prise de Constantinople sur les Grecs. Il fut tué en 1207 en combattant les Sarrasins devant Satalieh. — Guillaume VI, dit *le Grand*, 1254-1292. Après avoir été l'allié de Charles d'Anjou et lui avoir facilité la conquête du royaume de Naples, il combattit ce prince dès qu'il voulut asservir la Lombardie. Il ajouta aux possessions de sa famille Verceil, Ivrée, et plusieurs autres villes dont il s'empara par violence, et fit le métier de *condottiere*. Etant tombé entre les mains des habitants d'Alexandrie, qui s'étaient révoltés contre lui, il fut mis dans une cage de fer et y mourut après 17 mois de captivité, 1292. Il laissa un fils, Jean II, qui mourut sans postérité, et une fille, Iolande, qui épousa Andronic Paléologue, empereur d'Orient. Celle-ci hérita du Montferrat, à la mort de son frère en 1305, et le transmit à son 2e fils, Théodore Paléologue. — Théodore Paléologue, chef d'une seconde branche des marquis de Montferrat, régna de 1305 à 1338. Il eut d'abord à disputer son héritage au marquis de Saluces et au roi de Naples, Charles II; mais il se fit reconnaître par Henri VII, et finit par régner sans contestation. — Son fils, Jean Paléologue de Montferrat, et les successeurs de celui-ci furent perpétuellement en guerre avec leurs voisins, surtout avec les Visconti et les Sforce, seigneurs de Milan. La famille de Montferrat déclina graduellement et s'éteignit dans la personne de Jean-George Paléologue, qui mourut sans enfants en 1533. Ses états passèrent alors à Frédéric II de Gonzague, marquis de Mantoue, qui avait épousé une des nièces du dernier Paléologue.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), comédien, né en Anjou vers 1600, mort en 1667, fut un des meilleurs acteurs de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, rivale de celle de Molière, joua avec succès la comédie et la tragédie, et donna lui-même une tragédie d'*Asdrubal*, 1647. — Son fils, Antoine-Jacob Montfleury, né en 1640, mort en 1685, composa pour l'Hôtel de Bourgogne des comédies qui luttèrent quelque temps avec celles de Molière, entre autres *le Mariage de rien*, *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, opposé à *l'Impromptu de Versailles* de Molière, *la Femme juge et partie*, *l'École des Jaloux*, *la Dame médecin*, *Crispin gentilhomme*; ces pièces ne manquent pas de gaieté, mais elles poussent la licence à l'excès.

MONTFORT, ch.-l. de cant. (Landes), sur le Louts, à 17 kil. E. de Dax; 1,600 hab.

MONTFORT-L'AMAURY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 14 kil. N. de Rambouillet; 1,844 hab. Commerce de blé, avoine, fruits, fromages, etc. — Patrie de Simon de Montfort.

MONTFORT-LE-ROTROU, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Huisne, à 15 kil. E. du Mans; 1,000 hab. Fabrique et blanchisserie de toiles. Commerce de grains, chanvre, fil, toile.

MONTFORT-SUR-MEU ou MONTFORT-LA-CANNE, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. O. de Rennes; 1,200 hab. Blanchisseries de toiles, fil, etc. Commerce de bois, bestiaux, lin, etc. Eau minérale ferrugineuse. Ancienne abbaye d'Augustins. — L'arr. de Montfort-sur-Meu a 5 cantons (Bécherel, Saint-Méen, Montauban, Plélan-le-Grand, plus Montfort), 46 communes et 57,554 hab.

MONTFORT-SUR-RILLE, ch.-l. de cant. (Eure), à 13 kil. S. E. de Pont-Audemer; 650 hab.

MONTFORT (Simon, baron, puis comte de), fameux par ses expéditions contre les Albigeois, fit d'abord partie de la croisade prêchée en 1199 par Foulques de Neuilly, et se distingua en Palestine. Après son retour, il fut élu par les barons, en 1208, chef de la croisade formée en France contre les Albigeois, qui avaient à leur tête Raymond, comte de Toulouse. Il se signala dans cette guerre déplorable par son courage, mais aussi par sa cruauté: il s'empara en 1209 de Béziers (où il fit périr, dit-on, près de 60,000 hab.), prit Carcassonne, battit en 1213, devant Muret, Pierre II, allié des Albigeois, qui assiégeait cette ville, dépouilla de ses états le comte de Toulouse, et s'en fit investir par le pape Innocent III. Il fut tué d'un coup de pierre en assiégeant Toulouse qui s'était révoltée, 1218. On l'avait surnommé le *Macchabée* de son siècle.— Son fils aîné, Amaury de Montfort, ne sut pas conserver ses conquêtes, et fut obligé de les céder au roi de France Louis VIII, qui réunit ainsi le comté de Toulouse à la couronne (1223): il fut fait connétable. — Un autre de ses fils, Simon, joua un grand rôle en Angleterre. *Voy.* ci-après.

MONTFORT (Simon DE), comte de Leicester, fils puîné du chef de la croisade contre les Albigeois, hérita de grands biens que sa famille avait acquis en Angleterre par suite d'une alliance, et alla s'établir dans ce pays vers 1236 à la suite d'une discussion qu'il avait eue avec Louis IX, roi de France. Il fut fort bien accueilli du roi Henri III, qui lui confia le gouvernement de la Gascogne avec le titre de sénéchal, et lui accorda la main de sa sœur; mais il se rendit odieux dans son gouvernement, et encourut par suite la disgrâce de Henri, qui l'accusa de trahison. Pour se venger il excita les barons anglais à la révolte, se mit à leur tête en 1258, força le roi à convoquer un parlement extraordinaire à Oxford, et lui arracha les concessions connues sous le nom de *Statuts* ou *Provisions d'Oxford*. Pendant plusieurs années il exerça un pouvoir absolu en Angleterre,

et le roi ayant tenté de secouer le joug, il lui livra bataille, le fit prisonnier avec son fils, et le força à souscrire un traité ignominieux (1263). En 1265, après avoir obtenu sur Henri de nouveaux avantages, il le contraignit à convoquer un parlement dans lequel il fit admettre, avec le clergé et la noblesse, des représentants des bourgs; ce fut l'origine des *Communes* d'Angleterre. Cependant, ayant excité le mécontentement de plusieurs de ses partisans, il donna à Henri le moyen de relever son autorité; le fils de ce prince, Edouard, qu'il tenait prisonnier, s'étant échappé de ses mains, vint lui livrer bataille à Evesham, et le battit complétement, août 1265. Leicester périt dans l'action avec son fils aîné.

MONTFORT (Jean DE), frère du duc de Bretagne Jean III, disputa le titre de duc de Bretagne à Charles de Blois (1340), et débouté de ses prétentions par la cour des pairs (1341), il ne les soutint pas moins les armes à la main, et obtint l'appui d'Edouard, roi d'Angleterre; mais il fut fait prisonnier en 1341 et enfermé au Louvre. En son absence, sa femme, Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, continua la guerre avec un courage héroïque. Sorti de sa prison en 1343, Jean reprit les armes; mais n'ayant pu réussir, il mourut de chagrin, 1345. — Son fils, nommé aussi Jean de Montfort, recommença la guerre en 1363, força Charles de Blois à lui céder la moitié de la Bretagne, et gagna enfin sur lui la bataille d'Auray dans laquelle Charles périt, et qui lui assura la totalité du duché (1364).

MONTGAILLARD (Bernard DE PERCIN DE), connu sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des Feuillants, et prêcha avec fureur pour le parti de la Ligue et contre l'autorité royale. Après la prise de Paris, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de Cîteaux. De Rome, il se rendit dans les Pays-Bas; il y devint prédicateur de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval, et mourut dans cette dernière abbaye en 1628. On a de lui: l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622; *la Réponse* à une lettre que lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8: cet écrit est des plus violents.

MONTGAILLARD (Guillaume-Honoré ROCQUES, abbé DE), historiographe, né en 1772 au château de Montgaillard (Languedoc), de parents nobles, mort à Ivry en 1825, fit jeune encore une chute dont les suites le rendirent impropre à l'état militaire et le forcèrent d'entrer dans les ordres. Il émigra, rentra en France en 1799, occupa sous le consulat et l'empire un emploi dans l'administration militaire, et s'occupa de travaux littéraires; son caractère morose et misanthropique l'a rendu célèbre. On a de lui: *Revue chronologique de l'histoire de France depuis la convocation des notables*, Paris, 1820; *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en* 1825; ces deux ouvrages sont écrits dans un esprit satirique et dans un sens favorable à la cause royaliste; il n'y épargne aucune occasion de déchirer ses contemporains.— Il avait deux frères: le comte Maurice de Rocques de Montgaillard, né vers 1770, mort en 1841, et le chevalier de Rocques, dit marquis de Montgaillard, actuellement vivant.

MONTGERON, village (Seine-et-Oise), à 11 kil. S. de Villeneuve-Saint-Georges; 1,200 hab. Château.

MONTGERON (L.-Basile CARRÉ DE), conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1686, avait mené une jeunesse déréglée et s'était signalé par son incrédulité, lorsqu'il fut témoin en 1731 des merveilles qui s'accomplissaient au cimetière Saint-Médard sur le tombeau du diacre janséniste Pâris: frappé d'étonnement à la vue des phénomènes extraordinaires qu'offraient les convulsionnaires, il se convertit et publia *la Vérité des miracles de Pâris* (1737-48), volumineux ouvrage en 3 vol., où il faisait l'histoire de sa conversion, et rapportait les faits dont il avait été témoin, en les accompagnant des témoignages les plus respectables. Il alla présenter son livre au roi. Cette publication le fit enfermer à la Bastille, puis exiler, et il mourut en exil à Valence, 1754. Son parti le regarda comme un héros; ses adversaires, comme un fou. Il est à croire que Montgeron rendait hommage à la vérité en racontant ce qu'il avait vu, mais qu'il se trompait en prenant pour miraculeux des faits qui n'étaient que le fruit d'une exaltation morbide du cerveau et d'une singulière altération de la sensibilité.

MONTGISCARD, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 13 kil. N. O. de Villefranche, près du canal du Midi; 1,000 hab.

MONGLAT (Fr.-de-Paule DE CLERMONT, marquis de), grand-maître de la garde-robe, et maréchal-de-camp sous Louis XIII et Louis XIV, né vers 1610, mort en 1675, avait été témoin d'un grand nombre d'événements, et laissa des *Mémoires*, publiés en 1727, 4 vol. in-12, qui, à partir de 1635, offrent des renseignements précieux sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV, et qui se trouvent dans la *Collection des mémoires sur l'histoire de France* de Petitot.

MONTGOLFIER (Jos.-Michel et Jacques-Etienne), frères célèbres par l'invention des aérostats, nés tous deux à Vidalon-lès-Annonay, le 1er en 1740, le 2e en 1745, étaient fils d'un fabricant de papier. Placés à la tête de la fabrique de leur père, ils y introduisirent des perfectionnements importants. C'est en 1783 qu'ils firent leurs premières expériences sur les ballons aérostatiques; la 1re idée de cette invention paraît appartenir à Etienne: mais ils voulurent en partager l'honneur et firent tous leurs travaux en commun. Après un premier essai fait à Annonay avec un plein succès (5 juin 1783), Etienne vint à Paris pour exposer sa découverte, et répéta l'expérience devant la cour de Versailles (20 septembre). Cette découverte excita un enthousiasme universel; des médailles furent frappées en l'honneur des deux frères; ils furent nommés correspondants de l'Académie des Sciences: leur père fut anobli. La révolution fit bientôt passer cet engouement; cependant, on se souvint de leur invention à la bataille de Fleurus, et on en fit une heureuse application pour observer les mouvements de l'ennemi. Etienne mourut dans son pays en 1799. Joseph, qui lui survécut, vint s'établir à Paris, fut nommé administrateur du Conservatoire des arts et métiers, et entra en 1807 à l'Institut. Il mourut en 1810. Outre l'invention des aérostats, on doit aux frères Montgolfier plusieurs inventions utiles, entre autres celle du *Bélier hydraulique*. On a donné le nom de *montgolfières* au genre d'aérostats qu'ils avaient inventés, et qui étaient gonflés avec de l'air atmosphérique dilaté par la chaleur.

MONTGOMERY, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Montgomery, à 280 kil. O. de Londres; 1,000 hab. Hôtel-de-ville, prison; ruines de l'ancien château-fort de Montgomery.

MONTGOMERY (comté de), comté d'Angleterre, dans le pays de Galles, entre ceux de Radnor au S., de Merioneth à l'O., de Denbigh au N., de Shrop à l'E.: 65 kil. sur 45; 60,000 hab. Ch.-l., Montgomery. Montagnes, forêts, sol presque tout aride (le huitième seulement est cultivé). Plomb, ardoise, bois de construction; bétail. Un peu d'industrie (les plus belles flanelles connues).

MONTGOMERY, ancien comté de France (Normandie), à l'O. de Lisieux, auj. dans le dép. du Calvados, a donné son nom aux Montgomery.

MONTGOMERY, divers lieux des États-Unis, entre

autres : 1° une ville de l'état de Tennessee, à 150 kil. N. O. de Knoxville ; — 2° une ville de l'état d'Alabama, à 48 kil. E. de Cahawba.

MONTGOMERY, ancienne famille dont l'origine remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, qui accompagna Guillaume-le-Bâtard à la conquête de l'Angleterre et eut un commandement important à la bataille d'Hastings. — Robert, fils de ce Roger, jouit également de la faveur du roi Guillaume; mais ayant embrassé le parti de Robert Courte-Cuisse contre son frère Henri I, il fut banni d'Angleterre et se réfugia en Ecosse où sa famille joua un rôle important. — Un de ses descendants, Hugues de Montgomery, fut créé en 1502, par Jacques IV, comte d'Egland ou d'Eglintoun. — La famille française de Lorges prétendait descendre des Montgomery d'Ecosse, et porta elle-même ce nom depuis que le capitaine de Lorges eut acquis en 1543 le comté de Montgomery en Normandie. *Voy.* LORGES (Jacques DE).

MONTGOMERY (Gabriel DE), fils de Jacques de Lorges, était capitaine de la garde écossaise de Henri II et vivait dans la familiarité de ce prince. Invité par le roi à rompre une lance avec lui dans un tournoi que donnait ce prince en 1559, il le frappa si rudement qu'il lui traversa la tête avec le tronçon de sa lance, et fut ainsi la cause involontaire de sa mort. Il se retira de la cour après ce malheureux événement, emportant la haine de la reine Catherine de Médicis, et se réfugia en Angleterre. Dans sa retraite, il embrassa les opinions des Réformés, et lorsque éclatèrent les guerres de religion (1562), il devint un des chefs les plus redoutables des Protestants. Il défendit Rouen contre l'armée royale, et remporta plusieurs avantages sur les Catholiques, notamment dans le Béarn. Il fut condamné à mort par le parlement de Paris et exécuté en effigie; mais il fut grâcié lors de la paix de Saint-Germain. Il n'échappa que par une prompte fuite au massacre de la Saint-Barthélemy (1572), secourut La Rochelle (1573), fit des prodiges de valeur en Normandie ; mais attaqué dans Domfront par le maréchal Montignon avec des forces bien supérieures, il fut forcé de se rendre et stipula qu'il aurait la vie sauve. Au mépris de cette capitulation, Catherine de Médicis, alors régente, le fit juger par des commissaires qui le condamnèrent à mort. Il subit le supplice avec courage en 1574.

MONTGOMERY (Richard), général américain, né en Irlande en 1737, avait d'abord servi comme officier anglais dans la guerre du Canada contre les Français (1756). Il s'établit ensuite à New-York, et lors de la déclaration de l'indépendance prit parti pour les Américains. Il osa tenter de chasser les Anglais du Canada ; il y avait déjà réussi en grande partie, lorsqu'il fut tué au siége de Québec (1775).

MONTGUYON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 7 kil. S. E. de Montlieu ; 1,500 hab.

MONTHENAULT D'EGLY. *Voy.* EGLY.

MONTHERMÉ, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 14 kil. N. de Mezières ; 1,500 hab. Verrerie à vitres.

MONTHOIS, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 9 kil. S. de Vouziers : 650 hab.

MONTHOLON (François DE), garde des sceaux, s'était d'abord fait une grande réputation comme avocat, et avait été chargé en 1522 de la célèbre cause du duc de Bourbon contre François I et la reine-mère. Il fut nommé avocat-général en 1532, devint garde des sceaux en 1542, et mourut l'année suivante.— Son fils, nommé aussi François de Montholon, et son petit-fils, Jacques de Montholon, furent également des avocats distingués ; son fils fut comme lui garde des sceaux (1588). La probité, disait-on, était héréditaire dans cette famille.

MONTHOUMET, ch.-l. de cant. (Aude), à 31 kil. S. E. de Carcassonne ; 350 hab.

MONTHUREUX, ch.-l. de cant. (Vosges), à 8 kil. S. O. de Darnay, sur la Saône ; 1,200 hab.

MONTHYON (le baron de), célèbre philanthrope, né à Paris en 1733, suivit avec honneur la carrière de la magistrature, entra de bonne heure au conseil du roi, fut successivement intendant de la Provence, de l'Auvergne, de l'Aunis; fut nommé en 1775 conseiller d'état, en 1780 chancelier du comte d'Artois (Charles X); passa en Angleterre pendant la révolution, revint en France en 1815, et mourut à Paris en 1820, âgé de 87 ans. Jouissant d'une grande fortune, il voulut la rendre utile à l'humanité ; il avait fondé dès 1782 un prix de vertu, ainsi que divers autres prix destinés aux ouvrages et aux travaux les plus utiles, et qui devaient être distribués par l'Académie Française et par l'Académie des Sciences ; ces fondations ayant été abolies par la Convention, il les renouvela en 1816 et en ajouta de nouvelles. Par son testament, il augmenta et multiplia ses fondations ; il distribua en outre de son vivant des sommes considérables en bienfaits qu'il tenait cachés. Monthyon était un écrivain recommandable ; il a laissé sur l'histoire et l'économie politique des écrits estimés. L'*Éloge de Monthyon* fut proposé par l'Académie en 1826 ; le prix fut décerné à M. Alfred de Wailly.

MONTI (Vincent), poëte italien, né vers 1733 à Fusignano près de Ferrare, mort en 1828, fut dans sa jeunesse secrétaire du prince Braschi, neveu de Pie VI, puis se livra tout entier à la poésie. Il voulut d'abord rivaliser avec Alfieri, et donna les tragédies de *Caïus Gracchus* et d'*Aristodème ;* puis il composa divers poëmes à l'imitation du Dante : *Prométhée*, *la Basvilliana*, etc. Il avait, à l'occasion de l'assassinat du consul français Basville à Rome, publié un poëme où il déchirait les Français ; mais après nos triomphes en Italie, il chanta la palinodie et devint un des adulateurs de Napoléon. Il fut alors nommé professeur d'éloquence à Pavie, de belles-lettres à Milan, et historiographe du nouveau royaume d'Italie. Il célébra la gloire de l'empire dans des odes qui furent admirées, entre autres : *le Barde de la Forêt-Noire ; la Vision ; l'Épée du grand Frédéric.* A la chute de l'empereur, il se mit aux gages de l'Autriche, et composa pour cette nouvelle puissance *le Retour d'Astrée.* Cette versatilité lui fit perdre l'estime de ses concitoyens. Outre les ouvrages que nous avons cités, Monti a composé une traduction de l'*Iliade* qui est un de ses plus beaux titres, et divers écrits de polémique en prose.

MONTIEL, bourg d'Espagne (Manche), à 10 kil. N. O. de Villanueva-de-los-Infantes ; 1,200 hab. Château-fort. Eglise et surtout clocher remarquable. En 1369, Henri de Transtamare y fit mourir son frère Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qu'il avait vaincu peu auparavant dans le même endroit.

MONTIER-EN-DER, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 13 kil. O. de Vassy ; 1,500 hab. Haras royal.

MONTIER-SUR-SAUX, ch.-l. de cant. (Meuse), à 26 kil. S. de Bar-le-Duc ; 1,100 hab. Forges.

MONTIGNAC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 17 kil. N. de Sarlat, sur la Vezère ; 3,000 hab.

MONTIGNY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 17 kil. N. E. de Langres ; 1,000 hab. Jadis forte.

MONTIGNY-SUR-AUBE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 17 kil. N. E. de Châtillon-sur-Seine ; 600 hab. Hauts-fourneaux, papeterie.

MONTIJO, ville d'Espagne (Badajoz), à 28 kil. O. de Merida ; 6,200 hab. Vaste église. Tissus de laine.

MONTILLA, *Montallia* ou *Montulia*, ville d'Espagne (Cordoue), à 40 kil. S. E. de Cordoue ; 12,800 hab. Beau palais des ducs de Medina-Celi ; greniers publics. Industrie active : drap, toiles communes, corroieries, poteries, moulins à huile. Patrie de Gonzalve de Cordoue, des frères Moralès, etc.

MONTIVILLIERS, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.),

à 9 kil. N. E. du Havre, sur la Lézarde: 3,843 hab. Jolie église. Blanchisserie de toile, papeterie.

MONTJOIE ou MONTSCHAU, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 24 kil S. E. d'Aix-la-Chapelle: 3,000 hab. Ancien château. Draps.

MONTJOIE-SAINT-DENIS, ancien cri de guerre usité dans les armées françaises; on en explique ainsi l'origine. Jadis on appelait *montjoies* les monceaux de pierres entassés sur les chemins pour marquer la route. De même, à la guerre, *montjoie* signifiait la bannière qui indiquait la marche de l'armée. Ainsi ce cri *Montjoie-Saint-Denis* voulait dire qu'il fallait suivre la bannière de Saint-Denis (c.-à-d. l'*oriflamme*). Les Bourguignons se servaient du cri de *Montjoie-Saint-André*, et les ducs de Bourbon de celui de *Montjoie-Notre-Dame*.

MONTJOUY, montagne et forteresse d'Espagne, à 3 kil. S. O. de Barcelone, domine la ville et les environs. Chargé de mesurer l'arc du méridien compris entre Montjouy et Formentera, Méchain commit dans son calcul une erreur d'une centaine de mètres. *Voy.* MÉCHAIN.

MONTLHERY, *Mons Letherici*, bourg de France (Seine-et-Oise), à 15 kil. N. O. de Corbeil; 1,500 hab. Près de là ruines d'une tour qui faisait partie du château des seigneurs de Montlhéry. Commerce de blé. — Aux environs se livra au mois de juillet 1465 une bataille indécise entre Louis XI et les confédérés de la ligue du *Bien public*, qui ne purent l'empêcher de se frayer un passage vers Paris.

MONTLIEU, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 26 kil. S. E. de Jonzac; 2,030 hab.

MONTLOSIER (François-Dominique REYNAUD, comte de), né à Clermont-Ferrand en 1755, mort en 1838, fut nommé député de la noblesse de Riom aux États-Généraux. Ardent défenseur des privilèges aristocratiques, et signataire de toutes les protestations de la minorité, il émigra en 1791, et dirigea en Angleterre le *Courrier de Londres*. Rentré en France sous l'empire, il obtint la charge de naturaliste breveté, et visita à ce titre la Suisse et l'Italie. Après la Restauration, Montlosier continua à défendre les institutions féodales, mais ses ouvrages trouvèrent peu de partisans. Ennemi aussi déclaré des envahissements du clergé qu'il était ardent défenseur des prétentions aristocratiques, il publia en 1826 le *Mémoire à consulter sur les Jésuites*. On vit paraître ensuite la *Pétition à la Chambre des Pairs*, la *Lettre d'accusation*, le *Mémoire à M. de Villèle*. Ces écrits furent accueillis avec enthousiasme par le parti libéral, et portèrent les plus rudes coups au parti prêtre. Après 1830, Montlosier fut appelé à la Chambre des Pairs, et, peu de temps avant sa mort, il publia un ouvrage intitulé: *Des Mystères de la vie humaine*.

MONT-LOUIS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 26 kil. S. E. de Prades: 1,100 hab. Ville forte; citadelle, casernes. On l'appelait *Mont-Libre* pendant la révolution.

MONT-LOUIS, ville du dép. d'Indre-et-Loire, à 11 kil. E. de Tours, sur la Loire: 2,500 hab.

MONT-LOUIS, auj. le cimetière du Père-Lachaise. *Voy.* LA CHAISE.

MONTLUC (Blaise DE), vaillant capitaine, issu d'une branche de la famille d'Artagnan-Montesquiou, naquit vers 1502 au château de Montluc en Guyenne, et mourut en 1577. Il servit avec courage sous les règnes de François I, Henri II, François II, et prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie; mais sous Charles IX il ternit sa gloire par sa conduite envers les Protestants, et mérita le nom de *Boucher royaliste*. Nommé en 1564 lieutenant-général de la Guyenne, il multiplia les exécutions avec une joie féroce, et rivalisa de cruauté avec le baron des Adrets, chef des Protestants. Henri III lui accorda le bâton de maréchal de France. Montluc a laissé, sous le titre de *Commentaires*, des mémoires sur sa vie militaire, où il raconte lui-même ses cruautés avec une incroyable naïveté. Publiés pour la première fois à Bordeaux en 1592, ils ont été depuis compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

MONTLUC (Jean DE), frère du précédent, diplomate, entra dans les ordres, fut employé par Henri II et ses successeurs dans plusieurs négociations importantes en Italie, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Portugal, et contribua puissamment à faire élire roi de Pologne Henri de France (Henri III). Il fut élevé en 1553 à l'évêché de Valence, et mourut en 1579. Il était fort tolérant et fut soupçonné de pencher vers le calvinisme.

MONTLUÇON, ch.-l. d'arr. (Allier), près du Cher, à 60 kil. S. O. de Moulins et à 292 kil. S. de Paris; 5,034 hab. Collége communal. Toiles, serges, etc. Commerce en grains et vins. — L'arr. de Montluçon a 6 cant. (Montluçon, Cérilly, Hérisson, Huriel, Marcillat, Montmarault), 100 comm., et 79,050 hab.

MONTLUEL, ch.-l. de cant. (Ain), à 24 kil. S.E. de Trévoux, sur la Sereine; 2,955 hab. Draps communs, chanvre, fil; grains, colza, etc.

MONTMARAULT, ch.-l. de cant. (Allier), à 27 kil. E. de Montluçon; 1,400 hab. Fabrique de câbles. Commerce de grains, fruits, fromages, etc.

MONTMARTIN-SUR-MER, ch.-l. de cant. (Manche), à 9 kil. S. O. de Coutances: 700 hab.

MONTMARTRE, village du dép. de la Seine, contigu au N. de Paris, sur une colline dite *butte Montmartre*, et d'où l'on découvre tout Paris: 6,842 hab. Châles-cachemires, encre, produits chimiques, toiles cirées, etc. Nombreuses carrières à plâtre. — Le nom de Montmartre vient, suivant les uns, de *mons Martis*, parce qu'il s'y trouvait, dit-on, un temple de Mars: suivant les autres, de *mons Martyrum*, parce que saint Denis y fut martyrisé avec trois de ses compagnons. Les Normands ravagèrent ce bourg en 887. En 1133, Louis-le-Gros y fonda une abbaye de Bénédictins qui subsista jusqu'en 1789. En 1814, il s'y livra un combat long et acharné entre les Parisiens et les alliés qui assiégeaient Paris.

MONTMAUR ou MONTMORT, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. S. O. d'Epernay; 650 hab.

MONTMAUR (P. DE), fameux parasite et pédant, né en 1576, mort en 1648, fut nommé en 1623 professeur de grec au collége de France. Il se faisait admettre par ses bons mots à la table des grands et leur disait plaisamment: « Fournissez les viandes et le pain, je me charge de fournir le sel. » Il se fit par ses railleries beaucoup d'ennemis parmi les gens de lettres de son temps, et fut l'objet de leurs sarcasmes. On lui donnait pour emblème un âne au milieu de chardons, avec cette devise: *Pungant dum saturent*.

MONTMEDY, *Mons Medius* ou *Mons Maledictus* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la droite du Chiers, à 86 kil. N. de Bar-sur-Ornain, et à 250 kil. N. E. de Paris (par Reims): 2,250 hab. Très mal bâtie en général. — Montmédy a fait partie du duché de Luxembourg. Prise par les Français en 1541 et 1553; elle appartient à la France depuis 1657. — L'arr. de Montmédy a 6 cant. (Damvillers, Dun, Montfaucon, Spincourt, Stenay, plus Montmédy), 132 comm., et 68,495 hab.

MONTMEILLAN, *Montemigliano* en italien, *Mantala?* ville des États sardes, à 15 kil. S. de Chambéry, sur l'Isère; 1,300 hab. Vins estimés. Prise par Catinat en 1691; de nouveau prise par les Français en 1792.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 49 kil. S. E. de Mamers, près de la Braye: 800 hab.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Marne), à 75 kil. S. O. d'Epernay, près du Petit-Morin: 1,800 hab. Commerce de blé. — Napoléon y remporta une

victoire éclatante sur les alliés, le 11 février 1814.

MONTMIREY-LE-CHATEAU ou LES CHARMES, ch.-l. de cant. (Jura), à 15 kil. N. de Dôle; 430 hab.

MONTMOREAU, ch.-l. de cant. (Charente), à 28 kil. S. d'Angoulême; 500 hab.

MONTMORENCY ou MONTMORENCY-ENGHIEN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), près de la *forêt de Montmorency*, à 15 kil. N. de Paris, sur une éminence; 1,870 hab. Vallée délicieuse, jolie église gothique. Jadis château seigneurial détruit aujourd'hui; mais on remarque encore la magnifique forêt de Montmorency et la maison de l'*Ermitage*, qui fut habitée par J.-J. Rousseau et par Grétry. Eaux sulfureuses froides, avec un bel établissement de bains. Fruits, surtout cerises renommées. — Cet endroit formait anciennement un domaine qui donna son nom aux seigneurs de Montmorency; il portait d'abord le titre de baronnie, et fut érigé en duché-pairie en 1550 en faveur d'Anne de Montmorency, connétable de France. La postérité de celui-ci s'étant éteinte en 1633, le duché fut rétabli en faveur de Henri de Bourbon, prince de Condé, sous le nom d'Enghien.

MONTMORENCY-BEAUFORT, bourg de France (Aube), à 31 kil. N. de Bar-sur-Aube, près d'une forêt de même nom; 450 hab.

MONTMORENCY (maison DE), une des familles les plus anciennes et les plus illustres de la France, tire son nom de la terre de Montmorency près de Paris, et a pour fondateur Bouchard, sire de Montmorency, qui vivait en 955. Les chefs de cette maison portaient autrefois le nom de *premiers barons chrétiens* et de *premiers barons* de France. Elle a fourni dix connétables, un grand nombre de maréchaux et de généraux distingués. En 1447, après la mort de Jean II, seigneur de Montmorency, 15e descendant de Bouchard, la maison de Montmorency se partagea en plusieurs branches: 1° les seigneurs de Nivelle, puis comtes de Hornes (*Voy.* HORNES); 2° les seigneurs de Fosseux, qui devinrent branche aînée au XVIIe siècle; 3° les ducs de Montmorency, issus d'un second lit, mais qui héritèrent cependant du titre de leur père, au détriment des fils du premier lit qui formèrent les deux premières branches; cette 3e branche s'éteignit en 1632. — Parmi les autres branches de cette grande maison, nous citerons les seigneurs de Lauresse, d'Hauteville et Bouteville, de Wastines, etc., issus de la branche de Fosseux; les seigneurs de Croisilles, issus de Jacques, 14e descendant de Bouchard; les seigneurs de Montlhéry, issus de Thibaut *File-Etoupe*, 2e fils de Bouchard; ceux de Montmorency-Laval, issus de Gui de Montmorency, fils de Matthieu II, 8e descendant de Bouchard, et d'Emme, héritière de Laval; les comtes de Montmorency-Luxembourg, issus du mariage de François de Montmorency, seigneur de Bouteville, avec Marie-Madeleine, héritière des comtes de Luxembourg, etc. Aujourd'hui le nom de Montmorency est encore représenté par le prince de Montmorency, le duc de Montmorency, pair de France, le baron Raoul de Montmorency, et le comte de Montmorency-Luxembourg.

MONTMORENCY (Matthieu I DE), descendant de Bouchard à la 4e génération, reçut en 1130 la charge de connétable de France. Sa première alliance avec Aline, fille naturelle de Henri I, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Adélaïde de Savoie, veuve du roi Louis VI, dit le Gros, et mère du roi Louis-le-Jeune, commencèrent, dès cette époque reculée, la grandeur des Montmorency. Pendant la croisade entreprise par Louis-le-Jeune, Matthieu de Montmorency partagea avec Suger l'administration du royaume; il mourut en 1160.

MONTMORENCY (Matthieu II DE), petit-fils du précédent, surnommé *le Grand Connétable*, se signala par sa valeur au siége de Château-Gaillard, et eut une grande part à la victoire de Bouvines. Il reçut la dignité de connétable en 1218. Chargé plus d'une fois du commandement des armées, il joignit pour toujours ce commandement suprême au titre de connétable; avant lui les connétables n'étaient que de simples officiers de la couronne. A l'approche d'une mort prématurée, Louis VIII plaça son fils encore en bas âge sous la protection du Grand-Connétable. Par ses alliances et celles de ses ancêtres, Matthieu se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, et allié de tous les souverains de l'Europe. Il fut marié trois fois: c'est du troisième lit que sont sortis les chefs de la branche des Montmorency-Laval.

MONTMORENCY (Anne DE), né à Chantilly en 1493, mort en 1567, fit ses premières armes à Marignan et fut fait maréchal dès 1522. Il partagea, à la journée de Pavie, la captivité de François I. Rendu à la liberté, il travailla utilement à lever les obstacles que Charles-Quint mettait à l'élargissement du roi de France. Le gouvernement du Languedoc, la charge de grand-maître de France et l'administration des affaires furent les récompenses de ses bons services. Après la reprise des hostilités, il déjoua par sa prudence et par une sage lenteur les espérances de l'empereur, et mérita le titre de *Fabius français*. Il reçut l'épée de connétable en 1538. En 1547, des intrigues de cour le firent exiler dans ses terres; il supporta cet exil avec grandeur d'âme. L'avénement de Henri II mit fin à sa disgrâce. Fait une seconde fois prisonnier par les Espagnols, il vit son crédit s'affaiblir et fut éloigné des affaires pendant les dix-sept mois du règne de François II; il ne reparut à la cour sous Charles IX que pour achever de flétrir son nom en l'associant à un honteux *triumvirat* avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André. En 1562, il gagna la bataille de Dreux sur le prince de Condé; il fut néanmoins fait prisonnier. Rendu à la liberté l'année suivante, il chassa les Anglais du Havre. Il périt en 1567, en combattant les Protestants, à la bataille de Saint-Denis. Anne de Montmorency se fit remarquer par une austérité qui approchait de la rudesse.

MONTMORENCY (François, duc de), fils aîné d'Anne de Montmorency, plus illustre par son père que par lui-même. Compromis au milieu des intrigues de ces temps malheureux, il fut enfermé à la Bastille. Il en sortit sur l'ordre de Catherine de Médicis: cette princesse, ennemie déclarée de sa famille, avait en ce moment besoin de lui pour ramener le duc d'Alençon. Grand-maître de France, il consacra la prééminence de la maison rivale en cédant cette dignité au duc de Guise. Il reçut en échange le bâton de maréchal. Il mourut dans sa 49e année.

MONTMORENCY (Henri I, duc de), 2e fils d'Anne de Montmorency. C'est lui qui prit le prince de Condé à la bataille de Dreux; il se distingua également à la journée de Saint-Denis où son père reçut le coup mortel (1567). Malgré tous ces services, il était haï de Catherine de Médicis et des Guise. Bien que zélé catholique, il fut forcé, pour échapper au massacre de la Saint-Barthélemy, de se réfugier dans son gouvernement du Languedoc. Il s'y mit à la tête des mécontents appelés *Politiques*, et régna en souverain jusqu'à l'avénement de Henri IV. Ce prince lui envoya l'épée de connétable en 1595. Du vivant de son père, Henri de Montmorency porta le titre de seigneur de Damville. Ce personnage si éminent ne savait pas écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né à Chantilly en 1595, fut tendrement aimé de Henri IV, son parrain. Louis XIII le fit amiral en 1612, à l'âge de 17 ans. Pendant les guerres de religion dont le Languedoc fut le principal théâtre, de 1620 à 1628, il servit utilement la cour sur terre et sur mer. Nommé lieutenant-général des armées du

roi dans le Piémont, il y obtint des succès dont le bâton de maréchal de France fut la récompense (1629). Mécontent de Richelieu, il se laissa entraîner à la révolte par Gaston, frère de Louis XIII; fit insurger le Bas-Languedoc, et livra bataille aux troupes du roi à Castelnaudary en 1632. Vaincu dans ce combat inégal, il fut couvert de blessures et tomba vivant entre les mains du roi, qui lui fit faire son procès à Toulouse; il fut condamné à mort et subit le supplice avec courage; il n'était âgé que de 38 ans. Le roi avait refusé sa grâce malgré son repentir et les plus pressantes sollicitations : on soupçonna que le maréchal était aimé d'Anne d'Autriche, et que Louis XIII avait contre lui des motifs de vengeance personnelle. Il ne laissa point d'enfants et mit fin à la branche directe des Montmorency.

MONTMORENCY-LAVAL (Matthieu-Jean-Félicité, vicomte, puis duc de), né à Paris en 1767, servit dans la guerre d'Amérique; embrassa les principes de la révolution; fut appelé aux États-Généraux (1789), s'y montra l'un des défenseurs de la liberté politique, et proposa l'abolition des titres de noblesse. Il quitta la France quand la république y fut proclamée, se retira en Suisse, revint en France après le 9 thermidor, et n'occupa sous l'empire aucune fonction publique. Sous la restauration, il professa des opinions fort différentes de celles qu'il avait défendues dans sa jeunesse, fut appelé à la Chambre des Pairs, puis au ministère des affaires étrangères (1822). En 1825, il entra à l'Académie, et fut nommé gouverneur du duc de Bordeaux. Il mourut en 1826.

MONTMORENCY-BOUTEVILLE. *Voy.* BOUTEVILLE.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG. *Voy.* LUXEMBOURG.

MONTMORILLON, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Gartempe, à 50 kil. S. E. de Poitiers et à 320 kil. S. O. de Paris; 4,157 hab. Vieux monument druidique. Société d'agriculture. Blanchisserie de toiles, biscuits renommés. — L'arr. de Montmorillon a 6 cant. (Montmorillon, Chauvigny, L'Ile-Jourdain, Lussac-les-Châteaux, Saint-Savin, La Trémoille), 65 comm., et 57,151 hab.

MONTMORIN, village de France (Puy-de-Dôme), à 23 kil. S. E. de Clermont-Ferrand; 1,200 hab., a donné son nom à une famille illustre.

MONTMORIN-SAINT-HEREM (Armand-Marc, comte de), d'une ancienne famille d'Auvergne, fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassadeur à Madrid, et fut nommé membre de la première assemblée des notables, en 1787. Il était ministre des affaires étrangères lors de l'ouverture des États-Généraux. Il fut écarté avec Necker, dont il partageait les principes, 1789, et rappelé après le 14 juillet. Il reçut par *interim*, 1791, le portefeuille de l'intérieur. Sa conduite ayant paru suspecte, il fut forcé de se retirer; mais il resta dans le conseil particulier du roi. Il se cacha au 10 août 1792, fut découvert, mis en prison par ordre de l'assemblée, et massacré en septembre.

MONTMORT. *Voy.* MONTMAUR.

MONTMORT (P.-Rémond DE), mathématicien, né à Paris en 1678, puisa le goût des sciences dans la lecture de Malebranche, et devint le disciple et l'ami de ce philosophe. Il donna en 1704 un *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*; il y traitait une question neuve et obtint un grand succès. Il mourut de la petite-vérole en 1719, lorsqu'on pouvait encore beaucoup attendre de lui. Il était associé de l'Académie des Sciences et membre de la Société royale de Londres. Il avait une force d'attention qui lui permettait de résoudre les problèmes les plus difficiles au milieu du bruit de ses enfants.

MONTOIRE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Loir, à 15 kil. O. de Vendôme; 2,700 hab. Industrie active pour bas, cotonnades, etc. Jadis comté, qui appartint d'abord aux ducs de Vendôme, puis à diverses maisons.

MONTOIRE, ville de France (Loire-Infér.), à 16 kil. O. de Savenay; 4,395 hab. Aux environs, marais d'où l'on extrait beaucoup de mottes à brûler.

MONTOLIEU, *Castrum Melasti*, et *Mons Oliveti*, ville de France (Aude), à 15 kil. N. O. de Carcassonne; 1,400 hab. Draps fins, bonnets façon Tunis.

MONTOLIEU (Isabelle DE POLIER, baronne de), née en 1751 dans le canton de Vaud, morte en 1833, épousa d'abord M. de Crouzas, et ensuite le baron de Montolieu. Elle s'adonna à la littérature, et traduisit de l'allemand plusieurs ouvrages, entre autres *Ondine*; et de l'anglais le *Roman de Saint-Clair-des-Isles*; elle-même a écrit *Caroline de Lichfield* et *le Robinson suisse*.

MONTORO, *Epora*, ville d'Espagne (Cordoue), à 13 kil. N. E. de Bujalance, près du Guadalquivir; 12,700 hab. Drap gris, toile, moulins à foulon.

MONTORO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 17 kil. N. de Salerne; 6,500 hab.

MONTPAZIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 36 kil. S. E. de Bergerac; 1,200 hab.

MONTPELLIER, *Mons Puellarum*, et *Mons Pessulanus* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Hérault, près de la rive droite du Lez, à 8 kil. de la Méditerranée, à 752 kil. S. de Paris, par Lyon; 35,506 hab. Air pur, beau ciel, vue magnifique; point de belles rues, mais nombre de belles maisons; vaste esplanade, belle promenade de la place du Peyrou (statue équestre de Louis XIV), bel aqueduc, église Saint-Pierre, hôtel de la Préfecture, théâtre, bourse. Evêché, cour royale, académie universitaire, collége royal, facultés de médecine et des sciences; école de pharmacie, bibliothèque, observatoire, musée de tableaux, etc., jardin botanique. Société d'agriculture. Industrie active; esprits, eau-de-vie, liqueurs, verdet et autres produits chimiques; soieries, tissus de coton, mousselines, rouenneries, couvertures de laine, draps lissés, ouvrages en paille; confitures; blanchisserie de cire, tanneries, raffineries, etc. Commerce de vins, esprits, huile d'olive, citrons et autres fruits, fruits secs, laine, etc., etc. — Montpellier n'était qu'un village, à 2 kil. de Maguelone, au Xe siècle. Devenue riche et grande à mesure que Maguelone décroissait, elle forma une seigneurie et passa par mariage aux rois d'Aragon (1204); fit partie du roy. de Majorque (1276), et puis fut cédée à la France par Jayme II (1349); Charles V la céda en 1365 à Charles-le-Mauvais, et elle ne revint à la France que sous Charles VI. L'évêché de Maguelone y fut transféré en 1538. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de religion, et se soumit à Louis XIII en 1622. Elle avait une université, fondée en 1180, et qui se composait de quatre facultés; elle était célèbre surtout pour l'enseignement de la médecine, et a subsisté jusqu'à la révolution. Il s'y trouvait de plus six colléges, un séminaire de jésuites, une commanderie de Malte, un hôtel des monnaies, etc. Barthez, Broussonnet, Cambacérès, Cambon, Roucher, Poitevin, étaient de Montpellier. — L'arr. de Montpellier a 14 cant. (Aniane, Castries, Cette, Claret, Frontignan, Ganges, Lunel-la-Ville, les Matelles, Mauguio, Mèze, Saint-Martin-de-Londres, plus Montpellier qui compte pour 3), 129 comm., et 123,656 hab.

MONTPENSIER, village de France (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. E. de Riom; 600 hab. Mine de bitume, carrière. Jadis château-fort qui fut ruiné en 1634. Le roi Louis VIII y mourut en 1226. — Montpensier eut longtemps des seigneurs particuliers; cette seigneurie passa par mariage, d'abord dans la maison de Beaujeu à la fin du XIIe siècle, puis dans celle de Dreux au commencement du XIVe. En 1384, elle fut vendue à Jean de France, duc de Berri; elle avait alors le titre de comté. Marie, sa fille, porta ce comté dans la maison de Bourbon par son mariage avec Jean I, duc de

Bourbon. En 1525, il fut confisqué par François I sur le connétable de Bourbon ; mais depuis il fut rendu à la maison de Bourbon en la personne de Louis I (de la branche de Condé), qui en 1504 avait épousé Louise de Bourbon, sœur du connétable ; et fut érigé pour ce prince en duché-pairie (1539). Cette seconde maison s'étant éteinte en 1608, le comté passa par mariage à la branche d'Orléans, et le titre de duc de Montpensier est auj. porté par le plus jeune fils du roi Louis-Philippe.

MONTPENSIER (Catherine-Marie DE LORRAINE, duchesse de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et mourut à Paris en 1596. Elle se montra en toute occasion l'ennemie acharnée de Henri III, eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Lorsque plus tard elle apprit que les portes de Paris avaient été ouvertes à Henri IV, elle fut consternée et demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle se réconcilia depuis avec ce prince.

MONTPENSIER (la duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, née à Paris en 1627, était fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. L'une des plus riches héritières de l'Europe, elle fut vingt fois sur le point de contracter les alliances les plus brillantes : aucune d'elles ne réussirent. Elle avait dû dans sa jeunesse épouser Louis XIV ; mais elle s'aliéna le cœur du prince en prenant parti contre lui dans les guerres de la Fronde. Enfin, à 42 ans, elle conçut une vive passion pour un simple gentilhomme, le comte de Lauzun, et voulut l'épouser. Louis XIV y consentit d'abord, mais il se rétracta ensuite. On croit cependant que le mariage eut lieu secrètement. Lorsque Lauzun fut jeté en prison (*Voy.* LAUZUN), elle fit de vains efforts pour obtenir sa grâce et ne put lui faire rendre la liberté qu'au bout de dix ans, et au prix des plus grands sacrifices. Elle passa ses dernières années dans la dévotion et mourut en 1693. Elle a laissé des *Mémoires* fort curieux, Amsterdam (Paris), 1755.

MONTPENSIER (Ant.-Philippe D'ORLÉANS, duc de), un des fils du duc d'Orléans Philippe-Joseph, et frère puîné de Louis-Philippe, duc de Chartres (auj. roi), né en 1775, prit les armes à la révolution, servit sous Dumouriez, se distingua à Valmy et à Jemmapes ; passa ensuite à l'armée d'Italie. Il y fut arrêté par ordre du Comité de salut public, puis enfermé à Marseille où il subit pendant quarante-trois mois une dure captivité, et ne fut élargi qu'au départ de son frère aîné pour l'Amérique, où il alla le rejoindre en 1797. Il repassa en Angleterre en 1800, et y mourut en 1807 d'une affection de poitrine. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1824, in-8.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 26 kil. N. E. de Montauban ; 2,796 hab.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 19 kil. N. O. de L'Argentière ; 2,612 hab.

MONTPONT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 9 kil. S. de Louhans ; 2,300 hab.

MONTRÉAL D'ALBANO ou FRA MORIALE, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au XIVe siècle, servit comme *condottiere* Louis-le-Grand, roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples, et resta dans ce royaume après le départ du roi de Hongrie (1351). Vaincu et chassé du pays l'année suivante par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la tête d'une foule d'aventuriers, puis alla mettre à contribution Sienne, Florence, Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et s'étant rendu à Rome avec une suite peu nombreuse, il fut pris, jugé à mort, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRÉAL, ville du Bas-Canada, sur la droite du Saint-Laurent, sur la côte S. de l'île de ce nom, non loin d'une colline qui lui a valu son nom, par 75° 55' long. O., 45° 31' lat. N. ; 40,000 hab. C'est auj. la première ville du Bas-Canada, bien que le ch.-l. soit Québec. Elle est assez belle, quoique d'un aspect sombre ; cathédrale catholique (finie en 1829), église anglicane, un couvent des Sœurs-Grises, collége, casernes, théâtre, hôpital général, séminaire Saint-Sulpice, maison de ville, nouvelle prison, colonne de Nelson. Université anglaise (fondée en 1821), collége français, séminaire catholique, école latine, deux académies classiques. Société d'histoire naturelle, d'agriculture, d'horticulture ; institut mécanique, etc. Bibliothèque. Commerce actif et florissant par le Saint-Laurent, surtout en pelleteries. Sa fameuse compagnie du Nord-Ouest (réunie depuis 1821 à la compagnie de la Baie d'Hudson, et qui à cette époque entretenait déjà 3,000 agents et chasseurs), est la plus riche association qui existe pour la traite des pelleteries. — Montréal n'existe que depuis 1640 ; prise par les Anglais (1760), puis par les Américains (1775), elle fut remise peu après aux premiers, et a pris de rapides accroissements, surtout depuis 1815 (elle n'avait alors que 15,000 hab.).

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Aude), à 17 kil. O. de Carcassonne ; 3,500 hab. Prise par Simon de Montfort en 1212, par les Anglais en 1355, et par les Protestants en 1594.

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Gers), à 13 kil. O. de Condom ; 2,800 hab.

MONTRÉAL, bourg de France (Yonne), à 12 kil. N. E. d'Avallon ; 600 hab. Château, ancien séjour de Brunehaut et qu'habita François I.

MONTREDON, ch.-l. de cant. (Tarn), à 39 kil. N. E. de Castres ; 4,910 hab. Étoffes de laine.

MONTREJEAU, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 13 kil. O. de Saint-Gaudens ; 3,031 hab. Bougies, chapeaux, etc. Commerce.

MONTRÉSOR, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indroye, à 14 kil. E. de Loches ; 750 hab.

MONTRÉSOR (Claude DE BOURDEILLES, comte de), favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, participa avec ce prince à deux complots formés contre Richelieu, fut abandonné par lui et forcé de se réfugier en Angleterre. De retour en France après la mort de Richelieu (1643), il intrigua contre Mazarin, se lia avec le cardinal de Retz et joua un rôle actif dans la Fronde. Il fit sa paix en 1653 et se retira complétement des affair Il a laissé des *Mémoires*, Cologne, 1663.

MONTRET, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 9 kil. N. O. de Louhans ; 800 hab.

MONTREUIL-BELLAY, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Thouet, à 15 kil. S. O. de Saumur. Jadis forte ; démantelée au XVe siècle ; 1,700 hab.

MONTREUIL-LES-PÊCHES ou SOUS-BOIS, bourg de France (Seine), à 8 kil. E. de Paris, près de Vincennes ; 3,546 hab. Château. Cuirs vernis, ruches. Beaux fruits, surtout pêches renommées.

MONTREUIL-SUR-MER, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 31 kil. S. de Boulogne, sur la Canche, à 15 kil. de son embouchure ; 3,867 hab. Citadelle. Tribunal de première instance ; collége communal. Toiles, raffineries de sel. Ville ancienne, souvent assiégée au moyen âge. — L'arr. de Montreuil-sur-Mer a 6 cant. (Campagne, Etaples, Fruges, Hesdin, Hucqueliers, plus Montreuil), 142 comm., et 78,658 hab.

MONTREUIL (Matthieu DE), abbé, né à Paris en 1620, mort en 1692, écrivit des lettres galantes dans le genre de Voiture, et fit paraître, dans les recueils

du temps, de petits vers qui eurent quelque succès. Il publia ses *Œuvres* en 1666 et 1671. Montreuil est du nombre des poëtes immolés par Boileau.

MONTREVAULT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 11 kil. N. O. de Beaupréau ; 600 hab.

MONTREVEL, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. N. O. de Bourg : 1,200 hab.

MONTRICHARD, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Cher, à 26 kil. S. O. de Blois ; 2,000 hab. Serges, tanneries. Ville jadis très forte.

MONTROSE ou MONTROSS, ville d'Écosse (Forfar), à 60 kil. S. d'Aberdeen, sur l'Esk mérid., près de la mer ; 12,055 hab. Bon port, deux phares ; joli collége. Toiles fines et à voiles, tanneries, etc. ; pêche du saumon ; armements pour la pêche de la baleine.

MONTROSE ou MONTROSS (J. GRAHAM, comte et duc de), l'un des plus intrépides défenseurs de Charles I, né à Edimbourg en 1612, s'était d'abord jeté dans le parti des *Covenantaires*, opposé à la cour ; mais ayant été chargé d'une mission auprès de Charles I, il se laissa séduire par les manières affables de ce prince, et dès ce moment se voua à son service. Il se mit en 1645 à la tête des royalistes d'Ecosse et d'Irlande, battit en plusieurs rencontres les généraux de Cromwell, et ne posa les armes que quand le roi le lui ordonna, après s'être imprudemment remis entre les mains des Ecossais. Après l'exécution de Charles I, il revint en Ecosse et fit une nouvelle tentative en faveur du fils de ce prince (1650) ; mais il fut livré par un traître et condamné à être pendu, puis écartelé. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été traduits par Gaudin.

MONTROUGE, village du dép. de la Seine, à 5 kil. N. de Sceaux, au S. de Paris ; 5,995 hab. Carrières de pierres de taille, pépinières ; fabrique de bougies, savons, colle-forte, couleurs, vernis, produits chimiques. La partie la plus voisine de Paris s'appelle Petit-Montrouge ; on y voit l'entrée des Catacombes. Il y avait à Montrouge, avant 1830, un établissement fondé par les Jésuites ; il a été supprimé.

MONTS, ch.-l. de cant. (Vienne), à 15 kil. S. E. de Loudun ; 700 hab. Commerce de blé, vin, laine.

MONT-SAINT-JEAN, village de Belgique (Brabant méridional), à 17 kil. S. de Bruxelles et à 2 kil. S. de Waterloo. Près de là se livra, le 18 juin 1815, la célèbre bataille plus connue sous le nom de Waterloo.

MONT-SAINT-MICHEL, village de France (Manche), à 12 kil. S. O. d'Avranches, sur un mont rocailleux qui à la marée haute forme une île ; sur le sommet du roc se trouve un château-fort qui sert de prison d'état ; c'est une ancienne abbaye fondée au VIII[e] siècle ; l'ordre de Saint-Michel y tenait son chapitre.

MONT-SAINT-VINCENT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 33 kil. O. de Châlons-sur-Saône ; 800 hab.

MONTSALVY, ch.-l. de cant. (Cantal), à 25 kil. S. d'Aurillac ; 800 hab.

MONTSAUCHE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 17 kil. N. de Château-Chinon ; 1,300 hab.

MONTSERADO. *Voy.* MESURADO.

MONTSERRAT, *Mons Edulius* ou *Serratus*, montagne d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. O. de Barcelone, ainsi nommée de ce que ses côtés sont dentelés en forme de scie : hauteur, 1,312 mètres. A mi-côte, se voit une célèbre abbaye où l'on va en pèlerinage : 14 ermitages, etc.

MONTSERRAT, une des Antilles anglaises, par 64° 36' long. O. (pointe N. E.), à 60 kil. N. O. de la Guadeloupe : 13 kil. sur 10 ; 8,000 hab. Ch.-l., Plymouth. Découverte par Colomb en 1493 ; elle appartient aux Anglais depuis 1528.

MONTSOREAU, bourg de France (Maine-et-Loire), à 11 kil. S. E. de Saumur, sur la Loire ; 800 hab. Jadis ch.-l. de baronnie, puis de comté.

MONTSURS, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. E. de Laval ; 1,100 hab. Toiles.

MONT-TERRIBLE, montagne de Suisse (Bâle), a donné son nom à un dép. de l'empire français, formé en 1792 de l'évêché de Bâle, d'une partie de la principauté de Montbéliard, etc. Ch.-l., Porentruy. En 1801 il fut compris dans le dép. du Haut-Rhin. En 1815 la France en conserva une portion qui fut répartie entre les départ. du H.-Rhin et du Doubs.

MONT-TONNERRE, montagne de Bavière (cercle du Rhin), a donné sous l'Empire son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Mayence. La plus grande partie de ce dép. forme auj. la Bavière rhénane ; le reste appartient au duché de Hesse-Darmstadt.

MONTUCLA (J.-Étienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, mort en 1799, était fils d'un négociant. Il étudia chez les Jésuites de Lyon, auprès desquels il prit le goût des sciences ; vint jeune à Paris où il se lia avec d'Alembert, et publia en 1758 l'*Histoire des mathématiques*, 2 vol. in-4, ouvrage aussi admirable par la clarté de l'exposition que par l'étendue et la profondeur des recherches. Il fut nommé en 1761 secrétaire de l'intendance, à Grenoble ; accompagna en 1764 Turgot, chargé de l'établissement d'une colonie à Cayenne ; fit dans ce voyage d'utiles observations, et fut à son retour nommé premier commis des bâtiments de la couronne et censeur royal, ce qui le fixa à Paris. Il fut ruiné par la révolution, et employa ses dernières années à une nouvelle édition de l'*Histoire des mathématiques*, qui parut en 4 vol. in-4, 1799-1808, et dont les deux derniers volumes furent imprimés par Lalande. Montucla avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

MONTYON. *Voy.* MONTHYON.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET DE), acteur et auteur, né en 1745 à Lunéville, mort en 1811, débuta à la Comédie-Française en 1770, doubla avec un grand succès les rôles de Molé, et réussit également dans la comédie et la tragédie. Un ordre de la police le fit sortir de France en 1781, on ne sait pas bien pour quel motif ; il se retira en Suède où le roi le prit pour son lecteur. De retour à Paris en 1789, il se signala par son ardeur révolutionnaire. Il s'attacha au théâtre des Variétés du Palais-Royal, qui prit le nom de théâtre de la République, et y obtint un nouveau genre de succès dans les pères nobles. Monvel était petit, fluet, et avait un organe peu favorable ; il compensait ces défauts par une parfaite intelligence de ses rôles. On a de lui des comédies (*l'Amant bourru*, 1777 ; *les Victimes cloîtrées*, 1791 ; *la Jeunesse du duc de Richelieu* ou *le Lovelace français*, 1796, etc.), et des opéras-comiques (*Blaise et Babet*, 1783 ; *Ambroise* ou *Voilà ma journée*, 1793, etc.), qui eurent du succès. Monvel fut, sous l'Empire, nommé professeur au Conservatoire et membre de l'Institut. Il a laissé, entre autres enfants, la célèbre M[lle] Mars.

MONZA, *Modoetia* ou *Mogontia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, à 13 kil. N. E. de Milan ; 10,600 hab. Cathédrale gothique ; théâtre, palais. Soieries. C'est là que se conservait au moyen âge la couronne de fer des rois lombards.

MOOK ou MOOKER, village de Hollande (Limbourg), à 65 kil. N. de Ruremonde. Combat entre les insurgés et les Espagnols (1574), dans lequel le comte Louis de Nassau fut battu et tué avec le prince Henri son frère.

MOORE (sir John), général anglais, né en 1761, et fils de John Moore, médecin et littérateur écossais (né en 1730, mort en 1802), obtint à 15 ans le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie ; fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Ayant repris du service en 1788, il fit partie de l'expédition de 1794 contre la Corse ; reçut l'ordre, en 1796, de conduire une brigade à sir Ralph Abercrombie, dans les Indes occid. Il reçut de ce général le gouvernement de Sainte-Lucie : mais

l'insalubrité de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ses exploits lui valurent le grade de major-général. Il combattit ensuite en Hollande (1799), et en Egypte (1800), et fut à son retour créé chevalier, et décoré de l'ordre du Bain. En 1808, il mena un corps de 10,000 hommes au secours du roi de Suède, attaqué alors par la Russie, la France et le Danemark; ayant eu à se plaindre de ce monarque, il abandonna sa cause, et fut envoyé en Portugal pour commander en chef les forces anglaises; mais bientôt il se vit dans l'impossibilité de se réunir aux divers corps de sa propre armée; il se retira alors à marches forcées vers la Corogne. Rien n'était préparé pour son embarquement. Le 16 janvier 1809, les Français vinrent lui livrer une bataille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne.

MOORSLEDE, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. N. E. d'Ypres; 5,000 hab.

MOOSE-RIVER, riv. de la Nouv.-Bretagne, sort du lac Misinake, coule 450 kil. N. E., tombe dans la baie d'Hudson par 50° 50' lat. N.

MOOUI (île), une des Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

MOPSUCRÈNE (c.-a-d. *fontaine de Mopsus*), ville de la Cilicie des Plaines, auprès de Tarse et au pied du Taurus. C'est là que mourut l'empereur Constance, l'an 361.

MOPSUESTE (c.-à-d. *autel de Mopsus*), auj. *Messis*, ville de la Cilicie des Plaines, sur le Pyrame, entre Malle au S. et Anazarbe au N. Embellie par Adrien; évêché au v[e] siècle. Patrie de Théodore de Mopsueste.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias, fameux devin et grand capitaine, fut prêtre d'Apollon à Claros; après sa mort, il fut honoré comme un demi-dieu, et eut un oracle célèbre à Malle en Cilicie, et peut-être à Mopsueste. Il fut le rival de Calchas, qui, vaincu par lui dans l'art de la prédiction, en mourut de chagrin.

MORA, ville d'Espagne (Saragosse), à 30 kil. S. E. de Téruel: 5,100 hab. Lainages.

MORA, ville d'Espagne (Tolède), à 31 kil. S. E. de Tolède; 4,900 hab. Savon et passementerie.

MORA-DE-EBRO, ville d'Espagne (Barcelone), à 34 kil. N. de Tortose; 3,500 hab. Savon, eau-de-vie.

MORABIN (Jacq.), né à La Flèche vers 1695, mort à Paris en 1762, était docteur de la faculté de Navarre, et remplit les fonctions de secrétaire du lieutenant de police de Paris. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron: les *Lois*, 1717; la *Consolation*, 1753. Il a composé l'*Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725; l'*Histoire de Cicéron*, 1745; le *Nomenclator ciceronianus*, 1757.

MORABITES, pour *Almoravides*. *Voy.* ce nom.

MORADABAD ou MORABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district, à 80 kil. N. O. de Bareilly, sur la Ramganga. — Le district est formé de la partie orientale du Delhi, et a 1,400,000 hab.

MORAL-DE-CALATRAVA (EL), ville d'Espagne (Manche), à 32 kil. O. de Villanueva-de-los-Infantes; 5,000 hab.

MORALÈS (Louis), célèbre peintre espagnol, né à Badajoz en 1509, mort en 1586, fut surnommé *le Divin*, parce qu'il ne peignit jamais que des sujets de sainteté. Il a fait pour Philippe II et pour la cour d'Espagne un grand nombre de tableaux qui se font remarquer par une touche hardie: le chef-d'œuvre de ce maître est une *Sainte Véronique*, qui ornait l'église des Trinitaires à Madrid.

MORALÈS (Ambroise), historien espagnol, né à Cordoue en 1513, mort en 1590, embrassa l'état ecclésiastique, devint professeur de belles-lettres à Alcala, et fut nommé historiographe de Philippe II. On lui doit une *Continuation de la Chronique d'Ocampo*, Alcala, 1574-77, et un *Voyage dans le royaume de Léon, Galice et les Asturies*, 1765. Il est un des écrivains qui ont le plus contribué à rétablir le bon goût en Espagne.

MORAND (P. DE), poëte dramatique, né à Arles en 1701, vint à Paris en 1731, se fit recevoir avocat au parlement, mais n'exerça pas et se livra tout entier au théâtre. Il fut admis à la petite cour de la duchesse du Maine et fit quelques pièces pour le théâtre de cette princesse. Ses principales compositions sont: *Téglis*, tragédie, 1734; *Childéric*, tragédie, 1736; *l'Esprit de divorce*, comédie, 1738 (il y peignait au naturel les maux que lui avait fait endurer une belle-mère acariâtre); *Mégare*, tragédie, 1748. Il mourut en 1757. Au milieu des plus grandes tribulations, il avait conservé une inaltérable gaieté. On a publié ses *Œuvres* en 1751.

MORAND (J.-Ant.), architecte, né à Briançon en 1727, se forma sous Servandoni et Soufflot. Entre autres ouvrages, il construisit à Lyon la salle de spectacle, et un pont de bois sur le Rhône, qui porte son nom. Il périt à Lyon sur l'échafaud en 1794, pour avoir pris part à la défense de cette ville.

MORAND (L.-L.-Ch.-A.-A., comte), lieutenant-général, né à Pontarlier en 1770, mort en 1835, partit comme volontaire en 1792 et s'éleva au grade de général de brigade. Il se distingua en cette qualité à Austerlitz, où il fut nommé général de division; à Eylau, à Friedland, à Essling, à Wagram. En 1812, il fit partie de la grande armée, et sauva un corps de troupes à Dennewitz. Pendant les Cent-Jours, il se rallia à Napoléon qui lui confia plusieurs commandements importants. Poursuivi pour cette raison à la seconde restauration, il fut condamné à mort par contumace, mais obtint peu de temps après la révision de son jugement. Après la révolution de 1830, il fut élevé à la pairie.

MORANO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 16 kil. N. O. de Cassano; 8,580 hab.

MORAS, ville de France (Drôme), à 40 kil. N. de Valence: 3,000 hab. Jadis place forte.

MORAT, *Murten* en allemand, ville de Suisse (Fribourg), sur le lac de Morat, à 31 kil. N. de Fribourg: 1,300 hab. Charles-le-Téméraire y fut complétement battu par les Suisses en 1476, et avec les os des Bourguignons fut élevé le célèbre ossuaire de Morat, détruit par les Français en 1798. On y a érigé un obélisque en pierre en 1822.

MORATALLA, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. O. de Murcie; 8,400 hab. Fort. Château.

MORATIN (Nic.-Fernand DE), poëte espagnol, né vers 1730, mort en 1780, se proposa de donner à sa nation des pièces régulières et de se rapprocher du théâtre français. Il débuta en 1762 par la comédie de *la Petimetra*; donna en 1770 *Hormesinda*, tragédie qui eut du succès, en 1777 *Guzman-le-Bon*. On a aussi de lui deux poëmes: *Diane*, 1765; *les Vaisseaux de Cortez détruits*, 1785. — Son fils, Léandre-Fernand Moratin, né en 1760, marcha sur ses traces et s'éleva même au-dessus de lui. Il débuta par quelques compositions poétiques qui furent couronnées par l'Académie espagnole. Il eut successivement pour protecteurs Jovellanos, Florida-Blanca, et le prince de la Paix; accompagna en France le comte de Cabarrus, comme secrétaire, et devint directeur de la Bibliothèque royale de Madrid. S'étant attaché aux Français lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, il fut ensuite obligé de s'expatrier, et se réfugia à Paris où il mourut en 1828. Il a surtout réussi dans la comédie, et a mérité le nom de Molière espagnol. Ses principales pièces sont: *le Vieillard et la Jeune fille*, *la Comédie nouvelle* ou *le Café*, *l'Hypocrite*, *le Oui des jeunes filles*.

MORAVA, *Margus*, riv. de Servie, formée de deux branches dites, l'une Morava de l'Ouest, l'autre

Morava de l'Est, et qui se joignent à 5 kil. N. de Kruchovatz, coule 150 kil. au N. après la jonction, et tombe dans le Danube à Kulica, 8 kil. au-dessous de Semendrie.

MORAVA ou MARCH, riv. de Moravie. *Voy.* MARCH.

MORAVES (Frères), association religieuse qui remonte au XVI[e] siècle ; elle fut établie d'abord en Bohême sous la direction du curé Michel Bradacz, qui dès 1547 réunit, sous le nom de *Frères de l'Unité* ou de *Frères Bohêmes*, les débris des anciens Hussites qui refusaient d'accepter les décisions publiées par le concile de Bâle en 1433. Opprimés par l'empereur Ferdinand, un grand nombre se réfugièrent en Pologne et en Prusse, où ils jouirent d'une certaine liberté religieuse. Leurs coréligionnaires restés en Bohême, protégés plus tard par Maximilien II, s'établirent à Fulneck en Moravie, d'où leur vint le nom de *Frères Moraves*. Dispersés après la guerre de Trente-Ans, ils trouvèrent enfin en 1721 un asile à Hernhutt, dans la Haute-Lusace, chez le comte Zinzendorf qui se déclara leur protecteur, et là ils changèrent encore leur nom en celui de *Hernutes* ou *Hernhutters*. Les Hernutes, qui ont beaucoup emprunté aux Piétistes, n'admettent la présence réelle que sous une forme spirituelle ; ils prétendent arriver à la perfection par la lumière intérieure et la communication avec Dieu ; ils se servent dans leur liturgie de termes mystiques. Leur association est une espèce de république où les intérêts individuels le cèdent aux intérêts généraux. Ils obéissent à des anciens ou chefs ecclésiastiques qui règlent tous les actes de leur vie civile. La surveillance de ces chefs s'étend jusque sur la vie privée. Ils président à l'éducation physique et morale des enfants, infligent les pénitences, prononcent les exclusions, marquent le rang à chacun des frères dans l'une des trois classes qui composent la communauté : les commençants, les progressifs et les parfaits. Cette secte religieuse, qu'on a appelée les Quakers de l'Allemagne, s'est créé aujourd'hui des établissements non seulement en Allemagne, mais en Suisse, en Angleterre, en Hollande, en France, en Russie, aux Indes, dans les colonies danoises d'Afrique et d'Amérique, ainsi qu'aux Etats-Unis. Le chef-lieu de leur société est à Hernhutt, où réside le collége-directeur.

MORAVIE, *Mœhren* en allemand, *Morava* en langue morave, contrée d'Europe, comprise depuis 1526 dans la monarchie autrichienne, et qui, jointe à la Silésie autrichienne, forme le gouvernement de *Moravie-et-Silésie*, un des quinze gouvernements de la monarchie autrichienne, par 12° 50'-14° 44' long. E., et 48° 41'-50°-25' lat. N., à l'E. de la Bohême, à l'O. de la Hongrie, au S. de la Silésie prussienne et au N. de l'Autriche : 26,080 kil. carrés; 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Brünn (jadis Olmütz). Division, 8 cercles : Brünn, Olmütz, Hradisch, Prerau, Iglau, Znaïm, Troppau, Teschen (ces deux derniers appartiennent à la Silésie autrichienne). Beaucoup de montagnes et de bois (les monts de Moravie). Rivières, la March ou Morava (qui donne son nom à la province) et ses nombreux affluents. Climat âpre, sol médiocrement fertile : chevaux assez mauvais, gros bétail, moutons, chèvres, etc.; ours, loups, rysows (espèce de loups-cerviers) et autres bêtes fauves. Argent, fer, cuivre, alun, soufre, vitriol, topazes et autres pierres précieuses, marbre, etc. Industrie active : toile, coton, lainages, papeteries, ustensiles de fer, etc. Commerce de cuirs, beurre, chanvre, fil, etc. — La Moravie, habitée au temps des Romains par les Quades et les Marcomans, devint ensuite la demeure des Rugiens (d'où le nom de Rugiland que porta un instant ce pays), puis des Hérules, chassés d'Italie par Théodoric-le-Grand. En 548, des Slaves vinrent s'établir sur les bords de la Morava et y fondèrent un roy. dit de *Moravie*, s'étendant à l'E. jusqu'au Gran. En 805, les Slaves secouèrent le joug des Avares et des Bohêmes, qui les avaient soumis, et se mirent sous la protection de Charlemagne ; en 870, sous le règne de Swatopulk ou Zwentibold, le roy. de Moravie comprenait la Moravie actuelle, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, une partie de la Pannonie et de la Dalmatie; après la mort de Zwentibold, il se divisa et finit par être détruit par les Hongrois (908). Mais bientôt les Moraves se soumirent à la Bohême, et, à la fin du XI[e] siècle, lorsque la Bohême fut érigée en roy., la Moravie prit le titre de margraviat. Depuis ce temps, la Moravie ne fut plus détachée de la Bohême: elle passa avec elle en 1526 sous la domination de l'Autriche.

MORAY, comté d'Ecosse. *Voy.* ELGIN.

MORBECQUE, ville de France (Nord), à 4 kil. S. O. d'Hazebrouck ; 4,127 hab.

MORBECQUE, ville de Belgique. *Voy.* MOERBEKA.

MORBEGNO, ville de Suisse (Grisons), à 20 kil. S. E. de Chiavenna, près de l'Adda ; 3,000 hab. Cathédrale avec tableaux précieux. Commerce de grains et soie.

MORBIHAN, petit golfe sur la côte du dép. de ce nom, a son entrée par 5° 15' long. O., 47° 33' lat. N. ; 18 kil. sur 8 ; beaucoup d'îles. Vannes est à l'extrémité septentrionale. Morbihan veut dire en breton *petite mer*. C'est ce golfe qui a donné son nom au département.

MORBIHAN (dép. du), dép. de la France, occid., sur le golfe de Gascogne, au S. du dép. des Côtes-du-Nord, à l'E. de celui du Finisterre, à l'O. de celui d'Ille-et-Vilaine : 6,996 kil. carrés; 449,743 hab. Ch.-l., Vannes. Il est formé d'une partie de l'anc. Bretagne. Côtes très découpées, basses anses, célèbre péninsule de Quiberon ; les îles de Groaix et Belle-Ile font partie de ce département. Fer, plomb, cristal de roche, ardoises, pierres de taille, terre à potier, sable émeri. Grains de toute espèce, millet, lin, chanvre, beaucoup de cidre, un peu de vin. Bétail, chevaux, abeilles. Peu d'industrie. Commerce maritime et de transit. — Ce dép. a 4 arr. (Vannes, Ploërmel, Pontivy, Lorient), 37 cant., 228 comm. ; il appartient à la 13[e] div. militaire, dépend de la cour roy. de Rennes et a un évêché à Vannes.

MORCHANSK, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 95 kil. N. de Tambov ; 5,500 hab.

MORDELLES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), sur le Meu, à 13 kil. S. O. de Rennes : 2,300 hab.

MORDUANS, peuple de la Russie d'Europe, sur les bords du Volga et de l'Oka, occupe les gouv. de Kazan, Simbirsk, Orenbourg, Nijnéi-Novogorod et Penza ; il est d'origine finnoise.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fils d'un juge, brilla d'abord au barreau, fut élu membre du Parlement dès qu'il eut l'âge voulu, fut introduit par le cardinal Wolsey auprès de Henri VIII, dont il gagna bientôt la faveur. Ce prince lui donna d'abord entrée au conseil privé, puis, après la disgrâce de Wolsey, le nomma grand-chancelier. Il conserva cette charge pendant deux ans et la remplit avec un zèle, une intégrité et un désintéressement sans égal ; mais ne pouvant approuver les réformes que le roi voulait introduire dans l'Église, il résigna les sceaux. Ayant refusé de prêter le serment de suprématie et de se séparer de l'Église romaine, il fut enfermé à la Tour, et, après plusieurs mois d'une dure captivité, il eut la tête tranchée, en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Thomas More a laissé plusieurs ouvrages, les uns en anglais, les autres en latin; ils sont remarquables par la pureté et l'élégance du style. Le plus connu est son *Utopie*, intitulée : *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*,

Louvain, 1516, ouvrage allégorique dans le goût de la *République* de Platon, où il propose des idées fort singulières sur le partage des biens, le suicide, etc. Il a été traduit en français par Gueudeville, 1715, et Th. Rousseau, 1780. Th. More avait aussi écrit une *Vie de Richard III*, — *d'Edouard V*. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1559, et Louvain, 1566. Sa vie a été écrite par son gendre Roper, Oxford, 1716.

MOREAC, ville de France (Morbihan), à 18 kil. S. E. de Pontivy; 3.500 hab.

MOREAU (Jacob-Nicolas), écrivain, né à Saint-Florentin en 1717, mort en 1803, fut d'abord conseiller à la cour des comptes de Provence; vint ensuite à Paris, où il écrivit sur la politique et l'histoire; il défendit les principes monarchiques et religieux, et obtint par là la faveur de la cour: on le chargea de rédiger divers traités d'éducation pour les petits-fils de Louis XV; il fut nommé bibliothécaire de la reine, historiographe de France, et fut, en cette qualité, chargé de former un dépôt de chartes et de législation. Ses principaux écrits sont: *l'Observateur hollandais*, 1755-59, espèce de journal politique en forme de lettres; *Mémoires pour servir à l'histoire des Cacouas*, 1757, ouvrage plaisant où il bafoue les philosophes, et qui lui attira leur haine: *Leçons de politique, de morale et de droit public*, puisées dans l'histoire de notre monarchie, 1773, composées pour l'instruction des enfants du dauphin (Louis XVI, Louis XVIII, Charles X); *les Devoirs d'un prince ou Discours sur la justice*, dédié au roi, 1775, ouvrage justement estimé: *Principes de morale politique*, 21 vol. in-8, 1777-89, ouvrage beaucoup trop étendu: *Exposition et défense de la constitution française*, 1789, etc.

MOREAU (J.-Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741, mort en 1814, étudia sous Lebas, obtint par son talent la protection de Caylus, fut nommé en 1770 dessinateur du roi, en 1797 professeur aux écoles centrales de Paris. Il a dessiné et gravé plus de 2,000 pièces, entre autres de nombreuses estampes pour les œuvres de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, etc.

MOREAU (J.-Victor), l'un des plus grands généraux de la République, né à Morlaix en 1763, fils d'un avocat, suivit d'abord la carrière judiciaire, et était prévôt de droit à Rennes en 1787. En 1792, il devint chef d'un bataillon de volontaires, puis alla servir sous Dumouriez; fut nommé général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Il commandait alors sous Pichegru, à l'armée du Nord, dont il prit bientôt le commandement en chef. Il fut ensuite mis à la tête des armées de Rhin-et-Moselle, 1796, repoussa l'ennemi au-delà du Rhin, battit l'archiduc Charles et le força à se replier sur le Danube; mais bientôt il se vit contraint de s'arrêter devant des forces supérieures, et effectua cette belle retraite qui suffirait pour immortaliser son nom. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec Pichegru, il fut disgracié par le Directoire et mis à la retraite; mais en 1798 il fut nommé inspecteur-général, et en 1799 envoyé en Italie, où il trouva l'armée dans une position difficile et se vit obligé de se tenir presque toujours sur la défensive. Il sauva l'armée à Novi après la mort de Joubert. Chargé de nouveau du commandement de l'armée du Rhin, il passa le fleuve en 1800, remporta plusieurs victoires sur les Autrichiens, repoussa le général Kray jusqu'au-delà du Danube; là, il gagne encore de nouvelles batailles, et signe le 15 juillet, l'armistice de Parsdorff. A la reprise des hostilités il remporte la célèbre victoire de Hohenlinden et s'avance sur Vienne. La capitale de l'Autriche n'est sauvée que par l'armistice de Steyer: la paix de Lunéville met fin à cette glorieuse expédition, 1801. A cette époque Moreau, mécontent du premier consul Bonaparte, en qui il ne voyait qu'un rival, commença à s'élever contre lui et noua des relations avec Pichegru et Georges Cadoudal. Il fut arrêté, et, à la suite d'un procès fameux, condamné à une détention de deux années, qui fut commuée en un exil aux Etats-Unis. Là, des propositions lui furent faites de la part de l'empereur de Russie, Alexandre; Moreau, toujours irrité contre Napoléon, les accepta, et consentit à porter les armes contre sa patrie, se flattant, disait-il, de ne combattre que pour rendre la liberté à ses compatriotes. Il débarqua à Gothembourg, le 24 juillet 1813; partout sur son passage on l'accueillit avec les plus grands honneurs; mais à peine fut-il arrivé au quartier-général des alliés, devant Dresde, qu'il eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, le 26 août 1813. Il mourut quelques jours après.

MOREAU (Hégésippe), né à Provins en 1809, mort en 1838, fut de bonne heure orphelin; un prêtre de ses parents l'avait recueilli et mis au séminaire de Fontainebleau, mais il s'en échappa, et vint à Paris, où il croyait que son talent poétique lui créerait une position brillante. Bientôt déçu dans ses hautes espérances, il tomba dans le découragement et la misère, et mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité. Hégésippe Moreau avait un véritable talent; son style est plein de grâce et de fraîcheur. Trois mois avant sa mort il avait publié un volume de poésies intitulé: *Myosotis*.

MOREAU DE LA SARTHE (Jacques-Louis), médecin et écrivain, né en 1771 près du Mans, mort à Paris en 1826. Forcé par une blessure qu'il reçut à la main droite de renoncer à la pratique de la médecine, il se mit à écrire sur cette science et se fit bientôt un nom célèbre dans le monde savant. On a de lui (outre de nombreux articles dans le *Journal de médecine*), *Essai sur la gangrène humide*, 1776; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, 1797; *Traité de la vaccine*, 1801; *Histoire naturelle de la femme*, 1803, 3 vol. in-8; des éditions de plusieurs ouvrages, etc.

MORÉE (l'ancien *Péloponèse*), presqu'île qui termine au sud le roy. de Grèce. Cette presqu'île, située par 18° 43'-21° 12' long. E., et par 36° 30'-38° 18' lat. N., a environ 290 kil. de long sur autant de large; 500,000 hab. (presque tous Grecs); elle est liée à l'Hellade par l'isthme de Corinthe, et a pour bornes la mer Ionienne à l'O., l'Archipel à l'E., la Méditerranée au S., le golfe de Corinthe au N. Elle forme auj. cinq provinces du roy. de Grèce, savoir: 1° l'Argolide, 2° l'Achaïe et Élide, 3° l'Arcadie, 4° la Messénie, 5° la Laconie. Très montagneuse, surtout au centre, elle a une température et un climat très variés; le sol y est en général fertile: grains, vin, huile, fruits et surtout raisins. Abeilles, vers à soie, gros bétail, mouflons, moutons, chèvres, etc., mais aussi beaucoup d'animaux farouches. Pêche lucrative; commerce encore peu actif, mais qui peut le devenir infiniment. — La Morée doit son nom à l'immense quantité de mûriers (*morus*) dont elle se couvrit au VIe siècle. Ce pays, après avoir été indépendant sous le nom de Péloponèse, puis partie de l'empire romain et de l'empire d'Orient, fut compris dans le lot des Vénitiens après la prise de Constantinople en 1204; passa aux Turcs à peu près en entier de 1463 à 1479, leur fut repris par Venise en 1687, mais fut encore reperdu en 1715, et définitivement cédé à la Porte par la paix de Passarowitz (1718). Les Turcs en firent un éialet ou pachalik, celui de Tripolitza, divisé en 19 cantons régis par des voïvodes, plus le Maïna qui de fait était indépendant (*Voy.* ce nom). Pendant la guerre de l'indépendance, la Morée a souffert d'épouvantables ravages de la part des Turcs et des Egyptiens. Enfin en 1828, une expédition française, sous les ordres du général Maison, chassa les Egyptiens de toutes les places du pays et en assura l'indépendance.

MORÉE (château de), fort de Grèce, sur la côte N. de la Morée, à l'entrée du golfe de Lépante, vis-à-vis du château de Roumélie, à 9 kil. N. E. de Patras. Construit par Bajazet II en 1482.

MORÉE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 17 kil. N. E. de Vendôme; 1,000 hab.

MOREL, famille d'imprimeurs établis à Paris, s'est distinguée aux XVI[e] et XVII[e] siècles, par le grand nombre d'éditions savantes qu'elle a publiées, et par les progrès qu'elle a fait faire tant à la typographie qu'aux études classiques.

MOREL (Frédéric), un des membres les plus distingués de cette famille, né en 1558, mort en 1630, fut savant helléniste en même temps qu'imprimeur. Il remplaça en 1581 son père comme imprimeur du roi, obtint jeune par son érudition l'amitié d'Amyot, et fut, avec l'appui de ce savant, nommé en 1585 professeur d'éloquence au collége de France. En 1600 il s'associa comme imprimeur son frère Claude, et tous deux publièrent d'excellentes éditions; Henri IV les aida souvent de sa bourse dans des entreprises qui furent plus utiles aux lettres que lucratives pour eux. Ses principales publications sont de belles éditions d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Dion Chrysostôme*; des traductions en latin de *Libanius*, d'*Hiéroclès*; en français des discours des *Pères grecs*, etc. — Claude Morel, son frère, 1574-1626, a publié: *Saint Basile*, *Saint Cyrille*, *Saint Grégoire de Nazianze*, *Philostrate*, etc.

MORELL (André), savant numismate, né à Berne en 1646, mort en 1703, vint à Paris en 1680, et y fut nommé conservateur-adjoint du cabinet royal des médailles; mais ne touchant point la rétribution que méritaient ses longs travaux, il réclama avec vivacité et se fit incarcérer. Il alla en 1694 se fixer en Thuringe, auprès du comte de Schwartzbourg-Arnstadt, qui le nomma conservateur de son cabinet. On a de lui: *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683; *Thesaurus Morellianus*, publié par Havercamp, 1734, in-fol.

MORELL (Thomas), savant théologien et lexicographe anglais, né en 1701, mort en 1784, a publié des éditions recherchées du *Dictionnaire latin* d'Ainsworth, et du *Lexicon grec* de Hedericus, et a rédigé lui-même: *Thesaurus græcæ poeseos*, Eton, 1762, ouvrage excellent, fait à l'imitation de nos *Gradus ad Parnassum*.

MORELLA, *Bisgarri*, ville d'Espagne (Valence), à 60 kil. N. de Valence; 6,000 hab. Mur flanqué de tours. Château-fort. Tissus de laine, teintureries. Pendant la dernière guerre civile de l'Espagne elle servit de résidence à Cabrera, général de don Carlos, qui l'avait prise en 1838 et qui portait depuis le titre de comte de Morella. Espartero la lui enleva en 1840.

MORELLET (l'abbé), littérateur, né à Lyon en 1727, fut admis en Sorbonne à sa sortie du séminaire, et, tout en étudiant la théologie, se lia avec les philosophes, notamment avec Turgot, d'Alembert, Diderot. Il fut chargé en 1752 d'une éducation qui lui procura l'occasion de visiter l'Italie; publia en 1762 *le Manuel des inquisiteurs*, et se fit dès lors une réputation de tolérance et d'esprit qui le fit admettre dans la société de M[me] Geoffrin. Il était aussi admis dans celle du baron d'Holbach; mais loin de partager les opinions qui y dominaient, il y combattait courageusement l'athéisme. Palissot ayant attaqué les Encyclopédistes dans sa comédie des *Philosophes*, Morellet écrivit contre lui un pamphlet intitulé *la Vision de Ch. Palissot*, et qui le fit mettre à la Bastille, mais il en sortit au bout de deux mois. Il donna en 1766 une traduction du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, et publia depuis divers morceaux sur la politique et le commerce; il fut admis à l'Académie Française et reçut de Louis XVI une pension de 4,000 livres. Ruiné par la révolution, il vécut en composant des traductions pour les libraires. En même temps il publiait des écrits courageux en faveur des familles dépouillées ou exilées. Il fut appelé en 1807 au Corps législatif, et mourut en 1819 à 92 ans. Il avait donné en 1818 des *Mélanges de littérature et de philosophie*, 4 vol. in-8, qui renferment ses meilleurs morceaux. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1821, 2 vol. in-8. Morellet a fourni à l'*Encyclopédie* un grand nombre d'articles de philosophie et de théologie. Il a été aussi un des rédacteurs les plus actifs du *Dictionnaire de l'Académie*.

MORELLI (l'abbé Jacques), bibliographe, né à Venise en 1745, mort en 1819, fut nommé en 1778 gardien de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et consacra tous ses soins à enrichir cette célèbre bibliothèque. On lui doit la découverte de plusieurs morceaux d'auteurs anciens, entre autres l'*Oraison d'Aristide contre Leptine*, une *Déclamation de Libanius pour Socrate*, des fragments des *Éléments harmoniques d'Aristoxène*, Venise, 1785; des fragments de *Dion Cassius*, 1798; la publication des catalogues des bibliothèques de Venise, et une foule d'éditions et de dissertations savantes.

MORENA (SIERRA-), *Mariani Montes*, chaîne de montagnes en Espagne, entre la Manche et l'intendance de Jaën, se prolonge à l'O. S. O., entre la Manche et l'intendance de Cordoue, entre l'Estramadure et l'intendance de Séville, et enfin entre l'Alentéjo et l'Algarve. Ainsi prolongée, cette chaîne forme ce qu'on appelle le *système marianique* et partage les eaux entre le Tage et le Guadalquivir. La Sierra-Morena est fort âpre, peu fertile, et a de hauts sommets (la Poya, la Cumbre d'Aracena, la Sierra-Sagra, qui s'élèvent à 1,264, à 1,717, et même à 1,815 mètres). Olavidé, sous Charles III (1767, etc.), colonisa la Sierra-Morena en y établissant des étrangers, notamment des Allemands et des Suisses, et tout le district sur lequel on les dissémina prit le nom de colonies de la Sierra-Morena; Carolina et Carlota en sont les villes principales. Bien que négligées, et même vues de mauvais œil après la chute du ministre Aranda, ces colonies ont modifié puissamment l'aspect du pays, jadis désert et en friche.

MORÉRI (L.), savant compilateur, né en 1643 à Bargemont en Provence, mort en 1680, entra dans les ordres à Lyon, et publia dans cette ville en 1673 un *Dictionnaire historique et géographique*, en un vol. in-fol., ouvrage précieux et devenu célèbre. Il en donnait une 2[e] édition lorsqu'il mourut. Il a été fait depuis plusieurs éditions du *Dictionnaire de Moréri*, avec des suppléments dus en partie à Goujet: enfin il a été entièrement refondu par Drouet, qui le donna en 10 vol. in-fol., Paris, 1759. C'est pour corriger et compléter le *Dictionnaire de Moréri*, que Bayle entreprit son *Dictionnaire critique*.

MORET, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Loing, à 9 kil. S. E. de Fontainebleau: 1,900 hab. Commerce en blé, vin, bois, pavés, etc. Jadis titre de comté. Concile au VIII[e] siècle. Possédée par les Anglais de 1420 à 1430. Fortifiée par Charles VII.

MORET (Antoine DE BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV, né en 1607, se jeta dans les intrigues de cour, prit parti pour Gaston, duc d'Orléans, et lui demeura toujours attaché. Il périt à l'affaire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut fait prisonnier (1632). Quelques-uns ont cependant prétendu qu'il avait survécu, s'était fait capucin sous le nom de Jean-Baptiste, et avait voulu rester inconnu jusqu'à sa mort.

MORETO Y CABAÑA (Auguste), poëte comique espagnol du XVII[e] siècle, contemporain de Caldéron, composa de 1650 à 1676 un grand nombre de pièces qui eurent beaucoup de succès; quelques-unes ont été imitées par Molière, notamment dans *la*

Princesse d'Élide et *l'École des maris*. Il abandonna d'assez bonne heure le théâtre pour entrer dans l'état ecclésiastique, et fut protégé par Philippe IV. Ses comédies ont été publiées à Valence, 1676 et 1703, 3 vol. in-4, et se trouvent dans le *Trésor du théâtre espagnol*, publié à Paris en 1838 par Baudry (tome IV).

MORETTA, ville des États sardes, à 33 kil. O. de Coni, au confluent du Pô et de la Vraita; 5,200 hab.

MOREUIL, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. N. O. de Montdidier; 1,900 hab. Bas, papeterie.

MOREY ou MOREZ, ch.-l. de cant. (Jura, à 18 kil. N. E. de Saint-Claude; 1,700 hab. Drap, toile, horlogerie, quincaillerie, teintureries, tanneries.

MORFIL, île de la Sénégambie. *Voy.* ELEPHANT.

MORFONTAINE. *Voy.* MORTEFONTAINE.

MORG-AB, *Margus*, riv. d'Asie, naît sur les limites du Khoraçan et du khanat de Balk; coule à l'O. S. O., puis au N. O.; arrose le Khoraçan, et se jette dans le Djihoun suivant les uns, ou se perd dans le lac Badakandir suivant les autres.

MORGAGNI (J.-B.), savant médecin, né en 1682 à Forli, mort en 1771, eut pour principal maître Valsalva à Bologne, et cultiva avec le plus grand succès l'anatomie. Il fut nommé professeur de médecine à Padoue en 1712, et y forma une école qui attirait les étrangers de toutes les parties de l'Europe. Son principal ouvrage est le traité *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, Venise, 1761, plusieurs fois réimprimé et traduit en français par Desormeaux, 1821. Il y établit la médecine sur l'anatomie, et la fait par là sortir de l'état purement conjectural. On a aussi de lui une riche collection de mémoires sous le titre d'*Adversaria anatomicæ*, 1706-62, et des *Miscellanea*, 1753.

MORGAN (Henri), chef de flibustiers anglais, était né dans le pays de Galles. Il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibustier, qui le nomma son vice-amiral et mourut peu de temps après, en 1668. Morgan rassembla 12 bâtiments montés de 700 hommes, attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île de Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello et détruisit le fort de Maracaïbo. Il se retira ensuite à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblement de sa fortune; mais l'année suivante il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, ravagea les côtes de l'état de Nicaragua, marcha sur Panama (1671) avec 1,300 hommes, prit cette ville et la brûla, et traita Porto-Bello avec une égale cruauté. Le roi d'Angleterre ayant fait la paix avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages. Après un voyage en Europe où il rendit compte de sa conduite, Morgan revint à la Jamaïque, s'y maria, et y finit tranquillement ses jours.

MORGANE (fée), sœur d'Artus et élève de l'enchanteur Merlin, est célèbre dans les romans de chevalerie. Les habitants de Reggio, dans le roy. de Naples, attribuent à cette fée le pouvoir de produire les phénomènes de mirage qui apparaissent fréquemment dans cette partie de la Méditerranée.

MORGARTEN, montagne de Suisse, entre les cant. de Schwitz et de Zug. Près de là, les premiers conjurés suisses, au nombre de 1,300, défirent 20,000 Autrichiens (15 novembre 1315). Les Français y combattirent les Suisses (1798), et les Autrichiens (1799).

MORGES, ville de Suisse (Vaud), à 11 kil. S. O. de Lausanne, sur le lac de Genève; 2,100 hab. Bon port. Vieux château qui sert d'arsenal pour l'artillerie. Fonderie de canons.

MORGHAB, riv. d'Asie. *Voy.* MORGAB.

MORGHEN (Raphaël), célèbre graveur, né à Portici, près de Naples, en 1761, mort à Florence en 1833, étudia d'abord sous son père Philippe Morghen, puis sous Volpato qui lui donna sa fille (1781). En 1793, il se rendit à Florence sur les sollicitations du grand-duc Ferdinand II, et y demeura toute sa vie. On lui doit, outre une foule d'excellents portraits, un grand nombre d'estampes estimées : *la Vierge à la Chaise* et *la Transfiguration*, d'après Raphaël; des *Vierges* d'André del Sarto et du Titien; *la Cène* de Léonard de Vinci, *l'Aurore* du Guide, etc.

MORHOF (Dan. George), philologue, né en 1639 à Wismar (Mecklembourg), mort en 1691, fut nommé dès 1660 professeur de poésie latine à Rostock; il devint en 1665 professeur de belles-lettres à l'université de Kiel, en 1673 professeur d'histoire, et en 1680 bibliothécaire à Kiel. Son principal titre est le *Polyhistor, sive notitia auctorum et rerum*, etc., Lubeck, 1688-92, 3 part. in-4, réimprimé en 1695, ouvrage d'une érudition immense, dans lequel il traite de l'histoire littéraire, du choix des livres, et des meilleurs ouvrages sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, la philosophie, les mathématiques et l'histoire.

MORIALE (FRA). *Voy.* MONTRÉAL.

MORIGIA (Jacques-Antoine), dit *l'Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégation des Barnabites, était né à Milan vers 1493; il mourut en 1545.

MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précédent, et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, mort en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les siéges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *Oraisons funèbres* et des *Lettres pastorales*.

MORILLO (don Pablo), comte de Carthagène, général espagnol, né en 1777 à Fuente de Malva, dans la province de Toro, servit d'abord contre les Français; se distingua en Galice, en Estramadure et en Portugal; contribua à la victoire d'Arroyo de Molinos en 1812. A la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il fut un des premiers à le reconnaître. En 1814, il fut envoyé contre les insurgés de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade; prit Carthagène après une résistance héroïque des habitants; entra à Santa-Fé, où il se signala par ses rigueurs et son despotisme. Il se préparait à envahir le Pérou et Buénos-Ayres, lorsque Bolivar, secouru par Péthion, recommença la guerre (1817). Morillo fut plusieurs fois battu par Bolivar, mais sut toujours réparer ses défaites. Dans la campagne de 1818, il obtint d'éclatants succès; mais la bataille de Boyaca (1819) le força d'abandonner la Nouvelle-Grenade, et il revint à Madrid après la révolution qui venait d'éclater en Espagne. Dans la campagne de 1823, chargé par Ferdinand du commandement de la Galice, il laissa échapper le corps du comte d'Amarante, destitua Quiroga et entrava tous les efforts de Robert Wilson. Sa conduite ne fut pas récompensée par Ferdinand; il se retira en France en 1824, et y mourut en 1832.

MORIMARUSA, nom donné quelquefois par les anciens à l'Océan septentrional ou mer Paresseuse.

MORIMOND, abbaye considérable de l'ordre de Cîteaux, en Champagne (Bassigny), dans le diocèse de Langres, avait été fondée en 1115 par un seigneur de Choiseul, et était une des quatre *filles* de l'ordre de Cîteaux (*Voy.* CITEAUX). Elle avait plus de cent monastères sous sa dépendance, et en outre les cinq ordres militaires d'Espagne : ceux de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et du Christ.

MORIN (GRAND-), rivière de France, naît à l'O. de Sézanne (Marne), et joint la Marne à Condé (Seine-et-Marne); cours, 100 kil.

MORIN (PETIT-), rivière de France, naît près d'Écouy (Marne), passe à Montmirail, tombe dans la Marne à La Ferté-sous-Jouarre; cours, 60 kil.

MORIN (Jean), oratorien, né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, était né de parents protes-

tants, et fut converti au catholicisme par le cardinal Duperron. Il acquit une connaissance profonde des langues hébraïque et samaritaine, ainsi que de tout ce qui a rapport à la discipline des premiers temps de l'Église, et publia sur ces matières des ouvrages qui font encore autorité, entre autres : *De disciplina in administratione sacramenti pœnitentiæ*, 1651 ; *De Ecclesiæ ordinationibus*, 1655.

MORINGEN, ville du Hanovre. *Voy.* MOHRINGEN.

MORINS, *Morini*, peuple de la Gaule (Belgique 2e), sur le *fretum Gallicum*, au N. des *Ambiani* et des *Atrebates*, au S. et à l'O. de la Germanique 2e, s'étendaient à l'O. jusqu'à la mer; ils avaient pour villes principales *Taruenna*, *Gesoriacum*, *Morinorum castellum*. Leur pays correspondait au N. de l'Artois et à la Flandre.

MORINTAY, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES.

MORISON (Robert), botaniste, né en 1620 à Aberdeen en Écosse, mort en 1683. Il avait dans sa jeunesse embrassé avec ardeur la cause de Charles I, et passa, après la mort de ce prince, en France, où il se fit recevoir docteur en médecine. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direction de son jardin de Blois; pendant les dix ans qu'il occupa cette place, il fit plusieurs voyages dans diverses provinces, et recueillit une grande quantité de plantes. Il fut rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son médecin, professeur royal de botanique et surintendant des jardins du roi. Il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, et a été un des premiers à classer les plantes d'après les fruits et les autres organes principaux. On a de lui : *Hortus Blesensis*, Londres, 1669 ; *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672 ; *Histoire universelle des plantes*, 1680, in-fol., achevée par J. Bobart, 1699.

MORLAAS, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 9 kil. N. E. de Pau ; 1,700 hab.

MORLAIX, en breton *Montroules*, ch.-l. d'arr. (Finisterre), sur le Jacot et l'Ossen qui forment un port, à 505 kil. O. de Paris ; 9,740 hab. Promenades, quais, aqueducs. Château dit Taureau qui défend la rade. Église St-Martin, hôtel-de-ville, hôpital. École de navigation. Draps, manufacture de tabac, etc. Commerce actif. Moreau naquit à Morlaix —Ville très ancienne : longtemps disputée par les princes de Léon et les ducs de Bretagne ; prise en 1374 par les Anglais, mais les habitants se délivrèrent eux-mêmes, et en 1381 elle fut rendue au duc de Bretagne. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la Ligue, et se rendit à Henri IV en 1594. — L'arr. de Morlaix a 10 cantons (Morlaix, Landivisiau, Lanmur, Plouescat, Plouigneau, Plouzévédé, Sizun, St-Pol-de-Léon, St-Thégonec, Taulé), 59 communes et 136,535 hab.

MORLAQUIE, petit pays d'Europe, sur l'Adriatique, entre la Dalmatie et la Croatie (de 155 kil. env. sur 39), est partagé entre la Turquie et l'Autriche, et a pour habitants les Morlaques (en leur propre langue *Moro-Vlassi* ou *Vlassi*), peuple brave, très guerrier, peu civilisé, et qui vit presque exclusivement de ses troupeaux. Carlopago et Zengg en sont les lieux principaux.

MORMANNO, ville du royaume de Naples (Calabre Citérieure), à 28 kil. N. O. de Cassano ; 5,700 hab. Palais épiscopal. Bibliothèque. Industrie.

MORMANT, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. E. de Melun ; 1,000 hab.

MORMOIRAN, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 11 kil. E. de Carpentras ; 1,600 hab.

MORNANT, ch.-l. de canton (Rhône), à 18 kil. S. O. de Lyon ; 2,400 hab.

MORNAS, bourg du département du Vaucluse, à 11 kil. N. O. d'Orange ; 900 hab. Ruines d'un château jadis habité par le baron des Adrets. On croit que ce bourg occupe l'emplacement de l'ancien *Forum Neronis*, que l'on place aussi à Forcalquier.

MORNAY (Philippe DE), seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhi, dans le Vexin français, d'un père catholique, fut élevé en secret dans la religion réformée par sa mère, et embrassa ouvertement la réforme après la mort de son père (1560). Il fut appelé en 1575 auprès du roi de Navarre (Henri IV), qui lui confia l'administration de ses finances ; il fut en outre chargé par lui d'importantes négociations, et alla en Angleterre demander des secours à Elisabeth. Pendant les troubles de la Ligue, il fut nommé surintendant-général de la Navarre, et supporta presque seul dans cette province le poids de la guerre. Lorsque Henri III se rapprocha du roi de Navarre, et que celui-ci se fut fait remettre Saumur comme place de sûreté, le gouvernement de cette ville fut confié à Mornay. En 1589, Mornay enleva le cardinal de Bourbon, qu'on voulait faire roi ; en 1592, il fut chargé de traiter avec Mayenne. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'abjuration de Henri, et finit par se faire disgracier à cause de son zèle excessif pour le calvinisme. Il conserva néanmoins son gouvernement de Saumur. Après la mort de Henri IV, Louis XIII le dépouilla par artifice de son gouvernement. Il mourut en 1623. Mornay fut pendant cinquante ans le véritable chef des Protestants en France ; sa profonde instruction dans les matières religieuses faisait de lui l'oracle de ses coréligionnaires ; on le surnommait *le Pape des Huguenots*. Il a laissé, entre autres ouvrages : un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1580 ; *De l'institution de l'Eucharistie*, 1598 ; cet ouvrage fut vivement attaqué ; Henri IV indiqua pour en discuter les points principaux une conférence publique qui eut lieu à Fontainebleau en 1600, mais qui resta sans résultat. Il a en outre laissé des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort (1624-25), et d'une manière plus complète en 1822-25, par les soins de M. Auguis, 12 vol. in-8.

MORNE, nom souvent usité en Amérique et dans les colonies françaises pour désigner les montagnes peu élevées.

MORNE-A-L'EAU, bourg de la Guadeloupe, sur la côte N., à 9 kil. N. E. de la Pointe-à-Pître ; 3,200 hab. (dont 2,300 esclaves).

MORNE (LE GROS-), bourg d'Haïti (Nord), à 31 kil. S. du Port-de-Paix.

MORNE (LE GROS-), volcan de l'île Bourbon. *Voy.* BOURBON.

MORO ou MOOR (Antoine), peintre, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1568, se distingua surtout dans le genre du portrait. Il fut comblé de faveurs par Charles-Quint et Philippe II ; mais une familiarité qu'il se permit avec ce dernier l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit. Le musée du Louvre possède de cet artiste trois beaux portraits.

MOROGUES (BIGOT DE). *Voy.* BIGOT.

MORON, *Arunci*, ville d'Espagne (Séville), à 41 kil. S. E. de Séville ; 8,000 hab. Antiquités.

MOROSAGLIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 15 kil. de Corte ; 950 hab.

MOROSINI (Franç.), doge de Venise, l'un des plus grands capitaines de cette république, né à Venise en 1618, se signala dès l'âge de 20 ans contre les Turcs, fut mis à la tête de la flotte qui les combattait (1651), et nommé bientôt généralissime. Chargé en 1668 de défendre Candie contre les Turcs, il soutint pendant vingt-huit mois un siége qui fit l'admiration de l'Europe ; mais il se vit enfin obligé de rendre l'île aux Turcs, et revint à Venise, où il se justifia et reçut la charge de procurateur de Saint-Marc. La guerre s'étant renouvelée, Morosini reprit le commandement, enleva plusieurs îles

et places aux Turcs, et les battit complétement (1687) près des Dardanelles. A son retour, il fut élu doge (1688). Il mourut en 1694.

MOROTOI (île), une des Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

MORPETH, ville d'Angleterre (Northumberland), à 20 kil. N. de Newcastle; 6,678 hab. Bien bâtie; grande place, marché; hôtel-de-ville, église, etc.

MORPHÉE, *Morpheus*, dieu du sommeil et des songes, fils de la Nuit, prenait toutes sortes de formes pour tromper les humains, d'où son nom (du grec *morphê*, forme, apparence). On lui donne pour attributs une plante de pavot, avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon.

MORRISTOWN, ville des États-Unis (New-Jersey), à 48 kil. N. O. de New-York; 3,800 hab.

MORTAGNE, ch.-l. d'arr. (Orne), près des sources de l'Huisne, à 36 kil. E. d'Alençon et à 148 kil. S. O. de Paris; 5,692 hab. Toiles, calicot, faïence, grès; charcuterie renommée. Commerce en grains, bestiaux, etc. Patrie de Catinat. A 17 kil. au N. célèbre couvent de la Trappe, fondé en 1140. Jadis capitale du Perche; prise par Robert I, roi de France, en 987; elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la Ligue. — L'arr. de Mortagne a 11 cant. Mortagne, Bazoche, Bellesme, L'Aigle, Longny, Moulins-la-Marche, Nocé, Pervenchères, Rémalard, Le Theil, Tourouvre), 170 comm., et 126,267 hab.

MORTAGNE-SUR-SÈVRE, ch.-l. de cant. (Vendée), sur la Sèvre Nantaise, à 14 kil. N. O. de Mauléon; 800 hab. Blanchisserie, teinturerie de toiles de coton, et eaux minérales. Combat entre les Républicains et les Vendéens (1793). — Plusieurs autres villes de France, moins importantes, portent le même nom.

MORTAIN, ch.-l. d'arr. (Manche), à 31 kil. E. d'Avranches; 2,521 hab. Dentelles, toiles communes, basanes. Commerce de bestiaux. Fontaine minérale. Jadis titre d'un comté. — L'arr. de Mortain a 8 cant. (Mortain, Barenton, Isigny, Juvigny, Saint-Hilaire-du-Harcouet, Saint-Pois, Sourdeval-de-la-Barre, Le Teilleul), 73 communes, et 74,421 hab.

MORTARA, ville des États sardes, à 12 kil. N. de Lumello, sur le canal de l'Agogna au Pô; 4,500 hab. Très malsaine.

MORTAY, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES.

MORTE (mer), lac *Asphaltite* des Grecs et des Romains; en latin, *mare Mortuum, lacus Asphaltites;* en arabe *Bahr-el-Loud* (mer de Loth), lac de la Turquie d'Asie (Syrie), dans l'ancienne Palestine, au S. E. de Jérusalem, entre 30° 56'-31° 50' lat. N. et 33° 30' long. E.; 100 kil. sur 25. Il reçoit au N. l'El-Charia (Jourdain) et à l'O. le torrent de Cédron. Les eaux de la mer Morte sont limpides, colorées; elles renferment beaucoup de sels, ce qui les rend très pesantes. Le fond du lac est couvert d'une vase noire, épaisse et fétide; on voit flotter à sa surface l'asphalte ou bitume de Judée, et du milieu des eaux s'élèvent souvent des exhalaisons sulfureuses qui sont insupportables. Ce lac ne nourrit aucun poisson; c'est ce qui lui a fait donner le nom de mer Morte. La Bible rapporte qu'on voyait jadis sur ses bords cinq villes riches et florissantes: Sodome, Gomorrhe, Adama, Zeboïm et Ségor, mais que le feu du ciel les anéantit en punition des crimes de leurs habitants; on croit qu'un mouvement des eaux, occasionné peut-être par un phénomène volcanique, a englouti ces cinq villes.

MORTEAU, ch.-l. de cant. (Doubs), à 24 kil. N. E. de Pontarlier; 1,400 hab. Toile, teintureries renommées. Commerce. Fameuse fête dite *fête du Saut-du-Doubs*.

MORTEFONTAINE ou MORFONTAINE, ville du dép. de l'Oise, à 8 kil. S. de Senlis; 400 hab. Magnifique château avec un beau parc remarquable par ses pièces d'eau et ses étangs (d'où le nom de la ville). Un traité y fut conclu en 1800 entre la France et les États-Unis.

MORTEMART, village de France (Hte-Vienne), à 10 kil. S. O. de Bellac; 600 hab.

MORTEMART (Gabriel DE ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, mort en 1675, gouverneur de Paris, se fit remarquer par son esprit et son instruction. Il était un des seigneurs les plus aimables de la cour. Il est surtout connu par ses enfants, le duc de Vivonne, Mme de Montespan, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevrault. L'esprit était héréditaire dans cette famille, de sorte que l'*esprit des Mortemart* était devenu presque une expression proverbiale. *Voy.* ROCHECHOUART.

MORTEMER, *Mortuum Mare*, bourg de France (Seine-Infér.), dans l'ancienne Normandie, à 9 kil. E. de Neufchâtel; 300 hab. Jadis abbaye de l'ordre de Cîteaux. Bataille entre Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, et Henri I, roi de France (1054); ce dernier y fut vaincu.

MORTIER (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né à Cambray en 1768, partit comme volontaire en 1791, fit avec distinction toutes les guerres de la république, s'empara du Hanovre en 1803, et fut nommé maréchal d'empire en 1804. En 1806, il soumit la Hesse-Cassel et entra dans Hambourg. Il passa ensuite à l'armée d'Espagne, où il se signala par de brillants exploits de 1810 à 1811; il fit partie de l'expédition de Russie, contribua à sauver les débris de la grande armée, et partagea le commandement de Paris avec Marmont en 1814. A la première restauration, il fut nommé pair de France, mais se rallia à Napoléon pendant les Cent-Jours; en 1815, il refusa de juger le maréchal Ney et fut déchu de la pairie; il siégea à la Chambre des Députés de 1816 à 1819, puis il fut élevé de nouveau à la pairie. En 1834, il accepta le portefeuille de la guerre avec la présidence du conseil; il occupait encore ce poste, lorsque, à l'anniversaire des fêtes de juillet (1835), il fut tué par l'explosion de la machine infernale de Fieschi aux côtés mêmes du roi.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant seigneur anglais, né vers 1287, fut pendant quatorze ans un des plus zélés serviteurs d'Édouard II, qui le nomma son lieutenant en Irlande; mais en 1320 il s'unit avec les barons mécontents contre les Spensers, favoris du roi, et leva l'étendard de la révolte. Il fut pris et enfermé à la Tour de Londres; mais il parvint à s'échapper et se réfugia en France, où il rejoignit la reine Isabelle qui s'y était aussi retirée. Il sut se faire aimer de cette princesse et lui fit bientôt oublier ses devoirs. Tous deux résolurent de rentrer en Angleterre de vive force, formèrent une petite armée avec les secours que leur donnait le comte de Hainaut, et débarquèrent à Suffolk en 1326. Ils réussirent à soulever le peuple, s'emparèrent de la personne du roi, que Mortimer fit assassiner dans sa prison (1327), et placèrent sur le trône le jeune Édouard III. Mortimer exerça pendant quelque temps sous le nom de ce prince un pouvoir absolu, sacrifiant tous ceux qui lui faisaient ombrage, même les comtes de Kent et de Lancastre, oncles du roi; mais il finit par se rendre si odieux, qu'Édouard, dès qu'il put régner par lui-même, le fit arrêter et juger. Il fut pendu en 1330 près de Smithfield. — Le titre de duc de Mortimer fut plus tard porté par Edmond Mortimer, mort en 1381, qui épousa Philippine de Clarence, fille de Lionel, 2e fils d'Édouard III. — Roger, duc de Mortimer, son fils, fut déclaré héritier de la couronne en 1385; mais il mourut en 1399, ne laissant qu'une fille, Anne de Mortimer, qui en épousant Richard d'York transporta dans cette maison les droits de sa famille au trône d'Angleterre. De là la guerre des Deux-Roses entre les maisons d'York et de Lancastre. Ces der-

niers étaient issus de Jean de Gand, 3e fils d'Édouard III. *Voy.* LANCASTRE.

MORTIMER'S CROSS, lieu d'Angleterre, dans le comté d'Hereford, sur les bords du Lugg, est célèbre par la sanglante bataille qui s'y livra pendant la guerre des Deux-Roses, le 2 février 1460, entre les troupes d'Édouard IV d'York, commandées par Édouard Mortimer, et celles d'Henri VI de Lancastre, commandées par le comte de Pembroke. Cette victoire fut décisive et assura au roi Édouard la possession du trône d'Angleterre.

MORTON (Jean), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Dorset en 1410, mort en 1500. Il fut d'abord professeur de droit civil, puis maître des rôles (1473); prit parti pour Henri VI et la maison de Lancastre dans la guerre des Deux-Roses, se soumit cependant à Édouard IV, qui le nomma évêque d'Ely (1477) et conseiller privé. Il fut obligé de quitter l'Angleterre sous le règne de Richard, duc de Glocester. Il y rentra sous Henri VII, devint le confident et le principal conseiller de ce prince, réunit les deux partis par le mariage du roi avec la fille d'Édouard IV, fut nommé premier ministre, archevêque de Cantorbéry (1486), grand-chancelier et cardinal (1493).

MORTON (Jacques, comte de), né à Dalkeith en 1530, étudia à Paris, revint en Écosse en 1554, et y propagea la réforme. Accusé du meurtre de lord Darnley, époux de Marie Stuart, il se sauva en Angleterre, rentra en Écosse après la bataille de Garberry, et y fut nommé chancelier. En 1572, il devint, par la protection d'Élisabeth, régent du royaume; mais il se rendit odieux par ses exactions et fut forcé de se démettre en 1578. Il parvint néanmoins à se ressaisir de l'autorité; mais ayant encore abusé du pouvoir, il se vit en 1581 condamné, pour crime de haute trahison, à être décapité, et fut exécuté à Édimbourg.

MORTRÉE, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. S. E. d'Argentan : 1,000 hab. Toiles.

MORUNGEN. *Voy.* MOHRUNGEN.

MORUS (Thomas). *Voy.* MORE.

MORVAN, ancien petit pays de France, dans la Bourgogne et le Nivernais, auj. compris dans le S. O. du dép. de la Côte-d'Or, le N. O. du dép. de Saône-et-Loire et l'E. de celui de la Nièvre (ville principale, Château-Chinon), a donné son nom à une petite chaîne de montagnes qui séparent le bassin de la Seine de celui de la Loire, commence sur le versant occidental de la côte d'Or, vers les sources de l'Arroux, et se termine à l'origine de l'Yonne.

MORVEAU (GUYTON DE), chimiste. *Voy.* GUYTON.

MORVEN, mont d'Écosse, dans le comté de Caithness. Les poëmes d'Ossian l'ont rendu célèbre, comme théâtre des exploits de Fingal.

MORVIEDRO. *Voy.* MURVIEDRO.

MORVILLIERS ou LIFFOL, l'ancien *Latofao*, bourg de France (Vosges), à 8 kil. S. O. de Neufchâteau : 1,500 hab. Cette ville était très importante du temps des Mérovingiens. *Voy.* LATOFAO. Charles IV, duc de Lorraine, y battit Du Hallier en 1641.

MORVILLIERS (Jean DE), chancelier, né en 1506, avait embrassé l'état ecclésiastique. Admis au grand-conseil, puis nommé ambassadeur à Venise, il devint en 1552 évêque d'Orléans. Il assista (1555) aux conférences d'Ardres, et parut avec éclat au concile de Trente (1562). Il conclut l'année suivante un traité entre Charles IX et la reine Élisabeth. A la retraite de L'Hôpital il fut chargé des sceaux. Il mourut en 1577.

MOSA, fleuve de la Gaule, auj. la MEUSE.

MOSCHIQUES (monts), *Moschici montes*, grande chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure, formait deux branches, l'une qui s'étendait à l'E. de la Colchide, l'autre qui, se prolongeant dans l'Arménie, séparait la Catarzène et la Chorzène au N. de la Basilicène, et de la Caranitide au S.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux grammairiens grecs. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du XIVe siècle; le 2e, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Grammaire*, publiée en 1540 à Bâle, et de *scholies* sur Hésiode qui se trouvent dans l'*Hésiode* de Heinsius. Moschopule de Byzance est auteur d'un *Choix de mots attiques*, Venise, 1524, Paris, 1532, chez Vascosan; on lui attribue aussi un traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischedôn*, dont Robert Étienne a donné une magnifique édition en 1545, réimp. à Vienne en 1773 et en 1807. — Titze a donné à Prague, en 1822, les *Opuscula grammatica* de Moschopule de Crète, d'après un nouveau manuscrit, avec une dissertation sur les deux Moschopule.

MOSCHUS, poëte grec, né à Syracuse, florissait vers 192 av. J.-C. Il fut l'élève et l'ami de Bion de Smyrne et excella comme lui dans l'idylle. On ne sait rien de sa vie. Parmi le petit nombre de pièces qui restent de Moschus, on remarque *l'Amour fugitif*, *l'Enlèvement d'Europe*, et surtout l'*Idylle sur la mort de Bion*. Les poésies de Moschus se trouvent avec celles de Bion, Venise, 1746, grec-latin, *cum notis variorum;* Londres, 1795, édition de Bentley. Elles ont été traduites en vers français par Longepierre, 1686, et en prose par Gail, 1795.

MOSCHUS (Jean), moine grec du VIe siècle, vécut sous les règnes de Tibère II et Maurice, et mourut en 620. Il visita la Palestine, la Syrie, l'Égypte, et laissa, sous le titre de *Leimon* (pré ou verger spirituel), un recueil de vies des saints qu'il avait connus; il a été publié dans diverses collections et traduit en français par Arnauld d'Andilly.

MOSCOU ou MOSKOV, *Moskva* en russe, *Mosqua* en latin moderne, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. russe de Moscou et autrefois capitale de toute la Russie, sur la Moskova et 2 autres riv., à 770 kil. S. E. de St Pétersbourg et à 2,945 kil. N. E. de Paris, par Vilna, par 35° 12' long. E., 55° 45' lat. N.: 330,000 hab. Archevêché. Au moins 12,000 maisons. Moscou offrait jadis un aspect asiatique qui s'efface chaque jour; elle est encore auj. remarquable par ses innombrables coupoles dorées ou peintes en vert, ses clochers, ses monuments de tous les âges et de toutes les architectures, et par ses quatre quartiers qui forment 4 cercles concentriques : la ville de Terre, la ville Blanche, la ville Chinoise, le Kremlin (citadelle, jadis palais des czars). Autres édifices : le Palais-Anguleux, les Enfants-Trouvés, le Bazar, les palais des Antiquités, du Patriarche, du Sénat; la tour d'Ivan-le-Grand (la plus haute de la ville, et où jadis était une cloche pesant 165,000 kilogrammes); l'arsenal, le théâtre, la grande salle pour l'exercice des troupes ; la cathédrale, les églises St-Michel, N.-D. de Kasan et de l'Annonciation; magnifiques hôpitaux. Superbes places, promenades publiques, canaux et ponts. — Université (auj. la 1re de la Russie); académie ecclésiastique, académie médicale; pension des nobles, école militaire (dite corps des cadets), écoles arménienne, de commerce, des beaux-arts, vétérinaire; gymnase; instituts de Lazarev, de Sainte-Catherine, d'Alexandre, etc. Société impériale des naturalistes, des sciences physiques et médicales, d'histoire et antiquités russes, de littérature russe, d'économie rurale ; bibliothèque de l'université, jardin botanique, cabinets de physique et d'histoire naturelle, musée anatomique. Industrie : velours, satins, taffetas, rubans; draps, chapeaux, papiers peints, passementerie, tanneries, brasseries, etc.; fonderie de canons. Commerce très actif. Moscou est comme l'entrepôt entre la Russie occidentale d'une

part, la Russie d'Asie, l'Asie centrale et la Chine de l'autre. — Moscou n'était qu'un village avant Iouri I (Dolgorouki), qui, dit-on, fonda cette ville vers 1147. La chute du grand-principat de Kiev *par l'invasion mongole* (1235), et l'occupation de tout le sud de la Russie par la Horde-d'Or, fit prédominer Moscou en même temps que la ligne des princes de Moscou, à partir d'Iaroslav II, 1238, devenait la dynastie des grands-princes de Russie ou czars. Dès 1300, au plus tard, elle seule fut la vraie capitale de la Russie. Plusieurs fois elle fut assiégée ou prise : par Olgierd, 1369-70; par Toktamouich, 1382; par Iédigéï, 1408; par Dmitri-Khemiaka, 1445; par les Tartares, 1451 et 1477; par Otrepief, 1605; par les Polonais, sous la conduite de Ladislas, fils de Sigismond III, 1611; enfin par Napoléon, 1812 : mais Rostopchine qui y commandait avait, par ordre exprès d'Alexandre I, préparé l'incendie de la ville qui fut brûlée presque tout entière; dès 1814 Moscou commença à se relever de ses ruines; elle est auj. plus belle et plus riche que jamais. En 1703, Saint-Pétersbourg lui avait ravi le rang de capitale; mais Moscou est restée la ville *chérie* des Russes, qui la regardent comme une ville sainte. — On appelle *paix de Moscou* le traité conclu, en 1686, entre la Russie et la Pologne. Sobieski faisait de grandes concessions à la Russie pour obtenir son appui contre les Tartares et les Turcs.

MOSCOU (gouvernement de), entre ceux de Tver, Vladimir, Riazan, Toula, Kalouga, Smolensk : 235 kil. sur 215 : 25,500 kil. carrés; environ 1,500,000 hab. Beaucoup de riv. (Oka, Moskova, Kliazma, etc.), 109 lacs. Blé, chanvre, houblon, légumes (asperges, etc.), fruits. Gros et menu bétail, poisson, gibier ; au moins 600 manufactures. Ch.-l., Moscou.

MOSCOVIE. *Voy.* RUSSIE.

MOSELLANE (LORRAINE). *Voy.* LORRAINE.

MOSELLE, *Mosel* en allemand, *Mosella* des anciens, riv. de France et d'Allemagne, naît près de Tay, à 26 kil. S. E. de Remiremont (Vosges); coule au N., au N. O., puis au N. E.: baigne Remiremont, Épinal, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville; puis, quittant la France pour entrer en Allemagne, arrose Trèves, Berncastel, Zell; tombe dans le Rhin à Coblentz. Cours, 120 kil. dont 310 en France. On récolte d'excellent vin sur les côtes qui la bordent.

MOSELLE (dép. de la), dép. de la France, à l'E., borné au S. par celui de la Meurthe, à l'E. par celui du Bas-Rhin, à l'O. par le dép. de la Meuse, au N. par le Luxembourg, la Prusse et la Bavière; 427 250 hab. : 5,327 kil. carrés. Ch.-l., Metz. Il a été formé aux dépens de la Lorraine et des Trois-Évêchés. Montagnes, vallées et plaines ; beaucoup de riv. Fer, houille, manganèse, grès, quartz, plâtre, chaux, belle pierre de taille, terre à potier et à creusets. Grains, vins, fruits, légumes, chanvre, pommes de terre ; quelques bois. Forges et usines à fer (scies, limes, râpes, tôle, acier, etc.) ; sucre de betteraves, huiles, eaux-de-vie, vinaigre ; acides minéraux ; lainages, toiles, confitures, liqueurs, etc. Grand commerce. — Ce dép. a 4 arr. (Metz, Sarreguemines, Briey, Thionville), 27 cant., et 605 communes ; il appartient à la 3e division militaire, a une cour royale et un évêché à Metz.

MOSELLE (dép. de RHIN-ET-). *Voy.* RHIN-ET-MOSELLE.

MOSER (J.-J.), publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, mort en 1785, professa le droit à Tubingue, puis à Francfort-sur-l'Oder ; fut chargé de diverses missions politiques, et eut avec plusieurs petits Princes d'Allemagne de vifs démêlés qui le dégoûtèrent des affaires. Il se livra alors tout entier à l'étude et s'occupa surtout de fixer le droit positif des peuples de l'Europe. Il a publié sur ces matières une foule de volumes : le nombre s'en élève à plus de 400. Les principaux sont : *Ancien droit public de l'Allemagne*, 1727; *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731; *Principes du droit des nations européennes en temps de guerre*, 1752. — Son fils, Frédéric Moser, 1731-98, a écrit sur les mêmes matières des ouvrages estimés, entre autres : les *Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, traduit en français par Champigny, 1791.

MOSES. *Voy.* MOÏSE.

MOSHEIM (J.-Laurent DE), savant théologien protestant, né à Lubeck en 1694, mort en 1755, se fit remarquer de bonne heure par une vaste érudition, ce qui le fit rechercher de plusieurs princes de l'Allemagne. Le duc de Brunswick lui donna en 1723 une chaire de théologie à l'université d'Helmstædt, qu'il conserva jusqu'en 1747; puis il fut appelé par l'électeur de Hanovre à Gœttingue, comme professeur de théologie, et avec le titre de chancelier de l'université ; il y resta jusqu'à sa mort. Mosheim a rendu d'éminents services à l'histoire ecclésiastique, et a en même temps contribué, par l'éloquence et la pureté de son style, à réformer la littérature de son pays. Ses principaux ouvrages sont : un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, en latin, 1726, 1755; un recueil de *Sermons*, Hambourg, 1747, qui sont regardés comme des modèles du genre ; *Morale de l'Écriture*, dont une 5e édition parut en 1773, 9 vol. in-8 ; une traduction latine de l'*Intellectual system* de l'Anglais Cudworth, 1738 et 1773, avec d'importantes additions, et une foule de dissertations particulières sur divers points d'histoire ecclésiastique, notamment sur les rapports du platonisme avec le christianisme.

MOSKENITSA, v. des États autrichiens (Trieste), à 8 kil. S. O. de Fiume, sur le golfe de Quarnerolo ; 2,000 hab.

MOSKOVA ou MOSKVA, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouv. de Smolensk, coule à l'E., entre dans le gouv. de Moscou, passe à Mojaïsk, Zvenigorod, Moscou ; puis se dirige au S. E., et se jette dans l'Oka près de Kolomna. Cours, 300 kil.— Sur les bords de cette rivière, près du village de Borodino, les Français remportèrent sur les Russes une éclatante mais sanglante victoire, le 7 septembre 1812. Le maréchal Ney reçut à la suite de cette bataille le titre de prince de la Moskova.

MOSLEMAH, capitaine arabe, l'un des fils du calife Abd-el-Mélek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid I, Soliman, Yézid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qui dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yézid-ibn-Mahleb, et sur les Turcs Khozars, et la réduction du Chirvan. Mort en 739.

MOSOUL. *Voy.* MOSSOUL.

MOSQUITOS (baie des), vaste baie de l'Amérique du Sud, s'étend le long des côtes de la N.-Grenade, du Guatimala et du territoire des Mosquitos ; 660 kil. de large sur 270 de profondeur.

MOSQUITOS (territoire des), contrée du Guatimala oriental, à l'E. de l'état de Honduras, au N. E. de celui de Nicaragua, entre 11°-16° lat. N., 85°-88° long. O., est habité par les Mosquitos, peuple jadis nombreux et puissant, mais auj. faible et fort réduit.

MOSS, ville de Norwége, à 53 kil. S. de Christiania, sur le Skagger-Rack ; 3,000 hab. Moulins à scie, fonderie de fer et de canons. Commerce actif.

MOSSOUL, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de même nom, sur la droite du Tigre, à 369 kil. N. O. de Bagdad ; 54,000 hab. (les voyageurs varient de 35 à 120,000). Murs avec fossés et tours, château dans une île du Tigre ; rues étroites et sales ; maisons en terre pour la plupart ; vingt mosquées, dix églises, etc. Bains nombreux. Industrie et commerce assez actifs, mais en décadence ; toiles, cotonnades, mousselines, velours, tapis, sellerie, armes, usines à fer et acier, imprimeries sur

toile, teintureries, etc. — Mossoul occupe, dit-on, en partie l'emplacement de l'ancienne Ninive. Elle eut pendant longtemps des sultans particuliers, soumis aux califes ; elle fut, à plusieurs reprises, saccagée par Saladin, par les Mongols et par Tamerlan. Nadir-Chah l'assiégea vainement en 1741. — Le gouvernement de Mossoul est quelquefois regardé comme une dépendance de celui de Bagdad : le plus souvent il forme un pachalik à part ; il a 14,250 kil. carrés, et 145,000 hab. : il s'y trouve beaucoup de tribus kourdes et de Yézidis indépendants.

MOSSY, riv. de l'Inde (Haïderabad), naît par 80° long. E., 17° 14' lat. N.; tombe dans la Kistnah, vis-à-vis de Pondigole, après un cours de 280 kil. Elle arrose Haïderabad et Golconde.

MOSTACFY-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, monta sur le trône en 944. Trop confiant dans l'émir Moëz-ed-Daulah, il fut après 16 mois de règne déposé par cet audacieux ministre, qui le priva de la vue et le relégua dans une prison, où il mourut au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et mourut en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami des lettres, Mostadher n'avait cependant point les qualités d'un prince. Durant son califat, les Croisés s'emparèrent de Jérusalem (1090).

MOSTADY-BIAMR-ALLAH, calife abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et mourut en 1180, après un règne glorieux. Son califat est célèbre par la soumission de l'Egypte, qu'il affranchit du joug des califes fatimites.

MOSTAGANEM, *Cartenna* ou *Murustoga*, ville murée de l'Algérie française (Tlemcen), à 280 kil. N. E. d'Oran, près de l'embouchure du Chélif, par 1° 55' long. O., 36° 5' lat. N. ; 4,000 hab. Bon port ; mosquée, château-fort.

MOSTAIN, calife abbasside de Bagdad en 862, s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité ; assiégé dans Bagdad par les rebelles, Mostaïn fut obligé de résigner le califat en faveur de son cousin Motaz, qui le fit périr (866) ; il n'avait que 31 ans.

MOSTANDJED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son père Moctafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères ; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états avec sagesse. Mostandjed mourut empoisonné en 1170.

MOSTANSER, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1226 à son père Dhaher, obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts, repoussa une invasion des Mongols dans les dernières années de son règne. Il mourut en 1243, à 51 ans.

MOSTANSER (Ahmed), premier calife abbasside d'Egypte, frère du précédent, échappa au massacre de sa famille après la prise de Bagdad par Houlagou, sous Mostasem : se réfugia en Egypte, fut reconnu en 1260 pour calife par Bibars, qui régnait dans ce pays, et en obtint des secours pour reconquérir Bagdad ; mais il échoua et périt en combattant les Tartares.

MOSTANSER, roi de Tunis en 1249, fut attaqué par saint Louis qui mit le siége devant Tunis (1270). Mostanser fut vaincu, et ne fut sauvé que par la peste qui ravagea le camp des Français. Il obtint la paix de Philippe-le-Hardi, et mourut en 1276.

MOSTAR, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), sur la moyenne Narenta, à 80 kil. N. O. de Trébigné ; 9,000 hab. Evêché grec. Vieux pont romain. Armes damasquinées. Commerce de blé, vin, etc.

MOSTARCHED, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1118 à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère, ce prince essaya de s'affranchir de la tyrannie des émirs ; mais cette entreprise hardie causa sa perte. Il fut vaincu et pris par un de ses généraux en 1135, et périt peu après assassiné.

MOSTASEM, dernier calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Mostanser, monta sur le trône l'an 1243 de J.-C. Tout entier aux plaisirs, il abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Bagdad entre les Sunnites et les Chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces derniers, que protégeait son visir Mowaied-Eddin. Celui-ci, pour se venger, appela Houlagou, frère du khan des Mongols, et lui livra Bagdad. Au milieu du massacre et du pillage, Mostasem se rendit au camp d'Houlagou ; mais celui-ci le fit mourir avec ses deux fils (1258) ; il était âgé de 46 ans et en avait régné 17. En lui s'éteignit la première dynastie des Abbassides, qui avait régné à Bagdad pendant 508 ans.

MOTA-DEL-CUERVO, ville d'Espagne (Manche), à 26 kil. N. E. d'Alcazar ; 3,800 hab. Toiles, lainages.

MOTADHED, calife abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 892 de J.-C. Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts, protégea les savants, et mourut en 902, après un règne de 9 années.

MOTADI-BILLAH, calife abbasside, régna à Bagdad en 869, et fut poignardé au bout de onze mois pour avoir voulu faire des réformes dans les mœurs, la religion et la discipline.

MOTAMED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Motadi l'an 870 de J.-C. Il régna vingt-trois ans, pendant lesquels il ne prit aucune part aux événements, laissant l'autorité à son frère Mowaffek. Il mourut à la suite d'une débauche, en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda.

MOTASSEM, 4e fils d'Haroun-al-Raschid, et 8e calife abbasside de Bagdad, régna de 833 à 842 de J.-C., se montra intolérant dans les querelles religieuses, et barbare dans ses guerres avec l'empereur Théophile. Il créa la milice turque, qui, dans la suite, détrôna les califes et fonda la ville de Sermenraï.

MOTAWAKKEL, dernier calife abbasside d'Egypte, vivait sous le règne du mamelouk Kansou-al-Ghaury ; il combattit avec lui l'empereur des Turcs Sélim I (1516), fut fait prisonnier et forcé de renoncer à tous ses droits. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il mourut en 1538. En lui s'éteignit le titre de calife qui pendant 800 ans avait été possédé par sa famille.

MOTAZALITES, sectaires mahométans qui se rattachent à la secte d'Ali ; ils prétendent que Dieu ne possède point d'attributs qui soient séparés de son essence, que le Coran n'est point incréé ni éternel, et que la volonté de l'homme est libre.

MOTHE (LA). *Voy.* LA MOTHE.

MOTIERS ou MOTIERS-TRAVERS, village de Suisse (Neuchâtel), à 22 kil. S. O. de Neufchâtel, dans le Val de Travers. J.-J. Rousseau s'y retira de 1762 à 1765, et y écrivit ses *Lettres de la Montagne*.

MOTIN (Pierre), poëte, né à Bourges, mort vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. Boileau a dit de lui :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRIL, *Firmum Julium*, ville d'Espagne (Grenade), à 8 kil. E. de Malaga et non loin de la mer ; 12,000 hab. Rhum, salpêtre. Mines de plomb.

MOTTA-SANTA-LUCIA, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 20 kil. S. de Cosenza ; 3,150 hab.

MOTTE. *Voy.* LA MOTTE.

MOTTEVILLE (Franç. BERTAUD, dame DE), née en Normandie vers 1621, morte en 1689, s'attacha dès sa jeunesse à Anne d'Autriche, fut disgraciée

par le cardinal de Richelieu, se retira en Normandie où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, et devint veuve deux ans après. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche, déclarée régente, la rappela à la cour et en fit sa confidente intime. Mme de Motteville a écrit : *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723. Cet ouvrage renferme de précieux renseignements sur la vie privée de la reine et sur la Fronde.

MOTTRA, *Mathoura*, *Mathura* en anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 48 kil. N. O. d'Agrah, sur la Djemnah, par 27° 31' lat. N., 75° 12' long. E., ville forte et ville sainte selon les Hindous, qui y font naître Krichna. Quantité de temples. Jadis grande et riche, mais saccagée par Ahmed-Chah en 1756 ; elle ne s'est jamais relevée depuis.

MOUCHY (Antoine DE), dit *Democharès*, docteur en Sorbonne et chanoine de Noyon, né près de Compiègne, mort à Paris en 1574, se rendit célèbre par son zèle contre les Réformés et fut nommé inquisiteur de la Foi. Les hérétiques qui le haïssaient appelèrent de son nom *Moucharts* ceux qu'il employait à découvrir les sectaires. Il assista au concile de Trente et publia plusieurs écrits théologiques.

MOUCHY (Philippe DE NOAILLES, duc de), maréchal de France, né à Paris en 1715. Après avoir été chargé de divers commandements importants, il était gouverneur de Versailles, lorsqu'éclata la révolution. Il honora sa vieillesse par son courageux attachement à son souverain. Il était près de Louis XVI à la déplorable journée du 20 juin 1792, et son bras, bien qu'affaibli par l'âge, eut encore assez de force pour repousser de son maître les menaces et les outrages. Au 10 août, il voulut encore occuper le poste de l'honneur, mais il ne put parvenir jusqu'au roi. Le 27 juin 1794, sa tête tomba sous la hache révolutionnaire; il avait 79 ans.

MOUDANIA, *Myrlée* ou *Apamée de Bithynie*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 31 kil. N. O. de Brousse, sur le golfe de Moudania (*golfe de Cionte* des anciens) ; 20,000 hab. Petit fort. Environs délicieux.

MOUDON, *Milden* en allemand, *Minidunum* en latin, ville de Suisse (Vaud), à 22 kil. N. E. de Lausanne; 1,400 hab. Vieille tour carrée ; ruines romaines. Longtemps capitale du pays de Vaud ; mais déchue depuis que ce pays passa sous la domination bernoise, en 1536.

MOUHY (Charles DE FIEUX, chevalier de), romancier, membre de l'académie de Dijon, né à Metz en 1702, mort en 1784, est auteur d'un grand nombre de romans : *la Paysanne parvenue*, 1735 ; *la Mouche, ou les aventures de Bigand*, 1736 ; *Mille et une Faveurs ; le Masque de fer*, 1747 ; *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780 ; *Dictionnaire dramatique*, 1783, 3 vol. in-8, etc.

MOUKDEN ou FOUNG-THIAN, ville de l'empire chinois, capit. de la prov. de Ching-King, dans la Mandchourie. *Voy.* FOUNG-THIAN.

MOULE (LE), bourg et port de la Guadeloupe (Grande-Terre), à 22 kil. N. E. de la Pointe-à-Pitre ; 8,000 hab. (dont 7,000 esclaves). Cannes à sucre, coton, manioc, etc.

MOULIN. *Voy.* MOLIN et DUMOULIN.

MOULINES (Guill. DE), né à Berlin en 1728, d'origine française, mort en 1802, remplit d'abord les fonctions de pasteur protestant, puis fut résident du duc de Brunswick à Berlin, enseigna la philosophie au prince royal de Prusse. Il a laissé, entre autres écrits, des traductions d'*Ammien Marcellin*, Berlin, 1775, et de l'*Histoire Auguste*, 1783.

MOULINS, *Molinæ* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Allier, sur la droite de l'Allier, à 283 kil. S. E. de Paris ; 15,231 hab. Évêché. C'est une assez belle ville, et où l'on remarque surtout les promenades extérieures, plusieurs places plantées d'arbres, le nouvel hôtel-de-ville, la caserne de cavalerie, le pont, le mausolée du connétable de Montmorency. Collége royal, séminaire, société d'économie rurale, sciences naturelles et des arts; bibliothèque, musée, pépinière départementale. Coutellerie renommée, couvertures de laine et autres, etc. Commerce de vins, grains, bois, bétail. Aux environs eaux minérales.— Suivant quelques auteurs, Moulins ne fut fondée qu'en 1370 ; elle occuperait, dit-on, l'emplacement de l'ancienne *Gergovie* des Boïens ; elle doit son nom moderne aux nombreux moulins à eau qu'on y voyait sur les bords de l'Allier. Il s'y tint des États-Généraux en 1566. Berwick et Villars y sont nés. — L'arr. de Moulins a 9 cant. (Bourbon-l'Archambault, Chevagne, Dompierre, Lurcy-Lévy ou le Sauvage, Montet-aux-Moines, Neuilly-le-Réal, Souvigny, plus Moulins qui compte pour 2), 93 communes, et 90,582 hab.

MOULINS-ENGILBERT, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 13 kil. S. O. de Château-Chinon ; 3,316 hab. Fortifications auj. en ruines ; église paroissiale. Chapeaux, poteries, tanneries ; aux environs mines de fer, carrières, belles forêts.— Cette ville eut jadis des seigneurs particuliers, fut prise en 1474 par Charles-le-Téméraire, et en 1475 par le duc de Bourbon.

MOULINS-LA-MARCHE, ch.-l. de cant. (Orne), à 15 kil. N. E. de Mortagne ; 900 hab. Source minérale.

MOULTAN, prov. de l'Inde indépendante, partie de la Confédération des Seikhs, à l'E. du Beloutchistan et du Kaboul (836 kil. sur 398), est arrosée par le Sindh, le Setledje, etc. ; très fertile à l'E. et au N., sur les bords du Sindh, aride ailleurs, et divisée en cinq parties principales (Moultan, Leia, Dera-Ismaïl-Khan, Dera-Ghazy-Khan, Bahawalpour). Elle est possédée par une foule de chefs, tous assujettis aux Seikhs, et a pour ch.-l. Moultan.

MOULTAN, *Urbs Mallorum*, ch.-l. de la prov. de Moultan, près du Ravei, au-dessous de sa jonction avec le Tchennab et le Djelem, par 69° long. E., 30° 35' lat. N. ; 70,000 hab. (100,000 suivant quelques voyageurs) ; très hautes murailles, citadelles. Quelques bâtiments remarquables : beau temple hindou, etc. Quelques manufactures de soie, tapis fort beaux. Tombeaux de deux saints mahométans. C'est une des plus anciennes villes de l'Inde. Elle a eu longtemps son radjah particulier. Les Mahrattes, les Afghans, et les Seikhs, lui ont fait un tort immense ; elle est auj. soumise à ces derniers.

MOULVIA ou MOULOUIA, *Malva* ou *Malvana*, riv. de l'empire de Maroc (Fez), naît dans l'Atlas, par 31° 54' lat. N., coule au N. E., tombe dans la Méditerranée au S. E. de Melilla. Cours, 460 kil.

MOUNIER (Jean-Joseph), né à Grenoble en 1758, suivit d'abord la carrière du barreau, devint secrétaire des états provinciaux du Dauphiné, puis député aux États-Généraux, 1789. Il y développa l'un des premiers le projet d'une constitution et d'une déclaration des droits de l'homme. Après le 14 juillet, Mounier parut incliner vers la cause royale. Il était président de l'assemblée aux 5 et 6 octobre 1789, et montra dans cette circonstance une grande fermeté, tenant tête aux factieux au péril même de sa vie. En 1790 il quitta la France, se retira en Suisse, puis en Angleterre, et de là à Weimar où il établit une maison d'éducation destinée à préparer les jeunes gens aux carrières publiques. Rentré en France après le 18 brumaire (1799), il devint préfet du dép. d'Ille-et-Vilaine, fut appelé au conseil d'état (1805), et mourut en 1806. On a de lui : *Considérations sur le gouvernement*, etc., *qui convient à la France*, Paris, 1789 ; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 2 vol. in-8, Genève, 1792 ; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons*, etc., Tubingue, 1801, Paris, etc. Mounier se montra toujours le défenseur du régime constitutionnel et d'une sage liberté.

On lui doit plusieurs discours et rapports remarquables qu'on trouve dans les recueils de nos assemblées délibérantes.

MOUNIN-VOLCANIQUE (archipel), en Polynésie, se compose de quatre groupes, dits : groupes de Mounin-Sima, Volcanique, Oriental, Occidental. Dans le dernier se remarquent les îles Kendrick, Dolores, Borodino; dans l'Oriental, Guadalupa, Malagrida, Lobos, etc.: dans le Volcanique (exploré par Beechey), l'île de Soufre, celles de Saint-Alexandre et de Saint-Augustin, et le groupe de Peel. Quant au groupe de Mounin-Sima, les Chinois le placent par 139° long. E. et 27° lat. N.; mais probablement ils se trompent sur la longitude. Ce groupe se compose de 89 îles ou îlots et est habité par des Japonais. — La plus grande partie de l'archipel Mounin-Volcanique répond à l'*archipel de Magellan* de quelques cartes récentes.

MOUNIS, nom donné chez les Indiens aux solitaires et aux savants; on le donne aussi aux poëtes dont les écrits passent pour inspirés.

MOUNT-SORREL, bourg d'Angleterre (Leicester), à 13 kil. N. de Leicester; 1,600 hab. Aux environs, carrières. Ancien château très fort.

MOUNT-VERNON, beaucoup de villes des États-Unis, dont 5 sont ch.-l. de comtés dans les États de Missouri, Ohio, Illinois, Kentucky, Géorgie.

MOURA, *Nova civitas Aruccitana*, ville du Portugal (Alentéjo), au confluent de la Guadiana et de l'Ardilla, à 31 kil. N. E. de Béja; 4,000 hab.

MOURACHKIN, ville de la Russie d'Europe (Nijnéi-Novogorod), à 80 kil. S. E. de Nijnéi-Novogorod; 6,000 hab. Tanneries de peaux d'agneaux.

MOURAD-BEY, l'un des chefs des mamelouks qui commandaient en Egypte lors de l'expédition des Français, était né en Circassie vers 1750. Il s'empara dès 1776 de toute l'autorité en Egypte, conjointement avec Ibrahim, et tous deux se rendirent indépendants de la Porte. Ils commirent toutes sortes d'extorsions, et le consul français lui-même eut à subir de leur part plusieurs insultes; ce fut là le prétexte de l'expédition française. A l'arrivée de Bonaparte, Mourad, abandonné d'Ibrahim, eut à supporter seul le fardeau de la guerre. Pendant trois ans il déploya une activité incroyable, toujours vaincu, mais reparaissant toujours avec des forces nouvelles. Enfin il négocia avec Kléber, qui lui laissa le gouvernement de la Haute-Egypte. Mourad dès lors garda une fidélité inviolable aux Français, et leur fournit même des secours. Il mourut de la peste en 1801.

MOURAD, sultan des Ottomans. *Voy.* AMURATH.

MOURADGEA D'OHSSON, diplomate et écrivain, né à Constantinople en 1740, mort à Paris en 1807, était originaire d'Arménie, et possédait également les langues d'Orient et celles de l'Europe. Après avoir été longtemps interprète de l'ambassade de Suède, il devint en 1782 chargé d'affaires, puis ministre de cette puissance près de la Porte. Il entreprit de faire connaître la civilisation des Turcs, et, après avoir amassé dans ce but d'amples matériaux, vint se fixer à Paris pour rédiger son ouvrage; la première partie parut à Paris sous le titre de *Tableau général de l'empire ottoman*, 2 vol. in-fol., 1787-90: une deuxième partie fut publiée en 1804 sous le titre de *Tableau historique de l'Orient*, 2 vol. in-8; il a paru en 1821 un 3e vol. du *Tableau général de l'empire ottoman*, par les soins du fils de l'auteur.

MOURAVIEF (Michel Nikititsch), poëte, historien et philosophe russe, né à Smolensk en 1757, mort en 1807, devint officier supérieur dans la garde impériale, puis fut nommé par Catherine II chevalier d'honneur et instituteur de ses enfants. Il composa pour ses élèves: *les Lettres d'Emile; les Dialogues des morts; Essais d'histoire, de morale et de littérature*, 1796. Il devint, sous l'empereur Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruction publique. On a encore de lui une *Géographie de la Russie*.

MOURCHED-ABAD ou MOURCHID-ABAD, *Moorshed-Abad* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. de district, par 24° 10' lat. N., 103° 30' long. E.; 97,818 hab. (en 1840); elle était jadis plus peuplée. Rues étroites et sales, quelques mosquées et pagodes. Fabriques de toiles, de châles, d'étoffes de soie; commerce considérable. — Cette ville, primitivement nommée Mokjous-Abad, reçut son nom actuel du nabab Mourched-Kouly-Khan; de 1704 à 1757, elle fut la capitale du Bengale. En 1742 cette ville fut pillée par les Mahrattes, et depuis ce temps Mourched-Abad a beaucoup perdu de son importance.

MOUROM, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 110 kil. S. E. de Vladimir, sur l'Oka; 6,500 hab.; 17 églises, etc. Tanneries, commerce de cuirs de Russie. — D'abord possédée par des princes indépendants, elle passa ensuite successivement aux princes de Kiev, de Vladimir et de Rostov. Prise et ruinée par les Bulgares en 1038, et ravagée ensuite par Batou-Khan.

MOURZOUK, ville de l'Afrique septentrionale, capitale du Fezzan, par 13° 32' long. E., 25° 54' lat. N., à 800 kil. S. de Tripoli; 2,500 hab. Murs hauts, épais; 7 portes: château-fort, résidence du sultan; 16 mosquées, grandes places vides où parquent les chameaux des commerçants. Quelque industrie (forgerons, bijoutiers, tanneurs, tisserands). Mourzouk est le rendez-vous des caravanes qui vont de l'Egypte à Tripoli, et de Bournou à Kachena. Il n'y pleut jamais. Le thermomètre y varie de 6° 7' à 56° centigrades.

MOUSA-BEN-NASSER, général du calife Walid I, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 703. Il subjugua, dans l'espace de deux ans, les plus riches contrées de l'Espagne, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Il fut au milieu de ses triomphes rappelé à Damas en 715, comme coupable d'injustice envers son lieutenant Tarik, fut condamné à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et battu de verges. Il mourut en 718.

MOUSO, ville de l'Afrique australe, capit. du pays des Barolous, en Cafrerie, à 200 kil. N. E. de Litakou; 12,000 hab.

MOUSSOUR ou MUSART, chaîne de montagnes et riv. de l'empire chinois (Turkestan). Les montagnes s'étendent sur la limite de la Dzoungarie et du Turkestan chinois; la riv. tombe dans le Tarim après 400 kil. de cours au S. E.

MOUSTAG. *Voy.* MUSTAGH.

MOUSTAPHA. *Voy.* MUSTAPHA.

MOUSTIERS. *Voy.* MOUTIERS.

MOUTHE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 24 kil. S. O. de Pontarlier; 950 hab.

MOUTHOUMET, ch.-l. de cant. (Aude), à 59 kil. de Carcassonne; 400 hab.

MOUTIERS, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 26 kil S. de Digne; 2,000 hab. Chapelle de N.-D.-de-Beau-Vezer. Etoffes de laine, faïence, papeteries.

MOUTIERS-EN-TARENTAISE, *Darantasia* ou *Centronum civitas*, ville des États sardes, à 19 kil. S. E. de Chambéry; 1,900 hab. Aux environs, belles salines. Patrie d'Innocent V. Évêché au IVe siècle; archevêché au IXe. Jadis fortifiée; mais ses remparts furent détruits en 1336.

MOUTIERS-LES-MAUFAITS (LES), ch.-l. de cant. (Vendée), à 26 kil. E. des Sables-d'Olonne; 500 hab.

MOUTON-DUVERNET, général, né à Paris, était général de division en 1813. Membre de la Chambre des Députés pendant les Cent-Jours et gouverneur de Lyon le 2 juillet de la même année, il fut arrêté en mai 1816; il périt victime des réactions

politiques qui ensanglantèrent à cette époque le midi de la France.

MOUTON, comte de Lobau. *Voy.* LOBAU.

MOUTON-NOIR (dynastie du), en turc *Kara-koïn-lu*, dynastie turcomane, ainsi nommée parce qu'elle portait un mouton noir peint sur ses étendards. Les princes du Mouton-Noir régnaient au XIVe siècle dans l'Arménie et le Diarbékir; en 1410 ils envahirent la Perse où la dynastie des Ilkhaniens disputait l'empire aux descendants de Tamerlan; ils furent chassés du trône en 1468, par les Turcomans du Mouton-Blanc. Voici leurs noms: Tour-Ali-Beg, 1360; Kountlubeg: Kara-Youssouf-Othman, 1380-1406; Eskander, 1407-35; et enfin Géangir, 1435-68.

MOUTON-BLANC (dynastie du), en turc *Ak-koïn-lu*, appelée aussi *Baïandouriens*, dynastie turcomane, rivale de la précédente, la remplaça en Perse en 1468, et fut renversée en 1501 par celle des Sophis. Les princes de cette dynastie sont: Ussum Cassan, 1468-78; Khalil-Beg, 1478-79; Yacouf, 1479-85; Djoulaver, 1485-88; Beïsankour, 1488-90; Roustam, 1490-97; Alvend: Mouradbeg, 1497-1500.

MOUTONNET-CLAIRFONS, littérateur, né au Mans en 1740, mort en 1803. On a de lui des traductions estimées des *Baisers* de *Jean Second*, d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, etc.; un poeme sur les chats, intitulé *la Galéide*, 1798.

MOUTYPOLLAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 28 kil. de Kaddalor. Célèbre bataille entre les Anglais et Haïder-Ali, 1781.

MOUY, ch.-l. de cant. (Oise), à 9 kil. S. O. de Clermont; 2,507 hab. Draps pour les troupes, filature de laine, papeterie. Pierres de taille aux env.

MOUY, ch.-l. de canton (Aisne). *Voy.* MOY.

MOUZAIA, montagne de l'Algérie, située dans la première chaîne de l'Atlas, entre Blida et Médéah (1,560 m. de haut). Au pied de cette montagne est un défilé fort dangereux connu sous le nom de *Teniah de Mouzaïa*; il s'y est livré plusieurs combats entre les Arabes et les Français.

MOUZANGAYE, ville de l'île de Madagascar, sur la côte N. O., par 15° 6' lat. S., 45° 20' long. E., est la capit. du roy. des Séclaves; 6,000 hab. Étoffes de soie et coton. Grand commerce.

MOUZON, ch.-l. de cant. (Meuse), sur la Meuse, à 14 kil. S. E. de Sedan; 2,400 hab. Drap, serges, filature de laine, cuir. — Jadis très forte: souvent prise et reprise. Louis XIV la fit démanteler en 1673. Elle avait une riche abbaye de Bénédictins.

MOXOS, peuple indigène de l'Amérique du Sud (Bolivie), dans le dép. de Santa-Cruz de la Sierra. habite les vallées des Andes, par 12° 18' lat. S. et 63° 71' long. O. Il avait donné son nom à un dép. du Haut-Pérou.

MOY ou MOUY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise, à 12 kil. S. E. de St-Quentin; 1,000 hab.

MOYENNEVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 7 kil. S. O. d'Abbeville; 900 hab.

MOYEN-RIVER, riv. des Etats-Unis (Missouri), naît dans la partie S. E. du coteau des Prairies, et tombe dans le Mississipi; cours, 500 kil. au S. E.

MOYENVIC, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 6 kil. S. E. de Château-Salins; 1,500 hab. Faïence, salines considérables. Jadis place forte.

MOYEUVRE-LA-GRANDE, village de France (Moselle), à 13 kil. S. O. de Thionville; 1,550 hab. Hauts-fourneaux à l'anglaise, cylindres à cannelure, feux d'affinerie, aciérerie, machines à vapeur, etc.

MOYOBAMBA, ville du Pérou (Livertad), à 400 kil. N. E. de Truxillo, sur le Moyobamba; 5,000 hab. jadis; moins auj. Fabrique de *tucayas* (étoffe de coton grossière). — Le Moyobamba coule à l'E. et tombe dans le Huallaga après 400 kil. de cours.

MOYSE. *Voy.* MOÏSE.

MOZAMBIQUE, capitainerie-générale, comprenant les possessions portugaises dans l'Afrique orientale, de 10° 15' à 25° 15' lat. S., s'étend indéfiniment dans les terres, mais en réalité ne consiste que dans les établissements de la côte, depuis le cap del Gado au N. jusqu'à la baie de Lorenzo-Marquez au S. Elle se divise en 7 capitaineries: Querimbe ou Porto del Gado, Mozambique, Quelimane, Seva, Sofala, Inhambane, Bahia-de-Lorenzo-Marquez; ch.-l., Ibo (fort), Mozambique, St-Martin de Quelemans, Tète, Sofala, Inhambane, Lorenzo-Marquez. Très vastes forêts pleines d'éléphants (d'où grand commerce d'ivoire). Nombreuses mines d'or, surtout à Zumbo. Sol très fertile (riz, millet, fruits, etc.).

MOZAMBIQUE, ch.-l. de la capit.-particulière, et capitale de la capitainerie-générale de Mozambique, sur la petite île de Mozambique, par 38° 20' long. E., 15° 1' lat. S.; 8,000 hab. Port et citadelle (mal armée); palais du capitaine-général; évêché. Climat insalubre. Commerce encore actif en ivoire, écaille, piment, médicaments, baume, ambre gris, gomme, peaux de tigre, etc., et, il y a peu de temps encore, en esclaves. — Vasco de Gama aborda sur la côte de Mozambique en 1498; mais ce ne fut qu'en 1508 que les Portugais y bâtirent un fort et y établirent un comptoir.

MOZAMBIQUE (canal de), grand bras de la mer des Indes, entre la côte orientale d'Afrique et l'île de Madagascar.

MOZARABES (c.-à-d. *Arabes externes* ou *étrangers*), nom que donnèrent les Maures aux chrétiens d'Espagne qui consentirent à vivre sous leur domination, en conservant leur religion et leurs lois. On donnait aussi le nom de *rit mozarabique* à la liturgie en usage chez ces chrétiens; cette liturgie, arrangée au Ve siècle par saint Léandre, archevêque de Séville, et complétée par saint Isidore, son successeur, avait été formée en partie du rit gallican, mais elle avait aussi beaucoup emprunté aux Orientaux; on l'appelait encore *rit gothique*. Le rit mozarabique fut remplacé, du XIe au XIIe siècle, par le rit gallican, grâce aux efforts des papes et aux ordonnances des rois de Castille et d'Aragon; mais le peuple n'abandonna qu'avec regret sa liturgie nationale.

MOZART (Wolfgang-Amédée), compositeur allemand, né à Saltzbourg en 1756, mort en 1791. Il n'avait pas encore 8 ans quand il toucha l'orgue à la chapelle de Versailles et se montra, dès lors, l'égal des plus grands maîtres. Il fit successivement l'admiration de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la Hollande et de l'Italie. Après avoir fait quelque séjour à Paris, mécontent d'ailleurs du goût des Français, il quitta la France et s'attacha à l'empereur Joseph II. Mozart composa dans tous les genres et excella dans chacun d'eux. Il n'avait pas 36 ans, lorsqu'il mourut, victime de quelques excès. Ses chefs-d'œuvre sont: *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, un grand nombre de symphonies, et la célèbre messe de *Requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne. Il se persuada, en composant cet admirable morceau, qu'il travaillait pour lui-même, et cette idée fixe hâta, dit-on, sa mort. En 1841 on lui a érigé une statue en bronze dans sa ville natale.

MOZDOK, ville de la Russie méridionale (Caucase), sur le Terek, à 225 kil. S. E. de Stavropol; 3,000 hab. Elle termine la ligne militaire formée le long du Caucase. Maroquins, eau-de-vie, vers à soie. Commerce avec les montagnards. Les environs de Mozdok sont infestés par des hordes pillardes.

MOZIFFERABAD, ville du roy. de Lahore (Afghanistan), par 70° 2' long. E., 34° 2' lat. N. Jadis au Kaboul et résidence d'un chef qui prend le titre de sultan.

MQUINWARI ou KAZBEK, un des plus hauts sommets du Caucase, à 115 kil. N. O. de Tiflis, par

42° 28' lat. N. et 41° 55' long. E. : 4,800 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire.

MSTA, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Mstino (Tver), arrose le gouv. de Novogorod, coule au N. O., à l'O. et au S. O., et tombe, à 12 kil. S. O. de Novogorod, dans le lac Ilmen. Cours, 400 kil.

MSTISLAVL, ville de la Russie d'Europe (Mohilev), à 90 kil. N. E. de Mohilev; 5,000 hab. Beau collége de Jésuites, synagogues. Commerce de chanvre, blé, avec Riga.—Fondée en 1180; souvent prise; réunie à la Russie par Catherine II en 1772.

MTZENSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 49 kil. N. E. d'Orel; 6,000 hab. Commerce de blé, chanvre. Environs très fertiles. — Cédée à la Russie en 1509; elle appartenait d'abord aux Lithuaniens.

MUCHAMIEL, ville d'Espagne (Valence), à 11 kil. N. d'Alicante; 4,000 hab. Vin excellent.

MUCIDAN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 23 kil. S. de Riberac; 1,600 hab. Forges, mines de fer.

MUCIEN, *M. Licinius Crassus Mucianus*, d'une famille issue par adoption de la maison des Mucius, général et ami de Vespasien, aida puissamment ce prince à renverser Vitellius et à monter sur le trône. Vespasien lui laissa en reconnaissance une grande autorité, mais il en abusa quelquefois. Il fut plusieurs fois consul, en 52, 70, 74 après J.-C.

MUCIUS (famille des), célèbre maison plébéienne de Rome, dont les membres portaient le surnom de *Scævola*, en mémoire du fameux guerrier Mucius Scævola, est célèbre surtout par les habiles jurisconsultes qu'elle produisit. Il paraît qu'elle s'éteignit sous les empereurs. *Voy.* SCÆVOLA.

MUCY-L'EVÊQUE. *Voy.* MUSSY.

MUFTI ou MUPHTI, grand pontife de la religion de Mahomet, réside à Constantinople. Il est le souverain interprète du texte et des pensées du Coran : aussi l'appelle-t-on l'oracle du jugement, le bras droit de Mahomet. Il est à la fois le chef suprême des gens de loi et des prêtres, nommés *ulémas*; ses ordonnances, appelées *fetfas*, sont aveuglément exécutées. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan à son avénement au trône.

MUGNANO, bourg du roy. de Naples (Terre de Labour), à 11 kil. E. de Nola; 3,700 hab.

MUGNOZ. *Voy.* MUNOZ.

MUGRON, ch.-l. de cant. (Landes), sur l'Adour, à 13 kil. O. de Saint-Sever; 2,400 hab. Commerce actif d'eau-de-vie et vins.

MUHL, riv. de l'archiduché d'Autriche (pays au-dessus de l'Ens), naît sur les frontières de la Bavière et de la Bohême, et se jette dans le Danube près de Neuhaus; cours, 60 kil. — Elle a donné son nom à un cercle de l'archiduché d'Autriche, entre la Bohême au N., le Manhartsberg supérieur à l'E., le Danube au S., la Bavière à l'O. : 100 kil. sur 32 : 200,000 hab. Ch.-l., Freystadt.

MUHLBERG, ville murée des États prussiens (Saxe), à 15 kil. S. O. de Liebenwerda : 2,700 hab. Château. Drap, bonneterie, toile, gants. Commerce de grains, houblon, etc. Près de cette ville, Charles-Quint défit en 1547 l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, qui était à la tête du parti protestant.

MUHLDORF, ville murée de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 65 kil. N. E. de Munich : 1,350 hab. Ruines d'un château. Près de là fut livrée une célèbre bataille entre les deux compétiteurs à l'empire, Louis IV et Frédéric III (1322); ce dernier y fut battu et pris.

MUHLENBACH, *Szasz-Sebes*, ville de Hongrie (Transylvanie), ch.-l. de siége, à 20 kil. S. de Karlsburg; 4,300 hab. Drap.

MUHLHAUSEN, ville des États prussiens (Saxe), sur l'Unstrutt, à 46 kil. N. O. d'Erfurt; 10,000 hab. Étamines, drap de ras, chapeaux, tanneries; bière, eau-de-vie de grains. — Longtemps ville libre; fut cédée à la Prusse en 1802.

MUHLHAUSEN, ville de France. *Voy.* MULHOUSE.

MUHLHEIM, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, à 5 kil. N. E. de Cologne; 3,900 hab. Velours, soie, indiennes, lainages, savon, vinaigre, tabac, tanneries, etc.

MUHLHEIM, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Roër, à 24 kil. N. E. de Dusseldorf; 5,000 hab. Amidon, papier, savon; ciseaux à tondre le drap. La Roër y devient navigable.

MUHR ou MUR, riv. des États autrichiens, naît en Autriche du versant sept. des Alpes Noriques, arrose la Styrie, entre en Hongrie, et s'unit à la Drave près de Legrad. Cours, 400 kil.

MULA, ville d'Espagne (Murcie), à 31 kil. S. O. de Murcie; 7,400 hab. Poterie, moulins à farine.

MULCIBER (c.-à-d. *le forgeron*), un des surnoms de Vulcain.

MULDE, riv. d'Allemagne, formée de deux bras qui se joignent à Colditz dans le roy. de Saxe, tombe dans l'Elbe près de Dessau. Cours, 250 kil. au N. O.

MULEY-ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des chérifs (1576-1578), monta sur le trône en détrônant son neveu Muley-Mohammed, à la jalousie duquel il craignait d'être sacrifié. Le prince détrôné alla implorer le secours du roi de Portugal, don Sébastien, qui vint débarquer sur la côte d'Afrique avec une armée de 20,000 hommes; Muley-Abdel-Mélek, quoique gravement malade, vint lui livrer la bataille et remporta la célèbre victoire d'Alcaçar-Quivir, dans laquelle périt don Sébastien; mais épuisé par ses efforts, il mourut lui-même à la fin de l'action. — Il eut pour successeur son frère Muley-Ahmed, qui régna paisiblement pendant vingt-cinq ans. — Le nom de Muley a été porté par plusieurs autres princes de l'Afrique qui ne sont guère remarquables que par leur cruauté. Les plus connus sont :

MULEY-ISMAEL, empereur de Maroc, de la dynastie des chérifs, monta sur le trône en 1672, enleva Tanger aux Anglais (1680), prit plusieurs villes aux Espagnols, entre autres Larache (1689), et assiégea vainement Ceuta pendant vingt-six ans. Il conclut un traité de commerce avec Louis XIV, tenta une expédition contre les Algériens (1690); mais il fut défait. Il eut dans sa vieillesse à combattre la révolte de plusieurs de ses fils. Il mourut en 1727, à l'âge de 81 ans.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis en 1533. Il fut attaqué et chassé de Tunis par le général des Turcs, le célèbre Barberousse (Chérédin). Il implora le secours de l'empereur Charles-Quint, qui défit Barberousse, reprit Tunis, et le replaça sur le trône (1535). Mais ses sujets se révoltèrent : il fut battu par son propre fils, Muley-Homaidah, jeté dans une prison, et privé de la vue par ordre de ce prince. Muley-Haçan fut délivré par les Espagnols, et se retira en Italie où il mourut vers 1545. — Son fils Muley-Homaidah fut chassé de Tunis par les Turcs en 1573, et fut le dernier prince de la dynastie des Hafsides.

MULGRAVE (Constantin-John-Phips, lord), navigateur anglais, né en 1734, mort en 1794, fut chargé en 1773 de s'assurer de la possibilité d'un passage au nord de l'Amérique. Il partit avec deux bombardes, et, après un voyage pénible et dangereux, revint sans avoir obtenu un résultat satisfaisant; il s'était élevé au-delà du 80e degré de lat. N. A son retour, Phips fut nommé membre de la Chambre des Communes (1775), et commissaire de l'amirauté en 1777; en 1783, il obtint le rang de pair. La relation de son expédition, publiée par lui-même, a pour titre : *Voyage au pôle boréal, entrepris par ordre du roi, en 1773*, Londres, 1774; traduit en français, Paris, in-4.

MULGRAVES (îles), dites aussi *îles de Marshall*, *îles de Gilbert*, et pour lesquelles on a proposé le nom d'*Archipel Central*, s'étend à peu près au centre de la Polynésie, au S. O. des îles Mariannes,

par 158°-171° long. O., et 1°-15° lat. N. Presque toutes sont petites et basses : leurs habitants, cuivrés ou noirs, sont très misérables. Vulgairement on répartit ces îles en cinq ou six groupes, Browne, Radak, Mulgrave, Ralik, Scarborough et Kingsmill. Le groupe de Mulgrave est situé par 6° 7' lat. N., et 169° 36' long. E.

MULHOUSE, *Mühlhausen*, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), sur l'Ill et le canal de Monsieur, qui en forment une île, à 13 kil. N. E. d'Altkirch. Population officielle, 16,932 hab., mais on y en compte au moins 25,000. Mousselines, cotonnades, toiles peintes, etc. Les environs fabriquent immensément aussi. Mulhouse, pour tous ces articles, est la ville la plus productive de France (elle fabrique pour 50,000,000 de francs par an), et rivalise avec les grands ateliers d'Angleterre. — Mulhouse devint ville sous l'empereur Frédéric II, ville impériale sous Rodolphe de Habsbourg, puis alliée des treize cantons de la Suisse en 1515. Enfin elle fut réunie à la France en 1798. Turenne défit les Impériaux auprès de Mulhouse en 1674. Mulhouse dispute à Munich l'invention de la lithographie.

MULL (île), jadis *Dreolin*, une des îles Hébrides, par 8° 28' long. O., 56° 30' lat. N. : 49 kil. sur 35 ; 9,500 hab. Climat humide ; montagnes (dont une, le Benmore, a 1,000 mètres) ; lacs, cavernes. Sol peu fertile, bétail. Houille, granit, marbre, basalte, etc. Tobermory en est le village principal.

MULLER (Gérard-Fréd.), voyageur et historien, né en 1705 en Westphalie, mort en 1783, alla de bonne heure se fixer en Russie pour y enseigner l'histoire et la géographie, gagna la faveur de l'impératrice Catherine, devint historiographe, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, conservateur des archives ; fut chargé de plusieurs voyages scientifiques, et accompagna Gmelin dans son voyage en Sibérie (1733-43). On a de lui : *Recueil pour l'Histoire de Russie*, St-Pétersbourg, 1732-64 ; *Origines gentis et nominis Russorum*, St-Pétersbourg, 1749 ; *Voyages et découvertes des Russes*, 1766, etc.

MULLER (Othon-Fréd.), naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, est l'un des meilleurs observateurs du XVIIIe siècle. Le gouvernement danois lui conféra plusieurs fois des fonctions publiques ; mais il s'en démit en 1772 pour se livrer tout entier à l'étude. Il est surtout connu par ses recherches sur les animaux infusoires ; c'était pour la science un nouveau monde dont il est en quelque sorte le créateur. On a de lui : *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764 ; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767 ; *Vermium terrestrium et fluviatilium Historia*, 1773-4 ; *Hydrachnæ*, 1781 ; *Entomostraca, seu insecta testacea*, 1785 ; *Animalcula infusoria, fluviatilia et marina*, 1786. Il a terminé la *Flore du Danemark*, commencée en 1761 par Œder ; il avait lui-même commencé une *Zoologie danoise*, lorsqu'il mourut, avant d'avoir pu l'achever.

MULLER (André), savant orientaliste, né en Poméranie vers 1630, mort à Stettin en 1694, fut pasteur à Bernow en Prusse, puis prévôt de l'église de Berlin, 1667. Il renonça en 1687 à toute fonction pour se livrer à l'étude : il avait séjourné pendant dix ans à Londres pour coopérer à la Bible polyglotte de Walton. A. Muller est surtout connu par ses travaux sur les langues de l'Asie, particulièrement sur le chinois. Il fit graver à ses frais 66 alphabets différents, et publia l'*Oraison dominicale* en langue chinoise, comparée avec cent autres versions en autant de langues, Berlin, 1676. On a de lui un recueil d'*Opuscula orientalia*, Francfort, 1695.

MULLER (Jean DE), historien suisse, né à Schaffhouse en 1752, mort en 1809, enseigna d'abord le grec à Schaffhouse, puis l'histoire à Genève et à Berne, et commença dès 1780 l'*Histoire de la Confédération helvétique*, qui a fait sa réputation. En 1786, l'électeur de Mayence l'attacha à sa personne comme son conseiller intime ; après la prise de Mayence par les Français, au commencement de la révolution, l'empereur Léopold l'accueillit dans ses états, le nomma conseiller, bibliothécaire, et lui conféra des titres de noblesse ; mais se plaisant peu à la cour de Vienne, Muller accepta en 1804 une place à l'Académie de Berlin. Napoléon, maître de la Prusse, le nomma secrétaire d'état de la Westphalie, puis directeur de l'instruction publique dans ce royaume. Les principaux ouvrages de Jean de Muller sont : l'*Histoire de la Confédération helvétique* (commencée en 1780, mais qui reparut entièrement fondue et continuée en 1786-95, et qui a été traduite en français, 1794-1803, Lausanne, 12 vol. in-8) ; et une *Histoire universelle* (ouvrage posthume, 1810), traduite en français par Hess, 1814-17, 4 vol. in-8 ; seconde édition, 1826. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies par son frère à Tubingue, 28 vol. in-8, 1810-20. On a surnommé Jean de Muller *le Thucydide de la Suisse*.

MULLER (Jean), astronome. *Voy.* REGIOMONTANUS.

MULLINGAR, ville de l'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de West-Meath, à 70 kil. N. O. de Dublin ; bien bâtie et commerçante.

MULUCHA, rivière d'Afrique. *Voy.* MOLOKATH.

MUMMIUS (L.), général romain : consul l'an 146 av. J.-C., il battit Diæus, général des Achéens, anéantit la Ligue achéenne, prit Corinthe d'assaut, livra cette ville aux flammes, et réduisit toute la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe. Il reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïcus*. Mummius fit transporter à Rome la plus grande partie des statues, vases et tableaux qui se trouvaient à Corinthe ; mais il connaissait si peu le prix de ces chefs-d'œuvre, qu'il dit à ceux qui étaient chargés de les transporter que s'ils les perdaient ils seraient obligés de les remplacer à leurs dépens.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du VIe siècle, fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de comte à la place de son père. Nommé ensuite patrice (c.-à-d. généralissime) des troupes bourguignonnes, il battit les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons. Mais ayant voulu détrôner Gontran, 585, et mettre sur le trône un aventurier nommé Gondevald, il fut assiégé dans Comminges et forcé de se donner la mort.

MUNATIUS PLANCUS (L.), orateur et général romain, né à Tibur, suivit d'abord César dans les Gaules, puis s'attacha au parti de Pompée, et revint encore à César. Dans la suite, il servit longtemps Antoine, mais il l'abandonna pour Octave. Ce fut à sa sollicitation que le sénat décerna à ce dernier le titre d'Auguste. Il avait été consul (42) et censeur (22 av. J.-C.), et avait été chargé de commandements importants dans la Gaule et dans l'Asie. Il fonda Lugdunum (*Lyon*) pendant qu'il était proconsul dans les Gaules (43). Horace a adressé à Munatius Plancus la 7e ode de son 1er livre : *Laudabunt alii claram Rhodon*, etc.

MUNCER. *Voy.* MUNZER.

MUNCHHAUSEN (le baron de), homme d'état, né dans le Hanovre en 1688, mort en 1770, siégea 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et devint son premier ministre en 1768. Il fonda l'université de Gœttingue et la dirigea pendant 32 ans avec le titre de *curateur*.

MUNDA, auj. *Monda*, ville d'Hispanie (Bétique), chez les *Bastuli Pœni*, est célèbre par la victoire que César y remporta sur les deux fils de Pompée l'an 45 av. J.-C., victoire qui termina la guerre civile. — Fl. d'Hispanie (Lusitanie), auj. le MONDEGO.

MUNDEN, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), à 26 kil. S. O. de Gœttingue, au confluent de la

Fulde et de la Werra ; 6,000 hab. Murs flanqués de tours ; églises, hôpital. Tabac, savon, faïence, tanneries ; commerce de transit. — Prise et pillée par Tilly (1626); occupée par les Français (1756 et 1805).

MUNGO (saint), dit aussi *Kentigern*, évêque de Glasgow au VIe siècle, était disciple de Palladius et descendait d'une famille royale. On lui attribue la fondation du monastère de Saint-Asaph (560), et la création de l'université d'Oxford.

MUNGO-PARK, voyageur écossais, né en 1771 près de Selkirk. Après avoir fait un voyage dans l'Inde, il fut chargé, par la Société africaine de Londres, de faire un voyage d'exploration en Nigritie, 1795 ; suivit pendant un long espace le cours du Niger (ou Djoliba), revint en Europe, 1797, avec beaucoup de renseignements précieux, se maria et exerça la profession de médecin plusieurs années. Il entreprit en 1803 un second voyage en Afrique : il cessa de donner de ses nouvelles le 16 novembre 1805. Il fut probablement tué dans l'état de Haoussa. Le *Premier Voyage* de Mungo-Park, publié d'abord en anglais, Londres, 1799, a été traduit en français par Castera, an VIII (1800), 2 vol. in-8, Paris, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Le journal de sa seconde expédition a été publié par le major Rennel, sous le titre de *Dernier voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815-16 (traduit en français, Paris, 1820). Mungo-Park joignait à la prudence et à l'intrépidité un rare talent d'observation.

MUNICH, *München* en allemand, *Monaco* en italien, *Monachium* en latin moderne, ville capitale de la Bavière, ch.-l. du cercle de l'Iser, sur l'Iser, à 760 kil. E. de Paris, par Mayence ; 95,000 hab. Archevêché. C'est auj. une des plus belles villes d'Allemagne ; belles rues, palais, hôtels et maisons élégantes. Places d'Armes et de Maximilien, ancien palais royal ; nouveau palais ; palais de Maximilien, des Etats, etc. ; églises Notre-Dame, des Théatins, de St-Michel, de St-Etienne ; hôpitaux, hôtel-de-ville, Nouvelle-Monnaie, douane, arsenal ; Nouveau-Théâtre, Odéon ; glyptothèque, pinacothèque, Académie des Sciences (jadis collége des Jésuites). Université (jadis à Landshut), lycée, école des Beaux-Arts, académie militaire, école polytechnique, institut royal des études, école vétérinaire, école forestière, école de topographie, etc. ; institut des sourds-muets. Académie royale des Sciences, académie des arts ; magnifiques collections de médecine, estampes, miniatures, antiquités ; galerie Maximilienne, nombreux musées ; bibliothèque (de 400,000 vol. et 8,500 manuscrits), observatoire. Presse très active ; grands ateliers lithographiques de Sennefelder ; institut Reichenbach (instruments de mathématiques, etc.), institut géographique (fondé par le libraire Cotta) ; tapis de haute lisse, soieries, cotonnades, lainages, cartes à jouer, tabac, cordes d'instruments, passementerie, gants, meubles, porcelaine ; tanneries, dentelles, brasseries, etc. — Munich fut bâtie en 962 ou en 1175 (non loin de l'ancienne *Campodunum?*), sur un terrain appartenant aux *moines* du couvent de Schæffelaren (d'où lui vint son nom). Elle eut à souffrir d'un grand incendie en 1327, fut presque brûlée en 1448. Elle a été prise quatre fois (par les Suédois en 1632, par les Autrichiens en 1704, 1741, 1743). Les Français l'occupèrent de 1800 à 1813.

MUNICH ou MUNNICH (Christophe BURCHARD, comte de), général au service de la Russie, né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, se distingua d'abord comme ingénieur, servit sous le prince Eugène dans la guerre de la Succession, puis passa au service de Pierre-le-Grand qui lui confia l'exécution du canal de Ladoga. Ayant terminé avec succès cette grande entreprise, il fut comblé d'honneurs par l'impératrice Anne Iwanowna, qui le nomma feld-maréchal et conseiller privé. Mis à la tête des troupes russes, il battit les Polonais et les Turcs (1736), s'empara de Pérékop, d'Otchakof et de Chokzim. Enfin, il devint premier ministre ; mais sa faveur et ses succès avaient excité la jalousie de Biren ; il parvint une première fois à triompher de ce rival et le fit exiler en Sibérie ; mais renversé lui-même l'année suivante par une intrigue de cour, il fut banni à son tour et alla remplacer Biren dans son exil, 1742. Il resta 23 ans en Sibérie, fut rappelé par Pierre III qui lui rendit ses titres, et le combla de faveurs. Il avait alors 82 ans ; il mourut deux ans après, 1767.

MUNICIPES ou MUNICIPALES (villes), *Municipia*. Les Romains donnaient ce nom à celles des villes étrangères soumises à leur domination dont les habitants avaient obtenu de jouir des priviléges de citoyen romain, et qui se gouvernaient par leurs propres lois ; elles différaient en cela des colonies, qui restaient dans une étroite dépendance de la métropole. On distingua longtemps deux sortes de villes municipales : celles qui avaient le droit de suffrage, et celles qui en étaient privées. Dans la suite, cette ligne de démarcation disparut.

MUNKACS. *Voy.* MONGATCH.

MUNOZ (Gilles DE), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone ; il fut élu par les cardinaux dissidents à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Munoz ; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua et termina ainsi le schisme qui désolait l'église depuis 51 ans (1417). Munoz reçut l'évêché de Majorque en compensation.

MUNOZ (Sébastien), peintre espagnol, né en 1654, fut élève de Coëllo et marcha avec succès sur les traces de son maître ; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il mourut en 1690 d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de Saint Sébastien ;* on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les sujets tirés de la *Vie de saint Eloi*.

MUNSTER ou MOMONIE, une des quatre grandes divisions de l'Irlande, et la plus au S., entre 51° 19'-53° 8' lat. N., et 9° 20'-12° 50' long. O., a pour bornes au N. le Connaught, à l'E. le Leinster, au S. et à l'O. l'Océan Atlantique. Elle se divise en six comtés : Clarke, Cork, Kerry, Limerick, Tipperary et Waterford. *Voy.* IRLANDE.

MUNSTER, *Monasterium* en latin du moyen âge, ville des Etats prussiens, capitale de la Westphalie, sur l'Aa et le canal de Münster ; 18,000 hab. Evêché. Nombreuses maisons à portiques ; cathédrale, église de Saint-Lambert, hôtel-de-ville, palais épiscopal ; 3 gymnases, bibliothèque, jardin botanique, amphithéâtre anatomique, etc. Jadis université, transférée à Bonn en 1818. Quelque industrie (toile, jambons de Westphalie), et un peu de commerce. — Münster était divisée au IXe siècle en deux parties, *Mimigernford* (la plus ancienne) et *Münster* (ou le couvent). Très forte jadis, et même pourvue d'une citadelle, elle fut démantelée en 1765. Les Anabaptistes, sous Jean de Leyde, dit *le roi de Münster*, en firent le centre de leur puissance en 1535 et 36. De 1646 à 1648 y eurent lieu les conférences qui se terminèrent par le traité de Münster ou de Westphalie (*Voy.* WESTPHALIE). Avant 1789, Münster était le ch.-l de l'évêché de Münster ; en 1806, elle passa au pouvoir des Français, fut comprise en 1809 dans le grand-duché de Berg, devint en 1810 ch.-l. du dép. français de la Lippe, et en 1815 fut donnée à la Prusse. Elle est auj. capit. de la régence de Münster. — La régence de

Münster, située entre les Pays-Bas au N., la régence de Minden à l'E., celle d'Arensberg au S., et la Prov. Rhénane au S. O., a 133 kil. sur 95, et 380,000 hab.

MÜNSTER (évêché de), état de l'empire germanique, dans le cercle de Westphalie, se composait de 4 quartiers divisés en 13 bailliages, et avait pour villes principales Münster, Ahlen, Werne, Ahaus, Borcheim, Kœsfeld et Meppen. — L'évêché fut sécularisé en 1802, et après diverses vicissitudes il fut presque entièrement cédé à la Prusse en 1815; le reste fut partagé entre le roy. de Hanovre et le grand-duché d'Oldenbourg.

MUNSTER, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 17 kil. S. O. de Colmar, sur la Fecht, dans la belle vallée de Saint-Grégoire; 3,953 hab.; papeteries, grande manufacture de toiles peintes. — Münster doit son origine à un célèbre monastère fondé d'abord sous l'invocation de saint Grégoire-le-Grand, puis réuni à la congrégation des Bénédictins de Saint-Vannes; elle fut depuis ville impériale. Louis XIV la prit et la démantela.

MUNSTER (Sébastien), savant hébraïsant, né à Ingelheim en 1489, mort en 1552, avait pris à Tubingue l'habit de cordelier lorsqu'il embrassa avec ardeur les opinions de Luther; il fut appelé à Bâle en 1529, où il enseigna l'hébreu et la théologie. On a de lui des *Traductions* d'Elias Levita, de Jossiphon, de Ptolémée. Il a publié une *Bible hébraïque* (avec les commentaires rabbiniques), Bâle, 1534-35, 2 vol. in-fol., et beaucoup d'autres ouvr. théologiques.

MUNSTERBERG, ville des États prussiens (Silésie), à 55 kil. S. O. de Breslau; 2,600 hab. Velours, étoffes de laine, de coton, etc. Jadis duché.

MUNYCHIE, *Munychia*, auj. *Porto*, bourg et port de l'Attique, entre le Pirée et le cap Sunium, était un des 3 ports d'Athènes et un poste extrêmement fort; on y voyait un temple de Diane très célèbre.

MUNZER ou MUNTZER (Thomas), un des chefs des Anabaptistes, né à Zwickau (Misnie) vers la fin du XVe siècle, avait reçu les ordres. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformateur, en allant beaucoup plus loin que son maître; il parcourut en prêchant la Thuringe, la Souabe et la Franconie; s'attacha un grand nombre de prosélytes, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Déjà Munzer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, et s'était emparé de Mühlhausen en Franconie, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés; défait et pris, il fut condamné et mis à mort, 1525. *Voy.* ANABAPTISTES.

MUR D'ADRIEN, *Adriani Vallum*, ligne de 23 châteaux forts, unie par une muraille de 125 kil. de long, entrecoupée de 81 tours et d'une foule de bastions, que l'empereur Adrien fit construire au N. de la Bretagne romaine; elle allait de l'embouchure de la *Tynna* (Tyne) à l'*Ituna æstuarium* (golfe de Solway). Ce mur fut toujours le véritable boulevard de la Bretagne.

MUR DE SÉVÈRE, mur situé à 130 kil. plus au N. que le précédent, n'était qu'un retranchement en terre, bornant au N. la Valentie et allant de la *Glota* (Clyde) au *Bodotria æstuarium* (golfe de Forth); il fut élevé par l'ordre de Septime-Sévère.

MUR DU DIABLE, *Pfahlgraben* en allem. *Voy.* DIABLE.

MUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 14 kil. O. de Loudéac; 2,400 hab.

MUR-DE-BARRÉS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 36 kil. N. d'Espalion; 1,300 hab. Cadis, camelots.

MURADAL, lieu d'Espagne, dans la Sierra-Morena, est célèbre par une victoire qu'y remportèrent sur les Arabes en 1212 les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon réunis. Cette bataille est aussi connue sous le nom de bataille de Tolosa.

MURAILLE (la GRANDE-), immense muraille construite le long des frontières septentrionales de la Chine, commence à l'E. de Péking, sur le bord de la mer; traverse d'abord la province de Tchi-li, en se dirigeant au N.; puis se portant à l'O., parcourt celles de Chan-si, Chen-si et Kan-sou. Le développement de la Grande-Muraille est de plus de 360,000 kil.; mais, en ligne droite, elle ne s'étend que l'espace de 180,000 kil. Dans quelques endroits la Grande-Muraille est en briques; ailleurs elle est en terre; partout elle est assez large pour que six cavaliers puissent y passer de front; sa hauteur ordinaire est de 60 à 75 mètres. Cet immense boulevard fut construit par l'empereur Chi-hoang-ti de la dynastie des Thsin (vers 250 av. J.-C.) pour arrêter les invasions des Mongols et des Mandchoux; cependant elle ne put empêcher l'asservissement de la Chine par ces deux peuples.

MURANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 2 kil. E. de Venise; 4,400 hab.: 15 églises. Glaces, miroirs, perles fausses, dentelles.

MURAT, ch.-l. d'arr. (Cantal), à 39 kil. N. O. d'Aurillac; 2,503 hab. Tribunal de 1re instance. Petite, ancienne et mal bâtie. Gros draps, dentelles et cordonneries; bestiaux, chevaux; fromages, etc. Jadis titre d'une vicomté qui appartenait au roi. — L'arr. de Murat a 3 cant. (Allanche, Marcenat et Murat), 31 communes et 35,801 hab.

MURAT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 46 kil. E. de Castres; 2,800 hab. Étoffes de laines, bestiaux.

MURAT (Julie DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, morte en 1716, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat; exilée à Loches à la sollicitation de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle injurieux pour la cour de Louis XIV, elle composa, pendant sa retraite, plusieurs romans qui sont pour la plupart remarquables par la grâce et le goût. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Nous citerons parmi ses écrits: *Mémoires de ma vie*, Paris, 1697; *Nouveaux Contes de fées*, 1698; *le Voyage de campagne*, 1699; *les Lutins du château de Kernosy*, 1710; *Histoires sublimes et allégoriques*, 1699.

MURAT (Joachim), roi de Naples, né en 1771 à La Bastide, près de Cahors, était fils d'un aubergiste. Il s'enrôla au commencement de la révolution, se fit remarquer par ses opinions exaltées, et devint dès 1794 lieutenant-colonel. Destitué ainsi que Bonaparte après le 9 thermidor, il se lia avec ce général, reprit du service en même temps que lui, et le seconda au 13 vendémiaire dans la défense de la Convention. Il l'accompagna depuis en Italie, en Egypte, comme son aide-de-camp de confiance, se signala en toute occasion par une bravoure fougueuse, et fut bientôt nommé général de division. Au 18 brumaire, il commanda les 60 grenadiers qui dispersèrent le Conseil des Cinq-Cents. Bonaparte pour le récompenser lui confia le commandement de la garde consulaire et lui donna la main de sa sœur Caroline. Après la bataille de Marengo, dans laquelle il commandait la cavalerie, il fut nommé gouverneur de la république Cisalpine, puis gouverneur de Paris (1804). Lors de l'avénement de Napoléon à l'empire, il reçut le bâton de maréchal et le titre de prince. Il eut une grande part aux succès de la campagne d'Allemagne en 1806, se distingua surtout à Austerlitz, et fut nommé l'année suivante grand-duc de Berg. Envoyé en Espagne, 1808, il détermina le roi, Charles IV, à se rendre à Bayonne et aspira à s'asseoir sur le trône de ce malheureux prince; mais Napoléon préféra y placer son frère Joseph, et donner à Murat le roy. de Naples: il fut proclamé, le 1er août 1808, roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon; mais jamais il n'étendit sa domination au-delà du détroit. Murat régna paisiblement jusqu'en 1812. A cette époque, il prit part à l'expédition de Russie et y commanda la cavalerie; quand l'empereur eut quitté l'armée,

il dirigea la retraite désastreuse de Smolensk à Wilna. Après le désastre de Leipsick, prévoyant le sort de Napoléon, il s'empressa de retourner en Italie, et noua des négociations avec les puissances coalisées; on consentit en 1814 à le laisser sur le trône, mais à condition qu'il fournirait son contingent contre la France; cependant, dès qu'il eut appris que Napoléon était revenu de l'île d'Elbe, Murat se déclara en sa faveur, envahit la Haute-Italie et marcha contre les Autrichiens. Battu à Tolentino (2 mai 1815), il perdit en un instant son armée et son trône. Il se réfugia dans le midi de la France, puis en Corse où il retrouva quelques partisans: il se mit à leur tête et tenta avec eux de reconquérir son royaume; mais ayant été séparé par une tempête du gros de sa troupe, il fut jeté presque seul sur la plage de Pizzo; il fut pris en débarquant, traduit, par ordre du roi Ferdinand, devant une commission militaire, condamné à mort, et fusillé le 13 octobre 1815.

MURATO, ch.-l. de cant. (Corse), à 17 kil. S. O. de Bastia: 750 hab.

MURATORI (Louis-Antoine), un des savants les plus distingués du XVIIIe siècle, né en 1672 à Vignola (Modénais), mort en 1750. Déjà célèbre à l'âge de 20 ans par son érudition, il fut appelé dès 1694 à Milan pour y occuper une place de conservateur à la bibliothèque Ambrosienne. En 1700, il revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothécaire et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Écrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire de savantes dissertations, et publié un grand nombre de documents précieux: nous citerons entre autres le précieux recueil des *Rerum italicarum Scriptores praecipui ab anno* 500 *ad annum* 1500, Milan, 1723-51, 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates italicæ medii ævi*, Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.; le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, Milan, 1739-42; les *Annales d'Italie depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1740 (en ital.), Milan, 1744-49, 12 vol. in-4, et dans la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Ses *Œuvres* ont été publiées à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4.

MURBACH, célèbre abbaye de Bénédictins (Haut-Rhin), fondée en 727 au pied du vallon de Guebwiller, et sécularisée en 1759 par Louis XV en faveur de la noblesse catholique d'Alsace. Son abbé avait séance et voix à la diète. Le territoire de l'abbaye comprenait les 3 prévôtés de Guebwiller, Watteweiller et St-Amarin.

MURCIE, *Arcilacis* et *Vergilia* en latin du moyen âge, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Murcie, sur la gauche de la Segura, avec un faubourg sur la droite, à 398 kil. S. E. de Madrid; 40,000 hab. Palais épiscopal, cathédrale, beau pont; jardin botanique, beau bâtiment où l'on apprête la soie; cinq colléges. L'évêque de Carthagène réside à Murcie. Aux environs, beaucoup de mûriers: draps, lainages, savon, blanc de céruse, salpêtre; filatures de soie, moulins à huile; un peu de commerce. — Murcie n'apparaît dans l'histoire qu'en 713, mais elle doit être plus ancienne. Elle fit d'abord partie du califat de Cordoue (756), devint au XIe siècle ch.-l. d'un roy. maure particulier, et fut prise par les Chrétiens en 1265. Elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1829. — L'intendance de Murcie, comprise dans la capitainerie-générale de Valence et Murcie, entre les intendances de Valence, Grenade, la Manche, Cuença, et la mer, peut avoir 150 kil. du N. au S. et 148 de l'E. à l'O. Ch.-l., Murcie. Autres villes, Chinchilla, Orihuela, Lorca, etc. C'est une des prov. les plus chaudes et les plus fertiles de l'Espagne; mais on y manque d'eau en quelques endroits. Il s'y trouve des lacs salés et plusieurs mines. — Réunie à l'intendance de Carthagène, qui ne comprend guère que Carthagène, l'intendance de Murcie forme l'ancien roy. maure de Murcie, qui prit naissance en 1056, lors du démembrement du califat de Cordoue, et que conquit Jacques I d'Aragon au profit du roi de Castille, Alfonse X (1266). Il fut donné aux princes de La Cerda en 1281; puis en 1305 se trouva partagé entre la Castille et l'Aragon. Nombre de Catalans, d'Aragonais, de Français, vinrent s'y fixer; mais il y resta beaucoup de Maures, jusqu'aux temps d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique. Du reste, le pays garda longtemps, et une vieille habitude lui donne encore le nom de roy. de Murcie.

MURCIE (royaume de). *Voy.* l'article ci-dessus.

MURE (LA), ch.-l. de cant. (Isère), à 32 kil. S. de Grenoble; 1,900 hab. Toiles, clous. Marbre.

MURENA (L. Licinius), lieutenant de Sylla, contribua au gain de la bataille de Chéronée, l'an 87 av. J.-C. Il fut en l'absence de Sylla chargé de la 2e guerre contre Mithridate, 82 av. J.-C. Il s'empara de Comane, mais il éprouva ensuite quelques échecs et fut contraint de se retirer. — Son fils servit avec distinction sous Lucullus, dans la 3e guerre contre Mithridate, et fut nommé consul l'an 61 av. J.-C. Il fut accusé par Caton d'avoir employé la brigue pour obtenir cette dignité, et fut défendu par Cicéron dans un beau discours qui nous est resté.

MURET, *Varnosol?* ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), à 17 kil. S. O. de Toulouse, sur la Garonne; 3,970 hab. Tribunal de première instance. Faïence blanche, draps communs. Célèbre bataille, où Pierre II, roi d'Aragon, et les Albigeois furent défaits par Simon de Montfort, en 1213; Pierre II y perdit la vie. — L'arr. de Muret a 10 cant. (Auterive, Carbonne, Cazères, Cintegabelle, Fousseret, Montesquieu, Rieumes, Rieux, Saint-Lys, plus Muret); 132 comm., et 88,994 hab.

MURET (M.-Ant.-François), savant littérateur, né à Muret près de Limoges en 1526, mort à Rome en 1585, professa à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, où il compta Montaigne au nombre de ses élèves, et enfin au collége du Cardinal-Lemoine, à Paris. Il ouvrit dans cette ville un cours de droit civil, et se fit une réputation prodigieuse. Accusé d'hérésie et d'habitudes dépravées, il fut enfermé au Châtelet. Mis en liberté, il se retira à Toulouse, où il éprouva de nouvelles poursuites; se rendit de là à Rome, où il se fit prêtre; vécut dans l'intimité du cardinal Hippolyte d'Este, et fut pourvu par le pape de riches bénéfices. A Rome, il professa la philosophie, le droit civil et la théologie. Il a laissé des *Notes* sur les auteurs anciens, des *Harangues*, des *Poésies* et des *Epîtres*, des traductions d'auteurs grecs, et un recueil de *Variæ lectiones*, qui a beaucoup contribué à épurer les textes anciens. Ses œuvres ont été réunies à Vérone, 1727-30, 5 vol. in-8, et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8, par Ruhnkenius. Il était lié avec Scaliger, Lambin, Turnèbe. On raconte que, pendant qu'il fuyait la France, il tomba gravement malade à son arrivée en Italie et fut conduit à l'hôpital: là deux médecins délibéraient près de lui sur le traitement à suivre à son égard, et le prenant pour un homme du peuple, se disaient en latin: *Faciamus periculum in anima vili*, pensant bien n'être pas compris: mais Muret s'écria aussitôt: *An vilis anima pro qua mortuus est Christus?* et il sortit au plus vite de ce lieu pour échapper aux expériences.

MURFREESBOROUGH, ville des États-Unis (Tennessee), siége du gouv. de l'état, à 50 kil. S. E. de Nashville qui en est la capitale; 1,500 hab.

MURG, riv. du grand-duché de Bade, s'unit au Rhin sous Steinmauren, après 60 kil. de cours. — Elle donne son nom au cercle de Murg-et-Pfinz, un des six du grand-duché de Bade, entre ceux de la Kinsig au S. et du Neckar au N. Ch.-l., Durlach.

MURGENTIUM, auj. *Ergetio*, ville de la Sicile ancienne, à l'E. Jadis renommée pour ses vins.

MURGIS, ville et port de la Bétique, auj. ALMERIA.

MURILLO (Barth. ESTEBAN), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1608, mort en 1682, reçut les leçons de Moya, élève de Van Dyck, et celles de Vélasquez, qui lui procura des travaux lucratifs à Madrid. Il retourna en 1645 à Séville où il se fixa, et composa un grand nombre de tableaux d'église qui le placèrent à la tête des peintres de sa nation. Il mourut des suites d'une blessure qu'il s'était faite sur un échafaudage où il travaillait. Parmi ses œuvres, on remarque la *Mort de sainte Claire*, *Saint Jacques distribuant les aumônes* (dans le cloître de Saint-François à Séville), une *sainte Elisabeth*, l'*Enfant prodigue*, une *Conception*. Murillo, n'étant jamais sorti d'Espagne, offre dans toute sa pureté le caractère de l'école espagnole; il brille surtout par la fidèle imitation de la nature, par la suavité, l'éclat, la fraîcheur et l'harmonie du coloris. Il réussissait dans le paysage, les fleurs, les marines, comme dans l'histoire.

MURO, *Numistro*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 26 kil. S. O. de Melfi; 7,000 hab. Evêché. — Près de cette ville, se livra jadis un combat entre Marcellus et Annibal. Jeanne I, reine de Naples, fut étouffée dans ce lieu en 1383.

MURO, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 30 kil. N. E. de Palma; 4,900 hab. Poterie.

MURO-DI-CARINI, *Hyccara*. *Voy.* CARINI.

MURPHY (Arthur), auteur dramatique anglais, né à Clooniquin, dans le comté de Roscommon, en Irlande, en 1727, mort en 1805, fut tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, avocat, et remplit dans la dernière année de sa vie un emploi important à la banque de Londres. Murphy a lui-même recueilli ses *Œuvres*, 7 vol. in-8, 1786. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre: on cite entre autres: *Connaissez-vous vous-même* (Know your own mind), *l'Ecole des tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies, on remarque *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*. La plupart de ces pièces sont empruntées à des auteurs français, qu'il n'en dénigre pas moins.

MURR (Christophe-Théophile DE), savant allemand, né à Nuremberg en 1733, mort dans la même ville en 1811, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Il a publié un nombre prodigieux d'ouvrages dont il a donné la liste lui-même en 1802 et en 1805; ils sont écrits, les uns en français ou en latin, les autres en allemand; les plus importants sont: *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia bibliothecarum publicarum Norimbergensium et universitatis Altdorfinæ*, 3 vol. in-8, 1786, 1791; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre, de Murr a publié: *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature*, ib. 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérature et des arts*, Leipsick, 1798-1800. De plus, il a enrichi de notes bibliographiques et historiques un grand nombre d'ouvrages dont il s'est fait éditeur.

MURRAY, comté d'Écosse. *Voy.* ELGIN.

MURRAY (golfe de), sur la côte orient. de l'Ecosse, entre les comtés de Nairn, d'Aberdeen, de Banff, d'Elgin, d'Inverness au S., celui de Ross à l'O., et ceux de Sutherland et de Caithness au N.; 110 kil. de profondeur sur une largeur qui varie de 3 kil. à 100.

MURRAY (îles) en Australie, dans le détroit de Torrès. La plus grande est par 141° 53' long. E., 9° 54' lat. S.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, et frère aîné de Marie Stuart, fut le plus cruel ennemi de sa sœur. Aspirant à monter sur le trône, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour perdre Marie, se mit à la tête du parti protestant en Ecosse; se fit l'espion et l'agent du roi d'Angleterre Edouard VI, puis d'Elisabeth; fut, à ce qu'on croit, l'auteur de la mort d'Henri Darnley, second époux de Marie Stuart; la força, pour l'avilir, à épouser le comte de Bothwell, assassin de Henri; puis souleva le peuple contre elle et la réduisit à se réfugier en Angleterre entre les mains d'Elisabeth, son ennemie jurée; il se fit alors nommer lui-même régent du royaume (1567). Pendant la captivité de Marie, il dénonça à Elisabeth le projet qu'avait conçu le duc de Norfolk de la délivrer, et aggrava ainsi le sort de sa sœur. Il périt en 1569, à Linlithgow, assassiné par un gentilhomme anglais, Jacques Hamilton, dont il avait outragé la femme.

MURRAY (LINDLEY), grammairien, né en Pensylvanie en 1745, mort en 1826, suivit d'abord avec succès le barreau de New-York, puis abandonna cette profession pour se livrer au commerce, et ayant amassé une honnête fortune, se retira en Angleterre, où il se fit connaître par d'utiles écrits. Il publia en 1795 une *Grammaire anglaise*, qui devint bientôt classique, et qu'il compléta par des *Exercices* et une *Clef*. On lui doit aussi un livre de lecture, *The english spelling book*, qui est généralement employé dans les écoles.

MURRE (LA), ville de France. *Voy.* MURE.

MURSA ou *Mursa major*, auj. *Eszek* ou *Oszick*, ville de la Basse-Pannonie, sur la Drave, près de son confluent avec le Danube. L'empereur romain Constance y remporta une victoire signalée sur son compétiteur Magnence, l'an 350. — *Mursa minor*, auj. *Darda*, autre ville de la Basse-Pannonie, à quelque distance au N. de la précédente.

MURTZUPHLE. *Voy.* ALEXIS I.

MURVIEDRO, *Muri veteres*, ville d'Espagne (Valence), à 5 kil. de la mer et à 26 kil. N. E. de Valence, près de l'emplacement de l'ancienne *Sagonte*; 6,250 hab. Vieux château fort. Ruines romaines et mauresques aux environs. Commerce de cabotage.

MURVIEL, ch.-l. de cant. (Hérault), à 13 kil. N. O. de Béziers; 1,400 hab.

MUSA ou MOUSA, *port de Mousa* des Grecs? ville d'Arabie (Yémen), à 35 kil. E. de Moka.

MUSA (Antonius), médecin. *Voy.* ANTONIUS.

MUSÆUS, poète grec. *Voy.* MUSÉE.

MUSÆUS (J.-Ch.-Aug.), écrivain allemand, né à Iéna en 1735, mort en 1788, fut pasteur à Eisenach, puis précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar, et professeur au gymnase de Weimar. Il a publié des romans qui ont eu du succès; on remarque *le Second Grandisson*, Eisenach, 1760-62, 3 vol. in-8; *Voyages physiognomoniques* (satire contre Lavater), Altenbourg, 1778-79, 4 vol. in-8; *Contes populaires*, 5 vol., Gotha, 1782; *Plumes d'autruche*, Berlin, 1787-97, 7 vol. Kotzebue, qui était son neveu, a publié ses *Œuvres posthumes*, Leipsick, 1791, in-8.

MUSCHENBROECK. *Voy.* MUSSCHENBROECK.

MUSÉE, *Musæus*, ancien poète grec, natif d'Athènes, contemporain d'Orphée et de Linus, vivait vers le XIIIe ou le XIVe siècle av. J.-C. Il avait écrit des poëmes sur les *Mystères*, les *Préceptes*, la *Théogonie*, etc.; ils sont tous perdus. — On a sous le nom de Musée un petit poëme intitulé *Héro et Léandre*, mais il est d'un auteur beaucoup plus récent, et probablement d'un grammairien du IIIe ou du IVe siècle de J.-C. Ce poëme est rempli de vers heureux et de descriptions élégantes. On le trouve dans le *Corpus poetarum græcorum*. Il a été publié séparément par Heinrich, Hanovre, 1793, et traduit en français par Laporte-Dutheil, 1784, Gail, 1796, et mis en vers par Clément Marot et par Mollevaut, 1805 et 1816.

MUSÉE, *Museum*, édifice d'Alexandrie où les Ptolémées, rois d'Égypte, rassemblaient les savants les plus distingués, pour qu'ils s'y livrassent à la culture et à l'enseignement des lettres et des sciences. Parmi les membres les plus distingués de cette espèce

d'académie, on remarque Euclide, Aratus, Théocrite, Apollonius de Rhodes, Érasistrate, Strabon, Diophante. On a depuis donné le nom de Musée, soit à des réunions semblables de savants, soit à des collections d'objets d'arts ou d'antiquités.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire, étaient au nombre de neuf, savoir : Clio, qui présidait à l'histoire ; Thalie, à la comédie ; Melpomène, à la tragédie ; Erato, à la poésie érotique et à l'élégie ; Calliope, à l'épopée ; Uranie, à l'astronomie ; Polymnie, à l'éloquence et à la poésie lyrique ; Terpsichore, à la danse ; et Euterpe, à la musique. Apollon présidait à leurs réunions. Elles habitaient avec lui le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon ou le mont Piérius ; le Permesse, les fontaines de Castalie et d'Hippocrène, le cheval Pégase leur étaient consacrés. Elles étaient vierges ; on les représente jeunes et modestes.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Carlton-Musgrave, dans le comté de Somerset, mort en 1721, était membre du collége des médecins de Londres et de la Société royale, dont il fut élu secrétaire en 1684. On a de lui : *De aquilis romanis epistola*, 1713, in-8 ; *Geta britannicus*, Exeter, 1716, in-8, fig. ; *Belgium britannicum*, 1719, in-8. — Musgrave (Samuel), petit-fils du précédent, mort en 1782, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et cultiva la philologie. Il a laissé : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8 ; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8, et une édition d'*Euripide*, Oxford, 1778, 4 vol. in-4.

MUSKOHGES, peuple indigène de l'Amérique du Nord. *Voy.* CRIKS.

MUSONE, riv. des États de l'Église (Macerata), à 7 kil. S. O. du Cingoli, coule au N. E., et se jette dans l'Adriatique à 5 kil. N. E. de Lorette, après 53 kil. de cours. Sous le roy. d'Italie elle avait donné son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Macerata, et qui est auj. réparti dans les délégations de Macerata, Ancône, Urbin et Camerino. — Une riv. du roy. Lombard-Vénitien, affluent de la Brenta, porte aussi le même nom.

MUSONIUS RUFUS (Caïus), philosophe stoïcien, né sous Tibère à Volsinium, ouvrit à Rome une école très fréquentée ; fut exilé sous Caligula à Gyare, revint sous Vitellius, et se fit tellement estimer, que Vespasien l'excepta seul lorsqu'il chassa de Rome les philosophes.

MUSSATO (Albertin), historien et poëte italien, né à Padoue en 1261, remplit plusieurs missions auprès de l'empereur Henri VII, commanda les troupes de Padoue dans les guerres contre l'empire et contre Vicence, et mourut en exil en 1329. Il a laissé : *De gestis Henrici VII imperatoris ; De gestis Italorum post Henricum*. Ses *Œuvres* ont été publiées in-fol., Venise, 1636.

MUSSCHENBROEK (Pierre VAN), physicien, né à Leyde en 1692, mort dans cette même ville en 1761, exerça d'abord la médecine, puis fut successivement professeur de philosophie, de mathématiques et de médecine à Duisbourg, 1719 ; à Utrecht, 1723 ; et enfin à Leyde, 1740. Il était l'élève et l'ami de S'Gravesande. Il contribua puissamment, par ses leçons, ses découvertes et ses ouvrages, à introduire en Hollande la philosophie expérimentale et le newtonianisme ; on estime surtout ses recherches sur l'électricité, la cohérence des corps, le magnétisme minéral, la capillarité, le pyromètre ; il eut part à la célèbre expérience de la bouteille de Leyde. On a de lui un discours *De certa methodo philosophiæ experimentalis*, 1723 ; des *Éléments de physique*, en latin, 1726, réimprimés plusieurs fois, notamment après sa mort, sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem*, Leyde, 1762 (cette dernière édition a été traduite en français par Sigaud de Lafond) ; *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ*, 1729, in-4 ; un discours *De methodo instituendi experimenta physices*, 1730. Il était correspondant des académies des sciences de Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Londres, etc.

MUSSELBURG, ville d'Écosse (Édimbourg), à 9 kil. S. d'Édimbourg, 6,000 hab. Amidon, poterie, tanneries. On y fait du sel en quantité. — Elle appartenait jadis à l'abbaye de Dunfermline ; elle fut donnée par Jacques VI au comte de Lauderdale ; passa en 1709 à la duchesse de Monmouth. Près de cette ville, Marie Stuart et Bothwell furent défaits en 1547, et Marie faite prisonnière.

MUSSIDAN, ville de France. *Voy.* MUCIDAN.

MUSSOMELLI, ville de Sicile (Palerme), à 16 kil. N. E. de Castro-Novo ; 9,400 hab.

MUSSY-L'ÉVÊQUE ou MUSSY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), à 17 kil. S. E. de Bar-sur-Seine ; 1,800 hab. Beau marbre, vins, eau-de-vie. Patrie du poëte dramatique Boursault.

MUSSY (GUÉNEAU DE). *Voy.* GUÉNEAU.

MUSTAGH ou MOUSTAG, chaîne de mont. d'Asie, sépare le Turkestan chinois du Petit-Thibet et s'étend de 69° 30' à 78° 10' long. E. sur une longueur de 1,200 kil. environ.

MUSTAPHA I, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617 ; fut détrôné quatre mois après, et mis en prison par les Janissaires, qui placèrent sur le trône Osman I. En 1622, il fut rappelé et fit périr Osman ; au bout d'un an, il fut déposé de nouveau et étranglé (1623).

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda en 1695 à Achmet II son oncle, battit les troupes de Léopold I devant Témeswar (1696), remporta divers succès sur les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites ; mais dans la suite, il essuya des défaites, signa la paix de Carlowitz, et se retira à Andrinople, où il se livra à l'oisiveté. Une révolte éclata alors ; Mustapha fut détrôné et contraint de céder la couronne à son frère (1703). Il mourut six mois après.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône en 1757, se laissa aller pendant tout son règne à la mollesse et à l'inaction, et abandonna le gouvernement à des ministres qui l'engagèrent dans une guerre funeste avec la Russie. Il perdit Choczim, la Moldavie et une partie de la Valachie (1769-71) ; il répara cependant une partie de ses pertes dans la campagne de 1773. Il mourut en 1774.

MUSTAPHA IV, empereur turc, fut porté au trône en 1807 par la révolution qui en précipita Sélim III, son cousin germain. Il abolit toutes les institutions de son prédécesseur, remporta quelques succès sur la flotte russe, repoussa les Anglais qui voulaient s'emparer de l'Égypte, et voulut rabaisser les prétentions des Janissaires ; mais une révolte éclata, et Mustapha fut déposé et étranglé (1808). Il fut remplacé par Mahmoud II, son frère.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Soliman I, devait succéder à son père et promettait à l'empire turc un excellent prince ; mais Roxelane, sa belle-mère, parvint à le perdre en persuadant à Soliman qu'il songeait à le détrôner. Le jeune prince était dans son gouvernement d'Amasie : Soliman se rendit à l'armée ottomane qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver ; dès qu'il fut arrivé dans sa tente, il le fit étrangler sans vouloir l'entendre (1553). L'année suivante, l'artificieuse Roxelane, voulant précipiter du trône Soliman lui-même, fit paraître un faux Mustapha, qui trompa un grand nombre de Musulmans et fit révolter plusieurs provinces ; mais il fut bientôt pris et jeté à la mer. — La catastrophe de Mustapha a été mise sur la scène française par Belin, 1705 ; Chamfort, 1777 ; Maisonneuve, 1785.

MUSTAPHA-BEÏRACTAR. *Voy.* BEÏRACTAR.

MUSULANI, nation africaine, sur les confins des Mauritanies Césarienne et Sitifinc au S., près des déserts. Ce nom ne diffère sans doute pas de celui de Massyles.

MUSULMANS, nom générique donné aux partisans de Mahomet, sans distinction de secte. Il est dérivé, comme le mot *islamisme*, de l'arabe *islam*, s'abandonner à Dieu. *Voy.* MAHOMÉTISME.

MUSURUS (Marc), savant grec, né vers 1470 à Retimo (Candie), mort en 1517, vint jeune en Italie; se lia avec J. Lascaris, Alde Manuce et Ficin; fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui attirèrent des auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvoisie en Morée. On doit à Musurus la première édition des *Comédies* d'Aristophane, Alde, 1498; celle de l'*Etymologicum magnum*, 1499 (ouvrage que quelques-uns lui attribuent); celle des *Œuvres de Platon*, Alde, 1513, etc. On a de lui, comme poëte, des *Epigrammes grecques* et un *Poëme* grec de 200 vers à la louange de Platon, dans l'édition de *Platon* de 1513. Musurus fut un des Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe le goût des lettres grecques.

MUTIEN (LE), peintre. *Voy.* MUZIANO.

MUTINE, *Mutina*, auj. *Modène*, ville d'Italie (Gaule Cisalpine), chez les *Boii*, entre le *Gabellus* et le *Scultenna*, fondée, dit-on, par les Étrusques, et l'une des lucumonies de la confédération étrusque du Nord, devint colonie romaine l'an 183 av. J.-C. *Voy.* MODÈNE.

MUTIS, botaniste espagnol, né à Cadix en 1733, mort à Santa-Fé en 1808, passa en Amérique en 1760 et fut attaché comme médecin au vice-roi. Il se livra à de nombreuses et précieuses recherches sur les richesses végétales du pays, et commença la *Flore de Bogota*, travail qu'il étendit de beaucoup lorsqu'il fut nommé chef de l'expédition botanique de la Nouv.-Grenade. On doit à Mutis de nombreuses découvertes, entre autres celle du quinquina de la Nouv.-Grenade. Linnée faisait le plus grand cas de ce botaniste.

MUTIUS SCÆVOLA. *Voy.* SCÆVOLA.

MUTZIG, ville de France (B.-Rhin), à 3 kil. O. de Molsheim; 3,492 hab. Manufacture d'armes à feu.

MUY (LE), ville de France (Var), à 9 kil. S. E. de Draguignan: 1,600 hab.

MUY (Nic.-Vict. DE FÉLIX, comte du), maréchal de France, né à Marseille en 1711, fut nommé en 1735 menin du dauphin, père de Louis XVI; assista à la bataille de Fontenoy; fut fait lieutenant-général en 1748, et gouverneur de la Flandre en 1762. En 1774, il accepta de Louis XVI le ministère de la guerre, qu'il avait refusé sous Louis XV, et fut promu au grade de maréchal: mais il mourut l'année suivante. Il a laissé plusieurs écrits sur l'administration.

MUYART DE VOUGLANS, criminaliste, membre du grand-conseil, né à Morancé (Franche-Comté) en 1713, mort en 1791, est auteur de: *Institutes au droit criminel*, 1757, in-4; *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, 1780, in-fol.

MUZIANO ou **LE MUTIEN**, peintre, né vers 1528, dans le Brescian, mort en 1592, vint jeune à Rome, réussit d'abord dans le paysage, puis se livra au genre historique, et orna de ses tableaux plusieurs églises de Rome. Il réussissait à peindre les personnages d'une physionomie grave, les pénitents exténués par l'abstinence. On estime surtout son *Lazare ressuscité*, l'*Incrédulité de saint Thomas*. Il perfectionna l'art de la mosaïque.

MUZILLAC, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 23 kil. S. E de Vannes, près de l'embouchure de la Vilaine: 1,800 hab.

MYCALE (mont), en Ionie, au S., en face de l'île de Samos, entre Panionium et Priène, forme en s'avançant dans la mer le cap *Trogilium*, qu'a rendu célèbre la défaite navale des Perses par Xantippe et Léotychide, l'an 479, le jour même où Pausanias gagnait la bataille de Platée.

MYCÈNES, *Mycenæ* (ruines près de *Karvathi*), ville d'Argolide, au N. d'Argos, près du mont Tretos, fondée, suivant les uns, par Mycènes, fille d'Inachus, vers 1920; selon d'autres, par Acrisius ou Persée, de 1462 à 1481: elle était remplie de monuments magnifiques dont auj. il ne reste que des ruines évidemment cyclopéennes. Elle fut de 1431 à 1190 av. J.-C. la capitale du petit roy. de Mycènes, qui disputait à Argos la suprématie sur le Péloponèse. Pendant les guerres médiques elle se montra lente à envoyer des secours contre l'ennemi commun: Argos saisit ce prétexte pour lui déclarer une guerre qui se termina par l'extermination des hab. de Mycènes et la ruine de la ville. — Les principaux rois de Mycènes furent: Persée, 1431; Sthénélus, 1397; Eurysthée, 1367; Hercule, vers 1330; Atrée et Thyeste, 1307; Agamemnon, 1280; Egysthe, 1270; Oreste, 1263; Tisamène, 1192; Penthilus et Cometès, 1190.

MYCERINUS, roi d'Egypte, fils de Chéops ou de Chemmis, construisit une des trois grandes pyramides. On place son règne 10 générations environ après la guerre de Troie.

MYCONE, *Myconus* auj. *Myconi*, une des îles Cyclades, entre Ténos au N., Paros et Naxos au S., n'était qu'à 15 kil. O. de Délos. On y montrait les tombeaux des Centaures. Fréquemment agitée par des tremblements de terre, Mycone était presque inhabitée et très pauvre. Ses habitants passaient pour très avares. Auj. on y compte 6,000 hab., qui habitent un petit bourg de même nom.

MYDORGE (Claude), savant géomètre, né à Paris en 1585, mort en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importants services: il dépensa près de cent mille écus de son bien à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardents, et à tenter divers essais. On a de lui: *Examen des Récréations mathématiques* (du P. Leurechon), Paris, 1630, in-8; *Prodromi catoptricorum et dioptricorum, sive conicorum*, Paris, 1639, in-fol.

MYGDONIE, *Mygdonia*, contrée de la Haute-Asie, sur les deux rives du haut *Mygdonius*, entre le Chaboras et le Tigre, est quelquefois comprise dans la Mésopotamie, et au IVe siècle forma la prov. romaine de Mésopotamie du diocèse d'Orient (ch.-l., Amid). — Il y eut encore deux autres Mygdonies: l'une en Macédoine, sur les confins de la Thrace, bornée au N. par la Médique, à l'O. par l'Axius, à l'E. par le Strymon; — l'autre en Bithynie orient., près du mont Olympe, peuplée, dit-on, de colons mygdoniens de la Macédoine.

MYLES, *Mylæ*, auj. *Melazzo*, ville de Sicile, sur la côte N., entre Nauloque et Tyndaris, avait, dit-on, été fondée par les Gètes; est fameuse par deux victoires navales, remportées l'une par les Romains sur les Carthaginois, l'an 259 av. J.-C.; l'autre par Agrippa sur la flotte de Sextus Pompée, l'an 36 av. J.-C.

MYLIUS (Christ.), bibliographe allemand, né en 1710 dans la principauté de Weimar, mort en 1757, fut professeur suppléant de philosophie, bibliothécaire de l'université d'Iéna et membre de l'Académie Latine. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels: *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, pour faire suite à l'ouvrage de Placcius, Hambourg, 1740, 2 vol. in-8; *Memorabilia bibliothecæ academiæ Jenensis*, ibid., 1746.

MYNDE, *Myndus*, auj. *Mentech*, ville de la Carie occidentale, sur le golfe d'Iassus, au N. O. d'Hali-

carnasse et au S. E. de Caryande, était une colonie trézénienne, et ne se soumit à Alexandre que lorsque la conquête de la Perse fut déjà très avancée.

MYOS-HORMOS, c.-à-d. *port de la Souris*, dit aussi *Aphrodites-Hormos* ou *Port de Vénus*, port d'Égypte (Thébaïde), sur le golfe Arabique, par moins de 25° lat. N.

MYRINE, *Myrina*, auj. *Lemno*, ville de l'île de Lemnos, fut ainsi nommée de Myrine, fille de Créthée et femme de Thoas.

MYRIOCEPHALES, ville d'Asie-Mineure. Aux environs, défilés où l'armée de Manuel Comnène fut taillée en pièces par Azzeddyn, sultan d'Iconium (1175).

MYRMIDONS, peuple de Thessalie, aux environs de la Phthiotide, faisait partie du royaume d'Achille.— Il y avait aussi des Myrmidons à Egine. *Myrmex* en grec signifiant *fourmi*, Jupiter aurait, selon la fable, fait naître les Myrmidons d'Egine d'une métamorphose des fourmis de l'île en hommes après le déluge, et à la requête d'Eaque, son fils. D'autres les font fils de Myrmidon, fils lui-même de Jupiter et d'Eurymeduse. Enfin Strabon explique ce nom par l'activité des Myrmidons comme agriculteurs.

MYRMILLONS, gladiateurs qui combattaient contre les Rétiaires (*Voy.* ce mot). On ignore l'étymologie de leur nom. On les appelait aussi Gaulois.

MYRON, sculpteur grec, fréquemment célébré par les poetes grecs et latins. Il naquit à Eleuthère dans le ve siècle av. J.-C., et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. Cet artiste excellait à représenter les animaux et à leur donner l'apparence de la vie. On estimait surtout une *Genisse*, si parfaite qu'elle paraissait vivante.

MYRONIDE, général athénien, s'illustra (458 av. J.-C.) contre les Thébains et les Lacédémoniens, les battit complétement, prit ensuite toutes les villes de la Béotie, à l'exception de Thèbes; soumit les Locriens-Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans la Thessalie.

MYRRHA, fille de Cinyras, roi de Cypre. Eprise de son père, elle osa entrer furtivement dans son lit à la faveur de la nuit, et devint ainsi mère d'Adonis. Cinyre, l'ayant reconnue, voulut la tuer; elle s'enfuit dans les déserts de l'Arabie, et y fut changée en l'arbre qui porte la myrrhe.

MYRTILE, écuyer d'Œnomaüs, roi de Pise. Ce prince ayant déclaré qu'il ne donnerait la main d'Hippodamie, sa fille, qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, Myrtile, gagné par Pélops, amant d'Hippodamie, donna à Œnomaus un char dont les roues n'étaient retenues à l'essieu que par des chevilles fragiles, et qui se brisa au milieu de la route et causa sa mort; quand ensuite il demanda au vainqueur le prix de sa perfidie, celui-ci le précipita dans la mer.

MYRTOS, île de la mer Egée, près du cap Capharée en Eubée.

MYRTOS (mer de) *Myrtoum mare*, petite portion de la mer entre le cap Capharée et l'île de Myrto: était fort dangereuse et semée d'écueils. Ainsi nommée de l'amazone Myrto ou de l'écuyer Myrtile.

MYSIE, *Mysia*, auj. livah de *Karassi*, etc., contrée d'Asie-Mineure, sur la côte O., au N. de la Lydie. Ses limites varièrent souvent; ordinairement on lui donne pour bornes, au S. la Lydie, à l'E. la Bithynie, au N. la Propontide, et à l'O. la mer Egée. Prise dans son sens le plus vaste, elle comprenait: 1° des côtes remplies de cités éoliennes ou presque toute l'*Eolide*; 2° la *Troade*; 3° l'*Abrettène*; 4° la *Mysie hellespontique*, pleine aussi de cités grecques maritimes; 5° le *pays des Doliones* et *Cyzique*. La *Mysie hellespontique* se nommait aussi *Petite-Mysie*; la *Mysie intérieure* (Abrettène, pays des Doliones, etc.) était la *Grande-Mysie*. — La Mysie reçut, dit-on, son nom des habitants de la Mésie: l'existence de *Dardanes* dans l'une et l'autre contrée donne de la force à cette idée. Cette population mésienne fut sans doute refoulée dans les terres et assujettie par les villes grecques des côtes ou par les rois barbares des environs, puis par Crésus, et enfin par les Perses. Sous ceux-ci, la Mysie non grecque fut comprise dans la 1re satrapie de l'empire. Pergame, berceau de la puissance des Attalides, était en Mysie, et cette province, enfin étendue jusqu'à l'Hellespont (277), leur appartint en entier, à l'exception de quelques villes grecques du littoral.

MYSON, laboureur du bourg de Chen en Laconie, est mis par Platon (dans son *Protagoras* au nombre des sept sages de la Grèce, à la place de Périandre. Il était contemporain d'Anacharsis et de Solon.

MYSORE, contrée de l'Inde. *Voy.* MAÏSSOUR.

MYSTÈRES, cérémonies secrètes qui se pratiquaient chez les anciens en l'honneur de certains dieux, et dont le secret n'était connu que des initiés: on n'y était admis qu'après de longues et pénibles épreuves. Il paraît que les systèmes cosmogoniques, les phénomènes astronomiques et des dogmes moraux et religieux, dépouillés des superstitions vulgaires, étaient le fond de la doctrine qu'on y révélait aux initiés. Ces mystères dégénérèrent souvent en infamies que favorisait une obscurité profonde: ils se célébraient souvent dans des grottes plus propres à receler des crimes qu'à voiler des cérémonies religieuses. Chaque divinité avait ses mystères particuliers. *Voy.* CÉRÈS, ÉLEUSIS, ISIS, BACCHUS, MITHRAS, PRIAPE, SAMOTHRACE.

N

N. On employait cette lettre dans les abréviations pour signifier *Neptunus*, *Numerius*, etc.; pour *nonæ*, *natus*, *nepos*, etc.

NAAB ou **NAB**, riv. de Bavière, prend sa source sur les limites des cercles de la Regen et du Haut-Mein; court pendant 156 kil. au S. et se joint au Danube au-dessous de Ratisbonne. Affluents, la Wils, la Pfreimt et la Schwarzach.

NAAMAN, lieutenant de Benadab, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre après s'être baigné dans le Jourdain par ordre du prophète Elisée.

NAARDEN ou **NIEUW-NAARDEN**, ville du roy. de Hollande (Nord-Hollande), à 19 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Zuyderzée; 1,800 hab. Fondée par Guillaume III. Prise et ravagée en 1572 par les Espagnols: prise par les Français en 1672. Fortifiée à la Cohorn (1813); assiégée cinq mois par les alliés, et défendue par les Français (1814). — On voyait jadis une autre Naarden, plus près de la côte: elle fut submergée au XIIe siècle.

NAAS, bourg d'Irlande (Kildare), à 32 kil. S. O. de Dublin; jadis résidence des rois de Leinster.

NAB, riv. de Bavière. *Voy.* NAAB.

NABAB, nom que les Indiens donnent au gouverneur d'une province, ou à un général d'armée. Les *nababs* sont subordonnés aux *soubabs*, espèce

de vice-rois. Après l'invasion de Nadir-Chah dans l'empire Mogol, les nababs se déclarèrent indépendants ; mais aujourd'hui, ils sont presque tous soumis à l'Angleterre. — Vulgairement on désigne sous le nom de *nabab* une personne qui a amassé une immense fortune dans les Indes ou qui vit dans une opulence fastueuse.

NABAL, ville de l'état de Tunis, près des ruines d'une ville ancienne nommée *Neapolis*, et non loin de la baie d'Hamamet, à 50 kil. S. E. de Tunis.

NABAL, riche Juif de la tribu de Juda, mécontenta David fugitif en lui refusant des vivres pour sa troupe : instruit par sa femme Abigaïl de la colère du monarque, il mourut de frayeur à cette nouvelle.

NABATHÉENS, Arabes nomades, tantôt séjournaient en Arabie Pétrée, tantôt pillaient les caravanes dans les déserts entre la Syrie et l'Euphrate. Jonathas Macchabée tenta en vain de les réduire. Plus tard, ils prirent le nom de Saracènes (Sarrasins).

NABIS, tyran de Sparte, successeur de Machanidas, 205 av. J.-C., devint en 197 l'allié de Philippe qui lui confia la garde d'Argos, puis se déclara pour les Romains dans l'espoir de demeurer maître de cette ville. Mais la guerre de Macédoine finie, Flamininus lui reprit Argos et lui imposa un traité onéreux. Au départ du général romain, Nabis entra en guerre avec la ligue Achéenne ; il fut battu par Philopœmen et demanda du secours à l'Étolie: mais Aleximène, le chef des 1,000 hommes qu'on lui envoya, le fit tuer l'an 192 av. J.-C. Nabis était un monstre de cruauté.

NABLOUS, ville de Syrie. *Voy.* NAPLOUSE.

NABONASSAR, roi de Babylone (748-734), n'est célèbre que par l'ère qui porte son nom et dont le point de départ est le 26 février 747 av. J.-C.

NABOPOLASSAR ou NABOLASSAR, roi de Babylone (626-605 av. J.-C.), conquit Ninive, alors régie par Sarac ou Chinaladan, et, réunissant les états de ce prince aux siens, fonda le second empire Assyrio-Babylonien. Cyaxare, roi des Mèdes, était son allié. Nabopolassar eut pour successeur Nabuchodonosor II, que quelquefois on appelle Nabopolassar II.

NABUCHODONOSOR I ou SAOSDUCHÉE, roi de Ninive, régna de 667 à 647 av. J.-C. ; vainquit et tua de sa main Arphaxad (le Phraorte des Grecs), roi des Mèdes, à la bataille de Ragau ; envoya Holopherne contre la Phénicie et la Syrie; perdit toutes ses conquêtes après la mort de ce général, tué par la juive Judith au siége de Béthulie, et périt lui-même, à ce qu'on croit, en défendant Ninive contre Cyaxare, fils de Phraorte, et contre Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR II, dit aussi *Nabopolassar II*, roi de Babylone et de Ninive réunies, monta sur le trône en 605 av. J.-C., battit Néchao à Circésium : prit Jérusalem et emmena le roi Joachim en captivité : fit une deuxième expédition contre cette ville, et s'en étant emparé au bout d'un an de siége, réduisit toute la population en esclavage, avec son roi Sédécias; assiégea treize ans la ville de Tyr, et finit par la soumettre; conquit ensuite l'Égypte et y fit un énorme butin qu'il employa surtout à l'embellissement de Babylone. On a dit qu'il avait porté ses armes jusqu'en Espagne. Fier de tant de succès, il voulut qu'on l'adorât. Dans ses dernières années, il tomba dans une noire mélancolie et se crut transformé en bœuf. Pendant ce temps, la reine Nitocris gouverna le royaume. Nabuchodonosor mourut en 562, et eut pour successeur Evilmérodac.

NACHITSCHEVAN, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* NAKHITCHEVAN.

NACOGDOCHES, ville de l'Amérique du Nord (Texas), sur la Nana, à 380 kil. N. O. de San-Antonio, par 31° 27' lat. N., 96° 30' long. O. : 1,000 hab. Elle appartint d'abord au Mexique, et s'appelait alors *Assinage* ; un *presidio* y avait été établi en 1716 : elle fut souvent le théâtre des tentatives faites par les Texiens avant d'avoir conquis leur indépendance (1812, 1819, 1826).

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône l'an 343 av. J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué, après un règne de deux ans, par Baasa, un de ses généraux.

NADAL (l'abbé Augustin), littérateur, né en 1659 à Poitiers, mort en 1741, fut secrétaire d'ambassade au congrès d'Utrecht, et obtint en récompense l'abbaye de Doudeauville. Il a laissé des *Œuvres mêlées*, 3 vol. in-12, Paris, 1738; cinq tragédies fort médiocres, et une parodie de *Zaïre*, qui lui attira les plaisanteries de Voltaire.

NADASI (Jean), jésuite hongrois, né en 1614 à Tyrnau, mort à Vienne en 1679, confesseur de l'impératrice Éléonore, a laissé, entre autres ouvrages, *Reges Hungariæ a sancto Stephano usque ad Ferdinandum*, Presbourg, 1637, in-fol.

NADASTI ou DE NADAZD (François), comte de Forgatsch, fut un des membres les plus actifs de la ligue des nobles hongrois contre la puissance autrichienne en 1666, et employa, à ce que l'on assure, le fer et le poison pour se défaire de Léopold I, mais sans succès. Des papiers découverts en 1671 firent reconnaître sa complicité, et il fut exécuté. On lui doit : *Mausoleum regni... hungarici regum et ducum*, Nuremberg, 1664, in-fol., et *Cynosura juristarum*, 1668. — Thomas Nadasti, aïeul du précédent, se distingua dans les guerres de Ferdinand d'Autriche contre Soliman (surtout en 1529), et dans celles de Charles-Quint. Le fameux duc d'Albe passait pour son élève dans l'art de la guerre.

NADDIA, *Nuddea* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, ch.-l. d'un district; célèbre collége hindou.

NADIR-CHAH, dit aussi THAMASP-KOULI-KHAN, roi de Perse et conquérant célèbre, né en 1688 à Meshed dans le Khoraçan, fut d'abord conducteur de chameaux, ensuite brigand. Il s'appropria le Khoraçan, à la faveur des troubles qui suivirent la chute de Hussein en 1722; entra avec sa bande au service de Thamasp (fils de Hussein) en 1730, et bientôt remit les affaires du prince dans l'état le plus florissant, mais en s'emparant de tout le pouvoir, bien qu'il s'intitulât Thamasp-Kouli-Khan, c.-à-d. chef des serviteurs de Thamasp. Tandis qu'il étouffe une révolte dans le Khoraçan, Thamasp, battu plusieurs fois par les Ottomans, leur cède la rive gauche de l'Aras. Nadir revient, s'oppose à l'exécution du traité, fait déposer Thamasp, le remplace par un enfant, Abbas III, âgé d'un an, sous le nom duquel il règne, et termine heureusement la guerre contre les Turcs (1734-36). A la mort d'Abbas III, 1736, Nadir se fait proclamer chah de Perse, soumet le Kandahar, attaque l'empire du Grand-Mogol dans l'Hindoustan (1739), prend la ville de Delhi, en rapporte un butin évalué à plusieurs milliards de fr., et conquiert plusieurs provinces. Mais la Perse opprimée, épuisée, le détestait. Il fut tué par ses généraux, en juin 1747.

NADROVIE, subdivision de la Prusse anc., au N. de la Pyssa jusqu'au Memel, et à l'E. de la Deime.

NÆFELS, bourg de Suisse (Glaris), près de la Linth, à 8 kil. N. de Glaris : 1,300 hab. Célèbre victoire remportée par une poignée de Suisses sur les Autrichiens, 1388.

NÆVIUS (Cn.), poëte campanien, mort vers 202 ans av. J.-C., en Afrique, avait vécu à Rome, mais quelques traits satiriques lancés dans ses pièces contre les grands l'avaient obligé de s'exiler. Ses ouvrages consistaient en tragédies imitées des Grecs, drames nationaux dont un avait pour titre *Alimoniæ Remi et Romuli*, et un poëme épique sur la première guerre entre Rome et Carthage.

NAGARA-BOUROUN, cap de la Turquie d'Asie (livah de Biga), dans l'eyalet des îles, à l'endroit le

plus resserré des Dardanelles. A 7 kil. au S. O., ruines d'*Abydos*.

NAGASAKI, ville du Japon. *Voy.* NANGASAKI.

NAGORKOTE, ville de l'Inde. *Voy.* KANGRAH.

NAGPOUR, ville de l'Inde médiate, capitale du roy. de Nagpour, chez les Mahrattes orientaux, par 77° 25' long. E., 21° 9' lat. N., à 500 kil. N. E. d'Haïder-Abad; 115,000 hab. en 1825. Ville moderne (elle date de 1740), mais laide. — Le roy. de Nagpour est situé dans le Gandouana, par 17° 30'-23° lat. N., 76°-81° long. E.: 500 kil. sur 450; 3,000,000 d'hab.; il était célèbre jadis par ses riches mines de diamants. — Fondé au milieu du XIIIe siècle, le roy. de Nagpour s'engagea en 1803 dans la coalition contre les Anglais, et n'obtint la paix qu'en cédant aux Anglais le district de Kattak (dans l'Orissa), et en se reconnaissant leur vassal.

NAGY, mot hongrois qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de mots géographiques. Cherchez le mot qui suit.

NAGY-BANYA, ville de Hongrie. *Voy.* NEUSTADT.

NAHE, riv. d'Allemagne, prend sa source dans la principauté de Birkenfeld, et tombe dans le Rhin près de Bingen, après 115 kil. de cours à l'E. N. E., dont 40 seulement de navigables.

NAHR-EL-ARDEN, riv. de Syrie. *Voy.* JOURDAIN.

NAHR-EL-KÉBIR, *Eleutheros*, riv. de Syrie (Tripoli), naît dans le Liban et tombe dans la Méditerranée, après 140 kil. de cours.

NAHR-EL-KELB, *Lycus*, riv. de Syrie (Acre), coule au S. O., et se jette dans la Méditerranée à 13 kil. N. E. de Baïrout.

NAHR-IBRAHIM, riv. de Syrie. *Voy.* IBRAHIM (NAHR-).

NAHUM, un des petits prophètes, vécut sous Achab ou Manassé, et prédit la 2e ruine de Ninive.

NAIADES, nymphes qui présidaient aux rivières et aux sources. On les représente couronnées de roseaux et penchées sur une urne versant de l'eau.

NAIGEON (Jacques-André), né à Paris en 1738 et mort dans cette ville en 1810, disciple et ami de Diderot, a laissé la réputation d'un athée fanatique et intolérant, et d'un écrivain tranchant, diffus et lourd. On a de lui: *le Militaire philosophe*, Londres (Amsterdam), 1768; le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie méthodique*; des *Notes* sur la traduction de Sénèque, par Lagrange; des *Mémoires sur Diderot* (posth., publiés par Brière, 1823, dans son édition de *Diderot*), etc. Il a lui-même publié plusieurs opuscules de d'Holbach.

NAILLOUX, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 9 kil. S. O. de Villefranche; 1,200 hab.

NAIM, ville de Palestine, près du mont Thabor et du torrent de Cison. Jésus ressuscita le fils d'une veuve aux portes de Naïm.

NAIMAN (MONGOLS), tribu mongole qui campe dans la Mongolie orient., sur les bords du Tourghen et de la Lokha, à 300 kil. N. E. de Hi-foungtcheou, sur un territoire de 45 kil. de long sur 90 de large.

NAIN, établissement des Frères Moraves, sur la côte orientale du Labrador, par 56° 24' lat. N., 64° 8' long. O. La température moyenne y est de — 3°, 1 (centig.).

NAIRE, nom que les Indiens (dans le Décan et le Malabar surtout) donnent aux personnages nobles et aux officiers d'un grade supérieur.

NAIRN, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Nairn, sur le Nairn, à 176 kil. N. O. d'Edimbourg; 3,266 hab. Armements pour la pêche de la baleine. — Le comté de Nairn, situé sur le golfe de Murray, est borné à l'E. et au S. par le comté de Murray, à l'O. par celui d'Inverness; il a 35 kil. sur 13 et compte 10,000 hab.

NAISSE, *Naïssus*, auj. *Nissa*, ville de la Mésie supérieure ou de la Dacie méditerranéenne, au S. de *Ratiaria*. Constantin y naquit.

NAIX, *Nasium*, village du dép. de la Meuse, à 22 kil. S. E. de Bar-le-Duc; 300 hab. Forges, hauts fourneaux. Ruines nombreuses. — Fondée sous le règne de Constance par des barbares d'outre-Rhin; elle fut ensuite fortifiée et communiqua avec Ligny par une voie souterraine. Prise en 612 par Thierry, roi de Bourgogne, sur Théodebert, roi d'Austrasie. On y a trouvé récemment une grande quantité de médailles, des bijoux et des effets curieux.

NAJAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 17 kil. S. O. de Villefranche; 2,000 hab. Toiles grossières, serges, etc. Commerce de jambons, etc.

NAJERA, ville d'Espagne (Burgos), sur la Nagerilla (petit affluent de l'Ebre), à 24 kil. E. de Logrono; 3,600 hab. — Jadis résidence des rois de Navarre. Pierre-le-Cruel, aidé du Prince-Noir (*Voy.* EDOUARD), y remporta en 1367 une victoire sur Henri de Transtamare, son frère, et sur les Français. Duguesclin y fut fait prisonnier.

NAJERAN ou NEDJERAN, *Nagara* de Ptolémée, ch.-l. d'une petite principauté d'Arabie dans l'Yémen, à 450 kil. N. de Sana.

NAKCHIVAN, *Artaxata* ou *Naxuana*, ville de la Russie d'Asie (Erivan), à 140 kil. d'Erivan, par 38° 59' lat. N., 43° 21' long. E.; 1,000 maisons. Beaucoup de ruines: elle a compté jusqu'à 200,000 hab., et fut très florissante jusqu'à Abbas I, qui transporta ses habitants dans l'intérieur de la Perse. Nakchivan a beaucoup souffert pendant les guerres entre les Perses et les Russes, et ces derniers ont fini par s'en emparer.

NAKHITCHEVAN, ville de la Russie d'Europe (Iékaterinoslav), à 10 kil. N. E. de Rostov, sur le Don; 12,500 hab. (beaucoup d'Arméniens). Tissus de soie et de coton. — Fondée en 1780 par des Arméniens de Crimée.

NAMAQUOIS ou NAMAQUAS, peuple africain de la famille hottentote, se divise en grands et petits Namaquas: les premiers, réunis pendant un temps sous l'autorité patriarcale du missionnaire Anderson, ont remonté l'Orange en marchant au N. E.; les seconds demeurent au S. de ce fleuve. Pella est leur endroit principal.

NAMGHAN, ville du Turkestan indépendant, dans le khanat de Khokand, à 270 kil. N. O. de Khokand; 10,000 familles. Château. Fruits en abondance aux environs.

NAMNETES, peuple de la Gaule celtique, puis de la Lyonnaise 3e, sur l'Océan, au S. des *Redones*, au N. des *Pictones*, dont les séparait le *Liger* (Loire), avaient pour ch.-l. *Condivicnum* ou *Namnetes* (auj. *Nantes*).

NAMSLAU, ville murée de Prusse (Silésie), à 46 kil. S. E. de Breslau; 3,000 hab. Fil, quincaillerie, etc.

NAMUR, *Namurcum* en latin, *Namen* en flamand, ville de Belgique, ch.-l. de la prov. de Namur, au confluent de la Meuse et de la Sambre, à 52 kil. N. E. de Bruxelles; 20,500 hab. Evêché. Cathédrale, église Saint-Loup; hôtel-de-ville, athénée, institut de sourds-muets, école de minéralogie, bibliothèque. Coutellerie fine, armes, chapeaux, savon, amidon, fer, acier; fonderie, raffinerie de sel, brasserie, poterie commune. Commerce de cuivre, plomb, fer, marbre. Aux environs, houille, pierres bleues, etc. Vastes fortifications. — Namur fut d'abord une forteresse des *Aduatici*; on la voit reparaître au VIIe siècle; mais son importance ne date que du commencement du XVe; elle devint évêché en 1559. Prise par Louis XIV en 1692, elle lui fut enlevée en 1695: les Français la reprirent en 1701, la gardèrent (quoique bombardée par les alliés en 1704) jusqu'en 1712, et la cédèrent alors à l'électeur de Bavière; en 1715, elle devint une des places de la Barrière, et n'en fut pas moins reprise en 1746. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) la rendit à l'Autriche. En 1793 et 1794 elle passa comme la Belgique sous la domination française, et fut

jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. de Sambre-et-Meuse.

NAMUR (prov. de), une des divisions du royaume de Belgique, au S. du Brabant méridional, confine au dép. des Ardennes (en France), et a 86 kil. sur 62; 20,000 hab. (wallons la plupart, et catholiques). Bruyères en quelques parties; ailleurs, sol assez fertile : houblon, tabac, grains, pommes de terre, etc. Industrie active. Ch.-l., Namur.

NAMUR (comté de), une des 17 provinces du cercle de Bourgogne, était partout enveloppé par l'évêché de Liége et le duché de Brabant, sauf une pointe vers l'O. qui touchait au Hainaut; il comprenait (outre son ch.-l. Namur) Charleroi, Bouvines, Fleurus, Moutiers, etc.— Le 1er comte de Namur qu'on connaisse bien est Robert, dont le fils Albert mourut en 998. En 1119, le comté de Namur passa dans la maison de Hainaut. En 1190, Henri VI nomma margrave d'Empire le futur comte de Namur; en 1228, Baudouin, empereur de Constantinople, le vendit au comte de Flandre. Enfin, en 1429, s'éteignit la maison de Namur : le comte Jean III avait d'avance (1421) vendu le comté à Philippe-le-Bon. Namur suivit dès lors le sort de la succession de Bourgogne, à ceci près qu'en 1679 la paix de Nimègue en détacha Charlemont, Givet et quelques villages en faveur de la France.

NANCY, *Nasium* des anciens? *Nancejum* au moyen âge, ville de France, ch.-l. du dép. de la Meurthe, sur la gauche de la Meurthe, à 330 kil. E. de Paris; 31,445 hab. Evêché. On la divise en vieille ville et ville neuve (celle-ci renommée pour sa beauté) : 4 portes qui sont autant d'arcs de triomphe, 4 rues principales (aboutissant à la place Royale, ornée de fontaines); cathédrale, église de Bon-Secours, palais du gouvernement, préfecture, hôtel-de-ville, bourse, théâtre, quartier de cavalerie, vieux château des ducs de Lorraine. Académie universitaire, collége royal, cour royale, école secondaire de médecine, école forestière, école de sourds-muets; Société roy. des sciences, lettres et arts; bibliothèque, musée de tableaux, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle. Broderies en tout genre (renommées); draps, produits chimiques, pâtes d'Italie, boules de Nancy; filatures, teintureries, tanneries, etc. Commerce de tous ces objets et de vin, grains, huile, cuirs, laine, fer, etc. Patrie de Bassompierre, J. Callot, Cl. Gelée, Saint-Lambert, Palissot, dom Calmet. — Nancy, fondée au IVe siècle, devint bientôt la capitale de la Lorraine. Charles-le-Téméraire prit cette ville en 1475; il périt à la bataille de Nancy (1477). Louis XIII, Louis XIV la prirent en 1633 et 1660, et ce dernier en fit raser les fortifications. Stanislas résidait alternativement à Lunéville et à Nancy; il mourut dans celle-ci (1766). C'est à lui surtout que Nancy doit ses embellissements. — L'arr. de Nancy a 8 cant. (Harroué, Nomeny, Pont-à-Mousson, St-Nicolas-du-Port, Vézelise, plus Nancy, qui compte pour 3), 188 communes, et 129,841 hab.

NANDERE, ville de l'Inde médiate (Décan), dans le Bider, à 140 kil. N. de Bider : ch.-l. de district.

NANDODE, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Guzzerat, à 95 kil. N. E. de Surate : ch.-l. de district.

NANEK, fondateur du Nanékisme ou religion des Seikhs, qui est comme une fusion du brahmanisme et de l'islamisme, et qui reconnaît en même temps les Védas et le Coran, naquit vers 1469 à Talwendy dans le Lahore, suivit quelque temps la carrière des emplois publics, puis l'abandonna pour prêcher par toute l'Inde. Il mourut en 1539. L'*Adi-granth*, son code, resta le manuel de ses successeurs et la source de sa doctrine, jusqu'au pontificat de Gourou-Govind, que les Seikhs regardent comme leur second prophète (*Voy.* ce nom). Amretsyr, dans le Lahore, est le centre du Nanékisme et la résidence du grand pontife de cette religion.

NANGASAKI ou NAGASAKI, ville du Japon, et une des cinq villes impériales de cet empire, dans l'île de Ximo, à l'extrémité O., par 127° 31' long. E., 32° 45' lat. N. : 30,000 hab. Bon port, vaste baie; environ 36 ponts sur de petites rivières : plus de 60 temples, divers palais. Grand mouvement industriel et commercial. C'est la seule ville du Japon où soient admis les étrangers (Chinois et Hollandais): encore sont-ils confinés, les premiers dans le S. O. de la ville, les seconds dans l'îlot de Decima, et surveillés rigoureusement.

NANGIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 22 kil. O. de Provins; 2,015 hab. Joli château. Commerce en laine, bestiaux, etc. — Erigée en ville en 1544 par François I. Combat entre les Français et les Autrichiens (février 1814).

NANGIS (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME.

NAN-HIOUNG, ville de Chine (Kouang-toung), à 235 kil. N. E. de Canton, par 25° 12' lat. N., et 111° 34' long. E.; ch.-l. de dép. Grand commerce, population nombreuse. Tour à 9 étages.

NANI (J.-B.-Félix-Gaspard), historien vénitien, né à Venise en 1616, de famille patricienne, fut 25 ans ambassadeur de Venise en France, 1643-68, remplit diverses missions en Allemagne, et devint enfin procurateur de Saint-Marc. Il avait aussi les titres d'historiographe, de bibliothécaire et d'archiviste de la république. On a de lui une *Histoire de la république de Venise*, en italien (qui forme les tome VIII et IX de la *Collection des historiens de Venise*, 1720, in-4). Elle a été traduite en français par l'abbé Tallemant, Paris, 1679, 4 vol. in-12, et par Masclary, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12.

NAN-KANG, ville de Chine (Kiang-si), à 100 kil. N. de Nan-tchang, par 29° 32' lat. N., 113° 41' long. E.; ch.-l. de dép. Magnifiques pagodes; digues remarquables.

NANKIN ou NANKING (c.-à-d. *cour du Sud*), *Kiang-ning* ou *Kin-ling* en chinois, ville de Chine, capitale de la prov. de Kiang-sou, à l'embouchure du Yang-tse-kiang, à 900 kil. S. E. de Péking, par 11° 25' long. E., 32° lat. N.; environ 500,000 hab. (on a porté la population de cette ville à 1,500,000 hab. et même plus haut). Elle est plus grande même que Péking, mais moins splendide. Le palais impérial, l'observatoire, les temples, les tombeaux sont en ruines. La célèbre tour de porcelaine (ou plutôt de faïence) et les deux grandes portes subsistent toujours. La tour a 66 mètres de haut : elle est octogone. Nankin est la ville savante de la Chine; elle a une académie de médecins, une bibliothèque publique, des imprimeries, etc. Son industrie et son commerce sont encore très actifs; les soieries, le nankin (qui en tire son nom), la porcelaine, les laques, etc., en sont les objets principaux. — Nankin a été longtemps capitale de la Chine; mais en 1363 la translation des six grands tribunaux à Péking a donné son rang à celle-ci. Les Mings y faisaient leur résidence l'été. Les empereurs mandchoux l'ont complétement négligée.

NAN-NGAN, ville de Chine (Kiang-si), sur le Tchang, par 25° 30' lat. N., 111° 39' long. E.; ch.-l. de dép. Grand commerce.

NANNI (Jean). *Voy.* ANNIUS DE VITERBE.

NANNONI (Ange), chirurgien de Florence, né en 1715, mort en 1790, avec la réputation d'un des premiers opérateurs de son temps, perfectionna l'opération de la taille, combattit le système de l'humorisme galénique; mais fut quelquefois trop partial dans les jugements qu'il portait sur ses rivaux. Son ouvrage principal est intitulé : *Della simplicita del medicare*, 3 vol., 1761-67.

NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie CHAMPION, comte de), général français, né à Bordeaux en 1768, entra au service actif en 1785, passa par tous les grades, fit la campagne d'Allemagne avec Moreau,

celle de Portugal avec Leclerc, prit part à la conquête du Hanovre sous Mortier, aux batailles d'Austerlitz, de Wagram, de Friedland: fut blessé à Borodino; s'empara du défilé d'Hanau après le désastre de Leipsick, et fut fait colonel-général des dragons en 1813. Il déploya la plus grande activité pendant la campagne de France, et mourut le 12 février 1815, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de l'époque.

NANT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Milhau: 3,419 hab.

NAN-TCHANG, ville de Chine (Kiang-si) à 490 kil. de Nankin, par 113° 10' long. E., 23° 36' lat. N.; ch.-l. de prov. et de dép. Fabriques immenses de porcelaine aux environs: fabrique d'idoles, soieries, fourrures; grand commerce.

NANTERRE, *Nannetodurum* ou *Neptodurum*, ch.-l. de cant. (Seine), au pied du mont Valérien, à 11 kil. N. O. de Paris; 2,260 hab. Gâteaux, etc. Commerce de pierres à bâtir et petit salé. — Patrie de sainte Geneviève. Pris et brûlé plusieurs fois par les Anglais et les Armagnacs.

NANTES, *Condivicnum* ou *Namnetes*, ch.-l. du dép. de la Loire-Infér., à 55 kil. de la mer, sur la droite de la Loire, au confluent de ce fleuve avec la Sèvre nantaise et l'Erdre, à 370 kil. S. O. de Paris; 75,895 hab. Evêché. Les petits vaisseaux y remontent la Loire; les autres s'arrêtent à Paimbœuf. Les vieux quartiers de Nantes sont laids et sales, mais le reste est élégant et régulier (quartier Graslin, île Feydeau, faubourg de la Fosse); belles places, beaux quais: cathédrale, bourse, Grand-Théâtre, halle neuve, préfecture, hôtel-de-ville, hôtel des monnaies, palais épiscopal; les Salorges, restes du palais des ducs de Bretagne. Cour royale, académie universitaire, collége royal, école secondaire de médecine; écoles de commerce, de dessin; beau musée d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, bibliothèque, observatoire. Société académique d'horticulture. Entrepôt de sel, Tissus dits de Nantes, cotons, toiles peintes, flanelle, etc.; chapeaux, bonneterie, coutellerie, faïences, mécaniques, outils aratoires; fonderies en fer et cuivre, verreries, raffineries de sucre, distilleries, tanneries, clouteries, corroieries, etc. Construction de vaisseaux marchands et de corvettes. Très grand commerce maritime: denrées coloniales; grains, biscuits, farine, laines, cuirs, meubles, livres, etc. Beaucoup de Nantais faisaient la traite des noirs. — Nantes fut une des principales villes armoricaines. Les Normands la brûlèrent en 834, 853, 871, et en 959. Henri IV y rendit le célèbre édit de Nantes, qui accordait aux Protestants et la tolérance et des places de sûreté (1598); Louis XIV prononça en 1685 la révocation de l'édit de Nantes, ce qui priva la France d'un grand nombre de familles industrieuses. L'armée vendéenne, en juin 1793, marcha sur Nantes, mais ne put la prendre. Nantes souffrit beaucoup pendant la révolution: Carrier surtout y commit des horreurs (les *noyades*, les *mariages républicains*, etc. *Voy.* CARRIER). Anne de Bretagne, Le Pays, Boffrand, Graslin, étaient de Nantes: Fouché était né près de cette ville ce qui le fit appeler *Fouché de Nantes*. Le comte Français *de Nantes* est de Valence en Dauphiné.

NANTEUIL, dit *le Haudoin*, *Nantogilum*, ch.-l. de cant. (Oise), à 19 kil. S. E. de Senlis; 1,500 hab. Ancien prieuré de Bénédictins; pépinières, grains, corderies, etc. — Clovis en avait fait un fief, avec titre de comté.

NANTEUIL (Robert), célèbre graveur de portraits, né à Reims en 1630, mort à Paris en 1678, avait autant de facilité que de talent. On a de lui au moins 280 portraits dont 8 représentent Louis XIV.

NANTIAT, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 15 kil. S. E. de Bellac; 1,100 hab.

NANTUA, ch.-l. d'arr. (Ain), au bord du petit lac de Nantua, entre deux montagnes, à 31 kil. E. de Bourg; 3,696 hab. Tribunal de première instance, collége communal; abbaye de Bénédictins, avec le tombeau de Charles-le-Chauve. Percale, calicot, toiles de coton et fil; filature de coton, moulinage hydraulique de soie, sciage de bois, etc. Commerce. — L'arr. de Nantua a 6 cant. (Brenod, Châtillon-de-Michaille, Izernore, Oyonnax, Poncin et Nantua), 69 comm., et 50,826 hab.

NANTUATES, peuplade gauloise, dans les Alpes Graies-et-Pennines, entre les *Seduni* et les *Veragri*, sur les confins des Allobroges, occupaient le pays qui forme auj. le Chablais et le Bas-Valais. Capitale, *Tarnaia* ou *Tarnadæ* (auj. Saint-Maurice).

NANTUCKET, île du Massachussets, à 48 kil. de la côte, par 41° 15' lat. N., 72° 28' long. O.: 35 kil. sur 9; 7,300 hab. Ch.-l., Nantucket, sur la côte N. O., à 200 kil. E. de Boston; 7,500 hab.

NANTWICH, ville d'Angleterre (Chester), à 28 kil. S. E. de Chester; 4,886 hab. On y confectionne beaucoup de souliers pour Londres. Fromages. Aux environs mines de sel.

NAN-YANG, ville de Chine (Ho-nan), à 260 kil. S. O. de Khaï-fong, par 33° 6' lat. N., 100° 13' long. E.; ch.-l. de dép.

NAPARIS, riv. de la Dacie, affluent du Danube, est auj. la *Jalomnitza* suivant les uns, la *Proava* ou même l'*Ardschisch* suivant les autres.

NAPATA, grande ville de l'Ethiopie, à trois journées du golfe Arabique, était la résidence de la reine Candace. Les Romains, commandés par Petronius, la prirent et la saccagèrent l'an 22 av. J.-C.; mais ils l'abandonnèrent aussitôt.

NAPÉES (de *napos*, vallée ou bosquet), nymphes qui présidaient aux bois, aux montagnes, aux vallons, aux prairies et aux bocages.

NAPIER (Jean), NEPER ou NEPAIR, baron de Markinston, mathématicien écossais, né en 1550, mort en 1617, inventa les logarithmes et laissa deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles. Son principal ouvrage est *Logarithmorum canonis descriptio*, suivie de la *Mirifici logarithmorum canonis constructio*, Lyon, 1620, très rare. C'est là qu'il expose sa grande découverte. La base des *logarithmes* dits *népériens*, du nom de l'auteur, est le nombre 2,7182818.

NAPIONE (Ch.-Ant. GALEANI), de Turin, officier distingué, quitta le service du Piémont vers 1800, lorsque sa patrie fut asservie à la France; passa en Portugal, où il devint directeur de l'arsenal de Lisbonne, puis accompagna le prince-régent au Brésil, et y devint lieutenant-général. Il créa une fabrique de poudre à canon à Rio-Janeiro, y facilita l'exploitation des mines de fer par l'introduction de procédés nouveaux, et mourut en 1814. C'était un habile minéralogiste; il a beaucoup écrit, tant sur la minéralogie que sur la métallurgie.

NAPIONE (J.-Fr. GALEANI, comte de), frère du précédent, s'est fait une réputation par un *Essai sur la patrie de Colomb*, qu'il fait naître dans le Montferrat; par divers *Mémoires* imprimés dans les vol. de l'Académie royale de Turin; par sa tragédie de *la Griselda*, etc. Ses ouvrages ont été réunis en 16 vol. in-8, Florence.

NAPLES, primitivement *Parthenope*, ensuite *Neapolis*, chez les anciens; en italien *Napoli*; ch.-l. de la prov. de Naples et capit. de tout le roy. des Deux-Siciles, sur le golfe de Naples, à 205 kil. S. E. de Rome, à 1,783 kil. S. E. de Paris (par Viterbe et Rome); 390,000 hab. La basse classe, misérable et fainéante, y fourmille: on nomme ceux qui en font partie *lazzaroni*. Archevêché, résidence royale. La ville est bâtie en amphithéâtre; elle a 16 kil. de tour, 6 faubourgs, 12 quartiers; places en général petites, sauf celle du Palais-Royal; rues étroites, obscures et mon-

tueuses (hormis la belle rue de Tolède), mais pavées en dalles de lave noire et fort propres; beau quai de la *Chiaja*, planté d'orangers et de citronniers; vaste palais royal, palais di Capo-Monte, de Chiatamone, du prince de Salerne, des princes étrangers, archiépiscopal; *Reclusorio* (ou hôpital des pauvres), etc.: arsenal, superbe théâtre Saint-Charles, Archives, Vicaria ou Castel-Capuano (palais de justice), cathédrale (dédiée à saint Janvier), églises de Sainte-Claire, de Jésus-Nouveau, de Saint-François de Paule, de Saint-Dominique, de Saint-Philippe-Néri, etc.; le riche couvent de Sainte-Claire, ceux de Sainte-Marie des Carmes, de la Trinité, de Saint-Dominique-le-Grand, de Mont-Olivet, l'ancien couvent des Chartreux (auj. les Invalides), etc. Dans le N. de la ville sont des catacombes (plus vastes que celles de Rome et de Syracuse): au S. O., le château-fort de l'OEuf et le Château Neuf; au N., le fort Saint-Elme, qui domine la ville de tous côtés. Université fondée en 1224, *Gli studii*, lycée du Sauveur; école de paléographie, institut de peinture, etc.; collége et école militaire, académie de marine, école vétérinaire, deux écoles de musique; quatre grandes bibliothèques (la Borbonica, etc.): cabinets de minéralogie, d'histoire naturelle, etc.; musée des antiques (où se trouvent entre autres objets ceux qu'ont fournis les fouilles d'Herculanum, Pompeïa et Stabies); jardin botanique, deux observatoires, bureau topographique, Académie borbonique (divisée en trois sections: 1° *Ercolanense* ou antiques; 2° sciences; 3° beaux-arts): mont-de-piété (très riche). Industrie active: tissus d'or et d'argent, soierie, velours, drap, linge de table, grosses toiles de coton, coraux, rubans, cordes d'instruments, passementeries renommées, instruments de musique, porcelaine, faïence, bougies, jaune de Naples, savon de senteur, essences, fleurs artificielles, confitures et sucreries, macaroni, etc. Commerce; célèbre banque de Saint-Charles et autres banques. Environs délicieux. — Parthénope fut une colonie de Cumes; de nouveaux colons survinrent et bâtirent Neapolis (la ville neuve), d'où le nom de Palépolis (ville vieille) donné à la première. Les deux villes étaient contiguës, et finirent par n'en faire qu'une sous la domination romaine (Rome s'empara de Naples en 327 av. J.-C.); mais sous l'empire de Rome, Naples resta complétement une ville grecque: ce caractère la rendait le séjour favori des riches Romains, qui tous y avaient des maisons de plaisance; elle remplaça aussi Capoue comme capitale de la Campanie. Seule de la Basse-Italie elle résista en 536 à Bélisaire, qui la prit d'assaut sur les Goths et la pilla: Totila la reprit en 541. L'expulsion des Ostrogoths (544) la rendit à l'empire grec qui parvint à la conserver, même lorsque les Lombards eurent soumis l'Italie; elle forma alors avec les villes grecques environnantes le *duché de Naples*, qui confinait au duché de Rome au N. O., et au duché de Calabre à l'E. et au S. E. Peu à peu Naples devint une république presque souveraine; elle resta dans cet état du IXe au XIe siècle sous des ducs héréditaires. Enfin en 1139, Naples se soumit à Roger II, déjà maître de tout ce qu'on nomma depuis royaume des Deux-Siciles. Roger en fit sa capitale, et depuis ce temps elle n'a cessé de l'être, soit des Deux-Siciles, soit du royaume de Naples. Après la mort de Frédéric II (1250), elle se déclara pour le pape Innocent IV contre les Hohenstauffen; Conrad IV et Mainfroi la forcèrent à se rendre et rasèrent ses murs. Le roi de Hongrie Louis-le-Grand l'occupa en 1347, mais Jeanne y rentra dès 1348. Louis I d'Anjou prit Naples en 1383, René d'Anjou en 1438, enfin Alphonse I (V d'Aragon) en 1442. Charles VIII de France conquit et Naples et tout le royaume (1495), et les perdit la même année. Les troupes de Louis XII y entrèrent de même en 1500, après le traité de Grenade. Mais Ferdinand-le-Catholique en resta bientôt maître. Pendant la deuxième guerre entre François I et Charles-Quint, Lautrec aidé de Doria fit le siége de Naples mais ne la prit point. En 1647 eut lieu à Naples la célèbre insurrection de Masaniello (*Voy.* ce nom), et Naples se déclara république sous le duc de Guise; mais dès le mois d'avril 1648, le comte d'Ognate reprit la ville. Longtemps après Naples fut prise d'assaut et saccagée par Daun (1707) pour Charles III, compétiteur de Philippe V. Naples se soumit sans résistance au duc de Parme don Carlos (plus tard roi des Deux-Siciles et roi d'Espagne). Les Français sous Championnet prirent Naples, 23 janvier 1799, et y établirent la *République parthénopéenne*: mais le cardinal Ruffo y rentra le 13 juin. Enfin Naples subit en 1820 une révolution qui fut suivie de l'introduction éphémère d'un gouvernement constitutionnel. L'occupation de Naples par le général autrichien Frimont mit fin à ce nouvel ordre de choses.

NAPLES (royaume de), une des deux grandes divisions de la monarchie des Deux-Siciles, occupe la partie méridionale de la péninsule italique, entre les mers Adriatique, Ionienne et Tyrrhénienne, au N. E., à l'E. et à l'O., est bornée au N. O. par les États de l'Eglise, et au S. est séparée de la Sicile par le phare de Messine; d'où le nom de Domaines en deçà du Phare (*Dominj al di quà del Faro*), sous lequel on désigne officiellement le roy. de Naples. Il s'étend entre 37° 50'-42° 54' lat. N., et 10° 30'-16° 9' long. E.: 580 kil. du N. O. au S. E., sur une largeur d'environ 200 kil.; 6,113,259 hab. (en 1840); capitale, Naples. Le roy. de Naples est divisé administrativement en 15 intendances, dont voici les noms avec les chefs-lieux:

Intendances.	*Chefs-lieux.*
Naples,	Naples (Napoli).
Terre de Labour,	Caserta.
Principauté Citérieure,	Salerne.
— Ultérieure,	Avellino.
Molise ou Sannio,	Campobasso.
Abruzze Citérieure,	Chieti.
— Ultérieure Ire,	Teramo.
— Ultérieure IIe,	Aquila.
Capitanate,	Foggia.
Bari,	Bari.
Terre d'Otrante,	Lecce.
Basilicate,	Potenza.
Calabre Citérieure,	Cosenza.
— Ultérieure Ire,	Reggio.
— Ultérieure IIe,	Catanzaro.

Le roy. de Naples est traversé dans toute sa longueur par la partie méridionale de la chaîne des Apennins, à laquelle appartient le volcan du Vésuve. Rivières principales: le Basiento, le Garigliano, l'Ofanto, la Pescara et le Volturno (tous peu navigables); lacs, l'Agnano, l'Averno et le Celano. Air sain et chaud; sol extrêmement fertile, mais sujet aux tremblements de terre, qui y ont causé de terribles ravages et renversé des villes entières; il est mal cultivé, et produit néanmoins toutes sortes de grains, fruits exquis, oranges, légumes, huiles, vins excellents, riz, chanvre, lin, coton, manne et safran très estimés; alun, vitriol, soufre, cristal de roche, minéraux, carrières de marbre; bétail abondant, chevaux recherchés, mulets, buffles, etc.; lynx et porcs-épics dans les Apennins; laine fine, soie belle et en grande quantité. Industrie très peu active et qui consiste surtout en tissus de soie et de coton, étoffes et cordonnets d'or et d'argent, mousselines, chapeaux, vernis, savon, cuirs, cordes d'instruments, fleurs artificielles, faïence, etc. — Le roy. de Naples correspond à la Grande-Grèce des anciens (Apulie, Lucanie, Messapie et Brutium), augmentée de la Campanie et du Samnium. Ce pays, successivement soumis aux Romains, aux Lombards, aux

Normands, prit sous ces derniers maîtres le nom de roy. de Naples, fut réuni dès le XIIe siècle à la Sicile, et bien que depuis il en ait été souvent séparé, (notamment sous les princes français de la maison d'Anjou, de 1282 à 1442, et sous l'empire français de 1805 à 1816), son histoire se confond avec celle de la Sicile. *Voy.* SICILES (roy. des DEUX-).

NAPLES (duché de). *Voy.* NAPLES.

NAPLES (province de), intendance du roy. de Naples entre la Terre de Labour au N. et au N. E., la Principauté Citérieure, à l'E. et au S. E., et la mer Tyrrhénienne à l'O.; 53 kil. sur 13; ch.-l., Naples. Division, 4 districts : Casoria, Castel-a-Mare, Naples et Pouzzole.

NAPLES (golfe de). *Crater sinus*, dans la mer Tyrrhénienne, sur la côte de la prov. de Naples, entre le cap Misène au N. O. et le cap della Campanella au S. E. : 31 kil. sur 22; aspect imposant et pittoresque. Vers l'entrée sont les îles d'Ischia et de Capri; au N. O. s'avance la petite presqu'île de Baïes, et sur la côte orientale s'élève le mont Vésuve.

NAPLOUSE ou NABLOUS, *Sichem* ou *Mabartha*, puis *Neapolis*, ville de Syrie (Damas), à 60 kil. N. de Jérusalem; 10,000 hab. Savons, etc. On y montre les tombeaux de Joseph, de Josué, et le puits de Jacob près duquel J.-C. conversa avec la Samaritaine. Cette ville fut la capitale de la Samarie après la ruine de Samarie par Salmanasar. — Environs délicieux et vues magnifiques.

NAPO (RIO-), riv. de la Nouv.-Grenade, naît dans les Andes, coule à l'E., puis au S. E. et tombe dans l'Amazone par 3° 34' lat. S., après un cours de 1,100 kil. Affluents : le Curaray, le Guarico, le Coca, etc.

NAPOLÉON BONAPARTE, empereur des Français, né à Ajaccio le 15 août 1769, mort à Ste-Hélène le 5 mai 1821, était le 2e fils de Charles Bonaparte, noble Corse, peu fortuné et chargé de famille, et de Lætizia Ramolino. La protection du comte de Marbœuf le fit entrer en 1779 à l'école de Brienne, d'où en 1784 il passa à l'école milit. de Paris. Lieutenant en 1785. Bonaparte fit deux voyages en Corse, 1790-93 : fut banni du pays par Paoli, alors allié des Anglais ; vécut assez longtemps à Marseille avec sa mère et ses sœurs dans une gêne extrême : enfin, ayant rejoint son régiment, il fut fait capitaine en 1793 pour avoir canonné les Marseillais fédéralistes. Nommé colonel la même année au siége de Toulon, il eut une part essentielle à la prise de cette ville sur les Anglais, fut récompensé par le grade de général de brigade, et commanda l'artillerie de l'armée d'Italie en 1794. Mais une mission secrète à Gênes, dont le chargea le conventionnel Ricord, le rendit suspect; mandé à Paris, détenu, puis relâché, il finit par être rayé des listes d'activité. Sans ressources en cet instant, il songeait à passer en Turquie pour y organiser l'artillerie, lorsque M. de Pontécoulant l'employa aux bureaux de la guerre. L'insurrection parisienne du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) contre la Convention changea sa situation. Choisi pour second par Barras, il mitrailla les Parisiens devant St-Roch, leur tua 1,200 hommes, et obtint en récompense le grade de général de division. L'année suivante il épousa Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais, et reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie, alors battue, désorganisée et sans argent. En un an il mit en pleine déroute ou détruisit 5 armées, chacune plus forte que la sienne, savoir : l'armée piémontaise à Mondovi, et 4 armées autrichiennes : celle de Beaulieu à Cairo, Montenotte, Millesimo, Dego, et au pont de Lodi ; celle de Wurmser à Castiglione, Roveredo, Bassano ; celle d'Alvinzi à Arcole, à Rivoli, et sous Mantoue, que rendit Wurmser; enfin celle du prince Charles, qu'il poursuivit en Allemagne et sur la route de Vienne jusqu'à Léoben. Le roi de Sardaigne, le pape, les ducs de Parme, de Modène, de Toscane, avaient signé ou imploraient la paix; l'empereur d'Autriche la demanda aussi; et par le traité de Campo-Formio, suite des préliminaires de Léoben, il céda à la France, en échange des états de Venise, occupés chemin faisant par Bonaparte, les Pays-Bas autrichiens avec toute la rive gauche du Rhin et le Milanais, qui devint alors la république Cisalpine, 1797. De si prodigieux succès, l'enthousiasme public pour le jeune général, son ambition et quelques efforts que dès cette époque il fit pour s'emparer du pouvoir effrayèrent le Directoire. Après avoir proposé à Bonaparte le commandement d'une flotte destinée à l'invasion de l'Angleterre, on lui offrit, pour l'éloigner, de diriger en Égypte une expédition qui coloniserait ce pays une fois conquis, et serait le point d'appui pour attaquer les Anglais dans l'Inde. Parti en 1798, il s'empara en route, grâce à des intelligences secrètes, de l'inexpugnable Malte, débarqua ensuite en Égypte, prit Alexandrie, gagna sur Mourad-Bey la bataille des Pyramides qui lui ouvrit l'entrée du Caire, et, tandis que Nelson détruisait la flotte française à Aboukir, acheva par lui-même, ou par ses lieutenants (Kléber et Desaix), de soumettre l'Egypte : il organisa ce pays; fonda au Caire un Institut qui a jeté les plus vives lumières sur les antiquités et l'histoire de l'Egypte ; mais bientôt il se vit environné de dangers par l'impossibilité de recevoir des renforts. Il essaya pourtant de joindre la Syrie à ses conquêtes (1799), prit El-Arich, Gaza, Jaffa, mais mit en vain le siége devant Saint-Jean-d'Acre avec des troupes minées par la faim et décimées par la peste. De retour en Egypte, il remporta encore la stérile victoire d'Aboukir, puis laissa son armée à Kléber pour revenir en France, échappa comme par miracle aux croisières anglaises, et parut inopinément à Paris à la fin de 1799, sans avoir subi quarantaine. Le Directoire était tombé dans le discrédit, les factions n'avaient aucun chef capable. Bonaparte devint bientôt le centre d'un parti puissant. Aidé de Siéyès, de son frère Lucien, du général Leclerc, il renversa le Directoire à la fameuse journée du 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), se fit nommer premier consul pour dix ans, et tout en se donnant deux collègues (Cambacérès et Lebrun), n'éprouva de leur part nulle résistance. Le passage des Alpes (1800), la victoire de Marengo, et, grâce à ces débuts décisifs, les succès que remportèrent ensuite ses lieutenants, rendirent aux armes françaises la supériorité en Italie, tandis que Moreau, du côté du Rhin, gagnait la bataille de Hohenlinden. Le traité de Lunéville avec l'Autriche (1801), et bientôt celui d'Amiens avec l'Angleterre (1802), terminèrent la seconde guerre de la révolution. Bonaparte profita de la paix pour fermer les plaies de l'intérieur, mit un terme aux réactions des partis, pacifia la Vendée, rappela les émigrés, rouvrit les églises, conclut avec le pape un nouveau concordat, réorganisa tous les services, institua la banque de France, ouvrit le grand-livre de la dette publique, enfin fit achever la rédaction du Code civil. Il déjouait dans le même temps les complots de tout genre formés contre lui (Aréna, la Machine infernale, etc.), et en profitait même pour augmenter son pouvoir. Le sénat, qui déjà l'avait nommé consul à vie en 1802, le proclama empereur en 1804; il fut sacré en cette qualité, sous le nom de Napoléon, par le pape Pie VII, amené à Paris exprès pour cette cérémonie (12 déc.); un an plus tard, il érigea la république Cisalpine en royaume et se fit couronner roi d'Italie à Milan. Cependant depuis la fin de 1803 l'Angleterre avait recommencé les hostilités. L'Autriche, la Russie, les Deux-Siciles, en firent autant en 1805. Napoléon eut la douleur de voir les flottes combinées de la France et de l'Espagne anéanties par Nelson à Trafalgar; mais sur terre il compensa

est échec par une suite de victoires éclatantes, et maître d'Ulm, de Vienne, il acheva d'écraser les Austro-Russes à la bataille d'Austerlitz (1805). Cette campagne fut terminée par la glorieuse paix de Presbourg, qui ajoutait au royaume d'Italie les Etats de Venise (cédés en 1798 et 1801 à l'Autriche), et qui créait les royaumes de Wurtemberg et de Bavière en faveur des alliés de Napoléon, le grand-duché de Berg en faveur de Murat, son beau-frère. Le roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, dépouillé du roy. de Naples (1806), céda la place à Joseph Napoléon et alla régner en Sicile. Louis Napoléon devint roi de Hollande. La Confédération du Rhin prit naissance; quatorze princes y accédèrent, l'empire d'Allemagne cessa, et Napoléon, sous le titre de Protecteur, fut officiellement reconnu président perpétuel de cette agglomération de princes, qui tous devaient prendre part à ses guerres, et l'appeler à leur secours en cas d'attaque. Cette création si importante, l'occupation du Hanovre enlevé dès 1803 aux Anglais par la France, les subsides fournis par les Anglais, les promesses des Russes, déterminèrent la Prusse à tenter une contre-confédération, puis à prendre les armes. Napoléon détruisit cette quatrième coalition par ses deux campagnes de 1806 et 1807, l'une en Allemagne, l'autre en Pologne : les victoires d'Iéna et d'Auerstædt signalèrent la première : les sanglantes batailles d'Eylau, de Friedland, la deuxième ; la paix de Tilsitt, signée par Alexandre et Napoléon, mit fin à la guerre, et en ôtant à la monarchie prussienne la moitié de ses provinces, donna à Jérôme Bonaparte le roy. de Westphalie (formé du Hanovre et de quelques autres pays), changea la Saxe en royaume, et de la Prusse polonaise fit le grand-duché de Varsovie, conféré au roi de Saxe. Des articles secrets autorisaient la Russie à s'emparer de la Finlande, la France à s'adjuger l'Espagne, et équivalaient au fond au partage de l'Europe, moins l'Angleterre et la Turquie. Alexandre promit aussi de favoriser le système continental, imaginé en 1806 par Napoléon, qui croyait par là porter le coup mortel à l'Angleterre. Bientôt la Toscane est occupée (1806), le Portugal envahi (1807), Flessingue réuni à l'empire. Vers la même époque, Napoléon institue une noblesse héréditaire; il crée l'Université (17 mars 1808). Cependant à la faveur du traité fallacieux de Fontainebleau, Murat et 80,000 hommes s'étaient introduits en Espagne; ils y excitent des séditions et poussent la famille royale à Bayonne. Charles IV et ses fils prennent Napoléon pour arbitre de leurs querelles, le rendent témoin de honteux débats, abdiquent et restent prisonniers. Napoléon déclare son frère Joseph roi d'Espagne, et donne Naples à Murat. Mais l'Espagne résiste. La défaite et la capitulation de Dupont à Baylen commencent les revers des Français dans la Péninsule. Junot capitule aussi à Cintra, 1808, et deux autres expéditions françaises en Portugal (Soult, 1809; Masséna, 1810 et 11), ne seront pas plus heureuses: l'Espagne, aidée de l'Angleterre, couverte de guérillas, animée par ses juntes et ses moines, lutte opiniâtrement, et cent fois vaincue, dévore en cinq ans (1808-1813) plus de 400,000 Français, Allemands, Italiens et Polonais. Elle eût cédé pourtant, et en 1812 au plus tard Napoléon en eût été le maître, s'il n'eût grossi le nombre de ses ennemis et disséminé ses troupes aux deux extrémités de l'Europe. Oppresseur de l'Allemagne, il est attaqué par une cinquième coalition en 1809: il gagne les batailles d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne; bombarde et prend Vienne, éprouve un échec à Essling, et se relève par la victoire décisive de Wagram, que suit l'armistice de Znaym (en Moravie): mais au lieu de diviser la monarchie autrichienne en plusieurs petits états, il se contente de lui prendre les provinces illyriennes (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul autrichien, Dalmatie, Cattaro), et de stipuler son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, sans égard pour Joséphine, qui est forcée de consentir au divorce. Dès ce moment, Fouché, Bernadotte et plusieurs autres, tendent à s'isoler de lui ; le pape Pie VII, qu'il veut dépouiller de ses états, l'excommunie, et du fond de sa captivité à Fontainebleau continue de lui susciter de sérieux embarras : enfin le système continental ruine le commerce et produit un malaise universel (1809-1811). Malgré cet état de choses, Napoléon ne craint pas de s'engager dans une guerre formidable contre la Russie, sans même s'être assuré de l'appui de la Turquie et de la Suède. A la tête de 450,000 hommes, la plus belle armée qui ait jamais été, il passe le Niémen, s'empare de Vilna, Vitebsk, Smolensk, poursuivant l'ennemi sans l'atteindre; rencontre enfin Koutousov à Borodino, et, resté maître du terrain après une lutte opiniâtre, entre dans Moscou (14 sept.); mais les Russes en le quittant l'avaient incendié. Au bout d'un mois et plus passé à attendre des ouvertures de paix de Saint-Pétersbourg, le froid oblige Napoléon de battre en retraite. Harcelée par des troupes innombrables, privée de tout, l'armée française reste presque tout entière ensevelie dans les neiges, ou périt dans les eaux de la Bérézina, d'où le génie de son chef ne peut sauver que des débris. Pendant ce temps, la conspiration de Malet à Paris révélait de graves dangers à l'intérieur. De retour en France, l'empereur, en un clin d'œil et comme par enchantement, se créa de nouvelles et vastes ressources; il ouvrit la campagne d'Allemagne par de beaux succès, fut vainqueur à Lutzen, Bautzen, Wurtchen ; mais la Prusse, alliée douteuse en 1812, était avec les Russes en 1813; la Suède, qui avait porté au trône Bernadotte, en fit autant. L'Autriche elle-même, après le congrès de Prague, prit parti contre Napoléon, et malgré la victoire de Dresde, après les échecs de Vandamme à Kulm, de Ney à Dennevitz, cet exemple fut suivi par la Bavière, le Wurtemberg et les Saxons, que leur vieux roi essaya en vain de retenir dans l'alliance française. La désastreuse bataille de Leipsick (18 et 19 octobre), dite *bataille des Nations*, refoula enfin Napoléon sur le territoire de la France qui fut partout envahi. Dans une dernière et admirable campagne, l'empereur tint encore la fortune en suspens. De brillants succès à Brienne et à la Rothière amenèrent l'inutile congrès de Châtillon, suivi des victoires de Champaubert, Montmirail, etc. Napoléon voulait tourner et envelopper les ennemis pris entre lui et la capitale; mais Paris, après deux jours de combat, ayant ouvert ses portes, les vainqueurs annoncèrent qu'ils rétablissaient les Bourbons (31 mai 1814). Napoléon abdiqua le 11 avril, et reçut l'île d'Elbe en toute souveraineté. Il s'y rendit, non sans courir quelques dangers pour sa vie au milieu des populations du midi. Mais il n'y resta que quelques mois : le 1er mars 1815 il reparut en France, et parvint de Cannes à Paris sans trouver de résistance. Aussitôt la coalition qui l'avait détrôné se renoua. Mal secondé par le parti républicain qui exigeait des concessions, mais entouré de troupes braves et enthousiasmées, Napoléon prit l'offensive, battit les Prussiens à Ligny (16 juin), mais il fut lui-même vaincu par Wellington et Blücher à Waterloo, le 18 ; après quoi il rentra en France, puis se retira à Fontainebleau où il abdiqua en faveur de son fils, qui devait prendre le nom de Napoléon II (22 juin 1815) ; ce nouveau règne avait duré *cent jours*. Il se rendit alors au port de Rochefort sur le navire anglais *le Bellérophon*, comptant que l'Angleterre lui accorderait l'hospitalité. Mais le cabinet anglais le déclara prisonnier de la coalition, et fut chargé par les alliés de le garder à Sainte-Hélène. Napoléon y vécut encore cinq ans, abreuvé de dégoûts et d'humiliations, qui probablement avancèrent le terme

de ses jours. Il mourut le 5 mai 1821, et fut enterré à Sainte-Hélène. Ses cendres, ramenées en France en 1840, reposent maintenant sous le dôme des Invalides, au milieu des guerriers témoins de ses victoires. Napoléon est compté, avec Alexandre, César et Charlemagne, au nombre des plus grands hommes que la terre ait produits: il posséda au plus haut degré le génie du guerrier et celui de l'administrateur; il mit un terme à l'anarchie, reconstitua la société, et pendant plusieurs années plaça la France à la tête des nations: cependant, on lui reproche une ambition démesurée et un trop vif amour pour la guerre, qui entraînèrent le pays dans des malheurs incalculables; en outre, il étouffa tous les genres de liberté, régna par l'arbitraire et ne craignit point, pour assurer son pouvoir, d'avoir recours aux mesures les plus violentes (*Voy.* Enghien, Moreau, etc.) — Napoléon ne laissa qu'un fils qui reçut en naissant le titre de roi de Rome (20 mars 1811). Cet enfant, proclamé empereur en 1815 sous le nom de Napoléon II, n'était pas alors en France: transféré en Autriche après les événements de 1814, où il porta le titre de duc de Reichstadt, il est toujours depuis resté dans ce pays, et c'est là qu'il est mort le 22 juillet 1832. — Napoléon écrivit dans sa jeunesse quelques opuscules: *Lettre à Matteo Buttafuoco*, *le Souper de Beaucaire*; ses *Proclamations* et *Bulletins*, en grande partie rédigés et dictés par lui, figurent parmi les documents les plus remarquables de notre histoire. On a publié sa *Correspondance inédite, officielle et confidentielle*, 1818-20, 7 vol. in-8. Les *Mémoires* de Las-Cases, connus sous le nom de *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'on donne comme écrits sous sa dictée, contiennent beaucoup de lui, mais ont été arrangés et fort souvent interpolés; dans les *Mémoires* de Montholon dictés de même, les altérations sont moins nombreuses et moins graves. Il a été publié un grand nombre d'*Histoires de Napoléon*, notamment par MM. Arnault, de Norvins, Tissot, Alexandre Dumas, etc.

NAPOLÉON II. *Voy.* l'article précédent.

NAPOLEON (Terre de). *Voy.* FREYCINET (Terre de).

NAPOLÉON-VILLE. *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

NAPOLI. *Voy.* NAUPLIE.

NAPOULE (LA), *Athenopolis*, village du dép. du Var, près de Draguignan, sur un enfoncement de la mer dit *golfe de Napoule*.

NAPPER-TANDY (Jacq.), un des chefs de l'Union irlandaise, qui en 1796 et 98 voulait soustraire l'Irlande à l'Angleterre, avait été négociant. Il tenta vainement, avec les secours de la France, d'opérer une révolution en Irlande (1796-98); mais il échoua et se réfugia en France, où il fut nommé colonel. Il mourut à Bordeaux en 1803.

NAR, auj. *Nera*, rivière d'Italie, sortait du mont *Fiscellus*, coulait entre l'Ombrie et la Sabine, passait à *Narnia*, et tombait dans le Tibre.

NARAYONGONDGE, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur le Sitol-Lokia (affluent du Brahmapoutre); 15,000 hab. Commerce de sel, grains, tabac, chanvre, etc. Les environs sont presque inondés dans la saison des pluies.

NARBO ou NARBO-MARTIUS, ville de Gaule. *Voy.* NARBONNE.

NARBONAISE, *Narbonensis*, nom donné sous Auguste à l'ancienne prov. romaine de Gaule dont *Narbo* était la capitale. Elle fut au IVe siècle divisée en 5 prov. dites: Narbonaise 1re, Narbonaise 2e, Viennaise, Alpes Graies-et-Pennines, Alpes Maritimes.

NARBONAISE 1re, auj. *Languedoc*, à l'O. du Rhône, bornée à l'E. par ce fleuve et la Méditerranée, à l'O. par les 2 Aquitaines, au S. par l'Espagne, avait pour ch.-l. *Narbo* et comprenait 6 peuples principaux, les *Tectosages*, les *Arecomici*, les *Sardones*, les *Tolosates*, les *Atacini*, et les *Umbranici*.

NARBONAISE 2e, partie de la *Provence* et du *Dauphiné*, à l'E. du Rhône, mais à quelque distance de ce fleuve, se trouvait entre la Viennaise et la prov. dite Alpes Maritimes, et par conséquent n'était point contiguë à la Narbonaise 1re. Elle comprenait, entre autres peuples, les *Albiœci*, les *Commoni*, les *Salyes*; v. princip. *Aquæ Sextiæ* (Aix).

NARBONNE, *Narbo* ou *Narbo Martius*, dite aussi *Julia Paterna* ou *Colonia Decumanorum*, ch.-l. d'arr. (Aude), sur le canal de Narbonne (qui se lie à la Méditerranée par l'étang de Sijean), à 48 kil. E. de Carcassonne et à 856 kil. S. de Paris (par Carcassonne et Toulouse): 10,782 hab. Archevêché. Cathédrale. Société d'agriculture, école de navigation, musée, petit théâtre. Vert-de-gris, sel marin, huiles, esprits, etc. Commerce de blé, vin, soude, etc. Miel renommé. — Narbonne fut fondée par les *Atacini*; Martius y conduisit une colonie romaine l'an 121 av. J.-C., d'où lui vint le nom de *Narbo Martius*. Narbonne fut la principale place d'armes des Romains en Gaule jusqu'au temps d'Auguste; elle fut sous l'empire ch.-l. d'abord de la Narbonaise entière, puis de la Narbonaise 1re, et ne tomba au pouvoir des Wisigoths qu'après une longue résistance (462). Au moyen âge, il y eut des vicomtes de Narbonne, relevant du comté de Toulouse. Le dernier vicomte, Guillaume III, fut tué sous les murs d'Ivry en 1424. Gaston, comte de Foix, ayant acquis cette vicomté, l'échangea avec Louis XII contre le duché de Nemours, et depuis elle est restée réunie à la couronne. On trouve à Narbonne beaucoup d'antiquités romaines. — L'arr. de Narbonne a 6 cant. (Narbonne, Coursan, Durlan, Ginestas, Lesignan, Sijean), 70 comm., et 56,965 hab.

NARBONNE (le comte Louis DE), né à Colorno (Parme) en 1755, vint en France en 1769, entra de bonne heure au service, étudia en même temps la diplomatie, et fut chargé, depuis le 6 décembre 1791 jusqu'au 10 mars 1792, du portefeuille de la guerre. Il avait adopté plusieurs des idées nouvelles, et croyait que l'exécution franche de la constitution pouvait seule sauver la monarchie. Décrété d'accusation après le 10 août, il s'enfuit à Londres, et là écrivit en faveur de Louis XVI un *Mémoire* justificatif qu'il envoya à la Convention. De retour à Paris en 1800, il reprit du service en 1809, suivit Napoléon comme aide-de-camp en Russie, fut ambassadeur à Vienne en 1813, et parut au congrès de Prague. Il mourut peu après à Torgau.

NARCISSE, *Narcissus*, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, était d'une beauté admirable. Il méprisa l'amour de la nymphe Echo, qui en sécha de douleur; peu après il devint amoureux de sa propre image, et de chagrin de ne pouvoir la posséder, se noya dans la source où il l'apercevait.

NARCISSE, *Narcissus*, affranchi et favori de Claude, devint immensément riche, surtout du produit des confiscations. Il fut pour beaucoup dans la chute de Messaline, et donna l'ordre de sa mort. Agrippine eut l'art de le faire exiler: il se tua de désespoir l'an 54 de J.-C. — Le saint de ce nom, apôtre d'Augsbourg, est fêté le 5 août.

NARDO, *Neritum*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 24 kil. S. de Lecce; 3,500 hab. Évêché.

NAREDA, fils de Brahma et de Saraçouati, est l'inventeur de la lyre indienne appelée *vina*, et le messager des dieux. C'est le Mercure indien.

NARENTA, *Narona*, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), à 24 kil. S. O. de Mostar, sur la Narenta; 500 maisons.

NAREW, riv. de Russie, naît dans le gouvernement de Grodno, coule au N. O., puis au S., et tombe dans la Vistule après un cours de 500 kil.

NARINO (Ant.), de Santa-Fé-de-Bogota, prit part à diverses insurrections de la Nouvelle-Grenade contre la métropole, de 1794 à 1811; fut nommé président de la nouvelle république; mais finit par

tomber entre les mains des Espagnols, et fut jeté dans une prison à Cadix où il mourut.

NARNI, *Narnia*, ville de l'Etat ecclésiastique, sur la Nera (jadis *Nar*), à 65 kil. N. de Rome; 5,000 hab. Evêché, cathédrale; ruines d'un pont romain; aqueduc. Patrie de l'empereur Nerva.

NARO, *Motyum*, v. de Sicile (Girgenti), à 20 kil. E. de Girgenti; 10,800 hab. Agriculture et fabriques.

NARONA. *Voy.* NARENTA.

NARSÈS, célèbre eunuque, natif de Perse, fut chambellan, puis trésorier de Justinien I; remplit avec succès plusieurs missions diplomatiques, et alla en 540 seconder ou plutôt surveiller Bélisaire dans la guerre contre les Goths. Il contribua à faire débloquer Rimini, mais causa la perte de Milan en se séparant de Bélisaire. En 552, il revint en Italie avec le titre de général en chef; remporta sur Totila, à Nocéra, une victoire dans laquelle le roi goth perdit la vie; battit de même Leutharis ou Lothaire, et Bucelin, chefs des Germains qui étaient venus au secours des Goths. Maître de l'Italie sous le titre de duc d'Italie, après ces exploits (554), il la réorganisa, rétablit l'ordre, releva des villes, mais se fit haïr par ses mesures fiscales. Rappelé avec insulte par Sophie, femme de Justin II, et remplacé par Longin, il s'en vengea en attirant les Lombards en Italie (568). Le pape Jean III l'avait cependant fait consentir à prendre les armes contre eux, quand il mourut.

NARSÈS, septième roi sassanide de Perse, régna de 296 à 303, battit Maximien en 301; défait à son tour, il fut forcé de céder à l'empire romain les cinq provinces au delà du Tigre.

NARUSCEWICZ (Adam-Stanislas), historien et poëte polonais, né en 1733 dans le district de Pinsk, mort en 1796, se fit jésuite, voyagea en Italie, en France, en Allemagne. Il plut au roi Poniatowski, qui, après la suppression des Jésuites, le nomma grand-notaire de Lithuanie, coadjuteur de Smolensk, et enfin évêque de Luck. Son principal ouvrage est une excellente *Histoire de la nation polonaise* (17 vol.), qui malheureusement ne va que jusqu'à 1386. On lui doit aussi une *Histoire de la Crimée*, 1797, in-8; des *Traductions de Tacite*, des *Poésies lyriques*, des *Fables*, etc.

NARVA, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 140 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg et à 13 kil. de l'emb. de la Narova dans le golfe de Finlande; 3,600 hab. — Brûlée en 1659 et en 1773. En 1700 Charles XII, avec 9,000 Suédois, y battit 39,000 Russes commandés par Pierre-le-Grand.

NARVAEZ (Pamphile DE), né à Valladolid, se signala par sa bravoure en Amérique, et fut chargé par Vélasquez d'aller combattre Christ. Colomb; mais Colomb le vainquit, le fit prisonnier et l'envoya à Cuba. En 1526, il débarqua dans la baie de Pensacola, jusque là inconnue, et s'enfonça imprudemment dans le pays. Les Floridiens l'y massacrèrent.

NASAMONS, *Nasamones*, peuple de l'Afrique, au S. de la grande Syrte, et à quelque distance des côtes, fut soumis par les Romains en même temps que la Cyrénaïque, et fit nominalement partie de l'empire. Les Nasamons se révoltèrent sous Dioclétien.

NASBINALS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 23 kil. N. O. de Marvejols; 1,500 hab. Serges.

NASEBY, village d'Angleterre, dans le comté de Northampton, est célèbre par la bataille qui s'y livra le 14 juin 1645, et dans laquelle les troupes du parlement, commandées par Fairfax et Cromwell, défirent complétement le roi Charles I.

NASER (ABOU'L HAÇAN), 3e prince de la dynastie des Samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxiane, n'avait que huit ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 914 de J.-C. Son visir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis. Lui-même, par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savants, mérita d'être placé au rang des plus grands monarques. Il mourut l'an 943, laissant le trône à son fils Nouh I. *Voy.* NASSER.

NASERIDES. *Voy.* GRENADE.

NASHVILLE, ville des États-Unis (Tennessee), sur le Cumberland, à 260 kil. O. de Lexington; 6,000 hab. Université, musée, bibliothèque; maison pénitentiaire. Lainages, cotonnades.

NASIUM, ville de la Gaule Belgique, chez les *Leuci*, à l'O., est auj. soit *Naix* (Meuse), près de Bar-le-Duc, dans le canton de Ligny, soit *Nancy* (Meurthe).

NASSAU, ville d'Allemagne (duché de Nassau), sur la Lahn, à 35 kil. N. E. de Wiesbaden; 1,000 hab. Aux environs, ruines du château de Nassauberg, berceau des comtes de Nassau. — Il y a deux autres Nassau: l'une ch.-l. de la Nouvelle-Providence, une des Lucayes (6,200 hab.: port, société d'agriculture); l'autre dans l'île de Banda, côte S. (port, rade, etc.; 1,000 hab.).

NASSAU (duché de), état de la Confédération germanique, presque enveloppé par la prov. Rhénane de Prusse et par le grand-duché de Hesse-Darmstadt: 105 kil. du N. au S. sur 75 de l'E. à l'O.; 385,000 hab. Montagnes (Westerwald, etc.); riv. (Lahn, Mein, Sieg, Rhin). Capitale, Wiesbaden. Gouvernement monarchique constitutionnel, deux chambres; contingent fédéral, 3,028 h. Il a une voix partagée avec Brunswick aux diètes extraordinaires, une à lui seul à l'assemblée générale. Prince régnant, Adolphe de Nassau (depuis 1829). — La maison de Nassau prétend descendre d'un frère de Conrad I; Walrame I (mort en 1020) et Walrame II (mort en 1068) commencent à proprement parler la famille souveraine de Nassau. A la mort d'Henri-le-Riche (1254), elle se divisa en deux lignes, la Walramienne et l'Ottonienne. Celle-ci règne sur la Hollande: elle hérita en 1530 de la principauté d'Orange qui appartenait à la maison de Châlons, et depuis ce temps les princes de cette branche ont porté le nom d'Orange. La Walramienne, après avoir fourni un empereur, Adolphe de Nassau (1293-1298), se subdivisa en branches nombreuses, qui, toutes, se réduisirent à une seule, en 1605, sous Louis II. Cette dernière se fractionna de nouveau en Nassau-Saarbruck, Nassau-Idstein, Nassau-Weilbourg. La 2e cessa en 1721; de la 1re sortirent deux rameaux, dits Saarbruck et Saarbruck-Usingen, qui s'éteignirent en 1797 et 1816. La 3e branche, Nassau-Weilbourg, représente donc toute la ligne Walramienne depuis 1816, et en réunit toutes les possessions. — Les ducs de Nassau s'agrandirent beaucoup sous les Hohenstauffen. Walrame I et Robert II suivirent Frédéric I à la 3e croisade; l'empereur Adolphe acheta les margraviats de Misnie et de Lusace; mais il s'attira par là des querelles qui finirent par lui coûter l'empire et la vie. Ses descendants durent à des mariages les comtés de Saarbruck et Saarwerden et de nombreuses seigneuries. Un d'eux fut créé par Charles IV prince d'empire, titre qu'on leur confirma en 1688 et en 1737. En 1812, ils obtinrent voix et séance à la diète et une riche indemnité pour ce qu'ils perdaient à l'ouest du Rhin. Les deux Nassau régnants (Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg) furent des premiers à signer la Confédération du Rhin, en 1806. On a vu plus haut que dix ans après les deux rameaux se réduisirent à un seul.

NASSAU (Adolphe DE), empereur. *Voy.* ADOLPHE.

NASSAU (Guillaume I DE), prince d'Orange, fils du comte de Nassau Guillaume-le-Vieux, naquit en 1533, et, dans le partage de sa succession paternelle, obtint les terres des Pays-Bas, auxquelles il joignit la principauté d'Orange (1544), dont il hérita par la mort de son oncle René de Nassau. Stathouder de

Hollande, de Zélande, d'Utrecht, il avait servi avec honneur et rempli diverses missions, lorsque les mesures impolitiques de Philippe II troublèrent les Pays-Bas. Guillaume fomenta en secret les troubles et fut le véritable auteur du compromis de la noblesse, en 1565 ; mais quand le duc d'Albe approcha, en 1567, il se démit de ses charges et se retira à Dillenbourg, d'où bientôt il envahit la Frise. Il venait en même temps de se déclarer protestant. Il ne fit rien d'important sur terre ; mais ayant donné des lettres de marque, il créa ainsi, avec les *Gueux de mer*, une marine qui devint redoutable (1572). Dès lors, les affaires des Espagnols déclinèrent : Guillaume, élu par les insurgés stathouder de quatre provinces, prit Middelbourg, puis fut nommé comte de Hollande et de Zélande (1574). Il se vit un instant sur le point d'unir les provinces méridionales ou catholiques à celles du nord, et jouit d'une autorité dictatoriale qui semblait frayer la route à la souveraineté ; mais il vit toute son habileté échouer devant les rivalités provinciales et les intrigues d'Alexandre Farnèse, qui mit même sa tête à prix (1580). Il forma alors l'union d'Utrecht, origine de la république des Provinces-Unies (1579), et par sa politique comme par ses armes maintint pendant plusieurs années l'indépendance de ces pays. Il périt assassiné par le fanatique Balthazar Gérard à Delft en 1584. On le surnommait *le Taciturne*.

NASSAU (Maurice DE), fils du précédent, né en 1567, faisait ses études à Leyde quand son père fut tué (1584). Il fut aussitôt élu président du conseil d'état de l'Union, et deux ans après, quoique à peine âgé de 20 ans, il fut nommé, par l'influence de Barneveldt, capitaine-général et amiral des provinces de Hollande et de Zélande : celles de Gueldre, d'Utrecht, d'Over-Yssel lui conférèrent les mêmes titres en 1589 et 90. Il justifia cette confiance par les brillantes campagnes de 1590, 91, 92, qui firent bientôt prendre aux affaires un aspect tout nouveau. En 1596, la France et l'Angleterre signèrent avec le nouvel état l'alliance offensive et défensive dite de la Haye. Enfin la victoire de Turnhout en 1597, celle de Nieuport en 1600, les deux prises de Rheinberg en 1597 et 1601, celles de Grave et de l'Ecluse en 1601 et 1604, bien que contrebalancées en partie par quelques avantages obtenus par l'Espagne, concoururent très fortement au triomphe de l'indépendance hollandaise, et amenèrent la trêve d'Anvers de 1609, qui dura douze ans. Maurice alors au comble de la gloire aspira au pouvoir absolu ; il éprouva une vive résistance de la part de Barneveldt et de Grotius ; mais enfin il fit sanctionner, par le synode de Dordrecht de 1618, toutes les mesures favorables à son ambition, et condamner à la mort, à l'exil ou à la perte de leurs biens les chefs de l'opposition (1619), entre autres Barneveldt, qui périt sur l'échafaud. En 1621, il fit rejeter les propositions de l'Espagne pour la réunion des sept provinces aux Pays-Bas catholiques. En 1624, il tenta en vain de faire lever le blocus de Bréda par Spinola, et de prendre Anvers en 1625. Il mourut la même année à la Haye. Maurice était un des premiers capitaines de son époque ; mais les événements de 1619 ont souillé sa mémoire.

NASSAU (Henri-Frédéric DE), prince d'Orange, frère du précédent, lui succéda en 1625 comme chef de la république (stathouder des cinq provinces de l'ouest, capitaine et amiral-général de l'Union), prit Bois-le-Duc en 1629, échoua dans une tentative sur Dunkerque (1631), prit sa revanche sur Skenk (1635) et Bréda (1637) ; s'empara en 1640 de Gennep et de Sas-de-Gand, en 1645 de Hulst, et accéléra ainsi l'instant auquel l'indépendance des Provinces-Unies allait enfin être reconnue par l'Espagne même (1648). Il mourut en 1647 ; on le regarde comme égal à son frère pour les talents militaires, et comme l'ayant surpassé en prudence et en pénétration.

NASSAU (Guillaume II DE), prince d'Orange, fils du précédent, né en 1626, fut déclaré en 1631 successeur éventuel de son père, et lui succéda en 1647. Après la paix de Westphalie, il entra en querelle avec les Etats d'Amsterdam, qui voulaient la réduction de la force armée, et se fit donner par les Etats-Généraux, à 4 voix contre 3, une autorité dictatoriale ; mais il fut bientôt obligé de la déposer et de signer une transaction. Il se lia ensuite avec Louis XIV pour partager les Pays-Bas catholiques entre les Provinces-Unies et la France, mais il mourut en 1650, avant que ce plan pût être mis à exécution. A sa mort, le parti républicain releva la tête, et le stathoudérat cessa pour quelque temps d'appartenir à la maison de Nassau.

NASSAU (Guillaume III DE), prince d'Orange. *Voy.* GUILLAUME III (roi d'Angleterre).

NASSAU (Guillaume IV et V DE), princes d'Orange et stathouders de Hollande (1747-51 et 1751-1800), n'ont rien fait de remarquable. *Voy.* HOLLANDE.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince DE), né en 1604, capitaine-général des possessions hollandaises au Brésil en 1636, puis gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise, et enfin gouverneur du duché de Clèves pour le duc de Brandebourg, enleva pendant son séjour au Brésil beaucoup de places aux Portugais. Il a laissé 2 vol. in-fol., représentant les animaux remarquables de l'Amérique du Sud, dessinés et enluminés de sa main. Ces deux vol. sont à la Bibliothèque royale de Paris.

NASSAU-SIEGEN (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prétendu prince DE), avait pour père Maximilien-Guillaume Adolphe, qui était le fruit d'un adultère, sa mère, Charlotte de Mailly, lui ayant donné le jour longtemps après avoir abandonné son époux, Emmanuel-Ignace de Nassau-Siegen. Le conseil aulique avait en 1746 débouté le père d'Othon de ses prétentions à la succession de Nassau-Siegen, mais le parlement de Paris le reconnut en 1756 prince de Nassau ; il portait ce titre en France et le transmit à son fils. Celui-ci, né en 1745, prit du service en France, fit avec Bougainville le voyage autour du monde (1766), devint colonel d'infanterie française à son retour : se mit à la solde de l'Espagne lors du siége de Gibraltar (1782), et reçut pour récompense de sa brillante valeur 3,000,000 de fr. en cargaison de vaisseau, la grandesse et le grade de major-général. Il passa de là au service de la Russie, reçut le titre d'amiral, détruisit la flotte turque (1788) près d'Otchakov, commanda la flottille russe contre les Suédois en 1789 et 90, battit ceux-ci à Svenksund (1789), à Borgo (1790), mais fut lui-même complétement défait à la deuxième bataille de Svenksund (1790). Quoique jeune encore, il ne prit point de part aux guerres qui bientôt agitèrent toute l'Europe, et mourut à Paris vers 1805.

NASSER-LEDINILLAH, calife abbasside (1180-1225), recula les frontières de ses états, établit à Bagdad une excellente police, fonda des mosquées, des colléges ; mais on l'accuse d'une avarice extrême : il laissa d'immenses richesses.

NASSER-MOHAMMED (Melik-al-), 9e sultan mamelouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des Baharites, régna de 1293 à 1341, mais vit pendant quatre ans son règne interrompu par les usurpations de Ketbogha et de Ladjyn (1295-1299). Outre d'autres révoltes à comprimer, il eut aussi à soutenir des guerres sanglantes à l'extérieur ; mais vainqueur de tous ses ennemis, il étendit sa domination jusqu'à Malatiah et Anah sur l'Euphrate. Dans l'administration de ses états, il se montra actif et éclairé ; couvrit l'Egypte de digues, de routes, de canaux, de beaux monuments, et encouragea l'agriculture et les arts. *Voy.* NASER et NESSIR.

NASSIRABAD, ville de l'Inde. *Voy.* DABOUAR.

NASSIR-EDDYN, dit *Al-Thoussi*, parce qu'il était de Thous en Khoraçan, astronome persan, naquit en 1201 et mourut en 1274. Il avait étudié toutes les sciences, mais fut surtout un astronome et un mathématicien du premier ordre. Les Arabes le comparent à Ptolémée. Il perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et composa les *tables ilkhaniennes*, qui renferment toutes ses observations astronomiques et le résultat de celles qui furent faites avant lui.

NATAL ou **CIDADE-DOS-REYS**, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande, sur le Rio-Grande, à 3 kil. de son emb.; fort. — Il y a d'autres villes du nom de Natal : 1° dans l'île de Sumatra, côte S. O : établissement anglais ; or, poudre d'or, camphre, cire ; 2° en Afrique, sur la côte de Natal, à l'emb. du Natal : port ; 300 hab. (*Voy.* ci-après.)

NATAL (côte de), partie de l'Afrique orientale, de 33° 15' à 25° 45' lat. S., s'étend indéfiniment à l'intérieur. Son nom lui vient d'une rivière qui se jette dans la mer des Indes par 29° 50', et près de l'embouchure de laquelle est la petite ville de Natal. Une société pour le commerce des dents d'hippopotame y a formé un établissement en 1824 (les actionnaires sont au Cap).

NATALIS COMES. *Voy.* CONTI (Noël).

NATANGIE, une des divisions de l'ancienne Prusse, entre la Warmie (depuis Balga), le Frische-Haff, la Pregel et l'Alle.

NATCHEZ, peuplade indigène des bords du Bas-Mississipi, jadis puissante et assez civilisée, mais presque anéantie par les Français en 1730. M. de Châteaubriand a immortalisé cette peuplade dans son poëme des *Natchez*. — Elle a donné son nom à une ville des Etats-Unis (Mississipi), sur le Mississipi, à 12 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans ; par 31° 28' lat. N., 93° 42' long. O.; 5,000 hab. Entrepôt du commerce des établissements de la partie occidentale de l'état. Académie, bibliothèque.

NATCHEZ (famille MOBILE-) ou FLORIDIENNE, nom sous lequel on désigne une des principales familles indigènes de l'Amérique septentrionale : elle se subdivise en plusieurs nations ou branches dont voici les plus importantes : les *Natchez* (*Voy.* ci-dessus) ; les *Criks* ou *Muskohges*, entre les états d'Alabama et de Géorgie ; les *Tchikkasah*, dans le N. de l'état de Mississipi ; les *Chaktas* ou *Têtes-Plates*, dans les états de Mississipi, de la Louisiane et l'Arkansas ; les *Cherokees*, dans la Géorgie au N. O., l'Alabama au N. E. et le Tennessee au S. E.

NATHAN, prophète juif, reprocha à David le meurtre d'Urie, et lui prédit que l'honneur de construire le temple était réservé à Salomon.

NATIOLUM, ville d'Italie (Apulie peucétienne), auj. GIOVENAZZO.

NATIVITE DE LA SAINTE VIERGE. *Voy.* MARIE.

NATOLIE. *Voy.* ANATOLIE.

NATRON (vallée du), *Nitriotes nomos*, dans la Basse-Egypte, à 69 kil. O. du Caire : on y trouve sept lacs d'où l'on tire du natron (sulfate de soude). La vallée s'étend du N. O. au S. E. pendant 110 kil. Fréquentée par les Bédouins.

NAUCELLE, ch.-l. de canton (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Rhodez ; 1,600 hab.

NAUCLERUS (Jean VERGEN, dit), chroniqueur, né vers 1430 en Souabe, et mort vers 1510, chancelier de l'université de Tubingue, a laissé une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'en 1400, Cologne, 1564, 2 vol. in-fol.

NAUCRATIS, auj. *Fouah?* ville de l'Egypte-Inf. sur la branche Canopique du Nil. Son port était célèbre comme le seul auquel, sous les Pharaons, il fût permis aux navires étrangers d'aborder. Patrie de Julius Pollux (auteur de l'*Onomasticon*) et d'Athénée.

NAUDE (Gabriel), bibliographe, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653, avait été médecin de Louis XIII, puis bibliothécaire de Mazarin. Ses principaux écrits sont : *Avis pour dresser une bibliothèque*, Paris, 1627 ; *Addition à l'histoire de Louis XI*, Paris, 1630, in-8 ; *Bibliographia politica*, Venise, 1633 ; *Considérations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4. Il existe, sous le titre de *Naudeana*, un recueil d'anecdotes tirées des conversations de Naudé.

NAULOQUE, *Naulochus*, ville de Sicile, au N. de Myles, près du cap Pélore. Entre Myles et Nauloque fut livrée, l'an 36 av. J.-C., une bataille navale qui ruina le parti de Sextus Pompée et livra la Sicile et l'empire de la Méditerranée à Auguste.

NAUMANN (J.-Amédée), compositeur, né à Blasewitz, près de Dresde, en 1745, mort en 1801, fut maître de la chapelle de l'électeur de Saxe. On a de lui des *opéras* italiens, allemands, suédois ; de la musique religieuse, *la Passion*, et le *Giuseppe riconosciuto* de Métastase.

NAUMBOURG, ville des Etats prussiens (Mersebourg), sur l'Unstrutt et la Saale, à 27 kil. S. O. de Mersebourg ; 9,500 hab. Etablissements de bienfaisance et d'instruction ; sociétés d'antiquités nationales ; toiles, bonneterie, amidon, etc. — Jadis capit. de l'évêché souverain de Naumbourg-Zeitz.

NAUPACTE, *Naupactus*, auj. *Lépante*, ville de la Grèce propre, sur la côte de la Locride, avait appartenu aux Ozoles, puis fut prise par Athènes, qui, après la troisième guerre de Messénie, y établit les fugitifs Messéniens, ennemis acharnés de Sparte ; tomba après la bataille d'Ægos-Potamos au pouvoir des Spartiates qui la rendirent aux Ozoles ; fut conquise ensuite par Philippe et donnée aux Etoliens, sur qui les Romains, commandés par M. Acilius Glabrion, la prirent après un siége acharné (191).

NAUPLIE, nom de deux villes de l'État de Grèce (Morée). La première, dite *Nauplie de Malvoisie* (en italien *Napoli di Malvasia*), et aussi *Monembasie*, est située sur la côte orientale, à 53 kil. S. E. de Misitra, sur la petite île de Minoa, qui est réunie au continent par un pont ; 6,000 hab. Évêché grec. Excellent vin de Malvoisie qu'on récolte aux environs. Près de là, ruines d'*Epidaurus Limera* (auj. *Vieille-Malvoisie*) ; restes d'un temple d'Esculape. — Nauplie devint, lors de la création de l'empire latin, le titre d'une principauté : Michel Paléologue s'en empara bientôt, mais les Vénitiens la lui enlevèrent ; Soliman la prit sur eux en 1540 ; en 1690, ils la reprirent et la gardèrent jusqu'en 1715. — La seconde, dite *Nauplie de Romanie* (*Napoli*, quelquefois *Anaboli*), *Nauplia* en latin, est à 40 kil. S. de Corinthe, sur une langue de terre au fond du golfe de Nauplie : 12,000 hab. Archevêché grec. Citadelle et murailles très fortes. Commerce de blé, huile, vin, soie, coton, laine, miel, cire, tabac, etc. Marais aux environs. Cette ville était jadis le port d'Argos. Les Turcs la prirent en 1715. En 1825, Ibrahim-Pacha l'assiégea vainement. — Le golfe de Nauplie, qui doit son nom à Nauplie de Romanie, est l'ancien golfe d'Argos.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubée, fut un des Argonautes, et père de Palamède. Voulant venger la mort de son fils sur Ulysse et les Grecs, il alluma de grands feux parmi des écueils : beaucoup de vaisseaux grecs y périrent ; cependant Ulysse échappa, et, de désespoir, Nauplius se jeta dans la mer.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, accueillit Ulysse lors de son naufrage dans l'île des Phéaciens, et le conduisit au palais de son père.

NAVA-DEL-REY (LA), ville d'Espagne (Valladolid), à 12 kil. N. O. de Medina-del-Campo ; 3,800 h.

NAVA-EL-CARNERO, ville d'Espagne (Madrid), à 31 kil. S. O. de Madrid ; 3,210 hab. Bien percée et bien bâtie. Patrie du peintre Sébastien Munoz.

NAVAILLES (Philippe DE MONTAUT DE BENAC, duc de), maréchal de France, né en 1619, mort en

1684, entra au service en 1638, fut colonel en 1641, se signala dans les campagnes d'Italie, combattit les Frondeurs dans l'Orléanais et l'Anjou, remplaça le duc de Modène en 1652 dans le commandement des troupes françaises; fut envoyé au secours de Candie en 1669, mais n'obtint aucun succès et fut même trois ans en disgrâce après son retour; prit une part très active et très glorieuse à la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674; commanda l'aile gauche à la journée de Senef, et fut récompensé par le bâton de maréchal en 1675. L'année suivante, il prit Figuières en Catalogne. Après la paix de Nimègue, il devint gouverneur du duc de Chartres (depuis régent). Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1635 à 1683, Paris, 1701, in-12.

NAVARETTE, *Navarrete*, bourg d'Espagne (Burgos), à 11 kil. O. de Logrono; 2,200 hab. Couvent, hôpital. Duguesclin y fut fait prisonnier en 1367 dans une bataille que Henri de Transtamare perdit contre son frère Pierre-le-Cruel et le prince Noir.

NAVARETTE (le Père), missionnaire espagnol, né en Castille vers 1620, séjourna en Chine de 1659 à 1672, eut de vifs démêlés avec les Jésuites, fut à son retour nommé archevêque de Saint-Domingue, et mourut en 1689. Il a écrit en espagnol (Madrid. 1676), un *Traité* qui est un des plus propres à faire connaître la Chine.

NAVARETTE, peintre espagnol. *Voy.* FERNANDEZ.

NAVARIN, *Neo-Castron* en grec moderne, ville de l'Etat de Grèce (Elide), sur la côte O., à 90 kil. S. O. de Tripolitza; 2,000 hab. Port grand et sûr. La flotte turco-égyptienne y fut détruite en moins de trois heures par les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie en 1827. En 1825, un combat sanglant avait été livré aux environs de Navarin entre les Grecs et les Turcs, commandés par Ibrahim-Pacha. La foudre fit sauter la poudrière de cette ville en 1829: aussi est-elle presque tout en ruines. — Aux env. et au N. O. est *Vieux-Navarin* ou *Zouchio*, sur l'emplacement de l'anc. *Pylos*.

NAVARRE (roy. de), prov. d'Espagne, entre 41° 54'-43° 18' lat. N., et entre 3°-4° 46' long. O., est bornée au N. par la France, à l'E. et au S. par le roy. d'Aragon, au S. O. par la prov. de Soria, à l'O. par celle d'Alava, et au N. O. par celle de Guipuscoa: 150 kil. sur 130; 200,000 hab. Ch.-l., Pampelune. La chaîne des Pyrénées borne cette province au N.: elle est traversée par l'Ebre et la Bidassoa. Sol assez fertile: blé, maïs, orge, avoine, châtaignes et haricots; industrie active en draps, toiles, étoffes de laine, papier, savon et liqueurs. — La Navarre fut peuplée par les Basques (Vascons, *Vaccéens* de Pline), et son nom lui vient de *Navarros*, qui en basque signifie *habitants des pays plats*. Longtemps fidèles alliés des Romains, les Navarrais résistèrent probablement aux Suèves et aux Wisigoths; mais l'an 778, Charlemagne prit Pampelune et soumit la plus grande partie de la Navarre; le reste devint la proie des Maures. L'an 806 Louis-le-Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, donna le gouvernement de la Navarre au comte Aznar. Pépin, roi d'Aquitaine, le confirma dans ce gouvernement (824); mais il s'y rendit indépendant (831). Sanche-Sancion, son frère, lui succéda (837) avec le titre de comte; Garsimine ou Garcie Ximenès, fils de Sanche, et qui succéda à son père en 857, prit le titre de roi en 860. Les successeurs de Garcie possédèrent la Navarre jusqu'en 1076, alors que Sanche IV fut détrôné par Sanche Ramire, son cousin et roi d'Aragon. Pèdre I et Alphonse-le-Batailleur portèrent également les deux couronnes de Navarre et d'Aragon; toutefois, après la mort du dernier (1134), la Navarre devint un roy. particulier. Le mariage de Jeanne I, reine de Navarre, avec Philippe-le-Bel (1284), réunit la Navarre à la France jusqu'en 1322. La fille de Charles-le-Bel, qui ne pouvait régner en France par l'effet de la loi salique, hérita du moins de la Navarre, qui fut alors séparée de la France. Ce roy. passa ensuite à la maison de Foix, puis à celle d'Albret. Ferdinand-le-Catholique, roi de Castille et d'Aragon, enleva à Jean d'Albret (1512) toute la Haute-Navarre, ne lui laissant que la partie de la Navarre située en deçà des Pyrénées ou Basse-Navarre. La H.-Navarre est toujours restée depuis à l'Espagne. Henri III de Bourbon, roi de la Basse-Navarre, étant monté sur le trône de France en 1589, sous le nom de Henri IV, les rois de France ses successeurs ont porté le titre de rois de Navarre jusqu'en 1830.

Souverains de la Navarre.

Rois de Navarre.
Garcie I Ximenès, ou Garsimine, 857
Fortunio, 880
Sanche I, 905
Garcie II, 926
Sanche II, 970
Garcie III, 994
Sanche III, *le Grand* 1001
Garcie IV, 1035
Sanche IV, 1054

Rois d'Aragon et de Navarre.
Sanche V, 1076
Pierre I, 1094
Alphonse I, 1104

Rois de Navarre.
Garcie V, 1134
Sanche VI, 1150
Sanche VII, 1194
Thibault I, 1234
Thibault II, 1253
Henri I, 1270
Jeanne I, 1274-1305

Rois de France et de Navarre.
Philippe-le-Bel, 1284
Louis-le-Hutin, 1305
Jean I, 1316
Philippe-le-Long, 1316

Rois de Navarre.
Charles I, 1322
Jeanne II, 1328
Philippe d'Evreux, 1328
Charles II le Mauvais, 1349
Charles III, 1386
Jean II, 1425
Blanche, 1425
Eléonore, 1479
Fr. Phébus de Foix, 1479
Catherine et Jean d'Albret, 1483
Henri II, 1517
Jeanne III d'Albret et Ant. de Bourb. 1555
Henri III (depuis Henri IV), 1572

NAVARRE-ET-BÉARN, grand-gouvernement de la France avant la révolution, avait au N. la Chalosse, à l'E. l'Astarac et le Bigorre, à l'O. le Labour et au S. l'Espagne. Il se composait de deux parties distinctes, la Navarre française et le Béarn. Ch.-l. général, Pau. Il a formé le dép. des Basses-Pyrénées.

NAVARRE FRANÇAISE OU BASSE-NAVARRE, partie du grand-gouv. français de Navarre-et-Béarn et démembrement du roy. de Navarre, avait à l'E. le Béarn et la Soule, à l'O. le Labour, etc. Ch.-l., Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle composait tout ce que Jean d'Albret et Catherine de Navarre, sa femme, purent recouvrer des états que Ferdinand-le-Catholique leur avait enlevés en 1512.

NAVARRE (NOUVELLE-), anc. province du Mexique au N. O., auj. comprise dans l'état de Sonora.

NAVARRE (collége de), un des colléges de l'Université de Paris, ainsi nommé de sa fondatrice, Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Champagne, femme de Philippe-le-Bel; il avait d'abord porté le titre de collége de Champagne. Il était situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'École Polytechnique.

NAVARRE (Pierre), général espagnol, d'abord simple matelot dans sa patrie, prit du service sous le célèbre Gonzalve, perfectionna le procédé de la mine, emporta par ce moyen le château de l'Œuf (1503), fut fait noble et comte d'Alvelto, et en récompense mis à la tête de l'expédition d'Afrique de Ximenès en 1509; il eut aussi part à celle de 1510 dont il sauva les débris, passa en Italie (1511) et fut pris par les Français à la bataille de Ravenne (1512). Comme Ferdinand ne payait pas sa rançon, il entra au service de la France, et se distingua surtout aux batailles de Marignan et de la Bicoque. Mais étant tombé ensuite aux mains des Espagnols, il fut conduit à Naples et y périt, dit-on, par ordre de Charles-Quint.

NAVARREINS, ville forte de France, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 17 kil. S. d'Orthez, sur le Gave d'Oléron; 1,400 hab. Fondée en 1529.

NAVARRETE. *Voy.* NAVARETTE.

NAVAS-DE-TOLOSA. *Voy.* MURADAD. — NAVAS veut dire *plaines*. Aussi ce nom est-il commun à beaucoup d'autres villes d'Espagne, entre autres : *Navas-del-Madrono* (Badajoz), à 36 kil. S. O. de Caceres; 2,800 hab., et *Navas-del-Marques* (Avila), à 49 kil. S. E. d'Avila; 3,100 hab. : grand palais seigneurial; draps, etc.

NAVIA-DE-LUARCA. *Flavionavia*, ville d'Espagne (Oviédo), à 17 kil. O. de Luarca, sur la Navia, à son embouchure dans l'Océan; 1,200 hab.

NAVIER (Cl.-L.-Marie-H.), ingénieur, neveu de Gauthey, né à Dijon en 1785, mort en 1839, était fils d'un avocat au parlement de cette ville. Il fut nommé ingénieur ordinaire des ponts et chaussées dans le dép. de la Seine en 1807, obtint en 1819 à l'école royale des ponts et chaussées une chaire de mécanique appliquée, devint en 1824 membre de l'Académie des Sciences, commença la même année le pont des Invalides, suspendu à des chaînes de fer, mais commit dans ses calculs des erreurs qui firent échouer l'entreprise. On a de lui divers *Mémoires*, notamment *sur la flexion des lames* et *des plans élastiques*, etc.

NAVIGATEURS (archipel des), en Polynésie, au N. E. des îles Tonga, par 171-175° long. O., 13° 25' lat. S., est très fertile (la canne à sucre y croît spontanément). Habitants très bien faits et fort adroits navigateurs, mais violents et féroces. Les trois plus grandes îles de cet archipel sont : Pola, Oyalava et Maouna; dans celle-ci furent tués, à la baie du Massacre, neuf des compagnons de Lapérouse. Bougainville en 1768, Lapérouse en 1787, Edward en 1791, ont visité ces îles.

NAXIE, île de l'Archipel. *Voy.* NAXOS.

NAXOS primitivement *Strongyle*, *Dia*, *Dionysiade*, *Callipolis*, auj. *Naxie*, île du roy. de Grèce (Cyclades), dans l'Archipel (276 kil. carrés), montueuse, agréable, très fertile et riche en granit, en serpentin et autres beaux marbres, et surtout en terre d'émeri; elle a une centaine de villages et pour ch.-l. Naxie (par 23° 35' long. E., 37° 7' lat. N.). Port, môle, château-fort : deux archevêchés, un grec, un catholique. — Naxos était anciennement célèbre par le culte qu'on y rendait à Bacchus; et c'est à Naxos, déserte alors, que, selon la fable, Ariadne fut abandonnée par Thésée. Colonisée par des Cariens, cette île, après avoir été indépendante, fut soumise par Pisistrate au joug d'Athènes, tomba sous celui de Darius I après la révolte d'Ionie, fit alliance avec Athènes lors de l'invasion de Xerxès, et vit bientôt l'alliance se changer en protectorat. Conon vainquit la flotte péloponésienne à Naxos en 377 av. J.-C. Naxos, ainsi que presque toutes les îles de l'Archipel, fit partie du lot de Venise après la prise de Constantinople en 1204. Avec les îles principales des environs elle forma alors ce qu'on nommait le *duché de Naxos et des douze Cyclades*. Les Turcs s'en emparèrent dans la guerre de 1461 à 1478 contre Venise.

NAY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 15 kil. S. E. de Pau, sur le Gave de Pau; 3,416 hab. Filature.

NAZABATH, riv. d'Afrique. *Voy.* ADOUSE.

NAZARÉENS. On appelait ainsi : 1° ceux des Juifs qui, dans l'ancienne loi, faisaient vœu, soit pour un temps, soit pour la vie, de conserver une pureté parfaite : ils s'engageaient à la chasteté, à l'abstinence des liqueurs et à la conservation de leur chevelure. Samson, Samuel et saint Jean-Baptiste étaient Nazaréens; — 2° les premiers chrétiens, auxquels les Juifs donnaient ce nom, par allusion à Jésus de Nazareth; — 3° une secte hérétique du IIe siècle, qui mêlait les pratiques du mosaïsme avec les dogmes chrétiens, et qui se rapprochait beaucoup des Ebionites. Cette secte disparut vers le IVe siècle.

NAZARETH, *Nasra* en turc, petite ville de Palestine (Galilée), dans la tribu de Zabulon, au N. O., sur une montagne, fut la résidence de Joseph, de la Vierge et de Jésus jusqu'à son baptême. On y compte auj. 2,000 hab., plusieurs églises, entre autres celle de la Vierge, et un couvent de Franciscains. En 1799, le général Junot, avec une poignée de braves, y livra un brillant combat dans lequel il mit en fuite un nombre considérable de Turcs.

NAZIANZE, *Nazianzus*, petite ville de Cappadoce, au S., connue par la naissance de saint Grégoire de Nazianze.

NEAGH (LOUGH), lac d'Irlande (Ulster), baignait au N. et à l'E. le comté d'Antrim, au S. celui d'Armagh, à l'O. ceux de Tyrone et de Londonderry; 35 kil. sur 17. Il reçoit plusieurs cours d'eau et communique avec la mer d'Irlande par un canal. Ce lac doit avoir un écoulement souterrain; ses eaux sont pétrifiantes. Il est fameux en Irlande par toutes sortes de traditions superstitieuses.

NEANDER (Michel), théologien protestant, né à Soraw (Silésie), en 1525, mort à Ilfeldt en 1595, a laissé beaucoup d'ouvrages de grammaire et de philologie, entre autres : *Erotemata græcæ linguæ*, Bâle, 1553, in-8, et *Gnomologia græco-latina*, 1557.

NEAPOLIS, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun à plusieurs villes anciennes d'origine grecque. Les principales sont : 1° l'anc. *Parthénope*, auj. *Naples*; 2° l'anc. *Sichem*, auj. *Naplouse* en Palestine (tribu d'Ephraïm). — Un quartier de l'anc. Syracuse portait aussi le nom de *Neapolis*, etc.

NÉARQUE, *Nearchus*, amiral d'Alexandre-le-Grand, était Crétois. Il est connu surtout par le voyage qu'il fit de l'embouchure de l'Hydaspe dans l'Indus jusqu'à Babylone, et dont le but était d'explorer l'océan Indien. Son *Journal* existait encore au temps d'Arrien, qui en a donné des extraits dans ses *Indiques*. W. Vincent a réuni tout ce que les anciens nous ont laissé sur ce sujet dans son *Voyage de Néarque* (en anglais), Londres, 1797, in-4, trad. en français par Billecoq, Paris, 1800, in-4.

NEATH, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, à 8 kil. S. d'Swansea; 4,200 hab. Aux environs, beaucoup de houille. Usines à cuivre.

NEAUFLE-LE-CHATEAU, bourg de France (Seine-et-Oise), à 17 kil. O. de Versailles; 1,900 hab.

NEAUX, ville des États prussiens. *Voy.* EUPEN.

NEBO, auj. *Attare*, montagne de Palestine (Pérée), chez les Moabites, dans la chaîne des monts Abarim, et à l'E. de la mer Morte. Moïse aperçut la Terre-Promise du haut de cette montagne, et y mourut.

NEBOUZAN, ancien petit pays de France, dans le S. E. de la Gascogne; ch.-l., St-Gaudens. Il est auj. compris dans le S. O. du dép. de la Haute-Garonne et dans l'E. de celui des Hautes-Pyrénées.

NEBRISSENSIS (ANTONIUS). *Voy.* ANTOINE DE LEBRIXA.

NEBRODES ou NEBRIDES, monts de Sicile, s'étendaient de l'O. à l'E. dans le nord de l'île. On les nommait aussi monts Héreens.

NECESSITÉ, *Necessitas*, déesse allégorique, fille de la Fortune, accompagnait toujours sa mère et tenait à la main de longues chevilles, des crampons, des coins de fer. Elle avait un temple à Corinthe.

NECHAO I, roi d'Egypte, régna de 691 à 683 av. J.-C., fut tué dans un combat par Sabacon, roi d'Ethiopie, et eut pour successeur Psammétique.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, régna de 617 à 601 av. J.-C., fut en guerre avec Nabopolassar I, roi d'Assyrie, et Josias, roi des Juifs. Il battit et tua celui-ci à Mageddo; mais il fut à son tour battu par Nabuchodonosor, qui lui enleva toutes ses conquêtes.

NECKAR ou **NECKER**, *Nicer?* riv. d'Allemagne, naît près de Spaichingen, dans le roy. de Wurtemberg; coule au N., au N. E. et à l'O., traversant le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et joint le Rhin près de Manheim : cours, 172 kil., dans l'un et l'autre pays. — Dans l'un et l'autre pays, il donne le nom de cercle du Neckar à une division territoriale : celui de Wurtemberg a pour ch.-l. Stuttgardt et compte 450,000 hab., celui du grand-duché de Bade a pour ch.-l. Manheim.

NECKER (Jacques), ministre de Louis XVI, né à Genève en 1732, vint jeune à Paris, et y fit fortune comme banquier. Genève alors le nomma son résident à la cour de France, et la compagnie française des Indes un de ses syndics. Quelques opuscules assez remarquables et la recommandation du marquis de Pezay ouvrirent à Necker l'entrée du cabinet, et il fut nommé en 1776 directeur général des finances. Il réalisa fort promptement des emprunts, établit un peu d'ordre dans les finances et prit nombre de mesures pour diminuer les charges publiques et le déficit du trésor. La principale fut l'établissement des administrations provinciales, déjà imaginées par Turgot sous le nom de municipalités. Cinq ans après, Necker publia son *Compte rendu*, le premier ouvrage qui en France ait fait connaître au public les recettes et les dépenses du pays. Mais Necker avait de rudes oppositions à combattre : la routine, l'intérêt, des vanités froissées s'unirent contre lui, et il fut forcé de donner sa démission en 1781. Les fautes de ses successeurs : Joly de Fleury, Calonne, Brienne, forcèrent Louis XVI à le rappeler en 1788. Il était alors l'idole du peuple; mais la cour le détestait, et elle réussit par ses intrigues à le faire renvoyer par le roi, en juin 1789. Son départ fut le signal d'une insurrection terrible; c'est alors que la Bastille fut prise. Louis XVI rappela Necker encore une fois; mais bientôt le ministre, quoique fort libéral, fut dépassé et se vit traité d'apostat dans les clubs. Ne pouvant plus faire de bien, il remit son portefeuille en 1790 et se retira dans sa belle terre de Coppet, en Suisse, où il mourut en 1804. Ses *Œuvres complètes* forment 15 vol. in-8, Paris, 1821; on y remarque, outre ses ouvrages de politique et de finances, un *Cours de morale religieuse*. Il eut pour fille la célèbre Mme de Staël-Holstein, qui portait pour lui l'admiration jusqu'à l'idolâtrie. (*Voy.* STAEL.) — Mme Necker, son épouse, née Suzanne Curchod de la Nasse, fille d'un ministre calviniste de Suisse, possédait les langues anciennes et modernes, et réunissait à la beauté toutes les vertus et surtout une bienfaisance inépuisable. C'est elle qui fonda l'hôpital Necker.

NECKER DE SAUSSURE (Mme). *Voy.* SAUSSURE.

NECTANÉBO, nom de deux rois d'Egypte : le 1er, peu important, régna de 375 à 363 av. J.-C.; le 2e, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 363, après Tachos, fit alliance avec Agésilas qui l'aida à punir ses sujets révoltés; il voulut ensuite secouer le joug de la Perse, mais, attaqué par Artaxerce-Ochus en personne, il fut vaincu et obligé de s'enfuir en Ethiopie, où il mourut vers 354 ou 350.

NEDA (SAINT-NICOLAS-DE-), bourg d'Espagne (Galice), à 31 kil. N. E. de la Corogne; 3,000 hab. Métallurgie; fabriques de toiles; boulangeries.

NEDJED, région d'Arabie, entre le Lahsa au N. E., l'Hedjaz à l'O., et les déserts au S.; 300,000 hab. Ch.-l. (jadis), Derreyeh, détruite en 1819. Climat très chaud, mais sain. Peu d'eau, sol aride et sablonneux. Habitants la plupart nomades. Chevaux, chameaux, gros bétail, moutons, etc. Nul grand état; c'est pourtant du Nedjed que sont sortis les Wahabites (*Voy.* ce nom).

NED-ROMA, *Celana*, ville d'Algérie (Tlemcen), à 53 kil. N. E. de Tlemcen, à 13 kil. de la mer.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste anglais, né en 1620, mort en 1678, se signala par son talent et sa versatilité; publia, de 1643 à 1660, un *Mercurius* qui successivement prit les qualifications de *Britannicus*, *Pragmaticus*, *Politicus*, et qui fut successivement libéral, loyaliste et indépendant. Le conseil d'état ayant supprimé ce journal en 1660, Needham se livra à la chirurgie et devint un habile opérateur.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), savant anglais, né en 1713, mort à Bruxelles en 1781, est célèbre par des observations microscopiques dont il concluait la génération spontanée. Elles sont consignées : 1° dans l'*Histoire naturelle* de Buffon; 2° dans ses *New microscopical discoveries*, Londres, 1745, trad. en français sous le titre de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12. Needham était prêtre catholique, et il réfuta quelques-unes des objections de Voltaire contre la religion, ce qui lui attira les sarcasmes de cet écrivain.

NÉEL (Louis-Balthazar), écrivain, né à Rouen, mort en 1754, a laissé : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris par terre*, 1751, écrit burlesque souvent réimprimé; *Histoire du maréchal de Saxe*, 1752; *Histoire de Louis, duc d'Orléans, fils du Régent*, 1753; etc.

NÉERLANDE, *Neerlands* (c.-à-d. *pays inférieurs*). Avant 1830, on distinguait sous le nom de *Néerlande* ou de *Monarchie néerlandaise* l'ensemble des provinces qui formaient le royaume des Pays-Bas. Depuis 1830, ce nom ne s'applique plus guère qu'au royaume de Hollande.

NEFTÉ, déesse égyptienne, femme de Typhon, était, ainsi que son mari, malfaisante et stérile, et l'opposée en tout d'Osiris et d'Isis. Les Egyptiens voyaient en elle la terre comme opposée au ciel, puis la terre aride, la terre libyque comme opposée au sol fertile, à l'Egypte, enfin la mer; et il est possible que de Nefté les Grecs aient fait Neptune.

NEGAPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 260 kil. de Madras, à 90 kil. S. de Pondichéry, par 10° 45' lat. N., 77° 28' long. E. Citadelle; commerce très actif. Bâtie par les Portugais; prise par les Hollandais en 1660, par les Anglais en 1781.

NEGOMBO (*le pays des serpents*), ville de l'île de Ceylan, sur la côte O., à 26 kil. N. de Colombo, par 11° lat. N., 77° 24' long. E. Riz, noix d'arec, bétel, café et poivre noir. Les Anglais la prirent en 1796.

NÈGREPELISSE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron, à 14 kilomètres N. E. de Montauban; 3,142 habitants. Toiles de coton; grains, vin et chanvre. Jadis florissante et l'une des places fortes des Calvinistes, fut prise et brûlée par Louis XIII.

NÉGREPONT, *Eubée* des anciens, *Egribos* suivant les Turcs, île de la Méditerranée (Archipel), très près de la côte N. E. de l'Hellade, dont la sépare l'Euripe. Etroite et longue, elle a 172 kil. de long et de 4 à 32 de large; 60,000 hab. Ch.-l., Négrepont. Montueuse, fertile pourtant, et renommée principalement pour ses pâturages; riche en très beaux marbres. — Cette île, au moyen âge, formait avec Athènes une principauté; auj. c'est une province du roy. de Grèce.

NÉGREPONT, *Egribos* des Turcs, *Chalcis* des anciens, ville capitale de l'île, sur la côte occid., à 57 kil. N. d'Athènes, par 21° 31' long. E.; 16,000 hab. jadis (peut-être davantage auj.). Port où peuvent tenir 400 navires. Pont qui met en communication l'île et le continent. — Prise par les Turcs en 1462; vainement assiégée par les Vénitiens en 1688. C'était sous les Turcs le ch.-l. d'un sandjakat de même nom qui comprenait, outre l'île de Négrepont, le S. E. de la Livadie (c.-à-d. l'anc. Attique, l'anc. Béotie et une partie de la Phocide et de la Thessalie).

NÈGRES ou NOIRS, nom donné vulgairement à tous les peuples de race éthiopienne, dont le trait le plus saillant est la couleur noire de la peau. Les Nègres ont de plus l'angle facial moins grand que nous, le crâne comprimé, le front déprimé, le nez épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, les cheveux crépus; ils exhalent une odeur particulière. Au moral, les Nègres sont pour l'ordinaire paresseux, voleurs, cruels, traîtres, vindicatifs. Toutes leurs religions à peu près ont pour base le fétichisme; tous leurs gouvernements en Afrique sont despotiques ou aristocratiques : une espèce de féodalité s'y montre souvent. L'esclavage domestique est chez eux universellement établi; eux-mêmes ils sont les pourvoyeurs les plus actifs des Européens. On compte que les trois quarts des Nègres sont esclaves. Cette race est regardée généralement comme inférieure à la race blanche ou caucasienne: mais cette opinion a contre elle beaucoup de faits. On trouve auj. des Nègres en grand nombre, non seulement en Afrique, mais aussi dans l'Inde et surtout en Amérique, où pendant longtemps eux seuls ont pu se livrer aux durs travaux de la culture sous le soleil des tropiques. Mêlés aux blancs, ils donnent lieu à ce que l'on nomme des *mulâtres* ou hommes de couleur; mêlés aux cuivrés ou indigènes de l'Amérique, ils produisent des *chinos*; le fils d'un nègre et d'une china est un *zambo*. On distingue dans la race nègre plusieurs grandes familles dont les principales sont, dans l'Afrique centrale, les Ghiolofs, les Mandings, les Foulahs ou Peuls, les Achantis, ceux de l'Haoussa, du Bournou, du Congo, etc. (*Voy.* NIGRITIE); dans l'Afrique australe, les Hottentots, les Boschimens, les Cafres (*Voy.* ces noms); et dans l'Afrique orientale, les Gallas, ceux du Monomotapa, etc. (*Voy.* aussi ces noms).

NEGRO ou RIO-NEGRO, riv. de l'Amérique mérid., prend sa source par 73° 20' long. O., 1° 55' lat. N., dans la Nouvelle-Grenade; arrose cette république et celle de Vénézuéla; entre dans le Brésil, et se jette dans l'Amazone par 30° lat. S., 62° 35' long. O. Cours, 1,300 kil.; affluents, le Rio-Branco, le Jaguapuri, etc. Il communique par l'Orénoque avec le Cassiquiare. — Beaucoup d'autres rivières d'Amérique portent le nom de Rio-Negro, notamment un affluent de l'Uruguay qui traverse l'Uruguay du N. E. au S. O.

NEGROS (île de) ou BOUGLAS, une des Philippines, au S. de l'île Luçon, par 9° 5'-11° lat. N., et 120° 3' long. E.: 270 kil. sur 55; 90,000 hab. Riz, cacao, nids d'oiseaux, etc.

NEGUS (le grand), *Negus negash* (c.-à-d. le *roi des rois*), se disait vulgairement du souverain général de l'Abyssinie; mais auj. l'autorité du grand Négus est restreinte au royaume de Tigré, et cette expression même n'est plus guère usitée.

NEHARDA ou NAHARDA, ville de Babylonie ou de Mésopotamie où les Juifs avaient une école célèbre.

NEHAVEND, ville de Perse (Irak-Adjémi), célèbre par une grande victoire des Arabes sur les Perses en 638.

NEHEMIE, Juif, captif en Perse dans le v[e] siècle av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxercès-Longuemain, roi de Perse, dont il était l'échanson; obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré l'opposition des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pendant près de vingt-neuf ans, avec une grande sagesse, et mourut en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEHRUNG (FRISCHE et CURISCHE-). *Voy.* FRISCHE et CURISCHE.

NEILL (O'). *Voy.* O' NEILL.

NEIPPERG (Guill. REINHARDT, comte DE), général autrichien, né en 1684, quitta le service pour diriger l'éducation du duc François de Lorraine (depuis empereur); devint en 1733 feld-maréchal, couvrit en 1738 la retraite des Autrichiens après la défaite de Crotska, et négocia la paix de Belgrade. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il eut part aux batailles de Molwitz et de Dettingen (1742), et dans l'intervalle il remplaça un instant le duc d'Arenberg dans les Pays-Bas. En 1743, il se retira dans Luxembourg dont il commandait la forteresse; et dix ans après il fut nommé membre du conseil aulique. Il mourut à Vienne en 1774. — Son fils, le comte Léopold de Neipperg, mort en 1792, à 64 ans, fut chambellan, ambassadeur à Naples, et auteur du recueil intitulé : *Histoire, fondée sur des documents originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le* 18 *septembre* 1738, *entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte* (ou paix de Belgrade). Francfort et Leipsick, 1790, in-8.

NEIRA ou BANDA-NEIRA, une des Moluques, dans le groupe de Banda. *Voy.* BANDA.

NEISSE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres deux affluents de l'Oder : l'une a sa source en Bohême, dans le cercle de Bunzlau (cours, 180 kil. au N. O., puis au N.), et se perd dans l'Oder à 31 kil. S. E. de Francfort;—l'autre naît en Silésie, dans la régence de Breslau, coule au N., et a son embouchure près du Schurgast: cours, 160 kil.

NEISSE, ville des États prussiens (Silésie), sur la deuxième Neisse, à 50 kil. S. O. d'Oppeln; 12,000 hab. Évêché. Palais épiscopal. Armes, draps, toile, etc. Prise par Frédéric II en 1741.

NEITH, déesse égyptienne, fille et femme de Knef et mère de Fta, est aussi communément regardée comme femme de Fta et mère de Fré. Quelquefois on l'identifie avec Bouto. On l'adorait surtout à Saïs. On lui donnait tantôt la tête humaine, tantôt celle du lion ou du bélier; souvent elle a des ailes et foule aux pieds le grand serpent Apof: on en faisait enfin la déesse de la sagesse et la protectrice des arts. On croit que les Grecs ont fait de Neith leur Athênê ou Minerve.

NEIVA, riv. de la Russie d'Asie (Perm), naît dans les monts Oural, et tombe dans la Toura après 450 kil. de cours. Affluents, le Rij et l'Irbit. Mines de fer sur ses bords.

NEJIN, ville de Russie (Tchernigov), à 60 kil. S. E. de Tchernigov, sur l'Oster; 16,000 hab. Rempart en pierre. Grand commerce avec la Turquie.

NELÉE, *Neleus*, fils de Neptune et de Tyro et frère de Pélias, aida Pélias à usurper sur Éson le royaume d'Iolcos; puis, chassé par Pélias, il alla bâtir Pylos et Messénie, et épousa Chloris, dont il eut 12 fils, entre autres Nestor. Ayant osé combattre Hercule, il fut tué par ce héros avec tous ses fils, à l'exception de Nestor. On compte Nélée parmi les Argonautes.

NÉLÉE, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, et frère de Médon, fut contraint de céder le pouvoir à son frère et alla s'établir en Asie-Mineure. On lui attribue la fondation de Milet, d'Ephèse, de Colophon, de Lébédos et de Clazomènes.

NÉLÉE DE SCEPSIS, disciple de Théophraste au III[e] siècle, reçut de lui les manuscrits d'Aristote et les tint, dit-on, si bien cachés qu'ils ne furent retrouvés que longtemps après, au temps de Sylla, par Andronicus de Rhodes.

NELLORE, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnatic, ch.-l. de district, à 160 kil. N. O. de Madras, à 17 kil. de la côte de Coromandel : nombreuses salines et grand commerce de sel.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né en 1758, dans le comté de Norfolk, entra dans la marine à 12 ans, se distingua de bonne heure, et fut nommé contre-amiral en 1797. Sa 1[re] expédition ne fut pas heureuse : chargé de prendre l'île de Ténériffe, il n'eut aucun succès et perdit un bras. Mais

en 1799, tombant sur la flotte française qui avait porté Bonaparte en Égypte, il l'anéantit dans les eaux d'Aboukir. Il revint ensuite à Naples, où il fut pour beaucoup dans la 1re restauration de Ferdinand IV, mais où il souilla sa gloire en versant des flots de sang. Il conduisit en qualité de vice-amiral et avec Parker la flotte anglaise contre Copenhague en 1801, et eut seul tout l'honneur du combat naval livré devant cette capitale; mais il attaqua infructueusement la flottille française de Boulogne (1801). En 1803, il tint deux ans la flotte française bloquée dans le port de Toulon; puis, quand elle eut trouvé moyen d'échapper et de se joindre à l'escadre espagnole, il atteignit les deux armements à la hauteur du cap Trafalgar et les attaqua (21 octobre 1805). Sa victoire fut complète: mais il la paya de sa vie. Il était alors amiral. Pendant son séjour à Naples, Nelson avait contracté avec lady Hamilton une liaison qui est une tache dans sa vie. L'Angleterre lui rendit les plus grands honneurs. Sa vie a été écrite en anglais par Clarke (1810, 2 vol. in-4), Churchill (1813, in-4), Southey (1813, in-8), trad. en français, Paris, 1820, in-8.

NEMAUSUS, ville de Gaule, auj. NISMES.

NEMBROD. *Voy.* NEMROD.

NÉMÉE, *Nemea*, auj. *Tristena*, ville de la Grèce ancienne, dans le territoire de Cléones, entre cette ville et Phlionte, est célèbre par le lion qu'y tua Hercule et par les jeux néméens qu'on célébrait aux environs et qui furent institués, ou par Hercule même en mémoire de cette action, ou par les sept chefs en l'honneur du jeune Ophelte ou Archémore. (*Voy.* ce nom.) Ces jeux étaient consacrés à Jupiter Néméen; ils revenaient tous les trois ou cinq ans, et servaient d'ère aux habitants de l'Argolide.

NÉMÉENS (jeux). *Voy.* NÉMÉE.

NEMESIEN, *M. Aurelius Opimius Nemesianus*, poëte latin, natif de Carthage, était contemporain de l'empereur Numérien; il soutint une lutte poétique contre ce prince, l'emporta sur lui, et n'en trouva pas moins en lui un protecteur et un ami. Il avait composé 3 poëmes didactiques : *les Cynégétiques*, *les Halieutiques*, *le Nautique*, qui roulent, le 1er sur la chasse, le 2e sur la pêche, le 3e sur la navigation. Les fragments que nous en avons sont ordinairement imprimés avec les églogues de Calpurnius. Ils se trouvent aussi dans le tome 1er des *Poetæ latini minores*, de la collection de Lemaire: et ont été trad. par M. S. Delatour, Paris, an VII (1799), in-8.

NEMESIS, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit, était la déesse de la vengeance et des représailles. Elle était chargée de punir le crime, de renverser une insolente prospérité. On la représentait ailée, avec des flambeaux et des serpents.—Il y avait des Némésis inférieures qui offrent beaucoup de ressemblance avec les Furies.

NEMESIUS, évêque d'Émèse en Syrie, vivait sur la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. On a de lui un traité de *la Nature de l'homme*, en grec, imprimé pour la première fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version lat., par Nic. Ellebodius Cassellianus; et à Hall, 1801, in-8, avec notes de C.-G. Matthæi.

NEMETACUM, dite aussi *Nemetocenna* et *Atrebates*, ville de la Gaule Belgique, auj. ARRAS.

NEMETES, peuple de Gaule, en Germanique 1re, entre les *Vangiones* au N. et les *Tribocci* au S., avaient pour ch.-l. *Noviomagus* ou *Nemetes* (auj. SPIRE).

NEMETH. *Voy.* à leur ordre alphabétique les noms qui suivent ce mot hongrois.

NEMOSUS, dit aussi *Nemetum* et *Augustonemetum*, ville de Gaule, auj. CLERMONT-FERRAND.

NEMOURS, en latin du moyen âge *Nemus* ou *Nemorosum*, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. S. de Fontainebleau et à 70 kil. S. S. E. de Paris; 3,635 hab. Elle est partout environnée par le Loing et le canal du Loing. Église paroissiale; anc. château; hôpital; bibliothèque. Chapeaux, vinaigre, etc. Grande marbrerie. Comm. en grains, etc. Patrie du poëte François d'Aubignac. — Nemours doit son nom au voisinage de la forêt de Fontainebleau: son existence ne remonte pas au delà du XIIe siècle. Ce fut d'abord une seigneurie. Philippe-le-Hardi l'acquit en 1276. Charles VI l'érigea en duché-pairie en 1404 et l'échangea avec Charles-le-Noble, roi de Navarre. Le duché de Nemours revint à la couronne en 1425; en 1461 Louis XI le céda à Jacques d'Armagnac, mais il le reprit après sa mort (1477). Son fils Louis, réintégré dans le duché, périt en 1503. Louis XII le donna alors à son neveu Gaston de Foix en échange du comté de Narbonne (1507); mais celui-ci ayant péri cinq ans après à Ravenne, François I fit don de ce duché à un fils de Laurent-le-Magnifique, Julien de Médicis, époux de sa tante Philiberte de Savoie (1515). Il passa de là à la maison de Savoie, qui le posséda 150 ans. Enfin, en 1666, Louis XIV en étant devenu maître, le donna à Philippe d'Orléans, son frère, dont la postérité l'a gardé jusqu'en 1789. Auj. le titre de duc de Nemours est porté par le 2e fils du roi Louis-Philippe.

NEMOURS (Jacq. et Louis D'ARMAGNAC, ducs de). *Voy.* ARMAGNAC.

NEMOURS (Jacq. DE SAVOIE, duc de Génevois et de), neveu du duc Charles III de Savoie et de la mère de François I, qui avait donné à son père le duché de Nemours en 1515, naquit en 1531 en Champagne, se distingua au siége de Lens (1552), à celui de Metz (1555), en Flandre, en Italie, puis dans les deux premières guerres civiles religieuses de France (1562-63 et 1567). Retiré ensuite au duché de Génevois, il mourut à Annecy en 1585. — Son second fils, Henri de Savoie, marquis de St-Sorlin, puis duc de Nemours, prit le marquisat de Saluces pour le duc de Savoie en 1588, fut gouverneur du Dauphiné pour les Ligueurs en 1591, se signala au siége d'Amiens (1597), et se maria en France à la fille unique du duc d'Aumale (1618). Il mourut en 1632.—Son fils cadet, Henri II, né en 1625, fut archevêque de Reims en 1651, rentra dans le monde à la mort de son frère aîné, épousa Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville (1657), et mourut en 1659. Sa veuve fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neuchâtel, et mourut en 1707, laissant des *Mémoires*, imprimés ordinairement avec ceux de Retz et de Joly.

NEMOURS (GASTON DE FOIX). *Voy.* FOIX.

NEMROD, petit-fils de Cham, passe pour le fondateur de Babylone et régnait en Babylonie en même temps qu'Assur en Assyrie. Il fut, dit-on, le premier roi et le premier conquérant. L'Écriture l'appelle un *fort chasseur devant le Seigneur*. Quelques historiens l'identifient avec Bélus. Son règne s'étend de 2640 à 2575 av. J.-C.

NENAGH, ville d'Irlande (Tipperary), à 35 kil. N. E. de Limerick; 6,340 hab.

NÉOCÉSARÉE, *Neocæsarea*, auj. *Niksar*, ville d'Asie-Mineure, dans le Pont, au S., sur l'Iris, fut au IVe siècle la métropole du Pont Polémoniaque. Saint Grégoire le Thaumaturge y naquit.

NEOCHORI, *Dulichium*, bourg de Grèce (Livadie), dans la presqu'île de Zagora, à 28 kil. S. O. de Volo; 300 maisons.

NEODUNUM. *Voy.* NOVIODUNUM.

NEOGRAD (comitat de), prov. de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Sohl, Pesth, Honth, etc.; 113 kil. (du N. au S.) sur 78; 200,000 hab. Montagnes au N.; au S., plaines et sol fertile. Bétail. Vin, fruits, chanvre, tabac. Ch.-l., Balassa-Gyarmath.

NEOMAGUS. *Voy.* NOVIOMAGUS.

NÉOMÉNIE, (c.-à-d., *nouveaux mois*), fête qui se célébrait à la nouvelle lune en Égypte et en Grèce. En Egypte, elle consistait surtout à conduire en pompe l'animal sacré avec lequel le mois était en rapport. En Grèce, on sacrifiait à tous les dieux, surtout à Apollon : des jeux, des repas en commun dits *syssities* occupaient le reste du jour.

NÉOPLATONISME ou **NOUVEAU PLATONISME**, secte philosophique qui se forma dans Alexandrie, et qui eut pour caractère de fondre avec la philosophie de Platon des doctrines mystiques empruntées à l'Orient, de donner une réalité chimérique aux idées ou notions abstraites de Platon, de prétendre posséder la connaissance de l'être absolu ou Dieu, et de s'unir avec lui par l'*extase*. Les principaux néoplatoniciens sont le Juif Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille et roi d'Epire. *Voy.* PYRRHUS.

NÉOPTOLÈME I (ou II, en comptant le fils d'Achille *pour le 1er*), monta sur le trône avec Arymbes en 361 av. J.-C. Il fut père de la fameuse Olympias.

NÉOPTOLÈME II (ou III), usurpa le trône d'Epire pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut mis à mort par ce prince en 295 av. J.-C.

NÉOROMA, nom donné par quelques auteurs à la ville de CONSTANTINOPLE.

NEPAL ou **NEYPAL**, écrit vulgairement *Népaul*, *roy. d'Asie*, au N. de l'Hindoustan, dans lequel il est souvent compris, par 26° 20'-30° 20' lat. N., et entre 77° 40'-85° 40' long. E., entre le Kali à l'O., le Konki à l'E., et le Thibet au N. : 780 kil. de l'E. à l'O., 170 au plus du S. au N (environ); 2,000,000 d'hab. Capit., Katmandou. On divise le Népal en :

Népal propre,	Ch.-l., Katmandou.
Pays des 24 radjas,	Gorka.
Pays des 22 radjas,	Chilli.
Makwanpour,	Makwanpour.
Pays des Kirats,	»
Khatang,	Hidang.
Tchayenpour,	Tchayenpour.
Saptaï,	Naragari.
Morang,	Vidjayapour.

Très hautes montagnes (d'où coulent la Gogra, le *Rapti*, le *Gandak*, la Bagmatti, etc.). Climat tempéré. Sol très fertile dans les vallées : parmi les plantes indigènes se remarque le *tori*, racine très nutritive. Fer, cuivre, ivoire, lin, miel, bois de construction. Habitants de races très diverses : Hindous, Dhenouars, Manjis, Bhoutias, Parbottis (ou paysans des monts). Religion, le brahmanisme. Le Népal a souvent changé de maîtres; auj., quoique indépendant de fait, il est sous le protectorat de l'Angleterre, qui entretient à Katmandou, depuis 1814 environ, un résident presque souverain.

NEPETUM ou **NEPETE**, auj. *Nepi*, ville de l'Étrurie méridionale, entre Véies et Falérics, devait son origine à une colonie romaine (d'où son nom *Colonia Nepensis*); elle fut prise par Totila, roi des Ostrogoths, mais reprise par Narsès, général de Justinien.

NEPHTALI (tribu de), une des divisions de la Judée, ainsi nommée de Nephtali, 6e fils de Jacob, était la plus au N. des tribus en deçà du Jourdain, et avait pour villes principales Japhet et Hébron.

NEPHTALITES (HUNS). *Voy.* HUNS.

NEPHTE ou **NEPHTYS**. *Voy.* NEFTÉ.

NEPI, *Nepete*, ville de l'État ecclésiastique, à 42 kil. N. O. de Rome; 1,800 hab. Evêché, ville forte.

NÉPOMUCÈNE (saint JEAN), né à Nepomuck (Bohême) vers 1330, fut chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas; il refusa de révéler à ce prince la confession de l'impératrice Jeanne, sur la fidélité de laquelle le monarque avait des doutes, et après avoir subi héroïquement la torture fut noyé dans la Moldau en 1383. Benoît XIII le canonisa en 1729. Il est le patron de la Bohême.

NEPOMUCK, bourg de Bohême, à 22 kil. N. E. de Klattau; 1,000 hab. Patrie de saint Jean Népomucène, patron de la Bohême.

NEPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident de 473 à 475, fut proclamé après Glycérius qu'il avait vaincu, fut ensuite battu par le patrice Oreste, qui donna la pourpre à son propre fils Augustule. Il s'enfuit dans la Dalmatie sa patrie, où il se soutint encore quatre ans. Glycérius le fit tuer. Népos, dans la courte durée de son règne, avait cédé l'Auvergne au roi wisigoth Euric.

NEPOS (CORNELIUS). *Voy.* CORNELIUS NEPOS.

NEPOTIEN, *Flavius Popilius Nepotianus*, neveu de Constantin et consul en 336, prit la pourpre en 350, vainquit Anicet, préfet du prétoire de Magnence, mais fut battu lui-même sous les murs de Rome, par Marcellin, autre général de l'usurpateur, et fut mis à mort après 23 jours de puissance.

NEPTUNE, *Neptunus* en latin, *Poseidôn* en grec, dieu des mers, fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, époux d'Amphitrite. Il seconda Jupiter lorsqu'il détrôna Saturne. Il s'unit ensuite avec Apollon pour renverser Jupiter: mais ayant échoué, ils furent tous deux dépouillés pour un an des attributs de la divinité. Apollon et Neptune bâtirent alors les murs de Troie pour Laomédon. Ce prince ayant refusé le salaire convenu, Neptune envoya un monstre marin ravager la côte. Quand Athènes fut fondée, Neptune voulut donner son nom à la ville, et produisit un cheval, symbole de la guerre; Minerve lui disputa cet honneur et l'emporta en produisant l'olivier, symbole de la paix. Ce dieu prit la forme d'un cheval pour être aimé de Cérès, d'un bélier pour séduire Théophanie, du fleuve Enipée pour triompher de Tyro. On lui donne, entre autres fils, Pélias et Nélée, Phorcus et Polyphème, Otus et Ephialte, Bœotus et Hellen. Il est représenté sur un char en forme de conque que traînent des chevaux marins, entouré de tritons et de nymphes, et armé d'un trident.

NEQUINUM, nom de *Narnia*, ville d'Ombrie.

NERA, *Nar*, riv. de l'État ecclés., coule au S. puis à l'O., passe à Terni et à Narni, reçoit le Velino et le Corno, et tombe dans le Tibre; cours, 100 kil.

NÉRAC, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), sur la Baise, à 23 kil. S. O. d'Agen et à 702 kil. S. O. de Paris; 6,603 hab. Joli pont. Château gothique, halle, belles promenades. Verrerie. Toile, chanvre, lin, grains, etc. — Nérac était la capitale du duché d'Albret, bien que située dans le Condomois. Catherine de Médicis, lors de son voyage, y tint en 1579, avec le roi de Navarre (Henri IV), des conférences qui amenèrent le traité de Nérac, lequel complétait la paix de Poitiers en accordant aux Calvinistes 12 places de sûreté. — L'arr. de Nérac a 7 cant. (Nérac, Castel-Jaloux, Damazan, Francescas, Houeilles, Lavardac, Mezin), 82 communes et 60,879 hab.

NERBEDDA (*Nerbuddah* des Anglais), ou *Reva*, fleuve de l'Inde en deçà du Gange, naît par 82° 4' long. E., 22° 54' lat. S., coule à l'O., arrosant les prov. de Gandouana, Kandeich, Malwa, Guzzerat; reçoit la Taoua, la Bam, la Kounde, etc., et tombe dans le golfe de Cambaye à 32 kil. au-dessous de Barotche : cours, 1,200 kil.

NERÉE, *Nereus*, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, époux de Doris, père des Néréides, nymphes de l'Océan, habitait la mer Egée, et, comme Protée, avait le double don de changer souvent de forme et de prédire l'avenir. On le représentait vieux et avec la barbe couleur d'azur.

NÉRÉIDES, déités inférieures de la mer, filles de Nérée et de Doris, étaient au nombre de 500. On les représente jeunes, belles, groupées autour d'Amphitrite, au milieu des tritons, et parées d'algues et de coquillages.

NERI (saint PHILIPPE), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études théologiques, et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548 il établit à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène dans la capitale du monde chrétien, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins. Ayant reçu les ordres en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfants, s'associa quelques jeunes ecclésiastiques, qui furent nommés *Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière; il en forma bientôt une congrégation, et donna à ses disciples des statuts qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et mourut en 1595. On a de lui des *Lettres*, Padoue, 1751 et 1755, et quelques écrits ascétiques. *Voy.* ORATOIRE et BÉRULLE.

NÉRI (Antoine), chimiste florentin du XVIe siècle, est un des premiers qui aient écrit sur l'art du verrier. Son *Arte vetraria*, en italien, Florence, 1612, in-4, a été traduite en latin, anglais, allemand, français. Néri était prêtre. Il fit des voyages scientifiques par toute l'Europe.

NERICO, cours d'eau de Sénégambie, est formé par le débordement du lac Dendonde-Tiali lors de la saison des pluies, et joint la Gambie au S. O., le Sénégal au N. E. : cours, 400 kil.

NÉRIGLISSOR, roi de Babylone. *Voy.* BABYLONE.

NERIGON, nom de la Norwège chez les anciens.

NERIS ou NERIS-LES-BAINS, *Aquæ Neræ*, bourg de France (Allier), à 9 kil. S. E. de Montluçon, à la prise d'eau du canal du Cher; 1,100 hab. Eaux thermales. Jadis importante; ravagée sous Constant II, sous Clovis et par les Normands. Ruines.

NERJA, ville d'Espagne (Malaga), à 22 kil. S. E. de Velez-Malaga : 5,100 hab. Moulins à sucre.

NÉRON (C. CLAUDIUS), général romain, lieutenant de Marcellus l'an 216, préteur en 214, puis consul en 207. Il eut alors pour collègue Livius Salinator, son ennemi mortel; mais tous deux oubliant leur inimitié résolurent d'agir de concert pour chasser Annibal de l'Italie. Après plusieurs engagements insignifiants dans le Brutium et la Lucanie, Néron, par une marche adroite, se réunit à son collègue et surprit, sur les bords du Métaure, Asdrubal, frère d'Annibal, qui lui amenait des renforts. Après la défaite et la mort d'Asdrubal, Néron retourna promptement en Lucanie et fit jeter la tête du général ennemi dans les retranchements carthaginois, apprenant ainsi à Annibal que tout espoir était perdu pour lui. Néron fut nommé censeur six ans après.

NÉRON (Tib. CLAUDIUS), premier mari de Livie (depuis femme d'Auguste) et père de Tibère, servit sous César en qualité de questeur (47 av. J.-C.); cependant après la mort du dictateur il se déclara pour Brutus et Cassius, et combattit Octave. Forcé de s'enfuir en Sicile, la hauteur du jeune Pompée le détacha du parti républicain. Il revint alors à Rome, où il céda à Octave sa femme, alors enceinte de Drusus, qui fut adopté par l'empereur ainsi que son frère Tibère. Néron mourut quelques années après.

NÉRON, *Lucius Domitius Claudius Nero*, empereur romain, né l'an 37 de J.-C., avait pour père Domitius Ænobarbus, et pour mère Agrippine, fille de Germanicus. Agrippine, devenue veuve, épousa l'empereur Claude; et quoique ce prince eût déjà un fils, Britannicus, elle sut lui faire adopter le jeune Néron, qui fut destiné au trône de préférence à l'héritier naturel; on lui donna en mariage Octavie, fille de Claude. Néron eut pour précepteurs Burrhus et Sénèque. A la mort de Claude, il fut reconnu empereur l'an 54, grâce aux intrigues d'Agrippine. Dans les premiers moments de son règne, il montra ou affecta beaucoup de douceur et laissa sa mère régner sous son nom. Mais bientôt il devint cruel et débauché; il s'entoura de courtisanes, éloigna de la cour Agrippine, et comme elle menaçait de faire rendre le trône au jeune Britannicus, il fit empoisonner ce prince (55). Quelque temps après, ayant feint une réconciliation avec Agrippine, il tenta de la faire périr dans une promenade sur mer; et comme elle échappa, il l'envoya frapper par ses satellites (59). Libre enfin de suivre ses goûts, il appelle autour de lui des histrions, des pantomimes, prend part à leurs jeux, conduit en personne des chars dans le cirque, danse et joue de la flûte en plein théâtre, et se livre en public aux désordres les plus infâmes. Bientôt Octavie est répudiée, et peu après mise à mort. Néron la remplace par Poppée, qui ne tarde pas elle-même à périr, frappée brutalement d'un coup de pied par l'empereur. En 64, un incendie immense dévora la plus grande partie de Rome; on accusait Néron d'en être l'auteur; il rejeta l'accusation sur les Chrétiens et les fit périr dans d'atroces tortures. En 65, Pison conspira contre lui, mais la conspiration fut déjouée, et Néron fit à cette occasion périr dans les supplices, outre Pison, son précepteur Sénèque, le poëte Lucain et une foule d'autres. Il fit ensuite un voyage en Grèce (66) pour s'y faire admirer comme musicien et comme poëte, et y recueillit 1,800 couronnes. A son retour, Vindex leva l'étendard de la révolte en Gaule; il fut battu (67); mais Galba fut plus heureux en Espagne (68) : les prétoriens le proclamèrent empereur, et le sénat déclara Néron ennemi public. Proscrit, tremblant, il s'enfuit dans une grotte, et essaya de se poignarder; mais il n'en eut pas la force et il fallut qu'Epaphrodite, son secrétaire, lui poussât la main. Avec Néron finit la maison des Césars.—Un faux Néron, venu d'Arménie, sous Vespasien, troubla un instant les provinces de l'Orient.

NÉRONDE, ch.-l. de cant. (Loire), à 26 kil. S. E. de Roanne; 1,200 hab. Patrie du P. Cotton, jésuite, confesseur de Henri IV et de Louis XIII.

NERONDES, ch.-l. de cant. (Cher), à 40 kil. N. E. de Saint-Amand : 1,500 hab.

NERONIS FORUM, ville de la Narbonnaise, auj. FORCALQUIER.

NERPIO, ville d'Espagne (Murcie), sur le Nerpio (affluent de la Segura), à 40 kil. S. O. de Moratalla; 3,200 hab.

NERTCHINSK, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), ch.-l. de cercle, à 1,029 kil. E. d'Irkoutsk, par 114° 30' long. E., 51° 5' lat. N.; 3,000 hab. au plus. Commerce de pelleteries. Jadis les caravanes pour la Chine y passaient et y répandaient quelque mouvement. Aux environs, fameuses mines d'argent et de plomb appartenant à la couronne, auxquelles travaillent les condamnés à mort dont la peine a été commuée.

NERTCHINSKOI-ZAVOD, bourg de la Russie d'Asie, près de l'Argoun, à 200 kil. S. E. de Nertchinsk: 1,800 hab. Siége de la direction des mines de Nertchinsk : usines diverses.

NERTOBRIGA, ville d'Hispanie (Bétique), la même que *Valeria*, auj. VALERA-LA-VIEJA.

NERTOBRIGA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Celtibères, auj. FRÉJÉNAL.

NERVA, *Marcus Cocceius Nerva*, emper. romain, né vers l'an 25 à Narni, avait pour père un jurisconsulte qui fit école et dont les disciples se nommèrent Coccéïens. Il fut proclamé en 96, après Domitien, et régna de 96 à 98. Son règne fit contraste avec celui de son prédécesseur, par la simplicité, la modération et la justice. Les prétoriens qui regrettaient Domitien se révoltèrent contre lui, mais sans succès. Se sentant trop faible pour supporter seul le poids de l'empire, il adopta Trajan, qui fut son successeur.

NERVICANUS TRACTUS, la *Manche* ou la *partie orientale* de la *Manche*, était ainsi nommé de ce qu'il baignait les côtes du pays des Nerviens. On l'appelait aussi *Armoricanus tractus*, et on le prenait pour toute la Manche.

NERVIENS, *Nervii*, peuple de la Gaule, en Belgique 2ᵉ, au N., entre les *Menapii* et les *Atrebates* à l'O., les *Morini* à l'E., les *Veromandui* et les *Remi* au S., le long des côtes du *Nervicanus tractus*, avait pour villes principales *Cameracum* (Cambray), *Turnacum* (Tournay), et *Bagacum* (Bavay). Leur pays correspond en partie à la Flandre, au Hainaut et au Cambrésis.

NERWINDE, *Neerwinden*, village du roy. de Belgique, dans le Brabant méridional, près de Landen (dans la prov. de Liége), à 24 kil. E. de Louvain, est fameux par la victoire qu'y remporta le maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, le 28 juillet 1693. L'unique fruit de cette journée pourtant fut la prise de Charleroi. Dumouriez y défit aussi les Autrichiens commandés par Saxe-Cobourg, le 18 mars 1793 (*Voy.* ALDENHOVEN).

NESACTE, *Nesactum*, auj. *Castel-Vecchio*, ville de l'Italie ancienne (Istrie), sur l'*Arsia* (Arsa), fut prise par les Romains l'an 221 av. J.-C.

NESLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 19 kil. S. de Péronne; 1,650 hab. Sucre de betterave, huiles de colza et d'œillette, etc. Elle a donné son nom à la maison de Nesle, qui a produit plusieurs personnages célèbres. *Voy.* MAILLY.

NESSIR-KHAN, souverain du Béloutchistan, suivit Nadir dans l'Inde, et s'y fit une réputation de bravoure et de justice, détrôna et tua son frère Hadji-Mohammed, khan des Béloutchis, qui s'était rendu odieux à ses sujets, rétablit la paix, l'ordre dans le pays, fit d'utiles règlements, favorisa le commerce et devint assez puissant pour proclamer l'indépendance du Béloutchistan et l'augmenter par des conquêtes. Il mourut en 1795.

NESSUS, centaure qui, après avoir transporté Déjanire, femme d'Hercule, au delà de l'Achéloüs, voulut l'enlever. Hercule le tua en le perçant d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus donna en mourant sa tunique à *Déjanire*, comme un philtre qui pouvait lui ramener son mari s'il devenait infidèle. Mais cette tunique, imprégnée du sang de Nessus, était empoisonnée, et elle devint fatale au héros. *Voy.* HERCULE.

NESTIER, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Bagnères de Bigorre; 600 hab.

NESTOR, le dernier des douze fils du roi de Pylos, Nélée, et de Chloris, échappa seul de toute sa maison aux coups d'Hercule, qui lui laissa le royaume de son père. Il assista au combat des Lapithes et des Centaures, conduisit les Pyliens et les Messéniens au siége de Troie, et eut la douleur d'y perdre son fils Antiloque. Nestor était alors très vieux : il avait vécu, selon l'expression d'Homère, trois âges d'homme. Nestor est aussi célèbre chez les poëtes par sa sagesse et son éloquence.

NESTOR, le père de l'histoire russe, était un moine de Kiev, et vécut de 1056 à 1116. Son ouvrage principal est une *Chronique* qui va de 862 à 1116, et que diverses continuations mènent jusqu'à 1203; c'est la source la plus précieuse de l'histoire primitive des Slaves. Elle fut publiée à Saint-Pétersbourg en 1732, en allemand. Schlœzer en a donné une bonne édition allemande avec notes, Gœttingue, 1802-9, 5 vol. in-8; M. Paulin Paris l'a récemment traduite en français sur le texte.

NESTORIANISME, hérésie qui consistait à soutenir qu'il y a en J.-C., non-seulement deux natures, mais deux personnes, eut pour premier auteur Théodore de Mopsueste, mais fut surtout répandue vers 428, par Nestorius, qui avait étudié sous Théodore. Elle fut condamnée par plusieurs conciles (431, 451, 553); néanmoins elle conserva de nombreux partisans, surtout en Asie; elle subsiste encore en Perse, près de Mossoul, et dans quelques parties de l'Inde, où les Nestoriens prirent le nom de *Chrétiens de saint Thomas*.

NESTORIUS, hérésiarque célèbre, né à Germanica en Syrie, fut nommé par Théodose-le-Jeune, en 428, patriarche de Constantinople. Il persécuta les Ariens et les Novatiens, mais prêcha lui-même une hérésie nouvelle; il nia l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et dit qu'il fallait distinguer dans Jésus-Christ deux personnes comme deux natures. Le concile national d'Alexandrie (430), le concile général d'Éphèse (431), condamnèrent ce système; le dernier même déposa Nestorius qui fut banni, et alla mourir dans une oasis de Libye. Ses écrits furent brûlés par ordre de Théodose II. On a de lui quelques *homélies* et des *lettres*, et on lui attribue l'*Évangile* (apocryphe) *de l'enfance de J.-C.*

NÈTHE ou NEETHE, nom commun à 2 riv. du roy. de Belgique, dont l'une (la Grande-Nèthe) prend sa source dans le Limbourg, et l'autre (la Petite-Nèthe) dans le Brabant septentrional, et qui s'unissant près de Lierre (dans la prov. d'Anvers), tombent à Rumpst dans la Rupel, après un cours de 15 kil. depuis leur réunion.— Elles ont donné leur nom au dép. des Deux-Nèthes, ancien dép. français; formé en 1795, ou plutôt en 1801, d'une partie du Brabant septentrional, du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines; il avait pour ch.-l., Anvers, et comptait 4 arr. (Malines, Turnhout, Bréda et Anvers).

NETSCHER, peintre allemand, né en 1639 à Prague ou à Heidelberg, se fixa à La Haye, et mourut dans cette ville en 1687. Il s'était surtout appliqué au portrait. Le musée du Louvre a de lui: *Une jeune femme recevant une leçon de chant*, et *Une autre jouant de la basse de viole*. — Ses deux fils Théodore et Constantin héritèrent de ses talents.

NETTUNO, l'ancien *Cæno*, port d'*Antium*, ville de l'État ecclésiastique, à 58 kil. S. E. de Rome; port de mer, môle; 2,000 hab.

NEUBOURG, *Neuburg*, ville de Bavière (Danube supérieur), à 48 kil. N. E. d'Augsbourg; 7,000 hab. Remparts en ruines. Château royal; églises, casernes, hôpital, gymnase, collége.

NEUBOURG, *Neuburg*, château de Bavière (Danube-Inférieur), à 8 kil. S. O. de Passau; jadis ch.-l. d'un comté de Neubourg. — Souvent prise: par les Suédois et les Bavarois (1623); par les Bavarois (1703); par les Autrichiens (1744). Jadis capitale de la principauté de Neubourg. — Cette principauté, comprise dans le cercle de Bavière et le Haut-Palatinat, après avoir longtemps appartenu à diverses branches de la maison de Wittelsbach, devint en 1614 la possession d'un rameau particulier en la personne de Wolfgang Guillaume, connu dans l'histoire de la succession de Juliers sous le nom de comte palatin de Neubourg. En 1742, ce rameau s'étant éteint, la principauté de Neubourg fut réunie avec les autres possessions palatines par Charles-Théodore, comte palatin, du rameau de Neubourg-Sulzbach (et depuis électeur de Bavière, 1771).

NEUBOURG, ville de France. *Voy.* NEUFBOURG.

NEUCHATEL, *Neuenburg* ou *Welsch-Neuenburg* en allemand, *Neocomum*, *Novicastrum*, *Noviburgum*, en latin du moyen âge, ville de Suisse, ch.-l. du cant. de Neuchâtel, au pied du Jura et à l'embouchure du Seyon dans l'O. du lac de Neuchâtel, à 39 kil. O. de Berne; 5,000 hab. Cathédrale gothique, hôtel-de-ville, bel hôpital (un peu hors de la ville), môle, nouvelle promenade; deux bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, société d'émulation patriotique, collége, etc. — Neuchâtel n'était jadis qu'un couvent, ou plutôt deux couvents;

l'empereur Conrad II, vers 1034, fit commencer la ville, qui eut à souffrir de grands incendies en 1248, 1269, 1450, 1714, 1750, et qu'inonda deux fois le Seyon. En 1406, elle fit avec Berne un traité de combourgeoisie perpétuelle.

NEUCHATEL (canton de), canton suisse, entre ceux de Berne au N. E., de Vaud au S., est borné au S. E. par le lac de Neuchâtel et à l'O. par la France, a ceci de particulier qu'il est sous la souveraineté de la Prusse; 54 kil. sur 10 à 18; ch.-l., Neuchâtel. Autres villes; La-Chaux-de-Fonds, Le Locle, Motiers-Travers; 60,000 h. (presque tous protestants); mont. et vallées, climat varié, mais froid; en général sol peu fertile, mais très bien cultivé; forêts, pâturages. Fer, gypse, houille, marne, etc.; eaux ferrugineuses. Industrie très active. Horlogerie renommée, tissus de coton; pêche et navigation sur le lac de Neuchâtel. Le roi de Prusse y exerce les pouvoirs exécutif et judiciaire, et nomme 45 des 75 membres qui composent les États-Généraux; ceux-ci ont part essentielle à la puissance législative, et l'impôt n'est légal que sur leur vote. — Ce canton était jadis une principauté, laquelle avait été dite seigneurie, puis comté et enfin principauté de Neuchâtel. Elle comprenait depuis 1579 le comté de Vallangin (*Voy.* ce mot). Ulric de Fénis vers 1034 est le premier seigneur connu de Neuchâtel, et devait son fief à Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne. Sa postérité mâle le posséda jusqu'en 1373 (en l'augmentant beaucoup, mais en l'affaiblissant souvent par des partages); puis vinrent Isabelle (fille de Rodolphe III), Conrad de Fribourg, son neveu (1396), et Jean, fils de Conrad, qui mourut en 1458, dernier mâle de sa race; Rodolphe, Philippe et Jeanne de Hochberg (3e dynastie de Neuchâtel); enfin, par suite du mariage de Jeanne avec Louis d'Orléans, duc de Longueville, la dynastie neuchâteloise de Longueville (Léon, Henri, etc.). La maison de Châlons (depuis 1395) avait souvent disputé ce comté aux trois dernières dynasties, et finalement Guillaume III (de Nassau), roi d'Angleterre, avait cédé ses prétentions comme descendant de cette maison à Frédéric I, roi de Prusse, à la mort de Marie, duchesse de Nemours (dernière Longueville) en 1707, et une décision de la cour souveraine de Neuchâtel (même année) assura le comté à ce prince; la paix d'Utrecht (1713) le lui garantit. En 1806, Napoléon se fit céder ce pays par la Prusse et le donna au maréchal Berthier avec le titre de prince de Neuchâtel et de Vallangin. Les événements de 1815 rendirent ce pays à la Prusse.

NEUCHATEL (lac de), dit quelquefois *lac d'Yverdun*, entre les cantons de Neuchâtel (qu'il borne à l'E.), Vaud, Berne, et Fribourg; 40 kil. sur 3 à 8. Ce lac ne renferme pas d'îles; il offre des sites charmants et nourrit beaucoup de poissons.

NEUCHATEL. *Voy.* NEUFCHATEL.

NEUCHATEL (le prince de). *Voy.* BERTHIER.

NEUDORF, *Iglo* en hongrois, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Zips, à 7 kil. S. O. de Leutschau; 5,300 hab. Toiles. Usines à fer et à cuivre. Carrières de pierres et de marbre.

NEUENBURG, nom commun à beaucoup de lieux en Allemagne. Les principaux sont *Neuchâtel* en Suisse (*Voy.* NEUCHATEL) et *Neuenburg* dans les États prussiens (Prusse propre), à 14 kil. S. O. de Marienwerder (2,000 hab.).

NEUENKIRCHEN, bourg des Etats autrichiens (Autriche), à 16 kil. S. O. de Neustadt; 1,500 hab. École modèle, imprimerie d'indiennes, martinet.

NEUFBOURG (LE), ch.-l. de cant. (Eure), à 19 kil. S. O. de Louviers; 1,800 hab. Molletons. Jadis ch.-l. de la Campagne de Neufbourg.

NEUF-BRISACH, ville de France. *Voy.* BRISACH.

NEUFCHATEAU, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 65 kil. N. O. d'Épinal, sur le Mouzon; 3,645 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal, bibliothèque; hôpital. Draps, molletons, cotons. Commerce de grains, vins, bois, fer, etc. François de Neufchâteau naquit à Sassay, près de cette ville. — L'arr. de Neufchâteau a 5 cant. (Bulgneville, Chatenois, Coussey, La Marche et Neufchâteau), 133 communes et 65,069 hab. — On trouve dans le duché de Luxembourg, à 55 kil. E. de Mézières, une ville de même nom, jadis ch.-l. d'une seigneurie. Elle fait auj. un grand commerce de bestiaux; 1,500 hab.

NEUFCHATEAU (Nic.-L.-FRANÇOIS DE). *Voy.* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NEUFCHATEL, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Aisne et le Retourne, à 33 kil. S. E. de Laon; 650 hab.

NEUFCHATEL-EN-BRAY, ch.-l. d'arr. (Seine-Inf.), près de la Béthune, à 40 kil. N. E. de Rouen, à 129 kil. N. O. de Paris; 3,463 hab. Bibliothèque, chapeaux, siamoises et verreries. Commerce de *fromages de Neufchâtel* renommés, beurre, farine, vins, eau-de-vie, etc. — Ville jadis forte, fut démantelée en 1596. Elle s'appelait anc. *Driencourt*, et reçut son nom d'un château qu'y fit construire Henri I, roi d'Angleterre, au XIIe siècle. Elle fut souvent prise; c'était la capitale du pays de Bray en 1596. — L'arr. de Neufchâtel-en-Bray a 8 cantons (Argeuil, Aumale, Blangy, Forges-les-Eaux, Gournay, Londinières, Saint-Saens et Neufchâtel), 147 communes et 84,321 hab.

NEUFCHATEL, ville de Suisse. *Voy.* NEUCHATEL.

NEUHAUS, *Gindrzichu-Hradecz* en bohémien, ville de Bohême, à 37 kil. S. E. de Tabor; 5,300 hab. Drap, toile, papier, fonderies de cuivre, etc. — *Neuhaus* veut dire en allemand *maison neuve*, et il y a beaucoup de lieux de ce nom, entre autres un village de l'archiduché d'Autriche, dans le cercle inférieur de Wienerwald, près et au S. O. de Vienne. Superbe manufacture de glaces.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), aventurier, né à Metz vers 1690, fut page de la duchesse d'Orléans, lieutenant en France, employé à l'ambassade de Suède, sous Gœrtz, dans l'intrigue qui devait remettre les Stuarts sur le trône. De retour en France, il spécula sur les effets de Law, mais il ne fit que des dettes, prit la fuite, erra longtemps, et finit par être résident de Charles VI à Florence. La Corse luttait alors contre la tyrannie génoise. Neuhof sut persuader aux chefs rebelles qu'il pouvait les sauver, en intéressant à leur cause de grandes puissances, et se fit proclamer roi sous le nom de Théodore I (15 avril 1736); mais il fut forcé de s'enfuir au bout de huit mois; il fit en 1738 et 1742 quelques efforts pour reconquérir l'île, mais ne put réussir. Il se retira à Londres, où il finit par être atteint par ses créanciers, qui le retinrent sept ans en prison. Il mourut à Londres en 1755.

NEUILLÉ-PONT-PIERRE, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 19 kil. N. E. de Tours; 1,800 hab.

NEUILLY, ch.-l. de cant. (Seine), sur la Seine, à 2 kil. N. O. des murs de Paris (barrière de l'Étoile); 7,654 hab. Beau pont de pierre (construit par Péronnet), château royal, etc. Faïenceries, distilleries, raffineries, produits chimiques. — Neuilly doit son origine à un port jadis situé sur l'emplacement actuel du pont; au XIIIe siècle, Neuilly était désigné sous le nom de *Portus de Lugliaco* ou *Lulliacum*, d'où est venu le nom moderne par corruption. En 1815 il y eut au pont de Neuilly de très vifs engagements entre les troupes anglaises et françaises. — Quatre autres Neuilly sont ch.-l. de cant. savoir : 1° *Neuilly-en-Thel* (Oise), à 22 kil. O. de Senlis; 1,000 hab.; — 2° *Neuilly-le-Réal* (Allier), à 17 kil. S. E. de Moulins; 1,200 hab.; — 3° *Neuilly-lès-Langres* ou *Neuilly-l'Évêque* (Haute-Marne), à 11 kil. N. E. de Langres; 1,300 hab.; — 4° *Neuilly-St-Front* (Aisne), à 17 kil. N. O. de Château-Thierry; 1,900 hab.

NEUMANN (Gaspard), savant allemand, né à Breslau, en 1648, mort en 1715, pasteur et professeur de théologie et d'hébreu, avait des idées originales et profondes, surtout sur le matériel des langues : témoin sa belle *Genesis linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1696, in-4, et l'*Exodus linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1697, in-4. Son *Noyau* ou *Formulaire de toutes les prières* (*Kern aller Gebete*) a eu plus de 20 édit. en allemand, et a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et même en quelques langues orientales.

NEUMARKT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 53 kil. N. O. de Ratisbonne ; 2,500 hab. Fabrique de tabac ; brasseries.

NEUMARKT, ville des États prussiens (Silésie), à 29 kil. N. O. de Breslau ; 2,800 hab. Hospice. Draps et brasseries. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

NEUMARKT, ville de Transylvanie. *Voy.* MAROS-VASARHÉLY.

NEUNG-SUR-BEUVRON, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. N. de Romorantin ; 1,200 hab.

NEURODE, ville des États prussiens (Silésie), à 65 kil. S. O. de Breslau ; 4,300 hab. Bien bâtie ; églises, hospice. Draps, brasseries, etc.

NEU-RUPPIN, ville de Prusse. *Voy.* RUPPIN.

NEUS, *Niusa*, *Nova Castra* ou *Novesium*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 6 kil. S. O. de Dusseldorf ; 6,500 hab. Ville très forte ; murs flanqués de tours. Jadis évêché ; cathédrale de Saint-Quirin. Siamoises, etc. Commerce de planches, pierres meulières et à bâtir, etc.— Cette ville tire son origine d'un camp romain ; déjà florissante au IVe siècle, elle fut ravagée par Attila en 451, par les Normands au IXe siècle. L'empereur Philippe de Souabe s'en empara en 1206 et la donna à l'archevêque de Cologne. En 1254, Neus entra dans la ligue Hanséatique. Charles-le-Téméraire l'assiégea vainement en 1475 ; mais le duc de Parme la prit en 1586. Les Français s'en emparèrent en 1642 et en 1794.

NEUS, ville de Suisse. *Voy.* NYON.

NEUSATZ, *Uj-Bidek* en hongrois, *Neo-Planta* en latin moderne, ville de Hongrie (Bacs), sur le Danube, vis-à-vis de Peterwaradin, à 90 kil. S. de Theresienstadt ; 16,500 hab. Siége de l'évêque non-uni du comitat. Antiquités romaines. Commerce considérable avec la Turquie.

NEUSE, riv. des États-Unis (Caroline sept.), naît à 20 kil. N. O. de Hillsborough, coule au S. E., et joint le Pamlico-Sound après un cours de 450 kil.

NEUSIEDEL, bourg de Hongrie (Wieselburg), à 31 kil. S. O. de Presbourg, sur la rive sept. du lac de Neusiedel.

NEUSIEDEL (lac de), *Ferto* en hongrois, lac de Hongrie, est partagé entre les comitats de Wieselburg et d'Œdenburg ; 35 kil. sur 15. Il n'est pas navigable ; eaux jaunâtres, chargées d'alcali ; beaucoup de poissons ; il est sujet à des débordements.

NEUSOHL, *Bestercze-Banya*, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de même nom, à 35 kil. N. E. de Schemnitz ; 10,000 hab. Siége d'un évêché, d'une surintendance de la confession d'Augsbourg ; direction des mines. Château-fort, églises, collége, gymnase, hôpital. Manuf. d'armes blanches ; forges, fonderies de cuivre ; salpêtre ; toiles, bière, etc.

NEUSTADT, c.-à-d. *ville neuve*, nom de plusieurs villes d'Allemagne dont les principales sont : 1° *Wienerisch-Neustadt*, en Autriche propre (cercle inférieur du Wienerwald), sur la Fischa et le Kehrbach, à 47 kil. S. de Vienne ; 6,000 hab. (plus la garnison et l'école militaire). Château, école militaire, école d'équitation, etc. Velours, étoffes de soie, ustensiles de fer, poterie, etc. ; — 2° *Mœhrisch-Neustadt* ou *Unezow*, en Moravie (Olmütz), à 21 kil. N. d'Olmütz ; 3,600 hab. ; lainages, raz, aiguilles, verreries, salpêtrerie ; — 3° *Neustadt-an-der-Metau* ou *Novymyasto*, en Bohème, à 22 kil. N. E. de Kœniginngrætz ; 5,000 hab. Evêché ; château, trois faubourgs, drap. Aux env. sel gemme ; — 4° *Neustadt* ou *Nagy-Banya*, ou *Uj-Varos*, en Hongrie (cercle au delà de la Theiss), à 77 kil. S. E. de Szathmar ; ch.-l. d'un des 4 arrond. miniers de Hongrie. Aux environs, or, argent, cuivre, eau minérale ; 5,200 hab. ; — 5° *Neustadt-an-der-Harth*, en Bavière (Rhin), au pied du Harth, sur la Rehbach, à 23 kil. N. O. de Spire. Château. Armes, produits chimiques ; commerce de vins et bois. Aux environs, carrières. — 6° *Neustadt-Eberswalde*, en Prusse (Brandebourg), dans le gouv. de Potsdam, sur la Finow et le canal de Finow, à 16 kil. S. O. d'Oderberg ; 3,400 hab. ; formée de 2 petites villes : Neustadt, Eberswalde ; drap, faïence, fer, cuivre jaune, ébène. Aux env., eau minérale, usines à fer et à cuivre.

NEUSTÆDTL, en illyrien *Novumestu*, dite aussi *Rudolphswerth*, ville de l'empire d'Autriche (royaume d'Illyrie), chef-lieu de cercle, près de la Gurck, à 48 kil. S. E. de Laybach ; 2,000 hab. Gymnase ; à 4 kil. est le Tœplitz de Neustædtl (trois sources minérales). — Le cercle de Neustædtl, situé entre la Croatie à l'E. et au S., la Styrie au N., le cercle de Laybach à l'O., a 90 kil. sur 75 et environ 200,000 hab.

NEUSTETTIN, NEUSTRÉLITZ, etc. *Voy.* STETTIN, STRÉLITZ, etc.

NEUSTRIE, en latin du moyen âge *Neustria*, un des trois grands royaumes francs, était à l'O. de l'Austrasie, et avait à peu près pour bornes à l'O. la Bretagne, au S. la Loire, à l'E. une ligne passant en Champagne et laissant Reims à l'E., au N. la Meuse, et répondait ainsi aux deux anciens roy. de Soissons et de Paris, tandis que l'Austrasie représentait Metz et la Bourgogne-Orléans. Le nom de Neustrie commence à paraître après la mort de Caribert, pendant les guerres de Chilpéric contre Sigebert. Le triomphe de Clotaire II (613) fut celui de la Neustrie, à laquelle parut alors plus particulièrement annexée l'Aquitaine. Mais après la mort de Clotaire III, la Neustrie reçut un roi imposé par les Austrasiens, et l'Aquitaine se trouva de fait indépendante (670) ; Ebroïn ne releva la Neustrie que pour peu d'instants, et enfin (687) vaincue à Testry, elle ne fut plus qu'un état vassal de l'Austrasie, régie par la maison d'Héristal. Cependant la distinction de Neustrie, Austrasie, Bourgogne subsista, bien que s'effaçant sous les premiers Carlovingiens. Après le traité de Verdun (843), le nom de Neustrie changea de sens, et ne désigna plus que l'ouest de la Basse-Neustrie. Enfin la nouvelle Neustrie elle-même perdit son nom pour prendre celui de *Northmannie* ou *Normandie*, lorsqu'elle eut été cédée au Normand Rollon (912). — Le roy. de Lombardie aussi était divisé en Neustrie et Austrie (non compris les duchés de Spolète et de Bénévent), et la Neustrie comprenait les duchés de Turin, Pavie, Milan, Bergame, etc.

NEUTRA ou **NEITRA**, *Nyitra* en hongrois, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Neutra, sur la Neutra (affluent du Danube), à 130 kil. N. O. de Bude ; 3,850 hab. Evêché catholique. Château-fort, etc. — Le comitat de Neutra, situé entre la Moravie au N. O., les comitats de Treutsin au N., de Thurost au N. E., de Bars à l'E., de Kœmœrn au S., de Presbourg à l'O., a 125 kil. sur 100, et 380,500 hab. Grains, vins, légumes.

NEUVE-EGLISE, village de France (Cantal), à 14 kil. S. O. de Saint-Flour ; 2,800 hab.

NEUVE-ÉGLISE, *Nieuwkerke*, village de Belgique (Flandre occid.), à 12 kil. S. d'Ypres ; 2,900 hab.

NEUVIC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 22 kil. S. d'Ussel ; 2,000 hab.

NEUVIC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. S. E. de Riberac ; 2,000 hab.

NEUVILLE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 13 kil. N. O. de Poitiers; 2,700 hab.

NEUVILLE-AUX-BOIS, ch.-l. de cant. (Loiret), à 22 kil. N. E. d'Orléans; 2,560 hab.

NEUVILLE-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 13 kil. N. de Lyon; 1,480 hab.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY de), jésuite, né en 1693 au diocèse de Coutances, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774, avait professé dix-huit ans et prêché trente ans avec beaucoup d'éclat. Ses *Œuvres*, qui consistent surtout en *Sermons* et *Panégyriques*, ont été publiées en 1776, 8 vol. in-12. — L'on a aussi des *Sermons* de son frère, P.-Ch. Frey de Neuville, pareillement jésuite, né en 1692 et mort en 1773.

NEUVY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 31 kil. N. O. de Tours; 1,800 hab. Bataille entre les Angevins et les Champenois en 1044.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE, ch.-l. de cant. (Indre), à 13 kil. N. O. de La Châtre; 1,800 hab.

NEUWIED, ville de la Prusse Rhénane (Coblentz), sur la droite du Rhin, à 23 kil. N. O. de Coblentz; 5,000 hab. Ebénisterie, horlogerie, bijouterie, soieries, tissus divers, ustensiles de fer-blanc laqué, etc. Commerce très actif. On attribue la prospérité de cette ville à la tolérance qu'y trouvaient toutes les sectes religieuses. — Neuwied a été le ch.-l. d'une petite principauté qui, médiatisée en 1806, passa au duché de Nassau et de là à la Prusse. Les Français défirent les Autrichiens à Neuwied en 1797.

NEVA, riv. de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), sort du lac Ladoga par l'extrémité S. O., coule au S. O., puis au N. O., et se jette dans le golfe de Finlande, après avoir arrosé Saint-Pétersbourg; cours, 60 kil. La Néva est rapide et très large; ses eaux sont limpides et salubres; elle se couvre de glaces vers la fin d'octobre et ne dégèle qu'au mois d'avril. Ce fleuve est un des plus importants débouchés pour le commerce de la Russie. En effet, il communique avec le Volga par divers canaux.

NEVADA, nom commun à un grand nombre de montagnes en Espagne et en Amérique; ainsi nommées parce qu'elles sont toujours couvertes de neiges.

NEVADA (SIERRA), chaîne de mont. dans l'Espagne mérid. (Grenade), s'étend d'Alhama à Baëza sur une longueur de 150 kil. et fait partie du système bétique. Son sommet le plus haut, le Mulhaucen, a 3,254 mètres.

NEVADA-DE-TOLUCO (SIERRA), chaîne de mont. du Mexique (Mexico), s'élève sur un plateau de 2,770 m de haut. Sommet principal, le Frayle (4,750 m).

NEVADA-DE-ILLIMANI, DE SORATA. *Voy.* ANDES.

NEVELE, ville de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. O. de Gand; 3,000 hab.

NEVERS, *Noviodunum* ou *Nevirnum*, ch.-l. du dép. de la Nièvre, sur la Loire et la Nièvre, à 228 kil. S. E. de Paris; 16,697 hab. Rues étroites, laides, etc. Cathédrale, port, casernes, anc. château des ducs de Nevers; beau parc. Biblioth., collége communal. Société d'agriculture, manufactures et arts. Porcelaine, faïence, verre à vitres, eau-de-vie et vinaigre, câbles, cordes à violon, fonderie de canons, câbles et chaînes en fer, enclumes, etc. Commerce. Patrie d'Adam Billaut (dit *maître Adam*), et de Jacques Carpentier, de Chaumette, de Guy-Coquille. — Nevers existait dès le temps des Romains et eut jadis un évêché (créé en 506). Souvent prise sous les Mérovingiens, elle devint au Xe siècle le titre d'un comté qui fut érigé en duché par François I en 1538. Nevers souffrit beaucoup pendant la guerre de Cent-Ans et pendant les guerres de religion; c'était autrefois la capitale du Nivernais. — L'arr. de Nevers a 8 cant. (Nevers, Decize, Dorne, Fours, Pougues, St-Bénin-d'Azy, St-Pierre-le-Moutier, St-Saulge), 109 communes, et 94,382 hab.

NEVERS (comtes, puis ducs de). Les premiers comtes de Nevers remontent à la fin du IXe siècle; mais leur origine est diversement racontée. En 1180, la première maison de ces comtes s'étant éteinte dans les mâles, Agnès leur héritière porta le comté de Nevers dans la maison de Courtenay en épousant Pierre II de Courtenay (1184). Ce mariage n'ayant donné naissance qu'à des filles pendant plusieurs générations, le comté de Nevers passa successivement dans les maisons de Donzy, de Châtillon, de Bourbon, de Bourgogne et de Flandre (1199-1272). Louis I (1280-1322), Louis II, dit de Crécy (1322-1346), Louis III, dit de Mâle (1347-1383), tous trois comtes de Flandre, furent aussi comtes de Nevers. Marguerite de Flandre, héritière du dernier, épousa Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Jean-sans-Peur, fils de ce prince, porta quelque temps le titre de comte de Nevers; ce titre passa ensuite à Engilbert, 3e fils de Jean I, duc de Clèves, qui avait épousé une fille de Philippe-le-Hardi. François de Clèves, comte de Nevers, obtint en 1538 de François I l'érection de son comté en duché-pairie. Henriette, sa petite-fille, duchesse héritière de Clèves, épousa en 1565 Louis de Gonzague, tige des derniers ducs de Mantoue : ceux-ci possédèrent le duché de Nevers un siècle environ. Le cardinal Mazarin le leur acheta en 1660, et le laissa en mourant à son neveu, Philippe Mancini-Mazarini, dans la maison duquel il est resté depuis : le dernier duc de ce nom (Louis-Jules Mancini, duc de Nivernais), mourut en 1798.

NEVERS (Louis DE GONZAGUE, duc de), général habile, né vers 1540, mort en 1595, était le 3e fils du duc Frédéric II de Mantoue, et devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec Henriette de Clèves. Il se distingua dans le parti catholique pendant les guerres de religion, prit parti pour la Ligue, et eut beaucoup de succès en combattant les Calvinistes en Poitou (1588). Henri III mort, il se rallia bientôt à Henri IV, fut ambassadeur extraordinaire près du pape pour négocier la réconciliation du roi avec l'Église. Plus tard, il fut envoyé contre le duc de Parme en Picardie. Gomberville et Cussin ont publié les *Mémoires du duc de Nevers*, Paris, 1665, 2 vol.

NEVERS (Philippe-Julien, MANCINI-MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin, né à Rome en 1641, mort en 1707 à Paris, était un des beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet; il se prononça pour Pradon contre Racine. Il composait d'assez jolis vers; on cite surtout son portrait satirique de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe.

NEVERS (Louis-Jules, duc de) ou de NIVERNAIS, petit-fils du précédent. *Voy.* NIVERNAIS.

NEVIANSK (NIJNÉI-), v. de Russie (Perm), à 53 kil. O. d'Irbit; 12,000 hab. Fabrique de tôle. — A 16 kil. plus au N. O. est Verkhnéi-Néviansk; 3,600 hab.

NEVILLE'S CROSS, lieu d'Angleterre, près de Durham, dans le comté de ce nom, où lord Percy défit David Bruce, roi d'Ecosse, en 1346. 15,000 Ecossais périrent dans cette bataille; le roi fut fait prisonnier avec toute sa noblesse.

NEVIRNUM, nom latin de NEVERS.

NEVIS, *Nieves* en espagnol, une des Petites-Antilles anglaises à la pointe S. E. de Saint-Christophe: 13 kil. sur 9; 16,000 hab. Ch.-l., Charleston. C'est une montagne qui s'élève au milieu de la mer, et au sommet de laquelle est un cratère éteint. — Découverte par Christophe Colomb, qui la nomma ainsi parce que son sommet était couvert de neige. Aux Anglais depuis 1628 (les Français l'ont possédée de 1706 à 1713, et de 1782 à 1783).

NEW, c.-à-d. en anglais *nouveau*. Pour les mots anglais commençant ainsi, et qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit.

NEWARK, ville des Etats-Unis (New-Jersey), ch.-l. du comté d'Essex, à 32 kil. N. N. E. de New-Brunswick; 5,000 hab. Ecole pour l'instruc-

tion des noirs de l'Amérique, fondée par Kosciusko. Carosserie, etc. — Une autre Newark est située à l'embouchure du Niagara. *Voy.* NIAGARA.

NEWARK-UPON-TRENT, ville d'Angleterre (Nottingham), à 25 kil. N. E. de Nottingham : 9,557 hab. Drèche, toile à sacs, etc. Ruines d'un beau château.

NEWBERN, ville des États-Unis (Caroline sept.), à 150 kil. N. E. de Wilmington; grand comm.; 3,700 h.

NEWBURG, ville des États-Unis (New-York), à 90 kil. N. de New-York, sur l'Hudson ; 6,000 hab. Bien bâtie ; temples ; banque ; grande école. Manufacture d'étoffes de laine ; brasseries.

NEWBURGH, ville d'Écosse (Fife), à 13 kil. S. E. de Perth ; 2,500 hab. Port spacieux. Maisons neuves et bien bâties. Commerce.

NEWBURY, *Spinæ?* ville d'Angleterre (Berks), sur la Kennet, à 24 kil. S. O. de Reading ; 6,000 hab. — Bien bâtie ; hôtel-de-ville ; église paroissiale, temples. Draps (jadis célèbres), serge ; blé et tourbe. Deux batailles furent livrées aux environs en 1643 et 1644, entre les Parlementaires et les Royalistes.

NEWBURY-PORT, ville des États-Unis (Massachusetts), près de l'embouchure du Merrimack, à 5 kil. de la mer, et à 44 kil. N. de Boston ; 7,700 hab. Armements pour la pêche de la baleine. Bon port. Grand incendie en 1811.

NEWCASTLE ou NEWCASTLE-UPON-TYNE, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Northumberland, sur la gauche de la Tyne, à 439 kil. N. O. de Londres ; 55,000 hab. Bon port, fort de Clifford, vieux château-fort en ruines. 2 parties: Newcastle proprement dit et Gateshead, faubourg sur la droite de la Tyne ; les vieux quartiers sont laids et sales. Églises Saint-Nicolas et de Tous-les-Saints ; chapelle Sainte-Anne, hôtel-de-ville, salles d'assemblées, *Casino*, nouvelle cour de justice, bourse, bâtiment de l'école dite Royal-Jubilé, superbe pont (de 9 arches elliptiques), beau quai. Société littéraire et philosophique, société d'antiquaires, société médicale ; bibliothèque : gymnase fondé en 1525. Immense commerce de houille ; grand commerce d'importation (vins, fruits du Midi, grains, fer, lin, chanvre, etc.), et d'exportation (plomb, sel, beurre, saumon, etc.) : la marine marchande de Newcastle jauge plus de 200,000 tonneaux et est la 2e de l'Angleterre. — A Newcastle se terminait le mur de Sévère ; mais la ville n'existait pas : elle fut bâtie par Robert, fils de Guillaume-le-Conquérant, et a souvent été prise et perdue par les Écossais.

NEWCASTLE-UNDER-LINE, ville d'Angleterre (Stafford), sur la Line (bras du Trent), à 23 kil. N. O. de Stafford ; 8,200 hab. Belle église, place du Marché ; chapeaux, objets d'habillement. Porcelaine, faïence, poterie ; houille en abondance, etc.

NEWCASTLE (Will., duc de). *Voy.* CAVENDISH.

NEWCOMMEN, serrurier de Darmouth, inventa vers 1695 la machine qui porte son nom, et qui est la 1re dans laquelle la vapeur ait été employée comme force motrice. Cette machine a été depuis perfectionnée par Watt.

NEW-FOREST, forêt d'Angleterre (Southampton), au S. O. (31 kil. sur 17), entre le Southampton-River à l'E. et la Manche au S. ; elle est divisée en 9 promenades, renferme plusieurs bourgs et villages. Guillaume-le-Roux y fut tué d'une flèche tirée par Walter Tyrrel.

NEWFOUNDLAND, île de l'Atlantique. *Voy.* TERRE-NEUVE.

NEW-HAMPSHIRE, un des États-Unis de l'Amérique du Nord. *Voy.* HAMPSHIRE.

NEW-HARMONY, v. des États-Unis. *V.* HARMONIE.

NEWHAVEN, ville des États-Unis (Connecticut), à 105 kil. N. E. de New-York, sur une baie du Sund de Long-Island, est ainsi qu'Hartford capitale de l'état ; 8,000 hab. Petit port. Jolis monuments. Bibliothèque, musée etc. Fonderie de cuivre, papier, fabrique de fusils.

NEW-JERSEY, un des États-Unis. *Voy.* JERSEY.

NEWMARKET, ville d'Angleterre (Cambridge et Suffolk), à 18 kil. E. de Cambridge ; 2,000 hab. Célèbres courses de chevaux, au printemps, en juillet et en octobre. Cafés, hôtelleries, etc.

NEWPORT, nom commun à beaucoup de villes d'Angleterre, notamment : 1° dans le comté de Southampton, au centre de l'île de Wight, dont on peut la regarder comme le ch.-l., à 17 kil. S. O. de Portsmouth ; 4,000 hab. Poudre, amidon ; — 2° dans celui de Monmouth, à 6 kil. de l'embouchure de l'Usk, à 35 kil. N. O. de Bristol ; 2,600 hab. Commerce de houille, fer en barres, fonte ; aux environs, forges. — Il y a encore plusieurs villes de ce nom dans les comtés de Shrop, Pembroke et Buckingham ; elles sont moins importantes.

NEWPORT, ville des États-Unis (Rhode-Island), à 35 kil. S. E. de Providence, à l'extrémité S. O. de Rhode-Island ; 7,350 hab. Port excellent, bon commerce. — Plus florissante avant la guerre de l'Indépendance. Cette ville et celle de Providence forment les deux chefs-lieux de l'état de Rhode-Island.

NEWRY, ville d'Irlande (Down), à 48 kil. S. O. de Belfort ; 10,000 hab. Sur la mer. Toiles. Commerce de beurre et autres denrées. Cette ville a beaucoup souffert à diverses époques, notamment en 1641 et 1689. Elle avait jadis une riche abbaye qui fut supprimée en 1543.

NEWTON, ville d'Angleterre (Montgomery), à 12 kil. S. O. de Montgomery ; 2,200 hab. Lainages. — Il y a d'autres Newton, mais peu importants.

NEWTON, commune des États-Unis. *Voy.* ELMIRA.

NEWTON (Isaac), illustre savant anglais, né en 1642 à la terre de Woolstrop, près de Grantham (comté de Lincoln), s'est placé à la fois au premier rang des mathématiciens, des physiciens et des astronomes. Il montra de bonne heure une étonnante application à l'étude et un goût prononcé pour la mécanique et les mathématiques. Sa mère le destinait à exploiter ses propriétés ; mais reconnaissant qu'il était peu propre à cet emploi, elle le laissa libre de suivre son penchant. Il fut envoyé en 1660 à l'université de Cambridge, et eut pour professeur de mathématiques le docteur Barrow. Il ne tarda pas à surpasser son maître, et fit avant 23 ans ses plus grandes découvertes en mathématiques, celle du *binôme* qui porte son nom, et celle du *calcul infinitésimal*, qu'il appela *calcul des fluxions*. En 1665, il quitta Cambridge pour fuir la peste, et se retira à Woolstrop : c'est là que, voyant une pomme tomber devant lui, il conçut, à l'occasion de ce fait si vulgaire, la première idée de la gravitation universelle et du système du monde. Il fut nommé en 1667 associé du collége de la Trinité, à Cambridge, remplaça en 1669 le professeur Barrow, et fit un cours d'optique dans lequel il exposait des idées entièrement neuves sur cette science. En 1672, il fut admis à la Société royale de Londres. Dans les années qui suivirent, il communiqua à cette société une partie de ses travaux ; mais les tracasseries qu'il éprouva, surtout de la part de son collègue Hooke, qui, jaloux de ses succès, lui disputait l'honneur de ses découvertes, le déterminèrent pendant longtemps à garder le silence. En 1687, il fut chargé par l'université de Cambridge de défendre ses priviléges, que le roi Jacques II voulait attaquer ; il réussit si bien dans cette mission, que l'université le choisit l'année suivante pour le représenter à la Chambre des Communes ; il fit partie du Parlement qui exclut Jacques II (1688), et fut élu de nouveau en 1701 : mais il ne se fit nullement remarquer dans la carrière politique. Il paraît qu'en 1692 sa raison se troubla un instant, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une grande contention d'esprit ; depuis cette épo-

que, il ne donna plus aucun travail original, et ne fit guère que publier les fruits de ses travaux antérieurs. En 1696, il fut chargé de la refonte des monnaies : il eut d'abord le titre de garde, puis (1699) celui de directeur de la monnaie, place qui lui assura une existence honorable et indépendante. En 1699, l'Académie des Sciences de Paris le nomma associé étranger ; la Société royale le choisit en 1703 pour son président ; il garda ce titre jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent troublées par une discussion fort vive qu'il eut à soutenir au sujet de la découverte du calcul infinitésimal avec Leibnitz, qu'il accusait de plagiat : il fut reconnu que Newton avait droit à la priorité, ses premiers travaux datant de 1665, mais que Leibnitz avait fait de son côté la même découverte (1676). Newton mourut en 1727, âgé de 85 ans. Les principaux fondements de sa gloire sont : 1° la décomposition de la lumière et la découverte des principales lois de l'optique ; 2° la connaissance de la gravitation universelle, propriété en vertu de laquelle tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse, et en raison inverse du carré des distances ; il expliqua à la fois, par cette loi unique, le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes, le flux et le reflux de la mer. On lui doit en outre une foule de solutions particulières et de théories mathématiques aussi remarquables par l'élégance que par la rigueur. Newton était d'une patience infatigable au travail : on lui demandait comment il avait fait ses grandes découvertes ; il répondit : « En y pensant toujours. » Ses principaux ouvrages sont : les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (*Philosophiæ naturalis principia mathematica*), publiés pour la première fois en 1687, en latin : publiés à Genève en 1739, avec un commentaire estimé de Lesueur et Jacquier ; traduits en français par Mme du Chastelet, 1759, avec des notes estimées qu'on attribue à Clairaut (c'est dans cet ouvrage que se trouve exposé le système du monde) ; l'*Optique*, publiée en 1704 en anglais ; traduite en latin par Clarke, 1706, en français par Coste, 1722, et par le fameux Marat, 1787 ; *Analysis per quantitatum series, fluxiones*, etc., 1711 (cette dissertation avait été composée vers 1665, et contenait le germe du calcul infinitésimal). On a en outre de lui un *Système de chronologie* (*the Chronology of ancient kingdoms amended*), publié après sa mort, 1728, traduit en français par l'abbé Granet, 1728, et réfuté par Fréret ; et des *Observations sur les prophéties, particulièrement sur Daniel et l'Apocalypse*, imprimées après sa mort : on y trouve les interprétations les plus étranges. Samson Horsley a donné une édition des *Œuvres de Newton*, Londres, 1779-1785, 5 vol. in-4 ; il faut y joindre les *Opuscula mathematica*, etc. publiés à Lausanne en 1744 par Joseph Castillon, 3 vol. in-4. Brewster a donné une *Vie de Newton* fort estimée.

NEW-YORK, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. de l'Etat de ce nom, à la pointe S. de l'île Manhattan, sur une grande baie, à 350 kil. N. E. de Washington, par 76° 18' long. O., 40° 41' lat. N. ; 270,000 hab. en 1841 (4,302 en 1697, 60,000 en 1800 et 208,000 en 1830). Evêché catholique. Très beau port, forts et batteries. Rues étroites dans les vieux quartiers, fort belles ailleurs, et souvent bordées de peupliers (celle de Broadway a 4 kil. de long et 26 mètres de large) ; elles sont presque toutes droites et parallèles. Cathédrale catholique ; églises Saint-Jean et Saint-Paul, la Trinité ; *City-Hall*, le plus beau de ses édifices, presque tout en marbre blanc ; *New-York-Exchange* (ou le bureau de poste, etc.), hôpital général et divers autres hospices, 2 arsenaux (l'un de l'état de New-York, l'autre de l'Union), douane, 2 théâtres ; *City-Geole* et *Penitentiary* ; banques, bâtiment du Musée. Société littéraire et philosophique, société linnéenne, société d'agriculture, d'histoire, de médecine ; Académie des beaux-arts ; *Columbia college* (espèce d'université fondée en 1831), école de médecine (jardin botanique, etc.) ; séminaire théologique, institut de sourds-muets, etc., etc. ; 2 bibliothèques, musée américain, ou collection d'armes et instruments indiens ; cabinet d'histoire naturelle, galerie de tableaux, établissement typographique de la Société biblique américaine. Très grand commerce (il jaugeait 304,000 tonneaux dès 1825, et c'est le plus important de l'Amérique). Il embrasse à peu près tous les objets possibles tant d'exportation que d'importation, et notamment la librairie, pour laquelle New-York le dispute à Boston et à Philadelphie. Il y a communication régulière par paquebots entre New-York d'une part, Liverpool, Londres et le Hâvre de l'autre. — New-York est très moderne : les fondements en furent jetés en 1621 par des Hollandais qui l'appelèrent Nouv.-Amsterdam ; elle a pris son nom actuel de Jacques II lorsqu'il était duc d'York. Sa population va toujours croissant, quoique fréquemment décimée par la fièvre jaune.

NEW-YORK (État de), un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le lac Ontario, le St-Laurent et le Bas-Canada ; à l'E. par les états de Vermont, Massachusetts et Connecticut ; au S. par l'Océan, les états de New-Jersey et de Pensylvanie : à l'O. par ce dernier, le lac Erié et le Niagara : 460 kil. de long sur 480 ; 2,400,000 hab. Ville principale, New-York. Autres villes, Albany (siége du gouvernement), Schénectady, Troy, Hudson. Il est arrosé par l'Hudson, le Mohawk, la Delaware, la Susquehannah, le St-Laurent, par les lacs Ontario, Erié, Champlain, et par plusieurs canaux : sol montagneux, mais généralement fertile en céréales, grains et légumes. Industrie et commerce immenses.

NEXON, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 17 kil. N. de Saint-Yrieix : 1,900 hab.

NEY (Michel), maréchal de l'Empire, né à Sarre-Louis en 1769, était fils d'un tonnelier. S'étant engagé à 18 ans (1787), il fit les deux premières campagnes de la révolution comme aide-de-camp, se distingua sous Kléber, devint général de brigade en 1796, général de division en 1799, servit dans les armées du Danube et du Rhin, et prit part à la journée de Hohenlinden. Bonaparte le nomma ambassadeur en Suisse (1801), puis le créa maréchal (1804). En 1805, Ney remporta la victoire d'Elchingen, qui détermina la prise d'Ulm, passa de là dans le Tyrol, se signala dans les campagnes contre la Prusse et la Russie (1806 et 1807), par la capitulation d'Erfurt, par celle de Magdebourg, par le passage de la Vistule et la prise de Thorn, et par sa belle conduite à la journée d'Amskerdorf. En Espagne, il soumit la Galice et les Asturies (1808) ; en Portugal, il prit Castel-Rodrigo, fit capituler Almeida, sauva l'armée française par la belle retraite qu'il lui fit opérer de Lisbonne à Miranda de Douro. Ney mit le comble à sa gloire dans la campagne de Russie en 1812, au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à la bataille de la Moskowa, mais plus encore pendant la désastreuse retraite : c'est lui qui commandait l'arrière-garde, et qui fit effectuer le passage de la Bérésina. En 1813, il eut part aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde, etc. En 1814, on le vit à Brienne, Champ-Aubert, Montmirail. Toutefois, il fut un de ceux qui pressèrent le plus énergiquement Napoléon d'abdiquer. Louis XVIII fit bon accueil à Ney, lui donna le titre de pair, et, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, en mars 1815, lui confia le commandement du corps principal chargé de le combattre ; mais, arrivé à Lons-le-Saulnier, Ney se prononça en faveur de son ancien maître, et à Auxerre il se joignit à lui avec ses troupes. La convention militaire

du 3 juillet entre les alliés et le gouvernement provisoire semblait lui garantir le pardon de sa conduite; cependant il fut arrêté le 5 août, traduit devant la cour des pairs, et fut, malgré la belle défense de M. Dupin l'aîné, condamné à mort, puis fusillé le 7 décembre. — Bonaparte l'avait fait duc d'Elchingen en 1807, et en 1812 prince de la Moskowa, en récompense de ses services; ses compagnons l'avaient surnommé le *Brave des braves*.

NÉZIB ou NISIBIN, l'ancienne *Nisibis*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, à 200 kil. N. O. de Mossoul; 1,000 hab. — Grande et importante dans l'antiquité. Ibrahim-pacha, fils de Méhémet-Ali, y défit complétement l'armée du sultan Mahmoud commandée par Hafiz-pacha, le 24 juin 1839. *Voy.* NISIBIS.

NGAN-HOEI ou AN-HOEI, prov. de Chine, entre 29°-35° 10' lat. N., et entre 112° 30'-117° 10' long. E., est bornée par les prov. de Chan-toung au N., de Kiang-sou à l'E., de Tche-kiang au S. E., de Kiang-si au S., de Hou-kouang et de Ho-nan à l'O.: 670 kil. sur 220; 8,000,000 d'hab. Ch.-l., Ngan-king.

NGARI. *Voy.* THIBET (PETIT-).

NGO-YOU-KIANG, riv. de Chine (Kiang-si), naît à 24 kil. N. E. de Setchin, coule au S., au S. E., au N. E., et tombe dans la Ta-Kiang, à 8 kil. N. de Sin-tcheou. Cours, 750 kil.

NIAGARA, riv. de l'Amérique du Nord, unit les lacs Érié et Ontario et sert de limite entre le Ht.-Canada et les Etats-Unis (New-York). Cours, 59 kil. Elle a 1 kil. de large à la sortie du lac Erié et 15 kil. près de l'île Grande. A 2 kil. de là se trouve la fameuse cataracte de Niagara: l'eau s'élance d'une hauteur de 46 mètres sur une largeur de 200; mais l'île d'Iris ou Goat's Island la divise en 2 parties.

NIAGARA ou NEWARK, ville et fort des Etats-Unis (New-York), à 190 kil. N. O. de New-York, à l'embouchure du Niagara, dans le lac Ontario; 800 hab.

NIAS, île de l'Océanie (Malaisie), près de la côte occidentale de Sumatra; par 0° 32' lat. N., et 94° 49' long. E.: 80 kil. sur 35; 200,000 hab. Montagnes; sol fertile, bois, riz, sagou, etc. Les femmes passent pour les plus belles de l'archipel des Indes. Commerce d'esclaves.

NICAISE (saint), évêque de Reims, au ve siècle. On le fête le 14 décembre.

NICAISE (l'abbé), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, né à Dijon en 1623, mort en 1701; voyagea en Italie pour étudier les antiquités et les arts, et entretint pendant les 20 dernières années de sa vie un commerce de lettres très étendu avec les principaux savants de l'époque, Leibnitz, Huet, Bayle, etc. On n'a de lui que de courts écrits, consacrés pour la plupart à des points d'antiquité; sa correspondance est conservée manuscrite à la Bibliothèque du Roi, 5 vol. in-4. M. Cousin a imprimé sa *Correspondance* avec Leibnitz sur l'amour de Dieu dans la 3e édit. de ses *Fragments philosophiques*.

NICANDER, médecin et grammairien grec, de Colophon, a laissé quantité d'ouvrages, tous perdus, sauf deux mauvais poëmes intitulés: *Theriaca* et *Alexipharmaca* ou contre-poisons (imprimés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1806 et 1814).

NICANOR. *Voy.* DÉMÉTRIUS et SÉLEUCUS.

NICARAGUA, ville de l'Amérique centrale, dans l'état de Nicaragua, à 192 kil. S. E. de San-Léon de Nicaragua, sur le lac de Nicaragua; 13,000 hab. Aux environs, osier dont on fait de la tabletterie et des meubles: commerce de raisins exquis et autres fruits. On appelle aussi cette ville *Villa de la purissima concepcion de Rivas*.

NICARAGUA (Etat de), un des Etats de la fédération de l'Amérique centrale, entre ceux de Honduras au N., de Costa-Rica au S., le Grand-Océan au S. O. et la mer des Antilles à l'E.; 577 kil. du N. O. au S. O. sur 289. Ch.-l., San-Léon de Nicaragua. Division, 5 districts: Léon, Réalejo, Subtiava, Matagalpa, Nicoya. Montagnes (les Andes), volcans. Climat très chaud, humide, fertile: cacao, indigo, coton, gomme *carana*, quantité de fruits exquis, gros bétail.

NICARAGUA (lac de), dans l'Etat de Nicaragua, est lié à la mer des Antilles par le Desaguadero, et au Grand-Océan par un canal qui met ainsi cette mer et l'Atlantique en communication (c'est un des cinq plans proposés pour couper l'isthme de Panama); longueur, 193 kil. sur 77.

NICARIE ou NIKARIA, *Icarie* des anciens, *Achikria* en grec moderne, île de l'Archipel. *Voy.* ICARIE.

NICASTRO, *Neocastrum*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 24 kil. N. O. de Catanzaro; 10,000 hab. Evêché. Poterie, eaux thermales. Château où fut renfermé le fils de Frédéric II, roi de Naples. Presque détruite par un tremblement de terre en 1638.

NICATOR. *Voy.* DÉMÉTRIUS et SÉLEUCUS.

NICE, *Nicæa* des Romains, *Nizza* des Italiens, ville des États sardes, jadis capitale du comté de Nice, auj. ch.-l. de la prov. ou intendance de Nice, est située à 125 kil. N. de Toulon, à 150 kil. S. O. de Gênes, sur la Méditerranée, à 4 kil. de l'embouchure du Var; 27,000 hab. Evêché, consulat de France. Port franc, mais très petit; superbe faubourg dit de la *Croix de marbre*; terrasse magnifique le long de la mer. Air pur et salubre qui en fait rechercher le séjour aux malades. Commerce de soie, huile, anchois, liqueurs, etc. Carle Vanloo et Cassini naquirent à Nice.— Cette ville fut fondée par les Massiliens, qui, dit-on, la nommèrent Nicée (du grec *nikê*, victoire) en mémoire d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les Liguriens. Ils la cédèrent aux Romains avant le temps de César, et ces derniers en firent un arsenal maritime. Sous Auguste, l'arsenal ayant été transporté à Fréjus, Nice perdit de son importance et commença à se dépeupler; elle se releva au VIIIe siècle, et au XIIe elle était la capitale du comté de son nom. En 1388, elle se donna à Amédée VII, duc de Savoie; ce prince et ses successeurs l'agrandirent et l'embellirent. Nice fut ensuite occupée par Charles-Quint et Paul III en 1538; prise par Catinat en 1691 et par Berwick en 1706; réunie à la France en 1792 et ch.-l. du dép. des Alpes maritimes jusqu'en 1814; elle fut alors restituée aux Etats sardes.

NICE (intendance de), prov. des États sardes, entre celle de Coni au N., le duché de Gênes à l'E., la Méditerranée et la principauté de Monaco au S., et le Var qui la sépare de la France à l'O.: 80 kil. sur 60; 250,000 hab. Ch.-l., Nice. Division, 3 arr. (Nice, Oneille et San-Remo). Climat délicieux; sol presque toujours couvert de verdure; oliviers, orangers, citronniers, lauriers, grenadiers, etc.

NICE DE LA PAILLE. *Voy.* NIZZA.

NICÉE, *Nicæa*, auj. *Isnik*, ville de Bithynie, sur le lac *Ascanius* (lac d'*Isnik*), fut nommée d'abord *Antigonie* par Antigone, son fondateur, et agrandie ensuite par Lysimaque, qui l'appela Nicée du nom de sa femme Nicée. Elle donna le jour à l'astronome Hipparque et à l'historien Dion Cassius. Elle est surtout célèbre par un concile œcuménique (le second de tous), qui s'y tint sous l'empereur Constantin en 325. On y dressa le fameux symbole des apôtres, dit *Symbole de Nicée*, et on y condamna Arius. Le même concile détermina le jour où la Pâque devrait être célébrée. En 787, un second concile œcuménique (le huitième de tous), fut convoqué à Nicée sous l'impératrice Irène et son fils Constantin V; les Iconoclastes y furent anathématisés. On connaît sous le nom de *faux concile de Nicée* le concile réuni dans cette ville sous la protection de l'empereur Constance. Lors du démembrement de l'empire grec en 1204. Nicée fut donnée par les Croisés à Louis de Blois avec le ti-

tre de *duché de Nicée* ou *de Bithynie*; mais ce duché était à conquérir; il était alors possédé par Théodore Lascaris I, qui sut s'y maintenir, l'agrandit de la Lydie, d'une partie de la Phrygie et des côtes de l'archipel jusqu'à Ephèse. En 1206, Lascaris forma de toutes ces conquêtes l'*empire* dit *de Nicée*, et se fit couronner empereur. Michel Paléologue réunit l'empire de Nicée à l'empire de Constantinople (1261). Il avait eu pour souverains : Théodore Lascaris I (1206-1222), Jean Ducas Vatace (1222-55), Théodore Lascaris II (1255-59), Jean Lascaris (1259-60), Michel Paléologue (1260). Les Turcs s'emparèrent de Nicée en 1333 (*Voy.* ISNIK). — Il y avait encore plusieurs autres Nicée, notamment une ville sur l'Hydaspe (Inde), fondée par Alexandre en mémoire de sa victoire sur Porus, et la ville actuelle de Nice, dans la prov. romaine dite des Alpes maritimes.

NICÉPHORE I, dit *le Logothète*, empereur d'Orient, né en Séleucie, était grand-logothète (c.-à-d. grand-trésorier) lorsqu'il prit la pourpre en 802; il relégua l'impératrice Irène à Lesbos, fit crever les yeux à son compétiteur Bardane, conclut avec Charlemagne un traité pour régler les limites des deux empires, favorisa les Manichéens et les Iconoclastes, et se montra fort avide dans l'administration intérieure. En 811, ayant marché contre les Bulgares, il fut surpris et tué dans sa tente par les ennemis. Staurace, son fils, lui succéda.

NICÉPHORE II, dit *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, fils du patrice Bardas, fut élevé dans les camps, se distingua par ses qualités militaires; fut nommé généralissime des troupes pendant la minorité des fils de Romain II et se fit proclamer césar en 963. Il reprit aux Sarrasins la Cilicie, la Syrie, Chypre, mais il mécontenta ses sujets par de nouveaux impôts. Zimiscès, un de ses généraux, amant de sa femme Théophano, le tua en 969 et se fit couronner.

NICÉPHORE III, dit *Botoniate*, empr. d'Orient, général de l'armée d'Asie sous Michel Ducas, parvint au trône en 1078, lors de l'abdication forcée de ce prince, tandis que Nicéphore Bryenne (*Voy.* BRYENNE) était proclamé en Illyrie; il envoya contre ce compétiteur Alexis Comnène, qui s'empara de Bryenne et lui fit crever les yeux. Nicéphore résolut ensuite de faire périr Comnène lui-même, mais Comnène, instruit à temps, se fit proclamer empereur (1081). Nicéphore alla finir ses jours dans un cloître.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople en 806, défendit le culte des images contre l'empereur Léon l'Arménien, fut exilé et mourut en 826. On a de lui un *Breviarium historicum* qui se trouve dans la collection des Byzantins.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, abbé du couvent du mont Athos, y établit une belle école, composa lui-même beaucoup d'ouvrages, et refusa en 1256 le patriarchat de Constantinople.

NICÉPHORE CALLISTE, moine et historien grec, mort vers 1350, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres, qui va jusqu'à l'an 610 et qui a été publiée par Fronton du Duc, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

NICÉPHORE BRYENNE, NICÉPHORE GRÉGORAS. *Voy.* BRYENNE, GRÉGORAS.

NICÉPHORIUM, auj. *Racca*, ville de Mésopotamie (Osroène), au confluent de l'Euphrate et du *Billicha* (auj. *Belès*), s'est nommée successivement *Callinicum*, *Constantinopolis*, *Léontopolis*.

NICEPHORIUS ou CHABORAS, fleuve d'Asie, auj. le KHABOUR.

NICER, fleuve de Germanie, auj. le NECKAR.

NICERON (J.-Pierre), Barnabite, né en 1685 à Paris, mort en 1738, professa les humanités et la rhétorique dans divers collèges de province, puis vint se fixer à Paris et se livra tout entier à l'histoire littéraire. On lui doit, entre autres ouvrages, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12, un des plus utiles recueils que puissent exploiter les biographes.

NICETAS ACOMINATUS CHONIATES, de Chone en Phrygie, remplit divers emplois à la cour de Constantinople, se retira à Nicée en 1204, et y mourut en 1216. Il a laissé entre autres écrits des *Annales* en 21 liv., qui vont de la mort d'Alexis Comnène à celle de Baudouin, et qui ont été publiées avec version latine par Jérôme Wolf, Bâle, 1557, in-fol. On les trouve aussi dans la *Byzantine*. Le président Cousin en a donné une trad. française.

NICÉTAS EUGENIANUS, écrivain du XIIe siècle, n'est connu que par le roman en vers qui porte pour titre: *Amours de Dorylas et Chariclée*, publié par M. Boissonade, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NICHAPOUR, ville d'Iran (Khoraçan), à 90 kil. S. de Meschéd; 15,000 hab. Jadis très grande. Riches mines de turquoises, à 60 kil. vers l'O.— Fondée par Sapor I (Chahpour) sur l'emplacement d'une ville ruinée par Alexandre. Prise et ravagée au XIIe siècle par les Tartares; depuis ce temps, elle ne s'est pas relevée.

NICHOLSON (William), bibliographe anglais, né à Plumland (Cumberland) en 1655, visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, fut successivement évêque de Carlisle, archevêque de Londonderry, et venait d'être nommé archevêque de Cashell, lorsqu'il mourut en 1727. On lui doit la *Bibliographie historique de l'Angleterre*, 1690-91 ; *de l'Écosse*, 1702; *de l'Irlande*, 1724 (réunies en 1 vol. in-4, 1776); *Leges Marchiarum*, Londres, 1705 et 1747, in-8; *Dissertatio de jure feudali veterum Saxonum* (dans les *Leges anglo-saxonicæ*, de Wilkins), Londres, 1821.

NICHOLSON (William), savant anglais, né à Londres en 1753, mort en cette ville en 1815, quitta la carrière du commerce pour les sciences, et dirigea avec succès une école à Londres, en 1775. Il acquit un grand renom comme physicien et comme chimiste, fut un des premiers à reconnaître l'action chimique de la pile, inventa un aréomètre qui porte son nom ; mais il fut obligé pour faire ses expériences de contracter des dettes qui dérangèrent sa fortune et qui le conduisirent en prison. Il rédigea un *Journal de philosophie naturelle*, *de chimie et des arts*, dit souvent *Journal de Nicholson*, Londres, 1797-1800, 5 vol. in-4. Il traduisit en anglais les *Éléments de chimie* de Fourcroy, ceux de Chaptal, etc., et composa plusieurs ouvrages originaux.

NICHOLSON (PORT-), établissement récemment fondé par les Anglais dans la Nouvelle-Zélande, et leur colonie centrale dans ce pays.

NICIAS, général athénien, prit aux Spartiates l'île de Cythère en 425 av. J.-C. et de là fit des incursions en Laconie; contribua puissamment à la trêve de 50 ans qui, en 421, suspendit la guerre du Péloponèse, et qui est connue sous le nom de paix de Nicias; fut un des trois généraux chargés en 415 de l'expédition de Sicile, eut part aux succès et aux revers de cette expédition, et finit par capituler avec Démosthène, son collègue, en stipulant qu'il aurait la vie sauve. Il n'en fut pas moins tué par les Siciliens l'an 413 av. J.-C.

NICIAS, peintre athénien, florissait vers 332 av. J.-C.: on admirait comme ses chefs-d'œuvre : un *Alexandre*, une *Pythonisse*, et un *Hyacinthe*. Il avait inventé un procédé d'encaustique qui rendait les couleurs plus brillantes et plus durables.

NICLASBOURG, v. de Bohême. *Voy.* NIKLASBERG.

NICOBAR (îles), groupe d'îles du golfe de Bengale, entre 92° 30' et 94° long. E., 6° 40' et 9° 15 lat. N., dont 7 grandes (Nicobar, petite Nicobar, Camorta, Terressa, Katchall, Nancowry, Kar-Nicobar). Bois, sources, mouillages commodes. Air malsain. Cannes à sucre, tek, sassafras, meliora; co-

codiles et autres reptiles très nombreux.—La grande Nicobar ou Sambelong a 44 kil. sur 17. Les Danois y ont formé, de 1756 à 1785, ainsi qu'à Nancowry, des établissements qui sont auj. sans importance.

NICOCLÈS, roi de Paphos, tenait son trône de Ptolémée I, roi d'Egypte, et trahit ce prince pour Antigone. Ptolémée ayant chargé un de ses officiers de le faire périr, il se tua avec ses femmes et ses filles (310 av. J.-C.) — Il ne faut pas le confondre avec le Nicoclès, roi de Salamine en Chypre, fils d'Evagoras, auquel Isocrate adressa deux discours politiques. Celui-ci régnait l'an 374 av. J.-C.

NICODÈME, *Nicodemus*, sénateur juif de la secte des Pharisiens, se déclara disciple de J.-C. et alla avec Joseph d'Arimathie lui rendre les derniers devoirs. On a sous son nom un évangile apocryphe, composé par un Manichéen.

NICOLAÏ, famille longtemps illustre dans la magistrature, originaire du Vivarais, a fourni à la France plusieurs chanceliers. L'un de ses membres les plus distingués, Jean-Aimar de Nicolaï, avait d'abord suivi la carrière des armes et s'était signalé à la prise de Valenciennes en 1677. Il devint ensuite président de la chambre des comptes. Il fut le tuteur de Voltaire.—Son fils, Aimar-Jean de Nicolaï, né en 1709, et premier président, eut deux fils qui périrent sur l'échafaud en 1794. Le second, Aimar-Charles-Marie, né en 1747, avait été depuis 1768 premier président de la cour des Comptes, et depuis 1789 membre de l'Académie française.

NICOLAÏ (Christophe-Frédéric), libraire allemand de Berlin, né en 1733, mort en 1811, était aussi auteur et avait étudié presque toutes les sciences. Ses ouvrages principaux sont : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1726 (3e édition), 4 vol.; *Vie et opinions de Nathanker*, roman, Berlin, 1799 (3 vol. in-8, 4e édition); *Voyage en Allemagne et en Suisse en* 1781, Berlin, 1788-96 (3e édition), 12 vol. in-8. Il édita la *Bibliothèque allemande universelle* : la *Bibliothèque des belles-lettres*; ses *Lettres concernant la littérature allemande*, qui ont eu de l'influence sur la littérature de sa patrie.

NICOLAS (saint), fut, selon l'opinion vulgaire, évêque de Myre en Lycie au IVe siècle, fut persécuté et exilé sous Licinius; mais, selon les actes des saints retrouvés en 1751 dans la bibliothèque du Vatican, il naquit vers la fin du Ve siècle, et fut évêque de Pinara en Lycie. Quoi qu'il en soit, il était honoré dès le *VIe siècle*, et Justinien fit bâtir à Constantinople une église en son honneur. On le fête le 6 décembre. Il avait la réputation de faire des miracles. Saint Nicolas est surtout honoré en Orient; la Russie l'a pris pour patron: il est aussi celui des jeunes garçons.

NICOLAS I, dit *le Grand*, pape de 858 à 867, montra beaucoup de fermeté, anathématisa Photius en 860, lança diverses censures sur des évêques de *France*, et eut la satisfaction de voir le roi des Bulgares Bogoris embrasser le christianisme et reconnaître la suprématie de l'Église romaine.

NICOLAS II, *Gérard de Bourgogne* (ainsi appelé parce qu'il était né dans la Savoie qui appartenait alors aux rois de Bourgogne), avait été d'abord évêque de Florence; il fut élu pape par l'appui de l'impératrice Agnès, mère d'Henri IV, régna de 1058 à 1061, fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie son compétiteur, Jean de Velletri (Benoit X), investit les Normands Richard et Robert Guiscard, l'un de la principauté de Pouille, 1059, l'autre de la Calabre, 1060 (ces princes devinrent ainsi vassaux de l'Église), et régla dans un concile les formalités à suivre pour l'élection des papes.

NICOLAS III, *Jean-Gaëtan Orsini*, pape, succéda à Jean XXI en 1277, fit rendre à l'État ecclésiastique Imola, Bologne, Faenza, etc., par Rodolphe de Habsbourg, força Charles d'Anjou de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane et au titre de patrice de Rome, mais ne réussit ni dans ses tentatives pour la réunion des Églises romaine et grecque, ni dans ses essais pour jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et Philippe-le-Hardi. Mort en 1280.

NICOLAS IV, *Jérôme d'Ascoli*, pape, succéda à Honorius IV en 1288, avait été général des Frères-Mineurs, qu'il favorisa extrêmement. Il montra beaucoup de tendance vers les Gibelins, et envoya des missionnaires jusqu'en Chine. Il mourut en 1292.

NICOLAS V, *Thomas Parentucelli* ou *de Sarzane*, fut élu en 1447 après Eugène. Il eut le bonheur de voir abdiquer l'antipape Félix V, et de mettre ainsi fin au grand schisme. Après la prise de Constantinople (1453), Nicolas avait conçu le projet d'une croisade de toute la chrétienté contre les Turcs, et il y travaillait activement quand la mort l'enleva en 1455. Rome lui doit plusieurs édifices magnifiques, et on peut le considérer comme le fondateur de la bibliothèque du Vatican, tant il l'augmenta.

NICOLAS V, antipape. *Voy.* CORBIÈRE (Pierre DE).

NICOLAS DE DAMAS ou DAMASCÈNE, écrivain grec, né à Damas vers l'an 74 av. J.-C., composa des tragédies qui eurent du succès, cultiva en même temps la rhétorique, les mathématiques, la philosophie et adopta le système d'Aristote. Il fut en grand crédit auprès d'Hérode, roi de Judée, et à la mort de ce prince, il contribua à décider le partage de la Judée entre Archélaüs et Hérode-Antipas. Outre des traités de philosophie, il avait composé la *Vie d'Hérode*, la *Vie d'Auguste*, et une *Histoire en vers* en 144 liv. Il reste des fragments de son *Histoire universelle*, publiés par Coray dans son *Prodromus bibliothecæ græcæ*, Paris, 1805, et de sa *Vie d'Auguste* (dans Fabricius, *Augusti temporum notatio*, etc.).

NICOLAS DE CUSA, cardinal, fils d'un pêcheur nommé Jean Crebs, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, dans le diocèse de Trèves, acquit une profonde connaissance de l'hébreu, du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiques, assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et y défendit l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, il excita le mécontentement des moines et fut emprisonné par ordre de l'archiduc Sigismond III. Quand il eut recouvré la liberté, il se retira à Todi, en Ombrie, où il mourut en 1464. On a de lui trois vol. in-fol., Bâle, 1565. On y trouve des traités de théologie et de philosophie, parmi lesquels: *De docta ignorantia*; *Apologia doctæ ignorantiæ*; *De conjecturis*; *De sapientia*. Il inclinait vers le mysticisme et renouvela les idées de Pythagore.

NICOLAS (Augustin), né en 1622 et mort en 1695 à Besançon, fit plusieurs campagnes en Italie, devint secrétaire du cardinal Trivulce, passa en Espagne, où il travailla à la délivrance du duc de Lorraine Charles IV, fut ensuite le résident de ce prince à Madrid, puis maître des requêtes au parlement de Dôle (1668), qui après la paix de Nimègue fut transféré à Besançon. Témoin oculaire de la révolte de Mazaniello, il a donné sur ce sujet : 1° *Histoire de la dernière révolution du royaume de Naples*, Amsterdam, 1660, 8 vol. in-8; 2° *Parthenope furens*, Lyon, 1668, in-4 (poëme en 5 livres).

NICOLAS DE PISE, architecte. *Voy.* PISANO.

NICOLAS DE CLÉMENGES. *Voy.* CLÉMENGES.

NICOLAY (Nicolas DE), voyageur français, né en 1517 à la Grave-en-Oysans, mort en 1583, parcourut pendant 16 ans l'Europe et l'Orient, prenant parfois du service dans les états qu'il visitait, fut nommé géographe et valet de chambre de Henri II, puis commissaire d'artillerie. On a de lui : *Navigations et pérégrinations de Nicolas de Nicolay*, Anvers, 1576.

NICOLAY, premier président. *Voy.* NICOLAÏ.

NICOLE (Pierre), célèbre moraliste et théologien, l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années dans la maison de Port-Royal-des-Champs, s'y lia avec les Jansénistes, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions, vint à Paris en 1655 pour travailler avec Arnauld, son ami, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du Jansénisme, se vit forcé en 1679 de quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, se retira à Bruxelles, puis à Liége; obtint par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis à Paris, où il mourut en 1695. On a de lui *les Imaginaires et les Visionnaires*, ou *Lettres sur l'Hérésie imaginaire* (celle des Jansénistes), Liége, 1667, 2 vol.; *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*, publié sous le nom d'Arnauld, Paris, 1669-76, 3 vol. in-4 (les tomes IV et V, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); mais il est surtout connu par ses *Essais de morale et instructions théologiques*, 1671 et années suivantes, 25 vol. in-12: on estime particulièrement l'*Essai sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*. Nicole a aussi traduit en latin les *Provinciales*, sous le pseudonyme de Wendrock, et a eu part à la rédaction de la *Logique de Port-Royal*. Cet écrivain est avec Pascal un de ceux qui contribuèrent le plus à former la prose française. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12. Les *Pensées de Nicole* ont été recueillies par Mersan, Paris, 1806, in-18.

NICOLITES ou NOUVEAUX QUAKERS. *Voy.* QUAKERS.

NICOLO (Nicolas ISOUARD, dit), compositeur, né à Malte en 1777, d'origine française, vint en France en 1790, fut d'abord commis de banque et visita Palerme, Naples, Florence pour le compte de sa maison. Devenu musicien dans ses voyages, il se fixa comme organiste à Malte, puis, après la prise de l'île par Bonaparte (1799), revint en France, et se mit à composer pour l'Opéra-Comique; il donna 29 pièces, remplies de chants gracieux, et qui eurent pour la plupart du succès; tels sont: *le Médecin turc*, *Michel-Ange*, *Joconde*, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*. Il mourut en 1818, ayant déjà fait 3 actes de l'opéra intitulé *Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, qu'acheva Benincori.

NICOLSON. *Voy.* NICHOLSON.

NICOMAQUE, *Nicomachus*, père d'Aristote, fut médecin de Philippe et composa des traités de médecine, auj. perdus. On a sous le titre d'*Éthique à Nicomaque* un traité de morale d'Aristote, qui fut ainsi intitulé parce qu'il était dédié par l'auteur, soit à son père, soit plutôt à son propre fils, qui portait aussi le nom de Nicomaque.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle, fut un des premiers artistes de son siècle. On vantait surtout sa *Cybèle sur un lion*, son *Enlèvement de Proserpine*, sa *Victoire traversant les airs sur un quadrige*, etc.

NICOMÈDE, nom de trois rois de Bithynie. Nicomède I, fils de Zypœtès, régna de 280 à 250 av. J.-C., et débuta par le massacre de tous ses frères hormis un seul. Inquiété par Antiochus I, roi de Syrie, il appela les Gaulois en Asie Mineure, et réussit avec leur secours à repousser l'invasion; mais il fut obligé de céder à ses sauveurs une province de ses états, qui prit d'eux le nom de Galatie. Il fit fleurir les arts et le commerce, et bâtit Nicomédie. — Nicomède II, fils de Prusias, prit les armes contre son père qui voulait le faire périr, à l'instigation d'une seconde épouse (148 av. J.-C.), le mit à mort, et régna 59 ans. Il tenta sans grand succès de s'agrandir, malgré les Romains. — Nicomède III, fils de Nicomède II, régna de 89 à 75 av. J.-C., mais non sans interruption: deux fois Mithridate le chassa de ses états, et chaque fois les Romains le rétablirent. Nicomède en mourant légua son royaume aux Romains. César avait dans sa jeunesse vécu quelque temps à la cour de Nicomède.

NICOMÉDIE, *Nicomedia*, auj. *Isnikmid*, ville d'Asie Mineure, en Bithynie, sur la Propontide, au fond du golfe d'*Astacus*, devait son nom et son origine au roi Nicomède I. Sous l'empire, elle devint le ch.-l. de la province. Dioclétien en affectionnait le séjour et l'orna de superbes bâtiments. Sous Constantin, il fut question un instant de l'ériger en capitale de l'empire. Arrien naquit dans cette ville. Annibal y mourut.

NICON, archevêque de Novogorod, puis patriarche de l'Église de Russie, né en 1613, mort en 1681, avait joui longtemps d'un grand crédit auprès d'Alexis, et fut chargé en 1655 de réviser la liturgie russe; vers 1666, devenu suspect au czar, il se retira dans un couvent de Moscou, et plus tard fut banni de la capitale. On lui doit un *Corps d'histoire de Russie*, formé de la réunion des chroniques depuis Nestor jusqu'en 1630; Schlœzer en a publié 2 vol. in-4, Saint-Pétersbourg, 1767.

NICOPOLIS (c.-à-d., en grec, *ville de la victoire*), nom commun à plusieurs villes anciennes, entre autres: 1° *Nikopoli*, dans la Mésie inférieure, au confluent du Danube et de l'Aluta, fondée par Trajan après ses victoires sur Décébale; cette ville, plus tard comprise dans la Bulgarie, fut prise par Bajazet en 1370, qui remporta aux environs sur les Chrétiens deux victoires décisives, l'une en 1393 sur l'empereur Sigismond, la deuxième en 1396 sur la noblesse française, conduite par Philippe d'Artois, connétable de France, et Jean comte de Nevers (Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne): — 2° *Devriki*, dans le Pont, au S., au lieu où Mithridate fut vaincu par Pompée; — 3° *Prevesa-Vecchia*, à l'entrée du golfe d'Ambracie, fondée ou agrandie par Auguste, en mémoire de la bataille d'Actium; — 4° une ville de Palestine élevée par Vespasien sur l'emplacement d'Emmaüs (qu'avait brûlée Quintilius Varus, gouverneur de Syrie), et depuis agrandie par Héliogabale et Alexandre Sévère: — 5° une ville de la Basse-Égypte, dite aussi *Juliopolis*, auj. *Kars* ou *Kassiera*; — 6° une ville de Cilicie, la même qu'*Issus* ou *Adjacium*, auj. *Aias* ou *Aiazzo*.

NICOSIE ou LEUCOSIE, *Lefkosia* en grec moderne, capitale de l'île de Chypre, par 31° 6' long. E., 35° 13' lat. N.; 2,000 familles en 1806. Évêché; murs en pierre; mosquée, jadis cathédrale d'Aia-Sofia ou Sainte-Sophie; palais, auj. sérail. Maroquins, petits tapis, toiles de coton bien imprimées. — Construite sur l'emplacement de l'ancien *Tremitus*; importante sous les Lusignans, rois de Chypre; prise aux Vénitiens par Sélim II.

NICOSIE, ville de Sicile (intend. de Catane), à 60 kil. N. O. de Catane; 13,000 hab., bâtie sur l'emplacement d'*Erbita*, célèbre dans l'antiquité pour avoir résisté à Denys, tyran de Syracuse.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, né en 1530 à Nîmes, mort en 1600 à Paris, secrétaire de Henri II, et ambassadeur de François II en Portugal, a publié un *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne* (Paris, 1606, in-fol.), qui est le premier dictionnaire français connu, et une bonne édition de l'*Histoire d'Aimoin* (Paris, 1656, in-8); mais il est surtout connu pour avoir introduit en France le *tabac*, que lui fit connaître un marchand flamand venu d'Amérique pendant son ambassade à Lisbonne, et qui prit de lui le nom de *Nicotiane*.

NICOTERA, *Nicotera*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2e), sur le golfe de Gioja; 6,300 hab. Évêché. Ravagée par un tremblement de terre en 1783.

NIEBELUNGEN (chant des), vieux poëme épique de l'Allemagne, ainsi nommé d'une ancienne et puissante tribu des Burgundes appelée Niebelun-

gen ou Niflungen (on fait aussi dériver ce nom de *Nibullunan*, qui veut dire *intrépide*). Le sujet du poëme est la lutte des Burgundes et particulièrement de la famille des Niebelungen contre le fameux Etzel ou Attila, et la destruction de cette tribu, victime des passions de Siegfried et de Gunther, deux de ses principaux chefs. Le premier de ces deux guerriers, fils de Sigismond, roi de Santen, sur le Rhin, aime Chriemhild, sœur de Gunther, et celui-ci, de son côté, aime Brunhild, fille d'un roi d'Islande; mais la main de cette dernière ne peut être conquise que par la force. Alors Gunther promet sa sœur à Siegfried, s'il veut l'aider à se rendre maître de Brunhild. Celle-ci est en effet vaincue par Siegfried, qui lui arrache un talisman d'où elle tirait sa force, et qui le donne à sa fiancée Chriemhild. Brunhild, furieuse et jalouse, fait assassiner Siegfried par Hagen, et Gunther n'ose point s'opposer à ce meurtre. Chriemhild, devenue veuve, brûle à son tour de se venger. Elle épouse Etzel (Attila), roi des Huns, et fait inviter les Niebelungen au festin des noces; mais à un signal donné tous sont massacrés par les Huns; Hagen et Gunther sont faits prisonniers et mis à mort par Chriemhild. — Les événements de ce poëme remontent au ve siècle de notre ère et se passent à la fois sur le Rhin et sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. Il a pour fondement les *sagas* ou traditions germaniques mêlées à celles du Nord. On pense qu'il a été écrit au XIIIe siècle par un minnesinger nommé Henri d'Ofterdingen. Il a été traduit en français par Mme Moreau de la Mellière, 1839.

NIEBLA, ville d'Espagne (Séville), sur le Tinto, à 52 kil. O. de Séville; 7,000 hab. Antiquités romaines. Titre d'un comté.

NIEBUHR (Carsten), voyageur danois, né en 1733 à Ludingsworth, dans le Lauenbourg, mort en 1815, est surtout célèbre par le voyage qu'il fit en Arabie avec Forskal, Cramer, Baurenfeind, Van Haven, et qui dura six ans. A son retour, il eut la place d'administrateur à Meldorf (Ditmarsie), puis fut nommé conseiller. Il était associé étranger de l'Institut de France, 3e classe. On a de lui : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même et d'autres pays circonvoisins*, Copenhague, 1772, et *Voyage en Arabie*, Copenhague, 1774-78, 2 vol. in-4; ces deux ouvrages sont à juste titre regardés comme des modèles. Ils ont paru aussi en français, le premier en 1773, trad. par Mourier, le second en 1776 et 1780, 2 vol. in-4.

NIEBUHR (Berthold-George), historien, fils du précédent, né en 1776 à Copenhague, suivit d'abord la carrière administrative, fut secrétaire du ministre des finances de Danemark, puis directeur de la Banque; se retira en Prusse lors de l'invasion des Français en Allemagne, y devint directeur du commerce, fut nommé professeur à l'université de Berlin, lors de la fondation de cet établissement, commença en 1811 la publication de l'*Histoire Romaine* qui a fait sa réputation, fut envoyé en 1816 à Rome comme ambassadeur de la Prusse près du Saint-Siége, et profita de son séjour en Italie pour faire des recherches importantes sur l'histoire et la philologie; quitta Rome en 1824, accepta une place à l'université de Bonn, et résida dans cette dernière ville jusqu'à sa mort, en 1831. Son *Histoire Romaine* se compose de plusieurs parties qui ont été publiées à des époques fort éloignées, et n'a pu être achevée; la dernière édition a paru à Berlin, 1828-32, 3 vol. in-8; elle a été traduite en français par M. de Golbéry, 1830 et années suivantes. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition et de sagacité, Niebuhr a soumis à la critique la plus sévère les faits des premiers temps de l'histoire de Rome, et a porté le scepticisme plus loin que ses devanciers Beaufort, Lévêque, etc. On doit encore à Niebuhr une *Vie de son père*, une réimpression de *la Byzantine*, Bonn, 1826 et ann. suiv.; la publication (avec Ang. Maï) de la *République de Cicéron*, de fragments de *Fronton*, de *Dion Cassius*, la découverte des *Institutes de Caïus*, etc.

NIEDER, c.-à-d. *inférieur*. Pour tous les noms géographiques qui commencent ainsi, et qu'on ne trouve pas ci-dessous, cherchez le mot qui suit Nieder.

NIEDERBRONN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 17 kil. S. O. de Weissembourg; 2,500 hab. Eaux minérales ferrugineuses; papier; forges.

NIEDERUNG. *Voy.* NEHRUNG.

NIÉMEN ou MEMEL, fleuve de la Russie occid., naît dans le gouvernement de Minsk, traverse ceux de Vilna et de Grodno, forme la limite entre la Pologne russe et la Courlande, puis, après avoir couru 54 kil. en Prusse, tombe dans le Curische-Haff. Affluent principal, la Vilia. Ce fleuve coule en général de l'E. à l'O. avec beaucoup de détours; 680 kil. — Napoléon eut avec l'empereur Alexandre, le 25 juin 1807, sur le Niémen près de Tilsitt, une entrevue célèbre qui amena la paix de Tilsitt. L'armée française exécuta, le 23 juin 1812, le fameux passage du Niémen pour entrer en Russie.

NIENBURG, ville du Hanovre, sur le Weser, à 46 kil. N. O. de Hanovre; 3,800 hab. Ch.-l. du comté de Hoya. Toiles, vinaigre, etc.

NIEPPERG (Adam-Albert, comte de), feld-maréchal-lieutenant autrichien, chambellan de l'empereur, né à Salzbourg en 1771, fut ministre plénipotentiaire de l'Autriche à Stockholm en 1812 et contribua puissamment à faire entrer Bernadotte dans la coalition contre Napoléon. Envoyé à Naples en 1814, il parvint aussi à faire signer par Murat un traité d'alliance avec l'Autriche; mais à Mantoue il échoua auprès du prince Eugène Beauharnais. Lorsque l'archiduchesse Marie-Louise quitta la France, il fut admis auprès d'elle et sut gagner sa confiance; il défendit ses intérêts au congrès de Vienne et la mit en possession de ses nouveaux états (Parme, Plaisance et Guastalla). Après avoir contribué au renversement de Murat, et passé quelque temps en France en qualité de commandant du département du Gard, il revint à Parme, où un mariage secret l'unit à Marie-Louise. Il mourut en 1828, laissant à Parme la réputation d'un habile administrateur.

NIEUHOF (J.), voyageur, né à Usen (Westphalie), fut successivement au service de la Compagnie hollandaise des Indes occid. et de celle des Indes orient., remplit diverses missions au Brésil (1640), à Batavia, en Chine, sur la côte de Coromandel, et eut le gouvernement de l'île de Ceylan. Ayant pris terre à Madagascar pour faire la traite, il ne reparut plus. On a publié, d'après ses observations : *Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, empereur de la Chine*, Amsterdam, 1665, in-fol.; *Voyage curieux au Brésil par terre et par mer*, Amst., 1682, in-fol.; *Voyage à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia*, Amst., 1688-93, in-fol.

NIEUIL, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 10 kil. N. O. de Limoges; 800 hab.

NIEUPORT, *Nieuwpoort* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.), à 16 kil. S. O. d'Ostende; 3,600 hab. Climat malsain. Canaux qui communiquent avec Bruges, etc. Petit port de pêcheurs. Pêche de harengs, cabillauds, etc. — Fondée au XIIIe siècle; ruinée par les Anglais en 1383; rebâtie et fortifiée par Philippe-le-Hardi en 1385. Elle soutint plusieurs siéges, notamment contre les Français en 1488. Bataille où Maurice de Nassau défit l'archiduc Albert en 1600. Prise par les Français en 1745, 92 et 94.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, mort en 1718, exerça les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des États de sa province. Le plus connu de ses ouvrages est :

le Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules, en hollandais, Amst., 1715, in-4, trad. en français par Noguez, Paris, 1725, in-4. C'est un livre estimable, mais diffus et mal écrit. L'auteur du *Génie du christianisme* a donné (1re partie, liv. 5) un court extrait de ce livre, en le dépouillant de ses formes pédantesques.

NIEUWKERK ou **NYKERK**, ville de Hollande (Gueldre), à 10 kil. N. E. d'Amersfoort; 5,000 hab. Port qu'un beau canal joint au Zuyderzée. Tabac, bétail. — Ville de Belgique. *Voy.* NEUVE-ÉGLISE.

NIÈVRE, petite rivière de France, formée de deux ruisseaux qui se joignent à Guérigny, tombe dans la Loire à Nevers, après 45 kil. de cours, et donne son nom au dép. de la Nièvre.

NIÈVRE (départ. de la), un des départ. du centre de la France, entre ceux du Loiret et de l'Yonne au N., de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire à l'E., de l'Allier au S., et du Cher à l'O. : 6,810 kil. car. ; 297,550 hab. Ch.-l., Nevers. Il est formé du Nivernais et d'une partie de l'Orléanais et du Gatinais. Plaines et mont., beaucoup de sources; partage des eaux entre la Seine et la Loire. Beaucoup de fer, plomb, houille; marbre, granit, grès; eaux minérales. Grains, fruits, légumes; vins; chanvre; beaux pâturages; forêts. Chevaux nombreux, gros et menu bétail. Industrie métallurgique, faïencerie et cordes à violon. Commerce de bois, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Nevers, Château-Chinon, Clamecy, Cosne); 25 cant., 317 comm.; il appartient à la 10e div. militaire, a une cour roy. à Bourges et un évêché à Nevers.

NIFFÉ, dit aussi *Tappa*, roy. de la Nigritie centrale, sur la rive gauche du Kouarra. Villes princip. : Tabra, Koulfa, Rabba et Egga.

NIFO, philosophe scolastique. *Voy.* NIPHUS.

NIFON, île du Japon. *Voy.* NIPHON.

NIGER, grand fleuve d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

NIGER (PESCENNIUS). *Voy.* PESCENNIUS.

NIGIDIUS FIGULUS (Publius), savant romain, ami de Cicéron, préteur l'an 59 av. J.-C., remplit en Asie une mission au retour de laquelle il passa quelque temps à Mitylène, prit parti pour Pompée, fut envoyé en exil par César, et mourut l'an 45 av. J.-C. Il fut un des premiers à introduire la philosophie à Rome. Il avait beaucoup écrit, mais il ne nous reste de lui que des fragments. Burigny a donné un *Mémoire* sur Nigidius (tom. 29 de l'Acad. des Inscript.).

NIGISSAR, ville de Turquie. *Voy.* NIKSAR.

NIGRITIE, une des cinq grandes régions de l'Afrique, entre celles du Maghreb au N., de l'Afrique australe au S., du Nil et de l'Afrique orientale à l'E., et l'Atlantique à l'O. (de 20° O. à 24° E. pour la long., de 17° N. à 18° S. pour la lat.), est divisée vulgairement en 4 parties inégales : 1° Sénégambie, ou Nigritie occidentale du Nord; 2° Guinée, ou Nigritie occidentale du Sud ou Nigritie maritime; 3° Congo, ou Nigritie mérid. (au S. de la Ligne); 4° Soudan, Nigritie intérieure ou Nigritie propre.

NIGRITIE INTÉRIEURE OU CENTRALE OU PROPREMENT DITE, vulg. SOUDAN, a pour bornes à l'O. la Sénégambie et la Guinée, au S. encore la Guinée et les monts Al-Kamar, ou les régions centrales tout à fait inconnues de l'Afrique, au N. le Sahara; elle commence à 7° de long. O.; pour la lat., elle s'arrête à 5° ou 6° N. Elle renferme un nombre infini d'Etats que nous réunirons en trois masses et dont voici les principaux, avec leurs capitales

Bassin du lac Tchad.	Emp. de Bornou (Bornou propre, Kanem, Loggoun Bornouan, Mandara Bornouan, partie des Mungas),	ch.-l. Kouka.
	Roy. de Baghermé,	Mesna.
	Roy. de Bergou, dit aussi Mobba ou Dar-Szaleh,	Ouarra.
Bassin du Doliba.	Pays de Sangara,	»
	Pays de Bouré,	Bouré.
	Pays de Kankan,	Kankan.
	Pays d'Ouassoulo,	Sigala.
	Roy. de Haut-Bambarra,	Ségo.
	Roy. de Bas-Bambarra,	Djenné.
	Roy. de Massina,	Massina.
	Pays de Banan,	Dihiover.
	Pays des Dirimans,	Alcodia.
	Roy. de Tembouctou,	Tembouctou.
	Roy. d'Yaouri,	Yaouri.
	Roy. de Niffé ou Tappa,	Tabra et Koulfa.
	Roy. de Borgou,	Boussa.
	Roy. de Yarriba,	Eyeo ou Katunga.
	Roy. de Benin ou Adou,	Benin.
	Roy. de Qua,	Vieux-Calabar.
	Roy. de Kong,	Kong.
	Roy. de Kalanna,	Kalanna.
	Roy. de Dagoumba,	Yahndi.

Pays mi-partie dans les deux bassins.

Empire des Fellahs ou Fellatahs, ch.-l. Sakatou, subdivisé en :

Etats de Gouber.	Etats de Kachenah.
— Kobbi.	— Katagoum.
— Guari.	— Aweik.
— Zamfra.	— Kurry-Kurry.
— Zeg-Zeg.	Pays de Djakoba.
— Kano.	—

On ne peut évaluer la population du Soudan. Les habitants sont noirs et forment la race éthiopienne ou nègre (d'où le nom du pays). On les divise en beaucoup de familles (*Voy.* NÈGRES). Pour la religion, les uns sont mahométans; les autres, au moins aussi nombreux, sont fétichistes. Les langues sont très variées. Le climat est généralement brûlant (41° à l'ombre); sur quelques points pourtant on a des hivers très rudes. La saison pluvieuse commence en juin et dure très longtemps; des fièvres endémiques la signalent. Le sol est très fertile vers les rivières; mais celles-ci sont rares (Djoliba, Charry, Yeou, Misselad, etc.); des sables stériles occupent presque tout le pays. Maïs, riz, coton, indigo, tabac, café, dattes et autres fruits, patates, ignames, mangouses, etc. Eléphants, girafes, chameaux, buffles et bétail; volaille, gibier, mais nombre d'animaux féroces, lions, hyènes, panthères, léopards, chakals, etc., reptiles énormes, crocodiles, boas et autres serpents. Mines d'or à Tembouctou et ailleurs. — Ces pays furent inconnus aux anciens, qui niaient même la possibilité d'habiter sous la zone torride et qui plaçaient là une mer. La Nigritie a été comme entrevue au moyen âge, et Léon l'Africain en a parlé, mais elle n'a été vraiment explorée par des Européens que depuis quatre-vingts ou cent ans; les principaux voyageurs qui l'ont visitée sont : Browne, Hornemann, Mungo-Park, Denham, Clapperton, Oudney, Laing, Ruppel, Caillié.

NIGRITIE MARITIME. Pour la description, *Voy.* GUINÉE. — Nous donnerons seulement ici la liste des princip. Etats de cette partie de l'Afrique avec leurs chefs-lieux :

Timmanie,	Kamba,
Kouranko,	Kolakonka,
Roy. de Soulimana,	Falaba,
Roy. de Capo-Monte,	Couscea,
Roy. de Sanguin,	Trade-Town,
République de Cavally,	Cavally,
Empire des Achantis,	Coumassie,
Roy. de Dahomey,	Abomey,
Roy. d'Ardrah,	Allada,
Roy. de Lagos,	Lagos, etc.

NIGRITIE MÉRIDIONALE. *Voy.* CONGO.

NIGRITIE OCCIDENTALE. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

NIJNEI, NIJNI, NIJNAIA (c.-à-d. en russe, *inferieur, inférieure*). Les mots qui commencent ainsi doivent être cherchés au mot qui suit.

NIKLASBERG ou NICLASBOURG, bourg de Bohême, à 17 kil. N. d'Eger. Un traité de paix y fut conclu en 1622 entre l'empereur Ferdinand et Bethlem-Gabor, qui y renonça à ses prétentions sur la Hongrie.

NIKOLAIEV, ville de Russie (Kherson), à 60 kil. N. E. de Kherson; 12,600 hab. Chantiers de construction. Monuments divers. Fondée en 1791. Près de là on trouve les ruines de l'ancienne colonie milésienne d'*Olbia*. — On donne quelquefois le nom de *gouvernement de Nikolaiev* au gouvernement de Kherson, à cause de l'immense accroissement que la ville de Nikolaiev a reçu dans ces derniers temps.

NIKOLSBURG, ville des États autrichiens (Moravie), à 40 kil. S. de Brünn; collége, synagogue, gymnase, cabinet d'histoire naturelle.

NIKOPOLI, *Nicopolis ad Istrum*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. du livah de Routchouk, sur le Danube, à 140 kil. S. O. de Buchareest; 10,000 hab. Château-fort. Archevêché grec; évêché catholique; grand commerce. *Voy.* NICOPOLIS. — Il y a un autre Nikopoli, *Nicopolis ad Nestum*, à 200 kil. N. O. de Gallipoli.

NIKSAR ou NIGISSAR, *Neocésarée*, ville de la Turquie d'Asie (Roum), ch.-l. de livah, à 36 kil. E. de Tokat; 1,000 hab. Évêché.

NIL, *Nilus* des anciens, quelquefois *Triton*, *Melas* et *Siris*, célèbre fleuve de l'Afrique, naît au S. du Darfour, dans les monts Al-Kamar, vers 39° 10' long. E., 7° 45' lat. S., coule d'abord sous le nom de Bahr-el-Abiad (ou fleuve Blanc) à l'E. et au N. E., puis prend sa route générale au N., reçoit chemin faisant le Maleg, le Bahr-el-Azrek (ou fleuve Bleu) et le Tacazzé ou Atbarah (ancien *Astaborus*), parcourant ainsi le Donga, le pays des Chelouks, le Denka, et passant entre le Dar-el-Aïze (dans le Sennaar) et le Kordofan; il prend alors le nom de Nil, traverse l'Abyssinie et la Nubie, arrosant les pays de Halfay, de Chendy, de Damer, de Barban, de Chaykyé, de Dongola, de Mahas, de Sokkot, de Hadjar, de Barabras, et arrive ainsi en Égypte, où il va presque directement du sud au nord, jusqu'à ce que, par 30° 12' lat. N., il se divise en deux branches qui elles-mêmes, par leurs ramifications, donnent lieu à sept bras et à sept bouches, dites chez les anciens: Canopique, Bolbitine, Sébennytique, Phatnitique, Mendésienne, Tanitique et Pélusiaque; on les appelle auj. bouches du lac d'Edkou, de Rosette, du lac Bourlos, de Damiette, de Dibéh, de l'Om-Fareg et de Tinéh. La première et la quatrième sont les plus considérables; les branches qui s'y rendaient portaient les noms d'Agathodæmon, et d'Athribitique; l'espace compris entre elles était appelé grand Delta; entre la quatrième et la septième était le petit Delta; le tout ensemble formait le Delta (*Voy.* ce nom). Le cours du Nil est encadré à droite et à gauche par des chaînes de montagnes; les pluies d'été l'enflent démesurément, il déborde peu pourtant dans la Haute-Égypte, parce que là ses rives sont très hautes. Dans la Moyenne et la Basse-Égypte, au contraire, il déborde excessivement et c'est à ces crues que le sol égyptien doit son extrême fécondité (l'irrigation dans la H.-Égypte est artificielle). La meilleure hauteur des crues du Nil est de huit mètres. Au Caire, des canaux que ferment et ouvrent des écluses reçoivent l'eau excédante et la donnent à l'agriculture quand le fleuve n'atteint pas le niveau requis. L'ancienne Égypte avait construit, pour mesurer la hauteur des eaux du Nil, des échelles remarquables dites *nilomètres*. Six cataractes interrompent le cours du Nil: elles étaient surtout célèbres dans l'antiquité. La seule qui soit vraiment remarquable est celle de l'anc. *Philæ* (auj. El-Birbé), près d'Assouan, sur les limites de l'Égypte, encore n'a-t-elle que seize mètres. Les cinq autres sont en Nubie, vers Ouady-Halfah, Hannaeh, Guerf-el-Hamdab, El-Soleimanieh et près de l'île de Niertate. Le cours total du Nil est de 5,500 kil. — Les sources de ce fleuve ont été un problème insoluble pour les anciens; les modernes eux-mêmes ne les ont point encore visitées. Ptolémée les a le premier placées dans les monts Al-Kamar et cette opinion prévaut encore aujourd'hui. Caillaud est parmi les modernes le voyageur dont les explorations ont été le plus utiles à la science.

NIL (saint), *Nilus*, moine grec, disciple de saint Chrysostôme, né à Ancyre au IVe siècle, avait été préfet de Constantinople; puis, quittant le monde, il alla s'ensevelir au couvent du mont Sinaï avec son fils Théodule. Il a laissé dix-neuf *Opuscules* ascétiques et des *Lettres* dans la *Bibliotheca Patrum*, tomes 7 et 27. Les Grecs le fêtent le 12 novembre.

NILGHERRI (monts), chaîne de montagnes qui fait partie du système indien ou des Ghattes, s'élève au N. de Koimbatour, et forme comme la jonction des Ghattes occidentales et des Ghattes orientales. Parmi les pics les plus élevés se distinguent le Mourchourti-Bet et l'Outa-Kamoud. Les monts *Nilgherri* sont couverts d'épaisses forêts remplies de bêtes sauvages, et recèlent des mines d'or et de fer.

NIMÈGUE, *Noviomagus* des anciens, *Nymegen* ou *Nimwegen* en hollandais, ville de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 64 kil. S. E. d'Amsterdam; 15,500 hab. Cathédrale, hôtel-de-ville, arsenal, etc.; belle promenade de Kalverbosch, hors des murs. Industrie (savon, raffinerie de sel, etc.).— Ville très ancienne, existait du temps des Romains et était déjà importante au IVe siècle. Charlemagne l'agrandit et l'embellit, mais les Normands la ravagèrent en 881. Au XIe siècle, Nimègue devint ville libre et impériale, et fut admise dans la Hanse. Elle entra dans l'alliance d'Utrecht en 1579. Prise par les Français en 1672 et 1794. Il y fut conclu, le 10 août 1678, un célèbre traité entre la France, l'Espagne et la Hollande, et le 5 février 1679 entre la France, l'Espagne, l'Empire et la Suède. Par ce double traité, la France acquérait la Franche-Comté, Maubeuge, etc.; la Suède recouvrait presque toute sa part de la Poméranie; le duc de Lorraine recouvrait ses états, mais aux conditions les plus dures.

NIMES, *Nemausus*, ville de France, ch.-l. du dép. du Gard, à 702 kil. S. E. de Paris; 43,036 hab. Évêché. Beaux faubourgs. Nombreuses antiquités romaines (Amphithéâtre ou les Arènes, Maison-Carrée, temple et fontaine de Diane, tour Magne, porte de César, etc.); palais de justice, nouveau théâtre, hôpital, etc. Cour royale, académie universitaire, collége royal, séminaire, école de dessin; acad. royale du Gard, société de médecine, bibliothèque, musée Marie-Thérèse (dans la Maison-Carrée), cabinet d'histoire naturelle, manufactures nombreuses (tissus de soie et coton; châles, mouchoirs, madras, foulards, galons, eau-de-vie, vinaigre, etc.). Entrepôt des soies du pays. Grand commerce de plantes médicinales et tinctoriales, et de graines avec le Nord. — Jadis ch.-l. des Volques Arécomiques, avait été colonisée par les Marseillais; florissante sous les Romains, et une des grandes cités de la Gaule; soumise aux Wisigoths (de 465 à 535 environ); enfin aux Francs. Aux IXe siècle, elle fit partie du comté de Toulouse; mais comprise dans le comté de Maguelone, elle devint possession aragonaise et ne fut rendue à la France qu'en 1259 par le traité de Corbeil. En 1417, elle fut occupée par les Anglais: ce fut alors que l'amphithéâtre fut ruiné. Au XVIe siècle elle embrassa le calvinisme: aussi eut-elle beaucoup à souffrir au XVIIe sous Louis XIII et Louis XIV, et perdit-elle quantité d'habitants et de richesses; jamais pourtant le calvinisme n'y fut déraciné, et il y refleurit dès le milieu du XVIIIe siècle, mais les deux partis catholique et calviniste y semblent toujours à la veille de se combattre par les armes. En 1791 et 1815 y eurent lieu de sanglantes réac-

tions politiques et religieuses. Il s'est tenu à Nîmes des conciles particuliers en 389, 886, 997 et 1096. A Nîmes sont nés Nicot et Rabaut-Saint-Étienne.— L'arr. de Nîmes à 11 cant. (Aigues-Mortes, Aramon, Beaucaire, Marguerites, Saint-Gilles-les-Boucheries, Saint-Mamert, Sommières, Vauvert, plus Nîmes qui compte pour 3), 72 communes et 131,712 hab.

NINEANAI, roy. d'Afrique. *Voy.* MONOÉMUGI.

NING-HIA-OUEI, ville de Chine (Kan-sou), ch.-l. de dép., sur la frontière de Mongolie, près du Hoang-ho, par 38° 33' lat. N.; 103° 46' long. E. Papier, tapis, serge. Commerce de sel. Forte et peuplée.

NING-PO, *Liam-po* des Européens, ville de Chine (Tche-kiang), par 29° 55' lat. N., 119° 5' long. E.; 15,000 hab. Ch.-l. de dép., forte citadelle. Commerce avec le Japon, Siam et Batavia.

NINIVE, *Ninus*, v. de l'Asie anc., capit. du roy. d'Assyrie, dit aussi roy. de Ninive, sur la rive gauche du Tigre, au N. O. de Babylone, par 40° 48' long. E., 36° 10' lat. N., avait, dit-on, 45 kil. de circonférence, des murs hauts de plus de 30 m., des tours de 70, et 600,000 hab. — Fondée d'abord par Assur vers 2680 av. J.-C., puis agrandie vers 1968 par Ninus, qui lui donna son nom; elle fut prise 2 fois, la 1re par Arbacès et Bélésis en 759 (après la bataille de Ninive et la chute de Sardanapale, 762 ou 761); la 2e fois, par Nabopolassar I, roi de Babylone, en 625. La corruption de Ninive égalait sa puissance et son opulence; les prophètes juifs reviennent souvent sur son luxe. On connaît la fameuse mission donnée par Dieu à Jonas, et la crainte qu'elle lui inspirait; il finit cependant par la remplir, criant dans toutes les rues de la ville: « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Quarante jours après, Nabopolassar I prenait la ville. Ninive cependant paraît avoir subsisté, mais bien déchue, jusqu'au temps de la conquête arabe, au VIIe siècle. On place Ninive près de la ville actuelle de Mossoul.

NINIVE (roy. de), nom donné, après la chute de Sardanapale I et le démembrement du grand empire d'Assyrie (759), au roy. d'Assyrie, dont Ninive fut la capitale. Ce roy. avait à l'E. la Médie, au S. le roy. de Babylone, au N. l'Arménie. Son histoire peut se diviser en quatre phases : 1° indépendance sans conquêtes, de 759 à 680; 2° indépendance et domination sur Babylone, de 680 à 644; 3° retour à l'état d'indépendance sans conquête, 644-625; 4° absorption dans le roy. de Babylone jusqu'à la conquête de celui-ci par Cyrus et à leur absorption commune dans l'empire persan, 625-538. Voici les rois de Ninive de 759 à 625 :

Phul ou Sardanap. II,	759	Assar-Haddon,	707
Téglathphalasar,	742	Saosduchée,	667
Salmanasar,	724	Sarac ou Chinala-	
Sennachérib,	712	dan,	647-625

NINON DE LENCLOS. *Voy.* LENCLOS.

NINOVE, *Ninoven*, ville de Belgique (Flandre orientale), à 31 kil. S. d'Oudenarde: 3,700 hab. Jadis abbaye de Prémontrés. Toile, chapeaux, imprimerie sur toile. Patrie de Despautère. — Jadis château fort bâti par les Goths en 711; fortifiée en 1194. Souvent prise et ravagée.

NINUS, roi d'Assyrie et conquérant célèbre, succéda vers 1968 av. J.-C. à Bélus son père, qui avait réuni le roy. de Babylone à celui de Ninive; fit alliance avec les Arabes, imposa un tribut au roi d'Arménie, soumit la Médie, après avoir défait et mis en croix le roi de ce pays, subjugua l'Égypte, puis envahit la Bactriane, en prit ou fit capituler toutes les villes, sauf Bactres, et s'empara enfin de cette dernière ville à l'aide de Sémiramis, femme d'un de ses généraux. Après la prise de Bactres, il épousa Sémiramis. Il agrandit Ninive et lui donna son nom. Ninus mourut vers 1916 av. J.-C. Sémiramis fut accusée de l'avoir empoisonné. Elle lui succéda.

NINUS II ou NINYAS, était fils du précédent. Sa mère Sémiramis, profitant de son jeune âge, s'empara de la régence et bientôt du trône qu'elle conserva pendant 42 ans. Suivant les uns, Ninus II la mit à mort (1874); selon d'autres, elle expira naturellement ou abdiqua. Nul événement mémorable ne signala du reste le règne de Ninus II, qui commence la longue liste des rois fainéants de l'Assyrie. On place son règne de 1874 à 1836 av. J.-C.

NINYAS. *Voy.* NINUS II.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, avait 7 fils et 7 filles. Fière de cette nombreuse postérité, elle osa insulter à Latone, qui n'avait que deux enfants. Celle-ci, pour se venger, fit tuer toute sa famille à coups de flèches par Apollon et par Diane. Niobée, stupéfiée par la douleur, fut transformée en pierre.

NION, NIONS,. *Voy.* NYON, NYONS.

NIORD, NIORDR, le troisième des dieux scandinaves, préside aux vents, au feu et apaise la mer en furie. Il est le dieu qu'invoquaient les chasseurs, les pêcheurs, les navigateurs et les mineurs. Il a pour épouse la chasseresse Skada. Il est le père de Freyr et de Freya.

NIORT, *Nyrax* en latin moderne, ville de France, ch.-l. du dép. des Deux-Sèvres, près de la Sèvre Niortaise, à 416 kil. S. E. de Paris; 18,197 hab. Mal percée et mal bâtie; quelques beaux édifices (église Notre-Dame, hôtel-de-ville, théâtre, château, halle), belle fontaine de Viviers, promenades. Bibliothèque. Papier, vinaigre, minot, ganterie, teinturerie, tannerie, corroierie, etc. Commerce assez actif (des produits de ses fabriques, et d'angélique, liqueurs et grains). Beausobre et Fontanes y naquirent. — Niort fut enlevée aux Anglais en 1202; toutefois, ceux-ci la reprirent encore vers 1290 et la gardèrent 18 ans. — L'arr. de Niort a 10 cant. (Beauvoir-sur-Niort, Champdeniers, Coulonges-les-Royaux, Fontenay-l'Abattu, Mauzé-sur-Mignon, Prahecq, Saint-Maixent et Niort qui comptent chacun pour deux), 94 communes et 100,208 hab.

NIPHATE (mont), *mons Niphates*, auj. *monts Nimrod*, chaîne de montagnes en Arménie, au S. E. Le Tigre y prenait sa source.

NIPHON, la plus grande des îles du Japon, entre celles d'Yéso au N., de Kiousiou et de Sikokf au S., est séparée de la Corée par le détroit de Corée, et s'étend de 33° à 41° lat. N., de 129° à 140° long. E.: elle est beaucoup plus longue que large (1,300 kil. au moins sur 388 au plus), et se courbe en forme d'arc de cercle. Les six premières régions du Japon (*Voy.* ce nom) et une partie du Nankaïdo y sont situées. Yeddo en est la capitale, comme elle l'est de tout l'empire. *Voy.* JAPON.

NIPHUS (Augustin), en italien *Nifo*, philosophe scholastique, né en 1473 à Sessa dans la terre de Labour ou à Japoli en Calabre, mort en 1538, professa successivement et avec un grand succès à Padoue, à Naples, à Rome, à Pise, à Salerne, et se fit une grande réputation par ses ouvrages. Il commenta Aristote en mêlant aux idées du philosophe grec celles d'Averroës sur l'âme ou l'intelligence universelle. Ses principaux ouvrages sont: *De intellectu*, Padoue, 1492, *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, et des *Opuscula moralia*, parmi lesquels on remarque le traité *De pulchro et amore*.

NIRÉE, roi de Naxos, fils de Charopus et d'Aglaïa, était le plus beau des Grecs après Achille.

NISAS (le marquis de). *Voy.* CARRION-NISAS.

NISIBIN. *Voy.* NISIBIS et NÉZIB.

NISIBIS ou *Antioche de Mygdonie*, *Antiochia Mygdonia*, auj. *Nisibin* ou *Nézib*, ville de Mésopotamie, en Mygdonie, sur le Mygdonius, au pied du mont *Masius*. On en attribuait la fondation à Nemrod. Lucullus la prit sur Tigrane, et depuis les Romains la perdirent et la reconquirent à diverses reprises. Depuis Dioclétien jusqu'à Jovien,

elle appartint continuellement aux Romains, et elle fut un des boulevards de leur empire. Ce dernier la céda aux Perses. *Voy.* NÉZIB.

NISMES. *Voy.* NIMES.

NISSA ou NICH, *Naïsse*, v. de Servie, sur la Nissava (affluent de la Morava), à 160 kil. S. E. de Sémendrie : 4,000 hab. Insurgée contre la Porte en 1841.

NISUS, roi de Mégare, avait un cheveu de couleur pourpre auquel, suivant l'oracle, était attachée la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui vint mettre le siége devant Mégare, coupa ce cheveu et le porta à Minos. Ce prince prit la ville, mais il dédaigna l'amour de Scylla et la fit lier au mât de son navire. Les dieux changèrent Nisus en épervier et sa fille en alouette. — Nisus et Euryale, célébrés dans l'*Énéide* (5e et 6e livres) pour leur étroite amitié, sont probablement des personnages de pure imagination.

NITHARD, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, naquit avant 790, fut duc ou comte et devint un des principaux conseillers de Charles-le-Chauve. Il mourut en 858 d'une blessure reçue dans un engagement contre les Normands. On lui doit une *Histoire des divisions entre les fils de Louis-le-Débonnaire* (insérée dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, de D. Bouquet).

NITIOBRIGES, peuple de la Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine 2e, habitait au S. E. des *Bituriges Vivisci*, dans l'Agénois actuel, et avait pour ch.-l. *Aginnum* ou *Nitiobriges* (auj. AGEN).

NITOCRIS, reine de Babylone, est célèbre par le pont qu'elle fit construire sur l'Euphrate et par un tombeau dont l'inscription semblait promettre de grands biens à qui l'ouvrirait; mais Darius I, qui eut cette audace, n'y trouva que des ossements avec ces mots : « Si tu n'étais insatiable, tu n'aurais pas violé ma sépulture. » On ignore quand vécut Nitocris, et peut-être cette tradition est-elle toute mythologique.

NITRIA, ville d'Égypte; — NITRIOTES NOMOS, contrée d'Égypte. *Voy.* NATRON (vallée de).

NITSCH (Fréd.-Achate), savant allemand, né à Glaucha en 1753, mort à Bibra en 1794, était ministre évangélique, et a laissé des compilations assez médiocres, entre autres : *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, Erfurt, 1784, in-8 ; *Description de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique*, etc. *des Grecs*, 4 vol. in-8, 1806, 2e édition ; *Description de l'état civil des Romains*, Altenbourg, 1806, 2 vol. in-8; *Leçons sur les poëtes classiques romains*, Altenbourg, 1792-3, 2 vol. in-8 : *Plan abrégé de la géographie ancienne*, Leipsick, 1798, in-8.

NIVE, petite riv. de France (B.-Pyrénées), naît au S. de Saint-Jean-Pied-de-Port, et se jette dans l'Adour, après 65 kil. de cours ; elle arrose Bayonne.

NIVELEURS, faction politique de l'Angleterre, ainsi nommée parce qu'elle voulait tout soumettre au niveau de l'égalité la plus absolue, fut un démembrement du parti des Indépendants. Non seulement les Niveleurs ne voulaient ni roi ni noblesse, mais ils réclamaient aussi une égale répartition des biens et du pouvoir entre tous les membres de la *société chrétienne*. Cette faction fut comprimée par Cromwell, qui en avait lui-même fait partie quelque temps ; il se saisit de ses principaux chefs et en fit même exécuter un pour effrayer les autres (1648).

NIVELLE ou NIVELLES, *Niella*, ville de Belgique (Brabant mérid.), ch.-l. d'arr., à 28 kil. S. de Bruxelles : 6,600 hab. Eglise de Sainte-Gertrude, sur la tour de laquelle on voit un homme en fer, qui sonne les heures avec un marteau et que le peuple nomme Jean de Nivelle. Cotonnades, dentelles, chapeaux, etc. — Cette ville doit son origine à un monastère de Bénédictins fondé en 645 par sainte Gertrude, et dont les abbesses portaient le titre de dames de Nivelle. La ville, qui était dans l'ancienne Flandre, devint le ch.-l. d'une baronnie qui relevait des ducs de Bourgogne : en 1422, elle passa dans la maison de Montmorency, par le mariage de Jeanne, héritière des seigneurs de Nivelle, Fosseux, etc., avec Jean II de Montmorency, et devint ainsi l'apanage d'une branche de la famille de Montmorency (*Voy.* l'art. suiv.) — Près de Nivelle se livra en 1674 le célèbre combat connu sous le nom de *Senef* (*Voy.* SENEF) ; en 1794, les Français y défirent les Autrichiens.

NIVELLE (Jean DE), fils aîné de Jean II de Montmorency, né vers 1423, embrassa le parti du duc de Bourgogne et refusa de marcher contre ce prince, malgré les ordres de Louis XI et les prières de son père. Il s'attira par cette conduite la colère du roi et celle de son père, qui le déshérita; mais il fut, en dédommagement, comblé de biens et d'honneurs par le duc de Bourgogne, qui le nomma son chambellan. Jean de Nivelle était devenu en France un objet de haine et de mépris à cause de sa trahison et du refus qu'il avait fait de répondre à l'appel du roi pour marcher contre le duc de Bourgogne : le peuple lui donna le surnom injurieux de *chien* ; de là le proverbe vulgaire, dont la véritable signification fut bientôt oubliée. — Jean de Nivelle, après avoir été déshérité, s'était fixé à Nivelle en Flandre, fief qu'il tenait de sa mère ; il y devint la tige d'une branche de la maison de Montmorency, connue sous le nom de Montmorency-Nivelle. Cette branche, après s'être plusieurs fois alliée aux comtes de Hornes, finit par hériter de leurs possessions et prendre leur nom. Le premier comte de Hornes, de la famille de Nivelle, fut Philippe de Nivelle, arrière-petit-fils de Jean de Montmorency-Nivelle, dont la mère, née Anne d'Egmont, mariée d'abord à Joseph de Montmorency-Nivelle, avait épousé en secondes noces Jean, dernier comte de Hornes. Ce Jean de Hornes n'ayant pas d'enfant adopta ceux que sa femme avait eus du premier lit, en leur imposant l'obligation de porter son nom. La nouvelle maison de Hornes ne fut pas heureuse : Philippe de Hornes-Nivelle fut mis à mort par le duc d'Albe avec le comte d'Egmont en 1568, pour avoir favorisé les insurgés de Flandre. Son frère, Floris de Montmorency, fut déporté en Espagne, où il éprouva le même sort en 1570. *Voy.* HORNES.

NIVERNAIS, partie des *Vadicasses* et des *Boii*, jadis prov. et grand gouv. de France, au N. du Bourbonnais et au S. de la Champagne, à l'E. du Berri et à l'O. de la Bourgogne; 80 kil. sur 70. Beaucoup de sources de rivières. Climat peu chaud, humide. Grains, vins, fruits, sauf dans le Morvan. Division : les vaux ou vallées de Nevers, les Amognes, la vallée de Montenoison, les vallées d'Yonne, le Morvan, le Bazois, le pays d'entre la Loire et l'Allier, le Donziois. Villes principales : Nevers (ch.-l. général), Pouilly, Montigny, Clamecy, Vézelay, Château-Chinon, Decize, Donzy, etc. Le Nivernais forme auj. le dép. de la Nièvre. *Voy.* NEVERS.

NIVERNAIS (canal du), canal de France, joint l'Yonne à la Loire, commence près de Decize à l'embouchure de l'Aron dans la Loire, et se réunit à l'Yonne au port de la Chaise : 80 kil. de développement.

NIVERNAIS (ducs de), titre porté par quelques membres de la maison de Nevers. — On connaît surtout sous ce nom L.-Jules MANCINI-MAZARINI, duc de Nivernais, né à Paris en 1716. Il servit de 1734 à 1743, fut ambassadeur à Rome en 1748, à Berlin en 1756, à Londres vers 1761, entra un moment au conseil sous le ministère de Vergennes, perdit presque toute sa fortune à la révolution, fut jeté en prison pendant la terreur et mourut en 1798. Sa vie avait été en grande partie vouée au culte des lettres ; il a composé des fables, des poésies légères, des imitations en vers de poëtes tant anciens que modernes (Ovide, Pope, Milton, etc.) et une traduction du *Richar-*

del de Forteguerri; mais aucun de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, ne s'élève au-dessus du médiocre. Il était de l'Académie Française. Ce seigneur était aussi distingué par son aménité que par son esprit. Ses *Œuvres*, publiées par lui-même, forment 8 vol. in-8, Paris, 1796. Il faut y joindre ses *Œuvres posthumes*, 1807, 2 vol. in-8, publiées par François de Neufchâteau. *Voy.* NEVERS (ducs de).

NIVERNUM ou **NOVIODUNUM**, ville de Gaule, auj. NEVERS.

NIVILLAC, bourg du dép. du Morbihan, à 37 kil. S. E. de Vannes: 2,500 hab.

NIVILLERS, ch.-l. de cant. (Oise), à 7 kil. N. E. de Beauvais; 300 hab.

NIXDORF ou **GROSS-NIKOLSDORF**, ville de Bohême (Leutmeritz), à 24 kil. N. O. de Bœhmisch-Kamnitz: 4,030 hab. Toiles, lainages.

NIZAM (c.-à-d. *ordonnateur*), titre donné sous l'empire mogol au gouverneur du Décan: ce titre est auj. porté par le souverain qui règne sur la partie du Décan non comprise dans les possessions anglaises, mais soumise au protectorat des Anglais comme roy. tributaire. *Voy.* DÉCAN et NIZAM-EL-MOLOUK.

NIZAM-EL-MOLOUK (Khodjah-Haçan), né vers 1017 dans le Khoraçan, exerça divers emplois sous Mas'oud, sultan gaznévide, puis fut nommé visir en 1064, à l'avénement d'Alp-Arslan. Pendant 30 ans il déploya dans ce poste une habileté consommée, réprima la révolte du Kerman, diminua les impots, et fonda des colléges. Il finit pourtant par tomber en disgrâce, victime des intrigues de la sultane Terkhan-Khatoun, et périt en 1092, assassiné par ordre de son successeur.

NIZAM-EL-MOLOUK (Tchyn-Qélytch-khan), né à Delhi vers 1648, mort en 1748, jouit d'une immense influence à la cour de Behader, fils d'Aureng-Zeyb, et à celle de ses successeurs, reçut en 1717 de Ferokhser la vice-royauté du Décan avec le titre de *Nizam-el-Molouk* (c.-à-d. *ordonnateur du royaume*) et une puissance extraordinaire, soumit les Mahrattes; puis, disgracié, se révolta contre son souverain, se rendit maître du Guzzerat et du Malwa (1720), et bientôt après parvint à ressaisir le gouvernement du Décan. Mohammed-chah, qui régnait alors, effrayé de la puissance de son vassal, l'appela à sa cour, et, pour le retenir, le nomma son visir (1731). Mais Nizam s'enfuit, et de retour dans le Décan, il ne craignit pas d'achever la ruine de l'empire mogol en y appelant Nadir-chah (1735). Après la retraite des Persans (1744), Nizam gouverna encore en souverain pendant 4 ans et mourut âgé de près de 100 ans.

NIZAMI, poëte persan, naquit à Candjeh et mourut en 1180. On lui doit un recueil formé de 28,000 distiques, nommé en arabe *Khamseh*, et en persan *Pentch-Gandj* (les *Cinq trésors*), dans lequel se trouve l'*Histoire d'Alexandre* en deux parties; la première a été imprimée à Calcutta, 1812, in-4. Quelques fables ou anecdotes de Nizami ont été impr. dans le tome 2 des *Asiatic Miscellanies*, 1786.

NIZIBIN. *Voy.* NÉZIB et NISIBIS.

NIZOLIUS, en italien *Nizzoli*, savant littérateur et philosophe estimable, né en 1498 dans le Modénais, à Brescello, mort en 1566, fit l'éducation des neveux du comte de Gambara, son bienfaiteur, puis fut chargé d'une chaire à l'université de Parme, et de la direction de l'académie fondée à Sabionetta, par le prince de Gonzague, pour l'enseignement des langues anciennes. On a de lui: *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, 1535, in-fol. Une seconde édition de cet ouvrage, préparée par Nizolius, fut publiée par son neveu à Venise, Alde Manuce, 1570, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Ciceronianus*, sous lequel il est plus connu: il a été publié de nouveau par Facciolati, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734. On doit encore à Nizolius: *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une nouvelle édition avec une préface, Francfort, 1670, in-4. Il y attaque avec force le langage barbare et les doctrines ridicules des scholastiques.

NIZZA, surnommée *della Paglia* (c.-à-d. *de la Paille*) ou *de Montferrat*, ville des États sardes, sur la Nizza et le Belbo, à 12 kil. N. d'Acqui; 5,000 hab.

NOAILLES, *Noviliaca*, ch.-l. de cant. (Oise), à 13 kil. S. E. de Beauvais; 800 hab. Étoffes de laine.

NOAILLES, bourg du dép. de la Corrèze, à 7 kil. S. de Brives; 700 hab., fut érigé en 1663 en duché-pairie en faveur d'Anne de Noailles.

NOAILLES, famille noble et ancienne du Limousin, originaire de Noailles près de Brives, remonte au Xe siècle; elle a fourni à l'état plusieurs hommes distingués; nous citerons:

NOAILLES (Antoine DE), né en 1504, mort en 1562. Il se signala à la bataille de Cérisoles, fut fait amiral de France lors de l'avénement de Henri II, et négocia la trêve de Vaucelles en 1556.

NOAILLES (François DE), son frère, fut successivement envoyé à Venise, à Londres, à Rome, à Constantinople comme ambassadeur, conclut la paix entre Sélim II et les Vénitiens, et mourut en 1585 à Bayonne; c'était le premier diplomate de son temps.

NOAILLES (Louis-Ant. DE), né en 1651, devint archevêque de Paris en 1695 et cardinal en 1700. Très faible de caractère, il voulut d'abord être médiateur entre Bossuet et Fénelon dans la querelle du quiétisme, mais il fut bientôt subjugué par l'ascendant du premier. Lors des disputes qu'excitèrent les propositions du P. Quesnel, janséniste, il approuva d'abord les écrits de ce père, puis se rétracta. Il refusa longtemps de signer la bulle *Unigenitus*, et la signa enfin en 1728. Sa modération, qui semblait promettre une paix profonde au diocèse, devint au contraire la source d'une foule de dissentions et de mesures vexatoires. Il mourut en 1729.

NOAILLES (Anne-Jules DE), son frère, né en 1650, maréchal de France, se signala d'abord dans la campagne de Hollande de 1672, fut envoyé contre les rebelles après la révocation de l'édit de Nantes, et dans cette mission montra un rare esprit de conciliation et de clémence, commanda de 1689 à 1696 l'armée française destinée à seconder la révolte de Catalogne, prit et démolit Campredon, s'empara de Roses, gagna la bataille du Ter. Il mourut en 1708.

NOAILLES (Adrien-Maurice DE), fils aîné d'Anne-Jules, fit ses premières armes en Catalogne, sous son père, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, prit en 1710 l'importante place de Girone en plein hiver, reçut de Philippe V le titre de grand d'Espagne, de Louis XIV celui de duc et pair, devint président du conseil des finances sous la régence (1715), et prit quelques mesures utiles pour empêcher la banqueroute et prévenir les désastres que devait attirer le système de Law; il fut éloigné du conseil en 1718. Il reprit du service en 1733, assista au siége de Philipsbourg, qui lui valut le bâton de maréchal, fit évacuer Worms par les Allemands, 1734. En 1743, il fut battu par le roi George II à Dettingen. Quittant alors le service, il alla en Espagne comme ambassadeur, 1745, puis fit partie du ministère et mourut à Paris en 1766. Ses *Mémoires* ont été publiés par l'abbé Millot en 1777.

NOAILLES (Philippe DE), duc de Mouchy, maréchal de France. *Voy.* MOUCHY.

NOAILLES (le vicomte Louis-Marie DE), second fils du maréchal Philippe de Noailles, duc de Mouchy, né en 1756, eut part à l'expédition française aux États-Unis, se prononça dans le sens de la révolution en 1789 après la réunion de la noblesse au tiers-état, prêta serment à la nation après le départ de Louis XVI pour Varennes, commanda Sedan, puis les avant-postes du

camp de Valenciennes (1792), donna ensuite sa démission et quitta la France, mais il reprit du service sous le consulat et se rendit à Saint-Domingue comme chef de brigade : il y défendit avec bravoure *le môle* Saint-Nicolas, prit une corvette anglaise, et mourut à La Havane en 1804 des suites de ses blessures.

NOANAGOR, ville de l'Inde médiate (Guzzerat), ch.-l. de principauté, à 120 kil. N. O. de Djounagor, près de la côte, et sur la Nagne, dont les eaux sont très bonnes pour la teinture. Forte muraille flanquée de tours. Draps de toute qualité; pêche de perles.

NOBATES, peuple de l'Ethiopie, le même probablement que les Nubiens modernes. Il y avait des Nobates aux environs de la Grande-Oasis d'Égypte.

NOBILI (Robert), jésuite romain, fut envoyé en 1606 aux Indes par Aquaviva, et pour s'insinuer dans l'esprit des Hindous, prit les habitudes et le costume des Brahmes, se fit passer pour tel, et lorsqu'il eut établi sa réputation de sainteté et de savoir, ouvrit une école de christianisme sans renoncer aux pratiques extérieures du brahmanisme. Il convertit 70 Brahmes. Les Frères-Mineurs dénoncèrent à Rome ce mode de conversion, qu'ils traitaient d'idolâtrie. Grégoire XV fut plus indulgent et toléra quelques-unes des cérémonies dénoncées, moyennant des restrictions. Nobili mourut en 1656 à San-Thome. D'autres jésuites continuèrent ses travaux, et en 1710 ils étaient à la tête d'une communauté de 150,000 âmes.

NOBILIOR (M. FULVIUS). *Voy.* FULVIUS NOBILIOR.

NOCE, ch.-l. de cant. (Orne), à 17 kil. S. E. de Mortagne; 1,200 hab.

NOCERA, *Nuceria Camellaria*, ville de l'État ecclésiastique (Pérouse), à 33 kil. E. de Pérouse; 2,000 hab. Bains thermaux.

NOCERA-DE-CASTIGLIONE, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 28 kil. S. O. de Cosenza, non loin de la mer Tyrrhénienne; 2,900 hab.

NOCERA-DE'-PAGANI, *Nuceria Alfaterna*, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le Sarno, à 14 kil. N. O. de Salerne; 9,000 hab. Evêché. Belle église. — Victoire de Narsès sur Téïa, roi des Goths, qui y fut tué (554). Nocera fut surnommée des Païens (*de' Pagani*) à cause des Arabes qu'y établit Frédéric II (1220), ou de ceux qui vinrent s'y établir après la défaite du pape Jean X (915).

NOCI, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 40 kil. E. d'Altamura; 8,000 hab.

NOCLE (LA), bourg de France (Nièvre), à 52 kil. S. E. de Nevers; 750 hab. Titre d'un marquisat.

NOD (terre de), pays où se retira Caïn après son crime. On ne sait pas trop quel était cet endroit. Quelques-uns le placent vers l'Hyrcanie; d'autres traduisent le mot hébreux *Nod* par *fugitif*, *vagabond*, et expliquent ainsi la passage de la Genèse, *Habitavit in terra Nod* (IV, 16) : *il habita sur la terre en fugitif.*

NODJIBABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Delhi, à 140 kil. N. E. de Delhi. Entrepôt de commerce entre le Lahore, le Kaboul, le Cachemire et l'Hindoustan oriental.

NODJY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'anc. Delhi, à 16 kil. S. E. de Nodjibabad; 18,000 h.

NOÉ, patriarche, fils de Lamech, né vers 2908 av. J.-C., fut le seul des hommes qui par sa vertu méritât d'échapper au déluge universel. Dieu lui annonça ce désastre et lui commanda de bâtir une arche, espèce de grand bateau fermé, qui pût lui servir de retraite pendant l'inondation. La catastrophe survenue (3308), il entra dans l'arche avec sa femme, ses 3 fils, Sem, Cham et Japhet, ses 3 brus et 2 couples de chaque espèce d'animaux. Le déluge fini, Dieu fit alliance avec lui et fit paraître l'arc-en-ciel comme gage de sa réconciliation avec les hommes. Plus tard, Noé découvrit la vigne, mais il s'enivra du jus de ce fruit; dans cet état, il provoqua les railleries de son fils Cham : Noé en courroux le maudit. Ce patriarche mourut âgé de 950 ans. Ses trois fils, Sem, Cham et Japhet se séparèrent et peuplèrent chacun une partie du monde. — Des savants modernes ont cru reconnaître Noé dans Horus, Ogygès, Osiris, Xisuthrus, Vichnou, etc.

NOEL. On nomme ainsi l'anniversaire de la nativité de J.-C. C'est une des plus grandes fêtes des Chrétiens; elle se célèbre le 25 décembre. Le mot *noël* est, suivant les uns, une abréviation d'*Emmanuel* (c.-à-d. *Dieu avec vous*), un des surnoms de J.-C.; selon d'autres, c'est une corruption de *natalis dies* (c.-à-d. *jour natal*). On célèbre trois messes dans cette solennité : la *messe de minuit*, celle du point du jour et celle du matin. Jadis les fidèles chantaient à cette fête des cantiques joyeux appropriés à la circonstance et désignés sous le nom de *noëls*.

NOEL (François), jésuite allemand, né vers 1640 et mort vers 1715, avait été missionnaire à la Chine et a publié : *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ* (de 1684 à 1708), Prague, 1710, in-4; *Sinensis imperii libri classici VI*, Prague, 1711, in-4; *Philosophia sinica*, Prague, 1711, in-4; *Theologiæ summa*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. (abrégé des traités de Suarez), etc.

NOEL CONTI OU LECOMTE. *Voy.* CONTI.

NOEL (François-Joseph), littérateur, né à Saint-Germain-en-Laye en 1755, mort en 1841, fut avant la révolution professeur au collége Louis-le-Grand. Après 1789, il rédigea le journal intitulé *la Chronique*, puis entra dans la carrière administrative. Il fut successivement chef de bureau au ministère des affaires étrangères, et chargé par le gouvernement de plusieurs missions diplomatiques. Après le 18 brumaire, il devint membre du Tribunat, commissaire général de police à Lyon en 1800, puis préfet du Haut-Rhin (1800-2). Lors de la réorganisation de l'Université, M. Noël fut nommé inspect.-gén. des études, puis conseiller ordinaire. Il résigna ces fonctions en 1815 et reçut alors le titre d'inspecteur général honoraire. On doit à M. Noël un grand nombre d'ouvrages utiles à l'enseignement et qui sont entre les mains de tous les élèves; les plus connus sont : les deux *Dictionnaires français-latin* (1807), et *latin-français* (1808); le *Gradus ad Parnassum* (1810); le *Dictionnaire de la Fable*, 1801, 2 vol. in-8; une *Traduction complète de Catulle* avec les *poésies de Gallus*, 1803, 2 vol. in-8; *Conciones poeticæ*, 1804; les *Leçons de littérature françaises* (1804, 2 vol.), — *latines* (1808), — *anglaises* (1817), — *italiennes* (1824), — *grecques* (1825), — *allemandes* (1827). (MM. Delaplace et Chapsal concoururent à la rédaction de ces derniers ouvrages); le *Nouveau dictionnaire des Origines*, 1827 (avec M. Carpentier); l'*Abrégé de la Grammaire française*, 1826 (avec M. Chapsal), etc., etc.

NOÉMI, femme juive, veuve d'Elimélech, avait suivi son mari dans le pays de Moab, et eut deux fils dont l'un épousa Ruth. *Voy.* RUTH.

NOEODUNUM. *Voy.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOEOMAGUS. *Voy.* LEXOVII, TRICASTINI et NOVIOMAGUS.

NOET, hérésiarque du IIIe siècle, maître de Sabellius, confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C.

NOGAI, petit-fils de Gengis-khan. *Voy.* l'art. suiv.

NOGAIS, branche des Tartares ou Turkomans, auj. établis dans la Russie méridionale, sont répandus au N. du Caucase, dans le Kouban, dans la steppe de Crimée et jusque vers le Danube (gouvernements de Tauris et d'Ekatérinoslav) : 300,000 familles. Ils vivent en tribus, s'adonnent les uns à l'agriculture, les autres à la vie pastorale et nomade, sont tous très grands chasseurs; ils ne s'allient guère qu'entre eux. Ils sont Mahométans et de la

secte des Sunnites. — Les Nogaïs ne sont point une race particulière de Turkomans : ce sont les descendants des Tartares de Nogaï, ainsi nommés de Nogaï leur chef, pet.-fils de Gengis-khan, lequel, vers 1261, se déclara indépendant de la grande horde (ou horde du Kaptchak), et s'établit sur les bords de la mer Noire.

NOGARET (Guill. DE), chancelier de Philippe-le-Bel, né au XIIIe siècle en Lauraguais, d'une famille qui a été la tige des Epernon, avait d'abord été professeur de droit à Montpellier. Il seconda de toutes ses forces Philippe-le-Bel dans son démêlé avec Boniface VIII, fut chargé en 1303 avec Sciarra Colonna d'aller se saisir de la personne de ce pape, et l'arrêta effectivement dans Anagni. Au bout de quelques jours de captivité, Boniface vit briser ses fers par le peuple d'Anagni, mais il mourut presque immédiatement après. Nogaret revint en France où il mourut en 1314.

NOGARET (Fr.-Félix), né à Versailles en 1740, entra en 1761 dans les bureaux de la police et de l'intérieur et y resta jusqu'à la révolution, vécut dans la retraite depuis cette époque jusqu'en 1795, fut alors nommé censeur dramatique, et fut destitué en 1807 par Fouché. C'était un homme d'esprit, mais éminemment frivole ; on a de lui : *Le fond du sac*, 1780, 2 vol. in-18 ; *l'Aristénète français*, 1780, 3 vol. in-18 ; *Contes en vers*, 1798, 2 vol. in-8, et *Nouveaux contes en vers*, 1814, in-18, etc.

NOGARET DE LA VALETTE. *Voy.* LA VALETTE.

NOGARO, ch.-l. de cant. (Gers), à 40 kil. S. O. de Condom ; 1,900 hab. Mines de houille. — Jadis capitale de l'Armagnac. Conciles en 1290 et 1315.

NOGENT-LE-BERNARD, bourg du dép. de la Sarthe, à 7 kil. N. E. de Bonnétable ; 2,913 hab.

NOGENT-LE-ROI, *Novigentum Artaldi*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 17 kil. S. E. de Chaumont ; 2,401 hab. Coutellerie et aiguilles.

NOGENT-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 15 kil. S. O. de Dreux ; 1,300 hab. Patrie de Panard. — Cette ville avait le titre de comté. Philippe de Valois y mourut en 1350.

NOGENT-LE-ROTROU, *Novigentum Retrudum*, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), à 60 kil. S. O. de Chartres, sur l'Huisne ; 6,861 hab. Etamines, etc. Commerce d'écrevisses, etc. Patrie de Remi Belleau.—L'arr. de Nogent-le-Rotrou a 4 cant.(Authon, la Louppe, Thiron-en-Gardais, plus Nogent), 65 comm. et 45,529 h.

NOGENT-SUR-SEINE, *Novigentum* ou *Novientum*, ch.-l. d'arr. (Aube), à 59 kil. N. O. de Troyes ; 3,355 hab. Eglise St-Laurent. Commerce de chanvre, sel, vinaigre, ardoises, etc. Près de là, ruines du *Paraclet*. En 1814, il se livra près de Nogent un combat acharné entre les Français et les alliés. — L'arr. de Nogent-sur-Seine a 4 cantons (Romilly, Marcilly, Villenauxe, plus Nogent), 63 comm. et 33,856 h.

NOGUERA, 2 riv. d'Espagne, toutes deux affluents de la Sègre, s'y jettent l'une à 12 kil. S. O. de Lérida, l'autre à 4 kil. S. O. d'Alos : la 1re s'appelle N.-Ribagorzana (cours, 140 kil.), la 2e N.-Pallaresa (cours, 170 kil.).

NOINTEL (Ch.-Franç. OLIER, marquis de), ambassadeur, fils d'un conseiller au parlement de Paris, suivit d'abord la carrière de son père, fut chargé en 1670 d'une mission diplomatique relative aux Echelles du Levant et au commerce de la mer Rouge, et s'en tira si bien qu'il fut nommé ambassadeur près de la Porte. Il garda ce poste jusqu'en 1678, puis revint à Paris, où il mourut en 1685. Il avait fait d'énormes dépenses en acquisitions de médailles, de marbre, et autres objets d'art et d'antiquités.

NOIODUNUM. *Voy.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOIR (le Prince), fils d'Édouard III. *Voy.* ÉDOUARD.

NOIRE (Mer), *Pont Euxin*, *Pontus Euxenos* des anciens (c.-à-d. *mer hospitalière*), et auparavant *Pontus Axenos* (ou *mer inhospitalière*), mer interne de l'Europe, au S. E., n'est qu'un golfe de la Méditerranée ; elle communique avec cette mer par le détroit de Constantinople, la mer de Marmara et les Dardanelles ; au N., elle est liée à la mer d'Azov par le détroit de Zabache ou d'Iénikaleh ; elle a 1,080 kil. sur 620, et s'étend entre 25°-39° long. E., 41°-47° lat. N. Elle baigne au N. et à l'O. l'Europe (Russie mérid. et Turquie), au S. et à l'E. l'Asie (Turquie asiatique et Russie d'Asie). Cette mer n'a pour ainsi dire aucune île. Ses eaux, très peu salées, se gèlent aisément et à grande distance des rivages ; elle est fort orageuse, d'où son ancien nom d'*Axenos*. Elle reçoit le Danube, le Dniestr, le Dniepr, le Don, le Kouban, etc., puis le Kizil-Irmak, le Sakaria ; ces deux derniers appartiennent à l'Asie. — Son nom actuel lui fut donné par des Tartares qui se fixèrent sur ses bords, et qui habitaient le Kaptchak. La clôture de la mer Noire (dont on parle souvent) consisterait à interdire à toute autre nation que la Russie et la Turquie la navigation de cette mer. C'est un des buts que se propose la Russie.

NOIRE (FORÊT). *Voy.* FORÊT.

NOIRETABLE, ch.-l. de cant. (Loire), à 33 kil. N. O. de Montbrison ; 1,880 hab.

NOIRMOUTIERS, *Nigrum monasterium* au moyen âge, *Her* ou *Heria* des anciens, île de France sur la côte du dép. de la Vendée, dans le golfe de Gascogne : 19 kil. sur 7 ; 7,500 hab. Ch.-l., Noirmoutiers (ch.-l. de cant., sur la côte E. ; bon port, commerce) ; beaux pâturages, marais salants, digues, fortifications, préparation du varech, pêche d'huîtres. — Cette île doit son nom à un monastère de Bénédictins qui y fut fondé au VIIe siècle par saint Philibert, et qui fut détruit par les Normands au IXe siècle. Elle appartint longtemps aux la Trémoille et fut réunie à la couronne en 1720. Prise par les Hollandais en 1674. Elle a beaucoup souffert pendant la révolution.

NOJA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 16 kil. S. E. de Bari ; 5,000 hab.

NOLASQUE (saint Pierre), fondateur de l'ordre de la Merci, né en 1189 près de Saint-Papoul en Languedoc, mort en 1256, avait suivi Simon de Montfort à la croisade contre les Albigeois ; après la mort du roi Pierre II d'Aragon tué à la bataille de Muret (1213), il fut chargé de l'éducation du fils de ce prince alors prisonnier. L'ayant suivi dans ses états en 1215, il se voua à la rédemption des captifs, racheta plus de 400 chrétiens dans le roy. de Valence, visita la côte d'Afrique dans le même but, et fut invité par saint Louis à le suivre en Palestine ; mais ses infirmités s'opposèrent à ce qu'il acceptât. L'ordre de la Merci fut fondé par lui en 1223 et confirmé par Grégoire IX en 1230.

NOLAY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 17 kil. S. O. de Beaune, sur la Cuisanne ; 2,300 hab. Chapeaux communs, drap, etc. Patrie de Carnot.

NOLE, *Nola* en italien et en latin, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 34 kil. S. E. de Capoue ; 9,000 hab. Evêché. Cathédrale gothique. — Fondée par les Etrusques vers 801 av. J.-C., elle faisait partie de la Campanie : le consul Petilius la prit l'an 314 av. J.-C. Dans la seconde guerre punique, elle fut assiégée par Annibal, mais vaillamment défendue par Marcellus, qui battit deux fois le général carthaginois devant ses murs (216 et 215). Auguste y mourut l'an 14 après J.-C. C'est, dit-on, la première ville où l'on se soit servi de cloches : on les appela pour cette raison *nolæ* ou *campanæ*. Saint Paulin, évêque de Nole, mort l'an 431, en aurait été l'inventeur.

NOLLET (l'abbé), physicien, né en 1700 dans le Noyonnais, fut aidé dans ses études par Dufay et Réaumur, se fit un nom par ses cours de phy-

sique, entra à l'Académie des Sciences en 1739, répéta son cours à Turin et à Bordeaux, fit en 1749 un voyage scientifique en Italie, fut nommé en 1756 à une chaire de physique expérimentale créée exprès pour lui au collége de Navarre, reçut bientôt après de Louis XV le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, et mourut à Paris en 1770. Son ouvrage le plus connu a pour titre : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12. Nollet peut être regardé comme le premier physicien qui ait traité de toute la science, telle qu'elle existait alors : il le fit avec clarté et d'une manière attrayante. Il s'était surtout occupé de l'électricité.

NOMADES (de *nomeus*, en grec, pasteur), nom générique sous lequel on a désigné les peuplades qui n'ont point de demeure fixe, mais qui errent sans cesse à la recherche de nouveaux pâturages. Tels furent chez les anciens les *Numides* en Afrique, les Scythes en Asie et en Europe, et la plupart des barbares (les Huns, par exemple) ; chez les modernes les Bédouins et les Kabaïles de l'Afrique, les Arabes de l'Arabie intérieure, les peuples de l'Asie centrale (Turcomans, Mongols, Eleuths, Mandchoux, etc.), les tribus indigènes de l'Amérique, etc.

NOMBRE-DE-DIOS, ville du Mexique (Durango), dans la Sierra-Madre, à 60 kil. S. E. de Durango; 6,800 hab. Mines d'argent.

NOMBRE D'OR, nombre dont on se sert dans le comput ecclésiastique pour marquer en quelle année on se trouve du *cycle lunaire*. Ce cycle est une révolution de 19 années au bout desquelles, d'après une supputation erronée, on suppose que les nouvelles et pleines lunes se retrouvent au même jour et à la même heure. On fait partir le premier cycle lunaire du commencement de l'ère vulgaire. Pour trouver le nombre d'or d'une année donnée, il suffit donc de diviser le chiffre de l'année par 19, et le reste plus 1 représente le nombre d'or. En faisant ce calcul sur 1842, par exemple, on trouvera que le nombre d'or est 19.

NOMBRES (livre des), un des livres de la Bible et le troisième du Pentateuque, renferme l'histoire de ce qui se passa dans les 40 ans que dura le voyage des Israélites dans le désert. On l'appelle ainsi parce que les trois premiers chapitres contiennent le *dénombrement* des Hébreux.

NOMÉNOE, comte ou duc de Bretagne en 824 ou 825, essaya sous Charles-le-Chauve de se rendre indépendant, prit le titre de roi et poussa ses conquêtes jusqu'à Vendôme, où il mourut en 851.

NOMENTE, *Nomentum*, auj. *Lamentano*, ville d'Italie, chez les Sabins, sur l'Allia; Servilius Priscus Fidenas remporta aux environs de cette ville, sur les Véiens et les Fidénates, la victoire qui peu après lui ouvrit les portes de Fidènes, en 335 av. J.-C. Nomente a donné son nom à une des portes de Rome (*la porte Nomentane*) et à la *voie Nomentane*, qui allait se joindre à la voie *Salaria*.

NOMENY, ch.-l. de cant. (Meurthe), sur la Seille, à 22 kil. N. de Nancy; 1,350 hab. Commerce de grains. — Jadis titre de marquisat ; elle appartint longtemps aux évêques de Metz.

NOMES, division de l'Égypte. *Voy.* ÉGYPTE.

NOMINAUX ou NOMINALISTES, secte scholastique opposée à celle des Réalistes, soutenait que les idées générales n'ont aucune réalité hors de notre esprit, et ne subsistent que par les noms que nous leur donnons. On lui donne pour chef Jean Roscelin, chanoine de Compiègne au XIe siècle, qui fut condamné au concile de Soissons en 1092 ; elle compte parmi ses partisans Abailard, disciple de Roscelin, condamné par deux conciles (1121 et 1141), Occam au XIVe siècle, Buridan, P. d'Ailly, Hobbes, Locke, Berkeley, Condillac, professaient cette doctrine.

NOMPAR-DE-CAUMONT. *Voy.* LA FORCE.

NON (le cap), en Afrique. *Voy.* NOUN.

NONA, *Ænona*, ville des États autrichiens (Dalmatie), à 17 kil. N. O. de Zara; 600 hab. Evêché. Port. Jadis très importante.

NONACRIS, ville d'Arcadie, près du mont Cyllène, ainsi nommée d'une fille de Lycaon. Patrie d'Évandre et d'Atalante (*Nonacrius heros* et *Nonacria virgo*).

NONANCOURT, ch.-l. de cant. (Eure), à 28 kil. d'Évreux; 1,350 hab. Filatures, cartes, etc.

NONCES, *Nuntii*, ambassadeurs du pape près des cours étrangères, diffèrent des légats en ce que ceux-ci ont ou avaient juridiction en même temps que mission diplomatique et apostolique dans le pays où les envoyait leur souverain; tandis que le nonce, en France du moins, n'a d'autres fonctions que celles de ministre plénipotentiaire. — On donnait aussi le nom de nonces aux députés de la noblesse polonaise dans les diètes. Il y avait deux nonces par chaque palatinat; on les nommait dans des *diétines* ou petites diètes. Les premiers nonces parurent à la diète de Korczyn en 1404. Cet usage fut régularisé et passa en loi en 1468 sous Casimir IV.

NON-CONFORMISTES, nom donné en Angleterre aux différentes sectes protestantes qui ne professent pas la religion anglicane, surtout aux Puritains. Ils prirent naissance vers 1566, sous Élisabeth, lorsque l'archevêque de Cantorbéry Matthieu Parker voulut forcer les ecclésiastiques à porter un costume particulier. On les nomma aussi *dissenters*.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, de Tibur, vivait au IIIe siècle. Il a laissé un traité *De proprietate sermonum* (Paris, 1614), précieux par quelques fragments d'auteurs anciens qui s'y trouvent conservés.

NONNIUS, en espagnol *Nunez*. *Voy.* PINCIANUS.

NONNOTTE (l'abbé), jésuite, né à Besançon en 1711, mort en 1793, entreprit de défendre la religion contre les attaques de Voltaire, et s'attira par là les sarcasmes du philosophe. Il prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il se fixa à Besançon. On a de lui : *les Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762; *Dictionnaire philosophique de la religion, en réponse aux objections des incrédules*, Avignon, 1772; *les Philosophes des trois premiers siècles de l'Église*, Paris, 1789.

NONNUS, poëte grec, né à Panopolis en Egypte vers 410 de J.-C. est l'auteur des *Dionysiaques*, poëme épique en 48 chants, qui roule sur l'histoire de Bacchus. Ce poëme réunit à un vrai mérite poétique une érudition mythologique immense, mais sa longueur en rend la lecture très fatigante. Les *Dionysiaques* ont été publiées par Falkenberg, à Anvers, 1569, gr. in-8, et par Græfe, 1819 et 1826, Leipsick, 2 vol. in-8, et traduites en français par Boitel, Paris, 1625, in-8. On attribue aussi à Nonnus une *Paraphrase en vers de l'évangile de saint Jean* : ce qui a fait supposer que, païen d'abord, il aurait plus tard été baptisé; mais probablement ce deuxième ouvrage n'est pas de lui.

NONTRON, ch.-l. d'arr. (Dordogne), sur le Bandiat, à 40 kil. N. de Périgueux; 3,573 hab. Coutellerie, tanneries, minéraux, marne, etc. Jadis baronnie. — L'arr. de Nontron a 8 cantons (Bussières-Badil, Champagnac-de-Belair, Jumilhac-le-Grand, Mareuil-le-Jeune, la Nouaille, Saint-Pardoux-la-Rivière, Thiviers, plus Nontron), 80 communes et 83,664 hab.

NONZA, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. N. O. de Bastia; 1,000 hab.

NOODT (Gérard), jurisconsulte et publiciste hollandais, né à Nimègue en 1647, mort en 1725, fut nommé professeur de droit dans sa ville natale en 1671, puis à Franeker, 1679, à Utrecht, 1684, et à Leyde, 1686. On lui doit une foule d'ouvrages esti-

més, nous citerons: *Probabilium juris libri III*, 1674-79; *De jure summi imperii et lege regia*, 1699 (traduit par Barbeyrac, 1706); *De religione ab imperio, jure gentium, libera*, 1706, etc. Noodt donna une édition complète de ses *Œuvres* à Leyde, 1713.

NOOT (Van der). *Voy.* VAN DER NOOT.

NOR, fondateur du roy. de Norvége dans la tradition scandinave, était fils de Thorron, qui régnait sur la Gothie et la Finlande. Envoyé par son père à la recherche de sa sœur Goe, qui avait été enlevée, il fut conduit par ses courses dans le pays nommé depuis, d'après lui, Norvége, et assujettit les petits princes de cette contrée.

NORA, auj. *Bour*, place forte de Cappadoce, au pied du Taurus, est célèbre par le long siége qu'y soutint Eumène contre Antigone, et qui se termina par son évasion inattendue au milieu d'obstacles de toute espèce (de 321 à 320 av. J.-C.). — Il y avait une autre Nora, auj. *Nori*, en Sardaigne.

NORADIN. *Voy.* NOUR-EDDYN.

NORBA, auj. *Norma*, ville du Latium, chez les Volsques, devint colonie romaine l'an 261 av. J.-C.

NORBA CÆSAREA, ville d'Hispanie, auj. ALCANTARA.

NORBERG (George), chapelain de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm en 1677, mort en 1744, a écrit par ordre de la reine Ulrique-Eléonore la *Vie de Charles XII*, Stockholm, 1740, 2 vol. in-fol. (traduit en français par Warmholz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4. Voltaire, avec lequel il n'est pas toujours d'accord, l'a fort persiflé.

NORBERT (saint), fondateur de l'ordre des Prémontrés, né en 1092 à Santen (duché de Clèves), fut aumônier de Henri V, qu'il suivit en Italie, mena d'abord une vie assez dissipée, se réforma subitement après avoir failli périr dans un orage, reçut la prêtrise en 1116, et se livra dès lors aux travaux de la mission; parcourut l'Allemagne, puis se fixa en France et fonda en 1120, dans le vallon de Prémontré, près de Laon, l'ordre dit de *Prémontré*, qui avait pour objet la réforme des chanoines réguliers de saint Augustin; cet ordre fut confirmé par Honorius II en 1126 et devint très florissant. Nommé archevêque de Magdebourg en 1126, Norbert rendit à l'Eglise des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la mort d'Honorius II, et reçut en récompense la primatie des Deux-Saxes. Il mourut en 1134 et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On le fête le 6 juin.

NORBERT (P. PARISOT, dit le *Père*), capucin, né en 1697 à Bar-le-Duc, mort en 1769, se rendit en 1736 à Pondichéry comme procureur général des missions étrangères, et attaqua vivement la conduite des Jésuites aux Indes. De retour à Rome, il mit au jour son ouvrage sur les rits malabares; les révélations qu'il y fit sur les Jésuites lui attirèrent des persécutions qui le forcèrent à mener une vie errante. Son principal ouvrage est intitulé : *Mémoire historique sur les affaires des Jésuites avec le Saint-Siége*, Lisbonne, 1766, 7 vol. in-4.

NORCIA, *Nursia*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 31 kil. N. E. de Spolète, près de la Nera; 4,000 hab. Patrie de saint Benoît.

NORD (dép. du), le dép. le plus septentr. de la France, sur la mer du Nord, limitrophe de la Belgique au N. E., borné à l'O. par le dép. du Pas-de-Calais, au S. par la Somme, au S. E. par l'Aisne, à l'E. par les Ardennes : 5,679 kil. carrés; 1,026,417 hab. Ch.-l., Lille. Il est formé de la Flandre française, du Hainaut français et du Cambrésis. C'est le dép. le plus peuplé et un des plus riches de la France; il est éminemment agricole et commercial. Rivières : l'Aa, la Lys, la Scarpe, l'Escaut, la Sambre, etc.; 20 canaux navigables. Sol plat, houille et fer (en quantité); marbre, grès à paver, pierre de taille, argile à potier; eaux minérales et thermales. Toutes les espèces de céréales, de légumes, de plantes oléagineuses, etc.; lin dit *de fin*, tabac (le meilleur de France), houblon, pastel. Chevaux estimés, gros et menu bétail. Batistes, dentelles, fils retors; filatures de laines; faïence, verre, porcelaine; bière, savon, genièvre; usines à fer, armes, canons, clous; scieries de marbre; construction de navires, etc. Commerce immense; pêche. — Ce dép. a 7 arr. (Lille, Dunkerque, Hazebrouck, Douay, Valenciennes, Cambray, Avesnes), 60 cantons et 660 communes; il appartient à la 16e div. militaire, a une cour roy. et un évêché à Cambray.

NORD (mer du) ou MER D'ALLEMAGNE, *Oceanus Germanicus* des anciens, grand golfe de l'Atlantique à double ouverture, s'enfonce du N. au S. entre les îles Britanniques et la Norvége, baigne les côtes occidentales du Danemark, jette à l'E. entre ces deux pays un bras (le Skaggerrack) qui en descendant et s'élargissant devient la Baltique, et forme à l'O. la Manche, qui va rejoindre l'Océan. La limite mérid. de la mer du Nord est le littoral hollando-belge, et sur quelques kil. de longueur la côte du dép. du Nord (en France).

NORD (cap), promontoire de Norvége dans l'île Mageroë, par 23° 40' long. E., 71° 10' lat. N., est le point le plus septentrional de l'Europe.

NORDALBINGIENS, nom donné au moyen âge à des peuplades saxonnes qui habitaient au nord et sur la rive droite de l'Elbe, vers son embouchure.

NORDBOTTEN. *Voy.* NORDLAND (Suède).

NORDEN, ville du roy. de Hanovre, à 4 kil. de la mer du Nord, à 26 kil. N. d'Embden; 5,400 hab. Savon, lainages, toile, bière, eau-de-vie de grains. Chantiers de construction.

NORDEN (Fréd.-L.), voyageur danois, né à Gluckstadt en 1708, mort à Paris en 1742, était capitaine de la marine royale de Danemark, et avait été envoyé en Italie et en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monuments antiques. On lui doit un *Voyage d'Egypte et de Nubie* (en français), Copenhague, 1723 et 55, 2 vol. gr. in-fol avec 159 pl. et cartes, et un *Mémoire sur les ruines de Thèbes en Égypte*, en anglais, Londres, 1741.

NORDENFIELD, grande division de la Norvége centrale: 600 kil. sur 200; 380,000 hab. Elle comprend 5 bailliages: Drontheim-Nord et Drontheim-Sud, Romsdal, Bergen-Nord et Bergen-Sud, plus la baronnie de Rosendha. Pas de mont., sauf vers la mer; côtes très échancrées, baies, îles, etc. Sol aride (peu de grains, pommes de terre, houblon, chanvre), gros bétail, porcs, poisson en abondance; cuivre, fer, marbre, chaux. Exportation de poisson, peaux, marbre, fromage et beurre, etc.

NORD-EST (île du), île de l'océan Arctique, par 17° 25'-21° 15' long. E., et par 79° 5'-81° lat. N.; 400 kil. sur 250.

NORDGAU, ancien pays d'Allemagne, auj. compris dans le nord de la Bavière, n'avait pas de limites bien fixes. — On a aussi quelquefois donné le nom de *Nordgau* à la Basse-Alsace, en France.

NORDHAUSEN, ville murée des Etats prussiens (Erfurt), à 62 kil. N. d'Erfurt; 10,400 hab. Construite dans le goût du moyen âge. Eau-de-vie, eau forte, huile de vitriol, esprit de sel, acide fumant, dit de Nordhausen, drap, etc.

NORDHEIM, ville murée du Hanovre, à 19 kil. N. E. de Gœttingue; 3,500 hab. Tabac, toile, camelots, flanelle, etc. Bains sulfureux. — Noyau du riche comté de Nordheim, dont les titulaires héritèrent du duché de Brunswick en 1070, mais s'éteignirent en 1090. Richenza, héritière des comtes de Nordheim, épousa Lothaire de Supplinbourg, depuis duc de Saxe (1106) et empereur; la fille issue de cette union fut donnée en 1128 à Henri-le-Superbe (qui réunit ainsi les biens des Nordheim, Brunswick, Supplinbourg à sa part des biens de Billung et aux deux duchés de Saxe et Bavière).

NORDKOEPING, ville de Suède sur la Baltique, à 150 kil. S. O. de Stockholm ; 9,500 hab. Bon port, hôtel-de-ville, temples, etc. Chantier de construction, teintureries, tanneries, lainages, etc.

NORDLAND, prov. de Norvège, la plus sept. de toutes, 65°-71° 35' lat. N., comprend deux bailliages, le Finmark et le Nordland propre : 950 kil. sur 350 ; 70,000 hab.

NORDLAND ou NORRLAND, une des grandes divisions du roy. de Suède, de toutes la plus septentr., comprend l'ancienne Botnie occidentale ou Westerbotten, le Lappmark et quelques districts de la ci-devant Suède proprement dite (Medelpad, etc.); elle se divise en 4 gouvernements :

Norrbotten ou Botnie septentrionale,	ch.-l. Pitea.
Westerbotten ou Botnie occidentale,	Umea.
Westernorrland ou Norrland occidental,	Hernœsand.
Iæmtland,	Ostersund.

Surface, environ 192,000 kil. carrés : 200,000 hab. Climat très froid, sol ingrat. *Voy.* BOTNIE.

NORDLAND OCCIDENTAL OU WESTERNORDLAND, un des 4 gouv. du Nordland, confine du côté du S. au gouv. de Gefleborg (en Suède propre). Il a 308 kil. de long, de 77 à 193 de large, et environ 6,000 kil. carrés : 75,000 hab.: ch.-l., Hernœsand.

NORD-LIBRE, ville de France. *Voy.* CONDÉ.

NORDLINGEN, ville de Bavière (Rezat), à 60 kil. N. O. d'Augsbourg ; 7,600 hab. Eglise neuve de la Madeleine (tour de 114 m). Tapis de pied en poil de chèvre, etc. Charcuterie renommée. — Jadis ville libre et impériale ; à la Bavière depuis 1802. Bernard de Saxe-Weimar y perdit en 1634 contre les Impériaux une bataille décisive. Condé et Turenne y défirent Merci en 1645. Combat entre les Français et les Autrichiens en 1796.

NORD-OUEST, *North-West*, district des Etats-Unis, compris dans le grand district occidental et dépendant administrativement du territoire du Missouri, entre le Haut-Canada au N. (dont il est séparé par le lac Supérieur), le Missouri à l'O. et au S. O., l'Illinois au S., et à l'E. le Michigan, dont le sépare le lac Michigan : 1,100 kil. sur 450 ; 24,000 hab., presque tous indigènes (Chippaways, Menoménes, Renards, etc.). Cuivre, plomb. Lieux principaux : Greenbay ou Fort-Howard, Prairie-du-Chien. Cette contrée est encore peu connue. On la nomme aussi *Ouisconsin* ou *district Huron.*

NORDSTRAND, île du Danemark, sur la côte du Sleswig, par 6° 40' long. E., 54° 34' lat. N.: 5 kil. de tour ; 2,500 hab. Grande inondation en 1634 (6,400 personnes y périrent).

NORFOLK (comté de), en Angleterre, sur la mer du Nord, au N. O., entre les comtés de Suffolk au S. E. et au S., de Cambridge au S. O.: 110 kil. sur 60 : 400,000 hab. Ch.-l., Norwich. Bons pâturages, sol peu fertile, mais bien cultivé ; marais saumâtres, climat froid. Peu d'industrie (sauf à Norwich). Grand commerce maritime.

NORFOLK, ville des Etats-Unis (Virginie), à 140 kil. S. E. de Richmond ; 9,800 hab. Bon port, trois forts. Commerce actif. Bel hôpital maritime à 2 kil. de la ville.

NORFOLK (île de), en Australie, entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, par 165° 50' long. E., 29° 1' lat. S.; 22 kil. de tour. Sol très fertile ; superbe café, etc. Etablissement anglais pour les criminels relaps de la Nouv.-Galles-méridionale. Découverte par Cook, 1774.

NORFOLK (NOUV.-), *New-Norfolk* en anglais, contrée de l'Amérique-Russe, au N. du Nouveau-Cornouailles, de 56° à 60° 30' lat. N., fait partie du pays des Koluches. Sur la côte sont l'archipel du roi Georges III et les îles de l'Amirauté.

NORFOLK (baie de), sur la côte O. de l'île du roi Georges, par 135° 10' long. O., 56° 46' lat. N. (petite et non loin de la côte du Nouveau-Norfolk).

NORFOLK, illustre et ancienne famille anglaise, descend de la famille royale des Plantagenet (par Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk, 2e fils du roi Edouard I, et comte-maréchal d'Angleterre). L'héritière des Norfolk, Marguerite, fille aînée de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk, ayant épousé au commencement du XVe siècle Robert Howard, le titre de duc de Norfolk passa à celui-ci, qui le transmit à ses descendants. (*Voy.* HOWARD). Les Norfolk occupent en Angleterre le même rang que les Montmorency en France ; le chef actuel de cette famille a le titre de premier duc, premier marquis, premier comte et premier baron d'Angleterre, et marche immédiatement après les princes du sang.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, vint en 1245 comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre au concile général de Lyon, où il combattit les prétentions du pape à la suzeraineté de l'Angleterre, et fut un des seigneurs qui forcèrent Henri III à confirmer la *Grande-Charte*, ainsi que la *Charte des Forêts*, et à se conformer aux *Provisions d'Oxford*. Il mourut en 1270 sans postérité. — Son neveu, nommé aussi Roger Bigod, comte de Norfolk, et comme lui maréchal d'Angleterre, fut aussi en lutte avec Edouard I, qu'il contraignit à confirmer les deux chartes, puis à signer la *confirmation des chartes.*

NORFOLK (Jean et Thomas HOWARD, ducs de). *Voy.* HOWARD.

NORIQUE, *Noricum*, auj. *partie de la Bavière, de l'Autriche et de la Styrie*, prov. de l'empire romain, entre la Rhétie à l'O. et la Pannonie à l'E., avait pour bornes au N. le Danube, au S. l'Illyrie ; était, surtout au S., hérissée de montagnes, dites *Alpes-Noriques*, et très riches en mines de fer. Les Romains en firent la conquête sous Auguste ; *Boiodurum*, *Lauriacum*, *Ovilabis* en étaient alors les villes principales. Au IIIe siècle il fut divisé en *Norique riverain* et *Norique méditerranéen* ; plus tard, ces deux provinces furent comprises dans le diocèse d'Illyrie (appartenant à la préfecture d'Italie), et appelées Norique 1re et Norique 2e.

NORIQUES (ALPES-), partie de la chaîne des Alpes, s'étendent depuis le Dregherrnspitz, à travers la Carinthie, le pays de Salzbourg et l'Autriche, jusqu'aux plaines d'OEdenbourg en Hongrie.

NORIS (le cardinal), célèbre critique italien, né à Vérone en 1631, d'origine anglaise, entra fort jeune dans l'ordre des Augustins, professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, puis l'histoire ecclésiastique à Pise ; fut nommé par la reine Christine membre de l'académie qu'elle avait créée dans son palais, et enfin se rendit à Rome sur l'invitation d'Innocent XII, qui le fit bibliothécaire du Vatican et cardinal en 1695. Noris mourut en 1705. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729-41, 5 vol. in-fol. On y remarque une *Histoire du pélagianisme* et une *Histoire des Donatistes* en latin.

NORLAND. *Voy.* NORDLAND.

NORMANDIE, *Normannia* et *Neustria*, ancienne prov. et grand gouv. de France, borné au N. par la mer et la Picardie, au S. par le Maine et le Perche, à l'E. par l'île de France, à l'O. par la Manche ; 270 kil. de long sur 110 de moyenne largeur. Elle se divisait en Haute et Basse-Normandie. Dans la première, qui avait pour ch.-l. Rouen, capitale de toute la province, on distinguait le pays de Caux, celui de Bray, le Vexin normand, les campagnes de Neubourg et de Saint-André, le Roumois, le Lieuvin, le pays d'Ouche et celui d'Auge. La seconde avait pour ch.-lieu Caen et se composait de la campagne

de Caen, du Bessin, du Cotentin, de l'Avranchin, du Bocage, du pays d'Houlme et de la campagne d'Alençon. La Normandie forme aujourd'hui quatre départements, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Manche et une partie du département de l'Orne. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, telles que la Seine (qui vient s'y joindre à la mer); l'Eure, l'Epte, l'Andelle et la Rille; la Touque, la Dive, l'Orne, l'Aure et la Drôme, qui se rendent directement à la mer. — Cette province est une des plus riches et des plus fertiles de la France; les côtes offrent un grand nombre de bains et de ports; elles sont très poissonneuses. Le climat est humide et même un peu froid. Sol excellent pour la culture des grains, lin, chanvre, colza, etc; pâturages magnifiques qui nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons estimés. Pas de vignes, mais des pommiers en abondance (le cidre est la boisson du pays). Houille, fer, cinabre, salines (dans l'Avranchin), granit, kaolin, pétunzé, etc. Eaux minérales. Le Normand est fin, intéressé et intelligent, surtout pour tout ce qui regarde le commerce; on lui attribue (principalement au Bas-Normand) l'amour de la chicane. — La Normandie fut habitée anciennement par un grand nombre de peuples, dont les principaux furent les *Veliocasses*, les *Caleti*, les *Aulerci-Eburovices*, les *Lexovii*, les *Bajocasses* et les *Abrincatui*. Après la conquête romaine, elle fut comprise dans la 2e Lyonnaise. Clovis la conquit. Sous les successeurs de ce prince, elle fit partie d'abord du roy. de Soissons, puis du roy. de Neustrie. A partir de la fin du règne de Charlemagne, cette province fut en proie aux ravages continuels des pirates Normands ou Danois : ceux-ci finirent par s'y établir en 912, pendant le règne de Charles-le-Simple, sous la conduite de Rollon, leur chef, qui épousa Gisèle, fille du roi de France. Le pays prit dès lors le nom des conquérants. Rollon et ses successeurs régnèrent sur la Normandie avec le titre de ducs et comme vassaux du roi de France. En 1066, Guillaume-le-Bâtard, un des descendants de Rollon, ayant conquis l'Angleterre, la Normandie se trouva de la sorte annexée à la Grande-Bretagne, sans toutefois cesser d'être vassale de la France. En 1203, Philippe-Auguste la confisqua sur Jean-sans-Terre, lorsque celui-ci eut assassiné Artus, son neveu, héritier de la Normandie, et il la réunit à la couronne; mais, en 1346, Edouard III, roi d'Angleterre, l'envahit et s'en empara; elle resta alors entre les mains des Anglais jusqu'au règne de Charles V qui la reprit; Charles VI la perdit de nouveau; mais elle fut reconquise sous Charles VII (1450). — Quatre princes du sang de la maison de France ont porté le titre de ducs de Normandie : *Jean*, fils de Philippe de Valois et depuis roi (1332); *Charles*, fils du roi Jean, depuis Charles-le-Sage (1355); *Charles* de France, frère de Louis XI (1464), et *Louis-Charles*, 2e fils de Louis XVI, connu depuis sous les titres de dauphin et de Louis XVII. Après la mort de ce dernier, plusieurs imposteurs, qui voulaient passer pour le dauphin, ont pris le titre de *duc de Normandie*.

Voici la liste des ducs héréditaires de Normandie :

Rollon ou Raoul,	912	Guillaume II, dit *le Roux*, roi,	»
Guillaume I, *Longue-Epée*,	920	Henri I, roi,	1107
Richard I,	943	Mathilde (morte en 1167), avec son mari Geoffroy d'Anjou,	1135
Richard II, *Sans-Peur*,	1000	Henri II (roi d'Angl.),	1151
Richard III,	1026	Henri, *Court-mantel*, mort avant son père en 1183,	»
Robert II,	1028	Richard IV, l'*Orgueilleux*,	1189
Guillaume, *le Bâtard*,	1035	Jean *Sans-Terre* et Artus,	1199-1202
Robert III, *Courte-heuse*,	1087		
Guillaume, dit *Cliton*,	»		

NORMANDS ou **NORTHMANS**, c.-à-d. *Hommes du Nord*, nom donné en France et en Espagne aux pirates danois et scandinaves (norvégiens et suédois) à partir du VIIe siècle. En Angleterre, on les nomma plus spécialement Danois. Tous les peuples riverains orientaux de la mer du Nord (Frisons, Saxons, Danois, Jutes, Angles) ont plus ou moins mené la vie de pirates. Dès le Ve siècle, les Saxons ravageaient la Britannie et la Gaule romaine; l'expédition d'Hengist (449), ne fut qu'une course heureuse suivie d'un établissement, et la formation de l'Heptarchie (451-584) ne fut qu'une invasion des mêmes pirates qui dura un siècle et demi. Au VIIe siècle (vers 625), le roi de Leithra, Ivar Vidfamne, se fit chef de tous les petits princes scandinaves, et bientôt des Normands allèrent fonder en Irlande les États ou royaumes de Dublin, d'Ulster, de Connaught. Il y eut aussi un royaume de Man. Vers 777, le célèbre Regner Lodbrog soumit la Biarmie, la Sambie et entreprit la conquête de l'Angleterre, mais il échoua dans le Northumberland. Enfin vers 812 ou 813, Charlemagne voyait des barques de Normands tenter des descentes sur les côtes de la France, et fortifiait l'entrée des rivières pour leur en défendre l'approche. Sa mort fut comme le signal d'une invasion générale des pirates. Dès 832 (en Angleterre) ils dévastent l'île de Sheppey, et quoique battus par Egbert (833 et 835), ils reviennent sans cesse à la charge. En France ils avaient pillé les îles Bouin et de Ré en 820, Noirmoutiers en 830. Nouveaux ravages en 836 et 838. Ces nombreuses et terribles expéditions embrassèrent près d'un siècle (de 820 à 911). Elles ravagèrent non seulement l'Angleterre et la France, mais aussi l'Espagne. La tactique des Normands consistait à remonter le cours des grands fleuves et à surprendre les villes. Leur but était le butin ; mais, pour le grossir, ils étaient sans pitié, et tout était mis à feu et à sang sur leur passage. L'impuissance du gouvernement sous les successeurs de Charlemagne secondait admirablement leur audace. Les Normands, n'éprouvant pas de résistance sérieuse, finirent (depuis 850) par garder pour eux les pays dans lesquels ils n'avaient d'abord fait que de courtes invasions ; mais ici il faut distinguer les simples stations (850 à 879) et les établissements proprement dits. Les grandes stations des Normands en France furent au nombre de quatre : la 1re aux Bouches de la Meuse, à Walcheren et à Duerstad (d'où ils se jetaient sur l'Escaut, sur Amiens); la 2e sur la Seine (camp près de Vernon, à l'île d'Oissel et à Jeufosse; pillage de Paris, Melun, Meaux, Troyes, Nantes, etc.); la 3e sur la Loire ou aux environs (à Angers, à Noirmoutiers, à Saintes; pillages jusqu'à Orléans et Bourges); la 4e dans la Camargue à l'embouchure du Rhône. A peine dans tout l'espace baigné par ces fleuves et leurs affluents resta-t-il un village intact. Souvent pourtant les Normands étaient battus. Charles-le-Chauve chassa d'Angers Hasting, et força le roi Weland d'embrasser le christianisme, lui et sa famille (862). Robert-le-Fort, tige des Capétiens, battit à Brissarthe les Normands de la Loire (866). Quant aux établissements, le premier fut le comté de Chartres donné au même Hasting en 879; ensuite vint la cession faite par Charles-le-Gros du pays entre le Rhin et la Meuse-Inférieure au duc Godefroy, vers 882 ; mais Charles le fit assassiner un peu après. Plus tard (912) Charles-le-Simple abandonna au duc Rollon la Neustrie, qui prit le nom de Northmannie (depuis Normandie), toutefois en stipulant et la suzeraineté et la conversion des Normands. Ainsi commença le duché de Normandie. Les Normands dès lors ne furent plus dangereux. Maîtres de la Manche et de la Seine-Inférieure, ils fermèrent l'entrée aux autres pirates. Pendant ce temps, d'autres Normands s'étaient signalés au nord,

Gamle avait découvert les îles Fœroer, et s'y était établi (861). Nadod et Floke avaient débarqué en Islande, et Ingolf s'y était aussi établi (870-875); *Eric-le-Rouge avait* atteint le Groënland (981), d'où probablement ses successeurs descendirent au sud, *pénétrant* aussi en Amérique cinq ou six siècles avant Colomb. D'autres pirates avaient trouvé les îles Shetland, conquis les Orcades (dont ils exterminèrent les habitants primitifs), fondé en Ecosse le roy. de Caithness (qui ne revint aux Écossais qu'en 1196), soumis les Hébrides et la presqu'île de Cantyre (que les Norvégiens ne perdirent qu'en 1166). — Même après leur établissement définitif en France, les Normands se signalèrent encore par de grandes entreprises; les plus célèbres sont leurs expéditions en Italie et en Sicile, où ils formèrent le royaume des Deux-Siciles au milieu du XIe siècle (*Voy.* SICILE, ROBERT GUISCARD, etc.), et la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard (1066). Les Normands étaient, au physique, grands, forts et bien constitués; au moral, avides, guerriers, cruels, amoureux de voyages et d'aventures. En principe, ils regardaient la piraterie comme noble. Ils professaient la religion barbare d'Odin. Convertis, ils gardèrent en partie leur caractère guerrier et aventureux. On peut lire sur les Normands la *Chronica de gestis Normannorum in Francia*, et surtout *l'Histoire des invasions des Normands*, par M. Depping.

NOROY-LE-BOURG ou L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 11 kil. E. de Vesoul; 12,000 hab.

NORRBOTTEN. *Voy.* BOTNIE et NORRLAND.

NORRENT-FONTÈS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. O. de Béthune; 1,000 hab.

NORRIS (Jean), théologien anglais, né en 1657, mort en 1711, occupa diverses cures. Il était grand partisan de Platon et adopta la doctrine de Malebranche sur la *Vision en Dieu*. On a de lui, entre autres écrits: *la Raison et la religion ou les fondements et les mesures de la dévotion*, etc., 1689, in-8; *Discours concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708; *Tableau de l'amour sans voile*, 1682; *la Théorie et les lois de l'amour*, essai moral, 1688; *De la lumière divine*, 1692; *Lettres sur l'amour de Dieu*, 1705; *Théorie du monde idéal*, 1701-4: c'est l'ouvrage capital pour ses opinions philosophiques.

NORRKOEPING. *Voy.* NORDKŒPING.

NORRLAND. *Voy.* NORDLAND.

NORT, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), sur l'Erdre, rive droite, à 33 kil. S. de Châteaubriant; 3,634 hab. Commerce de bois, fer, houille, etc.

NORTE (Rio-del-), ou *Rio Bravo del Norte*, riv. du Mexique, sort de la Sierra Verde (Nouv.-Mexique), coule au S., puis au S. E., baigne les états de Durango, Cohahuila, Tamaulipas, faisant auj. la limite (contestée, il est vrai) entre le Texas et le Mexique, reçoit le Puerco et le Conchos, et tombe dans le golfe du Mexique, par 99° long. O., 26° lat. N.; cours, 2,000 kil. environ.

NORTH (Fréd., lord), comte de Guildford, né en 1732, mort en 1792, débuta d'une manière brillante à la Chambre des Communes, fut nommé lord de la chancellerie à 26 ans (1758), succéda comme chancelier de l'échiquier à Ch. Townshend (1767), prit la place du duc de Grafton comme premier lord de la trésorerie en 1770, et fut à la tête du cabinet jusqu'en 1782. Beaucoup de désordres et de malheurs signalèrent cette période de douze ans, entre autres l'insurrection de l'Amérique anglaise. Les fausses mesures de lord North ont souvent été présentées comme la cause de la révolte des États-Unis et des revers qu'éprouva la métropole dans la lutte qui suivit. Lord North fut un instant rappelé au ministère en 1783; mais il n'eut le temps de rien faire.

NORTHAMPTON, *Camulodunum?* ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Northampton, à 103 kil. N. O. de Londres, sur la gauche de la Nen; 15,000 hab. Bien percée et bien bâtie: églises d'All-Hallows et de Saint-Pierre; infirmerie générale, hôtel-du-comté; près de la ville, on voit le *Queen's cross* (monument élevé par Edouard I à Éléonore, sa femme). Dentelles, fil, soieries, souliers et bottes (pour l'exportation). Foires de chevaux de trait (jadis les premières de l'Angleterre). — Northampton fut brûlé en 1675 et rebâti avec soin. Aux environs eut lieu en 1460 une des plus célèbres batailles de la guerre des Deux-Roses, celle qui valut à Edouard la couronne d'Angleterre. Henri VI y fut fait prisonnier. Plusieurs conciles et synodes se sont tenus dans cette ville.

NORTHAMPTON (comté de), comté central de l'Angleterre, entre ceux de Huntingdon et de Bedford à l'E., de Buckingham au S. E., d'Oxford au S. et au S. O., de Warwick à l'O., de Leicester et de Rutland au N. O.; 180,000 hab. Ch.-l., Northampton. Grandes forêts, nombreux pâturages. Dentelles de soie et de fil, lainages, chaussures, fouets (à Daventry). Commerce de grains, bétail, légumes, bois de construction, et des objets de ses fabriques.

NORTHAMPTON, ville des États-Unis (Massachusetts), sur le Connecticut, vis-à-vis de Hadley; 3,000 hab. Agréablement située; commerce important. — Plusieurs comtés des États-Unis (dans la Caroline du Nord, la Pensylvanie, la Virginie) portent le même nom.

NORTHAMPTON (Henri HOWARD, comte de). *Voy.* HOWARD.

NORTHMANS. *Voy.* NORMANDS.

NORTH-RIVER, fl. des Etats-Unis. *Voy.* HUDSON.

NORTHUMBERLAND (comté de), comté le plus septentrional de l'Angleterre, a pour bornes au N. l'Écosse, au S. le comté de Durham, à l'O. celui de Cumberland, à l'E. la mer du Nord: 104 kil. sur 117; 225,000 hab. Ch.-l., Newcastle. Monts Cheviot, à l'O. Climat froid, sol bien cultivé. Beaucoup de bétail. Houille en abondance; plomb, fer; peu d'industrie. Commerce assez considérable. Au Northumberland se terminait la Grande-Césarienne (des Romains), et commençait la Valentie. *Voy.* NORTHUMBRIE. — Il y a aux États-Unis, dans la Pensylvanie, un comté de Northumberland (arrosé par la Susquehannah, peuplé de 45,000 hab. et qui a pour ch.-l. Sunbury). — Enfin il y a deux autres comtés de Northumberland appartenant à la Grande-Bretagne, l'un en Australie, dans la partie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud (ch.-l., Newcastle), l'autre dans le B.-Canada, au N. du St-Laurent.

NORTHUMBERLAND (détroit de). Il y en a deux: l'un entre l'île St-Jean et les côtes du Nouv.-Brunswick et de la Nouv.-Ecosse (dans l'Amérique anglaise); l'autre dans l'Océan indien, vers les îles Calamiane.

NORTHUMBERLAND (îles de), sur la côte N. E. de l'Australie, par 21°-22° lat. S. et 147°-148° long. E.

NORTHUMBERLAND (roy. de). *Voy.* NORTHUMBRIE.

NORTHUMBERLAND (ducs de). *Voy.* DUDLEY et PERCY.

NORTHUMBRIE (roy. de), *Northumbria*, un des sept royaumes de l'Heptarchie, ainsi nommé de sa position au N. de l'Humber, fut fondé le 5e de tous dans l'ordre chronologique (de 547 à 559, par Idda et ses 12 fils), et le 1er des 3 roy. angles. Il s'étendait de l'Humber au Forth, et comprenait par conséquent les comtés de Nottingham, York, Durham, Northumberland en Angleterre, de Roxburgh, Selkirk, Peebles, Berwick, Haddington, Edimbourg en Ecosse. Ce pays formait jadis le roy. de Cluyd (ou de la Clyde); les conquêtes du chef angle Idda restreignirent ce roy. sans le détruire. A la mort d'Idda, la Northumbrie forma deux roy., qui quelquefois se réunirent, la Bernicie au N., la Déirie au S.: la Tyne les divisait; Edimbourg devint capitale du 1er, York capitale du 2e et de toute la Northumbrie. Les rois les

plus notables de la Northumbrie furent : Edilfrid, qui l'agrandit aux dépens des Scots, Pictes et Bretons (613, etc.); Edwin-le-Grand (615, etc.), sous qui ce roy. devint le principal de l'Heptarchie ; Egfried, qui perdit Lincoln; Eadbert, après la retraite duquel (758) l'état fut 30 ans en proie à l'anarchie. La Northumbrie cependant fut, avec la Mercie, le dernier des états de l'Heptarchie à subir le joug de Wessex, et, après la réunion, le nom de Northumbrie subsista encore longtemps. Les Danois en 870 s'y établirent et trouvèrent souvent dans les Northumbres des auxiliaires contre les Saxons du midi. Après l'expulsion des Danois (1041), presque tout le pays au N. de la Tyne fut envahi par les Scots ou Pictes, et la Northumbrie (privée de Lincoln et Nottingham au S.) fut réduite de moitié : la féodalité, en créant les comtés de Durham et d'York (sous Guillaume), la restreignit encore, et finit par la réduire au comté actuel de Northumberland.

NORTHWICH, *Condate*, ville d'Angleterre (Chester), au confluent du Weaver et du Wheedock, à 26 kil. N. E. de Chester ; 1,600 hab.

NORVÉGE ou NORWÉGE, *Norrige* en suédois (c.-à-d. *roy. du Nord*), la *Nerigon* des anciens, une des deux parties qui composent la monarchie norvégiéno-suédoise, entre le roy. de Suède à l'E., la mer du Nord et l'Océan Atlantique à l'O., par 4°-19° long. O. et par 58°-71° lat. N. : 1,980 kil. du N. au S.; 400 de largeur moyenne, dans le S.; de 100 à 30 dans le N.; 1,100,000 hab. Capitale, Christiania. Division, 3 régions (Sœndenfields, Nordenfields et Nordland), subdiv. comme il suit, en 5 diocèses et 17 bailliages :

1° *Sœndenfields.*

Aggerhuus,	Aggerhuus. Smaalehnene. Hedemarken. Christian. Buskerud. Jarlsberg et Laurvig.
Christiansand,	Bradsberg. Nedenes. Mandal. Stavanger.

2° *Nordenfields.*

Bergen,	Sœndre-Bergenhuus. Nœrdre-Bergenhuus.
Drontheim,	Romsdal. Sœndre-Drontheim. Nœrdre-Drontheim.

3° *Nordland.*

Nordland,	Nordland. Finmarken.

Les monts Dofrines, très hauts, couverts de glaces (dont quelques-unes éternelles), séparent la Norvége de la Suède, et courent du S. au N. Côtes extraordinairement découpées (d'où baies, anses, criques, péninsules innombrables). Vallées et belles forêts. Riv. nombreuses, petites la plupart, hérissées de cataractes. Beaucoup de lacs. Climat froid, même au S., et excessivement froid au N. (on a vu 38° au-dessous de zéro à Rœraas en 1820), mais sain. Étés chauds, mais courts sur le versant oriental des Dofrines. Très peu de grains, légumes et fruits ; pins, bouleaux, etc. Bétail, porcs, chevaux, rennes, élans, hermines ; gloutons, ours, lynx, loups, renards. Riche pêche de poissons, cétacés, crustacés et mollusques (harengs en abondance ; homards, etc.); canards à duvet. Argent, plomb, fer, albâtre, jaspe, etc. Industrie faible (potasse, tabac, raffinerie, eau-de-vie de grains), chantiers de construction. La Norvége est tributaire de l'Angleterre pour une foule d'objets. Université à Christiania fondée en 1812 ; école royale militaire, école de marine. — Les Norvégiens appartiennent à la division scandinave de la famille germanique : on leur croit plus de rapports avec les Danois qu'avec les Suédois. Outre le suédois, on parle dans le pays et même on y écrit la langue *norske* (norvégien moderne), qui est un dialecte du vrai danois et qu'il ne faut pas confondre avec le *norse* des îles Shetland et le *norvégien* des vallées centrales, dialectes de l'*ancien norgien* (ou *norréna*) ou islandais, qui est la langue des Sagas. Les Norvégiens sont blancs, robustes, vifs, durs à la fatigue, simples hospitaliers et bienveillants. — La Norvége a quelque temps été indépendante, d'abord en formant plusieurs petits états, ensuite unie en une seule monarchie. La dynastie régnante s'étant éteinte en 1314, le roi de Suède, Magnus II (VIII en Norvége), commença une nouvelle maison, mais qui ne fournit que deux rois après lui. Marguerite, veuve de Haquin VIII, et mère d'Olof III, sut bientôt réunir à la couronne de Danemark, qui était son héritage, celle de Norvége (1389), puis celle de Suède (1397), par l'union de Calmar. Quand eut lieu (1521-23) la séparation définitive de la Suède, la Norvége resta unie au Danemark. En 1814 seulement, le congrès de Vienne opéra une séparation et donna la Norvége à la Suède en récompense de la coopération de Bernadotte (Charles-Jean) à la chute de Napoléon et en dédommagement de la Finlande et de la Bothnie orientale que garda la Russie.

Rois de la Norvége.

Halfdan le Noir, 824
Harald I, 863
Eric I, 933
Haquin I, 936
Harald II, 950
Haquin II, 962
Olof I ou Olaüs, 994
Suénon (roi de Danemark), 1000
Eric II, 1014
Olof II, *le Gros*, 1018
Suénon II (de Danemark), *le Saint*, 1030
Magnus I, *le Bon*, 1036
Harald III, 1047
Magnus II et Olof III, 1066
Olof III, seul, 1069
Magnus III, 1087
Olof IV, Eystein I, et Sigurd I, 1103
Eystein I et Sigurd I, 1106
Sigurd I, seul, 1122
Magnus IV et Harald IV, 1130
Harald IV, seul, 1135
Anarchie de 25 ans.
Hingo, 1136-61
Sigurd II, 1136-55
Eystein II, 1142-57
Magnus V, 1142
Haquin III, 1161
Sigurd III, 1162
Magnus VI, »
Sverr, 1185
Hingo II, *compétiteur*,
Haquin IV, 1202
Guttorm, 1204
Hingo II (III), 1205
Haquin V, 1217
Ben, 1218
Sigurd IV, 1220
Haquin VI, 1247
Magnus VII, 1263
Eric II, 1280
Haquin VII, 1299
Magnus VIII (II, comme roi de Suède), 1319
Haquin VIII, *associé* dès 1343, puis roi, 1363
Olof V, 1380
Interrègne, 1387-1389.
Marguerite de Waldemar et Eric III (de Poméranie), 1389
Union de Calmar, 1397.
Eric III seul, 1412-39.
(Depuis, la Norvége a eu les mêmes rois que le Danemark jusqu'en 1814.)

NORWICH, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Norfolk, sur la Yare, à 175 kil. N. E. de Londres ; 65,000 hab. Évêché. Vieux château fort. Enceinte très vaste. Cathédrale magnifique, belle église de St-Peter-Mancroft, palais épiscopal, hôtel-de-ville, etc. Crêpes, bombasines, tissus de laine et de soie (ces industries étaient bien plus florissantes autrefois) : exportations et importations par Yarmouth. — Norwich est très ancien et a été construit près de l'emplacement de *Venta Icenorum*. C'était probablement un port autrefois ; auj. il est éloigné de la mer de 25 kil. environ. Norwich a beaucoup souffert à diverses époques de la peste et de l'incendie. — Il y a aux États-Unis plusieurs *Norwich*, notamment une dans l'état de Connecticut (à 22 kil. N. de New-London ; 4,000 hab. ; fonderie de boulets ; papier, maroquins, etc.), et une autre dans celui de New-York (à 275 kil. N. O. de New-York ; 2,700 hab.).

NOSAÏRIS ou **NESSERIÉ**, peuplade de la Turquie d'Asie (Syrie), dans les pachaliks d'Alep et de Tripoli, est ainsi nommée du village de Nosar, patrie d'Hemdan-el-Gheussaïbi, prophète révéré dans le pays. Elle forme une population de 40,000 individus répartis dans 20 à 25 villages, administrés chacun par des chefs appelés *mekaddem*, et qui paient un tribut de 400 bourses aux gouverneurs de Ladikieh. Les Nosaïris sont un reste de la secte des Carmathes et se partagent en quatre sectes; leurs pratiques religieuses sont un mélange du paganisme, du judaïsme, du mahométisme et du christianisme.

NOSE (cap) ou *Ras-el-Enf*, cap de la H.-Égypte, sur le golfe Arabique, en face de l'île des Emeraudes, par 23° 56' lat. N., 33° 27' long. E.

NOSS, une des îles Shetland. *Voy.* SHETLAND.

NOSSA-SENHORA, c.-à-d. *Notre-Dame*. Pour les noms commençant ainsi, *Voy.* le nom qui suit.

NOSEROY. *Voy.* NOZEROY.

NOSSIRABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Kandeich, vis-à-vis d'Adjmir; 10,000 h.

NOSTRADAMUS (Michel de NOSTREDAME, connu sous le nom de), astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, étudia la médecine à Montpellier, parcourut la Guyenne, le Languedoc, l'Italie, s'établit à Salon après 12 ans de voyages; il combattit heureusement par quelques remèdes secrets des épidémies à Aix et à Lyon, mais il se vit forcé par la jalousie de ses confrères de s'éloigner de la société, s'imagina dans sa retraite être doué de l'esprit de prophétie et publia un recueil de prédictions qui obtint le plus grand succès. Catherine de Médicis voulut le voir, lui fit tirer l'horoscope de ses fils, et le combla de présents: Charles IX le nomma son médecin ordinaire. Le duc de Savoie se rendit à Salon exprès pour le voir; Nostradamus mourut en 1566. Le seul ouvrage de Nostradamus qui ait eu quelque célébrité est le recueil de ses prédictions; elles sont en vers, et distribuées en quatrains qui forment 7 *centuries*: la 1re édition est de Lyon, 1555; les meilleures sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8, et de J. Janson, Amsterdam, 1668, petit in-12 (faisant partie de la collection des Elzeviers). Il avait aussi publié de 1550 à 1567 un *Almanach* qui contenait des prédictions sur le temps et les saisons, et qui eut longtemps une grande vogue dans le peuple. — Un de ses fils, Michel dit *le Jeune*, voulut prédire ainsi que son père; mais voyant toujours l'événement démentir ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin près de Privas, puis d'y mettre le feu lui-même pour avoir raison au moins cette fois; mais il fut surpris et tué, 1574.

NOTABLES (Assemblée des). *Voy.* ASSEMBLÉE.

NOTASIE (de *Notus*, vent du midi), partie occidentale de l'Océanie, ainsi nommée par plusieurs géographes modernes, parce qu'elle est située au S. E. de l'Asie. Elle est plus connue sous le nom de Malaisie. *Voy.* MALAISIE.

NOTI-CORNU (c.-à-d. *pointe du Notus*), auj. cap *das Baxas*, promontoire de l'Afrique, placé par les anciens sur la côte S. E., plus bas que le promontoire des Aromates.

NOTO, ville du Japon, dans l'île de Niphon, à 65 kil. N. O. de Yédo; ch.-l. de province.

NOTO (Val di), jadis une des trois divisions de la Sicile, en occupait la pointe méridionale Elle forme auj. les deux prov. de Catane et de Syracuse avec partie de celle de Girgenti. Ch.-l., Catane. Elle devait son nom à la ville de Noto-Nuovo.

NOTO-NUOVO, ville de Sicile (Syracuse), à 24 kil. S. O. de Syracuse, à l'embouchure du Noto (*Asinarus*) et très près de l'emplacement de l'anc. *Neœthum* ou Noto, qui fut détruite par un tremblement de terre en 1693; 12,000 hab. Quelques édifices. Commerce de vin, houille, grains, coton, etc.

NOTRE-DAME, expression sous laquelle on désigne ordinairement la vierge Marie, mère de Dieu. (*Voy.* MARIE.) Beaucoup d'églises ont été consacrées sous ce nom. On connaît surtout la cathédrale de Paris: cette église fut commencée sous le règne de Robert II, fils de Hugues Capet (996-1031) et terminée seulement en 1257 ou 1259.

NOTRE-DAME. Pour les noms géographiques qui, commençant ainsi, ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE, *Lætitia* ou *Virginis Lætitiensis Fanum*, bourg du dép. de l'Aisne, dans l'ancienne Picardie (Vermandois), à 13 kil. N. E. de Laon, est célèbre par une chapelle consacrée à la Vierge et qui est l'objet d'une foule de traditions.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE. *Voy.* LORETTE.

NOTRE-DAME-DES-HERMITES. *Voy.* EINSIEDELN.

NOTRE-DAME-DES-VERTUS. *Voy.* AUBERVILLIERS.

NOTTINGHAM, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Nottingham, sur un roc et sur le canal Great-Trunck (qui la lie à Hull, Liverpool, Londres), à 1 kil. de la rive gauche de la Trent, à 195 kil. N. O. de Londres; 50,000 hab. Bien bâtie, mais rues étroites; beau château (du duc de Newcastle) au sommet du roc; églises Sainte-Marie et Saint-Pierre, nouvelle bourse, hôtel-de-ville, salle du Comté; place du marché. Voûtes et celliers dans le roc. Etablissements de bienfaisance et d'instruction publique. Bas (de laine, soie, coton) renommés; fil à voiles, châles, faïence; bière excellente; verrerie.— Ville fort ancienne: elle fut fortifiée par Guillaume-le-Conquérant. Charles II rasa sa forteresse.

NOTTINGHAM (comté de), au S. de celui d'York, à l'O. de celui de Lincoln, a 79 kil. (du N. au S.) sur 41, et plus de 200,000 hab. Ch.-l., Nottingham. Climat sec et tempéré; froment, avoine, houblon, légumes. Jadis immense forêt de Sherwood, aujourd'hui défrichée en grande partie. Industrie prospère. Commerce. Antiquités romaines et saxonnes.

NOTTINGHAM (HOWARD, comte de). *Voy.* HOWARD.

NOUAILLE (LA), ch.-l. de cant. (Dordogne), à 39 kil. S. E. de Nontron; 1,200 hab.

NOUÉE (LA), bourg du dép. du Morbihan, à 15 kil. N. O. de Ploërmel; 3,350 hab. Forges, hauts-fourneaux.

NOUGARET (P.-J.-B.), écrivain français, né à La Rochelle en 1742, et mort à Paris en 1823, a laissé une centaine d'ouvrages dont les plus connus sont: les *Anecdotes de Constantinople* (1799, 5 vol. in-12, réimprimé sous le titre de *Beautés de l'Histoire du Bas-Empire*, 1811, 1814, in-12), et quelques autres compilations qui portent en tête ce titre commun: *Beautés*.

NOUH I, de la dynastie des Samanides et fils de Naser, souverain du Khoraçan et de la Perse, succéda à son père en 943, et mourut en 954. Malgré ses qualités, il vit son règne troublé par de continuelles révoltes.

NOUH II, petit-fils du précédent, régna de 976 à 997 sans rien faire de remarquable.

NOUKAHIVA, île de la Polynésie, la plus grande des Marquises, par 157° 5' long. E., 8° 59' lat. S. (extrémité S.): 31 kil. sur 22; 18,000 hab.; fertile, mais mal cultivée; habitants les plus beaux de la Polynésie. On l'a nommée *Sir Henry-Martin*, etc.

NOUN, riv. de l'empire chinois, en Daourie, naît dans les monts Siolki, par 119° 20' long. E., 51° 20' lat. N., et tombe dans l'Amour après un cours de 800 kil. du N. au S.

NOUN (le cap), cap d'Afrique, dans l'emp. de Maroc (Sous), par 28° 39' lat. N., 13° 35' long. O. C'est l'extrémité occid. de l'Atlas.— A 40 kil. au S. du cap Noun se jette dans l'Atlantique une riv. de même nom. — On donne aussi le nom de riv. de Noun à l'une des branches du Delta que forme le Djoliba en se jetant dans l'Atlantique.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Géangir, était fille d'un officier tartare qui de grade en grade était arrivé au rang de grand-trésorier d'Akbar. Nommée sultane en 1611, Nour-Djihan jouit du plus grand ascendant sur son époux, mais n'en usa que pour le bien général; après la mort de Géangir, elle fut reléguée dans le palais de Lahore, où elle mourut à 60 ans en 1645. Son tombeau est un des plus beaux édifices de Lahore. On attribue à Nour-Djihan la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN-MAHMOUD (Mélik-el-Adel), dit *Noradin* par les Européens, sultan de Syrie et d'Egypte, fils aîné d'Omad-Eddyn-Zenghi (dit *Sanguin*), monta sur le trône d'Alep en 1145, tandis que Séif-Eddyn-Ghazy, son frère, prenait le sceptre à Mossoul, s'unit à lui contre les guerriers de la seconde croisade, les vainquit, étendit ses états jusqu'à la Mésopotamie, conquit plusieurs provinces en Syrie, tantôt aux dépens de son frère, tantôt aux dépens des Chrétiens, qui le regardaient comme leur plus redoutable ennemi et le plus puissant monarque musulman. Il mourut à Damas en 1174 à 58 ans. Aux qualités du guerrier Nour-Eddyn joignait toutes les vertus d'un grand prince : il aimait les sciences, il fonda des villes, des colléges, des hôpitaux, des caravansérais, des mosquées. On lui fait honneur de l'invention de la poste aux pigeons, qui probablement était connue en Orient bien longtemps avant lui.

NOURRIT (Louis), chanteur de l'Opéra, né à Montpellier en 1780, mort en 1832, fut admis au Conservatoire en 1802, y reçut les leçons de Garat et débuta à l'Opéra en 1805 dans le rôle de *Renaud*. Il devint premier ténor en 1812 et se retira en 1826. Ses principaux rôles étaient ceux d'*Orphée*, de *Harem* dans *la Caravane*, de *Colin* dans le *Devin du village*, et d'*Aladin* dans la *Lampe merveilleuse*.

NOURRIT (Adolphe), fils du précédent, né en 1800, mort en 1839. Il débuta en 1821 par le rôle de *Pylade* dans l'*Iphigénie en Tauride* et, en 1827, succéda à son père. Héritier de sa belle voix et de son talent pour le chant, il lui était supérieur pour le jeu et la déclamation dramatique. Impatient de toute rivalité, quoiqu'il fût encore dans tout l'éclat de son talent, Nourrit abandonna la scène française au moment où Duprez parut, et alla s'engager à l'Opéra de Naples. Mais le succès ne répondant point à ses désirs il se suicida de désespoir. Il avait créé les rôles de *Dimaly* dans les *Bayadères*, de *Néoclès* dans le *Siége de Corinthe*, et de *Robert* dans *Robert-le-Diable*.

NOURSHIRVAN (CHOSROES-). *Voy.* CHOSROES.

NOUTKA (baie de), *Noutka-Sound* des Anglais, sur la côte N. O. de l'Amérique septentrionale, par 128° long. O., 49° 33' lat. N. Comptoir anglais; grand commerce de pelleteries. La possession de la baie de Noutka donna lieu à des différends entre l'Angleterre et l'Espagne.

NOUVEAU ou NOUVELLE. Pour les mots commençant ainsi, cherchez au mot qui suit cet adjectif.

NOUVION-EN-PORCIEN, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. E. de Réthel; 1,100 hab.

NOUVION-EN-THIÉRACHE (LE), ch.-l. de cant. (Aisne), à 11 kil. N. O. de Vervins; 3,068 hab. Lainages, cotonnades; fil pour dentelles; calicots, percales gazes, mousselines; boissellerie, etc.

NOVALIS (Frédéric DE HARDENBERG, plus connu sous le nom de), auteur allemand, naquit en 1772 dans le comté de Mansfeld (Saxe). Il avait étudié avec succès la jurisprudence, les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie, mais surtout la poésie. Possesseur d'une grande fortune, lié d'amitié avec les meilleurs littérateurs de l'Allemagne, il fut enlevé tout à coup par une mort prématurée, en 1801. Ses *Œuvres*, imprimées à Berlin, 1816, 2 vol. in-8, renferment un recueil d'*Hymnes à la Nuit*, un roman intitulé les *Disciples de Zaïs*, et un autre inachevé : *Henri d'Ofterdingen*.

NOVARAIS, *Novarese*, ancien pays d'Italie, dans le Milanais sarde, était divisé en Haut et Bas; il forme auj. les intendances de Pallanza et de Novare.

NOVARE, *Novaria* des anciens, *Novara* en italien, ville des États sardes, ch.-l. d'intendance générale, entre l'Agogna et la Mora, à 42 kil. O. de Turin; 15,000 hab. Evêché, citadelle, quelques édifices; toiles de lin, étoffes de soie, etc. — Jadis ch.-l. du dép. de l'Agogna. Cette ville avait été cédée à la Savoie avec le reste du Milanais sarde par le traité de Vienne de 1736. — L'intendance générale de Novare, située dans la partie continentale des États sardes, au N. E., a 150 kil. sur 53 et 482,000 hab.; elle se divise en 6 intendances (Domo d'Ossola, Pallanza, Val-di-Sesia (ch.-l., Varallo), Novare, Lomelline (Mortava), Verceil.

NOVAT, *Novatus*, hérésiarque du IIIe siècle, était un diacre de l'église de Carthage; il soutenait que les chrétiens que la cruauté des persécutions ferait tomber dans l'idolâtrie devaient être néanmoins admis à la communion sans avoir subi l'épreuve de la pénitence; il fut cité par saint Cyprien devant un synode (249), et s'enfuit à Rome en 251. Là il s'unit à Novatien, bien que les principes de ce dernier fussent tout à fait contraires aux siens, et renouvela avec lui l'hérésie des Montanistes.

NOVATIEN, premier anti-pape. Jaloux de l'élévation au pontificat de saint Corneille, qui avait été prêtre de l'Église romaine ainsi que lui, il chercha à le supplanter. Il affecta un zèle extrême, prétendit que l'Église n'avait pas le pouvoir d'absoudre ceux qui s'étaient laissé entraîner à sacrifier aux dieux; trois évêques, imbus de cette doctrine, le proclamèrent évêque de Rome (251); saint Cyprien rejeta cette élection, et 2 conciles (à Carthage et à Antioche) se prononcèrent dans le même sens.

NOVELDA, ville d'Espagne (Valence), à 22 kil. O. d'Alicante; 7,400 hab. Eau-de-vie; nougat.

NOVELLARA, ville du duché de Modène, à 27 kil. N. O. de Modène; 4,100 hab. Filature de soie, tanneries. Jadis titre d'une principauté qui fut annexée en 1757 au duché de Modène.

NOVEMPOPULANIE, *Novempopulania*, dite aussi *Aquitaine 3e*, depuis *Guyenne*, province du diocèse de Gaule, ainsi nommée des neuf peuples principaux qu'elle contenait, était bornée au N. par l'Aquitaine 2e, à l'E. par la Narbonaise, au S. par l'Hispanie, à l'O. par l'Océan. Les neuf peuples se nommaient *Tarbelli*, *Boii*, *Vasates*, *Ausci*, *Elusates*, *Osquidates*, *Bigerrones*, *Convenæ* et *Consorrani*. *Elimberris* ou *Ausci* (auj. *Auch*), était la ville principale de la province.

NOVENTA, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de la Brenta, à 27 kil. S. O. de Vicence; 4,000 hab.

NOVERRE (J.-George), célèbre danseur, né à Paris en 1727, mort en 1807, débuta de bonne heure à Fontainebleau, obtint de grands succès à Berlin, revint à Paris en 1749; il entreprit de réformer ou plutôt de créer l'art des ballets; mais, malgré les plus puissantes protections, il ne put triompher immédiatement de la routine et des jalousies. Il quitta l'Opéra pour le théâtre de Lyon, y donna plusieurs ballets d'un genre tout nouveau, et consigna ses principes dans ses *Lettres sur la danse* (1re édition, 1767, 2e, 1807, 2 vol. in-8). Il fut ensuite appelé successivement en Wurtemberg, à Vienne, à Milan, et fut enfin fixé à Paris par Marie-Antoinette, avec le titre de maître des ballets en chef à l'Opéra. Il était l'ordonnateur de toutes les fêtes du Petit-Trianon. Noverre a donné un grand nombre de ballets qui presque tous eurent du succès, entre autres : *la Toilette de Vénus*, *le Jugement de Pâris*, *Psyché*, *Iphigénie en Tauride*, *les Noces de Thétis*, etc.

NOVES, bourg du dép. des Bouches-du-Rhône.

près de la Durance, à 31 kil. N. E. d'Arles; 1,100 hab. Filatures de soie, etc.; fortes murailles flanquées de tours. Patrie de la belle Laure de Noves, immortalisée par Pétrarque (*Voy.* LAURE).

NOVESIUM, nom latin de NUYTS.

NOVGOROD. *Voy.* NOVOGOROD.

NOVI, ville des États sardes (Gênes), à 40 kil. N. de Gênes; 5,500 hab. Citadelle. Filature de soie; commerce de transit. Séjour de beaucoup de Génois en été. Il s'y livra un combat acharné entre les Français et les Russes, le 16 août 1799. Joubert y fut tué au commencement de l'action. — L'intendance de Novi a 50 kil. sur 10 et 60,000 hab.

NOVI-BAZAR, *Iénibazar* en turc, ville de Servie, ch.-l. de livah, sur la Gradiska, à 210 kil. S. O. de Bosna-Seraï; 8,000 hab. Evêché catholique. Château-fort. Bains thermaux aux environs.

NOVIODUNUM, nom de diverses villes de Gaule, notamment *Nevirnum* (Nevers) et *Suessiones* (Soissons). *Voy.* aussi NOEODUNUM.

NOVIOMAGUS, nom commun à diverses villes de la Gaule, entre autres: *Lisieux*, dite aussi *Lexovii*; *Spire*, ch.-l. des *Nemetes*; *Castelnau de Médoc* ou *Castillon* en Aquitaine; *Nimègue* dans la Germanique 2e; *Noyon*, chez les *Veromandui*; *Nyon* ou *Nyons* (en Suisse), jadis dans la Gaule narbonaise, chez les *Tricastini*.

NOVION, ville de France. *Voy.* NOUVION.

NOVOGOROD, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun à trois villes de la Russie d'Europe:

NOVOGOROD-VÉLIKI ou NOVOGOROD-LA-GRANDE, ch.-l. du gouv. de Novogorod, sur la Volkhova, à 193 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 10,000 hab.; archevêché, beau port, cathédrale de Sainte-Sophie, palais de l'Archevêché. Consistoire, tribunaux; palais impérial; industrie et commerce chétifs. — Cette ville est une des plus anciennes et des plus illustres de la Russie; elle fut fondée au ve siècle par les Slaves et se gouverna longtemps en république, tour à tour indépendante et tributaire des Varègues et des Russes. Rurik l'agrandit et en fit la capitale de ses états (861); mais son fils Igor l'abandonna pour Kiev (879). Bien que considérée comme dépendante des czars et souvent donnée en apanage à l'un de leurs fils, Novogorod se rendit alors réellement libre. Elle étendit sa domination depuis la Livonie à l'O. jusqu'aux frontières de la Sibérie à l'E., et par son commerce devint la première des villes hanséatiques : elle comptait alors près de 400,000 hab. Enfin, après deux guerres acharnées (1471 et 1477), le grand-duc de Russie Iwan III soumit pour toujours Novogorod. Une dernière révolte (1569-78) amena le siége et l'incendie de la ville, qui fut presque entièrement détruite; les Suédois la prirent ensuite et la pillèrent en 1611; la fondation de Saint-Pétersbourg acheva sa ruine. — Le gouvernement de Novogorod a pour bornes ceux d'Olonetz au N., de Tver et de Pskov au S., de Saint-Pétersbourg à l'O., etc. : 600 kil. sur 295; 1,000,000 d'hab. Beaucoup de lacs. Le Volga y naît. Sol fertile au S., fer, gypse, chaux. Peu d'industrie. Commerce de bois de construction, planches, chaux, fourrages, etc.

NOVOGOROD (NIJNÉI-), c.-à-d. *Novogorod la petite*, par corruption *Nijégorod* et *Nijnéi*, ch.-l. du gouvernement de Nijnéi-Novogorod, au confluent du Volga et de l'Oka, à 414 kil. E. de Moscou, à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 30,000 hab. Divisée en haute et basse : dans la 1re est le fort ou Kreml. Deux cathédrales; vingt-six églises, dont beaucoup à coupoles dorées, hôtel du gouvernement, belle fontaine, bazar magnifique, corderie, brasseries, distilleries; commerce de blé. Très grande foire, une des principales de l'Europe et qui attire 100,000 individus et plus (jadis elle se tenait à Makariev). — Nijnéi-Novogorod doit sa fondation à Iourié III (1227); les ducs de Souzdal l'eurent pour résidence avant Moscou. Les Tartares la brûlèrent en 1317 et 1378. — Le gouv. de Nijnéi-Novogorod, situé entre ceux de Kostroma et de Viatka au N. et au N. E., de Kazan et Simbirsk à l'E., de Penza et de Tambov au S., de Vladimir à l'O., a 360 kil. sur 225 et 1,400,000 hab., dont beaucoup de Mordouans, Tchouvaches, Tcheremisses, etc. Industrie assez active, toile, etc. Climat tempéré et sain, sol assez fertile. Grand commerce, facilité par 3 riv. (Volga, Oka, Soura).

NOVOGOROD-SEVERSKOÏ ou SIATVERSKOÏ (c.-à-d. *Novogorod la Sévérienne*), ainsi nommée de sa situation dans l'ancienne Sévérie, ch.-l. de district du gouv. de Tchernigov, sur la droite de la Desna, à 135 kil. N. E. de Tchernigov; 8,000 hab. Commerce de chanvre, blé, chaux; beaucoup de fours. — Jadis capit. d'un apanage des princes de Kiev (1044-1523). Souvent prise par les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, elle n'a été réunie à la couronne de Russie qu'après le traité de Déoulina (1618). Le faux Dmitri (Otrepief) fut vaincu aux environs en 1606.

NOWAIRI (Chehab-Eddyn-Ahmed), historien et jurisconsulte arabe, né vers 1331, a laissé une espèce d'encyclopédie historique, intitulée *Nihayat alarab fi fonoun aladab* (c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres), divisé en 5 liv. et formant 10 vol.; il s'en trouve un exemplaire complet à la bibliothèque de l'université de Leyde : la partie relative à la Sicile a été publiée en arabe et en latin, par Rosario dans sa *Collezione di cose Arabo-Siciliane* (Palerme, 1790), en français par M. Caussin, Paris, an x, à la suite du *Voyage en Sicile* de Riedesel.

NOYADES DE NANTES. *Voy.* CARRIER et NANTES.

NOYAL-PONTIVY, ville du dép. du Morbihan, à 7 kil. E. de Pontivy; 7,803 hab. Neuf foires.

NOYAL-SUR-VILAINE, ville du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 10 kil. E. de Rennes; 3,004 hab. Toiles.

NOYANT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. E. de Baugé; 1,100 hab.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Yonne), sur le Serein, à 17 kil. S. de Tonnerre; 1,900 hab. Serges, toiles de ménage; fabriques de chandelles. — Jadis place forte et titre d'une seigneurie qui appartint au prince de Condé, puis à la maison de Luynes.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 9 kil. O. de Sisteron; 1,100 hab.

NOYON, *Noviomagus Veromanduorum*, ch.-l. de cant. (Oise), à 22 kil. N. E. de Compiègne; 5,945 hab. Filatures de coton; toiles, couperose, etc. Commerce. Patrie de Calvin et du sculpteur Sarrazin, du consul Lebrun, de Roland et de Dumouriez. — Evêché dès 531 (l'évêque était sous Philippe-Auguste un des 12 pairs). Elle fut quelque temps capitale de l'empire de Charlemagne. Hugues Capet y fut élu roi en 987. Un traité d'alliance y fut conclu en 1516 entre François I et Charles-Quint.

NOYONNAIS, petit pays de France, dans la Picardie orient., mais annexé au grand gouv. de l'Ile-de-France. Ch.-l., Noyon. Auj. compris dans le N. E. du dép. de l'Oise.

NOZAY, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 24 kil. S. O. de Châteaubriant; 2,000 hab.

NOZEROI, ch.-l. de cant. (Jura), près de l'Ain, à 26 kil. S. E. de Poligny; 800 hab. Tanneries, souliers. Patrie de Gilbert Cousin, secrétaire d'Erasme.

NUBES, peuple d'Éthiopie, le même sans doute que les Nobates des anciens et les Nubiens modernes, habitait, 1° aux environs de la Thébaïde; 2° sur le golfe Avalite, et semble même avoir été soumis aux Avalites. *Voy.* NOBATES.

NUBIE, partie septent. de l'*Ethiopie* des anciens, contrée d'Afrique, entre l'Égypte et l'Abyssinie, par 25°-37° long. E., 10°-25° lat. N.: environ 1,540 kil. (du S. au N.) sur 576; 2,000,000 d'hab. Le Nil arrose cette contrée. Nulle capitale réelle. Division : 1° contrée orientale qui ne comprend que de vastes

déserts, semés de quelques rares oasis; Olba, Gosredjab, Atbarah en sont les seuls lieux remarquables; 2° contrée occid., où sont les états suivants:

Roy. de Sennaar,	ch.-l. Sennaar.
Pays de Halfay,	Halfay.
Pays de Chendi,	Chendi.
Pays de Damer,	Damer.
Pays de Barbar,	El-Mekheyr?
Pays des Chaykyé,	Korti.
Pays de Dongolah,	Marakah ou N.-Dongolah.
Pays de Mahas,	Tynareh?
Pays de Sokkot,	Amarah.
Ouady-el-Hadjar,	Semneh.
Pays des Barabras ou Basse-Nubie,	Déir ou Derr.

Toute la Nubie à peu près est vassale de Méhémet-Ali depuis la conquête qu'en fit en 1822 Ismaïl-pacha, son fils. Avant ce temps, le nord seul de la Nubie septent. (dite B.-Nubie) était censé obéir et rarement obéissait aux Ottomans. Dans les temps très anciens, la Nubie fut le siége de l'empire de Méroé (*Voy.* ce nom), dont on ne saurait préciser les limites. Les Romains y pénétrèrent assez avant, jusqu'à Napata, mais sans fruit, et ne possédèrent jamais que la lisière septent. du pays; ils l'appelaient *Æthiopia suprà Ægyptum.* Ils connaissaient en outre une tribu de *Nobates* ou *Nubes*, qui, sans doute, en devenant puissante, donna son nom à la contrée. Pour le climat, le sol, la flore et la faune, la Nubie diffère peu de l'Abyssinie (*Voy.* ce nom). — Ce pays est surtout connu par les voyages de Bruce et de Burkhardt.

NUCÉRIE, *Nuceria Alfaterna*, auj. *Nocera*, ville de Campanie, à l'E. de Pompéï, qui servait de port à cette ville. — Il y avait une autre Nucérie en Ombrie, désignée sous le nom de *Nuceria Camellaria.* — Enfin une dernière Nucérie, *Nuceria Apulorum*, est dite aussi *Luceria. Voy.* LUCÉRIE.

NUECES (Rio de las), riv. d'Amérique qui sépare le Mexique du Texas, naît dans les monts Ozark, par 31° lat. N., et 103° long. O., coule au S. E., et tombe dans le golfe du Mexique après un cours de 550 kil.

NUESTRA-SENORA-DE-LA-VEGA, ville d'Espagne (Santander), à 40 kil. de Santander; 4,040 hab.

NUESTRA-SENORA-DE-LOS-DOLORES, ville d'Espagne (Valence), à 16 kil. E. d'Orihuela; 3,050 hab.

NUGENT (Thom.), Irlandais, mort à Londres en 1772, est universellement connu par son *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu une multitude d'éditions. On lui doit de plus une *Histoire de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4, et plusieurs traductions.

NUIT, *Nox*, fille du Chaos, ou selon d'autres du Ciel et de la Terre, eut de l'Érèbe l'Ether et le Jour, et de l'Achéron les Furies. On lui sacrifiait des brebis noires et on la représentait assise sur un char et couverte d'un voile semé d'étoiles.

NUITHONS, *Nuithones*, peuple de la Germanie septentrionale. *Voy.* VINDILES.

NUITS, ville de France. *Voy.* NUYTS.

NUMA POMPILIUS, second roi de Rome, Sabin d'origine, et né à Cures, était, dit-on, gendre de Tatius. Il vivait dans la solit. et avait 40 ans lorsque les Romains l'appelèrent au trône, l'an 714 av. J.-C. Pas une guerre ne troubla son règne, tout entier voué à la législation et aux institutions religieuses. Il fonda des temples, créa les colléges des Saliens, des Vestales, des Pontifes, des Féciaux, donna des lois écrites, régularisa l'année, qui jusqu'alors avait eu dix mois et à laquelle il en donna douze, répartit le peuple en corps de métiers et s'efforça d'abolir toute distinction entre les Sabins et les Romains. Pour faire adopter ses institutions, Numa feignait de recevoir des révélations de la nymphe Égérie, que le peuple croyait sa femme. Il donna douze boucliers échancrés ou anciles, dont un, disait-il, était tombé du ciel, et qui était comme un palladium, gage de la stabilité de l'empire. Numa mourut après un règne de 43 ans, en 671 av. J.-C. Suivant quelques historiens, Ancus Martius, 4° roi de Rome, était son petit-fils. Longtemps après la mort de Numa on prétendit avoir retrouvé son tombeau, qui, entre autres objets, contenait beaucoup de manuscrits en langue grecque. Ces manuscrits, que les commissaires délégués par le sénat pour les examiner déclarèrent dangereux, furent brûlés. Des traditions anciennes faisaient de Numa un contemporain et même un disciple de Pythagore: ce synchronisme est inconciliable avec les récits ordinaires. Selon certains critiques modernes, Numa n'a pas existé, et il ne serait que la personnification de la législation religieuse et civile des Romains (le nom de *Numa* offre en effet une singulière analogie avec le mot grec *nomos*, loi); il est possible aussi qu'il représente la période de la domination sabine. — Plutarque a écrit une vie de Numa. Florian en a fait le héros d'un roman intitulé: *Numa Pompilius.*

NUMANCE, *Numantia*, auj. *Garray*, fameuse ville d'Hispanie, chez les Arévaques, près des sources du *Durius* (Duero), formait à elle seule un petit état. Elle fut le centre de la résistance de l'Espagne aux Romains durant la quatrième série de guerres qu'ils dirigèrent contre ce pays. En 137 av. J.-C., les Numantins imposèrent au consul Mancinus un traité honteux, que Rome s'empressa de violer. Enfin, en 134, Scipion Emilien fut chargé de la guerre contre les Numantins, et en 133 il l'acheva par la prise de Numance, dont presque tous les défenseurs s'étaient entretués après avoir brûlé leurs richesses.

NUMÉNIUS, philosophe grec et chrétien du IIe siècle, né à Apamée en Syrie. Il suivait les idées de Pythagore et de Platon, et prétendait que ce dernier avait beaucoup emprunté aux livres de Moïse: aussi qualifiait-il Platon de *Moïse attique.* On trouve des fragments de Numénius dans Eusèbe et Origène.

NUMÉRIEN, *M. Aurelius Numerianus*, empereur romain, fils de Carus, lui succéda en 284 avec son frère Carin: il périt la même année, assassiné par Aper, préfet du prétoire, en revenant de la guerre des Parthes.

NUMIDIE, *Numidia*, auj. prov. de *Constantine* et partie du beylik de *Tunis*, contrée de l'Afrique anc., entre la Mauritanie à l'O. et les possessions de Carthage à l'E. Agrandie par les conquêtes de Massinissa, la Numidie avait pour bornes à l'O. le Malwa ou Molokath, et s'avançait à l'E. jusqu'à 50 ou 60 kil. de Carthage. Avant la bataille de Zama (202), la Numidie se divisait en deux états, celui des Massyles à l'E., celui des Massessyles à l'O.: le premier avait pour capit. Cirta: Massinissa fut un de ses rois; Syphax régnait sur le second. Ce dernier prince posséda un instant toute la Numidie, mais en 203 Massinissa devint, à son tour, le maître des deux états. Rome, victorieuse de Carthage, les lui laissa, et lui permit même de s'agrandir. Divers partages eurent lieu après la mort de ce roi (148) et celle de son fils Micipsa (118). Jugurtha s'étant rendu maître par le crime du roy. entier, en fut dépouillé par les Romains l'an 107 av. J.-C., et alors Rome annexa à la prov. romaine d'Afrique les cantons qu'en avait jadis distraits Massinissa: en même temps, elle fit de l'anc. Massylie ou Numidie orient. un roy. de Numidie qu'elle partagea entre deux petits-fils de Massinissa, Hiempsal II et Mandrestal, et donna la Massessylie ou Numidie occid. à Bocchus, roi de Mauritanie, pour le récompenser d'avoir livré Jugurtha. Le roy. de Numidie devint prov. romaine l'an 46 av. J.-C., après la bataille de Thapse; mais Auguste le rendit à Juba II. Enfin il fut définitivement réuni à l'empire, après la révolte et la mort de Tacfarinas (17 ap. J. C.). Quant à la Numidie

occid., devenue Mauritanie orient., elle fut divisée en deux prov. : Mauritanie Césarienne et Mauritanie Sitifine. — Les Numides ou habitants de la Numidie sont rangés parmi les peuples nomades (d'où leur nom); les peuplades des côtes dépendaient des Phéniciens et avaient des villes : mais les habitants de l'intérieur étaient à demi sauvages, sans aucune discipline, vivaient sous des tentes et étaient surtout renommés comme excellents cavaliers. Annibal en avait beaucoup dans son armée.

NUMITOR, fils de Procas et roi d'Albe, fut le père de Lausus et de Rhéa Sylvia; son frère Amulius usurpa sur lui le trône et fit périr ses deux enfants; Romulus et Rémus, ses petits-fils, le vengèrent et lui rendirent la couronne.

NUNEATON, ville d'Angleterre (Warwick), à 13 kil. N. E. de Coventry; 5,000 hab. Rubans, etc.

NUNEZ. Quatre peintres espagnols assez remarquables ont porté ce nom : 1° Jean Nunez, né vers la fin du XVe siècle, élève de J. Sanchez de Castro, et auteur de plusieurs tableaux qui ornent la cathédrale de Séville; 2° Pierre Nunez, né à Madrid vers 1614, mort en 1654, élève de J. Soto, et auteur d'une portion des portraits des rois d'Espagne de la salle de comédie du palais de Madrid; 3° Matthieu Nunez de Sepulveda, peintre de Philippe IV en 1640, et célèbre surtout par ses fresques; 4° Nunez de Villavicencio, né à Séville en 1635, mort en 1700, élève de Murillo, et celui des disciples de ce grand peintre qui a le mieux reproduit sa manière.

NUNEZ (Fernand), philologue, dit *Nonnius Pincianus*. *Voy.* PINCIANUS.

NUNEZ DE BALBOA (Vasco). *Voy.* BALBOA.

NUORO, ville de Sardaigne, à 130 kil. N. de Cagliari; 3,350 hab. Evêché. Ch.-l. d'une prov. de même nom qui compte 48,000 hab.

NUOVO, c.-à-d. en italien *nouveau*. Pour les noms commençant ainsi, cherchez le nom qui suit.

NUOVO-MONTE, m. du roy. de Naples, près et au N. O. de Pouzzole, remplaça le lac Lucrin en 1538 par l'effet d'un tremblement de terre. *Voy.* LUCRIN.

NUREMBERG, *Norimberga* en latin du moyen âge, *Nürnberg* en allemand, ville du roy. de Bavière (Rezat), sur la Pegnitz, à 77 kil. S. E. de Wurtzbourg; 40,000 hab. Divisée en deux parties (Sebald, Lorenz), et bâtie sur 12 petites collines. Muraille flanquée de 365 tours. Rues étroites et tortueuses. Hôtel-de-ville, vieux château du Xe siècle, trois belles églises, arsenal, théâtre, banque royale; école des arts, école polytechnique; société d'agriculture et industrie, société de physique, etc., 6 bibliothèques publiques. Laiton, miroirs dits *de Nuremberg*, produits chimiques, instruments de musique et de mathématiques, quincaillerie, porcelaine, faïence, tabletterie, mais surtout jouets d'enfants (en bois, ivoire, métaux, etc.), etc. Commerce très important. Il l'a pourtant été encore plus jadis. — Nuremberg existait dès le temps de Charlemagne et fut une des premières villes converties au christianisme. Plusieurs diètes s'y tinrent, entre autres la première de toutes sous Othon I (988). Elle s'accrut beaucoup sous Charles IV, et devint ville impériale du cercle de Franconie. En 1783, elle perdit ce titre, et par la paix de Presbourg (1805) elle fut donnée à la Bavière. Behaim et Albert Durer y naquirent.

NUREMBERG (burgraviat de), un des quatre burgraviats de l'ancien empire d'Allemagne, dans la Franconie. Créé en 1060 par l'empereur Henri IV, il appartint d'abord à la maison de Vohburg; il passa ensuite à la maison de Hohenzollern, qui, depuis Frédéric I (mort en 1218), ne cessa de le posséder jusqu'en 1801; cette maison règne auj. sur la Prusse, mais le burgraviat fait actuellement partie de la Bavière.

NURSIE, *Nursia*, auj. *Norsia*, ville de l'Italie anc., dans le N. de la Sabine, au pied de l'Apennin. C'est la patrie de Sertorius et de saint Benoît.

NUSCO, v. du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 32 kil. S. E. de Montefusco; 3,560 hab. Evêché.

NUVOLONE (Pamphile), peintre d'histoire, né à Crémone et mort à Milan (1651), fonda en cette ville une école d'où sont sortis de bons peintres. Son chef-d'œuvre est un tableau représentant la *Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent, et apparaissent à S. Charles Borromée et à S. François d'Assise.*

NUYTS ou NUITS, *Nutium*, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 16 kil. N. E. de Beaune; 3,120 hab. Draps, eau-de-vie, kirschwasser, etc. Aux environs, vins renommés, dont on fait un commerce considérable.

NUYTS (Terre de), contrée de la Nouvelle-Hollande, le long de la côte mérid., de 114° 20' à 130° long. E. Découverte par Pierre de Nuyts, négociant hollandais, en 1627. Elle est encore peu connue.

NYBORG, ville de Danemark, dans l'île de Fyen, sur le grand Belt, à 31 kil. S. E. d'Odensée; 2,850 hab. Port, ville forte, etc. Eau-de-vie. Patrie de Christian II. C'est à Nyborg que les navires paient le droit de passe pour traverser le Belt.

NYDER (J.), dominicain allemand, mort en 1438, empêcha par ses prédications les Hussites d'avoir beaucoup de succès en Franconie, mais eut le tort de déployer de la barbarie contre eux dans une deuxième mission, dirigée spécialement contre la nuance taborite. Il a laissé beaucoup d'écrits, entre autres le *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus* (c'est un recueil de tous les contes sur les revenants, la divination, etc.), Paris, 1519, in-4, et le *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517.

NYIREGYHAZA, ville de Hongrie (Zabolcz), à 8 kil. N. O. de Gross-Kallœ; 13,000 hab.

NYKOEPING, ville de Suède (Suède propre), ch.-l. du lan ou gouvernement de Nykœping, sur un golfe de la mer Baltique; à 77 kil. S. O. de Stockholm; 2,500 hab. Fonderie de fer. Commerce de fer, cuivre, planches. — Le gouvernement de Nykœping, situé dans le S. E. de la Suède propre, a été presque tout entier formé de la Sudermanie; il a 100 kil. sur 100, et 110,000 hab. Climat froid, sain. Plomb, fer, cuivre, pierre. Riche pêche sur la côte et dans les lacs Mælar, Hielmar, etc.

NYLAND, prov. de la Russie, dans le grand-duché de Finlande, à l'E. de la prov. d'Abo et sur le golfe de Finlande; 225,000 hab. Ch.-l., Elsingfors. Beaucoup de lacs; bonnes terres, belles forêts.

NYMPHES, *Nymphæ*, déesses des eaux. On distinguait parmi elles les Naïades, les Néréides, les Océanides, etc. Le nom de nymphes s'appliquait plus particulièrement aux déesses des eaux douces; il s'est abusivement étendu à un grand nombre de divinités secondaires préposées à différentes parties de la nature, notamment aux Oréades, Dryades, Napées (*Voy.* ces noms). On les regardait, non comme immortelles, mais comme vivant plusieurs milliers d'années. On leur offrait du miel, du lait, des fruits, de l'huile, quelquefois des chèvres. On les représentait jeunes, belles, nues ou demi-nues, accoudées près des eaux et la main sur une urne, ou bien dansant avec les Satyres.

NYON, *Noiodunum*, *Noviomagus*, ou *Colonia equestris* des anc., *Neus* en allemand, ville de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève et sur une colline, à 19 kil. N. de Genève; 2,500 hab. Papeterie, poterie.

NYONS, *Noviomagus*, ch.-l. d'arr. (Drôme), sur l'Aigues, à 90 kil. S. S. E. de Valence; 3,208 hab. Savon, etoffes mélangées, tanneries. Aux env., houille. Beau pont romain et restes d'antiquités romaines. — L'arr. de Nyons a 4 cant. (Nyons, Lebuis, Remusat, Séderon), 74 communes et 35,554 hab.

NYONS, *Neomagus*, ville de Suisse. *Voy.* NYON.

NYSA, lieu célèbre en mythologie comme résidence favorite de Bacchus; on en a fait tantôt un mont, tantôt une ville ou une île; on le place en Éthiopie, en Arabie, et le plus souvent dans l'Inde; on l'identifie aussi avec *Naxos*, ou avec *Parnichada* (monts Paropamisus), etc. — Du reste, il y a eu au moins deux villes de Nysa, l'une dans l'Inde, sur le Cophène, près de son confluent avec l'Indus, l'autre en Lydie, près de la Carie : celle-ci est célèbre comme patrie de Strabon.

NYSSA, ville de Servie. *Voy.* NISSA.

NYSTAD, ville de Russie (Finlande), sur le golfe de Botnie, à 60 kil. N. O. d'Abo; 1,850 hab. Toile, lainage, bonneterie.— Bâtie en 1617. Célèbre par la paix qui y fut conclue entre la Russie et la Suède en 1721 (celle-ci y cédait la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie).

NYSTEN (P.-Hubert), médecin, né à Liége en 1771, mort à Paris en 1818, se distingua par de belles expériences électro-médicales, fut chargé de plusieurs missions médicales par le gouvernement, et finit par être nommé médecin de l'Hospice des Enfants. On lui doit un *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, botanique*, etc., Paris, 1810, in-8; *Nouvelles expériences sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8, etc.

O

O' (c.-à-d. *fils*). Pour les mots irlandais qui commenceraient ainsi (comme O'Brien, O'Neill, etc.) et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit.

O (Fr., marquis d'), surintendant des finances, né vers 1535, mort en 1594, fut surintendant des finances sous Henri III depuis 1578. Bien que haï universellement pour ses concussions notoires, il garda sa place à l'avènement de Henri IV. Ses prodigalités avaient encore surpassé ses exactions; il mourut dans un complet dénûment.

O (SAINT-MARTIN D'). *Voy.* SAINT-MARTIN.

OAJACA. *Voy.* OAXACA.

OAKHAM, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Rutland, à 28 kil. S. de Leicester; 2,000 hab. Assez bien bâtie. Vieux château; église, vaste maison de ville, hôpital, etc.

OAKHAMPTON, ville d'Angleterre (Rutland), à 31 kil. O. d'Exeter, sur l'Oak: 2,100 hab. Serges. — Cette ville appartenait jadis à la maison de Courtenay.

OANNÈS, dieu chaldéen, civilisateur de l'humanité naissante, était demi-homme, demi-poisson; il sortit de la mer Érythrée pour apprendre aux hommes les arts, l'agriculture, les lois. Bérose nomme quatre êtres monstrueux analogues à Oannès, et qui sont comme quatre Oannès apparaissant à quatre époques différentes de l'année.

OARACTA, île de l'Asie ancienne, dans le golfe Persique, auj. l'île de KISCHM.

OASIS, nom donné à divers lieux qui, au milieu des déserts de sable de l'Afrique ou de l'Asie, offrent de l'eau et de la végétation, et sont comme des îles de verdure. On distingue surtout: 1° la *Grande Oasis* ou *Oasis de Thèbes*, *Oasis magna*, auj. *El-Ouah* ou *El-Khargeh*, à l'O. du Nil et à sept journées de Thèbes et d'Abydos, entre 25° 10'-26° 50' lat. N., et par 28° long. E.; elle a 150 kil. de long, de Kasr-Djebel-el-Sout à Kasr-el-Hadjar; elle est bornée par des mont.; plusieurs petits cours d'eau; palmiers, citronniers, etc. On y voit des ruines remarquables. On y compte env. 4,000 hab. arabes, et deux endroits principaux, El-Khargeh et Siout; — 2° la *Petite Oasis*, *Oasis parva*, auj. *El-Ouah-el-Bahryeh*, au N. de la précédente, dans la région de l'ancien lac Mœris, par 28° 30' lat. N., et 26° 40' long. E.: 45 kil. sur 13; 2,500 hab. (hardis pillards); pâturages nombreux; cette oasis est exposée à des chaleurs insupportables et souvent ravagée par les sauterelles; ruines antiques; — 3° l'*Oasis d'Ammon*, auj. *Siouah*, à l'O. du Nil, mais en dehors de l'Égypte et dans la partie de la Lybie située au S. de la Cyrénaïque (ou désert de Barca). Elle était célèbre comme siége du temple et de l'oracle de Jupiter Ammon. *Voy.* SIOUAH; — 4° l'*Oasis intérieure* ou *occidentale*, *Oasis interior*, auj. *Dakhel*, à l'O. de la Grande Oasis. *Voy.* DAKHEL, etc.

OATES (Titus), intrigant anglais, né en 1619, étudia à Cambridge, se fit jésuite, puis abjura. N'obtenant pas les bénéfices qu'il avait espérés, il imagina, sous l'inspiration du parti du Covenant, une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et la religion protestante, et s'en rendit le délateur. L'opinion publique prit l'affaire au sérieux: plusieurs illustres personnages périrent, et Oates eut une pension. La fraude fut pourtant bientôt connue, et Jacques II le condamna à une prison perpétuelle et à subir une fustigation périodique quatre fois l'an. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il mourut en 1705.

OAXACA ou GUAJACA, ville de l'Amérique du Nord, capitale de l'état d'Oaxaca, sur le Rio-Verde, par 97° 20' long. O., 17° 45' lat. N., à 360 kil. S. E. de Mexico; 24,000 hab. Évêché. C'est une belle ville; on y remarque la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, etc. Aux environs, jolis jardins. — Fondée par Nuno del Mercado au temps de F. Cortez; elle doit son nom aux arbres appelés *guaxes*, qui croissent en grand nombre aux environs. Près d'Oaxaca commence une magnifique vallée de 80 kil. de long sur 60 de large; c'est de cette vallée que Fernand Cortez prit le titre de marquis *del Valle*.

OAXACA (État d'), un des États de la confédération mexicaine, a pour bornes les États de Puebla au N. et à l'O., de Vera-Cruz au N. E., de Guatemala à l'E., et le Grand-Océan au S.: 40 kil. de l'E. à l'O., sur 292; 600,000 hab.; ch.-l., Oaxaca. Montagnes, climat salubre, sol fertile (coton, sucre, cochenille, etc.); mines d'or, argent, plomb, soufre; porphyre et basalte.

OBDORIE, nom ancien d'une contrée de Sibérie située vers l'embouchure de l'Obi, désignait surtout la presqu'île entre les golfes de Kara et de l'Obi. Elle est gelée presque toute l'année. Ce pays est compris auj. dans le gouv. de Tobolsk. Il appartenait aux grands-ducs de Russie dès le XVe siècle.

OBDORSK, ville de la Russie d'Asie en Sibérie (Tobolsk), sur l'Obi, à 920 kil. de Tobolsk, par 66° 30' long. E., 64° 58' lat. N. C'est la ville la plus septentrionale de la Sibérie.

OBÉDIENCE, terme employé souvent par les théologiens, exprime généralement l'état de dépendance qui soumet un fidèle à son supérieur spirituel. — On désigne spécialement sous le nom de *pays d'obédience*, les états dans lesquels le pape nomme aux bénéfices qui viennent à vaquer. Dans les temps

de schisme où il y avait deux papes à la fois, le mot d'*obédience* servait à désigner les différents pays qui reconnaissaient l'un ou l'autre pape. Ainsi, au XIVe siècle, pendant le grand schisme d'Occident, on distinguait l'*obédience d'Urbain VI*, comprenant l'Italie septentr., l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Norwége et l'Angleterre; et l'*obédience de Clément VII*, qui comprenait le reste de l'Europe.

OBEID-ALLAH-AL-MAHDY, fondateur de la dynastie des califes fatimites, était né vers 882, et prétendait, à tort sans doute, descendre d'Ali et de Fatime, d'où les noms d'Alides ou Fatimites donnés à ses descendants. S'étant placé à la tête des restes des Karmathes, que l'on regardait comme anéantis, il prit en 908 le titre d'*émir-al-moumenim* (commandeur des fidèles), réservé aux seuls califes, fonda Al-Mahdyah, qu'il fit capitale de son empire futur, mit fin à la domination des Aglabites (908), détruisit en 914 l'empire des Edrisites, tenta, mais vainement, la conquête de l'Egypte, et ravagea à diverses reprises les côtes de la Calabre. Sa mort eut lieu en 934, et il eut pour successeur son fils Caïem-Biamr-Allah. Le monde musulman se trouva alors partagé entre trois califes, qui résidaient l'un à Bagdad, l'autre à Cordoue et le 3e à Al-Mahdyah.

OBÉLISQUES, pyramides quadrangulaires très effilées et brusquement terminées par le haut, étaient fort communes chez les Égyptiens. Leur hauteur varie de 20 à 40 mètres. Beaucoup d'obélisques étaient monolithes. Leur place ordinaire était un peu en avant des grands temples et parmi les avenues de sphinx. Du sommet à la base, les obélisques sont couverts d'hiéroglyphes. Auguste et d'autres empereurs firent transporter plusieurs obélisques à Rome. On en compte encore treize auj. dans cette ville. On voit aussi un magnifique monolithe de cette espèce sur la place de la Concorde à Paris; il est connu sous le nom d'*Obélisque de Luxor* ou *Louqsor*. *Voy.* LOUQSOR.

OBER-BERGHEIM. *Voy.* BERGHEIM.

OBERHAUSEN, village de Bavière (Danube sup.), à 5 kil. S. O. de Neubourg, près du Danube. Monument élevé à Latour-d'Auvergne en 1800.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), créateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy, né à Weissenbach en 1738, mort en 1815, était fils d'un teinturier. Il se rendit à Paris à 19 ans, et deux ans après, n'ayant pour tout capital que 400 fr., il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, se chargeant seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Bientôt son établissement prit une extension prodigieuse et fit la richesse du pays. C'est sur le modèle des ateliers d'Oberkampf que l'industrie des impressions sur tissus, si considérable aujourd'hui en France, a longtemps formé tous ses établissements. Louis XVI donna des lettres de noblesse à Oberkampf; Napoléon lui offrit, dit-on, une place au sénat, mais le manufacturier refusa.

OBERLAND (c.-à-d. *haut pays*), nom donné à quelques cantons de la Suisse et de l'Allemagne.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant français, naquit à Strasbourg en 1735, étudia la théologie et s'attacha spécialement à la partie archéologique des livres saints, fut successivement chargé de diverses chaires, puis de la direction du gymnase de Strasbourg (1787). Il subit une détention de trois mois en 1793; de retour dans sa ville natale, il y fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il mourut en 1806. Il avait été nommé associé de l'Académie des Inscriptions, et plus tard correspondant de l'Institut. On lui doit plusieurs *Manuels* élémentaires (en allemand), adoptés dans diverses écoles d'Allemagne, des éditions fort estimées d'Horace (Strasbourg, 1788, in-4), de Tacite (1801, 2 vol. in-8, Strasbourg); des *Dissertations* sur les Minnesingers d'Alsace, etc.

OBERNAI, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 24 kil. N. de Schelestadt; 4,920 hab.

OBÉRON, roi des Génies de l'air, dans la mythologie scandinave, avait pour épouse ou pour amante Titania. Quelques-uns lui donnent pour femme la fée Mab (*Voy.* ce nom). Shakspeare en Angleterre, Wieland en Allemagne ont chanté Obéron.

OBI, riv. de Sibérie, sort du lac Altyn (Tomsk), arrose le gouv. de Tomsk et la partie septentr. de celui de Tobolsk. Son cours est de 3,200 kil. environ et a deux directions, au N. O. et au N. Affluents, l'Irtich (qu'il faut peut-être regarder comme le cours d'eau principal), la Tom, la Tim, la Vakh, etc.

OBI (golfe de l') dans l'Océan Glacial, par 66°-72° 25' long. E., 65° 42'-70° 18' lat. N.: 700 kil. sur 110.

OBIDOS, ville murée du Portugal (Estramadure), à 35 kil. N. O. d'Alenguer; 4,000 hab. Château-fort, aqueduc. Prise sur les Maures au XIIe siècle. Combat entre les Français et les Anglais en 1808. — Il y a un autre Obidos, d'abord *Pauxis*, au Brésil, sur l'Amazone, à 800 kil. O. de Para.

OBLATS, *Oblati* (c.-à-d. *offerts*). On désignait sous ce nom : 1° des religieux qui, en entrant dans un ordre monastique, faisaient à la communauté l'abandon de tous leurs biens; 2° ceux qui étaient consacrés dès leur enfance à la vie religieuse; 3° des laïques qui, sans entrer dans les ordres, se faisaient vassaux d'une abbaye; 4° enfin, des soldats qui, ne pouvant plus servir à cause de leurs blessures ou de leurs infirmités, étaient logés ou nourris dans une abbaye ou un prieuré.

OBLATS DE SAINT-AMBROISE, congrégation de prêtres séculiers établis à Milan, en 1578, par saint Charles Borromée; ils furent ainsi appelés parce qu'ils s'étaient offerts (*oblati*) volontairement à l'archevêque pour exécuter tout ce qu'il lui plairait de leur ordonner, et qu'ils avaient pris pour patron saint Ambroise. L'ordre des Oblats fut approuvé par Grégoire XIII, qui attribua à ces religieux des revenus considérables et les destina principalement à aller en mission, à desservir des cures et à diriger des colléges et des séminaires.

OBOTRITES, nom d'une tribu slave de la Germanie, qui faisait partie des Wendes ou Venèdes, habitait sur les bords du Haut-Oder, dans la contrée qui forme auj. le Mecklembourg. Ils avaient pour capitale Rereg (auj. Mecklembourg).

OBRECHT (Ulric), savant, né à Strasbourg en 1646, mort en 1701, voyagea en Allemagne et en Italie, succéda à Bœcler dans sa chaire d'éloquence et dans celle d'histoire, abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet (1684), fut nommé par Louis XIV préteur royal de Strasbourg, puis chargé d'une mission diplomatique à Francfort-sur-le-Mein (1698). On a de lui : *De legibus agrariis populi romani*, Strasbourg, 1674, in-4; *Alsaticarum rerum prodromus*, Strasbourg, 1681, in-4, et beaucoup d'autres opuscules, ainsi que des éditions de *Dyctis*, de *Quintilien*, de l'*Histoire d'Auguste*, etc.

OBREGON (Bernardin), instituteur des frères-infirmiers Minimes qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las Huelgas en 1540, mort à Madrid en 1599, avait été d'abord militaire et s'était livré à tous les vices, puis se convertit en 1568.

O'BRIEN. *Voy.* BRIEN.

OBRINCUS ou OBRINCA, auj. l'*Ahr* (Prusse rhénane), riv. de la Gaule, séparait la Germanie supérieure de la Germanie inférieure.

OBRIQUE. *Voy.* OURIQUE.

OBSEQUENS (Julius), auteur latin, vécut vers 388, de J.-C. et n'est connu que par une compilation *De Prodigiis*, tirée surtout de Tite-Live et perdue en grande partie. On l'imprime ordinairement à la suite d'Aurelius Victor. Lycosthène en a donné une

édition à part avec des suppléments de sa façon, Bâle, 1552 ; il en a été donné une meilleure édition par Hof, 1772, in-8. Il a été traduit en français par George de la Bouthière, Lyon, 1547, in-12.

OBSERVANCE (Religieux de l'), nom donné dans plusieurs ordres religieux à des communautés qui s'imposaient la loi d'*observer* dans toute leur rigueur les règles monastiques. On distinguait : 1° les *Pères de l'Observance* ou *Observantins*, sortis de l'ordre de Saint François à la suite de la réforme de 1363 ; 2° les religieux de l'*étroite Observance*, de l'ordre de Cîteaux ; 3° ceux de la *grande Observance*, de l'ordre de la Merci ; 4° ceux de la *primitive Observance des Frères Prêcheurs*, réforme des Dominicains qui s'introduisit en France dès 1636.

OBSERVANTINS. *Voy.* OBSERVANCE (Pères de l').

OBSOPOEUS. *Voy.* OPSOPOEUS.

OBVODIE, subdiv. d'une voïvodie. *Voy.* VOIVODIE.

OC (Langue d'). *Voy.* LANGUEDOC.

OCA (Sierra d'), *Idubeda mons*, partie la plus septentrionale des monts Ibériens en Espagne, se rattache au versant méridional des monts Cantabres, dans la province de Palencia, entre les sources de l'Èbre et de la Pisuerga, se dirige au S. E. dans la province de Burgos, et va se lier à la Sierra de San-Millan ; après un parcours de 110 kil.

OCANA, anj. *Althæa* ou *Olcania*, ville d'Espagne (Tolède), à 12 kil. du Tage, à 40 kil. N. E. de Tolède ; 5,000 hab. Palais du duc de Frias. Belle place, belle fontaine. Savon, draps, etc. — Cette ville appartint aux chevaliers de Calatrava jusqu'en 1182, puis à ceux de saint Jacques. Les Français y battirent les Espagnols en 1809.

OCANA, bourg de la Nouvelle-Grenade, sur le Rio-de-Oro, à 400 kil. N. E. de Bogota. Aux environs, mines de cuivre. Il s'y tint en 1828 une célèbre Convention nationale colombienne pour modifier la constitution de Cucuta.

OCCAM (Guillaume D'), célèbre scholastique, de l'ordre des Cordeliers, était né vers 1280, au village d'Occam dans le comté de Surrey, et fut le disciple de Duns Scot. Après avoir rempli en Angleterre divers emplois ecclésiastiques, il fut banni de l'université d'Oxford, pour avoir excité des troubles par la nouveauté de ses doctrines, vint à Paris où il enseigna la théologie, prit la défense de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, et attaqua avec violence les prétentions et les vices des papes ; fut excommunié en 1330, se réfugia à la cour de Louis de Bavière, qu'il soutint dans ses querelles avec le Saint-Siége, et mourut à Munich en 1343 ou 1347. Comme philosophe scholastique, Occam ressuscita le Nominalisme ; il combattit les Réalistes, en soutenant qu'on ne doit pas admettre des êtres nouveaux sans nécessité : *entia non sunt multiplicanda præter necessitatem* ; il réfuta la doctrine des *idées-images* qu'on plaçait entre les objets et la pensée. En morale, il faisait dépendre le bien et le mal de la volonté arbitraire de Dieu. Ses principaux écrits sont : *Super quatuor libros sententiarum*, Lyon, 1495 ; *Summa logicæ*, Paris, 1488 ; *Quodlibeta*, Paris, 1487 ; *Super potestate summi pontificis*, 1496.

OCCASION, divinité allégorique qui présidait au moment le plus favorable pour réussir. On la représentait sous la forme d'une femme nue, chevelue par devant et chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue.

OCCHIALI (Kilig-Ali, dit vulgairement), renégat calabrais, pris jeune par les Turcs, fut pirate sous Dragut, s'éleva aux plus hauts grades dans la marine ottomane, se distingua en 1572 à la bataille de Lépante, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, fut nommé par Sélim II capitan-pacha, enleva aux Espagnols La Goulette (fort de Tunis) en 1573, et mourut comblé de gloire en 1577. Constantinople lui doit une mosquée, ainsi qu'un collége qui peut recevoir 100 étudiants.

OCCIDENT (Empire d'), un des deux empires formés de l'empire romain par le partage entre Valentinien et Valens en 364, puis par le partage définitif entre Honorius et Arcadius (395). A la première époque, l'empire d'Occident ne comprenait que cinq diocèses (Britannie, Gaules, Hispanie, Italie, Afrique). A la deuxième époque, le diocèse d'Illyrie fut divisé en deux, l'Illyrique et la Dacie, et le premier fut attribué à l'empire d'Occident, qui en compta d'abord six, puis sept, quand l'Italie fut elle-même divisée en diocèse d'Italie et diocèse de Rome. (Pour plus de détails, *Voy.* empire ROMAIN.) — L'empire d'Occident périt après un siècle environ d'existence, sous Romulus Augustulus, en 476. Depuis 408, il allait sans cesse perdant de ses provinces par les invasions des Barbares ou par abandon volontaire. Milan, puis Ravenne, furent successivement capitales de l'empire d'Occident. — On appelle *second empire d'Occident*, ou *saint empire romain d'Occident*, celui qui fut fondé par Charlemagne en 800, et qui finit en 911 à la mort de Louis IV l'Enfant, le dernier des Carlovingiens ; il fut remplacé par l'*empire d'Allemagne*, constitué en 962 par Othon-le-Grand.

OCCIDENT (Église d'), nom donné à l'Église romaine, depuis que, par une loi de Valentinien III, toutes les églises d'Occident et tous les évêques des Gaules furent soumis à l'évêque de Rome. On l'oppose à l'église d'Orient.

OCCIDENT (grand schisme d'). *Voy.* SCHISME.

OCCITANIE, nom donné souvent au Languedoc et même à tout le littoral français de la Méditerranée, pendant le moyen âge, surtout par les poëtes, probablement parce qu'on y parlait la langue d'*Oc*. *Voy.* LANGUEDOC.

OCÉAN, *Oceanus*, dieu de la mer chez les païens, frère et époux de Téthys, et père des Océanides, n'est que la mer personnifiée.

OCÉAN. On nomme ainsi l'immense étendue d'eau salée qui couvre la plus grande partie du globe ; on la divise en cinq grands bassins principaux : 1° le *Grand-Océan* (*Voy.* ci-après), entre l'Amérique, l'Asie et la Nouvelle-Hollande ; 2° l'*Océan Atlantique*, entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique (*Voy.* ATLANTIQUE) ; 3° l'*Océan Indien*, entre les Indes, l'Afrique et la Nouvelle-Hollande (*Voy.* mer des INDES) ; 4° et 5° l'*Océan glacial Arctique* et l'*Océan glacial Antarctique* vers les deux pôles (*Voy.* mer GLACIALE).

OCÉAN (GRAND-), dit aussi *Océan Pacifique* et improprement *mer du Sud*. Cet immense Océan, borné au N. et au S. par les deux mers polaires, à l'E. par les côtes occid. de l'Amérique, à l'O. par les côtes orient. de l'Asie, se sépare de l'Atlantique au S. E. par une ligne qui, partant du cap Horn, suivrait le méridien de 69° 40' long. O. Au S. O., le méridien de 145° long. E. le sépare de la mer des Indes. Dans sa partie occidentale, où sont répandus les divers archipels de l'Océanie, cet Océan prend divers noms, tels que ceux de *mer des Moluques, de Célèbes, de Mindanao, de Java, de la Sonde* ; plus au nord, on distingue la *mer de Chine*, la *mer Jaune*, la *Manche de Tartarie* et la *mer d'Okhotsk* ; au N. la *mer de Behring* fait communiquer le Grand-Océan avec l'Océan glacial Arctique ; enfin à l'E. se trouve le *golfe de Californie* ou *mer Vermeille*. Dans sa plus grande largeur, le Grand-Océan peut avoir 6,650 kil. ; il a 9,000 kil. de long. Sa superficie équivaut à 171,800,000 kil. carrés environ.

OCÉANIDES ou OCÉANITIDES, déesses subalternes des mers, filles de l'Océan et de Téthys, étaient au nombre de plus de 3,000.

OCÉANIE, cinquième partie du monde, est composée d'îles répandues dans le Grand-Océan, et s'étend de 91° long. E. à 105° long. O., de 35° lat. N. à 56° lat. S. ; sa longueur est donc d'environ

174 degrés, et diagonalement d'au moins 20,000 kil.: sa largeur va toujours diminuant à mesure qu'on s'avance vers l'est. Généralement on divise l'Océanie en trois régions, subdivisées chacune, comme il suit, en archipels et en groupes:

- Malaisie ou Notasie (à l'O.)
  - Archipel de la Sonde,
    - Groupe de Sumatra.
    - Groupe de Java.
    - Arch. de Sumbava-Timor.
  - Archip. des Moluques,
    - Gr. des Moluques.
    - Gr. de Célèbes.
  - Groupe de Bornéo,
  - Archip. des Philippines,
- Australie (au milieu).
  - Australie propre, dite aussi Continent austral, ou Nouvelle-Hollande.
  - Archipels,
    - Gr. de la Papouasie.
    - Arch. de la Louisiade.
    - Arch. de la Nouv.-Bretagne.
    - Arch. de Salomon.
    - Arch. de La Pérouse.
    - Arch. de Quiros.
    - Groupe de la Nouv.-Calédonie.
    - Gr. de Norfolk.
    - Gr. de la Tasmanie.
    - Gr. de la Diéménie.
- Polynésie ou Micronésie (à l'E.).
  - Polynésie Boréale,
    - Arch. de Mounin-Volcanique.
    - Arch. des Mariannes.
    - Arch. de Palaos.
    - Arch. des Carolines.
    - Sporades boréales.
  - Archipel central ou de Mulgrave.
  - Polynésie Australe,
    - Arch. de Viti.
    - Arch. de Tonga ou des Amis.
    - Arch. d'Ooua-Horn.
    - Arch. de Hamoa ou de Bougainville.
    - Arch. de Kermadec.
    - Arch. de Cook.
    - Gr. de Toubouai.
    - Arch. d'Otahiti.
    - Arch. Paumatou.
    - Arch. de Mendana.
    - Arch. de Hawaii ou des îles Sandwich.
    - Sporades australes.

L'Océanie a peu de mont., sauf dans les grandes îles occidentales. Généralement le climat y est chaud et humide. Le sol est très fertile. Le règne végétal y est fort riche. La mer abonde en poissons, en mollusques, en zoophytes. Des bancs de coraux sans cesse croissants hérissent les abords des côtes. Les habitants forment deux masses, peuples malaisiens et peuples nègres: ils sont en général peu civilisés. Il y a des traces de civilisation ancienne à Java, à Sumatra, aux Philippines; les insulaires d'Otahiti, des îles Sandwich, d'Hamoa, de Mendana, de Tonga, ont quitté l'état sauvage depuis les visites des Européens. La plupart des Polynésiens sont intrépides navigateurs, et fendent la mer sur des pirogues d'une construction très heureuse. — Ce n'est guère que depuis le commencement du siècle actuel qu'on a eu l'idée de faire de l'Océanie une partie du monde. On doit principalement la connaissance de ces pays aux découvertes de Cook (1768, etc.), découvertes qui avaient été précédées depuis longtemps par celles de Magellan, Van Diémen, Abel Tasman et Roggeween, et que complétèrent celles de Bougainville, La Pérouse, D'Entrecasteaux, Freycinet et Dumont d'Urville. — On nomme quelquefois *Océanie hollandaise* l'ensemble des îles Java, Sumatra, Moluques et la portion de Bornéo, de Célèbes et de l'archipel de Sumbava-Timor que possèdent les Hollandais; *Océanie espagnole*, les Philippines; et *Océanie anglaise* l'Australie et la Tasmanie.

OCELLODURUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vaccéens, auj. ZAMORA ou TORO.

OCELLUM ou OCELUM, auj. *Oulx* ou *Usseaux*, ville de la Gaule transpadane, ch.-l. des *Garoceli* (vallée de Maurienne), servait du temps de César de limite à l'Italie et depuis y fut comprise.

OCELLUM DURII, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vettons, auj. FERMOSELLE.

OCELLUS DE LUCANIE, philosophe grec, né en Lucanie, dans la Grande-Grèce, florissait vers 500 av. J.-C., et appartenait à l'école pythagoricienne. On a sous son nom un petit traité en 4 chap. intitulé : *De la nature de l'Univers*, où il traite du tout, des éléments, de l'homme et de la morale; il y soutient l'éternité de la matière. L'authenticité de ce traité n'est pas entièrement hors de doute. Ocellus a été publié pour la première fois à Paris, 1539, en grec; avec trad. latine de Nogarola, Venise, 1559: la meilleure édition est celle de Rudolphi, Leipsick, 1801. Il a été traduit en français par d'Argens, Berlin, 1762, et par Batteux, Paris, 1768.

OCHMIANA, ville de la Russie d'Europe (gouv. de Vilna), à 53 kil. S. E. de Vilna; 4,000 hab.

OCHOSIAS, roi d'Israël en 897, marcha sur les traces de l'impie Achab, son père et son prédécesseur, consulta sur son sort Belzébuth, le dieu d'Accaron, et mourut peu après (896).

OCHOSIAS, roi de Juda, fils cadet de Joram et d'Athalie, monta sur le trône en 885, s'unit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre au roi de Syrie Hazaël, et fut tué par son propre général, Jéhu, en 884. On le nomme aussi Azarias ou Joachaz.

OCHRIDA, *Lychnidus*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur le bord N. du lac d'Ochrida, à 180 kil. N. de Janina; 2,500 hab. Evêché grec. Chateau fort. Patrie de Justinien. — Le livah d'Ochrida correspond à peu près à la Dassarétie ancienne. — Le lac d'Ochrida, *Lychnidus lacus*, en Roumélie, dans l'ancienne Albanie, est traversé par le Drin.

OCHS (P.), docteur en droit, né à Bâle en 1749, prit parti pour la démocratie en Suisse, entra en liaison avec les agents du Directoire, contribua à la paix de Bâle, puis, de concert avec Brune et le colonel La Harpe, fit la révolution helvétique de 1798, et fut nommé membre du directoire de la république nouvelle, abdiqua en 1799, prit part à la *consulta* helvétique de Paris en 1802, et à la rédaction de la constitution suisse, reçut le titre de conseiller d'Etat, et depuis ce temps vécut à peu près dans l'obscurité. Sa mort eut lieu à Bâle en 1808. Il a laissé une *Histoire de la ville et du territoire de Bâle* (Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8); *l'Inca d'Otahis*, tragédie, etc.

OCHSFELD ou OCHSENFELD, plaine vaste, et jadis inculte, au moins en partie, entre Thann et Cernay (H.-Rhin), était une espèce de terrain neutre où l'on se battait souvent. Les Suédois y vainquirent en 1634 les Impériaux, que commandait le duc de Lorraine. Il est probable que cette plaine est le fameux Lügenfeld ou Champ-du-Mensonge. *Voy.* LUGENFELD.

OCHUS. *Voy.* ARTAXERXE.

OCKER, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Hanovre (capitanat de Klausthal), arrose une partie du duché de Brunswick et se jette dans l'Aller par la gauche. Cours, 110 kil. du S. au N. Cette riv. avait donné son nom à un dép. du roy. (français) de Westphalie, dont Brunswick était le ch.-l. — Sur les bords de l'Ocker se trouve un village de même nom qui appartient en commun au Brunswick et au Hanovre.

OCLASIR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 9 kil. S. O. de Baroutch; 8,900 hab.

O' CONNOR, nom d'une dynastie de rois irlandais qui régnait dans le Connaught ou Connacie avant la conquête de l'Irlande par les Anglais. On connaît surtout: Turlogh O' Connor dit *le Grand*, né en 1088, mort en 1156, qui chercha à dominer sur toute l'île et eut pour principal adversaire Mortogh O' Brien: — et Roderik O' Connor, qui régnait vers 1171, époque où Henri II, roi d'Angleterre, s'empara de l'Irlande; il protesta inutilement contre le bref du pape Adrien IV qui concédait au roi d'Angleterre la possession de l'Irlande.

OCTAI-KHAN. *Voy.* OKTAÏ.

OCTAVE. *Voy.* AUGUSTE et OCTAVIEN.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, épousa d'abord M. Claudius Marcellus, puis Antoine, dont elle ne put captiver l'affection par ses vertus et sa beauté. La mort du jeune Marcellus, son fils du premier lit, la plongea dans une affliction profonde qui accéléra le terme de ses jours (4 ans av. J.-C.). Octavie protégea Virgile, qui, dans son *Enéide* (liv. VI), célébra en beaux vers la mort de son fils.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude, et sœur de Britannicus, fut donnée en mariage à Néron, qui la répudia pour épouser Poppée. Celle-ci la fit mettre à mort en 62. Octavie n'avait que 20 ans.

OCTAVIEN, *Octavianus*, nom que prit Octave après son adoption par Jules César, changeant la désinence de son nom de famille suivant l'usage consacré à Rome dans les cas d'adoption.

OCTEVILLE, ch.-l. de cant. (Manche), à 3 kil. S. O. de Cherbourg; 1,508 hab.

OCTOBRE 1789 (journées des 5 et 6), grande insurrection à Paris: la populace des faubourgs et une foule de femmes se portent en désordre à Versailles, massacrent les gardes et forcent Louis XVI et la famille royale à venir habiter Paris.

OCTODURUS, ville des Helvétiens, capitale des *Veragri*, auj. MARTIGNY.

OCTOGESA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, auj. MEQUINENZA.

OCZAKOV, ville de Russie. *Voy.* OTCHAKOV.

ODENAT (Septimius), prince arabe, était fils d'un phylarque ou cheik des tribus sarrasines de la Palmyrène. Il hérita de ce titre et reçut celui de sénateur de la colonie romaine de Palmyre; après la mort de l'usurpateur Jotapien, tandis que divers compétiteurs se disputaient l'Orient, il se maintint à peu près indépendant. Il seconda Sapor dans ses attaques sur la Syrie (256), puis il le harcela dans sa retraite. Il sollicita néanmoins son alliance, quand Valérien fut tombé dans les mains du monarque sassanide; n'ayant reçu qu'un refus injurieux, il devint dès lors pour lui un ennemi acharné, et se jeta dans les bras des Romains; il battit Sapor sur les bords de l'Euphrate, le força de reculer jusqu'à Ctésiphon, et l'assiégea dans cette ville, que toutefois il ne put prendre. Il marcha ensuite contre les tyrans qui avaient pris la pourpre après Macrien, et les écrasa tous. Gallien le récompensa par le titre de général de tout l'Orient (263); mais peu content de ce rang subalterne, Odénat prit la pourpre et força l'empereur à le reconnaître pour collègue. Odénat se signala encore contre les Persans, puis contre les Goths, les Scythes, et excita au plus haut degré la jalousie de Gallien. Il fut assassiné à Émèse par son neveu (267). Odénat avait épousé en secondes noces la célèbre Zénobie, qu'on accuse d'avoir conduit la main de son assassin.

ODENSEE, ville de Danemark, au centre de l'île de Fionie, sur l'Odense, à 140 kil. S. O. de Copenhague; 8,300 hab. Évêché. Cathédrale assez jolie, deux bibliothèques, etc. Gants, drap, savon. Bière estimée, etc. Commerce maritime. — Cette ville est une des plus anciennes du Danemark; on attribue sa fondation à Odin. On y tint en 1528 une diète pour la réformation de l'église danoise.

ODER, *Viadrus* et *Guttalus*, riv. d'Allemagne, naît en Moravie, baigne la Silésie, le Brandebourg, la Poméranie, passe à Ratibor, Oppeln, Brieg, Glogau, Francfort-sur-l'Oder, Custrin, se divise près de Gartz en 4 bras (Oder propre, Parnitz, grand et petit Reglitz), mais les réunit tous ensuite et tombe dans la mer Baltique par 3 embouchures (Peene, Swiene, Dievenow), qui forment les îles Usedom à l'O., et Wollin à l'E. Affluents, l'Oppar, le Bober, la Katzbach, la Wartha, etc. Cours, 900 kil. environ du S. E. au N. O. ou au N. — On trouve dans le Hanovre une riv. de même nom qui tombe dans la Ruhm (affluent de la Leine).

ODERIC. *Voy.* ORDERIC.

ODERZO, *Opitergium*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Manticano (affluent de la Livenza), à 22 kil. N. E. de Trévise; 4,600 hab. Jadis sur l'Adriatique, elle en est fort loin aujourd'hui.

ODESCALCHI. *Voy.* INNOCENT XI.

ODESSA, ville de la Russie d'Europe (Kherson), à 170 kil. O. S. O. de Kherson, sur la mer Noire; 40,000 hab., dont beaucoup de Grecs. Port franc. Citadelle. Odessa est bien percée et bien bâtie, et a de beaux monuments; on y remarque la cathédrale, le théâtre, le lazaret, la bourse, la banque, etc. Industrie active. Poudre, soieries, savons, forges, brasseries, chantiers de construction, etc.; grand commerce de grains. — Odessa a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne colonie grecque appelée *Istrianorum portus*; mais avant 1792 ce n'était encore qu'un misérable village nommé Hadji-bey. En 1796, Catherine II l'agrandit et lui donna le nom d'Odessa en mémoire de la ville grecque d'*Odessus*, située jadis non loin de la rive gauche du Dniestr. En 1802 cette ville ayant été déclarée port franc, son commerce s'accrut prodigieusement. Le duc de Richelieu en a été gouverneur et a beaucoup contribué à sa prospérité.

ODESSUS, auj. *Varna*, ville de la Mésie-Infér. sur le Pont-Euxin, était une colonie de Milet. — Ville de la Sarmatie d'Europe, sur le Borysthène, non loin d'Olbia, et près de la ville actuelle d'Odessa. *Voy.* ODESSA.

ODEYPOUR, ville de l'Inde anglaise médiate, dans l'ancien Adjmir, ch.-l. d'une principauté de même nom, à 380 kil. S. O. d'Adjmir. Odeypour est la résidence du radjah depuis la prise de Tchittour (l'ancienne capitale) par les Anglais. — L'état d'Odeypour, dit aussi *Mewar* ou *Miouar*, occupe la partie S. O. de l'Adjmir, et est environné d'une ceinture de montagnes; on n'y pénètre que par trois défilés très difficiles. Pays fertile en grains, mais mal cultivé: moutons, chameaux; fer, soufre, etc.

ODILON (saint), abbé de Cluny, né en Auvergne l'an 962, fut en relation avec l'empereur saint Henri, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri I, le roi de Bourgogne, Rodolphe, le roi de Pologne, Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et mourut à Savigny, en Bourbonnais, en 1048. On a de lui quelques *Vies de saints*, des *sermons*, des *lettres* et des *poëmes*.

ODIN, *Wodan* en allemand, le plus grand des dieux scandinaves, était censé le père des dieux et du monde, d'où son nom d'*All-fadher* (père de tout). Il était aussi le dieu des combats et animait les guerriers au carnage. Freya, fille d'Odin, devint sa femme et il en eut Thor, Balder, etc. Il habitait le palais de Valholl ou Valhalla dans la région du ciel ou des nuages, et y recevait les ombres des braves morts dans les batailles. Odin avait en partage la toute-puissance, la science universelle, la bonté. C'est lui qui donne aux rois la couronne, aux héros le courage, aux poëtes l'inspiration, aux devins l'es-

prit prophétique : il est mêlé dans les légendes à une foule d'aventures de guerre et d'amour où il joue un rôle très humain. Une de ces légendes le fait monter volontairement sur un bûcher où il meurt, victime dévouée pour le salut des siens. Il est croyable qu'une partie des événements mythiques attribués à Odin appartiennent à la vie d'un ancien chef qui aura conduit les Scandinaves de l'Asie en Scandinavie, et que quelques-uns font vivre environ 70 ans av. J.-C. Au reste, rien de plus obscur et de plus incertain que ce qu'on en raconte.

ODO ou ODON. *Voy.* ODON et EUDES.

ODOACRE, conquérant de l'Italie, était fils d'un ministre d'Attila. Il perdit son père en 465, erra, suivi de quelques compagnons, dans la Norique, vivant de pillage ; se fit admettre avec eux dans la garde impériale à Ravenne, et devint ainsi le chef des Hérules à la solde de l'empire. Il se révolta contre l'empereur Augustule, qu'il détrôna sans peine (476), supprima le titre d'empereur d'Occident, et se contenta de gouverner l'Italie avec celui de patrice. Il distribua à ses compagnons le tiers des terres conquises ; néanmoins, sa modération, ses vertus, son respect pour les lois, ses utiles réformes rendirent sa domination chère à l'Italie : il écarta de ses frontières les peuples barbares de la Gaule et de la Germanie, battit les Rugiens en Norique et soumit la Dalmatie. Mais en 489, Théodoric, suivi de presque toute la nation des Ostrogoths, envahit l'Italie, le battit successivement sur le fl. Isonzo près d'Aquilée (489), à Vérone, et près de l'Adda (490), et le contraignit de s'enfermer dans Ravenne. Odoacre s'y défendit plus de deux ans ; il rendit la ville en 493, en stipulant qu'il régnerait conjointement avec le prince goth. Mais quelques jours après, Théodoric le fit tuer dans un banquet.

ODON (saint), né en Angleterre, vers la fin du IXe siècle, de parents danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Édouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton et archevêque de Cantorbéry ; il mourut en 961. Ce saint est honoré en Angleterre le 4 juillet.

ODON, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant, fut nommé évêque de Bayeux en 1049, à l'âge de 14 ans, équipa 100 navires en 1066 pour seconder Guillaume dans son expédition contre l'Angleterre, gouverna ce royaume tyranniquement pendant l'absence du conquérant, fut le principal auteur des mesures de spoliation étendues par ce prince à tout le pays, eut pour sa part 153 fiefs outre le comté de Kent ; aspirant à la papauté, il commit tant de concussions afin de pouvoir acheter les suffrages, qu'enfin Guillaume le disgracia et le mit en prison à Rouen. Devenu libre à la mort de ce prince, il fut l'âme des conseils de Robert, duc de Normandie, et tenta de faire tomber le sceptre des mains de Guillaume-le-Roux. Il fut dépouillé de tous ses biens en Angleterre et partit avec Robert pour la 1re croisade, mais il mourut en route à Palerme, en 1096.

ODON DE DEUIL, *Odo de Diogilo*, né au commencement du XIIe siècle à Deuil, dans la vallée de Montmorency, mort en 1162, fut le chapelain de Louis-le-Jeune, l'accompagna en Terre-Sainte, et devint, à son retour, abbé de Saint-Denis en remplacement de Suger. On a de lui : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem*.

ODRYSES, peuple de Thrace, habitait vers le centre de cette contrée, sur les bords de l'Hèbre, de l'Agrianes et du Contadesdus. Les poëtes désignent quelquefois la Thrace entière sous le nom d'*Odrysia tellus*.

OEAGRE, père d'Orphée, régnait sur la Thrace.

OEASO PROM., auj. cap *Machicaco*, prom. d'Hispanie, près de Fontarabie. Près de là se trouve une petite île encore nommée auj. *Ilea* ou *Ea*.

OEBALIE, *Œbalia*, nom donné à la Laconie, en l'honneur d'OEbalus, un de ses anciens rois.—Nom d'un canton du territoire de Tarente.

OE-BEGA, riv. de Hongrie. *Voy.* BÉGA.

OECHALIE, ville de Thessalie, près des confins de l'Étolie, était la demeure d'Euryte, père d'Iole : elle fut prise et saccagée par Hercule, qui enleva Iole. — Il y avait en Eubée et en Messénie deux autres OEchalie où l'on place aussi cet événement.

OECOLAMPADE (Jean HAUSSCHEIN, qui se fit appeler, en grécisant son nom), un des auteurs de la Réforme, né en 1482 à Weinsberg en Franconie, mort en 1531, avait d'abord été destiné au commerce, puis à la jurisprudence, mais il préféra la théologie. Il prêcha quelque temps dans sa ville natale, puis à Bâle, où il se lia avec Érasme, prononça des vœux au couvent d'Alton près d'Augsbourg, en sortit pour séjourner deux ans dans un château d'Alsace, et obtint une cure à Bâle en 1522. Prenant enfin ouvertement parti pour la réforme, il se maria, et se mêla dans les querelles entre Carlostad et Luther, entre Luther et Zwingle, et finit par s'attacher à ce dernier. On a de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; un traité *De vero intellectu verborum : Hoc est corpus meum* ; des traductions de saint Jean Chrysostôme, des *Lettres*, etc.

OECUMÉNIQUES (Conciles). *Voy.* CONCILES.

OEDENBURG, *Soprony* en hongrois, *Sempronium* des anciens, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat d'OEdenburg, sur l'Ikva, à 190 kil. O. de Bude, et à 5 kil. O. du lac de Neusiedel ; 13,000 hab. Drap, potasse, coutellerie, poterie, etc. Aux environs, houille, pierre à chaux. — On ignore quel fut le Sempronius fondateur de cette ville ; elle servait de garnison à la 15e légion.

OEDENBURG (comitat d'), dans la Hongrie, au delà du Danube, entre l'Autriche au N. et à l'O., le comitat de Wieselburg au N. et à l'E, celui d'Eisenburg au S. : 90 kil. sur 40 ; 195,000 hab. Mont., lac de Neusiedel (en partie). Vins, fruits, châtaignes, etc. ; mines de houille.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste, vivait au milieu du XIVe siècle av. J.-C. ; il fut exposé dès sa naissance, parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, mais il fut sauvé par un berger de Polybe, roi de Corinthe, et élevé à la cour de ce prince comme son propre fils. Devenu grand, il apprit le secret de sa naissance, et se mit en route pour chercher les auteurs de ses jours, tua Laïus, son père, sans le connaître, devina l'énigme du Sphinx, alors le fléau des Thébains, et reçut, en récompense, la main de la reine Jocaste (sa mère) et le trône de Thèbes. Étéocle et Polynice, Antigone et Isménie durent le jour à cette union incestueuse. Instruit, mais longtemps après, de ces fatales méprises, OEdipe se creva les yeux et vécut caché dans son palais ; il en fut chassé par ses fils, mena une vie errante sous la garde d'Antigone, qui ne voulut jamais le quitter, et mourut au bourg de Colones, sur le territoire de l'Attique. OEdipe a été le sujet de quantité de pièces, tant anciennes que modernes ; les plus célèbres sont les tragédies de Sophocle et de Voltaire.

OEFELS (André-Félix D'), en latin *Evelius*, né à Munich en 1706, visita la France, les Pays-Bas, diverses parties de l'Allemagne, fut chargé de l'éducation des princes Maximilien et Clément de Bavière, devint en 1746 chef de la bibliothèque électorale à Munich, et mourut en 1780 membre de l'Académie des Sciences de la même ville. On lui doit, entre autres ouvrages : le *Rerum boicarum scriptores*, Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol., et d'autres collections sur l'histoire de Bavière.

OEHRINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Iaxt),

à 53 kil. N. E. de Stuttgard; 3,760 hab. Lycée; bijouterie. Résidence du prince de Hohenlohe-OEhringen. *Voy.* HOHENLOHE.

OEIRAS, ville du Portugal (Estramadure), sur le Tage, à 17 kil. O. de Lisbonne; 3,400 hab. Bien bâtie; château, hôpital. Eaux thermales. Erigée en seigneurie pour le marquis de Pombal.

OEIRAS, ville du Brésil, dans la prov. de Piauhy, par 43° 35' long. O., 6° 5' lat. S. — Fondée en 1718, cette ville se nommait d'abord *Mocha*, et fut appelée Oeiras en l'honneur du comte d'Oeiras (marquis de Pombal), ministre du roi Joseph.

OELAND (c.-à-d. *terre du foin*), île de Suède, dans la Baltique, près de la côte de la préfecture de Calmar, dont elle est séparée par le détroit de Calmar: 150 kil. de long sur 13 de large. Ch.-l., Borkholm. Forêts; pierre calcaire; grains et bestiaux.

OELS, ville des États prussiens (Silésie), sur l'OEls (affluent de l'Oder), à 24 kil. N. E. de Breslau; 6,000 hab. Gymnase, château ducal, bibliothèque. Ch.-l. d'un très petit duché qui appartient au Brunswick et qui forme enclave dans la Prusse.

OENÉE, *Œneus*, roi de Calydon, eut d'Althée, sa première femme, Méléagre et Déjanire; de Péribée, la seconde, Tydée, père de Diomède.

OENOMAUS, roi de Pise, père d'Atalante. *Voy.* ATALANTE et PÉLOPS.

OENONE, nymphe du mont Ida, fut maîtresse d'Apollon (dont elle reçut le don de prédire), et ensuite de Pâris, qui l'abandonna. Elle prédit à ce dernier qu'il reviendrait un jour à elle; il y revint en effet, lorsqu'il fut blessé à mort par Philoctète d'une des flèches d'Hercule. OEnone tenta en vain de le guérir, et elle le suivit de près au tombeau.

OENOPIDAS, de Chios, philosophe péripatéticien, contemporain d'Anaxagore (vᵉ siècle av. J.-C.). On lui attribue plusieurs découvertes mathématiques et astronomiques, notamment celles de l'obliquité de l'écliptique et du mouvement propre du soleil; on lui doit un cycle de 59 ans; il donnait à l'année 365 jours, 8 heures.

OENOTRIE, *Œnotria*, un des anciens noms de l'Italie mérid., ainsi nommée en mémoire de l'émigration d'OEnotrus aux lieux jadis habités par les Ausones. Ceux-ci seraient alors venus se fixer sur les confins de la Campanie et du Latium. On étend parfois le nom d'OEnotrie à l'Italie entière.

OENOTRUS, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, s'établit dans l'Italie mérid. vers l'an 1710 av. J.-C., et donna son nom à cette contrée. Quelques-uns prétendent qu'OEnotrus était roi des Sabins, et veulent que ce soit le même que Janus.

OENUS, riv. de Rhétie, auj. l'INN.

OEREBRO, ville de Suède (Suède propre), ch.-l. du lan ou gouv. d'OErebro, sur le lac d'Hielmar, à 58 kil. O. de Stockholm; 3,400 hab. Lazaret. Vieux château. Lainages, armes. — Le lan ou gouv. d'OErebro est formé de l'ancienne Néricie et d'une partie du Westmanland; il a 136 kil. sur 85, et 42,000 hab.

OESEL, île de la Russie d'Europe (Riga), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Livonie; 90 kil. sur 50; 35,000 hab. Ch.-l., Arensbourg. Grains, lin, etc. Cette île était sainte pour les anciens Livoniens. Lorsque la Livonie tomba au pouvoir des chevaliers teutoniques, elle suivit le même sort. Le czar Ivan s'en empara dans la suite; mais en 1583, elle passa au Danemark, qui la céda à la Suède; elle ne revint aux Russes qu'en 1721.

OESTERSUND, ville de Suède, ch.-l. de la préfecture d'Iæmtland: 200 hab.

OESTRYMNICUS SINUS, golfe de l'océan Atlantique, auj. le golfe de *Gascogne*. — On nommait *Œstrymnides insulæ* les îles *Cassitérides* (*Sorlingues*).

OETA, auj. le mont *Commaïta* ou le *Katavothra*, mont. située sur les confins de la Grèce propre et de la Thessalie, près du golfe Maliaque et des Thermopyles et au milieu de la Doride. C'est là que, selon la fable, Hercule monta sur le bûcher.

OETINGER (Fréd.-Christophe), savant wurtembergeois, né en 1702, mort en 1782, fut pasteur dans plusieurs villes et enfin prélat à Murhard. Il est célèbre comme un des chefs des Piétistes; il a traduit les *Œuvres mystiques* de Swedenborg (Leipsick, 1765, 2 vol. in-8), et a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en allemand.

OETTINGEN, ville de Bavière (Rezat), à 60 kil. S. O. de Nuremberg; 2,300 hab. Lainages, toiles, indiennes, etc. Résidence des princes d'OEttingen-OEttingen. Près de là se voit le village de Wallerstein, résidence des comtes d'OEttingen-Wallerstein. — Les Français y défirent les Anglais en 1743.

OEXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur flamand, fut conduit en 1666 à l'île de la Tortue, et vendu 30 écus, prit parti avec les Flibustiers en 1669, et après avoir été des leurs jusqu'en 1674 revint en Europe sur un vaisseau hollandais. Il fit encore trois autres voyages en Amérique et assista à la prise de Carthagène en 1697. Il a laissé une *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers*, Paris, 1686, ou Trévoux, 1775.

OFANTO, l'anc. *Aufide*, riv. du roy. de Naples, naît dans la Principauté Ultérieure, sépare cette prov. de la Basilicate, et celle-ci de la Capitanate, court à l'E. puis au N. E., passe près de Cannes et tombe dans l'Adriatique entre Barletta et le lac de Salpi. Elle séparait jadis la Terre-de-Bari de la Capitanate; auj. c'est la Carapella qui fait la limite. Cours, 140 kil. Affluents, l'Olivento et le Loccone.

OFEN, nom allemand de BUDE.

OFEN (ALT-) ou OE-BUDA (c.-à-d. *Vieux-Bude*), bourg de Hongrie (Pesth), au N. de Bude, dont il n'est séparé que par une barrière, est sur la rive droite du Danube; 8,000 hab. Filatures de soie.

OFFA, roi de Mercie, le plus grand des roy. de l'Heptarchie, régna de 757 à 796, joignit à ses états le roy. d'Est-Anglie, après avoir donné la mort au roi Ethelbert, se rendit ensuite à Rome en 794 pour implorer son pardon du pape, et fut absous. Il fit recueillir toutes les lois qui régissaient ses états; on les retrouve en grande partie dans le Code anglo-saxon que publia depuis Alfred-le-Grand.

OFFENBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 5 kil. S. E. de Francfort-sur-le-Mein; 7,000 hab. Toiles, carrosserie, soieries, instruments de musique, passementerie, teinturerie.

OFFENBOURG, ville du grand-duché de Bade (Kintzig), sur la Kintzig, à 65 kil. S. de Carlsruhe; 3,000 hab. Vins estimés. Jadis ville impériale. — Ville de Transylvanie (Weissembourg); près de là mines d'or, d'argent et d'antimoine.

OFFICE (le SAINT-). *Voy.* INQUISITION.

OFFRANVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 15 kil. S. de Dieppe; 1,700 hab.

OFTERDINGEN (Henri D'), poëte allemand du XIIIᵉ et du XIVᵉ siècles, vivait à la cour de l'archiduc d'Autriche Léopold VII; il assista au combat poétique de Wartbourg et y lutta contre Wolfram d'Eschenbach. On n'a conservé de ce poëte que fort peu de chose; quelques auteurs le regardent comme auteur du poëme des Niebelungen; mais rien n'est moins certain. Novalis a donné sous son nom un roman fort intéressant.

OG, roi de Basan, était de la race des Géants: il fut attaqué par les Israélites que conduisait Moïse, et fut exterminé lui et tout son peuple.

OGER-LE-DANOIS ou OGIER, dont le vrai nom est *Autcair*, guerrier austrasien, est célèbre dans les romans de chevalerie comme un des plus braves paladins de Charlemagne; las de combattre, il finit par se retirer dans l'abbaye de Saint-Faron à Meaux, où il mourut après le milieu du IXᵉ siècle. Il a donné

son nom à l'un des quatre valets de nos jeux de cartes, le valet de pique (on l'écrit aussi *Hogier*).

OGÉRON DE LA BOUÈRE (Bertin), né vers 1615 en Anjou, s'établit à Léogane (Saint-Domingue) vers 1656, devint administrateur de la côte française de Saint-Domingue, et créa en quelque sorte cette colonie. Il mourut en 1676 à Paris.

OGHAM, en latin *Ogmius*, dieu gaulois, qu'on représentait vieux, chauve, armé de l'arc et du carquois, attirant à lui nombre d'hommes par des filets d'ambre et d'or qui partaient de sa langue. Ce Dieu semble être le symbole de la force de l'éloquence. Les anciens l'ont nommé l'*Hercule gaulois*. Il a aussi beaucoup d'analogie avec l'Hermès des Grecs.

OGIA INSULA, île de l'Atlantique, auj. l'île DIEU.

OGIER. *Voy*. OGER.

OGILBY ou **OGILVY** (J.), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1600, mort en 1676 à Londres, fut successivement maître de danse, directeur d'un théâtre à Dublin, homme de lettres, imprimeur, ingénieur, cosmographe et géographe du roi. La rébellion irlandaise de 1641 l'avait ruiné : en 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour le couronnement de Charles II. La fatalité le poursuivit encore : sa maison, à Londres, fut brûlée dans l'incendie de 1666 et sa fortune encore une fois anéantie ; mais son activité, son courage le relevèrent toujours. On lui doit de nombreuses traductions en vers, entre autres celles de l'*Enéide*, 1650, de l'*Iliade*, 1660, de l'*Odyssée*, 1685, qui ont eu de la réputation dans le temps. Il a encore composé d'autres ouvrages de genres très divers.

OGINSKI (Michel, comte), noble polonais, né en 1731, fut présenté à Catherine II par l'ambassadeur danois Osten, qui espérait détourner sur le jeune homme les dispositions de la czarine en faveur de Poniatowski (1763 et 64) ; Catherine effectivement s'éprit de lui, mais elle ne changea rien à ses projets, et Poniatowski devint roi. Oginski fut nommé grand-maréchal de Lithuanie, et pendant ce temps il mena la vie d'un souverain au château de Slonim, sa résidence. En 1771, il prit parti pour les patriotes polonais, battit les Russes à Ianof, et leur enleva Minsk ; mais il fut surpris par trahison à Stolowice, et forcé après une déroute complète de se réfugier à Kœnigsberg (1771), et de là à Dantzick. Il revint plus tard en Pologne, et y creusa à ses frais le canal qui porte son nom et qui fait communiquer la Baltique et la mer Noire. Oginski mourut en 1803.

OGLIO, *Ollius*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans la prov. de Bergame, traverse le lac d'Iseo, reçoit la Mella, le Chiese, et joint le Pô sous Borgoforte (entre l'Adda et le Mincio). Cours, 180 kil.

OGMIUS, dieu gaulois. *Voy*. OGHAM.

OGNATE, ville d'Espagne (Bilbao), en Guipuscoa, à 44 kil. S. O. de Saint-Sébastien ; 4,250 hab. Couvent de jésuites, collége. Draps, toile de lin, ouvrages en fer. Aux environs, eaux minérales, jaspe.

OGYGÈS, roi de l'Attique et de la Béotie au XIXe siècle av. J.-C. (1869-1832), passait pour fils de Neptune : il bâtit la ville d'Eleusis. Sous son règne eut lieu le déluge qui porte son nom et qui inonda tout le pays soumis à ses lois. On place ce déluge environ 250 ans avant celui de Deucalion, vers l'an 1832 av. J.-C. Selon quelques-uns, Ogygès ne serait que le déluge personnifié. Il y eut un temps où la Béotie et une partie de l'Attique étaient occupées par des marécages que plus tard firent disparaître des travaux d'art. C'est cette époque primordiale que représenterait le règne d'Ogygès. — *Ogygius*, chez les poëtes, signifie souvent *très ancien*.

OGYGIE, *Ogygia*, terre fabuleuse où régnait Calypso, et dont on fait ordinairement une île voisine des côtes de l'Italie. — On a donné aussi le nom d'Ogygie au pays où régnait Ogygès, et qui fut depuis l'Attique et la Béotie : il est possible que ce nom indique l'état de submersion où, dit-on, étaient ces deux pays avant l'époque historique. *Voy*. OGYGÈS.

OHIO, grande rivière des Etats-Unis, est formée par la réunion de l'Alleghany et de la Monongahela à Pittsburg, coule à l'O., au S., à l'O. encore, puis au S. O. et tombe dans le Mississipi, par 91° 18' long. O., 37° lat. N. ; cours, 1,500 kil. Affluents, la Tennessée, le Cumberland, le Kentucky, etc.

OHIO (état de l'), un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à l'E. de la Pensylvanie et de la Virginie, au S. du lac Erié et du territoire de Michigan : 336 kil. sur 300 ; 1,300,000 hab. Le ch.-l. est Columbus ; mais la principale ville est Cincinnati. Il se divise en 73 comtés (en 1835). Climat tempéré, humide ; sol varié, aride sur beaucoup de points ; vastes prairies, marais. Houille en quantité dans l'est, près de l'Ohio ; sources salines. Assez d'industrie. — L'Ohio était connu dès 1634 ; mais ce ne fut qu'en 1763 qu'il commença à être habité. C'est en 1802 que l'Ohio a été érigé en état. On y trouve beaucoup d'antiquités provenant d'un peuple éteint (les Allighewis), des fortifications, des *tumuli*, des momies, des vases, etc.

OHLAU, ville murée des Etats prussiens (Silésie), à 25 kil. S. E. de Breslau, sur l'Ohlau (affluent de l'Oder) ; 3,050 hab. Château, vers à soie, etc.

OHRDRUF, ville murée du grand-duché de Saxe-Gotha, sur l'Ohra (affluent de l'Elbe), à 13 kil. S. E. de Gotha ; 4,500 hab. Château. Drap, toile, coutellerie, martinet, papier.

OHSSON (MOURADGEA D'). *Voy*. MOURADGEA.

OIGNON, riv. de France, naît dans le dép. de la Haute-Saône (arr. de Lure), le sépare de ceux du Doubs et du Jura, et tombe dans la Saône au-dessus de Pontaillier ; cours, 150 kil.

OIGOURS, peuple tartare de la famille ouralienne, le même peut-être que les Hunigares ou Hounogoures, émigra d'Asie en Europe vers le Ve siècle de notre ère. Les Hongrois Madgyars paraissent en être issus. Ce peuple était célèbre au moyen âge pour sa cruauté, et le mot *ogre*, si fameux dans les contes de fées, en est sans doute dérivé.

OIL (Langue d'). *Voy*. LANGUEDOC.

OILÉE, roi des Locriens, fut le père d'un des deux Ajax ; il était un des Argonautes.

OIRSCHOOT, ville de Hollande (Brabant septent.), à 14 kil. N. O. d'Eindhoven ; 5,200 hab. Château.

OISE, riv. de France, naît à Sélogne en Belgique, sur les confins du dép. de l'Aisne, arrose Guise, la Fère, Pontoise et Rethel, reçoit à droite le Thérain qui vient de Beauvais, à gauche l'Aisne qui a baigné Ste-Menehould, et tombe dans la Seine à Conflans-Sainte-Honorine ; cours, 200 kil. Elle donne son nom aux dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise.

OISE (dép. de l'), entre ceux de la Somme au N., de l'Aisne à l'E., de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise au S., de l'Eure et de la Seine-Infér. à l'O. : 5,825 kil. carrés ; 398,641 hab. Ch.-l., Beauvais. Il a été formé de l'Ile-de-France et de la Picardie. Plaines et collines, parfois élevées. Belles pierres de taille et meulières ; marbre lumachelle, etc. Sol gras, riche ; beaucoup de blé, lin, chanvre, navette ; peu de vin ; cidre et bière ; bons pâturages et belles forêts. Gros et menu bétail ; volaille, gibier, poisson. Lainages, tapis de pied, passementerie, toile, dentelle, tabletterie ; sulfate de fer, limes, rapes, etc. Commerce. — Ce dép. a 4 arr. (Beauvais, Clermont-en-Beauvoisis, Senlis, Compiègne), 35 cant., 683 communes ; il appartient à la 1re division militaire, a une cour royale à Amiens, un évêché à Beauvais.

OISE (dép. de SEINE-ET-). *Voy*. SEINE-ET-OISE.

OISEMONT, ch.-l. de cant. (Somme), à 40 kil. O. d'Amiens ; 1,700 hab. Grains, laines, chevaux.

OISSEAU, ville du dép. de la Mayenne ; à 8 kil. N. O. de Mayenne ; 3,869 hab.

OISSEL-LA-RIVIÈRE, ville du dép. de la Seine-

Inférieure, à 12 kil. S. de Rouen, sur la rive gauche de la Seine; 3,192 hab. Cet endroit était jadis célèbre comme une des principales stations des Normands sur la Seine.

OJEDA (Alphonse D'), né à Cuença au XVe siècle, fut de la 2e expédition de Colomb, et commanda l'expédition de 1498, dont Améric Vespuce faisait en partie les frais, et qui valut à cet armateur l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde. Ojéda eut une foule d'aventures extraordinaires, et mourut dans la dernière pauvreté.

OJOS-DE-GUADIANA. *Voy.* GUADIANA.

OKA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans les gouvernements d'Orel, et arrose ceux de Toula, Kalouga, Riazan, Tambov, Vladimir, Nijnéi-Novogorod, et se joint au Volga à Nijnéi-Novogorod; cours, 1,300 kil. (affluents: la Moskova, la Kliasma, etc.); — Riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), affluent de l'Angara, dans laquelle elle se jette à Bratskoï; cours, 700 kil.

OKHOTSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du district d'Okhotsk, par 140° 53' long. E., 59° 20', lat. N. à près de 10,000 kil. E. de Saint-Pétersbourg, sur la mer d'Okhotsk; 2,000 hab. Petit fort; commerce important relativement aux vastes solitudes qui l'entourent. C'est l'entrepôt de la Compagnie américaine (pour les pelleteries, etc.), et le passage ordinaire de ceux qui vont au Kamtchatka ou en Amérique.

OKHOTSK (district d'), une des sept divisions de la Russie d'Asie, à l'E. de la prov. d'Iakoutsk, à l'O. des mers d'Okhotsk et de Behring, et au S. de l'Océan Glacial arctique: assez vaste; 1,700 kil. du S. O. au N. E. (en y comprenant le Kamtchatka et les Tchoukotches), mais désert (à peine 19,000 hab.). Climat très rude, montagnes (les Stanovoï); chasse et pêche abondantes (phoques, pelleteries). Jaspe, cristal de roche, houille, cuivre, fer, argent.

OKHOTSK (mer d'), vaste golfe du grand océan Boréal, entre le Kamtchatka, le district d'Okhotsk, l'île de Tchoka et les Kouriles. On appelle quelquefois l'entrée de ce golfe *mer de Saghalien*.

OKTAI, grand khan des Tartares Mongols, 3e fils de Gengis-khan, lui succéda en 1227, conquit le nord de la Chine, l'Arménie, se rendit maître de Moscou, de la Pologne, de la Hongrie, et fit trembler la chrétienté. Il mourut en 1241. Sa mort arrêta ou suspendit les progrès des Mongols. Oktaï avait pour ministre le sage Yé-liu-tchou-tsaï, qui fit fleurir la justice dans son empire, et qui tenta en vain d'adoucir un peu la férocité des Mongols. — Oktaï est connu en Chine sous le nom de *Taï-tsoung*.

OLAFSEN (Magnus), savant pasteur islandais, né en 1573, mort en 1636, a traduit l'*Edda* en latin. — Et. Olafsen, pasteur en Islande, mort en 1688, a traduit en latin l'*Edda* de Snorro Sturleson, et a publié la *Voluspa* (*philosophia antiquissima Norwago-Danica*), en islandais et latin, Copenhague, 1665, in-4; — Eggert Olafsen, naturaliste et voyageur, né en 1721, mort en 1768 en Islande, fit par ordre de l'Académie des Sciences de Copenhague un voyage scientifique en Islande, où plus tard il remplit les fonctions de vice-grand-bailli du Sud et de l'Est; il a laissé, entre autres ouvrages, *Voyage en Islande* (en danois), Sorœ, 1772, 2 vol. in-4 (trad. en franç. par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8).

OLAHUS (Nic.), prélat hongrois, né en 1493 à Hermanstadt, mort en 1562 à Presbourg, fut conseiller intime de Marie (veuve de Louis II), gouvernante des Pays-Bas, puis chancelier de Ferdinand, évêque de Zagrab, archevêque de Strigonie, fit obtenir aux Jésuites leur célèbre collége de Tyrnau (1560), et couronna Maximilien II à Presbourg. On a de lui une *Histoire d'Attila* en latin, 1538, etc.

OLAN (mont), mont. de France, entre les dép. de l'Isère et des Hautes-Alpes; hauteur, 4,102 mètres.

OLARGUES, ch.-l. de cant. (Hérault), sur la mer, à 15 kil. N. E. de Saint-Pont; 1,300 hab. Aux environs, mines de houille, sources d'eaux minérales.

OLARSO, ville d'Hispanie, chez les Vascons, au pied des Pyrénées, est auj. *Oyarzo*, village voisin d'Irun et de Fontarabie.

OLAUS ou OLOF, nom commun à 5 rois de Norvége, à 2 rois de Danemark et à un roi de Suède.

OLAUS, roi de Suède, né en 984, mort en 1026, fut le premier prince de ce pays qui prit le titre de roi, et le premier aussi qui adopta le christianisme. Le moine anglais Siegfrid le baptisa en 1008. Il eut des guerres malheureuses avec la Norvége et y perdit plusieurs provinces.

OLAUS I, roi de Danemark, ne régna qu'en Jutie ou Jutland, et périt en 814 dans un combat contre les Francs. — Olaüs II, troisième fils de Suénon II et successeur de son frère Canut IV, régna de 1086 à 1095. Une horrible famine désola le roy. sous son règne, ce qui lui fit donner le nom de Hunger ou l'*Affamé*.

OLAUS I, roi de Norvége, fils de Trygve, avait 21 ans lors de l'assassinat de son père en 974. Il passa chez Wladimir-le-Grand, qui l'accueillit bien, puis voyagea longtemps. Après beaucoup d'aventures, il reparut en Norvége au moment où une révolution détrônait Haquin, et monta sur le trône en 994. C'est lui qui introduisit le christianisme en Norvége ainsi qu'en Islande (996), et dans le Groënland (1000). Battu à Swolde par les rois de Suède et de Danemark, unis aux fils de Haquin (1000), il se précipita dans la mer. Après sa mort, la Norvége fut partagée par les vainqueurs. — Olaüs II, dit *le Gros*, ou *le Saint*, eut à disputer son héritage contre Canut-le-Grand, ne put se faire reconnaître roi qu'en 1017 et 1018, fixa sa résidence à Drontheim (1019), travailla de toutes ses forces à la propagation du christianisme, mais froissa si violemment ses sujets, qu'en dépit de la soumission du Groënland (1023), de l'archipel Fœroer (1026), de l'Islande (1029), les intrigues et les armes de Canut le firent tomber du trône (1029-1031). Il tenta d'y remonter à main armée en 1032, mais fut défait et tué à Stiklestad par les habitants de Drontheim. A sa mort, la Norvége devint le partage de Suénon II, fils naturel de Canut. Bientôt les Norvégiens proclamèrent saint le roi qu'ils avaient tué, et couronnèrent son fils Magnus I (1036). — Olaüs III, dit *le Pacifique*, régna avec son frère Magnus II, de 1066 à 1068, et seul de 1068 à 1087. Il ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, favorisa le commerce, les arts et le luxe, bâtit Bergen, Stavanger, etc., donna aux Anglais un quartier dans Bergen, au clergé un revenu fixe, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation. — Olaüs IV, fils de Magnus III, régna avec ses deux frères, Sigurd et Eystein, de 1103 à 1116. — Olaüs V, né en 1370, fils de Harald VII et petit-fils par sa mère de Waldemar, succéda à son grand-père sur le trône de Danemark en 1376, à son père sur le trône de Norvége en 1380, et acquit en même temps des prétentions sur la Suède. A sa mort, en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite de Waldemar, réunit les trois royaumes.

OLAVIDÈ (Ant.-Joseph), homme d'état espagnol, naquit à Lima en 1725, suivit Aranda en France, fut nommé par Charles III intendant de Séville, colonisa et défricha la Sierra-Morena. Ayant trop vivement proclamé son adhésion aux doctrines philosophiques qui dominaient en France, il fut accusé d'hérésie au tribunal de l'Inquisition, et condamné à huit ans de réclusion dans un couvent. Il trouva pourtant moyen de s'échapper au bout de trois ans et se retira à Venise, d'où ensuite il revint en Andalousie. Il y mourut en 1803.

OLBERS (Guillaume), médecin et astronome allemand, né près de Brême en 1758, mort en 1840, est surtout célèbre pour avoir découvert les nouvelles planètes de Pallas (1802), et de Vesta (1807), ainsi que plusieurs comètes. On lui doit une mé-

thode nouvelle analytique et trigonométrique, et une autre pour le calcul des comètes.

OLBIA, dite aussi *Borysthène*, ou *Miletopolis*, auj. *Kasi-Kerman*, ville de la Scythie européenne, sur le Borysthène, près de sa jonction avec l'*Hypanis*, était colonie de Milet, et fut très florissante par le commerce aux ve et ive siècles av. J.-C. — Il y a eu plusieurs autres *Olbia* chez les anciens, notamment en Pamphylie, sur la côte S. O. (auj. *Satalieh*); en Sardaigne, au N. de la côte orientale (auj. *Terra-Nuova*); en Narbonaise 2e (auj. *Eoube*), etc.

OLDEN-BARNEVELDT. *Voy.* BARNEVELDT.

OLDENBOURG, *Oldenburg*, ville d'Allemagne, capit. du duché d'Oldenbourg, à 28 kil. O. de Brême; 5,800 hab. Château, résidence du duc; aux environs est le château de Rastedt, autre résidence ducale. Archives, hôtel du gouvernement, casernes, école militaire, gymnase. Assez de commerce. — Oldenbourg a été fondée vers 1155 par le comte Christian I; un incendie la détruisit en 1676; le roi Christian II l'embellit beaucoup (1737). — Il ne faut pas la confondre avec une autre Oldenbourg (ou Stargard), ville du Danemark (Holstein), à 46 kil. E. de Kiel, jadis puissante ville, auj. réduite à 1,600 hab.

OLDENBOURG (duché D'), état de la Confédération germanique, est comme enclavé au S., à l'O. et à l'E. dans le roy. de Hanovre, mais est borné au N. par la mer: 116 kil. sur 75; 266,000 hab. Ch.-l., Oldenbourg. Division, 6 cercles. Le duc a de plus les principautés de Lubeck et de Birkenfeld (celle-ci enclavée dans la Prusse Rhénane). Uni aux ducs d'Anhalt et de Schwartzbourg, il a la 15e voix à la diète ordinaire: seul, il en a une à l'assemblée générale. Le grand-duc actuel, Auguste (Paul-Frédéric), règne depuis 1829. Sol médiocre, sauf vers les rivières; blé, houblon, légumes, navette; bétail, etc. Tourbières. Industrie assez active. — Le pays d'Oldenbourg n'a formé une seigneurie ou un comté que depuis Christian I, (1155); mais on fait remonter la race des comtes jusqu'à Witikind (non sans probabilité). Thierry-le-Fortuné, un des descendants de Christian I, après avoir réuni le comté de Delmenhorst à celui d'Oldenbourg (1435), laissa deux fils: Christian, qui parvint au trône de Danemark en 1448 sous le nom de Christian I et qui y joignit en 1460 le Holstein, et Gérard, tige de la moyenne ligne d'Oldenbourg-et-Delmenhorst; celle-ci finit en 1667. Mais la branche royale, dite maison de Danemark, subsistait toujours. Les deux comtés lui revinrent, et elle les garda jusqu'en 1773. Dès 1534, cette maison avait formé deux lignes, l'aînée ou royale, et la cadette ou Holstein-Gottorp; puis, en 1694, Gottorp avait formé deux branches, celle de Gottorp ou branche ducale, celle de Lubeck ou branche épiscopale, représentée par Christian-Auguste, évêque de Lubeck. De ce dernier naquirent 3 fils: Adolphe-Frédéric, Frédéric-Auguste, George-Louis. La branche ducale de Gottorp, formée en 1694, est auj. la maison régnante de Russie (*Voy.* HOLSTEIN); et le rameau aîné de la branche épiscopale a régné sur la Suède de 1751 à 1818. En 1773 eut lieu entre le chef de la branche ducale, Paul, duc de Holstein-Gottorp (qui plus tard devait régner en Russie, 1796-1801), et le roi de Danemark, Christian VII, un échange qui, donnant au Danemark le Holstein, laissait à Paul les domaines d'Oldenbourg et Delmenhorst, que l'empereur Joseph II érigea en duché: le duché alors changea de ligne. Paul, en montant sur le trône, abandonna ce duché au rameau puîné de la branche cadette (ou épiscopale), et non au rameau aîné, qui régnait en Suède; le duché cette fois changea de branche. Enfin le duc Pierre-Frédéric-Guillaume, qui depuis longtemps était en tutelle sous son cousin (du 3e rameau) Pierre-Frédéric-Louis, étant mort en 1823, ce dernier lui succéda, et le duché changea de rameau. L'Oldenbourg a fait un moment (1810-1813) partie de l'empire français, et a formé le départ. des Bouches-du-Weser.

OLDENBOURG (Henri), physicien, né à Brême et mort à Charlton en 1678, était secrétaire de la Société royale de Londres, dont il fut un des premiers membres, et entretenait une correspondance active avec les principaux savants de l'époque; il publia les *Transactions philosophiques*, de 1665 à 1677.

OLDENBURGER (Philip.-André), publiciste, né dans le duché de Brunswick, mort en 1678 à Genève, où il avait ouvert une école d'histoire et de droit public, a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres: *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, Genève, 1675, 4 vol. in-8.

OLDHAM, ville d'Angleterre (Lancastre), à 9 kil. N. E. de Manchester; 32,000 hab. Futaine, chapeaux, filatures de coton. Mines de houille. Cette ville a atteint une grande prospérité depuis peu.

OLEARIUS (Adam), dont le vrai nom est *Œlschlæger*, savant allemand, né vers 1600 dans le pays d'Anhalt, fut secrétaire de l'ambassade que le duc de Holstein-Gottorp envoya en 1633 au czar de Russie et au chah de Perse, passa six ans dans cette mission, traversa ainsi la Russie, la mer Caspienne, vit Astrakhan, Derbend, Ispahan; fut nommé à son retour conseiller, bibliothécaire et mathématicien du duc de Holstein, et mourut en 1671. On lui doit des *Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, Sleswig, 1647, trad. en franç. par Wicquefort, Paris, 1656-66.

OLEARIUS (Godef.), né en 1672, mort en 1715 à Leipsick, donna une édition de Philostrate (Leipsick, 1709, in-fol.), traduisit en latin l'*Histoire de la philosophie* de Stanley et composa une *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsick, 1799, in-8.

OLEG, second grand-duc de Moscovie, de 879 à 913, conquit en 882 Smolensk et Lioubitch, rendit tributaires (885) les Sévériens, Radimitches, Dérévиens, etc., conduisit vers Constantinople 2,000 barques et força l'emp. Léon IV à signer un traité de commerce tout à l'avantage de la Russie (911). Cette expédition initia les Russes aux arts et au christianisme. On donne souvent Oleg comme le tuteur d'Igor I, fils de Rurik. — Oleg, fils de Sviatoslav I, eut pour lot, à la mort de son père (972), le pays des Drevliens; mais il fut attaqué par Iaropolk I, son frère, qui remporta sur lui la victoire d'Ovroutch; Oleg y périt (977). — Oleg, fils de Sviatoslav (prince de Wladimir) et petit-fils de Iaroslav I, fut, jeune encore, dépouillé et enfermé par ses oncles, s'échappa, se fit prince de Tmoutarakan, et, uni aux Polovtses, battit Sviatoslav II en 1078, enleva sous Sviatopolk II les villes de Tchernigov, Riazan, Mourom, etc., mit le siége devant Kiev en 1096, mais sans succès, et mourut en 1124 après avoir été pour beaucoup dans les guerres civiles de la Russie. Ses fils, Vsévolod et Igor, dits *Olgovitchs* ou fils d'Oleg, les continuèrent et formèrent un parti puissant à l'aide duquel ils régnèrent enfin (1139-1146).

OLEKMA, riv. de la Russie d'Asie, en Sibérie (Iakoutsk), sort des monts Stanovoï, coule au N., et tombe dans la Léna après 700 kil. de cours.

OLEN, ancien poëte et pontife grec, antérieur à Orphée, était de Lycie, ou, selon d'autres, de Sarmatie. On chantait à Delphes et à Délos, dans les fêtes solennelles, des hymnes composés par lui. On croit aussi que c'est lui qui établit à Delphes l'oracle d'Apollon.

OLENUS, ville d'Achaïe, au N. O., sur la mer de Crissa, entre Dymes à l'O et Patras à l'E., avait été bâtie par Olène, fils de Jupiter, et était une des douze villes de la confédération achéenne.

OLÉRON ou CHATEAU D'OLÉRON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), sur la côte S. E. de l'île d'Oléron, à 10 kil. de Marennes; 2,644 hab. Château-fort. Un peu de commerce, vins, sel, etc.

OLÉRON (île D'), *Uliarus* et *Olario*, île de France

dans l'Océan, vis-à-vis des embouchures de la Seudre et de la Charente. Elle a 24 kil. sur 8, compte 19,000 hab. et renferme deux petites villes (Oléron et Saint-Pierre d'Oléron); elle forme deux cantons. Grains, vins, eaux-de-vie, légumes, sel blanc renommé.— Cette île appartint longtemps aux comtes d'Anjou et aux ducs d'Aquitaine; elle fut acquise à la France par Charles V; prise ensuite par les Anglais, puis reconquise sous Charles VII. Souvent prise et reprise du temps de la Ligue. Louis XIV la fortifia. La *Coutume d'Oléron* a été longtemps célèbre comme code maritime.

OLÉRON (SAINT-GEORGE et SAINT-PIERRE D'). *Voy.* SAINT-GEORGE et SAINT-PIERRE.

OLÉRON, ville des Basses-Pyrénées. *Voy.* OLORON.

OLESNIKI (Sbignée), Polonais, né vers 1389, mort en 1455 à Sandomir, avait été secrétaire de Ladislas II (Jagellon), auquel il avait sauvé la vie; il devint évêque de Cracovie, cardinal, ambassadeur. Olesniki fit élire en 1434 Ladislas III à Posen: en 1444 il rompit l'élection de Boleslas (duc de Moscovie), et amena celle de Casimir IV.

OLETTA, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. S. O. de Bastia; 900 hab.

OLETTE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 13 kil. S. O. de Prades; 700 hab. Sources minérales sulfureuses.

OLGA, femme du grand-duc de Russie Igor, était de basse extraction, mais fut distinguée par Oleg, qui l'unit à son neveu Igor. Elle devint régente après la mort de son époux (945), vengea sa mort sur les Déréviens (946), puis remit à Sviatoslav I, son fils, les rênes du gouvernement (955). Elle se fit baptiser à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène: de retour en Russie, elle essaya d'y répandre le christianisme, mais ses tentatives n'eurent que peu de succès. Elle mourut en 968. L'église grecque en fait une sainte.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie, de 1330 à 1381, était le fils de Gédimin. Il détrôna son frère aîné Iavnut, et partagea le pouvoir avec Kieistut, son autre frère, mais porta seul le titre de grand-duc. Il vengea la mort de son père sur l'Ordre teutonique (1330), auquel il reprit les conquêtes faites en Samogitie; enleva aux Tartares du Dniepr la Podolie, fut ensuite battu par les chevaliers teutoniques, se laissa prendre deux fois, échappa par stratagème, et parvint à empêcher l'Ordre de s'établir en Lithuanie; perdit pendant cette lutte la Volhynie, la Podolie, les palatinats de Brzesc et de Belz, que lui ravirent les Polonais; défit en 1362 trois hordes de Mongols nomades en Podolie et sur le Dniepr, puis pilla et détruisit Kherson; dirigea contre la Russie trois expéditions, dont deux en 1367 pour soutenir Michel II contre Dmitri; envahit ensuite la Prusse en 1370, mais perdit la sanglante bataille de Rudan et vit les Allemands porter le fer et le feu jusque dans Vilna. Olgierd mourut en 1381. Il laissait douze fils dont le plus célèbre est Iagiel ou Jagellon.

OLIAROS, île de la mer Egée, auj. ANTIPAROS.

OLIBRIUS. *Voy.* OLYBRIUS.

OLIER (J.-J.), curé de Saint-Sulpice, né à Paris en 1608, mort en 1657, établit en 1641 une compagnie de prêtres destinée à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, et connue depuis sous le nom de Sulpiciens, fonda dans ce but à Vaugirard un séminaire, fut nommé en 1642 curé de Saint-Sulpice, commença en 1646 la construction de la célèbre église de ce nom (terminée par le curé Languet), ainsi que du séminaire qui en est voisin, et créa dans diverses parties de la France et même au Canada plusieurs séminaires de Sulpiciens. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété estimés, et une *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655.

OLIERGUES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. d'Ambert; 1,900 hab.

OLIFERNE (château d'). *Voy.* CONDES.

OLIM. On désigne sous le nom d'*Olim* (c.-à-d. *autrefois*) les plus anciens registres du parlement de Paris. Ils renferment le rapport des enquêtes faites devant le parlement, et des arrêts rendus par cette cour depuis 1254 jusqu'à 1318, et comprennent ainsi les règnes de saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin et Philippe-le-Long. On y trouve de précieux renseignements: 1° sur la hiérarchie féodale et les luttes entre les vassaux et les seigneurs; 2° sur l'administration de la justice et l'organisation du parlement, de la pairie, du conseil privé du roi et des bailliages; 3° sur les grands événements contemporains; 4° enfin sur les coutumes et les mœurs. Les *Olim* ont attiré l'attention des savants les plus célèbres, mais ceux-ci n'ont pu les apprécier qu'imparfaitement; car le parlement les dérobait à tous les yeux. Ce ne fut que sous Louis XVI qu'on parvint à en avoir une copie entière et exacte. M. le comte Beugnot les a publiés dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France.*

OLINA, riv. de la Gaule, auj. l'ORNE.

OLINDA, ville du Brésil. *Voy.* PERNAMBOUC.

OLISIPPO, plus tard *Felicitas Julia*, auj. *Lisbonne*, ville de Lusitanie, ainsi nommée, disaient les anciens, parce qu'elle fût fondée par Ulysse.

OLITE, ville d'Espagne (Pampelune), sur le Cidacos, à 40 kil. S. de Pampelune: 2,900 hab. Palais construit par Charles III, roi de Valence: restes de murs. Jadis résidence des rois de Navarre.

OLIVA, village des Etats prussiens (Prusse propre), sur le golfe de Putzig, à 8 kil. N. O. de Dantzick: 600 hab. Ancien couvent de Bénédictins et belle église. Aux environs, beaucoup d'usines.—Une célèbre paix y fut conclue entre la Pologne et la Suède en 1660 (celle-ci acquit l'Esthonie et presque toute la Livonie et devint la puissance prépondérante du Nord).

OLIVA, *ad Statuas*, ville d'Espagne (Valence), à 14 kil. N. O. de Denia, à 5 kil. de la mer; 5,600 hab. Titre d'un ancien comté; palais des comtes.

OLIVA, ville d'Espagne (Estramadure), à 6 kil. O. de Xerès; 4,800 hab. Toiles.

OLIVARÈS, bourg d'Espagne (Valladolid), à 26 kil. E. de Valladolid, sur le Duero; 600 hab. Il est le titre d'un comté et a donné son nom au ministre de Philippe IV. — Il y a plusieurs autres Olivarès en Espagne, notamment à 17 kil. O. de Séville (2,100 hab.), et à 40 kil. S.O. de Cuença (1,200 hab.).

OLIVARÈS (Gaspar GUZMAN, comte d'), fameux ministre espagnol, naquit à Rome en 1587, gagna la confiance de l'infant, depuis Philippe IV, et quand ce prince fut sur le trône (1621), devint son premier ministre, et reçut le titre de duc de San-Lucar. Il conçut de gigantesques projets pour relever l'Espagne, qui déclinait sensiblement. Il tenta d'encourager l'industrie, fit la guerre aux Provinces-Unies et envoya Spinola pour les attaquer; il noua diverses intrigues avec les Calvinistes français et avec les ennemis de Richelieu, et finit par entamer avec la France la célèbre guerre que devait terminer la paix des Pyrénées (1635-59); mais il n'en vit pas la fin. La lutte, d'abord assez favorable à l'Espagne, tourna contre elle; l'insurrection de la Catalogne, la révolution du Portugal en 1640 lui portèrent encore deux coups terribles; l'insuccès de la conspiration de Cinq-Mars acheva de rendre la chute du ministre inévitable. Accablé par mille ennemis, il fut exilé et peu après mourut de chagrin en 1643. Olivarès était un homme spirituel, mais vain, léger, et incapable de joûter avec un rival tel que le cardinal de Richelieu. L'Espagne ne fit que déchoir sous son ministère.

OLIVENÇA, ville forte d'Espagne (Estramadure), à 24 kil. S. de Badajoz; 10,500 hab. Place d'armes remarquable.—Jadis au Portugal; cédée à l'Espagne (1801); prise par les Français en 1811. Les traités

de 1815 en ordonnaient la restitution par l'Espagne au Portugal; mais cette clause n'a pas été exécutée.

OLIVET (SAINT-MARTIN D'), ville de France (Loiret), sur le Loiret, à 5 kil. S. d'Orléans; 3,386 hab. Bois; bonneterie. Cristaux dits diamants d'Olivet. Sites charmants. — Célèbre abbaye fondée par Clovis en 510 (auj. détruite). Ce fut à la tête du pont jeté en ce lieu sur le Loiret que le duc de Guise, dit *le Balafré*, fut assassiné par Poltrot.

OLIVET (Joseph THOULIER, abbé d'), grammairien célèbre, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768, avait été quelque temps jésuite, mais avait quitté l'ordre de bonne heure. Il se voua à l'étude de la grammaire et à la traduction. Il a donné, entre autres ouvrages ou éditions : *Histoire de l'Académie française* (jusqu'en 1700), Paris, 1729, 2 vol. in-4; *Traité de la Prosodie; Essais de grammaire*; des trad. des *Philippiques*, des *Catilinaires*, des *Pensées de Cicéron*, du *De Natura Deorum; Ciceronis opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4 (excellente édition); *Poemata didascalica*, Paris, 1749, 3 vol. in-12. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1723, et travailla beaucoup au *Dictionnaire* publié par cette compagnie.

OLIVET (FABRE D'). *Voy.* FABRE.

OLIVETO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 42 kil. S. O. de Matera; 6,200 hab.

OLIVIER (François), chancelier de France, né à Paris en 1493, fut successivement avocat, conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de la reine de Navarre, président à mortier (1543), et enfin chancelier du royaume. Il signala son passage au pouvoir par des ordonnances sages, mais qui ne plurent pas à tous également. Diane de Poitiers surtout blâma ses lois somptuaires, le fit tomber dans la disgrâce du roi, et lui fit enlever les sceaux; néanmoins, il portait toujours le titre de chancelier. Retiré dans sa terre de Montlhéri, Olivier y vécut en sage, et fut souvent visité par L'Hôpital. Le cardinal de Lorraine le rappela en 1559 (sous François II), pour couvrir d'un grand nom les actes des Guises. Après la découverte de la conjuration d'Amboise, d'amers reproches furent adressés par les victimes au vieillard, qui n'avait pu prévenir l'événement; il mourut peu après en proie à une profonde mélancolie (1560).

OLIVIER (Guillaume-Antoine), entomologiste français, né à Fréjus en 1756, reçut en 1792 une mission en Perse, et en revint au bout de 6 ans avec de riches collections sur toutes les branches de l'histoire naturelle (1798); il devint membre de l'Institut en 1800, et mourut à Lyon en 1814. On lui doit, outre des *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique : *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4, 363 planches; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes* (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 1789-1819, 9 vol. in-4 (avec Mauduyt, Latreille, Godard); *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Egypte, la Perse*, 1802-7, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-8 et atlas.

OLIVIER. *Voy.* LEDAIN, LAMARCHE, etc.

OLIVIERS (le mont des), auj. *Djebel-tor*, montagne située à l'E. de Jérusalem, et séparée de cette ville par le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat. Il s'y trouvait un enclos où croissaient beaucoup d'oliviers. C'est là que Jésus-Christ se reposait avec ses disciples; c'est là aussi qu'il fut pris par la trahison de Judas pour être conduit chez Pilate.

OLLERIA, ville d'Espagne (Valence), à 9 kil. S. de San-Felipe; 3,700 hab. Antiquités romaines.

OLLIOULES, ch.-l. de cant. (Var), à 9 kil. O. de Toulon, dans un vallon sauvage, dit *gorges d'Ollioules*; 3,132 hab. Fruits et huile d'olives.

OLMEDO, ville murée d'Espagne (Valladolid), à 24 kil. S. E. de Medina-del-Campo; 2,150 hab. Eau-de-vie : commerce de bois de construction.

OLMETO, ch.-l. de cant. (Corse), à 52 kil. N. O. de Sartène; 1,400 hab.

OLMI-E-CAPELLA, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. E. de Calvi; 750 hab.

OLMUTZ, *Holomauc* en morave, *Eburum* en latin, ville des États autrichiens (Moravie), sur la March, ch.-l. de cercle, à 65 kil. N. E. de Brünn; 19,000 hab. Archevêché (depuis 1777). Citadelle, cinq faubourgs; quelques édifices remarquables, deux belles fontaines; aspect sombre. Commerce de toile, etc. — Jadis capit. de la Moravie. Université (transférée à Brünn, en 1778). Assiégée vainement par Frédéric II en 1778. Lafayette y a été détenu en 1794. — Le cercle d'Olmütz, entre ceux de Troppau, de Prerau, de Hradisch et de Brünn, au N. E., à l'E. et au S., la Bohême à l'O. et la Prusse au N. O., a 140 kil. sur 100 et 45,000 hab.

OLNEY, ville d'Angleterre (Buckingham), à 18 kil. S. E. de Northampton; 3,000 hab. Dentelles.

OLOF. *Voy.* OLAUS.

OLONETZ ou OLONÈJE, ville de la Russie d'Europe (Olonetz), sur l'Olonka, à 160 kil. S. de Pétrozavodsk; 8,000 hab. Moulins à scie. C'est là que Pierre-le-Grand fit construire le premier vaisseau destiné à St-Pétersbourg. — Le gouv. d'Olonetz est au S. de celui d'Arkhangel et à l'E. de la Finlande : il est très vaste (660 kil. du N. O. au S. E.), mais très froid et peu fertile; il n'a que 380,000 hab. Ch.-l., Pétrozavodsk. Division, 7 cercles (Kargopol, Vitegra, etc.). Lacs (Ladoga, Onéga, etc.), marais, forêts; marbre, porphyre. Industrie très arriérée.

OLONNAIS (J.-David NAU, dit L'), fameux flibustier, né aux Sables-d'Olonne (XVII[e] siècle), était le chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, et fut longtemps le fléau des Espagnols. Enfin il fut pris et mangé par des Indiens.

OLONNE, bourg de France (Vendée), sur la mer, à 5 kil. N. des Sables-d'Olonne; 2,400 hab. Sel, chevaux, etc. — Jadis ville forte; prise et ruinée en 1570 par La Noue, général des Calvinistes.

OLONNE (LES SABLES D'). *Voy.* SABLES.

OLONZAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 23 kil. S. de St-Pons; 1,200 hab.

OLORON ou OLERON, *Iluro*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 32 kil. S. O. de Pau, sur le gave d'Oloron; 6,620 hab. Drap, bonnets tunisiens, teinturerie, papeterie, charcuterie. Commerce assez actif (laines à lisière, peaux d'agnelins, etc.). Dépôt de bois de mâture. — Cette ville fut saccagée en 732 par les Sarrasins, puis entièrement détruite par les Normands. Centule, vicomte de Béarn, la fit rebâtir. — L'arr. d'Oloron a 8 cantons (Oloron, Accous, Aramits, Arudy, Laruns, Lasseube, Monein, Ste-Marie-d'Oloron), 81 communes et 76,312 hab.

OLORON (gave d'), riv. de France, se forme de la réunion des gaves d'Ossau et d'Aspe à Oloron, coule au N. O. et se jette dans le gave de Pau, un peu au-dessus de Peyrehorade; cours, 70 kil.

OLOT, ville d'Espagne (Barcelone), près de la source de la Fluvia, à 22 kil. N. O. de Girone; 13,900 hab. Beaucoup de fontaines. Cotonnades, bonneterie.

OLT, riv. de Transylvanie. *Voy.* ALUTA.

OLTEN, *Ultinum*, ville de Suisse (Soleure), sur l'Aar, à 31 kil. N. E. de Soleure : 1,300 hab.

OLTIS, riv. de Gaule, auj. le LOT.

OLUGH-BEYG, astronome. *Voy.* OULOUG-BEYG.

OLVERA, *Ilipa*, ville d'Espagne (Séville), à 30 kil. S. O. d'Ossuna; 6,000 hab. Vieux château-fort.

OLYBRIUS (Anicius), époux de Placidie, fille de Valentinien III, et général de Léon I, fut envoyé en Occident pour soutenir l'empereur Anthémius contre le rebelle Ricimer; mais il accepta la pourpre des mains de ce dernier, qui, quelque temps après, marcha sur Rome, la prit et mit à mort Anthémius. Olybrius ne régna que très peu de mois et mourut la même année. Glycérius lui succéda.

OLYMPE, *Olympus*, nom commun à deux célèbres chaînes de montagnes, l'une entre la Macédoine et la Thessalie (auj. le *Lacha*), l'autre dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Phrygie et de la Mysie (auj. le *Kechich Dagh* ou *montagne du Moine*). — La 1re est la plus élevée, et les anciens en faisaient le séjour de leurs dieux. Son sommet principal, situé par 40° 41' lat. N., 20° 2' long. E., atteint 2,373 m. — La seconde chaîne ne s'élève pas au-dessus de 400 mètres.

OLYMPE ou OLYMPIADE (sainte), née en 368, morte en 410, épousa Nébride, préfet de Constantinople; devenue veuve après 20 mois de mariage, elle vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; on la fête le 17 décembre. — Une autre sainte du nom d'Olympe est fêtée le 12 janvier.

OLYMPIADE, espace de quatre années qui s'écoulaient entre deux célébrations consécutives de jeux olympiques. Un siècle répond donc à 25 olympiades. La 1re olympiade commence en 776 av. J.-C., année où les jeux furent reconstitués et où Corœbus fut vainqueur. Dans la supputation des années par olympiades, on emploie toujours deux nombres, l'un qui désigne l'olympiade, l'autre qui indique l'année de l'olympiade; d'ordinaire on écrit le 1er en chiffres romains, le 2e en chiffres arabes. Ainsi Ol. LXXI, 3, veut dire 3e année de la 71e olympiade.

OLYMPIAS, fille de Néoptolème, roi d'Épire, femme de Philippe II de Macédoine, mère d'Alexandre-le-Grand, fut répudiée vers 336 av. J.-C., se retira en Épire, et probablement fit agir le bras qui tua Philippe, revint en Macédoine après ce meurtre, fit rendre de grands honneurs à la mémoire du meurtrier, et força Cléopâtre, sa rivale, à se pendre. Elle n'eut presque aucune autorité pendant l'absence d'Alexandre, mais elle n'en fit pas moins beaucoup de mal à Antipater, auquel Alexandre avait confié le gouvernement de la Macédoine. Elle se retira derechef en Épire après la mort de son fils (324); prit part, malgré son éloignement, aux guerres civiles des Macédoniens, s'unit à Roxane qui vint l'y rejoindre, revint en Macédoine après la mort d'Antipater, et, à l'instigation de Polysperchon (319), elle fit mourir Eurydice et Arrhidée (318), que soutenait Cassandre, et donna ainsi l'exemple de verser le sang de la famille d'Alexandre. Peu après, Cassandre vint la bloquer dans Pydna et la força à se rendre. Il lui avait promis la vie; mais il suscita une émeute parmi les parents de ceux qu'elle avait fait massacrer: ceux-ci l'égorgèrent en 317.

OLYMPIE, auj. *Mirala* ou *Longenico*, lieu de l'Élide, sur l'Alphée, à peu de distance de Pise, était célèbre par les *jeux olympiques* qu'on y donnait tous les 4 ans en l'honneur de *Jupiter olympien*, par le superbe temple consacré à ce dieu, par le bois sacré qui l'environnait, enfin par le nombre extraordinaire de statues qui décoraient le bois, le temple et le stade. *Voy.* OLYMPIADE ou OLYMPIQUES (jeux).

OLYMPIODORE, philosophe platonicien, qui enseignait à Alexandrie vers le commencement du VIe siècle. On a de lui un *Commentaire sur le premier Alcibiade*, précédé d'une *Vie de Platon*, publié à Francfort par Creuzer, 1821; des *Commentaires sur le Phédon, le Gorgias, le Philèbe, le deuxième Alcibiade*, etc., qui, pour la plupart, sont restés manuscrits. — Un autre Olympiodore, qui vivait vers la fin du VIe siècle, et qui était aussi d'Alexandrie, a laissé des *Commentaires sur les météores* et quelques autres écrits d'Aristote.

OLYMPIQUES (jeux), fêtes célébrées à Olympie en l'honneur de Jupiter olympien, revenaient tous les quatre ans. Ces jeux, les plus magnifiques de tous ceux de la Grèce, avaient été institués par Hercule; souvent interrompus depuis, ils furent rétablis successivement par Pélops, puis par Iphitus, législateur de l'Élide, l'an 884 av. J.-C., et reçurent une constitution nouvelle en 776. A partir de cette dernière époque, ils fournirent à la Grèce un point de départ pour supputer les années (*Voy.* OLYMPIADES). Ces jeux avaient lieu au solstice d'été et duraient cinq jours. On y disputait le prix du pentathle, de la double course, de la course avec les chevaux de selle, de la course des chars et du pancrace. Les enfants y combattaient aussi et avaient un concours particulier, mais seulement pour le pentathle. Les athlètes recevaient en récompense une couronne d'olivier, et ils rentraient en triomphe dans les murs de leur ville natale.

OLYNTHE, *Olynthus*, ville de Chalcidice, n'était qu'un misérable village, quand le roi de Macédoine Perdiccas II la donna aux émigrés des colonies athéniennes de la Chalcidique, vers 433 av. J.-C. (un peu avant la guerre du Péloponèse). Olynthe devint bientôt très puissante, étendit sa domination sur plus de 30 villes environnantes, sut échapper aux Athéniens et aux Spartiates qui la convoitaient, mais fut réduite par Philippe II (père d'Alexandre), et incorporée à la Macédoine. Démosthène avait tenté de prévenir ce dénoûment et d'ouvrir les yeux au peuple d'Athènes sur les vues de Philippe relativement à Olynthe, dans trois harangues célèbres dites *les Olynthiennes*.

OM, syllabe mystique qui précède toutes les prières et les invocations des Hindous. En langue sanscrite, elle s'écrit AUM, cette langue n'ayant point de voyelle simple pour le son O. Ces trois lettres représentent la trinité indienne: A est Vichnou, U est Siva, et M Brahma.

OM, riv. de la Russie d'Asie en Sibérie (Tomsk), vient de la steppe de Baraba, coule à l'O., et tombe dans l'Irtich à Omsk; cours, 850 kil.

OMA, une des Moluques, par 126° 8' long. E., 9° 40' lat. S.; 17 kil. sur 12: 5,000 hab.; ch.-l., le fort Zélandia. Beaucoup de clous de girofle.

OMAD-EDDYN-ZENGHY. *Voy.* ZENGHY.

OMAGH, ville d'Irlande (Ulster), ch.-l. du comté de Tyrone, à 35 kil. N. E. d'Enniskillen. Ruines d'une abbaye et d'un château-fort. Incendiée en 1743.

OMAGUAS. *Voy.* GUARANIS.

OMAN, une des cinq régions de l'Arabie, la plus au S. E., sur le golfe Persique et sur la mer d'Oman, comprend entre autres états l'imanat de Mascate et l'état de Belaa-Ser, qui jadis dépendait de Mascate (Ser en est la capitale). L'intérieur de l'Oman est très peu connu.

OMAN ou SOHAR, ville d'Arabie (Oman), sur la mer d'Oman, à 220 kil. N. O. de Mascate; port, plusieurs chantiers, commerce assez actif.

OMAN (mer D'), partie de la mer des Indes qui baigne les côtes de l'Arabie, entre 54° et 59° long. E., et par 22° et 27° lat. N.; elle communique par le détroit d'Ormus avec le golfe Persique.

OMAR I (Abou-Hafsa-Ibn-al-Khattab), deuxième calife, était cousin au troisième degré de Mahomet, et fut d'abord persécuteur ardent de l'islamisme; il se convertit en 615, devint un des principaux apôtres du prophète, fut chancelier d'Abou-Bèkr (1er calife), lui succéda en 634 et prit le titre d'émir al-moumenim (chef des croyans) avec celui de calife. Il étendit par lui-même et par ses lieutenants les limites de l'empire arabe, conquit la Syrie, la Perse, l'Égypte, poussa jusqu'à Tripoli, et fut tué en 644 par un fanatique arabe. Il avait 63 ans. Il détruisit, dit-on, 40,000 temples chrétiens et éleva 1,400 mosquées; cependant c'est à tort qu'on lui a imputé l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Il introduisit en Orient l'ère de l'hégyre. Sa mémoire est en vénération chez les Musulmans *Sunnites* ou traditionnaires; mais les *Chyites* ou hétérodoxes l'ont en exécration, et, croyant que le califat devait passer

sans intermédiaire à Ali, traitent Abou-Bekr, Omar, Othman, d'usurpateurs. — Omar II, huitième calife ommiade, arrière-petit-fils par sa mère d'Omar I, succéda en 717 à Soliman, fils de Valid I, fut simple, modeste et juste; néanmoins, il déplut aux princes ommiades et fut empoisonné en 720.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-ben-Schoaib), né aux environs de Cordoue, se mit en révolte contre Abdérame II, fut battu, s'enfuit, parcourut la Méditerranée en pirate, conquit la Crète et y bâtit un fort qu'il appela El-Khandak (le retranchement); c'est ce fort qui valut à l'île son nom moderne de Candie.

OMAR-AL-MOTAWAKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), dit *el-Aftas*, dernier roi maure de Badajoz, régna de 1079 à 1094, fut célèbre par ses richesses, sa prospérité, son goût pour les arts; il seconda l'invasion almoravide, mais il en fut victime. Il vit presque toutes ses villes se révolter ou se laisser prendre par les troupes de Ioussouf-ben-Tachfin, et fut livré à Saïd par ses sujets; il eut la tête tranchée avec ses deux fils.

OMBAY, une des îles de la Sonde en Malaisie, au N. de Timor, par 8° 22' lat. S., 122° 47' long. E. : 90 kil. sur 35; habitants braves, mais perfides.

OMBOS, auj. *el-Boueth* ou *Koum-Ombos*, ville d'Égypte, en Thébaïde, sur la rive orientale du Nil, entre Syène et Apollinopolis-la-Grande, était fameuse par le culte qu'elle rendait aux crocodiles et par sa haine pour Tentyra, qui avait ce culte en horreur. — Vis-à-vis d'Ombos, de l'autre côté du Nil, était Contra-Ombos.

OMBRIE, *Umbria*, contrée de l'Italie ancienne, entre l'Etrurie (dont la séparait le Tibre), le *Picenum* et le pays des Sabins. *Fulginium* en était la ville principale. Les *Umbri*, ses habitants (dont le nom dérive d'*Ombra*, homme fort, en celtique), étaient Gaulois d'origine et très braves. Ils prirent part aux grandes guerres des Étrusques et des Samnites contre Rome (311-307 et 297-95 av. J.-C.). Leur soumission eut lieu en 280. — On avait conservé le nom d'Ombrie à une ancienne province des États de l'Église, qui forme à peu près la délégation actuelle de Spolete.

OMBRIOS ou PLUVIALIA (c.-à-d. *pluvieuse*), une des îles Fortunées, l'*île de Fer* actuelle.

OMBRONE, *Umbro*, riv. du grand-duché de Toscane (Sienne), naît dans les Apennins, à 22 kil. E. de Sienne, tombe au S. et se jette dans la Méditerranée après 110 kil. de cours. Sous l'Empire, elle donnait son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Sienne.

OMER (saint), *Audomarus*, était moine de Luxeuil et devint évêque de Thérouanne (près de la v. actuelle de Saint-Omer, à laquelle il donna son nom) en 637. Il mourut vers 670; l'Église fête ce saint le 9 sept.

OMESSA, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 9 kil. N. E. de Corte; 800 hab.

OMMERAPOURA. *Voy.* AMARAPOURA.

OMMIADES, célèbre dynastie arabe, monta sur le trône de Damas en 661 à la mort d'Ali, en la personne de Moawiah, descendant d'Ommiah, régna sur la totalité de la monarchie arabe jusqu'en 749; détrônée à cette époque par les Abbassides, elle alla régner en Espagne, où, sous le nom de califat de Cordoue, elle forma un empire nouveau, démembrement de l'ancien. Ce 2e califat commença à tomber en dissolution vers l'an 1000; le dernier Ommiade cessa de régner en 1031. *Voy.* CALIFES.

OMMIAH, prince de la tribu des Koraïchites qui dominait à la Mecque, mourut vers le commencement du VIIe siècle, et avant que Mahomet prêchât. Il a été la tige des Ommiades : Moawiah, le premier de cette famille qui régna, était son arrière-petit-fils.

OMORCA, déesse chaldéenne, était, selon Bérose, femme de Baal, et coexistait dans l'éternité avec ce dieu; quand le temps de la création fut venu, elle fut coupée en deux par son mari : la partie supérieure forma le ciel, l'inférieure fut la terre. De la tête d'Omorca naquit la race humaine.

OMPHALE, reine de Lydie, femme de Tmolus, resta maîtresse du trône après la mort de ce prince. Elle acheta Hercule, lorsqu'en expiation des ravages et des massacres dont il s'était souillé pendant sa démence, il fut vendu par Mercure. Elle se plaisait à faire filer ce héros à ses pieds. Elle conçut pour lui de l'amour et en eut un fils, Agélaüs ou Lamon. Au dire de quelques mythologistes, Hercule vit Omphale en passant par la Lydie et devint volontairement son esclave. Une dynastie de rois lydiens prétendait descendre d'Hercule et d'Omphale et prenait le nom d'Héraclides. *Voy.* LYDIE.

OMRA (EMIR-AL-). *Voy.* EMIR.

OMSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouv. d'Omsk, à 480 kil. S. E. de Tobolsk, par 54° 57' lat. N. et 71° 2' long. E.; 1,000 hab. (la garnison se compose de 4,000 hommes). Citadelles, fortifications, églises, etc. Commerce avec les Kirghiz et les Kalmouks. — Le gouv. d'Omsk, situé entre ceux de Tobolsk au N., de Tomsk au N. E., la Dzoungarie au S. E., et le pays des Kirghiz au S. O., a 1,300 kil. sur 500, et se divise en 4 districts (Omsk, Oust-Kaménogorsk, Pétropavlovsk et Semipolatinsk). Sol généralement stérile. Beaucoup de lacs et de rivières.

ON, ville d'Égypte. *Voy.* HELIOPOLIS.

ONATE, ville d'Espagne. *Voy.* OGNATE.

ONCHESTE, *Onchestus*, ancienne ville de Béotie, sur le lac Copaïs, près d'Haliarte, fut fondée par un fils de Neptune; elle était le siége d'une amphictyonie : dès le temps de Pausanias, elle était en ruines.

ONDA, *Oronda*, ville d'Espagne (Valence), sur le Mijares, à 24 kil. N. de Ségorbe; 5,200 hab. Tuileries, fours à chaux; mines de fer.

ONDINS, ONDINES, génies élémentaires, imaginés par les cabalistes, et qui, selon eux, habitent les profondeurs des lacs, des fleuves et de l'Océan, dont ils sont les gardiens. On peut les comparer aux naïades et aux dieux fleuves des Grecs et des Romains.

ONEGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. d'Olonetz, qu'il arrose, ainsi que celui d'Arkhangel, coule au N. E., puis au N. O., pendant 500 kil., et tombe dans le golfe de la mer Blanche, dit golfe d'Onéga. On trouve à son embouchure une ville de même nom; elle a 1,800 hab.

ONEGA (lac), dans la Russie d'Europe (Olonetz), entre le lac Ladoga et la mer Blanche, reçoit la Svir, la Vitegra, la Chouia, etc. : 220 kil. sur 100.

ONEIDA, lac des États-Unis (New-York), communique à l'Ontario par l'Oswego : 38 kil. sur 9.

O'NEILL ou O'NIAL, ancien roi d'Irlande, régna sur la Momonie (Munster) de 379 à 402 de J.-C., se réunit aux Pictes et aux Scots contre les Romains, contribua puissamment à chasser ceux-ci de la Bretagne, et envahit l'Armorique en 388. Il périt assassiné par Eocha, prince d'une province de l'Irlande. Les descendants d'O'Neill ont régné 500 ans en Irlande. Ils avaient pour principale résidence la ville de Dungannon dans l'Ultonie. Un des derniers rejetons de cette famille, après avoir passé 20 ans à la cour d'Élisabeth, leva l'étendard de la révolte, se soutint pendant 7 ans, et fut sur le point d'assurer l'indépendance de sa patrie.

ONEILLE, *Oneglia* en italien, ville des États sardes (Nice), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 60 kil. N. E. de Nice; 5,000 hab. Petit port. Patrie d'André Doria. Prise par les Français en 1792.

ONÉSICRITE, historien grec, d'Égine, suivit Alexandre en Asie comme commandant de trirèmes, et composa une *Histoire de l'expédition* de ce prince, espèce de roman calqué sur la *Cyropédie*; on y trouvait des faits intéressants relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes : Strabon, Élien et Pline le citent souvent. L'ouvrage n'existe plus auj.

ONÉSIME (saint), disciple de saint Paul, était d'abord esclave de Philémon, riche habitant de Colosses, et s'était enfui de chez son maître après l'avoir volé. Saint Paul le convertit, écrivit pour lui à Philémon une lettre que nous avons, le fit rentrer en grâce auprès de son maître, et le retint près de lui pour s'aider de ses services. Onésime subit le martyre en 95. On l'honore le 15 février et le 10 avril.

ONFROI, un des fils de Tancrède de Hauteville. Voy. UNFROI.

ONIAS, nom de quatre grands sacrificateurs de Judée. Onias I régna de 321 à 300 av. J.-C.; — Onias II de 241 à 229; — Onias III succéda en 200 av. J.-C. à son père Simon II, régit le pays avec sagesse, mais fut déposé sous Antiochus Epiphane, qui lui donna pour successeurs d'abord Jason, puis Ménélas. Mandé à Antioche par le monarque pour rendre compte de sa conduite, il fut assassiné par Andronic sur l'ordre de Ménélas. — Onias IV, fils d'Onias III, ne régna point en Judée, mais obtint de Ptolémée IV et de Cléopâtre, sa femme, qui l'aimaient beaucoup, l'autorisation de bâtir un temple juif près de Bubastis et d'y vivre en souverain. Autour du temple s'éleva bientôt une ville qui prit le nom d'*Onium*. Devenue veuve, Cléopâtre chargea Onias de faire la guerre à Ptolémée Physcon en faveur de son fils. Onias se laissa prendre par Physcon et fut mis à mort.

ONIHOU, une des îles Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

ONIUM, ville d'Égypte. *Voy.* ONIAS IV.

ONKELOS, rabbin auquel on attribue le *Targum* (paraphrase chaldaïque du *Pentateuque*), aurait été, selon les uns, disciple de Gamaliel et condisciple de saint Paul, et serait, suivant les autres, le même qu'Aquila, auteur d'une traduction grecque de l'Ancien-Testament et contemporain d'Adrien. La première édition du *Targum* est de Bologne, 1462. Il en existe trois traductions latines (par Alph. de Zamora, par Paul Fagius, par Bern. Baldi).

ONNAING, village du dép. du Nord, à 7 kil. N. E. de Valenciennes; 2,786 hab. C'est le premier endroit où l'on ait cultivé la chicorée-café.

ONOLDINUM, nom latin de la ville d'ANSPACH.

ONOLZBACH, v. de Bavière, la même qu'ANSPACH.

ONOMACRITE, poëte et devin d'Athènes, est regardé comme l'auteur des *Poésies* que l'on attribue à Orphée et à Musée, et surtout de l'*Argonautique*, mise sous le nom d'Orphée; il florissait vers 516 av. J.-C., et fut chassé d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate.

ONOMARQUE, général phocéen, commanda d'abord, conjointement avec son frère Philomèle, pendant la guerre Sacrée: après la mort de son frère, il devint seul chef de l'armée phocéenne (l'an 353 av. J.-C.) Il prit Thronium, Amphise et les villes principales de la Doride, envahit la Béotie, et battit deux fois Philippe en Thessalie. Mais ayant été vaincu et pris par ce prince près de Phères, il fut attaché à un gibet (353).

ONORE ou HANAWAS, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 14° 16' lat. N., 72° 14' long. E., à 180 kil. de Mangalore, près de la mer d'Oman. Bon ancrage. Commerce avec Goa. — Jadis ch.-l. d'un petit état: à partir du XVe siècle, elle appartint successivement aux Portugais, aux Hollandais, à Haïder-Ali (1763) et enfin aux Anglais (1799).

ONOSANDER, écrivain grec, qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne de Claude, dans le Ier siècle de J.-C., est auteur d'un livre intitulé : *Stratégikos logos* ou la *Science du chef d'armée*. Camerarius l'a publié le premier, Nuremberg, 1595, in-8. Rigault en a donné une édition plus correcte, avec traduction latine, Paris, 1599, in-4; celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, parut à Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben. L'empereur grec Léon et le maréchal de Saxe faisaient grand cas de ce traité.

ONTARIO (lac), lac de l'Amérique du Nord, entre les Etats-Unis et le Canada, est le plus oriental des cinq grands lacs; il est compris entre 43° 15'-44° 10' lat. N., et entre 78° 40'-82° long. O.; 320 kil. sur 110. Il communique par le Niagara avec le lac Erié, par le Saint-Laurent avec la mer. Il reçoit en outre le Black-River, l'Oswego, le Trent, etc. Beaucoup d'îles, mais peu de ports. Poisson excellent et en grande quantité. Les eaux de ce lac sont profondes et supportent les plus gros bâtiments.

ONTENIENTE, ville d'Espagne (Valence), à 22 kil. S. O. de San-Felipe; 12,000 hab. Palais des ducs d'Almodovar. Drap, toile, papiers, eau-de-vie: moulins à foulon et à huile.

ONUPHIS ou OMPHIS, un des trois bœufs sacrés de l'Egypte (les deux autres étaient Apis et Mnévis); c'était une des incarnations animales d'Osiris.

ONUPHIS, ville de la Basse-Egypte, ch.-l. d'un nome dit *Onuphite*, était sur la branche Atarbéchite du Nil, entre Bouto au N. et *Isidis oppidum* au S.

OO.... Cherchez par OU... les mots géographiques anglais qui commencent ainsi.

OOST (J. VAN), peintre flamand. *Voy.* VAN OOST.

OOSTERHOUT, ville de Hollande (Brabant S.), à 9 kil. N. E. de Breda; 6,300 hab. Toile, drap, etc.

OOTMARSUM, ville de Hollande (Over-Yssel), à 17 kil. E. d'Almeloo; 4,500 hab.

OPHIR, pays oriental où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or; pour s'y rendre, on s'embarquait au port d'Asiongaber, et l'on descendait le golfe Arabique; les savants ont placé Ophir, les uns le long de l'Afrique orientale (à *Sofala* par exemple, ou aux environs), les autres dans l'Inde ou dans les îles de Sumatra, Java, etc.; quelques-uns ont adopté des points intermédiaires. L'aller et le retour de la flotte duraient trois ans.

OPHIR, mont de l'île de Sumatra, presque sous l'équateur (par 0° 4' lat. N.) : hauteur, 4,000 mètres. — Mont. de la presqu'île de Malacca, au N. de la ville de ce nom.

OPHIUCHUS (du grec *ophis*, serpent, et *ékhein*, tenir), en latin *Anguitenens*, en français le *Serpentaire*, constellation voisine de la grande Ourse. Les poëtes ont dit, les uns que c'était Hercule, les autres que c'était Esculape.

OPHIUSA, une des Baléares, auj. FORMENTERA.

OPICI. *Voy.* OPIQUE.

OPIE (J.), peintre d'histoire anglais, né en 1761 en Cornouailles, mort en 1807, était fils d'un charpentier et fut d'abord destiné à l'état de son père. Il s'est placé au 1er rang pour le coloris, la vérité et la perfection de l'exécution. Il a fait entre autres beaux tableaux : *le Meurtre de Rizzio*, *le Meurtre de Jacques I*, *la Mort de Saphira*. Il devint après Fuessli professeur à l'Académie royale de peinture à Londres et laissa quelques écrits sur son art.

OPIMES (Dépouilles), nom donné à Rome aux dépouilles prises par le général en chef romain sur le général en chef ennemi; elles étaient consacrées à Jupiter Férétrien. L'histoire romaine n'offre que trois exemples de dépouilles opimes; elles furent remportées par Romulus sur Acron, roi des Céniniens, par A. Cornélius Cossus sur Lars Tolumnius, roi des Véiens, et par Marcellus sur Viridomare, roi des Gaulois.

OPIMIUS (L.), romain fameux par sa lutte contre C. Gracchus, fut élu consul l'an 121 av. J.-C., et entreprit de faire casser les lois agraires rendues par les Gracques. Ayant éprouvé quelque résistance, il se fit investir par le sénat de pouvoirs illimités, cita C. Gracchus devant son tribunal, et comme celui-ci refusait de comparaître, il fit attaquer son cortége par des troupes dont il s'était entouré, mit sa tête à prix, et le réduisit à se donner la mort. Il fit ensuite bâtir un temple à la Concorde. Quelques années après, il fut envoyé en Afrique contre

Jugurtha; mais s'étant laissé corrompre par l'or de ce prince, il fut condamné à l'exil, et il mourut de misère à Dyrrachium. L'année du consulat d'Opimius (633 de Rome, 122 av. J.-C.) fut marquée par une récolte de vins d'une qualité exquise et à laquelle il est souvent fait allusion chez les anciens.

OPIQUE, *Opica*, nom donné à une grande partie de l'Italie du S. et du centre, dans les temps très anciens, mais réservé ensuite au S. du Latium et à la Campanie. *Opica* est l'adjectif d'*ops*, terre (en vieille langue italique), et ne diffère point d'*Apia*, premier nom du Péloponèse. Les habitants de l'Opique se nommaient *Opici*, *Opsci*, *Osci* (ce dernier finit par être le plus usité et devint synonyme d'indigène de la Campanie).

OPIS, déesse scythique, probablement la plus grande de toutes, et celle à laquelle on sacrifiait en Tauride des victimes humaines. Les Grecs l'ont identifiée avec leur Diane.

OPITZ (Martin), *Opitius* en latin, poëte et littérateur allemand, né à Bunzlau en Silésie (1597), mort de la peste à Dantzick en 1639, mena une vie fort vagabonde, voyagea dans presque toute l'Allemagne, fut professeur d'humanités à Weissembourg en Transylvanie (1622), puis s'attacha au duc de Liegnitz, au burgrave de Dohna, et se fixa enfin à Dantzick, où il reçut le titre de secrétaire et historiographe du roi de Pologne. Il a écrit dans tous les genres littéraires, surtout dans la poésie didactique, et a exercé la plus grande influence sur la langue de son pays, dont il a révélé les ressources à ses compatriotes : il a mérité le titre de père de la poésie allemande. Ses *Œuvres complètes* ont eu au moins 12 édit. (la meilleure est celle de Breslau, 1690).

OPITZ (Henri), orientaliste, né en 1642 à Altenbourg (Misnie), mort à Kiel en 1712, professeur d'hébreu et de théologie, était un des plus savants protestants de son temps; mais ses singulières opinions le firent passer pour visionnaire. Il a donné beaucoup d'ouvrages, entre autres une *Bible hébraïque* très estimée (Kiel, 1709, 2 vol. in-4); un *Lexicon hebrœo-chaldœo-biblicum*, Leipsick, 1692, etc.

OPONTE, *Opus*, auj. *Talania*, ville de la Grèce propre, capit. du petit état des Locriens Opontiens, près de la mer d'Eubée. — Ajax, fils d'Oïlée, était roi d'Oponte.

OPONTIENNE (LOCRIDE-). *Voy.* LOCRIDE.

OPORIN (J.), dont le vrai nom était HERBST (*herbst* en allemand, *opôra* en grec veulent dire automne), savant imprimeur de Bâle, né à Bâle en 1507, fut correcteur d'épreuves chez Froben, puis directeur du gymnase de Bâle, médecin et professeur de grec à Bâle; il fonda ensuite avec Robert Winter, son parent, une imprimerie célèbre qu'il finit par gérer seul jusqu'à sa mort en 1568. Peu d'imprimeurs ont mieux mérité des lettres. Outre d'excellentes éditions, il a donné des notes estimées sur Solin, Pline, Plutarque, etc.

OPORTO, ville du Portugal. *Voy.* PORTO.

OPPA, riv. d'Allemagne, affluent de l'Oder, sépare la Silésie (prussienne) de la Moravie: cours, 90 kil.

OPPÈDE (J. Meynier, baron d'), né à Aix en 1495, devint 1er président du parlement de cette ville, provoqua la mise à exécution de l'arrêt rendu en 1540 contre les Vaudois de Mérindol, de Cabrières et des villages environnants. Chargé de la réaliser, il s'en acquitta avec la dernière fureur, ravagea, incendia, égorgea, et fit de tout le district un désert. François I témoigna de la froideur au féroce président, mais sans le punir. En 1551, sous Henri II, d'Oppède fut accusé devant le parlement de Paris ; il fut acquitté et reprit son fauteuil. Peu d'années après (1558), il mourut de la même maladie que Charles IX.

OPPELN, *Oppolie* en polonais, ville des Etats prussiens (Silésie), ch.-l. de la régence d'Oppeln, sur la droite de l'Oder, à 45 kil. S. E. de Breslau, à 420 kil. S. E. de Berlin; 5,000 h. Gymnase catholique : quelque industrie et un peu de commerce. — Elle a jadis été ch.-l. d'une des principautés de la Haute-Silésie et fut gouvernée par une branche de la famille des Piast qui s'éteignit en 1532; l'empereur Ferdinand I réunit alors la principauté à ses états. Elle fut cédée à la Prusse en 1742. Les autres villes de la principauté après Oppeln étaient : Rosenberg, Gross-Strelitz, Tost, Ratibor, Kosel, Oberglogau, Falkenberg.

OPPELN (régence d'), partie méridionale de la Silésie prussienne : elle est plus grande que l'ancienne principauté d'Oppeln et a 160 kil. du S. au N., sur 228 de l'E. à l'O. Ch.-l., Oppeln. Division, 16 cercles, qui ont eux-mêmes pour ch.-l. (outre les 7 villes susnommées), Kreuzbourg, Lublinitz, Beuthen, Pless, Rybnik, Leobschutz, Neustadt, Neiss, Grottkau. Bétail, abeilles. Sol pauvre. Riches mines de fer. Industrie médiocre (toile, forges, instruments de fer et bois, etc.).

OPPENHEIM, *Bonconica*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Rhin, à 16 kil. S. E. de Mayence; 2,450 hab. Tout près, sur une montagne, est le fort Landskron. — Elle a beaucoup souffert pendant la guerre de Trente Ans et a été souvent prise par les Français et les Prussiens (1689, 1792 et 1794).

OPPIDO, *Mamertum*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ultérieure 1re), à 35 kil. N. E. de Reggio; 8,000 hab. Evêché. Cette ville fut très endommagée par le tremblement de terre de 1783.— Autre ville du roy. de Naples (Basilicate), *Opinum* des anciens, à 22 kil. de Potenza; 2,000 hab.

OPPIDOLO, ch.-l. de l'île Pantellaria, à 130 kil. S. O. de Girgenti; 3,500 hab. Port.

OPPIEN, poëte grec, d'Anazarbe en Cilicie, suivit en exil son père, sénateur d'Anazarbe, qui n'avait pas voulu fléchir devant Septime-Sévère. Il consacra son loisir à la poésie et sut plaire à Caracalla, qui, à sa prière, rappela son père de l'exil; mais il fut lui-même, quelque temps après, emporté par une maladie épidémique : il comptait à peine 30 ans. On a sous son nom deux poemes didactiques, la *Chasse* (*Cynegetica*) et la *Pêche* (*Halieutica*). Selon Schneider, le 2e ouvrage ne serait pas d'Oppien. Le premier est fort supérieur et décèle un vrai talent. La 1re édition d'Oppien fut publiée par les Juntes à Florence (1515); la meilleure est celle de Schneider, Strasbourg, 1776, in-8. La *Chasse* a été trad. en français par Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, et la *Pêche* par Limes, Paris, 1817, in-8. Belin de Ballu suppose l'existence de deux Oppien.

OPPIUS (C.), tribun du peuple l'an 215 av. J.-C. A la suite des malheurs causés par les victoires d'Annibal, il fit rendre une loi qui mettait des bornes au luxe des femmes et leur interdisait de porter sur elles plus d'une demi-once d'or. Cette loi excita chez les dames romaines un mécontentement général, et elles parvinrent, 18 ans après, à la faire révoquer, malgré l'opposition de Caton. — Un autre C. Oppius, lieutenant et ami de César, est regardé comme le véritable auteur des *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne*, qu'on attribue à César même ou à Hirtius.

OPPORTUNE (sainte), était abbesse de Montreuil, dans le diocèse de Séez au VIIIe siècle: elle mourut en 770. On la fête le 22 avril.

OPS, la grande déesse italique des temps primitifs, passait pour femme de Saturne, et a été en conséquence identifiée avec Rhée, Cybèle, et la Terre. Son nom veut dire *terre* en vieille langue italique, et est le même qu'*Opes* (richesses), comme si cette divinité était la richesse par excellence.

OPSLO, ville de Suède (Aggerhuus), contiguë à Christiania, à l'E., est regardée comme un de ses fau-

bourgs. C'est une ville très ancienne. Elle est la résidence de l'évêque de Christiania. *Voy.* CHRISTIANIA.

OPSOPOEUS (Vincent), philologue, né en Franconie au XVe siècle, mort en 1540, tint une école à Anspach pour l'enseignement des langues anciennes. Il a laissé des corrections et notes sur Démosthène, 1534, des notes sur l'*Anthologie*, un petit poëme *de Arte bibendi*; on lui doit aussi les premières éditions de Polybe, de Diodore de Sicile, des *Lettres* de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.—Jean Opsopœus, né en 1556 dans le Palatinat, mort à Heidelberg en 1596, était médecin. Il a donné des éditions de divers traités d'Hippocrate, des *Oracles sibyllins, magiques*, etc., des notes sur Sénèque, Frontin, etc.

OPTAT (saint), *Optatus*, évêque de Milève en Numidie, au IVe siècle, mort vers 384. On a de lui un traité *De schismate Donatistarum* (1re édit., Mayence, 1549, in-fol.; Paris, 1700, in-fol., édit. Dupin). Ses autres écrits sont perdus. On le fête le 4 juin.

OPTATIEN, *Publius Porphyrius Optatianus*, poëte latin, vivait sous Constantin. On a de lui un *Panégyrique de Constantin* (morceau bizarre dont les vers forment diverses figures, tel qu'un autel, un orgue, etc.). Ce panégyrique se trouve dans les *Poemata vetera* de Pithou, Paris, 1590, et a été donné à part par Welser, Augsbourg, 1595, in-fol.

OR, riv. de la Russie d'Eur. (Orenbourg), prend sa source chez les Kirghiz, coule au N., puis à l'E., et se jette dans l'Oural après un cours de 120 kil. environ. Elle donne son nom aux villes d'Or (plus connue sous le nom de Pérékop), d'Orenbourg, d'Orskaïa, etc.

OR (CÔTE D'). *Voy.* CÔTE-D'OR.

OR (mont d'). *Voy.* DORE (MONT).

OR ou ORUS, dieu égyptien. *Voy.* HORUS.

ORACLES, *Oracula*, établissements sacrés chez les païens, où l'on venait consulter les dieux sur l'avenir: les réponses qu'on recevait portaient aussi le nom d'oracles. L'Asie antérieure, la Grèce, l'Italie comptaient beaucoup d'oracles, entre autres ceux de Dodone, de Delphes, de Trophonius, de Cumes, de Préneste: il faut y joindre l'oracle de Jupiter Ammon en Libye. Les réponses s'obtenaient de diverses manières. A Delphes, elles étaient rendues par une prêtresse nommée *pythie*; à Dodone, tantôt par des femmes, tantôt par des colombes ou même par le bruit des arbres; dans l'antre de Trophonius, le dieu parlait en songe au fidèle; à Préneste, on agitait des espèces de dominos; parfois enfin, on prenait pour la réponse de l'oracle le premier mot que l'on entendait au sortir du temple, ou bien on interprétait comme révélation des dieux le moindre bruit, le mouvement fortuit d'un être ou d'un objet appartenant à l'oracle. Les réponses étaient souvent en vers; parfois on les écrivait sur des feuilles de roseaux; elles étaient toujours conçues en termes fort ambigus. Les oracles se turent à mesure que la foi diminua et que le christianisme fit des progrès. *Voy.* PYTHIE, SIBYLLES, etc.

ORADOUR-SUR-VAYRES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 11 kil. S. E. de Rochechouart; 3,348 hab.

ORAISON, île de l'Océanie. *Voy.* CAEN (île de).

ORAN, en arabe *Ouahran*, ville maritime de l'Afrique française (Algérie), ch.-l. du gouv. d'Oran, à 360 kil. S. O. d'Alger, par 35° 44' lat. N., 2° 60' long. O., au fond d'une baie, entre les caps Falcon et Ferrat; 4,000 hab. Port; château fortifié; murailles; plusieurs beaux édifices. — Fondée par les Maures chassés d'Espagne, cette ville fut prise par les Espagnols en 1509; les Maures la reprirent en 1708, et malgré une interruption de 69 ans (1732-92), la possédèrent jusqu'au temps de la conquête française (1830); elle fut occupée par les Français en 1831.— Le gouv. d'Oran, un des trois de l'Algérie, comprend toute la partie occidentale de la régence, depuis l'embouchure du Tennis jusqu'aux frontières de l'empire de Maroc.

ORANGE, *Arausio*, ch.-l. d'arr. (Vaucluse), près de l'Aygues, à 22 kil. N. d'Avignon; 8,874 hab. Antiquités: bel arc de triomphe en l'honneur de la victoire d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix), sur les Teutons et les Ambrons, en 103 av. J.-C.; restes d'un cirque ou théâtre. Lainages, filature de soie; commerce.—Jadis aux Cavares, et célèbre par la victoire des Teutons sur Manilius et Cépion, en 105 av. J.-C.; colonisée par César, prise ensuite par les Wisigoths, les Bourguignons, puis par les Francs, elle finit par avoir des princes particuliers (*Voy.* ci-après); le dernier étant mort en 1702, Louis XIV s'empara de la ville, qui depuis est restée unie à la France. Orange eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Il s'y tint un grand nombre de conciles: le plus connu est celui de 529.—L'arr. d'Orange a 7 cant. (Beaumes, Bollène, Malaucène, Vaison, Valréas et Orange qui compte pour deux), 40 comm. et 67,443 hab.

ORANGE (principauté d'), partie du Bas-Dauphiné, enclavée de tous côtés dans le comtat Venaissin; 60 kil. sur 30 au XVIIIe siècle (mais plus considérable jadis). Places principales: Orange (ch.-l.), Courteson, Causans.—Jadis partie du pays des Cavares, dans la Viennaise; comprise ensuite dans le roy. des Burgundes et dans la Bourgogne mérovingienne et carlovingienne, puis dans la Bourgogne cisjurane de Boson, et dans le roy. d'Arles; elle devint seigneurie dès le IXe ou le Xe siècle, et comté au XIe. Quatre maisons ont successivement régné sur cette principauté: 1° celle de Giraud d'Adhémar, éteinte en 1121 et 1173 dans ses deux branches; 2° celle de Baux (1185-1373); 3° celle de Châlons (jusqu'en 1530); 4° celle des Nassau. Ceux-ci s'étant éteints en 1702, Louis XIV réunit (1714) la principauté à la France, malgré les prétentions diverses des Nassau-Dietz, du premier roi de Prusse Frédéric-Guillaume I, qui y prétendait du chef de sa mère, et celles du prince de Conti, héritier des Longueville, qui déjà avaient eux-mêmes contesté cet héritage aux premiers Nassau. La principauté d'Orange fut alors annexée au Dauphiné, et en 1789 elle fut comprise dans le dép. de Vaucluse. Néanmoins la maison de Nassau, qui règne auj. en Holl., donne touj. le titre de *prince d'Orange* à l'héritier présomptif de la couronne.

ORANGE, nom de plusieurs comtés des États-Unis dans les états de la Caroline du Nord, d'Indiana, de Vermont, de Virginie et de New-York; ce dernier, situé dans la partie S. E. de l'état, est le plus important; il compte au moins 50,000 hab., et a pour ch.-l. Goshen et Newburg.

ORANGE ou GARIEP, fleuve de l'Afrique australe (Hottentotie), est formé de deux branches, le *Gariep* ou *Fleuve Jaune* plus au N., qui naît chez les Cafres, et le *Nouveau-Gariep* ou *Fleuve Noir*, dont on ne connaît point exactement la source, mais qui traverse l'Hottentotie; après sa jonction, il coule à l'E. et tombe dans l'Océan Atlantique par une seule embouchure, par 28° 32' lat. S.; cours, 1,650 kil. C'est le principal fleuve de l'Afrique australe. Les hippopotames et les crocodiles y abondent. Ce fleuve croît périodiquement comme le Nil. Son lit contient beaucoup de quartz, des opales, etc.

ORANGE (Philibert DE CHALONS, prince D'), grand capitaine du XVIe siècle, naquit au château de Nozeroy en 1502. François I lui ayant confisqué en 1517 sa principauté parce qu'il ne voulait pas reconnaître la suzeraineté de la France, il se retira auprès de Charles-Quint qui lui donna le comté de Saint-Pol. Pris par les Français en 1525, il resta prisonnier jusqu'au traité de Madrid (1527); il accompagna ensuite le cardinal de Bourbon au siége de Rome et lui succéda dans le commandement de l'armée impériale; il s'empara du château Saint-Ange, et força le pape à accepter les plus dures conditions. Il se rendit ensuite à Naples dont il fut nommé vice-roi, et força les Français à quitter

le royaume (1528), mais il se déshonora dans cette occasion par sa cruauté. Chargé de commander l'armée impériale en Toscane, il assiégeait Florence (1530), lorsqu'il fut tué à l'âge de 28 ans.

ORANGE (Guillaume et Henri-Frédéric **DE NASSAU**, princes D'). *Voy.* **NASSAU** et **GUILLAUME**.

ORANGISTES (*Orangemen*), nom de mépris qui fut donné pour la première fois en 1689 aux Protestants d'Irlande qui reconnaissaient l'usurpation de Guillaume d'Orange, par les Catholiques restés fidèles à la cause de Jacques II. Cette dénomination est restée depuis aux Protestants, dans le courant des luttes qui ont affligé l'Irlande jusqu'à la proclamation du bill d'émancipation catholique en 1829. Aujourd'hui le parti orangiste, à la tête duquel était le duc de Cumberland (depuis roi de Hanovre), et qui a trouvé un adversaire puissant dans le célèbre O'Connell, s'est confondu avec le parti tory. Il s'oppose dans le parlement à toute concession de droits ou de priviléges en faveur du parti catholique d'Irlande. — En Belgique, on appelle aussi *orangistes* ceux qui sont partisans de la maison d'Orange, qui avant 1830 régnait sur tous les Pays-Bas.

ORANIENBAUM (c.-à-d. *oranger*), ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 31 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, vis-à-vis de Kronstadt; 1,500 hab. Château impérial, bâti par Menzikov, et maison de plaisance.

ORAPOLLON. *Voy.* **HORAPOLLON**.

ORATOIRE (Pères de l'), congrégation fondée à Rome par saint Philippe Néri en 1550, porta d'abord le nom de *Confrérie de la Trinité*, et fut destinée à donner des secours aux étrangers que la piété amène à Rome, puis à instruire les enfants. Elle n'était composée dans son origine que de 15 hommes du peuple seulement; elle s'accrut bientôt en nombre et en richesses. Son ch.-l. était l'église de Notre-Dame de la Vallicella, dite *Chiesa Nuova*. — En 1611, P. de Bérulle imita cet institut en France en y fondant l'*Oratoire de Jésus*, que confirma Paul V en 1613. Cette dernière institution avait pour but d'honorer l'enfance, la vie et la mort de J.-C., d'instruire la jeunesse, d'élever des clercs pour l'Église dans les séminaires, d'enseigner le peuple dans les prédications et les missions; du reste, les Oratoriens ne faisaient point de vœux. Cet ordre a produit des savants distingués, entre autres Malebranche, et a rendu de grands services à l'enseignement; il avait son ch.-l. à Paris dans l'église nommée encore auj. l'*Oratoire* (rue St-Honoré). — Une partie des Doctrinaires se réunit en 1619 aux Oratoriens.

ORATORIENS. *Voy.* **ORATOIRE**.

ORBA ou **ORB**, ville de Bavière (Bas-Mein), à 42 kil. N. O. de Wurtzbourg; 3,100 hab. Salines.

ORBE, *Orben* ou *Orbach* en allemand, *Urba* en latin, ville de Suisse (Vaud), sur l'Orbe (qui tombe dans le lac de Neuchâtel), à 24 kil. O. de Lausanne; 2,100 hab. Patrie de Viret et du cardinal Duperron. — Jadis ch.-l. d'une des quatre grandes tribus des Helvétiens, et, dans le moyen âge, capitale de la Petite-Bourgogne.

ORBE ou **ORB**, *Orobis*, riv. du dép. de l'Hérault.

ORBEC, ch.-l. de cant. (Calvados), à 18 kil. S. E. de Lisieux, sur l'Orbec (affluent de la Toucque); 3,209 hab. Draps, étoffes de laine, rubans, tanneries.

ORBEGUE, riv. d'Espagne dans le roy. de Léon. Théodoric, roi des Wisigoths, défit sur ses bords Réchiaire, roi des Suèves, en 456.

ORBELUS, auj. l'*Argentaro*, mont. de Macédoine, sur les limites de la Macédoine et de la Thrace.

ORBEY, bourg du dép. du H.-Rhin, à 15 kil. N.O. de Colmar; 5,200 hab. Toiles imprimées et faïenceries.

ORBITELLO, ville d'Italie, dans le grand-duché de Toscane, à 100 kil. S. de Sienne, sur un petit lac dit *lac d'Orbitello*; 200 hab. Port commode.

ORCADES, *Orkney* en anglais, *Orcades* en latin, groupe d'îles au nord de la pointe septentrionale de l'Écosse, par 58° 42'-59° 22' lat. N., et par 4° 35'-5° 35' long. O. On en compte 30, dont 26 habitées. (Pomona ou Mainland des Orcades, Hoy, les deux Ronaldsay, Sanday, etc., sont les principales); 28,000 hab. Climat humide, pluies perpétuelles, froid moins vif que n'indiquerait la latitude; sol peu fertile, pâturages, bétail; pêche (la navigation d'île à île est difficile et n'a lieu que l'été). — Les Orcades, jointes au Shetland, forment un des comtés de l'Écosse; Kirkwall en est le ch.-l. — C'est la flotte d'Agricola qui fit connaître ces îles aux Romains vers 83, mais sans les soumettre. Au xᵉ siècle, elles furent conquises par des pirates normands qui en exterminèrent les habitants. Plus tard, elles passèrent au Danemark. Jacques VI les acquit par son mariage avec Anne de Danemark.

ORCADES AUSTRALES, dites aussi *Nouvelles-Orcades* et *Powell*, groupe d'îles dans le Grand-Océan Austral, par 60° 46' lat. S., et 47° long. O., au S. E. de l'Amérique, et à l'E. N. E. de l'archipel du Nouv.-Shetland, appartiennent aux terres australes. Elles sont arides et désertes; des pics aigus forment les sommets de la plupart. On vient y pêcher des phoques. La principal se nomme *Pomona* et *Mainland* (ou *Coronation*). Elles ont été découvertes en 1821 par le capitaine Weddel.

ORCAN, sultan. *Voy.* **ORKHAN**.

ORCHA, ville de la Russie d'Europe (Mohilev), sur le Dniepr, à 75 kil. N. de Mohilev; 1,900 hab. Défaite du czar Wasili IV par les Polonais en 1514.

ORCHIES, *Origiacum*, ch.-l. de cant. (Nord), à 15 kil. N. E. de Douai; 3,484 hab. Huile, bière, etc.

ORCHIMONT, village de Belgique (Luxembourg), sur le Semoy, près de la frontière de France et de celle de la prov. de Namur; 300 hab. Restes d'un château fort, pris et rasé en 1636 par le maréchal de Châtillon. — Cette ville eut le titre de comté dès le xᵉ siècle, et appartint aux évêques de Liége, aux comtes de Luxembourg et à ceux de Namur.

ORCIÈRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Drac, à 19 kil. N. d'Embrun; 1,700 hab.

ORCHOMÈNE, *Orchomenus*, nom de plusieurs villes grecques, dont deux surtout sont célèbres. 1° *Orchomène d'Arcadie*, auj. *Kalpaki*, au N. de Mantinée; — 2° *Orchomène des Minyens* ou *Orchomène de Béotie*, auj. *Scripou*, au N. et près de Lébadée, non loin d'un lac de même nom. Elle fut longtemps le siége d'un petit état fameux dans la mythologie. Sylla y battit Archélaüs (87 av. J.-C.).

ORCUS, nom de Pluton chez les Romains. On le fait dériver du latin *urgeo*, presser; du grec *eirgô*, enfermer; ou enfin d'*orkos*, serment, parce que Pluton était invoqué lors de la prestation des serments, et que l'onde du Styx était le garant le plus terrible de la sainteté des promesses.

ORDALIE ou **ORDEAL**, du saxon *ordal*, le même mot qu'*urtheil*, jugement, nom donné quelquefois aux épreuves judiciaires. *Voy.* **JUGEMENT DE DIEU**.

ORDELAFFI (Cecco), s'empara en 1315 du gouvernement de Forli, qui resta dans sa famille jusqu'en 1480, époque à laquelle la veuve de Pino Ordelaffi le vendit à Jérôme Riario, neveu de Sixte IV.

ORDERIC VITAL, né en 1075 en Angleterre, mort vers 1150, dans l'abbaye de Saint-Evroul en Ouche (Normandie), a laissé une *Histoire ecclésiastique* qui va de la naissance de J.-C. à l'an 1141, et qui est une des sources pour l'histoire de France. On la trouve en entier dans les *Scriptores historiæ normannicæ* de Duchesne, Paris, 1619, in-fol.; Brial en a donné un bon extrait dans le recueil des *Historiens de France*, t. 12; M. Dubois l'a traduit pour la première fois en français, Paris, 1827, 4 vol. in-8 (dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot).

ORDOGNO, roi de Léon. *Voy.* LÉON.

ORÉADES, nymphes des montagnes, et compagnes de Diane. *Voy.* NYMPHES.

ORÉE, ville d'Eubée. *Voy.* HISTIÉE.

OREGAN ou COLUMBIA, fleuve des Etats-Unis, dans le territoire auquel il donne son nom, prend sa source dans les monts Rocheux, par 50° lat. N. et 118° 50' long. E., coule d'abord au N. O. jusqu'à 52° lat. N., puis retourne au S. et vers 46° lat. N., se dirige à l'O. pour se jeter dans le Grand-Océan par 46° 19' lat. N. et 126° 14' long. O., entre les caps du Désappointement et d'Adam; cours, 2,000 kil.

OREGAN (Territoire de l'). *Voy.* COLUMBIA.

O'REILLY (Alex.), général au service de l'Espagne, né en Irlande en 1735, avait d'abord servi la France avec distinction pendant la guerre de Sept-Ans. Il sauva la vie au roi Charles III, lors d'une émeute suscitée à Madrid en 1766, obtint la faveur de ce prince, alla prendre possession de la Louisiane cédée à l'Espagne par la France, fut chargé en 1774 d'une expédition contre Alger, et échoua dans cette entreprise; il conserva néanmoins sa faveur jusqu'à ce qu'il fût supplanté par Florida-Blanca (1786). Il mourut en 1794, au moment où il allait marcher contre la France.

OREL ou ORLOW, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Orel, sur l'Oka et l'Orlik, à 1,170 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 23,000 hab. Grand entrepôt entre la Russie sept. et la Crimée (grains et chanvres en énorme quantité; vins, miel, suif, etc.). — Cette ville fut détruite presque entièrement au XVIIe siècle par les Lithuaniens; elle fut depuis plusieurs fois saccagée par les Polonais et les Tartares de Crimée. — Le gouv. d'Orel, situé entre ceux de Kalouga et Toula au N., Smolensk et Tchernigov à l'O., etc., a 420 kil. de l'E. à l'O., 172 du N. au S.; 1,350,000 hab.; ch.-l., Orel. Climat tempéré, sain; sol très fertile (en grains, houblon, chanvre, fruits); un peu de lin; bétail. Fer, albâtre. Industrie assez active. Grande exportation de blé.

ORELLANA, *Aureliana*, ville d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. N. de Truxillo; 2,000 hab.

ORELLANA, fl. d'Amérique. *Voy.* AMAZONES (fl. des).

ORELLANA (Fr.), voyageur espagnol, né à Truxillo au commencement du XVIe siècle, suivit Pizarre, s'abandonna sur un brigantin au cours du fleuve des Amazones, depuis le lieu où il reçoit le Napo, et parvint ainsi le premier à découvrir l'embouchure de ce fleuve (qui depuis prit son nom). Il obtint de Charles-Quint des lettres-patentes pour établir des colonies dans les régions par lui visitées, repartit en 1549 avec trois vaisseaux, en perdit deux, et peu après mourut de chagrin à Caracas.

ORENBOURG, ville de la Russie d'Europe, dans le gouv. d'Orenbourg, sur la droite de l'Oural, à 1,900 kil. S. E. de St.-Pétersbourg; 21,000 hab. Cathédrale (sur un rocher de jaspe rouge), hôtel du gouvernement, hôpital, chancellerie, douane, etc. Grand commerce avec les Tartares, Boukhares, etc. (presque tout entier par échange). Caravanes qui en trois mois se rendent aux Indes. On exporte draps, velours, cuirs de Russie, verroterie, etc. On importe sable d'or, lapis-lazuli, rubis, cotons, indiennes, perses, peaux d'agneaux de Boukharie, peaux de tigres et de chats-tigres, etc. Grandes foires de chevaux et de moutons. — Bâtie d'abord en 1734 au confluent de l'Oural et de l'Or sous le nom d'Orsk, puis transférée en 1739 à 200 kil. plus bas sous celui de Krasnogorskaïa, elle fut enfin construite dans son emplacement actuel, et reçut le nom d'Orenbourg en 1742. Cette ville a été quelque temps ch.-l. du gouvernement de son nom.

ORENBOURG ou OUFA (gouvern. D'), un des gouv. orientaux de la Russie d'Europe, confine à l'Asie, et n'a au S. que ceux de Saratov et d'Astrakhan: 900 kil. de l'E. à l'O. sur 580; 1,100,000 hab. environ, dont beaucoup de Cosaques, Baskirs, Tchérémisses. Ch.-l. Oufa (c'était précédemment Orenbourg). Sol généralement très fertile, blé, lin, chanvre. Bétail et animaux sauvages, dont quelques-uns féroces. Or, cuivre, fer, vitriol, marbre, albâtre, cristaux, jaspe, agate, etc. Commerce avec les Asiatiques: bétail, poisson, caviar, ichthyocolle, etc. Toute la frontière est garnie d'une ligne de petits forts en bois pour la défendre contre les Kirghiz.

ORÉNOQUE, *Orinoco* en espagnol, grand fleuve de l'Amérique du Sud, naît dans les monts de Parime (Vénézuela), par 65° long. E., 5° 5' lat. S., décrit un large quart de circonférence, puis coule au N. à l'E., passe par Esmeralda, Atures, Urbana, Caycara, Angostura, et se jette dans l'Atlantique par 50 bouches (dont 7 navigables, entre autres la Boca de Navios); cours, 2,500 kil. Grands affluents, le Guaviare, le Méta, la Vichara, l'Apure grossi par la Portugueza. Un bras célèbre, le Cassiquiare, l'unit à l'Amazone. Ses cataractes, près d'Atures, sont effrayantes. Ce fleuve nourrit nombre de caïmans, de gros poissons, etc. Profond et large, il déborde dans la saison des pluies jusqu'à 100 kil. de ses rives: à son embouchure, il ressemble à un lac. Colomb, dans son troisième voyage, vit l'Orénoque, et de sa largeur conclut l'existence d'un très vaste continent.

ORÉNOQUE (dép. de l'), dans la république de Vénézuela, jadis partie de la Colombie, est divisé en trois provinces (Varinas, Apure et Guayana), et a pour ch.-l. Varinas. Ce dép. est séparé du Brésil par le fleuve des Amazones; il est très vaste (1,250 kil. sur 1,100), mais n'a que 180,000 hab., et est couvert de vastes forêts.

ORENSE, ville d'Espagne. *Voy.* CALDAS D'ORENSE.

ORESME (Nic.), écrivain français, né vers 1320 en Normandie, mort en 1382, devint en 1355 grand-maître du collége de Navarre, fut chargé en 1360 de l'éducation du dauphin (Charles V), et fut nommé en 1377 évêque de Lisieux. On a de lui, entre autres ouvrages, des traductions françaises de la *Morale* (1488) et de la *Politique* d'Aristote (1489), entreprises par ordre de Charles V.

ORESTE, *Orestes*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, passa sa jeunesse chez le roi de Phocide, Strophius son oncle, après le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre et Égysthe, et contracta là cette amitié avec Pylade qui les a rendus si célèbres l'un et l'autre. Il vengea la mort de son père par celle des deux coupables, mais il fut aussitôt poursuivi par les Furies, et depuis il promena partout ses remords et sa démence: en Attique où l'Aréopage et Minerve l'acquittèrent, à Trézène où il se fit expier, en Tauride où il acheva de se purifier en courant risque de la vie, et où il retrouva Iphigénie sa sœur. De retour en Grèce, il donna Electre, sa sœur aînée, en mariage à Pylade, tua Pyrrhus à Delphes, épousa Hermione, et mourut piqué par un serpent à plus de 90 ans.

ORESTE, *Orestes*, père de l'emp. Augustule, était un grand de la cour d'Attila. S'étant fixé en Italie, il y devint tout puissant sous l'empereur Julius Nepos, (473); mais bientôt il détrôna ce prince et donna la couronne à son fils (475). Vainqueur de ce dernier, Odoacre fit tuer Oreste (476).

ORESTIDE, contrée de la Macédoine à l'O. *Voy.* MACÉDOINE.

ORETUM, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'*Anas* (Guadiana), capitale des *Oretani*, auj. CALATRAVA OU NOSTRA-SENORA-DE-ORETO.

ORFA, primitivement *Callirhoe*, l'*Edesse* des Grecs et des Croisés, nommée parfois *Antioche*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbekir), ch.-l. de livah, près du lac el-Ibrahim-el-Kalil, à 180 kil. S. O. de Diarbekir; 40,000 hab. Beaucoup de mosquées; églises, caravansérais, bains. Étoffes de coton, cuirs, bijouterie, etc. Commerce par caravanes. Environs dé-

…icieux, où l'on a voulu placer le paradis terrestre. *Voy.* EDESSE.

ORFANO, ville de Turquie. *Voy.* CONTESSA.

ORFANO (golfe d'), *Strymonicus sinus*, golfe de l'Archipel, sur la côte du livah de Salonique, par 40° 40' lat. N., 21° 30' long. E.; 26 kil. sur 32. Ainsi nommé de la ville d'Orfano, qui est sur ses bords.

ORFFYRÉE ou ORPHYRREUS (J.-Ernest-Élie BESSLER, dit), né à Zittau (Alsace) en 1680, mort en 1745 à Furstenberg, fut tour à tour frère lai, soldat au service d'Autriche, empirique, horloger, chercheur de trésors, conseiller de commerce à Cassel. A deux reprises différentes (1712 et 1719), il crut ou dit avoir trouvé le mouvement perpétuel: il montra gratis dans diverses villes de Saxe et de Hesse une machine qui, selon lui, résolvait ce problème, et publia le *Mouvement perpétuel triomphant* (allemand et latin, Cassel, 1719, in-4); mais il brisa sa machine après le rapport défavorable qu'en fit S'Gravesande. Se rejetant alors du côté des matières religieuses, il conçut le plan du *Gottesburg* (ou ville de Dieu), grand établissement où l'on recevrait des Chrétiens, des Turcs, des Juifs, etc., pour les initier à la piété, aux sciences, aux arts en même temps, et publia son *Orffyrée orthodoxe*, Cassel, 1723, in-4, plan de réunion de toutes les sectes religieuses.

ORFORD, ville d'Angleterre (Suffolk): à 25 kil. E. d'Ipswich; 1,200 hab. Jadis plus importante.

ORFORD (Edward RUSSEL, comte d'). *Voy.* RUSSEL.

ORGAZ, *Althæa*, ville d'Espagne (Tolède), à 22 kil. S. de Tolède; 2,520 hab. Salpêtre, drap, étamines. Mines d'argent.

ORGE, petite riv. de France (Seine-et-Oise), naît dans l'arr. de Rambouillet, près de Dourdan, traverse Arpajon, passe près de Juvisy, reçoit la Remarde, l'Yvette, et se jette dans la Seine, au S. O. de Villeneuve-Saint-Georges; 45 kil. de cours.

ORGELET, ch.-l. de cant. (Jura), à 17 kil. S. de Lons-le-Saulnier; 2,300 hab. Tanneries renommées.

ORGÈRES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loire), à 28 kil. E. de Châteaudun; 400 hab.

ORGÉTORIX, riche helvétien, décida ses compatriotes à se jeter sur la Gaule, l'an 61 av. J.-C., et, pour réussir plus aisément, fit une ligue avec le Séquanais Casticus et l'Éduen Dumnorix, les engageant à se rendre maîtres du pouvoir chacun dans sa république, et promettant d'en faire autant parmi les Helvétiens. Ceux-ci furent avertis de ce plan, et citèrent Orgétorix à comparaître. Orgétorix se déroba au jugement, mais il périt presque aussitôt. On pensa qu'il s'était lui-même donné la mort.

ORGIES, *Orgia*, fêtes en l'honneur de Bacchus, étaient les mêmes que les Dionysiaques ou Bacchanales et devaient leur nom à la fureur sacrée (*orgè*) dont étaient transportés les célébrants.

ORGON, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), sur la Durance, à 34 kil. N. E. d'Arles; 2,641 hab.

ORIA ou URITANA, ville du roy. de Naples (Terre-d'Otrante), à 38 kil. E. de Tarente; 4,800 hab. Évêché. Fondée au XV° siècle par des Grecs réfugiés.

ORIA, ville d'Espagne (Grenade), à 22 kil. E. de Baza; 6,200 hab. Lainages. Mines d'argent.

ORIBASE, de Pergame, médecin de l'empereur Julien, suivit ce prince en Gaule, où il facilita son élévation à l'empire, et l'accompagna dans l'expédition de Perse. Julien l'avait nommé questeur du palais; Valentinien et Valens le dépouillèrent de cet emploi et l'exilèrent. Oribase acquit un grand renom parmi les peuples barbares. Il fut enfin rappelé et dédommagé par l'empereur. Il avait composé, entre autres ouvrages, un grand *Recueil*, en 70 livres, de passages importants d'anciens médecins; il nous en reste environ 22, dont 9 seulement en grec, publiés sous le titre de *Collectanea artis medicæ*, Paris, 1556; nous avons encore de lui un abrégé de ce grand ouvrage : *Synopseos libri IX quibus tota medicina in compendium contracta continetur*, Paris, 1555, et quelques autres écrits.

ORICELLARIUS. *Voy.* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS. *Voy.* ORZECHOWSKI.

ORICUM, ville et port d'Épire, sur la mer Adriatique, au fond d'un golfe qui sert de limite à l'Épire et à l'Illyrie. — Fondée, dit-on, par une colonie venue de Colchide. Après la guerre de Troie, elle servit de résidence à Hélénus et à Andromaque.

ORIENT (empire d'), dit ensuite et successivement *Bas-Empire*, *Empire Grec* ou *Byzantin*, *Empire de Constantinople*, nom porté par l'empire dont Constantinople fut sans interruption la capitale, et qui, commençant à la mort de Théodose, finit à la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453. La vraie date du commencement de l'empire d'Orient est 395. Il y avait bien eu précédemment, en 364, un *partage officiel* de l'empire, entre Valentinien I et Valens; la tétrarchie de Dioclétien elle-même avait établi un *partage réel* en empire d'Occident et empire d'Orient; mais ce partage ne fut complet et définitif qu'après la mort de Théodose. L'histoire de l'empire d'Orient se divise en six périodes. Pendant la 1re (395-565), dont Justinien est le personnage principal, l'empire grec, après avoir subi les ravages des Huns et perdu presque toute l'Arménie, vit périr l'empire d'Occident; mais il ne tarda pas à s'annexer quelques-unes de ses dépouilles (Italie, Afrique, Barbarie, un peu de l'Espagne). La 2e période (565-717) commence sa décadence : les Lombards occupent les deux tiers de l'Italie : les Bulgares, Serbes et Croates s'établissent au sud du Danube; les Arabes soumettent la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et l'île de Cypre (622-632); Maurice, Héraclius, Pogonat sont les princes les moins nuls de ces 150 ans. Avec la 3e période (717-867), commence la dynastie isaurienne qui se prolongera jusqu'en 802, et dont le zèle iconoclaste amène la perte de presque tout ce qui reste aux Grecs dans l'Italie. Sous les sept princes qui succèdent à Irène, le culte des images est rétabli (842), mais bientôt (858) Photius prépare le schisme d'Orient (*Voy.* ÉGLISE GRECQUE); Candie, presque toute la Sicile, la Cilicie, échappent aux empereurs (822, 827, 832, etc.). Les guerres contre les Bulgares amènent d'affreux désastres. La dynastie macédonienne, qui, souvent interrompue ou annulée par des usurpations, remplit la 4e période (867-1056), ralentit la chute de l'empire et offre quelques princes remarquables; les Bulgares, les Russes, les Petchenègues insultent et ravagent l'empire, mais la Bulgarie est deux fois reprise (971, 1018), avec la Servie (1018); Cypre, la Cilicie, Candie rentrent sous la domination de l'empire (961-964); Alep (962), la Sicile (1038-40), sont momentanément recouvrées. Au commencement de la 5e période (1056-1260), les Seldjoucides s'emparent des deux tiers de l'Asie Mineure. Alexis, Jean et Manuel Comnène ne peuvent reconquérir qu'une faible partie des provinces sur la mer Noire (1081-1180): les Croisés qui traversent l'empire grec ne lui sont d'aucun secours, et même lui sont onéreux et funestes; des guerres contre les Normands, qui ont conquis la Sicile, et contre les Hongrois épuisent les forces des Grecs. A la mort du dernier Comnène, la décadence est de plus en plus sensible; les Serbes et les Bulgares redeviennent indépendants; la 4e croisade se détourne de Jérusalem sur Constantinople, qui est prise (1204), et qui devient le siége d'un empire latin, tandis qu'un démembrement général fait sortir des restes de l'empire d'Orient (outre une douzaine de petits états latins, entre autres le royaume de Thessalonique, la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le duché de Naxie, et les provinces vénitiennes en Crète), trois

états grecs, dont un en Europe (le despotat d'Epire), et deux en Asie (l'empire de Nicée, l'empire de Trébizonde). Le 5e empereur de Nicée, Michel Paléologue, reprend enfin Constantinople (1261). Il ouvre la 6e période que remplit la dynastie des Paléologues. Mais ni lui, ni Andronic son fils, ne peuvent recomposer l'empire. Trébizonde, la Servie, la Bulgarie, la Bosnie, les îles et presque tout le sud de la péninsule sont indépendants; le reste passe au pouvoir des Turcs, ainsi que les neuf dixièmes de l'Asie Mineure (XIe siècle). Les guerres civiles (sous Andronic III, Cantacuzène, etc.) achèvent la ruine de l'empire. En vain les empereurs mendient les secours de l'Occident et promettent d'abjurer le schisme, les Turcs redeviennent maîtres de la Bulgarie (1391), font la guerre en Servie, pressent Constantinople de tous côtés, imposent tribut à Jean VII, et sans l'invasion de Tamerlan (1402), l'empire grec était détruit par Bajazet. Enfin Mahomet II s'empare de Constantinople (1453), malgré la défense héroïque du dernier des Constantins; la prise de la capitale est bientôt suivie de la soumission des petits états du Danube, de la Morée et de Trébizonde. — L'empire d'Orient est surtout remarquable que par sa longue durée; ses annales n'offrent guère qu'une suite de crimes, de trahisons et de bassesses; tout occupés de querelles théologiques, les empereurs ne savent pas résister aux Barbares, et enfin l'empire, affaibli de jour en jour par les invasions, par les dissensions intestines et par les vices des princes, périt de décrépitude.

Géographie de l'empire d'Orient. Les provinces de l'empire d'Orient, de 395 à 534, sont à peu près celles qui, dans l'empire romain, composaient les deux préfectures d'Illyrie orientale et d'Orient proprement dit. Les conquêtes de Justinien firent ajouter aux 59 ou 60 provinces qui composaient cet empire : 1° l'Afrique, la Numidie, les 3 Mauritanies; 2° 4 districts espagnols en Carthaginoise, en Bétique, en Lusitanie, en Gallécie; 3° l'Italie entière. Dans l'intervalle s'était ajoutée à l'Asie Mineure (où l'on distinguait 4 Arménies), une Arménie romaine, dite Grande Arménie, quoiqu'elle ne fût que la moindre partie de l'Arménie (le reste était aux Perses et s'appelait Persarménie). De 569 à 590, l'Italie grecque se réduisit à l'Exarchat (plus la Pentapole), aux duchés de Gênes, de Mantoue, de Rome, de Naples, aux 2 Calabres, aux 3 grandes îles. En 624, toutes les possessions espagnoles revinrent aux Wisigoths. La Syrie et la Mésopotamie échappèrent en 636, l'Egypte en 640, l'Afrique de 670 à 707, toute la rive du Danube (sur une largeur de 100 à 250 kil.) de 623 à 641, le duché de Rome en 728, l'Exarchat en 752, etc., etc. Au milieu de ces désastres, la division géographique de l'empire avait changé : les provinces avaient pris le nom de *Thèmes.* On en compte d'abord 32, dont 15 en Europe (Europe, Dyrrachium, Nicopolis, Strymon, Rhodope, Thrace, Mimonti, Hellade, Péloponèse, Thessalonique, Macédoine, Cherson, Lombardie (qui était alors la *Terre d'Otrante*), Calabre, mer Egée; et 17 en Asie (Samos, Obsequium, les Optimates, les Thracésiens, les Cibyrrhéotes, les Buccellariens, Paphlagonie, Arménie, Chaldie, Colonée, Mésopotamie, Sébaste, Cappadoce, Lycande, Séleucie, Anatolie, Cypre). La conquête des deux roy. de Bulgarie et de Servie étendirent ces limites au N. (1018). Mais entre 976 et 1018 le roy. Bulgare (allant de l'Hellade au Danube et longeant tout l'Adriatique jusqu'à Sabioncello) avait absorbé plus de moitié de la Péninsule. Après les succès des Seldjoucides et la fondation du roy. de Konieh, l'empire grec, privé d'ailleurs de la Servie, rempli de camps de barbares (Petchenègues, Comanes, Vlaques), et ayant à sa frontière le désert, dit Forêt des Bulgares, n'eut plus en Asie que deux provinces occid. de l'Asie Mineure (celles d'Héraclée et de Séleucie), plus un long littoral sur la mer Noire (Paphlagonie et Chaldie). En 1261, l'empire ne contenait plus que la Thrace au S. de l'Hémus, la Macédoine et l'empire oriental en Europe, la Mysie, la Lydie et un peu de la Lycie et de la Carie en Asie : on le divisait en 8 régions : 1° Thrace, Orient, Occident, Grande Vlaquie, Morée grecque; 2° Bithynie, Cilbianum, Mageddo. A l'avènement de Bajazet I ces provinces se réduisaient à 4 districts en Europe (Constantinople, Thessalonique, Zeitoun, Sparte) et quelques échelles sur la mer Noire. Enfin au moment de la prise de Constantinople, toutes les possessions grecques consistaient en cette seule ville, avec 20 ou 30 bourgades voisines et deux districts de la Morée.

Empereurs d'Orient.

1° Dynastie théodosienne.
Arcadius, 395
Théodose II, 408
Pulchérie seule, 450-53
Marcien (avec et sans Pulchérie), 450-57

2° Dynastie de Thrace.
Léon I, 457
Léon II, 474
Zénon, 1re fois, 474
Basilisque, 475
Zénon, 2e fois, 477
Anastase I, 491

3° Dynastie de Justinien et ses annexes.
Justin I, 518
Justinien I, 527
Justin II, 565
Tibère II, 578
Maurice, 582
Phocas, 602

4° Dyn. d'Héraclius, etc.
Héraclius I, 610
Héraclius Constantin, 641
Héracléonas Constantin, 641
Constant II, 642
Constantin III *Pogonat*, 668
Justinien II, 1re fois, 685
Léonce, 695
Tibère III (Absimare), 698
Justinien II, 2e fois, 705
Philépique ou Philippique (Vartan), 711
Anastase II, 713
Théodose III, 716

5° Dyn. isaurienne et les 3 Michel.
Léon III *l'Isaurien*, 717
Constantin IV *Copronyme*, 741
Léon IV *le Khazare*, 775
Constantin V *Porphyrogénète I*, 780
Irène (impératrice), 797
Nicéphore I, 802
Staurace, 811
Michel I *le Curopalate*, 811
Léon V *l'Arménien*, 813
Michel II *le Bègue*, 820
Théophile, 829
Michel III *l'Ivrogne*, 841

6° Dyn. macédonienne.
Basile I, 867
Constantin VI, avec Basile, son père, 868-878
Léon VI *le Philosophe*, 886
Alexandre, 911
Constantin VII, dit *Porphyrogénète* II, d'abord seul, 912
puis av. Romain I Lécapène, et ses 3 fils, Christophe, Etienne et Constantin VIII, 919
seul de nouveau, 945
Romain II, 959
Basile II et Constantin IX, 959
avec Nicéphore II Phocas, 959
avec Jean I Zimiscès, 963
seuls tous deux, 976
Constantin IX seul, 1025
Romain III *Argyre*, 1028
Michel IV *le Paphlagonien*, 1034
Michel V *le Calfat*, 1041
Zoé avec Constantin X *Monomaque*, 1042
Théodora 1054
Michel VI *Stratiotique*, 1056

7° Comnènes, Ducas et Anges :

Avant Alexis,
Isaac I Comnène, 1057
Constantin XI Ducas, 1059
Eudocie avec Michel VII Parapinace, Andronic I et Constantin XI *bis* (tous 3 Ducas), 1067
Romain IV (et Eudocie), 1068
Michel VII, 2e fois et seul, 1071
Nicéphore III Botoniate (et Nicéphore IV *Bryenne* compétiteur), 1076

Les cinq Comnènes,
Alexis I, 1081
Jean II (Jean I Comnène), 1118
Manuel I, 1143
Alexis II, 1180
Andronic II (Alexis I Comnène), 1183

Anges,
Isaac II, 1re fois, 1185
Alexis III, 1re fois, 1195
Isaac II, 2e f. avec Alexis IV, son fils,
Alexis V *Murzuphle*, 1240

8° *Les Grecs règnent à Nicée pendant que les Latins règnent à Con-*

stantinople, 1204-1261
(*Voy.* NICÉE.)
Empereurs latins.
Baudouin I de Flandre, 1204
Henri de Flandre, 1206
Pierre de Courtenay, 1216
Robert de Courten., 1219
Baudouin II, 1228
Jean de Brienne, tuteur, puis emp. 1231
Anarchie.
9e *Dynastie des Paléologues, plus deux Cantacuzènes.*
Michel VIII Pal. ou Michel-Andronic I, 1261
Andronic III, seul, 1282
Andronic III et Michel IX (ou Michel Andronic II), 1295
Andronic III, seul pour la 2e fois, 1320
Andronic IV, *le Jeune* (Paléologue), 1328
Jean V Pal. 1341
Jean VI Cantac. et Jean V Paléologue, 1347
Jean VI, Mathieu Cant. et Jean V, 1355
Mathieu Cantacuzène et Jean V, 1355
Jean V, seul, 1356
Manuel II Pal., 1391
Jean VII Pal., co-régent, 1399
Jean VIII Paléologue, 1425
Constantin XII Dracosès Paléol., 1448-53

ORIENT (L'), ville de France. *Voy.* LORIENT.

ORIENT (église D'). *Voy.* GRECQUE (église).

ORIENT (schisme D'). *Voy.* SCHISME.

ORIENTAL (cap), extrémité N. E. de l'Asie, vis-à-vis du cap Occidental dans l'Amérique du Nord, par 172° 10' long. O., 71° 10' lat. E.

ORIENTALE (mer), *Toung-Hai* en chinois, partie de la mer de Chine, entre la Chine, Formose, les îles Lieou-Kieou, et le Japon.

ORIFLAMME, *Auriflamma*, célèbre bannière de France, formée d'un étendard couleur rouge ou de feu et semée de flammes d'or, n était originairement que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis. Comme avoués de l'abbaye, les comtes du Vexin la portaient à la guerre; quand Philippe I, en 1082, réunit le Vexin au domaine de la couronne, il hérita aussi du droit de porter l'oriflamme. C'est Louis VI qui le premier la fit porter officiellement à la tête de l'armée française en 1124, en s'avançant vers le Rhin contre l'empereur Henri V; on ne la voit plus reparaitre après la bataille d'Azincourt (1415).

ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Église, né à Alexandrie en 185, vit trancher la tête, en 202, à son père Léonide, qui était chrétien: enseigna la grammaire pour subvenir aux besoins de sa famille, remplaça saint Clément, son maître, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, se signala dès lors par une rigidité de principes et de mœurs qu'il poussa au point de se mutiler pour se soustraire à la tentation, donna des leçons publiques à Césarée en Syrie, se rendit à Athènes pour secourir les églises d'Achaïe, et reçut les ordres en 230 à Jérusalem. Démétrius, évêque d'Alexandrie, jaloux de ses succès, s'opposa à son ordination, fit assembler un concile contre lui, l'excommunia et lui interdit Alexandrie. Origène n'y rentra effectivement qu'après la mort de Démétrius. Pendant la persécution de Dèce (249), Origène fut mis en prison, chargé de fers et livré à la torture. Il mourut en 253. On a de lui quantité d'écrits (en grec), parmi lesquels on distingue ses *Commentaires sur toute l'Écriture-Sainte* (édition d'Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol.); ses *Hexaples*, édition de l'Écriture-Sainte en 6 colonnes qui offraient, avec le texte hébreu, les diverses versions grecques alors en usage (édit. de Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol.; édition de C.-F. Bahrdt, Leipsick, 1768-70, 2 vol. in-8); l'*Apologie du christianisme contre Celse* (édit. de Guill. Spencer, Cambridge, 1658, in-4). Les *Œuvres complètes* d'Origène ont été publiées à Paris par Delarue, 1733-1759, 4 vol. in-fol., et à Wurtzbourg, 1776-1794. Malgré son zèle pour la religion, Origène est resté entaché d'hérésie. Il enseignait, dit-on, une doctrine mystique qui se rapprochait de celle des Gnostiques; il croyait à la préexistence des âmes dans une région supérieure, d'où elles étaient venues animer les corps terrestres: elles pouvaient, pendant la vie, se purifier et s'élever à la félicité suprême par la communication intime avec Dieu. Il soutenait encore que J.-C. n'est fils de Dieu que par adoption: que l'âme de l'homme a péché même avant d'être unie au corps, que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, etc. C'est surtout dans le livre des *Principes*, traduit en latin par Rufin, que se trouvent les erreurs d'Origène.— On connaît aussi sous le nom d'Origène un philosophe néoplatonicien, disciple d'Ammonius Saccas, et condisciple de Plotin et de Longin. Quelques-uns croient que cet Origène est le même que le docteur de l'Église, et expliquent ainsi les traces de platonisme qu'on trouve dans ses écrits.

ORIGÉNISTES, nom donné aux partisans d'Origène (*Voy.* ORIGÈNE). Ils étaient surtout répandus en Égypte et en Nubie. Leurs erreurs furent condamnées à Alexandrie en 399 et dans le second concile de Constantinople en 553. On interdit même la lecture des livres d'Origène. — D'autres Origénistes, sectateurs d'un autre Origène, parfaitement inconnu, ne ressemblaient aux premiers que par un amour effréné du paradoxe, admettaient divers ouvrages apocryphes, comme les actes de saint André, etc., condamnaient le mariage et se livraient à une foule d'actes impudiques qu'ils regardaient comme parfaitement justifiables ou indifférents.

ORIGINES AQUÆ, ville d'Hispanie, auj. CALDAS D'ORENSE.

ORIHUELA, *Orcelis*, ville d'Espagne (Valence), sur la Segura, à 26 kil. N. E. de Murcie; 26,000 hab. Évêché, collége universitaire, 3 bibliothèques. Beaucoup de vers à soie. Environs charmants et très fertiles. Maltraitée par la peste (1648), par une inondation (1651), et par le tremblement de terre de 1829. — Habitée d'abord par les *Contestani*, soumise successivement aux Carthaginois, aux Romains et aux Goths, qui la nommèrent *Orzuella*. Les Maures la prirent en 715. Jacques I, roi d'Aragon, la leur enleva en 1264.

ORINE, auj. *Dahalac*, île du golfe Arabique (mer Rouge), sur la côte de l'Éthiopie.

ORION, fils d'Hyriée, était, selon la fable, sorti de la peau d'une génisse, sacrifiée par son père aux dieux (Neptune, Mercure et Jupiter). C'était un habile et infatigable chasseur. Il osa défier Diane, ou, suivant d'autres, il méprisa son amour. La déesse pour le punir le fit piquer par un scorpion; puis, inconsolable de sa mort, elle obtint sa translation au ciel, où il forme une des plus brillantes constellations. Les rapports de Diane et d'Orion ont donné lieu de supposer au fils d'Hyriée un goût très vif pour l'astronomie.

ORISSA ou ORIÇAH, ancienne province de l'Hindoustan, auj. aux Anglais, entre le Bengale au N. et les Circars au S., avait 840 kil. (du N. au S.) sur 150 de moyenne largeur, et environ 1,000,000 d'hab. Kattak en était le ch.-l. général. Très montueuse à l'O.; elle est à l'E. baignée par la mer. La chaleur y est extrême et le climat malsain. Le sol, très fertile, n'est pas cultivé partout. Les rivières, très poissonneuses, sont infestées de gavials et de serpents. Les habitants, nommés Ourias, sont braves, fiers, et détestent les Mahrattes. L'Orissa forme actuellement 6 districts de la présidence de Calcutta: Singboum, Kandjar, Balassor, Kattak, Khourdah et Maharbandj (ces 2 derniers ont pour ch.-l. Khourdahgar et Hariorpour). Il y a encore dans l'Orissa, tout soumis qu'il est aux Anglais, beaucoup de petits radjahs qu'on laisse jouir d'une souveraineté nominale. C'est dans l'Orissa que se trouve la fameuse ville de Djaggernat (*Voy.* ce nom).

ORISTANO ou ORISTAGNI, ville des États sardes, dans l'île de Sardaigne (intendance de Busachi), à 78 kil. de Cagliari et de Sassari, près du Tirso; 5,600 hab. Archevêché, cathédrale, palais archiépiscopal,

séminaire. Un peu de commerce maritime, mais surtout grand mouvement entre le N. et le S. de l'île. Aux environs, soude et vin dit *Guerraccia*. A 20 kil. à l'O., ruines de *Tharros*, aux dépens de laquelle a commencé à s'élever Oristano en 1070. Jadis marquisat. Prise par le comte d'Harcourt en 1637. — L'intendance de Busachi, qui fait partie de la grande-intendance de Cagliari, est quelquefois nommée intendance d'Oristano.

ORIXA, prov. de l'Hindoustan. *Voy.* ORISSA.

ORIZABA, ville du Mexique (Vera-Cruz), à 90 kil. S. O. de Vera-Cruz; 8,000 hab. Tabac excellent (jadis Orizaba en fournissait toute l'Espagne).

ORKHAN, 2e sultan ottoman, succéda en 1326 à son père, Othman I, nomma ministre le sage Ala-ed-dyn, son frère, prit Nicomédie (1328), Nicée (1333) et le reste de la Bithynie, soumit la principauté de Karasi (capitale, Pergame), et pilla les faubourgs de Constantinople (1337). Il donna des lois et des institutions à son empire, et forma les Janissaires. Il épousa en 1347 Théodora, fille de J. Cantacuzène, devenu empereur, et envoya à ce prince, 1350, des troupes contre le roi de Servie. Néanmoins, il autorisa dans la suite son fils Soliman à former un établissement en Europe (à Tzymbe, Ipsala, Rodosto, etc., 1356) aux dépens de l'empire grec. Orkhan mourut en 1361 et eut pour successeur Mourad (Amurat I). Sous son règne, Brouse avait remplacé Konieh comme capitale de l'empire ottoman.

ORKHON, riv. de Mongolie, chez les Khalkhas, coule au N. E. et se jette dans la Sélenga, à 65 kil. S. O. de Maïmadchan; 450 kil. de cours. Karakorum, capitale de Gengis-Khan, se trouvait sur ses bords dans la partie supérieure de son cours.

ORKNEY, îles de l'Atlantique. *Voy.* ORCADES.

ORLÉANAIS, ancienne prov. et grand-gouv. de France avant 1789, avait pour bornes : au N., l'île de France; au S., le Berry, la Touraine; à l'O., la Normandie, le Perche, le Maine; à l'E., le Nivernais, la Champagne : 150 kil. sur 160. Division : Orléanais propre, Sologne, Blaisois, Gâtinais, Beauce ou pays Chartrain, Dunois, Vendomois, Perche-Gouet. Ch.-l. général, Orléans.— L'Orléanais propre se partageait en Haut-Orléanais (Beaugency, Meung, Pithiviers, Rouvray-St-Denis, plus Orléans), et Bas-Orléanais (Notre-Dame-de-Cléry, Jargeau, La Ferté, Olivet). Climat tempéré, sol très varié (contraste complet de l'ingrate Sologne et de la fertile Beauce). Plusieurs rivières (Loire, Loir, Cher, Beuvron, Cousson, Saudre, Yonne, Essonne, Loing); canaux de Briare et d'Orléans. — L'Orléanais forme auj. le dép. de Loir-et-Cher, presque tout celui d'Eure-et-Loir et la plus grande partie de celui du Loiret. — Ce pays était jadis occupé par les *Aureliani*, les *Carnutes* et les *Senones*. Il fut ensuite compris dans le *Roy. d'Orléans*, puis dans la Neustrie. Il faisait partie des domaines d'Hugues Capet en 987. *Voy.* ORLÉANS.

ORLEANS, *Aureliani* en latin (et plus anciennement *Genabum*, selon l'opinion vulgaire), ville de France, ch.-l. du dép. du Loiret, sur la droite de la Loire, à 123 kil. S. O. de Paris; 40,272 hab. Evêché; académie universitaire; cour royale. Long faubourg (3 kil.); beaucoup de belles maisons, quelques belles rues; cathédrale inachevée (de style mauresque perfectionné), beau pont, hôtel-de-ville, théâtre, statue (en bronze) de Jeanne-d'Arc; promenade du Mail. Collége royal, séminaire, Académie des sciences, belles-lettres et arts, bibliothèque, jardin botanique. Industrie active (draps fins, tissus de laine, de coton, calottes-tunis, chapeaux, dentelles; blanchisserie de cire, raffinerie de sucre, teintureries, etc. Chemin de fer de Paris à Orléans. Grand commerce par la Loire, le canal d'Orléans et le chemin de fer. Orléans est un point de jonction commerciale entre Paris et tout le bassin de la Loire au S. Sa prospérité pourtant a été plus grande qu'aujourd'hui. — Orléans ne devint cité que sous Aurélien, qui lui donna son nom (270-275) : Attila en 450, les Anglais en 1428, le duc François de Guise en 1562, l'assiégèrent, et ils l'eussent prise si des incidents inattendus (l'intervention de saint Aignan, de Jeanne d'Arc, l'assassinat de Guise par Poltrot de Méré) n'eussent chaque fois tout changé. Il s'y est tenu plusieurs conciles et synodes (511, 533, 538, 541, 549, 645, etc.). Sous Charles IX, Catherine de Médicis inaugura sa régence par les *états-généraux d'Orléans* de 1560 et 1561, où le tiers-état proposa la réforme du clergé et l'examen des comptes des derniers ministres des finances (de là le Triumvirat de cette époque et la 1re guerre civile religieuse, 1562). Les états au reste ne firent rien : ils furent dissous et transférés à Melun; mais Catherine, par l'*édit d'Orléans* (28 janvier 1561), mit en liberté les Calvinistes, et, en confirmant l'édit de Romorantin, accorda une amnistie pour le passé. A Orléans sont nés Petau, Amelot de la Houssaye, Michel Le Vasseur, Bongars, Pothier, etc.—L'arr. d'Orléans a 14 cantons (Artenay, Beaugency, Châteauneuf-sur-Loire, La Ferté-St-Aubin, Cléry-sur-Loire, Jargeau, Meung, Neuville-aux-Bois, Patay, plus Orléans, qui compte pour 5), 106 communes, et 141,637 hab.

ORLÉANS (NOUVELLE-), ville des États-Unis, capit. de l'état de la Louisiane, sur la gauche du Mississipi, dans une île, à 160 kil. de la mer du Mexique, à 2,000 kil. S. O. de Washington; 60,000 hab. (dont 24,000 blancs). Position malsaine. Beau et large quai; 11 faubourgs; nouv. palais de l'Etat, palais du gouverneur, arsenal de l'Etat, palais de justice, douane de l'Union, nouveau marché, cathédrale catholique, deux théâtres. Evêché catholique, collége, bibliothèque, 8 journaux. Forges, pressoirs à coton, moulins à scie, 4 banques. Très grand commerce tant intérieur que maritime (c'est après New-York la 1re place de l'Union pour l'exportation) : un chemin de fer de 8 kil. la lie au lac Ponchartrain.— La Nouvelle-Orléans fut fondée en 1717 (au temps de Law) et fut ainsi nommée en l'honneur du régent; mais elle n'a pris de développement qu'en 1772; elle a, comme la Louisiane, appartenu successivement à la France et à l'Espagne, et enfin, en 1803, à l'Union. Les Anglais, en tentant de la prendre (1814), ont éprouvé un échec sous ses murs.

ORLÉANS (roy. d'), roy. formé à deux reprises des démembrements qui eurent lieu à la mort de Clovis et à celle de Clotaire I. La première fois, sous Clodomir et ses fils (511-533), il comprit le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berry; la deuxième, sous Gontran (561-593), il fut grossi du roy. de Bourgogne, et la capitale, au lieu d'être Orléans, fut Châlons-sur-Saône. Dans les partages subséquents, le roy. d'Orléans ne fut plus nommé.

ORLÉANS (comté et duché d'), fief français, ne dut d'abord être qu'un comté de l'empire carlovingien, et quand Charles-le-Chauve fit revivre les duchés, il se trouva faire partie du duché de France, et conséquemment être un arrière-fief de la couronne. Mais de très bonne heure il fit retour aux ducs de France, et Robert I (roi en 923 ou du moins compétiteur au trône) était comte de Paris et d'Orléans en même temps que duc de France. Hugues-le-Grand et Hugues Capet en héritèrent. Ainsi le fief et les deux arrière-fiefs étaient au même personnage. Ce furent là les bases solides du domaine royal nouveau, et par suite du pouvoir royal. Le comté d'Orléans ne fut point séparé de la couronne sous les Capétiens directs; mais il le fut souvent depuis : 1° Philippe VI l'érigea en duché pour Philippe, son 4e fils, mort en 1375; 2° Charles V en donna le titre à son 2e fils, Louis (1392), dont le petit-fils (Louis XII) monta sur le trône en 1498, et réannexa Orléans au domaine; 3° Louis XIII l'en détacha derechef pour son frère Gaston, qui n'eut qu'une fille (Mademoiselle); 4° il

passa alors au frère de Louis XIV, Philippe. Louis-Philippe, 5e descendant de ce dernier, monta sur le trône de France en 1830, et laissa le titre de duc d'Orléans à son fils aîné, Ferdinand-Philippe, précédemment duc de Chartres. Voici la liste généalogique des deux principales maisons d'Orléans :

1re maison.		Philippe II (régent),	1701
Louis I (fils de Ch. V),	1392	Louis I,	1723
Charles,	1407	Louis-Philippe I,	1752
Louis II (depuis roi sous le nom de *Louis* XII),	1465	Louis-Joseph-Philippe (Philippe-Egalité),	1785
2e maison.		Louis-Philippe II, (auj. roi),	1793
Philippe I (frère de Louis XIV),	1651	Ferdinand-Philip.,	1830

ORLEANS (Louis I, duc d'), tige de la première maison d'Orléans, était le deuxième fils de Charles V, et le frère cadet de Charles VI. Il joua un des premiers rôles pendant la démence de son frère, eut souvent tout le pouvoir, mais finit par être assassiné dans une entrevue, au pont de Montereau, par ordre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival d'ambition (1407). Ce meurtre fut l'origine des factions des Armagnacs (partisans d'Orléans) et des Bourguignons, qui ensanglantèrent si longtemps la *France*. Le duc d'Orléans avait épousé Valentine Visconti, qui lui apporta en dot le comté d'Asti, et lui transmit des prétentions sur le duché de Milan.

ORLÉANS (Charles D'), comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France, duc d'Orléans (qui précède), et de Valentine de Milan, né en 1391, prit les armes en 1411, pour venger son père qui avait été assassiné par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il s'allia dans ce but avec Jacques d'Armagnac, son beau-père, de là le nom d'Armagnac donné au parti d'Orléans. Il se distingua en 1415, à la bataille d'Azincourt, où il fut blessé et fait prisonnier. Les Anglais le retinrent prisonnier pendant 25 ans. De retour en France, il entreprit vainement de se mettre en possession du duché de Milan, qui lui revenait du chef de sa mère, et ne put se rendre maître que du comté d'Asti. Il mourut en 1465, laissant, entre autres enfants, *Louis* d'Orléans, depuis Louis XII. Le prince Charles, pour charmer l'ennui de sa captivité, cultiva la poésie et composa des pièces élégantes et gracieuses, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Annales poétiques*. L'abbé Sallier est le premier qui les ait fait connaître (dans un *Mémoire* inséré dans le tome 13 du recueil de l'Acad. des Inscriptions).

ORLÉANS (Louis II, duc d'). *Voy.* LOUIS XII (roi de Fr.).

ORLÉANS (Gaston-J.-B. de France, duc d'), fils puîné de Henri IV et frère de Louis XIII, fut l'objet constant de la jalousie et de la défiance de son frère, et passa sa vie dans les intrigues et les révoltes. Marié par force à l'héritière de Montpensier, qui mourut en 1627, il voulut s'unir, malgré sa mère, à Marie de Gonzague (fille de Charles I, duc de Mantoue, 1629), et n'ayant pu réussir, forma un mariage secret avec Marguerite de Lorraine (1632). Il entra dans tous les complots formés contre Richelieu, vit périr ses adhérents, Montmorency (1632), et Cinq-Mars (1642), qu'il abandonna à la vengeance de l'implacable ministre. Il n'obtint qu'à force d'humiliations la reconnaissance de son deuxième mariage. Nommé lieutenant du royaume à la mort de Louis XIII, il se réhabilita un peu par ses trois campagnes de 1644, 45, 46, prit Gravelines, Mardick, Courtray, etc. ; mais joua un rôle déplorable pendant la Fronde (1649-53). Il mourut en 1660, ne laissant qu'une fille, la duchesse de Montpensier.

ORLÉANS (Philippe I, duc d'), tige de la deuxième maison d'Orléans, auj. régnante, frère unique de Louis XIV, naquit en 1640, eut pour précepteur La Mothe Levayer, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, connue sous le nom de *Madame*, qu'il perdit de la manière la plus inopinée (*Voy.* HENRIETTE), se remaria en 1671 à Charlotte-Elisabeth de Bavière, fit les campagnes des Pays-Bas (1667), et de Hollande (1672), battit le prince d'Orange en 1677 et inspira par sa valeur quelque inquiétude à Louis XIV, qui depuis ne lui donna plus de commandement. Il mourut en 1701, protestant contre le testament du roi d'Espagne, Charles II, en faveur de Philippe V.

ORLÉANS (Philippe II, duc d'), dit le *Régent*, fils du précédent, naquit en 1674, et eut parmi ses précepteurs l'immoral abbé Dubois, qui acquit sur lui un empire funeste. Doué de talents brillants, il se distingua dans les armes dès 1693, au point de faire ombrage à Louis XIV. Eloigné des armées, il se livra avec succès à l'étude des sciences naturelles. Cependant il fut quelques années après chargé d'un commandement en Italie (1706), et en Espagne (1707 et 1708). Témoin de la faiblesse de Philippe V, il conçut la pensée de se placer lui-même sur le trône d'Espagne ; Louis XIV, en ayant été instruit, voulut le mettre en jugement ; il en fut empêché par l'intervention du duc de Bourgogne, mais depuis il ne vit plus le duc d'Orléans qu'avec répugnance. Toutefois, lorsqu'en 1711 et 1712, des bruits injurieux accusaient Philippe d'avoir causé, par le poison, la mort de plusieurs princes de la famille royale, Louis XIV lui-même repoussa hautement ces horribles imputations. Nommé, par le testament du roi, président d'un conseil de régence (1715), le duc d'Orléans se fit reconnaître par le parlement régent avec un pouvoir absolu. Tout changea aussitôt de face : les Stuarts quittèrent la France ; les Jésuites perdirent leur pouvoir ; 25,000 soldats reçurent leur congé ; des dettes montant à 400,000,000 de livres furent éteintes. Cependant le régent se laissa éblouir par les projets gigantesques de Law, qui amenèrent la ruine d'une foule de familles. Il se forma un parti de mécontents : la duchesse du Maine, unie au duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, conspira pour donner la régence à Philippe V ; mais la conspiration fut déjouée. Le régent, pour se venger, s'allia à l'Angleterre contre l'Espagne, et fit échouer les vastes plans d'Albéroni. Louis XV étant devenu majeur en 1723 voulut laisser le duc d'Orléans à la tête des affaires ; mais ce prince mourut la même année. Les grandes qualités du régent furent ternies par un goût immodéré pour le plaisir, goût qui trouva partout des imitateurs : ce qui fait de la régence une des époques les plus corrompues de notre histoire.

ORLÉANS (Louis, 3e duc d'), fils du précédent (1723-52), donna l'exemple des vertus et de la piété, passa les dix dernières années de sa vie à l'abbaye de Sainte-Geneviève, protégea les savants, et eut lui-même de la réputation comme hébraïsant. Il était janséniste et a laissé quelques ouvrages de piété, qui sont restés manuscrits. Il avait épousé une princesse de Bade, qu'il perdit après deux ans d'une heureuse union.

ORLÉANS (Louis-Philippe, 4e duc d'), fils du précédent (1752-85), eut part aux campagnes de 1742, 43, 44, fut lieutenant-général, puis gouverneur-général du Dauphiné, favorisa l'introduction de l'inoculation en France (1756, etc.), et passa ses dernières années dans sa délicieuse maison de Bagnolet, protégeant les gens de lettres et jouant souvent la comédie. Il épousa secrètement en secondes noces madame de Montesson (1773). Il distribuait aux malheureux jusqu'à 240,000 francs par an.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, 5e duc d'), fils du précédent, naquit en 1747, fit de bonne heure preuve d'indépendance et d'opposition systématique à la cour, en refusant de siéger au *parlement Maupeou*. Il commanda avec succès une escadre au combat d'Ouessant (1777), et sollicita la charge de grand amiral, mais il ne reçut que d'injurieux refus. A partir de 1785, il offrit un centre et un point de ralliement aux

ennemis de la cour, et ne fut étranger ni aux événements qui amenèrent la révolution, ni à ses premiers actes. Chef du 3e bureau aux assemblées des notables (1787), il déclara que les Etats-Généraux avaient seuls le droit de voter les impôts, et protesta contre les édits bursaux : il fut exilé. En 1789, il fut député aux Etats-Généraux par la noblesse de Paris : il se prononça dans le sens des idées nouvelles et fut du nombre des nobles qui donnèrent l'exemple de se réunir au tiers-état. En 1790, il se rendit avec ses fils à l'armée du Nord, mais bientôt il reçut l'ordre de la quitter. Jeté de plus en plus dans le parti révolutionnaire, il fut nommé membre de la Convention, prit dans cette assemblée le titre de *Philippe-Égalité*, se lia avec le parti dit de la Montagne, et se laissa entraîner à voter la mort du roi. Il n'en fut pas moins mis lui-même en accusation, et eut la tête tranchée le 6 novembre 1793. — Son fils aîné, Louis-Philippe d'Orléans (né en 1773), d'abord duc de Chartres, puis d'Orléans, est actuellement roi de France ; et le titre de duc d'Orléans est auj. porté par le fils aîné de ce prince, Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri (né en 1810), héritier présomptif de la couronne.

ORLÉANS (le Bâtard d'). *Voy.* DUNOIS.

ORLÉANS (le père D'), historien. *Voy.* D'ORLÉANS.

ORLOF (Grég.-Vladimir), né en 1740, était simple aide-de-camp, quand l'éclat d'une aventure galante qu'il eut avec la princesse Kourakin le recommanda à la grande-duchesse Catherine, qui voulut le voir et qui bientôt trama et exécuta avec Orlof et ses frères cette révolution de palais qui fit périr Pierre III et qui mit Catherine sur le trône. Favori de l'impératrice, grand-maître de l'artillerie, chargé d'honneurs et tout-puissant, Orlof était mécontent. Ses indiscrétions, ses caprices, ses hauteurs, blessèrent au vif Catherine II. Le dédain avec lequel il refusa le mariage secret qu'elle lui offrait acheva de le perdre. Catherine lui donna l'ordre d'aller voyager hors de la Russie : toutefois, elle lui assura une fortune considérable. De retour à St-Pétersbourg, Orlof ne put supporter l'aspect de la faveur de Potemkin, et mourut en 1783 dans d'horribles accès de démence.— Alexis Orlof, son frère, soldat aux gardes russes, fut un des trois assassins de Pierre III. Il fut récompensé magnifiquement, fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine : il remporta pourtant, avec le secours de l'anglais Elphinston, la victoire de Tchesmé sur les Turcs, et prit le surnom de Tchesminski. Il alla ensuite à Rome sous un déguisement, se fit aimer de la jeune princesse Tarakanof, fille de l'anc. impératrice Elisabeth, et l'ayant épousée secrètement, il la conduisit en Russie et la livra à Catherine, qui la fit périr dans un cachot. A l'avènement de Paul I, Alexis Orlof fut exilé et se retira en Allemagne. Il ne revint à Saint-Pétersbourg qu'à la mort de Paul, et y mourut en 1808.

ORME (Robert), historien anglais, né en 1728 à Andjinga (Hindoustan), mort en 1801, passa la plus grande partie de sa vie au service de la Compagnie des Indes. En revenant en Europe, il fut pris, conduit à l'île de France, puis à Nantes, obtint enfin sa liberté (1760), et devint historiographe de la Compagnie des Indes. On lui doit : *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 *à* 1763, Londres, 1763-76, 2 vol. in-4 (trad. en français par Targe, sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12).

ORME (de L'), architecte. *Voy.* DELORME.

ORMEA, ville des Etats sardes (Alexandrie), à 28 kil. S. de Mondovi ; 5,230 hab.

ORMESSON, hameau de France (Seine), à 6 kil. N. O. de Saint-Denis. Beau château. Filatures.

ORMESSON (LEFÈVRE d'), famille de robe qui a donné plusieurs illustres magistrats à la France, savoir : 1° Olivier Lefèvre d'Ormesson, né en 1525, intendant et contrôleur général des finances sous Charles IX et Henri III jusqu'en 1577, président de la Chambre des comptes ; il fut un des premiers à reconnaître Henri IV et mourut en 1600 ; — 2° Olivier II Lefèvre d'Ormesson, petit-fils d'Olivier I, conseiller d'Etat, rapporteur dans le procès de Fouquet et un des auteurs des *Ordonnances* de Louis XIV, mort en 1686 ; — 3° Henri-François de Paule Lefèvre d'Ormesson, fils d'André II, mort en 1756, intendant des finances après avoir été membre du conseil de régence lors de la minorité de Louis XV, et avoir rempli diverses missions ; — 4° L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson, fils de Henri-Fr., né en 1748, mort en janvier 1789, neveu de d'Aguesseau, premier président du parlement de Paris, membre honoraire de l'Académie des Inscriptions ; — 5° Anne-L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson de Noyseau, fils du précédent, né en 1753, conseiller au parlement de Paris (1770), président à mortier (1788), député de la noblesse aux Etats-Généraux (1789), bibliothécaire du roi, et condamné à mort le 20 avril 1794. — L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson d'Amboise, cousin-germain d'Anne-L.-Fr., né en 1751, mort en 1807, après avoir été conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur général, conseiller d'État. En 1792, il avait été élu maire de Paris, mais il refusa.

ORMOND, canton d'Irlande (Munster), dans le comté de Tipperary ; il est montagneux et stérile.

ORMOND (Jacq. BUTLER, duc d'). On en connaît surtout deux : l'un né en 1610, mort en 1688, vice-roi d'Irlande, dernier appui de la cause de Charles I, et un des principaux auteurs de la restauration ; — l'autre, né en 1665 à Dublin, mort en 1747 à Avignon, petit-fils du précédent, très puissant sous la reine Anne, condamné sous Georges I comme coupable de haute trahison ; mais il se réfugia en France et y devint un des chefs des Jacobites. Les Ormond étaient d'une des plus nobles familles irlandaises.

ORMSKIRK, ville d'Angleterre (Lancastre), à 19 kil. N. E. de Liverpool ; 4,250 hab. Eglise gothique.

ORMUS ou mieux HORMOUZ, *Armuzia*, *Ogyris*, ville et port d'Asie, sur la côte N. E. de l'île d'*Ormus*, non loin de la côte du Fars, et à l'entrée du golfe Persique que lie à la mer d'Oman le *détroit d'Ormus ;* environ 300 hab., plus 200 soldats de l'imam de Maskate. — L'île d'Ormus était jadis le centre des riches pêcheries de perles des environs, et quoiqu'elle soit stérile, ses pêcheries, et sa position, qui en fait la clef du golfe Persique, l'ont rendue célèbre. Aussi le petit sultan auquel elle appartenait était puissant et opulent au moyen âge, et l'île était défendue par quelques ouvrages qui passaient pour forts. Albuquerque l'attaqua deux fois et la prit en 1514 ; elle devint une des premières stations portugaises en Orient. Mais Chah-Abbas I, aidé des Anglais, la reprit en 1623. Elle est auj. à l'iman de Maskate, sous la suzeraineté de la Perse, mais l'Angleterre semble la convoiter. Du reste, la pêche des perles y produit peu de chose à présent.

ORMUZD, l'*Oromaze* des Grecs, le bon principe chez les Perses, était en tout l'antagoniste d'Ahriman, et venait immédiatement après le dieu suprême Zervane-Akerène. Mithra est son incarnation dans une sphère inférieure. C'est lui qui a créé le monde et toute l'armée des étoiles, des puissances bienfaisantes, qui répand la lumière et la chaleur, qui lutte contre l'esprit de ténèbres ; c'est lui qui couronne les rois, qui a armé les Djemchid et les Féridoun, qui a inspiré Zoroastre.

ORNAIN, riv. de France (H.-Marne), naît dans le cant. de Sailly, au S. E. de Joinville, baigne Gondrecourt, Ligny, Bar-le-Duc, dit aussi Bar-sur-Ornain, entre dans le dép. de la Marne, reçoit la Saulx, passe à Vitry-le-Brûlé et se jette dans la Marne, à

2 kil. N. de Vitry-le-Français. Cours, 150 kil.

ORNANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. S. E. d'Ajaccio, a donné son nom à la maison d'Ornano.

ORNANO, famille originaire de Corse, a fourni deux maréchaux de France et plusieurs officiers distingués. Elle s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse, où elle subsiste encore.

ORNANO (Alphonse D'), né en Corse, était fils de Sanpiétro; il prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, fille d'un des plus riches seigneurs de l'île de Corse, fut élevé à la cour de Henri II, revint en Corse à 18 ans, soutint, après la mort de son père, la lutte de la Corse contre les Génois, fit la paix en 1568, passa en France avec 800 hommes et fut nommé par Charles IX colonel-général des Corses au service du roi. Il resta fidèle à Henri III pendant les troubles de la Ligue, fut envoyé en Dauphiné après la mort du duc de Guise, reconnut pour roi et soutint de bonne heure Henri IV, contribua avec Lesdiguières et Montmorency à la soumission de Lyon, Grenoble, Valence, fut envoyé contre d'Epernon en Provence, fut nommé lieutenant-général en Dauphiné, maréchal de France, puis lieutenant-général en Guyenne, et mourut en 1610 comme Henri IV. — J.-B. d'Ornano, son fils, né en 1581, colonel-général des Corses, fut d'abord gouverneur, puis 1er gentilhomme et enfin surintendant-général de la maison de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; il fut fait maréchal en 1626. Il prit une part active aux intrigues de l'époque et fut l'âme des conseils du jeune duc d'Orléans. Richelieu le fit enfermer à Vincennes (4 mai 1626), et il y mourut (le 2 septembre), non sans soupçon d'empoisonnement.

ORNANS, ch.-l. de cant. (Doubs), sur la Loue, à 17 kil. S. E. de Besançon; 3,096 hab. Bibliothèque, sept tanneries, une papeterie, fabrique d'absinthe; près de cette ville est le *puits de la Brême*, puits naturel dont les eaux s'élèvent pendant les pluies et vomissent des poissons.

ORNE, *Olina*, riv. de France, naît dans le dép. auquel elle donne son nom, coule au N. O., puis presque directement au N. E., et tombe dans la Manche après avoir baigné Argentan et Caen. Cours, 140 kil.

ORNE (dép. de l'), entre ceux du Calvados au N., de la Mayenne, de la Sarthe au S., de la Manche à l'O., de l'Eure et d'Eure-et-Loir à l'E.; 6,105 kil. carr.; 443,688 hab. Ch.-l., Alençon. Il est formé d'une partie de la Normandie propre, du Perche et du duché d'Alençon. Une chaîne de collines boisées le traverse dans toute sa longueur. Beaucoup de fer, manganèse, marbre, grains, pierre de taille, kaolin, tourbe, marne. Sol assez fertile; grains, légumes, fruits, lin, chanvre, cidre; point de vin; beaux pâturages; chevaux renommés. Industrie: toiles, basin, dentelles, coutils, etc.; papier; quincaillerie, verrerie, usines à fer; sucre de betteraves, chapeaux de paille. Commerce en grains, graines, bois, tissus, volaille, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Alençon, Argentan, Domfront, Mortagne), 36 cant. et 534 comm. Il appartient à la 14e division militaire, a une cour roy. à Caen et un évêché à Séez.

ORO (MONTE D'), mont. de France (Corse), au centre de l'île, à 35 kil. N. d'Ajaccio (2,652m).

ORO (MONTE DELL'), mont. des Alpes Rhétiques, entre le cant. des Grisons et la Valteline (2,590m).

ORO (RIO DEL-), riv. de Colombie. *Voy.* AGUARICO.

OROBIO (Isaac), écrivain juif, né en Espagne au XVIIe siècle, avait été élevé dans le christianisme. Il fut recteur de mathématiques dans l'université de Salamanque, puis médecin à Séville. Accusé de judaïsme, et mis dans les prisons de l'Inquisition, il y resta trois ans. A sa libération, il passa en France, d'où il se rendit à Amsterdam. Il y mourut en 1687. Il a écrit: *Certamen philosophicum adversus Bredenborgium et Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4, et plusieurs ouvrages contre la religion chrétienne, qui ont été réfutés par Ph. de Limborch dans le *De veritate religionis christianæ collatio cum Judæâ*, Gouda, 1687.

ORODES, roi des Parthes au Ier siècle av. J.-C., fils de Phraate III, fut attaqué par Crassus; mais Suréna, général parthe, vainquit et tua le général romain à la bataille de Carrhes (53 av. J.-C.). Orodes fut à son tour battu par Ventidius, général romain (39 av. J.-C.). Il périt peu après assassiné par un de ses fils (37 av. J.-C.).

OROMAZE ou OROMASDE. *Voy.* ORMUZD.

ORONTE, *Orontes* ou *Axius*, auj. *Aasi*, riv. de Syrie, coule près d'Héliopolis et d'Antioche, puis tombe dans la Méditerranée, près de Séleucie.

OROPESA, ville de Bolivie, ch.-l. de la province de Cochabamba, à 13 kil. N. de Cochabamba: 17,000 hab. Commerce. — Il y a en Espagne plusieurs villes d'Oropesa, notamment: 1° dans le gouv. de Tolède, à 36 kil. S. O. de Talaveyra (1,420 hab.; palais vaste; patrie de Herrera de Maldonado); 2° dans celui de Valence, à 22 kil. N. E. de Castellon-de-la-Plana (château-fort que les Français ont fait sauter en 1813).

OROSE (Paul), historien, né à Tarraco en Catalogne à la fin du IVe siècle de J.-C., fut disciple de saint Augustin, voyagea en Palestine (415), se montra très zélé contre le Pélagianisme, exhorta saint Augustin à combattre cette hérésie, et publia lui-même contre elle l'*Apologeticus de arbitrii libertate;* mais il est bien plus connu par son histoire (*Historiarum adversus paganos libri VII*), qui va d'Adam à l'an 316, et où l'on trouve beaucoup de traditions populaires, que toutefois il faut savoir apprécier (Augsbourg, 1471, in-fol.; Leyde, 1738; trad. fr., anonyme, attribuée à Cl. de Seyssel, 1491, in-fol.). Alfred-le-Grand a donné de cette histoire une traduction anglo-saxonne qui existe encore, et qui a été publiée avec version anglaise, Londres, 1773.

OROSHAZA, ville de Hongrie (Bekes), à 45 kil. S. O. de Bekes; 6,000 hab. Bétail. Vins exquis.

OROSPEDA, chaîne de montagnes d'Hispanie, séparait la Bétique de la Tarraconnaise; le *Bætis* (Guadalquivir) sortait de ces montagnes.

OROTAVA (VILLA DE LA), jadis *Taoro*, ville de l'île de Ténérife, à 31 kil. O. de Santa-Cruz, à 5 kil. de la mer; 6,800 hab. Un canal la traverse. Aux environs beaucoup de jardins. Jadis capitale d'un des principaux royaumes guanches.

OROTAVA (PUERTO DE LA), ville et port, à 5 kil. de la précédente; 3,800 hab. A mi-chemin des deux villes, grand jardin botanique. Commerce de vins.

ORPHANITES ou ORPHELINS, secte de Hussites, qui, après la mort de Ziska, professant une admiration sans bornes pour sa mémoire, ne voulurent point lui donner de successeurs, et confièrent la direction des affaires à un conseil. Procope-le-Petit obtint parmi eux une influence prédominante. Les Orphanites étaient le parti hussite le plus fort après les Taborites. Après avoir horriblement dévasté l'Allemagne, ils furent enfin anéantis à Lomnicze en 1434, par les Calixtins ou Hussites modérés.

ORPHÉE, *Orpheus*, est, selon la mythologie, un chantre ou poëte thrace, fils du roi Œagre et de la muse Calliope, ou, suivant d'autres, d'Apollon et de Clio; il vécut environ un siècle avant la guerre de Troie (vers 1330 av. J.-C.), fut disciple de Linus, prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea en Egypte, où sa femme Eurydice périt blessée au talon par un serpent, osa descendre aux enfers pour la redemander à Pluton, l'obtint en effet, mais à condition qu'il ne la regarderait qu'après avoir quitté les enfers, la regarda malgré la défense, et la reperdit pour toujours. Il revint alors en Thrace, au pays des Cicones, vécut retiré tantôt

dans les bois de l'Hémus ou du Rhodope, tantôt dans ceux de l'Olympe, ne cessant d'exhaler sa douleur par des chants funèbres; au son de sa voix, les animaux farouches accouraient, les arbres agitaient leurs branches en cadence. Les femmes de la Thrace tentèrent en vain de lui faire oublier ses chagrins: furieuses de ses mépris, elles le déchirèrent. Sa lyre et sa tête furent jetées dans l'Hèbre, et le flot les porta jusqu'à Lesbos. On donne Musée pour fils d'Orphée. Quelques traditions présentent Orphée comme foudroyé pour avoir révélé les mystères. — Les Grecs des temps postérieurs prétendirent qu'Orphée avait été un théologien, un hiérophante, et qu'il avait institué des mystères dans lesquels il dévoilait aux initiés des dogmes sublimes sur Dieu, le monde et la cosmogonie. Il reste, sous le titre de *Poëmes orphiques*, des *Hymnes*, des *Poëmes* sur la guerre des Géants, l'enlèvement de Proserpine, le deuil d'Osiris, l'expédition des Argonautes, un poëme *De lapidibus* (sur les vertus occultes des pierres), etc. Ces ouvrages ne sont pas plus les uns que les autres d'Orphée; ils paraissent avoir été fabriqués par les poëtes et les philosophes néoplatoniciens d'Alexandrie; on attribue l'*Argonautique* à Onomacrite. Ils ont été plusieurs fois imprimés; la meilleure édition est celle qu'a publiée God. Hermann sous le titre d'*Orphica*, Leipsick, 1805, in-8. — Les anciens attribuent à Orphée plusieurs découvertes; il poliça ses contemporains, leur enseigna l'astronomie, perfectionna la morale et la poésie. Il inventa les vers hexamètres, ajouta trois cordes à la lyre. Cicéron compte jusqu'à cinq Orphées.

ORRERY. *Voy.* BOYLE.

ORSEOLO, nom commun à trois doges de Venise: 1° Pierre Orseolo, successeur de Candiano IV (976-978), qui se fit à la fin de sa vie camaldule, et mourut en 997 en odeur de sainteté; 2° Pierre Orseolo II, doge de 991 à 1009, sous lequel Venise soumit la Dalmatie et l'Istrie; 3° Othon Orseolo, doge de 1009 à 1023; chassé par ses concitoyens en 1023, mort à Constantinople en 1032.

ORSINI ou LES URSINS, célèbre famille des Etats romains, était rivale de celle des Colonna, tant par la grandeur de ses possessions que comme parti politique. Elle était guelfe et soutenait en général la cause des papes et de l'indépendance italique. Le premier Orsino connu est Jordano Orsino, qui rendit comme général de grands services à la cour de Rome. Il fut fait cardinal en 1145, et envoyé comme légat près de l'empereur Conrad en 1152. — Matth. Orsino, son neveu, fut préfet de Rome en 1153.—J. Gaétan Orsino fut pape en 1277 sous le nom de Nicolas III. — Un autre Orsino fut pape en 1724 sous le nom de Benoît XIII.

ORSINI (FULVIO), *Fulvius Ursinus*, antiquaire et philologue, fils naturel d'un commandant de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, fut abandonné par son père, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Avant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé bibliothécaire du cardinal Farnèse et se vit honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII. Il consacra toute sa fortune à la fondation d'un magnifique cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur, et mourut en 1600. On a de lui des éditions des *Poésies de neuf femmes grecques*, Anvers, 1568; de Pompéius Festus, *De verborum significatione*, Rome, 1580; *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, Anvers, 1568, in-8; Leeuwarden, 1747, in-8 (cette dernière édition est plus estimée que la première); *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; Paris, 1663, in-fol., corrigé et augmenté; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1579, in-fol.

ORSKAIA, fort de Russie (Orenbourg), à 60 kil. E. d'Orenbourg; 2,000 hab. Nombreuses caravanes.

ORSOVA, nom de deux villes situées près de l'emb. de la Cserna dans le Danube, l'une dite Vieille-Orsova, sur la rive gauche du Danube, dans le Banat valaque, à 60 kil. S. E. de Weiss-Kirchen (entrepôt des cotons macédoniens; lazaret); l'autre, Nouvelle-Orsova, en Servie, dans une île du Danube; 2,800 hab. Elle appartint à l'Autriche de 1738 à 1789, et est à la Turquie depuis ce temps.

ORTA, *Horta* ou *Hortanum*, ville de l'État ecclésiastique (Viterbe et Civita-Vecchia), à 26 kil. N. E. de Viterbe; évêché.

ORTA (lac D'), *Cusius lacus*, lac des États sardes (Novare), à l'O. du lac Majeur; 13 kil. sur 3.

ORTEGAL (cap), le cap le plus septentrional de l'Espagne (Galicie), par 10° 14' long. O., 43° 46' lat. N., ainsi nommé par corruption de *Norte de Galicia* (Nord de la Galice).

ORTELIUS (Abraham OERTEL, vulg.), géographe, né à Anvers en 1527, mort en 1598, avait beaucoup voyagé en Europe. Il composa le premier atlas connu, sous le titre de *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, auquel il faut joindre le *Theatri orbis terrarum parergon sive veteris geographiæ tabulæ*, Anvers, 1595, in-fol. On lui doit encore: *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8, etc. Ces savants ouvrages eurent le succès qu'ils méritaient et valurent à leur auteur, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne.

ORTELSPITZE, vulg. *Ortler*, mont. de l'empire d'Autriche, la plus haute des Alpes Rhétiques, sur la limite du Tyrol et du roy. Lombard-Vénitien, près de Bormio; par 46° 30' lat. N., 8° 12' long. E.; 4,820 mètres.

ORTEVIELLE ou ORTHEVIELLE, dite aussi *Aorte*, bourg de France (Landes), dans le cant. de Peyrehorade, à 24 kil. S. de Dax: 900 hab. Jadis une des quatre vicomtés des Landes. *Voy.* LANDES.

ORTHÈS ou ORTHEZ, *Horthesium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Basses-Pyrénées), près du Gave de Pau, à 40 kil. N. O. de Pau; 7,867 hab. Très beau sel blanc, jambons (dits de Bayonne). Flanelles, teintures, tanneries, mégisserie, etc. Commerce actif. Orthez appartint d'abord aux vicomtes de Dax; elle fut ensuite la capit. du Béarn (avant Pau) sous la maison de Moncade. La reine Jeanne III (d'Albret) y fonda une université calviniste. C'était le titre d'une vicomté. Aux env. eut lieu la bataille d'Orthez (où Wellington vainquit Soult, 1814). — L'arr. d'Orthez a 7 cantons (Orthez, Arthez, Arzac, Lagor, Navarreins, Salies, Sauveterre), 152 comm., et 87,459 hab.

ORTHES (H. D'APREMONT, vicomte d'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX. Ayant reçu l'ordre d'égorger tous les Calvinistes de son gouvernement le jour de la Saint-Barthélemy (25 août 1572), il répondit au roi: « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habitants de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTOCIDES, c.-à-d. *fils d'Ortok*, dynastie turcomane du XIe siècle, qui en 1082 s'établit en Syrie et en Arménie. Mélik-Chah abandonna Jérusalem aux Ortocides; mais ils s'en laissèrent dépouiller par les Fatimites lors de la première croisade. Les fils d'Ortok, Soliman et Il-Ghazi, avaient, à la même époque, fondé deux principautés, l'une à Miafarékin, l'autre à Marédin; ils régnèrent aussi à Alep de 1117 à 1126.

ORTONA, deux villes du roy. de Naples: 1° Ortona-a-Mare (Abruzze Cit.), à 14 kil. N. de Chieti, entre les embouchures du Sangro et de la Pescara;

7,000 hab. ; évêché ; cathédrale remarquable ; 2° Ortona-a-Marsi (Abruzze Ult. 2e), à 44 kil. d'Aquila.

ORTYGIE, *Ortygia*, nom célèbre en mythologie, semble avoir été donné à plusieurs îles ou terres à cause de l'abondance des cailles (*ortyges*) qui s'y trouvaient. Délos porta ce nom : c'était aussi celui d'un îlot de la rade de Syracuse où était la fontaine d'Aréthuse. C'est la seule partie de l'ancienne Syracuse qui n'ait point été détruite.

ORURO, ville de l'Amérique du Sud (Bolivie), ch.-l. de dép., à 100 kil. S. O. d'Oropesa ; 5,000 hab. Mines d'or (abandonnées auj.). — Le dép. d'Oruro est au S. de celui de La Paz et à l'E. du Pérou : 400 kil. sur 320 ; 32,000 hab. Très hauts plateaux et mont. C'est comme le Thibet de l'Amérique du Sud. Climat froid, sec. Moutons, lamas. Mines d'argent fort riches, d'or, d'étain, de plomb.

ORUS, dieu égyptien. *Voy.* HORUS.

ORVIÉTAN, anc. prov. de l'État ecclésiastique, avait pour ch.-l. Orviéto, et est auj. comprise dans les délégations d'Orviéto et de Viterbe.

ORVIÉTO, *Urbs vetus* ou *Herbanum*, ville de l'État ecclésiastique (Orviéto), à 35 kil. N. de Viterbe ; 4,000 hab. Évêché, belle cathédrale gothique, palais épiscopal. Puits très profond. — Jadis ch.-l. de l'Orviétan, auj. ch.-l. de la légation d'Orviéto. C'est là que fut inventé (par Lupi) la préparation médicinale dite *orviétan*.

ORVILLE (Jacques-Philippe D'), savant, né à Amsterdam en 1696, mort en 1751, avait beaucoup voyagé, et remplit avec succès de 1732 à 1742 la chaire d'humanités à l'Athénée d'Amsterdam. Collaborateur de Burmann pour les *Observationes miscellaneæ*, il en publia 10 vol. avec ce savant, puis il continua seul ce recueil, et donna encore 12 vol. (1732-50). On lui doit de plus un voyage en Sicile intit.: *Sicula*, et publié par Burmann II, des éditions d'auteurs anciens, et l'écrit intit. : *Critica vannus in inanes Corn. J. Pavonis* (de Pauw) *paleas*, 1737.

ORVILLIERS (L. GUILLOUET, comte d'), né à Moulins en 1708, lieutenant-général en 1777, fut chargé du commandement de l'armée navale de France, battit l'amiral anglais Keppel, près de Brest, 27 juillet 1778 ; mais tenta en vain d'opérer un débarquement en Angleterre ; il donna alors sa démission, et quitta la France vers 1783.

ORYCAH, contrée de l'Hindoustan. *Voy.* ORISSA.

ORZECHOWSKI (Stan.), *Orichovius* en latin, historien polonais du XVIe siècle, fut d'abord chanoine, puis se maria, fut excommunié par son évêque, mais fut relevé des censures ecclésiastiques au synode de Petrikau. Il assista comme nonce à la diète de 1561. Il a laissé des *Annales de Pologne*, (lat.), des *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (lat.), 1611, et une *Oraison funèbre* du même roi qui le fit surnommer le *Démosthène de la Pologne*.

ORZI-NUOVI, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Oglio, à 26 kil. S. O. de Brescia ; 4,800 hab.

OSAGE, riv. des États-Unis (Missouri), naît par 36° 54' lat. N., coule à l'E. N. E., puis à l'E., se perd dans le Missouri à Jefferson après 600 kil. de cours. Elle a donné son nom à un district des États-Unis qui dépend de l'état de Missouri.

OSAGES, peuplade américaine qui fait partie de la famille Sioux-Osage, habite auj. en grande partie le district Osage par 37° lat. N., vers le confluent du Missouri et de l'Osage. Le reste de la nation habite env. 300 kil. plus à l'O. sur des affluents de l'Arkansas et fait une rude guerre aux sauvages occidentaux. Cette peuplade, brave et guerrière, était jadis nombreuse ; elle est auj. réduite à 7,000 individus environ. Ils commencent à se civiliser et occupent deux gros villages. — Les Osages, sans être en état d'hostilité avec les Anglo-Américains, se tiennent à leur égard dans une continuelle défiance, et les efforts des missionnaires pour les convertir n'ont eu que de faibles résultats. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les Osages se sont toujours déclarés pour la première.

OSAKA, ville du Japon sur la côte S. O. de l'île de Niphon, une des cinq villes impériales, à 40 kil. S. O. de Miyako. Très peuplée. On y compte 80,000 hab. en état de porter les armes. Port très dangereux (récifs, etc.). Grand commerce.

OSCA, auj. *Huesca*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, au N. O. de *Cæsarea Augusta* (auj. Saragosse). Mines d'argent.

OSCAR, fils d'Ossian. *Voy.* OSSIAN.

OSCHATZ, ville murée du roy. de Saxe, à 53 kil. N. O. de Dresde ; 3,400 hab. Drap, etc. Aux env., mont Culmberg, et ruines des deux vieux châteaux de Burg et d'Osterland.

OSCHERSLEBEN, ville de Prusse (Saxe), ch.-l. de cercle, à 27 kil. S. O. de Magdebourg ; 3,100 hab.

OSÉE, le premier des petits prophètes, vécut sous Osias et ses successeurs jusqu'à Ézéchias, et mourut vers 723 av. J.-C., à plus de 80 ans. Sa prophétie se compose de 4 chapitres ; elle a principalement pour objet la ruine du roy. de Jérusalem.

OSÉE, dernier roi d'Israël, avait usurpé le trône sur Phacée, qu'il tua. Il régna neuf ans, de 726 à 718, et fut conduit en captivité en Médie par Salmanazar avec les dix tribus.

OSERO, *Apsorus*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, au S. O. de Cherso : 40 kil. sur 5 ; 3,050 hab. Ch.-l., Lussin-Piccolo. Sur sa côte O. est la ville d'Osero. Air malsain.

OSIANA ou SOANDA, ville de la Cappadoce septentrionale, auj. JUZGHAT.

OSIANDER (André), théologien protestant, né en 1498 en Franconie, fut un des premiers à embrasser la réforme de Luther, dont toutefois il s'éloigna sur quelques points, eut part à la profession de foi dite *Confession d'Augsbourg*, et mourut à Kœnigsberg en 1552. De ses nombreux ouvrages, le plus connu est l'*Harmoniæ evangelicæ*, Bâle, 1537.

OSIAS, roi de Juda. *Voy.* AZARIAS.

OSILO, *Ericenum* de Ptolémée, ville de Sardaigne (Sassari), à 9 kil. de Sassari ; 5,000 hab. Ruines d'un château-fort. Commerce.

OSIMO, *Auximum*, ville de l'État ecclésiastique (Ancône), sur le Musone, à 15 kil. S. d'Ancône ; 11,700 hab. Évêché. Assez jolie cathédrale et palais épiscopal remarquable (dans ce dernier, collection d'inscriptions et de vieilles statues). Prise par Bélisaire sur les Goths, après une longue résistance.

OSIRIS, dit aussi *Hysiris*, *Sirius*, *Arsaf*, en égyptien *Ousri* et *Ousirei*, dieu égyptien, naquit de lui-même, eut pour femme Isis, et pour fils Or ou Horus ; tous trois ensemble représentent le bon principe ou l'ensemble des influences bienfaisantes, et s'opposent au couple méchant Typhon et Nefté. Osiris eut pourtant sans le vouloir commerce avec Nefté, qui mit alors au monde Anbo ou Anubis. Osiris fut civilisateur et conquérant. Tandis qu'Isis initiait les Égyptiens à l'agriculture, il éleva Thèbes, institua des lois, établit le mariage, fit connaître l'écriture et les arts, puis il se mit en marche vers l'est et soumit tout jusqu'à la mer Erythrée et à l'Inde. Après son retour et au sein de son triomphe, Typhon lui tendit des piéges, le fit périr et abandonna son cadavre au cours du Nil. Isis en deuil le retrouva et l'ensevelit ; mais Typhon ouvrit la tombe, coupa le corps d'Osiris en 14 morceaux et les dissémina par toute l'Égypte. Isis pourtant parvint encore à les recueillir tous, sauf un seul, et leur donna de nouveau la sépulture. C'était une idée populaire en Egypte que l'âme d'Osiris était passée dans un bœuf : de là le culte rendu au bœuf Apis, qu'on croyait être Osiris lui-même. Les villes de Busiris et d'Abydos se disputaient la gloire d'avoir le véritable tombeau d'Osiris. Les Grecs firent naître

Osiris de Jupiter et de Niobé, ou bien de Saturne et de Rhéa. On l'identifie aussi avec le Soleil.

OSISMII, peuple de la Gaule Lyonnaise 3ᵉ, avait la mer à l'O. et au N., les *Curiosolites* à l'E.; les *Corisopites* au S., *Vorganium* (auj. Concarneau ou Carhaix), en était la capitale. On retrouve leur nom dans l'île d'Ouessant, voisine de la côte qu'ils occupaient.

OSKOL, deux villes de la Russie d'Europe (Koursk), sur la riv. d'Oskol: 1° *Starol-Oskol* (Vieille-Oskol), à 150 kil. S. E. de Koursk; 6,000 hab.; 2° *Novoï-Oskol*. à 180 kil. S. E. de Koursk; 5,900 hab.

OSMA, ville d'Espagne (Soria), jadis *Uxama*, à 49 kil. S. O. de Soria; 1,000 hab; évêché; antiquités romaines. — Ville très ancienne; fut prise par Pompée. Alphonse I, roi de Léon, l'enleva en 746 aux Maures, qui la reprirent au xᵉ siècle. Don Sanche de Garcia, comte de Castille, s'en empara en 1019.

OSMAN. *Voy.* OTHMAN.

OSMANLIS, nom souvent donné aux Ottomans, est tiré d'Osman ou Othman-el-Ghazy, fondateur de leur empire. *Voy.* OTTOMANS.

OSMIANA, ville de Russie. *Voy.* OCHMIANA.

OSMOND (saint), fils du comte de Séez, suivit Guillaume-le-Conquérant en Angleterre (1066), devint comte de Dorset et évêque de Salisbury; il mourut en 1099. On lui doit une liturgie et un rituel qui furent employés dans toute l'Angleterre jusqu'à la reine Marie. Il fut canonisé en 1458.

OSMOND, noble et ancienne maison de Normandie, qui remonte au XIIᵉ siècle, a fourni un grand nombre de personnages distingués; ses chefs portaient le titre de marquis.

OSNABRUCK, ville du roy. de Hanovre, ch.-l. du gouv. d'Osnabruck, sur la Hase, à 116 kil. O. de Hanovre; 11,500 hab. Evêché, cathédrale, hôtel-de-ville. Maison d'orphelins, gymnase catholique et luthérien, société biblique; drap, tabac, papeterie, etc. On y voit quelques vestiges du château de Witikind. C'est Charlemagne qui fonda l'évêché d'Osnabruck. Dans cette ville eurent lieu des conférences pour préparer la paix de Westphalie (*Voy.* WESTPHALIE). Sous l'empire, Osnabruck a été le ch.-l. du dép. de l'Ems supérieur.

OSNABRUCK (gouv. d'), division du roy. de Hanovre, comprend l'ancienne Frise orientale, et a pour bornes à l'O. le roy. de Hollande, au N. le gouv. d'Aurich, etc.: 6,900 kil. carr.; 240,000 hab. Ch.-l., Osnabruck. Grains, fruits, légumes. Houille, sel, tourbières. Nombreuses toiles. 6 à 7,000 ouvriers s'en expatrient tous les ans et vont en Hollande. Ce gouv. contient le comté médiatisé de Bentheim et partie de ceux d'Aremberg et de Rheina-Wolbeck.

OSORIO (Jérôme), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1506, mort en 1580, embrassa l'état ecclésiastique, jouit de la faveur des rois Jean et Sébastien, fut nommé évêque de Silves, s'efforça, mais sans succès, de détourner Sébastien de sa funeste expédition en Afrique (1578), et travailla à maintenir la tranquillité après la mort de ce prince. On a de lui des traités de philosophie: *De nobilitate*, *De gloria*, *De regis institutione*, etc.; des écrits théologiques, et une histoire fort estimée, intitulée: *De rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571. Il s'efforce dans tous ses écrits d'imiter le style et l'abondance de Cicéron.

OSQUES, *Osci* (contraction d'*Opsci* pour *Opisici* ou *Opisci*), peuple indigène de la Campanie, et qui, même après les établissements grecs, après la conquête étrusque et l'invasion samnite, forma le fond de la population du pays. Les Osques n'étaient qu'une fraction de la grande population opique qui la première habita l'Italie, et qui, réduite et séparée par les vainqueurs, prit selon les lieux les noms divers d'*Apuli* et *Iapyges*, *Opici* et *Osci*, *Æqui* et *Æquicolæ*, *Aurunci* et *Ausones*. La langue osque fut une des grandes langues primitives de l'Italie; elle différait beaucoup du vieux latin ainsi que de l'étrusque. L'osque, en Campanie, fut cultivé avant le latin, et ceux qui parlaient cet idiôme eurent de bonne heure une littérature dramatique propre. Les pièces osques, connues plus tard à Rome sous le nom d'Atellanes, étaient des comédies très gaies, et surtout fort libres: aussi dérive-t-on *obscænus* d'*opscus*. Les tables eugubines présentent des restes de la langue osque.

OSQUIDATES, à peu près le *Béarn*, peuple de Gaule, en Novempopulanie au S., avait pour villes principales *Beneharnum* et *Iluro*.

OSROÈNE, contrée d'Asie, bornée au N. par le Taurus, au S. et à l'E. par le Chaboras, à l'O. par l'Euphrate, fut conquise par Trajan. Depuis Caracalla jusqu'à Héraclius, elle ne cessa que rarement d'appartenir aux Romains. Au IVᵉ siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Orient. Jadis elle avait formé un royaume particulier, dont les princes portaient le plus souvent le nom d'Abgar. Edesse en était la capitale.

OSSA, auj. *Kissabo* ou *Kissovo*, petite chaîne de mont. de Thessalie, en Magnésie, le long du golfe Thermaïque, est célèbre en mythologie comme le séjour des Centaures et comme une des montagnes que les géants entassèrent pour escalader les cieux. L'Olympe et l'Ossa, suivant la fable, étaient unis jadis: Hercule les sépara.

OSSAIA, village de Toscane (Florence), à 8 kil. N. E. du lac de Pérouse, à 5 kil. S. E. de Cortone, tire son nom de la grande quantité d'ossements humains qu'on y a découverts. C'est là sans doute qu'eut lieu la bataille de Trasimène.

OSSAT (Arnaud D'), cardinal français, né au diocèse d'Auch en 1536, parvint d'un rang très bas à l'évêché de Rennes, fut ambassadeur d'Henri III et d'Henri IV à Rome, obtint pour Henri IV l'absolution pontificale, reçut en récompense l'évêché de Bayeux et le cardinalat, et mourut en 1604. Ses *Lettres* adressées à Villeroi (1624, in-fol., 1697, 2 vol. in-4), sont très renommées; c'est un ouvrage classique pour les diplomates.

OSSAU (Gave d'), riv. de France (Basses-Pyrénées), dans l'arr. d'Oloron, prend sa source au pic du Midi et se joint au gave d'Aspe à Oloron, après un cours de 65 kil. On donne quelquefois au pic du Midi le nom de pic d'Ossau.

OSSÈTES, peuple de la Russie caucasienne, très grossier, pillard; habite entre le Rioni, le Térek, l'Oragva et l'Ouroup, depuis Dariel jusqu'à Kaichaour: il compte, dit-on, 10,000 guerriers. Leurs princes, leurs nobles y sont très fiers. Le principal chef réside à Kazbek, et moyennant un prix fixé il protége les convois russes contre les attaques des montagnards. Il y a des Ossètes pourtant qui ne reconnaissent ni ce chef ni la domination russe.

OSSIAN, célèbre barde écossais du IIIᵉ siècle, eut pour père Fingal, roi de Morven, pour femme Evirallin, pour fils Oscar; il allait unir son fils à la belle Malvina, lorsqu'il le vit périr. Pour comble de maux, le vieillard perdit l'usage de la vue; Malvina restait auprès de lui, mais il eut la douleur de lui survivre et mourut le dernier de sa race. Ossian charmait ses douleurs en chantant ses faits d'armes et les malheurs de sa famille et de ses compatriotes. Il reste encore beaucoup de vers sous le nom d'Ossian. Ces vers, en langue gaélique, se chantaient dans les montagnes d'Ecosse, mais étaient inconnus en Angleterre. Macpherson fit connaître pour la première fois vers 1762 ces poëmes en en donnant une traduction ou imitation en prose poétique (un recueil plus complet fut édité par Smith, Edimbourg, 1780). Ces morceaux sont presque tous lyriques ou épiques. Tels que les ont présentés les éditeurs, ils offrent de vraies beautés, de la grandeur, de la noblesse: mais ils pèchent par la monotonie des images, par

l'enflure du style. On a beaucoup écrit pour et contre l'authenticité de ces poëmes. L'idée admise aujourd'hui, c'est que Macpherson et Smith ont véritablement découvert des poésies d'Ossian, mais qu'ils les ont dénaturées en voulant leur donner une forme et un style qui ne leur appartiennent pas. Le texte primitif des poésies d'Ossian, en langue gaëlique, avec une traduction latine littérale, a été publié à Londres, 1807, 3 vol. in-8 ; Letourneur a donné de ces poésies une traduction française en prose (Paris, 1777, 2 vol. in-8 ou in-4); Baour-Lormian, une imitation en vers (Paris, 1801 ; 4e édition, 1818, in-18). L'opéra des *Bardes* de Lesueur et de Jouy, ainsi qu'un beau tableau de Girodet, ont été faits sous l'inspiration d'Ossian.

OSSOLA, prov. des États sardes, dans l'intendance de Novare, entre la Suisse et la prov. de Pallanza, a pour ch.-l. Domo d'Ossola et compte 35,000 hab.

OSSONOBA, auj. *Gibraléon?* ville de Lusitanie, dans le *Cuneus* (Algarve), à l'embouchure du Silvès.

OSSUN, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 10 kil. S. O. de Tarbes ; 1,800 hab.

OSSUNA ou OSSONE (P. TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, ne se fit d'abord remarquer à la cour que par des bons mots et des sarcasmes qui irritèrent contre lui Philippe II et Philippe III, et se vit forcé de s'éloigner quelque temps de sa patrie : il alla combattre en Flandre contre les ennemis de l'Espagne, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et mérita par là d'être rappelé. Il se concilia la faveur du duc de Lerme, devint successivement vice-roi de Sicile (1610-15), et vice-roi de Naples (1618), développa dans ces deux places de grands talents, battit les Vénitiens et refusa d'établir l'inquisition dans le roy. de Naples. Il conçut le plan de cette fameuse conspiration contre Venise, qui avait pour but, suivant les uns, de livrer Venise à l'Espagne, et selon les autres, d'enlever à Philippe III le roy. de Naples et d'en faire un royaume indépendant au profit d'Ossuna lui-même. Le vice-roi avait très habilement trompé la cour de Madrid sur ses vrais desseins par un simulacre de complot; mais il ne put donner le change jusqu'au bout : il fut bientôt remplacé par le cardinal Borgia, et à l'avènement de Philippe IV (1621), on le renferma au château d'Almeda où il mourut en 1624.

OSSUNA, *Urso* ou *Genua Ursorum*, ville d'Espagne (Séville), à 53 kil. O. de Séville ; 16,000 hab. Jadis université (supprimée en 1824). Antiquités et inscriptions romaines. Commerce d'huile, vin, etc.

OSTADE (Adrien VAN). *Voy.* VAN-OSTADE.

OSTAKHOV, ville de la Russie d'Europe (Tver), ch.-l. de district, sur le lac Seligouer, par 57° 10' lat. N., 30° 52' long. E. ; 7,000 hab. Commerce de blé, bois, cuirs, suif, salaisons, etc.

OSTENDE, *Oostend* en flamand, ville de la Flandre occident., à 19 kil. O. de Bruges, sur la mer du Nord ; 11,000 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Canaux qui la lient à Bruges, Nieuwport, Gand, Dunkerque. Bains de mer ; salines, commerce, grande pêche de morue et harengs, huîtres vertes renommées. — Cette ville ne date que du xe siècle ; elle fut fortifiée en 1445 et 1583, et soutint trois siéges célèbres, en 1601 (celui-ci dura trois ans), en 1706 et en 1745. Les Français la prirent encore en 1794.

OSTERMANN (André, comte d'), né dans le comté de La Marck, entra en 1704 dans la marine russe, devint baron et conseiller sous Pierre I, ministre et grand-chancelier sous Anne, fut exilé en Sibérie sous Élisabeth, dont il avait dénoncé la conspiration à Ivan IV, et mourut en 1747. — Son fils, vice-chancelier, puis chancelier sous Catherine II, échoua en 1783 dans le projet de former une quadruple alliance entre les cours de Vienne, Madrid, Versailles et Saint-Pétersbourg, et mourut en disgrâce sous l'empereur Paul I.

OSTERODE, ville murée de Hanovre, dans l'anc. principauté de Grubenhagen et le gouv. actuel d'Hildesheim, à 10 kil. S. O. de Klausthal ; 4,400 hab. Lainages, toiles, bas, céruse, etc. ; commerce. Aux environs, albâtre, pierre à chaux, plâtre. (*Voy.* GRUBENHAGEN.) — Ville murée des États prussiens (Prusse), à 110 kil. S. O. de Kœnigsberg ; 2,300 hab. Château sur une mont. ; drap, chapeaux, etc.

OSTFRISE, prov. du Hanovre. *Voy.* FRISE.

OSTHEIM, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 100 kil. S. O. de Weimar ; 2,400 hab. Drap, toile, fil. — Village de France (Haut-Rhin), près de Colmar ; 1,400 hab. Plaine aux env. où l'on place le célèbre *champ du Mensonge*. *Voy.* LUGENFELD.

OSTIAKS, peuple de Sibérie, forme trois peuplades qui diffèrent par la langue, et qu'on nomme *Ostiaks de l'Obi*, *Ostiaks de l'Ienisséi*, *Ostiaks de Torgoout*. Les premiers sont presque les seuls connus. Ils sont très pauvres, malpropres, ichthyophages, idolâtres, peu nombreux ; ils élèvent des rennes, habitent des *yourtes* ou cabanes portatives et paient le tribut en fourrures. Superstitieux, ils croient fort à leurs sorciers.

OSTIE, *Ostia*, bourg de l'État ecclésiastique, à l'embouchure du Tibre, à 19 kil. S. O. de Rome ; évêché ; port ; salines. Très près de la ville actuelle se voient les ruines de l'anc. Ostie, regardée comme le port de Rome et bâtie par Ancus Martius.

OSTIGLIA, *Hostilia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 28 kil. S. O. de Mantoue ; 3,150 hab. Rivières nombreuses. — Fondée vers l'an 132 av. J.-C. ; fortifiée au moyen âge ; elle comptait alors plus de 10,000 hab.

OSTPHALIE, région vague de l'Allemagne aux VIIe et VIIIe siècles, s'étendait du Weser à l'Elbe. On l'oppose à Westphalie.

OSTRACISME, genre de jugement en usage à Athènes : il consistait à prononcer par voie de suffrage universel et sans forme de procès sur l'exil d'un citoyen dont on craignait la puissance ou l'ambition ; l'exil devait durer dix ans. Les votants donnaient leur suffrage en écrivant sur une coquille (en grec, *ostracon*) le nom du personnage à bannir. L'ostracisme fut institué en 509 av. J.-C. (après la chute des Pisistratides). Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon en furent victimes ; il fut aboli après la condamnation de l'indigne Hyperbolus, l'an 338 av. J.-C.

OSTROG, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), par 50° 20' lat. N., 24° 10' long. E. ; 4,600 hab. Résidence d'un archevêque. C'est là que fut imprimée la première bible esclavonne. — Jadis titre d'un grand-duché de Pologne, puis d'une commanderie de l'ordre de Malte.

OSTROGOJSK, ville de la Russie d'Europe (Voronèje), sur l'Ostrogojsk et la Posna, à 90 kil. S. de Voronèje ; 11,000 hab.

OSTROGOTHIE, prov. de Suède. *Voy.* GOTHIE et LINKOEPING.

OSTROGOTHS, *Ostrogothi*, nom porté par ceux des Goths qui se trouvaient à l'orient des autres. On les voit à diverses époques occuper différents lieux : ainsi on les trouve : 1° en Scythie avant 376 (les Goths formaient alors trois corps de nation, Wisigoths, Ostrogoths et Gépides) ; ces Ostrogoths-Scythes s'étendaient du Borysthène au Tanaïs ; 2° en Pannonie et en Mésie, lorsqu'après la mort d'Attila (453), les empereurs leur accordèrent des demeures dans l'empire (les Goths d'Alaric et de ses successeurs étaient alors en Hispanie) ; 3° en Italie et aux environs, lorsque, en 493, Théodoric, leur roi, conquit ces régions sur Odoacre. Il y eut alors deux monarchies gothiques, l'une en Hispanie (Wisigoths), l'autre en Italie (Ostrogoths). Celle des

Ostrogoths finit la première (552), après avoir un instant, sous Théodoric, dominé le roy. des Wisigoths et menacé de devenir la puissance prépondérante de l'Occident. En 526, époque de la mort de Théodoric, les Ostrogoths occupaient l'E. de la Rhétie 1re, le diocèse d'Illyrie (deux Noriques, deux Pannonies, Servie, Dalmatie et Liburnie), le diocèse de Dacie (Mésie 1re, deux Dacies, Dardanie et Prévalitane), la Sicile, la prov. d'Arles en Gaule. Ils avaient pour ch.-l. Ravenne ou Narbonne. Mais après la mort de Théodoric, la décadence fut rapide. Bélisaire, général de Justinien, conquit rapidement la Sicile et la plus grande partie de l'Italie (535-40). Le rappel de cet habile général permit un instant à Totila, roi des Ostrogoths, de reconquérir l'Italie; mais la défaite de ce prince à Lentagio par Narsès (552), et celle de Téias, son successeur, qui fut battu et tué sur les bords du Draco, près de Cumes, acheva la ruine des Ostrogoths. Un grand nombre de ces barbares quittèrent alors l'Italie et disparurent pour toujours. Les Ostrogoths n'eurent que huit rois : Théodoric, 493-526 ; Athalaric, 526-34 ; Théodat, 534-36 ; Vitigès, 536-40 ; Ildebald, 540-541; Eraric, 541; Totila, 541-552 ; Téias, 552.

OSTROLENKA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 140 kil. N. E. de Plock, sur la Narew ; 1,900 hab. Les Russes y furent battus en 1806 par les Français ; en 1831, les Polonais, commandés par Skrzynecki, y furent défaits par le gén. russe Diébitsch.

OSTROVSKI (Constantin), fameux général polonais, fut défait et pris par les Russes à la bataille de la Vedrokha en 1500, résista aux offres que lui fit Ivan III pour le déterminer à entrer à son service ; défit en 1514 Glinski et les Russes à Orja ; remporta de brillantes victoires sur les Moldaves, les Turcs et les Tartares de la Crimée, qui venaient ravager la Pologne, fut pourtant battu par eux à Sokol en Volhynie (1519), mais vainquit à son tour en 1522 à Olchenica, où il délivra 40,000 prisonniers chrétiens.

OSTROVSKI (Thomas-Adam RAWICZ), descendant du précédent, né en 1739, mort en 1817, remplit diverses missions auprès du roi de Prusse, de Louis XV et du pape, devint chambellan de Stanislas Poniatowski, membre de la commission du trésor, se déclara pour la constitution polonaise de 1791, fut nommé ministre des finances de Pologne, mais voulut en vain déterminer Stanislas à résister à la Russie, fut destitué par les confédérés de Targowica, et mis sous la surveillance de la police russe à Kiev. Redevenu libre, il reçut en 1809 le titre de maréchal du grand-duché de Varsovie, et fut de 1811 à 1813 président du sénat polonais.

OSTUNI, *Ostunum*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 37 kil. N. O. de Brindisi, près de la mer Adriatique ; 10,000 hab. Evêché.

OSUNA, ville d'Espagne. *Voy.* OSSUNA.

OSWALD (James), écrivain écossais du XVIIIe siècle, ne fit que suivre la route tracée par Reid et Beattie, et s'appuya sur le sens commun pour combattre les doctrines paradoxales ou dangereuses de Locke, de Berkeley, de Hume : il publia dans ce but un *Appel au sens commun en faveur de la religion*, Edimbourg, 1766.

OSWESTRY, ville d'Angleterre (Shrop), à 26 kil. N. O de Shrewsbury ; 4,000 hab. Grande église.

OSYMANDIAS, roi d'Egypte (qu'on donne quelquefois pour le même que Memnon ou même pour Sésostris), régnait à Thèbes dans l'intervalle du XXe au XVIe siècle, et précéderait, suivant Diodore, de huit générations le roi Uchoréus. Osymandias porta ses armes jusqu'en Bactriane, mais il est surtout célèbre par sa bibliothèque publique intitulée : *Remèdes de l'âme*, et par son tombeau, autour duquel était placé, disent les anciens, un cercle d'or de 365 coudées. Dans les ruines de Thèbes se voient encore des débris qui portent le nom de palais d'Osymandias.

OTAHITI ou TAITI, la *Sagittaria* de Quiros, la *Nouvelle-Cythère* de Bougainville, la plus grande des îles de la Société, et une des plus grandes de la Polynésie, par 152° long. O., et 17° lat. S., est formée de deux presqu'îles ayant l'une 136 kil. de tour, l'autre 47 ; 7,000 habitants. Côtes plates et mont. boisées. Climat délicieux, sol très fertile (coco, pisangs, poivre, canne à sucre, arbre à pain, bois de construction) ; volaille, gibier, poissons et espèces marines en abondance. Cette île semble être une production volcanique : des récifs de corail l'entourent. L'espèce humaine y est fort belle, mais de couleur olive. — Otahiti, jadis visitée par Quiros, revue ensuite par Wallis (1763), Bougainville (1768), et Cook (1768 et 1776), au temps où elle obéissait à la reine Obéréa, a longtemps été le lieu de la Polynésie le plus fréquenté par les Européens. Les habitudes voluptueuses des indigènes l'avaient rendue fameuse. Des missionnaires anglicans, en s'y établissant, ont donné à l'île un autre aspect, et fait adopter à presque toute la population le vêtement, la religion et les manières européennes. Cependant les montagnes recèlent encore ceux qui sont restés fidèles aux coutumes de leurs pères, ou qui désertent la plaine pour retourner à la vie sauvage. Vers 1822, l'Angleterre a voulu imposer à Otahiti son pavillon et y placer une garnison anglaise. Cette offre a été déclinée, et Otahiti est une petite puissance indépendante, gouvernée par Pomaré III. Sous Pomaré II, son prédécesseur, elle commandait à beaucoup d'îles voisines.

OTAHITI (archipel de), nom proposé par quelques géographes pour désigner le groupe des îles de la Société (Otahiti et les îles voisines), et le groupe de George.

OTAVALO, ville de la république de l'Équateur, dans le dép. de l'Imbabura, à 53 kil. N. E. de Quito ; 15,000 hab. (renommés pour leur beauté).

OTCHAKOV ou OCZACKOV, *Axiaca*, ville et port de la Russie d'Europe (Kherson), à l'embouchure du Dniepr, rive droite, à 90 kil. O. de Kherson ; 1,000 hab. Jadis grande et forte, auj. presque nulle. Près de cette ville, ruines de l'antique *Olbia*, colonie milésienne. — Otchakov fut prise par le général Munich et les Russes sur les Turcs en 1737, rendue en 1739 ; prise de nouveau après un siége opiniâtre par Potemkin, et rasée (1788).

OTFRID, théologien alsacien du IXe siècle, est connu par sa traduction de l'Evangile, en vers rimés théotisques ou tudesques, traduction qui est le premier monument de cette langue, publiée à Bâle en 1571, in-8, par Francowitz et Gasser.

OTHE, anc. petit pays de France en Champagne, dans le Sénonais, auj. compris dans le N. E. du dép. de l'Yonne et le S. O. de celui de l'Aube. Lieu principal, Aix-en-Othe. Il a donné son nom à une forêt considérable qui le couvrait en partie.

OTHMAN, 3e calife, régna de 644 à 656. Il était pieux, humain, mais peu capable de gouverner, et fut, au milieu du mécontentement général, poignardé par Mohammed, fils d'Aboubekr. Sous son règne eut lieu la première expédition des Arabes en Afrique (647), et fut détruit le deuxième empiré perse (652).

OTHMAN I, dit *el Ghazi* (le Victorieux), fondateur de l'empire des Turcs Ottomans, naquit à Soukout (Bithynie) en 1259, s'établit à Konieh en 1299, s'agrandit aux dépens des petits états voisins formés des débris du roy. des Seldjoucides (renversé en 1294), conquit Kara-Hissar, s'étendit jusqu'à la mer Noire et mourut en 1326. — Othman II, fut placé sur le trône à l âge de 13 ans (1618), conclut la paix avec la Perse, soutint Bethlem-Gabor en Hongrie contre Ferdinand II (1619) : marcha contre les Polonais (1621) ; mais fut battu à Choczim ;

fit la paix à des conditions honteuses, et fut étranglé par les Janissaires qu'il accusait de ses revers (1622). Il n'avait que dix-sept ans. — Othman III (1754-57), ne se signala que par son impéritie, ses caprices et sa cruauté. Sa mort subite laissa le trône à Mustapha III son cousin.

OTHON, *Marcus Salvius Otho*, empereur romain, né l'an 32 de J.-C., avait été un des favoris de Néron, et était le premier mari de la célèbre Poppée. Néron le força à lui céder cette femme qu'il chérissait, et l'envoya comme questeur en Lusitanie. Othon fut un des premiers à se déclarer pour Galba, et quelque temps il espéra être adopté par ce vieillard : voyant Pison préféré, il forma un complot, se fit proclamer empereur par quelques prétoriens, et excita une révolte dans laquelle Galba et Pison furent massacrés (janv. 69). Mais presque au même instant l'armée de Germanie élevait à l'empire Vitellius, et marchait sur l'Italie. Othon, renommé jusque là par sa mollesse, son luxe et ses dettes, déploya soudain du talent, de la vigueur; ses mesures habiles lui valurent la supériorité en Ligurie, en Narbonaise, à Plaisance et au combat donné près de Crémone; mais il eut le tort d'en vouloir finir tout d'un coup, livra la bataille de Bédriac et la perdit. Bien que cet échec ne fût point décisif, il se donna la mort, le 15 avril 69.

OTHON OU OTTON I, dit *le Grand*, emp. d'Allemagne, le 2e de la dynastie saxonne, né en 912, fils de Henri-l'Oiseleur, fut élu roi de Germanie en 936, battit à plusieurs reprises les Huns et les Hongrois, rendit la Bohême tributaire de la Germanie, fit la guerre à Louis-d'Outremer, qui disputait la Lorraine à l'empire, et poussa jusqu'en Champagne; revint en France en 946, mais comme allié de Louis contre Hugues-le-Grand; épousa en 951 Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards, et par suite de ce mariage prit pied en Italie; força Bérenger, marquis d'Ivrée, à se reconnaître son vassal; fut rappelé dans cette contrée par Jean XII en 961, et déposa Bérenger à Milan; fut couronné roi d'Italie en 961, empereur en 962, soumit la Lombardie entière, fit nommer un nouveau pape, Léon III, à la place de Jean XIII qui s'était déclaré contre lui, et réunit pour jamais le roy. d'Italie à l'empire d'Allemagne. Il étouffa diverses révoltes dans ses états, fonda plusieurs évêchés et mourut comblé de gloire en 973.

OTHON II, dit *le Roux*, fils et successeur d'Othon I, né en 955, proclamé roi de Germanie dès 962, emp. en 973, eut pour compétiteur son cousin Henri de Bavière et le battit; fit la guerre à Lothaire, roi de France, qui, voulant régner sur le roy. de Lorraine, avait pris Metz et Aix-la-Chapelle (978); pénétra jusqu'à Paris, et força le monarque français à se désister de ses prétentions (980); entra ensuite en Italie, remit Benoît VII sur le trône pontifical, prit Naples, Salerne, Tarente (981), fut ensuite battu et n'échappa que par miracle aux Grecs qui l'avaient pris; il mourut à Rome en 983, n'ayant que 28 ans et avec la réputation d'un prince cruel.

OTHON III, fils et successeur d'Othon II, né en 980, était mineur à la mort de son père (983). Après une régence agitée, il passa les Alpes en 996, prit Milan, fit élire pape Grégoire V, revint en Allemagne s'opposer aux incursions des Slaves, parut encore deux fois en Italie, fut sur le point d'être pris par la populace à Rome, et mourut à Paterno en 1002, empoisonné, dit-on, par la veuve du consul Crescence, qu'il avait fait mourir.

OTHON IV, empereur, né vers 1175, troisième fils de Henri de Bavière et de Mathilde, fut élu empereur en 1197 en même temps que Philippe de Souabe, resta seul maître en 1208, fut couronné en 1209 par Innocent III, voulut ravir la Pouille à Frédéric II, s'unit à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre à Philippe-Auguste, et conduisit 120,000 hommes en Flandre, mais il fut battu à Bouvines et mourut en 1218 au château de Harzbourg.

OTHON DE NORDHEIM, duc de Bavière, prince saxon, fut créé duc de Bavière en 1061 par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV, conspira néanmoins contre sa bienfaitrice, et s'empara du pouvoir impérial. Henri IV, devenu majeur, le dépouilla de son duché, mais il se réconcilia avec lui en 1075, et le fit son lieutenant-général dans la Saxe. Henri ayant été déposé, et Rodolphe de Souabe couronné à Mayence, Othon prit les armes contre ce nouvel empereur, mais il fut défait et tué à la bataille de Volksheim.

OTHON DE WITTELSBACH, duc de Bavière, descendant d'Arnoul-le-Mauvais, de l'ancienne maison de Bavière, servit fidèlement et d'une manière brillante, en Italie, Frédéric Barberousse, qui l'en récompensa par le don du duché de Bavière, qu'il venait d'ôter à Henri-le-Lion. Othon le garda jusqu'à sa mort (1185), laissant pour héritier son fils Louis.

OTHON DE BRUNSWICK. *Voy.* BRUNSWICK.

OTHON DE FREISINGEN, chroniqueur, fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'une fille de Henri IV, était abbé de Morimond (ordre de Saint-Benoît). Il fut nommé par Conrad III évêque de Freisingen, et mourut en 1158, laissant une *Chronique depuis Adam jusqu'en l'an* 1146, en 7 livres (les 3 derniers se rapportent à l'Allemagne et sont précieux), qui a été publiée par Cuspinianus, Strasbourg, 1515.

OTHONIEL, premier juge des Israélites après Josué, prit Kariat-Sépher, délivra ses compatriotes de l'esclavage (1554 av. J.-C.), les régit 40 ans, et mourut en 1514.

OTRANTE, *Otranto* en italien, *Hydruntum* des anciens, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Lecce: 2,500 hab.; murs en ruines, château-fort. Commerce d'huile. Prise par Mahomet II en 1480. — Napoléon donna en 1810 le titre de duc d'Otrante à son ministre de la police Fouché. (*Voy.* ce nom.)

OTRANTE (Terre d'), *Terra di Otranto*, *Iapygie* des anciens (*Salentini*, *Messapii*, *Calabri*), prov. du roy. de Naples, la plus à l'E., sur l'Adriatique et le golfe de Tarente: 190 kil. sur 45; 350,000 hab. Ch.-l., Lecce (jadis Otrante). Le pays n'est arrosé que par quelques ruisseaux; climat doux, sol fertile; vers à soie, mulets; huîtres, etc. — On nomme *canal d'Otrante* le canal qui unit l'Adriatique à la mer Ionienne.

OTREPIEV. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

OTRICOLI, *Otriculum*, bourg de l'Etat ecclésiastique, à 28 kil. N. O. de Rieti; 800 hab. Très près, sur le Tibre, est un beau pont dit *Felice*. Les Français y remportèrent en 1799 une victoire éclatante sur les Napolitains.

OTT (P.-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua contre les Turcs en 1789, figura sous Wurmser, Souvarov, Mélas, dans les guerres d'Italie, commanda le siége de Gênes en 1799, fut battu à Montebello en 1800, prit part à la campagne autrichienne de 1805, et mourut à Pesth en 1809.

OTTAWA ou GRANDE RIVIÈRE, *Great-River*, riv. de l'Amérique du Nord, dans le Canada, naît probablement à l'E. du lac Supérieur, et au N. du lac Huron, sépare le Haut et le Bas-Canada, et se joint au Saint-Laurent, vis-à-vis de l'île Montréal; cours, 800 kil. environ, dirigé généralement au S. E. Elle communique avec l'Ontario par le Rideau.

OTTAWAS, peuplade de l'Amérique du Nord, habite dans l'état d'Ohio et le territoire de Michigan, sur le bord occid. du lac Michigan.

OTTERY-SAINT-MARY, ville d'Angleterre (Devon), à 17 kil. E. d'Exeter; 5,000 hab. Grande, mais mal bâtie; église fort ancienne; maison de Walter-Raleigh. Lainages.

OTTO DE GUÉRICKE. *Voy.* GUÉRICKE.

OTTOBONI, pape. *Voy.* ALEXANDRE VIII.

OTTOKAR I (PRZÉMYSL), duc de Bohême en 1192, fut déposé en 1193, rétabli en 1197, nommé roi par l'empereur Philippe de Souabe en 1198, puis reconnu comme tel par Othon IV et Innocent III en 1203.

OTTOKAR II, dit *le Victorieux*, successeur de Venceslas III, réunit à la Bohême l'Autriche et la Styrie en 1253, fit en 1254 des conquêtes en Prusse, fonda des villes, favorisa l'exploitation des mines, obtint par testament la Carinthie et la Carniole en 1270, protesta contre l'élection de Rodolphe de Habsbourg, s'allia avec Henri de Bavière et le roi de Hongrie, fut mis au ban de l'empire (1275), et se vit abandonné de ses alliés, privé de l'Autriche (1276), obligé de renoncer à tous ses duchés. Il recommença bientôt la guerre (1277), et périt à la bataille de Laa ou de Marchfeld (1278).

OTTOMAN (empire) ou **PORTE OTTOMANE**. On désigne sous ces noms l'ensemble des possessions du Grand-Seigneur. Elles comprennent la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie avec les îles de la Méditerranée (Sporades, Candie, Chypre, etc.), l'Egypte, l'Hedjaz, Tunis, Tripoli, etc. Ces dernières provinces ne dépendent plus que nominalement de la Turquie. *Voy.* TURQUIE.

OTTOMANS, nom donné à une branche de la nation turcomane, est tiré d'Othman I, fondateur de l'empire turc.

OTTON. *Voy.* OTHON.

OTTUMBA, ville du Mexique (Mexico), à 45 kil. N. E. de Mexico; 5,000 hab. Cochenille excellente. Beaux aqueducs. — C'était jadis une ville importante : elle a compté jusqu'à 50,000 hab.

OTUS, géant, fils de Neptune et d'Iphimédie, femme d'Aloéus. *Voy.* ALOÏDES.

OTWAY (Thomas), poëte anglais, né en 1651, dans le Sussex, mort en 1685, fut d'abord acteur; mais n'ayant pas obtenu de succès, il quitta le théâtre et se mit à composer des pièces. Il réussit assez bien dans la tragédie et dans la comédie; cependant il vécut et mourut dans la misère. Les Anglais lui donnent la première place après Shakspeare. Ses meilleures pièces sont : *Don Carlos*, *C. Marius*, l'*Orphelin* et *Venise sauvée* (1682). Lafosse a imité *Venise sauvée* dans son *Manlius*. Ses *Œuvres* ont paru à Londres, 1736, 2 vol. in-12, et 1812, 3 vol. in-12.

OUAD-EL-KEBIR. *Voy.* GUADALQUIVIR et RUMMEL.

OUAH (EL) et **OUAH-EL-BAHRYEH** (EL). *Voy.* OASIS (GRANDE- et PETITE-).

OUAHOU, *Woahou* des Anglais, une des îles Sandwich (Polynésie), au N. O. de celle d'Owhyhee : 90 kil. sur 28; 60,000 hab. Beau port de Honarura; récifs. Sol le plus fertile de l'archipel (palmiers, bananiers, mûriers, acacias, sandal; taro; melon, riz, vigne, tabac). Habitants superstitieux, voleurs, habiles navigateurs : 4 castes (la 4e très méprisée); gouvernement monarchique et féodal (toutes les terres sont censées appartenir aux rois, et les nobles ne les possèdent que comme fiefs).

OUALO, *Whalo* des Anglais, roy. de Sénégambie, sur l'océan Atlantique, entre les Trarzas au N., le Cayor au S. : 140 kil. sur 90; 40,000 hab. Ch.-l., Dagghana (jadis Nder). Gouv. monarchique féodal. On trouve dans le Oualo quelques établissements français.

OUANDIPOUR, ville de l'Asie centrale, dans le Boutan, par 87° 30' long. E., 27° 30' lat. N. Château, résidence du Deb-radjah.

OUANKARA, division de l'Afrique occidentale d'après les indigènes, comprend les roy. de Nifé, de Yarriba, de Founda, de Benin, de Qua, etc.

OUAOUA, ville de Nigritie, dans le roy. de Borgou, à 90 kil. N. E. de Kiama; 20,000 hab. Visitée par Clapperton en 1826.

OUARA, ville de Nigritie, capit. du roy. de Mobba ou Bergou, par 20° 45' long. E., 15° 40' lat. N. Ville grande; maisons en canne et roseaux; vaste palais du sultan construit en briques; une mosquée.

OUARANG, une des îles Bissagos. *Voy.* FORMOSA.

OUARI, ville de Nigritie, capit. du roy. de Ouari, sur le Ouari, à 60 kil. S. de Benin; 3,000 hab. Commerce avec le Benin et le Nouveau-Calabar.

OUARI (roy. de), en Guinée septentrionale, dans le delta du Djoliba, sur le golfe de Benin, à l'O. du royaume de Qua : 380 kil. sur 200. Commerce.

OUBOUCHA, khan mongol, était le chef de la grande peuplade des Eleuths Torgoouts, qui, en 1770, ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que les Russes voulaient introduire chez elle, quitta les steppes entre le Don et le Volga, traversa pendant 8 mois les déserts du Turkestan, arriva sur les bords de l'Ili (1771) et fut accueillie amicalement sur le territoire chinois. Oubboucha reçut beaucoup d'honneurs et de présents à la cour de Pékin, qui probablement avait conseillé cette émigration.

OUCHE (pays d'), *Uticum*, partie de la Haute-Normandie, entre la Rille et la Carentone (ou même la Touques). Villes : Bernay, l'Aigle, Beaumont-le-Roger, la Ferté-Fresnel, Nonant. Auj. partie des dép. de l'Eure et de l'Orne. — Un affluent de la Saône, dans le dép. de la Côte-d'Or, porte aussi le nom d'Ouche, en latin *Oscara*.

OUDDEN, ville d'Yémen en Arabie, résidence d'un cheik, à 48 kil. N. O. de Taas : 600 maisons. On y trouve le meilleur café de l'Arabie.

OUDE, contrée de l'Indoustan. *Voy.* AOUDE.

OUDENARDE ou **AUDENARDE**, *Aldenardum* en latin, *Oudenaarden* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 29 kil. S. de Gand, sur l'Escaut; 4,600 hab. Nankin, lainages, etc. : jadis tapis renommés. Commerce actif. — Les Impériaux, commandés par le prince Eugène et le duc de Marlborough, y défirent les Français, commandés par le duc de Vendôme (juillet 1708).

OUDENDORP (François D'), philologue hollandais, né à Leyde en 1696, mort en 1761, se forma sous J. Gronovius et P. Burmann, fut successivement recteur des écoles de Nimègue (1724), et de Harlem (1726), fut nommé en 1740 professeur d'éloquence et d'histoire à Leyde. On lui doit des éditions estimées de *Julius Obsequens*, Leyde, 1720; *Lucain*, 1728; *Frontin*, 1731; *César*, 1737; *Suétone*, 1751.

OUDIN (Franç.), jésuite, né en Champagne en 1673, mort à Dijon en 1752, savait six langues. Il publia les *Poemata didascalica*, qui parurent sous le nom de d'Olivet, mais est connu surtout par ses travaux pour la *Bibliothèque latine des écrivains de la société de Jésus*; il en acheva les quatre premières lettres ainsi qu'environ 700 notices. — Un autre Oudin, César, qui vivait à la fin du XVIe siècle, et mourut en 1625, fut secrétaire interprète de Henri IV pour les langues étrangères, traduisit *Don Quichotte*, 1639, et donna des *Grammaires* et des *Dictionnaires* des langues italienne et espagnole. — Son fils, Antoine Oudin, mort en 1653, l'avait remplacé comme interprète, et fit lui-même des *Grammaires* et des *Dictionnaires* pour les langues étrangères.

OUDINSK (VERKHNÉI), ville de la Russie d'Asie, à 240 kil. S. E. d'Irkoutsk, au confluent de l'Ouda et de la Selinga : 2,800 hab., descendants des Strélitz que Pierre-le-Grand y avait exilés. Forteresse; commerce de pelleteries avec Kiakhta.

OUDJANI, riv. du Turkestan. *Voy.* KIZIL-DARIA.

OUDJEIN, l'*Ozene* des anciens, ville du Sindhia, dans l'ancien Malwa, à 1,600 kil. O. de Calcutta, sur la Serpa, par 75° 51' long. E., et 23° 11' lat. S.; 80,000 hab.? Mausolées, temples (de Maha-Kali, de Krichna, de Rama), palais de Rana-Khandi. Ecole célèbre, bel observatoire (par où les géographes indous font passer leur premier méridien). Commerce actif de marchandises européennes et chinoises, d'assa-fœtida, de diamants, de coton, d'o-

plum, etc. — Oudjein était capit. du Sindhia avant 1810 : l'élévation de Gouahor au rang de capitale et la prospérité d'Indore lui ont beaucoup nui.

OUDJER, riv. de l'Afrique septent. *Voy.* MAZAFRAN.

OUEI ou OUI, une des quatre prov. du Thibet, a pour bornes au N. le Boutan, au S. le Turkestan chinois ; 700 kil. (du N. au S.) sur 465. Ch.-l., Lahsa. Autres villes : Botala, Jigagounggar, etc. Mont., lacs, riv. nombreuses (Brahmapoutre, etc.).

OUÉI-TCHEOU, ville de Chine (An-hoéi), ch.-l. de dép., par 29° 58' lat. N., 116° 11' long. E., à 230 kil. S. de Nan-king. Encre et vernis de Chine ; gravures sur cuivre ; thé estimé.

OUEL ou HOEL, dit *le Bon*, roi du pays de Galles de 907 à 948, est connu par un recueil de lois fort sages, et qu'il fit sanctionner par le pape. La première édition en gallois, avec traduction latine et notes, par Wotton, parut en 1730, sous le titre de *Leges Wallicæ*. M. Mangourit en a donné le résumé dans sa *Charte d'Hoel-le-Bon*, Paris, 1819.

OUELBE, riv. de l'Afrique orient., naît chez les Bertouna-Gallas, coule au S. E., et tombe dans la mer des Indes à Brava. Cours, 1,200 kil.

OUEN (saint), *Audoenus*, né vers 609 à Sancy près de Soissons, mort en 686, vécut à la cour de Clotaire II et de Dagobert, et fut étroitement lié avec saint Eloi. Dagobert lui confia la garde de son sceau, puis le fit évêque de Rouen (649). Saint Ouen administra son diocèse avec sagesse. Il mourut à Clichy près de Paris, au lieu où fut depuis bâti le village de Saint-Ouen. Son corps fut transporté à Rouen et inhumé dans l'église qui a pris aussi le nom de Saint-Ouen. On l'honore le 24 août, jour de sa mort.

OUEN-TCHEOU, ville de Chine (Tche-kiang), ch.-l. de dép., à l'embouchure du Youn-ho, à 270 kil. de Hang-tcheou, par 28° 2' lat. N., 118° 28' long. E. Bon port.

OUESSANT, *Uxantis* ou *Uxisama*, île de France, sur la côte du dép. du Finistère, dans l'Océan Atlantique, à 22 kil. du continent, par 7° 23' long. O., 48° 28' lat. N. : 8 kil. de long sur 5 de large. 1,700 hab. Phare. Pêche de la sardine. Bataille navale entre les Anglais, commandés par Keppel, et les Français, par d'Orvilliers (1778).

OUEST (dép. de l'), un des dép. d'Haïti. Ch.-l., Port-au-Prince ; 317,600 hab.

OUESTANIEH, nom arabe de la Moyenne-Egypte (l'anc. Heptanomide). *Voy.* EGYPTE.

OUFA, riv. de Russie, sort des monts Ourals dans le gouv. d'Orenbourg, vers 55° 20' lat. N., coule au N., entre dans le gouv. de Perm, se dirige au N. O., puis au S. O., rentre dans le gouv. d'Orenbourg, et tombe dans la Biélaïa à 2 kil. au-dessus d'Oufa ; cours, 500 kil.

OUFA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. d'Orenbourg, par 53° 58' long. E., 54° 42' lat. N. : 3,000 hab. Résidence d'un primat dit archevêque d'Orenbourg et d'Oufa. — Fondée en 1573 par Ivan Vasiliévitch pour contenir les Kirghiz.

OUGLI, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* HOUGLY.

OUGLITCH, ville de la Russie d'Europe (Iaroslav) : 5,500 hab. ; deux quartiers, remparts en terre. — Prise et ravagée par les Lithuaniens en 1607. Elle avait été donnée en apanage à Dmitri par Féodor Ivanovitch, son frère, en 1584.

OUIDDAH ou JUDA, petit roy. de Guinée, sur la côte des Esclaves, entre ceux d'Ardra, de Popo, de Dahomey ; il est tributaire de ce dernier. Son sol, bien cultivé, fournit beaucoup de maïs, de poivre et de tabac. Il a pour ch.-l. Ouiddah, sur le golfe de Guinée, à 140 kil. S. d'Abomey ; 8,000 hab.

OUIGOURS. *Voy.* OIGOURS.

OUINNIPEG ou OUYNIPI (lac), lac de l'Amérique du Nord (Nouv.-Bretagne), par 98°-101° 30' long. O., 50° 30'-54° lat. N. : 460 kil. sur 80. Il communique avec le lac des Bois par la riv. Ouinnipeg, avec la baie d'Hudson par la Severn, reçoit la riv. Rouge et d'autres riv., et offre 31 cataractes de l'aspect le plus grandiose et le plus varié. Entre le lac Ouinnipeg et le lac Supérieur est un désert inhabitable, qui forme une barrière entre les États-Unis et l'Amérique anglaise.

OUISCONSIN ou WISCONSIN, riv. des États-Unis, dans le territoire du Nord-Ouest, coule au S. O. et se jette dans le Mississipi, par 42° 40' lat. N., et 94° long. O., après un cours de 500 kil. — On donne quelquefois le nom de Ouisconsin au territoire du Nord-Ouest. *Voy.* NORD-OUEST.

OULCHY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. S. de Soissons ; 600 hab.

OULLI, un des états mandingues de la Nigritie occid. ou Sénégambie, a pour bornes au N. le Foutatoro, à l'E. le Bondou, dont le sépare le désert boisé de Simbani, et pour capit. Medinah (5,000 hab.) : il a 235 kil. (de l'E. à l'O.) sur 78.

OULOUG-BEYG (Mirza-Mohammed-Taraghy), roi de la Transoxiane et de la Perse orient., né à Sultanyeh en 1446, fut dépouillé et mis à mort par son fils. On a de ce prince des *Tables astronomiques* qui le classent parmi les astronomes les plus illustres de l'Orient, et dont quelques fragments ont été publiés dans les *Ephémérides astronomiques* du baron de Zach.

OULOUK-TAG (monts), grande chaîne qui sépare la Sibérie d'avec l'empire chinois et le Turkestan indépendant, s'étend de 58° à 79° long. E.

OUMI, prov. du Japon, dans l'île de Niphon, a pour ch.-l. Miyako.

OUMMÉRAPOURA, ville de l'Inde Transgangétique. *Voy.* AMARAPOURA.

OUMNAK, une des îles Aléoutes. *Voy.* ce mot.

OUNALACHKA, une des Aléoutes. *Voy.* ce mot.

OUNJIGAH, ou *rivière de la Paix*, dans l'Amérique du Nord, sort des monts Rocheux, par 121° long. O., 54° 24' lat. N. ; court 1,700 kil., se dirigeant à l'O., au N., à l'E., puis au N. E., et, réunie à la Stone-River, forme la riv. de l'Esclave.

OURAL ou IAIK, *Rhymnus*, grande riv. de la Russie d'Europe, naît dans les monts Ourals (Orenbourg), par 54° 50' lat. N., coule au S., à l'O. et au S., et tombe dans la mer Caspienne par trois embouchures. Cours, 3,000 kil. L'Oural forme la limite de la Russie d'Europe du côté de l'E.

OURALS (monts) ou POYAS (ces deux mots en tartare et en russe veulent dire *ceinture*), chaîne de mont. qui sépare l'Europe d'avec l'Asie (les gouv. d'Arkhangel et de Vologda d'avec celui de Tobolsk), et s'étend de l'océan Glacial Arctique à la mer Caspienne : 2,600 kil. de développement. Des monts Ourals sortent la Kara, la Petchora, la Kama, l'Oural, etc. Riches mines d'or, d'argent, de platine.

OURALSK, ville de Russie (Orenbourg), sur l'Oural, par 51° 11' lat. N., 49° 22' long. E. ; 15,000 hab. (Cosaques). Ch.-l. des Cosaques de l'Oural.

OURCQ, riv. de France, naît dans la forêt de Ris (Aisne), à 10 kil. S. E. de la Fère-en-Tardenois, et tombe dans la Marne à Lizy ; cours, 80 kil.

OURCQ (canal de l'), canal de dérivation dont la prise d'eau est à Mareuil-sur-Ourcq, à 16 kil. au-dessus de l'embouchure de l'Ourcq dans la Marne, et qui aboutit à Paris, où il forme le bassin de la Villette et prend ensuite le nom de canal Saint-Martin. Son étendue est de 94 kil. Terminé en 1825.

OUREM, ville de Portugal (Estramadure), à 17 kil. E. de Leiria ; 3,100 hab. Fondée en 1148.

OURGA ou KOUREN, ville de l'empire chinois (Mongolie), sur la Toula, par 104° 1' long. E., 47° 54' lat. N. ; 7,000 hab. (dont 5,000 prêtres de Lama). Ch.-l. du pays des Kalkhas.

OURGHENDJ ou OURGHANTCHE (NOUV.-), ville

du khanat de Khiva dans le Turkestan indépendant, à 45 kil. N. O. de Khiva; 5,000 hab. Murs en terre, vingt mosquées. Centre du comm. de tout le pays. A 150 kil. N. O., ruines de Vieil-Ourghantche, abandonné par suite du changement de lit du Djihoun.

OURIQUE, ville de Portugal (Alentéjo), à 44 kil. S. O. de Béja; 2,400 hab. Alphonse-Henriquez y remporta sur cinq rois maures, en 1139, une victoire éclatante à la suite de laquelle il se fit proclamer roi de Portugal.

OURMIAGH, ville de l'Iran (Aderbaïdjan), sur le bord O. du lac d'Ourmiagh. Jadis importante. On y fait naître Zoroastre.

OURMIAGH (lac d'), dans l'Iran (Aderbaïdjan), à 40 kil. S. O. de Tauris, par 37° 8'-38° 8' lat. N.; 130 kil. sur 60. Plusieurs îles, entre autres celle de Châhi, qui a 60 kil. de tour. Eau très salée.

OURO (Rio de), riv. de la capitainerie-générale de Mozambique, par 24° 48' lat. S. On ignore sa source. — Riv. du Sahara qui se jette dans l'Atlantique, par 23° 30' lat. N. Cours, 110 kil.

OURO-PRETO, ville du Brésil. *Voy.* VILLA-RICA.

OUROUP ou ALEXANDRE, une des Kouriles russes; 110 kil. sur 25. Mont., herbages très élevés. Etablissement russe, fondé par l'emp. Alexandre.

OURTHE ou OURT, riv. de Belgique, naît dans le grand-duché de Luxembourg, coule au N., entre dans la prov. de Liége et se jette dans la Meuse à Liége, après un cours sinueux de 110 kil. environ. Affluents: l'Aisne, l'Amblève et la Weeze. — Sous l'empire, cette rivière avait donné son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Liége; ce dép. a depuis formé une grande partie de la prov. de Liége et une partie de la prov. prussienne du Bas-Rhin.

OURVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 15 kil. N. O. d'Yvetot; 1,400 hab. Toile, bougran.

OUSE, nom de trois riv. d'Angleterre: la 1re, dans le comté d'York, tombe dans l'Humber après un cours de 80 kil.; — la 2e, dite *Grande Ouse* (*Great Ouse*), naît dans le comté de Northampton, arrose ceux de Buckingham, Bedford, Huntingdon, Cambridge, Norfolk, tombe après 250 kil. de cours dans la mer du Nord à Lynn-Regis; — la 3e, dite *Petite Ouse* (*Little Ouse*), naît dans le comté de Norfolk et se perd dans la Grande Ouse; cours, 55 kil. — Une autre Ouse se trouve dans l'Amérique anglaise (Bas-Canada); elle naît par 44° 2' lat. N., 80° 25' long. O., et tombe à Sherbrooke dans le lac Erié. Cours, 180 kil.

OUSKOUB, *Scopi*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 180 kil. S. O. de Sofia; 6,000 hab. Archevêché grec. Plusieurs mosquées, églises grecques, etc. Jadis plus importante. — Le livah d'Ouskoub, formé de l'angle N. O. de l'ancienne Macédoine, est entre ceux d'Aladia-Hissar, Scutari, Ochrida, Monastir, Ghiustendil.

OUST, ch.-l. de cant. (Ariége), à 13 kil. S. de Saint-Girons; 1,700 hab.

OUSTIOUG-JELEZOPOLSKOI, ville de la Russie d'Europe (Novogorod), sur la Mologa, à 450 kil. E. de Novogorod; 3,000 hab. Commerce de fer.

OUSTIOUG-VELIKI, c.-à-d. *Oustioug-la-Grande*, ville de la Russie d'Asie (Vologda), sur la Soukonia, à 500 kil. E. de Vologda; 10,000 hab.; 9 kil. de tour. Commerce avec la Sibérie, Arkhangel et Kazan. Grande inondation en 1761.

OUSTVOLA, l'anc. *Granique*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), dans le livah de Biga.

OUTARVILLE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 17 kil. N. O. de Pithiviers; 500 kil.

OUTCHE, ville du roy. de Lahore (Moultan), à 150 kil. S. de Moultan, près du confluent du Setledje et du Tchennab. Les environs sont l'ancien pays des Oxydraques.

OU-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-si), à 200 kil. S. de Kouéi-ling, par 23° 29' lat. N., 108° 30' long. E.; ch.-l. de dép.

OUTREFURENS, village de France (Loire), sur le Furens à 1 kil. E. de Saint-Etienne; 3,200 hab.

OUTSES, *Voy.* POLOVTZES.

OUZBEK, OUZBEKS. *Voy.* UZBEK, UZBEKS.

OUZOUER-LE-MARCHÉ, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 49 kil. N. E. de Blois; 1,000 hab.

OUZOUER-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 14 kil. N. O. de Gien; 700 hab.

OUZOUN-HAÇAN (Abou-Nasr-Modhaffer-Eddyn), dit vulg. *Uzum Casan*, prince turc de la dynastie du *Mouton blanc*, détrôna et fit périr Géangir, fils de Tamerlan, entra en guerre avec les Turcomans du *Mouton noir*, leur prit toutes leurs possessions (1467-69), tourna ses armes, à la sollicitation des Vénitiens, contre Mahomet II (1476), et envahit l'Asie Mineure, mais fut vaincu en 1477 et mourut en 1478. Sa succession occasionna de sanglantes guerres, à la suite desquelles monta sur le trône de Perse Ismaïl, chef de la dynastie des Sofis, et petit-fils d'Ouzoun-Haçan par sa mère.

OVANDO (Nic.), gouverneur de l'île de Saint-Domingue pour la reine d'Espagne Isabelle (1501-1508), après Bobadilla; employa les moyens les plus atroces pour maintenir sa domination, réduisit par le massacre de Xaragua et autres mesures de ce genre la population de l'île à 60,000 hab., dépeupla les Lucayes pour compenser le vide ainsi produit dans Saint-Domingue et pour subvenir à l'exploitation des mines. Ovando mourut en Espagne dans une paisible retraite.

OVAR, ville de Portugal (Beira), sur un lac, à 28 kil. S. d'Oporto; 10,500 hab. Commerce considérable avec les colonies, pêche active.

OVAS, peuple de l'île de Madagascar, habite l'intérieur, au nombre d'1,000,000 environ d'individus, et a pour capitale Tannanariva. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits et les cheveux plats; ils sont doux et assez civilisés. Radama, un de leurs derniers chefs, mort en 1829, étendait son empire sur presque toute l'île.

OVATION ou *petit triomphe*. L'ovation était en usage à Rome lors de quelque avantage secondaire remporté sur l'ennemi, ou quand on n'avait vaincu que des esclaves, des pirates, des rebelles. Le vainqueur était conduit au Capitole moins solennellement que lors d'un triomphe, et l'on ne sacrifiait qu'une brebis noire.

OVERBEECK (Bonaventure VAN), peintre hollandais (1660-1706), étudia l'antiquité à Rome, revint dans sa patrie avec une riche collection de dessins, et mourut jeune par suite d'excès de travail et de plaisirs. On lui doit *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, Amsterdam, 1709, grand in-fol., avec 150 planches (estimées), trad. en français, 1709, in-fol.

OVERBURY (sir Thomas), fut longtemps l'ami et le confident de Robert Carr, comte de Somerset, le favori de Jacques I; mais ayant contrarié les projets du favori sur la comtesse d'Essex, celui-ci le fit emprisonner à la Tour sous une fausse accusation et l'y fit périr par le poison (1613). Sa mort donna lieu à la disgrâce de Carr et à un procès célèbre. Overbury était poëte; on a de lui: *la Femme* et le *Remède d'amour*.

OVER-YSSEL, riv. de Hollande. *Voy.* YSSEL.

OVER-YSSEL, prov. du roy. de Hollande, entre celles de Frise et de Drenthe au N., le roy. de Hanovre à l'E., la Prusse au S. E., la prov. de Gueldre au S. et au S. O., et le Zuyderzée à l'O.; 106 kil. sur 35; 160,000 hab. Ch.-l., Zwoll. Sol uni et bas, quelques collines à l'E. Riv. principales: l'Yssel (qui a donné son nom à la province), le Zwarte-water, le Vecht, la Havelteraa, etc. Marécages, bruyères; paturages et forêts; gibier, abeilles, bêtes à cornes. Toiles et lainages. — Cette contrée, jadis habitée par les *Usipètes* et les *Chamaves*, fut ensuite occupée par les Francs Saliens; elle de-

vint la possession des évêques d'Utrecht dès le XI[e] siècle, et en 1528 elle passa avec la seigneurie d'Utrecht sous la domination de Charles-Quint. Elle accéda en 1579 à l'union d'Utrecht. En 1798, elle fut comprise dans la république batave; en 1806, dans le roy. de Hollande, et de 1810 à 1814 elle forma le dép. français des Bouches-de-l'Yssel.

OVIDE, *P. Ovidius Naso*, célèbre poëte latin, né à Sulmone l'an 43 av. J.-C., fut envoyé à Rome afin d'y étudier la jurisprudence, mais se voua de préférence à la poésie, s'ouvrit, par ses vers et son urbanité, l'entrée du palais d'Auguste, fut lié avec toutes les notabilités littéraires de son siècle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce; s'acquit les bonnes grâces du prince lui-même et mena ainsi longtemps la vie de poëte, de courtisan et d'homme à bonnes fortunes. Mais l'an 9 de J.-C., Auguste le relégua à Tomes, près du Pont-Euxin, tout près des frontières. Le prétexte de cette disgrâce fut la licence de ses poésies, beaucoup moins libres pourtant que celles de plusieurs de ses contemporains; la véritable cause est restée une énigme. On a longtemps supposé qu'Auguste punissait dans Ovide un des amants de sa fille Julie; aujourd'hui on présume que le crime du poëte (crime tout involontaire, il le dit en vingt passages) était plutôt d'avoir appris un secret d'état relatif au jeune Agrippa, l'héritier naturel d'Auguste. Ovide, en dépit de ses sollicitations, de ses bassesses même, ne put obtenir son rappel ni d'Auguste ni de Tibère. Il mourut à Tomes après huit ans d'exil. On prétendit, en 1508, avoir trouvé à Stain (Autriche) un tombeau d'Ovide avec une inscription; la découverte était apocryphe. Les ouvrages d'Ovide sont : 1° les *Métamorphoses* en 15 liv.; 2° les *Fastes* (12 liv.); 3° les *Amours* (3 liv.); l'*Art d'aimer* (3 liv.); le *Remède de l'amour* (1 liv.); les *Héroïdes* (2 liv.); 4° les *Tristes* (3 liv.); les *Pontiques*; 5° *Médée*, tragédie. Tous existent encore, sauf la *Médée* et les 6 derniers livres des *Fastes*. Tout ce que nous possédons d'Ovide est en vers élégiaques, excepté les *Métamorphoses*. On reproche à Ovide l'abus de l'esprit, un peu de monotonie: en revanche, son style est pur, léger, gracieux. Les *Métamorphoses* sont, sans contredit, son chef-d'œuvre. Les *Fastes* abondent en détails curieux et pleins de vérité locale; ils sont au nombre des meilleures sources qu'on ait pour la connaissance de l'Italie primordiale. Les *Tristes* et les *Pontiques* sont un recueil d'élégies et d'épîtres écrites pendant son exil; il y règne une monotonie fatigante. Dans ses œuvres érotiques (*l'Art d'aimer*, etc.), le poëte offense trop souvent la morale. Les édit. remarquables d'Ovide sont celles de Rome, 1471, in-fol.; des Alde, Venise, 1502 et 3, 1515 et 16, 3 vol. in-8; de Leyde, *Variorum*, 1661 et 62; de Lyon, *ad usum Delphini*, 1689, 4 vol. in-4; d'Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4, par Burmann; de Paris (dans la Biblioth. classique latine de Lemaire), 1820-25, 10 vol. in-8. On distingue les traductions en prose des *Métamorphoses*, par Banier, par Villenave (1805); des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes* et *Pontiques* par Kervillars. De Saint-Ange a traduit en vers les *Métamorphoses*, les *Fastes*, l'*Art d'aimer*. Il a paru une trad. complète d'Ovide en prose dans la collection de Panckoucke.

OVIDIOPOL, *Hadjider* des Turcs, *Tomi* des anciens? ville de la Russie d'Europe (Kherson), sur le Dniestr, à 20 kil. de la mer Noire; 1,600 hab. Commerce de sel. Son nom rappelle l'exil d'Ovide.

OVIÉDO, *Lucus Asturum*, *Ovetum*, ville d'Espagne, capit. des Asturies, ch.-l. de l'intendance d'Oviédo, à 390 kil. N. O. de Madrid; 10,500 hab. Evêché. Cathédrale, aqueduc, arsenal, etc. Toile, bonneterie, chapeaux, etc. Concile en 901.

OVIÉDO (ASTURIE D'). *Voy.* ASTURIES.

OVIÉDO (intendance d'), une des divisions administratives de l'Espagne, a la même circonscription que la capitainerie-générale des Asturies. (*Voy.* ce nom.)

OVIÉDO (roy. d'), premier nom du roy. des Asturies, ou roy. des Asturies-et-Léon, se dit surtout de l'époque primitive de la monarchie espagnole, depuis Froïla, 3[e] successeur de Pélage, qui fit sa résidence à Oviédo (757), jusqu'à Ordogno II, qui s'établit à Léon (913). Dix rois se succédèrent sur le trône d'Oviédo. Voici les noms de ces princes :

Froïla,	757	Alphonse (*rétabli*),	791
Aurelio,	768	Ramire I,	842
Silo,	774	Ordogno I,	850
Alph. II, *le Chaste*,	783	Alphonse III *le Gr.*,	866
Maurégat,	783	Garcie I,	910-913.
Bermude,	788	(Pour la suite, *Voy.* LÉON).	

OVIEDO Y VALDEZ (Gonzalve Ferdinand D'), voyageur et historien espagnol, né en 1478, fut intendant des mines d'or de la Darie (1513 et 14), intendant d'Haïti (1535-45), et ne signala son administration que par ses exactions et ses violences. Voulant se justifier aux yeux de Charles-Quint, il calomnia la population indienne dans tous ses rapports. On a de lui : *Histoire générale et naturelle des Indes occidentales*, Tolède, 1535, in-fol., en espagnol.

OVILABIS, ville de Norique, sur le *Trannus* (Traun), est auj. LAMBACH OU WELS.

OWEN (John), *Oenus* ou *Audoenus*, poëte latin moderne, né dans le pays de Galles (Caernarvon), étudia à Oxford (d'où l'épithète d'*Oxoniensis* qu'il se donne quelquefois), tint une école à Monmouth, puis à Warwick (1594). Il perdit la faveur d'un riche parent pour avoir attaqué dans ses épigrammes l'Église romaine et vécut dans l'indigence. On lui éleva cependant un superbe tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. On a de lui dix livres d'épigrammes, dans lesquelles il imite heureusement Martial (Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12; réimprimés à Paris par Renouard, 1794); elles sont assez souvent spirituelles et piquantes, mais parfois licencieuses et un peu âpres, surtout quand il censure le clergé. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ses poésies :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

Les *Epigrammes* d'Owen ont été traduites en vers français par Kérivalant et autres; on a publié le recueil de ses imitations à Lyon (1819). — On connaît deux autres J. Owen : l'un qui vécut de 1616 à 1683, se signala comme théologien non-conformiste et défendit successivement les doctrines des Presbytériens et des Arméniens; l'autre, né en 1765, mort en 1822, fut curé de Felham, puis chapelain à Chelsea; il eut la plus grande part aux opérations de la société biblique de Londres, et donna, entre autres écrits, *Voyage en différentes parties de l'Europe*, 1796, 2 vol. in-8, et *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4.

OWEN CAMBRIDGE (Richard), poëte et écrivain distingué, né à Londres en 1714, mort en 1802, écrivit *la Scribleriade*, poëme, 1744, in-8; *Histoire de la guerre de l'Inde de 1755 à 1761, entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres en 1803, 2 vol. in-4, avec sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec le célèbre Robert Owen, auteur du système de la *Coopération*, fondateur d'une colonie coopérative à New-Harmony, et qui est encore vivant.

OWHYHEE ou OOUAIHI (on écrit aussi *Ovaihé*, *Oaihé*, *Havaii*), la plus grande des îles Sandwich, et même de toute la Polynésie, par 157° 9'-158° 30' long. O., 18° 53'-20° 19' lat. N. : 170 kil. sur 140; 150,000 hab. Ch.-l., Tiah-Tatoua? Sol éminemment volcanique (57 cratères dont 22 toujours fumants ou lançant des laves); hautes montagnes (de 5 à 6,000 mètres). Sur la côte orientale vient d'être découvert le bon port de Whytea. — C'est dans cette île que

le capitaine Cook fut tué en 1779 par les naturels, qui le pleurèrent ensuite et le regardèrent comme un de leurs dieux; depuis, les habitants ont accepté les missionnaires européens et permis aux Anglais d'élever un monument sur l'endroit où ce navigateur fut assassiné.

OXENSTIERN ou OXENSTIERNA (Axel, comte d'), ministre suédois, naquit dans l'Upland en 1583, étudia en Allemagne, fut employé par Charles IX à diverses missions importantes, devint, lors de l'avènement de Gustave-Adolphe (1611), chancelier et ministre principal, suivit le roi dans ses campagnes contre les Russes, négocia en 1617 la paix de Stolbova, dirigea quelques opérations de la guerre de Pologne, fut le gouverneur-général de la Prusse pendant l'occupation suédoise, apprit, en allant rejoindre son maître, qu'il venait de périr à Lutzen (1632), se mit alors à la tête de la coalition protestante, et par ses sages combinaisons en assura le succès pendant deux ans; vint conférer à Paris avec Richelieu après la bataille de Nordlingen (1634), s'unit avec lui contre l'Autriche, et réussit ainsi à ramener la fortune sous les drapeaux des Suédois; revint à Stockholm rendre compte de son administration, prit place parmi les tuteurs de Christine, fut l'âme du conseil jusqu'à la majorité de la reine, perdit ensuite peu à peu son influence, s'opposa pourtant de toutes ses forces à son abdication (1654), puis se retira des affaires, et mourut la même année. On a une partie de sa correspondance en latin et en suédois, et on lui attribue le deuxième vol. de l'*Historia belli sueco-germanici* (dont le premier est de Philippe Chemnitz).— Benoit Oxenstiern (1623-1702), de la même famille, chancelier de Suède sous Charles XI, s'opposa aux plans belliqueux de Charles XII, et fut un zélé protecteur des sciences et des lettres.— Gabriel Thureson, comte d'Oxenstiern, arrière-neveu d'Axel (1641-1707), ambassadeur suédois au congrès de Ryswyk et gouverneur du duché de Deux-Ponts pour la Suède, est auteur de *Pensées sur divers sujets*, publ. par Bruzen de la Martinière.

OXFORD (d'*oxen ford*, gué des bœufs), *Oxonium*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Oxford, entre la Cherwell et l'Isis, à 90 kil. O. de Londres; 19,000 hab., sans y comprendre les étudiants. Université célèbre (fondée vers 1206) : dix-neufs colléges, entre autres ceux de Saint-John's, Christ-Church, Queen's, Trinity, All-Souls, New-College; 4 *halls* ou édifices pour loger les étudiants; plusieurs bibliothèques, parmi lesquelles la Bodléienne, d'au moins 200,000 volumes et 25,000 manuscrits, et celle de Radcliffe; belle galerie de tableaux, musée dit Asmoléen, imprimerie Clarendon, observatoire, jardin botanique, salle des marbres d'Arundel; près de 5,000 étudiants. Peu d'industrie et de commerce. C'était jadis une des résidences des rois d'Angleterre. Charles I se retira à Oxford pendant la guerre civile. — Le comté d'Oxford, un des plus riches de l'Angleterre, est entre ceux de Northampton au N. E., Buckingham à l'E., Berks au S. et au S. O., Warwick à l'O. : 80 kil. sur 53; 152,000 hab. Canal qui va d'Oxford aux houillères du comté de Stafford; peu d'industrie (pluche, rubans de fil, gants, dentelles).

— Il y a plusieurs villes du nom d'Oxford aux Etats-Unis; les plus importantes sont dans le New-Jersey, le New-York, le Maryland (cette dernière a un port sur la baie de Chesapeak).

OXFORD (HARLEY, comte d'). *Voy.* HARLEY.

OXONIA ou OXONIUM, nom latinisé d'OXFORD.

OXUS, riv. de l'Asie anc., auj. le DJIHOUN.

OXYDRAQUES, peuple de l'Inde en deçà du Gange, habitait au confluent de l'Hydraote et de l'Acésine. Alexandre manqua de perdre la vie au siége de leur capitale, dans laquelle il s'était jeté presque seul. Ce pays correspond aux environs de la ville actuelle d'Outche. *Voy.* ce nom.

OXYRRHYNQUE, auj. *Béhnésé*, ville d'Egypte (Heptanomide), sur le canal de Joseph, à l'O. du Nil. Elle fut ainsi nommée d'un poisson au bec pointu (*oxyrrhynchus*) qui était adoré dans cette ville. Elle était le ch.-l. d'un nome de même nom.

OYAPOK, riv. de la Guyane, naît par 54° 40' long. O., 2° 30' lat. N., coule au N. E., sépare la Guyane française d'avec le Brésil, et tombe dans l'Océan Atlantique après un cours de 310 kil.

OYARZUN, *Œaso*, ville d'Espagne (Guipuscoa), à 9 kil. de St-Sébastien; 3,400 hab. Aux environs, fer, plomb, cuivre.

OYE (comté d'). *Voy.* PAYS RECONQUIS.

OYONNAX, ch.-l. de cant. (Ain), à 13 kil. de Nantua; 1,980 hab. Tabletterie en cornes et buis; articles dits de saint Crépin.

OYSANS (LA GRAVE D'). *Voy.* GRAVE.

OYSEL. *Voy.* OISEL.

OZANAM (Jacques), mathématicien français, né à Bouligneux en Bresse en 1640, mort en 1717, était d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il vécut longtemps de quelques leçons et du jeu, puis se fit une réputation par ses ouvrages de mathématiques. On lui doit : *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673, in-12 (réimprimé et augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, Paris, 1685, in-12); *Traité des signes de premier genre, de la construction des équateurs*, etc., Paris, 1687, in-8; *Usage du compas de proportion expliqué*, Paris, 1688, in-8 (nouvelle édition, par Garnier, 1794, in-12); *Recréations mathématiques et physiques*, Paris, 1694, 2 vol. in-8 (nouvelle édition, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8); *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterd., 1702, in-8, etc.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur, né à Brest en 1728, mort en 1811, enseigna aux enfants de France (Louis XVI et ses frères) la construction des vaisseaux et la tactique navale, et grava, d'après ses dessins, près de 300 planches, qui sont remarquables par la facilité de l'exécution. — P. Ozanne, son frère (1737-1813), ingénieur constructeur de la marine, a laissé une suite de dessins gravés représentant des vaisseaux, des ports de mer, des paysages. — Yves-Marie et J.-Françoise Ozanne, leurs sœurs, ont aussi dessiné et gravé avec succès.

OZARK (monts), dans l'Amérique du Nord (Texas), s'étendent du Missouri à la Red-River; 700 kil. de développement.

OZÈNE, ville de l'Inde anc., auj. OUDJEIN.

OZEROV (Wladislas-Alexandrovitch), auteur dramatique russe, né en 1770, près de Tver, mort en 1816, servit d'abord avec distinction, puis entra dans les emplois civils. Il créa en quelque sorte la tragédie en Russie, et s'affranchit de l'imitation servile à laquelle s'étaient condamnés ses compatriotes. On a de lui : *la Mort d'Oleg*, 1798; *Œdipe à Athènes*, 1804 (c'est son chef-d'œuvre); *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1807; *Polyxène*, 1809. *Fingal* et *Dmitri* ont été trad. par M. Alexis de Saint-Priest (dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*).

OZIAS, roi de Juda. *Voy.* OSIAS.

OZIERI, ville de Sardaigne, ch.-l. de la prov. d'Ozieri, sur l'Ozieri ou Coguinas (*Termus* de Ptolémée), à 44 kil. S. E. de Sassari; 8,000 hab. Evêché.

OZOLES (LOCRIENS). *Voy.* LOCRIDE.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

P

P. Cette lettre, dans les abréviations, se prenait chez les Romains pour Publius, Paulus; P. K. signifiait *Pridiè Calendas*, la veille des Calendes; P. R. *Populus romanus*, le peuple romain. Devant les noms modernes: P. est pour Paul ou Pierre.

PACATIEN, *T. Claudius Marcius Pacatianus*, prit la pourpre dans la Gaule mérid. vers 249, et fut bientôt défait par Dèce.

PACATUS DREPANIUS (Latinus), poëte et orateur latin, né à Bordeaux ou à Agen, fut étroitement lié avec Ausone. Il fut député à Rome en 388 pour féliciter Théodose de la victoire que ce dernier avait remportée sur Maxime, et prononça à cette occasion dans le sénat un panégyrique de l'empereur, qui nous est parvenu (publié par Arntzenius, Amsterdam, 1753). Théodose le nomma proconsul en Afrique, puis intendant du domaine.

PACAUDIÈRE (la), ch.-l. de cant. (Rhône), à 22 kil. N. O. de Roanne; 1,700 hab.

PACCANARI, enthousiaste tyrolien, fonda à Rome, vers la fin du XVIIIe siècle, l'ordre des *Pères de la foi*, rétablissant ainsi sous un autre nom l'ordre des Jésuites qui venait d'être aboli.

PACHA ou BACHA, nom générique sous lequel on désigne ordinairement les hauts fonctionnaires turcs chargés de l'administration civile, militaire, judiciaire et financière des provinces ou *pachaliks*. On leur donne en outre les noms particuliers de *beglerbegs* (*bey des beys*) ou de *beys* seulement, selon qu'ils commandent dans un *eialet* ou dans un *livah*. On porte devant les pachas, comme insigne de leur dignité, des queues de cheval; on en porte deux devant les uns, trois devant les autres, selon le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie; on n'en porte qu'une devant les *sandjaks*, officiers inférieurs aux pachas, et qui n'ont à gouverner qu'un *sandjakat* ou *livah* qui ne sont point administrés par un pacha. On nomme *capitan-pacha* le gouverneur de l'*eialet* des îles. *Voy.* CAPITAN-PACHA.

PACHALIK. *Voy.* PACHA.

PACHE (J.-Nic.), d'abord précepteur des enfants du duc de Castries, puis employé à la marine, devint ministre de la guerre en 1792, fut forcé de quitter le ministère peu de mois après, et fut alors nommé maire de Paris (2 février 1793). Il montra beaucoup d'animosité contre la Gironde, quitta la municipalité après la chute de Danton, et resta en prison jusqu'à celle de Robespierre. Il fut impliqué fort gratuitement dans l'affaire Babeuf et se retira à Thym-le-Moutiers (Ardennes), ne voulant plus même lire les journaux et travaillant à un grand ouvrage de métaphysique qu'on dit être resté manuscrit. Il mourut en 1823.

PACHECO, ville d'Espagne (Murcie), à 22 kil. N. O. de Carthagène; 4,400 hab.

PACHECO (Marie), femme de don Juan de Padilla. Après la défaite de Villalar et l'exécution de son mari, elle montra un courage héroïque pour le venger, et soutint un siége dans Tolède contre les troupes de Charles-Quint (1522); n'ayant plus ni munitions ni vivres, elle s'évada de la ville et alla sous un déguisement se réfugier en Portugal, où elle mourut pauvre et obscure.

PACHECO (Fr.), peintre, poëte et écrivain, né à Séville en 1571, m. en 1654, fut le fondateur de l'école sévillane et le maître de Velasquez. Son chef-d'œuvre est le *Jugement universel* (1618). On admire encore son *Saint-Michel*. Il a laissé aussi un *Traité élémentaire de peinture* et quelques poésies. — Christophe Pacheco, bon peintre de l'école de Madrid, vivait en 1568 et travaillait pour le duc d'Albe.

PACHECO DE VILLENA. *Voy.* VILLENA.

PACHINO, *Pachynum*, ville de Sicile (Syracuse), à 22 kil. S. de Noto, près du cap Passaro (jadis *Pachynum prom.*).

PACHO (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice en 1794, vint s'établir à Paris en 1816, visita plusieurs fois l'Égypte, pénétra en 1824 dans la Marmarique et la Cyrénaïque pour y explorer les monuments qu'elles renferment et obtint à son retour à Paris le prix proposé par la Société de géographie. Peu de temps après, sa raison s'égara et il se tua (1829). Il venait de publier son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, Paris, 1827-29, in-4.

PACHYMÈRE (George), historien byzantin, né à Nicée vers 1242, mort vers 1310, remplit les premières dignités sous Michel VIII (Paléologue), et fut chargé de diverses missions. On a de lui une *Histoire d'Orient*, qui fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite, et qui va de 1258 à 1308 (publiée par le P. Poussines, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec trad. latine et notes; traduite en franç. par le présid. Cousin); une *Paraphrase des Œuvres de saint Denis l'Aréopagite; De la procession du Saint-Esprit*, etc.

PACHYNUM PROM., auj. le *cap Passaro*, forme la pointe S. E. de la Sicile.

PACIAUDI (Paul-Marie), un des plus savants antiquaires du XVIIIe siècle, né à Turin en 1710, mort en 1785, entra chez les Théatins, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut bibliothécaire du duc de Parme et devint membre correspondant de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *De sacris christianorum balneis*, Rome, 1758, in-4 ; *De Athletarum cubistesi*, Rome, 1756 ; *Monumenta peloponesiaca*, Rome, 1761, 2 vol. in-4 ; *Mémoires sur les grands-maîtres de l'ordre de Malte* (en italien), Parme, 1780, 3 vol. in-4 ; *De libris eroticis antiquorum* (en tête du *Longus* de Bodoni) ; etc.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, au IXe siècle, est regardé comme l'inventeur des horloges à roue et à ressorts. Il fut enterré dans la cathédrale de Vérone, où l'on voit son épitaphe.

PACIFICUS PICENUS, frère Mineur, de la Marche de Fermo (dans l'anc. *Picenum*), s'acquit un grand nom au XIIIe siècle comme trouvère et fut salué par Frédéric II du titre de *Roi des vers*. Il se fit disciple de saint François et mérita par la douceur de ses mœurs l'épithète de *Pacificus*, qui a fait oublier son vrai nom. Il fut le premier provincial de l'ordre des frères Mineurs en France.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin, né au commencement du XVe siècle à Ascoli, mort vers 1500, presque centenaire, a laissé des *élégies*, des *invectives*, etc., publiées à Florence, 1489, in-4. On y trouve quelques obscénités.

PACIFIQUE (OCÉAN). *Voy.* OCÉAN (GRAND-).

PACIFIQUE (le Père), de Provins, capucin, fut missionnaire et supérieur de son ordre en Amérique : il mourut à Paris en 1653. Il a laissé : *Voyage de Perse*, Paris, 1631, in-8 ; *Relation* ou *Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, Paris, 1648, in-12 ; etc. — *Voy.* PACIFICUS.

PACIO (Jules), *Pacius* en latin, professa le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et a laissé, entre autres écrits : *De Jure maris adriatici* (qui lui valut le collier de Saint-Marc de la part de la république de Venise) ; *De contractibus*, Lyon, 1606, in-fol., *Synopsis juris*, Lyon, 1616, in-fol. ; *in Decretales libri V*, in-8 ; etc.

PACOME (saint), né dans la Haute-Thébaïde vers 292, mort en 348, fut soldat, se convertit au christianisme, se fit disciple du saint solitaire Palémon ; par son exemple et ses leçons, il exerça tant d'influence, qu'à sa mort la Thébaïde comptait 5,000 cénobites dont il était le chef. On a de lui : *Præcepta, judicia et monita*, traduit en latin par saint Jérôme. On le fête le 14 mai. Sa vie a été écrite en grec par un anonyme, et traduite en français par Arnauld d'Andilly.

PACORUS, dit aussi *Bakour*, fils aîné d'Orode, roi des Parthes, contribua puissamment au gain de la bataille de Carrhes sur Crassus (54 av. J.-C.). L'an 40, il se ligua avec Labiénus, banni de Rome, et défit si complétement Décidius, gouverneur de cette province, que ce général, redoutant de tomber entre ses mains, se donna la mort. Ventidius détruisit l'armée de Pacorus l'année suivante.

PACORUS I, dit *Fyrouz*, roi parthe, était fils d'Artaban III, et succéda à son père vers l'an 90 de J.-C. Il vécut en paix avec l'empereur Domitien, mais eut à combattre plusieurs révoltes de la part de ses sujets ; il put cependant protéger les arts et les lettres, et embellit Ctésiphon dont il fit sa capitale. Il mourut en 107, laissant le trône à Chosroës son fils. — On trouve encore sous le nom de Pacorus plusieurs autres princes, parthes, mèdes et arméniens, mais qui ont joué un rôle peu important.

PACTA CONVENTA, capitulation que les diètes de Pologne rédigeaient et présentaient à la signature du roi à chaque nouvelle élection. Ces *Pacta Conventa*, de plus en plus chargés de conditions onéreuses, limitaient étroitement la royauté et la réduisaient à l'impuissance.

PACTOLE, *Pactolus*, auj. riv. de *Sart* ou *Bagoulet*, petite riv. de Lydie, sortait du mont Tmolus, passait à Sardes et tombait dans l'Hermus. Elle charriait beaucoup d'or. Suivant la Fable, elle possédait cette propriété depuis que Midas, qui transformait en or tout ce qu'il touchait, s'était baigné dans ses eaux.

PACUVIUS (M.), poëte dramatique latin, né à Brindes vers 218 av. J.-C., était neveu d'Ennius et ami d'Accius. Il mourut à Tarente, nonagénaire. On a quelques fragments de ses tragédies et comédies ; ils ont été recueillis par H. Estienne, Paris, 1564, et insérés dans les div. édit. du *Corpus poëtarum* ; ils sont traduits dans le *Théâtre des Latins* de Levée.

PACUVIUS CALAVIUS, sénateur de Capoue, fit déclarer sa patrie en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), et le reçut dans sa maison. Le fils de Pacuvius, Perolla, qui tenait pour les Romains, voulut assassiner, dans la maison même de son père, le général carthaginois ; mais Pacuvius le détourna de ce projet criminel par un beau discours qu'on trouve dans Tite-Live (liv. 23, chap. 2).

PACY, *Paciacum*, ch.-l. de cant. (Eure), à 20 kil. E. d'Evreux ; 1,500 hab. Jadis forte. Commerce. Grains, bestiaux, laines.

PADAMO, riv. du Vénézuela (Maturin), naît non loin des sources de l'Orénoque, et tombe dans l'Orénoque après un cours de 220 kil.

PADANG, établissement fondé au XVIIe siècle par les Hollandais sur la côte S. O. de l'île de Sumatra, à 420 kil. N. O. de Bencoulen. Café, camphre, poivre, benjoin, etc. Grand marché d'or. — Les Anglais ont occupé cet établissement à deux reprises, de 1781 à 1784 et de 1794 à 1814.

PADDINGTON, village d'Angleterre (Middlesex), à l'extrémité O. de Londres, sur un canal de même nom, qui commence à Londres et va s'embrancher sur le canal de Great-Junction ; 8,000 hab. Vastes entrepôts ; commerce considérable en tout genre.

PADERBORN, *Paderburnum* en latin moderne, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 70 kil. S. de Minden, sur la Pader, qui a dans la ville même cinq sources (bouillantes en hiver, froides en été) ; 7,000 hab. Evêché. Assez belle cathédrale ; gymnase. Amidon, distilleries d'eau-de-vie, etc. Aux environs est le défilé de Teutberg où périt Varus ; antiquités nombreuses — Paderborn est antérieure à Charlemagne, qui souvent y résida et y tint plusieurs diètes, notamment en 777 ; on y baptisa beaucoup de Saxons. Elle a fait partie de la Hanse, a joui des priviléges de ville impériale et a eu une université qui n'a été supprimée qu'en 1819. Elle a longtemps été ch.-l. de l'évêché de Paderborn.

PADERBORN (l'évêché de), état de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre la Hesse, l'abbaye de Corvey, la principauté de Calenberg, le comté de la Lippe, etc. On y comptait, outre Paderborn, 23 villes, entre autres Salzkotten, Büren, Lichtenau, Brakel, Lippspring, etc. C'est Charlemagne qui fonda l'évêché, mais c'est avec le temps et graduellement que ses évêques devinrent puissants ; plusieurs d'entre eux ont bien mérité des sciences et des lettres. Il fut sécularisé en 1801.

PADICHAH (du turc *pah*, défenseur, et *chak*, roi ou prince) est le titre que prend le sultan des Ottomans : on porte devant lui sept queues de cheval. — Jadis ce titre n'était accordé par la Porte qu'au roi de France ; auj. il est donné également aux empereurs de Russie et d'Autriche.

PADILLA DE ABAXO, bourg d'Espagne, à 44 kil. N. O. de Burgos, près de la rive gauche de la Pisuerga ; 600 hab. Patrie de Dona Maria de Padilla.

PADILLA (SANT-ANTONIO-DE-), village du Mexique, à 31 kil. O. du Nouveau-Santander. L'ex-empereur

Iturbide y fut fait prisonnier et fusillé en 1824.

PADILLA (Maria DE), favorite de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, usa de ses charmes et de son adresse pour accroître les méfiances et les fureurs de ce prince, et eut grande part au traitement odieux subi par Blanche de Bourbon. Elle eut du roi plusieurs enfants, mourut à Séville en 1361 et fut inhumée avec la même pompe qu'une reine. Pierre déclara bientôt que Marie avait été sa femme et fit porter ses restes dans la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don Juan DE), d'une illustre famille castillane, se déclara en 1520 pour le parti national contre Charles-Quint, organisa la grande ligue des communes à l'assemblée d'Avila, prit Tordesillas et Valladolid. Maître de la personne de Jeanne-la-Folle, il promulgua en son nom les décrets des *Communeros*, et força ainsi Charles-Quint à des concessions; mais il vit bientôt, par l'effet même de ces concessions, le clergé quitter la ligue, les soldats partir; appelé au commandement général en remplacement de don Giron, il ne répara la pénurie de ses finances qu'en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une portion de ses trésors. Il fut vaincu et pris à Villalar (1522). Le lendemain, il périt par la main du bourreau. Sa femme, Marie de Pacheco (*Voy.* ce nom), résista longtemps dans Tolède, mais ne put relever le parti. De cette époque date l'absolutisme de Charles-Quint et des rois d'Espagne.

PADINUM, ville de l'Italie anc., sur le *Padus*, est auj. BONDENO.

PADOUAN (Jean le), graveur. *Voy.* CAVINO.

PADOUE, *Patavium* en latin, *Padova* en italien, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. d'une délégation du gouvernement de Venise, sur le Bacchiglione, à 31 kil. O. de Venise; 54,000 hab. Evêché. Eglises Sainte-Justine et Saint-Antoine; superbe place dite *Prato della Valle*; palais-de-Justice, bâtiments de l'Université, amphithéâtre, théâtre, ponts Molino, Ridotto, etc. Université célèbre, très augmentée par l'empereur François I; bibliothèque, jardin botanique, musée d'histoire naturelle, observatoire, etc.; académie des sciences, lettres et arts, société d'agriculture, gymnase, sept collèges ou grands pensionnats, séminaire épiscopal. Draps, lainages, soieries, teintureries. Commerce de grains, bétail, huile, etc. — Padoue fut, dit-on, fondée par Anténor après la chute de Troie. Elle dut appartenir à la confédération étrusque du nord, puis elle fit partie de la Vénétie. Elle fut florissante sous les Romains. Ses habitants passaient pour lourds; mais on louait leurs mœurs; le latin qu'on parlait à Padoue n'était pas très pur et l'on accusait Tite-Live lui-même de *patavinité*. Alaric, puis Attila saccagèrent cette ville. Au moyen âge elle redevint florissante, prit part à la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse, devint de fait république indépendante (son territoire, dit le Padouan, répondait alors à peu près à la délégation moderne de Padoue), mais fut bientôt en proie aux factions. Les Macarulli et les Carrare s'y disputaient le pouvoir. Jacques Carrare fut proclamé seigneur de Padoue en 1318, et, à une courte interruption près (1328-1337), pendant laquelle les Della Scala joignirent Padoue à leurs possessions, ses descendants régnèrent jusqu'en 1405. Venise s'en empara en faisant périr les derniers seigneurs de Padoue, François II et François III. Padoue passa au pouvoir de l'Autriche avec les états de Venise en 1797; en 1805 elle devint ch.-l. du dép. du Bacchiglione. A Padoue sont nés Tite-Live, Asconius Pedianus, Fallope, Albert le Padouan, Paul le Padouan, Pierre d'Abano. — Napoléon donna le titre de duc de Padoue au général Arrighi.

PADOUE (délégation de), une des huit divisions du gouvernement de Venise, a pour villes principales Abano, Arqua, Monselice, Este, Castelbaldo.

PADRE (PUERTO-DEL), port naturel sur la côte sept. de l'île de Cuba, par 21° 15' lat. N., 78° 42' long. O. On croit que ce port fut le premier de l'île où Christophe Colomb aborda.

PADRON (EL), *Iria Flavia*, ville d'Espagne (Santiago), à 20 kil. S. de Santiago; 3,900 hab.

PADULA, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 90 kil. S. E. de Salerne; 6,200 hab.

PADUS, nom latin du PÔ.

PÆAN. *Voy.* PÉAN.

PÆONES. *Voy.* PÉONIE.

PAER (Ferdinand), compositeur et pianiste distingué, né à Parme vers 1771, mort en 1839. A 14 ans il fit représenter à Venise l'opéra de *Circé*, qui eut un grand succès. Après avoir séjourné à Padoue, Milan, Florence, Naples, Rome et Bologne, où il composa plusieurs de ses ouvrages, il se rendit à Vienne et y succéda à Naumann dans la place de maître de la chapelle. Emmené en France en 1806 par Napoléon, il dirigea à plusieurs reprises le théâtre italien. Il fut aussi nommé directeur et compositeur de la musique du roi sous Louis XVIII, et professeur de composition au Conservatoire. Les principaux ouvrages de Paër sont: *Cinna*, *Agnese*, *Il Principe di Tarente*, *Idomeneo*, *Il Morto vivo*, *la Griselda*, *Sargine*, *l'Oriflamme*, *la Prise de Jéricho*.

PAESIELLO. *Voy.* PAISIELLO.

PÆSTUM, en grec *Posidonia*, auj. *Pesti*, ville de la Grande-Grèce, sur la côte de la Lucanie, avait été très florissante aux VIIe, VIe et Ve siècles av. J.-C., puis tomba en décadence, et finit par devenir colonie romaine. Son climat était délicieux; ses roses surtout étaient célèbres. Les ruines de *Pæstum* sont encore aujourd'hui magnifiques.

PÆTUS (c.-à-d. *un peu louche*), surnom commun à plusieurs familles romaines, surtout à celle des Ælius, des Papirius et des Cecina.

PÆTUS (CECINA), époux de la célèbre Arrie, trempa dans la conspiration de Scribonius contre Claude, et fut condamné à mourir; sa femme se tua avec lui.

PÆTUS (THRASÉAS), sénateur romain, illustre par sa vertu et son courage, parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires. Gendre de la célèbre Arrie, stoïcien et républicain, il fut un des représentants de la faible opposition sénatoriale qui osait désapprouver Néron; il sortit du sénat pour ne pas entendre l'apologie du meurtre d'Agrippine par Sénèque. Accusé sous de frivoles prétextes, il fut condamné à mourir; il s'ouvrit les veines l'an 66 de J.-C. Sa femme, imitant l'exemple de sa mère, ne voulut pas lui survivre. Domitien fit mettre à mort Arulenus pour avoir écrit l'éloge de Thraséas.

PÆTUS CATUS (SEXTUS ÆLIUS). *Voy.* ÆLIUS.

PAEZ (Beremond et Ferd.), fils du comte de Transtamare (P. de Lima), furent successivement les amants de la comtesse de Portugal, Thérèse, veuve de Henri de Bourgogne. Cette princesse maria le premier à Urraque, sa fille, et donna au deuxième sa propre main et le titre de comte de Portugal, vers 1124. Quatre ans après, Alfonse Henriquez, fils de Thérèse, parvenu à l'âge de dix-huit ans, battit les troupes de sa mère à San-Mamède, l'enferma et bannit Ferdinand Paez après lui avoir fait jurer de ne jamais remettre le pied en Portugal.

PAGAHM-MIOU, ville de l'Inde transgangétique, jadis capit. de l'empire birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 160 kil. S. O. d'Ava; auj. en ruines.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingénieur et astronome, né à Marseille en 1604, mort en 1665, se distingua dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre. On a de lui: *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol.; *Théorèmes géométriques*, Paris, 1651; *Relation de la rivière des Amazones*, 1655, in-8; *Théorie des planètes*, 1657, in-4; *Tables astronomiques*, 1658, in-4; *Œuvres posthumes*, 1669, in-12.

PAGANEL (P.), né en 1745 à Villeneuve-d'Agen, mort en 1826, avait été successivement professeur

(12 ans), curé désigné de Noaillac, procureur-syndic à Villeneuve-d'Agen, membre de l'Assemblée Législative et de la Convention, chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des relations extérieures, chef de division à la grande-chancellerie (1803) : la deuxième restauration l'exila et il mourut à Liége. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Essai historique et critique sur la révolution française*, 3 vol. in-8, 1810 (ouvrage qui fut mis au pilon par ordre du gouv. impérial), et une traduction des *Animaux parlants* de Casti.

PAGANI, nom de cinq peintres italiens : le premier, Vincent, de Monte-Rubiano, élève de Raphaël, auteur d'une belle *Assomption* (XVe siècle) ; — le 2e Lactance, de Rimini, fils de Vincent, successeur de Bellini dans diverses entreprises importantes, et devint un des principaux magistrats de Pérouse en 1553 ; — le 3e, François, de Florence, 1531-61, élève de Maturino, imitateur du Caravage, auteur de la belle fresque de *Jupiter et Junon* au palais de Giuliano de' Ricasoli, à Florence ; — le 4e, Grégoire, de Florence, et fils de François, 1558-1601, auteur d'une *Invention de la Croix* (à Pistoie), etc. ; — le 5e Paul, né dans le Milanais, 1661-1716, auteur de beaucoup d'ouvrages qu'on voit à Venise, à Milan ou à Dresde.

PAGANINI (Nicolo), célèbre violoniste, né à Gênes en 1784, d'un père musicien, mort à Nice en 1840, montra un talent précoce. Après avoir pris les leçons de Costa à Gênes, et de Paer à Parme, il fut attaché à la sœur de Napoléon, Elisa Bacciochi, et dirigea à Lucques l'orchestre de cette princesse jusqu'en 1813. Il parcourut ensuite les principales villes de l'Europe, excitant partout l'enthousiasme. Il vint à Paris en 1831, et y donna 15 concerts ; il y reparut en 1835, mais ne joua point en public. Ce qui distinguait Paganini, c'était moins la pureté des sons et le sentiment de l'harmonie que la force et l'adresse d'exécution ; sous ce point de vue, il avait atteint une perfection inimitable : à l'aide de ses doigts, qui étaient excessivement longs, il pouvait jouer des morceaux entiers sur une seule corde de la basse. Le caractère sombre et bizarre, les habitudes originales de cet artiste ont donné lieu de répandre plusieurs anecdotes injurieuses pour sa mémoire. Son testament contient des dispositions singulières.

PAGASES, *Pagasæ*, auj. *Volo*, petite ville de Thessalie, sur un golfe dit *Golfe Pagasétique*, auj. *Golfe de Volo*. C'est là que fut construit le vaisseau des Argonautes dit souvent *Pagasæa ratis*. C'était le port de la ville de Phères.

PAGERIE (Jos. TASCHER DE LA). *Voy.* JOSÉPHINE.

PAGES (P.-Marie-François, vicomte de), né à Toulouse en 1748, mort en 1793, visita la Louisiane (1767-71), suivit Kerguelen, servit dans la guerre d'Amérique, et fut égorgé à St-Domingue dans une révolte des Nègres. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer en 1767-76*, Paris, 1782, 2 vol. in-8 cart. et fig. — Fr.-Xavier Pagès, né à Aurillac en 1745, mort en 1802, a publié : *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1800, 3 vol. in-fol., 222 pl. ; *Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8 ; *Nouveau Voyage autour du Monde*, 1797, 3 vol. in-8 ; *Vie et aventures de J.-L. de Fiesque*, 1802, 4 vol. in-12, etc., etc.

PAGI (Ant.), cordelier, né en 1624 à Rognes en Provence, mort en 1690, est auteur de la *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticæ card. Baronii* (où il rectifie année par année les erreurs du grand ouvrage de Baronius), 4 vol., 1689-1705, et d'une *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, Lyon, 1682, in-4, etc. — Son neveu, François Pagi, aussi cordelier, 1654-1721, fut son collaborateur pour la critique de Baronius, publia les 3 derniers tomes de cet ouvrage et donna une histoire abrégée des papes, *Breviarium historico-chronologico-criticum*, etc., 4 vol. in-4, 1717-1747, que publia et termina son neveu Antoine, aussi de l'ordre des Cordeliers. — Un autre neveu, P. François Pagi, 1690-1740, a donné l'*Histoire de la révolution des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12, et une *Histoire de Cyrus-le-Jeune et de la retraite des Dix-mille*, 1736, in-12.

PAGNINI (Luc-Antoine), carme, né à Pistoie, en 1737, mort en 1814, chanoine à Pistoie, professa la philosophie, la rhétorique, les humanités (à Pise). Il a traduit en vers italiens Théocrite, Bion, Moschus (Parme, 1780), Hésiode, Anacréon, Callimaque, Epictète, Horace (il obtint de l'Académie della Crusca le prix de poésie pour sa trad. d'Horace), composa des épigrammes latines, grecques et italiennes. Il a laissé aussi des opuscules mathématiques.

PAGO, île des Etats autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, sur la côte de Croatie, au S. de l'île d'Arbe : 55 kil. sur 26 ; 4,000 hab. Ch.-l., Pago, à 27 kil. N. O. de Zara. Château-fort.

PAGRATIDES, dynastie des rois arméniens, régna sur l'Arménie de 885 à 1079. *Voy.* ARMÉNIE.

PAHANG, ville de l'Inde transgangétique, sur le Pahang, à 20 kilomètres de la mer, au N. E. de Malacca, ch.-l. du roy. de Pahang. Commerce jadis très grand) avec la Chine, Bantam, Batavia, le Japon. — Le roy. de Pahang est situé entre ceux de Djohore au S., de Salengore à l'O., de Tringano au N. Il est arrosé par le Pahang, qui roule de l'or.

PAIMBOEUF, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la gauche de la Loire, près de son embouchure, à 40 kil. O. de Nantes : 4,000 hab. Port qui reçoit les gros navires, mais qui s'ensable chaque jour. Grand mouvement de Nantes à la mer (par les gabares qui transportent en détail le chargement des grands vaisseaux). École hydrographique, chantiers de construction, corderie. — L'arr. de Paimbœuf a 5 cantons (Paimbœuf, Bourgneuf-en-Retz, le Pellerin, Pornic, Saint-Père), 25 comm. et 42,580 hab.

PAIMPOL, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur la Manche, à 39 kil. N. O. de St-Brieuc ; 2,012 hab. Port sûr : armements pour la pêche de la morue ; forges ; eaux minérales.

PAIMPONT, ville du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 7 kil. N. O. de Plélan ; 3,695 hab. Nombreuses usines métallurgiques (forges, feux d'affinerie, fonderie, laminoir double, etc.).

PAINE (Thomas), publiciste anglais, né à Thetford (Norfolk) en 1737, mort en 1809, fut d'abord fabricant de corsets, puis employé dans l'accise, puis sous-maître d'école à Londres, passa en Amérique, y écrivit dans les journaux en faveur de la liberté des colonies, devint secrétaire aux affaires étrangères, vint en France négocier un emprunt, et de retour aux Etats-Unis y fut comblé de marques d'honneur. Il reparut à Londres et y publia les *Droits de l'homme*, ouvrage qui le fit traduire devant la cour du banc du roi (1791), chercha un refuge en France, y fut accueilli avec enthousiasme, et, quoique étranger, fut député à la Convention comme représentant du Pas-de-Calais. Ayant voté pour le bannissement de Louis XVI et non pour la mort, il s'attira l'animadversion de Robespierre qui le fit rayer de la liste de la Convention et mettre en prison : il reprit sa place dans l'Assemblée en 1794, mais vit peu à peu décroître son influence et retourna aux Etats-Unis. On lui doit le célèbre pamphlet du *Sens commun*, 1776 (trad. par Labaume, 1793, in-8), *les Droits de l'homme* (1791), *l'Age de la raison*, non moins fameux (1793), *Discussion sur les premiers principes du gouvernement* (1795) ; etc.

PAIRS DE FRANCE, officiers de la couronne de France, qui formaient une espèce de conseil suprême, étaient les plus hauts dignitaires et les premiers seigneurs du royaume : on les nommait ainsi soit parce qu'ils étaient égaux (*pares*) entre eux en

pouvoir et en dignité, soit parce qu'ils étaient considérés comme les égaux du roi. On fait remonter l'origine de la pairie à Hugues-Capet et avec plus de certitude à Louis-le-Jeune ; c'est à tort qu'on en attribue quelquefois l'institution à Charlemagne. Philippe-Auguste fixa le nombre des pairs à 12, dont 6 séculiers (les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Guyenne, les comtes de Flandre, de Toulouse, de Champagne), et 6 ecclésiastiques (l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons, Noyon). Plus tard, on en créa beaucoup d'autres et leur nombre devint illimité. — Les pairs furent institués pour assister le roi à son avénement, pour juger avec lui les affaires relatives aux fiefs, pour décider les différends des vassaux, pour donner des conseils dans les affaires importantes. Ils faisaient de droit partie du parlement (depuis 1420), et cette assemblée prenait le nom de *Cour des pairs* quand elle siégeait comme tribunal. Le 1er jugement des pairs est celui qu'ils rendirent en 1202 contre Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, qui était lui-même pair de France comme duc de Normandie. — La pairie, abolie en 1789 avec les parlements, fut rétablie en 1814 à la Restauration, et forma, avec la Chambre des députés, un corps législatif et politique ; il y eut alors des pairs héréditaires et des pairs viagers. En 1831, l'hérédité de la pairie fut abolie ; depuis cette époque, les pairs sont nommés par le roi, à des conditions que la loi a déterminées. Le grand chancelier de France est le président perpétuel de la Chambre des pairs. — L'Angleterre a aussi des pairs (*peers*) ; cette dignité est inhérente à la haute noblesse (ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons) et à certains prélats de l'église anglicane. Le roi peut aussi créer des pairs à volonté. Les pairs anglais forment un corps politique que l'on nomme la *Chambre des lords* ou *Chambre haute* par opposition à la *Chambre des Communes*.

PAISIELLO (J.), célèbre compositeur, naquit à Tarente en 1741, étudia sous Durante, débuta dans la composition dramatique en 1763, reçut bientôt des offres brillantes de Londres, Vienne, St-Pétersbourg, et donna la préférence aux dernières. Après 9 ans de séjour en Russie, il résida successivement à Varsovie, à Vienne, à Rome, à Naples, à Paris (1801-4) et enfin se fixa à Naples, où il mourut en 1816. Ses opéras principaux sont : *la Pupilla* (le premier en date), *il re Teodoro, la Molinara, Nina, il Barbiere di Siviglia, la Serva padrona, la Pazza per amore, la Fedra, Catone in Utica*. On lui doit aussi beaucoup de musique d'église.

PAISLEY, ville d'Écosse (Renfrew), à 12 kil. S. O. de Glasgow, sur la White-cart et le canal d'Ardrossan ; 50,000 hab. (4,300 en 1753) ; quelques édifices, église de l'Abbaye, nouvelle église, hôtel-de-ville ; plus de 20 écoles publiques ; sociétés diverses. Mousselines, gazes, soie, linons, batistes, distilleries, fonderies, etc. — Cette ville occupe la place d'une ancienne station romaine ; elle doit son origine à un prieuré de l'ordre de Cluny, qui y fut fondé en 1160, et qui en 1588 fut converti en seigneurie. Son importance manufacturière ne date que du dernier siècle.

PAIX. Pour les principaux traités de paix, *Voy.* le nom des lieux où ils ont été conclus.

PAIX (riv. de la). *Voy.* OUNJIGAH.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, mort en 1809, remporta le grand prix, passa douze ans à Rome, et par sa manière ferme et sûre mérita la qualification de *restaurateur de l'art*. On admire ses statues de *Descartes, Bossuet, Pascal, Turenne, Démosthènes, Psyché abandonnée de l'Amour* ; son beau groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*.

PAKANG, ville de l'Hindoustan (Népal), par 27° 56' lat. N., 85° 32' long. E. Marché considérable, fréquenté par les Thibétains.

PAKENHAM, ville de l'Inde transgangétique (Siam), sur le Meïnam, à 8 kil. de son embouchure, s'étend sur ses bords l'espace de 5 kil.

PALACIOS, c.-à-d. *palais*, nom commun à beaucoup de lieux en Espagne ; le principal est *Palacios-de-Campos* (Valladolid), à 8 kil. N. E. de Medina-de-Rio-Seco ; les Français, commandés par le maréchal Bessières, y battirent les Espagnols en 1808.

PALADIN, nom donné dans les vieux romans aux compagnons de Charlemagne, et par extension à tous les chevaliers errants. Ce nom semble être dérivé de *palatin* (comte du palais).

PALÆOCASTRO, nom de plusieurs endroits de l'État actuel de Grèce, entre autres d'un bourg de l'île de Négrepont, sur l'emplacement de l'ancienne *Erétrie*. *Voy.* aussi POLICASTRO.

PALÆOCHORI, village de Grèce (Laconie), à 7 kil. E. de Misitra, sur l'Iri (Eurotas), occupe l'emplacement de l'ancienne *Sparte* ; — village de Roumélie. *Voy.* APOLLONIE.

PALÆPOLIS, c.-à-d. *vieille ville*, ville de Campanie, sur la côte, près du lieu où fut depuis bâtie Néapolis, était d'origine grecque ; en 328 av. J.-C., elle commença contre les Romains une guerre qui fut le prélude de la 2e guerre samnite ; elle fut prise en 326 et depuis ne put secouer le joug.

PALAFOX (Jean DE), prélat espagnol, né en 1600, dans le roy. d'Aragon, mort en 1659, fut évêque d'Angelopolis en Amérique, puis d'Osma, mit tous ses soins, dans la première de ces places, à rendre moins dure la condition des Indiens, mais fut obligé, à la suite de démêlés fort vifs avec les Jésuites, de revenir en Espagne. On a de lui une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, traduite en français par Collé, Paris, 1678, in-8, et une *Histoire du siége de Fontarabie en 1628*, Madrid, 1629, in-4. Ses *Œuvres complètes* forment 13 vol. in-fol., Madrid, 1762.

PALAIS (LE), ville de l'anc. Bretagne, auj. dans le Morbihan, ch.-l. de l'île de Belle-Ile-en-Mer, à 47 kil. S. de Lorient ; 3,646 hab. Port, citadelle.

PALAISEAU, *Palatiolum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, à 13 kil. S. E. de Versailles ; 1,650 hab. Commerce de foin. — Jadis marquisat.

PALAMAS (Grégoire), archevêque de Thessalonique au XIVe siècle, eut de vives discussions théologiques avec Barlaam, et le fit condamner dans deux conciles, en 1342 et 1347. Il eut aussi des disputes avec Nicéphore Grégoras.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi d'Eubée, inventa, dit-on, les poids, les mesures, le jeu d'échecs, quatre lettres grecques, diverses manœuvres militaires. Il déjoua la ruse d'Ulysse, qui feignait la folie pour ne pas aller à Troie ; celui-ci, pour se venger, l'accusa faussement d'intelligences coupables avec les Troyens, et le fit condamner et lapider.

PALAOS, archip. du Grand-Océan. *Voy.* PELEW.

PALAOUAN ou **PARAGOA**, une des îles Philippines, entre 8° et 12° lat. N., 115° et 118° long. E. ; 450 kil. sur 60 (c'est une des plus grandes de l'archipel). Très peu connue. Elle est habitée à l'intérieur par des peuplades indépendantes. Les Espagnols n'y ont qu'un petit fort dit Tay-tay, au N. E.

PALAPRAT (J. DE BIGOT), poëte comique, né à Toulouse en 1650, mort en 1721, fut capitoul de Toulouse (1675), chef du consistoire (1684), secrétaire du duc de Vendôme. Il est connu surtout par l'étroite amitié qui l'unit à Brueys, et par les pièces qu'ils composèrent en commun : *l'Avocat patelin, le Secret révélé, le Sot, le Grondeur, le Muet, le Concert ridicule*. Il fit seul *Hercule et Omphale*, etc. Palaprat a donné une éd. de ses œuvres, Paris, 1711, in-12, et l'on a publié le recueil *de Brueys et Palaprat*, Paris, 5 vol. in-12. Ces deux auteurs ont fourni à M. Étienne une comédie intéressante, intitulée : *Brueys et Palaprat* ; elle se joue au Théâtre-Français.

PALATCHA, l'ancienne *Milet*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le Buïuk-Meïnder, à 13 kil. de son embouchure. Ruines nombreuses.

PALATIN (mont), *Palatinus mons*, une des sept collines principales de Rome, était très près du Tibre, à l'E. de ce fleuve, et à l'O. des monts Aventin, Esquilin, Viminal, Quirinal. C'est sur le Palatin que fut bâti la Pallantée d'Evandre, et que fut construite la ville naissante de Romulus. Palatin semble venir de *palès*. Ce mot, à son tour, a formé *palatium*.

PALATIN (comte), grand officier chargé, dans les premiers temps de l'emp. d'Allemagne, de la surintendance des revenus du monarque et d'une partie de sa juridiction. Les comtes palatins étaient, en affaires criminelles, les assesseurs des ducs. Ils étaient nommés par l'emp., et contrôlaient, dans l'intérêt du prince, la puissance des ducs. Leur office finit par être un vrai fief et devint héréditaire. Il y en eut en Lotharingie ou Lorraine, en Saxe, en Bavière, en Souabe, et plus tard en Bourgogne (Franche-Comté). Celui de Lorraine était censé le plus noble de tous, parce qu'il exerçait aussi dans le duché de France : et, quand ce duché cessa, il fut regardé comme le premier prince d'Allemagne. Insensiblement, il prit le nom de palatin du Rhin. Lors de l'extinction de la maison de Châlons (en 1315), à laquelle appartenait le comté palatin de Bourgogne, il ne resta en fait de maison palatine que la ligne ludovicienne de la maison de Wittelsbach, investie du palatinat du Rhin. Son chef était électeur et de là son nom usuel d'électeur-palatin. Les chefs des branches cadettes de la ligne se nommaient comtes palatins, et à ce titre on ajoutait celui de leur petit état, comme de Neubourg, de Birkenfeld, etc. Cette ligne porte auj. la couronne royale de Bavière. *Voy.* ci-après PALATINAT.

PALATIN (Grand-). C'était en Hongrie le premier ministre et le représentant du roi, le général de l'armée, le chef suprême de la justice, le régent en cas d'absence ou de minorité, le médiateur entre les Etats et le monarque. Il n'y en avait qu'un pour toute la Hongrie proprement dite, mais les divisions du territoire, dites comitats ou palatinats, étaient confiées à des palatins spéciaux. Le titre de grand-palatin de Hongrie ne subsiste plus aujourd'hui.

PALATIN, gouverneur d'un palatinat ou voivodie, dans l'ancienne Pologne (les voivodies étaient les divisions premières de la Grande-Pologne, de la Petite-Pologne, de la Lithuanie). Les palatins faisaient tous partie du sénat. Ils n'étaient point héréditaires, c'est le roi qui les nommait.

PALATINAT, nom commun à 2 pays de l'anc. empire d'Allemagne, savoir : 1° le *H.-Palatinat* (dans le cercle de Bavière), entre la Bavière, Nuremberg, Bayreuth, Neubourg et la Bohême ; 2° le *Bas-Palatinat* ou *Palatinat du Rhin* (dans le cercle du Haut-Rhin), sur l'une et l'autre rive du Rhin, ayant la Lorraine et l'Alsace au S., Trèves, Mayence et Liége à l'O. et au N., Bade et le Wurtemberg de l'autre côté du Rhin. Ce dernier (qui est le vrai Palatinat), avait dans sa plus grande largeur 125 kil., et pour capitale Manheim ; ensuite venaient Heidelberg et Frankenthal. Le reste du pays se divisait en 13 grands bailliages. Le palatinat du Rhin formait un électorat (un des sept les plus anciens). L'origine de cet état vient des comtes Palatins qu'établissaient les empereurs dans chaque duché, pour y représenter l'autorité impériale : de tous ces comtes palatins, deux seulement, celui de Bourgogne et celui de Lotharingie, se maintinrent puissants : le domaine de l'un devint la Franche-Comté, celui de l'autre le palatinat du Rhin. Ce palatinat, après avoir passé de famille en famille, fut, en 1215, fixé dans celle de Wittelsbach, qui pendant longtemps a réuni la Bavière et le Palatinat. Mais en 1294, cette famille forma deux maisons, la *Ludovicienne*, qui eut la Bavière et ce qu'on nomme Haut-Palatinat ; et la *Rodolphine*, à qui resta le palatinat du Rhin ; celle-ci était l'aînée ; elle existe encore auj., tandis que sa cadette s'est éteinte en 1771 : elle réunit maintenant à peu près la Bavière (très augmentée), et l'ancien Palatinat. La maison palatine, après avoir été 116 ans (1294-1410) sans subdivisions, se partagea ainsi en lignes, branches, rameaux, etc. :

- I. Ancienne ligne électorale, 1410-1559
  - Branche électorale, 1437-1559
  - Branche du Haut-Palatinat, 1437-1448
- II. Ligne de Simmern et Deux-Ponts, depuis 1410 jusqu'à nos jours.
  - Branche de Simmern, 1459-1685
    - Rameau de Heidelberg, 1610-1685
    - Rameau de Simmern, 1610-1674
  - Branche de Deux-Ponts, 1459 jusqu'auj.
    - Rameau de Deux-Ponts, 1514
      - Subdivision de Neubourg, 1569-1799
        - Rej. de Neubourg-Neubourg, 1614-1742
        - Rej. de Neubourg-Sulzbach, 1614-1799
      - Subdivision de Deux-Ponts, 1569-1731
        - Rej. de Deux-Ponts-Deux-Ponts, 1604-1661
        - Rej. de Deux-Ponts-Landsberg, 1604-1681
        - Rej. de Deux-Ponts-Kleebourg, 1604-1731
      - Subdivision de Birkenfeld, 1569-......
        - Rej. de Birkenfeld-Birkenfeld,
        - Rej. de Birkenfeld-Bischweiler,
    - Rameau de Veldenz, 1514-1694

La famille de Wittelsbach, avant le partage en deux lignes, avait fourni trois électeurs palatins. Après le partage de 1294, la ligne Rodolphine en fournit six : Rodolphe I, Adolphe I, Adolphe II, Robert I, II et III (ce dernier fut empereur de 1400 à 1410). Après cette époque paraissent, 1° Louis III le Barbu, 2° six électeurs de la branche électorale, primogéniture de l'ancienne ligne électorale (Louis IV, Frédéric I, Philippe-le-Sincère, Louis V, Frédéric II, Othon-Henri). La branche du Haut-Palatinat, éteinte avant la ligne aînée, ne fut jamais en possession de l'électorat. La ligne entière se trouvant éteinte en 1559, avec la branche qui s'étend de Louis IV à Othon-Henri, le titre électoral passa dans la ligne cadette qui réunit les possessions de l'ancienne (moins le Haut-Palatinat) ; mais cette ligne était déjà subdivisée, et c'est la branche de Simmern qui devint électorale ; cette branche fournit six électeurs, dont trois avant la formation du rameau de Heidelberg (Fréd. III, Louis VI, Fréd. IV), et trois appartenant à ce rameau (Frédéric V, Charles-Louis, Charles) ; Frédéric V est ce fameux électeur palatin, gendre de Jacques I d'Angleterre, qui fut le compétiteur de Ferdinand II au roy. de Bohême, et un des auteurs de la guerre de Trente-Ans. Après Charles de Heidelberg viennent encore cinq électeurs qui furent les derniers : ce sont : Philippe-Guillaume, J.-Guillaume et Ch.-Philippe (du rejeton Neubourg-Neubourg), Charles-Théodore (du rejeton Neubourg-Sulzbach), Max.-Joseph (du rejeton Birkenfeld-Bischweiler). Ch.-Théodore réunit à l'électorat palatin, acquis en 1742, celui de Bavière (1771) ; Max.-Joseph (qui par suite de l'extinction des trois rejetons de la subdivision de Deux-Ponts, et du rejeton primogénial Birkenfeld-Birkenfeld, lui succéda en 1799) échangea son titre électoral contre celui de roi de Bavière, 1805. —Il n'est pas une des subdivisions, pas un des princes ci-dessus nommés qui n'ait de l'importance. La branche du Haut-Palatinat, dans l'ancienne ligne électorale, donna le roi Christophe au Danemark. Dans la subdivision de Neubourg, avant le partage en trois rejetons, Philippe-Louis, comte palatin de Neubourg, joua un rôle capital lors de la querelle de Clèves et Juliers, et son fils (père de Philippe-Guillaume) fut le premier duc de Juliers-et-Berg,

de la maison palatine. Au rejeton Deux-Ponts-Kleebourg, qui n'eut jamais la dignité électorale, appartiennent les trois illustres rois de Suède, Charles X, Charles XI et Charles XII. — Tous les princes régnants de la maison palatine, qu'ils fussent électeurs ou non, joignaient l'adjectif *palatin* à leurs titres. Ainsi l'on disait: comte palatin de Kleebourg, comte palatin de Simmern, etc.; et les maisons palatines de Kleebourg, de Simmern, etc. — La dignité électorale fut enlevée momentanément à la famille palatine pendant la guerre de Trente-Ans (de 1627 à 1648), après les batailles de Prague et de Lutter, et Ferdinand II fit passer ce titre à la ligne ludovicienne des Wittelsbach (ou à la Bavière). A la paix de Westphalie, la Bavière resta électorat, mais le Palatinat le redevint, et il y eut alors huit électeurs (au lieu de sept); l'électeur palatin, anciennement archi-sénéchal de l'empire, devint alors archi-trésorier. — Le Palatinat devint luthérien en 1545, mais en 1560 le Calvinisme y remplaça le Luthéranisme, après de longues querelles. L'avénement de la maison de Neubourg (laquelle était catholique) introduisit un nouvel élément de discorde. Finalement l'édit de Dusseldorf de 1705 établit la coexistence et fixa les rapports des trois religions. — Le Palatinat fut horriblement ravagé à deux fois différentes par les troupes de Louis XIV (guerre de Nimègue et guerre de Ryswyk).— Auj. le Bas-Palatinat à l'O. du Rhin, avec les comtés divers de Neubourg, Sulzbach, Simmern, Deux-Ponts, etc., qui ont appartenu à des subdivisions de la ligue Rodolphine des Wittelsbach, forme la Bavière rhénane ou le cercle du Rhin du royaume de Bavière. Uni à Mayence et à divers districts voisins qui l'arrondissent, c'était sous l'empire de Napoléon, et même dès le temps de la république, le département de Mont-Tonnerre, qui avait pour chef-lieu Mayence.

PALAZZOLO, ville du roy. des Deux-Siciles (Sicile), à 35 kil. O. de Syracuse; 8,000 hab.

PALE, nom donné pendant le moyen âge et jusqu'en 1600 à la partie de l'Irlande soumise par les Anglais. C'était environ le tiers oriental de l'île. Le Pale, jusqu'au temps de Henri VII, fut occupé par des Anglais grands propriétaires, et à peu près indépendants de l'autorité anglaise.

PALEARIUS (Aonius), dont le vrai nom est *Antonio della Paglia*, écrivain italien, né aux environs de Rome, professeur de latin et de grec à Sienne, passa ensuite à Lucques, à Milan. Accusé de favoriser la réforme, il fut arrêté, pendu et brûlé par ordre de Pie V, 1566. On lui doit, entre autres écrits, un poëme en trois chants : *de Immortalitate animarum*, Lyon, 1536, in-16, etc.

PALEMBANG, ville de l'île de Sumatra, ch.-l. de la résidence (jadis roy.) de Palembang, sur la Moussie, par 102° 39' long. E., et 2° 58' lat. S., à 100 kil. de la mer; 30,000 hab. (dont beaucoup d'Arabes et d'Européens). Grand commerce, maisons commodes, palais de Sousouhounan (assez jolis, mais en briques). Palembang est la ville malaie la plus sûre pour les Européens.

PALEMBANG (royaume de), roy. de l'île de Sumatra, entre ceux de Menangkabou et de Jambie au N., les Lampongs au S., la mer de Chine au N. E., etc. : 500 kil. sur 380 ; 100,000 hab. au moins. Climat égal (très peu au-dessus de 30° centigr.); l'agriculture est assez soignée. Les naturels travaillent le bois, l'ivoire, les métaux. Ils sont Musulmans. — Le roy. de Palembang était depuis longtemps soumis à la domination hollandaise lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1812, et détrônèrent le sultan Mahmoud-Badar-ou-Dyn; après la restitution de Sumatra aux Hollandais, Mahmoud-Badar se révolta (1810), mais il n'eut qu'un court succès, et le roy. de Palembang fut donné à un de ses frères (1821), et devint tributaire des Hollandais. C'est véritablement auj. une résidence hollandaise.

PALÉMON, dieu marin, époux de Mélicerte. *Voy.* MÉLICERTE.

PALÉMON (Q. Rhemnius), grammairien latin, né à Vicence, d'un esclave, enseigna à Rome sous Tibère et Claude. On a de lui un précieux traité *de Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587.

PALENCIA, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Palencia, sur la gauche du Carrion, à 227 kil. N. O. de Madrid; 11,000 hab. Evêché, belle cathédrale gothique; lainages (célèbres de temps immémorial); faïence, chapeaux, teintureries, tanneries. C'est la patrie de Villalpando. — L'intendance de Palencia est une des cinq du roy. de Léon (Espagne), et a au S. celle de Valladolid, à l'E. celle de Burgos: 148 kil. sur 70 ou 72; 120,000 hab. Cuivre, fer, marbre; culture assez florissante. Quelque industrie.

PALENQUE, ou *San Domingo de Palenque*, ville de la confédération mexicaine, dans l'état de Chiapa, à 150 kil. E. de Chiapa. Aux environs se voient les ruines d'une anc. ville, dite aussi, mais improprement, Palenque, et dont le vrai nom fut Culhuacan ou Huehuetlapatlan. Ces ruines, les plus grandioses et les plus remarquables du Nouveau-Monde, n'ont été découvertes qu'en 1787 par Antonio del Rio et José Alonzo de Calderon. Elles consistent en temples, fortifications, pyramides, ponts, aqueducs, maisons, tombeaux, et contiennent nombre d'antiquités (vases, idoles, médailles, instruments de musique, statues, dont plusieurs colossales (et bas-reliefs). Elles semblent indiquer une capitale qui pouvait avoir de 20 à 28 kil. de tour, et un peuple de taille haute, svelte, bien proportionnée. On remarque une étonnante ressemblance entre plusieurs des dessins religieux de Palenque et ceux de l'Egypte: les croix, le serpent, le lotos, le scarabée, le fouet symbolique, le T mystique, etc.; on y trouve en outre des figures qui paraissent être des hiéroglyphes. Cette ville offre aussi des analogies avec l'Inde, mais moins frappantes.

PALEOCASTRO, PALEOCHORI. *Voy.* PALÆO....

PALEOLOGUE, nom d'une célèbre maison byzantine, qui parvint au trône de Constantinople dans la personne de Michel VIII, en 1260, et s'y maintint en alternant ou partageant avec les Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire grec en 1453. Dans cet espace de 193 ans, elle donna huit souverains à l'empire, savoir: Michel VIII, Andronic III, Andronic IV, Jean V, Manuel II, Jean VII, Jean VIII, Constantin XII ou Dracosès. Deux Paléologues régnaient encore à Patras et Argos : Mahomet II les dépouilla, de 1458 à 1461. Enfin un Théodore Paléologue, deuxième fils de l'empereur Andronic II, ayant épousé l'héritière du comté de Montferrat, forma en 1305 une nouvelle maison de Montferrat, qui ne s'éteignit qu'en 1533 avec Jean-George Paléologue II (*Voy.* MONTFERRAT).

PALÉPHATE, *Palæphatus*, écrivain grec, auteur d'un traité *Des choses incroyables* (*De incredibilibus*), en 5 livres, vivait, selon Suidas, vers l'an 472 av. J.-C. sous Artaxerxe-Mnémon, et était natif de Paros ou de Priène. Nous n'avons que le premier livre du traité de Paléphate; il a paru à Amsterdam, avec une trad. latine de Tollius, 1649, et a été trad. en français par Godefroi Polier de Bottens, Lausanne, 1771. — Les anciens mentionnent plusieurs autres écrivains du nom de Paléphate; il n'en reste rien.

PALÉPOLIS. *Voy.* PALÆPOLIS.

PALERME, *Panormus*, ville du roy. des Deux-Siciles, capit. de la Sicile et ch.-l. de l'intendance de Palerme, à 300 kil. S. de Naples, sur la côte N. et au pied de montagnes qui l'environnent des autres côtés: 175,000 hab. Archevêché, port, avec un môle et un château-fort. Tribunal d'appel et cour suprême de cassation pour toute la Sicile : résidence du lieute-

nant ou gouverneur-général de Sicile; 8 kil. de tour, mur d'enceinte, deux grandes rues (*Cassaro* ou *Toledo* et la *Rue Neuve*), sept vastes places, toits plats, balcons, etc. Palais royal, avec un observatoire, palais de justice, cathédrale, églises Jésus, des Capucins, Saint-Joseph, l'Olivella; grand-hôpital, superbe maison d'aliénés. Université, lycée, séminaire, collége des Jésuites, bibliothèque, jardin botanique, etc. Académie de médecine, académie du bon goût. Industrie: soieries, gants, passementeries d'or et d'argent, tanneries, etc. Grand commerce. La fête de sainte Rosalie (en juillet) y attire un concours immense. Aux environs, beaux châteaux royaux de la Favorita et de la Bagheria. — Palerme semble avoir été une colonie phénicienne. Elle fit partie des possessions carthaginoises en Sicile, fut prise l'an 254 av. J.-C. par les Romains qui en firent une colonie romaine. En 251, L. Cécilius Métellus battit les Carthaginois sous ses murs. Bélisaire la prit aux Goths en 534. Les Arabes la conquirent au IXe siècle avec le reste de la Sicile; mais Robert Guiscard la leur ravit en 1072. C'est Palerme qui donna en 1282 le signal du massacre dit *Vêpres siciliennes*.

PALÈS, déesse italique, présidait aux bergeries, et semble avoir été la grande déesse primitive des Romains. Rome fut fondée un 21 avril; on célébrait ce jour-là même les fêtes de Palès, dites *Palilies*.

PALESTINE, *Palæstina*, nom donné par les Romains à la Judée dans sa plus grande extension, mais en n'y comprenant point la Phénicie. Ils la divisaient en quatre parties: Galilée, Samarie, Judée, Pérée. Accrue de plusieurs districts voisins, elle fut divisée au IVe siècle en trois parties: *Palestine* 1re, sur les deux rives du Jourdain: ch.-l., *Scythopolis*; — *Palestine* 2e, la plus septentrionale des 3, le long de la Méditerranée: ch.-l., *Césarée*; — *Palestine* 3e ou *Salutaire*, formée de pays arabes au S. de la véritable Palestine et au N. de l'Arabie Pétrée: ch.-l., *Petra*. — La Palestine correspond à l'ancien pays de Chanaan, et son nom est probablement une corruption de celui des Philistins qui occupaient la partie occid. de cette contrée. L'histoire de la Palestine se confond avec celle des Juifs jusqu'à l'époque de la dispersion de ce peuple, l'an 135 de J.-C. (*Voy.* JUIFS). Depuis la mort du Sauveur, la Palestine devint l'objet d'une vénération religieuse et fut continuellement visitée par un grand nombre de pèlerins. Dès le VIIe siècle les Musulmans s'emparèrent de ce pays; longtemps les califes arabes respectèrent les lieux saints; mais au XIe siècle, les Turcs, devenus maîtres de la Palestine, les profanèrent et commirent toutes sortes de violences sur les pèlerins. De là les croisades, qui mirent pour quelque temps la Palestine au pouvoir des Chrétiens. Après la conquête, on créa un royaume de Jérusalem qui comprenait à peu près l'étendue de la Palestine, mais il ne dura que 88 ans (1099-1187). Saladin, soudan d'Egypte, s'empara de tout le pays, qui depuis resta sous la domination égyptienne jusqu'au XVIe siècle; elle fut alors réunie à l'empire turc, qui la possède encore aujourd'hui.

PALESTRINA, l'anc. *Præneste*, ville de l'Etat ecclésiastique (comarque de Rome), à 13 kil. N. E. de Frascati; 6,500 hab. Evêché célèbre. Tremblement de terre en 1824. *Voy.* PRÉNESTE.

PALESTRINA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 12 kil. S. de Venise, dans une île des lagunes de Venise: 6,000 hab.

PALESTRINA (J.-B.-P. ALOÏS DE), célèbre compositeur italien, surnommé le *Prince de la musique*, né à Palestrina (l'anc. *Préneste*) en 1529, mort en 1594, fit faire un pas immense à la musique en mettant le premier en pratique toute la théorie de l'art, et composa nombre de morceaux religieux (messes, litanies, hymnes, *miserere*, etc.). On admire surtout sa *messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son motet *Popule meus*.

PALEY (Will.), théologien et moraliste anglais, né en 1743 à Péterborough, mort en 1805, fils d'un maître d'école du Yorkshire, fut nommé en 1766 professeur de théologie à l'université de Cambridge, s'attacha au docteur Law, archevêque de Carlisle, qui le nomma son archidiacre, obtint quelques autres bénéfices avantageux, mais ne put arriver à l'épiscopat parce qu'on suspectait son orthodoxie. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont devenus classiques dans les écoles de l'Angleterre, savoir: *Eléments de morale et de politique*, Londres, 1785, trad. en français par Vincent, Paris, 1817, 2 vol. in-8 (il y fonde la morale sur la volonté de Dieu manifestée par l'utilité générale); *Horæ Paulinæ*, 1787, trad. par Levade, Nîmes, 1809 (il y prouve l'authenticité des Ecritures par les seules épîtres de saint Paul); *Evidence du christianisme*, 1794, trad. en français par Levade, 1808; *Théologie naturelle*, 1802, trad. par Ch. Pictet de Genève, 1815. On a publié après sa mort un choix de ses *Sermons*.

PALFIN (J.), chirurgien, né à Courtray en 1649, mort à Gand en 1730, enseigna longtemps son art à Gand. Il a bien mérité de l'art par diverses réformes dans les procédés d'accouchement et par l'invention d'un forceps dit *tire-tête de Palfin*. On lui doit une *Ostéologie* (Gand, 1702, in-8); une *Anatomie du corps humain* (Leyde, 1718, in-8, traduite en franç. par lui-même, Paris, 1726, 2 vol. in-8).

PALI ou BALI (langue), idiôme savant de l'Inde transgangétique répandu depuis l'empire des Birmans jusqu'aux royaumes de Siam et de Tsiampa. On distingue le pali ancien et le pali moderne; le premier est dérivé du sanscrit, et est un intermédiaire entre cette langue et le prakrit; c'est l'idiome dans lequel ont été écrits presque tous les livres sacrés des Bouddhistes. Le pali s'écrit de gauche à droite.

PALIACATE ou PALICATE, *Palicat* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 35 kil. N. de Madras. Commerce actif; pêche animée. Aux Hollandais de 1609 à 1795; elle fut prise alors par les Anglais qui la rendirent aux Hollandais en 1815; toutefois, le gouvernement des Pays-Bas la rétroceda aux Anglais en 1823.

PALIBOTHRA, auj. *Patna* ou *Patel-Pouter?* grande ville de l'Inde ancienne, au confluent du Gange et du Jomanes, était la capitale des *Prasii*. Aux environs d'Allahabad se voient de superbes ruines qui pourraient avoir appartenu à *Palibothra*.

PALICE (LA). *Voy.* LA PALICE.

PALILIES, fêtes de la déesse Palès. *Voy.* PALÈS.

PALINGE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 15 kil. N. O. de Charolles, près de la Bourbince et sur le canal du Centre: 1,200 hab. Hauts-fourneaux.

PALINGENIUS (Marcellus), pseudonyme de Manzolli. *Voy.* MANZOLLI.

PALINURE (cap), *Palinurum prom.*, en ital. *Palinuro*, cap du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 80 kil. S. E. de Salerne, par 37° 59' lat. N., 12° 57' long. E. Il doit son nom, selon Virgile, à Palinure, timonier du vaisseau d'Enée, qui tomba dans la mer pendant son sommeil aux environs de ce cap, et y perdit la vie.

PALIQUES, *Palici*, nom des deux frère jumeaux adorés en Sicile, et fils de Jupiter et d'une nymphe. Ils avaient en Sicile un temple célèbre près duquel étaient deux sources d'eau bouillante et sulfureuse, sur lesquelles on prêtait serment. Le parjure tombait dans l'eau, et se noyait.

PALISSE (LA). *Voy.* LA PALICE.

PALISSOT DE MONTENOY (Ch.), littérateur, né en 1730 à Nancy, soutint à 13 ans une thèse de théologie, voulut se faire oratorien, changea bientôt d'avis, vint à Paris à 19 ans avec deux tragédies en portefeuille, *Zarès* et *Ninus II*, fit jouer la

deuxième, qui n'eut point de succès, se jeta alors dans la polémique littéraire, prit parti contre les philosophes, et les attaqua sans relâche, soit dans ses comédies, dont deux, *le Cercle*, *les Philosophes* (1760), firent grand bruit, soit dans des pamphlets (*Petites lettres contre de grands philosophes*), soit dans son poëme de *la Dunciade*, 1764. Il passa obscur le temps de la révolution et mourut en 1814, administrateur de la bibliothèque Mazarine. On a de lui, outre les ouvrages ci-dessus: *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française, depuis François I jusqu'à nos jours; Histoire des premiers siècles de Rome jusqu'à la république*, 1806, in-8; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8; des comédies; une édition avec notes des œuvres de Corneille, et une édition (aussi avec notes) de Voltaire, 1792, etc. Les *Œuvres de Palissot* ont été réunies en 1805, Paris, 6 vol. in-8.

PALISSY (Bernard), célèbre potier de terre, né dans l'Agénois vers 1500, s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage et à la peinture, puis entreprit (1539) de découvrir le secret de l'émail dont on se servait alors en Italie pour faire de beaux ouvrages de faïence; après seize ans d'efforts et de dépenses ruineuses, il réussit enfin (1555), et fabriqua de belles poteries qui furent recherchées par toute la France. Il étudia aussi en savant les monuments de l'antiquité, fit sur les terres, les pierres et les métaux, des observations pleines de justesse, et donna sur ce sujet en 1575 à Paris des cours publics qui furent suivis avec empressement. Son mérite ne le préserva pas des persécutions: il avait embrassé la réforme, et il fut pendant sa vieillesse jeté dans une prison où il mourut en 1589. On a de lui: *Moyen de devenir riche par l'agriculture*, et un traité *De la nature des eaux et fontaines, des métaux, des terres, émaux, etc.*, Paris, 1580, in-8, où il fait l'histoire de ses découvertes. Les *Œuvres de Palissy* ont été réunies à Paris, 1777, in-4, avec notes de Faujas de Saint-Fond.

PALIZZI, famille sicilienne, fut au XIVe siècle l'âme d'une faction qui gouverna pendant longtemps le roi Pierre II, et abusa du pouvoir; elle fut bannie avec les Chiaramonti, puis fut rappelée par les intrigues de la reine-mère Elisabeth de Carinthie sous le roi Louis, en 1348: de là une longue guerre civile dans laquelle les Palizzi eurent enfin le dessous; ces querelles finirent après la paix de 1372 entre Frédéric II et Jeanne Ire (de Naples).

PALK (détroit de), bras de mer qui sépare l'île de Ceylan de la côte de l'Inde, et unit le golfe du Bengale au golfe de Manaar; 60 kil. de large. Il a reçu son nom d'un Hollandais qui le passa le premier.

PALLADE, *Palladius*, évêque d'Hélénopolis (en Bithynie), né en Galatie vers 368, alla vivre dans la solitude à Nitrie en Egypte, et fut l'ami de saint Jean Chrysostôme. On lui doit une *Histoire des solitaires* dite *Histoire lausiaque*, ainsi nommée parce qu'elle était dédiée au préfet Lausus.

PALLADE, *Rutilius Taurus Æmilianus Palladius*, agronome, fils d'Exsuperantius, préfet des Gaules, né vers 405, avait d'abord étudié le droit en Gaule et à Rome, puis se fixa en Campanie. Il a laissé 14 livres *De re rustica*, Leipsick, 1755, traduits en franç. par Saboureux de la Bonneterie, 1755, in-8.

PALLADINO (Jacques), dit aussi *Jacques de Téramo*, né à Téramo en 1349, étudia le droit à Padoue, prit les ordres, devint chanoine à Téramo, puis fut successivement archidiacre d'Aversa, secrétaire des brefs et de la pénitencerie, évêque de Monopoli (1391), archevêque de Tarente, de Florence (1401), évêque et administrateur de Spolète (1410), enfin légat en Pologne sous Martin V. Il mourut dans ce pays en 1417. On lui doit une espèce de roman ascétique, intitulé *Consolatio peccatorum*, Augsbourg, 1472, in-fol.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, mort en 1580, eut pour maître Fontana, éleva le portique à trois faces de Vicence, dit le *Palais de la Raison*, le théâtre olympique de Vicence, le palais des doges à Venise, commença le célèbre théâtre de Parme, achevé par le Bernin, et laissa un *Traité d'architecture* en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., fig.; traduit en français par Dubois, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. MM. Chapuis et Amédée Beugnot ont donné une nouvelle édition de l'*Œuvre de Palladio*, Paris, 1827, in-fol.

PALLADIUM, statue de Pallas (ou Minerve), était la grande idole des Troyens. On la disait tombée du ciel, et on la conservait précieusement à Troie, croyant que le sort de la ville y était attaché. Ulysse et Diomède, ayant pénétré de nuit dans Ilion, allèrent la ravir au sanctuaire même de la déesse, et alors seulement Troie put être prise. Suivant la tradition romaine, les deux héros grecs n'enlevèrent qu'un faux Palladium : le vrai fut porté par Enée en Italie, et passa par suite à Rome, où on le gardait en un lieu secret connu seulement du grand-prêtre et de la grande vestale.

PALLADIUS. *Voy.* PALLADE et PALLADIO.

PALLANTÉE, *Pallanteum*, ville d'Arcadie, près de Mantinée, fut bâtie par Pallas, un des fils de Lycaon. Ce fut la patrie d'Evandre. — Ville d'Italie, bâtie par Evandre sur les bords du Tibre, prit son nom, soit de la Pallantée d'Arcadie, soit du mont Palantin ou Palatin sur lequel elle fut bâtie, soit enfin, comme le veut Virgile, du jeune Pallas, fils d'Evandre.

PALLANTIDES, fils de Pallas, frère d'Egée. Ayant voulu enlever à Thésée, fils d'Egée, le roy. d'Athènes, ils furent tous tués par ce héros. Aricie était fille de l'un d'eux.

PALLANZA, ville des Etats sardes (Novare), ch.-l. d'intendance, sur le lac Majeur, à 54 kil. N. de Novare: 1,500 hab.; port, gymnase. Napoléon y retint prisonnier les évêques d'Italie qui avaient refusé d'accéder au concordat. — L'intendance de Pallanza, entre celles d'Ossola, Val de Sesia, et Novare, le lac Majeur et le canton suisse du Tésin. Elle a 45 kil. sur 30, et 70,000 hab.

PALLAS, déesse des Grecs. *Voy.* MINERVE.

PALLAS, fils d'Evandre, roi du Latium, donna son nom au village de Pallanteum ou Palatium, sur la colline qui prit de là le nom de mont Palatin. Suivant le récit de l'Enéide, Pallas fut tué par Turnus, roi des Rutules. Enée lui fit de magnifiques funérailles et vengea sa mort dans le sang de Turnus.

PALLAS, affranchi et favori de Claude, lui fit épouser Agrippine et adopter Néron; il hâta la mort du vieux prince par le poison, de concert avec Agrippine, mais fut lui-même empoisonné, en 53, par Néron, qui confisqua ses biens; ils montaient à une valeur de 60 millions de francs.

PALLAS (P. Simon), voyageur et naturaliste, né en 1741 à Berlin, mort en 1811, alla s'établir d'abord à Saint-Pétersbourg, s'adjoignit aux astronomes qui allaient en Sibérie examiner le passage de Vénus sur le Soleil (1768), visita en détail la Sibérie, la Tauride, diverses parties de la Russie, pénétra jusqu'aux frontières de la Chine, revint à Saint-Pétersbourg publier le résultat de ses observations (1774). On a de lui: *Elenchus zoophytorum*, La Haye, 1766, in-8; *Spicilegia zoologica*, 1767-1780; *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, en allemand, 1771-76, 3 vol. in-4, traduit en français par G. de la Peyronie, Paris, 1788-95; *Mémoires sur les peuples Mongols*, en allemand (ouvrage très important), 2 vol. in-4; *Observations sur la formation des montagnes et sur les changements arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8 (ouvrage dans lequel sont posés les vrais fondements de la géologie); *Tableau physique et topographique de la Tau-*

ride, Saint-Pétersbourg, 1795, in-4. Pallas se distingue surtout par l'exactitude de ses observations.

PALLAVICINO (OBERTO), capitaine italien du XIII[e] siècle, servit Frédéric II contre Grégoire IX et les Génois, forma un corps redoutable de cavalerie, battit Ezzelin Romano, se créa une souveraineté en Lombardie et y fut le chef du parti gibelin; mais il éprouva des revers, quand Charles d'Anjou marcha sur Naples, et mourut de chagrin en 1269. — Pallavicino (Sforza), jésuite, né Rome en 1607, mort en 1667, fait cardinal en 1657, a écrit l'*Histoire du concile de Trente*, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., en italien; trad. en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. — Pallavicino (Ferrante), chanoine et poëte satirique, né à Plaisance en 1618, mort en 1644, osa décocher ses traits sur Urbain VIII et les Barberini. Il vécut quelque temps tranquille à Venise, tandis que la cour de Rome mettait sa tête à prix; mais ayant voulu passer en France, il fut arrêté dans le Comtat et eut la tête tranchée. Ses *Œuvres permises* forment 4 vol. in-12, Venise, 1655: mais on aime mieux ses *Œuvres choisies*, Villefranche (Genève), 1660, 1 vol. in-12. On y remarque le *Divorce céleste*, traduit en français par Brodeau d'Oiseville, 1696.

PALLÈNE, auj. *presqu'île de Cassandrie*, la plus occidentale des trois petites péninsules qui terminent au sud la Chalcidique (en Thrace); Potidée, Scione, Mende en étaient les villes principales.

PALLIKARS, nom donné jadis aux Grecs faisant partie des milices nationales reconnues par les Turcs, par opposition aux *Klephtes*, qui existaient en dehors de la loi. Les chefs de ces bandes grecques se nommaient *armatoli*, et l'aide-de-camp ou lieutenant d'un armatoli, *protopallikar*. *Voy.* ARMATOLES.

PALLIUM, manteau archiépiscopal que le pape envoyait aux métropolitains, et par lequel il leur donnait en quelque sorte l'investiture. Cet usage existait déjà depuis longtemps, lorsqu'en 877 le synode de Rome en fit une obligation, et déclara que le métropolitain qui n'aurait pas sollicité le *pallium* dans les trois mois de son élection serait regardé comme destitué de fait.

PALLUAU, *Paludellum*, ch.-l. de cant. (Vendée), à 36 kil. N. E. des Sables d'Olonne; 560 hab. — Un autre Palluau (Indre), est à 12 kil. N. O. de Buzançois, et compte 1,300 hab.

PALMA, ch.-l. des îles Baléares et de l'intendance de Palma, dans l'île de Majorque, sur la côte S., à 204 kil. E. de Barcelone, par 0° 19' long. E.: 36,000 hab. Evêché. Port, avec deux châteaux-forts. Rues étroites et balcons en saillie. Superbe cathédrale gothique: palais du gouverneur, hôtel-de-ville, *Lonja* ou bourse, université, école de navigation, de dessin; société économique; musée d'antiquités, deux bibliothèques. Aux environs, palais de l'Inquisition et Chartreuse. Vins célèbres. — Fondée, dit-on, l'an 123 av. J.-C. par le consul Cécilius Métellus Balearicus. — L'intendance de Palma, de même étendue que la capitainerie-générale de Majorque, embrasse toutes les Baléares.

PALMA OU LA PALMA, une des Canaries, par 20° long. E. et 28° lat. N.: 600 kil. carr.: 30,000 hab. Mont., sol volcanique; côtes très fertiles, pêche abondante; ch.-l., Santa Cruz de la Palma.

PALMA DEL RIO, *Decuma*, ville d'Espagne, au confluent du Guadalquivir et du Xenil, à 50 kil. S. O. de Cordoue; 6,800 hab. Aux environs, moulins à huile.

PALMANOVA, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, sur le canal de Roja et le Natisone, à 18 kil. S. E. d'Udine; 4,500 hab.

PALMAS (CIUDAD-REAL-DE-LAS), capitale de la Grande-Canarie, par 2° 30' long. E., 28° 3' lat. N.; 9,000 hab. Evêché; port, château gothique.

PALMAS (Golfo di), *Sulcitanus sinus*, golfe de la Sardaigne sur la côte S. O., entre cette île et celle de Sant-Antioco, par 39° lat. N. et 6° 10' long. E. Alphonse d'Aragon y débarqua pour s'emparer de la Sardaigne, qui venait d'être cédée à son père Jacques II par le pape Boniface VIII.

PALMELLA, ville de Portugal (Estramadure), à 8 kil. N. E. de Sétubal: 2,750 hab. Colline, ancien château. Titre d'un marquisat. Conquise sur les Maures par Alphonse Henriquez en 1165.

PALMER (J.), célèbre acteur anglais né en 1741, mort en 1784, mourut sur la scène à Drury-Lane, en jouant dans *Misanthropie et Repentir*, de la douleur qu'il sentit à cette question de son interlocuteur: « Comment se portent vos enfants? » Il venait de perdre un fils.

PALMERIUS. *Voy.* PAULMIER.

PALMES (cap des), dans la Guinée sup., à l'extrémité N. O. du golfe de Guinée, par 4° 21' lat. N., 10° 1' long. O.

PALMEZEAUX-CUBIÈRES. *Voy.* CUBIÈRES.

PALMI, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 1[re]), à 31 kil. N. E. de Reggio: 6,000 hab. Soieries. Très endommagée par le tremblement de terre de 1783.

PALMOSA, île de l'Archipel. *Voy.* PATHMOS.

PALMYRE, *Tadmor* en arabe, fameuse ville du désert d'Arabie, ainsi nommée par les Romains à cause de ses beaux palmiers, située entre la Syrie et l'Euphrate, dut à sa position un grand commerce de transit et des richesses considérables. On en attribue la fondation à Salomon. Elle eut longtemps de petits princes, qui se maintinrent dans une espèce d'indépendance jusqu'au III[e] siècle, mais alors ils devinrent tributaires de Rome. Odénat, l'un d'eux, se rendit célèbre sous Gallien par ses exploits contre les Perses et contre plusieurs des trente tyrans; il en fut récompensé par le titre d'auguste (c.à-d. d'associé à l'empire). Zénobie, sa veuve, prit après sa mort celui de reine de d'Orient, mais elle attira ainsi sur ses états les armes d'Aurélien (2[e] successeur de Gallien). Elle succomba, et avec elle périt la principauté de Palmyre qui devint province romaine (272). — Les ruines de la ville de Palmyre sont encore magnifiques; elles sont situées par 34° 25' lat. N., 36° 40' long. E., à 245 kil. S. E. d'Alep, à 268 kil. N. E. de Damas, et ont conservé le nom de Tadmor. Elles ne furent connues des Européens qu'en 1691. Elles ont été éloquemment décrites par Volney.

PALMYRÈNE, territoire de PALMYRE.

PALNATOKE, fameux corsaire danois au X[e] siècle, avait formé une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le fort d'Iæmsborg était le chef-lieu. Il est le héros d'une tragédie d'Œhlenschlæger.

PALO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 17 kil. S. O. de Bari; 4,700 hab.

PALO OU PALOU, *Balisbaga?* ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), sur l'Euphrate, à 130 kil. N. O. de Diarbékir; 8,000 hab.

PALOMINO DE CASTRO-Y-VELAS (Acisle-Antonio), célèbre peintre espagnol, né à Bujalance, près de Cordoue, en 1653, mort en 1725, fut élève de Valdès, et se fit prêtre dans sa vieillesse. Il travailla immensément à Madrid, à Valence, Grenade, Cordoue (on vante surtout sa *Confession de saint Pierre* à Valence et ses fresques du chœur de l'église de Cordoue, ainsi que celles du chœur des Chartreuses de Grenade, etc.), et laissa le *Musée de peinture* (en espagnol), Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol., dont le dernier contient l'histoire des peintres espagnols.

PALOS, *Palus Eneph*, ville d'Espagne (Séville), à 6 kil. S. E. de Huelva, et à l'emb. du Tinto dans l'Atlantique: 1,000 hab. C'est de là que partit Christophe Colomb pour la découverte de l'Amérique (1492).

PALOTA, v. de Hongrie, à 22 kil. N. E. de Vesprim; 4,000 hab. Ravagée par les Turcs en 1603.

PALUD (LA), bourg de France (Vaucluse), à 19 kil. N. E. d'Orange: 2,313 hab.

PALUS MÆOTIDES, auj. *mer d'Azov*. *Voy.* MÉOTIDE et AZOV.

PAMBAMARCA, mont. de la Nouvelle-Grenade, à 33 kil. N. de Quito, fut la principale station des académiciens français qui en 1739 mesurèrent un degré du méridien sous l'équateur.

PAMIERS, ville de France, ch.-l. d'arr. et de cant. (Ariége), à 22 kil. N. de Foix, sur l'Ariége; 6,905 hab. Evêché (érigé en 1296). Cathédrale. Filatures, limes, faux. Aux environs, source minérale (qui guérit les obstructions et la goutte). — Cette ville se nommait primitivement *Fredelas*, en latin *Fredelatum* ou *Fridelacum*; elle fut la capitale de l'ancien comté de Foix. Roger de Foix, de retour de la première croisade, y bâtit un château qu'il nomma *Apamée* du nom d'une ville de Syrie; de là, par corruption, le nom moderne de *Pamiers*. — L'arr. de Pamiers a 6 cant. (Pamiers, le Fossat, Mas-d'Azil, Mirepoix, Saverdun et Varilhes), 114 communes, et 77,758 hab.

PAMISUS, nom de trois petites rivières de la Grèce ancienne, dont deux en Messénie, qui se jetaient dans le golfe de ce nom, et une en Thessalie, affluent du Pénée.

PAMLICO-SOUND, golfe des États-Unis (Caroline du Nord), entre 35°-35° 40' lat. N. et 77° 50'-79° long. O.; 110 kil. du N. au S. O. et 45 de large. Trois îles longues et étroites, dont l'une projette le cap Hatteras, le séparent de l'Atlantique. Il reçoit le Tar ou Pamlico-River et la Neuse.

PAMPAS, vastes plaines de l'Amérique du Sud qui s'étendent dans la partie mérid. du gouv. de Buenos-Ayres, depuis le Rio de la Plata jusqu'auprès des Andes. Ces plaines sont couvertes de broussailles et de forêts; il y règne continuellement des vents violents nommés *pamperos*. On y trouve des chevaux et des bœufs sauvages, ainsi que des lions et des tigres. Elles sont habitées par les Gauchos, d'origine espagnole, qui vivent indépendants et se livrent à la chasse. Dans le sud des *Pampas* habitent des indigènes sauvages et féroces, toujours en guerre avec les Gauchos.

PAMPAS DEL SACRAMENTO, nom donné aux vastes plaines situées dans le N. du Pérou, à l'E. de l'intendance de Truxillo. Découvertes vers 1726; elles sont habitées par plusieurs tribus d'Indiens au milieu desquelles on a établi des missions.

PAMPELONNE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 24 kil. N. E. d'Alby: 2,000 hab. Toiles.

PAMPELUNE, *Pompeiopolis* en latin, *Pamplona* en espagnol, ville forte d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de ce nom et de la capitainerie-générale de Navarre, sur l'Arga, à 320 kil. N. E. de Madrid; 15,000 hab. Evêché. Citadelle, fortifications, cathédrale, promenade de la *Taconera*, palais du vice-roi de Navarre. Peu d'industrie et de commerce. Laines et soieries. — Pampelune était capitale du roy. de Navarre, et depuis que ce pays fut coupé en deux parties, la Navarre française et la Navarre espagnole, elle a été capitale de la dernière. Elle fut prise en 774 par Charlemagne, et en 1530 par Odet de Foix, sans coup férir, mais perdue sur-le-champ. En vain les Français en firent le siége l'année suivante. C'est pendant ce siége qu'Ignace de Loyola, enfermé dans Pampelune, eut sa fameuse vision. Les Français entrèrent encore dans Pampelune en 1808 et 1823. Elle a été souvent prise et reprise dans les dernières guerres civiles d'Espagne (1831-1842). — L'intendance de Pampelune n'est autre que l'ancienne Navarre.

PAMPELUNE (Nouvelle-Grenade). *Voy.* PAMPLONA.

PAMPHUS, un des poëtes de la Grèce primitive, natif d'Athènes, laissa, dit-on, des hymnes qui se chantaient aux mystères d'Eleusis avec ceux d'Olen et d'Orphée. On le place tantôt avant, tantôt après Olen.

PAMPHYLE ou **PAMPHILE**, peintre grec, né en Macédoine, vivait sous Philippe, au IVe siècle av. J.-C. Il fonda l'école sicyonienne et fut le maître d'Apelle. Il était fort bon mathématicien.

PAMPHYLE (saint), de Béryte, remplaça Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, en fonda une à Césarée de Palestine, fut arrêté en 307 comme chrétien, resta deux ans en prison et subit le martyre en 309. On lui doit une bonne édition de la Bible et un savant commentaire sur les Actes des Apôtres. L'Eglise le fête le 1er juin.

PAMPHYLE (EUSÈBE). *Voy.* EUSÈBE.

PAMPHYLIE, primitivement *Mopsopie*, auj partie O. du pachalik d'*Itchil* et partie S. E. de l'*Anatolie*, contrée de l'Asie Mineure au S., sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie, était bornée au N. par la Pisidie. La côte y forme un golfe appelé golfe de Pamphylie. Attalée, Olbie, Side, Ptolémaïs en étaient les villes principales. Sous l'empire romain, ce fut une prov. du diocèse d'Asie.

PAMPLONA, ou *Pampelune*, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), ch.-l. de la prov. de même nom, sur la Zulia, à 430 kil. N. E. de Bogota; 3,200 hab. Elle fut fondée par Ursua en 1549.—La prov. de Pamplona est une des quatre du dép. de Boyaca: 235 kil. d'E. à l'O. sur 125; 78,000 hab. Cacao, tabac, etc. Or, argent, cuivre, plomb.

PAMPLONA, ville d'Espagne. *Voy.* PAMPELUNE.

PAN, dieu grec, fils de Jupiter et de Callisto, présidait aux troupeaux et aux pâturages, et passait pour l'inventeur du chalumeau. Epris de la nymphe Syrinx, il se mit à sa poursuite et eut la douleur de la voir changée en roseau au moment où il allait la saisir. Il ne fut pas plus heureux auprès de la nymphe Echo. On figura Pan d'abord couvert de peaux de bouc, puis ayant les cornes, les pieds et les cuisses velues du bouc. On lui donne pour cortége des êtres de même forme, dits pans, panisques ou égipans, c.-à-d. pans-chèvres (du nom de Pan et du grec *aïges*, chèvres), qui sont peu différents des Satyres. Le Faune des Latins ressemble fort au Pan des Grecs; cependant on les distingue. C'est en Arcadie surtout que Pan était adoré. Ses fêtes s'y nommaient *Lycées*; à Rome, elles furent appelées *Lupercales*. Le bas peuple en Grèce croyait que Pan faisait des courses nocturnes, des apparitions subites qui jetaient partout l'effroi; de là le nom de *terreur panique*. A l'époque de l'invasion des idées orientales en Grèce et à Rome, Pan devint un dieu suprême, créateur et roi du monde, identique à la nature ou à l'universalité des êtres (*pan*, tout). On confondait Pan ainsi envisagé avec l'Osiris des Égyptiens: de là le nom de *Panopolis* donné par les Grecs à une ville de la Haute-Égypte où Osiris était adoré.— Pan est aussi quelquefois identifié avec le dieu Mendès ou Mandou des Egyptiens (*Voy.* MANDOU).

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes vers l'an 190 av. J.-C., florissait vers l'an 150. Il étudia d'abord à Athènes sous Zénon, auquel il succéda dans la chaire du Portique, puis vint à Rome, et y ouvrit une école, qui fut fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. P. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établit dans sa propre maison, et l'emmena dans les diverses missions dont il fut chargé par la suite. Plus tard, il se retira à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Panætius avait composé divers ouvrages qui ne nous sont pas parvenus, entre autres un traité des *Devoirs* qui a fourni le fond des *Offices* de Cicéron; un livre des *Sectes*, où il soumettait les doctrines philosophiques à la censure (on en trouve quelques fragments dans Diogène-Laërce); des traités *de la Divination*; *de la Tranquillité d'esprit*, etc. On peut consulter les recherches de l'abbé Sevin sur

Panætius (*Acad. des Inscript.*, tome x), et une dissertation de Van der Linden (*de Panœtio*), Leyde, 1802.

PANÆTOLIUM. *Voy.* ETOLIE.

PANAGIOTÈS. *Voy.* PANGOTAKI.

PANAMA, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), ch.-l. de la prov. de même nom et de tout le dép. de l'Isthme, au fond d'une vaste baie, sur l'Océan Pacifique, par 81° 47' long. O., 8° 58' lat. N.; 12,000 hab. Cathédrale, collége, beaux couvents, hôpital. Bien bâtie. Port peu sûr. Commerce déchu de ce qu'il était jadis, lorsque Panama était l'entrepôt des trésors du Pérou, et qu'on y faisait la pêche des perles, qui est auj. abandonnée.— Il a existé de 1618 à 1670 une première Panama, fondée par Davila et qui fut incendiée par les flibustiers : en la relevant, on choisit un emplacement moins accessible. En 1821 eut lieu, sans grand résultat, sous les auspices de Bolivar, le congrès de Panama, qui dans les idées de ce chef de la Colombie aurait dû être comme l'Amphictyonie de tous les États américains indépendants. — La prov. de Panama, une des deux prov. du dép. de l'Isthme, sur les deux Océans, au S. du Guatimala, a 480 kil. sur 200; 60,000 hab. Montagnes, forêts, plantes médicales. Fertilité médiocre, mais superbe position, qui semble l'appeler à être l'entrepôt du commerce des deux mondes.

PANAMA (isthme de), isthme qui joint les deux Amériques, par 9° 25' lat. N., et 81° long. O., n'a dans certains endroits que 64 kil. de large. Le peu de largeur de cet isthme a fait penser à couper ce court passage par un canal qui unirait l'Atlantique à l'Océan Pacifique, en faisant communiquer les eaux du Rio-Chagres avec celles du Rio-Grande; on a aussi parlé d'ouvrir une route en fer d'une mer à l'autre. — On donne le nom de *Golfe de Panama* à l'enfoncement formé par le Grand-Océan sur la côte méridionale de l'isthme de Panama, de 6° 50' à 7° 13' lat. N. et de 80° 10' à 82° 45' long. O.

PANARD (Ch.-Fr.), vaudevilliste et chansonnier renommé, né à Nogent-le-Roi en 1694, mort en 1763, avait composé près de 80 pièces, soit seul, soit de société avec Collé, Piron et Gallet; il publia en 1763 un volume qui ne contient que 5 comédies, et 13 opéras-comiques. Les *Œuvres choisies* de Panard (publiées par Armand Gouffé) forment 3 vol. in-18, Paris, 1803.

PANARO, *Scultena*, riv. d'Italie, sort des Apennins, sépare l'État de l'Eglise du duché de Modène, et se jette dans le Pô, rive droite, après un cours de 125 kil. Elle a donné son nom à un dép. du roy. d'Italie de Napoléon, formé de la partie E. du duché de Modène et qui avait pour ch.-l. Modène.

PANATHÉNÉES, *Panathenæa* (de *pân*, tout, et *Athenê*, Minerve, ou *Athenæa*, fêtes de Minerve), grande fête athénienne, se célébrait en l'honneur de Minerve. Instituée par Erichthonius vers 1495 av. J.-C., elle reçut un nouveau lustre de Thésée, qui fit de Minerve la déesse de *toute* l'Attique, et de sa fête le rendez-vous et le lien commun des peuples de *tous* les bourgs de cette contrée. On distingua plus tard les *grandes* et les *petites Panathénées*. Les premières se célébraient de 4 ans en 4 ans; les secondes tous les ans. On déployait dans les grandes Panathénées une magnificence extrême : la cérémonie principale était la procession du *peplum* ou voile de Minerve (*Voy.* PEPLUM) ; puis venaient les *lampadodromies* (ou courses avec des flambeaux à la main), des jeux gymnastiques, des représentations dramatiques dans lesquelles les poëtes disputaient le prix, enfin des festins publics.

PANAY, une des îles Philippines, par 120° 10' long. E., 11° 15' lat. N.: 160 kil. sur 130; 296,000 hab. Montagnes, forêts, sol très fertile. Riz, cannes à sucre, poivre, etc.; beaucoup de bétail, chevaux. Les habitants sont des Papous, des Bissayos, peuple très industrieux. Résidence d'un gouverneur espagnol.

PANCHAIE, partie de l'Arabie Heureuse renommée chez les anciens pour la quantité de parfums qu'elle produisait. On la place ordinairement dans la Sabée (à la pointe N. E. de l'Arabie, sur le golfe Persique); d'autres en font une île voisine de l'Arabie (*Voy.* ÉVHÉMÈRE); quelques-uns doutent même de son existence.

PANCIATICI, puissante famille de Toscane, était à la tête des Gibelins de Pistoie. Elle chassa les Tedici, qui avaient vendu cette ville à Castruccio Castracani, et conclut en 1327 avec Florence un traité en vertu duquel Pistoie devenait, avec le titre d'*amie*, dépendante de Florence, et recevait garnison florentine. Dans la suite, plusieurs Panciatici s'établirent à Florence. Toujours Gibelins, ils figurèrent parmi les ennemis des Médicis; mais quand les Médicis eurent établi leur domination, ils devinrent leurs amis; ils soutinrent même leur parti à Pistoie contre les Strozzi (1437).

PANCIROLI (Gui), né à Reggio, en 1523, mort en 1599, professa avec éclat le droit à Pavie, à Turin, et publia, entre autres écrits importants: *Commentarius in Notitiam de utriusque imperii magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *De rebus inventis et perditis*, 1599, 2 vol. in-8 (ouvrage écrit originairement en italien, trad. en latin par Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8; en français par Lanoue, Lyon, 1617, in-8); c'est le plus curieux de ses ouvrages. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Venise sous le titre de *Tractatus universi juris*.

PANCKOUCKE (Charles-Joseph), imprimeur-libraire, né à Lille en 1736, mort en 1798, s'établit à Paris à 28 ans, forma une des librairies les plus renommées de l'Europe, éleva le *Mercure de France* à un haut degré de prospérité, publia avec Beaumarchais le *Voltaire*, édit. de Kehl, conçut le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il commença l'exécution, et créa le *Moniteur*. Au milieu de ces vastes entreprises, il trouva le temps de composer lui-même plusieurs ouvrages: il traduisit Lucrèce, 1768, et, en société avec Framery, les poëmes de l'Arioste et du Tasse; publia diverses brochures politiques, des mémoires de mathématiques, une *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*, 1795, in-12, etc. — André-Joseph Panckoucke, son père, avait été libraire à Lille et a laissé aussi divers ouvrages: *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12 (deuxième édit. 1773, 2 vol. in-12); *Manuel philosophique*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des Proverbes français*, 1749, etc.— Le fils de Ch.-Joseph, M. Ch.-L.-Fleury Panckoucke, né en 1780, marchant sur les traces de son père, s'est distingué à la fois comme libraire-éditeur et comme auteur. Il a donné comme auteur une traduction complète de Tacite; comme éditeur, le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Victoires et conquêtes des Français*, et une magnifique collection des auteurs classiques latins, avec trad. franç., sous le titre de *Bibliothèque latine-française*, Paris, 1825-39, 178 vol. in-8.

PANCSOVA, ville de Hongrie. *Voy.* PANTCHOVA.

PANDÆ. *Voy.* PANDION (roy. de).

PANDARUS, fils du troyen Lycaon et ami de Pâris, était un des plus braves guerriers de l'armée de Priam pendant le siége de Troie. Impatient de combattre, il viola la trêve conclue entre les Troyens et les Grecs, en décochant un trait sur Ménélas. Il fut peu après tué par Diomède, qu'il venait de blesser.

PANDATARIE, *Vendotiene*, îlot de la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis du cap de Circé, était un des lieux d'exil sous l'empire. C'est là que furent reléguées et que moururent Julie, fille d'Auguste, Agrippine l'ancienne, et Octavie, fille de Claude.

PANDERPOUR, ville de l'Inde ancienne, sur la Bimah, à 300 kil. S. E. de Pounah : 15,000 hab. Statue de Vichnou-Ouittoba, qui attire les pèlerins.

PANDION, roi d'Athènes qui, dit-on, institua les *Pandies*, fêtes de Jupiter (*Zeus, Dios*), commune à *tous* (*pantes*) les habitants de l'Attique, était fils et successeur d'Erichthonius, et fut père d'Erechthée, de Progné, de Philomèle; il régna de 1437 à 1397 av. J.-C., et vainquit le roi de Thèbes, Labdacus. — Un autre Pandion monta sur le trône d'Athènes en 1307, et en fut chassé après 24 ans de règne par les Métionides, issus du roi Erechthée. Il fut père d'Egée, qui remonta sur le trône d'Athènes.

PANDION (roy. de), *Pandionis regnum*, pays de l'Inde en deçà du Gange, sur la côte occid., probablement dans le Karnatic actuel et aux environs de Mathoura et Marava. Il est à croire que ses limites varièrent, et que pendant un temps le royaume s'étendit très loin à l'intérieur. La renommée du roy. de Pandion se répandit jusqu'en Italie à partir du temps d'Auguste: mais rien de plus vague que les récits répandus sur ce royaume. On croit que ce vague tient surtout à ce que *Pandion*, ou un mot de ce genre, a signifié prince, chef, dans un des dialectes de l'Inde. Il serait possible aussi que ce mot dérivât de Pendjab: il y eut en effet un roy. de Pandion, au N. de l'Inde dans le Pendjab, ou, comme l'indique Strabon, dans une partie de l'ancien roy. de Porus. Strabon appelle le roi du roy. septent. de Pandion, tantôt Porus, tantôt Pandion (ni l'un ni l'autre n'est un nom propre): il lui donne autorité sur cent rois. — Il est aussi question chez les anciens d'un peuple dit *Pandæ*, lequel aurait été, suivant Strabon, régi par des femmes. On a pensé que les *Pandæ* ne différaient pas du royaume de Pandion, et que le gouvernement des femmes doit s'entendre du droit de succession cognatique ou par les femmes, qui y était établi au lieu de la succession agnatique ou par les mâles.

PANDIT, nom indien qui correspond à celui de docteur, est ordinairement porté par les Brahmes qui se destinent à l'enseignement.

PANDJAB. *Voy.* PENDJAB.

PANDJNAD, gros cours d'eau, affluent du Sind, est formé de la réunion des quatre grandes rivières qui, avec le Sind, arrosent le Pendjab. Ces rivières sont, en allant de l'O. à l'E., le Djelam ou Behat (*Hydaspe* des anciens), le Tchennab (*Acesines*), le Ravei (*Hydraote*), le Setledje ou Gharra (*Hyphase*) grossi du Bedjah (*Byas*). On ne sait pas lequel de ces quatre fleuves reçoit vraiment les autres; mais il est certain que le Pandjnad qui les représente tous les quatre (ou tous les cinq en comptant le Bedjah) est tributaire du Sind.

PANDOLFE I, dit *Tête-de-Fer*, prince de Capoue, fils et successeur de Landolfe IV, réunit sous sa domination, grâce à Othon I, les villes de Bénévent, Capoue, Salerne, Camerino, Spolète, fut en guerre avec les Grecs qui le battirent à Bovino (juin 969) et le firent prisonnier, redevint libre en 970, se vengea des attaques que les Napolitains avaient dirigées sur ses états en son absence, et mourut en 981. — Quatre autres princes du même nom régnèrent à Capoue.

PANDORE, nom de la 1re femme, selon la mythologie grecque. Elle fut modelée par Vulcain, animée par Minerve, douée de toutes les qualités par les dieux, qui chacun lui firent un don (d'où son nom, dérivé de *pan*, tout; *dôron*, don), puis envoyée par Jupiter à Prométhée, avec une boite où tous les maux étaient enfermés. Prométhée, soupçonnant un piége, refusa Pandore et ses présents; mais Epiméthée, son frère, la prit pour épouse, ouvrit la boîte et donna ainsi l'essor à tous les maux. Il ne resta au fond de la boite que l'espérance. L'invasion de tous les maux sur la terre fit naître le siècle de fer. Pandore est l'*Eve* des Grecs.

PANDOSIE, v. d'Epire, au S., sur les confins de la Molosside et de la Thesprotie, sur une riv. nommée Achéron; — ville du Brutium, à l'embouchure du Latis, était une colonie de la précédente.

PANDOUR, village de Hongrie (Pesth), à 36 kil. S. de Kolotza; ses habitants, d'abord employés à la poursuite des voleurs, puis enrégimentés en corps francs, ont fait donner le nom de *Pandours* aux divers corps francs qu'avait l'Autriche.

PANDOUS ou **PANDAVAS**, cinq frères célèbres dans la mythologie indienne, qui, suivant le Mahabharata, disputèrent le trône de l'Inde aux Kourous, leurs cousins, et finirent par l'emporter sur eux par la protection de Krichna. La lutte des Kourous et des Pandous a fourni nombre d'épisodes au Mahabharata. Ces récits doivent avoir pour base des faits réels et une lutte qui peut-être eut lieu dans des temps reculés sur les confins de l'Inde septentrionale et de la Bactriane.

PANÉAS. *Voy.* CÉSARÉE DE PALESTINE.

PANEPHYSIS, ville d'Egypte. *Voy.* DIOSPOLIS.

PANETIUS. *Voy.* PANÆTIUS.

PANFILI. *Voy.* INNOCENT X.

PANGE, ch.-l. de cant. (Moselle), à 12 kil. S. E. de Metz; 400 hab. Beau château.

PANGÉE, *Pangæus*, auj. monts *Castagnatz*, petite chaîne de mont. en Thrace, joint le Rhodope à l'Hémus. C'est d'elle que sort le Nestus. On y trouvait des mines d'or et d'argent.

PANGOTAKI (Nicosios), vulg. *Panagiotès*, d'une des familles grecques dites Fanariotes, fut premier drogman de la Porte. Il avait étudié la médecine en Italie. Ayant suivi Ahmed Kopròli dans son expédition contre Candie, il parvint par son adresse à soustraire les Candiotes à la rage du vainqueur. Pangotaki mourut en 1673. On a de lui une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, en grec, Amsterdam, 1662, trad. en latin par Normann, Leipsick, 1695.

PANIANY, ville de l'Inde, à l'embouchure du Paniany dans la mer des Indes, à 60 kil. S. E. de Calicut: 40 mosquées. Bois de teck, poivre, riz, etc.

PANIGAROLA (Fr.), prédicateur de Milan, né en 1548, mort en 1594, fut cordelier, suffragant de l'évêque de Ferrare (1586), évêque d'Asti, et vint avec le cardinal Caïétan en France pour appuyer la Ligue. Outre ses *Sermons* (Rome, 1596, in-4), on a de lui un *Traité de l'éloquence de la chaire*, intitulé: *Il predicatore*, Venise, 1609, in-4.

PANIN (Nikita-Ivanovitch, comte), issu des Pagnini de Lucques, né en 1718, mort en 1782, fut chambellan et grand-écuyer d'Elisabeth de Russie, ambassadeur, puis gouverneur du grand-duc Paul (depuis Paul I), enfin ministre de Catherine II. — Son frère, P. Panin, se distingua à la prise de Bender et triompha de l'insurrection de Pougatchev.

PANIONIUM, nom donné à la confédération ionienne et au lieu où s'assemblaient ses députés. La confédération se composait de douze cités: Ephèse, Smyrne, Phocée, Colophon, Téos, Erythres, Clazomène, Myonte, Priène, Lébédos, Samos, Chios. Le lieu de la réunion était au S. d'Ephèse.

PANIPOT ou **PANIPET**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), à 80 kil. N. O. de Delhi. Grande, jadis murée. Il se livra aux environs de cette ville deux grandes batailles en 1525 et en 1761 (dans la première, les Mongols défirent les Afghans; dans la seconde ceux-ci taillèrent en pièces les Mahrattes).

PANIS, indig. de l'Amérique du N. *Voy.* PAWNEES.

PANISSIÈRES, ville de France (Loire), à 14 kil. N. E. de Feurs; 3,730 hab. Toiles, linge de table.

PANNAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 13 kil. S. E. de Tchatterpour; aux environs, riches mines de diamants.

PANNAR ou **PENNAR**, riv. de l'Inde, naît à 18 kil. N. de Nondy-Droug, dans le Maïssour, coule au S. E., traverse le Balaghat et le Karnatic, et tombe dans le golfe du Bengale. Cours 450 kil.

PANNONIE, *Pannonia*, auj. partie de l'*Autriche*, de l'*Esclavonie*, de la *Croatie*, région de l'Europe anc., bornée au N. et à l'E. par le Danube, à l'O. par la Norique, dont la séparait le mont Cétius. Ce pays fut dès le IIe siècle divisé en deux prov.: *Pannonie* 1re ou *Haute*, et *Pannonie* 2e ou *Basse*, séparées par l'*Arrabona* (Raab). La 1re était à l'O. et avait pour ch.-l. *Petovio* (auj. Petau); la 2e, à l'E., eut pour capitale d'abord *Aquincum* (Vieux-Bude), ensuite *Sirmium*. Au IVe siècle, on retrancha de la Pannonie 2e le pays entre la Drave et la Save, auquel on donna le nom de Savie; *Sirmium* en fut le chef-l., et *Aquincum* redevint celui de la Pannonie 1re. Les premiers habitants de la Pannonie furent Celtes d'origine. Longtemps indépendants, ils furent soumis par les rois de Macédoine Philippe et Alexandre. Jules César fit pénétrer les Romains dans cette contrée, et sous Tibère la conquête de la Pannonie fut complète.

PANOPOLIS (c.-à-d. *ville de Pan*), primit. *Chemmis*, auj. *Akmym*, ville de la Haute-Egypte, sur la droite du Nil, entre Ptolémaïde et Antæopolis et vis-à-vis Crocodilopolis. Osiris, le Pan des Grecs, y était particulièrement honoré (d'où le nom grec de la ville). Le poëte Nonnus y naquit.

PANORME, auj. *Palerme*, ville de Sicile sur la côte N., fondée par les Phéniciens, fut la capit. de la Sicile carthaginoise, et fut prise par les Romains en 252 av. J.-C. Gélon y défit, l'an 480 av. J.-C., Amilcar qui commandait une armée de 150,000 Carthaginois.

PANSA (C. Vibius), consul en 43 av. J.-C., avec Hirtius, fut vaincu devant Modène par M. Antoine, et périt dans la bataille.

PANTALEON (saint), saint vénéré des Grecs, subit, à ce qu'on croit, le martyre à Nicomédie, sous Galère, vers l'an 305. On l'honore le 27 juillet.

PANTALÉON (Jacques), pape. *Voy.* URBAIN IV.

PANTALÉON HEBENSTREIT, musicien. *Voy.* HEBENSTREIT.

PANTASMA, riv. du Guatimala (Honduras), coule à l'O. S. E., puis au N. E., et tombe dans la baie de Mosquitos, après un cours de 700 kil.

PANTCHOVA, ville de Hongrie (Banat allemand), sur le Danube et la Temes, à 170 kil. S. E. de Bude; 7,700 hab. Siége d'un protopape. Commerce.

PANTELLARIE ou **PANTALARIE**, jadis *Cosyra*, île de la Méditerranée, par 9° 35' long. E., 36° 55' lat. N., plus près de la côte d'Afrique que de celle de Sicile, et pourtant dépendante de celle-ci : 50 kil. de tour; 5,000 hab. Montagnes, un volcan éteint: vallées très fertiles. On y a trouvé des médailles qui prouvent que cette île a jadis appartenu aux Phéniciens et aux Carthaginois.

PANTÈNE (saint), stoïcien, se convertit au christianisme, devint en 179 le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, fut institué par le patriarche Démétrius apôtre des nations orientales, séjourna plusieurs années dans l'Inde, puis revint dans Alexandrie où il vivait encore en 216. Saint Pantène est compté parmi les pères de l'Eglise. Il eut, entre autres disciples célèbres, saint Clément d'Alexandrie.

PANTHEISTES (de *pan*, tout, et *théos*, dieu), philosophes qui réduisent toutes les existences à une seule, celle de Dieu, n'accordant à tous les autres êtres qu'une réalité apparente et les absorbant tous dans la substance divine. On attribue ce système aux plus anciens philosophes de l'Inde; en Grèce, à Xénophane, à Parménide, et en général aux Eléates: dans les temps modernes à Jordano Bruno, à Spinosa, et dans l'Allemagne actuelle à Schelling, à Hegel (*Voy.* ces noms).

PANTHEON, célèbre édifice de Rome, construit sous Auguste aux frais d'Agrippa, dans le champ de Mars. Bien que consacré à Jupiter Vindicator, il fut destiné à recevoir les statues de tous les dieux (*pan*, *théos*). Il fut restauré par Adrien. Déjà fort maltraité par les barbares, il fut dépouillé par les papes des superbes bas-reliefs qui le décoraient. Le Panthéon est remarquable surtout par son dôme de 46 mètres de diamètre; c'est auj. l'église de *Santa Maria Rotonda*. — Le Panthéon de Paris, bâti sous Louis XV par Soufflot, fut d'abord destiné à former l'église de Ste-Geneviève; lors de la révolution de 1789, il fut consacré à recevoir les restes des grands hommes de la France; rendu au culte sous la Restauration, il est revenu en 1830 à sa précédente destination. Le fronton porte la célèbre inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*

PANTICAPEE, *Panticapœum*, auj. *Kertch*, ville de Tauride, sur le Bosphore Cimmérien, était d'origine milésienne. Elle jouit pendant un temps de l'indépendance, mais finit par devenir sujette des rois du Bosphore, qui en firent leur capitale. C'est là que mourut Mithridate et que régnait Pharnace.

PANTIN, ch.-l. de cant. (Seine), près du canal de l'Ourcq, et du bois de Romainville; 1,200 hab. Aux env., carrières de moellons et de pierres à plâtre.

PANTOJA, peintre espagnol. *Voy.* LA CRUZ.

PANVIN ou **PANVINIO** (Onuphre), savant, né à Vérone en 1529, mort en 1568, fut ermite de saint Augustin, professeur de théologie à Florence (1554), attaché à la bibliothèque du Vatican sous Marcel II, et laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire et d'antiquités, entre autres: *Epitome romanorum pontificum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567, in-4, Heidelberg, 1588, in-fol.; *Fasti et triumphi Romanorum*, Venise, 1557, in-fol.: *De Triumpho*, Venise, 1573, in-fol.: *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*, Venise, 1567, in-8, etc.

PANYASIS, ancien poëte grec d'Halycarnasse, auteur d'un poëme (auj. perdu) sur les 12 travaux d'Hercule, vivait au commencement du Ve siècle av. J.-C. et fut mis à mort par Lygdamis, roi de Carie. Il était oncle d'Hérodote.

PANZER (Georges-Wolfgang-François), ministre luthérien, né à Sulzbach en 1729, mort en 1805, s'est fait connaître comme bibliographe, et a laissé : *Annales typographici ab artis inventæ origine*, Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4, etc., etc.

PAO-KING, ville de Chine (Hou-nan), par 27° 4' lat. N., 109° long. E.; ch.-l. de dép.

PAOLA ou **PAULE**, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), sur la mer Tyrrhénienne, à 23 kil. N.O. de Cosenza: 4,900 hab. Couvent de Minimes. Patrie de saint François de Paule.

PAOLI (Pascal), célèbre général corse, né en 1726 aux environs de Bastia, suivit à Naples son père exilé, y fut élevé dans la haine du nom génois, fut quelque temps au service de Naples, rentra en Corse vers 1753, fut, bien qu'absent, proclamé chef de l'île en 1755, soutint avec courage la lutte contre les Génois, et finit par leur enlever tout l'intérieur de l'île. Prenant alors le rôle de législateur, il réorganisa la justice, perfectionna les monnaies, les poids et mesures, l'instruction, l'agriculture, le commerce, réprima ou combattit beaucoup d'abus, et invita J.-J. Rousseau à venir l'éclairer dans ses travaux régénérateurs. Quand Gênes eut cédé la Corse à la France (1768), il tenta, mais en vain, de résister à la nouvelle puissance, et fut vaincu par le comte de Vaux; il trouva un refuge en Angleterre. Appelé en France en 1789, il reçut avec le titre de lieutenant-général le commandement militaire de son pays, mais il se brouilla plus tard avec la Convention, qui le mit hors la loi (1793): il offrit alors la Corse au cabinet de St-James qui accepta l'offre, mais qui donna la vice-royauté de l'île à un autre. Paoli alla néanmoins se fixer en Angleterre, et mourut aux environs de Londres en 1807. Il laissa par son testament des sommes considérables pour fonder dans sa patrie des écoles, qui sont aujourd'hui floris-

tes. — Hyacinthe Paoli, père du précédent, dirigea, de 1734 à 1739, la grande insurrection contre les Génois, offrit en vain la Corse aux cours de Rome et de Madrid, céda sa place au baron Théodore de Neuhof, combattit encore pour l'indépendance corse, après la chute de ce dernier, fut vaincu par Maillebois, se retira à Naples, et y mourut vers 1756.

PAOLO (Fra). *Voy.* SARPI.

PAO-NING, ville de Chine (Se-tchuen), par 31° 32' lat. N., 104° long. E.; ch.-l. de dép. Musc.

PAOU, île du Grand-Océan. *Voy.* VITI.

PAPA, ville de Hongrie (Weszprim), à 44 kil. N. O. de Weszprim; 8,000 hab. Jadis ville forte.

PAPA, *Araxum prom.*, cap de Grèce, sur la côte N. O. de la Morée, à l'entrée du golfe de Patras.

PAPANODISIA, une des îles des Princes, dans la mer de Marmara (5,000 hab.), à 16 kil. S. E. de Constantinople; — le ch.-l. de l'île porte le même nom.

PAPE, chef visible de l'Eglise, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre. Il réside à Rome et jouit à la fois d'un pouvoir spirituel, et d'un pouvoir temporel. Comme chef spirituel le pape a la souveraine autorité sur l'Eglise catholique romaine, fait observer les *canons* ou réglements, assemble les conciles, crée les cardinaux, confirme les évêques, institue, autorise ou supprime à volonté les ordres religieux, veille au maintien du dogme et de la discipline, approuve ou censure les doctrines nouvelles, écrit dans ce but des *bulles*, des *brefs*, des *encycliques*; excommunie ou lève les excommunications, accorde les grandes dispenses, distribue les indulgences, etc. Comme prince temporel, le pape gouverne avec un pouvoir absolu la ville de Rome et les Etats de l'Eglise (*Voy.* ce mot). Il entretient près des cours étrangères des *légats*, des *nonces* qui représentent à la fois son double pouvoir. — Le pape porte une triple tiare, symbole des diverses puissances qu'il réunit sur sa tête (chef de l'Eglise, évêque de Rome, souverain temporel des Etats Romains); il tient à la main une clef d'or et une clef d'argent, qu'on nomme les *clefs de saint Pierre*. Il est élu par les cardinaux enfermés dans le conclave, et est choisi parmi eux. L'*élection* se fait au Vatican; elle est suivie de l'*exaltation*, dans laquelle le nouveau pape, placé sur son siége pontifical, est porté sur les épaules à l'église Saint-Pierre; après l'exaltation a lieu le couronnement. Le pape se donne à lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu*; on le nomme aussi *Souverain pontife*, *Saint-Père*, *Très Saint-Père*; en s'adressant à lui, on dit *Votre Sainteté*.

Le mot *pape*, qui en grec signifie *père* et *aïeul*, se donnait autrefois à tous les évêques; ce n'est que depuis Grégoire VII (1073) qu'il a été appliqué exclusivement au souverain pontife. La suite des papes remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre. Longtemps ils ne furent que les évêques de Rome: ce n'est guère qu'au IVe siècle, sous Constantin, que leur suprématie commença à s'établir: elle fut formellement reconnue par un décret de l'empereur Valentinien III, en date de 445. Toutefois cette suprématie ne fut admise que par les églises d'Occident: celles d'Orient, représentées par les patriarches d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, ne cessèrent de la contester; l'église de Constantinople, après s'être unie pendant quelque temps à l'église de Rome, s'en isola sous le patriarche Photius (858) et rompit avec elle au XIe siècle (1053). — Dans les premiers siècles, les papes ne possédaient qu'un pouvoir spirituel, et ils obéissaient aux empereurs ou aux princes qui les remplacèrent en Italie. Constantin les dota richement, mais il ne leur fit point cette célèbre donation que l'on a quelquefois alléguée: ce n'est que du VIIIe siècle que date leur pouvoir temporel. Après avoir abattu les Lombards, Pépin-le-Bref (755) et Charlemagne (775), donnèrent aux papes une partie des états conquis (l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, puis le Pérugin et le duché de Spolète), et en firent ainsi une puissance terrestre. La donation faite au Saint-Siége par la grande-comtesse Mathilde du territoire appelé depuis *patrimoine de Saint-Pierre* (*Voy.* ce nom), accrut encore leur pouvoir temporel (1077). Au moyen âge les papes jouent un rôle de plus en plus important: ils civilisent les peuples, propagent la religion, prêchent ou encouragent les *Croisades* (*Voy.* ce mot); devenus les arbitres de l'Europe, ils sont les médiateurs des princes dans leurs différends, et poursuivent jusque sur le trône le crime ou l'infamie; mais souvent aussi, se laissant entraîner au delà des bornes, ils prennent parti dans les guerres civiles et prétendent disposer des trônes; de là de longues luttes qui compromettent le respect des peuples. C'est surtout avec l'Empire et la France qu'eurent lieu ces querelles, qui mirent en feu l'Allemagne et l'Italie. (*Voy.* INVESTITURES, GUELFES, GIBELINS, GRÉGOIRE VII, BONIFACE VIII, HENRI IV et V, empereurs, PHILIPPE-LE-BEL, etc.). En 1305, le pape Clément V va se fixer à Avignon, et ses successeurs continuent à y résider jusqu'en 1377; pendant tout ce temps, ils sont sous l'influence des rois de France. Grégoire XI retourne à Rome en 1377. A la mort de ce pape éclate le grand schisme d'Occident qui dura 70 ans (1378-1448), et pendant lequel on vit régner simultanément deux séries de pontifes qui résidaient les uns à Rome, les autres dans Avignon ou ailleurs, et qui s'anathématisaient réciproquement. Vers le même temps, les papes voient ébranler leur puissance par les tentatives de divers novateurs qui prétendent réformer l'Eglise: Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, échouent; mais enfin Luther (1517), Zwingle et Calvin (1535) réussissent; Henri VIII, à son tour, sépare l'Angleterre de l'Église romaine, et plus de la moitié de l'Europe échappe à l'autorité des papes. Depuis cette époque, la puissance des souverains pontifes a toujours été déclinant, et ils ont dû renoncer à toute influence sur les affaires temporelles des nations étrangères. En France, l'autorité spirituelle du pape s'est maintenue, mais avec certaines restrictions qui ont été formulées par l'organe de Bossuet, dans la célèbre déclaration de 1682 (*Voy.* ÉGLISE GALLICANE), et à certaines conditions qui ont été déterminées dans les diverses *pragmatiques-sanctions* et les *concordats* (*Voy.* ces mots). Les relations actuelles de la France avec l'Église romaine sont fixées par le concordat de 1801. — Le mode d'élection des papes a subi diverses modifications. Primitivement, l'élection était faite conjointement par le clergé et le peuple de Rome; bientôt le clergé y obtint la principale part. Le choix fait devait toujours être confirmé par le prince; souvent même les empereurs s'arrogèrent le droit de nommer par eux-mêmes les papes. Louis-le-Débonnaire, en 824, et l'empereur Henri II, en 1014, rétablirent la liberté d'élection. Au XIIe siècle, les cardinaux s'attribuent à eux seuls le droit d'élire: c'est de l'an 1181 que date cette innovation. Enfin Honorius III, en 1216, ou selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fît en conclave.

Liste chronologique des papes.

S. Pierre,	32	S. Soter,	168
S. Lin,	66	S. Eleuthère,	177
S. Anaclet,	78	S. Victor I,	193
S. Clément I,	91	S. Zéphirin,	202
S. Evariste,	100	S. Calixte I,	219
S. Alexandre,	109	S. Urbain I,	223
S. Sixte I,	119	S. Pontien,	230
S. Télesphore,	127	S. Anthère,	235
S. Hygin,	139	S. Fabien,	236
S. Pie I,	142	S. Corneille,	251
S. Anicet,	157	Novatien, anti-pape,	251

S. Luce I,	252
S. Etienne I,	253
S. Sixte II,	257
S. Denys,	259
S. Felix I,	269
S. Eutychien,	275
S. Caïus,	283
S. Marcellin,	296
S. Marcel,	308
S. Eusèbe,	310
S. Melchiade ou Miltiade,	311
S. Silvestre I,	314
S. Marc,	336
S. Jules I,	337
S. Libère,	352
Félix II,	355
S. Libère, *de nouveau*,	355
S. Damase,	366
Ursin, anti-pape,	»
S. Sirice,	384
S. Anastase,	398
S. Innocent I,	402
S. Zozime,	417
S. Boniface I,	418
S. Célestin I,	422
S. Sixte III,	432
S. Léon-le-Grand,	440
S. Hilaire,	461
S. Simplice,	468
S. Félix III,	483
S. Gélase,	492
S. Anastase II,	496
Symmaque,	498
Laurent, anti-pape,	»
Hormisdas,	514
Jean I,	523
Felix IV,	526
Boniface II,	530
Jean II, dit *Mercure*,	533
Agapet,	535
Silvère,	536
Virgile,	537
Pélage I,	555
Jean III,	560
Benoît I, ou Bonose,	574
Pélage II,	578
S. Grégoire *le Grand*,	590
Sabinien,	604
Boniface III,	607
Boniface IV,	608
S. Deusdedit ou Dieudonné,	614 ou 615
Boniface V,	617 ou 618
Honoré I,	625–638
Séverin,	640
Jean IV,	640
Théodore,	642
S. Martin I,	649
S. Eugène I,	654
Vitalien	657
Adéodat,	672
Donus ou Domnus I,	676
Agathon,	678 ou 679
S. Léon II,	682
Benoît II,	684
Jean V,	685
Pierre et Théodore, anti-papes,	»
Conon,	686
Sergius I,	687
Théodore et Pascal, anti-papes,	»
Jean VI,	701
Jean VII,	705
Sisinnius,	708
Constantin,	708
Grégoire II,	715
Grégoire III,	731
Zacharie,	741
Etienne, *élu, mais non consacré*,	752
Etienne II,	752
Paul I,	757
Théophylacte, Constantin, Philippe, anti-papes,	»
Etienne III,	768
Constantin, anti-p.,	»
Adrien I,	772
Léon III,	795
Etienne IV,	816
Pascal I,	817
Eugène II,	824
Zizime, anti-pape,	»
Valentin,	827
Grégoire IV,	827
Sergius II,	844
Léon IV,	847
Benoît III,	855
Anastase, anti-pap.	»
Nicolas I,	858
Adrien II,	867
Jean VIII,	872
Marin ou Martin II,	882
Adrien III,	884
Etienne V,	885
Formose,	891
Sergius, anti-pape,	»
Boniface VI,	896
Etienne VI,	896
Romain,	897
Théodore II,	898
Jean IX,	898
Benoit IV,	900
Léon V,	903
Christophe,	903
Sergius III,	904
Anastase III,	911
Landon,	913
Jean X,	914
Léon VI,	928
Etienne VII,	929
Jean XI,	931
Léon VII,	936
Etienne VIII,	939
Martin III,	942
Agapet II,	946
Jean XII,	956
Léon VIII,	963
Benoît V,	964
Jean XIII,	965
Benoît VI,	972
Boniface VII (Francon), anti-pape,	»
Donus ou Domnus II,	974
Benoît VII,	975
Jean XIV,	983
Boniface VII *de nouveau*,	985
Jean XV,	985
Grégoire V et Jean XVI,	996
Sylvestre II,	999
Jean XVII,	1003
Jean XVIII,	1003
Sergius IV,	1009
Benoît VIII,	1012
Jean XIX,	1024
Benoît IX,	1033-48
Sylvestre et Jean XX anti-papes,	»
Grégoire VI,	1044
Clément II,	1046
Damase II,	1048
S. Léon IX,	1048
Victor II,	1055
Etienne IX ou X,	1057
Benoît X, anti-p.,	»
Nicolas II,	1058
Alexandre II,	1061
Honoré II, anti-p.,	»
Grégoire VII,	1073
Clément III, anti-p.,	»
Victor III,	1086
Urbain II,	1088
Pascal II,	1099
Albert et Théodoric, anti-papes,	»
Gélase II,	1118
Maurice Bourdin, anti-pape,	»
Calixte II,	1119
Honoré II,	1124
Calixte III, anti-p.,	»
Innocent II,	1130
Anaclet et Victor, anti-papes,	»
Célestin II,	1143
Luce II,	1144
Eugène I,	1145
AnastaseVI,	1153
Adrien I,	1154
Alexandre III,	1159
Victor IV, Pascal III, Calixte, Innocent, anti-papes,	»
Luce III,	1181
Urbain III,	1185
Grégoire VIII,	1187
Clément III,	1187
Célestin III,	1191
Innocent III,	1198
Honoré III,	1216
Grégoire IX,	1227
Célestin IV,	1241
Innocent IV,	1243
Alexandre IV,	1254
Urbain IV,	1261
Clément IV,	1265
Grégoire X,	1271
Innocent V,	1276
Adrien V,	1276
Jean XXI,	1276
Nicolas III,	1277
Martin IV,	1281
Honoré IV,	1285
Nicolas IV,	1288
Célestin V,	1296
Boniface VIII,	1294
S. Benoît XI,	1303
A Avignon:	
Clément V,	1305
Jean XXII,	1316
Pierre de Corbière, anti-pape,	»
Benoît XII,	1334
Clément VI,	1342
Innocent VI,	1352
Urbain V,	1362
Grégoire XI (à Rome),	1370
Urbain VI,	1378
Clément (VII), à Avignon,	1378-94
Boniface IX,	1389
Benoit (XIII), à Avignon,	1394-1424
Innocent VII,	1404
Grégoire XII,	1406
Alexandre V,	1409
Jean XXIII,	1410
Martin V,	1417
Clément (VIII), anti-pape,	1424-29
Eugène IV,	1431
Nicolas V,	1447
Calixte III,	1455
Pie II,	1458
Paul II,	1464
Sixte IV,	1471
Innocent VIII,	1484
Alexandre VI,	1492
Pie III,	1503
Jules II,	1503
Léon X,	1513
Adrien VI,	1522
Clément VII,	1523
Paul III,	1534
Jules III,	1550
Marcel II,	1555
Paul IV,	1555
Pie IV,	1559
Pie V,	1565
Grégoire XIII,	1572
Sixte V,	1585
Urbain VII	1590
Grégoire XIV,	1590
Innocent IX,	1591
Clément VIII,	1592
Léon XI,	1605
Paul V,	1605
Grégoire XV,	1621
Urbain VIII,	1623
Innocent X,	1644
Alexandre VII,	1655
Clément IX,	1667
Clément X,	1670
Innocent XI,	1676
Alexandre VIII,	1689
Innocent XII,	1691
Clément XI,	1700
Innocent XIII,	1721
Benoît XIII,	1724
Clément XII,	1730
Benoît XIV,	1740
Clément XIII,	1758
Clément XIV,	1769
Pie VI,	1775
Pie VII,	1800
Léon XII,	1823
Pie VIII,	1829
Grégoire XVI,	1831

PAPE (GUI-), jurisconsulte. *Voy.* GUI-PAPE.

PAPEBROECK (Dan.), jésuite, né en 1628 à Anvers, mort en 1714, fut un des plus laborieux collaborateurs de Bollandus pour les *Acta Sanctorum*. Les Carmes lui cherchèrent querelle pour avoir nié que leur ordre remontât jusqu'au prophète Elie; il se vit condamné par l'inquisition de Madrid, mais il fut acquitté par la cour de Rome. Il a publié avec Henschen les saints du mois de mars (3 vol.), et seul

ceux d'avril et de mai (6 vol.). On lui doit de plus *Propylæum ad Acta Sanctorum Maii*, in-fol., etc.

PAPELS (pays des), en Sénégambie, au S. de la riv. de Santo-Domingo ; ville principale, Cachao. Les Papels commercent avec les Portugais.

PAPENBOURG, ville du Hanovre, à 40 kil. S. d'Embden, sur un canal qui communique à l'Ems; 5,230 hab. Chantiers de construction; navigation active (100 bâtiments de 25 tonneaux environ).

PAPESSE JEANNE. *Voy.* JEANNE.

PAPHLAGONIE, *Paphlagonia*, auj. livahs de *Kastamouni*, de *Kiangari*, etc., région de l'Asie Mineure, sur la côte N., entre la Bithynie et le Pont, bornée au S. par la Galatie, avait pour villes principales : Amastris, capit., Gangra et Sinope. — La Paphlagonie ne fut jamais comprise que nominalement dans la monarchie médo-persane. Alexandre l'entama à peine; sous ses successeurs elle devint un royaume particulier. Parmi ses rois on distingue Morzès en 179 av. J.-C.; Pylémène I, vers 131 ; Pylémène II, qui mourut vers 121. Ce dernier légua ses états au père de Mithridate-le-Grand. Ce pays devint dès lors un sujet de guerre entre les rois de Pont et ceux de Bithynie. Les Romains, vainqueurs de Mithridate, la réduisirent en province romaine, et la réunirent à la province de Pont, 63 av. J.-C. Elle fit partie, sous Dioclétien, du diocèse de Pont, et devint, après Héraclius, un des *thèmes* de l'Orient.

PAPHOS, nom commun à deux villes de l'île de Cypre, dites l'*Ancienne Paphos* et la *Nouvelle Paphos*. La première était sur la côte O. de l'île, et devait son origine à des Syriens ou Phéniciens. Vénus, dit-on, ou plutôt la planète Astaroth, y était adorée sous la forme d'un bloc conique noir, qu'on présume avoir été un aérolithe. Son temple rendait des oracles. Le grand-prêtre était le premier après le roi. Pococke a trouvé sur son emplacement beaucoup de ruines. — La deuxième, auj. *Bafa*, était sur le rivage, à 15 kil. de la précédente; elle avait un bon port, un beau temple. On en attribuait la fondation à l'arcadien Agapénor, qui l'aurait bâtie en revenant de Troie. Souvent ravagée par les tremblements de terre, elle fut relevée une fois par Auguste, et prit de là le nom d'*Augusta;* mais l'ancien nom subsista toujours.

PAPIA, nom latin de PAVIE.

PAPIAS (S.), disciple de saint Jean l'Evangéliste, et évêque d'Hiéraple (Phrygie), est auteur d'une *Exposition des discours du Seigneur*, dont il existe des fragments, et où l'on trouve des renseignements précieux; il passe pour avoir répandu le premier les idées des millénaires. Il mourut vers l'an 156. On le fête le 12 février. — Un autre Papias, au IVe siècle, a composé un *Vocabularium Latinum*, Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (Almague), poëte, né à Dijon en 1487, mort en 1559, fut, comme Clém., Marot, valet de chambre de François I, et suivit le roi en Espagne dans sa captivité. On a de lui : le *Nouvel Amour; Victoire et triomphe d'Argent contre le dieu d'Amour*, etc.

PAPILLON (Marc DE), seigneur de Lasphrise, poëte, né à Amboise en 1555, mort vers 1599, servit longtemps et avec distinction, puis se retira pour cultiver les lettres. On a de lui : *Amours de Théophile, Amours de Noémi, la Nouvelle inconnue* (imitée de Boccace), des élégies, des poésies chrétiennes pleines de verve et d'imagination.

PAPILLON (Philibert), chanoine, né à Dijon en 1666, mort en 1738, est auteur de *Mémoires* et *Observations* sur la Bourgogne, de la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol.

PAPILLON (Jean), né à Rouen en 1639, mort en 1710, s'est distingué dans la gravure, ainsi que Jean et J.-Nic., ses deux fils : J.-Baptiste et J.-B.-Michel, ses neveux. On estime surtout Jean, le jeune, inventeur du *trusquin*, et J.-Baptiste, auteur d'un *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8.

PAPIN (Denis), célèbre physicien, né à Blois vers 1650, exerça d'abord la médecine à Paris avec succès. Il s'occupa beaucoup de physique, se lia en Angleterre avec Boyle, qui l'associa à ses belles expériences sur la nature de l'air, professa les mathématiques à l'université de Marbourg, devint en 1699 correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, et mourut en 1710, laissant, outre un grand nombre de *Lettres* et *Mémoires* disséminés dans le *Journal des Savants*, dans les *Transactions philosophiques*, et les *Acta eruditorum*, divers ouvrages, entre autres, *Manière d'amollir les os*, etc., Paris, 1682, in-12. Il est le premier qui ait connu toute la puissance de la vapeur, et le parti qu'on en pouvait tirer pour les machines; tout le monde connaît son *Digesteur*, dit vulgairement *marmite de Papin*, dont les *autoclaves* ne sont qu'un perfectionnement. — Isaac Papin, son cousin, 1657-1709, théologien protestant, eut avec Jurieu de grandes disputes, à la suite desquelles il passa en Angleterre et en Allemagne; puis il revint en France, où il abjura entre les mains de Bossuet, 1690. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, Paris, 1723.

PAPINIEN, *Æmilius Papinianus*, le premier jurisconsulte de l'antiquité, né en Phénicie vers l'an 142 de J.-C., fut préfet du fisc, puis préfet du prétoire sous Septime-Sévère; défendit Géta contre Caracalla, et eut la tête tranchée par ordre de celui-ci, en 212, pour avoir refusé de faire l'apologie du fratricide dont ce prince s'était souillé. Ses ouvrages existaient peut-être encore au XIVe siècle; auj. on n'en a que des fragments plus ou moins altérés, soit dans les *Pandectes* (dont ils forment le 18e livre), soit dans la *Collatio Mosaicarum et romanarum legum*, et dans la *Lex Romana* des Wisigoths, que souvent on appelait *Responsum Papiani* (pour *Papiniani*). Les étudiants en droit prenaient dans la deuxième année de leur cours le nom de *papinianistes*. Les livres 20, 21, 22 des *Pandectes* ont été nommés l'*Anti-Papinien*.

PAPIRE MASSON. *Voy.* MASSON.

PAPIRIUS ou **PAPISIUS**, nom de deux familles romaines, l'une patricienne et l'autre plébéienne; la première se divisait en six branches : les Crassus, les Mugillanus, les Cursor, les Maso, les Prætextatus et les Pætus; quant à la deuxième, la plus connue est celle des Carbon.

PAPIRIUS (L.) CURSOR, maître de la cavalerie en 340 av. J.-C., consul en 325, 319, 318, 314, 312, dictateur en 323 et 308, se signala contre les Samnites, les Sabins et les Prénestins; introduisit dans son armée la discipline la plus sévère, répara la honte des Fourches Caudines en reprenant Lucérie (319), et s'acquit le renom du plus habile général des Romains. La sévérité de Papirius en matière de discipline était telle, qu'en 323 il condamna à mort Fabius, son maître de cavalerie, pour avoir livré bataille malgré sa défense : il fallut les prières du peuple entier pour soustraire Fabius à cette sentence, bien qu'il eût été victorieux. — L. Papirius Cursor son fils, consul en 293 et 272 av. J.-C., remporta la victoire d'Aquilonie en 293 sur les Samnites, et les battit encore, ainsi que les Lucaniens et les Brutiens en 271. — C. Papirius Maso, consul en 230 av. J.-C., réduisit en provinces romaines la Sardaigne et la Corse déjà soumises depuis 237, mais sans cesse en révolte. N'ayant pu obtenir du sénat d'entrer en triomphe à Rome, il fit la cérémonie triomphale sur le mont Albain, exemple qui depuis fut suivi fréquemment.

PAPIRIUS CARBO. *Voy.* CARBON.

PAPISTES, nom que donnent aux Catholiques les partisans de la religion réformée.

PAPOUASIE, dite aussi *Terre des Papous* ou *Nouvelle-Guinée*, grande île de l'Australie ou Océa-

nie centrale, est beaucoup plus longue que large : elle s'étend de 117° à 118° de long. E., mais ne va que de 1° lat. N. à 1° 30' lat. S. Les naturels ont les membres grêles, mais sont moins laids que d'autres nègres océaniens. Ils sont assez adroits navigateurs. Ce sont les seuls nègres du monde maritime qui aient des temples et des idoles. Dans les montagnes sont les Arfakis ou Endamènes, bien plus barbares et qui pourtant se partagent entre l'agriculture et la chasse. Les Chinois visitent la côte N. O. de la Papouasie pour en tirer de l'écaille de tortue, des peaux d'oiseaux de paradis, des esclaves.

PAPOUASIE (Archipel de la). Il est formé d'abord de la Papouasie propre, puis du groupe de Waigiou (Salwatti, Gamen, Battanta et Waigiou) soumis au sultan de Tidor, des groupes d'Arrou, de Freewill, de Geilwink, des petits archipels de Dampier, de Schoutten, enfin de l'île de Guébé (ou Goby), placée presque sous l'équateur.

PAPPENHEIM, ville de Bavière (Rezat), sur l'Altmühl, à 19 kil. S. de Nuremberg ; 2,400 hab. Titre d'un comté. — Les comtes de Pappenheim portaient le titre de maréchaux de l'empire. Un membre de cette famille, Godefroy Henri, comte de Pappenheim, zélé catholique, fut un des généraux les plus distingués des Catholiques dans la guerre de Trente-Ans. Il fut tué à Lutzen en 1632, n'ayant que 38 ans.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du IVe siècle de J.-C., a laissé sous le titre de *Collections mathématiques*, en grec, un recueil qui ne nous est pas parvenu dans son entier ; néanmoins il est précieux tant par les démonstrations qu'il contient que par les fragments qu'il nous a conservés d'auteurs perdus ; il a été publié à Pesaro, 1588, in-fol., avec une trad. lat. de Commandino, et à Bologne, 1660, in-fol., avec des augmentations. Il en a été trouvé de nouveaux fragments par Wallis et par H.-J. Eisenmann, qui ont paru à Paris, 1824. On a aussi un abrégé latin d'une *Géographie* de Pappus, dont l'original est perdu.

PAQUE (la), du mot hébreu *paschah*, c.-à-d. *passage*, fête des Juifs et des Chrétiens. Elle fut instituée par Moïse en mémoire de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge ; elle durait 7 jours, du 15 au 22 du mois de Nisan. La cérémonie principale consistait, dans chaque famille, à manger avec du pain sans levain un agneau ou un chevreau de l'année ; on teignait les portes du sang de la victime. On devait aussi venir sacrifier au temple. Une foule d'Israélites se rendaient à Jérusalem dans ce but au temps de la Pâque. Cette époque de l'année était chez les Juifs un temps de réjouissances. On délivrait à cette occasion un condamné à mort. — Chez les Chrétiens, la *Pâque* se célèbre en mémoire de la résurrection de J.-C. Dans l'église primitive, on disputa beaucoup sur l'époque à laquelle il fallait placer cette fête : les uns la mettaient le même jour que les Juifs ; les autres, si elle tombait un autre jour que le dimanche, la reportaient au dimanche suivant. Le concile de Nicée décréta en 335 que la fête serait mobile et aurait lieu chaque année le premier dimanche après la première pleine lune qui suivrait l'équinoxe du printemps.

PAQUE (île de). *Voy.* VAI-HOU.

PARA ou GRAM-PARA (prov. de), la prov. la plus septentrionale du Brésil, par 4°-10° lat. S. et 47°-75° long. O., a pour bornes au N. la Guyane et la rép. de Vénézuela, à l'O. celles de la Nouv.-Grenade et de l'Equateur, au S. la prov. de Mato-Grosso, à l'E. celles de Goyaz et de Maranhao, et au N. E. l'Océan : 3,500 kil. de l'O. à l'E., 1,520 du N. au S. ; 200,000 hab. Division, 3 comarques : Para, Marajo, Rio-Negro : ch.-l., Para ou Belem, Villa-de-Monforte, Barro-do-Rio-Negro. Sol plat, très arrosé (par l'Amazone et ses grands affluents de droite) et très fertile, mais peu cultivé ; climat très chaud, forêts immenses. On y trouve toutes les productions du Brésil. — La comarque de Para a pour villes principales (outre Belem), Santarem, Villaviçosa, Gurupa, Souzel, Obidos, Pinhel, Pombal, etc.

PARA OU BELEM, ville du Brésil. *Voy.* BELEM.

PARACATU, riv. du Brésil (Minas Geraes), coule à l'E. N. E., et tombe dans le San Francisco : cours, 400 kil. Elle donne son nom à une comarque du Brésil, qui a pour ch.-l. Paracatu-do-Principe.

PARACELSE (Auréole-Phil.-Théophraste BOMBAST DE HOHENHEIM, dit), médecin et thaumaturge, naquit en 1493 à Einsiedeln (dans le canton de Schwitz), voyagea longtemps dans toute l'Europe, se fit de la réputation par de belles cures, s'établit à Bâle en 1527, y fut nommé professeur de médecine et attira d'abord beaucoup d'élèves, tant parce qu'il faisait son cours en langue vulgaire que par l'éclat et l'emphase de sa parole. Il prétendait faire révolution en médecine et détruire l'autorité d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne ; mais bientôt il laissa apercevoir le vide profond de ses déclamations, et perdit à la fois ses malades et son auditoire ; prenant alors le métier de médecin ambulant, il promena sa science de ville en ville jusqu'à Salzbourg, où il mourut en 1541, à l'hôpital de St-Étienne. Il prétendait avoir trouvé le secret de prolonger la vie et de faire de l'or. Il croyait à la magie, à l'astrologie et expliquait les maladies par l'influence des astres. La médecine lui doit l'opium, l'emploi du mercure, et plusieurs préparations chimiques ; mais ses extravagances, son charlatanisme éhonté, ses prétentions thaumaturgiques ont jeté une ombre fâcheuse sur son caractère comme sur son mérite. Ses *Œuvres complètes* (en latin) forment 3 vol. in-fol., Genève, 1658.

PARACLET, c.-à-d. en grec *consolateur*, nom spécialement affecté au Saint-Esprit, l'une des trois personnes de la Trinité.

PARACLET, village de l'ancienne Champagne (Aube), à 7 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine : c'est là que se retira Abeilard, persécuté par les théologiens ; il y fonda en 1123 un célèbre monastère dont Héloïse fut la première abbesse. Il le nomma *Paraclet* (consolateur) en mémoire des consolations qu'il y reçut de ses disciples, qui vinrent le trouver jusque dans cette solitude. Le tombeau d'Abeilard et d'Héloïse, qui s'y trouvait jadis, a été transféré depuis au Musée des Petits-Augustins à Paris, et plus tard au cimetière du Père-Lachaise.

PARADAS, ville d'Espagne (Séville), à 5 kil. S. O. de Marchena ; 4,320 hab. Château des ducs d'Arcos.

PARADIS TERRESTRE. *Voy.* EDEN.

PARÆTONIUM, auj. *Al-Barctoun*, ville et port de Libye, dans la Marmarique, à l'O. d'Alexandrie. Sous l'empire, elle fut comprise dans l'Égypte.

PARAGOA, une des Philippines. *Voy.* PALAOUAN.

PARAGUA, deux riv. de l'Amérique du Sud : l'une, dans le Vénézuela, coule au N. E., au N., à l'E., puis tombe dans le Caroni à Barceloneta ; cours, 900 kil. : l'autre dans le Brésil (Mato-Grosso), se perd dans le Guapore ; cours, 700 kil.

PARAGUASSU, riv. du Brésil (Bahia), sort de la Sierra das Almas et se perd dans la baie de Tous-les-Saints : 500 kil.

PARAGUAY, état de l'Amérique du Sud, au N. des Provinces-Unies du Rio de la Plata, à l'O. du Brésil : 900 kil., du N. au S., sur 265. Population inconnue : de 3 à 500,000 hab. Ch.-l., l'Assomption (ou Asuncion). Division, une vingtaine de cercles, plus la mission du Parana. Sol plat, sauf quelques montagnes. Beaucoup de rivières (le Parana et ses affluents, notamment le Paraguay). Climat varié, tour à tour humide et chaud, puis sec et frais. Forêts ; rhubarbe, vanille, *maté* (ou thé du Paraguay), canne à sucre, coton, cocotier, quinquina, patates, légumes, miel, etc. Les blancs forment la plus grande partie de la population ; les Indiens (presque tous

Guaranis), en font un 10ᵉ et les métis le reste. La langue usuelle, même parmi les blancs, est le guarani. Le gouvernement est despotique : le chef, qui fut longtemps le docteur Francia, porte le titre de dictateur. L'entrée de l'état est interdite à tout étranger sous des peines sévères. L'armée se compose d'une trentaine de mille hommes. On ne sait presque rien sur les finances et l'intérieur du pays tel qu'il est constitué aujourd'hui. Le catholicisme est la seule religion. — Le Paraguay a été découvert en 1526 par Sébastien Cabot, conquis par Alvar Nugnez (1535), et initié à la civilisation par les *missions* de Jésuites espagnols, fondées sur la droite du Parana, au S. O. de l'Assomption : les Jésuites s'y rendirent presque indépendants et y formèrent un état théocratique qui dura depuis 1556 jusqu'au moment où leur ordre fut expulsé de tous les états espagnols, en 1767 ; l'entrée en était dès lors interdite aux étrangers. Même sous la domination des Jésuites, le Paraguay formait toujours un district de la grande vice-royauté espagnole de la Plata. En 1750, l'Espagne céda le pays aux Portugais en échange de la colonie du Saint-Sacrement. Toutefois le Portugal ne put y faire goûter sa domination, et en 1777 un traité rendit le Paraguay à l'Espagne. Par suite du mouvement insurrectionnel général de l'Amérique espagnole, le Paraguay devint indépendant en 1809. Bientôt Francia s'y mit en possession du pouvoir, d'abord avec le titre de consul (1813), puis avec celui de *dictateur* (1814). Il a su s'y maintenir jusqu'à sa mort (1838 ou 1840), et a fait tourner son despotisme au profit de l'industrie du pays. Comme les Jésuites, il ferma le pays à tous les étrangers, retenant prisonniers ceux qui auraient pu s'y introduire.

PARAGUAY, très grande riv. de l'Amérique du Sud, naît au centre de la prov. de Mato-Grosso (Brésil), traverse le lac de Xarayes, sépare le Paraguay (auquel il donne son nom) de divers États Argentins, reçoit le Pilcomayo et le Rio-Grande ou Vermejo, et tombe dans le Parana un peu au N. de Corrientes, après un cours d'environ 1,800 kil.

PARAHYBA, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Parahyba, sur un fleuve de même nom, par 37° 5' long. O., 6° 49' lat. S., à 2,100 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro : de 2 à 3,000 hab. Récifs dans le voisinage. — La province de Parahyba est une des moins vastes du Brésil ; elle est sur l'Atlantique entre les provinces de Rio-Grande-do-Norte et de Pernambouc : 250,000 hab. Très montagneuse. Sol fertile, climat tempéré.

PARALE, galère sacrée que tous les ans les Athéniens expédiaient à Délos, chargée d'offrandes et de personnes qui devaient accomplir aux autels d'Apollon et de Diane des cérémonies sacrées. Ce voyage s'appelait *théorie*, et les voyageurs *théores*. Pendant l'absence du navire, on ne pouvait mettre à mort nul condamné. C'est ainsi qu'il s'écoula un mois entre la condamnation et la mort de Socrate.

PARALIPOMÈNES (c.-à-d. *choses omises*), titre de deux livres de l'Ancien Testament, vulgairement attribués à Esdras, et où se trouvent des détails qui avaient été omis dans les quatre livres des rois.

PARAMARIBO, capit. de la Guyane hollandaise, sur le Surinam, à 400 kil. N. O. de Cayenne, par 57° 44' long. O., 3° 35' lat. N., à 9 kil. de la mer ; 20,000 hab. Port sûr et commode. Société littéraire, collége, etc. Commerce. Incendiée en 1820.

PARAMYTHIA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 46 kil. S. O. de Janina ; 3,500 hab. Ch.-l. d'un petit district indépendant.

PARANA, grand fleuve de l'Amérique du Sud, est le bras principal du Rio de la Plata. *Voy.* PLATA.

PARANAHYBA, riv. du Brésil (Goyaz), naît par 17° lat. S., 49° long. O., coule au S. O. et se joint au Rio-Grande pour former le Parana, par 20° lat. S. et 53° long. O. ; cours, 900 kil. — Autre riv. du Brésil, sépare les prov. de Piauhy et de Maranhao, se jette dans l'Atlantique à 23 kil. au S. d'une ville de Paranahyba et après un cours de 1,300 kil.

PARANAN, riv. du Brésil (Goyaz), naît par 13° 40' lat. S., coule au N., et tombe dans le Tocantins, à 40 kil. O. de Conceiçao ; cours, 670 kil. Il donne son nom à un district de la prov. de Goyaz.

PARASOU-RAMA, fut, dit-on, un brahme aux mœurs guerrières, fils du brahme Djamadagni et de Renouka ; il fut élevé par Siva, abattit une des défenses de Ganeça (qu'on représente avec une tête d'éléphant), vengea la mort de son père et de sa mère sur les fils de Vacichtha, autre brahme, ennemi de Djamadagni, chassa d'Aiodhia (Aoude) et de l'Inde entière les chattryas ou guerriers, assurant ainsi la prééminence aux brahmes ; mais n'ayant trouvé chez ceux-ci qu'ingratitude, il s'exila sur les Ghattes et fit sortir des ondes la longue côte de Malabar, dont il défendit l'entrée aux brahmes en les maudissant ; enfin, il soumit les Nairs, et rentra dans le sein de la divinité, d'où il ne sortit qu'au temps de Rama, comme 7ᵉ incarnation de Vichnou.

PARATY, ville du Brésil (Rio-de-Janeiro), à 140 kil. O. de Rio-de-Janeiro, sur la baie d'Angra-dos-Reys. Eaux thermales. Ch.-l. du district d'Ilha-Grande.

PARAY-LE-MONIAL, *Pareium Moniale* ou *Moniacum*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire) à 12 kil. O. de Charolles ; 3,486 hab. Blé. Patrie du jésuite Vavasseur.— Jadis prieuré de Bénédictins, fondé en 973.

PARCÉ, bourg de France (Sarthe), à 17 kil. N. E. de la Flèche ; 2,226 hab.

PARCHIM, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur l'Elde, à 36 kil. S. E. de Schwérin ; 4,500 habitants. Drap, flanelle, sel de Glauber, eau-de-vie de grains, etc. — Elle existait dès le IIᵉ siècle sous le nom d'*Alistus*.

PARCQ (le) ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 22 kil. de Saint-Pol ; 800 hab.

PARDAILLAN. *Voy.* GONDRIN.

PARDIES (le P.), géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlement, entra chez les Jésuites, embrassa le système philosophique de Descartes, ce qui plus d'une fois lui suscita des difficultés avec ses supérieurs, et mourut jeune encore, en 1673. Il enseignait avec une grande distinction les mathématiques au collége Louis-le-Grand. Ses ouvrages sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *De motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Eléments de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *De la connaissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; et un *Atlas céleste*, publié en 1674 sous le titre de *Globi cœlestis in tabulas redacti descriptio latino-gallica*.

PARDO (EL), village d'Espagne, sur le Mançanarès, dans la forêt d'el Pardo, à 14 kil. N. O. de Madrid ; 900 hab. Beau château royal, construit sous Charles-Quint et embelli par ses successeurs.

PARDO, riv. du Brésil, affluent de la Parana, coule entre les prov. de Mato-Grosso et de Goyaz ; cours, 400 kil. Elle roule des diamants.

PARÉ (Ambroise), célèbre chirurgien, naquit à Laval vers 1518, étudia l'anatomie à Paris, suivit le général René de Montejean en Italie comme chirurgien, revint prendre ses degrés à Paris, fut nommé, en 1552, chirurgien de Henri II, garda ce poste sous ses trois successeurs, et mourut en 1590. C'était le premier opérateur de son temps. Il a laissé divers ouvrages, tant français que latins, qui ont été réunis en 1 vol. in-fol., Paris, 1561, et qui forment 28 liv. Le plus estimé est la *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses*, etc., 1545. Les *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* ont été publiées récemment par M. Malgaigne (1840 et ann. suiv.) On regarde Paré comme le père de la chirurgie française.

PAREDES (GARCIA DE), gén. espagnol. *Voy.* GARCIA.

PAREDES-DE-NAVA, ville d'Espagne (Palencia),

à 26 kil. N. O. de Palencia; 5,500 hab. Corroieries.

PAREJA (J. DE), peintre, né à Séville en 1606, mort en 1670, fut longtemps esclave du fameux Vélasquez, s'exerça secrètement chez lui au dessin et à la peinture, suivit son maître en Italie et revint avec lui en Espagne, où il fut affranchi par Philippe IV qui avait admiré son talent. Il n'en resta pas moins toujours attaché à Vélasquez, et plus tard à sa fille. Son chef-d'œuvre est la *Vocation de saint Matthieu*.

PARENNIN (Dominique), Jésuite, né en 1665 à Bussey près de Pontarlier, mort en 1741, fut envoyé comme missionnaire à la Chine (1698) et y resta jusqu'à sa mort. Il jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur Kang-hi. Il a laissé des cartes de l'empire chinois (dans la *Chine* de Duhalde), et une *Correspondance* avec Mairan, 1759.

PARENTIS, ch.-l. de cant. (Landes), à 67 kil. N. E. de Mont-de-Marsan ; 1,500 hab.

PARENZO, ville des États autrichiens (Illyrie), sur l'Adriatique, à 65 kil. S. de Trieste ; 4,000 hab. Evêché, cathédrale. Bon port.

PARESSEUSE (mer), en latin *Pigrum Mare*, partie de la mer Baltique où se trouve auj. l'archipel danois, est ainsi nommée sans doute parce qu'elle gèle souvent sur ses bords ou que ses eaux sont basses sur beaucoup de points. — On désigne aussi sous ce nom la mer Glaciale.

PARÉTACÈNE, vaste contrée de l'empire des Perses, au N. des monts de la Perside et au S. E. de la Médie, n'était qu'un immense désert lié à ceux de la Médie et de la Carmanie : Aspadane à l'E., Ecbatane des Mages au N. E. semblent en avoir été les villes principales.

PAREUS (Philippe WÆNGLER, dit), philologue, fils de David Pareus, professeur de théologie protestante à Heidelberg, était né en 1576 à Hemsbach (près de Worms), et mourut vers 1648. Il étudia sous Théodore de Bèze, enseigna les humanités à Neuhausen, puis fut recteur des écoles de Neustadt et de Hanau. On lui doit d'excellents travaux sur Plaute, *Plauti comœdiæ cum notis perpetuis*, 1610; *Lexicon Plautinum*, 1614; *Electa Plautina*, 1617, etc. — Son fils, Daniel Pareus, né vers 1605 à Neuhausen, mort en 1635, tué par des voleurs, fut professeur d'humanités à Kaiserslautern ; il a édité *Musée, Quintilien, Hérodien, Lucrèce, Héliodore*, a donné un *Lexicon Lucretianum*, 1631, et plusieurs ouvrages d'histoire.

PARFAICT (François et Claude, dit *les Frères*), nés à Paris, ont donné ensemble l'*Histoire générale du Théâtre Français*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. On doit de plus à l'aîné : *Histoire de l'ancien Théâtre Italien*, 1753, in-12 ; *Histoire de l'Opéra* (manuscrit) ; *Histoire des théâtres de Paris*, 1756-67, 7 vol. in-12, et quelques pièces de théâtre.

PARFAIT (saint), martyr, né à Cordoue vers 800, assista les Chrétiens opprimés par les Mahométans, et excita ainsi la fureur de ces derniers, qui le mirent à mort en 850. On l'honore le 18 avril.

PARGA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. S. O. de Janina, vis-à-vis de l'île de Paxo ; 4,000 hab. Citadelle sur un rocher. Les Parganiotes, assiégés par Ali-Pacha en 1814, avaient appelé les Anglais à leur secours, et avaient demandé à réunir leur territoire à la république des îles Ioniennes ; mais ceux-ci les livrèrent à Ali-Pacha. Les habitants indignés quittèrent leur ville plutôt que de vivre sous la domination turque, 1819.

PARIA, ville de Bolivie (Oruro), à 40 kil. S. O. d'Oruro ; plomb, étain, argent ; eaux thermales. Elle donne son nom au *lac de Paria*, qui communique par le Desaguadero au lac Titicaca ; 16 kil. sur 9.

PARIA (golfe de), golfe de la mer des Antilles, entre la côte N. E. du Vénézuela et l'île de la Trinité ; 150 kil. sur 60. Il reçoit plusieurs bras de l'Orénoque.

PARIAS, dits aussi *Chandalas*, nom donné par les Hindous aux individus qui se sont fait chasser de leur caste. Ils forment une classe à part, universellement méprisée, et qui est comme le rebut de toutes les castes. Elle se recrute de tous les malheureux qui ont violé les lois religieuses ou civiles. Persécutés par tous les autres Hindous, les Parias ne peuvent habiter l'intérieur des villes, se baigner dans les eaux du Gange, ni exercer aucune profession un peu relevée ; leur contact est regardé comme une souillure. La civilisation européenne n'a pu encore adoucir le sort de ces infortunés.

PARIGNÉ-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 17 kil. S. E. du Mans ; 3,377 hab. Toiles, papier.

PARIMA, riv. du Brésil (Para), coule à l'E. et au S. O., traverse un lac de même nom, et tombe dans le Rio-Negro à 20 kil. de Carvoeiro. Cours, 1,200 kil.

PARIME (monts), en Vénézuela, occupent toute la partie S. O. du ci-devant dép. colombien de l'Orénoque. Le Parima en sort.

PARINA, cap du Pérou, dont il forme la pointe la plus occidentale, par 4° 42' lat. S., 83° 45' long. O.

PARINI (Jos.), poëte italien, né en 1729 à Bosizio (Milanais), mort en 1799, fut d'abord copiste chez un procureur, puis entra au séminaire. Il se fixa à Milan, y acquit d'abord un nom comme critique (1756), et s'annonça comme poëte par la publication de son *Matin* (1763), fut mis par le comte Firmian à la tête d'une feuille périodique, puis occupa une chaire de belles-lettres à la Canobbiana de Milan. Il s'était montré grand partisan des idées libérales en 1796, mais il ne tarda pas à être désenchanté. On a de lui des *Odes* estimées et un poëme intitulé *les Quatre parties du jour à la ville*, satire gracieuse et légère. On a donné à Milan ses *Œuvres complètes*, 1801-4, 6 vol. in-8.

PARIS, *Lutetia* et *Parisii* en latin, capitale de la France, sur la Seine, qui la coupe en deux moitiés inégales dont la plus forte est au N., et qui y forme trois îles, la Cité, l'île Saint-Louis, l'île Louviers (cette dernière vient d'être jointe à la rive droite), par 48° 50' 14" lat. N., et 0° long. (le méridien de l'Observatoire de Paris sert aujourd'hui de point de départ pour la détermination des longitudes ; il est à 20° 30' long. E. de l'île de Fer, par laquelle passait autrefois le 1er méridien, et à 2° 20' long. E. de celui de Greenwich). Paris est à 379 kil. S. E. de Londres, 1,372 N. O. de Rome, 1,595 N. O. de Naples, 1,296 N. E. de Madrid, 1,532 N. E. de Lisbonne, 1,230 N. O. de Vienne, 890 O. de Berlin, 2,700 S. O. de Saint-Pétersbourg, 2,708 N. O. de Constantinople. Sa population est de 909,126 hab., d'après le recensement de 1837 ; mais on y compte plus d'un million d'hab., en y comprenant la population flottante. Sa surface est de 34 kil. carrés. Paris est la résidence habituelle du Roi et celle des Chambres, des ministères, de toutes les grandes administrations centrales, de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, du Conseil d'État, etc. Elle est en outre le siége d'une Cour Royale et d'un tribunal de 1re instance, de la 1re division militaire, d'une Académie universitaire, d'un archevêché (le siége épiscopal, qui remonte au IIIe siècle au moins, n'a eu que le titre d'évêché jusqu'en 1622). Paris est divisé en 12 arrondissements ayant chacun un maire, et subdivisés chacun en 4 quartiers (en tout 48). On y compte au moins 60 places, 1,100 rues, 32 passages, 56 barrières, 10 ports, 24 ponts, 35 quais, 6 halles, 38 marchés, 39 églises, plusieurs temples protestants, une synagogue, 90 fontaines monumentales, un puits artésien (à l'abattoir de Grenelle), plus de 20 hôpitaux, un canal (le canal St-Martin), plusieurs chemins de fer conduisant à Saint-Germain, Versailles, Corbeil, Orléans, Rouen, le Havre, etc. Les rues, surtout dans les anciens quartiers, sont en général étroites, et les maisons élevées. Les quartiers les plus populeux, et aussi les plus pauvres, sont ceux de Saint-Marceau, de Saint-Antoine,

de la Cité : la population indigente de Paris monte à *plus* de 70,000 âmes. Les quartiers Montmartre, Saint-Denis, de la Bourse, du Palais-Royal sont les plus commerçants ; ceux de la place Vendôme, de *la Chaussée*-d'Antin, de la Madeleine, sont en général *la résidence* des riches et des banquiers ; au faubourg *Saint*-Germain réside surtout l'aristocratie ancienne. Nous nommerons : parmi les places, celles du Carrousel, de la Concorde, où se trouve l'obélisque de Luxor; la place Vendôme, ornée d'une colonne fondue sous l'Empire avec les canons pris à l'ennemi, et surmontée de la statue de Napoléon; *la place* du Châtelet, avec une statue de la Victoire ; la place Royale, avec une statue équestre de Louis XIII; la place des Victoires, avec une statue équestre de Louis XIV; la place de la Bastille, avec une colonne érigée en mémoire de la révolution de 1830; la place de la barrière du Trône, le Champ-de-Mars ; — parmi les rues, celles de Rivoli, de Castiglione, de la Paix, du Mont-Blanc, Royale, Tronchet, Vivienne, Richelieu, Saint-Louis au Marais, Louis-Philippe, Rambuteau, etc., remarquables pour leur beauté ; les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Honoré, remarquables pour leur étendue ; — parmi les passages, ceux de l'Opéra, de Choiseul, Vivienne, Colbert, des Panoramas, Véro-Dodat, du Saumon ; — parmi les ponts, ceux d'Austerlitz, d'Iéna, du Carrousel, Louis XV, le pont des Invalides, le pont Royal, le Pont-Neuf ; — parmi les promenades, les jardins des Tuileries, du Luxembourg, des Plantes ou du Roi, la place Royale, les Boulevards, qui *ceignent* la ville entière : ceux du Nord (boulevards Montmartre, des Italiens, de la Madeleine), sont les plus beaux et les plus fréquentés ; l'avenue des Champs-Elysées; les larges quais qui bordent d'un bout à l'autre de la ville les deux rives de la Seine, et qui pour la plupart sont plantés d'arbres (leur développement est d'au moins 25 kil.) : — parmi les édifices, le superbe palais du *Louvre* (construit par Louis XIV et lié au vieux Louvre), les Tuileries, résidence du roi, le Palais-Royal (dont les galeries louées au commerce forment un magnifique bazar), le Luxembourg ou palais des pairs, le palais Bourbon, où siégent les députés, le Panthéon, le Val-de-Grâce, l'Hôtel-des-Invalides, l'Ecole-Militaire, la Bourse, la Banque, le Garde-Meuble, la Monnaie, le Timbre, l'Hôtel-de-Ville, agrandi et embelli tout nouvellement (1839-41) ; l'hôtel du quai d'Orsay où siégent la cour des Comptes et le Conseil d'État ; l'hôtel de la Légion-d'Honneur, les hôtels des divers ministères, des diverses ambassades, et beaucoup de superbes maisons particulières qui pourraient passer pour des palais ; les arcs de triomphe de l'Étoile, du Carrousel, les portes Saint-Denis et Saint-Martin; puis, en fait de constructions industrielles, le Grenier d'Abondance, l'immense Entrepôt général des vins, la Halle au Blé, que couvre une coupole en fer. Les plus belles églises sont la cathédrale ou Notre-Dame de Paris, Saint-Eustache, Saint-Roch, Saint-Etienne, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Paul, la Madeleine et Notre-Dame-de-Lorette. Les principaux théâtres, au nombre de plus de vingt, sont : l'Académie royale de Musique ou Opéra, l'Opéra Italien (auj. salle Ventadour), le Théâtre Français, l'Odéon (2e Théâtre Français), la Porte-Saint-Martin, le Gymnase, le Vaudeville, les Variétés, le Palais-Royal, le Cirque et les Panorama, Diorama, Géorama, etc. ; parmi les jardins d'agrément, ceux de Tivoli (en partie détruits) et du Vauxhall sont les plus connus. — Parmi les hôpitaux ou hospices, les uns admettent toute espèce de malades (l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, l'hospice Cochin), d'autres sont spéciaux (l'hôpital St-Louis, la Maternité, la Salpétrière, les Quinze-Vingts, le Val-de-Grâce, etc.). Parmi les marchés, il faut citer celui des Innocents (le *principal de tous*) avec ses annexes, puis ceux de St-Germain, de la Madeleine, St-Martin, des Blancs-Manteaux, Maubert, etc. Aux portes de Paris sont 5 vastes cimetières dont le plus renommé est celui du Père-Lachaise ou de l'Est. Sous la partie mérid. de Paris s'étendent de vastes et antiques catacombes où ont été déposés, lors de la révolution, les ossements provenant des cimetières intérieurs de la capitale (celui des Innocents, etc.). — On trouve à Paris des établissements d'instruction de tous genres : des facultés de sciences, de lettres, de théologie, de droit, de médecine, qui forment l'Université la plus fréquentée peut-être du monde entier (on y compte au moins 8,000 élèves). Le haut enseignement y a de plus le Collége de France, le Muséum d'histoire naturelle et une foule d'écoles spéciales : école polytechnique, école normale, écoles de pharmacie, d'astronomie, des ponts et chaussées, des mines, de commerce, des beaux-arts, de musique et de déclamation dite *Conservatoire*, des langues orientales et d'archéologie, des chartes, d'industrie manufacturière, l'athénée. L'enseignement secondaire a 5 colléges royaux (Louis-le-Grand, Henri IV, St-Louis, Bourbon, Charlemagne), 1 collége municipal (Rollin), 1 collége particulier (Stanislas) ; nombre d'institutions privées; il faut y joindre les écoles des jeunes aveugles, des sourds-muets, etc.; plusieurs séminaires, dont le principal est le grand séminaire de Saint-Sulpice ; beaucoup d'écoles primaires (mutuelles, des Frères, etc.), une école primaire supérieure, fondée par la Ville. Parmi les bibliothèques et autres collections, on remarque : les Bibliothèques du Roi (la plus riche du monde), de Sainte-Geneviève, de l'Arsenal, Mazarine, de l'Institut, de la Ville, du Muséum d'histoire naturelle ; les collections du Muséum (ménagerie, jardin botanique, collections de zoologie, de minéralogie, de géologie), l'Observatoire; les Musées de peinture, sculpture, naval, des antiquités (tous au Louvre); le Musée du Luxembourg, le Musée d'artillerie, l'Arsenal, le Dépôt de la guerre, le Dépôt général des cartes et plans de la marine, les plans en relief des places de guerre, le Cabinet de minéralogie (à la Monnaie), le Conservatoire des arts et métiers, le Cabinet d'anatomie (à l'Ecole de Médecine), la Galerie d'architecture (à l'Institut), la Galerie de tableaux du Palais-Royal, etc. — Paris possède un grand nombre de sociétés savantes : d'abord l'Institut, composé de cinq classes (l'Académie Française, l'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales) ; puis les Sociétés philomatique, linnéenne, géologique, asiatique, de statistique universelle, de géographie, de médecine, de pharmacie, d'agriculture, des progrès agricoles, de l'industrie française, etc. On y publie plus de 300 journaux ou recueils périodiques. L'industrie de Paris est immense et variée. Elle embrasse les tissus de toute espèce (fil, coton, soie, laines), la joaillerie, bijouterie, orfévrerie, coutellerie de luxe ; les ornements en tout genre, les bronzes, porcelaines, papiers peints, verrerie, ébénisterie, tabletterie, passementerie, ganterie, bonneterie, quincaillerie, carosserie, sellerie, peausserie, tapisserie (manufactures des Gobelins et de la Savonnerie), articles de mode et de goût, fleurs artificielles ; produits chimiques ; instruments de physique, mathématiques, astronomie; horlogerie, imprimerie et librairie, gravures, lithographies ; pianos et autres instruments de musique, etc. Les châles seuls forment un article de fabrication de 18 millions ; les meubles et objets d'orfévrerie produisent plus de 7 millions. L'exportation manufacturière de Paris atteint 60 millions environ. Les revenus de la ville s'élèvent à près de 60 millions, et excèdent le budget d'une foule d'états importants.

Histoire. Lutèce n'était au temps de César qu'un

bourg borné à la Cité : c'était la capitale des *Parisii*. La ville s'étendit un peu sur la rive gauche au temps de l'empire, et reçut le titre de cité. Julien, pendant qu'il commandait dans les Gaules (355-361), en fit sa résidence favorite ; son habitation était le palais des Thermes (dont on voit les débris rue de la Harpe). Valentinien et Gratien y séjournèrent aussi, et c'est à peu de distance de Paris que le dernier perdit contre Maxime la bataille qui lui coûta l'empire (383). Quand Attila ravagea la Gaule, il sembla menacer Paris (451); mais sainte Geneviève réussit par ses prières à détourner le conquérant barbare (en mémoire de ce service, sainte Geneviève devint la patronne de Paris). Clovis, après la bataille de Soissons, entra dans Paris sans coup férir (486), et 20 ans après il l'environna de murs et en fit sa capitale. A sa mort (511), Paris donna son nom à l'un des quatre royaumes francs qui se formèrent de l'héritage de Clovis ; ce roy. échut à Childebert I, l'aîné des fils. Les quatre royaumes, qui avaient été réunis en 558 par Clotaire I, s'étant reformés à sa mort, en 561, Paris sembla assez important pour que dans le partage on stipulât qu'il appartiendrait en commun aux quatre frères. Dès 567 pourtant, sitôt que le roi de Paris Caribert I eut cessé de vivre, Chilpéric s'empara de la ville par surprise. Sous les derniers Mérovingiens, Paris fut la capitale de la Neustrie; sous Charlemagne, ce ne fut plus que le ch.-l. d'un comté ; sous Charles-le-Chauve, le comté de Paris devint partie intégrante et principale du duché de France ; les ancêtres de Hugues Capet furent à la fois, depuis Eudes, ducs de France et comtes de Paris. Au IXe siècle, Paris fut souvent menacé ou ravagé par les Normands (845, 855, 861); il subit un siége de 13 mois en 885; mais l'évêque Goslin et le comte Eudes le défendirent vaillamment. Vers le même temps, d'horribles famines (surtout en 850, 855, 868, 873, 896, 899, 940), décimèrent la population. Sous Philippe I fut instituée la prévôté ; sous Louis VI, les écoles de Paris commencèrent à devenir célèbres ; sous Louis VII la ville s'accrut considérablement. Philippe-Auguste fit commencer le pavage, bâtit la Halle, le vieux Louvre, fit clore la ville de murs. Dès 1200 fut fondée l'Université de Paris, la première qu'il y ait eu en Europe; elle compta jusqu'à 20,000 élèves. Sous Philippe-le-Bel le parlement fut établi à Paris (1302) ; et la même année y vit réunir les premiers états-généraux. Après les états-généraux de 1355, et pendant la captivité du roi Jean (1358), Marcel, prévôt des marchands, allait livrer Paris à Charles-le-Mauvais, quand il fut assassiné par Maillard; en 1381 éclata la sédition des Maillotins, qui fut punie cruellement par les ordres de Charles VI (1383). Quand commença la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons, Paris fut déchiré par ces deux factions (1411-18), jusqu'à ce qu'il tombât aux mains du roi d'Angleterre (1420), que le traité de Troyes venait de déclarer héritier présomptif du trône de France. La ville ne fut reconquise sur les Anglais qu'en 1436. Paris jouit ensuite de 100 ans de tranquillité. Les supplices des Calvinistes en 1534 et années suivantes, puis la Saint-Barthélemy en 1572, et peu après les troubles de la Ligue rouvrirent la carrière des désastres. C'est à Paris qu'eut lieu la journée des Barricades, qui devait ôter la couronne à Henri III (1588). Deux fois Paris fut assiégé par Henri IV (1589 et 1593); enfin la ville aux abois ouvrit les portes au roi, après sa conversion. Pendant la minorité de Louis XIV, Paris prit une part violente aux troubles de la Fronde, et vit livrer bataille dans ses faubourgs. Louis XIV transféra à Versailles le siége de la cour et du gouvernement, qui ne fut rétabli à Paris qu'en 1789 (6 octobre). Dans la révolution, Paris fut de nouveau le théâtre des discordes : la prise de la Bastille (14 juillet 1789), les journées des 5 et 16 octobre, la fédération au Champ-de-Mars (14 juillet 1790), les funestes journées du 20 juin, du 10 août, du 21 janvier, du 31 mai, du 13 vendémiaire an IV (4 octobre 1795), du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), etc., se passèrent dans son sein. Sous l'empire, un calme profond règne dans Paris jusqu'en 1812, époque de la conspiration de Mallet. En 1814, la capitale est occupée par les alliés, après la perte de la bataille dite *de Paris* (30 mars). Bonaparte y rentre en triomphe (20 mars 1815), mais cent jours après, la défaite de Waterloo y ramène l'ennemi et Louis XVIII (3 juillet 1815). Enfin, c'est à Paris qu'éclata en 1830 cette insurrection qui en trois jours (27, 28 et 29 juillet) précipita du trône la ligne aînée des Bourbons, et y plaça la ligne cadette ou maison d'Orléans. Depuis, de violentes émeutes ont encore ensanglanté Paris, qui n'a que lentement repris son état de calme. En 1832, Paris fut décimé par le choléra. En 1841 on a commencé à fortifier la capitale.

A Paris ont eu lieu plusieurs conciles (en 825, 1104, 1310, 1395, 1398, 1408, etc.). — Nombre de traités ont été signés dans cette ville, notamment en 1229 (fin de la guerre des Albigeois, cession de la Provence à la couronne), en 1259 (ce traité assurait les prov. de Normandie, Anjou, Touraine à la France, celles de Guyenne, Limousin, Périgord à l'Angleterre) ; en 1420 (ce dernier confirmatif du traité de Troyes) ; en 1627 et 1635 (conclus avec les états-généraux de Hollande contre la maison d'Autriche), en 1641 (avec le Portugal, après l'expulsion des Espagnols), en 1657 (avec Cromwell, et aussi contre l'Espagne) ; en 1745 et 1755 (l'un pour l'alliance défensive entre la Prusse et la Russie, l'autre pour l'alliance entre la Russie et l'Angleterre), le concordat de Paris en 1801, et enfin les célèbres traités de 1814 et 1815, après les deux chutes de Napoléon, traités qui faisaient rentrer la France dans ses limites de 1789, et rétablissaient les Bourbons. — Parmi les hommes illustres qu'a produits Paris figurent surtout : Molière, Voltaire, La Harpe, Catinat, le prince Eugène de Savoie, Arnauld, d'Alembert, Marivaux, Destouches, Beaumarchais, Mansard, David, Lekain, etc. On peut consulter sur l'histoire et la description de Paris : Félibien, Lobineau, Piganiol de la Force, Sainte-Foix, Mercier, Dulaure et M. de Saint-Victor.

PARIS (comtes de). Ce titre fut créé au VIIIe siècle par Charlemagne. Robert-le-Fort, en épousant Adélaïde, veuve de Conrad, dernier comte de Paris, fit passer ce titre dans sa famille avec le duché de France (861), et le donna à son fils Eudes, qui fut couronné roi de France en 887. Ce titre fut porté par divers membres de cette famille jusqu'à l'avènement de Hugues Capet, arrière-petit-fils de Robert-le-Fort, qui réunit à la couronne (987) le comté de Paris en même temps que le duché de France. — Le titre de comte de Paris, éteint depuis plus de huit siècles, vient d'être rétabli par le roi Louis-Philippe en faveur de son petit-fils, Louis-Philippe-Albert (fils de son fils aîné), né en 1838.

PARIS, dit aussi *Alexandre*, fils de Priam et d'Hécube, célèbre par sa beauté et sa lâcheté, fut exposé en naissant, parce que sa mère avait rêvé qu'elle accouchait d'un flambeau qui mettrait en cendres l'Europe et l'Asie. Il fut sauvé par les soins d'Hécube, et passa sa jeunesse parmi les bergers du mont Ida. Choisi pour juge entre Minerve, Junon et Vénus, il adjugea la pomme à cette dernière. Rentré dans la suite au palais paternel, il fut envoyé en Grèce pour redemander Hésione, qu'avait enlevée Hercule, et ravit la belle Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, qui l'avait accueilli à sa cour. Pendant la guerre de Troie, il offrit de se battre en combat singulier avec Ménélas, mais il prit la fuite devant ce héros. Il tua Achille en trahison, et fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus ou par Philoctète. Il fut recueilli

et secouru à ses derniers moments par la bergère *Œnone*, qu'il avait trahie et délaissée.

PARIS (Matthieu), chroniqueur anglais, né à la fin du XII[e] siècle, mort vers 1259, de l'ordre des Bénédictins, prit l'habit religieux au monastère de Saint-Alban, fut chargé de réformer plusieurs monastères de Norwége, et jouit de la faveur du roi d'Angleterre Henri III. On a de lui une *Historia major Angliæ*, qui va de 1066 à 1259, publiée par Matthieu Parker, archevêque de Cantorbéry, Londres, 1571; c'est une des sources les plus importantes pour cette partie de l'histoire. MM. de Luynes et Huillard-Bréholles ont donné une traduction franç. de cet ouvrage, Paris, 1840-41, 9 vol. in-8. Matthieu Pâris avait rédigé lui-même un abrégé de sa chronique, sous le titre d'*Historia minor*.

PARIS (François DE), célèbre diacre, natif de Paris, 1690-1727, était fils d'un conseiller au parlement. Il embrassa avec ardeur le jansénisme, en appela de la bulle *Unigenitus*, et refusa une cure pour ne pas signer le formulaire. Il consuma sa fortune en œuvres de charité, et, après s'être ruiné, se mit à fabriquer lui-même des bas pour vivre. Il abrégea ses jours par des austérités excessives et mourut en odeur de sainteté. Son parti prétendit qu'il s'opérait des miracles sur sa tombe (au cimetière Saint-Médard). L'enthousiasme, l'imagination s'en mêlèrent et donnèrent naissance à des cures extraordinaires, ainsi qu'aux scènes extravagantes et scandaleuses des *Convulsionnaires*: enfin le gouvernement fit fermer le cimetière. L'épigramme suivante fut affichée à la porte du cimetière par un plaisant :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Carré de Montgeron a réuni en un vol. in-4 le récit des prodiges que célébraient les Jansénistes.

PARIS, ex-garde-du-corps du comte d'Artois, et depuis garde constitutionnel de Louis XVI, tua Lepelletier Saint-Fargeau, un des députés qui avaient voté la mort du roi, et se brûla la cervelle au moment d'être arrêté (1792).

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier. Par d'habiles et savantes combinaisons, il acquit, ainsi que ses trois frères Ant.-Pâris, Pâris-la-Montagne, J.-Pâris-Montmartel, une des fortunes les plus considérables du temps, dirigea de concert avec eux le fameux *visa* par lequel la dette de l'État, à la mort de Louis XIV, fut réduite de 2,062,000,000 à 1,653,000,000, ainsi que d'autres opérations financières, fut le confident du duc de Bourbon, et surtout de la marquise de Prie, qui partageait avec lui l'exploitation de la feuille des bénéfices, et eut pendant quelque temps un pouvoir plus grand que celui des ministres (1723-26); il fit rendre l'ordonnance sur l'abolition de la mendicité (1724); proposa à Louis XV le mariage avec Marie Leczinska, conseilla au duc de Bourbon l'impôt du 50[e], et le rétablissement du droit de joyeux avénement, mesures qui le rendirent odieux. Il fut mis à la Bastille par Fleury, 1726, mais il sortit bientôt de prison, et il continua à être consulté par la cour. Son frère, Pâris-Montmartel, fut garde du trésor royal, 1730, puis banquier de la cour.

PARISII, très petit peuple de la Lyonnaise 4[e], sur les deux rives de la *Sequana* (Seine), avait pour ch.-l. *Parisii* ou *Lutetia*, auj. PARIS.

PARISIO. *Voy.* PARRHASIUS.

PARISIS, anc. petit pays de France, dans la partie centrale de l'Ile-de-France, au N. de Paris. La petite ville de Louvres en était le ch.-l. Ce pays est auj. compris dans les dép. de Seine-et-Oise et de la Seine.

PARISOT, dit le Père Norbert. *Voy.* NORBERT.

PARISOT DE LA VALETTE. *Voy.* LA VALETTE.

PARK (MUNGO-). *Voy.* MUNGO-PARK.

PARKANI, ville de Hongrie. *Voy.* BARKANI.

PARKER (Matthieu), 2[e] archevêque protestant de Cantorbéry, et un des plus fermes partisans de la réforme, né en 1504 à Norwich, mort en 1575, fut le protégé de Cranmer, devint chapelain d'Anne de Boleyn, de Henri VIII, puis vice-chancelier de l'université de Cambridge (1545), accrut encore sa faveur sous Édouard VI, fut destitué et banni sous Marie, mais rappelé par Élisabeth, qui le nomma archevêque de Cantorbéry (1559). Il seconda la reine dans tous ses projets et se rendit odieux non seulement aux catholiques, mais même aux réformés, en voulant assujettir les ministres anglicans à certaines pratiques contre lesquelles plusieurs protestèrent. On lui doit des édit. des historiens Matthieu de Westminster, Matthieu Pâris, Thomas Walsingham, etc. — Un autre prélat, Samuel Parker (1640-1687), archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, a beaucoup écrit sur la théologie et a laissé un fils de même nom, auteur d'une *Bibliotheca biblica*, Oxford, 1720, 6 vol. in-4, etc.

PARKIA, ville et port de l'Archipel. *Voy.* PAROS.

PARLEMENT (des mots barbares *parabolamentum*, *parliamentum*, colloque, pourparler), nom que l'on donnait dans l'ancien régime à des cours souveraines instituées pour administrer la justice en dernier ressort au nom du roi. Il en existait plusieurs qui résidaient dans les principales villes du royaume, Paris, Rouen, Bordeaux, Dijon, etc., et qui furent instituées successivement. Le plus ancien et le plus important était celui de Paris. On en fait remonter l'origine à saint Louis. C'était d'abord une cour de justice *ambulatoire* qui suivait partout les rois pour rendre la justice en leur nom; Philippe-le-Bel le rendit sédentaire à Paris par une ordonnance en date du 23 mars 1302. On y adjoignit en 1420 la cour des pairs. — Le parlement de Paris recevait, ainsi que tous les autres parlements, les appels des tribunaux inférieurs, et prononçait sans appel; en outre, il connaissait des affaires où les pairs, les évêques, les chapitres, les communautés, les bailliages et les sénéchaussées étaient en cause; il devait juger les officiers de la couronne et les maréchaux de France qui auraient prévariqué; enfin il enregistrait les lois, édits et ordonnances. Les membres des divers parlements étaient dans l'origine nommés par le roi; François I introduisit l'usage de vendre les charges; elles continuèrent depuis à être vénales. — Le parlement de Paris, dont les attributions étaient d'abord toutes judiciaires, s'arrogea peu à peu des pouvoirs politiques. Souvent il refusa d'enregistrer des lois qui lui paraissaient injustes, ou bien il adressa aux rois, avant de remplir la formalité de l'enregistrement, de hardies remontrances qui devinrent l'occasion de luttes assez vives; les rois mettaient un terme à la résistance en se transportant en personne dans le parlement, et en ordonnant de faire devant eux l'enregistrement : c'est ce qu'on appelait *lits de justice*. Plusieurs fois aussi le parlement fut exilé : Louis XV, irrité de l'opposition de cette compagnie, la cassa en 1771 par le conseil du chancelier Maupeou, et installa à sa place, sous le nom de *Conseil du roi*, un nouveau corps judiciaire auquel on donna, par dérision, le surnom de *parlement Maupeou*; mais Louis XVI rétablit le parlement à son avénement au trône (1774). Le parlement de Paris fut supprimé avec tous les autres par un décret de l'Assemblée Constituante (24 mars 1790). Ce parlement avait tenu depuis sa création des registres connus sous le nom d'*Olim*, qui sont au nombre des plus précieux monuments de notre histoire (*Voy.* OLIM). — Les parlements autres que celui de Paris furent institués dans l'ordre suivant: Toulouse, 1302; Grenoble, 1431; Bordeaux, 1440; Dijon, 1476; Aix, 1501; Rouen, 1515; Rennes, 1553; Pau, 1619; Metz, 1633; Besançon, 1676; Douay (à Tournay d'abord), 1686. — Tout parlement se composait essentiellement

d'une *grand'chambre*, de *chambres d'enquêtes* et de *chambres de requêtes*. La grand'chambre avait un 1er président et neuf présidents à *mortier* (ainsi appelés du nom de la forme du bonnet qu'ils portaient). — Dans plusieurs pays, notamment en Angleterre, on désigne collectivement sous le nom de parlement les deux assemblées qui partagent avec le roi le pouvoir législatif. Le parlement anglais fut institué par la grande-chartre, arrachée au roi Jean en 1215; mais il ne se composait d'abord que des députés du clergé et de la noblesse; les communes n'y furent introduites que sous Henri III, en 1265, par le comte de Leicester. (*Voy.* CHAMBRE DES LORDS et CHAMBRE DES COMMUNES).

PARLEMENT (LONG-), nom donné au dernier parlement convoqué en 1641 par Charles I, roi d'Angleterre. L'année suivante, ce parlement déclara la guerre au roi, et le condamna à mort en 1649, lorsque les Ecossais eurent livré ce malheureux prince à l'armée anglaise. Après douze années d'existence au milieu des troubles et de la guerre civile, il fut cassé en 1653 par Olivier Cromwell, qui entra dans la salle des séances, à la tête de ses soldats, et en chassa outrageusement les membres du parlement.

PARMA, riv. qui passe à Parme et tombe dans le Pô à Bresello. Cours, 80 kil.

PARME, *Parma* en ital., *Parma* et *Julia Augusta* en lat., ville d'Italie, capit. du duché de Parme, Plaisance et Guastalla, sur la Parma, à 110 kil. S. E. de Milan; 36,000 hab. Evêché. Ancienne citadelle, vieille cathédrale gothique, églises de la Madone de la Steccata, de Saint-Joseph, Saint-Roch, Saint-Jean l'Evangéliste, toutes ornées de fresques superbes; palais ducal, bâtiment de l'université, théâtre le plus vaste de l'Europe, mais dont on ne se sert pas; beaucoup de palais en ruine. Université, bibliothèque, galerie de peinture, jardin botanique, académie des beaux-arts, école militaire, maison d'aliénés. Aux environs, le palais Giardino et un beau pont sur le Taro. Porcelaine, soieries, chapeaux, etc. Ses laines étaient renommées chez les anciens. Un peu de commerce. — Parme est une ville très ancienne; elle fut fondée par les Etrusques. Elle devint colonie romaine l'an 184 av. J.-C. et fut comprise dans la Gaule cispadane; sous Auguste, elle reçut le nom de *Julia Augusta*. Au moyen âge elle fut tour à tour guelfe et gibeline, tour à tour indépendante et soumise à de petits tyrans, ou aux villes voisines, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir des papes et, par suite, aux mains de la maison de Farnèse, qui en fit sa capit.

PARME-PLAISANCE-ET-GUASTALLA (duché de), partie de l'ancienne *Gaule cispadane* et de la *Ligurie*, petit état de l'Italie sept., entre le roy. Lombard-Vénitien au N., le grand-duché de Toscane au S., le duché de Modène à l'E., les états sardes à l'O.: environ 80 kil. en tout sens; 440,000 hab. Ch.-l. Parme. Riv.: la Parma et le Taro. Cuivre, fer, sel, etc. Blé, maïs, bétail; fromage estimé dit *parmesan*, quoique le véritable *parmesan* se fasse aux environs de Lodi. Quelques soieries. — Cette contrée, après avoir été, comme toute la Ligurie, longtemps indépendante, fut soumise par les Romains vers 185 av. J.-C., avec le reste de la Gaule cisalpine. A la chute de l'empire, elle reconquit pour quelque temps son indépendance, puis tomba au pouvoir des Lombards, auxquels Charlemagne l'enleva pour la donner aux papes. Elle s'érigea en république pendant les guerres des papes et des empereurs. A la chute des Hohenstaufen, elle se trouvait sous la domination des Correggio (1303); déchirée par des dissensions intestines, elle se donna à Jean de Bohême (1330), lequel la vendit aux Rossi; mais ceux-ci ne purent s'y maintenir, et Martino della Scala en devint maître en 1335: il la donna comme fief à ses oncles les seigneurs de Correggio, qui recouvrèrent ainsi la puissance dont ils avaient été dépouillés (1341). Mais dès 1344, Azzon, l'un d'eux, vendit Parme à Obizzon III d'Este, lequel la revendit en 1346 à Lucchino Visconti, seigneur de Milan. Plaisance, dans tous ces revirements, suivit le sort de Parme. Le Parmesan et le Placentin restèrent ainsi prov. milanaises jusqu'aux guerres des Français en Italie. Jules II, au congrès de Mantoue, en rendant le duché de Milan aux Sforce, en fit détacher Parme et Plaisance en faveur du Saint-Siége (1511). François I, en renouvelant la conquête du Milanais en 1515, annexa de nouveau les deux pays au Milanais. La paix de 1530, entre Charles et Clément VII, les rendit au pape. Mais peu après, Paul III les céda comme fiefs (1545) à son fils naturel, Pierre-Louis Farnèse, dont le fils Octave, reconnu par Charles-Quint (1556), devint le chef de la dynastie des Farnèse. Celle-ci ne s'éteignit qu'en 1731, après avoir produit aux XVIe et XVIIe siècles plusieurs hommes remarquables (*Voy.* FARNÈSE). L'héritière de cette maison, Elisabeth Farnèse, femme du roi d'Espagne Philippe V, fit alors donner le duché à son 3e fils, don Carlos ou Charles; mais Charles étant devenu roi des Deux-Siciles (1735), le double duché fut cédé à l'empereur. Après la guerre de la succession d'Autriche, la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) le donna au 4e fils d'Elisabeth Farnèse, l'infant don Philippe. Ferdinand, fils de Philippe, régna jusqu'en 1802 à Parme, et après sa mort ses états, réunis à la république française, puis à l'empire français, formèrent le dép. du Taro: ch.-l., Parme. En 1814, ce pays redevint duché souverain et fut donné, avec le duché de Guastalla, à l'archiduchesse Marie-Louise, 2e femme de Napoléon, qui y règne auj. Après elle, il reviendra à la duchesse de Lucques, Marie-Louise d'Etrurie, issue de la maison Farnèse.

Ducs de Parme et de Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse,	1545	Don Philippe,	1748
Octave Farnèse,	1547	Ferdinand,	1765
Alexandre Farnèse,	1586	*Louis I, roi d'Etrurie,*	1802
Reinucce I Farnèse,	1592	*Louis II, roi d'Etrurie,*	1803-1807
Odoard Farnèse,	1622	Marie-Louise, *duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla,*	1815
Reinucce II Farnèse,	1646		
François Farnèse,	1694		
Antoine Farnèse,	1727		
Don Carlos de Bourbon,	1731		

PARME (Alexandre FARNÈSE, duc de), général de Philippe II. *Voy.* FARNÈSE.

PARME (don Philippe, duc de), 4e fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1720, épousa Elisabeth de France, fille de Louis XV, roi de France. Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termina en 1748 la guerre de la *succession d'Autriche*, lui donna les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Son administration fut paisible et heureuse. Il mourut en 1765, et eut pour successeur son fils Ferdinand.

PARME (Ferdinand, infant et duc de), fils du précédent, et petit-fils de Louis XV par sa mère, né en 1751, fut élevé par Kéralio et Condillac (qui rédigea pour lui son *Cours d'études*). Il succéda à son père en 1765, et régna paisiblement, laissant presque tout le pouvoir au marquis de Félino. Il eut quelques différends avec la cour de Rome, expulsa les Jésuites (1768), eut des démêlés avec la France pendant les guerres de la république en Italie (1796), et mourut en 1802 au moment d'être dépossédé. Après sa mort, ses états, sous le nom de dép. du Taro, augmentèrent la république française, et son fils, Louis de Parme, reçut en échange la Toscane avec le titre de roi d'Etrurie. (*Voy.* ETRURIE.)

PARMÉNIDE, philosophe grec, de l'école éléatique, né vers l'an 535 av. J.-C. à Elée, fut dans sa première jeunesse disciple de Xénophane, exerça les premières magistratures dans sa patrie, donna

de sages lois à ses concitoyens, puis se retira des affaires pour se livrer à la méditation. A 65 ans, il fit avec Zénon d'Elée, son disciple, un voyage à Athènes pour y enseigner la philosophie. Il mourut dans un âge avancé. Parménide professa comme *Xénophane* la doctrine de l'unité absolue, mais il donna une forme plus rigoureuse à ce système, que son maître n'avait fait qu'ébaucher. Distinguant deux ordres de connaissances, celles qui sont fondées sur la raison et celles que donne l'apparence, il prétendit que, selon la raison, il n'existe qu'un être unique, immuable, infini; que la diversité, le changement, la pluralité sont impossibles; mais il avouait que, selon l'apparence offerte aux sens, il faudrait admettre tout le contraire. En raisonnant d'après les sens, il expliquait tout par deux principes: le ciel ou le feu, le chaud; la terre ou le froid. Il avait exposé son système dans un poëme intitulé: *De la nature*, dont il reste quelques fragments recueillis par Brandis (*Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813). Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue où il met ce philosophe en scène.

PARMÉNION, général de Philippe et d'Alexandre, contribua au gain des batailles du Granique et d'Issus, conquit Damas et la Syrie, et fut d'avis qu'Alexandre, après ces succès, acceptât les brillantes propositions de Darius, qui offrait au roi de Macédoine la main d'une de ses filles et l'Asie jusqu'à l'Euphrate. On connaît la célèbre repartie qu'Alexandre fit alors à ce général: « J'accepterais, disait Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. » Après la bataille d'Arbelles, Parménion fut nommé gouverneur de Médie; mais bientôt, Alexandre, jaloux de son pouvoir, feignit de le croire complice d'une conspiration et le fit mettre à mort, après avoir déjà livré au supplice Philotas, son fils (329 av. J.-C.).

PARMENTIER (Ant.-Augustin, baron), agronome, né en 1737 à Montdidier, mort en 1816, fut d'abord pharmacien à l'armée de Hanovre et à l'hôtel des Invalides; puis, se vouant à l'étude des substances alimentaires, acclimata en France la pomme de terre, perfectionna la boulangerie, fit adopter la mouture économique, qui donne un seizième de farine en sus, décida le gouvernement à créer une école de boulangerie, multiplia ses recherches sur le maïs, la châtaigne, etc. Il fut nommé membre de l'Institut, et obtint par ses utiles travaux l'estime publique. On lui doit un *Traité sur l'art de la boulangerie*, 1778. — **J. Parmentier**, navigateur, né à Dieppe en 1494, découvrit l'île de Sumatra et y mourut en 1543. On a de lui des cartes marines et des mappemondes.

PARMESAN (MAZZUOLI, dit le), peintre. *Voy.* MAZZUOLI.

PARNAHIBA, riv. du Brésil. *Voy.* PARANAHYBA.

PARNASSE, *Parnassus*, auj. *Liakoura*, mont. de Phocide, à l'O. de l'Hélicon, entre Amphisse et Trachine, était très haute: de sa cime on voyait Corinthe. La fable en fait la résidence principale d'Apollon et des Muses.

PARNELL (Thomas), poëte anglais, né à Dublin en 1679, occupa plusieurs bénéfices ecclésiastiques, fut lié avec Pope et d'autres grands écrivains de l'Angleterre, et mourut à Chester en 1717. On a de lui: l'*Ermite*, poëme rempli de facilité et d'élégance, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées*; une *Églogue sur la santé*; *Hésiode ou la Naissance de la femme*; une *Vie d'Homère* que Pope mit en tête de sa traduction de l'*Iliade*, et quelques opuscules en prose. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 2 vol. in-12. Pope a donné un choix des poésies posthumes de Parnell, 1721, in-8.

PARNY (Evariste-Désiré DESFORGES, chevalier DE), poëte érotique français, né en 1753 à l'île Bourbon, mort en 1814. Il était destiné à l'Église, il voulut même un moment se faire trappiste: les sociétés de Paris triomphèrent bientôt de cette ferveur passagère, et le succès de ses premières élégies (publiées en 1778) classa Parny de prime-abord parmi les poëtes les plus goûtés. Il suivit quelque temps la carrière militaire, devint capitaine de dragons, puis aide-de-camp, fit en 1785 un voyage aux Indes, se prononça pour la révolution, bien qu'elle lui fit tort, et traversa ce temps orageux avec courage, mais presque sans ressources. En nov. 1795, il obtint un emploi dans les bureaux de l'instruction publique; enfin Bonaparte lui fit en 1813 une pension de 3,000 fr.; mais Parny mourut l'année suivante. On a de lui: 1° des *Élégies*, 2° des *Lettres* mêlées de vers, 3° des *Chansons madécasses*, 4° *les Fleurs*, 5° *Jamsel*, 6° *la Journée champêtre*, 7° *Isnel et Asléga*, 8° *les Scandinaves*, 9° *Goddam*, 10° *les Voyages de Céline*, 11° des *Poésies mêlées*, 12° *la Guerre des Dieux* (publiée en 1799), et quelques autres poëmes anti-religieux. Il a surtout réussi dans les genres élégiaque et érotique, et a mérité d'être nommé le *Tibulle français*. Il est à regretter qu'il ait trop souvent fait de son talent un usage contraire à la religion et à la morale. Les *Œuvres complètes de Parny* ont été réunies en 1824 à Bruxelles, 2 vol. in-8; M. Tissot a publié ses *Œuvres inédites*, 1826; M. Boissonade a donné ses *Œuvres choisies*, Paris, 1827, 1 vol. in-8.

PAROPAMISE, auj. le *Kandahar*, région de l'Asie anc., entre la Bactriane au N., l'Inde à l'E., était hérissée de hautes montagnes, dites *Paropamises*, et n'avait que peu de villes; Orthospane et plus tard Alexandrie-la-Paropamisienne en furent les principales. Elle fit partie de l'empire médo-persan, de celui d'Alexandre, de celui de Syrie (sous les Séleucides), enfin de celui de Bactriane.

PAROPAMISES (monts), dits aussi par les Grecs *Caucase des Indes*, auj. *Hindou-Khouch*, chaîne de montagnes, qui a donné son nom à la région précédente. *Voy.* HINDOU-KHOUCH.

PAROS, auj. *Paro*, île de l'Archipel, une des Cyclades, entre Naxos et Délos, vis-à-vis d'Oliaros (auj. *Antiparo*), par 47° 3' lat. N., 22° 51' long. E.; 19 kil. sur 15. Sa ville principale se nommait aussi Paros (auj. *Parkia* ou *Parecchia*). Son marbre était célèbre, surtout celui du mont Marpesse. — D'abord occupée par les Phéniciens, puis peuplée par les Crétois, Paros dut être indépendante jusqu'à ce que Darius I la soumît; elle fut ensuite conquise par Athènes, et finit par être engloutie dans la république romaine sous Pompée.

PAROS (MARBRES OU CHRONIQUES DE), dits aussi MARBRES D'ARUNDEL ou D'OXFORD, suite de tables chronologiques dressées par ordre du gouvernement d'Athènes et gravées sur des marbres. Trouvés au commencement du XVII[e] siècle dans l'île de Paros, puis vendus par M. de Peiresc au comte d'Arundel, ces marbres furent déposés dans la bibliothèque d'Oxford. Ils contenaient un intervalle de 1319 ans, depuis l'avénement de Cécrops jusqu'à l'archontat de Diognète (1582-263 av. J.-C.). La fin de ce précieux monument manque à partir de l'an 354. Les marbres de Paros ont été publiés et traduits en latin par Prideaux (1676), et reproduits par Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*.

PAROY (J.-Phil. GUY-LEGENTIL, marquis de), né en 1750, mort en 1824, avait inventé un procédé de stéréotypage, qu'il décrit dans son *Précis sur la stéréotypie*, Paris, 1822, ainsi qu'un vernis à faïence mêlé de poudre d'or qui produit un bel effet.

PARQUES (les trois), Clotho, Lachésis, Atropos, divinités des enfers chargées de filer la vie des hommes: Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne, Atropos coupe le fil. Ce qui est exprimé par le vers latin suivant:

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, était veuve du baron Latimer lorsqu'elle épousa le roi. Trente-quatre jours après la mort de Henri (1547), elle se remaria à Thomas de Seymour. Très zélée luthérienne, elle avait couru grand risque de la vie auprès du monarque, qui n'admettait de théologie orthodoxe que la sienne, et il lui fallut toute son adresse pour donner le change à Henri. Elle mourut en 1548.

PARR (Thomas), du comté de Shrop, est un des plus célèbres centenaires connus. Marié à 120 ans, il mourut en 1634, âgé de 152 ans.

PARRAMATTA ou **ROSE-HILL**, ville de la Nouvelle-Hollande, dans la Nouvelle-Galles du Sud et le comté de Cumberland, à 23 kil. O. N. O. de Sydney; 4,000 hab. On y remarque l'hôtel du gouverneur, une école instituée pour l'éducation et la civilisation des indigènes, et un bel observatoire. Manufacture de draps; foire pour les bestiaux.

PARRAS, ville du Mexique (Cohahuila), à 300 kil. S. de Monclova; 7,000 hab. Beaucoup de vignes.

PARRENNIN, missionnaire. *Voy.* PARENNIN.

PARRHASIUS, célèbre peintre grec, qui vivait vers 420 av. J.-C., composa, entre autres chefs-d'œuvre, un tableau allégorique représentant le *Peuple d'Athènes*, et un *Méléagre et Atalante* que Tibère paya plus de 600,000 sesterces. Il était le rival de Zeuxis.

PARRHASIUS (AULUS JANUS), dont le vrai nom est *Jean Parisio*, philologue, né à Cosenza en 1470, mort en 1533, enseigna les lettres à Milan, à Rome, à Vicence, et fonda dans sa ville natale l'académie *Cosentine*. Henri Etienne a publié ses *Œuvres*, Paris, 1567. On y trouve des notes sur Plaute, Cicéron, Claudien, une dissertation curieuse *De septenario dierum numero*, et des lettres intéressantes. — Le savant Leclerc a publié sous le pseudonyme de *Th. Parrhasius* un recueil de critique intitulé *Parrhasiana*.

PARROCEL, nom d'une famille de peintres français estimés. — Jos. Parrocel, de Brignoles, 1648-1704, peignit beaucoup de batailles, notamment le *Passage du Rhin de Louis XIV*, fut employé par la cour, et devint membre de l'Académie de peinture: il a laissé 48 bonnes gravures représentant des sujets tirés de la vie du Christ. — Ch. Parrocel, 1688-1792, fils et élève du précéd., fut choisi pour peindre les conquêtes de Louis XV et a laissé aussi des gravures. — Ignace et Pierre Parrocel, neveux de Joseph, morts l'un en 1722, l'autre en 1739, se distinguèrent également comme peintres. Le premier travailla pour le prince Eugène.

PARSDORF, village de Bavière (Isar), à 11 kil. N. O. d'Ebersberg. Il y fut conclu une trêve entre la France et l'Autriche le 18 juillet 1800.

PARSEVAL-GRANDMAISON (François-Auguste), de l'Académie française, né à Paris en 1759, mort en 1834, suivit Bonaparte en Egypte et fit partie de l'Institut du Caire. De retour en France, il fit paraître en 1804, sous le titre d'*Amours épiques*, une traduction de tous les épisodes composés sur l'amour par les plus grands poëtes anciens et modernes. Il travailla ensuite pendant 20 ans à son grand poëme de *Philippe-Auguste*, qui parut en 1825. Cet ouvrage, rempli de beautés du premier ordre, est déparé par de graves défauts, et pêche surtout par le manque d'intérêt.

PARSIS ou **GUÈBRES**. *Voy.* GUÈBRES.

PARSONS (Robert) ou **PERSON**, jésuite anglais, né en 1546, avait d'abord été protestant. Il entra chez les Jésuites à Rome, revint en 1579 en Angleterre comme supérieur des missions catholiques, et fut chargé de missions secrètes, tant en Angleterre qu'en Espagne; prit part à plusieurs intrigues contre la reine Elisabeth, et fut sans doute un des instigateurs de la conspiration des poudres, 1606; mais il se tint prudemment à l'écart, et rien ne fut prouvé contre lui. Il mourut à Rome en 1610, après avoir été pendant 23 ans supérieur du collége anglais de cette ville.

PARTANICO, ville de Sicile (Trapani), à 11 kil. N. E. de Castel-Vetrano; 9,770 hab.

PARTHENAY, ch.-l. d'arr. (Deux-Sèvres), à 50 kil. N. E. de Niort, et à 390 kil. S. O. de Paris; 4,228 hab. Salle de spectacle. Tanneries, corroieries, calmouks, etc. Patrie d'Anne de Parthenay et de François Delaporte, aïeul du cardinal de Richelieu. — Jadis capitale d'une seigneurie réunie à la couronne en 1422, du petit pays de Gâtine dans le H.-Poitou et du duché de la Meilleraie. — L'arr. de Parthenay a 8 cant. (Parthenay, Airvault, Mazières, Menigoutte, Moncontant, Saint-Loup, Secondigny, et Thénezay), 79 communes et 65,307 hab.

PARTHENAY, illustre maison de France, issue, à ce qu'on croit, de celle de Lusignan, avant l'an 1000, se partageait en deux branches, dont la cadette est la plus célèbre. A cette dernière appartenaient: Anne de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, morte en 1631, et qui fut un des principaux ornements de la cour de Renée de France, fille de Louis XII, et duchesse de Ferrare. Elle avait étudié le latin et le grec, et était excellente musicienne. Elle avait embrassé le calvinisme, et mérita les éloges de Théodore de Bèze pour ses connaissances en théologie. — Catherine de Parthenay, sa nièce, née en 1554. Elle contribua activement à la propagation du calvinisme. Elle épousa le baron de Pont-Kuellevé ou Kuelenec, puis le vicomte René de Rohan, dont elle eut le célèbre duc de Rohan. A l'âge de 74 ans, elle déploya un grand courage au siége de La Rochelle; prise par les Catholiques, elle mourut prisonnière. Elle cultiva aussi les lettres, traduisit *Isocrate*, composa plusieurs élégies, et fit représenter en 1574 une tragédie intitulée *Judith*. — J. de Parthenay-Larchevêque, seigneur de Soubise, son oncle, remplaça le baron des Adrets comme chef des Protestants à Lyon, y soutint un siége contre le duc de Nemours, et mourut en 1596 (à 54 ans).

PARTHÉNIENS. On nomma ainsi de jeunes Lacédémoniens nés pendant la 1re guerre de Messénie du commerce illégitime des femme de Sparte (*parthenoi*) avec des jeunes gens qui avaient quitté le camp momentanément, pour suppléer à l'absence des maris et empêcher que l'Etat ne pérît faute de citoyens. Méprisés par leurs compatriotes, les Parthéniens conspirèrent avec les Ilotes, furent découverts et forcés de quitter Sparte. Ils allèrent, sous la conduite de Phalante, s'établir sur la côte orientale de l'Italie, où ils bâtirent Tarente (707 av. J.-C.).

PARTHENIUS, poëte grec de Nicée, fut amené esclave à Rome, vers l'an 65 av. J.-C., et y obtint la liberté par ses talents. Il fut imité par Ovide et Virgile, et fut très goûté de Tibère. Nous n'avons de lui qu'un petit écrit en prose, *De amatoriis affectionibus liber*, publié avec une traduction latine de Cornarius, 1531, publié de nouveau par Heyne, Gœttingue, 1798, in-8, et trad. en français, Paris, 1743, sous le titre d'*Affections des Amants*.

PARTHENIUS, riv. et v. de la Turquie. *V.* BARTIN.

PARTHENON, célèbre temple d'Athènes, dédié à Minerve (*Parthénos, vierge*), était situé sur le même rocher que la citadelle. Détruit par les Perses, il fut rebâti plus beau par Périclès. Sa façade était de 100 pieds grecs (d'où son nom d'*Hécatompédon*). On y voyait la statue d'ivoire et d'or de la déesse, un des chefs-d'œuvre de Phidias. On admire encore auj. les ruines de cet édifice.

PARTHÉNOPE, sirène qui devint éprise d'Ulysse. Dédaignée de ce prince, elle se précipita dans la mer, près du lieu où fut bâti Naples, qui dans l'origine porta le nom de Parthénope.

PARTHÉNOPE ou **NEAPOLIS**. *Voy.* NAPLES.

PARTHÉNOPÉE, *Parthenopæus*, fils de Méléagre

et d'Atalante, eut part à la première guerre de Thèbes et fut un des sept chefs qui périrent devant cette ville.

PARTHÉNOPÉENNE (république), nom donné un instant au roy. de Naples (non au royaume des Deux-Siciles) pendant le court espace de temps qui s'écoula depuis l'entrée de Championnet à Naples, le 23 janvier 1799, jusqu'à la reprise de cette capitale par le cardinal Ruffo, le 15 mai de la même année. La république parthénopéenne n'eut jamais qu'un gouvernement provisoire de 25 membres, à la tête duquel furent placés successivement Championnet et Macdonald. Ce dernier, reconnaissant l'impossibilité de garder un pays en feu, ne songea qu'à opérer sans désastre sa retraite.

PARTHENOPOLIS, nom latinisé de MAGDEBOURG.

PARTHES (empire des), vaste empire de la Haute-Asie, fondé l'an 255 av. J.-C. par le Parthe Arsace (*Voy.* ce nom) aux dépens de l'empire des Séleucides, ne comprit d'abord que la Parthiène, mais ensuite il embrassa toute la Haute-Asie médo-persane, à l'E. de l'Euphrate, et à l'O. de l'empire de Bactriane. Au reste, les limites de cet état varièrent beaucoup. La Mésopotamie, la Babylonie, la Médie, l'Atropatène, la Susiane, la Perside, l'Hyrcanie, la Parétacène, les deux Carmanies en firent partie. — Les Parthes furent successivement compris dans l'empire médo-persan, dans celui d'Alexandre, et dans celui des Séleucides. Arsace, un des chefs de tribus parthes, s'assujettit les autres tribus, secoua le joug des Séleucides en 255 av. J.-C., et jeta ainsi les bases de l'empire des Parthes. Après la chute de l'empire des Séleucides, 64 av. J.-C., les Parthes devinrent limitrophes des Romains, et il y eut alors entre les deux peuples, surtout sous les empereurs, des guerres fréquentes. L'empire parthe finit en 226 et fut remplacé par celui des Sassanides. Le gouvernement des Parthes était monarchique, mais profondément féodal. Voici les noms des rois parthes, dits aussi Arsacides :

Arsace, (*av. J.-C.*)	255	Artaban III,	18
Tiridate ou Arsace II,	254	Tiridate	36
Artaban II ou Arsace III,	216	Artaban, *rétabli*,	36
		Vardane,	44
Piriapatius,	196	Gotarse,	47
Phraate I,	»	Vononès II,	50
Mithridate I,	164	Vologèse I,	50
Phraate II,	139	Pacorus, dit *Firouz* ou *le Victorieux*,	90
Artaban I,	127	Chosroës ou Khosrou,	107
Mithridate II,	124		
Mnaskirès,	90		
Sinatrokès,	77	Parthamaspate,	116
Phraate III,	70	Chosroës, *rétabli*,	117
Mithridate III,	61	Vologèse II,	121
Orodes I,	57	Vologèse III,	165
Phraate IV,	37	Ardawan,	192
Phraatace, (*ap. J.-C.*)	13	Pacorus II,	199
Orodes II,	14	Vologèse IV,	209
Vononès I,	15	Artaban IV,	216-226

PARTHIE ou PARTHIÈNE, auj. *l'E. de l'Irak-Adjémi et l'O. du Khoraçan*, région de l'Asie anc., entre l'Hyrcanie au N., la Carmanie déserte au S., l'Arie à l'E., la Médie à l'O., avait pour ville principale Hecatompylos. C'était un pays sauvage, sans eau, formé de steppes arides, montueux, surtout au N., vers la frontière de l'Hyrcanie. Ses habitants, grossiers et braves, étaient parfaits cavaliers : ils semblent avoir vécu en petites bandes et sous le régime de la tribu, comme les habitants actuels des khanats du Turkestan. (*Voy.* l'article précédent.)

PARU ou GOMPAPE, riv. du Brésil (prov. de Para), tombe dans l'Amazone à Para ; cours, 450 kil.

PARURO, ville du Pérou (Cuzco), sur un affluent de l'Apurimac, et à 23 kil. S. O. de Cuzco ; 20,000 hab. Grains, bestiaux, manufactures de toiles.

PARUTA (Paul), né à Venise en 1540, mort en 1598, historiographe, sénateur, membre de l'administration générale, gouverneur de Brescia, ambassadeur, enfin procurateur de Saint-Marc, a laissé, entre autres écrits (en italien), une *Histoire de Venise*, en deux parties, 1605, in-4, et un *Traité de la perfection de la vie politique*, 1579, in-4 (traduit en anglais et en français). — Phil. Paruta, de Palerme, secrétaire du sénat de Palerme, mort en 1629, était un habile antiquaire et a beaucoup écrit. Son principal ouvrage est la *Description métallique de la Sicile*, Palerme, 1612, in-fol.

PARVATI, la même que BHAVANI. *Voy.* ce mot.

PARYNAGOR, ville de l'Hindoustan, dans la principauté du Sindhy, à 204 kil. S. E. d'Haïderabad. Les pèlerins viennent y visiter l'idole Goritcha.

PARYSATIS, femme de Darius II, favorisa la révolte de son fils Cyrus-le-Jeune contre Artaxerxe-Mnémon, frère de ce prince ; après la bataille de Cunaxa (401), elle empoisonna la reine Statira, et fit périr misérablement les ennemis de Cyrus.

PAS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. E. de Doulens ; 1,000 hab. Filature de coton, huiles.

PAS-DE-CALAIS, détroit qui unit la Manche à la mer du Nord et sépare la France de l'Angleterre. Il tire son nom de la ville de Calais, placée en France sur sa côte orientale. Sa moindre largeur est de 34 kil., entre le cap Grisnez et Douvres.

PAS-DE-CALAIS (dép. du), départ. maritime de la France, sur la Manche, le Pas-de-Calais et la mer du Nord, entre les dép. du Nord au N. E., de la Somme au S. O. : 6,556 kil. carrés ; 664,654 hab. Ch.-l., Arras. Il est formé de l'anc. Artois et d'une partie de la Picardie. Petites mont. au centre ; du reste, sol plat. Marbre, faux marbre, grès à paver, pierres à fusil ; houille, tourbe, terre de pipe et à potier, etc. Sol fertile, bonne culture ; peu de bois, beaucoup de pâturages ; tous les genres de céréales, légumes, fruits à cidre, graines oléagineuses. Beau bétail, chevaux estimés, porcs, volailles. Grande industrie : huiles de colza et d'œillette ; sucre de betterave ; draps, toiles, cotonnades, dentelles, bonneterie ; papier, verre, faïence ; bière, eau-de-vie, etc. Commerce très actif. — Ce dép. a 6 arr. (Arras, Boulogne, Montreuil, Saint-Omer, Béthune, Saint-Pol), 43 cant., et 903 comm. ; il appartient à la 16e division militaire, a une cour royale à Douai et un évêché à Arras.

PAS-DE-SUZE. *Voy.* SUZE.

PASARGADE ou PASAGARDE, *Fesa* ou *Pasa*, ville de l'Asie anc., une des résidences des anciens rois de Perse, sur les confins de la Carmanie et de la Perside, ne doit point être confondue avec Persépolis. C'est là qu'avait lieu le couronnement, et qu'était la sépulture des grands rois. Pasargade avait été, dit-on, fondée par Cyrus au lieu même où il vainquit Astyage.

PASCAL ou PASCHAL I (saint), *Paschalius* en latin, pape de 817 à 824, né à Rome, avait été directeur du monastère de St-Etienne ; il reçut en don de Louis-le-Débonnaire les îles de Corse et de Sardaigne, couronna Lothaire empereur en 823, et ouvrit à Rome un refuge pour les Grecs que la persécution des Iconoclastes réduisait à quitter l'Orient. L'Église le fête le 17 mai.

PASCAL II (Rainieri, pape sous le nom de), né à Blède (en Toscane), d'abord moine de Cluny, fut fait par Grégoire VII abbé de Saint-Paul *extra muros*, parvint à la tiare en 1099, refusa de couronner l'empereur Henri V, eut à combattre l'antipape Bourdin et plusieurs autres rebellions, et mourut en 1118.

PASCAL III, (Gui de Crème, anti-pape qui prit le nom de), était cardinal lorsque le pape Adrien IV le chargea d'une négociation auprès de l'empereur Frédéric Barberousse ; il se laissa séduire par ce prince et fut nommé par lui pape, en opposition

avec Alexandre III, après la mort de l'anti-pape Victor IV (1159). Il mourut misérablement 6 ans après.

PASCAL (Blaise), célèbre écrivain et géomètre français, né à Clermont-Ferrand en 1623, était fils d'un premier président à la cour des aides de Clermont; il montra dès sa première enfance les plus étonnantes dispositions. Son père se chargea lui-même du soin de son éducation, et vint dans ce but s'établir à Paris. Il réunissait chez lui des savants, et le jeune Pascal, en les entendant, conçut bientôt une vive passion pour les sciences. Comme son père, dans la crainte de le fatiguer, différait de l'appliquer à la géométrie, il résolut d'étudier cette science par lui seul, et, sur la simple définition qu'il en avait entendue, il parvint à trouver, sans le secours d'aucun livre, les 32 premières propositions d'Euclide : il n'avait alors que 12 ans. Dès ce moment, on ne mit plus d'obstacles à une vocation aussi manifeste, et Pascal marqua chacun de ses pas par quelque découverte. Il composa à 16 ans un traité des sections coniques, inventa à 18 ans une machine arithmétique qui exécutait les calculs les plus compliqués, trouva en 1654 le *Triangle arithmétique*, moyen ingénieux et facile de résoudre un grand nombre de problèmes; posa vers le même temps les premières bases du calcul des probabilités, donna, en 1658, la théorie de la *roulette*, que nul n'avait pu trouver jusque-là, compléta les recherches de Torricelli, publia en 1647 ses *Expériences touchant le vide*, fit exécuter peu après la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, qui mit hors de doute la pesanteur de l'air, publia en 1653 son traité de l'*Equilibre des liqueurs*, qui fit faire un grand pas à l'hydrostatique, imagina plusieurs applications usuelles de la mécanique, inventa la brouette nommée *vinaigrette*, le *haquet*, et, selon quelques-uns, la presse hydraulique. Elevé dans les principes d'une religion austère, Pascal s'était lié avec les chefs du parti janséniste; il embrassa chaudement leur cause. A propos d'une censure que la Sorbonne se proposait de faire d'un écrit d'Arnauld, il publia en 1656 et 57 les fameuses *Lettres Provinciales* (*Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis*) : il y discutait avec éloquence les questions théologiques qu'on débattait alors, et combattait la morale relâchée des Jésuites, tantôt avec une verve comique, tantôt avec une élévation de style dont on n'avait pas encore d'exemple. Les Jésuites réussirent à faire condamner ce livre. Pascal méditait en même temps un grand ouvrage où il devait rassembler toutes les preuves de la religion, mais il ne put l'achever; on n'en a que des fragments détachés, qu'on a rassemblés dans le recueil intitulé *Pensées*. Ces deux ouvrages ont suffi pour placer Pascal au premier rang des écrivains, et leur publication forme comme une nouvelle ère dans la langue française. Pascal avait été dès l'enfance d'une santé débile. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances; il fut frappé en 1647 d'une espèce de paralysie qui lui ôta presque l'usage des jambes; en 1654, il faillit périr près du pont de Neuilly, les chevaux de sa voiture s'étant emportés; depuis ce moment, il croyait, dit-on, voir sans cesse un précipice à ses côtés. Il ne vécut plus que dans la retraite, se livrant à tous les exercices d'une piété exaltée. Il mourut en 1662, à 39 ans. Bossut a donné une édition complète des *Œuvres* de Pascal, Paris, 1779, 5 vol. in-8 (réimprimée par Crapelet, 1819). On a cent fois imprimé à part les *Provinciales* et les *Pensées*. Les *Provinciales*, réunies pour la première fois en 1657, furent réimprimées en 1684 à Cologne, par Nicole, sous le pseudonyme de Wendrock, avec des traductions latine, espagnole et italienne. Les *Pensées*, publiées d'abord en 1670, le furent encore en 1687, 2 vol. in-12, avec une *Vie* de l'auteur par la sœur de Pascal, Mme Périer. Il en parut en 1776 une édition peu fidèle, avec des notes philosophiques de Voltaire, et un *Eloge de Pascal* par Condorcet.

PASCHAL. *Voy.* PASCAL.

PASCHIUS (George), né à Dantzick en 1661, professeur de morale et de théologie à Kiel, où il mourut en 1707. On a de lui : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsick, 1700, in-4, ouvrage savant et recherché; *De fictis rebuspublicis*, 1705, in-4; *De variis modis moralia tractandi*, 1707, in-4.

PAS-DE-CALAIS. *Voy.* PAS.

PASEWALK, ville des Etats prussiens (Poméranie), à 29 kil. S. d'Uckermunde; 4,900 hab. Draps. Combat entre les Prussiens et les Suédois, 1760.

PASINELLI (Laurent), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort en 1700. Il est plein de feu et d'originalité; mais il offre un peu trop d'affectation et de luxe dans le vêtement et les accessoires. On admire sa *Descente du Christ aux Limbes*, et son *Coriolan*. Il a aussi gravé à l'eau forte.

PASIPHAÉ, fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, fut femme de Minos, dont elle eut un fils, Androgée, et deux filles, Ariadne et Phèdre. Selon la fable, elle eut avec un beau taureau un commerce monstrueux d'où provint le Minotaure. Il est à croire que ce taureau n'était autre qu'un général de Minos nommé Taurus.

PASITANO, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 28 kil. S. O. de Salerne; 4,000 hab. Patrie de Flavio Gioja, inventeur de la boussole.

PASITÈLE, sculpteur grec qui s'établit à Rome vers 169 av. J.-C., mourut, dit-on, déchiré dans le cirque par une panthère, au moment où il s'occupait de modeler un lion. Il avait écrit sur les plus beaux monuments de son temps un traité en 5 liv.

PASITHÉE, fille de Jupiter et d'Eurynome, était la première des Grâces. Ce nom est aussi donné à Cybèle considérée comme mère de tous les dieux.

PASITIGRIS, nom donné par les anciens aux deux bouches les plus orientales de l'Euphrate comme représentant plus particulièrement le Tigre, qui se joint un peu plus haut à l'Euphrate.

PASMAN, petite île des Etats autrichiens, dans l'Adriatique, par 12° 57' long. E., 43° 57' lat. N.

PASQUALIS (Martinez). *Voy.* MARTINEZ.

PASQUIER (Étienne), jurisconsulte, naquit à Paris en 1529, étudia sous Cujas à Toulouse, sous Marianus Socin à Bologne, fut reçu avocat en 1549; resta obscur plusieurs années, mais se fit tout à coup une réputation immense en plaidant pour l'université contre les Jésuites, qu'il écrasa dans son plaidoyer, sans toutefois faire prononcer contre eux l'arrêt qu'il provoquait (1564), suivit à Poitiers en 1579 la commission du parlement qui alla y tenir les *grands jours*, fut nommé par Henri III avocat-général à la Chambre des Comptes (1585), fut député aux états-généraux de Blois en 1588, suivit Henri III à Tours, et eut encore après 1595 de violents démêlés avec les Jésuites. Il mourut en 1615. Ses principaux ouvrages sont ses *Recherches sur la France* et ses *Lettres*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1723, à Trévoux, 2 vol. in-fol.

PASQUIN, torse d'une statue antique de gladiateur qui se voit encore aujourd'hui à Rome au coin du palais des Orsini : le peuple l'a depuis longtemps choisi pour y attacher toutes sortes d'épigrammes et de pamphlets contre le gouvernement papal; ces écrits se nomment de là *Pasquinades*. En face de cette statue s'en trouve une autre que l'on nomme *Marforio*, et qui sert souvent, dans les pamphlets, d'interlocuteur à Pasquin.

PASSAGE (LE), ville et port d'Espagne (Bilbao), à 8 kil. N. E. de Saint-Sébastien; 1,250 hab. Canal. Construction de vaisseaux de ligne ou autres. Ce port, d'où sortirent autrefois les plus grandes flottes de l'Espagne, est auj. à demi ensablé.

PASSAIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. S. O. de Domfront; 2,350 hab.

PASSARIANO. *Voy.* PASSERIANO.

PASSARO (cap), *Pachynum prom.*, pointe S. E. de la Sicile, par 13° 11' long. E., 36° 43' lat. N.; près de là est une petite île avec un château-fort.

PASSAROUANG, grande ville de l'île de Java, à 670 kil. S. E. de Batavia; ch.-l. d'une prov. de même nom, située au S. E. de la prov. de Sourabaya, et à l'E. de celle de Besaki. Au N. elle est baignée par le détroit de Madura et au S. par l'Océan Indien; 110,000 hab.

PASSAROVITZ, ville de Servie, près de la Morava, à 23 kil. E. de Sémendrie. Il y fut conclu un célèbre traité de paix en 1718: la Turquie cédait à l'Autriche Belgrade, Temesvar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, ainsi qu'une partie de la Servie; Venise gardait quelques places en Turquie.

PASSAU, *Patavia* en latin moderne, *Batava castra* des anciens (*Bœodurum* suivant quelques-uns), ville de Bavière, sur le Danube, à l'endroit où il reçoit l'Ilz et l'Inn, à 260 kil. N. E. de Munich; 9,000 hab. Evêché (jadis souverain). La ville est divisée en 4 parties (Passau, Ilzstadt, Innstadt, Anger). Lycée, séminaire, etc. Construction de bateaux, porcelaine, papier, tabac, tréfileries, etc. — A Passau fut conclu, en 1552, l'acte préliminaire de la paix de religion d'Augsbourg. Cette ville fut brûlée en 1652 et souffrit beaucoup des malheurs de la guerre, de 1800 à 1809.

PASSAU (évêché de), état d'Empire, dans le cercle de Bavière, entre la Bavière, la Bohême et l'Autriche. L'évêché date de 737, époque à laquelle l'archevêque de Lorch, Vivilon, y vint chercher un refuge; aussi, les évêques de Passau prennent-ils le titre d'archevêques de Lorch et de Passau; ils obtinrent du pape (1728-1732) d'être exempts de la suprématie de l'archevêque de Salzbourg. Peu à peu l'évêque de Passau acquit la supériorité territoriale, mais son territoire demeura toujours fort petit. Il fut sécularisé en 1803; il appartient auj. à la Bavière.

PASSEMANT (Claude-Siméon), mécanicien, né à Paris en 1702, mort en 1769, était d'abord marchand mercier; il abandonna le comptoir pour se vouer exclusivement à l'astronomie et à la mécanique, imagina une pendule astronomique, un grand miroir ardent, deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste, tournant sur eux-mêmes, enfin des moyens pour amener facilement les vaisseaux à Paris.

PASSERAT (J.), poëte latin moderne, né en 1534 à Troyes, mort en 1602, étudia le droit sous Cujas, obtint à la mort de Ramus la chaire d'éloquence au Collége Royal, et fit la plus grande partie des vers (français) qu'on trouve dans la *Satire Ménippée*. Mais c'est principalement par ses œuvres latines qu'il s'est acquis du renom. Elles consistent surtout en petits poëmes et en poésies fugitives. On a un recueil des œuvres poétiques latines de Passerat, Paris, 1597, in-8, sous le titre de *Kalendæ januariæ*, et un autre de ses poésies françaises, Paris, 1606, in-8. On a donné sous le nom de Passerat une édition en huit langues du *Dictionnaire* de Calepin, Genève, 1609, réimprimée à Leyde en 1654, par Commelin et sous la direction de Schrevelius.

PASSERI (J.-B.), antiquaire, originaire de Pesaro, né en 1694, mort en 1780, fut vicaire-général de Pesaro, auditeur de la Rote, protonotaire apostolique, antiquaire du grand-duc de Toscane, et forma chez lui un riche musée. Il a laissé: *Lucernæ fictiles musæi Passeri*, Pesaro, 1739-51, 3 vol. in-fol.; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Rome, 1767-75, 3 vol. in-fol., 300 planches; *Novus thesaurus gemmarum veterum*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol. — Un autre J.-B. Passeri, amateur de poésie et de peinture, 1610-1679, a laissé des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Rome de 1641 à 1673*, Rome, 1772, in-4. — Son neveu, Joseph Passeri né à Rome en 1654, mort en 1715, a produit de bons tableaux et de belles fresques.

PASSERIANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 8 kil. N. E. de Campo-Formio; 3,000 hab. Elle avait donné son nom à un dép. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Udine.

PASSERO (cap), au S. E. de la Sicile. *Voy.* PASSARO.

PASSERONI (J.-Charles), poëte italien, né en 1713 à Lantosca (comté de Nice), mort en 1802, était dans les ordres. Il suivit à Rome et à Cologne le nonce Lucini, refusa de s'engager dans la carrière des hauts emplois et devint membre de l'Institut de la république cisalpine. Ses poésies, qui appartiennent au genre satirique ou au genre burlesque, sont pleines de verve, de comique et d'originalité, surtout son *Cicerone*, en 34 chants, Venise, 1750, 2 vol. in-8, ou Milan, 1768, 6 vol. in-8.

PASSIGNANO (Domenico PRESLE, dit EL), natif de Passignano, près de Pérouse, peintre, né en 1560, mort en 1638, fut élève de Naldini, puis de Zuccaro, devint premier maître de l'Académie de dessin à Florence, et se distingua par sa rare facilité. Son *Martyre* de *Santa-Reparata* fut fait en huit jours, son *Saint-Jean Gualbert* en dix-huit heures et de nuit. On cite encore parmi ses chefs-d'œuvre sa *Présentation de la Vierge*. Urbain VIII travestissait son nom en *Passa-ognuno* (surpasse-tous).

PASSION. On désigne sous ce nom les souffrances qu'endura Jésus pour la rédemption du genre humain, depuis la dernière cène jusqu'au moment de sa mort. Les Chrétiens célèbrent la commémoration de ce grand sacrifice pendant la semaine qui précède Pâques, et surtout le *Vendredi saint*, jour de la mort du Sauveur.

PASSION (confrères de la), société qui se forma sous le règne de Charles VI pour jouer des mystères ou pièces de théâtre où l'on représentait des sujets de piété, et le plus souvent la *Passion de J.-C.* Elle s'établit à Paris en 1412 près de l'emplacement de la porte Saint-Denis, dans le couvent de la Trinité. En 1545, elle acheta le terrain de l'hôtel de Bourgogne et y construisit un théâtre; mais il fut défendu aux acteurs d'y jouer des mystères.

PASSIONEI (Domenico), cardinal, né en 1682 à Fossombrone, fut légat à Utrecht (1712), à Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse (1721), nonce à Vienne (1730), reçut le chapeau en 1738, devint conservateur de la bibliothèque du Vatican (1755), et mourut à Frascati en 1761. Il avait formé à Frascati un riche musée d'antiquités. Il était associé étranger de l'Académie des Inscriptions. On lui doit des lettres, quelques discours; il eut part à la révision du *Liber diurnus pontificum*, et forma un grand recueil d'*Inscriptions antiques*, publié à Lucques, 1765, par Fontanini.

PASSIR, ville de l'île de Bornéo, capit. du roy. de Passir, par 113° 35' long. E., et 1° 52' lat. N. Pont en bois, palais du sultan; commerce jadis très grand. — Le roy. de Passir est entre ceux de Banjermassing et de Cotti-Lama; 200 kil. sur 150. Sol fertile (sagou, riz, poivre, etc.); musc, camphre, aloès; poudre d'or.

PASSWAN-OGLOU (Osman), fameux rebelle turc, né en 1758 à Widdin, s'enfuit dans les montagnes à la mort de son père, Passwan-Omar-Aga, que le grand-visir avait fait décapiter à cause de ses richesses et de son crédit; il y fit la guerre en partisan, prit Widdin, se soutint opiniâtrément plusieurs années contre toutes les forces envoyées pour l'anéantir, signa avec la Porte plusieurs traités qu'il rompit bientôt, et finit par obtenir avec son pardon le sandjakat de Widdin (1793), qu'il gouverna à peu près en souverain jusqu'à sa mort, en 1807.

PASSY, bourg du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris à l'O., et à 5 kil. S. de Neuilly; 6,000

hab. Passy est bâti en amphithéâtre, sur la rive droite de la Seine; il a au N. O. une entrée dans le bois de Boulogne; on y remarque le Ranelagh, le château de la Muette, etc. Poterie, raffinerie de sucre; filature de coton (dans un anc. couvent de Minimes dits *les Bons hommes*, qui a donné son nom à la barrière voisine). Eaux ferrugineuses, jadis fréquentées.

PASTACA, riv. de Colombie (Equateur), dans les Andes, au pied du Cotopaxi, coule au N., à l'E. S. E., au S., et tombe dans l'Amazone, par 4° 50' lat. S., après un cours de 650 kil.

PASTO ou SAN-JUAN-DEL-PASTO, ville de la Nouv.-Grenade, au pied d'un volcan, à 225 kil. N. E. de Quito, par 79° 25' long. O., 1° 25' lat. N.; 7,000 hab. Ouvrages d'ébénisterie. — Grand tremblement de terre en 1827. En 1822, cette ville s'était montrée opposée à la révolution et avait été forcée de se rendre à Bolivar.

PASTORET, ancienne famille de magistrats, s'est distinguée, dès le XIVe siècle, par sa fidélité pour nos rois. Jean Pastoret, avocat du roi au parlement, fut un de ceux qui, en 1358, contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'obéissance du dauphin (depuis Charles V), régent du royaume pendant la captivité du roi Jean. — Un autre J. Pastoret, petit-fils du précédent, né en 1328, mort en 1405, fut premier président du parlement de Paris et membre du conseil de régence pendant la minorité de Charles VI.

PASTORET (Claude-Emm.-Jos.-Pierre, marquis de), issu de la même famille, né à Marseille en 1756, mort à Paris en 1840, suivit la carrière administrative, fut un moment ministre de l'intérieur en 1791, devint bientôt président du parlement de Paris, et se montra d'abord constitutionnel ardent, sans cesser d'être dévoué au roi. Effrayé par les excès de la révolution, il émigra pendant la Terreur, et ne rentra en France qu'en 1795. Il fut envoyé au Conseil des Cinq-Cents par le dép. du Var, et fut, au 18 fructidor, porté sur les listes de déportation. Il s'enfuit en Suisse, revint en 1800, obtint en 1804 la chaire de droit naturel et des gens à l'École de droit, et devint sénateur en 1809. Sous la Restauration, il fut fait pair de France, vice-président de la Chambre des Pairs en 1820, tuteur des enfants du duc de Berry (1821), ministre d'état en 1826, vice-chancelier en 1828 et chancelier en 1829. Le marquis de Pastoret était membre de trois Académies (Française, des Inscriptions et des Sciences morales). Il a fait des travaux immenses. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8; l'*Histoire générale de la législation des peuples*, 9 vol. in-8, 1817-27 (ouvrage savant, lumineux et bien écrit); le *Recueil des ordonnances des rois de France*, 5 vol. in-fol.; et une trad. en vers des *Elégies de Tibulle*, 1785, in-8.

PASTORIUS (Joachim DE HIRTENBERG, dit), de Glogau, né en 1610, mort en 1681, d'abord médecin, puis historien de Pologne, a donné, entre autres ouvrages: *Florus polonicus*, Leyde, 1641; *Historia polonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 1654, Iéna, 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis Olivensis inedita*, publié après sa mort, Breslau, 1763-66, 2 vol.

PASTOUREAUX, troupe de vagabonds qui se forma en France en 1250, sous le prétexte de faire une croisade pour la délivrance de saint Louis, avait à sa tête un certain moine hongrois nommé Jacob, sorti de l'ordre de Cîteaux, qui prenait le titre de *maître de Hongrie*. Elle se composait surtout de bergers (*pastores*), d'où son nom. Après avoir ravagé plusieurs villes, les Pastoureaux furent taillés en pièces dans le Berry et disparurent. — De nouveaux Pastoureaux se rassemblèrent en 1320; mais ils furent promptement dispersés.

PASTRENGO (Guill. DE), né à Pastrengo (Vicentin), au XIVe siècle, fut notaire et juge à Vérone, puis chargé (1338) d'une mission près de Benoît XII, à Avignon, où il se lia avec Pétrarque. Il a laissé le premier essai d'un *Dictionnaire historique, bibliographique et géographique* (manuscrit en 2 vol. in-fol., à la bibliothèque de Saint-Jean et de Saint-Paul à Venise); il a été publié par M.-A. Biondo, sous le titre de *De originibus rerum*, Venise, 1547, in-4.

PATAGONIE ou TERRE MAGELLANIQUE, la région la plus méridionale de l'Amérique du Sud, au S. du Chili et de la confédération argentine, par 65°-75° long. O., 35°-54° lat. S., bornée par l'Océan Atlantique à l'E., le Grand-Océan à l'O. et le Rio Negro au N.; au S., le détroit de Magellan la sépare de la Terre-de-Feu. C'est un pays très froid, montueux, boisé au N. et que coupent de grands lacs. Les animaux indigènes y sont peu nombreux. Les hab. sont: au N., les Araucans et les Puelches, au S. les Tchuelchts, connus sous le nom de Patagons, dont la taille moyenne dépasse celle des Européens de plusieurs centimètres, et atteint plus de 2 mètres (de 6 à 7 pieds); mais c'est à tort qu'on leur accorderait près de trois mètres (plus de huit pieds). — Ce pays fut découvert en 1519 pour l'Espagne par Magellan, qui explora le détroit qui porte son nom et qui fit une description pompeuse des pays voisins. Le commodore Byron (1764) et le capitaine Wallis (1766) ont donné des renseignements plus exacts. Le gouv. de Buénos-Ayres prétend à la souveraineté de cette contrée, mais jamais peuple européen n'en a réellement pris possession.

PATAK, ville de Hongrie (Zemplin), sur le Bodrog, à 17 kil. S. E. d'Ujhely; 8,000 hab. Deux gymnases, bibliothèque, etc.

PATALA, auj. *Tattah?* anc. ville de l'Inde, à la pointe du delta de l'Indus: Alexandre y creusa un port sur l'Indus, y éleva une citadelle et l'agrandit. — Le pays voisin, notamment le delta de l'Indus, se nommait Patalène.

PATAN, ville de l'Hindoustan, dans l'état de Boundy (Adjmir), à 35 kil. S. E. de Boundy.

PATANA, une des trois soubabhies du Maïssour, au S., tire son nom de Patana ou Seringapatam, sa ville principale. Excepté cette ville, qui appartient aux Anglais, tout le pays dépend du radjah de Maïssour.

PATANI, ville de l'Inde Transgangétique, capit. du roy. de Patani, dans la partie N. E. de la presqu'île de Malacca, par 99° 20' long. E., 6° 50' lat. N. Bon port, palais du radjah, mosquée. Quelque commerce (en poivre, sang-dragon, etc.), mais plus important jadis qu'aujourd'hui. — Les Anglais y ont eu un comptoir de 1610 à 1623.

PATANS, nom donné dans l'Inde au moyen âge aux Afghans, et qui probablement ne veut dire autre chose que *tribus*, parce que les Afghans étaient organisés en tribus. Aux Indes, régna de 1205 à 1398 une dynastie afghane, dite ordinairement *dynastie des Patans*. Son histoire est peu connue. Le premier de ces princes dans l'Inde fut Kouttoub-ed-Dyn (vulgairement Cothbeddin); le dernier se nommait Mohammed IV. C'était un enfant, et l'empire à cette époque était déchiré par des factions. Tamerlan le renversa et établit sur les ruines de la domination des Patans la dynastie des Timourides. Kouttoub-ed-Dyn, en fondant son empire dans l'Hindoustan, s'était lui-même établi sur les ruines des Ghaurides, mais sans occuper toutes leurs possessions: le Moultan et Ghazna formèrent 2 autres états patans, l'un sous Nassir-ed-Dyn, l'autre sous Tedjildiz; mais celui de Kouttoub dura le plus longtemps et eut le plus d'éclat et de puissance. Il embrassa pendant un temps une forte partie de l'Hindoustan. Delhi en était la capitale. Bien que musulmans, les Patans montrèrent, dit-on, beaucoup de tolérance pour les religions des Hindous, et géné-

...nt le commerce et l'agriculture fleurirent sous leur empire.

PATARE, auj. *Patera*, ville de Lycie, sur la mer, dans le pachalik actuel d'Adana, était célèbre par un temple et un oracle d'Apollon, qui, dit-on, résidait six mois à Delphes, six mois à Patare.

PATARINS, sectaires vaudois qui prétendaient que la prière du *pater* suffisait pour toute oraison; ils enseignaient aussi que l'homme et le monde étaient l'*œuvre* du démon. Le nom de Patarins a été quelquefois étendu à tous les Albigeois. Les Patarins furent principalement connus en Italie, en Illyrie et en Bosnie, au XII[e] siècle. Ils furent condamnés en 1179.

PATAVIA, nom latin moderne de PASSAU.

PATAVIUM, ville de l'Italie ancienne, chez les *Veneti*, est auj. PADOUE.

PATAY, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 23 kil. N. O. d'Orléans; 1,000 hab. Couvertures de laine. — Jeanne d'Arc et Dunois y défirent l'armée anglaise en 1429 et y firent prisonnier le célèbre Talbot.

PATCHAKAMAK, le grand dieu des Péruviens, était le soleil considéré comme créateur et conservateur. Il avait des temples immenses et resplendissants d'or, desservis par de nombreux prêtres et par des vierges consacrées au dieu. Les Incas prétendaient descendre de Patchakamak.

PATERCULUS (VELLEIUS). *Voy.* VELLEIUS.

PATERNA, ville d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N. E. d'Almeria; 1,630 hab. Eau minérale. — Il y a beaucoup d'autres Paterna en Espagne.

PATERNE (saint), évêque de Vannes en 540, mourut en 555; on le fête le 15 avril, jour de sa mort. — Un autre saint Paterne, moine de Sens, et martyr, mourut en 726 et est fêté le 12 novembre.

PATERNO, *Hybla major*, ville de Sicile (Catane), à 20 kil. N. O. de Catane; 9,800 hab. Miel renommé chez les anciens. — Il y a plusieurs autres villes de Paterno dans le roy. de Naples.

PATHMOS, auj. *Patmo* ou *Palmosa*, île de l'Archipel, la plus septentr. des Sporades, au S. E. de Nicarie et vis-à-vis de Milet; elle a 26 kil. de tour. Ch.-l. actuel, Saint-Jean de Pathmos (200 maisons). Sous les Romains, ce fut un lieu d'exil; saint Jean y fut, dit-on, relégué et y écrivit l'Apocalypse.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601 à Houdan, mort en 1672, se fit une grande réputation tant par sa causticité que par ses manières bizarres, et causa parmi les docteurs des querelles scandaleuses par son opposition violente contre l'antimoine. On a de lui un traité de la *Conservation de la santé*, 1632, et des *Lettres*, Amsterdam, 1718, 7 vol. in-12, pleines de détails curieux sur les affaires du temps. On a aussi sous le titre de *Patiniana* un recueil de ses bons mots, publié par Bayle, 1703, in-12. Il était l'ami du savant Naudé. — Son fils, Charles Patin (1633-93) fut aussi médecin, mais il se distingua surtout comme antiquaire. Chargé par Colbert de supprimer un libelle licencieux, il en avait distribué, dit-on, quelques exemplaires; il fut pour ce fait condamné aux galères par contumace; il quitta la France, voyagea en Allemagne et en Italie, se fixa enfin dans les états de Venise, et fut nommé en 1677 professeur de médecine à Padoue. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, presque tous sur la numismatique : *Thesaurus numismatum è museo Caroli Patini*, 1672; *Commentarius in monumenta antiqua marcellana*, 1688; *Thesaurus numismatum à P. Mauroceno collectorum*, Venise, 1684; *Suetonius è numismatibus illustratus*, Bâle, 1675.

PATKOUL (J. RENAUD de), gentilhomme livonien, né en 1660, servit d'abord comme capitaine dans l'armée suédoise, fit partie de la députation chargée en 1689 de défendre devant Charles XI les droits de la Livonie, adressa au gouvernement suédois de Riga, au nom des nobles livoniens, des plaintes énergiques. Mandé à Stockholm, il s'aperçut bientôt qu'on voulait le perdre, et s'enfuit en Courlande, tandis qu'on le condamnait à mort; après avoir erré en différents pays, il entra au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma conseiller (1698), puis il passa en Russie. Pierre-le-Grand l'envoya comme ambassadeur à la cour de Pologne, d'où il s'efforça en vain d'opérer en Livonie une insurrection contre les Suédois. Il devint lieutenant-général en 1702, et eut des succès dans cette nouvelle carrière; mais bientôt il déplut au roi Auguste qui, pour se concilier Charles XII, le livra aux Suédois. Charles XII se hâta de le faire juger: il fut condamné par un conseil de guerre à être roué et écartelé, ce qui fut exécuté avec d'horribles raffinements de cruauté, le 10 octobre 1707.

PATMOS. *Voy.* PATHMOS.

PATNA ou PATNAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), capitale du Bahar, sur le Gange, par 82° 25' long. E., 25° 37' lat. N.; 312,000 hab. (en 1812). Très grande, mais mal bâtie. Beaucoup de temples et de mosquées. Industrie très faible, mais grand commerce en grains, sucre, indigo, opium, salpêtre. — On croit que la ville de Patna, qui est fort ancienne, occupe l'emplacement de l'ancienne *Palibothra;* les Mahométans s'en emparèrent au XIII[e] siècle. Souvent prise et reprise; tantôt dépendante et tantôt séparée du gouv. du Bengale, elle devint en 1730 capitale de tout le Bahar; les Anglais la prirent en 1763; ils y possédaient un comptoir depuis 1640.

PATOS (lagune de LOS), grand marais, au Brésil, dans la prov. de Rio-Grande-do-Sul, par 52° 40'-54° 30' long. O., 30° 20'-32° 10' lat. S.; 290 kil. sur 80. Le Rio Grande-do-Sul le lie à l'Océan Atlantique.

PATOUILLET (L.), Jésuite, né en 1699 à Dijon, mort en 1779, publia et composa en grande partie les *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, 32 vol. in-12; on lui doit aussi l'*Histoire du Pélagianisme*, 1767, in-12; l'*Histoire de Cartouche*, 1733, in-12, etc. Il écrivit contre les philosophes quelques diatribes qui lui ont valu les sarcasmes de Voltaire.

PATRAS, *Aroe*, puis *Patræ*, ville de l'Etat de Grèce (Achaïe), sur le golfe de Patras, à 100 kil. N. O. de Tripolitza; 6,000 hab. Archevêché. Port, château-fort; quelques ruines romaines. Commerce jadis considérable. Toutes les nations européennes y avaient autrefois des consuls. — Les Turcs prirent Patras et l'incendièrent en 1770; en 1772 les Russes détruisirent une escadre turque dans ses parages; cependant elle resta au pouvoir des Ottomans jusqu'en 1828, que les Français s'en rendirent maîtres, et lui rendirent l'indépendance.

PATRAS (golfe de). Il met en communication la mer ionienne et le golfe de Lépante (jadis golfe de Corinthe); il a 31 kil. de long sur 22 dans sa plus grande largeur.

PATRES CONSCRIPTI. *Voy.* PÈRES CONSCRITS.

PATRIA, *Linterna palus*, lac du roy. de Naples (Terre de Labour), à 23 kil. N. O. de Naples; 7 kil. sur 3. Aux environs, se voit la Villa Literne où se retira Scipion l'Africain exilé (187 av. J.-C.), et où il mourut en 180. Les Vandales détruisirent cette propriété l'an 455 de J.-C.; on voit encore les restes du tombeau de Scipion.

PATRIARCHES. Ce mot a deux sens : 1° il désigne les chefs successifs de la famille de laquelle devait sortir le Christ; ce sont :

Adam,	4963-4033	Noé,	3908-2958
Seth,	4834-3934	Sem,	3408-2808
Enos,	4729-3824	Arphaxad,	3306-2868
Caïnan,	4639-3729	Caïnan (jeune)	3201-2841
Malaléel,	4569-3674	Saleh,	3171-2738
Jared,	4504-3542	Heber,	3041-2637
Hénoch,	4348-3478	Phaleg,	2907-2666
Mathusalem,	4277-3408	Réu,	2777-2538
Lamech,	4090-3313	Sarong,	2645-2415

Nachor,	2515-2367	Isaac,	2266-2086
Tharé,	2436-2291	Jacob,	2206-2059
Abraham,	2366-2191	Juda,	2116-1997

2° il se dit d'évêques ou archevêques qui ont le gouvernement immédiat d'un diocèse ou d'une province archiépiscopale, ou ont autorité sur plusieurs métropoles ou provinces. Le concile de Chalcédoine, en 451, restreignit ce titre aux 5 évêques de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. — Les Maronites, les Jacobites, les Arméniens, les Nestoriens, les Russes ont aussi des patriarches. La Russie en a eu deux, un à Moscou (jadis à Novogorod), et un à Kiev. Celui de Moscou était la seconde personne de l'empire et balançait le pouvoir du czar. Pierre-le-Grand le remplaça par le saint-synode.

PATRICA, jadis *Lavinium*, bourg des Etats de l'Eglise, à 10 kil. S. E. de Frosinone.

PATRICE, *Patricius*, dignité des derniers temps de l'empire romain, fut créée par Constantin. Elle ne s'accordait qu'à des personnages qui avaient rempli les premières charges ou rendu d'éminents services, mais elle ne conférait aucun pouvoir. Dans la suite, on donna ce titre aux gouverneurs des prov. éloignées, et lors de l'invasion l'usage s'établit d'en décorer certains rois barbares. Théodoric le reçut de Zénon, Clovis I d'Anastase; le roi burgunde Gundioc l'avait aussi reçu d'Honorius, et ses successeurs au trône de Bourgogne en gardèrent le titre comme s'il eût été héréditaire. Il en résulta qu'après la chute de la monarchie burgunde, en 534, les officiers qui gouvernaient ce royaume au nom des princes mérovingiens étaient dits officiellement *Patrices de Bourgogne* (*Voy.* MUMMOL, etc.). Le titre de *Patrice* se conserva longtemps pendant le moyen âge en Italie (*Voy.* CRESCENCE), mais il finit par disparaître.

PATRICE ou PATRICK (saint), apôtre et patron de l'Irlande, né en Ecosse en 372, vint prêcher la foi en Irlande vers 431, fut sacré évêque, fonda l'église métropolitaine d'Armagh et introduisit l'usage de l'alphabet en Irlande. Sa légende est semée de fables. Il mourut vers 460 (ou selon d'autres en 483, à 111 ans). Il a laissé une histoire de sa vie sous le titre de *Confession*. On a nommé *purgatoire de saint Patrick* une caverne d'Irlande (dans un monastère de l'Ultonie) où les peines de l'enfer sont représentées. Les *Œuvres* de saint Patrick se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et ont été imprimées à part, Londres, 1658, in-8.

PATRICIENS, *Patricii* (de *pater*, père), nom du premier ordre des citoyens romains, s'appliquait à un certain nombre de familles nobles dont les chefs, nommés *Patres*, furent choisis dans les premiers temps de Rome par Romulus et ses successeurs pour former le sénat; on l'opposait à celui de *Plébéiens*. Les Patriciens jouissaient de nombreux privilèges : longtemps ils furent seuls admissibles aux premières magistratures; ils ne se mariaient qu'entre eux. De l'inégalité des deux ordres naquirent des disputes perpétuelles qui ensanglantèrent Rome et qui se terminèrent par la création de magistrats chargés de défendre les intérêts des Plébéiens (*Voy.* TRIBUNAT), par l'institution des mariages mixtes (entre patriciens et plébéiens), et enfin par l'admission des Plébéiens aux emplois jusque-là réservés aux seuls Patriciens (*Voy.* CANULEIUS, ICILIUS, STOLON, PUBLILIUS PHILON). Malgré l'hostilité des deux ordres, il existait entre eux certains liens : les Patriciens accordaient leur protection à ceux des Plébéiens qui la réclamaient; ceux-ci, que l'on désignait alors sous le nom de *cliens*, devaient à leur tour être toujours prêts à se dévouer pour leurs patrons (*Voy.* PLÉBÉIENS). — Il y eut à Rome trois créations de Patriciens : la première, lors de la fondation de Rome; la deuxième, lors de l'admission des Sabins de Tatius; la troisième, sous Tullus Hostilius, qui transporta les Albains à Rome. Les Patriciens de première et deuxième création étaient dits *majorum gentium*; ceux de la troisième *minorum gentium*. — Les familles patriciennes s'éteignirent peu à peu, malgré les adoptions; il paraît qu'au IIIe siècle de l'empire, il n'en existait plus une seule.

PATRICIUS. *Voy.* PATRIZZI.

PATRIMOINE DE SAINT-PIERRE, ancienne province des Etats de l'Eglise, entre l'Orviétan au N., l'Ombrie et la Sabine à l'E., la Campagne de Rome au S. E., la mer Tyrrhénienne au S. O. et la Toscane au N. O. Ch.-l., Viterbe. Elle répond au S. de la délégation de Viterbe, à la délégation de Civita-Vecchia, et au N. O. de la comarque de Rome. — Ce pays se composait surtout des biens allodiaux de la grande-comtesse de Toscane Mathilde, qui en fit donation au Saint-Siége en 1077.

PATRIN (Eugène-L.-Melchior), minéralogiste, né à Lyon en 1742, mort en 1815, voyagea dix ans, siégea à la Convention, devint bibliothécaire de l'École des mines, correspondant de l'Institut, etc. On lui doit une *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, etc.

PATRIZZI (François), philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, mort en 1597, professa la philosophie à Ferrare, à Padoue (1578), et enfin à Rome. Il fut à la fois géomètre, historien, militaire, orateur et poëte; mais il est surtout connu par son acharnement contre Aristote. Ses principaux ouvrages sont : *Della Storia dieci dialoghi*, Venise, 1560, in-4; *la Milizia romana*, Ferrare, 1583, in-4; *Paralleli militares*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli elementa theologica et physica latinè reddita*, Ferrare, 1583, in-4; *Discussiones peripateticæ*, Bâle, 1581, in-fol. Dans cet ouvrage, il déchire la personne et les écrits d'Aristote, l'accuse de plagiat, d'hérésie, et élève sur les débris de sa philosophie le nouveau platonisme de l'école d'Alexandrie. On doit encore à Patrizzi une édition avec trad. lat. des écrits attribués à Zoroastre, Hermès, Asclépias, sous le titre de *Nova de universis philosophia*, Ferrare, 1591, in-fol.

PATROCLE, fils du roi de Locride Ménèce, était l'ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie. Quand Achille, irrité contre Agamemnon, refusa de combattre, Patrocle se rendit au champ de bataille revêtu des armes du héros, eut quelque succès d'abord, puis fut tué par Hector. A cette nouvelle, Achille s'arma et vengea dans le sang d'Hector la mort de son ami, auquel il fit ensuite des funérailles magnifiques.

PATRONA KALIL, Albanais, né vers 1687, chef de la fameuse révolte de 1730 contre Achmet III, avait été soldat de marine, puis janissaire. L'insurrection qu'il commandait triompha : le sultan fut déposé et remplacé par Mahmoud I. Mais l'insolence de Patrona lassa bientôt Mahmoud, qui le fit égorger dans la salle du divan.

PATRU (Olivier), avocat de Paris, né en 1604, mort en 1681, eut de grands succès au barreau, entra en 1640 à l'Académie, où il introduisit l'usage des discours de remercîments, et vieillit pauvre. Ami de Boileau, de Racine, il leur doit sa célébrité. Du reste, il avait du mérite comme grammairien et comme critique. Il a laissé des plaidoyers, des discours, des mémoires, des lettres, etc., qui ont été réunis à Paris, 1732, 2 vol. in-4.

PATTI, ville de Sicile (Messine), à 60 kil. E. de Messine; 5,500 hab. Cathédrale. Poterie.

PAU, ville de France, ch.-l. du dép. des B.-Pyrénées, sur le gave de Pau, à 812 kil. S. O. de Paris; 12,607 hab. Bâtie sur une hauteur que coupe un ravin profond. Tribunal de 1re instance. Académie universitaire, collége royal. Château où naquit Henri IV. Mouchoirs et linge de table renommés, tanneries, teintureries, jambons, etc., etc. Outre Henri IV, le maréchal Gassion, le vicomte d'Orthez, le général Bernadotte (auj. roi de Suède) y sont nés. — Pau doit son origine à un château-fort qu'y construisirent au Xe siècle les princes de Béarn.

Gaston IV, comte de Foix, en fit sa résidence ordinaire, et depuis elle fut considérée comme la capitale du Béarn. Henri IV fut le dernier prince béarnais qui l'habita. Un parlement y fut fondé par Louis XIII (1619), et Louis XIV y établit une université. — L'arr. de Pau a 11 cantons (Clarac, Garlin, Lembaye, Lescar, Montaner, Morlaas, Nay, Pontacq, Thèze et Pau, qui compte pour deux), 204 communes, et 122,404 hab.

PAU (Gave de), riv. de France, formée de la réunion des Gaves de Barèges et de Gavarnie, naît dans le dép. des Hautes-Pyrénées, près de Luz-en-Barèges, coule au N., à l'O. et au N. O., entre dans le dép. des Basses-Pyrénées, qu'il sépare de celui des Landes, et se jette dans l'Adour à l'O. de Peyrehorade, après avoir baigné Lourdes, Saint-Pé, Nay et Pau, et après un cours de 200 kil.

PAUCTON, (Alexis-J.-P.), mathématicien, né en 1736 dans le Maine, mort en 1798, enseigna les mathématiques à Strasbourg, et devint correspondant de l'Institut. Il a laissé une *Métrologie* (ou *Traité des mesures, poids, monnaies anciennes et modernes*), fort estimée, Paris, 1780, in-4; une *Théorie des lois de la nature*, Paris, 1781; etc.

PAUILLAC, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Gironde, à 18 kil. S. E. de Lesparre; 2,700 hab. Principal lieu d'embarquement des vins de Médoc.

PAUL (saint), l'apôtre des Gentils, né l'an 2 de J.-C., de parents juifs, à Tarse en Cilicie; portait originairement le nom de Saul. Il fut d'abord au nombre des persécuteurs du christianisme naissant: mais à la suite d'une vision il se convertit, et devint un des plus ardents apôtres de la religion nouvelle. Il prêcha l'Évangile dans toute l'Asie Mineure et dans la péninsule grecque (notamment dans l'île de Cypre, en Galatie, à Ephèse, à Philippes, à Thessalonique, à Athènes, à Corinthe), revint à Jérusalem en 58, y fut assailli par la populace juive qui voulait le tuer, puis fut cité par le grand-prêtre devant le tribun Lysias, enfermé deux ans par Félix, gouverneur de Judée, dans les prisons de Césarée, et, comme il avait formé appel à César, fut envoyé à Rome par le nouveau gouverneur Festus. Il fut acquitté, retourna dans l'Orient pour consolider la première organisation de l'Eglise, revint vers 63 ou 64 à Rome, qui déjà comptait des Chrétiens dans le palais même des césars, en augmenta beaucoup le nombre, mais excita par ses réponses l'animadversion de l'empereur, devant lequel il comparut, et enfin fut décapité (66). L'Eglise célèbre sa fête le 29 juin. On a de lui 14 *Épîtres*, toutes adressées aux églises des régions qu'il avait parcourues, et remarquables par la force de la logique et la sagesse des préceptes. La dernière seulement, l'*Épître aux Hébreux*, lui a été contestée. Les *Actes des Apôtres* sont surtout l'histoire de saint Paul.— L'Eglise honore encore: 1° saint Paul, premier ermite, qui, à 22 ans, se retira dans les déserts de la Thébaïde, et y mourut en 311, âgé de 113 ans (on le fête le 10 janvier); — 2° saint Paul de Thessalonique, patriarche de Constantinople, que l'empereur arien Constance fit périr dans une caverne du Taurus en 350 ou 351; — 3° saint Paul, pape.

PAUL I (saint), pape, remplaça Etienne II, son frère, et régna de 757 à 767. Il a laissé 22 lettres.

PAUL II, P. Barbo, pape de 1464 à 1471, excommunia le roi de Bohême, George Podiebrad, et donna ses états à Matthias Corvin, prêcha en vain la croisade contre les Turcs, et commença la restauration des anciens monuments de Rome.

PAUL III, Alexandre Farnèse, pape de 1534 à 1549, montra beaucoup de raideur dans ses relations avec Henri VIII, dont il détermina le schisme par sa bulle d'excommunication (1535-38); forma avec Charles-Quint et Venise une ligue contre les Turcs (1538); se porta ensuite comme médiateur entre Charles et François I, qui, grâce à lui, conclurent la trêve de Nice (1538); fonda l'ordre des Jésuites (1540) par la bulle *Regimini;* convoqua le concile de Trente (1542); érigea pour son fils, P.-L. Farnèse, Parme et Plaisance en duché (1545). Il a laissé des *Lettres* à Erasme, à Sadolet, etc.

PAUL IV, J.-Pierre Caraffa, pape de 1555 à 1559, avait rempli beaucoup de missions délicates lors de son avénement; il réforma les abus, et lança l'anathême contre les hérétiques. Sa sévérité froissa le peuple romain, qui, après sa mort, jeta sa statue dans le Tibre. Il a laissé la *Règle des Théatins* et institué, dit-on, la *Congrégation de l'Index*.

PAUL V, Camille Borghèse, successeur de Léon XI, pape de 1605 à 1621, eut avec Venise un célèbre différend que le roi de France Henri IV accommoda (1605-1607), termina, sans la décider, la querelle des Dominicains et des Jésuites, donna la dernière forme à la bulle *In cœnâ Domini*, dite *Bulle de Paul V*, et par laquelle sont excommuniés les Hussites, Wickléfites, Luthériens, Zwingliens, Calvinistes, etc., ainsi que les schismatiques, les pirates, etc. Il se signala par un népotisme effréné.

PAUL I (PETROVITCH), empereur de Russie, né en 1754, pendant l'hymen de Pierre III (alors grand-duc) et de Catherine II. Pierre III, qui ne voyait en lui que le fruit de l'adultère, se préparait à le priver officiellement de l'hérédité par un oukase, lorsqu'il périt en 1762. Devenu empereur de droit par cet événement, Paul n'en fut pas moins tenu dans l'obscurité et l'inaction tant que vécut sa mère, qui seule avait toute l'autorité. A la mort de Catherine en 1796, il commença par prendre en tout le contre-pied de ce qu'avait fait cette princesse, se posa comme le champion des vieux principes monarchiques, se fit le chef de la 2e coalition contre la France, et se proclama fastueusement grand-maître de l'ordre de Malte; puis tout à coup il s'éprit de belle passion pour Bonaparte, fit alliance avec lui, et prépara ainsi les traités de Lunéville et d'Amiens. A l'intérieur, il froissa de plus en plus les grands, et fut étranglé par quelques seigneurs, le 11 mars 1801. Alexandre I, son fils, lui succéda.

PAUL DE SAMOSATE, évêque de Samosate, sa patrie, puis patriarche d'Antioche (260), fut l'auteur d'une hérésie qui consistait à nier la Trinité divine et la divinité de J.-C. Il eut pour adversaire le pape saint Félix, et fut excommunié au concile d'Antioche (270). Ses partisans sont nommés Paulianistes.

PAUL D'EGINE, médecin grec, natif d'Egine, vivait, à ce qu'on croit, dans le VIIe siècle de J.-C., et étudia dans Alexandrie peu avant la prise de cette ville par Amrou. Il se distingua surtout dans la chirurgie. Ses *Œuvres* ont été publiées en grec à Bâle, 1538, par J. Gemusæus, et en latin à Venise, 1553. Lyon, 1567, avec des commentaires. Elles ont été traduites en français par P. Tolet, Lyon, 1539.

PAUL WARNEFRIDE OU PAUL DIACRE, historien, né vers 1740 à Cividale (*Forum Julii*), dans le Frioul, avait été ordonné diacre dans Aquilée. Il fut secrétaire du roi lombard Didier, vécut ensuite à la cour de Charlemagne, puis à celle de Bénévent, et enfin se retira au couvent du Mont-Cassin, où il mourut en 801. On a de lui: *Histoire des Lombards* et *Histoire mêlée* (en latin, dans le tome I des *Rerum italicarum scriptores*): ce sont des sources précieuses.

PAUL (l'abbé), ex-jésuite, né à Saint-Chamas (Provence), en 1740, mort à Lyon en 1809, avait enseigné les lettres dans les divers colléges de son ordre. Il renonça de bonne heure à la carrière de l'enseignement, et se retira dans sa famille pour se livrer tout entier à la traduction des classiques latins. On a de lui les traductions de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phèdre*, *Sulpice-Sévère* et *Eutrope*.

PAUL-EMILE. *Voy.* EMILE.

PAUL JOVE. *Voy.* JOVE.

PAUL (frère) ou FRA PAOLO. *Voy.* SARPI.

PAUL VÉRONÈSE. *Voy.* VÉRONÈSE.

PAULE, ville de Calabre. *Voy.* PAOLA.

PAULE (sainte), Romaine, du sang des Scipions et des Gracques, naquit vers 347, se fit chrétienne, et, devenue veuve, alla se vouer à la vie pénitente dans le couvent de Bethléem, dont elle devint abbesse, et où elle mourut en 407. L'Eglise célèbre sa fête le 26 janvier.

PAULE (saint François DE). *Voy.* FRANÇOIS.

PAULET (le chevalier), instituteur, d'origine irlandaise, fonda en France en 1772 un établissement d'enseignement mutuel, et obtint par ce nouveau mode de grands succès. Louis XVI dota sa maison d'un fonds de 36,000 francs, mais la révolution l'obligea d'abandonner son ouvrage.

PAULETTE (édit de). On nomma ainsi une ordonnance rendue par Henri IV en 1604, sur la proposition de Ch. Paulet, secrétaire du parlement, et qui autorisait la vente des charges. Elle accordait aux membres du parlement le droit de transmettre leurs charges à leurs héritiers, à condition d'une redevance annuelle qui montait au 60e du prix payé pour la charge, et au 8e en cas de résignation.

PAULHAGUET, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 14 kil. S. E. de Brioude; 1,266 hab.

PAULIANISTES. *Voy.* PAUL DE SAMOSATE.

PAULICIENS, hérétiques qui renouvelèrent aux Xe et XIe siècles l'hérésie de Manès, croyaient le monde actuel créé et régi par un de leurs deux principes, le mauvais; l'autre devait régir le monde futur, lequel sera parfait. Ils tiraient leur nom d'un de leurs chefs, Paul, né en 844 en Arménie. La cour byzantine, et Théodora surtout, leur fit éprouver les plus vives persécutions, et les réduisit à s'expatrier en Arabie, où ils firent beaucoup de prosélytes.

PAULIN (saint), *Pontius Meropius Paulinus*, évêque et poëte, né à Bordeaux en 353, mort en 431, suivit d'abord le barreau, s'attira la faveur de Gratien qui le fit consul en 378, se fit ordonner prêtre en 393, et devint évêque de Nole en 409. On lui attribue l'invention des cloches. L'Eglise le fête le 10 octobre. Il a laissé des *Poésies* pieuses, des *Lettres*, des *Discours*, une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*. Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1685, in-4; Vérone, 1736, in-fol.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY (J.-Ph. WERDIN, dit), savant missionnaire, né à Hof (Basse-Autriche), en 1748, se fit moine en 1769, s'embarqua pour le Malabar en 1774, revint en 1790 et mourut en 1806. Il a contribué à faire connaître l'Orient par une foule d'écrits, tels que sa *Grammaire sanscrite* en latin, Rome, 1790, in-4; son *Voyage aux Indes orientales* (en italien), Rome, 1796, in-4 (trad. en français par Marchena, Paris, 1808, 3 vol. in-8).

PAULINE BONAPARTE, princesse Borghèse, deuxième sœur de Napoléon, née en 1780 à Ajaccio, morte en 1825, épousa en 1801 le général Leclerc, qu'elle accompagna dans l'expédition de Saint-Domingue, et qui la laissa veuve au bout de peu de temps (*Voy.* LECLERC), épousa en secondes noces le prince Camille Borghèse (1803), dont elle se sépara bientôt, et vint habiter le château de Neuilly, où elle tint une espèce de cour. En 1814 elle se dévoua à son frère, avec lequel elle avait eu jusque là quelques brouilleries, le suivit à l'île d'Elbe, et mit à sa disposition ses diamants (qui furent pris à Waterloo dans la voiture de l'empereur). Dans ses dernières années elle se rapprocha du prince Borghèse, et vécut avec lui à Florence. C'était une des plus belles femmes de son temps; Canova fit sa statue et reproduisit sous ses traits la Vénus de Praxitèle.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques), dit *Palmerius*, savant philologue, né en 1587, en Normandie, mort en 1670, était fils de Julien de Paulmier, habile médecin. Il partagea son temps entre les lettres et les armes, rendit plusieurs services aux Protestants, ses coréligionnaires, et alla combattre en 1620 dans les rangs des Hollandais contre l'Espagne. On a de lui: *Exercitationes in auctores græcos*, Leyde, 1668; *Græciæ antiquæ descriptio*, ouvrage plein de savantes recherches, publié après sa mort par Et. Morin, Leyde, 1678.

PAULMY (le marq. DE). *V.* ARGENSON (A.-René D').

PAULUS (Julius), jurisconsulte romain, né à Rome selon les uns, à Tyr selon d'autres, contemporain et rival de Papinien, florissait au commencement du IIIe siècle. Il fut d'abord avocat, jouit de la faveur de Septime Sévère, de Caracalla et d'Alexandre Sévère; ce dernier l'éleva au consulat, et le nomma préfet du prétoire après Ulpien. Des nombreux écrits qu'il avait composés, on n'a plus que des fragments cités dans le Digeste, et 5 livres *Receptarum sententiarum*.

PAULUS (Peters), homme d'état hollandais, natif d'Axel, 1754, mort en 1796, fut d'abord conseiller et avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse, releva la marine de son pays, fut forcé de le quitter en 1787, à cause de son opposition au stathoudérat, fut accueilli à la cour de Versailles, revint en Hollande (1795), y présida l'assemblée des représentants provisoires de la Hollande, et négocia le traité de paix entre ce pays et la France. On lui doit divers ouvrages politiques.

PAULUS HOOK, ville des États-Unis. *Voy.* JERSEY.

PAUMATOU (archipel). *Voy.* MER-MAUVAISE.

PAUSANIAS, célèbre général lacédémonien, fils du roi de Sparte Cléombrote, gouverna le royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas, et son cousin (479 av. J.-C.), eut une grande part à la victoire de Platée (479) et à la délivrance des villes grecques d'Asie, mais ternit sa gloire en prêtant l'oreille aux offres des Perses, et conçut le dessein d'asservir sa patrie avec leur concours. Il fut rappelé par le sénat, livré aux éphores, convaincu de trahison et condamné à mort. Il se réfugia dans un temple de Minerve dont les portes furent aussitôt murées, et y mourut de faim en 477. — Un autre Pausanias, petit-fils du précédent, régna à Sparte de 409 à 397, et fit quelques expéditions dans l'Attique; mais n'ayant point réussi au gré des Lacédémoniens, il fut obligé de s'exiler. Il se retira à Tégée, où il mourut.

PAUSANIAS, écrivain grec, vécut à Rome au IIe siècle et y mourut très vieux. Il composa, vers l'an 174 de J.-C., un *Voyage historique en Grèce*, qui est un des ouvrages les plus précieux de l'antiquité pour la topographie, pour l'histoire de la Grèce primordiale et la description des objets d'art et des monuments. Les meilleures éditions sont celles de Leipsick, 1794-97, 4 vol. in-8, avec la traduction latine d'Amaseo; et celle de Clavier, avec traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSIAS, peintre de Sicyone, vers 360 av. J.-C., fut élève de Pamphyle et acquit une grande réputation dans la peinture dite encaustique.

PAUSILIPPE, *Posilipo*, mont. du roy. de Naples, au S. O. de Naples, s'avance dans la mer vis-à-vis de l'île de Nisida. Elle est couverte de vignes et traversée par la route souterraine qui va de Naples à Pouzzoles: le souterrain, dit la *grotte du Pausilippe*, a 720 mètres de long, 17 de haut et 10 de large; l'époque à laquelle il fut creusé est très ancienne. On voit à l'entrée le tombeau de Virgile.

PAUVRES DE LYON. *Voy.* VAUDOIS.

PAUW (J. CORNEILLE DE), philologue, né à Utrecht vers 1680, mort vers 1750, fut chanoine de Saint-Jean et profita du loisir que lui laissait cette sinécure pour cultiver les lettres. On lui doit des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs, d'Héphestion, Utrecht, 1727; d'Horapollon, 1727; d'Anacréon, 1732; de Quintus Calaber, 1733; d'Aris-

ténète, 1739; d'Eschyle, 1745, etc. Il contestait l'authenticité des poésies d'Anacréon. Il eut de vives querelles avec plusieurs savants, notamment avec d'Orville (*Voy.* ce nom).

PAUW (CORNEILLE DE), savant d'Amsterdam, né en 1739, mort en 1799, était chanoine de Xanten et oncle d'Anacharsis Clootz; il a publié des *Recherches philosophiques sur les Grecs*, — *sur les Américains*, — *sur les Egyptiens et les Chinois*; ces trois ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits en français : on y trouve de hardis paradoxes. Ils ont été réunis en 7 vol. in-8, Paris, 1785.

PAVESAN, contrée du duché de Milan, dont Pavie était la capitale.

PAVIE, *Ticinum* des anc., *Papia* au moyen âge, *Pavia* en ital., ville d'Italie, dans le roy. Lombard-Vénitien (Milan), ch.-l. de la délégation de Pavie, sur le Tessin, à 31 kil. S de Milan; 23,000 hab. Evêché. Vieux château-fort, grand faubourg, pont en marbre, belle place entourée de portiques, vaste cathédrale, basilique Saint-Michel, superbe théâtre, deux belles portes aux deux bouts de la Rue-Neuve, la principale de la ville. Université célèbre (fondée en 1360), muséum d'histoire naturelle et de physique, jardin botanique, bibliothèque, collection anatomique. Société savante. Soieries, très peu de commerce. Aux environs, très belle *Certosa* (ou Chartreuse). — Pavie remonte au temps des Gaulois, et fut une des villes des Insubres. Florissante sous les Romains, elle le fut encore plus sous les Lombards, qui en firent leur capitale. Hunald, exduc d'Aquitaine, réfugié chez les Lombards, la défendit héroïquement contre Charlemagne (772 et 773): les hab. l'égorgèrent pour être libres de se rendre: c'est alors que finit l'empire lombard. Plus tard, Pavie devint république comme toutes les grandes cités lombardes: ennemie de Milan, elle fut le plus souvent gibeline. Après la chute des Hohenstaufen, elle eut pour seigneurs les Languschi. En 1331, elle fut une des villes qui acceptèrent pour souverain Jean de Bohême; mais dès 1332, elle se donna aux Beccaria, qui bientôt devinrent vassaux des Visconti de Milan. En 1395, l'empereur Venceslas, en faisant de Milan un duché, érigea Pavie en comté en faveur du fils aîné du duc régnant de Milan. Après la mort de Philippe-Marie (1447), un des premiers actes de Sforce, pour s'emparer du duché de Milan, fut de se faire proclamer comte de Pavie. En 1525, François I perdit la bataille de Pavie et y fut fait prisonnier. Mais en 1527, Lautrec prit cette ville et la mit au pillage; cependant Charles-Quint en resta maître, ainsi que de tout le comté. En 1745, Pavie fut prise par les Espagnols, mais ils la rendirent bientôt à l'Autriche. Les Français la prirent en 1796 : sous l'empire, elle fit partie du roy. d'Italie et fut comprise dans le dép. de l'Olona. Depuis 1814, elle appartient à l'Autriche.

PAVILLON (Nic.), évêque d'Alet, né à Paris en 1597, mort en 1677, à 80 ans, prit d'abord part aux travaux de saint Vincent de Paule, se distingua comme prédicateur et fut sacré évêque en 1639. Il encourut la disgrâce de Louis XIV pour s'être opposé à ses vues dans l'affaire de la régale.

PAVILLON (Etienne), poëte, neveu du précédent (1632-1705), avocat-général à Metz, membre de l'Académie Française, était un homme d'esprit et de goût. Il a laissé des *Poésies* dans le genre de Voiture; elles ont été imprimées à La Haye, 1715, 1720, etc.

PAVILLON (J.-Fr. du CHEYRON DU), marin, né en 1730 à Périgueux, mort en 1782, fut major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orvilliers. Il perfectionna les signaux, commanda avec honneur divers vaisseaux, et périt à bord du *Triomphant*. On a de lui une *Tactique navale*, 1778.

PAVILLY, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 22 kil. N. O. de Rouen; 2,236 hab. Toiles, papier.

PAVLOVO, ville de Russie (Nijnéi-Novogorod), sur l'Oka, à 17 kil. S. de Gorbatov; 8,000 hab.

PAVLOVSK, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe : l'une dans le gouv. de Saint-Pétersbourg, à 33 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 900 hab. Fort. Château impérial : — l'autre dans celui de Voronèje, à 150 kil. S. de Voronèje; 500 hab. Petite citadelle. Commerce en bas et gants.

PAVOASSAN, ch.-l. de l'île Saint-Thomas, sur la côte occid. Résidence du gouverneur; évêché.

PAWNEES ou PANIS, nation guerrière et assez nombreuse de l'Amérique du Nord, sur les rives du Loup (affluent de la Platte); trois grands villages; environ 6,000 hab. Leur divinité principale est la planète Vénus, qu'ils nomment la grande étoile, et à laquelle ils sacrifient des victimes humaines. Une de leurs tribus cependant, la Pawnees-Loups, vient d'abolir cet usage.

PAX AUGUSTA, auj. *Badajoz*, ville de l'Hispanie, sur l'Anas, près des frontières de la Lusitanie.

PAX JULIA, auj. *Béja*, ville d'Hispanie (Lusitanie), chez les *Celtici*, vers le S. et près de l'Anas.

PAXO, *Paxos*, une des îles Ioniennes, à 13 kil. S. de Corfou : 9 kil. sur 5; 3,970 hab. Ch.-l., Porto-Gayo.

PAYENS (HUGUES DES), fondateur de l'ordre des Templiers, était de la maison des comtes de Champagne. S'étant rendu en Palestine, il établit en 1128, avec huit autres chevaliers, la confrérie de la milice du Temple et fut le 1er grand-maître de l'ordre.

PAYERNE, *Peterlingen* en allem., ville de Suisse, (Vaud), à 16 kil. O. de Fribourg; 2,500 hab. Il s'y tint plusieurs diètes suisses.

PAY-HO ou PEI-HO, riv. de l'empire chinois (Mongolie et Chine), tombe dans la mer Jaune. Affluents, le Houen-ho, l'Ouéi-ho. Cours, 450 kil.

PAYNE (Thomas). *Voy.* PAINE.

PAYNE-GANGA, riv. de l'Inde (Berar), naît à 30 kil. S. d'Adjantah, coule au S. E., à l'E., et se perd dans l'Ouardah par 76° 43' long. E., 19° 45' lat. N. Cours, 400 kil.

PAYS-BAS, *Niederlander* ou *Neerland* (c.-à-d. *pays inférieur*). Ce nom fut donné à l'ensemble des 16 provinces qui, sous Charles-Quint, formèrent, avec la Franche-Comté, le cercle de Bourgogne, et qui, comme telles, appartinrent à la ligne d'Autriche-Espagne, tout en faisant partie de l'empire (1548 et années suivantes). De ces 17 provinces, douze (les duchés de Limbourg, Luxembourg, Brabant, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, les comtés de Zélande, Hollande, Flandre, Artois, Namur, Hainaut, Anvers, Malines) provenaient de l'héritage du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, bisaïeul de Charles-Quint; quant aux 5 dernières (Utrecht, Gueldre avec Zutphen, Over-Yssel, Frise, Groningue avec Drenthe), il les avait acquises lui-même par achat ou autrement. Si l'on en excepte la Franche-Comté, ces provinces formaient à peu près un tout contigu. Le cercle de Bourgogne ne put garder longtemps son intégrité: les 7 prov. du Nord s'en détachèrent (1566-1610), et formèrent la république des *Provinces-Unies*. Il ne resta donc à l'Espagne que les 9 provinces du Sud, lesquelles se réduisirent à huit après les conquêtes de Louis XIV, qui acquit l'Artois et partie de la Flandre, du Hainaut et de Namur. Ces 8 pays (Flandre allemande, Hainaut, Namur, Brabant mérid., Limbourg, Luxembourg, Anvers, Malines) se nommèrent alors *Pays-Bas catholiques* ou *Pays-Bas espagnols*; mais à la paix d'Utrecht (1714), qui démembrait la succession d'Espagne, ils furent cédés à l'Autriche et prirent le nom de *Pays-Bas autrichiens*. L'Autriche les conserva jusqu'à la révolution. Dumouriez, et plus tard Jourdan, pénétrèrent jusqu'au cœur des Pays-Bas et les soumirent à la France. La paix de Lunéville confirma ces conquêtes, en donnant à la France la ligne du Rhin, c.-à-d. non seulement

les Pays-Bas, mais encore toutes les autres possessions cis-rhénanes de l'empire. Les anc. Pays-Bas formèrent 8 dép. français (Lys, Jemmapes, Sambre-et-Meuse, Forêts, Escaut, Dyle, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes), tandis que les possessions cis-rhénanes formèrent ceux du Mont-Tonnerre, de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de l'Ourthe, de la Roër ; dans la suite la jonction du roy. de Hollande à la France lui en donna encore 8 autres : Bouches-de-l'Escaut, Bouches-du-Rhin (celui-ci en deçà du Rhin), Bouches-de-la-Meuse, Zuyderzée, Yssel-Supérieur, Bouches-de-l'Yssel, Frise, Ems-Occidental. Repris à la France en 1814, ces 16 dép. formèrent alors le *Roy. des Pays-Bas*, donné par les traités de Vienne à Guillaume I, de la famille de Nassau. Mais en 1830 ce royaume se sépara en deux moitiés à peu près égales, qui ont pris les noms de roy. de Belgique (au sud), et roy. de Hollande (au nord), et dont les limites ont enfin été fixées en 1839. La Belgique représente à peu près les anc. Pays-Bas catholiques (espagnols ou autrichiens), si ce n'est qu'elle a perdu la plus grande partie du Luxembourg et du Limbourg; et la Hollande représente les anciennes provinces ou Pays-Bas autrichiens. *Voy.* BELGIQUE et HOLLANDE.

PAYS-BAS FRANÇAIS. On nommait ainsi avant 1585 un grand-gouv. de la France, situé à l'extrémité septentrionale. Il se composait de 5 parties (Flandre française, Cambrésis, Hainaut, partie de l'évêché de Liége, partie du comté de Namur), qui avaient pour chefs-lieux Lille, Cambray, Valenciennes, Charlemont, et pour capitale générale, Lille. Les trois premières parties forment auj. le dép. du Nord. Les autres appartiennent au royaume actuel de Belgique.

PAYS-BAS (NOUVEAUX-), nom donné par les Hollandais en 1621 à la colonie qu'ils avaient fondée dans l'Amérique du Nord, vers l'embouchure de l'Hudson, et qui s'étendait dans tout l'espace compris entre la Delaware et le Connecticut. Elle avait pour ch.-l. Fort-Amsterdam, auj. New-York. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1664.

PAYS RECONQUIS (LE). On nomma ainsi depuis le XVIe siècle le pays repris aux Anglais par le duc de Guise en 1558. Il faisait partie du grand-gouv. de Picardie, se composait des deux comtes de Guines et d'Oye (canton d'Audruik). Places : dans l'un, Guines, Ardres; dans l'autre, Oye, Calais. Ce pays est auj. compris dans le dép. du Pas-de-Calais.

PAYS-D'ÉTATS. *Voy.* GÉNÉRALITÉS.

PAYTA, ville et port du Pérou, à 400 kil. N. O. de Truxillo, par 5° 6' lat. N., 83° 32' long. O. dans une plaine aride. La chaleur y est ardente et continuelle. — Brûlée par Anson en 1741, et par lord Cochrane en 1810.

PAZ (LA), ville du Mexique (Méchoacan), à 100 kil. N. O. de Valladolid ; 3,000 hab.

PAZ D'AYACUCHO (LA), v. de Bolivie. *V.* AYACUCHO.

PAZZI (LES), célèbre famille gibeline de Florence, originaire du val d'Arno, où elle possédait de grands fiefs, et rivale acharnée de celle des Médicis. Comme les Médicis mettaient en péril, par l'excès de leur puissance, la liberté de la république, les Pazzi, affectant un grand zèle pour l'indépendance de leur patrie, résolurent de lui rendre son antique constitution. François Pazzi (neveu de Jacques, qui était alors chef de cette maison), s'était établi à Rome et y était devenu banquier de Sixte IV; il entra en liaison avec Jérôme Riario, neveu de ce pape, et, de concert avec lui, sous les auspices des cours de Rome et de Naples, ourdit contre Julien et Laurent de Médicis la fameuse *conspiration* dite *des Pazzi*. Elle ne réussit qu'en partie (26 avril 1478). François Pazzi et Bandini tuèrent Julien de Médicis, dans la cathédrale même de Florence; mais Laurent, son frère, échappa. Il garda le pouvoir et punit les conspirateurs. Jacques et François Pazzi furent pendus. Immédiatement après éclata la *guerre des Pazzi*, dans laquelle le pape, Naples et Sienne, attaquèrent Florence au cri de *guerre à Médicis, paix à Florence!* (1478-80). L'histoire de la conjuration des Pazzi a été écrite par Ange Politien, Florence, 1478. Cet événement a fourni à Alfieri le sujet d'une belle tragédie.

PAZZI (sainte Madeleine DE). *Voy.* MADELEINE.

PEAGE (LE). *Voy.* BOURG-LÈS-VALENCE.

PEAN, *Pæan*, un des noms d'Apollon en tant que Dieu du jour et surtout comme médecin.— On appelait aussi Péans les hymnes à la gloire du dieu.

PEARCE (Zacharie), savant évêque anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples*, et de divers ouvrages de théologie, mais est surtout connu comme philologue. On lui doit une édition des livres de Cicéron *de Oratore*, 1716, et *de Officiis*, 1745, ainsi que de Longin, 1724.

PEARCE (Nathaniel), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, mort en 1820, passa beaucoup de temps en Afrique, habita plusieurs années l'Abyssinie, et mourut à Alexandrie au moment de revenir en Europe. Ses manuscrits, légués à M. Salt, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie.

PEARL-RIVER, riv. des États-Unis, naît dans le Missouri, sépare cet état d'avec la Louisiane, et tombe dans le lac Borgne : cours, 400 kil.

PEARSON (John), évêque de Chester, né en 1612, mort en 1686, est l'auteur d'une *Exposition de la foi*, 1659, et de plusieurs autres écrits fort estimés des théologiens anglicans.

PECCAIS, fort de France, dans le dép. du Gard, à 9 kil. S. E. d'Aigues-Mortes, sur le canal de Silvéréal ; aux environs, sont de vastes salines.

PECHANTRÈ (Nicolas DE), médecin et ensuite poëte tragique, né à Toulouse en 1638, mort en 1708, a donné trois tragédies : *Géta*, 1687, *Jugurtha*, 1692, *la Mort de Néron*, 1703.

PÉCHMÉJA (J.), écrivain, né à Villefranche (Rouergue) en 1741, mort en 1785, fut professeur à La Flèche et à Paris. Ami de Raynal, il lui fournit beaucoup de morceaux pour son *Histoire philosophique et politique des Deux-Indes* ; il a publié, entre autres écrits, *Télèphe*, poëme en prose (Paris, 1784, in-8), où il soutient les paradoxes les plus révoltants contre la propriété et la famille.

PECORONE (Giovanni-Fiorentino, dit IL), conteur florentin du XIVe siècle, était, suivant les uns, notaire, suivant les autres, moine franciscain, et même, a-t-on dit, général de l'ordre de Saint-François. Il se montra guelfe ardent et grand partisan du pape. Il a laissé des *Nouvelles*, écrites à Dovadola en 1378, très souvent réimprimées (notamment à Livourne sous le faux titre de Londres, 1793). Elles ne sont pas beaucoup au-dessous de celles de Boccace et sont précieuses pour l'histoire des opinions et des mœurs contemporaines.

PECQ (le), village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 1 kil. de Saint-Germain-en-Laye, au bas de la côte ; 2,000 hab. Blanc de plomb, céruse : eau minérale. Débarcadère du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — C'est dans cet endroit que les alliés passèrent la Seine le 1er juillet 1815.

PECQUET (J.), grand anatomiste, né à Dieppe vers 1610, mort à Paris en 1674, membre de l'Académie des Sciences, a fait plusieurs observations et découvertes importantes, entre autres celle du réservoir du chyle, dit *Réservoir de Pecquet*, et a laissé plusieurs écrits, réunis en 1 vol. in-4, Paris, 1654 ; le principal renferme l'exposé de ses expériences et de ses découvertes ; il avait paru dès 1651. — Un autre Pecquet (Antoine), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, né à Paris en 1704, mort en 1762, a laissé : *Analyse de l'Esprit des lois*; *Esprit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-8 ; *l'Art de négocier*, in-12, etc.

PECQUIGNY, bourg de France. *Voy.* PICQUIGNY.

PEDEE, nom de deux riv. des États-Unis : l'une dite *Grand-Pedee*, naît dans la Caroline du Nord, à 40 kil. S. O. de Wilkesborough, sous le nom de *Yadkin*, et tombe dans la baie de Winyaw (Caroline du Sud), après 550 kil. de cours ; l'autre, dite *Petit-Pedee*, naît à l'E. de Rockingham, et se joint dans la Caroline du Sud au Grand-Pedee, à 60 kil. de son embouchure ; 200 kil. de cours.

PEDENA ou BIBEN, ville des États autrichiens (Illyrie), à 75 kil. S. O. de Trieste ; 1,800 hab.

PEDICULES, *Pœdiculi*, peuple de l'Italie méridionale, le même que les Peucétiens, selon Strabon, avait pour villes principales Barium et Egnatie.

PÈDRE. *Voy.* PIERRE et PÉDRO.

PÈDRE (don), l'amant d'Inès de Castro. *Voy.* PIERRE I, roi de Portugal.

PÉDRO (Ant.-Jos.-Pedro D'ALCANTARA, dit don), empereur du Brésil, né en 1798 au palais de Quéluz, eut pour père le régent de Portugal (depuis Jean VI), qu'il suivit au Brésil en 1807. En 1821, son père, hésitant à prendre parti entre les constitutionnels et les *servilès*, lui délégua ses pouvoirs ; le jeune prince, en acceptant la constitution des cortès, sauva le trône. Jean, rentré dans Lisbonne, laissa à son fils le gouvernement du Brésil. En 1822, don Pedro fut proclamé empereur constitutionnel du Brésil. La mort de Jean VI en 1826 lui laissa la couronne de Portugal. Il s'empressa de rétablir un régime libéral dans ce pays en donnant la *Charte portugaise* et abdiqua en faveur de sa fille (dona Maria), laissant la régence à son frère don Miguel, 1827 ; mais à peine s'était-il éloigné que don Miguel se mit en possession du trône. L'empereur du Brésil mécontenta ses sujets américains par ses efforts dispendieux pour rétablir sa fille, et finit par être, en 1831, chassé lui-même du Brésil, où son fils fut proclamé sous le nom de Pédro ou Pierre II. De retour en Europe, il leva des troupes en France, en Angleterre, reconquit à leur tête le Portugal, d'où il chassa don Miguel (1833), et remit la couronne sur la tête de sa fille. Il mourut peu après son triomphe, en 1834. Il avait épousé 1° l'archiduchesse d'Autriche Marie-Léopoldine ; 2° Amélie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

PEEBLES, ville d'Écosse, ch.-l. de comté, à 23 kil. N. O. de Selkirk, sur la Tweed ; 2,800 hab. Hôtel-de-ville remarquable ; école latine. Fabriques de bas et étoffes de laine. Ruines antiques. — Le comté de Peebles, dit aussi de *Tweeddale*, entre ceux d'Édimbourg au N., de Selkirk à l'E., de Dumfries au S. et de Lanark à l'O., a 46 kil. sur 35 et compte 11,000 hab. Il est arrosé par la Tweed.

PÉGASE, cheval ailé, était, selon la fable, né de Neptune et de Méduse, ou sortit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut coupé la tête. Ce héros monté sur Pégase alla délivrer Andromède exposée à un monstre marin. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimère. D'un coup de pied, Pégase fit sortir de l'Hélicon la fontaine d'Hippocrène, où, dit-on, les poëtes venaient puiser l'inspiration. Lui-même il est le symbole de l'essor poétique : on suppose qu'il porte les poëtes dans l'espace et les transporte sur l'Hélicon. Quelquefois on le place parmi les astres.

PEGNITZ, *Pegnesus*, riv. de Bavière, naît dans le cercle du H.-Mein, baigne une ville qui porte son nom, et tombe dans la Regnitz, à Furth, après un cours de 100 kil. au S., puis à l'O. — De 1808 à 1810, elle donna son nom à un cercle auj. compris dans ceux de la Rézat et du Haut-Mein ; maintenant elle donne encore son nom à une présidence du cercle du Haut-Mein. — On connaît sous le nom de *Société des Bergers de la Pegnitz* une espèce d'Académie libre fondée à Nuremberg en 1644 pour le développement de la langue et de la littérature allemandes.

PEGO, ville d'Espagne (Valence), à 15 kil. O. de Denia ; 5,025 hab. Couvent, hôpital.

PEGU, PEGOU ou BAGOU, ville d'Asie, jadis capitale du roy. de Pégu, sur le Pégu (affluent de l'Iraouaddy), à 525 kil. S. d'Amarapoura, par 93° 53' long. E., 17° 40' lat. N. : de 6 à 7,000 hab. Fameux temple de Choumadou (c'est une pyramide de plus de 100 mètres de haut). Pégu avait été rasée de fond en comble par Alompra en 1757 ; elle fut rebâtie en 1790.

PÉGU (roy. de), jadis état indépendant de l'Inde au delà du Gange, auj. prov. de l'empire Birman, a pour bornes au N. l'Arakan et l'Ava, à l'E. le Martaban, ailleurs le golfe de Bengale : 380 kil. sur 300. Capitale, Rangoun ; autres villes, Pégu, Syrian, Meaoun, Bassein, Negrais. Division, 3 provinces : Pégu propre ou Talong, Dalla, Persaïm. Les divers bras de l'Iraouaddy y forment un delta. Forêts qui renferment des tigres, des éléphants, des buffles. Bois de tek, riz, or, rubis, saphirs, grenat.

PEHLVI (langue), idiome de l'anc. Médie, tenait par la racine de ses mots aux langues sémitiques, et par ses formes grammaticales à la langue persane.

PEI-HO, fleuve de Chine. *Voy.* PAY-HO.

PEILAU, ville de Prusse (Silésie), près des sources de la Peila (affluent de la Weistritz) ; 4,000 hab. Établissement de frères Moraves. Victoire remportée par le grand Frédéric sur les Autrichiens en 1762.

PEINA, *Boynum*, ville murée du Hanovre, ch.-l. de bailliage, à 26 kil. N. O. de Hildesheim ; 3,065 hab. Commerce de grains, fil, etc.

PEIPUS ou PÉIPOUS (lac), *Tchoudskoë-Osero* (c.-à-d. lac tchoude) en russe, lac de la Russie d'Europe, entre les gouv. de Saint-Pétersbourg, Pskov, Riga, Revel, a 110 kil. sur 45. Il reçoit plusieurs rivières et il est lié par le Fellin au golfe de Livonie, par la Narova à celui de Finlande. Il se livra sur ce lac en 1702 un combat entre les Suédois et les Russes ; ceux-ci furent vainqueurs.

PEIRESC (Nic.-Claude FABRI DE), savant distingué, né en 1580 à Beaugensier en Provence, mort en 1637, était conseiller au parlement d'Aix. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, visita pour s'instruire l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, se lia avec les savants les plus distingués, et étendit ses travaux à presque toutes les branches de science et d'érudition. Maître d'une grande fortune, il en profitait pour encourager les savants, payait une foule d'agents par lesquels il faisait faire des recherches sur l'histoire, l'antiquité, l'histoire naturelle, et fit lui-même avec Gassendi des observations astronomiques. Bayle l'appelait le *procureur général de la littérature*. Il était en correspondance avec tous les savants, et a laissé un grand nombre de lettres dont on n'a imprimé que la plus petite partie. Gassendi a écrit sa vie.

PÉ-KIANG-HO ou TCHING-KIANG, riv. de Chine (Kouang-Tong), naît à 26 kil. N. E. de Nan-Young, coule au S., passe à Canton et tombe dans le golfe de Canton. Cours, 400 kil.

PÉKIN, PÉ-KING (c.-à-d. *cour du Nord*), ou *King-sse* (la capitale), jadis *Cambalou*, et auj. *Chun-tian* en chinois, capit. du Pe-tchi-li et de tout l'empire chinois, dans une vaste plaine, à 47 kil. S. de la grande muraille, par 114° 7' long. E., 39° 54' lat. N. : 36 kil. de tour ; 1,300,000 habitants environ (on a même dit 2,000,000 et jusqu'à 3,000,000). Une avenue de 6 kil., pavée de grosses dalles de granit, y conduit du côté de l'E., et un arc-de-triomphe superbe en indique l'arrivée. Elle est arrosée par trois petites rivières tributaires du Pay-ho. On y distingue deux vastes parties, la ville tartare ou ville impériale (*King-tching*), et la ville chinoise (*Wai-lo-tching*) ou vieille ville (*Lao-tching*). Les deux ensemble sont environnées d'une haute muraille. Les rues du King-tching sont larges, longues, droites et très

propres ; les principales ont 40 m. de large, et il en est une de 60 m. Dans l'autre ville, les rues sont généralement moins belles. Le King-tching est lui-même formé comme de trois villes renfermées l'une dans l'autre, et ayant chacune son enceinte. La plus intérieure est le *Tsu-kin-tching*, palais impérial, très vaste, et qui a près de 4 kil. de tour, muni de murs crénelés et de fossés, formé d'une infinité de cours et de corps de logis divers, parmi lesquels l'appartement spécial de l'empereur et le *Taï-ho-tian*, où l'empereur reçoit les grands et les ambassadeurs; un immense jardin est annexé à ce palais. Dans la ville intermédiaire du King-tching, dite *Houang-tching* ou palais extérieur, se voient des jardins plus grands encore, avec des lacs artificiels, le beau temple de Foé, le temple mongol de *Soung-tchou-zu*, les cinq collines artificielles, parmi lesquelles la *Montagne resplendissante*, où se pendit Hoai-tsoung, le dernier des Ming, puis des palais de mandarins, et le pont de jaspe noir représentant un dragon dont les pieds forment les piles. Le temple du Ciel ou *Thian-han*, le temple de l'inventeur de l'agriculture, la Salle-Ronde, le palais de Retraite et de Pénitence, sont les monuments les plus remarquables de Laotching. A Pé-king siégent toutes les administrations supérieures de l'empire, les grandes cours de justice, le tribunal d'histoire et de littérature, qui examine les lettrés. On y trouve le Collége impérial, l'Observatoire, bâti en 1279, la Bibliothèque impériale, la plus vaste qui soit hors de l'Europe, l'Imprimerie du gouvernement, de riches cabinets d'histoire naturelle. Aux environs de Pé-king est *Yuan-ming-yuen*, ou le jardin rond resplendissant, résidence impériale d'été. — Les Chinois placent l'origine de Pé-king entre 1200 et 1100 av. J.-C., mais il est de fait que la ville impériale au moins (le King-tching ou Cambalou) ne fut bâtie que vers 1267 ap. J.-C. par Koublaï-khan. Pé-king est, comme toute la Chine, au pouvoir des Mandchoux depuis 1646.

PÉLAGE, nommé d'abord en celte *Morgan*, c.-à-d. maritime, fameux hérésiarque du ve siècle, né dans la Gr.-Bretagne, se fit moine, vint à Rome, y fut ami de St. Augustin et autres illustres personnages, mais bientôt il donna dans les discussions métaphysiques auxquelles l'Orient était en proie, et en vint à formuler sur la grâce et la liberté des doctrines contraires à la foi. Il prétendait que l'homme peut, par son seul libre arbitre, s'abstenir du péché, niait la nécessité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts sans baptême. Trois conciles (ceux de Carthage, 415 et 418, et celui d'Antioche, 424) condamnèrent ce système, qu'acheva de foudroyer le concile œcuménique d'Éphèse (431), en dépit des correctifs que Pélage inséra dans ses apologies captieuses. On croit qu'il mourut vers 432 ; mais son hérésie, connue sous le nom de *Pélagianisme*, subsista jusqu'au vi^e siècle. Elle fut surtout combattue par saint Augustin. L'histoire du Pélagianisme a été écrite par Vossius et par le P. Patouillet.

PÉLAGE I, pape, successeur de Vigile, régna de 555 à 559. Il fit commencer à Rome l'église de Saint-Philippe et Saint-Jacques.

PÉLAGE II, successeur de Benoît I, pape de 578 à 590, tenta sans grand succès d'étouffer en Italie le schisme dit des *Trois chapitres*.

PÉLAGE, roi des Asturies, fut le chef des Goths et Chrétiens fidèles qui, après la bataille de Xérès (711) et la mort présumée du roi Rodrigue, se réfugièrent dans les mont. de la Cantabrie ; il y resta trois ans, ignoré des vainqueurs, en sortit brusquement, battit les Maures à Cavadonga (718), et prit alors le titre de roi. Il remporta encore depuis divers avantages, et mourut en 737.

PÉLAGES, peuple grec. *Voy.* PÉLASGES.

PÉLAGIANISME. *Voy.* PÉLAGE.

PÉLAGIE (sainte), née dans le ve siècle, avait été comédienne à Antioche ; elle se fit religieuse et se retira sur la montagne des Oliviers à Jérusalem, où elle vécut dans une austère pénitence. Quelques auteurs font de cette sainte une martyre qui aurait vécu au ive siècle. On la fête le 9 juin.

PÉLAGONIE, canton de la Macédoine, au N.; — canton de Thessalie où étaient les villes d'Azor, Pythium et Doliques. Ces deux cantons tiraient leur nom des Pélasges, leurs anciens habitants.

PÉLASGES ou PELASGUES, *Pelasgi*, habitants primitifs de la Grèce et de l'Italie, paraissent appartenir à la race indo-germanique. On ne sait s'ils partirent de l'Orient pour l'Europe avant ou après les Celtes, les Ibères, les Germains et les Slaves. Arrivés au Danube, les uns franchirent ce fleuve, les autres remontèrent le long de la Save, qui les conduisit dans l'Italie septent. De là deux branches de Pélasges : l'une orientale, en Grèce ; l'autre occidentale, en Italie. Les Pélasges étaient en Grèce au plus tard en 1900 av. J.-C., en Italie en 1600 ou peut-être plus tôt. On ne sait si les Hyantes, les Aones, les Telchines de la Grèce, les Aborigènes et les Sabins de l'Italie étaient plus anciens que les Pélasges, ou s'ils n'étaient que les fractions les plus anciennes de la grande masse pélasgique. Les Pélasges orientaux, entrant en Grèce par le Nord, peuplèrent d'abord la Thrace et la Macédoine, puis l'Illyrie, l'Epire, la Thessalie, et enfin la Grèce propre et le Péloponèse ; de la Thrace diverses tribus passèrent en Asie Mineure (*Thyni*, *Mysi*, *Phryges* ou *Briges*, etc) ; les Troyens étaient aussi Pélasges ainsi que les Méoniens ou premiers habitants de la Lydie. En Italie, les Pélasges ont eu les noms de *Tyrrhènes*, de *Sicules* et *Sicanes*, d'*Opiques*, *Eques*, *Apuli* ou *Iapyges*, enfin de *Peligni*. Presque partout les Pélasges, au bout d'un certain temps, furent vaincus, chassés ou réduits à un état d'infériorité. En Grèce, la race dorienne dépossséda les Pélasges, qui ne conservèrent que l'Arcadie dans le Péloponèse, la Pélasgiotide en Thessalie, l'Epire, et la Pélagonie en Macédoine. En Italie, on voit ceux de l'Etrurie dominés par les Rasena, auxquels on donne quelquefois à tort le nom de *Tyrrhènes*, refoulés vers les côtes, puis de plus en plus au sud, jusqu'à ce qu'ils passent en Sicile, où ils sont connus sous les noms de *Sicules* ou *Sicanes* ; plus tard, les Grecs, en s'établissant dans l'Italie méridionale, qui prit d'eux le nom de Grande-Grèce, leur enlevèrent leurs plus belles provinces. Des Pélasges qui survécurent à toutes ces révolutions, les uns formaient une masse d'esclaves ou serfs attachés à la glèbe (comme les Hilotes, les Pénestes, etc.); les autres se condensaient dans un coin du pays qu'ils avaient jadis possédé en entier, ou se réfugiaient dans les montagnes d'où ils s'élançaient souvent sur la plaine en pillards (*Peligni*, *Messapii*, etc.) ; quelques-uns émigraient et cherchaient une nouvelle patrie, surtout dans des îles; ainsi Lemnos, la Samothrace, la Sardaigne se remplirent de Pélasges. Les Pélasges étaient fort barbares ; cependant beaucoup de leurs tribus étaient en voie de civilisation, lorsque les Doriens et les Rasena les assujettirent. La métallurgie, l'architecture, la poésie leur étaient familières. La construction cyclopéenne ou par blocs non équarris caractérise l'époque pélasgique : il en reste d'énormes et superbes vestiges en Grèce, mais surtout en Etrurie. Le gouvernement était le plus souvent monarchique et sacerdotal. Le culte était une espèce de fétichisme combiné dans quelques endroits avec des dieux orientaux (Cabires, Tritopators et Dioscures); les autres dieux étaient les Pénates, les Titans et les Géants, Janus, Saturne, Ogen, Cérès. Après le triomphe des Doriens, ces dieux furent refoulés au second rang ou devinrent l'objet de mystères.

PÉLASGIOTIDE, contrée de la Thessalie, au S. de la Perrhébie au N., la Thessaliotide au S., et entre le Penée, l'Haliacmon et le Sperchius; elle était surtout habitée par des Pélasges.

PÉLASGIQUE (golfe), *Pelasgicus sinus*, auj. golfe de Volo, golfe de la mer Egée (Thessalie), entre la pointe N. de l'île d'Eubée, la Phthiotide et la Magnésie.

PÉLASGUS, nom commun à cinq ou six rois fabuleux de la vieille Grèce. Les plus célèbres sont: un roi d'Arcadie, civilisateur de cette région toute pélasgique, et père de Lycaon; et le 3e roi d'Argos, dit indifféremment Argus ou Pélasgus, fils et successeur de Phoronée (1747-1680 av. J.-C.), et père de Criasus qui lui succéda.

PELÉE, *Peleus*, roi de la Phthiotide (en Thessalie) et d'Iolcos, était fils d'Eaque et frère de Télamon. Ayant tué par mégarde Phocus, son frère, il s'expatria et vint à la cour d'Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille. Il eut encore le malheur de tuer sans le savoir Eurytion à la chasse de Calydon, et il lui fallut subir un nouvel exil. Reçu à Iolcos, il inspira de l'amour à la reine Créthéis, et comme il dédaigna cet amour coupable, il se vit calomnié par la princesse auprès d'Acaste, son époux. Celui-ci le fit pendre dans un bois; mais Pélée trouva moyen de rompre ses liens, tua Acaste et sa femme et se fit roi d'Iolcos. A la mort de sa première femme, il épousa Thétis et en eut Achille, dont il confia l'éducation au centaure Chiron, et qu'il vit, à son grand regret, partir pour Troie. Pendant l'absence d'Achille, il eut près de lui Déidamie et Néoptolème, la femme et le fils du héros. Les fils d'Acaste le détrônèrent, et Néoptolème ne put le rétablir à Iolcos.

PELEW ou **PALAOS**, archipel du Grand-Océan, à l'O. des îles Carolines, entre 6° 53'-8° 9' lat. N., par 132° 20' long. E., se compose d'environ dix-huit îles très peuplées et très fertiles en ignames, cocos, arec, oranges, citrons, bananes, canne à sucre, bois de construction et d'ébénisterie. Les indigènes sont doux, bien faits et assez industrieux. Leur langage dérive du malais. — Primitivement visitées par les Espagnols, ces îles ne furent guère connues que depuis la fin du dernier siècle.

PELHAM (H.), ministre anglais, frère du duc de Newcastle, entra en 1724 au cabinet, fut ministre de la guerre, premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier. Il améliora le crédit national et le commerce, réduisit le 4 pour cent à 3 pour cent, et mourut en place, 1754.

PÉLIAS, roi d'Iolcos, devait le jour au commerce adultère de Tyro avec Neptune. Il fut exposé lors de sa naissance et sauvé par des bergers. Quand Créthée, mari de Tyro, fut mort, il ravit le trône d'Iolcos à Eson, l'héritier légitime et son frère de mère, puis fit périr la femme et les fils de ce prince, sauf Jason qui s'esquiva. Il donna plus tard à ce jeune héros l'idée de l'expédition des Argonautes, espérant bien qu'il y périrait; mais au retour de Jason, il expia ses crimes par une mort affreuse: ses quatre filles avaient prié Médée de le rajeunir, et celle-ci, feignant d'y consentir, leur avait dit que préalablement il fallait que tout le vieux sang sortît des veines de leur père; ses filles crédules l'égorgèrent, mais Médée ne le ressuscita pas.

PÉLIGNIENS, *Peligni*, petit peuple de l'Italie anc. (Samnium), habitait à l'E. des Marses, au-dessus du Picénum et près de la mer. Villes principales, *Corfinium* et *Sulmo*. Il était de race pélasgique.

PÉLION, *Petra*, mont. de Thessalie, en Magnésie, au S., n'était qu'un prolongement de l'Olympe et formait un cap. La fable en fait une des montagnes que les Géants entassèrent pour escalader le ciel.

PÉLISSANE, bourg de France (Bouches-du-Rhône), à 26 kil. N. O. d'Aix; 2,261 hab. Patrie du poëte Esménard.

PELISSON. *Voy.* PELLISSON.

PELLA, auj. *Palatisia*, ville de Macédoine, dans l'Emathie, sur le Ludius, devint sous Philippe la capitale du royaume. Alexandre-le-Grand y naquit.

PELLEGRIN (Simon-Jos.), abbé, né à Marseille en 1663, mort en 1745, fut d'abord moine servite, puis aumônier de vaisseau, et enfin homme de lettres. Il ouvrit à Paris un bureau d'épigrammes, de madrigaux, et autres pièces, qu'il vendait à tout venant, fit des *opéras-comiques*, des *tragédies*, des *cantiques spirituels*, une trad. en vers des *Odes* d'Horace, Paris, 1715, 2 vol. in-12; etc. Ses meilleures pièces sont: *le Nouveau-Monde*, comédie, 1723; *Pélopée*, tragédie, 1733. C'est de lui qu'on a dit:

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

PELLEGRINI (PELLEGRINO TIBALDO DE), ou simplement TIBALDI, peintre et architecte, né en 1527, dans le Milanais, mort en 1592, résida d'abord à Bologne, où il fit plusieurs de ses plus beaux tableaux, devint ingénieur en chef du duché de Milan, puis fut appelé en Espagne par Philippe II, y éleva de beaux édifices, peignit le cloître et la bibliothèque de l'Escurial, et exerça beaucoup d'influence sur le goût espagnol. Il mourut à Modène. — Son frère, Dominique Pellegrini Tibaldi, fut comme lui peintre et architecte — Camille Pellegrini, né à Capoue en 1598, mort en 1663, est auteur de l'*Historia principum longobardicorum*, Naples, 1651, in-4; c'est un des savants qui ont le mieux éclairci le moyen âge de l'Italie.

PELLEGRINI, célèbre chanteur italien, né vers 1780, mort en 1832, entra au Théâtre Italien de Paris, où il remplit pendant dix ans (1815-25) les rôles de *premier bouffe*, et fut ensuite professeur au Conservatoire de musique.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELLO (Martin D'UDINE, plus connu sous le nom de), peintre du XVIe siècle, vécut à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et mourut en 1546. On a de lui, entre autres compositions, une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, et divers sujets tirés de la *Vie de J.-C.* — Un autre Pellegrino, de Modène, fut élève de Raphaël, et fit pendant la vie de ce grand peintre quelques tableaux qui ornent divers monuments de Rome. Il revint à Modène après la mort de son maître, et y mourut en 1523. Son principal ouvrage est une *Nativité de J.-C.*, qui se voit à Rome.

PELLEGRUE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 19 kil. N. E. de la Réole: 1,600 hab.

PELLERIN (Jos.), antiquaire, né en 1684 à Marly-le-Roy, mort à Paris en 1782 dans sa 99e année, forma le plus beau cabinet de médailles (32,000) qu'ait possédé un particulier, et le vendit 300,000 fr. à Louis XVI.

PELLERIN (le), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 23 kil. S. E. de Paimbœuf; 1,800 hab. Port.

PELLETAN (Phil.), chirurgien, né à Paris en 1752, mort en 1829, membre de l'Institut, succéda à Desault comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et fut professeur à l'École de Médecine. Il a publié une *Clinique chirurgicale*, Paris, 3 vol., 1810.

PELLETIER (Bertrand), pharmacien et chimiste, né à Bayonne en 1761, mort en 1797, devint membre de l'Académie des Sciences en 1791. Il avança surtout la chimie pneumatique, la métallurgie et la chimie appliquée aux arts. Ses écrits ont été réunis par son fils sous le titre de *Mémoires et Observations de Chimie*, 1798, 2 vol. in-8.

PELLETIER (Claude et Michel LE). *Voy.* LEPELLETIER.

PELLEVÉ (Nicolas DE), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, assista au concile de Trente comme député de l'église gallicane, et parla contre les libertés du clergé français qu'il était chargé de défendre; il reçut du pape en

récompense la pourpre romaine. Le cardinal de Pellevé fut un des plus fanatiques chefs de ligueurs; il mourut en 1594, en apprenant qu'Henri IV était entré dans Paris. Il est tourné en ridicule dans la *Satire Ménippée*.

PELLEW (Edouard). *Voy.* EXMOUTH (lord).

PELLISSON (Paul), né à Béziers en 1624, mort en 1693, d'abord avocat à Castres, devint premier commis de Fouquet, et fut nommé conseiller d'état en 1660. Il partagea la disgrâce de Fouquet, fut incarcéré à la Bastille en 1664, s'honora en composant trois *Mémoires* en faveur de son ancien protecteur, et ne sortit de prison qu'au bout de cinq ans. Il obtint depuis des pensions et des places lucratives. Né dans la religion protestante, il abjura, et par là augmenta encore son crédit. Il était de l'Académie Française. On lui doit, outre ses *Mémoires* pour Fouquet, qui sont le chef-d'œuvre du barreau français au XVIIe siècle, l'*Histoire de l'Académie Française*, 2 vol. in-12; l'*Histoire de Louis XIV, de la mort de Mazarin à la paix de Nimègue* (1659-1678), 1749, 3 volumes in-12.

PELLOUTIER (Simon), historien, né à Leipsick en 1694, mort en 1757, était ministre de l'église française à Berlin, membre de l'Académie, et bibliothécaire de cette ville. Il a donné entre autres écrits une *Histoire des Celtes*, 1740 et 1750, 2 vol.; 2e édit., très augmentée, 1771, 2 vol. in-4.

PÉLOPIDAS, Thébain, ami d'Epaminondas, était fort riche et très brave. Chef des bannis thébains, il eut la principale part au complot par lequel les Spartiates furent chassés de Thèbes, en 379 av. J.-C. Il commandait le bataillon sacré à Leuctres; il suivit Epaminondas lors de son expédition dans le Péloponèse (370 et 369), alla secourir les villes thessaliennes contre le tyran Alexandre de Phères (368), pacifia la Macédoine en la soumettant à l'influence thébaine, fut pris en Thessalie par le tyran Alexandre en 367, mais fut délivré par Epaminondas. Entré pour la troisième fois en Thessalie (365), il y périt en remportant la victoire à Cynoscéphales. Il avait obtenu pour Thèbes l'alliance du roi de Perse (360).

PÉLOPONÈSE, *Peloponesus* (c.-à-d. île de Pélops), primitivement *Apie*, auj. *Morée*, presqu'île qui termine la Grèce au S., est jointe au continent par l'isthme de Corinthe. On la divise vulgairement en sept parties: l'Achaïe et la Corinthie au N., l'Argolide à l'O., la Laconie et la Messénie au S., l'Elide à l'E., et l'Arcadie au centre; mais ces divisions varièrent fréquemment. Dans l'origine, on comptait dans le Péloponèse un très grand nombre de petits états indépendants; Sicyone, Argos, Corinthe, Mycènes, Tirynthe, Hermione, Epidaure, Trézène, Cléones, Pylos, Pise, Tégée, la confédération achéenne qui comprenait douze villes, etc. Peu à peu la plupart de ces petits états furent soumis par les états plus puissants, et il se forma quelques puissances prépondérantes, qui, après s'être longtemps balancées, finirent par céder la prééminence à Sparte. Parmi les événements qui peuvent former l'histoire du Péloponèse, on doit remarquer la fondation des royaumes d'Argos par Inachus, vers 1986; de Sicyone, vers 1920; de Sparte, vers 1880; de Corinthe vers 1350; l'arrivée du Phrygien Pélops, qui règne en Elide vers 1350, et donne son nom à toute la presqu'île; l'expulsion des Héraclides vers 1300, leurs diverses tentatives pour rentrer dans le Péloponèse, leur retour définitif (1190); l'occupation des principaux trônes du pays par les divers princes de cette famille; les guerres de Messénie (743 et 685); l'établissement de la prépondérance des Spartiates dans le Péloponèse, leur rivalité avec les Athéniens, rivalité qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431-404), et par suite à la domination de Sparte; les guerres de Sparte et de Thèbes (371-363), pendant lesquelles le Péloponèse fut plusieurs fois envahi; les efforts de la ligue achéenne pour repousser le joug des Romains, la lutte de cette ligue contre Sparte, enfin la réduction du Péloponèse et du reste de la Grèce en province romaine sous le nom d'*Achaïe* (146). Sous l'empire grec, la Péninsule reprit son nom, et forma en 685 le *thème du Péloponèse*. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les Vénitiens eurent le Péloponèse pour lot (1204), et y formèrent plusieurs établissements: ce sont eux qui lui donnèrent le nom de *Morée*. *Voy.* MORÉE.

PÉLOPONÈSE (guerre du), grande guerre que se firent Athènes et Sparte, et à laquelle prirent part tous les peuples de la Grèce: elle dura 27 ans, de 431 à 404 av. J.-C. Les Lacédémoniens avaient pour alliés principaux les Corinthiens, les Etoliens, les Phocidiens, les Locriens, les Béotiens et tous les peuples du Péloponèse, excepté les Achéens et les Argiens; les Athéniens avaient dans leur parti les Acarnaniens, Naupacte, Platée, Corcyre, les villes de Thrace et de Thessalie, la plupart des îles grecques et toutes les côtes de l'Asie et de l'Hellespont. Sparte était surtout forte sur terre, Athènes sur mer. — Cette guerre se divise en trois périodes: la première, de 431 à 421, est remplie par les ravages successifs de l'Attique et de la Laconie, par des revers et des succès balancés; Périclès meurt dès 429: une trève de 50 ans négociée par Nicias termine cette période. La deuxième période (421-412) est signalée par la désastreuse expédition des Athéniens en Sicile, et par une foule de petites hostilités en Grèce. La troisième commence en 412: Athènes commet de nouvelles fautes, et renvoie Alcibiade, son meilleur général, qui va se joindre à ses ennemis; le grand roi intervient en faveur de Sparte: Lysandre, amiral spartiate, après avoir déjà obtenu divers succès, gagne la bataille décisive d'Ægos-Potamos et prend Athènes (404). — La guerre du Péloponèse avait eu pour véritable cause la rivalité de Sparte et d'Athènes, les deux puissances dominantes de la Grèce: elle eut pour occasion la guerre qui s'éleva entre Corcyre et Corinthe, sa métropole, guerre dans laquelle Athènes avait pris parti pour Corcyre, et Sparte pour Corinthe. Les résultat de la guerre furent l'abaissement d'Athènes, qui perdit ses alliés; l'élévation de Sparte au premier rang, la concentration en cette ville d'un riche trésor, l'accroissement de sa marine, enfin la création d'une forte puissance continentale.

PELOPS, fils du roi de Lydie Tantale, fut tué par son propre père (*Voy.* TANTALE), et ses membres furent servis aux Dieux dans un repas, un jour qu'ils étaient venus visiter Tantale. Jupiter, reconnaissant aussitôt ce mets détestable, réunit les membres épars du jeune prince (sauf une épaule qui avait été mangée par Cérès), et il lui rendit la vie. Pélops, plus tard, passa en Elide, épousa Hippodamie, fille du roi Œnomaüs, et régna sur la plus grande partie de la presqu'île qui a pris son nom. On place son règne vers 1350 av. J.-C. Pélops eut pour fils Atrée et Thyeste, qui sont souvent nommés les *Pélopides*.

PÉLORE (cap), en Sicile au N. E., auj. le cap *di Faro*.

PELTIER (J.-Gabriel), de Nantes, s'est rendu fameux par la publication des *Actes des Apôtres*, pamphlet périodique, dirigé contre la révolution et les idées nouvelles. Il s'enfuit à Londres après le 10 août, y écrivit encore contre les divers gouvernements français, et ne revint se fixer en France qu'en 1820. Sa mort eut lieu en 1825. Le style des *Actes des Apôtres* est plat, trivial, du plus bas comique et du plus mauvais goût.

PÉLUSE, *Pelusium*, primitiv. *Avaris*, *Lobna* de l'Ecriture, auj. *Tinéh*, ville de l'Egypte-Infér., sur la bouche orientale du Nil, dite *bras Pélusiaque*, à 4 kil. de la mer, au milieu de lagunes et de

marais. Il n'en reste que des ruines. L'astronome Ptolémée était de Péluse. Cette ville était considérée comme la clef de l'Egypte du côté de la Syrie.

PÉLUSIAQUE (bras), bras du Nil. *Voy.* PÉLUSE.

PELUSSIN, ch.-l. de cant. (Loire), à 22 kil. E. de Saint-Etienne; 500 hab.

PELVI. *Voy.* PEHLVI.

PELYMSK, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), à 200 kil. N. de Tourinsk; 1,800 hab. Petit fort. Ernest-Jean de Courlande et Munich y furent exilés.

PEMBROKE, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, ch.-l. du comté de même nom, à 44 kil. S. O. de Milford et au fond d'une baie; 6,500 hab. Port, arsenal de marine; trois églises paroissiales, école latine. — Ville très ancienne et jadis forte; mais sa citadelle fut ruinée par Olivier Cromwell. — Le comté de Pembroke, situé entre ceux de Cardigan au N. E., de Caermarthen à l'E., le canal de Bristol au S. et celui de Saint-George au N. O., a 60 kil. sur 44 et compte 81,424 hab.

PENAFIEL, ville d'Espagne (Valladolid), à 44 kil. S. E. de Valladolid; 3,300 hab. Garance, moulins à foulon, teintureries.

PENAFIEL-DE-SOUZA, ville de Portugal (Minho), sur la Tamega, à 52 kil. E. de Porto; 3,200 hab. Grande foire à la Saint-Martin.

PENAFLOR, nom de plusieurs villes d'Espagne, dont une dans l'intendance de Cordoue, à 60 kil. S. O. de Cordoue; 2,100 hab.; antiquités romaines; patrie du médecin arabe Avenzoar; — et une autre dans l'intend. de Saragosse, à 13 kil. N. E. de Saragosse. Aux env., célèbre chartreuse dite *Aula Dei*.

PENALBA, ville d'Espagne (Saragosse), à 65 kil. S. E. de Saragosse; 800 hab. Victoire de l'archiduc sur Philippe V en 1710.

PENARANDA-DE-BRACAMONTE, ville d'Espagne (Salamanque), à 44 kil. E. de Salamanque; 4,100 hab. Palais; fontaine. Rubans, maroquin.

PENARANDA-DE-DUERO, ville d'Espagne (Burgos), à 17 kil. N. E. d'Aranda-de-Duero; 1,200 hab. Palais des comtes de Miranda.

PENAS-DE-SAN-PEDRO, ville d'Espagne (Manche), à 49 kil. N. E. d'Alcaraz; 9,000 hab. Vieux château-fort. Bons vins.

PENATES, dieux romains, étaient censés présider au maintien et à l'accroissement des biens domestiques (*penus*); on les confond avec les Lares, qui étaient plutôt chargés du soin des personnes que des richesses. Les grands dieux: Jupiter, Junon, etc., étaient aussi pris pour dieux *pénates* par les familles qui se mettaient sous leur protection.

PENDENISSE, ville forte de la Comagène, au S. O. de Samosate, fut assiégée par Cicéron et prise après un siége de 57 jours, l'an 51 av. J.-C.

PENDJAB ou PANDJAB (c.-à-d. *pays des cinq rivières*), prov. du roy. de Lahore, forme la partie S. O. du Lahore proprement dit, et a pour bornes au N. E. le Kouhistan indien, au S. E. l'Hindoustan, au S. et à l'O. le Moultan, au N. O. l'Afghanistan. Villes principales: Amretsyr (ch.-l.) et Lahore. Beaucoup de rivières, dont 5 principales, le Djelem, le Tchennab, le Ravéi, la Beyah et le Setledje (outre le Sind, qui forme la limite à l'O.). Température chaude et sèche. Le sol plat et uni offre une grande fécondité le long des rivières, mais plus loin il devient sablonneux; il est bien cultivé au S. O.; pâturages au centre.

PENDJNAD. *Voy.* PANDJNAD.

PENDLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à l'O. de Manchester, dont il est considéré comme un faubourg; 6,000 hab. Fabriques et commerce considérables. — Il y a un autre Pendleton aux Etats-Unis, dans la Caroline du Sud.

PENDRAGON. *Voy.* PENTEYRN.

PENÉE, *Peneus*, auj. *Salampria*, fleuve de Thessalie, avait sa source sur les confins de ce pays et de la Macédoine, parcourait dans son cours sinueux une partie de la Thessalie, et coulait entre l'Olympe et l'Ossa, arrosant la fameuse vallée de Tempé, passait à Tricca, Gomphi, Larisse, Gyrtone, et se jetait dans le golfe Thermaïque. Selon la fable, il était père de Daphné, qui fut changée en laurier, c'est-à-dire que ses bords étaient couverts de lauriers.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, mère de Télémaque, est célèbre par la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux demandes de ceux qui prétendaient à sa main pendant l'absence d'Ulysse, absence qui dura 20 ans, et par les stratagèmes à l'aide desquels elle les ajournait indéfiniment. Elle avait promis de faire un choix lorsqu'une toile qu'elle ourdissait serait finie, mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Une tradition contraire niait cette persévérante fidélité, et disait qu'Ulysse, outré de ses déportements, la chassa après son retour.

PENESTES, peuple de l'Illyrie mérid., sur les frontières de l'Epire, borné à l'E. par l'Elymiotide. C'était un reste des anciens Pélasges.

PENICHE, ville forte du Portugal (Estramadure), à 75 kil. N. O. de Lisbonne, sur la côte mérid. à laquelle elle donne son nom; 2,600 hab. Port peu sûr. — Prise par les Anglais en 1589.

PENISCOLA, ville forte d'Espagne (Valence), à 46 kil. S. de Tortose; 2,200 hab. Sur un rocher qui forme presqu'île. Château-fort. — Conquise sur les Maures par Jayme-le-Conquérant, et cédée ensuite aux Templiers. L'anti-pape Pierre de Luna (Benoît XIII) y passa ses dernières années (1415-1423). Les Français, commandés par Suchet, la prirent en 1811 et la gardèrent jusqu'en 1814.

PENJINA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans les monts Stanovoï, et après 420 kil. de cours tombe dans la partie N. de la mer d'Okhotsk, entre le Kamtchatka et la prov. d'Okhotsk. Cette portion de mer prend le nom de *mer de Penjina*.

PENN (Guill.), législateur de la Pensylvanie, né à Londres en 1644, était fils de sir William Penn, amiral anglais, qui rendit de grands services aux Stuarts. Il voyagea en France, aux Pays-Bas, et se fit quaker à son retour, fut pour ce fait emprisonné en Irlande et chassé par son père du seuil domestique. Il se mit néanmoins à écrire et à prêcher en faveur de la nouvelle secte, ce qui le fit deux fois enfermer à la Tour de Londres. Ayant hérité de près de 40,000 liv. de rente et d'une créance de 400,000 fr. sur la couronne, il reçut en échange de cette dernière la propriété et la souveraineté du pays à l'O. de la Delaware et y fonda en 1681 la belle colonie qui prit de lui le nom de Pensylvanie. Il y ouvrit un asile à tous les sectaires, fit avec les sauvages des traités qu'il exécuta ponctuellement, abolit l'esclavage, donna aux colons une constitution en 24 articles (qui fut la base de celle des États-Unis), et bâtit Philadelphie. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Jacques II; il fut en conséquence mal vu du roi Guillaume, et fut dépouillé de son gouvernement; mais il le recouvra en 1696, et alla passer deux ans en Amérique (1699-1701). Il revint encore une fois en Europe afin d'obtenir quelques concessions en faveur du commerce de la nouvelle colonie, et mourut dans le Berkshire en 1718. Penn peut être cité comme un des plus beaux modèles de vertu et de philanthropie. Montesquieu le nomme le Lycurgue moderne. Ses *Œuvres complètes* forment 1 vol. in-fol., 1726; ses *Œuvres choisies*, 4 vol., 1782. Sa *Vie* a été écrite par Marsillac, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et des *Mémoires* sur sa vie ont été publiés par Clarkson, Londres, 1813, 2 vol. in-8.

PENNANT (Thomas), naturaliste anglais, né en 1726 à Dawning (Flint), mort en 1798, a laissé: *Zoologie britannique*, 4 vol. in-8, 1768, etc.; *Zoologie critique*, 1784-87, 3 vol. in-4, etc.

PENNE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 14 kil. O. de Cordes, sur l'Aveyron; 2,000 hab. Aux env., fer.

PENNE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 9 kil. E. de Villeneuve-d'Agen; 6,125 hab. Tanneries, forges, papeterie. — Ville du dép. du Tarn, à 24 kil. N. O. de Gaillac; 2,000 hab.

PENNI (Fr.), dit *il Fattore* (*le garçon d'atelier*), peintre florentin, né en 1488, mort en 1528, fut d'abord garçon d'atelier de Raphaël, et se fit remarquer de ce grand artiste, qui lui donna des leçons, le traita comme un fils et l'institua son héritier conjointement avec Jules Romain. Il fonda dans Naples une école qui fut très fréquentée; mais, par suite de sa passion pour le jeu, il ne put jamais devenir riche. On admire surtout sa *Sainte-Famille*.

PENNINES (Alpes). *Voy.* ALPES.

PENNINUS MONS, auj. le GRAND-SAINT-BERNARD.

PENON-DE-VELEZ, un des présides d'Espagne, sur la côte E. de l'état de Maroc (Fez), à 110 kil. E. de Melilla, sur un haut rocher qui forme presqu'île. Port. — Fondé en 1508; possédé par les Maures de 1522 à 1664.

PENON DE ALHUCEMAS. *Voy.* ALHUCEMAS.

PENRITH, ville d'Angleterre (Cumberland), à 28 kil. S. E. de Carlisle; 5,400 hab. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Tuiles, chapeaux de paille, etc. — Ville ancienne, souvent prise et brûlée; ravagée par la peste en 1597.

PENSACOLA, ville des États-Unis (Floride), à 230 kil. S. O. de Tallahassee, sur la baie de Pensacola; 1,600 hab. Commerce. Port sûr et commode, qui peut contenir de grands vaisseaux. Chantier de construction pour le gouv. — Jadis ch.-l. de la Floride. Prise par les Espagnols sur les Anglais en 1781; occupée par les Américains en 1814 et 1818, et cédée à ceux-ci l'année suivante.

PENSIONNAIRE (GRAND-), dit aussi *Adsessor juris peritus*, nom qu'on donnait en Hollande au premier ministre des États, chargé de proposer au conseil le sujet des délibérations, de recueillir les suffrages, de recevoir les notes diplomatiques des puissances étrangères et de surveiller l'administration des finances. Cette charge importante tirait son nom de la pension qui lui fut dès l'origine affectée comme traitement. Sa durée était de cinq ans; mais le grand-pensionnaire pouvait être réélu. Jean de Witt, mort en 1672, et Heinsius, qui gouverna la Hollande à la place d'un stathouder (1702-1747) sont les plus célèbres des grands-pensionnaires. Le dernier des grands-pensionnaires de Hollande fut Schimmelpenninck, chef de la république Batave, de 1798 à 1805.— Chaque province et même chaque ville de Hollande avait en outre son pensionnaire.

PENSYLVANIE, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné par ceux de New-York au N., Virginie au S., Ohio à l'O., New-Jersey et par l'Atlantique à l'E.: 448 kil. (de l'E. à l'O.) sur 240; 1,050,000 hab. (presque pas d'esclaves). La capitale actuelle est Harrisburg, mais Philadelphie (anc. ch.-l.) et Pittsburg ont bien plus d'importance. Sol varié, presque partout fertile, hormis vers la côte; climat agréable et salubre; industrie active: toiles, poterie, savon, forges, papeterie, verrerie, corderies, chantiers, etc. Fer, cuivre, plomb, émeraudes, etc. — La Pensylvanie était, comme toute la moitié mérid. des États-Unis à l'E. des Alleghanis, habitée avant la venue des Européens par des tribus de la famille lennape (Lennaps, Miamis, Illinois, etc.), qui sont pour la plupart éteintes auj. Le pays, découvert ou visité par Walter Raleigh, fut enclavé dans ce qu'on appelait, en l'honneur d'Élisabeth, la Virginie, et colonisé avec les côtes voisines sous Jacques I. En 1681, le quaker Guillaume Penn, ayant accepté en échange d'une créance sur la couronne une concession de terrain immense dans la nouvelle colonie, alla s'y établir, et lui donna le nom de Pensylvanie (*Voy.* PENN). La Pensylvanie devint état indépendant en 1776 et fut une des treize colonies anglo-américaines qui formèrent le noyau de l'Union. (*Voy.* ÉTATS-UNIS.)

PENTAPOLE (de *penté*, cinq, et *polis*, ville), nom donné par les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient cinq villes principales. On connait surtout: la *Pentapole de Libye*, dans la partie N. E. de la Cyrénaïque; elle comprenait les cinq villes de Cyrène, Bérénice, Arsinoë, Apollonie et Ptolémaïs; — la *Pentapole de Palestine*, dans le sud de cette contrée; elle était composée des cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor; les quatre premières furent détruites par le feu du ciel et remplacées par le lac Asphaltite; — la *Pentapole des Philistins*, sur la côte S. O. de la Palestine, depuis le torrent de Séhor jusqu'au fleuve de Gabaa, comprenant les villes de Gaza, Ascalon, Azot, Gad et Accaron; — la *Pentapole d'Italie*, dans l'exarchat de Ravenne, formée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône: celle-ci fut donnée aux papes par Pépin.

PENTATEUQUE (de *penté*, cinq, *teuché*, choses, volumes), nom que l'on donne à cette partie de la Bible que l'on suppose avoir été écrite par Moïse: elle est ainsi appelée parce qu'elle contient cinq livres: la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. (*Voy.* ces noms.)

PENTATHLE, exercice agonistique des Grecs, composé de cinq épreuves (*penté*, *athlos*), qu'on croit être la lutte, le saut, la course, le disque, le pugilat. On nommait aussi pentathle l'athlète qui disputait le prix des cinq épreuves.

PENTECOTE (du grec *pentecosté*, cinquantième, *sous-ent.*, jour), fête instituée en mémoire de la descente du Saint-Esprit, qui eut lieu 50 jours après la résurrection de J.-C. et 10 jours après l'Ascension. — Les Juifs avaient aussi une fête nommée *Pentecôte*: elle avait été instituée en mémoire de ce que Dieu leur donna sa loi sur le mont Sinaï 50 jours après la sortie d'Égypte.

PENTÉLIQUE, auj. *Penteli*, mont. au N. E. de l'Attique, célèbre par ses marbres.

PENTELLARIE. *Voy.* PANTELLARIE.

PENTEYRN, vulg. *Pendragon*, nom donné par les anciens Bretons de la Grande-Bretagne au chef général de leurs troupes, lorsqu'ils se confédéraient. Le penteyrn jouissait d'un pouvoir dictatorial. Wortigern, Vortimer, Nazaleod, et sans doute aussi le fameux Arthur, furent penteyrns à l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

PENTHÉE, *Pentheus*, fils et successeur du roi de Thèbes Echion, est célèbre par l'opposition frénétique qu'il mit au culte de Bacchus. Le dieu prodigua inutilement les miracles pour changer ses dispositions. Penthée périt de la mort la plus déplorable, égorgé et mis en lambeaux pendant les fêtes de Bacchus par sa propre mère Agavé et par ses deux tantes, qui, aveuglées par Bacchus, le prirent pour un lion. Il est à croire que Penthée défendit l'introduction de la vigne dans ses états, et excita par là quelque sédition furieuse.

PENTHÉSILÉE, *Penthesilea*, reine des Amazones, figura parmi les alliés de Priam pendant les dernières années du siége de Troie, et périt sous les coups d'Achille qui, en la dépouillant pour prendre ses armes, fut si frappé de sa beauté qu'il la pleura.

PENTHIÈVRE, fort de France, dans le dép. du Morbihan, à 7 kil. N. de Quiberon, sur l'isthme qui réunit la presqu'île de Quiberon au continent. — Les émigrés s'en emparèrent le 18 juillet 1795; mais ils en furent presque aussitôt chassés.

PENTHIÈVRE (ducs de). Ce titre fut créé par Charles IX, et renouvelé en 1703 pour le comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV.

PENTHIÈVRE (L.-J.-Marie DE BOURBON, duc de), fils du comte de Toulouse et dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né à Rambouillet en 1725, perdit son père à 12 ans, servit sous le maréchal de

les, se distingua aux batailles de Dettingen, de Fontenoy, et garantit la Bretagne d'un débarquement des Anglais. Ayant quitté le service, il vécut depuis dans sa belle résidence de Sceaux, exerçant toutes les vertus. Il eut le chagrin de voir mourir jeune son fils, le prince de Lamballe, et survécut aussi à sa belle-fille, si cruellement égorgée en 1792. Il mourut à Vernon en 1793. Son nom fut longtemps populaire et il est encore vénéré. Florian, son protégé, lui a dédié ses *Fables*. La *Vie* du duc de Penthièvre, par Mme Guénard, est un roman. Ses *Mémoires*, publiés par Fortaire, 1808, in-12, sont plus exacts.

PENTIMA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultér. 2e), à 6 kil. S. de Popoli; 1,600 hab. Cathédrale gothique. Pentima fut bâtie avec les ruines de l'ancienne *Corfinium*, située dans les environs.

PENZA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Penza, au confluent de la Penza et de la Soura, à 1,415 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 53° 30' lat. N., et 43° 18' long. E.; 4,000 hab. Évêché, cathédrale, onze églises, gymnase, séminaire grec. — Le gouvernement de Penza, situé entre ceux de Nijnéi-Novgorod au N., de Saratov au S., de Simbirsk à l'E., de Tambov à l'O., a 233 kil. (de l'E. à l'O.) sur 226, et compte 1,070,000 hab., soit Russes, soit Tchérémisses, Tchouvaches, Kalmouks, Baskirs, etc. Climat tempéré, sol fertile en grains et lin. Vitriol, fer, soufre. Drap, toiles, tapis; forges, acier, distilleries, tanneries.

PENZANCE, v. et port d'Angleterre (Cornouailles), sur le bord N. O. de Mountsbay, à 100 kil. S. O. de Launceston; 5,000 hab. Port pour de petits bâtiments. Société géologique et autres. Bains de mer. Climat très doux qui l'a fait surnommer le Montpellier de l'Angleterre. Patrie de Humphry Davy.

PÉON, *Pæon*, médecin des dieux, selon la mythologie, guérit Mars, blessé par Diomède, et Pluton, blessé par Hercule. On le faisait originaire d'Egypte. Il n'est peut-être autre qu'Apollon envisagé comme dieu de la médecine.

PÉONIE, *Pæonia*, région de la Grèce, comprise moitié dans la partie N. O. de la Macédoine, moitié dans la partie S. E. de la Thrace, avait pour bornes la chaîne des monts *Orbelus* et *Cercinus*, la Pélagonie, les *Agriani*, et était arrosée par le fleuve Axius. Ses habitants étaient sauvages, braves et endurcis aux fatigues.

PÉPARÈTHE, auj. *Piperi*, îlot de la mer Egée, sur la côte de Macédoine, au N. E. d'Halonesus. Patrie de Dioclès, le 1er Grec qui ait écrit sur Rome.

PÉPIN DE LANDEN, dit *le Vieux*, maire du palais d'Austrasie sous Clotaire II, sous Dagobert I et pendant la minorité de Sigebert II, s'illustra par ses vertus, donna en mariage Begga, sa fille, à Ansegise, un des principaux officiers de Sigebert II (de cette union naquit Pépin d'Héristal), et mourut en 649. On le regarde comme saint, et l'église célèbre sa fête le 21 février.

PEPIN D'HÉRISTAL, dit *le Gros*, fils d'Ansegise et de Begga, et petit-fils de Pépin de Landen par sa mère, fut en 678 nommé avec Martin, son cousin, duc de l'Austrasie, devenue république, lutta avec avantage contre Ebroïn, maire de Neustrie, qui voulait étendre son pouvoir sur l'Austrasie, resta seul chef par la mort de Martin (680), remporta sur Thierry la victoire décisive de Testry (687), devint dès lors l'arbitre de la Neustrie, qu'il gouverna aussi avec le titre de maire du palais, fit rapidement passer sur le trône plusieurs rois enfants, Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711), soumit les ducs des Bretons, des Frisons, des Allemands, et obtint quelques avantages sur Eudes, duc d'Aquitaine. Il mourut en 714. Il eut pour fils Charles Martel.

PÉPIN-LE-BREF, roi des Francs, le premier roi de la dynastie carlovingienne, était fils de Charles Martel. Il obtint à la mort de son père (741) la Neustrie et la Bourgogne, tandis que Carloman, son frère, avait la Souabe et l'Austrasie, fit cesser l'interrègne qui durait depuis 737 en Neustrie, en couronnant Childéric III, devint, lors de l'abdication de Carloman en 747, duc d'Austrasie, au préjudice de ses neveux qu'il fit moines, puis, en 752, s'appuyant d'une réponse du pape Zacharie, déposa le roi Childéric III, se fit proclamer roi au champ de mai et couronner par le pape Etienne II. Il fit deux expéditions en Italie contre les Lombards (753 et 756), fut sacré derechef par Etienne II, donna à l'église romaine la Campagne de Rome, l'Emilie, la Pentapole, reconquises sur Astolfe, roi des Lombards, fit une guerre à mort aux Aquitains, guidés par Waïfre, dans deux campagnes (760-68), et mourut en 768, après avoir partagé ses états entre ses deux fils Carloman et Charlemagne (768).

PÉPIN, 2e fils de Charlemagne, fut fait roi d'Italie à cinq ans, en 781, marcha en 796 contre les Avares, et prit leur camp principal. Il mourut en 810, laissant cinq fils, dont l'aîné Bernard lui succéda.

PÉPIN I, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis-le-Débonnaire, reçut de lui l'Aquitaine lors du premier partage (817), prit part aux deux révoltes de ses frères contre leur père, se ligua en 834 avec Louis de Bavière contre Lothaire pour rétablir Louis-le-Débonnaire sur son trône, abandonna une partie de ses états en faveur de Charles-le-Chauve lors du quatrième partage, et mourut en 838, laissant deux fils. — Pépin II, fils aîné du précédent, devait hériter de l'Aquitaine à la mort de son père, mais Louis-le-Débonnaire voulut la donner à Charles. Pépin prit les armes, et la guerre se prolongea après la mort de Louis-le-Débonnaire (840). Il s'allia avec Lothaire contre Louis de Bavière et Charles-le-Chauve, fut vaincu comme Lothaire à Fontenay, fut pris quelque temps après (852), et alla finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons (864).

PEPLUM, vêtement de femmes chez les Grecs. C'était une robe de dessus fort courte, attachée sur l'épaule par une agrafe. Minerve était représentée avec un riche *peplum*; on sortait ce *peplum* en procession aux Panathénées.

PEPOLI (Romeo), Bolonais immensément riche du XIVe siècle, se forma dans sa patrie un parti dit de l'*Échiquier*, voulut se rendre maître de la république de Bologne, fut attaqué dans sa maison, échappa et mourut en exil. — Taddeo Pepoli, son fils, fut rappelé à Bologne (1327), tenta de succéder à l'autorité de Bertrand du Poïet, lorsqu'on le chassa (1334), y parvint en 1337, et garda la souveraineté jusqu'à sa mort, en 1349. — Jean et Jacques Pepoli, ses fils, ne purent garder le pouvoir et vendirent Bologne aux Visconti (1350). — Au XVIe siècle on trouve encore les Pepoli excitant des troubles dans Bologne et aspirant à la souveraineté. (*Voy.* GUICHARDIN.)

PEPYS (Samuel), secrétaire de l'amirauté sous les règnes de Charles II et Jacques II, avait contribué avec Montaigu (depuis comte de Sandwich) à faire rentrer Charles II en Angleterre. Il résigna ses fonctions à l'avénement de Guillaume d'Orange. Il a laissé des *Mémoires* qui offrent de précieux renseignements sur la cour des Stuarts et sur les mœurs de son temps. Pepys était président de la Société royale de Londres.

PÉRA, faubourg de Constantinople, au N. E. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

PERALTA, ville d'Espagne (Pampelune), près de l'Arga, à 17 kil. S. O. d'Olite; 4,000 hab.

PÉRAU (Gabr.-L. CALABRE), abbé, né en 1700 à Semur-en-Auxois, mort en 1767, continua les *Vies des hommes illustres de France* de d'Auvigny (il en fit les vol. 13-23), et publia quelques autres ouvrages.

PERCEVAL (Spencer), ministre d'état, 2e fils de J. Perceval, comte d'Egmont, et lord de l'amirauté,

naquit en 1762 à Londres, fut avocat, entra à la Chambre des Communes en 1797, y soutint le ministère, devint solliciteur et procureur général, chancelier de l'échiquier en 1807, 1er lord de la trésorerie en 1809, et périt en 1812, assassiné dans la Chambre des Communes par un nommé Bellingham, dont il avait, dit-on, refusé d'accueillir les réclamations.

PERCHE, ancien pays de France, entre la Normandie, le Maine, l'Orléanais et l'île de France, était en 1789 divisé en 4 parties : le Haut-Perche ou Grand-Perche, le Bas-Perche ou Perche-Gouet, les Terres Françaises et les Terres démembrées ou le Thimerais. La 1re et la 3e partie formaient avec le Maine le grand-gouvernement de Maine-et-Perche; la 2e faisait partie du gr.-gouvernement d'Orléanais; la 4e était comprise dans le grand-gouvernement de l'Ile-de-France. — Le H.-Perche ou Grand-Perche (auj. dans les dép. de l'Orne et d'Eure-et-Loir), était divisé en Corbonais, Bellesmois, ressort de Nogent-le-Rotrou, et avait pour villes principales : 1° Corbon et Mortagne, 2° Bellesme, 3° Nogent-le-Rotrou. — Le Bas-Perche ou Perche-Gouet (auj. dans le dép. d'Eure-et-Loir) avait pour ch.-l. Montmirail; autres places, Brou, Alluye, Auton. — Les Terres Françaises ne consistaient que dans le ressort de la Tour Grise de Verneuil et l'abbaye de Tiron. Le Thimerais (auj. partie du dép. d'Eure-et-Loir) avait pour places principales : Châteauneuf-en-Thimerais, Bressoles, Bazoche, Senonches, Champron.

PERCY, ch.-l. de cant. (Manche), à 23 kil. S. O. de Saint-Lô; 3,184 hab. Berceau de la famille anglaise des Percy.

PERCY, noble et ancienne famille d'Angleterre, originaire de Normandie, a pour chef Guillaume Percy qui accompagna Guillaume-le-Conquérant dans son expédition en Angleterre. — Un autre Guillaume Percy, petit-fils du précédent, n'ayant pas d'enfant mâle, maria sa fille à Josselin de Louvain, à condition que ce seigneur prendrait le nom de Percy et s'établirait en Angleterre. — Un descendant de celui-ci, Henri Percy, remporta en 1346 à Neville's cross, sur les Ecossais, une grande victoire et fit prisonnier leur roi, David Bruce. — Un autre Henri Percy se distingua aussi dans les guerres contre les Ecossais, et fut fait comte de Northumberland par le roi Richard II en 1377; mais accusé injustement auprès de ce prince, il prit parti pour le duc de Lancastre (Henri IV), et contribua beaucoup à placer ce dernier sur le trône. Il battit les Ecossais à Halidown en 1402; mais, l'année suivante, il se brouilla avec le roi Henri IV, et se révolta, ainsi que son fils, Henri Percy, surnommé *Hotspear* (c.-à-d. ardent au combat); le fils fut tué dans la bataille (1403); le père se soumit et obtint sa grâce, mais il se révolta de nouveau, et fut tué en combattant, dans le comté d'York, en 1406. — Son petit-fils, nommé aussi Henri, fut rétabli dans ses honneurs par le roi Henri V. — Un autre de ses descendants, Thomas Percy, comte de Northumberland, fut accusé sous Elisabeth d'avoir favorisé les projets d'union du duc de Norfolk avec la reine d'Ecosse Marie, leva l'étendard de la révolte, fut pris les armes à la main et décapité en 1571. — Cette maison s'est éteinte en 1670, dans la personne de Josselin, baron de Percy, qui ne laissa qu'une fille.

PERCY (P.-François, baron), chirurgien-militaire français, né à Montagney (dép. du Doubs) en 1754, fut chirurgien en chef des armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc., fit d'heureuses et utiles innovations, sauva en 1814 près de 12,000 blessés de l'armée des Alliés, suivit l'armée française à Waterloo en 1815, et fut à son retour destitué par Louis XVIII. Il mourut à Paris en 1825. On a de lui, entre autres écrits : *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, et *Pyrotechnie chirurgicale*, ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1794.

PERDICCAS, nom de trois rois de Macédoine qui régnèrent : le 1er de 605 à 647 av. J.-C., le 2e de 452 à 429, le 3e de 366 à 360. Perdiccas II régnait au commencement de la guerre du Péloponèse et prit parti pour Sparte contre Athènes. Perdiccas III eut à disputer le trône à Pausanias et à Ptolémée Aloritès. Il l'emporta, avec l'appui d'Iphicrate, général athénien, sur ses compétiteurs.

PERDICCAS, général d'Alexandre, reçut l'anneau de ce prince mourant, ce qui semblait le désigner pour succéder au roi, fut un des quatre régents nommés après sa mort, et fut chargé de faire le partage des provinces. Il ne se réserva aucune province particulière, mais il fit tous ses efforts pour être le seul maître de tout le royaume, et, dans ce but, il épousa Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Les autres généraux se réunirent contre lui : quatre d'entre eux, Antigone, Cratère, Ptolémée et Antipater, lui livrèrent bataille près de Memphis, et le battirent complètement. Perdiccas, dénué de ressources, fut tué au passage du Nil par ses officiers révoltés (320).

PERDU (mont), un des plus hauts sommets des Pyrénées (3,494 mètres), à 40 kil. N. E. de Jaca.

PÉRÉE, *Peræa*, un des quatre grands districts de la Palestine, comprenait toute la partie à l'E. du Jourdain. Ce pays était nommé jadis Terre de Galaad. Il allait de l'Hiéromax à l'Arabie Déserte. On le subdivisait en Batanée au N. E., et Pérée propre; et celle-ci, à son tour, se distinguait en Haute (au N.) et Basse (au S.). — Cette contrée fut nommée *Pérée* du grec *pérân*, *traverser*, parce que, pour y parvenir, il fallait traverser le Jourdain.

PÉRÉFIXE (Hardouin de BEAUMONT DE), né en 1605, fut précepteur de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodez en 1648, et confesseur du roi, membre de l'Académie française en 1654, archevêque de Paris en 1662, mourut en 1670. On a de lui la *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4 (ouvrage médiocre, mais souvent réimprimé), et quelques autres écrits.

PERÉGRINUS, philosophe cynique du IIe siècle de notre ère, né près de Lampsaque, passa sa jeunesse dans la dissipation, puis s'enfuit en Judée où il se fit chrétien, abandonna sa nouvelle religion pour se faire philosophe, vint à Rome d'où il se fit chasser pour avoir déclamé contre l'empereur Marc-Aurèle, alla en Grèce où il excita la curiosité générale par ses bizarreries, et se brûla solennellement aux jeux olympiques par ostentation, l'an 165. Lucien a justement ridiculisé ce faux sage dans l'écrit intitulé *la Mort de Pérégrinus*.

PEREIASLAVL, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), près du Dniepr, à 90 kil. S. E. de Kiev; 9,000 hab. Cette ville eut des souverains particuliers dès 1054, fut souvent ravagée par les Tartares, et finit par tomber au pouvoir des Polonais; elle retourna en 1654 à la Russie, par l'effet de l'insurrection des Cosaques qui la donnèrent au czar Alexis. — Une autre Péreiaslavl, jadis *Marcianopolis*, dans la Roumélie, est la même que Brahilov. *V.* ce nom.

PEREIRA (D. Nunez Alvarez), fils d'Alvarez Pereira, premier connétable de Portugal, naquit vers 1360, se jeta en 1383, bien qu'il eût été écuyer de la reine Eléonore Tellez, dans le parti du régent, depuis Jean I, qui le fit conseiller d'état, réduisit diverses villes de l'Alentéjo, fut fait connétable et comblé de faveurs, commanda une aile à la bataille d'Aljubarotta (1385), et rendit encore beaucoup d'autres services à Jean I. En 1421, il se retira dans un couvent, où il mourut en 1431.

PEREIRA (Gomez), médecin espagnol, publia en 1554 un traité intitulé *Antoniana Margarita* (du nom de son père *Antoine* et de sa mère *Marguerite*), où il enseignait que les bêtes sont de pures machines : on a prétendu que Descartes lui avait emprunté ce paradoxe.

PEREIRA DE FIGUEIREDO. *Voy.* FIGUEIREDO.

PEREIRE (Jacob-Rodrigue), Espagnol de naissance, né en 1716, mort en 1780, vint s'établir en France, trouva avant l'abbé de l'Épée une méthode d'enseignement pour les sourds-muets, et la vit sanctionnée par le suffrage de l'Académie des Sciences, mais il eut le tort de vouloir la cacher et d'écrire contre l'abbé de l'Épée.

PEREKOP, *Taphros* des Grecs, *Or-kapi* en tartare, ville de la Russie d'Europe (Tauride), au fond du golfe de Pérékop et sur l'isthme de Pérékop, qui lie la Crimée à la Russie, par 51° 21' long. E., 46° 8' lat. N., à 124 kil. N. de Simféropol; 1,000 hab. Citadelle, lacs salés (d'où grand commerce de sel). — Le nom grec de cette ville signifie *fossé* et lui fut donné à cause d'un fossé qui coupait l'isthme d'une mer à l'autre; le nom tartare et le nom russe signifient, l'un *porte de la ligne*, et l'autre *porte de l'isthme*. En 1736 et 1771, les Russes occupèrent cette ville; ils se la firent céder en 1783.

PÈRES CONSCRITS, *Patres Conscripti*, pour *Patres et Conscripti*, nom que les Romains donnaient à leurs sénateurs, et par lequel ils désignaient et les sénateurs primitifs (*Patres*) créés par Romulus, et ceux qui avaient été ajoutés depuis (*Conscripti*).

PERESLAVL-ZALESKI, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 110 kil. O. de Vladimir; 4,200 hab. Fondée en 1152; jadis capit. d'un apanage.

PEREVASLAVL, ancienne capitale des Bulgares. *Voy.* BULGARIE.

PEREZ (Ant.), ministre de Philippe II. Chargé de servir l'amour du roi pour la princesse d'Eboli, il devint le rival de son maître et fit tuer un certain Escovédo qui avait découvert l'intrigue et qui pouvait le trahir. Plus tard, le roi, instruit de sa conduite, fit condamner Perez à deux ans de prison et à huit ans d'exil. Perez s'échappa, fut repris à Saragosse, s'évada encore, et finit par se fixer en France où Henri IV l'accueillit (1591), et où il mourut en 1611.

PERFETTI (Bernardin), improvisateur siennois, né en 1681, mort en 1747, fut professeur de droit à Pise, et reçut en 1725 la couronne de poëte. Sentant combien les improvisations perdent à la lecture, il ne voulut jamais reconnaître les éditions que l'on publiait de ses poésies. Le recueil le plus complet qui en ait paru est de Florence en 1748.

PERGAME, *Pergamus*, auj. *Bergamo*, ville de Mysie, au confluent du Caïque et du Citius, devint au IIIe siècle av. J.-C. la capit. du roy. dit de Pergame. Elle a donné son nom au parchemin (*pergamena charta*), dont ses souverains encouragèrent la fabrication. La bibliothèque de Pergame était rivale de celle d'Alexandrie et comptait 200,000 volumes. Galien était de Pergame.

PERGAME (roy. de), petit état fondé en 283 par Philétère, ne comprit d'abord que quelques cantons de la Mysie et de la Lydie, embrassa ensuite ces deux prov. entières, plus la Phrygie-Hellespontique et la Grande-Phrygie, et eut pour borne au S. le Taurus. Il dut ses agrandissements aux Romains, qui récompensèrent ainsi la fidélité d'Eumène II aux dépens du roi de Syrie Antiochus-le-Grand (189 av. J.-C.). A la mort d'Attale III, en 132, les Romains prétendirent que ce monarque leur avait légué son royaume, et ils s'en mirent en possession après trois ans de guerre contre Aristonic, qui avait des prétentions au trône. Cet état forma la prov. romaine d'Asie, que grossirent ensuite la Carie, la Lydie, la Pamphylie et la Pisidie.

Souverains de Pergame.

Philétère, gouvr,	283-263	Attale II Philadelphe,	157-137
Eumène I, premier roi,	263-241	Attale III Philométor,	137-132
Attale I,	241-198		
Eumène II,	198-157	*Aristonic*,	132-129

PERGÉ, *Perga*, auj. *Karahissar*, ville de Pamphylie, au S. O. de Selga, sur le Cestre, près de sa source, était célèbre par un temple de Diane. Apollonius le géomètre y naquit.

PERGEN, ville des États autrichiens (Tyrol), à 20 kil. E. de Trent; 12,000 hab. Château.

PERGOLA, ville de l'État ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), à 22 kil. S. E. d'Urbin; 3,000 hab.

PERGOLA (Ange de la), condottiere du XVe siècle, était seigneur de la ville de Pergola; il combattit pour Pise contre Florence en 1405, rendit d'éminents services à Philippe-Marie Visconti, mais vit sa troupe presque complétement anéantie à Macalo, en 1417, et mourut peu après.

PERGOLÈSE (J.-B.), compositeur célèbre, né à Casoria (Naples) en 1704, mort en 1737, a fait faire de grands progrès à l'art musical; il est connu surtout par son *Stabat* et par son opéra de la *Serva padrona*.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, successeur de son père Cypselus, 625-584 av. J.-C., gouverna d'abord avec sagesse, mais ensuite se rendit odieux par ses cruautés, sa défiance et ses vexations, et réduisit son fils Lycophron à fuir Corinthe. A sa mort, les Corinthiens recouvrèrent leur liberté. Il mourut dans un âge très avancé. Il ne manquait pas d'instruction et mit en vogue quelques maximes qui l'ont fait compter au nombre des Sept Sages.

PERIAPATAM, ville de l'Inde, dans l'état de Maïssour, à 60 kil. O. de Seringapatam. Aux env., beaucoup de bois de sandal. Les Anglais y défirent complétement Tippo-Saëb, en 1799.

PÉRIBÉE, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, fut condamnée par son père à périr noyée au milieu de la mer, parce qu'elle s'était laissé séduire par Télamon, mais elle fut conduite à Salamine par le garde chargé de cette commission, et y épousa Télamon. Elle en eut Ajax, qui plus tard fut roi de Mégare des droits de sa mère. — Une autre Péribée, séduite par Mars et condamnée aussi à mourir par son père, épousa OEnée, roi de Calydon, et fut mère de Tydée, père de Diomède.

PÉRICLÈS, célèbre Athénien, né vers 494 av. J.-C., acquit de bonne heure du renom et de la popularité par son éloquence et ses largesses, devint vers 459 le chef du parti démocratique opposé à Cimon, fut quelque temps banni (457), mais resta enfin seul maître de la direction des affaires (444). Il signala son administration par la construction de beaux édifices, par des fêtes somptueuses, par des gratifications distribuées aux citoyens d'Athènes, et par de grands succès au dehors. Du reste, sa politique était d'éviter les entreprises lointaines, hasardeuses, d'asseoir solidement la puissance d'Athènes et sa supériorité sur Sparte. Il ne put pourtant éviter une rupture entre les deux républiques, rupture qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431); on l'accuse même d'avoir provoqué cette guerre en soutenant les Corcyréens révoltés contre leur métropole, Corinthe, alliée de Sparte. Périclès ne put voir que les premiers événements de la guerre. Il remporta d'abord des avantages, mais à la suite de quelques revers les Athéniens le condamnèrent à l'amende et lui ôtèrent l'autorité (430); cependant ils la lui rendirent au bout de l'année. Il mourut peu après de la peste qui désolait Athènes (429). Périclès aimait les lettres, les arts et le luxe. C'est dans son siècle que les uns et les autres prirent leur plus grand essor: aussi nomme-t-on souvent cette époque le *Siècle de Périclès*. On a dit que l'administration financière de Périclès n'était point irréprochable, et que ce fut pour éviter de rendre ses comptes qu'il fit naître la guerre du Péloponèse. Alcibiade, son neveu, hérita en partie de son pouvoir et outra ses défauts. Périclès eut avec Aspasie une liaison célèbre. Plutarque a écrit sa *Vie*.

PÉRIER (Casimir), homme politique, né à Grenoble en 1777, d'une famille de négociants, mort

en 1832, fut officier du génie en 1799, prit part ensuite aux spéculations financières de son frère, Ant.-Scipion, dirigea longtemps une des premières maisons de banque de Paris, et fonda de grands établissements industriels. Il se signala comme publiciste en 1816 par une brochure contre les emprunts à l'étranger, fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs parisiens en 1817, y siégea sans interruption pendant treize ans et prit rang parmi les orateurs les plus éloquents de l'opposition. En 1830, il siégeait parmi les 221 ; élu président de la Chambre des Députés après la révolution de juillet, il montra autant de courage que de talent. L'année suivante, à la chute du ministère Laffitte, il fut nommé chef du cabinet et déploya la plus grande fermeté contre les tendances anarchiques, faisant ainsi le sacrifice de sa popularité. En même temps, il répondait aux exigences des cours du Nord par la prise d'Anvers et par celle d'Ancône ; mais, affaibli de longue main par la phthisie et épuisé par la fatigue des travaux parlementaires, il mourut en 1832, victime de son zèle pour le bien public. On lui a élevé au cimetière du Père-Lachaise un magnifique mausolée, fruit d'une souscription nationale. On a imprimé *Opinions et discours de C. Périer*, Paris, 1838, recueillis par M. A. Lesieur, et précédés d'une notice de M. Ch. Rémusat.

PÉRIER (Jacq.-Constantin), mécanicien célèbre, de l'Académie des sciences, né en 1742, mort en 1818, créa la pompe à feu de Paris, des moulins économiques, d'immenses ateliers d'armes, de canons, de machines à vapeur, etc., rendit ainsi les plus grands services tant à l'industrie française qu'à Napoléon, pendant les guerres de l'empire.

PERIERS, ch.-l. de canton (Manche), à 15 kil. N. de Coutances : 2,640 hab. Grains, trèfle.

PÉRIGNON (Dominique-Catherine, marquis de), de Grenoble, né en 1756, mort en 1819, fut député à l'Assemblée législative en 1791, prit du service dans les armées de la république, commanda en chef après Dugommier, eut quelques succès en Espagne, fut ambassadeur à Madrid en 1796, devint sous l'empire sénateur, maréchal, et fut nommé chef des troupes françaises du roy. de Naples (1808). Il s'attacha sincèrement aux Bourbons en 1814, organisa en 1815 un plan de défense contre Bonaparte dans le Midi, et fut nommé pair.

PÉRIGORD, ancien pays de France, dans le N. de la Guyenne, avait pour ch.-l. Périgueux, et se divisait en *Haut-Périgord* ou *Blanc-Périgord*, comprenant : Périgueux, Bergerac, Mussidan, Aubeterre ; et en *Bas-Périgord* ou *Noir-Périgord*, renfermant: Sarlat, Castillon et Terrasson. — Ce pays, jadis occupé par les *Petrocorii*, forme auj. le dép. de la Dordogne et une partie de celui de Lot-et-Garonne. — Le Périgord est peu fertile en général. Il est surtout célèbre pour l'excellence de ses truffes et pour son gibier.

PÉRIGUEUX, *Vesuna* ou *Petrocorii*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Dordogne, au confluent de l'Isle et de la Vezère, à 472 kil. S. E. de Paris ; 11,576 hab. Evêché, cathédrale, hôtel-de-ville, préfecture, promenades, antiquités (tour de Vésune, etc.), salle de spectacle, bibliothèque, jardin botanique, société d'agriculture, mouchoirs, bonneterie, liqueurs fines, pâtés célèbres, truffes exquises, volaille, bois, fer, etc. Patrie de l'auteur dramatique Lagrange-Chancel. — Jadis capit. des *Petrocorii*; très importante sous les Romains ; évêché créé dès les premiers temps du Christianisme et capitale du Périgord au moyen âge. Souvent prise et reprise, notamment en 1651 par le prince de Condé. — L'arr. de Périgueux a 9 cantons (Périgueux, Brantôme, Excideuil, Grignols, Hautefort, Savignac-les-Eglises, Saint-Jean-de-Vergt, Saint-Pierre de Chignac, Thénon), 113 communes et 104,632 hab.

PERIM, *Insula Diódori*, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, par 40° 54' long. E., 12° 39' lat. N., à 8 kil. O. des côtes d'Arabie; 12 kil. sur 5. Bon port sur la côte O. (les Anglais ont voulu s'y établir).

PERINO DEL VAGA (BUONACCORSI, dit), peintre florentin, né en 1501, mort en 1547, élève et collaborateur de Raphaël, était le plus grand dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange. Il a peint à Rome la fameuse *salle royale*, et a laissé beaucoup de beaux tableaux.

PÉRINTHE ou HÉRACLEE, auj. *Erekli*, ville de Thrace, alliée des Athéniens, sur la Propontide, près de Byzance, fut le séjour d'Alcibiade dans son second exil, et soutint un long siége contre Philippe, qui enfin la prit l'an 341 av. J.-C.

PERIPATÉTICIENS, c.-à-d. *Promeneurs*, disciples d'Aristote, ainsi nommés, à ce qu'on croit, parce qu'ils se réunissaient pour entendre leur maître dans les salles ou promenades (*peripatoi*) du Lycée. Les principaux péripatéticiens sont : Théophraste, Straton, Lycon, Hiéronyme de Rhodes, Ariston de Céos, Critolaüs, Diodore de Tyr, Andronicus de Rhodes, qui restaura les livres d'Aristote, Démétrius de Phalère, Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, Alexandre d'Eges, Claudien Mamert, Boëce, Cassiodore (*Voy.* ces noms). Au moyen âge, le péripatétisme fit le fond de la philosophie scholastique, et domina sans partage jusqu'au XVIe siècle. Il fut depuis cette époque sans cesse battu en ruines par Ramus, Patrizzi, Bacon, Descartes, et une foule d'autres philosophes.

PÉRIS. On nomme ainsi dans la féerie persane des génies aériens, le plus souvent femelles : on les regarde alors quelquefois, mais à tort, comme les épouses des Dives.

PERISABOUR, v. de la Turq. d'Asie. *Voy.* ANBAR.

PERIZONIUS (Jacques), philologue, né à Dam (Groningue), en 1631, professa l'histoire, l'éloquence et le grec à Leyde, et mourut dans cette ville en 1715. On a de lui : *Animadversiones historicæ*, Amsterdam, 1685, in-8 (il y traite surtout de l'histoire romaine, et élève des doutes fondés sur les premiers temps de cette histoire) ; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-8 ; des *Commentaires historiques sur le XVIIe siècle*, 1710, etc.

PERKIN WAERBEK, dit *le faux duc d'York* ou *le faux Richard IV*, imposteur, était fils d'un Juif de Tournay, mais naquit à Londres. La duchesse douairière de Bourgogne, Marguerite, sœur d'Edouard IV, imagina de le faire passer pour son neveu, Richard d'York, 2e fils d'Edouard IV, qui avait été assassiné à la Tour en 1483, et de l'opposer à Henri VII : elle le reconnut publiquement en 1490, l'envoya en Irlande en 1492, et tenta, mais vainement, de lui ménager l'appui de Charles VIII. Waerbek fit une descente inutile sur la côte de Kent, et reparut un instant en Irlande; froidement reçu dans cette île, il se jeta dans les bras du roi d'Ecosse Jacques IV, qui, feignant de croire à tout ce qu'il disait, lui donna en mariage une de ses parentes, et entra en armes avec lui dans le Northumberland (1496), mais sans obtenir de grands succès. En 1498, Perkin se vit forcé de quitter l'Ecosse. Bientôt il débarqua dans la baie de Whitesand, se joignit à des rebelles de Cornouailles, s'enfuit dans l'abbaye de Beaulieu, et consentit enfin à se remettre aux mains de Henri VII; ce prince, après l'avoir exposé publiquement, l'enferma à la Tour. Perkin-Waerbek s'évada; mais s'étant laissé reprendre, il fut pendu à Tyburn, en 1499. Plusieurs savants ont cru que Waerbek était vraiment le duc d'York.

PERKINS (Elisha), médecin américain du dernier siècle, mort à Plainfield aux États-Unis vers 1800, fit du bruit par son *tracteur métallique*, appareil formé de deux aiguilles de métaux différents

qu'on promenait sur les parties malades, et qui, suivant Perkins, étaient un remède universel. Cette panacée ne l'empêcha pas de mourir de la fièvre jaune. Elisha Perkins avait d'abord appliqué sa méthode avec succès à Philadelphie. Son fils, Benjamin Perkins, apporta les *Tracteurs métalliques* à Londres en 1798, et eut quelque temps une grande vogue. Les effets obtenus par le *perkinisme* sont rapportés par les uns à une action électrique, par les autres à l'imagination. Le docteur Haygarth, médecin de Bath, soutint cette seconde opinion.

PERLAS (Islas de las), c.-à-d. *îles des Perles*, île de l'Amérique dans le golfe de Panama; par 80° 50'-81° 10' long. O., 8° 13'-8° 40' lat. N. Jadis riches pêcheries de perles.

PERLEBERG, ville des États Prussiens (Brandebourg), ch.-l. du cercle de West-Priegnitz, à 105 kil. N. O. de Potsdam; 3,110 hab.

PERM, ville de Russie, ch.-l. du gouv. de Perm, sur la Kama, à 1,975 kil. E. de St-Pétersbourg, par 58° 1' lat. N.; 6,000 hab. Séminaire, deux gymnases, etc. Commerce de métaux, etc. — Perm n'était qu'un bourg avant le XVIIIe siècle; la découverte d'une riche mine de cuivre, en 1723, lui donna un rapide accroissement; en 1781, elle fut érigée en ville.

PERM (gouv. de), partie en Russie d'Europe, partie en Russie d'Asie, a pour bornes ceux de Vologda au N. O., de Tobolsk au N. E., de Viatka à l'O., d'Orenbourg au S. (700 kil. de l'E. à l'O. sur 668); 1,300,000 hab. (Permiaks, Mordouins, Tchouvaches, Russes). Ch.-l., Perm. Lacs, montagnes, grand froid. Grains, lin, etc., mais en petite quantité; moutons de race espagnole, chameaux, rennes, martres, ours. Riches et nombreuses mines (or, argent, platine, diamants, fer, plomb, cuivre, sel); marbre, fonderie de canons et boulets; acier, etc.

PERMESSE, *Permessus*, petite rivière de Béotie, prenait sa source sur l'Hélicon et tombait dans le lac Copaïs. Suivant la fable, les poëtes puisaient l'inspiration dans ses eaux.

PERMIE ou BIARMIE, ancienne et vaste contrée, située dans le nord-est de la Russie d'Europe, embrassait probablement, outre le gouv. actuel de Perm, ceux de Vologda et d'Arkhangel. Cette région était très froide, peu fertile, mais riche en rennes et en animaux à fourrures, et renfermait à l'E. des mines qui donnaient de grands produits. — On parle d'un royaume de Permie finnois ou tchoude, qui aurait fleuri entre le temps d'Auguste et celui de l'invasion des Huns. Au moyen âge, il y eut un roy. de Biarmie qui finit par être soumis à Novogorod, et subit le même sort que cette république. Ivan IV le subjugua en 1472. Les Permiaks furent convertis à partir de 1375 par saint Étienne de Perm, qui établit le premier siége épiscopal de Permie au couvent d'Oustvimsk, et qui, pour écrire divers livres évangéliques, inventa un alphabet particulier dit *permien*; la langue permiaque subsiste encore, mais elle est sur le point de s'éteindre.

PERNAMBOUC, *Pernambuco*, vulg. *Fernambouc*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Pernambouc, sur l'Atlantique, à 1,910 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 37° 25' long. O., 8° 19' lat. N.; 65,000 hab. Port. Elle se compose de trois parties, qui sont comme trois villes distinctes: 1° *Recife* (sur une presqu'île au S. d'Olinde); 2° *Sant-Antonio* (sur une île de la riv. de Capibaribe, jointe par un pont en pierre au Recife); 3° *Boa-Vista* (sur le continent). Il ne faut pas confondre avec elle Olinde, qui se trouve tout près. Pernambouc est très commerçant, surtout le quartier du Recife. Le port, assez bien fortifié du côté de la mer, est le plus fréquenté du Brésil après Rio-Janeiro et Bahia. On en exporte toutes les denrées du Brésil. — La prov. de Pernambouc, située entre celles de Céara, Parahyba et Rio-Grande au N., de Minas-Geraes au S., de Goyaz à l'O., et l'Atlantique à l'E., a 1,300 kil. (du N. E. au S. O.) sur 625, et compte 625,000 hab. On la divise en trois comarques, savoir: Recife (ch.-l. Pernambouc), Olinde (ch.-l. Olinde), et Sertao ou le Désert (ch.-l. Symbres?).

PERNES, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur la Nesque, à 5 kil. S. de Carpentras. Patrie de Fléchier.

PERNETTE DU GUILLET. *Voy.* GUILLET.

PERNETY ou PERNETTY (Ant.-Jos.), Bénédictin, né à Roanne en 1716, mort en 1801, suivit Bougainville comme aumônier, fut bibliothécaire à Berlin, crut avoir trouvé la pierre philosophale et fonda à Avignon une secte qui comptait une centaine d'affiliés en 1787. Il a traduit plusieurs écrits de Swedenborg. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire d'un voyage aux îles Malouines, fait en* 1763 *et* 1764, 2e édition, Paris, 1770, 2 vol. in-8. — L'abbé Jacq. Pernetty, son frère, 1696-1777, a écrit des *Lettres sur les physionomies*, 1748, et des *Recherches historiques sur Lyon*, 1757.

PERNICIEUSES (îles), *Palliser's Islands* de Cook? archipel de la mer Mauvaise (Polynésie), par 148° 40' long. O., 15° 26' lat. S. Découvert par Roggeween, 1712.

PERNOV, *Pernau* en allemand, *Pernaline* en esthonien, ville forte de la Russie d'Europe (Riga), à 150 kil. N. de Riga; 10,300 hab. Citadelle, port. Lin, chanvre, cuirs, etc. Grand commerce maritime. — Cette ville appartint longtemps aux chevaliers Porte-Glaive, et fut cédée à la Pologne avec toute la Livonie. Les Russes l'occupèrent une première fois de 1575 à 1582; ils la reprirent en 1710 sur les Suédois qui s'en étaient emparés. Pernov était jadis le siége d'un évêché, transféré auj. à Oësel.

PERO E CASE-VECCHIE, bourg de l'île de Corse, ch.-l. de cant., à 29 kil. S. de Bastia; 600 hab.

PÉROLLA, fils de Pacuvius. *Voy.* ce nom.

PÉRON (François), naturaliste et voyageur, né à Cerilly (Bourbonnais), en 1775, mort en 1810, servit d'abord sur terre, fut quelque temps prisonnier, puis à son retour étudia la médecine; il prit part à l'expédition aux terres australes que commandait Baudin (1800-1804), fit de belles expériences sur la température des couches successives de l'eau des mers, rapporta plus de 100,000 échantillons zoologiques, et écrivit le *Voyage aux terres australes fait pendant les années* 1800-04, Paris, 1807-16, 3 vol. in-4, en partie posthume.

PÉRONNE, ch.-l. d'arr. (Somme), sur la rive droite de la Somme, à 47 kil. E. d'Amiens; 4,119 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal; salle de spectacle. Toiles, calicots, sucre de betterave; tanneries. Commerce de bestiaux. — Charles-le-Simple fut enfermé par Herbert II de Vermandois dans une tour du château de Péronne et y périt (929). Péronne fut une des *villes de la Somme* qui furent cédées provisoirement à Philippe-le-Bon par le traité d'Arras (1435), puis cédées à perpétuité par celui de Conflans (1465) à Charles-le-Téméraire. Louis XI, ayant eu l'imprudence de s'y rendre 3 ans après pour une conférence, y fut retenu captif par le duc et y signa le traité dit de Péronne, qui confirmait celui de Conflans et donnait en apanage au frère du roi la Champagne et la Brie. Péronne n'a jamais été prise, ce qui l'a fait surnommer *Péronne-la-Pucelle*. Langlès naquit à Péronne. — L'arr. de Péronne a 8 cant. (Péronne, Albert, Bray, Chaulnes, Combles, Ham, Nesle, Roisel), 181 comm., et 109,123 hab.

PÉROSÈS ou FIROUZ, roi sassanide de Perse (457-488), était fils de Yezdedjerd II et enleva le trône à son frère aîné, Hormouz, qu'il fit mourir; il périt dans une bataille après un règne malheureux et qui fut désolé par la famine et la peste.

PÉROTE, ville du Mexique (Vera-Cruz), à 30 kil. O. de Jalapa, près du Coffre-de-Perote, haute

mont. de 2,474 mètres, dite aussi Nauhcampatepetl.

PEROTTI (Nic.), archevêque de Siponto ou Manfredonia en 1458, mourut en 1480 à 50 ans, après avoir pris part à une foule d'affaires importantes, et laissant, entre autres ouvrages, des *Commentaires sur Pline* le naturaliste, et des notes sur Martial sous le titre de *Cornucopia*, Venise, 1489, in-fol. On a retrouvé dans ses commentaires quelques-unes des fables de Phèdre, et on a voulu à tort le faire passer pour le véritable auteur de toutes les fables attribuées à l'auteur latin.

PÉROU. On désigna longtemps sous ce nom une vaste contrée de l'Amérique du Sud, qui s'étendait le long de l'Océan-Pacifique, et était comprise presque tout entière entre l'équateur et le tropique du Capricorne. Elle avait pour bornes à l'O. l'Océan-Pacifique, au N. le Popayan, à l'E. les déserts inconnus du Brésil et une partie des Cordillières, au S. le Tucuman, le Paraguay, le Chili. Ce pays immense, après avoir formé un empire indépendant sous les Incas (*Voy.* ci-après), puis une vice-royauté de l'Espagne sous les Espagnols, qui l'avaient divisé en trois *audiences* (Los Reyes, Quito et Charcas ou la Plata), est auj. partagé en deux états distincts : le Bas-Pérou ou république de Pérou au N. O., et le Haut-Pérou ou république de Bolivie au S. E.

PÉROU (BAS-), république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par celle de l'Equateur, au S. et à l'E. par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, à l'O. par le Grand-Océan, s'étend de 69° à 84° long. O., et de 3° à 22° lat. S : 2,340 kil. du N. au S., et 1,325 de plus grande largeur ; 11,702,000 hab. Capitale, Lima. On le divise en 7 départements, savoir :

	Départ.	*Chef-lieux.*
Sud.	Lima,	Lima.
	Arequipa,	Arequipa.
	Puno,	Puno.
	Cuzco,	Cuzco,
	Ayacucho,	Huamanga.
Nord.	Junin,	Huanuco.
	Livertad,	Truxillo.

Le Pérou est traversé dans sa partie occid. par les Andes, qui serrent de près la côte sur une longueur de plus de 2,000 kil., formant deux chaînes parallèles, entre lesquelles se trouve une bande de terrain dite *la Sierra*, aride, nue, élevée généralement de 3,400 mètres au-dessus de la mer ou même davantage, sujette à d'énormes variations de température et très malsaine. Le climat est au contraire assez égal et tempéré le long de la côte. Sur le versant oriental s'offrent d'abord *la Montagna*, région de forêts et de lacs infestée de reptiles et d'insectes ; puis de belles et fertiles plaines, richement arrosées et qui produisent toutes les denrées coloniales, des arbres superbes (maria, cotonnier, ébéniers, palmiers, cocotier, pin, aloès, bois de fer, cèdre). On y recueille le sang-dragon, des gommes et baumes, la casse, le jalap, l'*yerva maté*. On y trouve en abondance la cochenille, le kermès, diverses espèces d'abeilles, et, sur les montagnes, le lama, l'alpaca, la vigogne, le guanaco ; les poissons, de superbes oiseaux y abondent, mais malheureusement on y voit aussi un grand nombre d'animaux malfaisants : jaguars, couguars, ours noirs des Andes, caïmans, etc. Les mines d'or du Bas-Pérou, les plus riches connues, et ses mines d'argent, ont une renommée proverbiale. Toutefois, c'est en Bolivie que se trouve le célèbre Potosi. En revanche, l'industrie est peu de chose au Pérou. Le commerce, auj. déchu, était jadis assez florissant : il consistait en or et en argent, et en produits du pays ; on importait beaucoup de tissus européens, de quincaillerie, passementerie, ébénisterie, librairie, etc.

Le Pérou, en comprenant à la fois sous ce nom le Bas-Pérou et le Haut-Pérou ou Bolivie, fut habité primitivement par les Quichuas ou Péruviens et quelques autres peuples (Chiquitos, Carapuchos) ; il forma, du XIIe au XVIe siècle, un vaste empire, celui des Incas, qui semble même avoir compris pendant un temps l'état actuel de l'Equateur, et peut-être partie de la Nouvelle-Grenade, du Vénézuela et du Brésil. Leurs bâtiments, leurs forts, leurs temples, des routes superbes de 1,600 à 2,000 kil. de long à travers les Andes, des canaux d'irrigation ; leurs vases, habits, armes et ornements ; leurs institutions politiques et religieuses, témoignent du degré de civilisation où ils étaient parvenus. Le dieu principal était le Soleil, vénéré sous le nom de Pachakamak ; le roi, dit *Inca*, prétendait descendre de ce dieu par Mancocapac, le premier législateur du Pérou ; le gouv. était despotique. Cuzco était la capitale de l'empire péruvien. Les Incas Atahualpa et Huescar, treizièmes successeurs de Mancocapac, régnaient sur le Pérou lorsque les Espagnols eurent connaissance du pays. Pizarre et Almagro en firent la conquête de 1525 à 1533. Huescar périt en combattant, Atahualpa fut perfidement mis à mort par les Espagnols. Le Pérou devint alors une vice-royauté de la monarchie espagnole, et fournit pendant trois siècles à l'Espagne une immense quantité de métaux précieux. De toutes les colonies espagnoles de l'Amérique, ce fut celle qui arbora la dernière le drapeau de l'indépendance. Une armée chilienne, commandée par le général de Buénos-Ayres, Saint-Martin, s'empara de Lima en 1821 et proclama l'indépendance du Pérou sous la protection de Bolivar. La victoire de ce dernier à Junin (1824), et celle du général Sucre à Ayacucho (1825), consolidèrent la liberté du Pérou ; mais bientôt la discorde éclata dans la nouvelle république, et une scission violente sépara le Haut-Pérou, protégé par Bolivar, et qui prit le nom de Bolivie, et le Bas-Pérou, qui conserva l'ancien nom. Une longue anarchie a désolé jusqu'à ce jour les deux républiques, et bien que la question des limites soit aujourd'hui à peu près vidée, les dissensions intérieures ne sont point encore arrivées à leur terme. Le président Gamara, élu en 1830, après s'être maintenu onze ans dans la direction des affaires, vient d'être chassé de Lima (12 mai 1841) par le général Santa-Cruz.

PÉROU (HAUT-). *Voy.* BOLIVIE.

PÉROUSE, *Perugia* des Italiens, *Perusia* des Latins, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Pérouse, près du Tibre ; 30,000 hab. Évêché. Plusieurs édifices ou monuments remarquables : églises el Jesu, Saint-Pierre, des Philippins ; porte de la Piazza Grimana, deux amphithéâtres, salles de spectacle, etc. Etoffe de soie, de laine ; liqueurs, chapeaux, eau-de-vie, etc. — Jadis une des douze cités de la confédération étrusque au S. de l'Arno. Elle s'allia aux Samnites contre Rome ; mais fut écrasée aux deux grandes batailles de Pérouse (309 et 295 av. J.-C.) et se soumit alors aux Romains. On nomme guerre de Pérouse la lutte qui eut lieu entre Octave et les adhérents d'Antoine en 41 av. J.-C. (après la bataille de Philippes) ; Pérouse alors subit un siége célèbre et vit Octave vainqueur faire immoler des prisonniers sur les autels, d'où le mot *autels de Pérouse*. Elle fut au VIe siècle assiégée sept ans par les Goths, qui la prirent et à qui Narsès la ravit. Elle tomba ensuite au pouvoir des Lombards. Pépin la donna aux papes, mais elle fit souvent la guerre à ses nouveaux maîtres et se maintint en quelque sorte en forme de république. En 1392, elle se soumit à Boniface IX, fut prise par le fameux condottiere Forte-Braccio en 1416, et devint le ch.-l. de la principauté que se fit ce guerrier aux dépens du Saint-Siége. Enfin, en 1442, elle se soumit au pape Eugène IV, mais en réalité les deux grandes familles des Oddi et des Baglioni s'y disputèrent encore longtemps le pouvoir, et c'est Jules II qui, en marchant en personne contre J. Paul Ba-

glione, en fit une ville de l'État ecclésiastique. Vanucci, dit le *Perugin*, naquit à Pérouse.

PÉROUSE (délégat. de), une des divisions de l'État ecclésiastique, bornée au N. par celle d'Urbin et Pesaro, à l'O. par celle de Viterbe, etc., a pour villes principales (outre son chef-l. Pérouse), Foligno, Nocera, Assise, Città di Castello, Città delle Pieve, Todi.

PÉROUSE (lac de), le lac Trasimène des anciens. *Voy.* TRASIMÈNE.

PÉROUSE (LA), navigateur. *Voy.* LAPÉROUSE.

PÉROUSIN. *Voy.* PÉRUGIN.

PERPENNA, Romain du parti de Marius, devint, en 79 av. J.-C., lieutenant de M. Æm. Lepidus (père du triumvir), et, après la mort de celui-ci, joignit ses troupes à l'armée de Sertorius; mais bientôt, jaloux de la supériorité de ce général, il le fit assassiner dans un festin. Devenu par ce crime général en chef de l'armée sertorienne, il ne fit que des fautes, se laissa prendre dans une embuscade et fut mis à mort par ordre de Pompée en 74 av. J.-C. — Un autre Perpenna, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonic, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame.

PERPETUE (sainte), vierge chrétienne, fut martyrisée à Carthage avec sainte Félicité, en 203 ou 205. On la fête le 7 mars.

PERPIGNAN, *Perpennianum* en latin moderne, ville de France, ch.-l. du dép. des Pyrénées orient., sur le Tet, à 885 kil. S. de Paris, par 0° 33' long. E., 42° 42' lat. N.; 17,618 hab. Évêché. Forte citadelle, place d'armes, casernes, cathédrale, hôtel-de-ville, hôtel des monnaies, etc. Société d'agriculture, collége communal, jardin botanique, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et de physique, pépinière départementale. Draps, couvertures de laine, bouchons, tanneries, bergerie royale. Grand commerce de vins de Roussillon. — On voit près de Perpignan les ruines de *Ruscino*, détruite en 828. Perpignan, qui a remplacé cette ville, fut la capitale du Roussillon; elle appartint successivement aux rois d'Aragon et aux rois de France. Elle a soutenu plusieurs siéges, entre autres en 1475 et 1642. L'évêché de la ville d'Elne y fut transféré en 1604. Le peintre Rigaud et le général Dugommier étaient de cette ville. — L'arr. de Perpignan a 7 cantons (Millas, Rivesaltes, Saint-Paul de Fenouilhet, Thuir, la Tour-de-France, plus Perpignan, qui compte pour deux), 85 comm., et 76,134 hab.

PERRACHE (Michel), sculpteur, né à Lyon en 1685, embellit sa patrie d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation et mourut en 1750. — Son fils, sculpteur et architecte, membre de l'Académie de Lyon, mort en 1779, avait formé le projet d'agrandir Lyon en reculant au S. de la ville le confluent du Rhône et de la Saône; on fit dans ce but une chaussée qui porte encore son nom, mais on ne continua pas l'exécution de ses plans.

PERRAULT (Claude), né en 1613 à Paris, mort en 1688, fut d'abord médecin, ensuite architecte. Il s'est immortalisé en fournissant les dessins et le plan du nouveau Louvre, notamment de la Colonnade, et de quelques autres monuments remarquables. On lui doit aussi l'Observatoire. — Son frère, Charles Perrault (1628-1703), se livra d'abord au genre burlesque et fit beaucoup de vers, eut quelque succès au barreau, devint premier commis de la surintendance des bâtiments du roi, eut part à la fondation des académies des inscriptions, des sciences, de peinture, sculpture et architecture, fut membre de l'Académie Française et fit transporter au Louvre le siége de cette compagnie. Il est auteur d'*Éloges des hommes illustres du XVIIe siècle*, Paris, 1696-1701; mais il est surtout célèbre par ses *Contes des fées*, 1697, qui sont encore aujourd'hui populaires. Il fit paraître, de 1686 à 1696, le *Parallèle des anciens et des modernes* 4 vol. in-12, ouvrage dans lequel il donnait hautement la préférence aux derniers, et qui excita de vives disputes parmi les gens de lettres. Boileau s'est plu, fort injustement, à dénigrer les deux frères Perrault.

PERREUX, ch.-l. de cant. (Loire), à 5 kil. E. de Roanne; 2,600 hab.

PERRHÉBIE, *Perrhœbia*, contrée de Thessalie, sur les bords du Pénée, entre l'Atrax et la vallée de Tempé, était habitée par les Lapithes avant leur défaite par les Centaures.

PERRIN (Pierre), dit *l'abbé Perrin*, quoiqu'il n'eût jamais reçu les ordres, auteur d'opéras, né à Lyon vers 1630, était introducteur des ambassadeurs chez Gaston, duc d'Orléans. Il fit représenter en 1659 une pastorale en cinq actes et en vers; c'est la première pièce française qu'on ait chantée. En 1669, il obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait des pièces de théâtre, installa ses acteurs dans un jeu de paume, rue Mazarine, et y fit jouer son opéra de *Pomone*; il fut ainsi le créateur de l'opéra français. Boileau l'a fort maltraité. Perrin mourut en 1680.

PERRONET (J.-Rod.), célèbre ingénieur, né à Surênes en 1708, mort en 1794, fut directeur des ponts et chaussées (1747), fit treize ponts magnifiques, entre autres le pont de Neuilly (qui fut le premier exemple d'un pont horizontal), et le pont Louis XVI, dirigea le canal de Bourgogne, donna un plan pour amener à Paris les eaux de l'Yvette, et, entre autres ouvrages, laissa un *Mémoire* sur les moyens à employer pour construire des arches de pierre de 100 et même de 150 ^m. d'ouverture.

PERROS-GUIREC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 10 kil. N. de Lannion; 1,580 hab.

PERSAIM, *Bassein* des Birmans, ville de l'empire birman (Pégu), sur le Persaïm (bras de l'Iraouaddy), à 200 kil. S. O. de Pégu; port de mer Ville jadis importante; elle fut brûlée dans les guerres entre les Péguans et les Birmans; les Anglais ont voulu y établir un comptoir en 1757, mais ils n'ont pu s'y maintenir.

PERSANTE, riv. des États prussiens (Prusse), sort d'un petit lac au N. O. de Neu-Stettin et tombe dans la Baltique, près de Colberg. Cours, 140 kil.

PERSARMÉNIE, c.-à-d. *Arménie perse*, nom donné à la portion de l'Arménie qui devint province perse par suite du partage de l'Arménie en deux états, qui étaient vassaux, l'un de Constantinople, l'autre de la Perse (en 390). La limite des deux portions passait à l'E. de Theodosiopolis et à l'O. du lac Arsissa (ou lac de Van). Un prince du sang des Sassanides régna sur la Persarménie de 415 à 416.

PERSE. Nous distinguerons sous ce nom la Perse ancienne, dite aussi empire des Perses ou empire médo-persan, et l'Iran ou Perse moderne.

PERSE ANCIENNE, *Persia*, vaste contrée de l'Asie, avait pour bornes au S. la mer des Indes, au N. le Caucase, la mer Caspienne et une ligne qui joindrait la ville actuelle d'Hérat au Djihoun et le Djihoun à l'Attok, à l'O. les monts des Kourdes et du Louristan, ainsi que le golfe Persique, à l'E. les montagnes de l'Inde: ce vaste espace comprenait l'Iran actuel (ou Perse proprement dite), le royaume d'Hérat, le royaume de Caboul, la confédération des Beloutchis, et le S. de la Russie Caucasienne. — Comme État, la Perse a souvent varié d'étendue; sous les successeurs de Cyrus, surtout depuis Darius, fils d'Hystaspe, l'empire perse comptait, outre tout l'espace décrit ci-dessus, la Syrie et l'Asie Mineure (avec Cypre et autres iles), à l'O.; la Bactriane et la Sogdiane, au N. E.; l'Égypte (en Afrique); il avait pour bornes: à l'E. l'Indus, au S. la mer Érythrée, au N. les déserts des Scythes, et à l'O. la Méditerranée (avec la mer Égée et le Pont-Euxin), et le désert de Libye. Cyrus divisa ce vaste empire en 120 petits gouvernements; Darius I en 20 grands gouv. ou satrapies:

1 Lydie et Pisidie.
2 Carie, Lycie et Pamphylie.
3 Phrygie, Cappadoce et Paphlagonie.
4 Cilicie et Syrie septent.
5 Syrie méridionale.
6 Égypte.
7 Transoxiane.
8 Susiane.
9 Syrie des rivières, Babylonie et Assyrie.
10 Médie.
11 Côte S. de la mer Caspienne.
12 Bactriane.
13 Arménie.
14 Drangiane, Carmanie, et Gédrosie.
15 Pays des Saces.
16 Sogdiane, Arie, Chorasmie et Parthiène.
17 Colchide.
18 Albanie et Ibérie.
19 Pont.
20 Arachosie et Inde.

A ces 20 satrapies, il faut joindre la Perside, berceau de la nation persane, et qui formait une division à part, sans porter le titre de satrapie. — Sous les Sassanides (ou second empire persan), la Perse ne comprenait plus l'Asie Mineure, l'Égypte, la Bactriane, la Sogdiane; sa domination fut en outre très limitée au N., et l'Arménie était partagée avec l'empire romain. Après la domination arabe, le nom de Perse disparaît presque tout à fait et finit par être remplacé par celui d'Iran.

PERSE MODERNE ou IRAN, état de l'Asie occidentale, borné au N. par l'empire de Russie, la mer Caspienne et le Turkestan, à l'E. par les roy. de Hérat et de Caboul et la confédération des Béloutchis, au S. par les golfes d'Oman et Persique, à l'O. par la Turquie d'Asie, s'étend de 42° à 61° long. E., et de 26° à 39° lat. N.: 9,000,000 d'hab. Capitale, Téhéran. On divise généralement l'Iran en onze provinces, savoir :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Irak-Adjémi,	Téhéran.
Tabaristan,	Demavend.
Mazendéran,	Sari.
Ghilan,	Recht.
Aderbaïdjan,	Tauris ou Tebriz.
Kourdistan perse,	Kirmanchah.
Khousistan,	Chouster.
Fars ou Farsistan,	Chiraz.
Kerman,	Sirdjan ou Kerman.
Kouhistan,	Cheheristan.
Khoraçan occidental,	Meshed.

Le climat en Perse est très varié, chaud en général, brûlant en quelques parties, tempéré et même froid vers les montagnes. Celles-ci sont nombreuses au N. O., mais moins que dans les états voisins; au N. E., deux vastes déserts arides et sans eau, celui de Nabendjan et celui du Kerman, occupent le centre du pays; ailleurs, l'eau est rare ou abondante selon les lieux ; de là une fertilité ou médiocre ou extrême (grains, vins célèbres, fruits exquis, tabac, rhubarbe, *henné*, galle, gommes). Gros bétail, beaux chevaux, dromadaires, buffles, moutons à grosse queue, chèvres innombrables, vers à soie en quantité, mais aussi lions, tigres, hyènes, ours, etc. Un peu de cuivre, argent, fer, marbre, turquoises. Sel en quantité, naphte au Nord. Tapis, soieries, châles, maroquins, armes, etc. L'industrie, active jadis, est stagnante et déchue aujourd'hui. Ce sont surtout les étrangers qui font le commerce (les Russes par Recht et Astrakhan, les Anglo-Indiens par Bender-Boucher, les Boukhares par Asterabad et le Khoraçan). Les Persans sont braves, déliés, polis et spirituels, mais faux, paresseux, très amis du luxe des habits et très vicieux. Ils sont de la secte *Chyite* (*Voy.* ce mot), ce qui entretient leur haine contre les Turcs, qui sont *Sunnites*. L'instruction est très répandue chez eux, mais ils n'aiment que la poésie et les fables. Les arts et les sciences sont très arriérés. Avant le triomphe du Koran, la majeure partie de la population professait le magisme (ou religion de Zoroastre) ; aux IIIe et IVe siècles, il s'y trouvait aussi beaucoup de chrétiens; mais à partir du Ve siècle, les rois de Perse s'attachèrent à les exterminer.

L'histoire de la Perse ne commence réellement qu'à Cyrus, l'an 538 av. J.-C. Avant cette époque, les annales de la Perse rapportent une série d'événements qui donnent à la nation persane une antiquité exagérée: on y place la dynastie fabuleuse des *Pichdadiens* ou *Kaiomariens*, à laquelle succéda celle des *Kaianiens* ou *Achéménides*, d'où sortit Cyrus. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant les bouleversements des empires d'Assyrie et de Médie, les Perses, restreints alors à la Perside (ou Farsistan actuel), se maintinrent indépendants. Le mariage de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, avec Cambyse, roi des Perses, qui fut le père de Cyrus, prépara la réunion de la Perside et de la Médie qui eut lieu après la mort de Cyaxare II (538); les victoires de Cyrus et ses conquêtes en Lydie, en Asie Mineure, en Assyrie, créèrent le vaste empire des Perses. De 530 à 330 av. J.-C., cet empire grandit encore, s'augmente de l'Égypte, achève la conquête de l'Asie-Mineure, puis il entre en lutte avec la Grèce; mais les guerres médiques (490-449) commencent à l'ébranler; amolli par le luxe et s'affaissant sous le poids de sa puissance même, l'empire médo-persan s'épuise à comprimer des révoltes, et finit par tomber sous les coups d'Alexandre. Après le règne éphémère de ce dernier (333-323), l'empire est démembré et devient en grande partie la possession des Séleucides, mais presque aussitôt les rois parthes ou arsacides le leur disputent (255). Finalement, après la ruine totale des Séleucides, dont les débris grossissent l'empire romain (64 av. J.-C.), l'ancien empire des Achéménides se trouva divisé en provinces romaines (à l'O. de l'Euphrate), royaume des Parthes ou des Arsacides (à l'E.), Arménie (vassale de Rome), et provinces au N. des monts Paropamises (indépendantes, ou à des hordes sauvages souvent hostiles aux Romains). — L'an 226 après J.-C. commence la dynastie des Sassanides, qui renverse les Arsacides, réunit les possessions de l'ancien empire des Perses dans la Haute-Asie, et forme un *second empire persan*. Les Sassanides portent des coups terribles aux Romains, mais ils sont eux-mêmes renversés par les Arabes (652). Pendant la période du califat (652-1258), le nom de Perse disparaît le plus souvent, du moins pendant trois siècles: l'empire arabe englobe alors toute la Perse; mais à partir du VIIIe siècle, cet empire perd successivement de ses provinces, non seulement à l'O., mais à l'E. Les Tahérides, les Soffarides, les Samanides, les Bouides, les Gaznévides créent sur divers points du territoire de la Perse des états indépendants; les Seldjoucides, puis les Gengiskhanides, les assujettissent ensuite à leur tutelle, jusqu'à ce qu'enfin le Mongol Houlagou-khan les renverse tout à fait (1258). La Perse ou Iran est alors soumise à des khans mongols issus les uns de Houlagou-khan, les autres de Tamerlan; pendant le même temps, les Ilkhaniens à Bagdad (1336-1390), les Turcomans du Mouton Noir (1407-1468), et enfin les Turcomans du Mouton Blanc (1468-1499), règnent sur une partie de la Perse (Khoraçan, etc.). Nulle de ces maisons ne fonde une puissance vraiment durable. En 1499 apparaissent les Sophis, d'abord faibles, et qui cèdent aux Turcs tout le pays à l'E. du Kerkah. Mais Abbas-le-Grand, l'un d'eux, rétablit la monarchie (1585); il bat les Turcs, leur reprend Tauris, s'empare de la Géorgie et enlève Ormuz aux Portugais. A partir du XVIIIe siècle, tout change, et une série d'usurpations (parmi lesquelles celle du fameux Nadir) déchirent la Perse, qui finit par être démembrée (1779), jusqu'à ce qu'enfin la main plus forte du prince Kadjar Feth-Ali-chah reconstruise dans l'O. de l'ancienne Perse l'empire d'Iran ; mais les guerres de ce prince avec la Russie (1827) ont encore enlevé à la Perse la partie de l'Arménie où se trouve Erivan. C'est le fils de Feth-Ali-chah qui règne auj.

Dynasties et souverains de la Perse.

Dynastie fabuleuse.
Pichdadiens ou *Kaïomariens.*
1° *Achéménides* ou *Kaïaniens.*
. . . .
Cyrus, 538
Cambyse, 530
Smerdis-le-Mage, 523
Darius I, fils d'Hystaspe, 522
Xerxès I, 485
(Artaban), 472
Artaxerce I, *Longuemain,* 471
Xerxès II, 424
Sogdien, 424
Darius II, *Nothus,* 423
Artaxerce II, *Mnémon,* 404
Ochus, 362
Arsès, 338
Darius III, *Codoman,* 336
2° *Rois étrangers.*
Alexandre I, le Grand, 333-323
(Intervalle de 323 av. J.-C. à 226 ap. J.-C., rempli par les dynasties des *Séleucides* et des *Parthes* ou *Arsacides. Voy.* ces noms).
3° *Sassanides.*
Artaxerce ou Ardechir, 223
Sapor I, 238
Hormisdas I, 271
Varane ou Bahram I, 273
Varane II, 276
Varane III, 293
Narsi, 294
Hormisdas II, 303
Sapor II, 310
Artaxerce II, 380
Sapor III, 384
Varane (III), 389
Yezdedgerd I, 399
Varane IV, 420
Yezdedgerd II, 440
Perosès I ou Firouz, 457
Balascès, 484
Cabad (dép. 499-501), 491
Chosroès-le-Grand, 531
Hormisdas III, 579
Chosroès II, 589
Siroès, 628
Adeser, Sarbazas ou Schahriar, Tourandokht, reine, } 629
Kochanchdeh, Arzoumidokht, reine, Chosroès III, Perosès II, Faroukzad, } 632
Yezdedgerd III, 632-652
4° *Califes d'Orient depuis Othman* (652-1258). *V.* CALIFES.
5° Concurremment avec les califes, mais sur quelques points seulement.
Tahérides (820-872), *Soffarides* (872-902), *Samanides* (902-999), *Bouides de l'Irak-Adjémi* (932-1056), *Bouides du Fars* (932-1029).
6° *Ghaznévides en Perse et Inde.*
Alp-tékin, 973
Mahmoud, 997
Maçoud, 1028
7° *Seldjoucides de Perse.*
Togroul I (ou Togrul-beg), 1038
Alp-Arslan, 1064
Malek-chah, 1072
Barcaroc, 1093
Mohammed I, 1105
Sandjar, Mahmoud I, Maçoud, Mohammed II, } 1115
Mahmoud II, 1158
Soliman-chah, 1160
Arslan-chah, 1161
Togroul II. 1177
8° *Les sultans du Kharizm* (1187-1225).
9° *Grands-khans mongols.*
Gengis, 1225
Oktaï, 1229
Kaïouk, 1242
Mangou, 1250
10° *Khanat mongol d'Iran.*
Houlagou, 1259
Abaka, 1265
Ahmed, 1282
Argoun, 1284
Kandjatou, 1287
Baïdou, 1292
Casan ou Haçan, 1292
Aldjaptou, 1304
Abousaïd. 1317
Anarchie (1335-60).
11° *Ilkhaniens.*
Hassan-Bouzrouk-Ilekkhan, 1336
Avéis I, 1356
Ahmed Gésaïr ou Avéis II, 1381-90
(Pendant le même temps, *Djoubaniens,* et *Modhaffériens*).
Tamerlan, 1360-1405
12° *Turcomans, Dynastie du Mouton Noir.*
Eskander, 1407-35
Géangir, 1435-68
Dyn. du Mouton Blanc.
Ouçoun-Haçan, 1469
Yékouf, 1478
Djoulaver, 1485
Baysingir, 1488
Roustam, 1490
Ahmed, 1497
Alvant, 1497
13° *Sophis.*
Ismaïl I, 1499
Thamasp I, 1523
Ismaïl II, 1576
Khodavend, 1577
Hamzah ou Mir-Hemzeh, 1585
Ismaïl III, 1585
Abbas I le Grand, 1585
Sefi, 1629
Abbas II, 1642
Soliman II, 1666
Hussein, 1694-1722
Mahmoud, 1722
Aschraf, 1725
Thamasp II, 1729
Abbas III, 1734
14° *De la chute des Sophis à l'époque actuelle.*
Nadir-chah, 1736
Ali-Kouli-khan, 1747
Ibrahim, 1747
Ismaïl-chah *en titre,* 1747-1761
(*mais sous son règne* Ali-Merdan, Azad, Mohammed-Haçan),
Kerim-Wakil, 1761-1779
Guerre civile (1779-94).
15° *Dynastie des Kadjars.*
Aga-Mohammed-khan, 1794
Feth-Ali-chah, 1796
Mohammed-chah, auj. régnant, 1834

PERSE, *A. Persius Flaccus,* satirique latin, né l'an 34 de J.-C., à Volaterræ, était un rigide stoïcien. Il mourut jeune, à peine âgé de 28 ans, la 8e année du règne de Néron, l'an 52 de J.-C. Il légua 100,000 sesterces en mourant à son maître le philosophe Cornutus. Son ami, le poëte Cæsius Bassus, édita ses satires après en avoir retranché les passages trop hardis. Les satires de Perse sont au nombre de six et sont précédées d'un court prologue ; elles ne forment pas plus de 600 vers. L'auteur s'y montre ardent ami de la vertu et de la simplicité antique ; son style a de la noblesse et de la force, mais il est souvent obscur à force de concision. On présume qu'il s'y trouve beaucoup d'allusions à Néron. D'ordinaire, Juvénal et Perse sont réunis en un même vol. ; la meilleure édition de Perse seul est celle de N.-L. Achaintre, Paris, 1812, in-8. On estime les traductions en prose de Sélis, de Lemonier, et de M. A. Perreau. MM. L.-V. Raoul, Théry, Fabre (1841) en ont donné des traductions en vers.

PERSÉE, héros grec, fils de Danaé et de Jupiter, qui s'était métamorphosé en pluie d'or pour la séduire. Persée fut, par ordre de son aïeul Acrisius, abandonné aux flots avec Danaé, mais il vint aborder sur la côte de Sériphe, et trouva un appui dans le roi Polydecte ; devenu grand, il sauva sa mère de la brutalité de ce prince, vainquit les Gorgones et coupa la tête de Méduse : il vit naître Pégase du sang qu'il venait de verser, prit pour monture ce coursier merveilleux, délivra avec son secours Andromède que bientôt après il épousa. Persée eut le malheur de tuer d'un coup de disque Acrisius, son grand-père, à Larisse, dans des jeux publics (1431 av. J.-C.) : il lui succéda sur le trône d'Argos, fonda Mycènes et mourut en 1397.

PERSÉE, roi de Macédoine, fils naturel de Philippe V. Eloigné du trône par sa naissance illégitime, il parvint, à force de calomnies, à pousser le roi à faire périr son fils légitime Démétrius, s'assura le trône par ce crime et devint roi après la mort de Philippe, l'an 178 av. J.-C. Ennemi juré des Romains, il cacha longtemps sa haine et ses préparatifs, et fit assassiner le roi de Pergame, Eumène II, qui dénonçait ses projets à Rome. La guerre ayant enfin éclaté, en 171, il remporta d'abord plusieurs avantages, mais enfin il fut vaincu à Pydna par Paul-Emile, en 168. Il chercha un refuge dans l'île de Samothrace, mais tomba bientôt aux mains du vainqueur (167), et servit d'ornement à son triomphe. On le laissa ensuite mourir de faim en prison. Un de ses fils, nommé Philippe, fut réduit à se faire greffier à Rome.

PERSEPHONE, nom grec de PROSERPINE.

PERSÉPOLIS, auj. *Tchéhil-minar,* c.-à-d. *les 40 colonnes,* capitale de la Perside et de toute la monarchie médo-persane, sur l'Araxe, entre des hauteurs, fut prise par Alexandre en 330 av. J.-C. On a dit à tort que dans un moment d'ivresse ce prince fit mettre le feu à Persépolis, pour satisfaire un caprice de la courtisane Thaïs ; un incendie fortuit brûla seulement quelques bâtiments du palais. La

translation du centre de l'empire à Babylone, la fondation de Séleucie et de Ctésiphon firent un tort immense à Persépolis. Il ne reste auj. de cette ville que des ruines extrêmement belles (près d'Istakhar, au N. E. de Chyraz), des bas-reliefs, des inscriptions en caractères cunéiformes, etc.

PERSERIN ou PRISREND, *Theranda*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, au pied du mont Tchartag, à 260 kil. N. O. de Saloniqne; 15,500 hab. Evêché.

PERSIDE, *Persis*, auj. *Fars*, région d'Asie, avait pour bornes au N. la Médie, au S. le golfe Persique, à l'O. la Babylonie et la Susiane, à l'E. la Carmanie, et avait pour ch.-l. Persépolis, qui devint capitale de tout l'empire. La Perside, après avoir formé un petit état qui resta longtemps indépendant, sous le gouvernement des ancêtres de Cyrus, fut comprise dans l'empire médo-persan, dont elle était comme le noyau. Résidence du roi même, elle n'était pas comptée parmi les satrapies.

PERSIQUE (golfe), et quelquefois *mer Verte*, *Persicus sinus*, *mare Babylonium* ou *Erythrœum* des anciens, golfe formé par l'Océan Indien sur la côte S. de l'Asie, entre la Perse au N. et à l'E., la Turquie d'Asie au N. O., l'Arabie à l'O. et au S. O., communique avec la mer d'Oman à l'E. par le détroit d'Ormuz, et s'étend entre 25°-30° 30' lat. N. et entre 45°-53° 30' long. E. : 900 kil. de long sur 450. Il reçoit l'Euphrate et le Tigre réunis.

PERSUIS (LOISEAU DE), compositeur, né à Metz en 1765, mort en 1816, vint à Paris en 1790, fut d'abord attaché à l'orchestre du théâtre Montansier, et devint chef d'orchestre à l'Opéra en 1810. Il a donné à l'Opéra le *Triomphe de Trajan* (avec Lesueur), et la *Jérusalem délivrée*; il a aussi fait la musique de plusieurs opéras comiques, et les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, du *Carnaval de Venise*, etc.

PERTARIT ou PERTHARITE, roi lombard, eut Milan pour partage à la mort d'Aribert I, son père, qui avait divisé ses états entre ses deux fils (661), s'enfuit chez les Avares lors du meurtre de son frère Gondebert par l'usurpateur Grimoald, reparut un instant à sa cour, mais fut obligé de s'éloigner de nouveau, vécut en France jusqu'à la mort de Grimoald en 671, revint alors en Italie, chassa Garibald et régna quinze ans (671-686) sur tout le roy. avec sagesse. Son fils Cunibert lui succéda. Pertharite est le héros d'une tragédie de Corneille.

PERTH, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Perth, sur la gauche de la Tay, à 69 kil. N. d'Edimbourg; 20,000 hab. Hôtel-de-ville, théâtre, casernes, prison, etc. Société littéraire. Beaucoup de toiles, cotonnades, chaussures, etc., tant aux environs que dans la ville même. Aux environs aussi, riche pêche du saumon. — Le comté de Perth, situé au S. de ceux d'Aberdeen et d'Inverness, au N. du Frith de Forth, a 125 kil. sur 110, et compte 150,000 hab. Sol montueux (monts Grampians), beaucoup de lacs et petites rivières. Assez d'industrie.

PERTHOIS, ancien petit pays de la Champagne, au S. de l'Argonne, avait pour ch.-l. Vitry-le-Français; il est auj. compris dans les dép. de la Marne et de la Haute-Marne.

PERTINAX (P. Helvius), empereur romain, né en Ligurie l'an 126, fils d'un affranchi, se distingua comme général en Germanie, sous Marc-Aurèle, gouverna avec sagesse les deux Mésies, la Dacie, la Syrie, et se trouvait préfet de Rome à la mort de Commode. Salué auguste en 193 par les prétoriens et le sénat, il donna l'exemple de toutes les vertus. Il projetait la réforme des abus, et voulait rétablir la discipline militaire; mais il mécontenta par là les soldats et fut égorgé par les prétoriens, qui mirent ensuite l'empire à l'enchère (*Voy.* DIDIUS). Son règne n'avait duré que 87 jours.

PERTUIS, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 20 kil. S. E. d'Apt; 4,470 hab. Collége communal. Vins, eau-de-vie, huile d'olive, garance.

PERTUIS-BRETON (le), détroit entre l'île de Ré et la côte de France. *Voy.* BRETON.

PERTUIS-D'ANTIOCHE (le), détroit entre les îles d'Oléron et de Ré.

PÉRUGIN ou PÉROUSIN, territoire de Pérouse (en italien *Perugia*), formait jadis une province des États de l'Église: il est auj. compris dans l'O. de la délégation de Pérouse. On y trouvait, outre Pérouse, Montaleria, Passignano et Città delle Pieve.

PERUGIN (P. VANUCCI dit LE), grand peintre, né en 1446 à Città delle Pieve dans le Pérugin, mort en 1524, fut chef de l'école romaine, maître de Raphaël, et auteur de quantité de belles fresques qui se voient à Pérouse, Florence et Rome. Ses tableaux, quoique un peu secs, et trop semblables les uns aux autres, se distinguent cependant par le coloris et par d'autres qualités précieuses. On admire surtout son tableau du *Mariage de la Vierge*, à Pérouse.

PERUSIA, ville de l'Italie anc., auj. PÉROUSE.

PERUWELZ, ville de Belgique (Hainaut), à 17 kil. S. E. de Tournay; 5,470 hab. Brasseries.

PERVENCHÈRES, ch.-l. de canton (Orne), à 13 kil. S. O. de Mortagne; 950 hab.

PÉSARÈSE (Simon CANTARINI, dit le), peintre et graveur, né en 1612 à Pesaro, mort en 1648, fut l'élève et l'imitateur du Guide, se brouilla avec son maître pour s'être permis des critiques peu mesurées, quitta Bologne, obtint la protection du duc de Mantoue, avec lequel il se brouilla encore, et alla mourir à Vérone. Il est un des meilleurs coloristes et dessinateurs de l'école bolonaise.

PESARO, *Pisaurum*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation d'Urbin-et-Pesaro, près de la Foglia, sur l'Adriatique, à 240 kil. N. E. de Rome: 14,000 hab. Petit port, évêché, cathédrale et autres belles églises. Filatures de soie, étoffes, faïences, cristal, etc. Patrie du pape Innocent XI, de plusieurs savants, du peintre Cantarini, dit *le Pesarèse*, et du célèbre compositeur Rossini. — Cette ville est fort ancienne; détruite par Totila, elle fut rebâtie plus belle par Bélisaire. *Voy.* PISAURUM.

PESARO (cap), cap de la Turquie d'Asie, sur la côte S. O. de l'île de Chio.

PESCAIRE, *Pescara* en italien, *Aternum* en latin, ville du roy. de Naples (Abruzze Citérieure), à 13 kil. N. E. de Chieti; 2,500 hab. Forteresse.

PESCAIRE (le marquis de). *Voy.* AVALOS.

PESCENNIUS (C.) NIGER, général romain, originaire d'Aquinum, avait géré le gouvernement de Syrie et déployé beaucoup de talents, lorsque son armée le salua auguste en 193, après la mort de Didius, tandis que Sévère était proclamé par les légions d'Illyrie. En vain il tenta de s'accommoder avec son rival, bientôt il fallut en venir aux mains: l'Asie et la Thrace étaient pour lui. Il eut d'abord quelques avantages, mais deux défaites qu'il essuya (à Issus et à Nicée) le forcèrent à fuir; il se dirigeait vers le pays des Parthes, quand ses soldats le tuèrent, non loin de Cyzique, en 195.

PESCHIERA, *Ardelica* ou *Piscaria*, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, sur le Mincio, au point où il sort du lac de Garda, à 24 kil. O. de Vérone: 2,400 hab. Citadelle, petit port. — Prise par les Français en 1796; occupée par les Austro-Russes en 1799; possédée de 1801 à 1811 par les Français.

PESCIA, ville de Toscane (Florence), à 40 kil. N. E. de Florence; 4,000 hab. Evêché; filat. de soie.

PESCINA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), à 44 kil. S. O. d'Aquila; 3,000 hab. Résidence de l'évêque de Marsi. Patrie de Mazarin.

PESMES, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Gray; 1,800 hab. Forges.

PESSAC, ch.-l. de canton (Gironde), à 8 kil. S. O. de Bordeaux; 1,500 hab.

PESSINONTE, *Pessinus*, ville de Galatie, chez les Tectosages, sur le Sangarius, à l'O. de Gordium, était célèbre par un temple de Cybèle, et par une statue de la déesse, qu'on disait tombée du ciel. On prétendait aussi qu'Atys avait son tombeau à Pessinonte.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur suisse, né à Zurich en 1745, mort en 1827. Après avoir étudié les langues, la théologie, l'agriculture, il se voua par philanthropie à l'instruction des classes pauvres, et forma en 1775, dans sa terre de Neuhof en Argovie, un institut pédagogique où il recevait gratuitement les enfants pauvres et abandonnés. En 1798, le gouvernement suisse le récompensa en se chargeant des frais de cet utile établissement, qui fut transporté successivement à Stanz, au château de Berthoud, puis auprès d'Yverdun. Après avoir joui d'une grande prospérité, l'institut déclina par le vice de la gestion, et le fondateur eut le chagrin de survivre à son ouvrage. Pestalozzi faisait marcher de front les langues, le calcul, la géométrie, l'industrie, l'agriculture, et voulait que l'écolier comprit toujours le but et l'application de ce qu'il apprenait. Il s'attachait à l'éducation morale plus encore qu'à l'instruction, et fondait tout son système sur des observations psychologiques. Pestalozzi a laissé un grand nombre d'écrits qui ont été publiés en 13 vol. in-8, 1819-27 ; ils roulent presque tous sur l'éducation : le principal est *Liénard et Gertrude*, roman philosophique. M. A. Jullien a publié l'*Esprit de la méthode de Pestalozzi*, 1812.

PESTH, *Contra-Acincum* des Romains? *Pestum* ou *Pestinum* en latin moderne, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Pesth, sur la gauche du Danube, vis-à-vis de Bude, à 228 kil. S. E. de Vienne ; 50,000 hab. Fort belle ville, la plus riche, la plus industrieuse et la plus commerçante de la Hongrie. Bien que Bude soit la capitale de la Hongrie, c'est à Pesth que siégent les hautes cours de justice et la diète. Hôtel des Invalides, bourse, théâtre, belles promenades le long du Danube. Université qui y fut transférée de Bude en 1782, école nationale supérieure, collége de Piaristes ; cabinet d'histoire naturelle, musée national, bibliothèque, amphithéâtre anatomique, jardin botanique. Draps, soieries, tissus de coton, orfèvrerie, argenterie, ganterie, liqueurs, instruments de musique, etc. Grand commerce ; quatre foires par an ; il s'y fait pour 25 millions d'affaires. Aux environs sont les bains de Rakoch. — Pesth fut prise par les Turcs en 1526, 1541 et en 1603 ; ils la brûlèrent en l'abandonnant (1684), et la rendirent presque en ruines à l'Autriche (1686). Un débordement du Danube lui fit beaucoup de mal en 1775. Elle s'est remise de tous ces désastres. — Le comitat de Pesth est partie en deçà, partie au delà du Danube, entre ceux de Neograd, d'Hevech, Bacs, la petite Cumanie et le district des Iazyges : 185 kil. du S. au N. sur 96 ; 450,600 hab. Il contient Bude, capitale de la Hongrie, et cependant Pesth est son ch.-l. Il comprend trois anciens comtés : Pesth, Pilich et Solt.

PESTI, ville du roy. de Naples. *Voy.* PÆSTUM.

PETALISME (du grec *petalon*, feuille), espèce de jugement populaire qui fut quelque temps en usage à Syracuse, comme l'ostracisme à Athènes ; il consistait à écrire sur une feuille le nom du citoyen qu'on voulait bannir (*Voy.* OSTRACISME).

PETAU, ville de Styrie, *Voy.* PETTAU.

PETAU (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, né à Orléans en 1583, mort en 1652, professa la philosophie à Bourges, puis la théologie à Paris, et refusa des offres brillantes du pape et du roi d'Espagne. Il a laissé, entre autres grands ouvrages, *De doctrinâ temporum*, et *Uranologion*, Paris, 1703-05, 3 vol. in-fol. ; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12 ; *Theologica dogmata*, Paris, 1644-50, 5 vol. in-fol. Les deux premiers ont fait faire de grands progrès à la science chronologique. — Il ne faut pas confondre le chronologiste Denis Petau avec Paul Petau, natif aussi d'Orléans (1568-1614), qui a laissé quelques ouvrages d'antiquités.

PETCHENEG, ville de la Russie d'Europe (Slobodes d'Ukraine), à 49 kil. E. de Kharkov ; 7,000 hab. Ainsi nommée des Petchénègues, ses habitants.

PETCHENÈGUES, dits aussi *Pazinkita* ou *Bedjenak*, peuple turc d'origine, sortit du Turkestan pour s'avancer vers l'Iaïk et vers le Volga, et, après y avoir séjourné quelque temps, franchit le Volga en 884, envahit la Khazarie, puis, poussant toujours à l'O., s'étendit des rives du Don à celles du Dniepr et du Danube (892). Leur empire comprenait ce qu'on nomme auj. Valachie, Moldavie, Transylvanie (pour les trois quarts), Bessarabie, Kherson, Iékatérinoslav, Tauride et partie des gouvernements de Podolie, Pultava, Orel, etc. Il avait pour bornes au S. les roy. de Bulgarie et Servie, à l'E. la Hongrie et la Pologne, au N. le grand-duché de Kiev et les duchés russes, à l'E. les Khazars. Ils furent souvent en guerre, soit avec les Russes, soit avec les Hongrois, soit avec les Grecs, surtout après la chute du premier royaume de Bulgarie en 1015 ; épuisés par les guerres continuelles, ils disparurent peu à peu. La dernière mention qu'on fasse des Petchénègues comme nation indépendante est en 1122, époque à laquelle Jean II Comnène les défit complètement.

PETCHORA, riv. de la Russie d'Europe, naît par 6° 37' lat. N. dans le gouv. de Perm, coule de l'O. au N. O., au S. O., et au N., et tombe dans l'Océan Glacial arctique par plusieurs bras. Cours, 1,300 kil.

PETERBOROUGH, ville d'Angleterre (Northampton), à 60 kil. N. de Northampton ; 8,600 hab. Belle cathédrale. Bas ; commerce de houille.

PETERBOROUGH (Ch. MORDAUNT, comte de), pair anglais, né en 1662, mort en 1735, fils aîné du vicomte d'Arason, commanda les troupes anglaises en Espagne dans la guerre contre la France (1705 et 1706), fut ensuite ambassadeur près de diverses puissances italiennes, puis près de l'empereur, et mourut à Lisbonne, où il était allé pour rétablir sa santé. Il était d'une humeur mordante et originale. Pope l'a loué à l'excès. Il épousa en secondes noces la célèbre cantatrice miss Robinson.

PETERHEAD, ville d'Écosse (Aberdeen), à 42 kil. N. E. d'Aberdeen, sur la mer du Nord ; 6,400 hab. Bel hôtel-de-ville, quelques établissements littéraires, un peu d'industrie ; fil, lainages, tissus de coton ; eaux thermales. Érigée en baronie dès le XVIe siècle en faveur des comtes Maréchal.

PETERHOF, bourg de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 23 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg ; 600 hab. Beau château impérial.

PETERSBOURG (St-). *Voy.* SAINT-PÉTERSBOURG.

PETERSBURG, ville des États-Unis (Virginie), à 35 kil. S. de Richmond, sur l'Appomattox ; 5,700 hab. Académie, temples pour les diverses sectes.

PETERSEN (GERLACH). *Voy.* GERLACH PETERSEN.

PETERWARADIN ou **PETERVARAS**, en allemand *Peterwardein*, en lat. *Acunum*, v. des États autrichiens (Esclavonie), ch.-l. de la régence de Peterwaradin, sur le Danube, rive droite, à 89 kil. S. E. d'Eszek ; 3,800 hab. Elle se compose de deux forteresses, la basse et la haute, et de la ville de Bukowetz. — Aux environs, les Autrichiens, commandés par le prince Eugène, gagnèrent une grande victoire sur les Turcs en 1716. — La régence, ou district régimentaire de Peterwaradin, est située entre le comitat de Syrmie et le district des Tschaïkistes au N., le banat allemand à l'E., la Servie et la Bosnie au S., le district de Brod à l'O. ; 200 kil. sur 35 environ.

PETHION ou **PÉTION** (Jérôme), dit *de Villeneuve*, maire de Paris, né en 1759 à Chartres, siégea aux États-Généraux de 1789, à l'Assemblée

Législative et à la Convention, fut chargé avec Barnave et Latour-Maubourg de ramener Louis XVI de Varennes, demanda qu'on le mît en jugement, fut ensuite nommé maire de Paris (17 novembre 1791), et devint un moment l'idole du peuple: il laissa exécuter, sans y opposer la moindre résistance, les insurrections des 20 juin et 10 août 1792, ainsi que les massacres de septembre. Cependant ayant voté dans le procès du roi pour la mort avec sursis et appel au peuple, il devint odieux aux révolutionnaires et fut proscrit avec les Girondins le 31 mai 1793. Il s'enfuit et périt dans les landes de Bordeaux où l'on retrouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Péthion, comme homme politique, était tout à fait nul; il ne dut sa popularité qu'à l'exaltation de ses principes. Il avait une réputation de probité: ses admirateurs l'appelaient le *vertueux* Péthion.

PÉTILIE, *Stringali* ou *Policastro*, ville du Brutium, à l'E., bâtie, selon la fable, par Philoctète.

PETILIUS CEREALIS. *Voy.* CEREALIS.

PETINESCA, ville d'Helvétie, auj. BIENNE.

PETION (Alexandre SABÈS, dit), président de la république d'Haïti, né en 1770, était un homme de couleur de Port-au-Prince. Il servit d'abord dans l'armée française lors de la révolte de Saint-Domingue, s'éleva au grade d'adjudant-général, se déclara contre Toussaint Louverture, défendit contre lui le fort Jacmel avec honneur, se retira en France après la défaite de son parti, puis revint comme colonel avec Leclerc; mais il quitta ensuite les rangs français pour se joindre à Jacques Dessalines, et fut nommé commandant du Port-au-Prince par le roi Christophe (1806); peu après il entra en guerre avec celui-ci, et prit de son côté le titre de président de la république d'Haïti (1807). Par ses talents et sa modération il accrut beaucoup son territoire, et attira sous ses drapeaux une partie des soldats de son rival. Pétion mourut en 1818, laissant son petit état dans une position prospère. Il eut pour successeur Boyer qui règne encore.

PÉTION, maire de Paris. *Voy.* PÉTHION.

PETIONVILLE, ville de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 12 kil. E. du Port-au-Prince; fondée récemment; elle devait être la capitale de l'île. Elle tire son nom du président Pétion.

PETIS (Fr.), orientaliste, né en 1622, mort en 1695, fut secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, laissa un *Dictionnaire français-turc et turc-français*; une *Histoire de Gengizcan* (1710, in-12); etc. — Son fils, Fr. Pétis de la Croix (1653-1713), voyagea en Orient, eut une chaire d'arabe à Paris, succéda à son père comme secrétaire-interprète pour les langues orientales, donna une traduction persane de l'*Histoire métallique de Louis XIV*; les *Mille et un jours*; une *Histoire de Timour-Lenc* (1722, 4 vol. in-12), etc. — Alexandre-L.-Marie Petis de la Croix, fils de ce dernier né en 1698, mort en 1751, passa 6 ans en Syrie, fut successivement secrétaire-interprète de la marine, interprète des langues orientales à la Bibliothèque du Roi, professeur d'arabe au collége de France. Il a traduit des ouvrages arabes.

PETIT (J.), docteur en théologie, natif de Hesdin, était aux gages de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il fit grand bruit en soutenant la légitimité du meurtre du duc d'Orléans, assassiné par ce prince (1408), et en professant qu'il est permis de tuer un tyran, doctrine qui fut réfutée par Gerson, et qui fut condamnée solennellement par le concile de Constance, et par le parlement. Il mourut en 1411.

PETIT (P.), géographe, ingénieur, physicien, né à Montluçon en 1594, mort en 1677, fut un des premiers à signaler à l'attention publique les découvertes consignées dans la dioptrique de Descartes, et répéta avec Pascal les expériences de Torricelli sur le vide. Il a laissé divers opuscules. — Un autre P. Petit, poëte latin moderne (1617-87), de Paris, avait étudié en médecine, et fait l'éducation des fils du premier président Lamoignon. Il a laissé des *poésies latines*, Paris, 1683, in-8, des *discours*, des ouvrages de physiologie et de médecine, dont un contre l'automatisme de Descartes (*De motu animalium spontaneo*), Paris, 1660, in-8. Parmi ses poésies on a remarqué les pièces intitulées *Codrus* et *Thia sinensis* (le thé).

PETIT (J.-L.), chirurgien et anatomiste célèbre, né à Paris en 1674, mort en 1750, membre de l'Acad. des Sciences, censeur royal, puis démonstrateur, enfin directeur à l'école royale de chirurgie, imagina divers instruments utiles et fit quelques découvertes pathologiques. On lui doit un *Traité des maladies des os*, 2e édit., 1723, 2 vol. in-12; un *Traité des maladies chirurgicales*, etc., 1774, 1790, 3 vol. in-8; etc.

PETIT-BOURG, hameau du dép. de Seine-et-Oise, à 3 kil. N. O. de Corbeil. Beau château.

PETITE-PIERRE (LA), *Lützelstein* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), sur une montagne, à 13 kil. N. O. de Saverne; 1,300 hab. C'était un comté important. En 1452, l'électeur palatin s'en empara, et depuis il passa aux comtes de Veldenz, cadets de cette maison, puis à la principauté de Deux-Ponts.

PETITE-TERRE, deux petites îles à la pointe S. E. de la Guadeloupe. Bon mouillage.

PETITION DES DROITS, célèbre requête formulée par les chefs du parti patriotique du parlement anglais de 1628, et adoptée par Charles I, le 7 juin. Les chambres s'y plaignaient de quatre abus qu'elles voulaient voir cesser: 1° contrainte à l'effet d'arracher des prêts pour le roi; 2° arrestations et détentions illégales; 3° logement des gens de guerre; 4° jugements par cours martiales. L'adoption de la pétition des droits fut suivie de vives querelles, et amena les onze ans de gouvernement sans chambre (1629, etc.), qui à leur tour donnèrent naissance à la révolution républicaine (de 1644 à 1660).

PETITOT (Jean), peintre de Genève, né en 1607, mort en 1691, excella dans la miniature, et s'attacha successivement aux rois d'Angleterre Charles I et Charles II, puis à Louis XIV. Son dessin et son coloris étaient vraiment magiques. Calviniste zélé, il fut emprisonné au Fort l'Évêque après la révocation de l'édit de Nantes, et ne sortit que quand on craignit pour ses jours. Bossuet tenta vainement de le convertir.

PETITOT (Cl.-Bernard), né à Dijon en 1772, mort en 1825, longtemps secrétaire, et enfin membre du Conseil royal de l'instruction publique; a donné 3 tragédies toutes très faibles: la *Conjuration de Pison*, 1795, *Géta et Caracalla*, 1797, *Laurent de Médicis*, 1799, et une traduction des *tragédies d'Alfieri*, 4 vol. in-8, 1802, etc.; il a publié le *Répertoire du Théâtre-Français*, 1803-4, 23 vol. in-8, réimprimé en 1817: et les *Mémoires relatifs à l'Histoire de France* en 56 vol., 1819-24. Cette collection a été continuée par M. de Montmerqué.

PETIT-RADEL (Phil.), né à Paris en 1749, mort en 1815, chirurgien-aide-major aux Invalides, avait été chirurgien-major à Surate, professeur de chimie chirurgicale à l'École de Médecine de Paris. Il a laissé: *Dictionnaire de chirurgie*, 1790, 3 vol. in-4 (dans *l'Encyclopédie méthodique*); *Voyage historique dans les principales villes d'Italie*, Paris, 1815, 3 vol. in-8; *De amoribus Pancharitis et Zoroæ*, 1800.

PETIT-RADEL (L.-Ch.-François), frère du précédent, né en 1756, mort en 1836, se fit recevoir docteur en Sorbonne, fut vicaire-général du Couserans, 1788, passa en Italie, 1791, où il mêla l'étude de la botanique à celle de l'antiquité, revint en France en 1800, fut reçu membre de la 3e classe

de l'Institut (Inscriptions et Belles-Lettres), 1806; entra vers la même époque à la bibliothèque Mazarine, et se consacra à l'étude des monuments pélasgiques. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Mémoires sur les origines des plus anciennes villes d'Espagne;* un *Examen de la véracité de Denys d'Halicarnasse concernant l'authenticité des colonies pélasgiques en Italie*; des *Recherches sur les monuments cyclopéens;* un *Examen des synchronismes de l'histoire primitive de la Grèce*, 1827. M. Petit-Radel a légué à la bibliothèque Mazarine une collection de modèles représentant les ruines des principaux monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie.

PETORCA, ville du Chili, à 200 kil. N. de Santiago. Aux environs, mines d'or.

PÉTOVIO. *Voy.* PETTAU.

PÉTRA ou *Araceme*, auj. *Krak*, ville des Nabathéens, à 60 kil. S. de la mer Morte, ch.-l. de l'Arabie Pétrée au temps de l'empire Romain, devait son nom à sa situation sur un rocher.

PETRA-OXIANA, fort de la Sogdiane, près de l'Oxus, regardé comme imprenable, fut emporté cependant par Alexandre, en 328 av. J.-C.

PÉTRARQUE (François), célèbre poëte italien, né en 1304 à Arezzo. Son père, ardent Gibelin et ami du Dante, ayant été banni de Florence où il occupait un emploi, vint se fixer avec lui à Avignon où résidaient les papes, et l'envoya étudier le droit à Montpellier et à Bologne: mais cette étude avait peu d'attrait pour le jeune Pétrarque. Devenu en 1324, par la mort de son père, libre de suivre ses penchants, il se voua tout entier aux lettres et à la poésie, et revint habiter Avignon. C'est là qu'il vit en 1327 la célèbre Laure (de Noves), pour laquelle il conçut un amour qui dura autant que sa vie, mais qui resta toujours sans espoir. Il entra alors dans les ordres, voyagea pour se distraire de sa douleur, visita la France, les Pays-Bas, puis vint s'enfermer dans la solitude de Vaucluse, auprès d'Avignon. Il exhalait sa passion dans des vers qui lui firent bientôt une réputation universelle. En 1325, le pape Benoît XII lui conféra des bénéfices qui lui assuraient une existence honorable; en 1341, il fut appelé à Rome pour y recevoir la couronne lauréale décernée au premier poëte de l'époque; en même temps, le roi de Naples, Robert, plein d'admiration pour son génie, lui donnait le titre de son aumônier ordinaire; le souverain de Parme le fixait auprès de sa personne avec le titre d'archidiacre de l'église de Parme. A partir de cette époque, Pétrarque fut honoré de diverses missions politiques; c'est ainsi qu'il fut chargé par les Romains d'aller à Avignon presser le pape Clément VI de rétablir le saint-siége à Rome (1342); par Clément VI lui-même de faire valoir les droits du saint-siége à la régence de Naples; par Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, d'intercéder auprès de l'empereur Charles IV, pour qu'il rendît la paix à l'Italie; par les Visconti, seigneurs de Milan, de réconcilier Gênes et Venise; puis d'aller en France féliciter sur sa délivrance le roi Jean II. Ce prince tenta vainement de le retenir auprès de lui. Vers le même temps, Florence le réintégrait dans le droit de cité qu'avait perdu son père, et lui offrait la direction de son Université; mais il refusa cette honorable mission. Au milieu de ses succès, Pétrarque avait appris la mort de Laure, enlevée par la peste de 1348; cette perte cruelle lui inspira de nouveaux chefs-d'œuvre. Après avoir longtemps vécu à la cour des princes d'Italie, qui le recherchaient à l'envi, Pétrarque voulut passer ses dernières années dans la retraite. Il se fixa à Venise, et fit don à cette ville de sa bibliothèque (1362): il fut en reconnaissance logé dans un palais aux frais de la république. Il mourut en 1374 à Arquà, bourg voisin de Padoue. Les ouvrages les plus célèbres de Pétrarque sont ses poésies italiennes, qui se composent principalement de *sonnets*, de *canzoni* ou *odes*, de *rime terze*; on y trouve une grâce, une délicatesse de sentiments inimitables. Il a aussi laissé des *lettres*, des *poésies latines*, parmi lesquelles on remarque des *églogues* et le poëme épique de l'*Africa* (où il chante les deux guerres puniques), et des *Traités de philosophie morale* qui mériteraient d'être lus (entre autres: *De remediis utriusque fortunæ; De ignorantiâ sui ipsius et multorum*, contre Aristote). Pétrarque était en outre un ami ardent de la littérature ancienne: il prit toutes sortes de peines pour rassembler et conserver des manuscrits; on lui doit la découverte des *Institutions oratoires* de Quintilien, d'une partie des *Lettres* et des *Discours* de Cicéron; il possédait plusieurs manuscrits précieux qui se sont perdus. L'édit. la plus complète des *Œuvres de Pétrarque* est celle de Bâle, 1581, in-fol. Ses poésies ont été très souvent imprimées à part. Parmi les éditions récentes, les plus estimées sont celles d'Antoine Marsand, Padoue, 1819-20, 2 vol. in-8; de Rome, 1821, 2 vol. in-8, avec les remarques de Tassoni, Muzio, Muratori; et celle de Biagioli, avec commentaires, Paris, 1822, 2 vol. in-8. M. l'abbé de Sade, issu de la famille de l'époux de Laure, a laissé des *Mémoires* sur Pétrarque, 1767, 3 vol. in-4.

PÉTRÉE (ARABIE). *Voy.* ARABIE.

PETREIUS (M.), lieutenant du consul Antonius en 63 av. J.-C., battit Catilina à Pistoie, fut vaincu en Espagne par César en 49, prit part aux batailles de Pharsale et de Thapse (48, 46); on assure qu'après ce dernier événement, Juba et lui s'entretuèrent pour échapper au vainqueur.

PETREIUS (Nicolas), historien danois du XVIe siècle, est célèbre par le livre intitulé: *Cimbrorum et Gothorum origines et migrationes*, Leipsick, 1695, in-8; où il fait remonter l'histoire danoise jusqu'au 1er siècle après le déluge.

PETRETTO-E-BICCHISANO, village de la Corse, ch.-l. de canton, à 17 kil. N. de Sartène; 900 hab.

PETROBRUSIENS ou HENRICIENS. *Voy.* HENRI.

PETROCORII, peuple de la Gaule, d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine seconde, entre les *Lemovices*, les *Bituriges Vivisci*, les *Nitiobriges*, avait pour ch.-l. *Petrocorii* ou *Vesuna*, auj. *Périgueux*. Le pays qu'il occupait forme le *Périgord* actuel.

PÉTRONE, *Petronius Arbiter*, écrivain latin, natif de Marseille, proconsul en Bithynie sous Claude, fut un des favoris de Néron, qui reconnaissait en lui le modèle et l'arbitre du goût (*arbiter elegantiarum*); mais ayant été soupçonné d'avoir pris part au complot de Pison, il fut arrêté et obligé de s'ouvrir les veines à Cumes (66). Bien qu'Épicurien, il montra la plus grande sérénité dans ses derniers moments. On a sous son nom un pamphlet satirique mêlé de prose et de vers, et intitulé *Satyricon*, dans lequel se trouvent, avec beaucoup de descriptions lascives, quelques beaux morceaux, entre autres le *Festin de Trimalcion*, et un épisode célèbre sur les guerres civiles, en vers. On présume qu'il se trouve dans cet ouvrage de nombreuses allusions à Néron, dont Pétrone voulait peindre les débauches et le manque de goût; l'auteur, ajoute-t-on, aurait en mourant adressé ce pamphlet à Néron lui-même. L'ouvrage de Pétrone ne nous est parvenu qu'incomplet; un manuscrit découvert en 1663 par J. Lucius, à Trau en Dalmatie (et qui se trouve auj. à la Bibliothèque du Roi), a permis de combler plusieurs lacunes. Les meilleures éditions de Pétrone sont l'édition dite *Variorum*, Amsterdam, 1677, et celle de Burmann, 1743, 2 vol. in-4. Il en existe une traduction française complète par Durand, 1803, 2 vol. in-8, et une plus récente par M. Héguin de Guerle, 1834 (dans la collection Panckoucke). Le poëme de la *Guerre civile* a été imité en vers par J.-N.-M. de Guerle, 1799.

PÉTROPAVLOVSK ou SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du Kamtchatka, sur le Grand-Océan, par 53° lat. N., 156° 29' long. E.; 300 hab. Port commode, fréquenté par les baleiniers et les navigateurs des mers polaires; — ville de la Russie d'Asie (Omsk), à 400 kil. S. de Tobolsk sur l'Ichim; 800 maisons. Fort.

PÉTROPOLIS, nom latinisé de St-Pétersbourg.

PÉTROZADOVSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. d'Olonetz, à 280 kil. N. E. de Saint-Pétersbourg; 8,500 hab. Poudre à canon, moulins à scie, tanneries, fonderies de boulets, etc.

PETRUS HISPANUS, pape. *Voy.* JEAN XXI.

PETTAU ou PETAU, *Petovio* des anciens, ville de Styrie, à 27 kil. S. E. de Marbourg, sur la Drave: 2,000 hab. Manufactures. — Ottokar III, margrave de Styrie, y battit les Hongrois en 1042.

PETTY (Guillaume), mécanicien, né à Rumsey en 1623, mort en 1687, exerça et enseigna la médecine, s'occupa d'économie politique, de construction maritime, et surtout des arts mécaniques. Il reçut le titre de comte de Kildare et fut la tige des lords Shelburne et des marquis de Lansdown.

PEUCÉ, grande île formée par les deux bouches les plus septentrionales du Danube. Cette île fut pendant un temps habitée par des Bastarnes.

PEUCER (Gaspar), savant du XVIe siècle, ami et gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, mort en 1602, enseigna les mathématiques et la médecine à Wittemberg. Il fut emprisonné 11 ans pour avoir favorisé le calvinisme. Il a publié les œuvres de Mélanchthon (Wittemberg, 1562), et a lui-même beaucoup écrit, sur l'astronomie, la médecine, l'histoire, etc. Ses ouvrages les plus curieux sont un *Traité de la divination*, en latin (Wittemberg, 1552), et l'*Histoire de sa captivité*, Zurich, 1605.

PEUCÉTIE, *Peucetia*, région d'Italie sur l'Adriatique, entre l'Apulie propre et l'Iapygie, sur le revers nord-est de la Messapie, appartint en partie (pendant un temps) aux Salentins; Barium, Rudies, Egnatie en étaient les principales places. Ses habitants se nommaient Peucètes ou Pédicules.

PEULS (états), dans la Nigritie. *Voy.* NIGRITIE.

PEURBACH (George), *Purbachius*, astronome renommé, né en 1423, à Peurbach, près de Lintz (Autriche), mort en 1461, a laissé: une *Théorie des planètes* (en latin), Venise, 1490, souvent réimprimée; des *Tables d'éclipses* pour les années 1650-61 (latin), etc. Regiomontanus était son disciple.

PEUTINGER (Conrad), savant antiquaire, né à Augsbourg en 1465, mort en 1547 à 82 ans, était membre du sénat d'Augsbourg, devint président de cette assemblée en 1493, et fut chargé de plusieurs missions importantes auprès des empereurs Maximilien I et Charles-Quint. Il consacra ses loisirs aux lettres, forma une belle bibliothèque, qu'il ouvrit au public, contribua puissamment à la publication des meilleurs auteurs latins et allemands, et composa lui-même plusieurs ouvrages, entre autres: *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum reperta*, 1505; *Sermones convivales*, 1530. Il est surtout connu par la carte de l'empire romain qui porte son nom, la *Table de Peutinger* (*Tabula Peutingeriana*), dite aussi *Table Théodosienne*. Cette carte fut, à ce qu'on croit, exécutée à Constantinople vers 393, sous Théodose-le-Grand, ou selon d'autres vers 435 sous Théodose II; elle fut découverte à Spire vers 1500, dans une anc. bibliothèque, par Conrad Celtes, qui la légua à Peutinger; celui-ci se proposait de la publier, mais il en fut empêché par la mort, et elle ne parut qu'en 1598, par les soins de l'imprimeur Balthasar Moretus. Elle a été réimprimée avec de précieux éclaircissements par Scheyb, Vienne, 1753; par Christianopulus, Iési, 1809; par C. Mannert, Leipsick, 1824. C'est un des monuments les plus importants pour la géographie ancienne.

PEVENSEY, ville d'Angleterre (Sussex), à 22 kil. S. O. d'Hastings. Ancien château-fort près duquel débarqua, dit-on, Guillaume-le-Conquérant.

PEXEJO (GAUTIER DE). *Voy.* GAUTIER.

PEYCHAWER ou PICHAOUER, ville d'Asie, ch.-l. d'une prov. de la partie de l'Afghanistan qui appartient à la confédération des Seiks, à 80 kil. O. d'Attok, sur un petit affluent de l'Attok, par 68° 50' long. E., 34° lat. N. — La prov. de Peychawer, à l'O. du Sindh, s'étend sur l'une et l'autre rive du Bas-Attok et a pour villes (outre Peychawer), Hadjnagar, Akora, Tira.

PEYRAC, ch.-l. de cant. (Lot), à 10 kil. N. E. de Gourdon; 1,000 hab.

PEYRARD (Fr.), professeur de mathématiques spéciales à Paris et bibliothécaire de l'École Polytechnique, fut chargé de plusieurs commissions scientifiques en Italie, traduisit les *Coniques d'Apollonius de Perge*; les *Œuvres d'Archimède*, 1807, in-4; les *Éléments de géométrie d'Euclide*, 1804, in-8, etc., et mourut à l'hôpital St-Louis en 1822. Il était tombé dans la misère par son inconduite.

PEYRE (Marie-Joseph), architecte, né à Paris en 1730, mort en 1785, se fit remarquer par un style ferme et une grande hardiesse de conception, et opéra dans son art une révolution analogue à celle que Vien effectua dans la peinture. Il devint membre de l'Académie de peinture et contrôleur des bâtiments de la couronne. Ses *Œuvres d'architecture* forment 1 vol. in-fol., 1765. — Ant.-Fr. Peyre, son frère, architecte, membre de l'Institut, né en 1739, mort en 1823, étudia la peinture, s'acquit du renom par les heureuses corrections qu'il apporta au palais de l'électeur de Trèves et par divers beaux plans. Il est un des chefs de l'école d'architecture qui prend l'antique pour modèle.

PEYREHORADE, ch.-l. de cant. (Landes), à 18 kil. S. de Dax; 1,200 hab. Bois pour la marine.

PEYRELEAU, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 15 kil. N. E. de Milhau; 1,000 hab.

PEYRIAC-MINERVOIS, ch.-l. de cant. (Aude), à 19 kil. N. E. de Carcassonne; 1,300 hab. Vins.

PEYROLLES, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 17 kil. N. E. d'Aix, sur la Durance; 1,000 hab.

PEYRON (J.-Fr.-P.), peintre, né en 1744, mort en 1815, étudia beaucoup le Poussin, remporta le grand prix et préluda à la réforme qu'effectua Gérard. Ce dernier disait souvent: « Peyron m'a ouvert les yeux. » On admire de Peyron un *Cimon se dévouant à la prison pour obtenir l'inhumation de son père*, un *Paul-Émile avec Persée à ses pieds*, une *Mort de Socrate*.

PEYRONIE (LA), PEYROUSE (LA). *Voy.* LA PEYRONIE, LA PÉROUSE.

PEYRUIS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur la Durance, à 16 kil. N. de Forcalquier.

PEYSSONNEL (Ch. DE), né à Marseille en 1700, mort en 1767, fut secrétaire de l'ambassade française à Constantinople, eut part au congrès de Belgrade (1735), parcourut l'Asie Mineure, devint consul à Smyrne et fut dix ans associé de l'Académie des Inscriptions. On lui doit plusieurs *Mémoires*, la *Relation de ses voyages au Levant*, etc. — Son fils, né en 1727, mort en 1799, qui fut aussi consul-général à Smyrne, a laissé: *Observations historiques et géographiques sur les peuples qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1764, in-4; un *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol.

PEZ (D. Bernard), bénédictin, né à Ips (Basse-Autriche) en 1683, mort en 1735, entra à l'abbaye de Mœlck et en devint bibliothécaire et vicaire. On a de lui: *Thesaurus anecdotorum*, Augsbourg, 1721-29, 6 vol. in-fol., recueil qui renferme de riches matériaux pour l'histoire de l'église d'Allemagne et fait suite au *Thesaurus* de D. Martène; *Bibliotheca ascetica*, Ratisbonne, 1723-40, 12 vol. in-4. — Son

frère, D. Jér. Pez, aussi bénédictin, a publié *Scriptores rerum Austriacarum*, Leipsick, 1721-25.

PEZAY (Alex.-Fréd.-Jacq. MASSON, dit le marquis de), né à Versailles en 1741, mort en 1777, fut d'abord officier de mousquetaires et se fit quelque renom par de petits vers dans le goût de Dorat. Chargé de donner quelques notions de tactique au dauphin (Louis XVI), il trouva moyen de s'insinuer dans l'intimité de ce prince, eut une grande part, dit-on, à la chute de Terray et à l'élévation de Necker, mais il finit par être lui-même éloigné de la cour. Il fut nommé inspecteur général des côtes. Il mourut dans sa terre de Pezay à 36 ans. On a réuni ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On a encore de lui: la *Rosière de Salency*, pastorale, avec musique de Grétry, 1774; *Campagnes de Maillebois en Italie*, (en 1745 et 1746), Paris, 1775, 3 vol. in-4, et une traduction en prose de *Catulle, Tibulle et Properce*, 1770, peu estimée.

PEZENAS, *Piscennæ*, ch.-l. de canton (Hérault), sur l'Hérault, à 22 kil. N. E. de Béziers; 7,978 hab. Industrie active et variée: lainages, chapeaux, verdet, esprits, eaux-de-vie, produits chimiques, filatures, teintureries, etc. Commerce de vins, eau-de-vie, câpres, etc. Le prix des eaux-de-vie sur cette place sert de mercuriale à toute l'Europe. — Déjà célèbre par ses laines sous les Romains, Pézenas devint au moyen âge le titre d'une seigneurie; fut achetée par saint Louis en 1261, érigée en comté par le roi Jean (1361) en faveur de Charles d'Artois, et passa ensuite dans les maisons de Montmorency, Condé et Conti.

PEZRON (Paul), de l'ordre des Bernardins, né à Hennebon en Bretagne, l'an 1639, mort en 1706. On a de lui: l'*Antiquité des temps*, Paris, 1687, in-4 (il y soutient qu'il s'est écoulé plus de 5,000 ans jusqu'à l'avénement du Messie); *Histoire évangélique, confirmée par la judaïque et la romaine*, Paris, 1696, 2 vol. in-12 (il y a joint une dissertation où il prouve que J.-C. est mort l'an 29 et non l'an 33 de l'ère vulgaire); *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, 1703, in-8.

PEZZA ou POZZA (Michel). *Voy.* FRA-DIAVOLO.

PFAFF (Christophe-Matthieu), théologien protestant, né à Stuttgard en 1686, mort en 1760, montra un génie précoce, visita l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, professa la théologie à Tubingue, devint chancelier de l'université de cette ville, comte palatin, membre des États de Wurtemberg, dirigea l'édition de la Bible protestante, dite *Bible de Tubingue*, et composa plus de cent ouvrages, entre autres: *Dissertationes antibœlianæ* (contre Bayle), Tubingue, 1719, 1720, in-4; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 1727, in-8; etc. On lui doit la découverte de plusieurs manuscrits anciens, notamment de fragments importants de Lactance.

PFAFFENDORF, village des États prussiens (Silésie), à 2 kil. N. de Liegnitz; 300 hab. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens en 1760.

PFAFFENHAUSEN, ville murée de Bavière (Haut-Danube), à 8 kil. N. de Mindelheim; 3,000 hab. Château.

PFAFFENHOFEN, ville de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 48 kil. N. O. de Munich; 1,800 hab. Combat entre les Français et les Autrichiens (1745).

PFALZ. *Voy.* PALATINAT.

PFEFFEL (Chrétien-Frédéric), jurisconsulte et publiciste français, né à Colmar en 1726, mort en 1807, avait pour père J. Conrad Pfeffel, jurisconsulte du roi en Alsace. Il remplaça son père et remplit diverses fonctions diplomatiques pour les cours de France, de Saxe, de Deux-Ponts. Il laissa, entre autres ouvrages: un *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne*, 1754 et 1776, 2 vol. in-4; *Recherches historiques sur les droits des papes sur Avignon*, 1768; *État de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et ses nouvelles constitutions*, 1770, 1 vol. in-12.

PFEFFEL (Conrad-Gottlieb), littérateur, frère du précédent, né à Colmar en 1736, mort en 1809, devint aveugle à 21 ans, et ne s'en distingua pas moins par ses écrits. Il fonda et dirigea une école militaire à Colmar, avec son ami Lersé; devint en 1803 président du consistoire, puis secrétaire-interprète de la préfecture du Haut-Rhin. Il a beaucoup écrit en prose et en vers, et ses *Œuvres poétiques* forment 10 vol. in-8 (Tubingue, 1802-10); elles sont en allemand et se composent de pièces de théâtre, de contes, de fables, d'épîtres, etc. (elles ont été réimprimées à Strasbourg, 1841); on y trouve de la grâce et de la sensibilité; mais elles sont généralement faibles. Pfeffel appartient à l'école des Gellert et Wieland, mais il reste bien au-dessous de ces poëtes. Parmi ses écrits en prose on remarque les *Principes du droit naturel* (en français), Colmar, 1781; c'est un des ouvrages classiques sur cette matière. Les œuvres de Pfeffel ont été traduites par son fils, Paris, 1822, etc.

PFIFFER (Fr.-L. de), lieutenant-général suisse au service de la France, né en 1716, mort en 1802, se distingua aux siéges de Menin, Ypres, Fribourg, aux batailles de Rocoux et de Laufeld. Il se retira à Lucerne après 60 ans de service et y exécuta un admirable plan-relief de la Suisse (de 7m, 50 sur 4m). On le conserve à Lucerne. Pfiffer avait tant d'influence sur ses compatriotes qu'on le surnommait le *roi de la Suisse*.

PFINZ, riv. du grand-duché de Bade, prend sa source dans le Wurtemberg (Forêt-Noire), et tombe dans le Rhin à 8 kil. E. de Graben; cours, 10 kil. Elle donne son nom au cercle de Murg-et-Pfinz.

PFIRT, bourg de Suisse. *Voy.* FERRETTE.

PFORZHEIM, ville du grand-duché de Bade (Murg-et-Pfinz), à 26 kil. S. E. de Carlsruhe, sur trois rivières (Wirm, Nagold, Enz); 5,500 hab. Bijouterie, horlogerie, maroquin, teinturerie à la turque, produits chimiques, forge, etc. Aux environs, culture de sumac. — Patrie de Reuchlin.

PHACÉE, roi d'Israël, 753-726 av. J.-C., était d'abord général de Phacéia, sur lequel il usurpa le trône après l'avoir assassiné, fit plusieurs invasions dans le roy. de Juda, fut attaqué par Salmanazar, roi d'Assyrie, qu'il n'éloigna qu'à force d'argent, et fut tué par Osée.

PHACÉIA, roi d'Israël, successeur de Manahem, ne régna qu'un an, de 754 à 753, et périt victime de Phacée, un de ses généraux.

PHAËTHON, fils du dieu du Soleil et de Clymène, fille de Jupiter. Epaphus lui ayant soutenu qu'il n'était pas fils d'Apollon, le jeune Phaëthon alla trouver son père afin d'apprendre la vérité de sa propre bouche; puis, s'en étant assuré, il le supplia de lui accorder une grâce pour prouver qu'il était véritablement son fils. Apollon jura par le Styx qu'il ne lui refuserait rien; alors Phaëthon demanda de conduire le char du soleil un jour seulement, et Apollon, enchaîné par son serment, se vit contraint de lui accorder cette folle demande. Mais l'entreprise était au-dessus des forces de Phaëthon: les chevaux, mal dirigés, l'emportèrent, embrâsèrent la surface de la terre et desséchèrent les eaux. Jupiter, pour mettre un terme à ces désordres, foudroya Phaëthon et le précipita dans l'Eridan. Ses trois sœurs, les Héliades, vinrent pleurer sur son corps, et furent changées par les dieux en peupliers.

PHALANGE, *phalanx*, corps d'infanterie ancienne, était surtout employé en Macédoine. Philippe la perfectionna: telle qu'il l'établit, elle se composait de 4,096 hommes rangés sur 16 de profondeur (256

files, 16 rangs), et armés de sarisses (lances longues de plus de 4m), de telle sorte que les lances des 5 premiers rangs formaient en avant de la phalange un mur de fer. Plus tard, Philippe doubla et quadrupla sa phalange. La grande phalange était de 16,384 hommes (1,024 par rang).

PHALANSTÉRIENS, disciples de Fourier. *Voy.* FOURIER (Charles).

PHALANTE, *Phalantus*, Lacédémonien, chef des Parthéniens (*Voy.* ce mot), alla fonder à leur tête la colonie de Tarente, vers 707 av. J.-C.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était Crétois d'origine; il s'empara du pouvoir vers l'an 566 av. J.-C., et régna 16 ans suivant les uns, 30 ans suivant d'autres. Sa cruauté le rendit odieux et il fut, dit-on, lapidé par ses sujets. Pérille, habile mécanicien, lui avait fait hommage de son célèbre taureau de cuivre destiné à enfermer des condamnés qu'on voudrait brûler à petit feu. Phalaris le reçut et en fit l'essai sur Pérille lui-même. — Il reste sous le nom de Phalaris des *Lettres* qui sont évidemment apocryphes, mais qui ont donné lieu à de vives disputes entre les savants. Elles ont été publiées à Oxford, 1718, par Ch. Boyle; à Grœningue, 1777, in-4, et à Leipsick, 1823, in-8, par G.-H. Schæfer, avec les notes de Ch. Boyle, Lennep et Walkenaer. On en a une trad. française, par Benaben, Angers, 1803, in-8.

PHALÈRE, *Phalerus*, port d'Athènes, à 4 kil. de la mer, était employé avant le Pirée, et subsista concurremment avec celui-ci; mais il ne pouvait recevoir que de petits bâtiments. C'est là que naquit Démétrius dit de Phalère. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

PHALSBOURG (c.-à-d. *bourg palatin*, *Pfalzburg*), ville de France (Meurthe), chef-lieu de canton, à 17 kil. N. E. de Sarrebourg; 3,722 hab. Ville très forte et qui par sa situation commande les défilés des Vosges. Forteresse construite par Vauban. Industrie et commerce: eau de noyau, liqueurs, bière, grains, etc. — Fondée en 1570 par l'électeur palatin George-Jean; cédée à la France en 1661; fortifiée en 1679; souvent assiégée.

PHANAGORIE, ville de Russie. *Voy.* FANAGORIE.

PHANARIOTES, *Voy.* FANARIOTES.

PHAON, amant de Sappho. *Voy.* SAPPHO.

PHARAMOND, personnage douteux, longtemps donné comme le premier roi de France, ne fut qu'un chef ou duc des Francs, s'il exista véritablement; ceux qui l'admettent le font fils de Marcomir, et supposent qu'il passa le Rhin vers 419, avança au plus jusqu'à Tongres ou jusqu'à Trèves et fut enterré à Frankenberg. Clodion était, dit-on, son fils et lui succéda en 428.

PHARAON, nom commun sous lequel on désigne les anciens rois d'Égypte avant Psamménit. La Bible applique ce nom à dix rois différents. Les plus connus sont: celui dont Joseph expliqua le songe et qui le combla de bienfaits; — celui qui commença à persécuter les Hébreux et qui fit mourir tous leurs premiers nés; c'est par sa fille que fut sauvé Moïse: on le croit le même qu'Aménophis II; — celui qui fut sommé par Moïse de lui laisser emmener les Hébreux: ayant refusé, il vit son peuple frappé de dix plaies; il laissa enfin partir les Israélites, mais ayant voulu les poursuivre, il fut englouti dans les eaux de la mer Rouge; ce dernier Pharaon fut le père de Sésostris.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie, qui régnèrent du Ier au VIe siècle après J.-C. Le seul remarquable est Pharasmane I, qui régna de l'an 35 à l'an 54 de J.-C. Il s'allia aux Romains, fit la guerre au roi des Parthes Artaban III, puis à Mithridate, son frère, roi d'Arménie. Il fit conquérir ce royaume par son fils, le célèbre Rhadamiste, époux de Zénobie, mais ensuite il fit assassiner ce prince parce qu'il le soupçonnait de trahison.

PHARBÉTITE (nome), un des nomes de la Basse-Égypte, prenait son nom de la ville de Pharbète, à l'O. du bras Bubastique du Nil.

PHARE, *Pharos*, petite île voisine du port d'Alexandrie, fut jointe au continent, en 285 av. J.-C., par un mole de sept stades, puis fut ornée d'une haute tour au sommet de laquelle on entretenait la nuit des feux pour guider les vaisseaux. Cet appareil prit le nom de *phare*, nom qui fut étendu depuis à tous les édifices du même genre. — Il y avait dans la mer Adriatique une île du nom de *Pharos*, primitivement Paros, auj. *Lesina*.

PHARE DE MESSINE. *Voy.* MESSINE.

PHARISIENS, *Pharisæi*, secte juive, opposée à celle des Saducéens, se distinguait par un zèle excessif pour les pratiques extérieures du culte, par un attachement servile à la lettre de la loi et par un esprit ardent de prosélytisme. Elle professait certains dogmes particuliers, croyait à l'immortalité de l'âme, à l'éternité des peines et à la résurrection des morts. Les Pharisiens jouissaient d'une très grande autorité à Jérusalem et persécutaient les novateurs. Jésus les attaque en plus d'une occasion et les accuse d'hypocrisie. En politique, ils voulaient la séparation du pouvoir civil et du grand-pontificat.

PHARNABAZE, nom fort commun dans l'ancien empire des Perses. Un Pharnabaze, satrape de Phrygie, attisa le feu de la guerre du Péloponèse, fut longtemps favorable à Sparte, se fit battre aux batailles d'Abydos et de Cyzique en 411 et 410 par Alcibiade, devint ensuite l'ami d'Athènes, en 407, fut attaqué par Dercyllidas, par Agésilas, et remporta, de moitié avec Conon, la victoire de Cnide sur la flotte lacédémonienne en 394.

PHARNABAZE, fondateur de la première dynastie des rois d'Ibérie, délivra ce pays de la domination des Perses, lui donna une organisation nouvelle, le divisa en huit provinces, bâtit des villes, des forts, et mourut en 225 av. J.-C., après 25 ans de règne.

PHARNACE I, roi de Pont (184-157), fils de Mithridate V, et grand-père de Mithridate VII le Grand. Il fit la guerre à Eumène, roi de Pergame.

PHARNACE II, roi du Bosphore Cimmérien, fils de Mithridate-le-Grand, trahit son père en faveur des Romains et monta sur le trône du Bosphore l'an 64 av. J.-C. Il tenta de reconquérir les états de son père et s'attira par là une guerre désastreuse. Attaqué par César (en 47), il perdit la bataille de Zéla et fut réduit en trois jours. C'est à l'occasion de cette facile victoire que César écrivit au sénat: *Veni, vidi, vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu). Pharnace capitula dans Sinope et se vit forcé de rentrer dans le Bosphore. Sa mort eut lieu peu après.

PHAROS. *Voy.* PHARE.

PHARSALE, *Pharsalus* ou *Pharsalia*, auj. *Farsa*, ville de Thessalie, à l'E. de l'Épidanus et près de l'Énipée, est célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Pompée l'an 48 av. J.-C. et que suivit bientôt le meurtre de ce dernier en Égypte. — Lucain a intitulé *la Pharsale* son poëme sur la guerre civile de César et de Pompée.

PHASE, *Phasis*, riv. de Colchide, naissait dans l'Arménie, coulait de l'E. à l'O. et tombait dans le Pont-Euxin. Elle répondait au *Fasi* actuel et à la partie du *Rioni* qui, grossie du Phase, se rend à la mer. C'est à l'embouchure du Phase qu'était la ville d'*Æa*, but de l'expédition des Argonautes. On a cru retrouver dans le Phase un des quatre fleuves de l'Éden (le *Phison*).

PHATMÉTIQUE ou PHATNITIQUE (bras et bouche). Ce n'est autre chose que le prolongement du bras Athribitique du Nil.

PHAVORINUS. *Voy.* FAVORIN.

PHAYLLUS, général phocéen, frère d'Onomarque, succéda à celui-ci dans le commandement des Phocéens, pendant la guerre sacrée, vainquit les Béotiens l'an 352 av. J.-C. et pilla le temple de Del-

phes. Il mourut peu après, au milieu de douleurs violentes, qu'on ne manqua pas d'imputer à son impiété.

PHAZANIE, *Phazania*, auj. *le Fezzan*, contrée de la Libye intérieure, près de la petite Syrte.

PHEACIENS, nom que portent dans l'Odyssée les habitants de l'île de Corcyre, qui avaient alors pour roi Alcinoüs, le fils de Phéax. Ils étaient habiles marins, mais grands amis du luxe, de la table, des plaisirs, incrédules et moqueurs. Ulysse reçut l'hospitalité dans leur île et fut reconduit par eux à Ithaque.

PHEBÉ ou PHOEBÉ. *Voy.* DIANE.

PHÉBUS ou PHOEBUS. *Voy.* APOLLON.

PHÉBUS (GASTON). *Voy.* FOIX (Gaston III, comte de).

PHÉDON, d'Élis, disciple et ami de Socrate. Ayant été dans sa jeunesse pris par des pirates, il fut racheté par Socrate, qui l'admit à ses leçons. Après la mort de son maître, il retourna dans sa patrie, et y fonda l'école dite d'Élis, qui se distingua par la fidélité avec laquelle elle conserva les doctrines de Socrate. — Platon a donné le nom de *Phédon* à un dialogue où il traite de l'immortalité de l'âme, et Mendelssohn a écrit sous le même titre un ouvrage sur le même sujet.

PHÈDRE, *Phædra*, fille du roi de Crète Minos et de Pasiphaé, et sœur d'Ariane, épousa Thésée, roi d'Athènes. Elle conçut pour Hippolyte, son beau-fils, un amour criminel auquel ce prince refusa de répondre; pour se venger, elle l'accusa auprès de son père d'avoir voulu la séduire et causa ainsi la mort du jeune prince. Bientôt après, elle se pendit de désespoir. Euripide, Sénèque, Racine ont pris Phèdre pour sujet de tragédies.

PHÈDRE, *Phædrus*, philosophe épicurien grec, florissait dans Athènes environ 50 ans av. J.-C. Il fut un des maîtres de Cicéron, et composa, entre autres écrits, un traité *De la nature des dieux*, que Cicéron mit à contribution dans son *De naturâ deorum*. Il ne reste de Phèdre qu'un fragment retrouvé à Herculanum, publié et restitué par Christ. Petersen, Hambourg, 1833, avec une traduction latine.

PHÈDRE, fabuliste latin, né dans la Piérie (Macédoine) vers l'an 30 av. J.-C., fut amené comme esclave à Rome, y fut affranchi par Auguste, resta attaché au palais impérial, se trouva compromis on ne sait dans quelle affaire, perdit sa fortune pour avoir froissé un grand personnage, qu'on croit avoir été Séjan, et mourut dans un âge avancé sous le règne de Claude, vers l'an 44 de J.-C. On a de lui 5 livres de *Fables*, qui sont remarquables par la pureté du style, par la naïveté et quelquefois même par la force de la pensée. L'authenticité n'en est pas douteuse aujourd'hui, quoiqu'on ait voulu les attribuer à Nicolas Perotti, écrivain du XVe siècle. La première édition de Phèdre fut donnée à Troyes en 1596, par P. Pithou, sur un manuscrit trouvé par son frère François. Ce manuscrit, longtemps égaré, fut retrouvé en 1780 chez M. de Rosambo par Brotier, puis copié et publié de nouveau par M. Berger de Xivrey en 1830. Orelli a donné en 1832 à Zurich une excellente édition critique de Phèdre, augmentée de tous les fragments connus, notamment d'un fragment découvert au Vatican par M. Mai en 1831. La plus estimée des éditions antérieures était celle de Schwabe, Brunswick, 1801, reproduite dans la *Bibliothèque des classiques latins* de Lemaire. Entre les traductions de Phèdre, on remarque celles de Sacy (sous le nom de Saint-Aubin), de Joly, Paris, 1813, de M. Parisot, 1835, in-12, et celle de M. Fleutelot, dans la *Collection des auteurs latins traduits* de M. D. Nisard, 1839; cette dernière est faite sur l'édition d'Orelli, et se distingue par l'élégance et la fidélité.

PHÉGÉE, *Phegeus*, roi d'Arcadie, reçut chez lui Alcméon après le meurtre de sa mère, l'admit à l'expiation, et lui fit épouser sa fille Alphésibée.

PHÉLIPPEAUX (A. le PICARD DE), officier d'artillerie, né en 1768, avait été camarade de Bonaparte à Brienne. Il émigra en 1791, fit la campagne de 1792, organisa une insurrection royaliste dans les départements du centre en 1795, s'empara de Sancerre, fut pris et enfermé à Bourges, s'évada, osa venir à Paris, fit évader sir Sydney Smith, servit depuis sous cet amiral, fut chargé par lui des travaux de défense de Saint-Jean-d'Acre contre les Français, et contribua beaucoup à faire lever le siége (1799). Il mourut de la peste peu de temps après.

PHÉMIUS, poëte ionien, épousa Crithéis lorsqu'elle était enceinte d'Homère, et fut le maître du jeune enfant. — Homère, dans *l'Odyssée*, nomme Phémius un chantre laissé par Ulysse auprès de Pénélope pour veiller sur sa conduite.

PHÉNICIE, *Phœnicia*, petite région de la Syrie, resserrée entre l'Anti-Liban et la mer, s'étend depuis l'emb. de l'Éleuthère au N. jusqu'à celle du Bélus au S. Elle ne formait pas un seul état; on y comptait diverses villes, ou libres, ou gouvernées monarchiquement. Les principales étaient Tyr, Sidon, Béryte, Byblos, Tripolis, Aco ou Ptolémaïs (*Acre*) On regarde quelquefois, mais à tort, comme appartenant à la Phénicie le littoral des Philistins et celui des Juifs, où se voient Jamnia, Joppé, etc. La Phénicie fut comprise dans l'empire médo-persan; Alexandre, les Séleucides, Rome, la possédèrent ensuite.— Les Phéniciens sont les navigateurs les plus célèbres de la haute antiquité. L'Anti-Liban leur fournissait de superbes bois de construction. C'est à eux qu'il faut rapporter beaucoup d'inventions relatives à la construction et à l'équipement des navires; ils se guidaient en mer d'après la petite Ourse. Du XIXe au XIIIe siècle av. J.-C., ils couvrirent les côtes et les îles de la Méditerranée de leurs colonies et de leurs stations coloniales; Carthage, Hippone, Utique, Gadès, Panorme, Lilybée étaient du nombre. Ils naviguèrent même dans l'Océan Atlantique, et l'on a cru, mais sans doute à tort, qu'ils avaient fait le tour de l'Afrique. L'importance de la marine phénicienne diminua à mesure qu'augmenta celle des Grecs, des Carthaginois, des Tyrrhéniens, des Massiliens, etc.; elle disparut peu après Alexandre. — La langue des Phéniciens était de la famille des idiomes sémitiques. Leur religion, assez semblable à celle de l'Égypte, variait suivant les villes. Melkart (analogue à Hercule) était le dieu de Tyr; Byblos adorait Thammouz (Adonis?), etc. Leur industrie était renommée, surtout pour la teinture de pourpre. Enfin c'est à eux qu'on attribue vulgairement l'invention de l'écriture, invention qu'ils eurent du moins le mérite de répandre dans tout l'Occident.

PHÉNIX, oiseau fabuleux dont les Egyptiens avaient fait une divinité. Ils le peignaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle huppe sur la tête, les plumes du cou dorées, la queue blanche, mêlée de plumes incarnates, et les yeux étincelants. Lorsqu'il voit sa fin approcher, il se forme un nid de plantes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil, et sur lequel il se consume. De la moëlle de ses os naît un ver d'où se forme un autre phénix. Le premier soin du fils est de rendre à son père les honneurs de la sépulture; il forme avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, la creuse, y dépose le corps enduit de myrrhe, et porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du soleil. C'est dans les déserts d'Arabie qu'on fait naître le phénix, et on lui donne jusqu'à cinq ou six cents ans de vie. On a regardé la fable du phénix comme un symbole de l'immortalité de l'âme.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, eut les yeux crevés par ordre de son père, sur une fausse imputation, recouvra la vue par l'adresse de Chiron, devint l'instituteur d'Achille, et le suivit à Troie.

PHÉRÉCRATE, poëte comique d'Athènes, vers 420 av. J.-C., composa 17 ou 23 comédies, dont il ne reste que quelques fragments (entre autres un morceau d'une pièce intitulée *Chiron*), qui ont été recueillis par J. Hertel dans son *Vetustissimorum comicorum sententiæ*. Il a laissé son nom au vers phérécratien, qui se compose d'un spondée, d'un dactyle et d'un trochée.

PHÉRÉCYDE, philosophe grec, né vers l'an 600 av. J.-C., dans l'île de Syros, une des Cyclades, ouvrit une école à Samos, et compta Pythagore au nombre de ses disciples. Il mourut dans un âge très avancé. Il admettait comme principes éternels Jupiter ou l'air, le Temps et la Terre; il est le premier qui ait enseigné philosophiquement l'immortalité de l'âme. Il avait des connaissances en physique et en astronomie, et prédisait les éclipses. Il est, selon quelques-uns, le premier qui ait écrit en prose. — Un autre Phérécyde, historien, natif de l'île de Léros (une des Sporades), florissait vers 480 av. J.-C. Il avait écrit sur les *autochthones* de l'Attique un traité dont il reste quelques fragments publiés par Sturz, Géra, 1789.

PHÈRES, *Pheræ*, ville de Thessalie, près de la Magnésie, à quelques milles de la côte, avait pour port Pagases. La fable y place le roi Admète. Jason, Polydore, Alexandre y régnèrent dans les temps historiques. Philippe s'en empara en 352.

PHÉRÉSÉENS, un des peuples qui habitaient la terre de Chanaan avant l'établissement des Hébreux dans cette contrée; ils erraient sur les deux rives du Jourdain et au N. de Sichem. Les Israëlites les exterminèrent à leur arrivée.

PHÉRON, roi d'Egypte, fils de Sésostris, succéda à son père vers l'an 1600, et ne fit rien de remarquable; il devint aveugle sur la fin de son règne.

PHIDIAS, le plus grand statuaire de l'antiquité, né en Attique, vers l'an 498 avant J.-C., mort vers 430, exécuta, entre autres superbes morceaux, la Minerve guerrière, la Minerve poliade, la Minerve lemnienne, le Jupiter olympien, fut nommé surintendant de tous les travaux d'art entrepris par ordre du peuple, et de concert avec Périclès enrichit Athènes de plusieurs beaux monuments, entre autres le Parthénon. Accusé d'impiété pour avoir placé son portrait sur le bouclier de Minerve, il crut devoir s'enfuir, et mourut à Elis après un exil assez long. Les ouvrages de Phidias étaient empreints d'un caractère de grandeur et de sublimité qui l'a fait nommer l'Homère de la sculpture.

PHIDON, tyran d'Argos au IXe siècle av. J.-C., inventa, dit-on, la balance, et fit frapper la première monnaie d'argent (à Egine).

PHIGALÉE, ville d'Arcadie, au S., entre les fleuves Néda et Lymax. C'est auj. *Skléru*.

PHILADELPHE. *Voy.* PTOLÉMÉE II et ATTALE II.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*, auj. *Alachehr*, ville de Lydie, au pied du mont Tmolus, fut bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame. — La Batanée (en Palestine) avait aussi une Philadelphie, nommée plus anciennement *Rabbath-Ammon*; c'est auj. *Amman*.

PHILADELPHIE, ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (Pensylvanie), à 200 kil. N. E. de Washington, et à 120 kil. de la mer, sur la Delaware et le Schuylkill; 200,000 hab. Port vaste et sûr; rues droites, larges, bien bâties; belles places, entre autres celle de Washington; marché magnifique, superbe aqueduc; peu d'édifices remarquables; beaucoup de monuments religieux pour tous les cultes; établissements littéraires et de bienfaisance. Industrie immense, fabriques en nombre infini; l'imprimerie et la librairie y sont florissantes. Grand commerce d'importation et d'exportation avec l'Angleterre, la France, le Brésil, la Chine, les Indes. Environs charmants. — Philadelphie fut fondée en 1682 par les colons que G. Penn avait amenés en Pensylvanie. Il y fut conclu en 1749 un célèbre traité avec les Indiens des Six-Nations. Dans la guerre de l'Indépendance, Philadelphie fut le siége du premier congrès tenu par les députés de l'Union (1776); les Anglais la prirent en 1777. Elle fut ravagée par la fièvre jaune en 1793 et 1797.

PHILÆ, *Tachompso* des anciens Egyptiens, *Geziret-el-Heif* ou *el-Birbé* des Arabes, île de la Haute-Egypte (Thèbes), dans le Nil, à 4 kil. S. de Syène (Assouan); elle a 2 kil. de tour. On y trouve encore beaucoup de monuments et de ruines antiques, entre autres deux beaux temples. Près de *Philæ* se trouvait une des cataractes du Nil.

PHILARÈTE, en arménien *Filard*, général arménien, suivit l'empereur grec-romain Diogène dans son expédition contre les Turcs Seldjoucides, où il se distingua, lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Parapinace, et prit le titre d'empereur après le triomphe de ce dernier. Il fit sa paix avec Nicéphore Botoniate, et fut nommé duc d'Antioche, mais ensuite il embrassa l'islamisme et se soumit au sultan Mélik-chah. Il mourut en 1086.

PHILE (Manuel), poëte grec du moyen âge, né à Ephèse vers 1275, mort vers 1340, passa sa vie à mendier les faveurs de la cour. Philé a laissé divers poëmes en vers *politiques*, publiés par Wansdorf, Leipsick, 1768, in-8 (avec version lat. et notes), et une *Histoire naturelle*, qui consiste en extraits d'Elien, mis en vers, et que de Pauw publia à Utrecht, 1730, d'après les corrections de Camerarius.

PHILELPHE (Fr.), savant italien, né en 1398 à Tolentino, mort en 1481, avait étudié à Padoue, remplit diverses missions (à Constantinople pour Venise, et près de Sigismond pour Jean Paléologue), professa les langues anciennes à Venise, Florence, Sienne, Bologne, Milan, la philosophie à Rome, et mourut à Florence, laissant de nombreux écrits en prose et en vers (satires, fables, etc.), et des trad. du grec (*Rhétorique d'Aristote*, *Cyropédie* et opuscules de *Xénophon*, quelques *Vies de Plutarque*). Philelphe fut l'ennemi des Médicis, et eut diverses querelles avec plusieurs savants, notamment avec le Pogge.—Son fils aîné, Marie Philelphe, né à Constantinople en 1426, fut employé à la cour de Constantinople, puis à celle de Provence sous René, professa les belles-lettres à Gênes, fut avocat à Turin, et mourut à Mantoue en 1480. On a de lui de nombreux écrits, *discours*, *lettres*, *poésies* (en latin), *épigrammes*, *tragédies*, *commentaires*, etc.

PHILÉMON, époux de Baucis. *Voy.* BAUCIS.

PHILÉMON, poëte comique grec, né à Soles en Cilicie vers l'an 320 av. J.-C., fut presque l'égal de Ménandre. Il mourut, dit-on, dans un accès de rire, à 97 ans. Il avait composé plus de 80 pièces: il n'en reste que quelques fragments que l'on trouve avec ceux de Ménandre, et qui ont été traduits en français par Poinsinet de Sivry.

PHILÉMON, grammairien du Ve, ou plutôt du XIIe siècle, est auteur d'un *Lexique technologique* (grec), édité pour la première fois par Burney, Londres, 1812, in-8, et plus complétement, avec notes, par Frédéric Osann, Berlin, 1821, in-8.

PHILÈNES (les autels des), *Philænorum aræ*, ville d'Afrique sur la mer, entre Carthage et Cyrène. Elle tirait son nom de deux frères carthaginois qui, dans une contestation survenue entre les Carthaginois et les Cyrénéens au sujet des bornes des deux états, s'étaient dévoués pour étendre les limites de leur pays, et qui avaient été enterrés vifs par les Cyrénéens: Carthage reconnaissante avait élevé deux autels sur leur tombeau.

PHILÉTÈRE, *Philæterus*, fondateur du roy. de Pergame, était un eunuque paphlagonien. Nommé par Lysimaque gouverneur de Pergame, il s'empara du pouvoir dans cette ville, 283 ans av. J.-C.

Il gouverna 20 ans, mais sans prendre le titre de roi, et laissa ses états à Eumène, son neveu. On a donné son nom à un pied un peu plus grand que le pied grec ordinaire, qui était employé dans ses états; ce pied avait 35 centimètres, 4 millimètres, tandis que le pied vulgaire ou olympique n'avait que 30 centimètres et 8 millimètres.

PHILIBERT, nom de plusieurs princes de Savoie. *Voy.* SAVOIE et EMMANUEL-PHILIBERT.

PHILIDOR (Fr.-André DANICAN, dit), célèbre compositeur, né à Dreux en 1726, mort en 1795, avait un talent particulier pour le jeu d'échecs, et compta d'abord sur ce dernier talent pour faire fortune; mais ensuite il revint à la musique. Il donna plusieurs opéras-comiques, dont un seul (le *Maréchal ferrant*) est resté au répertoire, et trois grands opéras, qui sont oubliés aujourd'hui. Philidor manquait de verve et d'inspiration, et fut souvent accusé de plagiat. Son *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1749, a été souvent réimprimée.

PHILIPON DE LA MADELEINE (L.), né à Lyon en 1734, mort en 1818, fut successivement avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, intendant des finances du comte d'Artois, et devint sous le Directoire bibliothécaire du ministère de l'intérieur. Il a laissé divers ouvrages utiles, comme : *Dictionnaire portatif des rimes*, 1806; *Grammaire des gens du monde*, 2e édition, 1807, in-12; *Homonymes français*, 3e édition, 1817, in-8; *Manuel épistolaire*, 7e édition, 1820, in-12; etc.

PHILIPPE, nom commun à un grand nombre de princes anciens et modernes (Grecs, Romains, Français, Espagnols, etc.), et de personnages divers.

I. *Souverains Grecs et Romains.*

On compte cinq rois de Macédoine de ce nom : Philippe I (609-567 av. J.-C.); — Philippe II, le plus célèbre, 360-336; — Philippe III ou Arrhidée, 323-317; — Philippe IV, fils de Cassandre, 298; — Philippe V (ou Philippe III, si on ne compte pas les deux précédents), 221-178. — Les seuls importants sont le deuxième et le dernier (*Voy.* ci-après).

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 3e fils d'Amyntas IV, né l'an 383 av. J.-C., fut envoyé à Thèbes comme ôtage par Pélopidas, qui avait été appelé en Macédoine pour mettre fin aux troubles qui désolaient ce pays. Il y vécut dans la maison d'Epaminondas, dont il reçut les leçons. A la mort de Perdiccas, son frère (360), Philippe s'évada de Thèbes, saisit le pouvoir comme tuteur de son neveu (titre qu'il changea bientôt en celui de roi), leva et disciplina une armée, qui dut sa plus grande force au perfectionnement de la *phalange*, rétablit la tranquillité à l'intérieur, en battant ses compétiteurs Argée et Pausanias, et en faisant un traité avec Athènes, agrandit son royaume par la prise d'Amphipolis, de Pydna, de Méthone et par d'importantes conquêtes en Illyrie, en Péonie et en Thrace. Depuis, il tourna ses vues sur la Grèce et dirigea surtout son habile et perfide politique contre Athènes, où il trouva un grand adversaire dans l'orateur Démosthènes. Profitant des troubles de la première *guerre sacrée*, il s'empara de Méthone, d'Imbros, de Lemnos, se fit déclarer protecteur des Thessaliens, et tenta, mais vainement, de franchir les Thermopyles. Il protégea ensuite utilement Mégalopolis contre Sparte, fit contre l'Eubée une tentative qui échoua devant le génie de Phocion, prit Olynthe, termina la première guerre sacrée et se fit admettre au conseil amphictyonique; puis il tourna de nouveau ses armes contre l'Epire et la Thrace, tout en se préparant à asservir la Grèce. Démosthènes, qui avait deviné ses projets, ayant fait renouveler la guerre, Philippe éprouva d'abord des revers et fut obligé par Phocion de lever le siége de Byzance; mais ayant pénétré en Grèce sous le prétexte de réprimer la seconde guerre sacrée, en 338, il remporta la même année sur les Athéniens et les Thébains la célèbre victoire de Chéronée. Il n'abusa pas de sa supériorité sur ses faibles ennemis, et retourna en Macédoine pour préparer une grande expédition contre les Perses; mais avant d'avoir pu l'accomplir, il mourut assassiné, en 336, par Pausanias, seigneur macédonien, qui lui reprochait un déni de justice. Alexandre-le-Grand, son fils, lui succéda. Philippe avait régné 24 ans. Ce prince joignait l'astuce au courage; c'est le plus profond politique de l'antiquité. Philippe était borgne (*Voy.* ASTER).

PHILIPPE III, ARRHIDÉE. *Voy.* ARRHIDÉE.

PHILIPPE V (ou III), roi de Macédoine, fils de Démétrius, succéda en 221 à son oncle Antigone-Doson, à l âge de 16 ans. Il s'engagea presque aussitôt dans la lutte des *deux ligues*, prit parti pour les Achéens, remporta sur les Etoliens de grands avantages, fit conclure la paix en 217, et profita de sa puissance pour asservir presque toute la Grèce. Aratus, qui lui avait servi de tuteur, voulut employer en faveur de ses compatriotes l'influence qu'il croyait avoir sur lui; Philippe ne l'écouta pas et le fit empoisonner (213). Il s'était déjà imprudemment attiré l'inimitié de Rome, en faisant un traité avec Annibal, malgré les avis d'Aratus. Sa flotte fut détruite en 214 : il n'éprouva depuis que des revers, et la paix fut conclue en 205. Cette paix fut rompue en 200, lorsque Philippe reçut du sénat l'ordre de cesser ses hostilités contre Athènes, Rhodes, et Pergame, alliées de Rome. Il fut battu en 197 à Cynoscéphales par Flaminius, et subit un traité honteux par lequel il abandonnait toutes ses prétentions sur la Grèce. Depuis lors, effrayé par la puissance romaine, il refusa toutes les sollicitations d'Annibal et d'Antiochus, roi de Syrie, qui le poussaient à renouveler la guerre, et se montra obéissant aux moindres désirs du sénat, qu'il détestait de tout son cœur; cependant, fatigué de plus en plus par les exigences de Rome, il se préparait à soutenir une nouvelle lutte, lorsqu'il mourut en 179. Sur de faux rapports, il avait mis à mort son fils Démétrius. Persée, son fils naturel, lui succéda.

PHILIPPE, roi de Syrie, un des derniers Séleucides, fils d'Antiochus VIII Grypus, devint roi l'an 95 av. J.-C., à la mort de son frère Séleucus VI, et fut continuellement occupé à faire la guerre contre ses compétiteurs, Antiochus X, Antiochus XI, Antiochus XII. Déposé une première fois, il remonta peu de temps après sur le trône; mais ses sujets, fatigués des guerres civiles, le déposèrent vers l an 80 et appelèrent à régner sur eux Tigrane, roi d'Arménie. Il mourut simple particulier vers l'an 57, après avoir vu la Syrie réduite en province romaine (64 av. J.-C.).

PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand, roi de Judée, obtint d'Auguste, l'an 1er de J.-C., le titre de tétrarque avec plusieurs provinces du royaume de Judée (la Trachonite, la Batanée, l'Iturée). Il les gouverna avec sagesse et mourut l'an 33 de J.-C. Il avait fondé en Palestine la ville de Césarée, dite de Philippe (*Cæsarea Philippi*).

PHILIPPE, dit l'*Arabe*, *Marcus Julius Philippus Arabs*, empereur romain, né à Bosra, dans l'Idumée, qui faisait alors partie de l'Arabie, était fils d'un chef de brigands. Il s'éleva par son courage et ses talents aux premiers grades de l'armée, et se distingua dans la guerre contre les Perses; mais il n'usa de son influence que pour soulever les troupes, et après avoir assassiné le jeune Gordien à Zaïth, il prit le titre d'empereur, en 244. Il fit la paix avec les Perses en leur cédant la Mésopotamie, repoussa sur le Danube une invasion de barbares et vint à Rome où il célébra les derniers jeux séculaires. Quelques lois sages et morales firent espérer un règne heureux; mais plusieurs légions se révoltèrent et proclamèrent des empereurs (Jotapien, Marin, etc.); Dèce envoyé contre

elles par Philippe même, revêtit la pourpre et marcha contre l'empereur. Philippe fut vaincu et tué à Vérone en 249. On a prétendu qu'il était chrétien.

II. *Rois de France et Ducs de Bourgogne.*

PHILIPPE I, roi de France, fils de Henri I, lui succéda en 1060, âgé de huit ans, sous la tutelle de Baudouin, comte de Flandre. A la mort de Baudouin, en 1067, il voulut intervenir dans les guerres qu'occasionna la succession au comté de Flandre, et se fit battre par Robert-le-Frison. Il fut plus heureux en défendant le duc de Bretagne contre Guillaume-le-Conquérant, qu'il força de lever le siége de Dole. En 1092, il se fit excommunier pour avoir répudié Berthe et épousé Bertrade, femme non divorcée du comte d'Anjou. Philippe resta dix ans sous le poids de cette sentence, qui lui aliéna les esprits et excita plusieurs révoltes; il finit par se soumettre, mais déjà son pouvoir était si ébranlé qu'il dut associer au gouvernement son fils Louis-le-Gros. Il mourut en 1108. Il était resté spectateur indifférent de la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant et de la 1re croisade. Profitant de l'absence de quelques seigneurs croisés, il réunit à la couronne le comté de Bourges, le Vexin et le Gâtinais.

PHILIPPE II, dit *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII, lui succéda en 1180, âgé de 15 ans. Il s'unit au sang de Charlemagne par son mariage avec Isabelle de Hainaut, qui lui apporta en dot le comté d'Artois, remplit son trésor par de cruelles persécutions contre les Juifs, et fit plusieurs guerres heureuses et brillantes à quelques grands vassaux, notamment au comte de Flandre et au duc de Bourgogne. Réclamant ensuite ses droits sur le Vexin, qu'un mariage avait donné à l'Angleterre, il lutta avec avantage contre Henri II en excitant ses fils contre lui. A la mort de ce prince, en 1189, il s'unit étroitement avec Richard-Cœur-de-Lion et entreprit avec lui la troisième croisade dans le but de reprendre Jérusalem sur Saladin. Arrivés en Sicile, les deux rois eurent de violents démêlés. Philippe-Auguste se rendit cependant en Asie, et eut une part glorieuse à la prise de Saint-Jean-d'Acre en 1191; mais il revint promptement en France où il suscita des ennemis à Richard; l'influence du pape put seule l'empêcher d'attaquer ses états. Au retour de Richard, la guerre éclata entre les deux rois. Philippe n'obtint pas de grands succès tant que vécut Richard-Cœur-de-Lion; mais à la mort de ce prince (1199), il se vit en état de lutter puissamment contre Jean-sans-Terre. Il prit d'abord la défense d'Arthur de Bretagne, neveu du roi d'Angleterre, et lorsque ce prince eut été assassiné, il cita Jean-sans-Terre à comparaître devant lui pour rendre compte de ce meurtre (1201). Sur son refus de se présenter, il le fit condamner par les pairs et lui enleva successivement les fiefs qu'il possédait en France (la Normandie, le Maine, la Touraine, l'Anjou). Il tourna ensuite ses armes contre le duc de Flandre: dans cette nouvelle lutte, il eut pour adversaires, outre le duc de Flandre, Jean-sans-Terre et l'empereur Othon IV. Il gagna sur eux, le 27 juillet 1214, la bataille de Bouvines, qui assura toutes ses conquêtes, et lui donna une prééminence marquée sur tous les princes de l'Europe. Il régna depuis paisiblement, et ne prit aucune part à la croisade des Albigeois. Il mourut en 1223. Ce prince avait fondé les Archives de France, protégé l'Université de Paris, publié d'excellentes lois civiles, créé en 1189 la milice connue sous le nom de *Ribauds*, encouragé le commerce, fortifié et embelli Paris, qui lui dut ses premières rues pavées. Philippe-Auguste avait été excommunié en 1192 pour avoir répudié sa femme Ingelburge, afin d'épouser Agnès de Méranie; il reprit en 1196 Ingelburge, et l'excommunication fut levée.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, fils de Louis IX, avait suivi son père à la dernière croisade. Il lui succéda en 1270, et se hâta de conclure la paix avec le souverain de Tunis et de revenir en France. Il hérita des comtés de Valois, de Poitou, d'Auvergne et de Toulouse. Il fit sentir sa puissance au comte de Foix, Roger Bernard III, qui refusait de reconnaître sa suzeraineté, et, à la mort de Henri, roi de Navarre, en 1274, força les Navarrais de se soumettre au gouvernement de Jeanne, leur jeune reine, qu'il avait fiancée à son fils Philippe, mais il tenta vainement de placer les infants de La Cerda sur le trône de Castille. Après le massacre dit des *Vêpres siciliennes* (1282), il fit la guerre au roi d'Aragon, Pierre III; mais la campagne fut désastreuse. Philippe III y contracta une maladie dont il mourut à Perpignan, en 1285. Ce prince avait eu quelques chagrins domestiques. Pierre Labrosse, son favori, fut pendu pour avoir accusé la reine Marie de la mort de Louis, fils du roi. Philippe tint la main à l'exécution des ordonnances sur les guerres privées. En 1273, ce prince avait cédé au Saint-Siége le comtat Venaissin.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, fils de Philippe III, lui succéda en 1285, à l'âge de 17 ans. Il termina en 1291 la guerre contre l'Aragon, par le traité de Tarascon; il s'engagea bientôt après dans une lutte contre Edouard I, roi d'Angleterre, qui fit alliance avec Gui de Dampierre, comte de Flandre; les victoires de Furnes, de Comines et la prise de Bruges amenèrent une trêve avec Gui de Dampierre et facilitèrent la conclusion du traité de Montreuil, par lequel Edouard I fiançait son fils Edouard avec Isabelle, fille du roi de France (1299): en même temps, Philippe IV réunit le comté de Flandre à la couronne. Il s'engagea ensuite dans une querelle violente avec Boniface VIII, qui, voulant unir le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, prétendait avoir sur tous les trônes un droit de suzeraineté. Le pontife lança contre lui plusieurs bulles (*Clericis laicos*, 1296; *Salvator mundi*, 1300; *Ausculta fili*, 1302), et n'ayant rien obtenu, il excommunia le roi et mit le royaume en interdit. Philippe fit brûler la bulle *Ausculta fili* et convoqua en 1302 les *États-Généraux* (les premiers qu'on ait vus en France), qui promirent de défendre contre tout pouvoir l'indépendance de la couronne. Au milieu de ces embarras, les Flamands, exaspérés par la tyrannie de Châtillon leur gouverneur, se révoltèrent et battirent les Français à Courtray (1302). Philippe signa une trêve avec eux, ce qui lui permit d'agir contre le pape. Il l'accusait d'hérésie et de plusieurs crimes, et demandait un concile. Boniface l'excommunia une seconde fois, et Philippe IV, exaspéré, envoya en Italie des troupes qui se rendirent maîtresses du pape. Délivré de toute crainte de ce côté, il marcha contre les Flamands, qu'il vainquit à la bataille de Mons-en-Puelle (1304), et auxquels il accorda une paix honorable. A la mort du pape Benoît XI, il fit nommer un pape français, Clément V (Bertrand de Got), qui s'établit à Avignon et qu'il força de faire le procès à la mémoire de Boniface VIII et d'abolir l'ordre des Templiers (1309). Philippe s'empara des richesses de cet ordre puissant, livra au bûcher ses principaux chefs et le grand-maître Jacques Molay. Il mourut peu après (novembre 1314). Philippe-le-Bel avait altéré la valeur des monnaies, ce qui le fit surnommer par le peuple le *faux monnoyeur*; poursuivi par le besoin d'argent, il persécuta les Juifs, vendit des chartes aux communes, et des titres de noblesse à des roturiers. Philippe était devenu roi de Navarre par son mariage avec la reine Jeanne; il ajouta encore à ses domaines la Flandre française, le diocèse de Viviers et la ville de Lyon.

PHILIPPE V, dit *le Long*, fils de Philippe IV, fut chargé de la régence à la mort de Louis X, son frère, qui avait laissé enceinte la reine Clémence de Hongrie. L'enfant de Clémence n'ayant pas vécu, Philippe fut proclamé roi, malgré l'opposition de plusieurs

princes du sang, qui ne reconnaissaient pas l'exclusion des femmes, et voulaient placer sur le trône la fille de Louis X, Jeanne de Navarre. Les États-Généraux sanctionnèrent son avénement. En 1320, Philippe conclut une paix définitive avec la Flandre ; depuis lors, il se livra tout entier à l'administration intérieure ; il affranchit les serfs des campagnes, anoblit des familles roturières, mit des officiers royaux à la tête des milices urbaines, régla la fabrication des monnaies, déclara inaliénable le domaine de la couronne. Ce prince permit à l'inquisition de persécuter cruellement les hérétiques dans le Midi, et sévit lui-même avec barbarie contre les Juifs et contre les lépreux. Il mourut en 1322. Charles IV, son frère, lui succéda.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, chef de la branche royale des Valois, était fils de Charles de Valois et petit-fils de Philippe III. Il fut régent du royaume à la mort de Charles IV, dont la femme était enceinte, et cette princesse ayant mis au monde une fille, il se fit proclamer roi (1328), malgré l'opposition d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui réclamait la couronne de France du chef de sa mère Isabelle, fille de Philippe IV. Appelé au secours de Louis I, comte de Flandre, qui avait été chassé par ses sujets, Philippe VI remporta sur les Flamands la victoire de Cassel, le 23 août 1328. Dix ans après, éclata la célèbre guerre de *Cent-Ans*, à l'occasion de la protection qu'Édouard III accordait à Robert d'Artois, condamné par les pairs de France. Édouard, après s'être allié avec Jacques Arteveld, chef du parti démocratique en Flandre, et avec l'empereur Louis de Bavière, prit le titre et les armes de roi de France, et vint débarquer dans les Pays-Bas. La bataille navale de l'Écluse (1340), funeste aux Français, fut suivie d'une trêve de deux ans. Philippe ayant défendu les droits de Charles de Blois au duché de Bretagne, tandis qu'Édouard soutenait ceux du comte de Montfort, la guerre se ralluma ; elle fut encore désastreuse pour la France ; Édouard, débarqué en Normandie, ravagea tout le pays jusqu'aux environs de Paris, et remporta la victoire de Crécy, le 26 août 1346 ; il assiégea et prit Calais en 1347, après quoi il accorda à Philippe une trêve de six ans. Philippe VI mourut avant la reprise des hostilités, en 1350. Son fils Jean lui succéda. Sous le règne de Philippe VI la France fut ravagée par la peste dite de Florence, et fut écrasée d'impôts ; c'est par lui que fut créé l'impôt du sel ou *gabelle*. Philippe ajouta à ses domaines les seigneuries de Montpellier et du Viennais ; c'est depuis cette dernière acquisition que le fils aîné du roi de France fut appelé *Dauphin*.

PHILIPPE I, dit *de Rouvres* (du bourg de Rouvres, près de Dijon, lieu de sa naissance), duc de Bourgogne, petit-fils du duc Eudes IV, lui succéda en 1350, âgé de 5 ans, sous la tutelle de Jeanne de Bourgogne, sa mère ; prit les rênes du gouvernement en 1360, et mourut un an après sans postérité (1361). En lui finit la première branche royale des ducs capétiens, qui avait régné sur la Bourgogne depuis Robert de France. Le duché de Bourgogne fut réuni pour peu de temps à la couronne.

PHILIPPE II *le Hardi*, duc de Bourgogne, quatrième fils de Jean, roi de France, naquit en 1342, fit des prodiges de valeur à la bataille de Poitiers et y fut fait prisonnier. En 1364, à la mort de son père, il eut en apanage le duché de Bourgogne, qui avait été réuni à la couronne depuis 1361. Son mariage avec Marguerite, fille du comte de Flandre, le rendit en 1384 héritier des états de ce seigneur, en sorte qu'il devint un des plus puissants souverains de l'Europe. Il arrêta les progrès des Anglais, soumit les Gantois révoltés et s'empara de la régence en France à la mort de Charles V, conjointement avec ses frères, les ducs d'Anjou et de Berry. Son administration fut sévère. Lorsque Charles VI voulut gouverner par lui-même, Philippe se retira en Bourgogne ; mais il reprit bientôt le gouvernement du roy. pendant la démence du roi. La régence revenait de droit ou à la reine ou à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI : Philippe eut à lutter contre ce dernier, mais son influence fut la plus forte, et il gouverna la France jusqu'à sa mort, en 1404. Il eut pour fils et successeur Jean-sans-Peur.

PHILIPPE III, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, fils de Jean-sans-Peur, lui succéda en 1419, après le meurtre de son père, et fit immédiatement avec Henri V, roi d'Angleterre, le traité de Troyes, dans lequel il reconnaissait Henri régent de France et héritier présomptif de Charles VI. Il fit beaucoup de mal aux Français, entra dans Paris avec les Anglais et combattit dans leurs rangs pendant plusieurs années contre Charles VII ; c'est entre ses mains que tomba la Pucelle d'Orléans ; mais il eut la générosité de refuser de la livrer aux Anglais. S'étant enfin brouillé avec ses alliés, qui lui disputaient la Flandre, il entama des négociations avec Charles VII, et signa en 1435 le traité d'Arras, par lequel, tout en reconnaissant le roi de France pour son suzerain, il devenait indépendant de fait, et obtenait la cession des comtés d'Auxerre et de Mâcon. Depuis lors, il seconda loyalement les efforts tentés pour l'expulsion des Anglais. Quelque temps avant le traité d'Arras il avait combattu contre Jacqueline de Bavière, qui lui disputait la succession du Brabant, à laquelle il avait droit comme le plus proche parent mâle du dernier duc, et avait réuni à ses domaines le Brabant et la Hollande. Quelques expéditions contre les Gantois qui se révoltaient sans cesse, et contre le Luxembourg, qu'il soumit à sa tante Élisabeth, occupèrent ses dernières années. Il donna asile au dauphin, depuis Louis XI, exilé de la cour de Charles VII, mais il refusa de se mêler à ses différends avec son père. Vers la fin de sa vie, il abandonna presque entièrement le pouvoir à son fils Charles-le-Téméraire. Il mourut en 1467, au moment où il préparait une croisade contre les Turcs. Ce prince avait protégé les lettres et les arts, fondé l'Université de Dôle, favorisé le commerce. Il créa l'ordre célèbre de la *Toison d'or* en 1430.

III. *Empereurs d'Allemagne et rois d'Espagne.*

PHILIPPE DE SOUABE, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric Barberousse, né en 1178, eut en apanage la Souabe et la Toscane à la mort de son père, et fut élu empereur en 1198, à la mort de son frère Henri VI. Le pape Innocent III lui suscita des ennemis. Ce fut d'abord Berthold, duc de Zæhringen, dont Philippe acheta les droits, et ensuite Othon de Brunswick, qui fut vaincu en 1206, après une guerre sanglante. Philippe régnait depuis deux ans, lorsqu'il fut assassiné en 1208 par Othon de Wittelsbach. Othon IV de Brunswick lui succéda.

PHILIPPE I, dit *le Beau*, chef de la maison autrichienne qui régna sur l'Espagne, était fils de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne. Il porta d'abord le titre d'archiduc d'Autriche, devint en 1482 souverain des Pays-Bas par sa mère, puis roi de Castille par sa femme, Jeanne *la Folle*, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il épousa cette princesse en 1496, et l'infant don Michel, héritier de la couronne, étant mort peu de mois après, il fut, ainsi que Jeanne, déclaré dans la même année héritier présomptif des deux couronnes, par les états de Tolède et de Saragosse. En 1504 à la mort d'Isabelle, il fut, malgré les intrigues de Ferdinand, qui voulait la régence, proclamé roi de Castille. Sa conduite fut d'abord populaire. Il arrêta les violences de l'inquisition, mais bientôt il déposa les fonctionnaires castillans pour donner leurs places à des Flamands ; enfin, il voulut faire enfermer comme folle Jeanne sa femme,

dont la raison était égarée par la jalousie. Ses débauches et son intempérance abrégèrent sa vie : il mourut en 1506, à 28 ans. Charles-Quint, son fils, lui succéda.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, etc., né en 1527, était fils de Charles-Quint. Duc de Milan dès 1540, il devint, par l'abdication de son père, d'abord roi de Naples et de Sicile (1554), peu de mois après souverain des Pays-Bas (23 octobre), et enfin roi d'Espagne (1556). Il avait dès 1554 épousé Marie, reine d'Angleterre, mais sans avoir aucune autorité sur les Anglais. Opiniâtre et fanatique, sanguinaire, Philippe II lutta pendant tout son règne contre les progrès de la réforme. Il la poursuivit chez les Anglais, qui, à son instigation, subirent de cruelles persécutions sous la reine Marie, et qui lui firent la guerre sous Elisabeth : dans les Pays-Bas, où ses fureurs excitèrent la révolte ; en France, où il soutint la Ligue et les Guises ; en Espagne, où il fit régner l'inquisition. Dans les premières années de son règne, Philippe continua la guerre avec la France, remporta en 1557 la victoire de Saint-Quentin, mais il ne sut point profiter de son succès, et conclut en 1559 la paix de Cateau-Cambrésis, qui fut suivie de son mariage avec Elisabeth, fille de Henri II. Ayant voulu introduire l'inquisition dans les Pays-Bas, il excita une violente révolte dans ces provinces, et, après une guerre désastreuse, il les perdit définitivement en 1581. En 1588, une tempête détruisit l'*Invincible Armada* qu'il avait armée contre la reine d'Angleterre Elisabeth, Après avoir longtemps entretenu en France la guerre civile, dans l'espoir de s'emparer du trône, il se vit contraint de signer avec Henri IV la paix de Vervins, en 1598. Il mourut cette même année. Les pertes qu'il eut à supporter dans ses états du Nord furent compensées par l'acquisition du Portugal, dont il s'était emparé à la mort du cardinal et roi Henri, malgré la France et malgré les Portugais eux-mêmes, en 1580. Sous son règne, les colonies espagnoles de l'Amérique et des Indes rapportèrent immensément d'or et d'argent, mais Philippe consuma follement toutes ces richesses dans ses vains projets de monarchie universelle, et à sa mort le trésor était vide et obéré. Ce prince cruel n'épargna pas même sa famille : il hâta peut-être la mort du premier don Juan d'Autriche, son frère naturel, et fut l'auteur de celle de son propre fils don Carlos, qui périt dans un cachot. Cependant il protégea les lettres et les arts : l'Escurial lui doit sa fondation. C'est lui qui fit de Madrid la capitale des Espagnes. Philippe II eut plusieurs généraux habiles auxquels il dut ses succès, entre autres le duc de Parme (Alexandre Farnèse) et le duc de Savoie (Emmanuel-Philibert) ; avec lui disparut la puissance espagnole.

PHILIPPE III, fils de Philippe II, régna de 1578 à 1621. Le duc de Lerme, son ministre, gouverna sous son nom et chercha à pacifier le royaume. Un traité fut conclu avec l'Angleterre en 1604 ; une trève de 12 ans fut signée avec les Pays-Bas en 1612 ; enfin, une alliance avec la France donna pour épouse à Louis XIII l'infante Anne d'Autriche, fille de Philippe III. Ce prince persécuta cruellement les Maures, les chassa de l'Espagne en 1609, et fit ainsi perdre à l'Espagne ses sujets les plus industrieux ; le nombre des exilés s'éleva, dit-on, à 430,000 individus. La misère du pays fut encore accrue par des variations continuelles dans la valeur des monnaies.

PHILIPPE IV, fils de Philippe III, lui succéda en 1621, âgé de 16 ans, et fut pendant la plus grande partie de son règne sous la tutelle de son premier ministre le comte d'Olivarès. La guerre, reprise avec les Provinces-Unies, fut heureuse pour l'Espagne jusqu'en 1628, grâce au talent de Spinola ; mais depuis lors elle devint désastreuse, et la Hollande fut définitivement perdue pour Philippe. Ce prince s'engagea ensuite dans la lutte de la maison d'Autriche contre Richelieu, et perdit plusieurs provinces. La Catalogne se souleva, et le Portugal reconquit son indépendance (1640). Découragé de tant de revers, Philippe IV signa le traité de paix dit *des Pyrénées*, par lequel il cédait à la France le Roussillon, l'Artois, et tous ses droits sur l'Alsace (1659) ; ce traité fut cimenté par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Il mourut en 1665, après un règne de 45 ans, qui fut presque constamment malheureux. Son fils Charles II lui succéda.

PHILIPPE V, chef de la maison royale des Bourbons d'Espagne, était fils du dauphin Louis de France et petit-fils de Louis XIV, et porta d'abord le titre de duc d'Anjou. En 1700, il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II. Il se rendit en Espagne, y fut reçu sans opposition et sut bientôt se concilier l'amour de ses sujets. Mais l'archiduc Charles réclamait la couronne d'Espagne, et l'Europe, inquiétée par la puissance de Louis XIV, forma, pour soutenir les droits du prétendant, une grande ligue, dans laquelle entrèrent l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et le Portugal. La guerre qui s'engagea est connue sous le nom de *guerre de la succession d'Espagne*. Les Français et les Espagnols furent vaincus en Italie par le prince Eugène, en Allemagne par Marlborough. Chassé un moment de l'Espagne par les Autrichiens, Philippe V fut rétabli par la victoire que remporta Berwick à Almanza en 1707, tandis que Marlborough s'emparait de toute la Flandre. Vendôme affermit le trône des Bourbons d'Espagne par sa victoire de Villa-Viciosa en 1710. Enfin la paix d'Utrecht, signée en 1712, reconnut Philippe V, en le forçant, toutefois, à renoncer à tous ses droits sur la couronne de France, et à céder à l'Angleterre Gibraltar et Minorque : au duc de Savoie, la Sicile ; à l'Autriche, le royaume de Naples, le Milanais, la Sardaigne et les Pays-Bas. Philippe V se laissa successivement gouverner par la princesse des Ursins, et par sa seconde femme Elisabeth de Parme. Les plans gigantesques de son ministre Albéroni auraient pu l'engager dans une guerre contre la France et l'Angleterre ; il le sacrifia. Philippe V avait abdiqué la couronne en 1724 ; il la reprit sept mois après, à la mort de son fils, Louis, et conclut en 1725 la paix avec l'Empire. Il mourut en 1746. Son fils, Ferdinand VI, lui succéda.

PHILIPPE (don), duc de Parme. *Voy.* PARME.

IV. *Personnages divers.*

PHILIPPE, médecin d'Alexandre-le-Grand, le guérit de la maladie qu'il avait contractée en se baignant dans le Cydnus. Dénoncé par Parménion comme vendu au roi de Perse, il inspira néanmoins assez de confiance à Alexandre pour que ce prince bût sans hésiter un breuvage qu'il lui présentait.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poëte grec qui vivait probablement sous Trajan et Nerva, est connu par quelques épigrammes pleines d'esprit et de grâce, et surtout par le recueil poétique appelé *Anthologie de Philippe* ou *Deuxième anthologie*. On trouve ce recueil dans les grandes éditions de l'*Anthologie* de Planude (*Voy.* ANTHOLOGIE).

PHILIPPE (saint), un des douze apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, fut appelé un des premiers par Jésus et le suivit jusqu'au jardin des Oliviers. Après la descente du Saint-Esprit, il alla prêcher l'évangile dans la Phrygie et y mourut vers l'an 80, dans un âge avancé. Sa fête est célébrée le 1er mai avec celle de saint Jacques.

PHILIPPE (saint), diacre, un des sept disciples que les apôtres choisirent pour remplir les fonctions de diacre. Après l'ascension de J.-C., il prêcha l'évangile à Samarie, où il fit de nombreuses conversions. Il mourut à Césarée en Palestine vers l'an 70. On le fête le 6 juin.

PHILIPPE DE NÉRI (saint). *Voy.* NÉRI.

PHILIPPES, *Philippi*, d'abord *Datos* et *Crenides*, auj. *Filibé?* ville de Macédoine (jadis de Thrace), chez les Edones, fut prise par Philippe II (de Macédoine), qui la fortifia, en fit un des boulevards de son royaume et lui donna son nom. Aux environs de cette ville Brutus et Cassius perdirent contre Octave la bataille décisive qui laissait le parti républicain sans défenseurs (42 av. J.-C.). Cette ville fut une des premières à embrasser le christianisme. Nous avons une lettre de saint Paul aux habitants de Philippes (*ad Philippenses*).

PHILIPPEVILLE, ville forte de Belgique (Namur), à 4 kil. S. O. de Namur: 1,100 hab. C'était d'abord un bourg appelé *Corbigny*. Charles-Quint l'agrandit en 1555 et lui donna le nom de son fils (Philippe II). En 1578, elle fut prise par don Juan d'Autriche sur les Hollandais. Le traité des Pyrénées (1659) la céda à la France qui l'a conservée jusqu'en 1815. Elle fut alors unie aux Pays-Bas.

PHILIPPEVILLE, ville et port de l'Algérie (Constantine), sur la rade de Stora, près de l'embouchure de l'Oued-el-Kebir, a été construite par les Français en 1839, sur les ruines de l'ancienne *Rusicada*; 1,000 hab. Ainsi nommée en l'honneur de Louis-Philippe. Commerce de peaux et de laines.

PHILIPPICUS ou **PHILÉPIQUE**, d'abord nommé *Vardan* (Bardanes), emp. grec, Arménien de naissance, était entré au service de l'empire d'Orient. Sur la foi d'un astrologue, il se persuada qu'il arriverait à l'empire: mais ayant osé le dire, il fut exilé à Céphalonie par Tibère III (701), puis à Cherson par Justinien II (710). Il fut en effet proclamé empereur par les habitants de Cherson, et entra sans coup férir dans Constantinople (711). Il se rendit bientôt odieux par son ardeur pour le monothélisme et méprisable par ses vices et son indolence. Il perdit sa couronne et fut privé de la vue en 713, et mourut de misère en exil. Anastase II lui succéda.

PHILIPPINES (îles), grand archipel de la Malaisie, entre 114° et 124° long. E., 5° et 20° lat. N.; environ 325,000 kil. carr. La plus grande est Luçon (capit. Manille); ensuite viennent Mindanao, Soulou, Palaouan, etc. Les petites îles qui entourent Luçon (Samar ou Ibaba, Leyte, Panay, Mindoro, les Calamianes, etc.), sont souvent nommées *Bissayes*, du nom de leurs principaux hab. L'Espagne possède une partie de Luçon et de Mindanao, plus quelques points des autres îles, et se regarde comme maîtresse des Philippines. Réunies aux Mariannes, les Philippines forment la capitainerie-gén. espagnole des Philippines. Ces îles sont hautes et montueuses; Luçon a plusieurs volcans. Climat agréable et chaud, mais malsain, grands ouragans. Sol très fertile, riz et autres grains, cannes à sucre, coton et denrées coloniales de toute espèce, fruits exquis, bois précieux (aloès, cèdre, sandal, campêche, ébène, bois de fer): camphre, bétel, etc. Or, mercure, vermillon, plomb, fer, soufre; marbre, pierres précieuses. — La population se compose de Malais et de Papous (ceux-ci dans les mont.), de Chinois, d'Espagnols, de métis: beaucoup de Malais de cet archipel sont pirates et infestent les côtes. — Les Philippines, découvertes dès 1521 pour l'Espagne par les vaisseaux de Magellan, furent ainsi nommées en l'honneur de Philippe II. Elles ne reçurent d'établissement espagnol qu'en 1568. La colonie prospéra, et beaucoup de Chinois vinrent s'y fixer. Effrayés de leur nombre, les Espagnols les massacrèrent (1639). Luçon a été prise par les Anglais en 1762 et rendue en 1764.

PHILIPPINES (NOUVELLES-). *Voy.* CAROLINES.

PHILIPPIQUES, nom commun à 4 célèbres discours de Démosthènes contre Philippe, roi de Macédoine, et à 14 discours de Cicéron contre Antoine. — On connaît aussi sous ce nom 5 odes de Lagrange-Chancel contre le régent (Philippe d'Orléans).

PHILIPPOPOLI ou **FILIBÉ**, *Philippopolis*, ville murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 130 kil. N. O. d'Andrinople; 30,000 hab. Fabriques de draps, d'étoffes de soie et de coton, de maroquin. — Fondée par Philippe II, père d'Alexandre. Au moyen âge, sous les empereurs latins de Constantinople, elle devint le titre d'un duché désigné souvent par les écrivains du temps sous le nom corrompu de *duché de Finépople*. Elle fut presque anéantie par un tremblement de terre en 1818.

PHILIPS (Ambroise), poëte anglais, né dans le comté de Leicester, composa des *Pastorales* que quelques-uns mettent à côté de celles de Pope, et trois tragédies, qui eurent du succès, et qui sont restées au théâtre. Il contribua à la rédaction d'une feuille périodique, intitulée: *The free Thinker*. Il fut nommé au parlement de Dublin représentant du comté d'Armagh en Irlande, et mourut à Londres en 1749, à 78 ans. — Les Anglais citent encore Edouard et Jean Philips, neveux de Milton: Edouard a laissé un *Theatrum poetarum* et une *Vie de Milton;* — Jean, poëte (1676-1708), est auteur de poëmes intitulés *Splendid Shilling; Blenheim* (en l'honneur de la victoire de Marlborough); *le Cidre*, etc.

PHILIPPSBOURG, ville du grand-duché de Bade, sur la Sulzbach, à 2 kil. du Rhin, à 26 kil. N. de Carlsruhe; 1,200 hab. — Cette ville se nommait jadis Udenheim; elle prit le nom de Philippsbourg lorsqu'elle eut été fortifiée au commencement de la guerre de Trente-Ans par Philippe-Christophe, évêque de Spire. Philippsbourg fut, aux XVIIe et XVIIIe siècles, une des forteresses les plus importantes de l'empire. Elle fut prise par les Suédois en 1633, par les Impériaux en 1635, par les alliés en 1675, et par les Français en 1644, 1688 et 1733. Le maréchal de Berwick fut tué sous ses murs en 1734. La paix de Westphalie l'avait donnée à la France; celle de Nimègue la donna à l'empereur; en 1782, elle revint à l'évêque de Spire. Les Français la reprirent encore en 1799. En 1802, elle fut comprise dans le duché de Bade.

PHILISBOURG ou **GRANDE-BAIE**, ch.-l. de la partie hollandaise de l'île Saint-Martin, à l'extrémité méridionale. Bon mouillage.

PHILISTE, *Philistus*, historien et homme d'état, né à Syracuse en 481 av. J.-C., servit Denys-le-Tyran, qui pourtant finit par l'exiler, revint après sa mort à Syracuse, y fut avec Aristippe le chef de la faction des courtisans opposée à celle de Dion et de Platon, eut part à la chute de celle-ci, mais fut vaincu sur mer par Dion, en 411. Suivant les uns, il se tua; selon les autres, il eut la tête tranchée. Il avait écrit l'*Histoire de Denys* et l'*Histoire de la Sicile* en 13 livres: il n'en reste que des fragments, conservés par S. Clément d'Alexandrie, Diodore, etc.

PHILISTINS, petite nation de la Syrie, occupait sur la côte une longueur de 80 kil. environ, entre la tribu de Dan au N., la tribu de Siméon à l'E. et l'Egypte au S. Ils avaient pour villes principales Gaza (capit.), Azoth, Accaron, Anthédon. Ils formaient une fédération de très petits états qui pour la plupart étaient régis par des rois. Ils furent sans cesse en guerre avec le peuple juif: unis aux Ammonites, ils le tinrent dix-huit ans asservi (1261-1243); seuls, ils lui firent subir (de 1212 à 1172) un autre esclavage dont les délivra Samson. En revanche, ils furent soumis par David, et malgré de fréquentes révoltes ne recouvrèrent leur indépendance que sous les derniers rois de Juda. Ils avaient eu aussi à combattre les Egyptiens. Azoth soutint contre Psammétique un siége de vingt-neuf ans (le plus long dont parle l'histoire), et fut enfin prise. Sous les Séleucides et les Romains, le pays des Philistins ne fut plus distinct de celui des Juifs: mais il est à noter que c'est le nom des Philistins qui prévalut, puisque c'est d'après eux que l'on appela le pays Palestine.

PHILLIP (Arthur), navigateur anglais, né à Londres en 1738, mort en 1814, fut gouverneur-général de la Nouvelle-Galles du Sud de 1788 à 1793, choisit Port-Jackson au lieu de Botany-Bay pour ch.-l. de l'établissement anglais dans la Nouvelle-Hollande, jeta les bases de la prospérité à laquelle parvint depuis la colonie anglaise, et reçut à son retour le grade de vice-amiral. On a de lui un *Voyage à Botany-Bay*, Londres, 1789, in-4, traduit en français, Paris, 1791, in-8.

PHILOCTÈTE, héros grec, fils de Pœan (qui régnait sur les Thessaliens de l'OEta), et ami d'Hercule. Le héros en mourant lui laissa ses flèches, en lui défendant de jamais les livrer à personne. Philoctète en fit le serment. Mais dans la suite, cédant aux sollicitations des Grecs, qui ne pouvaient vaincre Troie qu'avec les flèches d'Hercule, il leur indiqua, en frappant la terre du pied, le lieu où elles étaient cachées. Il s'embarqua ensuite pour Troie. Mais en route une des flèches lui tomba sur le pied, et, comme elles étaient empoisonnées, il fut dangereusement blessé; il se forma à son pied un ulcère qui répandait une odeur si fétide, qu'on fut forcé de l'abandonner dans l'île de Lemnos. Ce ne fut qu'au bout de dix ans qu'on vint l'y chercher, parce que ses flèches étaient nécessaires pour mettre fin à la guerre. Machaon et Podalire le guérirent. Après son retour de Troie, il passa en Calabre où il fonda Pétilie et Thurium. — Les malheurs de Philoctète ont fourni à Sophocle le sujet d'une belle tragédie, qui a été imitée par Laharpe.

PHILODÈME, philosophe épicurien grec, de Gadara en Célésyrie, vivait dans le premier siècle av. J.-C. Il vint à Rome et y compta au nombre de ses disciples Calpurnius Pison, avec lequel il resta lié. Il avait écrit sur la morale, sur la rhétorique, sur la musique, etc., et l'on a trouvé à Herculanum plusieurs fragments de ses écrits, qui se trouvent dans les volumes déjà publiés de la collection d'Herculanum. M. E. Gros a donné à part les fragments sur l'art oratoire, sous le titre de *Philodemi rhetorica*, avec un savant commentaire, Paris, 1840. On trouve dans les *Anthologies*, sous le nom de Philodème, des épigrammes licencieuses qui sont probablement du même auteur.

PHILOKIA ou **FILOKI**, *Argos Amphilochium*, ville de l'État de Grèce (Hellade occid.), à 25 kil. S. E. d'Arta.

PHILOLAUS, philosophe pythagoricien, de Crotone, selon les uns, de Tarente, selon les autres, naquit vers l'an 500 av. J.-C., et put recevoir les leçons de Pythagore. Il habita successivement Crotone, Métaponte, Héraclée, passa quelque temps à Thèbes, où il eut pour disciples Simmias et Cébès, et mourut vers l'an 420 av. J.-C. Il est le premier pythagoricien qui ait écrit sur la doctrine de son maître; il avait composé sur la nature trois livres dont Platon faisait tant de cas qu'il les acheta de ses héritiers cent mines (plus de 9,000 fr. de notre monnaie); il reste de ses écrits quelques fragments qui jettent beaucoup de lumières sur les doctrines pythagoriciennes (ils ont été recueillis par Bœck, Berlin, 1819). Philolaüs passe pour être le véritable auteur du système astronomique qui fait tourner la terre et les autres planètes autour du soleil.

PHILOMÈLE, *Philomela*, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut victime du brutal amour du roi de Thrace, Térée, son beau-frère, qui ensuite lui fit couper la langue pour l'empêcher de révéler son crime, et la tint étroitement enfermée. Ayant réussi à s'évader, avec le secours de Progné, sa sœur, elle se vengea en égorgeant le fils de Térée, Itys, et en servant le corps de cet enfant à son père. Philomèle échappa à la fureur de Térée par la rapidité de sa course, et fut dans sa fuite changée en rossignol. Progné, sa complice, fut métamorphosée en hirondelle.

PHILOMÈLE, *Philomelus*, général phocéen, pilla le temple de Delphes, et fit ainsi éclater la guerre sacrée. Il obtint d'abord quelques succès et força même la Pythie à rendre des oracles en sa faveur; mais se voyant battu par les Béotiens, il fut réduit, pour ne pas tomber entre leurs mains, à se précipiter du haut d'un rocher, l'an 354 av. J.-C. Il fut remplacé dans le commandement par son frère Onomarque.

PHILOMÉTOR. *Voy.* PTOLÉMÉE VI et ATTALE III.

PHILON DE LARISSE, philosophe de la nouvelle académie, devint le chef de l'école de Platon à Athènes après Clitomaque, l'an 88 av. J.-C., se réfugia à Rome lors de l'invasion de Mithridate en Grèce, et compta Cicéron parmi ses disciples. Il mitigea le scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade, et fut considéré comme le chef d'une 4e académie.

PHILON DE BYZANCE, ingénieur du IIe siècle av. J.-C., visita Rhodes et Alexandrie, poussa très loin l'étude de l'architecture et de la mécanique, et laissa entre autres ouvrages une *Poliorcétique* dont nous possédons les livres 4 et 5 (imprimés dans les *Veterum mathematicorum opera*, Paris, 1693, in-fol.). On a aussi sous son nom (mais non entier): *De septem orbis miraculis*, publié par Léon Allatius avec version latine et notes, Rome, 1640, in-8.

PHILON LE JUIF, philosophe platonicien, né vers l'an 30 av. J.-C., à Alexandrie, était de la race sacerdotale des Juifs. Il étudia profondément la philosophie des Grecs, et fut surnommé de son vivant le Platon juif. Vers l'an 40 de J.-C. il fut député par les Juifs d'Alexandrie à Rome auprès de Caligula, pour demander en leur faveur le droit de cité romaine, mais il ne put réussir dans cette demande. On ne sait en quelle année il mourut. Philon avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui se rapportent, les uns à la théologie hébraïque, les autres à l'histoire, d'autres à la philosophie; les plus importants sont: *De mundi creatione secundum Mosen*; *De vitâ Mosis*; *De vitâ contemplativâ*; *De mundo*. Il avait aussi écrit l'histoire de son ambassade à Rome, mais elle s'est perdue. En théologie, Philon explique la Bible par des allégories; en philosophie, il suit les doctrines de Platon et veut les concilier avec la religion des Juifs. Il admet deux principes éternels, Dieu et la matière; Dieu est la lumière primitive dont toutes les intelligences inférieures émanent comme autant de rayons; en Dieu sont enfermées de toute éternité les idées de toutes choses, monde idéal ou intelligible, d'après lequel a été formé le monde sensible. Il personnifie ce monde idéal sous le nom de *Logos* (ou *Verbe*) et de Fils de Dieu. Les meilleures éditions de Philon sont celle de Thomas Mangey, Londres, 1742, 2 vol. in-fol., et celle de Leipsick, 1828, 8 vol. in-8. J.-B. Aucher a retrouvé quelques morceaux de Philon dans des traductions arméniennes, et les a publiés à Venise, 1822 et 1826.

PHILON DE BYBLOS (HERENNIUS), grammairien et historien, né à Byblos vers l'an 24 de J.-C., publia, entre autres écrits, une traduction grecque de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniaton: Eusèbe nous en a conservé quelques fragments. (*Voy.* SANCHONIATON). On a annoncé en 1836 qu'on avait trouvé cette traduction dans un couvent du Portugal, mais cette annonce n'a pas été confirmée.

PHILOPATOR. *Voy.* PTOLÉMÉE IV.

PHILOPOEMEN, général grec, de Mégalopolis en Arcadie, se distingua de bonne heure dans les armées de la ligue achéenne, fut nommé général de la cavalerie, écrasa les Étoliens à la bataille de Larisse en 208 av. J.-C., puis fut élu préteur (ou chef de la ligue), gagna sur Machanidas la victoire décisive de Mantinée, tua le tyran de sa main, et força Nabis son successeur à lever le siége de Messène; battu sur mer par ce prince, il prit bientôt sa revanche à la journée de Gythium, entra vainqueur dans Sparte, fit accéder à la ligue cette puissance, qui jusqu'alors

en avait été l'ennemie, punit deux fois sa révolte, démantela ses murailles, déporta la plus grande partie de sa population et abolit les lois de Lycurgue (188 av. J.-C.). Chargé de repousser une incursion des Messéniens dans l'Arcadie, il alla offrir la bataille à leur chef Démarate, mais accablé par le nombre il la perdit. Étant tombé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où il mourut empoisonné par Démarate (183). Ses restes furent transportés en grande pompe à Mégalopolis. On a surnommé Philopœmen *le dernier des Grecs*. Au génie militaire, il joignait toutes les vertus civiques.

PHILOPON (JEAN). *Voy.* JEAN PHILOPON.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né au IVe siècle de notre ère, vers 364, en Cappadoce, vécut longtemps à Constantinople et fut arien zélé. Il avait écrit une *Histoire de l'Église* (de l'avénement de Constantin à la mort d'Honorius), qui ne nous est connue que par un abrégé de Photius (publié par Godefroy, Genève, 1642, in-4, grec-latin).

PHILOSTRATE, rhéteur, natif de Lemnos, selon les uns, d'Athènes, selon d'autres; enseigna la rhétorique à Rome dans le IIIe siècle de J.-C., et fut un des protégés de Julie, femme de l'empereur Septime-Sévère. Il a laissé, entre autres ouvrages, la *Vie d'Apollonius de Tyane* (trad. en français par Le Grand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8): les *Heroïques;* un *Dialogue entre Vinitor et Phénix* (edit. Boissonade, Paris, 1806, avec scholies grecques et remarques); les *Tableaux*, description de 76 peintures qui ornaient le Portique de Naples (trad. en fr. par Blaise de Vigenère, 1614, in-fol.); les *Vies des Sophistes* (en deux livres); 73 *Lettres* sur des sujets érotiques ou galants. — Son neveu, Philostrate-le-Jeune, a aussi composé des *Tableaux*. — L'oncle et le neveu ont été publiés ensemble par Olearius, Leipsick, 1709, in-fol. On estime les *Lectiones Philostrateæ* d'Hamaker, Leyde, 1816. En 1840, M. Cramer a publié un nouveau fragment de Philostrate, *De Gymnasticâ*.

PHILOTAS, fils de Parménion, partageait avec son père la faveur d'Alexandre. Son crédit ayant excité la jalousie, ses envieux l'accusèrent d'avoir conspiré avec Dymnus contre le roi. Mis à la question, il avoua tout ce qu'on voulut, fut condamné, quoiqu'aucun témoin ne le chargeât, et périt lapidé.

PHILOXÈNE, poëte dithyrambique du IVe siècle av. J.-C., né à Cythère, mort à Éphèse vers l'an 380 av. J.-C., avait longtemps vécu à la cour de Denys. Envoyé par le tyran aux *carrières* pour lui avoir dit trop franchement son avis sur ses vers, il ne tarda pas, quand il en fut sorti, à se voir encore consulté par Denys sur le mérite d'une nouvelle pièce; au lieu de répondre, il se contenta de dire: « Qu'on me reconduise aux carrières »; Denys ne put s'empêcher de rire de cette saillie et pardonna.

PHILOXÈNE, dit aussi *Xenaias*, écrivain syriaque, de la secte des Monophysites ou Jacobites syriens, né à Tabal en Susiane, fut créé en 485 évêque d'Hiérapolis en Syrie, combattit les décisions du concile de Chalcédoine, et fut exilé par l'empereur Anastase à Gangres en Cappadoce, où on le fit périr, en 522. Les Jacobites le regardent comme un martyr. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une version syriaque des quatre évangiles, faite en 508, qui est la seule que lisent les Jacobites; elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778.

PHINÉE, roi de Salmydesse en Thrace, au temps des Argonautes, fit crever les yeux à ses deux fils, sur de fausses accusations intentées par leur belle-mère. Les dieux, pour le punir, le frappèrent de cécité, et le livrèrent à la persécution des harpies, qui enlevaient les viandes sur sa table, et infectaient tout ce qu'elles touchaient. Dans la suite, Calaïs et Zéthès, fils de Borée, le délivrèrent des poursuites de ces monstres; mais il resta toujours aveugle.

PHINÉE, frère de Céphée et oncle d'Andromède, était fiancé à sa nièce, lorsqu'elle lui fut ravie pour être exposée à un monstre marin. Sauvée par Persée, Andromède accepta la main du héros. Alors Phinée prit les armes pour l'enlever à Persée; mais il fut pétrifié par la tête de Méduse.

PHINÉES, fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron, fut le 3e grand-prêtre des Juifs. Il montra un grand zèle contre ceux qui s'étaient rendus coupables de fornication, et tua Zambri, l'un des chefs d'Israël, qui avait mené une Madianite dans sa tente.

PHING-LIANG, ville de Chine (Kan-sou), par 35° 35' lat. N., 104° 19' long. E.; ch.-l. de dép.

PHING-YANG, ville de Chine (Chan-si), par 36° 6' lat. N., 119° 12' long. E.; ch.-l. de dép.

PHING-YOUÉÏ, ville de Chine (Kouéï-tchéou), par 26° 37' lat. N., 103° 22' long. E.; ch.-l. de dép.

PHINTIAS, auj. *Alicata*, ville de la Sicile ancienne, colonie de Géla, sur le bord du fleuve Himère, près de son embouchure. — Près de là se voyait une fontaine remarquable parce que, dit-on, tout ce qu'on y jetait y surnageait.

PHINTIAS, ami de Damon. *Voy.* PYTHIAS.

PHISELDECK, historien. *Voy.* SCHMIDT (Christ.).

PHLÉGÉTHON (du grec *phlégéthein*, brûler), fleuve des Enfers, environnait le Tartare, et roulait des torrents de flammes.

PHLÉGON, historien grec du IIe siècle, natif de Tralles, affranchi d'Adrien, mourut sous Antonin-le-Pieux. Il avait écrit une *Histoire de Sicile*, une *Description de la Sicile*, et un *Traité des fêtes des Romains*, qu'on a perdus; mais on a de lui trois opuscules: *De rebus mirabilibus*, *De longævis*, *De Olympiis*, publié par Guill. Xylander, Bâle, 1568 (édition *princeps*), et depuis par G. Franz, Halle, 1775.

PHLÉGRÉENS (CHAMPS), c.-à-d. *campagnes ardentes* (du grec *phlégein*, brûler), campagnes voisines de Cumes, dans lesquelles Hercule aida, dit-on, les dieux à terrasser les géants. Cet endroit est rempli de soufre, et souvent couvert de flammes produites par la combustion naturelle du soufre.

PHLÉGYAS, roi de Phlégyade (petite ville de Béotie, près d'Orchomène), devait le jour à Mars, et eut pour fille Coronis, que séduisit Apollon: pour se venger de cet outrage il mit le feu au temple de Delphes. Apollon le tua de ses flèches. Aux Enfers, le malheureux Phlégyas voit sans cesse pendre au-dessus de sa tête un rocher prêt à l'écraser.

PHLÉGYENS, petit peuple de Phocide. *V.* PHORBAS.

PHLIASIE, petit état du Péloponèse, au S. de la Sicyonie, à l'O. de la Corinthie, se réduisait au territoire de Phlionte.

PHLIONTE, *Phlius*, ville du Péloponèse, à quelques kil. S. de Sicyone. Son territoire formait la Phliasie.— Il y avait une autre Phlionte en Argolide.

PHOCAS, empereur grec, était exarque des centurions sous Maurice, lorsqu'il fut proclamé en 602 par l'armée cantonnée au N. du Danube. Il marcha sur Constantinople et fit trancher la tête à Maurice ainsi qu'à ses six fils. Il se montra lâche, voluptueux, rapace, cruel, se laissa enlever par Chosroès, roi de Perse, l'Osroène, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie et une partie de l'Asie-Mineure. Il réprima trois conjurations (604, 606, 610), mais fut enfin détrôné par Héraclius, après la bataille navale de Constantinople, et fut décapité sur le tillac du vaisseau de ce prince (610). Phocas avait fait traduire en grec le *Digeste* et le *Code*, et avait fait paraphraser les *Institutes* par Théophile.

PHOCAS (saint), martyr au temps de Dioclétien, vivait du produit d'un petit jardin près de Sinope, quand il fut décapité en 303. On le fête le 14 juillet.

PHOCÉE, *Fokia*, ville de l'Asie-Mineure, comprise dans la confédération éolienne, sur la côte de la Mysie, au S., et sur le golfe de Cumes, à l'embou-

chure du Caïque. Elle avait deux ports, Naustathme et Lamptère. Très florissante jadis ; elle envoya en Gaule et en Espagne des colonies dont la principale fut Marseille. — La ville actuelle de Fokia, située à 42 kil. N. O. de Smyrne, fait encore quelque commerce : elle a 4,000 hab.

PHOCÉENS. On nomme ainsi les habitants de Phocée et ceux de la Phocide. *Voy.* PHOCIDE.

PHOCIDE, région de la Grèce ancienne, entre la Béotie à l'E., l'Etolie à l'O., la mer d'Eubée au N. E., le golfe de Corinthe au S., avait autour d'elle les trois Locrides, l'Opontienne et l'Epicnémidienne au N., la Locride Ozole au S. Elatée en était la capit. et la ville la plus forte. Delphes, qui s'y trouvait enclavée, y formait comme une république à part. La Phocide formait un corps qui envoyait ses députés à l'Amphictyonie des Thermopyles. Le pays était montueux et médiocrement fertile. C'est dans la Phocide qu'était le Parnasse. Ses habitants, très pauvres, étaient très braves. Dans la seconde guerre sacrée, ils tinrent tête à Thèbes et à la ligue formée contre eux (355-346 av. J.-C.). Enfin, écrasée par Philippe II (de Macédoine), la Phocide perdit son siége aux Amphictyons ; ses villes furent démantelées.

PHOCIDE (LOCRIDE-ET-), un des dix nomes du moderne roy. de Grèce, a pour ch.-l. Salona, pour autres villes Galaxidi, Zeitoun, Lidoriki, Talanti.

PHOCION, homme d'état et général athénien, né vers 400 av. J.-C., d'une famille obscure, étudia la philosophie sous Platon et Xénocrate, se distingua à la fois à l'armée et à la tribune, et devint le chef du parti aristocratique d'Athènes. Il ne cessa de recommander la modération à l'égard des alliés, la paix et une stricte surveillance à l'égard de Philippe, l'économie dans l'administration et le retour aux vieilles vertus. Il déplut par sa rigidité au peuple d'Athènes, qui ne l'en estimait pas moins, et qui, recourant toujours à lui au jour du danger, le nomma 45 fois général en chef. Phocion rendit des services éminents pendant la *guerre sociale* contre Athènes (356 av. J.-C.), réussit à soustraire l'Eubée aux attaques de Philippe, força ce prince à lever le siége de Byzance. Après le sac de Thèbes, il fut député vers Alexandre pour proposer le maintien de la paix, et mérita l'estime du prince macédonien, qui lui fit, à plusieurs reprises, les offres les plus brillantes : il les refusa toujours. Phocion s'opposa à la guerre lamiaque ; toutefois, il accepta un commandement dans cette guerre, quoique âgé de plus de 80 ans ; il battit les Macédoniens sur la côte de l'Attique. Quand Athènes eut été occupée par Polysperchon, il fut, à l'instigation de ce général, condamné à mort par la populace égarée, et but la ciguë en 317. Peu après, ses concitoyens, honteux de cette injustice, lui érigèrent une statue. Démosthènes, dont Phocion combattait les projets belliqueux, l'appelait *la cognée de ses discours*. Sa vie a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos.

PHOCYLIDE, poëte gnomique, de Milet, vivait vers la fin du VIe siècle. Il avait composé des poëmes héroïques, des élégies, etc. Il ne nous reste de lui qu'une suite de sentences morales en 217 vers (imprimés avec Théognis et autres gnomiques, édités à part, Leipsick, 1751, in-8 ; et traduits par Duché, 1698 ; par Lévesque, 1782 ; par Coupé, 1798).

PHOEBÉ, PHOEBUS. *Voy.* DIANE et APOLLON.

PHOEBIDAS, général lacédémonien qui, l'an 382 av. J.-C., prit Thèbes en violant la foi des traités. Il fut cassé et mis à l'amende comme ayant agi sans ordre ; mais les Lacédémoniens ne continuèrent pas moins à occuper la ville de Thèbes. Dans la suite, il fut rétabli dans le commandement et renvoyé en Béotie ; les Thébains l'assiégèrent dans Thespies, et il fut tué dans une sortie.

PHORBAS, fils d'Argus, régnait à Argos vers l'an 1790 av. J.-C.

PHORBAS, petit-fils du précédent, délivra les Rhodiens d'un dragon qui ravageait leur île. Il fut, après sa mort, placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué, sous le nom d'*Ophiuchus*.

PHORBAS, chef des Phlégyens (en Phocide), homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues qui conduisaient à Delphes, forçait tous les passants à se battre contre lui, et, après les avoir vaincus, les faisait mourir dans de cruels tourments. Apollon se présenta au combat déguisé en athlète et assomma Phorbas d'un coup de poing.

PHORCYS, dieu de la mythologie primitive des Grecs, naquit de Pontos et de Gæa (la Mer et la Terre), épousa Céto, en eut les Grées, les Gorgones, le dragon des Hespérides, Scylla, Thoosa.— Phorcys et Céto (*orcæ*, *kètè*, c.-à-d. *cétacés*) sont des personnifications de la vie ne se manifestant encore que dans les êtres inférieurs.

PHORONÉE, *Phoroneus*, fils et successeur d'Inachus, et deuxième roi d'Argos (1920-1896), fut père de Niobé, d'Apis et d'Argus ; nommé arbitre dans une querelle entre Junon et Neptune, il prononça en faveur de Junon, qui depuis protégea Argos. Il donna des lois à ses sujets et les initia aux bienfaits de la civilisation ; il eut aussi à soutenir de grandes guerres contre les Telchines et les Curètes. Après sa mort, Phoronée fut divinisé et donna son nom au Phoronée, petite rivière de l'Argolide. Son nom rappelle les Pharaons (d'Egypte), et confirme les traditions relatives aux émigrations égyptiennes dans la Grèce primitive.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans cette ville, avait été déjà ambassadeur en Assyrie et premier-secrétaire de l'empereur Michel, quand il fut porté, bien que laïque, au patriarchat de Constantinople, à la place d'Ignace, qui venait d'être déposé, en 857. D'odieuses violences signalèrent son intrusion, à laquelle s'opposa le pape Nicolas I. Photius et le pape s'anathématisèrent mutuellement dans des conciles qui étaient dévoués à chacun d'eux, ce qui donna naissance au grand schisme des Grecs. Basile le Macédonien rétablit Ignace, et Photius ne reprit ses fonctions qu'après la mort de ce rival ; mais il se brouilla encore avec le pape, qui l'excommunia de nouveau. Néanmoins, Photius se maintint sur son siége jusqu'à l'avénement de Léon-le-Philosophe, qui l'exila ; il mourut en exil, dans un couvent d'Arménie, en 891. Photius joignait à un esprit rare et pénétrant l'érudition la plus vaste. On a de lui, sous le titre de *Bibliothèque* (ou *Myriobiblon*), une précieuse compilation qui contient une infinité d'extraits d'auteurs que nous ne connaissons que par elle (la meilleure édition est de Genève, 1611, in-fol., grec-latin ; Bekker en a donné une toute grecque, Berlin, 1824, in-4). Photius a laissé de plus des *Lettres* (Londres, 1651, in-fol.) ; le *Nomocanon* ou *Accord des lois impériales et des canons* (en tête du recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1551, in-fol.) ; un *Lexique grec* (publié par Hermann, Leipsick, 1808, in-4, et par Rich. Porson, Londres, 1822), et divers écrits théologiques, entre autres : *Adversus latinos*, *De processione Spiritus sancti*.

PHOU-TCHEOU, ville de Chine (Chan-si), à 400 kil. S. O. de Thaï-youen : ch.-l. de dép.

PHRAATACE, roi parthe, s'unit à sa mère Therinusa pour faire périr son père Phraate IV en l'an 9, et fut égorgé par ses sujets révoltés l'an 13.

PHRAATE, nom commun à 5 rois des Parthes, dont le vrai nom est Hradad :

PHRAATE I, qui régna de 182 à 174, subjugua les Mardes.— PHRAATE II, 138-127, vit Antiochus VII (Sidétès) envahir ses états, fut vaincu dans trois grandes batailles, perdit Babylone, Séleucie, Ecbatane, et fut quelque temps réduit à la Parthie primitive ; mais bientôt, aidé par les Scythes, il surprit

les troupes syriennes, et les tailla en pièces dans une bataille où périt Antiochus.

PHRAATE III, 70-61, fut tour à tour l'allié et l'ennemi des Romains, et périt par un complot de ses deux fils Mithridate et Oronte.

PHRAATE IV, monta sur le trône l'an 37 av. J.-C., après avoir massacré ses frères; fit avec quelque succès la guerre à Marc-Antoine, mais fut forcé de fuir devant ses sujets rebelles, alla chercher des secours chez les Scythes, battit avec leur secours Tiridate, qui s'était emparé du trône, fit ensuite la paix avec les Romains, et rendit à Auguste les prisonniers et les drapeaux pris sur Crassus. Il fut tué l'an 13 de J.-C. par Phraatace, son fils.

PHRAATE V, un des fils de Phraate IV, était en otage à Rome quand Tibère le remit (l'an 35 de J.-C.) à des ambassadeurs parthes pour exciter des troubles contre Artaban III. Mais il mourut à peine arrivé.

PHRANZA ou PHRANTZES (George), historien byzantin, né à Constantinople en 1401, fut chambellan et secrétaire de Manuel II (Paléologue), gouverneur de Morée en 1446, enfin grand-logothète. Il fut pris par les Turcs en 1453, vendu, puis mis en liberté, et mourut dans un couvent de l'île de Corfou. On lui doit une *Chronique de Constantinople* (de 1259 à 1477), publiée par Fr.-Ch. Alter, Vienne, 1796, in-fol., et dans la Byzantine de Venise.

PHRAORTE, roi des Mèdes, fils et successeur de Déjocès, régna de 690 à 655 ou de 657 à 634 av. J.-C., conquit plusieurs régions, mais fut vaincu près de l'Euphrate et du Tigre par les Assyriens. Il mourut peu après et eut Cyaxare I pour successeur.

PHRIXUS. *Voy.* PHRYXUS.

PHRYGIE, *Phrygia*, région de l'Asie-Mineure dont les bornes ont beaucoup varié. La Phrygie primitive s'étendait le long de la mer, depuis l'embouchure du Méandre jusque près de celle du Parthénius, et par conséquent était baignée par trois mers (la mer Égée, la Propontide, le Pont-Euxin); elle avait pour bornes à l'E. l'Halys, au S. les monts de Pisidie et de Lycaonie. Dès l'an 1900 av. J.-C., diverses peuplades vinrent s'établir en Phrygie, les *Thyni* et *Maryandyni* près du Pont-Euxin, les *Dardani* et *Mysi* en Troade, les *Mæones* au S. des derniers, et resserrèrent les bornes de ce pays; cependant il portait encore au temps d'Homère le nom de Phrygie. Vers l'an 500 av. J.-C., la Phrygie ne comprenait plus la Lydie, la Méonie, la Bithynie. Jointe à la Paphlagonie et à la Cappadoce, elle formait la 3e satrapie de l'empire des Achéménides, et se distinguait en *Petite Phrygie* ou *Phrygie de l'Hellespont* (la *Troade* anc.), au N., sur les trois mers, dont les villes principales étaient Dascylium, Pessinonte, Gordium, Ancyre; et en *Grande Phrygie* ou *Phrygie proprement dite*, au S. de la précédente, et toute dans l'intérieur des terres; celle-ci avait pour bornes à l'O. la Mysie et la Lydie, à l'E. la Cappadoce; malgré son nom, c'était la moins grande. — On nommait encore *Phrygie épictète* (c.-à-d. *soumise*) la partie N. de la Grande Phrygie, et *Phrygie paroréale* (c.-à-d. *montagneuse*) la partie limitrophe de la Pisidie: elle était en effet très montagneuse. En 278 av. J.-C., la Petite Phrygie disparaît; un tiers de son territoire (le tiers entre les montagnes et le Pont-Euxin) grossit la Bithynie; un autre tiers (entre la Propontide et la Mysie) passe aux mains des rois de Pergame; le dernier tiers est joint à l'ancienne Grande Phrygie, à laquelle on avait précédemment ajouté la Lycaonie au S. Le nouveau pays ainsi composé s'appelle simplement Phrygie: Dorylée, Synnade, Célènes, Colosse, Thymbrée, Iconium, Sagalasse, Larande en étaient les villes principales. Cette Phrygie répondait à peu près aux livahs actuels de Konieh, Ak-seraï, Ak-chehr, Koutaïeh, Kara-hissar (les trois premiers en Caramanie, les deux derniers en Anatolie). — La Phrygie au IVe siècle fut partagée en *Phrygie salutaire*, au N., capitale Synnade; *Phrygie pacatiane*, au S., capitale Laodicée; *Isaurie*, au S. de celle-ci; *Lycaonie*, au S. E. de la Pacatiane. — Les habitants de la Phrygie se nommaient Phryges ou Briges; ils se prétendaient autochthones; cependant on peut croire qu'ils venaient de la Thrace. Dans des temps très anciens Célènes fut, ou la capitale, ou une des capitales de la Phrygie; c'est là que régnait Midas. Probablement le pays formait plusieurs états; il passa ensuite successivement sous la domination des rois de Lydie, des Perses, d'Alexandre, des Séleucides; elle se trouva vers 278 av. J.-C. divisée en quatre portions, dont une seule garda le nom de Phrygie (*Voy.* plus haut); cette Phrygie ainsi réduite fut en 190 av. J.-C. ajoutée par les Romains au royaume de Pergame, et, après l'extinction de ce roy. (134-126), elle échut aux Romains, qui la comprirent dans la province d'Asie. Les Phrygiens passaient pour mous, serviles et peu guerriers. La population était faible, l'industrie nulle; Cybèle était la déesse par excellence de la Phrygie; on y joignait Atys. Leur culte était environné de mystères. Deux siècles av. J.-C., ce culte fut porté à Rome, et sous l'empire il y partagea la vogue avec d'autres superstitions. Les Amazones, Marsyas, Midas, Gordius font aussi partie des légendes mythologique de la Phrygie.

PHRYNÉ, de Thespies, une des courtisanes les plus célèbres de la Grèce, vivait au IVe siècle av. J.-C. Elle eut pour amant le peintre Praxitèle, et lui servit de modèle pour ses statues de Vénus. Elle était si riche qu'elle offrit, dit-on, de rebâtir Thèbes à ses frais, mais à condition qu'on placerait sur les murs cette inscription: *Alexandre a détruit Thèbes et Phryné l'a rebâtie*; son offre fut refusée.

PHRYNICHUS, d'Athènes, poëte tragique du VIe siècle av. J.-C., disciple de Thespis, est auteur de neuf tragédies perdues, et inventeur du vers iambique tétramètre; il fut couronné en 511. Plusieurs autres poëtes grecs moins connus ont porté ce nom, entre autres un poëte dramatique contemporain et imitateur d'Aristophane.

PHRYNICHUS ARRHABIUS, grammairien bithynien, auteur d'un recueil des mots du dialecte attique, dont on a encore l'abrégé, *Eclogæ nominum et verborum atticorum*, Rome, 1517; Leipsick, 1814.

PHRYNIS, de Mitylène, poëte et musicien, né vers 480 av. J.-C.; rival de Timothée, ajouta deux cordes aux sept qu'avait déjà la cithare, et mit en vogue un mode efféminé.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère d'Hellé, avait inspiré à sa belle-mère un amour coupable qu'il dédaigna, fut calomnié par elle et condamné à mort; mais il se sauva avec Hellé, sa sœur, porté sur un bélier à toison d'or que Jupiter leur envoya, et parvint en Colchide, où il immola le bélier et offrit sa toison au dieu Mars. *Voy.* HELLÉ.

PHTHA, divinité égyptienne. *Voy.* FTA.

PHTHIE, *Phthia*, ville de Thessalie, capitale de la Phthiotide, à l'O., près de Pharsale, avait perdu toute importance dans les temps historiques.

PHTHIOTIDE, *Phthiotis*, petit état de la Thessalie au temps de la guerre de Troie, comprenait toute la partie méridionale de cette région, et renfermait la nation des Maliens et celle des Énianes; la nation dominante se nommait Phthiotes, et avait pour ch.-l. Phthie. Achille était roi des Phthiotes.

PHUL ou SARDANAPALE II, fils de Sardanapale I, roi d'Assyrie. Après la chute de Sardanapale et le démembrement de l'empire d'Assyrie, Phul ne conserva que le roy. de Ninive, où il régna de 759 à 742; il fit la guerre aux Juifs: le roi Manahem acheta de lui la paix 1,000 talents.

PHURNUTUS. *Voy.* CORNUTUS.

PHYSCON (PTOLÉMÉE). *Voy.* PTOLÉMÉE.

PHYSCUS, v. de l'Asie-Mineure, auj. MARMORICE.

PIADA ou PIDAVRA, l'ancienne *Épidaure*, ville de la Grèce moderne (Argolide), à 35 kil. N. E. de Nauplie. Il s'y tint en 1822 la 1re assemblée nationale dans laquelle la Grèce fut déclarée indépendante.

PIALI, capitan-pacha, était Hongrois de naissance, et fut dans son enfance trouvé sur le champ de bataille de Mohacz par des Turcs, qui le sauvèrent (1526). Il fut élevé au sérail par ordre de Mahomet II, parvint au grade de capitan-pacha, prit, avec la flotte turco-française, Messine et Reggio, ravagea Majorque, Minorque, Iviça, battit en 1559 la flotte de Philippe II, assiégea en vain Malte (1565), et conduisit l'expédition de Chypre; mais il fut disgracié avant le succès, par Sélim II.

PIANOZA, *Planasia*, île de la mer Tyrrhénienne, sur les côtes de la Toscane, au S. O. de l'île d'Elbe : 8 kil. sur 4. Quelques familles de pêcheurs. C'était un lieu d'exil sous les Romains.

PIARISTES ou *Pauvres de la mère de Dieu des écoles pieuses*, congrégation érigée en 1624 par Grégoire XV. Joseph Calasanzio en avait donné la première idée en rassemblant de rue en rue les enfants des pauvres pour leur donner leçon chez lui. Les Piaristes font vœu d'instruire gratuitement les enfants des pauvres. Ils sont surtout répandus en Autriche et en Hongrie, où ils ont plusieurs collèges.

PIASINA, riv. de Sibérie (Tomsk), coule au N. O. et se jette dans l'Océan Glacial par 73° 10' lat. N.; cours, 450 kil.

PIAST, tige de la dynastie polonaise des Piasts, était un simple paysan de la Cujavie. Ses concitoyens, appréciant ses vertus, lui conférèrent le suprême pouvoir avec le titre de duc (842); il fit pendant 19 ans (842-61) le bonheur de la Pologne. Il résidait à Gnesne et eut son fils Ziémovit ou Zemowitz pour successeur.

PIASTS (dynastie des), dynastie polonaise qui régna de 842 à 1370. Le chef de cette dynastie fut un duc des Polènes nommé Piast, et le dernier fut Casimir-le-Grand (1370). Après les Piasts, la couronne de Pologne fut momentanément réunie à celle de Hongrie, et peu après commença la dynastie des Jagellons (1386). Une branche des Piasts conserva le duché de Silésie jusqu'en 1675. — Pendant l'anarchie polonaise (1572 et années suiv.), on nomma *Piasts* le parti qui voulait placer sur le trône un prince indigène, parce que plusieurs des compétiteurs se prétendaient issus des Piasts. Ce parti n'eut pas une grande puissance; cependant on peut citer plusieurs choix *piasts* : Wisniowiecki, Sobieski, Leczinski, Stanislas Poniatowski. La plupart de ces choix furent faits sous l'influence de l'étranger.

PIAUHY, riv. du Brésil, naît dans les monts Piauhy, coule 500 kil. au N., tombe dans la Parnahyba, par 6° 8' lat. S., et donne son nom à la prov. de Piauhy. — La prov. de Piauhy, prov. du Brésil, par 3° - 11° lat. S., entre la mer et les prov. de Ceara, de Pernambouc, de Goyaz et de Maranhao, a 970 kil. du N. E. au S. O. sur 565 ; 50,000 hab. Ch.-l., Oeiras; autres villes, Parnahyba, Piraruca, etc. Très montagneuse à l'O. et au S. Vastes plaines à l'extrémité. Climat très chaud, sol fertile; le bétail est sa principale richesse. Mines.

PIAVE, *Plavis*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans les Alpes Noriques, coule au S. O. en arrosant Pieve-di-Cadore et Bellune, tourne au S. E., traverse les prov. de Trévise et de Venise, et se jette dans l'Adriatique par 2 branches. Cours très rapide, de 225 kil. Dans le roy. d'Italie, elle donnait son nom à un dép. dont Bellune était le chef-lieu.

PIAZZA, ville de Sicile (Girgenti), à 26 kil. S. E. de Caltanisetta; 13,500 hab.

PIAZZI (Joseph), astronome, né en 1766 à Ponte (en Valteline), mort à Naples en 1826, entra chez les Théatins, professa les mathématiques à Malte, la philosophie et les mathématiques à Rome, puis à Ravenne, fut appelé en 1780 à Palerme pour y enseigner les hautes mathématiques, fit construire dans cette ville un observatoire qui fut terminé en 1791, et dont il fut nommé directeur, découvrit le premier, en 1801, la planète Cérès, qui porte aussi son nom, et forma un catalogue de 7,646 étoiles. Il fut chargé par le gouvernement napolitain de diverses missions scientifiques, notamment d'établir un système métrique uniforme pour la Sicile. Il était membre des sociétés savantes de Naples, Turin, Gœttingue, Berlin, St-Pétersbourg, Paris, Londres, etc. Il n'a laissé que peu d'écrits : les principaux sont : ses *Leçons d'astronomie* (en italien), 1817; un *Catalogue des Étoiles*, 1803; 2e édition, 1814; *Mémoire sur la nouvelle planète Cérès*, Palerme, 1802.

PIBRAC (Gui DU FAUR, seigneur de), né en 1529 à Toulouse, mort en 1584, étudia le droit à Padoue sous Alciat, fut conseiller au parlement, puis juge-mage, représenta la France au concile de Trente, où il défendit les libertés de l'église gallicane, devint avocat-général, puis conseiller d'État, suivit Henri III en Pologne et tenta en vain de lui conserver ce trône après sa fuite. Il finit par être président à mortier et chancelier de la reine Marguerite, ainsi que du duc d'Alençon. Il a laissé des discours et divers écrits politiques; mais on le connaît surtout comme auteur de *Quatrains moraux*, imprimés à Paris en 1574, in-4, augmentés depuis et traduits en grec, latin, allemand, etc.

PIC DE LA MIRANDOLE, famille italienne, ainsi nommée du château de la Mirandole près de Modène, était originairement feudataire de l'état de Modène, et possédait, outre la Mirandole, Concordia et Quarentola. Elle se rendit indépendante au commencement du XIVe siècle (1312). Elle joua un rôle important dans le parti gibelin pendant les guerres civiles de l'Italie, fut sans cesse déchirée par des discordes intestines, et finalement fut dépouillée de ses états par la maison d'Autriche en 1710, pour s'être attachée à la France dans la guerre de la succession d'Espagne. François-Marie, dernier seigneur de la Mirandole, vit alors ses possessions vendues à Renaud d'Este, duc de Modène, par l'empereur Joseph I, et se retira en France, où sa famille subsiste encore.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), célèbre par sa science et sa précocité, né en 1463, était le 3e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de Concordia. Dès l'âge de dix ans, il s'était placé au premier rang des orateurs et des poëtes de son temps. Abandonnant à ses frères le gouvernement des fiefs qui lui étaient dévolus, il se voua tout entier à l'étude, et parcourut pendant sept ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudiant toutes les sciences connues de son temps, même la cabale, pour laquelle il conçut une folle passion. Il se rendit à Rome en 1486, et, à l'âge de 23 ans, il déclara qu'il y soutiendrait la thèse *De omni re scibili;* il publia dans ce but une liste de 900 propositions; mais au lieu de se mesurer avec lui, les savants du temps accusèrent plusieurs de ses propositions d'hérésie et les firent condamner par le pape Innocent VIII. Il renonça dès lors aux succès mondains et alla vivre dans la retraite à Florence, ne s'appliquant qu'à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il mourut en 1494, à peine âgé de 31 ans. On a de lui : *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ*, Rome, 1486, in-fol. (ce sont les 900 propositions dont il a été parlé); *Apologia J. Pici Miranduli*, 1489 (il y défend celles de ses propositions qui avaient été censurées); *Dispp. adversus astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495; *Epistolæ*, Paris, 1499. Ses œuvres ont été réunies à Bologne, 1496; Venise, 1498, etc.

PICARD (Jean), astronome, né à La Flèche en

1620, mort en 1682 ou 1684, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645 avec Gassendi, fut professeur d'astronomie au collége de France, et membre de l'Académie des Sciences dès sa formation, vint à Uranienbourg pour déterminer, de concert avec Tycho-Brahé, la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre, fit appeler Cassini en France, et eut part à la construction de l'Observatoire de Paris. On lui doit : *Histoire céleste*, 1741 ; *Mesure de la terre*, 1671, in-fol. ; *Voyage d'Uranienbourg*, 1680, in-fol. ; *la Connaissance des temps* de 1670 à 1683, etc.

PICARD (L.-Benoit), auteur dramatique, né à Paris en 1769, mort en 1828, était fils d'un avocat et fut destiné au barreau ; mais, entraîné par son goût vers le théâtre, il se mit dès l'âge de 20 ans à composer, sous les auspices d'Andrieux, son ami, de petites pièces qui réussirent : puis il monta sur la scène, et obtint comme acteur de nouveaux succès. Aux rôles d'auteur et d'acteur, il joignit bientôt celui de directeur, et administra successivement divers théâtres, celui de Louvois, l'*Opéra Buffa*, l'Opéra-Français, l'Odéon ; il donna à ce dernier théâtre pendant plusieurs années une grande vogue. Picard quitta en 1807 la profession de comédien, et fut reçu la même année à l'Académie Française. Il composa pour divers théâtres plus de quatre-vingts pièces, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, qui n'ont pas toutes un mérite égal. On peut citer parmi ses comédies les plus remarquables : *Médiocre et rampant*, *le Conteur*, *la Diligence de Joigny*, *la Petite Ville*, *la Grande Ville* ou *les Provinciaux à Paris* ; *M. Musard*, *les Capitulations de conscience*, *les Marionnettes*, *les Ricochets*, *les Deux Philibert* ; parmi ses opéras-comiques, les *Visitandines*. A une gaieté franche et naturelle, il joignait une entente parfaite de la scène, un dialogue vif, animé et pétillant d'esprit. On a en outre de lui quelques romans : *Eugène de Senneville* ; *l'Exalté*, ou *histoire de Gabriel Desodry* ; *le Gil Blas de la révolution*, ou *les Confessions de Laurent Giffard* : ces ouvrages ont peu ajouté à sa réputation. On a imprimé le *Théâtre de Picard* en 10 vol. in-8, 1811-1823.

PICARDIE, ancienne prov. et grand-gouv. de France, était bornée au N. par l'Artois et le Boulonais, au S. par l'Ile-de-France, à l'E. par la Champagne, à l'O. par la Manche et la Normandie. Capit., Amiens. Division : Haute et Basse, la 1[re] se subdivisant en Thiérache, Vermandois, Santerre, Amiénois (qu'on nomme parfois Moyenne-Picardie) ; la 2[e] se composant du Ponthieu avec Vimeux et du *Pays reconquis*. Beaucoup de plaines ; grains en abondance, peu de fruits et de légumes, plantes oléagineuses. Marnes, tourbes. — La Picardie fut primitivement habitée par les *Morini*, *Ambiani*, *Veromandui*, *Bellovaci* et *Suessiones* ; sous les Romains, elle fit partie de la 2[e] Belgique. Clodion, chef des Francs, la conquit ensuite et fit d'Amiens sa capitale ; depuis, elle fut comprise dans le roy. de Soissons et plus tard dans le roy. de Neustrie ; elle passa de là aux comtes de Flandre, fut prise par les Anglais sous Philippe de Valois et Charles VI, reconquise par Charles VII, engagée par celui-ci aux ducs de Bourgogne et réunie en 1463 à la couronne de France par Louis XI. Le nom de Picardie n'apparaît pas avant le XIII[e] siècle. La Picardie forme auj. le dép. de la Somme et partie de celui de l'Aisne.

PICART (Etienne), surnommé *le Romain*, à cause de son long séjour à Rome, graveur, né en 1631 à Paris, mort en 1721 à Amsterdam, avait longtemps habité l'Italie. Il travailla au *Cabinet du roi*, et grava surtout l'histoire et le portrait. — Son fils, né à Paris en 1663, mort à Amsterdam en 1733, dessina et grava très habilement d'abord ; il adopta ensuite une manière expéditive qui lui fit gagner beaucoup d'argent, mais qui perdit sa réputation. Les planches qu'il grava pour les *Cérémonies religieuses de toutes les nations*, de J.-F. Bernard et Bruzen de la Martinière, ont popularisé son nom.

PICCINI (Nicolo), compositeur, né à Bari en 1728, élève de Léo, habita successivement Naples, Rome, et vint se fixer en France en 1776. Il y eut pour rival Gluck ; le public se partagea en Gluckistes et Piccinistes, et la polémique dégénéra en querelles furieuses. Gluck enfin quitta la place ; mais Piccini trouva un nouveau rival dans Sacchini. Piccini était sous Louis XVI directeur de l'école de chant ; la révolution lui fit perdre ce poste ; il repassa en Italie, puis revint en France sous le Directoire et obtint une pension ; il mourut à Passy en 1800 presque oublié. On a de lui plus de 150 opéras : les plus connus sont *Zenobia*, *la Cecchina*, *Olimpiade*, *Roland*, *Atys*, *Didon* (son chef-d'œuvre), *Diane et Endymion*, *Pénélope*, etc. Marmontel, qui était à la tête de ses partisans, a fait les paroles de la plupart de ses opéras. — Son fils, Joseph Piccini (1758-1826), a fait les paroles de quelques opéras et quelques comédies.

PICCININO (Nicolo), célèbre condottiere, né à Pérouse, fut élève de Braccio, servit Phil.-Marie Visconti, remporta plusieurs avantages sur le comte d'Urbin, sur Carmagnole, sur Sforza, perdit la bataille d'Anghiari (1440), prit les forteresses du Bressan, du Bergamasque, et fut nommé par Visconti souverain de Bologne. Il mourut de chagrin en 1444, après avoir éprouvé de grands revers. — Jacques Piccinino, son fils, suivit ses traces, se mit au service de Venise (1450-54), entreprit ensuite la guerre pour son compte, fit marché avec Jean, duc d'Anjou, pour attaquer le roy. de Naples, le trahit pour Ferdinand I, mais fut deux ans après arrêté et étranglé en prison.

PICCOLOMINI (les), nom de l'une des familles nobles qui se disputaient le pouvoir à Sienne ; ils se firent admettre en 1458 dans l'ordre du peuple. En 1538, ils succédèrent aux Petrucci comme chefs de la république ; mais en 1541, l'influence de l'Espagne fit cesser leur domination. Cette famille a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres deux papes (*Voy.* PIE II et III), et un célèbre général des Impériaux, Octave Piccolomini (*Voy.* ci-après).

PICCOLOMINI (Alexandre), de la noble famille des Piccolomini, né à Sienne en 1508, mort en 1578, archevêque de Patras (*in partibus*) et coadjuteur de l'archevêque de Sienne, était habile en jurisprudence, théologie, philosophie, médecine, mathématiques. Il a beaucoup écrit. On a de lui entre autres ouvrages des traités de *Morale* et de *Philosophie*, et *la Rafaella* ou *della Creanza delle donne*, (Milan, 1558, in-8), trad. sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames en forme de dialogues*, ouvrage licencieux qu'il condamna lui-même.

PICCOLOMINI (Alphonse), duc de Montemarciano, chef de bande au XVI[e] siècle, fut excommunié et privé de ses biens par Grégoire XIII pour ses méfaits, porta pour se venger la dévastation dans les états de l'Église (1582), et força le souverain pontife à lui restituer ses biens, alla servir en France huit ans, et finit par être pendu, après avoir été défait par le grand-duc de Toscane en 1591.

PICCOLOMINI (Octave), fameux général des Impériaux, né à Sienne en 1599, avait servi d'abord en Italie, puis se signala en Allemagne dans la guerre de Trente-Ans, eut part à la bataille de Lutzen, commanda une aile à celle de Nordlingue, prit diverses places de Souabe, de Franconie, préserva les Pays-Bas de l'attaque des Français, devint général en chef des troupes espagnoles aux Pays-Bas, fut rappelé en Allemagne en 1648 avec le titre de feld-maréchal, et arrêta un instant les Suédois, fut commissaire de l'Autriche au congrès de Nuremberg, devint prince de l'empire et reçut le duché d'Amalfi. Il mourut à Vienne en 1656.

PICENTINS, *Picentini*, auj. partie N. O. de la *Principauté citérieure*, petit état de l'Italie, au S. de la

Campanie, le long de la mer Tyrrhénienne, entre les embouchures du Sare et du Silare, semble avoir été une colonie du *Picenum*. Picentia (ch.-l., près de la côte), Sorrente, Nucérie, Salerne, en furent les villes principales. Cet état fut soumis par les Romains, de 343 à 266 av. J.-C.

PICENUM, auj. *Marche d'Ancône*, petit état de l'Italie, sur la mer Adriatique, entre les *Senones* au N., les *Prætutii* au S., avait pour villes principales Asculum, Picenum, Firmum, Auximum, Cingulum, et fut soumis par les Romains en 268 av. J.-C. Ses habitants s'appelaient *Picéniens*. Il ne faut pas les confondre avec les *Picentins*, qui étaient beaucoup plus au sud et sur la mer Tyrrhénienne.

PICHDADIENS, la plus ancienne dynastie des rois de Perse, est plus fabuleuse qu'historique. Ce nom, qui dérive du mot *pichdad*, *bon justicier*, surnom d'un des rois de la dynastie, semble résumer toutes les populations persanes qui ont précédé Zoroastre. La dynastie des Pichdadiens fut fondée à une époque fort reculée par Kaïomaratz (ou le premier homme). Parmi les successeurs de celui-ci, on connaît surtout : Djemschid, Zohâk, Feridoûn. Cette dynastie fut remplacée vers l'an 720 av. J.-C. par celle des Kaïaniens (ou Achéménides).

PICHEGRU (H.), général français, natif d'Arbois (1761), fut d'abord répétiteur de mathématiques au collége de Brienne quand Bonaparte y était élève, puis s'engagea. Il était sous-officier en 1789 ; il embrassa avec ardeur les doctrines révolutionnaires, obtint le commandement d'un bataillon de volontaires, passa à l'armée du Rhin, où il devint successivement général de brigade, général de division, général en chef, seconda les opérations de Hoche, et prit après lui le commandement général des armées de la Moselle et du Rhin (1793). Mis ensuite à la tête de l'armée du Nord, il la réorganisa, battit les alliés à Cassel, Courtray, Menin, Rousselaer, Hooglede, entra dans Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue, passa le Wahal sur la glace, pénétra en Hollande, occupa Amsterdam et les Provinces-Unies (janvier et février 1795), et prit la flotte hollandaise. Mais, au milieu de ces brillants succès, il se laissa séduire par les offres du prince de Condé (qui lui promettait 1,000,000 de fr. comptant, 200,000 fr. de rente, Chambord, le duché d'Arbois, etc.) : il consentit dès lors à servir la cause royaliste, et laissa l'Autriche remporter quelques avantages sur ses troupes. Devenu suspect au Directoire, il fut révoqué, et vécut deux ans dans la retraite à Arbois ; élu membre du Conseil des Cinq-Cents, il cabala, tenta d'ourdir un complot, et fut déporté à Sinnamari. Il parvint à s'évader et passa en Angleterre, puis rentra secrètement en France avec George Cadoudal en 1804, et y devint l'objet des recherches les plus actives de la police de Bonaparte. Ayant enfin été découvert, il fut enfermé au Temple. Il y périt au bout de peu de jours. Le bruit courut qu'il avait été étranglé ; le gouvernement publia qu'il s'était donné la mort.

PICHINCHA, volcan de l'Amérique du Sud, dans la républ. de l'Equateur, au S. E., à 11 kil. O. de Quito, par 0° 11' lat. S., et 81° 12' long. O. ; 4,996 mètres de haut. Les fréquentes éruptions de ce volcan ont causé les plus grands ravages, surtout en 1535, 1577, 1660 et 1690. — Il a donné son nom à une prov. de l'Equateur, qui a pour ch.-l. Quito.

PICO, une des Açores, par 38° 22' lat. N. et 30° 26' long. O., à 80 kil. de Ternate, et à l'O. N. O. de San-Miguel : 40 kil. sur 16 ; 27,200 hab. Ch.-l., Villa-da-Laguna ; montagne volcanique toujours couverte de neige. Vins dits de *Malvoisie* et *vino seco*.

PICO ou PIC DE LA MIRANDOLE. *Voy.* PIC.

PICPUS, petit village à l'E. de Paris, joint actuellement au faubourg Saint-Antoine, devint en 1601 le siége d'une congrégation de religieux du tiers-ordre de Saint-François, qui prit de là le nom d'*ordre de Picpus*.

PICQUIGNY, ch.-l. de canton (Somme), sur la Somme, à 12 kil. N. O. d'Amiens ; 1,500 hab. Guillaume *Longue-Epée*, duc de Normandie, y fut assassiné. Louis XI y conclut avec Edouard IV, roi d'Angleterre, un célèbre traité de paix (29 août 1475).

PICTAVI ou PICTONES, peuple de Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine deuxième au N., avait pour ch.-l. *Pictavi*, anciennement *Limonum* (Poitiers) ; leur pays répondait au *Poitou* actuel.

PICTES, *Picti*, anciens habitants de la Calédonie, commencent à paraître dans l'histoire au II[e] siècle, et deviennent célèbres à partir de Septime-Sévère. On dérive ordinairement leur nom de *picti* (peints), comme s'il signifiait *tatoués*. Il est plus probable qu'il vient du mot gaélique *pictioch*, voleurs, que durent donner à leurs voisins indomptés du nord les Bretons soumis à l'empire. Au III[e] siècle, toute la Bretagne barbare fut partagée entre les Pictes, et les Scots, dont une tribu, les Duns, avaient le S. O. de l'Ecosse actuelle. Ces deux peuples, au reste, étaient de même race et parlaient un dialecte gaélique. Les Pictes et les Scots se réunirent souvent pour envahir le pays au sud, soit sous les Romains, soit après l'abandon de la Bretagne par Honorius. Sans cesse en guerre, soit avec les Scots, soit entre eux, les Pictes finirent par décliner. Kenneth II, roi des Scots, en réunissant les deux couronnes des Scots et des Pictes, fit prédominer le premier nom.

PICTET (Benoît), théologien protestant, né à Genève en 1655, mort en 1724, exerça le ministère et professa la théologie dans sa ville natale, et fut membre de l'académie de Berlin. Il a laissé 50 ouvrages, entre autres : *Traité contre l'indifférence des religions ; Theologia christiana ; Histoire de l'Eglise et du monde*, Genève, 1712, in-4 ; *Annales des* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*.

PICTET (Max.-Aug.), savant génevois, né en 1752, mort en 1825, un des cinq inspecteurs-généraux de l'université impériale (1803, etc.), professeur d'histoire naturelle à Genève, président de la société pour l'avancement des arts de cette ville, correspondant de l'Institut de France, membre des acad. d'Edimbourg, Munich, etc., a créé avec son frère la *Bibliothèque britannique*, dite depuis 1816 *Bibliothèque universelle de Genève*.

PICTET (Ch.) DE ROCHEMONT, frère du précédent, né en 1755, mort en 1824, servit dix ans en France (1775-85), organisa les milices génevoises pour le gouv. aristocratique, 1789, quitta la carrière politique quand Genève fut devenue française, créa avec son frère la *Bibliothèque britannique*, rédigea le *Journal d'agriculture*, fut plénipotentiaire de Genève à Vienne (1814), à Paris (1815). On lui doit entre autres écrits : *Tableau de la situation actuelle des États-Unis de l'Amérique*, 1795 et 96, 2 vol. in-8 ; *Cours d'agriculture anglaise*, 10 vol. in-8, 1810 ; une traduction de la *Théologie naturelle* de W. Paley, 2[e] édit., Paris et Genève, 1818, in-8.

PICTONES. *Voy.* PICTAVI.

PICTOR (Q. FABIUS), historien latin. *Voy.* FABIUS.

PICTORIUS. *Voy.* PITTORIO.

PICUMNUS et PILUMNUS, dieux italiens, fils de Jupiter, présidaient aux mariages et à la tutelle, et avaient inventé, le premier, l'art de fumer les terres, l'autre, celui de moudre le grain. Pilumnus était surtout révéré des meuniers et des boulangers.

PICUS (c.-à-d. *pivert*), roi des Aborigènes en Italie, eut pour père Saturne, aima Canente, et fut changé en pivert par Circé, qu'il avait dédaignée.

PIDOUX (J.), médecin de Henri III, de Henri IV, né vers 1550, mort en 1610, découvrit les eaux de Pougues (Nivernais), et introduisit les douches en France.

PIDPAY. *Voy.* PILPAY.

PIE I (saint), pape de 142 à 157, combattit les hérésies de Valentin et de Marcion. On a quelques *Lettres* de lui. Il fut nommé *Pie* pour sa piété.

PIE II, *Æneas Sylvius Piccolomini*, pape de 1458 à 1464, né à Corsignano (nommée depuis Pienza) en 1405, reçut la pourpre en 1456, remplit diverses missions politiques, fit tout pour organiser la croisade contre les Ottomans, pressa le roi de France, le duc de Bourgogne, la république de Venise, et se mit en personne à la tête du mouvement qu'il voulait opérer; mais il mourut à Ancône au moment de s'embarquer. Il avait obtenu de Louis XI la révocation de la pragmatique-sanction de Bourges. Æneas Sylvius fut à la fois théologien, orateur, diplomate, canoniste, historien, géographe, poëte même; il a laissé, entre autres ouvrages: la *Description de l'état de l'Allemagne*, l'*Histoire de l'Empire sous Frédéric III*, des *Lettres*, des *Harangues*, un roman d'*Euryale et Lucrèce*. Il a eu part aux *Mémoires* sur sa vie, publiés par son secrétaire Gobellini.

PIE III, *Fr. Todeschini* ou *Piccolomini*, fils d'une sœur de Pie II, qui lui permit de prendre son nom, succéda, en 1503, au pape Alexandre VI: il ne régna que 25 jours et fut remplacé par Jules II.

PIE IV, *J.-Ange Medici* ou *Medichino*, pape de 1559 à 1565, frère du marquis de Marignan, fit la guerre aux Turcs, vit finir le concile de Trente (1563), dont il confirma les canons, embellit Rome, rétablit l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et créa l'imprimerie du Vatican. On lui reproche ses rigueurs à l'égard des Caraffa.

PIE V (saint), *Mich. Ghisleri*, pape, né à Milan en 1504, entra chez les Dominicains, fut prieur de l'ordre, y fit refleurir la discipline, et fut élu pape en 1566. Il fut très sévère pour les hérétiques et alluma contre eux les bûchers de l'inquisition, eut part aux frais de l'armement de la flotte qui remporta la victoire de Lépante, et fut canonisé en 1713. Ses *Lettres* ont été publiées à Anvers, 1640, in-4.

PIE VI, *J.-Ange Braschi*, pape de 1775 à 1799, né en 1717 à Césène, avait été trésorier de la chambre apostolique sous Benoit XIV, cardinal sous Clément XIV. Il désapprouva la constitution civile du clergé, favorisa les Austro-Russes, vit Bonaparte lui prendre Urbin, Ferrare, Bologne, Ancône, signa la paix avec la république française à Tolentino (1797), paya 31 millions, et perdit beaucoup de beaux tableaux. Il n'en fut pas moins détrôné bientôt après par Berthier, à la suite du meurtre de Duphot dans une émeute; il se vit arraché de Rome et conduit à Florence, puis en France. Transporté alors de ville en ville, il mourut à Valence en 1799. Les *Mémoires historiques et philosophiques* de Bourgoing (1798) sont une violente diatribe contre Pie VI. L'abbé Blanchart y répondit par son *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, Lond., 1800.

PIE VII, *Barnabé Chiaramonti*, pape de 1800 à 1823, né à Césène en 1740, d'abord bénédictin, devint à 40 ans évêque de Tivoli, reçut la pourpre en 1785 avec le siége d'Imola, fut élu pape après un long interrègne et un long conclave à Venise (1800), réorganisa et fit refleurir l'état romain, signa un concordat avec Bonaparte (1801), puis vint le sacrer à Paris (1804); mais il eut bientôt avec lui des démêlés, et l'excommunia. Pris dans Rome par le général Miollis, il fut amené à Savone, puis à Fontainebleau, où il subit une dure captivité pour avoir refusé à l'empereur toutes ses demandes. Il ne vit ses fers brisés qu'au commencement de 1814. Il retourna dans ses états, et eut la générosité de donner asile dans Rome à la famille de son ancien persécuteur. On a: *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par Beauchamp, 1814; *Précis historique sur Pie VII*, par Cohen, in-8; *Histoire de Pie VII*, par M. Artaud, 1837.

PIE VIII, *Saverion Castiglioni*, né à Cingoli (États de l'Église) en 1761, était évêque de Frascati lorsqu'il fut élu pape en 1829 après la mort de Léon XII. Il mourut en 1830, après avoir régné un an et huit mois, sans avoir rien fait d'important.

PIEDICORTE, ch.-l. de cant. (Corse), à 16 kil. S. E. de Corte; 600 hab.

PIEDICROCE, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. N. E. de Corte; 500 hab.

PIEDIMONTE, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 31 kil. N. de Caserte; 6,000 hab. Beau palais. Toile, papier, usine à cuivre.

PIEDRAS (LAS), cap de l'Etat de la Plata (prov. de Buenos-Ayres), sur l'Atlantique, dans l'estuaire du Rio de la Plata, au S. et en face de Montevideo. Les insurgés de Buenos-Ayres défirent près de là, en 1811, les troupes espagnoles.

PIÉMONT (c.-à-d. pays au pied des monts), en italien *Piemonte*, en latin moderne *Pedemontium*, région de l'Italie sept., à l'E. des Alpes grecques et au N. des Alpes maritimes, forme avec la Savoie le noyau des États sardes et comprend 5 intend. générales: Turin, Coni, Alexandrie, Novare, Aoste: 270 kil. sur 225; 2,600,000 hab. Capitale, Turin. Le Piémont est arrosé par le Haut-Pô; le climat varie suivant la hauteur: le sol est fertile en riz et autres grains, oranges, figues, truffes blanches; de belles forêts y donnent de la térébenthine, des noix de galle, etc.; on y recueille de la soie en abondance. L'industrie y est florissante. Alfieri, Lagrange, etc., sont nés en Piémont. — Au XIIIe siècle, le comte Thomas II de Savoie, ayant été nommé vicaire de l'Empire en Piémont, s'intitula prince de Piémont. De ses deux fils, Thomas III et Amédée V, sortirent deux lignes, l'une des princes de Piémont, l'autre des comtes de Savoie. Amédée VIII, un de ces derniers, déclaré, en 1416, duc de Savoie, réunit les possessions des deux lignes à la mort de Louis, son beau-père: depuis, le Piémont n'a plus été séparé de la Savoie. Au dernier siècle, pendant les guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, le Piémont s'accrut de quelques annexes aux dépens du duché de Milan, savoir: 1° Alexandrie et Valence, la Lomelline, le val di Sesia (1703); 2° le Tortonais, le Novarais (1735 et 1736); 3° le Vigevanasc, partie du comté d'Anghiera, partie du Pavesan (Voghera, etc.), et le territoire de Bobbio (1743). En 1796, le Piémont fut occupé par les Français, et fit presque totalement partie de la république, puis de l'empire français, et composa les dép. de la Doire, du Pô, de la Stura, de la Sésia, de Marengo; la partie orientale fournit au royaume d'Italie le dép. de l'Agogna (ch.-l. Novare). Le Piémont fit retour au roi de Sardaigne en 1816. *Voy.* SARDES (ÉTATS-).

PIENZA, jadis *Corsignano*, ville de Toscane (Sienne), à 9 kil. S. O. de Montepulciano. Evêché. Patrie de Pie II, qui lui donna son nom.

PIERCY, comte de Northumberland. *Voy.* PERCY.

PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine, disputèrent aux Muses le prix du chant, furent vaincues et métamorphosées en pies. — Les Muses elles-mêmes sont souvent nommées *Piérides* chez les poëtes, à cause du mont Piérus qui leur était consacré, ou pour leur victoire sur les filles de Piérus.

PIERIE, *Pieria*, région de la Macédoine, sur la côte occid. du golfe Thermaïque, entre l'Haliacmon et la mer. Dium, Pydna, Méthone, en étaient les princip. villes. Elle devait son nom au mont Piérus.

PIERIUS MONS. *Voy.* PIÉRUS.

PIERRE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 28 kil. N. de Louhans; 1,600 hab.

PIERRE-BUFFIÈRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), sur la Briance, à 17 kil. S. E. de Limoges; 1,500 hab.

PIERRE-CHATEL, fort de France (Ain), sur le Rhône, commande le passage de France en Savoie.

PIERRE (LA PETITE-). *Voy.* PETITE-PIERRE.

PIERRE (saint), en lat. *Petrus*, en hébreu *Céphas*,

dit *le prince des apôtres*, était frère de saint André, premier disciple du Sauveur, et s'appelait d'abord Simon Bar-Jone. Jésus le choisit pour son vicaire en lui adressant ces paroles : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Effrayé pendant la passion de Jésus, Pierre renia son maître, mais il se repentit bientôt. Il fut un de ceux qui furent les premiers instruits de la résurrection de J.-C. Il prêcha avec succès le christianisme dans Jérusalem, convertit en un jour 5,000 Juifs ou étrangers, siégea d'abord à Antioche, puis passa à Rome, où il fut martyrisé avec saint Paul l'an 65. On célèbre sa fête le 29 juin. On a de lui des *Epîtres aux Juifs convertis*. — On compte encore quelques autres saints du nom de Pierre, entre autres : saint Pierre, évêque de Sébaste ; — saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne ou d'Imola (433-452), éloquent orateur, auteur de 176 *homélies* (Augsbourg, 1758), et frère de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse ; on le fête le 9 janvier ; — saint Pierre d'Alcantara, ainsi nommé de sa ville natale, franciscain (1499-1562), qui fut un modèle de pénitence ; — saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. *Voy.* NOLASQUE.

PIERRE I, roi d'Aragon (1094-1104), fut proclamé devant Huesca, à la mort de Sancho Ramire, son père, prit cette ville (1096) après la vict. d'Alcazar, conquit ensuite Balbastro (1101) et d'autres districts, et laissa le trône à son frère, Alphonse-le-Batailleur.

PIERRE II, roi d'Aragon, fils et successeur d'Alphonse II (1196-1213), persécuta les Vaudois dans ses états, s'unit au roi de Castille Alphonse IX contre Sanche VIII, roi de Navarre, puis marcha avec ces deux princes contre les Almohades, qu'il vainquit à las Navas de Tolosa (1213). Il alla ensuite porter secours aux Albigeois : défait par Simon de Montfort à Muret (1213), il resta sur le champ de bataille.

PIERRE III, dit *le Grand*, roi d'Aragon (1276-85), né en 1239, fils et successeur de Jacques I, fut secrètement le moteur des Vêpres Siciliennes, se fit reconnaître roi en Sicile, fut excommunié par le pape, qui donna ses états à Charles de Valois, mais se défendit bien contre Charles et contre son propre frère Jacques, roi de Majorque, et mourut avant la fin de la guerre.

PIERRE IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon (1336-1387), fils et successeur d'Alphonse IV, né en 1319, dépouilla le roi Jacques II de Majorque, s'allia contre les Maures au Portugal et à la Castille (1340-42), battit sur mer près d'Alghero les Génois qui lui disputaient la Sardaigne (1353), soutint Henri de Transtamarre contre son frère (1357-65), mais ensuite s'allia au roi de Portugal, Pierre-le-Cruel, contre Henri (1369), à condition qu'il aurait lui-même en partage une partie du royaume de Castille, fut forcé de renoncer à ses prétentions par la paix d'Almazan (1374), et conclut avec les Génois un traité au sujet de la Sardaigne (1386). Diverses révoltes troublèrent son règne. Pierre IV avait fondé l'université de Huesca.

PIERRE I, roi de Sicile (1282-85), est le même que Pierre III, roi d'Aragon.

PIERRE II, roi de Sicile (1337-42), fils et successeur de Frédéric II, avait été associé au trône dès 1321. Il se fit haïr, excita des révoltes et allait avoir la guerre au dehors lorsqu'il mourut.

PIERRE, dit *le Cruel*, roi de Castille (1350-67), né en 1334, fils et successeur d'Alphonse XI, gouverna cruellement et arbitrairement, tua Éléonore de Guzman, maîtresse de son père (1351), abandonna le lendemain de ses noces sa femme Blanche de Bourbon, puis l'enferma et la fit mourir (1361) ; égorgea Jean, son cousin, Frédéric son oncle, et préparait le même sort à son frère naturel, Henri de Transtamarre ; mais ce prince s'enfuit en France, revint suivi de Duguesclin et d'une armée française, détrôna le tyran et prit la couronne de Castille (1366). L'année suivante, Pierre fut rétabli par le prince Noir, et redoubla de cruautés. Duguesclin, de retour, le battit à Montiel (1368), le fit prisonnier, et Henri le tua de sa main (1369).

PIERRE I, dit *le Justicier* et *le Cruel*, roi de Portugal (1357-67), né en 1320. Il avait, avant de monter sur le trône, épousé secrètement en secondes noces Inès de Castro, qu'Alphonse IV, son père, fit périr (1355) ; il se révolta, puis consentit à poser les armes et promit de pardonner aux auteurs du meurtre ; mais dès qu'il fut devenu roi, il se les fit livrer par Pierre-le-Cruel de Castille, leur fit arracher le cœur en sa présence à Santarem en 1360 ; fit exhumer Inès, et lui rendit les honneurs royaux. Il se montra juste, mais sans pitié, réforma les abus, réprima l'insolence de la noblesse, les crimes et les excès du clergé, fit des réglements utiles, allégea les impôts, fut libéral et bienfaisant.

PIERRE II, régent, puis roi de Portugal, deuxième fils de Jean IV, s'unit à sa mère et aux Jésuites pour faire tomber du trône Alphonse VI son frère, s'empara de la régence en 1667, épousa Marie-Françoise de Savoie, sa belle-sœur, qu'il avait fait séparer de son premier époux, fit conduire Alphonse à Terceire ; puis à Cintra (où il mourut en 1683), signa la paix avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance du Portugal (1668), traita avec les Provinces-Unies (1669), se déclara pour la France au commencement de la guerre de la succession d'Espagne (1701), puis entra dans la grande alliance contre les Français (1703), et mourut en 1708.

PIERRE III, 2ᵉ fils de Jean V, épousa sa nièce Marie Iʳᵉ, et devint ainsi roi de Portugal de 1777 à 1786. Sous son règne s'établit en Portugal la prépondérance des Anglais.

PIERRE IV, vulgairement dit DON PEDRO, roi de Portugal et empereur du Brésil. *Voy.* PEDRO.

PIERRE, duc de Coïmbre. *Voy.* COIMBRE.

PIERRE-LE-BEAU OU CALOPIERRE, Valaque de naissance, fonda avec Asan, son frère, le nouveau roy. de Bulgarie ou royaume Valaco-Bulgare, aux dépens des Grecs, en 1186, fut en relation avec l'empereur Frédéric I, et périt assassiné en 1197.

PIERRE, dit *l'Allemand*, fut roi de Hongrie (1038-1041), après son oncle Etienne I, déplut par sa cruauté, ses exactions, son amour pour les Allemands, fut chassé et remplacé par Aba, beau-père d'Etienne, revint aidé de l'empereur Henri III (1044), et se reconnut vassal de l'empire germanique (1045). Il causa une nouvelle révolte, eut les yeux crevés et mourut trois jours après en prison (1047).

PIERRE I, dit *le Grand*, czar ou empereur de Russie, né en 1672, était le troisième fils d'Alexis. A la mort de son frère aîné Fédor II, en 1682, il fut placé sur le trône par les grands, au préjudice d'Ivan son 2ᵉ frère, puis fut forcé par la révolte des Strélitz d'adopter ce prince pour collègue (1682-96), reconnut aussi sa sœur Sophie pour co-régente (1686-89), resta seul maître par la mort d'Ivan et l'emprisonnement de Sophie, et résolut d'affranchir, d'accroître et de civiliser la Russie. Pour y réussir, il voulut visiter par lui-même les nations les plus civilisées ; il partit en 1697, accompagné de Lefort ; alla d'abord en Hollande, y apprit l'art de charpentier de vaisseau en travaillant dans les chantiers de Saardam comme simple ouvrier sous le nom de Peter Michaelof, puis visita l'Angleterre, où il choisit d'habiles ingénieurs pour tracer un canal du Don au Volga. Rappelé en Russie en 1698 par une révolte des Strélitz, il fit égorger 4,000 de ces soldats rebelles. Il fonda St-Pétersbourg en 1703, puis s'unit au roi de Pologne Auguste II contre Charles XII, et, après avoir été plusieurs fois battu par ce dernier, (1705, 1706, etc.), il finit par le vaincre à Pultava (1709). Il reprit en 1710 à la Suède la Livonie, l'Esthonie, la Carélie, puis marcha contre les Turcs, alliés de Charles XII ; mais il se laissa cerner à Houch,

sur le Pruth, et n'échappa que grâce à sa femme Catherine, qui acheta la paix (1710). Il conquit la Finlande (1713), ainsi qu'Aland (1714), après avoir remporté une victoire sur mer. Pendant ces guerres, il ne cessait de s'occuper de ses grandes réformes; il améliora la justice, la police, créa une marine, encouragea les manufactures, institua le saint-synode en remplacement du patriarcat, et fonda l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; mais il ternit sa gloire en faisant mourir son fils aîné Alexis, qui se prononçait trop hautement contre ses réformes (1718). Il fit en 1721 avec la Suède la paix de Nystadt, par laquelle il gardait toutes ses conquêtes; enleva plusieurs provinces à la Perse (Daghestan, Chirvan, Mazendéran, Asterabad, 1723). Il mourut le 8 février 1725, d'une maladie honteuse. Catherine Ire sa femme lui succéda. Pierre mérita le titre de *Grand* par ses vastes entreprises, mais il fut emporté, débauché et cruel. Il se plaisait souvent à exécuter lui-même les arrêts de mort qu'il avait prononcés. Voltaire a rédigé une *Histoire de la Russie sous Pierre-le-Grand*, 1759-63, qui est peu estimée: Halem a donné (en allemand) l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, Munster, 1803-05, 3 vol. in-8.

PIERRE II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre-le-Grand, eut le titre de czar de 1727 à 1730, et mourut de la petite-vérole à 15 ans. Son règne n'offre d'événements que la disgrâce de Menzikoff. Anne Ivanovna lui succéda.

PIERRE III, né en 1742, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre-le-Grand, naquit en 1728, fut fait grand-duc en 1742, prit pour femme la fameuse Catherine d'Anhalt-Zerbst, avec laquelle il vécut très mal; monta sur le trône en 1762, et soudain changea le système du cabinet, fit la paix avec Frédéric II, roi de Prusse, s'unit à lui, réforma divers abus, et créa quelques institutions utiles, mais il déplut aux Russes en s'entourant d'étrangers. Il se disposait à répudier Catherine, lorsque cette princesse le détrôna (1763). Elle se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II, et sept jours après fit étrangler son mari dans sa prison, 1763. Plus tard, parurent deux faux Pierre III. *Voy.* POUGATCHEF.

PIERRE, dit *Mauclerc*, comte de Bretagne, fils du comte de Dreux, Robert, épousa Alix (fille de Guy de Thouars et héritière de la Bretagne), devint par ce mariage régent de la Bretagne (1213-37), et vit son fils Jean I lui succéder lors de sa majorité. Il se croisa deux fois (1240 et 1247), et mourut en revenant en France (1250). Sa turbulence, son esprit, sa mauvaise foi, lui valurent le surnom de *Mauclerc*. Il avait eu part à diverses révoltes et ligues contre la régente Blanche.

PIERRE DE COURTENAY, comte d'Auxerre et de Nevers, empereur français de Constantinople, était cousin de Philippe-Auguste. Appelé à la mort de Henri I pour lui succéder (1216), il se mit en route, mais il fut trahi par les Vénitiens au siége de Durazzo, et tomba aux mains de Théodore l'Ange, qui, après deux ans de prison, le fit mourir (1219). Yolande, sa seconde femme, gouverna pendant sa captivité.

PIERRE-L'ERMITE, natif d'Amiens, était noble. Il quitta les armes pour la robe d'ermite, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte en 1093, revint par Rome avec une lettre du patriarche de Jérusalem, Siméon, au pape, et peignit si pathétiquement les maux des Chrétiens en Orient ainsi que les profanations du tombeau du Christ, qu'Urbain II le chargea de préparer les esprits à la première croisade. Pierre parcourut l'Occident pieds nus, une corde à la ceinture, le crucifix à la main, et partout souleva les populations; puis, quand la croisade eut été résolue au concile de Clermont (1095), il se mit avec Gautier-sans-Avoir à la tête de la première armée de Croisés. N'ayant ni vivres ni argent, il perdit beaucoup de monde en Hongrie, en Bulgarie, bien plus encore en Asie-Mineure, et arriva presque seul à Constantinople. Il assista au siége d'Antioche (1098), et mourut en 1115 au couvent de Neu-Moutier (près de Huy dans le diocèse de Liége), qu'il avait fondé.

PIERRE-LE-VÉNÉRABLE OU DE CLUNY, ainsi nommé de ce qu'il fut abbé et général de l'ordre de Cluny, était d'Auvergne et d'illustre famille. Il donna l'exemple de toutes les vertus, rétablit une discipline sévère dans ses couvents, fut le protecteur d'Abélard en même temps que l'antagoniste des hérétiques, et mourut en 1156, à 65 ans environ. On a de lui des *Lettres*, des *Traités* (dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, t. 22).

PIERRE D'ABANO, médecin et astrologue, d'Abano près de Padoue, né en 1250, mort en 1316, professa la médecine avec un grand succès à Padoue, et laissa, entre autres ouvrages: *Conciliator philosophorum et præcipuè medicorum*, Venise, 1471. Il fut accusé de magie et condamné au feu, mais il mourut avant l'exécution.

PIERRE (J.-B. Marie), peintre, né à Paris en 1714, mort en 1789, élève de Ch. Natoire, se distingua par un faire facile et large, et devint premier peintre du roi. Il dut une bonne part de ses succès à sa fortune et à sa figure. On estime de lui: *Saint Pierre guérissant les boiteux*, *la Mort d'Hérode*, etc.

PIERRE LOMBARD, scholastique. *Voy.* LOMBARD.

PIERRE DE LUNE, antipape. *Voy.* LUNE.

PIERRE (SAINT-). *Voy.* SAINT-PIERRE.

PIERREFITTE, ch.-l. de canton (Meuse), sur l'Aire, à 25 kil. N. O. de Commercy; 1,000 hab. Grains, huile, navette, etc. — Plusieurs villages de France portent le même nom, notamment dans les dép. de la Seine, de l'Oise et des Hautes-Pyrénées, mais ils sont peu importants.

PIERREFONTAINE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 20 kil. S. E. de Baume-les-Dames; 1,300 hab.

PIERREFORT, ch.-l. de cant. (Cantal), à 24 kil. S. O. de Saint-Flour; 1,300 hab.

PIERRELATTE, ch.-l. de cant. (Drôme), à 13 kil. S. de Montélimart; 3,500 hab. Vieux château.

PIERREPORT, *Durvus mons*, mt de Suisse (Berne).

PIERUS ou PIERIUS MONS, chaîne de mont. de la Macédoine, courait en Piérie parallèlement au bord occid. du golfe Thermaïque. La fable en faisait le séjour des Piérides et une des résidences des Muses.

PIETAS JULIA, la même que Pola. *Voy.* POLA.

PIETERS (Bonav.), peintre de marine, flamand, né en 1614 à Anvers, mort en 1652, cultivait aussi avec succès la poésie. — Un autre Pieters, d'Anvers, né en 1648, avait un grand talent pour la peinture historique, mais il tomba par suite de sa misère dans des genres inférieurs. On lui doit des copies de Rubens.

PIÉTISTES, dits aussi *Séparatistes* et *Spenériens*, secte de Luthériens qui affectent une piété extrême, et préfèrent les exercices privés aux cultes publics. Elle eut pour chef Spener, professeur de théologie, qui s'efforça de réformer le luthéranisme. Cette secte mystique commença à Leipsick par de simples réunions tenues chez Spener en 1689, sous forme de conférences, et qui furent appelées *Collegia pietatis*; les laïcs mêmes y étaient admis à expliquer les Ecritures. Elle fit bientôt de rapides progrès, se répandit à Berlin, à Augsbourg, surtout à Halle, dans le Wurtemberg et dans l'Alsace. Les Piétistes ont de l'analogie avec les Quakers par la sévérité de leur morale et leur aversion pour les plaisirs mondains, et avec les Méthodistes en ce que quiconque se sent inspiré peut prendre la parole dans leurs assemblées. Les réunions de Piétistes d'Alsace, qui avaient lieu surtout à Bischwiller près de Strasbourg, devinrent très nombreuses et inquiétantes au commencement de ce siècle; elles ont donné lieu en 1825 à des poursuites de la part de l'autorité en Alsace. — On donne encore le nom de Piétistes à une subdivision

des Juifs talmudistes, appelés aussi *Chasidim* ou *Juifs sauteurs*; elle prit naissance en Ukraine vers 1760 et se répandit dans la Pologne et la Turquie d'Europe. Comme les Piétistes luthériens, ils affectent une austère piété et des mœurs sévères.

PIETOLA, *Andes*, village du roy. Lombard-Vénitien, à 3 kil. S. E. de Mantoue; 930 hab.

PIETRA (LA), ch.-l. de cant. (Corse), à 25 kil. E. de Corte: 800 hab.

PIETRAFESA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 17 kil. S. O. de Potenza; 2,000 hab.

PIETRAMALA, bourg de Toscane (Florence), à 42 kil. N. E. de Florence. Aux environs, mont Radicosa et source d'Acqua-Baia, dont l'eau est froide, mais s'enflamme comme de l'alcool.

PIETRASANTA, ville de Toscane (Florence), à 26 kil. N. O. de Lucques; 3,000 hab. Palais des grands-ducs, bâti en marbre.

PIETRO DE CORTONE. *Voy.* CORTONE.

PIEUX (les), ch.-l. de cant. (Manche), à 19 kil. S. O. de Cherbourg; 1,700 hab. Porcelaines.

PIEVE-DI-CADORE, ville du roy. Lombard-Vénitien. *Voy.* CADORE.

PIEVE-DI-SACCO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 9 kil. S. O. de Padoue; 5,650 hab.

PIEVE-PORTO-MORONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de la rive gauche du Pô, à 9 kil. S. E. de Corte-Olona; 2,900 hab.

PIEVE-SAN-STEFANO, ville du duché de Toscane (Florence), à 980 kil. O. de Florence; 3,420 hab.

PIGAFETTA (Antoine), de Vicence, eut part comme volontaire à l'expédition de Magellan, de 1519 à 1522, tint journal de ce premier voyage autour du monde, se fit chevalier de Rhodes en 1524. On ignore quand il mourut. Son journal, retrouvé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan par Amoretti, a été traduit en franç. sous le titre de *Premier voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519-20-21-22, Paris, an IX, in-8, cart. et fig.

PIGALLE (J.-B.), sculpteur célèbre, qu'on a surnommé le *Phidias français*, né à Paris en 1714, mort en 1785, n'eut pas de succès aux concours, passa pourtant trois ans à Rome, vécut longtemps dans la gêne, mais finit par obtenir la faveur de Mme de Pompadour, ce qui lui procura la fortune et la gloire. Il mourut chancelier de l'Académie des Beaux-Arts. Sa *Vénus*, son *Mercure*, son *Tombeau du maréchal de Saxe* sont des chefs-d'œuvre. Sa statue de *Voltaire* (à la bibliothèque de l'Institut) est belle, mais c'était un tort de représenter nu un personnage dont on connaît la maigreur.

PIGANIOL DE LA FORCE (J.-Aymar DE), historien et géographe, né en Auvergne en 1673, mort en 1753, a laissé, entre autres ouvrages : *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1751, 1752 et 53, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, 2e éd., 1765, 10 vol.

PIGAULT-LEBRUN (Guillaume-Charles-Ant.), romancier, né en 1753 à Calais, d'une famille de magistrats, mort en 1835, à 82 ans, fut destiné au barreau; mais après avoir passé plusieurs années à Paris dans la dissipation, il ne prit aucun état et se fit auteur. Il débuta par de petites comédies qui eurent quelque succès, puis se mit à écrire des romans comiques, et obtint dans ce genre une vogue prodigieuse. Il servit quelques années sous la république, et se retira avec le grade d'adjudant-général. Il obtint sous le Directoire une place d'inspecteur des salines, que le gouvernement de la restauration lui enleva en 1825. Sur la fin de sa vie, il voulut s'essayer dans un genre plus sérieux que celui auquel il devait sa réputation, et fit paraître une *Histoire de France à l'usage des gens du monde* (1823-28, 8 vol. in-8) : elle eut peu de succès. Ses romans sont pleins de naturel, de verve et de gaieté; mais à force de vouloir être comique, il tombe dans le grotesque et le trivial; trop souvent aussi il offense grossièrement la religion et blesse la décence. Ceux de ses romans qui eurent le plus de vogue sont : *l'Enfant du Carnaval*, *les Barons de Felsheim*, *mon Oncle Thomas*, *M. Botte*. *Le Citateur*, le plus irréligieux de tous, fut saisi, même sous l'Empire. Ses œuvres complètes (non compris son *Histoire de France*) forment 20 vol. in-8, Paris, 1822-24.

PIGEAU (Eustache-Nicolas), jurisconsulte, né à Montlévêque (près de Senlis) en 1750, mort en 1818, fut d'abord avocat, puis secrétaire de Hérault de Séchelles, ouvrit après la révolution des cours de droit, fut nommé par Bonaparte un des rédacteurs du nouveau Code de procédure, puis (1805) professeur de procédure à l'Ecole de Droit de Paris. On a de lui : *Procédure du Châtelet de Paris*, 1778, 2 vol. in-4; *Introduction à la procédure civile*, 1784, in-8; 1822, in-8, 5e édition; *Procédure civile des tribunaux de France*, 1808-09, 2 vol in-4, 3e édition, 1826; *Commentaires sur le Code de procédure civile*, 1827, 2 vol. in-4 (posthume). Ces ouvrages sont pour la plupart devenus classiques.

PIGENAT (François), d'Autun, un des plus grands prédicateurs de la Ligue, signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funèbre des deux Guise, qu'il appela des martyrs. Il mourut en 1590. —Son frère, Odon Pigenat, était du conseil des Seize. Il passe pour être l'auteur du pamphlet: l'*Aveuglement des politiques, hérétiques et maheustres*, 1592, in-8.

PIGNATELLI, pape. *Voy.* INNOCENT XII.

PIGNATELLI (François), prince de Strongoli, ministre du roi de Naples Ferdinand IV, né en 1732, mort en 1812, s'éleva en favorisant les intrigues de la reine Caroline avec le fameux Acton. Nommé gouverneur de Naples et chef général de la police, il remplit le royaume d'espions et de bourreaux, surtout depuis 1797; mais il montra la plus grande pusillanimité lors de l'invasion française, quand il eut été laissé à Naples par Ferdinand IV, signa un armistice au moment où Championnet courait déjà les plus grands risques, et s'enfuit en Sicile après avoir brûlé la flotte napolitaine, laissant la populace maîtresse de la ville. Il revint à Naples après le roi, et fut enfin disgracié.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-Georges), missionnaire, né à Origny (diocèse de Laon) en 1741, mort en 1799, suivit de bonne heure la carrière des missions étrangères, alla en 1767 à la Cochinchine, fut fait en 1770 évêque d'Adran (*in partibus*) et coadjuteur de l'évêque de Canath. Ayant trouvé la guerre civile en Cochinchine, il soutint le roi légitime Nguyen-anh, alla en France implorer pour ce prince l'appui de Louis XVI (1786), et obtint une flotte; mais il se vit traversé par le gouverneur de nos établissements dans l'Inde (le comte de Conway). Il réunit cependant quelques troupes à Pondichéry, et alla aider le roi à reconquérir son royaume (1789). Nguyen-anh reconnaissant lui accorda un grand crédit. L'évêque d'Adran resta auprès de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1799.

PIGNEROL, en italien *Pinerolo*, ville des Etats sardes (Turin), ch.-l. d'une prov. de même nom, près du Clusone, à 40 kil. S. O. de Turin; 6,200 hab. Evêché, cathédrale, place d'armes, bel hôpital, etc.: drap commun, filatures de soie, papeteries, tanneries, etc. Cette ville, jadis très forte, était regardée comme la clef de l'Italie. — Pignerol appartient à la maison de Savoie depuis 1042. François I s'en empara en 1536, mais Henri II la rendit à la Savoie en 1574. Cédée de nouveau à la France en 1632, elle fut encore rendue en 1696. De 1801 à 1814, Pignerol fut réunie à la France. Sous la domination française, le château de Pignerol servit longtemps de prison d'état; c'est là que fut d'abord enfermé le Masque-de-Fer et que mourut Fouquet (1680).

PIGNOTTI (Laurent), écrivain italien, né à Figlini (Toscane) en 1739, mort en 1812, fut médecin, professeur de physique (à Florence et à Pise), conseiller, auditeur à l'université de Pise, se distingua comme naturaliste, poëte, littérateur, historien, antiquaire. Ses *Poésies* forment 6 vol. in-8, Florence; on y remarque surtout ses *Fables*, qui l'ont rendu populaire. On lui doit de plus une *Histoire de la Toscane* (en italien), Florence, 1813, 9 vol. in-8, ou 10 vol. grand in-18.

PIGRUM MARE. *Voy.* PARESSEUSE (Mer).

PIIS (Ant.-P.-Augustin DE), homme de lettres, né à Paris en 1755, mort en 1832, se lia de bonne heure avec Lattaignant et Sainte-Foix, donna, à partir de 1776, des pièces à divers théâtres, principalement à la Comédie Italienne, fonda en 1792 avec Barré le théâtre du Vaudeville, où il fit représenter un grand nombre de pièces. Ce théâtre lui faisait 4,000 francs de pension. Il remplit pendant la révolution diverses fonctions administratives, entre autres celle de secrét.-général de la préfecture de police, fonctions qu'il conserva jusqu'à la Restauration. Outre ses pièces, qu'on ne représente plus, on a de lui beaucoup de poésies fugitives (contes, dialogues, chansons, etc.), écrites avec facilité, mais fort médiocres pour la plupart. On a publié ses *Chansons choisies*, 1806, 2 vol. in-8, et ses *Œuvres choisies*, 1810, 4 vol. in-8. Piis était un des membres les plus féconds de la réunion bachique dite *le Caveau.*

PILATE (PONCE-), *Pontius Pilatus*, était procurateur de Judée l'an 27 de J.-C. Les Juifs ayant accusé devant lui Jésus d'avoir pris le titre de roi des Juifs, il se proclama incompétent et renvoya le prévenu devant le roi Hérode (Antipas). Comme à la fête de Pâques on graciait un condamné à mort, il désigna pour candidats à cette faveur le brigand Barabbas et Jésus, comptant que le peuple gracierait l'innocence; Barabbas fut préféré. Pilate alors donna les ordres pour l'exécution, mais non sans s'être lavé les mains devant le peuple, comme pour décliner la responsabilité de ce meurtre. Suivant Eusèbe, Pilate fut rappelé en 37, pour avoir exercé des cruautés contre les Samaritains, et fut relégué en Gaule. Il mourut, dit-on, à Vienne (Isère) en l'an 40.

PILATE (mont), mont. de Suisse, entre les cantons de Lucerne et d'Underwald, sur le bord occid. du lac de Lucerne, est une ramification des Alpes bernoises en Suisse. Son sommet le plus élevé (le Tomlishorn) a 2,343 mètres. — Mont. de France dans la chaîne des Cévennes, à la fois dans les dép. de la Loire et du Rhône, donne naissance au Gier.

PILATRE DE ROZIER (J.-Fr.), né à Metz en 1756, mort en 1785, étudia les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle et surtout la chimie, enseigna cette dernière science à Reims, fut intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (Louis XVIII). Enthousiaste de la découverte de Montgolfier, il fit plusieurs ascensions en aérostat et tenta enfin de franchir la Manche en ballon en employant un procédé nouveau. Il s'éleva de Boulogne le 15 juin 1785, mais le feu prit à l'aérostat et il périt.

PILCOMAYO, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes, par 20° 20' lat. S., et 71° 50' long. O., coule à l'E., puis au S. E., et tombe dans le Paraguay vis-à-vis de l'Assomption. Cours, 1,300 kil. Affluents, San-Juan, Cachimayo, Paspaya, etc.

PILES (FORTIA DE), famille ancienne de la Provence, obtint, dès le temps de Henri III et Henri IV, la faveur des rois de France; ses membres remplirent presque sans interruption depuis 1660 jusqu'en 1789 les fonctions de gouverneurs de Marseille. — Un membre de cette famille, Ludovic de Piles, baron de Baumes, acquit une triste célébrité pour avoir tué en duel le fils de Malherbe (1628); il périt en 1646, à l'attaque des îles Sainte-Marguerite.

PILES (ROGER DE), homme de lettres et peintre, né à Clamecy en 1635, mort en 1709, fit l'éducation du fils du président Amelot, suivit son élève comme secrétaire d'ambassade, peignit avec talent le tableau et le portrait, et écrivit sur son art plusieurs ouvrages, entre autres : *Abrégé de la vie des peintres*, 1699; *Cours de peinture par principes*, 1708. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-12, Paris, 1767.

PILIERI, bourg de Sicile (Trapani), à 26 kil. S. E. de Mazara. Au S. de cette ville on voit les ruines de Sélinonte.

PILLAU, ville maritime des États prussiens (Prusse propre), à 38 kil. S. O. de Kœnigsberg; 4,500 hab. Bon fort, port très commerçant. Pêche d'esturgeons; caviar. Aux environs (à 8 kil.), beau bois de hêtres dit *Paradis de la Prusse.* — Prise par les Suédois en 1626, par les Russes en 1758.

PILLET (Cl.-Marie), né à Chambéry en 1773, mort en 1824, dirigea longtemps les travaux de la *Biographie universelle* de M. Michaud (du tome 5 au tome 44), eut part aussi à la *Biographie des hommes vivants*, et publia quelques opuscules en son propre nom. D'une avarice extrême, il mourut par suite des privations qu'il s'imposait.

PILNITZ, *Pillnitz* ou *Pulnitz*, village et château royal de Saxe (Misnie), sur l'Elbe, à 9 kil. S. E. de Dresde. Résidence de la cour pendant l'été. Il s'y tint en 1791 un fameux congrès des souverains de l'Europe coalisés contre la France : il s'y trouvait, avec les représentants de l'empereur d'Allemagne et du roi de Prusse, le comte d'Artois, l'ex-ministre Calonne et le marquis de Bouillé; on y signa le 27 août une convention par laquelle les souverains s'engageaient à rétablir Louis XVI. Par un article secret, on décida le partage de la Pologne.

PILON, un des plus grands sculpteurs français, né vers 1515 à Loué, près du Mans, mort vers 1590, vint à Paris en 1550, ayant déjà produit de beaux morceaux, et fut l'émule et l'ami de J. Goujon. On admire ses *mausolées de Guillaume du Bellay, de François I, de Henri II* (à Saint-Denis), *du chancelier de Birague*, ses *Trois Grâces*, etc.

PILPAY ou plutôt **BIDPAY**, l'Ésope indien, fut visir d'un roi de l'Inde nommé Dabshelim, et vécut à une époque inconnue, selon les uns 2,000 ans av. J.-C., selon d'autres plusieurs siècles plus tard ou même 250 ans seulement avant l'ère chrétienne. Il est connu comme auteur d'un recueil de fables écrit primitivement en sanscrit, et dont l'original porte le titre de *Pantcha-Tantra.* Cet ouvrage fut traduit au VIe siècle de notre ère en pehlvi (ancienne langue de la Perse) par le mage Burzouyeh, d'après l'ordre du roi Khosrou-Nous-hirvan, sous le titre de *Calilah et Dimnah*; puis mis en hébreu par le rabbin Joël, d'après lequel Jean de Capoue le traduisit en latin vers 1262, sous le titre de *Directorium vitæ, parabolæ antiquorum sapientium.* Galland le traduisit en français (1724), et M. l'abbé Dubois en a donné en 1826 une traduction nouvelle faite d'après le sanscrit même. L'ouvrage attribué à Pilpay est une espèce de roman politique et moral dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que nous au renard. Selon les savants modernes, le véritable auteur des fables est un brahme nommé Vichnou-Sarma. M. Sylvestre de Sacy a publié en 1816 une édition d'une traduction arabe de ces fables, avec un intéressant mémoire sur l'histoire de cet ouvrage.

PILSEN, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 40 kil. N. de Klattau; 7,000 hab. Murailles. École philosophique; gymnase. Lainages, colonnades, tanneries, etc. — Le cercle de Pilsen, situé entre ceux d'Elnbogen, Rakonitz, Beraun, a 100 kil. sur 70, et 190,000 hab.

PILTEN, ville et château de la Russie d'Europe (Courlande), à 150 kil. N. O. de Mittau. Ancien évêché fondé en 1220 par Waldemar II, roi de Danemark ; cet évêché passa de bonne heure sous la domination allemande, mais il fut vendu avec celui d'Oesel à Frédéric II, roi de Danemark (1552), qui le sécularisa. Après plusieurs vicissitudes, le territoire de Pilten passa aux Russes en 1795.

PILUMNUS. *Voy.* PICUMNUS.

PIMPLA, mont. de Macédoine, en Piérie, près de l'Olympe, était consacrée aux Muses, qui de là prirent le nom de Pimpléides.

PINA (RUY DE), historiographe de Portugal sous Emmanuel, mort en 1521, a laissé plusieurs *Chroniques* contenant les règnes de Sanche I, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis, Alphonse IV, Duarte ou Edouard, Alphonse V, Jean II. On publia les 4 premières sous le titre de *Cronicas dos seis reis primeiros* (Lisbonne, 1727-29); la 5e avait déjà paru à Lisb., 1653, in-fol., les 3 dernières furent réunies dans le *Recueil de livres inédits de l'histoire portugaise*, Lisb., 1790-92, in-4. Ces chroniques avaient été longtemps enfouies aux archives de Torre de Tombo.

PINARIUS et POTITIUS, amis et compagnons d'Evandre, le suivirent en Italie, et y devinrent les prêtres d'Hercule. Leur postérité forma deux races: les *Pinarii* et les *Potitii*, prêtres héréditaires d'Hercule.

PINCHBEK, mécanicien anglais, auteur de diverses machines aujourd'hui surpassées, et inventeur du métal mixte dit *pinchbek* (alliage de cuivre et de zinc), lequel imite l'or, mourut en 1783 à Londres.

PINCIANUS (Nonnius), en espagnol *Fernando Nunez*, savant espagnol de l'illustre famille des Guzman, né à Valladolid (*Pintium* en latin), vers 1473, professa la langue grecque à Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, où il mourut en 1553. On a de lui des *Notes* sur Sénèque, Venise, 1536, in-4; sur Pomp. Méla, Salamanque, 1543, in-8; sur divers passages de Pline, Salamanque, 1544 (ou Anvers, 1547), etc.

PINÇON (Martin-Alonzo et Vicente Yanez), nom de deux frères qui accompagnèrent Colomb dans son premier voyage, et qui firent ensuite par eux-mêmes quelques découvertes. Vicente Yanez aborda, le 26 janvier 1500, au Brésil, dont on attribue généralement la découverte à Cabral, quoique celui-ci n'y soit parvenu que le 24 avril de la même année.

PINDAR (Peter), poëte anglais. *Voy.* WOLCOTT.

PINDARE, le plus grand lyrique grec, né à Thèbes en Béotie, l'an 520 av. J.-C., mort vers l'an 456, excella dans toutes les branches du genre auquel il se voua, et composa des *thrènes*, des *prosodes*, des *parthénies*, des *dithyrambes* et des *hymnes* ou chants de victoire en l'honneur des athlètes couronnés. Il eut pour principaux protecteurs Théron, souverain d'Agrigente, Gélon et Hiéron, souverains de Syracuse, et Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine. De toutes ses poésies, il ne nous reste que 45 hymnes ou odes, rangées sous quatre groupes (les *Olympiques*, les *Pythiques*, les *Isthmiques*, les *Néméennes*), et quelques fragments. La hardiesse, le mouvement, l'enthousiasme, l'éclat du style, la richesse des formes, sont les qualités dominantes de Pindare. On lui reproche de trop grandes digressions, de l'obscurité et de la monotonie. Parmi les nombreuses éditions de Pindare, nous citerons l'édition *princeps*, par Alde l'ancien, Venise, 1513, in-8; la première édition critique, par Schmidt, Wittemberg, 1616, in-4; les éditions de Heyne, Gœttingue, 1773, 2 vol. in-8; 1798, 3 vol. in-8 (celle-ci accrue du *Traité* d'Hermann *sur les mètres de Pindare*); de Bœkh, Leipsick, 1811-21, 3 vol. in-4. Pindare a été traduit en français par Gin, par Tourlet, par Muzac, 1823, par M. Colin, 1841 (M. Vincent a traduit les *Pythiques* en vers, 1825, et M. Olry, les *Néméennes* en prose, 1841, in-8); en allemand, par Gedike; en anglais, par Cowley, et par West; en italien (en vers), par Adimari, Mazari, Jérocades, etc.

PINDARÉ, rivière du Brésil (Maranhao), coule au N. E. et tombe dans le Miarim, près de son embouchure. Cours, 450 kil.

PINDARIS (c-à-d. *habitants des montagnes*), peuplade de l'Hindoustan (Malwa), dans les états d'Holkar et de Sindhya, et dans la principauté de Bopal, s'est formée d'un ramas de brigands de toute espèce, de criminels échappés à la justice, de déserteurs et d'aventuriers. Ils commencent à figurer, en 1761, à la bataille de Panipet, où ils soutenaient les Mahrattes; depuis, les Anglais en ont détruit un grand nombre.

PINDE, *Pindus*, auj. *Mezzovo*, célèbre chaîne de montagnes de la Grèce, sépare la Thessalie de l'Athamanie, contrée d'Epire. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses.

PINDEMONTE (Hippolyte), né à Vérone en 1757, mort en 1801, un des poëtes italiens les plus agréables du XVIIIe siècle, a traduit les deux premiers chants de l'*Odyssée*, 1810, in-8; l'*Hymne de Cérès*, 1785, in-8; des fragments des *Géorgiques*, etc., et composé des *Poésies champêtres*, Parme, 1788, in-12; des *Épîtres*, Vérone, 1805; *Arminius*, tragédie, Philadelphie (Pise), 1804, in-8; d'autres *poésies*, Pise, 1798, in-8. — Parmi d'autres Pindemonte, poëtes, on distingue encore Jean, son frère aîné, auteur de tragédies, réunies sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8; — et Marc-Antoine, de Vérone, 1694-1744, traducteur de l'*Argonautique* de V. Flaccus, Vérone, 1776, in-4, et auteur de poésies écrites en latin et en langue vulgaire, Vérone, 1721, in-8; 2e édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8.

PINÉGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Vologda, arrose celui d'Arkhangel, coule au N., puis à l'O., et tombe dans la Dzvina par 64° 8' lat. N. Cours, 450 kil.

PINEL (Philippe), médecin, né à Saint-Paul (Tarn) en 1745, mort en 1826, étudia à Montpellier et à Paris, devint médecin en chef de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, où il introduisit des améliorations immenses, fit, et à la Salpêtrière et à l'École de Médecine, des cours très remarquables et qui furent très suivis, fut reçu membre de l'Institut (1re classe), et laissa, entre autres ouvrages: *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1791, in-8; *Nosographie philosophique*, an VI, 2 vol. in-8; 1818, 3 vol. in-8, etc. Il eut le mérite de substituer aux traitements violents que l'on employait contre les aliénés des mesures de douceur, et de faire tomber les chaînes de ces infortunés.

PINEROLO. *Voy.* PIGNEROL.

PINEY ou PINEY-LUXEMBOURG, ch.-l. de cant. (Aube), à 22 kil. N. E. de Troyes; 1,300 hab. Commerce de bois, fabrique de cordes de tilleul. — Jadis titre d'un duché-pairie, qui appartenait à une branche de la maison de Luxembourg.

PING-NAN, prov. de la Corée, à l'E. et au S. de la Mantchourie; 400 kil. sur 200; ch.-l., Ouel-youen-si.

PINGRE (Alexandre-Gui), astronome, de l'ordre des Génovéfains, né à Paris en 1711, mort en 1796, avait d'abord professé la théologie. Il la quitta pour l'astronomie, observa le passage de Mercure en 1753, devint correspondant, puis associé libre de l'Académie des Sciences de Paris, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, chancelier de l'Université, fit trois voyages, 1767-69-71, pour essayer des montres marines de Ferdinand Berthoud et de Leroi. Il a laissé, entre autres ouvrages: la *Cométographie*, ou *Traité historique et théorique des comètes*, 1783.

PINHEL, ville de Portugal (Beira), ch.-l. de comarque, à 14 kil. N. O. d'Almeida; 2,000 hab. Evêché; plusieurs beaux monuments.

PINKERTON (J.), savant écossais, né à Edimbourg en 1758, mort en 1826, fut destiné au barreau, laissa le droit pour la littérature (1780), puis, après

avoir fait imprimer quelques poésies élégiaques, étudia la numismatique, l'histoire, la géographie. On lui doit : *Géographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4, souvent réimprimée et longtemps classique : *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8, trad. en français par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4 ; *Histoire d'Écosse depuis l'avénement de la maison de Stuart*, 1797, 2 vol. in-4 ; *Collection générale des voyages*, 13 vol. in-4, 1808-13.

PINNA, ville d'Italie, chez les *Vestini*, au S. du Picenum, auj. CIVITA-DI-PENNE.

PINNEBERG, bourg du Danemark (Holstein), à 32 kil. S. E. de Gluckstadt; 400 hab. Ch.-l. du comté de Pinneberg.— Ce comté, situé dans la partie mérid. du duché de Holstein, se compose de la seigneurie de Pinneberg, de celle de Herzhorn et de la ville d'Altona.

PINOLS, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 27 kil. S. de Brioude ; 900 hab.

PINOS (île), ou ILE DES PINS, *El Evangelista* de Christophe Colomb, une des Antilles, à 80 kil. de la côte S. de Cuba; 60 kil. sur 35. Quelques pêcheurs. Bons ancrages ; pâturages, arbres. — On trouve une île de même nom sur la côte de Colombie, par 9° lat. N., 80° long. O.

PINSK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), sur la Pina, au milieu des marais de Pinsk, à 225 kil. S. O. de Minsk ; 4,000 hab. Tanneries. Commerce actif. Elle appartint longtemps aux Polonais sous lesquels elle était plus importante. — Les marais de Pinsk, nommés aussi marais de Pripetz, parce que le Pripetz et ses affluents les traversent et les forment, ont 500 kil. sur 200 ; ils s'étendent dans trois gouvernements, Grodno, Volhynie, Minsk.

PINSON, navigateur. *Voy.* PINÇON.

PINTIA ou PINTIUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), est auj. VALLADOLID.

PINTO, ville d'Espagne (Tolède), 17 kil. S. E. de Madrid ; 1,755 hab.

PINTO (Isaac), Juif portugais du XVIIIe siècle, habita Bordeaux, Amsterdam, La Haye, et mourut en 1784. Il défendit ses compatriotes contre Voltaire, dans un petit écrit intitulé : *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762 ; cet opuscule parait avoir donné à l'abbé Guénée l'idée de ses *Lettres de quelques Juifs*. Il a laissé en outre : *Essai sur le luxe*, 1762, in-8 ; *Traité de la circulation et du crédit* ; 1771, in-8 ; *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8, etc.

PINTO RIBEIRO (J.), secrétaire du duc de Bragance, organisa avec un art et un secret admirables la fameuse conspiration de 1640 qui enleva le Portugal à l'Espagne et mit la couronne sur la tête de son maître Jean (IV) ; le nouveau roi le fit président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal. Pinto mourut en 1643. On a de lui quelques écrits, qui consistent en *Réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, *Discours* sur l'administration, etc. ; ils ont été publiés à Coïmbre, 1729, in-fol. Il laissa de plus un *Recueil des lois de Portugal*. Pinto est le héros d'une pièce de M. Lemercier qui eut un grand succès en 1800.

PINZON, navigateur. *Voy.* PINÇON.

PIOLÈNE, bourg de France (Vaucluse), à 6 kil. N. O. d'Orange ; 1,700 hab. Faïence, filature de soie, verreries. Houille aux environs.

PIOMBINO, *Populonium*, ville de Toscane (Pise), ch.-l. de principauté, sur la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis de l'île d'Elbe, dont elle est séparée par le canal de Piombino, à 110 kil. S. O. de Sienne ; 1,250 hab. Port. Château-fort, etc. — Du XIIIe au XVIe siècle, la principauté de Piombino fut possédée par la maison d'Appiano ; elle fut longtemps en séquestre aux mains des Espagnols (1589-1619), passa ensuite aux Mendoza, aux Ludovici et aux Buoncompagni, ducs de Soria. Sous le règne de Napoléon, la petite principauté de Piombino, avec une portion de celle de Lucques, forma la principauté de Lucques-et-Piombino. *Voy.* LUCQUES.

PIOMBINO (principauté de LUCQUES-ET-). *Voy.* LUCQUES.

PIOMBINO (lac de), *Vetulonius lacus*, en Toscane (Pise), à 5 kil. N. E. de Piombino, a 7 kil. sur 5, et se décharge au S. dans la mer Tyrrhénienne.

PIONSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 40 kil. N. O. de Riom ; 1,700 hab.

PIOVE-DI-SACCO. *Voy.* PIEVE.

PIPER (Charles, comte de), homme d'état suédois, né vers 1660, parvint d'un rang obscur aux premiers emplois par ses talents, obtint la confiance entière de Charles XI, fut fait premier ministre par Charles XII, le suivit dans toutes ses campagnes, fut pris à la bataille de Pultava et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716. — Son fils, Charles-Frédéric, fut le favori du roi de Suède Adolphe-Frédéric ; mais il quitta la cour en 1756, quand son gendre, le comte de Brahé, eut été décapité. Il mourut en 1770.

PIPERNO, ville de l'État ecclésiastique (Frosinone-et-Pontecorvo), à 20 kil. N. de Terracine ; 3,600 hab. Évêché. — Au N. et près de là est Piperno-Vecchio, l'ancienne *Priverne*, une des cités des Volsques.

PIPLEY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 16 kil. de la mer, à 36 kil. N. E. de Balasor. Port qui fut le principal entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde au milieu du XVIIe siècle ; une inondation, et une barre qui s'est formée à l'entrée de la Samarinka, qui la baigne, l'ont fait déchoir.

PIPPI (Giulio). *Voy.* JULES ROMAIN.

PIPRIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 21 kil. N. E. de Redon ; 1,600 hab.

PIRANESI (J.-B.), né à Rome en 1707, mort en 1778, fut en même temps marchand d'estampes et dessinateur graveur. Sa maison était connue dans toute l'Europe. Jamais artiste n'a mieux rendu que lui l'architecture et les ruines. Son *Œuvre* forme 16 vol. in-fol. — Son fils, Fr. Piranesi (1748-1810), fut comme lui dessinateur et graveur, prit part à la révolution de Rome lors de l'arrivée des Français, vint se fixer à Paris, y publia sa belle collection des *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et fonda une manufacture de terre cuite (vases peints, trépieds, candelabres, etc), qui finit par devenir ruineuse pour lui.

PIRANO, ville des États autrichiens (Illyrie), à 26 kil. S. O. de Trente ; 6,300 hab. Bon commerce, vins, olives. Aux environs, grandes salines.

PIRATES (guerre des), nom donné à l'expédition que Pompée fit l'an 67 av. J.-C. contre les pirates de Cilicie et d'Isaurie qui infestaient la Méditerranée, coupaient les vivres à Rome et ruinaient le commerce. Déjà les deux années précédentes, Metellus Creticus les avait battus sans pouvoir les réduire ; Pompée, armé par le sénat et le peuple de ressources immenses et d'un pouvoir discrétionnaire, en nettoya les mers en moins de 50 jours.

PIRÉE (le), auj. *Porto-Leone*, port d'Athènes, à l'embouchure du Céphise, était réuni à la ville par deux murs qui avaient été bâtis l'un par Thémistocle et l'autre par Périclès. Il pouvait contenir 400 vaisseaux. Lorsque Lysandre eut pris Athènes (404 av. J.-C.), il fit raser les murailles du Pirée.

PIRITHOUS, l'ami de Thésée et son compagnon inséparable, avait pour père Ixion, et régnait sur les Lapithes en Thessalie. Il pénétra aux enfers avec Thésée afin de ravir Proserpine à Pluton ; mais ce dieu déjoua leurs plans : Pirithoüs fut tué, et Thésée retenu aux enfers, d'où Hercule seul put le délivrer. Selon l'histoire, Pirithoüs aurait fait une expédition en Épire dans le but d'enlever la fille du roi, et périt dans cette injuste entreprise. Pirithoüs

avait épousé Hippodamie ; ses noces furent ensanglantées par le combat des Centaures et des Lapithes.

PIRMASENS, ville de Bavière (Rhin), à 20 kil. S. E. de Deux-Ponts : 3,200 hab. (jadis 9,000).

PIRNA, ville du roy. de Saxe sur l'Elbe, à 15 kil. S. E. de Dresde : 4,100 hab. Château (où se trouve un hôpital d'aliénés), etc. Étoffes de coton, bas, toiles, tanneries, brasseries. Commerce en grains, etc. Aux environs, eaux minérales. —Victoire des Prussiens sur les Autrichiens et les Saxons (1745), et sur les Saxons (1756) ; combat entre les Français et les alliés (1813).

PIRNAZZA, riv. de Grèce, l'ancien PAMISUS.

PIROMI, le dieu suprême des Égyptiens, était au-dessus même de Knef, Fta et Fré, et contenait en germe toutes les divinités. C'est par excellence l'irrévélé, l'enveloppé (*involutus Deus*), c'est Dieu ne se déroulant pas encore dans le temps et dans l'espace. Il est croyable qu'*Hermès* est le même nom que *Piromi*.

PIRON (Alexis), poëte français, né à Dijon en 1689, mort en 1773, avait pour père un apothicaire qui s'était lui-même fait connaître comme auteur de *noëls* et autres poésies en patois bourguignon, et qui était grand ami de La Monnoie. Alexis Piron se fit recevoir avocat, mais ne put exercer par suite d'un revers de fortune qu'éprouva son père. Il végéta longtemps dans sa ville natale, et se mit à faire des vers ; une ode fameuse par son obscénité lui attira une verte réprimande du procureur général au parlement de Dijon. Il vint à Paris à 30 ans, y fut quelque temps copiste chez un financier, puis travailla pour le théâtre. Il obtint d'abord quelque succès au théâtre de la Foire, et, s'élevant enfin à un genre plus noble, donna plusieurs pièces à la Comédie Française : *les Fils ingrats* ou *l'École des pères*, 1728 ; *Callisthène*, tragédie, 1730 ; *Gustave Wasa*, 1733 ; enfin la *Métromanie*, 1738 ; cette dernière pièce est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Il s'exerça en outre dans divers genres : poëmes, odes, épîtres, satires, contes, et fit beaucoup d'épigrammes (elles se distinguent par l'esprit et le sel). Il tenta vainement d'entrer à l'Académie ; le souvenir de ses poésies licencieuses et les habitudes cyniques qu'il avait contractées l'empêchèrent d'être admis dans cette compagnie ; il s'en vengea par de sanglantes épigrammes. Piron n'était pas moins remarquable par ses saillies et par l'à-propos de ses reparties que par son talent poétique. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1776 par Rigoley de Juvigny, 7 vol. in-8. On a aussi un recueil de ses bons mots.

PISAN (Thomas DE), astrologue du XIVe siècle, né à Bologne, se fit une grande réputation en Italie par ses prédictions, fut appelé à Venise, en Hongrie, en France, et se fixa dans ce dernier pays en 1370. Charles V ne faisait rien de grave sans le consulter, et le combla de faveurs ; mais après la mort du roi, il perdit tout crédit et mourut dans la misère. Il avait, assure-t-on, prédit le jour et l'heure de sa mort. Il est le père de la célèbre Christine de Pisan. *Voy.* CHRISTINE.

PISANI, amiral vénitien, fut vaincu par Paganino Doria (1352), à l'embouchure du Bosphore de Thrace, battit à son tour Grimaldi, à la pointe de Loiera (Sardaigne). Surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Paganino Doria, il fut fait prisonnier avec toute sa flotte et conduit à Gênes (1354).

PISANI (Victor), fils ou neveu du précédent, amiral vénitien en 1378, gagna sur les Génois la bataille d'Anzio, les chassa de l'Adriatique, punit les rebelles de Dalmatie, reprit aux Hongrois Cattaro, Sebenico, Arbo ; mais, n'ayant plus que des équipages affaiblis, il fut battu par Lucien Doria (1379), ce qui le fit mettre en prison par le sénat ; il en fut tiré lorsque les Génois devinrent maîtres de Chiozza, et, changeant subitement la fortune, il les força à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Sa mort eut lieu la même année à Manfredonia.

PISANO ou NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, né à Pise au commencement du XIIIe siècle, mort à Sienne vers 1270, embellit sa patrie de plusieurs monuments, entre autres le clocher de l'église des Augustins et la chaire en marbre du baptistère. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de saint Dominique à Bologne. Vasari a écrit sa *Vie*.

PISATELLO, riv. de l'Italie. *Voy.* RUBICON.

PISAURE, *Pisaurum*, auj. *Pesaro*, ville des *Senones*, à l'embouchure du *Pisaurus* (auj. *Foglia*), et près d'Ariminum, reçut une colonie romaine l'an 181 av. J.-C.

PISCO, ville et port du Pérou (Lima), par 13° 44' lat. S. ; 2,000 hab. Rade vaste et sûre : port fréquenté ; pêche active. — Importante au XVIIe siècle, elle fut ruinée par les ravages des pirates (1624-1686), et par le tremblement de terre de 1687.

PISCOPIA, *Telos*, une des Sporades, au N. O. de l'île de Rhodes, 7 kil. sur 5. Port sur la côte S. O.

PISE, *Pisa*, ancienne capitale de l'Élide, sur l'Alphée, forma longtemps un petit état où régnèrent Œnomaüs et Pélops. Les habitants de Pise étaient maîtres d'Olympie et avaient l'intendance des jeux olympiques. Élis, qui convoitait ce privilége, s'unit à Sparte contre Pise, et la ville fut détruite pendant la troisième guerre messénienne pour s'être déclarée en faveur des insurgés ilotes et messéniens (456 av. J.-C.). Il ne restait plus de vestiges de Pise dès le temps de Strabon ; ce géographe doute même que cette ville ait jamais existé : il est plus probable qu'Olympie fut construite sur les ruines de Pise et la fit oublier.

PISE, *Pisa* et *Pisæ* en latin, *Pisa* en italien, ville d'Italie, dans le grand-duché de Toscane, ch.-lieu de la prov. de Pise, sur l'Arno, à 11 kil. de son embouchure, à 80 kil. O. de Florence ; 21,000 hab. Archevêché, deux citadelles, trois ponts. Cathédrale, vaste et magnifique ; près d'elle est la fameuse *Tour penchée*, haute de 59 mètres, et inclinée de 5 mètres sur sa base (c'est du haut de cette tour que Galilée fit ses expériences sur la pesanteur. On admire le Baptistère, le *Campo-Santo* (cimetière), plusieurs palais, la Loge des Marchands, le palais et l'église des Chevaliers-de-Saint-Étienne, le grand hôpital, la place *del Cavaliere*, les quais, les avenues. Université célèbre (fondée en 1343, restaurée par les Médicis en 1472 et 1542), et qui est auj. la première de la Toscane ; quatre colléges, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, observatoire, jardin botanique. Aux environs, bains de Saint-Julien très renommés, et superbe *Chartreuse*. La fête de San-Ramieri, dite vulgairement *Luminara*, attire tous les trois ans à Pise un concours immense. Patrie du pape Eugène III, d'Algarotti, des architectes Jean et Nicolas de Pise, et de Galilée (que d'autres font naître à Florence). — Pise fut bâtie par les Sicules, et fut appelée ensuite *Pise* par les Tyrrhéniens ou Lydiens, d'un mot de leur langue qui signifie *port en croissant*. Strabon et Pline disent qu'elle fut fondée après le siége de Troie par des habitants de la Pise d'Élide ; elle n'appartint point aux lucumonies des Étrusques, bien que ce peuple y ait laissé des traces de son séjour. Son développement date du second siècle av. J.-C. ; elle devint alors colonie romaine. Auguste lui donna le nom de *Julia Obsequens* ; Adrien et Antonin l'embellirent. Sa position (elle était alors tout près de la mer, et non comme aujourd'hui à 11 kil.) et ses bains (*aquæ Pisanæ*) la rendirent florissante et riche. Ruinée par les Goths, soumise ensuite aux Lombards, elle se releva bientôt et prospéra sous la domination grecque. Devenue libre en 888, elle se gouverna dès lors en république,

fut, du xe au XIIIe siècle, une des premières puissances commerciales et maritimes de l'Italie, et resta longtemps la rivale de Gênes. Elle reçut la Corse en fief du pape (1092), conquit une partie de la Sardaigne sur les Arabes (1099, etc.), et le reste sur les Génois, soumit Palerme, les Baléares, l'île d'Elbe, se fit donner un quartier et d'importants privilèges à Constantinople, à Antioche, à Tripoli, à Tyr, à Laodicée, à Ptolémaïs. Pendant les guerres civiles de l'Italie, Pise se montra dévouée à la cause impériale ou gibeline; aussi la chute de Hohenstaufen causa-t-elle sa ruine. Gênes porta un coup terrible à sa marine par la victoire navale de la Melloria (1284); puis, quatre villes guelfes (Florence, Pistoie, Lucques, Sienne) se liguèrent pour accabler la grande république gibeline. Gênes lui enleva l'île d'Elbe, détruisit le port de Pise, et se fit céder la Corse (1290-1297). Pise alors appela en Italie l'empereur Henri VII, mais celui-ci mourut au moment de commencer la réduction de l'Italie. Menacée par tous les Guelfes de la Toscane, Pise s'offrit en vain au roi de Sicile, Frédéric II, et se donna au condottiere Uguccione. Elle s'affranchit bientôt de ce joug (1316), mais fut prise par Louis de Bavière. Elle recouvra son indépendance en 1327, grâce aux efforts de Fazio della Gherardesca, fut un instant maîtresse de Lucques, Pistoie et Volaterra, mais perdit ces deux dernières en 1351 et 1361. Déchirée à la même époque par des querelles intestines, elle ne fit plus depuis que végéter, et vit le commerce abandonner son port pour celui de Sienne. Elle eut successivement pour maîtres J. Agnello (1361), l'empereur Charles IV (1368), Jacques Appiano (1392), dont le fils céda la ville au duc Jean Galéas de Milan (1399). En 1405, le fils de Jean Galéas, Gabriel-Marie, la vendit à Florence; mais Pise ne voulut pas se soumettre et soutint avec héroïsme un siége célèbre (1405 et 1406). Vaincue, elle resta depuis sous la dépendance de Florence (si ce n'est de 1494 à 1509, à la suite de l'expédition de Charles VIII en Italie). Comprise de 1807 à 1814 dans l'empire français, elle a été ch.-l. d'arr. du dép. de la Méditerranée. — Il se tint en 1409 à Pise un concile général qui avait pour but de finir le grand schisme; on y déposa les deux papes, Grégoire XII et Benoit XIII, et on nomma en leur place Alexandre V. En 1511 eut lieu à Pise, sur la convocation de Louis XII et de Maximilien, mais sans l'assentiment du pape (alors Jules II), un autre concile qui n'est point considéré comme œcuménique, et qui fut transféré successivement à Milan, Asti et Lyon. — On nomme traité de Pise l'acte par lequel en 1355 Charles IV reconnut Florence ville impériale, tandis qu'en revanche Florence reconnaissait sa dépendance de l'empire germanique. — L'évêché de Pise, qui remonte au IIe siècle, fut érigé en archevêché en 1117; dès 1002, son évêque avait été déjà déclaré archevêque de Corse par Urbain II; en 1132, il reçut le titre de primat de Sardaigne.

PISE (prov. de), prov. du grand-duché de Toscane, entre le duché de Lucques au N., la prov. de Sienne au S., celle de Florence à l'E., et la Méditerranée à l'O., a environ 86 kil. sur 58, 3,270 kil. carrés (non compris les îles d'Elbe, Pianosa, etc.), et 300,000 hab. Ch.-l., Pise.

PISEK, ville de Bohême, ch.-l. du cercle de Prachim, sur la Wotawa, à 100 kil. S. O. de Prague; 4,000 hab. Drap, lainages, fil de fer. On y pêche les perles (dans la Wotawa). Aux environs, diamants, grenats. Ravagée par les Impériaux en 1619.

PISIDÈS (GEORGE). *Voy.* GEORGE PISIDÈS.

PISIDIE, *Pisidia*, région de l'Asie-Mineure, au N. de la Pamphylie, dans les montagnes. Ses limites sont peu déterminées. Ses habitants étaient grossiers et sauvages. Probablement c'étaient les restes d'anciens habitants des côtes, chassés par des Grecs ou par d'autres colons. La Pisidie et la Pamphylie sont toujours jointes dans les géographes anciens. Au IVe siècle, on les sépara et elles formèrent 2 prov. distinctes du diocèse d'Asie. Selga, Baris, Antioche de Pisidie en étaient les villes principales.

PISISTRATE, tyran d'Athènes, était parent de Solon. Noble, riche, brave, éloquent, politique habile, il profita des troubles causés par les factions pour marcher au pouvoir suprême, flatta la foule, obtint d'elle, en feignant qu'on avait voulu attenter à ses jours, une garde de 600 hommes, occupa la citadelle avec leur secours, et, malgré la courageuse résistance de Solon, se trouva le maître d'Athènes, 561 av. J.-C.; du reste, il respecta la constitution. Chassé par Mégaclès et Lycurgue en 560, il fut rappelé par Mégaclès en 556, et chassé de nouveau en 552; en 538, il ressaisit l'autorité et sut depuis la conserver par sa modération et sa bonne administration; il la transmit à ses deux fils, Hipparque et Hippias, lorsqu'il mourut, en 528. Pisistrate recueillit les poëmes d'Homère et en fit faire une édition qui a été la base de toutes celles qu'on a données depuis.

PISOGNE, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. du val Camonica, sur le lac d'Iseo, à 7 kil. S. E. de Lovere; 2,600 hab. Port. Forges, commerce. Aux environs, cuivre, fer, etc.

PISON, *L. Calpurnius Piso*, dit *Frugi*, jurisconsulte, historien, orateur, fut tribun du peuple à Rome en 149 av. J.-C., consul en 133, censeur en 121, et fit la loi *Calpurnia de repetundis* contre les concussionnaires. Il s'opposa aux Gracques.

PISON, *L. Calp. Piso Cæsoninus*, consul en 58 av. J.-C., proconsul en Macédoine l'an 57, censeur en 48, signala son consulat par l'exil de Cicéron, son proconsulat par d'épouvantables déprédations, et n'esquiva une condamnation que par le crédit de César, son gendre. Après la mort de César, il alla, au nom du sénat, engager Antoine à lever le siége de Modène, et s'attira le mépris par son manque de dignité dans cette mission. On a un discours virulent de Cicéron contre ce Pison, *in L. C. Pisonem*.

PISON, *Cn. Calp. Piso*, consul sous Auguste et gouverneur de Syrie sous Tibère, passe ainsi que Plancine, sa femme, pour avoir empoisonné Germanicus, à l'instigation de l'empereur. Accusé de ce crime par Agrippine, et craignant de n'être pas soutenu par Tibère, il se donna la mort.

PISON, *C. Calp. Piso*, personnage consulaire, organisa en 65 contre Néron un complot dont firent partie Lucain, Sénèque et nombre de sénateurs. Le complot ayant été découvert, Pison, au lieu de profiter du temps qui lui restait pour opérer un soulèvement, se fit ouvrir les veines. Il prodigua des adulations à Néron dans son testament pour qu'il laissât passer ses biens à sa femme Arrie.

PISON, *Calp. Piso Licinianus*, issu de la famille des Crassus, était entré par adoption dans la maison Calpurnia. Galba, voulant se choisir un collègue et un successeur, le nomma césar. Othon, qui espérait ce titre, se révolta, et Pison fut tué ainsi que Galba après 5 jours de pouvoir. On vantait ses vertus.

PISON (Guillaume), naturaliste hollandais du XVIIe siècle, exerça la médecine à Leyde, puis à Amsterdam, suivit le prince de Nassau au Brésil, et passa, après la mort de ce prince, au service du grand-électeur Fréd.-Guillaume. Ses découvertes et celles de Margraff, son compagnon, furent publiées par Laet, sous le titre de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-fol. C'est Pison et Margraff qui ont donné à l'Europe l'*ipécacuanha*.

PISQUETON. *Voy.* PIZZIGHETTONE.

PISSOS, ch.-l. de cant. (Landes), à 53 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 1,500 hab.

PISTOIE, *Pistoia* des Italiens, *Pistoria* des anciens, ville de Toscane (Florence), près de l'Om-

brone et sur la Bronia, à 27 kil. N. O. de Florence; 9,200 hab. Evêché. Murailles. Quelques édifices (églises, bâtiment de la Sapienza, etc.). Collége, deux bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Etoffes de coton, de drap, ouvrages en fer (surtout canons de fusil). C'est à Pistoie, dit-on, que furent fabriqués les premiers pistolets (d'où leur nom).— Aux env. de l'anc. *Pistoria* eut lieu la défaite de Catilina par Pétréius, l'an 63 av. J.-C. Pendant le moyen âge, Pistoie forma une république indépendante; elle fut longtemps en querelle avec Pise, et fut un instant soumise à cette république (vers 1348); elle perdit sa liberté en même temps que Pise, au commencement du XVe siècle. En 1815, les Autrichiens défirent Murat aux environs de cette ville. Pistoie est la patrie de la célèbre improvisatrice Corilla ou Corinne, et du pape Clément IX.

PISTOIE (Léonard DE), peintre dont on ignore le vrai nom, était de Pistoie, et fut élève de François Penni. Il fut employé par Raphaël dans ses travaux au Vatican et remplaça Penni dans la direction de l'école de Naples.

PISTOIE (frère Paul DE), élève et rival de frère Baccio della Porta, exécuta d'après les dessins de son maître de beaux tableaux pour la ville de Pistoie.

PISTOIE (CINO DE). *Voy.* CINO DA PISTOIA.

PISTORIA, ville d'Etrurie, auj. PISTOIE.

PISTORIUS (J.), né à Nidda (Hesse) en 1546, mort en 1608, exerça d'abord la médecine, quitta son art pour le droit, fut conseiller du margrave de Bade-Dourlach, eut grande part à l'introduction de la réforme, fut un des trois membres luthériens du collége de Ratisbonne (1541), puis se convertit au catholicisme, prit les ordres et fut un des champions de l'Eglise romaine. On lui doit: *Rerum polonicarum scriptores*, Bâle, 1582; *Rerum germanicarum scriptores*, Francfort, 1582-1607.

PISUERGA, riv. d'Espagne, naît dans le N. de la prov. de Palencia, près de Piedrusluenga, coule au S. O. dans les prov. de Palencia, Burgos, Valladolid, et tombe au S. O. de Valladolid dans le Duero. Cours, 220 kil. Affluents, l'Esgueva, l'Arlanzon, le Carrion, etc.

PITCAIRN (île), petite île de la Polynésie, par 135° 41' long. O., 25° 2' lat. S. Bananes, cannes à sucre, etc. Il s'y établit une petite colonie de marins anglais et autres en 1783.

PITCARN (Archibald), médecin célèbre, né à Edimbourg en 1652, mort en 1713, suivit les cours de médecine à Paris et à Montpellier, et professa un an à Leyde (1692-93). Il fut un des ennemis les plus redoutables de la chimiatrie, et un des plus déterminés champions de la secte iatro-mathématique. Ses œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été publiées, à Venise, 1793; à Leyde, 1797, in-4.

PITEA, riv. de Suède, coule au S. E., traverse la Botnie et tombe, après un cours de 300 kil., dans le golfe de Botnie à Pitea (ch.-l. de la Botnie sept., à 800 kil. N. de Stockholm; port; 200 hab.).

PITHÉCUSE, petite île du golfe de Naples, fameuse dans la fable parce que Typhon y gît écrasé sous une montagne, et que ses habitants furent métamorphosés par Jupiter en singes (*pithècoi*).

PITHIVIERS, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 40 kil. N. E. d'Orléans, à 90 kil. S. de Paris, sur la riv. d'OEuf, qui près de là prend le nom d'Essonne; 4,023 hab. Tribunal de 1re instance; tanneries, filatures de laine, miel, cire, safran, pâtés d'alouettes et gâteaux d'amandes renommés. Pierres de taille. Patrie du mathématicien Poisson. — L'arr. de Pithiviers a 5 cantons (Beaune, Malesherbes, Outarville, Pithiviers et Puiseaux), 103 comm. et 60,628 habitants.

PITHOM, ville d'Egypte. *Voy.* HEROOPOLIS.

PITHON, un des généraux d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie, suivit Perdiccas dans son expédition en Egypte, se révolta contre ce général, et fut un de ceux qui le tuèrent après l'échec du Nil (322). Il fut alors nommé régent et tuteur du fils d'Alexandre, mais il se démit bientôt de cette charge. Il aida Antigone à vaincre Eumène, mais bientôt après il trahit lui-même ce général. Antigone le fit arrêter et mettre à mort (316 av. J.-C.). — Un autre général d'Alexandre, du nom de Pithon, obtint la Paropamisade, et périt en 312 dans une bataille où il commandait sous les ordres de Démétrius Poliorcète.

PITHOU (Pierre), savant magistrat, né à Troyes en 1539, d'un père qui était l'oracle du barreau en Champagne, mort en 1596, étudia le droit sous Cujas, dont il resta l'ami, fut reçu avocat à 21 ans, mais se vit repoussé du barreau de sa ville natale comme calviniste, se rendit à Sedan, où il rédigea des lois pour cette ville, à la demande du duc de Bouillon, puis séjourna à Bâle; revint en France en 1570, faillit périr à la St-Barthélemy, abjura bientôt après, fut successivement bailli de Tonnerre, procureur général à la chambre temporaire de Guyenne, et devint, après l'entrée de Henri IV à Paris, procureur général au parlement de Paris. Il avait pris part à la composition de la *satire Ménippée*, et avait rédigé un *Mémoire aux évêques*, pour prouver qu'ils pouvaient sans le pape relever Henri de l'excommunication. On lui doit de plus: *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère); *Codex canonum vetus*, in-fol.; *Gallicæ ecclesiæ in schismate status*, in-8; *Libertés de l'Eglise gallicane*, etc. P. Pithou était en outre un érudit de premier ordre; on lui doit la première publication de plusieurs ouvrages importants, tels que les *Novelles* de Théodose, Valentinien, Majorien, Anthémius; les *Fables de Phèdre*, restées jusque-là inconnues, et de bonnes éditions de Salvien, Juvénal, Pétrone.

PITHOU (François), frère du précédent, né à Troyes en 1543, mort en 1621, élève de Cujas et calviniste, abjura, devint avocat au parlement de Paris, se prononça contre les prétentions de l'Espagne, fut chargé du règlement des limites sur la frontière du Nord après la paix de Vervins, et fut procureur général près d'une chambre spéciale à Troyes. Il a laissé un *Glossaire* pour l'intelligence des Capitulaires, un autre pour éclaircir la loi salique, etc., et a partagé les travaux philologiques de son frère.

PITIC, ville de Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 150 kil. S. O. d'Arispe; 5,000 hab. Grand commerce, thé, café, chocolat, sucre, or, etc.; entrepôt des marchandises destinées pour l'intérieur.

PITISCUS (Barthélemy), mathématicien, né à Schlaune (Silésie) en 1561, mort en 1613, a laissé; *Trigonometriæ libri V, item problematum libri X* (1599, 1608, 1612), et a corrigé le *G. Joach. Rhetici magnus Canon doctrinæ triangulorum ad decades secundorum scrupulorum*, 1613. Il n'a été que l'éditeur du *Thesaurus mathematicus, sive Canon sinuum* de Rheticus, qui parut aussi en 1613.

PITISCUS (Samuel), petit-neveu du précédent, né à Zutphen en 1637, mort en 1707, fut recteur de collége à Zutphen, puis à Utrecht (1682). Il est auteur d'un *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. (abrégé par Barral en français, 1766, 3 vol. in-8). Cet ouvrage est devenu classique pour cette matière. On lui doit aussi des éditions estimées de Quinte-Curce, 1685-93; de Solin, 1689; de Suétone, 1690; etc.

PITT (William), premier comte de Chatham, l'un des plus grands hommes d'état de l'Angleterre, né en 1708 à Westminster, mort en 1778, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur de Madras. Il suivit d'abord la carrière militaire; contraint par sa santé de l'abandonner, il étudia les lois, et se forma en même temps à l'éloquence par la lecture des grands modèles de l'antiquité. Il fut nommé membre du

parlement en 1735, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs et des hommes politiques. Il combattit énergiquement le ministère de Robert Walpole, et contribua puissamment à le renverser (1743). Trois ans après (1746), il entra lui-même dans l'administration, et fut nommé par George II vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur général des troupes; il se démit de tous ses emplois en 1755, afin de combattre librement des actes qu'il désapprouvait, rentra un instant au pouvoir en 1756 avec le titre de secrétaire d'état, et fut peu de mois après placé à la tête du *ministère de coalition*, dans lequel se trouvaient avec lui Fox et lord Newcastle. Ici commence la glorieuse période, dite *administration de Pitt*. Il réorganisa les finances, assura par de sages mesures les succès des armes anglaises contre la France, en Allemagne et en Amérique, et rétablit la prospérité publique; mais à l'avénement de Georges III, il perdit de son crédit, et n'ayant pu faire adopter les mesures énergiques qu'il avait proposées contre l'Espagne à la suite du *pacte de famille*, il se retira du cabinet (octobre 1761). Il fut rappelé en 1766, et reçut à la même époque le titre de comte de Chatham. Chargé de former un nouveau ministère, il n'y admit que des hommes d'un talent reconnu, et ne réserva pour lui-même que le titre de garde des sceaux; mais, accablé d'infirmités, il ne pouvait déjà plus prendre une part très active à l'administration: il la quitta définitivement en 1768. Dans sa retraite, il ne cessa de suivre avec le plus vif intérêt les affaires de sa patrie, et combattit avec force à la tribune toutes les mesures qui lui paraissaient contraires à la justice ou à l'honneur national. En 1778, étant déjà près de mourir, il se fit transporter au parlement pour protester contre la proposition de reconnaître l'indépendance des Américains; mais, après un premier discours, les forces lui manquèrent, et il fallut l'emporter; il expira peu de jours après (11 mai). Le parlement lui fit ériger un monument dans l'abbaye de Westminster. Pitt n'avait de rival à la tribune que Fox. Si cet orateur l'égalait en véhémence, il restait bien en arrière pour la correction du style et la beauté de la forme. Pitt a laissé, outre ses discours, quelques petits poëmes et des *Lettres à son neveu* (lord Camelford), qui ont été publiées en 1804 par lord Grenville.

PITT (William), célèbre ministre anglais, deuxième fils du précédent, né en 1759 dans le comté de Kent, fut reçu avocat en 1780, entra à la chambre des communes en 1781, y combattit les ministres North et Buckingham, fut appelé dès l'année suivante, quoiqu'il n'eût que 22 ans, au ministère que venait de quitter Charles Fox, fils du 1er Fox, y remplit les fonctions de chancelier de l'échiquier, fut renversé en 1783 avec ses collègues, rentra dans l'opposition et fit échouer le bill indien de Fox, fut rappelé au pouvoir en 1784 avec le titre de premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et commençant son administration par un coup d'état, brisa une majorité hostile en faisant prononcer la dissolution du parlement; obtint par d'habiles manœuvres une majorité favorable, triompha de l'irritation publique, remplit le trésor vide, régularisa la dette, réprima la contrebande, mit des taxes sur le luxe, fit de grandes économies, établit le fonds annuel d'amortissement, puis formula son célèbre bill indien, chef-d'œuvre de sagesse et de politique suivant ses admirateurs. Héritier de la haine de son père pour la France, il fit conclure contre elle, en 1788, la triple alliance de l'Angleterre, de la Prusse et des Provinces-Unies; laissa grandir ou même fomenta en 1789, 90, 91 les troubles civils en France, se gardant bien d'unir ses efforts à ceux de la Prusse et de l'Autriche pour sauver Louis XVI et anéantir la révolution; mais il rompit avec la république en 1793, et depuis cette époque ne cessa de faire la guerre à la France et de lui susciter des ennemis. Malgré tous ses efforts et toute son habileté, il ne put empêcher les succès des armes françaises sur le continent, eut même beaucoup de peine à réprimer les troubles intérieurs de la Grande-Bretagne, le soulèvement de l'Irlande, la révolte des marins, et ne réussit qu'à obérer sa nation, en lui faisant contracter une dette énorme pour soutenir les frais d'une guerre européenne. Enfin, après huit ans de lutte, se voyant abandonné des puissances continentales qui avaient signé le traité de Lunéville (1801), il fut contraint de se retirer et de céder la place à Fox, qui signa la paix d'Amiens (1802). Mais la paix ayant été rompue peu de mois après, Pitt redevint ministre. Il forma une troisième coalition contre la France, sans avoir plus de succès. Il put voir la campagne d'Austerlitz, la paix de Presbourg (1805), et mourut en 1806, ayant totalement manqué la tâche qu'il s'était proposée, laissant la France maîtresse de la moitié de l'Europe, et l'Angleterre au milieu d'une crise effrayante. Malgré les fautes de Pitt, son talent gouvernemental, sa finesse, son éloquence, son patriotisme, sa probité pécuniaire n'en sont pas moins incontestables. Ses restes furent, comme ceux de son père, déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox. Les principaux discours de Pitt ont été publiés, avec ceux de Fox, par MM. Jussieu et Janvry, 1819-20, 12 vol. in-fol. On a une *Histoire de la vie politique de Pitt*, par Gifford, 1809, 3 vol. in-4, et *Mémoires et vie de Pitt*, par l'évêque de Winchester, 2 vol. in-4 (le tout en anglais).

PITT (Christophe), poëte anglais (1699-1748), de Blandford, a publié des traductions en vers de la *Pharsale* de Lucain, de l'*Art poétique* de Vida, de l'*Énéide* de Virgile, et des *Mélanges de poésies*, 1727.

PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène vers 649 av. J.-C., s'unit aux frères du poëte Alcée pour chasser les tyrans de sa patrie, vainquit en combat singulier le général athénien Phrynon, fut investi de la puissance souveraine par les Mityléniens, les gouverna sagement, puis abdiqua et n'accepta qu'une partie des terres qui lui furent alors offertes. Il mourut en 579 à 70 ans. On lui attribuait des *élégies* et un *discours* sur les lois. On lit beaucoup de *maximes* sous son nom dans le *Septem sapientûm dicta*, Paris, 1551-53, in-8.

PITTHÉE, *Pittheus*, aïeul maternel de Thésée, était le fils de Pélops et d'Hippodamie, et régnait à Trézène. Il était renommé pour sa sagesse. Ethra sa fille, mariée à Égée, lui confia l'éducation de Thésée; Thésée à son tour lui confia celle d'Hippolyte.

PITTHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 20 kil. S. de Bruges; 4,900 hab.

PITTORIO (L. BIGI, dit), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né en 1454 à Ferrare, mort en 1525, a laissé beaucoup d'opuscules curieux et recherchés, entre autres: *Candida*, 1491; *Tumultuariorum carminum libri VIII*, 1496 ou 98; *Epigrammata in Christi vitam*, 1513; *in Cœlestes proceres hymnorum epitaphiorumque libellus*, 1514; *Sacra et satyrica epigrammata*, *elegiæ*, *etc.*, 1514.

PITTSBOURG, ville des États-Unis (Pensylvanie), ch.-l. du comté d'Alleghany, sur l'Alleghany et la Monongahela, à 588 kil. N. O. de Philadelphie; 18,000 hab. Bibliothèque, académie, usines à fer, moulins à foulon. Aux environs, fer, houille, etc. — Fondée en 1760 auprès du fort Duquesne, qui avait été bâti par les Français.

PITYONTE, *Pityus*, ville de la Lazique, sur le Pont-Euxin, au N. O. de Dioscurias, était sous la protection romaine au temps de l'empire. C'était alors un des entrepôts du commerce avec le Nord et l'Orient, et un des boulevards de l'empire romain.

PITYUSES (îles), *Pityusæ insulæ*, groupe d'îles au S. O. des Baléares, par 1° 4' long. O.-1° 15' long.

E., 38° 36'-39° 11' lat. N.; Iviça, Formentera en sont les deux principales.

PIURA, ville du Pérou (Truxillo), ch.-l. du district de Piura, sur le Piura, à 400 kil. N. O. de Truxillo; 10,000 hab. Commerce. — Ce fut le 1er établissement fondé au Pérou par Pizarre en 1531.

PIZARRE (Fr.), conquérant du Pérou, né à Truxillo en 1475, d'un gentilhomme et d'une fille de mauvaise vie, garda les pourceaux dans sa jeunesse, s'embarqua de bonne heure pour l'Amérique, fut de l'expédition de Balboa (1513), se fit remarquer par Cortez, s'associa avec Almagro et Luque pour aller découvrir ces régions de l'or dont on parlait tant, et se chargea de commander les expéditions; il fit pendant trois ans (1524-1527) un voyage d'exploration au S. de Panama, et subit dans ces trois années toutes les misères imaginables; ayant enfin trouvé le pays qu'il cherchait, il alla en Espagne et obtint de Charles-Quint le titre de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes (1528). Il entra en vainqueur dans le Pérou (1531), s'empara par trahison de l'inca Atahualpa, en tira une contribution exorbitante, le fit ensuite mourir perfidement, prit Cuzco, tandis qu'un de ses officiers s'emparait de Quito (1532), soumit tout le Pérou pendant qu'Almagro allait soumettre le Chili (1534), et fonda Lima (1535). Il fut assiégé dans cette ville par les Péruviens révoltés, mais il les repoussa. S'étant ensuite brouillé avec Almagro, il en vint aux mains avec lui, le battit à Cuzco (1538), et lui fit trancher la tête. Il gouverna dès lors plus arbitrairement que jamais, distribua les terres, les esclaves, avec une partialité révoltante, et se plut à ruiner ses ennemis; ceux-ci se groupèrent autour du jeune Almagro, et Herreda leur chef vint tuer Pizarre dans son palais (1541). — Pizarre avait été puissamment secondé dans ses entreprises par ses frères, dont le plus connu est Gonzalès ou Gonzalve; ce dernier l'aida à battre Almagro, fut nommé gouverneur de Quito, et après le meurtre de son frère, rallia ses partisans et régna en maître sur tout le Pérou pendant deux ans (1538-40). Pris par le président de La Guasca, que Charles-Quint avait investi du pouvoir, il fut condamné à mort comme rebelle. Il était au moment d'épouser une femme du sang des Incas.

PIZZIGHETTONE, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, près du confluent du Seriomorto et de l'Adda, à 20 kil. N. O. de Crémone; 4,000 hab. Casernes, château où fut détenu François I avant sa translation en Espagne. — Souvent assiégée et prise.

PIZZO (IL), ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 8 kil. N. E. de Monteleone, sur le golfe de Sainte-Euphémie; 4,700 hab. Port assez mauvais. Pêche du thon. C'est là que Murat débarqua en 1815; il y fut pris, jugé, fusillé en quelques heures.

PLABENNEC, ch.-l. de cant. (Finistère), à 13 kil. N. E. de Brest; 3,540 hab.

PLACCIUS (Vincent), érudit, né à Hambourg en 1642, mort en 1699, professa la morale et l'éloquence à Hambourg. Il a laissé, entre autres ouvrages: *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1708, 2 parties en 1 vol. in-fol. Cet ouvrage précieux, qui est le premier recueil de ce genre, offre de nombreuses erreurs; il a été perfectionné et complété par les travaux d'Heumann, de Mylius, et surtout d'Ant.-Alexandre Barbier.

PLACENCIA, *Deobriga*, ville d'Espagne (Badajoz), sur le Jerte, à 190 kil. N. E. de Badajoz; 6,800 hab. Evêché, château. Cathédrale, palais épiscopal. Inscriptions et antiquités romaines. Aqueduc de 80 arches.

PLACENCIA, ville d'Espagne (Bilbao), à 35 kil. S. O. de Saint-Sébastien, sur la Deva; 1,800 hab. Armes (blanches et à feu), outils de pionniers, etc. — Fondée en 1337 par Alphonse XI, de Castille.

PLACENTIA, ville d'Italie, auj. PLAISANCE.

PLACENTIUS ou LE PLAISANT (Léon), dominicain, né à Saint-Trond, près de Liége, mort vers l'an 1548. On a de lui, outre divers ouvrages d'érudition un poëme bizarre, intit. *Pugna porcorum*, en vers *tautogrammes* (contenant 253 vers, Louvain, 1546, 1644, Londres, 1741, in-12), et dont tous les mots commencent par un P; par exemple:

Plaudite, porcelli; porcorum pigra propago
Progreditur, etc.

PLACIDIE, *Galla Placidia*, fille de Théodose I, sœur d'Arcadius et d'Honorius, fut prise au siége de Rome par Alaric (409), fut épousée par Ataulphe, prince goth, épousa en deuxièmes noces Constance III, dont elle eut Valentinien. Avide de pouvoir, elle se fit donner le titre d'*augusta*, et gouverna presque continuellement sous Honorius son frère, et sous Valentinien son fils. Elle mourut en 450.

PLAISANCE, *Placentia* en latin, *Placenza* en italien, ville du duché de Parme et Plaisance, ch.-l. de la prov. de Plaisance, près de la rive gauche du Pô, à 53 kil. N. O. de Parme; 30,000 hab. Evêché, citadelle, vaste palais ducal, belle cathédrale, église de Saint-Augustin, rue *Stradone* ou *Corso*, une des plus belles rues d'Italie; bibliothèques, collége, séminaire. Elle possédait jadis une université, qui le disputait à celle de Parme. Aux environs Campo Morto, où Annibal défit les Romains (218 av. J.-C.), après la bataille du Tésin et avant celle de Trasimène. Patrie de Grégoire X, du cardinal Alberoni, de Ferrante Pallavicini, et de Laurent Valla. — Plaisance et Crémone furent les deux premières colonies romaines de la Cisalpine. Il se livra sous les murs de Plaisance un combat entre les Carthaginois et les Romains, 217 av. J.-C. Longtemps après, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, y remporta sur Bérenger I (29 juillet 923) une victoire décisive qui lui valut la couronne d'Italie. En 1076 il s'y tint un concile des évêques de Lombardie qui déclarèrent Grégoire VII déchu du pontificat. Un deuxième concile de Plaisance eut lieu en 1095; Urbain II commença à y prêcher la 1re croisade. Plaisance s'érigea en république pendant la guerre des Guelfes et des Gibelins, et prit parti pour les Guelfes; après la chute des Hohenstaufen (1254), elle se trouva sous la domination des Scotti. Albert Scotto, en 1302, fut l'auteur de la ligue lombarde contre Matteo Visconti. En 1332, par le traité d'Orci, Plaisance fut attribuée aux Visconti, et depuis elle fit partie du duché de Milan jusqu'à 1511. En 1447, lors de l'extinction des Visconti, Plaisance ayant reçu garnison vénitienne, et fermé ses portes à Sforce, duc de Milan, fut prise et traitée avec la dernière barbarie. Depuis 1511, Plaisance appartint, ainsi que Parme, aux papes, puis aux Farnèse: elle a dès lors suivi le sort de Parme. (*Voy.* PARME.) — Il se livra en 1746 à Plaisance une grande bataille entre les Austro-Sardes et les Franco-Espagnols (Maillebois et don Philippe y furent défaits complètement, et bientôt Ferdinand VI retira ses troupes de la Haute-Italie). Plaisance fut occupée par les Français en 1799; de 1801 à 1814, elle fut ch.-l. d'arr. dans le dép. du Taro. — Napoléon avait donné le titre de duc de Plaisance à l'archi-trésorier Lebrun.

PLAISANCE, ch.-l. de cant. (Gers), à 30 kil. N. O. de Mirande; 1,600 hab.

PLANASIE, *Planasia*, auj. *Pianosa*, île de la mer Inférieure, entre la Corse et l'Étrurie, fut sous l'emp. romain un lieu d'exil. Posthume Agrippa, 3e fils d'Agrippa, y fut exilé par Auguste et y périt, tué par ordre de Tibère, l'an 14 de J.-C.

PLANASIE, la même que *Lerina*. *Voy.* LERINS.

PLANCHES (les), ch.-l. de canton (Jura), à 31 kil. S. E. de Poligny; 1,200 hab.

PLANCIADE FULGENCE, auteur chrétien, évêque de Carthage, qu'on fait vivre au commencement du VIe siècle, a laissé trois ouvrages dont voici les titres: *Mythologicum vocum antiquarum*, imprimé par Jér. Commelin en 1599; *Interpretatio ad Chalci-*

deum; De expositione virgilianæ continentiæ, etc.

PLANCINE, femme de Pison, fut accusée d'avoir, de concert avec son mari, empoisonné Germanicus; mais elle échappa au supplice par le crédit et les intrigues de Livie. Accusée plus tard d'avoir insulté Agrippine, elle se donna la mort, l'an 33 de J.-C.

PLANCOET, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 16 kil. N. E. de Dinan; 800 hab.

PLANCUS (L. MUNATIUS), né en 73 av. J.-C., fut tour à tour contre et pour Antoine, l'abandonna en même temps que la fortune, et fut 3 fois consul (42 et 36 av. J.-C., et 13 ap. J.-C.). Il avait été précédemment proconsul en Gaule, et y avait, dit-on, fondé Lyon (45 av. J.-C.). On a de lui onze *lettres* à Cicéron. Horace lui a adressé l'ode *Laudabunt alii*, etc. — Son frère C. Plotius Plancus, proscrit par les triumvirs, alla courageusement offrir sa tête aux bourreaux pour épargner des souffrances à ses esclaves, que l'on forçait par la torture à révéler sa retraite.

PLANCUS (JANUS), naturaliste. *Voy.* BIANCHI.

PLANTAGENETS, dynastie de rois d'Angleterre, d'origine française, dut son nom au comte d'Anjou, Geoffroi V, surnommé *Plantagenet*, parce qu'il portait ordinairement une branche de genêt à sa toque. Geoffroy épousa l'impératrice Mathilde, veuve de Henri V, fille et héritière de Guillaume II (*le Roux*), roi d'Angleterre; Henri leur fils monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Henri II, à la mort d'Etienne de Blois, en 1154, et sa race l'occupa 331 ans, jusqu'à l'avénement de Henri VII, chef de la race des Tudor. Au XIVe siècle, elle se divisa en deux lignes rivales: York et Lancastre, ou en termes de parti *Rose blanche* et *Rose rouge*. *Voy.* ROSES (guerre des deux-). — Pour la série des rois Plantagenets, *Voy.* l'article ANGLETERRE.

PLANTAVIT DE LA PAUSE. *Voy.* LA PAUSE.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur, né aux environs de Tours en 1514, mort en 1589, alla s'établir à Anvers, et fit faire de grands pas à son art. Philippe II le nomma son premier imprimeur, et le chargea d'une réimpression de la Bible *Polyglotte* d'Alcala. Cette réimpression parut de 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol. C'est son chef-d'œuvre.

PLANUDE, *Maximus Planudes*, moine grec du XIVe siècle, natif de Nicomédie, vécut sous Andronic et Jean Paléologue, fut chargé par Andronic d'une mission à Venise en 1327, et mourut dans un âge avancé, vers 1353 selon les uns, vers 1370 selon d'autres. Il avait compilé un très grand nombre d'écrits; les plus connus sont: un recueil des *Fables d'Esope* avec une *Vie de l'auteur*, qui n'est qu'un tissu de contes puérils et d'anachronismes (elle a été traduite par La Fontaine); une *Anthologie* ou recueil de poésies grecques, Florence, 1494, Naples, 1788-96. Il a traduit en grec les *Distiques moraux de Caton*, et les *Métamorphoses d'Ovide* (imprimées pour la première fois à Paris, 1822, dans l'*Ovide* de la collection de M. Lemaire). Compilateur laborieux, Planude manque de jugement et de goût.

PLASSEY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Bagmotty, à 40 kil. N. O. de Noddeah. Les Anglais y battirent le nabab du Bengale en 1757.

PLATA ou RIO DE LA PLATA, un des plus grands fleuves de l'Amérique du Sud, sort de la Serra de Mantequeira dans le Brésil (Minas-Geraes), traverse, sous le nom de Parana, le sud de cette province, sépare la prov. de Saint-Paul de celles de Goyaz et de Matogrosso, puis forme la limite entre le Brésil et le Paraguay, arrose ensuite le territoire de la Confédération de la Plata, dans laquelle il sépare les deux états orientaux (Entre-Rios et Corrientes) des états de l'ouest, reçoit à droite le Rio das Mortes, le Paranahyba, le Rio Pardo, puis le Paraguay; à gauche le Rio Verde, le Tiète, l'Iguazu, et plus bas l'Uruguay, presque aussi considérable que lui. Le Rio de la Plata a 45 kil. de large à Buénos-Ayres; près de son embouchure, il en a 224. Son cours est d'environ 2,500 kil. Il porte successivement les noms de Calcagui, Huapiche, Parana (en quittant Minas-Geraes), et prend enfin celui de Rio de la Plata après avoir reçu l'Uruguay. — Le Rio de la Plata, dont le nom veut dire *rivière d'argent*, fut d'abord nommé rivière *de Solis*, du nom de Diaz de Solis, qui la découvrit; mais Sébastien Cabot, qui l'explora ensuite, ayant fait sur ses bords un butin considérable en or et surtout en argent, lui donna le nom de *la Plata*, qu'elle a conservé depuis.

PLATA (CONFÉDÉRATION OU PROV.-UNIES DE RIO DE LA), un des états de l'Amérique du Sud, borné au N. par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay, au S. E. par l'Océan Atlantique, à l'O. par le Chili, au S. par la Patagonie, s'étend de 56° à 73° long. O. et de 19° à 41° lat. S.; 2,450 kil. du N. au S., sur 1,750 dans sa plus grande largeur; 1,700,000 hab., dont les trois quarts indigènes. Capitale, Buénos-Ayres. La Confédération de la Plata comprend quatorze états, savoir :

Etats.	*Capitales.*
Buénos-Ayres,	Buénos-Ayres.
Entre-Rios,	Baxada.
Corrientes	Corrientes.
Santa-Fé,	Santa-Fé.
Cordova,	Cordova.
Santiago del Estero,	Santiago del Estero.
Tucuman,	Tucuman.
Salta,	Salta.
Jujuy,	Jujuy
Catamarca,	Catamarca.
Rioja,	Rioja.
San-Juan,	San-Juan.
San-Luis,	San-Luis.
Mendoza,	Mendoza.

Les Provinces-Unies de Rio de la Plata varient pour le sol et le climat selon leur hauteur et selon leur latitude. Le centre et l'est consistent en immenses plaines, dites *Pampas*, qui nourrissent beaucoup de gros bétail; l'ouest offre de hauts plateaux qui sont souvent arides, mais riches en minéraux précieux; entre ces deux régions s'étendent d'épaisses et superbes forêts. — La plupart des Prov.-Unies de Rio de la Plata ont fait d'abord partie de l'immense vice-royauté du Pérou; en 1778, unies à la Bolivie actuelle, au Paraguay et à l'Uruguay, elles formèrent une vice-royauté particulière, dite *Rio de la Plata*. En 1810, elles suivirent le mouvement insurrectionnel qui agita les possessions espagnoles. Dès 1811, les troupes fidèles à la métropole y furent battues (à Las-Piédras), puis un gouvernement indépendant s'établit à Buénos-Ayres, mais il éprouva de fréquentes variations (1813-16), jusqu'à ce que le congrès de Tucuman promulguât la constitution. On forma une république avec trois pouvoirs (deux chambres, un président), une haute cour de justice, des juntes électives et électorales. Cette constitution n'empêche pas les Provinces-Unies de Rio de la Plata d'être en proie à l'anarchie; les unitaires et les fédéralistes s'y combattent sans cesse. L'industrie y est nulle et le commerce borné. L'Union a fait, de 1826 à 1828, une guerre désastreuse au Brésil pour la possession de l'Uruguay ou Montévidéo, qui finalement a été reconnu indépendant. En 1838 et 1840, elle a eu des démêlés graves avec la France, pour avoir refusé de satisfaire aux justes réclamations des résidents français; après un long blocus du port de Buénos-Ayres, ces démêlés ont été heureusement terminés par M. le vice-amiral de Mackau, et une convention a été signée entre les deux pays à Buénos-Ayres le 29 octobre 1840. La Plata a depuis plusieurs années pour président Rosas, qui y exerce un pouvoir dictatorial.

PLATA (LA), capit. de la Bolivie. *Voy.* CHUQUISACA.

PLATAMONA, *Héraclée*, ville de la Turquie

d'Europe (Roumélie), à 100 kil. S. O. de Salonique, sur le golfe de Salonique ; 2,000 hab.

PLATANELLA, ou PLATANI, *Camicus*, riv. de Sicile, naît dans la prov. de Palerme et le district de Termini, traverse les prov. de Calatanisetta et de Girgenti, et se jette dans la Méditerranée, à 35 kil. N. O. de Girgenti ; 110 kil. de cours.

PLATÉE, *Platea*, une des 12 villes de la fédération béotienne, près du Cithéron, au S. O. de Thèbes, est fameuse par la victoire que les Grecs y remportèrent sur le Perse Mardonius en 479 av. J.-C., victoire à laquelle les Platéens contribuèrent puissamment ; et par son opposition constante à la domination que Thèbes voulait exercer en Béotie. Elle s'allia fréquemment avec Athènes, fut détruite par les Spartiates en 373 av. J.-C. et reconstruite par ordre d'Alexandre après le sac de Thèbes. On célébrait à Platée des jeux magnifiques, dits *Jeux Platéens*, en commémoration de la défaite des Perses.

PLATINA (Barth. DE' SACCHI, dit), né à Piadena (en lat. *Platina*), près de Crémone, quitta les armes pour se livrer aux sciences, et fit partie du collége des abréviateurs à Rome ; ce collége ayant été supprimé par Paul II, il se plaignit si séditieusement, que ce pape le fit mettre en prison ; plus tard il fut impliqué dans un complot. Sixte IV le nomma bibliothécaire du Vatican et le combla de bienfaits. Ses ouvrages sont très nombreux ; le plus connu est intitulé : *In Vitas summorum pontificum ad Sixtum IV*, Venise, 1479, in-fol., continué par Onufre Panvinio, et traduit en français et en allemand.

PLATNER (Ernest), philosophe et médecin, fils de J.-Zach. Platner, habile oculiste, naquit en 1744 à Leipsick, et mourut en 1818. Il professa la médecine à Leipsick, et devint, en 1796, doyen de la faculté. Après avoir adopté les idées de Leibnitz et avoir tenté un système éclectique, il combattit Kant, et tomba enfin dans une sorte de scepticisme. On lui doit des recherches estimables sur l'anthropologie et la psychologie. Ses principaux ouvrages sont : *Anthropologie*, Leipsick, 1771 et 1790 : *Éléments de logique et de métaphysique*, 1795 ; *Aphorismes philosophiques*, 1796 et 1800 (avec d'importants changements). Il a aussi écrit sur la médecine, entre autres : *Physiologicarum quæstionum libri II*, 1793.

PLATON, célèbre philosophe grec, fondateur de l'Académie, né l'an 429, ou, selon d'autres, 430 av. J.-C., dans l'île d'Egine, était fils d'Ariston, d'une des plus illustres familles d'Athènes. Il porta d'abord le nom d'Aristoclès ; on croit que le surnom de Platon lui fut donné par son maître de palestre, à cause de la largeur de ses épaules (*platys*, large). Platon étudia avec le plus grand succès les lettres et les sciences, surtout la géométrie, et cultiva la poésie dans sa première jeunesse ; mais bientôt il se consacra tout entier à la philosophie. Il s'attacha, vers l'âge de 20 ans, à Socrate, dont il fut le disciple assidu pendant dix ans. A la mort de ce philosophe (400), il se retira avec ses condisciples à Mégare, puis se mit à voyager, visita l'Italie, où il entendit les pythagoriciens Archytas et Philolaüs, alla à Cyrène en Afrique, puis en Egypte, où il se fit, dit-on, initier aux mystères de la doctrine hermétique ; de là il revint dans la Grande-Grèce, et parcourut la Sicile dans le but d'observer les merveilles de cette île (390). Pendant son séjour à Syracuse, Platon s'attacha le vertueux Dion, mais il s'attira par sa franchise la colère du tyran Denys-l'Ancien, qui le fit vendre comme esclave. Racheté et rendu à la liberté par Annicéris, philosophe de Cyrène, il alla se fixer à Athènes et y ouvrit, vers 388, dans un faubourg de la ville, l'école si connue sous le nom d'*Académie* ; cette école fut bientôt fréquentée par tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué : on compte au nombre des disciples de Platon : Aristote, Speusippe, Xénocrate, Isocrate, et même des femmes, telles que Lasthénie, Axiothée. En 364, Platon fit un second voyage en Sicile à la sollicitation de Denys-le-Jeune, qui venait de monter sur le trône et qui voulait, disait-il, se conduire d'après les conseils de la philosophie ; mais, désespérant de réformer la cour du tyran, il ne tarda pas à s'éloigner. Cependant il retourna une troisième fois à Syracuse (361), dans le but d'opérer une réconciliation entre Denys et Dion, mais il ne put y réussir et se brouilla lui-même avec le premier. De retour à Athènes, il ne s'occupa plus que de son enseignement et de ses écrits. Il acquit une telle réputation de sagesse, que plusieurs états lui demandèrent des lois. Il voulut néanmoins rester toute sa vie éloigné de la pratique des affaires. Il mourut en 348 ou 347 av. J.-C., à 82 ans. Il avait toujours gardé le célibat. Platon a laissé un grand nombre d'écrits ; ils sont presque tous sous la forme de dialogues ; Socrate y joue le principal rôle ; ce sont : *Euthyphron* ou *du Saint* ; *Criton*, ou *le Devoir du citoyen* ; *Phédon*, ou *de l'Ame* ; *l'Apologie de Socrate* ; *Cratyle*, ou *de la Propriété des noms* ; *Théétète*, ou *de la Science* ; *le Sophiste*, ou *de l'Être* ; *le Politique* ; *Parménide*, ou *des Idées* ; *Philèbe*, ou *la Volupté* ; *le Banquet*, ou *de l'Amour* ; *Phèdre*, ou *du Beau* ; *le Premier Alcibiade*, ou *de la Nature de l'homme* ; *le Second Alcibiade*, ou *de la Prière* ; *Hipparque*, ou *l'Amour du gain* ; *les Erastes*, ou *de la Philosophie* ; *Théagès*, ou *de la Sagesse* ; *Charmidès*, ou *de la Modération* ; *Lachès*, ou *du Courage* ; *Lysis*, ou *de l'Amitié* ; *Euthydème*, ou *des Sophismes* ; *Protagoras*, ou *les Sophistes* ; *Gorgias*, ou *la Rhétorique* ; *Ménon*, ou *de la Vertu* ; *le grand Hippias*, ou *du Beau* ; le *petit Hippias*, ou *du Mensonge* ; *Ion*, ou *de l'Enthousiasme poétique* ; *Ménexène*, oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie ; *Clitophon*, ou *l'Exhortation* ; *la République*, ou *du Juste* (en 10 liv.) ; *Timée*, ou *de la Nature* ; *Critias* ou *de l'Atlantide* ; *Minos*, ou *de la Loi* ; *les Lois* (en 12 liv.) : *Epinomis*, ou *Appendice aux Lois*. On y joint 13 lettres morales. L'authenticité de plusieurs de ces écrits, surtout celle des lettres, est douteuse. Platon admettait comme principes des choses, outre Dieu et la matière, certains types ou modèles éternels, d'après lesquels ont été formés tous les êtres : il les nommait *idées*. Les idées ont seules une existence réelle et absolue ; les choses individuelles n'en sont que des ombres ou des copies ; les notions générales que forme notre esprit n'en sont également que de pâles reflets. Ce n'est que par leur participation à une même idée ou essence que des individus divers peuvent former une même espèce. Les sens ne saisissent que le particulier, l'individuel ; quant aux idées, elles sont perçues par une faculté supérieure, la raison, ou peut-être sont-elles des réminiscences d'une vie antérieure. Les idées résident en Dieu, qui est leur substance commune. Cette théorie est également chez Platon la base de la morale, de la politique et de l'art : dans l'art, il faut que l'artiste ait toujours présent *l'idéal* du beau ; en morale, on doit s'efforcer de réaliser *l'idéal* du bien et par là de ressembler à Dieu ; la politique n'est que la morale transportée dans l'état ; c'est le gouvernement de l'état par la justice et la raison. En psychologie, Platon définit l'âme une force qui se meut par elle-même ; il distingue trois âmes ou trois parties de l'âme : l'âme raisonnable, qui a son siége dans la tête, l'âme déraisonnable ou concupiscible, qui a son siége dans le ventre et dans les parties inférieures ; l'âme irascible, principe des passions les plus élevées : celle-ci sert de lien aux deux premières et a son siége dans le cœur. On reproche à Platon d'avoir émis quelques opinions singulières ; ainsi, dans sa *République*, il établit des castes, veut que les femmes soient communes, que les enfants soient élevés en commun, sans connaître leurs parents ; il proscrit les beaux-arts, même

la poésie. Au reste, il est difficile d'avoir une idée bien exacte de la philosophie de Platon, parce que ce philosophe avait deux enseignements, l'un extérieur et public, l'autre secret, réservé à quelques adeptes. Or les écrits que nous possédons paraissent n'appartenir qu'à sa doctrine publique et par conséquent élémentaire. Quelque opinion que l'on se fasse de la solidité des doctrines de Platon, on ne peut qu'admirer la sublimité de ses conceptions, la pureté de sa morale et la noblesse de son style. Aussi a-t-il mérité d'être appelé le *divin Platon*, l'*Homère de la philosophie*. Ses écrits sont d'ailleurs le plus important monument qui nous reste de la dialectique des anciens : en même temps qu'ils sont des chefs-d'œuvre d'art, ils nous offrent, par la méthode d'interrogation et de réfutation qui y est partout suivie, un modèle d'analyse philosophique. — Les meilleures éditions de Platon sont celles d'Alde, Venise, 1513, in-fol.; de J. Serranus (de Serre), avec une traduction latine et des notes, publ. par H. Etienne, Paris, 1578, 3 v. in-fol.; de Marsile Ficin, avec une traduction latine, préférable à la précédente, Francfort, 1602, in-fol.; des Deux-Ponts, due à Mitscherlich, 1781-88, 12 vol. in-8; de Bekker (gr.-lat.), Berlin, 1816-18, 8 vol. in-8, avec des commentaires, publiés en 1823, 2 vol. in-8; d'Ast (gr.-lat.), Leipsick, 1819-32, 11 vol. in-8. Plusieurs des dialogues de Platon avaient été traduits séparément en français par Leroi, Grou, L. Racine, Maucroix, Dacier, etc. Nous devons à M. V. Cousin la première traduction complète des œuvres de ce philosophe qui ait paru en français, 13 vol. in-8, Paris, 1822-1840 ; elle est accompagnée de savantes notes, ainsi que d'arguments philosophiques destinés à faire comprendre la pensée de l'auteur. F. Schleiermacher a donné une trad. allemande de Platon, qui est également fort estimée, Berlin, 1817-19, 2e édition; Th. Taylor l'avait traduit en anglais dès 1804, 5 vol. in-4. M. J.-V. Leclerc a publié les *Pensées de Platon* (grec-français), Paris, 1819, souvent réimprimé. La vie de Platon a été écrite, dans l'antiquité, par Speusippe, son neveu et son successeur (cette vie est perdue), par Olympiodore, par Hésychius; chez les modernes par Combes-Dounous (*Essai historique sur Platon*, 1809), et par Ast (*Vie et écrits de Platon*, Leipsick, 1816, en allemand).

PLATONICIENS. *V.* ACADÉMIE et NÉOPLATONICIENS.

PLATOV (le comte), hetman des cosaques, né en 1765, mort en 1818, servit en 1806 et 1807 contre les Français, puis marcha contre les Turcs dans l'armée de Moldavie, les battit diverses fois, fut un de ceux qu'en 1812 on opposa à Napoléon, éprouva plusieurs échecs, surtout à Grodno, mais prit sa revanche pendant la désastreuse retraite de Russie et fit beaucoup de mal aux fugitifs; il se signala de même en 1813, 1814, 1815. Il s'était rendu redoutable, en permettant à ses cosaques un pillage illimité.

PLATTE (LA), riv. des Etats-Unis (Missouri), naît par 110° long. O., 41° 25' lat. N., coule à l'O., et tombe dans le Missouri par 41° 3' lat. N. Cours, 2,500 kil. — On nomme *Petite-Platte* une autre riv. du même état, qui naît par 45° 44' lat. N., coule au S., et joint le Mississipi après un cours de 225 kil.

PLATTENSEE, lac de Hongrie. *Voy.* BALATON.

PLATTSBURG, bourg des Etats-Unis (New-York), à 225 kil. N. d'Albany, sur le lac Champlain; 3,000 hab. En 1814, les Américains y remportèrent une victoire navale sur les Anglais.

PLAU (LA), ch.-l. de cant. (Corrèze), à 32 kil. E. de Tulle; 900 hab. Aux env., houillère exploitée.

PLAUEN, ville murée du royaume de Saxe, sur l'Elster-Blanc, à 13 kil. S. O. de Dresde; 7,000 h. Château, lycée, société économique; tissus de coton, drap, bas, boutons de métal, etc. Patrie de Bottcher, inventeur de la porcelaine de Saxe, et de Wolfgang, théologien.

PLAUTE, *M. Accius Plautus*, poëte comique latin, né vers 227 av. J.-C., à Sarsine (Ombrie), composa, dit-on, 130 pièces; il jouait souvent lui-même. Il avait ainsi gagné par son talent une petite fortune; mais de fausses spéculations la lui firent perdre. Nous avons sous son nom 20 pièces, parmi lesquelles on remarque : *Amphitryon* (imité par Molière), l'*Aululaire* (qui a inspiré l'*Avare*), *Casine* ou *le Sort*, la *Mostellaire* (l'original du *Retour imprévu* et du *Tambour nocturne* de Destouches), les *Ménechmes* (imité par Regnard), *Pœnulus* ou *le jeune Carthaginois*, le *Soldat fanfaron*. Des coups de théâtre imprévus, un dialogue rapide, étincelant de verve, des pointes, des jeux de mots, des charges souvent grossières, mais vraies au fond, du mouvement, le franc comique, voilà ce qui caractérise Plaute. Il faisait les délices du peuple. Plaute emprunte presque toujours l'idée de ses pièces à Ménandre, Diphile, Epicharme, ou à quelques autres auteurs grecs, mais il n'en sait pas moins donner à ses comédies un caractère tout national. Térence, plus correct, est loin d'avoir ce génie créateur et éminemment original. La 1re édition de Plaute est de Venise, 1472; ensuite viennent celles d'Alde, 1516, in-fol.; de Rob. Etienne, avec commentaires de Lambin, Paris, 1576; *Ad usum Delphini*, Paris, 2 vol. in-4; *Variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; de Brunck, Deux-Ponts, 3 vol. in-8, 1788. Levée a donné une traduction de Plaute dans son *Théâtre des Latins*; on doit à M. Naudet une excellente édition de Plaute, dans la collection Lemaire, 4 vol. in-8, 1830-32, et une traduction française, dans la collection Panckoucke, 1831 et années suivantes.

PLAUTIEN, *Flavius Plautianus*, favori de Septime Sévère, était d'obscure naissance. Préfet de Rome, consul, il ne se signala que par ses atrocités et ses concussions, et seconda les rigueurs de Sévère. Il maria sa fille Plautille à Caracalla, fils de l'empereur; puis, craignant pour elle un sort funeste, il ourdit un complot contre l'empereur et ses deux fils. Sévère en fut instruit, et le fit mourir.

PLAYFAIR (J.), géologue et mathématicien écossais, né en 1749 près de Dundee, entra dans les ordres et fut quelque temps chargé d'une église, puis devint professeur de mathématiques à Edimbourg, et fut un des principaux rédacteurs de la *Revue d'Edimbourg*. Il mourut en 1819. On lui doit des *Éléments de géométrie*, 1796; des *Éclaircissements sur la théorie de la Terre de Hutton*, 1812; une *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812, in-8; un *Système complet de géographie ancienne et moderne*, 1813, etc., 5 vol. in-4. — Son frère, Will. Playfair (1759-1823), s'est distingué à la fois comme publiciste et comme mécanicien.

PLEAUX, ch.-l. de cant. (Cantal), à 13 kil. S. O. de Mauriac; 1,600 hab.

PLÉBÉIENS (de *plebs*, populace), troisième et dernière classe du peuple romain, se composait de tous les citoyens libres qui n'appartenaient ni à l'ordre des patriciens ni à celui des chevaliers. Longtemps exclus de toutes les dignités publiques, les plébéiens obtinrent d'abord des magistrats particuliers, nommés *tribuns*, chargés de la défense de leurs intérêts (493 av. J.-C.), puis ils se firent successivement admettre à toutes les magistratures patriciennes: la questure (410), le tribunat militaire (405), le consulat et l'édilité curule (366), la dictature (357), la censure (352), la préture (337); enfin, en 254, un plébéien devint grand pontife. Dès lors la distinction entre patriciens et plébéiens ne fut plus que purement nominale.

PLECTRUDE, femme de Pépin d'Héristal, gouverna le royaume après la mort de son mari (714), sous le nom de son fils Thibaut. Elle fit arrêter à Cologne Charles-Martel, que Pépin avait déshérité et qu'elle redoutait ; mais les Francs se révoltèrent,

défirent les partisans de Plectrude (715), et élurent Ragenfroi pour maire. On ignore ce que devint Plectrude depuis cette époque; on sait seulement qu'elle fut enterrée à Cologne.

PLÉIADE. Les Alexandrins, sous Ptolémée Philadelphe, donnèrent le nom de cette constellation à la réunion de sept poëtes contemporains: Lycophron, Théocrite, Aratus, Nicandre, Apollonius, Philique, Homère le jeune; d'autres y placent Callimaque, Sosithée, etc. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs pléïades alexandrines. — On fit de même, sous Henri III, une pléïade française; elle était composée de Ronsard, Dubellay, Dupérier, Remi Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus de Thiard. — On a depuis formé plusieurs autres pléïades de ce genre, mais elles ne sont pas aussi connues.

PLÉIADES. On nomme ainsi les sept filles d'Atlas (Maia, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone, Céléno). Six d'entre elles eurent des dieux pour époux ou pour amants; Mérope seule épousa un mortel (Sisyphe). Elles furent, selon la fable, métamorphosées en étoiles et formèrent dans le ciel la constellation ou plutôt le groupe des Pléïades. On les nomma Pléïades, soit de leur mère Pléïone, une des Océanides, soit du mot grec *pléô*, naviguer, parce que la constellation qui porte leur nom, et qu'on voit au mois de mai, se montre à une époque favorable à la navigation.

PLEINE-FOUGÈRE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 40 kil. S. E. de Saint-Malo; 3,057 hab.

PLEISSE, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe, cercle de l'Erzgebirge, court au N., traverse le duché de Saxe-Hildburghausen, rentre dans le roy. de Saxe par le cercle de Leipsick, et se jette dans l'Elster-Blanc, après un cours de 110 kil.

PLÉLAN-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. S. O. de Montfort; 3,250 hab. Fil, blanchisseries de fil.

PLÉLAN-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. O. de Dinan; 1,500 hab.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte DE BREHAN, comte DE), diplomate français, né en Bretagne en 1699, mort en 1734, était ambassadeur en Danemark quand 30,000 Russes assiégèrent le roi de Pologne Stanislas dans Dantzick. Plélo, à la tête de 1,500 Français, attaqua les Russes et força trois retranchements, mais il périt accablé par le nombre. Il cultivait la poésie avec succès; on a de lui des poésies légères.

PLÉNEUF, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), près de la mer, à 17 kil. de Saint-Brieuc; 1,660 hab.

PLESKOV, ville de Russie. *Voy.* PSKOV.

PLESS, ville de Bohême. *Voy.* JOSEPHSTADT.

PLESSE, ville des États prussiens (Silésie), à 100 kil. S. E. d'Oppeln; 2,000 hab. Jadis ch.-l. de principauté. Drap, sucre de betterave, chapeaux.

PLESSIS (le). Beaucoup de villages en France portent ce nom, qui n'est qu'une corruption de *palatium*, palais. Les principaux sont: 1° le *Plessis-lès-Tours* (Indre-et-Loire), à 1 kil. S. de Tours; ruines d'un fameux château-fort où résida et mourut Louis XI; — 2° le *Plessis-aux-Bois* (Seine-et-Marne), à 9 kil. N. O. de Meaux; château (bâti par François I et agrandi par Henri IV) et parc magnifique; — 3° le *Plessis-Baden* (Ille-et-Vilaine), à 32 kil. N. E. de Redon, patrie du maréchal de Guébriant; — 4° le *Plessis-Bouchard* (Seine-et-Oise), à 9 kil. S. de Pontoise; jadis aux Montmorency, etc.

PLESSIS-MORNAY, PLESSIS-RICHELIEU, etc. *Voy.* MORNAY, RICHELIEU, etc.

PLESTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 16 kil. S. O. de Lannion; 5,260 hab.

PLETHON. *Voy.* GEMISTE PLÉTHON.

PLETTENBERG, ville des États Prussiens (Westphalie), à 24 kil. E. d'Altena; 1,450 hab. Château. Quelque industrie.

PLETTENBERG (WALTER OU GAUTIER DE), d'abord général de l'ordre teutonique en Livonie, puis grand-maître de l'ordre des Porte-Glaive, issu d'une famille noble de Westphalie, fut élu en 1495. Il battit en plusieurs rencontres les Moscovites, qui avaient envahi la Livonie, notamment en 1501, et les força à la paix. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, ayant embrassé le luthéranisme en 1525, Plettenberg racheta de ce prince le droit de souveraineté qu'il avait sur la Livonie, se rendit indépendant, et reconstitua ainsi l'ordre des Porte-Glaive, dont il fut reconnu grand-maître et qu'il gouverna jusqu'en 1535.

PLEUBIHAN, bourg du dép. des Côtes-du-Nord, à 25 kil. N. E. de Lannion; 4,400 hab.

PLEUDIHEN, ville du dép. des Côtes-du-Nord, à 10 kil. N. E. de Dinan; 4,530 hab.

PLEURTUIT, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. O. de Saint-Malo; 6,019 hab.

PLEYBEN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 10 kil. N. E. de Châteaulin; 4,435 hab.

PLINE *le Naturaliste* ou *l'Ancien*, *C. Plinius Secundus*, né à Côme l'an 23 de J.-C., servit d'abord dans les armées, fut successivement gouverneur d'Espagne, préfet de la flotte de Misène, et jouit de l'intime amitié de Vespasien et de Titus. Avide de science, il utilisait ses moindres instants · au bain, à table, en litière, il se faisait lire et prenait ou faisait prendre des notes. Lors de l'éruption du Vésuve, en 79, il se hâta d'y courir; mais s'étant approché trop près du cratère pour observer ce phénomène, il fut asphyxié par la fumée. Pline avait écrit une *Histoire de Rome* (continuation de celle d'Aufidius Bassus), l'*Histoire des guerres de Germanie*, le *Studiosus*, huit livres de *Dubii sermones*, tous ouvrages qui sont perdus; mais nous possédons son *Histoire naturelle*, en 37 livres. C'est une espèce d'encyclopédie: le livre 1er est une table générale; le 2e traite de l'astronomie, de la météorologie et de la théorie de la terre; les 3e, 4e, 5e et 6e de la géographie; les cinq suivants de la zoologie; les livres 12e à 22e de la botanique et d'une foule de points d'agriculture et d'industrie; les livres 23e à 27e de la matière médicale botanique; les livres 27e à 32e de la matière médicale zoologique; les livres 33e à 37e de la minéralogie, et accessoirement de la métallurgie, des monnaies, de la sculpture, de la peinture et de l'art du ciseleur: il y a là toute une histoire de l'art. On sent combien un tel ouvrage doit contenir de faits précieux, et dont Pline seul nous informe; mais aussi il a tous les défauts d'une compilation faite à la hâte: l'auteur fait de fréquents doubles emplois, il se contredit, il ne puise pas toujours aux meilleures sources. Du reste, son style a de la vigueur et de l'originalité. Il n'existe pas encore de bonne édition de Pline: les meilleures sont celle dite *Variorum*, Leyde, 1669, 3 vol., et celle de Hardouin, 1723, 3 vol. in-fol., à peu près reproduite par Théod. Gronovius, Leyde, 1778, in-8, et par Lemaire dans la *Bibl. classique latine*, 1827, etc. Il a été traduit par Poinsinet de Sivry (1771-82, 12 vol. in-4) et Ajasson de Grandsagne, 1827, etc., 20 vol. in-8 (dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke). C.-B. Gueroult a donné des *Morceaux choisis de Pline*, avec une excellente traduction, 1809, 2 vol. in-8.

PLINE-LE-JEUNE, *C. Cæcilius Plinius Secundus*, neveu et fils adoptif du précédent, né à Côme en 61 ou 62, fut élève de Quintilien, eut de grands succès au barreau, devint consul l'an 100, puis gouverna comme proconsul la Bithynie et le Pont, s'y conduisit avec sagesse et probité, et se montra indulgent envers les Chrétiens qui commençaient à se répandre dans sa province. Il mourut en 115. Trajan l'aimait beaucoup. Pline avait écrit l'*Histoire de son temps* et de nombreux *plaidoyers*, que nous avons perdus: mais son *Panégyrique de Trajan* (prononcé l'an 100) et ses *Lettres* nous sont par-

venus. Il y a du style, du mouvement dans le *Panégyrique* ; les *Lettres* brillent par l'élégance, l'esprit et la variété des sujets traités; leur seul défaut c'est de n'être pas écrites d'un style assez naturel. on y sent trop l'art et le travail. Les meilleures éditions de Pline-le-Jeune sont celles de Deux-Ponts, 1789, et de Gierig, Leipsick. 1816 ; il a été traduit par Sacy, 1773, 2 vol. in-12 : une traduction plus récente est due à M. Pierrot, 1826 (elle a été reproduite dans la *Bibliothèque latine* de Panckouke, 1833, 3 vol. in-8).

PLISTHÈNE, un des fils de Pélops, fut père d'Agamemnon et de Ménélas, mourut jeune et recommanda en mourant ses deux enfants à son frère Atrée, qui les fit élever comme ses propres fils.

PLOCK, ville de Russie (Pologne), ch.-l. de voïvodie, à 90 kil. N. O. de Varsovie ; 6,000 hab. Évêché. Quelques monuments, entre autres la cathédrale ; tanneries, pelleteries. Casimir I y battit les Mazoviens en 1043. — La voïvodie de Plock, entre celles d'Augustovo, de Siedlec et de Mazovie à l'E. et au S., la Russie propre à l'E., et la Prusse à l'O. et au N., a 90 kil. sur 260, et 500,000 hab.

PLOEMEUR, ville du dép. du Morbihan, à 6 kil. S. O. de Lorient; 6,792 hab. Foires ; — ville du dép. des Côtes-du-Nord, à 22 kil. N. E. de Lannion ; 2,600 hab.

PLOEN ou PLON, ville de Danemark (Holstein), ch.-l. de bailliage, à 26 kil. S. de Kiel ; 1,600 hab. Jadis résidence des ducs de Holstein-Plœn.

PLOERMEL, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 42 kil. N. E. de Vannes; 5,207 hab. Tribunal de 1re instance. Toiles, étoffes de laine, commerce de bestiaux, chanvre, miel, etc. — L'arr. de Ploërmel a 8 cant. (Guer, Josselin, Malestroit, Mauron, Ploërmel, Rohan, Saint-Jean-de-Brévelay et la Trinité), 61 comm. et 89,193 hab.

PLOEUC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. de Saint-Brieuc; 5,305 hab.

PLOGASTEL, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 13 kil. O. de Quimper: 1,000 hab.

PLOMB DU CANTAL. *Voy.* CANTAL.

PLOMBIÈRES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. O. de Remiremont et à 22 kil. S. d'Épinal, entre de hautes mont. ; 1,500 hab. Eaux minérales très fréquentées et très efficaces pour les maux d'estomac et les névralgies. Coutellerie, clouteries ; ouvrages de fer et d'acier. — Brûlée en 1498, ravagée en 1682 par un tremblement de terre, et en 1771 par une inondation.

PLOTIN, philosophe néoplatonicien, né vers l'an 205 de J.-C. à Lycopolis, dans la Haute-Egypte, s'attacha à l'âge de 28 ans au philosophe Ammonius Saccas, dont il suivit les leçons pendant 11 ans, accompagna en 244 l'empereur Gordien dans une expédition contre les Perses, voulant puiser à sa source la philosophie des Orientaux; vint après l'avénement de Philippe se fixer à Rome, vers l'âge de 40 ans, y ouvrit une école de philosophie où afflua bientôt un immense concours, et obtint la vénération universelle, aussi bien par ses vertus que par sa science. Il se retira dans sa vieillesse en Campanie et y mourut vers 270. Il avait, dit-on, obtenu de l'empereur Gallien la permission de bâtir dans la Campanie une ville où il devait réaliser la république idéale de Platon, et qui aurait porté le nom de *Platonopolis* ; mais ses ennemis firent échouer ce projet. Le but de la philosophie, selon Plotin, c'est l'union immédiate de l'âme humaine avec l'être divin, ce qu'il appelle l'*unification* ou la *simplification* (*hénosis*, *haplosis*) : on y arrive par la contemplation et par l'extase. Plotin prétendait avoir plusieurs fois joui lui-même de la vue de Dieu. Il reconnaissait dans la divinité une sorte de trinité : Dieu en soi ou l'unité absolue et sans attributs, Dieu comme intelligence, Dieu comme puissance; la première de ces trois personnes était la plus parfaite. Dieu, par sa puissance, a tout créé, et les êtres sont sortis de son sein par émanation ; la création est une chute, la matière n'est digne que de nos mépris; aussi Plotin avait-il honte d'être logé dans un corps, et ne voulut-il jamais laisser prendre son portrait. — Plotin avait laissé sur sa doctrine 54 traités, que son principal disciple, Porphyre, se chargea de réviser et de publier; il les rassembla en six sections, composées chacune de neuf morceaux, et qu'il nomma *Ennéades* (c.-à-d. *Neuvaines*). Le style en est extrêmement obscur. Les *Ennéades* de Plotin ont paru d'abord uniquement en latin, traduites par Marsile Ficin, Florence, 1492 ; elles furent ensuite imprimées à Bâle, 1580, grec-latin. M. Creuzer, qui déjà en 1814 avait publié le livre *de Pulchritudine*, a donné une nouvelle édition complète des *Ennéades*, avec traduction latine, commentaires et variantes, Oxford, 1835, 3 vol. in-4. Les *Ennéades* ont été en partie traduites en allemand par Engelhardt, Erlangen, 1820-23, 2 vol. in-8 ; elles attendent encore un traducteur français. La vie de Plotin a été écrite par Porphyre.

PLOTINE, *Plotina Pompeia*, femme de Trajan, n'usa du pouvoir que pour seconder les vues généreuses et sages de son époux, eut grande part à l'adoption d'Adrien, et garda sous le règne de ce prince l'influence dont elle avait joui précédemment. A sa mort, en 129, elle fut divinisée.

PLOUAGAT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. E. de Guingamp; 1,600 hab.

PLOUARET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. S. de Lannion; 5,220 hab.

PLOUAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 17 kil. N. de Lorient: 4,210 hab.

PLOUBALAY, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Dinan, sur l'Océan ; 2,000 hab.

PLOUCQUET (Godefroy), métaphysicien allemand, né en 1716, à Stuttgard, mort en 1790, était issu d'une famille de protestants réfugiés français. Il fut pasteur à Rothenbourg, puis professeur de logique et de métaphysique à Tubingue (1750). Il a laissé un très grand nombre d'écrits sur la philosophie et l'histoire de la philosophie, notamment *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759. Il était favorable à la monadologie de Leibnitz.

PLOUDALMEZEAU, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 22 kil. N. O. de Brest ; 3,085 hab.

PLOUDIRY, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 26 kil. N. E. de Brest ; 1,600 hab.

PLOUESCAT, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 26 kil. N. O. de Morlaix ; 3,238 hab.

PLOUGASNOU, ville du dép. du Finisterre, près de l'Atlantique, à 13 kil. N. N. E. de Morlaix : 4,000 hab. — Pillée par les Anglais en 1522 ; prise par les Espagnols en 1593.

PLOUGASTEL, ville du dép. du Finisterre, à 9 kil. E. de Brest: 5,863 hab. Puits remarquable en ce que l'eau y monte quand la marée descend et réciproquement.

PLOUGUENAST, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. E. de Loudéac; 3,985 hab.

PLOUHA, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. N. O. de Saint-Brieuc ; 4,958 hab.

PLOUIGNEAU, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 9 kil. E. de Morlaix; 4,798 hab.

PLOUNÉOUR, nom commun à 2 villes du dép. du Finisterre: l'une *Plounéour-Menez*, à 16 kil. S. O. de Morlaix ; 4,172 hab.; — l'autre *Plounéour-Trez*, à 32 kil. N. E. de Brest; 3,100 hab.

PLOUNEVEZ, nom de plusieurs villes de Bretagne, entre autres *Plounevez-Lochrist* (Finisterre), à 28 kil. N. O. de Morlaix; 4,610 hab. ; — *Plounevez-Mœdec* (Côtes-du-Nord), à 20 kil. S. de Lannion ; 2,100 hab.: — *Plounevez-du-Faou* (Finisterre), à 20 kil. N. E. de Châteaudun ; 3,802 hab.

PLOUVORN, ville du dép. du Finistère, à 15 kil. O. de Morlaix ; 3,499 hab. Comm. de chevaux.

PLOUZÉVÉDÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 20 kil. N. O. de Morlaix ; 800 hab.

PLUCHE (Noël-Antoine), né à Reims, en 1688, mort en 1761, professa les humanités, puis la rhétorique dans cette ville, se fit ensuite prêtre, fut nommé directeur du collége de Reims, et y réorganisa les études et la discipline. Il perdit son emploi pour n'avoir pas voulu accepter la bulle *Unigenitus*, et vint se fixer à Paris. Ses principaux ouvrages sont : le *Spectacle de la nature*, Paris, 1732, 9 vol. in-12, ouvrage dans lequel on trouve avec des descriptions instructives des considérations pieuses sur la sagesse divine (il a été traduit en presque toutes les langues principales de l'Europe, et souvent réimprimé) ; *Histoire du Ciel selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse*, 1739, 2 vol. in-12 ; *La mécanique des langues et l'art de les enseigner*, 1751 ; *La concorde de la géographie des différents âges*, 1765, in-12.

PLUKENET (Léon), botaniste anglais, né en 1642, mort en 1706, fut longtemps pharmacien à Westminster, et finit par avoir la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et le titre de professeur royal de botanique de cet établissement. On a de lui : *Phytographia seu plantarum icones*, Londres, 1691, 1692, 1696, 3 vol. avec 328 pl. in-fol.; *Almagestum botanicum*, 1696, planches in-fol.; *Almagesti botanici mantissa*, 1700, 22 pl. petit in-fol.; *Amaltheum botanicum*, 1705, 104 planches (en tout 2,748 figures). Le tout a été réimprimé en 1769, avec additions.— Son herbier, qui contenait 8,000 plantes, est aujourd'hui au Musée Britannique.

PLUMARTIN, ch.-l. de canton (Vienne), à 20 kil. S. E. de Châtellerault : 1,200 hab.

PLUME (LA), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 12 kil. S. S. O. d'Agen ; 2,700 hab.

PLUMIER (Charles), botaniste, né à Marseille en 1646, mort en 1706, était Minime, il fit par ordre de Louis XIV trois voyages en Amérique, reçut le titre de botaniste du roi, et mourut à Port-Sainte-Marie (près de Cadix), au moment de partir pour la quatrième fois. On lui doit : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1713 (1693), in-fol., avec 108 planches (traduit en latin par Burmann, sous le titre de *Plantarum americanarum fasciculi decem*, Amst., 1760, in-fol., 262 planches); *Traité des fougères de l'Amérique*, Paris, 1705, in-fol., 172 planches ; *Nova plantarum Americæ genera*, Paris, 1703, in-4. Il a laissé en outre de précieux manuscrits sur la zoologie de l'Amérique.

PLUNKETT (Olivier), archev. d'Armagh et primat d'Irlande (1669), fut accusé d'avoir voulu faire révolter les catholiques contre le roi Charles II, et eut le corps coupé en quatre quartiers en 1681. Il avait 65 ans. Plus tard, sa mémoire fut réhabilitée. On lui doit des *Mandements et instructions pastorales*, Londres, 1686, 2 vol. in-4.

PLUQUET (François-André-Adrien), savant ecclésiastique, né à Bayeux en 1716, mort en 1790, fit plusieurs éducations particulières, professa la morale au Collége de France (1776-82), fut lié avec Fontenelle, Montesquieu, Helvétius. Il a laissé : *Examen du fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 ; *Dictionnaire des hérésies*, Paris, 1762, in-8 ; *Traité de la sociabilité*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; *Livres classiques de la Chine* (traduits du latin du P. Noël), Paris, 1784-86, 7 vol. in-8 ; *Essai sur le Luxe*, 1786, 2 vol. in-12 ; *De la superstition*, 1804, in-12. Tous ces ouvrages sont justement estimés.

PLUTARQUE, *Plutarchus*, biographe et moraliste, né vers l'an 48 de J.-C., à Chéronée en Béotie, étudia avec soin dans sa jeunesse les lettres et la philosophie, fut employé jeune à diverses négociations par sa ville natale, vint à Rome sous Domitien, y donna des leçons de philosophie avec un grand succès, et revint de bonne heure se fixer dans sa patrie. Il y fut archonte et prêtre d'Apollon. On présume qu'il mourut très vieux. On a de lui les *Vies parallèles des hommes illustres* (de la Grèce et de Rome), et une foule de traités de politique, d'histoire ou de morale, parmi lesquels on remarque ceux intitulés *de l'Origine de l'âme ; du Génie de Socrate ; du Silence des oracles ; Questions de table ; des Contradictions des Stoïciens ; de la Fortune des Romains ; de la Manière de lire les poëtes*. On trouve dans les écrits de Plutarque, outre une instruction facile et variée, une bonhomie et une morale douce qui les fait lire avec charme. Ces qualités se retrouvent au plus haut degré dans les vies des grands hommes. L'auteur nous fait vivre intimement avec les hommes dont il raconte la vie. Aussi regrette-t-on amèrement la perte de celles des vies que le temps nous a enlevées. La qualification de *parallèles* donnée aux *Vies* de Plutarque vient de ce qu'il place toujours en regard un Grec et un Romain, et consacre ensuite quelques pages à comparer ensemble les deux héros. Son but paraît avoir été de montrer que la Grèce n'était point inférieure à Rome. Parmi les éditions complètes de Plutarque, on remarque celles de H. Estienne, Genève, 1572, 13 vol. in-8 ; de Reiske, Leipsick, 1774, 12 vol. in-8 ; de J.-G. de Hütten, 1791-1805, 14 vol., in-8. Beck et Schæffer ont donné une édition portative, Leipsick, 1815, 15 vol. in-16. Les *Œuvres complètes* ont été traduites en latin par Cruserius, 1564-73 ; en franç., par J. Amyot (dernière éd., 25 vol. in-8, 1801-05, par Clavier) et de nouveau par Ricard (1795-1803). Les *Vies* seules ont été trad. par Tallemant, Dacier, la Porte-Dutheil.

PLUTON, dieu des enfers, était fils de Saturne et de Rhée, et frère de Jupiter et de Neptune. Il eut pour femme Proserpine, fille de Cérès, qu'il ravit dans les plaines d'Enna. On le représente assis près d'elle sur un trône, le bident à la main, Cerbère à ses pieds, souvent un casque sur la tête (ce casque, dit-on, rendait invisible) ; d'autres fois, il est sur un char que traînent quatre chevaux noirs. On lui immolait, de nuit, des taureaux noirs ou autres victimes noires, dont le sang, en s'écoulant, était reçu dans une fosse avec le vin des libations.

PLUTUS, dieu de la richesse et des mines de métaux précieux, est représenté aveugle et une bourse à la main, pour faire comprendre que la fortune distribue aveuglément ses faveurs. C'était un des dieux des enfers. Il a de grands rapports avec Pluton. On le faisait naître de Cérès et de Jasion.

PLUVIGNER, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 25 kil. E. de Lorient ; 4,663 hab.

PLUVINEL (Ant. DE), écuyer, né dans le Dauphiné, suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III), et aida sa fuite. Après avoir été premier écuyer de ce prince, il fut successivement, sous Henri IV, directeur des écuries, gentilhomme de la chambre, sous-gouverneur du dauphin et ambassadeur en Hollande. Il mourut en 1620. C'est lui qui fonda les premières écoles de manége, dites *académies*. On lui doit le *Manége royal*, 1623, in-fol. (réimprimé sous le titre d'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, 1625, in-fol.).

PLYMOUTH, *Tamersvorth* sous les Anglo-Saxons, ville et port militaire de l'Angleterre (Devon), au fond d'une vaste baie, à l'emb. de la Plym, à 69 kil. S. O. d'Exeter et à 346 kil. S. O. de Londres ; 75,000 hab. Elle est formée de trois villes qui étaient encore distinctes il y a un siècle, et qui sont auj. réunies : Plymouth proprement dit, Stonehouse et Devonport. Son port, un des plus beaux de l'Europe, se compose aussi de trois ports : Suttonpool, Catwater, Hamoaze : on y trouve de grandes fortifications (citadelle sur le Hog, fort Saint-Ni-

colas, etc.), une énorme digue, dite *Breakwater*, et le fameux phare d'Eddystone. A Devonport, on remarque l'arsenal, les docks et les chantiers couverts, et un immense réservoir où l'on garde de quoi approvisionner d'eau cinquante vaisseaux de ligne. L'ancien Plymouth possède un beau théâtre, un hôpital pour la marine, deux vastes casernes, un athénée, espèce d'université. Plymouth a une école royale de marine et un observatoire. *Voy.* DEVONPORT.

PO, *Padus* en latin, plus anciennement *Eridanus*, dit aussi jadis *Bodincomagus* pendant le premier quart de son cours, *Pò* en italien, le plus grand fleuve de l'Italie, arrose la région septent. de cette contrée, qu'il coupe en deux parties (dites chez les anciens *Gaule Cispadane* et *Gaule Transpadane*), et dont il reçoit presque toutes les eaux. Il prend sa source au mont Viso, par 4° 40' long. E., 44° 42° lat. N., et se jette dans l'Adriatique, après un cours de 585 kil., par plusieurs bouches, dont les deux principales sont le Pô-di-Maestro et le Pô-di-Goro, par environ 10° long. E. et 45° lat. N. Il coule presque directement de l'O. à l'E. depuis Turin. Ses affluents sont : à gauche ou au N., les deux Doire, la Sesia, l'Agogna, le Tésin, l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio (qui viennent des confins de la Suisse et du Tyrol); a droite ou au S., la Stura, le Tanaro, la Trebbia, la Lenza, la Secchia, le Panaro (qui descendent des Apennins). Le Pô est sujet à de fréquents débordements; aussi est-il depuis Plaisance resserré entre des digues dont les plus anciennes remontent, dit-on, aux Etrusques. Les masses de sable qu'il charrie exhaussent sans cesse son lit. Les Français, pendant leur courte domination en Italie, ont fait de beaux travaux pour encaisser et contenir son cours. La navigation y est très difficile. Le Pô a donné un moment son nom à trois départements :

PÔ (dép. du), formé d'une partie du Piémont, fut compris dans la république, puis dans l'empire français (de 1801 à 1814), et avait pour ch.-l. Turin.

PÔ (dép. du BAS-), formé dès 1797 d'une partie de l'État ecclésiastique, fut un des dép. de la république Cisalpine, et ensuite du roy. d'Italie; il avait au N. ceux de la Brenta et de l'Adriatique, au S. celui du Reno, et pour ch.-l. Ferrare.

PÔ (dép. du HAUT-), formé dès 1797 d'une partie du duché de Milan, et compris de même soit dans la république Cisalpine, soit dans le roy. d'Italie, avait pour ch.-l. Crémone.

POCOCK (Ed.), théologien d'Oxford, né en 1604, mort en 1691, avait voyagé dans le Levant et fut professeur d'arabe au collége de Balliol à Oxford. On lui doit : *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4; des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée, Joel, 3 vol. in-fol. (en angl.); des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, et divers autres ouvrages qui ont été réunis à Londres, 1740, 2 vol. in-fol. — Son fils, Ed. Pocock, publia en société avec lui le *Philosophus autodidactus* de Tophaïl (en arabe), 1671, et prépara une édition arabe latine de la *Description de l'Égypte*, d'Abdallatif (imprimée à Tubingue, et reproduite à Oxford, 1800).

POCOCKE (Rich.), voyageur anglais, né à Southampton en 1704, mort en 1765, visita l'Orient de 1737 à 42, et devint, à son retour, évêque d'Ossory, puis de Meath. On a de lui, outre des *Mémoires* et quelques *Manuscrits*, conservés au Musée Britannique, une *Description de l'Orient*, Londres, 1742-45, 3 vol. in-fol., traduite par F. de La Flotte, Paris, 1772 et 73, 7 vol. in-12. Il y traite de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie, de l'Asie-Mineure.

PODALIRE. *Voy.* MACHAON.

PODENSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 28 kil. S. E. de Bordeaux; 1,600 hab.

PODESTAT (en italien *podestà*, magistrat), officier de justice et de police dans quelques villes d'Italie, pendant le moyen âge. On trouve surtout des podestats à Gênes et à Venise. Leur charge était annuelle, et leurs fonctions répondaient à celles des préteurs romains. Il y eut aussi plusieurs podestats en Provence, notamment à Arles.

PODIEBRAD, v. de Bohême, sur l'Elbe, à 40 kil. S. O. de Gitschin : 2,350 hab. Patrie de G. Podiebrad.

PODIEBRAD (George), roi de Bohême (1458-71), était né en 1420, d'une illustre famille. Il s'unit en 1437 à l'impératrice Barbe de Cilley (ou Cilly), pour exclure de la succession en Bohême Albert (II), gendre de Sigismond, prit les armes en 1438 contre ce prince, fut en 1444 nommé régent pendant la minorité de Ladislas-le-Posthume, fut proclamé roi en 1458 (après la mort de Ladislas, 1457), et reçut l'investiture de Frédéric III (1459); mais s'étant montré favorable aux Hussites, et ayant sollicité de Pie II la confirmation des *Compactata* de Bâle, il fut détrôné par son gendre Matthias Corvin, déjà roi de Hongrie, que les Catholiques mirent à leur tête (1466). Il mourut en 1471.

PODLACHIE, voïvodie de Pologne. *Voy.* SIEDLEC.

PODOLIE ou KAMENETZ-PODOLSK, gouvernement de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, entre ceux de Volhynie au N., de Kiev au N. E., de Kherson à l'E. et au S. E., la Bessarabie au S. O. et la Galicie à l'O. : 400 kil. sur 180; 1,500,000 hab. Ch.-l., Kamenetz ou Kaminiets. Très fertile, surtout en grains, fer, marais salants. Peu d'industrie. — La Podolie fit d'abord partie de la grande principauté de Kiev, et servit longtemps d'apanage à divers princes de la maison de Rurik. Comme Kiev, elle fut comprise dans l'empire du Kaptchak (1240-1331). Olgierd l'enleva aux Mongols affaiblis (1386) et l'unit au grand-duché de Lithuanie; elle en fut démembrée pour passer à la Pologne (1444), et en 1569 elle devint une des voïvodies ou palatinats de la Petite-Pologne. Sobieski fut obligé de la céder aux Turcs par la paix de Zuravno (1676), mais elle fut rendue par celle de Carlowitz (1699). Enfin, la Russie l'acquit dès le premier démembrement de la Pologne (1772).

PODOR, village du Foutatoro en Sénégambie, dans l'île Eléphant, sur le Sénégal, à 160 kil. N. E. de Saint-Louis. Etablissement français.

POENI, nom latin des CARTHAGINOIS.

POGGE (LE). *Voy.* POGGIO.

POGGIANI (Jules), né en 1522 à Suna, sur le lac Majeur, mort en 1568, fut précepteur d'un neveu du pape Jules III, puis secrétaire de plusieurs prélats, et en dernier lieu du cardinal Ch. Borromée. Il révisa le catéchisme dit *ad Parochos*, donna l'édition du *Bréviaire* dit de Pie V (Rome, 1568), publia et traduisit une harangue et 4 lettres inédites d'*Eschine*.

POGGIO BRACCIOLINI, nommé vulgairement en France *le Pogge*, savant italien, né à Terranova en 1380, élève de Chrysoloras, fut secrétaire apostolique sous Boniface IX et les sept papes suivants, assista au concile de Constance, et, pendant la durée du concile, trouva, soit à Constance, soit dans plusieurs autres villes de la Suisse, beaucoup d'anciens manuscrits (douze comédies de *Plaute*, plusieurs morceaux de *Cicéron*, *Silius Italicus*, *Valerius Flaccus*, *Ammien Marcellin*, *Lucrèce*, le manuscrit de *Quintilien* de Saint-Gall, etc.), alla passer la dernière moitié de sa vie à Florence, où il devint secrétaire de la république et chancelier (1456), et mourut dans cette ville en 1459, à 79 ans. On doit au Pogge une *Histoire de Florence* de 1350 à 1455 (en latin), publiée pour la première fois en 1715, par Recanati; un traité *de Varietate fortunæ*, publié à Paris, 1723, in-4, par Oliva; un recueil intitulé : *Facetiæ*, souvent édité et traduit, et diverses traductions latines (notamment les 5 premiers livres de *Diodore*, etc.). Le Pogge est très satirique et fort licencieux. — Il laissa cinq fils, dont

un, J.-François, fut secrétaire de Léon X; un autre, Giacomo, fut pendu en 1478, comme complice de la conspiration des Pazzi; ce dernier a laissé divers ouvrages, entre autres la traduction italienne de l'*Histoire de Florence* de son père.

POINSINET (Ant.-Alexandre-Henri), auteur dramatique, né à Fontainebleau en 1735, donna beaucoup de bluettes à l'Opéra-Comique; l'opéra d'*Ernelinde*, à l'Académie royale de Musique, où il eut du succès; le *Cercle*, ou la *Soirée à la mode*, aux Français, 1764 (celle-ci est restée au répertoire), et publia quelques poésies, entre autres un poëme sur l'*Inoculation*, 1757. Sa présomption, son ignorance, sa crédulité le rendirent longtemps le jouet des salons. Il se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, en 1769, pour s'être baigné après un repas.

POINSINET DE SIVRY (L.), parent du précédent, et beau-frère de Palissot, né à Versailles en 1733, mort en 1804, a donné une traduction de *Pline le naturaliste*, 1771-82, 12 vol. in-4; une traduction d'*Aristophane*, moitié prose, moitié vers, 1784, 4 vol. in-8 (avec fragments de Philémon et Ménandre); trois tragédies (*Briséis*, *Ajax*, *Caton d'Utique*, 1759-60-62); *Pygmalion*, comédie, 1760; l'*Emulation*, poëme, 1756, in-8. Il avait débuté par un recueil de poésies amoureuses, intitulé: *les Egléides*, 1754. On lui doit des traductions en vers d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, *Sappho*, *Tyrtée*, etc.

POINTE-A-PITRE (LA), longtemps nommée *la Ville du Morne-Renfermé*, ville de la Guadeloupe, sur le bord N. E. du petit Cul-de-sac, à 50 kil. de la Basse-Terre, par 63° 50' long. O., 16° 15' lat. N; 15,000 hab. Beau port (mais d'accès difficile), plusieurs forts, quais, belles rues, etc. Grand commerce qui rend cette ville une des plus florissantes des Antilles; mais elle est très malsaine.— Fondée en 1763.

POINTE-DE-GALLE (LA), ville de l'île de Ceylan, à l'extrémité S., à 110 kil. S. E. de Colombo. Fort sur un rocher, beau port, pêche très active, commerce d'arak, huile, poivre, cardamome. A 8 kil. S. E. se trouve une célèbre pagode de Bouddha.

POINTIS (J.-Bernard-DESJEANS, baron de), célèbre marin français, né en 1635, mort en 1707, se distingua dans les expéditions contre les Barbaresques (1681-86), eut part, comme capitaine de vaisseau de ligne, au combat de 1690, entre l'île de Wight et le cap Frehel, fut chargé en 1697 de l'expédition contre Carthagène (Amérique du Sud), réussit complètement, et à son retour passa avec 7 vaisseaux seulement au travers d'une flotte anglaise qui en comptait 29. Chargé contre son gré, en 1705, du siége de Gibraltar, il y déploya du talent et de la bravoure, mais ne put prendre la ville. On a de lui une *Relation de l'expédition de Carthagène en* 1697, Amst., 1698.

POIRÉ-SOUS-LA-ROCHE, ch.-l. de cant. (Vendée), à 12 kil. N. O. de Bourbon-Vendée; 3,492 hab.

POIRET (P.), écrivain mystique protestant, né à Metz en 1646, mort en 1719, fut pasteur à Heidelberg, à Anweill et à Hambourg, où il se lia avec Mlle de Bourignon. Après avoir été enthousiaste de Descartes, il l'attaqua dans le traité *De Eruditione triplici: solidâ, superficiali et falsâ*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-4. Il a donné, entre autres ouvrages, les *Principes solides de la religion chrétienne*, in-12; *Œconomie divine*, 1687, 7 vol. in-8; une *Analyse de Bœhme*, en latin. Il a publié les œuvres de Mlle de Bourignon et quelques opuscules de Mme Guyon.

POIRET (J.-L.-M.), naturaliste, né vers 1760 à St-Quentin, mort en 1834, visita le midi de la France et le nord de l'Afrique en 1785 et 86, publia son *Voyage* en 1789, et donna depuis, sur diverses branches de l'histoire naturelle, notamment sur la botanique, des ouvrages estimés. Il rédigea avec Lamarck le *Dictionnaire de Botanique* de l'*Encyclopédie méthodique*, et en fit paraître seul les derniers volumes (depuis le 4e).

POIRIER (don Germain), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1724, mort en 1803, fut professeur de philosophie et de théologie dans les maisons de son ordre, garde des archives de l'abbaye de Saint-Denis, puis de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, membre du comité pour préparer une collection des diplômes et des chartres du royaume, membre de l'Académie des Inscriptions, puis, après 1789, membre de la commission des monuments et de la commission temporaire des arts, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, membre de l'Institut (1800). Il veilla seul, après l'incendie de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, à la garde des manuscrits restants. Outre plusieurs opuscules, il a publié, en société avec dom Précieux, le tome XIe du *Recueil des historiens de France* (1764).

POIRSON (J.-B.), savant géographe, né à Vrécourt (Vosges) en 1761, mort en 1831 à Valence, élève, puis collaborateur de Mentelle, fit preuve d'un discernement et d'une exactitude rares dans la rédaction de ses cartes. On lui doit: l'*Atlas mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, avec Mentelle, 1804; les *Cartes* pour *la Statistique générale de la France*, d'Herbin; l'*Atlas* pour le *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun (il eut pour collaborateur Lapie); les *Cartes* pour les ouvrages de Humboldt; une *Nouvelle Géographie élémentaire*, 1 vol., avec atlas. Il fit aussi plusieurs globes, entre autres le beau globe manuscrit qui orne la galerie d'Apollon au Louvre.

POISSENOT (Philibert), moine de Cluny, mort en 1556, principal du collége de Dôle et vice-chancelier de l'université de cette ville, remplit diverses missions honorables sous Charles-Quint, et publia le premier l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, Bâle, 1549, in-fol., avec une épître dédicatoire pleine de détails curieux sur l'histoire du XVIe siècle.

POISSON (Nicolas-Joseph), oratorien, né à Paris en 1637, mort en 1710, mathématicien et littérateur habile, a laissé une *Somme des conciles* (*Delectus auctorum ecclesiasticorum universalis, seu nova Summa conciliorum*), Lyon, 1706, 2 vol. in-fol., et des *Remarques sur la Méthode* et *la Mécanique* de Descartes, Vendôme, 1670, et Paris, 1681.

POISSON (Raymond), acteur comique d'un naturel inimitable, mort en 1690, était aussi auteur: il a laissé beaucoup de comédies (réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1743); il excellait à jouer le rôle de Crispin; il passe même, mais à tort, pour être l'inventeur de ce personnage. — Son fils, Paul Poisson, mort en 1735, lui succéda dans les rôles de Crispin, fit longtemps les délices du parterre, et fut père de deux fils et d'une fille (Mme Gomez), qui se distinguèrent aussi comme acteurs; l'aîné, Philippe Poisson (1682-1743), a en outre donné nombre de comédies, dont deux, *le Procureur arbitre*, et *l'Impromptu de campagne* sont restées au théâtre. Ses *Œuvres* sont réunies à celles de Raym. Poisson, 1743.

POISSON (Denis-Siméon), savant géomètre, né en 1781 à Pithiviers, mort en 1840, fut admis le premier à l'Ecole Polytechnique en 1798, obtint par son mérite la bienveillance de Laplace, fut nommé en 1811 professeur de mécanique à l'Ecole Normale qu'on venait de créer, entra en 1812 à l'Académie des Sciences, fut nommé en 1816 professeur à la Faculté des Sciences de Paris, devint peu après membre du conseil de l'Université, membre du bureau des longitudes, et enfin pair de France. On a de lui, outre une foule de savants mémoires: *Traité de mécanique*, 1811 et 1832, ouvrage devenu classique; *Nouvelle théorie de l'action capillaire*, 1831; *Théorie mathématique de la chaleur*, 1835; *Théorie du calcul des probabilités*, 1838. M. Poisson excellait surtout dans l'application de l'analyse aux questions de physique. On lui a élevé par souscription un monument dans sa ville natale.

POISSONS, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 22 kil. S. E. de Vassy; 1,800 hab.

POISSY, *Pinciacum*, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur la Seine, à 15 kil. N. O. de Versailles; 2,880 hab. Très long pont. Chemin de fer (de Paris à Rouen). Moulin remarquable. Maison centrale de détention. Chapeaux en baleine et trame d'osier, produits chimiques, etc. Commerce de blé. Grand marché de gros bétail pour Paris (les jeudis). Patrie de saint Louis et du littérateur Nicolas Mercier. — Charles-le-Chauve y tint un parlement en 869. A Poissy eut lieu en 1561 un fameux colloque entre les Catholiques et les Réformés; il ne produisit aucun résultat, et la guerre éclata l'année suivante. Biron prit et pilla Poissy en 1589.

POITIERS, *Limonum*, puis *Pictavi*, ch.-l. du dép. de la Vienne, sur le Clain, à 343 kil. S. O. de Paris; 25,000 hab. Evêché (fondé dès le IVe siècle): cour royale, académie universitaire, collége royal, séminaire, bibliothèque, jardin botanique, école secondaire de médecine, chirurgie et pharmacie, cabinets d'antiquités et d'histoire naturelle, société d'agriculture et des arts. On remarque à Poitiers la cathédrale, l'église Saint-Jean, la place Royale, les quartiers de cavalerie, la promenade Blossac et quelques antiquités. Généralement la ville est laide. Draps, flanelle, couvertures, tanneries, etc. Commerce de graines, laine, chanvre, lin, miel. Patrie d'Exsuperantius, préfet des Gaules, de saint Hilaire, du cardinal La Balue, de La Quintinie, etc. — Poitiers existait avant César. C'était la capitale d'un petit peuple gaulois appelé *Pictones* ou *Pictavi*. Les Romains l'embellirent beaucoup; les Wisigoths la prirent au Ve siècle, et Clovis en devint maître après la bataille de Vouillé (506). C'est entre Tours et Poitiers qu'eut lieu la grande défaite des Arabes par Charles-Martel, en 732. En 778, Abbon fut nommé comte de Poitiers: ce comté devint ensuite héréditaire dans la maison de Guyenne, puis il passa sous la domination anglaise, en 1157 (*Voy.* POITOU). C'est près de cette ville que se livra la fameuse bataille dite *de Poitiers*, où le roi de France Jean II fut battu et pris par le prince Noir en 1357. Charles V soumit cette ville en 1372; Charles VII y transféra quelque temps le parlement et y fonda une université en 1431. Poitiers souffrit beaucoup pendant les guerres de religion. Il s'est tenu dans cette ville 23 conciles.

POITIERS (Diane de). *Voy.* DIANE.

POITOU, pays des *Pictavi*, anc. province et grand-gouvernement de France, était borné au N. par la Bretagne, l'Anjou, la Touraine, au S. par l'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis, à l'E. par le Berry et la Marche, à l'O. par l'Océan. Le Poitou se divisait en Haut et Bas; le premier à l'E., le deuxième à l'O. Places principales: dans le 1er, Poitiers (ch.-l. général), Melle, Niort, Saint-Maixent, Civray, Rochechouart, l'île Jourdain, Montmorillon, Chatelleraut, Richelieu, Loudun, Thouars, Parthenay; dans le 2e, Argenton-le-Château, Mortagne, La Roche-sur-Yon, Talmont, Luçon, Fontenay-le-Comte, les Sables d'Olonne. Les îles d'Yeu et de Noirmoutiers appartenaient au Poitou. Du Bas-Poitou l'on a fait le dép. de la Vendée; le Haut-Poitou forme ceux des Deux-Sèvres et de la Vienne. Sol varié, quelques coteaux, blé, vin, fruits, pâturages; beaucoup de bois; gibier, poisson, volaille en abondance; antimoine, fer, pierre de taille et beaux marbres; topazes; fossiles en quantité. Quelques ports assez chétifs. — Le Poitou, primitivement habité par les *Pictavi* ou *Pictones* (d'où dérive son nom), fut compris par César dans l'Aquitaine, et fit partie depuis Valentinien I de l'Aquitaine 2e. Soumis aux Wisigoths dans le Ve siècle, aux Francs dès le VIe, le Poitou suivit le sort de l'Aquitaine. Pépin-le-Bref le reconquit sur Waïfre, mais dès le règne de Louis-le-Débonnaire le Poitou redevint un comté particulier. Eléonore, héritière du Poitou, le porta, avec le reste de l'Aquitaine, d'abord au roi de France Louis VII, puis à Henri, comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre (1157); Philippe-Auguste le reconquit sur les Anglais; Alphonse, son petit-fils et frère de saint Louis, eut le Poitou en partage, mais ce prince étant mort sans enfants, son apanage revint à la couronne sous Philippe-le-Hardi. Les Anglais redevinrent maîtres du Poitou après la bataille de Poitiers (1357), et le traité de Brétigny le leur concéda en toute souveraineté (1360). Charles V le reconquit et le donna à son frère le duc de Berry pour être transmis aux enfants mâles de ce prince (1372); mais le duc n'ayant laissé que des filles, Charles VI, après la mort de ce prince, donna le Poitou à son fils Jean de France, à la mort duquel il fut réuni à la couronne (1416).

POIX, ch.-l. de canton (Somme), à 26 kil. S. E. d'Amiens; 1,200 hab. Jadis principauté.

POLA, *Pola*, puis *Pietas Julia*, ville des États autrichiens (Illyrie), à 110 kil. S. de Trieste, sur l'Adriatique; 2,000 hab. Bon port; citadelle sur une hauteur. Evêché magnifique, amphithéâtre romain, temples d'Auguste et de Diane; bains, etc. Pêche du thon. Sable dont on fait les glaces de Venise. — Pola est fort ancienne; elle était dans l'Istrie, et fut fondée, dit-on, par les *Colchi*; c'était, sous les Romains, la ville la plus importante de l'Istrie. Les Génois remportèrent sur les Vénitiens une victoire navale aux environs de cette ville.

POLABES (WENDES). *Voy.* WENDES.

POLACHIE ou **PODLACHIE**. *Voy.* SIEDLEC.

POLAIRES (mers). *Voy.* GLACIALES.

POLE (le cardinal). *Voy.* POLUS.

POLÉMARQUE, c.-à-d. *commandant militaire*. On nommait ainsi: 1° le second des archontes d'Athènes; il était chargé de tout ce qui a rapport à la guerre; — 2° le général en chef des armées béotiennes.

POLÉMON, philosophe académicien, né à Athènes vers 340 av. J.-C. Il s'était dans sa jeunesse livré à la dissipation; un jour qu'il était ivre, il entra par hasard dans l'école de Xénocrate, et entendit ce philosophe parler de la tempérance; il conçut dès lors une telle honte des excès auxquels il s'était abandonné jusque-là, qu'il se convertit aussitôt à la philosophie. Il devint le disciple le plus zélé de Xénocrate, et mérita de lui succéder dans la chaire de l'Académie. Il ne changea rien à la doctrine de son maître. Polémon mourut vers 272 av. J.-C.

POLÉMON, *Antonius Polemo*, sophiste de Laodicée, tint une école à Smyrne et se fit un nom sous Trajan et Adrien (98-138); mais il avait encore plus de jactance que de talent. On a de lui 8 *Déclamations* publ. par Poussines, avec version latine, Toulouse, 1637.

POLÉMON, physiognomoniste athénien du 2e siècle de J.-C., un peu antérieur à Origène, n'est connu que par un *Traité de physiognomonie* (dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenbourg, 1780).

POLÉMON I, roi de Pont, était fils d'un certain Zénon, gouverneur de Laodicée en Bithynie pour les Romains. Il fut placé sur le trône par Antoine, aida ce dernier dans ses guerres contre les Parthes et contre Octave, puis s'accommoda avec Octave vainqueur, et garda son royaume jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers l'an 11 av. J.-C. Il régna sur la partie du Pont qui s'étend du Thermodon à la Colchide, et qui prit de lui le nom de *Pont Polémoniaque*. Il joignit le Bosphore à ses états l'an 14 av. J.-C. Selon des recherches récentes, Polémon aurait régné jusqu'à l'an 1er de J.-C. — Polémon II, son fils, lui succéda, mais sous la tutelle de sa mère Pythodoris, et fut confirmé dans la possession de ses états après la mort de sa mère, l'an 38 de J.-C., par un sénatus-consulte; il céda en 65 son roy. de Pont à Néron, et ne régna plus que sur une partie de la Cilicie.

POLÉMONIAQUE (PONT). *Voy.* PONT.

POLÉMONIUM, auj. *Vatija*, ville du Pont, chez les *Tibareni*, au N., sur la mer, fut fondée ou plutôt agrandie par Polémon I, dont elle devint la capitale, et donna son nom au Pont Polémoniaque.

POLÈNES, POLÉNIENS. *Voy.* POLOGNE.

POLENTA, famille qui régna à Ravenne de 1275 à 1441, avait pour chef Guido Novello da Polenta, qui gouverna de 1275 à 1322, et qui fut père de la célèbre Françoise de Rimini ; il a laissé des *poésies*. — Ostase I, son fils, tua son neveu Rambert pour régner seul (1322-1346). — Bernardin (1346-59) fut quelque temps emprisonné par ses frères révoltés (Pandolfe, Lambert), et les fit mourir lors de sa restauration ; il gouverna en tyran. — Gui II (1359-82) fut détrôné et jeté dans un cachot par ses trois fils. On ignore la date de sa mort. Il fut allié de Louis I d'Anjou (1382). — Ostase III, fils d'Obizzo, régna de 1431 à 1441. Il fut tour à tour allié et ennemi des Vénitiens, fut pris, déporté à Candie, et mis à mort avec sa femme et ses enfants par ordre du doge de Venise. En lui finit cette maison, qui avait régné près de deux siècles.

POLENZA, *Pollentia* ou *Carrea*, bourg des États sardes (Coni), près du Tanaro, à 5 kil. N. de Cherasco : 550 hab. *Voy.* POLLENTIE.

POLÉSIE, anc. voïvodie de Pologne, en Lithuanie, auj. comprise dans le gouv. russe de Minsk. *Voy.* MINSK.

POLÉSINE ou POLESINE DE ROVIGO, prov. du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adriatique, bornée au S. par l'État ecclésiastique, au N., à l'E. et à l'O. par les prov. de Vérone, Padoue et Mantoue : 80 kil. sur 26 ; 140,000 hab. Ch.-l., Rovigo. Riv., le Pô, l'Adige, le Tartaro, l'Adigetto. Beaucoup de canaux. Climat malsain. Riz, etc. ; bétail. Peu d'industrie ; commerce actif. La Polésine, sous Napoléon, était répartie entre les quatre dép. du Mincio, de la Brenta, de l'Adriatique et du Bas-Pô.

POLICANDRO, *Pholegandros*, une des Cyclades, à l'E. de l'île Milo : 13 kil. sur 10 ; 200 hab.

POLICASTRO, *Buxentum* ou *Pyxus*, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le golfe de Policastro (ancien *golfe de Laos*, qui fait partie de la mer Tyrrhénienne), à 35 kil. S. O. de Sala ; 400 hab. Evêché, ville ancienne de la Lucanie, jadis plus grande ; détruite par les Goths, les Maures, enfin par les Turcs (1542). — Une autre Policastro, jadis *Pétilie*, est dans la Calabre Ultérieure 1re, à 8 kil. O. de Santa-Severina et compte 3,450 hab. (l'archevêque de Santa-Severina réside à Policastro).

POLICASTRO OU PALÉOCASTRO. *Voy.* PALÆOCASTRO.

POLICORO, *Heraclœa Lucaniœ*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 80 kil. E. de Lagonegro. Beau palais. *Voy.* HÉRACLÉE.

POLIER (Ant.-L.-H. de), colonel suisse, né à Lausanne (1741), servit la Compagnie des Indes sous Hastings, revint en Europe avec une grande fortune, et se retira dans Avignon, où il fut assassiné par des brigands (1795). Il avait fait une étude approfondie de la religion des Hindous. On lui doit la première copie complète des *Védas* (elle se trouve au Musée Britannique) ; il a laissé un ouvrage précieux sur la *Mythologie des Hindous*, Paris, 1809.

POLIGNAC, bourg du dép. de la Haute-Loire, à 3 kil. N. O. du Puy ; 2,000 hab. Vieux château construit sur les ruines d'un temple d'Apollon et où naquit le cardinal de Polignac. — Jadis titre de vicomté, ensuite de marquisat, puis de duché.

POLIGNAC, l'une des plus anciennes maisons de l'Auvergne, tire son nom de l'ancien château de Polignac (*Voy.* ci-dessus), et prétendait descendre de la même famille que Sidoine Apollinaire.

POLIGNAC (Melchior DE), cardinal, né en 1661, au Puy en Velay, mort en 1741, fut chargé de négociations à Rome (1689), alla comme ambassadeur en Pologne (1693), et fit élire le prince de Conti (1696) ; mais comme cette élection n'eut point d'effet, il fut disgracié et exilé pendant quatre ans. Rentré en grâce, il fut nommé plénipotentiaire en Hollande (1710-13), cardinal (1713), et maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il revint à la cour en 1721, eut part à l'élection de Benoît XIII (1724), et resta huit ans à Rome, chargé des affaires de France. Il fut reçu à l'Académie Française (1704), à celle des Sciences (1711), et des Inscriptions (1717). On lui doit un poëme latin intitulé l'*Anti-Lucrèce*, dans lequel il réfute avec force la philosophie fausse et désolante de l'épicurien de Rome. Il n'avait pas encore mis la dernière main à cet ouvrage au moment de sa mort : il fut revu et perfectionné par le professeur Lebeau, puis par l'abbé de Rothelin, qui le publia en 1745, 2 vol. in-8. L'*Anti-Lucrèce* a été traduit en français par Bougainville, 1749.

POLIGNAC (la duchesse DE), née POLASTRON, femme du duc Jules de Polignac, fut intime amie de la reine Marie-Antoinette, qui la fit gouvernante des enfants de France et la combla de bienfaits. La haine publique calomnia cette liaison, et attribua aux deux amies les maux de la France ; la duchesse émigra et mourut à Vienne en 1793, à 44 ans. — Le duc Jules de Polignac, son mari, n'a laissé que d'honorables souvenirs. Il fut père d'Armand et Jules de Polignac, qui furent impliqués dans la conjuration de Pichegru et de Georges Cadoudal, et qui restèrent incarcérés jusqu'à la Restauration. Le comte Jules, connu sous le nom de prince de Polignac, parce qu'il avait reçu du pape le titre de *prince romain*, devint chef du ministère en 1829, et signa en juillet 1830 les ordonnances inconstitutionnelles qui entraînèrent la chute de Charles X.

POLIGNANO, ville et port du roy. de Naples (Terre-de-Bari), sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Bari ; 4,000 hab. Evêché.

POLIGNY, ch.-l. d'arr. (Jura), à 31 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier ; 6,942 hab. Tribunal de première instance. Fabriques de bonneterie, chandelles, faïence, salpêtre, etc. Commerce en grains, vins, bestiaux, fromages, etc. Patrie de Jacques Coythier, médecin de Louis XI. — Jadis très importante, mais presque détruite en 1673 par le siége qu'en fit le duc de Longueville, et par un incendie. — L'arr. de Poligny a 7 cantons (Arbois, Champagnole, Nozeroy, les Planches, Poligny, Salins et Villers-Farlay), 150 comm., et 80,672 hab.

POLIORCÈTE, c.-à-d. *preneur de villes*, surnom de Démétrius, fils d'Antigone. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

POLISTINA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 23 kil. N. E. de Palmi ; 3,700 hab. — Victoire de Gonzalve de Cordoue sur le général français d'Aubigny, en 1503.

POLITIEN (Ange), *Poliziano* en italien, né en 1454, à Monte-Pulciano (d'où son nom), mort en 1494, fut professeur de littérature grecque et latine à Florence, et obtint la faveur des Médicis. Il a laissé d'élégantes poésies italiennes, une *Histoire de la conjuration des Pazzi* en latin, Florence, 1478 ; des *Commentaires* sur les Pandectes, 4 poëmes *Bucoliques* latins, des épigrammes grecques, une trad. d'*Hérodien*, et a beaucoup contribué à répandre la connaissance et le goût de la littérature grecque.

POLITIQUES ou MALCONTENTS, tiers-parti qui se forma lors des guerres civiles religieuses sous Charles IX et Henri III. Ils recommandaient la tolérance et la modération, tout en favorisant le catholicisme. Le chancelier de L'Hôpital en fut d'abord le chef ; Montmorency et d'autres grands seigneurs y entrèrent ensuite. En 1575, le duc d'Alençon se mit à leur tête. Ce parti fut toujours faible : il joua pourtant un certain rôle sous Henri III en se coalisant avec celui des Calvinistes.

POLIZZI, ville de Sicile (Palerme), à 75 kil. S. E. de Palerme ; 5,300 hab.

POLLA (LA), ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le Tanagro ou Negro, à 15 kil. N. O. de Sala; 5,700 hab.

POLLENTIE, *Pollentia*, auj. *Polenza*, ville de Ligurie, chez les *Statiellates*, au S. O. d'*Asta* et d'*Alba Pompeia*, était célèbre par la beauté de ses laines noires (*pullæ*). Stilicon y battit Alaric en 403. — Une autre Pollentia, auj. *la Pollenza*, était dans l'île de Majorque.

POLLENZA (LA), *Pollentia*, ville de l'île de Majorque, dans la partie N. E., à 10 kil. O. d'Alcudia; 7,225 hab. Baie vaste et sûre. Draps noirs; vin, huile. — Fondée, à ce qu'on croit, par le consul Metellus Balearicus.

POLLION, *C. Asinius Pollio*, orateur romain, passa du parti de Pompée à celui de César, servit Antoine, fut consul en 39 av. J.-C., prit Salone aux Dalmates révoltés, ce qui lui valut les honneurs du triomphe; il chercha vainement à réconcilier Octave et Antoine, et, las des caprices et de l'orgueil de ce dernier, il abandonna la carrière politique et se voua aux lettres. Le premier dans Rome il établit une bibliothèque publique. Il mourut l'an 3 de J.-C. à 80 ans, laissant des *discours*, des *lettres*, des *tragédies*, un *livre contre Salluste* et l'*Histoire des guerres civiles de Rome*, en 27 livres; on n'a conservé de lui que trois *lettres* à Cicéron. Pollion fut, comme Mécène, le protecteur et l'ami de Virgile et d'Horace, qui l'ont immortalisé dans leurs écrits : c'est à lui que Virgile adresse sa 4e églogue et Horace la 1re ode du 2e livre.

POLLION (TREBELLIUS). *Voy.* TREBELLIUS.

POLLUX, frère de Castor. *Voy.* CASTOR.

POLLUX, *Julius Pollux*, sophiste et grammairien grec du IIe siècle, natif de Naucratis en Égypte, se fit un nom à Rome, et fut un des précepteurs de Commode. Il remplaça comme professeur d'éloquence à Athènes Adrien de Tyr. On lui doit un *Lexique* en 10 livres, dit *Onomasticon*, dont la meilleure édition, due aux soins de Léderlin et Hemsterhuys, a été publiée par Wetstein, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol. Dans l'*Onomasticon* les mots sont disposés, non dans l'ordre alphabétique, mais selon l'analogie du sens. — Un autre J. Pollux, historien grec qui vivait sous l'empereur Valens en Orient (364), a donné : *Historia physica seu Chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora*, Munich, 1792, in-8 (trad. en latin par Bianconi, 1799, in-f.).

POLO (Marco) ou MARC-PAUL, fameux voyageur vénitien, né vers 1250. Dès 1271, il suivit son père dans une longue excursion en Asie, et visita aussi la Tartarie, la Chine, diverses contrées de l'Inde, la Perse et l'Asie-Mineure. De retour en Europe, il commanda une des galères vénitiennes pendant la guerre de Curzola, fut pris par les Génois et ne revint dans sa patrie qu'après plusieurs années de captivité. Il dicta pendant ce temps ou fit rédiger la relation de ses *Voyages* en dialecte vénitien et mourut en 1323. La *Relation* de Marco-Paolo est un des plus précieux monuments géographiques que nous possédions, et classe son auteur au niveau des plus illustres voyageurs qui aient jamais existé. Elle a été traduite en latin, en portugais, en espagnol, en italien, en français, en allemand, en anglais. La meilleure traduction française est celle qui forme le tome I du *Recueil des Voyages et Mémoires de la Société de géographie* publié en 1824, in-4. La 1re édition (latine) est présumée être de Venise ou de Rome, 1484, mais elle ne porte ni date ni indice de lieu. La 1re édition italienne est de Venise, 1496.

POLOGNE, ancien état de l'Europe, dont les bornes ont beaucoup varié, avait l'Allemagne à l'O., la Russie à l'E., la Baltique et une partie de la Prusse au N., la Hongrie et la Turquie au S., et s'étendait entre 47° et 58° lat. N., 13° et 30° long. E. : 1,200 kilom. sur 1,000 environ (y compris la Courlande). Il avait pour capitale Varsovie, et comptait de 11 à 12 millions d'hab. Outre la Courlande, qui, bien que régie par des ducs, était un fief polonais, et la Prusse occident. (*Voy.* PRUSSE), on y distinguait trois grandes masses : la Grande-Pologne, la Petite-Pologne, la Lithuanie, lesquelles étaient subdivisées ainsi qu'il suit :

Grande-Pologne.	Posnanie (palatinat de),	Posen.
	Gnesne (palat. de),	Gnesne.
	Kalich (palat. de),	Kalich.
	Sieradie (palat. de),	Sieradie.
	Vieloun (pays de),	Vieloun.
	Lentchits (palat. de),	Lentchits.
	Rava (palat. de),	Rava.
	Brzests en Coujavie (palat. de),	Brzests.
	Inovrotslav (palat. de),	Inovrotslav.
	Mazovie (palat. de),	Varsovie.
	Plotsk (palat. de),	Plotsk.
	Dobrzin (palat. de),	Dobrzin.
	Prusse occid. — Pomérellie,	Dantzick.
	Prusse occid. — Culm,	Culm.
	Prusse occid. — Marienbourg,	Marienbourg.
Petite-Pologne.	Cracovie (palat. de),	Cracovie.
	Sandomir (palat. de),	Sandomir.
	Lublin (palat. de),	Lublin.
	Sévérie (duché de),	Siewiers.
	Podlachie ou Bielsk (pal. de),	Bielsk.
	Khelm (pays de),	Khelm.
	Podolie (palat. de),	Kamienietz.
	Bratslav (palat. de),	Bratslav.
	Kiev (palat. de),	Zitomierz.
	Volhynie (palat. de),	Vlodzymirerz.
Lithuanie.	Vilna (palat. de),	Vilna.
	Troki (palat. de),	Troki.
	Minsk (palat. de),	Minsk.
	Polotsk (palat. de),	Polotsk.
	Vitebsk (palat. de),	Vitebsk.
	Mstislav (palat. de),	Mstislav.
	Novogrodek (palat. de),	Novogrodek.
	Brzests en Polésie (palat. de),	Brzests.
	Samogitie (duché de),	Rosiene.

De cette dernière partie, les palatinats de Vilna et Troki formaient la Lithuanie propre; les 4 suivants, la Russie Blanche; Novogrodek, la Russie Noire. — La Pologne n'est guère qu'une plaine immense; elle est arrosée par plusieurs grands fleuves : la Vistule (grossie par la Varta et le Boug), le Niémen, le Dniestr et le Dniepr (grossi par le Pripets et la Bérésina). L'air y est froid, mais sain; le sol est inégalement fertile : au S. E. les grains abondent; la Lithuanie a d'immenses forêts, la Samogitie produit du lin en quantité. Beaux pâturages, bétail, gibier; élans, bisons, buffles (en Lithuanie et Mazovie), beaucoup de chevaux sauvages (en Ukraine); castors, loutres, ours, loups-cerviers, etc. Cuivre, plomb, fer, houille, immenses mines de sel (à Bochnia et Wielicza); albâtre, marbre, soufre, salpêtre, pierres à chaux et à bâtir. Industrie et commerce à peu près nuls. La population de la Pologne se divisait en nobles (ou ordre équestre), bourgeois, paysans. Ceux-ci étaient presque tous serfs; les nobles avaient sur eux droit de vie et de mort, et pouvaient seuls posséder des terres. La plupart des nobles pourtant étaient fort pauvres et réduits à vendre leur vote et à s'attacher à la haute noblesse. La forme du gouvernement de la Pologne, dans les derniers siècles de son existence, était très vicieuse; la couronne, d'abord héréditaire, finit par devenir élective (1572); elle pouvait se donner à des étrangers; le roi n'avait point le droit de lever des armées, de conclure la paix, de former des alliances, de faire de guerre, d'ériger des tribunaux, etc.; les lois et l'impôt étaient votés par les diètes, formées de *nonces* ou députés; l'élection du roi était faite dans des diètes qui se tenaient à cheval, et où tout noble adulte pouvait

venir et voter ; un seul vote négatif empêchait toute proposition de passer (c'est ce qu'on appelait le *veto*, le *liberum veto*). De là les élections doubles, les nombreuses insurrections dites *rokoss*. Le sénat, plus puissant que le roi, n'avait lui-même que peu d'autorité. Après ce corps venaient les palatins, les starostes et les castellans qui, peu dépendants du pouvoir central, n'avaient eux-mêmes qu'un pouvoir assez restreint dans les provinces et districts. La religion dominante était la catholique, mais on comptait beaucoup de dissidents (Luthériens, Sociniens, Grecs-unis et non unis), qui étaient traités avec intolérance, et surtout beaucoup de Juifs, qui au contraire jouissaient d'une assez grande liberté; aussi a-t-on surnommé la Pologne le *Paradis des Juifs*. Le clergé catholique était fort riche (il possédait les deux tiers des terres). La langue polonaise est une langue slave.

Histoire. Les pays qui formèrent depuis la Pologne étaient vaguement compris par les anc. dans la Germanie septentr. et la Scythie d'Europe. Aux VIe et VIIe siècles, ces pays furent envahis par des tribus slaves connues sous les noms de *Lettones* et de *Lèches*, qui plus tard furent réunies sous le nom de *Polènes* ou *Polonais*, c.-à-d. Slaves de la plaine. Ce n'est guère qu'au VIIIe siècle que la Pologne commence à former un état unique et à part. A partir de l'an 842, elle est gouvernée par des ducs particuliers, du nom de *Piast*, qui, plus tard, s'étant soustraits à la suzeraineté de l'empire d'Allemagne, prennent le titre de rois sous Boleslas I (992). Le christianisme y avait été introduit auparavant par Miécislas I (vers 980). Le nouveau royaume commençait à prospérer; mais les partages perpétuels du territoire entre les fils des princes, l'anarchie de 1037 à 1042, la guerre civile de Zbignev, la séparation de la Silésie (1068), et la lutte entre Lech-le-Blanc et Miécislas III ou son fils (1195-1207), vinrent compromettre son existence. La Pologne se relevait de ces maux, quand l'invasion mongole (1241-1287) lui fit souffrir des pertes incalculables, que suivirent de nouveaux troubles (1295-1306) après la mort de Lech-le-Noir. Sous Vladislas-le-Nain et surtout sous Casimir IV, la Pologne s'agrandit et prospéra. Avec le dernier, finit la ligne aînée des Piast. Louis-le-Grand, son gendre, joignit la Hongrie à la Pologne ; mais après lui, ses deux filles Hedwige et Marie se virent réduites chacune à l'une des deux couronnes. Hedwige, à qui était échue la Pologne, amena la réunion de la Lithuanie et de la Pologne en épousant (1386) le grand-duc de Lithuanie Jagellon, qui se convertit et prit le nom de Vladislas V. Cette réunion, qui ne fut consommée qu'en 1444 et même en 1569 (*Voy.* LITHUANIE), aida beaucoup à la grandeur de la Pologne : elle en doublait le territoire. La période des Jagellons (1386-1572) fut, avec les quatre-vingts années qui la précédèrent (sous Lech VI, Casimir IV et Louis-le-Grand), la plus belle de la Pologne. Pendant ce temps, cette nation donna des rois à la Bohême, à la Hongrie, réunit à la couronne d'anciens grands fiefs qui s'en étaient détachés ; acquit la moitié de la Prusse (la Prusse occident. ou royale), avec suzeraineté sur la Prusse orient. ou ducale, plus la Livonie (1560), qui lui fut assurée par la paix de Kieverova Horka (conclue avec Ivan IV), puis établit sa suzeraineté sur la Courlande (1561). Après la chute de l'empire grec, la Pologne résista glorieusement aux tentatives des Turcs, ses nouveaux voisins du sud. Malheureusement, la féodalité acquérait de plus en plus de force en Pologne : après l'extinction des Jagellons dans les mâles (1572), la royauté fut déclarée élective; dès lors toute force centrale disparut. A chaque nouvelle élection, de nouvelles restrictions, sous le nom de *pacta conventa*, affaiblissaient de plus en plus le pouvoir; de là, point d'impôt suffisant, point de suite, de concert, ni de secret dans les délibérations, point d'armée réelle, pas même de fortifications. Les querelles religieuses, suscitées depuis l'introduction du protestantisme, hâtèrent encore la décadence de la Pologne : en vain la diète de Wilna (1563) avait-elle décrété la tolérance et accordé aux dissidents les mêmes droits qu'aux catholiques; ce décret fut violé sous les Wasa, et aboli sous Wisniowiecki. Le dernier acte de puissance de la Pologne fut son intervention dans les troubles de la Russie à propos d'Otrepief (1605), la prise de Moscou (1610), et le traité de Divilino (1618). Depuis, elle ne fit que rétrograder; elle perdit la suzeraineté de la Prusse orientale ou ducale en 1657; la Livonie en 1660, par la paix d'Oliva; Smolensk, l'Ukraine occid. et la Sévérie en 1667, par le traité d'Andrussof; la Podolie et Kiev, en 1686, par le traité de Moscou. Suivit la guerre de Carlowitz et la grande guerre du Nord : la première rendit la Podolie à la Pologne, et Sobieski, son roi, y joua un rôle brillant en délivrant Vienne; mais, d'un autre côté, les fautes croissantes de la noblesse et du sénat empêchèrent l'état d'y rien gagner. Pendant la grande guerre du Nord (1701-1721), l'invasion de Charles XII, la lutte entre deux compétiteurs au trône, Auguste (que soutenait le czar Pierre) et Stanislas Leczinski (que soutenait Charles XII), achevèrent la ruine de la Pologne. Enfin, à la faveur des discordes qui armaient les uns contre les autres les catholiques et les dissidents, les Russes occupèrent la Pologne, et Catherine fit violemment proclamer roi Stan. Poniatowski, son ancien amant (1764). Il se forme alors contre l'influence russe un *rokoss* de patriotes, dit *Confédération de Bar* (1769) ; Louis XV et la Porte prêtent leur appui aux confédérés, mais la chute de Choiseul en France, et les défaites des Turcs rendent vain l'héroïsme des patriotes, et le premier démembrement de la Pologne est décidé. Ce démembrement eut lieu en 1772. La Galicie orientale fut donnée à l'Autriche; toutes les anciennes conquêtes des Lithuaniens sur les Russes (Russie Blanche, Russie Noire, Podolie, Volhynie) furent données à la Russie; la Prusse royale et ses annexes devinrent le lot de la maison de Brandebourg. Ce qui restait porta encore le titre de roy. de Pologne, mais fut de fait province russe. En 1790, pendant la guerre des Suédois et des Turcs contre la Russie, les patriotes polonais opérèrent une révolution, et en 1791 ils promulguèrent une constitution sage, qui abolissait l'absurde *veto* et fortifiait la royauté; mais la Russie suscita contre eux la confédération de Targowice, composée de mécontents polonais, qui prirent les armes au nom de l'ancienne constitution et des anciennes libertés. A la faveur de ces dissensions, un 2e partage eut lieu, en 1793, entre la Russie et la Prusse. Un nouvel effort des Polonais en 1794 amena une troisième lutte plus inégale encore, dans laquelle Kosciusko fit vainement des prodiges de valeur; et un 3e et dernier partage s'effectua en 1795. L'Autriche y eut part cette fois, aussi bien que la Russie et la Prusse. La Pologne resta ainsi anéantie pendant douze ans. Après sa première campagne de Prusse (1807), Napoléon, par le traité de Tilsitt, fit de toute la Prusse polonaise et de plusieurs autres provinces de l'ancienne Pologne, le grand-duché de Varsovie (*Voy.* ce mot), qui comprenait environ les deux cinquièmes de l'ancien royaume de Pologne, et le donna au roi de Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils d'Auguste II, qui avait été déjà élu roi par les patriotes de 1790, mais n'avait point accepté. Depuis cette époque, les Polonais, espérant toujours le rétablissement de leur nationalité, se montrèrent dévoués à l'empereur; leurs soldats combattirent constamment dans les rangs de l'armée française, où ils formaient un corps d'élite (*Voy.* DOMBROWSKI, Jos. PONIATOWSKI). Quand Napoléon fut tombé, le congrès de Vienne (1815)

coupa en deux le *grand-duché de Varsovie*: la partie occidentale, comprenant Dantzick, Thorn, Culm, Posen, etc., fut rendue à la Prusse; la partie orientale, de beaucoup la plus forte, fut (à l'exception de Cracovie, qui devint une république indépendante), livrée à la Russie, qui en a formé une annexe de son empire sous le nom de *Royaume de Pologne*.

Le nouveau *Royaume de Pologne* a pour bornes à l'E. les prov. lithuaniennes de la Russie occid., au N. la prov. prussienne de Prusse, à l'O. la Silésie (aussi à la Prusse), au S. la Galicie et Cracovie. Il s'étend de 35° à 42° long. E., de 50° à 55° lat. N.: 580 kil. du N. au S., sur 432: 124,000 kil. carr.; 4,200,000 hab. Capit., Varsovie. On le divise en huit palatinats: Mazovie, Kalich, Cracovie, Sandomir, Lublin, Podlaquie, Plotsk, Augustovo. Ce royaume, tout en étant annexé à l'empire russe, devait conserver sa nationalité: il reçut en effet une constitution de l'empereur Alexandre, et eut sa diète, qui votait l'impôt et discutait les lois. On lui donna un vice-roi (Constantin, frère de l'emp.). Sous cette nouvelle forme de gouvernement, la Pologne jouit de quelque repos de 1815 à 1830; mais après la révolution française de 1830, elle se révolta de nouveau contre la Russie, alléguant l'inexécution des traités qui avaient garanti ses libertés. Pendant dix mois (de novembre 1830 à septembre 1831), la Pologne lutta héroïquement contre des forces décuples; vaincue de nouveau, malgré les efforts des Chlopicki, des Czartoryiski, des Skrzynecki, des Dembinski, elle fut décimée par le vainqueur, perdit la plupart de ses priviléges et vit appesantir son joug. Un statut organique, rendu le 26 février 1832, effaça jusqu'aux dernières traces de la nationalité de ce malheureux pays.

Souverains de la Pologne.

Temps fabuleux.
Lech, vers 501
Vanda, 540
Cracus, 600
Przemislas I. 750
Lech II, 804
Lech III, 810
Popiel I, 815
Popiel II, 830
Interrègne, 840-842.
Dynastie des Piast.
Piast, duc de Pologne, 842
Ziemovit, 861
Lech IV, 892
Ziemomislas, 913
Miécislas I, *le Vieux*, 962
Boleslas I, *le Brave*, 1er roi, 992
Miécislas II, 1025-37
Othon, Maslav, etc., *compétit.*, 1032
Anarchie, 1037-42
Casimir I, 1042
Boleslas II, *le Hardi*, 1058
Vladislas I, *Hermann*, 1081
Boleslas III, *Bouche-de-Travers*, 1102
Zbignev, 1102-1107
Vladislas II, 1138
Boleslas IV, 1146
Miécislas III, 1173
Casimir II, 1177
Lech V, *le Blanc*, 1194-1227
avec Miécislas III, 1199
avec Vladislas III, 1202
seul, 1207
Boleslas V, *le Chaste*, 1227
Lech VI, *le Noir*, 1289
Przemislas II, 1290
Vladislas IV, *le Nain*, 1295
Venceslas de Bohême, 1300
Vladislas IV, 2e f., 1304
Casimir III, *le Grand*, 1333
Dynastie d'Anjou.
Louis-le-Grand, 1370
Marie et Hedwige, 1382
Hedwige *seule*, 1384
Dynastie des Jagellons.
Vladislas V Jagellon, 1386 (avec Hedw.), 1386-90
Vladislas VI, 1434
Casimir IV, 1445
Jean-Albert (ou Jean I), 1492
Alexandre I, 1501
Sigismond I, 1506
Sigismond-Auguste, dit Sigismond II ou Auguste I, 1548
Princes électifs.
1° *Av. la période saxonne*,
Henri de Valois, 1573
Etienne Bathori, 1574
Sigismond III, (Wasa) 1587
Vladislas VII, (Wasa) 1632
Jean-Casimir ou Jean II, (Wasa) 1648
Michel Koributh Wisniowiecki, 1669
Jean III, Sobieski, 1674
2° *Période saxonne*,
Auguste II, 1697
(Stanislas Leczinski), 1704-1719
Auguste II, 2e fois, 1709
Auguste III, 1733
(Stanislas II, Poniatowski), 1764-1795
Suppression de la Pologne, 1795-1807,
Gr.-duché de Varsovie.
Frédéric-Auguste, de Saxe, 1807-1813
Réunion à la Russie, 1814

POLOGNE (PETITE- et GRANDE-). *Voy.* POLOGNE.

POLOTSK, *Peltuscum*, ville de la Russie d'Europe, (Vitebsk), sur la Dzvina, à 500 kil. S. O. de St-Pétersbourg, à 100 kil. N. O. de Vitebsk; 3,000 hab. Ancien château-fort, forteresse ou kremlin. Evêché. — Ch.-l. d'une principauté presque souveraine au moyen âge: elle passa ensuite avec la Lithuanie sous la domination de la Pologne, et fut enlevée à celle-ci en 1563 par le czar Ivan-Vasiliévitch. Etienne Bathori la reprit en 1579; les Russes s'en emparèrent de nouveau en 1655, mais elle ne fut définitivement réunie à la Russie qu'après le 1er partage de la Pologne en 1772. Elle fut jusqu'en 1796 ch.-l. d'un gouv. particulier. En 1812, Gouvion Saint-Cyr défit Wittgenstein aux environs de cette ville.

POLOVTSES, ou mieux peut-être OUTSES, *Uzi* en latin du moyen âge, peuple qui, venu de l'Asie avec les Cumans, parut en Russie au milieu du XIe siècle. Il se rendit redoutable en 1055, battit Isiaslav I sur les bords de l'Aluta (1067), fut défait près de la Snove par Sviatoslav de Tchernigov en 1069, aida Oleg, prince de Tmoutarakan, contre Isiaslav, puis contre Vsevolod et Sviatopolk, successeur de ce dernier, et enfin s'établit sur tout l'espace compris entre l'Aluta et le Don, ou peut-être même le Volga; il était borné au S. par la mer (sauf vers la Crimée, qui formait la Khazarie), et au N. par les principautés russes. Il en exclut les Petchenègues ou les assujettit. Le khan des Polovtses avait sa résidence principale sur le Bas-Dniepr, au S. de Tchernigov et de Pereiaslavl. La domination des Polovtses dura environ 170 ans, pendant lesquels on les vit continuellement occupés, soit à intervenir dans les guerres que se faisaient les princes de la maison de Rurik, soit à envahir les provinces de la Hongrie et de l'empire grec. Leurs premières invasions en ces pays (1065, etc.) furent malheureuses; mais en 1078, unis aux Petchenègues et aux Valaques, ils obtinrent un territoire en Thessalie, et se joignirent aux Grecs contre les Bulgares. Enfin, au XIIIe siècle, à l'approche des Mongols, ils s'allièrent aux princes russes (Mstislav III, etc.), mais ils furent anéantis à la grande bataille de la Kalkha (1224).

POLTAVA, ville de Russie. *Voy.* PULTAVA.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme protestant de l'Angoumois, né vers 1525, avait été espion militaire en Espagne, et assassina en 1563 Fr. de Guise qui assiégeait Orléans. Il fut pris et écartelé.

POLUS, de Sunium, fameux acteur grec, contemporain de Périclès. On dit qu'un jour, jouant le rôle d'Electre dans la pièce de Sophocle qui porte ce nom, il prit dans ses mains l'urne de son propre fils qu'il venait de perdre, et lui adressa les paroles qu'Electre adresse à l'urne d'Oreste: la vérité de son émotion arracha des larmes à tous les spectateurs.

POLUS (le cardinal), en anglais *Pole* ou *Pool*, né à Stowerton-Castle (Stafford) en 1500, mort en 1558, était parent de Henri VII et d'Edouard IV. Cardinal et légat apostolique en Angleterre, il déplut à Henri VIII en désapprouvant son changement de religion, vit mettre sa tête à prix et n'échappa qu'à grand'peine. Il remplit depuis diverses missions, fut un des trois présidents du concile de Trente, devint sous Marie archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. On a de lui: *Pro unitate ecclesiæ ad Henricum VII; Reformatio Angliæ*, 1556.

POLYBE, *Polybius*, roi de Corinthe qui adopta Œdipe dans son enfance (*Voy.* ŒDIPE). N'ayant pas d'enfants, il choisit pour successeur Adraste, qui, chassé d'Argos, s'était réfugié à sa cour.

POLYBE, historien grec, fils de Lycortas, né à Mégalopolis vers 205 av. J.-C., passa sa jeunesse près de Philopœmen, commanda en 174 un corps

de cavalerie achéenne auxiliaire des Romains, fut envoyé à Rome en otage (166), et ne recouvra sa liberté que 17 ans après. Pendant son séjour à Rome, il s'acquit l'amitié des deux fils de Paul-Emile, surtout du second Scipion l'Africain, qu'il accompagna au siége de Carthage (146); il voyagea ensuite en Afrique, en Espagne, en Gaule, remplit diverses missions pour sa patrie et mourut octogénaire. Il avait écrit la *Vie de Philopœmen*, l'*Histoire de Numance*, une *Tactique*, une *Histoire générale*, en 40 livres, où il menait de front l'histoire de Rome et celle des autres états contemporains; nous possédons seulement les 5 premiers livres de son *Histoire générale* et des fragments assez considérables des autres livres. Ces fragments se composent: 1° d'une double série d'extraits formés par ordre de Constantin VII et intit. *Ambassades et Exemples des vertus et des vices*; 2° de passages recueillis de tous côtés par les divers éditeurs jusqu'à Schweighæuser inclusivement; 3° de passages découverts par A. Mai dans des Palimpsestes. L'*Hist. de Polybe* ne s'étendait que de 220 à 167 av. J.-C.; mais dans les deux premiers livres, il présente un tableau des événements antérieurs. L'exactitude, le jugement, l'impartialité sont les qualités de Polybe: il scrute les causes et les ressorts des événements; il fait comprendre les opérations diplomatiques ou militaires, il révèle les caractères et les talents des acteurs politiques; c'est l'historien des hommes d'état, des hommes de guerre et des penseurs. La 1re édition grecque de Polybe est de 1530; auparavant on n'avait que la traduction latine des cinq premiers livres par Perotti; ensuite vinrent les éditions d'Isaac Casaubon, Paris, 1609; de Jacq. Gronovius, 1670, 3 vol. in-8. Celle de Schweighæuser, Leipsick, 1792, 8 vol. in-8, l'emporte infiniment sur les précédentes. A.-F. Didot a réimprimé l'édition de Schweighæuser avec des notes inédites de ce savant, et les nouveaux fragments, Paris, 1840, grand in-8. L'*Histoire de Polybe* a été traduite en français par dom Thuillier, avec des commentaires de Folard, 1727-30, 6 vol in-4.

POLYCARPE (saint), évêque de Smyrne, s'était converti fort jeune au christianisme, et s'était attaché à saint Jean l'Evangéliste. Il subit le martyre l'an 166 ou 169 de J.-C.; il avait alors 95 ans. Sa fête est célébrée le 26 janvier.

POLYCLÈS, sculpteur grec qui florissait vers 180 av. J.-C., passe pour être l'auteur de l'*Hermaphrodite Borghèse*; il fit avec Dionysius, son frère, une Junon et un Jupiter magnifiques.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte de Sicyone ou plutôt d'Argos, né vers 480 av. J.-C., est célèbre surtout par sa belle Junon colossale, faite pour le temple d'Argos, et par une statue-modèle, dite le *Canon*, c'est-à-dire la *règle*, dans laquelle il avait réuni toutes les perfections du corps humain. C'est un des artistes grecs qui exercèrent le plus d'influence sur l'art. Il avait écrit un livre sur les proportions du corps humain.

POLYCRATE, tyran de Samos (535-524 av. J.-C.), amassa de grandes richesses, et fut longtemps célèbre par son bonheur. On raconte qu'inquiet lui-même de l'étonnant succès qu'obtenaient toutes ses entreprises, il voulut, pour prévenir la jalousie des dieux, s'imposer un sacrifice en jetant à la mer une pierre précieuse à laquelle il tenait beaucoup; mais, quelques jours après, cette pierre fut retrouvée dans le corps d'un poisson. Ce même Polycrate eut la fin la plus malheureuse. Pendant qu'il méditait la conquête de l'Ionie, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit mettre en croix.

POLYDECTE, roi de l'île de Sériphe, recueillit Danaé et Persée, livrés à la mer dans un coffre; mais plus tard, ayant voulu faire violence à Danaë, il fut pétrifié par la tête de Méduse que lui présenta Persée, vainqueur des Gorgones.

POLYDORE, fils de Priam. *Voy.* POLYMNESTOR.

POLYDORE DE CARAVAGE. *Voy.* CARAVAGE.

POLYDORE VIRGILE, historien. *Voy.* VIRGILE.

POLYEN, *Polyœnus*, écrivain grec, natif de Macédoine, était avocat à Rome sous Marc-Aurèle. Il a laissé: *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, en 8 livres, publiés par Is. Casaubon, Paris, 1589; par Coray, Paris, 1809, in-8; trad. par dom G.-A. Lobineau, de la congrégation de Saint-Maur.

POLYEUCTE (saint), martyr d'Arménie, vivait avant le IVe siècle et servait à Mélitène dans l'armée romaine, lorsqu'il fut converti par son ami Néarque. Ayant confessé J.-C., pendant une persécution, il eut la tête tranchée. On le fête le 23 février. Les actes de ce martyr sont peu avérés. Polyeucte a inspiré à Corneille une de ses plus sublimes tragédies.

POLYGNOTE, de Thasos, peintre qui florissait vers 396 av. J.-C., fut un de ceux qui firent faire le plus de progrès à l'art. On admirait surtout son dessin et le beau caractère de ses figures. Ses ouvrages les plus estimés, parmi lesquels des fresques, se trouvaient à Delphes.

POLYHISTOR (Alexandre). *Voy.* ALEXANDRE POLYHISTOR.

POLYMNESTOR, roi de la Chersonèse de Thrace, gendre de Priam, qui lui confia Polydore, son plus jeune fils, fit tuer ce prince après la chute de Troie et s'empara de ses richesses. Débarquée par hasard sur la côte de Thrace, la mère de Polydore, Hécube, ayant retrouvé Polymnestor, se jeta sur lui, lui arracha les yeux et tua ses enfants.

POLYMNIE ou POLYHYMNIE (de *polys*, beaucoup, et *hymnos*, hymne), muse de la poésie lyrique.

POLYNÉSIE. *Voy.* OCÉANIE.

POLYNICE, fils d'Œdipe et de Jocaste, frère jumeau d'Etéocle. Les deux frères nourrirent toujours l'un contre l'autre une haine mortelle. Après la catastrophe d'Œdipe, Polynice convint avec Etéocle, son frère, qu'ils régneraient chacun un an à tour de rôle; il laissa Etéocle commencer, mais au bout de l'année il demanda en vain à prendre sa place. Aidé par Adraste, roi d'Argos, dont il avait épousé la fille, il vint, accompagné de six autres princes grecs, mettre le siége devant Thèbes, et commença cette guerre connue sous le nom de *Guerre des Sept-Chefs*. Les deux frères s'étant rencontrés dans le combat se tuèrent réciproquement. Créon, leur oncle, qui était resté maître de Thèbes, défendit de rendre les derniers honneurs à Polynice, et fit périr Antigone pour avoir contrevenu à ses ordres. On place ces événements vers l'an 1315 av. J.-C.

POLYPERCHON. *Voy.* POLYSPERCHON.

POLYPHÈME, fameux cyclope, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, habitait en Sicile un antre voisin de la mer, et faisait paître ses troupeaux dans de vastes prairies. Dédaigné par Galatée qu'il aimait, il écrasa d'un coup de pierre Acis, son rival. Lorsque la tempête jeta Ulysse et son équipage sur les côtes de Sicile, il les enferma dans sa caverne pour les dévorer; mais Ulysse, ayant réussi à l'enivrer, lui creva son œil unique avec un pieu et sortit de l'antre.

POLYPHONTE, tua le roi de Messénie Cresphonte, son parent, et tous les princes de la famille royale, sauf Téléphon (ou Epytus), fils du roi, qui lui échappa: puis il s'empara du trône; mais il finit par périr lui-même de la main de Téléphon, quand ce prince fut parvenu à l'adolescence.

POLYSPERCHON, général d'Alexandre, commandait les Stymphéens à la bataille d'Arbèles, et conquit ensuite la Bubacène; mais, par sa franchise, il encourut la disgrâce d'Alexandre, qui le mit en prison et ne lui pardonna que longtemps après. Il remplaça Antipater dans la tutelle des rois et la régence de l'empire (321). Cassandre, fils d'Antipater, aidé de Ptolémée, lui déclara la guerre. Vaincu en

plusieurs rencontres et abandonné de ses alliés, Polysperchon fut obligé de se réfugier chez les Etoliens (317); il reparut quelques années après avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barcine, qu'il voulait mettre sur le trône; mais, séduit par les promesses trompeuses de Cassandre, il consentit à empoisonner le jeune prince (309): par là il se priva de tout appui. On ignore ce qu'il devint depuis.

POLYXÈNE, une des plus jeunes filles de Priam et d'Hécube, était très belle. Achille, épris de ses charmes, la demanda et l'obtint; il allait l'épouser, quand Pâris le tua en trahison; Pyrrhus, pour venger la mort de son père, immola de sa main Polyxène sur le tombeau d'Achille.

POMABAMBA, v. de Bolivie (Charcas), ch.-l. de district, sur une mont.. à 260 k. E. de Potosi; 3,000 h.

POMARD, village du dép. de la Côte-d'Or, à 3 kil. S. O. de Beaune: 1,100 hab. Vins fameux, les plus exquis de la côte de Beaune après ceux de Volnay.

POMBAL, ville du Portugal (Estramadure), à 34 kil. N. E. de Leyria; 5,000 hab. Chapeaux. Ruines d'un château-fort. — Elle appartenait jadis à l'ordre des Templiers, et fut cédée à celui du Christ en 1357; on y fonda ensuite une commanderie en faveur de la famille de Carvalho-Melho.

POMBAL (dom Séb.-Jos. CARVALHO-MELHO, comte d'Oeyras, marquis de), ministre portugais, né en 1699 à Soura près de Coïmbre. Après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres (1739), ambassadeur à Vienne (1745), il fut nommé en 1750 par le roi Joseph ministre des affaires étrangères, et devint, au bout de peu d'années, principal ministre du royaume. Il garda l'autorité pendant vingt-sept ans, et s'occupa sans relâche de donner de la force au gouvernement, de comprimer les factions, d'affaiblir les nobles et de favoriser le commerce; il diminua le pouvoir de l'inquisition et répara par une habile administration les maux qu'avait causés le terrible tremblement de terre de Lisbonne (1755). Il poursuivit les Jésuites en toute occasion, leur retira l'administration du Paraguay, obtint contre eux de la cour de Rome un décret de réforme (1757), et les ayant impliqués dans un complot contre la vie du roi (1758), il les expulsa définitivement du Portugal (1759), et du Brésil (1760). Il s'efforça d'enlever aux Anglais le commerce exclusif du Portugal; néanmoins, dans la guerre de 1762, entre la maison de Bourbon et l'Angleterre, il se déclara en faveur de celle-ci et refusa d'accéder au pacte de famille. Comblé de faveurs par Joseph I, il avait été créé en 1759 comte d'Oeyras, en 1770 marquis de Pombal; mais il perdit son pouvoir et son crédit à la mort de ce prince (1777). Il quitta alors Lisbonne, se vit bientôt assailli de mille accusations, et fut banni loin de la cour (1781). Il mourut en exil dix mois après (1782). Pombal est un des plus grands ministres qu'ait eus le Portugal: il laissa en quittant les affaires 240 millions en caisse, mais il avait les formes tyranniques, et il était dominé par une violente haine contre les nobles et les Jésuites, et par un engouement excessif pour les idées philosophiques du XVIIIe siècle.

POMÉRANIE, *Pommern*, prov. des Etats prussiens, entre le duché de Mecklembourg à l'O., la Prusse propre à l'E., le Brandebourg au S., la mer Baltique au N.: 430 kil. de l'E. à l'O. sur 60 de largeur moyenne; 900,000 hab. (en y comprenant l'île de Rugen). Ch.-l., Stettin. Div., 3 régences (Stralsund, Stettin, Cœslin). Beaux ports, places très fortes, université (à Greifswalde). La Poméranie est arrosée par l'Oder, qui la coupe en deux, par la Reckenitz, la Peene, l'Ihna, la Rega, la Persante; elle est humide, assez froide, médiocrement fertile, mais riche en bois et en pâturages; ses oies fumées, ses jambons et saucissons sont renommés. On trouve sur ses bords de l'ambre, mais moins qu'en Prusse; beaucoup de comm. Le luthéranisme y domine. — La Poméranie (dont le nom dérive du slave *Pomarski*, près de la mer) fut successivement habitée par divers peuples barbares: Goths, Suèves, Rugiens, Vandales, Slaves. Au VIIe siècle, elle était surtout occupée par les Venèdes; au IXe, on trouve, à l'O. de l'Oder des Velatabs ou Wiltses, des Tollensiens, etc. Au XIe, tous ces petits peuples furent compris dans l'éphémère roy. de Slavonie, vassal de la Saxe; diverses villes s'y gouvernaient presque en républiques, entre autres Winnetha (très commerçante) et l'état pirate d'Iomsbourg, fondé par le fameux Palnatoke. Vers la fin du siècle, un fils du roi de Slavonie, Mistewoï II, occupa toute la Poméranie (laquelle, outre la Poméranie actuelle, contenait la Pomérellie, la Nouvelle-Marche et la Marche de l'Ucker); il la transmit à Svantibor I, son fils, qu'on regarde comme la tige des ducs de Poméranie, et qui se reconnut vassal de la Pologne. A sa mort (ou à son abdication), qui eut lieu en 1107, le duché fut coupé en deux, la *Poméranie antérieure*, et la *Poméranie ultérieure* (la Persante était la ligne de séparation). Une forte partie de celle-ci devint province polonaise, sous le nom de Poméranie de Dantzick ou Pomérellie; le reste revint en 1295, par suite de l'extinction de la ligne qui le possédait, à la ligne de Poméranie antérieure, laquelle, dès 1181, s'était reconnue vassale de l'empereur d'Allemagne, et n'a cessé depuis lors de faire partie de l'empire. Une multitude de partages et sous-partages rendent l'histoire de la Poméranie très confuse: on peut cependant y distinguer trois phases: 1° du XIe siècle à 1285, unité; 2° de 1285 à 1478, séparations diverses; 3° de 1478 à 1637, réunion des diverses branches pendant 105 ans, et coexistence seulement de deux lignes pendant 54 ans, de 1569 à 1623. Dans la deuxième période, on rencontre, non seulement les duchés de Pom.-Stettin et Pom.-Wolgast (qui se retrouvent aussi de 1569 à 1623), mais aussi ceux de Poméranie en deçà et Poméranie au delà de la Swine (ou Poméranie postérieure), de Pom.-Stargard et Pom. — Stolpe, et de duché de Rugen. Depuis longtemps la maison de Brandebourg avait conclu avec la ligne de Pom.-Stettin un pacte de confraternité, qui lui donnait des droits éventuels sur cette province; cependant, quand cette ligne s'éteignit en 1464, les droits de la ligne de Pom.-Wolgast prévalurent; il fut toutefois convenu plus tard, par un traité signé à Gremnitz en 1529, qu'au cas de l'extinction de cette ligne elle-même, la maison de Brandebourg recueillerait la succession: c'est ce qui eut lieu en 1637, à la mort de Bogislas XIV. Cependant les électeurs de Brandebourg n'eurent pas encore toute la Poméranie; le traité de Westphalie (1648) fit de ce pays deux parts: la Poméranie antérieure et la Poméranie ultérieure (cette fois l'Oder servait de bornes), et donna à la Prusse la 2e, et à la Suède la 1re, plus Stettin, Garz, Dam, Golnau, l'île de Wollin, le Frische-Haff et les deux rives de l'Oder; d'où le nom de *Poméranie suédois* donné à tout ce lot. La grande guerre du Nord (1700-1721), terminée par la paix de Nystad, diminua beaucoup la Poméranie suédoise; en 1807, elle perdit encore de fait Stralsund et l'île de Rugen. Le tout en 1814 fut cédé au Danemark en échange de la Norwége, puis en 1815 le Danemarck le céda à la Prusse, en échange du Lauenbourg; de sorte qu'aujourd'hui la Prusse réunit toute la Poméranie.

POMÉRANIE SUÉDOISE. Cette prov. fut constituée en 1648 par le traité de Westphalie en faveur de la Suède: elle se composait principalement de l'anc. *Poméranie antérieure* (contenant Rugen, Stralsund, Barth, Gutzkow, Wolgast, etc.), à laquelle on ajouta Stettin, Wollin, etc., et avait pour chef-lieu Stralsund (*Voy.* l'art. précédent).

POMÉRANIE ANTÉRIEURE, POSTÉRIEURE, ULTÉ-

RIEURE, etc. *Voy.* l'article général POMÉRANIE.

POMÉRANIE DE DANTZICK. *Voy.* POMÉRELLIE.

POMÉRELLIE, dite aussi *Poméranie mineure*, *Poméranie de Dantzick*, partie de la Poméranie, était comprise entre la Vistule, la Netze, la mer Baltique et la Prusse. La Pomérellie devint prov. polonaise en 1295; mais elle fut longtemps un sujet de querelles entre ce roy., le Brandebourg, l'ordre Teutonique, et finit par être coupée en trois portions (1311); mais en 1343 et 1436, les Teutoniques cédèrent leur part à la Pologne. Ce fut une des provinces que le premier démembrement de la Pologne valut à la Prusse (1772). La Pomérellie, sous le régime polonais, formait un palatinat. *Voy.* POLOGNE.

POMETIA (SUESSA-). *Voy.* SUESSA.

POMEY (Fr.), jésuite, préfet des études à Lyon, où il mourut en 1673, a laissé : un *Dictionnaire français-latin*, Lyon, 1664, in-4 (réimprimé sous le titre de *Dictionnaire royal*) ; *Flos latinitatis*, 1665 ; *Indiculus universalis*, 1667 ; *Pantheum mysticum*, 1669 (traduit en français par Thénard, sous le titre de *Méthode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, 1715, in-12).

POMIGLIANO-D'ARCO, *Pompeianum?* v. du roy. de Naples, à 11 kil. N. E. de Naples; 4,800 hab. Belle église. — Saccagée et brûlée par Charles VIII.

POMMEREUL (François-René-Jean DE), officier général, né à Fougères en 1745, mort en 1823, servit d'abord en Corse, fut envoyé par Louis XVI dans le royaume de Naples pour y organiser l'artillerie, reprit du service en France après le 18 brumaire, et fut, sous l'empire, préfet, puis conseiller d'état et directeur de la librairie. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de Corse*, 1779 : *Vues sur l'Italie et Malte*, 1797 ; *Campagnes du général Bonaparte en Italie*, 1797. Il a coopéré à l'*Encyclopédie méthodique* et à d'autres grands recueils.

POMONA ou MAINLAND, la plus grande des îles Orcades, est au milieu du groupe. C'est un amas de petites montagnes entrecoupées de bras de mer qui forment une foule de marécages et de lacs; 46 kil. sur 20; 15,000 hab. Bruyères ; sol aride. Mines de fer excellent. Beaucoup de ruines curieuses, entre autres la *maison des Pictes* et le cercle de *Loda*, mentionné dans Ossian. — L'île principale des Orcades australes porte aussi le même nom.

POMONE, déesse des fruits (en latin *poma*), avait à Rome un temple et des autels. On la donne pour femme à Vertumne. On la représente couronnée de pampres, de grappes de raisin, et tenant à la main une corne d'abondance ou une corbeille de fruits.

POMPADOUR, village de France, titre de marquisat. *Voy.* ARNAC-POMPADOUR.

POMPADOUR (J.-Antoinette POISSON, dame Lenormand d'Étioles, marquise DE), une des maîtresses de Louis XV, née en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, qui fut obligé de fuir pour avoir malversé : elle épousa fort jeune le neveu d'un fermier général (Lenormand d'Étioles), et quitta son mari en 1744 pour se donner à Louis XV, dont elle avait captivé les regards. Elle fut installée au château de Versailles, créée marquise de Pompadour (1745), dotée d'une pension de 240,000 livres, et plus tard devint dame du palais de la reine. Sa faveur dura 20 ans, grâce à la complaisance avec laquelle elle supportait ou même facilitait les infidélités de Louis XV, et son crédit ne diminua un peu que vers la fin de sa vie. Mme de Pompadour défaisait et faisait les ministres, les généraux, les ambassadeurs, et décidait les affaires les plus importantes; tout ce qu'il y avait de plus élevé en France était à ses pieds ; les gens de lettres qu'elle protégeait, et surtout Voltaire, chantèrent ses louanges ; Marie-Thérèse daigna lui écrire, et sut en la ménageant décider la jonction de la France à l'Autriche au commencement de la guerre de Sept-Ans. Elle mourut au palais de Versailles en 1764. Mme de Pompadour fut longtemps en France l'arbitre du goût et de la mode : ameublement, habillement, coiffure, tout se faisait à la Pompadour. Sa *Vie* parut à Londres, 1758, 2 vol. in-12 ; on a en outre publié les *Mémoires de Mme de Pompadour* (apocryphes), Liége, 1765, 2 vol. in-8; des *Mémoires de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour* (par Soulavie), Paris, 1802, in-8.

POMPÉE, *Cn. Pompeius Magnus*, Romain célèbre, né l'an 106 av. J.-C., de famille équestre, était fils de Cn. Pompeius Strabo (*Voy.* POMPEIUS). Il prit de bonne heure parti pour Sylla, et leva de son chef trois légions en faveur de ce général (83), battit divers corps de partisans de Marius, soumit à Sylla la Cisalpine, reprit la Sicile, fit tuer Carbon dans Cossyre, défit Domitius Ahénobarbus en Afrique, et obtint le triomphe. Sylla mort, Pompée ravit la Narbonaise aux lieutenants de Sertorius (78), alla chercher Sertorius lui-même en Espagne, le combattit quatre ans sans grand succès, et finit par se tirer heureusement de cette guerre, grâce à l'assassinat de Sertorius par Perpenna. Nommé consul à son retour en Italie, il acheva d'écraser à Silare les esclaves qui s'étaient révoltés (70), reçut un 2e triomphe, et fut nommé consul. La loi *Gabinia* lui donna pour trois ans le proconsulat des mers, et d'immenses moyens pour détruire les pirates : 49 jours lui suffirent pour les exterminer (67). Chargé ensuite par la loi *Manilia* (66) de la guerre contre Mithridate (qui déjà avait été affaibli par Lucullus), il le bat sur les bords de l'Euphrate (65), entre en Arménie et force Tigrane à la paix, puis tourne ses armes vers le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, qu'il soumet; descend en Syrie et enlève le royaume à Antiochus l'Asiatique, remplace Aristobule par Hyrcan II sur le trône de Judée (64) ; puis, apprenant que Mithridate est mort, il va dans Amise recevoir la soumission de son fils (Pharnace), auquel il laisse le royaume de Bosphore (62), et revient triompher une troisième fois. Deux ans après il forma le 1er triumvirat avec Crassus et César (60), et scella cette union en épousant Julie, fille du dernier. Dans le partage que les triumvirs firent entre eux des provinces, Pompée obtint l'Afrique et l'Espagne, mais il fit administrer son département par ses lieutenants, et resta lui-même à Rome, où il chercha à éclipser César, et à se concilier à la fois le sénat (par une modération affectée) et le peuple (par des largesses). La mort prématurée de Julie rompit les liens qui avaient un instant rapproché les deux rivaux ; enfin la mort de Crassus à Carrhes (53) laissa Pompée face à face avec César. Jaloux des succès de ce dernier en Gaule, il l'attaqua d'abord sourdement; enfin, l'an 50, il fit lancer un sénatus-consulte qui sommait César d'abandonner son armée, tandis que lui-même gardait ses légions et ses provinces. Ce fut le signal de la guerre civile. César passe le Rubicon (49), et Pompée, qui s'est laissé surprendre sans forces en Italie, s'enfuit en Grèce avec le sénat et les nobles ; de ce moment, Pompée ne commet plus que des fautes; il quitte son camp retranché de Dyrrachium, où César n'avait pu le forcer, et suit son rival en Thessalie, lui livre bataille à Pharsale, se laisse vaincre, fuit jusqu'en Égypte, et là périt égorgé en vue du rivage, par ordre du jeune roi Ptolémée XII (48). Sa tête fut portée à César, qui versa des larmes à cet aspect, et punit les meurtriers. — Pompée n'avait que de l'ambition, mais point de génie, de hautes vues, de système ; fier de ses succès militaires, et se reposant sur l'éclat de sa renommée, il dédaigna les efforts de César, et par ses hauteurs maladroites il mécontenta toujours ses amis politiques. Il laissa deux fils qui tentèrent vainement de relever son parti.

POMPÉE-L'AINÉ, *Cn. Pompeius*, fils du grand Pompée, passa d'Antioche (où il se trouvait à la mort de son père) en Afrique, puis en Espagne, y rassembla 13 légions, de nombreux auxiliaires et une flotte formidable; mais, attaqué par César en personne, il perdit la bataille décisive de Munda, et périt dans sa fuite, en 45 av. J.-C.

POMPÉE-LE-JEUNE, *Sextus Pompeius*, frère du précédent, lui amena des vaisseaux, l'an 46 av. J.-C., prit part à la guerre de Munda (45), gagna les monts de Celtibérie, où il fit la guerre en partisan contre les amis de César, obtint du sénat, à la mort du dictateur (44), le droit de rentrer à Rome, avec une forte indemnité pour la perte de ses biens paternels, et reçut le commandement des provinces maritimes. Lors de la formation du deuxième triumvirat (42), il se rendit maître de la Sicile, conquit la Sardaigne, la Corse, bloqua, affama Rome, et réduisit Antoine et Octave à signer avec lui la paix de Misène (38), qui, en lui laissant les trois grandes îles, lui promettait l'Achaïe et le consulat pour l'année suivante. Cette paix fut courte. Dès l'an 37, Sextus perdit, par la défection de Ménas, la Sardaigne et la Corse avec 60 vaisseaux. La guerre fut d'abord fatale à Octave, qui fut battu à Scylla (37), privé de deux flottes par la tempête (37-36), et menacé par Antoine; mais enfin l'habileté d'Agrippa, la diversion de Lépide, la victoire de Myles, celle de Nauloque ravirent à Sextus la Sicile. Il se réfugia en Asie, voulant s'offrir en suppliant à Antoine, mais il crut ensuite pouvoir le forcer à entrer en partage avec lui, fut battu et pris par Titius, et périt en prison à Milet (35).

POMPÉE (TROGUE), *Trogus Pompeius*, historien latin, natif des Gaules, vivait au premier siècle de J.-C., et composa une *Histoire universelle* (dite *Histoires philippiques*), en 44 livres, qui ne nous est connue que par l'excellent abrégé que nous en a laissé Justin.

POMPEIES, *Pompeii*, ville de Campanie, sur la côte, à l'embouchure du *Sarnus*, rapportait sa fondation à Hercule. Un tremblement de terre en renversa la moitié en 63 av. J.-C.; en 79, le reste fut englouti sous les cendres du Vésuve. Pompéies fut retrouvée en 1755 (42 ans après Herculanum). On y a pratiqué des fouilles d'une manière suivie depuis 1799, et elles ont produit quelques résultats. *Torre dell' Annunziata* est bâtie près de l'emplacement de Pompéies.

POMPEIOPOLIS, ville de Galatie, au N., sur l'Halys, près de la Paphlagonie. — Les villes de Soles et d'Amise portèrent aussi le nom de Pompéiopolis.

POMPEIUS (CN.) STRABO, père du grand Pompée, consul l'an 89 av. J.-C., se signala dans la guerre sociale par la défaite d'Afranius (90), la prise d'Asculum (89) et la soumission des *Vestini* et des *Peligni*; mais se déshonora en gardant pour lui le produit du butin. Envoyé l'an 88 contre Marius et Cinna, il s'entendit avec eux pour se laisser battre; dans cette campagne, ses soldats révoltés allaient lui ôter la vie, quand les prières du jeune Pompée les désarmèrent. Pompeius Strabo périt peu après d'un coup de foudre (87). Son corps fut traîné dans les rues de Rome et jeté dans le Tibre. — *Voy.* POMPÉE.

POMPELO, ville d'Hispanie, auj. PAMPELUNE.

POMPIGNAN, village du dép. du Gard, à 24 kil. E. S. E. du Vigan; 1,400 hab. Lainages.

POMPIGNAN-LEFRANC, ville du dép. de Tarn-et-Garonne, à 29 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 800 hab. Château du marquis de Pompignan.

POMPIGNAN (J.-J. LEFRANC, marquis de), né à Montauban en 1709, mort en 1784, fut avocat général, puis premier président à la cour des aides de cette ville, conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, fit marcher de front le droit et les lettres, et finit par se vouer exclusivement aux dernières; ses principes religieux lui attirèrent l'inimitié du parti philosophique et les sarcasmes de Voltaire. Las de ces attaques, il se retira dans sa terre de Pompignan. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1760. On a de lui une tragédie de *Didon* (1734); des *Poésies sacrées*, tirées des psaumes et des prophéties, qui renferment des beautés véritables: un *Voyage de Languedoc et de Provence*, etc. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol. in-8, 1784.

POMPIGNAN (Jean-George LEFRANC DE), frère du précédent, né à Montauban en 1715, fut archevêque de Vienne, député à l'Assemblée Constituante (1789), conduisit le 20 juin la majorité du clergé dans la chambre du tiers-état, puis fut ministre de la feuille des bénéfices. Il a laissé beaucoup d'ouvrages sur la religion, des mandements, etc.

POMPON, riv. des États-Unis. *Voy.* EDISTO.

POMPONACE (Pierre), en italien *Pomponazzi*, né à Mantoue en 1462, mort vers 1526, professa la philosophie à Padoue, Ferrare, Bologne, tenta de rétablir le règne d'Aristote en Italie, et passa pour athée. Son traité *De immortalitate animæ*, Bologne, 1516 et 1534, in-12, fut vivement incriminé: il y soutenait que l'on ne peut prouver l'immortalité de l'âme par la seule raison. Son traité *De incantationibus*, Bâle, 1556, in-8, fut mis à l'index. Ses *Œuvres* parurent à Venise (1525-67), in-fol., sous le titre de *Petri Pomponatii opera omnia philosophica*.

POMPONIANA ou **MESE**, presqu'île de la Gaule Narbonaise, auj. *Giens*. *Voy.* GIENS.

POMPONIUS (famille des). Elle faisait remonter son origine à un des fils de Numa Pompilius. Le membre le plus célèbre de cette famille fut l'ami de Cicéron, Titus Pomponius Atticus. *Voy.* ATTICUS.

POMPONIUS (SEXTUS), jurisconsulte de Rome, vécut sous Adrien et Marc-Aurèle. On n'a de ses livres de jurisprudence que quelques fragments insérés dans le *Digeste*, entre autres celui qui forme la deuxième loi du titre de l'*Origine du droit*. Ces *fragments* ont été publiés à Lemgo, 1750, in-4.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), savant Calabrais, né en 1425, mort en 1497, était un bâtard de la maison de San-Severino et cachait son vrai nom. Il se fit remarquer à Rome par ses talents, mais il s'attira aussi des ennemis, fut accusé d'avoir conspiré contre le pape Paul II, et mis en prison. Il obtint au contraire la faveur des papes Sixte IV et Innocent VIII, et fut nommé à l'une des chaires du collége de Rome. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de Rome, des éditions de Varron, Pline-le-Jeune, Salluste; des *Commentaires* sur Quintilien, Columelle, Virgile. Sa latinité est très pure.

POMPONIUS MÉLA. *Voy.* MÉLA.

POMPONNE, village du dép. de Seine-et-Marne, à 15 kil. S. O. de Meaux; 300 hab. Château et parc. Jadis titre d'un marquisat.

POMPONNE (Simon ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld, né en 1618, mort en 1699, fut intendant des armées françaises à Naples, en Catalogne, puis ambassadeur en Suède, en Hollande, enfin ministre des affaires étrangères (1671-79); il fut pendant douze ans éloigné des affaires par suite des intrigues de Colbert et de Louvois, mais il fut rappelé au ministère en 1691 et y resta jusqu'à sa mort. Ce ministre était surtout remarquable par son intégrité.

PONCE DE LEON (J.), capitaine espagnol, né dans la prov. de Léon, eut une grande part à la réduction de la partie S. E. d'Hispaniola (St-Domingue), soumit Porto-Rico, dont il fut nommé gouverneur, découvrit les côtes de la Floride (1512), et y fonda une colonie.

PONCE (Pierre DE), Bénédictin espagnol, né vers 1520 à Valladolid, mort en 1584, paraît être le 1er inventeur de l'art d'instruire les sourds-muets; ses contemporains disent même qu'il les faisait *parler*.

PONCE PILATE. *Voy.* PILATE.

PONCES (îles). *Voy.* PONZA.

PONCIN, ch.-l. de cant. (Ain), à 17 kil. S. O. de Nantua; 2,696 hab.

PONDICHÉRY, ch.-l. de l'Inde française, sur la côte du Karnatic, à 143 kil. S. O. de Madras, par 77° 31' long. E., 11° 55' lat. N.; 40,000 hab. Résidence du gouverneur général, cour royale, tribunal de 1re instance. Rade assez bonne. Un canal la divise en ville blanche et ville noire; celle-ci n'est formée que de cabanes, celle-là est remarquable par deux belles places, par l'hôtel du gouvernement, le nouveau bazar, et est plantée d'arbres. Écoles diverses, collége (créé récemment), jardin botanique. Commerce peu actif. — Pondichéry, qui n'était d'abord qu'une faible ville, fut achetée avec un petit territoire par des Français qui s'y établirent en 1612. Sous Louis XIV, elle prospéra peu. Mais après la prise de Delhi par Nadir-chah, et sous le gouv. de Dupleix, elle devint la capitale d'un vaste pays. La guerre de Sept-Ans nous ravit le territoire qui environnait la ville; Pondichéry même fut prise en 1761 par les Anglais. Rendue à la France, elle fut prise de rechef en 1783 et 1793. L'Angleterre la rendit à la France en 1815, mais presque sans territoire. — On nomme auj. *Gouvernement général de Pondichéry* les cinq districts épars que nous avons dans l'Inde (Pondichéry, Karikal, Yanaon, Mahé, Chandernagor).

PONENT (RIVIÈRE DU). *Voy.* GÊNES.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte), noble polonais, né en 1678, mort en 1762, prit parti pour Stanislas Leczinski, et fut un des plus fidèles amis de Charles XII. Il le suivit en Turquie, et fut envoyé par lui en ambassade à Constantinople; il y fut d'abord bien accueilli, mais son succès ne fut pas de longue durée. Il quitta la Turquie avec Charles XII, et fit plus tard sa soumission à Auguste II, fut chargé de plusieurs missions à la cour de France, et mourut avec le titre de castellan de Cracovie. Son fils régna en Pologne sous le nom de Stanislas II.

PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste, comte), favori de Catherine II et roi de Pologne. *Voy.* STANISLAS II.

PONIATOWSKI (Joseph, prince), neveu de Stanislas II, né à Varsovie en 1763, mort en 1813, servit d'abord dans l'armée autrichienne, rentra en Pologne en 1789 et commanda en chef les troupes polonaises dans la guerre de 1792 : mais contrarié par la diète dans toutes ses opérations, il donna sa démission, quitta la Pologne et n'y rentra qu'en 1794. Il servit alors sous Kosciusko, mais l'issue malheureuse de la guerre le força de s'expatrier de nouveau jusqu'à l'apparition des Français en Pologne (1806). Il fut alors nommé ministre de la guerre et réorganisa l'armée. En 1809, avec 8,000 hommes, il défendit Varsovie contre 60,000 Autrichiens et battit à Razin l'archiduc Ferdinand : il se signala dans les troupes auxiliaires de la France, en 1812 et 1813; et fut nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Leipsick, mais il périt peu après : chargé de protéger la retraite de l'armée, il s'élança dans l'Elster plutôt que de se rendre, et s'y noya (16 oct. 1813). On l'a surnommé le *Bayard polonais*.

PONS, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), près de la Seugne, à 20 kil. S. E. de Saintes ; 4,294 hab. Ancien château-fort; aux environs, eau minérale. Comm. de vins et eaux-de-vie. — Cette ville joua un assez grand rôle dans les guerres de religion.

PONT, *Pontus*, région de l'Asie-Mineure, au N. E., bornée au N. par le Pont-Euxin, auquel elle devait son nom, à l'E. par la région Caucasienne et l'Arménie, à l'O. par la Paphlagonie, au S. par la Cappadoce. On y distinguait diverses peuplades indépendantes (Tibarènes, Chalybes, Mosynèques, etc.); il s'y trouvait aussi des villes grecques, sur la côte (entre autres Amise, Trapézonte). Les autres places principales étaient Amasée, Cérasonte, Zéla, Comana-Pontica, Polemonium, Thémiscyre, Néocésarée. — Le Pont faisait d'abord, dit-on, partie de la Cappadoce ; mais vers 520 av. J.-C., les 2 pays furent séparés, et le Pont forma une satrapie de l'empire perse. Toutefois, les satrapes de Pont étaient héréditaires et à peu près indépendants. Cette indépendance fut complète sous les Séleucides. Mithridate VII, le plus célèbre des rois de Pont, accrut beaucoup ses états, en y joignant le Bosphore, une partie de la Colchide, et pendant un temps la Cappadoce et la Paphlagonie. Il fut sans cesse en guerre avec les Romains, qui, après trois guerres (88-85, 83-81 et 75-65), lui enlevèrent le trône et la vie. Après la première, le Pont fut réduit en province romaine, et le Bosphore seul resta au fils de Mithridate, Pharnace. Ce dernier, au milieu des guerres civiles de César et de Pompée, recouvra un instant le Pont et fit des progrès en Asie-Mineure ; mais César, dans une courte campagne, lui reprit ses conquêtes (47 av. J.-C.). Une portion du Pont (la partie N. E.) pourtant resta indépendante sous le bon plaisir d'Antoine, puis d'Auguste, et forma un petit royaume qui eut deux princes du nom de Polémon. Cet état, qui prit le nom de *Pont Polémoniaque*, fut réuni à l'empire sous Néron, après cession volontaire de Polémon II. Voici la liste des rois de Pont :

Pharnace I, av. J.-C.	520	Evergète),	157
Artabaze,	502	Mithridate VII (ou	
Ariobarzane I,	480	Eupator),	123-65
Mithidrate I,	402	*Soumiss. aux Rom.*,	65-48
Ariobarzane II,	363	Pharnace,	48-47
Mithridate II,	337	*Rois du Pont Polémo-*	
Mithridate III,	302	*niaque.*	
Mithridate IV,	266	Polémon I,	47
Mithridate V,	222	Pythodoris (sa veuve),	
Pharnace II,	186	11 av. J.-C.-38 ap. J.-C.	
Mithridate VI (ou		Polémon II,	38-65

PONT (diocèse de), un des cinq diocèses de la préfecture d'Orient, comprenait toute la partie orient. de l'Asie-Mineure, moins la Cilicie, et se divisait en onze provinces, savoir : Pont Polémoniaque, Pont Galatique (dit aussi Pont ou Hellénopont), Galatie 1re et 2e, Bithynie, Honoriade, Cappadoce 1re et 2e, Arménie 1re et 2e, Paphlagonie.

PONT CAPPADOCIEN. On nomma ainsi, seulement de 47 av. à 65 ap. J.-C., la partie du Pont au S. E. du Pont Polémoniaque. Quand ce dernier pays fut devenu prov. romaine, le Pont Cappadocien y fut réuni.

PONT GALATIQUE (ou simplement PONT), partie du Pont à l'O. du Pont Polémoniaque, avait pour ch.-l. Amasée. Justinien lui donna le nom d'Hellénopont.

PONT POLÉMONIAQUE, partie du Pont à l'E. du Pont Galatique, au N. et à l'O. du Pont Cappadocien, avait pour capit. Polemonium. *V.* PONT et POLÉMON.

PONTAC, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 25 kil. S. E. de Pau ; 2,800 hab. Couvertures, capes.

PONTA-DEL-GADA, ch.-l. de l'île St-Michel (une des Açores), par 22° 43' long. O., 27° 43' lat. N.; 12,000 hab. Rade grande, citadelle. Soieries, draps, chapeaux. Commerce d'oranges, etc.

PONTAILLER, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 29 kil. E. de Dijon ; 1,200 hab. Jadis forte. Antiquités.

PONT-A-MARCQ, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. S. E. de Lille; 600 hab.

PONT-A-MOUSSON, *Mussipons*, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 24 kil. N. O. de Nancy, sur la Moselle, qui le partage en deux parties réunies par un pont; 7,261 hab. Hôtel-de-ville, casernes, hôpital, églises paroissiales, collége communal, séminaire ; fontaines, etc. Fabriques de sucre de betterave ; poteries ; laines, draperies, broderies, etc. Patrie de J. Barclay, de Duroc, etc. — Bâtie par les comtes de Bar et érigée en marquisat dès 1354, elle devint en 1572 le siége d'une université qu'elle conserva deux siècles. Elle fut souvent prise (1240, 1475, 1632).

PONTANUS (J.-Jovien), en italien *Pontano*, né en 1426 dans l'Ombrie, mort en 1503, fut secrétaire de Ferdinand I, roi de Naples, précepteur d'Alphonse son fils, ambassadeur, premier ministre, mais trahit ses bienfaiteurs pour Charles VIII, auquel il livra la

ville de Naples (1495). Il fonda l'Académie napolitaine, dite *Académie de Pontano*, rendit des services à l'étude de la philosophie et des lettres, et écrivit immensément. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol., Naples, 1505-12. On y remarque l'*Histoire des guerres de Ferdinand II de Naples avec Pierre d'Anjou*, et des poésies. On lui doit la découverte des écrits de Donat et de Rhemnius Palémon.

PONTANUS (P.) ou DA PONTE, ainsi nommé en latin parce qu'il était de Bruges (*brugge* en flamand veut dire *pont*), né vers 1480, perdit la vue à trois ans, d'où la dénomination de *Cæcus brugensis*. Il n'en devint pas moins un savant distingué; il enseigna la grammaire en diverses villes de Flandre et finalement à Paris, où il eut du succès. Il laissa beaucoup d'ouvrages (*Grammaticæ artis pars I, ... pars II*, 1528-29, 2 vol.; *Ars versificatoria*, 1506, etc.).

PONTANUS (Jacq.), philologue, né en 1542, mort en 1626, était un Jésuite de Bruck (Bohême); il professa dans divers colléges et publia des ouvrages élémentaires qui ont été longtemps classiques : *Progymnasmata latinitatis*, 1590 ; *Floridorum libri VIII*, 1602, 4ᵉ édit.; *Attica bellaria*, 1615-20, etc.; plus, des traductions latines de plusieurs auteurs byzantins, des *Commentaires* savants sur Ovide, etc.

PONTANUS (J.-Isaac), né à Elseneur en 1571, mort en 1639, fut d'abord disciple de Tycho-Brahé, avec lequel il demeura trois ans, fut reçu docteur en médecine à Bâle (1601), professa la physique et les mathématiques au collége de Harderwick, et fut historiographe du roi de Danemark et des états de Gueldre. Il a laissé, entre autres écrits : *Originum Francicarum libri VI*, Harderw., 1616; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amsterdam, 1611; *Rerum Danicarum historia*, Amsterdam, 1631; *Historiæ Gueldricæ libri XIV*, Harderw., 1639.

PONTARION, ch.-l. de cant. (Creuse), à 9 kil. N. E. de Bourganeuf; 300 hab.

PONTARLIER, appelée successivement *Pons Ælii*, *Pontarlum*, *Arciola* ou *Ariolica*, etc., ch.-l. d'arr. (Doubs), sur le Doubs, à 50 kil. S. E. de Besançon, est au milieu des monts du Jura; 4,890 hab. Tribunal de 1ʳᵉ instance, collége communal. Vieilles murailles. Assez bien bâtie. Industrie très active: horlogerie, papeterie, imprimerie, librairie; forges, fourneaux, martinets; toiles et mousselines. Commerce de blé, vins, huiles, fromages, bestiaux, chevaux et cuirs. Carrières.—On fait remonter la fondation de cette ville au temps d'Auguste; jusqu'au XIVᵉ siècle, elle forma deux bourgs distincts, dont l'un portait le nom de *Morieux*; elle fut au moyen âge la résidence de seigneurs particuliers, vassaux des ducs de Bourgogne, et était comprise dans la Franche-Comté. Pontarlier fut pillée en 1639 par le duc de Saxe-Weimar et en partie détruite; elle eut aussi à souffrir un grand nombre d'incendies. Patrie de d'Arçon. — L'arr. de Pontarlier a 5 cant. (Levier, Montbenoît, Morteau, Mouthe et Pontarlier), 89 comm. et 50,533 hab.

PONTAUDEMER, *Pons Aldemari*, ch.-l. d'arr. (Eure), à 70 kil. N. O. d'Evreux, sur la Risle; 5,358 hab. Tanneries, corroieries, mégisseries renommées, lin, grains, bestiaux. — Fondée par un seigneur normand, nommé Aldemar. Prise en 1592 par les Ligueurs. — L'arr. de Pontaudemer a 8 cant. (Beuzeville, Bourgthéroulde, Cormeilles, Montfort-sur-Risle, Pontaudemer, Quillebœuf, Routot et Saint-Georges du Vièvre), 143 comm. et 88,212 hab.

PONT-AU-MUR, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 33 kil. O. de Riom, sur la Sioule; 1,200 hab.

PONTAVEN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 16 kil. O. de Quimperlé, près de la mer; 824 hab. Port.

PONTCHARTRAIN, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 16 kil. N. E. de Rambouillet; 1,250 hab. Joli château, résidence des comtes de Pontchartrain.

PONTCHARTRAIN (lac), aux États-Unis (Louisiane), à 8 kil. N. de la Nouvelle-Orléans; 50 kil. sur 40. Coquillages si nombreux qu'on en pave les routes.

PONTCHARTRAIN (Paul PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, mort en 1621, appartenait à une bonne famille de robe; il occupa le poste de secrétaire des commandements de Marie de Médicis, puis celui de secrétaire d'état (1610). On a de lui des *Mémoires* sur le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, 1720.

PONTCHARTRAIN (L. PHÉLYPEAUX, comte de), petit-fils du précédent (1643-1727), fut successivement conseiller au parlement de Paris (1660), premier président au parlement de Bretagne (1667), intendant des finances (1687), secrétaire d'état (1690), chancelier (1699-1714). Il est le grand-père de Maurepas.

PONTCHATEAU, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 15 kil. N. O. de Savenay; 3,434 hab.

PONTCROIX, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 33 kil. O. de Quimper, sur le Pontcroix; 1,700 hab.

PONT-D'AIN, ch.-l. de cant. (Ain), à 18 kil. S. E. de Bourg; 1,200 hab. Château. C'est là que naquit Louise de Savoie, mère de François I.

PONT-DE-BEAUVOISIN (LE), ch.-l. de cant. (Isère), à 17 kil. E. de la Tour-du-Pin; 2,139 hab. Collége communal. Chanvre, eaux minérales.

PONT-DE-CÉ. *Voy.* PONTS-DE-CÉ (LES).

PONT-DE-L'ARCHE, ch.-l. de cant. (Eure), à 10 kil. N. de Louviers; 1,674 hab. Au confluent de l'Eure et de l'Andelle et près d'une forêt. Drap, couvertures, siamoises et toiles. — Fondée par Charles-le-Chauve en 854. Ce fut la première ville qui se soumit à Henri IV.

PONT-DE-MONTVERT, ch.-l. de cant. (Lozère), à 13 kil. E. N. E. de Florac; 1,442 hab.

PONT-DE-ROIDE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 15 kil. S. de Montbéliard; 711 hab.

PONT-DE-SALARS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 15 kil. S. E. de Rhodez; 1,211 hab.

PONT-DE-VAUX, *Pons Valensis*, ch.-l. de cant. (Ain), à 34 kil. N. O. de Bourg sur la Reyssouse; 3,189 hab. Étoffes, fonderies, faïenceries, tanneries, chapelleries. Bestiaux et volailles. Patrie de Joubert.

PONT-DE-VEYLE, *Oppidum Velæ*, ch.-l. de cant. (Ain), à 26 kil. O. de Bourg; 1,350 hab. Tissus de coton et tapisseries. Titre de comté.

PONT-DE-VEYLE (Ant. DE FERRIOL, comte de), frère aîné du comte d'Argental, né en 1697, mort en 1774, fut lecteur du roi, et intendant-général des classes de la marine. Il composa quelques comédies, *le Complaisant*, *le Fat puni*, *le Somnambule*, et des poésies légères. Il fut l'ami de Mᵐᵉ du Deffant.

PONT-DU-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, sur l'Allier; 3,500 hab. Pêche du saumon. — Ville jadis très forte. Prise par Louis-le-Gros en 1126, après une longue résistance; réunie à la couronne par Philippe-Auguste.

PONTÉ, ville des États sardes (Turin), à 24 kil. S. O. d'Ivrée; 3,600 hab. Aux environs, carrière de marbre blanc. — Une autre Ponté est sur l'Adda, à 12 kil. N. E. de Sondrio.

PONTE (Jacq. DA), dit le *Bassan*. *Voy*: BASSAN.

PONTE (P. DA). *Voy*. PONTANUS.

PONTECORVO, *Fregellæ* des anciens, ville de l'État ecclésiastique, enclavée dans la Terre de Labour (prov. du roy. des Deux-Siciles), sur le Garigliano, à 33 kil. S. E. de Frosinone, à 130 kil. de Rome; 600 hab. Evêché. Château; beau pont romain. Le territoire de Pontecorvo a formé une délégation de l'Etat ecclésiastique, mais depuis il a été réuni à celui de Frosinone. — Bernadotte (auj. roi de Suède sous le nom de Charles XIII) avait reçu de Napoléon le titre de prince de Pontecorvo.

PONTE-DE-LIMA, *Forum Limiorum*, bourg de Portugal (Minho), à 80 kil. N. de Porto, sur le Lima; 1,800 hab. Beau pont de 24 arches.

PONTE D'ERA, ville de Toscane (Pise), à 16 kil. E. de Pise, au confluent de l'Arno et de l'Era; 4,000 hab.; étoffes façon de Rouen.

PONTEFRACT, ville d'Angleterre (York), à 32 kil. S. O. d'York; 9,857 hab. Château en ruines (célèbre dans l'histoire des guerres civiles d'Angleterre). Jardins et pépinières en renom. Liqueurs et graines en abondance. — Cette ville s'appelait d'abord *Lugcolum;* on la nomma *Pontefract* (de *pons fractus*, pont brisé), parce que son pont se brisa pendant que l'archevêque d'York, frère du roi Etienne, y passait. Richard II mourut à Pontefract.

PONT-EN-ROYANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 11 kil. S. de St-Marcellin, sur la Bourne; 1,234 hab.

PONT-EUXIN. *Voy.* NOIRE (Mer).

PONTEVEDRA, *Pons Vetus* ou *Hellenes*, ville d'Espagne (Galice), à 22 kil. N. E. de Vigo et près de la mer; 5,000 hab. Bien bâtie, petit port. Velours et tissus de coton, tanneries. Pêche.

PONTGIBAUD, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 22 kil. S. O. de Riom; 850 hab.

PONTHIAMAS, petit état de l'Inde Transgangétique, sur la côte N. E. du golfe de Siam, et au S. O. de Cambodge: 600 kil. sur 50; a pour capit. une ville de Ponthiamas, située à l'embouchure d'un fleuve de même nom. Fondé en 1705.

PONTHIEU, pays de la Basse-Picardie, avec titre de comté, vers l'embouchure de la Somme. On y distinguait le Ponthieu propre et le Vimeux. Dans le premier se remarquaient les villes d'Abbeville (ch.-l. général), Montreuil, Saint-Pol, Saint-Riquier; dans le second, Saint-Valery, Crécy, Oisemont, Gamaches. — Le Ponthieu a eu des comtes particuliers dès le xe siècle; il passa durant le xie dans la maison d'Alençon. Guillaume II, troisième comte de cette maison, épousa Alix de France, fille de Louis-le-Jeune, et en eut Marie, comtesse de Ponthieu, qui fut mariée à Simon de Dammartin, comte d'Aumale, puis à Matthieu de Montmorency. Jeanne, fille de Marie, épousa Ferdinand III de Castille, et mourut en 1279, laissant une fille, Eléonore de Castille, comtesse de Ponthieu, qui devint femme d'Edouard I, roi d'Angleterre. Sous Edouard III, le roi de France confisqua le Ponthieu; mais il fut rendu à l'Angleterre par le traité de Brétigny en 1360. Depuis, Charles V le réunit à la couronne en 1369; il en fut détaché par Charles VI pour Jean de France, son fils. Charles VII porta avant de monter sur le trône le titre de comte de Ponthieu, et réunit de nouveau ce comté au domaine royal. Par le traité d'Arras (1435), le Ponthieu fut cédé au duc de Bourgogne; mais après la mort de Charles-le-Téméraire, il revint à la France (1477).

PONTIFES, *Pontifices*, chefs du culte à Rome, étaient d'abord au nombre de quatre, mais furent ensuite portés à quinze, dont huit grands (*majores*) et sept petits (*minores*). Le premier de tous était le grand-pontife, qui avait inspection et autorité sur tous les ministres du culte et sur les Vestales, présidait aux adoptions, réglait l'année et rédigeait les grandes annales, dites *livres pontificaux.* Le grand-pontificat était à vie. Auguste s'en fit revêtir et ses successeurs l'imitèrent tous. Longtemps les pontifes ne furent choisis que parmi les patriciens; mais, pendant la guerre des Samnites, les plébéiens, déjà admis aux autres charges, le furent aussi à celles de pontifes; enfin, en 254, un plébéien T. Coruncanius, fut créé grand-pontife. Le corps des pontifes se nommait *Collegium pontificum.* On dérivait leur nom de *pons* et de *facere*, parce qu'anciennement ils avaient présidé à la construction des ponts de Rome.

PONTIFES (GRANDS-), ou Souverains-Sacrificateurs, en Judée. *Voy.* SACRIFICATEURS.

PONTIFICES (frères), c.-à-d. *faiseurs de ponts*, ordre de frères hospitaliers qui s'établissaient le long des rivières pour transporter gratis les voyageurs sur l'autre rive, ou qui s'associaient pour construire des ponts. Les premiers dont il soit question se montrèrent sur les bords de l'Arno en Toscane. On remarque parmi eux Bénezet ou le petit Benoît, qui, en 1177, construisit à Avignon, sur le Rhône, un pont de 447 mètres de long et de 18 arches; c'est aussi à eux que l'on doit le pont Saint-Esprit, construit de 1265 à 1309, et qui avait 840 mètres de long et 26 arches. L'ordre fut sécularisé en 1519.

PONTIGNY, village du dép. de l'Yonne, à 13 kil. N. E. d'Auxerre, sur la rive gauche du Serein: 400 hab. Jadis abbaye célèbre; c'était une des quatre *filles* de l'ordre de Cîteaux. *Voy.* CITEAUX.

PONTINS (MARAIS), *Pomptina palus*, vastes marais qui s'étendent dans l'Etat ecclésiastique d'Astura à Terracine; 13 kil. sur 12; ils sont traversés par le Garigliano et par plusieurs de ses tributaires. Les environs en sont très malsains. Dès les temps les plus anciens, on a cherché le moyen de dessécher ces marais. Nerva et Trajan firent pratiquer sous la voie Appienne, qui les traversait, des ponts pour l'écoulement des eaux; le patrice Decius, à la fin du vie siècle, et, depuis, les papes Léon X et Sixte-Quint ont aussi beaucoup fait; mais c'est à Pie VI que l'on doit les plus importantes améliorations; de 1777 à 1781, il rétablit la voie Appienne abandonnée depuis 1580, creusa plusieurs canaux, entre autres celui qui porte son nom. Napoléon avait conçu des projets de dessèchement sur un vaste plan; les événements de 1814 en arrêtèrent l'exécution.

PONTIUS HERENNIUS, général des Samnites, enferma dans les défilés de Caudium l'armée romaine sous les ordres de Postumius, la fit passer sous le joug, et lui imposa la paix (321 av. J.-C.). Le sénat ayant cassé le traité, Pontius fut vaincu à son tour l'année suivante, et obligé lui-même à passer sous le joug. Vaincu de nouveau et pris par Q. Fabius Maximus et son fils (Fab. Gurgès), il fut mis à mort après avoir orné le triomphe du vainqueur (292).

PONTIVY, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 49 kil. N. O. de Vannes, sur le Blavet; 7,000 hab. Collége royal; tribunal de 1re instance. Fabrique de toiles de Bretagne: grains, chevaux, bestiaux, etc. — Jadis capitale du duché de Rohan. Pendant quelques années, Pontivy porta le nom de *Napoléonville.* — L'arr. de Pontivy a 7 cant. (Baud, Cléguérec, le Faouet, Gourin, Guéméné, Locminé et Pontivy), 45 comm. et 101,345 hab.

PONT-L'ABBÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 16 kil. S. O. de Quimper, sur une baie de l'Atlantique: 2,800 hab. Petit port, château; commerce de grains.

PONT-L'ÉVÊQUE, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur la Touques, à 44 kil. N. E. de Caen; 2,190 hab. Tribunal de 1re instance; hôpital, prison. Dentelles, toiles, siamoises, fromages, bestiaux et cidre. Patrie du jurisconsulte J. Thouret. — L'arr. de Pont-l'Évêque a 5 cant. (Blangy, Cambremer, Dozulé, Honfleur et Pont-l'Évêque), 118 comm. et 57,800 hab.

PONT-LE-VOY, village du dép. de Loir-et-Cher, à 22 kil. S. O. de Blois; 1,200 hab. Jadis abbaye de Bénédictins et école militaire. On y a récemment formé un établissement important d'éducation.

PONTOISE, *Briva Isaræ* des Latins, *Pons Isaræ* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 35 kil. N. de Versailles, sur l'Oise et la Viorne; 5,408 hab. Eglises Saint-Pierre et Saint-Mellon, bel hôpital, beau pont, bibliothèque. Grand commerce de blé et farines. Produits chimiques, bijoux d'acier, fécule; fonderie de cuivre, etc. — L'importance de Pontoise date seulement du ixe siècle. Elle fut prise par les Normands en 885, par les Anglais en 1419 et 1437, par Charles VII en 1442, par Henri IV en 1589 et 1590. Pontoise était la capitale du Vexin-Français et fut la résidence de plusieurs rois ou reines de France (Philippe I, saint Louis, Isabelle de Hainaut, Jeanne de France). Les États-Généraux

y furent convoqués en 1561; Louis XIV s'y retira pendant les troubles de la Fronde; le parlement, ayant déplu à la cour, y fut transféré en 1672, 1720 et 1755.— L'arr. de Pontoise a 7 cant. (Pontoise, Ecouen, Enghien, Gonesse, l'Ile-Adam, Luzarches, Marines), 164 comm., et 91,427 hab.

PONTORSON, *Pons Ursonis*, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. S. O. d'Avranches, près de l'emb. du Couësnon; 1,660 hab. Dentelles et toiles.

PONTREMOLI, *Apua*, ville de Toscane (Florence), sur la Magra, à 140 kil. N. O. de Florence; 4,000 hab. Evêché, citadelle, beaux palais. Industrie.

PONTRIEUX, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. de Guingamp; 1,700 hab.

PONT-SAINTE-MAXENCE, *Litanobriga*, ch.-l. de cant. (Oise), à 11 kil. N. de Senlis, sur l'Oise; 2,580 hab. Beau pont. Commerce considérable en grains, farines, toiles, chanvre. — Cette ville se nommait jadis *Lévandriac*.

PONT-SAINT-ESPRIT (LE), ch.-l. de canton (Gard), à 33 kil. N. E. d'Uzès, sur le Rhône; 4,853 hab. Beau pont, bâti de 1255 à 1309 par les frères *Pontifices*, et qui a donné son nom à la ville (il a 26 arches et 840 mètres de long). Chapelle du Saint-Esprit. Commerce de vins, huiles, fruits et soie. Cette ville se nommait anciennement le *Port*. Souvent prise et reprise au XVe siècle et pendant les guerres de religion.

PONTSCORFF, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 10 kil. N. O. de Lorient, sur le Scorff; 1,670 hab.

PONTS-DE-CE (LES), *Pons Saii*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 7 kil. S. E. d'Angers, sur plusieurs iles de la Loire qui communiquent entre elles par des ponts (d'où le nom de la ville): 3,665 hab. — En 1438, les Angevins y battirent les Anglais et les Espagnols; en 1620, le maréchal de Créqui y défit les troupes de Marie de Médicis, mère de Louis XIII; en 1793, il s'y livra un combat sanglant entre les républicains et les Vendéens.

PONTUS DE LA GARDIE. *Voy.* LA GARDIE.

PONTUS DE THIARD. *Voy.* THIARD.

PONT-VALAIN, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 19 kil. N. E. de La Flèche; 1,950 hab. Bestiaux et porcs.

PONZA (îles) ou PONCES, *Pontiæ insulæ*, six petites îles de la mer Tyrrhénienne, à 52 kil. du roy. de Naples: Ponza et Vendotiene en étaient les principales. Lieu d'exil au temps des Romains.

PONZA, la plus grande des six îles Ponces: 20 kil. de tour; 800 hab. Vin, figues; sel. — Sur la côte E., bourg du nom de Ponza; port, deux forts, etc. Colonie importante, dès 314 av. J.-C. Ravagée par les Sarrasins, et presque déserte jusqu'à Ferdinand IV, qui y envoya une nouvelle colonie (1760).

POOH ou PI-IOH, divinité égyptienne. *V.* ÉGYPTE.

POOLE, ville d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à 60 kil. S. O. de Winchester; 5,600 hab. Excellent port; grand commerce; armements pour la pêche de la morue. Huîtres.

POPAYAN, ville de l'Amérique du Sud., dans la république de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de Popayan et de tout le dép. du Cauca, à 400 kil. S. O. de Bogota, par 79° long. O., 20° 6' lat. N., dans une situation délicieuse, à 1666 ^{m}. au-dessus de la mer; mais auprès de 2 volcans (Purace et Sotara); 8,000 hab. Université du second rang, collége, hôtel des monnaies. Ville bien bâtie. Industrieuse et commerçante avant la guerre de l'indépendance: elle a beaucoup souffert de cette guerre et des tremblements de terre. Cependant elle est toujours l'entrepôt du commerce entre Bogota et Quito. — La prov. de Popayan a 450 kil. du N. au S. sur 67, et est formée presque en totalité d'une admirable vallée, située entre deux chaînes des Andes. Le climat y est tempéré et agréable au N., et le sol très fertile. Le Cauca arrose la prov. de Popayan. Riches mines.

POPE (Alexandre), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1688 de parents catholiques, se fit remarquer par un talent précoce: il faisait de jolis vers dès l'âge de 12 ans. Il se lia de bonne heure avec les beaux esprits de l'époque: Congrève, Swift, Witcherley, acquit bientôt un nom par ses écrits, s'ouvrit l'entrée des salons et compta de puissants protecteurs, entre autres lord Bolingbroke. Ses ouvrages ne tardèrent pas à l'enrichir, et, avec leur produit, il put acheter la belle maison de Twickenham où il passa ses dernières années. Il mourut en 1744, à 56 ans. Pope était contrefait et d'une santé fort délicate; il avait un caractère irascible, et consuma une partie de sa vie dans des disputes littéraires fort vives. Ses principaux ouvrages sont: l'*Essai sur la critique*, 1709, poëme dans le genre de l'*Art poétique* de Boileau, qu'il publia à 20 ans; *la Boucle de cheveux enlevée*, poëme héroï-comique dans le genre du *Lutrin*; *la Forêt de Windsor*; l'*Epître d'Héloïse à Abeilard*, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment; une traduction en vers de l'*Iliade*, admirée surtout pour la beauté des vers, et qu'il eut terminée à l'âge de 30 ans; la *Dunciade* (c.-à-d. la *Sottisiade*), poëme satirique dans lequel il immole et les auteurs et les critiques dont il croyait avoir à se plaindre; enfin l'*Essai sur l'homme*, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la poésie philosophique: il y met en beaux vers l'optimisme de Leibnitz et les opinions déistes de Bolingbroke. Pope a aussi donné une traduction en vers de l'*Odyssée*; mais cet ouvrage, dans lequel il se fit aider par des poëtes subalternes, est bien inférieur à son *Iliade*. Il a en outre écrit en prose: son *Art de ramper en poésie*, et son *Martinus Scriblerus* sont remarquables par la verve satirique. Enfin on a de lui des *Lettres* pleines de grâce et de naturel. Peu de poëtes ont possédé à un plus haut degré que Pope la correction, l'élégance, la finesse, l'art de vaincre les difficultés de style. Sa poésie est rimée. Ses œuvres complètes ont été publiées par Bowles, Londres, 1806, 10 vol. in-8. L'abbé de Laporte en a donné une traduction en prose, Paris, 1779, 8 vol. in-8. Duresnel a traduit en vers assez faibles l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme*; ce dernier ouvrage a été mis en vers avec beaucoup plus de succès par M. de Fontanes et M. Delille; ces deux belles traductions ont été réunies en un seul vol., avec le texte, par G. Michaud, 1821, 1 vol. in-8.

POPELINIÈRE (LA). *Voy.* LA POPELINIÈRE.

POPERINGEN ou POPERINGHE, ville de Belgique (Flandre occ.), à 11 kil. O. d'Ypres; 9,000 hab. Chapeaux, draps, blanchisseries de fil, tanneries.

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille irlandaise, mort en 1820, avait commencé par être simple matelot. Il devint en 1800 commandant des forces maritimes dans l'Inde. En 1804, il prit à la Hollande sa colonie du Cap; fut chargé en 1809, sous les ordres de Gambier, de surprendre la flotte danoise, ce qui réussit entièrement; appuya les opérations des Anglais dans la péninsule hispanique, devint contre-amiral en 1814, commandant de la station de la Jamaïque en 1819, puis commandant de la station des Indes occid., et tenta en vain d'accommoder Christophe et Boyer. La marine lui doit plusieurs perfectionnements, surtout dans le système télégraphique.

POPILIUS LÈNAS (C.), sénateur, consul l'an 172 av. J.-C., fut député en 170 par le sénat romain vers Antiochus Epiphane, roi de Syrie, pour lui défendre d'attaquer Ptolémée VI, roi d'Égypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien voulut éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius, s'apercevant de ce dessein, traça avec sa baguette un cercle autour de la personne du roi, et lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Cette action hardie intimida Antiochus, qui renonça aussitôt à son projet.

POPOCATÉPETL ou **LA PUEBLA**, montagne volcanique du Mexique (la Puebla), par 100° 53' long. O., 18° 59' lat. N. C'est une des plus hautes du globe; 5,400 mètres.

POPOLI, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), 13 kil. N. O. de Sulmona ; 3,000 hab.

POPPÉE, *Poppæa*, impératrice romaine, épousa successivement Rufus Crispinus (préfet des cohortes prétoriennes), Othon (depuis empereur), enfin Néron, dont elle avait d'abord été la maîtresse. Elle eut grande part à la mort d'Agrippine, et plus encore à celle d'Octavie, première femme de Néron. Ayant un jour osé railler Néron, elle reçut de lui un coup de pied dans le ventre pendant qu'elle était enceinte, et elle mourut peu de jours après.

POPPI, ville de Toscane (Florence), sur l'Arno, à 53 kil. S. E. de Florence; 4,000 hab. Palais, bibliothèque ; abbaye et couvent.

POPRAD, dit aussi *Poppart* et *Poper*, riv. des Etats autrichiens, naît sur les frontières de la Galicie et de la Hongrie, dans les monts Carpathes, sépare les comitats de Lyptau et de Zips, arrose ce dernier et celui de Sarosch, entre en Galicie et tombe dans la Dunajetz, à 5 kil. N. de Stary-Sandec. Cours, 150 kil.

PORATAS, dit aussi *Poras*, *Pyretus*, *Hierate* et *Hierasus*, riv. d'Europe, auj. le PRUTH.

PORBUS (Fr.), dit *l'ancien*, excellent peintre de portraits et d'histoire, né en 1540 à Bruges, mort en 1580, membre de l'Académie d'Anvers. — Fr. PORBUS *le jeune*, son fils, né à Anvers (1570), mort à Paris en 1622, le surpassa. Son *Saint-François en extase recevant les stigmates*, son *Christ en croix entre deux larrons*, ses deux *portraits de Henri IV* sont fameux.

PORCARI (Et.), noble romain, chef d'une conspiration contre Nicolas V, voulait réduire les papes à la puissance spirituelle, et faire de Rome une république. Trahi, il fut arrêté en 1453, et pendu avec neuf de ses complices.

PORCHERON (dom Placide), Bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, né à Châteauroux en 1652, mort à Paris en 1694. On a de lui une traduction des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, avec les *Instructions de l'empereur Basile*, 1690, et une édition de la géographie de l'*Anonyme de Ravenne*, Paris, 1688, in-8. Il eut part à l'édition des *Œuvres de saint Hilaire*.

PORCIE, *Porcia*, fille de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et se donna la mort après la perte de son époux, 42 av. J.-C.

PORCIEN (LE), anc. petite contrée de la Champagne au N. Ch.-l., Château-Porcien. Auj. dans l'arr. de Réthel (Ardennes).

PORCO, ville de Bolivie (Potosi), à 35 kil. S. O. de Potosi; 20,000 hab. Aux environs, mont Porco, très riche en argent, et jadis exploité par les Incas.

PORCUNA, *Obulco*, ville d'Espagne (Jean), à 28 kil. O. de Jaen ; 7,000 hab. Antiquités romaines.

PORDAGE (Jean), mystique anglais, né vers 1625, mort en 1698 à Londres, était médecin. Il tenta de rédiger en système les idées de Bœhme, et composa dans ce but une *Théologie mystique*, 1698, ainsi que quelques autres ouvrages. Il eut pour disciples Thom. Bromley et Jeanne Leade, fameuse inspirée. Il prétendit avoir lui-même des révélations.

PORDENONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, dans le Frioul, sur le Roncello, à 45 kil. S. O. d'Udine: 4,250 hab. Patrie du peintre Pordenone.

PORDENONE (J.-A. LICINIO-REGILLO, dit), peintre, né en 1484 au bourg de Pordenone dans le Frioul, mort en 1540, a beaucoup peint à fresque. Son tableau de *Saint-Augustin* et deux chapelles qu'il a peintes à fresque, à Vicence, lui font honneur.

PORDENONE *le jeune* (Jules LICINIO, dit), neveu du précédent, né à Venise vers 1500, mort à Augsbourg en 1561, réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise, à Rome, et dans plusieurs autres villes, et fut surnommé *le Romain*.

PORÉE (le père), jésuite, né à Vendes (près de Caen), en 1675, mort en 1741, professa la rhétorique au collége Louis-le-Grand (1708), et compta Voltaire parmi ses disciples. Il avait beaucoup de goût, un style élégant, de la facilité. Il avait composé des *tragédies* latines, qui sont loin d'être sans mérite (elles sont au nombre de six: *Brutus*, *le Martyre de sainte Herménigilde*, *la Mort de l'empereur Maurice*, *Sennachérib*, *Seby-Mirza*, *le Martyre de saint Agapet*), et qui ont été publiées en 1745, et quelques comédies latines (1749). On a aussi de lui des *harangues* latines (publiées en 1747).

PORENTRUY, *Bruntrut* ou *Brondrut* en allemand, ville de Suisse (Berne), à 58 kil. N. O. de Berne, près de la frontière de France; 3,000 hab. Château, résidence du prince-évêque de Bâle; ci-devant collége de Jésuites. Montres, tanneries renommées. Antiquités. — Bâtie au lieu qu'occupait l'*Amagetobria* de César; brûlée par les *Alemani* sous Constantin et saccagée par Attila, elle fut relevée par Charlemagne; elle passa après plusieurs vicissitudes aux comtes de Montbéliard (1236), et fut vendue par ceux-ci aux évêques de Bâle en 1271. L'empereur Rodolphe s'en rendit maître en 1283, mais la laissa aux évêques; elle s'unit en 1501 aux cantons suisses contre l'Autriche. Depuis, elle fut souvent ravagée par la guerre, les incendies, les épidémies, et déchirée par des querelles entre les évêques et les bourgeois. En 1793, elle fut prise par les Français, devint le ch.-l. du dép. français du Mont-Terrible, et fut, après la suppression de ce dép., ch.-l. d'arr. dans le dép. du Haut-Rhin. En 1815, elle fut jointe au canton de Berne ; en 1830, il y éclata un mouvement qui avait pour but de réunir cette ville à la France, mais il fut réprimé.

PORLIER (J. DIAZ), dit *el Marquesito*, né en 1757 à Carthagène dans l'Amérique du Sud, fit la guerre de partisan contre les Français (1809), et devint capitaine-général des Asturies; après le retour de Ferdinand VII, voulant rétablir la constitution des Cortès, il ourdit un complot, prit Sainte-Lucie (19 septembre 1815), organisa une junte provinciale de Galice, et marcha sur Santiago; mais il fut livré par quelques-uns de ses soldats et pendu (3 octob.).

PORNEYAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 380 kil. N. O. de Calcutta; 40,000 hab. Industrie.

PORNIC, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 20 kil. S. S. O. de Paimbœuf, sur la baie de Bourgneuf; 1,100 hab. Petit port: armements pour la pêche de la morue à Terre-Neuve.

POROS, *Sphæria*, île de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, dont elle n'est séparée que par un étroit canal : 9 kil. de tour; 3,000 hab. La petite île de *Calaurie* lui est unie par un banc de sable.

PORPHYRE, philosophe néoplatonicien, dont le véritable nom était *Malk* ou *Malchus* (qui en syrien veut dire roi, et que l'on a grécisé par *porphyrius*, *purpuratus*). Il naquit l'an 233 de J.-C. à Tyr, où à Batanea, colonie des Tyriens en Syrie, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Longin, et la philosophie à Rome sous Plotin, dont il devint le disciple favori. Il cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps, et se distingua en même temps par le talent d'écrire. Après la mort de son maître, il enseigna la philosophie et l'éloquence à Rome, et mourut dans cette ville en 304. Il combattit le christianisme ; cependant on a dit qu'il avait fini par se convertir. On doit à Porphyre la révision et la publication des *Ennéades* de Plotin; il composa en outre un grand nombre d'ouvrages originaux qui sont perdus pour la plupart, entre autres un célèbre traité contre les Chrétiens, qui fut réfuté par plusieurs Pères de l'Eglise. Les principaux ouvrages de Porphyre qui nous sont parvenus sont: une *Vie de Plotin*; une *Vie de Pythagore* (éditée par Holste-

nius, Rome, 1630); un traité de l'*Abstinence des viandes* (édité par Rhœr, Utrecht, 1767, traduit en français ainsi que la *Vie de Plotin* par Burigny, Paris, 1747); une *Lettre à Anébon*, prêtre égyptien, sur les dieux et les démons (Oxford, 1678); une *Introduction aux catégories d'Aristote* (Paris, 1546, grec-latin): cet ouvrage, en conservant le souvenir des opinions des anciens sur la nature des universaux, a donné naissance pendant le moyen âge à la célèbre dispute des Réalistes et des Nominaux; des *Questions homériques* (Venise, 1521), qui offrent un commentaire ingénieux de quelques passages du poëte grec; une *Lettre à Marcella*, son épouse, retrouvée et publiée en 1816 par M. A. Mai à Milan. Il n'existe aucune édition complète de Porphyre. Sa *Vie* a été écrite par Eunape. Comme Plotin, son maître, Porphyre enseignait une philosophie toute mystique, et s'efforçait de s'unir à Dieu par l'extase: il prétendait même avoir été une fois honoré de la vue de Dieu.

PORPHYROGENÈTE, nom que l'on donnait aux enfants des empereurs de Constantinople, soit parce qu'on les recevait dans un drap de pourpre au moment de leur naissance, soit parce que les impératrices faisaient leurs couches dans un appartement tendu de pourpre. On connaît surtout sous ce nom les empereurs Constantin VI et VII.

PORPORA (Nicolas), compositeur, né à Naples en 1685, mort en 1767, fut l'élève chéri de Scarlatti. Il fit représenter à Vienne *Ariane*, son premier opéra; fut appelé à Dresde pour y diriger la chapelle électorale et le théâtre, alla aussi à Londres, où il se vit préférer Hændel, puis revint en Italie. Il a beaucoup travaillé; à 36 ans, il avait composé 50 opéras. Il fit faire à l'art musical des progrès incontestables. On le surnommait *le Patriarche de l'harmonie*.

PORQUEROLLES, la plus occidentale des trois grandes îles d'Hyères, possède un fort de même nom: 16 kil. de tour; 100 hab.

PORREE (GILBERT DE LA). *Voy.* GILBERT.

PORRERAS, ville de l'île Majorque, à 10 kil. E. de Lluchmayor: 3,900 hab.

PORRETANUS. *Voy.* GILBERT DE LA PORRÉE.

PORRUDOS ou SAN-LORENZO, riv. du Brésil (Mato-Grosso), naît par 56° 40' long. O., 15° lat. S., coule au S. O., et tombe dans la Cayuba; cours, 450 k.

PORSENA ou PORSENNA, *lars* (c.-à-d. roi), de Clusium en Étrurie, fit la guerre à Rome en 508, sous prétexte de rétablir Tarquin, prit Rome, mais sans rendre la couronne à ce prince, marcha de là contre les Latins, fut vaincu près d'Aricie, et ne tarda point à voir Rome lui échapper. Toutefois, il garda une portion du territoire romain. — Selon l'opinion vulgaire, Rome n'aurait pas été prise par Porsenna: après les actes héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scévola, de Clélie, il aurait de lui-même renoncé au siége.

PORSON (Rich.), helléniste anglais, né en 1759 à East-Ruston (Norfolk), mort en 1808, fut professeur de grec au collége de la Trinité à Cambridge. Il a donné des ouvrages qui le placent au premier rang comme critique, entre autres des éditions d'Eschyle, Glasgow, 1795, et Londres, 1797; de plusieurs pièces d'Euripide (*Hécube*, *Oreste*, *les Phéniciennes*, *Médée*), Londres, 1797, 98, 99, 1801; des *Notes* sur Aristophane, Cambridge, 1820,; d'autres *Notes* sur les *Commentaires de Toup sur Suidas*, *Hésychius*, etc., 1790; une édition du *Lexique de Photius*, posthume, Londres, 1822, 2 vol. in-8.

PORTA, ch.-l. de canton (Corse), à 33 kil. S. O. de Bastia: 285 hab.

PORTA (J.-B.), physicien, né à Naples en 1540, mort en 1615, voyagea en Italie, en Espagne, en France, fonda (à Naples) l'académie des *Secreti*, que prohiba le pape Paul III, découvrit la chambre obscure, et fit beaucoup d'expériences d'optique; ses ouvrages sont pleins d'observations remarquables, et quelquefois aussi de bizarreries puériles; ce sont: *Magiæ naturalis libri XX*, Naples, 1589, in-fol.; *De furtivis litterarum notis, vulgo de ziforis* (l'art d'écrire en chiffres), Naples, 1563; *De humanâ physiognomiâ*, 1586; *De munitione libri III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications); *Ars reminiscendi*, Naples, 1602, in-4; *De aeris transmutationibus libri IV*, Naples, 1609, in-4, etc. On a aussi de lui: 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie, imprimées sous le titre d'*Œuvres dramatiques*, Naples, 1726, 4 vol. in-12.

PORTA (Jacques DELLA), architecte, élève de Vignole, né à Milan vers 1530, mort à Rome, vers 1595, s'était fixé dans cette ville. Il y fit construire la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église Notre-Dame de' Monti, acheva la coupole de St-Pierre (1590). Il est l'auteur de la villa Aldobrandini (connue depuis sous le nom de *Belvédère*). — Son neveu, Guill. della Porta, habile sculpteur, restaura les jambes de l'Hercule Farnèse. — Deux frères, J.-B. et Thomas della Porta, parents de Guillaume, suivirent ses traces et se firent un nom en sculpture; on a du 1er le *Saint Dominique* colossal de Ste-Marie-Majeure, et le *Christ donnant les clefs à saint Pierre*, de l'église Ste-Prudentienne; du second, le *Saint Pierre* et le *Saint Paul* des colonnes Antonine et Trajane.

PORTAL (Ant.), médecin, né en 1742 à Gaillac, mort en 1832, à 90 ans, étudia à Montpellier, vint de bonne heure se fixer à Paris, fut admis dans la société de Franklin, de Buffon, entra à l'Académie des Sciences en 1769, fut nommé professeur au Collége de France, et devint médecin consultant du roi (sous la Restauration). Il a publié un grand nombre d'ouvrages, mais ils sont presque tous délaissés, parce que l'auteur resta longtemps étranger au mouvement des esprits. Cependant on estime encore son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, Paris, 1770-73, 7 vol. in-8.

PORTALÈGRE, *Portus Alacer*, ville du Portugal (Alentéjo), à 100 kil. N. E. d'Évora; 6,000 hab. Vieux château. Évêché. Palais épiscopal, cathédrale. Draps, droguets. Châtaignes.—Ville du Brésil, ch.-l. de la prov. Rio-Grande-do-Sul, à 1,170 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro. Chantiers de construction.

PORTALIS (J.-Et.-Marie), né au Beausset (Provence) en 1746, mort en 1807, fut reçu avocat à 21 ans, se fit remarquer par plusieurs *Mémoires*, plaida contre Beaumarchais, contre Mirabeau, fut mis à la tête de l'administration de sa province avant la révolution, entra en 1794 au Conseil des Anciens, fut porté sur la liste des proscrits du 18 fructidor pour s'être opposé aux mesures violentes du Directoire, s'enfuit en Allemagne (1797), d'où il ne revint qu'en 1800, fut nommé membre du Conseil d'État, eut en 1801 la direction de toutes les affaires relatives au culte, prit en 1804 le titre de ministre des cultes, quitta ce portefeuille la même année pour celui de l'intérieur, et mourut en 1807 des suites d'une opération destinée à le préserver de la cécité. Il était membre de l'Institut, 2e classe (Académie Française). Sa conduite dans toutes ses places, et notamment au ministère, fut pleine de sens, de droiture, de philanthropie. Il a laissé un traité fort estimé sur l'*Usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIIIe *siècle*, précédé d'une excellente introduction par son fils, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

PORT-AU-PRINCE, auj. PORT-RÉPUBLICAIN, capit. de l'île d'Haïti et ch.-l. du dép. de l'Ouest, au fond de la baie de Port-au-Prince, par 74° 47' long. O., 18° 35' lat. N.; 28,000 hab. Place d'armes, église catholique, lazaret, hôtel-de-ville, séminaire, école de dessin, école militaire. Aqueduc. Commerce maritime. — Fondée en 1745, détruite par un tremblement de terre en 1770, relevée presqu'aussitôt, mais en grande partie brûlée en 1791,

elle éprouva encore plusieurs secousses de tremblement de terre en 1830.

PORT-BOURBON, dit aussi *Grand-Port* et *Port-Sud-Est*, ville de l'Ile-de-France, sur la côte S. E.; c'est le premier établissement de l'île; les Hollandais y avaient leur ch.-l. en 1598.

PORT-CASTRIES ou LE CARÉNAGE, ch.-l. de l'île Sainte-Lucie (petites Antilles anglaises), sur la côte N. O. de l'île; 4,300 hab.

PORT-CROZ, une des îles Hyères, à 36 kil. S. de Toulon; 5 kil. sur 3. Orangers et citronniers. — Cette île est une des îles d'Or des anciens.

PORT-D'ESPAGNE ou SPANISH-TOWN, ch.-l. de l'île de la Trinité (petites Antilles anglaises), sur le golfe de Paria, vers l'emb. du Caroni, par 63° 49' long. O., 10° 38' lat. N.; 10,000 hab. Port sûr.

PORTE ou SUBLIME-PORTE, nom officiel que donnent les Ottomans à la cour du sultan. Mostasem, le dernier des califes abbassides, ayant fait enchâsser sur le seuil de la principale porte de son palais, à Bagdad, un morceau de la célèbre pierre noire que les fidèles adorent dans le temple de la Mecque, cette porte si vénérable devint *la Porte* par excellence, et depuis, cette dénomination s'est étendue à l'empire des Ottomans, successeurs de la puissance des califes.

PORTE-GLAIVES (ordre des), *Ensiferi* en latin, *Schwertbrüder* en allemand, ordre militaire et religieux fondé en 1204 par Albert d'Apeldern, évêque de Livonie, pour conquérir les pays habités par les païens. Cet ordre était modelé sur celui du Temple. Il s'appela d'abord ordre des *Frères de la milice du Christ*. Le premier grand-maître fut Winno de Rohrbach. L'ordre, déjà maître d'une partie de la Livonie, entreprit en 1216 la conquête de l'Esthonie, qu'il soumit entièrement en 1223. A la suite de longues dissensions entre les Porte-Glaives et les évêques de Riga, le deuxième grand-maître, Volquin, se vit réduit à fondre son ordre dans celui des chevaliers Teutoniques; ce qui fut effectué en 1237, après la mort de Volquin, à condition que la partie de la Livonie et de l'Esthonie appartenant aux Porte-Glaives formerait une maîtrise de l'ordre teutonique, et serait gouvernée par un maître-provincial. Les chevaliers Porte-Glaives restèrent sous la dépendance des chevaliers Teutoniques jusqu'en 1525, époque à laquelle Walter (ou Gautier) de Plettenberg racheta d'Albert de Brandebourg le duché de Livonie, et reconstitua l'ordre (*Voy.* PLETTENBERG). Le 50e maître-provincial de cet ordre, Gotlar Kettler, après avoir embrassé le luthéranisme, céda la Livonie à Sigismond II, roi de Pologne, et devint lui-même duc de Courlande par le traité de Wilna (1562).

PORTENDIC, *Porto d'Addy* des Portugais, port de la côte O. d'Afrique, par 18° 31' long. O., 18° 25' lat. N., à 230 kil. N. de Saint-Louis; jadis comptoir français, fondé en 1724; auj. en ruines.

PORTES-DE-FER, nom donné à plusieurs défilés, notamment à celui de la chaîne du Balkan qui se trouve sur la limite de la Hongrie et de la Turquie, un peu au-dessus d'Orsova; et à un défilé de l'Algérie, dans l'Atlas, entre les provinces de Constantine et d'Alger (*Voy.* BIBEN).

PORT-GLASGOW ou NEWPORT-GLASGOW, ville d'Ecosse (Renfrew), sur la Clyde, non loin de son embouchure, à 19 kil. O. N. O. de Renfrew; 6,000 hab. Propre et bien bâtie; bon port qui reçoit les navires qui ne peuvent remonter la Clyde jusqu'à Glasgow. Commerce considérable. — Fondée en 1688 et réunie en 1775 au village de Newark.

PORTICI, ville du roy. et de la prov. de Naples, au pied du Vésuve, sur le golfe de Naples; à 7 kil. S. E. de Naples; 5,500 hab. Beau palais royal. — Portici et le village de Résina occupent la place de l'ancienne ville d'Herculanum, qui fut, l'an 76 de J.-C., détruite et ensevelie par une irruption du Vésuve. Ce n'est qu'en 1713 qu'on retrouva des vestiges de l'ancienne ville d'Herculanum, et en 1758 qu'on fit des fouilles régulières. — Les antiquités, conservées d'abord à Portici, ont depuis été transférées à Naples.

PORTIQUE (le), nom souvent donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce philosophe se réunissaient sous un célèbre portique d'Athènes, nommé le Pœcile. *Voy.* ZÉNON et STOÏCIENS.

PORT-JAKSON, v. de la N.-Hollande. *V.* SYDNEY.

PORT-JAKSON (baie de), sur la côte O. de la Nouv.-Hollande (Nouv.-Galles-du-Sud), par 148° 55' long. E., 33° 50' lat. S.; Sidney est sur le bord mérid.

PORTLAND, ville des États-Unis, capitale de l'état du Maine, sur la baie de Casco, par 72° 40' long. O., 43° 39' lat. N.; 13,000 hab. Grand commerce avec les Antilles, la mer des Indes, la Russie. — Brûlée en 1775, mais bientôt rebâtie.

PORTLAND (île), *Vindilis*, petite île de l'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du comté de Dorset, à 6 kil. de Weymouth; 2,000 hab. Château-fort; belle pierre de taille, dite *pierre de Portland*. — Il y a d'autres îles Portland dans le Grand-Océan.

PORTLAND (comtes et ducs de). *Voy.* BENTINCK.

PORT-LOUIS ou PORT NORD-OUEST, dit *Port de la Montagne* pendant la révolution, *Port Napoléon* sous l'empire, capitale de l'île de France (auj. île Maurice), sur la côte N. E., par 55° 9' long. E., 20° 9' lat. N.; 25,000 hab. Bon port; quais, hôtel-de-ville, salle de spectacle remarquables; hôpital militaire, chantiers de construction. — Prise en 1810 par les Anglais qui la possèdent auj.; brûlée en partie en 1816, et ravagée par la peste en 1819. — Il y a plusieurs autres villes du nom de Port-Louis, notamment un bourg de France, chef-lieu de canton du dép. du Morbihan, à l'embouchure du Blavet dans l'Atlantique, et à 5 kil. S. de Lorient; 2,712 hab. Bon port, citadelle, pêche de sardines, congres, etc. Cette ville fut fondée en 1635 par Louis XIII; elle porta pendant la révolution le nom de *Port-Liberté*. — Une ville de la Guadeloupe (Grande-Terre), à 15 kil. N. de la Pointe-à-Pitre; 4,500 hab. Cannes à sucre.

PORT-MAHON. *Voy.* MAHON.

PORT-MAURICE, ville des Etats sardes, à 6 kil. N. E. de Nice; 6,000 hab. Petit port; assez de commerce en pâte d'Italie et huile d'olives.

PORTO ou OPORTO, *Portus Calle*, la seconde ville du Portugal (Minho), à 248 kil. N. E. de Lisbonne, à 50 kil. S. S. O. de Braga, à l'embouchure du Douro dans l'Atlantique; 80,000 hab. Evêché. Beau port, cinq quartiers, dont deux bâtis en amphithéâtre sur deux collines; plusieurs beaux édifices; la cathédrale, l'église des *clerigos*, le palais de la cour d'appel, l'hôtel-de-ville, l'hôpital royal, les magasins de la compagnie des vins; école de marine et de commerce, école de chirurgie et d'anatomie; séminaire épiscopal. Grand commerce de vin de *Porto*, huile, sucre, oranges, bois de campêche, bois de Brésil, cuirs et liége. — C'est l'ancienne ville de *Portus Calle* qui a donné, à ce qu'on croit, son nom au Portugal; c'est d'elle aussi qu'est dérivé le nom moderne de Porto. Cette ville possédait autrefois de grands priviléges; elle les perdit pour s'être révoltée en 1757. Les Français l'occupèrent de 1808 à 1809. Elle s'insurgea en 1828 contre l'usurpateur don Miguel, et se déclara pour don Pedro; le blocus qu'elle eut alors à subir porta un coup funeste à son commerce.

PORTO OU PUERTO. *Voy.* PUERTO.

PORTO-ERCOLE, *Herculis Cosani Portus*, ville de Toscane, à 105 kil. S. E. de Sienne, près de l'anc. *Cosa*, sur une baie de la mer Tyrrhénienne.

PORTO-FERRAJO, ch.-l. de l'île d'Elbe, sur la côte N. O., appartient à la Toscane; 3,000 hab. Belle rade; port sûr et commode. Grand commerce de fer, salines aux environs. Napoléon résida dans

cette ville du mois de mai 1814 au 26 février 1815; c'est de là qu'il s'embarqua pour la France.

PORTO-LEGNAGO, ville d'Italie. *Voy.* LEGNAGO.

PORTO-LONGONE, ville de l'île d'Elbe, sur la côte E., à 8 kil. S. E. de Porto-Ferrajo; 1,600 hab. Rade et port.

PORTO-NOVO ou MAHMOUD-BENDER, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le Karnatic, à 53 kil. S. de Pondichéry; port sûr. Les Français y établirent un comptoir qu'ils cédèrent aux Hollandais, et que ceux-ci ont à leur tour cédé aux Anglais.

PORTO-RICO, une des Grandes-Antilles (à l'Espagne), la moins considérable et la plus orientale, par 17° 50'-18° 32' lat. N., et 68° 3'-69° 30' long. O. Elle a la forme d'un quadrilatère rectangle, dont la base (qui s'étend de l'E. à l'O.) est d'environ 150 kil., et la hauteur de 70: 300,000 hab. Ch.-l., San-Juan. Côtes très découpées; l'île est traversée de l'E. à l'O. par une chaine de montagnes peu élevées, et d'où sortent plusieurs cours d'eau. Sol très fertile, climat tempéré. Porto-Rico produit toutes les denrées coloniales, surtout du sucre, des fruits et du coton. Beaucoup de bétail, de volaille; gibier en abondance; côtes très poissonneuses. — Christophe Colomb découvrit cette île en 1493; elle renfermait alors près de 600,000 indigènes que les Espagnols détruisirent en peu de temps. Les Anglais s'en emparèrent vers le XVIIe siècle; mais ils la rendirent presque aussitôt à l'Espagne, qui depuis l'a conservée.

PORTO-SANTO, une des îles Madère, par 33° 5' lat. N., 18° 37' long. O., à 50 kil. N. E. de l'île de Madère; 6,000 hab. Cette île est de formation volcanique. Froment, maïs, orge, fèves, pois, etc.

PORTO-SEGURO, ville et port du Brésil, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 400 kil. S. O. de San-Salvador, et à l'embouchure du Buranhen dans l'Atlantique, par 16° 27' lat. S. et 6° 56' long. O.; 3,000 hab. Pêche; construction de bateaux et fabrication de filets. — La prov. de Porto-Seguro, située entre celles de Bahia au N., de Minas-Geraës à l'O., d'Espirito-Santo au S. et l'Atlantique à l'E., a 450 kil. de long sur 200 de large. Elle n'est pas très peuplée; c'est pourtant la première où les Portugais se soient établis dans le Brésil.

PORTO-VECCHIO, ville de l'île de Corse, ch.-l. de cant., à 25 kil. E. de Sartène; 1,500 hab. Beau port; mais la ville est dans une situation malsaine qui en rend le séjour dangereux.

PORT-PATRICK, ville d'Ecosse (Wigton) sur la mer d'Irlande, à 5 kil. N. O. de Wigton; 2,000 hab. Bains de mer. Elle est sur l'emplacement de l'ancienne *Novantum.*

PORT-RÉPUBLICAIN. *Voy.* PORT-AU-PRINCE.

PORT-ROYAL, ville et port de l'île de la Jamaïque, à 7 kil. S. O. de Kingston, par 17° 56' lat. N., 79° 13' long. O.; 200 maisons. Fortifications, chantier et hôpital de la marine. — Jadis grande et importante, mais elle fut renversée par un terrible tremblement de terre en 1692, brûlée en 1702, et ravagée par un ouragan en 1722.

PORT-ROYAL. On connaît sous ce nom deux abbayes de religieuses Bernardines ou de l'ordre de Cîteaux, dont l'une, la plus ancienne, dite *Port-Royal des Champs*, était située près de Chevreuse (Seine-et-Oise), à 25 kil. S. O. de Paris, et l'autre, dite *Port-Royal de Paris*, était à Paris même, au faubourg Saint-Jacques, dans le local de l'hospice actuel de la Maternité (la Bourbe). — L'abbaye de *Port-Royal des Champs*, située dans une petite vallée, près d'un étang, fut ainsi nommée, dit-on, par le roi Philippe-Auguste, qui, pendant une chasse, s'était reposé dans cet endroit solitaire; un monastère fut, d'après le vœu du roi, fondé en ce lieu même par Odon de Sully, évêque de Paris, en 1204; on y plaça des religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui, sous le nom de *Filles de Saint-Bernard*, se consacraient à la prière, à l'éducation de la jeunesse, et mettaient leurs biens en commun. Plus tard, en 1647, elles s'associèrent à l'institut de l'adoration perpétuelle du mystère de l'Eucharistie, et joignirent à leur premier nom celui de *Filles du Saint-Sacrement.* Cette abbaye, qui prospéra promptement, avait fini par tomber dans le relâchement; elle fut réformée en 1608 par la mère *Angélique* (Marie-Angélique Arnauld, fille de l'avocat Antoine Arnauld et sœur du grand Arnauld): celle-ci y rétablit la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur. En 1625, la communauté, qui se trouvait trop à l'étroit, fut transférée en partie à Paris (rue de la Bourbe), où elle prit le nom de *Port-Royal de Paris*, et où elle devint de plus en plus florissante.

Abandonné des religieuses, le monastère de Port-Royal des Champs, à partir de 1636, servit de retraite à de savants et pieux solitaires qui partageaient leur temps entre les exercices de la piété et de la pénitence, le travail des mains, l'étude des lettres, l'instruction de quelques jeunes gens d'élite. Les plus illustres d'entre eux sont: Ant. Arnauld et Arnauld d'Andilly, tous deux frères de la mère Angélique, Lemaistre de Sacy et deux de ses frères (tous trois neveux de la mère Angélique), Nicolle, Lancelot, Lenain de Tillemont (Pascal les visitait souvent). Ils produisirent, le plus souvent en commun, d'excellents ouvrages (*Logique*, *Méthode grecque*, *Méthode latine*, *Racines grecques*, *Essais de morale*, *Bible* dite *de Sacy*, *Histoire ecclésiastique*, etc.), et comptèrent au nombre de leurs élèves: Racine, les deux Bignon, Achille de Harlay, etc. Mais lors des querelles du jansénisme, les Jésuites parvinrent à les faire condamner comme Jansénistes, et les firent violemment chasser de leur retraite (1656).

Les religieuses elles-mêmes ne tardèrent pas à être atteintes. Ayant refusé de signer aveuglément le *Formulaire* du pape qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, elles virent, après des persécutions sans nombre, fermer leur maison de Port-Royal des Champs (29 octobre 1709), où une partie d'entre elles étaient retournées (1647); les bâtiments furent rasés (1710), les sépultures mêmes furent violées et les corps dispersés dans divers cimetières. Quelques religieuses, restées dans le couvent de Paris, s'étant montrées plus dociles, furent maintenues: leur communauté subsistait encore en 1790; elle fut supprimée avec tous les ordres religieux.

Sous la Convention, le couvent de Port-Royal de Paris fut converti en prison, et reçut le nom dérisoire de *Port-Libre.* On y a depuis placé l'hospice de la Maternité (1814). L'histoire de Port-Royal a été écrite par Racine, par dom Clémencet, et plus récemment par M. Sainte-Beuve, 1841.

PORTS (CINQ-). *Voy.* CINQ-PORTS.

PORT-SAINTE-MARIE, *Puerto de Santa-Maria* en espagnol, *Portus Menesthei* des anciens, ville d'Espagne (Cadix), sur le Guadalète, à 11 kil. N. E. de Cadix; 17,600 hab. Château; pont de bateaux. Chapeaux, savon, eau-de-vie, liqueurs, cire, etc. Commerce très grand avec Cadix.

PORT-SAINTE-MARIE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 17 kil. N. O. d'Agen; 3,016 hab.

PORTSMOUTH, *Portus Adurnus*, ville et port d'Angleterre (Southampton), sur la Manche, à l'entrée d'une baie formée par cette mer, par 3° 26' long. O., 50° 47' lat. N., à 105 kil. S. O. de Londres; 41,000 hab. Superbe port (le plus beau de l'Angleterre); grand arsenal naval du royaume et principal rendez-vous des flottes britanniques. Immenses chantiers, magasins, ateliers à gréements, forges, corderie, dépôt d'artillerie, etc. Bains de mer. On projette un canal de Portsmouth à Londres. Portsmouth se compose de deux villes, l'ancienne Portsmouth et Portsea, auj. réunies. — Déjà importante

sous Édouard V, elle est depuis Henri VIII le principal arsenal de l'Angleterre.

PORTSMOUTH. Plusieurs villes des Etats-Unis portent ce nom ; la principale est dans l'état de New-Hampshire, à 60 kil. S. E. de Concord ; 8,000 hab. Evêché. Bon port, cinq forts. Académie, athénée. Chantier de construction (dans l'île Navy).

PORTSMOUTH (Louise DE KERHOUENT, duchesse de), maîtresse de Charles II, fut amenée de France à ce prince en 1670, lors de la conclusion du traité secret de Douvres, par Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et sœur du roi Charles. Créée successivement baronne de Petersfield, comtesse de Fareham, duchesse de Portsmouth, elle prit sur le monarque un empire absolu, seconda le ministère dit de la *Cabale,* favorisa la réaction royaliste de 1680 à 1685, absorba des sommes immenses que lui prodiguait Charles, et de plus reçut de Louis XIV beaucoup d'argent pour faire prévaloir auprès du roi d'Angleterre l'influence française. Son fils aîné Charles est la tige des ducs de Lennox.

PORT-SUD-EST. *Voy.* PORT-BOURBON.

PORT-SUR-SAONE, *Portus Abucinus*, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 11 kil. N. E. de Vesoul, sur la Saône ; 2,067 hab. Commerce en blé, avoine, bestiaux, fer, verre et bois ; mines de fer.

PORTUDAL, ville du Sénégal, dans le roy. de Baol, à 35 kil. S. E. de Gorée, sur l'Atlantique, est surtout fréquentée par les Français de Gorée. Commerce de peaux, or, ivoire, ambre.

PORTUGAL (Royaume de), *Portugalia*, partie de la *Lusitanie* des anciens états de l'Europe mérid., occupe la partie occid. de la Péninsule Hispanique, et a pour bornes : au N., la Galice ; à l'E., le roy. de Léon, l'Estramadure espagnole, l'Andalousie ; au S. et à l'O., l'Atlantique. Il s'étend de 9° 54' à 11° 50' long. O., et de 37° à 42° lat. N., a 576 kil. du S. au N. sur 168 de moyenne largeur, et compte environ 3,600,000 hab. Capit., Lisbonne. On y distingue six régions.

Divisions,	*Chefs-lieux.*
Entre-Douro-e-Minho,	Braga.
Tras-os-Montes,	Miranda,
Beira,	Coïmbre,
Estramadure portugaise,	Lisbonne,
Alemtéjo,	Evora,
Algarve,	Faro.

Le Portugal possède de plus : 1° l'archipel des Açores, à mi-chemin de l'Europe et de l'Amérique (ch.-l., Angra) ; 2° Madère, les îles du Cap Vert, St-Thomas, beaucoup de comptoirs au Congo et la capitainerie-générale de Mozambique ; 3° Diu, Daman, Goa, Macao, l'île de Timor en Asie. Le Brésil lui appartenait aussi avant 1822. — Le Portugal est très montueux, sauf dans le sud de l'Estramadure : on y remarque les monts d'Estrella, de Cintra, de Monchique ; trois des fleuves de l'Espagne (Douro, Tage, Guadiana) y ont leur embouchure ; il y a aussi beaucoup de rivières côtières (Minho, Vouga, Cavado, Mondego, Sadao, etc.). Le climat est très varié ; le sol très fertile, mais généralement mal cultivé. On y récolte : grains, vins, huile, oranges et autres fruits exquis ; miel, cire, kermès. On y trouve aussi or, argent, fer, plomb, étain, antimoine, sel, houille, turquoises et autres pierres précieuses ; eaux minérales et thermales. Peu de gros bétail, excellents mulets ; vers à soie (beaucoup jadis, peu maintenant). Pêche moins active qu'autrefois. Industrie médiocre (soieries, toiles, draps, bonneterie, couvertures, chapellerie, chocolat, porcelaine, faïence, toiles peintes : distilleries, tanneries, verreries, forges, etc.). Le commerce est presque tout entier entre les mains des Anglais, qui exportent surtout du Portugal des vins, des huiles, des fruits secs, etc. — Le gouvernement est monarchique constitutionnel ; la maison régnante est celle de Bragance ; au défaut de mâles, la couronne passe aux femmes, si elles ne sont déjà mariées à des étrangers. Les recettes publiques vont à 50 millions, la dette à 200. La religion dominante est le catholicisme ; les Juifs sont tolérés. L'armée monte à 30,000 hommes, plus une milice de 40,000 hommes. La flotte comprend de 15 à 20 bâtiments de guerre.

Histoire. Le Portugal répond à la plus grande partie de la Lusitanie des Romains et au sud de leur Gallécie (Galice). Les *Lusitani* ne commencent à figurer dans l'histoire que vers l'an 195 av. J.-C. Ils entrèrent alors en guerre avec les Romains ; battus l'an 190, ils formèrent contre leurs oppresseurs une ligue redoutable (190-178) ; mais ils furent encore vaincus. Viriathe, un de leurs chefs les plus braves, soutint neuf ans l'indépendance du pays contre Rome (149-140) ; enfin Rome l'emporta, et depuis elle domina sur le pays pendant 570 ans. Après l'invasion de la Péninsule par les barbares (Vandales, Suèves, Alains), l'an 409 de J.-C., les Suèves seuls y restèrent : ils fondèrent dans l'ancienne Gallécie un état dont les bornes varièrent, mais qui, en 585, s'absorba dans celui des Wisigoths, et qui, en 711, fut, comme le reste de l'Espagne, conquis par les Arabes. Aux IXe et Xe siècles, la région entre le Tage et le Douro fut le théâtre d'une guerre opiniâtre entre les 2 peuples conquérants (Arabes et Goths). Le petit pays au N. du Douro et au S. du Minho prit alors le nom de comté de *Porto,* ou *Porto Calle,* d'où Portugal. Alphonse VI de Castille, en 1095, en investit l'aventurier Henri de Bourgogne, qui l'arracha aux Arabes et le transmit à son fils Alphonse I ; celui-ci l'agrandit et se déclara indépendant (1139). Le Portugal dès lors ne fit plus que grandir, et en 1253, Alphonse III, en soumettant les Algarves, avait atteint le sud de la Péninsule. Bientôt les Portugais portèrent leur activité au delà des mers ; après la conquête de Ceuta (1415), le prince Henri le Navigateur donna le signal des découvertes maritimes, qui ouvrirent enfin au Portugal la route des Indes (1498) et lui assurèrent de riches possessions en Afrique et surtout en Asie. Cette époque, qui coïncide avec celle de la glorieuse dynastie d'Aviz (1385-1580), est celle de la gloire et de la prospérité portugaises : elle est illustrée par les expéditions de B. Diaz, de Vasco de Gama, de Cabral, par les conquêtes d'Albuquerque, etc. Le Portugal, rival de l'Espagne, regorgea de richesses et devint une puissance navale du premier ordre. Outre ses conquêtes en Asie, il étendit sa domination sur une des plus belles contrées de l'Amérique, le Brésil (1500-1531). Mais des fautes, des excès et l'imprudente expédition de Sébastien en Afrique où il périt (à la bataille d'Alcaçar-Quivir, 1578), mirent brusquement fin à ces succès. A la mort du cardinal Henri (1580), le roi d'Espagne Philippe II plaça sur sa tête la couronne de Portugal. Ce pays ne fut plus dès lors qu'une province espagnole. La ruine totale de la marine portugaise en fut la suite. Les Hollandais, en révolte contre Philippe II, allèrent partout sur les brisées des Portugais, les firent chasser du Japon, leur firent perdre les Moluques, ainsi qu'une foule d'autres possessions en Asie, et furent sur le point de leur enlever tout le Brésil. En 1640, le Portugal s'affranchit du joug de l'Espagne et plaça sur le trône la dynastie de Bragance, issue des anciens rois. Redevenu indépendant, le pays s'allia avec la France et fut d'abord sous l'influence de cette puissance ; mais, depuis Pierre II, il pencha vers l'Angleterre, qui peu après consolida sa prépondérance en Portugal par le célèbre traité de Méthuen. Bientôt les Anglais eurent tout en leurs mains : industrie, agriculture, commerce, finances, politique, et réduisirent les Portugais à n'être plus que leurs commis et leurs facteurs. Sous le roi Joseph, Pombal voulut secouer ce joug ; ses efforts furent insuffisants. Napoléon, dans sa lutte contre l'Angleterre, fit attaquer le Portugal par

terre et en résolut la conquête; mais l'Angleterre le défendit comme sa province: elle embarqua la famille royale et l'établit au Brésil (1807), puis ressaisit le Portugal sur les troupes françaises qui déjà l'occupaient (*Voy.* JUNOT, DUPONT). A la paix générale (1815), la famille royale du Portugal dut rester au Brésil, et l'ambassadeur anglais Beresford gouverna de fait le pays. En 1820 éclata à Porto une révolution qui avait pour but de donner au Portugal un gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI accepta la *constitution des Cortès* et revint en Europe (1821); mais alors le Brésil proclama son indépendance (1822) et se donna un empr. particulier, don Pédro, fils de Jean VI. La séparation du Brésil et de sa métropole devint définitive quand don Pedro fut appelé au trône de Portugal à la mort de Jean VI (1826); il abdiqua alors la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria, et ne garda pour lui que le Brésil. Dans ces dernières années, le Portugal n'a cessé d'être en proie aux guerres civiles : d'abord, lutte des libéraux ou constitutionnels et des absolutistes sous Jean VI jusqu'en 1826, puis usurpation de don Miguel, qui veut dépouiller sa nièce dona Maria (1827), et recourt aux mesures les plus vexatoires pour consolider son gouvernement; ensuite, retour de don Pedro qui vient rétablir sa fille, et guerre entre ce prince et son frère don Miguel jusqu'au rétablissement de dona Maria (1833), enfin règne turbulent et agité de dona Maria. Cette princesse a épousé successivement le prince Eugène de Leuchtenberg et le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg.

Rois de Portugal.

(*Une seule dynastie, la maison de Bourgogne*).

1° *Branche directe.*
Henri de Bourgogne, 1095
Alphonse I, Henriquez, *le Conquérant*, 1112
Sanche I, *le Gros*, 1185
Alphonse II, *el Povlador*, 1211
Sanche II, *Capel*, 1223
Alphonse III, 1248
Denis, *le Laboureur*, 1279
Alphonse IV, 1325
Pierre I, *le Justicier* ou *le Sévère*, 1357
Ferdinand, 1367-83
2° *Branche d'Aviz.*
(*après 2 ans de régence*).
Jean I, *le Grand*, 1385
Édouard, 1433
Alphonse V, *l'Africain*, 1438
Jean II, *le Parfait*, 1481
Emmanuel, *le Fortuné*, 1495
Jean III, 1521
Sébastien, 1557
Henri, *le Cardinal*, 1578
3° *Intervalle de soumission à l'Espagne sous*
Philippe II d'Esp., 1580
Philippe III, 1598
Philippe IV, 1623-40
4° *Branche de Bragance.*
Jean IV, 1640
Alphonse VI 1656
Pierre II, régent depuis 1667, roi en 1683
Jean V, 1706
Joseph, 1750
Marie I (avec Pierre III, 1777-86), 1777
Jean VI, 1810
Pierre IV (don Pédro), *un seul moment*, 1826
Marie II (dona Maria), 1re *fois*, 1826
Don Miguel, 1827
Marie II, 2e *fois*, 1833

PORTUGALÈTE, ville d'Espagne (Bilbao), à 11 kil. N. O. de Bilbao; 1,200 hab. Cette ville sert de port à Bilbao; près de là riche mine de fer.

PORTUGUESA, riv. de Vénézuéla, naît dans le dép. de Zulia, coule à l'E. et au S. E., reçoit le Guamare, le Coxède, et tombe dans l'Apure, après un cours de 380 kil.

PORTUS ABUCINI, ville de Gaule, chez les Séquanes, auj. PORT-SUR-SAÔNE.

PORTUS DEORUM ou DIVINI, ville de Mauritanie, auj. ARZEW, ou selon d'autres, MARSALQUIVIR.

PORTUS HERCULIS COSANI, ville d'Etrurie. *Voy.* PORTO-ERCOLE.

PORTUS HERCULIS MONŒCI, ville de Ligurie, auj. MONACO.

PORTUS ICCIUS ou ITIUS, ville de Gaule. *Voy.* ITIUS.

PORTUS LIBURNICUS, ville d'Italie, auj. LIVOURNE.

PORTUS LONGUS, ville d'Italie, auj. PORTO-LONGONE.

PORTUS MAGNUS, ville de Mauritanie, auj. MARSALQUIVIR ou peut-être ORAN.

PORTUS MAGNUS, v. de Britannie, auj. PORTSMOUTH.

PORTUS MAGNUS, ville d'Hispanie, auj. ALMERIA.

PORTUS VENERIS, ville de Gaule, auj. PORT-VENDRES.

PORTUS (Franc.), philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa le grec à Modène, Ferrare, Genève, et mourut en 1581, laissant des *traductions*, des *notes*, des *discours* et *opuscules*.

PORTUS (Æmilius), fils du précéd., né à Ferrare en 1550, mort en 1610 à Heidelberg, enseignait dans cette ville le grec avec éclat. On lui doit des éditions (annotées et corrigées) de l'*Iliade*, d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de Xénophon, de Thucydide, de la *Rhétorique* d'Aristote; des traductions latines de l'*Histoire de Thucydide*, des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, des *Commentaires* de Proclus sur la *Théologie de Platon*, du *Dictionnaire* de Suidas; des *Notes* sur Onosandre, etc.; un *Dictionarium ionicum*, Francfort, 1603, in-8; *Dictionarium doricum*, Ferrare, 1604, in-8; *Pindaricum lexicon*, Hanau, 1604, in-8.

PORT-VENDRES, *Portus Veneris*, ville et port de France (Pyrénées-Orient.), à 31 kil. E. de Céret, sur la Méditerranée; 2,000 hab. Port très sûr; plusieurs forts. Commerce de blés, eaux-de-vie, étoffes, etc.; commerce de transport considérable entre l'Algérie et la France. — Port-Vendres appartint longtemps à l'Espagne, et fut souvent pris et repris; il fut cédé à la France avec le Roussillon. Les Espagnols ont fait des tentatives inutiles sur cette ville en 1690 et 1794.

PORUS, prince indien, régnait à l'E. de l'Hydaspe en 327 avant J.-C. Il refusa de se soumettre à Alexandre, perdit la bataille décisive de l'Hydaspe, fut pris et conduit au conquérant. Alexandre lui demandant comment il prétendait être traité : « En roi », répondit Porus. Le conquérant, frappé de la magnanimité de cette réponse, lui rendit ses états, et y ajouta même plusieurs districts voisins, entre autres ceux d'un autre Porus, dont le royaume était encore plus à l'E., et qui, s'étant d'abord soumis au roi de Macédoine, s'était ensuite révolté.

POSEGA, ville des Etats autrichiens (Esclavonie civile), ch.-l. d'un comitat de même nom, sur l'Orlyava, à 80 kil. S. E. d'Eszek; 4,200 hab. Château; commerce de soie, bétail, tabac. Prise aux Turcs par les Impériaux en 1687.

POSEIDON, nom grec de Neptune.

POSEN, *Poznan* en polonais, ville des Etats prussiens, jadis capit. de la Grande-Pologne, et auj. ch.-l. du grand-duché de Posen, à 265 kil. E. de Berlin, sur la Warta; 29,000 hab. Evêché. Cathédrale, église Saint-Stanislas, église luthérienne, théâtre. Draps, toile, tabac, vernis. Commerce actif avec l'Allemagne (jadis Posen était une ville hanséatique). — C'est aux env. de Posen que naquit le christianisme en Pologne; c'est dans cette ville que fut fondé le 1er évêché polonais. Posen fut prise par les Suédois en 1703, et reprise par les Polonais en 1716. Les Français y entrèrent en 1806, après la bataille d'Iéna. Elle a subi deux incendies (1764 et 1803) qui la détruisirent presque tout entière. — *Voy.* l'art. suivant.

POSEN (grand-duché de), une des huit provinces de la monarchie prussienne, entre la Prusse occ., la Silésie, le Brandebourg et le roy. de Pologne : 237 kil. sur env. 120; 1,075,000 hab. Ch.-l., Posen; divis., 2 régences, Posen, Bromberg. La 1re, qui est au S. de la 2e, est la plus grande et la plus peuplée; 740,000 hab. — Le grand-duché de Posen appartint jusqu'au XVIIIe siècle à la Pologne; il y formait les palatinats de Posnanie, Gnesne et Inovrotslav. Il fut donné à la Prusse lors du partage de 1772. En 1807, il fut compris dans le grand-duché de Varsovie. En 1815, il revint à la Prusse.

POSIDONIE. *Voy.* PÆSTUM.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, disciple de Panétius, né vers 135 av. J.-C. à Apamée en Syrie, passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, ce qui l'a fait surnommer le *Rhodien*, y fonda une école vers l'an 103, et professa avec beaucoup d'éclat. Versé dans les mathématiques, la physique et l'astronomie, aussi bien que dans la philosophie, il mesura la circonférence de la terre et la hauteur de l'atmosphère, et soupçonna, le premier, que le flux et le reflux de la mer est un effet du mouvement de la lune. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des traités sur la *Divination* et le *Destin*, et sur la *Nature des Dieux*, que Cicéron a imités. Il compta parmi ses disciples Pompée et Cicéron. On raconte que Pompée étant venu à Rhodes pour l'entendre, le philosophe, qui souffrait alors de la goutte, voulut néanmoins commencer un discours philosophique : la douleur le forçant à s'interrompre, il s'écria, fidèle à un des dogmes de sa secte : « O douleur ! tu as beau me faire souffrir, tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal. » J. Bake a publié *Posidonii reliquiæ*, Lugd. Batav., 1810.

POSITANO, ville du roy. de Naples. *Voy.* PASITANO.

POSNANIE (Palatinat de *Poznan*, vulg.), faisait partie de la Grande-Pologne dans l'anc. monarchie polonaise, et en était le palatinat le plus occidental. Ch.-l., Posen (en polonais *Poznan*). Div., 9 districts (Posen, Koscian, Vehova, Valetch, Friedland, Filehn, Neuhof, Tcharnikov, Krojanki). Le partage de la Pologne en 1772 donna les cinq derniers districts et partie du quatrième à la Prusse, qui en a formé le grand-duché de Posen.

POSSAGNO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. O. de Trévise : 1,500 hab. Belle église (sur un plan de Canova). C'est la patrie de Canova.

POSSEVIN (Ant.), Jésuite, né à Mantoue en 1534, mort en 1611, fut recteur des colléges d'Avignon, de Lyon, de Bologne, fut chargé par Grégoire XIII de diverses missions diplomatiques épineuses, dont il se tira avec succès, fit conclure la paix de Kieverova-Horka, entre la Russie et la Pologne (1580), et composa, entre autres grands ouvrages : *Moscovia*, Vilna, 1586, in-8 ; *Judicium de IV scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Mornay, Machiavel), Rome, 1592, in-12 ; *Bibliotheca selecta*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol. ; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. ; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-06, 3 vol. in-fol. (fort estimé) ; c'est une revue des auteurs ecclésiastiques.

POSSIDONIUS. *Voy.* POSIDONIUS.

POSSINUS (P.). *Voy.* POUSSINES.

POSTDAM. *Voy.* POTSDAM.

POSTEL (Guillaume), né en 1510 à Dolerie (diocèse d'Avranches), s'est rendu célèbre à la fois comme savant et comme visionnaire. Envoyé par François I en Orient, il en rapporta des manuscrits précieux, et fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales au Collége de France. Sa tête s'étant troublée, il s'imagina avoir reçu mission du ciel pour unir les hommes sous une même croyance et un même roi. Il fit connaissance à Venise d'une femme aussi folle que lui, la mère Jeanne, qui acheva de l'égarer. Poursuivi par l'inquisition, il n'échappa que parce qu'il fut déclaré fou. Après avoir erré de ville en ville, il rétracta ses erreurs, et vint mourir au couvent de Saint-Martin des Champs à Paris (1581). Il a laissé un grand nombre d'écrits, soit sur la théologie, soit sur les langues orientales.

POSTUME ou **POSTHUME**, *M. Cassianus Latinius Postumus*, un des 30 tyrans du temps de Gallien, était chef militaire en Gaule. Il se fit proclamer dans les Gaules en 257, mit à mort Saloninus, fils de l'empereur, se soutint dix ans, battit les Germains, qu'il refoula au delà du Rhin, et joignit à ses provinces une partie de l'Espagne. Lælius, un de ses lieutenants, ayant pris la pourpre à Mayence, il le battit et entra en vainqueur dans Mayence ; mais il fut tué au milieu même de son triomphe par ses soldats auxquels il avait refusé le pillage de la ville (267). — Son fils, Postume-le-Jeune, qu'il avait créé auguste, fut tué avec lui.

POSTUMIUS ou **POSTHUMIUS** (Aulus) ALBUS REGILLENSIS, consul, et ensuite dictateur en 496 av. J.-C., remporta sur les Latins et les Tarquins la victoire décisive du lac Régille, d'où le surnom de *Regillensis* qu'il transmit à ses descendants.

POSTUMIUS (Sp.) ALBINUS REGILLENSIS, consul en 321 av. J.-C., se laissa enfermer avec son collègue dans le défilé de Caudium, signa une paix honteuse avec les Samnites, et passa sous le joug dit *fourches caudines*). Le sénat refusa de ratifier le traité et livra Postumius au général samnite Pontius, qui ne l'accepta point et lui rendit la liberté.

POSTUMIUS (L.) ALBINUS, consul en 234, 229, et 215 av. J.-C., réduisit Teuta, la reine d'Illyrie, à demander la paix, en 229. Il perdit la victoire et la vie à la bataille de la forêt *Litana* contre les Boïens.

POSTUMIUS (Sp.) ALBINUS, consul l'an 110 avant J.-C., fut envoyé contre Jugurtha, et se laissa corrompre par le prince numide.

POT (Phil.), filleul et favori de Philippe-le-Bon, né en 1428, mort en 1494, remplit diverses missions pour les ducs de Bourgogne Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire, s'attacha après la mort de ce dernier au roi de France Louis XI, qui le fit son premier conseiller et son chambellan, puis le nomma grand-sénéchal de Bourgogne (1477) ; il garda ce titre sous Charles VIII, et se distingua par son éloquence et par l'énergie de son langage aux états-généraux de 1484. On le surnommait la *Bouche de Cicéron* et le *Père de la Patrie*.

POTALA. *Voy.* POUTALA.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, chef d'une école éclectique, enseignait vers la fin du IIe siècle, et compta Plotin au nombre de ses auditeurs. Suidas le place, mais à tort, sous Auguste. Il ne reste rien de Potamon.

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrovitch), favori de Catherine II, naquit en 1736 à Smolensk, de parents nobles, mais pauvres, prit de bonne heure du service dans les gardes à cheval, se fit remarquer de l'impératrice par sa taille et sa beauté (1762), se distingua dans une campagne contre les Turcs, obtint un avancement rapide, et bientôt exerça une puissance sans bornes sur Catherine, qui le créa prince, premier ministre, feld-maréchal. Il voulut signaler son passage au pouvoir par le démembrement de la Turquie ; en 1783, il envoya contre la Crimée une armée qui fut victorieuse, et annexa ce pays à l'empire russe : en 1787, il agit lui-même contre les Turcs, et prit d'assaut Otchakov (1788), Bender (1789), Kilianova (1790). Quand il revint à Saint-Pétersbourg (1791), il avait été remplacé auprès de l'impératrice par un nouveau favori, Platov Zouboff, et il trouva Catherine disposée à faire la paix avec la Porte. Il repartit aussitôt pour l'armée afin d'empêcher l'exécution de ce projet, mais arrivé à Iassi il apprit que la paix était signée. Il expira presque subitement, peu de jours après avoir reçu cette nouvelle (1791). On soupçonna qu'il avait été empoisonné ; mais il est plus probable que sa mort fut hâtée par ses excès et ses chagrins. Potemkin avait fini par se rendre odieux à l'impératrice par son arrogance.

POTENTIA, nom commun à deux villes de l'Italie ancienne, l'une en Lucanie, sur un affluent du Casuente, l'autre en Picenum, à l'embouchure du fl. Potentia. Toutes deux se nomment auj. *Potenza*.

POTENZA, *Potentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la province de la Basilicate, à 140 kil. E. de Naples : 8,800 hab. Evêché. — Une autre Potenza

est située dans les États de l'Église (prov. de Macerata et Camerino), à l'embouchure d'une riv. de même nom, et près de Loreto.

POTHIER (Rob.-Jos.), jurisconsulte célèbre, né à Orléans en 1699, mort en 1772, fut conseiller au Châtelet, puis au présidial d'Orléans, y professa le droit français et donna l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, en même temps qu'il posséda toutes les qualités qui font le grand magistrat, l'avocat habile, le jurisconsulte profond. Son principal ouvrage est son édition des *Pandectes* sous le titre de *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-52, 3 vol. in-fol, Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. (traduit en français par Bréard-Neuville); dans cette importante publication, il fut secondé par d'Aguesseau. Les autres ouvrages de Pothier consistent surtout en traités sur les *Obligations* et sur les *Contrats*, dont presque tous les résultats ont passé mot pour mot dans le Code civil. Ses *Œuvres* ont été publiées par Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8; par M. Dupin aîné, 1825, 11 vol, in-8; par Rogron et Firbach, 1826, un seul volume compact, à 2 colonnes.

POTHIN, eunuque qui gouverna l'Égypte pendant la minorité de Ptolémée XII (Dionysos ou le Jeune), dont il avait été l'instituteur. C'est par ses conseils que ce jeune prince ordonna le massacre de Pompée, qui s'était réfugié en Egypte après la bataille de Pharsale. César le fit mourir pour avoir excité des troubles dans Alexandrie, l'an 47 av. J.-C.

POTHIN (saint), un des premiers apôtres des Gaules, vécut sous Antonin et Marc-Aurèle, devint évêque de Lyon, et subit le martyre à Lyon, âgé de près de 90 ans, avec beaucoup d'autres Chrétiens. On célèbre sa fête le 2 juin.

POTI, ville et fort de la Russie d'Asie (Gourie), à l'embouchure du Rioni, dans la mer Noire. Port peu sûr. Cédée par la Turquie en 1829.

POTIDÉE, *Potidæa*, ville de Macédoine, dans la presqu'île de Pallene, au S. O. de Chalcis, était une colonie athénienne. Elle se révolta contre Athènes avec le secours des Corinthiens en 435 av. J.-C., retomba au pouvoir des Athéniens en 429, et fut, après un siége de trois ans, conquise par Philippe, qui l'assujettit à Olynthe; à la chute d'Olynthe, elle devint la possession des Macédoniens. Cassandre l'agrandit et l'embellit, ce qui valut à la ville le nom de *Cassandrie*.

POTIER, famille parlementaire qui a produit plusieurs magistrats fort distingués. Nicolas Potier de Blancmesnil, président au parlement de Paris, se signala par son dévouement au roi Henri IV, fut condamné à mort par les Ligueurs, échappa au supplice, grâce à l'intervention du duc de Mayenne, se rendit ensuite près de Henri IV, et devint plus tard chancelier de Marie de Médicis; il mourut en 1635 à 94 ans. — Son frère, L. Potier de Gesvres, secrétaire des finances en 1567, secrétaire du conseil en 1578, secrétaire d'état en 1589, eut part à la réconciliation de Henri III et de Henri IV, et fut fort utile à ce dernier. Il siégea dans le procès de Biron, et mourut fort âgé en 1630. — Nicolas Potier de Novion (1618-97) joua un rôle dans les troubles de la Fronde, finit par prendre parti pour Mazarin, et rendit un arrêt violent contre les ennemis du ministre. Il devint premier président en 1678, mais fut forcé de se démettre en 1689 pour abus d'autorité.

POTIER (Charles), acteur, né en 1775, mort en 1838, issu de la famille parlementaire de ce nom par Potier de Gesvres, débuta à 20 ans, courut la province jusqu'en 1809, vint à cette époque aux Variétés, et bientôt se fit un nom comme comique, et plus encore comme burlesque. Il se retira en 1827.

POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), d'une des principales familles polonaises, né en 1750, mort en 1805, embrassa le parti de la Saxe, puis, se retirant des affaires, alla vivre en Galicie, bâtit des villages en Ukraine, revint ensuite à Varsovie, fut nommé grand-maître de l'artillerie, et fut quelque temps l'idole du peuple. Mais s'étant montré favorable au parti russe, il devint suspect aux vrais Polonais, et se retira près de Potemkin. Il signa la fameuse confédération de Targovice, en rédigea le manifeste, fut nommé maréchal de la diète convoquée sous l'influence russe, et prit, sans le savoir peut-être, des mesures qui ne firent que hâter le partage de la Pologne. Déclaré traître lors de la révolution de Varsovie en 1794, il se retira en Amérique, d'où bientôt il demanda du service à la Russie. Catherine le nomma lieutenant-général; il revint alors en Europe et y finit ses jours.

POTOCKI (Ignace, comte), grand-maréchal de Lithuanie et cousin de Stanislas-Félix, né en 1751, mort en 1809, était ardent patriote et antagoniste de la Russie; il alla chercher un refuge en Saxe après le triomphe des Russes, reparut en 1794 après les victoires de Kosciusko, fut chargé d'organiser le gouvernement à Varsovie, et se réserva le portefeuille des affaires étrangères; mais bientôt il fut pris par les Russes, détenu à Schlusselbourg jusqu'en 1796, réincarcéré à Cracovie en 1798, et enfin obtint la permission d'aller mourir dans ses terres. Le comte Ignace aimait les lettres et les sciences: il fit voyager plusieurs savants à ses frais, chargea Condillac de rédiger une *Logique* pour les écoles polonaises, et traduisit lui-même en polonais l'ouvrage du philosophe français.

POTOCKI (Stanislas, comte), de la même famille que les précédents (1757-1821), fut nonce aux diètes de 1776, 86, 88, quitta la Pologne après le 2ᵉ démembrement (1793), fut arrêté à Carlsbad lors de l'insurrection de Kosciusko, resta huit mois captif, devint, lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, sénateur-palatin, chef du conseil d'état et des ministres, ministre des cultes et de l'instruction, puis président du sénat (1818). Il consacrait sa fortune à l'encouragement des lettres, des sciences, des arts. Il a laissé lui-même plusieurs écrits.

POTOMAK, riv. des États-Unis, naît sur la limite des états de Virginie et de Maryland, par 39° 21' lat. N.; elle se forme par la réunion de deux bras qui prennent leur source dans les monts Alleghany, coule au S. S. E., baigne Washington, et se jette dans la baie de Chesapeak par 37° 53' lat. N., après 450 kil. de cours; elle a 12 kil. de large à son embouchure. Plusieurs cataractes.

POTOSI, ville de l'ancien Pérou dans la Bolivie, ch.-l. du dép. de Potosi, par 19° 34' lat. S., 69° 32' long. O., au pied du mont Cerro de Potosi, et à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa population, qui au XVIIIᵉ siècle dépassait 150,000 hab., est aujourd'hui réduite à 15,000 tout au plus. Maisons chétives, rues irrégulières et en pente; air rare et subtil; climat extrêmement variable. — Le mont Cerro de Potosi, célèbre par ses mines d'argent, exploitées depuis le XVᵉ siècle et toujours inépuisables, s'élève à une hauteur de 4,888 mètres au dessus du niveau de la plaine: on y compte quatre mines principales: la *Descubridora* ou *Centerio*, l'*Estagno*, la *Rica* et la *Mendieta*; plus de 5,000 ouvertures sont percées dans la montagne, et plus de 2,000 mineurs sont employés à l'exploitation.

POTOSI (dép. de), dép. de la république de Bolivie, entre ceux de Charcas à l'E., d'Oruro et de Cochabamba au N., la Confédération de la Plata au S., et le Grand-Océan à l'O.; 300,000 hab. Ch.-l., Potosi. Hautes montagnes (entre autres le Cerro de Potosi), sol sablonneux, peu fertile; mines inépuisables; eaux thermales, lac salé.

POTOSI, village des États-Unis (Missouri), ch.-l. du comté de Washington, est entouré de mines nombreuses, et riches surtout en plomb; on en ex-

porte annuellement 500,000 kilogrammes environ.

POTOSI (SAN-LUIS DE). *Voy.* SAN-LUIS.

POTSDAM, ville des États prussiens, ch.-l. de la régence de Potsdam (Brandebourg), sur la droite du Havel, entre deux lacs, à 30 kil. S. O. de Berlin ; 3,500 hab. C'est la deuxième résidence royale (Berlin est la première); un canal divise Potsdam en Vieille-Ville et Ville-Neuve (celle-ci très embellie par Frédéric II). Nombreux monuments, places Guillaume et du Marché, palais royal, hôtel-de-ville, église française réformée (copiée sur le Panthéon); Potsdam est le Versailles de la Prusse; lycée, école de cadets, bibliothèque, collections diverses. Fabrique royale d'armes à feu ; tabac, lainages, toiles cirées, etc. Aux environs, trois célèbres maisons royales (*Sans-Souci*, le Nouveau Palais-Royal et le Palais de Marbre), et l'île des Paons avec une superbe maison de plaisance, séjour favori de la reine Louise. — La régence de Potsdam est dans la province de Brandebourg, entre celles de Stettin, Custrin, Mersebourg, Magdebourg, les grands-duchés de Meklembourg et le duché d'Anhalt-Dessau: 190 kil. (de l'E. à l'O.) sur 185; 895,000 hab. Ch.-l. Potsdam. On la divise en 14 cercles, Berlin y est enclavé, mais est régi à part. Le pays est sablonneux et aride en partie (grains, légumes, fruits, lin, etc.) ; peu d'industrie. Mines d'alun, eaux minérales.

POTT (J.-H.), chimiste et médecin allemand, né à Halberstadt en 1692, mort en 1777, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, fut professeur de chimie au collége médico-chirurgical de cette ville, améliora plusieurs procédés, notamment pour la rectification de l'acide sulfurique, trouva aux environs de Berlin une terre propre à la confection de la porcelaine, et publia beaucoup d'ouvrages scientifiques (en latin et en allemand).

POTTENDORF, ville des États autrichiens (Autriche), à 32 kil. S. de Vienne; 2,000 hab. (dans la ville même, sans compter les ouvriers). On y remarque une filature de coton qui occupe 800 métiers, et 2,300 ouvriers; machines, limes.

POTTER (Paul), peintre hollandais, né en 1625 à Enckhuysen, mort en 1654, et connu surtout par son *Taureau* de grandeur naturelle, qui l'a fait surnommer le *Raphaël des animaux*. Le musée du Louvre a possédé 20 ans ce tableau.

POTTER (J.), savant anglais, né à Wakefield en 1674, mort en 1747, fut archevêque de Cantorbéry, et donna des éditions de l'*Alexandra* (de Lycophron), Oxford, 1697 et 1702, in-fol.; de l'*Archæologia græca*, 1698 et 99, 2 vol. in-fol.; des *Œuvres de saint Clément d'Alexandrie*, 2 vol. in-fol., 1715, etc.

POTTER (Rob.), helléniste et poëte anglais, né en 1721, mort en 1804, gradué de Cambridge, a traduit en anglais *Eschyle*, 1777; *Euripide*, 1781; *Sophocle*, 1788, avec un grand succès.

POUANCÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 25 kil. N. O. de Segré; 2,560 hab. Mines de fer.

POUCHET (L.-Ézéchias), négociant, né à Rouen en 1748, mort en 1809, améliora plusieurs branches d'industrie manufacturière, surtout la filature de coton ; il a laissé entre autres écrits un *Traité sur la fabrication des étoffes*, Rouen, 1788, in-8 ; et une *Métrologie* estimée, 1797, in-8.

POUDRES (Conspiration des), complot formé en 1605, par Catesby, Winter, Percy, J. Wright, Guy Fawkes, et probablement par quelques Jésuites (Garnet, Gérard, etc.), pour opérer une réaction catholique en Angleterre, ou du moins pour faire cesser les mesures hostiles prises par Jacques I contre le catholicisme. Le moyen des conjurés était de faire sauter le roi, ses ministres et tous les membres du parlement, à l'aide de 36 barils de poudre cachés sous la salle des séances du parlement, et auxquels on devait mettre le feu le jour où le roi viendrait ouvrir la session. Le projet fut révélé par une lettre anonyme. Les coupables furent livrés au supplice. Le parlement rendit un statut qui infligea aux Catholiques de nouvelles peines et leur opposa de nouvelles entraves (1606).

POUGATCHEF (Iémelian), Cosaque, né en 1726, se fit passer en 1773 pour Pierre III, mort assassiné depuis dix ans, fut suivi d'un grand nombre de ses compatriotes, prit des forts, traversa plusieurs provinces, signala son passage par d'effroyables cruautés, et fut sur le point de s'emparer de Moscou ; mais ayant manqué de résolution, il vit diminuer son parti, et finit par être livré par ses compagnons moyennant 100,000 roubles ; il fut mis dans une cage de fer, conduit à Moscou, et exécuté en 1775. Mme Ad. Hordé a publié en 1809 une *Histoire de Pougatchef*, qui n'est qu'un roman.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph), né à Paris en 1755, mort en 1833, passait pour être fils d'un prince. Il perdit la vue dès 1779, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à des travaux de recherche. Ruiné par la révolution, il se fit libraire et imprimeur, et réussit assez bien. Il se retira en 1808 à Vauxbuins près de Soissons. Ses principaux ouvrages sont un *Traité des origines*, dont il a publié un spécimen en 1819, mais qui n'a pas été imprimé en entier, et l'*Archéologie française* ou *Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude*, 2 vol., 1821. Pougens appartenait à l'école philosophique du XVIIIe siècle.

POUGUES, ch.-l. de canton (Nièvre), à 11 kil. N. O. de Nevers, sur la Loire; 1,000 hab. Aux environs, sources d'eaux minérales froides.

POUILLE, *Apulie*, anc. division du royaume de Naples, forma de 1043 à 1127 un comté (puis duché) normand. *Voy.* APULIE et SICILES (DEUX-).

POUILLON, ch.-l. de canton (Landes), à 12 kil. S. S. E. de Dax ; 3,136 hab. Source saline froide.

POUILLY, nom de plusieurs lieux de France; on connaît surtout *Pouilly-en-Montagne* ou *en Auxois*, ch.-l. de canton du dép. de la Côte-d'Or, à 31 kil. N. O. de Beaune, près de la source de l'Armançon ; 1,160 hab. Blé, vins, chanvre, cuirs. Jadis place forte ; — et *Pouilly-sur-Loire* (Nièvre), à 13 kil. S. de Cosne; 3,071 hab. Commerce de vins blancs renommés. Cette ville fut prise par les Anglais en 1364.

POUILLY (LÉVESQUE DE). *Voy.* LÉVESQUE.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère de Sainte-Foix, né à Rennes en 1701, mort en 1782, occupa une chaire de droit civil à Rennes, et balança presque la réputation de Pothier. On lui doit: *Journal des arrêts du parlement de Bretagne*, 5 vol. in-4 ; les *Coutumes de Bretagne*, 1745, etc., 3 vol. in-4; les *Principes du droit français*, 12 vol. in-12, etc.

POULLAOUEN, ville du dép. du Finistère, près de l'Eaulne, à 9 kil. N. O. de Carhaix ; 3,544 hab. Mines de plomb argentifère.

POULLE (l'abbé), prédicateur, né à Avignon en 1702, mort en 1781, avait un grand talent oratoire, bien qu'on ait eu tort de le comparer à Massillon. Il n'écrivait jamais ses sermons: aussi, n'en a-t-on que onze, qu'il dicta 40 ans après les avoir prononcés, et qui parurent à Paris, 1778, 2 vol. in-12. On admire surtout son *Exhortation de charité en faveur des enfants trouvés*.

POULO-PINANG. *Voy.* GALLES (île du PRINCE DE).

POUNAH, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, par 71° 42' long. E., 18° 30' lat. N. : 100,000 hab. Peu d'édifices remarquables. — Pounah n'est mentionnée dans l'histoire qu'à partir du XVIIe siècle; c'était alors la résidence de Badjy-raou, *peychoua* (c.-à-d. premier ministre) du prince Mahratte Ram-radjah, qui se rendit indépendant; elle fut depuis possédée par les successeurs de Badjy-raou jusqu'à sa réunion aux possessions britanniques en 1818.

POUNAKHA, ville du Boutan, par 87° 25' long.

E., 27° 56' lat. N. Résidence d'hiver du Deb-Radjah.

POUPART (François), anatomiste et chirurgien, mort en 1708, membre de l'Académie des Sciences, a fait quelques découvertes, et laissé des *Mémoires* (dans le recueil de l'Académie des Sciences), et une *Chirurgie*, Paris, 1695, auj. oubliée. On a donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il fut un des premiers à bien décrire ce ligament, quoique ce ne soit pas lui qui l'ait découvert.

POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent), historien, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Merlerault (Orne) en 1770, mort en 1838, étudia la médecine sous Dubois, qu'il accompagna dans l'expédition d'Egypte, fut à son retour pris par les Turcs et resta prisonnier jusqu'en 1801. Rentré en France, il fit paraître en 1805 son *Voyage en Morée et à Constantinople*, 3 vol. in-8, qui eut beaucoup de succès et lui valut la place de consul à Janina. Il résida près d'Ali-pacha jusqu'en 1815, revint en France en 1817, y publia son *Voyage en Grèce*, 1820-22, 5 vol. in-8, ouvrage remarquable par l'exactitude des descriptions et la nouveauté des aperçus; puis son *Histoire de la régénération de la Grèce*, 1825, 4 vol. in-8. On doit encore à M. Pouqueville une *Vie d'Ali-pacha*, l'*Histoire et la description de la Grèce* (dans l'*Univers pittoresque*), une foule de *Mémoires* pour l'Acad. des Inscriptions.

POURANAS. *Voy.* PURANAS.

POURCHOT (Edme), né au village de Poilly, près d'Auxerre, en 1651, mort en 1734, professeur de philosophie au collége des Grassins, puis au collége de Mazarin, à Paris, fut sept fois recteur de l'Université. On a de lui : *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4. Cet ouvrage, rédigé d'après les idées cartésiennes, eut un grand succès.

POURI, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

POUROUS ou PURUS, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes de Cachoa (Pérou), entre dans le Brésil et tombe dans l'Amazone par plusieurs embouchures, après un cours de 800 kil.

POURRIE (Mer), *Putridum mare*, partie S. O. du *Palus Mæotis*, ainsi nommée à cause des miasmes qui s'échappent de ses eaux basses et fangeuses.

POUSSIN (Nicolas), chef de l'ancienne école française de peinture, naquit aux Andelys en 1594, fut élève de Lallemant à Paris, et, bien que fort pauvre, parvint à faire le voyage de Rome, grâce au cavalier Marini, qui le recommanda au cardinal Barberini. Là, des études sévères et la pratique constante de l'art mûrirent son talent et le portèrent à la perfection. Il jouissait déjà d'une grande réputation à Rome, lorsque Louis XIII le fit inviter à rentrer en France; il y revint en 1640, et reçut, avec le titre de premier peintre du roi, une pension de 3,000 fr., un logement au Louvre et la direction de tous les ouvrages de peinture et d'ornements des maisons royales. Les peintres Vouet et Fouquière en furent jaloux. Las de leurs tracasseries, Poussin reprit la route de Rome (1642). Louis XIV lui conserva son titre et ses honoraires. Le talent de Poussin grandit encore dans la dernière période de sa vie: son pinceau devint plus riche, plus moelleux, son talent plus varié; il ne réussit pas moins dans le paysage historique que dans l'histoire. Lesueur, Lebrun, Mignard doivent infiniment à ce grand maître. Il mourut en 1665 à Rome. On a surnommé Poussin le *peintre des gens d'esprit*, à cause de son imagination et de la beauté de son expression. La plus grande partie de ses œuvres est en France. On admire surtout son *Déluge*, son *Et in Arcadiâ ego*, son *Triomphe de Flore*. On a de lui des *Lettres* (Paris, 1824) qui se lisent avec intérêt. M. Castellan a donné la *Vie du Poussin*, 1811.

POUSSINES (P.), en latin *Possinus*, savant Jésuite, né en 1609 aux environs de Narbonne, mort en 1686, professa à Toulouse, fut à Rome un des continuateurs de l'*Histoire de la Société de Jésus*. Il a laissé des trad. latines de quelques historiens byzantins, un *Thesaurus asiaticus*, Paris, 1684, etc.

POUTALA ou BOUDALA, temple du Thibet dans la province d'Ouéi, près de H'Lassa, sur le mont Pamouri. C'est la résidence du Dalaï-lama.

POUTROYE (LA), ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 16 kil. N. O. de Colmar; 2,511 hab. Teinture.

POUY ou POY-SUR-DAX, village de France (Landes), à 7 kil. N. E. de Dax, près de la rive droite de l'Adour. Patrie de Saint-Vincent de Paul.

POUYASTRUC, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 11 kil. N. E. de Tarbes: 800 hab.

POUZAUGES-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Vendée), à 35 kil. N. de Fontenay; 2,141 hab. Église catholique (beau clocher), temple protestant: ruines romaines. Aux environs, mine d'antimoine. — A 1 kil. S. se voit *Pouzauges-le-Vieux*; 1,200 hab.

POUZZOLES, *Pozzuoli* en italien, *Puteoli* et *Dicæarchia* chez les anciens, ville et port du roy. de Naples (Naples), sur le golfe de Naples, par 11° 47' long. E., 40° 49' lat. N., à 10 kil. N. O. de Naples; 8,700 hab. Évêché. Commerce de pouzzolane (gravier volcanique, ainsi appelé du nom de la ville). Près de Pouzzoles sont le cap Misène, le lac Averne, le Monte Nuovo (qui occupe la place de l'ancien lac Lucrin), la Solfatarre. — Pouzzoles fut fondée par les habitants de Cumes en 522 av. J.-C., et nommée *Puteoli* à cause de ses nombreux puits; de 192 av. J.-C. à la chute de l'empire, elle fut très florissante; ses bains magnifiques attiraient beaucoup d'étrangers. On y trouve encore beaucoup de riches débris, entre autres les colonnes du temple de Sérapis, et ce qu'on appelle le pont de Caligula.

POWEL (Ed.), prêtre anglais, écrivit contre Luther et en faveur du pape le *Propugnaculum summi sacerdotii*, 1523, par ordre de Henri VIII, puis soutint la même thèse contre Henri VIII dans l'intérêt de Catherine. Henri le fit pendre et écarteler en 1540.

POWELL (îles). *Voy.* ORCADES AUSTRALES.

POYAS, mont. de Russie. *Voy.* OURALS.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né vers 1474 à Angers, d'abord avocat célèbre, puis avocat général (1531) et président à mortier (1534), devint chancelier en 1538. Accusé de malversation, il fut arrêté en 1542, dépouillé de toutes ses charges (1545), et condamné à 100,000 fr. d'amende. Il mourut en 1548. C'est lui qui avait plaidé pour Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon.

POYET (Bern.), architecte, né en 1742, à Dijon, mort en 1824, élève de Wailly, membre de l'Académie des Sciences et de celle d'architecture, donna le plan de la chambre des députés et de beaucoup d'autres édifices importants.

POZZO (Cassien del), dit aussi *Dupuis*, riche amateur piémontais, né à Turin vers 1590, m. vers 1657, fut l'émule de Peiresc. Il se fixa à Rome, où il forma une collection d'antiquités; protégea les artistes et fut lié avec les principaux savants de l'Europe.

POZZO DI BORGO (le comte Ch.-André), né en Corse au bourg de Pozzo di Borgo (près d'Ajaccio) en 1764, mort à Paris en 1842, fut d'abord député à l'Assemblée Législative (1792), agit de concert avec Paoli pour livrer la Corse aux Anglais; fut néanmoins forcé dès 1793 de quitter cette île, où il avait soulevé des haines; passa d'abord en Angleterre, puis entra au service de la Russie; fut en 1814 envoyé par l'empereur Alexandre auprès de Louis XVIII, puis nommé ambassadeur en France; assista à tous les congrès de la Sainte-Alliance, eut part à toutes les mesures qui y furent prises. Il passa en 1835 de l'ambassade de France à celle d'Angleterre, quitta les affaires en 1839 et passa ses dernières années à Paris.

PRACHIN, cercle de Bohême, borné par la Bavière au S. O., et par les cercles de Budweiss au

S. E., de Tabor à l'E., de Beraun au N. et de Klattau au N. O. : 110 kil. sur 50; 250,000 hab. Chef-lieu, Pisek. Riv., la Moldau, la Wottawa, etc. Grenat et pierres précieuses; perles, sable aurifère. Draps, toiles, glaces, armes, etc. — Ce cercle doit son nom à la ville et au château ruinés de Prachno, situés près de la ville et de la montagne d'Horazdiowicz, à 36 kil. E. de Pisek.

PRACRIT, idiome vulgaire de l'Inde, est dérivé du sanscrit; il se parlait dans le peuple lorsque le sanscrit était la langue des hautes classes.

PRADELLES, ch.-l. de canton (H.-Loire), à 32 kil. S. du Puy; 1,500 hab.

PRADES, ch.-l. d'arr. (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, à 45 kil. S. O. de Perpignan ; 3,050 hab. Tribunal de 1re instance ; collége communal et séminaire. Drap, papier gris, vins, laines fines très recherchées, etc. — L'arr. de Prades a 6 cantons (Montlouis, Olette, Saillagouse, Sournia, Vinça, Prades), 100 communes et 50,625 hab.

PRADES (l'abbé DE), né en 1720 à Castel-Sarrazin, mort en 1782, fit scandale par une thèse qu'il soutint en Sorbonne en 1751, et dans laquelle il défendait des propositions contraires à la doctrine de l'Église, s'enfuit en Hollande, puis à Berlin, et y devint, sur la recommandation de Voltaire, lecteur du roi de Prusse. Soupçonné par Frédéric II d'avoir été en correspondance avec le duc de Broglie pendant la guerre de Sept-Ans, et de l'avoir tenu au courant des mouvements de l'armée prussienne, il fut relégué à Glogau. A la fin de sa vie, il rétracta ses principes irréligieux, et devint archidiacre du chapitre de Glogau. On lui doit un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury (avec une préface par Frédéric II), 1767, 2 vol. in-8.

PRADO, ville du Portugal (Minho), à 5 kil. N. O. de Braga ; 6,450 hab. Faïence. Pêche.

PRADO (LE), bourg d'Espagne (Madrid), à 55 kil. S. O. de Madrid ; 3,000 hab. Distilleries, etc.

PRADO, promenade de Madrid. *Voy.* MADRID.

PRADON, poëte tragique, né à Rouen en 1632, mort à Paris en 1698, n'est connu que comme auteur ridicule, vaniteux et jaloux; il eut pourtant quelques succès dans son temps, et quand Racine donna *Phèdre*, les envieux du grand poëte opposèrent à ce chef-d'œuvre la *Phèdre* de Pradon (1677); mais peu de jours suffirent pour remettre les deux pièces à leur place. On a de lui, outre *Phèdre*, les tragédies de *Pyrame et Thisbé*, *Tamerlan*, la *Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Régulus* (la moins mauvaise de toutes). Il composa contre Racine une comédie, le *Jugement d'Apollon sur Phèdre*, et contre Boileau un pamphlet intitulé : le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, etc.

PRADT (Dominique DUFOUR, abbé DE), écrivain et homme d'état, né en 1759 à Allanches (Auvergne), mort en 1837, était grand-vicaire à Rouen quand la révolution éclata. Député aux États-Généraux, il prit parti pour la cour et émigra en 1791 ; mais il revint en 1801, et, grâce à Duroc, son parent, devint successivement aumônier de l'empereur, baron, évêque de Poitiers, archevêque de Malines. Il fut chargé de quelques négociations en Espagne, où il aida à tromper Charles IV, et fut nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie; mais il s'acquitta fort mal de cette mission, et quand la campagne de Moscou fut terminée, il fut renvoyé dans son diocèse et privé de son titre d'aumônier. Il devint dès lors ennemi acharné de Napoléon, et se déclara des premiers contre lui quand les Alliés furent à Paris. Il n'en fut pas moins très froidement reçu des Bourbons, et se vit obligé de renoncer à son archevêché de Malines; mais il le vendit fort cher. Nommé député en 1828, il se démit, trouvant la gauche trop timide. Il a composé une foule d'écrits de circonstance. Son ouvrage capital est l'*Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie en* 1812, Paris, 1815, relation très partiale; ensuite viennent: les *Quatre Concordats*, 1818, 3 vol. in-8; les *Trois Ages des colonies*, 1801, 3 vol. in-8; l'*Europe et l'Amérique depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1821, 2 vol. in-8; l'*Europe et l'Amérique en* 1821 *et* 1823, 2 vol. in-8; l'*Europe et l'Amérique en* 1822, 1823, 1824, 2 vol. in-8, etc. L'abbé de Pradt est dans ses écrits spirituel et incisif, mais verbeux et peu profond ; il avait la manie de prédire, mais la plupart de ses prophéties se sont trouvées fausses.

PRÆMUNIRE (Statuts de). On a donné en Angleterre le nom de *statuts des provisions* et de *præmunire* à divers actes parlementaires, dont les principaux sont de 1343, 51, 53, 64, et qui prohibaient, entre autres abus : 1° l'introduction en Angleterre des provisions papales; 2° l'intervention du pape dans les élections ecclésiastiques; 3° l'évocation des sujets du roi en cour de Rome sur des points dont la connaissance appartenait aux cours royales ; 4° l'acceptation en cour étrangère de bénéfices ecclésiastiques du royaume. Grégoire XI indiqua pour discuter ces statuts un congrès à Bruges (1375), où Wiclef fut plénipotentiaire d'Édouard III; le *Concordat* de Bruges admit une partie de ces statuts.

PRÆTUTII, auj. partie de l'*Abruzze Ultérieure*, peuple de l'Italie centrale, sur l'Adriatique, entre le Picenum et les Vestini ; Hadria et Intéramne étaient leurs villes principales.

PRAGA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Vistule, rive droite, vis-à-vis de Varsovie, est regardée auj. comme une partie de Varsovie; 3,000 hab. Elle était plus peuplée avant le massacre qu'y firent les Russes en 1794, lors de la prise de Varsovie par Souvarov. Victoire des Suédois sur les Polonais en 1656, et des Polonais sur les Russes en 1830.

PRAGMATIQUE ou PRAGMATIQUE-SANCTION (c.-à-d. *ordonnance sur les affaires*), nom donné en général aux ordonnances des rois de France et aux résolutions de la diète de l'Empire, dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles. Toutefois, l'histoire n'a consacré ce nom qu'à quelques actes fameux, savoir :

1° la *Pragmatique-Sanction de saint Louis* en 1269, par laquelle ce prince, après avoir déclaré que de Dieu seul relève la France, posait en droit la liberté des élections d'évêques et prélats, prohibait les réserves, les grâces expectatives ou mandats, déniait au pape le droit de promotion, collation, etc., et s'opposait aux exactions de la cour de Rome.

2° la *Pragmatique-Sanction de Charles VII*, ou *Pragmatique-Sanction de Bourges*, en 1438 : c'est une extension de la précédente. Après avoir proclamé la nécessité des conciles généraux, leur supériorité sur le pape, l'entière liberté d'élection des évêques et abbés, elle supprime de rechef les réserves et grâces expectatives, abolit les annates, redresse l'abus des appels en cour de Rome, restreint les effets de l'excommunication et de l'interdit, etc. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne refusèrent de l'admettre. Louis XI, au commencement de son règne, la supprima nominalement (1461), tout en la laissant exécuter, suivant les besoins de sa politique, à l'égard, soit des feudataires, soit des papes.

3° la *Pragmatique-Sanction de l'empereur Charles VI* ou *Pragmatique autrichienne*, rendue en 1713, par laquelle cet empereur déclarait sa fille aînée Marie-Thérèse héritière de ses états; il la fit garantir par les grandes puissances de l'Europe, mais pourtant elle ne put être réalisée qu'après la guerre de la succession d'Autriche, 1740-48.

4° la *Pragmatique-Sanction de Charles III* (d'Espagne), rendue le 2 avril 1767, pour la suppression des Jésuites.

PRAGUE, *Prag* en allemand, *Praha* en bohémien, *Boviasmum* de Strabon? *Marobodum* de Ptolémée, capitale de la Bohême, sur sept collines et

sur la Moldau, à 327 kil. N. O. de Vienne (par Iglau), par 12° 5' long. E., 50° 5' lat. N.: 125,000 hab.; la ville se compose de quatre parties, la *Vieille* et la *Nouvelle-Ville*, le *Petit-Côté* (*Kleinseite*), et le *Hradschin*. La ville est bien percée et bien bâtie; pont superbe: fortifications importantes. Ancien château impérial nommé *Burg*, achevé par Marie-Thérèse; hôtel-de-ville, palais archiépiscopal, séminaire archiépiscopal, douane, grand hôpital, cathédrale, églises St-Veit, St-Nicolas, de la Croix, etc. Prague est le siége du commandement militaire du roy. de Bohême; archevêché, tribunal d'appel du royaume; université (fondée en 1346 par Charles IV), trois gymnases, école de peinture, de musique, école vétérinaire, institut polytechnique, etc.; société littéraire et scientifique, bibliothèque de l'université, cabinet d'histoire naturelle, musée national, observatoire, etc. Industrie active, commerce considérable (surtout commerce de transit). Patrie de Jérôme de Prague. — La Vieille-Ville fut fondée vers 759; Charles IV, en 1348, fonda la Ville-Neuve, qu'il nomma *Karlow* ou *Karlstadt*. Prague fut, au commencement du XVe siècle, le théâtre des troubles religieux les plus graves, suscités par Jean Huss, recteur de l'université; on y signa en 1433 les *Compactata de Prague*, qui rétablirent momentanément la paix. Prague joua un grand rôle dans la guerre de Trente-Ans: c'est là qu'eut lieu la fameuse *défénestration*, début de la guerre (1618); l'armée de l'électeur palatin Frédéric V fut défaite près de Prague en 1620; le Suédois Kœnigsmark y battit les Impériaux (1648) et prit la ville, ce qui mit fin aux hostilités. Dans la guerre de la succession d'Autriche, Charles VII prit Prague (1741): les Français, ses alliés, y soutinrent un siége célèbre, remarquable surtout par l'héroïque défense de Chevert (1742); les Prussiens la reprirent, puis l'abandonnèrent en 1744. Une troisième bataille de Prague eut lieu dans la guerre de Sept-Ans, entre les Autrichiens et les Prussiens; ceux-ci la bombardèrent, et pourtant ne purent la prendre. Il se tint à Prague, en 1813, un congrès pendant lequel l'empereur François I prit la résolution de faire la guerre à Napoléon. Bannie de France et quittant l'Ecosse, la branche aînée des Bourbons trouva en 1833 un asile au château de Hradschin dans Prague. — Le capitanat de Prague, une des divisions de la Bohême, ne comprend que Prague et sa banlieue.

PRAGUE (Jérôme DE). *Voy.* JÉRÔME DE PRAGUE.

PRAGUERIE, fameuse révolte qui eut lieu en France sous Charles VII, en 1440, et à laquelle Louis XI, encore dauphin, eut une part essentielle. Elle prit son nom de la ville de Prague, fameuse alors dans toute l'Europe par les désordres dont ses citoyens, Hussites en grande partie, l'avaient rendue le théâtre. Alexandre, bâtard de Bourbon, en fut le principal instigateur; Jean II d'Alençon, Charles I et Louis de Bourbon, La Trémoille (ancien favori) et Dunois s'y mêlèrent aussi. Le prétexte de l'insurrection était le bien public; on devait s'emparer du roi et proclamer à sa place Louis XI. L'entreprise, mal conduite, échoua après une prise d'armes sans effusion de sang; six mois suffirent pour y mettre fin. Alexandre fut noyé, et le dauphin, exilé de la cour, se retira en Dauphiné.

PRAHEC, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 11 kil. S. E. de Niort; 1,600 hab.

PRAIRIAL an III (journées des 1, 2 et 3), 20, 21 et 22 mai 1795, insurrection du parti jacobin contre la Convention. La populace des faubourgs envahit la salle de la Convention, présidée par Boissy-d'Anglas, et massacra le député Féraud. Pendant dix heures, la majorité de la Convention, qui, imitant l'exemple de son président, avait eu le courage de rester en séance, fut en butte aux insultes et aux outrages des révoltés; elle fut enfin délivrée par les troupes des sections. Le désordre dura trois jours. La Convention ordonna l'arrestation et le supplice de trente de ses membres. Treize d'entre eux se donnèrent volontairement la mort.

PRAIRIAL an VII (journée du 30), 18 juin 1799. Les directeurs La Réveillère-Lepaux et Merlin furent dans cette journée renversés par les Conseils et remplacés par Roger-Ducos et Moulins.

PRAIRIE, riv. des États-Unis (Missouri), tombe dans la Grande-Rivière par 95° 59' long. O., 39° 56' lat. N. Cours, 250 kil.

PRAIRIE-DU-CHIEN, ville des Etats-Unis, dans le territoire du Nord-Ouest, sur le Mississipi, près de son confluent avec l'Ouisconsin; 2,000 hab.

PRAISSAS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 12 kil. N. O. d'Agen; 1,600 hab.

PRAKRIT, idiome indien. *Voy.* PRACRIT.

PRASLIN, une des branches de la famille Choiseul, tirait son nom du bourg de Praslin en Champagne (département de l'Aube), près de Bar-sur-Seine. On connaît surtout: César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, et cousin du duc de Choiseul, né en 1712, mort en 1785; il fut ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères, puis de la marine, duc et pair, fit faire de grands travaux, agrandit et fortifia le port de Brest, conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, et laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne et 50 frégates: c'est lui qui signa le traité de 1763, qui mit fin à la guerre de Sept-Ans; il partagea la disgrâce de son cousin en 1770. — Son fils, le duc de Choiseul-Praslin, élu en 1789 aux Etats-Généraux par la noblesse de la sénéchaussée d'Anjou, se montra favorable aux idées de réforme. Il fut sous l'empire sénateur et commandeur de la Légion-d'Honneur. — Ant.-César-Félix de Choiseul-Praslin, fils du précédent, fut chambellan de l'empereur, se tint à l'écart sous la Restauration, entra à la Chambre des Pairs en 1830, et mourut en 1841, avec la réputation d'un vrai philanthrope.

PRASLIN, port naturel de l'île Sainte-Isabelle (une des îles Salomon), par 152° 30' long. E., 7° 25' lat. S. C'est un des plus beaux ports du globe.

PRASUM PROM., en Afrique, auj. le cap DEL GADO.

PRATEOLUS. *Voy.* DUPRÉAU.

PRATO, ville murée de Toscane (Florence), à 16 kil. N. O. de Florence; 10,000 hab. Évêché; cathédrale; collége renommé. Lainages, ouvrages de fer et de cuivre. Patrie du poëte Casti. — C'était une république au moyen âge; les Florentins la soumirent en 1353. Les Espagnols la saccagèrent en 1512.

PRATS-DE-MOLLO ou P.-DE-MOILLOU, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), au pied des Pyrénées, sur la Tech, à 23 kil. S. O. de Céret; 5,000 hab. Fortifications. Fabriques de draps communs. Aux environs, cuivre argentifère. Sources minérales. — Ville très ancienne. Ses fortifications datent de Louis XIV, qui, en 1679, y érigea le fort de la Garde.

PRATT (Sam.-Jackson), écrivain anglais, né en 1749 à Huntingdon, mort en 1814, a fait preuve dans ses ouvrages d'une exquise délicatesse de sentiment et d'une grande richesse d'imagination. On estime surtout de lui: *Pensées libres sur l'homme*, etc.: *Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12; le *Village de Shenstone*, 1780, 3 vol. in-12; *Emma Cobbett*, 1781, 3 vol. in-12. Il a aussi composé de belles poésies, des pièces de théâtre, etc. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français.

PRAUTOY, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. S. de Langres; 750 hab.

PRAVADI, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), ch.-l. de livah, à 105 kil. S. E. de Silistrie. Victoire des Russes sur les Turcs en 1829.

PRAXITÈLE, célèbre sculpteur grec, né vers l'an 360 av. J.-C., mort vers 280, exerça son art dans Athènes. Il excellait surtout par la grâce, la vérité

de l'imitation, la finesse des contours, l'expression des nuances douces et des émotions tendres. On le place le premier après Phidias. Sa fécondité était extrême. On vantait comme ses chefs-d'œuvre le *Cupidon* de Thespies, la *Vénus* de Cnide (nue) et celle de Cos (drapée), le *Satyre* d'Athènes. Il fut l'amant de Phryné, et la prit plus d'une fois pour modèle de ses Vénus. Il eut deux fils qui furent aussi d'habiles sculpteurs, et forma entre autres élèves le célèbre Pamphile. — Un autre Praxitèle, graveur en argent, vivait du temps de Pompée.

PRAYA (PORTO-), ville et port de l'île Santiago (archipel du Cap-Vert), sur la côte S. E., par 14° 54' lat. N., 25° 51' long. O. Dans la baie voisine de cette ville se livra en 1778 un combat sanglant entre une flotte anglaise commandée par le commodore Johnstone et une escadre française sous les ordres du bailli de Suffren.

PRAYSSAS, ville de France. *Voy.* PRAISSAS.

PRÉADAMISME, opinion soutenue au milieu du XVIIe siècle par Isaac de La Peyrère, calviniste, gentilhomme de la maison du prince de Condé, dans un livre publié en 1655, et intitulé *Præadamitæ*. Il y prétendait qu'Adam n'était point le 1er homme, mais seulement la tige du peuple hébreu, et que déjà la terre était couverte avant Adam de peuplades humaines. Il se fondait sur les expressions mêmes de la Genèse et sur un passage de l'*Epître aux Romains*, de saint Paul (chap. V). Du reste, La Peyrère se rétracta lui-même et abjura le calvinisme.

PRÉAMENEU (BIGOT DE). *Voy.* BIGOT.

PRÉ AUX CLERCS. On nommait ainsi au moyen âge un champ voisin de Paris, qui s'étendait le long de la rive gauche de la Seine, depuis la Tour de Nesle, dans tout l'espace qu'occupe aujourd'hui le faubourg Saint-Germain; il fut ainsi nommé, parce qu'il servait de lieu de promenade et de récréation aux *clercs* ou écoliers de l'Université. Le Pré aux Clercs était le rendez-vous des duellistes.

PRÉCHAC, vill. du dép. des Landes, sur l'Adour, à 12 kil. S. O. de Tartas; 500 hab. Eaux thermales renommées. — Il y a un autre Préchac (Gironde), à 12 kil. S. O. de Bazas; 2,900 hab.

PRÊCHEUR, bourg et paroisse de la Martinique, à 11 kil. N. O. de Saint-Pierre; 3,500 hab., dont 2,500 esclaves. Culture de la canne à sucre.

PRÊCHEURS (Frères), premier nom des Dominicains. *Voy.* DOMINICAINS.

PRÉCIGNÉ, PRÉCIGNY. *Voy.* PRESSIGNÉ, etc.

PRÉCIPIANO (Humb.-Guill. DE), théologien, né à Besançon en 1626 (mais d'origine génoise), mort en 1711, fut nommé en 1660 doyen du chapitre de Besançon, alla comme député à la diète de Ratisbonne de 1667, se rendit à Madrid en 1672 pour combiner les mesures propres à prévenir une invasion de Louis XIV en Franche-Comté, fut promu à l'évêché de Bruges, devint archevêque de Malines (1682), et se signala par un zèle excessif contre le janséniste Quesnel, qu'il fit mettre en prison (1703).

PRÉCOP ou ORKOUP, ville de Servie, sur la Moravitsa, à 40 kil. S. E. de Kruchovatz; 6,000 hab. Deux évêques, l'un latin, l'autre servien.

PRÉCOP, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* PÉRÉKOP.

PRÉCY, nom de plusieurs lieux de France, situés dans les dép. de l'Aube, du Cher, de Seine-et-Marne, de l'Yonne, de l'Oise, etc.

PRÉCY-SOUS-THIL, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Sereine, à 14 kil. S. de Semur; 760 hab. Ruines du château de Thil, sur une hauteur voisine.

PRÉCY (L.-F. PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur, commandait en 1783 le bataillon de chasseurs des Vosges, quand il entra comme lieutenant-colonel dans la garde constitutionnelle de Louis XVI (1791); il donna à ce prince les preuves d'une fidélité à toute épreuve, se battit en brave au milieu des Suisses au 10 août, devint ensuite commandant de l'armée fédérale de Lyon, soutint un siége de deux mois dans cette ville, sortit à la tête de 700 hommes sous le feu des combattants, échappa au massacre, parvint enfin à gagner la frontière; remplit diverses missions diplomatiques dans l'intérêt des Bourbons, fut livré par la Prusse à Napoléon, qui le garda 18 mois en prison, fut nommé commandant de la garde nationale de Lyon en 1814, et mourut en 1820.

PRÉ-EN-PAIL, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 40 kil. de Mayenne: 3,000 hab.

PRÉFECTURE. Ce nom fut d'abord donné par les Romains aux villes sujettes que gouvernait un préfet (*præfectus*), par opposition soit aux municipes et colonies, soit aux villes jouissant en tout ou en partie du droit de cité romaine. Sous Dioclétien, l'empire fut divisé en quatre grands départements régis par des préfets du prétoire, et qui furent nommés *préfectures*: Orient, Illyrie, Italie, Gaules. Les préfectures se subdivisaient en diocèses, et ceux-ci en provinces. *Voy.* ROMAIN (EMPIRE-).

PRÉFECTURE, en France, se prend soit pour le territoire qui forme le ressort du préfet, soit pour le chef-lieu de département, où réside le préfet.

PRÉFET, *Præfectus*, nom donné à plusieurs fonctionnaires romains, dont les plus connus sont le préfet de Rome et le préfet du prétoire.

1° PRÉFET DE ROME, *Præfectus Urbi*, charge créée par Romulus, abolie vers 366 av. J.-C. (lors de l'institution de la préture), puis rétablie par Auguste, embrassait la police et la justice. Le préfet suppléait les rois, les consuls ou les empereurs en leur absence. Sous les rois et les consuls, cette charge ne fut qu'intérimaire; sous les empereurs, elle fut permanente. Elle subsista jusqu'à la chute de l'empire en 476. Le préfet était presque toujours un consulaire. Moins lié par la lettre ou le *jus* que le préteur, avec lequel il partageait la juridiction, et plus longtemps en place, le préfet jouit bientôt de plus d'autorité que lui.

2° PRÉFET DU PRÉTOIRE, *Præfectus prætorio*. Cette charge, créée par Auguste, dura en Occident jusqu'à la fin de l'empire. Il y en eut d'abord deux; Tibère en réduisit le nombre à un; Commode rétablit le nombre de deux, et Dioclétien, en partageant l'empire, en porta le nombre à quatre. C'étaient d'abord les chefs des gardes de l'empereur ou prétoriens. Peu à peu ils acquirent la juridiction et ils envahirent presque toute l'autorité aux IIe et IIIe siècles. Ce fut alors l'époque de leur plus grand pouvoir: ils étaient plus maîtres que l'empereur, donnaient l'empire et quelquefois le prenaient pour eux. Constantin les réduisit au pouvoir civil, mais leur donna à chacun autorité sur tout un quart de l'empire, déjà divisé en 4 grandes *préfectures*; on ajoutait alors aux mots *præfectus prætorio* ceux de *per Gallias, per Illyricum, per Italiam* ou *per Orientem*. — On distinguait encore le préfet des vivres (*præfectus annonæ*), le préfet de la flotte (*præfectus classi*), le préfet des légions, du camp (*præf. legionibus, castris*), etc., dont les noms indiquent assez les fonctions.

On sait qu'en France on donne le nom de *préfet* à l'administrateur d'un département, et qu'il a sous ses ordres les sous-préfets, qui administrent chacun un arrondissement.

PREGADI (conseil des), conseil institué à Venise au XIIIe siècle, se composait des 300 principaux citoyens notables, ainsi nommés parce que dans les affaires importantes ils étaient *priés* ou invités par le doge de délibérer avec lui.

PREGEL, riv. de Prusse, se forme dans la régence de Gumbinnen par la réunion de l'Angerapp, de l'Inster et de la Pissa, coule à l'O., et tombe dans le Frische-Haff, à 9 kil. au dessous de Kœnigsberg. Cours, 150 kil. Saumons.

PRÉMARE (Jos.-H.), Jésuite français, missionnaire à la Chine, partit en 1698 de La Rochelle, e

mourut à la Chine en 1755. Il est un de ceux qui, au XVIII[e] siècle, ont le mieux connu la théorie de la langue et les antiquités chinoises ; il a laissé des *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chouking et sur la mythologie chinoise*, et plusieurs manuscrits, parmi lesquels une *Notitia linguæ sinicæ*, 3 vol. in-4.

PRÉMERY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 39 kil. S. E. de Cosne ; 1,875 hab. Forges, hauts-fourneaux.

PRÉMONTRÉ, village du dép. de l'Aisne, à 15 kil. O. de Laon ; 1,200 hab. Grande et belle verrerie. Jadis abbaye célèbre, chef d'ordre.

PRÉMONTRÉS, ordre réformé de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fut fondé en 1120 à Prémontré (diocèse de Laon) par saint Robert, ancien chapelain de l'empereur Henri V. Il devint bientôt célèbre, et compta un grand nombre d'abbayes en France et en Allemagne. Les Prémontrés, dans l'origine, s'abstenaient entièrement de viande. — Il y avait des couvents de femmes du même ordre.

PRÉMYSL, PREMISLAS. *Voy.* PRZÉMYSL.

PRÉNESTE, auj. *Palestrina*, ville du Latium, à l'E. de Rome et au S. de Tibur, aux confins du pays des Eques, fut fondée par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé ; elle avait un temple célèbre consacré à la Fortune. Patrie d'Elien. Marius-le-Jeune fut battu devant Préneste, s'y enferma, y fut assiégé et s'y donna la mort (82 av. J.-C.), pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

PRENZLOW, ville murée des Etats prussiens (Prusse), à 112 kil. N. E. de Potsdam ; 10,000 hab., la plupart descendant de protestants français réfugiés. Gymnase et bibliothèque ; toiles, lainages, cotonnades, soieries, bière, eau-de-vie, etc.

PRÉRAU, ville de Moravie, ch.-l. de cercle, à 22 kil. S. O. de Weisskirchen ; 3,000 hab. — Le cercle de Prérau est situé entre ceux de Troppau, de Teschen, de Hradisch et d'Olmutz, la Silésie et la Hongrie ; il a 105 kil. sur 35 ; 250,000 hab.

PRESBOURG, *Pressburg* en allemand, *Posony* en hongrois, *Posonium* ou même *Pisonium*, *Brecislaburgium* et *Istropolis* en latin du moyen âge, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Presbourg, sur la gauche du Danube, à 195 kil. N. O. de Bude et à 66 kil. E. de Vienne ; 45,000 hab. C'est une des plus belles villes de la Hongrie, et sa situation est délicieuse. Palais primatial, église Saint-Martin, avec une belle tour, hôtel-de-ville, halle aux blés, théâtre, caserne, archevêché (le titulaire est primat de Hongrie). Académie (espèce d'université), archi-gymnase, séminaire, école nationale, biblioth. publique. Aux environs, beaux vignobles. — On attribue la fondation de Presbourg aux Iazyges (dès le temps de l'empire romain). Sigismond y tint une diète en 1411 ; depuis, c'est là que se sont tenues toutes les diètes de la Hongrie (notamment en 1790, 1802, 5, 8, 11 et 26). A partir de Ferdinand I, le couronnement des rois de Hongrie s'est fait à Presbourg. Elle a été capitale de la Hongrie jusqu'à Joseph II, en 1784. Très endommagée par divers incendies (1515, 63, 90 et 1642), elle s'en est toujours relevée plus belle. En 1805, après la bataille d'Austerlitz, le *traité de Presbourg*, entre Napoléon et l'empereur d'Allemagne François II, donna au premier les états de terre-ferme de Venise avec Venise même ; à la Bavière, partie du Tyrol, etc. Par un article secret, François II renonçait au titre d'empereur d'Allemagne.

PRESBOURG (comitat de), un des comitats de la Hongrie en deçà du Danube, touche l'Autriche à l'O., le comitat de Neutra à l'E., et est coupé en deux par le Danube : 295,000 hab. Ch.-l., Presbourg.

PRESBYTÉRIENS, nom que se donnent les Calvinistes en Ecosse, parce que, dans cette secte, on n'admet que de simples ministres du culte (*presbyteri*, prêtres), qui sont tous censés égaux ; on n'y connait ni évêques ni aucun supérieur ecclésiastique. Le presbytérianisme est la nuance religieuse qui domine en Ecosse. Cette secte, qui date du milieu du XVI[e] siècle, eut pour principal chef Knox. Elle a été pour beaucoup dans les persécutions qu'eut à subir Marie Stuart en Ecosse, dans l'antipathie que l'Ecosse eut longtemps pour l'Angleterre, et dans la révolution qui fit tomber la tête de Charles I. *Voy.* PURITAINS.

PRESCOT, ville d'Angleterre (Lancastre), à 12 kil. E. de Liverpool ; 4,500 hab. Beau clocher, horlogerie, toile à voiles, poterie. Aux environs (à Saint-Helena), grande manufacture de glaces.

PRÉSENTATION, fête que l'Église célèbre le 21 novembre en l'honneur du jour où la Vierge, nouvellement née, fut présentée au temple par ses parents. Quelques-uns l'entendent de la présentation de l'enfant Jésus par la Vierge ; mais cette cérémonie est plutôt connue sous le nom de *Purification*.

PRÉSIDENT, nom commun à divers fonctionnaires, se donnait notamment : 1° dans l'empire romain, à partir du IV[e] siècle, aux gouverneurs des provinces les moins importantes ; on nommait ces provinces *præsidiales* ; — 2° dans l'organisation judiciaire de la France, aux chefs de chaque tribunal, de chaque chambre d'une cour et enfin de chaque cour (le président de toute la cour se nomme *premier président*) ; avant 1789, dans les cours judiciaires appelées parlements, les présidents de chaque chambre se nommaient *présidents à mortier*, parce qu'ils avaient pour coiffure une toque appelée *mortier* (*Voy.* PARLEMENT) ; — 3° dans les chambres législatives, au membre chargé de diriger les opérations (en Angleterre on l'appelle *speaker*, l'orateur) ; — 4° dans quelques républiques modernes, surtout en Amérique, au chef de l'état. *V.* ÉTATS-UNIS.

PRESIDES, *Presidios*. Les Espagnols donnent ce nom à quelques forteresses qu'ils possèdent sur les côtes barbaresques, et qui servent de lieu de déportation pour les criminels. Tels sont : Ceuta, Penon-de-Velez, Al-Hucemas, Melilla (*Voy.* ces noms).

PRÉSIDIAL, nom donné originairement à tous les bailliages et sénéchaussées, fut, depuis 1551, affecté spécialement à certains tribunaux de 2[e] instance, jugeant sans appel jusqu'à concurrence de 250 liv. ou 10 liv. de rente, et par provision, nonobstant appel, jusqu'à 500 liv. ou 20 liv. de rente. C'est Henri II qui créa ces tribunaux.

PRESLAV, v. de la Turq. d'Eur. *Voy.* BRAHILOV.

PRESLES, village du dép. de Seine-et-Oise, à 14 kil. N. E. de Pontoise ; 1,500 h. Passementeries.

PRESLES (Raoul DE), dit aussi PAUL DE PRAYÈRES, avocat, puis secrétaire de Philippe-le-Bel, fut accusé d'avoir voulu empoisonner le roi, et démontra son innocence. Il fonda à Paris un collége auquel on donna son nom ; Ramus fut principal de ce collége et y fut assassiné. — Raoul de Presles, fils du précédent (1316-83), fut maître des requêtes de Charles V, écrivit un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*, et traduisit en français la *Cité de Dieu de saint Augustin*, Abbeville, 1486, 2 vol. in-fol.

PRESSIGNÉ, bourg du dép. de la Sarthe, à 19 kil. N. O. de La Flèche ; 2,463 hab.

PRESSIGNY (LE GRAND-), ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la Claise, à 26 kil. S. O. de Loches ; 1,000 hab.

PRESTON, ville d'Angleterre (Lancastre), près de la Ribble, à 30 kil. S. de Lancastre ; 33,000 hab. Maison de correction sur le plan d'Howard : bibliothèque. Filatures de coton. Assez de commerce.

PRESTON-PANS, ville d'Ecosse (Haddington), à 13 kil. N. E. de Haddington, sur le détroit de Forth. Produits chimiques, briques, poterie, etc. Pêcherie d'huîtres. Le prince Charles-Edouard et les Jacobites y battirent les troupes royales en 1745.

PRÉTENDANT. On donne ce nom à tous les princes qui sont rois par droit héréditaire et qui dis-

putent leur trône aux rois de fait; on l'applique spécialement à Jacques III, héritier des Stuarts, et à son fils (Charles-Edouard). *Voy.* JACQUES III et STUART.

PRETEUR, *prætor* (de *præ itor*), magistrat romain faisant fonction de grand-juge, pouvait, dans les provinces, cumuler tous les pouvoirs; il était à la fois chef militaire, civil, législatif et financier; souvent une mission militaire spéciale que lui donnait le sénat absorbait son caractère juridique, et il devenait uniquement général en chef de second ordre. — Au civil, le préteur était et juge et législateur. Comme juge, tantôt il prononçait seul, tantôt il prenait des assesseurs et des délégués. En entrant en charge, le préteur publiait son manifeste législatif, dit *edictum prætoris*, et y énonçait les règles de droit qu'il suivrait. — La préture fut un démembrement du consulat imaginé en 366 av. J.-C., lorsque les plébéiens purent être consuls; elle ne fut confiée d'abord qu'à des patriciens; mais dès 337, les plébéiens y parvinrent. Publilius Philo fut le premier préteur plébéien. — Il n'y eut d'abord qu'un préteur; on en nomma 2 en 244, 4 en 228, puis 8 sous Sylla, 10 et même 14 sous César, de 12 à 16 sous Auguste, de 12 à 18 sous ses successeurs. Leur nombre s'augmentait avec celui des provinces à gouverner. Il y avait toujours à Rome 2 préteurs: le premier, *prætor urbanus*, jugeait les affaires des citoyens; le second, *prætor peregrinus*, celles des étrangers. La préture était annuelle: c'était la seconde des trois grandes dignités annuelles ordinaires. Le préteur était précédé de deux licteurs à Rome, de six hors de Rome: il siégeait au Forum, en chaise curule, sur une estrade dite tribunal, et portait la robe prétexte. — On trouve quelquefois le nom de *préteur* appliqué par les écrivains latins aux chefs ou stratéges des républiques grecques, notamment au général en chef de la légion achéenne.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen, maria Mérovée (fils de Chilpéric I) à Brunehaut, tante du jeune prince (570), et fut pour ce fait exilé dans une île de la Manche. Frédégonde le fit tuer lors de son retour dans son diocèse en 588.

PRÉTEXTE, *Prætexta*, sous-entendu *toga* ou *vestis*, robe que prenaient les adolescents à 16 ans, et qui était bordée par en bas d'une très petite bande de pourpre. Les magistrats aussi portaient la prétexte, mais avec une bande plus large (dite *angusticlave* pour les chevaliers, *laticlave* pour les sénateurs).

PRETI (Matthias), dit *il Calabrese* et le *chevalier Calabrois*, peintre, né en 1613 à Taverna en Calabre, dans le royaume de Naples, mort à Malte en 1699, élève du Guerchin, fut admis parmi les chevaliers de Malte, et obtint la commanderie de Syracuse. Le musée du Louvre a de lui un *Saint Antoine, abbé, visitant saint Paul dans le désert.*

PRÉTOIRE, *Prætorium*. On nommait ainsi la tente du général en chef (préteur ou autre) dans un camp romain, et la demeure du préteur dans sa province.

PRÉTOIRE (PRÉFET DU). *Voy.* PRÉFET.

PRÉTORIENS (GARDES PRÉTORIENNES ou). On avait d'abord donné ce nom à la cohorte d'élite chargée de la garde d'un général en chef romain (préteur, consul ou dictateur). On l'appliqua naturellement aux cohortes formant la garde de l'empereur. Leur quartier était tout près de Rome, entre les portes Viminale et Esquiline. Ces cohortes étaient au nombre de 9 ou 10; Vitellius les porta à 16; Septime-Sévère les augmenta considérablement; Constantin les abolit et fit détruire leur camp qui était très fortifié. Pendant plusieurs siècles, les prétoriens donnèrent et ôtèrent l'empire; une fois même ils le vendirent à l'encan (*Voy.* DIDIUS JULIANUS). Leur avidité, leur indiscipline et leur insolence sont passées en proverbe. Leur chef, nommé *Préfet du Prétoire*, jouissait d'un pouvoir immense (*V.* PRÉFET DU PRÉTOIRE).

PRÊTRE-JEAN ou PRÊTE-JEAN, nom dont l'étymologie est fort incertaine, et sous lequel on trouve désignés, au XIIe et XIIIe siècles, certains rois de l'Inde, ou plutôt de la Tartarie ou du Cathay, qui, selon les uns, professaient le christianisme et suivaient le rit nestorien, et, selon d'autres, étaient idolâtres. On a cru aussi que le *Prêtre-Jean* était le même que le *Grand-Négus* ou souverain de l'Abyssinie, qui est chrétien; mais cette opinion est fausse. Il est à croire que le Prêtre-Jean n'est autre que le Dalaï-Lama, grand-pontife des Mongols et des Kalmouks, qui réside dans le Thibet, à Potala, près de H'Lassa.

PREUILLY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 31 kil. S. de Loches; 2,000 hab. Jadis titre de baronnie. Ancienne abbaye. Aux environs, mine de fer.

PREUSCHEN (Augustin-Théoph.), conseiller ecclésiastique du grand-duc de Hesse, né en 1731, mort en 1803, inventa la typométrie (art de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs). Il a écrit non seulement sur cet art (*Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, etc.), mais aussi sur l'histoire, la théologie et la politique.

PRÉVALAIE ou PRÉVALAIS (LA), hameau du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine, à 4 kil. S. O. de Rennes. Beurre renommé.

PRÉVALITANE, *Prævalitana*, prov. de l'empire romain, dans le diocèse de Dacie, au S., à peu près entre les monts dits auj. Glioubotin et Tchardag, le Drin mérid. et l'Adriatique; ch.-l. *Scodra.* Le Montenegro, presque toute l'Herzégovine et l'Albanie septentrionale y étaient comprises.

PREVÉSA, ville de l'état de Grèce (Hellade occid.), à 55 kil. S. O. d'Arta, à l'entrée et sur le bord septentr. du golfe d'Arta; 4,000 hab. Petit fort (dit Vathi). Prise aux Turcs par les Vénitiens en 1684; cédée par ceux-ci aux Français en 1797: 600 Français y tinrent contre 11,000 hommes en 1798; Ali-Pacha la prit et la donna aux Arnautes. A 2 kil. au N. O. sont les ruines de Nicopolis et d'Actium.

PREVILLE (P.-L. DUBUS, dit), célèbre acteur comique de Paris, né en 1721, mort en 1799, courut d'abord la province, dirigea le spectacle de Lyon, débuta en 1753 à Paris, et fit 33 ans les délices de la capitale; il excellait surtout dans les rôles de Sosie, Turcaret, Figaro, la Rissole (du *Mercure galant*). Il prit sa retraite en 1786, et ne reparut depuis que deux fois (en 1791 et 94). Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris, 1812, in-8, et dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, 1823.

PRÉVOST (Ant.-Fr. PRÉVOST D'EXILES, dit l'abbé), un des plus féconds écrivains du XVIIIe siècle, né en 1697 à Hesdin (Artois), mort en 1763, fut successivement moine, soldat, puis retourna à la vie religieuse (dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés), rompit de nouveau ses chaînes, s'enfuit en Hollande, puis alla vivre à Londres, et revint enfin en France, où il reprit l'habit ecclésiastique (1734). Partout il se mit aux gages des libraires. Il finit par se procurer une honnête aisance. Il s'était retiré à Saint-Firmin, près de Chantilly. Un coup de sang l'ayant frappé dans la forêt de Chantilly, on le crut mort et un chirurgien commença son autopsie: Prévost vivait encore. Eveillé par les coups du scalpel, il jeta un cri terrible, mais la première blessure l'avait frappé mortellement. Prévost avait énormément écrit: ses *Œuvres complètes* forment 170 vol. On connaît surtout son *Histoire des voyages*, 1745 et années suivantes, abrégée par La Harpe en 24 vol. in-8; ses traductions des romans de Richardson (*Clarisse*, *Grandison*, *Paméla*), et de plusieurs autres ouvrages anglais. On a en outre de lui un grand nombre de romans originaux; *Cléveland*, *Manon Lescaut*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, le *Doyen de Killerine*, sont placés parmi les meilleurs ouvrages de ce genre et eurent une grande vogue. Prévost s'est aussi essayé dans le

genre historique, mais avec peu de succès. Ses *Œuvres* (non compris l'*Histoire des Voyages*) ont été recueillies en 39 vol. in-8, Paris, 1783-85.

PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigny (près Châteaudun), mort en 1823, peut être regardé comme le véritable inventeur des panoramas. Il fit, entre autres morceaux de ce genre, des vues de Rome, Naples, Amsterdam, Boulogne, Tilsitt, Wagram, Anvers, Londres, Jérusalem, Athènes, qui, pour l'illusion, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il excellait aussi dans la gouache.

PRÉVOST (Pierre), de Genève, littérateur, né en 1751, mort en 1839, fut appelé en Prusse en 1780, professa la philosophie à l'Académie noble de Berlin, revint à Genève en 1784 et y enseigna les belles-lettres, devint membre du grand-conseil en 1786, rentra dans l'enseignement en 1793, et fut successivement professeur de philosophie, puis de physique (1809). Prévost est surtout connu par ses traductions. Il a traduit du grec en français les *Tragédies* d'Euripide 1782; de l'anglais, les *Essais philosophiques* d'Ad. Smith, les *Éléments de philosophie* de Dugald Stewart: le *Cours de rhétorique* de Hugues Blair, l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus, etc. Il a composé lui-même des *Essais de philosophie*, 1804; des *Mémoires sur le calorique rayonnant*, des *Notices sur G.-L. Lesage, L. Odier*, etc. — Un autre Genevois du même nom, Isaac-Bénédict Prévost, parent de Pierre, né en 1755, mort en 1819, est connu comme physicien et naturaliste.

PREVOT, titre qu'on donnait en beaucoup d'endroits, notamment en France, aux premiers juges, soit royaux, soit seigneuriaux; nous distinguerons surtout: — 1° le *prévôt de l'armée* et les *prévôts des bandes*, chargés des procès et de la justice, soit entre soldats ou officiers d'une même bande, soit entre l'autorité et les militaires; — 2° le *prévôt des maréchaux*, qui prononcait sur les affaires où étaient intéressés les premiers officiers, et qui, sous Charles VI et Charles VII, fit quelque temps partie de la suite de la cour pendant les campagnes auxquelles assistait le roi: — 3° le *prévôt de la connétablie* ou le *grand-prévôt de France*. Sa charge fut réunie en 1572 à celle de prévôt de l'hôtel; — 4° le *prévôt de l'hôtel du roi*, juge de tous ceux qui étaient à la suite de la cour, en quelque lieu qu'elle se transportât. Ces fonctions faisaient jadis partie de celles du comte palatin (de la couronne de France). Elles passèrent au tribunal des maîtres d'hôtel du roi, présidé par le grand-maître, puis (1355-1405) aux maîtres des requêtes, et (en partie du moins) au prévôt des maréchaux. En 1455 au plus tard, on institua pour les remplir le prévôt de l'hôtel; et en 1572 cet officier joignit à ces fonctions celles de grand-prévôt de France; — 5° le *prévôt des marchands*, à Paris, chargé de visiter et de taxer les marchandises qui venaient par eau et se vendaient sur les ports, et d'ordonner les cérémonies publiques. Le prévôt des marchands joua souvent un rôle important dans les troubles de Paris; on connaît surtout Marcel, qui conspira pendant la captivité du roi Jean (*Voy.* MARCEL). Le dernier prévôt des marchands fut Flesselles, massacré par le peuple en 1789.

PREYSSAS. *Voy.* PRAISSAS.

PREZ-EN-PAIL. *Voy.* PRE-EN-PAIL.

PRIAM, *Priamus* (c.-à-d. en grec *acheté*), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, avait été dans sa jeunesse emmené captif par Hercule, fut ensuite *racheté* et mis sur le trône (1311 av. J.-C.), eut 50 enfants, parmi lesquels 19 d'Hécube, sa femme légitime, entre autres Hector, Pâris, Hélénus, Déiphobe, Polyxène, Cassandre, Créuse. Sous son règne, le rapt d'Hélène par Pâris donna lieu à la guerre de Troie; après dix ans de siége Troie fut prise, et Priam égorgé par *Pyrrhus* au pied des autels (1270). Homère le montre allant, après la mort d'Hector, demander son corps à Achille.

PRIAPE, *Priapus*, fils de Vénus et de Bacchus, était le dieu des jardins, des vergers et des plaisirs obscènes. On l'honorait surtout à Lampsaque, et ses fêtes étaient accompagnées de honteux désordres. A Rome, son culte fut moins scandaleux. On représente le plus souvent Priape velu, avec des jambes et des cornes de bouc, tenant à la main une baguette ou une faucille. Ses fêtes se nommaient *priapées*.

PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain anglais, né en 1723 à Tynton, dans le pays de Galles, mort en 1791, se fit connaître en 1757 par sa *Revue des principales difficultés en morale*, qui lui fit une grande réputation comme philosophe, s'occupa ensuite de questions de politique et de finances, se montra en toute occasion favorable à la liberté civile, et fut secrétaire particulier de lord Shelburne, premier ministre. En religion, il défendit la doctrine des Unitaires: en métaphysique, il combattit Priestley, et eut avec lui une correspondance qui a été publiée sous le titre de *Discussion des doctrines du matérialisme et de la nécessité*.

PRIDEAUX (Humphrey), savant historien et antiquaire, né en 1648, mort en 1724, doyen de Norwich, a laissé entre autres ouvrages: *Marmora oxoniensia ex Arundellianis*, Oxford, 1676, in-fol.; *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, Londres, 1715-18, 6 vol. in-8 (trad. en franç., Amsterd., 1722); *Vie de Mahomet, avec une lettre aux Déistes*, etc.

PRIE (la marquise de), femme intrigante, d'une beauté remarquable, était la maîtresse du duc de Bourbon, qui fut premier ministre pendant la jeunesse de Louis XV, après la mort du régent (de 1723 à 1726). Vendue à l'Angleterre, menée par Pâris-Duverney, elle exerça pendant le ministère du duc de Bourbon une influence funeste. Elle partagea la disgrâce de son amant. La marq. de Prie était fille d'Étienne Bertelot, seigneur de Pléneuf, directeur-général de l'artillerie, et avait épousé en 1713 le marquis de Prie, alors ambassadeur à Turin, depuis attaché à l'éducation du jeune roi (Louis XV), et chevalier de ses ordres; elle mourut en 1728.

PRIEGNITZ ou MARCHE-ANTÉRIEURE, *Vormark* en allemand, une des divisions de l'ancienne Marche Électorale, dans le nord de l'Allemagne, avait pour ch.-l. Perleberg. Auj. elle forme les cercles d'Ost-Priegnitz et de West-Priegnitz dans la régence de Potsdam et la province de Brandebourg.

PRIEGO, ville d'Espagne (Cordoue), à 75 kil. S. E. de Cordoue, dans les montagnes; 16,700 hab. Soieries, toiles de lin, huile, farines. Ch.-l. de marquisat. — Un bourg de Priego (Cuença), à 35 kil. N. O. de Cuença (1,180 hab.), est remarquable par son couvent de moines.

PRIÈNE, auj. *Samsoun*, ville de l'Asie-Mineure, en Ionie, près de l'embouchure du Méandre, au pied du Mycale. Patrie de Bias, un des Sept-Sages.

PRIESTLEY (Jos.), physicien et théologien, né en 1733 à Fieldhead, aux environs de Leeds, mort en 1804, se plaça, par ses nombreuses découvertes en chimie et en physique, au nombre des premiers savants de l'Europe, mais s'attira des persécutions en son pays par l'ardeur avec laquelle il défendit l'unitarianisme et propagea les principes de la révolution française. Tandis qu'en France il était nommé citoyen français et membre de la Convention, le gouvernement anglais le forçait à se réfugier en Amérique. Il se fixa à Northumberland (Pensylvanie) et y mourut. Les *Œuvres* de Priestley forment 70 vol. On vante surtout son *Histoire de l'électricité*, 1767 (trad. en français par Brisson, 1771, 3 vol. in-12); son *Histoire et état actuel des découvertes relatives à la vision*, etc., 1771, in-4; et surtout ses

Expériences sur les diverses espèces d'air, 3 vol. in-8 (trad. en français par Gibelin, 9 vol. in-12). Il fut le premier à découvrir et à isoler l'oxygène, qu'il nomma *air déphlogistiqué*, et fraya ainsi la route à Lavoisier. En philosophie, Priestley se déclara partisan des doctrines de Hartley, combattit Reid dans son *Examen de la doctrine du sens commun*, 1775, et se montra favorable au matérialisme dans ses *Recherches sur la matière et l'esprit*, 1767. Il fut l'ami de Price, quoiqu'il ne partageât pas ses opinions philosophiques. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie* (publiés et continués par son fils, 1806).

PRIEUR (de *prior*, premier). On nommait ainsi plusieurs dignitaires très différents, notamment :

1° Les supérieurs de couvents ayant titre de prieurés et subordonnés à quelque abbaye (*Voy.* PRIEURÉ). On nommait *grand-prieur* celui qui tenait le premier rang dans une abbaye où l'on comptait plusieurs supérieurs.

2° Les commandants des grands-prieurés militaires dans les ordres de Malte, Teutonique, etc.

3° Le président de la maison et société de Sorbonne. Le *prieur de Sorbonne* était subordonné au *proviseur*. Il était renouvelé chaque année.

4° Les présidents du consulat des marchands en certaines villes, Rouen, Toulouse, Montpellier, etc.

5° Six magistrats de Florence, dits *prieurs des arts et de la liberté*, qui, avec le *capitaine de la liberté*, leur président, formaient un conseil auquel était confié le gouvernement. Cette institution est de 1282. Les prieurs étaient élus par le peuple.

6° Le *prieur du peuple romain*, magistrat municipal de Rome, nommé par le pape et renouvelé chaque trimestre.

PRIEUR, dit *de la Marne*, naquit vers 1760 à Châlons-sur-Marne, se fit recevoir avocat, fut membre de l'Assemblée Constituante, provoqua de sévères mesures contre les émigrants, siégea à la Convention, fut envoyé comme commissaire à l'armée de Dumouriez, fit partie des comités de défense générale et de salut public, s'y montra assez modéré, remplit plusieurs missions aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle, du Rhin et dans les départements de l'Ouest, passa pour avoir eu part aux troubles du 12 germinal an III, se cacha plusieurs mois, et ne reparut qu'après la loi d'amnistie pour reprendre ses fonctions d'avocat. Il resta étranger aux affaires jusqu'en 1815, et n'en fut pas moins exilé par l'ordonnance du 12 janvier 1816. Il mourut à Bruxelles en 1827.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *de la Côte-d'Or*, né en 1763 à Auxonne (Côte-d'Or), mort en 1832, était un officier distingué du génie. Député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, il entra en 1793 avec Carnot au comité de salut public, eut part à toutes les mesures révolutionnaires de ce comité, contribua puissamment à organiser les moyens de défense, fit adopter le système décimal, fut un des fondateurs de l'Ecole polytechnique et de l'Institut, se retira des affaires en 1798, et depuis dirigea avec succès à Dijon une manufacture de papiers peints.

PRIEURÉ. C'était le plus souvent un monastère dépendant d'une abbaye. Mais il y avait de plus : 1° des *prieurés chefs d'ordre*, chefs-lieux d'un ordre religieux ou d'une congrégation ; — 2° des *prieurés-cures*, dans lesquels était annexée au monastère une cure ou vicairie perpétuelle ; — 3° des *grands-prieurés* appartenant aux ordres militaires, notamment à l'ordre de Malte. Il y en avait plusieurs par langues, et à chacun d'eux étaient annexées et soumises les commanderies.

PRIGNANO (Barthélemy DE). *Voy.* URBAIN VI.

PRIMAT. On nommait ainsi dans l'église d'Occident certains évêques ou archevêq. qui prétendaient avoir autorité sur d'autres évêques ; ils sont les analogues des *patriarches* de l'église d'Orient. — En France, plusieurs archevêq., ceux d'Arles, de Reims, de Sens, de Bourges, de Lyon, de Narbonne, de Vienne, de Bordeaux, de Rouen ont prétendu à la primatie, mais les droits qu'ils voulaient s'attribuer ont toujours été contestés : il n'y a de bien établi que la primatie de Lyon (à laquelle une bulle de Grégoire VII adjugea les quatre provinces de Lyon, Sens, Tours, Rouen) ; et celle de Bourges, dont le titulaire se disait *primat d'Aquitaine*. — Cantorbéry en Angleterre, Upsal en Suède, Gnesne en Pologne, Séville, Tarragone et Tolède en Espagne, Mayence en Allemagne, étaient des primaties. Le primat de Pologne était le chef du sénat, le légat-né du Saint-Siége, le censeur du roi, et, à la mort du monarque, l'interroi. — De 1806 à 1810, on appela *prince-primat* le baron Ch.-Théod. de Dalberg, archevêque de Mayence. *Voy.* DALBERG.

PRIMATICE (LE), *Franç. Primaticcio*, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, mort en 1570, était célèbre à Mantoue quand François I le fit venir en France. Il dirigea les embellissements du château de Fontainebleau, donna le plan de l'ancien château de Meudon, et fut comblé de richesses par le roi et par ses deux successeurs.

PRIMUS (M. ANTONIUS). *Voy.* ANTONIUS.

PRINCE, *Princeps*, c'est-à-dire le chef, le premier, titre qui a reçu à diverses époques des applications fort différentes. Il fut d'abord le seul titre officiel des empereurs romains, qui n'osaient prendre le titre de roi (*Voy.* PRINCIPAT). Ce n'était sans doute qu'une abréviation du titre de *prince du sénat* (*Voy.* ci-après). — Dans les temps modernes, on nomme princes tantôt les fils ou parents du roi (prince de Condé, de Conti, etc.), tantôt les souverains de certains petits états souverains, qualifiés *principautés* (comme en Allemagne ceux de Reuss, de Schwartzbourg, de Lippe, de Waldeck ; en Italie, Monaco, etc.). — Quelquefois aussi prince n'est qu'un titre d'honneur, sans territoire et sans autorité réelle, comme dans plusieurs familles nobles de l'ancien régime, et la plupart des princes créés par Napoléon.

PRINCE DU SÉNAT, *Princeps senatus*, était celui des sénateurs que les censeurs, en dressant l'état du sénat, inscrivaient le premier sur la liste. C'était le plus souvent un consulaire et un des Romains les plus considérés par ses actes et ses vertus ; depuis l'établissement de l'empire, ce fut toujours le prince régnant. Le *prince du sénat* avait l'honneur d'opiner le premier au sénat, après les deux consuls désignés. Il pouvait être changé à chaque cens, c'est-à-dire tous les cinq ans.

PRINCE DE LA JEUNESSE, *Princeps juventutis*, était celui des chevaliers que les censeurs inscrivaient le premier sur la liste de l'ordre. Vers la fin de la république, c'était parfois un fils ou parent de sénateur ; sous l'empire, ce titre fut donné le plus souvent à l'héritier présomptif du trône.

PRINCE NOIR (LE). *V.* EDOUARD, prince de Galles.

PRINCE HÉRÉDITAIRE (LE). *Voy.* BRUNSWICK (Ch.-Guill.-Ferd., duc de).

PRINCE (île du). On nomme ainsi 1° une île d'Afrique dans le golfe de Guinée, au N. E. de l'île Saint-Thomas, par 5° 28' lo g. E., 1° 24' lat. N. : 18 kil. sur 10 ; 10,000 hab. Ch.-l., San-Antonio. Plusieurs ports ; — 2° une des îles de la Sonde, par 102° 55' long. E., 6° 36' lat. N. Ch.-l., Samadang.

PRINCE-DE-GALLES (île du). *Voy.* GALLES (île du Prince de).

PRINCE-EDOUARD (île du), dite aussi île *Saint-Jean*, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe Saint-Laurent, au N. de la Nouvelle-Ecosse, par 64° 15'-66° 11' long. O., 45° 56'-47° 5' lat N. : 195 kil. sur 60 ; 28,000 hab. Ch.-l., Charlotte's-town. Beaucoup de baies et ports. Climat sain, sol fertile. — Cette île appartenait jadis à la France : elle fut cédée aux Anglais avec le Canada ; elle forme auj. un gouv.

divisé en 3 comtés, qui contient, outre l'île du Prince-Édouard, les îles de Cap-Breton et de la Madeleine.

PRINCE-GUILLAUME-HENRI (île du), ou *Ile Mathias*, en Polynésie, par 147° 10' long. E., 1° 32' lat. N.: 130 kil. de tour. Découverte par Schouten et Lemaire en 1790.

PRINCE-RÉGENT (passe du), bras de mer, dans la partie orient. de la mer Polaire, au S. du détroit de Barrow, par 93° long. O., 73° lat. N.

PRINCES (îles des), *Demonesos*, dans la mer de Marmara, par 26° 47' long. E., 40° 50' lat. N.: il y en a 9 dont 4 habitées; 5,000 hab. Beau climat.

PRINCESSE-ROYALE (îles de la), archipel de l'Amérique du Nord, sur la côte N. O., par 51° 20'-53° lat. N.; 125 kil. sur 32.

PRINCEZA-DA-BEIRA. *Voy.* CAMPANHA.

PRINCIPAT. On nomme ainsi dans l'histoire romaine la période qui comprend les trois premiers siècles de l'emp., d'Auguste à Dioclétien (de 29 av. J.-C. à 287 de J.-C.), parce que, pendant toute cette époque, les empereurs n'eurent d'autre titre officiel que celui de *prince* (*princeps*). Dioclétien le remplaça par celui d'auguste, qui était déjà employé précédemment, mais sans avoir un sens bien précis.

PRINCIPAUTÉS CITÉRIEURE et ULTÉRIEURE, deux prov. du roy. des Deux-Siciles, dans le roy. de Naples, la première sur la mer Tyrrhénienne et au S., la seconde dans les terres, plus au N., et située au S. du Sannio, mais toutes deux ayant au N. la Basilicate. La 1re a 6,120 kil. carrés et 445,000 hab.; ch.-l., Salerne. La 2e a 4,820 kil. carrés et 384,000 hab.; ch.-l. Avellino. Plusieurs rivières: Sarno, Silaro, Calore, Ofanto, etc. Dans la Pr. Citérieure, le climat est très doux, mais insalubre; dans l'Ultérieure, le climat est moins chaud et plus sain. Sol sablonneux et pourtant productif: gros bétail, buffles et abeilles. On nomme souvent la 1re de ces provinces *principauté de Salerne*; elle répond à une partie de la *Campanie* et de la *Lucanie* des anciens; la 2e comprend une partie de l'ancien *Samnium*.

PRINGLE (J.), né dans le comté de Roxburgh en 1707, mort en 1782, professa la philosophie à Édimbourg, devint médecin en chef des hôpitaux et premier médecin des armées, puis s'établit à Londres, et fut nommé premier médecin du duc de Cumberland et du roi. Ses ouvrages sont encore fort estimés; ce sont: des *Expériences sur les substances septiques et anti-septiques*, etc.; des *Observations sur les maladies des armées*.

PRIOR (Matth.), poëte et diplomate anglais, né en 1664, mort en 1721, était le fils d'un menuisier de Londres. Le comte de Dorset, son protecteur, le présenta à la cour, et Prior fut successivement secrétaire d'ambassade à La Haye (1690), au congrès de Ryswyk (1697), à la cour de France; remplit plusieurs négociations secrètes, vint de nouveau à Versailles avec Bolingbroke en 1712, et, après le départ de ce seigneur, garda, jusqu'en 1715, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire. De retour en Angleterre, il fut mis en prison, comme suspect d'avoir agi en faveur du prétendant, et y resta 2 ans; puis il se retira à sa terre de Downhall. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres, 1733, 5 vol. in-12. On y trouve peu d'imagination, mais beaucoup de correction, de facilité, d'esprit et d'art (elles ont été traduites en français par l'abbé Yart). Prior chante le plus souvent des sujets nationaux (les victoires de Blenheim, de Ramillies, etc.); on remarque aussi les deux poëmes intitulés: *Histoire de l'âme*, et *Salomon* ou *Vanité du monde*.

PRIPET, PRZIPETS ou PRIPIAT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Volhynie, coule au N. E., puis à l'E., sépare le gouv. de Grodno de celui de Minsk, traverse les immenses marais de Pinsk, qu'on nomme quelquefois *marais du Pripet*, se dirige ensuite au S. E., entre dans le gouv. de Kiev, et se jette dans le Dniepr, après 630 kil. de cours. Affluents principaux: le Vijovka, le Styr, l'Ouj, la Pina, le Morotch et le Plitch.

PRISCIEN, *Priscianus*, grammairien latin, natif de Césarée, tenait à Constantinople, en 525, une école fameuse. Son principal ouvrage est sa *Grammaire* (en 18 liv. et en latin), Venise, 1470: elle a été la base de l'enseignement jusqu'à la renaissance des lettres. Ses œuvres complètes ont été publiées par Krehl, Leipsick, 1819-20, 2 vol. in-8.

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol, de noble famille, renouvela les doctrines des Manichéens et des Gnostiques, en y ajoutant de nouvelles erreurs; il prétendait que l'âme humaine est de même nature que la divinité, que le démon n'avait pas été créé, etc. Il tenta en vain de se justifier à Rome, près du pape Damase, qui lui refusa audience; fut cité par l'empereur Maxime à comparaître au concile de Bordeaux, et, ayant formé appel à César, fut conduit à Trèves. Il y fut condamné à mort et exécuté en 384.

PRISCINIANUM, ville de Gaule, auj. BRIGNAIS.

PRISREND ou PERSERIN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 118 kil. S. E. de Scutari; 16,000 hab. Château. Evêché catholique. Manufacture d'armes. — Elle a été bâtie, à ce qu'on croit, près de l'emplacement d'*Ulpianum* ou *Justiniana secunda*.

PRISTINA, *Vicianum*, ville de Servie, sur un affluent de l'Ibar, à 125 kil. S. O. de Nissa; 12,000 hab. Evêché catholique. Palissades flanquées de tours; mosquées, bazars.

PRIVAS, ch.-l. du dép. de l'Ardèche, à 606 k. S. E. de Paris; 4,219 h. La ville est dans une position pittoresque, sur un coteau, près du confluent de l'Ouvèze et du Mézayon. Tribunal de 1re instance; école normale primaire. Vieux château; filature; commerce de soie et de cuirs. Vins, mûriers, beurre, fromages, châtaignes, truffes, etc. Gibier et porcs. Louis XIII assiégea et prit cette ville en 1629. — L'arr. de Privas a 10 cant. (Entraigues, Aubenas, Bourg-Saint-Andéol, Chomerac, Privas, Roche maure, Saint-Pierreville, Villeneuve-de-Berg, Viviers et la Voulte), 102 comm. et 112,443 hab.

PRIVERNUM, auj. *Piperno*, ville du Latium, chez les Volsques, près de l'Amasène, sur une mont., à l'E. d'Antium, prit part à une foule de guerres contre les Romains et fut prise plusieurs fois (la dernière en 328 av. J.-C. par Plautius Decianus).

PRIZZI, ville de Sicile (Palerme), à 17 kil. S. E. de Corleone; 7,500 hab.

PROBUS, *M. Aurelius Valerius Probus*, empereur romain, natif de Sirmium en Pannonie, parvint aux premiers grades sous Aurélien et Tacite, fut proclamé en 276, repoussa les Sarmates, battit les Isaures, pacifia l'Egypte, la Gaule, défit les tyrans Saturninus, Bonose, Proculus, entra en triomphe à Rome en 281, puis, pour occuper l'oisiveté des légions, leur imposa des travaux d'utilité publique, rendit aux coteaux de la Gaule la vigne qui avait été arrachée par ordre de Domitien, ouvrit des canaux de desséchement en Pannonie, etc. Il inspectait en personne les travaux qu'il faisait faire à Sirmium, lorsque les soldats, irrités par sa sévérité, s'insurgèrent et l'égorgèrent (282). Cet empereur mérita par ses vertus le surnom de *Probus*.

PROBUS (Æmilius), grammairien latin du IVe siècle, qui vivait du temps de Théodose, passe pour être le véritable auteur des *Vies* attribuées généralement à Cornelius Nepos.

PROCACCINI (Hercule), dit l'*Ancien*, peintre, né à Bologne en 1520, mort en 1591, ouvrit à Milan avec ses fils une école de peinture célèbre. — On connaît de la même famille: 1° Camille, son fils aîné, né en 1540, mort en 1626, auteur d'un *Jugement dernier* (à Reggio), d'un *David jouant de la harpe*, et un des plus féconds, des plus grands ar-

listes du temps; il fut le rival des Carrache; — 2° Jules-César, frère de Camille, né en 1548, mort en 1626, le plus grand peintre de cette famille; — 3° Charles-Antoine, le plus jeune des fils d'Hercule, paysagiste et peintre de fleurs, de fruits; — 4° Hercule le jeune, neveu des précédents, né en 1596, mort en 1676, habile aussi, mais dont la manière se ressent de la décadence de l'art; — 5° André, né à Rome en 1667, mort en 1734, qui fut employé par Clément XI, puis par le roi d'Espagne.

PROCAS, roi d'Albe (817-796 av. J.-C.), fut père de Numitor et d'Amulius, qui, après sa mort, se disputèrent le trône.

PROCIDA (île), *Pithécuse*, puis *Prochyta* chez les anciens, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. du roy. de Naples, entre l'île d'Ischia et le continent: 10 kil. de tour; 7,000 hab. Ch.-l., Procida, sur la côte S. E. Air sain, sol fertile, fruits exquis.

PROCIDA (J. DE), gentilhomme napolitain, né vers 1225 dans l'île de Procida, s'acquit par son habileté comme médecin la faveur de l'empereur Frédéric II, de Conrad IV, de Mainfroi, qui le comblèrent de biens et l'élevèrent aux dignités. S'étant vu dépouillé par Charles d'Anjou (après la mort de Conradin), il résolut de faire passer la couronne sur la tête de Pierre III, roi d'Aragon, et ourdit avec un art et des peines infinies une vaste conspiration contre Charles en 1282, provoqua le massacre connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*, et enleva la Sicile aux Français. Il devint depuis le conseiller fidèle des princes aragonais de Sicile et mourut très vieux.

PROCLES, roi de Sparte, fils d'Aristodème, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse. Il régna conjointement avec son frère Eurysthène à partir de l'an 1186 av. J.-C. Ses descendants prirent de lui le nom de *Proclides*. On les nomme aussi *Euryponlides*, d'Eurypon, un des success. de Proclès.

PROCLIDES. *Voy.* PROCLES.

PROCLUS, surnommé *Diadochus* (c.-à-d. successeur), philosophe néoplatonicien, né en 412 à Xanthe en Lycie, selon les uns; à Byzance, suivant son biographe Marinus; alla de bonne heure étudier à Alexandrie, vint à l'âge de 20 ans dans Athènes, où il eut pour maîtres Plutarque, fils de Nestorius, et Syrianus, compléta son instruction par des voyages, succéda, vers 450, à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes (d'où son surnom de *Diadochus*), et attira un grand nombre d'auditeurs. Il mourut en 485. Proclus était également versé dans la philosophie, dans les mathématiques et dans la jurisprudence. Dans la philosophie, il associait aux doctrines de Platon celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, et il cherchait à relever le paganisme par des explications allégoriques ou mythiques. Il disait que le philosophe est l'hiérophante ou le prêtre de la nature entière, et il célébrait à la fois dans ses hymnes les divinités des nations les plus diverses. Cependant, il combattit avec violence le christianisme. Initié aux pratiques de la théurgie, il donnait dans un mysticisme exalté, plaçait la révélation au-dessus de la science, et substituait à la raison l'extase et la foi (*pistis*). Il accordait une réalité substantielle aux *idées* de Platon. Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages dont la plus grande partie est perdue: les principaux de ceux qui restent sont: des *hymnes* (dans les *Analecta* de Brunck); des traités de la *Providence*, de la *Liberté* et du *Mal* (dont il n'existe que la traduction latine par Guill. de Mœrbeka); *Institutions théologiques*, *Théologie platonicienne*; des *Commentaires* sur le *Timée* (incomplet), sur le *Premier Alcibiade*, sur le *Parménide*, sur la *République* (quelques fragments), sur le *Cratyle*; des traités du *Mouvement*, de la *Sphère*; des *Positions astronomiques*; des *Scholies sur Euclide*. Il n'existe aucune édition complète des *Œuvres* de Proclus. La *Théologie platonicienne* et les *Institutions théologiques* ont été publiées à Hambourg, gr.-lat., 1618. M. Cousin a publié en 6 vol. in-8, 1819-27, plusieurs de ses ouvrages inédits: les traités de la *Providence*, de la Liberté et du *Mal*, ainsi que les *Commentaires* sur le *Premier Alcibiade* et le *Parménide*, etc. Marinus, disciple de Proclus, a écrit sa *Vie*; c'est un tissu de merveilles. On doit à Burigny une *Vie de Proclus*. M. Berger a donné une excellente thèse sur Proclus (Paris, 1840).

PROCLUS (saint), patriarche de Constantinople (434-446), fut lié avec saint Jean Chrysostôme, dont il fit transférer les cendres à Constantinople, combattit Nestorius, et jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur Théodose II. On le fête le 24 octobre. On lui a par erreur attribué quelques-uns des écrits de Proclus le néoplatonicien.

PROCLUS, chimiste, brûla en 515 la flotte de Vitalien, avec des flèches enduites d'une composition inconnue, dite *soufre vif*, et qui peut-être n'était autre que le feu grégeois (Ce feu pourtant ne fut un peu connu que vers 668).

PROCONESE, *Proconesus*, auj. *Marmara*, île de la Propontide, au N. E. de Cyzique, était ainsi nommée à cause du grand nombre des daims (en grec *prox*) qu'elle nourrissait, et doit son nom moderne à l'abondance de ses marbres.

PROCONSUL, de *pro consule*, magistrat romain faisant fonction de consul en certaines provinces. Le premier proconsul fut T. Quinctius Barbatus, en 464 av. J.-C. Sous la république, ce fut longtemps un consul sortant de charge; sous l'empire, c'était presque toujours un personnage étranger au consulat. En droit, il ne devait y avoir au plus que deux proconsuls, comme il n'y avait que deux consuls, et la durée du proconsulat ne pouvait dépasser un an; mais on finit par augmenter le nombre des proconsuls et par prolonger la durée de leurs fonctions. César fut nommé pour 5 ans proconsul en Gaule; Pompée reçut pour 3 ans le proconsulat des mers. Les proconsuls donnèrent trop souvent l'exemple des concussions, des cruautés et d'une morgue sans égale: leur nom est auj. proverbial en ce sens.

PROCOPE, historien grec, de Césarée en Palestine, tint école de rhétorique à Constantinople, suivit Bélisaire comme secrétaire en Asie, en Afrique, en Italie, devint sénateur et préfet de Constantinople en 562, et mourut vers 565. On croit qu'il était chrétien. On lui doit 1° une *Histoire de son temps*, en 8 livres, où il fait le plus grand éloge de Justinien et des personnes de sa cour; 2° l'*Histoire anecdote* (c.-à-d. inédite ou secrète), dans laquelle il désenchante le lecteur sur le compte de Justinien, de Bélisaire, et surtout de l'impératrice Théodora, qu'il avait loués précédemment; 3° six *Discours sur les monuments* élevés par Justinien. Tous ces ouvrages sont extrêmement précieux pour qui cherche les faits et non les jugements qu'en porte Procope. Les *Œuvres* de Procope (grec-lat., 2 vol. in-fol., 1662 et 63), font partie de la Byzantine. Martin Fumée a trad. en franç. les 8 livres d'*Histoire* et les 6 livres des *Monuments*, Paris, 1587, in-fol.

PROCOPE DE GAZA, théologien et rhéteur grec, qui vivait vers 520, a laissé, entre autres écrits, une *Explication des Proverbes de Salomon*, un *Commentaire sur Isaïe*, des *Scholies sur les Rois* et sur *les Paralipomènes*, etc.

PROCOPE *le Grand* ou *le Tondu*, et PROCOPE *le Petit*, fameux chefs hussites, commandaient l'un aux Taborites, l'autre aux Orphanites. Le premier avait été aide-de-camp de Ziska; souvent il eut le second sous son commandement. Parmi ses incursions en Allemagne il faut remarquer surtout celle de 1430: il emmena un butin immense. En 1431 il remporta la victoire de Tauss sur les troupes de l'empire. Son aspect seul faisait fuir l'ennemi. En

1433, il parut au concile de Bâle. En 1434, enfin, après la séparation des Utraquistes, qui diminuait de beaucoup leurs forces, les deux Procopes furent défaits et tués à Bœhmischbrod.

PROCOPE COUTEAU (Michel COLTELLI, dit), médecin né à Paris en 1684, d'une famille noble de Palerme, mort en 1753, fut destiné à l'état ecclésiastique, embrassa la médecine, mais ne pratiqua guère et fit quelques pièces de théâtre (*Arlequin Balourd*, *l'Assemblée des Comédiens*, *les Fées*, *Pygmalion*, *la Gageure*, *les Deux Basiles*), et beaucoup de pièces fugitives. — Son père, Fr. Procope, avait établi à Paris, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, sous le nom de *Café-Procope*, le premier établissement de *ce genre*; ce café fut longtemps le rendez-vous des gens de lettres.

PROCRIS, épouse de Céphale. *Voy.* CÉPHALE.

PROCRUSTE, fameux brigand de l'Attique, faisait étendre ses hôtes sur un lit de fer, leur coupait l'extrémité des jambes lorsqu'elles dépassaient le lit, et, à l'aide de cordes, allongeait les jambes de ceux qui les avaient plus courtes jusqu'à ce qu'elles atteignissent la longueur du lit. Thésée délivra la terre de ce monstre.

PROCULÉIENS, école de jurisconsultes romains, devait son nom à Sempronius Proculus ou Proculéius, savant jurisconsulte, élève de Labéon, qui vivait sous Néron; elle avait pour antagonistes les *Sabiniens* ou *Cassiens*. Ce qui la caractérise, c'est sa physionomie philosophique et stoïcienne: elle n'admettait comme base du droit que les principes éternels de la raison, ne marchait que par déductions sévères et absolues, et tendait, comme les *stoïciens*, à regarder toutes les contraventions à la règle comme égales. Elle n'en rendit pas moins de grands services à la jurisprudence.

PROCULUS, jurisconsulte. *Voy.* PROCULÉIENS.

PROCURATEURS, fonctionnaires romains envoyés par l'empereur: 1° dans les provinces sénatoriales pour y administrer les domaines propres du prince; 2° dans les provinces impériales considérables, pour y lever les impôts et régir les finances, et dans les provinces impériales moins importantes pour les gouverner à la place d'un propréteur. La Judée avait des procurateurs.

PROCUSTE. *Voy.* PROCRUSTE.

PRODICUS, sophiste d'Iulis, dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, tint école d'éloquence à Athènes, vers 430 av. J.-C., et n'eut de rival que Gorgias. Il mourut après Socrate. Il n'existe de ses ouvrages qu'un fragment ou analyse d'une harangue contre la crainte de la mort (dans l'*Axiochus de Platon*). C'est de lui qu'est l'apologue d'Hercule sollicité à la fois par le Vice et la Vertu.

PRŒTIDES, filles de Prœtus, ayant osé se comparer à Junon, furent frappées de délire: elles se crurent métamorphosées en génisses. Mélampe seul put les guérir: il exigea pour prix de cette cure les deux tiers du royaume d'Argos.

PRŒTUS, roi d'Argos, fils d'Abas et frère puîné d'Acrisius. Ennemi mortel d'Acrisius, il lui disputa le trône à la mort de son père, et l'occupa un instant; mais enfin il en fut chassé et se retira à la cour d'Iobate, roi de Lycie, dont il épousa la fille Sthénobée. Revenu ensuite en Grèce, il fit la guerre à son frère, conquit une partie de l'Argolide, et enfin s'empara de Tirynthe où il régna jusqu'à la fin de ses jours. Il eut de Sthénobée trois filles nommées Prœtides, et un fils appelé Mégapenthe. On place son règne de 1498 à 1462 av. J.-C.

PROGNÉ, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Térée ayant fait violence à Philomèle, et lui ayant arraché la langue afin qu'elle ne pût raconter son crime, Progné, qui en fut néanmoins instruite, égorgea le fils qu'elle avait eu de lui et le lui fit manger dans un festin. Les Dieux la métamorphosèrent en hirondelle.

PROMÉTHÉE, un des Titanides, avait pour père Japet, et pour mère Clymène ou la Terre. Suivant les uns, il fit l'homme d'argile et l'anima avec le feu du ciel qu'il avait dérobé; selon d'autres, Jupiter ayant privé les hommes de l'usage du feu, Prométhée ravit le feu céleste au soleil et le rendit aux hommes. Jupiter, pour empêcher les hommes d'être les rivaux des dieux, créa Pandore et l'envoya, munie de sa boîte fatale, à Prométhée; mais celui-ci, soupçonnant un piége, ne voulut pas la recevoir. Épiméthée, son frère, fut moins prudent, et la boîte ouverte laissa s'échapper la nuée des maux sur l'univers. En punition de l'audace qu'il avait eue de rivaliser avec les dieux en créant l'homme, Prométhée fut lié par ordre de Jupiter sur le Caucase, où un vautour lui rongeait le foie, qui toujours renaissait; Hercule vint enfin le délivrer. Eschyle, auteur d'une trilogie de *Prométhée*, peint ce personnage sous les traits d'un civilisateur.

PRONECTUS, ville de Bithynie, auj. KARAMOUSSAL.

PRONIA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Riazan qu'elle arrose, ainsi que celui de Toula, et tombe dans l'Oka, après 225 kil. de cours.

PRONY (Gaspard RICHE, baron de), ingénieur et mathématicien, né en 1755, à Chamelet près de Lyon, mort en 1839, étudia à l'École des ponts et chaussées, concourut en 1787 à la construction du pont Louis XVI, fut choisi en 1793 par la Convention pour composer de nouvelles tables logarithmiques suivant le système décimal, fut nommé professeur de mécanique à l'École polytechnique dès la fondation, puis directeur de l'École des ponts et chaussées; fit de 1803 à 1812 d'importants travaux en Italie, améliora les ports de Gênes, Ancône, Venise, tenta le dessèchement des Marais Pontins; s'occupa aussi avec succès de prévenir les débordements du Rhône (1827), et reçut en récompense le titre de baron (1828). Prony était membre de l'Académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont: *Architecture hydraulique*, 1790-1796, 2 vol. in-4; *Mécanique philosophique*, 1800; *Cours de Mécanique concernant les solides*, 1813; *Description hydrographique et historique des Marais Pontins*, etc.

PROPAGANDE ou *Congrégation pour la propagation de la foi catholique*, établissement fondé à Rome en 1622 par Grégoire XV, et composé de 13 cardinaux, trois prélats et un secrétaire. Elle a la direction des missionnaires, et de tout ce qui peut intéresser l'extension de la foi chrétienne. A cette congrégation a été joint par Urbain VIII le séminaire apostolique, dit *Collége de la Propagande*, grande pépinière de missionnaires, et rendez-vous de séminaristes géorgiens, persans, nestoriens, jacobites, melchites, coptes, abyssins et arméniens.

PROPERCE, *Sextus Aurelius Propertius*, poëte érotique, né à Mevania (Ombrie), vers 52 av. J.-C., était fils d'un proscrit qui périt victime des guerres civiles. Il étudia légèrement le droit à Rome et fut destiné au barreau, mais il préféra la poésie. Il acquit l'amitié de Mécène, qui le chargea de composer une épopée à la gloire d'Auguste; mais, peu fait pour un genre si élevé, il ne composa guère que des élégies, et immortalisa dans ses vers sa maîtresse Cynthie. Properce est plein de feu, de vivacité, mais la multitude des comparaisons, des métaphores, des allusions savantes fatigue le lecteur et le rend très difficile à lire. Ses *Élégies* forment 4 livres; elles ont été publiées pour la première fois à Rome en 1472. La meilleure édition est celle de Lachmann, 1816, in-8 (qu'avaient précédée les éditions de Brouckhusius, 1702; Burmann, 1780; Kuinœl, 1805). Les *Élégies* ont été traduites en prose par Delongchamps, 1772 et 1801, La Houssaye, 1785, J. Genouille, 1834 (dans la *Bibliothè-*

que latine-française de Panckoucke) ; en vers par Mollevaut, 1821 ; par Denne-Baron, 1825.

PROPHÈTES. Il y en avait beaucoup en Judée. Leurs prophéties roulaient le plus souvent sur les événements politiques, sur l'avenir de la Judée et des états voisins, sur le Messie et sur sa venue. On distingue les prophètes juifs en deux classes, ceux qui ont laissé des écrits, ceux qui n'en ont pas laissé. Les premiers se divisent en grands et petits prophètes ; les grands sont Isaïe, Jérémie, Daniel, Ézéchiel, auquel on joint Baruch, son élève. Les petits sont : Osée, Joel, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie ; en tout dix-sept. — On compte aussi en Judée cinq prophétesses, Sara, Rebecca, Marie sœur de Moïse, Debora, Holda. — L'histoire sainte fait mention d'un grand nombre de faux prophètes ; ils pouvaient quelquefois dire la vérité, mais ils étaient inspirés par Baal, et non par le vrai Dieu.

PROPIAC (GIRARD, chevalier de), noble bourguignon, né vers 1760, mort en 1823, servit dans l'armée des princes, revint en France sous le consulat, et fut nommé archiviste du dép. de la Seine. Il a laissé un grand nombre de compilations, la plupart sous le titre de : *Beautés de l'histoire* (titre renouvelé de Durdent) ; le *Plutarque français*, 1813 ; *Dictionnaire d'émulation*, 1820, et plusieurs traductions de l'allemand, parmi lesquelles celle de l'*Histoire de Gustave Wasa*, d'Archenholtz, et celle des *Nouveaux contes moraux* d'Auguste Lafontaine.

PROPONTIDE, *Propontis*, auj. *mer de Marmara*, petite mer unie à l'Égée par l'Hellespont, au Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace, doit son nom à sa position en avant (*pro*) de cette dernière mer.

PROPRÉTEUR, de *pro prætore*, magistrat romain faisant fonctions de préteur ; c'était tantôt un préteur dont on prolongeait la magistrature, tantôt un personnage qui n'avait jamais géré la préture. Ce dernier cas fut fréquent sous l'empire. Comme le préteur, il avait six licteurs.

PROSCRIPTIONS. Le premier à Rome, Sylla proscrivit des citoyens et dressa des tables de proscrits. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide imitèrent cet exemple. Les dénonciateurs, les meurtriers, recevaient en récompense une partie des biens de la victime ; et l'avidité, plus que la vengeance, prolongea le cours de ces assassinats. Les noms des proscrits étaient affichés au coin des rues, dans les places, sur des listes qu'on appela *tables de proscriptions*.

PROSERPINE, en grec *Perséphoné*, fille de Cérès, femme de Pluton et déesse des enfers. Dans sa jeunesse, elle cueillait des fleurs dans la vallée d'Enna (en Sicile), lorsque Pluton la vit et l'enleva pour l'épouser. Cérès la chercha par toute la terre, et quand elle l'eut enfin trouvée, il fut décidé par Jupiter que Proserpine ne lui serait rendue que si elle n'avait encore rien mangé aux Enfers ; or, elle avait sucé des pépins de grenade, et Ascalaphe, qui l'avait vue, le révéla. Pirithoüs et Thésée descendirent aux enfers pour ravir Proserpine à Pluton, mais ils échouèrent dans cette criminelle tentative. On ne donne point d'enfants à Proserpine. Son culte était surtout répandu en Sicile, et elle y partageait les adorations avec Cérès, sa mère. Du reste, elle a, comme divinité, de grands rapports avec Cérès, Junon, Vénus et Diane, et souvent on l'a identifiée avec ces déesses : de là ses noms d'Hécate, de *Juno inferna*. On en fait aussi une des divinités cabiriques. On la représente ordinairement sous la figure d'une belle femme, assise près de son époux sur un trône d'ébène, l'air morne, et tenant à la main un pavot, symbole de l'éternel assoupissement.

PROSPER (saint), né en Aquitaine en 403, mort vers 463, cultiva les lettres avec succès ; il vint à Rome dénoncer au pape les progrès du semi-pélagianisme et écrivit beaucoup contre cette hérésie. Il composa contre elle un poëme latin : *les Ingrats* (désignant ainsi les semi-pélagiens, qui se montraient *ingrats* en ne reconnaissant pas la grâce divine). On a aussi de lui une *Chronique* estimée. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Rome, 1752, et de Paris, 1750. Le poëme contre les *Ingrats* a été traduit en prose par Lequeux, Paris, 1762 ; en vers par Lemaistre de Sacy, 1646. L'église célèbre la fête de saint Prosper le 25 juin.

PROSPER TIRO, Gaulois et peut-être Aquitain, est auteur d'une *Chronique* abrégée de celle de saint Prosper, où l'on trouve des traces de semi-pélagianisme ; elle se trouve imprimée à la suite de la *Chronique* de saint Prosper.

PROSZNA, riv. qui prend sa source dans la régence d'Oppeln (Silésie prussienne), à 13 kil. N. E. de Rosenberg, sépare la prov. prussienne de Posen et la prov. russe de Pologne, coule au N. O., et tombe dans la Warta, après un cours de 160 kil.

PROSZNITZ ou PROSTIEGOW, ville des États autrichiens (Moravie), à 16 kil. S. O. d'Olmütz ; 5,300 hab. Drap, toile, eau-de-vie.

PROTADE (saint), évêque de Besançon, mort en 624, était un des plus savants prélats du temps, et fut souvent consulté par Clotaire II.

PROTAGORAS, sophiste d'Abdère (489-408 av. J.-C.), avait été portefaix dans sa jeunesse ; il devint disciple de Démocrite, tint école de *musique* (c'est-à-dire rhétorique, poésie, grammaire), près d'Abdère d'abord, puis dans Athènes (vers 422), fit le premier payer ses leçons et devint fort riche, parcourut les principales villes de la Grèce, la Sicile, la Grande-Grèce, fit des lois pour Thurium, puis revint habiter Athènes ; accusé d'impiété par les Athéniens, il s'enfuit sur une barque et périt en mer. Il avait écrit sur la rhétorique, la physique, la politique, mais tous ses écrits furent brûlés par ordre des magistrats d'Athènes. Protagoras fut un des plus dangereux sophistes : il disait que *l'homme est la mesure de toutes choses*, que l'on peut sur toute question plaider également le vrai et le faux, que tout est arbitraire et dépend des caprices de l'homme : lois, vertu, vérité ; qu'on ne peut savoir s'il y a des dieux ou s'il n'y en a pas, etc. Platon, dans le *Théétète*, a réfuté ce sophiste. Le même philosophe a donné le nom de *Protagoras* à un de ses dialogues.

PROTAIS (saint), et saint GERVAIS, tous deux fils de saint Vital, subirent le martyre au Ier siècle. Saint Ambroise trouva leurs corps à Milan en 386. Au rapport de saint Ambroise, un aveugle, nommé Sévère, recouvra la vue en touchant le brancard qui portait leurs reliques. On les fête le 19 juin.

PROTÉ, une des îles Stéchades, est auj. *Porquerolles*, une des îles d'Hyères.

PROTECTEUR, était jadis le titre officiel du régent en Angleterre. Le duc de Bedford fut protecteur d'Angleterre sous Henri VI ; le duc de Glocester (Richard III) le fut sous Edouard V. Cromwell se fit décerner ce titre. Richard, son fils, eut aussi le protectorat quelques mois. Depuis la restauration de 1660, ce titre n'a plus été donné aux régents en Angleterre. — Quelques autres princes ont pris le titre de protecteur relativement à des états étrangers qu'ils soumettaient à leur influence en attendant qu'ils en fissent des provinces de leur empire : c'est ainsi que Napoléon s'intitulait Protecteur de la Confédération du Rhin.

PROTÉE, *Proteus*, dieu marin, fils de Neptune et de Phénice, avait la garde des troupeaux marins de son père ; il savait l'avenir, mais il ne le révélait que par force ; pour échapper à ceux qui le pressaient de questions, il changeait de forme à volonté (*Voy.* Virgile, *Géorg.*, liv. IV). Les philosophes voient dans la fable de Protée l'image de la nature, à laquelle il faut faire violence pour lui arracher ses secrets. — Protée est aussi le nom d'un

ancien roi d'Egypte, dont on place le règne vers 1280 av. J.-C., et qui, suivant une tradition opposée à celle d'Homère, reçut Hélène et Pâris que la tempête avait jetés sur les côtes d'Egypte, retint la princesse adultère et la rendit à Ménélas, après la prise de Troie.

PROTESILAS, roi d'une partie de la Thessalie, était fils d'Iphiclus et oncle de Jason. Appelé à l'expédition contre Troie, il quitta Laodamie, sa femme, bien que n'étant marié que de la veille, et eut la gloire de mettre le pied le premier sur le rivage asiatique, mais il fut tué aussitôt.

PROTESTANTS, nom donné aux Luthériens, parce qu'ils *protestèrent*, en 1529, contre la seconde diète de Spire, qui avait apporté des restrictions à la liberté de conscience accordée par la première diète de Spire tenue en 1526. Les Protestants diffèrent des Catholiques, principalement en ce qu'ils n'admettent d'autre autorité que celle de l'Evangile et de la raison individuelle, rejetant le pouvoir du pape et celui des conciles ; ils réprouvent le culte des saints, les reliques, les images, le purgatoire, les indulgences, la confession, etc. *Voy.* LUTHÉRIENS.

PROTOGÈNE, peintre grec, vivait à Rhodes vers 336 av. J.-C. Apelle fut le premier à ouvrir les yeux de ses concitoyens sur son mérite. Démétrius Poliorcète, faisant le siége de Rhodes, ordonna de respecter le faubourg où Protogène travaillait. Ses ouvrages principaux étaient des portraits de Cydippe, Tlépolème, Antigone, Alexandre, et surtout le beau tableau du *chasseur Jalyse*, fondateur de Rhodes. Ce chef-d'œuvre périt à Rome dans un incendie du temple de la Paix.

PROTONOTAIRES APOSTOLIQUES, collége de *douze notaires*, secrétaires de la chancellerie romaine, institués par Clément I pour écrire la vie des martyrs, assister aux canonisations, etc.

PROTOPAPE, *Protopapas*, nom que les Grecs donnent aux premiers de leurs prêtres : leurs prêtres mêmes se nomment *papas*. — Ce titre s'est conservé à Messine en Sicile et à Corfou, pour désigner un prélat ecclésiastique.

PROTOSYNCELLE, c.-à-d. le 1er des syncelles, *1er domestique* du palais patriarcal de Constantinople, était comme le vicaire du patriarche. Les autres églises épiscopales avaient aussi des syncelles et par suite un protosyncelle, mais alors il fallait ajouter à son titre le nom spécial de l'église. Le protosyncelle était un des premiers dignitaires ecclésiastiques de Constantinople.

PROUDHON (J.-B.-Victor), doyen de la faculté de droit de Dijon, né dans le dép. du Doubs en 1758, m. en 1838 à Dijon, suivit d'abord le barreau, et fut, lors de la réorganisation des écoles, nommé professeur, puis doyen à la faculté de Dijon. Il perdit momentanément ce dernier titre en 1815, lors de la seconde restauration, à raison de ses opinions libérales ; mais aucun de ses collègues n'ayant voulu accepter le décanat, l'ordonnance de révocation fut rapportée un an après. Il partagea son temps entre les fonctions du professorat et la composition d'ouvrages de droit justement estimés. Il a publié : *Cours de droit français*, Dijon, 1810, 2 vol. in-8 ; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-1827, 9 vol. in-8 ; *De la distinction des lieux*, etc., 1833 ; *De la distinction des biens*, publié après sa mort par Curasson, Dijon, 1839.

PROUILLE, monastère de religieuses de l'ordre de saint Dominique, dans le diocèse de Saint-Papoul en Languedoc, à 20 kil. de Carcassonne, fut fondé par saint Dominique en 1206. C'est là que ce saint jeta les fondements de son ordre, en y rassemblant ses 16 premiers disciples. Ce monastère exista jusqu'à la fin du siècle dernier, et eut pour prieures des dames de la plus haute naissance : Eléonore et Madeleine de Bourbon, Jeanne de Lorraine, etc.

PROUST, chimiste français, né en 1755 à Angers, mort en 1826 à Paris, était fils d'un pharmacien et obtint au concours la place de pharmacien de la Salpêtrière. Il alla se fixer à Madrid sur les offres avantageuses du roi d'Espagne, fit de nombreuses découvertes, et réussit à faire triompher, malgré l'opposition de Berthollet, ce grand principe : que *les corps, en se combinant, s'unissent en proportions fixes*. Ruiné pendant la guerre d'Espagne, il revint en France, où Louis XVIII lui fit une pension. Il fut nommé membre de l'Académie des Sciences en 1816. Il a publié plusieurs mémoires qu'on trouve dans les recueils scientifiques du temps, notamment dans le *Journal de physique*. On estime surtout ses recherches sur les hydrates et les sulfures.

PROVÉDITEURS. On nommait ainsi les gouverneurs des provinces dans l'ancienne république de Venise. Il y avait de plus, dans Venise même, le *provéditeur commun*, chargé du soin des bâtiments et d'une partie de la police, et le *provéditeur de la mer*, caissier et payeur de la flotte, chargé de suppléer le capitaine général de la marine.

PROVENCE, *Provincia* des Romains, un des grands gouvernements de la France avant la révolution, avait pour bornes à l'E. le Piémont et le comté de Nice, au S. la Méditerranée, à l'O. le Languedoc, au N. le Dauphiné et le comtat Venaissin. On y distinguait : la Haute-Provence, la Basse-Provence ; celle-ci comprenait 8 sénéchaussées : Aix, Arles, Marseille, Brignolles, Hyères, Grasse, Draguignan, Toulon ; celle-là, 4 : Digne, Sisteron, Forcalquier, Castellane. — La Provence a formé les dép. des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes, la partie orientale de celui de Vaucluse et une petite portion de celui de la Drôme. La Provence est arrosée par le Rhône, la Durance, le Var, le Verdon, la Sorgue et nombre de riv. côtières. A l'E., et surtout au N. E., s'élèvent des mont. Climat et sol varié ; très fertile en beaucoup d'endroits, mais aussi beaucoup de plaines stériles. Vent terrible, dit *mistral*. Lagunes liées à la mer. Du reste, air très salubre. Plantes du Midi : oliviers, citronniers, jujubiers, câpriers, chênes à kermès, etc. ; miel exquis, vers à soie en quantité. Mines de fer, houille, marbre, peu exploitées. Les Provençaux sont vifs, sobres, ingénieux ; ils ont une langue à part, dérivée du latin, et qui est remarquable par sa douceur et son rhythme. Cette langue a été une des premières cultivées au moyen âge, et a produit une littérature assez riche ; c'est la Provence qui a donné naissance aux *troubadours*, auxquels on attribue l'invention de la rime. — Parmi les nombreuses tribus gauloises qui habitaient jadis cette contrée, on remarquait les *Anatilii*, les *Vulgientes*, les *Salyes*, les *Deceates*, les *Suetrii*, etc. Sur la côte, les Phocéens avaient fondé *Massilia* (Marseille) vers l'an 600 av. J.-C., et celle-ci avait répandu autour d'elle de nombreuses colonies. Des différends survenus entre les Massiliens et les Salyes amenèrent dans cette partie de la Gaule les Romains comme alliés des premiers (125 av. J.-C.). Bientôt ils s'y établirent, et donnèrent au pays conquis le nom de *Province romaine*; d'où celui de Provence. La *Province romaine* devint bientôt beaucoup plus grande que la Provence moderne. *Voy.* PROVINCE ROMAINE. Au Ve siècle Euric, roi des Wisigoths, s'empara de tout ce pays. Après la bataille de Vouillé, les Wisigoths cédèrent la Provence à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui seul pouvait la défendre ; ce qui n'empêcha pas les fils de Clovis de la lui enlever. A la mort de Louis-le-Débonnaire (840), elle échut à Lothaire, qui la laissa à un de ses fils, Charles ; elle fit alors partie du royaume de Bourgogne cisjurane. Charles-le-Chauve, qui en était devenu maître, en confia le gouvernement à Boson ; mais celui-ci s'en fit élire roi (879). Sous ses successeurs, la Provence, annexée

à de plus vastes états, eut des comtes particuliers, d'abord bénéficiaires, puis héréditaires. Rodolphe II, déjà roi de la Bourgogne transjurane, joignit à ses possessions en 933 la Bourgogne cisjurane. Ce nouvel état prit le nom de *Royaume d'Arles*, et subsista jusqu'en 1033. Conrad II le réunit alors à l'empire d'Allemagne, tout en laissant à la Provence ses comtes particuliers. L'héritière de ce comté ayant épousé en 1245 Charles d'Anjou, frère de saint Louis, la Provence passa à la maison d'Anjou, et fut longtemps unie au royaume de Sicile. En 1481, à la mort de Charles d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence, Louis XI se prétendit héritier de ce prince, et repoussa les prétentions rivales de René, duc de Lorraine; enfin, Charles VIII, en 1487, réunit définitivement la Provence à la couronne de France. — Louis XVIII, avant de monter sur le trône, portait le titre de comte de Provence.

Souverains de la Provence.

Boson, gouverneur, puis roi, 879
Louis l'Aveugle, 888
Hugues de Provence, 923

Comtes bénéficiaires.

Boson I, 926
Boson II, 948
Guillaume I, 968
Rotbold, 992
Guillaume II, *premier comte propriétaire*, 1008
Geoffroi I, Bertrand I et Guillaume III, 1018

Comtes héréditaires.

Bertrand II, 1063
Etiennette, 1093
Gerberge et Gilbert, 1100
Douce et Raimond Bérenger I (comte de Barcelone), 1112
Bérenger, 1130
Raimond Bérenger II, 1144
Douce II, Alphonse I, Raimond Bérenger III et Sanche, 1166
Alphonse II, 1196
Raimond Bérenger IV, 1209
Béatrix et Charles d'Anjou, *frère de saint Louis, depuis roi de Sicile*, 1245
Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile*, 1285
Robert, *de Naples*, 1309
Jeanne, *de Naples*, 1343
Louis I, *duc d'Anjou, fils de Jean II, roi de France, adopté par Jeanne*, 1382
Louis II, 1384
Louis III, 1417
René, dit *le Bon, duc de Lorraine, puis roi de Naples*, 1434
Charles III, *comte du Maine*, 1480
Louis XI, *roi de France*, 1481
Réunion à la France, 1487

PROVERBES (livre des), un des livres de la Bible dans l'Ancien-Testament, attribué à Salomon, est un recueil de préceptes et de sentences morales.

PROVIDENCE, ville des États-Unis, sur la riv. de Providence, par 41° 51' lat. N., 73° 42' long. E., est avec Newport un des 2 ch.-l. de l'état de Rhode-Island; 22,000 hab. Université, bibliothèque, établissements divers. Tissus de coton et de laine, bijouterie, clouterie, papeterie, raffinerie de sucre, etc. Grand commerce. Elle fut fondée en 1636.

PROVIDENCE (canal de la), détroit qui sépare le Grand banc de Bahama du Petit banc dans l'archipel des Lucayes; il se divise en canal du Nord-Est et canal du Nord-Ouest.

PROVIDENCE (île de la NOUVELLE-), une des Lucayes, à l'O. de celle de Saint-André: 40 kil. sur 16; 5,100 hab. Ch.-l., Nassau.

PROVIDENCE (île de la VIEILLE-), une des Antilles, au S. O. de Serrana, par 82° 56' long. O., 13° 26' lat. N.: 17 kil. sur 8.

PROVINCE ROMAINE (LA), auj. la *Provence* et partie du *Languedoc*, grande prov. des Gaules, fut ainsi nommée parce qu'elle fut longtemps la seule partie de cette contrée qui fût soumise aux armes romaines. Elle était comprise entre la Méditerranée, la Celtique, l'Italie, les Pyrénées, la Garonne et les Cévennes, et avait pour capit. Narbonne. Elle s'agrandit progressivement. Les principaux peuples qui l'habitaient au temps de César furent les *Sardones*, *Atacini*, *Anatilii*, *Salyi*, *Suetrii*, *Vediantii*, *Nerusi*, *Cavares*, *Tricastini*, *Segalauni*, *Volcæ arecomici* et *tectosages*, *Albiœci*, *Vulgientes*, *Vocontii*, *Allobroges*, *Helvii*, *Convenæ* et *Ruteni provinciales*. Sous Auguste, la Province romaine changea son nom en celui de *Gaule Narbonaise*, du nom de sa capitale *Narbo* (auj. Narbonne). L'an 80 de notre ère, la Gaule Narbonaise fut divisée en *Narbonaise* (ch.-l. *Narbo*), et *Viennaise* (ch.-l. *Vienna*); enfin en l'an 360, la Viennaise se subdivisa en *Viennaise* propre (ch.-l. Vienne), et Narbonaise 2e (ch.-l. *Aquæ Sextiæ*, Aix). *Voy.* PROVENCE.

PROVINCES, nom donné par les Romains à presque toutes les contrées sujettes hors de l'Italie méridionale et centrale. La Sicile, la Gaule cisalpine furent les 1res provinces romaines. — Sous l'empire, on distinguait les provinces sénatoriales de celles du prince; celles-ci étaient administrées par des fonctionnaires à la nomination du prince, dits le plus souvent procurateurs, qui cumulaient pour l'ordinaire les pouvoirs civil et militaire. Dans les provinces sénatoriales, au contraire, les gouverneurs, nommés par le sénat, n'avaient que le pouvoir civil. Les gouverneurs des provinces sénatoriales étaient dans les unes des proconsuls, dans les autres des propréteurs: d'où la distinction de *provinces consulaires* et *provinces prétoriennes*.

PROVINCES D'ORDRE. *Voy.* PROVINCIAL.

PROVINCES-UNIES, état fédératif formé en 1579 (par le traité d'Utrecht, aux dépens des 17 prov. qui composaient le cercle de Bourgogne, comprenait 7 prov.: la Hollande, la Zélande, Utrecht, les Gueldres avec Zutphen, l'Over-Yssel, la Frise et Grœningue avec Drenthe, plus divers pays conquis par les Sept-Prov.-Unies, et dits Pays de la Généralité. Primitivement, il n'y avait eu que 5 provinces-unies au lieu de sept, Over-Yssel n'ayant accédé à l'acte d'Utrecht qu'en 1580 et la ville de Grœningue qu'en 1594. La république des Provinces-Unies a cessé d'exister en 1795. *Voy.* HOLLANDE et PAYS-BAS.

PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA (confédération de).

PROVINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA. *Voy.* PLATA.

PROVINCIAL, nom donné, dans les ordres religieux, au supérieur général de toutes les maisons d'un même pays ou d'une même langue, qui formaient une province ou division de l'ordre. Le provincial était subordonné au général.

PROVINS, *Agendicum*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 48 kil. E. de Melun, sur la Voulcie et le Durteint: 6,007 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce; collége communal, société d'agriculture; hôtel-dieu (dans la ville), et au dehors hôpital général fondé par les comtes de Champagne. Tour Saint-Quentin; eaux minérales. Fabriques de cuirs et de droguets. Commerce de blé, grains et farines. Roses d'une espèce particulière employées en médecine, dites *roses de Provins*; conserves de violettes. — Cette ville, qui existait dès le temps de Charlemagne, fut possédée successivement par les comtes de Vermandois, de Blois, de Chartres et de Champagne; elle prospéra sous ces derniers. Elle fut brûlée en 1180, saccagée en 1280; prise par Charles-le-Mauvais en 1361 et 1378, par les Bourguignons (1417), et les Anglais (1432), enfin par Henri IV (1592). — L'arr. de Provins a 5 cantons (Bray-sur-Seine, Donnemarie, Nangis, Provins et Villiers-Saint-Georges), 106 comm. et 51,017 hab.

PROVINS (GUYOT DE). *Voy.* GUYOT.

PROVISEUR (de *providere*, pourvoir), titre d'une dignité de l'ancienne et de la nouvelle Université. Dans l'ancienne, on désignait sous ce titre le supérieur de la Sorbonne et celui du collége d'Harcourt. Le premier, que l'on choisissait toujours parmi les hauts dignitaires du clergé, avait la direction suprême de la Sorbonne, mais ne nommait pas aux chaires vacantes; le second, qui apparte-

nait à la faculté des arts, nommait les professeurs et les boursiers, dirigeait les études et administrait en chef les biens de la communauté. Le collége de Navarre avait aussi un proviseur, mais ce n'était guère qu'un économe. — Dans la nouvelle Université, on donne le nom de proviseurs aux chefs des colléges royaux.

PROVISIONS D'OXFORD, statut provisoire dressé en 1258 par les 24 commissaires du parlement d'Oxford, dit *mad parliament* (parlement enragé), et juré par Henri III et son fils Edouard. Ce statut ordonnait l'observation de la Grande Charte (souvent violée par le roi), l'élection d'un grand-juge national et de quatre chevaliers par comté pour recevoir les griefs des habitants, la convocation régulière du parlement (trois fois par an), etc. L'acceptation par Henri des provisions d'Oxford amena le *gouvernement des* 24; le pape Alexandre IV cassa le statut par une bulle (1261), et le roi rétracta son serment (1262). De là une guerre civile que signalèrent l'arbitrage de saint Louis (1264), les batailles de Lewes et d'Evesham (1264-65), et le triomphe momentané de Leicester. La paix ne fut bien rétablie qu'en 1267, et les Provisions furent abolies.

PROYART (l'abbé), prêtre et principal du collége du Puy avant 1789, émigra, devint conseiller ecclésiastique du prince de Hohenlohe-Bartenstein, revint en France vers 1801, mais fut arrêté et détenu à Bicêtre en 1808 pour avoir écrit en faveur des Bourbons, et mourut peu après à Arras, âgé d'environ 65 ans. On lui doit des ouvrages d'éducation, et des écrits historiques, dictés par des sentiments honorables, mais entachés de partialité. Les plus connus sont: *Louis XVI détrôné avant d'être roi; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, 1808, 5 vol. in-8; l'*Ecolier vertueux*, 1778: le *Modèle des jeunes gens dans la vie de Cl. Lepelletier de Sousy*, 1789.

PRUDENCE, *Aurelius Prudentius Clemens*, poëte latin chrétien, né dans la Tarraconaise (348), fut successivement avocat, juge, gouverneur de quelques villes, employé d'un ordre élevé à la cour d'Honorius, passa la fin de sa vie dans la solitude, la culture des lettres et l'exercice de la piété. On lui doit, outre quelques écrits contre les hérésies, un recueil de *cantiques*, *hymnes* et autres *poésies*, très souvent imprimé (Hanau, 1613, in-8; Amst., chez Dan. Elzevier, 1667, in-12, avec notes d'Heinsius; Cologne, 1701, *Variorum*: Parme, Bodoni, 1789).

PRUDENCE (saint), évêque de Troyes de 840 ou 845 à 861, combattit vivement les Semi-Pélagiens. On le fête le 6 avril.

PRUDHOMME (L.), journaliste et compilateur, né à Lyon en 1752, mort en 1830, fut d'abord commis libraire, puis relieur, vint à Paris vers 1787, s'y fit écrivain politique, publia une foule de pamphlets en faveur de la révolution, fonda le journal démocratique intitulé *les Révolutions de Paris*, fut néanmoins emprisonné en 1793 comme royaliste, s'établit libraire après son élargissement, et publia divers grands ouvrages, notamment une trad. de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4; les *Cérémonies religieuses* de Picard, 1810, 13 vol. in-fol., et une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, 1810-1820, 20 vol. in-8. Il a en outre donné lui-même: *Géographie de la République française*, 1795; *Dictionnaire universel de la France*, 1805; *Histoire des crimes de la révolution*, 1798, etc.

PRUDHON (P.-Paul), peintre, né à Cluny en 1760, mort en 1823, remporta à 18 ans le prix de peinture fondé à Dijon, passa six ans à Rome, 1783-89, eut une vie très orageuse, et mourut du chagrin que lui causa le suicide de sa maîtresse. Son dessin est incorrect, mais sa composition a du charme, et son coloris est fort beau. On admire de lui *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, et un *Christ mourant sur la croix*.

PRUM ou **PRUYM**, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), sur la Prum (affluent de la Saar), à 50 kil. N. O. de Trèves; 1,975 hab. Siége d'une fameuse abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, qui remonte aux Mérovingiens. Elle fut fondée en 721, et agrandie en 761, par le roi Pépin; l'empereur Lothaire I y prit l'habit et y mourut en 855. Les archevêques de Trèves la possèdent depuis le XVI[e] siècle.

PRUNELLI, ch.-l. de canton (Corse), à 31 kil. S. E. de Corte; 300 hab.

PRUSA, nom commun à deux villes de Bithynie: la plus célèbre est l'ancienne Cionte, auj. *Brousse* (*Voy.* ce nom); la deuxième, *Prusa ad Olympum*, était à l'O., au pied du mont Olympe; elle fut bâtie, dit-on, par Annibal.

PRUSIAS I ou *le Boiteux*, roi de Bithynie, 237-192 av. J.-C., fils et successeur de Ziélas, eut des démêlés avec Attale I, roi de Pergame, et la république de Byzance, repoussa les Gaulois qui avaient envahi ses états (200), et mourut en 192 des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége d'Héraclée.

PRUSIAS II ou *le Chasseur*, fils et successeur du précédent, 192-148 av. J.-C., reçut Annibal à sa cour, battit Eumène, roi de Pergame, avec le secours de ce général, puis consentit à le livrer aux Romains, ce qu'Annibal n'évita qu'en s'empoisonnant (183). En 167, il vint à Rome pour solliciter l'alliance de la république, et s'y déshonora par des bassesses d'esclave. De retour dans ses états, il eut une nouvelle guerre avec Pergame, mais fut forcé par les Romains de rendre ses conquêtes (154). Il périt dans une révolte sous les coups de son fils Nicomède II.

PRUSSE (royaume de), *Preussen* en allemand, un des principaux États de l'Europe, est formé de deux parties distinctes et séparées par des pays étrangers: l'une, la vraie Prusse, à l'E., plus grande; l'autre, à l'O. et plus petite. La 1[re] a pour bornes: au N. la Baltique, à l'E. la Pologne et la Russie, à l'O. le Mecklembourg, le Hanovre, etc., au S. le roy. et les duchés de Saxe, plus la monarchie autrichienne (Bohême, Moravie, Silésie, Autriche); la 2[e], dite *grand-duché du Bas-Rhin*, a pour bornes: à l'O. les roy. de Belgique et de Hollande, à l'E. les états de Hanovre, Hesse-Cassel, Nassau, Hesse-Darmstadt, au S. le cercle bavarois du Rhin et la France. Il faut à ces deux parties joindre le canton de Neuchâtel et quelques enclaves. Les deux parties principales ne sont en certains points séparées que par 60 kil.; la surface totale est de 225,000 kil. carrés; la population, d'après le recensement de 1841, est de 14,907,091 hab. Capit., Berlin (354,000 hab.). — Les États prussiens se divisent en 8 grandes prov., subdivisées en 25 gouv. ou régences (non compris le cant. de Neuchâtel). Les gouv. prennent tous le nom de leur ch.-l. (si ce n'est que celui de Potsdam enfermant la capitale, on lui donne pour ch.-l., tantôt Potsdam, tantôt Berlin).

	Provinces.	*Gouvernements.*
Pays à l'E. du Weser.	Brandebourg,	Potsdam ou Berlin. Francfort.
	Poméranie,	Stettin. Stralsund. Cœslin.
	Silésie,	Breslau. Liegnitz. Oppeln.
	Gr.-duché de Posen,	Posen. Bromberg.
	Prusse propre,	Kœnigsberg. Gumbinnen. Dantzick. Marienwerder.
	Saxe,	Magdebourg. Mersebourg. Erfurt.

P. à l'O. du Weser.	Westphalie,	Münster. Minden. Arensberg.
	Province Rhénane.	Cologne. Dusseldorf. Coblentz. Aix-la-Chapelle. Trèves.

La Prusse embrasse des pays très éloignés, très divers, mal liés ensemble, et est presque toute en frontières. En Silésie, en Saxe et vers le Rhin, elle a beaucoup de montagnes (les monts Sudètes, Carpathes, Harz, Thuringerwald, etc.); dans les autres parties, c'est une plaine immense. Le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder et la Vistule l'arrosent, et y reçoivent beaucoup d'affluents. Il s'y trouve, surtout à l'E., beaucoup de lacs, d'étangs, et deux grandes lagunes, dites Kurische-Haff et Preussische-Haff. Divers canaux font communiquer ensemble l'Elbe, l'Oder et la Vistule. La mer baigne environ 500 kil. de côtes. Le climat, varié selon la latitude, est froid plutôt que chaud, et devient très froid et très humide au nord. La Silésie et les provinces à l'O. du Weser sont très fertiles, mais dans le Brandebourg le sol est très maigre. Productions principales: grains, légumes, lin, chanvre, safran, tabac, houblon; sur les bords du Rhin, vin, miel, soie. Fer, cuivre, étain, plomb, alun, salpêtre, chaux, albâtre, kaolin, jaspe, onyx et autres pierres précieuses; ambre sur les côtes de la Baltique. Eaux minérales (à Aix-la-Chapelle, Warmbrunn, Hirschberg, etc.). Industrie active (draps, toiles, soieries, sellerie, carrosserie, chapeaux, papier, tapis, horlogerie, brasseries, tanneries, bleu de Prusse, etc.). Le commerce est assez florissant, surtout à l'O. du Weser: il y est facilité par le Rhin, par de belles routes, par la position du pays entre la Belgique et l'Allemagne, entre la Hollande et la Suisse, ainsi que par une association de douanes qui embrasse presque toute l'Allemagne septentr., et à la tête de laquelle est la Prusse. Le gouvernement est monarchique; la maison régnante est la ligne cadette de la maison de Hohenzollern. La liberté de conscience est illimitée, mais la majorité de la population est luthérienne; l'instruction est répandue et fort avancée, sauf vers la Pologne; on compte en Prusse 4 universités: Berlin, Halle, Greifswald et Bonn. L'armée est très forte: 225,000 hommes de troupes régulières, plus une *landwehr* (milice nationale d'env. 400,000 hommes). — La monarchie prussienne fait partie de la Confédération germanique, et en est la seconde puissance pour l'importance; presque toutes ses provinces sont comprises dans la Confédération, à l'exception de la Prusse propre et du grand-duché de Posen; elle lui fournit une population d'env. 10,000,000 d'hab. Son contingent fédéral est de 79,234 hommes. Elle a quatre voix à l'assemblée générale de la diète et une voix aux assemblées ordinaires.

Histoire. La monarchie prussienne se composant de pays fort divers, qui n'ont été réunis qu'assez récemment, on trouvera l'histoire de chacun de ces pays à l'art. qui lui est consacré (*Voy.* PRUSSE proprement dite, ci-après; POMÉRANIE, SAXE, SILÉSIE, WESTPHALIE, etc.); on se bornera ici à indiquer les acquisitions successives de la maison régnante (maison de Hohenzollern), et à rappeler les événements principaux des états prussiens, depuis le XVe siècle, époque où commence leur réunion et leur puissance.

1° Un comte de Hohenzollern, Conrad, tige de la maison de Brandebourg, possédait, dès 1164, le burgraviat de Nuremberg, qui n'a cessé d'appartenir à cette maison jusqu'en 1801.—2° De 1248 à 1331, ses successeurs acquirent, entre autres terres, Anspach et Culmbach, et les possessions de la maison embrassaient presque toute la Franconie; mais elles furent divisées entre les deux fils de Frédéric V de Hohenzollern (Jean III, l'aîné, et Frédéric VI, le cadet) au commencement du XVe siècle. — 3° En 1415, le margraviat de Brandebourg, déjà formé depuis longtemps, et qui avait appartenu successivement à la maison Ascanienne et à celles de Bavière et de Luxembourg, fut acheté, avec le titre d'électeur qui y était annexé, par Frédéric VI de Hohenzollern, qui prit le titre de Frédéric I de Brandebourg. Bientôt Frédéric II Dent-de-Fer y joignit la Nouvelle-Marche (1445). Partagées à la mort de Frédéric I (1440), ces possessions furent de nouveau réunies par Albert l'Achille (1471) à la mort de Frédéric II. — 4° Par le traité de Xanten (1614) et celui de Dusseldorf (1624), Jean-Sigismond réunit à ses états la moitié de la succession de Juliers (c.-à-d. Clèves, La Mark et Ravensberg). — 5° En 1618, eut lieu la réunion du duché de Prusse ou Prusse ducale par le même Jean-Sigismond, comme gendre du second et dernier duc Albert II, lequel lui-même était un Hohenzollern, mais de la ligne d'Anspach-et-Bayreuth (*Voy.* PRUSSE proprement dite). Cette Prusse ducale, qui était fief polonais lors de l'acquisition, devint complètement souveraine par l'acte de Labiau et le traité de Wehlau, en 1657. — 6° En 1648, par le traité de Westphalie, Frédéric-Guillaume dit le Grand-Electeur acquit la Poméranie orientale, les archevêchés et évêchés sécularisés de Magdebourg, Halberstadt, Minden, Camin. — 7° Après l'institution de Frédéric III comme roi, sous le nom de Frédéric I (1701), eut lieu l'acquisition de Mœrs en 1702, de Tecklembourg, Vallengin et Neuchâtel en 1707, de partie des Gueldres en 1713 (paix d'Utrecht), et surtout de Wollin, Usedom, Stettin, et de moitié de la Poméranie antérieure en 1720 (paix de Stockholm). — 8° Frédéric II, en 1741 et 1742, conquiert presque toute la Silésie, que lui laissent la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) et celle d'Hubertsbourg (1763). — 9° Le même Frédéric, en 1774, obtient pour sa part, au 1er démembrement de la Pologne, la Prusse polonaise, moins Dantzick et Thorn. Fréd.-Guillaume II y joint en 1793 ces deux villes et toute la Grande-Pologne, sous le nom de Prusse méridionale, et, en 1794, Bialystok, Plock, etc., sous celui de Prusse orientale. — 10° après avoir perdu ses possessions à l'O. du Rhin (1801), mais en recevant d'avantageuses compensations à l'E., la Prusse se vit céder le Hanovre en 1806 par Napoléon; mais peu de mois après, ses troupes étaient chassées du Hanovre, et, en 1807, le traité de Tilsitt lui retira tout ce qu'elle possédait en Westphalie et Franconie, plus la Grande-Pologne, qui devint le grand-duché de Varsovie. Refoulée sur l'Oder, la Prusse allait être réduite à rien, si la chute de Napoléon ne l'eût soudainement relevée. Elle recouvra en 1814 un quart environ de la Grande-Pologne, toutes ses autres possessions (sauf Anspach et Bayreuth), eut de plus la Poméranie suédoise, près de la moitié du roy. de Saxe, et acquit, tant à l'E. qu'à l'O. du Rhin, une foule de territoires qui formèrent la Prusse Rhénane ou Gr.-duché du B.-Rhin.

Les événements capitaux de l'histoire de la Prusse, depuis l'acquisition du Brandebourg par la maison de Hohenzollern (1415), sont: le rôle important joué par Albert l'Achille-et-l'Ulysse pendant les guerres des Hussites et sous l'empereur Frédéric III (1440-1486); l'introduction du luthéranisme en Brandebourg et en Prusse (1521 et années suiv.); la sécularisation de la Prusse orientale en 1525 sous Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique; l'influence acquise dès 1577 par les électeurs de Brandebourg sur la Prusse, dont ils finissent par rester maîtres (1618); le règne glorieux et utile du grand-électeur Frédéric-Guillaume, qui fut le vrai créateur du roy. de Prusse, et qui accrut considérablement la population de ses États en les ouvrant aux réfugiés français, après la révocation de l'édit de Nantes; le changement du duché en royaume de Prusse

sous Frédéric I (1701) et la participation de ce prince à la grande guerre du Nord (1701 et années suiv.), guerre qui, par la paix de Stockholm, lui valut de nouveaux agrandissements; le règne de Frédéric II ou le Grand qui, effaçant tous ses prédécesseurs, fut pendant quarante ans le prince le plus influent de l'Europe, ajouta la Silésie et la Prusse occid. à ses états, résista presque seul à la plus redoutable coalition (guerre de Sept-Ans, 1756-63), empêcha l'Autriche de faire main basse sur la Bavière (1777), et fit de la Prusse un contre-poids à la puissance de l'Autriche; enfin, la part que prirent les deux derniers rois de Prusse à la lutte européenne contre la France. A cette dernière période appartiennent la guerre de Champagne et des bords du Rhin (1792), la paix de Bâle (1795), la guerre d'Iéna et de Tilsitt en 1806, dans laquelle la Prusse perdit la moitié de son territoire et vit sa capitale occupée par les Français (1806), la jonction de la Prusse aux armées russes après le désastre de Moscou (1812), l'entrée des Prussiens en France après la bataille de Leipsick, et leur réintégration avec usure dans les provinces qu'ils avaient perdues.

Voici la liste des souverains de la Prusse, précédée de celle des électeurs de Brandebourg de la maison de Hohenzollern.

1° *Margraves électeurs de Brandebourg.*	dit le *Grand-Electeur*, 1640
Frédéric I, 1415	Frédéric III, 1688-1701
Frédéric II, *Dent-de-Fer*, 1440	2° *Rois de Prusse.*
Albert, *l'Achille-et-l'Ulysse*, 1471	Frédéric I (le même que Frédéric III), 1701
Jean, *le Cicéron*, 1486	Frédéric-Guillaume I, 1713
Joachim I, 1499	Frédéric II, *le Grand*, 1740
Joachim II, 1534	
Jean-Georges, 1571	Frédéric-Guillaume II, 1786
Joachim-Frédéric, 1598	
Jean-Sigismond, 1608	Frédéric-Guillaume III, 1797
Georges-Guillaume, 1619	Frédéric-Guillaume IV, 1840
Fréd.-Guillaume,	

PRUSSE proprement dite, une des huit provinces du royaume de Prusse, a pour bornes: à l'E., la Russie; au S., la Pologne russe; à l'O., la Poméranie et le Brandebourg; au N. la Baltique. Capitale, Kœnigsberg. Elle est de forme oblongue, et a 600 kil. de l'O. à l'E., sur une largeur qui varie de 25 à 150. On la divise en 4 gouvernements (*Voy.* l'art. ci-dessus). Beaucoup de lacs, étangs, marais: les deux Haff. Elle est arrosée par la Vistule. Climat insalubre, sol plat, froid, peu fertile; ambre sur les côtes. — La Prusse eut dans les temps anciens pour habitants les *Guttones*, les *Vindili*, etc.: elle fut comprise dans l'empire gothique, et après le départ des Goths fut envahie par des tribus slaves, parmi lesquelles étaient les *Lettones* et les *Borussi* ou *Porussi*, qui habitaient sur les bords de la Vistule, et qui donnèrent leur nom au pays. Au commencement du XIIIe siècle, le duc de Mazovie Conrad tenta de les assujettir et de les convertir au christianisme (1207), mais il fut repoussé, et les Prussiens dévastèrent cruellement ses Etats; il appela contre eux les Porte-Glaives (1215), puis les chevaliers de l'Ordre Teutonique (1226). Ceux-ci, sous leur grand-maître Hermann de Salza (1237, etc.), entamèrent la conquête de ces contrées barbares: elle ne fut achevée qu'en 1283. Forcé de quitter la Terre-Sainte en 1290, l'Ordre finit par établir son siége principal et sa grande-maîtrise en Prusse, à Marienbourg (1309). Sous leur domination, le pays prospéra quelque temps. L'Ordre fut dans la suite affaibli par des guerres perpétuelles avec la Lithuanie, la Pologne, le Brandebourg; puis le faste, les rapines et les cruautés des chevaliers exaspérèrent le pays contre eux, et il en résulta, sous le grand-maître Louis d'Erlischhausen, une insurrection terrible (1454); la noblesse et les villes coalisées, secouant le joug de l'Ordre, se placèrent sous la protection de la Pologne. La paix de Thorn (1466) mit fin à la guerre, en faisant de la Prusse deux parts: l'une à l'ouest (Prusse royale), qui devint partie du royaume de Pologne, où régnait alors Casimir IV; l'autre à l'est (Prusse teutonique), qui restait à l'Ordre, mais comme fief sous la suzeraineté polonaise. En 1525, le grand-maître de l'Ordre sécularisa la Prusse, et, par un acte contraire à tous ses droits, il en fit un duché héréditaire dans sa propre famille, mais toujours relevant de la Pologne (de là le nom de *Prusse ducale* donné à la Prusse teutonique). Ce duc était Albert, de la maison de Brandebourg, mais de la ligne franconienne ou puînée. Albert-Frédéric ou Albert II, son fils, lui succéda; mais ce prince étant tombé dans un état d'imbécillité en 1573, ses états furent administrés par Jean-Georges, puis par Joachim-Frédéric, et J. Sigismond, ses parents; ce dernier fut investi du duché en 1611, et, ayant fait épouser une des filles d'Albert II par son fils, il fixa dans la ligne à laquelle il appartenait la couronne ducale de Prusse. Frédéric-Guillaume obtint en 1657 de Casimir V (par le traité de Wehlau), et aussi de Charles X de Suède (par l'acte de Labiau), que la Prusse cessât d'être un fief polonais. De plus, le premier partage de la Pologne réunit la Prusse occidentale, ci-devant Prusse polonaise ou royale, à la Prusse orientale, ci-devant Prusse ducale (1774), et le 2e partage y joignit Dantzick et Thorn, plus la Pomérellie. — La Prusse, aux XIIe et XIIIe siècles, se divisait en 10 parties: Poméranie, Pogésanie, Warmie, Natangie, Bartonie, Galindie, Sudavie, Nadrovie, Sambie, Scalavie. Les six dernières formèrent plus tard la Prusse dite teutonique, orientale ou ducale; les 4 autres, la Prusse polonaise, occidentale ou royale.

PRUSSE RHÉNANE. On nomme souvent ainsi toutes les possessions de la Prusse sur le Rhin, et à l'O. du Weser. *Voy.* Grand-duché du BAS-RHIN, prov. RHÉNANE et prov. du BAS-RHIN.

PRUTH ou PROUTH, *Porata*, riv. d'Europe, qui sert de limite entre la Russie d'Europe et la Moldavie, naît en Galicie dans les Carpathes, et tombe dans le Danube près de Galatz; cours, 800 kil. — Ce fleuve est célèbre par l'échec que Pierre-le-Grand subit sur ses bords (à Houch ou à Wale-Strimbe, près de Faltchi), et par le traité qu'il y conclut en 1711 avec les Turcs par l'entremise de Catherine.

PRYNNE (Guillaume), jurisconsulte anglais, né aux environs de Bath, en 1600, mort en 1669, d'abord puritain violent, se fit condamner par la chambre étoilée au pilori et à la perte des oreilles, devint membre du parlement (1640), et montra un zèle ardent pour le presbytérianisme; mais ensuite il prit généreusement la défense de Charles I vaincu, fut mis en prison et brava Cromwell de son cachot. Après la restauration, il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres. On a de lui: *Exact chronological vindication*, Londres, 1666-68, 3 vol. in-fol.; *Édits parlementaires*, 4 vol. in-4; une édition de l'*Abrégé des archives de la Tour*, de Cotton, in-fol., et une foule d'autres écrits.

PRYTANÉE, grande place d'Athènes environnée de bâtiments destinés: 1° aux séances politiques ou juridiques des prytanes; 2° à des approvisionnements en blé et autres grains; 3° aux repas qu'on donnait à certains citoyens nourris aux dépens du trésor d'Athènes. — Le collége Louis-le-Grand porta un instant le nom de Prytanée au commencement de ce siècle; ce nom fut remplacé sous l'empire par celui de Lycée impérial.

PRYTANES, officiers chargés à Athènes, avec les proèdres et les épistates, du soin de conduire et de

diriger les affaires publiques. Ils étaient au nombre de 50, et leur pouvoir ne durait qu'une année. Ils rendaient aussi la justice, mais seulement pendant 35 jours de l'année. — On donnait encore le nom de Prytane au magistrat suprême de Corinthe.

PRZEMYSL, ville murée des États autrichiens (Galicie), chef d'un cercle de même nom, à 90 kil. O. de Lemberg; 6,400 hab. Evêque catholique, évêque grec. Toile, etc. — Le cercle de Przémysl est situé entre ceux de Zolkiev, de Lemberg, de Sambor, de Sanok, de Rzeszow et le royaume de Pologne: il a 100 kil. sur 35, et 225,000 hab.

PRZÉMYSL I, ou PRÊMISLAS, ancien roi de Pologne, dont on ne sait rien et dont l'existence même est incertaine; on place son règne vers 750.— Przémysl II, roi de Pologne, était d'abord duc de Posen. Il acquit Cracovie en 1290, hérita de la Poméranie orientale en 1295, et fut élu roi de Pologne la même année, après un long interrègne. Il mourut l'année suivante (1296).

PRZÉMYSL-OTTOKAR, duc de Bohême. *V.* OTTOKAR.

PRZIPETS, riv. de Russie. *Voy.* PRIPET.

PSALMANAZAR (George), aventurier, né en 1679 dans le sud de la France, reçut une éducation distinguée, mais n'usa de ses talents que pour revêtir successivement des masques divers; il se fit passer en dernier lieu pour un Japonais converti, et publia à Londres une *Relation de l'île Formose* qu'on crut véritable, et qui fut traduite en plusieurs langues. Il revint enfin à résipiscence (vers l'âge de 32 ans). Il a fourni la plus grande partie de l'histoire ancienne à l'*Histoire universelle anglaise*; à 73 ans, il écrivit ses *Mémoires* (1764, in-8, en anglais), sans toutefois vouloir donner son vrai nom (qu'on a toujours ignoré).

PSAMMENIT, dernier roi de la vingt-sixième dynastie égyptienne, fils et successeur d'Amasis, ne régna que six mois (526 av. J.-C.). Battu par Cambyse sur le bras pélusiaque du Nil, forcé dans Memphis, il fut envoyé captif à Suse avec 6,000 Egyptiens. Quelque temps après, suspect d'avoir ourdi un complot, il fut mis à mort. L'Egypte ne fut plus depuis qu'une province de l'empire perse.

PSAMMETIQUE I, *Psammetichus* ou *Psammitichus*, roi d'Egypte, fondateur de la vingt-sixième dynastie, commença par être un des douze rois de la Dodécarchie (671-656 av. J.-C.), et eut pour lot la portion N. O. de l'Egypte, vers l'occident du Delta. Aidé de mercenaires grecs de l'Asie-Mineure, il battit et chassa ses collègues, régna seul de 656 à 617, fit glorieusement la guerre en Syrie, embellit Memphis, ouvrit aux Grecs la ville de Naucratis, et accueillit les étrangers, contrairement aux anciens usages de l'Egypte.

PSAMMÉTIQUE II, roi d'Egypte, de 400 à 389 av. J.-C. C'est sous son règne qu'eut lieu la troisième révolte contre les Perses.

PSAMMIS, roi d'Egypte, de la 26e dynastie, régna de 601 à 595 av. J.-C., et périt en marchant contre les Ethiopiens.

PSAPHON, Libyen qui, dit-on, exerça des oiseaux à répéter ces mots : *Psaphon est un dieu*, et les lâcha ensuite. On assure que les Libyens émerveillés crièrent au miracle et rendirent à Psaphon les honneurs divins.

PSARA, île de l'Archipel. *Voy.* IPSARA.

PSAUMES (livre des), un des livres canoniques de l'Ancien-Testament. C'est un recueil d'hymnes ou de cantiques, au nombre de 150, qui étaient destinés à être chantés dans les cérémonies religieuses. On les attribue généralement au roi David; Salomon passe aussi pour en avoir composé quelques-uns : ce fut Esdras qui les recueillit. Les Psaumes sont un des plus beaux modèles de la poésie lyrique. Clément Marot a traduit les Psaumes en vers français; ils ont été tout récemment traduits de nouveau en vers par M. Giffard, 1841. J.-B. Rousseau, dans ses *Odes sacrées*, et Lefranc de Pompignan en ont imité avec bonheur les plus beaux passages.

PSELLUS (Michel), écrivain byzantin, né à Constantinople, fut sénateur sous Michel Stratiotique, Isaac Comnène et Constantin Ducas; précepteur, puis conseiller principal de Michel Parapinace, finit par être relégué dans un couvent et y mourut vers 1079. Philosophe, théologien, mathématicien, médecin, il a beaucoup écrit, entre autres : *Commentaires sur les huit livres de l'Acoustique d'Aristote*, encore inédit; *Paraphrase sur le traité de l'Interprétation d'Aristote*, Venise, 1593, in-fol. (à la suite du commentaire d'Ammonius sur le même sujet); *Des propriétés des minéraux*, Toulouse, 1615, in-8, grec-latin; une *Chronographie* (allant de 975 à 1059). Il a aussi écrit en vers. Psellus a été publié en 1838 par M. Boissonade. — On distingue quelquefois deux Psellus, dits l'un *l'Aîné*, l'autre *le Jeune*.

PSIOL ou PSLA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Koursk, traverse les gouv. des Slobodes d'Ukraine et de Pultava, et tombe dans le Dniepr après un cours de 450 kil.

PSKOV ou PLESKOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Pskov, sur la Pskova et la Velikaïa; 10,000 hab. Archevêché. Ville bâtie en bois. Eglises riches. Toiles, tanneries. — Fondée au Xe siècle: république indépendante jusqu'à sa soumission à Vasiliévitch (1509). Son commerce était jadis beaucoup plus florissant qu'aujourd'hui. — Le gouv. de Pskov est borné par ceux de Saint-Pétersbourg et de Novogorod au N., de Tver et de Smolensk à l'E., de Vitebsk à l'O., de Riga au S. Il a 350 kil. sur 225 et 65,000 hab. Sol fertile. Un peu d'industrie et de commerce.

PSYCHE, jeune fille de la plus rare beauté, inspira une vive passion à l'Amour même. Elle fut, d'après l'ordre d'un oracle, exposée sur une montagne où elle devait être la proie d'un monstre inconnu. Psyché s'attendait à périr: Zéphyr la transporta dans un palais magnifique, où chaque nuit l'Amour venait la visiter, mais dans l'ombre et en lui recommandant de ne point chercher à le voir. La curiosité l'emporta bientôt, et Psyché voulut voir son amant: mais une goutte d'huile, échappée de la lampe qu'elle tenait à la main, tomba sur la cuisse de son époux : il s'éveilla aussitôt et s'envola pour ne plus revenir; le palais s'évanouit en même temps, et Psyché fut livrée à Vénus, qui, irritée de ce qu'elle avait séduit son fils, la soumit aux plus dures épreuves. Enfin pourtant l'Amour revint à elle; il l'épousa et lui donna l'immortalité. Apulée, dans *l'Ane d'or*, et après lui La Fontaine, ont conté cette fable d'une manière ravissante. Psyché en grec veut dire *âme*, et la fable de Psyché a reçu mille interprétations diverses. On a voulu y voir l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée. Ce qu'elle paraît offrir de plus clair, c'est que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion, et qu'il disparaît dès que la vérité nous apparaît toute nue.

PSYLLES, jongleurs d'Égypte et de Libye, prétendaient avoir le don de neutraliser le venin des serpents et de les tuer par leur présence. Hérodote en a fait à tort un peuple particulier.

PTOLÉMAIS, nom commun à beaucoup de villes anciennes. Les principales étaient : 1° une ville de Syrie, auj. *Aco* ou *Acre*; — 2° une ville de Cyrénaïque, auj. *Tolometa*; — 3° deux villes d'Egypte, l'une en Thébaïde, auj. *Menchie*, sur la rive gauche du Nil, au S. de Panopolis, fondée par Ptolémée Philadelphe et une des places de l'Égypte les plus commerçantes (on l'appelait aussi *Hermu* à cause du culte qu'y recevait Mercure); — l'autre sur le golfe Arabique (mer Rouge), et sur les frontières du pays des

Troglodytes, près du cap appelé auj. *Assyz-Ras*. On la nommait *Ptolemaïs thérôn* ou *épithèras*, à cause des bêtes féroces qui infestaient ses environs.

PTOLÉMÉE I, *Ptolemæus*, dit SOTER (c.-à-d. *Sauveur*), ou LAGUS (du nom de son père), roi d'Égypte, passe pour avoir été fils d'une maîtresse de Philippe, laquelle aurait ensuite épousé Lagus, un des principaux officiers de ce prince. Il suivit Alexandre en Asie, et fut un des trois officiers qui lui sauvèrent la vie dans la ville des Oxydraques. A la mort du roi (323), il reçut l'Égypte en partage, et dès cet instant ne songea plus qu'à s'y maintenir. Il fit échouer et périr Perdiccas à Péluse (320), et, après de longues guerres, s'unit aux autres généraux contre Antigone et Démétrius, et coopéra au gain de la bataille d'Ipsus (301), qui, en renversant la puissance d'Antigone, lui assura la tranquille possession des contrées qu'il occupait. Il avait dès 308 pris le titre de roi. Étant entré dans la ligue contre Démétrius (287), il fit révolter la Grèce contre ce prince, conquit Sidon et Tyr (286), et ajouta plusieurs provinces à ses états, entre autres l'île de Cypre et la Cyrénaïque. Non moins actif à l'intérieur, il remplit Alexandrie de monuments et de temples, commença la tour du Phare, fonda la bibliothèque du Sérapion, protégea les sciences, les lettres, attira les savants, créa le Musée, et introduisit en Égypte le culte du dieu Sérapis. Il écarta du trône l'aîné de ses fils, Ptolémée Céraune, et abdiqua en faveur du second, Ptolémée Philadelphe (285). Sa mort n'eut lieu que deux ans après cette abdication.

PTOLÉMÉE II OU PHILADELPHE (c.-à-d. *ami de ses frères*, surnom ironique que lui méritèrent les persécutions sanglantes qu'il exerça contre les princes de sa famille), fils du précédent, monta sur le trône en 285 av. J.-C., fit tuer Arsène, son plus jeune frère, tandis que Ptol. Céraune, l'aîné, fuyait l'Égypte, punit de mort Méléagre, qui avait favorisé une révolte en Cypre, et contint Cyrène, que son frère Magas poussait à l'insurrection. Il répudia la fille de Lysimaque, Arsinoé, pour épouser une autre Arsinoé, sa sœur de père, veuve du même Lysimaque et déjà femme de Ptol. Céraune. Ptolémée Philadelphe aimait les lettres: il fit traduire en grec les livres sacrés des Hébreux (version des Septante), augmenta la bibliothèque fondée par son père, et fit beaucoup pour l'astronomie. Au dehors, il s'allia avec Rome défendit la liberté de la Grèce contre Alexandre Gonatas, et prévint les attaques d'Antiochus Théos, roi de Syrie, en envoyant chez lui des troupes. Il mourut en 247. C'est un des plus grands rois de sa dynastie.

PTOLÉMÉE III OU EVERGÈTE (c.-à-d. *le Bienfaiteur*), fils et successeur du précédent (247-222), envahit la Syrie, franchit l'Euphrate, occupa la Babylonie, la Susiane, la Perside, pénétra jusqu'à Bactres, rapporta de Perse en Égypte les images des dieux, enlevées par Cambyse (ce qui lui valut son surnom), seconda les efforts d'Aratus pour l'indépendance achéenne, et accueillit Cléomène battu par les Macédoniens.

PTOLÉMÉE IV OU PHILOPATOR (c.-à-d. *l'ami de son père*, surnom ironique qui lui fut donné parce qu'on l'accusait d'avoir abrégé les jours de son père par le poison), était fils de Ptolémée III, et régna de 222 à 205. Toujours soumis à de vils ministres, Agathocle et Sosibe, il persécuta Cléomène, le réduisit à tenter une révolte et outragea son cadavre: il eut une guerre à soutenir contre Antiochus-le-Grand, et perdit d'abord la Syrie presque entière, mais il fut sauvé par la victoire de Raphia (216). Il fit mourir Arsinoé, sa sœur et femme, et mourut abhorré et méprisé de ses sujets.

PTOLÉMÉE V OU ÉPIPHANE (c.-à-d. *l'Illustre*), fils et successeur du précédent (205-181), avait cinq ans à la mort de son père, et fut toujours le jouet de ses ministres (Agathocle, Sosibe-le-Jeune, Tlépolème). Une guerre malheureuse avec Antiochus signala sa minorité; la révolte de Lycopolis, les projets ambitieux de Scopas, de Dicéarque, d'affreux désordres à Saïs, à Naucratis et dans plusieurs autres villes, ensanglantèrent le reste de son règne. Il ne les comprima qu'à l'aide de Grecs mercenaires et à force de cruautés. Il mourut empoisonné.

PTOLÉMÉE VI OU PHILOMÉTOR (c.-à-d. *l'ami de sa mère*), fils et successeur du précédent (181-146), avait cinq ans en montant sur le trône, et eut pour régente sa mère Cléopâtre, qui sut défendre l'Égypte contre les attaques du roi de Syrie Antiochus IV. Il fut pris en 170 par les Syriens, resta quatre ans prisonnier, régna ensuite deux ans conjointement avec son frère Ptol. VII ou Evergète II, qui avait gouverné pendant son absence, se vit attaqué de nouveau par Antiochus, mais fut délivré par l'intervention de Popilius Lénas, qui signifia au roi de Syrie de respecter l'allié du peuple romain (164). Il céda, toujours par ordre de Popilius, la Libye, la Cyrénaïque et l'île de Cypre à Ptolémée Evergète II comme empire particulier; plus tard, voulant profiter des troubles de la Syrie, il fit tour à tour alliance avec Démétrius I et avec Alexandre Bala. Il périt après avoir remporté la victoire de l'Oronte.

PTOLÉMÉE VII OU EVERGÈTE II (c.-à-d. *le Bienfaiteur*, par antiphrase), gouverna de 170 à 166, pendant la captivité de son frère Philométor, régna deux ans conjointement avec lui (166-164), obtint par l'intervention de Popilius le roy. de Libye et Cyrénaïque, auquel plus tard il fit joindre Cypre, revint en armes sur l'Égypte à la mort de Philométor (146), épousa la veuve de ce prince, et promit de laisser régner avec lui le jeune Ptolémée Eupator, fils du dernier roi, mais bientôt il l'assassina dans les bras de sa mère. Il se rendit le jouet de tous par ses extravagances, et devint tellement odieux par ses vices et ses cruautés, qu'il fut forcé d'abandonner Alexandrie (131). Les talents de son général Hégéloque et les troubles de la Syrie favorisèrent son rétablissement, et il resta sur le trône jusqu'à sa mort en 117. On lui donnait aussi les surnoms de *Kakergète* (malfaisant) au lieu *d'Evergète*, et celui de *Physcon* (ventru).

PTOLÉMÉE VIII OU SOTER II, fils du précédent, monta sur le trône l'an 117 av. J.-C. Il fut longtemps sous le joug de sa mère Cléopâtre (117-107), favorisa Antiochus de Cyzique, roi de Syrie, contre son compétiteur Antiochus Grypus, et fut chassé de l'Égypte par une révolte qu'alluma sa mère au sein d'Alexandrie, alla en Syrie avec 30,000 hommes, prit part aux guerres civiles qui désolaient ce pays, et essaya de se faire une principauté aux dépens de la Judée et de la Phénicie. Il ne remonta sur le trône d'Égypte qu'au bout de dix-huit ans, à la chute de Ptolémée-Alexandre I, son frère (88), et soumit Thèbes qui ne voulait pas le reconnaître. Il mourut en 81, ne laissant qu'une fille, Bérénice. On lui donnait vulgairement le surnom de *Lathyre* (pois chiche).

PTOLÉMÉE IX OU ALEXANDRE I, 2e fils de Ptolémée VII, fut mis sur le trône par sa mère Cléopâtre, après l'expulsion de Ptolémée VIII, son aîné (107 av. J.-C.). Il se brouilla avec sa mère dès qu'il fut maître de la couronne, et la fit mourir pour ne pas être lui-même sa victime: il viola le tombeau d'Alexandre-le-Grand pour s'en approprier les trésors, causa par là une insurrection dans Alexandrie, s'enfuit (88), puis fit une vaine tentative pour reprendre le trône, sur lequel était remonté Soter II, se vit repoussé sur mer et sur terre, et périt dans un combat, laissant un fils, Ptolémée-Alexandre II, qui régna depuis.

PTOLÉMÉE X OU ALEXANDRE II, fils du précédent. Aidé de Sylla, il réclama le trône à la mort de son oncle Ptolémée VIII (ou Soter II), en 81, l'obtint au bout de 6 mois, en épousant la fille de Soter, Bérénice, régna 47 jours avec elle, puis l'assassina; il fut bientôt lui-même égorgé dans le gymnase d'Alexandrie par l'armée révoltée, en 80. Suivant M. Champollion-

Figeac, il ne fut que chassé d'Egypte, et régna encore sept ans à Tyr. En lui s'éteignit la descendance légitime de Ptolémée; les Romains se déclarèrent ses héritiers, en vertu d'un prétendu testament.

PTOLÉMÉE XI OU AULÈTE (c.-à-d. *joueur de flûte*, ainsi nommé de sa passion pour la flûte), fils naturel de Ptolémée Soter II, fut mis sur le trône par les Égyptiens en 80 ou seulement en 73, mais ne fut reconnu par les Romains qu'en 59: encore ne fut-ce qu'en achetant la protection de Pompée. Il se rendit l'objet du mépris et de la haine des Egyptiens, surtout par l'inertie avec laquelle il vit le sénat de Rome faire main basse sur l'île de Cypre, apanage de son frère, fut chassé en 58, et revint après 3 ans d'exil, grâce aux armes de Gabinius, créature de Pompée (55). Il régna 3 ans encore, protégé par la garde gauloise qu'on lui avait laissée, dépouilla ses sujets pour payer ses dispendieux protecteurs, et mourut exécré, en 52 av. J.-C. On le trouve surnommé chez quelques auteurs Denys (*Dionysos*) ou Bacchus, quoique ce surnom soit plus communément appliqué au suivant.

PTOLÉMÉE XII OU DENYS (c.-à-d. *Bacchus*), fils du précéd., monta sur le trône en 52, épousa sa sœur, la fameuse Cléopâtre, bien qu'il n'eût que 13 ans et qu'elle en eût 17. Cléopâtre ayant voulu exercer seule l'autorité, les tuteurs du jeune roi excitèrent contre elle une sédition et la forcèrent à s'éloigner. D'après leur conseil, Ptolémée donna son consentement à l'assassinat de Pompée (48), mais il n'en fut pas mieux traité par César, qui, s'interposant comme arbitre entre Cléopâtre et lui, se déclara pour Cléopâtre dont les charmes l'avaient séduit. Ptolémée prit les armes, mais il fut battu et périt dans les eaux du Nil, pendant sa fuite, en 48.

PTOLÉMÉE XIII, L'ENFANT, 2e fils de Ptolémée XI, fut fait roi d'Egypte par César, en 48 av. J.-C., et devint à 11 ans le second mari de Cléopâtre : mais il périt quatre ans après, peut-être par le poison.

PTOLÉMÉE XIV OU CÉSARION, né en 47 av. J.-C. de César et de Cléopâtre, fut déclaré roi en 42 par les triumvirs, reçut en 32 le vain titre de roi des rois, et périt en l'an 30 par ordre d'Auguste.

PTOLÉMÉE, frère de Ptolémée Aulète et fils naturel de Ptolémée Soter II, eut le trône de Cypre en 80, mais offensa les Romains par des airs de mépris et d'indépendance; un plébiscite décida que l'île de Cypre serait convertie en province romaine; Caton vint comme questeur pour exécuter l'arrêt, et Ptolémée s'empoisonna de désespoir (58).

PTOLÉMÉE APION (c.-à-d. *le Maigre*), fils de Ptolémée Evergète II et de sa maîtresse Irène, régna en Cyrénaïque et en Libye de 116 à 96, et légua ses états à la république romaine, qui ne s'en mit en possession que 30 ans après.

PTOLÉMÉE ALORITÈS, roi de Macédoine, natif d'Alore en Piérie, était un fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille Euryone. Eurydice, sa belle-mère, éprise pour lui d'un amour criminel, tenta de faire périr son époux pour le placer sur le trône : le plan échoua. Ptolémée voulut encore, mais inutilement, usurper le trône sur Alexandre III (372); il fut plus heureux en 370, et enleva une partie du roy. à Perdiccas. Son règne ne dura que 3 ans.

PTOLÉMÉE CÉRAUNE (c.-à-d. *le Foudre*), roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée Soter I, quitta l'Égypte quand Ptolémée Philadelphe, son frère, fut déclaré l'héritier du trône (285). Il assassina Séleucus qui l'avait accueilli en Macédoine, se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine (281), battit sur mer Antigone Gonatas, un de ses compétiteurs, se débarrassa des autres sans coup férir, épousa sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimaque, fit mourir les deux fils qu'elle avait eus de ce prince, et la força bientôt à fuir en Égypte, où elle épousa Philadelphe: il périt dans une bataille contre les Gaulois que commandait Belgius (279), après un an et demi de règne.

PTOLÉMÉE (Claude), *Claudius Ptolemæus*, astronome grec ou égyptien, florissait au IIe siècle de notre ère, de 125 à 135, et vécut longtemps dans Alexandrie. Homme laborieux plutôt qu'homme de génie, il n'a guère fait que rassembler et coordonner les travaux de ses devanciers (notamment d'Hipparque); il ne rectifie pas leurs inexactitudes ou il les corrige mal. Il a donné son nom à ce système astronomique suivant lequel le soleil, les planètes, les astres décrivent leurs orbes autour de la terre qui reste immobile, système conforme à l'apparence, mais contraire à la réalité, et que renversa Copernic. Les œuvres de Ptolémée que nous possédons sont : la *Syntaxis mathematica* ou *Composition mathématique*, traité d'astronomie, connu aussi sous le nom arabe d'*Almageste*; l'*Analemme*, l'*Optique*, la *Géographie* (en 8 liv.), les *Harmoniques*, le *Quadripartitum* ou *Tétrabiblon*, qui traite d'astrologie judiciaire; un *Abrégé* de ses *Tables astronomiques*, dit *Tables manuelles*, et des tables chronologiques dites *Canon royal*. C'est à tort qu'on a regardé Ptolémée comme l'auteur du *Traité de projection stéréographique*, dit *Planisphère de Ptolémée* (en latin, Bâle, 1536, in-4). L'*Analemme* et l'*Optique* n'existent qu'en arabe, et l'*Optique* n'a pas été traduite. Plusieurs des ouvrages de Ptolémée ont été commentés par Théon. Les œuvres de Ptolémée ont été très souvent imprimées. L'édition la moins incomplète est celle de Bâle, 1551, in-fol. (où manquent pourtant la *Géographie* et l'*Analemme*). On estime les éditions séparées de la *Géographie*, Amst., 1618, in-fol.; des *Harmoniques* (tome 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699); du *Quadripartitum* (grec-latin, Bâle, 1533, in-8); de l'*Almageste* (Bâle, 1538, in-fol., grec-franç.). M. l'abbé Halma a traduit en franç.: l'*Almageste*, sous le titre de *Composition mathématique de Cl. Ptolémée*, grec-franç., avec notes de Delambre, 1813-15, 2 vol. in-4; les *Tables chronologiques des règnes*, 1819; les *Hypothèses et époques des planètes*, 1820; *Commentaires de Théon sur la Composition*, 1821-22; *Tables manuelles astronomiques*, avec les *Commentaires de Théon*, 1822-25; la *Géographie de Ptolémée*, 1828.

PUBLICAINS, nom donné dans l'antiquité aux collecteurs d'impôts, notamment aux chevaliers romains, fermiers des taxes de la république et à leurs agents. — On l'appliqua dans le XIIe siècle à des hérétiques de Bourgogne et de Flandre qui rejetaient l'Ancien-Testament, le mariage, le serment, etc.

PUBLICOLA (P. VALERIUS), fut collègue de Brutus dans le consulat, après que Tarquin Collatin se fut démis (509 av. J.-C.), fit partager entre les citoyens pauvres les richesses des Tarquins, acheva la défaite des ennemis après la mort de Brutus, et rentra dans Rome triomphalement; il fut un instant suspect au peuple par sa puissance, mais il réussit à dissiper ces nuages, et devint l'idole de Rome, d'où le surnom de *Publicola* (ami du peuple). Il fut encore 3 fois consul, battit les Sabins, et mourut si pauvre que l'état se chargea de ses funérailles.

PUBLILIUS PHILO, illustre plébéien, fut 4 fois consul (339, 327, 320, 315), et dictateur (339), prit Palépolis, et battit les Samnites. Il est le premier plébéien qui ait été nommé préteur (337 av. J.-C.). En 339, il fit passer 3 fameuses lois qui prescrivaient: 1° la soumission des patriciens aux plébiscites: 2° la ratification préalable des actes du peuple par le sénat; 3° l'obligation de prendre un des censeurs parmi les plébéiens.

PUBLIUS SYRUS, poëte latin, probablement natif de Syrie, fut amené esclave à Rome dans sa jeunesse, fut élevé avec soin par le maître aux mains duquel il tomba, reçut ensuite la liberté, se mit à écrire et à jouer des mimes, espèce de parades burlesques sans intrigue, parcourut ainsi diverses villes de l'Italie, puis se produisit à Rome même. César lui donnait la préférence sur Laberius. Les mimes de

Publius étaient remplis de traits de morale. Quelques-unes de ses sentences ont été conservées, et on les imprime ordinairement à la suite de Phèdre. La meilleure édition à part est celle de J. C. Orellius, Leipsick, 1822, in-8, *cum notis Variorum*. Levasseur en a donné une traduction, Paris, 1811.

PUCELLE D'ORLÉANS (LA). *Voy.* JEANNE D'ARC.

PUEBLA (LA), ville de l'île de Majorque, près de la baie d'Alcudia, à 12 kil. S. O. d'Alcudia ; 3,160 h.

PUEBLA-DE-ALCOCER, ville d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. O. de Villanueva-la-Serena ; 3,100 hab.

PUEBLA-DE-ALMURADIEL, ville d'Espagne (Manche), sur le Gijuela, à 18 kil. N. d'Alcazar ; 3,330 hab.

PUEBLA-DE-CAZABA, *Corula*, ville d'Espagne (Séville), à 17 kil. S. O. d'Ossuna ; 3,100 hab.

PUEBLA-DE-DON-FADRIQUE, nom de 2 villes d'Espagne : l'une dans l'intendance de Grenade, à 26 kil. N. E. d'Huesca ; 7,600 hab. ; l'autre dans l'intend. de Tolède, à 40 kil. S. E. d'Ocana ; 3,400 hab.

PUEBLA-DE-GUSMAN, *Præsidium*, ville d'Espagne (Séville), à 16 kil. N. E. de San-Lucar ; 4,000 hab.

PUEBLA-DE-LOS-ANGELES (LA), ville du Mexique, ch.-l. de l'état de la Puebla, par 100° 22' long. O., 19° 0' lat. N. ; 60,000 hab. Évêché ; 60 églises (toutes remarquables) ; industrie et commerce actifs, mais moins qu'autrefois. — Fondée en 1533.

PUEBLA (état de LA), un des états de la Confédération mexicaine, entre ceux de la Vera-Cruz, d'Oaxaca, Mexico, Queretaro et le Grand-Océan : 500 kil. sur 225 ; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Puebla-de-los-Angeles ; autres villes : Cholula et Tehuacan. Montagnes : la Cordillière d'Anahuac (où se trouve le Popocatepetl) ; rivière principale, la Hasca. Sol fertile, mais mal cultivé ; salines et mines d'argent. Commerce (jadis plus florissant). — Ce pays, appelé Tlasca avant la conquête, était indépendant du Mexique ; il fournit des secours à Cortez.

PUEBLA-DE-VARZIM, ville de Portugal (Minho), à 4 kil. N. O. de Porto ; 5,700 hab. Château-fort.

PUELCHES ou PULCHES, nation indigène de l'Amérique du Sud, et répandue dans le S. du Buenos-Ayres, le N. de la Patagonie et le S. E. du Chili. Elle est aujourd'hui réduite à un petit nombre d'individus par l'effet des guerres qu'elle a eues à soutenir contre les Araucaniens.

PUENTE-DE-LA-REYNA (c.-à-d. *pont de la Reine*), ville d'Espagne (Pampelune), à 16 kil. S. de Pampelune ; 3,700 hab.

PUENTE-DEL-ARZOBISPO, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, à 35 kil. S. O. de Talaveyra ; 1,140 hab. Verreries, briqueteries, etc. Aux environs, mines d'or non exploitées.

PUENTE-DE-UME, ville d'Espagne (Santiago), à 22 kil. N. E. de la Corogne, à l'embouchure de l'Ume ; 2,200 hab. Môle. Ruines. Pêche de la sardine.

PUENTE-XENIL ou DE-DON-GONZALE, ville d'Espagne (Cordoue), sur le Xenil, à 24 kil. S. O. de Montilla ; 7,000 hab.

PUERTO-BELLO (c.-à-d. *beau port*), ville de la Nouvelle-Grenade (dép. de l'Isthme), à 61 kil. N. O. de Panama, par 81° 55' long. E., 9° 33' lat. N., près de la mer des Antilles ; 1,200 hab. (jadis 8,000). Excellent port, 2 châteaux-forts ; 200 maisons. — Elle fut fondée en 1584 (le port avait été découvert en 1502 par Colomb) ; les Anglais et les flibustiers l'ont souvent ravagée. Climat meurtrier.

PUERTO-CABELLO ou PORTO-CAVALLO, ville de la république de Vénézuela, sur le golfe Triste, par 70° 37' long. E., 10° 28' lat. N., à 97 kil. O. de Caracas ; 7,500 hab. C'est un des plus beaux ports du monde et la deuxième place forte de l'ancienne Colombie ; mais le séjour en est très malsain. — Cette ville doit sa naissance à des pêcheurs et à des contrebandiers de Curaçao.

PUERTO-LLANO, ville d'Espagne (Manche), à 6 kil. S. E. d'Almodovar-del-Campo ; 4,900 hab. Poterie, dentelles. Aux environs, eaux minérales.

PUERTO-DEL-PRINCIPE (SANTA-MARIA DE), ville de l'île de Cuba, ch.-l. du dép. du centre, à 520 kil. S. E. de la Havane ; 49,000 hab. Haute-cour de justice des Antilles espagnoles. Mal bâtie, malsaine.

PUERTO-REAL, ville d'Espagne (Cadix), près de l'embouchure du Guadalete, à 11 kil. N. E. de Cadix ; 5,000 hab. Port que ferme un môle. Pêche active. Entrepôt des immenses marais salants circonvoisins. C'était le quartier-général des Français lorsqu'ils assiégèrent Cadix en 1811-12 et en 1823.

PUERTO-SANTA-MARIA. *Voy.* PORT-SAINTE-MARIE.

PUFENDORF (Samuel, baron de), publiciste et historien, né près de Chemnitz (Misnie) en 1632, mort en 1694, fils d'un ministre luthérien, étudia surtout Descartes, Grotius, Weigel, et acquit dès sa jeunesse tant de réputation qu'on créa pour lui une chaire de droit naturel à l'université de Heidelberg. Il fut nommé en 1670 historiographe et secrétaire d'état par Charles XI, roi de Suède, professa le droit à l'université de Lund, nouvellement fondée, et devint enfin conseiller de l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Ses ouvrages, tant de droit public et naturel que d'histoire, ont longtemps été les modèles du genre et se lisent encore avec fruit. Comme Grotius, il fonde la morale et le droit sur le principe de la sociabilité humaine. Les principaux écrits de Pufendorf sont : *De jure naturæ et gentium*, en 8 liv., Londres, 1672, in-4 (traduit en français par Barbeyrac, Amsterdam, 3e édition, 1754, 2 vol. in-4) ; *De statu imperii Germanici*, 1660 (traduit en français, Amsterdam, 1669, in-12) ; *De rebus gestis Caroli Gustavi Sueciæ regis*, Nuremberg, 1695, 1729, 2 vol. in-fol. ; *Introduction à l'histoire des états européens*, en allemand, Francfort, 1682, in-8, traduite en français par Rouxel, 1710 ; continuée en allemand par OEhlenschlæger ; et en français par La Martinière, Amsterd., 1722. (L'ouvrage et la continuation française ont été réunis sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'Univers*, par De Grâce, Paris, 1753.)

PUGATSCHEF. *Voy.* POUGATCHEF.

PUGET (P.), artiste et ingénieur, célèbre surtout comme statuaire, né à Marseille en 1622, mort en 1694, parcourut l'Italie et commença par construire des galères, peignit ensuite à Marseille, Aix, Toulon, la Ciotat, quitta la peinture pour l'architecture et la sculpture en 1655, exécuta la porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon, fut chargé par Fouquet des sculptures de son château de Vaux, partit pour aller choisir des marbres en Italie, et chemin faisant reçut à Gênes un accueil tel, qu'il s'y fixa momentanément, et y fit plusieurs superbes ouvrages, revint en France à la sollicitation de Colbert, et fut nommé directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon. On cite de lui entre ses chefs-d'œuvre : un *Alexandre Sauli*, *Saint Sébastien*, *Saint Philippe-Néri* (tous 3 à Gênes), les groupes de *Milon de Crotone* et d'*Andromède* (à Versailles) ; les bas-reliefs de l'*Assomption* et de *la Peste de Milan*. — Son fils, Fr. Puget, fut architecte et assez bon peintre de portraits.

PUISAYE (le), petit pays de l'ancienne France, faisait partie du Gâtinais Orléanais, au sud, sur la rive droite de la Loire. Villes : Saint-Fargeau, Bléneau, Bonny, Saint-Amand.

PUISAYE (Joseph, comte DE), général royaliste, né en 1754 à Mortagne, de famille noble, était en 1789 officier dans les Cent-Suisses. Il siégea à l'Assemblée Constituante, y défendit les idées nouvelles, et devint en 1791 maréchal-de-camp ; mais en 1793 il prit parti contre la Convention, et se mit à la tête de l'armée départementale de l'Eure. Vaincu à Pacy, il se réfugia en Bretagne, y réorganisa la chouannerie, puis alla en Angleterre pour préparer l'expédition de Quiberon ; mais ayant

échoué devant l'habileté de Hoche, il donna sa démission : on l'accusa de trahison. Il obtint des ministres anglais un établissement au Canada, et finit par se faire naturaliser anglais. Il mourut fort pauvre en 1827 à Hammersmith, près de Londres. Il a publié des *Mémoires* justificatifs, Londres, 1803.

PUISEAUX, ch.-l. de canton (Loiret), à 14 kil. E. N. E. de Pithiviers; 2,000 hab. Vins, miel, cire.

PUISET (le), village du dép. d'Eure-et-Loir, près de Janville et à 45 kil. S. E. de Chartres; 400 hab. Jadis ch.-l. d'une sirerie. Célèbre château dont la prise coûta trois années de guerre à Louis VI.

PUJOLS, ch.-l. de canton (Gironde), à 20 kil. S. E. de Libourne; 2,000 hab. — Un autre Pujols (Lot-et-Garonne) est à 3 kil. S. O. de Villeneuve-sur-Lot, et a 2,150 hab.

PULAWY, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 42 kil. N. O. de Lublin; 3,000 hab. Beau château qui fut longtemps la résidence du prince Czartoryiski : on y remarquait une bibliothèque de 60,000 vol. et le temple de *Sibylle*, où avaient été réunies les plus rares antiquités de la nation polonaise; les Russes ont saccagé ce château en 1831.

PULCHÉRIE, *Ælia Pulcheria*, impératrice d'Orient, fille d'Arcadius, naquit en 399. Proclamée *augusta* en 415, elle acquit un ascendant illimité sur son jeune frère l'empereur Théodose II. Elle lui fit épouser Athénaïs; mais dès que cette princesse obtint quelque pouvoir, elle la réduisit à s'aller ensevelir dans la retraite à Jérusalem. Pulchérie monta sur le trône sans opposition à la mort de Théodose, en 450; elle donna alors sa main à Marcien et mourut en 453. Cette princesse avait fait vœu de virginité dans sa jeunesse: Marcien, en l'épousant, respecta ce vœu. Elle se livrait dans le palais à tous les exercices du cloître. C'est par son influence que furent convoqués les conciles œcuméniques d'Éphèse et de Chalcédoine. L'Église grecque l'honore comme sainte (le 13 septembre).

PULCI (Louis), né à Florence en 1432, mort vers 1487, était chanoine de Florence; il jouit de la faveur de Laurent de Médicis et de l'amitié de Politien. Il est auteur d'un poëme intitulé, *Morgante maggiore*, mélange bizarre de sérieux et de comique. Les meilleures éditions de ce poëme sont: celles de Venise, 1494; de Naples (Florence), 1732; de Paris, 1768, 3 vol. in-12. C'est Pulci qui le premier a introduit le genre qu'on a depuis nommé le *bernesque*, parce que Berni y excella.—Il eut 2 frères, Luc et Bernard, qui cultivèrent aussi la poésie.

PULTAVA, qu'on écrit aussi *Pultawa* ou *Poltava*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de même nom, dans l'anc. Ukraine, à 1,280 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 8,000 hab. Citadelle bâtie en bois. Pierre-le-Grand y remporta, en 1709, sur Charles XII, roi de Suède, une célèbre victoire, après laquelle ce dernier fut forcé de se réfugier à Bender en Turquie. — Le gouv. de Pultava, situé entre ceux de Tchernigov, de Koursk, de Kharkov, d'Iékatérinoslav et de Kiev, a 400 kil. sur 200, et 1,900,000 hab. Vastes plaines, pâturages, chevaux.

PULTENEY (Guillaume), comte de Bath, homme d'état, né en 1682 dans le comté de Leicester, mort en 1764, débuta, sous la reine Anne, à la chambre des communes par une forte opposition au ministère tory, devint sous George I (1714) membre du conseil privé, secrétaire d'état de la guerre, trésorier de l'épargne, sortit du ministère en 1731 par suite de sa haine pour Walpole, revint à la cour en 1742 après la chute de ce ministre, et jouit d'une grande influence jusqu'à sa mort.

PULTUSK, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 160 kil. N. E. de Plock; 2,200 hab. Jadis résidence des évêques de Plock. Victoire de Charles XII sur les Saxons en 1703; bataille entre les Français et les Russes (1807).

PUNIQUES (guerres), nom commun à trois guerres célèbres qui eurent lieu entre les Carthaginois (*Pœni*) et les Romains. La première commença en 264 av. J.-C., et dura vingt-deux ans. Elle eut lieu à la suite des démêlés de Hiéron, tyran de Syracuse, avec les Mamertins, qui, après avoir envahi Messine, appelèrent les Romains à leur secours; les Carthaginois prirent parti pour les Syracusains. Amilcar, du côté des Carthaginois; Duillius, Atilius Calatinus, Lutatius, du côté des Romains, s'y distinguèrent principalement. Les batailles navales de Tyndaris, d'Ecnome, de Drépane, et le siége de Lilybée, en furent les principaux événements. Enfin, l'an 242 av. J.-C., les Romains y mirent fin en remportant un avantage décisif aux îles Égates. Cette guerre leur donna l'empire de la Sicile. — La deuxième guerre commença en 219 par le siége et la prise de Sagonte, attaquée au milieu de la paix par Annibal, et dura dix-huit ans. Le passage des Alpes par Annibal, ses victoires au lac Trasimène, sur le Tésin, sur la Trébie, à Cannes, les batailles de Nole, de Séna, l'expédition des deux Scipions en Espagne, enfin le passage du grand Scipion en Afrique, et la victoire définitive de Zama (201), en sont les faits principaux : Annibal, Asdrubal, les Scipions, Fabius Maximus, Marcellus en furent les héros. La deuxième guerre punique, après avoir mis Rome à deux doigts de sa perte, finit par la rendre maîtresse de l'Espagne, et anéantit pour toujours la puissance de Carthage. — La troisième ne fut autre chose que le siége de Carthage. Elle eut lieu de l'an 149 à l'an 146 av. J.-C. Après trois ans de la plus héroïque résistance, Carthage fut prise et incendiée, et son territoire fut converti en prov. romaine par Scipion Émilien. *Voy.* ROME et CARTHAGE.

PUNO, ville du Pérou, à 350 kil. S. E. de Cuzco; 7,000 hab. Aux env., mines d'argent, auj. inondées.

PUNTA-DELGADA. *Voy.* PONTA-DELGADA.

PUNTIDO, couvent situé entre Milan et Bergame, est célèbre par la formation de la 1re ligue lombarde, par laquelle Milan, Vérone, Vicence, Trévise, Padoue, Brescia, Bergame, Mantoue, Crémone, Parme, Plaisance, Reggio, Modène, Bologne se confédérèrent en avril 1167, sous l'influence du pape Alexandre III, pour résister à l'emp. Frédéric Barberousse. Dès l'année suivante, Frédéric se vit obligé de quitter précipitamment l'Italie; presque toute l'Italie supérieure entra dans la ligue lombarde; Alexandrie fut bâtie par elle en l'honneur d'Alexandre III. Après plusieurs campagnes, Frédéric, défait à Lignano (1176), fut contraint de signer la paix de Venise (1177).

PUPIEN, empereur romain. *Voy.* MAXIME.

PURACE ou PUSAMBIO, ville de la Nouvelle-Grenade (Cauca), à 17 kil. S. E. de Popayan, dans les Andes, au pied du volcan de Purace (qui l'a presque détruite en 1827), sur le Pusambio, dont les eaux sont favorables à la teinture.

PURANAS, nom de 18 poëmes sanscrits qui contiennent les traditions relatives à la théogonie et à la cosmogonie des Hindous, et qui servent de commentaires aux Védas.

PURBACHIUS, astronome. *Voy.* PEURBACH.

PURBECK (presqu'île de), dite vulgairement *île de Purbeck*, en Angleterre, à l'extrémité S. E. du comté de Dorset; 20 kil. sur 16. Carrières.

PURCHAS (Sam.), savant ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1628, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, forma une collection de voyages, tant imprimés que manuscrits, la plus riche qu'on eût encore vue, et fit paraître ce beau recueil en 5 vol. in-fol. Le premier est intitulé: *Purchas, his pilgrimages or relations of the world and the religion*, 1613 et 1626; les quatre autres ont pour titre : *Hakluytus posthumus*, Londres, 1625, in-fol. Ils se composent

principalement de manuscrits laissés par Hackluyt.

PURE (l'abbé DE). *Voy.* DE PURE.

PURIFICATION, fête des Chrétiens, instituée en mémoire du jour où la Vierge Marie alla au Temple après ses couches, et y présenta l'Enfant Jésus; on la célèbre le 2 février. On croit qu'elle fut établie en 542 sous l'empereur Justinien. D'Orient elle passa en Occident au VIIe siècle. — Chez les Juifs, la *purification* était une cérémonie ordonnée par le *Lévitique*, et qui avait lieu 40 jours après les couches. La nouvelle accouchée se rendait au Temple et offrait pour son enfant un agneau avec un pigeon ou une tourterelle.

PURITAINS, nom donné en Angleterre et en Ecosse aux presbytériens les plus rigides, qui avaient la prétention de pratiquer seuls le christianisme dans toute sa *pureté*. Opposée surtout à l'église anglicane, cette secte bannit de l'église toute hiérarchie, et du culte tout luxe (musique, habits pontificaux, ornements), toute liturgie, ainsi qu'une foule de manifestations extérieures (jeûnes, signes de croix, agenouillement, ondoiement, etc.). Née pendant la persécution exercée par la reine Marie Tudor, cette secte commença à attirer l'attention sous le règne d'Elisabeth, et en 1566 elle déclara formellement se séparer de l'Eglise anglicane. Elisabeth poursuivit les Puritains plus vivement même que les Catholiques, ce qui ne les empêcha pas de croître en nombre, et d'acquérir sous le règne suivant la consistance d'un parti. Une grande partie d'entre eux se réfugia en Amérique, où ils peuplèrent le Massachussets, fondèrent New-Plymouth, New-Haven, etc. Les Puritains se signalaient par leur exaltation républicaine. Ils ont joué le plus grand rôle dans la double chute des Stuarts.

PUSSORT (Henri), conseiller d'État, né en 1615, mort en 1697, était l'oncle de Colbert et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut un des juges. Pussort travailla à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 à 1670, pour la réformation de la justice et l'abréviation des procès. Boileau fait allusion à ce dernier fait dans son *Lutrin*.

PUSTERTHAL, cercle du Tyrol, entre le cercle d'Unter-Innthal, l'Autriche, l'Illyrie, etc. : 140 kil. sur 40; 98,245 hab.; ch.-l. Prunecken. Il est traversé par les Alpes Rhétiques. Fer, cuivre, cobalt, eaux thermales et minérales. Grains, lin.

PUTANGES, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Orne, à 17 kil. O. d'Argentan; 700 hab. Tanneries.

PUTEANUS (ERYCIUS), érudit. *Voy.* DUPUY (Henri).

PUTEAUX, village du dép. de la Seine, sur la Seine, près et au S. O. de Neuilly; 2,026 hab. Fabriques d'indiennes. Jolies maisons de campagne.

PUTÉOLES, ville de Campanie. *Voy.* POUZZOLES.

PUTIGNANO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 40 kil. S. E. de Bari; 8,500 hab.

PUTIPHAR. *Voy.* JOSEPH.

PUTNEY, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 9 kil. O. de Londres; 4,000 hab. Patrie de Gibbon.

PUTRIDUM MARE. *Voy.* POURRIE (Mer).

PUTSCH (Elie), *Putschius*, philologue, né à Anvers en 1580, mort en 1605 à 25 ans, s'était fait remarquer par sa précocité. Il a publié les écrits de trentre-trois grammairiens anciens, sous le titre de *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4. C'est un recueil très recherché.

PUTUMAJO, riv. de l'Amérique du Sud. *Voy.* IÇA.

PUY, du celtique *puich* ou *puech*, montagne, nom qui se retrouve en France dans beaucoup de noms de lieux dont on trouvera les principaux ci-après :

PUY (LE), dit aussi le *Puy-en-Velay* et le *Puy-Notre-Dame*, *Civitas Vellavorum* et *Anicium* chez les anciens, *Podium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de la Haute-Loire, sur le penchant et au pied du mont Anis, à 505 kil. S. E. de Paris; 14,925 hab. Promenade du Breuil, cathédrale, restes d'un temple de Diane. Evêché. Collége royal, bibliothèque, musée de tableaux. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce. Blondes et dentelles, couvertures, lainages, clouterie, etc. Grand entrepôt de dentelles. Aux environs, marrons fort beaux, dits *marrons de Lyon*. Le Puy fut la capitale de l'ancien Velay. Cette ville a beaucoup souffert des guerres religieuses. Patrie du cardinal de Polignac. — L'arr. du Puy a 14 cant. (Allègre, Cayres, Craponne, Fay-le-Froid, Loude, le Monastier, Pradelles, Saugues, Solignac, Saint-Julien-de-Chapteuil, Saint-Paulien, Vorey, plus le Puy, qui compte pour deux); 118 comm. et 130,844 h.

PUY (Raimond DU), 2e chef de l'ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, d'une famille noble du Dauphiné, succéda en 1118 à Gérard, instituteur de l'ordre. Il rendit cet ordre militaire, de simple hospitalier qu'il était, établit la division des membres en trois rangs (chevaliers, servants et chapelains), s'illustra à la tête de ses chevaliers par ses exploits, prit Ascalon en 1153 et mourut en 1160.

PUY (Ch. DU), dit *Montbrun*. *Voy.* MONTBRUN.

PUY (Henri DU), *Puteanus*. *Voy.* DUPUY.

PUYCERDA, mieux PUIGCERDA, *Julia Livia*, ville forte d'Espagne (Barcelone), à 45 kil. N. d'Urgel, à 2 kil. de la frontière de France; 2,300 hab. Place de guerre. Forges, lainages, cotonnades, Jaspe, sources minérales. Jadis capitale de la Cerdagne.

PUY-DE-DOME, petite chaîne de montagnes en France, au centre du dép. de même nom, se lie par le S. au Mont-Dor : 45 kil. de long; sommets dits *Puys*, presque tous volcaniques : le plus haut, dit par excellence le *Puy-de-Dôme*, situé tout près de Clermont, a 1,465 mètres de hauteur : c'est là qu'eut lieu la première expérience barométrique.

PUY-DE-DÔME (dép. du), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de l'Allier au N., de la Haute-Loire et du Cantal au S., de la Loire à l'E., de la Corrèze et de la Creuse à l'O. : 7,972 kil. carr.; 589,456 hab. Ch.-l., Clermont-Ferrand. Il est formé en partie de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Lyonnais. Plusieurs montagnes : Puy-de-Dôme, Mont-Dor; vallées et plaines au N.; l'Allier le traverse. Ce dép. est très important sous le point de vue géologique. Il a beaucoup de volcans éteints et de formations volcaniques. Plomb argentifère et autres, cuivre, alun, antimoine, beaucoup de houille; marbre, granit, pierres meulières et à plâtre, pierres de taille, lave, schistes argileux, bitumeux, tripoli, pouzzolane, etc. Sol fertile, surtout au N. : céréales, fruits, châtaignes, chanvre, vin, beaucoup de bois, excellents pâturages. Chevaux petits; gros et menu bétail. Industrie active : tissus de laine, de coton, de fil; ouvrages en cuivre, fer, quincaillerie, coutellerie; faïence; papiers; produits chimiques, raffinerie de sucre; pâte d'abricots, fromages estimés. — Ce dép. a 5 arr. (Clermont-Ferrand, Issoire, Riom, Thiers, Ambert), 47 cant. et 444 comm. Il appartient à la 19e division militaire, a une cour royale à Riom et un évêché à Clermont.

PUY-EN-VELAY (LE). *Voy.* PUY (LE).

PUY-LA-ROQUE, ville du dép. de Tarn-et-Garonne, à 32 kil. N. E. de Montauban; 2,125 hab.

PUYLAURENS, *Podium Laurentii*, ch.-l. de cant. (Tarn), à 22 kil. S. E. de Lavaur; 6,160 hab. Mules, chevaux, etc. — Les Protestants l'occupèrent au XVIe siècle. Ses fortifications furent rasées en 1629.

PUYLAURENS (Guill. DE), chapelain de Raymond le Jeune, comte de Toulouse, écrivit vers 1245 une *Histoire des Albigeois*, qui est fort estimée.

PUYLAURENS (Ant. DE LAGE, duc de), d'une famille noble du Languedoc, fut le favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le suivit dans ses deux retraites à Bruxelles et en Lorraine, puis, gagné par Richelieu, travailla à réconcilier Gaston avec le roi. Richelieu, en récompense, lui donna la seigneurie d'Aiguillon, qui fut érigée en duché-pairie sous le titre de Puylaurens, et lui fit épouser une de

ses cousines (Marguerite-Philippine de Coislin), 1634. Puylaurens n'en fut pas moins conduit à Vincennes l'année suivante, comme entretenant la dissension entre les deux frères; il mourut en prison en 1635.

PUY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Lot), sur le Lot, à 24 kil. N. O. de Cahors; 2,505 hab.

PUY-MIROL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. S. E. d'Agen; 1,613 hab.

PUYSAYE, PUYSET. *Voy.* PUISAYE, PUISET.

PUYSÉGUR (Jacq. DE CHASTENET, vicomte de), lieutenant-général, né vers 1600, mort en 1682, d'une ancienne famille de l'Armagnac, servit quarante-un ans, eut part à trente combats et à cent-vingt siéges, sans être jamais blessé. Il a laissé des *Mémoires* (de 1617 à 1658), publiés en 1747, et reproduits dans la collection Petitot.

PUYSÉGUR (Jacq.-Fr. DE CHASTENET, marquis de), fils du précédent, né en 1655, mort en 1743, entra au service en 1677, remplit des missions diplomatiques sous Louis XIV, devint maréchal de France en 1734. On lui doit l'*Art de la guerre*, 1748, in-fol.

PUYSÉGUR (Pierre-Louis DE CHASTENET, comte de), né en 1727, mort en 1807, 2e fils du précédent, était lieutenant-général lorsque Louis XVI lui confia le portefeuille de la guerre au commencement de la révolution (1788). Il donna sa démission en 1789 : l'Assemblée nationale déclara qu'il emportait les regrets de la nation.

PUYSÉGUR (Ant.-Hyac.-Anne DE CHASTENET, duc de), dit longtemps le *comte de Chastenet*, (par un fils aîné), né en 1752, m. en 1809, petit-fils du maréchal, servit dans la marine, visita les cavernes des Guanches à Ténériffe et en rapporta de belles momies, dressa par ordre du gouvernement les cartes de tous les débouquements de Saint-Domingue, émigra en 1791, joignit l'armée de Condé, passa au service de l'Angleterre, puis du Portugal, devint contre-amiral de la flotte portugaise, sauva le roi de Naples Ferdinand IV et sa famille en les recevant à son bord, les conduisit en Sicile (1793), et revint en France en 1803.

PUYSÉGUR (Amand-Marie-Jacq. DE CHASTENET, marquis de), petit-fils du maréchal (par son 2e fils, le ministre de la guerre), né en 1752, mort en 1825, entra dans l'artillerie, et se trouva comme major de tranchée au siége de Gibraltar en 1782. Il commandait en 1792 l'école de La Fère; il donna sa démission, fut deux ans retenu prisonnier à Soissons pour avoir correspondu avec ses frères émigrés, puis se retira dans sa terre de Buzancy. Il fut maire de Soissons de 1800 à 1805. C'est surtout comme propagateur et champion du magnétisme animal qu'il s'est rendu célèbre. Il fut un des premiers disciples de Mesmer, et observa le premier le merveilleux phénomène du somnambulisme magnétique. Il a eu part aux trois recueils, dits *Annales de magnétisme*, *Bibliothèque magnétique*, *Archives du magnétisme*, et a donné lui-même : *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme*, 1788; *Recherches sur l'homme dans l'état de somnambulisme*, 1811. Dans tous ses écrits, il soutient avec courage ce qui était à ses yeux la plus importante des découvertes. Homme d'une bienfaisance rare, le marquis de Puységur n'employa le magnétisme qu'à faire le bien.

PUZOL, ville d'Espagne (Valence), à 7 kil. S. O. de Murviedro; 3,000 hab. Palais des archevêques de Valence.

PYDNA, d'abord *Citron*, auj. *Chitro* ou *Kitros*, ville de Macédoine, en Piérie, sur le golfe Thermaïque, au S. des embouchures du Ludias et de l'Haliacmon. Colonie de la Grèce méridionale, elle fut prise par le roi de Macédoine Archélaüs I. En 316 av. J.-C., Olympias y soutint un siége célèbre contre Cassandre, mais elle fut forcée de rendre la place et mise à mort. En 168, la victoire décisive de Pydna, remportée par Paul-Émile sur Persée, mit fin au roy. de Macédoine, qui fut alors réduit en prov. romaine.

PYGMALION, fameux sculpteur, prince ou roi de l'île de Cypre, devint, selon la fable, amoureux de la statue de Galatée, qui était son propre ouvrage, obtint de Vénus que ce marbre s'animât, et l'épousa. De ce mariage naquit un fils nommé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, frère de Didon, régnait au IXe siècle av. J.-C. (874-827 av. J.-C.). Il tua Sichée, son beau-frère, afin de s'emparer de ses trésors, et força sa sœur Didon à fuir. Il fut empoisonné par sa femme Astarbé.

PYGMÉES, *Pygmæi*, peuple imaginaire que les Grecs plaçaient en Thrace, en Inde ou en Éthiopie, et toujours aux extrémités de la terre. Ils étaient d'une taille excessivement petite (on leur donnait un *pygmé*, c.-à-d. 1 pied grec 1/8, ou 34 centimètres). Ils coupaient les épis avec des cognées et avaient dans les grues de redoutables ennemis, auxquels ils faisaient sans cesse la guerre. Ils voulurent une fois attaquer Hercule endormi; le héros les mit dans sa peau de lion et les porta à Eurysthée.

PYLADE, le fidèle ami d'Oreste, était fils de Strophius, roi de Phocide. Il suivit Oreste partout, jusqu'en Tauride, et épousa sa sœur Électre. Il monta sur le trône à la mort de son père.

PYLADE, pantomime, natif de Cilicie, porta son art au plus haut point, acquit un immense renom à Rome, et forma sous Auguste une troupe spéciale qui hérita de sa méthode et de son jeu.

PYLÆ ou PORTES, nom donné par les Grecs (ou les Romains) aux pas qui mènent d'un pays à un autre au travers de hautes chaînes de montagnes. Les plus célèbres étaient : 1° les *Pylæ Amanicæ*, conduisant de Cilicie en Syrie par le mont Amanus; 2° les *Pylæ Ciliciæ*, de Cappadoce en Cilicie; 3° les *Pylæ Caspiæ* ou *Caucasiæ*, nommées depuis *porte des Alains*, auj. *porte de Dariel*, d'Ibérie chez les Alains par le milieu de la chaîne du Caucase; 4° les *Pylæ Albanicæ*, auj. le *pas de Derbend* ou *porte de fer*, d'Albanie en Sarmatie (ou plus tard d'Albanie chez les Huns Tétraxites), par l'extrémité orient. du Caucase; 5° les *Pylæ Persicæ* ou *Susides*, de Susiane en Perside.

PYLÉMÈNE, *Pylæmenes*, nom commun à plusieurs rois de Paphlagonie. Homère nomme un prince de ce nom comme auxiliaire de Priam, et le fait mourir sous les murs de Troie. — Un Pylémène I régnait en Paphlagonie vers 131 av. J.-C.; — Pylémène II (121-81) fut chassé de ses états par Mithridate VII, rétabli par Pompée, céda aux Romains la Paphlagonie maritime de son vivant, puis leur légua tout son royaume par testament.

PYLOS, auj. *Zouchio* ou *Vieux-Navarin*, ville de Messénie, sur la côte, vis-à-vis de Sphactérie, était le chef-lieu d'un petit état où régnait Nestor au temps de la guerre de Troie. Les Athéniens, pendant la première partie de la guerre du Péloponèse, firent de Pylos un quartier-général d'où ils s'élançaient pour ravager et piller les environs. — Il y avait un autre Pylos en Élide, dans la Triphylie, entre les embouchures du Pénée et du Scilléis.

PYM (John), homme d'État anglais, né en 1584, mort en 1643, fut de l'opposition sous Jacques I, et prit part sous Charles I à la rédaction de l'acte d'accusation contre Buckingham. Il voulait passer en Amérique pour y fonder un établissement où régnerait la liberté religieuse, mais il fut retenu par ordre du conseil au moment de mettre à la voile avec Cromwell. Il fut un des membres les plus énergiques du parlement de 1640, ainsi que du Long-Parlement. Il montra pourtant quelque intérêt pour Charles quand son sort devint périlleux.

PYRAME et THISBÉ, étaient tous deux de Babylone, et s'aimaient en dépit de leurs parents, qui étaient ennemis. Décidés à s'unir, ils convinrent de quitter chacun la maison paternelle, après s'être donné rendez-vous sous un mûrier, à quelque dis-

tance de Babylone. Thisbé arriva la première, mais l'approche d'un lion la fit fuir et se cacher; son voile tomba, et le lion le froissa de sa gueule ensanglantée. Pyrame survint bientôt : reconnaissant les traces de l'animal et le voile sanglant de son amante, il se perça de son épée. Thisbé, qui revenait au même instant, ne voulut pas lui survivre, et se tua près de lui. Le mûrier sous lequel avait lieu cette scène sanglante portait alors des fruits blancs; les mûres devinrent noires.

PYRAME, riv. de Cilicie, naissait dans la Lycanitide, coulait au S. O. et au S., arrosait Germanica, puis une ville du nom de Pyrame et Mopsueste, et se jetait dans le golfe d'Issus, entre Eges et Mallos.

PYRAMIDES, monuments gigantesques que l'on admire en Égypte; ils étaient de forme carrée, se composaient d'assises de plus en plus étroites, et se terminaient en pointe ou par une petite plateforme. Les Pyramides étaient consacrées à la sépulture des rois ou des animaux sacrés ; on y entrait par des ouvertures fort étroites, placées à une certaine hauteur. Les plus célèbres sont celles de Chéops (243m de large à la base, 150m de haut), de Chéphrem (102m à la base, 133m de haut), de Mycérinus (93m de base, 54m de haut) ; elles furent érigées vers le XIIIe et le XIIe siècles av. J.-C., et subsistent encore. Elles se trouvent à peu de distance de l'anc. Memphis, et portent auj. le nom de Pyramides de Djizeh. — On trouve nombre de pyramides sur divers points de l'Égypte, notamment près de Méroé, et même dans plusieurs autres pays. Les plus remarquables sont celles du Mexique, qui ont une grande analogie avec celles d'Egypte : on les nomme *téocallis*. — On croit que le nom de Pyramides vient du grec *pyr*, feu, parce que, comme la flamme, elles se terminent en pointe.

PYRAMIDES (bataille des), bataille que le général Bonaparte gagna sur les Mamelouks, le 21 juillet 1798, près des pyramides de Memphis ou de Djizeh.

PYRARD (Fr.), voyageur, né à Laval vers 1575, s'embarqua en 1601 à Saint-Malo sur un navire qui devait chercher un chemin aux Indes orient., fit naufrage sur les Maldives, tomba aux mains d'un prince de Bengale, puis servit deux ans chez les Portugais, et, après mille aventures, revint par l'Espagne en France. Il publia la relation de ses voyages, sous le titre de : *Discours du voyage des Français aux Indes orient.*, etc., Paris, 1611, in-8.; cet ouvrage a été amélioré depuis par Jér. Bignon, sur les renseignements nouveaux fournis par Pyrard lui-même, et publié sous le titre de : *Voyage des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil*, Paris, 1615, 2 vol. in-8. Ce voyage est intéressant et très exact.

PYRÉNÉES, *Pyrenæi montes* ou *Pyrenæum*, grande chaîne de montagnes, part de la Méditerranée au cap de Creuz, et court à peu près à l'O. vers le coude de l'Océan Atlantique qui sépare la France d'avec l'Espagne, puis vers les confins de la Galice, où elle se partage en diverses ramifications; la première partie (correspondant à l'isthme qui s'étend entre l'Espagne et la France) a 380 kil. de long; la deuxième en a 400 et se nomme plus spécialement Pyrénées Asturiques ou *monts Cantabres*. La pente est plus brusque du côté de l'Espagne que du côté de la France; dans les Pyrénées Asturiques, au contraire, la pente S. est moins raide que la pente N. La limite des neiges perpétuelles est à 2,400 mètres. Les principaux sommets des Pyrénées sont : le Maladetta ou Néthou, 3,574m; le pic Poset, 3,528m; le mont Perdu, 3,492m; le Vignemale, 3,444m; le Taillon, 3,284m; le pic Long, 3,260m; le mont Carlus, 3,240m; le mont Vallier, 2,890m; le Canigou, 2,854m, etc. On compte dans les Pyrénées isthmiques 59 *pas*, *ports* ou *cols* (c.-à-d. passages) de quelque importance; les principaux sont, en allant de l'E. à l'O. : 1° celui de Pertuis (que commande la forteresse de Bellegarde); 2° la Perche (que défend le fort de Mont-Louis); 3° Canfranc (route d'Oléron à Jaca); 4° Orisson-et-Roncevaux (route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Montréal).

PYRÉNÉES (traité des), fameux traité négocié en 1659 par Mazarin et Louis de Haro, signé par Louis XIV et Philippe IV, est ainsi nommé de ce que l'île des Faisans sur la Bidassoa, où eut réellement lieu la conférence, est située au pied des Pyrénées. Ce traité laissait à la France le Roussillon, presque tout l'Artois, et diverses places sur la frontière des Pays-Bas, donnait à Louis XIV l'infante Marie-Thérèse pour épouse, mais stipulait renonciation pour la France à toute éventualité de succession aux possessions de la branche Autriche-Espagne.

PYRÉNÉES (dép. des BASSES-), dép. français limitrophe de l'Espagne, à l'O., sur le golfe de Gascogne, borné à l'E. par le dép. des Hautes-Pyrénées, à l'O. par celui des Landes; 7,494 kil.c.: 446,398 hab. Ch.-l. Pau. Il est formé de l'ancien Béarn, de la Navarre, et d'une portion de l'ancienne Gascogne. Mont., collines, vallées, landes, sites pittoresques ; beaucoup de rivières et torrents, dits *gaves*. Fer, cuivre, soufre, cobalt, houille, marbre, granit, albâtre, ardoise, pierre à bâtir, marnes; eaux minérales, sources salées. Sol peu fertile : froment, millet, maïs, lin, noix de galle, fruits à cidre et autres; bons vins; bois de charpente, de construction, de mâture. Gros et menu bétail, chevaux, mulets, porcs, oies. Toiles et tissus de coton, bonnets tunisiens, tapis; cidre, eau-de-vie et liqueurs, chocolats, jambons. Commerce actif à Bayonne, peu florissant partout ailleurs; armements, pêches. — Ce départ. a 5 arr. (Pau, Bayonne, Orthès, Oloron, Mauléon), 40 cantons, 630 communes; il appartient à la 11e division militaire, a une cour royale à Pau, et un évêché à Bayonne.

PYRÉNÉES (dép. des HAUTES-), au N. de l'Espagne, à l'O. de celui de la Haute-Garonne, à l'E. de celui des Basses-Pyrénées, au S. de celui du Gers; 4,527 kil. carrés; 244,170 hab. Ch.-l. Tarbes. Il est formé de cinq pays de la Gascogne (Bigorre, Nebouzan, Quatre-vallées, parties d'Astarac et d'Armagnac). Très montagneux au S., quelques collines au N. Bois. Climat varié d'après les hauteurs. Richesses minérales : les mêmes que dans les Basses-Pyrénées, et de plus, ardoises, ocres, kaolin, etc. Eaux minérales nombreuses et célèbres. Riches pâturages, bois de construction et de mâture, pommes de terre, lin, plantes médicinales. Etamines, cordelats, grosse toile, crêpes, baréges; coutellerie, clous; vins, eaux-de-vie. Peu de commerce. — Ce dép. a 3 arr. (Tarbes, Argelès, Bagnères en Bigorre), 26 cantons, 492 communes; il appartient à la 10e division militaire, a une cour royale à Pau, et un évêché à Tarbes.

PYRÉNÉES-ORIENTALES (dép. des), borné au S. par l'Espagne, à l'O. par le dép. de l'Ariége, au N. par celui de l'Aude, à l'E. par la Méditerranée : 4,116 kil. carrés; 164,325 hab. Ch.-l., Perpignan. Formé du Roussillon et d'une partie de la Cerdagne et du Razès. Beaucoup de hautes montagnes au S., vastes plaines à l'E., vallées, étangs le long de la mer, torrents impétueux, climat très chaud dans la partie basse, aspect espagnol. Fer, cuivre, plomb, antimoine, alun, houille, albâtre, marbre, granit, pierre à chaux; sources thermales. Sol fertile près de la mer, sec et maigre ailleurs. Vins fins, grenadiers, orangers, citronniers en pleine terre, mûriers, oliviers, lin, chanvre, céréales, plantes odoriférantes. Très peu de bois; mérinos et mulets excellents, abeilles; pêche de thons et sardines sur les côtes. Forges à la catalane, gros draps, bonnets de laine, cercles, clous, tanneries; du reste, peu d'industrie. Assez de commerce, surtout avec l'Espagne. Ce dép. a 3 arr. (Perpignan, Céret, Prades); 17

cantons et 226 communes. Il appartient à la 6e division militaire, a une cour royale à Montpellier, et un évêché à Perpignan.

PYRGO, *Pyrgos*, ville du roy. de Grèce (Elide), à 48 kil. N. O. d'Arcadia. Evêché. — Un autre Pyrgo (Cyclades mérid.), sur la côte E. de l'île Santorin, est aussi évêché.

PYRGOTÈLE, graveur en pierres fines du temps d'Alexandre, excella dans son art, et partagea avec Apelle et Lysippe l'honneur de pouvoir retracer les traits du conquérant. On a quelques pierres qui portent son nom, mais elles sont contestées.

PYRITZ, ville des Etats prussiens (Poméranie), à 36 kil. S. E. de Stettin; 3,420 hab. Drap, lainages.

PYRMONT, ville de la principauté de Waldeck, sur l'Emmer, à 100 kil. N. de Waldeck : 2,600 hab. Château, résidence du prince. Eaux minérales ferrugineuses (les plus curatives du globe). Aux environs, se trouvent le Bromberg (d'où l'on a une superbe vue), la colonie des Quakers à Friedenthal, le château de Schœll-Pyrmont, etc.

PYRRHA, fille d'Épiméthée et de Pandore, épousa Deucalion, roi de Thessalie, sous lequel eut lieu un déluge célèbre. *Voy.* DEUCALION.

PYRRHIQUE, danse militaire que l'on croit avoir été instituée par Pyrrhus, fils d'Achille, était usitée chez les Grecs, surtout à Sparte et en Crète. Les danseurs avaient des tuniques écarlates, et dansaient tout armés, portant une épée ou une lance; les musiciens avaient un casque orné d'aigrettes et de plumes.

PYRRHON, philosophe grec, chef des Sceptiques, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 340 av. J.-C., et mourut vers 288, ou, selon d'autres, vers 304 av. J.-C., âgé, dit-on, de plus de 90 ans. Il avait, dans sa jeunesse, exercé la profession de peintre, puis il reçut les leçons du philosophe Anaxarque, et le suivit en Asie pendant l'expédition d'Alexandre. Il devint dans la suite grand-prêtre à Elis, et obtint une telle considération par sa sagesse et ses vertus, que les Athéniens lui conférèrent, dit-on, le droit de cité. Pyrrhon prétendait que rien n'est certain, qu'à chaque proposition on peut opposer une proposition contraire également probable, que par conséquent le sage doit suspendre son jugement, et tout soumettre à l'examen, *scepsis* (d'où ses disciples prirent le nom de *sceptiques*). Il avait pour maximes : *non liquet; nil potius*. Il ramena à dix tous les motifs de doute, qu'il nommait *raisons d'époque* (d'*épokhê*, suspension du jugement); il les tirait, soit de la contradiction qui se trouve entre les sensations des divers animaux (1), entre les jugements portés par diverses personnes sur un même objet (2), ou par la même personne (3) et le même sens (4), mais en des circonstances différentes; soit des altérations perpétuelles que subissent les choses matérielles, (5), de la variabilité des lois, des usages (6); soit enfin des changements que nous semblent offrir les choses selon leur position (7), selon le mélange de leurs éléments (8), les relations qu'elles ont entre elles (9), leur nouveauté, leur rareté ou leur fréquence (10). Il nommait aussi ces arguments *tropes* (de *tropos*, changement), parce qu'ils étaient fondés pour la plupart sur les variations des hommes ou des choses. Pyrrhon disait que tout était indifférent, et se proposait par là de produire l'*apathie* (l'absence des passions) et l'*ataraxie* (le repos inaltérable). On lui a prêté mille folies que dément la réputation de sagesse dont il jouit auprès de ses contemporains. Sa *Vie* a été écrite par Diogène Laërce; sa doctrine a été exposée par Sextus Empiricus dans ses *Hypotyposes pyrrhoniennes*. Les plus célèbres pyrrhoniens sont Timon, Enésidème, Sextus Empiricus.

PYRRHUS ou NÉOPTOLÈME, fils d'Achille et de Déidamie, vint très jeune au siége de Troie, dans la dixième année du siége, ramena Philoctète de Lemnos, tua devant Troie Eurypyle, fils de Télèphe, et institua en mémoire de ce triomphe la pyrrhique ou danse armée; il entra le premier dans le cheval de bois, et se montra impitoyable lorsque Troie fut prise; il massacra Polite et Priam au pied des autels, précipita Astyanax du haut d'une tour, et égorgea Polyxène sur la tombe d'Achille. Il eut en partage Andromaque dont il fit son esclave, épousa Hermione, alla fonder un royaume en Épire, et mourut assassiné par Oreste à Delphes.

PYRRHUS, roi d'Épire, fils d'Eacide. A la mort de son père (313 av. J.-C.), il partagea le trône avec son frère Néoptolème, et, laissant à ce prince le gouvernement du royaume, alla courir les aventures. Il combattit héroïquement à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), sous les drapeaux de Démétrius Poliorcète, alla en Egypte comme ôtage près de Ptolémée, épousa Antigone, fille de la reine Bérénice, revint en Epire (295), tua Néoptolème dans un festin, et depuis régna seul. Il s'empara de la Macédoine sur Démétrius (291), et y fut reconnu roi, mais seulement pendant 7 mois. Appelé en Italie par les Tarentins (280), il remporta sur les Romains les victoires d'Héraclée (279) et d'Asculum (278), puis il alla délivrer la Sicile des Carthaginois et de ses petits tyrans, et y joua plus d'un an le rôle de maitre, mais il se fit bientôt haïr et quitta le pays; il ne revint en Italie que pour être vaincu à Bénévent par Curius Dentatus (274), et reprit la route d'Epire, sans conquêtes, sans argent et presque sans troupes. Néanmoins, il soumit encore une fois presque toute la Macédoine, puis il courut tenter la conquête du Péloponèse (273); mais il échoua au siége de Sparte et périt à la prise d'Argos, tué par une tuile qu'une vieille femme jeta sur lui du haut d'un toit. Pyrrhus était rempli de talents militaires, mais ambitieux, inconstant; il n'a laissé d'autre réputation que celle d'un aventurier. Il avait un sage ministre, Cinéas, dont pour son malheur il n'écouta pas toujours les conseils.

PYTHAGORE, *Pythagoras*, philosophe grec, fondateur de l'école italique, né à Samos en 584, selon les uns, en 608, selon d'autres; eut pour maître dans sa patrie Phérécyde, voyagea longtemps pour s'instruire, séjourna quelque temps en Égypte, se fit initier aux mystères de Bacchus et d'Orphée, alla vers l'an 540 av. J.-C. s'établir à Crotone en Italie, où il fonda une école nouvelle, qui prit du lieu de sa résidence le nom d'*école italique*, et se vit bientôt environné d'une foule de disciples. Il en forma une sorte de congrégation ou d'institut moral et politique : on n'était admis dans son école qu'après un long noviciat; les aspirants étaient soumis à diverses épreuves, entre autres à un silence de plusieurs années. Les pythagoriciens menaient la vie la plus frugale et s'abstenaient de la chair des animaux. Pythagore exerçait sur ses disciples un empire absolu et en obtenait une foi aveugle : quand on leur demandait raison de leurs dogmes, ils se contentaient de répondre : *le maître l'a dit*. On ne connaît pas bien les détails de sa mort. On croit qu'il périt à Métaponte dans une émeute suscitée contre les Pythagoriciens par les tyrans de l'Italie, qui craignaient leur influence. Sa mort eut lieu vers l'an 504 av. J.-C. (500 selon d'autres, ou même 489). Pythagore substitua au nom de sage (*sophos*), qu'avaient porté ses devanciers, le nom plus modeste de *philosophe*, ou ami de la sagesse. Il embrassa toutes les sciences connues de son temps, et cultiva surtout avec le plus grand succès les sciences mathématiques, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique; il fit plusieurs découvertes, entre autres celle de la fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse. La considération assidue des rapports mathématiques le conduisit à un système universel, dans lequel il donne les nombres pour principes des choses : les nombres ont eux-mêmes pour prin-

cipe l'unité ou la monade; les dix premiers nombres ont chacun des vertus merveilleuses, surtout le nombre 10 ou la décade. Dieu est l'unité absolue et primordiale, la monade des monades; l'âme est un nombre qui se meut lui-même; le monde est un tout harmonieusement ordonné (*kosmos*, *mundus*): le soleil en est le centre, et les autres corps célestes se meuvent autour de lui en formant une *musique* divine. Le bien moral est l'unité, le mal la *diversité*; la justice est l'égalité. Pythagore enseignait la métempsycose, et c'est pour ce motif qu'il proscrivait l'usage des viandes; il prétendait, dit-on, se souvenir d'avoir existé autrefois dans le corps d'Euphorbe, qui assista au siége de Troie. Au reste, on ne sait rien de bien certain sur les vraies doctrines de Pythagore, parce qu'on n'a aucun écrit de lui. On a sous son nom des préceptes moraux connus sous le nom de *Vers dorés*, qui paraissent être d'une époque bien postérieure. La *Vie* de Pythagore a été écrite en grec par Porphyre et par Jamblique (publiée par Kuster et Holstenius, avec notes de Ritterhusius, Amst., 1707), et en franç. par Dacier, Paris, 1807. Les plus célèbres pythagoriciens sont Alcméon, Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, Philolaüs, Archytas, et, plus tard, Apollonius de Tyane.

PYTHEAS, astronome et voyageur, de Marseille, vivait au commencement du IVe siècle av. J.-C. Il fut, à ce qu'on croit, envoyé par sa ville natale dans le nord pour y faire des découvertes, tandis qu'Euthymène était chargé d'une exploration au sud. Pythéas côtoya l'Hispanie, l'Aquitaine, l'Armorique, parcourut la Manche, franchit le Pas-de-Calais et parvint à Thulé (les îles Shetland ou, selon d'autres, le Jutland). Il est parlé d'un second voyage dont le résultat aurait été l'exploration de la mer Baltique; mais les savants modernes regardent cette expédition comme imaginaire. Pythéas avait écrit une *Description de l'Océan* (Atlantique), et un *Période* ou *Périple*: il n'en reste que de courts fragments (dans Pline et Strabon). On donne Pythéas comme le premier qui soupçonna la liaison des marées avec le cours de la lune, et qui découvrit que l'étoile polaire ne coïncide pas exactement avec le pôle.

PYTHIAS, ami de Damon. *Voy.* DAMON.

PYTHIE, *Pythia*, prêtresse de Delphes, rendait ses oracles au nom d'Apollon. A cet effet, elle mâchait des feuilles de laurier, et, en proie à une exaltation qui peut-être était aidée par le suc de cette plante, elle montait sur un trépied placé au-dessus d'une ouverture d'où sortaient des vapeurs méphitiques. Ses oracles étaient en vers, souvent assez mauvais, toujours très ambigus. La Pythie devait être vierge. Primitivement on la choisissait jeune, mais plus tard on voulut qu'elle eût 50 ans.

PYTHIQUES (JEUX), jeux que l'on célébrait à Delphes de quatre en quatre ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. On y disputait les mêmes prix qu'à Olympie, et de plus un prix de musique.

PYTHO, ancien nom de Delphes. *Voy.* PYTHON.

PYTHON, serpent énorme, apparut sur la terre lorsque les eaux du déluge de Deucalion se retirèrent, et choisit pour demeure le Parnasse. Apollon le tua à coups de flèches. Delphes, voisine du lieu où il fut tué, prit de là le nom de *Pytho*, et les jeux qu'on y célébra s'appelèrent *pythiques*. On donne à Python pour enfants la Gorgone, le Sphinx, l'hydre de Lerne, etc. Le serpent Python représente sans doute l'humidité de la terre après le déluge, et les miasmes malfaisants qui sortaient des marécages. Apollon, vainqueur de Python, est le soleil, dont les rayons séchèrent l'humidité du sol.

PYTHONISSE. Ce nom, qui le plus souvent est synonyme de Pythie, est aussi donné dans l'antiquité aux devineresses. On connaît surtout la fameuse pythonisse d'Endor, qui, la veille de la bataille de Gelboé, évoqua devant Saül l'ombre de Samuel.

PYXUS, ville de Lucanie, auj. POLICASTRO.

Q

N. B. *Cherchez aux lettres C et K les mots qui ne seraient pas ici.*

Q, dans les abréviations, s'employait chez les Romains pour *Quintus*, *Quinctius*, *Quintilianus*, *Quirites*, etc.

QALABCHEH (el), *Talmis*, village de Nubie, sur le Nil, à 45 kil. S. d'Assouan, par 23° 33' lat. N., 30° 25' long. E.; 200 maisons. Ruines magnifiques d'un temple du soleil ou de Sérapis.

QOUA ou QUA, roy. de la Guinée supérieure, sur la côte de Calabar, est traversé par le Bongo ou Calabar. Ch.-l., Vieux-Calabar. Habitants très noirs, cruels et extrêmement sauvages.

QUADES, *Quadi*, peuple de Germanie, à l'E. des Marcomans, étaient issus des Suèves et habitaient la Moravie actuelle. Les Romains les soumirent un instant, mais ils se révoltèrent bientôt, et unis aux Marcomans, firent la guerre à Rome sous Marc-Aurèle, Caracalla et Gallien.

QUADRA-ET-VANCOUVER, île du Grand-Océan boréal, sur la côte N. O. de l'Amérique sept., par 48° 21'-50° 54' lat. N., et par 125° 9'-130° 41' long. O., fait partie de la Nouvelle-Bretagne, et est séparée du continent par le golfe de Georges à l'E., les détroits de Johnstone et de la Reine-Charlotte au N., et celui de Jean-de-Fuca au S.; 490 kil. sur 130. Peu visitée; montagnes et forêts. Les indigènes sont très sauvages. — Les Anglais s'y établirent en 1786, mais les Espagnols s'emparèrent de leurs comptoirs en 1789; cependant ils furent rendus à la Grande-Bretagne, et l'île reçut son nom de la rencontre qui eut lieu à cette occasion entre l'officier espagnol Quadra et l'anglais Vancouver.

QUADRAGÉSIME (du latin *quadragesimus*, quarantième), mot qui désigne le temps du Carême, qui dure 40 jours. Le dimanche de la *Quadragésime* est le premier dimanche du Carême.

QUADRAT (saint), *Quadratus*, évêque d'Athènes, présenta en 131, à l'empereur Adrien, un *Apologétique* des chrétiens. Eusèbe en cite un fragment. On le fête le 26 mai.

QUADRIGARIUS (Q. CLAUDIUS), historien romain du temps de Sylla, est, après Fabius Pictor, un des plus anciens auteurs qui aient écrit les annales de la république; il est cité souvent par Tite-Live et Aulu-Gelle. Havercamp a publié ses fragments à la suite de son Salluste (édit. *Variorum*, Amst., 1742, in-4).

QUADRUPLE ALLIANCE. *Voy.* ALLIANCE.

QUAKERS ou TREMBLEURS, secte religieuse dont les membres se donnent le nom de *Société chrétienne des Amis*, prit naissance en Angleterre; elle fut fondée en 1647 par Georges Fox, cordonnier de Leicester (*Voy.* FOX), et eut pour principaux propagateurs Guillaume Penn, Robert Barclay et Samuel Fisher. Les Quakers rejettent tout sacrement et n'admettent aucun culte extérieur, aucune hiérarchie ecclésiastique. Selon eux, tout homme peut être inspiré de l'esprit divin. Réunis

dans des salles dépourvues de tout ornement, ils attendent avec recueillement l'arrivée de l'Esprit-Saint; si l'un d'eux sent l'inspiration, qui s'annonce par le *tremblement* de l'inspiré, il se lève, prend la parole, et tous l'écoutent en silence. Les Quakers ne prêtent pas de serment, et sont crus devant les tribunaux sur leur simple affirmation; ils se refusent à prendre part à la guerre, condamnent le spectacle, le chant, les jeux de hasard, la chasse; leur costume est de la plus grande simplicité: les hommes portent des chapeaux à larges bords et des habits de couleur sombre, sans boutons; les femmes ont une mantille noire et un tablier vert. Ils se dispensent de toutes les formes de la politesse, tutoient tout le monde, et ne se découvrent jamais la tête, pas même devant les magistrats et le roi. Ces singularités leur valurent des persécutions sans nombre: longtemps en Angleterre ils furent emprisonnés ou enfermés comme fous; l'acte de tolérance en 1689 leur permit enfin de vivre à leur guise. Ils se répandirent peu sur le continent; cependant ils fondèrent en Hollande, en 1658, des établissements qui subsistent encore. C'est aux États-Unis que leur secte est le plus florissante; ils débarquèrent dans le New-Jersey dès 1660, et reçurent de Guillaume Penn, en 1684, le vaste territoire appelé depuis *Pensylvanie.* Aujourd'hui ces sectaires, qui perdent tous les jours de leur singularité première, forment dans les États-Unis une population de 300,000 âmes, répandue dans les provinces du centre, surtout dans le Rhode-Island, le Maryland et la Pensylvanie. Les Quakers se distinguent en général par la pureté de leur mœurs, par leur probité et leur philanthropie; ils s'adonnent surtout au commerce, et sont généralement riches. Les Quakers forment aujourd'hui plusieurs sectes; on remarque surtout les *Nicolites* ou *Nouveaux Quakers*, qui sont très nombreux dans le Maryland.

QUALOÉ. *Voy.* QVALOÉ.

QUARNERO ou QUARNEROLO (golfe de), *Flanaticus sinus* des anciens, dans l'Adriatique, entre l'Illyrie à l'O., la Croatie à l'E. et au N., la Dalmatie au S. Beaucoup d'îles: Cherso, Veglia, Pago, Osero.

QUARRÉ-LES-TOMBES, ch.-l. de cant. (Yonne), à 15 kil. S. E. d'Avallon; 2,000 hab.

QUARTO, ville de Sardaigne, à 6 kil. E. de Cagliari, à 1 kil. du golfe de Quarto; 5,300 hab. Sel.

QUATRE-BRAS (LES), ville de Belgique (Brabant mérid.), à 9 kil. S. E. de Nivelle, à l'intersection de 2 routes (d'où son nom). — Combat acharné entre les Français et les Anglais, où périt le duc de Brunswick, et qui précéda la bataille de Waterloo (16 juin 1815).

QUATRE-CANTONS (LAC DES). *Voy.* WALDSTÆTTES et LUCERNE.

QUEBEC, ville de l'Amérique sept., capit. de tout le Canada, et du Bas-Canada en particulier, par 46° 47' lat. N., 73° 30' long. O., sur le Saint-Laurent et le Saint-Charles; 30,000 hab. Évêché catholique et évêché anglican. Port très vaste, fortifications importantes. On y distingue la *haute-ville* (mal bâtie, rues étroites et irrégulières) et la *basse-ville* (maisons spacieuses et commodes); deux cathédrales, églises des Ursulines, des Écossais, belles casernes, arsenal. Commerce d'importation et d'exportation. — Fondée par les Français en 1608, prise par les Anglais en 1629, rendue par eux en 1632, et assiégée vainement en 1690 et 1711; elle resta aux Français jusqu'en 1759. La paix de 1763 l'assura à l'Angleterre. En 1776, les Américains firent sur cette place une tentative infructueuse.

QUEDLINBOURG, ville murée des États prussiens (Saxe), à 50 kil. S. O. de Magdebourg; 12,000 hab. Château, hôtel-de-ville, cathédrale, etc. Bibliothèque, gymnase. Lainage, toile, cire à cacheter, eau-de-vie de grains, bière. — Quedlinbourg avait une abbaye souveraine, mais abbaye de femmes, fondée de 932 à 937; elle fut supprimée en 1801.

QUEEN'S-COUNTY (c.-à-d. *comté de la Reine*), comté d'Irlande (Leinster), entre ceux du Roi au N. et à l'O., de Kildare à l'E., de Carlow au S. E., de Kilkenny au S. et de Tipperary au S. O.; 90,000 hab. Ch.-l., Maryborough. Plaines, marécages. On en exporte grains, bestiaux, beurre, fromage, fil, toiles, etc. Ce comté doit son nom à la reine Marie.

QUEEN'S-FERRY, ville d'Écosse (Linlithgow), à 15 kil. O. d'Édimbourg, sur le golfe de Forth; 700 hab. C'est là que l'on passe le golfe le plus fréquemment.

QUEISS, riv. des États prussiens (Silésie), coule au N., sépare les États prussiens et la Saxe, tombe dans la Bober, à 8 kil. S. E. de Sagan. Cours, 110 kil.

QUELEN (Hyacinthe DE), archevêque de Paris, né en 1778, d'une famille noble de Bretagne, mort en 1839, fut successivement grand-vicaire de l'évêque de Saint-Brieuc, évêque *in partibus* de Samosate, coadjuteur de l'archevêque de Paris (Talleyrand de Périgord), et succéda à ce prélat en 1821. Il se signala par sa piété, par sa charité, et par un zèle ardent pour la cause légitimiste. Après la révolution de 1830, il se tint éloigné du nouveau gouvernement, ce qui le rendit fort impopulaire. Il vit éclater contre sa personne, en février 1831, une terrible émeute, dans laquelle l'archevêché fut dévasté. Il ne s'empressa pas moins, lorsque le choléra-morbus vint affliger Paris, d'offrir un asile aux malades dans son château de Conflans: il leur prodigua ses soins, et obtint de la charité publique les fonds nécessaires pour créer l'établissement des *Orphelins du choléra.* On a de lui, outre de nombreux *Mandements*, l'*Oraison funèbre de Louis XVI*, et celle du *duc de Berry*. Il était de l'Académie Française, et eut pour successeur M. Molé, qui l'a dignement loué dans son discours de réception.

QUÉLUS (Jacq. DE LÉVIS, comte de), un des mignons de Henri III, fut tué en duel par d'Entragues, et vint expirer dans les bras du roi, qui lui fit élever un mausolée avec cette épitaphe:

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUELUZ, v. et château de Portugal (Badajoz), à 12 kil. N. O. de Lisbonne. Résidence royale; beau parc.

QUENTIN (saint), souffrit le martyre dans le Vermandois en 287; il a donné son nom à la ville de Saint-Quentin où ses reliques furent transportées en 825. On le fête le 31 octobre.

QUER-Y-MARTINEZ (Jos.), botaniste, né à Perpignan en 1695, mort en 1764, était chirurgien-major au service d'Espagne. Il recueillit beaucoup de plantes et graines en Espagne, en Afrique, etc., forma un jardin botanique privé, qui donna l'idée au roi Charles III d'en créer un dans le *Prado*, fut nommé professeur au Jardin du Roi sous Ferdinand VI, et fit paraître une *Flore espagnole*, Madrid, 1762, terminée par Ortega, 1784; c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en Espagne.

QUERASQUE. *Voy.* CHERASCO.

QUERBOEUF (l'abbé), jésuite, né à Landernau en 1726, enseigna la rhétorique dans différents colléges, émigra en 1792, et mourut en Allemagne vers 1799. Il a donné une édition des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, etc., Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12, a publié des *Sermons* du père de Neuville, 1776, 8 vol. in-12, et a fait paraître 9 vol. d'une belle édition in-4 de Fénelon (1787-92), qui n'a pu être achevée. Il avait une riche bibliothèque, qui a été confisquée et transportée à la Bibliothèque royale.

QUERCETANUS. *Voy.* DUCHESNE.

QUERCY, *Cadurci*, ancien petit pays de France, dans la Guyenne, était divisé en Haut-Quercy (ch.-l., Cahors), et Bas-Quercy (ch.-l., Montauban). Il est compris dans les dép. du Lot et de Tarn-et-Garonne.

QUERETARO, ville du Mexique, ch.-l. d'un état de même nom, à 170 kil. N. O. de Mexico, par 20° 36' lat. N., 102° 30' long. O.; 30,000 hab. Trois grandes places; aqueduc magnifique, plusieurs couvents. Industrie jadis plus active et encore importante. — L'état de Queretaro, un de ceux de la Confédération mexicaine, est entre ceux de San-Luis-de-Potosi au N., de la Vera-Cruz au N. E., de la Puebla à l'E., de Mexico au S., de Mechoacau au S. O. et de Guanaxuato au N. O.: 250 kil. Climat assez tempéré. Mines nombreuses et très riches. Carrières de jaspe, albâtre, etc.

QUERFURT, v. murée des Etats prussiens (Saxe), à 26 kil. O. de Mersebourg; 3,100 hab. Toiles, draps, toiles imprimées, raffinerie de salpêtre.

QUERIGUT, ch.-l. de cant. (Ariége), à 51 kil. S. E. de Tarascon; 880 hab. Ancien château.

QUERIMBES (îles), dans le canal de Querimbé, par 10° 35'-12° 30' lat. S., font partie de la capitainerie-générale (portugaise) de Mozambique et du district de Cabo-Delgado : les principales sont Querimbé, Anica, Oibe.

QUERINI (le cardinal Ange-Marie), savant italien, né à Venise en 1680, mort en 1759, se fit bénédictin en 1698, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, passa deux mois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se lia avec les érudits de l'époque, devint archevêque de Corfou, évêque de Brescia, enfin cardinal. Clément XII le nomma en 1730 bibliothécaire du Vatican. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Primordia Corcyræ*, Brescia, 1738, in-4; une *Vie de Paul II*, 1740; a donné bon nombre d'éditions, et a traduit en vers latins une partie de la *Henriade;* mais il est moins connu par ses ouvrages que par les encouragements et les secours de toute espèce qu'il fournit aux gens de lettres.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER DE), né à Nantes en 1702, mort en 1780, fut d'abord collaborateur du *Mercure* et de la *Gazette de France*, obtint, en 1752, le privilége des *Petites Affiches*, et fit vingt ans le succès de ce journal, travailla encore au *Journal étranger*, au *Journal encyclopédique*, et laissa de nombreux ouvrages, entre autres: *Collection historique* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1758, in-12, et la *Continuation de l'Histoire des Voyages* (de l'abbé Prévost), etc.

QUESADA, ville d'Espagne (Jaën), à 24 kil. E. d'Ubeda; 4,200 hab.

QUESNAY (Fr.), économiste, né en 1694 à Mercy aux environs de Montfort-l'Amaury, mort en 1774, avait été chirurgien à Mantes, devint secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, chirurgien ordinaire du roi, professeur royal aux écoles de chirurgie, enfin médecin ordinaire du roi (Louis XV), et prit une part très active aux querelles entre la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie. Quesnay, élevé dans une ferme, s'était occupé dès sa jeunesse d'agriculture, et fut toujours animé du besoin d'améliorer le sort des habitants des campagnes et de remettre l'agriculture en honneur. Il commença à exposer ses idées sur ce sujet dans des articles qu'il fournit à l'*Encyclopédie* (*Grains*, *Fermiers*, et autres du même genre), écrivit dans les *Journaux de physique* et *d'agriculture*, dans les *Ephémérides d'un citoyen*, et vit ses doctrines adoptées et pratiquées par une foule d'adeptes, qui bientôt formèrent l'école dite des *Economistes*, à la tête de laquelle était le comte de Mirabeau. Quesnay devint ainsi le père de la science qu'on a nommée depuis *économie politique* ou mieux *économie sociale*. Il eut le tort de n'avoir guère égard qu'à l'agriculture en traitant de la création des richesses. Outre plusieurs ouvrages de médecine (*Réfutation du traité de Sylva sur la saignée*, *Préface* des *Mémoires* de l'Académie de chirurgie; *Essai physique sur l'économie animale*, 1736 et 47, 3 vol. in-12), on a de lui la *Physiocratie* ou *Constitution naturelle des gouvernements*, 1768, in-8, publiée par Dupont (de Nemours). Ce livre, son ouvrage capital, était l'évangile des économistes.

QUESNEL (PASQUIER), controversiste, né à Paris en 1634, mort en 1719, se fit oratorien en 1657. Il dirigeait l'institution des Oratoriens à Paris, quand son attachement aux Jansénistes le réduisit à s'expatrier. Il se réfugia à Bruxelles, y reçut les derniers soupirs d'Arnauld, son ami, fut arrêté à la sollicitation des Jésuites et incarcéré à Malines, redevint libre en 1700 et mourut à Amsterdam, où il était allé fonder quelques églises jansénistes. On lui doit une édition des *Œuvres du pape saint Léon*, Paris, 1675, 2 vol. in-4, Rome, 3 vol. in-fol.; et en fait d'ouvrages originaux: les fameuses *Réflexions morales sur les Actes et les Epîtres des Apôtres* (1671-8), cause de ses malheurs; *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace* (Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le pseudonyme de Germain): la *Discipline de l'Eglise*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Causa Arnaldina*, 1699, in-8, et une foule de pièces diverses. Les *Réflexions morales*, d'abord approuvées par M. de Noailles quand il était évêque de Châlons, furent condamnées quelques années après par ce même prélat, devenu archevêque de Paris, puis par le pape (1708), et donnèrent lieu à la fameuse constitution *Unigenitus* (1714), qui censurait 101 propositions extraites de ce livre. — On connaît un autre Quesnel, mort à La Haye en 1774, et auteur d'une *Histoire des Jésuites*, publiée à Soleure, 1740, 4 vol. in-12.

QUESNOY (LE), ch.-l. de cant. (Nord), à 20 kil. N. O. d'Avesnes; 3,281 hab. Ville forte. Quelque commerce. — Fondée, suivant la tradition, par le chevalier Aymon, si célèbre par ses quatre fils; fortifiée par Baudouin en 1150; prise par Louis XI aux Bourguignons en 1477, mais reprise par Maximilien. Turenne s'en empara en 1654; le prince Eugène en 1712; Villars la reprit la même année; elle tomba au pouvoir des Autrichiens en 1792, mais fut reprise par les Français en 1794.

QUESNOY-SUR-DEULE, chef-lieu de canton (Nord), sur le canal de la Basse-Deule, à 9 kil. N. O. de Lille; 4,360 hab. Genièvrerie, moulins à foulon.

QUESTEMBERT, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 22 kil. E. de Vannes; 2,500 hab.

QUESTEURS, *Quæstores*, magistrats romains chargés de recueillir les revenus publics et de faire les paiements. Ils furent originairement nommés par les rois, puis (de 509 à 307 av. J.-C.) par les consuls, et enfin élus par le peuple. Ils n'étaient d'abord que deux. A partir de 333 il y en eut quatre. Vers 315 on nomma de plus quatre questeurs provinciaux pour les quatre grands départements de l'Italie centrale et méridionale. Sylla en porta le nombre à vingt, César à quarante. — Les questeurs à l'armée étaient chargés de la caisse militaire, percevaient les contributions de guerre, emmagasinaient le butin. La questure était le premier pas dans la carrière des grandes dignités. On ne pouvait l'obtenir qu'à 27 ans. Sous l'empire, la questure perdit beaucoup de son caractère. La perception, dans les provinces impériales, se faisait en partie par les procurateurs. — A partir de Constantin, on nomma *questeur du palais* un grand dignitaire chargé de rédiger les rescrits impériaux, et d'élaborer les constitutions ou lois. C'était à peu près un ministre de la justice. — Auj. on donne dans certains corps le nom de questeurs aux membres chargés de l'emploi des fonds : tels sont en France les questeurs de la Chambre des députés.

QUETIF (Jacq.), dominicain, né en 1618, mort en 1698, bibliothécaire de la maison des Dominicains de

la rue Saint-Honoré, commença la *Bibliotheca Scriptorum ordinis Minorum, cum notis*, Paris, 1719 et 21, 2 vol. in-fol. (achevée par Echard), donna des éditions de la *Somme de saint Thomas*, des *Lettres de Savonarole*, etc.

QUETTEHOU, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Manche, à 14 kil. N. E. de Valognes; 2,000 hab.

QUEVEDO DE VILLEGAS (Fr.), satirique espagnol, né à Madrid en 1580, mort en 1645, quitta l'Espagne par suite d'un duel avec un grand seigneur, suivit d'Ossuna à Naples, fut impliqué dans un complot en 1618, resta trois ans en prison en Espagne (1620-23), revint à la cour et eut le titre honorifique de secrétaire du roi, épousa une dame de haute naissance vers 1634, fut mis derechef au cachot comme auteur d'un libelle contre Olivarès (1641), et y resta près de deux ans. Mordant, original, on le place près de Cervantès. Il a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont : *los Suenos* (les Songes ou Visions), 1627, satire originale, où il passe en revue tous les genres d'abus et les vices de toutes les classes; *Histoire et Vie du Grand Taquin* (*Tacanno*) *de Buscon*, roman où sont retracées les mœurs nationales. Ses *Œuvres* à peu près complètes ont été publiées à Madrid, 1650, 3 vol. in-4; à Sancho, 1791-94, 11 vol. in-8. Ses *Suenos* (Visions) ont été traduites en français, Rouen, 1627; son *Historia del gran Tacanno*, par Restif de la Bretonne et d'Hermilly, sous le titre de : *le Fin Matois* ou *Histoire du Grand-Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12.

QUEZALTENANGO-DEL-ESPIRITU, ville du Guatimala (Guatimala), ch.-l. de dép., à 160 kil. S. E. de Guatimala; 11,000 hab. Draps; serges.

QUIBERON, ch.-l. de cant. (Morbihan), dans la presqu'île de Quiberon (qui forme une belle baie défendue par le fort Penthièvre), à 24 kil. S. O. d'Auray; 2,000 hab. Les Anglais y tentèrent un débarquement en 1716, mais furent repoussés. Le 27 juin 1795, une troupe d'émigrés, commandés par d'Hervilly et Puisaye, y débarquèrent et s'emparèrent du fort Penthièvre; mais, cernés dans la presqu'île, ils y furent anéantis par le général Hoche. Les royalistes imputèrent cet échec à la trahison de Puisaye.

QUIBO, île de l'Amérique du Sud, sur la côte S. de l'isthme de Panama, par 84° 5' long. O., 7° 27' lat. N.; 45 kil. sur 30. Oiseaux, tigres, caïmans.

QUIERASQUE. *Voy.* CHERASCO.

QUIERS, ville d'Italie. *Voy.* CHIERI.

QUIERZY-SUR-OISE, village du dép. de l'Aisne, sur l'Oise, à 35 kil. O. de Laon; 760 hab. Jadis important. Palais des seigneurs d'Héristal, où mourut Charles Martel en 741. En 877, il y fut rendu en faveur des possesseurs de fiefs un édit qui contribua beaucoup à l'affermissement de la féodalité.

QUIÉTISTES (de *quies*, repos), mystiques qui, par une fausse spiritualité, font consister la perfection chrétienne dans le repos ou l'inaction complète de l'âme, se livrant exclusivement à la prière ou à la contemplation, et négligeant entièrement les œuvres extérieures. Chaque époque a eu ses *Quiétistes*. Les plus connus sont les *Hésychastes* au XIVe siècle, et les *Molinosistes* au XVIIe. Les Hésychastes (*Quiescentes*) étaient des moines grecs du mont Athos qui passaient des journées entières dans l'immobilité, contemplant leur nez ou leur nombril, et trouvant par l'effet de cette contemplation la *lumière divine*; ils avaient pour chefs Siméon, prieur d'un de leurs couvents, et Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique; combattus par Barlaam, ils furent alternativement condamnés et absous par divers synodes. — Les Quiétistes du XVIIe siècle eurent pour chef le prêtre espagnol Molinos, qui fit paraître à Rome en 1675 un livre ascétique intitulé : *la Guide spirituelle*, où il enseignait des pratiques faciles pour élever l'âme à la contemplation, et vantait la *quiétude* d'une âme qui, ne se laissant troubler par aucune des choses de ce monde, se dévoue tout entière à Dieu et ne sent que sa seule présence. Molinos trouva de nombreux partisans en Italie et en France, entre autres la célèbre madame Guyon, qui écrivit en faveur du quiétisme. Fénelon lui-même parut approuver en partie cette doctrine dans son *Explication des maximes des Saints* (1694). Les erreurs de Molinos furent condamnées par le pape Innocent XI en 1685; celles de Mme Guyon furent foudroyées par Bossuet en 1695; Fénelon lui-même, attaqué violemment par Bossuet, vit censurer son livre par le pape (1699): il se soumit avec humilité et rétracta ses erreurs. Le quiétisme disparut alors presque entièrement. Nicole a écrit une *Réfutation du Quiétisme;* Bossuet a publié avec Phélypeaux une *Relation du Quiétisme.*

QUIETUS (Fulvius), 2e fils de l'usurpateur Macrien et co-régent (261). Pendant que son père était allé se faire reconnaître dans l'Occident et périssait en Illyrie, il se vit abandonné d'une partie de ses troupes, assiégé dans Emèse par Odénat, et fut tué par les habitants, à l'instigation de Baliste, qui prit la pourpre (262).

QUIÉVRAIN, bourg de Belgique (Hainaut), à 19 kil. S. O. de Mons; 2,000 hab. Mines de houille.

QUIGNONEZ. *Voy.* QUINONEZ.

QUILIMANE, ville et port de l'Afrique orient., ch.-l. d'un gouv. de la capitainerie-générale de Mozambique, près de l'embouchure du Quilimane (un des bras du Zambèze), à 620 kil. O. de Mozambique. Un fort. Commerce d'or et d'ivoire.

QUILLAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 22 kil. S. de Limoux; 1,850 hab. Drap, scieries hydrauliques, forge; boulets de fer battu.

QUILLEBOEUF, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Seine (rive gauche), près de son embouchure dans l'Océan, à 15 kil. de Pont-Audemer; 1,500 hab. Port pour les gros bâtiments. Ecole gratuite de navigation. Bancs de sable mouvants qui y rendent la navigation périlleuse. Pêche active. Jadis ville forte et ch.-l. du pays de Roumois.

QUILLET (Claude), médecin et poëte latin moderne, né en 1602, mort en 1661, fut d'abord médecin à Chinon, sa patrie. Se trouvant à Loudun pendant la procédure des Ursulines, il se rendit suspect à Laubardemont, s'enfuit à Rome, y prit les ordres, devint secrétaire du cardinal d'Estrées et revint à Paris après la mort de Richelieu. Il est auteur d'un poëme latin curieux et bien écrit, *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione*, qu'il fit paraître sous le pseudonyme de *Calvidius Letus* (anagramme de son nom), Leyde, 1655, Paris, 1656, in-8, trad. par Monthénault d'Egly, 1749, et mis en vers franç. par Lancelin de Laval, 1774, in-12.

QUILLOT (Claude), prêtre à Dijon, né vers 1650 à Arnay-le-Duc, eut de grands succès comme directeur des consciences, fut accusé par ses envieux de quiétisme, et se vit condamner pour ce fait par l'official de Dijon (1700); mais il réussit à faire réviser son procès, et fut acquitté (1701). Il vécut depuis dans la retraite.

QUILLOTA ou SAN-MARTIN-DE-LA-CONCHA, ville du Chili, sur l'Aconcagua, par 73° 35' long. O., 32° 58' lat. S., à 80 kil. N. O. de Santiago. Mines d'or et de cuivre aux environs. Fondée en 1726.

QUILOA, v. de l'Afrique orient., capit. du roy. de Quiloa, sur une île, dans la baie de Quiloa, par 37° 26' long. E., 8° 41' lat. S.; 3,000 hab. Très florissante au XVIe siècle, déchue auj. — Le roy. de Quiloa, sur la côte du Zanguebar, est borné au N. par celui de Zanzibar, au S. par la capitainerie-générale de Mozambique; 50,000 hab. Occupé par les Portugais aux XVIIe et XVIIIe siècles, il dépend auj. de l'imamat de Mascate, sous lequel il dépérit.

QUIMPER ou **QUIMPER-CORENTIN**, v. maritime de France, ch.-l. du dép. du Finisterre, à 53 kil. S. E. de Brest, à 624 kil. O. de Paris, au confluent de l'Odet et de la Steyr et près de l'Océan; 9,715 hab. Port petit, mais commode. Evêché; tribunal de 1re instance; collége communal. Importation de vins, fers, planches; entrepôt de sel, blés, cire, miel, toile de lin et de chanvre; chevaux, beurre, suif, sardines; poissons secs et salés; pêche de sardines; construction de navires marchands. — Ville fort ancienne, se nommait *Corisopitum* au moyen âge; elle fut ensuite appelée Quimper-Odet, et enfin, Quimper-Corentin, du nom de son premier évêque. Souvent assiégée par les Anglais. Charles de Blois y exerça, en 1345, les plus affreuses cruautés. Après la mort de Henri III, Quimper prit parti pour le duc de Mercœur; elle se soumit à Henri IV en 1595. — L'arr. de Quimper a 9 cant. (Briec, Concarneau, Douarnenez, Fouesnant, Plougastel, Ponteroix, Pont-l'Abbé, Quimper, et Rosporden), 62 comm. et 106,080 hab.

QUIMPERLÉ, jadis *Quimper-Ellé*, ch.-l. d'arr. (Finisterre), à 44 kil. S. E. de Quimper; au confluent de l'Isolle et de l'Ellé; 5,541 hab. Port. Commerce de vins, sels, bois de construction, merrains, cidre, beurre, grains, sardines. — Ville jadis forte: prise sur les Anglais par Olivier de Clisson en 1373, sur Mercœur par les troupes de Henri IV (1595); démantelée en 1680.

QUINAULT (Phil.), poëte lyrique français, né à Paris en 1635, était fils d'un boulanger. Il fut protégé dans sa jeunesse par Tristan-l'Ermite, qui lui inspira le goût de la poésie, et il donna, dès l'âge de 18 ans, la comédie des *Rivales* qui eut du succès. Voulant se faire un état, il travailla chez un avocat, devint lui-même avocat au parlement, et acheta ensuite une charge d'auditeur en la chambre des comptes, puis de valet de chambre du roi. Il n'en cultivait pas moins les lettres, et donnait chaque année une nouvelle pièce, soit comédie, soit tragédie. Celles qui eurent le plus de succès furent: l'*Amant indiscret* (1654), la *Mère coquette* (1665), comédies; *Agrippa*, ou le *Faux Tiberinus* (1661), *Astrate* (1664), tragédies. Ce n'est qu'assez tard que Quinault commença à s'exercer dans le genre lyrique, qui fait aujourd'hui toute sa réputation: c'est en 1672 qu'il donna son premier opéra. Il ne cessa depuis, pendant quatorze ans, de produire des tragédies lyriques dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; Lulli les mettait en musique. En 1686, Quinault renonça, par scrupule de religion, à travailler pour le théâtre; il mourut en 1688, n'ayant que 53 ans. L'Académie Française l'avait reçu dès 1670. Louis XIV l'avait décoré du cordon de Saint-Michel, et lui faisait une pension de 2,000 livres. Ses principaux opéras sont: *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Proserpine*, *Persée*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*. Ses œuvres ont été imprimées avec sa vie à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. Crapelet a donné ses *Œuvres choisies*, 1824, 2 vol. in-8. Quinault peut être considéré comme le créateur de la tragédie lyrique, et il l'a tout d'un coup portée à la perfection. Ses vers sont surtout remarquables par la douceur et l'harmonie, mais ils ne manquent au besoin ni de noblesse, ni d'énergie. Boileau l'a sévèrement jugé; mais ses critiques ne s'adressent guère qu'à la première époque de Quinault, à celle où il n'avait pas encore trouvé le genre pour lequel il était fait.

QUINAULT, famille d'acteurs remarquables du Théâtre-Français: 1° Abraham-Alexis Quinault, dit *Quinault-Dufresne*, mort en 1767, rétablit le vrai goût de la déclamation perdu depuis Baron et servit longtemps de modèle à ses successeurs; il est aussi fameux par sa fierté et son impertinence; — 2° J.-B. Maurice Quinault, son frère aîné, bon comique, fut aussi musicien et fit la partition des *Amours des déesses*; — 3° J.-Marie Quinault, née Dupré, dite Mlle de Seine, femme du premier, morte en 1759, joua les premiers rôles tragiques et comiques; elle excellait surtout dans celui de Didon; — 4° J.-Françoise Quinault, sœur d'Abraham, célèbre surtout comme soubrette, joignait au talent comique beaucoup d'esprit, de goût, et fut intime amie de d'Alembert, de d'Argenson et de Duclos. Elle quitta le théâtre en 1741, et mourut en 1783.

QUINCY, bourg du dép. de Seine-et-Marne, à 6 kil. S. de Meaux; 2,050 hab. Carrières.

QUINETTE (Nic.-Marie), de Soissons, était, en 1789, procureur ou notaire à Soissons. Il fit partie de l'Assemblée Législative, de la Convention, vota la mort du roi, fut un des quatre commissaires chargés de l'arrestation de Dumouriez, qui furent livrés à l'Autriche par ce général et échangés contre Madame en 1795, devint membre des Cinq-Cents (1796), ministre de l'intérieur (1799), préfet de la Somme (1800), conseiller d'état et directeur général de la comptabilité des communes et des hospices, adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, devint pair dans les Cent-Jours, fit partie du gouvernement provisoire de 1815, fut banni comme régicide relaps, et mourut à Bruxelles en 1821.

QUINGEY, ch.-l. de cant. (Doubs), sur la Loue, à 18 kil. S. O. de Besançon; 900 hab. Forges, martinet, tréfileries. Ville forte au moyen âge. Patrie du pape Calixte II.

QUINI-SEXTE, concile tenu à Constantinople en 692 et dans lequel les constitutions apostoliques furent rejetées. On l'appela *Quini-Sexte*, parce qu'il suppléa par ses canons au 5e concile (*quintus*) et au 6e (*sextus*), qui n'en avaient point laissé; on le nomme aussi *in trullo*, parce qu'il se tint sous le dôme impérial (*trullus*).

QUIÑONEZ (Fr. DE), cardinal espagnol, né vers 1485, mort en 1540, fils d'un comte de Luna, entra chez les Cordeliers, devint général de l'ordre en 1522, puis évêque de Coria (1539), et de Palestrine (1540), obtint de Charles-Quint la délivrance du pape Clément VII, et mourut à Veruli en 1540. Son *Breviarium romanum* (Rome, 1535) est fameux, mais la Sorbonne refusa de l'adopter, bien qu'il fût approuvé de Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV.

QUINQUAGÉSIME (du latin *quinquagesimus*, cinquantième). On nomme ainsi dans l'Église romaine le dimanche qui tombe 50 jours avant Pâques; c'est le dimanche vulgairement appelé *Dimanche gras*.

QUINQUARBOREUS. *Voy.* CINQ-ARBRES.

QUINQUEGENTIANI, ligue de cinq peuplades d'Afrique et de Numidie sous Dioclétien, soutint l'usurpateur Julien, mais fut vaincue en même temps que ce tyran par Maximien en 296.

QUINTANA, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Villanueva-la-Serena; 4,000 hab.

QUINTANAR-DEL-ORDEN, ville d'Espagne (Manche), sur la Gijuela, à 24 kil. N. d'Alcazar-de-San-Juan; 6,400 hab. Toiles, couvertures de laine.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, historien latin. On ne sait rien de sa vie; on présume qu'il vécut au premier siècle de notre ère, parce qu'on trouve un écrivain de ce nom parmi les rhéteurs sur lesquels Suétone avait écrit des notices. Tacite et Pline citent un *Curtius* qui fut consul (vers 47 de J.-C.), puis gouverneur d'Afrique; mais rien n'autorise à voir notre historien dans ce personnage. Quelques uns le font vivre sous Constantin ou sous Théodose au IVe siècle. Quinte-Curce nous a laissé une *Histoire d'Alexandre* en dix livres; les deux premiers sont perdus, ainsi qu'une partie du cinquième, du sixième et du dixième. Plusieurs savants ont tâché de combler ces lacunes; les *Suppléments* les plus estimés sont ceux de Freinshemius. L'ouvrage de Quinte-Curce est universellement admiré sous le rapport du style, et il a mérité de devenir classique; mais c'est un roman

plutôt qu'une histoire; il offre de graves erreurs en géographie et en chronologie, aussi bien qu'en politique et en stratégie. On a de ce livre une foule de bonnes éditions, entre autres l'édition *princeps*, Rome, 1470; celles de Bâle, 1507, avec notes d'Erasme; de Venise, 1537, avec suppl. de Quinzano; de Bâle, 1545, avec suppl. d Brunon; de Strasbourg, 1648, avec suppl. de Freinshemius; d'Amsterdam, 1673, *cum notis Variorum*, due à Schrevelius; de Paris, 1678, *ad usum Delphini;* de Leipsick, 1688, avec supplément de Cellarius; de Dresde, 1700, avec supplément de Junker; de Delft, 1724, due à H. Skanenburg; de Gœttingue, 1804, due à Schmieder; de Leipsick, 1818, due à Coker; celle de Lemaire, 1822-24. Parmi les traductions on connaît celles de Vaugelas, 1646; de l'abbé Mignot, 1681; de Beauzée, 1789; enfin celle de M. A. Trognon, 3 vol. in-8, Paris, 1828, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; cette dernière est la plus estimée.

QUINTIANUS STOA. *Voy.* QUINZANO.

QUINTILIEN, *M. Fabius Quinctilianus*, célèbre rhéteur, né vers l'an 42 de J.-C., à Rome, ou, selon une tradition contestée, à Calagurris en Espagne, était fils d'un avocat. Il étudia dans sa jeunesse à Rome, suivit Galba en Espagne vers 61, et revint à Rome vers 68. Il se partagea entre le barreau et l'enseignement de la rhétorique, et obtint un succès égal dans ces deux carrières, comme l'atteste Martial :

Quinctiliane, vagæ moderator summe juventæ,
Gloria Romanæ, Quinctiliane, togæ.

Il tint pendant vingt ans une école qui attira un grand nombre d'auditeurs, reçut un traitement public, compta Pline-le-Jeune parmi ses élèves, et fut chargé par Domitien de l'éducation de ses petits-neveux. On croit qu'il fut élevé au consulat. Il mourut sous Adrien, on ne sait en quelle année (vers 120). Quintilien a laissé un traité en douze livres, *De institutione oratoria* ou *De l'Education de l'orateur*, qui est l'ouvrage le plus complet et le plus estimé que l'antiquité nous ait légué en ce genre; l'auteur prend son élève au berceau et le conduit jusqu'au bout de la carrière. Ses jugements littéraires sont regardés comme les oracles du goût: son style est classique. On a encore de Quintilien des *Déclamations*, et on lui attribue le célèbre dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ* que d'autres donnent à Tacite. L'*Institutio oratoria* ne nous a été conservée que par un seul manuscrit qui fut trouvé en 1419 par le Pogge à l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Cet ouvrage a été très fréquemment imprimé, notamment à Rome, 1470, édition *princeps;* à Paris, 1580, par Mamert Patisson avec notes de Pithou; à Leyde, 1665, *cum notis Variorum* (par les soins de Schrevelius et de J.-Fr. Gronovius); à Leyde, 1720, par Burmann, avec les *Annales Quinctilianei*, par Dodwell; à Paris, par Capperonier, 1725; à Gœttingue, 1738, par Matth. Gesner; à Leipsick, 1798-1815 par Spalding: enfin à Paris, 1821-25, 7 vol. in-8, dans la collection de Lemaire, édition publiée (sous le nom de Dusault) par MM. Defrenne et Bouillet, avec des variantes tirées de nouveaux manuscrits. Rollin a donné une édition abrégée de l'*Institution oratoire*, en 2 vol., 1715. Quintilien a été traduit par l'abbé de Pure, 1663; par Gédoyn, 1718, et plus récemment par M. Ouizille, 1829-1833, dans la collection de M. Panckoucke.

QUINTILIUS, nom d'une famille romaine, dont la branche la plus connue est celle des VARUS.

QUINTILLUS, *M. Aurelius Claudius Quintillus*, frère de Claude II et chef d'un corps à Aquilée, se fit proclamer auguste par sa petite armée à la mort de son frère (270), fut abandonné de tous lorsqu'on apprit l'élection d'Aurélien, et se fit ouvrir les veines au bain après 17 jours de règne.

QUINTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur le Gouet, à 20 kil. S. O. de Saint-Brieuc; 4,454 hab. Toiles fines, chapellerie, commerce, etc. Sources minérales. — Jadis baronnie, érigée en duché en 1691 en faveur du maréchal de Lorges.

QUINTINIE (LA), agronome. *Voy.* LA QUINTINIE.

QUINTIUS ou QUINCTIUS, famille romaine qui fournit à la république un grand nombre de magistrats. La branche la plus célèbre est celle des Cincinnatus. *Voy.* CINCINNATUS.

QUINTO, riv. des Provinces-Unies-de-Rio-de-la-Plata, traverse les provinces de San-Luis et de Cordova, et tombe dans un petit lac, par 34° 27' lat. S.; cours, 650 kil.

QUINTUS DE SMYRNE, nommé aussi *Quintus Calaber*, poëte grec, dont on ne connaît pas l'époque (les uns le faisant vivre au Ier siècle de notre ère, ou même avant Virgile, les autres au Ve siècle, sous l'emp. Zénon), est nommé *Quintus de Smyrne*, parce qu'il était né, comme il nous l'apprend lui-même, dans le voisinage de cette ville, et *Calaber*, parce que son œuvre fut découverte dans la Calabre (par Bessarion). Nous avons sous son nom un poëme en 14 livres qui fait suite à l'*Iliade*, et qu'on intitule ordinairement *Homeri Paralipomenon* (ou *Supplément d'Homère*): c'est le récit de la guerre de Troie depuis la mort d'Hector jusqu'à la ruine de la ville. Sans égaler l'*Iliade*, ce poëme a un mérite réel. On pense qu'il contient des fragments d'anciens poëtes cycliques; il offre dans quelques parties de singulières analogies avec l'*Enéide*. Les meilleures éditions sont celles de Corn. de Pauw, Leyde, 1734, avec une version latine de Rhodomann; de Tyeschn, 1807, dans la collection des Deux-Ponts, et celle de M. Lehrs, 1840, dans la collection Didot. M. Tourlet en a donné une traduction française fort peu fidèle, 1800.

QUINZANO (J.-Fr. CONTI, dit), en latin *Quintianus Stoa*, poëte latin moderne, né en 1484, au bourg de Quinzano, près de Brescia, mort en 1557, fut précepteur de François I, professeur de belles-lettres à Padoue, à Pavie, fut couronné comme poëte des mains de Louis XII, revint quelque temps à Paris, et après 1515 reprit ses fonctions à Pavie. Ses *Poésies* sont très nombreuses et très variées; on lui doit aussi d'autres ouvrages, notamment des suppléments à Quinte-Curce, Venise, 1537.

QUINZE-VINGTS, hôpital fondé à Paris en 1254, par saint Louis, pour trois cents aveugles (d'où son nom). Ces trois cents aveugles étaient trois cents gentilshommes que le roi avait ramenés de la Terre-Sainte avec lui, et à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux. Postérieurement on admit dans cet hôpital toutes sortes d'aveugles.

QUIRINAL (mont), *Quirinalis mons*, une des sept collines de Rome, entre la colline Hortulane au nord, et le mont Viminal au S., était traversée par la rue qui conduisait à la voie Nomentane. Le Quirinal s'appela d'abord *mons Agonius* ou *Collinus*.

QUIRINI (le cardinal). *Voy.* QUERINI.

QUIRINUS, dieu sabin représenté sous la forme d'une pique (*queir* en sabin). On identifia Romulus à Quirinus, et l'on dit que Romulus avait été changé en ce dieu, lors de ce violent orage pendant lequel il disparut. — Quirinus était aussi un surnom de Mars, de Jupiter, de Janus.

QUIRITES, nom que prirent les citoyens romains après la fusion en un même peuple des Romains de Romulus et des Sabins de Tatius. On dérive ordinairement *Quirites* de *Cures*, capitale des Sabins, ou de *queir*, *quiris*, qui, en langue samnite, signifiait *lance*. Les Romains ne portaient le nom de *Quirites* qu'à la ville, et jamais à l'armée; les généraux ne l'employaient en s'adressant aux soldats que quand ils voulaient les licencier.

QUIROGA (Jos.), missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, mort en 1784, avait exécuté quelques voyages sur mer lorsqu'il se fit jésuite. Il visita par

ordre du roi d'Espagne les terres magellaniques, afin de déterminer les points aptes à l'établissement de ports pour les bâtiments de commerce, alla décrire à Rome l'état des missions du Paraguay, et laissa des observations manuscrites sur lesquelles a été rédigé le *Journal de son voyage* (imprimé avec l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoyx).

QUIROGA (Ant.), général espagnol, né en 1784 à Betanços en Galice, servit quelque temps sur mer, quitta ce service en 1808 pour passer dans l'armée de terre, devint colonel en 1811, fut traduit devant un conseil de guerre comme complice de Porlier et acquitté, trempa aussi dans le complot de l'Abisbal, eut une part décisive à l'insurrection de l'île de Léon (1820), et fut nommé capitaine-général de la Galice. Après avoir en vain défendu la Corogne contre les Français en 1823, il se réfugia en Angleterre. De retour en Espagne après la mort de Ferdinand, il fut d'abord accueilli avec enthousiasme; mais bientôt sa modération déplut aux exaltés, et il fut obligé de se retirer en Galice; il mourut oublié en 1841.

QUIROS (archipel de), nom donné par quelques géographes modernes aux Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides, vues par Quiros. *Voy.* HÉBRIDES.

QUIROS (P. Fernandez DE), navigateur espagnol, fut de la deuxième entreprise de Mendana comme pilote (1595), le remplaça dans le commandement à sa mort, guida les restes de l'escadre à Manille, au Mexique, au Pérou; puis, ayant obtenu de Philippe III deux vaisseaux, se mit à la recherche du continent austral dont il soupçonnait l'existence. Il découvrit plusieurs des îles et archipels de la Polynésie, entre autres les Nouvelles-Hébrides, fit une vaine tentative près de Philippe III pour obtenir des moyens de former un établissement à la Terre du Saint-Esprit, et mourut en 1614 à Panama, en se rendant à Lima pour commencer un autre voyage. Son *Mémoire* à Philippe III fut publié en latin, sous le titre de : *P. F. Quiros narratio de terrâ australi incognitâ*, Amsterd., 1613, in-4, et mis en franç., sous celui de : *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine P. Ferd. de Quiros, sur la 5e partie du monde, appelée Terre australe incogneue.*

QUISSAC, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 30 kil. N. O. de Nîmes ; 1,900 hab. Bonneterie.

QUITA (Dominique DOS REIS), poëte portugais, né en 1728, mort en 1770, passa son enfance dans la misère, fut barbier, apprit à lui seul le français, l'italien, l'espagnol, se fit connaître de bonne heure par des poésies pleines de talent, et trouva un appui dans le comte de San-Lorenzo ; mais il perdit tout ce qu'il possédait au tremblement de 1755, se vit en outre desservi par des envieux, et n'eut plus de ressource que dans l'hospitalité de la généreuse Thérèse Alvieu, son amie. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-8 ; elles consistent en 5 tragédies (la meilleure est *Inès de Castro*), et en *sonnets*, *élégies*, *pastorales*, *idylles*, etc. On regarde ces dernières comme les modèles du genre bucolique.

QUITO, ville de l'Amérique du Sud, capit. de l'ancien roy. de Quito, et actuellement de la répub. de l'Equateur, chef-lieu de la prov. de Pichincha, par 0° 13' lat. S., 81° 5' long. O., à 2,908m au-dessus du niveau de la mer; 70,000 hab. Evêché, cour supérieure de justice, etc. Rues tortueuses et à peine pavées; *plaza mayor*. Palais du ci-devant président, palais de l'évêque; cathédrale et plusieurs belles églises ; grand hôpital. Université, école normale, collége, séminaire, bibliothèque publique. Manufactures de coton et de laine, fil, dentelle, etc. Aux environs de Quito se voient les volcans de Pichincha, de Cotopaxi et le mont Cayambé, où l'on remarque la métairie d'Antisana, à la hauteur de 4,101m. — Quito fut conquis par les Espagnols en 1534, et resta longtemps compris dans le Pérou : il en fut détaché en 1718 pour faire partie de la Nouvelle-Grenade.

QUITO (royaume de), ancienne audience de la Nouvelle-Grenade, avec le titre de royaume, fut depuis comprise dans la partie S. O. de la Colombie, où elle forma les dép. de l'Assuay, de Guayaquil et de l'Equateur, c.-à-d. la république actuelle de l'Equateur presque tout entière.

QUIXOS-ET-MACAT, région de la Nouvelle-Grenade, ainsi nommée des deux peuplades indigènes qui forment presque toute sa population, avait au N. et à l'O. la prov. de Pasto, au S. celle de Jaën-de-Bracamoros, à l'E. le pays des Indiens indépendants : 400 kil. sur 200 ; ch.-l., Macas ou Sevilla-del-Oro. Elle est auj. partagée entre les dép. de l'Equateur et d'Assuay (dans la répub. de l'Equateur).

QUOJA (roy. de), en Guinée, sur la côte de Sierra-Leone, entre 12° 55' et 14° long. O. : 70 kil. de long. Côtes peu abordables; sol fertile; habitants farouches.

QUOLLA ou QUORRA, nom que l'on donne au Djoliba ou Niger après qu'il a dépassé Tombouctou.

QVALOE (c.-à-d. *île des baleines*), île de la mer Glaciale, à la Norvége, sur la côte N. O. de ce pays, par 21° 25' long. E., 70° 38' lat. N. : 24 kil. sur 12. Sur la côte O. de l'île est la ville d'Hammerfest.

R

R, en latin, s'écrit pour *Roma*, *Romanus*, *Regulus*, *Rex*; — R. P. signifiait : *respublica*.

RAAB ou RABA, *Arrabo* en latin, riv. des États autrichiens, naît en Styrie, à 5 kil. N. O. de Passail, traverse les comitats hongrois d'Eisenbourg, Œdenbourg, reçoit la Pinka, la Feistritz, etc., et tombe dans le Danube à Raab ; cours, 280 kil.

RAAB ou JAVARIN, *Arrabona* des anciens, *Javarinum* en latin moderne, ville de Hongrie, chef-lieu de comitat, au confluent du Raab et du Danube, à 110 kil. N. O. de Bude : 13,700 hab. Evêché. Académie. Coutellerie. Quelques antiquités. — Place forte sous les Romains; prise par les Turcs en 1591, reprise en 1598. Le prince Eugène Beauharnais y battit l'archiduc Jean en 1809. — Le comitat de Raab est entre ceux de Presbourg, Kœmœrn, Weszprim, Œdenbourg : 52 kil. sur 50 ; 90,000 hab.

RABAN MAUR, *Rhabanus Maurus* ou *Magnentius*, savant, né à Mayence en 776, mort en 856, étudia à l'abbaye de Fulde, puis à Saint-Martin de Tours, sous Alcuin, prit les ordres en 814, ouvrit à Fulde une école qui devint la plus célèbre de l'Allemagne, devint abbé de Fulde en 822, évêque de Mayence en 827, réprima beaucoup d'abus ecclésiastiques, chercha à réconcilier en plusieurs occasions Louis-le-Débonnaire et ses fils, composa de sages réglements, tint des synodes, déploya une sévérité extrême contre Gotescalc, et une charité sans bornes lors de la famine de 850. Ses *Œuvres*, publiées à Cologne, 1627, 3 vol. in-fol., contiennent des *poésies* (parmi lesquelles le *Veni Creator*), des *Commentaires* sur l'Ecriture, des traités de l'*Univers*, de l'*Institution des clercs et des cérémonies de l'Église*, de la *Vue de Dieu*, du *Calendrier ecclésiastique*, de l'*Invention des langues depuis l'hébreu jusqu'au tudesque*, etc. L'Église le met au nombre des bienheureux.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Tarn), à 36 kil. S. O. d'Alby; 5,677 hab. Couvertures, vins estimés.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 17 kil. N. E. de Tarbes; 1,400 hab. Jadis ville forte.

RABAT, **ARBATE** ou **NOUVEAU-SALÉ**, ville de l'état de Maroc (Fez), à l'embouchure de la Bouregreb, vis-à-vis de Vieux-Salé, par 9° 3' long. O., 34° 5' lat. N.; 25,000 hab. Grand château; mur flanqué de tours; 3 forts.

RABAUT (Paul), pasteur à Nîmes, né à Bédarrieux en 1718, mort en 1795, montra un zèle et un courage sans bornes pour ses coréligionnaires. Dans un moment où sa tête était à prix, il alla présenter un mémoire en leur faveur à un chef militaire, le marquis de Paulmy, en se nommant; le marquis remit le mémoire au roi, et obtint l'adoucissement des mesures prises contre les réformés.

RABAUT-SAINT-ÉTIENNE (J.-Paul), fils du précédent, né à Nîmes en 1743, mort en 1793, fut comme son père ministre protestant: il adopta les principes de la révolution, fut nommé membre de l'Assemblée Constituante, et s'y fit remarquer par son talent oratoire. A la Convention, il combattit la mise en jugement de Louis XVI, et vota pour l'appel au peuple, la détention provisoire, le sursis, fut membre de la commission girondine qui surveillait les actes du tribunal révolutionnaire, se vit enveloppé dans la proscription de son parti, et porta sa tête sur l'échafaud (1793). On lui doit: *Précis de l'histoire de la révolution française*, 1791, fort estimé, continué par Lacretelle jeune: *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8.

RABAUT-POMMIER (Jacq.-Ant.), frère du précédent, né en 1744, mort en 1808, était aussi ministre: il siégea à la Convention, se plaignit de la tyrannie de la Montagne, et fut des 73 députés incarcérés par Robespierre et que délivra sa mort. Exilé comme régicide en 1815, il revint 2 ans après. Il semble certain que, dès 1784, il connaissait la vaccine, mais il n'en donna communication qu'à peu de monde.

RABAUT-DUPUIS, frère des deux précédents, négociant à Nîmes, fut proscrit comme fédéraliste, siégea au Conseil des Anciens (1797), au Corps Législatif (1799), le présida en 1802 (quand fut voté le consulat à vie), et mourut en 1808.

RABBAH, bourg de Syrie (Damas), à l'E. de la mer Morte, et à 100 kil. S. E. de Jérusalem, sur l'emplacement de *Rabbath-Moab*, capit. des Moabites.

RABBATH-AMMON, auj. *Ammon*, capit. des Ammonites, à l'E. du Jourdain, et près des sources de l'Ammon, fut prise par Joab. Elle fut dans la suite nommée *Philadelphie* par Ptolémée Philadelphe. *Voy.* AMMON et AMMONITES.

RABBATH-MOAB, auj. *Rabbah*, capit. des Moabites, sur l'Arnon. *Voy.* RABBAH.

RABBE (Alphonse), né en 1786 à Riez (Basses-Alpes), mort à Paris en 1830, entra dans l'administration de l'armée d'Espagne sous l'empire, puis exerça la profession d'avocat à Aix, se signala sous la restauration comme libéral, et fut plusieurs fois emprisonné. Il fut un des rédacteurs du *Courrier*, travailla dans l'*Album* et dans les *Tablettes universelles*, et publia: *Résumé de l'histoire de Russie, — du Portugal, — de l'Espagne; Hist. d'Alexandre I, emp. de Russie*, 1826. Il commença la *Biographie universelle et portative des contemporains*, 1829.

RABBIN (c.-à-d. *maître*), docteur de la loi chez les Juifs modernes; ce nom s'étendait anciennement à tous ceux qui étaient habiles ou illustres dans toute espèce de science ou de profession.

RABBINITES. *Voy.* TALMUDISTES.

RABELAIS (François), célèbre écrivain français, né en 1483 à Chinon, était fils d'un apothicaire. Il fut quelque temps moine, puis, s'accommodant peu de cette vie, il jeta le froc, se mit à courir le monde, se fit recevoir docteur à Montpellier, et exerça la médecine dans cette ville. Chargé par la faculté de solliciter du chancelier Duprat le rétablissement de quelques-uns de ses priviléges, il réussit dans cette négociation, et la faculté reconnaissante décida qu'en mémoire de ce service, tout médecin qui prendrait ses degrés se revêtirait, en passant sa thèse, de la robe de Rabelais. Il suivit en Italie le cardinal Du Bellay, ambassadeur à Rome, avec lequel il s'était lié au collége. Pendant son séjour à Rome, il n'épargna dans ses railleries ni le sacré collége, ni le pape lui-même. A son retour en France, il obtint une prébende à l'abbaye de Saint-Maur, et fut en outre nommé en 1545 curé de Meudon. Il mourut à Paris en 1553, à 70 ans. Rabelais était de l'humeur la plus gaie et la plus bouffonne: on raconte de lui mille anecdotes plaisantes, qui du reste peuvent n'être que des inventions. On a de Rabelais quelques ouvrages sérieux, tels que des éditions de divers traités d'Hippocrate et de Galien, une *Topographie de l'ancienne Rome* (publiée par Marliani), etc.: mais ces travaux n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli, s'il n'eût été l'auteur de la célèbre histoire de *Gargantua et Pantagruel*. C'est un roman satirique qui est rempli de folie, d'extravagances, de quolibets, de mots barbares et forgés à plaisir, de passages inintelligibles; mais qui en même temps est plein d'originalité, de bon sens, d'esprit, et même d'érudition: il offre d'utiles leçons, des allusions piquantes et de sévères censures: les moines et le clergé y sont surtout fort mal traités. Aussi ce livre a-t-il trouvé à la fois des admirateurs enthousiastes et de sévères détracteurs. On s'est donné beaucoup de peine pour saisir le véritable sens de cet ouvrage, dans lequel la plupart des commentateurs ont vu une allégorie continuelle; il est plus probable que le fond et le cadre sont tout d'imagination, et que les allusions ne se trouvent que dans quelques détails. Au reste, les commentateurs croient que *Gargantua* est François I; *Grand Gousier*, Louis XII; *Pantagruel*, Henri II; *Picrochole*, Maximilien Sforze; *Gargamelle*, Anne de Bretagne; la *Grande Jument*, Diane de Poitiers; *Panurge*, le cardinal de Lorraine. Le roman de Rabelais se compose de 5 livres, qui parurent séparément depuis 1533 jusqu'en 1564 (plusieurs années après la mort de l'auteur). Il en a été fait un grand nombre d'éditions, la plupart avec commentaires. Les principales sont celle d'Amsterdam, 1711 et 1741, avec remarques historiques et critiques de Leduchat, 5 vol. in-8, et celle qu'ont publiée MM. Esmangart et E. Johanneau, 1823-26, 9 vol. in-8, avec les remarques de Leduchat, Bernier, Le Motteux, Voltaire, Ginguené, etc. M. De l'Aulnay en a publié en 1823, chez Didot, une édition en 3 vol. in-8. L'abbé Marsy a donné un *Rabelais moderne*, 1752, dans lequel le français de Rabelais est rajeuni.

RABENER (Théoph.-Guill.), poëte et moraliste allemand, né aux environs de Leipsick en 1714, mort en 1771, exerça diverses fonctions dans les finances. On a de lui des *Lettres satiriques*, des *poésies*, etc. (Leipsick, 1777, 6 vol. in-8).

RABIRIUS (C.), chevalier romain. Mis en cause par Labienus comme ayant assassiné le tribun Saturninus, il fut défendu par Cicéron et acquitté. Nous avons encore le discours de Cicéron *pro Rabirio*.

RABUTIN (BUSSI-). *Voy.* BUSSI.

RACALMUTO, ville de Sicile, à 20 kil. N. E. de Girgenti; 7,000 hab. Sel, soufre, mercure, plâtre.

RACAN (Honorat DE BUEIL, marquis de), poëte, né en 1589 à la Roche-Racan en Touraine, mort en 1670, était fils d'un maréchal-de-camp, fut page de Henri IV, puis militaire, quitta le service avec le grade de maréchal-de-camp, et se livra aux lettres. Il n'avait pas appris le latin, et tirait vanité de son ignorance sous ce rapport. Il brigua pourtant le titre d'académicien, et il l'obtint en 1635. Il a laissé des

Mémoires pour la vie de Malherbe, et a composé des *Bergeries*, recueil d'idylles qui eut de la vogue; des *odes sacrées*, tirées des psaumes; des *poésies diverses*, etc.; elles sont en général très faibles. On a publié les *Œuvres* de Racan, Paris, 1724.

RACCA ou REHA, jadis *Nicephorium*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 160 kil. S. d'Orfa, au confluent du Belès et de l'Euphrate. — Fondée par Alexandre, sous le nom de *Nicephorium*. Ruines d'un palais d'Haroun-al-Raschid.

RACHEL, 2e fille de Laban, inspira de l'amour à Jacob, son cousin, qui, pour l'obtenir, consentit à se mettre pendant 7 ans au service de son oncle. Au bout de ce temps, Laban, usant de ruse, substitua à Rachel Lia, sa fille aînée, et Jacob fut obligé de servir encore 7 autres années pour obtenir la main de celle qu'il aimait. Rachel demeura 6 ans stérile. Elle eut ensuite un fils, nommé Joseph, et, 16 ans après, mit au monde un 2e fils, Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob.

RACHGOUN (île), petite île de l'Algérie, sur la partie occident. de la côte, en face de l'embouchure de la Tafna, par 3° 50' long. O.

RACHIMBOURGS. On nommait ainsi chez les Francs les hommes libres qui avaient le droit d'assister aux plaids pour délibérer sur les affaires générales et rendre la justice.

RACHOTIS, quartier d'Alexandrie d'Egypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

RACINE (Jean), l'un des plus grands poëtes tragiques de la France, né en 1639 à la Ferté-Milon, mort en 1699, avait pour père un contrôleur du grenier à sel de cette ville. Élevé à Port-Royal, il y puisa le goût de la littérature classique. Il se fit connaître dès l'âge de vingt ans, et s'attira les bonnes grâces de la cour par une ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV (*la Nymphe de la Seine*). Il eut le bonheur de se lier dès sa jeunesse avec Molière et Boileau, qui le conseillèrent utilement. Se vouant à la carrière dramatique, il débuta par une tragédie de *Théagène et Chariclée*, essai fort imparfait encore, que Molière lui fit supprimer; fit jouer en 1664 *la Thébaïde*, en 1665 *Alexandre*, et révéla tout son talent dans *Andromaque* (1667), qui eut un grand succès, mais qui éveilla l'envie. Racine se délassa du genre tragique par la spirituelle comédie des *Plaideurs* (1668), imitée des *Guêpes* d'Aristophane; depuis, il se consacra tout entier à la tragédie, et donna successivement: *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670); il y mettait en scène, sous des noms antiques, la séparation de Louis XIV et de Henriette d'Angleterre, qui s'aimaient; *Bajazet* (1672); *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), et enfin *Phèdre* (1677). Il eut la douleur de voir siffler cette admirable pièce par une cabale à la tête de laquelle étaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, et dont Mme Deshoulières eut le tort de faire partie; on lui opposa la *Phèdre* de Pradon qui triompha un moment. Froissé par ce traitement inique, Racine renonça au théâtre, quoiqu'il n'eût encore que 38 ans, et que son génie fût dans toute sa force: il était d'ailleurs confirmé dans cette résolution par des motifs religieux. Il se maria en 1677, fut nommé la même année historiographe du roi, et ne voulut plus s'occuper que du soin de sa famille et des devoirs de sa charge. Cependant il consentit, à la prière de Mme de Maintenon, et après un silence de douze ans, à traiter des sujets sacrés, et composa *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), qui furent jouées à Saint-Cyr par les demoiselles de la maison royale. La première de ces tragédies eut du succès, mais la seconde, livrée au public par l'impression, fut entièrement méconnue, et Racine, découragé par cette nouvelle injustice, cessa définitivement de travailler pour la scène. Louis XIV ne s'en plut pas moins à le combler de faveurs; il lui assura une pension, le fit trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire; il l'admettait même dans sa familiarité. Mais un *Mémoire* sur la misère du peuple, que Racine avait rédigé à la sollicitation de Mme de Maintenon (1697), étant tombé entre les mains du roi, ce prince s'en offensa, et adressa au poëte des paroles dures qui lui portèrent un coup fatal; une maladie dont il souffrait depuis longtemps (un abcès au foie) s'aggrava; il ne fit plus que languir et mourut 2 ans après. Il avait été reçu à l'Académie Française dès 1673. Racine n'égale peut-être pas Corneille en vigueur, en génie, mais il le surpasse en sensibilité, en souplesse, en élégance; il n'offre point de disparate comme son émule; son style est la perfection même. Outre ses tragédies, on a de lui quelques *odes*, quelques *épigrammes*, des *cantiques spirituels*, composés pour Saint-Cyr (1694). Par un rare privilége, Racine écrivait en prose presque aussi bien qu'en vers; il avait, en sa qualité d'historiographe, écrit une *Histoire du règne de Louis XIV* qui était fort avancée au moment de sa mort; elle a péri dans un incendie (1726); on n'en a conservé qu'un fragment important (*Campagne de 1672 à 1678*). On a encore de lui: l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, 1693; des *Discours académiques* (dont l'un renferme l'*Éloge de P. Corneille*), et des *Lettres* pleines de naturel. Les éditions de ses *Œuvres* sont innombrables: une des plus complètes et des plus estimées est celle de M. Aimé Martin, avec les notes des commentateurs, 1820, 6 vol. in-8, et 1825, 7 vol. in-8. Parmi les éditions de luxe, on admire celles de Didot, 1801-1805, 3 vol. in-fol., et de Bodoni, Parme, 1813, 3 vol. in-fol. Le *Théâtre* de Racine a été commenté par Luneau de Boisgermain, Laharpe, Geoffroy; on doit à M. Fontanier des *Études sur Racine*.

RACINE (Louis), poëte didactique, fils du précédent, né à Paris en 1692, mort en 1763, se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie. Il se fit recevoir avocat pour obéir au vœu de sa famille, alla passer trois ans à l'Oratoire, où il composa le poëme de la *Grâce*; accepta en 1722 une place d'inspecteur des fermes, mais s'en démit vers 1750 pour se fixer à Paris. Ayant perdu en 1755 un fils unique, qui périt à Cadix par l'effet du tremblement de terre qui renversa Lisbonne, il renonça au monde pour ne s'occuper que d'exercices de piété. On a de lui, outre la *Grâce* (1722), la *Religion* (1742), poëme d'un genre froid, mais qui offre de grandes beautés, et qui est justement devenu classique, des *odes* sacrées, des *poésies* diverses, des *Réflexions sur la poésie*, des *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, avec un *Traité de la poésie dramatique* (1752), des *Mémoires sur la vie de J. Racine*, une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton (1755). L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est due à Lenormant, 1808, 6 vol. in-8.

RACINE (l'abbé Bonaventure), né en 1708 à Chauny, près de Laon, mort en 1745, fut principal du collége de Rabastens (diocèse d'Alby), fut forcé de quitter ces fonctions à cause de son attachement à la secte des Jansénistes, se signala parmi les *appelants*, et obtint un bénéfice de Caylus, évêque d'Auxerre. On a de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13 vol. in-12, ouvrage instructif, mais partial, et tout en faveur des Jansénistes.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1730, mort en 1791, fut architecte de Voltaire à Ferney, trouva l'enduit dit *argile-marbre*, et fit sur le canal de Pont-de-Vaux, dont il dirigeait les travaux, un pont de fer, le premier qu'ait vu la France.

RACONIGI, *Raconis* en français, ville des États sardes (Coni), sur la Maira, à 35 kil. N. de Coni; 12,000 hab. Vers à soie, étoffes de soie, moulins, etc.

RADAGAISE, *Radegast*, chef de Germains, fondit avec 200,000 hommes sur l'Italie, dévasta le nord

de ce pays, assiégea Florence, fut battu et pris devant cette ville par le général d'Honorius, Stilicon, en 405, et fut décapité.

RADCLIFFE (Anne), née WARD, romancière anglaise, née à Londres en 1764, morte en 1823, était la femme d'un gradué de l'université d'Oxford, propriétaire et éditeur de la *Chronique anglaise*. Elle acquit de bonne heure la plus grande célébrité par des romans qui décèlent un vrai talent, et qui donnèrent lieu à une foule d'imitations; puis elle renonça à écrire, parce que l'envie se plut à faire courir sous son nom des œuvres indignes d'elle. La terreur, le mystère sont les principaux ressorts de ses romans. On a dit à tort que, croyant aux fantômes de son imagination, elle eut des accès de démence vers la fin de sa vie. On a d'elle: *les Châteaux d'Athlin et de Dumbayne* (1789); *la Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair* (1791); *les Mystères d'Udolfe* (1794); *Julia; l'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs* (1797), et un *Voyage en Hollande*, Londres (1794). Tous ces ouvrages ont été traduits.

RADEGAST, dieu slave, était la divinité principale des Varègues. Ce nom se retrouve auj. dans quelques villes de l'Allemagne et dans Radagaise.

RADÉGONDE, reine de France, fille de Bertaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme. Le roi Clotaire I la fit instruire dans la religion chrétienne, l'épousa (538), et lui permit, six ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle fonda l'abbaye de Sainte-Croix, et y mourut en 587. On l'a canonisée: sa fête est célébrée à Paris le 30 janv.

RADELGISE I, prince de Bénévent (839-851), eut à soutenir pendant 10 ans la guerre contre Siconolfe, frère de son prédécesseur, et contre Landolfe, prince de Capoue; bien qu'aidé des Sarrasins de Sicile et d'Afrique, il ne put garder que les districts situés sur la mer Adriatique.

RADELGISE II, prince de Bénévent, régna de 879 à 881, fut expulsé, puis rétabli (de 896 à 900).

RADET (Ét.), général et baron de l'empire, né en 1762 en Lorraine, mort en 1825, fut chargé par Napoléon en 1809 d'enlever le pape Pie VII, conduisit à Cette en 1815 le duc d'Angoulême, fait prisonnier, fut pendant les Cent-Jours inspecteur général de la gendarmerie et grand-prévôt de l'armée, et fut condamné sous Louis XVIII, en 1816, à 9 ans de détention, pour avoir coopéré au retour de Bonaparte, mais il reçut sa grâce au bout de 2 ans.

RADI-BILLAH (ABOU'L ABBAS MOHAMMED AL), calife Abbasside de Bagdad (934-940), créa la charge d'émir-al-omrah en 935.

RADJAHS ou RAJAHS. On appelle ainsi les princes hindous qui gouvernent les diverses contrées de l'Hindoustan; ils appartiennent généralement à la caste des *chattryas* ou *guerriers*. Avant la conquête des Mongols, ils étaient tous indépendants; mais auj. ils sont pour la plupart tributaires des Anglais.

RADJEMAL ou RADJEMAHAL (c.-à-d. *résidence royale*), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. N. O. de Mourchedabad; presque en ruines auj., mais jadis très grande; elle était la résidence de Soudjah, frère d'Aurengzeyb.

RADJEPOUTANAH. *Voy.* ADJMIR.

RADJEPOUTES, c.-à-d. *fils de Radjahs*, nom donné dans l'Inde non seulement aux fils de Radjahs (lesquels en droit avaient tous un apanage), mais encore à tout chef militaire d'une principauté, d'une seigneurie, d'un canton petit ou grand. On l'a même étendu à toute la caste des guerriers ou *chattryas* (toutefois aujourd'hui ce nom n'a plus la même importance qu'autrefois). — On appelle *principautés radjepoutes* la plupart de celles qui forment l'Inde anglaise médiate; l'Adjmir, où elles abondent principalement, a été par suite appelé *Radjepoutanah*.

RADNOR (comté de), dans la principauté de Galles en Angleterre, est situé entre ceux de Montgomery au N., de Shrop au N. E., d'Hereford à l'E., de Brecknock au S. et de Cardigan à l'O.: 53 kil sur 50; 805,236 hab. Ch-l., Radnor. Montagnes, pâturages, lacs pittoresques; les deux tiers du sol sont incultes. Peu d'industrie. Antiquités.

RADNOR (NEW-), ou MAESYFELD-NEWYOLD, ch.-l. du comté de Radnor, à 250 kil. N. O. de Londres; 2,000 hab. Jadis beaucoup plus importante.

RADONVILLIERS, ville du dép. de l'Aube, à 20 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 500 hab. Faïence.

RADONVILLIERS (Claude-François LYSARDE, abbé de), né à Paris en 1709, mort en 1780, entra chez les Jésuites, professa dans différents colléges, fut secrétaire de l'archevêque de Bourges (La Rochefoucauld), qu'il accompagna à Rome, puis devint sous-précepteur des enfants de France, membre de l'Académie Française et conseiller d'état. On a de lui un traité fort estimé: *De la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-8, une traduction de *Cornelius Nepos* et divers opuscules réunis par Noël, 1807.

RADOVICHE, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. S. O. de Giustendil, près de la source du *Radoviche* ou *Stroumnitza* (affluent du Takimos); 2,000 hab.

RADSTADT, *Teurnia*, petite ville d'Autriche, à 59 kil. S. O. de Salzbourg; 1,000 hab. Moreau y défit les Autrichiens le 5 juillet 1796.

RADSTADT, v. du gr.-duché de Bade. *Voy.* RASTADT.

RADZIVIL, ancienne maison polonaise de Lithuanie, commence à figurer dans l'histoire au XIVe siècle. Nicolas Radzivil, premier du nom, reçut le baptême en 1386 avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui, devenu roi, le créa palatin de Vilna; Radzivil prit, en se faisant chrétien, saint Nicolas pour patron et voulut qu'à l'avenir tous les aînés de sa maison portassent le nom de ce saint. Les plus célèbres de ses descendants sont: Nicolas IV, né vers 1500, mort en 1567, palatin de Vilna et gouverneur de Livonie sous Sigismond-Auguste, roi de Pologne. Il se signala par sa valeur en 1557 contre l'Ordre teutonique, dont il fit le grand-maître prisonnier en 1565, et contre les Russes, qu'il battit complètement. Il avait abjuré la religion catholique pour le protestantisme; il propagea avec zèle les nouvelles doctrines, établit une imprimerie fameuse à Brzescie, et fit traduire et imprimer à ses frais la Bible en langue polonaise. Cependant ses enfants retournèrent à la foi catholique. — Charles Radzivil, palatin de Vilna, connu par son opposition aux Russes et sa rivalité avec la famille des Czartoryiski. Nommé en 1762, par le roi de Pologne Auguste III, gouverneur de la Lithuanie, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour combattre l'influence russe; mais il ne put empêcher Poniatowski, le protégé de l'impératrice Catherine, de devenir roi, fut mis hors la loi, et vit confisquer ses biens immenses, qui montaient à plus de 5 millions de revenu. Il fut néanmoins nommé en 1767 chef de la confédération générale de Pologne; mais se voyant dans l'impuissance de s'opposer au démembrement de la Pologne, il quitta son pays. Il y revint sur la fin de sa vie, et mourut dans la retraite (1790).

RADZIVILOV, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), près de la frontière de la Galicie, à 26 kil. N. O. de Kremenetz; grand commerce avec l'empire d'Autriche; c'est une des places qui sont autorisées à commercer avec l'étranger.

RAFFENEL (Cl.-Denis), né dans le Jura vers 1797, voyagea pour des spéculations commerciales dans le Levant et en Afrique, fut attaché plus tard à un des consulats français des échelles du Levant, fonda *l'Observateur oriental* à Smyrne, fit à son retour en France l'éducation des petits-fils du général Lafayette, alla en 1826 combattre les Turcs en

Grèce sous le commandement de Fabvier, et fut tué dans le château d'Athènes (1827). On a de lui : *Histoire des Grecs depuis la prise de Constantinople jusqu'à ce jour*, 1824 (c'est son principal ouvrage) ; *Histoire complète des événements de la Grèce*, 1825.

RAFFINÉS, nom donné à la fin du XVIe siècle à certains élégants de la cour, duellistes et débauchés.

RAGÈS, plus tard EUROPUS et ARSACIA, auj. *Razi* ou *Réi*, v. de Médie, au S., près d'Ecbatane, passait pour la seconde de la Médie en ancienneté. C'est là que Tobie alla par ordre de son père chercher les 6 talents que lui devait Gabélus. Patrie du médecin Razi.

RAGOTZKY ou RAGOCZI (Sigismond), magnat hongrois, fut élu prince de Transylvanie à la mort d'Étienne Botskay (1607); il était déjà vieux et se hâta de céder cette dignité à Étienne Bathori.

RAGOTZKY (George), *l'Ancien*, prince de Transylvanie (1630-48), reconnu par le sultan Amurat IV et l'empereur Ferdinand II, se joignit aux Suédois pendant la guerre de Trente-Ans en 1643, se déclara ouvertement contre l'empereur en 1644, et fut secondé par les palatins de Hongrie, mais fit la paix en 1645, et conserva ses possessions.

RAGOTZKY (George), *le Jeune*, prince de Transylvanie (1648-61), se ligua avec la Suède contre la Pologne en 1659, malgré la défense du grand-visir, perdit son armée à Medjiboj, fut déposé par les Turcs et perdit la vie en se défendant.

RAGOTZKY (Franç.-Léopold), né en 1676, avait été élevé à la cour de Vienne après que sa maison eut été dépouillée, puis fut enfermé au château de Neustadt pour avoir réclamé une partie de ses biens, s'évada, fut nommé chef par les mécontents de Hongrie en 1701, et déploya à leur tête une grande valeur. Il fut proscrit après la paix de Nagy-Caroly (1711), vécut depuis soit en France, soit à Constantinople, et mourut à Rodosto en 1735.

RAGUENET (François), né à Rouen en 1660, mort en 1720, embrassa l'état ecclésiastique, s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire, remporta le prix d'éloquence à l'Académie Française en 1689. Ses principaux ouvrages sont : *Monuments de Rome*, 1700 et 1702, in-12; *Histoire d'Olivier Cromwell*, 1691, in-4 ; *Histoire de l'Ancien-Testament*, 1708, in-12 ; *Histoire de Turenne*, 1738.

RAGUSA, *Hybla Heræa?* ville de Sicile (Syracuse), à 53 kil. O. de Syracuse; 6,600 hab. Draps.

RAGUSE, *Ragusa* en italien, *Rhausium* en latin, ville de Dalmatie, sur l'Adriatique (côte E.), à 312 kil. S. E. de Zara; 16,000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat de Dalmatie ; 2 ports, fortifications, quatre bibliothèques, collége de Piaristes. Soieries et lainages. Patrie de Baglivi, Boscovich, Stay, Banduri. — Raguse a été fondée par des fugitifs d'Épidaure et de Salone aux VIe et VIIe siècles, fortifiée par Pie II et plus tard par les Français ; rebâtie aux frais du pape et des rois de France et d'Angleterre, après le tremblement de terre de 1667, qui la renversa. Elle a été indépendante et s'est gouvernée en république jusqu'en 1806, que Napoléon l'occupa militairement ; en 1810, elle fut annexée aux prov. illyriennes : le congrès de Vienne l'attribua à l'Autriche (1815). Napoléon avait donné au maréchal Marmont le titre de duc de Raguse. — A 12 kil. S. E. de Raguse est *Vieux-Raguse*, bâti sur les ruines de l'ancienne *Epidaure*. — Le cercle de Raguse comprend l'ancien territoire de la république, plus des îles ; il a 1,600 kil. car., et 38,000 hab., dont plus de 10,000 dans les îles.

RAHAD, riv. d'Afrique, qui naît en Abyssinie dans le roy. d'Amhara, coule au N. O. et tombe dans le Bahr-el-Azrek, en Nubie. Cours, 450 kil.

RAHMANIEH, ville de la Basse-Égypte, à 18 kil. N. E. de Damanhour, toute en briques de terre noire : elle donne son nom à un canal dérivé du Nil.

RAIKES (ROBERT), imprimeur de Glocester, né en 1735, mort en 1811, ayant amassé une fortune honnête, l'employa en actes de philanthropie, et fonda en 1781 les écoles du dimanche qui ne tardèrent pas à obtenir un grand succès.

RAIMOND. *Voy.* RAYMOND.

RAIMONDI (Marc-Ant.), graveur italien, né à Bologne en 1488, mort en 1546, contrefaisait avec une incroyable perfection les gravures d'Albert Durer, et fut employé à Rome par Raphaël à reproduire ses chefs-d'œuvre. Il fut emprisonné par le pape pour avoir gravé d'après Jules Romain des peintures obscènes pour les sonnets de l'Arétin.

RAIMONDI (J.-B.), orientaliste, né vers 1540, à Crémone, vécut longtemps en Asie, y apprit l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'arménien, dirigea à Florence la typographie orientale, mit en ordre à Rome tous les livres orientaux, forma le plan d'une Bible polyglotte plus vaste que celles d'Alcala et d'Anvers, mais ne put l'effectuer faute de fonds. Il publia en 1610 une *Grammaire arabe*.

RAINOLF, aventurier normand, et premier comte d'Averse (en Italie), obtint vers 1029 ou 1031 l'investiture de ce comté de Gualmar IV, prince de Salerne et de l'empereur Conrad II. Il mourut en 1059 et eut pour successeur son fils Richard.

RAISMES, ville de France (Nord), près de l'Escaut, à 6 kil. N. O. de Valenciennes; 2,508 hab. Forges, fonderies ; pépinière. Houille aux environs.

RAJAHS. *Voy.* RADJAHS.

RAJANO, bourg du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 50 kil. S. E. d'Aquila; 1,530 hab. Bâtie sur l'emplacement de *Corfinium*.

RAJECZ, ville de Hongrie (Trentchin), à 26 kil. N. E. de Trentchin ; 4,500 hab. Sources thermales.

RAKKA, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* RACCA.

RAKONITZ, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 26 kil. O. de Schlan ; 2,000 hab.

RAKOW, bourg de la Russie d'Europe (Pologne), dans la voïvodie de Sandomir, à 35 kil. S. O. d'Opatov, sur la Czarna. C'était jadis un des établissements principaux des Sociniens.

RALEIGH, ville des États-Unis, ch.-l. de la Caroline du Nord, à 380 kil. S. O. de Washington ; 2,700 hab. Belle place, hôtel de l'État, avec une statue de Washington par Canova.

RALEIGH ou RALEGH (sir Walter), né en 1552 dans le Devonshire, se concilia de bonne heure la faveur de la reine Elisabeth, combattit avec courage les Irlandais révoltés, conçut le projet de coloniser l'Amérique du Nord, fonda en 1584 l'établissement de la Virginie, contribua à battre la fameuse *Armada* des Espagnols, et travailla à replacer sur le trône le roi de Portugal (1589). Il fut plusieurs fois élu membre du parlement, et y jouit d'une grande influence. Disgracié un instant pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, il rentra bientôt en faveur, et disputa à Leicester et au comte d'Essex le cœur d'Elisabeth. On l'accuse d'avoir hâté la perte du malheureux Essex. Sous Jacques I, il perdit tout son crédit, fut accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi, et fut jeté dans une prison, où il resta 12 ans (1604-16). Il obtint enfin sa liberté provisoire, entreprit en 1617 une expédition à la Guyane, où il espérait découvrir des mines d'or, et prit possession de ce pays au nom de l'Angleterre ; mais ayant détruit quelques établissements espagnols, il fut, à la sollicitation de l'Espagne, emprisonné de nouveau à son retour. On fit revivre l'ancienne accusation de trahison dont il n'avait pas été entièrement déchargé ; il fut condamné à mort, et subit avec courage un supplice qu'il n'avait pas mérité (1618). Pendant sa longue détention, sir W. Raleigh avait composé divers écrits, entre autres une *Histoire du monde*, qui est fort estimée pour le style comme pour le fond. Il fut l'ami de Spenser.

RALIK (groupe de). *Voy.* MULGRAVES (îles).

RAMA ou **ARIMATHIE**, auj. *Rama*, *Ramlé* ou *Sanden*, ancienne ville de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, au S. de Joppé, entre Samarie et Jérusalem, est la même peut-être que *Ramath* ou *Ramathim-Sophim*, patrie de Samuel. C'est aussi la patrie de Joseph, dit d'Arimathie. La ville actuelle, située en Syrie (Damas), a environ 2,000 hab.

RAMA, 7e incarnation de Vichnou, était le fils du roi d'Aoude, Daçaratha; il fut élevé par Vacichtha, échappa aux piéges que lui tendaient ses ennemis, et parcourut le monde avec le brahme Viçouamitra, exterminant les géants. Arrivé à la cour de Djanaka, il gagne au tir de l'arc la main de sa fille, la belle Sita, puis rentre en triomphe au palais d'Aoude; mais bientôt il est forcé d'en sortir: Daçaratha, son père, lié par un serment odieux que lui avait arraché sa dernière femme, l'exile pour 12 ans, et assure le trône à son plus jeune fils, Bharata. Rama, banni, eut pour compagnon fidèle son frère Lakchmana, et se signala encore par de miraculeux exploits, ainsi que par ses dures pénitences. Au bout des 12 ans, il revit Aoude, trouva son père mort de douleur, laissa le trône à Bharata, puis marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le fit périr, et reprit Sita. Rama, après cette expédition, fonda un royaume sur la côte de l'Inde en face de Lanka, donna aux hommes des lois, leur enseigna les arts, l'agriculture, la religion, puis remonta au ciel avec Sita, laissant l'empire à Koucha, son fils. On a cru retrouver dans Rama le Bacchus des Grecs. Les aventures de Rama sont racontées dans un poëme indien célèbre, le *Ramayana*.

RAMA (pont de). *Voy.* RAMISSERAM.

RAMADAN ou **RAMAZAN**, 9e mois du calendrier turc; pendant ce mois, les Musulmans observent une sévère abstinence depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : c'est leur carême. *Voy.* BEÏRAM.

RAMAYANA ou **RAMAIANA**, épopée indienne rédigée en langue sanscrite, où sont célébrées les aventures de Rama ; c'est l'œuvre d'un poëte nommé Valmiky, ou plutôt c'est le recueil des travaux de plusieurs poëtes d'une même école. Le Ramayana a été publié avec traduction anglaise par Carey et Marshman, Sirampour, 1806-19, et avec une traduction latine par G. Schlegel, Bonn, 1820-26.

RAMBERVILLER ou **RAMBERVILLIERS**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. N. E. d'Epinal ; 5,000 hab. Bibliothèque. Drap, toile, bas de laine, faïence, etc. Source pétillante et eaux ferrugineuses.

RAMBLA, ville d'Espagne (Cordoue), à 30 kil. S. E. de Cordoue; 8,000 hab. Couvertures de laine.

RAMBOUILLET, *Ramboletum*, ch.-l. d'arrond. (Seine-et-Marne), à 32 kil. S. O. de Versailles et à 50 kil. S. O. de Paris, dans une vallée agréable, au S. de la vaste forêt de Rambouillet ; 3,200 hab. Magnifique château royal construit en forme de fer à cheval et flanqué de grosses tours (on y voit la chambre où mourut François I); parcs attenant au château, et communiquant avec la forêt : canaux, belles pièces d'eau très étendues; dans le grand parc se trouve une belle bergerie établie par Louis XVI en 1786 pour l'amélioration des races. Le commerce de Rambouillet consiste surtout en moutons, laine, grains et farine. — Rambouillet était au XIVe siècle une seigneurie appartenant à la famille d'Angennes, elle passa depuis à celles de Sainte-Maure-Montausier et d'Uzès. Le château devint plus tard la propriété du comte de Toulouse, duc de Penthièvre, pour qui Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1714). Louis XVI l'acheta en 1778 à la maison de Penthièvre. Charles X s'y réfugia à la suite des journées de juillet 1830; mais le peuple de Paris, s'y étant porté en foule, le força d'évacuer cette ville.—L'arr. de Rambouillet a 6 cant. (Chevreuse, Dourdan qui fait 2, Limours, Montfort-l'Amaury et Rambouillet), 119 comm., et 66,514 h.

RAMBOUILLET (maison de), branche de la famille d'Angennes, posséda, dès le XIVe siècle, la terre de Rambouillet, et produisit plusieurs personnages remarquables, entre autres : Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, favori de François I, capitaine des gardes de ce prince et de trois de ses successeurs, qui remplit d'importantes missions en Allemagne, et mourut en 1562, laissant 12 enfants ; — Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet, un des fils de Jacques, né en 1530 ; il fut évêque du Mans (1560), assista au concile de Trente, fut ambassadeur auprès de Grégoire XIII, et mourut à Rome en 1565 ; il a laissé des *Mémoires* ; — Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, petit-fils de Jacques, né en 1577, mort en 1652, maréchal-de-camp, ambassadeur en Piémont et en Espagne (1627); il avait épousé en 1600 Catherine de Vivonne, et en eut la célèbre *Julie* (Julie-Lucie d'Angennes), qui épousa le duc de Montausier. C'est chez lui que se rassemblait la société si connue sous le nom d'*Hôtel de Rambouillet*. *Voy.* l'article suivant.

RAMBOUILLET (Hôtel de). On nommait ainsi la société qui se réunissait à l'hôtel de la marquise de Rambouillet (rue Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris); elle se composait de personnes choisies, distinguées par la naissance, la vertu ou l'esprit. On fait remonter l'origine de cette société à l'an 1600, époque du mariage du marquis de Rambouillet avec Catherine de Vivonne; mais c'est surtout au milieu du XVIIe siècle (de 1635 à 1665) qu'elle fut en faveur. On y remarquait, parmi les grands seigneurs, outre le marquis de Rambouillet, le cardinal de Richelieu, Condé, Montausier; parmi les beaux esprits, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenède, les Scudéry, d'Urfé, Sarrasin, Desmarets de Saint-Sorlin, l'abbé Cottin ; parmi les femmes, la duchesse de Longueville, la marquise de Lafayette, Mme de Sévigné, Mme Deshoulières et Julie d'Angennes (depuis duchesse de Montausier), fille de la marquise de Rambouillet, et le plus bel ornement du cercle. Cette société rendit d'incontestables services, soit aux mœurs en proscrivant les déréglements dont Henri IV avait donné l'exemple, soit aux lettres en épurant la langue, en dirigeant le goût, en répandant l'étude des littératures italienne et espagnole; mais elle finit par tomber dans la pruderie et dans l'affectation, et devint un objet de ridicule. Les femmes qui en faisaient partie se donnaient à elles-mêmes le nom de *précieuses* (qui ne se prenait alors qu'en bonne part); elles n'employaient entre elles qu'un langage de convention ; chacune des personnes de la société recevait un nom emprunté à la Grèce ou tiré des romans à la mode. Molière, en les traduisant sur la scène dans ses *Précieuses ridicules*, leur porta un coup mortel.

RAMBOUR ou **RAMBURES**, bourg du dép. de la Somme, à 22 kil. N. d'Abbeville; 800 hab. Célèbre par ses pommes, dites *de Rambour*.

RAMEAU (J.-Phil.), fameux compositeur, né à Dijon en 1683, mort en 1764, quitta sa ville natale à 18 ans, et voyagea d'abord en Italie et dans la France méridionale. Il eut beaucoup d'obstacles à surmonter avant de trouver un poëte qui voulût lui confier un opéra à mettre en musique, et ayant enfin obtenu de Voltaire l'opéra de *Samson* (1732), de l'abbé Pellegrin celui d'*Hippolyte et Aricie* (1733), il se vit applaudi avec ardeur ; il continua pendant 30 ans à travailler pour la scène, sans rien perdre de ses qualités, et donna successivement *Castor et Pollux* (1737), *Dardanus* (1739), *Pygmalion* (1748), et une foule d'autres opéras. Il fut nommé compositeur du cabinet du roi, reçut le cordon de Saint-Michel avec une pension, et fut anobli. Il a beaucoup écrit sur la théorie de la musique (*Traité de l'harmonie*, 1722, in-4 ; *Génération harmonique*, 1737, in-8, etc.) ; il est l'auteur du *Système de la basse fondamentale*, qui a eu une grande vogue, mais qui est aujour-

d'hui reconnu pour faux. La musique de ses opéras est bien surannée aujourd'hui.

RAMEL (J.-Pierre), général de l'empire, né en 1770 à Cahors, servit sous Moreau en 1796, défendit vaillamment le fort de Kehl, fut proscrit au 18 fructidor et déporté à Sinnamary, s'évada, revint en France après le 18 brumaire, fit quelques campagnes sous l'empire, devint maréchal-de-camp en 1814, puis fut nommé commandant de Toulouse. Ayant voulu en 1815, après la seconde restauration, désarmer les Verdets à Toulouse, il fut assassiné par ces fanatiques.

RAMERUPT, ch.-l. de cant. (Aube), à 13 kil. O. d'Arcis-sur-Aube; 580 hab. Sabots.

RAMESSÈS ou RAMSÈS, nom commun à sept rois d'Egypte de la 18e et de la 19e dynastie, dites *thébaines*, parce qu'elles résidaient à Thèbes, dans la Haute-Egypte; ils régnèrent du XVIIe au XIIIe siècle av. J.-C. On admire encore dans la ville de Thèbes les restes d'un beau monument sépulcral élevé à Ramessès III. — Ramessès V, dit *le Grand*, paraît être le même que Sésostris. *Voy.* RHAMPSINIT.

RAMGANGA, riv. de l'Hindoustan septent., prend sa source dans les monts du Ghéroual, arrose la partie orient. du Delhi et de l'Agrah, et se joint au Gange par la gauche, à 9 kil. N. E. de Kanodje, après un cours de 450 kil.

RAMILLIES, ville de Belgique (Brabant septent.), à 22 kil. S. E. de Louvain; 400 hab. Le 23 mai 1706, les Alliés, commandés par Marlborough, y remportèrent une victoire complète sur les Français, sous les ordres de Villeroi.

RAMI-MÉHÈMET, poëte et ministre turc, fut successivement secrétaire du divan, grand-visir, et enfin pacha d'Egypte sous Ahmed III, mais fut condamné à mort peu de temps après. C'est lui qui conclut pour la Porte la paix de Carlowitz (1699).

RAMIRE I, roi d'Oviédo, fils d'Alphonse II, régna de 841 à 850, remporta sur les Arabes en 849 la victoire de Logrono, qui valut aux Goths des Asturies Calahorra et ses environs.

RAMIRE II, fils d'Ordogno II, devint roi de Léon en 927 par l'abdication de son frère Alphonse IV, eut à comprimer une révolte de ce frère et celle des fils de Froïla II, leur fit crever les yeux à tous, prit Madrid en 932, combattit les Arabes à Osma, Simancas, Zamora, Salamanque, Talaveira, San-Estevan-de-Gormas, et fut souvent vainqueur. Il tint les comtes de Castille soumis à son autorité. Sa mort eut lieu en 950.

RAMIRE III, fils de Sanche-le-Gros, et roi de Léon (967-80), était mineur à son avénement; il mécontenta les grands et le peuple lorsqu'il régna par lui-même, et eut à combattre son cousin, Bermude II, auquel il fut obligé de céder une partie de ses états. Il mourut un an après ce partage.

RAMIRE, roi d'Aragon, fils du roi de Navarre Sanche III, le Grand, régna de 1035 à 1063, unit Sobrarve et Ribagorce à son petit état (1038), s'allia au roi de Saragosse contre Garcie III de Navarre, son frère, mais fut vaincu. Il périt en combattant les Maures. C'est lui, dit-on, qui établit les anciennes cortès d'Aragon.

RAMISSÉRAM, petite île de l'Inde anglaise (Madras), entre le détroit de Palk et l'île de Manaar, à 2 kil. du continent; 18 kil. sur 10. Ch.-l., Panban. Superbe pagode en grand renom de sainteté aux Indes. Observatoire où les astronomes hindous font passer leur premier méridien; il est situé par 77° 1' 5" long. E. Cette île est liée à celles de Ceylan et de Manaar par des récifs, dits *pont d'Adam* par les Portugais, et *pont de Rama* par les indigènes, qui prétendent que Rama passa par cette route pour faire la conquête de Lanka ou Ceylan.

RAMLÉ, ville de Syrie. *Voy.* RAMA.

RAMLER (Ch.-Guill.), poëte allemand, né à Colberg en 1725, mort en 1798, avait été élevé dans les maisons d'orphelins de Stettin et de Halle, devint professeur de logique à Berlin, membre de l'Académie des Sciences de cette ville, et directeur du Grand-Théâtre. On a de lui des *Odes*, des *Cantates*, des *Fables*, des *Chansons* et autres poésies qui sont loin de celles de Lessing et de Klopstock, mais qui ont pourtant un vrai mérite et forment la transition de la littérature servile du XVIIIe siècle à une littérature plus nationale. On lui doit de plus des traductions du *Cours de littérature* de Batteux, Leipsick, 1758; des *Odes* d'Horace, Berlin, 1800.

RAMNENSES ou RAMNES. *Voy.* TRIBUS.

RAMONCHAMP, ch.-l. de cant. (Vosges), à 17 kil. S. O. de Remiremont; 3.200 hab.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (L.-Fr.-Elisabeth), né à Strasbourg en 1755, mort en 1827, était d'abord conseiller intime du cardinal de Rohan; il fut attaché à la maison militaire de Louis XVI, fit partie de l'Assemblée Législative, fut grand partisan de Lafayette, s'enfuit après le 10 août, passa les jours de la Terreur en voyages scientifiques dans les Pyrénées, devint successivement professeur d'histoire naturelle à l'école centrale des Hautes-Pyrénées, député au Corps Législatif (1800-1806), préfet du Puy-de-Dôme, baron de l'empire, puis maître des requêtes (1815), et conseiller d'État (1818). On lui doit : *Observations faites dans les Pyrénées*, 1789, 2 vol. in-8; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8, etc.

RAMPALLE, littérateur du XVIIe siècle, servit dans l'armée, accompagna au siége de Philippsbourg Louis de Tournon (1644), et mourut en 1663. On a de lui des *Idylles* (1648), un poëme, *l'Hermaphrodite* (1639), et quelques imitations de l'espagnol et de l'italien. Boileau a dit de lui :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière.

RAMPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Delhi, à 17 kil. E. de Moradabad, sur la Kosila, par 75° 58' long. E., 31° 27' lat. N.; 30,000 hab. Cette ville et son territoire étaient compris dans les possessions médiates de la Compagnie anglaise dès 1774; mais elle ne les possède réellement que depuis 1802.

RAMSAY ou RAMSEY, ville d'Angleterre (Huntingdon), à 12 kil. N. E. de Huntingdon, à 80 kil. N. de Londres. Ancienne abbaye de Bénédictins.

RAMSAY (André-Michel DE), écrivain écossais, né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une famille noble et ancienne, s'appliqua dès sa jeunesse avec le plus grand succès aux mathématiques et à la théologie; ayant conçu des doutes sur la religion réformée, dans laquelle il avait été élevé, il voyagea en Hollande et en France dans le but de les éclaircir, consulta Fénelon et fut converti par ce prélat au catholicisme (1709); il voua depuis à Fénelon une affection toute filiale. Ramsay fut attaché comme gouverneur au duc de Château-Thierry, au prince de Turenne, aux fils de Jacques III (à Rome), quitta par suite d'intrigues la cour du prétendant, fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la Société royale de Londres, puis, de retour en France, devint intendant du prince de Turenne (depuis duc de Bouillon). Il mourut en 1743. Il avait reçu du roi de France l'ordre de Saint-Lazare, ce qui le fait souvent appeler *le chevalier Ramsay*. On lui doit : *Vie de Fénelon*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8; *Histoire de Turenne*, 2 vol. in-4; *Voyages de Cyrus*, 1727, espèce de roman moral dans le genre de *Télémaque*; un *Discours sur le poëme épique*, en tête de l'édition de *Télémaque* de 1717. Tous ces ouvrages sont en français; quoique étranger, Ramsay écrivait notre langue avec la plus grande pureté; cependant son style a peu d'agrément.

RAMSAY (Louis), gentilhomme écossais, de la

même famille que le précédent, publia en 1678, en latin et en français, une *Tachéographie* ou art d'écrire aussi vite que la parole.

RAMSAY (Allan), surnommé *le Théocrite écossais*, né en 1685 dans le midi de l'Écosse, mort en 1758, était fils d'un paysan et fut d'abord garçon coiffeur à Edimbourg. Il se mit à composer, dans l'idiome écossais, des poésies qu'il publia en 1721, et qui le firent remarquer; il quitta alors son état, se fit libraire et homme de lettres, et s'occupa d'une collection de poëmes et de chants écossais dont il retouchait le style; elle parut sous le titre d'*Evergreen* (*toujours vert*), et eut un grand succès.

RAMSDEN (Jessé), opticien anglais, né à Halifax en 1735, mort en 1800, perfectionna ou inventa nombre d'instruments, créa une machine pour la division des instruments de mathématiques. On estime surtout ses cercles muraux.

RAMSÈS, rois d'Egypte. *Voy.* RAMESSÈS.

RAMSGATE, ville maritime d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, sur la côte E., à 440 kil. de Londres; 8,000 hab. Bains de mer. Grand commerce avec les ports de la Baltique.

RAMPSINIT. *Voy.* RHAMPSINIT.

RAMUS, en français *Pierre la Ramée*, célèbre philosophe, né dans le Vermandois vers 1502, d'une famille pauvre, entra comme domestique au collége de Navarre, s'instruisit tout en remplissant ces humbles fonctions, et fit de grands progrès sans le secours d'aucun maître. Sentant le vide de la philosophie qu'on enseignait alors, il résolut de la réformer, et publia dans ce but en 1543 une nouvelle *Logique* et des *Remarques sur Aristote*, où il attaquait avec force le philosophe grec; mais il vit ses ouvrages condamnés, et il lui fut défendu de rien écrire ou enseigner contre Aristote; toutefois, deux ans après, le cardinal de Lorraine, qui le protégeait, fit annuler cet arrêt. Ramus fut en 1545 nommé principal du collége de Presles, et y enseigna la rhétorique et les mathématiques; il obtint en 1551 une chaire de philosophie et d'éloquence au collége de France, où il attira un grand nombre d'auditeurs. Il eut à subir de nouvelles persécutions pour avoir embrassé le calvinisme, fut plusieurs fois obligé de quitter sa chaire, finit par s'expatrier, parcourut l'Allemagne en 1568, et donna des leçons à Heidelberg; mais ayant eu l'imprudence de rentrer en France en 1571, il fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy (1572) : on l'égorgea dans son collége de Presles. Ramus s'est occupé surtout de réformer la logique; on lui doit aussi des améliorations importantes dans toutes les branches de l'enseignement, dans la rhétorique, les mathématiques, la grammaire. On l'accuse cependant d'avoir trop prodigué dans ses écrits les divisions et d'avoir abusé de la méthode dichotomique. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones dialecticæ*, Paris, 1543; *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis*, 1543; *Rhetoricæ distinctiones*, 1549; *Grammatica latina*, 1558, *Grammatica græca*, 1560; *Grammaire française*, 1562 (il y propose une réforme orthographique dont quelques parties ont été adoptées : la distinction de l'*u* et du *v*, les trois sortes d'*e* : *é*, *è*, *e*, etc.). On a en outre de lui des traités de mathématiques, d'antiquités, etc.

RAMUSIO (J.-B.), né à Venise en 1485, mort en 1557, remplit diverses missions en France, en Suisse, à Rome, puis fut secrétaire du Conseil des Dix à Venise. On a de lui un *Recueil des navigations et voyages* (en italien), 3 vol. in-fol., 1550, souvent réimprimé et traduit en partie dans la *Description de l'Afrique* de J. Temporal, Lyon, 1566.

RANAI, une des îles Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

RANCE, riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, au S. de Collinée, coule au S. E., à l'E., puis au N., arrose Dinan, entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, baigne St-Servan et se jette dans la Manche au dessous de Saint-Malo: cours de 90 kil.

RANCÉ, hameau de France (Moselle), à 24 kil. N. O. de Briey, a donné son nom à l'abbé de Rancé.

RANCÉ (Armand-J. LE BOUTHILIER, abbé de), réformateur de la Trappe, né à Paris en 1626, mort en 1700, était filleul du cardinal de Richelieu, reçut les ordres et n'en mena pas moins pendant longtemps la vie d'un homme de plaisir; mais, frappé de la mort de Mme de Montbazon, qu'il aimait, il se démit de ses bénéfices, sauf l'abbaye de la Trappe, se retira dans cette maison (1662), et y opéra la réforme radicale qui a fait des Trappistes le plus sévère des ordres monastiques. Il mourut sur la paille et la cendre après 33 ans de réclusion. On a de lui : *la Règle de saint Benoît, traduite et expliquée*, 1689; *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, 1683; *Réglements généraux pour l'abbaye de la Trappe*, 1701. Il avait donné, à l'âge de 14 ans, une édition d'*Anacréon*, Paris, 1639.

RANDAN, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 22 kil. N. E. de Riom; 1,750 hab. : château qui appartient à la maison d'Orléans. Ecoles gratuites établies par Mlle Adélaïde (d'Orléans).

RANDAZZO, *Tissa*, ville de Sicile (Messine), au pied de l'Etna, à 80 kil. S. O. de Messine; 14,000 hab. Grains, vin, soie, huile, etc.

RANDERS, ville murée du Danemark (Jutland), près de la mer Baltique, à 65 kil. S. d'Aalborg; 4,570 hab. Gants, noir de fumée, raffinerie de sucre, etc. Commerce important. Les navires s'arrêtent près de Mellerup (à 13 kil. de là).

RANDOLPH, nom commun à plusieurs comtés des Etats-Unis: 1° dans la Caroline septentrionale; 11,300 hab.; ch.-l. Ashobo;—2° dans le S. de l'Etat d'Illinois; 7,275 hab.; ch.-l. Kaskaskia; — 3° dans l'état d'Alabama; on a découvert dans ce dernier, en 1840, une mine d'or qui paraît devoir être la plus riche de l'Amérique du Nord.

RANDON. *Voy.* CHATEAUNEUF-DE-RANDON.

RANGOUN, ville et capitale de l'empire Birman, dans l'ancien roy. de Pégou, à 80 kil. S. O. de Pégou, et sur une branche de l'Iraouaddy, à 50 kil. de son embouchure; par 16° 50' lat. N., et 93° 50' long. E.; 15,000 hab., suivant les uns, 40,000 suivant d'autres. Maisons construites en bois ou en bambou. Commerce considérable; chantiers de construction. — Les Anglais ont pris cette ville en 1824, mais ils l'ont depuis restituée aux Birmans.

RANGPOUR, ville de l'Inde transgangétique anglaise, capitale du roy. d'Assam, par 92° 20' long. E., 26° 55' lat. N.; à 1,000 kil. N. E. de Calcutta. — Il y a une autre Rangpour dans l'Inde anglaise (Calcutta), à 380 kil. N. E. de Calcutta.

RANNEKIN. *Voy.* RENNEKIN.

RANTZAU, petit comté du Holstein, ne compte guère que 10,000 hab. Il a donné son nom à une célèbre famille danoise.

RANTZAU ou RANTZOW (Jean, comte de), célèbre général danois, surnommé l'*Achille de la Chersonèse Cimbrique*, né dans le Holstein en 1492, aida puissamment Frédéric I, duc de Holstein, à monter sur le trône de Danemark, lors de la révolution qui renversa Christian II, lui soumit en peu de temps toutes les villes qui refusaient de reconnaître sa puissance (1523), et fut pendant tout son règne son conseiller intime. Il rendit de même aux deux rois qui suivirent des services signalés, et mourut en 1565 comblé de gloire. Ce général avait gagné toutes les batailles qu'il avait livrées.

RANTZAU (Henri DE), général et savant danois, fils de Jean, né en 1526, mort en 1598, suivit Charles-Quint au siége de Metz, fut gouverneur du Holstein, protégea les sciences, les lettres, et s'adonna à l'astrologie. Il a laissé, entre autres écrits: *Epigrammata et carmina varia*, Leipsick, 1585, in-4;

Historia belli dithmarsici (la guerre des Dithmarses avait été faite en 1559 par son père, Jean), Bâle, 1570 (sous le pseudonyme de Cilicius); *Commentarius bellicus*, Francfort, 1595, in-4; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4; *Aeroscopographia*, Strasbourg, 1585, in-4.

RANTZAU (Daniel DE), général danois, battit le Suédois Hæstke à Axtoma en 1565, se tira d'une position désespérée en 1568 par sa belle retraite de Scanie, et mourut en 1569, sur le point de prendre Warberg en Hollande.

RANTZAU (Josias, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein, suivit Oxenstiern en France, et y prit du service (1635), fut fait maréchal-de-camp par Louis XIII, se distingua en Franche-Comté, défendit Saint-Jean-de-Losne contre Gallas, combattit en Allemagne, en Flandre, prit Gravelines (1645), Dixmude, Lens, etc. (1646 et 1647), ce qui lui valut le bâton de maréchal de France. Il fut onze mois détenu à la Bastille sous Mazarin, et mourut peu après, en 1650. Il avait successivement perdu dans les combats, un œil, une oreille, un bras et une jambe. On inscrivit sur sa tombe :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.

RAON-L'ETAPE, ch.-l. de cant. (Vosges), sur la Meurthe, à 16 kil. N. O. de Saint-Dié; 3,517 hab. Salines, potasse; bois de construction. Ruines d'un vieux château construit en 1279. — Dans le même dép. se trouve *Raon-aux-Bois*, à 7 kil. N. O. de Remiremont; 2,000 hab.

RAOUL (ou RODOLPHE), duc de Bourgogne, gendre de Robert, duc de France, qui avait usurpé la couronne sur Charles-le-Simple, fut lui-même élu roi en 923, à la mort de Robert, et quoique Charles vécût encore. Il repoussa les Bulgares qui avaient envahi la France, contint les Normands, mais perdit la Lorraine, qui devint province germanique. Raoul mourut en 936.

RAOUL de Caen, suivit Tancrède en Palestine (1096), et laissa une histoire du héros, intitulée : *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem* (publiée, 1° par Martène, *Anecdotes*, t. III; 2° par Muratori, *Scriptores rerum italicarum medii ævi*; 3° par M. Guizot, *Mémoires relatifs à l'histoire de France*).

RAOUL ou ROLLON, chef de Normands et premier duc de Normandie. *Voy.* ROLLON.

RAOUL DE COUCY, DE PRESLES, GLABER, etc. *Voy.* COUCY, PRESLES, etc.

RAPALLO, ville et port des Etats sardes (Gênes), à 24 kil. S. E. de Gênes, sur un petit golfe dit de Rapallo; 2,500 hab.

RAPHAEL, archange, dont le nom signifie *Remède de Dieu*, est un des sept anges qui sont toujours en présence de Dieu. Il prit la forme d'un jeune voyageur pour guider Tobie le fils dans son voyage à Ragès, lui fit épouser Sara, fille de Raguel, le ramena dans sa patrie, et lui enseigna le moyen de rendre la vue à son père. On le fête le 12 sept.

RAPHAEL, le plus grand des peintres modernes. Son nom de famille était Sanzio. Il naquit en 1483, à Urbin, eut d'abord pour maître son propre père, peintre médiocre, puis alla recevoir à Pérouse les leçons du Pérugin, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il peignit dès l'âge de 17 ans pour l'église de Citta di Castello le *Saint-Nicolas de Tolentino*, qui commença sa réputation; fut chargé vers 1503 de reproduire dans la cathédrale de Sienne les principaux faits de la vie de Pie II, entra dès lors en concurrence avec les premiers artistes de l'époque (Léonard de Vinci, Masaccio, Bartolomeo di San Marco), et partagea bientôt leur gloire. En 1508, le Bramante, architecte de Jules II et son parent, l'appela à Rome, et le fit charger par le pape de décorer de peintures à fresque les salles du Vatican. Cet immense travail l'occupa plusieurs années. Dans le même temps Michel-Ange achevait la grande voûte de la chapelle Sixtine, et il s'établit entre ces deux grands maîtres une rivalité qui dura toute leur vie. Raphaël, sans être inférieur à son rival pour le grandiose des idées et de la composition, le surpassait pour le naturel et la grâce de ses figures. A la mort du Bramante (1514), Léon X mit Raphaël à la tête de presque tous les grands travaux qu'il faisait exécuter à Rome. Non moins habile dans l'architecture que dans la peinture, il fit construire la cour dite des *Loges*, au Vatican, et donna pour la basilique de St-Pierre des plans magnifiques qui, malheureusement, n'ont pas été exécutés. François I tâcha d'attirer Raphaël en France : n'ayant pu y réussir, il voulut du moins avoir plusieurs ouvrages de sa main : l'artiste exécuta pour ce prince *Saint-Michel terrassant l'ange des ténèbres*, une *Sainte-Famille*, qui est le chef-d'œuvre du genre, et une *Transfiguration du Seigneur*, qu'on regarde comme le plus bel ouvrage qu'ait produit la peinture (ces ouvrages se voient encore au musée du Louvre). Raphaël fonda ce qu'on appelle l'école romaine, et forma une foule de peintres du premier ordre, entre autres Jules Romain. Ces illustres élèves le secondaient dans ses travaux, et exécutaient en partie ses conceptions sous ses yeux. Raphaël mourut en 1520, à peine âgé de 37 ans. Il avait hâté sa fin par des travaux excessifs, mais aussi par l'abus des plaisirs. Ce grand maître réunissait tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel, idéal; on l'a justement surnommé l'*Homère de la peinture*. On distingue dans sa manière trois périodes : une 1re, qui va jusqu'en 1504, où il ne fait guère qu'imiter le Pérugin; une 2e, jusqu'en 1514, où il devient original; une 3e, jusqu'à sa mort, où il se surpasse lui-même. Outre les tableaux que nous avons nommés, on admire surtout : *l'École d'Athènes*, *les Sibylles* et *les Prophètes* dans l'église *della Pace* à Rome; différentes vierges que les amateurs nomment : *la Vierge de Foligno*, *la Vierge au poisson*, *la Vierge à la chaise*, *la Vierge à la perle*, *la Vierge aux quatre pères de l'Église*; *Héliodore chassé du Temple*, *l'Ange délivrant saint Pierre*, une *Sainte-Cécile*, *Galatée*. M. Quatremère de Quincy a écrit la *Vie de Raphaël*, Paris, 1824, in-8.

RAPHAEL MAFFEI VOLTERRAN. *Voy.* MAFFEI.

RAPHELENG, dont le vrai nom est *Fr. Ravlenghien*, savant orientaliste, né en 1539, mort en 1597, gendre de l'imprimeur Plantin, enseigna le grec en Angleterre, l'hébreu et l'arabe à l'université de Leyde, eut part à la *Bible polyglotte* de 1571, et laissa un *Lexique* arabe, Leyde, 1613; un *Dictionnaire chaldaïque* (dans l'*Apparat de la polyglotte*), in-4; un *Nouveau-Testament* syriaque, Anvers, 1575, in-4, etc. Il remplaça Plantin dans la direction de l'imprimerie d'Anvers, et dirigea, à partir de 1585, celle de Leyde.

RAPHIA, ville forte, sur les confins de la Syrie et de l'Egypte, entre Gaza et Rhinocolura. Ptolémée IV y battit Antiochus-le-Grand (217 av. J.-C.).

RAPIDA CASTRA, ville de Mauritanie, auj. COLÉAH.

RAPIDE, riv. des États-Unis (Missouri), sort des Black-Hills, par 43° 50' lat. N., et 108° long. O.; court généralement à l'E., et tombe dans le Missouri par 102° 2' long. E., 42° 32' lat. N., après un cours de 600 kil.

RAPIN (Nic.), écrivain du XVIe siècle, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte (Poitou), mort en 1608, fut avocat au parlement de Paris, puis lieutenant de robe courte et grand prévot de la connétablie. Il montra beaucoup de zèle pour Henri III et pour Henri IV, combattit à la bataille d'Ivry, et fut un des auteurs de la *Satyre Ménippée*. Il a laissé de plus deux livres d'épigrammes latines, des *odes*, *stances*,

sonnets, *épîtres*, la traduction en vers du 28e livre de *Roland le Furieux*, etc.

RAPIN (René, dit le Père), poëte latin moderne, né à Tours en 1621, mort en 1687, entra chez les Jésuites, et se distingua à la fois comme théologien et comme littérateur; on disait qu'il servait Dieu et le monde par semestre. On a de lui un grand nombre de poésies latines, *odes*, *églogues sacrées*, *poëmes*; son ouvrage le plus estimé dans ce genre est le poëme des *Jardins* (*Hortorum libri IV*), 1665, que l'on place à côté du *Prædium* de Vanières; il fut traduit en français (par Douxbigné, 1773), en anglais, en italien, et fut imité par Delille. Rapin s'exerça aussi comme critique; on a de lui: *Comparaison d'Homère et de Virgile*, 1668; — *de Démosthène et de Cicéron*, 1670; — *de Platon et d'Aristote*, 1671; *Réflexions sur l'éloquence*, 1672; — *sur la Poétique d'Aristote*, 1674; — *sur la philosophie ancienne et moderne*, 1676. Il a encore laissé bon nombre d'écrits théologiques, auj. oubliés.

RAPIN-THOYRAS (Paul DE), historien français, neveu de Pélisson, né à Castres en 1661, mort en 1725, fut avocat, puis militaire; forcé par la révocation de l'édit de Nantes à quitter la France comme protestant, il passa en Angleterre et en Hollande, suivit le prince d'Orange (Guillaume III) en Grande-Bretagne, fut aide-de-camp du général Douglas, eut part au siége de Limerick, fit l'éducation du jeune duc de Portland, et mourut à Wesel, en Hollande. On lui doit une *Histoire d'Angleterre*, 8 vol. in-8, La Haye, 1724, souvent réimprimée, ouvrage estimé pour l'exactitude, et pour lequel il avait amassé d'immenses matériaux. La meilleure édition est celle de Lefebvre. On en a un *Abrégé*, par Falaiseau, La Haye, 1730, 3 vol. in-4 ou 10 vol. in-12.

RAPOLLA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 2 kil. S. O. de Melfi; 3,000 hab. Jadis évêché, transféré à Melfi en 1528.

RAPP (J.), général français, né à Colmar en 1772, mort en 1821, fut aide-de-camp de Desaix, puis s'attacha au premier consul, fut chargé de faire accepter à la Suisse l'intervention de la France dans ses débats politiques (1802), suivit Bonaparte en Allemagne, culbuta la garde russe à Austerlitz et prit le prince Repnin, fut nommé général de division, défendit plus d'un an Dantzick contre 60,000 hommes, et signa une capitulation honorable que les Russes violèrent en retenant prisonnière la garnison (1813). Rapp fut conduit à Kiev où il fut détenu jusqu'en 1814. Après la 2e restauration, il resta en Suisse jusqu'en 1817, puis il se rattacha aux Bourbons et fut nommé pair de France en 1818. On a publié sous son nom des *Mémoires* qui sont apocryphes, mais qui paraissent avoir été rédigés (par M. Bulos) d'après des notes de ses amis.

RAPPAHANNOCK, riv. des États-Unis (Virginie), sort des Montagnes-Bleues, coule au S. E. et tombe dans la baie de Chesapeak, par 37° 31' lat. N.: cours, 280 kil.

RAPPERSCHWYL, ville de Suisse (Saint-Gall), sur le lac de Zurich (côte E.), à 58 kil. S. O. de Saint-Gall; 2,500 hab. Pont (de 620m) sur le lac. — Cette ville souffrit beaucoup des guerres civiles de la Suisse, fut prise en 1350 par les Zuricois, assiégée en 1444 par ceux de Schwitz.

RAPTY, riv. de l'Hindoustan, prend sa source dans le Népal, elle arrose la partie orientale de l'Aoude, coule au S. E. et va se jeter par deux branches dans la Gogra, après un cours de 225 kil. env.

RAROTONGA, une des îles Harvey, par 162° 0' long. E., 21° 36' lat. S.: 31 kil. de long; 7,000 hab.

RAS (c.-à-d. *cap* en arabe). Les articles qui ne se trouveraient pas ci-dessous doivent être cherchés au nom qui suit ou précède *Ras*.

RASCHID. *Voy.* HAROUN-AL-RASCHID.

RASCIE, dite aussi *Royaume de Rascian*, jadis *Dardanie*, partie orientale de la Servie, où se trouvent les sources de la Tara, de la Pina, de l'Hibar et de la Rasca, fut ainsi nommée des Raïtzes, peuples qui en furent longtemps les habitants principaux. Le nom de Rascie n'est connu qu'à partir du IXe siècle. La Rascie fut d'abord une prov. de la Dalmatie; au Xe siècle, elle passa sous la domination des princes de Servie. Vucascin, dernier prince de Rascie, périt dans un combat contre les Turcs en 1371. Lazare, despote de Servie, s'empara de la Rascie après sa mort, et ses successeurs la conservèrent jusqu'en 1458. A la mort de Lazare II (Brankovitch), Mahomet la conquit ainsi que la Servie: les Turcs l'ont toujours possédée depuis, et elle forme auj. le livah de Novi-Bazar. On a donné parfois à la Rascie le nom de royaume. On trouve encore auj. des *Rasciens* dans le sud de la Hongrie; ils y forment une tribu nombreuse, adonnée à l'agriculture et à l'industrie.

RAS-EL-AIN, *Resena*, puis *Theodosiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 110 kil. S. de Réha. Aux environs sont les sources du Khabour, d'où le nom de *Ville aux trois cents fontaines*.

RAS-EL-ENF, *Pentedactylus*, cap d'Égypte. *V.* NOSE.

RAS-EL-HAD, *Didymi montes*, cap de l'Arabie, le plus oriental, par 57° 30' long. E., 22° 5' lat. N.

RAS-EL-KHYMA, ville et port d'Arabie (Oman), sur le golfe Persique, à 450 kil. S. E. d'El-Katif. Jadis refuge principal des pirates de ces parages: détruite par les Anglais en 1809, mais relevée depuis.

RASENA, nom que se donnait la population dominante de l'Etrurie, celle qui vers les XIIe et XIe siècles av. J.-C. soumit les Tyrrhènes, Sicules ou Pélasges, précédemment maîtres du pays. Il est à peu près prouvé que Rhètes et Rasena ne sont qu'un même nom, et on en conclut que les Étrusques venaient de la Rhétie. *Voy.* ETRUSQUES.

RASÈS ou RASEZ, pays de France. *Voy.* RAZÈS.

RASIS, médecin arabe. *Voy.* RAZI.

RASORI (J.), médecin, né à Parme en 1766, mort à Milan en 1837, était fils du directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme. Pensionné par le duc de Parme pour aller compléter ses études médicales dans les universités étrangères, il visita dans ce but Florence, Pavie, Londres, Milan. Il fut nommé en 1796 professeur de pathologie, puis recteur à la Faculté de médecine de Pavie. S'étant montré favorable aux idées révolutionnaires, il devint en 1797 secrétaire du ministère de l'intérieur de la république Cisalpine à Milan. Il quitta la ville avec les Français, y rentra après la bataille de Marengo (1801), fut nommé premier médecin du gouvernement, médecin en chef de l'hôpital militaire, et créa des cours de clinique qui obtinrent un grand succès, et où il enseigna une doctrine médicale toute nouvelle. Il perdit ses emplois en 1814, fut impliqué par l'Autriche dans une conspiration, et tenu en prison jusqu'en 1818. Il ne s'occupa plus depuis que de l'exercice de sa profession. Selon Rasori, presque toutes les maladies viennent de causes stimulantes, et c'est par des *contre-stimulants* qu'on doit les traiter: cette doctrine, suggérée par les écrits de Brown, prépara celle de Broussais. On a de Rasori une traduction de Brown en italien, Pavie, 1792, une traduction de la *Zoonomie* de Darwin, 1802; un discours sur le *Prétendu génie d'Hippocrate*; une *Théorie de la phlogose ou inflammation*, 1837, et des *Opuscules*.

RASPE (Rod.-Eric), antiquaire, né à Hanovre en 1737, mort en 1794, professa l'archéologie à Cassel et y fut inspecteur du cabinet des antiquités et médailles du landgrave de Hesse-Cassel. Il commit un vol considérable dans le cabinet pour subvenir à ses dépenses, et fut obligé de s'enfuir en Angleterre. On a de lui une édition des *Œuvres philosophiques latines et françaises de Leibnitz*, contenant

les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, etc., Amsterdam et Leipsick, 1765, in-4 ; *Catalogue d'une collection générale de pierres gravées anciennes et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe* (en anglais et en français), Londres, 1791, 2 vol. in-4 (rare et recherché), etc.

RASPON (Henri LE). *Voy.* HENRI LE RASPON.

RASTADT, ville murée du grand-duché de Bade (Murg-et-Pfinz), sur la Murg, à 24 kil. S. O. de Carlsruhe ; 4,300 hab. Beau château, quatre églises, écoles, etc. Industrie active : fabrique d'acier ; tabatières de papier mâché fort recherchées. — A Rastadt eurent lieu en 1713 et 1714, entre Villars et le prince Eugène, des conférences qui amenèrent la paix de Bade et assurèrent la possession de l'Alsace à la France. Il s'y tint, de 1797 à 1799, un congrès pour pacifier la France et l'Allemagne : les conférences furent brusquement rompues par l'assassinat des commissaires français (Roberjot et Bonnier), qui furent tués à la porte de la ville par ordre du gouvernement autrichien.

RASTIGNAC (Raimond ou Aimery CHAPT DE), d'une famille périgourdine qui compta des princes d'empire, était lieutenant-général de la Haute-Auvergne au temps de la Ligue : il enleva diverses places fortes aux Ligueurs, les battit à Issoire en 1590, défit Joyeuse à Villemur (1592), et fut tué en 1596 à La Fère où il était allé conférer avec Henri IV.

RATÆ CORITANORUM, ville de la Bretagne romaine, auj. LEICESTER.

RATCHIS, duc de Frioul en 737, puis roi des Lombards (744), abdiqua en 749 pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, en sortit un moment pour défendre le roy. des Lombards contre Pépin, à la mort d'Astolfe (756), mais y retourna bientôt à la voix d'Étienne II.

RATHAUSBERG, mont. d'Autriche (Tyrol), dans les Alpes Noriques ; une galerie de 2,600 mètres, qui traverse le Rathausberg, fait communiquer le Salzbourg et la Carinthie à travers cette montagne.

RATHENOW, ville des États prussiens (Brandebourg), sur la Havel, à 27 kil. N. O. de Brandebourg ; 4,700 hab. Victoire de Frédéric-Guillaume, le grand-électeur, sur les Suédois, en 1675.

RATIARIA, auj. *Artsar*, ville de la 1re Mésie, sur le Danube, fut quelque temps ch.-l. de la province.

RATIBOR, ville des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 65 kil. S. E. d'Oppeln ; 4,800 hab. Drap, toile, bonneterie. — Incendiée en 1574 ; prise par les Prussiens en 1745.

RATISBONNE, *Regensburg* en allemand, *Castra Regia* ou *Augusta Tiberii* chez les anciens, *Regisburgium* et *Ratisbona* en latin moderne, ville du roy. de Bavière, ch.-l. du cercle de la Regen, sur le Danube et la Regen, à 100 kil. N. E. de Munich ; 26,000 hab. Évêché, cathédrale, belle église Saint-Emeran, palais épiscopal, hôtel-de-ville (où s'assemblait la diète), palais de La-Tour-et-Taxis, monument de Kepler. Gymnase catholique et luthérien ; institut d'aveugles, bibliothèque, musée, galerie de peinture, observatoire ; société botanique. Chantiers de bateaux pour la navigation du Danube. Distillerie ; commerce de bois, blé, sel. — Cette ville, après avoir été longtemps capitale de la Bavière, devint ville libre et impériale et conserva ce titre jusqu'en 1805. Elle fut prise en 1703 par les Saxons, en 1809 par les Français, après une bataille de cinq jours (Napoléon y fut blessé). L'évêque de Ratisbonne était jadis prince d'empire et l'évêché avait le titre de principauté. On l'érigea en archevêché en 1805, et l'archevêque Ch. de Dalberg devint prince primat de l'église catholique d'Allemagne ; mais en 1810, ce prince fut nommé grand-duc de Francfort, et Ratisbonne fut cédée à la Bavière, qui l'a gardée en 1815. En 1817, l'archevêché redevint évêché. Les diètes de l'empire se sont tenues à Ratisbonne depuis 1662 jusqu'à 1806. — On nomme *Ligue de Ratisbonne* une ligue formée en 1524 par les Catholiques pour s'opposer aux progrès de la Réforme.

RATNA-POURA, ville d'Asie. *Voy.* AVA.

RATONEAU, petite île de la Méditerranée, à 4 kil. S. O. de Marseille. Fort et batterie pour défendre le port de cette ville.

RATZEBOURG, ville de Danemark, ch.-l. de la prov. de Lauenbourg, dans une île, au milieu d'un lac dit aussi de Ratzebourg, à 19 kil. S. E. de Lubeck ; 2,000 hab. Jadis évêché. Bombardée et prise en 1693 par les Danois. Une partie de cette ville appartient à la principauté mecklembourgeoise de Ratzebourg. —Cette principauté (qui avant 1748 était évêché souverain) est dans le grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, dont elle forme la partie E. ; elle a au S. et au S. O. le duché de Lauenbourg, à l'O. la république de Lubeck, au N. et à l'E. le Mecklembourg-Schwérin ; elle a pour ch.-l. Schœnberg, et prend son nom de la ville de Ratzebourg dont elle ne possède cependant que la plus petite partie.

RAU (Chrétien), en latin *Ravius*, orientaliste, né en 1603 à Berlin, mort en 1677, rapporta d'Orient plusieurs manuscrits précieux, professa en Hollande, en Angleterre, à Kiel, à Francfort-sur-l'Oder, et laissa, entre autres ouvrages : une traduction latine des liv. 5, 6, 7, des *Sections Coniques* d'Apollonius de Perge et une *Grammaire générale des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, éthiopienne*, Londres, 1650. — Un autre Rau, Sébald-Foulques-Jean, né à Utrecht en 1765, mort en 1807, est aussi connu comme orientaliste. Il professa à l'université de Leyde, et fut pasteur de l'église wallonne de cette ville. Il a laissé : *De poeseos hebraïcæ præ Arabum præstantia*, Leyde, 1800 ; *De poeticæ facultatis excellentia, spectata in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, Leyde, 1800, etc.

RAU (J.-J.), chirurgien et anatomiste distingué, né en 1668 à Baden en Souabe, mort en 1719, exerça son art à Amsterdam, fut appelé à Leyde en 1713, y enseigna l'anatomie et la chirurgie, et devint recteur de l'Académie de cette ville. Il se fit de la réputation par ses dissections et par son habileté à pratiquer l'opération de la taille ; on a, mais à tort, donné son nom au procédé de la taille inventé par le frère Jacques. On a de lui quelques écrits, entre autres : *De methodo discendi anatomen*, Leyde, 1713.

RAUCOURT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. S. de Sedan ; 1,200 hab. Boucles d'acier.

RAUCOURT (Fr.-Marie-Antoinette SAUCEROTTE), actrice, née à Nancy en 1756, était fille d'un comédien de province. Elle débuta à Paris à 16 ans, dans la tragédie, s'acquit de prime abord un renom éclatant, qu'elle dut autant à sa beauté qu'à son talent, se prononça très vivement contre la révolution, subit six mois de prison en 1793, fonda (rue de Louvois) un second Théâtre Français, qui fut fermé par ordre du Directoire, reparut sur le premier en 1799, fut richement pensionnée de Bonaparte, qui la chargea d'organiser les troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie, puis revint vivre dans la retraite à Paris, où elle mourut en 1815. Le clergé de Saint-Roch ayant refusé l'entrée de l'église à son corps, la multitude enfonça les portes du sanctuaire, et une foule immense accompagna jusqu'au Père Lachaise le corps de la défunte.

RAUDII CAMPI, vaste plaine de la Gaule Cisalpine, à 36 kil. au N. O. de *Mediolanum* (Milan), fameuse par la défaite des Cimbres en 101. C'est ce que l'on appelle souvent la bataille de Verceil.

RAUGRAVES (*Comites hirsuti*, c.-à-d. comtes des pays âpres ou hérissés de montagnes). On nommait ainsi certains comtes dont les possessions étaient situées dans des pays montagneux. Ils possédaient les villes d'Alzen, Germersheim, Creutznach, Simmeren, Rockenhausen, Beimberg, qui formaient ce qu'on

appelait le *Raugraviat*. Les Raugraves, qui étaient connus dès le xe siècle, s'éteignirent au xviie ; leurs biens passèrent aux électeurs palatins.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, mort en 1514, dirigea quelque temps le collége de Navarre, puis se retira dans l'abbaye de Cluny et réforma cet ordre. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil de *Sermons*, Paris, 1542. On y trouve, comme dans tous les sermons de l'époque, un singulier mélange de sérieux et de comique.

RAURACI, partie du *Sundgau* et du *canton de Bâle*, peuple de la Germanique 1re, de tous le plus au S. Leurs villes principales étaient *Augusta Rauracorum* (auj. Augst), *Basilia* (auj. Bâle).

RAVAILLAC (Fr.), le meurtrier d'Henri IV, né à Angoulême vers 1579, fut successivement clerc, valet de chambre, maître d'école et solliciteur de procès dans sa ville natale, et porta l'habit de frère convers pendant un voyage qu'il fit à Paris. Obsédé de fréquentes visions, entendant dire que Henri allait déclarer la guerre au pape, il crut faire un acte méritoire en l'assassinant (14 mai 1610). Arrêté sur-le-champ, il fut tenaillé et écartelé le 27 mai suivant. On soupçonna qu'il avait des complices, mais on ne put les découvrir.

RAVEI, *Hydraotes* des anciens, riv. du Lahore, une des cinq branches du Pandjnad, sort de l'Himalaya, coule au S. O., et tombe dans le Tchennab par 70° long. E., 30° 43' lat. N. Cours, 700 kil.

RAVELLO, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 14 kil. O. de Salerne; 1,600 hab. Evêché.

RAVENNE, *Ravenna*, ville des États ecclésiastiques, ch.-l. de légation, à 280 kil. N. E. de Rome, sur la riv. de Montone, à 8 kil. de son embouchure dans l'Adriatique; 16,000 hab. Archevêché. La ville est d'un aspect sombre, les rues étroites et les maisons anciennes. On remarque la cathédrale, le tombeau du Dante (au coin de l'église des Franciscains); plusieurs monuments antiques (les ruines du palais de Théodoric, la Porte-d'Or, etc.). Quelques fabriques de soie. — Fondée par une colonie de Thessaliens, occupée ensuite par les Etrusques, les Sabins, les Gaulois Sénonais, Ravenne tomba au pouvoir des Romains l'an 234 av. J.-C.; elle devint alors ville municipale. Les empereurs l'embellirent; Ravenne avait à cette époque un port magnifique, que des attérissements successifs ont comblé. Neuf ans après le partage de l'empire, qui eut lieu en 395, Honorius fit de Ravenne la capitale de l'empire d'Occident (404). Odoacre, roi des Hérules, Théodoric, roi des Ostrogoths, y fixèrent leur résidence. Après la destruction de l'empire ostrogoth par Narsès, Ravenne devint, en 568, la capit. d'un exarchat (*Voy.* ci-après). Elle fut prise en 752 par Astolfe, roi des Lombards. Pépin-le-Bref l'enleva deux ans après à ce prince et la donna au Saint-Siége. Au moyen âge, Ravenne recouvra quelque temps sa liberté, mais elle fut bientôt soumise par les Bolonais, puis par les Vénitiens (1440), et, après la bataille d'Agnadel (1509), restituée au pape. Elle était alors la capitale de la Romagne. En 1512, les Français, commandés par Gaston de Foix, y remportèrent sur les Espagnols une victoire éclatante; mais Gaston y périt. L'archevêque de Ravenne était anciennement primat d'Italie et rivalisait avec le pape, évêque de Rome; mais à un concile tenu en 679, il fut obligé de renoncer à ses prérogatives.

RAVENNE (légation de), prov. des États de l'Église, entre celles de Ferrare au N., de Bologne au N. O., de Forli au S. E., la Toscane au S. O. et au S., et l'Adriatique à l'E. : 80 kil. sur 35. Elle est formée de la partie septentrionale de l'ancienne Romagne.

RAVENNE (exarchat de), la principale province de l'Italie grecque, comprenait le S. de la Vénétie, l'E. de l'Emilie et la Flaminie : sa partie mérid. s'allongeait entre les Apennins et l'Adriatique; il avait pour voisins à l'O. les duchés lombards et le duché de Rome : Ravenne en était la capit., ainsi que de toute l'Italie grecque. Les autres villes remarquables étaient : 1° au N. du Pô, Oderzo, Padoue, Adria; 2° au S. du Pô et au N. de Ravenne, Bologne, Ferrare; 3° au S. de Ravenne, les cinq villes de la Pentapole. — L'exarchat était ainsi nommé, parce qu'il était régi directement par l'*exarque* ou vice-roi d'Italie, dont le pouvoir s'étendait, avant l'invasion des Lombards, sur toute la péninsule, et qui même, après cet événement, conserva autorité sur toute l'Italie grecque, même sur Rome. — L'existence propre de l'exarchat ne date que de l'an 568 (Narsès, le vainqueur des Goths, ayant porté le titre de duc d'Italie de 554 à 568). Il fut détruit en 752 par Astolfe, roi des Lombards, après avoir duré 184 ans, et avoir eu 18 exarques. Ces exarques sont:

Longin,	568	Olympius,	649
Smaragde,	584	Théodore I, 2e fois,	652
Romain,	590	Grégoire,	666
Callinique,	597	Théodore II,	678
Smaragde, 2e fois,	602	Jean Platyn	687
Lemigius ou Remigius,	611	Théophylacte,	702
Eleuthère,	616	J. Rhizocope,	710
Isaac,	619	Eutychius,	711
Platon,	638	Scholastique,	713
Théodore I (Calliopas),	648	Paul,	727
		Eutychius, 2e f.,	728-752

RAVENNE (Jean DE), né vers 1350 près de Ravenne, mort vers 1420, fut l'élève de Pétrarque et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Il tint à Bellune, puis à Udine et à Florence de célèbres écoles d'où sortirent une foule de savants. — On l'a confondu avec un autre Jean de Ravenne, chancelier de François de Carrare, dont on possède plusieurs manuscrits.

RAVENNE (l'Anonyme de). On désigne sous ce nom l'auteur inconnu d'un traité de géographie dont le manuscrit fut trouvé à Ravenne, et qui fut publié pour la première fois à Paris par dom Porcheron, sous ce titre : *Anonymi Ravennatis de geographia libri V*, 1688, in-8. L'éditeur présume que cet auteur vécut au viie siècle. Ce n'est qu'une compilation médiocre, qui fourmille de solécismes et de barbarismes.

RAVENSBERG, ancien comté d'Allemagne, actuellement compris dans les États prussiens (Westphalie), partie dans la régence de Minden, partie dans le cercle de Halle. Capit., Bielefeld.

RAVENSBURG, ville murée du Wurtemberg (cercle du Danube), à 80 kil. S. O. d'Ulm; 3,500 hab. Tissus à l'instar de Manchester; papeterie, etc.

RAVENSTEIN ou RAVESTEIN, ville de Hollande (Brabant septent.), à 27 kil. N. E. de Bois-le-Duc; 1,200 hab. — Jadis chef-lieu d'une seigneurie fort petite (14 villages), mais fameuse comme ayant été annexée depuis 1397 au comté de Clèves, et par suite ayant fait partie de la succession de Juliers. Le traité de Dusseldorf (1624) la donna aux palatins de Neubourg, et elle resta toujours dans la maison palatine jusqu'au traité de Lunéville (1801), qui la comprit dans la Hollande.

RAVISIUS TEXTOR (J. TIXIER DE RAVISI, dit en lat.), savant français, né en 1480 à Saint-Saulge en Nivernais, mort en 1524, fut recteur de l'Université de Paris (1520), et composa plusieurs manuels classiques : *Specimen epithetorum*, 1518; *De prosodiâ libri IV; Officina vel Naturæ historia per locos*, 1522, espèce d'encyclopédie souvent réimprimée.

RAVIUS. *Voy.* RAU.

RAWICZ, ville des Etats prussiens (Posen), à 90 kil. S. de Posen; 7,800 hab. — Fondée par des réfugiés d'Allemagne après la guerre de Trente-Ans. Brûlée en 1707 et 1802.

RAWLEIGH (Walter). *Voy.* RALEIGH.

RAWLINSON (Richard), savant anglais, né vers 1700, mort en 1755, fonda une chaire d'anglo-saxon dans l'université d'Oxford, à laquelle il laissa, par testament, ses manuscrits, ses médailles et sa bibliothèque. Ce savant a fait de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ Oxonienses* de Wood. Il a composé aussi une *Histoire d'Oxford*, a traduit plusieurs ouvrages français, et a contribué à la publication d'un grand nombre d'écrits sur l'histoire et les antiquités.

RAY ou **WRAY** (J.), en latin *Raius*, naturaliste anglais, né dans le comté d'Essex en 1628, mort en 1705, professa successivement le grec, les humanités, les mathématiques à Cambridge, prit les ordres (1660), refusa son adhésion à l'acte d'uniformité (1662), abandonna ses places, fit avec le jeune Fr. Willoughby, son élève, qui partageait son goût pour l'histoire naturelle, de longs voyages scientifiques en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne. Ray est un des hommes qui ont le mieux mérité de la zoologie et de la botanique. On lui doit : *Catalogus stirpium Cantabrig.*, etc., 1660 ; avec 2 suppléments, 1663 et 1685 ; *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, Londres, 1696, in-8 ; *Historia plantarum*, Londres, 1686-1688-1704, 3 vol. in-fol. ; *Synopsis methodica piscium*, 1713, in-8, etc. : on lui doit aussi la *Sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres de la création*, en anglais, 1691.

RAYAS, nom injurieux donné par les Turcs aux Chrétiens qui habitent leurs états. Les *Rayas* ont à subir, de la part des Musulmans, toutes sortes de mauvais traitements et d'avanies.

RAYMOND ou **RAIMOND** (S.), 3e général des Dominicains, né en 1175 à Penafort (Catalogne), mort en 1275 à Barcelone, dans sa 100e année, a contribué à l'introduction de l'inquisition en Aragon et dans le sud de la France. Il compila un recueil de *Decrétales*, Mayence, 1473. On l'honore le 23 janvier.

RAYMOND (Joachim-Marie), général français, né à Sérignac (Tarn) en 1755, mort en 1798, s'embarqua en 1775 pour les Indes orient., obtint la faveur du souverain du Décan, Nizam-Ali, qui l'éleva aux plus hautes dignités. Il ne se servit de son crédit que pour établir la prépondérance des Français dans cette partie de l'Inde : mais une mort prématurée l'interrompit au milieu de ses vastes projets. On soupçonna qu'il avait été empoisonné.

RAYMOND (Jean-Michel), chimiste, né à Saint-Vallier (Drôme) en 1756, mort en 1837, fonda à Saint-Vallier un établissement pour le blanchiment des toiles, devint en 1795 préparateur de chimie à l'École polytechnique, professa la chimie à l'école centrale de l'Ardèche (1802), puis à Lyon, et quitta cette chaire en 1818 pour surveiller une fabrique de produits chimiques qu'il avait établie à Saint-Vallier. Raymond mérita en 1812 un prix de 8,000 fr. pour la découverte d'une couleur aujourd'hui connue sous le nom de *Bleu-Raymond*.

RAYMOND, comtes de Toulouse. *Voy.* TOULOUSE.

RAYMOND-BÉRENGER. *Voy.* PROVENCE.

RAYMOND DE SÉBONDE. *Voy.* SÉBONDE.

RAYMOND DU PUY. *Voy.* PUY.

RAYMOND LULLE. *Voy.* LULLE.

RAYNAL (Guill.-Thom.-Fr.), écrivain français, né à Saint-Geniez en 1713, mort en 1796, reçut les ordres, fut quelque temps Jésuite, et eut du succès comme professeur et prédicateur, puis fut attaché à l'église de Saint-Sulpice, finit par se faire homme de lettres, et obtint la rédaction du *Mercure*, ce qui lui assura une existence indépendante. Il fit paraître successivement l'*Histoire du stathoudérat*, ouvrage médiocre, 1745 ; l'*Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750 ; l'*Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes*, Amsterdam, 1770, 4 vol. in-8 (souvent réimprimé), ouvrage qui a fait sa réputation, mais qui est plein d'inexactitudes et de déclamations politiques et religieuses ; il fut aidé dans sa rédaction par Diderot et Pechméja. On a encore de lui les *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8, et quelques autres compilations. Il donna en 1780 une nouvelle édition de l'*Histoire philosophique des Indes* (Genève, 10 vol. in-8). Cette édition, encore plus hardie que la précédente, fut condamnée en 1781. L'auteur s'expatria pour quelques années, et ne rentra en France qu'en 1788. Néanmoins, il ne donna point dans les excès de la révolution, et crut devoir, dans une lettre à l'Assemblée Nationale en 1791, désavouer les doctrines démagogiques. Il mourut en 1796, à 83 ans, dépouillé de tout ce qu'il possédait.

RAYNOUARD (Fr.-Juste-Marie), homme de lettres, né en 1761 à Brignolles (Var), mort à Paris en 1836, fut 15 ans avocat à Draguignan, fut nommé en 1791 suppléant à l'Assemblé Législative, donna en 1805 les *Templiers*, tragédie qui eut le plus grand succès, entra dès 1807 à l'Académie Française (dont il devint secrétaire perpétuel en 1817), fut membre du Corps Législatif, rédigea en 1813 la fameuse adresse qui prépara la chute de l'empereur, et siégea à la Chambre des députés en 1814. On lui doit de savantes recherches sur la langue romane ; il fit paraître de 1816 à 1824 un *Choix de poésies originales des troubadours* (6 vol. in-8), auquel il joignit une grammaire romane, et donna en 1835 un nouveau *Choix de poésies*, 2 vol. in-8, où l'on trouve un *Lexique roman* (inachevé). Raynouard a aussi laissé des *Recherches historiques sur les Templiers*, 1813 ; un *Historique du droit municipal en France*, 1829, et quelques poésies manuscrites.

RAZ (LE), *Calbium prom.*, cap de France sur l'Atlantique, forme une des extrémités les plus occidentales du dép. du Finisterre, à 17 kil. O. de Pontcroix, et vis-à-vis l'île de Seyn. — *Voy.* RAS.

RAZELM, *Halmyris*, lac de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'anc. Bulgarie, au S. et près de l'embouchure du Danube, communique avec ce fleuve et la mer Noire : 60 kil. sur 50.

RAZÈS, anc. petit pays de France, dans le Bas-Languedoc, avec le titre de comté. Limoux en était le ch.-l. Il est auj. compris dans le S du dép. de l'Aude, et le N. O. de celui des Pyrénées-Orientales.— Le comté de Razès fut donné à Bernard II, comte de Toulouse, en 871, par Charles-le-Chauve ; il passa ensuite aux comtes de Carcassonne et à Simon de Montfort ; Amaury, fils de ce dernier, le céda à Louis VIII en 1247, et il revint définitivement à la couronne en 1258, sous saint Louis.

RAZI (Mohammed-Aboubekr-Ibn-Zakaria), célèbre médecin arabe, né vers 850 dans le Khoraçan, à Razi (l'anc. ville de Ragès), mort vers 923, avait beaucoup voyagé en Syrie, en Egypte, en Espagne ; il dirigea les hôpitaux de sa ville natale et de Bagdad. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en latin, entre autres : *Ad Almansorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol. ; *Havi seu Continens*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4 ; Venise, 1509, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont des espèces d'encyclopédies médicales, qui pendant longtemps servirent de base à l'enseignement, même en Europe. On a encore de lui un *Traité de la petite-vérole et de la rougeole*, fort estimé.

RÉ ou **RHÉ** (île de), en latin *Cracina*, *Rea*, *Reacus*, île de France, sur la côte du dép. de la Charente-Infér., dont elle dépend : 22 kil. sur 7 ; 15,885 hab. (l'île forme un canton qui comprend 8 comm.) ; 4 forts la défendent. Ch.-l., Saint-Martin-de-Ré. Sol sablonneux, peu fertile ; vins médiocres ; marais salants ; pêche. — Longtemps soumise aux Anglais, réunie à la couronne par Charles VII, attaquée vainement par les Anglais en 1627, et fortifiée par Louis XIV.

READING, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Berks, au confluent du Kenneth et de la Tamise, à 60 kil. O. de Londres; 15,900 hab. Hôtel-de-ville, tour de l'église Sainte-Marie. Gaze et rubans, toile à voiles, épingles. Très bon commerce. Patrie de Laud, archevêque de Cantorbéry. Ville très ancienne; ruines d'une célèbre abbaye. — Une autre Reading, aux Etats-Unis (Pensylvanie), à 100 kil. N. O. de Philadelphie, compte 4,000 hab. (la plupart Allemands).

RÉAL, riv. du Brésil, tombe dans l'Océan, à 31 kil. S. O. de Sergipe-do-Rey, après avoir servi de limites entre les prov. de Bahia et de Sergipe-do-Rey. Cours, 310 kil.

RÉAL (André), conventionnel, né en 1765 à Grenoble, mort en 1832, était avocat à Grenoble en 1789. Député à la Convention en 1792, il se montra modéré, vota pour la détention du roi, s'occupa surtout de finances, fut envoyé en mission auprès de l'armée des Alpes (1795), comprima les mouvements séditieux de Toulon, Aix, Marseille, fit en 1796 partie du conseil des Cinq-Cents, présenta un projet sur le régime hypothécaire qui fut converti en loi, entra en 1800 dans la magistrature, devint en 1812 président de la cour de Grenoble, se démit après la Restauration, et depuis vécut dans la retraite.

RÉAL (Pierre-Franç., comte), préfet de police sous l'Empire, né vers 1765 dans les Pays-Bas autrichiens, mort en 1834, était en 1789 procureur au Châtelet. Il se lia avec Danton, fut nommé après le 10 août accusateur public, puis procureur de la commune de Paris, fut emprisonné par Robespierre après la mort de Danton, et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor; depuis cette époque, il remplit avec éclat les fonctions de défenseur officieux près des tribunaux; il rédigea en même temps plusieurs journaux de l'opposition. Au 18 brumaire, il seconda Bonaparte, qui l'appela au conseil d'Etat, puis le nomma adjoint au ministère de la police; c'est lui qui découvrit en 1804 les projets de G. Cadoudal. Nommé préfet de police pendant les Cent-Jours, il fut exilé à la seconde Restauration, se retira dans les Pays-Bas, puis aux États-Unis, et ne rentra en France qu'en 1818. On a de lui quelques écrits politiques.

RÉALISTES, secte scholastique opposée à celle des Nominaux, soutenait que les idées générales ont un objet réel, séparé à la fois des choses et de notre esprit. Cette doctrine, qui a son origine dans la philosophie de Platon, domina au moyen âge, et eut pour principaux défenseurs aux XIe et XIIe siècles saint Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, Amaury de Chartres, saint Thomas, etc. Après avoir fait condamner les Nominaux comme hérétiques dans plusieurs conciles, le Réalisme finit par succomber sous les attaques d'Occam, de Hobbes, etc. Il est aujourd'hui regardé comme une erreur manifeste.

RÉALMONT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 17 kil. S. d'Alby; 2,660 hab. Houille, fabrique d'étoffes.

RÉALVILLE, ville du dép. de Tarn-et-Garonne, sur l'Aveyron, à 8 kil. S. O. de Caussade; 3,030 hab.

RÉATE, auj. *Rieti*, ville de l'Ombrie, sur les confins du pays des Sabins. Cybèle y était vénérée.

RÉAUMUR (René-Ant. FERCHAULT DE), physicien et naturaliste, né à La Rochelle en 1683, mort en 1757, fut reçu à l'Académie des Sciences dès 1708, et pendant 50 ans porta ses recherches sur l'histoire naturelle, la physique générale et la technologie. Ses travaux sur la cémentation et l'adoucissement des fers fondus, sur la fabrication du fer-blanc, sur la porcelaine, sont au nombre des plus utiles et des plus beaux que puisse citer la science. On lui doit le thermomètre qui porte son nom, et qui est divisé en 80 degrés : il le fit connaître en 1731. Réaumur est l'auteur de la première méthode botanique à laquelle on ait pu donner le nom de système. Il contribua par son influence, plus encore que par ses travaux, à l'essor que prirent les sciences d'observation et d'application au XVIIIe siècle. Outre nombre de *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Académie des Sciences, on lui doit des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 6 vol. in-4, 1734-42; un *Traité sur l'art de convertir le fer en acier et d'adoucir le fer fondu*, 1722, etc.

RÉAUX ou RÉALISTES. *Voy.* RÉALISTES.

RÉAUX (TALLEMANT DES). *Voy.* TALLEMANT.

REBAIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 11 kil. N. E. de Coulommiers; 1,200 hab. Commerce de grains et laine. — Ruines d'une abbaye de Bénédictins fondée en 634.

REBECCA, fille de Bathuel, et femme d'Isaac, fut mère d'Ésaü et de Jacob.

REBECQUE (Benj.-Constant DE). *Voy.* CONSTANT.

REBOULET (Simon), né à Avignon en 1687, mort en 1752, entra chez les Jésuites, puis se fit avocat. Il est auteur d'une *Histoire de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4; de l'*Histoire de Clément XI*, Avignon, 2 vol. in-4; de l'*Histoire de la congrégation des filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12; des *Mémoires du chevalier de Forbin*, etc.

RECANATI, *Recinctum*, ville murée de l'État ecclésiastique (Macerata-et-Camerino), près de l'Adriatique, à 6 kil. S. O. de Loreto; 4,000 hab. Évêché érigé en 1240 et réuni à celui de Lorette au XVIe siècle. Aux environs, bel aqueduc.

RÉCARÈDE I, dit *le Catholique*, roi des Wisigoths d'Espagne (586-601), fit anathématiser l'arianisme au IIIe concile de Tolède (589), repoussa de ses états le roi Gontran, déploya autant de bonté que de ferveur pour l'Église. Il fut le premier qui se fit couronner solennellement. — Recarède II, roi wisigoth, fils et successeur de Sisebut (en 620 et 21), ne régna que quelques mois.

RECEY-SUR-OURCE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur l'Ource, à 17 kil. N. E. d'Aignay; 1,036 hab.

RÉCHABITES, secte juive fondée par Jonadab, fils de Réchab, sous le règne de *Jéhu*. Ils prétendaient observer rigoureusement la loi de Moïse, s'abstenaient du vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient point la terre et ne possédaient rien en propre.

RECHICOURT-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Meurthe), à 17 kil. S. O. de Sarrebourg; 900 hab.

RECHT, grande ville de l'Iran, ch.-l. de la prov. de Ghilan, à 10 kil. de la baie d'Inzéli, à 310 kil. S. E. de Tauris, par 47° 22' long. E., 37° 17' lat. N.; 60,000 hab. Manufactures de soie. Recht est un des principaux entrepôts de la mer Caspienne; elle commerce surtout avec Astracan.

RECKENITZ, riv. d'Allemagne, entre le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin et la régence prussienne de Stralsund; cours 150 kil.

RECKLINGHAUSEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 26 kil. N. O. de Dortmund; 5,600 hab. Toile, brasseries, distilleries de grains.

RÉCOLLETS, religieux réformés de l'ordre de Saint-François, furent établis à Nevers, en 1592, par Louis de Gonzague, duc de Nevers, et ainsi appelés du mot *recollectus* (recueilli), à cause de leur extrême piété. *Voy.* FRANCISCAINS.

RÉDEMPTION (ordre de la). *Voy.* TRINITAIRES et JEAN DE MATHA.

REDI (Fr.), naturaliste italien né à Arezzo en 1626, mort en 1697, s'établit de bonne heure à Florence, y devint médecin des ducs de Toscane, Ferdinand II et Cosme III, et cultiva à la fois les sciences et les lettres. Il est connu surtout par ses *Expériences sur la génération des insectes*, Florence, 1688, in-4, en italien, trad. en latin, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Redi est un des meilleurs observateurs qu'ait eus l'Italie. On a encore de lui des poésies fort estimées, et même des recherches gram-

maticales. Ses *Œuvres* forment 6 vol., Venise, 1712.

REDJEB, pacha, né en Anatolie, avait été chef de klephtes (voleurs). Il prit du service dans l'armée ottomane, s'éleva par l'intrigue plus que par les talents militaires au rang de beglerbeg de Roumélie, et de séraskier (1689), fut vaincu à Passarovitz par Louis de Bade, perdit encore la bataille de Nissa, qui ouvrit la Bulgarie aux Impériaux. Soliman III le fit étrangler.

REDNITZ, *Radiantia*, riv. de Bavière, naît à 7 kil. N. O. de Pappenheim, reçoit le Roth à droite et la Rézat proprement dite à gauche, coule au N., reçoit encore la Pegnitz, et prend alors le nom de Regnitz; elle se jette dans le Mein après un cours de 100 kil. On lui donne quelquefois le nom de *Basse-Rézat* ou *Rézat de Franconie* avant son confluent avec la Rézat propre. Charlemagne avait essayé de réunir cette rivière à l'Altmuhl par un canal.

REDON, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 60 kil. S. O. de Rennes, sur la Vilaine; 4,508 hab. Port abordable à l'aide de la marée. Tribunal de première instance, collége communal. Entrepôt de sel, construction de navires, commerce de bois. Vin blanc estimé. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins fondée en 818. — L'arr. de Redon a 7 cantons (Bain, Fougeray, Guichen, Maure, Pipriac, Redon et le Sel), 46 communes et 76,884 hab.

REDONES, peuple de la Gaule dans la Lyonnaise 3e, à l'O. des *Diablintes*, des *Arvii* et des *Andecavi*. Ch.-l., *Condate* ou *Redones* (auj. *Rennes*).

REDOUTÉ (P.-Joseph), peintre de fleurs, né en Belgique en 1759, mort à Paris en 1840, vint de bonne heure s'établir en France (1784), où son talent fut bientôt distingué, fut chargé avec Gérard Van Spaëndonck de dessiner les plantes pour le cabinet du roi, et enseigna le dessin des fleurs au Jardin-des-Plantes. Entre autres collections, il a publié les *Liliacées*, 8 vol. in-fol. (486 pl.); les *Roses* (228 pl.); la *Flora Atlantica*, de M. Desfontaines; la *Flora borealis Americana*; les *Plantes* du jardin de la Malmaison; la *Flore de Navarre*, l'*Histoire des champignons*, l'*Histoire des plantes grasses*, etc.

RED-RIVER. *Voy.* ROUGE (RIVIÈRE).

REDRUTH, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 80 kil. S. O. de Launceston; 9,000 hab. Aux env. étain, cuivre. Elle se nommait jadis ville des Druides.

REES (Abraham), savant anglais, né dans le pays de Galles en 1743, d'une famille de ministres dissidents, mort en 1825, fut vingt ans professeur de mathématiques à l'institut d'Hoxton près de Londres, puis eut la chaire de théologie et de sciences naturelles au collége d'Hackney. Il donna d'abord une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* de Chambers, puis publia lui-même un nouvel ouvrage du même genre, la *New Cyclopedia* (Londres, 1803, etc., 44 vol. gr. in-8), monument d'une immense érudition, dans l'exécution duquel il eut de nombreux collaborateurs.

RÉFORME. On donne ce nom à la révolution opérée dans le Christianisme au XVIe siècle, et qui sépara de l'Eglise romaine une grande partie de l'Europe. Déjà plusieurs fois les Albigeois en France, Arnauld de Brescia en Italie, Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême avaient attaqué les vices de l'Église romaine et refusé de reconnaître la suprématie du pape; mais ils avaient échoué dans leurs tentatives. Luther, qui proclama la réforme en 1517, fut plus heureux, et fit partager ses opinions à une partie de l'Allemagne. Zwingle introduisit la réforme en Suisse; Calvin la répandit à Genève et dans une grande partie de la France; Knox en Ecosse; Henri VIII l'établit en Angleterre. Aujourd'hui les partisans de la réforme se sont répandus dans la plus grande partie du Nouveau-Monde, et s'élèvent à plus de 60,000,000 d'individus; mais aussi ils se sont subdivisés en un nombre infini de sectes particulières: Protestants, Luthériens, Calvinistes, Presbytériens, Anglicans, Arméniens, Quakers, Méthodistes, etc. *Voy.* ces noms.

RÉFORMÉS, nom par lequel on désigne généralement tous ceux qui, depuis le XVIe siècle, adoptèrent les idées nouvelles en religion. Les Calvinistes le prenaient plus particulièrement que les Luthériens, pendant les guerres de religion au XVIe siècle. Les Catholiques les appelaient *prétendus Réformés*.

REFUGIO, île de l'Océanie. *Voy.* CAEN (île de).

RÉGALE, droit que le roi avait de percevoir les fruits des évêchés et des monastères vacants, et de pourvoir pendant ce temps-là aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque. Ce droit fut presque toujours contesté aux rois par les papes, surtout le droit de collation, qui était appelé *régale spirituelle*. Ce fut l'occasion de vifs débats entre Louis XIV et Innocent XI.

REGEN, riv. de Bavière, sort des monts Bœhmerwald, à 22 kil. N. E. de la ville de Regen, coule généralement au S. O., et tombe dans le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne (en allemand *Regensburg*), après un cours de 140 kil. — Elle donne son nom au cercle de la Regen, borné au N. par celui du Haut-Mein, au S. par ceux de l'Isar et du Haut-Danube. Ch.-l., Ratisbonne: 160 kil. sur 80; 420,000 hab. Climat doux et sain. Grains, fruits, lin; fer, cuivre, plomb, soufre, houille, carrières. Forges, verreries.

RÉGENCE (LA). On désigne spécialement sous ce nom l'époque qui s'écoula depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la majorité de Louis XV (1715-1723), et pendant laquelle Philippe, duc d'Orléans, fut chargé du gouvernement avec le titre de *régent*. Ce fut une époque de corruption et d'agiotage. *Voy.* ORLÉANS (Philippe II, duc D'), LAW, etc.

RÉGENCES BARBARESQUES. On désigne quelquefois ainsi les Etats du N. O. de l'Afrique; c'est ainsi que l'on dit: les *régences de Tripoli, de Tunis, d'Alger*, etc.

RÉGENT, nom par lequel on désigne celui qui exerce le pouvoir souverain à la place du roi absent, mineur ou incapable. On l'applique spécialement à Philippe, duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV; — et à Georges, prince de Galles (depuis Georges IV), qui gouverna pendant la démence de son père, Georges III, de 1811 à 1820.

REGGIO, nom commun à deux villes d'Italie très distinctes et très éloignées l'une de l'autre.

La première, le *Regium* ou *Rhegium Lepidi* des Latins, est dans le duché de Modène, sur le Tessone, à 23 kil. N. O. de Modène, et compte 18,000 hab. Evêché. Château-fort, cathédrale, belle église (Notre-Dame de la Giara), beau théâtre, gymnase, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Commerce. — *Regium* était dans la Gaule cisalpine, chez les Boïens, et devint colonie romaine; détruite par les Goths en 409, relevée par Charlemagne; elle fut au moyen âge une des républiques lombardes, et finit par tomber sous la domination de la maison d'Este. Prise par les Français en 1702, par le prince Eugène en 1706 et par le roi de Sardaigne en 1742. Elle fut le chef-lieu du dép. du Crostolo (dans la républ. Cisalpine, depuis roy. d'Italie); le congrès de Vienne la rendit au duché de Modène. En 1831, une révolte y éclata contre le duc de Modène; mais elle fut comprimée par les Autrichiens. — L'Arioste, Panciroli et Spallanzani naquirent à Reggio. Napoléon donna le titre de duc de Reggio au maréchal Oudinot.

La deuxième ville de Reggio, dite aussi *Santa-Agata delle Galline*, *Rhegium* des anciens ou *Rhegium Julii*, se trouve dans le roy. de Naples, et est le ch.-l. de la Calabre Ultérieure; elle est sur le détroit de Messine, à la pointe S. O. de l'Italie, à 520 kil. S. E. de Naples; 10,000 hab. Archevêché. Cathédrale et quai remarquables, collége royal, bibliothèque, tribunal civil et criminel. Grande industrie: soieries, damas, byssus, eaux de senteur, essences, etc.

Reggio passe pour une des villes les plus riches du roy. de Naples.—Rhegium est, dit-on, une colonie de Chalcis en Eubée; elle reçut des Messéniens l'an 723 av. J.-C. Elle fut le plus souvent république, mais eut quelques tyrans (entre autres Anaxilas), fut soumise par Denys-le-Tyran, servit d'asile à Denys-le-Jeune, dans son 1er exil; redevint indépendante après la chute définitive du tyran, fit alliance avec Rome vers la fin de la lutte samnite, et reçut, l'an 280 av. J.-C., une garnison romaine, qui égorgea tous les habitants mâles, et resta maîtresse des femmes et des biens des victimes. Cet attentat fut sévèrement puni par Rome après l'expulsion de Pyrrhus (271). Rhegium devint ensuite colonie romaine et ville municipale. Jules César la restaura et lui donna son nom. Cette ville resta une des dernières possessions de l'empire grec en Italie; elle tomba sous la domination des Normands, et fut depuis comprise dans le roy. de Naples. Barberousse, en 1544, et Mustapha-Pacha, en 1558, la détruisirent; elle s'était relevée de ses ruines, lorsqu'un tremblement de terre l'anéantit presque tout entière en 1783. Rebâtie sur un meilleur plan par Ferdinand IV, elle a reçu le nom de *Santa-Agata delle Galline*. Elle a éprouvé en 1840 un nouveau tremblement de terre, mais moins désastreux que le précédent.

RÉGILLE, *Regillum*, petite ville d'Italie, chez les Sabins, à 20 milles de Rome. Aux environs était le *lac Régille*, auj. *di Santa-Prasseda*, célèbre par la victoire décisive que le dictateur Posthumius Albinus (dit depuis *Regillensis*) y remporta, en 496, sur les Latins qui s'étaient révoltés en faveur de Tarquin.

REGILLIEN, *Q. Nonius Regillianus*, un des 30 tyrans, Dace d'origine et parent de Décébale, servait dans les troupes romaines, et avait battu les Sarmates quand il prit la pourpre en Mésie (261). Suivant les uns, Gallien le défit en 263; selon les autres, il fut assassiné par les Illyriens et par ses soldats.

RÉGINALD, casuiste. *Voy.* RENAUD (Valère).

REGINON, abbé de Prum, mort à Trèves en 915, a laissé: 1° une *Chronique* qui finit en 907, et qu'on a continuée jusqu'en 977 (publiée à Mayence, 1521, in-fol., et dans le *Rerum Germanicarum scriptores* de Pistorius); 2° un recueil de canons publié par Baluze, sous le titre de: *De disciplinis ecclesiasticis*, etc., Paris, 1671, in-8.

REGINUM ou REGINA CASTRA, auj. RATISBONNE.

REGIOMONTANUS (Jean MULLER, dit), célèbre astronome allemand, né en 1436, près de Kœnigsberg en Franconie, d'où son nom latin (*Kœnigsberg* voulant dire, comme *regius mons*, mont royal); il étudia l'astronomie et les mathématiques sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et exécuta, conjointement avec lui, divers travaux qui lui avaient été confiés par le cardinal Bessarion. Il suivit ce prélat en Italie, où sa réputation s'était déjà étendue, et donna à Padoue un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude, près du roi de Hongrie Matthias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages scientifiques. Attiré à Rome par le pape Sixte IV, Regiomontanus y mourut en 1476, âgé seulement de 40 ans. On attribua cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trébizonde, dont il avait critiqué les traductions. Ce savant a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de son temps un succès extraordinaire; les principales sont: *Ephemerides astronomicæ ab anno 1475 ad annum 1506*, Nuremberg, 1475, in-4; *Kalendarium novum*, Nuremb., 1476, in-8; *Tabulæ directionum profectionumque*, Venise, 1485, in-4; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in Almagestum Ptolomæi*, Venise, 1496, in-fol.; *De triangulis planis et sphæricis libri V, unà cum Tabulis sinuum*, 1541, in-4; c'est le plus important des ouvrages de l'auteur.

RÉGIS (P.-Sylvain LEROY, dit), savant français, né en 1632 en Agénois, mort en 1707, étudia la théologie à Paris, embrassa avec ardeur la philosophie de Descartes, à laquelle il fut initié par Rohault, enseigna les nouvelles doctrines avec un grand succès à Toulouse, à Montpellier, à Paris, jusqu'à ce que l'archevêque de Harlay lui interdît cet enseignement; il s'occupa alors de publier ses œuvres et de combattre les adversaires de Descartes. Son ouvrage principal est le *Système de philosophie*, écrit en français, Paris, 1690, 3 vol. in-4.

RÉGIS (J.-B.), jésuite français, missionnaire à la Chine, travailla à la carte générale de ce pays (1708-15), prit part en 1724 aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching pour empêcher la proscription du christianisme, et a laissé une traduction latine de l'*I-King* (manuscrite, à la Bibliothèque du roi).

REGIUM (ou RHEGIUM) LEPIDI et RHEGIUM JULII, villes d'Italie. *Voy.* REGGIO.

REGIUS (Henri LEROY ou DUROY, dit), professeur de médecine à Utrecht, né dans cette ville en 1598, mort en 1679, fut un des premiers disciples de Descartes. Il adopta d'abord la philosophie de son maître sans restriction, et fut pour cette raison persécuté par Voëtius; mais dans la suite, il s'écarta de la doctrine de Descartes, et fut publiquement désavoué par lui (1647). Regius fut aussi un des premiers à soutenir la circulation du sang. Ses principaux ouvrages sont: *Physiologia*, 1641; *Fundamenta physices*, 1647 (il copia dans cet ouvrage le traité inédit des *Animaux* de Descartes); *Explicatio mentis humanæ*, 1648; *Philosophia naturalis*, 1661.

REGMALARD, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huisne, à 20 kil. S. E. de Mortagne; 1,800 hab.

REGNARD (J.-Fr.), poëte comique, né en 1647 à Paris, mort en 1709, était fils d'un riche marchand; il voyagea dès qu'il eut fini ses études, gagna beaucoup d'argent au jeu en Italie, fut pris par des corsaires algériens en revenant en France, conduit à Constantinople et vendu comme esclave, s'acquit les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, revit enfin la France après avoir payé sa rançon, visita, avec quelques amis, la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède, alla jusqu'au delà de Tornéo (1681), et inscrivit sur un rocher ce vers devenu célèbre:

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Regnard vint vers 1683 se fixer à Paris, y acheta une charge de trésorier de France, y vécut dans l'aisance et se mit à faire des comédies par passe-temps. Il travailla d'abord pour le Théâtre Italien (1688-96), puis il fit jouer au Théâtre Français plusieurs comédies (1694-1708) qui eurent un grand succès: elles se font surtout remarquer par une franche gaieté. Les comédies de Regnard assurent à leur auteur la première place après Molière. Les principales sont: *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697), *les Folies amoureuses* (1704), *les Ménechmes* (1705), *le Légataire universel* (1708); toutes sont en vers. On a encore de lui plusieurs petites pièces données au Théâtre Italien, une relation de ses voyages, des poésies diverses, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été très souvent imprimées. Les meilleures éditions sont celles de Lequien, 1820, 6 vol. in-8, et de Crapelet, 1822 et 1823, 6 vol. in-8.

REGNAUD (Michel-L.-Et.), dit *de Saint-Jean-d'Angely*, né en 1760 à Saint-Fargeau, fils d'un président de tribunal, était avocat en 1781, et devint lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort en 1782. Il fut député aux États-Généraux en 1789 par le bailliage de Saint-Jean-d'Angely (d'où le nom qu'il prit), rédigea le *Journal de Versailles*,

feuille modérée, courut de grands risques pendant la Terreur, obtint un emploi à l'armée d'Italie après la chute de Robespierre, seconda Bonaparte au 18 brumaire, fut nommé conseiller d'Etat, président de la section de l'intérieur du conseil d'Etat, comte de l'empire, procureur général près de la haute cour, montra dans tous ces postes du talent, de l'activité, et resta fidèle à son maître jusqu'au bout; il défendit même les intérêts de Napoléon II en 1815. Il passa quatre ans en exil (1815-19), et mourut quelques heures après son retour à Paris en 1819.

RÉGNIER (Mathurin), poëte satirique, né à Chartres en 1573, mort en 1613, était neveu du poëte Desportes. Il fut tonsuré dès l'âge de treize ans, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse (1593), et le duc de Béthune (1602), obtint à son retour un bon canonicat avec une pension de 2,000 liv., et put se livrer à son goût pour les lettres et le plaisir. Quoique ecclésiastique, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes d'excès, ce qui abrégea ses jours : il avait 40 ans quand il mourut. Régnier est le premier en France qui ait réussi dans la satire : il imita avec succès les anciens, qu'il avait pris pour modèles:

> Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
> Ne se sentaient des lieux ou fréquentait l'auteur, etc.
> (Boileau, *Art poétique*, IIe ch.)

Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Viollet-le-Duc, 1821, in-18, et de Lequien, 1822, in-8, avec le commentaire de Brossette.

RÉGNIER-DESMARAIS ou DESMARETS (Franç.-Séraphin), grammairien et littérateur, né à Paris en 1632, mort en 1713, suivit à Rome, en 1662, le duc de Créqui avec le titre de secrétaire d'ambassade, et se familiarisa tellement avec l'italien qu'il fit en cette langue des vers qui furent admirés des Italiens mêmes, et qui le firent admettre à l'Académie della Crusca. Il fut à son retour pourvu du prieuré de Grammont (1668), et prit alors les ordres sacrés. Il fut reçu à l'Académie Française en 1670, devint secrétaire de cette compagnie en 1684, et fut un des plus actifs rédacteurs du *Dictionnaire* (édit. de 1694 et 1718). On a de l'abbé Régnier une *Grammaire française*, 1705, in-4, ouvrage fort estimé et qui était destiné à exposer les principes dont le *Dictionnaire de l'Académie* offrait l'application; des poésies françaises, italiennes, latines, et des traductions de divers ouvrages de Cicéron (la *Divination*, 1720; *les Vrais biens et les Vrais maux*, 1721).

RÉGNIER (Claude-Ant.), duc de Massa, né en 1746, mort en 1814, d'abord avocat à Nancy, puis député à la Constituante, se distingua dans cette assemblée par sa modération et ses lumières, fut membre du Conseil des Anciens (1795-1799), favorisa la révolution du 18 brumaire, entra alors au conseil d'Etat (section des finances), élabora et présenta au Corps Législatif plusieurs projets de loi, fut nommé grand-juge ou ministre de la justice en 1802, dirigea en cette qualité les poursuites contre Georges Cadoudal et Pichegru (1804), conserva son portefeuille jusqu'en 1813, et fut à cette époque nommé président au Corps Législatif. Il perdit tout à la chute de l'empire, et mourut trois mois après.

RÉGNIER (Edme), habile mécanicien, né en 1751 à Semur, mort en 1825 à Paris, avait d'abord été ouvrier armurier. Il inventa le dynamomètre, le paratonnerre à conducteur mobile, le méridien sonnant (ou canon méridien), perfectionna l'échelle à incendie, la serrure à combinaison, forma le noyau du musée central d'artillerie à Paris, et devint conservateur de cet établissement.

REGNITZ. *Voy.* REDNITZ.

REGULUS (M. Atilius), général romain, consul en 256 av. J.-C., battit les Carthaginois près d'Ecnome en Sicile avec son collègue Manlius Vulso, puis en Afrique près d'Adis, et les réduisit à demander la paix; mais tandis qu'on en débattait les conditions, il fut attaqué, défait et pris à Tunis par le mercenaire lacédémonien Xantippe. Au bout de quelques années, en 250, les Carthaginois lui donnèrent la liberté sur parole, afin qu'il accompagnât la députation chargée par eux de demander à Rome l'échange des prisonniers; mais, au lieu d'appuyer cette mesure, il ne prit la parole dans le sénat que pour en dissuader ses concitoyens; après avoir ainsi parlé contre lui-même, il ne craignit pas de revenir reprendre ses fers à Carthage. On l'y fit périr au milieu d'atroces supplices. Quelques critiques modernes mettent son supplice en doute. Le sublime dévouement de Régulus a inspiré des tragédies à Pradon, à Dorat, à M. Arnault fils, à Métastase.

RÉGULUS SERRANUS (C. Atilius), consul en 257 et 250, ne doit point être confondu avec le précédent. Il remporta sur les Carthaginois, en 257, la victoire navale de Lipari. C'est sous son second consulat que M. Atilius Regulus reparut à Rome.

REHA, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* RACCA.

REI ou RAZI, nom moderne des ruines de *Ragæ* ou *Ragès*, en Perse, dans l'Irak-Adjémi, à 5 kil. S. E. de Téhéran. C'est là que naquirent Haroun-al-Raschid et le médecin Razi. Détruite par Gengis-Khan. C'est auj. le village de *Chah-Abdoulazim*.

REICHA (Antoine-Joseph), compositeur, né à Prague en 1770, mort en 1836, séjourna plusieurs années à Vienne, vint à Paris en 1809, ouvrit un cours de composition qui attira la foule, et devint en 1816 professeur de contre-point au Conservatoire. On lui doit un *Traité de Mélodie*, qui a opéré une révolution dans l'art des accords et qui lui a valu une grande célébrité. Il a fait plusieurs opéras : *Natalie* ou *la Famille suisse* (1816); *Sapho* (1822); mais ils sont médiocres. On admire ses *quintetti* d'instruments à vent, genre dont il est le créateur.

REICHARD (H.-Auguste Ottocar), né en 1751 à Gotha, mort en 1828, se fit connaître par quelques poésies et quelques pièces qui eurent du succès, devint directeur du théâtre ducal, fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et plusieurs autres recueils; visita avec soin l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France, et publia un *Guide des voyageurs en Europe*, et plusieurs autres *Petits voyages* qui eurent beaucoup de vogue. Il fut nommé à la fin de sa vie directeur de l'administration de la guerre de Saxe-Gotha, puis conseiller intime.

REICHENAU, ile du grand-duché de Bade, dans le lac de Constance, à 6 kil. N. O. de Constance; 5 kil. sur 3; 1,500 hab.— Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 724 par Saint-Firmin, et dont les abbés étaient princes d'empire. Elle fut réunie en 1536 à l'évêché de Constance. L'empereur Charles-le-Gros, mort en 888, y fut enterré.

REICHENAU, village et château de Suisse (Grisons), à 10 kil. S. O. de Coire, sur le Rhin. Etablissement d'instruction fondé par le bourgmestre Tscharner, et où professa le jeune duc d'Orléans (depuis le roi Louis-Philippe), pendant son émigration.

REICHENAU OU RICHNOW, *Augia dives*, ville de Bohême (Kœnigingrætz), à 4 kil. E. de Solnitz; 3,250 hab. Château avec galerie de tableaux, collége de Piaristes. — Il y a encore un village de Reichenau en Autriche (cercle de Wienerwald), et une autre dans le roy. de Saxe (Lusace).

REICHENBACH, ville des États prussiens (Silésie), à 50 kil. S. O. de Breslau; 3,900 hab. Ras, toile de coton, canevas, amidon, etc. — Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans (1632-1648). Les Autrichiens y furent défaits par les Prussiens en 1762; il y fut conclu en 1790 entre ces deux puissances une convention qui mit fin à la ligue anglo-prussienne.

REICHENBERG, en tchèque *Liberk*, ville de Bohême (Bunzlau), ch.-l. de seigneurie; à 48 kil. N. E. de Jung-Bunzlau; 14,000 hab. Château. Aux

environs, pierres précieuses. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

REICHENHALL, ville de Bavière (Isar), à 14 kil. S. O. de Salzbourg; 2,500 hab. Martinets à cuivre; sources salées, vastes et abondantes mines de sel.

REICHNAU. *Voy.* REICHENAU.

REICHSTADT, ville de Bohême (Bunzlau), à 35 kil. N. O. de Bunzlau: 2,000 hab. Ch.-l. de seigneurie, puis duché, donné par l'empereur d'Autriche, François I, à son petit-fils, le fils de Napoléon et de Marie-Louise.

REICHSTADT (François-Charles-Joseph NAPOLÉON, duc de), fils de l'empereur Napoléon et de sa deuxième femme Marie-Louise, naquit à Paris le 20 mars 1811, et fut en naissant proclamé *roi de Rome*. Après l'abdication de son père, on songea un instant à le proclamer empereur sous le nom de Napoléon II; mais il fut bientôt abandonné, et remis entre les mains de l'empereur d'Autriche, qui le fit élever à sa cour, et lui donna en 1818 le titre de duc de Reichstadt, avec un régiment de cavalerie. Ce jeune prince, qui au moment de sa naissance semblait réservé à de si brillantes destinées, fut enlevé à la fleur de l'âge, en 1834, par une phthisie pulmonaire: il avait à peine 23 ans.

REID (Thomas), philosophe écossais, né en 1710 à Strachan (comté de Kincardine), entra dans l'église, fut nommé en 1737 ministre à New-Machar, près d'Aberdeen, se fit remarquer par quelques écrits, fut élu en 1752 professeur de philosophie au collége royal d'Aberdeen, et obtint en 1763 à Glasgow la chaire de philosophie morale qu'avait occupée Ad. Smith. Il résigna ses fonctions vers 1780, afin de se livrer à la composition de ses ouvrages, et mourut en 1796 à 86 ans. On a de lui: *Recherches sur l'entendement humain*, 1763 (il y traite surtout de la formation des idées dues aux sens); *Essais sur les facultés intellectuelles* (1785), et sur les *Facultés morales* (1788). Tous ces ouvrages ont été traduits et publiés par M. Jouffroy, avec une savante préface servant d'introduction, et avec la *Vie de l'auteur*, par Dugald Stewart, Paris, 1828-1836, 6 vol. in-8. Reid peut être considéré comme le chef de la philosophie écossaise; il eut pour but dans ses travaux d'appliquer avec rigueur à l'étude de l'esprit humain la méthode d'observation recommandée par Bacon. Il combattit aussi avec force l'idéalisme de Berkeley, le scepticisme de Hume, et renversa la théorie métaphysique des *idées-images* (intermédiaires supposés entre les corps et l'esprit), qui avait longtemps régné dans les écoles; mais il eut le tort de trop multiplier les principes de la nature humaine.

REIGATE, ville d'Angleterre. *Voy.* RYEGATE.

REII, petit peuple de la Gaule dans la Narbonaise 2ᵉ, chez les *Albicci*; ch.-l. *Reii* (auj. *Riez*).

REIKIAVIK, capit. de l'Islande, côte O., sur le golfe de Faie: 500 hab. Évêché. Port sûr, commerçant.

REIL (J.-Chrétien), médecin, né à Rhanden (Ost-Frise), en 1759, mort en 1813 du typhus, fut professeur de thérapeutique et directeur de l'institut clinique à l'université de Halle, président du conseil des mines, professeur de médecine à l'université de Berlin, et directeur général des hôpitaux créés après la bataille de Leipsick. Il a beaucoup écrit, et a rédigé les *Archives de physiologie* (en allemand), de 1795 à 1815, 12 vol. in-8. Il fut un des premiers à montrer que les nerfs sont des tubes dans lesquels circule un fluide particulier.

REILLANE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 13 kil. S. O. de Forcalquier; 1,300 hab.

REIMANN (Jacques-Frédéric), bibliographe, né à Grœningue en 1668, mort en 1743, fut recteur de divers gymnases, bibliothécaire à Magdebourg, puis pasteur d'Hildesheim (Hanovre). On lui doit une *Histoire critique de la Logique*, en allemand, Francfort, 1699; une *Histoire de l'Athéisme* (latin), Hildesheim, 1725; un *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne*, 1712, et d'autres ouvrages de bibliographie, tous estimés.

REIMAR (Hermann-Samuel), *Reimarus*, philologue et naturaliste, né à Hambourg en 1694, mort en 1748, était gendre et collaborateur de J.-Alb. Fabricius, et fut 41 ans professeur de philosophie à Hambourg. Il prit part aux travaux de Fabricius, donna une excellente édition de Dion Cassius, Hambourg, 1750-52, et laissa, entre autres ouvrages *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, 1754; 5ᵉ édition, 1781, in-8; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux*, ouvrage où il fait toucher au doigt les sages intentions de la Providence (traduit en fr. par Reneaume de Latache); *Vie de J.-A. Fabricius*, 1737.

REIMS, *Remi* ou *Durocortorum*, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la Vesle, à 160 kil. N. E. de Paris, à 43 kil. N. O. de Châlons-sur-Marne; 38,359 hab. Archevêché. Cathédrale où l'on sacrait les rois, superbe portail, palais archiépiscopal, hôtel-de-ville, théâtre, château d'eau, église Saint-Remi (où l'on conservait la Sainte-Ampoule); belles promenades du Cours et des Remparts; place Royale, porte de Vesle; ruines d'un arc de triomphe en l'honneur de César. Collége royal, bibliothèque, musée. Draps fins, draps de Silésie, châles façon cachemire, lainages, bonneterie; pain d'épice et biscuits renommés; teintureries, etc. Commerce des meilleurs vins de Champagne (Sillery, Aï, Verzy, Rilly). Patrie de Colbert, G. Gobelin, Pluche, Ruinart, Linguet, Tronçon-Ducoudray, Batteux, Lattaignant, Vély, Robert Nanteuil, etc. — Reims, primitivement *Durocortorum*, était la capit. des *Remi*. Les Romains en firent la métropole de la Belgique 2ᵉ. En 406, les Vandales s'en emparèrent et la dévastèrent. Clovis y entra en 496 et y fut baptisé par saint Remi. Les Mérovingiens accordèrent à cette ville de très grands priviléges. Sous les derniers Carlovingiens, elle devint le titre d'un comté qui fut érigé en duché par Philippe-Auguste. En 1359, elle fut vainement assiégée par Édouard III, roi d'Angleterre; dans le siècle suivant, elle se soumit aux Anglais, mais fut reprise par Jeanne d'Arc en 1421. Les Russes y entrèrent le 12 mai 1814. — Le siége métropolitain de Reims, dont le titulaire était autrefois premier duc et pair du royaume, légat né du Saint-Siége, primat de la Gaule Belgique, et qui jouissait du droit exclusif de sacrer les rois, date du IIIᵉ siècle. Ce fut d'abord un évêché; il fut érigé en archevêché en 774. Les prélats les plus célèbres qui l'ont occupé sont: saint Sixte (le premier), saint Nicaise, saint Remi, Hincmar, Foulques, J. Turpin, Adalbéron, Gerbert, le cardinal de Lorraine et Maurice Le Tellier. Depuis Philippe-Auguste (1179) jusqu'à la révolution de 1830, tous les souverains de France se sont fait sacrer à Reims, excepté Henri IV, Napoléon et Louis XVIII. Beaucoup de conciles se sont tenus à Reims. — L'arr. de Reims a 10 cant. (Aï, Beine, Bourgogne, Châtillon, Fîmes, Verzy, Ville-en-Tardenois, plus Reims qui compte pour 3), 81 comm., et 123,919 hab.

REINE (comté de la). *Voy.* QUEEN'S COUNTY.

REINE (SAINTE-), ville de France. *Voy.* ALISE.

REINECCIUS, en allemand *Reineck*, né en 1541, près de Paderborn, mort en 1595, enseigna les belles-lettres et l'histoire à Francfort, puis à Helmstædt, et fut un des restaurateurs des études historiques en Allemagne. Il publia les vieilles chroniques du moine Witikind, de Dithmar, d'Albert d'Aix, etc., et donna sous le titre d'*Historia Julia* une savante histoire des Chaldéens et des Assyriens. — Un autre Reineccius (Chrétien), théologien saxon, né en 1668, mort en 1752, a servi par ses écrits l'étude de l'hébreu, et a donné l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament* en 4 langues, Leipsick, 1713-1718.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, mort à Leipsick en 1667, médecin du margrave de Bayreuth, puis conseiller de l'électeur de Saxe, est un des savants auxquels Louis XIV faisait une pension. On lui doit des notes sur *Manilius*, sur *Pétrone*, des *Variæ lectiones*, Utrecht, 1640 ; un *Syntagma inscriptionum*, Leipsick, 1682, et des recherches curieuses sur les dieux syriens, sur les oracles sibyllins, sur la langue punique, etc.

REINHARD (Fr. VOLKMAR), moraliste et prédicateur, né à Sulzbach en 1753, mort en 1812, fut successivement professeur de théologie et de philosophie à Wittemberg, premier prédicateur de la cour de Dresde, conseiller ecclésiastique, membre du consistoire suprême, et exerça beaucoup d'influence sur l'enseignement scolaire et religieux du pays. On lui doit : *Système de la morale chrétienne*, 5 vol. in-8, 1788-1815, ouvrage fort estimé ; *Leçons de théologie dogmatique*, 39 vol. de *Sermons* (ces sermons, qui roulent sur des sujets moraux, complètent et appliquent son *Système de morale*).

REINHOLD (Ch.-Léonard), philosophe allemand, né en 1758 à Vienne, mort en 1823, d'une famille catholique, fut dans sa jeunesse placé chez les Jésuites ; mais se sentant peu de vocation, il s'éloigna de Vienne en 1783, se rendit à Leipsick, où il suivit les leçons de Platner, puis (1784) à Weimar, où il épousa la fille de Wieland. Il publia dans cette ville des *Lettres sur la philosophie de Kant* (1786), qui commencèrent sa réputation, fut nommé en 1787 professeur de philosophie à Iena, et attira un grand nombre d'auditeurs ; fut appelé en 1794 à la chaire de Kiel, et resta dans cette ville jusqu'à sa mort. Reinhold fut un des premiers à apprécier et à faire connaître la philosophie de Kant ; toutefois, il la trouvait incomplète et il voulut faire précéder l'analyse de la raison, qu'avait donnée le philosophe de Kœnigsberg, d'une analyse de la conscience. Selon lui, dans la conscience, la *représentation* ou la pensée se rapporte à deux termes dont elle reste distincte, le sujet et l'objet. Les corrections qu'il proposait trouvèrent à leur tour des contradicteurs ; et Reinhold, finissant par douter lui-même de la solidité de sa théorie, l'abandonna pour adopter successivement les idées de Fichte, de Bardili et de Jacobi. Il crut enfin trouver dans l'abus des mots la source des disputes des philosophes, et entreprit une critique du langage de la métaphysique. On a de lui une foule d'écrits, entre autres : *Nouvelle théorie de la faculté représentative*, Iéna, 1789 ; *Moyens de remédier aux malentendus en philosophie*, 1790 ; *Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu*, Hambourg, 1799.

REINKIRIK, d'abord *Skalholt*, ville d'Islande, à 60 kil. E. de Reikiavik. Elle fut jadis la résidence de l'évêque, mais non la capitale, comme on l'a cru. Aux env., volcans d'eau bouillante appelés *Geisers*.

REINMAR, dit *l'Ancien*, minnesinger, vivait à la cour de Léopold VII, archiduc d'Autriche, et l'accompagna en 1217 dans sa croisade en Palestine. On trouve plusieurs de ses poésies dans le recueil de Manesse, dont le manuscrit est conservé à Paris à la Bibliothèque du roi. — On trouve dans le même recueil des poésies d'un autre Reinmar, dit *le Jeune*, qu'on croit fils du précédent.

REIS (c.-à-d. *chef* en arabe), est le titre de plusieurs officiers ou dignitaires de l'empire ottoman ; le plus connu est le *reis-effendi*. *Voy.* EFFENDI.

REISKE (J.-J.), philologue et orientaliste, né à Zœrbig (Saxe) en 1716, mort en 1774. Après avoir étudié à Leipsick, il vint à Leyde pour y rechercher des manuscrits et étudier l'arabe ; il y vécut dans la misère, corrigea quelque temps des épreuves ; puis, afin de se faire un état, il se mit à étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746. Il vint cette même année se fixer à Leipsick, y devint professeur de philosophie en 1747, d'arabe en 1748, recteur du collége de Saint-Nicolas en 1758. Il a beaucoup écrit sur la littérature et l'histoire orientales, a publié les *Séances d'Hariri*, Leipsick, 1737, in-4 ; *Tharaphæ moallakah*, Leyde, 1742 ; *Abulfedæ annales moslemici*, Leipsick, 1754, etc., et a donné nombre d'éditions remarquables d'ouvrages latins et grecs, entre autres les *Cérémonies de la cour de Byzance*, de Constantin Porphyrogénète, Leipsick, 1751-54, 2 vol. in-fol ; l'*Anthologie*, Leipsick, 1754, in-8 ; *Théocrite*, Leipsick, 1766, 2 vol. in-4 ; *Plutarque* (grec-latin), Leipsick, 1774-82, 12 vol. in-8 ; *Denys d'Halicarnasse* (grec-latin), Leipsick, 1774-77, 6 vol. in-8 ; les *Orateurs grecs*, 1770-75, 12 vol. in-8, etc. — Sa femme, Ernestine-Christine Muller, savait le latin, le grec, et l'aidait dans tous ses travaux ; elle acheva après sa mort plusieurs ouvrages qu'il n'avait pu terminer, entre autres l'édition de *Dion Chrysostôme*, Leipsick, 1784, 2 vol. in-8, et continua des *Mémoires* qu'il avait écrits lui-même sur sa vie.

REISMARKT ou **REUSSMARKT**, v. de Transylvanie, ch.-l. de cercle, à 27 kil. N.O. d'Hermanstadt.

REITRES (de *reiter*, cavalier), sorte de cavalerie allemande qui servait jadis dans nos armées, surtout au temps de la Ligue, et pour les Protestants.

REITZ (Frédéric WOLFGANG), *Reitzius*, philologue allemand, né en 1733, mort en 1790, professa les humanités à Leipsick, et fut bibliothécaire de l'université de cette ville. On lui doit d'excellentes éditions de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote, Leipsick, 1772 et 1789, d'*Hérodote* (1778), de *Perse*, etc., et d'utiles recherches sur la métrique des anciens (1791). — On connaît encore trois autres philologues du même nom, qui étaient frères : le plus jeune, Guillaume Othon Reitz, a publié *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751 ; quatre livres inédits des *Basilica*, etc.

RELAND (Adrien), orientaliste, né en 1676, mort en 1718, fut professeur de philosophie à Harderwyck, de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht, et a laissé : *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4, etc. — Son frère, Pierre Reland, avocat de Harlem, mort en 1715, a publié une révision des *Fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8.

RELIGION (Guerres de). Ce terme s'emploie particulièrement, dans l'histoire de la France, pour désigner les trois guerres que se firent au XVIe siècle les Catholiques et les Protestants, et qui furent terminées, la 1re par la paix de Saint-Germain en 1570 (elle avait commencé en 1562), la 2e par la paix de Beaulieu en 1576, et la 3e par la soumission de Paris en 1594 et par l'édit de Nantes en 1598. Pendant ces guerres avaient eu lieu plusieurs trêves, savoir : pour la 1re, en 1563 (édit d'Amboise), en 1568 (édit de Lonjumeau) ; pour la 2e, en 1574 (trêve de La Rochelle) ; pour la 3e, en 1580 (trêve de Poitiers), et en 1583 (trêve de Fleix). — On étend encore le nom de guerres de religion aux guerres de 1621 et de 1625-29, sous Louis XIII, ainsi qu'à la guerre des Cévennes après la révocation de l'édit de Nantes (1685).

RELIGION (Paix de). *Voy.* PASSAU.

RELY (J. DE), né à Arras en 1430, mort en 1499, fut chancelier et archidiacre de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université, docteur en Sorbonne, député du clergé de Paris aux états de Tours (1483), aumônier de Charles VIII, négociateur près du pape Alexandre VI, et enfin évêque d'Angers ; il rédigea en 1465 les remontrances du parlement à Louis XI pour le maintien de la pragmatique-sanction, et présenta à Charles VIII le résultat des délibérations des États en 1484. Il retoucha la traduction des *Livres historiaux de la Bible* de Guyart de Moulins, Paris, 1495.

REMACLE (saint) ou **RIMAIL**, d'Aquitaine, évê-

que de Tongres (650), fonda le monastère de Stavelo (661), et mourut en 675. On le fête le 3 sept.

REMACLE DE LIMBOURG. *Voy.* FUCHS.

REMALARD, ville de France. *Voy.* REGMALARD.

REMBRANDT (Paul), un des premiers peintres de l'école hollandaise, né à Leyde en 1606, mort à Amsterdam en 1674. Il manquait de goût et de grâce, mais il compensait complètement ces défauts par la magie des couleurs et la vigueur de l'expression : ses tableaux, qui, vus de près, sont comme raboteux, produisent de loin un effet prodigieux. Parmi ses productions, on vante surtout *Tobie et sa famille*. Il excellait dans le portrait. Rembrandt était aussi un habile graveur : ses estampes sont très recherchées. Ce grand artiste était d'un avarice excessive et qui est devenue proverbiale. Pour tirer un plus haut prix de ses tableaux, il s'avisa un jour de se faire passer pour mort.

REMI, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2e, à l'O. des *Veromandui* et des *Suessiones*, avait été, avant César, un des plus considérables de la Gaule: son territoire répondait à peu près au dép. de l'Aube, et au S. de celui de l'Aisne. Il avait pour ch.-l. *Remi* ou *Durocortorum* (auj. Reims), autres villes: *Durocatalaunum* (Châlons), et *Laudunum* (Laon).

REMI (saint), *Remigius*, apôtre des Francs, était archevêque de Reims à 22 ans; il baptisa Clovis, opéra de nombreuses conversions parmi les Francs, et mourut à 95 ans, dit-on, en 533. On le fête le 1er octobre et le 13 janvier.

REMI (saint), archevêque de Lyon (852), eut part aux conciles de Valence (855), de Châlons-sur-Saône (873 et 75), et obtint de Lothaire I et de Charles-le-Chauve divers privilèges utiles à son église. On le fête le 28 octobre. — Un autre saint Remi, que l'on croit frère utérin de Pépin-le-Bref, fut archevêque de Rouen au VIIIe siècle, et mourut en 771. On l'honore à Rouen le 19 janvier et le 15 mai.

REMIREMONT, *Avendi castrum*, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 24 kil. S. E. d'Epinal, sur la rive gauche de la Moselle, dans une vallée agréable ; 5,055 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Bel hôpital, ruines d'une ancienne abbaye. Commerce de fromages de Gérômé et de la Bresse ; bestiaux, toiles, sapins ; pâtés de truite et kirchenwasser renommés. — L'abbaye de Remiremont fut fondée en 620 et détruite au Xe siècle. Anne de Lorraine la rebâtit en 1752 ; les chanoinesses du chapitre de cette abbaye étaient princesses d'empire. — L'arr. de Remiremont a 4 cant. (Plombières, Remonchamp, Remiremont et Saulxures), 36 comm. et 84,576 hab.

RÉMOIS, ancien petit pays de France en Champagne, formait le territoire de Reims. C'est auj. la partie N. O. du dép. de la Marne.

REMONTRANTS, nom donné aux disciples de J. Arminius, à cause des remontrances qu'ils adressèrent en 1610 aux Etats de Hollande. *Voy.* ARMINIUS.

REMOULINS, ch.-l. de canton (Gard), sur le Gardon, à 14 kil. S. d'Uzès; 900 hab.; aqueduc romain, dit *Pont du Gard*, qui conduit les eaux de la fontaine d'Aure à Nîmes.

REMUS, frère de Romulus, fut exposé avec lui à sa naissance, aida son frère à fonder Rome, et fut, dit-on, tué par lui pour avoir sauté par dérision le fossé qui traçait l'enceinte de la ville. *Voy.* ROMULUS.

REMUSAT, ch.-l. de canton (Drôme), à 17 kil. N. E. de Nyons ; 650 hab.

RÉMUSAT (J.-P.-Abel), sinologue, né à Paris en 1788, mort en 1832, se fit recevoir médecin, puis apprit, presque sans aide, le chinois, le thibétain, le mantchou, fut nommé en 1814 à la chaire de chinois récemment créée au collége de France ; fut reçu à l'Académie des Inscriptions (1816), devint en 1818 un des rédacteurs du *Journal des Savants*, contribua à la fondation de la Société asiatique de Paris (1822), dont il devint le secrétaire, et fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Rémusat a fait faire un grand pas à l'étude du chinois en France, et surtout il en a répandu le goût. On lui doit beaucoup d'articles et de dissertations sur la philologie, la littérature et l'histoire des Chinois, des traductions de cette langue en français, entre autres celle de l'*Invariable milieu* (1814); du *Livre des récompenses et des peines* (1816) ; des *Deux Cousines*, roman chinois, (1826); *Éléments de la grammaire chinoise* (1822) ; des *Mélanges asiatiques* (1825-28) ; un *Mémoire sur Lao-Tseu* (1823), et une *Histoire du Bouddhisme*, publiée après sa mort par le gouvernement (1836). Abel Rémusat, dans ses dernières années, négligea la science pour la politique, et, se faisant homme de parti, consacra sa plume à la défense du régime que la révolution de 1830 a fait disparaître.

RÉMUSAT (Mme la comtesse de), nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, née en 1780, morte en 1821, avait épousé M. de Rémusat, qui fut depuis préfet de divers départements, et chambellan de Napoléon, et fut elle-même attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais. Femme d'un esprit supérieur, elle composa un *Essai sur l'éducation des femmes*, qui a été publié après sa mort par son fils, M. Ch. de Rémusat, et auquel l'Académie décerna en 1825 une médaille d'or.

REMY (saint). *Voy.* REMI.

RENAIX, v. de Belgique (Flandre orient.), à 11 kil. S. d'Oudenarde; 10,000 hab. Lainages, chapeaux.

RENAU D'ELIÇAGARAY (Bernard), ingénieur et officier de marine, né dans le Béarn en 1652, mort en 1719, imagina un mode nouveau de construction maritime, bombarda Alger en 1680, à l'aide de galiottes à bombes de son invention, coopéra au siége de Gênes, joignit Vauban en Flandres (1687), dirigea les siéges de Philippsbourg, Manheim, Frankenthal (1682), suivit Louis XIV aux siéges de Mons, de Namur; sauva Saint-Malo et trente vaisseaux échappés du désastre de la Hogue, fut envoyé en Amérique pour y organiser des chantiers et pourvoir à la sûreté des colonies françaises (1696); puis en Espagne pour inspecter et réparer les places fortes; sauva des mains des Anglais les galions réfugiés à Vigo, et fit en 1704, mais sans succès, le siége de Gibraltar. On a de lui une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689).

RENAUD ou REGNAULD (Valère), en latin *Valerius Reginaldus*, jésuite, né en 1540, mort en 1623, professa la philosophie et la théologie avec succès à Bordeaux, Pont-à-Mousson, Paris, et mérita le renom de grand casuiste. On a de lui, entre autres ouvrages: *Praxis fori pœnitentialis ad directionem confessarii*, Lyon, 1620, Cologne, 1622, 2 vol. in-fol. Pascal a extrait de cet ouvrage quelques passages où il trouve une morale relâchée.

RENAUDIE (LA). *Voy.* LA RENAUDIE.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, mort en 1653, fonda en 1634 la *Gazette de France*. Il avait les titres de commissaire-général des pauvres du royaume, de maître-général du bureau d'adresse, tenait une maison de prêt analogue aux Monts-de-Piété, et débitait des remèdes secrets. Il rédigea la *Gazette* jusqu'à sa mort, et ses deux fils Isaac et Eusèbe, aussi médecins, la continuèrent après lui. Théophraste Renaudot a donné la *Continuation du Mercure français* de 1635 et quelques ouvrages biographiques (*Vie de Condé*, de *Gassion*, de *Mazarin*).

RENAUDOT (Eusèbe), abbé, petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1646, étudia avec succès la théologie, l'histoire, les langues orientales, prit les ordres, fut membre de l'Académie française, de celle des Inscriptions, de celle della Crusca, et mourut en 1720, laissant une belle bibliothèque de manuscrits orientaux, et nombre d'ouvrages savants,

tels que : *Liturgiarum orientalium collectio*, 1716, 2 vol. in-4 ; *la Perpétuité de la foi de l'Église touchant l'Eucharistie* (1711) ; — *sur les sacrements* (1713). Il avait publié contre Bayle, en 1697, un écrit intitulé *Jugement du public sur le Dictionnaire de Bayle*, qui l'engagea dans une vive dispute avec ce philosophe.

RENCHEN, ville du grand-duché de Bade (Kinzig), à 15 kil. N. E. d'Offenbourg, sur la Rench ; 2,000 hab. Près de là est le défilé de *Rencherloch*, où Montecuculli soutint victorieusement les efforts de Turenne en 1675, et où Moreau battit complètement les Autrichiens en 1796.

RENDE, *Arintha*, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 10 kil. N. O. de Cosenza ; 4,900 hab.

RENDSBOURG, ville de Danemark (Holstein), dans une île de l'Eyder, à 31 kil. O. de Kiel ; 7,600 hab. Elle a été le titre d'une branche de la maison de Holstein. Christian VII y mourut. Prise par les Impériaux en 1627, par les Suédois en 1643.

RENÉ (saint), patron d'Angers et évêque de la même ville au ve siècle. On le fête le 12 novembre.

RENÉ D'ANJOU, dit *le bon roi René*, né au château d'Angers en 1408, était le 2e fils de Louis II, duc d'Anjou, comte de Provence et roi titulaire de Naples. Il fut élevé par le cardinal de Bar, son oncle maternel, qui lui laissa le duché de Bar (1430), et lui fit épouser Isabelle, héritière du duché de Lorraine. Il devint en 1431 duc de Lorraine, par suite de ce mariage, mais la possession de ce duché lui fut disputée par Antoine de Vaudemont, frère du dernier duc, qui le battit, le fit prisonnier et le retint pendant 5 ans en captivité (1431-36). Son frère Louis III d'Anjou étant mort (1434), René hérita encore des biens de ce prince (l'Anjou et la Provence), ainsi que de ses droits sur le trône de Naples. Il se rendit en 1438 à Naples, où il fut reconnu par une partie de la nation et où il régna plusieurs années ; mais, trahi par ses généraux, il fut obligé de fuir devant Alphonse d'Aragon (1442). Il retourna alors en Lorraine, où il vécut quelque temps en paix ; puis, à la mort de sa femme (1452), il céda ce duché à Jean, son fils aîné, et alla vivre en Anjou. Il se vit bientôt après dépouillé de ce duché par Louis XI, sous le prétexte qu'un de ses fils était entré dans la ligue du Bien-Public. Il alla se fixer alors dans son comté de Provence (1473), et y acheva ses jours (1480). Ce prince s'était fait chérir dans tous les pays qu'il avait successivement gouvernés. Il joignait à ses vertus la culture des beaux-arts : il savait peindre, connaissait la musique et faisait des vers. Charles VII avait épousé sa sœur Marie d'Anjou, et Henri VI, roi d'Angleterre, épousa sa fille Marguerite d'Anjou. Il laissa la Provence et ses droits sur Naples à Charles du Maine, son petit-neveu.

RENÉ II, duc de Lorraine, né en 1451 de Ferry II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, fille de René I, devint, en 1473, duc de Lorraine des droits de sa mère, devenue elle-même héritière de René I par la mort de son frère (Jean) et de son neveu (Nicolas, fils de Jean). Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, contestant ses droits, envahit la Lorraine, le chassa de Nancy et le força à se réfugier chez les Suisses. Mais après les défaites de Charles-le-Téméraire à Granson et à Morat, René revint attaquer le duc de Bourgogne, et lui livra devant Nancy un combat où ce prince fut tué (1477). A la mort de Charles du Maine (1481), René réclama la Provence, et fit plusieurs tentatives pour s'en emparer, mais sans pouvoir y réussir. Il mourut en 1508. Les Vénitiens l'avaient nommé en 1480 capitaine-général de leurs troupes, et, en 1485, des seigneurs napolitains lui avaient offert la couronne de Naples. Ce duc établit en Lorraine, par son testament, la loi salique. Il favorisa les arts en faisant bâtir plusieurs châteaux et quelques beaux édifices.

RENÉE de France, 2e fille de Louis XII, épousa en 1528 Hercule II, duc de Ferrare, protégea les lettres, les sciences, les arts et le luthéranisme, donna refuge à Calvin, eut Cl. Marot pour secrétaire, revint en France en 1560, se fixa à Montargis, se déclara hautement protestante, et mourut en 1575.

RENFREW, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Renfrew, près de l'embouchure de la Clyde, à 9 kil. O. de Glasgow ; 2,833 hab. Ville ancienne : jadis sur la Clyde (qui a changé de lit), auj. sur un canal qui joint la Clyde. — Le comté de Renfrew, dit aussi *Strath-gryfe*, l'un des plus petits comtés d'Écosse, est situé entre ceux de Dumbarton au N., de Lanark à l'E., d'Ayr au S. et à l'O. et le golfe de la Clyde au N. O. : 45 kil. sur 20 ; 133,440 hab.

RENI (GUIDO), peintre. *Voy.* GUIDE (LE).

RENNEL (le major J.), officier anglais, né en 1742 dans le Devonshire, mort en 1830, servit longtemps dans l'Inde comme ingénieur, revint en Angleterre vers 1782, publia d'importants travaux sur la géographie, et fut nommé membre de la Société Royale. On lui doit d'excellentes cartes de l'Inde, une *Explication du système géographique d'Hérodote*, 1800, où il prouve la fidélité de cet historien ; des *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814. Il aida Mungo-Park à rédiger ses *Voyages*, et donna lui-même des *Mémoires* estimés sur la *Géographie de l'Afrique*, 1790 et 98.

RENNEQUIN-SUALEM (dont le vrai nom est SWALIN-RENKIN), fils d'un charpentier de Liége, né en 1644, mort en 1708, est le créateur de la célèbre machine de Marly, si merveilleuse pour l'époque, et qui seule fournissait l'eau potable pour le château de Versailles. Il la construisit de 1675 à 1682. Rennequin avait fait son éducation lui-même.

RENNES, *Condate*, *Redones*, ch.-l. du dép. d'Ille-et-Vilaine, au confluent de ces 2 riv., à 346 kil. S. O. de Paris (par Alençon) ; 35,552 hab. Évêché, cour royale, académie universitaire, facultés de droit, des lettres et des sciences, collége royal, école de peinture et sculpture, écoles royales d'artillerie et de pyrotechnie, école secondaire de médecine. Bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes. Société des sciences et arts. On remarque le palais, l'hôtel-de-ville, la façade de l'église Saint-Pierre, les promenades du Cours et du Thabor, les places d'armes. La Vilaine la fait communiquer avec Redon, et son canal doit l'unir à Saint-Malo. Toiles, blanchisserie de cire, corroieries, teintureries ; volailles de Janzé. Aux environs, ferme de la Prévalaie, célèbre par son beurre. — Rennes était la capitale de la Bretagne, et avait le titre de comté (*Voy.* GEOFFROY) ; elle ne fut réunie à la France que par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. En 1356, elle soutint contre les Anglais un siége que fit lever Duguesclin. Henri II y fonda en 1555 un parlement, devenu célèbre par son indépendance. La Bletterie, Poullain de Ste-Foix, Lobineau, Tournemine, La Chalotais, le maréchal de Retz, Vauban, Ginguené, Amaury Duval, Lanjuinais et Carré sont nés à Rennes. — L'arr. de Rennes a 10 cant. (Château-Giron, Hédé, Janzé, Liffré, Mordelles, Saint-Aubin d'Aubigné, plus Rennes, qui compte pour 4), 78 comm., et 130,838 hab.

RENNEVILLE (Constantin DE), né à Caen en 1650, occupa plusieurs emplois sous Chamillard, qui le protégeait, fut ensuite accusé d'être espion au service de l'étranger, et fut comme tel enfermé à la Bastille (1702) ; il subit une captivité de onze ans, puis fut exilé, et se retira en Angleterre. On a de lui un *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, 1702 ; une *Histoire de la Bastille*, Londres, 1715.

RENNEVILLE (Mme DE), dame auteur, née vers 1771, morte en 1822, a publié nombre d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse qui ont eu du succès, entre autres : *Lucile* ou *la bonne fille*, 1808 ; *Contes à ma-*

petite fille, 1817; les *Jeunes personnes*, 1822, etc.

RENNIE (J.), mécanicien, né en 1761 dans le comté d'East-Lothian (Ecosse), mort en 1822, a fait entre autres immenses et magnifiques travaux la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo à Londres, les docks de Londres, le canal de Lancastre, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam, Sheerness.

RENO, *Rhenus*, riv. d'Italie, sort des Apennins en Toscane, à 5 kil. S. de San-Marcellino, traverse les légations romaines de Bologne et de Ferrare et se joint à la branche la plus méridionale du Pô, dite *Pô di Primaro*, à 13 kil. S. E. de Ferrare, après un cours de 150 kil.

RENOMMÉE, divinité allégorique que les anciens représentaient sous la figure d'une jeune fille qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes garnies d'yeux. C'était la messagère des dieux.

RENOU (Ant.), peintre, né en 1731, mort en 1806, fut secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture. On estime de lui : *Jésus au milieu des docteurs*; une *Aurore*; *Agrippine débarquant à Brindes*, *l'urne de Germanicus à la main*; une *Annonciation*; un plafond à l'hôtel des Monnaies. Il a trad. en vers français le poëme latin de Dufresnoy sur *la Peinture*.

RENTY, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 22 kil. S. O. de Saint-Omer; 1,000 hab. Erigée par Charles-Quint en marquisat en 1533. Henri II y battit les Espagnols (13 août 1554).

RENVEZ, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. O. de Mézières; 1,200 hab. Serges, bonneterie.

RÉOLE (LA) ou LA RÉOLLE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 67 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne; 3,931 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Ville mal bâtie. Ancienne abbaye, fondée en 970 et dite *la Règle* (d'où par corruption le nom de la ville); ruines du château des Quatre-Sœurs. Coutellerie, vinaigre, tanneries. Commerce de vins, eau-de-vie, grains et bétail. Patrie des frères Faucher. Place de guerre des Protestants pendant les guerres religieuses. Le parlement de Bordeaux y fut souvent transporté. — L'arr. de La Réole a 6 cant. (Monségur, Pellegrue, La Réole, Saint-Macaire, Sauveterre, Targon), 105 comm., et 53,805 hab.

REPNIN (Nicolas Vasiliévitch, prince), général russe, né en 1734, était neveu du ministre Panin. Il servit dans la guerre de Sept-Ans, fut envoyé en Pologne pour seconder l'élection de Stanislas Poniatowski (1764), resta dans ce pays comme ambassadeur, y fomenta l'anarchie et la discorde jusqu'à son départ (1768), fut ensuite ambassadeur à Constantinople, signa comme médiateur la paix de Teschen (1779), battit les Turcs en 1789, 90, 91, forma le blocus d'Ismaïl, et signa les préliminaires de Galacz. La jalousie de Potemkin le fit rappeler en Russie au milieu de ses succès. Repnin y devint le centre d'une société de mécontents, dont la plupart furent bannis en Sibérie; il reçut néanmoins le gouv. de la Lithuanie, et plus tard le commandement de l'armée russe dirigée sur la Pologne: mais Souvarov vint bientôt le remplacer dans cette mission, et Repnin fut alors envoyé comme ambassadeur en Pologne: il détermina Poniatowski à l'abdication. Paul I le nomma feld-maréchal et l'envoya en Prusse pour proposer au roi d'entrer dans la 2e coalition contre la France: il échoua et tomba en disgrâce. Il mourut en 1801. Repnin avait adopté à la fin de sa vie les idées mystiques de Martinez Pasqualis, et avait établi à Moscou un club de *Martinistes*.

REPS, ville de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Reps, sur la Schweissbach (affluent de l'Aluta); à 80 kil. N. E. de Hermanstadt; 2,200 hab.

REPTON, ville d'Angleterre (Derby), à 10 kil. S. O. de Derby: 2,100 hab. Jadis capit. du roy. de Mercie. Belle église gothique.

REPUBLICAN-FORK, riv. des États-Unis (Missouri), naît par 106° 10' long. O., 40° 10' lat N., coule au S. E. et tombe dans la Konzas, après un cours de 900 kil.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Elle fut proclamée le 21 septembre 1792 et dura jusqu'au 18 mai 1804, époque de la création de l'Empire. Pendant cette période, la forme du gouvernement changea plusieurs fois. On vit se succéder la Convention (21 sept. 1792), le Directoire (26 octobre 1795), le Consulat (11 novembre 1799). *Voy.* ces mots.

REPULSE, baie de la mer Polaire, sur la côte méridionale de la presqu'île Melville.

REQUENA, *Lobetum*, ville d'Espagne (Cuença), au confluent de l'Oliana et du Xucar, à 105 kil. S. E. de Cuença; 10,900 hab. Étoffes de soie, toiles, etc.

REQUESENS (S. DE ZUNIGA Y), grand-commandeur de Castille, fut le guide de don Juan d'Autriche dans la guerre contre les Maures des Alpujarres (1568-69), l'accompagna dans la campagne navale de Lépante (1572), gouverna quelque temps le Milanais, puis remplaça le duc d'Albe dans le gouv. des Pays-Bas (1573), fit preuve d'un grand esprit de conciliation, abolit des impôts odieux, et entama des négociations (1574), mais sans négliger un seul instant les moyens guerriers. Battu sur mer à Reimersvaale, il vainquit Louis de Nassau sur terre à Mook près de Nimègue (1574), puis assiégea Leyde, mais ne put prendre cette ville (1575). Il avait formé le projet de couper les communications entre la Hollande et la Zélande, en s'emparant du cours du Rhin, de la Meuse, du Vahal. Ce plan, fatal aux insurgés, était bien près de s'accomplir, lorsque Requesens mourut de maladie, pendant le siége de Zirikzée, en 1576.

REQUISTA, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 35 kil. S. de Rhodez; 4,025 hab.

RERÉG, capitale des Obotrites, est auj. nommée Mecklembourg. *Voy.* MECKLEMBOURG (ville).

RESÉNA, auj. *Ras-el-Aïn*, ville de Mésopotamie, sur le Chaboras. Gordien y battit Sapor l'an 243.

RESENDE (Lucius André), dominicain portugais, né en 1498 à Evora, mort en 1573, fut le restaurateur des lettres dans sa patrie, fonda plusieurs écoles, en dirigea lui-même une, d'où sortirent des savants distingués, fut nommé gouverneur des infants de Portugal, fils du roi Jean III, et composa de nombreux ouvrages, entre autres: *De verborum conjugatione*, Lisbonne, 1550; *Antiquitates Lusitaniæ*, 1593. Il laissa aussi des poésies latines.

RESENIUS (Pierre), professeur de morale et de jurisprudence à Copenhague, né en 1625, mort en 1688. On lui doit la 1re édition de l'*Edda* (islandais, danois et latin, 1665-73, en 4 parties; *Inscriptiones hafnienses*, *danicæ*, *germanicæ*, etc., 1668; et plusieurs autres publications historiques.

RÉSINA, ville du roy. de Naples (Naples), sur le golfe de Naples, à 9 kil. S. E. de Naples, est contiguë à Portici, et en partie bâtie sur l'emplacement d'Herculanum; 9,000 hab. Antiquités nombreuses.

RESINAR ou ROSINAR, ville de Transylvanie, à 13 kil. S. O. d'Hermanstadt; 5,000 hab. Deux évêchés, l'un grec, l'autre valaque.

RESSONS-SUR-MATS, ch.-l. de cant. (Oise), à 15 kil. N. O. de Compiègne; 1,000 hab.

RESTAURATION, nom sous lequel on désigne en France les 15 années qui s'écoulèrent depuis la chute de Napoléon jusqu'à la révolution de juillet (1814-1830), époque pendant laquelle régnèrent les Bourbons rétablis sur le trône de France. On appelle quelquefois *première Restauration* l'intervalle compris entre l'abdication de Fontainebleau et les Cent-Jours (du 5 avril 1814 au 20 mars 1815); et *seconde Restauration*, le gouvernement de Louis XVIII et celui de Charles X, à dater de la seconde abdication de Napoléon (24 juin 1815). — On donne aussi le nom de Restauration au rétablissement des Stuarts sur le

trône d'Angleterre et à l'intervalle de 1660 à 1689, temps pendant lequel ils occupèrent le trône.

RESTAUT (P.), grammairien, né à Beauvais en 1696, mort en 1764, était fils d'un marchand de draps. Il fut d'abord chargé de quelques éducations particulières au collége de Louis-le-Grand, puis se fit recevoir avocat au parlement. Il a laissé quelques *Mémoires* écrits avec clarté et précision, mais l'ouvrage qui fit sa réputation est sa *Grammaire française* (1730). Adoptée par l'université de Paris, abrégée par l'auteur lui-même (1732), augmentée d'un traité de versification, elle eut neuf éditions du vivant de l'auteur. Restaut revit aussi la 4e édition du *Traité de l'orthographe française en forme de dictionnaire* (de Ch. Leroy, prote d'imprimerie), Poitiers, 1764, in-8, et traduisit du latin la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, satire contre les Jésuites.

RESTIF DE LA BRETONNE (Nic.-Edme), homme de lettres, né à Sacy (Bourgogne) en 1734, mort en 1806, vint jeune à Paris, et y vécut de sa plume. Il a publié plus de 100 volumes; l'esprit et le sentiment le disputent dans ses écrits au cynisme et à la bizarrerie; il s'érigea souvent en réformateur des mœurs. Son orgueil était sans bornes : il se croyait l'égal de Voltaire, de Rousseau, et méprisait Buffon. On l'a surnommé le *Rousseau du ruisseau*. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de mon père*, 1779; le *Paysan perverti*, 1776; la *Paysanne pervertie*, 1776; les *Contemporaines*, 1780, etc., 42 vol. in-12; les *Provinciales*, 1789-94, 12 vol.; une série de traités où il propose ses idées de réforme (tels sont le *Mimographe*, le *Pornographe*, le *Gynographe*, l'*Anthropographe*, le *Thesmographe*). Ses pièces de théâtre (1784-92) n'eurent presque aucun succès.

RETFORD ou REDFORD, ville d'Angleterre (Nottingham), à 45 kil. N. de Nottingham, sur l'Idle et le canal de Chesterfield; 37,500 hab. Fabriques de chapeaux, toile à voile, papier.

RETHEL, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 50 kil. S. O. de Mézières, sur l'Aisne; 6,771 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Ville bien bâtie; quelques édifices publics : le théâtre, l'hôpital, l'hospice pour les vieillards et les enfants trouvés. Tissus de mérinos, cachemires, napolitaines, flanelles. Bons pâturages, mines de fer et carrières. — Ville très ancienne et chef-lieu d'un comté dès le temps de Clovis; elle eut des seigneurs particuliers au XIIIe siècle. En 1581, Henri III l'érigea en duché en faveur de Charles de Gonzague, duc de Nevers. Mazarin, qui l'avait achetée, la fit ériger en duché-pairie en 1663. Turenne, alors à la tête des Espagnols, la prit en 1650, mais Duplessis-Praslin la reprit la même année, après avoir vaincu le maréchal transfuge au combat de Rethel. Rebelle à son tour, Condé s'en empara en 1652, et Turenne, alors revenu à son devoir, la reprit sur les Espagnols en 1653. — L'arr. de Rethel a 6 cant. (Asfeld, Château-Porcien, Chaumont-Porcien, Juniville, Novion-Porcien et Rethel), 108 comm. et 67,341 hab.

RETHELOIS, anc. petit pays de France en Champagne, auj. dans le S. O. du dép. des Ardennes, avait pour ch.-l. Rethel. Il renfermait le Porcien.

RETHIERS, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 26 kil. S. O. de Vitré; 3,000 hab.

RETIAIRES, gladiateurs qui combattaient contre les *Myrmillons*. Ils avaient pour arme un filet (*rete*), avec lequel ils cherchaient à envelopper le *Myrmillon*, qui portait sur son casque la figure d'un poisson.

RETIF DE LA BRETONNE. *Voy.* RESTIF.

RETIMO, *Rithymna*, ville de l'île de Candie, ch.-l. de livah, sur la côte N., à 61 kil. S. O. de Candie; 4,000 hab. Petit port, citadelle. Evêché grec.— Ravagée par les Turcs en 1572; néanmoins, les Vénitiens la conservèrent jusqu'au XVIIe siècle.

RETZ, *Ratiastensis pagus*, anc. petit pays de la Bretagne mérid., auj. dans le dép. de la Loire-Inférieure, au S. O., avait pour ch.-l. Machecoul, et pour autres villes Rézé, Pornic et Paimbœuf. — Ce pays fit partie de l'Aquitaine, puis du Poitou, appartint à la maison de Laval, et fut érigé, en 1581, en duché-pairie, en faveur de la maison de Gondi, qui l'avait jusque-là possédé à titre de baronnie, puis de comté; il passa en 1676 dans la maison de Villeroy.

RETZ (Gilles DE LAVAL, maréchal DE). *Voy.* LAVAL.

RETZ (Albert DE GONDI, maréchal DE), né en 1522, à Florence, d'une famille italienne, mort en 1602, suivit Catherine de Médicis en France, avança rapidement par la protection de cette princesse, fut bien auprès de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, et mourut fort riche. On l'accuse d'avoir été avec Tavannes un de ceux qui conseillèrent la Saint-Barthélemy, et d'avoir fait périr Loménie dans sa prison pour s'enrichir de ses dépouilles. Il reçut en 1573 le bâton de maréchal sans être grand guerrier. Il avait épousé en 1565 Cath. de Clermont, veuve de Jean d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz.

RETZ (Pierre DE GONDI, cardinal DE), archevêque de Paris, frère du précédent, né à Lyon en 1533, mort en 1616. Protégé par Catherine de Médicis, il devint successivement évêque de Langres (1565), archevêque de Paris (1570), fut chancelier et grand-aumônier d'Elisabeth d'Autriche (femme de Charles IX), administrateur des revenus de cette reine (après 1574), et remplit diverses missions à Rome sous Henri III et Henri IV. Il fut créé cardinal en 1587. Il eut pour successeurs à l'archevêché de Paris Henri de Gondi, son neveu, puis J.-F.-Paul de Gondi (le fameux cardinal de Retz), son petit-neveu.

RETZ (J.-F.-Paul DE GONDI, cardinal DE), célèbre chef de parti, petit-neveu du précédent, né à Montmirail en 1614, fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères sous Louis XIII, fut destiné dès son enfance à la carrière ecclésiastique, et tâcha en vain, par le scandale d'une vie licencieuse, de faire renoncer sa famille à ce projet, qui s'accordait peu avec ses goûts; il se mit enfin à la théologie, et se distingua comme prédicateur, fut nommé, en 1643, coadjuteur de l'archevêque de Paris, Henri de Gondi, son oncle, et devint enfin lui-même archevêque. Il remplit d'abord avec zèle les devoirs de sa charge, et se rendit très populaire; Mazarin s'en inquiéta, et bientôt ces deux hommes furent ennemis. Le coadjuteur, par haine pour le ministre, fit éclater les troubles de la Fronde (1649); il dirigea longtemps le peuple de Paris, sur lequel son éloquence et ses largesses lui avaient donné une grande influence, et réussit à faire éloigner Mazarin; toutefois, il repoussa les offres dangereuses de l'Espagne, et fut un des premiers à se rapprocher de la régente Anne d'Autriche; il reçut en retour le chapeau de cardinal. Néanmoins, au rétablissement de l'ordre (1652), il fut arrêté, sans que le peuple fit rien pour lui; il fut enfermé à Vincennes, puis à Nantes, mais il s'évada et se réfugia successivement en Espagne, à Rome et à Bruxelles. Il ne put rentrer en France qu'après s'être démis de son archevêché; on lui donna en échange l'abbaye de Saint-Denis. Renonçant dès lors à la politique, il offrit l'exemple d'une vie pieuse et régulière, paya ses dettes qui montaient à plus de 4,000,000 de notre monnaie, et alla vivre à Saint-Mihiel en Lorraine, où il rédigea ses *Mémoires*. Il mourut en 1679. Eloquent, libéral, actif, ambitieux, le cardinal de Retz était né pour être chef de parti; cependant, il ne paraît pas avoir eu de grandes vues, et semble n'avoir aimé l'intrigue que pour l'intrigue même. Ses *Mémoires* furent publiés pour la première fois en 1717, et ils se trouvent dans les collections de *Mémoires sur l'histoire de France*. Ils sont aussi remarquables par le style qu'intéressants par le fond. On a encore du cardinal de Retz une histoire de la *Conjuration de Fiesque* qu'il écrivit à 17 ans.

REUCHLIN (J.), philologue, né à Pforzheim en 1455, mort en 1522, savait à fond le grec et l'hébreu, visita l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie, se fixa à Stuttgardt fut employé par le duc de Souabe, Éberhard I, à diverses négociations graves, obtint les titres de comte palatin, de triumvir de la ligue de Souabe; mais ayant eu des démêlés avec des théologiens (Holzinger, Hoogstratten, etc.), il fut forcé de quitter Stuttgard, et se réduisit à professer le grec et l'hébreu à Tubingue. C'est lui qui le premier fit représenter des pièces de théâtre dans les colléges. Ses principaux ouvrages philosophiques sont le *Rudimenta hebraïca*, Pforzheim, 1506, in-fol.: *Lexicon hebraïcum*, 1512; une édition (hébraïque) des sept psaumes pénitentiaux, avec traduction latine, Pforzheim, 1512, in-8; une traduction latine des poésies hébraïques de Jos. Hyssopœus de Perpignan, 1514. Reuchlin était un grand partisan des doctrines mystérieuses de la cabale; on a de lui en ce genre: *De verbo mirifico*, Bâle, 1494; *De arte cabbalistica*, Haguenau, 1517. Dans ses écrits Reuchlin prend le nom grec de *Capnion* par allusion à son nom allemand *Rœuchlin*, diminutif de *Rauch*, fumée.

• **RÉUNION** (édit de), paix que Henri III signa à Rouen le 21 juillet 1588, avec les Parisiens, à la suite de la journée des Barricades.

RÉUNION (ordre de la), ordre civil et militaire créé par Napoléon en Hollande en 1811. On le donnait de préférence aux habitants des départements nouvellement *réunis* à la France.

RÉUNION (île de la). *Voy.* BOURBON.

REUS, ville d'Espagne (Barcelone), à 9 kil. de la mer, à 13 kil. O. de Tarragone; 25,000 hab. Port au village de Salon. Industrie et commerce actifs; étoffes de soie et de coton, chapeaux, savon, etc. — L'importance de cette ville date de la dernière moitié du XVIIIe siècle.

REUSS (la), riv. de Suisse, formée de trois bras, qui se réunissent à Andermatt (Uri), arrose les cantons d'Uri, d'Argovie, reçoit l'Emmen et tombe dans l'Aar à Windisch; cours, 100 kil. Nombreuses cascades au commencement de son cours.

REUSS (Principautés de). On nomme ainsi deux états de la Confédération germanique, dits: *Reuss-Schleiz* et *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf*, appartenant à la maison de Reuss et contigus l'un à l'autre (sauf pour la seigneurie de Géra); ils ont pour bornes la Saxe-Meiningen, la Saxe-Altenbourg, la Saxe-Weimar, le Voigtland (qui est au roy. de Saxe), et le cercle (bavarois) du Haut-Mein: 1,500 kil. carr.; 84,000 hab. Le pays est arrosé par l'Elster et la Saale. Montagnes, beaucoup de mines. — La principauté de *Reuss-Schleiz* contient les trois quarts du territoire et a 59,000 hab.; elle est à la ligne cadette ou ligne de Schleiz. La principauté de *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf* est à la ligne aînée ou ligne de Greiz: la seigneurie de Géra est en commun. Capitales, Schleiz, Greiz, Géra. — On comptait naguère trois principautés de Reuss, et même plus, parce que la ligne cadette ou Reuss-Schleiz, dite aussi Reuss-Plauen, se divisait en deux branches, chacune subdivisée en deux rameaux, ce qui donnait les quatre maisons de Schleiz-Schleiz, Schleiz-Kœsteritz, Lobenstein-Lobenstein et Lobenstein-Ebersdorf. Ces deux dernières se réduisirent à une, laquelle à son tour s'éteignit, de sorte qu'il ne resta que deux rameaux: Schleiz et Kœsteritz (mais ce dernier ne règne pas). — Tous les Reuss, maisons princières d'Allemagne, dérivent d'Ekbert, comte d'Osterode au Xe siècle, et d'Henri son fils, que l'empereur Henri IV nomma un de ses avoyers en Saxe. Sa race se divisa en deux lignes, dont une, l'aînée, s'éteignit en 1572; la cadette, dite ligne de Plauen, dont la tige est Henri-le-Jeune, se partagea en trois branches, qui, elles-mêmes, devinrent lignes en 1572, et dont la dernière, celle de Géra, s'est éteinte en 1802. Toute la maison de Reuss reçut de l'empereur Sigismond la dignité princière en 1426. Tous les princes de la maison se nomment Henri.

REUSSMARKT. *Voy.* REISSMARKT.

REUTLINGEN, ville murée du Wurtemberg, à 33 kil. S. de Stuttgardt; 10,000 hab. Cathédrale remarquable. Patrie de l'imprimeur Séb. Gryphius. Jadis ville impériale.— Assiégée en 1247 par Henri, landgrave de Thuringe.

REVA, fleuve de l'Inde. *Voy.* NERBEDDA.

REVEL, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, à 23 kil. E. de Villefranche, sur une hauteur; 3,900 hab. Liqueurs. — Cet endroit, jadis appelé la *Bastide de Lavaur*, fut fortifié par Philippe-le-Bel, devint au XVIe siècle une place forte des Huguenots, qui fut démantelée en 1629. La révocation de l'édit de Nantes nuisit beaucoup à cette ville. — Plusieurs villages de France (Basses-Alpes et Isère) portent aussi le nom de Revel.

REVEL OU REVAL, *Kolyvan* en russe, ville de Russie, ch.-l. du gouv. de Revel ou d'Esthonie, sur le golfe de Finlande, à 365 kil. O. de St-Pétersbourg; 14,000 hab. Beau port, château-fort, sur un rocher. Gymnase, bibliothèque. Quelque industrie: commerce de grains, bois, chanvre. Aux environs, jardin impérial de Catherinenthal. Revel fut fondée en 1218 par Valdemar II de Danemark, qui y érigea un évêché; elle a été célèbre parmi les villes hanséatiques. Pierre-le-Grand la réunit à la Russie en 1710.

REVEL (gouvernement de). *Voy.* ESTHONIE.

REVEL OU REVELLO, ville forte des États sardes (Coni), à 26 kil. N. O. de Coni, près du Pô: 5,000 hab. Patrie de l'historien Ch. Denina.

REVELLIÈRE-LEPAUX (Louis-Marie), né à Montaigu en 1753, mort en 1824, fut reçu avocat au parlement de Paris (1775), quitta bientôt le barreau pour étudier les sciences et professa la botanique à Angers. Il fut député à l'Assemblée Constituante, puis à la Convention; il se montra patriote et ami des Girondins, fit formuler, en réponse au manifeste de Brunswick, le décret de *Propagande armée*, déploya le 11 mars 1793, en face de Danton, une force inattendue, qui recula de quelques jours la chute des Girondins, et n'échappa que par miracle à la proscription. Reparaissant au 9 thermidor, il combattit les terroristes, fut envoyé au Conseil des Anciens, puis fit partie du Directoire dès sa création (1795), mais il n'y joua qu'un rôle secondaire, et donna sa démission au 30 prairial, pour ne plus reparaître sur la scène politique. Il était membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques). Il avait imaginé une espèce de religion nouvelle dont le déisme faisait le fond, et qu'il appelait *Théophilanthropie;* ce projet, suggéré par des intentions louables, eut peu de succès, et le nouveau culte tomba bientôt sous les coups du ridicule.

REVELLO, ville du roy. de Naples, à 4 kil. S. de Lago-Negro; 5,200 hab. Aux env., beaucoup de médailles et de statues de bronze; ruines d'un cirque. (On croit que c'est l'anc. *Blanda* ou l'anc. *Vébe*).

REVELLO, ville des États sardes. *Voy.* REVEL.

REVENSBERG, v. de Bavière, la même qu'ALTDORF.

REVERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 26 kil. S. E. de Mantoue: 7,500 hab.

REVIGNY, ch.-l. de cant. (Jura), à 6 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier; 500 hab. Usines.

REWBELL (J.-B.), né à Colmar en 1746, mort en 1810, était bâtonnier des avocats d'Alsace quand il fut nommé membre des États-Généraux; il se montra révolutionnaire ardent, fut nommé procureur-syndic du Haut-Rhin, revint à Paris comme membre de la Convention, et fut un des accusateurs de Louis XVI. Il se tint à l'écart pendant la terreur, déclama contre Robespierre, reparut après le 9 thermidor à la Convention, qu'il présida, entra au comité de salut public, et fut membre du Directoire

dès sa création (1795-99); il y jouit d'un grand pouvoir: mais son arrogance déplut; il redevint simple député au Conseil des Anciens, fut exclu totalement des affaires par la révolution du 18 brumaire, et mourut dans l'obscurité.

REYES (LOS), ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur le Guatapori et le San-Sebastian, à 160 kil. S. de Santa-Marta. Belle église. Mines aux env. Fondée en 1550; bien déchue auj.

REYES (LOS) ou SAN-SEBASTIAN DE LOS REYES, ville de l'Amérique du Sud (Vénézuela), dans la prov. de Caracas, à 65 kil. S. O. de Caracas. Fondée en 1584.

REYES (LOS), v. du Mexique, la même qu'ACAPULCO.

REYNIER (J.-L. Ebnezer), général français, né à Lausanne en 1771, entra dans le génie, devint adjudant-général en 1793, général de brigade en 1794 pendant la campagne de Hollande, servit sous Moreau à l'armée du Rhin (1796), accompagna Bonaparte en Egypte (1798), se distingua à la bataille des Pyramides, fit la campagne de Syrie, battit 20,000 Turcs devant El-Arich, et détermina la victoire à Héliopolis. Après le meurtre de Kléber, il eut avec Menou de violents démêlés, et quitta l'Egypte (1802); il fut à son retour en France disgracié et exilé. Rappelé en 1805 et chargé d'un commandement, il eut part à la conquête de Naples et de la Calabre, fut ministre de la guerre à Naples, combattit à Wagram, en Espagne, en Russie, fut pris à Leipsick (1813), et mourut à Paris peu après avoir recouvré sa liberté (1814). On a de lui quelques écrits sur l'Egypte. — Son frère, J.-L.-Ant. Reynier, fut directeur du revenu national en Egypte, intendant des postes à Naples sous Murat; il a publié des traités d'agronomie et d'économie publique estimés, entre autres: *De l'économie publique et rurale des peuples anciens; De l'Egypte sous les Romains*, 1807.

REYNOLDS (sir Josué), peintre anglais, né en 1723 à Plympton dans le Devonshire, mort en 1792, voyagea trois ans en Italie, puis se fixa à Londres, se fit une grande réputation par ses ouvrages, et devint, en 1769, président de l'Académie royale des beaux-arts. Il excellait surtout dans le portrait. Reynolds occupe le premier rang parmi les peintres anglais pour le goût, la facilité, la richesse et l'harmonie des couleurs: il exposa plus de 240 tableaux. On a de lui des *Discours sur la peinture*, qu'il prononça devant l'Académie (1769-90); ce sont des chefs-d'œuvre d'élégance, d'énergie et d'analyse. Ils ont été traduits par Janssen (1788 et 1806).

REYNOSA, bourg d'Espagne (Toro), sur l'Ebre, à 24 kil. N. O. d'Aguilar; 1,450 hab. Fer. — Il donne son nom à une ramification de la grande chaîne des monts Cantabres, qui se détache vers 43° lat. N. et court du N. O. au S. E. jusqu'à Burgos; de ces montagnes sortent l'Ebre et la Pisuerga.

REYRAC (Fr.-Phil. DELAURENS de), abbé, né en 1734, d'une noble famille du Limousin, mort en 1782, était chanoine régulier de Chancelade, eut quelque succès comme prédicateur, mais abandonna la chaire à cause de sa timidité. Il a laissé des *Poésies* (tirées des Saintes Ecritures), 1770, in-8; *l'Hymne au soleil* (en prose poétique), Orléans, 1777, in-12; un *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760, etc.

REYRE (l'abbé), prédicateur et écrivain, né en Provence en 1735, mort en 1812, a fait plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation, entre autres: *le Mentor des enfants*, recueil d'instructions, de traits d'histoire et de fables, souvent réimprimé (la 14e édition est de 1821); *l'Ecole des jeunes demoiselles; le Fabuliste des enfants*.

REYSSOUSE, rivière de France (Ain), naît dans le cant. du Pont-d'Ain à l'O. et se jette dans la Saône au-dessous de Pont-de-Vaux; cours, 65 kil.

REZAT, rivière de Bavière, naît dans le cercle qui porte son nom et a sa source près de celle de l'Altmühl; elle parcourt les présidiaux d'Anspach, de Heilsbronn et de Pleinfeld, arrose Anspach et Lichtenau, et se joint à la Rednitz, après un cours de 60 kil. environ. On l'appelle souvent *Haute-Rezat* ou *Rezat de Souabe*, pour la distinguer du cours supérieur de la Rednitz, qu'on appelle *Basse-Rezat* ou *Rezat de Franconie*.

REZAT (cercle de la), un des 8 cercles du roy. de Bavière, entre ceux du Haut-Mein au N., du Bas-Mein au N. O., de la Regen à l'E., du Danube sup. au S., et le Wurtemberg à l'O: 180 kil. sur 80; 540,000 hab. Ch.-l., Anspach.

REZÉ, bourg du dép. de la Loire-Infér., à 3 kil. S. O. de Nantes; 5,000 hab. On croit que c'est l'anc. *Ratiastum*, qu'on place aussi à Machecoul en Retz.

REZZONICO (Ant.-Jos.), comte della Torre, né à Come en 1709, mort en 1785, se distingua à la guerre en Espagne et en Italie, fut gouverneur de la citadelle de Parme, chambellan du duc de Parme, et a laissé entre autres ouvrages: *Disquisitiones Plinianæ*, Parme, 1763-67, 2 vol. in-fol. (ouvrage estimable, mais trop vanté).

REZZONICO (Ch.). *Voy.* CLÉMENT XIII.

RHA, nom ancien du VOLGA.

RHACOTIS. *Voy.* ALEXANDRIE d'Egypte.

RHADAMANTHE, *Rhadamanthus*, fils de Jupiter et d'Europe, et un des trois juges des enfers. Il avait, pendant sa vie, secondé les entreprises de son frère Minos, et conduit en Lycie une colonie de Crétois, à laquelle il donna des lois sages. Il avait épousé Alcmène, veuve d'Amphitryon. Il n'était pas moins remarquable par sa sévérité que par sa justice.

RHADAMISTE, fils du roi d'Ibérie Pharasmane, épousa sa cousine Zénobie; il n'en détrôna pas moins son beau-père Mithridate, roi d'Arménie. Attaqué par le roi parthe Artaban, il se réfugia dans les états de son père: celui-ci, sous prétexte d'un complot formé contre lui, le fit assassiner l'an 54 de J.-C. Pendant qu'il fuyait d'Arménie, Rhadamiste, se voyant sur le point de tomber avec Zénobie au pouvoir de l'ennemi, poignarda lui-même cette princesse, et la jeta dans l'Araxe. Cet événement a fourni à Crébillon le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre.

RHADÈS, ville de l'Etat de Tunis. *Voy.* ADIS.

RHAMNONTE, *Rhamnus*, ville d'Attique, sur la mer, célèbre par un temple d'Amphiaraüs et par une statue de Némésis, nommée de là Rhamnusia.

RHAMPSINIT, dit aussi *Ramsès*, roi d'Egypte, régnait après la guerre de Troie, et vivait dans le XIIe siècle av. J.-C. Il possédait des trésors incalculables et construisit un temple de Fta à Memphis. La tradition le fait descendre aux enfers.

RHAPSODES. On nommait ainsi chez les Grecs ceux qui faisaient profession de réciter en public des morceaux des poëtes anciens, surtout d'Homère.

RHASENA. *Voy.* RASENA.

RHASIS ou RHAZÈS, médecin arabe. *Voy.* RAZI.

RHE (île de). *Voy.* RÉ.

RHEA SYLVIA ou ILIA, fille de Numitor, se fit vestale par ordre d'Amulius; elle n'en devint pas moins mère, et donna le jour à Romulus et à Rémus, qu'elle avait eus du dieu Mars. Elle fut enterrée vive comme ayant violé ses vœux.

RHÉE, *Rhea*, déesse qu'on identifie avec Cybèle et censée femme de Saturne, fut mère de Jupiter, Neptune, Pluton, Vesta, Cérès. A la naissance de chaque fils, elle donnait à son mari une pierre à dévorer au lieu du nouveau-né, parce que ce dieu, sachant qu'un de ses fils devait le détrôner, avait résolu de les exterminer tous. Lorsque Jupiter eut chassé Saturne du ciel, elle suivit son époux en Italie, et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et les bonnes mœurs: d'où le nom de *siècle de Rhée* donné à l'âge d'or.

RHEIMS. *Voy.* REIMS.

RHEINA-WOLBECK, seigneurie médiatisée de l'Allemagne, partie dans la prov. prussienne de Westphalie (régence de Münster), et partie dans le

gouv. hanovrien d'Osnabrück ; 10,000 hab. ; c'était jadis un bailliage de l'évêché de Münster.

RHEINAU, ville de Suisse (Zurich), sur le Rhin, entre Schaffouse et Eglisau. Abbaye de Bénédictins, fondée en 778 ; bibliothèque riche en manuscrits.

RHEINBERG ou RHINBERG, ville des Etats prussiens (régence de Dusseldorf), chef-lieu de cercle, à 35 kil. N. O. de Dusseldorf, près de l'Eyder, et à 2 kil. de la gauche du Rhin ; 3,000 hab. Draps, toile, passementerie, filatures, etc. — Vainement assiégée par le duc de Parme en 1586 ; prise par les Espagnols en 1590 ; reprise par Maurice de Nassau en 1597 et en 1601 ; occupée par Spinola en 1606, et par Louis XIV en personne en 1672 ; prise et démantelée en 1703 par les Impériaux. En 1760, les Français remportèrent aux environs une victoire signalée sur les Hanovriens, commandés par le prince héréditaire de Brunswick.

RHEINFELDEN ou RHINFELD, ville de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 27 kil. N. O. d'Aarau ; 1,500 hab. Aux environs, tabac, papier, carrière de pierres. — Rheinfelden appartint au moyen âge à la maison de Souabe : Rodolphe de Souabe, élu anti-empereur en 1077, était comte de Rheinfelden. Les Français, commandés par les ducs de Rohan et de Weimar, et les Autrichiens, sous les ordres de Jean de Wert, s'y livrèrent en 1638 un combat dans lequel le duc Henri de Rohan fut mortellement blessé. Les Impériaux y défirent aussi le maréchal de Créqui en 1678. Rheinfelden fut prise et démantelée en 1744 par les Français.

RHEINFELS, forteresse des Etats prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Coblentz, sur une île du Rhin, près de St-Goar. — Les Français l'assiégèrent vainement en 1672, mais la prirent en 1794 ; elle fut alors démantelée ; on l'a relevée depuis.

RHEINGAU, territoire du duché de Nassau, au S., sur la droite du Rhin. Vins excellents.

RHEINTHAL ou VALLÉE DU RHIN, vallée de Suisse qui s'étend sur la rive occid. du Rhin, est bornée à l'O. par le canton d'Appenzell, et a 25 kil. environ de longueur depuis la baronnie de Sax jusqu'au lac de Constance. Fertile en blé et en vin.

RHEMÉTALCÈS I, roi de Thrace, oncle et successeur de Rhescuporis II, avait d'abord été son tuteur. Devenu roi, il seconda les Romains dans leur guerre contre les Dalmates et les nations pannoniennes révoltées, vainquit leur chef et le chassa de la Macédoine. Il mourut vers l'an 10 ap. J.-C. Rhescuporis III et Cotys V se partagèrent ses états.

RHÉMÉTALCÈS II, roi de Thrace (19-46), successeur de Rhescuporis III, ne posséda d'abord que la part de ce dernier ; plus tard il y joignit celle de Cotys V.

RHEMNIUS PALEMON. *Voy.* PALÉMON.

RHÉNANE (BAVIÈRE). *Voy.* BAV. et RHIN (cercle du).

RHÉNANE (PROVINCE), province des États prussiens, dans la région à l'O. du Weser, est située entre la Westphalie au N. E., les duchés de Hesse et de Nassau à l'E., la Bavière rhénane au S. E., la France au S., le grand-duché de Luxembourg au S. O., la Belgique à l'O. et la Hollande au N. ; elle est traversée par le Rhin qui lui donne son nom ; 2,590,000 hab. (en 1841), dont les deux tiers protestants. Capitale, Cologne. Division : 5 gouv. : Cologne, Dusseldorf, Coblentz, Aix-la-Chapelle et Trèves. Autres villes : Clèves, Wesel, Elberfeld, Bonn, Eupen, Sarrelouis, Wetzlar (qui forme enclave entre Nassau et Darmstadt), etc. Climat sain, mais froid ; plusieurs rivières (outre le Rhin) : la Roër, la Moselle, etc. ; montagnes au S. ; sol abondant en minéraux, généralement fertile et bien cultivé ; lin, tabacs, vins recherchés. Industrie, commerce. — La prov. Rhénane, récemment formée, correspond à la partie mérid. de l'ancien grand-duché du Bas-Rhin, à la prov. du Bas-Rhin et à celle de Clèves-Berg. Sous l'empire franç., la prov. Rhénane formait les dép. de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de la Roër, et la plus grande partie du grand-duché de Berg.

RHÉNANE (PRUSSE). *Voy.* PRUSSE et RHIN (gr. d. du B.-)

RHENANUS (Beatus), philologue, né en 1485 à Schelestadt, de parents originaires de la petite ville de Rheinach ou Rheinau, dans le canton Suisse de Zurich, sur le Rhin (d'où il prit son nom), voyagea en France et en Allemagne pour augmenter ses connaissances, fut correcteur d'imprimerie à Paris chez H. Etienne, à Bâle chez Amerbach, et contribua puissamment à répandre le goût des lettres. Il mourut en 1547. On a de lui : *Illyrici descriptio*, Paris, 1602, in-8, et des éditions de Tertullien, Eusèbe, Maxime de Tyr, Quinte-Curce, Tite-Live, Tacite, Pline le naturaliste, Sénèque.

RHENUS : 1° le *Rhin* ; 2° le *Reno* (Italie).

RHESCUPORIS I, roi de Thrace, dans le 1er siècle av. J.-C., servit alternativement Pompée et Brutus dans les guerres civiles.

RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, régna de l'an 16 à l'an 7 av. J.-C. avec un de ses frères, et périt dans une bataille contre les Besses.

RHESCUPORIS III, frère et successeur de Rhémétalcès I, aida Tibère à chasser de Macédoine les Dalmates et autres barbares. Il obtint en l'an 10 moitié des états de Rhemétalcès, et fit assassiner Cotys V, possesseur de l'autre moitié. Il fut en punition de ce crime privé du trône (19) par Tibère, puis mis à mort. — Le nom de Rhescuporis a été porté par 6 rois du Bosphore Cimmérien. Les 3 premiers régnèrent au 1er siècle ; les 3 autres, au IIIe.

RHÉSUS, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, vint au secours de Troie la dernière année du siége. La ville devait être sauvée si les coursiers de Rhésus buvaient l'eau du Xanthe ; mais Rhésus fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède, qui le surprit pendant son sommeil tandis qu'Ulysse emmenait ses chevaux.

RHETICUS (Georges-Joachim, dit). *Voy.* JOACHIM.

RHÉTIE, *Rhætia*, auj. *pays des Grisons* et partie de la *Valteline*, du *Tyrol* et de la *Bavière*, prov. de la Gaule cisalpine, entre l'Helvétie à l'O. et la Norique à l'E., était bornée au N. par le Danube, et traversée par une chaîne des Alpes, appelée de là Alpes Rhétiques ; elle comprenait la Vindélicie, qui en forme la partie septent. — C'est de la Rhétie que paraissent être sortis les *Rasena*, qui peuplèrent l'Etrurie. — Tibère et Drusus conquirent la Rhétie l'an 15 av. J.-C. Au IVe siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Italie et en forma 2 provinces que séparait l'OEnus (l'Inn) : *Rhétie* 1re, à l'E. (places principales, *Curia*, *Tridentum*, *Brigantium*) ; *Rhétie* 2e, à l'O. (*Augusta Vindelicorum*).

RHÉTIQUES (ALPES). *Voy.* ALPES.

RHIGAS, un des promoteurs de l'insurrection grecque, né à Velestina (Thessalie), joignait au talent poétique un patriotisme ardent. Dans le but de délivrer la Grèce du joug des Turcs, il forma d'abord à Bucharest, puis à Vienne, une société secrète, dont les ramifications s'étendaient fort loin ; mais le gouvernement autrichien le sacrifia, ainsi que huit autres Grecs, aux ombrages de la Turquie. Tous les neuf furent arrêtés, dirigés sur la Turquie, et noyés en route dans le Danube. Rhigas avait publié un traité de *Tactique militaire*, un *Traité élémentaire de physique*, etc., et des chants poétiques (en grec moderne), qui furent accueillis avec enthousiasme.

RHIN, *Rhenus* en latin, *Rhein* en allemand, grand fleuve d'Allemagne, se forme en Suisse (Grisons), par trois bras, dont le principal (le Rhin antérieur), sort du mont Saint-Gothard, coule au N. jusqu'au lac de Constance qu'il traverse, va vers l'O. (en séparant la Suisse du grand-duché de Bade), puis au N. ou au N. O. (entre ce dernier et la France), borne le cercle bavarois du Rhin à l'O., traverse, après avoir formé un coude (de Mayence à Bingen),

la Prusse rhénane, forme à peu près la limite entre les royaumes de Belgique et de Hollande, jette à droite, au N., un bras dit Yssel, qui tombe dans le Zuyderzée; à gauche, au S. O., le Wahal, qui joint la Meuse et le Leck; la branche restante, ou vrai Rhin, se perd presque entièrement dans des sables, et il n'en arrive qu'un maigre filet à la mer. Cours, 1,300 kil., dont 900 navigables (depuis Huningue). Près de Schaffhouse et de Laufenbourg il forme deux cataractes; généralement, l'impétuosité de son cours en rend la navigation dangereuse. Bords imposants et pittoresques; îles délicieuses. Les principales villes situées sur le Rhin ou très près de ses bords sont: Coire, Constance, Schaffhouse, Bâle, Strasbourg, Spire, Manheim, Worms, Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne, Dusseldorf, Duisbourg, Wesel, Emmerich, Arnheim, Utrecht et Leyde. Affluents principaux: Aar, Thur, Ill, Neckar, Mein, Sieg, Roër, Lahn, Lippe, Moselle. Le Rhin doit être réuni au Danube par la Kinzig. Le vin du Rhin est très célèbre. — On connaît encore sous le nom de RHIN (*Rhyn* ou *Rhein*) une petite riv. de Prusse (Brandebourg), qui naît sur la limite du Mecklembourg, coule au S., traverse plusieurs petits lacs, et se jette dans le Havel: cours, 110 kil.

Le Rhin a donné son nom à plusieurs divisions territoriales soit en France, soit en Allemagne.

Départements français.

RHIN (dép. du BAS-), un des départements-frontières de l'E., formé du nord de l'Alsace, est borné au S. par le dép. du Haut-Rhin, à l'O. par ceux de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges, et confine à l'Allemagne par l'E. et par le N.: 4,647 kil. carr.; 561,859 hab.; ch.-l. Strasbourg. Montagnes à l'O. (les Vosges); ailleurs, coteaux, vallées, plaines; beaucoup de forêts. Fer, plomb, manganèse, lignite, marbre, pierre à bâtir, ocre, terre à potier, sable noir. Culture parfaite: grains de toute espèce, légumes, fruits, choux, betterave, colza, houblon, tabac, moutarde, pastel, etc.: bons vins blancs. Beaucoup de gros et menu bétail, abeilles. Industrie très active et très variée: draps, toiles et tissus de coton de toute espèce: papiers, cartes à jouer, chapeaux de paille, bougies, chandelles, térébenthine, tartre, acides, minéraux, produits chimiques; armes, instruments de physique, etc.; orfèvrerie, horlogerie, vermeil renommé; passementerie, boutonnerie, etc. Très vaste commerce; eaux minérales.— Ce dép. a 4 arr. (Strasbourg, Saverne, Schelestadt, Weissembourg), 33 cantons, 543 communes; il appartient à la 5e division militaire, a une cour royale à Colmar et un évêché à Strasbourg.

RHIN (dép. du HAUT-), un des départements frontières de l'E., entre ceux du Bas-Rhin au N., de la Haute-Saône et des Vosges à l'O., du Doubs au S., confine par l'E. au grand-duché de Bade: 4,060 kil. carr.: 447,019 hab. Ch.-l. Colmar. Il est formé du S. de l'Alsace et de la république de Mulhouse. Très montagneux au S. et à l'O., plat et bien boisé ailleurs; vallées délicieuses. Argent, fer, cuivre, houille, cristal de roche; beaucoup d'espèces de marbre, porphyre, granit, pierre de taille, gypse, etc. Eaux minérales, céréales, légumes, pommes de terre, chanvre, garance; culture en grand du merisier, bons vins. Beaucoup de bétail, porcs, chèvres, chevaux, abeilles. Beaucoup d'industrie et de commerce: toiles peintes en immense quantité (*Voy.* MULHOUSE), soieries peintes, châles imprimés, teintureries en rouge d'Andrinople et autres; draps fins, toiles; savon, potasse, acides minéraux, produits chimiques, fer, fil de fer, acier; forges, hauts-fourneaux et martinets; bière, eau-de-vie, kirschenwasser; papiers de verre, etc. — Ce dép. a 3 arrond. (Colmar, Béfort, Altkirck), 29 cantons, 489 communes; il appartient à la 5e division milit., a une cour royale à Colmar, et un évêché à Strasbourg.

RHIN (dép. des BOUCHES-DU-), anc. dép. de l'empire français. *Voy.* BOUCHES-DU-RHIN.

RHIN-ET-MOSELLE (dép. DE), dép. formé après la paix de Lunéville (1801), aux dépens de diverses fractions des électorats de Cologne, de Trèves, etc., avait pour ch.-l. Coblentz. Auj. à la Prusse rhénane.

Pays allemands.

RHIN (cercle du), dit aussi *Bavière rhénane*, le seul des 8 cercles de la Bavière qui soit à l'O. du Rhin, est formé de presque toutes les possessions de l'anc. maison palatine; il a pour bornes au S. la France, au N. la Prusse rhénane et la Hesse, à l'O. encore la Prusse rhénane, et à l'E. le grand-duché de Bade: 105 kil. sur 85; 548,000 hab. Ch.-l., Spire. On le divise en 4 districts: Landau, Deux-Ponts, Kaiserslautern, Frankenthal. Il est traversé par une des montagnes qui font suite à la chaîne des Vosges, et parmi lesquelles on remarque le Mont-Tonnerre. Houille, fer, cuivre, etc. — Le cercle du Rhin correspond à la majeure partie du département du Mont-Tonnerre crée sous l'empire (moins Mayence et quelques cantons). Ce pays avait été assigné à l'Autriche en 1815; il passa à la Bavière en 1816.

RHIN (cercle du BAS-), un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, à la gauche du Rhin, entre le cercle électoral et la France. Il forme auj. la plus grande partie du cercle bavarois du Rhin et une petite portion de la Prusse rhénane.

RHIN (cercle du HAUT-), un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, à la droite du Rhin, au S. E. du cercle de Westphalie, au S. de celui de Basse-Saxe, à l'O. de celui de Haute-Saxe, au N. O. de celui de Franconie, et au N. E. du cercle électoral. Il forme auj. la plus grande partie de la Hesse électorale et de la Hesse-Darmstadt, avec une petite portion du grand-duché du Bas-Rhin.

RHIN (CONFÉDÉRATION DU). *Voy.* ALLEMAGNE (p. 50).

RHIN (province du), prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O., entre le duché de Nassau au N., la prov. de Starkenbourg à l'E., la Bavière rhénane au S. et au S. O., et la Prusse rhénane à l'O.: 50 kil. sur 35; 200,000 hab. Ch.-l., Mayence. Le Rhin la limite au N. Sol montagneux, mais bien arrosé. Vignes, pâturages, commerce de transit.

RHIN (grand-duché du BAS-), nom donné en 1815 aux pays situés à l'O. du Weser qui furent assignés à la Prusse. Il comprit d'abord 3 provinces: Westphalie, Clèves-Berg et Bas-Rhin; auj. il forme deux provinces, celle de Westphalie, et la province Rhénane, qui comprend les anciennes provinces de Clèves-Berg et du Bas-Rhin.

RHIN (province du BAS-), *Nieder-Rhein*, partie méridionale du grand-duché prussien du Bas-Rhin, entre les prov. de Clèves-Berg au N. et de Westphalie au N. E., le duché de Nassau, la Hesse-Darmstadt et la Bavière rhénane à l'E., la France au S., la Belgique et le grand-duché de Luxembourg à l'O.: 24 kil. sur 110; 800,000 hab. Ch.-l., Aix-la-Chapelle; 3 gouv.: Aix-la-Chapelle, Coblentz et Trèves.

RHINBERG, RHINFELD, RHINFELS, etc. *Voy.* RHEINBERG, RHEINFELDEN, etc.

RHINGRAVES (c.-à-d. comtes du Rhin, *Rheni comites*), titre que portaient depuis le VIIIe siècle certaines familles de comtes dont les domaines étaient sur les bords du Rhin, dans le cercle du Haut-Rhin. Ils possédaient Daun, Kirbourg, Salm, Neuvillers, Grumbach, Pittingen. Ils avaient séance dans les diètes de l'empire, et prenaient le titre de maréchaux héréditaires du Palatinat.

RHINOCOLURA, ville située sur les frontières de la Syrie et de l'Egypte, mais appartenant à ce dernier pays, était un lieu d'exil.

RHINOZIQUE (golfe). *Voy.* CATTARO.

RHINTHAL. *Voy.* RHEINTHAL.

RHIPÉES (monts). *Voy.* RIPHÉES.

RHODANUS, fleuve de la Gaule, auj. le RHÔNE.

RHODE-ISLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, et de tous le plus petit, entre le Massachussets au S. E., le Connecticut à l'O., l'Atlantique au S., par 41° 22'-42° lat. N., et par 73° 48'-74° 32' long. O.: 80 kil. sur 60; 410,000 hab. Chefs-lieux, Providence et Newport. Il doit son nom à l'île de Rhode (ou *Rhode-Island*), qui est dans la baie de Narragansett, et dont le sol et le climat sont admirables. Les autres parties de l'Etat sont peu fertiles, sauf les côtes et le S. O., où l'on trouve de beaux pâturages. Houille, mines de fer et de cuivre, marbre. Industrie très répandue. Commerce très actif. — Rhode-Island fut colonisée en 1631. Elle prit une grande part à la guerre de l'indépendance, mais ne fut admise comme Etat dans la confédération qu'en 1790.

RHODES, en grec *Rhodos*, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de l'Asie-Mineure, par 25° 40' long. E., 36° 12' lat. N. : 70 kil. de long sur 23 de moyenne largeur : 1,100 kil. carrés ; 30,000 hab. Climat délicieux (très chaud l'été), sol riche, mais mal cultivé. Belles forêts ; montagnes. Ch.-l., Rhodes ; autres villes, Camire, Jalyse, Linde, qui formaient une confédération. L'île semble être d'origine volcanique. Elle fut longtemps marécageuse, malsaine, pleine de serpents, d'où son premier nom d'*Ophiusa*, qui fit place à celui de *Macara* (la bienheureuse) ; elle fut enfin nommée *Rhodes* (du grec *rhodon*, rose), à cause de l'abondance de ses roses. Elle appartient auj. à la Turquie.

RHODES, capit. de l'île de ce nom, sur la côte N. E.; 6,000 hab. Bon port divisé en 2, le grand et le petit (ce dernier est presque comblé) ; château-fort, ancienne église de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Rhodes fut bâtie vers le temps de la guerre du Péloponèse (431-404 av. J.-C.) par les villes confédérées de Camire, Jalyse et Linde, pour servir de capit. à l'île. Elle fut quelque temps soumise au joug d'Athènes, mais lui échappa lors de la guerre sociale, et parvint à une très haute prospérité par le commerce et la culture des lettres et des arts : c'est là que Protogène tenait son école de peinture. On admirait dans son port un fameux colosse (*Voy.* ci-après). Démétrius Poliorcète assiégea Rhodes en 305 sans pouvoir la prendre. Après la bataille d'Ipsus, son indépendance fut complète, et sa richesse s'accrut encore. Rome l'eut pour alliée dans ses guerres contre Philippe V, dans celle contre Antiochus III, et dans la grande campagne de Pompée contre les pirates ; Vespasien fit de Rhodes le ch.-l. de la prov. des Iles, nouvellement créée. En 1310, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'y établirent, après l'avoir ravie aux empereurs grecs (1309), et prirent le nom de *Chevaliers de Rhodes ;* en vain Mahomet II voulut les en chasser (1479) : ils y restèrent jusqu'au règne de Soliman II, qui enfin s'en rendit maître en 1522 après un siége pénible et célèbre. Les Turcs l'ont depuis conservée. Les chevaliers se retirèrent dans l'île de Malte, que leur donna Charles-Quint ; d'où le nom de chevaliers de Malte, sous lequel ils sont le plus connus aujourd'hui. *Voy.* MALTE et HOSPITALIERS.

RHODES (Colosse de), énorme statue d'airain massif que l'on voyait à l'entrée du port de Rhodes, et qui représentait Apollon ou le Soleil. Elle avait 70 coudées (33 mètres) de haut ; ses pieds étaient posés sur les deux môles qui formaient l'entrée du port, et étaient assez éloignés pour que les plus gros vaisseaux passassent à pleines voiles entre ses jambes. Ce colosse, commencé par Charès de Linde, 300 ans av. J.-C., fut achevé 12 ans après par Lachès.

RHODES-EXTÉRIEURS, *Ausserrhoden*, petite république de Suisse qui occupe les parties N. et O. du canton d'Appenzell, se divise en 20 communes, dites *devant* et *derrière la Sitter*, d'après leur position à l'E. et à l'O. de cette rivière. Ch.-l. : Trogen et Herisau ; 45,000 habitants, tous protestants.

RHODES-INTÉRIEURS, *Innerrhoden*, république de Suisse, qui occupe la partie S. E. du cant. d'Appenzell, se divise en 7 comm., et a pour ch.-l. Appenzell ; 15,000 hab., catholiques. *Voy.* APPENZELL.

RHODEZ ou RODEZ, *Segodunum* ou *Civitas Rutenorum*, ch.-l. du dép. de l'Aveyron, à 59 kil. N. E. d'Alby, à 672 kil. S. de Paris, sur une colline au pied de laquelle coule l'Aveyron ; 9,685 hab. Evêché ; tribunaux de 1re instance et de commerce ; collége royal, séminaire. Cathédrale gothique, bibliothèque ; belles places. Fabriques de cadis, toiles, laines, etc. Fromages du Cantal. Patrie du théologien J. de Serres, de l'auteur dramatique Delrieu, du peintre Crozat, de l'abbé Raynal. — Rhodez était anciennement la capit. des *Ruteni* (dont elle a pris le nom) ; elle devint au moyen âge ch.-l. d'un comté qui subsista jusqu'au XVe siècle ; Bourbon-Vendôme, le dernier de ses comtes, remit cette ville à Henri IV, qui la réunit à la couronne. — L'arr. de Rhodez a 11 cantons (Bozouls, Cassagnes-Begonhès, Conques, Marcillac, Naucelle, Pont-de-Salars, Requista, Rignac, Rhodez, La Salvetat, Sauveterre), 69 comm., et 99,704 hab.

RHODOGUNE ou RODOGUNE, fille de Phraate, roi des Parthes, fut mariée l'an 140 av. J.-C. à Démétrius Nicator, roi de Syrie, prisonnier des Parthes, qui avait déjà précédemment épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor. Ce mariage excita la jalousie de Cléopâtre et fut l'occasion de grands maux. C'est cette histoire que Corneille a mise sur la scène dans sa *Rodogune*, mais en l'altérant singulièrement.

RHODOMANN (Laurent), un des restaurateurs de l'étude du grec en Allemagne, né en 1546, mort en 1606, recteur de l'université de Wittemberg, a laissé des traductions latines de *Diodore* et d'autres auteurs grecs, et des poésies grecques et latines, entre autres la *Vie de Luther*, en vers grecs, Ursel, 1579, in-8, etc.

RHODOPE, auj. *Despoto-dagh*, chaîne de mont. de Thrace, se détache de l'Hémus, et court au S. O. jusque vers la mer. C'est d'elle que sortent l'Hèbre et presque tous ses affluents de droite.

RHODOPE, prov. du diocèse de Thrace sous l'empire, avait pour ch.-l. Abdère.

RHODOPE, courtisane, native de Thrace, vivait du temps d'Esope et fut esclave avec lui. Charax de Lesbos, frère de Sappho, la racheta et en fit sa maîtresse. Elle alla s'établir à Naucratis en Egypte, et y gagna tant de richesses qu'elle put, dit-on, bâtir à ses frais une pyramide.

RHODOSTO, ville de Turquie. *Voy.* RODOSTO.

RHOEN (monts), *Rhœngebirge*, chaîne de mont. qui s'étend dans la prov. bavaroise du Haut-Mein, dans la Hesse-Cassel et le duché de Saxe-Meiningen. La Fulda, l'Ulster y prennent leur source.

RHONASZEK, ville de Hongrie (Marmarosch) : à 3 kil. E. de Szigeth. Mine de sel qui produit 500,000 quintaux par an.

RHONE, *Rhodanus*, fleuve de Suisse et de France, naît en Suisse, entre les monts Furca et Grimsel (Valais), au S. et près des sources du Rhin, coule à l'O. jusqu'au lac Léman qu'il traverse, puis, entrant en France, coule au S. O., et enfin directement au S. (depuis Lyon). Il se jette dans la Méditerranée par plusieurs bouches, dont les deux principales forment un delta dit *la Camargue*. Cours total, 812 kil. dont 508 navigables, depuis Seyssel ; affluents princip. : à droite, l'Ain, la Saône ; à gauche, l'Ardèche, l'Isère, la Drôme, la Durance. Son cours est très rapide (sa pente totale est de plus de 1,000 mètres). Il déborde fréquemment et ses inondations sont redoutables. Les principales villes que baigne ce fleuve sont : en Suisse, Sion, Genève ; en France, Lyon, Vienne, Tournon, Valence, Viviers, Pont-

St-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire et Arles.

RHONE (dép. du), situé entre les dép. de Saône-et-Loire au N., de la Loire au S. et à l'O., de l'Isère à l'E. : 2,799 kil. carrés; 482,024 hab. Ch.-l., Lyon. Il est formé d'une partie du Lyonnais et du Beaujolais. Mont., coteaux, plaines; mines de cuivre, plomb sulfuré, houille, cristal de roche; marbre, granit, porphyres, pierre à bâtir, terre à potier; asbeste, talc, améthystes; beaucoup de fossiles. Eaux minérales. Grains, pommes de terre, légumes, fruits, sorgho, safran, graines oléagineuses; vins excellents (une des richesses du pays); pâturages. Immense industrie et commerce, surtout en soieries (*Voy.* LYON). — Ce dép. n'a que 2 arr. (Lyon, Villefranche), 25 cant., 253 comm.; il appartient à la 19e division militaire, a une cour royale et un archevêché à Lyon.

RHONE (dép. des BOUCHES-DU-). *V.* BOUCHES-DU-R.

RHONE-ET-LOIRE (dép. de). Ce dép., formé au temps de la république, fut divisé sous l'empire en 2 dép., celui du Rhône et celui de la Loire.

RHONE-AU-RHIN (canal du). *Voy.* MONSIEUR (can. de).

RHOUPEN, roi d'Arménie. *Voy.* RUPEN.

RHUIS, monastère. *Voy.* SAINT-GILDAS-DE-RUYS.

RHYMNUS, fleuve de Sarmatie, auj. l'OURAL.

RHYN, petite riv. de Prusse. *Voy.* RHIN.

RHYNDACUS ou LYCUS, auj *Lupati*, petite riv. de l'Asie-Mineure, naît près de Miletopolis, dans la Petite-Mysie, et se jette dans la Propontide.

RIAILLÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), sur l'Erdre, à 20 kil. N. O. d'Ancenis; 2,000 hab. Forges.

RIAIZAN. *Voy.* RIAZAN.

RIANS, ch.-l. de cant. (Var), à 35 kil. N. O. de Brignolle; 3,200 hab. Bonneterie, tuilerie.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, fut fait par son oncle cardinal, archevêque de Florence, légat du Saint-Siége pour toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, acheta la ville et la principauté d'Imola, qu'il donna à son frère Jérôme, et mourut en 1474, laissant la réputation du prince le plus fastueux de son siècle.

RIARIO (Jér.), frère du cardinal Pierre Riario, fut investi par lui en 1473 de la principauté d'Imola que Pierre venait d'acheter, fit la guerre à Laurent de Médicis, au duc Hercule Ier d'Este et aux barons romains, prit Forli en 1480, et enleva diverses places aux Colonne; mais il se trouva isolé à la mort de son oncle (Sixte IV) et périt assassiné en 1488.

RIAZAN ou RIAIZAN, jadis *Pereiaslavl Riaizanskoï*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Riazan, sur un bras de l'Oka, à 190 kil. S. E. de Moscou; 8,000 hab. Archevêché, trois cathédrales, dix-sept églises, etc. Drap, toile, aiguilles, verreries, forges. — A 49 kil. S. E. est le Vieux-Riazan, sur l'Oka, qui fut détruit par les Tartares en 1568. Il était la capit. d'un des duchés souverains de la Russie au moyen âge. Le Nouveau-Riazan fut fondé par le grand-duc Vsévolod-Iouriévitch; assez longtemps florissante sous des ducs particuliers, cette ville tomba ensuite sous la domination des grands-ducs de Moscou. — Le gouvernement de Riazan, entre ceux de Vladimir au N., Tambov à l'E. et au S., Moscou et Toula à l'O., a 300 kil. sur 200, et 1,309,000 hab.

RIBADENEIRA (P.), jésuite, né à Tolède en 1527, mort en 1611, fut un des 1ers compagnons de saint Ignace, propagea l'Institut naissant en France, aux P.-Bas, en Italie, en Espagne. On lui doit la *Fleur des saints*, Madrid, 1599, 1610, 2 v. in-fol., et la *Vie de saint Ignace, de Lainez, de S. François Borgia*, etc.

RIBARGORCE ou RIBAGORÇANA, contrée de l'Aragon, sur les confins de la Catalogne, s'étend depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et renferme un assez grand nombre de bourgs, mais est mal peuplée. Elle formait jadis un comté particulier. Sanche I, roi d'Aragon, la réunit à sa couronne en 1038.

RIBAUDS, sorte de milice irrégulière, qui aurait été instituée par Philippe-Auguste vers 1189, et qui depuis fut supprimée à cause de sa licence effrénée. Le chef de cette milice, sous Philippe-Auguste et ses successeurs jusqu'à Philippe-le-Bel, fut appelé *roi des ribauds*. Plus tard, on désigna sous ce titre un officier chargé de la police intérieure de l'hôtel du roi, et, au dehors, de la surveillance des maisons de jeu et de prostitution. Sous Charles V, le *roi des ribauds* fut remplacé par le *prévôt de l'hôtel*.

RIBE ou RIPEN, ville de Danemark (Jutland), ch.-l. de diocèse, à 100 kil. N. O. de Sleswig; 2,000 hab. Évêché. C'est une des plus anciennes villes du Danemark; longtemps florissante, elle a été ruinée par les incendies et les inondations.

RIBEAUVILLÉ, *Rappoltsweiler* en allemand, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 13 kil. N. de Colmar, sur un affluent du Fecht: 7,171 hab. Filatures et manufactures de coton. Fonderie de cloches. Erigée en ville au XIIIe siècle; assiégée en 1293 par l'empereur Adolphe.

RIBECOURT, ch.-l. de cant. (Oise), à 12 kil. N. E. de Compiègne; 550 hab.

RIBEIRA, peintre espagnol. *Voy.* ESPAGNOLET (L').

RIBEIRA-GRANDE, ville de l'île San-Miguel (une des Açores), à 45 kil. N. E. de San-Miguel; 3,000 hab. Eaux thermales.

RIBEMONT, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. S. E. de Saint-Quentin: 2,700 hab. Toiles claires, batistes, linons, etc. Patrie de Condorcet.

RIBERAC, ch.-l. d'arr. (Dordogne), à 31 kil. N. O. de Périgueux: 3,775 hab. Tribunal de 1re instance. Flanelles, cadis, étamines, eaux-de-vie, teintureries et forges. Elle s'est beaucoup agrandie et embellie depuis trente ans. — L'arr. de Riberac a 7 cant. (Montagrier, Montpont, Mucidan, Neuvic, Riberac, St-Aulaye, et Verteillac), 83 comm., et 67,292 hab.

RIBIERS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Buech, à 40 kil. S. O. de Gap; 1,400 hab. Cadis, etc.

RIBOUTTÉ (Fr.-Louis), auteur dramatique, né à Lyon en 1770, mort à Paris en 1834, fut quelque temps agent de change, puis se voua aux lettres. Il a donné au Théâtre Français quelques comédies qui ont eu du succès: l'*Assemblée de famille*, en 5 actes et en vers, 1808; le *Ministre anglais*, 1812; la *Réconciliation par ruse*, 1818.

RICARD (Dominique), traducteur, né à Toulouse en 1741, mort en 1803, entra dans les ordres, fut professeur de rhétorique au collége d'Auxerre, puis précepteur particulier du fils du président de Meslay; il a donné la traduction complète et très fidèle des *Œuvres de Plutarque* (les *Œuvres morales*, 1795, 17 vol.; les *Vies*, 1798-1803, 13 vol.).

RICARDI, petite rivière d'Italie, dans le territoire de Bologne. Laurent de Médicis remporta sur ses bords, en 1466, une victoire sur les exilés de Florence. C'est, dit-on, à cette bataille que furent vus pour la 1re fois des canons montés sur des roues.

RICARDO (David), économiste, né à Londres en 1772, mort en 1823, était fils d'un juif hollandais, originaire de Lisbonne, qui était venu s'établir à Londres, et qui y exerçait l'état de courtier de change. David Ricardo devint lui-même agent de change, et amassa une fortune considérable qui, à sa mort, s'élevait environ à 14 millions de fr. Il quitta la religion de ses ancêtres pour le culte réformé, et fut nommé, en 1817, membre de la Chambre des communes. Ricardo fut longtemps l'oracle des économistes. Il recommande surtout l'emploi du papier-monnaie, et fonde la valeur des marchandises sur la quantité de travail nécessaire pour les produire. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur le haut prix du lingot*, Londres, 1809, in-8; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8 (traduit en français par Constancio, avec notes de J.-B. Say, 1819, 2 vol. in-8); *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; *Project*

d'un papier-monnaie économique et sûr, 1816 et 1818, in-8; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8.

RICCI (le P. Matth.), Jésuite italien, né à Macerata, fut missionnaire à la Chine, trouva moyen d'être présenté à la cour de Pékin, y gagna la faveur de l'empereur par ses talents, opéra de nombreuses conversions, et mourut à Pékin en 1610 à 58 ans. On a de lui des *Mémoires* sur lesquels Trigault, son confrère, rédigea le *De Christiand expeditione apud Sinas*, Augsbourg, 1615, in-4.

RICCI (Laurent), dernier général des Jésuites, naquit à Florence en 1703, professa la philosophie à Sienne, fut directeur spirituel au séminaire de Rome, puis au collége romain, fut nommé secrétaire et enfin général de son ordre (1758). C'était le moment où l'école philosophique du XVIIIe siècle portait des coups réitérés aux Jésuites. Ricci ne put les amortir. L'ordre fut supprimé dans toute l'Europe (1773), et Ricci enfermé au château Saint-Ange, où il mourut en 1775, protestant de l'innocence de la Société.

RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, petit-neveu du précédent, favorisa les réformes religieuses du grand-duc Léopold et de Joseph II, tint, en 1786, un synode à Pistoie pour les faire sanctionner, mais se vit forcé par l'opinion de quitter l'épiscopat, fut emprisonné par le pape en 1799 comme partisan des décrets de l'Assemblée Constituante et de l'occupation française, puis, changeant d'opinion, adhéra en 1805 à tout ce qu'il avait rejeté, et fit ainsi la paix avec le pape. Il mourut en 1810. M. de Potter a publié un ouvrage fort curieux, intitulé : *Vie et Mémoires de Scipion Ricci*, Bruxelles, 1824, et Paris, 1825, 4 vol. in-8. —On connaît encore sous le nom de Ricci plusieurs peintres italiens, dont le plus célèbre est Sébastien Ricci, né en 1660 à Cividale di Bellnno, mort en 1734; il visita l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, étudiant partout les chefs-d'œuvre de l'art, et se distingua surtout par sa facilité à contrefaire la manière des plus grands maîtres. Ses principaux tableaux sont : le *Massacre des Innocents*; l'*Enlèvement des Sabines*; l'*Ascension de Jésus-Christ*.

RICCIA, ville du roy. de Naples (Sannio), à 18 kil. S. E. de Campobasso; 4,500 hab. Grande foire. Source sulfureuse.

RICCIA (la), bourg de l'Etat ecclésiastique, à 9 kil. O. de Velletri, sur une mont., près de l'emplacement de l'ancienne *Aricie*. Beau palais.

RICCIOLI (J.-B.), Jésuite, né à Ferrare en 1598, mort en 1671, se fit quelque réputation comme astronome. Il a laissé entre autres ouvrages : *Almagestum novum*, Bologne, 1631, 2 vol. in-fol.; *Astronomia reformata*, Bologne, 1665, 2 vol. in-fol.; *Geographia et hydrographia reformata*, *ibid.*, 1661, in-fol.; *Chronologia reformata*, 1669, 3 vol. in-fol.

RICCOBONI (Louis), comédien, longtemps connu sous le nom de *Lélio*, né en 1674 ou 1677 à Modène, tenta d'établir en Italie le système dramatique de la comédie française; mais n'y pouvant réussir, il vint jouer en France avec le fameux Dominique, et obtint des succès. Il devint à Parme intendant des menus plaisirs et inspecteur des théâtres, et mourut à Paris en 1753. On lui doit, entre autres ouvrages: l'*Histoire du théâtre italien, depuis la décadence de la comédie latine*, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8. Il a aussi composé des pièces qui furent bien accueillies.

RICCOBONI (Ant.-Fr.), acteur et auteur dramatique, fils du précédent, né à Mantoue en 1707, mort en 1772, obtint surtout du succès comme auteur; mais il eut le tort de se croire un grand chimiste, chercha le *grand œuvre*, et se ruina en vaines expériences. On ne joue plus ses pièces, qui pourtant ont eu longtemps la vogue au Théâtre Italien; les principales sont: *les Comédiens esclaves* (1726), *les Amusements à la mode* (1732), *le Prétendu* (1760). Il fut le mari de la célèbre Mme Riccoboni (qui suit).

RICCOBONI (Mme), née Marie-Jeanne LABORAS DE MÉZIÈRES, femme du précédent, née en 1713, morte en 1792 à Paris, fut à la fois actrice et auteur. Elle eut peu de succès comme actrice, et quitta la scène en 1761 pour se livrer tout entière à la composition de ses ouvrages. Son *Histoire du marquis de Cressy*, ses *Lettres de mylady Catesby*, *Ernestine*, les *Lettres de miss Fanny Butler*, etc., l'ont mise au nombre des romanciers les plus agréables. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, 1786, 8 vol. in-8, 1818, 6 vol. in-8, 1826, 9 vol. in-18. — Il ne faut pas la confondre avec sa belle-mère, Hélène-Virginie ou Flaminie BALETTI, femme de L. Riccoboni, qui fut aussi actrice et auteur, et que diverses poésies firent recevoir dans les académies de Rome, Ferrare, Bologne, Venise.

RICEYS (LES), ch.-l. de cant. (Aube), sur la Laigne, à 13 kil. S. de Bar-sur-Seine; 3,532 hab. Formé de trois bourgs : Haut-Ricey, Bas-Ricey, Ricey-Haute-Rive. Vins très estimés, remarquables par leur bouquet. Ville très ancienne; elle existait dès le temps de César et fut fondée par les *Boii*.

RICHARD (saint), évêque de Chichester en Angleterre, mort en 1253. On le fête le 3 avril.

RICHARD I, dit *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre, fils et successeur de Henri II, était né en 1157 et avait empoisonné la vieillesse de son père en prenant trois fois les armes contre lui (1173, 86, 89). Du reste, sa force extraordinaire, sa brillante bravoure le mettaient, suivant l'opinion du temps, au-dessus de tous les princes contemporains. Devenu roi en 1189, il se croisa peu de mois après (1190), et fut plus encore que Philippe-Auguste l'âme de la 3e croisade : il s'empara de l'île de Chypre (1191), puis de Ptolémaïs; mais il entra bientôt en querelle avec Philippe, et les deux princes se séparèrent. Richard, resté seul en Palestine, se livra dès lors à toute sa violence, et fit massacrer 2,500 captifs. Il remporta une brillante victoire à Asor contre 100,000 Musulmans; néanmoins, il n'osa attaquer Jérusalem. Il se fit par ses hauteurs un grand nombre d'ennemis : bientôt, il fut à peu près seul avec ses troupes, et bien qu'il accomplit de merveilleux faits d'armes, il fut forcé de remettre à la voile sans avoir reconquis la Palestine (1192). Ayant osé passer sur les terres du duc d'Autriche qu'il avait outragé au siége de Saint-Jean-d'Acre, il fut mis en prison par ses ordres, et ne fut délivré qu'au bout d'un an, moyennant 250,000 marcs. Pendant ce temps, son frère Jean cherchait à le supplanter en Angleterre. Richard, de retour dans ses états, anéantit la faction de ce frère (1194), puis fit la guerre à Phil.-Auguste, qui avait tenté de s'emparer de la Normandie, et battit ses troupes à Fréteval; mais il se réconcilia avec ce rival et vécut quelques années en paix. Il vint, en 1199, mettre le siége devant Chalus en Limousin, par suite d'une querelle particulière qu'il avait eue avec le comte de Limoges, et mourut devant cette place, d'un coup de flèche, en 1199. Pendant que Richard était en captivité chez le duc d'Autriche, il ne conserva, dit-on, qu'un seul ami fidèle, Blondel, qu'on a célébré sur nos théâtres. Richard mérita par sa valeur bouillante d'être surnommé l'Achille moderne.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils du célèbre Prince Noir, naquit en 1366, et monta sur le trône en 1377, à 11 ans. Sa minorité fut très orageuse, et lorsqu'il régna par lui-même, il se montra faible, inappliqué, prodigue. La révolte de Wat-Tyler (1382), les progrès et la répression du Wicléfisme sont les principaux traits de son règne. S'étant rendu en Irlande pour y apaiser une insurrection, il laissa ainsi le champ libre à son cousin, le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, qui se fit couronner et prit le nom d'Henri IV (1399). Richard périt bientôt en prison, assassiné, dit-on, par ordre de son cousin.

RICHARD III, roi d'Angleterre, né en 1452, était le quatrième fils de Richard, duc d'York, et fut longtemps connu sous le nom de duc de Glocester. Frère d'Édouard IV, le premier prince de la maison d'York qui soit monté sur le trône, il le soutint de tout son pouvoir contre les partisans de Henri VI, assassina, de concert avec son autre frère le duc de Clarence, le jeune fils du roi vaincu, après la bataille de Barnet (1472), et épousa la veuve de Henri (fille de Warwick). Il se fit nommer régent ou protecteur en 1483, au nom d'Édouard V, son neveu, et, par une suite d'actes hypocrites et atroces, s'empara du trône après avoir fait tuer dans la Tour de Londres le jeune roi et son frère. Il n'en jouit pas longtemps. Devenu l'objet de l'horreur publique malgré son habileté, il fut presque abandonné, quand, en 1485, Henri de Richmond (depuis Henri VII) vint l'attaquer; il fut vaincu et tué à Bosworth. Richard III fut le dernier roi de la maison d'York, et l'avènement de Henri VII termina la guerre des Deux-Roses. Walpole a tenté en vain de réhabiliter sa mémoire.

RICHARD D'YORK, compétit. de Henri VI. *Voy.* YORK.

RICHARD I OU SANS-PEUR, duc de Normandie (943-996), fils de Guillaume *Longue-Épée*, avait 10 ans à la mort de son père; il tomba au pouvoir de Louis-d'Outremer, s'évada caché dans une botte de foin, fut affermi dans la possession de son duché par Harald, et eut part à l'élévation de Hugues Capet au trône.

RICHARD II OU LE BON, duc de Normandie (996-1027), fils du précéd., lui succéda, soutint diverses guerres intérieures et extérieures, s'en tira heureusement, à l'aide des rois du Nord, Lagman et Olof, fut l'allié du roi de France Robert II, et eut pour successeur Richard III, son fils aîné, qui mourut quelques mois après, empoisonné par son frère Robert.

RICHARD I, comte d'Averse en 1059, à la mort de son père Rainolf, puis prince de Capoue, avait conquis cette ville sur Pandolfe V (1062). Il aida Robert Guiscard dans ses entreprises, et mourut en 1068, au moment de soumettre Naples. Jordan I lui succéda.

RICHARD II, prince de Capoue, né en 1091, mort en 1105, était le fils de Jordan I. Rétabli dans sa principauté par le grand-comte de Sicile Roger, il se reconnut son vassal. Il mourut sans postérité et Roger joignit Capoue à ses états.

RICHARD DE CORNOUAILLES, fils de Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, acheta fort cher les voix de quatre électeurs, et fut proclamé roi d'Allemagne en 1257, tandis que trois autres électeurs nommaient Alphonse-le-Sage (de Castille). Il s'était signalé en Palestine, et avait rendu des services à son frère Henri III dans ses guerres contre la France. Il ne vint que deux fois en Allemagne (1262 et 1268); la première, il investit le roi de Bohême Ottocar des duchés d'Autriche et de Styrie; la seconde, il abolit (1269) la multitude de péages établis sur le Rhin. Il ne fut jamais couronné empereur. M. en 1272.

RICHARD DE CIRENCESTER, bénédictin, mort en 1401 au couvent de Saint-Pierre à Westminster, est l'auteur d'un ouvrage sur l'*État ancien de la Grande-Bretagne* (publié par Bertram, Copenhague, 1737, dans le *Britannicarum gentium historici antiqui tres*). On lui attribue l'*Historia ab Hengistâ ad ann.* 1348.

RICHARD (Ch.-L.), dominicain, né en 1711 à Blainville en Lorraine, mort en 1794, refusa le serment constitutionnel, émigra en Belgique, et périt fusillé par les Français en 1794. Son ouvrage principal est le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760, etc., 6 vol. in-fol., réimprimé sous le titre de *Bibliothèque sacrée*, 1822-27, 29 vol. in-8.

RICHARD (L.-Cl.-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, mort en 1821, fils du jardinier du roi à Auteuil, alla visiter, aux frais de Louis XVI et au nom de l'Acad. des Sciences, la Guyane, la Martinique, etc. (1781-89), y rassembla de riches et vastes collections, mais revint malade, et vécut longtemps dans la gêne pendant la révolution; il obtint enfin une chaire de botanique, une place à l'Institut, et publia divers ouvrages et mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, qui prouvent son vaste savoir. On estime surtout ses travaux sur l'organisation des végétaux, et son *Analyse du fruit*, 1808. Il a donné une excellente édition du *Dictionnaire élémentaire de botanique de Bulliard*, Amsterdam, 1800. — Son fils, Achille Richard, a marché sur ses traces; on lui doit, entre autres ouvrages, un *Manuel de botanique*, devenu classique.

RICHARD-LENOIR (Franç. RICHARD, dit), célèbre industriel, né en 1765 d'une famille de paysans, au Trélat (Calvados), mort en 1839, quitta son village à 17 ans pour chercher fortune, vint à Paris, y fit le commerce des toiles de coton, et, après avoir été simple porte-balle, devint en peu de temps un des plus riches commerçants de l'époque. Voulant affranchir l'industrie française du tribut qu'elle payait à l'Angleterre, il créa le premier en France des métiers pour le filage et le tissage du coton: il obtint, comme manufacturier, un immense succès et reçut les encouragements de Napoléon, qui le décora de sa propre main; mais il se vit ruiné en 1814 par la suppression des droits d'entrée, et passa ses dernières années dans la gêne. Fr. Richard s'était associé avec un négociant nommé *Lenoir*, dont le nom est depuis resté lié au sien.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né dans le comté de Derby en 1689, mort en 1761, était le fils d'un menuisier; il passa sept ans chez un imprimeur, dans les fonctions les plus obscures, devint le gendre de son maître, et finit par avoir lui-même une belle imprimerie. A 53 ans, il se fit auteur et publia successivement: *Paméla* (1741), *Clarisse Harlowe* (1748), *sir Charles Grandison* (1753). Ces deux derniers romans, malgré d'énormes défauts, passent pour des chefs-d'œuvre. On y trouve cependant des longueurs qui en rendent quelquefois la lecture fatigante. Prévôt et Letourneur ont traduit en français les romans de Richardson. Ils étaient fort à la mode à la fin du dernier siècle: Diderot surtout en était enthousiaste. Mistriss Barbauld et Walter Scott lui ont consacré d'intéressantes notices.

RICHBOROUGH, l'anc. *Rutupiæ*, bourg d'Angleterre (Kent), à 3 kil. N. O. de Sandwich.

RICHELET (Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon (Champagne), mort en 1698, fut d'abord régent au collége de Vitry-le-Français, puis précepteur à Dijon, avocat à Paris, et abandonna enfin les affaires pour les lettres: il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur caustique. Il a donné, entre autres ouvrages: *Dictionnaire des rimes*, Paris, 1667, in-12 (très souvent réimprimé); ce n'est qu'un remaniement de celui de Frémont d'Ablancourt; *Dictionnaire français*, Genève, 1680, in-4 (très souvent réimprimé; refondu et amélioré par de Wailly); les *Commencements de la langue française* ou *Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12.

RICHELIEU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 17 kil. S. E. de Chinon, sur la Mable; 2,914 hab. Sucre de betterave, eau-de-vie, etc. Château où naquit le card. de Richelieu. Ce n'était jadis qu'un village; il fut érigé par le cardinal en ville et en duché. Le château est auj. en ruines.

RICHELIEU, dite aussi *Sorel* ou *Chambly*, rivière de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort du lac Champlain, coule au N. et se jette dans le Saint-Laurent après un cours de 140 kil.

RICHELIEU (Armand-J. DU PLESSIS, cardinal, duc de), célèbre ministre de Louis XIII, né à Paris en 1585, était d'une maison noble du Poitou, et avait pour père François du Plessis, capitaine des

gardes de Henri IV. Il fut d'abord destiné aux armes, puis reçut les ordres et fut sacré évêque de Luçon en 1607, à 22 ans. Député aux états-généraux en 1614, il se fit remarquer à la cour, sut plaire au maréchal d'Ancre, qui disposait de tout, et à Marie de Médicis, alors régente. Il fut nommé aumônier de cette princesse (1615), puis secrétaire d'État pour la guerre et l'intérieur (1616). Il suivit en 1617 à Blois la reine-mère, alors en disgrâce, mais sans se brouiller avec Louis XIII, et se vit chargé de négocier un accommodement entre la mère et le fils. Il réussit dans cette mission délicate, fit conclure les traités d'Angoulême (1620) et d'Angers (1621), et reçut en récompense le chapeau de cardinal (1622). Il entra en 1623 au conseil par la protection de la reine, presque malgré Louis XIII, qui avait de la répugnance pour sa personne, et se fit bientôt nommer premier ministre. Arrivé au souverain pouvoir, il forma trois grandes entreprises qu'il ne perdit jamais de vue : détruire la puissance politique du protestantisme en France, abattre l'orgueil et l'esprit factieux de la noblesse, et abaisser la maison d'Autriche. Dirigeant d'abord ses efforts contre les Protestants, il leur reprit, en 1626, l'île de Ré, leur enleva, en 1628, leur dernier boulevard, La Rochelle, en fermant le port par un môle gigantesque, et anéantit la puissance du parti protestant par la paix d'Alais et l'édit de Nîmes (1629). Dans le même temps, il replaçait sous la domination de la Suisse la Valteline, que l'Espagne lui disputait (1626), assurait au duc de Nevers le duché de Mantoue, en forçant le Pas de Suze (1629), s'emparait des états du duc de Savoie (1630), et se préparait à combattre l'Autriche. Prenant part dans ce but à la guerre de Trente-Ans, il s'unit à Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui était à la tête du parti protestant en Allemagne (1630), le seconda de tout son pouvoir dans ses efforts contre l'Autriche, et, après sa mort (1632), solda les troupes de Bernard de Weimar, qui l'avait remplacé ; puis, combattant ouvertement l'Autriche (1634, etc.), il attaqua cette maison dans toutes ses possessions à la fois, dirigea des armées en Alsace, dans les Pays-Bas, en Italie, en Catalogne, obtint partout des succès et prépara la suprématie de la France, qu'assurèrent après sa mort les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659). Ce qui coûta le plus de peine à Richelieu, ce furent ses luttes contre les grands. Il eut à déjouer mille cabales, et compta parmi ses principaux adversaires la reine-mère, Marie de Médicis, jalouse de l'ascendant qu'il avait obtenu sur le roi, la reine régnante, Anne d'Autriche, le frère du roi, Gaston d'Orléans, le duc de Bouillon, le comte de Soissons et tous les favoris du roi. Une fois, tous ses ennemis conjurés venaient de déterminer le faible Louis à l'éloigner ; mais, averti à temps, il va trouver le roi à Versailles, reprend tout son pouvoir et fait subir à ses ennemis le sort qu'ils lui destinaient. Cette journée (11 novembre 1630) fut appelée la *Journée des dupes* : le garde des sceaux Marillac fut exilé; son frère, le maréchal de Marillac, fut condamné à mort, sous prétexte de péculat; le maréchal de Bassompierre fut envoyé à la Bastille. Ne pouvant réussir auprès du roi, les grands cherchèrent un appui chez l'étranger, et excitèrent plusieurs révoltes. Toujours instruit à temps de leurs complots, Richelieu sut les faire tous échouer. Il exila la reine-mère à Bruxelles (1631), réduisit à la soumission Gaston d'Orléans, qui avait pris les armes, fit périr sur l'échafaud le duc de Montmorency, qui avait trempé dans la révolte du prince, livra au comte de Soissons, ligué avec l'Autriche, une bataille où ce seigneur trouva la mort (bat. de la Marfée, 1641), et fit trancher la tête à Cinq-Mars et à de Thou, accusés de traiter avec l'Espagne (1642). Richelieu mourut peu de temps après cette dernière exécution, le 4 décembre 1642. Il n'avait pu terminer les guerres qu'il avait entreprises, mais il avait déjà assuré partout les succès des armes françaises, et avait entièrement affranchi le pouvoir royal. Ce ministre est incontestablement le plus grand qu'ait eu la France ; il eut de grandes vues et en poursuivit l'exécution avec une persévérance, une fermeté inébranlables ; mais on l'accuse de s'être montré implacable, et d'avoir souvent exercé ses vengeances personnelles sous le prétexte des intérêts de l'État : on ne peut en effet justifier le supplice du maréchal de Marillac, du jeune de Thou, d'Urbain Grandier (*Voy.* ce nom). Richelieu aimait et favorisait les lettres : on lui doit la création de l'Académie Française (1635). Il est fâcheux qu'il ait voulu lui-même être auteur ; il ne fit que des pièces fort médiocres (*Mirame*, tragi-comédie, *la Grande pastorale*), et eut le tort de se montrer jaloux de Corneille. On a prétendu que ses mœurs n'étaient point irréprochables, et on lui a attribué diverses intrigues galantes ; on l'accuse même d'avoir porté ses vues jusque sur la reine Anne d'Autriche. Richelieu déploya un faste inouï ; il s'était fait construire au centre de Paris un palais magnifique qu'on nommait le *Palais-Cardinal* (auj. *Palais-Royal*) : il le légua à Louis XIII. On doit à Richelieu plusieurs établissements utiles : il construisit le collége du Plessis (attenant à celui de Louis-le-Grand), répara la Sorbonne et en rebâtit l'église (où l'on voit auj. son mausolée), agrandit l'imprimerie royale, fonda le Jardin du Roi. Il a laissé, outre quelques écrits théologiques, des mémoires fort curieux, publiés d'abord en partie sous les titres de : *Histoire de la mère et du fils ; Histoire de la régence* ; puis d'une manière plus complète dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Petitot, 1823 : un *Testament politique*, dont la meilleure édition est due à Foncemagne, 1764, et qui renferme de précieuses leçons de politique ; et un *Journal de M. le cardinal de Richelieu durant le grand orage de la cour* (1630 et 31), tiré de mémoires écrits de sa main, Amsterdam, 1664. La *Vie* de Richelieu a été écrite par Aubery, J. Leclerc, René Richard : M. A. Jay a donné une *Histoire du ministère de Richelieu*, Paris, 1815, 2 vol. in-8. — Le cardinal de Richelieu avait un frère aîné, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, mort en 1653 à 71 ans, qui fut aussi cardinal, et qui occupa successivement les siéges de Luçon, d'Auch, de Lyon, et se distingua par sa piété et sa charité ; — et une sœur, Françoise du Plessis-Richelieu, qui fut mariée à René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay. Il laissa son nom et ses armes à son petit-neveu, Armand-Jean du Plessis, petit-fils de René de Vignerod et de sa sœur. Cet Armand-Jean du Plessis fut général des galères. Il est le père du duc de Richelieu (qui suit).

RICHELIEU (L.-F.-Armand DU PLESSIS, duc de), maréchal de France, fils d'Armand-Jean du Plessis-Richelieu, général des galères et petit-neveu du cardinal par les femmes, naquit à Paris en 1696, et fut d'abord connu sous le nom de duc de Fronsac. Marié et présenté à la cour dès l'âge de 14 ans, il y obtint un grand succès ; il fut peu après mis à la Bastille, sur la demande de son propre père, pour quelque fredaine, et n'en sortit que 14 mois après pour se rendre auprès de Villars, qui le prit pour aide-de-camp. Sous la Régence, il fut le compagnon de débauches et souvent le rival du duc d'Orléans : il n'en fut pas moins mis deux fois à la Bastille par ce prince : l'une pour un duel, l'autre pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare. Nommé en 1725 ambassadeur à Vienne par le crédit de la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, qui gouvernait alors, il s'acquitta fort bien de cette mission, et signa en 1727 les préliminaires d'une paix avantageuse. Il servit avec distinction sous Berwick en 1733, se distingua au siége de Kehl, fut fait ma-

réchal de camp (1738), gouverneur du Languedoc, premier gentilhomme de la chambre (1744), et acquit bientôt un grand ascendant sur l'esprit du jeune roi; on l'accuse même d'avoir beaucoup contribué à dépraver ses mœurs. Il se signala dans la campagne de Flandre en 1745, surtout à la bataille de Fontenoy, où il combattit comme lieutenant-général, et où il décida le gain de la bataille. Chargé en 1748 par les Génois du commandement de leurs troupes, il les délivra des attaques des Anglais, et reçut à son retour le bâton de maréchal avec le gouvernement de Guyenne et de Gascogne. Dans les années suivantes, Richelieu alla attaquer l'île de Minorque et s'empara de Port-Mahon (1756), qui avait jusqu'alors passé pour imprenable, commanda l'armée de Hanovre, battit le duc de Cumberland, et conquit en un mois tout le Hanovre; mais il ne sut pas profiter de la victoire, et on le rappela après la convention de Closterseven (1757). Il ne vécut depuis qu'en homme privé, tout occupé d'intrigues et de plaisirs. Devenu le doyen des maréchaux, il fut nommé président au tribunal du point d'honneur (1781). Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 92 ans, sans presque éprouver d'infirmités, et mourut en 1788. Quoique fort peu lettré, et sachant à peine l'orthographe, il avait été reçu à l'Académie Française dès l'âge de 24 ans. Il fut l'ami et le protecteur de Voltaire. Le duc de Richelieu passait pour être l'homme le plus aimable et le plus séduisant de son siècle; peu de femmes, dit-on, surent résister à ses entreprises. Il fut marié trois fois, la dernière à 84 ans. On a sous son nom des *Mémoires* (1793, 9 vol. in-8), qui n'ont rien d'authentique.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel DU PLESSIS, duc de), ministre sous Louis XVIII, né à Paris en 1766, était le petit-fils du maréchal. Il émigra en 1789, alla en Russie, servit avec distinction sous le général Souvarov contre les Turcs, obtint la faveur de l'impératrice Catherine, puis de l'empereur Alexandre, fut nommé en 1803 gouverneur d'Odessa, colonie naissante, dont il fit bientôt une ville importante, et se vit au bout de 18 mois chargé du gouvernement de toute la Nouvelle-Russie, où il introduisit la civilisation. Rentré en France à la Restauration (1814), il fut nommé, à la fin de l'année suivante, ministre des affaires étrangères et président du conseil. Profitant de l'affection que lui portait l'empereur de Russie, il fit alléger autant que possible les charges qui pesaient sur la France, fit réduire à 5 ans au lieu de 7 la durée de l'occupation, et même réussit plus tard à abréger encore ce terme. Il se retira du ministère peu après avoir obtenu ce résultat (1818). Les chambres lui votèrent, comme récompense nationale, une dotation de 50,000 fr. de rente: il ne l'accepta que pour fonder un hospice dans la ville de Bordeaux. Rappelé à la présidence du conseil après l'assassinat du duc de Berri (1820), il eut à réprimer l'esprit d'indépendance et de mécontentement qui se montrait partout. Dans cette lutte, il perdit une grande partie de sa popularité, et se vit bientôt obligé à quitter de nouveau les affaires (1821). Il mourut peu de mois après, en 1822, universellement estimé. Le duc de Richelieu était de l'Académie Française; son *Eloge* fut prononcé devant cette compagnie par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain, qui répondait au nouvel académicien.

RICHEMONT, village du dép. de la Moselle, à 9 kil. S. de Thionville; 700 hab. Jadis place forte importante. — Ville du dép. de la Seine-Inférieure, à 20 kil. N. E. de Neufchâtel: 1,100 hab. Patrie de Simon Morin, qui fut brûlé comme hérétique en 1663. — Ville d'Angleterre. *Voy.* RICHMOND.

RICHEMONT (Arthur DE BRETAGNE, duc de), 2e fils de Jean V de Bretagne, fut connétable de France (1424) sous Charles VII, chassa les Anglais de Normandie, institua les compagnies d'ordonnance, devint duc de Bretagne en 1457, sous le nom d'Arthur III; il mourut à Nantes l'année suivante.

RICHEMONT ou RICHMOND (Henri TUDOR, comte de), depuis roi d'Angleterre. *Voy.* HENRI VII.

RICHEPANSE (Ant.), général français, né à Metz en 1770, mort en 1807, fut fait général en 1796, eut une part importante à une foule de combats, et décida, par une manœuvre intrépide, le gain de la bataille de Hohenlinden. Nommé en 1807 commandant de la Guadeloupe, il comprima l'insurrection de cette île, mais il y mourut de la fièvre jaune peu après son arrivée.

RICHER (Edm.), syndic de la faculté de théologie, né à Paris en 1560, mort en 1631, fit paraître en 1611 un traité *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*, qui lui fit une grande réputation, mais qui l'exposa à des persécutions sans fin. On a de lui beaucoup d'autres ouvrages, et une édition de J. Gerson, Paris, 1607, ainsi qu'une apologie des doctrines de Gerson sur les libertés gallicanes, Leyde, 1676.

RICHER (Henri), avocat au parlement de Rouen, puis littérateur, né en 1685, mort en 1748, a fait 2 tragédies (*Eponine et Sabinus*, *Coriolan*), et 12 livres de *Fables* (1729-44) qui sont fort estimées.

RICHER (Franç.), jurisconsulte, né à Paris en 1718, mort en 1790, a donné, outre diverses éditions, des recueils utiles, tels que: *Arrêts notables*, 1756; les *Causes célèbres*, 1772-88, 22 vol. in-12.

RICHER (Adrien), frère du précéd., né à Avranches en 1720, mort en 1798, a laissé, entre autres compilations historiques: *Vies des hommes illustres*, 2 vol. in-12. 1756; *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12.

RICHERAND (le baron), habile chirurgien, né à Belley (Ain), mort à Paris en 1840, ouvrit, dès l'âge de 20 ans, à Paris, des cours particuliers qui attirèrent la foule, fit paraître en 1802 ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui obtinrent un grand succès et eurent 11 éditions de son vivant, fut de bonne heure nommé chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, professeur à l'École de Médecine, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Outre ses *Eléments de physiologie*, qu'il améliora progressivement, on a de lui: *Des erreurs populaires relatives à la médecine* (1809); *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, 1825, etc. Ses écrits sont remarquables par la pureté et l'élégance du style autant que par la lucidité. Quoique lié avec Cabanis et la société d'Auteuil, Richerand n'adopta jamais leurs doctrines désolantes de matérialisme et d'athéisme.

RICHMANN (G.-Guill.), physicien, né en Livonie en 1711, était professeur de sciences naturelles à Saint-Pétersbourg, lorsqu'en faisant des expériences sur les paratonnerres, il fut frappé de la foudre (1753).

RICHMOND, village d'Angleterre (Surrey), à 13 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise, rive droite; 8,000 hab. Vue magnifique. Jolies maisons de campagne; résidence royale, beaux jardins avec un observatoire. — Ce village porta longtemps le nom de *Shene;* il doit son nom actuel au roi Henri VII, d'abord comte de Richmond, qui y mourut en 1509.

RICHMOND, ville d'Angleterre (York), à 63 kil. N. O. d'York: 4,722 hab. Bas tricotés, bonnets de laine, etc.; mines de plomb aux environs. Immense château-fort en ruines, bâti par Alain de Bretagne, premier comte de Richmond et gendre de Guillaume-le-Conquérant; ce château changea souvent de maîtres. Le comté, réuni à la couronne par Henri VIII, fut érigé en duché par ce prince, et donné à son fils naturel Henri, qui mourut sans héritiers (1535): le titre de duc de Richmond appartint depuis à la maison de Lenox. Patrie de Middleton.

RICHMOND, ville des États-Unis, capitale de l'État de Virginie, sur le James-River, rive gauche, vis-

à-vis de Manchester, à 160 kil. S. O. de Washington ; 12,100 hab. Capitole (sur le modèle de la Maison Carrée de Nîmes), église épiscopale, bibliothèque. Tabac, raffinerie de sucre, fonderie de fer, etc. Houille, fer. — Beaucoup d'autres endroits, aux Etats-Unis, portent le même nom.

RICHMOND (Ch. LENOX, duc de), petit-fils de Ch. Lenox, fils naturel de Charles II par la duchesse de Portsmouth, né en 1735, mort en 1806, fit une vive opposition à lord Bute, à G. Grenville (1763), devint secrétaire d'état dans le cabinet Rockingham, puis (1781) président des délégués des sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui voulaient la réforme parlementaire, enfin grand-maître de l'artillerie (1782-95). Le duc de Richmond aimait beaucoup les arts. Jouissant d'une immense fortune, il l'employait à encourager les artistes.

RICHMOND (Henri TUDOR, comte de). *Voy.* HENRI VII.

RICHTER (J.-P.-Fréd.), écrivain allemand, dit communément *Jean-Paul*, né en 1763 à Wiensiedel en Franconie, mort en 1825, fut conseiller aulique du duc de Saxe-Hildburghausen, se maria à Berlin, s'établit à Weimar, où le prince primat Ch. de Dalberg lui faisait une pension, que lui continua le roi de Bavière, et passa les dernières années de sa vie à Bayreuth. Ses principaux ouvrages sont : *les Procès groënlandais*, 1783 ; *Choix fait parmi les papiers du diable*, 1782 ; *l'Hespérus*, 1795 ; *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800 ; *Entretiens biographiques et amusants sur le crâne d'une géante* ; *la Vallée de Campan*, 1797 ; *Palingénésie*, 1798 ; *Titan*, 1800-1803 ; *les Années d'un écolier*, 1805 ; *Introduction à l'esthétique*, 1814, etc. Jean-Paul se distingue par l'originalité, la profondeur, la délicatesse de la pensée : ses écrits offrent de grandes vues pour la réforme de l'ordre social. Ses œuvres ont été traduites par M. Philarète Chasles, 1834-38, 4 vol. in-8. — Le nom de Richter a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par Charles-Frédéric Richter, auteur d'un *Essai sur les Arsacides et les Sassanides*, Leips., 1804 ; — et par Aug.-Gotlob Richter (1742-1812), habile chirurgien et auteur d'ouvrages estimés, etc.

RICHTER (Matthieu), historien. *Voy.* JUDEX.

RICIMER, général romain, d'origine suève, petit-fils de Wallia par sa mère, fut consul en 459. Disposant de l'empire à son gré, il détrôna Avitus (457), fit assassiner Majorien (461), donna la pourpre à Libius Sévère, toléra l'élévation d'Anthemius au suprême pouvoir (467), et devint gendre de ce prince ; mais bientôt il le fit égorger et le remplaça par Olybrius (472). Il mourut 40 jours après.

RICLA, *Nertobriga*, v. d'Espagne (Saragosse), sur le Xalon, à 31 kil. N. E. de Calatayud ; 2,400 hab.

RIDEAU, riv. de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort du lac Rideau et tombe dans l'Ottawa par 73° 33' long. O., 45° 22' lat. N. ; cours 200 kil. Près de son emb., chute de 29 mètres de haut.

RIDLEY (Nicolas), évêque anglais, né en 1500 dans le comté de Northumberland, était évêque catholique de Londres sous Henri VIII ; il apostasia quand ce prince se fut séparé de l'Eglise, et fut brûlé en 1555 avec l'évêque Latimer, par ordre de la reine Marie, pour n'avoir pas voulu abjurer la religion réformée.

RIDLEY (le docteur Glocester), ecclésiastique, né en 1702 sur mer, à bord du vaisseau *le Glocester*, sous le nom duquel il fut baptisé, mort en 1774, avait d'abord travaillé pour le théâtre, et avait même joué la tragédie ; cela ne l'empêcha pas de recevoir les ordres : il fut un prédicateur distingué. On a de lui : *Vie de l'évêque Ridley*, 1663 ; *Revue de la vie du cardinal Pole*, par Philips ; le poëme de *Psyché* (dans la collection de Dodsley).

RIDOLFI (Charles), peintre et écrivain, né en 1602 à Lonigo, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés, et a donné comme écrivain : *Vie de Jacques Robusti, surnommé le Tintoret*, Venise, 1642 ; *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), 1646 ; *Vies des peintres vénitiens* (1648), ouvrage justement estimé, qui valut à l'auteur, de la part de la république de Venise, une chaîne et une médaille d'or, et le fit nommer, par le pape Innocent X, chevalier de l'Eperon d'or.

RIDUNA. *Voy.* ALDERNEY.

RIEGO, *Raphael del Riego y Nunez*, l'auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, dans les Asturies, combattit en 1808 contre les Français, et fut fait prisonnier, recouvra la liberté en 1814, et devint lieutenant-colonel du régiment des Asturies à son retour en Espagne. Il fut un des complices principaux de la conspiration de Cadix (1819), et, quand Quiroga et ses autres compagnons furent arrêtés, il leva l'étendard de l'insurrection, proclama la constitution des Cortès (1er janv. 1820), délivra Quiroga, parcourut l'Andalousie, finit par contraindre Ferdinand VII à accepter la Constitution, et fut nommé maréchal-de-camp et capitaine-général de l'Aragon. Chargé en 1823 par le parti constitutionnel du commandement des troupes stationnées à Malaga, il arrêta Ballesteros ; mais il voulut en vain s'opposer aux progrès de l'armée française que Ferdinand avait appelée à son secours ; se vit forcé de fuir, et fut livré par ses guides au gouvernement espagnol, qui le mit à mort (5 nov. 1823).

RIENZI ou RIENZO (Nicolas ou Colà GABRINO, dit) tribun de Rome, fils d'un pauvre cabaretier romain, né vers 1310, reçut une éducation soignée. Il était notaire apostolique, et avait fait partie d'une députation chargée de prier Clément VI de résider à Rome, quand, pour faire cesser l'anarchie dont gémissait cette grande ville, il proclama, le 20 mai 1347, une constitution nouvelle, chassa de Rome les barons, fit exécuter les bandits, et reçut les titres de tribun et de libérateur de Rome avec un pouvoir dictatorial. Rienzi avait formé le plan gigantesque de réunir l'Italie en une république unique, dont Rome serait le centre. Pérouse, Arezzo se soumirent à lui ; d'autres villes y étaient disposées. Les nobles de la campagne marchèrent alors contre Rome ; repoussés d'abord, ils revinrent à la charge. Le peuple, déjà las du libérateur, qui s'était rendu odieux par son arrogance et sa tyrannie, refusa de s'armer. Rienzi se réfugia au château St-Ange, puis s'enfuit à Prague près de l'emp. Charles IV (1348). Ce dernier le livra au pape Clément VI, qui allait le faire mourir, lorsqu'il expira lui-même (1350). Innocent VI, son successeur, imagina de mettre en œuvre, pour rétablir son autorité dans l'État ecclésiastique, l'éloquence de l'ancien tribun. Il le nomma sénateur de Rome, et le mit sous la direction de son légat le cardinal Albornoz. Reçu à Rome avec enthousiasme (1354), Rienzi signala son 2e gouvernement par une sage énergie, et fit trancher la tête au fameux brigand Montréal, qui parcourait l'Italie avec une troupe de 20 à 30,000 hommes ; mais il s'aliéna de nouveau les esprits et fut massacré dans une révolte (8 oct. 1354). Rienzi était fort lettré pour l'époque ; il était lié d'une étroite amitié avec Pétrarque. La *Vie de Rienzi* a été écrite par Ducerceau (1734) ; et par Dujardin, dit *Boispréaux* (1743). M. Gustave Drouineau a donné à l'Odéon, en 1826, une tragédie de *Rienzi*.

RIESENGEBIRGE (c.-à-d. *montagne des Géants*), chaîne de montagnes de l'Allemagne orientale, sur les frontières de la Bohême et de la Silésie, et entre les bassins de l'Elbe et de l'Oder, continue au N. O. les monts Sudètes, et se joint vers l'O. aux montagnes de Lusace ; elle a une longueur de 80 kil. environ, et donne naissance aux deux Neisse, affluents de l'Oder, à l'Iser et à la Métau, affluents de l'Elbe, ainsi qu'à l'Elbe et à la Queiss. Ses principaux sommets sont le Schneekuppe (1,650 m.), le Sturmhaube (1,513 m.), et le Tafelfichte (1,126 m.).

RIETI, *Reate*, ville de l'État ecclésiastique, chef-lieu de délégation, sur le Velino, à 65 kil. N. E. de Rome; 9,300 hab. Évêché fondé au ve siècle, et qui relève immédiatement du pape. Soieries, drap, tannerie, etc. — Fort ancienne et mal bâtie; endommagée par le tremblement de terre de 1785.

RIEUMES, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 19 kil. S. O. de Muret; 1,100 hab.

RIEUPEYROUX, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 20 kil. S. E. de Villefranche; 2,603 hab.

RIEUX, *Rivensis*, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur l'Arize, à 25 kil. S. de Muret; 1,994 hab. Aux environs, grotte naturelle très curieuse. Draps, faïence. Jadis évêché (créé par Jean XXII, en 1318). — Un autre *Rieux* (Morbihan) est à 6 kil. S. O. de Redon, et a 2,859 hab. Comm. en cidre, grains, etc.

RIEUX, fameux ligueur, défendit avec succès le château de Pierrefonds en Picardie contre Épernon (1591), puis contre Biron, secourut Noyon assiégé par Henri IV, qui cependant s'en empara, fut sur le point de prendre ce monarque par embuscade dans la forêt de Compiègne, mais enfin tomba aux mains des royalistes, et fut pendu à Compiègne en 1593. Il avait commis toutes sortes de brigandages.

RIEZ, *Albiœci*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 32 kil. S. O. de Digne; 3,115 hab. Cardes, tanneries. Huile, bons vins, fruits. Belles ruines (rotonde romaine qui a été convertie en église). Patrie de l'auteur dramatique Gaspard Abeille. — Jadis capitale des *Reii;* évêché au moyen âge (saint Prosper en fut le premier évêque). Conciles en 439 et 1285.

RIGA, en esthonien *Riolin*, ville de la Russie d'Europe, jadis capitale du duché de Livonie, et auj. du gouv. de Riga, à 600 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg et à 15 kil. du golfe de Riga, sur la Dwina occid.; 45,000 hab. Assez bien fortifiée du côté de la mer; belles rues, quelques édifices remarquables (hôtel-de-ville, bourse, arsenal, ancien château des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, hôpital, cathédrale, église de Saint-Pierre, etc.). Commerce considérable d'exportation en lin, chanvre, bois de construction, peaux, etc. Le port de Riga dispute à Odessa le second rang pour l'importance. — Riga a été fondée en 1200 par l'évêque Albert; elle eut longtemps des archevêques qui y étaient souverains; elle se rendit indépendante en 1522, en adoptant la réforme. Elle fut souvent prise et incendiée, notamment en 1812; mais elle a toujours été relevée. Les Russes la possèdent depuis 1710.

RIGA (gouv. de) ou LIVONIE PROPRE. *Voy.* LIVONIE.

RIGA (golfe de) ou de Livonie, enfoncement de la mer Baltique, sur la côte occid. de la Russie d'Europe, au S. O. du golfe de Finlande, est entouré par les gouv. d'Esthonie au N., de Livonie à l'E., de Courlande au S. E., et par les îles d'Œsel et de Mœn au N. O.: 180 kil. de long sur 110 de large.

RIGAUD (Hyac.), dit le *Van Dyck français*, célèbre peintre de portraits, né en 1659, mort en 1743, jouit d'une réputation européenne sous Louis XIV et Louis XV, et fut directeur de l'académie. Son *Œuvre* se compose de plus de 200 portraits historiés.

RIGAULT (Nic.), en latin *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, mort en 1654, fut successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général à Nancy, intendant de la province de Toul. On lui doit des éditions annotées de *Phèdre*, *Martial*, *Juvénal*, *Tertullien*, *Minutius Félix*, *St. Cyprien*, et divers ouvrages plus ou moins curieux (*Rei accipitrariæ scriptores*, 1612; *Rei agrariæ script.*, 1613).

RIGNAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 23 kil. N. O. de Rhodez; 1,719 hab. Étoffes de laine.

RIGNY (Henri, comte DE), vice-amiral, né à Toul (Meurthe) en 1782, mort en 1835, entra de bonne heure dans la marine, fut incorporé en 1806 dans la grande armée avec les marins de la garde et combattit en Allemagne et en Espagne, devint capitaine de vaisseau en 1816, fut plus tard chargé de croiser dans les mers du Levant, et reçut l'ordre de soutenir la cause des Grecs. En 1824, il fut élevé au grade de contre-amiral; en 1826, il commandait l'escadre française à Navarin, et prit une part importante à l'action. Après la victoire, il fut nommé vice-amiral. Depuis 1830, le comte de Rigny fut successivement ministre de la marine, ministre des affaires étrangères et ambassadeur à Naples.

RIGOLEY DE JUVIGNY (J.-Antoine), littérateur médiocre, né à Dijon, fut avocat, puis conseiller au parlement de Metz, et mourut à Paris en 1788; il était au nombre des détracteurs de Voltaire. Il a laissé, outre quelques opuscules et factums, une édition des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4, et une édition des *Œuvres de Piron* (son compatriote), 1776, 8 vol. in-8. Dans le but de rabaisser Voltaire, il appelait Piron le plus grand poëte du siècle.

RIGORD, en latin *Rigordus*, *Rigoltus*, religieux de Saint-Denis, mort vers 1207, a laissé une *Histoire de Philippe-Auguste* (en latin), continuée par Guill. le Breton, et insérée dans l'*Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, Francfort, 1596, in-fol., dans le *Recueil des Historiens de France*, tome 17, et trad. en français dans la *Collection* de M. Guizot.

RIL, ville du Darfour, dont elle a été quelque temps la capitale, à 110 kil. S. E. de Cobbé. Elle est la clef des routes de l'Afrique orient. et mérid.

RILLE, riv. de France, sort de l'étang de Saint-Wandrille (Orne), coule au N. E., arrose l'Aigle, entre dans le dép. de l'Eure, où elle se dirige au N., puis au N. O., baigne Beaumont-le-Roger, Brionne, Pont-Audemer, reçoit la Charentonne, et tombe dans la Seine au dessous de Quillebœuf. Cours, 140 kil.

RIMINI, *Ariminum*, ville murée de l'État ecclésiastique, près de l'embouchure de la Marecchia, à 45 kil. S. E. de Forli; 17,500 hab. Archevêché. Petit port, château, beau pont romain en marbre. Cathédrale (au lieu où fut un temple de Castor et Pollux), églises diverses, bel arc de triomphe en l'honneur d'Auguste, etc. Soieries, fabrique de soufre; grand commerce de poisson. — Ville très ancienne; son port, construit en marbre, était renommé. César s'en empara l'an 49 av. J.-C., après avoir passé le Rubicon. Vitigès, roi des Ostrogoths, l'assiégea en 538; elle fut délivrée par Bélisaire. Rimini fit partie de la Pentapole, qui fut donnée aux papes par Pepin. Les Malatesti y dominèrent du XIIIe au XVIe siècle; elle revint aux papes en 1528 (*Voy.* MALATESTA).

RIMINI (Françoise DE). *Voy.* FRANÇOISE.

RIMNIK ou RIBNIK, v. de Valachie, sur la Rimnik (affluent du Sereth), à 135 kil. N. E. de Boukharest: les Austro-Russes y battirent les Turcs en 1789.

RINALDI (Odorig), né à Trévise en 1595, mort en 1671, oratorien, supérieur général de sa compagnie, continua les *Annales ecclésiastiques* de Baronius; il en donna les volumes 13-22: ces 10 vol. mènent jusqu'à 1565, mais ne valent pas ceux de Baronius. On doit de plus à Rinaldi un *Abrégé des Annales ecclésiastiques*, Rome, 1669, in-fol.

RIN ou RUNN (marais de), grand marais salé de l'Hindoustan au N. O., s'étend le long de la mer entre les prov. de Katch, de Sindhy, de Guzzerat et d'Adjmir, près des embouchures du Sindh, sur une étendue de 110 kil. de long sur 53 de large.

RINGKJOEBING, ville de Danemark (Jutland), ch.-l. de bailliage, sur le golfe de même nom, à 80 kil. S. O. de Viborg, sur la mer du Nord; 800 hab.

RINGWOOD, *Regnum*, ville d'Angleterre (Hamp), à 40 kil. S. O. de Winchester; 4,000 hab. Bière; étoffes de laine, bas. Importante sous les Saxons.

RINTELN, ville murée de l'électorat de Hesse, sur le Weser, à 100 kil. N. O. de Cassel; 2,700 hab. Pont de bateaux. Bibliothèque et cabinet de

physique. — Elle fut prise par les Suédois en 1633.

RINUCCINI (Oct.), poëte italien, mort à Florence, sa patrie, en 1621, avait suivi Marie de Médicis en France, et fut gentilhomme de la chambre sous Henri IV. On a de lui de charmantes poésies fugitives et des drames lyriques (entre autres : *Daphné, Eurydice, Ariane à Naxos*) qui l'ont fait regarder comme le restaurateur de ce genre. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Florence, 1622, in-8.

RIO, *rivière*. Pour les noms commençant ainsi qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit RIO.

RIOBAMBA, ville de l'Amérique du Sud (Equateur), ch.-l. de la prov. de Chimboraço, à 190 kil. S. de Quito, par 81° 20' long. O., 1° 41' lat. S. ; 16,000 hab. (avant le tremblement de terre de 1797). Gros draps et lainages. Mines d'argent.

RIO-BRAVO-DEL-NORTE. *Voy.* NORTE (Rio del).

RIO COLORADO (c.-à-d. *Fleuve coloré*), nom commun à trois fleuves de l'Amérique : — 1° le *Rio Colorado-du-Mexique*, qui prend sa source par 111° de long. O. et 40° de lat. N., coule du N. E. au S. O., et se jette dans la mer Vermeille, après un cours de 1,140 kil. ; — 2° le *Rio Colorado-de-Texas*, qui coule du N. au S., et tombe dans le golfe du Mexique par 29° 15' lat. N., après 750 kil. de cours environ ; — 3° le *Rio Colorado-de-Buenos-Ayres*, dit aussi *Desaguadero* ou *Mendoza*, qui naît dans les Andes, sur les limites du Chili, coule du N. O. au S. E. pendant 1,300 kil., et se jette dans l'Océan Atlantique par 39° 43' lat. S. et 64° 45' long. O.

RIO-DAS-MORTES, comarque du Brésil (Minas-Geraes), au S., doit son nom au Rio-das-Mortes, affluent du Rio-Grande; 210,000 hab. Ch.-l., San-Joao-del-Rey. Autres villes, San-José, Princeza-da-Beira.

RIO-DAS-PALMAS, riv. de Guinée. *Voy.* CHERBRO.

RIO-DAS-VELHAS, comarque du Brésil (Minas-Geraes), doit son nom au Rio-das-Velhas, affluent du Parnahyba, et a pour ch.-l. Sabara.

RIO-DE-JANEIRO, capit. du Brésil et ch.-l. de la prov. de Rio-de-Janeiro, par 45° 5' long. O., 22° 54' lat. S., sur une superbe baie, dite aussi de Rio-de-Janeiro ; 150,000 hab. Résidence de l'empereur : évêché, etc. Port spacieux et magnifique; forts (Santa-Cruz, Villegagnon, Ilha-das-Cobras). Rio est divisé en 2 villes, la vieille et la nouvelle. On remarque dans celle-ci les palais impérial et épiscopal, la monnaie, les 2 arsenaux, la cathédrale, le théâtre San-Joao, le couvent des Bénédictins, l'aqueduc da Carioca (qui a près de 2 kil. de long). Université (très récente); écoles spéciales (de médecine et chirurgie, de beaux-arts, de navigat., de droit, d'hist. naturelle, militaire); séminaire St-Joachim, bibliothèque, cabinet de minéralogie, jardin botanique. Orfévrerie, et en général industrie assez florissante. Commerce actif. Rio est le principal entrepôt du commerce tant intérieur qu'extérieur du Brésil, et on en exporte toutes les denrées de ce pays. — Rio-de-Janeiro fut fondé peu après l'établissement des Portugais au Brésil. Les Hollandais s'en emparèrent pendant la guerre de 1635-40, mais la rendirent après l'insurrection qui mit sur le trône la maison de Bragance. Duguay-Trouin la saccagea en 1711. La famille royale de Portugal y a résidé de 1808 à 1820.

RIO-DE-JANEIRO (prov. de), entre celles de Minas-Geraes et d'Espirito-Santo au N., St-Paul au S. O., l'Atlantique au S., etc. : 400 kil. du N. E. au S. O. ; 650,000 hab. Des montagnes (Serra-de-Organos et Serra-de-San-Salvador) ; la Paranahyba l'arrose. Climat et sol excellents, mais l'agriculture y a longtemps été négligée. Café, cacao, copal, sandragon.

RIO-DE-LA-HACHA, dit aussi *Nuestra-Senora-de-los-Remedios*, ville de la répub. de la Nouvelle-Grenade (Magdalena), ch.-l. de province, à l'embouchure du Rio-de-la-Hacha, à 150 kil. N. E. de Santa-Marta, par 11° 33' lat. N., 75° 19' long. O. ; 100 maisons. Jadis plus florissante ; elle avait une pêcherie de perles auj. abandonnée. — L'amiral Fr. Drake prit cette ville sur les Espagnols et la saccagea en 1596 ; elle fut encore brûlée en 1820.

RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* PLATA.

RIO DEL ORO, riv. de Colombie. *Voy.* AGUARICO.

RIO-DE-MACHADO, riv. du Brésil. *V.* JEUPARANA.

RIO-GRANDE, dite aussi *Riv. des Nalous*, riv. de la Nigritie, naît dans le Foutadialo, baigne le Kabou, le pays des Landemans, et se jette dans l'Océan Atlantique au S. de Géba.

RIO-GRANDE, nom de plusieurs rivières d'Amérique. *Voy.* GUAPEY, VERMEJO et JUJUY.

RIO-GRANDE OU HONDO, riv. du Mexique (Yucatan), naît sur les frontières du Guatimala, coule au N. E. et se jette dans la baie de Hanovre. Cours, 400 kil.

RIO-GRANDE OU RIO-GRANDE-DO-NORTE, prov. du Brésil au N. E., entre celles de Céara au N. O., de Parahyba à l'O. et au S., l'Atlantique à l'E. et au N.: 400 kil. sur 200 ; 50,000 hab. Ch.-l., Natal. Elle doit son nom à une riv. de Rio-Grande qui l'arrose.

RIO-GRANDE-DO-SUL, riv. et prov. du Brésil. *Voy.* SAN-PEDRO.

RIO-HACHA. *Voy.* RIO-DE-LA-HACHA.

RIOJA, v. de l'Amér. du S. dans la Confédération du Rio de la Plata, capit. de l'état de Rioja, à 1,200 k. N. O. de Buénos-Ayres, sur l'Agualasta, et près des Andes ; 3,000 h. Fondée en 1596. — L'état de Rioja est peu connu, et ne renferme guère que 30,000 hab. On y remarque la célèbre mine d'argent de Famatina.

RIOJA, pays d'Espagne, comprenant la plus grande partie de la province de Logrono et le N. E. de celle de Soria, est resserré entre la droite de l'Ebre et la Sierra de Moncayo. Contrée agréable et fertile, qui compte plus de 200,000 hab., actifs et industrieux. Le pays tire son nom du Rio-Oja qui le traverse.

RIO-JANEIRO. *Voy.* RIO-DE-JANEIRO.

RIOLAN (J.), médecin, né à Amiens en 1539, mort en 1605, enseigna d'abord les langues et la philosophie ; il étudia la médecine en 1574, devint professeur d'anatomie et de médecine, puis doyen de la Faculté de Paris. Il fut un des meilleurs observateurs de son siècle. Il a laissé beaucoup d'écrits, la plupart sur la métaphysique ou sur les ouvrages d'Hippocrate et de Fernel. Sa doctrine sur les fièvres est exposée dans le *Tractatus de febribus* (1640).

RIOLAN (J.), fils du précédent, né à Paris en 1577, mort en 1657, anatomiste habile, fut premier médecin de Marie de Médicis, suivit cette princesse dans l'exil et ne la quitta qu'à sa mort. Il sollicita et obtint la formation d'un jardin de botanique (auj. le Jardin du Roi), qui fut établi par Louis XIII en 1626 (*Voy.* LABROSSE). On lui reproche d'avoir été trop opposé aux nouveautés et aux progrès en médecine : il combattit avec violence la médecine chimique. Son principal ouvrage est l'*Anthropographie*, Paris, 1618, in-8, excellente description anatomique de l'homme.

RIOM, *Ricomagus* ou *Ricomum*, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. N. de Clermont-Ferrand, sur une hauteur ; 11,475 hab. Cour royale, tribunal de première instance et de commerce ; collége communal, hopital, hospices, salle de spectacle. Industrie active : toiles, tissus de coton, bougie, eau-de-vie, pâtes d'abricots, de coings et de pommes ; commerce en blé, vin, chanvre, huiles, etc. Patrie de Grégoire de Tours, de Danchet, d'Anne-Dubourg, des pères Jacques et Antoine Sirmond, etc. — Jadis capitale du duché d'Auvergne. — L'arr. de Riom a 13 cantons (Aigueperse, Combrode, Ennezat, Manzat, Menat, Montaigu, Pionsat, Pontaumur, Pont-Gibaut, Randan, Saint-Gervais et Riom, qui compte pour deux), 130 communes et 151,456 hab.

RIOM-LES-MONTAGNES, ch.-l. de canton (Cantal), à 25 kil. N. E. de Mauriac, sur la Véronne ; 2,063 hab.

RIO-NEGRO, nom de plusieurs fleuves de l'Amérique méridionale. *Voy.* NEGRO.

RIO-NEGRO, ville de la Nouvelle-Grenade (Cun-

dinamarca), à 70 kil. S. E. de Santa-Fe-de-Antioquia, sur le Rio-Negro (affluent de la Magdalena) : 12,500 hab. Commerce de cire.

RIO-NEGRO, anc. province du Brésil, nommée par les Portugais *Solimoens* (parce que le fleuve des Amazones qui la traverse y prend ce nom), est auj. annexée à la prov. de Para, dont elle forme une comarque (ch.-l., Barra do Rio-Negro, au confluent du Rio-Negro et du fleuve des Amazones).

RIONERO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 6 kil. S. de Melfi ; 10,000 hab. Tabatières de bois.

RIONI, *Rhéon* et *Phase* des anciens, riv. de la Russie subcaucasienne, naît en Iméréthie, coule au S., à l'O., puis sépare la Mingrélie de la Gourie, et tombe dans la mer Noire à Poti ; cours, 225 kil. Il reçoit à droite le Tskenis-kali, et à gauche la Qouirila. — Les anciens donnaient le nom de *Phase* à la Qouirila actuelle. Leur *Rheon* répondait au Rioni supérieur.

RIO-VERDE, riv. du Brésil, sépare la province de Minas-Geraes de celle de Pernambouc, et se jette dans le Rio-san-Francisco ; cours, 300 kil.

RIOZ, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 24 kil. S. de Vesoul : 1,023 hab.

RIPAILLE, village des États sardes (Chablais), à 2 kil. N. E. de Thonon. Amédée VIII, duc de Savoie (depuis pape sous le nom de Félix V), y établit la principale commanderie de l'ordre de Saint-Maurice qu'il avait fondé. Il s'y retira après son abdication (1434), et ne quitta ce séjour que pendant la courte durée de son pontificat (1440–49). La vie commode et voluptueuse que ce prince y menait a donné naissance à l'expression proverbiale : *faire ripaille*.

RIPAULT (l'abbé), philologue et antiquaire, né à Orléans en 1775, mort en 1823, se fit libraire à la révolution, fut un des rédacteurs de la *Gazette de France*, fit partie de l'expédition scientifique d'Égypte, devint au retour bibliothécaire de Bonaparte. On lui doit une *Histoire de Marc-Aurèle*, Paris, 1820, 4 vol. in-8, et une *Description des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8.

RIPEN, ville de Danemark. *Voy.* RIBE.

RIPERDA (J.-Guillaume, duc de), aventurier, né à Grœningue d'une famille noble, entra au service et devint colonel d'infanterie, se fit nommer ambassadeur de Hollande en Espagne, sut plaire à Philippe V, qui le créa duc, et lui confia le ministère des affaires étrangères et des finances ; mais s'étant attiré la haine des nobles espagnols, il tomba en disgrâce et fut détenu à la tour de Ségovie (1726) ; il s'évada en 1728, et après avoir erré en Portugal, en Angleterre, en Hollande, il alla auprès de l'emp. de Maroc, prit le turban, et reçut le commandement d'une armée contre les Espagnols : battu devant Ceuta, il fut mis en prison et plus tard banni de Maroc ; il mourut à Tétuan en 1737. On a sa *Vie* en anglais, Londres, 1739, in-8, et en français, Amsterdam, 1739, par M. P. M. B.

RIPERT-MONCLAR (J.-P.-Fr., marquis de), magistrat, né à Aix en 1711, mort en 1773, fut procureur général au parlement de Provence dès l'âge de 22 ans, déploya dans une foule de *Mémoires* et de *Réquisitoires* une connaissance profonde du droit public, fut souvent consulté par Machault, combattit l'impôt du 20e, s'éleva contre les iniquités auxquelles les Protestants étaient en butte, fut chargé de prendre possession du Comtat avec le comte de Rochechouart (1768), et soutint à cette occasion une lutte vive contre le clergé. Adversaire des Jésuites, il publia contre eux un *Compte rendu des constitutions de la Société* (1762), non moins célèbre que celui de La Chalotais. On a encore de lui divers *opuscules* et *Mémoires*, remarquables par l'éloquence et le coloris.

RIPHÉES ou **RHIPÉES** (monts), dits aussi *Hyperboréens*, chaîne de montagnes que les Grecs plaçaient vaguement dans des parages septentrionaux, et qu'ils éloignaient de plus en plus à mesure qu'ils acquéraient des connaissances géographiques plus étendues. Ces monts étaient censés très froids et couverts de neige. — Ils ont pu correspondre successivement au Tchardagh, au Balkan, aux Carpathes.

RIPON, *Rhidogonum*, ville d'Angleterre (York), à 33 kil. N. O. d'York ; 5,735 hab. Beau pont (17 arches) sur l'Ure ; canal qui communique avec York, Hull, Londres ; église de Saint-Pierre et Saint-Wilfride (très ancienne) ; obélisque de 30 mètres de hauteur. — Il y fut signé en 1640 un armistice entre Charles I et les Écossais révoltés.

RIPPERDA, RIPPERT. *Voy.* RIPERDA, RIPERT.

RIPUAIRES (FRANCS). *Voy.* FRANCS.

RIQUET (Étienne-Paul DE), auteur du canal du Languedoc, né en 1604 à Béziers, était originaire d'une famille florentine nommée Arrhigetti ou Riquetti, chassée de Florence pendant les guerres civiles. Il conçut et poussa presque à sa fin le beau canal du Midi. Cet immense travail, commencé en 1666, fut exécuté à ses frais ; l'ingénieur Andréossy dirigea les travaux. Riquet mourut à Toulouse en 1680. — Ses deux fils, J.-Matthias, maître des requêtes et président à mortier au parlement de Toulouse, et P.-Paul, comte de Caraman (*Voy.* CARAMAN), achevèrent en 1681 les travaux. C'est en 1724 seulement que ce magnifique ouvrage commença à produire un revenu aux héritiers des deux Riquet. Il avait coûté 34,000,000 de nos francs.

RIQUETTI DE MIRABEAU. *Voy.* MIRABEAU.

RIQUIER (saint), abbé de Centule dans le Ponthieu, mort vers 645. On le fête le 26 avril et le 9 octobre. *Voy.* SAINT-RIQUIER.

RIS, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. O. de Corbeil, sur la Seine ; pont suspendu, joli château avec jardin botanique. Ris est traversé par un chemin de fer.

RIS (CLÉMENT DE). *Voy.* CLÉMENT DE RIS.

RISANO, v. des États autrich. (Dalmatie), sur l'Adriatique, à 20 kil. N. O. de Cattaro ; 3,120 h. Evêché.

RISBECK (Gaspard), écrivain allemand, né à Hœchst près de Francfort en 1750, mort en 1786, fils d'un riche négociant, quitta le droit (auquel on le vouait) pour les lettres, dépensa toute sa fortune en voyages, puis se mit aux gages des libraires. On a de lui les tomes 2 et 3 des *Lettres sur les moines* (le premier vol. avait été publié par M. de la Roche) ; un *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8 ; une *Histoire de l'Allemagne* (publiée à Zurich, 1787) : ces ouvrages révèlent un vrai talent.

RISCLE, ch.-l. de cant. (Gers), à 42 kil. N. O. de Mirande ; 1,600 hab.

RITTER (J.-Guill.), physicien, né à Samitz (Silésie) en 1776, m. vers 1812, étudia la médecine à Iéna, et fit de belles expériences galvaniques, qui, en 1804, lui ouvrirent les portes de l'Académie de Munich. Ses ouvrages sont pleins d'idées neuves, mais il se laissa trop entraîner par son imagination. Il croyait à la baguette divinatrice, au magnétisme animal, etc. On a de lui : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, in-8 ; *Contribution à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801-1802, 2 vol. in-8 ; *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1806, 3 vol. in-8 ; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8, espèce d'autobiographie. — Un autre Ritter (Jérémie-Benjamin), natif aussi de Silésie (1762-1807), est connu comme chimiste ; on lui doit la *Stœchiométrie* ou *Art de mesurer les éléments chimiques*.

RIVAROL (Antoine, comte de), écrivain français, né à Bagnols en 1754, mort en 1801, se fit de bonne heure une réputation dans les salons de Paris par son esprit et sa causticité, partagea en 1785 le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de l'*universalité de la langue française*, ce qui lui valut et les éloges du grand Frédéric, et

un fauteuil à l'Académie qui l'avait couronné, prit parti contre la révolution, fut un des principaux auteurs des *Actes des Apôtres*, émigra, et, après un séjour à Hambourg, alla mourir à Berlin. Rivarol est resté par ses écrits fort au dessous de sa réputation, et n'a laissé que des opuscules, entre autres : *Discours sur l'universalité de la langue française; Petit Almanach de nos grands hommes* (1788, in-12); *Vie politique de M. de Lafayette*. On a aussi de lui une traduction de l'*Enfer* du Dante. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1808, 5 vol. in-8. Il a laissé des *Mémoires* (insérés dans la *Collection des Mémoires sur la révolution*) : c'est la réimpression du *Tableau des travaux de l'Assemblée Constituante*, qu'il avait publié en 1798. Le *Dictionnaire de la langue française* donné sous le nom de Rivarol est un mensonge de librairie; car cet auteur n'y avait rien fait. On a donné l'*Esprit de Rivarol*, Paris, 1802 et 1808, 2 vol. in-12. — Mme Rivarol (née H. Mather-Flint), morte en 1821, d'origine anglaise, a donné plusieurs traductions de l'anglais, notamment l'*Encyclopédie morale*, et a publié une *Notice* sur son mari, 1802.

RIVAROLO, v. des États sardes (Turin), à 16 kil. N. O. de Chivasso; 5,200 hab. Couvent de Minorites.

RIVE (l'abbé J.-Jos.), bibliographe, d'Apt en Provence, né en 1730, mort en 1792, professa la philosophie à Avignon, fut curé près d'Arles, devint bibliothécaire du duc de La Vallière, puis de la ville d'Aix, et se montra fougueux révolutionnaire. Irascible, vain, jaloux, il avait déchiré dans des libelles ses confrères les gens de lettres; la révolution venue, il fit des dénonciations. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres : *la Chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*, Londres (Aix), 1788 et 89, 2 vol. in-8; *Eclaircissements sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12, etc. C'était un des plus savants bibliographes de son temps. Il se donnait l'épithète de *Bibliognoste*.

RIVE-DE-GIER, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Gier, à la prise d'eau du canal de Givors et sur le chemin de fer de Saint-Étienne, à 20 kil. N. E. de Saint-Étienne; 9,567 hab. Magnifique bassin. Aux environs, vaste réservoir dit de Couson qui alimente le canal de Givors. Tulles, hauts-fournaux, forges, martinets, verreries. Houillères riches aux environs. Comm. de fer, sel, bois de chêne, houille. Cette ville prend tous les jours plus d'importance.

RIVELLO, v. du roy. de Naples. *Voy.* REVELLO.

RIVES, ch.-l. de cant. (Isère), à 26 kil. N. O. de Grenoble; 2,226 hab. Aciéreries dont les produits sont estimés et se nomment *acier de Rives*; toiles dites *toiles de Voiron* (parce qu'elles se vendent à Voiron). Eaux minérales. Fer.

RIVESALTES, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), sur l'Agly, à 9 kil. N. de Perpignan; 3,400 hab. Lames d'épées, acier. Vin muscat exquis.

RIVET DE LA GRANGE (Dom.-Ant.), bénédictin né à Confolens en 1683, mort en 1749, prit part aux querelles théologiques de son temps, fit de l'opposition à la bulle *Unigenitus*, acheva le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, et fut relégué par ses supérieurs dans le monastère de Saint-Vincent du Mans, où il passa les trente dernières années de sa vie. Dom Rivet s'est assuré la reconnaissance de la postérité par son *Histoire littéraire de la France*, admirable monument dont il a eu l'idée, et dont il a exécuté les 9 premiers vol., in-4, 1733-49; ce grand ouvrage a été continué par Clément, et de nos jours par MM. Brial, Daunou, Naudet, etc.

RIVIÈRE (GRANDE). *Voy.* GRANDE-RIVIÈRE.

RIVIÈRE-DU-LEVANT, RIVIÈRE DU PONENT, nom donné aux deux parties du golfe de Gênes, l'une à l'E., l'autre à l'O. de Gênes.

RIVIÈRE-ROUGE, etc. *Voy.* ROUGE.

RIVINUS (Aug.-Quirinus), dont le vrai nom était *Bachmann*, médecin et botaniste, né à Leipsick en 1652, mort en 1723, fils d'André Rivinus (1600-1656, médecin et philologue distingué), professa la physiologie et l'histoire naturelle dans sa ville natale. Il a le premier, dans son *Introductio ad rem herbariam* (Leipsick, 1790, in-fol.), introduit une classification des plantes fondée sur la forme de la corolle. Ses *Dissertationes medicæ* contiennent d'utiles observations.

RIVOLI, *Ripula*, ville des États sardes (Turin), près de la Doire-Ripaire, à 13 kil. O. de Turin; 5,000 hab. Château de plaisance royal où naquit Charles-Emmanuel I (1572) et où mourut Victor-Amédée II (1732).

RIVOLI, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Adige, à 22 kil. N. O. de Vérone, célèbre par une victoire de Bonaparte sur les Autrichiens (14 janvier 1797); le général Masséna, qui s'y distingua, reçut par suite le titre de duc de Rivoli.

RIVOLI (duc de). *Voy.* MASSÉNA.

RIXHEIM ou REVIN, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 7 kil. E. de Mulhouse; 2,950 hab. Papiers peints; eaux minérales.

RIZEH, *Rhizœum?* ville de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire, à 40 kil. E. de Trébisonde; 2,500 hab. Citadelle presque en ruines. Oranges exquises.

RIZZIO ou RICCIO (David), secrétaire et favori de Marie Stuart, natif de Turin; il était laid et bossu, mais c'était un chanteur gracieux, un spirituel courtisan, et il sut plaire. Henri Darnley, second mari de la reine, en conçut de la jalousie et le fit égorger dans l'appartement même et sous les yeux de sa femme, qui était alors enceinte (1566). Marie vengea sa mort par celle de plusieurs de ses assassins.

RJEV-VOLODIMEROV, v. de la Russie d'Europe (Tver), à 115 kil. S. O. de Tver, sur le Volga; 9,000 h.

RO, bourg d'Italie. *Voy.* RHO.

ROANNE, *Rodumna*, ch.-l. d'arr. (Loire), à 42 kil. N. de Montbrison sur la Loire; 9,910 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Assez bien bâtie, beau quai; grand hôpital, jolie salle de spectacle; fabriques de draps, mousselines, calicots, indiennes, filatures, teintureries et tanneries. Grand entrepôt pour les marchandises de Lyon et du Midi. Mines de plomb et de houille; carrières. Chemin de fer de Roanne à Saint-Étienne. Patrie du bénédictin Pernetty. — Ville ancienne, mais dont l'importance ne date que du XVIIIe siècle. Jadis ch.-l. d'un duché, créé en 1566 en faveur de Ch. Gouffier, et qui passa depuis dans la maison des ducs de la Feuillade. — L'arr. de Roanne a 10 cant. (Belmont, Charlieu, Néronde, la Pacaudière, Perreux, Roanne, Saint-Germain-Laval, Saint-Haon-le-Chatel, Saint-Just-en-Chevalet, Saint-Symphorien-de-Lay), 108 comm. et 124,871 hab.

ROANOKE, riv. des États-Unis, prend sa source en Virginie, près de Christiansbourg, coule à l'E. S. E., entre dans la Caroline du Nord, et se jette dans le golfe d'Albemarle, par 36° lat. N. et 70° long. O., après un cours de 450 kil.

ROATAN, île de la baie de Honduras, vers la côte du Guatimala, à 40 kil. de la côte N. de l'État de Honduras, par 16° 26' lat. N. et 89° long. O.; 45 kil. sur 13. Occupée par les Anglais en 1742. Prise et reprise par les Français et les Espagnols.

ROBBÉ DE BEAUVESET (P.-Honoré), poëte, né à Vendôme en 1714, mort en 1794, n'a échappé à l'oubli que par un cynisme qui n'a pas même l'excuse d'être allié au talent. Louis XV lui fit une pension; Mme Dubarry le protégea; la duchesse d'Olonne lui légua 15,000 liv. On a de lui des *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-8; des *Odes, Epîtres, Satires, Mon Odyssée* (en 4 chants), 1760, in-12; les *Victimes du despotisme épiscopal* (en 6 chants). Il se convertit à la fin de sa vie et écrivit des poésies religieuses.

ROBECK (Jean), né à Calmar en Suède (1672). Élevé dans la religion réformée, il se convertit en

1704, entra chez les Jésuites en Westphalie, et séjourna longtemps à Rinteln. Disposé à la mélancolie, et trop préoccupé du néant des choses de ce monde, il prit la vie en dégoût et se donna la mort en se jetant dans le Weser à Brême (1739). Il avait rédigé avant de mourir une apologie du suicide, intitulée : *Exercitatio philosophica de morte voluntaria*.

ROBERJOT (Claude), était curé à Mâcon, sa ville natale, quand la révolution éclata. Il se maria, fut envoyé à la Convention après la Terreur, fut nommé commissaire à l'armée de Pichegru, ambassadeur auprès des villes hanséatiques, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt (1798). Des hussards autrichiens l'égorgèrent, ainsi que son collègue Bonnier, au moment où il quittait Rastadt pour revenir en France (1799).

ROBERT, dit *le Fort*, tige des Capétiens, était, suivant les uns, Saxon d'origine ; suivant les autres, issu de Childebrand, frère de Charles-Martel. Charles-le-Chauve l'investit du comté de Paris et plus tard de la Marche Angevine ou comté d'Anjou (864). Robert s'y montra intrépide ennemi des Normands ; mais il finit par périr, accablé sous le nombre, à Brisserte (Anjou), en 866. Eudes et Robert I, ses fils, furent rois de France ; Emma, sa fille, épousa Raoul de Bourgogne, qui occupa aussi le trône (923).

ROBERT I, roi de France, 2e fils de Robert-le-Fort et frère cadet d'Eudes, fut élu roi à Soissons en 922, en opposition à Charles-le-Simple, mais fut tué à la bataille de Soissons en 923. Hugues-le-Grand était son fils, et Hugues Capet son petit-fils.

ROBERT II, dit *le Pieux*, roi de France (996-1031), fils de Hugues Capet, fut associé par son père à la couronne dès 988, fut excommunié, dit-on, par le pape pour avoir épousé Berthe de Bourgogne, sa parente ; la remplaça par Constance d'Arles, qui le rendit très malheureux, vit ses fils se révolter deux fois contre lui à l'instigation de leur mère, et s'opposa, mais vainement, aux prétentions de l'empereur Conrad II sur le roy. de Bourgogne ou d'Arles.

ROBERT, dit *le Vieux*, duc de Bourgogne, 3e fils du roi de France Robert II, tenta inutilement de supplanter son frère Henri, qui devait succéder au trône, fut investi du duché de Bourgogne par ce frère en 1032, et mourut en 1075, après un règne souillé par des violences. C'est lui qui fonda la première maison capétienne de Bourgogne, laquelle finit en 1361.

ROBERT D'ARTOIS, surnommé *le Vaillant*, frère de saint Louis, suivit ce prince en Égypte, où il livra, contre les ordres du roi, la bataille de Mansourah (1250) ; il remporta la victoire, mais périt en poursuivant les fuyards. Saint Louis avait érigé pour lui l'Artois en comté-pairie (1237). — Son fils, Robert II d'Artois, suivit saint Louis dans sa seconde croisade (1270), puis alla au secours de Charles d'Anjou, roi de Naples, et défit les Aragonais ; il battit les Flamands à Furnes (1297), et périt en leur livrant une nouvelle bataille à Courtray (1302). — Robert d'Artois, petit-fils du précédent, se vit dépouillé du comté d'Artois par sa tante Mahaut, tenta vainement de se le faire adjuger par le roi de France, Philippe de Valois, et, pour se venger, se retira en Angleterre auprès d'Édouard III, qu'il excita à faire la guerre à Philippe et à prendre le titre de roi de France ; il reçut d'Édouard III le titre de comte de Richmond. Il périt par suite d'une blessure qu'il reçut, en 1343, à Vannes, en combattant dans les rangs des Anglais.

ROBERT I, dit *le Magnifique* et *le Diable*, duc de Normandie, second fils du duc Richard II, remplaça en 1027 son frère Richard III, qu'on l'accuse d'avoir empoisonné ; réprima plusieurs révoltes dans ses états, rétablit le comte de Flandre Baudouin IV, et les rois d'Angleterre Alfred et Édouard, et soutint le roi de France Henri I contre les rebelles. Voulant expier les fautes de sa jeunesse, il alla en pèlerinage à Jérusalem, et mourut pendant le retour, à Nicée, en 1035, empoisonné, dit-on. Il ne laissait d'autre enfant qu'un fils naturel, le célèbre Guillaume-le-Conquérant.

ROBERT II, dit *Courte-Cuisse*, *Courte-Heuse*, ou *Courte-Botte*, duc de Normandie (1087-1134), était fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, et s'était révolté contre son père pour le forcer à lui céder la Normandie. Il disputa la couronne d'Angleterre à Guillaume-le-Roux, son frère, se couvrit de gloire à la première croisade, eut après son retour à défendre son duché de Normandie contre Henri, son autre frère (successeur de Guillaume-le-Roux), fut battu à Tinchebray (1105), et emprisonné au château de Cardiff, où il mourut en 1134.

ROBERT GUISCARD, c.-à-d. l'*Avisé* (de *weise* ou *wise*, prudent, rusé), duc de Pouille, un des fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand, alla, en 1053, rejoindre ses frères en Italie, conquit la Calabre, fit prisonnier en 1057 à Civitella le pape Nicolas II, qui lui donna l'investiture de tout ce qu'il avait soumis et soumettrait par les armes, s'empara de la principauté de Salerne et de celle de Bénévent, fut excommunié par Grégoire VII, puis se réconcilia avec lui et lui fit hommage, passa la mer, prit Corfou, Butrinto, battit Alexis Comnène, mais fut forcé de revenir protéger ses états contre l'empereur Henri IV, délivra le pape Grégoire VII, bloqué au château Saint-Ange, et l'emmena à Salerne, où tous deux moururent bientôt après (1085). Boémond I, son fils aîné, ne fut que prince de Tarente : Roger, le puîné, lui succéda.

ROBERT I, prince de Capoue et comte d'Averse, d'origine normande (1116-1120), succéda à son frère Richard II (d'Averse), et eut pour successeur Jordan II (qui était aussi son frère). — Robert II, fils de Jordan II, lui succéda en 1127 comme prince de Capoue et comte d'Averse ; il tenta de rompre le lien de vassalité imposé aux successeurs de Jordan I par les rois normands, battit Roger II, roi de Sicile, mais bientôt se vit trahi par les siens et chassé de ses états ; il fut réintégré en 1155 par Frédéric Barberousse, mais il tomba entre les mains de Guillaume I, successeur de Roger, et périt misérablement.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage*, roi de Naples, troisième fils de Charles-le-Boiteux, succéda en 1309 à son père, roi de Naples, par la protection des papes, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il prit le parti des pontifes romains contre l'empereur Henri VII, et, après la mort de ce prince, il fut nommé en 1313, par Clément V, vicaire de l'Empire en Italie quant au temporel, jusqu'à ce qu'on eût élu un nouvel empereur. Robert régna 34 ans sur Naples, et mourut, en 1343, à 64 ans. Il était renommé pour sa science, et eut Pétrarque pour ami.

ROBERT DE COURTENAY, empereur latin de Constantinople, succéda à son père Pierre de Courtenay sur la fin de l'an 1218, fit la guerre à Vatace, empereur de Nicée, avec peu de succès. Ayant pris pour épouse une femme qui était déjà promise à un chevalier bourguignon, celui-ci se vengea en enlevant cette femme et en lui coupant le nez et la bouche. Robert, épouvanté de cette barbarie, s'enfuit de sa capitale et alla mourir en Achaïe (1228). Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, qui avait été dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité du jeune Baudouin II.

ROBERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allemagne, né en 1352, était fils de Robert-le-Tenace, comte palatin de Bavière, et appartenait à la branche Rodolphine de la maison de Wittelsbach ; il fut élu empereur en 1400 après la déposition de Wenceslas ; il essaya vainement de re-

conquérir le Milanais, et se déclara pour l'anti-pape Grégoire XII. Il mourut en 1410. Etienne, le dernier de ses fils, est la tige de la maison de Bavière actuellement régnante. L'empereur Robert est le fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT I, BRUCE, roi d'Écosse. *Voy.* BRUCE (Rob.).

ROBERT II, STUART, roi d'Écosse, né en 1316, tint les rênes de l'état pendant que David II (Bruce), son oncle, était captif, lui succéda en 1370, consolida son autorité, malgré l'opposition de William Douglas, renouvela l'alliance avec la France, fit la guerre à l'Angleterre, gagna en 1388 la bataille d'Otterburn, qui amena la paix, et mourut en 1390.

ROBERT III, STUART, fils de Robert II, lui succéda en 1390. Il eut d'abord à calmer beaucoup de troubles, et à repousser Henri IV, roi d'Angleterre, qui vint à main armée réclamer son hommage. Mécontent des excès de son fils aîné David, il l'enferma ; mais le jeune prince périt en prison, victime des noires intrigues de son oncle le duc d'Albany. Robert, au désespoir, se retira dans l'île de Bute, et envoya son second fils (Jacques I) en France pour le soustraire au duc. Mais Jacques fut pris par les Anglais ; à cette nouvelle, le malheureux père mourut de chagrin en 1405.

ROBERT DE BAVIÈRE. *Voy.* RUPERT (le prince).

ROBERT (saint), dit *Robert de Champagne*, parce qu'il était Champenois, né en 1024, mort en 1110, fonda en 1075 l'abbaye de Molêmes, et en 1098 l'ordre de Cîteaux, où il introduisit une règle sévère. Sa fête est célébrée le 29 avril.

ROBERT D'ARBRISSEL, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, né à Arbrissel, près de Rennes, en 1047, mort en 1117, fut nommé par le pape Urbain II prédicateur apostolique ; il prêchait avec tant d'éloquence, qu'une foule d'auditeurs le suivaient jusque dans les déserts. C'est pour réunir ceux qui voulaient l'entendre qu'il fonda vers 1103 le monastère de Fontevrault, près de Poitiers.

ROBERT DE LINCOLN, surnommé *Grosse-Tête*, en anglais *Great-head*, en latin *Robertus Capito*, évêque anglais, ami et contemporain de Roger Bacon, né vers 1175 dans le comté de Lincoln, mort en 1253, vint se perfectionner à Paris, après avoir déjà étudié à Cambridge et à Oxford, enseigna avec éclat dans diverses universités, fut sacré en 1235 évêque de Lincoln, et opposa une vive résistance aux empiétements du pape. Il a laissé des traductions du grec et des commentaires sur Aristote.

ROBERT DE GENÈVE, anti-pape, était évêque de Thérouanne et cardinal, lorsqu'il fut élu pape sous le nom de Clément VII, en 1378, par 15 cardinaux qui avaient nommé Urbain VI quelques mois auparavant : il fut reconnu en France, en Espagne, en Écosse et en Sicile, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un long schisme, qui se prolongea même après sa mort. Clément mourut d'apoplexie, en 1394, à Avignon, où il avait établi son siége. Ce pontife n'est point regardé par l'Église comme légitime ; un autre porte le nom de Clément VII.

ROBERT DE VAUGONDY (Gilles), géographe du roi, né à Paris en 1688, mort en 1766, était le petit-fils de Nic. Sanson. Il a laissé une *Géographie sacrée*, 1747, 3 tomes en 2 vol. in-12 ; un *Atlas universel* de 108 cartes, 1758, in-fol., etc. — Son fils Didier Robert de Vaugondy (1723-86), né à Paris, géographe du roi (Louis XV) et du duc de Lorraine (Stanislas), et censeur royal, est auteur de deux grands globes, de *Mémoires* lus à l'Académie des Sciences, de cartes diverses, d'une *Géographie ancienne*, d'*Institutions géographiques*, 1766 ; d'un *Essai sur l'histoire de la géographie*, 1755, in-12.

ROBERT (Fr.), géographe, d'une famille différente de celle des précédents, né en 1737 à la Charmèle, près de Châlons-sur-Saône, mort en 1819, de l'Académie des Sciences de Berlin, avait été membre du Conseil des Cinq-Cents, et mourut en Saxe, laissant une *Géographie élémentaire* (12e édition, 1817, in-12), un *Dictionnaire géographique*, 1818, 2 vol. in-8 ; le *Dictionnaire de géographie moderne* de l'*Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4, etc.

ROBERT (Nic.), peintre en miniature, né à Langres vers 1710, mort en 1784, excellait dans la peinture des fleurs, des plantes, des insectes, et fit plusieurs magnifiques collections en ce genre, une notamment qu'on voit au Cabinet du Roi, et qui aurait été faite pour Gaston, duc d'Orléans.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysages, né en 1733, mort en 1808, fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1767 ; il a laissé nombre de compositions remarquables par la majesté et la variété des sites, entre autres le *Tombeau de Marius*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, le *Pont du Gard*, les *Catacombes de Rome*.

ROBERT (Léopold), peintre célèbre, né à la Chaux-de-Fond, près de Neuchâtel en Suisse, en 1794, vint en 1810 à Paris, y reçut des leçons de Gérard et de David, alla perfectionner son talent en Italie, et y peignit la plupart de ses beaux tableaux : l'*Improvisateur napolitain*, 1824 ; la *Madone de l'Arc* ; les *Moissonneurs*, 1831 (c'est son chef-d'œuvre) ; les *Pêcheurs de l'Adriatique* ; ce fut son dernier tableau ; il le composa à Venise. Ayant conçu dans cette ville une violente passion pour une femme dont il ne pouvait obtenir la main, il se donna la mort (1835). On l'a surnommé *le nouveau Poussin*.

ROBERT (Félicité de KÉRALIO, dame). *Voy.* KÉRALIO.

ROBERTIS (Denis DE), de l'ordre des Augustins, né à Borgo-san-Sepolcro près de Florence, théologien, orateur, poëte et astrologue, vint à Paris, où il enseigna avec éclat, fut attiré à Naples par le roi Robert d'Anjou, qui le logea dans son palais, devint évêque de Monopoli, et mourut en 1342. Il était l'ami de Pétrarque. Il prédit à Villani, prince de Florence, qu'il serait vainqueur de Castruccio-Castracani, et sa prédiction s'accomplit.

ROBERTSON (William), historien écossais, né à Borthwick en 1721, mort en 1793, entra dans la carrière ecclésiastique, et se distingua d'abord dans la prédication. Chargé d'une nombreuse famille, il avait longtemps vécu dans la gêne, mais il finit par jouir de l'aisance, ayant obtenu successivement les places de chapelain ordinaire du roi, de principal du collége d'Edimbourg et d'historiographe d'Écosse, places qu'il lui fut permis de cumuler. On lui doit : l'*Histoire d'Écosse sous Marie et Jacques VI*, Londres (1759) ; l'*Histoire de Charles-Quint* (1769) ; l'*Histoire de l'Amérique* (1777) ; des *Recherches historiques sur l'Inde* (1790). Ces quatre ouvrages sont tous très remarquables, surtout l'*Histoire de Charles-Quint*, par l'exactitude et l'esprit philosophique non moins que par le style. Ils ont été traduits en français, le 1er par La Chapelle, 1772, et Campenon, 1821, 3 vol. in-8 ; le 2e par Suard, 1775, 2 vol. in-4 ; le 3e par Suard et Jansen, 1778, 2 vol. in-4 ; le 4e, en 1792, in-8. Les *Œuvres* complètes de Robertson ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4 ou 10 vol. in-8, et en français, à Paris, 1822, 12 vol. in-8. Robertson fut aussi un des fondateurs de la *Revue d'Edimbourg*.

ROBERTSON (Ét.-Gaspar), physicien et aéronaute, né à Liége en 1762, mort à Paris en 1837, fut sous l'Empire professeur de physique à Liége, perfectionna le miroir d'Archimède, exécuta dans diverses villes un grand nombre d'ascensions aérostatiques, dans lesquelles il fit d'utiles observations météorologiques, et laissa des *Mémoires récréatifs, scientifiques*, etc., 2 vol. in-8, Paris, 1830-34.

ROBERVAL (Gil. PERSONE DE), géomètre, né en 1602 à Roberval ou Noël-Saint-Remy (Picardie),

mort en 1675, de l'Académie des Sciences, et professeur de mathématiques au Collége de France (1632), inventa les courbes dites *robervaliennes*, et eut de vives contestations avec Descartes, envers lequel il se montra fort injuste. On a de lui une édit. du traité d'Aristarque de Samos sur le *Système du monde*, Paris, 1644, et nombre de savants mémoires dans le tome VI des *Mémoires* de l'Académie des Sciences.

ROBESPIERRE (Maximilien), né en 1759 à Arras, était fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, et remplissait lui-même ces fonctions en 1789. Nommé député aux Etats-Généraux, il courtisa Mirabeau qui le méprisa, flatta la multitude dont bientôt il fut l'oracle, et, après avoir souvent changé de nuance, se mit à la tête des meneurs les plus violents à partir de 1791, devint le chef réel du club des Jacobins, et fut nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine : il déploya dans ces fonctions la plus grande partialité, et y porta un cœur impitoyable. Nommé membre de la Convention, il dirigea, concurremment avec Danton, le procès de Louis XVI, paralysa les efforts des Girondins pour sauver ce prince, établit le système de la Terreur dans toute la France, et siégea presque perpétuellement au Comité de salut public qu'il dominait, et par lequel il fit sanctionner les mesures les plus sanguinaires ; il acheva de ruiner le fédéralisme et la Gironde au 31 mai (1793), et se défit bientôt après de Danton, son rival de puissance (16 germinal an II, 5 avril 1794). Devenu dès lors tout puissant, Robespierre songeait à négocier avec l'Autriche, à organiser un gouvernement stable, et voulait même établir un simulacre de religion : il fit dans ce but proclamer par la Convention l'existence de l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'âme (18 floréal, ou 7 mai 1794) ; il fit décréter des fêtes publiques en harmonie avec le nouvel ordre de choses. Mais il n'eut le temps de rien fonder. Il avait fait peser sur la France entière la plus odieuse des tyrannies, et n'avait pas épargné ses collègues. Ceux qui survivaient, irrités par ses hauteurs ou effrayés par ses menaces, se réunirent enfin contre lui, et, sur la proposition de Tallien, la Convention le décréta d'accusation avec ses principaux adhérents (9 thermidor). Se voyant perdu, Robespierre voulut fuir, mais il fut arrêté ; il chercha en vain à prévenir le supplice en se tirant un coup de pistolet : le coup ne fit que lui fracasser la mâchoire, et il fut le lendemain conduit à l'échafaud, où il périt en même temps que 22 de ses complices (10 thermidor, 27 juillet 1794). Avec lui finit le régime de la Terreur, et la France commença à respirer. Robespierre était un homme froid, caché, tenace dans ses opinions, dominant ; son élocution était claire, assez élégante, mais sentencieuse et animée d'une chaleur factice. Ses flatteurs l'avaient surnommé l'*Incorruptible*. On a de lui quelques éloges et discours académiques (prononcés avant qu'il commençât son rôle politique), et un assez grand nombre de discours de tribune (dans les journaux du temps). Entre les écrits publiés sur ce personnage fameux, on remarque la *Vie et les crimes de Robespierre*, par Desessarts ; *Examen des papiers trouvés chez Robespierre*, par Courtois.

ROBESPIERRE (Augustin-Bon-Joseph), frère du précédent, né à Arras, y fut procureur de la commune, puis député à la Convention, y siégea à côté de son frère dont il partageait les opinions. Envoyé en mission à l'armée d'Italie, il montra dans toutes les provinces qu'il parcourut le désir de faire cesser la Terreur sans affaiblir l'action révolutionnaire. Voyant son frère décrété d'accusation, il déclara qu'*ayant partagé ses vertus, il voulait partager son sort*, et il expira sur l'échafaud au 10 thermidor. Il était âgé de 30 ans. — Une sœur des Robespierre leur survécut ; elle était dans la misère. Bonaparte (étant consul) lui assura une pension, qui lui fut continuée même sous la Restauration. Elle mourut en 1841 dans la pauvreté.

ROBINET (J.-B.-René), écrivain français, né en 1735 à Rennes, mort en 1820, entra d'abord chez les Jésuites, puis les quitta pour se livrer aux lettres, alla passer quelque temps en Hollande, où il se mit aux gages des libraires, se fit un nom par un ouvrage d'une philosophie hardie, intitulé : *De la Nature ;* fut nommé vers 1780 censeur royal, se retira dans sa ville natale à la Révolution, et y mourut. On a de lui de nombreuses traductions de l'anglais, mais il est surtout connu par son traité *de la Nature*, qui parut à Amsterdam, 1761-68, 4 vol. in-8 ; il y soutient que tous les êtres sont animés, que tous, même les planètes et les étoiles, ont la faculté de se reproduire comme les animaux ; il veut aussi montrer qu'il y a partout équilibre entre le bien et le mal. Cet ouvrage a été combattu par Ch.-L. Richard et par Barruel, dans ses *Helviennes*.

ROBIN HOOD, chef d'*outlaws* ou proscrits, vers 1190, sous Richard-Cœur-de-Lion, infestait surtout les forêts du Nottingham, en Angleterre. On l'a donné gratuitement pour fils d'un comte ; il mourut en 1247, saigné à l'artère radiale par une religieuse qui saisit ce moyen de le tuer. Il doit sa célébrité à l'*Ivanhoë* de Walter Scott.

ROBINSON (Marie DARBY, dame), dite la *Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, morte en 1800, s'était mariée à 15 ans à un avocat qui la laissa sans ressources, monta sur le théâtre, s'y fit une réputation éclatante par son talent et sa beauté, devint maîtresse en titre du prince de Galles (depuis Georges IV), et plus tard forma une liaison intime avec Fox. On a d'elle des *poésies lyriques* estimées, des *Mémoires* (traduits en français par Bertin), Paris, 1802 ; des pièces de théâtre et beaucoup de romans (*Vincenza, la Veuve, Angelina, Hubert de Sevrac*, etc.), traduits aussi en français pour la plupart.

ROBLEDO, ville d'Espagne (Manche), à 2 kil. N. E. d'Alcaraz : 7,000 hab. Laine de mérinos.

ROBOAM, fils de Salomon, fut reconnu roi des 12 tribus à la mort de son père (962 av. J.-C.) : mais il causa par ses exactions une violente insurrection. Dix tribus refusèrent de lui obéir, et prirent pour roi Jéroboam. Il se forma alors deux royaumes, celui d'Israël (10 tribus) et celui de Juda (2 seulement, Juda et Benjamin). Roboam régna 14 ans (962-46). Sous son règne, Jérusalem fut pillée par le roi d'Egypte Sésac.

ROBOISE ou ROLLEBOISE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. N. O. de Mantes, à la gauche de la Seine et au pied d'une côte escarpée ; 400 hab.

ROBORTELLO (Fr.), philologue, né à Udine en 1516, mort en 1567, professa les belles-lettres à l'université de Padoue, et eut avec Sigonius des démêlés si vifs, que le sénat de Venise leur imposa silence à tous deux. Outre de bonnes éditions de classiques grecs, on lui doit : *De historicâ facultate*, Florence, 1548, in-8 ; *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus*, Bologne, 1559, in-fol.

ROB-ROY, c.-à-d. *Robert-le-Roux* (Robert MacGrégor CAMPBELL, dit), célèbre déprédateur écossais, né vers 1660, était de bonne famille, et fit longtemps le commerce de bestiaux ; mais ses spéculations tournèrent mal, et il se vit ruiné par la rigueur du duc de Montrose, qui lui avait fait quelques avances. Rob-Roy s'en vengea en exerçant des dévastations horribles sur tous les domaines de ce seigneur, et même il les étendit sur beaucoup d'autres. Il finit par lever le *blaken-mail* (tribut de voleur), moyennant le paiement duquel il épargnait les bestiaux du tributaire. Rob-Roy mourut octogénaire et paisible dans son lit avant 1745. Son nom est populaire en Ecosse. Rob-Roy est le héros d'un roman de Walter Scott.

ROBUSTI (Jacq.), peintre. *Voy.* TINTORET (le).

ROCA (cap de), *Magnum prom.*, en Portugal (Estramadure), au N. O. de Lisbonne, par 38° 46' lat. N. et 11° 51' long. O. : il forme l'extrémité des monts Cintra, et détermine avec le cap d'Espichel la vaste baie où débouche le Tage.

ROCAMADOUR, ville de France (Lot), à 18 kil. N. E. de Gourdon ; 1,100 hab. Ruines d'une célèbre abbaye qui, selon la tradition, contient les reliques de saint Amadour. Antique église, où l'on conserve, dit-on, la fameuse Durandal, épée du paladin Roland.

ROCCA-DELL' ASPRO, ville du roy. de Naples (Princip. Cit.), à 14 kil. N. E. de Capaccio ; 3,200 hab.

ROCCA DI CINTRA (cap). *Voy.* ROCA.

ROCCA DI PAPA, *Algidum*, bourg de l'Etat ecclésiastique, à 4 kil. S. de Frascati ; 1,050 hab.

ROCCA-MANDOLFI, ville du roy. de Naples (Sannio), à 10 kil. O. de Bojano ; 3,400 hab.

ROCCAMONFINA, *Suessa Aurunca*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 9 kil. N. O. de Teano ; 3,300 hab. ; formée de huit hameaux.

ROCCA-SAN-FELICE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 4 kil. S. O. de Frigento ; 2,200 hab. Plâtre, houille. Aux env., lac Amsanto.

ROCCASECCA, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), près de la Melfa, à 10 kil. N. O. d'Aquino ; 2,500 hab. Résidence de l'évêque d'Aquino. Vraie patrie de saint Thomas, dit d'Aquin. Les plantes médicinales des environs fournissent la poudre de *Roccasecca*.

ROCCHETTA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 6 kil. N. de Lacedogna ; 4,000 hab.

ROCH (saint), né à Montpellier en 1295, d'une famille riche, donna son bien aux pauvres, et partit à 20 ans en habit de pèlerin pour l'Italie. Trouvant cette contrée en proie aux ravages de la peste, il se dévoua au service des pestiférés, et guérit beaucoup de malades sur sa route, mais il fut lui-même atteint à Plaisance ; de peur de communiquer le mal, il alla se cacher dans une solitude où il faillit succomber ; mais il fut découvert par le chien d'un gentilhomme nommé Gothard ; cet homme le recueillit et le guérit. Il revint au bout de plusieurs années dans sa patrie, qui était alors en guerre ; pris pour espion, il fut arrêté et jeté en prison. Il y mourut en 1327. Sa fête est célébrée le 16 août.

ROCHAMBEAU (J.-B. Donatien DE VIMEUR DE), né à Vendôme en 1725, mort en 1807, entra au service en 1742, devint colonel (1747), brigadier d'infanterie, après la prise de Minorque (1750), maréchal-de-camp (1761), lieut.-gén., et fut envoyé en Amérique avec 6,000 hommes au secours des insurgés. Il contribua à la capitulation de Cornwallis (1781). De retour après la paix de 1783, Rochambeau fut comblé de faveurs : il cumula les gouvernements de Picardie et d'Artois, et, en 1791, fut nommé maréchal par Louis XVI. Investi la même année du commandement de l'armée du Nord, il tenta vainement d'y rétablir la discipline et se démit (1792). Condamné à mort sous Robespierre, il n'échappa que par miracle. On a de Rochambeau des *Mémoires* (1809), 2 vol. in-8.

ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph DE VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, 1750-1813, entra au service à 12 ans, suivit son père en Amérique, devint maréchal-de-camp (1791), fut envoyé à Saint-Domingue (1792), puis à la Martinique (1793) ; en chassa les Anglais, et y fit reconnaître le gouvernement républicain, mais bientôt, assiégé par des forces supérieures, il fut forcé de capituler (1794). Employé à l'armée d'Italie (1800), il fit la campagne du Tyrol. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue ; obligé de se rendre aux insurgés (1803), il ne recouvra la liberté qu'en 1811, passa comme général à l'armée d'Allemagne (1813), et fut tué à Leipsick.

ROCHDALE, ville d'Angleterre (Lancastre), à 16 kil. N. de Manchester, sur la Roche, affluent de l'Irwell, et sur le canal qui porte son nom ; 20,000 hab. Divers établissements d'instruction publique, draps fins et communs, fabriques de flanelles, etc., houille, pierres, ardoises. — Titre de baronnie.

ROCHE (LA). *Voy.* LA ROCHE.

ROCHECHOUART, *Rupes Cavardi*, ch.-l. d'arr. (Haute-Vienne), à 42 kil. O. de Limoges ; 4,123 hab. Tribunal de première instance. Foires. — Cette ville doit son nom à sa position sur la pente d'un roc qui semble suspendu et prêt à *choir* (d'où quelques uns font dériver son nom). Elle avait jadis un célèbre prieuré et un château qui a donné son nom à une illustre maison du Poitou, issue des vicomtes de Limoges, et qui a formé plusieurs branches, dont la plus célèbre est celle des Mortemart. Le château de Rochechouart fut acquis par Mme de Pompadour, dont les héritiers l'ont possédé à titre de vicomté. — L'arr. de Rochechouart a 5 cantons (Oradour-sur-Vayre, Rochechouart, Saint-Junien, Saint-Laurent-sur-Gorre, Saint-Matthieu), 29 communes et 48,818 hab.

ROCHECHOUART (Gabriel DE), duc de Mortemart. *Voy.* MORTEMART.

ROCHECHOUART-MORTEMART (Adélaïde DE), abbesse de Fontevrault, fille du duc Gabriel de Mortemart et sœur de Mmes de Montespan et de Thianges, née en 1645, morte en 1704, se distingua par son esprit et son instruction, et trad. avec Racine le *Banquet de Platon*.

ROCHEFORT ou ROCHEFORT-SUR-MER, *Rupifortium* en latin moderne, le 3e des grands ports militaires de la France, ch.-l. d'arr. (Charente-Inférieure), sur la Charente, à 8 kil. de son embouchure, et à 32 kil. S. E. de La Rochelle ; 15,450 hab. Ch.-l. d'arrondissement maritime, place de guerre. Tribunaux de première instance et de commerce ; tribunal maritime. Place d'armes, arsenal, chantiers de construction, grands magasins pour la marine, casernes, hôpitaux, fonderie de canons. Ecoles de navigation, d'hydrographie, de médecine, etc. Bagne. Commerce actif en grains, sel, eau-de-vie ; pêche de la morue. Patrie du célèbre marin La Galissonnière. — Rochefort n'était au XIe siècle qu'un château bâti sur un roc (d'où son nom) ; pris par les Anglais au XIIIe, il fut repris par Charles VII. Louis XIV fit creuser le port de Rochefort en 1666. — L'arr. de Rochefort a 4 cant. (Aigrefeuille, Rochefort, Surgères et Tonnay-Charente), 42 comm. et 51,727 hab.

ROCHEFORT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 7 kil. N. E. de Dôle ; 1,444 hab.

ROCHEFORT-EN-TERRE, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 30 kil. E. de Vannes ; 695 hab.

ROCHEFORT-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Loiret, non loin de la Loire, à 14 kil. S. O. d'Angers ; 2,412 hab.

ROCHEFORT (Guill. DE), chancelier sous Louis XI et Charles VIII, né en 1433, mort en 1492, fut d'abord au service des ducs de Bourgogne, quitta ce service peu après la mort de Charles-le-Téméraire, fut nommé chancelier de France en 1483, et présida les états-généraux de Tours. — Guy de Rochefort, son frère puîné, remplit divers emplois en Bourgogne sous Charles-le-Téméraire, puis en France sous Louis XI et Charles VIII, et fut nommé chancelier en 1497 et en 1507. C'est lui qui créa le grand-conseil.

ROCHEFORT (Guillaume DE), littérateur, né à Lyon en 1731, mort en 1788, remplit longtemps une place dans les fermes à Cette, consacra ses loisirs à l'étude, et entreprit de traduire l'*Iliade* en vers français. Il obtint pour ce travail quelques encouragements qui le décidèrent à quitter son emploi, vint à Paris (1762), et y publia, en 1766, sa traduction qui le fit entrer à l'Académie des Inscriptions ; elle fut bientôt suivie d'une traduction en vers de l'*Odyssée* (ces deux ouvrages, estimables, mais médiocres, furent réunis en 1772-77, 5 vol. in-8, et 1781, 2 vol. in-4). Rochefort donna aussi des tragédies imitées

des Grecs (*Ulysse*, 1781; *Electre*, 1782), et fit paraître une traduction complète en prose du *Théâtre de Sophocle* (1788), 2 vol. in-8, travail justement estimé. On a encore de lui quelques écrits philosophiques (*Réfutation du Système de la nature*, etc.).

ROCHEFOUCAULD (LA). *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

ROCHEJACQUELEIN (LA). *Voy.* LA ROCHEJACQUELEIN.

ROCHELLE (LA), *Rupella*, *Rupecula*, ville et port de France, ch.-l. du dép. de la Charente-Inférieure, au fond d'un golfe de l'Océan Atlantique, à 184 kil. S. O. de Paris; 14,857 hab. Evêché. Place forte. Hôtel-de-ville, place du château, bourse, arsenal, hôtel des monnaies. Collége communal, séminaire, école royale de navigation. Acad. royale des belles-lettres, sciences et arts. Bibliothèque, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle. Raffinerie de sucre; faïence, verrerie, goudron, salines. Commerce important; esprits, eaux-de-vie, sels, denrées coloniales, fromages, beurre, grains, huiles, sardines, morues, bois du Nord, etc. Patrie de Réaumur, du médecin Nicolas Venette et de Billaud-Varennes. — La Rochelle appartint d'abord aux seigneurs de Mauléon, auxquels elle fut enlevée par Guillaume, dernier duc d'Aquitaine et comte de Poitou; elle fut ensuite capitale de l'Aunis. Louis VIII l'enleva en 1224 aux Anglais, auxquels le traité de Brétigny la restitua: elle se rendit à Duguesclin en 1372. En 1557, elle devint le boulevard des Calvinistes. Elle fut vainement assiégée, en 1574, par le duc d'Anjou (Henri III); mais Richelieu la prit en 1629, après un siége célèbre qui dura treize mois, et en fermant le port par une digue gigantesque. Louis XIV fit relever ses fortifications. Les Anglais y tentèrent inutilement une descente en 1757. — On nomma sous la Restauration *conspiration de La Rochelle* le complot qui, en 1822, coûta la vie au sergent Bories (*Voy.* ce nom) et à ses trois compagnons. — L'arr. de La Rochelle a 7 cant. (Ars-en-Ré, Courson, La Jarrie, Marans, Saint-Martin-de-Ré, plus La Rochelle, qui compte pour 2), 59 communes, et 78,797 hab.

ROCHEMAURE, *Rupemorus*, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 17 kil. S. E. de Privas; 1,100 hab. Vieux château; sites pittoresques.

ROCHES-SUR-LOIRE. *Voy.* LUYNES.

ROCHESTER, *Durobrivis* ou *Roffa*, ville d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 44 kil. S. E. de Londres; 13,000 hab. (et 23,000 en y comprenant Chatam, qui est censé un de ses faubourgs). Evêché créé en 604. Cathédrale, hôtel-de-ville, beau pont (11 arches). Ruines d'un ancien château-fort. Pêcheries d'huîtres. — Rochester existait avant la conquête romaine; mais son importance ne date que du règne d'Ethelbert. Elle a beaucoup souffert de la guerre, des incendies et de la peste.

ROCHESTER, ville des Etats-Unis (New-York), sur le grand canal Érié et la Gennessee, qui y forme plusieurs cascades, à 13 kil. de l'embouchure de cette rivière, à 310 kil. N. O. d'Albany; 8,000 hab. Entrepôt du commerce du New-York occidental.

ROCHESTER (J. WILMOT, comte de), courtisan et poëte anglais, fils de Henri Wilmot, célèbre par sa fidélité aux Stuarts, naquit en 1648. Il parut à la cour de Charles II à 18 ans, et y obtint les plus grands succès par ses grâces et son esprit; il déploya une résolution à toute épreuve en combattant sur mer dans la guerre de Hollande (1665 et 66); mais il se fit tort dans le monde en refusant un duel. D'un esprit caustique, il déplut souvent à Charles, comme à toute la cour, par ses saillies, qui ne respectaient rien, fut plus d'une fois exilé, mais sut toujours rentrer en grâce. Ses principes étaient infâmes, et il se faisait un jeu de l'honneur des femmes. La débauche l'avait vieilli avant le temps, et il mourut en 1680 à l'âge de 33 ans. Il a laissé des poésies pleines de talent, et qui annonçaient un grand poëte; la plupart sont des satires. Il égala dans ce genre Horace et Boileau, qu'il avait pris pour modèles. Ses poésies, réunies à celles de Dorset, Roscommon, etc., forment 2 vol. in-12, Londres, 1774.

ROCHE-SUR-YON (LA). *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

ROCHE-TARPÉIENNE. *Voy.* TARPÉIENNE.

ROCHEUSES (montagnes), *Rocky mountains*, grande chaîne de l'Amérique septentrionale, est comme le prolongement des Andes du Mexique, et s'étend dans la partie occid. des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, entre 42° et 69° lat. N., 111° et 170° long. O., depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Mackensie, et sur une longueur de 3,500 kil. Leur direction est généralement du N. O. au S. E. Le sommet le plus élevé est le pic James (3,836^{m}). Il sort de ces montagnes un grand nombre de rivières: sur le versant oriental, le Missouri, l'Yellow-Stone, la Platte et le Saskatchawan; sur le versant occid., l'Orégan, le Lewes, le Clark et le Frazer. L'Ounjigah traverse la chaîne vers 57° lat. N.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, mort en 1817, reconnut les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon (1768), fut nommé garde du cabinet de physique et d'optique du roi (1774), fit des recherches sur les instruments d'optique, eut une mission à Londres au sujet des réformes des poids et mesures (1790), fut membre de la commission des monnaies, entra à l'Institut (1795). Il fit, en 1796, construire un phare au port de Brest. On a de lui: *Mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783, in-8; *Nouveau voyage à la mer du Sud*, 1783, in-8; *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique*, 1787, in-8; *Essai sur les Monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8; des *Mémoires sur la construction des verres lenticulaires et achromatiques*; — *sur la navigation intérieure*; — *sur l'emploi du mica pour l'éclairage*, etc. Il perfectionna les lunettes nécessaires à la marine.

ROCHON DE CHABANNES, auteur dramatique du troisième ordre (1730-1800), fit représenter plusieurs pièces qui eurent quelque succès, savoir: aux Français, *Heureusement* (1762), *le Jaloux* (1784); à l'Opéra Comique, *Alcindor* (1787), *les Prétendus* (1789), *le Portrait* (1790).

ROCKINGHAM, bourg d'Angleterre (Northampton), à 32 kil. N. O. de Northampton; 500 hab. Près de là est un château-fort construit par Guillaume-le-Conquérant, qui servit quelque temps de résidence aux rois d'Angleterre; il s'y tint, en 1094, un célèbre concile pour juger le différend qui s'était élevé entre Guillaume-le-Roux et l'archevêque de Cantorbéry Anselme, au sujet du droit d'hommage au Saint-Siége.

ROCKINGHAM (Charles WATSON-WENTWORTH, marquis de), ministre anglais, né en 1730, mort en 1782, était un des chefs du parti whig. Il fut promu au ministère comme premier lord de la trésorerie en 1715, vers le commencement des troubles des colonies anglo-américaines, donna sa démission en 1766, s'opposa, ainsi que lord Chatam, aux projets de lord North, et rentra au ministère après la retraite de celui-ci (1782); il mourut très peu après. Rockingham était immensément riche, mais il n'avait que de très médiocres talents.

ROCKY MOUNTAINS. *Voy.* ROCHEUSES (montagnes).

ROCKY-RIVER, rivière des Etats-Unis. *Voy.* MIAMI.

ROCOUX, village de Belgique (Liége), à 5 kil. N. O. de Liége; 400 hab. Les Français, commandés par le maréchal de Saxe, y défirent complètement les alliés le 11 octobre 1746.

ROCQUENCOURT, village et château du dép. de Seine-et-Oise, à 3 kil. N. de Versailles, sur une colline; 200 hab. Exelmans y défit les Prussiens en 1815.

ROCROY, ville forte de France (Ardennes), ch.-l. d'arr., à 30 kil. N. O. de Mézières, dans une grande plaine, à 9 kil. de la rive gauche de la Meuse; 3,682 hab. Tribunal de 1re instance, hôpital militaire. Ferblanterie. — François I fortifia Rocroy en 1537; Henri II l'agrandit. Les Espagnols l'assiégeaient, lorsque le duc d'Enghien (depuis le Grand-Condé) leur fit lever le siége et remporta sur eux une victoire éclatante, le 19 mai 1643. — L'arr. de Rocroy a 5 cant. (Fumay, Givet, Rocroy, Rumigny et Signy-le-Petit), 68 comm., et 45,156 hab.

RODEMACK, bourg du dép. de la Moselle, à 13 kil. N. E. de Thionville; 1,100 hab. Jadis ville forte, et (jusqu'en 1492) résidence de seigneurs puissants. Les Français s'en emparèrent en 1552 et 1639; mais elle ne fut réunie à la France que par le traité de Nimègue (1678).

RODERIC ou **RODRIGUE**, dernier roi des Wisigoths d'Espagne, était fils d'un duc de Cordoue qui eut les yeux crevés par ordre du roi wisigoth Vitiza. Rodrigue arma contre Vitiza, le battit, et prit la couronne (710). Les fils et parents du prince détrôné appelèrent les Arabes à leur secours. Tarik, à leur tête, débarqua en Espagne, et s'empara, en 711, de Calpé (Gibraltar); aussitôt Rodrigue marcha contre lui, suivi de 8,000 hommes. Les deux armées se battirent neuf jours, à Xérès de la Frontera : Rodrigue périt le troisième jour. Beaucoup de fables ou de légendes ont obscurci l'histoire de Rodrigue, entre autres celle qui montre le comte Julien (beau-frère de Vitiza) appelant les Arabes, afin de venger sa fille Florinde ou Cava, qui avait été déshonorée par le monarque.

RODERICUM, nom latin de CIUDAD RODRIGO.

RODEZ, ville de France. *Voy.* RHODEZ.

RODNEY (George BRIDGE), amiral anglais, né à Londres en 1717, mort en 1792, enleva aux Français, en 1761, les îles Saint-Pierre, la Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, se distingua de 1779 à 1782 contre les Espagnols et les Français, battit don Juan Langara (1780), et le comte de Grasse (1782), et reçut à son retour le titre de baron, la pairie et une pension de 2,000 liv. st. (50,000 fr.).

RODOGUNE. *Voy.* RHODOGUNE.

RODOLPHE I, fils du comte d'Auxerre Conrad II, se fit couronner en 888 roi de la Bourgogne Transjurane, après la déposition de l'empereur Charles-le-Gros, soutint la guerre contre Arnoul, roi de Germanie, et vit enfin son indépendance reconnue en 894. Il mourut en 912.

RODOLPHE II, fils et successeur de Rodolphe I, fit une guerre malheureuse au duc de Souabe Burchard, qui le vainquit à Winterthür (919), prit en 922 le titre de roi d'Italie, mais fut battu à Firenzuola par Bérenger I, resta seul maître de la Haute-Italie après la mort de ce prince (924), mais eut dès 926, dans Hugues de Provence, un compétiteur qui fut bientôt plus fort que lui: alors il tourna ses vues vers l'Alémannie helvétique, dont l'empereur Henri I lui céda une partie (929), reparut au sud des Alpes (933), reçut de Hugues, en échange de sa renonciation à l'Italie, le royaume de Bourgogne Cisjurane, qui comprenait la Provence (ce royaume appartenait au jeune Louis II, pupille de Hugues), et fut ainsi le fondateur du royaume des Deux-Bourgognes ou royaume d'Arles. Il mourut en 937.

RODOLPHE III, dit *le Fainéant* ou *le Pieux*, petit-fils du précédent et fils de Conrad-le-Pacifique, fut roi des Deux-Bourgognes de 993 à 1032, eut sans cesse des troubles et des révoltes à étouffer. N'ayant point d'enfants, il céda l'expectative de son royaume à l'empereur Henri III, puis à Conrad II.

RODOLPHE, anti-empereur, était comte de Rheinfelden, duc de Souabe, époux de Mathilde (sœur de l'empereur Henri IV); il fut élu roi de Germanie en 1077 par les rebelles que Grégoire VII avait soulevés contre Henri, et prit pour conseil et pour général Othon de Nordheim. Il n'en fut pas moins défait à Melrichstadt en Bavière (1078), à Fladenheim et à Mœlsen (1080), et périt à cette dernière bataille (dite aussi bataille de l'Elster ou de Volksheim).

RODOLPHE I, DE HABSBOURG, empereur, était le fils d'Albert, comte d'Habsbourg en Alsace, et avoué de Schwitz, Uri et Unterwald. Rodolphe suivit Przémysl-Ottocar II à la croisade de Prusse (1254), hérita de Kybourg, se fit nommer avoué de Bâle, et fut élu empereur en 1273. Grégoire X le reconnut (1274). Ottocar, rebelle, fut deux fois vaincu (1276-1278), et la seconde fois perdit la vie au Marchfeld. L'Autriche, la Styrie, la Carniole, reprises sur Ottocar dès 1276, furent conférées par Rodolphe à Albert, son fils (1282), et c'est ainsi que la maison de Habsbourg devint maison d'Autriche. Rodolphe fit tout pour mettre un terme à l'anarchie, suite de la chute des Hohenstauffen, parcourut l'Allemagne, détruisit les châteaux d'où les nobles exerçaient leurs brigandages, mit ses soins à maintenir la paix publique, soutint les droits de l'empire sur le roy. d'Arles, soumit les comtes de Montbéliard, de Bourgogne, de Savoie, mais ne put faire élire Albert, son fils, pour son successeur à l'empire. Il mourut en 1291, à 73 ans.

RODOLPHE II, empereur, fils et successeur de Maximilien II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie (1572), de Bohême (1575), roi des Romains, puis empereur (1576), était un prince irrésolu, inappliqué aux affaires, et incapable de porter la couronne. L'Allemagne sous lui se remplit de troubles, qui amenèrent la guerre de Trente-Ans. Il fit une guerre très malheureuse en Hongrie contre les Turcs. Matthias, son frère, conclut malgré lui la paix (1606), le força de lui céder la Hongrie, la Moravie, l'Autriche (1608), et enfin le détrôna (1611). Rodolphe était savant en chimie (ou alchimie) et en astronomie : il pensionna richement Tycho-Brahé, et fit rédiger par cet astronome et par Képler les célèbres *Tables rodolphines*, auxquelles même il travailla.

RODOLPHE OU RAOUL, roi de France. *Voy.* RAOUL.

RODOSTO, chez les anciens, *Rhœdestus*, *Bisanthe*, et chez les Turcs, *Tekir-Dagh*, ville murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 97 kil. E. de Gallipoli, sur la mer de Marmara; 40,000 hab. Archevêché grec, églises arméniennes. Commerce. Occupée par les Russes en 1829.

RODRIGUE, roi des Wisigoths. *Voy.* RODERIC.

RODRIGUE (don), surnommé *le Cid*. *Voy.* CID.

RODRIGUEZ (île) ou **DIEGO-RUYZ**, une des îles Mascareignes, par 60° 51' long. E., 19° 40' lat. S. : 30 kil. sur 6. Port sur la côte N. Jadis beaucoup de tortues. Climat fort doux.

RODRIGUEZ ou **SANCHEZ DE AREVALO**, en latin *Rodericus Sancius*, savant prélat de Castille, né en 1404, mort en 1470, fut évêque d'Oviédo, Zamora, Calahorra, Placencia, rendit des services à Jean II, roi de Castille, dans diverses négociations, et laissa, entre autres écrits : *Speculum vitæ humanæ*, Rome, 1468, in-4 (très célèbre jadis), traité de morale, où il passe en revue toutes les professions; et le *Compendiosa historia hispanica*, Rome, 1470, gr. in-4. Le *Speculum* a été traduit en français, dès 1477, par Julien Macho, et en 1482 par P. Farget.

RODRIGUEZ (Alph.), jésuite, écrivain ascétique, né à Valladolid en 1526, mort en 1616, est célèbre par sa *Pratique de la perfection chrétienne* (Séville, 1614, in-4), qui a eu six traducteurs français, entre autres Régnier-Desmarets (1688, 3 vol. in-4, etc.).

RODRIGUEZ (Jean), dit *Giram*, missionnaire jésuite, né à Alcouche (près Lisbonne) en 1559, mort en 1633, alla au Japon, devint interprète près de l'empereur Taïkosama, fut excepté de la proscription décrétée contre les missionnaires, se fixa à Nangasaki, et y composa, entre autres ouvrages, une

Grammaire japonaise (publiée en français par Landresse, 1825). Plusieurs missionnaires au Japon ont porté le nom de Rodriguez.

RODUMNA, nom latin de ROANNE.

RŒDERER (P.-Louis, comte DE), né en 1754 à Metz, mort à Paris en 1835, fut successivement conseiller au parlement de Metz, député aux États-Généraux, où il provoqua l'abolition des ordres monastiques, procureur-syndic du département de Paris, rédacteur du *Journal de Paris*, où il défendit Louis XVI après le 10 août, professeur d'économie politique aux écoles centrales (1796), sénateur et conseiller d'état sous l'Empire, ministre des finances de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples (1806), ministre du grand-duc de Berg (1810), resta sans emploi pendant la Restauration, et fut nommé pair en 1832. Il était de l'Institut (classe des sciences morales). On a de lui, outre plusieurs écrits de circonstance : *Journal d'économie publique* (1796 et années suivantes); *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte* (1802); *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII* (1820); *Louis XII et François I* (1825); *Esprit de la révolution de 1789* (1831); *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France* (1834); des *Opuscules de littérature et de philosophie*, etc. Ses écrits comme sa conduite furent toujours empreints d'un remarquable esprit de sagesse et de modération.

ROELAS (Paul DE LAS), un des plus grands peintres espagnols, né à Séville en 1560, mort en 1620, élève du Titien, était prêtre. Son chef-d'œuvre est l'*Apothéose de saint Isidore*, après lequel viennent *saint Jean-Baptiste*, *saint Jean l'Évangéliste*, *saint Ignace de Loyola*, *l'Assomption*, etc.

ROENNE, ville du Danemark, ch.-l. de l'île de Bornholm, sur la côte O.; 2,420 hab. Port.

ROER ou RUHR, riv. des États prussiens (Prov. Rhénane), naît à 10 kil. N. E. de Malmédy, arrose cette ville, ainsi que Düren, Juliers, etc., entre dans le Limbourg et se jette dans la Meuse à Ruremonde, après un cours de 140 kil. — La Roër a donné sous l'Empire son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Aix-la-Chapelle. — *Voy.* aussi RUHR.

RŒRAAS, ville de Norvége, dans une plaine des monts Dovrefjeld (2,979^m de haut), par 9° 4' long. E., 62° 35' lat. N., à 105 kil. S. E. de Drontheim; 3,000 hab. Toute en bois. Climat très âpre. Aux environs est le point le plus élevé de toute la Norvége. Riches mines de cuivre.

ROGATIONS (fête des), de *rogare*, prier, fête instituée au ve siècle par saint Mamert, dans le but d'attirer la protection du ciel sur les biens de la terre; elle consiste en processions autour des champs, pendant lesquelles le prêtre bénit la terre. Les Rogations se célèbrent du 17 au 19 mai. — Les *Ambarvales* des Romains correspondent à nos Rogations.

ROGER (saint), évêque de Cannes en Italie, mort en 605. On le fête le 30 décembre.

ROGER I, grand-comte de Sicile, le 12e fils de Tancrède de Hauteville, vint avec Robert Guiscard en Italie (1052), aida ce dernier dans ses expéditions de Calabre, passa en Sicile (1061), et, après vingt-huit ans de fatigues, de combats, de courses, fut maître de toute l'île, sauf les montagnes de l'intérieur (1089). Il mourut en 1101, laissant deux fils mineurs, Simon et Roger, sous la tutelle d'Adélaïde de Montferrat, sa 3e femme.

ROGER II, d'abord grand-comte, puis roi de Sicile, fils du précédent, né en 1093, n'avait que huit ans quand son père mourut, et fut élevé sous la tutelle d'Adélaïde, sa mère. Dès qu'il fut en âge, il enleva la Calabre à son cousin Guillaume (1120), devint duc de Pouille, et, après la mort de ce prince (1127), il prit le titre de roi des Deux-Siciles en 1130, et se fit couronner à Palerme. Il joignit à ses états Amalfi, Naples, prit parti pendant le schisme d'Occident pour Anaclet II contre Innocent II, fit quelques conquêtes en Grèce (1145), et en Afrique (1149), et mourut en 1154. Il introduisit en Sicile le mûrier (qu'il avait rapporté de Grèce), la culture du ver à soie et la canne à sucre.

ROGER, comtes de Foix. *Voy.* FOIX.

ROGER DE COLLERYE, dit *Roger Bontemps*, prêtre, né à Paris vers 1470, mort en 1540, secrétaire de l'évêque d'Auxerre, était de l'humeur la plus joviale; il présida à Auxerre une société facétieuse, dont le chef prenait le titre d'*abbé des fous* : c'est d'après lui qu'on a nommé depuis *Roger Bontemps* un homme qui est sans souci. Il a laissé quelques écrits facétieux qui ont été réunis en 1536, in-8.

ROGER (Pierre), nom de deux papes. *Voy.* CLÉMENT VI et GRÉGOIRE XI.

ROGER-DUCOS. *Voy.* DUCOS.

ROGGEWEEN (Jacq.), navigateur hollandais, né en 1669 en Zélande, partit du Texel en 1721, fit un long voyage autour du monde, et toucha chemin faisant à nombre d'îles dans ce qu'on appelle auj. Australie et Polynésie; mais on ne donna point suite à ses découvertes, si bien qu'il est resté du doute sur les lieux qu'il visita; il fut même traité comme criminel en arrivant à Batavia, et n'arriva en Hollande que chargé de fers; il se justifia avec éclat, mais ne fut plus employé. On ignore la date de sa mort.

ROGGEWEEN (Archipel). On donne ce nom à la réunion des îles Penrhyn, Peregrino, Rearson, Humphrey, etc., dans le Grand-Océan Équinoxial, au N. O. de l'archipel de la Société et au N. E. de celui des Navigateurs. Elles furent découvertes par Roggeween en 1722.

ROGLIANO, *Rublanum*, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 15 kil. S. E. de Cosenza; 3,350 hab. Commerce de porcs, jambons, etc.

ROGLIANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 28 kil. N. de Bastia; 1,400 hab.

ROGNIAT (Joseph, vicomte), général du génie, né en 1767 à Vienne en Dauphiné, mort en 1840, servit sous les ordres de Moreau (1800), fit les campagnes de 1805 à 1807, se distingua au siége de Dantzick comme chef de bataillon, alla en Espagne avec le titre de colonel, contribua à la prise de Saragosse, de Tortose, de Tarragone, de Sagonte et de Valence (1811), et fut nommé général de division. Appelé en 1813 à la grande armée, il fortifia Dresde; en 1814, il commanda le génie à Metz. Il fut nommé après la Restauration membre du comité de la guerre, puis inspecteur-général du génie, et devint pair en 1830. Le vicomte Rogniat a publié des *Considérations sur l'art de la guerre* (1816), qui sont estimées des hommes du métier, ainsi que plusieurs écrits politiques.

ROHAN, ch.-l. de cant. (Morbihan), dans l'ancienne Bretagne, à 27 kil. N. O. de Ploërmel, sur l'Oust; 1,590 hab. Château qui fut le domaine primitif de la maison de Rohan. Jadis titre d'une vicomté qu'Henri IV érigea en duché-pairie en 1603 en faveur de Henri, vicomte de Rohan.

ROHAN-ROHAN OU FONTENAY-L'ABATTU, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 9 kil. S. de Niort; 1,850 hab. — C'était le ch.-l. d'un duché créé en 1714 pour Hercule Mériadec de Rohan, prince de Soubise.

ROHAN, ancienne et illustre maison qu'on fait remonter aux premiers souverains de la Bretagne, était sortie des comtes de Porrhoët, vicomtes de Rennes, par Alain I, 4e fils d'Eudon, comte de Porrhoët, qui vivait vers 1100, et qui reçut en partage la terre de Rohan, avec le titre de vicomte. Cette maison a donné naissance à plusieurs branches dont les principales sont celles de Guéménée, de Montbazon, de Soubise, de Gié, de Chabot, et a fourni un grand nombre de personnages distingués. Les Rohan, d'abord vicomtes, puis comtes, portèrent le titre de ducs depuis Henri de Rohan, gendre

de Sully, fait duc et pair en 1603 (*Voy.* ci-après). Les Rohan avaient rang de princes, parce qu'ils tiraient leur origine d'une ancienne maison souveraine. L'un d'eux avait pris pour devise : *Roi ne suis, prince ne daigne, Rohan je suis.*

ROHAN (Henri duc de), prince de Léon, né en 1579 dans le religion réformée, gendre de Sully, obtint la pairie avec le titre de duc en 1603, la charge de colonel des Suisses et Grisons en 1605. Il devint, après la mort de Henri IV, le chef des Calvinistes en France, et soutint, au nom de son parti, trois guerres contre le gouvernement de Louis XIII (1620-22, 1625 et 26, 1627-29) ; la dernière lui fut fatale. La Rochelle, qu'il défendait, fut prise par Richelieu, et Rohan dut quitter la France. Il se retira à Venise. Cette république le choisit pour général contre l'Espagne (1631), mais le traité de Chérasque rétablit la paix. En 1632, il fit la guerre de la Valteline comme chef des Ligues grises, mais pour le compte de la France. Richelieu le renvoya encore dans cette contrée en 1635 : Rohan la conquit, mais l'évacua l'année suivante. Il se retira auprès du duc de Saxe-Weimar, et reçut en combattant avec lui à Rheinfelden une blessure dont il mourut au bout de quelques jours (1638). Il ne laissa qu'une fille, Marguerite, mariée à Henri de Chabot, qui prit le nom de Rohan-Chabot. Il a laissé des *Mémoires* sur les guerres des Réformés en France (depuis la mort de Henri-le-Grand jusqu'en 1629), publiés en 1644, 2 vol. in-12 : et sur la guerre de la Valteline, 1758, 3 vol. in-12 : ces *Mémoires* sont très précieux ; on les met à côté des *Commentaires de César*. On a encore de lui : *Le parfait Capitaine*, Paris, 1636 ; *Traité du gouvernement des treize cantons*, etc.

ROHAN (Benjamin DE), seigneur de Soubise, frère du précédent. *Voy.* SOUBISE.

ROHAN (Anne DE), sœur des deux précédents (1584-1646), fit preuve d'un haut courage pendant les guerres civiles, et fut prisonnière de guerre. Elle savait l'hébreu et cultivait la poésie.

ROHAN (Tancrède DE), fils putatif du duc Henri de Rohan, fut élevé secrètement en Hollande, se vit contester son titre par la fille de Henri, Marguerite, le perdit par arrêt du parlement de Paris (1646), malgré les efforts de sa mère la duchesse douairière, prit parti contre la cour pendant la Fronde, et fut tué en 1649 au moment où, atteignant sa majorité, il allait appeler du jugement qui lui ôtait son nom.

ROHAN (Louis, prince de), dit le *Chevalier de Rohan*, né vers 1635, de Louis de Rohan-Guéménée, fut nommé en 1656 duc de Montbazon, grand veneur, puis colonel des gardes de Louis XIV. Il était très brave, mais il déshonora son nom par des excès de tout genre ; il enleva la duchesse de Mazarin (Hortense Mancini), et porta même ses vues sur Mme de Montespan. Perdu de dettes, il ourdit avec Latréaumont, officier subalterne, un complot contre la sûreté de l'État (il s'agissait de livrer Quillebœuf aux Hollandais pour leur donner accès en Normandie). Rohan fut découvert et exécuté en 1674.

ROHAN (Marie-Eléonore DE), fille d'Hercule de Rohan-Guéménée, duc de Montbazon, religieuse de Saint-Benoît à Montargis, puis abbesse de la Trinité à Caen, ensuite de Malnoue, près de Paris, donna des *Constitutions* aux religieuses de Saint-Joseph à Paris, et composa les ouvrages suivants : *la Morale du sage*, in-12 ; *Paraphrase des psaumes de la pénitence*, etc. Elle mourut en 1681, à 53 ans.

ROHAN (Armand Gaston DE), cardinal et évêque de Strasbourg, né en 1674, mort en 1749, était le cinquième fils du premier prince de Soubise (de la branche de Rohan-Guéménée). Nommé en 1701 coadjuteur du cardinal de Furstenberg, il le remplaça en 1704 sur le siége de Strasbourg, fut créé cardinal en 1712, grand-aumônier de France en 1713, sacra Dubois archevêque de Cambray, et entra dans le conseil de régence en 1722. Il avait été admis en 1704 à l'Académie Française.— Après lui, les titres de *cardinal* et d'*évêque de Strasbourg* ne sortirent plus de la famille ; ils furent portés : 1° par Armand de Rohan, son petit-neveu (1717-56), plus connu sous le nom de *cardinal de Soubise*, qui lui succéda en 1749 ; — 2° par Louis-Constantin de Rohan, cousin des précédents (1697-1779), qui remplaça en 1756 le cardinal de Soubise ; — 3° par Louis-René-Edouard, prince de Rohan, neveu de Louis-Constantin, et connu surtout par ses aventures scandaleuses (*Voy.* l'art. suivant).

ROHAN (Louis-René-Edouard, prince de), cardinal, né en 1734, mort en 1803, d'abord connu sous le nom de *Prince Louis*, fut de bonne heure nommé coadjuteur de son oncle, évêque de Strasbourg, alla en 1772 à Vienne, comme ambassadeur de France, ne s'y occupa que de ses plaisirs, et scandalisa tellement la cour d'Autriche, que l'impératrice (Marie-Thérèse) demanda son rappel ; il n'en fut pas moins à son retour (1774) pourvu de riches bénéfices, nommé grand-aumônier du roi, évêque de Strasbourg (1779), et enfin cardinal. Dupe des intrigants qui l'entouraient, le cardinal de Rohan se laissa persuader qu'il obtiendrait les bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette en achetant pour elle un magnifique *collier* de diamants que cette princesse avait précédemment refusé comme étant d'un prix trop élevé. Il l'acheta et le remit à des fripons qui lui firent croire qu'il avait été agréé par la reine (*Voy.* comtesse de LAMOTTE) ; mais comme il ne put payer la somme énorme que coûtait ce bijou (1,600,000 liv.), l'affaire fit du bruit, et le roi, qui en fut instruit, le fit arrêter et traduire devant le parlement (1785). Rohan fut absous, mais il perdit tout ce qu'il tenait de la cour, et fut exilé par Louis XVI à l'abbaye de La Chaise-Dieu. Il put cependant bientôt rentrer dans son diocèse, et parut vivre d'une manière plus conforme à son état. En 1789, il fut député par le clergé de Haguenau aux États-Généraux ; mais il ne siégea qu'un instant, refusa son assentiment à la constitution civile du clergé, et se retira dans la partie de son diocèse située sur la rive droite du Rhin. L'abbé Georgel, qui avait été son grand-vicaire, et l'agent de toutes ses intrigues, a donné sur ce personnage de curieux détails dans ses *Mémoires*.

ROHAN-GUÉMÉNÉE (Jules Hercule MERIADEC, prince de), dit d'abord prince de Montbazon, vice-amiral, frère aîné du précédent, né en 1726, se signala dans la seconde moitié du dernier siècle par l'éclat de ses fêtes, la somptuosité de sa maison et par sa prodigalité inouïe. Sa femme, fille du duc de Bouillon, et gouvernante des enfants de France, faisait aussi de son côté de très grandes dépenses ; ils finirent par faire en 1783 une scandaleuse faillite, qui s'éleva au chiffre énorme de 33 millions ; la liquidation ne fut terminée qu'en 1792. Dès 1783, le prince était tombé en disgrâce ; la princesse avait été obligée de se démettre de ses fonctions. Elle périt en 1793 sur l'échafaud.

ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc de), prince de Léon, cardinal, né à Paris en 1788, mort en 1833, fut élevé en Angleterre, où sa famille avait émigré, revint de bonne heure en France avec sa famille, s'attacha à la cour de Napoléon, puis fut sous Louis XVIII officier de mousquetaires. Ayant perdu de bonne heure sa femme, qu'il chérissait, il renonça au monde, reçut les ordres, et devint en peu de temps grand-vicaire de Paris, archevêque d'Auch, puis de Besançon (1829), et enfin cardinal (1830). Obligé de quitter la France après la révolution de juillet, il rentra en 1832 dans son diocèse, menacé de l'invasion du choléra, et mourut peu après. Il effaça par ses vertus la tache imprimée au nom de Rohan par les deux précédents.

ROHAN (Pierre DE), maréchal de Gié. *Voy.* GIÉ.

ROHAN (Armand DE), dit *le cardinal de Soubise. Voy.* SOUBISE.

ROHAN (Ch. DE), prince de Soubise. *Voy.* SOUBISE.

ROHAN-MONTBAZON (Marie DE), duchesse de Chevreuse. *Voy.* CHEVREUSE.

ROHAULT (Jacques), physicien, né à Amiens en 1620, mort en 1675, adopta la méthode de Descartes, procéda par expériences, écrivit un *Traité de physique* (1671), in-4, etc., qui fut longtemps classique, fut accusé par ses envieux de ne pas croire à la transsubstantiation, et d'être hérétique, et mourut de chagrin. Outre sa *Physique*, on lui doit des *Entretiens sur la philosophie* (1671), et des *Œuvres* (mathématiques) *posthumes* (1682), in-12.

ROHILLAS, tribu afghane qui émigra du Caboul et vint s'établir à la fin du XVIIe siècle dans la partie orientale du Delhi, entre le Gange et la Gogra; elle gouverna longtemps ce pays, qui de son nom s'appelle auj. *Rohilkend;* dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, le nabab d'Aoude le leur enleva. Les Anglais sont auj. maîtres du Rohilkend.

ROHRAU, bourg des Etats autrichiens (Autriche propre), à 23 kil. O. de Presbourg; 425 hab. Patrie de Haydn.

ROHRBACH ou **RORBACH**, ch.-l. de cant. (Moselle), à 12 kil. O. de Bitche; 1,100 hab.

ROI (comté du), en Irlande. *Voy.* KING'S-COUNTY.

ROIBON, ch.-l. de canton (Isère), sur la Galaure, à 12 kil. N. O. de Saint-Marcellin; 2,300 hab.

ROI DE ROME, nom qu'on donna au fils de l'empereur Napoléon au moment de sa naissance. *Voy.* REICHSTADT.

ROI DES ROIS, titre pompeux que se donnaient les anciens rois de Perse.

ROI DES ROMAINS, nom usité dans l'empire d'Allemagne, et qui a eu deux sens distincts (tous deux au reste impliquant l'idée de futur empereur): 1° c'était le chef de l'empire après l'élection faite par les électeurs et avant son couronnement par le pape; 2° c'était (quand il y avait un empereur régnant) un futur empereur élu par les mêmes électeurs que l'empereur même, mais sans pouvoir propre tant que l'empereur vivait (en son absence seulement il était vicaire universel de l'empire). A la mort de l'empereur, il devenait de droit empereur. — Othon I prit le titre de *Roi des Romains* jusqu'à ce qu'il eût été couronné empereur. Venceslas, Maximilien I, Ferdinand I (1529), furent les premiers qui eurent ce titre dans le sens moderne. Avant eux pourtant, ce titre avait été porté avec un sens analogue par des fils de Henri IV et de Frédéric II.

ROI DES SACRIFICES, *Rex sacrificulus.* C'était à Rome le prêtre de Diane d'Aricie. Ce sacerdoce fut institué après la chute de la monarchie, pour l'accomplissement de certaines cérémonies qui exigeaient la main d'un *roi.* Le *rex sacrificulus* était toujours un esclave fugitif, lequel devait avoir tué son prédécesseur.

ROI-GEORGE (îles du), deux îles de la Polynésie, par 146° 42' long. E., 14° 35' lat. S. Cocotiers en abondance. Découvertes par Cook, en 1765.

ROI-GEORGE (île du). *Voy.* GÉORGIE MÉRIDIONALE.

ROI-GEORGE III (archipel du), sur la côte O. de l'Amérique sept., par 134° 23'-136° 15' long. O., 56° 10'-58° 18' lat. N.; 200 kil. du N. au S., sur 80 kil. Exploré par Vancouver.

ROI-GEORGE III (Sund du), vaste baie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, par 115° 41' long. E., 36° 6' lat. N.

ROIS (livres des). On réunit sous ce nom quatre livres de la Bible qui contiennent l'histoire du peuple hébreu depuis Samuel jusqu'au commencement du règne d'Evilmérodach, pendant une durée de cinq siècles environ. Originairement, ces quatre livres n'en formaient que deux, désignés le premier sous le nom de *livre de Samuel*, le second sous celui de *livre des Règnes.*

ROIS PASTEURS. *Voy.* HYCSOS.

ROISEL, ch.-l. de cant. (Somme), à 12 kil. E. de Péronne; 1,511 hab.

ROKELLE ou **SALE**, riv. de la Guinée septent., naît dans les monts Kong, par 12° 15' long. O., 9° 45' lat. N., court au S. O. et à l'O., et tombe dans l'Océan à Freetown, après 450 kil. de cours.

ROKN-ED-DAULAH (Abou-Ali-el-Haçan), premier sultan bouide d'Ispahan (935-976), se rendit maître de la Perse entière, unit aux talents d'un grand prince des vertus qui, dans sa vieillesse, le rendirent l'arbitre de ses contemporains.

ROKN-EDDIN-SOLEIMAN ou SOLIMAN II, 7e sultan de Konieh, fils de Kilidje-Arslan II, finit par réunir toute la monarchie, et mourut en 1204. — Un autre Rokn-Eddin régna depuis à Konieh de 1261 à 1267.

ROKN-EDDIN-KHOURCHAH, huitième et dernier cheik des Ismaélites d'Alamouth ou Assassins, fut dépossédé par Houlagou, et tué sur les bords du Djihoun en 1257.

ROKOSS ou **ROKOSZ.** On nommait ainsi le privilége que possédaient les nobles de Pologne de prendre les armes lorsqu'ils craignaient quelque envahissement de la part du roi ou du sénat.

ROLAND (le paladin), *Orlando* en italien, héros célèbre dans les romans de chevalerie, et l'un des paladins de Charlemagne, dont il est regardé comme le neveu. Son caractère est celui d'un brave guerrier, confiant et loyal. Charlemagne, qui déjà l'avait nommé commandant des marches de Bretagne, l'emmena avec lui à la conquête de l'Espagne. Au retour de cette expédition, selon les romanciers, il tomba dans une embuscade au col de Roncevaux (dans les Pyrénées), et périt avec la fleur de la chevalerie française (778). Ses aventures sont surtout relatées dans la *Chronique de l'archevêque Turpin;* il est le héros du *Roland amoureux* de Bojardo, et du *Roland furieux* de l'Arioste. L'épée de Roland (la *Durandal*) et son *cor* ou *olifant* sont célèbres dans les romans de chevalerie. On prétend conserver son épée à Rocamadour (Lot).

ROLAND, chef des Camisards, avait d'abord servi dans les dragons: il soutint deux ans la guerre avec une intrépidité rare, prit les titres de comte et généralissime des Protestants, mais fut tué d'un coup de feu en 1704.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), ministre, né en 1752 à Villefranche près de Lyon, était inspecteur-général du commerce quand il fut porté, en 1790, à la municipalité de Lyon, où il fonda un club de Jacobins. Il devint, en mars 1792, ministre de l'intérieur, et bientôt fut renvoyé avec plusieurs de ses collègues, prit part à l'insurrection du 10 août, redevint alors ministre de l'intérieur, s'opposa aux massacres de septembre et à la domination de la Montagne, mais ne réussit point à maîtriser ce parti, se fit haïr des meneurs les plus avancés, fut accusé de fédéralisme, réduit à donner sa démission, puis enveloppé dans la proscription des Girondins; il échappa pendant 5 mois aux recherches; mais instruit du supplice de sa femme, il se donna la mort, sur la grande route près de Rouen. On a de lui des *Lettres*, des *Mémoires*, et divers *Traités* industriels. C'était un homme probe, rigide et de mœurs antiques, mais médiocre et entièrement soumis à l'ascendant de sa femme.

ROLAND (Manon-Jeanne PHLIPON, dame), femme du précéd., née à Paris en 1754, était fille d'un graveur. Elle fit presque seule son éducation, lut surtout Plutarque, où elle puisa ses sentiments républicains, épousa Roland en 1780, le fit avancer, fut la rédactrice principale du *Courrier de Lyon*, fondé par lui à la révolution, le suivit à Paris, se lia avec ses amis les Girondins, et devint, par sa vivacité

d'esprit et son enthousiasme, l'âme de leurs conseils; elle dirigea tout le ministère de l'intérieur sous le nom de son mari. Plus haïe encore que lui de la Montagne, après le 31 mai, elle fut arrêtée; déjà une fois elle avait paru devant la Convention, et s'était justifiée avec éclat de l'accusation d'intrigues avec l'Angleterre; cette fois, elle ne put échapper au supplice; elle eut la tête tranchée le 8 novembre 1793. En prison, au tribunal et sur l'échafaud, elle déploya la plus noble fermeté. On doit à Mme Roland des *Mémoires* intéressants et curieux, 1795, in-8 (réimprimés plusieurs fois, notamment dans la collection des frères Baudouin), et divers ouvrages. On a publié en 1835 sa *Correspondance* avec Bancal des Issarts, et, en 1840, celle qu'elle entretint, avant son mariage, avec les demoiselles Canute.

ROLAND (Ph.-Laurent), statuaire, né en 1746 à Amiens, mort en 1815, exécuta les statues du grand Condé, de la Loi, de Bonaparte, etc., et devint professeur à l'Académie de peinture et sculpture. Son chef-d'œuvre est *Homère chantant sur sa lyre*.

ROLEWINCK (Werner), chartreux westphalien, né en 1425, mort en 1502, a laissé, entre autres ouvrages, un *Fasciculus temporum*, Cologne (1474-75), souvent réimprimé, abrégé de chronologie universelle qui a longtemps servi de manuel historique. J. Lintorius l'a continué de 1484 à 1514.

ROLLEBOISE. *Voy.* ROBOISE.

ROLLIN (Charles), célèbre professeur, né à Paris en 1661, était fils d'un pauvre coutelier. S'étant fait remarquer par ses dispositions précoces, il obtint une bourse à l'Université, suivit les cours du Plessis, et se distingua pendant ses études classiques par ses vertus autant que par ses succès; il étudia ensuite en théologie, mais sans prendre les ordres. Il remplaça à 22 ans Hersan, son ancien professeur, dans la chaire de seconde, fut nommé en 1687 professeur de rhétorique au Plessis, et en 1688 professeur d'éloquence au Collége de France, fut élu en 1694 recteur de l'Université de Paris, et prit en sortant de charge (1696) la direction du collége dit de Beauvais. Il fit fleurir les études dans ce collége, et signala son administration par de bonnes actions comme par d'utiles réformes: mais au bout de quinze ans, il fut violemment enlevé à ses élèves comme suspect de jansénisme. Forcé au repos, il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse. Il mourut en 1741, âgé de plus de 80 ans, universellement aimé et estimé. Il avait été reçu en 1701 à l'Acad. des Inscriptions; l'intrigue l'empêcha d'entrer à l'Acad. française. On doit à Rollin: une édition abrégée de *Quintilien*, 1715, 2 v. in-12, dans laquelle il élagua tout ce qui ne se rapportait pas strictement à l'éloquence; le *Traité des Études*, 1726, 4 vol. in-12, qui est resté jusqu'à nos jours le meilleur code de l'éducation publique; l'*Histoire ancienne*, 1730-38, 13 vol., ouvrage qui peut-être manque quelquefois de critique, mais qui n'en offre pas moins une lecture aussi instructive qu'attachante; l'*Histoire romaine*, dont il ne put faire paraître que les cinq premiers volumes (1738-41), et qui, après sa mort, fut achevée par Crevier. On a en outre de lui un recueil d'opuscules (*Lettres, Discours latins, vers latins*, etc.), 1771, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Letronne, chez Firmin Didot, 1821-25, 30 vol. in-8, et par M. Guizot, chez Lequien, 1821-27, 30 vol. in-8.

ROLLON, *Hrolf* ou *Raoul*, duc de Normandie, fut un de ces chefs norvégiens que bannit Harald Haarfagri (875). A la tête de ses Normands, il ravagea les côtes de France de 876 à 911, prit Rouen, et enfin reçut de Charles-le-Simple, à la paix de St-Clair-sur-Epte, avec la main de sa fille Giselle, la partie de la Neustrie appelée depuis Normandie, et le domaine direct de la Bretagne, à condition qu'il rendrait hommage à Charles et se ferait baptiser. Il prit alors le nom de *Robert*. Le gouvernement de Rollon fut sage, équitable et pacifique. Il mourut en 920, laissant un fils, Guillaume I. Rollon est le héros du roman *du Rou* ou *du Brut*.

ROMAGNE ou ROMANDIOLE, *Romania* en latin du moyen âge, anc. province de l'Etat ecclésiastique, entre la légation de Ferrare et le duché d'Urbin, avait pour ch.-l. Ravenne, et pour autres villes, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Césène, Cervia, Rimini. Auj. elle est comprise dans les légations de Forli et de Ravenne. Sous l'empire romain, c'était une portion de la Flaminie; au VIe siècle, et après l'invasion lombarde, elle fut la province centrale de l'exarchat; conquise en 752 par le Lombard Astolfe, elle fut donnée bientôt après (754) par Pépin au pape Etienne II, ce qui n'empêcha pas Charlemagne de s'en considérer comme souverain, et d'ériger la Romagne en comté. Ce comté, en 1221, fut conféré par Frédéric II à deux comtes de Hohenlohe; la maison de la Polenta s'en appropria le domaine en 1275 après la chute des Hohenstaufen; Venise leur en ravit une partie en 1441; enfin Louis XII donna Ravenne à Jules II, en 1503, et la guerre faite à Venise par la ligue de Cambray valut à ce pontife le reste de la province.

ROMAGNESI, ville des États sardes (Gênes), à 10 kil. N. O. de Bobbio; 3,150 hab.

ROMAIN (empire). On désigne proprement sous ce nom l'empire constitué sous Auguste l'an 29 av. J.-C., empire qui, continué sous les successeurs de ce prince, forma un seul et unique état jusqu'à Dioclétien, ou plutôt jusqu'à la mort de Théodose (395 après J.-C.), et qui, partagé depuis en empire d'Occident et en empire d'Orient (*Voy.* ces noms), se prolongea en Occident jusqu'en 476, en Orient jusqu'en 1453. Aboli en Italie par Odoacre, l'empire fut rétabli par Charlemagne (800), qui transmit à ses descendants le titre d'empereur. Ce titre, qui s'était perdu après l'extinction de la race carlovingienne en Allemagne, fut repris par Othon I quand il fut devenu maître de l'Italie; depuis ce prince, l'empire d'Allemagne prit officiellement le titre de *Saint empire romain de la nation germanique*. Ses successeurs l'ont conservé jusqu'à Napoléon, qui, en 1806, mit fin à l'empire germanique, et prit lui-même le titre d'empereur. Nous donnerons ici la géographie de l'*Empire romain*, renvoyant pour la partie historique aux art. ROME, OCCIDENT, ORIENT.

On doit distinguer dans l'empire romain l'Italie et les provinces (ou pays conquis).

L'Italie reçut, soit sous Auguste, soit avant et après lui, des divisions qui varièrent, et qu'on trouvera indiquées à l'art. ITALIE.— Les provinces étaient, avant Auguste, la Sicile (de toutes la plus anc.), la Sardaigne, la Corse, l'Espagne Citérieure, l'Espagne Ultérieure, la Gaule Cisalpine, l'Afrique, la Gaule Transalpine (dite d'abord Province romaine de Gaule, devenue de 58 à 50, par les exploits de César, la Gaule tout entière), la Numidie (réduite en prov. après la bataille de Thapse en 47), l'Illyrie, l'Achaïe, la Macédoine, l'Asie (c.-à-d. le roy. de Pergame), la Cilicie, la Syrie, Cypre et la Cyrénaïque. — Auguste comprit la Cisalpine dans l'Italie, coupa l'Espagne en trois provinces (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), la Gaule en quatre (Narbonaise ou anc. Province romaine de Gaule, Lyonnaise ou anc. Celtique diminuée, Aquitaine ou anc. Aquitaine très agrandie, et Belgique avec les deux Germanies), conquit l'Égypte (30), la Rhétie et la Vindélicie, la Norique, la Pannonie, la Mésie, qu'il divisa en 2 provinces. De plus, il fit avec le sénat le partage des provinces, se réservant les prov. frontières et récemment conquises: de là 3 masses dans la totalité de l'empire (prov. sénatoriales, prov. impériales, états vassaux). Les prov. sénatoriales furent la Sardaigne et la Corse, la Sicile, la Narbonaise, la Bétique, la Macédoine, l'Achaïe, la

Crète, l'Asie, la Bithynie, Cypre, l'Afrique, la Numidie, la Cyrénaïque. Les pays vassaux étaient les roy. de Suse, de Thrace, du Bosphore, de Cappadoce, de Comagène, de Judée, de Mauritanie occidentale, la Carie et la Lycie. Tout le reste était prov. impériale. Dans la suite, certaines provinces furent subdivisées, ou l'on en forma de nouvelles aux dépens des autres; les Germaniques devinrent distinctes de la Belgique; la Mauritanie orientale fut partagée en Césarienne et Sitifensis; Vespasien créa une prov. des Iles, etc.

On sentait dans l'empire, malgré son unité bien réelle, deux mondes très divers, l'Orient et l'Occident; et chacun à son tour se subdivisait en deux autres: l'Italie et la Gaule, la Grèce et l'Asie-Mineure en étaient comme les centres. De là, en partie la tétrarchie de Dioclétien. Cette division fut perfectionnée au IVe siècle: tout l'empire forma quatre préfectures, contenant ensemble treize diocèses, qui eux-mêmes comprenaient cent et quelques prov., plus Rome et Constantinople (qui restèrent en dehors de toute division). En voici le tableau, y compris quelques modifications qui eurent lieu au Ve siècle, et qui portèrent le nombre des diocèses à quatorze, et celui des provinces à cent dix-huit.

EMPIRE D'OCCIDENT.

1° *Préfecture des Gaules.*

Diocèse de Bretagne,	Bretagnes 1re et 2e. Grande Césarienne. Flavie Césarienne. Valentie.
Dioc. des Gaules,	Belgiques 1re et 2e. Germaniques 1re et 2e. Lyonnaises 1re, 2e, 3e et 4e. Grande-Séquanaise. Aquitaines 1re et 2e. Novempopulanie. Narbonaises 1re et 2e. Viennaise (plus tard subdivisée en 1re et 2e.) Alpes Grecques. Alpes Maritimes.
Dioc. d'Hispanie,	Tarraconaise. Gallécie. Carthaginoise. Lusitanie. Bétique. Baléares. Mauritanie Tingitane.

2° *Préfecture d'Italie.*

Diocèse d'Italie,	Diocèse d'Italie propre,	Rhéties 1re et 2e. Alpes Cottiennes. Vénétie. Ligurie. Emilie. Flaminie.
	Diocèse de Rome,	Tuscie et Ombrie. Valérie. Picenum Suburbicaire. Campanie. Samnium. Apulie et Calabre. Lucanie et Brutium. Sicile. Sardaigne. Corse.
Dioc. d'Afrique,		Afrique et Byzacène. Numidie. Mauritanies Césarienne et Sitifensis. Tripolitaine.
Diocèse d'Illyrie,		Noriques 1re et 2e. Pannonies 1re et 2e. Valérie. Savie. Dalmatie.

EMPIRE D'ORIENT.

3° *Préfecture d'Illyrie.*

Diocèse de Dacie,	Dacies 1re et 2e. Mésie 1re. Dardanie. Prévalitane.
Diocèse de Macédoine,	Macédoine. Thessalie. Epires (anc. et nouv.) Achaïe ou Grèce. Ile de Crète.

4° *Préfecture d'Orient.*

Dioc. de Thrace,		Mésie 2e. Thrace. Hémimont. Rhodope. Europe. Petite Scythie.
Diocèse d'Asie,	Proconsulat d'Asie,	Asie propre. Hellespont. Les Iles.
	Vicariat d'Asie,	Lydie. Carie. Lycie. Pamphylie. Pisidie. Lycaonie. Phrygies Pacatiane et Salutaire.
Diocèse ou comté d'Orient,		Isaurie. Cilicie (plus tard subd. en 2). Phénicie maritime et du Liban. Syries consulaire, salutaire, euphratésienne. Palestines 1re, 2e, 3e et 4e. Arabie. Osroène. Mésopotamie. Cypre.
Diocèse de Pont,		Bithynie. Honoriade. Paphlagonie. Hellénopont. Pont-Polémoniaque. Galaties 1re et 2e. Cappadoces 1re et 2e. Arménies 1re et 2e.
Diocèse d'Égypte,		Egypte propre. Libyes 1re et 2e. Augustamnique. Arcadie ou Heptanomide. Thébaïde.

ROMAIN I, dit *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille obscure, s'était déjà fait un nom dans les armées sous Basile. Il fut grand amiral sous Constantin VII, qui épousa sa fille Hélène, se fit nommer co-régent en 919, et associa successivement à l'empire ses fils Christophe, Etienne et Constantin. Il ne put chasser les Bulgares qu'en donnant à Pierre, leur roi, la main de sa petite-fille Marie (927), fut détrôné en 944 par ses fils Etienne et Constantin, et relégué dans un couvent, où il mourut en 948.

ROMAIN II, petit-fils du précédent, fils de Constantin VII et d'Hélène, empoisonna son père afin de régner (959), et mourut en 963 de ses excès, ou du poison que lui donna sa femme Théophano. Romain II était un prince lâche, fainéant et de mœurs infâmes.

ROMAIN III, dit *Argyre*, riche et honorable sénateur de Constantinople, fut choisi par Basile II pour successeur et pour gendre, et monta sur le trône en 1028. Malheureux dans ses entreprises contre les Turcs (1030), il s'en vengea sur ses sujets et les exaspéra par ses cruautés. L'impératrice Zoé, sa fem-

me, le fit assassiner dans son bain (1034).

ROMAIN IV, dit *Diogène*, venait de conspirer et d'être condamné à mort, quand l'impératrice Eudoxie l'ayant vu, s'éprit de lui et l'épousa, au mépris du serment qu'avait exigé d'elle son époux Constantin X en mourant (1067). Romain marcha contre les Turcs commandés par le Seldjoucide Alp-Arslan, et le vainquit à Tarse (1069); mais il perdit la bataille décisive de Mauzicert (1071), et tomba aux mains du prince turc, qui le relâcha sous promesse d'une énorme rançon; pendant son absence, Constantinople avait proclamé Michel VII, fils d'Eudoxie; il tenta en vain de recouvrer sa couronne, et tomba aux mains de Michel, qui lui fit crever les yeux. Il mourut quelques jours après.

ROMAIN (saint), martyr, était soldat dans les armées romaines. Témoin du martyre de saint Laurent, il se convertit à la vue de la constance héroïque de ce saint, et subit lui-même le martyre à Rome (258). On le fête le 9 août.

ROMAIN (saint), fondateur des monastères du mont Jura ou mont Joux, abbé de Saint-Claude (vers 425), mort en 460, à 70 ans, eut son frère Lupicin pour second dans ses pieuses entreprises. Sa fête tombe le 28 février.

ROMAIN (saint), évêque de Rouen en 626, était issu des rois de France. On dit qu'il délivra miraculeusement les environs de Rouen d'un dragon monstrueux, qui dévorait les hommes et les bêtes : une procession annuelle (le jour de l'Ascension) consacrait la mémoire de cet événement. Saint Romain mourut le 23 octobre 639, jour où on le fête.

ROMAIN (saint), martyrisé en 1001, est avec saint David un des patrons des Moscovites. On le fête en Russie le 29 juillet.

ROMAIN (GALLESIN, pape sous le nom de), n'eut la tiare que 10 mois (898), et même est omis par quelques auteurs.

ROMAIN (Jules), peintre. *Voy.* JULES ROMAIN.

ROMAINVILLE, village de France du dép. de la Seine, à 6 kil. N. E. de Paris; 1,226 hab. Joli bois, lilas; but de promenade pour les Parisiens. Combat entre les Français et les alliés, le 29 mars 1814.

ROMAN, ville forte de Moldavie, au confluent de la Moldava et du Sereth, à 65 kil. S. O. d'Iassy. Evêché grec.

ROMANA (le marquis de LA). *Voy.* LA ROMANA.

ROMANDIOLE. *Voy.* ROMAGNE.

ROMANE (langue). On donne ce nom au langage qui, après l'invasion des Barbares et la chute de l'empire romain, se forma du mélange du latin avec les idiomes slave et germanique, et que l'on parla surtout du Xe au XIIIe siècle; on la retrouve dans la langue provençale. C'est de ce langage que sont issues les langues italienne, française, espagnole, portugaise et hongroise.

ROMANÉE (la) ou la ROMANÉE-CONTI, bourg du dép. de la Côte-d'Or, arr. de Beaune, près de Vosnes, et sur la côte de Nuits. Vins très estimés.

ROMANELLI (Fr.), peintre, né à Viterbe en 1617, mort en 1662, élève du Dominiquin et de Pierre de Cortone, plut au cardinal Barberini qui l'employa, puis le recommanda à Mazarin. Louis XIV paya richement ses ouvrages (dont plusieurs décorent encore les salles du rez-de-chaussée du Louvre). Romanelli allait revenir en France lorsqu'il mourut. Il excelle surtout par le gracieux.

ROMANIE. *Voy.* ROUMÉLIE.

ROMANO, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. S. E. de Bergame; 3,170 hab. Moulin à tan, tannerie. — Village des Etats sardes (Turin), à 9 kil. S. O. d'Ivrée; 2,000 hab. Bonaparte y défit et tua le général autrichien Salfi (1800).

ROMANO (CAYO), île de l'Amérique, dans le vieux-canal de Bahama, sur la côte N. E. de Cuba : 100 kil. sur 9 de largeur moyenne.

ROMANO, ville et château de la Lombardie (Venise), à 24 kil. S. E. de Bergame, sur la rive gauche du Serio; 3,200 hab. — Elle a donné son nom à une puissante famille gibeline, qui, aux XIIe et XIIIe siècles, domina dans la Marche Trévisane, et régna tyranniquement à Trévise, Vérone, Padoue, Brescia, etc. *Voy.* ECCELIN.

ROMANOV, ville de Russie (Minsk), à 22 kil. O. de Sloutsk, a été le berceau de la dynastie russe des Romanov. — Une autre ville de Romanov est dans le gouv. d'Iaroslav, sur le Volga, à 35 kil. N. d'Iaroslav; 2,500 hab. Soieries, toiles, lainages.

ROMANOV (les), famille russe, dont le premier homme remarquable fut Nikita Romanovitch Iouriev Zakhariin, frère de l'impératrice Anastasie, 1re femme d'Ivan IV et mère du czar Fédor I. Nikita eut cinq fils : Fédor, l'aîné, fut, dit-on, désigné pour successeur par le czar Fédor I au lit de la mort; Boris Godounov exila ou massacra tous les mâles de la famille, sauf Fédor (qui se fit moine près d'Arkhangel, sous le nom de Filaret), et Michel, fils de Fédor. En 1613, Filaret, que Grég. Otrepiev avait nommé métropolitain de Moscou, parvint à faire tomber sur son fils le choix des boïards qui voulaient un souverain indigène : ce prince fut élu sous le nom de Michel (*Voy.* ci-après Michel ROMANOV). La dynastie de Romanov régna de 1613 à 1762, et finit en la personne de l'impératrice Elisabeth, qui ne laissa pas d'enfants; elle fut remplacée par la dynastie de Holstein-Gottorp, qui lui était alliée par mariage. (Charles-Pierre-Ulric, qui régna après Elisabeth sous le nom de Pierre III, était neveu d'Elisabeth et fils d'une sœur de cette impératrice, Anne, duchesse de Courlande, fille de Pierre-le-Grand.) *Pour la série des czars de la maison de Romanov, voyez l'art.* RUSSIE.

ROMANOV (Michel), czar ou empereur de Russie, fils de Fédor-Nikitich, fut élu en 1613 par les Etats assemblés à Moscou, et eut à combattre, en montant sur le trône, les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne. Après une courte guerre, il conclut en 1617 avec la Suède la paix de Stolbova, par laquelle il cédait à Gustave-Adolphe l'Ingrie et la Carélie russe. En 1618, il conclut avec Vladislas, fils du roi de Pologne, qui s'était avancé jusqu'à Moscou, une trêve de 14 ans; les Polonais restèrent maîtres des duchés de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigov, dont la possession leur fut confirmée, en 1634, par la paix de Viasma. Guidé par les conseils de son père, Michel aurait avancé la civilisation de la Russie, s'il n'était mort prématurément, en 1645. Il laissa le trône à son fils Alexis. Sous le règne de Michel parut un troisième faux Dmitri, qui obtint d'abord quelques avantages; mais il ne tarda pas à être pris et fut pendu.

ROMANS, ch.-l. de cant. (Drôme), à 17 kil. N. E. de Valence, sur la rive droite de l'Isère; 9,285 hab. Tribunal de commerce. Collége communal. Eglise Saint-Antoine (reste d'un monastère fondé en 837 par saint Bernard). Promenade du Champ-de-Mars, joli pont sur l'Isère. Huile de noix, filatures de soie, mégisseries, etc. Aux environs, on récolte le vin de l'*Ermitage*. — Jusqu'au XVIe siècle, cette ville fut très florissante et compta plus de 12,000 hab. Elle faisait un commerce considérable de draperie; les guerres de religion et la peste l'ont ruinée.

ROMANZOV (maréchal DE), général russe, d'une ancienne famille, se distingua au siége de Colberg (1761), fut envoyé en 1769 contre les Turcs, remporta deux grandes victoires (1770), prit Ismaïlov, Bender, Kilia, Akerman, Brahilov, puis Giurgevo (1771), et après de vaines négociations, passant de nouveau le Danube, s'avança vers Choumla, où le grand-visir était campé, et le força à demander la paix, qui fut signée à Kutchuk-Kainardji (1774). Catherine II le combla de bienfaits, lui donna le

gouvernement d'Ukraine, puis l'en fit revenir pour suivre à Berlin le grand-duc Paul, et, en 1787, le nomma général de la 2e armée dirigée contre les Turcs; mais las des hauteurs de Potemkin, Romanzov donna sa démission. Il mourut en 1796.

ROME, *Roma*, jadis capit. de l'empire romain, auj. capit. de l'État ecclésiastique et de tout le monde catholique, et résidence du pape, sur les deux rives du Tibre, mais principalement sur la rive gauche ou orientale, à 1,300 kil. S. E. de Paris, par 8° 10' long. E., 41° 43' lat. N. : 165,000 hab. (y compris beaucoup de Juifs et les étrangers). Son emplacement occupe 12 collines ; elle a environ 21 kil. de tour, mais elle n'est pas toute habitée, et presque tout ce qui est habité auj. est au N. de la Rome ancienne. La partie à droite du fleuve est dite souvent *Cité Léonine*, et ses habitants sont les *Trasteverini*. Nulle ville au monde n'offre autant de monuments anciens et modernes accumulés sur un espace aussi étroit. On y entre par 15 portes (celle *del Popolo* est la plus belle) : on distingue 3 rues superbes (*del Corso*, *di Ripetta*, *di Babuino*, et quelques autres fort belles). Le Vatican et le Quirinal (ou palais *di Monte Cavallo*) sont deux résidences magnifiques qu'occupe le pape, et les chefs-d'œuvre de tous les arts y sont réunis dans une incroyable profusion. (Le palais de Latran fut longtemps la résidence des papes ; il est auj. abandonné). Les autres édifices remarquables sont : le Nouv.-Capitole, la *Curia Innocenzia*, le palais de la Chancellerie apostolique, celui de Venise, la Douane, la Sapienza, le collége Romano, le Grand-Hôpital, les théâtres Aliberti et Argentino, une foule de palais et de *villas* (Barberini, Doria, Colonna, Rospigliosi, Borghese ou villa Pinciana, Medici, Farnese, Aldobrandini, Albani, Ludovisi-Piombino, Casali, etc.) ; de nombreuses églises : l'église Saint-Pierre (regardée comme le plus bel édifice du monde), la basilique de Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul, Saint-Laurent hors-des-murs, Saint-Sébastien, Sainte-Marie des Anges, Saint-Pierre *ès-liens*, Saint-Pierre *in Montorio*, et plus de 300 autres ; de superbes fontaines (Trevi, Sextine, de Paul V, de la place Navone, etc.); les places de Saint-Pierre, d'Espagne, de Monte-Cavallo, Navone, Colonne. Sous la ville s'étendent d'immenses catacombes. — Rome a une université. Ensuite viennent le collége Romain (fondé par les Jésuites), qui est comme une seconde université, le collége de la Propagande, les colléges Nazareno, Anglais, Irlandais, Écossais et 17 autres, le séminaire Romain, l'institut des Sourds-Muets, Ripa-Grande, diverses écoles des Beaux-Arts (pour les élèves qu'y envoient la France, l'Autriche, l'Angleterre, les Deux-Siciles), l'Académie romaine de Saint-Luc. Parmi les Académies et les Sociétés savantes, nous citerons les Arcades, les Nuovi Lincei, l'Académie théologique de l'université de Rome, la Tiberina, la Latina, la Filodrammatica. Nombreuses bibliothèques, dont plusieurs immensément riches en manuscrits (celle du Vatican surtout, puis les bibl. Alessandrina, Aracélimontana, etc.) ; galeries et musées de tableaux, sculptures, gravures, inscriptions, médailles, pierres gravées ; observatoires, cabinet d'histoire naturelle, jardins botaniques, musées d'anatomie, etc. — L'industrie de Rome n'est pas très active ; elle consiste surtout en gazes, rubans, satins, draps inférieurs, fleurs artificielles, odeurs, instruments de musique, imprimerie, librairie, etc. Le commerce consiste surtout en importations tant de l'Italie que de l'étranger. Le climat de Rome est malsain. Pendant l'été, le sirocco et l'*aria cattiva* y causent de cruelles épidémies.

L'ancienne Rome était beaucoup plus grande et plus peuplée que la Rome moderne. Bâtie d'abord sur sept collines, elle en avait progressivement envahi plusieurs autres et finit par comprendre dans son enceinte 12 montagnes (monts Capitolin, Palatin, Quirinal, Aventin, Vatican, Viminal, Esquilin, Janicule, Cœlius ou Lateranus, Testaceus, Citorius, Pincius). Elle avait 37 portes (parmi lesquelles les portes *Triomphale*, *Carmentale* ou *Scélérate*, *Esquiline*, etc.), 6 ponts, près de 500 temples, une foule de palais ; Auguste l'avait divisée en 14 régions. — Parmi les monuments anciens qui sont encore debout ou dont il reste des ruines importantes, sont le pont Ælius (ou Saint-Ange), la *Cloaca Maxima*, superbe ouvrage qui date de 2,300 ans, les aqueducs Aqua Martia, Aqua Virgo, Aqua Pauli, le Colossée (Colysée), le Cirque, le Panthéon, les restes du théâtre de Marcellus, ceux des thermes de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, des arcs de triomphe (de Constantin, de Septime-Sévère), les colonnes Antonine, Trajane, Duillienne, les obélisques relevés pour la plupart par Sixte-Quint, le mausolée d'Adrien (auj. château Saint-Ange), puis les mausolées d'Auguste, de Metella, de C. Cestius. On cherche en vain l'ancien Capitole, qui est en partie remplacé par le Campidoglio (*Voy.* CAPITOLE); le palais des Césars, le Forum (qui est maintenant désert et qu'on nomme Campo-Vaccino), les Forum de Nerva, de Trajan, d'Aurélien. Le Champ-de-Mars est presque tout occupé par des maisons modernes.

Histoire. Rome a été fondée vers 753 av. J.-C. Ce ne fut d'abord qu'un gros bourg et un repaire de brigands : sept rois s'y succédèrent en 244 ans (Romulus, Numa, Tullus Hostilius, Ancus Marcius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin-le-Superbe) ; dès le 3e et le 4e règnes, la ville prit une importance remarquable ; pendant les trois suivants, qu'on peut nommer période étrusque, elle devint forte, riche, très peuplée, et déjà elle s'était assujetti la moitié du Latium, une partie des Sabins et peut-être toute l'Etrurie. La tyrannie des Tarquins détermina l'expulsion des rois (509).

Rome alors s'érigea en république et fut gouvernée par des consuls, qui se renouvelaient chaque année. Cette révolution arrêta pour quelque temps ses progrès ; les perpétuelles querelles des deux ordres (patriciens et plébéiens) prolongèrent au moins d'un siècle cet état de faiblesse, pendant lequel on vit les Eques et les Volsques soutenir une lutte à mort contre Rome, et souvent la mettre en un péril imminent. L'établissement du tribunat (493) et ses empiétements successifs, le décemvirat (451-449), le tribunat militaire pris et abandonné à diverses reprises (444-366), furent les principaux événements intérieurs pendant ce temps. Rome venait de conquérir Véies (395), quand survinrent les Gaulois, qui la prirent et faillirent la ruiner à jamais (389) : sauvée par Manlius et relevée par Camille, après le départ des Gaulois, elle résista à de nouvelles invasions, défit ou vit s'éloigner toutes les bandes gauloises qui vinrent encore la menacer, et comprima les séditions de tous ses sujets. — La guerre samnite, qui s'engagea ensuite (343) et qui, de plus en plus terrible, embrassa toute l'Italie, depuis la Macra jusqu'à la pointe de Rhegium, eut pour résultat, malgré les ligues du Samnium, de l'Etrurie et de l'Ombrie, malgré la résistance de Tarente et les armes de Pyrrhus, de donner à Rome toute cette région (266), et fit de cette république non seulement la première puissance de l'Italie, mais aussi une des grandes puissances du monde : c'est dans cette période que l'on voit briller de tout leur éclat les vertus guerrières et civiques qui firent la force de Rome : c'est le temps des Décius, des Fabricius, etc. — Portant enfin ses armes hors de l'Italie, Rome attaqua Carthage et lui ravit la Sicile occidentale (première guerre punique, 266-242), puis, après lui avoir, en pleine paix, enlevé la Sardaigne, après avoir conquis moitié au moins de la Gaule Cisalpine et

partie de l'Illyrie, elle soutint contre Annibal la seconde guerre punique, où elle pensa périr sous les coups de son redoutable adversaire (218-202), mais où elle finit par obtenir la Sicile orientale et partie de l'Espagne. Dans la première moitié du siècle suivant (201-146), on voit Rome abattre Carthage (146), s'avancer et se consolider en Espagne, assujettir plus fortement la Cisalpine, l'Illyrie, anéantir la Macédoine (147) et la Grèce (146), qui devinrent provinces romaines, et refouler les Séleucides presque hors de l'Asie-Mineure. De 146 à 134, Viriathe et Numance succombent (la Lusitanie, les Callaïques subissent le joug) ; vers 125 commence à se former en Gaule la Province romaine qui, s'agrandissant rapidement, s'étend bientôt de Toulouse à Nice ; de 113 à 107, les Romains, après avoir abattu Jugurtha, s'emparent d'une partie de la Numidie et morcellent le reste. Rome est, depuis cette époque, la première puissance du monde. Mais déjà les germes de ruine commencent à se développer, les vertus guerrières et civiques qui avaient fait la force de la Rome antique disparaissent : les vices, le luxe ont pris l'essor ; la constitution normale est viciée. Les Gracques font de vains efforts pour la rétablir et améliorer la condition du peuple : ils périssent (133-123), mais ils laissent derrière eux un parti démagogique à qui tous les moyens sont bons pour réussir. De là une lutte permanente entre les plébéiens et les patriciens. Plusieurs événements, les deux guerres d'esclaves (en 133 et 104), la guerre des Cimbres et des Teutons (113-102), les guerres contre Mithridate (88-74), les demandes pressantes des alliés, qui sollicitent le droit de cité romaine et qui, refusés, courent aux armes (*guerre sociale*, 90-86), suspendent pour quelque temps la lutte ; mais elle recommence dès que le danger est passé. Marius et Sylla sont les chefs des deux partis, qui font assaut d'illégalités et de violences : Sylla fait enfin triompher le parti aristocratique (82), usurpe la dictature et règne par la terreur. Mais dès sa mort (78) la lutte recommence, soit ouvertement, soit sourdement et sous forme de conspirations (Catilina, etc., 65-62) ; ajournée quelque temps encore, grâce au premier triumvirat formé entre Pompée, César et Crassus (60-53), elle éclate enfin entre César et Pompée (49) ; César, champion du parti démocratique, triomphe, mais il est bientôt assassiné (44). Les conjurés, cependant, ne peuvent se saisir du pouvoir ; ils sont vaincus à Philippes par le second triumvirat (Octave, Antoine et Lépide), et il ne s'agit bientôt plus que de savoir qui régnera d'Octave ou d'Antoine. Actium décide en faveur du premier (31), auquel le sénat décerne les titres de prince, d'auguste et d'*imperator* ou empereur (29).

Ici commence l'empire : le règne d'Auguste est une époque de réorganisation, de tranquillité profonde ; le temple de Janus est fermé ; il se fait pourtant quelques conquêtes encore, mais seulement dans le but de donner à l'empire des limites naturelles (Rhin, Danube, Euxin, Euphrate, le désert en Afrique, et l'Atlantique) ; les provinces et le pouvoir sont partagés entre Auguste et le sénat. La république avait duré 480 ans ; l'empire devait en durer plus de 500. On peut le diviser en cinq périodes. 1° Le premier siècle du principat : des adoptions successives donnent pour successeurs à Auguste des princes qui sont tous funestes ou odieux (Tibère, Caligula, Claude, Néron) ; la dynastie de César tombe avec Néron, et trois usurpateurs (Galba, Othon, Vitellius) fraient la route aux trois princes de la dynastie flavienne (Vespasien, Titus, Domitien). L'empire s'accroît de la Bretagne. — 2° Le second siècle du principat (96-193) a pour caractères principaux la sagesse et la bonté profondes des cinq premiers princes (Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle), qui tous se succèdent par adoption, et la scélératesse du sixième, Commode (qui est héréditaire) ; l'homogénéité de plus en plus grande que prennent les diverses parties de l'empire, et enfin les brillantes et utiles conquêtes de Trajan (la Mésopotamie conquise sur les Parthes ; la Dacie sur les Barbares). — 3° Anarchie militaire, de 193 à 284. Cette période se subdivise en trois phases : Syrienne pure, jusqu'à 235 (Septime-Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alex.-Sévère) ; anarchique, jusqu'à 268 (Maximin, les Gordiens, Philippe-l'Arabe, etc., enfin les trente tyrans sous Gallien) ; phase de restauration, de 268 à 284 (sous Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, etc.). Les ravages réitérés des Barbares signalent cette période ; l'empire s'épuise et tombe en décadence. — 4° Le premier siècle de la monarchie vraie (284-395). Il commence par Dioclétien et finit à Théodose ; Dioclétien donne une nouvelle organisation à l'empire : afin de mieux résister aux Barbares, il crée deux *augustes* et deux *césars*. De 310 à 325 (sous Constantin), le christianisme triomphe et devient religion impériale. Bientôt après (330), Rome cesse d'être la capitale de l'empire (ce rang passe à Constantinople). Les Barbares sont souvent repoussés, mais déjà l'empire a reculé en Mésopotamie, en Arménie, en Dacie, et dès 376, les Goths, vaincus par les Huns, se sont établis sur les terres de l'empire. Dans cette période, l'empire a déjà été partagé en deux parties (sous Dioclétien, 284, et sous les deux Valentinien, de 364 à 376). — 5° Second siècle de la monarchie vraie (395-476). Partage définitif de l'empire romain en empire d'Orient et empire d'Occident après la mort de Théodose (395) ; invasion victorieuse des Barbares en Occident : Alaric en Italie ; les Alains, Suèves, Vandales, Burgundes, Francs, etc., en Afrique, en Espagne, en Gaule, les Saxons en Britannie ; toutes les provinces, hors l'Italie, sont successivement abandonnées ; enfin l'Italie elle-même est conquise et devient un royaume à part sous Odoacre, qui ne daigne pas prendre le titre d'empereur (476). Rome, pendant ce temps, avait été prise plusieurs fois : par Alaric en 410 ; par Genséric, en 455 ; par Odoacre en 476. Elle eut encore à souffrir cruellement pendant la guerre que fit Théodoric aux Hérules, et pendant celle que fit Justinien aux Wisigoths pour leur reprendre l'Italie : Théodoric, Bélisaire, Vitigès l'emportèrent successivement, et sa dépopulation, sa détresse s'accrurent.

Dans l'Italie redevenue grecque, Rome, qui, depuis 404, n'était plus même la capitale de l'Italie (Honorius avait donné ce rang à Ravenne en fuyant devant Alaric), devint le ch.-l. d'un duché particulier (le duché de Rome), une des prov. de la Pentapole, et fut soumise aux exarques ; mais le délégué de l'exarque y avait en réalité moins d'autorité que le pape. Sous Léon III l'Iconoclaste, Rome et tout le duché se soulevèrent contre l'exarchat, et formèrent de fait une république indépendante gouvernée par les papes ; menacée tour à tour par les empereurs de Constantinople et les Lombards, elle demanda l'appui des rois Francs. Après la chute de l'exarchat (752) et du roy. des Lombards (774), Rome et son duché, que Pépin avait en quelque sorte donnés au pape, furent, sous le fils de ce prince (Charlemagne), annexés au vaste empire carlovingien, et formèrent une province du roy. d'Italie. Mais sous les faibles descendants du grand monarque, cette sujétion cessa, et tantôt les papes, tantôt divers seigneurs eurent la puissance. Au Xe siècle y domina la famille de Marozie (*Voy.* ce nom) qui disposa scandaleusement de la papauté, jusqu'à ce qu'Othon I vint remettre de l'ordre dans ce chaos, en ajoutant Rome à ses états (961). Cependant cette ville ne cessa de s'agiter sous Othon II et III, et bien plus encore

sous Henri II. Le mal était au comble, quand Henri III le répara violemment en faisant rentrer Rome sous la loi des empereurs, et en lui imposant des papes de son choix. La pureté régna dès lors sur le siége apostolique, mais bientôt les papes entrèrent en lutte avec les empereurs, et Rome fut avec Milan l'âme de toutes les résistances de l'Italie à l'Allemagne. Malheureusement les papes, en ébranlant la domination des empereurs, ne savaient pas conserver la leur dans Rome : tantôt des troupes impériales, tantôt des familles puissantes ou des démagogues les expulsaient ou les réduisaient à fuir. Henri IV, après trois siéges (1081, 82 et 83), prit Rome et en chassa Grégoire VII (1084). Pendant les querelles d'Innocent II et d'Anaclet II (1140, etc.), Arnold de Brescia établit à Rome la république et un sénat, et la ville ne se soumit qu'en 1149 : Grégoire IX s'enfuit devant Frédéric II marchant sur Rome (1241) ; en 1281, les nobles, maitres à Rome, forcèrent Martin IV à s'enfuir ; enfin, en 1347 et à la faveur de l'absence des papes, qui depuis 1309 avaient Avignon pour résidence, le fameux Rienzi rétablit à Rome la république (1347) ; mais cet état de choses ne dura qu'un instant. Les papes pourtant ne redevinrent pas maitres de Rome immédiatement ; et quand Albornoz (dès 1364) y eut préparé leur retour (qui eut lieu en 1377), les grandes familles, notamment les Colonne et les Ursins, y dominèrent plus qu'eux jusqu'au XVIe siècle. La fin du grand schisme commença le rétablissement de leur pouvoir ; Alexandre VI, Jules II, et les deux papes Médicis (Léon X et Clément VII, 1492-1534) le consolidèrent. Dans l'intervalle, Rome fut presque prise d'assaut par Charles VIII allant à la conquête de Naples (1495), et elle le fut réellement par le connétable de Bourbon en 1527. Quand la domination des Espagnols en Italie y eut enfin rétabli l'ordre, Rome prit une autre face. Déjà les papes Jules II et Léon X l'avaient embellie ; leurs successeurs, et surtout Sixte-Quint, marchèrent sur leurs traces. Elle devint plus que jamais le rendez-vous des pèlerins, des voyageurs, des artistes et des savants. La révolution française seule troubla cette tranquillité : Berthier enleva Rome au pape et y proclama la république (1798) ; la paix de Lunéville (1801) la rendit à Pie VII, mais en 1808 Napoléon réunit Rome avec la plus grande partie de l'État ecclésiastique à l'empire français (le reste fut annexé au roy. d'Italie) : il déclara Rome seconde ville de l'empire, en fit le ch.-l. du dép. du Tibre ou de Rome, et lui donna un préfet français. Les événements de 1814 ont ramené les papes à Rome et leur ont rendu le pouvoir. — Parmi les divers conciles tenus à Rome, les plus célèbres sont les 5 conciles œcuméniques dits de Latran. *Voy.* LATRAN.

Pendant l'immense période de temps qui s'est écoulé depuis la fondation de Rome, cette ville a été successivement régie par des *rois* (753-509 av. J.-C.), des *consuls* (509-31 av. J-C.), des *empereurs* (31 av. J.-C.-476 ap. J.-C.), puis, après le passage des Hérules et des Goths, par des *ducs* dépendant des exarques de Ravenne, et enfin par les *papes*, qui la possèdent encore auj. Nous donnerons ici la liste des rois et des empereurs ; on trouve à l'article PAPES celle des souverains pontifes.

Rois.

Romulus, av. J.-C.,	753	Tarquin-l'Ancien,	614
Numa Pompilius,	714	Servius Tullius,	578
Tullus Hostilius,	671	Tarquin-le-Superbe,	534-509
Ancus Marcius,	639		

Empereurs Romains.

Auguste, av. J.-C.,	31	Galba,	68
Tibère, ap. J.-C.,	14	Othon,	69
Caligula,	37	Vitellius,	69
Claude I,	41	Vespasien,	69
Néron,	54	Titus,	79
Domitien,	81	Constance Chlore, *César*, 292, *Auguste*,	305-306
Nerva,	96	Galère, *César*, 293, *Auguste*,	305-310
Trajan,	98	Sévère, *César*, 305, *Auguste*,	306
Adrien,	117	Maximin II Daza ou Daïa, *César*, 305, *Auguste*,	308-313
Antonin,	138	Licinius, *Aug.*,	307-324
Marc-Aurèle et Lucius Verus,	161	Constantin I,	306-337
Marc-Aurèle *seul*,	169	Constantin II, Constance II, et Constant,	337
Commode,	180	Constance II, et Constant,	340
Pertinax,	193	Constance II *seul*,	350
Didius Julianus,	193	Magnence,	350-353
Pescennius Niger,	193-95	Julien l'*Apostat*,	361
Albinus,	193-97	Jovien,	363
Septime-Sévère,	193	Valentinien I, en *Occident*,	364-75
Caracalla et Géta,	211	Valens, *en Orient*,	364-79
Caracalla *seul*,	212	Gratien, *en Occid.*	375-83
Macrin,	217	Valentinien II, *en Occident*,	383-92
Héliogabale,	218	Théodose I, *en Orient* 379, *seul*,	392-95
Alexandre Sevère,	222	*Empire d'Occident.*	
Maximin I,	235	Honorius,	395
Les deux Gordiens,	237	Valentinien III,	424
Maxime Pupien et Balbin,	237	Pétrone-Maxime,	455
Gordien III *le Pieux*,	238	Avitus,	455
Philippe l'*Arabe*,	244	Majorien,	457
Dèce,	249	Libius Sévère,	461
Gallus et Volusien,	251	Anthémius,	467
Emilien,	253	Olybrius,	472
Valérien,	253	Glycérius,	473
Gallien, (*Les 30 tyrans*).	260	Julius Nepos,	474
Claude II *le Gothiq.*,	268	Romulus Augustulus,	475-76
Quintillus,	270	*Empire d'Orient.*	
Aurélien,	270	Arcadius, etc. (*Voy.* l'art. ORIENT).	
Tacite,	275		
Florien,	276		
Probus,	276		
Carus,	282		
Carin et Numérien,	284		
Dioclétien,	284-305		
Maximien-Hercule,	286-305		

ROME (Roi de). *Voy.* REICHSTADT (duc de).

ROMÉ DE LISLE (J-B.-L.), physicien et minéralogiste, né à Gray (Haute-Saône) en 1736, mort en 1790, visita l'Inde, tomba aux mains des Anglais à la prise de Pondichéry, revint en France en 1764, ouvrit un cours de minéralogie, et compta Haüy au nombre de ses élèves. Il entreprit de comparer toutes les mesures à celles de Paris, immense travail qui lui coûta la vue. On lui doit une *Métrologie*, Paris, 1789, in-4, qui renferme le fruit de ses recherches ; une *Crystallographie*, Paris, 1783, in-8, qui lui a valu le nom de précurseur de Haüy ; et plusieurs mémoires de physique.

ROMEGAS (Mathurin D'AUX-LESCOUT), de la maison d'Armagnac, entra dans l'ordre de Malte (1547), se signala par des prodiges de valeur contre les Musulmans, joua le plus grand rôle pendant le siége de Malte (1565), devint grand-maître-général des galères, puis lieutenant-général du magistère, en remplacement du grand-maître qui avait été interdit. Il mourut à Rome en 1581.

ROMÉLIE. *Voy.* ROUMÉLIE.

ROMÈNE, ville de Russie (Pultava), à 145 kil. N. O. de Pultava, au confluent de la Soula et de la Romène (qui a 100 kil. de cours).

ROMILLY, dite aussi *Romilly-sur-Andelle*, ch.-l. de cant. (Eure), à 50 kil. N. E. des Andelys, près de l'Andelle : 1,000 hab. Fonderie de cuivre, la plus importante de France.

ROMILLY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), près d'un bras de la Seine (qui forme une île très grande après sa jonction avec l'Aube), à 16 kil. E. de Nogent-

sur-Seine; 3,117 hab. Bas, corderie, moulins à huile. Ancienne abbaye de Sellières où fut inhumé Voltaire en 1778, et d'où ses restes furent transférés au Panthéon en 1791.

ROMILLY (Samuel), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, obtint de brillants succès au barreau, visita le continent, et se lia avec Mirabeau. Nommé avocat-général en 1806, il entra à la Chambre des communes et se plaça sur les bancs de l'opposition, où il réclamait la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques d'Irlande, le rejet de l'*alien-bill*, l'abolition de la traite des noirs. Ayant perdu sa femme (1818), il se donna la mort trois jours après. On a de lui : *Observations sur les lois criminelles, en ce qui concerne les peines capitales* (en anglais), Londres, 1810, in-8.

ROMME (Charles), géomètre, né à Riom en 1744, élève de Lalande, fut professeur de navigation à Rochefort, membre de l'Académie des Sciences, puis associé correspondant de l'Institut, et mourut à Rochefort en 1805. On a de lui : *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792, in-8 ; *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8. Charles Romme avait imaginé un nouveau moyen de mesurer les longitudes en mer.

ROMME (Gilbert), frère du précédent, né en 1750, fut instituteur dans la maison Strogonov en Russie, siégea comme député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, présenta, en 1793, le *Nouveau calendrier*, adopté à la place du calendrier romain, fut, en 1794, un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite du député Carrier, et essaya de le justifier dans son *Rapport* à la Convention. Il se mit à la tête des faubourgs qui, le 1[er] prairial an III, se portèrent sur la salle de la Convention ; son parti ayant succombé, il fut arrêté, et se tua le 18 juin 1795.

ROMMEL, riv. d'Afrique. *Voy.* RUMMEL.

ROMNEY (NEW-), ville d'Angleterre (Kent), à 44 kil. S. E. de Maidstone ; 6,000 hab. C'est un des cinq-ports. *Voy.* CINQ-PORTS.

ROMORANTIN, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), au confluent de la Sauldre et du Morantin, à 43 kil. S. E. de Blois ; 7,181 hab. Tribunal de 1[re] instance et de commerce ; collége communal. Pierres à fusil, draps et autres étoffes. Patrie de Claude, femme de François I. Jadis capitale de la Sologne. — Romorantin fut prise par les Anglais en 1356 (ce fut alors que l'on vit la première pièce d'artillerie de siége). Dans cette ville fut rendue, sur la proposition du chancelier de l'Hôpital, en 1560, le célèbre *Edit de Romorantin*, qui sauva la France de l'établissement de l'inquisition. — L'arr. de Romorantin a 6 cant. (La Motte-Beuvron, Mennetou, Meung-sur-Beuvron, Romorantin, Salbris, Selles-sur-Cher), 48 comm., et 47,722 hab.

ROMUALD I, duc de Bénévent (662-77), fils de Grimoald. Assiégé par les Grecs dans Bénévent en 663, il résista vigoureusement, et fut délivré par Grimoald, qui accourut de ses états de Lombardie. En 668, Romuald prit aux Grecs Tarente et Brindes.

ROMUALD II, fils et successeur de Gisolf I (702-31), prit Cumes et laissa ses états à son fils Gisolf II.

ROMUALD (saint), né à Ravenne vers 952, fonda en 1012 le monastère de Camaldoli (en Toscane), et en fut le premier abbé ; c'est de là que son ordre prit le nom de Camaldules. Il mourut en 1027, près de Val-de-Castro. L'Église le fête le 7 février.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, passait pour fils de Mars et de la vestale Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Il vint au monde avec Rémus. Amulius, oncle de Rhéa, la fit enterrer vive comme ayant rompu ses vœux, et fit exposer les deux jumeaux sur le Tibre, mais le fleuve les laissa à sec et une louve vint les allaiter. Faustulus, berger du roi, les ayant trouvés, les emporta et les fit nourrir par Acca Laurentia, sa femme. Romulus et Rémus grandirent parmi les bergers. Instruit du secret de sa naissance, Romulus tua Amulius et rétablit Numitor, qu'Amulius avait détrôné, puis alla avec Rémus son frère jeter les fondements de Rome au lieu même où ils avaient été exposés (753 av. J.-C.). Les deux frères se prirent de querelle pendant ces opérations, et Romulus, dit-on, tua Rémus. Seul maître depuis ce temps, il fit de sa ville un asile, et y reçut une foule d'esclaves fugitifs et de vagabonds. Ayant invité à des jeux publics les peuplades voisines et principalement les Sabins, il enleva les femmes des spectateurs, afin de donner des épouses à ses sujets (749) ; il excita ainsi de nombreuses guerres contre Rome naissante ; il battit la plupart des peuples voisins, et fit avec les Sabins de Cures (745), qu'il n'avait pu réduire, un arrangement en vertu duquel leur roi Tatius et lui régnèrent conjointement sur les deux peuples réunis ; mais Romulus ne tarda pas à se débarrasser de son collègue (739). Il organisa son petit état, divisa la nation en patriciens et plébéiens, créa un sénat, institua le triomphe, ainsi que des cérémonies religieuses. Il disparut tout à coup dans un orage, ou fut tué par les sénateurs qu'avait aigris son despotisme (715 av. J.-C). Tout ce qu'on raconte de Romulus est fort incertain ; l'existence même de ce roi n'est point prouvée ; les savants ont proposé sur l'origine de Rome une foule de traditions très différentes de celle qui est admise vulgairement.

ROMULUS AUGUSTULUS. *Voy.* AUGUSTULUS.

RONCAGLIA, village de l'Etat de Parme (Plaisance), sur le Pô, entre Plaisance et Crémone. Aux environs est une plaine fameuse dans l'histoire des XI[e] et XII[e] siècles par le séjour qu'y faisaient les rois d'Allemagne avant leur couronnement.

RONCEVAUX, *Roncevalles* des Espagnols, bourg d'Espagne (Pampelune), à 31 kil. N. E. de Pampelune, dans une vallée où fut surprise et taillée en pièces l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne en 778 ; c'est là que fut tué le paladin Roland.

RONCIGLIONE, ville de l'Etat ecclésiastique (Viterbe), à 17 kil. S. E. de Viterbe : 3,360 hab. Forges, tréfileries, papeterie. Jadis comté.

RONDA, *Arunda*, ville d'Espagne (Malaga), à 65 kil. N. O. de Malaga ; 19,000 hab. Situation pittoresque sur un roc élevé que coupe en deux le Guadalvin ou Guadiaro ; horrible précipice dit le Tazo : beau pont jeté d'une des montagnes à l'autre ; réservoir dans lequel on descend par un escalier de 400 marches. La ville est divisée en deux, la vieille (presque toute mauresque) et la nouvelle. Tanneries, étoffes de soie. Prise aux Maures en 1485.

RONDE (chevaliers de la TABLE-). *Voy.* TABLE.

RONDELET (Guill.), né à Montpellier en 1507, mort en 1566, médecin et naturaliste, fut professeur de médecine à l'université de sa ville natale, suivit le cardinal de Tournon dans ses missions aux Pays-Bas et en Italie, et laissa, outre des ouvrages de médecine (*Opera omnia medica*, Genève, 1628, in-8), une *Histoire des poissons* (*Universa piscium historia*, Lyon, 1554, in-fol.), qui lui mérite le titre de créateur de l'ichthyologie. Il était lié avec Rabelais, qui, dans son *Pantagruel*, le désigne sous le nom plaisant de *Rondibilis*.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, mort à Paris en 1829, élève de Soufflot, continua les travaux de Sainte-Geneviève (le Panthéon) après cet architecte, voyagea en Italie pour faire des recherches sur l'architecture, fut professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et membre de l'Institut. On lui doit un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, ouvrage fort estimé, dont la meilleure édition est de 1802-1817, 5 vol. in-4, avec planches ; le *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome*, etc.

RONSARD (P. DE), célèbre poëte français, né près

de Vendôme en 1524, fut page du duc d'Orléans (fils de François I), puis du prince écossais Jacques Stuart (depuis Jacques V), rentra au service du duc d'Orléans, fut employé dans quelques missions diplomatiques, en Irlande, Zélande, Ecosse, Piémont et à Spire. Il se voua ensuite aux lettres, suivit cinq ans les leçons de Daurat, de Turnèbe, fut couronné aux Jeux Floraux, et reçut au lieu de l'églantine d'or une minerve d'argent massif et un décret des magistrats de Toulouse qui le proclamait le poëte français par excellence. Charles IX lui témoignait une affection extrême; il voulait l'avoir avec lui dans tous ses voyages, et le combla de bienfaits. Ronsard s'était fait prêtre. Vieux, il se retira dans un de ses prieurés, près de Tours, et y mourut en 1585. Ses *Œuvres* (imprimées à Paris, 1567, 4 vol. in-4; 1609-1623, 2 vol. in-fol.; 1629-30, 5 vol. in-12) consistent en *odes* de tous les genres, *sonnets*, *élégies*, *épithalames*, *poëmes* (parmi lesquels la *Franciade*, épopée), etc. On trouve dans son style de l'éclat, de la richesse, de la variété, mais aussi une affectation pédantesque d'érudition et un néologisme barbare qui ont fait dire à Boileau :

Que sa muse en français parla grec et latin.

Aussi ses poésies, après avoir eu un moment la vogue, tombèrent-elles bientôt dans l'oubli. On a de nos jours cherché à réhabiliter Ronsard, mais avec peu de succès.

ROOKE (Laurent), astronome anglais (1623-62), né à Deptford, comté de Kent, professa la géométrie au collége de Gresham, et forma le premier noyau de la Société royale de Londres (1660). On lui doit : *Observations sur la comète de* 1652 (en latin); *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales*; *Méthode pour observer les éclipses de lune*, etc. (imprimés dans divers recueils).

ROOKE (sir George), amiral anglais, né en 1650 dans le comté de Kent, mort en 1708, fut vice-amiral, puis conseiller du prince George de Danemark, enfin lord grand-amiral, obtint, sous Guillaume et sous la reine Anne, le commandement de plusieurs expéditions, déploya du talent aux batailles de la Hogue et de Malaga, força l'estacade de Vigo (1702), et prit Gibraltar (1704).

ROOS, famille d'artistes allemands qui cultiva avec le plus grand succès le genre du paysage et des animaux. J. Henri, né dans le Palatinat en 1631, mort à Francfort en 1685 : s'adonna le premier à ce genre : il réussit aussi dans le portrait. — Philippe, son fils, né à Francfort en 1655, mort à Rome en 1705, se fixa à Rome. Il est regardé comme le peintre le plus habile dans le genre adopté par son père; les Italiens le nomment *Rosa di Tivoli*. — J. Melchior, frère de Philippe, né à Francfort en 1659, mort en 1731, et Joseph, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, mort en 1790, soutinrent la réputation de la famille. Joseph dirigeait la galerie impériale de Vienne. Il réussit dans la gravure comme dans la peinture.

ROQUE (LA). *Voy.* LA ROQUE.

ROQUEBROU (LA), ch.-l. de canton (Cantal), à 20 kil. d'Aurillac; 1,361 hab.

ROQUEBRUNE, bourg du dép. du Var, à 17 kil. S. E. de Draguignan; 2,019 hab. Immense rocher qui a plus de 650 mètres de hauteur.

ROQUE-BRUSSANE (LA), ch.-l. de cant. (Var), à 9 kil. S. O. de Brignolle, sur l'Issole; 1,503 hab.

ROQUECOURBE, ch.-l. de cant. (Tarn), sur l'Agout, à 9 kil. N. E. de Castres; 1,717 hab. Lainages.

ROQUEFORT, village du dép. de l'Aveyron, à 9 kil. E. de Ste-Affrique; 350 hab. Renommé par ses fromages, faits avec du lait de brebis et qu'on perfectionne dans des souterrains qui ont une température constante d'environ 12 degrés centigrades.

ROQUEFORT-DE-MARSAN, ch.-l. de canton (Landes), sur la Douze, à 20 kil. N. E. de Mont-de-Marsan; 600 hab. Poterie façon anglaise, fours à chaux; commerce de laine, chanvre, etc.

ROQUEFORT-DE-SAULT, ch.-l. de canton (Aude), à 33 kil. S. de Limoux; 784 hab. Forges.

ROQUELAURE, bourg du dép. du Gers, dans l'ancien Armagnac, à 8 kil. N. d'Auch; 850 hab. Il a donné son nom à la famille de Roquelaure.

ROQUELAURE (Antoine DE), maréchal de France, d'une ancienne famille de l'Armagnac connue dès le XIIIe siècle, s'attacha à Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et à Henri, son fils, qu'il servit avec courage pendant la guerre civile. Devenu roi, Henri IV le nomma grand-maître de sa garde-robe (1589), gouverneur de la Guyenne, et l'admit dans son intimité; il était dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné. Louis XIII le nomma maréchal de France en 1615. Il mourut à Lectoure en 1625, à 82 ans.

ROQUELAURE (Gast.-J.-B., marquis, puis duc de), fils du précédent (1615-1683), se distingua aux batailles de la Marfée (1641), de Honnecourt (1642), aux siéges de Gravelines, Bourbourg, Courtray, devint lieut.-général, prit part au siége de Bordeaux pendant la Fronde, fut fait duc et pair en 1652, et gouverneur de la Guyenne en 1676. Il était, ainsi que son père, d'un caractère très jovial; on lui attribue des mœurs fort peu sévères, et une foule de saillies et de bouffonneries qui ne sont pas toutes de bon goût. On a publié sous le titre d'*Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, Cologne, 1727, in-12, une compilation des prétendus bons mots et des aventures qu'on lui attribue.

ROQUELAURE (Ant.-Gaston-J.-B., duc de), fils du précéd., gouverneur du Languedoc, pacifia les Cévennes (1709), devint maréchal de France en 1724, et mourut à Lectoure à 82 ans (1738). Il ne laissa que des filles et sa maison s'éteignit en sa personne.

ROQUEMAURE, ch.-l. de canton (Gard), à 28 kil. N. E. d'Uzès; 4,138 hab. Tonnellerie, filatures de soie, eau-de-vie, etc. Bons vins. Clément V y mourut.

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né en 1685 à La Caune en Languedoc, mort en 1748, fut pasteur à Bâle. On a de lui : *le Pasteur évangélique*, 1723; *le vrai Piétiste*, 1731, ouvrages estimés.

ROQUEVAIRE, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 19 kil. N. E. de Marseille; 3,220 hab. Savon. Vins muscats, figues, câpres, raisins secs.

RORARIUS (Jérôme), né en 1485 à Pordenone dans le Frioul, mort en 1556, fut nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie. Il s'est fait un nom par un traité, intitulé : *Quod animalia bruta sæpè ratione utantur meliùs homine*, Amsterdam, 1666, in-12, qui a fourni à Bayle la matière d'un intéressant article sur l'âme des bêtes dans son *Dictionnaire*. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer pour les rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648.

RORBACH, ch.-l. de cant. *Voy.* ROHRBACH.

ROSA ou ROSE (Mont), montagne de Suisse (Valais), par 45° 56' lat. N. et 5° 32' long. E., est le plus haut sommet des Alpes après le Mont-Blanc (4,736m au dessus du niveau de la mer).

ROSA (Salvator), célèbre peintre italien, né en 1615 à l'Arenella, près de Naples, d'un pauvre arpenteur, perdit son père de bonne heure, lutta longtemps contre la misère, se forma presque seul, puis alla se perfectionner à Rome (1635), où il resta longtemps inconnu. Il ne réussit à y attirer l'attention qu'en se faisant acteur, et en jouant sur un théâtre de société des pièces satiriques pleines de malignité qu'il composait lui-même (1639); il devint bientôt l'homme à la mode, et vit alors rechercher ses tableaux. En 1647, il reparut à Naples, où il seconda de tout son pouvoir la révolte de Masaniello. Forcé de s'éloigner après la chute de ce dernier, il se sauva à Rome, où il établit sa réputation comme peintre par des travaux du premier

ordre. Il écrivait en même temps des satires qui lui firent de nombreux ennemis, et se vit obligé, pour échapper à leurs coups, de se réfugier à Florence, où il obtint la protection des Médicis ; il ne revint à Rome que dans ses dernières années, et mourut dans cette ville en 1673, à 58 ans. Il avait commencé sa réputation par des paysages, mais dans la suite il ne s'attacha plus qu'aux tableaux d'histoire. On remarque dans toutes ses compositions une chaleur, une hardiesse extraordinaires et une grande habileté à disposer les groupes ; il se plaisait surtout à représenter des sujets tristes et des scènes d'horreur. Il composait avec une extrême rapidité ; son coloris égale presque celui de l'école vénitienne. Parmi ses grands tableaux on remarque : *Saint Thomas mettant le doigt dans les plaies de Jésus*, *Jonas prêchant dans Ninive*, la *Pythonisse d'Endor*, l'*Ombre de Catilina*. Salvator Rosa occupe aussi un rang distingué comme poëte ; ses satires sont remarquables par la véhémence (surtout *Babylone* et l'*Envie*). La meilleure édition de ses poésies est celle de Florence (1770). Lady Morgan a donné en 1824 : *Vie et siècle de Salvator Rosa* ; ce n'est guère qu'un roman.

ROSA DI TIVOLI. *Voy.* ROOS (Philippe).

ROSALIE, sainte que l'Église fête le 4 septembre, et sur laquelle on n'a rien d'authentique.

ROSALIE (le père ANGE-SAINTE-). *Voy.* ANGE.

ROSAMONDE. *Voy.* ROSEMONDE.

ROSANS, ville de France. *Voy.* ROZANS.

ROSARIO ou SAN-JOSÉ DE CUCUTA ou simplement CUCUTA, ville de la république de la Nouvelle-Grenade (Pamplona), à 400 kil. N. E. de Santa-Fe-de-Bogota, sur le Rio-del-Oro. C'est là que siégea le premier congrès de la Colombie (mai 1821), qui posa les bases de la constitution de la république.

ROSARIO (EL), ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 170 kil. S. de Culiacan ; 5,600 hab. Aux environs, riches mines d'or de Copala.

ROSAS ou ROSES, *Rhoda*, ville forte d'Espagne (Barcelone), sur la Méditerranée, au fond du golfe de Rosas, à 49 kil. N. E. de Girone ; 2,315 hab. Petit port. — Fondée, dit-on, par des Rhodiens. Prise par les Français en 1645, 1693, 1793, 1808.

ROSAY, ville de France. *Voy.* ROZOY.

ROSBACH, village prussien dans la prov. de Saxe, entre Naumberg et Mersebourg. Frédéric II y battit complètement, en 1757, les Français commandés par le maréchal de Soubise, et fit élever en mémoire de cet événement une colonne, que Napoléon, vainqueur des Prussiens, renversa en 1807.

ROSBECQUE, *Roosebeke* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.) à 14 kil. N. E. d'Ypres ; 1,500 hab. Charles VI, roi de France, y battit les Flamands révoltés contre leur comte (1382).

ROSCELIN (Jean), *Ruscelinus*, philosophe scolastique, né en Bretagne au milieu du XIe siècle, était chanoine à Compiègne et enseignait la théologie dans le monastère de cette ville. Il soutint le premier, vers 1085, que les *universaux*, c'est-à-dire les idées générales, n'ont aucune réalité hors de notre esprit, que ce sont de purs *noms* auxquels ne répond aucun être réel, et il fut ainsi le fondateur de la secte des *Nominaux*. Ayant voulu appliquer cette doctrine au mystère de la Trinité, il s'attira des persécutions, fut condamné au concile de Soissons (1092), quitta son monastère, et se réfugia en Angleterre, où il ne put encore trouver la paix, revint en France et se fixa, selon les uns, à Paris ; selon les autres, en Aquitaine, où il m. dans un âge avancé. Il compta le célèbre Abélard au nombre de ses partisans, mais il ne l'eut pas pour élève, comme on l'a cru.

ROSCIUS (Q.), célèbre acteur romain, né vers 129 av. J.-C., mort vers 62, perfectionna la pantomime et donna des leçons à Cicéron, qui plaida pour lui contre C. Fannius Chéréa (ce discours est conservé). On raconte que Roscius et Cicéron luttaient à qui des deux réussirait le mieux à rendre la même pensée, le premier par le geste et la pantomime, le second par la parole.— Un autre Roscius, d'Amérie, fut proscrit par Sylla et accusé par ses ennemis d'avoir tué son père, qui avait été assassiné. Cicéron, qui débutait au barreau, eut seul le courage de le défendre, et prononça en sa faveur un discours que nous avons encore (le *pro Roscio Amerino*).

ROSCOE (William), écrivain anglais, né à Liverpool en 1752, d'une famille pauvre, mort en 1831. Quoiqu'il n'eût reçu presque aucune éducation, il composa dès l'âge de 16 ans des poésies qui furent remarquées. Il fut successivement procureur, avocat, puis banquier à Liverpool ; il quitta ensuite les affaires pour se consacrer aux lettres et à la politique. Nommé en 1806 député de Liverpool à la Chambre des Communes, il combattit avec force la traite des Noirs. On a de lui, outre des poésies estimées et des pamphlets de circonstance : *Vie de Laurent de Médicis*, 1796 ; *Vie et pontificat de Léon X*, 1805, ouvrages qui lui donnent un rang honorable parmi les historiens. On lui doit aussi une édition critique de Pope, 1824.

ROSCOFF, bourg du dép. du Finistère, sur l'Océan, à 20 kil. N. O. de Morlaix ; 3,332 hab. Rade, port. Cabotage, commerce actif, surtout en rhum. Marie Stuart y débarqua en 1558, lorsqu'elle vint épouser le dauphin, depuis François II.

ROSCOMMON, ville d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Roscommon, à 130 kil. N. O. de Dublin. Vieux château qui date de 1268. Patrie de Dillon Wentworth, comte de Roscommon. — Le comté de Roscommon, situé entre ceux de Leitrim, Longford, West-Meath, Sligo, Galway, Mayo, a 97 kil. sur 60, et 250,000 hab. Le Shannon le baigne à l'E. Sol fertile. Jadis beaux pâturages, convertis auj. en terres arables.

ROSCOMMON (DILLON WENTWORTH, comte de), poëte, né en Irlande en 1633, était neveu de Wentworth, comte de Strafford, gouverneur de l'Irlande. Il étudia en France pendant l'émigration des Stuarts, rentra en Angleterre à la restauration, fut fort bien accueilli à la cour de Charles II, qui le nomma capitaine dans sa garde, occupa différents postes, soit auprès du duc d'Ormond en Irlande, soit auprès de la duchesse d'York, et mena, comme presque tous les courtisans de Charles II, une vie fort dissipée. Il mourut en 1684, au moment où il se disposait à s'aller fixer à Rome. Il a laissé un *Essai sur la traduction en vers* ; des traductions de l'*Art poétique d'Horace*, et de la 6e *Eglogue de Virgile*. Ses poésies se font remarquer par la correction ; aussi le regarde-t-on comme un de ceux qui ont épuré le goût en Angleterre. On joint ordinairement ses œuvres à celles de Rochester.

ROSE (mont), en Suisse. *Voy.* ROSA.

ROSE (sainte), vierge, née en 1586 à Lima, dans le Pérou, se fit connaître par sa vertu et son ardente piété ; élevée dans l'aisance, elle tomba dans la pauvreté, et fut réduite à être servante ; puis elle entra dans le tiers-ordre de Saint-Dominique et y mourut en 1617, à 31 ans. On la fête le 30 août.

ROSE (Guill.), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, et ligueur acharné, eut de grands succès comme prédicateur, fit en chaire l'apologie de Jacques Clément, fut banni de Paris lorsque Henri IV y entra, obtint cependant son rappel et recommença ses déclamations. Il mourut en 1602. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8.

ROSE (Toussaint), secrétaire du cabinet de Louis XIV, avait d'abord été secrétaire particulier de Mazarin. Il devint en 1661 président à la cour des comptes, et mourut en 1701 à 90 ans. Il était de l'Académie française, quoiqu'il n'eût rien écrit,

obtint de Louis XIV pour l'Académie l'autorisation de haranguer le roi dans les occasions solennelles (1667).

ROSE (J.-B.), ecclésiastique, docteur en théologie, membre de l'Académie de Besançon, né à Quingey en 1714, mort en 1805, avait étudié à fond l'histoire, la minéralogie, l'astronomie, les mathématiques, et a laissé : *Traité élémentaire de morale*, 1767, 2 vol. in-12; *la Morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie*, 1772, 2 vol. in-12; *l'Esprit des Pères*, 1791.

ROSE (Salvator), peintre. *Voy.* ROSA.

ROSEAU ou CHARLOTTE-TOWN, capit. de l'île de la Dominique, côte S. O., par 63° 52' long. O., 15° 18' lat. N.; 5,000 hab. Bon port.

ROSEBECQUE. *Voy.* ROSBECQUE.

ROSE-CROIX (Frères de la), société secrète d'illuminés qui croyaient pénétrer les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure. Ils se donnaient pour chef un gentilhomme allemand nommé Rosenkreutz (c.-à-d. *Rose-Croix*), qui aurait vécu plus de cent ans (1378-1484), et qui, au retour de voyages en Turquie et en Arabie, aurait rapporté des secrets merveilleux. Il est plus probable qu'ils ne remontent pas au delà du XVIIe siècle : on leur donne pour véritable chef J.-Valentin Andreæ (vers 1614). Les Rose-Croix se proposaient de perfectionner les sciences utiles à l'humanité, surtout la médecine; mais ils donnèrent dans les erreurs de la magie, de l'alchimie, prétendirent posséder la pierre philosophale, et finirent par passer pour des charlatans. Ils se répandirent surtout en Allemagne au commencement du XVIIe siècle. Leur secte paraît être éteinte aujourd'hui. Quelques-uns prétendent que la société des Rose-Croix est une société imaginaire; d'autres la confondent avec les Cabalistes, les Théosophes, les disciples de Paracelse. Quoi qu'il en soit, on trouve l'exposition de leurs doctrines dans la *Confessio Roseæ Crucis*, publiée en 1615 par J.-V. Andreæ, et dans quelques écrits de Robert Fludd. Les Rose-Croix se nommaient aussi *Illuminés*, *Immortels*, *Invisibles*. — Le nom de Rose-Croix s'est conservé dans la franc-maçonnerie; c'est le titre d'un grade qui est immédiatement au dessus de celui de maître.

ROSE-HILL, ville de la Nouvelle-Hollande. *Voy.* PARRAMATTA.

ROSEMONDE, fille de Cunimond, roi des Gépides, que le roi lombard Alboin battit et mit à mort en 567, fut forcée d'épouser le vainqueur. Ce barbare l'ayant contrainte à boire dans le crâne de son père, dont Alboin se servait en guise de coupe, elle le fit tuer par Péridée, secrétaire d'Helmichild ou Almachide, son amant (573), donna sa main à ce dernier, et s'enfuit avec lui à Ravenne; elle allait épouser l'exarque Longin, quand Helmichild, qu'elle voulait empoisonner, la força de boire elle-même le poison. Le poëte italien Alfieri a fait de cette Rosemonde l'héroïne d'une de ses tragédies.

ROSEMONDE, maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, qui pour la garantir des jalouses entreprises d'Éléonore de Guyenne, sa femme légitime, fit construire à Woodstock un asile mystérieux avec une espèce de labyrinthe : il eut d'elle deux fils. Elle mourut jeune, vers 1173 : on croit qu'Éléonore, pendant une absence de Henri, s'était introduite à Woodstock et avait donné la mort à sa rivale. Addison a fait un opéra de *Rosemonde*; M. Briffaut a pris cette femme pour héroïne d'un poëme, et M. E. de Bonnechose d'une tragédie (1826).

ROSENAU, *Rozno-Banya* en hongrois, ville de Hongrie (Gœmœr), à 27 kil. N. E. de Gœmœr; 5,000 hab. Evêché; deux gymnases, lycée épiscopal. Forges, toiles, papier, vin, hydromel, cire. Eaux minérales. Fer, cuivre, cinabre, antimoine.

ROSENAU, *Rosnyo*, ville de Transylvanie, à 11 kil. S. O. de Kronstadt; 4,010 hab. Château sur un rocher; ruines du château de Culenburg.

ROSENBERG, bourg de Hongrie (Liptau), sur la Vag, à 6 kil. de San-Niklas: 2,200 hab. Collége de Piaristes. Cuivre, fer, papier. Eaux minérales.

ROSENHEIM, bourg de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 53 kil. S. E. de Munich; 2,250 hab. Laiton, fil de fer; salines. Eau minérale, etc. Ruines.

ROSENMULLER (J.-Chrétien), grand anatomiste, né en 1771, près d'Hildburghausen, mort en 1820, professa l'anatomie et la chirurgie à l'université de Leipsick. Outre beaucoup d'articles dans des revues scientifiques, il a publié : *De ossibus fossilibus animalis cujusdam*, etc., Leipsick, 1794, in-4; *Organorum lacrymalium partiumque externarum oculi descriptio anatomica*, 1797, in-4; *Atlas anatomico-chirurgicum* (allemand et latin), Weimar, 1805-1812, 3 parties in-fol.; *Compendium anatomicum*, Weimar, 1819.

ROSES, ville d'Espagne. *Voy.* ROSAS.

ROSES (guerre des DEUX-), guerre civile qui désola l'Angleterre pendant le XVe siècle, eut pour cause la rivalité des maisons de Lancastre et d'York qui se disputaient le trône, et prit son nom de ce que les deux partis avaient chacun adopté une rose pour signe de ralliement; les partisans du duc d'York portaient une rose blanche, les Lancastre une rose rouge. La maison de Lancastre, issue du troisième fils d'Edouard III, Jean de Gaunt, duc de Lancastre, occupait le trône depuis que Henri de Lancastre (roi sous le nom de Henri IV) avait détrôné Richard II, fils du Prince-Noir et petit-fils d'Edouard III (1399). Elle avait déjà fourni trois rois à l'Angleterre, Henri IV, Henri V et Henri VI, lorsque la maison d'York fit valoir ses droits à la couronne. La maison d'York descendait d'Edmond de Langley, duc d'York, qui n'était que le 4e fils d'Edouard III, mais cette branche s'était alliée à la famille de Clarence, issue de Lionel, 2e fils du même Edouard III, et avait hérité de ses droits que le parlement avait sanctionnés en 1386. Richard d'York, qui était petit-fils d'Edmond, premier duc d'York, et qui avait épousé Anne Mortimer, héritière de la maison de Clarence, leva le premier l'étendard de la révolte (1450). Il profita du mécontentement qu'excitait en Angleterre la perte successive de toutes les provinces de France, abandonnées par Henri VI. D'abord vainqueur à Saint-Albans (1455) et à Northampton (1456), Richard fut battu et tué à Wakefield (1460); mais son fils Edouard, soutenu par Warwick et par les comtés du sud, continua la lutte, marcha sur Londres, y fut proclamé roi sous le nom d'Edouard IV (mars 1461), remporta à Towton une victoire dans laquelle Henri VI fut fait prisonnier (1464), et confina ce prince à la Tour de Londres. Après une nouvelle lutte, dans laquelle les deux compétiteurs eurent successivement l'avantage, Edouard d'York resta définitivement possesseur du trône, et le transmit en mourant à ses enfants, qui furent placés sous la tutelle de leur oncle Richard, comte de Glocester. Celui-ci, après avoir fait périr ses neveux, se fit proclamer roi en 1483, sous le nom de Richard III; mais il se rendit tellement odieux qu'il excita un soulèvement général. Henri Tudor de Richmond, issu des Lancastre, vint l'attaquer, remporta sur lui la victoire de Bosworth, le tua de sa main et se plaça sur le trône (1485). Ce prince descendait des Lancastre par sa mère, et il épousa après sa victoire Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV. Il confondit ainsi les droits des deux maisons, et mit fin à la guerre. *Voy.* HENRI VI, HENRI VII, EDOUARD IV, RICHARD III, etc.

ROSETTE, *Rachid* des Arabes, ville de la Basse-Egypte, ch.-l. d'une province, sur la branche occidentale du Nil (branche *Bolbitine* des anciens), à 9 kil. de son embouchure, au N. E. d'Alexandrie et

d'Aboukir, par 28° 8' long. E., 31° 25' lat. N.; la population varie de 9,000 à 20,000 hab. (on n'en comptait que 9,000 en 1819). Une barre dangereuse empêche les vaisseaux de remonter jusqu'à Rosette; aussi le commerce de cette ville est-il très déchu. Aux environs, ruines de *Bolbitinum*. — Rosette fut fondée en 870 par les Arabes près de l'ancienne *Metelis*. Les Français l'occupèrent en 1798. Les Anglais ont vainement essayé de la prendre en 1807. — On appelle *Inscription de Rosette* une célèbre inscription gravée sur une pierre, découverte à Rosette pendant l'expédition d'Egypte par les Français: elle est en trois langues (hiéroglyphique, égyptien vulgaire et grec), et date de l'an 193 av. J.-C., époque où Ptolémée V, dit *Epiphanes*, monta sur le trône; l'inscription rappelle tout ce qui s'est passé sous la minorité de ce prince. Ce monument est celui qui a donné à M. Champollion la clef des hiéroglyphes. M. Letronne a publié récemment (1841) le *texte et la traduction littérale de l'inscription grecque*, avec un commentaire. Le monument lui-même est auj. aux mains des Anglais.

ROSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), au pied des Vosges, à 22 kil. S. O. de Strasbourg; 3,772 hab. Ce n'est qu'une longue rue. Bonneterie, forges. Fondée au XII° siècle. Jadis ville libre et impériale; un incendie la détruisit en partie en 1835.

ROSIÈRES, ch.-l. de cant. (Somme), à 20 kil. N. E. de Montdidier; 2,350 hab.

ROSIÈRES-AUX-SALINES, ville du dép. de la Meurthe, à 15 kil. S. E. de Nancy; 2,500 hab. Haras royal (fondé en 1703).

ROSIERS, village du dép. de la Corrèze, à 24 kil. N. O. de Brives. Patrie de Clément VI.

ROSIERS (les), bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. N. O. de Saumur, sur la Loire; 2,764 hab.

ROSIN (J.), *Rosinus*, *Roszfeld* en allemand, antiquaire, né à Eisenach en 1551, mort en 1626, d'abord professeur, puis prédicateur à la cathédrale de Naumbourg, a laissé *Antiquitatum romanarum corpus*, Bâle, 1583, in-fol., souvent réimprimé, ouvrage très estimé; et a édité la chronique de W. Drechsler avec continuation depuis 1550; etc.

ROSKILD ou ROTHSCHILD, ville de Danemark (Seeland), à 35 kil. S. O. de Copenhague; 2,000 hab. Château royal, belle église, eau-de-vie. — Ancienne résidence des rois de Danemark, et ancien évêché. Un traité de paix y fut signé entre le Danemark et la Suède en 1658.

ROSLIN, ville d'Ecosse (Edimbourg), à 9 kil. S. O. d'Édimbourg; chapelle gothique très curieuse, fondée en 1440 par Guillaume Sinclair, roi des Orcades. Aux environs de cette ville, les Ecossais battirent 3 fois les Anglais en un même jour, 1302.

ROSMONDE. *Voy.* ROSEMONDE.

ROSNY, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 7 kil. O. de Mantes; 750 hab. Beau château (où naquit Sully, en 1560), etc.; il fut acquis sous la restauration par la duchesse de Berry.

ROSOY, ville de France. *Voy.* ROZOY.

ROSPIGLIOSI. *Voy.* CLÉMENT IX.

ROSPORDEN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 18 kil. S. E. de Quimper; 900 hab.

ROSS, ville d'Angleterre (Hereford), sur la Wye, à 20 kil. S. E. d'Hereford; 3,800 hab. Belle église (d'où l'on a une vue délicieuse); bon cidre. Plus importante jadis. Pope a célébré, sous le nom de *l'Homme de Ross*, Jean Kyrle, riche habitant de cette ville, qui consacra sa fortune à des actes de bienfaisance.

ROSS, ville d'Irlande (Cork), sur une baie dite baie de Ross, à 40 kil. S. O. de Cork. Port presque ensablé. Jadis université célèbre. — Deux autres villes d'Irlande (Wexford), à côté l'une de l'autre, sont dites *Old-Ross* et *New-Ross*.

ROSS (comté de), en Ecosse, entre ceux de Sutherland au N., d'Inverness au S., de Cromarty à l'E.; borné à l'O. par l'Océan: 140 kil. sur 80; 74,800 hab. (y compris ceux du comté de Cromarty). Ch.-l., Tain. Hautes montagnes, glaciers. Climat froid, âpre. Pâturages, bétail; gibier, saumon en quantité. On a beaucoup amélioré le pays dans ces derniers temps. On y trouve quelques clans (ceux de Ross, Fraser, Mackenzie, Macky, Macrae, Monroe) qui parlent encore le gaëlique.

ROSSANO, *Roscianum*, ville murée du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 6 kil. de la mer Ionienne, à 45 kil. N. E. de Cosenza; 7,500 hab. Archevêché. Patrie du pape Jean XVII. Elle fut fondée, dit-on, par les *Œnotrii* et restaurée par les Romains. Totila, roi des Goths, la colonisa.

ROSSBACH. *Voy.* ROSBACH.

ROSSI, illustre famille italienne, avait été longtemps à la tête du parti guelfe à Parme, lorsque les persécutions du cardinal Bertrand du Pouget, légat du pape, la forcèrent à se jeter dans les bras des Gibelins. Elle fut chassée de Parme, puis elle y fut rétablie par Jean, roi de Bohême (1333). Pierre de Rossi, qui s'était mis à la tête des siens, fut dépossédé par Mastino de la Scala; il alla prendre du service chez les Florentins, qui faisaient la guerre à Mastino, prit Padoue (1337), et périt au siége de Monselice en 1338, sans avoir pu rentrer à Parme; mais sa famille y fut rétablie peu de mois après.

ROSSI (Propertia DE), née en 1540 à Bologne, morte en 1591, excellait dans la sculpture en miniature; elle sculpta la *Passion de Jésus-Christ* tout entière sur un noyau de pêche. Eprise d'un jeune homme qui la dédaigna, elle voulut éterniser ses malheurs dans un beau bas-relief en marbre qui représente *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar*.

ROSSI (Jérôme de), *Rubeus* ou *De Rubeis*, né à Ravenne en 1559, mort en 1607, partagea son temps entre l'exercice de la médecine et les travaux littéraires, et fut chargé par ses concitoyens d'une mission auprès de Clément VIII. On a de lui une histoire de Ravenne (*Historiæ Ravennates*, Venise, 1772, in-fol.), un *Traité de la distillation*, etc.

ROSSI (Bastiano DE), dit *Ferreus*, en italien *l'Inferrigno*, Florentin, un des fondateurs de l'Académie de la Crusca, fut secrétaire de cette compagnie, donna plusieurs éditions du *Dictionnaire de la Crusca*, Venise, 1612 et 1613, et plusieurs écrits originaux; mais il est surtout connu par son animosité contre le chef-d'œuvre du Tasse.

ROSSI (J.-Victor), qui se faisait appeler en grec latinisé *Janus Nicius Erythræus*, né à Rome en 1577, mort en 1647, s'attacha à différents prélats et finalement au pape Alexandre VII. On a de lui, sous le titre d'*Eudemiæ* (1637), une satire des vices de la cour de Rome; *Pinacotheca virorum illustrium* (1643), ouvrage précieux de biographie; des *Discours* (en latin), des *Lettres*, des *Dialogues*.

ROSSI (J.-B.), linguiste, né en 1742 près d'Ivrée, mort au commencement de ce siècle, enseigna les langues orientales à Parme, forma une riche bibliothèque de livres anciens et composa divers ouvrages de philologie, de bibliographie. Il écrivait parfaitement en hébreu. On a de lui: *Carmina exotica* (en chaldéen, samaritain, syriaque, arabe, rabbinique); *In nuptiis Ferdinandi I et Mariæ-Amaliæ carmina anatolico-polyglotta* (en 24 langues), Parme, 1769; *Annales hebraico-typographici*, 1795 et 1799, etc. — On connaît encore sous le nom de Rossi plusieurs artistes distingués: Antonio Rossi, un des premiers peintres de l'école vénitienne du XV° siècle; — Mathias Rossi, architecte, né à Rome en 1637, qui remplaça le Bernin comme architecte de Saint-Pierre; — Pascal de Rossi, dit *il Pasqualino*, né à Vicence en 1641, qui excella, comme les Flamands, dans les scènes de jeux, de concerts, etc.

ROSSIENA, ville de la Russie d'Europe (Vilna),

à 200 kil. N. O. de Vilna ; résidence de l'évêque catholique de Samogitie ; collége des Piaristes. Elle était la capitale de l'ancienne Samogitie.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, né en 1590 à Alby, célèbre par son habileté en stéganographie, parvint à deviner toutes sortes de chiffres, et déchiffra, lors du siége de Réalmont (1626), la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban pour leur demander des munitions.

ROSSIGNOL, fameux maître d'écriture, mort en 1736, fut employé du temps de la Régence à écrire les billets de banque. On a beaucoup gravé d'après ce maître, qui fut le premier dans son art.

ROSSIGNOL (J.-Ant.), démagogue, né à Paris en 1759, mort en 1802, était ouvrier orfèvre avant la révolution. Il se dit un des vainqueurs de la Bastille, prit rang parmi les démagogues forcenés, fut envoyé comme lieutenant-général en Vendée sous Biron, et devint bientôt général en chef de l'armée dite *des Côtes de La Rochelle*; mais il ne montra que de l'incapacité, se fit battre, et commit nombre d'atrocités et de concussions criantes. Destitué à diverses reprises, il se fit toujours replacer par Robespierre ; il perdit enfin tout commandement à la chute de son protecteur. Il se jeta dans le complot Babeuf, s'enfuit pendant qu'on le condamnait à mort comme contumace, reparut sous le Directoire, qui l'envoya contre Pichegru (1797), fut placé parmi les suspects après le 18 brumaire, et transféré, après l'explosion de la machine infernale, à l'île d'Anjouan, où il mourut en 1802.

ROSSO (LE), connu sous le nom de *Maître Roux*, peintre de Florence (1496-1541), se forma lui-même en étudiant Michel-Ange et les anciens maîtres, surtout le Parmesan. François I l'appela en France, et le fit surintendant des travaux de Fontainebleau, dont la grande galerie fut construite sur ses dessins, et embellie par ses peintures. François I le nomma chanoine de la Sainte-Chapelle. Il accusa injustement de vol son ami Pellegrino, et s'empoisonna quand l'innocence de celui-ci eut été reconnue. Il a du grandiose, de la couleur, mais trop peu de vérité dans l'imitation de la nature. Il était très jaloux du Primatice, qui, à son tour, a fait détruire beaucoup de ses fresques. Le Musée du Louvre a de lui un *Christ au tombeau*, etc.

ROSTAING (Just-Ant.-Marie-Germain DE), général français, né près de Montbrison en 1740, mort en 1828, fit la campagne de 1760 en Allemagne, sous le maréchal de Broglie, se distingua à la prise de la Martinique et à l'attaque de Sainte-Lucie, fit la guerre d'Amérique, rendit des services lors de la prise d'York, et obtint en récompense le grade de maréchal de camp. Il vint comme député du Forez à l'Assemblée Constituante, et peu après fut fait lieutenant-général.

ROSTAMIDES (dynastie des), dynastie arabe qui possédait les côtes maritimes de l'Afrique, depuis Tunis jusqu'au détroit de Gibraltar, fut détruite au commencement du Xe siècle par le mahadi Aboul-Cacem-Mohammed-Ben-Abdallah, en même temps que celle des Aglabites.

ROSTAN ou ROSTAM. *Voy.* ROUSTAM.

ROSTOCK, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la Warnow, à 16 kil. de son embouchure, dans la mer Baltique, à 65 kil. N. E. de Schwérin ; 19,000 hab. Citadelle, château. Université, bibliothèque, cabinet de médailles, muséum, jardin botanique, etc. Industrie active (drap, frise, soie, toile, amidon, vinaigre, eau-de-vie de grains, bière, etc.). Grand commerce.—Rostock n'était qu'un village de pêcheurs en 329. Aux XIIIe et XIVe siècles, ce fut une seigneurie, puis une des villes de la Hanse les plus florissantes ; longtemps elle a eu de grands priviléges commerciaux. Blücher y est né, et l'on y voit sa statue sur la place Blücher.

ROSTOPCHIN (Théod., comte), général russe, né en 1763, mort en 1826, était gouverneur de Moscou en 1812. A l'approche des Français, il incendia la ville afin de ne laisser aucune ressource à l'ennemi ; il se démit de ses fonctions en 1814. On le vit huit ans à Paris (1817-25). Il publia dans cette ville en 1823 *la Vérité sur l'incendie de Moscou*.

ROSTOV, ville de la Russie d'Europe (Iaroslav), sur le bord N. O. du lac Névo, à 62 kil. S. O. d'Iaroslav ; 5,000 hab. Archevêché. Cathédrale, palais archiépiscopal. Toiles, vermillon, vitriol, etc. Commerce, surtout de légumes, très abondants aux environs. — Ville très ancienne ; longtemps capitale d'un petit état tchoude indépendant ; elle fut prise et presque anéantie par les Tartares en 1237 ; cependant elle conserva son indépendance jusqu'en 1328, époque à laquelle elle fut réunie à la Russie par le grand-duc Ivan Danilovitch.

ROSTOV ou SAINT-DIMITRIIA, ville de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), sur le Don, à 44 kil. S. O. de Novo-Tcherkask ; 9,000 hab. Port, citadelle, chantier de construction. Grand commerce.

ROSTRENEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 35 kil. S. O. de Guingamp ; 1,141 hab.

ROSWEIDE (Héribert), savant jésuite, né à Utrecht en 1569, mort en 1629, enseigna la philosophie et la théologie à Douay et à Anvers. On a de lui une édition de saint Paulin ; une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol.; *Fasti sanctorum* (1607), ouvrage qui donna la première idée des *Acta sanctorum*, rédigés par les Bollandistes.

ROTA, ville d'Espagne (Séville), sur l'Océan, vis-à-vis de Cadix, à 24 kil. N. O. de Port-Ste-Marie ; 8,000 hab. Vins renommés.

ROTA (Bernardin), poëte italien, né à Naples en 1509, mort en 1575, avait été quelque temps militaire. Il mourut du regret que lui causa la perte de sa femme. Il a laissé des *élégies*, *sylves*, *épigrammes*, *sonnets*, *églogues marines*: celles-ci lui ont valu le titre de créateur du genre *piscatoresque* et l'ont sauvé de l'oubli. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Mazio, Naples, 1726, 2 v. in-8.

ROTE, juridiction établie à Rome, au commencement du XIVe siècle, par le pape Jean XXII, pour juger des matières bénéficiales dans tous les pays catholiques. Ce tribunal est composé de 11 docteurs ecclésiastiques nommés *auditeurs de la rote* ou *chapelains du pape*, et pris entre les quatre nations d'Italie, de France, d'Espagne et d'Allemagne. Le mot *rote*, qui dérive de *rota*, roue, a été appliqué à ce tribunal, selon les uns, parce que les affaires passent devant ces juges à tour de rôle, et, selon d'autres, parce qu'ils s'assoient en cercle, ou que le pavé de la salle où ils se réunissent représente une mosaïque en forme de cercle.

ROTELLO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 11 kil. S. E. de Larino ; 1,800 hab. Bâtie, à ce qu'on croit, avec des matériaux provenant des ruines de *Cliternium* et de *Teanum Apulum*.

ROTH, ville de Bavière (Rezat), à 16 kil. N. E. de Pleinfeld ; 2,200 hab. Château. Patrie de J.-M. Gessner le philologue.

ROTHARIS, duc de Brescia, puis roi des Lombards (636-52), dut le trône au choix de Gondeberge, fille d'Arioald, qui l'épousa, conquit Gênes et la Ligurie, plus quelques parties du Frioul restées aux Grecs, publia le célèbre code lombard (643), et laissa le trône à son fils Rodoald.

ROTHELIN (Ch. d'ORLÉANS DE), abbé, descendant du brave Dunois, né à Paris en 1691, mort en 1744, entra dans les ordres, devint l'ami du cardinal de Polignac, qu'il suivit en Italie, forma une belle collection de médailles, fut membre de l'Académie Française (1728), de celle des Inscriptions (1732), et laissa quelques opuscules. Il se faisait remarquer par son goût. Le cardinal de Polignac lui avait

laissé en mourant le manuscrit de l'*Anti-Lucrèce*; Rothelin le révisa avec soin; mais sentant sa fin approcher, il le transmit à Lebeau, qui le publia.

ROTHENBERG. *Voy.* ROUGEMONT.

ROTHENBOURG, nom de plusieurs villes d'Allemagne, entre autres : 1° en Hesse-Cassel, sur la Fulde, à 35 kil. S. E. de Cassel ; 3,150 hab. Toiles, tanneries. Commerce ; — 2° en Bavière (Rezat), sur la Tauber, à 30 kil. N. O. d'Anspach ; 5,600 hab. Draps. Jadis ville libre ; — 3° dans le roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 11 kil. S. O. de Tübingen, sur le Necker; 5,500 hab. Siége d'un vicariat-général catholique.

ROTHENBOURG (Fréd.-Rod., comte de), général prussien (1710-51), né au château de Netkau, servit l'Espagne, et eut part à la prise d'Oran, puis fit dans les armées françaises, sous Berwick et sous le maréchal d'Asfeld, les campagnes de 1733 et 34, entra enfin au service de Frédéric II (1740), qui le fit général-major, se signala aux batailles de Chotusitz, Hohenfriedberg, Sorr, fut chargé de poursuivre le prince Charles de Lorraine, et mourut à Pyrmont.

ROTHERHAM, ville d'Angleterre (York), à 10 kil. N. E. de Sheffleld; 10,417 hab. Beau pont, belles églises gothiques. Grandes forges. Houille.

ROTHERHITE, village d'Angleterre (Surrey), sur la rive mérid. de la Tamise, tout près de Londres, à 2 kil. du pont de Londres; 12,875 hab. Onze chantiers de construction, etc. Tombeau de Ly-bou, prince des îles Pelew, qui mourut à Londres en 1784. C'est devant Rotherhite que l'on a creusé le célèbre *tunnel* sous la Tamise.

ROTHERTHUM, défilé de Transylvanie, dans les monts Carpathes et sur les frontières de la Valachie, à 20 kil. S. E. de Hermanstadt ; il est traversé par l'Aluta. Château-fort, lazaret.

ROTHESAY. *Voy.* ROTHSAY.

ROTHIÈRE (LA), village du dép. de l'Aube, à 15 kil. N. O. de Bar-sur-Aube ; 200 hab. Combat acharné entre Napoléon et les alliés, 31 janvier 1814.

ROTHOUMA (île), en Polynésie, par 177° long. E., 12° 30' lat. S. : 32 kil. de tour ; 4,000 hab. Ignames de petite espèce, patates, bananes, etc. Les indigènes sont assez semblables à ceux de Tonga, mais les femmes y sont moins belles.

ROTHSAY ou ROTHESAY, bourg d'Ecosse (Bute); dans l'île de Bute, côte N. E., sur une grande baie, à 31 kil. O. de Glasgow : 5,000 hab. Pêche très active. — Jadis ville considérable, et résidence des anciens rois d'Ecosse. En 1398, David, comte de Carrick et fils aîné du roi d'Ecosse Robert III, fut créé par son père duc de Rothsay. — Il existe encore auj. des descendants de la maison de Rothsay.

ROTHSCHEN-SALM, ville de Russie (Finlande), sur une île, à l'embouchure de la Kymmène, dans le golfe de Finlande, à 15 kil. S. O. de Friedrichshamn. Beau port, deux forts, chantiers, casernes pour 14,000 hommes. Victoire navale des Suédois sur les Russes en 1790.

ROTHSCHILD, v. de Danemark. *Voy.* RŒSKILDE.

ROTHSCHILD (Mayer-Anselme), fondateur d'une célèbre maison de banque, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille israélite, mort en 1812, resta orphelin à 11 ans, entra jeune chez un banquier de Hanovre, amassa un petit capital avec lequel il alla s'établir à Francfort, gagna par sa probité la confiance générale, fut dès 1801 nommé par le landgrave de Hesse agent de sa cour, sauva, au péril même de sa fortune, les biens de ce prince lorsqu'il fut obligé de quitter ses états en 1806, et gagna par cette belle conduite la confiance de toutes les têtes couronnées, fut appelé par le grand-duc de Francfort (Ch. de Dalberg) à faire partie du *Collége d'élection* de Francfort, se mit en relation d'affaires avec presque toutes les cours de l'Europe, et vit en peu d'années sa maison prendre le plus grand essor.— Il laissa 10 enfants, dont 5 fils, qui, continuant sa maison, en firent le premier établissement de banque de l'Europe, et fondèrent dans les principales villes de nouveaux comptoirs. L'aîné, Anselme, né en 1773, fut chef de la maison de Francfort ; Salomon, né en 1774, de la maison de Vienne ; Nathan, né en 1777, mort en 1836, alla s'établir à Manchester, puis à Londres (c'est lui qui, dans les dernières années de la guerre continentale, avança aux Anglais les fonds nécessaires pour continuer leurs armements); Charles, né en 1788, s'établit à Naples ; James (Jacques), à Paris. Bien que disséminés ainsi sur des points fort éloignés, les frères Rothschild forment une seule maison. C'est surtout à leur union et à leur réputation de loyauté que ces frères doivent la prospérité extraordinaire et toujours croissante de leur établissement : aussi ont-ils pris pour devise : *concordia*, *industria*, *integritas*. L'empereur d'Autriche a, dès 1815, anobli tous les membres de cette famille, et a conféré à ses chefs le titre de baron.

ROTHWEIL ou ROTTWEIL, *Aræ Flaviæ*, *Rottovilla* en latin moderne, ville murée du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 56 kil. S. O. de Tubingue ; 3,400 hab. Etablissement d'instruction, etc. — Jadis ville impériale. Prise en 1643 par les Français ; le maréchal Guébriant fut blessé mortellement à ce siége.

ROTOMAGUS, ville de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, chez les *Véliocasses*, est auj. ROUEN.

ROTONDO (mont), la plus haute mont. de la Corse, à 12 kil. S. O. de Corte, par 42° 13' lat. N., et 6° 43' long. E.; 2,834 mètres de haut.

ROTOUMA. *Voy.* ROTHOUMA.

ROTROU (J. DE), poëte dramatique, né à Dreux en 1609, mort en 1650, était lieutenant civil et criminel de Dreux, et partageait son temps entre Paris et cette ville ; ayant appris à Paris qu'une maladie épidémique ravageait la ville de Dreux, il y courut pour donner ses soins aux habitants, et fut enlevé trois jours après son arrivée, n'ayant encore que 41 ans. On a de lui 33 comédies et tragédies ; celles de *Venceslas* et de *Chosroës* sont les meilleures. Corneille appelait Rotrou son père, parce que Rotrou était connu avant lui et qu'il en avait reçu de bons offices. Cependant *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Héraclius*, *Rodogune*, avaient paru avant le chef-d'œuvre de Rotrou, *Venceslas*, qui ne fut joué qu'en 1647. La diction de Rotrou est lourde, peu harmonieuse; sa composition est faible, ses situations en général sentent plus le roman que la tragédie. Cependant, si on le compare à Mairet et à Jodelle, il était en progrès. La meilleure édition des *Œuvres* de Rotrou est celle de Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8.

ROTTECK (Charles DE), historien et homme d'état, né en 1775 à Fribourg en Brisgau (Bade), mort en 1840, fut professeur d'histoire à l'université de Fribourg dès 1798, voyagea pour approfondir ses connaissances, publia à son retour plusieurs ouvrages remarquables par leur tendance libérale, fut nommé conseiller du grand-duc de Bade en 1806, puis professeur de droit et d'économie politique à Fribourg, fut élu en 1819 député de l'université à la première chambre de Bade, devint vice-président de cette assemblée, défendit avec ardeur les libertés publiques (surtout la liberté de la presse) à la tribune et dans le journal *le Libéral* (*der Freisinnige*) ; mais finit par alarmer l'autorité, et vit en 1831 supprimer son journal et son cours. Les principaux ouvrages de Rotteck sont : *Histoire générale*, Fribourg, 9 vol., 1813-27 ; *Histoire générale du monde*, 4 vol., Stuttgardt, 1830-34 (en allem.).

ROTTENBOURG, ville du Wurtemberg. *Voy.* ROTHENBOURG.

ROTTERDAM, *Roterodamum* en latin moderne,

ville du roy. de Hollande (Hollande mérid.), sur la rive droite de la Meuse et sur la Rotter (petit ruisseau qui s'y jette dans la Meuse, et qui donne son nom à la ville), à 22 kil. S. de La Haye; 80,000 hab. C'est la plus grande du roy. après Amsterdam. Port, profonds et nombreux canaux, bassins superbes (les vaisseaux arrivent au milieu de la ville). Bourse, amirauté, palais de la Compagnie des Indes, église Saint-Laurent, hôpital des vieillards. Société batave des sciences exactes et expérimentales; école latine, etc. Consulat de France. Commerce de lin, garance, vin de Bordeaux. Patrie d'Érasme, qui y a une statue. — L'importance de Rotterdam date du XIIIe siècle: elle fut prise par les Flamands en 1297, par Brederode en 1418, par les Français en 1794; elle souffrit beaucoup des maux de la guerre pendant la révolution, et des inondations de la Meuse en 1775 et 1825.

ROTTI ou **ROTTA**, une des îles de la Sonde, au S. O. de celle de Timor, par 120° 50' long. E., 11° 5' lat. S.: 67 kil. sur 26. Sol fertile; commerce.

ROTTO, village des États sardes (Novare), à 8 kil. S. E. de Verceil, à 2 kil. de la Sesia, occupe la place des anciens *Campi Raudii*, où Marius anéantit les Cimbres, l'an 101 av. J.-C.

ROTTWEIL. *Voy.* ROTHWEIL.

ROUAD, *Aradus* des anciens, petite île de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, sur la côte de Syrie, au S. O., et près de Tortosa.

ROUBAIX, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. N. E. de Lille, sur le canal de son nom: 18,817 hab. Manufactures et fabriques nombreuses. Étoffes de laine, printanières. Commerce; 4 grandes foires.

ROUBAUD (P.-Jos.-André), prêtre d'Avignon, né en 1730, mort en 1792, se distingua comme économiste et grammairien, fut exilé en 1775 pour avoir censuré les abus avec trop de hardiesse, fut rappelé l'année suivante par Necker, et obtint une pension de 3,000 fr. sur les économats. Il a publié, entre autres ouvrages: *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770-75, 15 vol. in-12 ou 5 vol. in-4; *Nouveaux synonymes français*, Paris, 1785 et 1796, 4 vol. in-8. Cet ouvrage estimé se place à côté de ceux de Girard, de Beauzée, sur le même sujet.

ROUCHER (J.-Ant.), poëte, né en 1745 à Montpellier, s'était déjà fait connaître avantageusement lorsqu'il fut nommé par Turgot receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, espèce de sinécure qui lui permettait de se livrer à son goût pour les lettres. Il voulut s'opposer aux excès de la révolution, et fut condamné à mort pendant la Terreur; il subit le supplice avec courage le 26 juillet 1794. On a de Roucher *les Mois*, poëme en 12 chants (Paris, 1779, 2 vol. in-4 ou 4 vol. petit in-12), une traduction de *la Richesse des nations* de Smith (Paris, 1790, 4 vol. in-8), et divers morceaux en vers et en prose (*Mémoires*, *Lettres*, etc.). Ses *Mois* eurent beaucoup de vogue dans l'origine, et tombèrent depuis dans un oubli qu'ils ne méritaient pas complètement. La Harpe les a injustement dépréciés.

ROUDAH, île de la Basse-Egypte (Djizeh), dans le Nil, vis-à-vis de Fostât. A l'extrémité S. O. de cette île était le fameux nilomètre des anciens Egyptiens. Salpêtrière établie en 1815 par ordre de Méhémet-Ali.

ROUDBAR, ville forte de Perse (Ghilan), à 60 kil. S. O. de Recht et près de Kasbin, sur le Kizil-Ousen, était la résidence de Kya-Buzurk-omid, chef des Assassins. — Ville de l'Afghanistan (Sedjistan), à 110 kil. S. E. de Djelalabad.

ROUELLE (Guill.-Fr.), chimiste, né près de Caen en 1703, mort en 1770, s'établit pharmacien à Paris, y fit des cours de chimie qui furent très suivis, devint en 1742 professeur de chimie au Jardin royal des Plantes, en 1744 membre adjoint de l'Académie des Sciences. Rouelle forma Macquer, Darcet, Sage, Cadet, etc. C'est un des hommes qui ont fait faire en France le plus de progrès à la chimie; malheureusement il écrivait peu, et souvent ses auditeurs s'appropriaient ses découvertes. On lui doit surtout de précieuses recherches sur les sels. — Hilaire-Marie Rouelle, son frère et son élève (1718-79), fut aussi un savant chimiste, fit des découvertes, écrivit des *Mémoires* et un *Tableau de l'analyse chimique*, 1774, et devint démonstrateur au Jardin du Roi.

ROUEN, *Rothomagus*, *Rotomagus*, *Rudomum*, etc., ch.-l. du dép. de la Seine-Inférieure, sur la rive droite de la Seine, à 136 kil. N. O. de Paris; 92,083 hab. Archevêché, cour royale, académie universitaire, hôtel des monnaies. Beau port (la marée s'y fait sentir, et les petits navires peuvent y mouiller). Superbe pont de pierre (jadis pont de bateaux qui s'élevait et s'abaissait avec la marée), cathédrale magnifique (dont la flèche a été détruite par la foudre en 1822, et depuis reconstruite en fer, et où se voyait une cloche de 2,000 kilog., dite Georges d'Amboise, faite en 1501, par ordre du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, cassée en 1786); belle église de Saint-Ouen; halle aux toiles, palais-de-justice, hôtel-de-ville, vaste hôtel-dieu, théâtre, superbes boulevards. Plusieurs faubourgs: ceux de Bouvreuil et de Beauvoisine au N., de Saint-Hilaire au N. E., de Martinville à l'E., d'Eauplet au S. E., de Saint-Sever au S. (sur la gauche de la Seine). Du reste, la ville est mal bâtie, irrégulière, et encaissée entre plusieurs collines (Sainte-Catherine, Riboudet, etc.), qui la rendent fort humide. Environs charmants. Académie royale des sciences, belles-lettres et arts, sociétés de commerce, d'agriculture, d'émulation, etc. Collége royal, séminaire, école secondaire de médecine, école de botanique, école de navigation. Bibliothèque, jardin botanique, musée, chemin de fer projeté de Paris à Rouen et au Hâvre. Grande industrie: nombreuses filatures de coton; tissus, toiles dites *rouenneries*; raffineries de sucre, teintureries, quincaillerie, tanneries, brasseries, fonderies de métaux, orfèvrerie. Commerce très actif et très important (surtout le commerce intérieur avec Paris et avec la Normandie entière, etc.; cabotage et commerce colonial); chambre de commerce, banque. Trois foires de 15 jours (20 février, 20 juin, 23 octobre). — Rouen, au temps des Romains, fut le chef-lieu des *Veliocasses*, puis la métropole de la 2e Lyonnaise; elle fut station normande dès le IXe siècle. Les ducs de Normandie l'ayant choisie dès lors pour résidence, elle devint de bonne heure une grande ville. Du reste, elle suivit le sort de la Normandie. Philippe-Auguste l'ayant prise sur les Anglais en 1204, elle n'a cessé d'appartenir à la France que de 1419 (époque à laquelle Henri V, roi d'Angleterre, y fit son entrée, après un siége célèbre) jusqu'à 1450 (où elle revint à Charles VII avec le reste de la Normandie). Dans l'intervalle avait eu lieu à Rouen le procès et la mort de Jeanne d'Arc (1431). Le siége de Rouen en 1562 fut un des actes principaux de la 1re guerre civile religieuse du calvinisme: le roi de Navarre, Antoine de Bourbon (père de Henri IV) y périt. Henri IV revint en faire le siége en 1591, mais le duc de Parme le força d'y renoncer. Rouen avait un parlement avant 1789. L'archevêché de cette ville, fondé en 260, a compté parmi ses titulaires saint Mellon, saint Romain, saint Ouen, François et Charles de Bourbon (le roi des ligueurs), les deux cardinaux d'Amboise, François de Joyeuse, Fr. de Harlay et le cardinal Cambacérès. Rouen est la patrie des deux Corneille, de Pradon, Benserade, Fontenelle, Mézeray, Brumoy, Sanadon, de l'actrice Champmêlé, de Mme du Boccage, de Mme Leprince de Beaumont, de Boiel-

dieu, etc. — L arr. de Rouen a 15 cant. (Booz, Buchy, Clères, Darnetal, Duclair, Elbeuf, Grand-Couronne, Maromme, Pavilly, plus Rouen, qui compte pour 6), 155 comm. et 238,805 hab.

ROUERGUE, *Ruteni*, anc. prov. de la Guyenne, à l'extrémité N. O. du grand-gouv. de Guyenne et Gascogne, était de trois côtés limitée par le Languedoc, et tenait par le quatrième (au N. O.) à l'Auvergne et au Quercy : au S. E. s'étendaient les Cévennes. Le Rouergue était divisé en trois parties (Comté, Haute-Marche, Basse-Marche). Places principales : dans le Comté, Rhodez, Saint-Geniez, Entraigues; dans la Haute-Marche, Milhau, Sainte-Affrique; dans la Basse-Marche, Villefranche, Saint-Antonin, Najac, Sauveterre. Il forme auj. le département de l'Aveyron. — Le Rouergue, compris dans la 1re Aquitaine, suivit le sort de cette contrée, et fut longtemps un comté particulier ; ce comté passa de bonne heure à une branche des comtes de Toulouse : celle-ci s'éteignit en 1066, et les comtes de Toulouse en héritèrent. Mais un de ces comtes, Alphonse I, ayant besoin d'argent pour une croisade en Terre-Sainte, engagea d'abord et puis vendit le comté de Rhodez (un tiers du Rouergue) à Richard, comte de Carlat et de Lodève (1147). Celui-ci devint la souche de la maison de Rhodez, qui s'éteignit dans les mâles en 1302, et dont l'héritière (Cécile) épousa Bernard VI d'Armagnac. Par ce mariage, le comté de Rhodez passa à la maison d'Armagnac. Le Rouergue fut réuni à la couronne en 1525.

ROUFFACH, *Aquæ Rubeæ*, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 13 kil. S. de Colmar, sur la Lauch et l'Ombach; 3,979 hab. Tissus de coton. Aux env., château d'Isenbourg, résidence de plusieurs rois mérovingiens. — Jadis ville impériale. Prise et pillée vers 1105 par Henri V, contre lequel elle s'était révoltée. Rouffach souffrit beaucoup pendant les guerres du XVIIe siècle. Les Impériaux la prirent en 1635 et Turenne en 1675.

ROUFIA, l'anc. *Alphée*, riv. de Grèce (Arcadie, Elide), tombe dans le golfe d'Arcadie après un cours de 130 kil. *Voy.* ALPHÉE.

ROUGE (mer) ou GOLFE ARABIQUE, *Arabicus sinus* (et non *Erythræum mare*) des anciens, grand golfe situé entre l'Egypte et l'Abyssinie, à l'O., et l'Arabie, est à l'E. et au N. séparé de la Méditerranée par l'isthme de Suez, et s'unit, au S., par le détroit de Bab-el-Mandeb à la mer des Indes. Vers l'extrémité N., elle se partage en deux golfes, celui de Suez à l'O., celui d'Akaba à l'E. Longueur, 2,600 kil.; largeur moyenne, 240 kil. Peu d'îles; nul fleuve important ne s'y jette. La mer Rouge fut, sous les Ptolémées et sous l'empire romain, la grande voie du commerce maritime.

ROUGE (RIVIÈRE-), *Red-River* en anglais, dite aussi *Natchicoches*, grande riv. de l'Amérique du Nord, sort de la Sierra-del-Sacramento, dans le Nouveau-Mexique, coule au S. E., à l'E., au S., au S. E., sépare l'état d'Arkansas (aux Etats-Unis) de celui du Texas, reçoit la False-Washitta, la Bleue, la Petite-Rivière-du-Sud, la Cagamichi, etc., entre dans la Louisiane, et tombe dans le Mississipi, non loin de son embouchure. Cours, 2,350 k. Navigation difficile.

ROUGE (RIVIÈRE-), dite aussi *Negracka*, riv. de l'Amérique du Nord, affluent de l'Arkansas, traverse le Nouveau-Mexique de l'O. à l'E. Cours, 400 kil. — Une 3e *Rivière-Rouge*, dans l'Amérique anglaise, n'est autre qu'un affluent de l'Assiniboine.

ROUGÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 9 kil. N. O. de Châteaubriant; 2,100 hab. Mine de fer.

ROUGEMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), à 13 kil. N. de Baume-les-Dames; 1,453 hab. Forges, hauts-fourneaux. Aux env., fer. — Il y a un autre Rougemont (en all. *Rothenberg*) dans le Haut-Rhin, arr. de Belfort, cant. de Massevaux (restes d'une ville qui existait au XIVe siècle; 2 châteaux ruinés, l'un à la cime, l'autre au pied du mont Voisin); — et un autre en Suisse (Vaud), à 45 kil. de Lausanne.

ROUGET DE L'ISLE (Joseph), auteur de la *Marseillaise*, né en 1760 à Lons-le-Saulnier, mort en 1836 à Choisy-le-Roi, était officier de génie en 1789: il adopta avec enthousiasme les idées nouvelles. Se trouvant, en 1792, en garnison à Strasbourg, il composa en une seule nuit les paroles et la musique de l'hymne célèbre auquel il doit sa réputation. Ce chant, composé pour la musique de la ville, qui accompagnait les volontaires marchant à la défense du pays, devint bientôt national et fit le tour de la France. Les volontaires marseillais le répétaient en marchant contre les Tuileries à la journée du 10 août; c'est ce qui l'a fait appeler la *Marseillaise*. Rouget de l'Isle combattit sous Hoche en Vendée, et fut blessé à Quiberon. Napoléon ne fit rien pour lui. Après la révolution de juillet, il reçut du roi une pension. On a de Rouget de l'Isle, outre la *Marseillaise*, quelques pièces de vers (*odes, idylles, essais*) publiées en 1797, et la musique de cinquante *Chants français* (de divers auteurs), 1825.

ROUILLAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 22 kil. N. O. d'Angoulême; 1,470 hab.

ROUILLÉ (Ant.-L.), comte de Jouy, né en 1689, mort en 1761, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1717), intendant du commerce (1725), directeur de la librairie, puis ministre de la marine (1749), des affaires étrangères (1754), grand-maître des postes (1757). Il était depuis 1751 membre honoraire de l'Académie des Sciences. Il se fit remarquer aux affaires par ses vues patriotiques. — Un de ses parents, Rouillé du Coudray (1652-1729), était directeur des finances. Il protégea J.-B. Rousseau, qui lui adressa une de ses odes.

ROUILLÉ DU MESLAY, de la même famille, conseiller honoraire au parlement de Paris, laissa en mourant (1715) une somme de 125,000 livres à l'Académie des Sciences, pour en employer le revenu à récompenser des découvertes ou recherches mathématiques.

ROUJAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 19 kil. N. E. de Béziers; 1,420 hab. Houille, huile de pétrole.

ROUJOUX (le baron de), né en 1779 à Landernau, mort à Paris en 1836, servit d'abord avec distinction, devint, en 1806, sous-préfet de Dôle; en 1812, préfet du Ter (Catalogne), rentra dans la vie privée à la Restauration, et se livra à des travaux littéraires. On lui doit la traduction de l'*Histoire d'Angleterre de Lingard*, 12 vol. in-8, 1825, et années suivantes; une *Histoire des rois et ducs de Bourgogne*, 4 vol. in-8, 1828; un *Dictionnaire français-italien*, 1826, etc.

ROULANS-L'ÉGLISE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 12 kil. S. O. de Baume-les-Dames; 650 hab.

ROUM. *Voy.* KONIEH et SIVAS.

ROUMÉLIE, ROMÉLIE ou ROMANIE, *Roum-Ily* des Turcs (c.-à-d. *pays des Romains*). On désigne sous ce nom, soit une région, soit un pachalik de l'empire turc, dont on fait singulièrement varier les limites. Comme région, la Roumélie correspond, tantôt à l'ancienne Thrace méridionale ou au sud de l'Hémus), tantôt à cette même Thrace agrandie de la Macédoine et de la Thessalie, ou même de l'Albanie. Comme pachalik ou eyalet, elle comprend les livahs de Janina, Salonique, Tricala, Scutari, Ochrida, Avlone, Ghiustendil, Il-Bassan, Perzerin ou Prisrend, Dukagin, Ouskoup, Delvino, Velitschterin, la Cavale, Kruchewatz. Le livah de Gallipoli, compris géographiquement dans ce pachalik, ne lui appartient pourtant pas administrativement et fait partie de l'eyalet des îles. Quelquefois on ajoute aux livahs ci-dessus nommés ceux de Silistrie, Widdin et Routchouk qui font partie de la Bulgarie : 700 kil. env. sur 250; 3,000,000 d'hab. Sol montueux; petit Balkan à l'E., Despoto-dagh au milieu. Riv., la Maritza, le Vardas et trois Kara-

sou. Au sud, dans l'Archipel, s'avancent les deux presqu'îles de Gallipoli et de l'ancienne Chalcidique (cette dernière subdivisée en 3 petites péninsules, Athos, Toron et Cassandre, qui forment les golfes de Paros, Orfano et Salonique). Climat doux et salubre. Sol fertile, excellents pâturages. — Pour l'histoire de ce pays, *Voy.* THRACE, MACÉDOINE, etc.

ROUMOIS, anc. petit pays de France (Normandie), compris auj. dans les dép. de la Seine-Inférieure et de l'Eure, tirait son nom de la ville de Rouen, qui pourtant n'en faisait point partie, et avait Quillebœuf pour endroit principal.

ROUMYAH, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, sur le lac de Roumyah, rive S., à 150 kil. S. de Bagdad; 400 maisons.

ROURE (DU), maison du Viennois. *Voy.* DU ROURE.

ROURIK. *Voy.* RURIK.

ROUSAY, une des Orcades. *Voy.* ORCADES.

ROUSKOINAN, ville de la Turquie. *Voy.* KÉCHAN.

ROUSSE (CROIX-), faub. de Lyon. *V.* CROIX-ROUSSE.

ROUSSE (L'ILE), ville de France. *Voy.* ILE-ROUSSE (L').

ROUSSEAU (J.-B.), poëte lyrique, né à Paris en 1670, était fils d'un cordonnier, et eut, dit-on, le tort de rougir de cette humble origine. Son père lui fit donner une excellente éducation littéraire, et le jeune homme promit de bonne heure un grand poëte; Boileau lui-même ne dédaigna pas de lui donner des conseils dans sa jeunesse. Il se vit dès l'âge de 20 ans recherché par les personnes du plus haut rang, accompagna le maréchal de Tallard à Londres en qualité de secrétaire, et vécut ensuite comme ami chez Rouillé du Coudray, directeur des finances. Il réussissait également dans l'épigramme et dans l'ode; mais il s'attira le mépris public en jouant un double rôle, celui de poëte religieux dans ses odes, et de poëte licencieux dans ses épigrammes. J.-B. Rousseau s'essaya aussi sur la scène et donna quelques comédies (*le Café*, *le Flatteur*, *le Capricieux*), mais il eut peu de succès en ce genre. Accusant de ses revers dramatiques plusieurs gens de lettres qui se réunissaient au café Laurent (La Motte, Crébillon, Saurin, etc.), il lança contre eux quelques couplets satiriques; ces couplets furent bientôt suivis d'une foule d'autres remplis d'infâmes calomnies; on les lui imputa, et, quoiqu'il niât en être l'auteur, il se vit traduit en justice comme diffamateur, et banni à perpétuité du royaume par arrêt du parlement (1712). Il se retira en Suisse, où il reçut un bon accueil du comte du Luc, ambassadeur de France; il accompagna plus tard ce seigneur à Vienne, où il obtint la protection du prince Eugène, et se fixa enfin à Bruxelles. Il eut dans cette dernière ville avec Voltaire une entrevue, d'où les deux poëtes sortirent ennemis jurés. On offrit à J.-B. Rousseau, en 1716, des lettres de rappel; mais il ne voulut point en profiter, parce qu'on lui devait, disait-il, non pas une grâce, mais une réhabilitation publique. Cependant il fit en 1738 un voyage incognito à Paris. Il mourut en 1741 à Bruxelles. J.-B. Rousseau n'a point d'égal dans l'*ode*; il créa la *cantate*, espèce nouvelle du genre lyrique, qu'il porta tout d'un coup à sa perfection; on admire surtout dans ses œuvres lyriques l'union du sublime des idées et de l'harmonie du style. Il a composé de nombreuses *épigrammes*, qui sont pleines d'esprit, mais où règne quelquefois un cynisme révoltant: des *épîtres* et des *allégories*, où l'on trouve des étincelles de son talent, mais qui sont bien inférieures à ses autres poésies. M. Amar a publié en 1820 la première édition complète de ses *Œuvres*, avec un commentaire historique et littéraire, 5 vol. in-8, chez Lefebvre. Il existe un très grand nombre d'éditions classiques de ses *Œuvres choisies*; la plus belle est celle que Didot publia pour le Dauphin, 1790, in-4.

ROUSSEAU (J.-J.), célèbre écrivain, né en 1712 à Genève, était fils d'un horloger de cette ville. Son éducation fut très négligée: elle se borna presque à la lecture de quelques romans et des *Vies de Plutarque*. Il fut placé comme clerc chez un greffier qui le renvoya, puis entra comme apprenti chez un graveur qu'il quitta bientôt. Arrivé sans ressources à Annecy, il y fut recueilli par Mme de Warens, dame catholique qui lui servit de mère, qui commença sa conversion et le fit admettre à l'hospice des catéchumènes à Turin, où il abjura la religion protestante. Sorti de cette maison, il fut quelque temps réduit à se faire laquais, puis se mit à enseigner la musique à Lausanne, vint en 1732 à Paris où il ne fit que végéter, et alla chercher de nouveau un refuge chez Mme de Warens, qui habitait alors Chambéry; il passa auprès d'elle, soit à Chambéry, soit aux Charmettes, quelques moments heureux, partageant son temps entre l'étude et les soins dus à son amie. Cette dame lui procura la place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de Lyon (1740): il n'y resta qu'un an, et se rendit pour la deuxième fois à Paris (1741). Il apportait dans cette ville une méthode de noter la musique en chiffres, méthode qu'il avait inventée, et sur laquelle il fondait des espérances de fortune, mais elle eut peu de succès; cependant il se fit quelques protecteurs, et l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montaigu, l'emmena avec lui comme secrétaire. Il ne tarda pas à se faire congédier, et revint à Paris (1748), où il obtint une place de commis chez M. Dupin, fermier-général; à la même époque, il se liait avec cette Thérèse qu'il épousa depuis, et qui n'était qu'une servante d'auberge. En 1749, une question posée par l'Académie de Dijon: *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* lui révéla son génie; il concourut et se décida, d'après le conseil de Diderot, assure-t-on, à prendre parti contre les arts, fruit de la civilisation. Il n'en obtint pas moins le prix; ce succès commença sa réputation. Voulant dès lors vivre indépendant, il abandonna sa place de commis et se fit copiste de musique. Il consacrait aux travaux de son goût le temps que lui laissait ce métier, et il donna en très peu de temps plusieurs ouvrages de genre très divers: le *Devin de village*, opéra qui eut une grande vogue (1752); une *Lettre sur la musique française*, qui fit beaucoup de bruit; une comédie (*Narcisse*), qui tomba; un *Discours* sur une nouvelle question posée par l'Académie de Dijon (1753), *de l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*. Peu après la publication de ce discours, il alla revoir Genève, y trouva un bon accueil, et voulant recouvrer le titre de *citoyen* de la république, il retourna à la foi qu'il avait abjurée. Revenu à Paris, J.-J. Rousseau se lia avec Mme d'Epinay, qui fit construire pour lui l'*Ermitage* dans la vallée de Montmorency (1756); c'est là qu'il composa la *Nouvelle Héloïse*, roman en forme de lettres (1759), et l'*Emile*, traité philosophique sur l'éducation (1762). Ces deux ouvrages lui donnèrent la plus grande vogue; mais le dernier, dans lequel il parlait de la religion avec une grande liberté, attira sur lui les persécutions. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, condamné également à Genève, où son livre fut brûlé par la main du bourreau, il se réfugia à Motiers-Travers dans la principauté de Neuchâtel, et y vécut quelque temps de la manière la plus bizarre, travaillant à faire du lacet et affublé du costume d'Arménien. C'est là qu'il rédigea pour la défense de l'*Emile* la *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris*, connue sous le nom de *Lettre à Monseigneur de Beaumont*, et les *Lettres écrites de la Montagne* (dirigées contre le Conseil de Genève, qui avait condamné son livre). Forcé par de nouvelles tracasseries de quitter la Suisse, il accepte l'hospitalité que Hume lui offrait en Angleterre, et va s'établir à Wootton, dans le comté de

Derby (1766); mais au bout de peu de mois, il se brouille avec Hume, qu'il accuse de conspirer contre lui avec ses ennemis, et rentre en France, où sa présence est tolérée. Après avoir séjourné successivement au château de Trye, près de Gisors, où le prince de Conti lui avait offert un asile, puis à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, il revint en 1770 à Paris, où il fut l'objet de l'attention publique. Mais sa santé dépérissait à vue d'œil : il était atteint d'une espèce de monomanie mélancolique qui lui faisait voir partout des ennemis acharnés à sa perte. Il accepta en 1778 une retraite que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville; il n'y avait pas deux mois qu'il s'y était établi, lorsqu'il mourut presque subitement (3 juillet 1778), à l'âge de 66 ans. On supposa, mais à tort, qu'il avait été empoisonné; quelques uns crurent qu'il s'était tué d'un coup de pistolet, ce qui n'est pas plus vrai; des procès-verbaux authentiques prouvent que sa mort fut naturelle. Il fut enterré à Ermenonville dans l'île des Peupliers. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*, où il faisait avec une véracité quelquefois cynique l'histoire si intéressante de sa vie (jusqu'en 1765). Rousseau obtint une célébrité presque égale à celle de Voltaire; il la dut à la fois au charme de son style, à la vive sensibilité qui règne dans ses écrits, et plus encore peut-être à la hardiesse de ses opinions paradoxales. Comme philosophe, il avait adopté pour devise : *Vitam impendere vero*. Dès ses premiers ouvrages, il s'était posé l'adversaire de la civilisation, et il persista toute sa vie dans cette voie : dans son *Contrat social*, il proclamait l'égalité absolue et fondait la société sur un pacte imaginaire; dans l'*Emile*, il proposait un système d'éducation impraticable, où l'élève n'aurait eu d'autre maître que la nature; dans l'*Héloïse*, il traita les questions les plus élevées de la morale avec une admirable éloquence; mais il y soutenait avec une égale force des opinions contradictoires. Toutefois, il émit sur l'éducation et la politique quelques idées saines qui furent accueillies avec enthousiasme, et qui influèrent puissamment sur son siècle. En religion, J.-J. Rousseau professait le déisme; sa morale, fondée sur les seules inspirations de la conscience, était opposée aux doctrines d'égoïsme qui dominaient de son temps. Comme homme privé J.-J. Rousseau montra toujours un désintéressement et une fierté honorables; toutefois, sa vie offre des parties qu'on ne saurait trop flétrir : telles sont sa liaison avec une femme indigne de lui, l'abandon qu'il fit de ses enfants, son ingratitude envers ses bienfaiteurs. En 1794, ses restes furent portés au Panthéon; son nom est resté à une rue de Paris qu'il avait habitée dans ses dernières années. Genève, sa patrie, longtemps injuste envers ce grand écrivain, lui a récemment érigé une statue. — Outre les ouvrages déjà cités, J.-J. Rousseau a laissé un *Dictionnaire de musique*, un *Dictionnaire de botanique*, de nombreuses *Lettres*, dont quelques unes sont de vrais ouvrages (entre autres la *Lettre à d'Alembert* à propos de l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*). Il existe une foule d'éditions de ses *Œuvres;* une des plus complètes est celle qu'a donnée M. Musset-Pathay, 23 vol. in-8, Paris, 1823-26, avec une *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau* par l'éditeur.

ROUSSEAU (J.-Franç.-Xavier), consul en Perse, fils d'un joaillier de Genève, cousin-germain de J.-J. Rousseau, naquit en 1738, à Ispahan, où son père était allé s'établir, fit fortune dans le commerce, fut depuis 1773 chargé comme consul des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Bagdad, vint en 1780 visiter la France, où ses services, et plus encore sa parenté avec l'auteur de l'*Emile* lui valurent un accueil empressé, retourna en 1782 dans l'Orient comme consul, résida jusqu'à sa mort à Bagdad, et rendit de grands services aux Français. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* sur le commerce et l'histoire de la Perse. — Son fils, J.-B.-L. Xavier, né en 1781, mort en 1831, fut successivement consul de France à Bassora, à Alep (1808), à Bagdad, à Tripoli, et publia : *Description du pachalik de Bagdad* (1809), *Notice sur la Perse* (1818), etc.

ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre, né en 1725 à Toulouse, mort en 1785, rédigea le *Journal des affiches* à Paris, puis le *Journal encyclopédique* à Liége (à partir de 1756), et fit quelques comédies fort médiocres : la *Coquette corrigée* (avec Favart), *la Ruse inutile*, etc. Craignant qu'on ne le confondît avec Rousseau de *Genève*, cet auteur inconnu se faisait appeler *Rousseau de Toulouse*.

ROUSSEL (Pierre), médecin philosophe, né en 1742 à Dax dans les Landes, mort en 1802, étudia à Montpellier, vint se fixer à Paris, où il se lia avec Bordeu, et publia en 1775 le *Système physique et moral de la Femme*, ouvrage qui fut fort bien accueilli, et qui a été souvent réimprimé (notamment en 1820, avec d'autres écrits du même auteur). Il avait aussi commencé le *Système physique et moral de l'homme*, mais cet ouvrage n'a pas été achevé. On a de lui un *Éloge de Bordeu*, estimé.

ROUSSELAER, ville de Belgique (Flandre occid.), à 17 kil. N. O. de Courtray; 9,000 hab. Toiles, chapeaux, savon, huile, tanneries, raffinerie de sel.

ROUSSET DE MISSY (J.), compilateur, né à Laon en 1686, mort à Bruxelles en 1762, tenait à une famille que la révocation de l'édit de Nantes avait réduite à quitter la France, servit quelque temps dans l'armée hollandaise; ouvrit ensuite à La Haye une école pour la jeune noblesse, puis devint propriétaire du *Mercure historique et politique* de La Haye, qui lança tant de traits contre Louis XIV. Le prince d'Orange le nomma son historiographe. On lui doit : *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand*, Amsterdam, 1728; *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix depuis la paix d'Utrecht jusqu'au deuxième congrès de Cambray*, La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12; *Supplément au Corps diplomatique de Dumont*, 1739, 3 vol. in-fol.

ROUSSILLON, anc. province et grand-gouvernement de la France, au S., avait pour bornes au N. le Languedoc, à l'O. le comté de Foix, à l'E. la Méditerranée, et au S. l'Espagne. On le divisait en deux parties : le Roussillon propre ou comté de Roussillon, et la Cerdagne française; capitale, Perpignan. Il forme aujourd'hui le dép. des Pyrénées-Orientales. — Le Roussillon doit son nom à la ville ancienne de *Ruscino;* sous les Romains, il fit partie de la 1re Narbonaise, et devint de bonne heure un comté de la Marche d'Espagne; ce comté fut absorbé plus tard dans le comté de Barcelone, et à ce titre fut annexé à l'Aragon, lorsque la maison de Barcelone régna sur ce dernier pays. Louis XI l'acheta en 1462 avec le comté de Cerdagne, mais Charles VIII le rendit en 1493 à Ferdinand d'Aragon. Le Roussillon ne revint à la France qu'en 1642 par conquête sous Louis XIII, et le traité des Pyrénées (1659) en garantit la possession à la France.

ROUSSILLON, ch.-l. de canton (Isère), sur le Rhône, rive gauche, à 20 kil. S. de Vienne. Charles IX y rendit en 1564 la fameuse ordonnance qui fit commencer au 1er janvier l'année, qui jusqu'alors avait commencé à Pâques.

ROUSTAM ou ROSTAM, l'*Hercule* de la Perse, était fils de Zal, prince du Sedjistan, et descendait de Djemchid. On le fait vivre sous plusieurs règnes, sous les derniers rois Pichdadiens et sous les Kaïanides, et même pendant plusieurs siècles : on lui attribue une foule d'exploits, qui évidemment appartiennent à plusieurs personnages distincts qui auront porté le même nom. Le dernier de ces héros vivait dans le VIe siècle av. J.-C. Il avait rendu des

services signalés au roi de Perse Kaïkaous II (Gouchtasp), avait délivré ce prince, prisonnier des Arabes, et avait repoussé les Touraniens qui désolaient ses états, lorsqu'il tomba en disgrâce pour avoir refusé d'embrasser la doctrine de Zoroastre; il fut par suite de ce refus forcé de combattre le fils du roi, Isfendiar ou Asfendiar, tua ce prince après un combat singulier qui dura deux jours, et se retira dans ses états du Sedjistan. Il périt plus tard dans une expédition contre l'Inde, par la trahison d'un de ses frères.

ROUSTAM, général persan qui vivait au VII[e] siècle de notre ère, sous les derniers Sassanides, plaça sur le trône Yezdedjerd III en 632, tenta de repousser les Arabes qui avaient envahi la Perse pour y porter l'islamisme, et périt en 636 en combattant contre eux, sans avoir pu arrêter leurs progrès.

ROUSTAM-BEYG, prince de la dynastie turcomane du Mouton-Noir, chassa du trône de Perse Beisinkour, son cousin, et s'y plaça lui-même en 1490. Il fut à son tour, au bout de peu d'années, renversé par un de ses cousins, Ahmed (1497). Il fut le plus libéral des princes de sa dynastie.

ROUSTAM, fils d'un paysan, devint pacha, puis visir de Soliman II, et épousa Mirmah, fille de ce sultan et de la célèbre Roxelane. Roustam fut chargé de la direction de la seconde guerre de Soliman contre la Perse, causa par ses calomnies la rébellion et la mort du prince Mustapha, et s'opposa de toutes ses forces à la conclusion d'une paix entre la Porte et la Hongrie. Il mourut en 1560.

ROUTCHOUK, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 88 kil. E. de Nikopoli, sur le Danube; 3,000 maisons (sales et mal bâties). Vieux château; grand commerce. Cette ville sert d'entrepôt pour les marchandises d'Allemagne et surtout de Vienne, qui sont embarquées sur le Danube. Prise par les Russes en 1811 et 1828. — Routchouk donne son nom à un livah de la Bulgarie, situé entre la Valachie au N., le livah de Silistrie à l'E., et ceux de Tchirmen au S. E., de Sophia au S. O. et de Widdin à l'O. : 225 kil. sur 140. Ch.-l., Nikopoli.

ROUTIERS, bandes de pillards dont les rois de France ont quelquefois fait usage pour des expéditions militaires avant la création des troupes régulières. *Voy.* BRABANÇONS.

ROUTOT, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. E. de Pont-Audemer; 1,300 hab.

ROUVRES, bourg du dép. de la Côte-d'Or, près de l'Ouche, à 12 kil. S. E. de Dijon, a donné son nom à Philippe de Rouvres, dernier duc de la 3[e] maison capétienne de Bourgogne.

ROUX (Augustin), médecin, né à Bordeaux en 1726, mort en 1776, vint à Paris avec la recommandation de Montesquieu, rédigea à partir de 1762 le *Journal de Médecine*, se lia avec d'Holbach, qui le fit attacher à la manufacture de glaces de Saint-Gobin, et obtint en 1771 une chaire de chimie à la Faculté de Médecine de Paris. Il traduisit de l'anglais et de l'allemand plusieurs ouvrages de science, et publia avec d'Holbach un *Recueil de mémoires de chimie et d'histoire naturelle*, 1764, etc.

ROUX (Maître), peintre florentin. *Voy.* ROSSO.

ROUZA, ville de Russie (Moscou), sur la Rouza (affluent de la Moskova), à 90 kil. O. de Moscou; 2,800 hab. Citadelle. Apanage pour les grands-ducs de Russie. Brûlée en 1619.

ROVATO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 6 kil. N. E. de Chiari; 4,900 hab.

ROVÈRE (LA), maison italienne de l'origine la plus basse, paraît être issue d'une famille de pêcheurs de Savone. Elle a donné deux papes à l'Église, François de la Rovère, qui prit le nom de Sixte IV, et Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV, qui prit le nom de Jules II. — Il y avait une autre famille du même nom, qui n'était qu'une branche de la noble maison française du Roure (*Voy.* DU ROURE).

ROVÈRE (Jean DE LA), neveu de Sixte IV, et frère de Jules II, fut prince de Sinigaglia et Mondavia, épousa la fille du duc d'Urbin Frédéric, et eut pour fils Franç.-Marie de la Rovère, dont l'art. suit.

ROVÈRE (Franç.-Marie I DE LA), fils du précédent, devint duc d'Urbin à la mort de Guid'Ubald I, son oncle maternel, fut général des troupes de son oncle Jules II, éprouva des revers, tua le cardinal François Alidosi, auquel il les attribuait, soumit depuis la Romagne et le territoire de Ferrare au pape, fut privé de ses états par Léon X (1516), mais les recouvra à sa mort (1522), et fut empoisonné, dit-on, par ordre de P.-L. Farnèse, fils de Paul III (1538).

ROVÈRE (Guid'Ubald DE LA), fils du précédent et duc d'Urbin (1538-74), ne se distingua que par son amour effréné pour le plaisir et par la sévérité avec laquelle il punit ses sujets révoltés.

ROVÈRE (Fr.-Marie II DE LA), dernier duc d'Urbin, né vers 1551, protégea et cultiva les lettres, fut auteur de plusieurs ouvrages, et donna au naturaliste Aldrovandi les moyens de former son magnifique musée. Il perdit, en 1623, son fils unique Frédéric Ubald, victime de ses débauches, et abdiqua en faveur du Saint-Siége. Il mourut en 1631. Il laissait une petite-fille, qui épousa Ferdinand de Médicis et lui porta ses biens particuliers.

ROVÈRE (Guid'Ubald BONARELLI DE LA), littérateur et diplomate italien, né à Urbin en 1563, d'une autre famille que les précédents, fut chargé par les ducs de Ferrare et de Modène de plusieurs négociations, eut part à la fondation de l'Académie des *Intrépides* à Ferrare, et mourut en 1608, majordome du cardinal d'Este. Il est auteur de la *Filli di Sciro* (Ferrare, 1607), pastorale qui est placée après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons 5 traductions (la dernière est de Dubois de Saint-Gelais, Bruxelles, 1707). — Prosper Bonarelli de la Rovère, frère du précédent, littérateur et poëte dramatique, mort en 1659, fut le fondateur et le président de l'Académie des *Caliginosi* (1624); il s'attacha au duc de Toscane. Il a composé : *Il Solimano*, tragédie, Florence, 1620; des *Drames* en musique; des *Comédies*; des *Lettres* et des *Poésies diverses*.

ROVÈRE (Joseph-Stanislas), démagogue, né vers 1748 dans le comtat Venaissin, eut un commandement dans le département de Vaucluse, sous Jourdan *Coupe-Tête* (1791), vint à la barre de l'Assemblée Législative faire l'apologie du massacre de la Glacière (Avignon), fut nommé député des Bouches-du-Rhône à la Convention, alla organiser le régime de la Terreur dans le Midi, abandonna la cause de Robespierre dès qu'il le vit renversé, et n'en fut pas moins, au 18 fructidor, déporté à Sinnamary, où il mourut en 1798.

ROVEREDO, *Rovereith* en allemand, *Roboretum* en latin, ville des États autrichiens (Tyrol), ch.-l. d'un cercle, sur l'Adige, à 20 kil. S. de Trente: 7,200 hab. Académie dite *degli Agiati* (c.-à-d. des *Gens à leur aise*). Étoffes de soie; cuirs, jambons, etc. — Aux Vénitiens de 1416 à 1609; possédée ensuite par les Autrichiens. Prise par les Français en 1796, à la suite d'une victoire éclatante, remportée par Bonaparte. Elle fut comprise dans le dép. du Haut-Adige.

ROVIGNO ou TREVIGNO, *Rivonium* ou *Rovinum*, ville des États autrichiens (Illyrie), près de la mer, à 85 kil. S. de Trieste; 9,600 hab. Cathédrale. Corderie navale. Commerce de vins, bois, poissons, etc.

ROVIGO, *Rhodigium*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la Polésine, sur l'Adigetto, à 62 kil. S. O. de Venise; 6,700 hab. Résidence de l'évêque d'Adria. Académies des sciences et arts; salpêtre, tanneries, commerce. Patrie d'Ant. Riccoboni, etc. — Cette ville ne fut longtemps qu'une bourgade, appelée *Buonvico* ou *Rodige*.

ROVIGO (LA POLÉSINE DE). *Voy.* POLÉSINE.

97*

ROVIGO (SAVARY, duc de). *Voy.* SAVARY.

ROVILLE, village du dép. de la Meurthe, à 24 kil. S. de Nancy, sur la Moselle; 500 hab. Belle ferme-modèle, créée en 1822.

ROWE (Nic.), poëte dramatique anglais, né en 1673, mort en 1718, fut d'abord destiné au barreau, mais ayant obtenu de bonne heure des succès littéraires, il renonça à cette destination. Il reçut le titre de poëte lauréat à l'avénement de George I, et devint secrétaire du conseil du prince de Galles. Ses *Œuvres* (Londres, 1733, 3 vol. in-12) consistent surtout en tragédies (*Tamerlan, Ulysse, Jeanne Grey, Jeanne Shore*, etc.), dont plusieurs ont eu un grand succès. *Jeanne Shore* a été traduite par Andrieux dans le *Théâtre étranger*. Rowe est un des tragiques anglais qui se rapprochent le plus du genre classique.

ROWE (Thomas), biographe et poëte anglais (1687-1715), continua avec assez de succès les *Vies* de Plutarque, et publia celles d'Enée, Tullus Hostilius, Aristomène, Tarquin-l'Ancien, Brutus, Gélon, Cyrus, Jason ; il a aussi laissé quelques poésies. — Sa femme, née Elisabeth Singer (1674-1737), était elle-même auteur, et ne se distinguait pas moins par son talent pour la poésie que par sa beauté et sa piété. Elle a laissé l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais, et divers autres ouvrages.

ROWLEY (William), poëte dramatique du temps de Jacques I, était en même temps un excellent comédien. On a de lui : *A new Wonder, a Woman never vext* (1632); *All's lost by lust* (1633) ; *March at Midnight* (1643), etc. — Cet auteur n'a rien de commun avec un prétendu poëte fort ancien, auquel Chatterton attribua les poésies qu'il disait avoir découvertes. *Voy.* CHATTERTON.

ROXANE, femme perse d'une grande beauté, fille du satrape Oxyarte, fut épousée par Alexandre-le-Grand : elle était enceinte à la mort de ce prince, et mit au monde Alexandre dit *Aigus*. Aidée de Perdiccas, elle fit mourir Statira, autre veuve d'Alexandre, et fit cause commune avec Olympias contre Arrhidée et Eurydice ; puis elle se mit sous la protection de Polysperchon, s'enferma dans Pydna lors de l'arrivée de Cassandre, fut détenue par ce général après le meurtre d'Olympias, vit proclamer son fils seul roi après le traité de 311, mais fut bientôt mise à mort ainsi que lui par Cassandre.

ROXAS, bourg d'Espagne (Burgos), à 31 kil. N. E. de Burgos; 500 hab. Château qui appartint aux ducs de Lerme.

ROXBURGH, *Marchenium*, village d'Ecosse (Roxburgh), dans une presqu'île que forment la Tweed et le Teviot, à 5 kil. S. O. de Kelso ; 200 hab. A 3 kil. de là est l'emplacement d'une ancienne ville de Roxburgh, jadis très puissante, et résidence de plusieurs rois d'Écosse, qui fut détruite en 1550 par suite d'un traité entre l'Angleterre et l'Ecosse.

ROXBURGH (comté de), dit aussi *Teviotdale*, c.-à-d. *vallée du Teviot*, comté d'Ecosse, entre les comtés de Berwick au N. et N. O., de Dumfries, de Selkirk au S. O. et à l'O., de Cumberland au S. : de 30 à 60 kil. sur 35 à 65 ; 43,700 hab. Ch.-l., Kelso. Ruines romaines, vestiges druidiques.

ROXELANE (connue aussi sous le nom de *Khourrem*, c.-à-d. *favorite*), favorite, puis femme de Soliman II, avait d'abord été esclave, et était née en Galicie ou Russie-Rouge (d'où son nom de *Roxelane*). Mère de Bajazet II, de Sélim II et de la sultane Mirmah, elle donna celle-ci au célèbre Roustam, et, avec son aide, fit périr les deux fils que Soliman avait eus d'une autre femme, afin d'assurer le trône à ses enfants. Sa mort eut lieu en 1557.

ROXOLANS, *Roxolani*, peuple de la Sarmatie d'Europe, entre le Borysthène et le Tanaïs, semble avoir résulté du mélange de deux peuples, dont l'un aurait été les Alains, tandis que l'autre se serait nommé Ros ou *Rossi* (ancêtres présumés des Russes).

ROY (P.-Ch.), poëte, né à Paris en 1683, mort en 1764, eut quelque succès dans la comédie et l'opéra, mais se ferma les portes de l'Académie Française par ses satires. On a de lui onze ballets (entre autres ceux des *Eléments* et des *Sens*), six opéras (*Calliroé*, 1712 ; *Sémiramis*, 1718 ; *Philomèle, Bradamante, Hippodamie, Créuse*), une comédie (*les Captifs*), imitée de Plaute, etc. Ses *Œuvres* forment 2 vol. grand in-8, Paris, 1727.—*Voy.* LEROY, REGIUS, etc.

ROYAN, *Novioregum*, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 23 kil. S. de Marennes, à l'embouchure de la Gironde, rive droite ; 2,589 hab. Petit port, pêche de sardines, bains de mer. Prise et presque détruite par Louis XIII (1622).

ROYANS ou ROYANEZ, ancien petit pays de France (avec titre de marquisat), dans le Dauphiné, sur la rive gauche de l'Isère. Ch.-l., Pont-en-Royans. Il est auj. compris dans les dép. de l'Isère et de la Drôme.

ROYAT, village du dép. du Puy-de-Dôme, à 2 kil. S. O. de Clermont-Ferrand. Grotte curieuse.

ROYAUMONT, village du dép. de Seine-et-Oise, à 24 kil. N. de Paris, à 6 kil. N. O. de Luzarches. Ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1227 par saint Louis; auj. les bâtiments sont transformés en une magnifique filature de coton. — On connaît sous le nom de *Bible de Royaumont* un recueil de figures tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament, avec des explications ; cet ouvrage est communément attribué à Lemaistre de Sacy; mais il paraît plutôt être de Nic. Fontaine, qui le publia en 1694, sous le pseudonyme de Royaumont, prieur de Sombreval. Ce livre n'a du reste rien de commun avec le lieu nommé *Royaumont*.

ROYBON, bourg de France. *Voy.* ROIBON.

ROYE, ville de l'anc. Picardie, auj. dans le dép. de la Somme, ch.-l. de cant., sur l'Aure, à 14 kil. N. E. de Montdidier ; 2,306 hab. Bas de laine, filature de coton, sucre de betterave. Commerce de grains. — Roye est une des villes de la Somme qui furent un objet de litige entre Charles-le-Téméraire et Louis XI. Elle a subi onze siéges, trois pestes et deux incendies.

ROYE (GUY DE), d'une illustre maison de Picardie, s'attacha aux papes Clément VII et Benoît XIII, occupa successivement les siéges de Verdun, Castres, Dole, Tours, Sens, Reims (1390) ; il se rendait au concile de Pise (1409), lorsqu'il fut tué d'un coup d'arbalète, dans une émeute suscitée contre ses gens à Voltri, près de Gênes. Il avait fondé le collége dit de Reims à Paris (rue de Reims, en face du collége Sainte-Barbe).

ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), médecin, né aux environs de Vitry-le-Français en 1768, mort en 1825, avait étudié à l'Oratoire de Lyon, fut reçu docteur en 1808, devint médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton en 1806, fit avec succès un cours sur les maladies mentales, et exerça longtemps les fonctions d'inspecteur-général des écoles de Médecine (1809), et de professeur de médecine légale à la Faculté de Paris. On lui doit, outre divers articles et rapports, la fondation de la *Bibliothèque médicale* (1803), le meilleur des journaux de médecine du temps.

ROYÈRE, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. E. de Bourganeuf ; 1,600 hab.

ROYOU (l'abbé Thomas-Marie), journaliste, né à Quimper en 1741, mort en 1792, beau-frère de Fréron, remplit 20 ans la chaire de philosophie du collége Louis-le-Grand, eut part à l'*Année littéraire*, et fonda en 1790 l'*Ami du Roi*, journal qui défendit avec courage la cause monarchique et qui lui attira des poursuites. Il mourut en 1792, pendant qu'on le recherchait. On a de lui : *Le monde de verre réduit en poudre;* c'est une réfutation des *Epo-*

ques de la nature de M. de Buffon (Paris, 1780, in-12).

ROYOU (Jacq.-Corentin), historien, frère du précédent, né à Quimper vers 1745, mort en 1828, fut comme son frère journaliste, puis se fit avocat à Paris, arracha à la mort plusieurs accusés sous le Directoire, fut sous la Restauration censeur dramatique et pensionné du roi. On a de lui deux tragédies : *Phocion* (1817), *la Mort de César* (1825), une comédie, *le Frondeur*; mais il est plus connu par des compilations historiques, où il se montre à la fois partisan de la puissance royale et adversaire des envahissements du clergé (*Précis de l'Histoire ancienne d'après Rollin*, 1802, 4 vol.; *Histoire romaine jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol.: *Histoire des empereurs romains*, 1808, 4 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol.; *Histoire de France depuis Pharamond*, 1819, 6 vol.).

ROZANS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 52 kil. S. O. de Gap ; 750 hab. Grosse draperie.

ROZE (Nic.), dit *le chevalier Roze*, né à Marseille en 1671, mort en 1733, servit Philippe V en Espagne, à la tête de deux compagnies levées à ses frais, puis fut consul à Modon, et revint à Marseille au moment où se déclarait la fameuse peste de 1720 et 21 ; Roze y déploya le dévouement et l'intrépidité les plus rares, éleva un hôpital à ses frais, et rendit le courage aux Marseillais : comme Belzunce, son digne émule, il échappa au fléau.

ROZENDAEL, ville de Hollande (Brabant sept.), à 24 kil. S. O. de Breda; 4,500 hab.

ROZIER (l'abbé Jean), agronome, né à Lyon en 1734, mort en 1793, fut professeur à l'école vétérinaire de cette ville, après la mort de Bourgelat, et directeur de la pépinière du Lyonnais; il fut nommé plus tard curé constitutionnel de Lyon, et périt dans son lit, tué par une bombe pendant le siége de cette ville par les troupes de la Convention. On a de l'abbé Rozier : *Cours complet d'agriculture*, 10 vol. in-4, 1781-98 (il n'a rédigé que les 9 premiers).

ROZOY on ROSAY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 18 kil. S. O. de Coulommiers ; 2,700 hab. Anciens remparts flanqués de tourelles et plantés d'arbres. Vinaigre, huile de graines. Aux environs, beau château et bois de Lagrange.

RUAD, île de Turquie. *Voy.* ROUAD.

RUBEN, fils aîné de Jacob, empêcha ses frères de tuer Joseph, et leur conseilla de se contenter de le descendre dans une citerne, d'où il se proposait de venir le tirer. — Ses descendants formèrent la tribu de Ruben et occupèrent dans la Terre Promise la prov. qui était située à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, au S. de la tribu de Gad, entre les torrents de Jabok et d'Arnon. Elle confinait au pays des Ammonites, et formait la pointe S. E. de la Palestine. On y trouvait les monts Nébo et Abarim.

RUBENACH, village des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Coblentz ; 700 hab. C'est là que le duc de Brunswick, sur le point d'envahir la France (août 1792), avait établi son quartier-général, et qu'il écrivit sa fameuse proclamation au peuple français.

RUBENS (P.-Paul), célèbre peintre flamand, né à Cologne en 1577, d'une famille noble et aisée, fit d'excellentes études littéraires, et fut d'abord destiné à la robe, mais il se sentit entraîné vers la peinture, étudia sous Otto Vænius, puis visita l'Italie (1600), séjourna successivement à Rome, à Florence, à Mantoue, à Gênes, revint en Flandre vers 1610, jouissant déjà d'une très grande réputation, fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, par Marie de Médicis à Paris, où il orna le palais du Luxembourg de ses peintures (1620) ; mais il habita presque continuellement Anvers, et enrichit de ses ouvrages la plupart des églises de cette ville. Il fut comblé d'honneurs par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et par son épouse l'infante Isabelle. Celle-ci l'employa même à diverses missions diplomatiques près de Jacques I, roi d'Angleterre, de Philippe IV, roi d'Espagne, et près de la république des Sept Provinces-Unies. Rubens mourut en 1640, jouissant d'une grande fortune. On admire surtout chez lui la magie de la couleur, le grandiose de l'effet, l'enthousiasme et la variété de sa composition; mais on lui reproche l'usage trop fréquent de l'allégorie et le mélange peu judicieux du sacré et du profane. Sa facilité tenait du prodige. Le nombre de ses ouvrages reproduits par la gravure s'élève à près de 1,500. Il excellait dans tous les genres et peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les fleurs, les animaux; cependant ses principaux ouvrages sont dans le genre de l'histoire et représentent des sujets religieux. — Phil. Rubens, son frère aîné (1574-1611), fut secrétaire d'état du sénat d'Anvers. — Albert Rubens, son fils (1614-57), se distingua par ses connaissances dans les langues, l'histoire et la numismatique. On doit à ce dernier : *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-4 ; *De re vestiariâ veterum*, 1665.

RUBICON, *Rubico*, auj. le *Fiumicello* ou *Pisatello*, petite riv. d'Italie, tributaire de l'Adriatique, séparait la Gaule Cisalpine de l'Italie propre. Il était défendu à tout général romain de passer ce fleuve à la tête d'une armée pour entrer en Italie : le passage du Rubicon par César en armes fut la manifestation décisive de sa révolte contre sa patrie et le commencement de la guerre civile (49 av. J.-C.).

RUBRICATUS, fleuve d'Hispanie (Tarraconaise), auj. le LLOBREGAT : — fleuve de Mauritanie, qui se jette dans le Bagradas, est auj. la SÉIBOUS.

RUBRUQUIS (Guill. DE RUYSBRŒCK, dit), cordelier, né dans le Brabant vers 1230, fut envoyé par Louis IX en Tartarie (1253) pour y prêcher l'Evangile ou plutôt pour nouer des intelligences avec les Mongols, visita le khan Batou, puis le grand-khan Mangou, fut admis à disputer, en présence de ce prince, avec des prêtres nestoriens et des imams, mais sans obtenir de résultat; il rapporta une lettre du grand-khan au roi de France en Terre-Sainte. Il se fixa à son retour au couvent d'Acre, de là rendit compte de son voyage à saint Louis par une *Lettre* fort curieuse, traduite du latin en anglais dans le recueil d'Hakluyt (I, 71-93), et dans celui de Purchas, puis d'anglais en français par Bergeron, Paris, 1629, in-8. Rubruquis vivait encore en 1293.

RUCCELLAI (Bern.), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, mort en 1514, était allié des Médicis. Il fut gonfalonier de justice, ambassadeur à Gênes, à Naples, en France, prit une grande part au rétablissement des Médicis (1512), se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux savants, et par ses superbes jardins (dits encore auj. *Orti Oricellarii*), où se réunissait l'Académie néoplatonicienne. On lui doit : *De urbe Româ* (dans le *Rerum italicarum scriptores florentini*, II, 755) ; *De bello italico*, Londres, 1724, in-4 ; *De magistratibus romanis*, Leipsick, 1752.

RUCCELLAI (J.), fils du précédent, né en 1475, mort en 1525, parent et ami de Léon X, fut nonce en France, protonotaire apostolique et gouverneur du château Saint-Ange. On a de lui un poëme didactique italien : *Les abeilles*, 1539 (traduit en français par Pingeron, 1770, et par Crignon, 1786), les tragédies de *Rosmonde* (1525) et d'*Oreste* (1723), et quelques poésies. *Rosmonde* est une des premières tragédies régulières du théâtre moderne.

RUDBECK (Olaüs), savant suédois, né à Westeras en 1630, mort en 1702, était fils de Jean Rudbeck, évêque de Westeras, et aumônier de Gustave-Adolphe, à qui l'on doit la *Bible* dite *de Gustave-Adolphe* (1618). Il exécuta à 10 ans une horloge en bois qu'on vante comme un chef-d'œuvre de mécanique, étudia la médecine et surtout l'anatomie, décou-

vrit les vaisseaux lymphatiques (qu'il nomma *conduits hépatico-aqueux*), ainsi que le réservoir du chyle (1649 et 50), visita l'Allemagne, la Hollande, établit à ses frais un jardin botanique à Upsal (1657), devint professeur de botanique et d'anatomie, puis recteur, et enfin curateur perpétuel de l'université d'Upsal. Il imprimait un grand ouvrage sur l'origine, les antiquités et l'histoire de la Suède, lorsqu'il eut la douleur de le voir détruire dans l'incendie d'Upsal en 1702. Il survécut peu à cette perte. On lui doit, entre autres ouvrages : *Catalogus plantarum horti academiæ Upsalensis*, Upsal, 1758, in-8, et *Atlantica, seu Manheim vera Japheti posterorum sedes*, Upsal, 1675, etc., 4 vol. in-fol.

RUDBECK (Olaüs), fils du précédent, surpassa encore son père par la variété de ses connaissances. Né à Upsal vers 1670, il fut reçu docteur en médecine à 19 ans. Il visita la Laponie par ordre de Charles XI (1689), et y recueillit 50 nouvelles espèces de plantes, parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, fonda avec Eric Benselius la Société des sciences d'Upsal, et mourut en 1740, laissant 12 vol. in-fol. de dessins de plantes (conservés au musée de l'académie de Stockholm). On a de lui, entre autres ouvrages : *Nova Samoland* (Laponie), Upsal, 1701, in-4., fig.; *Campi Elysii*, Upsal, 1701-1702, in-fol. Il avait entrepris un *Trésor polyglotte*, destiné à faire voir l'origine et la filiation des langues; mais l'incendie d'Upsal (1702) anéantit son travail.

RUDESHEIM, bourg du duché de Nassau, sur le Rhin, à 24 kil. S. O. de Wiesbaden. On y récolte le meilleur vin du Rhin.

RUDKIOEBING, ville murée du Danemark, chef-lieu de l'île Langeland, par 8° 27' long. E., 54° 55' lat. N. Petit port; bon commerce.

RUDIES, *Rudiæ*, auj. *Rugge* ou *Rotigliano*, ville d'Iapygie, chez les Salentins, entre Hydronte et Brundusium. Patrie d'Ennius.

RUDOLPHI (Ch.-Asmond), naturaliste, né en 1771 à Stockholm, mort en 1832 à Berlin, fut nommé par le roi de Suède directeur d'une école vétérinaire créée en Poméranie (1803), puis par le roi de Prusse professeur à Berlin (1810), porta surtout ses recherches sur les vers intestinaux, et publia un ouvrage qui est devenu classique pour cette partie : *Entozoa seu Historia vermium intestinalium*, Amsterd., 1808; avec un suppl. (1820).

RUDOLPHINES (TABLES). *Voy.* RODOLPHE II, emp.

RUDOLPHSWERTH, v. d'Illyrie. *V.* NEUSTÆDTL.

RUDOLSTADT, capitale de la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, sur la Saale, à 31 kil. S. de Weimar; 4,000 hab. Résidence du prince. Lainage, liqueurs, etc.

RUE, ch.-l. de cant. (Somme), sur la Maye, à 22 kil. N. O. d'Abbeville; 1,200 hab.

RUE (le père LA), etc. *Voy.* LA RUE.

RUEDA-DEL-AMIRANTE, ville d'Espagne (Valladolid), à 23 kil. S. E. de Léon; 2,900 hab.

RUEDA-MEDINA, ville d'Espagne (Valladolid), à 31 kil. S. O. de Valladolid; 3,100 hab.

RUEDA (LOPE DE), écrivain espagnol. *Voy.* LOPE.

RUEL ou RUEIL, *Rotalgensis* de Grégoire de Tours, commune du dép. de Seine-et-Oise, à 12 kil. O. de Paris et à 10 kil. N. E. de Versailles; 3,333 hab. — Au VIIIe siècle, Charles-le-Chauve donna cet endroit à l'abbaye de Saint-Denys, qui le posséda jusqu'en 1635; il fut alors acheté par le cardinal de Richelieu. Celui-ci y fit construire un beau château, où la cour se retira pendant les guerres de la Fronde; il existe encore. Belles casernes; monument de l'impératrice Joséphine (dans l'église). De cette commune dépendent les châteaux de la Malmaison, de Buzanval et de Boispréau.

RUFFACH. *Voy.* ROUFFACH.

RUFFEC, ch.-l. d'arr. (Charente), à 48 kil. N. d'Angoulême; 2,859 hab. Tribunal de 1re instance. Ancien château. Grains, graines fourragères; bétail; marrons, fromages, truffes, pâtés de foie d'oie aux truffes; les *terrines de Ruffec*, faites avec du gibier truffé, sont renommées. — Ville très ancienne: elle porta successivement les titres de baronnie, de vicomté, enfin de marquisat (1588); il s'y est tenu des conciles en 1258, 1304 et 1327. — L'arr. de Ruffec a 4 cant. (Aigre, Mansle, Ruffec et Ville-Fagnan), 83 communes et 58,908 hab.

RUFFI (Ant. DE), savant marseillais, né en 1607, mort en 1689, fut conseiller à la sénéchaussée de Marseille, puis conseiller d'état. On a de lui : *Histoire de Marseille*, Marseille, 1642, in-fol. (2e édit., augmentée, 1696, 2 vol. in-fol.); *Histoire des comtes de Provence de 934 à 1480*, Aix, 1655, in-fol.

RUFFI (L.-A. DE), fils du précédent, né à Marseille en 1657, mort en 1724, a fourni beaucoup de notes et renseignements au P. Lelong pour la *Bibliothèque historique de la France*, et à Sainte-Marthe, pour la *Gallia christiana*. On lui doit des *Discours sur l'origine des comtes de Provence*, *du Venaissin*, *de Forcalquier et des vicomtes de Marseille*, Marseille, 1712, in-4, etc.

RUFFO (Denis-Fabrice), dit le *général-cardinal*, homme d'état napolitain, né en 1744, mort en 1827, fut trésorier de Pie VI, qui le créa cardinal, quoiqu'il ne fût pas prêtre. De retour à Naples, il fut un des adversaires d'Acton, fit révolter la Calabre contre les Français (1795), leur reprit Naples avec le secours des Russes, et exerça dans cette ville de cruelles vengeances. Cependant il désapprouva en 1805 une nouvelle guerre contre la France, et fut depuis disgracié pour ce motif. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ruffo (Louis), né à Saint-Onuphre en 1750, mort en 1832, aussi cardinal, mais d'une autre famille, celle des Scilla: il fut archevêque de Naples, montra beaucoup d'ultramontanisme sous Joseph Bonaparte; se déclara un instant pour la constitution de 1820, mais bientôt l'improuva et défendit la politique de Ferdinand I.

RUFIN, *Rufinus*, ministre de Théodose I et d'Arcadius, né vers 350 à Elusa (Aquitaine), s'acquit un nom comme avocat ou jurisconsulte, plut à Théodose qui l'emmena à Constantinople, y devint successivement grand-maître du palais, consul, conseilla le massacre de Thessalonique (390), fit périr Tatien, préfet du prétoire, et s'empara de sa charge (392), usurpa la tutelle d'Arcadius, emp. d'Orient, à la mort de Théodose (395), et se fit universellement exécrer par ses crimes et sa tyrannie. Il eut de vifs démêlés avec Stilicon, tuteur d'Honorius, emp. d'Occident, qui voulait régir l'empire entier. Il appela, dit-on, pour se venger de lui, les Goths, qui ravagèrent l'empire. Il allait être associé au trône par Arcadius, lorsque les troupes de Stilicon, pénétrant dans Constantinople, le mirent en pièces (nov. 395). L'ambition, l'avarice et la cruauté de Rufin ont été énergiquement retracées par Claudien dans le beau poëme intitulé : *Invectives contre Rufin*.

RUFIN, *Tyrannius* (ou *Toranius*) *Rufinus*, prêtre, né à Concordia dans le Frioul, vécut longtemps dans un couvent d'Aquilée, puis à Jérusalem, où il se lia étroitement avec saint Jérôme (374), se brouilla avec cet ami pour des arguties théologiques, passa d'Orient à Rome, puis en Sicile (408), et mourut en 410, septuagénaire. On lui doit des traductions latines : 1° de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*; 2° des *Homélies* d'Origène sur la Genèse, l'Exode, etc.

RUFUS, c.-à-d. *Roux*, surnom commun à plusieurs branches de diverses familles romaines, telles que les Rutilius, les Minucius, les Curtius, etc.

RUFUS (P. RUTILIUS). *Voy.* RUTILIUS.

RUFUS (C. MUSONIUS). *Voy.* MUSONIUS.

RUFUS, médecin grec, natif d'Ephèse, qui vivait soit du temps d'Auguste, soit du temps de Trajan (vers l'an 110), a écrit sur l'anatomie, sur les ma-

ladies des reins, sur la matière médicale (en vers). Il ne reste de lui que des fragments qui ont été publiés par J. Goupil, Paris, 1554, avec la traduction latine de Crassa, et par W. Brinch, Londres, 1726.

RUFUS FESTUS OU SEXTUS RUFUS, historien latin qui vivait vers l'an 370 de J.-C., était un personnage consulaire. On a sous son nom : 1° *De historiâ romanâ libellus*, intitulé aussi : *Breviarium rerum gestarum populi romani*, qui n'est guère qu'un dénombrement des révolutions et des agrandissements successifs de l'empire; 2° *De regionibus urbis Romæ*, espèce de catalogue des monuments de Rome ; publiés tous deux par Munich, Hanovre, 1815.

RUGEN, île de la Prusse (Poméranie), dans la mer Baltique, est séparée de la côte par un canal étroit ; elle a 55 kil. sur 42, et compte 31,000 hab. Ch.-l., Bergen. Sol fertile; côtes fort découpées (d'où trois presqu'îles principales), mais pas de bons ports. Nombreuses antiquités germaines, etc. — L'île de Rugen fut le berceau des Rugiens et le siége principal des cultes d'Hertha et de Svantovit. Waldemar I, roi de Danemark, s'empara de cette île en 1168 ; elle passa aux ducs de Poméranie au XIVe siècle, à la Suède en 1648 ; fut prise par les Français en 1807, et donnée à la Prusse en 1814.

RUGENWALDE, ville murée des États prussiens (Poméranie), sur la Wipper, à 26 kil. N. E. de Koslin ; 3,900 hab. Toiles diverses. Petit port. Bains de mer. Pêche du saumon.

RUGGIERI (Côme), astrologue de Florence, vint en France sous Catherine de Médicis, qui le consulta souvent, obtint de cette princesse l'abbaye de Saint-Mahé en Bretagne, fut accusé, en 1574, de conspirer contre Charles IX, fut condamné aux galères, et obtint sa grâce par la protection de la reine-mère. Accusé d'une nouvelle conspiration en 1597 (contre Henri IV), il réussit encore à se soustraire à la condamnation. Il mourut en 1615. Il avait publié des almanachs, qui furent célèbres dans le temps.

RUGIENS, *Rugii*, peuple de race germanique, semble avoir eu d'abord pour demeure l'île de Rugen, dans la mer Baltique, et les contrées voisines. Au Ve siècle, ils fondèrent dans la Germanie méridionale un empire, qui se composait de ce qui est auj. la Moravie, et l'Autriche au N. du Danube. Cet empire, appelé de leur nom *Rugiland*, fut détruit par Odoacre vers 487. Après la destruction de l'empire d'Odoacre par les Lombards (495), le Rugiland devint l'asile des Hérules. En 518, au plus tard, les Lombards se fixèrent dans le même pays, et refoulèrent les Hérules vers la Scandinavie. Le nom de *Rugiland* disparut alors.

RUGILAND. *Voy.* RUGIENS.

RUGLES, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Rille, à 39 kil. S. O. d'Evreux ; 2,000 hab. Epingles et pointes de Paris, aiguilles, fil de fer, tréfilerie, etc.

RUHLA, ville d'Allemagne, à 9 kil. S. E. d'Eisenach, sur la Ruhla, qui la divise en deux parties, appartenant l'une au grand-duché de Saxe-Weimar, l'autre au duché de Saxe-Cobourg-Gotha; 3,000 hab. Usines à fer; instruments de musique, tabatières, etc.

RUHNKENIUS (David), en allem. *Ruhneken*, célèbre philologue, né en 1723 à Stolp (Poméranie), mort en 1798, fut adjoint de Hemsterhuys à Leyde pour la langue grecque (1757-61), puis professeur d'histoire et d'éloquence de la même université, et enfin bibliothécaire de l'Académie en 1771. Il a publié: *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos*, etc., Leyde, 1749 et 1781 ; *Timæi sophistæ lexicon vocum platonicarum*, Leyde, 1754, in-8, ainsi que plusieurs autres travaux relatifs à Platon ; *Historia critica oratorum græcorum*, 1768, 1 vol. in-8 ; *Velleius Paterculus, cum notis variorum*, 1779, 2 vol. in-8 ; *Homeri hymnus in Cererem*, Leyde, 1782, in-8 ; *de Vitâ et scriptis Longini*, 1766, in-8 ; *Œuvres de Muret*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8, etc. Son érudition était immense, son style latin admirable. On a publié ses *Opuscula* à Leyde, 1807, in-8.

RUHR, riv. des États prussiens, affluent de la Meuse (*Voy.* ROER). — Riv. d'Allemagne qui naît en Westphalie (Arensberg), coule au N. O. et se jette dans le Rhin à Ruhrort, après avoir reçu la Lenne, la Mœne, la Wolni ; 200 kil. de cours.

RUHRORT, ville des États prussiens (prov. Rhénane), au confluent de la Ruhr et du Rhin, à 24 kil. N. de Dusseldorf ; 1,550 hab. Grands bateaux.

RUINART (Dom), savant bénédictin, né à Reims en 1657, mort en 1709, fut longtemps le collaborateur du P. Mabillon. En outre, il publia seul : *Acta primorum martyrum sincera*, 1689 (il réfute dans la préface les paradoxes de Dodwell sur le petit nombre des martyrs) ; *Historia persecutionis Vandalicæ* (1694) ; une édition de Grégoire de Tours (1699) ; une *Vie de Mabillon* (1709), etc.

RUINES, ch.-l. de cant. (Cantal), à 11 kil. S. E. de Saint-Flour ; 650 hab.

RUISDAEL (Jacq.), peintre hollandais de Harlem, né en 1636, mort en 1681, excella surtout dans les paysages et les marines ; ne dessinant pas la figure avec autant de perfection, il empruntait pour cette partie le pinceau de Berghem, de Wouwermans ou de quelque autre maître. On cite de lui la *Chasse au cerf* (à Dresde), le *Coup de soleil*, la *Tempête* (qui sont tous deux au Louvre), ainsi que plusieurs beaux paysages. — Son frère aîné, Salomon (1616-1670), peignait aussi le paysage, mais avec moins de succès.

RULHIÈRE (Claude Carloman DE), littérateur, né en 1735 à Bondy près de Paris, mort en 1791, fut aide de camp du maréchal de Richelieu en Guyenne, puis secrétaire du baron de Breteuil, qui l'emmena dans son ambassade en Russie (1769), put observer dans ce pays la révolution de 1762, dont il traça depuis le tableau, fut chargé d'écrire l'histoire des troubles de la Pologne pour l'instruction du dauphin (depuis Louis XVI), reçut pour ce travail une pension de 6,000 fr., et parcourut l'Allemagne, la Prusse, la Pologne, afin de rassembler les matériaux de cet important ouvrage, qui ne parut qu'après sa mort. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1787. Les plus importants de ses écrits sont : *Eclaircissements sur la révocation de l'édit de Nantes* (1788) ; *Hist. de la révolution de Russie en* 1762 (cet ouvrage, composé dès 1765, ne put paraître du vivant de Catherine II, et ne fut publié qu'en 1797) ; *Histoire de l'anarchie de Pologne*, 4 vol. in-8 (1807 et 1809), ouvrage fort estimé, mais qui malheureusement n'a pu être achevé. On a aussi de Rulhière des poésies parmi lesquelles on remarque le *Discours sur les disputes* et les *Jeux de mains*, poëme en 3 chants. M. Auguis a donné ses *Œuvres diverses*, 2 vol. in-8, 1819.

RULLUS (P. SERVILIUS), tribun du peuple l'an 63 av. J.-C., proposa une loi agraire tendant à faire vendre, au profit du peuple, l'ancien domaine des rois de Macédoine, les terres voisines de Carthagène en Espagne, Carthage, Corinthe, et toutes les conquêtes faites depuis Sylla hors de l'Italie. Cicéron, alors consul, parvint, par son éloquence, à faire rejeter par le peuple même cette loi si populaire.

RUM ou ROMN (île), une des Hébrides, au S. de celle de Skye : 20 kil. sur 9 à 12. Ch.-l., Kinloch.

RUMFORD (Benjamin-Thompson, comte de), physicien et philanthrope, né en 1753 dans l'Amérique anglaise, à Rumford, aujourd'hui Concord (New-Hampshire), se livra de bonne heure à la culture des sciences, prit parti pour la métropole dans la guerre de l'indépendance, fut chargé, en 1776, de porter à Londres la nouvelle de l'évacuation de Boston par les troupes anglaises, resta quelques années en Angleterre, et fut nommé, en 1780,

sous-secrétaire d'état, retourna, en 1782, en Amérique, où il combattit les insurgés, et s'éleva jusqu'au grade de colonel, quitta définitivement son pays après la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis, prit du service auprès de l'électeur de Bavière Charles-Théodore, obtint la confiance de ce prince, qui, après l'avoir nommé lieutenant-général de ses armées, le chargea du département de la guerre et de la direction de la police, signala son administration par d'utiles réformes, supprima la mendicité, et appliqua la science au soulagement des malheureux : c'est lui qui forma le 1er établissement des soupes économiques qui portent son nom. Charles-Théodore, en reconnaissance de ses services, le créa comte de Rumford (il n'était connu jusque-là que sous le nom de Thompson), et le nomma ambassadeur en Angleterre ; mais quelques défauts de forme l'empêchèrent d'être reconnu comme tel à Londres. A la mort de l'électeur (1799), il quitta la Bavière, et, après avoir voyagé quelque temps, vint se fixer en France, où il épousa la veuve de Lavoisier (1804). Il mourut en 1814, dans sa maison d'Auteuil. Quoique célèbre surtout par sa philanthropie, Rumford était un homme froid et peu aimable. On doit à ce savant des recherches sur la chaleur, ainsi qu'un calorimètre et un thermoscope ; il inventa les foyers qui portent son nom, et perfectionna les cheminées, les lampes, etc. Il a inséré plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques* de Londres et dans les *Mémoires* de l'Institut de France. On a publié à part ses *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804 ; — *sur la combustion*, 1812 ; ses *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798, 2 vol. in-8.

RUMIGNY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 22 kil. S. O. de Rocroy ; 600 hab. Patrie de La Caille.

RUMILLY, ville des États sardes (Savoie), à 13 kil. S. O. d'Annecy : 3,100 hab. Commerce de grains.

RUMMEL ou ROMMEL, *Ampsagas*, riv. de l'Algérie, passe à Constantine, et tombe dans la Méditerranée, à l'E. de Bougie, après 150 kil. de cours.

RUMP, c.-à-d. *Croupion*, nom donné par dérision aux débris du *long-parlement* en Angleterre, lorsqu'il fut rétabli en 1659, après l'abdication de Richard Cromwell. Ce parlement, composé d'environ 40 membres, ne dura qu'un an, et fut cassé par le général Lambert, comme le long-parlement l'avait été, en 1653, par Olivier Cromwell.

RUNES, caractères dont se servaient jadis les Scandinaves (Danemark, Suède, Norwége, Allemagne septent.), seraient, suivant les uns, antérieurs à notre ère, et, selon les autres, ne dateraient guère que du XIIe siècle après J.-C. L'alphabet runique n'a que 16 lettres ; elles sont formées de barres horizontales et verticales ; quelques unes seulement ressemblent aux lettres des Romains. On trouve, surtout en Suède (dans la prov. d'Upland et l'île de Gottland), un grand nombre de pierres, dites *runiques*, qui sont couvertes de ces caractères. On conjecture que les runes dérivent du phénicien, et qu'ils auront été apportés par des navigateurs de Phénicie, qui auraient pénétré dans la Baltique. — Les prêtres finirent par se réserver la connaissance des *runes* ; par suite, on les employa dans les opérations de magie et de sorcellerie.

RUNJET-SING, roi de Lahore, né en 1762 à Lahore, d'une tribu obscure, mort en 1839, se distingua dans plusieurs combats contre les Anglais, fut élu pour chef par ses compatriotes vers 1800, releva la nation des Seikhs, réussit à soustraire son pays à la domination anglaise, et fut en peu de temps maître d'une vaste contrée, embrassant le Pendjab, le Moultan, le Kachmir, le Peychawer et une partie de l'Afghanistan. Il accueillit dans ses états les généraux français Allard et Ventura, qui disciplinèrent ses troupes, les organisèrent à l'européenne, et leur assurèrent la victoire. Depuis la mort de Runjet-Sing, son empire est devenu un théâtre de révolutions et de guerres intestines.

RUNNYMEAD, village d'Angleterre (Surrey), à 8 kil. S. O. de Windsor. Rendez-vous de chasse où se tint, en 1215, une célèbre conférence entre le roi Jean et les barons anglais, qui l'obligèrent à signer la grande charte.

RUPEL, riv. de Belgique (Anvers), se forme à Rumpst, à 7 kil. N. E. de Malines, par la réunion de la Dyle et de la Nèthe, coule au N. O., et va se joindre à l'Escaut, en face de Rupelmonde, à 13 kil. S. O. d'Anvers, après un cours très large de 14 kil. (les vaisseaux la parcourent à la voile).

RUPELLA ou RUPECULA, nom latinisé de La Rochelle. *Voy.* ROCHELLE.

RUPELMONDE, ville de Belgique (Flandre or.), sur l'Escaut, en face de son confluent avec la Rupel, à 15 kil. N. E. de Dendermonde : 2,500 hab. On y fait naître le géographe Mercator.

RUPEN ou RHOUPEN I, roi d'Arménie, fondateur de la dynastie des Rupéniens, qui régna en Arménie jusqu'au XIVe siècle, fut souverain de la Petite-Arménie (Cilicie et Cappadoce) de 1080 à 1095.

RUPEN II, roi de l'Arménie Cilicienne (1174-85), abdiqua en faveur de Livon ou Léon, son frère, et se retira au couvent de Trazarg.

RUPEN, fils du comte de Tripoli Raymond et d'Alix, fille de Rupen II, fut exclu du trône d'Antioche par Boémond, le recouvra, grâce à l'intervention de Léon, son grand-oncle, roi d'Arménie, paya ce prince de son service en tentant de le déposséder lui-même, mais échoua dans ce plan. Attaqué de rechef par Boémond, puis par le baron Constantin, il perdit la couronne et la vie en 1221.

RUPÉNIENS. *Voy.* RUPEN.

RUPERT (Robert DE BAVIÈRE, dit le prince), fils de l'électeur palatin Frédéric V (qui avait épousé la fille aînée de Jacques I, roi d'Angleterre) et neveu de Charles I, fut un des principaux généraux de ce prince dans la guerre civile, eut part à la bataille d'Edge-hill, près de Warwick (1642), fit lever le siége d'York (1644), mais perdit les batailles de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), rendit Bristol à Fairfax, fit en 1649 quelques tentatives en Irlande pour la cause royale, fut comblé d'honneurs à la restauration, et devint amiral avec Monk (1666). Il quitta les affaires en 1679 pour ne plus s'occuper que d'expériences de physique et de chimie. On lui attribue plusieurs inventions, entre autres celle de la gravure en demi-teinte. Il mourut en 1682. Charles II l'avait nommé comte de Holderness et duc de Cumberland.

RUPPIN (NEU-), c.-à-d. *Nouveau-Ruppin*, ville murée des États prussiens (Brandebourg), sur le petit lac de Ruppin, à 55 kil. de Potsdam ; 8,000 hab. Drap ras, meubles, souliers, tabac, etc. — En face du Neu-Ruppin est *Alt-Ruppin* ou le *Vieux-Ruppin*, sur le lac de Ruppin : 1,200 hab.

RUREMONDE, *Roermonde* en flamand, ville du Limbourg hollandais, au confluent de la Roer et de la Meuse, à 44 kil. N. de Maëstricht : 4,050 hab. Drap, autres lainages. Commerce important. Patrie du géographe Mercator (que d'autres font naître à Rupelmonde). — Fortifiée en 1290 par Othon III, comte de Gueldre ; prise sur les Espagnols en 1572 par le prince d'Orange, et en 1632 par les Hollandais, mais rendue à l'Espagne ; brûlée en 1665. Aux Hollandais en 1702 ; aux Impériaux en 1716 (et depuis capitale de la Gueldre autrich.). Prise par les Français en 1792. Ruremonde fut le ch.-l. d'un arrond. du départ. de la Meuse-Inférieure jusqu'en 1814. Jadis riche abbaye, avec évêché (érigé en 1561 par Pie IV, et transféré à Liége en 1801).

RURIK ou ROURIK, fondateur de l'empire russe, était un chef de Varègues (pirates des bords de la

Baltique). Appelé en 850 par les habitants de Novogorod, il leur prêta secours contre des voisins pillards; mais bientôt il s'empara du pouvoir, et assujettit ceux qu'il était venu défendre. Il étendit son autorité sur Polotsk, Rostov, Mourom, etc., et prit le titre de grand-prince ou grand-duc. Il mourut en 879, laissant son fils Igor sous la tutelle d'Oleg, son parent. La dynastie de Rurik occupa le trône de Russie jusqu'à la fin du XVIe siècle (*Voy.* RUSSIE).

RUSADIR, auj. *Melilla*, port de la Mauritanie *Tingitane*, près du cap de même nom. *Voy.* MELILLA.

RUSAFA, ville d'Espagne (Valence), sur le Guadalaviar, près et au S. E. de Valence; 7,500 hab.

RUSBROCK (J. DE), mystique célèbre, né en 1294 à Rusbrock, près de Bruxelles, mort en 1381, fut longtemps vicaire dans l'église Sainte-Gudule à *Bruxelles*, puis prieur du couvent de chanoines de Groendal, qu'il fonda ou réforma, et laissa plusieurs écrits en flamand, traduits en latin par Surius (Cologne, 1552-1609-1692), parmi lesquels le *De nuptiis vel de ornatu nuptiarum spiritualium*.

RUSCINO, auj. *Perpignan*, ou plutôt la *Tour de Roussillon*, ch.-l. des *Sardones*, peuple de la Narbonaise 1re, à l'E., près de la Méditerranée et de l'embouchure du *Télis* (auj. *Tet*). C'est de cette ville que, plus tard, le pays a pris le nom de Roussillon.

RUSELLÆ, auj. *Rosella*, ville d'Etrurie, non loin de la côte et de l'Umbro, entre Vétulonie et Cosa. On présume qu'elle fut une des douze lucumonies étrusques. Posthumius la prit, 294 av. J.-C.

RUSICADA, ville de Numidie, auj. STORA.

RUSSEL (William), célèbre patriote anglais, fils de William Russel, 1er duc de Bedford, qui avait pris parti dans les guerres civiles contre Charles I, naquit en 1639, voyagea sur le continent, entra en 1661 à la Chambre des communes, et fut à la tête de l'opposition qui, en 1672, renversa le ministère dit *de la cabale* (*Voy.* ce mot), se prononça de même contre le comte de Danby, devenu premier ministre, sollicita en vain une accusation en forme contre cet homme d'état, provoqua des rigueurs contre les fauteurs du prétendu complot papiste, auquel il croyait de bonne foi (*Voy.* OATES), fit une motion pour écarter le duc d'York (depuis Jacques II) des conseils du prince (1679), eut une grande part à l'adoption par les Communes du bill qui excluait ce prince du trône, et porta ce bill à la Chambre des lords, qui le rejeta (1680); puis, quand Charles se mit à gouverner sans le parlement, il entra dans la conspiration de Monmouth, et fut condamné à mort, bien qu'il n'eût voulu qu'une modification dans la marche du gouvernement. Il subit son arrêt avec courage, le 21 juillet 1683. Cette mort fut généralement regardée comme un assassinat juridique, et la mémoire de William Russel fut réhabilitée en 1689.

RUSSEL (Edward), comte d'Orford, amiral anglais, cousin du précédent, né en 1651; prit part à la révolution de 1688, et fut nommé membre du conseil privé. Secondé par la flotte hollandaise, il livra la bataille de La Hogue contre les Français, mais il ne put empêcher la réunion des flottes françaises de Brest et de Toulon. Envoyé comme amiral en chef dans la Méditerranée, il força Tourville à s'éloigner de la Catalogne, et délivra Barcelone (1694) assiégée par les Français. Accusé de concussions par la Chambre des communes, il fut acquitté par la Chambre des lords (1698), redevint amiral sous la reine Anne, et se retira lors du triomphe des tories (1714). Sa mort eut lieu en 1727.

RUSSEY, ch.-l. de canton (Doubs), à 37 kil. S. de Montbéliard; 900 hab. Marais et tourbières.

RUSSIE, plus exactement EMPIRE RUSSE, le plus vaste état du globe, s'étend en Europe, en Asie, en Amérique, de 15° 10' long. E. à 133° long. O., et de 38° 40' à 81° lat. N.; dimensions en ligne droite, 14,000 kil. de l'E. à l'O.; 5,600 du N. au S.; 17,000 diagonalement, du S. O. au N. E. La Russie a pour bornes: 1° en Europe, à l'O., l'empire d'Autriche, la monarchie prussienne, la mer Baltique, la Suède; au S. la Moldavie et la Turquie d'Europe; 2° en Asie, au S., la Turquie d'Asie, l'Iran, le Turkestan, et les vastes annexes de l'empire chinois; 3° en Amérique, l'Amérique anglaise à l'E. Ces trois Russies se tiennent et forment un tout contigu, à ceci près que le détroit de Behring sépare la Russie d'Asie de celle d'Amérique. Au nord, le long des trois Russies, règne l'Océan glacial arctique, qui forme, entre autres grands golfes, la mer Blanche et la mer de l'Obi; la Russie a encore deux autres mers en Europe, la Baltique à l'O., la mer Noire au S., plus la mer Caspienne entre l'Europe et l'Asie; puis, entre l'Asie et l'Amérique, les mers aléoutiennes, d'Okhotsk, etc. Des trois Russies, la Russie d'Asie est sans comparaison la plus grande, mais celle d'Europe, qui en est à peine la moitié, est infiniment plus importante. Officiellement, la division des Russies d'Europe et d'Asie n'existe pas: les deux gouvernements de Perm et d'Orenbourg sont moitié en Europe, moitié en Asie. La population de l'empire russe va toujours croissant, et doit aujourd'hui être à peu près de 70,000,000 d'âmes. La capitale générale est Saint-Pétersbourg, fondée par Pierre-le-Grand en 1704; auparavant, c'était Moscou. Les divisions de l'empire russe portent pour la plupart le nom de gouvernement; quelques unes sont appelées provinces, districts, etc.; une seule (l'ancienne Pologne) a le titre de royaume.

RUSSIE D'EUROPE.

1° *Russie Baltique.*
Gouv. de St.-Pétersbourg (capit., St.-Pétersbourg).
Esthonie (Revel).
Livonie (Riga).
Courlande (Mittau).
Gr.-duché de Finlande (Helsingfors).

2° *Grande Russie.*
Moscou.
Smolensk.
Pskov.
Tver.
Novogorod.
Olonèje (Pétrozavodsk).
Arkhangel.
Vologda.
Iaroslav.
Kostroma.
Vladimir.
Nijnéi-Novogorod.
Tambov.
Riazan.
Toula.
Kalouga.
Orel.
Koursk.
Voronèje.

3° *Petite Russie.*
Kiev.
Tchernigov.
Pultava ou Poltava.
Slobodes d'Ukraine ou Kharkov.

4° *Russie méridionale.*
Kherson.
Iékatérinoslav.
Tauride (Simféropol).
Province de Bessarabie (Kichenev).
Pays des Cosaques du Don (Novo-Tcherkask).

5° *Russie occidentale.*
Vilna.
Grodno.
Vitebsk ou Vitepsk.
Mohilev.
Minsk.
Volhynie (Jitomir).
Podolie (Kaminiec).
Prov. de Bialystok.
Roy. de Pologne (8 voïvodies; ch.-l., Varsovie).

6° *Russie orientale.*
Kazan.
Viatka.
Perm.
Simbirsk.
Penza.
Astracan.
Saratov.
Orenbourg (Oufa).

RUSSIE D'ASIE.

7° *Sibérie.*
Partie orient. de Penza et d'Orenbourg.
Tobolsk.
Tomsk.
Iénisséisk (Krasnoïarsk).
Irkoutsk.
Province d'Omsk.
Province d'Iakoutsk.
Dist. d'Okhotsk.
Dist. de Kamtchatka (Pétropavlovsk).
Pays des Kirghis.
Pays des Tchouktches.

8° *Région Caucasienne.*
Géorgie (Tiflis).
2e Géorgie (Akhaltsikhé).
Chirvan (Bakou).
Arménie (Erivan).
Iméréthie (Khoutaïssi).
Vladikavkas ou Pays des montagnes.
Daghestan (Kouba).
Province du Caucase.

RUSSIE AMÉRICAINE.

Partie insulaire. Partie continentale.

De plus, la Russie a pour tributaires, en Asie, plusieurs des khans du Turkestan.

La Russie d'Europe n'a point de mont. remarquables hormis à l'E. où elle est bornée par la chaîne des monts Ourals ou Poyas. La Russie d'Asie au contraire en a beaucoup, et de fort grandes ; ce sont d'abord au S. le Caucase, au N. les ramifications du système ouralien, qui s'étendent loin dans l'est, puis le petit Altaï, les monts Sayaniens, du Haut-Kentéï, de Daourie, Iablonoï, Aldan, Stanovoï. Dans la Russie d'Amérique commencent des chaînes puissantes. Les fleuves de l'empire de Russie sont au nombre des plus grands cours d'eau du globe ; ce sont : en Europe le Volga, le Dniepr, le Petchora, les deux Dvinas, le Niémen, le Dniestr, le Don, le Kouban et quelques fleuves communs à la Russie et à d'autres états (Vistule, Kour) ; en Asie, l'Obi, l'Iénisséi, le Léna (qui chacun ont au moins 3,000 kil.), et d'autres moins longs, Oural, Khatanga, Indigirka, Kamtchatka, etc. ; en Amérique, ils sont peu remarquables. Des canaux lient les diverses mers de la Russie d'Europe, notamment la Baltique et la mer Caspienne, la mer Caspienne et la mer Noire. — La Russie comprend une foule de peuples différents, parmi lesquels domine la race slave, à laquelle appartiennent les Russes, les Polonais, les Livoniens, les Courlandais, les Lithuaniens ; la race finnoise, très répandue dans la Russie d'Europe, comprend les Finnois, Esthoniens, Lapons, Tchérémisses, Tchouvaches, Permiaks, etc. ; viennent ensuite des Allemands et des Grecs, des Tartares, et les farouches tribus caucasiennes, enfin une multitude de hordes (Mongols, Kalmouks, Samoyèdes, Korièkes, Kamtchadales, Tchoukotches, Aléoutes, etc.). On parle en Russie au moins 30 langues ; le russe même n'est qu'une forme du slave ; la langue et la littérature françaises sont en grande faveur. La religion chrétienne grecque non unie domine en Russie (le czar en est le chef depuis Pierre-le-Grand) ; il s'y trouve aussi des Grecs unis. Tous les cultes sont tolérés Le gouvernement est monarchique absolu ; le souverain se nomme czar ou empereur (quelquefois on dit *autocrate* pour indiquer la plénitude de sa souveraineté). L'aristocratie jouit d'un grand pouvoir, surtout sur ses terres ; tout paysan est serf de la glèbe, à moins d'avoir été affranchi expressément (les affranchissements deviennent fréquents auj.) ; les seigneurs se nomment *boïards*. L'armée monte au moins à 900,000 hommes, dont une partie cependant forme des colonies militaires. La marine russe n'a cessé de se développer depuis un siècle et demi, époque à laquelle elle fut créée par Pierre-le-Grand. La civilisation de la Russie est très inégale, selon les pays, les latitudes, les positions, etc. Les sciences, les lettres et les arts ne fleurissent que dans quelques villes. — Le sud et l'ouest sont généralement plus peuplés, plus fertiles et plus riches, mais quand on a passé Moscou et le Volga, les villes et villages deviennent rares ; plus d'agriculture ; on ne trouve plus que des steppes ou maigres prairies désertes, des neiges, quelques mines, des animaux à fourrure. La Russie d'Asie (ou Sibérie) n'a guère pour habitants que des sauvages, des exilés et ceux qui les gardent. Un froid horrible désole au moins les trois quarts de l'empire pendant neuf mois de l'année ; puis vient un été très chaud et très court. Au S., le climat est tempéré : il est doux et même chaud en Bessarabie, en Tauride, en Arménie. Le sol varie beaucoup et donne, selon les localités, les productions les plus diverses. Le lin de Courlande, de Livonie, etc., est magnifique ; l'Ukraine est une des régions du monde les plus fertiles en céréales ; d'immenses forêts couvrent la plupart des provinces et fournissent en abondance des résines, du brai, du goudron, de superbes bois de construction ; la rhubarbe et d'autres plantes médicinales croissent vers la mer Caspienne et à l'entrée de l'Asie ; la Tauride, la région Caucasienne, Astracan, etc., récoltent des fruits exquis et de bons vins. L'hermine, la martre, etc. donnent des fourrures du plus grand prix et en abondance ; les loutres, les phoques abondent sur les côtes. L'industrie, bien inférieure à celle de l'Europe occid., est très active sur certains points. Longtemps avant Pierre-le-Grand, la Russie fabriquait et exportait de nombreux articles, tels que : cuirs (remarquables par leur odeur aromatique), toiles à voiles, cordages, coutils, chandelles, feutre, savon ; auj. elle joint une foule d'autres produits à ceux-là (caviar, colle de poisson huile, eau-de-vie de grain, carrosserie, bijouterie, orfèvrerie, armurerie, serrurerie, verrerie, fonderie, papeterie, faïence et porcelaine avec cristaux, cachemires, draps, coton, etc.). La Russie possède de nombreuses mines qui occupent une foule d'ouvriers. On a découvert vers 1820 dans l'Oural des mines d'or et de platine. Le commerce intérieur est très actif, le commerce extérieur est immense et se fait soit par les villes maritimes (Odessa, Riga, Arkhangel, etc.), soit par terre avec l'Europe occid. ou avec l'Inde et la Chine (par les Boukhares).

Histoire. Les anciens n'ont connu que le sud de la Russie d'Europe, qu'ils comprenaient très vaguement dans les régions dites *Sarmatie* et *Scythie*, et où ils plaçaient, outre les Sarmates, les Roxolans, Iazyges, Agathyrses, Hippomolgues, Cimmériens, Taures, Méotes, etc. Dès les premiers siècles de l'empire romain, les Slaves, habitants primitifs de la Russie septentrionale, envahirent tout le pays. Au IIIe siècle de l'empire, les Goths soumirent à peu près toutes les peuplades comprises entre la Baltique et la mer Noire, et fondèrent entre le Niémen, le Dniepr, le Volga et le Don un vaste empire qui comprenait la Russie d'Europe. Cet empire fut renversé en 376 par les Huns, et la Russie méridionale fut pendant quatre siècles le passage de tous les barbares de l'est et un théâtre de fluctuations perpétuelles. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Khazares s'y établirent et en furent chassés successivement. Quelques villes cependant y furent fondées vers le VIe siècle, notamment Novogorod-la-Grande et Kiev. Enfin, en 862, parurent des chefs Varègues, dont un seul, Rurik, fonda un état durable : il régnait à Novogorod ; sa postérité s'étendit rapidement sur une partie de la Russie méridionale et sur la Galicie, s'établit à Kiev, fit trembler Constantinople et s'éleva à un très haut point de prospérité sous Vladimir-le-Grand (qui introduisit le christianisme parmi les Russes en 988), et sous Iaroslav I. Mais deux funestes coutumes (le séniorat et les apanages) vinrent sans cesse morceler le territoire et engendrer des guerres civiles ; outre Kiev, qui était alors la vraie capitale de l'empire et la résidence du grand-prince, existaient plusieurs autres principautés sous des princes du sang de Rurik (Novogorod, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Péréiaslav, Tmoutarakan, Halicz, Tver, Vladimir ou Vlodimierz, Souzdal, enfin Moscou, fondée en 1147). En même temps les invasions orientales continuaient, et l'on vit affluer les Petchenègues, les Outses ou Polovtses, enfin les Mongols. Ces derniers, sous Touchi, en 1224, franchirent le Volga, conquirent une partie de la Russie mérid. et fondèrent le grand empire du Kaptchak ou de la Horde d'Or. En 1240, Batou, fils de Touchi, prit Kiev : bientôt la Podolie, la Volhynie, la Galicie orient. reconnurent sa loi, et les princes russes du nord devinrent ses vassaux. Celui de Moscou eut seul alors le titre de grand-prince. Novogorod, qui déjà avait tenté l'indépendance, s'érigea diverses fois en république, et de fait elle n'obéissait que rarement au grand-prince de Moscou, mais elle

payait tribut aux Mongols. Cet esclavage des Russes dura dans toute sa force pendant cent cinquante ans (1240-1389). Les guerres civiles des Mongols et des Tartares et le contre-coup des conquêtes de Tamerlan allégèrent le joug : mais Moscou fut encore menacée et pillée plus d'une fois, et ce n'est qu'en 1481 que le grand Ivan III affranchit la Moscovie du joug des Tartares. Ce même prince venait de soumettre Novogorod, Pskov, la Biarmie, et de réunir nombre de principautés, entre autres la Sévérie; peu après il y ajouta l'ouest de la Sibérie. Vasili IV et Ivan IV, ses successeurs, furent toujours en guerre avec la Pologne, les Chevaliers Teutoniques, la Suède; ils conquirent Kazan et Astrakan; mais Ivan fit de vains efforts pour avoir la Livonie. En 1598, la dynastie de Rurik s'éteint et Boris Godounov usurpe le trône : de là une période de troubles (1605, etc.), dans laquelle la Russie, que se disputent les Polonais et les Suédois, semble à la veille de périr; l'élection de Michel Romanov (1613) met un terme à tant de maux. La Russie se relève peu à peu sous ce czar et ses deux successeurs, et reprend la Sévérie, dont les Polonais s'étaient emparés. Pierre-le-Grand (1682-1725) poursuit cette œuvre, appuie la Russie à la Baltique, à la mer Caspienne et à la mer Noire, fonde Saint-Pétersbourg, voit décliner la Pologne, brise la puissance de la Suède et se mêle à la politique générale de l'Europe. Cette prospérité s'arrête, mais sans reculer, sous ses successeurs (lesquels, à partir de 1762, sont des princes de la maison de Holstein-Gottorp et ne tiennent plus à la maison de Romanov que par des alliances); mais Catherine II (1763-1796) porte la Russie au plus haut point de splendeur, conquiert la Petite-Tartarie, la Lithuanie, la Courlande, le Caucase, et obtient la moitié de la Pologne (par les partages de 1772 et 1795). Paul I, son fils, entre dans la coalition contre la France, et envoie ses armées jusqu'en Suisse (1799). Sous Alexandre I, malgré une lutte continuelle avec la France (interrompue seulement par la paix de Tilsitt, 1807), malgré l'expédition de 1812, pendant laquelle Moscou est livrée aux flammes par les Russes eux-mêmes, la Russie se grossit de la Finlande, de la Botnie orient., de la Bessarabie, de la Géorgie; en 1815, elle s'empare des deux tiers au moins de la Grande-Pologne (qui avait été prise en 1807 à la Prusse par la France pour en faire le grand-duché de Varsovie, et dont un tiers seulement revint à la Prusse en 1814), et elle en forme le *Roy. de Pologne* (1815). Nicolas I a joint à ces conquêtes l'Arménie persane, plus quelques pays vers l'embouchure du Danube; ses armées, victorieuses de la Turquie, allaient franchir le Balkan et marcher sur Constantinople, si l'intervention des puissances européennes ne l'eût arrêté (1829); néanmoins, il a considérablement affaibli l'empire turc en aidant à l'indépendance de la Grèce (1820-26), et en affranchissant presque entièrement la Servie, la Valachie, la Moldavie, qui se sont placées sous sa protection; il a vu enfin cet empire contraint à se mettre à sa merci par le traité d'Unkiar-Skelessi (1833). Depuis dix ans, la Russie, devenue l'État le plus puissant de l'Europe, n'a plus d'autre soin que de conserver ou d'étendre ses conquêtes et de réprimer les soulèvements des peuples qui supportent impatiemment son joug.

Grands-princes ou Czars de Russie.

I. *Dynastie de Rurik.*

(1) *A Kiev* (sauf Rurik I).

Rurik I, d'abord avec Sineous et Trouvor, puis [seul,] 862
Oleg, *régent*, 879
Igor, fils de Rurik, 913
Olga *sa veuve*, 945
Sviatoslav I, 964
Iaropolk I, 973
Vladimir I, 980
Sviatopolk I, 1015
Iaroslav I, 1019
Isiaslav I (*deux fois chassé*), 1054-78
Vseslav, 1067
Sviatoslav II, 1073-76
Vsévolod I, 1078
Sviatopolk II, 1093
Vladimir II, 1113
Mstislav I, 1125
Iaropolk II, 1132
Viaitchislav, 1137
Vsévolod II, 1138
Igor II, 1146
Isiaslav II, 1146-54
Iourié (ou George) I *Dolgorouki, duc de Souzdal, en* 1125, *de Moscou en* 1147, *enfin de Kiev*, 1149-57

(2) *Schisme de* 86 *ans* (2 *grands-princes ou plus*).

A Kiev.		*A Moscou.*	
Rostislav I,	1154-62	André I, *Bogolioubski*,	1154-75
Isiaslav III, *Davidovitch*,	1156-67		
Mstislav II,	1167-70		
Gleb *Iouriévitch*,	1168-72		
Iaroslav II, *Isiaslavitch*,	1172-75	Michel I,	1175-77
Roman I,	1179	Vsévolod III,	1177-1212
Sviatoslav III,	1179-93		
Rurik II,	1193-1209		
Roman II *de Halitch*,	1193-1206		
Vsévolod III,	1206-12		
Mstislav III,	1212-24	Iourié II,	1213-38
Vladimir III,	1230-39	(Constantin),	1217-18
Michel I, *Vsévolodovitch*,	1239-40	Iaroslav II, *Vsévolodovitch*,	1238-1240

(3) *A Vladimir jusqu'à* 1339, *et ensuite à Moscou.*

Iaroslav II, *Vsévolodovitch*, continue à régner, 1240
Sviatoslav III, *Vsévolodovitch*, 1247
Saint Alexandre I, *Nevski*, 1247
André de Souzdal, 1249-52
Iaroslav III, *Iaroslavitch*, 1263
Vasili (ou Basile) I, 1272
Dmitri I, 1276-94
André II, 1294-1304
Daniel, 1295
Vasili de Souzdal, 1304
Michel II *de Tver*, 1304-19
Iourié III, 1318
Dmitri II *de Tver*, 1324
Alexandre II *de Tver*, 1327
Ivan I, *Kalita*, 1328
Siméon l'*Orgueilleux*, 1340
Ivan II, 1353
Dmitri III *de Souzdal*, 1359
Dmitri IV (ou III *bis*) *Donski*, 1362
Vasili II, 1389
Vasili III, l'*Aveugle*, 1425
Ivan III, *le Grand*, 1462
Vasili IV, 1505
Ivan IV, *le Terrible* (il prend le titre de *czar*), 1533
Fédor I, 1584

II. *Transition aux Romanov.*

Boris Godounov, 1598
Fédor II, 1605
Dmitri V ou IV (Grégoire Otrepiev, sous le faux nom de Dmitri), 1605
Vasili V, *Chouiski*, 1606
Vladislav, *Vasa, de Pologne*, 1610

III. *Dynastie de Romanov.*

Michel III, 1613
Alexis I, 1645
Fédor III (dit aussi II, *mais à tort*), 1676
Ivan V et Pierre I, *le Grand*, 1682
Sophie, *corégente*, 1686-89
Pierre I, *le Grand*, seul, 1689
Catherine I, *veuve de Pierre*, 1725

Pierre II, *petit-fils de Pierre*, 1727
Anne *Ivanovna*, 1730
Ivan VI, 1740
Elisabeth *Pétrovna*, 1741

IV. *Dynastie de Holstein-Gottorp.*

Pierre III, *de Holstein-Gottorp*, neveu d'Elisa- 1762
Catherine II, *d'Anhalt-Zerbst, sa veuve*, [beth,] 1763
Paul I, *leur fils*, 1796
Alexandre III (*vulgairement* I), 1801
Nicolas I, 1825

RUSSIE (GRANDE-). On nommait jadis ainsi une vaste région de la Russie d'Europe qui s'étendait de la mer Glaciale jusqu'au Don et à la mer Caspienne, comprenant tout le nord et le milieu de la Russie actuelle; elle avait pour capitale Moscou (ce qui la fait aussi nommer *Moscovie*), et renfermait 19 des gouvernements actuels de la Russie d'Europe (*Voy.* ci-dessus le tableau des divisions de la Russie).

RUSSIE (PETITE-), région de l'anc. Russie, au S. O. de la Grande-Russie, comprenait les gouv. actuels de Kiev, Tchernigov, Pultava, Slobodes d'Ukraine.

RUSSIE BLANCHE ET NOIRE. On nommait jadis ainsi deux régions de la Lithuanie, dont la 1re, située à l'E., correspondait aux gouvernements russes actuels de Smolensk, Mohilev et de Vitebsk; et la 2e, à l'O., aux gouvernements de Grodno, Minsk, etc. Ces pays, longtemps indépendants, avaient été incorporés à la Pologne en 1569 avec le reste de la Lithuanie; ils passèrent sous le joug de la Russie, dès le 1er partage de la Pologne (1772).

RUSSIE ROUGE, région située au S. O. de la Russie, entre la Petite-Russie au N. E., la Petite-Pologne au N. O., la Hongrie au S., se composait des palatinats de Lemberg, Chelm et Belez, et correspondait en grande partie à la Galicie actuelle, qui appartient à l'Autriche; la partie septent. est comprise dans le royaume actuel de Pologne. Après avoir formé un duché indépendant, ce pays fut tour à tour soumis par la Russie, la Hongrie, la Pologne, et fut enfin attribué presque en entier à l'Autriche en 1772, lors du premier partage de la Pologne.

RUSSIE (NOUV.-), partie de la Russie mérid., comprenant les gouv. nouvellement conquis de Kherson, Iékaterinoslav, Tauride, Cosaques du Don, Bessarabie.

RUSSIE D'ASIE. *Voy.* SIBÉRIE.

RUSTAM. *Voy.* ROUSTAM.

RUSTAUDS (guerre des), dite aussi *Guerre des Paysans.* On nomma ainsi une guerre qui éclata en 1525 en Alsace. Les Paysans, excités par les Anabaptistes, se soulevèrent sous la conduite d'un certain Erasme Gerbert de Molesheim, s'emparèrent de Saverne, près de Strasbourg, et s'y défendirent quelque temps. Chassés de cette ville et de l'Alsace, par le duc de Lorraine, ils se répandirent en Allemagne, où ils commirent de grands ravages. *Voy.* ANABAPTISTES.

RUSTICUS (FABIUS ARULENUS), romain courageux qui ne craignit point, sous Néron et Domitien, de faire l'éloge de Thraséas et d'Helvidius Priscus. Domitien lui envoya l'ordre de se donner la mort. Rusticus était l'ami de Pline le jeune et de Tacite. Il avait composé une *Histoire des empereurs*, remarquable par l'esprit d'indépendance.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, fut, ainsi qu'Eleuthère, un des compagnons de saint Denis, et subit avec lui le martyre à la fin du IIIe siècle. On le fête le 9 octobre. — Un autre saint Rustique, évêque de Narbonne au Ve siècle, mort en 462, est honoré le 26 octobre.

RUSUCURRU, ville de la Mauritanie Césarienne, est auj. DELLYS, ou, suivant d'autres, COLÉAH.

RUTE, *Arialdunum ?* ville d'Espagne (Cordoue), à 75 kil. S. E. de Cordoue : 8,100 hab.

RUTEBEUF, trouvère du XIIIe siècle, né à Paris sous le règne de saint Louis. Il composa des poésies fugitives, des mystères et un grand nombre de satires. Il vécut accablé de dettes et dans une profonde misère. Ses poésies, encore empreintes de la rudesse de la langue naissante, sont remarquables par la franchise des pensées et l'énergie de l'expression. M. Achille Jubinal a publié les *Œuvres* de Rutebeuf, Paris, 1840, 2 vol. in-8.

RUTENI, peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine 1re, entre les *Arverni*, les *Cadurci*, les *Arecomici*, occupaient le pays appelé auj. Rouergue, et avaient pour ch.-l. *Segodunum*, depuis *Ruteni* (auj. Rhodez). Originairement ils possédaient aussi ce qui fut plus tard nommé l'*Albigeois ;* mais, battus par les Romains l'an 106 av. J.-C., ils abandonnèrent ce pays, qui fut joint à la *Province romaine* et qui prit de là le nom de *Ruteni provinciales.*

RUTGERS (J.), *Janus Rutgersius*, né à Dordrecht en 1589 d'une famille noble, était oncle de Nic. Heinsius. Il fut l'élève de Vossius, acheva ses études en France, visita la Suède, la Livonie, fut nommé par Gustave-Adolphe conseiller d'état et ambassadeur près des Etats-Généraux, et mourut en 1625. On lui doit des notes sur plusieurs classiques latins: *Variarum lectionum liber*, Leyde, 1618, in-4; *Poemata*, Leyde, 1653, in-8.

RUTH, femme moabite, était, selon les Talmudistes, fille d'Eglon, roi des Moabites. Elle avait épousé en première noces un jeune israélite nommé Mahalon, fils de Noémi. Devenue veuve, elle suivit Noémi, sa belle-mère, à Bethléem; se mit, pour subsister, à glaner dans les champs de Booz, riche agriculteur qui était parent de son premier mari, et réussit par un stratagème à se faire épouser par lui. Elle fut mère d'Obed, un des ancêtres de David. L'histoire de Ruth est consignée dans un livre dit le *Livre de Ruth*, qui fait partie de l'Ancien-Testament; elle a été mise en vers par Florian.

RUTHVEN (Guill.), seigneur écossais, comte de Gowrie, eut part au meurtre de Rizzio, à la ligue qui força Marie Stuart d'abdiquer, forma en 1582 le projet de s'emparer de la personne de Jacques VI, commença l'exécution de ce complot, mais fut vaincu, pris et mis à mort.—J. et Alexandre Ruthven, ses deux fils, tramèrent aussi, dit-on, en 1600, un complot contre Jacques VI, mais le roi vint inopinément les surprendre à Gowrie-House, déjoua ainsi leurs trames, et les fit tuer. Du reste, il n'existe d'autre preuve du complot que le récit de Jacques VI lui-même.

RUTILIUS (P.) RUFUS, né vers 150 av. J.-C., suivit Métellus comme lieutenant à la guerre de Numidie, devint consul l'an 105 av. J.-C., répara les fautes de son collègue Mallius, battu par les Cimbres, et forma une armée toute prête pour Marius. Ayant voulu réprimer en Asie les exactions des chevaliers, qui remplissaient l'office de publicains, il fut lui-même accusé de concussion et condamné à l'exil par l'effet de l'intrigue (92). Sylla, maître de Rome, lui offrit de le faire rentrer dans sa patrie; mais Rutilius refusa, ne voulant point être ramené contrairement aux lois, et mourut dans l'exil. Il s'était retiré à Smyrne.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), maître des offices et préfet de Rome sous Honorius, natif de Toulouse ou de Poitiers, a laissé un *Itinerarium* en vers élégiaques, où il décrit un voyage fait en Gaule de 417 à 420 (publié à Bologne, 1520), et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf.

RUTILIUS LUPUS, grammairien latin des derniers siècles, est auteur d'un traité : *De figuris sententiarum*, édité en 1768 par Ruhnkenius.

RUTLAND (comté de), comté d'Angleterre, entre ceux de Lincoln, de Northampton et de Leicester : 31 kil. sur 25; 14,500 hab. Ch.-l., Oakham. Le canal d'Oakham le traverse. Sol varié, fertile.

RUTULES, *Rutuli*, petit peuple du Latium, dès le temps d'Enée, avait pour capit. Ardée. Conduits

par Turnus, leur roi, ils firent la guerre à Enée. Tarquin-le-Superbe allait leur prendre Ardée lorsqu'il fut chassé du trône. Depuis ce temps, leur nom se rencontre rarement dans l'histoire.

RUTUPIES, *Rutupiæ*, auj. *Richborough*, ou peut-être *Sandwich*, ville de la Bretagne 1re, dans le Cantium, était célèbre par ses huîtres.

RUVIGNY (H. DE), né en 1647, mort en 1720, était agent général de la noblesse protestante en France, quand la révocation de l'édit de Nantes le força de passer en Angleterre. Il s'y fit naturaliser, fut nommé comte de Galloway, prit du service, se battit à Nerwinde à la tête d'un régiment de réfugiés, devint général en chef des troupes britanniques en Piémont, puis en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne, perdit la bataille d'Almanza (1707), et fut rappelé.

RUVO, *Rubi*, *Rubia*, ville murée du roy. de Naples (Terre de Bari), à 26 kil. S. E. de Barletta; 3,300 hab. Evêché. Détruite par les Goths en 463. — Il y a un autre Ruvo dans la Basilicate, à 16 kil. N. de Muro; 2,300 hab.

RUYS, monastère. *Voy.* SAINT-GILDAS DE RUYS.

RUYSCH (Fréd.), anatomiste, né à Leyde en 1638, mort en 1731, devint professeur d'anatomie à l'université d'Amsterdam (1665), puis médecin-légiste près des tribunaux, professeur de botanique, etc. Il pratiquait aussi beaucoup. Il est surtout célèbre par la perfection à laquelle il porta l'art des injections avec des cires colorées, et par les nombreuses découvertes anatomiques qu'il fit à l'aide de ce procédé, dont au reste il n'a point laissé le secret en mourant. Son superbe cabinet de préparations anatomiques fut visité et acheté par Pierre-le-Grand (1717). Il a disséqué et fait connaître le premier beaucoup de plantes exotiques. Il a laissé de nombreux ouvrages, qui furent réunis à Amsterdam, 1737, 5 vol. in-4. — Son fils, Henri Ruysch, fut lui-même un savant distingué, et publia *Theatrum universale animalium*, Amsterdam, 1718. Il mourut avant son père.

RUYSSELEDE, ville de Belgique (Flandre occ.), à 7 kil. N. E. de Thielt; 5,400 hab. Toiles.

RUYTER (Michel), célèbre marin hollandais, né en 1607 à Flessingue, commença par être mousse, fit huit campagnes aux Indes comme capitaine de vaisseau, commanda comme contre-amiral, en 1645, l'escadre opposée aux Espagnols; en 1652, celle que la Hollande envoyait contre l'Angleterre; soutint glorieusement Tromp dans ses trois combats contre Blake (1653), fit éprouver de grandes pertes aux corsaires barbaresques (1655), puis, courant au secours du Danemark, battit 2 fois la flotte suédoise (1659), fut nommé vice-amiral à son retour en Hollande, et fit en 1664 une nouvelle expédition contre les Barbaresques. Il mit le comble à sa gloire par sa belle conduite dans la guerre de 1665-67 contre l'Angleterre, et dans celle de 1672-76 contre la France. Pendant la 1re, il prit le port de Sheerness, remonta la Tamise, et jeta l'effroi dans Londres; pendant la seconde, il livra combat aux Anglais et aux Français réunis à Soults-Bay, sur la côte d'Angleterre (1672), et montra dans la campagne navale de 1673 autant de prudence que de bravoure. Cependant il tenta en vain de s'emparer de la Martinique (1674). Envoyé en 1675 pour débloquer Messine, Ruyter livra bataille à Duquesne devant Catane: il y fut vaincu et blessé mortellement, mais après avoir fait un mal immense aux Français; il alla mourir de ses blessures à Syracuse (26 avril 1676).

RYBNA, ville de Russie, la même qu'OSTROJOSK.

RYE, ville d'Angleterre (Sussex), une des *Cinq-Ports*, à l'embouchure de la Rother, à 13 kil. N. E. de Winchelsea; 3,700 hab. Le port est au S. E. et près de la ville. Houblon, laine, bois, chaudrons, etc. Pêche du hareng. — Ville jadis très fortifiée.

RYE ou RYES, ch.-l. de cant. (Calvados), à 7 kil. N. E. de Bayeux; 2,000 hab.

RYEGATE ou REIGATE, ville d'Angleterre (Surrey), à 26 kil. E. de Guilford; 3,000 hab. Deux longues rues; église antique, dite le *Prieuré*. Ruines d'un château-fort. Titre de baronnie.

RYE-HOUSE (complot de). On nomme ainsi un complot formé en Angleterre en 1683, sous le règne de Charles II, et qui avait, dit-on, pour but de tuer le roi et son frère, le duc d'York (Jacques II). Les complices étaient des hommes de moyenne condition; un colonel Rumsay en était le chef ostensible. L'attentat devait s'accomplir à Rye-House, maison de campagne d'un des conjurés (de là son nom); mais il fut découvert avant d'avoir reçu aucune exécution. — On découvrit à cette occasion un autre complot lié au premier, celui de Monmouth, dans lequel furent impliqués Algernon Sydney et William Russel, qui furent par suite arrêtés et exécutés.

RYLSK, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 110 kil. O. de Koursk; 5,700 hab. Ville ancienne; elle eut des princes particuliers jusqu'au XIIIe siècle.

RYMER (Thomas), historien anglais, né vers 1650 dans le comté d'York, m. en 1713, fut nommé historiographe de la couronne, fit d'immenses recherches dans les archives de la Tour de Londres, et publia un précieux recueil, dit vulgairement, *Actes de Rymer* (*Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios imperatores, reges, etc., ab anno* 1101), Londres, 1704, etc., 20 vol. in-fol. Il mourut pendant l'impression du 15e vol., mais ayant préparé les 2 suivants; le 17e contient la table générale; les 3 derniers (1726-35), donnés par Sanderson, conduisent les *Actes* jusqu'à 1654. Il y a 2 autres éditions des *Actes de Rymer*: l'une de Londres, 1727-35, 2 vol. in-fol; l'autre de La Haye, 1739-45, 20 vol. in-4 ou 10 vol. in-fol., avec d'importantes additions. Rapin-Thoyras a donné un abrégé des *Actes de Rymer*.

RYSWYK, village de Hollande (Hollande mérid.), près du canal de La Haye à Delft, à 3 kil. S. E. de La Haye; 1,700 hab. — Près de là (au S. O.) château de Nieuwburg, où se tint le *congrès de Ryswyk* (1697), et où fut signé, le 20 septembre 1697, entre la France, d'une part, et l'Empereur, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande de l'autre, le traité de paix de Ryswyk, qui mit fin à la guerre du Palatinat, et qui, en rétablissant à peu près les conditions de la paix de Nimègue, reconnaissait de plus la France comme maîtresse de Strasbourg et des villes impériales d'Alsace.

RZESZOW, ville des États autrichiens, dans la Galicie, ch.-l. du cercle de Rzeszow, sur la Wislok, à 145 kil. O. de Lemberg; 4,600 hab. Orfèvrerie.

RZEWUSKI (Wenceslas), grand-général de Pologne, né en 1705, mort en 1779, prit alternativement parti pour Stanislas Leczinsky et pour Auguste III, repoussa, en 1739, une invasion des Tartares, combattit de tout son pouvoir l'élection de Stan. Poniatowsky et les projets de la Russie sur la Pologne, fut pour ce fait enlevé avec son fils (1767), et retenu six ans prisonnier en Russie. Il resta depuis étranger aux affaires, et cultiva les lettres avec succès. On lui doit deux tragédies et d'autres poésies.

RZEWUSKI (Séverin), fils du précédent, né vers 1745, était vice-grand-général de Pologne lorsque Catherine II, irritée de son opposition, le fit enlever avec son père en 1767. De retour en 1773, il fit quelque temps cause commune avec les patriotes; mais, après 1776, il trahit son parti, et fut en 1791 un des premiers signataires de l'acte de Targovice. Cependant, après le 2e démembrement de la Pologne, il protesta; mais il vit alors ses biens confisqués, et fut forcé de fuir. En 1794, les Polonais le pendirent en effigie. La victoire des Russes lui permit de revenir dans sa patrie, où il vieillit méprisé.

S

S., dans les abréviations romaines signifiait *Servius;* Sp., *Spurius;* S. C., *senatûs consultum*, décret du sénat: — S. P. Q. R., *senatus populusque romanus*, le sénat et le peuple romain. — S. ou St. s'emploie aussi souvent pour *San*, *Saint*, etc.

SAA DE MIRANDA, poëte portugais, né à Coïmbre en 1495, d'une famille noble et riche, étudia d'abord le droit, puis se livra exclusivement à son goût pour les lettres, visita l'Espagne et l'Italie, fut à son retour accueilli à la cour du roi de Portugal Jean II, et mourut admiré de ses compatriotes en 1558. Il a laissé des *Sonnets*, des *Pastorales*, des *Épîtres* fort estimées, ainsi que deux comédies imitées des anciens, *les Étrangers*, *les Villalpandios*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Lisbonne, 1595.

SAAD-EDDYN-MOHAMMED, dit *Khodjah-Effendi*, historien turc, mort en 1600, est auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (Couronne des histoires), qui comprend le règne des douze premiers sultans turcs. Vicente Battuti l'a traduit en italien sous le titre de *Chronique de l'origine et des progrès des Ottomans*, 1re partie, Vienne, 1646; 2e partie, Madrid, 1652.

SAADEH, ville d'Arabie (Yémen), par 41° 35' long. E., 18° lat. N. Aux environs est une mosquée où l'on montre un prétendu tombeau de Job.

SAADI, le premier poëte persan, né à Chyraz vers 1195, mort, dit-on, en 1296 à 102 ans. Il passa un tiers de sa vie dans les études, un tiers en voyages et dans les armées, et le dernier tiers dans la retraite. Il avait fait 14 fois le pèlerinage de La Mecque, avait combattu les sectateurs de Brahma dans l'Inde, et les Chrétiens dans l'Asie-Mineure, et avait été pris en Syrie par les Francs, qui le forcèrent à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut comblé de gloire dès son vivant. On a de lui: le *Gulistan* (Jardin des Roses), recueil en prose et en vers de préceptes moraux et politiques, de sentences, anecdotes, épigrammes, etc.; le *Bostan* (Jardin de fruits), tout en vers, comprenant dix livres ou chants; c'est un recueil du même genre que le précédent, mais plus sévère quant aux principes religieux; le *Pend-Nameh* ou *Livre des Conseils*, poëme moral; les *Conseils aux rois*, ouvrage en prose. Le *Gulistan* a été traduit en français par Duryer, Paris, 1634, par d'Aligre, 1704, par Gaudin, 1791, et récemment inséré dans le *Panthéon français* (1838). Le *Bostan* l'a été en allemand, Hambourg, 1696, in-fol.; le *Pend-Nameh* en anglais, Calcutta, 1788, in-8, et en français par Garcin de Tassy, 1822.

SAALE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres: 1° la *Saale saxonne* ou *Thuringienne*, qui sort du Fichtelberg en Bavière (Haut-Mein), arrose les principautés ou duchés de Reuss, Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Saxe-Meiningen, Schwartzbourg-Rudolstadt, et la Saxe prussienne (régence de Mersebourg), puis tombe dans l'Elbe (régence de Magdebourg), à 11 kil. S. O. de Zerbst, après 380 kil. de cours: affluents: l'Elster, l'Unstrutt, l'Ilm, la Wipper, l'Orla, la Roda, etc.; elle donne son nom à un cercle de la prov. prussienne de Saxe, dans la régence de Mersebourg; ch.-l., Wettin: — 2° la *Saale franconienne*, qui naît en Bavière (Bas-Mein), et se jette dans le Mein près de Gemünden, après 110 kil. de cours: — 3° la *Saale autrichienne*, qui se jette dans la Salza à Salzburghausen, après un cours de 100 kil. Quelques auteurs croient que c'est de l'une des 2 premières que les Francs *Saliens* tiraient leur nom.

SAALES, ch.-l. de canton (Vosges), à 13 kil. N. E. de Saint-Diey; 760 hab.

SAALFELD, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, sur la Saale saxonne, à 9 kil. S. E. de Rudolstadt; 4,700 hab. Aux environs, fer, drap et autres étoffes, tabac, produits chimiques, etc. — Le prince Louis-Ferdinand de Prusse y fut battu par les Français (octobre 1806), et périt dans le combat. Cette ville fut jusqu'en 1749 le ch.-l. d'une principauté indépendante; elle fut réunie ensuite au duché de Saxe-Cobourg; puis, après le partage de 1826, elle passa à la maison de Saxe-Meiningen.

SAANE ou SARINE, riv. de Suisse, naît dans le canton de Berne, arrose en partie ceux de Vaud et de Fribourg, revient dans celui de Berne, et se jette dans l'Aar: elle baigne Gessenai, Gruyère, Fribourg, reçoit la Sense, la Glane, etc. Cours, 150 kil.

SAANEN, bourg de Suisse. *Voy.* GESSENAI (le).

SAAR..., cherchez à SARRE... les mots qui ne seraient pas ci-après.

SAARDAM ou SARDAM et mieux *Zaandam*, ville du roy. de Hollande (Hollande septentrionale), à 13 kil. N. E. de Harlem, sur le Zaan; 12,000 hab. Aspect pittoresque, maisons de bois peintes en vert. Commerce de bois, navigation et pêche actives. Chantiers, fabriques de voiles, goudron. Près de 700 moulins à vent (il y en avait jadis 2,800). — En 1696 Pierre-le-Grand vint apprendre dans les chantiers de Saardam la construction des vaisseaux sous le déguisement d'ouvrier charpentier, et sous le nom de Pierre Mikhaïlov; on y montre encore sa demeure.

SAAR-UNION, *Saarwerden* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin) sur la Sarre, à 35 kil. N. O. de Saverne; formée de deux villes (Bouquenon, Neu-Saarwerden); 3,956 hab. Brasseries, briqueterie, etc. Eaux minérales.

SAATZ, ville de Bohême, ch.-l. de cercle, sur l'Eger, à 65 kil. O. de Prague; 4,000 hab. Commerce de vins. Elle fut fondée au VIIIe siècle.

SAATZIG, cercle des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin; ch.-l., Stargard.

SAAVEDRA-FAXARDO (Diego DE), savant prêtre espagnol, du bourg d'Algezarès (Murcie), né en 1584, mort en 1648, fut employé dans plusieurs ambassades (en Suisse, en Allemagne, à Münster, etc.), et s'acquit le surnom de *Tacite espagnol* par ses écrits, dont les principaux sont: *le Prince politique chrétien*, Münster, 1640, in-4 (trad. en latin par l'auteur, en fr. par Rou, Paris, 1668, 2 vol. in-12); *la République des lettres*, trad. en fr., Lausanne, 1770, in-12; *la Couronne gothique* ou *Histoire du royaume Goth en Espagne*, 7 vol. in-12. Ses *Œuvres* complètes ont été imprimées, Anvers, 1677-78, 1 vol. in-fol.; Madrid, 1789-90, 10 vol. in-8.

SAAVEDRA (CERVANTÈS). *Voy.* CERVANTÈS.

SABA, ville d'Arabie, probablement dans l'Arabie Heureuse ou Yémen, était habitée par les Sabéens, et était le ch.-l. d'un état dont la reine alla en Judée pour voir Salomon. — Quelques savants font venir cette reine, soit de Méroé, qu'on appela aussi Saba, soit de l'Éthiopie orientale, c.-à-d. de la côte E. du golfe arabique.

SABA (île), une des petites Antilles hollandaises, au N. O. de Saint-Eustache, par 65° 32' long. O., 17° 39' lat. N.: 18 kil. de tour; 3,000 hab. Coton,

indigo. Fabrique de bas de coton; pêche de bonites. Prise par les Anglais en 1781 et 1801.

SABACON, prince éthiopien, conquit l'Egypte vers 737 av. J.-C., fonda la 25e dynastie (qui n'a donné que 3 rois à l'Egypte, 737-698), et mourut en 726.

SABAOTH, c.-à-d. en hébreu, *des armées*, mot que l'on ajoute quelquefois à celui de la divinité dans les prières tirées des livres saints. — C'est aussi le nom d'une divinité que certains gnostiques adoraient, dit-on, sous la figure d'un âne.

SABARA (VILLA-REAL-DO-), ville du Brésil (Minas-Geraes), ch.-l. de la comarque de Rio-das-Velhas, au confluent du Sabara et du Rio-das-Velhas, à 90 kil. N. de Villa-Rica; 8,000 hab. Commerce.

SABARIA, *ville* de la 2e Pannonie, auj SARWAR.

SABART, *Sabrata* des anciens, *Tripoli-Vecchio* au moyen âge, ville de l'état de Tripoli, à 60 kil. O. de Tripoli, capit. du pays avant l'invasion arabe.

SABAS (saint), abbé et fondateur de plusieurs monastères en Palestine, né en 439, mort vers 530, est fêté le 5 décembre.

SABATHAI-SÉVI, faux Messie, né à Smyrne en 1625, était fils d'un courtier de commerce. Après avoir voyagé en Turquie et en Europe, il vint en 1665 à Jérusalem, s'y lia avec un Juif nommé Nathan, qui le reconnut publiquement pour le *Messie*, se donnant lui-même pour le *Précurseur*, séduisit un grand nombre de ses coréligionnaires, et fut sur le point d'opérer une révolution en Orient; mais il fut arrêté au milieu de ses triomphes, et jeté dans une prison par ordre de Kiuperli, ministre de Mahomet IV. Amené devant le sultan, il avoua la fraude, embrassa l'islamisme pour échapper au supplice, et devint un objet de risée. Il mourut ignoré en 1676.

SABATIER (Raphaël-Bienvenu), chirurgien de Paris, né en 1732, mort en 1811, fut professeur et démonstrateur aux écoles de chirurgie, chirurgien-major des Invalides, chirurgien-consultant de Napoléon, membre de l'Institut, etc. Il a laissé, entre autres écrits: *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1791, 2 vol. in-8; de la *Médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8; de la *Médecine opératoire*, etc., Paris, 1796, 3 vol. in-8; *Traité complet de chirurgie*, 2 vol. in-8.

SABATIER (Ant.), dit de *Castres*, compilateur, né en 1742 à Castres, mort en 1817, fut prêtre, écrivit tour à tour pour et contre les philosophes, émigra, trafiqua de sa plume en Angleterre et en Allemagne, et tenta en vain de se faire pensionner par Napoléon, revint en France en 1814, obtint des Bourbons une pension de 3,500 fr., et n'en dénigra pas moins ses protecteurs. On a de lui: les *Trois siècles de la littérature franç.*, etc., 1779, 3 v. in-8 ou 4 vol. in-12; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8; les *Siècles païens* ou *Dictionnaire mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 9 vol. in-12; *Pensées et observations morales et politiques*, Vienne, 1794, in-8.

SABATIER (Franç.), dit de *Châlons*. V. SABBATHIER.

SABAUDIA, nom de la *Savoie* au moyen âge.

SABBAT, de l'hébreu *sabbath*, repos. C'était, chez les Juifs, le 7e jour de la semaine, jour pendant lequel ils gardaient un repos absolu; ils le plaçaient le *samedi*. Les Juifs modernes observent encore le sabbat avec la dernière rigueur. — On nommait *année sabbatique* toute 7e année chez les Juifs. Cette année-là, les terres restaient sans culture et les esclaves redevenaient libres.

SABBATHIER (Franç.), compilateur, né à Condom en 1732, mort en 1807, professa pendant seize ans la troisième à Châlons (1762-78), fut en 1763 couronné par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Puissance temporelle des papes*; il était secrétaire perpétuel de l'Académie de Châlons. On lui doit un *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, 36 vol. in-8, 1766-90, espèce d'encyclopédie de l'antiquité; malheureusement cet important ouvrage s'arrête à la lettre S. Sériςys a publié en 1815, d'après les matériaux laissés par l'auteur, un 37e vol. qui achève ce dictionnaire, mais qui est fort incomplet. M. Bouillet a donné un abrégé de tout l'ouvrage dans son *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane*, 2 vol. in-8, 1824. — Il ne faut pas confondre ce Sabbathier avec Sabatier de Castres, autre compilateur.

SABÉENS. *Voy.* SABA ou SABÉISME.

SABÉISME, culte rendu aux corps célestes, au soleil, à la lune et aux étoiles, était ainsi nommé des Sabéens, peuple d'Arabie (Yémen), chez lequel il a pris naissance. Cette religion est très ancienne: elle a été répandue longtemps avant le christianisme, non seulement en Arabie et en Egypte, mais dans toute l'Asie antérieure, et surtout chez les Chaldéens et les Perses. Une religion analogue régnait dans toute l'Amérique méridionale avant la conquête des Espagnols. Confondu aujourd'hui avec un grand nombre d'autres religions, le sabéisme n'existe plus sans mélange que chez quelques tribus isolées.

SABELLI, même nom que *Sabini*. *Voy.* SABINS.

SABELLIANISME. *Voy.* SABELLIUS.

SABELLICUS (M. Ant.), savant moderne, né à Rome en 1436, mort en 1508, enseigna l'éloquence à Udine, à Venise, et composa, entre autres écrits, une histoire de Venise (*Historia rerum venetarum, ad obitum ducis Marci Barbadici*), Venise, 1487, in-fol.

SABELLIUS, hérésiarque du IIIe siècle, de Ptolémaïde, disciple de Noet, ne voyait dans le Trinité que les trois actions diverses d'un même principe, lequel *crée*, *sauve* et *donne la grâce*. Le Sabellianisme compta beaucoup de partisans en Italie, en Mésopotamie et fut anathématisé par divers conciles, entre autres par celui d'Alexandrie (261).

SABERMATTI, riv. de l'Inde, dans le Guzzerat, naît à 20 kil. N. de Poloh, et tombe dans le golfe de Cambaye, à 20 kil. O. de Cambaye: cours, 400 kil.

SABIANS ou CHRÉTIENS DE ST-JEAN, secte que l'on trouve en Perse, prétend remonter jusqu'à saint Jean-Baptiste, qu'elle admet pour son fondateur, et dit être un reste des Juifs chassés de Jérusalem au VIIe siècle par les Mahométans lors de leur invasion en Syrie. Leur religion n'est guère qu'un mélange des dogmes des Juifs, des Chrétiens et des Persans. Ils comptaient environ 25,000 familles au XVIIe siècle.

SABINA (Julia), petite nièce de Trajan, fut donnée pour épouse à Adrien, par l'entremise de Plotine et malgré l'empereur. Adrien la traita avec une extrême rigueur, et finit par la forcer à boire le poison (138): néanmoins, après sa mort, il lui fit rendre les honneurs divins

SABINE ou PAYS DES SABINS, auj. partie des délégations de *Spolète*, de *Rieti*, etc., contrée de l'Italie anc., vers le centre, entre l'Apennin, l'Anio, le Tibre et l'Etrurie, avait pour ch.-l. Cures. On la distinguait en *Sabine en deçà* et *Sabine au delà de Cures*. Après Cures, les autres villes étaient Réate, Crustuméries, Collatie, Spolète, Phalacrine. *Voy.* SABINS.

SABINE, ancienne prov. des Etats de l'Église, entre l'Ombrie au N., le Patrimoine de Saint-Pierre à l'O., la Campagne de Rome au S. et le roy. de Naples à l'E. Ch.-l., Rieti. Elle comprenait la plus grande partie de l'ancien pays des Sabins, et a été remplacée par les délégations de Spolète et de Rieti et la comarque de Rome. Elle donne encore son nom à un évêché romain.

SABINE, fleuve du Texas, naît dans le N. E. de cette république, la sépare de la Louisiane et se jette dans le golfe du Mexique par 29° 30' lat. N. et 94° 35' long. O. Il reçoit le Natchez. Son cours est très sinueux. Il peut avoir 460 kil. de longueur.

SABINES (enlèvement des), rapt ordonné par Ro-

mulus, l'an 4 de Rome, eut lieu pendant une fête à laquelle il avait invité les Sabins; Romulus voulait par là perpétuer la colonie qu'il avait fondée, et se venger du refus qu'avaient fait les peuples voisins de donner aux Romains leurs filles en mariage. Cette insulte amena une guerre que termina l'intervention des Sabines, qui, devenues épouses et mères, se jetèrent au milieu des combattants et les réconcilièrent; les Romains et les Sabins de Cures ne firent plus dès lors qu'un seul peuple.

SABINIEN, pape en 604, succéda à Grégoire-le-Grand, et prit en tout le contrepied de ce qu'avait fait son prédécesseur. Il ne régna que six mois.

SABINIENS, école romaine de jurisconsultes, opposée à celle des Proculéiens, avait pour chef Masurius Sabinus, disciple de C. Ateius Capito.

SABINS, anc. peuple de l'Italie, voisin de Rome (*Voy.* SABINE). — Les Sabins eurent des guerres fréquentes avec Rome; la 1re éclata après l'enlèvement des Sabines par les Romains; la dernière eut lieu peu après la prise de Rome par le Gaulois; vaincus, ils furent incorporés aux Romains. Ils se soulevèrent pendant les guerres contre les Samnites, mais furent bientôt soumis (290 av. J.-C.). Les Sabins, habitants des Apennins, avaient les mœurs agrestes, simples, vertueuses et sévères des peuples montagnards. Leurs dieux différaient de ceux de Rome. Les Sabins envoyèrent autour d'eux de nombreuses colonies. On a prétendu à tort que Rome était une colonie des Sabins. Les Samnites étaient de race sabine; ce qui les fait quelquefois appeler *Sabelli* (c.-à-d. petits Sabins).

SABINUS (Aulus), poëte latin, contemporain et émule d'Ovide. On n'a de lui auj. que 3 *Épîtres* (on les trouve dans l'Ovide des *Classiq. lat.* de Lemaire).

SABINUS (Masurius), jurisconsulte du temps de Tibère, disciple d'Ateius Capito, donna le premier des consultations écrites et fut le chef de l'école des *Sabiniens*. Les fragments de Sabinus ont été publiés à Venise, 1568, in-8. — Un autre jurisconsulte, nommé Cœlius Sabinus, souvent cité par Ulpien, vivait sous Vespasien.

SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né chez les *Lingones* (pays de Langres), prit le titre de césar au commencement du règne de Vespasien, et fut vaincu. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il se retira dans un souterrain d'une maison de campagne et répandit le bruit de sa mort. Eponine, sa femme, qui n'avait pas été mise dans le secret, fut inconsolable, jusqu'à ce que son mari, instruit de son désespoir, lui fît savoir où il était caché; elle alla le trouver, et mit au monde dans cette retraite 2 fils jumeaux. Sabinus échappa à toutes les poursuites pendant 9 ans; mais enfin, les fréquentes visites de sa femme découvrirent sa retraite. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfants. En vain Eponine tenta d'exciter la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux enfants nés dans le souterrain; l'empereur eut la cruauté de les faire mourir avec Sabinus.

SABIONCELLO ou SABIONERO, presqu'île des Etats autrichiens (Dalmatie), sur l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Meleda et de Curzola: 80 kil. sur 12. Ch.-l., Stagno. Sur la côte S. O. est le village de Sabioncello, à 85 kil. N. O. de Raguse.

SABIONETTA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. S. O. de Mantoue; 6,500 hab. Citadelle. Patrie de Gérard de Crémone. Anc. principauté.

SABIRES, *Sabiri*, peuple de la Sarmatie mérid.: aux ve et vie siècles, il se trouvait encore au S. du Kouban (mais au N. du Caucase); il vint, vers le milieu du vie siècle, s'établir sur la Desna et aux environs du Dniepr, dans le pays qui prit de là le nom de Sébérie ou Sévérie. Vers 618, Héraclius accueillit en Mésie des *Sclavi Seberenses*, c.-à-d. des Slaves de Sévérie: on ne sait si c'était un détachement de ces Sévériens ou bien d'autres Sabires. Il ne faut pas du reste les confondre avec les Serviens.

SABIS, nom latin de la SAMBRE.

SABLÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur la Sarthe et l'Erve, à 25 kil. N. O. de La Flèche; 4,188 hab. Beau pont de marbre noir; château qui domine la ville. Fabrique de gants; grand commerce avec le Mans, Mayenne, Angers. Aux env., carrières de marbre. Patrie d'Urbain Grandier. — Ville jadis très forte. Prise par les Normands en 869. Elle se rendit à Henri IV en 1589. On nomme *paix de Sablé* un traité conclu entre Charles VIII et la Bretagne en 1488.

SABLES D'OLONNE (LES), ch.-l. d'arr. (Vendée), à 5 kil. O. d'Olonne, à 67 kil. N. O. de La Rochelle; 4,778 hab. Petit port de mer (privilégié pour l'exploitation des grains); pêche de sardines et expéditions à Terre-Neuve. — Cette ville est bâtie sur un sol sablonneux, d'où son nom: elle fut fondée par des pêcheurs espagnols vers le xe siècle. Philippe de Comines, comte d'Olonne, fit accorder plusieurs privilèges à son port. Elle fut prise par les réformés en 1570; démantelée par la flotte anglo-hollandaise en 1696. — L'arr. des Sables a 11 cant. (les Sables, Beauvoir, Challans, l'Ile-Dieu, la Motte-Achard, les Moustiers-lès-Maufaits, Noirmoutiers, Palluau, Saint-Gilles-sur-Vie, Saint-Jean-de-Mont, Talmont), 79 comm., et 98,508 hab.

SABLIÈRE (Mme DE LA). *Voy.* LA SABLIÈRE.

SABLON (LE), village du dép. de la Moselle, sur la Seille, à 2 kil. S. de Metz; immenses débris de constructions romaines (naumachie, thermes, etc.).

SABLONVILLE, vill. du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, à l'O., en face du bois de Boulogne; 300 hab. Il ne fait que de naître et occupe l'emplacement de l'ancien parc des Sablons.

SABOLCS, comitat de Hongrie. *Voy.* SZABOLCS.

SABONDE (Raymond DE). *Voy.* SEBONDE.

SABOU, riv. de Barbarie. *Voy.* SEBOU.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Ch.-Fr.), avocat, né à Paris en 1725, mort en 1781, a laissé: *Constitutions des Jésuites*, 1762, 3 vol. in-12; *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12; il est surtout connu par une *Traduction des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, 1771-75, 6 vol. in-8.

SABRAO (île), une des îles de la Sonde, en Malaisie, à l'E. de celle de Flores, par 121° 5' long. E., 8° 15' lat. N.: 50 kil. sur 20. Ch.-l., Adunara. Les missionnaires portugais ont converti presque toute la population.

SABRES, ch.-l. de cant. (Landes), à 33 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 2,200 hab.

SABRINA, auj. la *Severn*, riv. de la Bretagne ancienne, dans la Bretagne 2e, se perdait à *Isca* dans le *Sabrinæ æstuarium* (canal de Bristol).

SACALA, ville du roy. d'Amhara en Abyssinie, à 4 kil. N. O. de la source du Bahr-el-Azrek, à 200 kil. S. O. de Gondar.

SACANIE, nom donné au moyen âge à une partie de la Morée comprenant les anciens territoires de Sicyone, de Corinthe et d'Argos.

SACATEPEQUEZ ou SAN-JUAN, ville du Guatimala, à 40 kil. N. E. de Guatimala; 8,000 hab.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, mort en 1661, fut le dernier élève de l'Albane. Ses tableaux sont estimés. — Trois autres peintres du nom de Sacchi ont eu quelque réputation.

SACCHI (Juvénal), barnabite, né à Milan en 1726, m. en 1789, est auteur des *Vies de Farinelli et de Marcello*, et de plusieurs ouv. sur l'hist. et la théorie de la musique, où il fait preuve d'érudition et de critique.

SACCHINI (Ant.-Marie-Gasp.), compositeur célèbre, né à Naples en 1735, mort en 1786, élève de Durante, se distingua de bonne heure par ses œuvres dramatiques, commença sa réputation à Rome, parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'An-

gleterre, avec un succès croissant, et y mit le comble en France. Grâce à la protection de la cour, à laquelle l'avait recommandé l'empereur Joseph II, il réussit, malgré l'opposition de l'Académie royale de musique, à faire jouer plusieurs opéras dont les meilleurs sont : *Renaud, Chimène, Dardanus, Œdipe à Colone ;* toutefois, l'attention publique, absorbée par les disputes des Gluckistes et des Piccinistes, n'apprécia pas ces chefs-d'œuvre à leur juste valeur. Sacchini fut peut-être le plus grand maître de son époque ; il réunissait les mérites de Gluck et de Piccini. On l'a surnommé *le Racine* de la musique.

SACEDON, *Thermida*, ville d'Espagne (Cuença), à 4 kil. du Tage, à 26 kil. N. de Huete ; 2,700 hab. Château royal et beaux jardins ; bains thermaux.

SACES, *Sacæ*, peuple de la Scythie asiatique, au N. de la Sogdiane, a donné son nom à une *ère* qui commence l'an 78 de J.-C. *Voy.* ÈRE.

SACHEVERELL (Henri), recteur ou curé d'une paroisse de Southwark (faubourg de Londres), acquit une grande célébrité en 1709 par des sermons politiques où il ridiculisait le parti whig (qui était alors au pouvoir), et prêchait l'obéissance passive. Les whigs augmentèrent sa réputation en le traduisant devant la Chambre haute (1710) ; le procès dura trois semaines, et Sacheverell, protégé par l'opinion publique, ne fut que suspendu pour trois ans ; la reine Anne, qui avait suivi le procès secrètement, trouva les doctrines de Sacheverell plus de son goût que celles des whigs, et lui donna de l'avancement. Peu de temps après, le cabinet whig fut remplacé par un ministère tory. Sacheverell mourut en 1724 à 52 ans.

SACHS (Hans), poëte allem. *Voy.* HANS SACHSE.

SACI. *Voy.* SACY.

SACILE, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, près de la Livenza, à 60 kil. S. O. d'Udine ; 3,700 hab. Vieux château. Vin renommé. Eug. Beauharnais fut battu à Sacile par l'archiduc Jean en 1809.

SACK, riv. d'Afrique australe, en Hottentotie, coule au N. O., puis au N., et tombe dans le fleuve Orange. Cours, 500 kil.

SACKATOU, ville d'Afrique. *Voy.* SAKATOU.

SACKEN (le baron), général russe, né vers 1770, mort en 1837, combattit d'abord contre les Turcs et les Polonais, fut envoyé, avec le titre de général, contre Masséna en Suisse, et fut pris à la bataille de Zurich. Rendu à la liberté, il fut constamment employé dans les guerres de la Russie contre la France et la Turquie. En 1814, après la capitulation de Paris, Sacken fut nommé gouverneur de cette ville, et mérita l'estime des habitants par sa modération et sa justice.

SACKVILLE (Thomas et Edouard), comtes de Dorset. *Voy.* DORSET.

SACKVILLE (George, vicomte de), né en 1716, mort en 1785, était le cinquième enfant de Lionel Cranfield, premier duc de Dorset ; il se distingua aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, servit en Écosse sous le duc de Cumberland, fit comme lieutenant-général, avec Marlborough, l'expédition de Saint-Malo (1759), commanda en Allemagne (1760) sous le prince Ferdinand, qui l'incrimina pour sa conduite à Minden, et lui fit ôter le commandement ; rentra en faveur sous George III, devint membre de la Chambre des communes (1774), défendit l'administration de lord North qui le nomma pair, et quitta les affaires à la chute de ce ministre.

SACLAVES, peuple madécasse. *Voy.* SÉCLAVES.

SACRAMENTAIRES. On nomma ainsi ceux des Réformés qui, s'éloignant de l'opinion de Luther sur le sacrement de l'Eucharistie, rejetèrent la présence réelle de Jésus-Christ, que Luther avait conservée : tels furent Zwingle, Carlostadt, OEcolampade, Muncer, Storck, Martin Bucer et Calvin. Cette différence d'opinions donna lieu à une séparation qui éclata ouvertement dès le 22 août 1524, entre Luther et plusieurs de ses principaux adhérents, et qu'on nomma *Guerre des Sacramentaires*.

SACRAMENTO (COLONIA DEL). *V.* ST.-SACREMENT.

SACRAMENTO (PAMPAS DEL). *Voy.* PAMPAS.

SACRÉ (cap), *Sacrum promontorium*, nom commun dans l'antiquité à divers caps, entre autres le *cap Saint-Vincent* et le *cap Corse*.

SACRÉ (mont), auj. *Castel-san-Silvestri*, à 8 kil. de Rome, au N. E. près de la voie Nomentane, est célèbre par la retraite des plébéiens en 493 av. J.-C., retraite qui eut pour résultat l'institution des tribuns du peuple. En 449, l'armée et le peuple allèrent aussi de l'Aventin, où ils s'étaient retirés d'abord, sur le Mont-Sacré, lors de l'attentat commis par le décemvir Appius Claudius sur Virginie.

SACRÉ-COEUR (Culte du). *Voy.* GALLIFET.

SACRÉE (voie), *Via sacra*, rue de Rome qui allait de l'O. à l'E., et conduisait au Capitole. C'est par là que les triomphateurs se rendaient au temple.

SACRÉES (guerres). *Voy.* GUERRES SACRÉES.

SACRIFICATEUR (GRAND-) ou GRAND-PRÊTRE, chef du culte chez les Juifs, fut aussi le chef suprême de la nation de l'an 166 à l'an 40 av. J.-C., c.-à-d. pendant toute la période asmonéenne. C'est à partir de ce temps (166 av. J.-C.), que l'on emploie le nom de grand-sacrificateur de préférence à celui de grand-prêtre. — Le costume primitif du grand-prêtre était très riche : les pièces principales en étaient le pectoral, la tiare et l'éphod. *Voy.* AARON.

SACRIPORTUS, lieu du Latium, chez les Volsques, près de Signia, célèbre par une victoire de Sylla sur le parti de Marius, l'an 82 av. J.-C.

SACROBOSCO (J. d'HOLYWOOD, dit DE), astronome du comté d'York au XIIIe siècle, acheva ses études à Oxford, habita Paris et y mourut en 1256. Il a laissé : *De Sphærâ mundi*, abrégé de Ptolémée qui a été 400 ans classique, Ferrare, 1472 (souv. réimprimé) : *De anni ratione seu de computo ecclesiastico*, Wittemberg, 1588, in-8.

SACROVIR (JULIUS), Éduen, souleva les Gaules avec Julius Florus sous Tibère, fut battu à Autun, en 21, et se tua. Rosny a publié *Julius Sacrovir* ou le *Dernier des Éduens*, poëme en prose, Paris, 1803.

SACRUM (PROM.). *Voy.* SACRÉ (cap).

SACY ou SACI (L.-Isaac LEMAISTRE, dit DE), né à Paris en 1612, était frère du célèbre avocat Antoine Lemaistre, et parent par sa mère du grand Arnauld. Il embrassa l'état ecclésiastique, partagea les doctrines jansénistes d'Arnauld, eut la direction des religieuses de Port-Royal, et s'établit dans ce monastère, auquel il donna tout son bien. Lors de la persécution suscitée contre les Jansénistes (1661), il se vit obligé de se cacher ; il fut découvert en 1666 et enfermé à la Bastille où il resta trois ans. Il traduisit la Bible dans sa prison. Il retourna en 1675 à Port-Royal, mais fut de nouveau forcé d'en sortir, et se retira auprès du marquis de Pomponne, son cousin, chez lequel il mourut en 1684. On a de lui des traductions fort estimées, 1° de l'*Ancien-Testament*, sous le titre de *la Sainte-Bible*, lat.-fr., avec des explications, 30 vol. in-8, Paris, 1672, souvent réimp. (la plus belle édition est celle de 1789-1804, 12 vol. in-8) ; 2° du *Nouveau-Testament*, Mons, 1667, 2 v. in-8. (cette traduction, connue sous le nom de *Nouveau-Testament de Mons*, parce qu'elle parut sous la rubrique de cette ville, fut condamnée par le pape, 1668) ; 3° de l'*Imitation de J.-C.*, 1 vol. in-8, 1662 ; 4° du *Poëme de saint Prosper contre les ingrats*, en vers franç., 1616 ; 5° des *Fables de Phèdre*, 1647, et de quelques comédies de Térence (l'*Andrienne*, les *Adelphes*, le *Phormion*), etc. Le nom de Saci qu'il portait n'était que l'anagramme d'*Isaac*, un de ses prénoms.

SACY (Louis DE), avocat au parlement de Paris, né à Paris en 1654, mort en 1727, cultiva les lettres tout en suivant le barreau, et fut reçu en 1701 à

l'Académie Française. On a de lui une traduction fort estimée de Pline-le-Jeune (*Lettres*, 1699-1701; *Panégyrique de Trajan*, 1709); un *Traité de l'Amitié*, 1703, dédié à Mme Lambert, son amie; un *Traité de la Gloire*, 1714; des *Mémoires et Factums*, 1724.

SACY (Silvestre DE), savant orientaliste, né à Paris en 1758, mort en 1838, était fils d'un notaire. Il apprit les langues orientales presque sans maître, et tout en étudiant le droit; fut pourvu dès 1781 d'une charge de conseiller à la cour des monnaies, et devint en 1791 un des commissaires-généraux des monnaies. Déjà connu par de savantes publications, il fut nommé en 1785 associé libre de l'Académie des Inscriptions (dont il devint en 1792 membre ordinaire, et en 1833 secrétaire perpétuel), et en 1795 professeur d'arabe à l'école des langues orientales qu'on venait de créer. Il siégea de 1808 à 1814 au Corps législatif, fut nommé à la Restauration censeur royal, puis membre du conseil royal de l'Université (1814); il quitta cette place au bout de peu d'années, ne pouvant approuver les tendances anti-libérales de ses collègues; il devint en 1822 administrateur du Collége de France et de l'École des langues orientales; fonda vers ce même temps la Société asiatique dont il fut élu président, et fut dans ses dernières années, en 1832, nommé conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale. Il avait été créé pair la même année. M. de Sacy était un homme profondément religieux, et attaché aux doctrines jansénistes. Ses principaux ouvrages sont: *Principes de Grammaire universelle* (1799), un des meilleurs manuels de grammaire philosophique qu'on possède; *Grammaire arabe* (1810 et 1831), dont la 2e édition, bien améliorée, est devenue classique; *Chrestomathie arabe; Relation de l'Égypte*, trad. de l'arabe d'Abdallatif; des trad. de *Calila et Dimna* (original des fables de Bidpay), du *Pend-Nameh* et du *Livre des conseils* de Férid-ed-dyn-Attar, de l'*Hist. des Arabes* d'Aboul-Féda, de l'*Hist. de Perse* de Mirkhond; *Exposé de la religion des Druses*, travail qui l'occupa 40 ans, et qu'il publia l'année même de sa mort (1838). M. de Sacy savait plus de 20 langues, principalement l'arabe, le persan, le turc, l'hébreu, le syriaque, etc.

SACY-LE-GRAND, bourg du dép. de l'Oise, à 10 kil. S. E. de Clermont; 650 hab. Traces d'un camp romain. Patrie de Restif de la Bretonne.

SADAO, riv. de Portugal, naît dans l'Alemtéjo, à 26 kil. S. d'Ourique, coule au N., arrose l'Estramadure, se dirige au N. O., puis à l'O., et tombe dans l'Océan Atlantique, près de Sétubal; cours, 210 kil. *Sadao* veut dire *salé*; cette rivière est ainsi nommée à cause de la qualité saline de ses eaux. On l'appelle aussi *Caldao*.

SADDUCÉENS. *Voy.* SADUCÉENS.

SADE (Hugues DE), dit *le Vieux*, d'une famille noble de Provence, qui exerça pendant plusieurs siècles de père en fils les premières charges municipales dans Avignon, fut le mari de la célèbre Laure de Noves, qui fut aimée de Pétrarque. Il vivait dans le XIVe siècle. Après lui, la maison de Sade forma 3 branches, celles de Mazan, d'Eyguières et de Tarascon.

SADE (l'abbé Jacq.-Fr.-Paul-Alph. DE), de la même famille que le précédent, né en 1705, mort en 1778, vicaire-général des archevêques de Toulouse et de Narbonne, a donné: *Remarques sur les premiers poëtes français et les troubadours; Œuvres choisies de Fr. Pétrarque*, trad. de l'italien, avec des *Mémoires* sur ce poëte, 1764, 3 vol. in-4, fort estimé.

SADE (J.-B.-Franç.-Joseph DE), frère aîné du précédent, né en 1701, mort en 1767, gouverneur du château de Vaison pour le pape, servit la France dans le régiment de Condé, eut sous Fleury plusieurs missions diplomatiques, puis fut lieutenant-général des prov. de Bresse, Bugey, Gex. Il a laissé un *Recueil d'anecdotes et documents sur la guerre de* 1741 à 1746.

SADE (Donat.-Alph.-Franç., marquis DE), homme fameux par ses vices, fils du précédent, était né à Paris en 1740. Il servit quelques années, fit la guerre de Sept-Ans, se retira en 1766 avec le grade de capitaine de cavalerie, et épousa Mlle de Montreuil, femme distinguée par ses vertus. Il ne tarda pas néanmoins à se livrer au libertinage le plus effréné, qu'il accompagnait des plus atroces violences, fut une première fois arrêté à Paris en 1768, puis condamné à mort à Marseille en 1772 pour un crime commis dans une scène de débauche, fut par commutation de peine enfermé à Vincennes, puis à la Bastille, enfin à Charenton, et ne recouvra sa liberté qu'à la révolution (1790). Il se jeta dans le parti des démocrates, et se mit en même temps à publier des livres horribles, dans lesquels il cherchait à justifier tous les vices et tous les crimes. Bonaparte, devenu consul, le fit reconduire à Charenton (1803) et saisit ses papiers, qui furent détruits pour la plupart. Il mourut à Charenton en 1814, dans sa 75e année. Il avait conservé jusque dans la vieillesse ses goûts dépravés. Il a laissé, outre des romans infâmes qui doivent être ensevelis dans l'oubli, quelques pièces de théâtre qui sont restées manuscrites.

SADELER (Hans), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, mort à Venise en 1610, fut le chef d'une famille de graveurs très distinguée. Le plus célèbre de ces artistes fut son neveu Gil. Sadeler, d'Anvers (1570-1629), mort à Prague; on le surnommait *le Phénix de la gravure*.

SADI, poëte persan. *Voy.* SAADI.

SADOC, Juif célèbre, disciple d'Antigone de Socho, établit, vers 248 av. J.-C., le système philosophique et religieux dit *saducéisme*. *V.* SADUCÉENS.

SADOLET (Jacq.), cardinal, né en 1477 à Modène. Il cultiva avec un égal succès les langues classiques, la poésie, l'éloquence et la philosophie, fut avec Bembo secrétaire de Léon X, qui le nomma évêque de Carpentras (1517), remplit les mêmes fonctions auprès de Clément VII, et fut créé cardinal par Paul III (1536). Il tenta vainement d'empêcher le pape Clément VII d'accéder à la ligue contre Charles-Quint, eut une grande part à la trêve conclue à Nice en 1538 entre ce prince et François I, fut député en 1542 vers François I pour l'engager à la paix, refusa les offres de ce prince, qui voulait le retenir en France, et mourut à Rome en 1547. Sadolet excellait, ainsi que Bembo son ami, à écrire le latin avec pureté; il avait pris Cicéron pour modèle. D'un caractère conciliant, il sut se faire aimer des réformés mêmes. On a de lui: *De liberis rectè instituendis*, Venise, 1533; *Phædrus sive de laudibus philosophiæ*, Lyon, 1538; *Philosophiæ consolationes* (1502); des poésies latines, parmi lesquelles on remarque le *Curtius* et le *Laocoon*; enfin des *Lettres latines* pleines d'intérêt. Ses œuvres ont été publiées à Vérone, 1737, 4 vol. in-4.

SADRAS, v. de l'Inde angl. (Madras), dans le Karnatic, à 65 kil. S. de Madras, sur le golfe de Bengale. — Fondée par les Hollandais. D'abord florissante; déchue auj. Les Anglais la possèdent depuis 1824.

SADUCÉENS, secte juive, ainsi nommée de Sadoc, son fondateur, se forma dans le IIIe siècle av. J.-C. Les Saducéens mettaient les bonnes œuvres et l'exécution pure de la loi au dessus des pratiques extérieures; ils s'en tenaient à la loi ancienne, repoussaient les traditions, la croyance aux bons et mauvais anges, niaient l'immortalité, la résurrection des morts, la prédestination et croyaient au libre arbitre; ils offrent plus d'un rapport avec les Stoïciens. Les Saducéens étaient fort peu nombreux, mais ils comptaient beaucoup d'importants personnages dans leurs rangs. Au IIe siècle av. J.-C., ils devinrent parti politique et furent constamment opposés aux Pharisiens: les règnes d'Hyrcan I et d'Aristobule I furent l'apogée de leur puissance.

SADYATTE, roi de Lydie (621-610 av. J.-C.),

père d'Alyatte et grand-père de Crésus, fit aux Milésiens une guerre qui fut terminée sous son fils.

SAEMUND-SIGFUSSON, écrivain islandais, à qui l'on attribue l'*Edda* dit *sæmundiana*, portion de l'Edda qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves ; il vivait vers 1057.

SÆTABICULA, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. ALCIRA.

SÆTABIS, auj. *Xativa*, ville d'Hispanie, en Carthaginaise, à 40 kil. S. O. de *Sucro*, était renommée par son lin et ses toiles, préférées à celles du Levant. — Ville de la Tarraconaise, auj. ALCOÏ.

SAFFARIDES. *Voy.* SOFFARIDES.

SAFFI ou AZAFFI, *Rusupis*, ville murée de l'État de Maroc (Maroc), sur l'Océan Atlantique, à 130 kil. N. de Mogador; 12,000 hab. Rade bonne en été. Commerce florissant avant que Sidy-Mohammed eût forcé les marchands européens de résider à Mogador. Prise par les Portugais au XVIe siècle, mais abandonnée en 1641.

SAGAN, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Bober, à 75 kil. N. O. de Liegnitz : 4,500 hab. Château. Drap, toiles, rubans de fil, bas, etc. Victoire des Russes sur les Prussiens en 1759.

SAGA, SAGAS. On nomme ainsi dans les anciennes langues du Nord les traditions historiques ou mythologiques des peuples septentrionaux, consignées dans des récits poétiques que composaient les *Scaldes* ou *Bardes* attachés aux princes scandinaves. La plupart des *Sagas* ont été composées au XIIe siècle de notre ère, ou dans les trois siècles suivants : ce sont des monuments précieux pour l'histoire du Danemark, de la Suède, de la Norvége et de l'Islande. Les plus remarquables sont celles de *Lodbrok*, de *Hervara*, de *Vilkina*, de *Volsunga*, de *Blomsturvalla*, d'*Ynglinga*, d'*Olaf Tryggva Sonar*, celles de *Jomsvikingia*, de *Knytlinga* (qui renferment l'histoire de la Norvége et du Danemark), celles de *Sturlunga*, *Eryrbiggia* (relatives à l'Islande), l'*Heims kringla* et la *Nouvelle Edda*, dues à Snorri Sturluson. On a publié divers recueils des *Sagas* : dans la langue originale, Copenhague, de 1825 à 1829, et en latin, sous le titre de *Scripta historica Islandorum de gestis veterum Borealium*, Copenhague, 1828-33.

SAGE (Balthazar-George), savant français, né en 1740, mort en 1824, suivit les cours de Nollet et de Rouelle, devint membre de l'Académie des Sciences en 1770, professeur de minéralogie expérimentale en 1778, et directeur de l'école des mines (1783) ; il se prononça contre les découvertes scientifiques de Lavoisier et de Haüy. Adversaire des principes de 1789, il perdit sa chaire à l'école des mines. Il devint aveugle en 1805. Ses ouvrages sont très médiocres. Les principaux sont : *Examen chimique des différentes substances minérales*, 1769, in-12 ; *Eléments de chimie docimastique*, 1772, in-8, 1777, 2 vol. in-8 ; *Exposé sommaire des principales découvertes faites dans l'espace de 50 années*, 1813, in-8.

SAGES (les sept) de la Grèce, nom donné à sept Grecs illustres du VIe siècle av. J.-C., savoir : Thalès, Solon, Bias, Chilon, Cléobule, Pittacus, Périandre, Quelquefois à Périandre on substituait ou Myson de Chen ou Anacharsis, bien que ce dernier fût Scythe. Ils s'occupaient surtout de morale et de politique. Chacun d'eux avait adopté une sentence qui était comme sa devise.

SAGESSE (livre de la), un des livres de la Bible, se compose de deux parties : l'une est un éloge de la sagesse, l'autre renferme des réflexions sur les aventures des Israëlites dans le désert et sur leur idolâtrie. On l'attribue à Salomon, à Zorobabel et à un Philon (antérieur au Philon d'Alexandrie).

SAGH ou IPOLI-SAGH, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Honth. *Voy.* IPOLI.

SAGHALA ou SIGHLA, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux de Saroukhan au N. E., d'Aïdin au S. E., et la Méditerranée : 130 kil. sur 110. Ch.-l., Smyrne.

SAGHALIEN, grand fleuve d'Asie. *Voy.* AMOUR.

SAGHALIEN-OULA. *Voy.* MANDCHOURIE.

SAGITTAIRE (LE), une des constellations du zodiaque, est, selon la Fable, le centaure Chiron divinisé.

SAGITTARIA, nom donné par Quiros à une île qu'il découvrit en 1606 dans le Grand-Océan ; on croit que c'est *Otaïti*.

SAGITTARIUS (Gaspard SCHUTZE, dit), historien, né à Lunebourg en 1643, mort en 1694, fut professeur d'histoire à Iéna, puis historiographe des ducs de Saxe. Il a donné : *Nucleus historiæ germanicæ*, Iéna, 1675 ; *Introductio in historiam ecclesiasticam*, 1694, etc. — Plusieurs autres membres de la même famille ont été des savants distingués, notamment P. Martin Sagittarius, à qui l'on doit : *De nummis Saxoniæ ducum*, Altenb., 1769.

SAGONTE, *Saguntus* ou *Saguntum*, ville d'Hispanie, sur la côte E., au N. de Valentie, près de l'emplacement actuel de *Murviedro*, passait pour avoir été fondée par des Zacynthiens unis à quelques Rutules. Rome fit alliance avec cette ville dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux premières guerres puniques. Annibal l'assiégea en pleine paix, et la prit en 219 av. J.-C. malgré l'héroïque résistance des habitants, qui se brûlèrent plutôt que de se rendre ; la 2e guerre punique fut le résultat de cet acte d'hostilité. Suchet remporta sur l'emplacement de cette ville, le 25 octobre 1811, une victoire qui fut nommée *la bataille de Sagonte*.

SAGONTIA, ville de Tarraconaise, auj. SÉGOVIE.

SAGRA, petite rivière du Brutium, entre le pays des Locriens et celui des Crotoniates. Les Locriens y remportèrent sur les Crotoniates une victoire éclatante. On conte que deux frères qui y avaient assisté en portèrent miraculeusement la nouvelle le même jour aux jeux olympiques. On les prit pour les Dioscures, dont le temple était voisin de la Sagra.

SAGRES, ville forte de Portugal (Algarve), sur l'Océan, à 31 kil. S. O. de Lagos ; 300 hab. Fondée en 1416 par le fameux infant don Alphonse Henriquez, qui y résida longtemps et y établit une école de navigation (c'est de là que partaient les expéditions qui allaient chercher le passage aux Indes par le Sud de l'Afrique).

SAHARA, vaste contrée d'Afrique, entre le Maghreb au N., la Sénégambie et le Soudan au S., l'Atlantique à l'O., la Nubie, etc. à l'E. : au moins 5,000 kil. de l'O. à l'E. et 2,000 du N. au S. On y distingue le désert de Libye à l'E., le Sahel à l'O. Le tout n'est qu'un immense désert de sable, coupé de collines, de vallons et d'oasis, où l'on trouve quelques hordes féroces (Arabes purs, ou Arabes mélangés de Maures, Touariks, Touats, Tibbous), qui y forment comme autant de petits états. Les endroits principaux sont : sur la côte, Arguin, Portendik, St-Cyprien, Rio-de-Ouro ; dans l'intérieur, Agably, Ghat, Aghades, Bilma, etc. On ne traverse le Sahara qu'en caravanes. De hardis Européens (Lyon, Oudney, Denham, Clapperton, Laing, Caillié) s'y sont aventurés et nous ont donné quelques connaissances sur ce pays. L'eau y est très rare ; des vents brûlants y soufflent et ensevelissent des caravanes entières sous les nuées de sable qu'elles soulèvent. Le sel y abonde. La végétation est pauvre, sauf dans les oasis. Le lion, la panthère, l'autruche, les singes, d'énormes serpents remplissent le désert. — On croit que le Sahara n'est que le bassin desséché d'une mer qu'une grande convulsion de la nature aura fait disparaître. Les *Garamantes* et les *Gétules* habitaient jadis ces régions.

SAHEL, nom sous lequel on désigne la partie occid. du Sahara. — On donne aussi ce nom à des collines qui s'étendent, au S. O. et à l'E. d'Alger, au N. de la vaste plaine de la Mitidja.

SAH-EL-HAGGAR, village de la Basse-Egypte, à 32 kil. O. de Mehallet-el-Kébir, sur le bord O. du Nil; près de là, ruines de l'ancienne *Saïs*.

SAIANIENS (monts). *Voy.* SAYANSK.

SAID, nom arabe de la Hte-Egypte. *Voy.* EGYPTE.

SAIDA, l'anc. *Sidon*, ville de Syrie. *Voy.* SÉÏDE.

SAIGNES, ch.-l. de cant. (Cantal), à 17 kil. N. E. de Mauriac; 511 hab.

SAIGON, *Thaïgone* en cochinchinois, ville et port de l'empire annamitique (Cochinchine), une des principales de l'empire, sur le Don-naï, par 104° 22' long. E., 10° 50' lat. N., au S. de Hué; 180,000 hab. environ (dont 10,000 Chinois). Rues régulières, pagodes nombreuses, palais du vice-roi, forte citadelle construite par un Français; beaux et vastes magasins à riz, casernes, chantier de marine, arsenal; immense cimetière. Canal qui joint le Donnaï au Meï-kong et communique avec Cambodje.

SAII ou ESSUI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), entre les *Carnutes* à l'E. et les *Viducasses* à l'O., avait pour ch.-l. *Saii*, auj. *Séez* ou *Argentan* (Orne).

SAILLAGOUSE, ch.-l. de cant. (Pyrénées orient.), sur la Sègre, à 35 kil. S. O. de Prades; 350 hab.

SAILLANS, ch.-l. de cant. (Drôme), sur la Drôme, à 15 kil. S. O. de Dié; 1,658 hab. Filatures; briqueteries, fours à chaux. Aux environs, vins.

SAIMA (lac), dans la Russie d'Europe (Finlande): 70 kil. sur 40; il communique avec le lac Ladoga et le golfe de Finlande.

SAINCTES, ville de France. *Voy.* SAINTES.

SAINCTES (Claude DE), théologien de l'ordre des Augustins, né dans le Perche, mort en 1591, assista au colloque de Poissy (1561), au concile de Trente, aux états de Blois, au concile de Rouen, devint évêque d'Evreux (1575), souleva son diocèse en faveur de la Ligue, fut pris à Louviers, condamné à mort et mis en prison pour le reste de ses jours. On a de lui: *De rebus Eucharistiæ controversis libri X*, Paris, 1575, in-12; *Déclaration d'aucuns athéismes de la doctrine de Calvin et Bèze contre les fondements de la chrétienté*, 1567, in-8, etc.

SAINS, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. O. de Vervins; 2,200 hab. Forges.

SAINS, ch.-l. de cant. (Somme), à 9 kil. S. d'Amiens: 660 hab.

SAINT-ACHEUL, anc. abbaye de Picardie, dans le dép. de la Somme, aux portes d'Amiens. Les Jésuites, sous le nom de *Pères de la Foi*, y tinrent un collége florissant sous la Restauration.

SAINT-AGNAN, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 19 kil. de Marennes; 1,014 hab.

SAINT-AGRÈVE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 48 kil. O. de Tournon; 2,489 hab. Vins, fruits, châtaignes; grains, bestiaux.

SAINT-AIGNAN, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 38 kil. S. de Blois; 2,856 hab. Bois, vins, cuirs, draps blancs; pierres à fusil. — Jadis titre de duché.

SAINT-AIGNAN-SUR-ROÉ, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 35 kil. N. O. de Châteaugontier; 1,504 hab.

SAINT-AIGNAN (le duc DE). *Voy.* BEAUVILLIER.

SAINT-ALBAN, nom commun à un grand nombre de bourgs de France, la plupart peu importants; les principaux sont dans les dép. de la Lozère, de la Loire et du Gard.

SAINT-ALBAN, ou *Saint-Alban's abbey*, ville d'Angleterre (Hertford), à 19 kil. O. d'Hertford, sur la route de Birmingham à Londres; 5,000 hab. Monastère fameux, bâti par Offa au VIIIe siècle, et auquel la ville moderne doit son origine. Tombeau de Fr. Bacon, qui avait été créé par Jacques I vicomte de Saint-Alban et baron de Verulam (l'anc. *Verulamium*, dont il ne reste que les ruines, était au N. de la ville). — César défit en ce lieu Cassivellaunus, chef des Bretons; et la reine Boadicée y fit massacrer 70,000 Romains. Il s'y livra en 1455, dans la guerre des Deux-Roses, une bataille dans laquelle le duc d'York, Richard, battit le roi Henri VI et s'empara de sa personne.

SAINT-ALBIN. *Voy.* SAINT-AUBIN.

SAINT-ALVÈRE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 29 kil. N. E. de Bergerac; 1,807 hab.

SAINT-AMAND, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 14 kil. S. de Vendôme; 516 hab.

SAINT-AMAND-DE-BOUEXE, ch.-l. de cant. (Charente), à 16 kil. N. O. d'Angoulême; 1,634 hab.

SAINT-AMAND-EN-PUISAYE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 23 kil. N. E. de Cosne; 1,806 hab.

SAINT-AMAND-LES-EAUX, *Oppidum Sancti Amandi*, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Scarpe, à 13 kil. N. O. de Valenciennes; 8,956 hab. Ville industrieuse et commerçante; chanvre, lin de fil, batiste. A 4 kil. de là, eaux minérales et boues sulfureuses célèbres depuis Louis XIV, et peut-être connues des Romains. Antiquités.

SAINT-AMAND-MONTROND, ch.-l. d'arr. (Cher), à 46 kil. S. E. de Bourges; 7,382 hab. Commerce actif (merrain, fer, vin, etc., etc.). — L'arr. de St-Amand a 11 cant. (Charenton, Château-Meillant, Châteauneuf, le Châtelet, Dun-le-Roi, La Guerche, Linières, Nérondes, Sancoins, Sauzais-le-Potier, plus Saint-Amand), 119 communes et 97,470 hab.

SAINT-AMANS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. de Mende; 3,600 hab.

SAINT-AMANS-DES-COPTS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 40 kil. N. O. d'Espalion; 1,304 hab.

SAINT-AMANS-LA-BASTIDE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 26 kil. S. E. de Castres; 2,502 hab.

SAINT-AMANT, dit *Roche-Savine*, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. O. d'Ambert; 2,298 hab.

SAINT-AMANT-TALLENDE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 18 kil. S. de Clermont; 1,485 hab.

SAINT-AMANT (Marc-Ant. GÉRARD DE), poëte français, né à Rouen en 1594, mort en 1660, s'attacha au comte d'Harcourt qu'il suivit dans ses campagnes, parcourut l'Europe comme soldat et comme voyageur, apprit plusieurs langues vivantes, fut un des premiers membres de l'Académie Française, qui le chargea de rédiger dans son *Dictionnaire* les mots du langage burlesque. On a de lui un poëme épique (*Moïse*) et des *Œuvres* diverses, où il y a beaucoup de verve et même de grandeur, mais souvent il viole les règles du goût; néanmoins Boileau l'a trop ridiculisé.

SAINT-AMARIN, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 43 kil. N. de Béfort, près de la Thur, dans une belle vallée; 1,894 hab. Toiles de coton; usines à fer.

SAINT-AMBROISE, ville des Etats sardes, à 26 kil. N. O. de Turin, près de la Doire, au pied d'un rocher qui porte la célèbre abbaye St-Michel.

SAINT-AMBROIX, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Cèze, à 20 kil. N. O. d'Alais; 3,107 hab. Bas de filoselle.

SAINT-AMOUR, bourg de l'anc. Franche-Comté, auj. ch.-l. de cant. du dép. du Jura, à 35 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier; 2,631 hab. Tanneries; commerce de volailles. Marbreries; mines de fer. Patrie de Guillaume de Saint-Amour.

SAINT-AMOUR (Guillaume DE), docteur de Sorbonne et chanoine de Beauvais, né vers 1200 à St-Amour en Franche-Comté, mort en 1272, combattit l'institution des frères mendiants, et publia, en 1256, les *Périls des derniers temps*, livre hardi qui fut condamné par le pape.

SAINT-ANDÉOL. *Voy.* BOURG-SAINT-ANDÉOL.

SAINT-ANDRÉ, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 16 kil. N. de Castellane; 771 hab.

SAINT-ANDRÉ, ville des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Pesth, à 15 kil. N. de Bude, sur le Danube; 8,000 hab. Excellents vins, dits vins de Bude. — Vis-à-vis de cette ville, et dans le Danube, est une île qui porte le même nom.

SAINT-ANDRÉ, *St-Andrews* en anglais, *Regimunda* en latin moderne, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Fife, à 49 kil. N. d'Edimbourg; 4,000 hab. Port commode; quelque industrie. Antiquités. Uni-

versité fondée en 1411, et longtemps florissante, mais bien déchue.

SAINT-ANDRÉ-D'APCHON, bourg du dép. de la Loire, à 11 kil. O. de Roanne; 1,747 hab. Eaux minérales.

SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 22 kil. N. E. de Bordeaux, sur la Dordogne, au N. de Cubzac; 3,329 hab. Vins.

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS, ville du dép. de l'Hérault, à 20 kil. de Lodève; 2,131 hab. Distillerie.

SAINT-ANDRÉ-DE-VALBORGNE, ch.-l. de cant. (Gard), à 30 kil. N. E. du Vigan; 1,590 hab. Filatures.

SAINT-ANDRÉ-LA-MARCHE, ch.-l. de cant. (Eure), à 20 kil. d'Evreux; 1,243 hab. Toiles, coton.

SAINT-ANDRÉ (Jacques d'ALBON, dit le maréchal de), vaillant capitaine, servit sous Henri II et ses successeurs, se fit remarquer par son courage dans les guerres contre les Calvinistes, fut fait maréchal en 1547, embrassa le parti des Guises, forma, en 1561, avec le connétable de Montmorency et le duc de Guise, la fameuse ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, combattit avec eux à Dreux, et fut tué dans cette bataille (1562). Il avait pris une grande part au traité de Cateau-Cambrésis (1559).

SAINT-ANDRÉ (J.-BON), né en 1749 à Montauban, de parents calvinistes, adopta les principes de la révolution, fut envoyé à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fit entrer Robespierre au comité de salut public, créa en peu de temps une armée navale assez forte, assista au combat naval du 1er juin 1794, mais sans y donner grandes preuves de courage, fut consul général à Smyrne sous le Directoire, organisa les nouveaux départements des rives du Rhin (1801), et mourut en 1813 baron de l'empire et préfet du dép. du Mont-Tonnerre. On a de lui des *Discours*, *Rapports*, etc.

SAINT-ANDRÉAS, v. d'Autriche. *Voy.* ST.-ANDRÉ.

SAINT-ANDRÉASBERG, ville de Hanovre, dans la princip. de Grubenhagen, ch.-l. de bailliage, à 21 kil. S. O. d'Elbingerode; 4,000 hab. Usines; fabrique de dentelles.

SAINT-ANDREWS, ville d'Ecosse. *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

SAINT-ANGE, célèbre château, situé à Rome, sur l'emplacement du *Mausolée d'Adrien*, a souvent servi d'asile aux papes: c'est auj. une prison. — On trouve des châteaux du même nom à Naples, à Malte, etc.

SAINT-ANGE, ville d'Italie. *Voy.* SANTO-ANGELO.

SAINT-ANGE, l'ancien cap *Malée*, prom. de Morée, au S. E., par 36° 25' lat. N., 20° 52' long. E.

SAINT-ANGE (Ange-Franç. FARIAU, dit DE) poëte français, né à Blois en 1747, mort en 1810, fut protégé par Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances, accepta en 1794 une place subalterne dans l'agence et l'habillement des troupes, puis professa la grammaire et les belles-lettres dans une des écoles centrales de Paris. Il venait d'être reçu membre de l'Institut (Académie Française), lorsqu'il mourut. Saint-Ange avait un talent réel pour la versification, mais il se nuisait par une vanité excessive. On lui doit, outre des poésies diverses, une traduction d'Ovide en vers (*Métamorphoses*, *Fastes*, *Art d'aimer*, *Remède d'amour*, quelques *Elégies* et *Héroïdes*). Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1823, 9 vol. in-12. On estime surtout sa traduction des *Métamorphoses*.

SAINT-ANN, ville de l'Amérique du Nord. *Voy.* FREDERICKTOWN.

SAINT-ANTHÈME, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur l'Ance, à 25 kil. E. d'Ambert; 2,298 hab.

SAINT-ANTOINE, bourg du dép. de l'Isère, à 15 kil. N. O. de Saint-Marcellin; 2,035 hab. Célèbre abbaye de Saint-Antoine, qui était chef d'ordre.

SAINT-ANTOINE (île de), une des îles du cap Vert, par 27° 11' long. O., 17° 15' lat. N.: 4,000 hab.

SAINT-ANTOINE (cap), nom de quatre caps: le premier à la pointe O. de Cuba, le second à la pointe S. de l'entrée du Rio-de-la-Plata dans l'Atlantique, le troisième à la pointe de la Terre-de-Feu, entre les baies d'Arenas et de Santa-Catalina; le quatrième aux Etats-Unis: ce dernier est plus connu sous le nom d'*Anthony's nose*. *Voy.* ce nom.

SAINT-ANTOINE (Religieux de). *V.* ANTOINE (St-).

SAINT-ANTONIN, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 41 kil. N. E. de Montauban; 5,500 hab. Tanneries, étoffes de laine; pruneaux, genièvre.

SAINT-ASAPH, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 20 kil. N. O. de Flint; 3,100 hab. Evêché. Cathédrale abandonnée. — Fondée en 560 par Kentigern (saint Mungo), évêque de Glasgow, qui y bâtit le célèbre monastère Llan-Elvy. La ville doit son nom à saint Asaph, 2e abbé du monastère.

SAINT-ASTIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 20 kil. S. O. de Périgueux; 2,613 hab.

SAINT-AUBAN, ch.-l. de canton (Var), à 44 kil. N. O. de Grasse; 660 hab.

SAINT-AUBIN ou SAINT-ALBIN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 25 kil. N. E. de Villefranche; 2,950 hab. Vastes houillères aux environs.

SAINT-AUBIN-D'AUBIGNÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. N. E. de Rennes; 1,289 hab.

SAINT-AUBIN-DU-CORMIER, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 19 kil. S. O. de Fougères; 1,769 hab. Tour très élevée, reste des anciennes fortifications de la ville. Victoire de La Trémoille sur les Bretons et le duc d'Orléans révolté (depuis Louis XII), en 1488.

SAINT-AUBIN (LEGENDRE, marquis de), écrivain. *Voy.* LEGENDRE.

SAINT-AUGUSTIN, ville des États-Unis, jadis capit. de la Floride orient., à l'entrée de cette péninsule, sur l'Océan Atlantique, par 30° 4' lat. N.; 2,000 hab. Jadis plus peuplée. Beau pont en pierre. — Fondée par les Espagnols. Brûlée par Drake en 1586, par Davis en 1785. Le traité de la cession de la Floride aux Etats-Unis y fut signé en 1821.

SAINT-AUGUSTIN (baie), sur la côte O. de Madagascar, par 41° 42' long. E., 23° 20' lat. S. Dans sa partie supérieure, à l'embouchure du Darmouth, est un excellent mouillage.

SAINT-AUGUSTIN (cap), le cap le plus orient. de l'Amérique, dans le Brésil (Pernambouc), par 8° 20' lat. S.

SAINT-AULAIRE (Fr.-Jos. DE BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin en 1643, mort en 1742 à 99 ans, servit quelque temps et quitta le service avec le grade de lieutenant-général. Il est connu surtout comme poëte. On lui doit quelques poésies dans le genre anacréontique. Elles sont éparses dans les recueils du temps, et n'ont jamais été rassemblées. Ses vers, qui parurent sous le voile de l'anonyme, furent attribués d'abord au marquis de La Fare: il avait plus de 60 ans quand il composa les premiers. Saint-Aulaire fut admis à l'Académie Française en 1706. Il était lié avec la marquise de Lambert, et était assidu auprès de la duchesse du Maine à Sceaux.

SAINT-AULAYE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 19 kil. S. O. de Riberac; 1,440 hab.

SAINT-AVOLD, par corruption pour *Saint-Nabor*, ch.-l. de cant. (Moselle), à 32 kil. O. de Sarreguemines; 3,365 hab. Foires très fréquentées.

SAINT-BARTHELEMY, une des Antilles (à la Suède), par 65° 12' long. E., 17° 58' lat. N.: 25 kil. de tour; 16,000 hab. Ch.-l., Gustavia. Abord périlleux, mais bon port. Pas d'eau. Grande fertilité, arbres à bois précieux. — Aux Français de 1648 à 1784, puis cédée à la Suède.

SAINT-BARTHÉLEMY-DE-GROUIN, bourg du dép. de l'Isère, à 22 kil. S. O. de Grenoble; remarquable par le voisinage d'une fontaine ardente (qui bout constamment et qui s'enflamme facilement); elle figure parmi les sept merveilles du Dauphiné.

SAINT-BARTHELEMY (LA). *Voy.* BARTHÉLEMY.

SAINT-BÉAT, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne);

à 37 kil. de Saint-Gaudens, au confluent de la Garonne et de la Pique; 1,403 hab. Aux environs, beau marbre, ardoises et crayons.

SAINT-BEAUZELY, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 16 kil. N. O. de Milhau; 897 hab.

SAINT-BENIN-D'AZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 26 kil. E. de Nevers; 1,618 hab.

SAINT-BENOIT, ville et port de l'île Bourbon, dans l'arr. du Vent, à 40 kil. S. E. de Saint-Denis et à l'embouchure de la riv. des Marsouins; 11,376 hab. (dont 7,416 esclaves). Sucreries.

SAINT-BENOIT-DU-SAULT, ch.-l. de cant. (Indre), à 33 kil. S. E. du Blanc; 1,265 hab.

SAINT-BENOIT (ordre de). *Voy.* BÉNÉDICTINS.

SAINT-BERAIN, bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 22 kil. de Châlons-sur-Saône; 940 hab. Mines de houille de médiocre qualité; verrerie.

SAINT-BERNARD (GRAND-), *Penninus mons*, haute montagne des Alpes Pennines, entre le Valais et la vallée d'Aoste, par 5° 5' long. E., 45° 51' lat. N.; hauteur, 3,470 mètres. Un peu au dessous du sommet est un hospice célèbre fondé au Xe siècle par Bernard de Menthon: il est desservi par des religieux augustins qui se dévouent au soulagement des malheureux surpris par le froid ou égarés dans les neiges, et qui se font aider dans leurs recherches au milieu des montagnes par des chiens d'une intelligence singulière; c'est le lieu habité le plus élevé de l'Europe. Monument en l'honneur du général Desaix dans l'église du couvent. C'est par le Grand-Saint-Bernard que Bonaparte opéra son passage des Alpes en 1800. Bien des fois déjà on avait exécuté ce passage (les armées romaines depuis Auguste, à chaque instant; les Lombards en 547; puis Charlemagne; enfin les Français, en 1798 et 1799; il y eut même une bataille près du couvent entre les Autrichiens et les Français en 1799). Ce qui rend le passage de Bonaparte remarquable, c'est que ce général menait avec lui de la cavalerie et de l'artillerie. Le chemin qui traverse le Grand-Saint-Bernard est pratiqué dans un vallon étroit et bordé de rochers.

SAINT-BERNARD (PETIT-), *Graius mons*, mont. des Alpes Grecques (*Graiæ*), entre la Savoie et la vallée d'Aoste, au S. O. du Grand-Saint-Bernard, sur le chemin qui mène de la vallée de l'Isère à celle de la Doire. C'est le passage le plus commode de toute la chaîne des Alpes, mais la route en est très négligée. A 2,250 mètres de hauteur est un petit hospice à l'imitation de celui du Grand-Saint-Bernard. On croit, mais à tort sans doute, que c'est par le Petit-Saint-Bernard qu'Annibal franchit les Alpes.

SAINT-BERTRAND DE COMMINGES, *Convenæ* ou *Lugdunum Convenarum*, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 21 kil. S. O. de Saint-Gaudens; 865 hab. Musée pyrénéen. Aux environs, cristal de roche, beau marbre dit *balvacaire*, deux mines de cuivre. — Jadis ch.-l. des *Convenæ*, et plus tard du comté de Comminges. Dernier asile de Gundovald, qui y périt; détruite par Gontran en 585; rebâtie en 1100 par saint Bertrand, évêque de Comminges (que l'on y fête le 15 octobre et dont la ville prit le nom). Ce fut un évêché jusqu'en 1789.

SAINT-BLIN, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 33 kil. de Chaumont; 526 hab.

SAINT-BONNET, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Drac, à 16 kil. N. de Gap; 1,700 hab. Patrie du connétable de Lesdiguières.

SAINT-BONNET, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 15 kil. N. E. de Charolles; 1,465 hab.

SAINT-BONNET-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Loire), à 20 kil. N. de Montbrison; 2,156 hab. Dentelles.

SAINT-BONNET (Jean TOIRAS DE). *Voy.* TOIRAS.

SAINT-BRESSON, village du dép. de la Haute-Saône, à 25 kil. de Lure; 2,161 hab. Une des plus belles papeteries de France (fondée en 1660).

SAINT-BRICE-EN-COGLES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. N. O. de Fougères; 1,500 hab. — Beaucoup d'autres petits endroits de France portent le nom de Saint-Brice.

SAINT-BRIEUC, *Briocum* ou *Fanum sancti Brioci* en latin moderne, ch.-l. du dép. des Côtes-du-Nord, sur le Gouet, à 3 kil. de la mer, à 446 kil. O. de Paris; 11,382 hab. Collége communal; école d'hydrographie. Cathédrale du XIIIe siècle, pont en granit, plusieurs places. Ecole de navigation, bibliothèque, société d'agriculture. Toiles, étoffes de laine, etc. Grand commerce maritime. Il y remonte des navires de 350 tonneaux. Armements pour la pêche de la baleine et de la morue; importation de fer, bois du Nord, etc. La ville eut pour origine un monastère fondé en ce lieu par saint Brieuc à la fin du Ve siècle, et qui fut érigé en évêché en 844. Elle faisait jadis partie de la Hte-Bretagne. — L'arr. de Saint-Brieuc a 12 cant. (Lamballe, Quintin, Lanvollon, Pléneuf, Châtelaudren, Etables, Ploeuc, Paimpol, Plouha, Moncontour, plus Saint-Brieuc, qui compte pour deux), 94 communes et 174,178 hab.

SAINT-BRIS, vignoble du dép. de la Gironde, près de Bordeaux, produit des vins secs très estimés; ils ont un bouquet fort agréable.

SAINT-BRIX, bourg du dép. de l'Yonne, à 9 kil. S. E. d'Auxerre; 1,960 hab. Vins blancs. Ancienne seigneurie qui appartint à Louvois.

SAINT-CALAIS, *Anilla* ou *Anisola*, puis *Sancti Carilesi oppidum*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 46 kil. S. E. du Mans, sur la riv. d'Anile; 3,783 hab. Jolie place; quelque industrie. Ancienne abbaye de Bénédictins fondée au VIe siècle par saint Carilef, dit par corruption saint Calais. — L'arr. de Saint-Calais a 6 cant. (Vibraye, Le Grand-Lucé, Bouloire, Château-du-Loir, La Chartre, plus Saint-Calais), 56 comm. et 70,834 hab.

SAINT-CAST, village du dép. des Côtes-du-Nord, à 30 kil. de Dinan; 1,100 hab. Les Anglais, y ayant tenté une descente en 1758, y furent défaits par le duc d'Aiguillon.

SAINT-CERÉ, ch.-l. de cant. (Lot), à 22 kil. N. O. de Figeac; 4,064 hab. Commerce de fil et de chanvre. Aux environs, beau marbre.

SAINT-CERNIN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 15 kil. N. E. d'Aurillac; 4,085 hab. Bestiaux.

SAINT-CHAMAS, ville et port du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la côte N. de l'étang de Berre, à 40 kil. O. d'Aix; 2,433 hab. Poudrière. Olives, fabriques de minots.

SAINT-CHAMOND ou SAINT-CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. N. E. de St-Etienne: 9,000 hab. Fonderies, quincaillerie; velours, rubans, lacets, etc.

SAINT-CHAPTES, ch.-l. de cant. (Gard), à 15 kil. S. E. d'Uzès; 740 hab.

SAINT-CHARLES, ville des Etats-Unis (Missouri), à 30 kil. N. O. de Saint-Louis. Grand commerce de pelleteries. — Fondée par les Français en 1780, et d'abord nommée *Petite-Côte*. Elle fut, jusqu'en 1826, ch.-l. provisoire de l'état de Missouri.

SAINT-CHEF, bourg du dép. de l'Isère, à 13 kil. N. O. de la Tour-du-Pin; 3,397 hab.

SAINT-CHÉLY-D'APCHER, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. de Marvejols; 1,616 hab. Draps fins.

SAINT-CHÉLY-D'AUBRAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. d'Espalion; 3,044 hab.

SAINT-CHINIAN ou CHIGNAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 25 kil. S. E. de Saint-Pons; 3,541 hab.

SAINT-CHRISTOPHE, dite aussi *Saint-Kit*, une des Antilles anglaises, par 65° 6' long. O., 17° 20' lat. S.; au N. O. de la Guadeloupe et au S. E. de Saint-Eustache: 26 kil. sur 7; 30,000 hab. Ch.-l., Basse-Terre. Au centre, mont Misery (volcan éteint); sol très fertile. — Découv. en 1493 par

Christophe Colomb (d'où son nom); colonisée par les Anglais (1623); possédée quelque temps en commun par les Anglais et par les Français, qui en cédèrent une partie aux chevaliers de Malte: les Français en furent chassés en 1783. Elle forme, avec Antigoa, Montserrat et les Vierges, un gouvernement de l'Amérique anglaise.

SAINT-CHRISTOPHE, ch.-l. de cant. (Indre), à 34 kil. N. O. d'Issoudun; 577 hab; — bourg du dép. d'Indre-et-Loire, à 30 kil. N. O. de Tours; 1,515 hab.

SAINT-CIERS-LA-LANDE, ch.-l. de canton (Gironde), à 21 kil. N. de Blaye; 2,602 hab. Vins.

SAINT-CLAIR, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. N. E. de Saint-Lô; 683 hab.

SAINT-CLAIR, lac de l'Amérique du Nord, dans la région des grands lacs, à 80 kil. S. du lac Huron, à 20 du lac Érié; il a 150 kil. de tour, et communique avec le lac Huron par la rivière Saint-Clair, avec le lac Erié par le Detroit-River.

SAINT-CLAIR, riv. de l'Amérique du Nord, unit les lacs Huron et Saint-Clair, sépare le territ. de Michigan du Haut-Canada, et a env. 80 kil. de cours du N. au S., et 400 mètres de large, ce qui la rend navigable pour de gros bâtiments.

SAINT-CLAIR-SUR-EPTE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. N. O. de Magny; 600 hab. Ermitage qu'habita saint Clair, martyrisé en 881; fontaine merveilleuse qui guérit les maux d'yeux. Par un traité signé à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, Charles-le-Simple céda la Neustrie à Rollon.

SAINT-CLAR DE LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Gers), à 14 kil. S. E. de Lectoure; 1,612 hab.

SAINT-CLAUD, ch.-l. de cant. (Charente), à 22 kil. S. O. de Confolens; 1,956 hab.

SAINT-CLAUDE, *Condate* des Anciens, *Condat-Montagne* pendant la révolution, chef-l. d'arrond. (Jura), sur la Bienne, au fond d'une vallée, à 54 kil. S. E. de Lons-le-Saunier; 5,238 hab. Évêché. Industrie et commerce considérables; horlogerie et ouvrages au tour. Célèbre abbaye fondée au ve siècle par les 2 frères Romain et Lupicin; ce monastère s'enrichit de donations immenses pendant le moyen âge. L'abbé de Saint-Claude pouvait anoblir et faire grâce aux criminels. Il avait aussi droit de mainmorte: quiconque habitait un an sur les terres de l'abbaye devenait son serf. Cet us féodal fut aboli en partie sous Louis XVI, à la voix de Voltaire, mais ne disparut complètement qu'à la révolution. Saint-Claude fut dévoré par un incendie en 1799, mais fut aussitôt rebâti. — L'arr. de Saint-Claude a 5 cantons (Moirans, Morez, les Bouchoux, St.-Laurent, plus Sai t-Claude), 82 comm. et 52,353 hab.

SAINT-CLOST (PERROS DE) ou *Pierre de Saint-Cloud*, auteur du *Roman du Renard*, poëme allégorique et satirique de 2,000 vers, vivait au commencement du XIIIe siècle. Ce poëme a été continué par Jacquemart Gielée et traduit dans les langues principales de l'Europe. La dernière traduction (en français) a été publiée à Bruxelles (1739), in-8, fig., et réimp. à Paris, sous le titre d'*Intrigues du cabinet des rats* (1786), in-8, 22 pl.

SAINT-CLOUD, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 8 kil. O. de Paris et 10 kil. E. de Versailles, sur la rive gauche de la Seine, où il s'élève en amphithéâtre: 2,316 hab. Charmant château royal, musée, beau parc, jets d'eau, haras royal, casernes, maisons de campagne. Foire célèbre du 7 au 22 septembre. Ce bourg se nommait d'abord Nogent; il reçut son nouveau nom d'un fils de Clodomir, appelé Clodoald ou Cloud, qui s'y réfugia en 538 après le meurtre de ses frères. Ce prince donna le domaine de Saint-Cloud à titre de fief à l'église de Paris, qui l'a conservé jusqu'au dernier siècle. Le château fut bâti par le cardinal Pierre de Gondi, archevêque de Paris, au XVIe siècle. Il a été acquis en 1658 par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Henri III fut assassiné dans le château de Saint-Cloud en 1589 par Jacques-Clément; Bonaparte s'y fit nommer consul en 1799.

SAINT-CYPRIEN, ch.-l. de canton (Dordogne), à 17 kil. O. de Sarlat; 2,287 hab. — Riv. du Sahara, dans le pays des Onadelims, se jette dans l'Atlantique, par 22° 35' lat. N., et a vers son emb. un petit port de même nom.

SAINT-CYR, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. O. de Paris, et à 5 kil. O. de Versailles; 1,013 hab. Louis XIV y fonda en 1685, à la sollicitation de Mme de Maintenon, une maison pour l'éducation gratuite de 250 demoiselles nobles et pauvres: l'éducation était confiée à des religieuses Augustines. Depuis la révolution, on a établi dans les mêmes bâtiments d'abord le Prytanée français, puis une école militaire pour former des officiers. — Plusieurs autres lieux de France portent le même nom, notamment Saint-Cyr-le-Cordière (Var), près de Toulon, où l'on récolte des vins très spiritueux; — et Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire), près de Tours, remarquable aussi par ses vins.

SAINT-CYR (GOUVION DE). *Voy.* GOUVION.

SAINT-CYRAN, abbaye célèbre située en Brenne (Loiret), dans le Berry, eut pour abbé Jean Duvergier de Hauranne, dit *l'abbé de Saint-Cyran.*

SAINT-CYRAN (J. DUVERGIER DE HAURANNE, abbé de), fameux théologien janséniste, né à Bayonne en 1581, mort en 1642, suivit les cours de l'université de Louvain, s'y lia avec Jansénius, obtint vers 1620 l'abbaye de Saint-Cyran, se livra avec un grand succès à la direction des consciences à Paris, compta beaucoup de disciples et d'amis, entre autres Arnauld, Lemaistre de Sacy, Bignon, auxquels il fit partager ses opinions jansénistes, attaqua les Jésuites dans quelques écrits, et fut dénoncé à Richelieu, qui le tint en prison de 1638 à 1642. L'abbé de Saint-Cyran venait de recouvrer la liberté lorsqu'il mourut. Cet homme simple et modeste avait refusé plusieurs évêchés. Parmi ses écrits on distingue la *Somme des fautes et faussetés contenues dans la Somme théologique du père Garasse*, Paris, 1626, in-4; *Petrus Aurelius* (1631); il y défend la hiérarchie ecclésiastique.

SAINT-DAVID'S, *Mencvia*, ville d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Pembroke), à 26 kil. S. O. de Pembroke et près de la mer; 3,000 hab. Évêché; cathédrale dont le clocher a 102 mètres. — On appelle *Tête de Saint-David* (*St-David's head*), un cap voisin de cette ville, l'ancien *Octapitarum promont.*

SAINT-DENYS ou SAINT-DENIS, *Catolacum*, puis *Dionysiopolis*, *Fanum S. Dionysii*, ch.-l. d'arr. (Seine), près de la Seine, sur le Crould et le Rouillon, à 10 kil. N. de Paris et à 26 kil. S. O. de Versailles; 9,332 hab. Canal qui joint la Seine au canal de l'Ourcq. Belle église gothique, dont les caveaux servent de sépulture aux rois de France depuis Dagobert I. Maison royale d'éducation pour les filles des membres de la Légion-d'Honneur (dans les bâtiments de l'ancienne abbaye), fondée en 1809 par Napoléon; casernes, dépôt de mendicité; industrie active (toiles peintes, soude, sel de soude, acides minéraux, blanchisseries, manufactures de plomb laminé, etc.); foires nombreuses et fréquentées; les plus célèbres sont la foire aux moutons, dite du *Landy*, qui s'ouvre le premier lundi ou mercredi après le 11 juin; et celle qui a lieu à la Saint-Denys, le 9 octobre. — Jadis célèbre abbaye, fondée en 630 ou 632 par Dagobert, où l'on transporta en 636 les restes de saint Denys. L'abbé de Saint-Denys était un des principaux seigneurs de France; Hugues Capet était abbé de Saint-Denys; l'*oriflamme*, qui après l'avènement des Capétiens devint l'étendard de France, était l'étendard particulier de l'abbaye de Saint-Denys; *Montjoie et Saint-Denys* était jadis le cri de guerre des Français (*Voy.* MONTJOIE). Saint-

Denys fut pris et repris dans les guerres civiles sous Charles VI et sous les derniers Valois. Il s'y livra en 1567 une bataille qui fut l'événement important de la 2e guerre civile religieuse de France (les Catholiques furent vainqueurs, mais ils perdirent le connétable Anne de Montmorency). Les tombeaux de Saint-Denys furent ouverts en 1793 par ordre de la Convention (6 août); ils furent restaurés ainsi que l'église par Napoléon en 1806. — L'arr. de St-Denys a 4 cant. (Saint-Denys, Courbevoye, Neuilly-sur-Seine, Pantin), 37 comm. et 110,057 hab.

SAINT-DENYS (chroniques de), ou *Grandes chroniques de France*, chroniques rédigées, dès les temps les plus anciens de la monarchie, par les religieux de Saint-Denys, et conservées dans le trésor de l'abbaye. L'abbé de Saint-Denys choisissait pour remplir les fonctions d'historiographe un religieux qui suivait la cour afin de recueillir et de consigner les faits à mesure qu'ils se passaient. A la mort d'un roi, on rédigeait, d'après ces notes, une histoire du règne, qui, après avoir été soumise au chapitre, était incorporée aux *Grandes chroniques*. Suger, abbé de Saint-Denys au commencement du XIIe siècle, avait veillé lui-même à la composition de toutes les chroniques depuis l'origine de la monarchie, et avait rédigé celle de son temps. Après la découverte de l'imprimerie, les *Grandes chroniques* furent dépouillées et mises en ordre par le bénédictin Jean Chartier, et publiées, en 1476, sous ce titre : *Chroniques de France depuis les Troïens jusqu'à la mort de Charles VIII*, 1461, 3 vol. in-fol.; c'est le premier livre français connu qui ait été imprimé à Paris. Elles ont été réimprimées en 1514, avec une continuation jusqu'en 1513, et tout récemment par M. Paulin Pâris, chez Techener, 6 vol. in-8, 1836-1841. — Il ne faut pas confondre les *Chroniques de Saint-Denys* avec la *Chronique du religieux de saint Denys*, que publient MM. Bellaguet et Magin, texte et traduction, dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, Paris, 1839-44, 6 vol. in-4; celle-ci n'est que l'histoire du règne de Charles VI (1380-1422); elle faisait sans doute partie des matériaux d'après lesquels devaient être rédigées plus tard les *Grandes chroniques*. On n'en connaît pas le véritable auteur.

SAINT-DENYS, ch.-l. de l'île Bourbon, sur la côte S., par 53° 10' long. E., 20° 51' lat. S.; 19,000 hab. (dont 10,000 esclaves). Rade, redoute, etc.

SAINT-DENYS DE GAST OU LE GUAST, ville du dép. de la Manche, à 17 kil. E. de Coutances; 2,000 hab. Patrie de Saint-Evremond.

SAINT-DENYS DE GATINES, ville du dép. de la Mayenne, à 17 kil. N. O. de Mayenne; 3,516 hab.

SAINT-DIDIER-LA-SEAUVE, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 24 kil. N. E. d'Yssengeaux; 3,866 hab. Rubans, filature de soie, papeterie.

SAINT-DIE ou SAINT-DIEY, ch.-l. d'arr. (Vosges), sur la Meurthe, à 48 kil. N. E. d'Epinal; 7,906 hab. Evêché. Calicot, mouchoirs, potasse, papeteries (aux env.). Commerce en grains, bétail, fer, lin, etc. La ville doit son nom à saint Dié, évêque de Nevers au VIIe siècle, qui y fonda un monastère vers l'an 666. — L'arr. de St.-Dié a 9 cant. (Brouvelieures, Corcieux, Fraize, Gérardmer, Raon-l'Etape, Saales, Saint-Dié, Schirmeck, Sénones), 107 communes et 113,037 hab.

SAINT-DIER, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 35 kil. S. E. de Clermont; 1,563 hab.

SAINT-DIMITRIA, v. de Russie. *Voy.* ROSTOV.

SAINT-DIZIER, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. N. de Vassy, sur la Marne; 6,366 hab. Toile de coton; bateaux pour la navigation de la Marne; commerce d'objets de fonte. — Saint-Dizier soutint contre Charles-Quint un siége mémorable en 1544. Napoléon battit les alliés aux environs, les 27 janvier et 26 mars 1814.

SAINT-DOMINGUE, île de l'Amérique, la même qu'HAÏTI. — Ville de l'île d'Haïti. *Voy.* SANTO-DOMINGO.

SAINT-DONAT, ch.-l. de cant. (Drôme), à 28 kil. de Valence; 2,159 hab.

SAINTE-...., SAINTES-.... Pour les mots commençant ainsi, *V.* après la série des SAINTS.

SAINT-EMILION, bourg du dép. de la Gironde, à 9 kil. E. de Libourne; 3,000 hab. Excellents vins.

SAINT-EMPIRE. *Voy.* EMPIRE.

SAINT-ESPRIT, ch.-l. de canton (Landes), à 30 kil. S. O. de Dax, sur l'Adour, rive droite, vis-à-vis de Bayonne, dont on le regarde comme un faubourg; 5,997 hab. Citadelle qui domine la ville.

SAINT-ESPRIT (île et archipel du). *Voy.* QUIROS.

SAINT-ESPRIT, prov. du Brésil. *V.* ESPIRITO-SANTO.

SAINT-ESPRIT (PONT-). *Voy.* PONT-SAINT-ESPRIT.

SAINT-ESPRIT (ORDRE DU), ordre de chevalerie institué le 31 décembre 1578 par le roi de France Henri III, en mémoire de ce qu'il avait été élu roi de Pologne, et était parvenu à la couronne de France le jour de la Pentecôte, jour où le St.-Esprit descendit sur les Apôtres. Le nombre des chevaliers fut limité à cent, dont huit ecclésiastiques. Les insignes de l'ordre étaient une croix portant une figure du Saint-Esprit et suspendue à un large cordon bleu. Pour être admis dans cet ordre, il fallait être catholique et avoir déjà reçu l'ordre de Saint-Michel. Cet ordre, supprimé en 1789, fut rétabli à la Restauration; il a été de nouveau supprimé en 1830.

SAINT-ESTÈPHE, ville du dép. de la Gironde, sur la Gironde, à 12 kil. N. E. de Saint-Laurent; 1,750 hab. Vins excellents.

SAINT-ETIENNE, ch.-l. d'arr. (Loire), sur le Furens, à 32 kil. S. E. de Montbrison, et à 477 kil. S. E. de Paris; 41,534 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Collége royal. Société d'agriculture, école des mines, bibliothèque, immense industrie métallurgique; manufacture royale d'armes, serrurerie, quincaillerie, coutellerie, outils, enclumes, grosses pièces de forges, etc.; rubans de soie, padou, velours, lacets, tulles, galons. Aux environs, forges, aciéries, martinets, etc. Les eaux du Furens sont admirables pour la trempe du fer et de l'acier. Le commerce de Saint-Etienne est immense; il est alimenté par les riches houillères des environs, et favorisé par plusieurs canaux ainsi que par le chemin de fer de Saint-Étienne à Roanne. Saint-Etienne n'a d'importance que depuis le XVe siècle; mais depuis cette époque, malgré nombre de fléaux que cette ville eut à subir, rien n'a arrêté les progrès de sa prospérité. — L'arr. de Saint-Etienne a 9 cant. (Bourg-Argental, Le Chambon, Pelussin, Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Saint-Genest-Malifaux, Saint-Héand, plus Saint-Etienne, qui en fait deux), 72 comm., et 163,576 hab.

SAINT-ETIENNE-DE-BAIGORRY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), dans la vallée de Baigorry, à 40 k. O. de Mauléon; 3,380 hab. Forges, fer, cuivre, plomb, marbre.

SAINT-ETIENNE-DE-LUGDARÈS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 39 kil. N. O. de l'Argentière; 2,028 hab.

SAINT-ETIENNE-DE-MONTLUC, ch.-l. de canton (Loire-Infér.), à 15 kil. S. E. de Savenay; 4,551 hab.

SAINT-ETIENNE-DE-SAINT-GEOIRE, ch.-l. de cant. (Isère), à 28 kil. N. de Saint-Marcellin; 2,002 hab.

SAINT-ETIENNE-EN-DEVOLUY, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 18 kil. N. E. de Veyne; 765 hab.

SAINT-EUSTACHE, une des petites Antilles hollandaises, à 12 kil. N. O. de Saint-Christophe, par 65° 20' long. O., 17° 30' lat. N.; 6,000 hab. blancs et 10,000 noirs. Ch.-l., Saint-Eustache (petit port sur la côte O.). L'île est fertile et bien cultivée; volcan éteint. Commerce actif. — Les Hollandais prirent possession de cette île en 1635.

SAINT-EVREMOND (Ch. Marguerite DE SAINT-DENYS, seigneur de), écrivain du XVIIe siècle, né en 1613 à Saint-Denys-le-Guast, près de Coutances,

mort en 1703, servit sous le duc d'Enghien (prince de Condé), se distingua à Rocroy, à Nordlingue, mais se brouilla avec le prince pour quelques railleries. Pendant la Fronde, il défendit la cause royale de son épée et de sa plume, et mérita pendant quelque temps les bonnes grâces de Mazarin ; mais ayant plaisanté sur la paix des Pyrénées dans une lettre qui tomba entre les mains du roi, il se vit obligé, pour éviter la Bastille, de sortir de France (1661), et se retira en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort (1703). Louis XIV refusa pendant 28 ans de le laisser rentrer dans sa patrie ; il ne lui accorda cette permission qu'en 1689, lorsque Saint-Evremond, accablé par l'âge (il avait 76 ans), ne pouvait plus en profiter. Saint-Evremond avait été lié avant son exil avec les hommes les plus distingués en France, entre autres avec le maréchal de Créqui ; il vécut en Angleterre à la cour de Charles II et de Guillaume III, qui lui firent une pension. Il a beaucoup écrit, mais n'a rien publié lui-même. Cependant on imprima furtivement, de son vivant même, plusieurs de ses écrits ; ils furent avidement recherchés. La première édition authentique de ses *Œuvres* parut en 1705 à Londres, 3 vol. in-4, par les soins de Desmaizeaux et Silvestre. On n'y trouve guère que des morceaux détachés, parmi lesquels on distingue : les *Observations sur Salluste et Tacite*, les *Réflexions sur la tragédie et la comédie*, les *Discours sur les belles-lettres*, les *Réflexions sur le génie du peuple romain*, le *Parallèle de Turenne et de Condé*. Saint-Evremond était un homme d'esprit et un philosophe épicurien. On trouve dans ses écrits de l'élégance, de l'originalité, des vues profondes et une assez grande liberté de penser ; toutefois, c'est à tort qu'on lui a attribué certains ouvrages impies. Deleyre a donné l'*Esprit de Saint-Évremond*, 1761, in-12.

SAINT-FARGEAU, ch.-l. de cant. (Yonne), à 48 kil. S. O. de Joigny ; 2,251 hab. Beau château du xe siècle, parc superbe. Tanneries. Commerce de bois. Patrie de Lepelletier, dit *de Saint-Fargeau*.

SAINT-FÉLICIEN, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 23 kil. O. de Tournon ; 2,381 hab.

SAINT-FÉLIX-DE-CARAMAN, petit bourg du dép. de la Haute-Garonne, à 14 kil. N. E. de Villefranche de Lauraguais ; 2,618 hab.

SAINT-FIRMIN, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 28 kil. N. de Gap ; 1,000 hab.

SAINT-FLORENT, *San-Fiorenzo*, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. S. O. de Bastia, sur la mer ; 400 hab.

SAINT-FLORENT-LE-VIEIL, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 20 kil. N. de Beaupréau ; 2,082 hab. C'est là que commencèrent les troubles de la Vendée (1793).

SAINT-FLORENTIN, autrefois *Châteaudun*, et pendant la révolution *Mont-Armance*, ch.-l. de cant. (Yonne), à 31 kil. N. E. d'Auxerre, sur le canal de Bourgogne, au confluent de l'Armance et de l'Armançon ; 2,277 hab. Belle église, beau pont. Tanneries, blé, chanvre, bois à brûler. — En 888, le duc de Bourgogne, Richard-le-Justicier, y défit 80,000 Normands ; les Impériaux assiégèrent vainement cette ville en 1633.

SAINT-FLORENTIN (L. PHELYPEAUX, comte de), ministre, né en 1705, mort en 1777, était fils du ministre Phelypeaux de la Vrillière, et occupa lui-même pendant 52 ans divers ministères sous Louis XV, notamment celui de la maison du roi, puis celui de l'intérieur (1744) ; Louis XV le créa duc en 1770. On l'accusait de prodigalité et de trop de complaisance pour le monarque ; il abusa aussi des lettres de cachet. Il a laissé son nom à une rue de Paris, où il avait un superbe hôtel.

SAINT-FLOUR, *Floriopolis*, ch.-l. d'arr. (Cantal), sur une hauteur, près de l'Auron, à 59 kil. E. d'Aurillac ; 5,648 hab. Evêché. Bibliothèque, cabinet de physique. Colle-forte, tanneries, chaudronnerie. Grandes foires pour la vente des mules. Patrie de Du Belloy et de Desaix. — L'arr. de St-Flour a 6 cant. (Chaudes-Aigues, Massiac, Pierrefort, Ruines, St-Flour, qui compte pour 2), 80 comm. et 64,395 h.

SAINT-FOIX (Germ.-Fr. POULLAIN DE), né en 1698 ou 1703, mort en 1776, fut mousquetaire et lieutenant de cavalerie, puis alla en Turquie, et apprit l'arabe ; de retour à Paris, il se fit homme de lettres, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus célèbre bretteur de son temps. Ses *Œuvres complètes* (6 vol. in-8, 1778) comprennent : *Lettres de Nedim Koggia* ou *Lettres turques*, 1732, in-12 ; *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, 1767, etc. (il était historiographe de cet ordre) ; *Essais sur Paris*, 1754, qu'on lit encore ; des *comédies* (l'*Oracle*, etc.). Saint-Foix est un écrivain facile, fécond et spirituel.

SAINT-FRANCIS. *Voy.* SAINT-FRANÇOIS.

SAINT-FRANÇOIS ou SAINT-FRANCIS, riv. des États-Unis, sort des monts Ozarks (Missouri), baigne l'Arkansas et tombe dans le Mississipi à 200 kil. E. de Little-Rock. Cours, 750 kil. — Riv., ville, etc., de l'Amérique du Sud. *Voy.* SAN-FRANCISCO.

SAINT-FULGENT, ch.-l. de cant. (Vendée), à 17 kil. N. E. de Bourbon-Vendée ; 1,622 hab.

SAINT-GALL, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Saint-Gall, sur la Steinach (affluent de la Sitter), à 65 kil. E. de Zurich ; 10,000 hab. Maisons en briques, régulièrement bâties ; bâtiments de l'anc. abbaye de Saint-Gall (où réside auj. le gouvernement) ; belle église ; arsenal ; bibliothèque jadis riche en manuscrits. Fabriques de mousselines et de bonneterie. — L'abbaye de Saint-Gall fut fondée vers 700, et dès le xe siècle elle se trouva entourée d'une ville. Les habitants de la ville entrèrent en lutte avec les abbés du monastère pour conquérir leur indépendance ; elle ne fut toutefois solidement établie qu'au xviie siècle. La ville de St-Gall s'allia avec les cantons suisses en 1454, et fut dès lors reçue dans la ligue helvétique comme état confédéré. St-Gall n'est le chef-lieu d'un canton que depuis 1798.

SAINT-GALL, quatorzième canton suisse, borné au N. par celui de Thurgovie et le lac de Constance, à l'E. par le Rhin, au S. par les Grisons, à l'O. par les cant. de Glaris, Schwitz et Zurich. Son territoire, qui environne de tous côtés celui d'Appenzell, a 65 kil. de long sur 45 ; 140,000 hab. (dont les deux tiers catholiques). Ch.-l., Saint-Gall. Ce canton comprend le pays de Saint-Gall avec le Tockembourg qui en dépendait, le Rheinthal et le pays de Sargans, qui étaient sujets des Suisses ; il a été formé en 1798.

SAINT-GALL (le moine de). On nomme ainsi l'auteur anonyme des *Gestes de Charlemagne*, parce que tout ce qu'on sait de cet auteur, c'est qu'il était moine de l'abbaye de Saint-Gall. Il écrivit vers 884, et dédia son livre à l'empereur Charles-le-Gros. Son histoire, remplie de fables et d'inexactitudes, jouit de peu d'autorité.

SAINT-GALMIER, ch.-l. de cant. (Loire), à 16 kil. E. de Montbrison ; 2,805 hab. Tanneries, chamoiseries, dentelles. Aux environs, célèbre source minérale de Fontforte, dont l'eau acidulée a la couleur et le goût du vin, et qui guérit, dit-on, la gravelle.

SAINT-GAUDENS, ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), sur la Garonne, à 91 kil. S. O. de Toulouse ; 6,020 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Rubans de fil, tissus de laine, draps communs. Commerce de grains, bonneterie, papeterie. Patrie de saint Rémond, fondateur de l'ordre de Calatrava. — L'arr. de Saint-Gaudens a 11 cant. (Aspet, Aurignac, Bagnères-de-Luchon, Boulogne, Ile-en-Dodon, Montrejeau, Salies, Saint-Béat, Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Martory, Saint-Gaudens), 238 communes et 143,568 hab.

SAINT-GAULTIER, ch.-l. de cant. (Indre), sur la Creuse, à 28 kil. E. du Blanc ; 1,605 hab.

SAINT-GELAIS (Octavien DE), poëte et écrivain, né vers 1466 à Cognac, mort en 1502, entra dans les ordres, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux plaisirs et aux lettres. Il fut nommé, en 1494, évêque d'Angoulême par la protection de Charles VIII, et dès ce moment renonça au monde. On a de lui des traductions en vers de l'*Enéide* et des *Epîtres d'Ovide* (1509), et divers poëmes : la *Chasse d'amours*, le *Séjour d'honneur*, etc.—Son frère, Jean de Saint-Gelais, est auteur d'une *Histoire de France* estimée (Paris, 1622).

SAINT-GELAIS (MELLIN DE), poëte français, neveu ou plus probablement fils d'Octavien, né à Angoulême en 1491, mort en 1558, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu par François I de l'abbaye de Reclus (diocèse de Troyes), devint ensuite aumônier du dauphin, et bibliothécaire du roi. Poëte et musicien, il fut l'âme des fêtes qui se donnaient à la cour, et vécut dans l'intimité de Clément Marot. On a de lui des contes pleins de grâce et de naïveté, des épigrammes, des sonnets, des madrigaux et des poésies latines. On lui attribue l'introduction en France du sonnet et du madrigal, qu'il emprunta aux Italiens. On l'a surnommé, sans motif bien légitime, l'*Ovide français*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Lyon, 1574, et à Paris, 1719.

SAINT-GELAIS (DUBOIS DE), né en 1670, mort en 1737, a publié sous le voile de l'anonyme : *Histoire journalière de Paris*, 1717 ; les *Tableaux du Palais-Royal*, avec la vie des peintres, 1727, et a traduit de l'italien la *Phillis* de Bonarelli de la Rovère, etc.

SAINT-GENEST-MALIFAUX, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. S. O. de Saint-Étienne ; 3,479 hab.

SAINT-GENOUX-LE-ROYAL. *Voy.* JOUVENCE.

SAINT-GENIEZ-DE-RIVE-D'OLT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 25 kil. E. d'Espalion ; 3,847 hab. Cadis, chapeaux, meubles, tonnellerie. Patrie de Raynal.

SAINT-GENIS, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 12 kil. N. O. de Jonsac ; 1,023 hab.

SAINT-GENIS-LAVAL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 7 kil. S. de Lyon ; 2,192 hab. Papiers peints, boutons, tapis, etc.

SAINT-GEOIRE, ch.-l. de cant. (Isère), à 26 kil. de la Tour-du-Pin ; 4,404 hab. Forges.

SAINT-GEORGE, *San-Jorge*, une des îles Açores, à l'O. de celle de Terceire, par 38° 31' lat. N. et 30° 11' long. E. : 40 kil. sur 9 ; 15,000 hab. Endroit principal, Villa de Velas.

SAINT-GEORGE, une des îles Bermudes, par 32° 20' lat. N., 66° 40' long. O. ; ch.-l., St-George (2,500 hab.). Les Anglais se sont établis dans cette île en 1612.

SAINT-GEORGE, district régimentaire de la Croatie milit. (généralat de Warasdin), entre la Croatie civile, la Hongrie, l'Esclavonie et le district de Kreutz : 80 kil. sur 35 ; 60,000 hab. Chef-lieu, Belovar.

SAINT-GEORGE, ville d'Angleterre (Glocester), à 2 kil. E. de Bristol ; 6,000 hab.

SAINT-GEORGE (Canal), bras de mer qui unit, vers le S., la mer d'Irlande à l'Atlantique, et sépare l'Angleterre de l'Irlande. Sa longueur est de 140 kil., et sa largeur varie de 60 à 80 kil. La navigation y est très dangereuse.

SAINT-GEORGE ou GEORGETOWN, dite aussi *Fort-Royal*, ch.-l. de l'île de Grenade (Petites-Antilles) ; 10,000 hab. Port excellent sur la côte occid. Commerce. — Cette ville fut fondée par les Français, et cédée aux Anglais avec l'île de Grenade par la paix de 1763. Elle fut brûlée en 1771 et 1775.

SAINT-GEORGE, ville d'Italie. *Voy.* SAN-GIORGIO.

SAINT-GEORGE-DEL-MINA, port de Guinée, par 4° 50' long. O., 5° 10' lat. N. : ch.-l. des établissements hollandais en Guinée : 15,000 hab. Primitivement aux Portugais ; à la Hollande depuis 1638.

SAINT-GEORGE-DE-LEVESAC, ch.-l. de cant. (Lozère), à 41 kil. O. de Florac ; 735 hab.

SAINT-GEORGE-DE-RANTAMBAULT, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 14 kil. N. de Fougères ; 3,067 hab.

SAINT-GEORGE-D'OLÉRON, bourg du dép. de la Charente-Inférieure, dans l'île d'Oléron, à 4 kil. N. O. d'Oléron ; 4,230 hab.

SAINT-GEORGE-D'ORQUES, village du dép. de l'Hérault, près de Montpellier. Vins excellents.

SAINT-GEORGE-DU-VIÈVRE, ch.-l. de cant. (Eure), à 16 kil. S. E. de Pont-Audemer ; 850 hab.

SAINT-GEORGE-EN-COUZAN, ch.-l. de cant. (Loire), à 15 kil. N. O. de Montbrison ; 1,039 hab.

SAINT-GEORGE-LÈS-BAILLARGEAUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. N. E. de Poitiers ; 1,131 hab.

SAINT-GEORGE-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. O. d'Angers ; 2,565 hab.

SAINT-GEORGE (le chevalier DE), homme de couleur, était né en 1745 à la Guadeloupe, du commerce d'un riche colon avec une négresse. Son père, devenu fermier-général, l'amena jeune en France et le fit entrer dans les mousquetaires ; il devint ensuite capitaine des gardes du duc de Chartres (duc d'Orléans). Il se montra favorable à la révolution et servit avec distinction sous Dumouriez ; il n'en fut pas moins arrêté comme suspect en 1794 ; le 9 thermidor lui rendit la liberté. Il mourut en 1801. Le chevalier de Saint-George, d'une taille et d'une figure avantageuses, excellait dans tous les arts d'agrément. Il était bon musicien, et s'était surtout fait de la réputation par son talent pour l'escrime.

SAINT-GEORGE (le chevalier de). *Voy.* STUART.

SAINT-GEORGE (ordre de). *Voy.* GEORGE.

SAINT-GÉRAN (le maréchal de). *Voy.* LA GUICHE.

SAINT-GERMAIN, dit aussi *Saint-Germain en Laye*, ville de France (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. O. de Paris, à 11 kil. N. de Versailles, sur une colline élevée et près de la rive gauche de la Seine ; ch.-l. de cant. et résidence d'un conservateur des forêts royales ; 11,000 hab. Ancien château royal, bâti en briques, et qui sert auj. de pénitencier militaire ; parc, longue terrasse d'où l'on a une vue magnifique ; jolie église moderne ; plusieurs beaux hôtels ; écuries du roi, halle au blé. Bonneterie, tanneries, étoffes de crin ; commerce en grains, etc. Un chemin de fer conduit de Paris au Pecq, faubourg situé au bas de Saint-Germain. — La ville doit son nom à un monastère que le roi Robert fit bâtir vers l'an 1000 dans la forêt de Laye, en l'honneur de saint Germain, évêque de Paris. Elle fut prise par les Anglais sous le règne de Charles VI. Le château, fondé en 1370, par Charles V, fut continué et agrandi par François I, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Henri II, Charles IX, Marguerite, reine de Navarre, Louis XIV sont nés dans ce château. Jacques II, renversé du trône d'Angleterre, y séjourna et y tint sa cour ; il y mourut en 1701 ; on y voit son tombeau. — La forêt, une des plus belles et des mieux entretenues de la France, a environ 1,800 hectares et est close de murs. On y trouve les Loges, succursale de la maison royale de Saint-Denis ; il s'y tient une foire très fréquentée (*Voy.* LOGES).

SAINT-GERMAIN-DE-BEL-AIR, ch.-l. de cant. (Lot), à 18 kil. S. E. de Gourdon ; 1,145 hab.

SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE, ch.-l. de cant. (Lozère), à 28 kil. S. E. de Florac ; 1,880 hab.

SAINT-GERMAIN-DE-LAMBRON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. S. d'Issoire ; 2,031 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-BOIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. de Louhans ; 2,002 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-PLAIN, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 13 kil. S. E. de Châlons ; 1,390 hab.

SAINT-GERMAIN-LAVAL, ch.-l. de cant. (Loire), à 36 kil. S. de Roanne ; 1,600 hab.

SAINT-GERMAIN-L'ERMITE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. S. O. d'Ambert ; 2,164 hab.

SAINT-GERMAIN-LES-BELLES-FILLES, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 30 kil. N. E. de St-Yrieix ; 2,283 hab.

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (abbaye de), célé-

bre monastère de Paris, dont l'enclos occupait jadis une partie du faubourg Saint-Germain actuel. Elle fut fondée vers 558 par le roi Childebert, et eut pour premier abbé saint Germain, évêque de Paris, qui lui donna son nom. L'église Saint-Germain-des-Prés, qui en dépendait, fut bâtie, comme le cloître, au VIe siècle, et porta d'abord le nom de *Saint-Vincent-et-Sainte-Croix*; brûlée par les Normands au IXe siècle, elle fut rebâtie au XIIe; elle contenait les tombeaux de plusieurs rois Mérovingiens (Childebert, Chilpéric I, Childéric II); on y déposa plus tard les restes de Descartes, de Boileau, et d'un grand nombre de savants Bénédictins (Montfaucon, Mabillon, etc.) — De fréquentes réformes furent introduites dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; en 1513, on lui imposa la règle de St-Benoît; les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés s'aggrégèrent en 1631 à la congrégation de Saint-Maur.— L'abbaye possédait une bibliothèque célèbre, qui était surtout riche en manuscrits; elle fut en partie détruite en 1794 par l'explosion d'une poudrière: mais les manuscrits furent sauvés; ils sont auj. à la Bibliothèque royale. *L'Histoire de l'abbaye de Saint-Germain* a été écrite par le P. Jacques Bouillart, Bénédictin, 1774. — A l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était adossée la prison dite de l'*Abbaye*, qui fut construite en 1635 (*Voy.* ABBAYE).

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis, comte DE), ministre de la guerre, né en 1707 près de Lons-le-Saulnier, servit d'abord en France dans un régiment dont son père était colonel, puis alla prendre du service à l'étranger (en Autriche, en Prusse et en Danemark), revint en France avec le grade de feld-maréchal, se distingua dans les guerres de Flandres et de Prusse (1748-60), fut appelé, en 1775, au ministère de la guerre par Louis XVI, d'après les conseils de Turgot, fit d'utiles réformes, mais déplut à l'armée pour avoir voulu introduire la discipline autrichienne et les corrections corporelles; il se retira du ministère en 1777, et mourut l'année suivante. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1779; on a publié sa *Correspondance* avec Pâris-Duverney. Londres, 1789.

SAINT-GERMAIN (le comte DE), aventurier dont on ne connaît ni le vrai nom, ni la famille. Il fut rencontré en Allemagne par le maréchal de Belle-Isle, qui l'amena en France vers 1740, et le présenta à la cour; il plut à Mme de Pompadour et à Louis XV, qui l'admit dans son intimité. Il jouissait d'une grande fortune et vivait avec splendeur. Après un long séjour en France, il visita l'Angleterre, l'Italie, et se retira à Hambourg, puis auprès du prince de Hesse-Cassel, et mourut en 1784 à Sleswig. Cet homme mystérieux prétendait avoir vécu plusieurs centaines d'années, et parlait de Charles-Quint, de François I, et même, assure-t-on, de Jésus-Christ, comme ayant vécu de leur temps et dans leur familiarité; il disait aussi posséder toutes sortes de secrets. On croit que le comte de Saint-Germain fut employé comme espion par différents ministres, ce qui expliquerait et sa richesse et les ténèbres dont il s'enveloppait. Selon les uns, il avait pour père un Juif portugais; selon d'autres, il était fils naturel du roi de Portugal.

SAINT-GERVAIS, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 35 kil. de Riom; 2,679 hab.

SAINT-GERVAIS-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 40 kil. de Béziers; 2,604 hab.

SAINT-GERVAIS-DE-MESSEY. *Voy.* MESSEY.

SAINT-GERY, ch.-l. de cant. (Lot), sur le Lot, à 12 kil. N. E. de Cahors; 919 hab.

SAINT-GILDAS-DE-RUYS, village du dép. du Morbihan, à 18 kil. S. O. de Vannes; 1,000 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée dans le VIe siècle par saint Gildas. Abélard en fut abbé, mais il se vit obligé de s'en retirer, parce que les moines avaient tenté de l'empoisonner.

SAINT-GILDAS-DES-BOIS, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 19 kil. N. O. de Savenay; 1,386 hab.

SAINT-GILLES-LES-BOUCHERIES, *Fanum S. Ægidii* ou *Palatium Gothorum*, ch.-l. de cant. (Gard), à 20 kil. S. de Nîmes, sur le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes; 5,797 hab. Eau-de-vie et esprit de vin; futailles. Commerce de vins rouges, etc. Patrie du pape Clément IV. — Cette ville doit son nom à saint Ægidius ou Gilles qui y vivait au Ve siècle; les rois wisigoths y eurent un palais.

SAINT-GILLES-SUR-VIC, ch.-l. de cant. (Vendée), à 30 kil. N. O. des Sables d'Olonne; 1,061 hab. Port. Pêche de la sardine. Commerce de grains et sel.

SAINT-GIRONS, ch.-l. d'arr. (Ariége), sur le Salat, à 48 kil. O. de Foix; 4,282 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Gros draps, papiers. Aux environs, beaucoup de métiers de tissage de fil et de laine. Grand commerce avec l'Espagne. — L'arr. de Saint-Girons a 6 cant. (Castillon, Massat, Oust, Sainte-Croix, Saint-Girons, Saint-Lizier), 81 comm., et 91,094 hab.

SAINT-GOAR, ville murée des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, rive gauche, à 26 kil. S. de Coblentz; 1,225 hab. Tanneries; vins.

SAINT-GOBAIN, bourg du dép. de l'Aisne, à 25 kil. O. de Laon; 2,378 hab. Grande manufacture de glaces (la première de l'Europe), établie en 1691; elle est dans un ancien château qui a appartenu au fameux Coucy.

SAINT-GOTHARD, *Adulas*, mont. de Suisse, sur les confins des cantons du Tessin et d'Uri, forme comme le centre commun de tous les rameaux des Alpes, et offre le passage le plus fréquenté de Suisse en Italie. Ses cimes s'élèvent de 3,250 à 3,300^m. Elle donne naissance à la Reuss au N. et au Tessin au S. On y place aussi les sources du Rhône et du Rhin, qui en effet en sont peu éloignées.

SAINT-GOTHARD, bourg de Hongrie, dans le comitat d'Eisenbourg, à 40 k. S. O. de Stein-am-Anger; 900 hab. Grande victoire de Montecuculli sur les Ottomans, en 1664.

SAINT-HAON-LE-CHATEL, ch.-l. de canton (Loire), à 12 kil. N. O. de Roanne; 750 hab.

SAINT-HEAND, ch.-l. de cant. (Loire), à 11 kil. N. de Saint-Étienne; 3,430 hab. Peignes, platines de fusil.

SAINT-HÉLIER, ville capit. de l'île de Jersey, sur la côte S.; 18,000 hab. Port. Siége d'un gouvernement et d'une cour de justice. Belle église. Arsenal. Grand commerce.

SAINT-HILAIRE, ch.-l. de cant. (Aude), à 15 kil. N. E. de Limoux; 1,027 hab.

SAINT-HILAIRE-DES-LOGES, ch.-l. de cant. (Vendée), à 11 kil. de Fontenay; 2,513 hab.

SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUET, ch.-l. de canton (Manche), à 14 kil. S. O. de Mortain; 2,877 hab.

SAINT-HIPPOLYTE, ch.-l. de cant. (Gard), à 28 kil. E. du Vigan; 5,305 hab. Tanneries. Fortifiée en 1687. On prétend que les insultes que les Protestants y firent à un prêtre catholique furent un des motifs de la révocation de l'édit de Nantes.

SAINT-HIPPOLYTE, bourg du dép. du Doubs, au confluent du Doubs et du Dessoubre, à 30 kil. S. de Montbéliard; 794 hab. Fabriques d'outils: toiles de coton, tanneries. Jadis abbaye d'Ursulines et chapitre de chanoines. Quatre-vingts hommes tinrent vaillamment dans ce lieu contre les Suédois du duc de Saxe-Weimar, en 1639.

SAINT-HIPPOLYTE, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 22 kil. N. de Colmar; 2,385 hab. Château-fort. Bonneterie, pierres de taille, tuileries; mines de houille aux environs.

SAINT-HUBERT, ville de Belgique (Liége), à 70 kil. S. E. de Namur, dans la forêt des Ardennes; 1,400 hab. Potasse, horlogerie, ferblanterie. Anc. abbaye où l'on conservait le corps de saint Hubert.

SAINT-HUBERTI (Ant.-Cécile CLAVEL, dite), célèbre cantatrice française, née vers 1756, débuta à l'Opéra en 1777, acquit bientôt une réputation immense, réforma les costumes de l'Opéra, et fit le succès de plusieurs des opéras de Gluck et de Piccini. Elle suivit le comte d'Entraigues en émigration, devint sa femme (1791), et fut assassinée avec lui à Londres en 1812.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, dit THÉMISEUIL DE), littérateur, né à Orléans en 1684, mort en 1714, servit comme officier de cavalerie, fut pris à Hochstett (1704) et conduit en Hollande; passa la plus grande partie de sa vie dans ce pays, y fonda le *Journal littéraire* (La Haye, 1713 et années suivantes, 24 vol.), alla ensuite en Angleterre, revint à Paris, et enfin se retira aux environs de Bréda. De ses opuscules assez nombreux, le plus fameux est celui qui est intitulé: *Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert et mis au jour par le docteur Mathanasius.* La Haye, 1714, in-12 (l'édition la plus complète est de Paris, 1807, 2 vol. in-8). Il y raille avec esprit le pédantisme des commentateurs.

SAINT-ILDEFONSE, ville d'Espagne (Ségovie), à 64 kil. N. O. de Madrid, sur le versant nord des monts de Guadarrama; 4,300 hab. Verrerie royale; fabrique d'acier. Près de Saint-Ildefonse est le superbe palais d'été dit *la Granja* (*Voy.* ce mot). — A Saint-Ildefonse fut signé, en 1800, un traité qui cédait la Louisiane à la France.

SAINT-IMIER, ville de Suisse (Berne), à 40 kil. N. O. de Berne, dans la vallée de Saint-Imier; 3,100 hab. Horlogerie et dentelles.

SAINT-IVES. *Voy.* SAINT-YVES.

SAINT-JACQUES ou SAINT-JACOB, hameau et chapelle de Suisse, à la porte de Bâle, où 1,600 Suisses résistèrent, l'an 1444, à 30,000 Français, commandés par le dauphin de France (depuis Louis XI); ils se firent tous tuer, à l'exception de 16. On appelle encore *sang des Suisses* le vin récolté sur les coteaux qui furent le théâtre de la bataille.

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE. *Voy.* SANTIAGO.

SAINT-JACQUES (ordre de). *Voy.* JACQUES.

SAINT-JAMES, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 18 kil. S. d'Avranches; 3,203 hab. Jadis vicomté.

SAINT-JAMES ou JAMESTOWN, ville capit. de l'île de Sainte-Hélène, sur la côte N. O., et sur l'unique rade que cette île possède; 1,000 hab.

SAINT-JAMES (GRAND et PETIT-), deux des îles Vierges (Petites-Antilles); entre elles est le passage St-James. Elles sont aux Anglais.

SAINT-JEAN, nom de plusieurs riv. d'Amérique, dont une, dans la Floride, se jette dans l'Atlantique, au N. de Saint-Augustin, après un cours de 400 kil.; — une autre, entre l'état du Maine et le Nouveau-Brunswick, débouche dans la baie de Fundy, à l'O. d'une ville de Saint-Jean, après un cours de 500 kil. environ; — et une troisième dans le Labrador, se jette dans le golfe Saint-Laurent, en face de l'île d'Anticosti.

SAINT-JEAN, ville et port de l'Amérique septent. (Nouv.-Brunswick), à l'emb. d'une rivière de même nom; de 8 à 10,000 hab. Port franc; commerce actif.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île d'Antigoa (Petites-Antilles anglaises), sur la côte N. O.; de 10 à 15,000 hab. Bon port; 3 forts. Commerce considérable.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île de Terre-Neuve, sur la côte orientale; un des meilleurs ports de l'île.

SAINT-JEAN, une des îles Vierges (Antilles danoises), par 67° 0' long. O.; 12 kil. sur 5; 6,000 hab. Salines. Port vaste. Établissement de frères Moraves.

SAINT-JEAN, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe St-Laurent. *Voy.* ÉDOUARD (île du Prince).

SAINT-JEAN, nom de plusieurs caps, dont un à la pointe E. de la Terre des États (Amérique du Sud); — un dans l'Inde, au N. de Bombay; — un en Afrique, sur le golfe de Guinée; etc.

SAINT-JEAN-D'ACRE, ville de Syrie. *Voy.* ACRE.

SAINT-JEAN-D'ANGELY, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la Boutonne, à 93 kil. S. E. de La Rochelle; 5,915 hab. Société d'agriculture, poudre à tirer, dépôt royal d'étalons, grand commerce d'eau-de-vie, dite de *Cognac*, et de bois de construction. Patrie de Henri II de Bourbon-Condé. Cette ville envoya en 1789 aux États-Généraux Regnauld, dit de là *de Saint-Jean-d'Angely*. —Ville jadis forte, mais elle souffrit beaucoup pendant les guerres de religion, et fut démantelée par Louis XIII en 1621. — L'arr. de Saint-Jean-d'Angely a 7 cantons (Aulnay, Loulay, Matha, Saint-Hilaire, Saint-Jean-d'Angely, Saint-Savinien, Tonnay-Boutonne), 120 communes et 81,692 hab.

SAINT-JEAN-DE-BOURNAY, ch.-l. de canton (Isère), sur la Véronne, à 18 kil. E. de Vienne; 3,330 hab. Toile à voiles, draps croisés.

SAINT-JEAN-DE-BREVELAY, ch.-l. de canton (Morbihan), à 28 kil. S. O. de Ploërmel; 2,232 hab.

SAINT-JEAN-DE-DAYE, ch.-l. de canton (Morbihan), à 15 kil. N. de Saint-Lô; 352 hab.

SAINT-JEAN-DE-LOSNE, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), sur la Saône, à sa jonction avec le canal de Bourgogne, et près de l'embouchure du canal de Monsieur; à 43 kil. N. E. de Beaune; 1,942 hab. Grand commerce des produits du pays. Cette ville a soutenu deux siéges célèbres, l'un en 1273, l'autre en 1636: dans ce dernier, 4,000 citoyens et 50 soldats y tinrent contre 60,000 Espagnols et Allemands, et les forcèrent de se retirer: d'où le surnom de *Belle-Défense* donné depuis à la ville.

SAINT-JEAN-DE-LUZ, ch.-l.-de canton (Basses-Pyrénées), à 18 kil. S. O. de Bayonne, au fond du golfe de Gascogne; 3,469 hab. Port vaste, mais peu sûr, un fort, plusieurs batteries. Pêche de la sardine, armements pour la morue. Il y eut près de cette ville plusieurs engagements entre les Français et les Espagnols en 1793 et 1813.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, ville des États sardes, à 50 kil. S. de Chambéry, sur l'Arc; 2,500 hab. Jadis évêché. Cathédrale. Grand commerce de transit. Cette ville est le ch.-l. du comté et de la vallée de Maurienne; elle fut prise par les Français au commencement de la révolution, et devint ch.-l. d'arr. dans le dép. du Mont-Blanc.

SAINT-JEAN-DE-MONT, ch.-l. de canton (Vendée), à 40 kil. N. O. des Sables d'Olonne; 3,880 hab.

SAINT-JEAN-DE-SOLEYMIEUX, ch.-l. de canton (Loire), à 12 kil. S. de Montbrison; 1,388 hab.

SAINT-JEAN-DE-VERGT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 20 kil. S. de Périgueux; 1,500 hab.

SAINT-JEAN-DU-GARD, ch.-l. de canton (Gard), dans les Cévennes, à 28 kil. O. d'Alais; 4,296 hab. Filatures de soie, bonneterie de soie. Aux environs, mines de houille (à Sénéchas et Portes).

SAINT-JEAN-D'ULLOA, île et fort à quelque distance de la Vera-Cruz. *Voy.* VERA-CRUZ.

SAINT-JEAN-EN-ROYANS, ch.-l. de canton (Drôme), à 44 kil. E. de Valence; 2,541 hab.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT, *Imus Pyrenœus*, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 30 kil. O. de Mauléon, au pied des Pyrénées, sur la Nive; 1,959 hab. Citadelle forte (bâtie en 1680). Commerce de laines et d'agaric. — La ville fut fondée en 716, appartint longtemps à l'Espagne, et fut cédée à la France par le traité des Pyrénées (1659). — *Voy.* en outre SAN-JUAN, SAN-JOAO.

SAINT-JEAN, noble famille anglaise, d'où sortit le fameux Bolingbroke, a pour chef Olivier Saint-Jean, de Bletsho, dans le comté d'Oxford, qui fut fait baron par Élisabeth. *Voy.* BOLINGBROKE.

SAINT-JEAN (CHRÉTIENS de). *Voy.* SABIANS.

SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM (ordre de). *Voy.* HOSPITALIERS et MALTE.

SAINT-JOBLINT-GOOR, ville du roy. de Belgique (Anvers), à 14 kil. N. E. d'Anvers; 6,000 h.

SAINT-JOHN. *Voy.* SAINT-JEAN.

SAINT-JOSEPH, riv. des États-Unis, naît dans le N. E. de l'état d'Indiana, coule au N. O., et entre dans l'état de Michigan, où elle tombe dans le lac de même nom : cours, 225 kil.

SAINT-JOSEPH D'ORUNA, ville de l'île de la Trinité, à 10 kil. O. de Port-d'Espagne : 3,000 hab.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE, village de Belgique (Brabant mérid.), à l'E. de Bruxelles ; 3,000 hab.

SAINT-JOUAN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 25 kil. S. O. de Dinan ; 674 hab.

SAINT-JULIEN, ch.-l. de cant. (Jura), à 34 kil. S. de Lons-le-Saulnier ; 762 hab.

SAINT-JULIEN, ville des États sardes (Savoie), ch.-l. de l'intendance de Carouge, à 59 kil. N. E. de Chambéry ; 1,009 hab. Il y fut signé plusieurs traités entre le duc de Savoie et la rép. de Genève.

SAINT-JULIEN-DE-CHAPTEUIL, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), à 14 kil. E. du Puy: 2,548 hab.

SAINT-JULIEN-DE-VOUVANTES, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 14 kil. S. E. de Châteaubriant ; 1,761 hab.

SAINT-JULIEN-DU-SAULT, ch.-l. de canton (Yonne), à 11 kil. N. O. de Joigny ; 2,344 hab. Acier poli, draps communs, tanneries, moulin à tan.

SAINT-JULIEN-EN-JAREST, ville du dép. de la Loire, à 15 kil. N. E. de Saint-Étienne ; 3,785 hab. Forges, armurerie.

SAINT-JULIEN-L'ARS, ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. E. de Poitiers ; 885 hab.

SAINT-JUNIEN, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 11 kil. N. E. de Rochechouart sur la Vienne et la Glane : 5,805 hab. Gants, chapeaux, couvertures de laine et coton, porcelaine, poterie.

SAINT-JUST, monastère d'Hiéronymites, en Espagne (Estramadure), à 40 kil. env. de Placencia. C'est là que se retira Charles-Quint après son abdication (1556). Il y mourut en 1558.

SAINT-JUST-EN-CHAUSSÉE, ch.-l. de canton (Oise), à 16 kil. N. de Clermont-en-Beauvaisis ; 1,204 hab.

SAINT-JUST-EN-CHEVALET, ch.-l. de canton (Loire), sur l'Aix, à 22 kil. S. O. de Roanne ; 2,659 hab. Aux environs, plomb, beau marbre. — On trouve dans le même département deux autres villes de même nom : *Saint-Just-la-Pendue* (1,600 hab.), et *Saint-Just-sur-Loire* (2,500 hab.).

SAINT-JUST (Antoine), célèbre membre de la Convention, né en 1768, à Decize dans le Nivernais, était fils d'un ancien officier. A peine sorti du collége, et plein des souvenirs des républiques anciennes, il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution, fut député en 1792 à la Convention par le dép. de l'Aisne, où résidait sa famille, se fit remarquer par la violence de ses opinions, surtout dans le procès de Louis XVI, contribua puissamment à la mort de ce prince, à l'établissement de la république, et à la concentration de tous les pouvoirs dans la Convention ; se lia étroitement avec Robespierre, eut part au mouvement du 31 mai contre les Girondins, entra au Comité de Salut Public, et fut un de ceux qui organisèrent le régime de la Terreur, alla en mission avec Lebas à l'armée du Rhin, où il ordonna une foule d'exécutions, devint président de la Convention le 19 février 1794, se chargea des rapports contre ses collègues Danton, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, etc., qui furent envoyés à la mort, défendit presque seul Robespierre au 9 thermidor, fut enveloppé dans la même condamnation que lui, et périt sur l'échafaud le 10 thermidor. Saint-Just cultivait la poésie ; il avait composé dès 1789 un poëme en 20 chants intitulé *Organt*. On a de lui : *Esprit de la Révolution*, 1791 ; nombre de *Rapports* et *Opinions* prononcés à la Convention, des *Lettres* et autres écrits, dans le *Recueil des papiers saisis chez Robespierre, Saint-Just*, etc., publié en 1828 par Baudouin, 4 vol. in-8.

SAINT-JUST (GODARD D'AUCOURT, dit DE), littérateur, fils d'un fermier-général, qui lui-même cultivait les lettres, né en 1770 à Paris, mort en 1826, a composé plusieurs opéras-comiques qui ont eu du succès : le *Calife de Bagdad*, 1801 ; *Jean de Paris*, etc. Le recueil de ses *Œuvres* a été donné par lui-même, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

SAINT-KILDA, la plus occidentale des îles Hébrides, par 10° 40' long. O., 57° 50' lat. N., au N. O. de l'île North-Uist, et au S. O. de l'île Lewis. Stérile et presque inhabitée. Ruines antiques.

SAINT-LAMBERT (H.-François, marquis DE), poëte français, né en 1717 à Vézelise en Lorraine, suivit d'abord la carrière militaire, servit dans les gardes lorraines, puis s'attacha au roi Stanislas retiré en Lorraine, connut à Nancy Mme Duchâtelet à laquelle il inspira une vive passion, reprit du service en 1756, fit la campagne de Hanovre, et renonça l'année suivante à l'état militaire pour se vouer au monde et aux lettres. Il vint à Paris, où il se lia bientôt avec les gens de lettres les plus distingués, s'enrôla parmi les philosophes, travailla à l'*Encyclopédie*, fit en même temps des vers qui eurent du succès, publia en 1765 le poëme des *Saisons*, fut reçu à l'Académie en 1770, alla pendant les troubles de la révolution vivre à Eaubonne, près de Montmorency, dans la société de Mme d'Houdetot, son amie, et mourut en 1803, âgé de 86 ans. Le poëme des *Saisons* fut beaucoup loué lorsqu'il parut ; il renferme en effet de grandes beautés, et se place parmi nos meilleurs poëmes descriptifs ; ce n'en est pas moins un ouvrage froid et monotone. On a en outre de Saint-Lambert des *Poésies fugitives*, le petit poëme intitulé *le Matin et le Soir*, des *Contes* en prose, des *Fables orientales* ; des *Mémoires sur Bolingbroke* (1796), enfin le *Catéchisme universel* ou *Principes des mœurs chez toutes les nations* (1798-1801), ouvrage philosophique beaucoup trop vanté : disciple d'Helvétius, Saint-Lambert y prêche des doctrines matérialistes et une morale toute égoïste.

SAINT-LAURENT, *S.-Lawrence* en anglais, fleuve de l'Amérique sept., sort de l'extrémité N. E. du lac Ontario, sépare le Haut-Canada de l'état de New-York, traverse le Bas-Canada, et se jette dans le golfe Saint-Laurent à l'O. de l'île Anticosti, entre le cap du Chat et celui des monts Pelés. Le cours de ce fleuve est de 900 kil. environ ; son lit est extrêmement large et forme comme un lac en quelques endroits ; le volume d'eau qu'il porte à la mer est immense, car il réunit les eaux des cinq grands lacs (Supérieur, Huron, Michigan, Érié, Ontario). Les affluents principaux du Saint-Laurent sont : à droite, le Richelieu, le Saint-François et la Chaudière ; à gauche, l'Ottawa, le Seguanay, le Saint-Maurice, etc. Johnstone, Montréal et Québec sont les seules villes importantes qu'il arrose. Jacques Cartier, qui le premier remonta ce fleuve jusqu'à Montréal (1535), lui donna le nom qu'il porte encore auj. On peut regarder le Saint-Laurent comme n'étant que la continuation d'un immense cours d'eau qui commencerait par la petite riv. de Saint-Louis (qui se jette dans la partie la plus occid. du lac Supérieur), et se poursuivrait sans interruption à travers les quatre grands lacs, au moyen des petites rivières et des cascades qui les unissent. Ce cours d'eau aurait alors près de 3,000 kil. de longueur.

SAINT-LAURENT (golfe), golfe formé par l'Océan Atlantique, sur la côte E. de la Nouv.-Bretagne, par le Canada à l'O., le Nouv.-Brunswick au S., l'île de Terre-Neuve à l'E., et le Labrador au N. O., par 46°-52° lat. N., 59°-69° long. O. Il renferme les îles d'Anticosti, Saint-Jean et de la Madeleine. Les îles de Terre-Neuve et du cap Breton en ferment à moitié l'entrée. Ce golfe doit son nom au fleuve Saint-Laurent qui s'y jette par un large estuaire.

SAINT-LAURENT, île de la mer de Behring, au S. O. du détroit de Behring : 120 kil. de l'E. à l'O., sur 40 du N. au S. Elle est habitée.

SAINT-LAURENT-DE-CERDANS, ville de France (Pyrénées-Orient.), à 29 kil. S. O. de Céret, à la source du Tech ; 2,431 hab. Clouteries, forges. Exportation de velours d'Amiens, de rouenneries, etc.

SAINT-LAURENT-DE-CHAMOUSSET, ch.-l. de canton (Rhône), à 23 kil. O. de Lyon ; 1,690 hab.

SAINT-LAURENT-DE-GORRE ou -SUR-GORRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 11 kil. S. E. de Rochechouart, sur la Gorre ; 2,580 hab.

SAINT-LAURENT-DE-LA-SALANQUE, v. du dép. des Pyrénées-Or., à 12 kil. N. E. de Perpignan ; 3,444 hab.

SAINT-LAURENT-DE-MÉDOC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 kil. S. E. de Lesparre ; 2,740 hab. Commerce de vin, poix, etc.

SAINT-LAURENT-DU-PONT, ch.-l. de cant. (Isère), à 5 kil. N. E. de Voiron, sur le Guier-Mort, dans une contrée sauvage, à 33 kil. N. de Grenoble ; 3,156 hab. Près de là au S. E. se voit la Grande-Chartreuse.

SAINT-LAURENT-EN-GRAND-VAUX, ch.-l. de cant. (Jura), à 24 kil. N. E. de Saint-Claude ; 1,349 hab. Tourbières. Miel excellent, fromages renommés.

SAINT-LAZARE, île de l'Adriatique. *V.* LAZZARO.

SAINT-LAZARE (ordre de). *Voy.* LAZARE ou LAZARISTES.

SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. O. d'Autun ; 1,270 hab.

SAINT-LÉONARD-LE-NOBLAC, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), sur la Vienne, dans l'anc. Limousin, à 22 kil. E. de Limoges ; 6,036 hab. Cadis, couvertures de laine, martinets à cuivre, porcelaine. Cette ville tire son nom de saint Léonard, son patron, qui y fonda un monastère au commencement du VIe siècle. — Prise par les Calvinistes en 1575, elle fut bientôt reprise par ses habitants.

SAINT-LEU ou SAINT-LEU-TAVERNY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 7 kil. N. O. de Montmorency ; 1,800 hab. Beau château et parc magnifique, qui ont appartenu à la maison d'Orléans, puis à Louis Bonaparte (d'où le nom de duchesse de St-Leu que prit la reine Hortense, sa femme), au prince de Condé (depuis duc de Bourbon), et qui sont auj. possédés par le duc d'Aumale.

SAINT-LEU, bourg de l'île Bourbon, dans le district sous le Vent, à 40 kil. S. O. de Saint-Denis ; 5,449 hab. (dont 4,568 esclaves).

SAINT-LEU-D'ESSERENT, village du dép. de l'Oise, à 12 kil. O. de Senlis ; 1,200 hab. Carrières de pierre à bâtir très renommées.

SAINT-LEU (la duchesse de). *Voy.* HORTENSE.

SAINT-LIZIER, ch.-l. de cant. (Ariége), sur le Salat, à 2 kil. N. O. de Saint-Girons ; 1,311 hab. Dépôt de mendicité. Moulins, etc. — Cette ville, appelée jadis *Austria*, fut la capit. des *Consorrani*. Elle eut longtemps des évêques, dont le plus célèbre fut saint Lizier (mort en 752) ; jusqu'au XIIe siècle ils portèrent le nom d'évêques d'*Austria*.

SAINT-LO, *Briodurum* ou *Briovera*, ville de l'anc. Basse-Normandie, auj. ch.-l. de préfecture du dép. de la Manche, sur la Vire, à 326 kil. O. de Paris ; 9,065 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce ; collége communal. Beau pont, ancienne cathédrale, belle place Notre-Dame, etc. Bibliothèque. Draps, serges, basins, coutils, etc.— Cette ville porta d'abord le nom de *Bourg-l'Abbé*. Elle reçut son nom actuel de saint Lô, évêque de Coutances au IVe siècle, qui y était probablement né. — L'arr. de Saint-Lô a 9 cant. (Canisy, Carentan, Marigny, Percy, Saint-Clair, Saint-Jean-de-Daye, Tessy, Torigny, plus Saint-Lô), 120 comm., et 100,717 hab.

SAINT-LOUIS, ville des Etats-Unis (Missouri), sur le Mississipi, à 190 kil. O. de Jefferson, dans une situation admirable pour le commerce ; 5,900 hab. Très florissante, quoique toute moderne. C'est l'entrepôt du commerce de la Nouvelle-Orléans avec le reste des Etats-Unis.

SAINT-LOUIS, riv. des Etats-Unis (territoire du Nord-Ouest), se forme non loin des sources du Mississipi, coule au S., puis à l'E., et se jette dans le lac Supérieur, par la baie la plus occid., après un cours d'environ 200 kil. Cette riv. est le commencement de cet immense cours d'eau qui, traversant les lacs Supérieur, Huron, Erié, Ontario, forme enfin le fleuve Saint-Laurent.

SAINT-LOUIS, *Andar* des indigènes, ville de Sénégambie, dans une île qui porte elle-même le nom de St-Louis, et qui se trouve dans le fleuve Sénégal, à 15 kil. de son embouchure ; 17,960 hab. Ch.-l. des établissements français dans cette partie de l'Afrique. Climat malsain. Grand incendie en 1827.

SAINT-LOUIS ou VILLE-DE-PAILLE, dans une île du Rhin, aux environs de Neuf-Brisach, était la résidence du conseil souverain d'Alsace avant qu'il eût été transféré à Colmar. Détruite en vertu du traité de Ryswyk (1697), elle n'offre plus que quelques chaumières et quelques toits de paille.

SAINT-LOUIS, ville du Brésil. *Voy.* MARANHAO. — *Voy.* aussi, pour d'autres Saint-Louis, SAN-LUIS.

SAINT-LOUIS (le P. Pierre DE), poëte ridicule, né en 1626 au Valréas (Vaucluse), mort en 1684, quitta le monde après avoir vu enlever par la petite-vérole une demoiselle, du nom de Madeleine, qu'il aimait et qu'il allait épouser, et entra dans un couvent de Carmes auprès de Marseille. Là il composa, en l'honneur de la patronne de la femme qu'il avait aimée, un grand poëme en 12 livres : *la Magdaleide* ou la *Madeleine au désert de Sainte-Baume* (en Provence), qui parut à Lyon en 1668. Il entreprit plus tard un autre poëme du même genre, l'*Eliade*, dont le héros était le prophète Elie, fondateur présumé de l'ordre des Carmes ; ce second ouvrage n'a pas été imprimé. Ces deux poëmes sont des chefs-d'œuvre de ridicule et d'extravagance ; on y trouve les métaphores les plus burlesques, le style le plus ampoulé. Le P. Pierre de Saint-Louis était aussi le plus grand faiseur d'anagrammes de son temps.

SAINT-LOUIS (ordre de). *V.* LOUIS (ordre de ST-).

SAINT-LOUP, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 20 kil. N. E. de Parthenay ; 1,659 hab. Vins, laines, moutons. Jadis on y voyait un superbe château. Patrie de La Quintinie.

SAINT-LOUP, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 10 kil. de Gray : 246 hab.

SAINT-LUC (Fr. D'ESPINAY DE), brave gentilhomme normand, favori de Henri III, qui le nomma gouverneur de la Saintonge. Il tomba en disgrace pour avoir révélé une intrigue amoureuse du roi ; il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, défendit Brouage en Saintonge contre les Calvinistes, fut pris à Coutras, et depuis servit Henri IV, qui le fit grand-maître de l'artillerie. Il fut tué en 1597. — Timoléon d'Espinay de Saint-Luc, son fils (1580-1644), hérita du gouvernement de Brouage, suivit Sully dans son ambassade en Angleterre, se signala contre les Rochellois, fut vice-amiral, lieutenant-général de Guyenne et maréchal de France (1628).

SAINT-LUC (Académie de), académie de peinture, fondée à Rome au XVIe siècle par le Mutien, et ainsi nommée en l'honneur de saint Luc, auquel on attribuait le talent de la peinture, fut réunie en 1676 à l'école de peinture fondée par Louis XIV.

SAINT-LYS, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 16 kil. N. O. de Muret ; 1,113 hab.

SAINT-MACAIRE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 15 kil. O. de La Réole ; 1,535 hab. Vin rouge.

SAINT-MAIXENT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 18 kil. N. E. de Niort ; 4,214 hab. Ville murée et très ancienne. Serges, feutres vernis, etc. Commerce de blé, mulets, étalons.

SAINT-MALO, *Macloviopolis* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 70 kil. N. O. de Rennes; 9,744 hab. Cette ville est sur un rocher, dans la presqu'île d'Aron, qui est liée au continent par une digue superbe de 200 mètres, dite le *Sillon*. Port grand, sûr, mais de difficile accès (le flux y atteint une des plus fortes hauteurs connues). Marine marchande très développée; pêche de la morue, expéditions à Terre-Neuve. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége communal; école de navigation. Chantiers de construction. Entrepôt de denrées coloniales et de sel. Murailles; tours *Qui-qu'en-grogne* et *Solidor*; promenades délicieuses. Patrie de Maupertuis, Duguay-Trouin, Jacques Cartier, La Bourdonnais, Laméthrie. Les Malouins sont renommés comme marins et corsaires. — La ville fut fondée au VIIIe siècle par les habitants de *Guich-Alet* (*Aletum*), dont les ruines se voient encore au S. de Saint-Malo, et ainsi nommée de son premier évêque (Maclou); elle fut bombardée par les Anglais en 1693, 1695, et 1758-1759. Saint-Malo a été le berceau de la Compagnie française des Indes. On connaît la singulière patrouille que les habitants faisaient faire autrefois autour de la ville par un certain nombre de dogues qu'on lâchait à l'entrée de chaque nuit. — L'arr. de Saint-Malo a 9 cant. (Saint-Malo, Cancale, Combourg, Châteauneuf, Dol, Pleine-Fougères, Pleurtuit, Saint-Servan, Tinténiac), 60 comm., et 118,243 hab.

SAINT-MALO-DE-LA-LANDE, ch.-l. de cant. (Manche), à 10 kil. N. O. de Coutances; 421 hab.

SAINT-MAMERT, ch.-l. de cant. (Gard), à 10 kil. N. de Nîmes; 601 hab.

SAINT-MAMET, ch.-l. de cant. (Cantal), à 16 kil. S. O. d'Aurillac; 1,852 hab.

SAINT-MARC (Ch.-Hugues LEFEBVRE DE), littérateur, né à Paris en 1698, mort en 1769, servit d'abord comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, voulut ensuite suivre l'état ecclésiastique, et finit par se charger de quelques éducations particulières. On lui doit des éditions estimées de plusieurs ouvrages de divers auteurs, avec des notes, telles que les *Mémoires de Feuquières*, 1736; la *Médecine des pauvres*, par Hecquet, 1745; l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1745-1749, 16 vol. in-4; les *Œuvres de Boileau*, 1747, 5 vol. in-8; les *Œuvres de Pavillon*, 1750; *de Chaulieu*, 1751; *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, 1755; *Poésies de Malherbe*, 1757, in-8; *Poésies de Lalanne*, *de Montplaisir*, *de Saint-Pavin et de Charleval*, 1759, 4 part. en 2 vol. in-12. L'ouvrage le plus important de Saint-Marc est l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, *depuis la chute de l'empire d'Occident*, Paris, 1761-70, 6 vol. in-8.

SAINT-MARC (Lion de), lion ailé, symbole de la république de Venise, qui a saint Marc pour patron (on représente ordinairement ce saint avec un lion). L'effigie de ce lion est placée sur une colonne au milieu de la place princip. de Venise, et se retrouve sur toutes les monnaies de la république avec cette devise: *Pax tibi, Marce evangelista*. — Un ordre de chevalerie à Venise s'appelait *Ordre de saint Marc*, et le titre de *fils* ou *fille de saint Marc* était un titre d'honneur décerné par le sénat de Venise à ceux qui avaient bien mérité de la république.

SAINT-MARCEL-DE-PIERRE-BERNIS, ville du dép. de l'Ardèche, à 50 kil. S. de Privas; 2,217 hab. Patrie du cardinal de Bernis.

SAINT-MARCELLIN, ch.-l. d'arr. (Isère), à 52 kil. O. de Grenoble, sur l'Isère; 2,888 hab. Halle, belle place, fontaines d'eau vive, cours planté d'arbres, dehors charmants; 4 portes. Toile; commerce de vins et soie écrue. — L'arr. de Saint-Marcellin a 7 cant. (Saint-Marcellin, Pont-en-Royans, Rive, Roibon, Saint-Etienne-de-Saint-Geoire, Tullins, Vinay), 84 comm. et 85,267 hab.

SAINT-MARIN (république de), petit état d'Italie, enclavé dans l'État ecclésiastique, au confluent du Tanaro et du Calore, entre la légation de Forli et la délégation d'Urbin-et-Pesaro: 9 kil. sur 7; 7,000 hab. Ch.-l., Saint-Marin (à 225 kil. N. de Rome, sur une mont.; 6,000 hab.). La république de Saint-Marin est sous la protection du pape; elle est gouvernée par un sénat de 60 membres que président deux gonfaloniers, élus pour trois mois. — Saint-Marin doit son origine à un tailleur de pierre dalmate, nommé Marin, qui, au VIe siècle, se retira dans cet endroit pour se consacrer à la prière, et qui y construisit un ermitage; un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation de sainteté, vinrent s'établir aux environs, et leur nombre s'accrut bientôt au point de former une ville. L'indépendance des habitants fut toujours respectée et dut son affermissement à l'obscurité dans laquelle ils se maintinrent. César Borgia leur imposa un gouverneur, et Alberoni envahit leur territoire (1739); mais toujours leur soumission ne fut que passagère. Bonaparte, en 1797, fit proposer à la république un agrandissement de territoire; elle refusa. Sous l'empire, elle resta nominalement indépendante, et fut enclavée dans le dép. du Métaure (appartenant au roy. d'Italie).

SAINT-MARNOCH, v. d'Ecosse. *Voy.* KILMARNOCK.

SAINT-MARS-LA-JAILLE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 19 kil. d'Ancenis; 1,095 hab.

SAINT-MARTIN, une des petites Antilles, par 18° 4' lat. N. et 65° 34' long. O., au N. O. de la Guadeloupe; environ 80 kil. de tour; elle appartient en commun à la France et à la Hollande. — La partie française, qui est au N., comprend les deux tiers de l'île; ch.-l., Marigot: 3,500 hab. (dont 3,000 esclaves). La partie hollandaise, qui est au S., est plus peuplée proportionnellement à son étendue (3,680 hab., dont 2,700 esclaves); ch.-l. Philisbourg. Cette île est peu fertile; le commerce consiste surtout en sucre, rhum et sel.

SAINT-MARTIN-D'AUXIGNY, ch.-l. de cant. (Cher), à 16 kil. N. de Bourges; 2,207 hab.

SAINT-MARTIN-DE-LONDRES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 28 kil. N. O. de Montpellier; 1,150 hab.

SAINT-MARTIN-DE-RÉ, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), dans l'île de Ré, à 22 kil. N. O. de La Rochelle; 2,523 hab. Bon port, bonne citadelle. Eau-de-vie. Commerce. Armements pour la pêche de la morue. Vainement assiégée par les Anglais en 1628. Fortifiée par Vauban en 1681.

SAINT-MARTIN-DE-TOURNON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 18 kil. N. O. du Blanc.

SAINT-MARTIN-DE-TOURS (abbaye de). *Voy.* TOURS.

SAINT-MARTIN-DE-VALAMAS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 55 kil. S. O. de Tournon; 1,980 hab.

SAINT-MARTIN-DE-VALGALGUES, ch.-l. de canton (Gard), à 5 kil. d'Alais; 807 hab.

SAINT-MARTIN-D'O, bourg du dép. de l'Orne, à 2 kil. N. E. de Mortrée; 1,000 hab. Jadis marquisat.

SAINT-MARTIN-EN-BRESSE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. E. de Châlons; 1,691 hab.

SAINT-MARTIN-LE-BEAU, village du dép. d'Indre-et-Loire, sur le Cher, à 9 kil. S. O. d'Amboise; 1,250 hab.; est célèbre par la victoire décisive que Charles-Martel y remporta sur les Sarrasins.

SAINT-MARTIN-D'OLIVET. *Voy.* OLIVET.

SAINT-MARTIN (L.-Claude DE), dit *le philosophe inconnu*, célèbre théosophe, né en 1743 à Amboise, d'une famille noble, embrassa la profession des armes, se lia avec quelques mystiques pendant qu'il était en garnison à Bordeaux, et quitta bientôt le service pour se livrer tout entier à ses nouvelles idées. Il s'attacha successivement aux nouvelles doctrines de Martinez Pasqualis, de Swedenborg, puis se créa un système à lui, qui consistait en un *spiritualisme pur*. Il se fixa à Paris, et s'y vit recherché par

les plus grands personnages ; il partageait son temps entre la société, la composition de ses écrits, la propagation de ses doctrines, et l'exercice de la bienfaisance. Il mourut en 1803 au village d'Aunay près de Paris. Ses principaux écrits, qui tous parurent sous le voile de l'anonyme, sont : *Des erreurs et de la vérité* (1775); *Rapports entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782) ; *l'Homme de désir* (1790) ; le *Ministère de l'Homme-Esprit* (1802). Il a en outre traduit plusieurs écrits de Bœhme. Son but constant était d'élever l'âme de la contemplation de l'homme et de la nature à leur principe commun, *Dieu*. La plupart de ses ouvrages sont écrits dans un style énigmatique qui les rend inintelligibles pour le vulgaire : ses adeptes les admirent comme des chefs-d'œuvre.

SAINT-MARTIN (J.-Ant.), savant français, né à Paris en 1791, mort en 1832, apprit de bonne heure l'arabe et l'arménien, publia, en 1818 et 1819, des *Mémoires sur l'Arménie*, 2 vol. in-8, qui le firent entrer à l'Académie des Inscriptions (1820). Ses opinions royalistes, jointes à son savoir, lui valurent ensuite une place à la bibliothèque de l'Arsenal, l'inspection de la typographie orientale à l'imprimerie royale et diverses pensions. En 1822, il fut chargé de la rédaction du journal mensuel de la *Société asiatique*, société qu'il avait contribué à fonder. En 1827, il se mit à la tête d'un journal quotidien l'*Universel*, rédigé dans un sens absolutiste. La révolution de 1830 lui fit perdre ses pensions et ses places. Il mourut bientôt après du choléra. Ses ouvrages principaux sont les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* cités plus haut ; de nombreuses notes sur les 12 premiers volumes d'une nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, Paris, 1829-33, 21 vol. in-8 ; une *Histoire de Palmyre*, 1823, in-8, et beaucoup de savants articles dans la *Biographie universelle* de Michaud.

SAINT-MARTORY, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 20 kil. N. E. de Saint-Gaudens, sur la Garonne ; 1,139 hab.

SAINT-MATTHIEU, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), à 16 kil. S. O. de Rochechouart ; 2,134 hab.

SAINT-MATTHIEU, île de l'Océan Atlantique, par 6° 10' long. O, 1° 25' lat. N., à 800 kil. du cap des Palmes ; jadis établissement portugais. — Ile de la mer de Behring, au S. E. de l'île Saint-Laurent : 65 kil. sur 30. Elle appartient aux Russes.

SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS, village du dép. de la Seine, sur la Marne, à 8 kil. E. de Paris. Pont de pierre sur la Marne. La partie de Saint-Maur qui avoisine le bois de Vincennes forme depuis peu la commune de Joinville. Belles maisons de campagne ; fabriques de tulle de coton, papeterie. Canal en partie souterrain qui abrége la navigation de la Marne. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, qui était le ch.-l. de la congrégation de Saint-Maur. *Voy.* BÉNÉDICTINS. — C'est à Saint-Maur qu'eurent lieu en 1465 les conférences qui précédèrent la paix de Conflans entre Louis XI et Charles-le-Téméraire.

SAINT-MAURICE, *Agaunum*, ville de Suisse (Valais), à 26 kil. O. de Sion ; 2,000 hab. Beau pont d'une arche sur le Rhône. Hôtel-de-ville. Tout près, défilé très étroit qui ferme le Valais. — Cette ville, fort ancienne, doit son nom moderne à une abbaye fondée au Xe siècle par Sigismond, roi de Bourgogne, en l'honneur de saint Maurice, qui périt, dit-on, aux environs avec la légion thébéenne qu'il commandait (392). — Un autre Saint-Maurice, dans les États sardes, est à 27 kil. N. E. de Moutiers, et a 6,000 hab. Aux environs, sel, houille.

SAINT-MAURICE, riv. de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), tombe dans le Saint-Laurent, par trois embouchures, à Trois-Rivières. Cours, 270 kil.

SAINT-MAXIMIN, ch.-l. de cant. (Var), à 16 kil. N. O. de Brignolles ; 3,637 hab. Ecole d'arts et métiers ; bibliothèque.

SAINT-MÉEN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. de Montfort ; 2,057 hab. Bestiaux.

SAINT-MICHEL, *San-Miguel* en portugais, la plus grande des îles Açores, est située par 27° 42' long. O., 37° 48' lat. N. : 70 kil. sur 20 ; 80,000 hab. Ch.-l., Ponta-Delgada : sol volcanique, très fertile, mais peu cultivé (grains, vin, fruits, etc.) Pâturages magnifiques. — Cabral prit possession de cette île, en 1444, au nom du Portugal.

SAINT-MICHEL (MONT-). *Voy.* MONT-SAINT-MICHEL.

SAINT-MICHEL-DE-MONTAIGNE, village du dép. de la Dordogne, à 7 kil. E. de Châtillon ; 600 hab. Le célèbre Montaigne y naquit en 1533.

SAINT-MICHEL-EN-L'HERMITE, petit port du dép. de la Vendée, dans le golfe d'Aiguillon, à 40 kil. O. de Fontenay ; 2,405 hab.

SAINT-MICHEL-EN-THIÉRACHE, ville du dép. de l'Aisne, à 20 kil. N. E. de Vervins ; 5,097 hab. Filature de coton, laminoir pour fer.

SAINT-MICHEL (ordre de). *Voy.* MICHEL.

SAINT-MIHIEL, ch.-l. de cant. (Meuse), à 16 kil. N. de Commercy, sur la rive droite de la Meuse ; 5,705 hab. Beau *tombeau de Jésus-Christ* dans une de ses églises ; bibliothèque. Draps, huile, toile de coton. Commerce actif. Jadis place de guerre ; prise au duc de Lorraine et démantelée par Louis XIII, qui faillit être tué en l'assiégeant (1635). Aux environs, restes d'un ancien camp de César.

SAINT-MIKLOS, bourg des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Liptau, à 65 kil. S. O. de Kæsmark ; 1,200 hab. Brasseries, raffineries de sel.

SAINT-NAZAIRE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à l'entrée de la Loire dans l'Océan, à 21 kil. S. O. de Savenay ; 3,700 hab. Mauvaise rade.

SAINT-NECTAIRE, vulgairement *Senneterre* ou *Senecterre*, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 19 kil. N. O. d'Issoire ; 1,300 hab. Elle a donné son nom à une illustre maison d'Auvergne, qui s'unit en 1522 à celle de la Ferté-Nabert.

SAINT-NECTAIRE (Henri de la FERTÉ, duc de). *Voy.* FERTÉ (maréchal de LA).

SAINT-NICOLAS, une des îles du cap Vert, par 26° 50' long. O., 16° 38' lat. N. : 65 kil. sur 20 ; 6,000 hab. Ch.-l., Saint-Nicolas. Baies et anses peu sûres ; sol fertile : vin, sucre, maïs, bananes, dattes.

SAINT-NICOLAS, ville de Belgique (Flandre orient.), à 20 kil. S. O. d'Anvers ; 17,000 hab. Lainages, tissus de coton, etc. Marché considérable de grains, chanvre, fil. Commerce de bestiaux et chevaux.

SAINT-NICOLAS-DE-LA-GRAVE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 8 kil. N. O. de Castel-Sarrasin ; 3,063 hab. Melons estimés, dits d'Avignon.

SAINT-NICOLAS-DE-REDON, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 32 kil. N. de Savenay ; 1,621 hab.

SAINT-NICOLAS-DU-PORT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 13 kil. S. E. de Nancy ; 3,169 hab. Filatures de coton, broderies. Carrière de plâtre.

SAINT-NON (J.-Claude-Richard, abbé de), célèbre comme amateur des arts, né à Paris en 1727, mort en 1791, conseiller-clerc au parlement de Paris, fut disgracié comme ses collègues à propos de la bulle *Unigenitus*, donna sa démission, et alla voyager en Italie avec Robert et Fragonard, dessina, grava et donna 60 planches des vues de Rome. Encouragé par le succès, il fit un nouveau voyage, et publia à son retour son beau *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, 1781, 5 vol. in-fol., avec 417 pl.

SAINT-OFFICE. *Voy.* INQUISITION.

SAINT-OMER, *Audomari Fanum*, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), en partie sur l'Aa et sur le Mont-Sithiu, à 68 kil. N. O. d'Arras et à 232 kil. N. E. de Paris ; 19,032 hab. Fortifications importantes. Saint-Omer est une des places fortes de 1re classe. Belle cathédrale gothique, canal, écluses, etc. Bibliothèque,

théâtre, société d'agriculture. Draps, couvertures, filatures, raffineries de sel, papeterie, tanneries, etc. Commerce (huile, eaux-de-vie, grains, vins, houille). Patrie de l'abbé Suger. — Saint-Omer doit son origine au couvent de Sithieu (appelé depuis abbaye de Saint-Bertin, du nom de son second abbé). Fondée vers 648 par saint Omer, elle n'eut d'importance qu'au xe siècle, époque à laquelle elle reçut son nom moderne. Cette ville a été souvent assiégée et prise (par Louis XI, en 1477, par Louis XIV, en 1677). — L'arrond. de Saint-Omer a 7 cant. (Aire, Ardres, Audruick, Fauquemberg, Lumbres, plus Saint-Omer, qui compte pour deux), 117 communes et 105,020 hab.

SAINT-OUEN, *S. Audoeni Fanum*, village du dép. de la Seine, à 8 kil. N. N. O. de Paris, à 2 kil. S. O. de Saint-Denis, sur la Seine; 986 hab. Ancien château royal. C'est là que Louis XVIII donna, le 2 mai 1814, la fameuse déclaration dite de Saint-Ouen, qui posa les bases de la Charte constitutionnelle. Glacière; fabrique de châles, bergeries. Commerce de légumes, porcs et bestiaux. — A l'O. de ce village est la gare Saint-Ouen, vaste bassin alimenté par des puits artésiens, et qui communique avec la Seine; on y voit aussi une machine à vapeur, de la force de 40 chevaux, qui conduit l'eau de la Seine à Montmartre.

SAINT-OUEN-L'AUMÔNE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. S. de Pontoise; 1,585 hab. Beau château. Aux environs était la célèbre abbaye de Maubuisson, fondée en 1236 par Blanche de Castille pour des filles de Cîteaux, et qui a été détruite pendant la Révolution. On y voyait les tombeaux de Blanche, de Charles-le-Bel et de Gabrielle d'Estrées.

SAINT-PALAIS, *Fanum sancti Palatii*, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), sur la Bidouze, à 24 kil. N. O. de Mauléon; 1,445 hab.

SAINT-PAPOUL, *Fanum S. Pauli*, ville du dép. de l'Aude, à 7 kil. E. de Castelnaudary; 1,250 hab. Commerce de blé. Jadis abbaye fondée au ixe siècle. Saint-Papoul eut le titre d'évêché de 1317 à 1789.

SAINT-PARDOUX-LA-RIVIÈRE, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Drôme, à 8 kil. S. E. de Nontron; 1,519 hab.

SAINT-PATER, ch.-l. de canton (Sarthe), à 24 kil. N. O. de Mamers; 547 hab.

SAINT-PATERNE, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 28 kil. N. de Tours; 2,118 hab. Pierres de taille, fabriques de toile.

SAINT-PAUL, *Cidade dos Paulos*, ville du Brésil, ch.-l. de la comarque et de la province de Saint-Paul, à 312 kil. O. de Rio-Janeiro, par 48° 19' long. O., 23° 33' lat. S., sur un plateau fort élevé au dessus de la mer; 20,000 hab. suivant les uns, selon les autres 40,000. Climat salubre et agréable; trois ports, cathédrale, palais épiscopal, palais du gouvern., fonderie d'or. Université (récente), séminaire, cirque en bois pour les combats de taureaux. On croit que cette ville fut fondée par une colonie d'Indiens dirigée par des Jésuites portugais en 1552. — La province de Saint-Paul est bornée par les provinces de Goyaz et de Mato-Grosso au N., de Minas Geraës et de Rio-Janeiro au N. E., la mer à l'E., la province de Rio-Grande au S., et le Paraguay au S. O.; 1,100 kil. sur 700; 220,000 hab.

SAINT-PAUL, ville de l'île de Bourbon, ch.-l. de l'arr. Sous-le-Vent, à 28 kil. S. O. de Saint-Denis; 16,202 hab. (dont les deux tiers esclaves); est remarquable par sa belle rade. Patrie de Parny.

SAINT-PAUL, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 8 kil. N. E. de Barcelonette; 1,650 hab.

SAINT-PAUL, v. du Pas-de-Calais. *Voy.* SAINT-POL.

SAINT-PAUL-CAP-DE-JOUX, ch.-l. de canton (Tarn), à 13 kil. S. E. de Lavaur; 1,290 hab.

SAINT-PAUL-DE-FENOUILHET, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 40 kil. N. O. de Perpignan; 845 hab.

SAINT-PAUL-EN-JAREST, ville du dép. de la Loire, à 7 kil. N. E. de Saint-Chamond: 3,785 hab. Commerce en grains, vins, houille: moulins à soie.

SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX, petite et ancienne ville de France (Drôme), à 7 kil. de Pierrelatte, sur une colline; 2,071 hab. On croit que c'est l'anc. *Augusta Tricastinorum*, que d'autres voient dans Aoust.

SAINT-PAULIEN, *Revessio*, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 14 kil. N. O. du Puy; 3,025 hab. Antiquités romaines. Jadis ch.-l. des *Vellavi*.

SAINT-PAVIN (Denis SANGUIN DE), poëte aimable, né à Paris vers 1600, mort en 1670, était fils d'un président au parlement. Il entra dans l'état ecclésiastique sans avoir aucune vocation, obtint l'abbaye de Livry, et s'y retira pour s'y livrer sans contrainte à son goût pour le plaisir et pour les lettres. Il afficha longtemps une incrédulité scandaleuse, mais finit par se convertir. On a de lui des poésies (*sonnets, épigrammes, épîtres et rondeaux*), qui se trouvent dans le recueil intitulé: *Poésies choisies de MM. Corneille, Boisrobert*, etc., Paris, 1655, et dans le *Recueil des plus belles pièces des poëtes français*, etc., publiés par Barbin, 1692, 6 vol. in-12. Lefebvre de Saint-Marc en a donné une édition en 1759, avec les *poésies* de Charleval. Boileau le raille souvent sur son incrédulité, et le désigne dans une de ses épigrammes sous le nom d'*Alidor*.

SAINT-PÉ, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 22 kil. N. O. d'Argelès; 2,712 hab. Mouchoirs, outils aratoires, clous, peignes, etc.

SAINT-PERAY, ch.-l. de canton (Ardèche), à 14 kil. S. de Tournon: 2,600 hab. Très bons vins.

SAINT-PERE-EN-RETZ, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 8 kil. S. de Paimbœuf; 2,500 hab.

SAINT-PÉTERSBOURG, *Petropolis* en latin moderne, capitale de la Russie d'Europe et de tout l'empire russe, sur la Néva, près de son embouchure dans le golfe de Finlande, à 2,700 kil. N. E. de Paris, par 59° 56' lat. N., 27° 58' lat. S.; 470,202 hab. Résidence habituelle de l'empereur et de toutes les administrations centrales; 2 archevêchés, l'un grec, l'autre romain. Port vaste, mais peu profond; quelques fortifications. Cette ville est remarquable par la largeur et la régularité de ses rues, la beauté de ses édifices, la magnificence de ses quais, etc.; la Néva y forme plusieurs îles et partage la ville en cinq quartiers (île de Saint-Pétersbourg, île de Vasili-Ostrov, quartiers de l'Amirauté, de la Fonderie, de Viborg). On y compte environ 160 ponts, 500 rues, un grand nombre de belles places (celles du Palais d'hiver, de l'Amirauté, d'Isaac, du Sénat, du Théâtre, du Premier corps des Cadets, la Nouvelle place, le Champ de Mars ou Pré de la Czarine). On remarque parmi les églises la cathédrale ou Notre-Dame-de-Kazan (imitation de St-Pierre de Rome), la basilique de Saint-Isaac (terminée en 1841), les églises de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, de Saint-Nicolas, de Saint-Siméon, de la Transfiguration, de Saint-Alexandre-Nevski (aux portes de la ville); parmi les autres édifices, le Palais d'hiver, l'Ermitage (qu'une galerie lie au précédent), les palais d'Anitchkov, de la Tauride, de Saint-Michel, du grand-duc Michel; l'hôtel de l'Académie des Beaux-Arts (le plus beau monument de Saint-Pétersbourg), le bâtiment de l'Académie des Sciences, l'Amirauté, la Bourse, la Banque des assignats, l'Hôtel-de-Ville, l'Etat-Major, le bâtiment de la bibliothèque impériale, le monument (ou colonne) d'Alexandre, le Gostinoï-Dvor (grand bazar à deux étages), les manéges, les casernes, le Nouvel Arsenal, le corps des mines, le couvent Smolnoï, l'institut de Sainte-Catherine, l'hôpital des Pauvres Malades, la maison des Enfants-Trouvés, les Orphelins-Militaires, etc. — Saint-Pétersbourg possède quatre académies (Beaux-Arts, Sciences, Médecine et Chirurgie, Académie Russe), et au moins 15 autres sociétés savantes; une université (depuis 1819), à

laquelle on a réuni l'école de droit (fondée dès 1805); une haute école (créée en 1822), un institut pédagogique central rétabli en 1828, une école de l'Académie de médecine et chirurgie, deux écoles militaires pour les Cadets de terre, celles des Cadets de la marine, d'artillerie, des Cadets des mines, des Beaux-Arts, l'académie ecclésiastique de St-Pétersbourg, l'institut des ingénieurs, l'institut technologique, l'école impér. d'agriculture, l'école vétérinaire, l'école de marine marchande, l'établissement oriental, les 500 demoiselles du couvent Smolnoï (aux frais du gouvernement), etc., etc. Plusieurs bibliothèques très grandes, observatoire, cabinet d'histoire naturelle de l'Académie des Sciences, galerie impériale de tableaux (l'Ermitage), musée de sculpture et architecture de l'Académie des Beaux-Arts, musée asiatique de l'Académie des Sciences, médailler de l'Ermitage, collection minéralogique, collection de modèles, machines et ornements (à l'Amirauté), collection d'armes anciennes et modernes (à l'ancien arsenal), jardin botanique, avec des serres superbes. Industrie peu développée, mais beaucoup de commerce; toutefois le commerce extérieur est presque tout aux mains des Anglais; les importations consistent surtout en denrées coloniales, meubles, objets de luxe, métaux travaillés. Le climat de Saint-Pétersbourg est très froid; Catherine y fit bâtir un palais de glace qui dura jusqu'au mois de mai. La ville est très sujette aux inondations (celles de 1726, 1777, et surtout de 1824 furent terribles). — St-Pétersbourg fut fondée en 1704, sur l'emplacement d'*Ivangorod*, par Pierre-le-Grand, qui lui donna le nom du saint son patron, et fut dès lors déclarée capitale à la place de Moscou. Elle l'est devenue véritablement sous Elisabeth. La conquête de la Finlande, en l'empêchant d'être immédiatement ville frontière, lui a donné encore plus d'importance. Le choix de cette ville pour capitale a contribué pour beaucoup à faire de la Russie un empire maritime et européen.

SAINT-PÉTERSBOURG (gouvernement de), gouv. de la Russie d'Europe, formé de l'anc. Ingrie, est situé sur la Baltique, a pour bornes au S. O. le gouv. de Revel, au N. O. le grand-duché de Finlande, au S. le gouv. de Pskov, à l'E. celui de Novogorod. Saint-Pétersbourg en est le ch.-l. Il a 410 kil. sur 296, et au moins 925,000 hab. Il se divise en 8 cercles (Saint-Pétersbourg, Schlusselbourg, Oranienbaum, Sophie, Iambourg, Gdov, Louga, Novaïa-Ladoga).

SAINT-PHILBERT-DE-GRANDLIEU, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 20 kil. S. O. de Nantes: 3,390 h.

SAINT-PHILIPPE (îles du Cap-Vert). *Voy.* FOGO.

SAINT-PHILIPPE, villes d'Espagne, d'Amérique, etc. *Voy.* SAN-FELIPE.

SAINT-PIERRE, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 1 kil S. E. de Calais: 7,603 hab. Tulles.

SAINT-PIERRE, ville de l'île Bourbon, côte S. O., à 45 kil. S. E. de Saint-Paul: 14,135 hab. (dont 10,000 esclaves). Commerce de blé.

SAINT-PIERRE, ville de la Martinique, sur la côte O., à 28 kil. N. O. du Fort-Royal; 18,000 hab. Baie demi-circulaire qui forme une rade; quelques édifices remarq.; collége royal dit les *Pères-Blancs*, jardin des plantes. Industrie à peu près nulle. Grand commerce.

SAINT-PIERRE, île de l'Océan Atlantique, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, au S., et près de Terre-Neuve, forme, avec les deux petites îles de Miquelon, une colonie soumise à un seul commandant; 1,500 h. permanents (4,000 pendant la saison de la pêche). Peu fertile, mais très précieuse comme station pour la pêche de la morue.—Cette île est à la France depuis 1763; mais les Anglais l'ont occupée à diverses reprises (de 1778 à 1783, de 1793 à 1801, et de 1804 à 1816).

SAINT-PIERRE-DE-CHIGNAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 4 kil. S. E. de Périgueux: 818 hab.

SAINT-PIERRE-D'OLÉRON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), dans l'île d'Oléron, à 21 kil. N. O. de Marennes; 4,822 hab. Vins, eau-de-vie, sel, etc.

SAINT-PIERRE-ÉGLISE, ch.-l. de cant. (Manche), à 16 kil. N. E. de Cherbourg; 2,274 hab. Toiles, fil, lin, tanneries, mégisseries.

SAINT-PIERRE-ET-SAINT-PAUL, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* PÉTROPAVLOSK.

SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 30 kil. N. de Nevers; 2,256 hab. Aux env., sable excellent pour la fabrication de la faïence.

SAINT-PIERRE-LE-PORT, *St-Peter-le-Port* en anglais, ch.-l. de l'île de Guernesey, sur la côte S. E.; 13,900 hab. Deux châteaux-forts. Bonne rade.

SAINT-PIERRE-SUR-DIVES, ch.-l. de cant. (Calvados), à 25 kil. S. O. de Lisieux; 1,678 hab.

SAINT-PIERRE (Eustache DE), bourgeois de Calais, fut, au rapport du chroniqueur Froissard, un de ceux qui se dévouèrent pour le salut de leurs compatriotes, lorsque Calais fut pris par Edouard III (1347), et que ce prince, irrité d'une longue résistance, exigea que six notables de la ville vinssent, les pieds nus et la corde au cou, se mettre à sa discrétion. Ce beau dévouement, raconté par Froissard seul, a été contesté par les historiens modernes, notamment par le savant Brequigny. Il parait qu'à la fin du siége, Eustache de Saint-Pierre, qui entretenait des intelligences avec l'ennemi, aurait déterminé les habitants de Calais à capituler; peut-être fut-il en effet un de ceux qui vinrent, la corde au cou, remettre au roi les clefs de la ville; mais il fut bien accueilli et généreusement récompensé par Edouard. Il mourut en 1371.

SAINT-PIERRE (Ch.-Irénée CASTEL DE), dit l'*abbé de Saint-Pierre*, publiciste et philanthrope, né en 1658 au château de Saint-Pierre, près de Barfleur (Normandie), mort en 1743 à 85 ans, était fils du gouverneur de Valogne et parent de Villars. Il entra dans les ordres, devint en 1702 aumônier de la duchesse d'Orléans, suivit le cardinal de Polignac au congrès d'Utrecht (1712), puis se mit à écrire sur des objets d'utilité publique. Il avait été reçu à l'Académie Française dès 1695, mais fut exclu de ce corps en 1718 pour avoir parlé de Louis XIV avec trop de liberté. Il passa toute sa vie à faire des projets de réforme, et essaya en vain de les faire adopter par les ministres: le cardinal Dubois appelait ses théories les *rêves d'un honnête homme*. Il pratiqua constamment la bienfaisance, en même temps qu'il la recommandait aux autres: c'est même à lui qu'on doit le mot de *bienfaisance*. Ses principaux ouvrages sont: le *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713 (ce projet est celui qui l'occupa le plus constamment; il voulait former un tribunal suprême des nations); *Discours sur la polysynodie* (ou sur la pluralité des conseils qui devaient être attachés à chaque ministère), 1718; des *Mémoires* sur l'*Académie Française*, sur les *Duels*, sur les *Pauvres mendiants*, sur un *projet de tailles tarifées*, et même sur la réforme de l'*orthographe*, etc. J.-J. Rousseau estimait fort l'abbé de Saint-Pierre, et il s'était chargé de donner des extraits de ses écrits.

SAINT-PIERRE (Bernardin DE), célèbre écrivain, né au Havre en 1737, mort en 1814, d'une famille qui prétendait descendre d'Eustache de Saint-Pierre. Il eut une enfance fort romanesque, voulut successivement se faire marin, puis missionnaire; entra en 1757 à l'école des ponts et chaussées, obtint en 1760 un brevet d'officier-ingénieur, fit quelques campagnes, perdit son grade pour insubordination, vint à Paris où il vécut dans la gêne, donnant des leçons de mathématiques, puis passa en Hollande et de là en Russie, où il fut employé dans le génie, et où il tenta vainement de faire exécuter ses projets philanthropiques; quitta la Russie pour aller en Pologne défendre la cause de l'indépendance, inspira une vive passion à une

princesse polonaise qui l'oublia bientôt, revint en France en 1766, et fut envoyé comme ingénieur à l'Ile de France, où il séjourna trois ans; de retour à Paris en 1771, il se consacra aux lettres, vécut dans la retraite, et se lia étroitement avec J.-J. Rousseau (1772), avec lequel il avait plus d'une analogie, et qu'il tâcha d'imiter dans ses écrits. Il publia d'abord (1773) son *Voyage à l'île de France*, qui eut quelque succès; les *Etudes de la Nature*, qui parurent en 1784, lui firent prendre rang parmi nos grands écrivains; il mit le sceau à sa réputation en donnant *Paul et Virginie* (1788). Il fit paraître ensuite l'*Arcadie*, espèce de roman politique et moral qu'il n'a pas achevé, les *Vœux d'un solitaire* (1789), où il se montrait très favorable aux idées nouvelles, la *Chaumière indienne* (1791), charmant conte moral, enfin les *Harmonies de la Nature* (1796). Louis XVI l'avait nommé intendant du Jardin des Plantes (1792); il fut chargé en 1794 de faire le cours de morale à l'Ecole normale, mais il eut peu de succès dans cette chaire. Il entra en 1795 à l'Institut, et fut richement pensionné sous l'empire, surtout par Joseph Bonaparte. Bernardin de Saint-Pierre est peut-être l'écrivain qui a le mieux peint la nature; il est à regretter qu'il ait manqué de connaissances positives, et qu'il ait souvent donné ses rêveries pour les véritables lois de l'univers. Il a su aussi dans ses écrits faire aimer la vertu; cependant son caractère personnel et sa conduite étaient loin d'être irréprochables. Son style tient à la fois de celui de Fénelon et de celui de Rousseau, quoiqu'il n'ait la perfection ni de l'un ni de l'autre. On a réimprimé cent fois les *Etudes de la Nature* et surtout *Paul et Virginie*. M. Aimé Martin a donné une édition des *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, 12 vol. in-8, 1818-1820, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages; il y a joint en 1826 la *Correspondance* de l'auteur, en 4 vol. in-8. M. Patin a fait un *Eloge de Bernardin*, couronné par l'Académie de Rouen en 1816.

SAINT-PIERREVILLE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 23 kil. N. O. de Privas; 1,892 hab.

SAINT-POELTEN (pour *Saint-Hippolyte*), ville d'Autriche, sur la Trasen, à 55 kil. O. de Vienne; 5,000 hab. Evêché. Cotonnades, imprimerie sur toiles, poterie de grès, glaces; papiers.

SAINT-POIS, ch.-l. de cant. (Manche), à 14 kil. N. O. de Mortain; 775 hab.

SAINT-POL, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), sur la Ternoise, à 34 kil. N. O. d'Arras; 3,452 hab. Eaux minérales; bains. Commerce de tabac, laine, huile. Patrie de Bacler d'Albe. Jadis titre d'un comté qui appartint aux comtes de Boulogne, puis aux comtes de Ponthieu, et qui, en 1360, fut transmis par alliance à une branche de la maison de Luxembourg. Saint-Pol fut prise en 1537 par les Français, puis par les Impériaux; elle fut cédée à la France en 1659. — L'arr. de Saint-Pol a 6 cant. (Aubigny, Auxy-le-Château, Avesnes-le-Comte, Heuchin, Le Parc, St-Pol), 193 comm., et 80,506 hab.

SAINT-POL-DE-LÉON, *Civitas Ossiniensis* de César, *Leonensis pagus* au moyen âge? ch.-l. de canton (Finisterre), à 20 kil. N. O. de Morlaix, près de l'Océan; 6,451 hab. Petit port. Toiles. Commerce de chanvre, lin, fil, toile; bestiaux, etc. Evêché au VIe siècle et longtemps baronnie.

SAINT-POL (Waleran de LUXEMBOURG-LIGNY, comte de), d'une branche cadette de l'illustre maison de Luxembourg, né en 1355, entra d'abord au service du roi de France Charles V, fut fait prisonnier par les Anglais, se fit aimer pendant sa captivité d'une sœur du roi Richard II, et l'épousa. Charles VI le nomma ambassadeur en Angleterre, puis gouverneur de Gênes (1397). Pendant la démence du roi, il prit parti pour le duc de Bourgogne, devint gouverneur de Paris (1410), puis connétable (1412). Il établit à Paris l'horrible milice dite des *Ecorcheurs*, et remporta quelques avantages sur les Armagnacs. Il se vit contraint de s'éloigner en 1413, et mourut en 1415.

SAINT-POL (Louis de LUXEMBOURG, comte de), né en 1418, s'attacha à Louis XI lorsqu'il n'était encore que dauphin, puis passa du côté du duc de Bourgogne, entra dans la *Ligue du bien public*, et fit la guerre à Louis XI, devenu roi. Ce prince, pour le ramener, le nomma connétable (1465); mais le comte de Saint-Pol, d'un caractère intrigant, entretint à la fois des intelligences avec le duc de Bourgogne et avec les Anglais. Louis XI se le fit livrer par le duc de Bourgogne, à la cour duquel il s'était réfugié, et le fit juger. Il fut condamné à mort par le parlement, et eut la tête tranchée en 1475.

SAINT-PONS-DE-TOMMIÈRES, ch.-l. d'arr. (Hérault), sur le Jaur, à 126 kil. S. O. de Montpellier; 6,995 hab. Draps pour le Levant; filature. Jadis abbaye de l'ordre de St-Benoît fondée en 936; évêché depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'en 1611. — L'arr. de Saint-Pons-de-Tommières a 5 cant. (Olargnes, Olonzac, Saint-Chinian, Saint-Pons, La Salvetat), 44 comm., et 48,511 hab.

SIANT-PORCHAIRE, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 16 kil. N. O. de Saintes; 1,034 hab.

SAINT-POURÇAIN, anc. ville d'Auvergne, auj. ch.-l. de cant. dans le dép. de l'Allier, sur la Sioule, à 32 kil. N. de Gannat; 4,752 hab. Vins rouges estimés. C'est la patrie de Durand, dit *de Saint-Pourçain*, et le berceau de la famille Séguier.

SAINT-PREST (J. YVES DE), directeur des archives aux affaires étrangères, et un des fondateurs de l'académie politique créée dans ce ministère en 1710; mort en 1720; a laissé: *Histoire des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe, depuis le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue en* 1676, Amsterdam, 1726, 2 vol. petit in-fol.

SAINT-PRIEST, village du dép. de l'Isère, à 19 kil. N. de Vienne; 1,200 hab.

SAINT-PRIEST (Franç.-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre de Louis XVI, né à Grenoble en 1735, mort en 1821, servit en Allemagne (1760), et en Espagne, fut ambassadeur à Lisbonne, puis à Constantinople (1768-83), où il conçut le plan de l'expédition d'Egypte, devint ministre de l'intérieur (1789), donna au roi, les 5 et 6 octobre, le conseil de repousser la force par la force (1790), émigra, sollicita dans toutes les cours un appui pour les Bourbons, ne revint qu'en 1814, et fut nommé pair en 1815. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits. — Son fils, Emmanuel de Saint-Priest, qui avait émigré avec lui, prit du service en Russie, fit contre la France les campagnes de 1806 et années suivantes, entra en France avec l'armée ennemie, emporta de vive force la ville de Reims, et mourut peu après de ses blessures (1814).

SAINT-QUENTIN, *Augusta Veromanduorum* des anciens, *Quintinopolis* ou *Quintinianum* en latin mod., ch.-l. d'arr. (Aisne), à 13 kil. N. de Paris, à 50 kil. N. O. de Laon, sur la rive droite de la Somme; 20,570 hab. (dont beauc. de Protestants). Tribunal de 1re instance et de commerce, collége communal, écoles de commerce, de dessin, etc.; chambre des arts et métiers, conseil des prud'hommes; société des sciences et belles-lettres. Hôtel-de-ville, belle église. Rues larges et bien bâties; vaste bassin qui sert de port; grande place publique carrée. Nombreuses filatures de coton, moulins, sucreries, etc. Calicot, linge de table, batiste, linon, basin, gaze, etc. Commerce de blés et de vins. Patrie de dom Luc d'Achery, Omer Talon, P. Ramus, Charlevoyx, Babeuf, etc. — Saint-Quentin remplace l'anc. *Augusta Veromanduorum*, ville de la Belgique 2e, et capitale des *Veromandui* (d'autres placent *Augusta* à Vermand, à l'O. de Saint-Quentin); elle ne reçut son

nom moderne qu'au IXe siècle (*Voy.* QUENTIN). Evêché jusqu'au VIe siècle, et, depuis le VIIIe, capitale du comté de Vermandois. Elle fut réunie à la couronne en 1215, et fortifiée. Prise par les Espagnols en 1557, après la défaite du connétable de Montmorency par Emmanuel-Philibert, général de Philippe II, à la célèbre bataille dite *de Saint-Quentin*; rendue à la France par le traité de Cateau-Cambrésis.— L'arr. de Saint-Quentin a 7 cantons (Saint-Quentin, Bohain, le Catelet, Mouy, Ribemont, Saint-Simon, Vermand), 127 comm. et 117,280 hab.

SAINT-QUENTIN (canal de), canal qui unit l'Oise à l'Escaut, et fait communiquer Paris avec le N. de la France et la Belgique, commence à Chauny (Aisne), reçoit le canal de la Somme, traverse et longe la Somme, baigne les murs de Saint-Quentin (qui lui donne son nom), arrose Lesdins, Riqueval, et se termine à Cambray. Longueur, près de 100 kil. — La partie entre l'Oise et Saint-Quentin, connue sous le nom de *Canal de Crozat*, fut achevée en 1738; le reste fut exécuté de 1768 à 1810.

SAINT-QUIRIN, bourg du dép. de la Meurthe, à 17 kil. S. de Sarrebourg; 1,987 hab. Manufacture de glaces, pierres de taille. Eaux minérales.

SAINT-RAMBERT, ch.-l. de cant. (Ain), sur l'Albarine, à 32 kil. N. O. de Belley; 2,613 hab. Toiles dites de Saint-Rambert.

SAINT-RAMBERT-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loire), à 12 kil. S. E. de Montbrison; 3,012 hab. Entrepôt de vins. Aux environs, forges.

SAINT-RÉAL (César VICHARD, abbé DE), historien, né en 1639 à Chambéry, mort en 1692, brilla dans le monde, suivit la duchesse de Mazarin à Londres, puis se fit prêtre, fut nommé historiographe de Savoie, et même eut quelques négociations à conduire pour le duc, soutint plusieurs controverses, notamment contre Arnauld, et fut accusé de socinianisme. Il a écrit l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*; cet ouvrage, qui lui fit un nom comme écrivain, n'est guère qu'un roman historique. On a encore de lui : la *Conjuration des Gracques*, une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, de l'*Usage de l'histoire*, etc. Ses *Œuvres* complètes ont été réunies à Paris, 1757, 8 vol. in-12.

SAINT-REMI, anc. ville de Provence, auj. ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. E. d'Arles; 5,700 hab. Ouvrages en marbre; filatures de soie. Restes d'un arc de triomphe de Marius et superbe mausolée. Saint-Remi est la patrie de Nostradamus et d'Expilly. — Cette ville fut bâtie sur l'emplacement de l'anc. *Glanum*; elle prit le nom de Saint-Remi, parce que Clovis en fit présent au célèbre archevêque de Reims de ce nom.

SAINT-REMI, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. N. E. de Thiers; 4,157 hab.

SAINT-REMI-EN-BOUZEMONT, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. S. de Vitry; 747 hab.

SAINT-RENAN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 15 kil. N. O. de Brest; 1,094 hab. Chevaux.

SAINT-RIQUIER, bourg du dép. de la Somme, à 10 kil. N. E. d'Abbeville; 1,513 hab. Commerce de blé et de chanvre. — Saint Riquier y fonda, en 640, une célèbre abbaye de Bénédictins, et donna son nom à la ville qui s'appelait d'abord *Centula*.

SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSC, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 20 kil. E. du Havre; 1,652 hab.

SAINT-ROME-DE-TARN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 16 kil. N. de Sainte-Affrique; 3,105 hab.

SAINT-SACREMENT (colonie du), *Colonia del Sacramento* en portugais, ville de l'Uruguay, sur le Rio-de-la-Plata, vis-à-vis de Buénos-Ayres, à 150 kil. N. O. de Montevideo, par 34° 25' lat. S., 60° 11' long. O. Port ouvert, forteresse. — Fondée par les Portugais (1678). Elle fut un continuel sujet de guerres entre le Portugal et l'Espagne, et fut cédée à l'Espagne, en 1750, avec le reste de l'Uruguay, en échange du Paraguay. Elle est libre aujourd'hui.

SAINT-SAENS, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 15 kil. S. O. de Neufchâtel; 2,403 hab. Toiles, verre. Jadis seigneurie et prieuré de Bénédictins.

SAINT-SATURNIN, ville du dép. de Vaucluse, à 9 kil. N. d'Apt; 2,822 hab.

SAINT-SAULGE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 40 kil. N. E. de Nevers; 2,131 hab. Patrie de Ravisius Textor. Cette ville doit son nom à saint Salvius, évêque d'Albi, dont les reliques y furent déposées.

SAINT-SAUVEUR, village du dép. des Hautes-Pyrénées, dans la vallée de Baréges, à la gauche du gave de Gavarnie, et à 2 kil. S. E. de Luz-en-Baréges. Eaux thermales sulfureuses en renom.

SAINT-SAUVEUR-EN-PUISAYE, ch.-l. de canton (Yonne), à 40 kil. S. O. d'Auxerre; 1,459 hab.

SAINT-SAUVEUR-LANDELIN, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Taute, à 10 kil. N. de Coutances; 1,980 hab. Patrie de Lebrun (consul).

SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Manche), à 16 kil. S. O. de Valogne: 2,896 hab. Jadis abbaye de Bénédictins fondée en 1048.

SAINT-SAVIN, ch.-l. de cant. (Vienne), à 16 kil. N. de Montmorillon; 1,442 hab.

SAINT-SAVIN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 kil. E. de Blaye; 1,982 hab.

SAINT-SAVINIEN, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), sur la Charente, à 16 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angely; 3,550 hab. Grains, vin, eau-de-vie.

SAINT-SÉBASTIEN, *San-Sebastian*, ville d'Espagne, dans les provinces basques, ch.-l. de l'intendance de Saint-Sébastien et de la capitainerie-générale de Guipuscoa, sur un îlot du golfe de Gascogne qui communique au continent par un pont de bois, à 62 kil. N. O. de Pampelune; 10,000 hab. Port petit, assez sûr, mais d'une entrée difficile: fortifications importantes, château-fort; deux faubourgs (Sainte-Catherine et Saint-Martin). La ville a été presque entièrement rebâtie depuis le siége de 1813. Quelque industrie; commerce considérable, mais déchu depuis la révolution qui sépara l'Amérique espagnole de sa métropole. Importation de denrées coloniales, d'objets de manufacture anglaise et française; exportation de fer provenant du Guipuscoa. — Avant le IXe siècle, cette ville portait le nom d'*Izurun*. Elle souffrit beaucoup dans toutes les guerres entre l'Espagne et la France. Les Français la prirent en 1719 et 1808; ils y soutinrent, en 1813, un siége célèbre contre les Anglo-Espagnols.

SAINT-SÉBASTIEN, ch.-l. de l'île Gomera, une des Canaries, côte E., par 28° 6' lat. N., 19° 28' long. O.: 1,500 hab. — *Voy.* aussi SAN-SEBASTIAN.

SAINT-SEINE-L'ABBAYE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 27 kil. N. O. de Dijon, et très près de Chanceaux, où est la source de la Seine; 897 hab.

SAINT-SERNIN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 28 kil. de Sainte-Affrique; 2,476 hab.

SAINT-SERVAN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à l'embouchure de la Rance, à 2 kil. S. de Saint-Malo; 9,948 hab. Deux ports (l'un militaire, l'autre marchand); biscuits de mer, corderies, brasseries, chantiers de construction. Armements pour la pêche.

SAINT-SEVER ou SAINT-SEVER-DE-RUSTAN, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, à 20 kil. S. de Mont-de-Marsan; 6,078 hab. Grains, vins, eau-de-vie, marbre, etc. Grandes tanneries, etc. — Saint-Sever doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée à la fin du Xe siècle. Ce fut jadis le ch.-l. du pays de Chalosse et du comté de Gascogne propre, d'où le nom de *cap de Gascogne* donné souvent à Saint-Sever. Patrie de Lamarque. — L'arr. de cette ville a 8 cantons (Aire, Amou, Geaune, Hagetmau, Mugron, Tartas, qui compte pour 2, plus Saint-Sever), 114 comm., et 90,500 hab.

SAINT-SEVER, ch.-l. de cant. (Calvados), à 11 kil. O. de Vire; 1,653 hab. Auges en granit pour pressoirs.

SAINT-SEVER, faubourg de Rouen. *Voy.* ROUEN.

SAINT-SIMON, ch.-l. de cant. (Aisne), sur la Somme, à 16 kil. S. O. de Saint-Quentin ; 586 hab. Ce bourg, qui faisait jadis partie du Vermandois, en Picardie, avait titre de duché, et a donné son nom à l'ancienne maison de Saint-Simon, issue des comtes de Vermandois, qui faisaient remonter leur origine à Charlemagne. On donne pour chef à cette maison Jean de Vermandois, seigneur de Saint-Simon, qui vivait vers 1144, et qui céda ses prétentions sur le Vermandois et le Valois au roi Philippe-Auguste.

SAINT-SIMON (L. de ROUVROY, duc de), né en 1675 d'une famille noble et ancienne, se distingua d'abord dans les armes aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, quitta le service avec le grade de maître-de-camp, succéda à son père dans le gouvernement de Blaye et dans ses titres de duc et pair, et se voua à la diplomatie. Il entra à la cour à la fin du règne de Louis XIV, s'attacha au duc de Bourgogne, et, après la mort de ce prince, au duc d'Orléans, qui l'appela au conseil de régence, devint l'âme du parti de la cour contre les parlements, et fut envoyé en Espagne (1721) pour y négocier le mariage de Louis XV avec l'infante, et d'une fille du régent avec un prince espagnol ; il perdit beaucoup de son crédit après la mort du régent, et se retira dans ses terres, où il s'occupa de rédiger ses *Mémoires* : il mourut en 1755. Saint-Simon passait pour le seigneur le plus accompli de la cour. Ses *Mémoires* renferment les renseignements les plus intéressants et les plus détaillés sur la cour de Louis XIV, sur la régence et le règne de Louis XV ; ils sont rédigés avec une aisance et une originalité qui placent l'auteur au premier rang des écrivains de ce genre. On n'en a eu pendant longtemps que des éditions tronquées ; la seule complète et authentique est celle qu'a publiée le marquis de Saint-Simon, pair de France, petit-fils de l'auteur, Paris, 1829-31, 21 vol. in-8.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte DE), économiste et chef de secte, issu, comme le précédent, de la noble famille des comtes de Vermandois, né à Paris en 1760, servit en Amérique dans la guerre de l'indépendance (1779), fut à son retour nommé colonel à 23 ans ; quitta le service dès 1785 pour se livrer à divers projets d'utilité publique, applaudit à la révolution, dans laquelle il voyait une œuvre de régénération ; fit, de 1790 à 1797, avec le comte de Redern, des spéculations sur la vente des biens nationaux, mais se vit frustré de ses bénéfices par son associé, et abandonna les spéculations financières. Il conçut alors le projet de réorganiser les sciences et de reconstituer l'ordre social, se lia dans ce but avec les savants les plus distingués, voyagea en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, etc., publia divers ouvrages qui furent peu remarqués lors de leur apparition, et fit mille expériences bizarres et coûteuses. Il ne tarda pas à se ruiner, et tomba dans une telle misère qu'il prit le parti de se suicider (1823) ; mais le coup qu'il se porta ne fut pas mortel, et il en fut quitte pour la perte d'un œil. Renonçant alors à ses sinistres projets, il reprit ses travaux, et réussit à s'attacher quelques disciples qui le comprirent (Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigue, Bazard, Enfantin, etc.). Il mourut entre leurs bras en 1825. Saint-Simon est le fondateur d'une école que l'on a nommée *industrialiste* ; il voulait améliorer, au moyen de la science et de l'industrie, le sort de l'humanité et surtout des classes pauvres : il considérait les savants, les industriels, les artistes, les producteurs de toute espèce comme formant la seule aristocratie légitime, leur confiait la direction de la société nouvelle, proscrivait les oisifs, prêchait l'association et l'organisation des travailleurs, et voulait que tous les efforts fussent dirigés d'après une doctrine générale et vers un but commun ; il constituait sur de nouvelles bases la propriété, la religion, et même la famille. Ses disciples, connus sous le nom de *Saints-Simoniens*, formèrent une secte qui, après avoir développé avec talent et succès les hautes doctrines du maître sur l'économie sociale, perdit tout crédit lorsque, passant de la théorie à la pratique, elle voulut établir une hiérarchie nouvelle, proclama l'égalité absolue de l'homme et de la femme, prétendit modifier le mariage, abolir toute espèce d'hérédité, dénaturer la famille en substituant à la filiation naturelle une filiation toute conventionnelle, enfin instituer un culte nouveau. Accusés devant les tribunaux d'attentat à la morale publique, les Saints-Simoniens virent dissoudre leur association par une sentence judiciaire (1833). Les principaux écrits de Saint-Simon sont : l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* (1808) ; une *Nouvelle encyclopédie* (1810), dont il ne parut qu'une livraison ; *De la réorganisation de la société européenne* (1814), avec Augustin Thierry ; l'*Industrie* (1817) ; l'*Organisateur*, journal social (1820) ; le *Système industriel* (1821) ; le *Catéchisme des Industriels* (1824) ; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825) ; le *Nouveau christianisme* (1825). M. Olinde Rodrigue avait commencé, en 1832, une édition complète de ses œuvres qui n'a pas été achevée.

SAINT-SIMONISME. *Voy.* SAINT-SIMON (Henri DE).

SAINT-SORLIN, bourg du dép. du Rhône, à 22 kil. S. O. de Lyon ; 1,600 hab. Jadis ch.-l. d'un marquisat qui appartint à la maison de Savoie-Nemours.

SAINT-SORLIN (DESMARETS DE). *Voy* DESMARETS.

SAINT-SULPICE-LES-CHAMPS, ch.-l. de cant. (Creuse), à 13 kil. N. O. d'Aubusson ; 1,200 hab.

SAINT-SULPICE-LES-FEUILLES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 36 kil. N. E. de Bellac ; 1,844 hab.

SAINT-SYMPHORIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 21 kil. O. de Bazas ; 1,725 hab.

SAINT-SYMPHORIEN-DE-LAY, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. S. E. de Roanne ; 4,045 hab. Toiles de coton, mousselines, broderies.

SAINT-SYMPHORIEN-D'OZON, ch.-l. de cant. (Isère), à 36 kil. N. de Vienne ; 1,692 hab. Couvertures de laine, blanchisseries de toile, chamoiseries.

SAINT-SYMPHORIEN-LE-CHATEAU ou SUR-COIZE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 26 kil. S. O. de Lyon ; 1,790 hab. Château. Mousseline ; carrière de pierre.

SAINT-THEGONEC, ch.-l. de cant. (Finistère), à 12 kil. S. O. de Morlaix ; 3,836 hab.

SAINT-THOMAS, île du golfe de Guinée, à 200 kil. N. O. du cap Lopez, par 0° 25' lat. N., 4° 24' long. E. ; 20,000 hab. Ch.-l., Saint-Thomas (résidence d'un évêque). Pic Ste-Anne (2,400 m.). Climat chaud et malsain, mais sol fertile ; menu bétail. — Cette île est aux Portugais ; elle fut découverte en 1405 par Vasconcellos le jour de la Saint-Thomas : d'où le nom qu'il lui donna.

SAINT-THOMAS, une des îles Vierges (Antilles) ; 6,000 hab. Hautes montagnes, sucre, coton et rhum. Commerce actif. Cette île est au Danemark.

SAINT-THOMAS. *Voy.* SAN-THOMÉ.

SAINT-TRIVIER-DES-COURTES, ch.-l. de canton (Ain), à 30 kil. N. O. de Bourg ; 1,477 hab.

SAINT-TRIVIER-EN-DOMBES ou SUR-MOGNAN, ch.-l. de canton (Ain), à 20 kil. N. E. de Trévoux, au milieu de marais ; 1,536 hab.

SAINT-TROND, *Fanum S.-Trudonis* en latin moderne, *S.-Truyen* en allemand, ville de Belgique (Limbourg), à 28 kil. N. O. de Liége ; 8,490 hab. Ancienne abbaye (fondée en 657 par saint Trudon). Armes à feu, dentelles, tanneries, commerce de grains. — Entourée de murs en 1058 ; elle fut acquise par les évêques de Liége en 1227 ; prise par Charles-le-Téméraire en 1467, et par les Français en 1794. Saint-Trond fut le siége de l'assemblée qui déclara l'indépendance des Pays-Bas (1566).

SAINT-TROPEZ, *Heraclea Caccabaria* des an-

ciens, *Fanum S.-Torpetis* en latin moderne, ch.-l. de canton (Var), sur le golfe de Grimaud, à 50 kil. S. E. de Draguignan; 3,637 hab. Citadelle, petit port, beau chantier de construction; bouchons de liége. Commerce (vins de première qualité, huile, bois, miel, liége, etc.). Pêche de poisson et de corail (c'est le plus beau corail de la Méditerranée). Grand et petit cabotage. Patrie du général Allard.

SAINT-VAAST, port de mer du dép. de la Manche, à 19 kil. N. E. de Valognes; 3,575 hab. Huîtres, pêche du maquereau, de la morue verte, etc.

SAINT-VALERY-EN-CAUX, port de mer du dép. de la Seine-Inf., à 30 kil. d'Yvetot; 5,300 hab. Tribunal de commerce et vice-consulats de Suède et des Etats-Unis. Armements pour la pêche de la morue. — C'est à Saint-Valery que Guillaume-le-Conquérant s'embarqua pour l'Angleterre.

SAINT-VALERY-SUR-SOMME, port de mer et ch.-l. de canton du dép. de la Somme, à 20 kil. N. O. d'Abbeville; 8,2[illegible] hab. Tribunal de commerce, consulats de Suède, de Prusse, de Danemark et d'Angleterre, sous-commissariat de marine, école de navigation, chantiers, entrepôts, pêche; grand commerce maritime.

SAINT-VALLIER, ch.-l. de canton (Drôme), sur le Rhône, à 32 kil. N. de Valence; 2,455 hab. Beau château gothique. Savon rose, préparation de cochenille, produits chimiques, beauc. de vers à soie.

SAINT-VALLIER, ch.-l. de canton (Var), à 10 kil. de Grasse; 580 hab.

SAINT-VANDRILLE, *Fanum sancti Vandrigesilli*, fameuse abbaye de Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, connue d'abord sous le nom de *Fontenelle*, était en Normandie (auj. dans le dép. de la Seine-Inférieure), à 4 kil. de Caudebec, et près de la Seine. — Elle fut fondée à une époque très reculée, détruite par les Normands vers 850, rétablie par le duc de Normandie en 1035, reconstruite en partie par les Bénédictins au XVIIe siècle. C'était un des plus beaux édifices religieux de France; il n'en reste que des ruines. — Autour de l'abbaye s'est formé un village qui compte 600 hab.

SAINT-VANNES (Congrégation de), réforme de l'ordre de Saint-Benoît, établie en 1600 par Dom Didier de Lacour, à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. *Voy.* LACOUR et BÉNÉDICTINS.

SAINT-VARENT, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 30 kil. E. de Bressuire; 1,796 hab. Vins.

SAINT-VAULRY, ch.-l. de canton (Creuse), à 10 kil. N. O. de Guéret; 2,504 hab.

SAINT-VEIT, nom de plusieurs villes et bourgs des États autrichiens: le principal est dans le gouvernement de Laybach, à 18 kil. N. de Klagenfurt; 1,140 hab. Acier, blanc de plomb, sucre de Saturne; martinet à cuivre, dépôt des produits des forges de Hüttenberg. Ville jadis grande et ch.-l. de la Carinthie. Ruines nombreuses. On croit que Saint-Veit est l'anc. *Candollica* ou *Candalica* en Norique.

SAINT-VENANT, ville du dép. du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 12 kil. N. O. de Béthune; 1,000 hab. Moulins à huile, etc. Prise par les Espagnols en 1659, et par les Autrichiens en 1710, mais toujours restituée à la France.

SAINT-VINCENT, bourg des Etats sardes (Ivrée), à 10 kil. N. O. de Verres. Eaux minérales. Près de là, passage du Mont-Jouet (*Mons Jovis* des anciens).

SAINT-VINCENT (île), une des Antilles anglaises, par 65° 30' long. O., 13° 17' lat. N., à 40 kil. S. E. de Ste-Lucie: 100 kil. de tour; 30,000 hab.; ch.-l., Kingston. Sol très fertile (sucre, yam, café, etc.), mais 12 à 13,000 hect. seulement sont en culture; le reste est couvert de belles forêts (camphre, gommes, arbre à suif, etc.).— Habitée par des Caraïbes jusqu'au milieu du XVIIe siècle: des nègres, après le naufrage d'un bâtiment négrier, s'y établirent et refoulèrent les indigènes dans le N. O. de l'île; ceux-ci implorèrent le secours de la France; mais Caraïbes et Français furent battus par les nègres (1719): les Anglais tentèrent ensuite de prendre et St-Vincent et Sainte-Lucie, mais en vain; en 1763, la France céda à l'Angleterre ses prétentions sur St-Vincent; elle la reprit en 1779, la rendit en 1783. L'Angleterre, en prenant possession de l'île, a laissé leurs propriétés aux nègres, qui avaient pris le nom de Caraïbes noirs.

SAINT-VINCENT (cap), *San-Vicente*, *Sacrum prom.* des anciens, cap formant la pointe S. O. du Portugal et de l'Europe entière, dans la province de l'Algarve, par 37° 3' lat. N., 11° 20' long. E. L'amiral anglais Jervis y remporta sur les Espagnols en 1797 une grande victoire qui lui valut le titre de lord Saint-Vincent.

SAINT-VINCENT-D'ARDENTES, ch.-l. de cant. (Indre), sur l'Indre, à 13 kil. S. E. de Châteauroux; 1,085 h.

SAINT-VINCENT-DE-TIROSSE, ch.-l. de canton (Landes), à 24 kil. S. O. de Dax; 673 hab.

SAINT-VINCENT (Grégoire DE), géomètre célèbre, né en 1584 à Bruges, mort en 1667, entra chez les Jésuites en Italie, étudia à Rome sous Clavius, qu'il remplaça dans sa chaire de mathématiques, fut appelé par Ferdinand II à Prague, fut blessé pendant le siége de cette ville par les Suédois, puis alla en Espagne, donna des leçons de mathématiques à don Juan d'Autriche, et mourut à Gand bibliothécaire de la ville. On a de lui: *Theses de Cometis*, 1619, in-4; *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, etc., Louvain, 1624, in-4, fig.; *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, Anvers, 1647, in-fol.; *Opus geometricum ad mesolabum per rationum, proportionalitatumque novas proprietates*, Gand, 1668, in-4. On lui doit plusieurs découvertes importantes en géométrie.

SAINT-VINCENT (J. JERVIS, lord), amiral anglais, né en 1734, mort en 1823, se distingua au combat d'Ouessant (1778), devint en 1787 amiral, entra au parlement en 1790 et figura dans l'opposition, s'empara en 1793 de la Martinique, remporta en 1797 sur les Espagnols une grande victoire au cap Saint-Vincent (en mémoire de quoi il reçut le titre de lord Saint-Vincent), et fut nommé premier lord de l'amirauté. Il résigna ses fonctions en 1805.

SAINT-VINNEMER, ch.-l. de cant. (Yonne), sur l'Armançon et le canal de Bourgogne, à 8 kil. S. E. de Tonnerre; 680 hab.

SAINT-VIVIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 17 kil. N. O. de Lesparre; 967 hab. Aux environs, marais salants (qui donnent par an 23,000 quintaux de sel).

SAINT-YBARS, ville du dép. de l'Ariége, à 16 kil. O. de Saverdun; 2,474 hab. Aux environs, houille.

SAINT-YON, village du dép. de Seine-et-Oise, près d'Arpajon; 300 hab. Lasalle y avait établi le siége de l'ordre des Frères de la Doctrine chrétienne qu'il avait institués à Reims en 1680; d'où le nom de *Frères Saint-Yon* souvent donné à ces religieux.

SAINT-YRIEIX-LA-PERCHE, ch.-l. d'arrond. (Haute-Vienne), à 41 kil. S. de Limoges: 6,900 hab. Tribunal de 1re instance, conservation des hypothèques, contributions indirectes. Eglise gothique. Porcelaines, toiles et étoffes de laine, tanneries et usines à fer. Mine d'antimoine. — L'arr. de Saint-Yrieix a 4 cant. (Chalus, Nexon, Saint-Germain-les-Belles-Filles, Saint-Yrieix), 26 comm. et 42,260 hab.

SAINT-YVES, ville d'Angleterre (Huntingdon), sur l'Ouse, à 7 kil. E. d'Huntingdon: 3,000 hab. Brûlée il y a quelques années, mais rebâtie.

SAINT-YVES, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 100 kil. O. de Launceston, sur la belle baie de Saint-Yves: 4,800 hab. Port ensablé, réparé en 1816.

SAINTE-AFFRIQUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur la Sorgue, à 44 kil. S. E. de Rhodez; 6,420 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Draps communs, molletons, etc. Commerce de fromages. Elle joua un rôle dans les guerres de la Réforme

sous Louis XIII, et fut assiégée en 1628, etc. Longtemps déchue, elle s'est relevée depuis 1802. — L'arr. de Sainte-Affrique a 6 cant. (Sainte-Affrique, Belmont, Pont-de-Camarès, Cornus, Saint-Rome-de-Tarn, Saint-Sernin), 37 comm. et 58,678 hab.

SAINTE-AGNÈS, une des îles Sorlingues (Angleterre) ; 200 hab. Beau phare. Puits de Saint-Warna, où jadis avaient lieu beaucoup de pratiques superstitieuses. — Port du comté de Cornouailles ; 6,000 hab. Mines d'étain.

SAINTE-ALLIANCE. *Voy.* ALLIANCE.

SAINTE-ANNE, petite ville de l'île anglaise d'Aurigny : — bourg de la Martinique, dans la partie la plus méridionale : plusieurs sucreries ; — bourg de la Guadeloupe, au S. du Moule ; — montagne de France (Orne), près d'Alençon ; chapelle où les malades vont en pèlerinage pour se guérir.

SAINTE-AULAIRE. *Voy.* SAINT-AULAIRE.

SAINTE-AULAYE. *Voy.* SAINT-AULAYE.

SAINTE-BARBE, île du Grand-Océan, à l'O. de Bornéo, sous la ligne, par 105° 16' long. E.

SAINTE-BARBE, collége célèbre fondé à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève (rue de Reims), en 1430, par Jean Hubert, était dirigé par une communauté religieuse. Ce collége, fermé à la Révolution, fut rouvert, en 1798, par M. Victor de Lanneau, sous l'administration duquel il devint plus florissant que jamais. — Le nom de *Collége Sainte-Barbe* a été aussi porté, sous la Restauration, par l'établissement nommé auj. *Collége Rollin*, parce que cet établissement était alors dirigé par d'anciens élèves de la communauté de Sainte-Barbe. Il a reçu son nouveau nom depuis 1830.

SAINTE-BAUME (la), du provençal *baoumo*, caverne, montagne du dép. du Var, à 28 kil. S. O. de Brignolles ; 1,728 mètres de haut. Au sommet est une grotte profonde, où, suivant la tradition, sainte Madeleine passa les 30 dernières années de sa vie. Cette grotte est l'objet de fréquents pèlerinages. On y a élevé une chapelle. A côté de la chapelle était un couvent de Dominicains fondé par Charles II, comte de Provence.

SAINTE-CATHERINE, *Santa-Catarina* en portugais, île du Brésil, sur la côte S. E., par 51° long. O., 27° 32' lat. N. Climat délicieux. Sol varié, fertile. — Elle a donné son nom à la prov. de Sainte-Catherine, située entre celles de Saint-Paul, Rio-Grande-do-Sul et l'Océan : 400 kil. sur 150. Ch.-l., Nossa-Senhora-de-Desterro.

SAINTE-COLOMBE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur le Rhône, vis-à-vis de Vienne, et à 27 kil. de Lyon ; 1,000 hab.

SAINTE-CROIX, une des Antilles danoises, par 66° 55' long. O., 17° 45 lat. N. : 40 kil. sur 16 ; 33,000 hab. Ch.-l., Christianstad. Climat sain ; sol fertile ; ce qui a fait surnommer cette île le jardin des Antilles. Coton, sucre ; un peu de café et d'indigo ; rhum. — Découverte par Colomb, lors de son second voyage ; elle appartint d'abord aux Anglais et aux Hollandais conjointement, puis aux Anglais seuls, aux Espagnols, à la France, à l'ordre de Malte, à la Compagnie française des Indes occid., et, depuis 1733, au Danemark. L'Angleterre la posséda de 1804 à 1814.

SAINTE-CROIX, ville et port de l'île de Ténériffe, sur la côte E., par 18° 33' long. O., 28° 28' lat. N. ; 9,000 hab. Résidence du gouv.-général des Canaries (pour l'Espagne). Belle ville ; 2 châteaux-forts, plusieurs batteries, quelques monuments. Grand commerce de vin des Canaries.

SAINTE-CROIX, ville du dép. du Haut-Rhin, à 37 kil. N. O. de Colmar ; 3,595 hab. Manufactures.

SAINTE-CROIX-AUX-MINES, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 37 kil. de Colmar, et près de Sainte-Marie-aux-Mines ; 3,595 hab.

SAINTE-CROIX-DE-VOLVESTRE, ch.-l. de canton (Ariége), à 14 kil. N. de Saint-Girons ; 1,909 hab.

SAINTE-CROIX, ville du Maroc. *Voy.* AGADIR.

SAINTE-CROIX, villes d'Espagne, de Portugal, etc. *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAINTE-CROIX (Guilhem de CLERMONT-LODÈVE, baron de), savant français, né en 1746 à Mormoiron près de Carpentras, d'une famille illustre, fut d'abord destiné aux armes, et servit quelque temps comme capitaine au corps des grenadiers de France ; mais il quitta de bonne heure la carrière militaire, afin de se livrer à son goût pour l'étude, et se retira dans son pays natal. Il remporta plusieurs prix à l'Académie des Inscriptions, devint associé libre de cette compagnie (1777), se fixa à Paris après la Révolution, et devint membre de l'Institut (1802). On lui doit : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1775 (mémoire couronné en 1772) ; 2e édition, 1804, 1 v. in-4 ; l'*Ezour-Vedam*, ancien commentair[illegible] Vedam, contenant l'exposition des opinions [illegible]ieuses et philosophiques des Indiens, Yverd[illegible]778, 2 vol. in-12 ; *De l'état et du sort des col[illegible]s des anciens peuples*, 1779, 1 vol. in-8 ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples* ou *Recherches sur les mystères du paganisme*, 1784 et 1817 ; *Des anciens gouvernements fédératifs et de la législation de Crète*, Paris, 1798, 1 vol. in-8 ; des *Dissertations* et *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions.

SAINTE-CROIX (André-Prosp. DE). *V.* SANTA-CROCE.

SAINTE-CROIX (Alvarez de BASSANO, et Alvar de MARZENADO). *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAINTE-ENIMIE, ch.-l. de canton (Lozère), à 12 kil. N. O. de Florac, sur le Tarn ; 1,182 hab.

SAINTE-EUPHÉMIE, *Lametia*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ultérieure), dans l'ancien pays des Brutiens, sur un golfe qui prend aussi de là le nom de *Sainte-Euphémie* (*Sinus Hipponiates*, *Lameticus* ou *Terinæus*). — On connaît aussi sous ce nom un bourg voisin d'Athènes (l'ancien bourg de *Colones*).

SAINTE-FOIX (POULLAIN DE). *Voy.* SAINT-FOIX.

SAINTE-FOY, bourg du dép. du Rhône, à 4 kil. de Lyon, sur la rive droite du Rhône ; 2,312 hab. Vins estimés. Aux environs, grotte de Fontanière.

SAINTE-FOY-LA-GRANDE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 40 kil. E. de Libourne ; 2,739 hab. Commerce de vins blancs, et d'eau-de-vie.

SAINTE-GENEVIÈVE, ch.-l. de canton (Aveyron), à 46 kil. d'Espalion ; 1,851 hab.

SAINTE-GENEVIÈVE, ville des États-Unis (Missouri), sur le Mississipi, à 80 kil. S. E. de Saint-Louis ; 1,500 hab. Mines de plomb dans le voisinage.

SAINTE-HÉLÈNE, *St-Helena* des Anglais, île d'Afrique, dans l'Océan Atlantique, par 6° 9' long. O., 15° 55' lat. S., à 1,550 kil. de la côte d'Afrique et 3,300 de celle du Brésil ; 17 kil. de long sur 10 de large ; 45 kil. de tour ; population, 5,000 hab. (dont 2,000 de garnison et d'employés). Une seule ville, James-town. Pas de port. Rochers escarpés et inabordables, sauf en un seul point, qui est extraordinairement fortifié : montagnes, dont la plus haute est le pic de Diane (855 mètres) ; vallons, sites pittoresques et agréables, peu de plaines (la principale est celle de Longwood, dans la partie orientale, où se trouvait la demeure de Napoléon). Climat tempéré. Peu de fertilité, le sol n'est presque qu'une roche nue. — Découverte par les Portugais en 1502, aux Hollandais de 1610 à 1650, aux Anglais depuis ce temps. Napoléon y fut retenu prisonnier par le gouvernement anglais depuis le mois de novembre 1815 jusqu'à sa mort (1821) ; ses restes ont été rendus à la France après vingt ans, et déposés à l'Hôtel des Invalides le 15 décembre 1840.

SAINTE-HERMANDAD. *Voy.* HERMANDAD.

SAINTE-HERMINE, ch.-l. de canton (Vendée), à 22 kil. N. O de Fontenay ; 1,897 hab.

SAINTE-LIGUE. Outre la coalition formée en 1511 entre le pape Jules II, Ferdinand-le-Catholique et la république de Venise, contre Louis XII (*Voy.* LIGUE-SAINTE), on connaît encore sous ce nom la *Sainte-Ligue de Cognac*, formée le 22 mai, 1526, entre François I, le pape et Venise, contre Charles-Quint, pour rompre le traité de Madrid; — et la *Sainte-Ligue d'Avila*, formée en 1530 contre Charles-Quint entre les communes de Castille (Padilla en fut le chef); les actes de la Ligue eurent tous lieu au nom de la reine Jeanne-la-Folle: cette ligue, toute nationale d'abord, finit par devenir hostile aux nobles; elle fut anéantie par la défaite de Padilla à Villalar (1521), et par la prise de Tolède (1522). *Voy.* PADILLA.

SAINTE-LIVRADE, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. O. de Villeneuve d'Agen; 3,087 hab. Prunes confites.

SAINTE-LUCIE, une des Antilles anglaises, au N. de celle de Saint-Vincent, par 63° 22' long. O., 14° 7' lat. N. (pointe S.); 45 kil. sur 16; 25,000 hab. Ch.-l., Port-Castries ou le Carénage. Montagnes et belles vallées; au S. volcan éteint, dit la *Soufrière*. Divisée en deux parties, la Basse-Terre et la Cabes-terre. Elle appartint tour à tour à la France et à l'Angleterre, à qui les traités de 1814 l'ont laissée. — Une des îles du Cap-Vert, par 27° long. O., 16° 45' lat. N. Déserte.

SAINTE-MARGUERITE (île), la plus grande des îles de Lerins. *Voy.* LERINS.

SAINTE-MARIE (île), île de la mer des Indes, sur la côte O. de Madagascar, dont elle n'est séparée que par un canal de 5 à 8 kil.; 5,000 hab.; ch.-l. Saint-Louis. Elle appartient à la France; c'est le seul établissement français sur la côte de Madagascar; il dépend du gouverneur de l'île Bourbon.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES, ch.-l. de canton (Ht-Rhin), dans une belle vallée, sur la Liepvrette, à 35 kil. N. O. de Colmar; 11,542 h. Mines de plomb et de cuivre (une seule est exploitée). Nombreuses teintureries en rouge, fabriques de toiles peintes renommées, qui occupent 20,000 ouvriers. Commerce de kirschenwasser et autres articles. — Cette ville est toute récente; elle doit surtout son rapide développement à Reber (1731-1816), de Mulhouse, qui y importa le tissage de coton en 1758, et mérita d'être surnommé l'*Oberkampf des Vosges*.

SAINTE-MARIE-D'OLORON, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), près d'Oleron; 3,442 hab.

SAINTE-MARIE-OTTERY, ville d'Angleterre (Devon), à 4 kil. S. E. d'Exeter; 3,000 hab. Serges, flanelles.

SAINTE-MARIE (Honoré DE). *Voy.* HONORÉ.

SAINTE-MARTHE, en Colombie. *V.* SANTA-MARTA.

SAINTE-MARTHE, famille du Poitou qui a fourni à la France un grand nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les emplois publics aux XVIe et XVIIe siècles.

SAINTE-MARTHE (Scévole DE), dont le véritable nom était *Gaucher*, qu'il échangea contre celui de Scévole, *Scævola*, qui en est la traduction latine, né en 1536 à Loudun, mort en 1623, fut contrôleur-général des finances en Poitou (1571), puis président des trésoriers de France. Il se montre fort attaché à Henri III et Henri IV, résista aux Ligueurs, assista aux États de Blois, à l'assemblée des notables de 1597 et mourut à Londres en 1623. On a de lui: *Gallorum doctrinâ illustrium elogia* (1598, in-8), quelques poésies françaises et des poésies latines estimées, parmi lesquelles on remarque *Pædotrophia*, poëme sur la manière d'élever les enfants.

SAINTE-MARTHE (Scévole II et Louis DE), frères jumeaux, fils du précédent, nés à Loudun, en 1571, morts, le premier en 1650, le deuxième en 1656. Ils s'appliquèrent tous deux à l'histoire par les conseils du président de Thou, furent créés en 1620 conseillers et historiographes du roi, et rédigèrent l'*Histoire généalogique de la maison de France*, Paris, 1619 et 1647, 2 vol. in-fol., et le *Gallia christiana* (1656), 4 vol. in-fol. Scévole s'associa dans ce dernier travail ses trois fils: Pierre-Scévole, Nicolas-Charles, et Abel-Louis de Sainte-Marthe.

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis), fils de Scévole II (1621-97), entra chez les Oratoriens, devint général de l'ordre, fut persécuté par l'archevêque de Paris Harlay et disgracié sous Louis XIV comme suspect de jansénisme, et fut forcé de se démettre. Il recueillit de riches matériaux pour le *Gallia christiana*, et pour un recueil plus vaste encore, l'*Orbis christianus*.

SAINTE-MARTHE (Denis DE), né en 1650, m. en 1725. Il entra chez les Bénédictins de la congrégation de St-Maur, et fut élu général en 1720. Il refondit, avec le secours de ses confrères, le *Gallia christiana*, auquel ses ancêtres avaient attaché leur nom, et publia sous le même titre un ouvrage entièrement neuf et beaucoup plus étendu (1715-28). On lui doit aussi une *Vie de Cassiodore* (1694); une *Histoire de Grégoire-le-Grand* (1697).

SAINTE-MAURE, ville de France, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 30 kil. de Chinon; 2,534 hab. Cette ville a donné son nom à une ancienne maison de Touraine qui a fourni plusieurs branches, dont les principales sont celles des marquis de Nesle et comtes de Joigny, et celle des seigneurs, puis ducs de Montausier.

SAINTE-MAURE, l'anc. *Leucade*, une des îles Ioniennes, sur la côte du sandjakat de Janina, au N. des îles de Céphalénie et de Théaki; 80 kil. de tour; 17,500 hab. Ch.-l., Amaxichi. Climat très chaud, sol peu fertile et sujet aux tremblements de terre *Voy.* IONIENNES (îles).

SAINTE-MENEHOULD, ch.-l. d'arr. (Marne), à 40 kil N. E. de Châlons, sur l'Aisne, entre deux rochers, près de l'Argonne; 3,962 hab. Aux environs, faïenceries, verreries. — Souvent assiégée, notamment en 1039, 1089, 1590, 1616, 1652 et 1653 (cette dernière fois par Louis XIV en personne). — L'arr. de Sainte-Menehould a 3 cant. (Dammartin, Sainte-Menehould, Ville-sur-Tourbe), 82 communes, et 35,812 hab.

SAINTE-MÈRE-EGLISE, ch.-l. de cant. (Manche), à 17 kil. S. E. de Valognes; 1,670 hab.

SAINTE-PALAYE (J.-B. de LA CURNE DE), savant français, né à Auxerre en 1697, mort en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions (1724) et de l'Académie Française (1758), travailla surtout sur nos vieux romanciers, et recueillit 4,000 notices de manuscrits français. Il a laissé: *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, 1759-81, 3 vol. in-12 (2e édition, 1826, 2 vol. in-8), beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, plus de 100 vol. in-fol. de manuscrits, dont 40 furent achetés par le roi: on y trouve un *Dictionnaire des antiquités françaises*.

SAINTE-REINE, ville de France. *Voy.* ALISE.

SAINTE-SEVÈRE, ch.-l. de cant. (Indre), près de l'Indre, à 12 kil. S. E. de la Châtre: 961 hab.

SAINTE-SUZANNE, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 37 kil. E. de Laval; 1,722 hab. Ruines de vieux remparts (dont une partie fut, à ce qu'on croit, vitrifiée par la foudre). Plusieurs papeteries.

SAINTE-UNION. *Voy.* LIGUE.

SAINTES, *Mediolanum* ou *Santones*, ch.-l. d'arr. (Charente-Infér.), sur la gauche de la Charente, à 72 kil. S. E. de la Rochelle; 9,559 hab. Jadis évêché et capitale de la Saintonge. Tribunal de commerce et de 1re instance, collége communal, bibliothèque, pépinière départementale; huîtres vertes. Restes d'antiquités (naumachie, aqueduc, etc.). Aux environs, bons vins. — L'ancienne *Santones* fut détruite par les Normands en 850. Il se tint à Saintes de nombreux synodes. Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres de religion, et a été ch.-l. du

dép. de la Charente-Inférieure de 1790 à 1810. Bernard de Palissy était de Saintes. — L'arr. de Saintes a 8 cant. (Buries, Coze, Gemozac, Pons, Saint-Porchaire, Saujon, plus Saintes qui compte pour deux), 109 communes, et 104,871 hab.

SAINTES (les), groupe de l'archipel des Antilles, par 64° 1' long. O., 15° 54' lat. N., à 12 kil. de la côte S. de la Guadeloupe : deux îlots principaux, dits l'un *Terre d'en haut* ou *du Vent*, l'autre *Terre d'en Bas* ou *de dessous le Vent* ; 1,160 hab. Bons mouillages, sol aride ou peu fertile (café renommé, un peu de maïs, etc.). — Découvertes par Colomb, qui les nomma *los Santos* (1493) : occupées par les Français (1648), et pourvues par eux de fortifications formidables, qui les firent nommer le *Gibraltar des Indes Occidentales*. Occupées par les Anglais de 1794 à 1809, elles furent rendues à la France en 1814 ; mais les fortifications étaient détruites.

SAINTES (Claude DE). *Voy.* SAINCTES (Claude DE).

SAINTES-MARIES (LES) ou NOTRE-DAME-DE-LA-MER, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 27 kil. S. O. d'Arles ; 837 hab.

SAINTONGE, *Santones*, anc. province de France, partie du grand-gouvernement de Saintonge-et-Angoumois, entre l'Océan et l'Aunis, l'Angoumois, la Guyenne, le Poitou : 100 kil. sur 48. Elle se divisait en Haute et Basse-Saintonge : la 1re au S., la 2e au N. Chefs-lieux, Saintes, pour la Haute-Saintonge, et pour la Saintonge tout entière ; Saint-Jean-d'Angély pour la Basse. Dans la Haute-Saintonge se distinguait le Brouageais (ch.-l., Brouage), où se fait le meilleur sel du royaume. — Ce pays, occupé primitivement par les *Santones*, fut d'abord compris dans la Gaule Celtique, puis dans la 2e Aquitaine. Les Francs l'occupèrent sous Clovis ; il fit ensuite partie du duché de Guyenne, et passa aux Anglais par le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II. Charles V la réunit à la France en 1375.

SAINTONGE-ET-ANGOUMOIS (grand-gouv. de), avec le *pays d'Aunis*, anc. division de la France, borné à l'O. par l'Océan et à l'E. par le Berry, au N. par le Poitou et au S. par la Guyenne. Ch.-l. général, Saintes. Division, 3 parties : Saintonge, Angoumois, Aunis. Quelquefois on annexait l'Aunis au Poitou.

SAINTRAILLES. *Voy.* XAINTRAILLES.

SAIS, auj. *Sa*, ville de l'Egypte ancienne, dans le grand Delta au N., près du lac de Butus, avait un temple de Neith-Isis, dans lequel on lisait cette inscription : « Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; et nul n'a encore soulevé le voile qui me couvre. »

SAISSAC, ch.-l. de cant. (Aude), à 25 kil. N. O. de Carcassonne ; 1,831 hab. Drap, forges.

SAITIQUE (branche), canal du Nil qui allait de la branche Agathodæmon au lac de Butus.

SAKARIA, *Sangarius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans le sandjakat d'Angora, traverse celui de Sultan-Euni, sépare ceux de Boli et de Kodjah-ili, et tombe dans la mer Noire, par 28° 18' long. E., 41° 9' lat. N., après un cours de 450 kil.

SAKATOU, ville de Nigritie, dans le roy. de Haoussa, par 13° 6' lat. N., 3° 52' long. E., à 225 kil. O. de Cachena, près d'un affluent du Djoliba ; 80,000 hab. environ. Résidence du souverain des Fellatahs. Ville assez régulière, avec murailles ; deux grandes mosquées, marché spacieux ; le palais du sultan forme comme une petite ville. Grand commerce avec l'intérieur. — Sakatou fut bâtie en 1805 par le cheik fellatah Othman Danfodio, après la conquête du Gouber, du Kano, du Haoussa, du Gobbi, et d'une partie du Niffé, pour être la capitale de son nouvel empire : son nom signifie *halte*. L'Anglais Clapperton visita cette ville en 1823 et 1826, et y mourut en 1827.

SAKKARAH, ville de la Basse-Egypte (Djizeh), à 13 kil. S. de Djizeh, près de l'emplacement de l'anc. Memphis. On voit aux environs des caveaux où sont des momies et 11 pyramides, dont la plus ancienne (antérieure à celles de Djizeh) aurait, dit-on, 7,000 ans, et un fameux sphinx, dont la tête est celle du roi Thoutmosis XVIII.

SAKMARA, riv. de la Russie d'Asie (Orenbourg), coule près de 800 kil. au S. O., et se jette dans l'Oural. Elle reçoit l'Ik et le Salmieh.

SAKTI, divinité indienne, épouse de Brahma, est la même que Maia. *Voy.* MAIA. — On nomme aussi *Saktis* les trois grandes déesses de la trinité indienne ; l'épouse de Brahma se distingue alors par le nom de *Para-Sakti* (grande Sakti).

SAL (ILHA-DO-), une des îles du cap Vert, au N. de Boavista, par 22° 50' long. O., 16° 38' lat. N. ; 70 kil. de tour. Beaucoup de sel (très beau) ; œufs de tortue, etc. Très peu d'habitants.

SALA (LA), ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), sur une colline, à 80 kil. S. E. de Salerne ; 5,600 hab. ; palais épiscopal. On croit que c'est l'ancienne *Marcellana*, détruite par le roi goth Totila.

SALA, ville de Suède (Westeras), à 30 kil. N. de Westeras ; 2,100 hab. Aux environs, mine d'argent (jadis la plus riche de la Suède), fonderie, martinets ; sources minérales.

SALA-DE-PARTINICIO, ville de Sicile (Trapani), au S. et près d'Alcamo : 9,800 hab.

SALA ou ISALA, riv. du pays des Bataves, auj. l'YSSEL. *Voy.* YSSEL, FRANCS SALIENS et SALIQUE (loi).

SALA (Roy. de), état de l'Afrique centrale, au N. E. du Congo, par 18° long. E. et sous la Ligne, a pour capitale Missel ou Monsol.

SALA (Ange), médecin de Vicence, mort après 1639 à Gustrow, quitta sa patrie pour cause de religion, et alla pratiquer son art à Zurich, La Haye, Hambourg. Il fit plusieurs découvertes importantes en chimie, bien qu'il crût au grand-œuvre. On a de lui : *Opera medico-chymica*, Francfort, 1647, ou Rouen, 1650, in-4 ; il faut y distinguer l'*Anatomia vitrioli*, Genève, 1609-1613, in-12 ; les deux traités *De variis tùm chymicorum, tùm galenicorum erroribus in præparatione medicinali commissis*, 1602.

SALA (Nicolas), compositeur italien, maître de chapelle à Naples, né vers 1710, m. en 1800, est auteur d'un *Traité du contrepoint* fort estimé.

SALAD, comitat de Hongrie. *Voy.* SZALAD.

SALADIN (Malek-an-Nasr Salah-Eddyn, vulg.), premier sultan ayoubite d'Egypte, fils du kurde Ayoub, se signala dès sa jeunesse par ses exploits contre les Chrétiens, servit en Egypte pour le compte de l'atabek Noureddin (1164-69), devint visir du dernier calife fatimite Adhed-Ledinillah, mit fin au califat d'Egypte (1171), puis profita de la mort de Noureddin (1173) et de la minorité de Saleh-Ismaïl, fils de ce prince, pour s'emparer de la régence de l'atabékiat de Syrie (1175), et pour se rendre indépendant en Egypte. Il joignit à ses provinces la plus grande partie de la Mésopotamie. Attaqué par les Chrétiens, il fut vaincu à Ramla (1178), mais il vainquit à Panéade, battit Guy de Lusignan en plusieurs rencontres, notamment à Tibériade (1187), et la même année mit fin au royaume de Jérusalem par la prise de sa capitale. La chute de Jérusalem détermina la 3e croisade ; mais, malgré la bravoure des Chrétiens, et surtout de Richard Cœur-de-Lion, Saladin sut maintenir sa conquête. Il mourut en 1193, laissant un frère, Malek-Adel, et 17 fils. Son empire fut divisé en 8 ou 9 états ayoubites. Saladin était actif, politique, et généreux autant que brave. Les Chrétiens mêmes lui attribuaient de belles qualités.

SALADIN II, sultan ayoubite d'Alep (1229), tenta en vain de reconquérir l'Egypte ; il fut assassiné par des officiers tartares. Saladin I était son bisaïeul.

SALADO (RIO-), nom de deux riv. des Prov.-Unies de Rio-de-la-Plata, l'une qui naît dans la partie N. O. du gouv. de Buénos-Ayres, coule au S. E.,

et tombe dans le Rio-de-la-Plata par la baie de Samborombon (cours, 550 kil.; affluent principal, le Flores); l'autre, beaucoup plus longue, et qui est formée, dans la prov. de Salta, de la réunion du Guachique et de l'Arias, coule au S. E., en formant la limite orient. des prov. de Tucuman et de Santiago, entre dans celle de Santa-Fé, et tombe dans le Parana, sous le nom de San-Thomé, par 63° 18' long. O., 32° 38' lat. S. (cours, 130 kil.). — Il y a en Espagne plusieurs petites rivières de ce nom, notamment 2 affluents du Guadalquivir, nommés, l'un *Salado-de-Arjona*, l'autre *Salado-de-Porcuna*.

SALAGNAC (LE GRAND BOURG DE), ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. O. de Guéret; 2,800 hab.

SALAMANCA, v. du Mexique (Guanaxuato), près du Rio-Grande, à 35 kil. S. de Guanaxuato; 4,000 h.

SALAMANDRE, espèce de lézard dont les philosophes cabalistes se sont emparés, et dont ils ont fait un être fantastique, vivant au milieu des flammes, et exerçant sur le feu un empire souverain, comme les sylphes dans l'air et les gnômes sur la terre.

SALAMANQUE, *Salamanca* en espagnol, *Salmantica* des anciens, *Elmantica* au moyen âge, ville d'Espagne, dans le roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de ce nom, sur le Tormès, à 144 kil. N. O. de Madrid; 15,000 hab. Nombreux édifices de tous les âges, ce qui l'a fait nommer *la petite Rome*. Evêché. Ancienne cathédrale, 2 superbes églises, beaux couvents (celui des Carmes, qui rappelle l'Escurial). Beau pont de 27 arches. Université célèbre, fondée en 1239; elle a été longtemps très florissante et passait pour une des premières de l'Europe; on la nommait *la mère des vertus et des sciences*; mais elle est fort déchue, et réduite à peu d'élèves; on y compte pourtant encore 4 colléges. Les Anglo-Espagnols, commandés par Wellington, remportèrent à Salamanque, en juillet 1812, une victoire complète sur le duc de Raguse. On la nomme aussi bataille des Arapiles. — L'intendance de Salamanque, située entre celles de Zamora et de Toro au N., de Valladolid au N. E., d'Avila à l'E., de Tolède au S. E., de l'Estramadure au S. et le Portugal à l'O., a 216 kil. (de l'E. à l'O.) sur 150, et 210,000 hab.

SALAMINE, *Salamis*, auj. *Colouri*, île de la mer Egée, dans le golfe Saronique, à 4 kil. des côtes de l'Attique, avait 2 villes principales, *Salamis vetus* (côte O.), *Salamis nova* (côte E.). Elle forma anciennement un état particulier, dont Télamon et Ajax sont les rois les plus célèbres. Abandonnée aux Athéniens vers 1250 av. J.-C., elle fut longtemps un sujet de guerres entre Mégare et Athènes, qui pourtant en resta maîtresse depuis l'époque de Solon. En 480 av. J.-C., Thémistocle remporta, près de Salamine, une grande victoire navale sur la flotte de Xerxès. — On appelait *la Salamine* ou *galère salaminienne* un des deux vaisseaux sacrés des Athéniens; il était chargé de transporter à leur destination les officiers de la république, et de ramener les officiers destitués. Cette galère dura plus de 1000 ans, depuis Thésée jusqu'au règne de Ptolémée Philadelphe. L'autre vaisseau était *la Parale*.

SALAMINE, auj. *Porto-Costanza*, ville de l'île de Cypre, sur la côte occid., fut pendant un temps le chef-lieu d'un petit état qui resta indépendant, même sous la domination des rois de Perse (les deux Evagoras et Nicoclès sont les rois les plus connus de ce petit état). La ville avait été fondée, dit-on, par Ajax, fils de Télamon, vers 1269 av. J.-C.

SALAMPRIA, nom moderne du PÉNÉE.

SALANDRA, bourg du roy. de Naples (Basilicate), sur la Salandrella (*Acalandrus* des anciens), petite rivière qui se jette dans le golfe de Tarente, est à 26 kil. S. E. de Tricarico; 2,000 hab.

SALANKEMEN, *Acimincum*, *Salanccna*, bourg d'Esclavonie, près du confluent de la Theiss et du Danube, à 28 kil. S. E. de Carlowitz. Le prince Louis de Bade y défit complètement les Turcs (1691).

SALAPIE, *Salapia*, auj. *Torre delle Saline*, ville de l'Apulie, près de l'embouchure de l'Aufide, servait de port à la ville d'Arpi. Aux env. étaient des marais salants, auxquels, dit-on, la ville devait son nom. Annibal la prit et y résida longtemps après la bataille de Cannes. Marcellus la reprit.

SALARS (PONT-DE-). *Voy.* PONT-DE-SALARS.

SALAS, nom de plusieurs bourgs d'Espagne peu importants; nous citerons seulement: *Salas de los Infantes*, à 44 kil. S. E. de Burgos; 1,600 hab., où habitait, dit-on, Gonzalès Gustios, père des sept infants de Lara. D'autres placent sa demeure à *Salas de Bureba*, à 35 kil. N. E. de Burgos.

SALASSES, peuple de la Gaule Cisalpine, à l'angle N. O., dans le pays auj. nommé *Val d'Aost*, exploitaient les mines entre la Sesia et la Doire, et avaient pour ville principale *Ictimula* ou *Victumula*. Ils furent soumis par les Romains l'an 143 av. J.-C.; ceux-ci fondèrent sur leur territoire la colonie d'*Eporedia*. Vers l'an 25 av. J.-C., ils tentèrent une révolte, qui fut comprimée en peu de temps. On les vendit alors comme esclaves, et l'on fonda dans leur pays une nouvelle colonie, *Prætoria Augusta* (auj. Aoste).

SALAT, riv. de France, sort des Pyrénées, dans le dép. de l'Ariége, coule au N. O., entre dans le dép. de la Haute-Garonne, et tombe dans la Garonne, entre Martres et Martory, après un cours de 90 kil., et après avoir baigné Oust, Saint-Girons, Saint-Lizier. Affluent principal, le Lizard.

SALATIS, roi d'Egypte, 2300-2292, est le premier des rois pasteurs ou Hycsos. *Voy.* HYCSOS.

SALAYER (île), dans la mer de la Sonde, au S. de l'île Célèbes, par 118° 7' long. E., 6° 8' lat. S.: 65 kil. sur 25; 60,000 hab. (les plus civilisés de l'Océanie). Successivement aux Macassars, au roi de Ternate, à la Hollande, qui la possède encore.

SALBRIS, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. E. de Romorantin; 1,612 hab.

SALCES, bourg du dép. des Pyrénées-Orient., à 15 kil. N. de Perpignan; 500 hab. Château-fort, source salée; aux environs, ruines de *Salsulæ*. Vin blanc excellent, dit de *Macabec*, et que l'on compare à celui de Tokay. Jadis ville forte, prise par les Français aux Espagnols (1639 et 1642).

SALCETTE, île de l'Hindoustan. *Voy.* SALSETTE.

SALDÆ, auj. *Bougie* ou *Tedeles*, ville de la Mauritanie *Sitifensis*, fit partie des roy. de Bocchus et de Juba, et reçut une colonie sous Auguste.

SALDANA, *Eldana*, bourg d'Espagne (Vieille-Castille), à 24 kil. N. de Carrion. Pont de 23 arches sur le Carrion. Hôpital, église San-Miguel, dont la cloche a plus de 1,000 ans d'ancienneté. Titre d'un comté qui appartient aux ducs de l'Infantado.

SALDUBA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. *Saragosse*. — Fleuve de Bétique, auj. le *Rio Verde*.

SALE, riv. de Guinée. *Voy.* ROKELLE.

SALÉ ou VIEUX-SALÉ, *Sala*, ville et port de l'État de Maroc (Fez), à 165 kil. O. de Fez, à l'emb. de la Bouregreb dans l'Atlantique, par 34° 5 lat. N., 9° 3' long. O.; de 16 à 18,000 hab. Port jadis important, auj. presque ensablé: les corsaires de Salé étaient autrefois la terreur du commerce.

SALÉ (NOUVEAU-), ville du Maroc. *Voy.* RABAT.

SALEH, patriarche, fils ou petit-fils d'Arphaxad. *Voy.* PATRIARCHES.

SALEM ou TCHELAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Salem-et-Barramahal, par 75° 8' long. E., 11° 44' lat. N., à 185 kil. S. O. de Pondichéry; 10,000 hab. Toile de coton; salpêtre en quantité. Grande citadelle. — Elle fut prise par les Anglais en 1768; mais elle ne leur appartient que depuis 1792.

SALEM, ville des États-Unis (Massachussets), à 23 kil. N. E. de Boston, port sur l'Atlantique; 14,000 hab.

Muséum, athénée, chantiers de construction. Fondée en 1626.—Ville de la Caroline du Sud, sur la Middle-*Creek*, à 58 kil. N. E. de Salisbury, habitée uniquement par des Frères Moraves ; c'est leur ch.-l. dans les Etats méridionaux. — On trouve d'autres Salem dans l'Indiana, le New-Jersey, le New-York, etc.

SALEMBRIA, nom moderne du PÉNÉE.

SALEMI, *Halycia*, ville fortifiée de Sicile (Trapani), à 59 kil. S. E. de Trapani ; 12,300 hab. Beaucoup d'églises et de couvents.

SALENCY, village du dép. de l'Oise, à 5 kil. E. de Noyon, sur l'Oise : 650 hab. Ce lieu est célèbre par la *fête de la Rosière*, qui y fut instituée par l'évêque de Noyon, saint Médard, dès le temps de Clovis, et qui se célèbre le 8 juillet : on y couronne la fille la plus vertueuse du pays.

SALENGORE ou SALANGOR, ville de l'Inde Transgangétique, à 170 kil. N. O. de Malacca, à l'embouchure du Salengore ; c'est la capit. du petit état indépendant de Salengore, qui est situé entre ceux de Pérak au N., de Malacca au S., de Pahang à l'E., et la mer à l'O. : 180 kil. sur 150. Poudre d'or, ivoire, camphre, sang-dragon. Mines d'étain.

SALENTE, nom donné à la capit. supposée des Salentins, aurait été fondée par le Crétois Idoménée. On la place sur la côte de la Calabre. *Voy.* IDOMÉNÉE.

SALENTINS, peuple de l'Italie mérid., occupait les côtes et quelques districts intérieurs de l'Iapygie : *Hydronte* et *Brundusium* en étaient les places principales. Ils prirent part à la 4e et à la 5e guerre des Samnites contre les Romains, et furent enfin complètement soumis en 267 av. J.-C.

SALERNE, *Salerno* en italien, *Salernum* en latin, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Principauté Citérieure, sur le golfe de Salerne, à 45 kil. S. E. de Naples ; 12,000 hab. Archevêché. Bon port, château-fort. Cathédrale gothique. Université, la plus ancienne que l'on connaisse, et célèbre jadis par son école de médecine, fondée par Robert Guiscard à la fin du XIe siècle ; elle existe encore, mais n'a plus de réputation. On connaît sous le titre de *Médecine de l'école de Salerne* (*Medicina Salertina*), un recueil d'aphorismes de médecine, en vers latins, composés vers l'an 1100 par un certain Jean de Milan, pour Robert, duc de Normandie ; ce poëme, dont il ne reste que le tiers (373 vers sur 1,239) a été publié avec notes par René Moreau, Paris, 1625 ; puis travesti en vers burlesques par L. Martin, 1653, et paraphrasé en vers français par Bruzen de la Martinière, 1743, et par le docteur Levacher de la Feuverie, 1782.— Salerne fut fondée par les Grecs, devint importante sous l'empire romain, passa ensuite aux Goths, puis aux Lombards, et devint sous ces derniers la résidence des ducs de Bénévent. En 840, ces ducs en furent chassés et Salerne s'érigea en principauté indépendante. Le Normand Robert Guiscard s'empara de cette principauté et la réunit au duché de Pouille en 1075 ; dans la suite, elle échut à la couronne de Naples, et, depuis, les premiers nés des rois de ce pays portèrent le titre de *princes de Salerne* jusqu'à Robert (1309), après lequel ils ont pris celui de *ducs de Calabre*. Le titre de prince de Salerne fut depuis donné par le roi Ferdinand I à la maison de San-Severino (1463). Salerne fut prise et presque détruite en 1096 par l'empereur Henri IV. Salerne est la patrie de Jean de Procida.

SALERNES, ch.-l. de cant. (Var), sur la Bresque, à 24 kil. O. de Draguignan ; 2,615 hab. Moulins à huile ; commerce de vin, figues, etc.

SALERS, ch.-l. de cant. (Cantal), près de la Marone, à 17 kil. S. E. de Mauriac ; 1,282 hab. Salers donne son nom à une chaîne du Cantal.

SALES, ancien château de Savoie, dans le Chablais, près d'Annecy, a donné son nom à une famille noble à laquelle appartient saint François de Sales.

SALES (saint François DE). *Voy.* FRANÇOIS.

SALES (Louis, comte de), frère de saint François de Sales, né en 1577, mort en 1654, suivit en Italie le jurisconsulte Ant. Favre, chargé d'une mission près du Saint-Siége, défendit la Savoie contre les Espagnols stationnés en Franche-Comté, négocia le traité de Dôle, et défendit Annecy contre Louis XIII. Le P. Buffier a écrit sa *Vie*, Paris, 1718.

SALES (Charles DE), chevalier de Malte, fils du précédent, né en 1625, se signala contre les Turcs : assista à la défense de Candie (1650) ; fut gouverneur pour son ordre de la partie française de l'île de St-Christophe, qu'il gouv. ensuite pour Louis XIV avec le titre de vice-roi, et mourut en repoussant les Anglais qui assiégeaient St-Christophe.

SALES (DELISLE DE). *Voy.* DELISLE DE SALES.

SALFI (François), littérateur, né en 1759 à Cosenza, mort en 1832, se montra grand partisan de la révolution française, fut secrétaire général du gouvernement de Naples ; professa à Milan l'histoire et la philosophie (1801), puis la diplomatie et le droit public, de 1807 à 1809, et vécut en France depuis 1815. On a de lui en italien des tragédies (*Conradin, Médée, Saül*) ; *Discours sur l'histoire des Grecs*, 1817 ; et en français : *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, 1826 ; *Continuation de l'histoire littéraire de Ginguené*, 1823 et ann. suiv., 4 vol. in-8 ; de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, etc. Sa vie a été publiée en 1834 par Renzi.

SALGAR ou SANKAR (Modhaffer-Eddyn), chef turcoman, enleva aux Seldjoucides le Farsistan vers 1148, prit le titre d'atabek et mourut en 1161, laissant le trône à son frère Zenghi. Il fonda ainsi une dynastie nouvelle, les Salgarides ou Salgouriens (*Voy.* l'art. suiv.).

SALGOURIENS, dynastie asiatique qui régna aux XIIe et XIIIe siècles ; Modhaffer-Eddyn-Salgar, le premier de cette dynastie, s'était formé, dans le Farsistan, une principauté aux dépens des Seldjoucides vers 1148 ; en 1187, Togrul, son 5e successeur, leur enleva encore le Kerman ; en 1264, l'invasion d'Houlagou mit fin à cette dynastie.

SALHIEH, ville de la Basse-Egypte, à 56 kil. N. E. de Belbeys ; 6,000 hab. Cette ville est la clef de l'Egypte du côté de la Syrie. — Salhieh fut bâtie par Saladin. Bonaparte défit aux environs Ibrahim-bey en 1798 ; Kléber s'en empara en 1800.

SALIBABO (îles), groupe de la Malaisie, au N. O. de l'île Gilolo, par 124° 17'-124° 37' long. E., 3° 50'-4° 25' lat. N. Cultivée et populeuse.

SALICE, village de Corse, ch.-l. de canton, à 25 kil. N. E. d'Ajaccio ; 360 hab.

SALICETTI ou SALICET (Guill.), dit en latin *De Saliceto* et *Placentinus*, célèbre médecin, né à Plaisance vers 1200, unit la pratique de la médecine aux fonctions sacerdotales, exerça son art à Bologne et à Venise, et laissa des ouvrages qui jouirent d'une grande autorité, entre autres : une *Somme de médecine* (*Liber in scientia medicinali, seu Summa conservationis*, etc.), Plaisance, 1475 ; un traité de *Chirurgie* (1476), encore plus estimé que le précédent. Salicet fut un des premiers à employer le fer et le feu pour guérir les plaies qu'on ne guérissait auparavant qu'avec des topiques.

SALICETTI (Christophe), né en 1757 à Bastia, d'une famille originaire de Plaisance, était avocat en Corse au moment de la révolution. Il fut député à l'Assemblée Constituante, et y fit décréter la réunion de la Corse à la France, fut aussi de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, fut proscrit par Bonaparte après le 18 brumaire, mais rentra bientôt en faveur, fut chargé de plusieurs missions et devint ministre de la police et de la guerre à Naples, sous Joseph et Murat ; il y fit détester son administration. Il mourut subitement à Naples en 1809 : on crut, mais à tort, qu'il avait été empoisonné.

SALICETTO, ville des États sardes (Coni), à 18 kil. N. E. de Ceva; 3,000 hab.

SALIENS, prêtres de Mars chez les Romains, ainsi nommés, soit parce qu'ils exécutaient des danses guerrières en sautant (*saliendo*) et en frappant sur des boucliers, soit parce qu'ils furent institués par un certain Salius, originaire d'Arcadie ou de Samothrace, qui vint avec Énée en Italie. On nommait *chants saliens* les hymnes qu'ils chantaient.

SALIENS (FRANCS), peuple franc qui occupa à diverses époques les bords de l'Yssel (*Isala* ou *Sala*), et ceux de la Saale (soit en Saxe, soit en Franconie); ils avaient un code particulier connu sous le nom de *loi salique*.

SALIERI (Antoine), compositeur italien, né à Legnano en 1750, mort à Vienne en 1825, a donné, soit à Paris, soit à Vienne, un grand nombre d'opéras, dont les plus connus aujourd'hui sont : les *Danaïdes* (1784), qu'on attribua d'abord à Gluck, *Tarare* (1787), dont le poëme fut écrit par Beaumarchais, et *Assur, roi d'Ormus* (en italien), 1788.

SALIES, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Salat, à 26 kil. S. E. de Saint-Gaudens; 867 hab.

SALIES, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 16 kil. O. d'Orthez; 8,634 hab. Sel très estimé. Jambons excellents, dits *de Bayonne*.

SALIGNAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 16 kil. N. de Sarlat; 1,198 h. Berceau de la famille de Fénelon.

SALINA ou **SALINI** (île), *Didyma*, une des îles Lipari, au N. O. de Lipari; 4,000 hab.

SALINAS, nom de plusieurs lieux de l'Espagne, ainsi nommés des salines qui s'y trouvent. Le plus connu est un bourg du Guipuscoa, sur la route d'Espagne en France, sur la Deba, à 15 kil. N. E. de Vittoria. Aux environs est un défilé célèbre par le massacre que les Espagnols y firent d'un convoi de Français malades dans la guerre de 1810.

SALINATOR (LIVIUS). *Voy.* LIVIUS.

SALINE, nom de beaucoup de riv. des Etats-Unis, dont les eaux sont salées, entre autres : 1° un affluent de la Platte (état de Missouri), qui s'y perd par 99° 20' long. O., 41° lat. N., après un cours de 280 kil.; — 2° un affluent du Republican-Fork (Missouri), où il tombe par 100° 45' long. O., 39° 14' lat. N.: cours, 450 kil. On le nomme *Grande-Saline*.

SALINS, *Salinæ*, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Furieuse (affluent de la Loue), à 35 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 6,700 hab. Collége communal, hospice, théâtre, bibliothèque. Forges, hauts-fourneaux, martinets, tanneries; commerce en bois, vins, eaux-de-vie, etc. Sources salées qui constituent la principale richesse de la ville et qui lui donnent son nom ; elles sont exploitées au compte du gouvernement. Patrie de l'abbé d'Olivet. — Cette ville s'est formée au VIe siècle, autour de l'abbaye de Saint-Maurice, à laquelle le roi des Burgundes Sigismond avait donné la propriété des salines des environs. Elle appartint longtemps aux rois et aux ducs de Bourgogne; souvent assiégée par les Français, prise en 1668 et 1674, et enfin cédée à la France par le traité de Nimègue (1678). En 1825, un incendie terrible dévora la plus grande partie de la ville; elle a été rebâtie depuis sur un plan plus régulier, avec le produit de nombreuses souscriptions.

SALINS (CHATEAU-). *Voy.* CHATEAU-SALINS.

SALIQUE (loi), code des Francs Saliens, rédigé, suivant les uns, avant Clovis (dès 420); selon d'autres, sous ce prince, mais remanié à diverses reprises, notamment sous Dagobert I. Nous n'en possédons que des textes latins, et l'on ignore s'il a jamais existé en une autre langue. La loi salique fut lue aux Saliens dans trois champs de mai consécutifs, et sanctionnée de leur approbation. Elle se compose de 71 articles; presque tout y roule sur des délits, tels que vols, violences, blessures et meurtres; les peines se réduisent presque toutes au *weregild* et au *fredum*, et le weregild diffère suivant le rang et la race de l'offensé. L'article le plus fameux de la loi salique est le 62e ; il décide que les mâles seuls pourront succéder à la terre salique ou *lod*, fief donné au guerrier en vue du service militaire. En 1316, à la mort de Louis-le-Hutin, cet article, qui ne s'appliquait qu'aux propriétés particulières, fut pour la première fois appliqué à la succession à la couronne de France; il a depuis été reçu en ce sens comme une des lois fondamentales de la monarchie. On dérive le nom de *loi salique* du nom même des Francs *Saliens ;* quelques uns le font venir du mot franc *sala*, maison, parce que l'on appelait terre salique la terre qui entourait la maison.

SALIS (Ulysse, baron DE), d'une anc. famille suisse, du pays des Grisons, 1594-1674, qui se mit au service de la France, fut employé dans la guerre de la Valteline, sous le duc de Rohan, devint maréchal de camp, puis gouverneur de Coni; il a laissé des *Mémoires* (manuscrits), qui l'ont fait appeler par Haller *le Polybe des Grisons*.

SALIS (Charles-Ulysse DE), 1728-1800, qui remplit d'importants emplois dans la république des Grisons ; il fit arrêter, en 1792, M. de Sémonville, ambassadeur de France, et le livra aux Autrichiens. Quand la France fut maîtresse de la Suisse, il prit la fuite, et fut condamné à mort par contumace. Il se retira à Vienne. On lui doit : *Mémoires pour servir à l'histoire de la science naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8; *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, 1792, 4 vol. in-8 ; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793 ; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8 ; *Galerie des malades affligés de nostalgie*, 2e édit., 1804, 3 vol. in-8, etc.

SALISBURY ou NEW-SARUM, *Sarisberia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Wilts, sur l'Avon et le canal de Salisbury à Southampton, à 140 kil. S. O. de Londres ; 8,500 hab. Evêché. La ville est divisée en 2 parties, la Close, la Cité. Magnifique cathédrale gothique (qui, avec l'évêché, le doyenné, etc., occupe presque toute la Close). Collége de sages-femmes, maison du conseil, infirmerie, etc. Coutellerie, lainages, dentelles. À 12 kil. de là, fameux monument druidique, dit *Stone-Henge*. — L'importance de Salisbury ne date que du XIIIe siècle, lorsque l'évêché d'Old-Sarum y fut transféré.

SALISBURY *Voy.* JEAN et CECIL.

SALLA, ville de l'Afrique ancienne, auj. CHELLA.

SALLANCHES, ville d'Italie. *Voy.* SALLENCHE.

SALLAOUATTY, île d'Australie, sur la côte N. E. de la Papouasie, par 128° 26' long. E., 1° 6' lat. S.

SALLE (LA). *Voy.* LA SALLE.

SALLENCHE, ville des Etats sardes (Savoie), à 45 kil. N. O. d'Annecy ; 1,500 hab. Evêché. Cotons. Bétail, mulets, etc. Brûlée en 1519, 1768 et 1840.

SALLENGRE (Alb.-Henri DE), littérateur, né en 1694, mort en 1733, était d'une famille de réfugiés français, et fut avocat de la cour de Hollande, conseiller du prince d'Orange, commissaire de finances des états-généraux. Il a laissé, entre autres ouvrages, des *Mémoires de littérature*, 1725, 2 vol. in-12 (continués par Desmolets) ; *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, Amsterdam, 1716, 3 vol. in-fol. (qui fait suite à celui de Grævius) ; *Essai sur l'histoire des Provinces-Unies*, 1728, in-4. Il eut part au *Journal de La Haye*, 1713-22, et au *Chef-d'Œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe.

SALLES, ch.-l. de cant. (Aude), à 14 kil. O. de Castelnaudary ; 1,200 hab.

SALLES-CURAN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 40 kil. N. O. de Milhau ; 2,367 hab.

SALLES (J.-B.), député du tiers-état de Nancy en 1789, était médecin à Vézelise. Royaliste constitutionnel, il défendit l'inviolabilité royale en 1791, et siégea ensuite à la Convention, où il se rangea

dans le parti girondin. Lors du procès du roi, il proposa l'appel au peuple, vota pour la détention jusqu'à la paix, et attaqua avec énergie les Montagnards. Proscrit au 31 mai 1793, il s'évada, fut mis hors la loi, tomba aux mains de ses ennemis, et périt sur l'échafaud (1794).

SALLIER (l'abbé, Claude), né en 1685, mort en 1761, étudia la théologie à Dijon, puis vint à Paris, où il fit l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1715, et à l'Académie Française en 1739, fut nommé professeur d'hébreu au collége de France (1719), et garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi (1721). Il a donné à l'Académie des Inscriptions un grand nombre de *Mémoires* sur des objets d'antiquité, de philologie et de littérature, et a rédigé avec Boudot le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi.

SALLIÈS ou SALLIEZ. *Voy.* SALIES.

SALLO (Denis DE), conseiller au parlement de Paris, né à Paris en 1626, mort en 1669, fonda en 1665 le *Journal des Savants*. La liberté avec laquelle il jugeait les auteurs lui fit bientôt des ennemis, et au bout de quelques mois le privilége de son journal lui fut retiré. Colbert lui donna un emploi dans les finances. Le *Journal des Savants* fut continué par l'abbé Gallois, et après celui-ci par Laroque, le président Cousin, etc. On cite de Sallo des traits de bienfaisance qui honorent sa mémoire.

SALLUSTE, *C. Sallustius Crispus*, célèbre historien, né l'an 86 av. J.-C., d'une bonne famille plébéienne d'Amiterne, passa sa première jeunesse à Rome dans la licence. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, femme de celui-ci, il entra de dépit dans le parti démocratique que Milon combattait. Il obtint la questure, le tribunat, seconda de son mieux les fureurs de Clodius, eut grande part aux troubles dont Rome fut le théâtre à la mort de ce factieux, et fut exclu du sénat par le censeur pour son immoralité. Il devint alors un des principaux agents secrets de César à Rome, alla le trouver à son camp en 50, devint de nouveau questeur (48), préteur (46), et, en cette qualité, eut part à la guerre d'Afrique. Nommé proconsul de Numidie (45), il pilla sa province, et revint à Rome chargé de richesses (44). Il quitta dès lors la carrière politique, éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique avec des jardins délicieux, et se mit à écrire l'histoire romaine. Il mourut vers l'an 38 av. J.-C. Son ouvrage capital était la *Grande Histoire*, en cinq livres, comprenant tous les événements depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina : il n'en reste que des fragments. Cette perte est irréparable. Nous avons de lui la *Guerre de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, ainsi que deux *Lettres à César*, écrites la première avant l'entrée de César à Rome, la seconde après la bataille de Pharsale, et qu'il faut regarder comme des brochures politiques suggérées par César lui-même. Les ouvrages de Salluste sont tous remarquables par la précision du style, la perspicacité, la science pratique qui décèle l'homme d'état; mais on y trouve de la partialité, des lacunes, des digressions, et une certaine affectation d'expressions et de tournures vieillies. Les meilleures éditions de Salluste sont celles d'Elzevir, 1634, in-12; *Variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8; de M. Burnouf (dans la collection de Lemaire), Paris, 1821, in-8. Traduit en toutes les langues de l'Europe, il l'a été en français par Dotteville, Beauzée, Mollevaut, Billecocq, Dureau de la Malle (1808), Durozoir (2 vol. in-8, 1829-33, dans la collection Panckoucke), par M. Parisot (1837-1838), 3 vol. in-12, etc.

SALLUSTE, *Secundus Sallustius Promotus*, philosophe et homme d'état, fut préfet des Gaules sous Constance, et remplit les fonctions de gouverneur auprès de Julien. Il obtint l'amitié de ce prince, qui, lorsqu'il fut empereur, lui confia les emplois les plus importants, et l'éleva au consulat (363). Il mourut vers 370. On lui attribue un traité grec *De Diis et Mundo*, publié à Rome par Naudée, 1638, et à Turin par Orellius, 1821. Il a été traduit en français par Formey, Berlin, 1748. — Un autre Salluste, philosophe, qui vivait au Ve siècle, suivit d'abord les leçons de Proclus, et partagea les doctrines des Néoplatoniciens, mais il les abandonna bientôt pour embrasser celles des Cyniques. On lui attribue aussi, mais avec moins de raison, le traité *De Diis*.

SALLUVII. *Voy.* SALYES.

SALM, nom de deux petits comtés jadis indépendants : l'un, nommé Haut-Salm (*Ober-Salm*), était dans les Vosges, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, et avait pour lieu principal la ville de Sénones; l'autre, nommé Bas-Salm (*Nieder-Salm*) ou Salm-en-Ardennes, était dans les Pays-Bas, sur les frontières des prov. de Liége et du Luxembourg, et avait pour chef-lieu Salm, qui se trouve auj. en Belgique, dans la province de Liége, à 40 kil. S. E. de Liége, à 10 kil. S. de Stavelot, sur une petite riv. de Salm, affluent de l'Amblève. — On trouve une autre ville de Salm, dite *Alt-Salm* ou *Vieux-Salm*, dans les États prussiens (Province Rhénane), à 40 kil. N. de Trèves, et à 20 kil. E. de Prum, sur une petite riv. nommée encore Salm, mais différente de la précédente, et dite aussi Klusserathbach (elle se jette dans la Moselle par la rive gauche).

SALM (maison de), ancienne maison princière d'Allemagne qui possédait les comtés de Salm (*Voy.* ci-dessus) ainsi que plusieurs autres domaines sur la rive gauche du Rhin, remonte au IXe siècle. A la mort de Théodoric, comte de Salm, en 1040, ses états furent partagés entre ses deux fils, Jean-Henri et Charles, qui formèrent deux lignes, qui elles-mêmes se subdivisèrent comme il suit :

I. *Ligne aînée*, comtes d'Ober-Salm ou Haut-Salm.

On y distingue deux maisons successives :

Première maison.

Branche aînée (elle s'éteignit au XVIIe siècle);

Branche cadette (elle s'éteignit au XVIe siècle dans les mâles, mais fut continuée par les femmes, l'héritière d'Ober-Salm, Jeannette, ayant épousé, en 1465, Jean V, Wild-et-Rhingrave, qui commença une seconde maison).

Seconde maison ou *maison des Wild-et-Rhingraves de Salm, divisée en* 3 *branches :*

Princes de Salm-Salm;
Princes de Salm-Kyrbourg;
Princes de Salm-Horstmar (depuis 1816).

II. *Ligne cadette*, comtes de Nieder-Salm (qui devinrent ensuite ducs de Limbourg) :

Branche directe (elle s'éteint en 1413);

Branche collatérale (elle commence en 1413 en la personne de Jean IV, comte de Reifferscheid, issu d'une branche cadette) :

Deux rameaux à partir de 1629 :

Rameau aîné (princes de Salm-Reifferscheid), subdivisé en :

Salm-Reifferscheid-Krautheim;
Salm-Reifferscheid-Hainspach;
Salm-Reifferscheid-Raitz.

Rameau cadet : Princes de Salm-Reifferscheid-Dyck, dits aussi Salm-Dyck.

Tous les princes de cette maison, qui avaient été seigneurs immédiats jusqu'au commencement de ce siècle, ont été médiatisés en 1802 et en 1810. Leurs possessions furent alors pour la plupart réunies à la France ou échangées. Les princes de Salm-Salm, de Kyrbourg et de Horstmar reconnaissent auj. la souveraineté de la Prusse; leurs possessions sont comprises dans la régence de Munster; les princes de Salm-Reifferscheid-Krautheim et de Salm-Dyck sont sous la suzeraineté du Wurtemberg et de Bade.

— Les personnages connus de cette maison sont : Ch.-Théod. Othon, prince de Salm-Kyrbourg, général au service de l'Allemagne, auquel l'empereur Léopold confia l'éducation de son fils Joseph ; il devint premier ministre, et rendit de grands services à l'Empire par la sagesse de ses conseils ; il se retira de bonne heure des affaires pour ne s'occuper que de son salut, et mourut en 1710.

Frédéric de Salm-Kyrbourg, né à Limbourg en 1746 ; il se fixa en France, fit bâtir à Paris le bel hôtel qui est auj. le palais de la Légion-d'Honneur, prit part en 1787 au soulèvement de la Hollande, et se présenta dans ce pays comme un agent de la France, mais il mena une conduite fort équivoque et laissa prendre Utrecht par le roi de Prusse. Pendant la révolution, il embrassa la cause populaire, ce qui ne l'empêcha pas de périr sur l'échafaud en 1794.—Son fils, Fréd.-Ernest Othon de Salm-Kyrbourg, né en France en 1789, s'est distingué au service de la France dans les guerres de l'Empire.

Joseph, prince de Salm-Dyck, né en 1773 au château de Dyck, près de Neuss, entre Juliers et Cologne : en 1802, le traité de Lunéville lui enleva ses états, qui furent réunis à la France, puis donnés, en 1814, à la Prusse. Il épousa en 1803 Constance de Théis, connue depuis sous le nom de princesse de Salm, à qui on doit de nombreux écrits et de charmantes poésies. Ami des sciences, il fonda lui-même à Dyck un beau jardin botanique.

SALMACIS, naïade, présidait à une fontaine de Carie, voisine d'Halicarnasse ; éprise d'Hermaphrodite, elle obtint des dieux de ne faire qu'un seul corps avec lui. *Voy.* HERMAPHRODITE.

SALMANASAR, fut roi de Ninive après Téglath-Phalasar, 724-712 av. J.-C., prit Jérusalem et envoya nombre d'Israélites captifs au delà de l'Euphrate, tandis que des colonies assyriennes venaient habiter la Judée ; il porta ensuite ses armes en Syrie, mais ne put soumettre Tyr, et laissa l'empire à son fils Sennachérib.

SALMASIUS, nom latinisé de SAUMAISE.

SALMERON (Alph.), un des fondateurs de la Société de Jésus, naquit à Tolède en 1515, étudia dans l'université d'Alcala et dans celle de Paris, où il fit connaissance avec Ignace de Loyola, parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas, la France, fut nonce en Irlande, et orateur du Saint-Siége au concile de Trente, et mourut en 1585 à Naples, supérieur de son ordre. Il avait de la réputation comme théologien, et a laissé des commentaires sur divers ouvrages du Nouveau-Testament, Madrid, 1547-1602, 8 vol. in-fol.

SALMONÉE, fils d'Eole, régna en Thessalie, puis dans le Péloponèse, et y bâtit une ville de son nom. Fier de sa puissance, il voulut passer pour l'égal de Jupiter. Dans ce but, il faisait rouler avec fracas, sur un pont métallique, un char du haut duquel il lançait des torches, image de la foudre. Jupiter, pour punir sa témérité, le foudroya.

SALMYDESSE ou HALMYDESSE, auj. *Midiah* ou *Midjeh*, ville de Thrace, à l'E., sur le Pont-Euxin, avait un beau port.

SALO ou BILBILIS, fl. d'Hispanie, auj. le XALON.

SALO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la rive occid. du lac de Garda, à 23 kil. N. E. de Brescia ; 4,700 hab. Vieux château. Société d'agriculture, qui remonte au XVe siècle. Tanneries, verrerie ; grand commerce de fruits. Vestiges d'antiquités. Cette ville fut prise par les Français en 1796.

SALODURUM, ville des Helvétiens, auj. SOLEURE.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, épousa Joseph, son oncle, puis Costobare, remplit de troubles et de crimes le palais de Jérusalem, causa la mort de Mariamne, femme d'Hérode, par des calomnies (29 av. J.-C.), répudia, puis fit périr son second mari (26), eut grande part à la catastrophe d'Aristobule et d'Alexandre (9), et se déshonora par ses liaisons publiques avec l'arabe Sillée.

SALOMÉ, dite *la Jeune* ou *la Danseuse*, fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade, était nièce et belle-fille d'Hérode-Antipas, et arrière-petite-nièce de la 1re Salomé ; elle épousa le fils d'un autre Hérode, roi de Chalcis. Ayant exécuté avec grâce quelques pas devant son oncle (Hérode-Antipas), elle demanda en récompense la tête de saint Jean-Baptiste, qui lui fut aussitôt livrée (32). Ce fut à l'instigation de sa mère Hérodiade qu'elle fit cette demande barbare.

SALOMON, 3e roi des Juifs, fils et successeur de David, avait pour mère Bethsabée. A la mort de son père (1001 av. J.-C.), il eut à lutter contre les prétentions d'Adonias, son frère, qu'il fit mourir avec Joab et Séméï. En paix avec ses voisins, il fit bâtir le superbe temple de Jérusalem, entoura sa capitale de fortes murailles, fonda diverses villes, éleva des palais, acheva de soumettre les nations voisines de la Judée, leur imposa un tribut, fit fleurir la justice et l'ordre, protégea le commerce, équipa des flottes puissantes, acquit le port d'Asiongaber sur la mer Rouge, et dirigea vers les contrées les plus lointaines des expéditions qui lui rapportaient des bois précieux, des parfums, de l'ivoire et l'or d'Ophir. Il porta les limites de son royaume jusqu'à l'Euphrate. Il était partout renommé pour sa magnificence, sa justice, et surtout sa sagesse. On connaît le moyen ingénieux qu'il employa pour reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Une reine arabe, attirée par sa réputation, quitta son pays (Saba), afin de venir le voir. Enivré par la prospérité, Salomon ternit la fin de sa vie par d'inexcusables faiblesses. Il avait un harem de 1,000 femmes. Pour plaire à ses femmes, il toléra souvent le culte des idoles. Il mourut en 962. Salomon possédait un savoir immense. Suivant les Orientaux, il avait écrit sur toutes les sciences. On lui attribue les *Proverbes*, le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclésiaste*, le livre de la *Sagesse* et les psaumes 72 et 127.

SALOMON, roi de Hongrie, fils d'André I, naquit en 1045, fut couronné en 1050, mais ne put se maintenir à la mort de son père (1061), et ne monta sur le trône qu'en 1063, pour être chassé en 1074.

SALOMON I, duc de Bretagne après Conan, son aïeul, vers 421, périt dans une émeute (434).

SALOMON II, duc de Bretagne, 4e fils et successeur de Hoël III (612-32), laissa le trône ducal à Judicaël, son frère aîné.

SALOMON III, duc de Bretagne, fut quelque temps éloigné du trône de son père par un usurpateur, parvint à régner (851), s'unit à Charles-le-Chauve contre les Normands, leur reprit Angers (872), et fut assassiné en 874.

SALOMON (Bernard), dit *le Petit Bernard*, graveur en bois, né à Lyon vers 1520, donna les gravures pour les *Hymnes du temps*, par Guérout, 1560, in-4 ; une *Bible*, in-8, dont la 2e édition est de 1555 ; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1557, in-12.

SALOMON (archipel de), dit aussi *îles des Arsacides* et *Nouvelle-Géorgie*, archipel du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Nouvelle-Guinée, par 4°-12° lat. S., et 152°-161° long. E. Iles principales : Bouka, Bougainville, Choiseul, Sainte-Isabelle, Nouvelle-Géorgie, Carteret, île des Arsacides, Guadalcanar, San-Cristoval et Rennell. — Découvertes en 1568 par Mendana, qui les appela îles de Salomon ; explorées en 1767 par Surville (celui-ci, frappé de la perfidie des habitants, les nomma *îles des Arsacides*, mot qu'il croyait être l'étymologie d'*Assassin*), et en 1782 par Shortland, qui leur a donné le nom de *Nouv.-Géorgie*.

SALOMON'S FORK, riv. des États-Unis (Missouri), coule à l'E., et se jette dans le Republican-Fork, par 37° 30' lat. N., et 101° long. O., cours, 750 kil.

SALON, *Salo*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Crapone, à 24 kil. N. O. d'Aix; 5,947 hab. Filatures de soie, chapeaux, savon, chandelle, tanneries, moulins à huile. Ville très ancienne. Patrie d'Adam de Crapone, de Suffren, des deux d'Hozier, de César Nostradamus.

SALON, petite riv. de France, naît dans le dép. de Hte-Marne, entre dans celui de la Hte-Saône, arrose Champlitte et Dampierre, et tombe dans la Saône par la droite; cours, 40 kil.

SALONE, *Salona*, ville de la Dalmatie ancienne, sur le Jader, chez les Autariates, au N., à 40 kil. de la mer Supérieure, est fameuse et comme patrie et comme retraite de Dioclétien. On y voyait encore au XVIe siècle des restes du palais de l'empereur. On trouve les ruines de Salone aux env. de *Spalatro*.

SALONE, *Amphissa*, ville du nouvel état de Grèce (Hellade occid.), à 8 kil. du golfe de Lépante, et à 52 kil. N. E. de Lépante, sur la Skitza, au pied du Liakoura (Parnasse); 8,000 hab. (avant les guerres). Evêché, citadelle sur une hauteur. Tabac, étoffes de coton, etc. Aux environs, ruines de *Cirrha*. — La baie de Salone (*golfe de Crissa*), partie du golfe de Lépante, reçoit la Skitza qui passe à Salone.

SALONINE, *P. Licinia Julia Cornelia Salonina*, impératrice, femme de Gallien, se rendit célèbre par ses vertus et ses talents, et favorisa les savants. Elle accompagnait son mari dans ses expéditions, et fut mise à mort avec lui à Milan (268).

SALONIQUE, *Selaniki* des Turcs, *Therma*, puis *Thessalonique* des anciens, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de sandjakat, sur le golfe de Salonique (*Thermaïcus sinus*), à 610 kil. O. de Constantinople; 70,000 hab. Résidence d'un archevêque grec, d'un grand mollah, d'un grand hakem des Juifs. Salonique est bâtie en amphithéâtre au pied du mont Kurtiath. Son beau port contient 300 vaisseaux. Elle a d'épaisses murailles flanquées de tours, mais point de fortifications proprement dites. On y compte cinq portes, de belles églises (Saint-Démétrius, la Rotonda, etc.), plusieurs mosquées (qui pour la plupart étaient jadis des églises), de très riches palais. C'est la ville la plus commerçante de la Turquie d'Europe après Constantinople; il y réside des consuls de toutes les nations, et la population y est excessivement mêlée; les Turcs y montent à 30,000 (le reste est Grec, Juif, Français, Anglais et Allemand). — Cette ville fut connue sous le nom de *Therma* jusqu'au règne de Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre. Au moyen âge, elle fut prise par Guillaume, roi de Sicile; elle revint en 1313 au pouvoir d'Andronic II Paléologue, et fut ensuite cédée aux Vénitiens; mais ceux-ci en furent chassés par les Turcs sous Amurat II. *Voy.* THESSALONIQUE.

SALOP, comté d'Angleterre. *Voy.* SHROP.

SALOUEN ou THSAN-LOUEN, fleuve de l'Inde Transgangétique, naît, à ce qu'on croit, dans les mont. du Thibet, sous le nom d'*Oïr-tchou*, traverse la prov. chinoise d'Yun-nan sous le nom de *Lou-kiang*, prend en sortant de Chine celui de *Salouen*, coule du N. au S. entre l'empire birman et le roy. de Siam, et se jette dans l'Océan Indien après avoir traversé le roy. de Martaban, qu'il partage inégalement entre les Anglais et les Birmans.

SALOUM (roy. de), en Sénégambie, à la droite de la Gambie, et à l'O. du roy. d'Oulli: 280 kil. sur 100; 300,000 hab. Ch.-l., Kahon. Sol fertile.

SALPI, lac du roy. de Naples (Capitanate), près de l'Adriatique et à 8 kil. N. O. de l'embouchure de l'Ofanto: 18 kil. sur 4.

SALSETTE, *Djhalta* en hindou, île de l'Inde anglaise (Bombay), au N. et près de celle de Bombay, à laquelle elle est jointe par une chaussée: 35 kil. sur 25; 60,000 hab. Ch.-l., Tannah. Sol fertile, mais inculte. Saline. — Les Portugais devinrent maîtres de l'île de Salsette au XVIe siècle; ils en furent chassés en 1750 par les Mahrattes; les Anglais la prirent sur ces derniers en 1774.

SALT (Henri), voyageur anglais, né à Lichfield, dans le comté de Stafford, mort en 1827, accompagna lord Valentia dans ses voyages au Levant, fut chargé par le gouvernement anglais de porter des présents à l'empereur d'Abyssinie (1809), s'acquitta de cette mission avec succès, et fit paraître à Londres, en 1814, son *Voyage en Abyssinie*, ouvrage important qui servit à contrôler celui de Bruce. Il fut ensuite consul en Egypte, et favorisa les recherches des Européens. On lui doit un *Essai sur les hiéroglyphes*, Londres, 1825.

SALTA, ville des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de Salta, par 66° 55' long. O., 24° 20' lat. N.; 9,000 hab. C'est la résidence de l'évêque de Tucuman. — L'état de Salta est situé entre ceux de Jujuy au N., de Rioja à l'O., de Tucuman au S.; à l'E. sont des déserts inhabités. Climat très varié; superbes pâturages. Or, cuivre, argent, fer, etc. Commerce actif avec la Bolivie.

SALTCOATS, petit port d'Ecosse (Ayr), sur la Clyde et la mer, à 34 kil. S. O. de Glasgow; 3,650 hab. Toiles à voiles, corderie, chantiers de construction. Bains de mer.

SALTZA, SALTZBOURG. *Voy.* SALZA, SALZBOURG.

SALUCES, *Saluzzo* en italien, ville des États sardes (Coni), ch.-l. de la prov. de Saluces, entre le Pô et la Vraita, à 22 kil. N. O. de Coni; 12,000 hab. Evêché. Cathédrale. Chapeaux, étoffes de soie. Patrie de Bodoni. Aux environs de Saluces se trouvait l'ancienne *Augusta Vagiennorum*, que quelques uns ont prise pour Saluces même. — La ville moderne devint de bonne heure ch.-l. d'un marquisat, qui fut d'abord vassal de l'empire, puis des ducs de Savoie: c'est dans ce marquisat que se trouvaient Carmagnole, Revello, Cental, le mont Viso, etc. Les marquis de Saluces, sortis de la maison de Montferrat, régnèrent pendant quatre siècles, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIe; ils eurent plusieurs démêlés avec les ducs de Savoie et de Milan, implorèrent l'appui de la France, et servirent avec distinction dans les armées de Charles VIII, Louis XII et François I. Ce dernier s'empara du marquisat en 1529, après avoir enlevé le dernier héritier Gabriel de Saluces; Henri IV le remit en 1601, par le traité de Lyon, au duc de Savoie qui y avait des droits, et reçut en échange la Bresse, le Bugey, les pays de Gex et de Valmorey.

SALUCES DE MENUSIGLIO (Jos.-Ange, comte de), savant piémontais, issu de l'ancienne famille des marquis de Saluces, né à Saluces en 1734, mort en 1810, était écuyer du prince héréditaire de Savoie, et servit avec distinction comme général d'artillerie dans les guerres de la Révolution. Il employait tous ses loisirs à la culture des sciences: il contribua lui-même à l'avancement de la physique et de la chimie, et fut un des fondateurs de l'Académie de Turin. On lui doit plusieurs découvertes sur les propriétés des gaz, et des applications de la chimie à la teinture.

SALUTAIRE, nom donné dans l'empire d'Orient à certaines prov. (*Voy.* PHRYGIE, PALESTINE, etc.).

SALVAGES (îles), groupe qui fait partie des Canaries, au N., par 18° 15' long. O., 30° 4' lat. N. Elles sont aux Espagnols.

SALVAGNAC, ch.-l. de cant. (Tarn), à 28 kil. O. de Gaillac; 1,834 hab.

SALVALEON, *Interamnium*, ville d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. E. de Badajoz; 3,000 hab. Château en ruines; étoffes de laine, toiles, etc.

SALVATIERRA, ville du Mexique (Mechoacan), à 140 kil. N. O. de Mexico; 7,000 hab. Fruits en abondance; melons exquis. — Il y a en Espagne et en Portugal d'autres Salvatierra, peu importantes.

SALVATOR ROSA. *Voy.* ROSA (SALVATOR).

SALVERTE (Eusèbe), membre de la Chambre des députés, né à Paris en 1771, mort en 1839, fit des études brillantes au collége de Juilly, fut successivement avocat au Châtelet, attaché au ministère des relations extérieures, employé dans le bureau du cadastre, présida en vendémiaire an III une des sections révoltées contre la Convention, fut pour ce fait condamné à mort par contumace, se fit acquitter l'année suivante, et prit alors le parti de renoncer aux fonctions publiques pour se livrer à la culture des lettres. En 1828, les électeurs de Paris l'envoyèrent à la Chambre des députés, et depuis il fut presque constamment réélu. Patriote sincère, il siégeait dans les rangs extrêmes de l'opposition. Salverte a laissé quelques poésies (1798) et un grand nombre d'écrits politiques et littéraires. Nous citerons parmi ces derniers : *Eloge de Diderot*, 1801; *Rapports de la médecine avec la politique*, 1806, in-12; *Tableau littéraire de la France au* XVIII*e siècle*, 1819, in-8; *Essai historique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1824, 2 vol.; *Des sciences occultes*, 1829, 2 vol. in-8.

SALVETAT D'ANGLES (LA), ch.-l. de cant. (Hérault), près de l'Agout, à 22 kil. de Saint-Pons; 3,845 hab. Laines; beurre estimé.

SALVETAT-PEYRALÈS (LA), ch.-l. de cant. (Aveyron), à 54 kil. S. O. de Rhodez; 3,045 hab.

SALVIAC, ch.-l. de cant. (Lot), sur la Granges, à 14 kil. S. O. de Gourdon; 1,145 hab.

SALVIANI (Hippolyte), ichthyologiste, né en 1514 à Citta del Castello (Ombrie), mort en 1572, exerça la médecine à Rome, où il devint médecin du pape Jules III, et donna des leçons de médecine et d'histoire naturelle. On a de lui, entre autres ouvrages: une *Histoire des poissons* (*De Piscibus libri II*, Rome, 1554), qui est la plus estimée de son siècle.

SALVIATI (Jean), évêque de Ferrare et cardinal, né en 1490, mort en 1553, était petit-fils de Laurent-le-Magnifique et neveu de Léon X : il remplit diverses missions diplomatiques pour le Saint-Siége, et protégea les lettres et les arts.

SALVIATI (Bern.), frère du précédent, fut général des galères de l'ordre de Malte, suivit en France Catherine de Médicis dont il fut le premier aumônier, parut comme député du clergé aux états-généraux de 1557, et mourut en 1558.

SALVIATI (Léonard), de Florence et de la famille des précédents, né en 1540, mort en 1589, fut un des grands adversaires du Tasse et censura son chef-d'œuvre avec aigreur. Il a beaucoup écrit; ses *Discours* ont été imprimés à Florence, 1575, in-4.

SALVIATI (Cecco ROSSI DE'), célèbre peintre, né à Florence en 1510, mort en 1563, fut protégé par le cardinal Jean Salviati, dont il prit le nom par reconnaissance, et travailla pour les palais de Florence, de Rome, de Venise, etc.

SALVIATI, *le Jeune*, peintre. *Voy.* PORTA.

SALVIEN, *Salvienus*, prêtre de Marseille, né vers 390 à Cologne ou à Trèves, d'une famille distinguée des Gaules. Il était marié et avait même un enfant, lorsque, de concert avec sa femme, il se décida à renoncer au monde; il distribua ses biens aux pauvres, embrassa la vie religieuse, se retira à l'abbaye de Lérins (420), puis à Marseille, où il fut ordonné prêtre, et mourut en 484. Salvien se fit remarquer par son éloquence; il dépeint avec une telle énergie les vices et les malheurs de son temps, qu'il a mérité d'être appelé le nouveau Jérémie. On a de lui des traités de la *Providence* (*De Gubernatione Dei*), et de l'*Avarice* (*Adversus avaritiam*), ainsi que des *Lettres*. Les œuvres de Salvien ont été publiées par Baluze, Paris, 1684, in-8, et traduites par le P. Bonnet, 1700, le P. Mareuil, 1734, et tout récemment par MM. Grégoire et Collombet, 1837.

SALVIUS. *Voy.* TRYPHON.

SALYES ou SALLUVII, peuple ligure de la Gaule Narbonaise, habitait au N. de Marseille, entre le Rhône et les Alpes. Ils englobaient dans leur territoire les *Albiœci*, les *Memini*, les *Vulgientes*, et avaient pour villes principales : *Tarasco* (Tarascon), *Glanum* (Saint-Remy), *Arelate* (Arles), *Aquæ Sextiæ* (Aix). Ce peuple fut puissant jusqu'au IIe siècle av. J.-C. Ses fréquents démêlés avec Marseille donnèrent lieu aux Romains d'intervenir en Gaule. Les Romains, alliés de Marseille, donnèrent une partie des terres des Salyes aux Marseillais.

SALZ ou SALZA, en latin *Salsa*, riv. des Etats autrichiens (Autriche), naît dans les montagnes qui séparent l'Autriche du Tyrol, coule à l'E., puis au N., arrose Salzbourg, reçoit ensuite la Saale autrichienne, sépare l'Autriche de la Bavière, et tombe dans l'Inn, après un cours de 200 kil. Eaux salées.

SALZBACH. *Voy.* SASBACH.

SALZBOURG, *Juvavum*, et au moyen âge *Salisburgium*, ville de la Haute-Autriche, ch.-l. de cercle, sur la Salza, à 300 kil. S. O. de Vienne; 16,000 hab. Très forte place. Archevêché. Cathédrale, chateau Neubau, hôtel-de-ville, muséum, galerie de Mœnchberg, théâtre; lycée (avec institut de théologie, de médecine, de chirurgie); deux bibliothèques publiques, etc. Industrie active, grand commerce de transit. Patrie de Mozart. Aux environs château d'Helbrunn et parc d'Aigen. — Salzbourg occupe l'emplacement de *Juvavum*, détruit par Attila en 448, et fut bâti par les ducs Agilolfinges de Bavière, à la prière de saint Rupert, qui en devint évêque (716). En 803 y eurent lieu des conférences entre Charlemagne et les ambassadeurs de Nicéphore III. Dès 798, l'évêché avait été changé en un archevêché; le diocèse de Salzbourg embrassa la Bavière, la Bohême, la Moravie, l'Autriche actuelle, etc. Pendant la guerre des investitures, les archevêques de Salzbourg furent légats du pape en Allemagne, et primats de l'église allemande. Peu à peu ils devinrent de véritables souverains. — Comme état souverain, l'archevêché de Salzbourg était borné à l'E. par l'Autriche et la Styrie, au S. par la Carinthie et le Tyrol, à l'O. par la Haute-Bavière; il faisait partie du cercle de Bavière, et avait 185 kil. (de l'E. à l'O.) sur 110. Ch.-l., Salzbourg. Autres villes Lauffen, Tittmanning, Muldorf, Hallein, Rastadt. Montagnes qui renferment des mines d'or, d'argent, de cuivre, plomb, fer et sel. Bons chevaux. L'archevêché de Salzbourg devint indépendant au XIIe siècle. En 1802, le traité de Lunéville érigea l'archevêché en électorat; en 1808, cet état passa à la Bavière, et en 1814 il fut cédé à l'Autriche.

SALZBOURG, deux autres villes des Etats autrichiens : l'une en Hongrie (Sarosch), à 4 kil. S. E. d'Eperies (4,000 hab.), l'autre en Transylvanie, à 4 kil. S. E. de Karlsbourg.

SALZMANN ou SALTZMANN (Chrétien GOTTHILF), ministre protestant (1744-1811), des environs d'Erfurt, professa au *Philanthropinum* de Dessau, fonda la célèbre maison d'éducation de Schnepfenthal, et se déclara grand partisan de J.-J. Rousseau et de Basedow. On lui doit: *Carl de Carlsberg*, roman, 6 vol., 1781-85; le *Messager de Thuringe* (1772) et divers ouvrages d'éducation.

SALZUNGEN, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, sur la Werra, à 31 kil. N. O. de Meiningen; 3,000 hab. Draps, toiles, tanneries; eaux salées qu'on exploite.

SALZWEDEL, ville de Prusse. *Voy.* SOLTWEDEL.

SAMADANG, ville de l'île de Java, ch.-l. de province, à 225 kil. S. E. de Batavia.

SAMAKOV, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 90 kil. de Philippopoli; 7,000 hab. Usines à fer, fabriques d'armes, etc.

SAMALHOUT, l'anc. *Co*, bourg de la Moy.-Egypte, à 95 kil. S. de Benysoueif, sur la gauche du Nil.

SAMANAKODAM ou SOMMONACODOM (c.-à-d. *le dieu Samanéen*), le grand dieu des Siamois, n'est

autre que Bouddha lui-même, c.-à-d. la 9e incarnation de Vichnou.

SAMANAP, ville de l'Inde, dans l'île de Madura, côte S. E., par 111° 40' long. E., 7° 5' lat. S., au fond d'une belle baie. Riz, bois de construction.

SAMANÉENS, *Samanæi*. C'étaient, suivant les Grecs, des philosophes hindous, distincts des brahmanes ou gymnosophistes, mais qui, comme ceux-ci, se faisaient remarquer par une vie chaste; ils étaient solitaires et inspiraient la vénération la plus vive par leur réputation de sainteté. Ces Samanéens, sans doute, ne sont autres que les solitaires ou prêtres bouddhistes. — Les peuplades de l'Asie centrale donnent encore auj. à leurs prêtres le nom de *chamanes;* mais ce ne sont plus que des jongleurs. *Voy.* CHAMANISME. — On nomme aussi *Samanéens* tous les adorateurs du Dalaï-Lama.

SAMANHOUD, *Heraclæopolis* (et non *Sebennytus*) des anciens, *Djemnouti* en copte, ville de la Basse-Égypte, sur le bras oriental du Nil, rive gauche, à 8 kil. E. de Mehallet-el-Kebir; 4,500 hab.

SAMANI (Abou-Ibrahim-Ismaïl-al), chef persan, né en 847, sortit vers 892 de la Transoxiane, dont il était gouverneur, conquit le Taberistan, le Khoraçan et une portion de la Perse occid. (902), et mourut en 907, laissant une grande réputation de justice et de sagesse. Il fonda la dynastie des Samanides.

SAMANIDES, dynastie de rois de Perse, issue d'Ismaïl Samani, gouverneur de la Transoxiane, supplanta, en 902, celle des Soffarides en Khoraçan et en Perse; mais dès 932 elle fut obligée de céder le Fars et l'Irak-Adjémi aux Bouides; elle ne se maintint dans le reste de ses possessions que jusqu'en 999. Voici les noms des princes de cette dynastie: Samani (Ismaïl), Ahmed, Nasser, Abdalmelek, Mansor, Nouh II, Mansor II, Abdalmelek II.

SAMAR ou IBABA, une des îles PHILIPPINES.

SAMARA, nom latin de la Somme.

SAMARA, nom de 2 riv. de la Russie d'Europe: l'une, dite aussi *Sviataïa-Reka* (c.-à-d. *rivière sainte*), parcourt le gouvernement d'Iékaterinoslav, se jette dans le Dniepr vis-à-vis de Iékaterinoslav, après un cours de 250 kil.; l'autre, qui traverse les gouvernements d'Orenbourg et de Simbirsk, tombe dans le Volga à Samara, après un cours de 500 kil. du S. E. au N. O.

SAMARA, ville de la Russie d'Europe (Simbirsk), au confluent de la Samara et du Volga, à 160 kil. S. E. de Simbirsk; 3,600 hab. Savon, tanneries. Commerce avec les Kirghises, les Kalmouks, etc. — Une autre Samara, dans la Turquie d'Asie (pachalik de Bagdad), sur le Tigre, fut au Xe siècle la résidence de quelques califes abbassides.

SAMARANG, ville fortifiée de l'île de Java (aux Hollandais), ch.-l. de la prov. de Samarang, sur la côte N., au fond de la baie de Samarang, et à l'embouchure de la riv. de même nom, à 420 kil. E. de Batavia; 30,000 hab. Barre dangereuse à l'embouchure du Samarang. Divers monuments: hôtel-de-ville, salle de spectacle, hôpital, observatoire. Climat salubre; sol très fertile aux environs.

SAMARCAND, *Maracanda*, ville de l'Asie centrale, la 2e du khanat de Boukhara, sur le mont Kohak, près des rives du Sogd ou Zer-Afchan, à 200 kil. E. de Boukhara; 50,000 hab. Assez belle ville: mosquées et colléges, ancien palais de Tamerlan; on y voyait jadis l'observatoire d'Oulougbeg. Papier de soie, soieries, tissus de coton. Commerce assez actif. Aux environs, beaux pâturages. — On croit que Maracanda fut fondée non loin de l'ancienne Sogd, par un chef arabe, vers 465 av. J.-C.; elle devint bientôt la capitale de la Sogdiane. Alexandre la prit; elle fut depuis comprise dans l'empire grec de Bactres, et dans celui des califes. Gengis-Khan s'en empara en 1220. Elle acquit la plus haute splendeur sous Tamerlan, qui la choisit pour capit. de son vaste empire, et voulut en faire la première ville du monde; sa population atteignait alors 150,000 âmes. Mais, dès le XVIe siècle, elle déclina rapidement.

SAMARIE, *Samaria*, puis *Sébaste*, ville de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, au centre, fut, après Sichem, la capit. du roy. d'Israël ou des 10 tribus, et plus tard le ch.-l. de la Samarie. — Cette ville fut fondée par Amri en 912 av. J.-C.; elle fut prise en 721 par Salmanazar, qui transporta les habitants au delà de l'Euphrate, où ils reçurent le nom de Kuthéens. Repeuplée par Assar-Haddon en 672, Samarie fut encore prise par Antiochus-le-Grand en 203, puis détruite par Jean Hyrcan (129). Gabinius la releva, et Hérode lui rendit son ancienne splendeur; ce dernier, pour flatter Auguste, lui donna le nom d'*Augusta* (*Sébaste* en grec). — Les Samaritains furent presque toujours en guerre avec les habitants du roy. de Juda, et les deux peuples, quoiqu'ayant la même origine et les mêmes croyances, avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée, et fuyaient tout commerce entre eux. Jésus combattit en toute occasion cette haine nationale. Pour n'avoir point à venir à Jérusalem à l'époque des cérémonies religieuses, les Samaritains s'étaient construit un sanctuaire sur le mont Garizim. Les livres sacrés des Samaritains, quoique les mêmes que les livres hébreux, sont écrits dans un dialecte particulier, qui est de la plus haute antiquité. On trouve encore auj. quelques Samaritains à Naplouse et à Jaffa. Ils se distinguent par des turbans blancs et ne contractent d'alliance qu'entre eux; ils sont changeurs pour la plupart.

SAMARIE ou SAMARITIDE. On nomma ainsi, pendant les deux premiers siècles de l'empire, une des 4 parties de la Palestine, entre la Galilée au N. et la Judée au S., le Jourdain à l'E. et la mer à l'O.

SAMARITAINS. *Voy.* SAMARIE.

SAMAROBRIVA (c.-à-d. pont sur la *Samara*, Somme), ville de la Belgique 2e, nommée plus tard *Ambiani*, est auj. AMIENS.

SAMATAN, ch.-l. de cant. (Gers), à 2 kil. N. E. de Lombès; 1,976 hab. Blé, bétail, etc.

SAMA-VÉDA ou SAMAN. *Voy.* VÉDA.

SAMBA (île), dans l'archipel de la Sonde, à 80 kil. S. de l'île Flores, par 117° 13'-118° long. E., 9° 35'-10° 15' lat. N.; 126 kil. sur 50. Coton; on y trouve le bois de sandal (d'où le nom d'*Ile du bois de sandal* qu'on lui donne aussi).

SAMBAS, ville de l'île de Bornéo, capit. du roy. de Sambas, à 40 kil. de l'embouchure du Sambas, par 107° long. E., 1° 22' lat. N. Brûlée par les Anglais vers 1815. — Le roy. de Sambas est dans la partie occid. de l'île de Bornéo, il est borné au N. E. et à l'E. par le roy. de Bornéo, au S. par celui de Pontiana. Beaucoup d'opium. Habitants pirates.

SAMBLANÇAY ou SEMBLANÇAY, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 14 kil. N. O. de Tours; 700 hab. Baronnie. Château bâti par Jacques de Beaune. *Voy.* ci-après.

SAMBLANÇAY (Jacques de BEAUNE, baron de), surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François I, né en 1465, eut le malheur de déplaire à la duchesse d'Angoulême, mère de François I, qui le fit accuser de malversations et condamner par une commission. Il fut pendu à Montfaucon en 1527. On crut généralement à son innocence, et son fils ne tarda pas à être rétabli dans tous ses biens.

SAMBLANÇAY (Charlotte de). *Voy.* SAUVES.

SAMBOANGAN, ville de l'île de Mindanao, à l'extrémité S. O., par 119° 50' long. E., 6° 45' lat. N.; 1,000 hab. Principal établissement des Espagnols à Mindanao.

SAMBOR, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Dniestr, à 65 kil. S. O. de Lemberg; 6,600 hab.

SAMBRE, *Sabis*, riv. de France et de Belgique, naît à 4 kil. N. E. de Nouvion (Aisne), coule généralement au N. et au N. E., baigne Landrecies, Pont-sur-Sambre, Maubeuge, Marchiennes-au-Pont, Charleroy, et se jette dans la Meuse, à Namur, après un cours de 176 kil. Elle reçoit, en France, les deux Helpe; en Belgique, l'Heure, le Piéton et l'Orneau. — Elle donne son nom à un canal qui l'unit au canal de Saint-Quentin.

SAMBRE-ET-MEUSE (dép. de), ancien département de la France sous la République et l'Empire, fut formé, en 1795, du comté de Namur et du N. O. du grand-duché de Luxembourg. Il avait pour bornes, au S. celui des Ardennes, à l'O. ceux de Jemmapes et de la Dyle, etc. Ch.-l., Namur.

SAMBUCUS (J.), savant hongrois, né à Tyrnau, en 1531, mort en 1584, historiographe de Maximilien II, a rendu d'éminents services aux lettres par ses notes, commentaires, traductions, etc., et par le grand nombre de médailles, portraits et autres monuments antiques qu'il a fait connaître.

SAMER, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 14 kil. S. E. de Boulogne; 1,895 hab.

SAMISAT, l'anc. *Samosate*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), sur l'Euphrate, à 90 kil. N. E. d'Aïn-Tab. *Voy.* SAMOSATE.

SAMLAND, anc. division de la Prusse orient.; elle avait pour ch.-l. Kœnigsberg.

SAMMANIDES. *Voy.* SAMANIDES.

SAMNITES, habit. du Samnium. *Voy.* SAMNIUM.

SAMNIUM, auj. *Sannio*, *Principauté Ultérieure* et partie de l'*Abruzze*, région d'Italie, au N. de la Campanie, à l'E. du Latium, au S. des Frentans, était hérissée de mont. appartenant à la chaîne des Apennins, et n'avait que quelques villes, entre autres *Aufidène*, *Trévent*, *Esernie*, *Clavia*, *Tifate*, *Bovianum*, *Equus Tuticus*, *Maleventum* (depuis Bénévent), *Caudium*. — Les Samnites ou habitants du Samnium se divisaient en *Caraceni* et *Pentri* au N., *Hirpini* au S. Ils étaient de race sabine et très braves; leurs mœurs étaient simples et grossières; ils se livraient surtout à la vie pastorale et à la guerre. On connaît leurs mariages: les filles les plus belles, les plus vertueuses et les plus riches étaient le prix des services rendus à la patrie. Leur gouvernement était démocratique. Leurs petites peuplades formaient ensemble une espèce de fédération, mais sans lien solide et sans ville centrale. Aux Vᵉ et IVᵉ siècles av. J.-C., ils fournissaient nombre de mercenaires aux villes grecques de la Grande-Grèce et de la Sicile. De 424 à 421, ils conquirent Capoue et Cumes. L'état lucanien tomba aussi au pouvoir d'une réunion de mercenaires et aventuriers samnites. Rome eut à soutenir avec les Samnites, soit seuls, soit unis à divers autres peuples, une lutte longue et acharnée: c'est l'époque héroïque de la république. Les Samnites avaient pour auxiliaires: 1° tous les peuples d'origine sabine: Sabins, Pélignes, Marses, Marrucins, Vestins, Frentans, Prétutiens, Sassinates, habitants du Picenum; 2° la confédération étrusque entière, les Ombriens, les Sénonais; 3° les divers états de la Grande-Grèce (Apulie, Salentins, Tarente, Messapie, Picentins, Lucaniens, Brutiens, etc.). Tous furent successivement soumis par les Romains. Les guerres de Rome avec les Samnites proprement dits sont au nombre de sept. La 1ʳᵉ eut lieu de 343 à 341 et fut mêlée à la grande insurrection du Latium (342-338). Ce qui y donna naissance, ce furent les attaques des Samnites contre les habitants de Capoue, qui s'étaient mis sous la protection de Rome. — La 2ᵉ (qui éclata après 14 ans de paix plus ou moins sincère) dura de 327 à 324. — La 3ᵉ, qui commença en 324 même, par une rupture subite, et à laquelle participait l'Apulie, fut suspendue en 318 par une trêve de deux ans, après laquelle la guerre continua contre l'Apulie seule (c'est dans cette guerre que les Romains passèrent sous les *Fourches Caudines*, 321 av. J.-C.). — La 4ᵉ, de 316 à 304, fut de toutes la plus sérieuse, la plus vaste (de 311 à 308, l'Etrurie et l'Ombrie en furent aussi le théâtre; les Marses et Pélignes en 308, les Salentins en 307, les Herniques en 306, firent cause commune avec les Samnites). — La 5ᵉ, après 5 ans d'intervalle, commença en 299 par une levée de boucliers générale en Étrurie, dans le Samnium et dans les contrées voisines; elle finit en 290; les Samnites et leurs principaux alliés furent complètement soumis. — Dans la 6ᵉ guerre, les Samnites ne figurèrent que comme auxiliaires des Lucaniens et des Brutiens, puis de Tarente et de Pyrrhus (283-272). — Enfin la 7ᵉ, au milieu de la guerre des Sassinates, ne fut qu'un effort d'un partisan, Lollius, qui fut bientôt défait (269). Pendant ces guerres on remarque du côté des Romains les Fabius, les Papirius, les Decius, les Curius Dentatus, les Fabricius; du côté des Samnites on cite surtout Pontius Herennius, le vainqueur de Caudium. La soumission des Samnites entraîna bientôt celle de toute l'Italie méridionale. Les Samnites figurent encore dans la guerre Sociale; mais ceux qui y prirent part furent exterminés par Sylla.

SAMNOU, ville murée du Fezzan, à 170 kil. N. de Mourzouk, célèbre par le nombre de ses marabouts.

SAMOGITIE, *Szamali* en lithuanien, anc. prov. de Lithuanie, entre la Baltique et la Courlande au N., la Baltique et la Prusse à l'O., la Lithuanie propre au S. et à l'E., auj. comprise dans le gouv. russe de Vilna. Capit., Rossiena. — La Samogitie avait longtemps été libre, quand les Lithuaniens l'assujettirent. Elle garda néanmoins son duc et sa diète (qui se tenait à Rossiena). En 1404, elle fut cédée à l'Ordre Teutonique; mais, en 1411, elle revint au roy. de Pologne, duquel dépendait la Lithuanie. Le christianisme n'y fut établi qu'en 1431. Auj. la Samogitie donne encore son nom à un évêché, dont le siége est à Rossiena.

SAMOIEDES. *Voy.* SAMOYÈDES.

SAMON, roi des Esclavons, était un marchand franc, natif de Sens. Se trouvant, vers 630, chez les Esclavons pour son commerce, il combattit avec eux les Avares, contribua à la victoire, fut élu roi, et gouverna avec gloire pendant 35 ans.

SAMONICUS ou SAMMONICUS. On connaît sous ce nom deux médecins latins, père et fils, qui vivaient à la fin du IIᵉ siècle et au commencement du IIIᵉ. Le père, Q. Serenus Samonicus, avait formé une bibliothèque de 62,000 volumes; il fut tué dans un festin par ordre de Caracalla. Le fils jouit de la faveur d'Alex. Sévère et des Gordiens. Il légua la bibliothèque de son père à Gordien III. On a, sous le nom de *Samonicus*, un poëme *De Medicina*: mais on ne sait s'il est du père ou du fils. La meilleure édit. est celle du docteur Ackermann, Leipsick, 1786.

SAMOS, en turc *Sousam-Adassi*, île de la Turquie d'Asie, dans la mer Egée, près des côtes de l'Asie-Mineure, au S. E. de Chio; elle a 40 kil. sur 15, et 60,000 hab. selon les uns, 12,000 selon les autres. Kora en est le chef-lieu; Vathi, la ville principale. Elle appartient encore à la Turquie et fait partie auj. du pachalik des Iles. Montagnes, dont une percée par un canal de 1,300 mètres. Mines d'or et d'argent. Sol fertile: fruits, forêts; gibier. Culture d'oliviers, de grenadiers. Vins muscats, dits de *Malvoisie*, très recherchés. Un tremblement de terre en 1831 renversa en partie une montagne et en fit sortir une rivière. — Samos a été plus célèbre chez les anciens que de nos jours. Sa capitale se nommait aussi Samos; on en voit les ruines aux environs de Kora. C'était la patrie de Pythagore, du peintre Agatharque, etc. Junon recevait à Samos un culte particulier. L'île de Samos, après avoir été

habitée par des Lélèges, par des Cariens, tomba aux mains des Grecs, et fit partie de la ligue ionienne, dont elle fut un des principaux états. Royaume d'abord, puis république, elle eut quelquefois des tyrans, notamment le célèbre Polycrate (au VIe siècle av. J.-C.). Périclès la soumit à Athènes en 441. Elle se révolta plusieurs fois. Plus tard, elle fit partie du roy. de Pergame, et en suivit le sort. Depuis Auguste jusqu'à Vespasien, elle redevint indépendante. Vespasien l'annexa à la prov. des Iles. Elle fit partie de l'empire grec, appartint ensuite aux Arabes, aux Vénitiens, aux Génois, et tomba enfin au pouvoir des Turcs. En 1821 et 1824, les Samiens ont tenté de secouer le joug, mais sans succès.

SAMOSATE, auj. *Samisat* ou *Chamchad*, anc. ville de l'Asie-Mineure, capit. de la Comagène, sur l'Euphrate, au N. E. d'Antioche, est célèbre pour avoir donné le jour à Lucien.

SAMOTHÈS, fils de Japhet, fondateur de la race des Celtes, selon d'anciennes chroniques.

SAMOTHRACE, auj. *Semendraki*, île sur les côtes de Thrace, au N. O. d'Imbros et en face de l'embouchure de l'Hèbre, eut pour habitants des Thraces, des Cariens, des Phéniciens, des Pélasges, enfin des Hellènes. Elle n'avait point de bons ports; sa seule ville, nommée aussi Samothrace, était sur la côte N. Samothrace est célèbre surtout par le culte mystérieux des Cabires, qui semble avoir été un reste des religions originales des Pélasges. Lors de la célébration des mystères, l'île était comme le rendez-vous de tout ce qui prétendait à une origine pélasgique en Italie, en Grèce et en Asie. Samothrace appartient auj. à la Turquie. — On l'appelait Samothrace (c.-à-dire *Samos thracienne*) pour la distinguer de l'autre Samos.

SAMOYÈDES, *Khasova* en langue indigène, peuple de la Russie, probablement de race tchoude, habite surtout sur la Mézen (dans le gouv. d'Arckhangel), près de l'Océan Glacial. On en voit d'autres dans les gouvernem. de Tobolsk et de Tomsk (en Asie). Ils habitent sous des tentes, dites *yourtes*. Ils sont petits, très laids, vicieux, idolâtres, et paient le tribut en peaux d'isatis. Leur nombre ne s'élève qu'à 1,000 familles au plus. Les Russes les confondent avec les Lapons; de là dérive vraisemblablement leur nom russe (*Samoyèdes*, de *Sameanda*, qui signifie Laponie).

SAMPEYRE, ville des Etats sardes (Coni), à 24 kil. S. O. de Saluces, sur la Vraita; 5,000 hab.

SAMPIETRO, célèbre chef corse, né en 1501, mort en 1567, servit en France sous François I et Henri II avec la plus grande bravoure, et alla avec de Thermes arracher la Corse aux Génois (1552). Après la paix de 1559, qui rendit l'île à ces derniers, il chercha des secours en Turquie, et vint débarquer en Corse avec 25 hommes; il voyait déjà de grandes forces se réunir à lui, quand un des siens le poignarda. Le maréchal Ornano était son fils.

SAMPIGNY, village du dép. de la Meuse, à 9 kil. N. O. de Commercy; 500 hab. Erigé en comté en 1750 en faveur du financier Pâris de Montmartel.

SAMSCRIT (c.-à-d. *perfectionné*), langue sacrée de l'Hindoustan septentrional, est auj. une langue morte, et offre de singulières analogies avec les idiômes de tous les peuples indo-germaniques (zend, parsi, slavon, latin et grec, gothique, tudesque, islandais); elle est remarquable par sa flexibilité, son harmonie, son abondance, et par la perfection de son système grammatical (d'où son nom), mais elle est très compliquée. On oppose au *samscrit* le *pracrit*, qui en dérive; c'est la langue vulgaire (son nom veut dire *naturel, spontané*). Plus facile que le samscrit, le pracrit détrôna peu à peu cette langue savante: c'est probablement du IIIe au VIIe siècle de notre ère que le samscrit cessa d'être langue usuelle. C'est en samscrit que sont rédigés les livres sacrés des Hindous: les *Védas*, les *Pouranas* (commentaires des *Védas*), les lois de Menou, les grands ouvrages de philosophie, les grands poëmes (*Ramayana*, *Mahabharata*, etc.). Longtemps on ignora en Europe jusqu'au nom du samscrit; ce furent les Anglais, notamment W. Jones, qui firent connaître l'importance de cette langue; elle est aujourd'hui cultivée chez toutes les nations savantes de l'Europe, et elle a donné la clef des religions comme des idiômes de l'Inde.

SAMSOEE, île du Danemark, dans le Cattégat, entre le Jutland et l'île de Seeland: 26 kil. sur 10; 5,000 hab. Ch.-l., Nordbye. Agriculture et pêche.

SAMSON, douzième juge d'Israël, naquit pendant la sixième servitude des Hébreux, fut consacré à Dieu par sa mère, s'abstint de vin et de toute liqueur fermentée pendant sa première jeunesse, et acquit une force prodigieuse. Il fit diverses expéditions contre les Philistins, en revint sans cesse victorieux, et fut élu juge (1172 av. J.-C). Pendant vingt ans que dura son pouvoir, il combattit toujours avec succès les ennemis de sa patrie: enfin pourtant les Philistins, aidés par la trahison de sa maîtresse Dalila, le firent prisonnier; ils le conduisirent à Gaza et lui crevèrent les yeux. Ils se servaient de lui comme de bouffon; un jour Samson, dans une fête, ébranla une des colonnes qui soutenaient l'édifice où se rassemblaient les principaux de la nation, et en fit ainsi périr un grand nombre; mais il périt lui-même, écrasé sous les ruines. La force de Samson tenait à ses cheveux. Dalila, pour le trahir, les lui rasa: ils avaient repoussé lorsqu'il ébranla la colonne. L'Ecriture rapporte de Samson plusieurs faits fort merveilleux: on dit par exemple qu'il assomma 1,000 Philistins avec une mâchoire d'âne, et qu'ensuite il fit sortir d'une des dents de cette mâchoire une eau abondante qui étancha sa soif. Quelques Pères pensent qu'on doit interpréter ces prodiges allégoriquement.

SAMSOUN, *Amisus*, ville murée de la Turquie d'Asie (Sivas), sur la mer Noire, à 65 kil. N. E. d'Amasieh; 2,000 hab. Port. Bon commerce. Prise par Mahomet II. *Voy.* AMISUS.

SAMUEL, 14e et dernier juge d'Israël, né à Ramatha (tribu d'Ephraïm) vers 1132 av. J.-C., se fit de bonne heure remarquer par ses vertus et par le don de prophétie, fut proclamé juge en 1092, et fit pendant plusieurs années le bonheur des Israélites; mais ayant dans la suite laissé à ses fils le soin de l'administration, ceux-ci mécontentèrent le peuple, qui alors demanda un roi. Samuel, après avoir vainement tenté de détourner les Israélites de ce projet, sacra Saül (1080), tout en conservant pour lui-même les fonctions sacerdotales. Saül ayant en plusieurs circonstances désobéi à Dieu et voulu empiéter sur les droits du grand-prêtre, Samuel sacra David à sa place; toutefois, cette nomination resta secrète, et Samuel mourut 3 ans avant la chute de Saül, l'an 1043. La veille de la bataille de Gelboé, l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor, apparut à Saül et lui annonça son funeste sort.

SAN, riv. de Galicie, affluent de la Vistule, sort des monts Carpathes et arrose les comitats de Sanok et de Rzeszow.

SANA, SANADON, etc. Cherchez ces mots après la série des SAN-.

SAN-AGOSTINO-DE-LAS-CUEVAS, ville du Mexique. *Voy.* TLALPAN.

SAN-ANGELO, nom commun à plusieurs villes d'Italie, notamment: *San-Angelo-dei-Lombardi*, dans le roy. de Naples, à 29 kil. S. E. de Montefusco; 6,000 hab.; — une ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, entre Crême et Lodi;

3,000 hab. ; — *San-Angelo-in-Vado*, dans l'État ecclésiastique, à 20 kil. S. O. d'Urbin.

SAN-ANTONIO-DE-BEJAR, ville du Texas, ch.-l. de la prov. de San-Antonio, par 29° 35' lat. N., et 101° 20' long. O., sur le Rio-San-Antonio ; 3,000 hab.

SAN-ANTONIO-DE-PADILLA. *Voy.* PADILLA.

SAN-BARTOLOMEO-IN-GALDO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 43 kil. S. O. de Foggia ; 4,618 hab.

SAN-BARTOLOMEO-DE-CHILLAN. *Voy.* CHILLAN.

SAN-CARLO, ville d'Espagne. *Voy.* ALFAQUES.

SAN-CARLOS, ville d'Espagne, dans le N. O. de l'île de Léon, près de Cadix ; 4,000 hab.

SAN-CARLOS, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, à 26 kil. S. O. de Caracas, par 9° 20' lat. N. ; 10,000 hab. Aux environs, indigo, café, oranges exquises. Commerce de bétail. — Fondée par les premiers missionnaires du Vénézuela ; jadis très prospère, auj. en décadence.

SAN-CARLOS-DE-MONTEREY, ville du Mexique, ch.-l. de la Nouvelle-Californie, par 36° 36' lat. N., 124° 21' long. O., sur la baie de Monterey ; 1,000 hab. Fondée en 1770.

SAN-CATALDO, ville de Sicile, à 9 kil. N. O. de Calatanisetta ; 7,800 hab.

SAN-CHRISTOVAL ou CRISTOVAL, haute montagne de la chaîne Bétique en Espagne, dans l'intendance de Grenade, entre Ubrique et Ronda, au S. E. et à 85 kil. de Séville.

SAN-CRISTOVAL, ville de la république de Vénézuela (Zulia), dans la prov. de Mérida, à 130 kil. S. O. de Mérida ; 3,000 hab. Fondée en 1560.

SAN-CRISTOVAO, ville du Brésil. *Voy.* SERGIPE.

SAN-DAMIANO, ville des États sardes (Alexandrie), à 12 kil. O. d'Asti ; 6,100 hab.

SAN-DANIELE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. N. O. d'Udine, sur le Tagliamento ; 3,500 hab. Excellents jambons.

SAN-DOMINGO, dite aussi *Cacheo*, riv. de Sénégambie, naît dans le pays des Mandingues, au N. de Geba, coule à l'O. pendant 200 kil., puis se partage en deux branches qui vont se jeter dans l'Océan, la 1re après un cours de 60 kil. et la 2e de 90.

SAN-DOMINGO. *Voy.* VERAPAZ et SANTO-DOMINGO.

SAN-DOMINGO-DE-PALENQUE. *Voy.* PALENQUE.

SAN-FELIPE, *Sœtabis* des anciens, *Xixona* des Maures, puis *Xativa* ou *Jativa*, ville d'Espagne (Valence), à 55 kil. S. O. de Valence ; 15,000 hab. Grand faubourg, château-fort ; 22 fontaines publiques ; papeterie (qui date du XIIe siècle) ; belle toile, fil de soie. Aux environs, beaux marbres. — S'étant opposée à la cause de Philippe V, Xativa fut prise et rasée par ses troupes en 1706, puis rebâtie sous le nom de San-Felipe. C'est la patrie de l'Espagnolet.

SAN-FELIPE, ville de Vénézuela, à 200 kil. S. O. de Caracas ; 6,800 hab. Indigo, café, coton.

SAN-FELIPE. *Voy.* MONTEVIDEO.

SAN-FELIPE-DE-AUSTIN, ville capitale de la république du Texas, ch.-l. de la prov. de San-Felipe, sur le Rio-Brazos, et à l'O. de Houston, par 9° 25' long. O., 29° 45' lat. N. — Il ne faut pas la confondre avec la ville d'*Austin*, qui est plus au N. O., dans la prov. de Mina et sur le Rio-Colorado.

SAN-FELIPE-DE-AUSTRIA OU SAN-CARIACO, ville du Vénézuela (Orénoque), à 58 kil. E. de Cumana, sur le golfe de Cariaco ; 6,500 hab. Commerce actif.

SAN-FELIPE-DE-BENGUELA. *Voy.* BENGUELA.

SAN-FELIPE-DE-TUCUMAN. *Voy.* SALTA.

SAN-FELIPE-EL-REAL, ville du Chili, ch.-l. de la prov. d'Aconcagua, sur l'Aconcagua, à 155 kil. N. de Santiago ; 8,000 hab. Rues plantées d'arbres et entrecoupées de petits canaux d'irrigation. Fondée en 1754.

SAN-FELIS, village de Vénézuela (Orénoque), au S. E. de Cumana. Victoire des indépendants sur les Espagnols (1817), et par suite conquête de la Guyane.

SAN-FERNANDO, dite aussi *Isla de Leon*, ville d'Espagne (Andalousie), dans la province de Cadix, au S. E. et près de cette ville, dans l'île de Léon ; 18,000 hab. Fortifications remarquables, aqueduc, observatoire, école de marine. On y a transféré la douane de Cadix.

SAN-FERNANDO, ville du Chili, ch.-l. de la prov. de Colchagua, à 120 kil. S. de Santiago ; 1,500 familles. Fondée en 1741.

SAN-FERNANDO-DE-APURE, ville de la république de Vénézuela, dans le dép. de l'Orénoque et la prov. de Varinas ; 6,000 hab.

SAN-FERNANDO-DE-CATAMARCA, petite ville des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, par 27° 30' lat. S., 68° long. O., entre Rioja et Tucuman, est la capitale de l'État de même nom. Excellent coton. — L'état de Catamarca est très reculé dans l'intérieur du pays ; il est borné à l'O. par l'état de Rioja, à l'E. par ceux de Tucuman, de Santiago et d'Estero.

SAN-FILIPPO D'ARGIRO, *Agyrium*, ville de Sicile (Catane), à 20 kil. S. E. de Nicosia ; 6,000 hab. Château-fort. L'ancienne *Agyrium* est la patrie de Diodore de Sicile.

SAN-FRANCISCO ou SAINT-FRANÇOIS, grand fleuve du Brésil, naît dans le S. de la province de Minas-Geraës, et sort de la Sierra-de-Canastra, dans la comarque de Rio-das-Velhas, traverse du N. au S. la province de Minas-Geraës, où elle arrose la comarque de Rio-San-Francisco, puis coulant de l'O. à l'E., sépare les provinces de Bahia et de Pernambouc, et celles de Sergipe et d'Alagoas, puis se perd dans l'Océan Atlantique ; il reçoit le Rio-das-Velhas, le Rio-Verde, le Paracatu et le Rio-Grande. — Une autre rivière de même nom, dans le S. du Brésil, traverse la province de Sainte-Catherine et se jette dans l'Océan, vis-à-vis d'une île dite aussi San-Francisco. L'île a 31 kil. sur 22 ; ch.-l., San-Francisco, sur la côte O. Bon port.

SAN-FRANCISCO (RIO-), comarque du Brésil (Minas-Geraës), au N. de celle de Paracatu, et entre les provinces de Goyaz à l'O., de Bahia à l'E., de Pernambouc au N. E., et de Piauhy au N. Ch.-l., Rio-Grande ou Rio-Francisco-das-Chagas.

SAN-FRANCISCO, beau port de la Nouvelle-Californie, à l'embouchure des rivières San-Sacramento et Joachim, par 37° et 48' lat. N., et 124° 29' long. O.

SAN-GALLO (Julien GIAMBERTI, dit DE), célèbre architecte, né à Florence en 1443, mort en 1517, exécuta beaucoup d'édifices, dont quelques uns sont des chefs-d'œuvre (palais Poggio à Cajano ; fortifications d'Ostie, dôme de Notre-Dame-de-Lorette à Rome ; couvent de San-Gallo, d'où le surnom donné à cet artiste). — Son frère, ses deux neveux, et d'autres membres de la même famille, s'acquirent aussi du renom en architecture.

SAN-GERMANO, ville des États sardes, à 32 kil. S. O. de Novare ; 3,800 hab. Rizières.

SAN-GERMANO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 32 kil. S. E. de Sora ; 4,000 hab. Fort ; aux environs ruines de *Casinum* et d'*Aquinum*. — Prise par les Espagnols en 1730 : Murat y fut défait par les Autrichiens en 1815.

SAN-GERONIMO-DE-IÇA, v. du Pérou. *Voy.* IÇA.

SAN-GIL ou SANTA-CRUZ, ville de la république de la Nouv.-Grenade (Boyaca), à 17 kil. N. E. de Socorro ; 6,000 hab. Collége. Industrie.

SAN-GIORGIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 30 kil. N. E. de Mantoue, sur la droite de l'Adige. Wurmser y fut battu en 1796 par les Français.

SAN-GIORGIO-LA-MOLINARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 17 kil. N. O. d'Ariano ; 4,500 hab.

SAN-GIORGIO-MAGGIORE, île de l'Adriatique, à 4 kil. S. E. de Venise, habitée par des Bénédictins dont le monastère est le plus riche de l'Italie.

SAN-GIOVANNI, dit *in Fiore*, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 40 kil. E. de Cosenza ; 5,200 hab.

SAN-GIOVANNI-IN-VAL-D'ARNO, ville du grand-duché de Toscane, sur l'Arno, à 44 kil. S. E. de Florence.

SAN-GIOVANNI-ROTONDO, ville du roy. de Naples (Capitanate), près du mont Gargano, à 9 kil. E. de San-Marco-in-Lamis; 4,500 hab.

SAN-GIOVANNI (J. MANOZZI DI), grand peintre, né en 1590, aux environs de Florence, mort en 1638, produisit plusieurs chefs-d'œuvre, et surtout de belles fresques. On remarque en ce dernier genre les *Sciences et les Arts chassés de Grèce et recueillis par Laurent de Médicis* (au palais Pitti à Florence).—Un autre San-Giovanni (Herc.-Marie), dit l'*Ercolino*, élève du Guide, imitait à s'y méprendre la manière de son maître. Il mourut jeune, vers 1640.

SAN-GIULIANO (MONTE-), ville de Sicile. *Voy.* MONTE-SAN-GIULIANO.

SAN-GREGORIO, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 26 kil. E. de Campagna; 4,000 hab.

SAN-JACINTO, lieu du Texas où les Texiens remportèrent sur les Mexicains une victoire qui assura leur indépendance.

SAN-JOAO-DA-FOZ, ville du Portugal (Minho), à 2 kil. O. de Porto, sur le Douro, rive droite; 3,310 hab. Petit port.

SAN-JOAO-DAS-DUAS-BARRAS, comarque du Brésil, forme la partie N. de la prov. de Goyaz, et a pour ch.-l. Natividade. Autre v., San-Joao-de-la-Palma.

SAN-JOAO-DEL-REY, ville du Brésil (Minas-Geraës), à 270 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro; 6,000 hab.

SAN-JORGE, une des Açores. *Voy.* SAINT-GEORGE.

SAN-JORGE, riv. de la Nouvelle-Grenade, naît dans le dép. de Cundinamarca, coule au N. et tombe dans le Cauca; cours, 270 kil.

SAN-JORGE-DOS-ILHEOS, ville du Brésil (Bahia), ch.-l. de comarque, à l'embouchure de l'Ilheos, à 190 kil. O. de Bahia. Fort.

SAN-JOSÉ, une des Mariannes. *Voy.* SAYPAN.

SAN-JOSE ou *Villanueva-de-San-Jose*, ville du Guatimala, capit. de l'état de Costa-Rica, dans une belle vallée; 20,000 hab. Évêché. Renversée en 1841 par un tremblement de terre.

SAN-JOSE DE CUCUTA. *Voy.* ROSARIO.

SAN-JOSE-DEL-PARRAL, ville du Mexique (Durango), à 28 kil. N. de la Conception; 5,000 hab.

SAN-JUAN ou SUIPACHA, riv. de Bolivie, naît dans les Andes et tombe, après 540 kil. de cours, dans le Pilcomayo, à 35 kil. S. O. de Zinti. — Deux autres rivières du nom de *San-Juan* coulent, l'une dans la Nouvelle-Grenade (Cauca), l'autre dans le Guatimala (Nicaragua).

SAN-JUAN, une des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, entre celle de Tucuman au N., et celle de San-Luis au S.: 490 kil. sur 400; 14,000 hab. Ch.-l., San-Juan-de-la-Frontera.

SAN-JUAN, île du Grand-Océan. *Voy.* GUAM.

SAN-JUAN-DE-LA-FRONTERA, ville de la Confédération du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de la prov. de San-Juan (*Voy.* l'art. précéd.), sur le Limari, à 240 kil. N. de Mendoza; 15,000 hab. Mines d'or et d'argent.

SAN-JUAN-DE-LOS-LLANOS ou SAINT-JEAN-DES-PLAINES, ville de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de San-Juan-de-los-Llanos, à 110 kil. S. E. de Bogota, sur la Cunimia (affluent du Guaviare). Aux environs, mines qu'on n'exploite plus.— La prov. est une immense plaine de 650 kil. de long sur 350 de large, comprise dans la partie E. de la Nouvelle-Grenade et le S. du Vénézuela (*Voy.* LLANOS).

SAN-JUAN-DE-LOS-REMEDIOS, ville de l'île de Cuba, à 65 kil. N. de Villaclara; 8,000 hab.

SAN-JUAN-DEL-PASTO, v. de Colombie. *Voy.* PASTO.

SAN-JUAN-DE-PORTO-RICO, capitale de l'île Porto-Rico (Antilles espagnoles), dans une presqu'île qui communique à la terre ferme par un long isthme, par 18° 29' lat. N., 68° 33' long. E.; 30,000 hab. environ. Port sûr et spacieux; fortifications considérables. Résidence de l'évêque et du capitaine-général. — Fondée en 1514; pillée par l'amiral Fr. Drake en 1594 et par le comte de Cumberland en 1597.

SAN-JUAN DE SACATEPEQUEZ. *Voy.* SACATEPEQUEZ.

SAN-LAZZARO-DEGLI-ARMENI. *Voy.* LAZZARO.

SAN-LORENZO, riv. du Brésil. *Voy.* PORRUDOS.

SAN-LORENZO-DE-LA-FRONTERA. *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAN-LUCAR (GUZMAN, duc de). *Voy.* OLIVARÈS.

SAN-LUCAR-DE-BARRAMEDA, *Lucifer, Fanum S. Luciferi*, ville et port d'Espagne (Séville), à 70 kil. S. O. de Séville, à l'embouchure du Guadalquivir dans l'Océan: 16,800 hab. Elle sert de port à Séville. Coton, soieries, cuirs, savons; vins excellents. Aux env., marais salants. — Prise sur les Maures en 1264 par Alphonse-le-Sage.

SAN-LUCAR-LA-MAYOR, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. O. de Séville: 2,000 hab. Elle avait titre de duché et de grandesse, et appartenait à la maison de Guzman. Olivarès fut duc de San-Lucar.

SAN-LUIS, une des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, dans le S. O., entre celles de San-Juan, de Cordova, la Patagonie, le Chili; 860 kil. sur 50; 20,000 hab. Ch.-l., San-Luis-de-la-Punta. Montagnes au N. et à l'O. Sol très fertile: gros bétail.

SAN-LUIS-DE-LA-PUNTA, ville des Prov.-Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de la prov. de San-Luis, à 715 kil. N. O. de Buenos-Ayres; 2,500 hab.

SAN-LUIS-DE-MARANHAO (Brésil). *Voy.* MARANHAO.

SAN-LUIS-DE-POTOSI, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de même nom, par 103° 15' long. O., 22° 2' lat. N.; 12,000 hab. Peu grande, mais riche, très commerçante, bien percée et décorée de monuments. Aux environs, mines d'argent (jadis très riches); collége florissant, école à la Lancastre.

SAN-LUIS-DE-POTOSI (État de), un des états de la Confédération mexicaine, à l'E., très près de la mer, entre les états de Zacatecas et de Guanaxuato à l'O., de Queretaro au S., de Vera-Cruz au S. E., de Tamaulipas à l'E., et de Nouveau-Léon au N. Ch.-l., San-Luis-de-Potosi; autres villes, Catorce, Charcas, Ramos, etc. Mines d'argent jadis immensément riches: celles du N. le sont encore. — Sous la domination espagnole, il se trouvait au Mexique une intendance de San-Luis-de-Potosi, qui était beaucoup plus étendue, et qui comprenait l'état actuel de ce nom, Cohahuila, le Texas, etc.

SAN-MARCO, nom de plusieurs villes du roy. des Deux-Siciles, notamment: 1° une ville du roy. de Naples, jadis *Argentana*, dans la Calabre Cit., à 32 kil. N. de Cosenza; 2,500 hab.; évêché; — 2° une ville du roy. de Naples (Capitanate), dite *San-Marco-in-Lamis*, à 20 kil. N. O. de Manfredonia; 9,000 hab.; — 3° une ville de Sicile, jadis *Agathyrne*, à 80 kil. S. O. de Messine; 3,000 hab.

SAN-MARTIN-DE-LA-CONCHA, ville du Chili. *Voy.* QUILLOTA.

SAN-MARTIN-DE-VAL-DE-IGLESIAS, bourg d'Espagne, à 65 kil. N. O. de Tolède; 3,500 hab.

SAN-MARTIN-XITOTÈQUE ou XILOTEPEC, v. du Guatimala, dans le district de Chemaltenango; 5,000 hab.

SAN-MARTINO, nom de beaucoup de lieux en Italie, entre autres une ville du roy. de Naples (Princip. Ult.), à 12 kil. S. O. de Montefusco; 3,300 h.

SAN-MATEO, ville d'Espagne (Valence), à 20 kil. N. O. de Peniscola; 1,900 hab. On croit que c'est l'ancienne *Indibilis*, que d'autres placent à Xert. —Assiégée en 1649 et 1706.

SAN-MIGUEL, nom de plusieurs rivières d'Amérique. Les principales sont: 1° dans la républ. de l'Équateur; elle sort des Andes et se joint au Putumayo: cours, 445 kil.; — 2° en Bolivie; elle naît sur les limites du Chiquitos et du Moxos, et se jette dans le Guaporè: cours, 1,400 kil. du S. au N. O. Celle-ci se nomme aussi *Ubay*.

SAN-MIGUEL, ville du Guatimala (San-Salvador), ch.-l. de dép., à 144 kil. S. E. de San-Salvador, et

à 35 kil. O. du golfe de Fonseca, dans le Grand-Océan; 6,000 hab. Climat malsain. Fondée en 1530.

SAN-MIGUEL, une des Açores. *Voy.* SAINT-MICHEL.

SAN-MIGUEL-DE-IBARRA. *Voy.* IBARRA.

SAN-MIGUEL-DE-TUCUMAN. *Voy.* TUCUMAN.

SAN-MINIATO, ville d'Italie (Toscane), à 30 kil. O. de Florence; 2,000 hab. Evêché. On la regarde comme le berceau de la famille Bonaparte.

SAN-NICANDRO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 40 kil. N. de Foggia; 7,000 hab.

SAN-NICOLAO, ch.-l. de cant. (Corse), à 38 kil. de Bastia; 600 hab.

SAN-NICOLO, *Tenos*, ch.-l. de l'île de Tine, dans l'Archipel, sur la côte O.; 4,000 hab. Archevêché. Cathédrale, belles ruines.

SAN-PAOLO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 12 kil. N. O. de San-Severo; 2,800 hab. Beau palais. Aux env., ruines de *Teanum Apulum*.

SAN-PAOLO, ou *San-Paulo de Assumpçao de Loanda*, ville de la Guinée mérid., sur la côte du royaume d'Angola, par 12° 2' long. E., 8° 55' lat. N.; 7,000 hab. Chef-lieu des établissements portugais sur la côte occid. de l'Afrique. Evêché. Deux forts. Commerce (surtout avec Bahia et Rio-Janeiro). — Pour les autres *San-Paolo* ou *San-Paulo*, *Voy.* SAINT-PAUL.

SAN-PEDRO, ville et port du Brésil, dans la province de même nom, et sur le Rio-Grande-do-Sul ou San-Pedro, petit fleuve qui fait communiquer le lac de Los Patos avec la mer, à 225 kil. S. de Portalègre; 6,000 hab. Climat chaud. Industrie, commerce. Cette ville fut le chef-lieu de la province jusqu'en 1763. — La prov. de San-Pedro ou de Rio-Grande-do-Sul, la plus mérid. du Brésil, est entre celles de Saint-Paul au N., de Sainte-Catherine au N. E., l'Atlantique à l'E. et au S., l'Uruguay au S. O. et l'Entrerios à l'O.: 720 kil. sur 400. Ch.-l., Portalègre.

SAN-PEDRO-MATAPAS, ville du Guatimala (San-Salvador), à 60 kil. N. E. de San-Salvador; 4,000 hab. Aux environs, fonderie de fer. Commerce de sucre, etc. — Beaucoup de villes d'Espagne, du Portugal, du Brésil et du Mexique portent le même nom, mais elles sont peu importantes.

SAN-PIETRO, île des Etats sardes, dans la Méditerranée, sur la côte S. O. de la Sardaigne: 11 kil. sur 7; 2,500 hab. Ch.-l., Carloforte.

SAN-PIETRO, montagne de l'île de Corse, sur la limite des arr. de Bastia et de Corte: 1,700 kil. de hauteur. Elle donne naissance au Fiumalto.

SAN-PIETRO-AD-SEPHIM, ville du roy. de Naples (Princip. Citér.), à 6 kil. N. O. de Salerne; 4,200 hab.

SAN-PIETRO-IN-CALATINA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 26 kil. N. O. d'Otrante; 7,800 hab. Ville ancienne, érigée en duché par Ferdinand d'Aragon en faveur de G. Castriot Scanderbeg.

SAN-PIETRO, capitaine corse. *Voy.* SAMPIETRO.

SAN-RAFAEL, riv. du Mexique (Nouvelle-Californie), un des bras du Rio-Colorado-du-Mexique, sort de la Sierra-Verde à l'O. Cours, 260 kil.

SAN-REMO, *Fanum Sancti Remuli*, ville des Etats sardes (Nice), ch.-l. d'une petite intendance, entre celles de Nice et d'Oneille, sur le golfe de Gênes, à 22 kil. S. O. d'Oneille: 8,000 hab. Commerce d'oranges et d'huile. Bombardée par les Anglais en 1745.

SAN-ROQUE, ville d'Espagne (Séville), à 10 kil. N. de Gibraltar, sur une montagne; 7,000 hab. Fortifiée. — Cette ville date de 1704; mais les lignes qui la défendent ne furent construites qu'en 1779.

SAN-SALVADOR, *Cuscatlan* en langue indigène, v. du Guatimala, capit. de l'état de San-Salvador, à 230 kil. S. E. de Guatimala; 40,000 hab. C'est une belle ville, fort commerçante et assez industrieuse. Aux environs, immenses champs de tabac et d'indigo. San-Salvador est le dépôt de tout l'indigo recueilli dans l'état. Alvarada fonda cette ville en 1528. — L'état de San-Salvador, borné au S. par le Grand-Océan, au N. O. par l'état de Guatimala, au N. E. et à l'E. par celui de Honduras, a 18,750 kil. carrés et 350,000 hab. Climat très chaud, sol très fertile (en indigo surtout), mines d'argent, fer, plomb, etc.; mais volcans. Industrie très bornée.

SAN-SALVADOR, *Cat-Island* des Anglais, *Guanahani* des anciens indigènes, une des Lucayes, par 78° long. O., 24° 20' lat. N., est la première terre que Colomb découvrit en Amérique.

SAN-SALVADOR, *Banza* des indigènes, v. d'Afrique, capit. du Congo, près du Lelunde (affluent du Zaïre), sur une montagne, à 508 kil. N. E. de Loando, par 13° 30' long. E., 5° 2' lat. S.; 24,000 hab. Evêché portugais. On vantait jadis la beauté de cette ville. Sauf le palais du roi, elle n'a que des chaumières rondes.

SAN-SALVADOR, ville du Brésil. *Voy.* BAHIA.

SAN-SALVADOR, riv. de l'Amériq. du Sud. *V.* JUJUY.

SAN-SALVADOR-DOS-CAMPOS, ville du Brésil (Rio-Janeiro), à 240 kil. N. E. de Rio-Janeiro; 5,000 hab.

SAN-SALVADORE, ville des Etats sardes (Alexandrie), à 10 kil. N. O. d'Alexandrie; 5,200 hab.

SAN-SEBASTIAN, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 150 kil. N. E. de Mazatlan; 4,000 hab. Pêche très active.

SAN-SEBASTIAN (en Espagne). *V.* SAINT-SÉBASTIEN.

SAN-SEBASTIAN-DE-LOS-REYES. *Voy.* REYES.

SAN-SEBASTIAO, île du Brésil (Saint-Paul), par 47° 22' long. O., 23° 50' lat. N., séparée de la côte par un détroit de 5 kil.; elle a 12 kil. de large sur 30 kil. de long; 3,000 hab. Un peu d'indigo et de tabac. — Il s'y trouve une petite ville du même nom.

SAN-SEVERINO, petit état du roy. de Naples, à 16 kil. N. de Salerne; 46 hameaux, ensemble 21,000 hab. — Bourg de la Marche d'Ancône. Patrie de l'anatomiste Barth. Eustache.

SAN-SEVERINO (Robert DE), comte de Cajazzo, fut successivement général au service de Milan, de Gênes, de Venise. Comme chef des troupes génoises, il remporta sur Sforzino (fils naturel de Fr. Sforce) la bataille de Due Gemelle (1478).

SAN-SEVERINO (Galéas DE), comte de Cajazzo, était général des troupes de Ludovic-le-More; il bloqua le duc d'Orléans dans Novare (1496), après la bataille de Fornoue, mais ne put le prendre, et trahit indignement son maître presque sans essayer de défense lors de l'expédition de Louis XII en Italie.

SAN-SEVERINO (Antonello DE), comte de Marsico, fut le chef de la confédération des barons de Naples contre Ferdinand I (1485); il s'enfuit après le triomphe du roi, et excita Charles VIII à envahir le royaume de Naples.

SAN-SEVERINO (Ferrante DE), prince de Salerne (1507-68), né à Naples, se distingua au service de Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, en Afrique: il commandait l'infanterie italienne à Cérisoles; mais à la suite de démêlés avec le vice-roi de Naples, don Pèdre de Tolède, il se retira à Venise, puis en France. Il eut grande part au plan de Henri II contre le royaume de Naples, ourdit un complot en Toscane dans le but d'expulser les Espagnols de sa patrie; mais il ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre tentative, revint en France, et mourut à Avignon en 1568.

SAN-SEVERO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 27 kil. N. O. de Foggia; 16,700 hab. Evêché. — Bâtie au moyen âge et détruite par Frédéric II. Robert Guiscard défit et prit aux environs le pape Léon (1053).

SAN-SEVERO (Raimond DE SANGRO, prince de), savant napolitain, né en 1710, suivit d'abord la carrière militaire, se distingua à Velletri (1744), mais quitta de bonne heure les armes pour les sciences, qu'il cultiva jusqu'à sa mort. On lui doit une foule de découvertes et d'inventions utiles ou curieuses dans l'art de la guerre, dans la mécanique,

la teinture, la peinture, etc. Il imagina une nouvelle tactique, qui fut adoptée par le maréchal de Saxe et le grand Frédéric; il fabriqua des canons et des fusils d'une étonnante légèreté, trouva une lampe perpétuelle, perfectionna l'imprimerie et l'impression sur étoffes, etc.

SAN-THOMÉ ou MÉLIAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 9 kil. S. de Madras. Evêché catholique.—Aux Portugais de 1545 à 1672, et ch.-l. de leurs établissements sur la côte de Coromandel; puis aux Français (1672); aux Hollandais (1674); et enfin aux Anglais (1749).

SAN-THOMÉ-DE-LA-GUYANA. *Voy.* ANGOSTURA.

SAN-THOMÉ, île d'Afrique. *Voy.* SAINT-THOMAS.

SAN-VICENTE, ville d'Espagne (Estramadure), à 40 kil. de Ciudad-Real; 8,000 hab. Etoffes de laine, toiles, tanneries. — On trouve en Espagne deux autres villes de ce nom, dans les intendances de Santander et de Logrono.

SAN-VICENTE OU LORENZANA, ville du Guatimala, dans l'état de San-Salvador, ch.-l. de dép., à 60 kil. S. E. de San-Salvador; 600 familles. Sources minérales; volcan.

SAN-VICENTE (cap). *Voy.* SAINT-VINCENT.

SAN-VITO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 42 kil. S. O. d'Udine; 4,000 hab. Toiles, chapeaux. — On trouve encore en Italie et en Sicile plusieurs petites villes de ce nom, une notamment dans le roy. de Naples, à 24 kil. O. de Brindisi; 3,600 hab. C'est la patrie du compositeur Léonard Leo.

SANA ou SZANAA, ville de l'Arabie (Yémen), capit. de l'imamat de Sana, par 41° 39' long. E., 15° 21' lat. N., à 245 kil. N. E. de Moka; 30,000 hab. (dont 2,000 Juifs). C'est une des plus belles villes de l'Orient. Citadelle, murs en briques. Beaucoup de mosquées. Aux environs, fruits délicieux (surtout les raisins). — Sana joua un grand rôle avant Mahomet. Elle avait un temple rival de la Kaaba; l'année même où naquit Mahomet, les habitants de Sana marchèrent sur la Mecque pour la détruire. Sous Soliman II, Sana devint sujette des Turcs, et le pachalik de Sana fut un de ces pachaliks plus nominaux que réels qu'ils formèrent en Arabie.

SANA (imamat de). *Voy.* YÉMEN.

SANADON (le P. Noël-Etienne), Jésuite, né à Rome en 1676, mort à Paris en 1733, professa la rhétorique dans différents colléges, fit l'éducation du prince de Conti, et devint, en 1728, bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. On a de lui une traduction d'*Horace*, 1728 (2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12), qui a été longtemps estimée; les pièces du poëte latin y sont disposées dans l'ordre chronologique; il a composé lui-même quatre livres de poésies latines (1715), remarquables par leur élégance.

SANADON (David DUVAL), riche colon, parent du précédent, né à la Guadeloupe en 1748, mort en 1816, embrassa l'état militaire, combattit contre les Anglais sous les ordres du comte de Grasse (1781), vint défendre en France l'intérêt des colonies, et voulut justifier la traite des nègres. On a de lui, entre autres écrits: *Tableau de la situation actuelle des colonies, présenté à l'Assemblée nationale en* 1789.

SANCERGUES, ch.-l. de cant. (Cher), à 17 kil. S. de Sancerre; 700 hab.

SANCERRE, *Sacrum Cæsaris* ou *Sacro-Cæsarinum*, ch.-l. d'arr. (Cher), sur une colline, à 2 kil. de la Loire, sur laquelle elle a un port, et à 48 kil. N. E. de Bourges; 3,600 hab. Société d'agriculture. Aux environs, vins estimés; marbres. Fondée probablement au IXe siècle; elle subit pendant la quatrième guerre religieuse (1573 et 74) un siége célèbre par la famine épouvantable à laquelle furent réduits les assiégés. Sancerre formait, depuis le XIIe siècle, un comté qui appartenait à une famille issue des comtes de Champagne par Etienne, 3e fils de Thibaut IV, dit *le Grand*; cette famille s'éteignit dans les mâles au XIVe siècle. — L'arr. de Sancerre a 8 cant. (Sancerre, Argent, Aubigny, la Chapelle-d'Angillon, Henrichemont, Léré, Sancergues, Vailly), 76 comm., et 70,907 hab.

SANCERRE (L. DE), connétable de France, de l'ancienne maison des comtes de Sancerre, né vers 1342, perdit son père à Crécy en 1346, fut élevé avec les enfants de Philippe de Valois, fut le frère d'armes de Duguesclin et de Clisson, devint maréchal en 1369, et délivra des Anglais le Périgord et le comté de Foix. Charles VI le fit connétable en 1397. Il mourut en 1402.

SANCERRE (Jean DE BUEIL, comte de). *Voy.* BUEIL.

SANCHE, dit *Sancion*, comte de Navarre (837-857), était, dit-on à tort, le frère d'Aznar, auquel il succéda, et fut père de Garsimine.

SANCHE I, OU SANCHE-GARCIE, roi de Navarre, 3e fils de Garsimine, fut d'abord comte de Gascogne (872); il devint roi de Navarre en 905, céda alors la Gascogne à son fils Garcie-Sanche-le-Courbé qui prit le titre de duc et fut la tige des maisons d'Armagnac, de Fezensac, d'Astarac, etc., battit les Arabes devant Pampelune en 907, signala jusqu'en 919 chaque année de son règne par une expédition contre les Infidèles, puis se retira, mais sans abdiquer, au couvent de Leyre; il en sortit, malgré son grand âge, après la défaite des Chrétiens à la Jonquera (921), battit les troupes d'Abdérame III lorsqu'elles revinrent de France, et mourut en 926 plus que nonagénaire.— Un second Garcie-Sanche (Garcie II), autre que le duc de Gascogne Garcie-Sanche-le-Courbé, succéda en Navarre à Sanche I, et fut la véritable tige de la maison de Navarre, que l'on fait, mais à tort, descendre d'Aznar.

SANCHE II, fils et successeur de Garcie II (Garcie-Sanche), roi de Navarre, de 970 à 994, battit plusieurs fois les Arabes. Il épousa Urraque, héritière d'Aragon, dont il eut Garcie III, dit *le Trembleur*.

SANCHE III, dit *Sanche-le-Grand*, roi de Navarre, de 1001 à 1035, fils et successeur de Garcie III, conquit en 1028 le comté de Castille, maria son 2e fils Ferdinand à Sancie, héritière du roy. de Léon, et prépara ainsi l'instant où le roy. de Léon passerait à sa maison, ce qui eut lieu en 1037, trois ans après sa mort. Les états de Sanche furent à sa mort divisés en 4 roy. (Aragon, Ribagorce, Navarre, Castille); celui de Ribagorce ne subsista que jusqu'en 1038, mais les 3 autres durèrent jusqu'au XVe siècle.— Compté parfois pour roi de Castille, il porte le nom de Sanche I.

SANCHE IV, roi de Navarre (1057-76), fils de Garcie IV, périt assassiné, et ne laissa qu'un frère. Sanche Ramirez d'Aragon usurpa ses états, et régna sous le nom de Sanche V, de 1076 à 1094.

SANCHE V. *Voy.* ci-dessous SANCHE RAMIREZ.

SANCHE VI et SANCHE VII, derniers rois de Navarre de la maison mérovingienne, régnèrent l'un de 1150 à 1194, l'autre de 1194 à 1234 (ce dernier se distingua à la bataille de Tolosa, 1212). En eux s'éteignit la branche royale des fils de Hunald. Blanche, fille de Sanche VII, porta la couronne à Thibaut, comte de Champagne.

SANCHE I, dit *le Gros*, roi de Léon et des Asturies, frère et successeur d'Ordogno III, roi de Léon, et fils de Ramire III, s'empara de la couronne au détriment de son neveu, le fils d'Ordogno III (955), mais fut chassé par Ordogno IV, fils d'Alphonse IV (958), se retira en Navarre, puis chez Abdérame III, calife de Cordoue, qui le rétablit sur le trône en 960. Il mourut en 967.

SANCHE I, roi de Castille, le même que Sanche III, roi de Navarre, est souvent omis dans la liste des rois de Castille. *Voy.* ci-dessus SANCHE III.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, un des trois fils de Ferdinand I (roi de Léon, Galice et Castille), eut pour lot à la mort de son père (1065) la Castille, dépouilla ses deux frères, voulut aussi ravir à ses

sœurs leur dot, et prit à l'une la ville de Toro, mais fut tué en assiégeant la ville de Zamora, qu'il voulait conquérir sur l'autre (1072). Son frère, Alphonse VI, lui succéda. C'est au service de Sanche II que le *Cid* accomplit ses exploits.

SANCHE III, un des fils d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, n'eut que le roy. de Léon (1057), et au bout d'un an le laissa à son fils Alphonse IX.

SANCHE IV, roi de Castille et de Léon, fils d'Alphonse X, se révolta contre son père, régna de 1284 à 1295, et fut continuellement en guerre, soit avec les factieux, soit avec les Maures. Il enleva aux Maures l'importante place de Tarifa.

SANCHE-RAMIREZ, roi d'Aragon, fils de Ramirez I, régna de 1063 à 1094, conquit Barbastro (1064), usurpa, en 1076, la couronne de Navarre, qui resta dans sa maison jusqu'en 1134, et mourut au siége de Huesca.

SANCHEZ (François), en latin *Sanctius*, célèbre grammairien, né en 1523, à Las Brozas (Estramadure), d'où il est surnommé *Brocensis*, mort en 1601, obtint en 1554 la chaire de grec à l'université de Salamanque, y joignit ensuite celle de rhétorique, et les remplit toutes deux avec la plus grande distinction. Il fut un des restaurateurs des lettres en Espagne. On lui doit plusieurs ouvrages classiques qui jouissent d'une juste réputation, entre autres: *Grammaticæ latinæ institutiones*, Lyon, 1652; *Grammatica græca*, 1581; *Minerva seu de causis linguæ latinæ*, Salamanque, 1587, souvent réimprimé (notamment en 1804): la *Minerva* est le plus important de ses ouvrages: il a servi de guide à la *Grammaire de Port-Royal*.

SANCHEZ (Thomas), jésuite, né à Cordoue en 1550, mort en 1610, était chargé de la direction du noviciat de Grenade. Il s'est fait une grande réputation comme casuiste, et a laissé un traité *De matrimonio*, Genève, 1602, dans lequel il traite les matières les plus scabreuses, et entre dans des détails qui souvent blessent la pudeur.

SANCHEZ (François), savant portugais du XVIe siècle, né vers 1562, mort à Toulouse en 1632, fut élevé en France, enseigna la philosophie, puis la médecine à Toulouse. Il a laissé des ouvrages de philosophie et de médecine qui ont été réunis par R. Delassus, son disciple, Toulouse, 1636, in-4; on y remarque un traité célèbre, *De multum nobili et prima universali scientia: Quod nil scitur*; il y professe un scepticisme dont le but principal est de renverser l'aristotélisme. Il fut réfuté par Ulric Wildius dans son traité: *Quod aliquid scitur*, Leipsick, 1661, et par Dan. Hartnach, qui réimprima son livre sous ce titre: *Sanchez aliquid sciens*, Stettin, 1665.

SANCHEZ DE AREVALO. *Voy.* RODRIGUEZ.

SANCHONIATHON, ancien historien de la Phénicie, natif de Tyr ou de Béryte, était hiérophante dans sa patrie. Les uns le font contemporain de Sémiramis (XXe siècle av. J.-C.), les autres, de Moïse (XVIIe siècle), ou de Gédéon (au XIVe), d'autres enfin le placent vers l'an 1200 av. J.-C. Il avait écrit une *Histoire* ou *Théologie phénicienne*, une *Théologie égyptienne*, et un traité de la *Physique d'Hermès*, qui sont perdus. Le premier de ces ouvrages avait été traduit en grec au IIe siècle de notre ère par Herennius Philon de Byblos; il ne reste de cette traduction que quelques fragments conservés par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique;* ils ont été publiés à part en 1826, avec tous les commentaires, par Orellius, Leipsick, 1 vol. in-8.

SANCOINS, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. N. E. de St-Amand: 1,900 h. Comm. de grains, bois, légumes.

SANCROFT (Guillaume), prélat anglais, né en 1616, mort en 1693, fut nommé en 1677 archevêque de Cantorbéry, et perdit cette place en 1688 pour avoir refusé de prêter des serments qu'il réprouvait. On lui doit: *Politique moderne d'après Machiavel, Borgia*, etc., 1652, in-12; *Traités divers sur l'histoire et les antiquités d'Angleterre et d'Irlande*, Oxford, 1781, 2 vol. in-8.

SANCTION (PRAGMATIQUE-). *Voy.* PRAGMATIQUE.

SANCTIUS. *Voy.* SANCHEZ.

SANCTORIUS, médecin italien, né en 1561 à Capo-d'Istria, mort en 1626, fut professeur de médecine à l'université de Padoue. Il prétendait trouver la cause de la santé et des maladies dans la manière dont se fait la transpiration, et se pesait chaque jour afin de calculer les déperditions que subit le corps humain. On a de lui: *Medicina statica*, Venise, 1614. Ses ouv. ont été réunis à Venise, 1660, 4 vol. in-4. Le collége de médecine de Venise fait tous les ans prononcer l'éloge de Sanctorius, en reconnaissance d'un legs qu'il fit à cet établissement.

SANCUS ou SANGUS, dieu sabin très puissant, père de Sabus, a été assimilé par les Romains à leur *dius fidius*. *Voy.* SEMO.

SANCY, ville du dép. de la Moselle, à 12 kil. N. de Briey: 600 hab. Jadis place forte; prise par Piccolomini en 1639.

SANCY (Nicolas HARLAY DE), ministre de France sous Henri III et Henri IV, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, capitaine des Cent-Suisses, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, surintendant des finances, et se distingua partout. Il était possesseur d'un des plus beaux diamants que l'on connût: ce diamant fut depuis acheté par le duc d'Orléans, régent, et fait partie des diamants de la couronne; on l'appelle *le Sancy*. Peu scrupuleux en matière de religion, Sancy changea plusieurs fois de culte selon ses intérêts; ce qui donna lieu à la sanglante satire que composa d'Aubigné sous le titre de *Confession catholique de Sancy*.

SANCY (Achille DE HARLAY, baron de), deuxième fils du précédent, né en 1581, fut évêque de Lavaur à 20 ans, quitta l'Église pour les armes et la diplomatie, fut ambassadeur à Constantinople (1610-19), y défendit les Jésuites accusés de complot contre le sultan, puis, retournant à l'Église, entra chez les Oratoriens. Il suivit la reine Henriette en Angleterre comme son confesseur (1625), revint en 1626 sur le continent, devint évêque de Saint-Malo (1631), fut chargé par Richelieu de divers rôles délicats, et mourut en 1646. Il avait formé une superbe collection de manuscrits qu'il légua à la bibliothèque Saint-Honoré à Paris.

SAND (Christophe), célèbre socinien de Kœnigsberg, mort en 1680 en Hollande, à 36 ans, fut exilé après s'être séparé avec éclat du culte reçu. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopolis (Amsterd.), 1668, in-12.

SAND (Ch.-L.), fanatique, fils d'un conseiller de justice prussien, naquit en 1795, étudia dans les universités de Tubingue et d'Erlangen, adopta les principes les plus exagérés du *Tugendbund*, et, soit de lui-même, soit qu'il eût été désigné par le sort pour cette atroce mission, résolut de poignarder Kotzebue, qu'il regardait comme vendu à l'étranger et aux fauteurs du despotisme. Il vint exprès d'Iéna à Manheim où il accomplit le meurtre, puis il se frappa lui-même, mais il ne put se tuer; il fut pris et subit le dernier supplice avec fermeté (1818).

SANDAL (île du bois de). *Voy.* SAMBA.

SANDAY (île), une des Orcades. *Voy.* ORCADES.

SANDEC ou NOWY-SANDEC, ville de Galicie, ch.-l. d'un cercle de même nom; sur la Dunajetz, à 65 kil. S. E. de Cracovie: 3,700 hab. — A 13 kil. S. O. de Sandec, sur la Poprad, est *Stary-Sandec* ou *Vieux-Sandec*; 2,500 hab.

SANDERSON, aveugle célèbre. *Voy.* SAUNDERSON.

SANDERSON (Robert), savant anglais, huissier de la cour de la chancellerie, fut le collaborateur de Rymer, après la mort duquel il termina le grand

recueil des *Fœdera* (*Voy.* RYMER), et donna une nouvelle édition de tout l'ouvrage, 1727-35. Il mourut en 1741.

SANDJAK. On nomme ainsi dans les armées turques des officiers secondaires, qui ne peuvent faire porter devant eux, comme marque d'honneur, qu'une seule queue de cheval (en turc *sandjak*), tandis que les pachas en portent plusieurs. Les *sandjaks* administrent de petites divisions territoriales qui prennent d'eux le nom de *sandjakats* : ce sont des subdivisions de pachaliks ; on les connaît encore sous le nom de *livahs* (*Voy.* ce mot).

SANDJAR (*Abou'l-Hareth-Moez-Eddyn* ou *Mog-Haït-Eddyn-Sandjar*), sultan seldjoucide de Perse, né en 1086 à Sandjar ou Sindjar en Mésopotamie, se rendit célèbre par son savoir et son courage, et fut surnommé le *second Alexandre*; son règne dura de 1095 à 1157 ; il livra dix-neuf batailles rangées, et n'en perdit que deux; pris dans la seconde, il fut délivré par un de ses émirs. A sa mort, la domination des Seldjoucides cessa dans le Khoraçan.

SANDOMIR, ville murée de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Vistule, à 220 kil. S. E. de Varsovie ; 6,000 hab. Evêché. Gymnase. Commerce. — Cette ville donnait son nom à une des huit voivodies du ci-devant roy. de Pologne, située entre la Galicie (dont la séparait la Vistule), et les voivodies de Cracovie, Kalicz, Mazova, Siedlec et Lublin : 160 kil. sur 140; 345,000 hab. Ch.-l., Radom.

SANDOVAL, bourg d'Espagne, à 35 kil. N. O. de Burgos; 500 hab.; donnait son nom à la maison de Sandoval, à laquelle appartient le duc de Lerme.

SANDOVAL (Prudence DE), historien espagnol, évêque de Pampelune, né en 1560 à Valladolid, mort en 1621, a laissé, entre autres ouvrages, une *Hist. de Charles-Quint*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-f., et une *Histoire des rois de Castille et de Léon*, de 1037 à 1134 (continuation de la *Chronique* de Moralès), Pampelune, 1634, in-fol.

SANDRART (Joachim), peintre et biographe allemand, né en 1606 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1688, a laissé divers ouvrages estimés sur les arts : *Académie allemande*, Nuremberg, 1675-79, 2 vol. in-fol.; *Iconologia Deorum*, Nuremberg, 1680, in-fol., fig.; *Admiranda sculpturæ veteris*, Nuremberg, 1680, in-fol.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, ibid., 1684, in-fol.; etc. Le tout a été publié par Volkman, Nuremberg, 1769-73, 8 parties, in-fol.

SANDROCOTTUS ou SANDRACOTTUS, indien d'une naissance obscure, qui, après la mort d'Alexandre, fit soulever les provinces indiennes échues à Séleucus, et se fit couronner à Palibothra (auj. Patna?) ; il étendit sa puissance sur les deux rives du Gange, et sur presque tout le Pendjab actuel; il fit même reconnaître ses droits par Séleucus, dans un traité célèbre qu'il conclut à Palibothra avec les ambassadeurs du monarque macédonien.

SANDWICH, peut-être *Rutupiæ*, ville et port d'Angleterre (Kent), à 17 kil. E. de Cantorbéry, sur la Stour; 3,000 hab. Lainages; quelque commerce. — Titre d'un comté créé en 1660 par Charles II pour Edouard Montague, et possédé depuis par ses descendants. Sandwich était jadis un des *Cinq-Ports*, et plus importante qu'aujourd'hui.

SANDWICH (archipel), dit aussi *Archipel d'Hawaii* ou *Owhyhee*, l'archipel le plus septentrional de la Polynésie, par 157°-161° long. O., et 17°-23° lat. N., a pour îles principales, Hawaii ou Owhyhee (où périt Cook), Onoahou, Mooui, Atoui, Morotoï, Onihou, Ranaï, etc.: Karakakoua (dans Hawaii) est la capitale; surface, environ 15,000 kil. carrés; 400,000 hab. Ces îles offrent le climat des Antilles avec moins d'ouragans ; on y trouve de hautes montagnes et un sol très fertile (bananier, cocotier, arbre à pain, canne à sucre, patate, yam, taro, sandal, mûrier, etc.). Les indigènes sont de race polynésienne; bien qu'étant encore à l'état sauvage, ils avaient déjà quelque industrie quand les Européens les connurent. — Ces îles furent découvertes en 1778 par Cook, qui leur donna le nom de *Sandwich*, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté. Des missionnaires protestants et catholiques y ont opéré de nombreuses conversions. La civilisation européenne y a fait des progrès marqués; on y trouve même des imprimeries. Tout l'archipel obéit à un même prince; le roi réside à Honarura, dans l'île d'Ouoahou. Tamehameha I, qui régna de 1784 à 1819, soumit toutes les îles voisines et favorisa la civilisation. Riho-Riho ou Tamehameha II, son successeur, mort en 1824 à Londres, prohiba l'idolâtrie et le *tabou*, superstition funeste, particulière aux Polynésiens (*Voy.* TABOU). Kanikeoulo, qui n'avait que dix ans à cette époque, lui succéda : il s'est montré moins favorable aux missionnaires. L'Angleterre et les Etats-Unis ont des consuls dans l'archipel Sandwich. — Il y a un autre archipel Sandwich (dont l'île la plus méridionale est dite *Thulé australe*), au S. E. de la Géorgie méridionale, par 59° lat. S., et 29° long. O. — De plus, on distingue deux îles de Sandwich isolées : l'une qui fait partie de l'archipel de Quiros (par 166° long. E., 17° 45' lat. S.); l'autre dans l'archipel de la Nouv.-Irlande (par 48° long. E., 3° lat. S.).

SANDWICH (Edouard MONTAGUE, 1er comte de). *Voy.* MONTAGUE (Edouard).

SANDWICH (lord John MONTAGUE, comte de), homme d'état, né en 1718, mort en 1792, voyagea en Italie, en Turquie, en Egypte, recueillit de précieuses antiquités, publia à son retour un *Voyage* intéressant, assista comme ministre plénipotentiaire aux congrès de Breda (1746) et d'Aix-la-Chapelle (1748), et fut plusieurs fois nommé premier lord de l'amirauté. Pendant son administration, il favorisa les voyages de découverte : c'est en son honneur que Cook donna le nom d'îles Sandwich à un groupe d'îles qu'il venait de découvrir.

SANG (conseil de), nom qui fut donné par les habitants des Pays-Bas à un tribunal établi en 1567 par le duc d'Albe, et qui se signala par de sanglantes exécutions. *Voy.* PAYS-BAS.

SANGA, ville murée du Japon, dans l'île Ximo, à 60 kil. N. E. de Nangasaki; ch.-l. de prov.

SANGARIUS, auj. *Sakaria*, fleuve de l'Asie-Mineure, coulait en Galatie et en Bithynie, et tombait dans le Pont-Euxin. —On donne tantôt pour amante, tantôt pour mère à Atys la nymphe Sangaride, fille du fleuve *Sangarius*.

SANGERHAUSEN, ville murée des Etats prussiens (Saxe), à 44 kil. N. O. de Mersebourg; 4,600 hab. Raffineries de salpêtre, fonderies. Mines.

SANG-KOI, riv. de l'empire d'Annam (Tonkin), coule au S., au S. E., arrose Kécho, et tombe dans le golfe de Tonkin, par 104° 25' long. E., 20° 5' lat. N. : cours, 1,000 kil environ. Son embouchure s'ensable tous les jours.

SANGOUIR, île de la Malaisie, dans la mer de Célèbes, par 122° 45' long. E., 3° 36' lat. N.: 35 kil. sur 13; 12,000 hab. Ch.-l., Taroum. Montagnes (un volcan dans le Sud). Bien peuplée, bons ports.

SANGRO, *Sagrus*, riv. du roy. de Naples (Abruzze Cit.), naît près de Gioja, et tombe dans l'Adriatique, à 16 kil. S. E. de Lanciano: cours, 140 kil.

SANGUEL, riv. des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata (San-Luis), sort des marais de las Canaverales, reçoit le Rio-del-Diamante, et se joint au Como-Leuvu pour former le Cusu-Leuvu : cours, 700 kil. environ.

SANGUESA, *Suessa*, ville d'Espagne (Pampelune), sur l'Aragon, à 44 kil. S. O. de Pampelune; 3,500 hab. Jadis ville forte.

SANGUIN, ville de la Guinée Sup., sur la côte des Graines, à 200 kil. N. O. du cap des Palmes, et

à égale distance de Liberia, au S. E. Les Anglais et les Hollandais y ont eu des établissements.

SANGUIN, atabek de Syrie. *Voy.* ZENGHY.

SANGUS, dieu sabin. *Voy.* SANCUS.

SANHEDRIN (mot corrompu du grec *synedrion*), conseil suprême ou sénat des Juifs, était composé des 70 ou 72 des principaux de la nation : 3 dignitaires (le *prince*, le *vice-gérant*, le *sage*) y présidaient ; les séances se tenaient dans une salle sphérique, moitié comprise dans le temple, moitié en dehors de cet édifice : on y jugeait les grandes causes, on y interprétait la loi, on y délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. — On a donné le même nom à l'assemblée de notables Juifs convoquée par Napoléon en 1806 pour délibérer sur les devoirs et les droits civils de leurs coreligionnaires.

SANKARA, contrée du S. O. de la Nigritie centrale, au N. des monts Kong. Elle est très vaste ; c'est là que naît le Djoliba.

SANKHYA, un des systèmes semi-orthodoxes de la philosophie des Hindous ; on y distingue trois nuances : 1° le *Sankhya de Kapila*, qui n'admet que deux principes : la nature matière et l'âme, et qui accorde au premier l'activité et l'unité ; 2° le *Sankhya de Patandjali*, qui reconnaît une intelligence suprême, créatrice et conservatrice, et admet une sorte de magie ; 3° le *Sankhya-Paurakina*, qui déclare que la nature n'est qu'une illusion.

SANLECQUE (Louis DE), poète français, né à Paris en 1652, mort en 1714, fut chanoine de Sainte-Geneviève et prieur de Gournay. Il a laissé, outre des *poésies latines*, des *satires*, *épîtres*, *sonnets*, *madrigaux*, etc., en français. Ses satires ont quelque mérite ; elles sont surtout dirigées contre les ridicules des gens d'église : on estime celles où il critique *les Directeurs* et *les mauvais gestes des Prédicateurs*. Boileau, son contemporain, ne l'a pas épargné lui-même. Les poésies de Sanlecque n'ont été imprimées qu'après sa mort (notamment à la suite du *Bolæana*), Amsterdam, 1742, in-12. — Son père et son aïeul, tous deux nommés Jacq. de Sanlecque, furent de célèbres typographes.

SANNAZAR (Jacq.), poète italien, né à Naples en 1458, mort en 1530, fut protégé par les princes aragonais. Après la chute de Frédéric d'Aragon et la réunion du roy. de Naples à l'Espagne, il resta fidèle à leur mémoire, malgré les efforts de Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand-le-Catholique, qui voulait l'attirer dans son parti. On a de lui des poésies latines fort estimées (*De partu Virginis*, 3 chants ; *Salices et lamentatio de morte Christi*; 5 églogues marines, etc.), Naples, 1526, in-4 ; et des *Œuvres* en italien (l'*Arcadia*, 1504 ; des *sonnets*, des *canzoni*, 1530, des *Lettres*, etc.) qui ont été réunies à Padoue, 1723, in-4. On a surnommé Sannazar le *Virgile chrétien ;* il publia la plus grande partie de ses œuvres sous le nom d'*Actius Sincerus* qu'il portait comme membre de l'académie de Pontanus.

SANNIO, prov. du roy. de Naples. *Voy.* MOLISE.

SANOK, ville des États autrichiens (Galicie), sur le San, à 150 kil. S. O. de Lemberg ; 2,000 hab.

SANQUHAR, ville d'Écosse (Dumfries), à 44 kil. N. O. de Dumfries ; 4,000 hab. Assez bien bâtie.

SANSAC (L. PRÉVÔT DE), vaillant capitaine, né à Cognac en 1486, mort en 1566, se couvrit de gloire dans les campagnes de 1524 et 1525 en Italie, fut pris à Pavie et s'échappa. Il devint maréchal de camp, puis fut gouverneur des enfants de France sous François I et sous Henri II, défendit vaillamment la Mirandole (1554), fut blessé à la bataille de Dreux (1562), et mourut à Cognac à 80 ans.

SANSANDING, ville du Bambarra, en Nigritie, sur le Djoliba, à 45 kil. N. E. de Ségo ; 11,000 hab. Commerce de poudre d'or et de toiles de coton.

SANSCRIT. *Voy.* SAMSCRIT.

SANS-CULOTTES. On donna d'abord ce nom, pendant la Révolution, aux meneurs de la populace, à cause de la négligence qu'ils affectaient dans leur costume ; ils le prirent ensuite hautement eux-mêmes. Le parti montagnard fit même appeler *sans-culotides* les fêtes qui se célébraient pendant les *cinq jours complémentaires* de l'année républicaine.

SANSON (Nicolas), célèbre géographe, né en 1600 à Abbeville, mort en 1667, doit être réputé le père de la géographie et de la cartographie en France. Il enseigna la géographie au roi Louis XIII, fut ingénieur militaire pour la Picardie, géographe ordinaire du roi et conseiller d'état. On a de lui plusieurs morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un grand nombre de cartes (*Empire romain*, *Grèce ancienne*, *Gaule ancienne*, *Géographie sacrée*, l'*Angleterre*, l'*Allemagne*, etc.). — Ses fils, Adrien et Guillaume, marchèrent sur ses traces ; ils héritèrent du titre de géographe du roi, et le transmirent à leur petit-neveu Robert de Vaugondy.

SANSOVINO (Jacq. TATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, n'a guère été surpassé que par Michel-Ange dans la sculpture. Comme architecte, il éleva la Monnaie, la bibliothèque de Saint-Marc et le palais Cornaro à Venise.

SANS-SOUCI, château royal de Prusse, dans le Brandebourg), à 1 kil. N. O. de Potsdam, sur une hauteur d'où l'on jouit d'une belle vue. Il fut construit par le grand Frédéric, qui y mourut en 1786. Dans ses écrits, ce prince prenait souvent le nom de philosophe de *Sans-Souci*. — Henri (Christophe), roi d'Haïti, avait fait construire une maison de plaisance de même nom, près du cap Haïtien ; elle a été dévastée après sa chute.

SANTA ou PARILLA, ville du Pérou (Livertad), près de l'embouchure de la Santa ou Tombo, par 80° 50' long. O., 8° 55' lat. S. Raffinerie de sucre, eaux-de-vie. Jadis très importante, et située sur la côte ; mais ayant été incendiée, en 1685, par les Anglais, elle fut reconstruite dans les terres.

SANTA-AGATA, nom de plusieurs villes du roy. de Naples, 2 notamment dans la Terre-de-Labour : l'une à 2 kil. de Sessa (ruines de Minturnes ; restes d'amphithéâtre magnifiques) ; — et l'autre, à 21 kil. E. de Capoue (cathédrale, abbaye) ; on nomme celle-ci *Santa-Agata de' Goti*. — Enfin, on donne auj. à la ville de Reggio en Sicile le nom de *Santa-Agata-delle-Galline*.

SANTA-ANNA, mission de Buénos-Ayres (Chiquitos), à 300 kil. N. de Santa-Cruz-de-la-Sierra ; 1,400 hab. — Une foule de lieux d'Espagne, de Portugal, de l'Amérique du Sud, etc., ont le même nom, mais ne méritent pas d'être mentionnés.

SANTA-CATARINA, province du Brésil. *Voy.* SAINTE-CATHERINE.

SANTA-CROCE, nom de plusieurs villes d'Italie, dont les principales sont : une ville du grand-duché de Toscane, à 7 kil. N. O. de San-Miniato ; 3,000 hab. ; — 2 villes du roy. de Naples (Sannio) : l'une à 33 kil. N. E. de Campobasso, 2,600 hab. ; l'autre à 20 kil. S. E. de Campobasso ; 2,700 hab.

SANTA-CRUZ, nom de beaucoup de villes, riv., îles, etc., d'Espagne, de Portugal, d'Amérique, presque toutes peu importantes. Nous citerons :

SANTA-CRUZ OU ILES DE LA REINE CHARLOTTE, archipel du Grand-Océan Equinoxial, entre 8° 30'-12° 15' lat. S., et 163° 20'-167° 40' long. E. Il se compose d'un grand nombre d'îles, dont les principales sont : Santa-Cruz ou Egmont, Vanikoro (près de laquelle eut lieu le naufrage de La Pérouse), Swalov, Duff, Ourry, Cherry, Mytre et Brawell. — Découvertes en 1595 par Mendana ; revues en 1767 par l'Anglais Carteret, qui, ignorant la découverte de Mendana, leur donna le nom d'îles de la Reine Charlotte.

SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA, dép. de la Bolivie, entre ceux de la Paz au N. O., de Cochabamba au S. O., de Chuquisaca au S., le pays de Chiquitos

au S. E., et celui des Moxos à l'E. et au N. ; 20,000 hab. environ. Ch.-l., Santa-Cruz ou San-Lorenzo. Mont. et forêts nombreuses ; climat chaud et humide, beaucoup de riv. (Guapey, Mamorè, Parapiti, Sara) ; habitants; indigènes sauvages. Productions: riz, maïs, sucre, bois de construction, gibier, abeilles, etc.

SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA-NUEVA OU SAN-LORENZO-DE-LA-FRONTERA, ville de Bolivie, ch.-l. du dép. de même nom, sur le Guapey, à 450 kil. E. de la Paz ; 9,000 hab. Evêché. Fondée en 1594.

SANTA-CRUZ-DE-MUDELA, ville d'Espagne (Manche), à 46 kil. S. E. de Ciudadreal ; 4,800 hab.

SANTA-CRUZ. *Voy.* aussi SAINTE-CROIX, PALMA, GRACIOSA, CARAVACA, SAN-GIL, etc.

SANTA-CRUZ (Alvarez DE BASSANO, marquis de), amiral espagnol sous Charles-Quint, prit Oran sur les Barbaresques, et Tunis sur Barberousse, combattit à Lépante, remporta une victoire navale près de Saint-Michel, une des Açores, sur Strozzi (général pour Catherine de Médicis, 1582), et anéantit ainsi le parti du prieur de Crato ; mais il ternit sa gloire en traitant comme pirates tous ceux qui tombèrent en son pouvoir. Il mourut en 1587.

SANTA-CRUZ-DE-MARZENADO (don Alvar, marquis de), d'une illustre maison des Asturies, né vers 1687, soutint avec courage la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile, fut ambassadeur à Turin, puis en France, alla en Afrique comme gouverneur de la ville d'Oran, et fut tué dans une sortie par les Arabes (1732). Il a laissé sur l'art militaire des ouvrages estimés, notamment *Réflexions militaires*, 10 vol. in-4, Turin, 1724, trad. en franç. par Vergy, 1735.

SANTA-EUFEMIA. *Voy.* SAINTE-EUPHÉMIE.

SANTA-FE, ville de la Confédération mexicaine (Nouveau-Mexique), par 107° 13' long. O., 36° 12' lat. N. ; 5,000 hab. Aspect misérable. Entrepôt de toute la province ; marchés très fréquentés.

SANTA-FÉ, ville de la confédération du Rio-de-la-Plata ; ch.-l. de l'état de Santa-Fé et jadis capit. de l'Entrerios, sur la rive droite du Parana ; 6,000 hab. Commerce. Fondée en 1573 par Garay. — L'état de Santa-Fé est situé entre les états d'Entrerios (dont le sépare le Parana) à l'E., de Buénos-Ayres au S. E., de San-Luis au S. O., de Cordova au N., et des pays sauvages au N.

SANTA-FÉ D'ANTIOQUIA, — DE BOGOTA, — DE GUANAXATO, etc. *Voy.* ANTIOQUIA, BOGOTA, etc.

SANTA-ISABELLA, île de l'archipel Salomon. *Voy.* SALOMON.

SANTA-MARGARITA, ville de Sicile, à 28 kil. S. O. de Corleone ; 7,300 hab.

SANTA-MARIA, une des Açores, au S. de celle de Saint-Michel : 20 kil. sur 12 ; 5,000 hab. Ch.-l., Villa-de-Santa-Maria.

SANTA-MARIA-DE-BETHANCURIA, ch.-l. de l'île de Fortaventura ; 550 hab. Ainsi nommée en l'honneur de Béthencourt, premier conquérant des Canaries.

SANTA-MARIA-DE-FÉ, ville du Paraguay, à 200 kil. S. E. de l'Assomption. Le naturaliste Bonpland y fut longtemps retenu par le dictateur Francia.

SANTA-MARIA-DEL-PUERTO-PRINCIPE. *Voy.* PUERTO.

SANTA-MARIA-DI-CAPUA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. S. E. de Capoue ; 9,000 hab. Palais de l'archevêque de Capoue. Tribunal.

SANTA-MARIA-DI-LEUCA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 16 kil. S. d'Alessano, sur le cap de Santa-Maria-di-Leuca (extrémité S. de l'Italie); 3,000 hab. Palais de l'évêque d'Alessano.

SANTA-MARTA, ville de la Nouvelle-Grenade (Magdalena), ch.-l. de la prov. de Santa-Marta, par 76° 29' long. O., 11° 19' lat. N. ; 6,000 hab. Evêché. Port franc. Trois forts. — Fondée en 1551, brûlée en 1596 par Fr. Drake ; dévastée pendant la guerre de l'Indépendance, et presque détruite par un tremblement de terre en 1834. — La prov. de Santa-Marta, située sur la mer des Antilles, entre le dép. de Zulia (au Vénézuela) à l'E. et la prov. de Carthagène à l'O., a 500 kil. sur 100, et 62,000 hab.

SANT'ANTONIO-DE-LA-LAGUNA, ville du Brésil (Sainte-Catherine), à 80 kil. de Nossa-Senhora-do-Desterro, sur la côte orient. du lac dit *Laguna*, et près de l'Océan Atlantique ; — autre ville du Brésil, dans le Minas Geraës (*Voy.* SANTO-ANTONIO) ; — ville de la rép. de l'Equateur (Assuay), à 400 kil. E. de Jaen-de-Bracamoros, sur le Huallaga.

SANTA-ROSA, nom de deux villes d'Amérique : l'une au Mexique (Cohahuila), à 140 kil. N. E. de Montelovez ; 4,000 hab. Climat salubre ; fruits excellents ; l'autre au Chili (Santiago), sur l'Aconcagua, à 19 kil. S. E. d'Aconcagua. Climat sain, doux. — Il y a une île Santa-Rosa dans le golfe du Mexique, sur la côte de la Floride occid., par 89° 15' long. O., 30° 20' lat. N. : 80 kil. sur 2.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), patriote sarde, né à Savigliano en 1783, fut un des chefs de l'insurrection populaire de 1821, et devint ministre de la guerre quand Victor-Emmanuel eut abdiqué. Il montra du talent et de l'énergie en présence du danger ; mais, mal secondé par les siens, et pressé par les Autrichiens, il fut obligé de fuir, se réfugia à Gênes, puis en France, où il ne trouva que persécutions, et finit par aller combattre en Grèce. Il mourut dans l'île de Sphactérie en 1825.

SANTA-SEVERINA, *Siberena*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér.), à 41 kil. N. E. de Catanzaro; 1,000 hab. Archevêché. Château-fort. Ville d'origine énotrienne suivant les uns, grecque selon les autres. Titre de duché au moyen âge ; détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1783.

SANTABARÈNE (Théodore), abbé d'un monastère de Constantinople (877), favori de l'empereur Basile I, protégea le patriarche Photius aux dépens de saint Ignace. Il chercha et réussit presque à faire mourir, par suite de calomnies, Léon, fils de l'empereur : quand celui-ci monta sur le trône, Santabarène fut privé de la vue et enfermé dans un monastère. Il y mourut sous Constantin VII.

SANTANDER, c.-à-d. *Saint-André*, port et ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Santander, à 360 kil. de Madrid, sur la mer ; 19,000 hab. Evêché. Bon port, 2 châteaux-forts. Fonderie royale d'ancres, canons, bombes, etc. Commerce actif, mais déchu depuis la déclaration d'indépendance de l'Amérique mérid. Aux env., mines de fer. Patrie du théologien Suarez. Les Français prirent cette ville en 1808. — L'intendance de Santander a pour bornes le golfe de Gascogne au N., les Asturies à l'O., la Biscaye à l'E., les provinces de Burgos et de Palencia au S. ; 5,000 kil. carrés ; 192,000 hab. ; elle comprend une partie des anciennes Asturies de Santillane. Sol peu fertile ; mines de fer; industrie assez active, pêche abondante.

SANTANDER (NOUVEAU-). *Voy.* TAMAULIPAS.

SANTANDER (Ch.-Ant. DE LA SERNA), savant espagnol, né en 1752 à Colindres (Biscaye), mort en 1813, correspondant de l'Institut de France, et conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, qu'il rendit une des plus importantes de l'Europe, a publié le *Catalogue de la bibliothèque* de dom Simon de Santander (son oncle), avec des notes bibliographiques et littéraires extrêmement précieuses, Bruxelles, 1792 et 1803 ; *Dictionnaire bibliographique du XVe siècle*, Bruxelles, 1805-7, 3 vol. in-8.

SANTAREM, c.-à-d. *Sainte-Irène*, jadis *Scalabis*, puis *Præsidium Julianum*, ville de Portugal (Estramadure), à 85 kil. N. E. de Lisbonne, sur la droite du Tage ; 8,000 hab. Elle est divisée en 3 parties (Maravilla, Ribera, Alfange). Séminaire patriarcal. Commerce. Aux environs, grande fabrique de pierres à fusil au village d'Arzinheira. Ancien château dit l'*Alcazaba*. — Cette ville fut florissante sous les Romains; après diverses vicissitudes, elle fut

prise par Alphonse Henriquez en 1147; Alphonse III l'agrandit en 1254, et les rois de Portugal y firent leur résidence jusqu'à Jean I.

SANTAREM, ville du Brésil (Para), sur la gauche de l'Amazone, près de l'embouchure du Tapajos, à 845 kil. S. O. de Para; position importante, en ce qu'elle commande l'embouchure du fleuve; 2,700 h.

SANTÉE, riv. des Etats-Unis(Carolines), naît dans les Montagnes Bleues, coule à l'E., et tombe dans l'Océan Atlantique, par 81° 41' long. O., 33° lat. N. Cours, 200 kil.

SANTEN, ville des Etats prussiens. *Voy.* XANTEN.

SANTENAY, village du dép. de la Côte-d'Or, à 10 kil. N. O. de Clagny; 1,600 hab. Vins estimés. Aux environs, eaux minérales et salines.

SANTERRE, ancien petit pays de France, en Picardie, se divisait en Haut et Bas, et comprenait: dans le Haut-Santerre, Péronne (ch.-lieu général), Bray et Chaunes; dans le Bas, Montdidier et Roye. Ce pays forme auj. l'E. du dép. de la Somme.

SANTERRE (Claude), fameux démagogue, né à Paris en 1743, était un riche brasseur du faubourg Saint-Antoine. Il fut un des principaux instigateurs des émeutes du Champ-de-Mars, du 20 juin, du 10 août, fut nommé par la Commune général de la garde nationale parisienne, et commandant de la prison du Temple pendant que Louis XVI et sa famille y étaient renfermés. Lorsque Louis XVI, sur l'échafaud, voulut parler au peuple, Santerre fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Nommé général en Vendée, il ne montra que de l'incapacité, et fut honteusement battu à Coron, près de Chollet. A son retour, il fut arrêté comme modéré, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Partisan du Directoire, il tenta vainement de s'opposer au 18 brumaire. Depuis, il n'a joué aucun rôle. Mort en 1808.

SANTERRE (LOURDET DE). *Voy.* LOURDET.

SANTEUIL ou SANTEUL (J.-B.), *Santolius*, poëte latin moderne, né en 1630, mort en 1697, était chanoine de Saint-Victor. Il s'acquit autant de célébrité par sa gaieté et ses bizarreries que par son talent poétique. Son latin, plein de verve, n'a cependant pas la couleur, la physionomie antiques. Il s'était d'abord exercé dans la poésie profane, mais le clergé exigea qu'il se consacrât tout entier aux sujets religieux. Ses poésies consistent en *hymnes*, *inscriptions*, *épigraphes* (dont plusieurs pour les fontaines de Paris), etc. Ses *Œuvres* profanes forment 3 vol. in-12, Paris, 1729, édition Barbou; ses *hymnes* forment un 4e vol. Les *Hymnes* ont été trad. en vers franç. par l'abbé Saurin, 1842. — Son frère Claude laissa, outre quelques vers (réunis à ceux du chanoine), de belles hymnes manuscrites, 2 vol. in-4.

SANTIAGO, c.-à-d. *Saint-Jacques*, dit souvent *Saint-Jacques-de-Compostelle*, *Campus Stellæ*, en latin du moyen âge, ville d'Espagne (Galice), près de l'anc. *Brigantium* des Romains, dans l'intendance de la Corogne, au pied du mont Pedroso, à 508 kil. N. O. de Madrid: 29,000 hab. Archevêché (très riche jadis, et dont le revenu était de 80,000 ducats); université, résidence du capitaine-général, tribunaux, ch.-l. de l'ordre de Saint-Jacques. Fabriques; un peu de commerce. — L'archevêché fut fondé de 825 à 835 sous Alphonse II, lorsqu'on transféra en ce lieu le corps de saint Jacques (trouvé en 808 par Théodomir). On conte que peu après (sous Ramire II), à la bataille de Logrono, saint Jacques lui-même, monté sur un cheval blanc, décida la victoire qui fut remportée sur les Arabes d'Abderrahman II: depuis cette époque, tout propriétaire d'un arpent dut payer à saint Jacques une redevance annuelle en grains ou en vin. Bientôt la ville devint un pèlerinage des plus célèbres. Les Maures saccagèrent Santiago en 997. Charles-Quint y assembla les cortès en 1520. Les Français l'occupèrent de 1809 à 1814.

SANTIAGO, capit. du Chili et du dép. de Santiago, sur la Maypocha, à 1,800 kil. O. de Buenos-Ayres, par 72° 8' long. O., 33° 16' lat. S.; 45,000 hab. Placée à un niveau très élevé, elle a un climat sain et délicieux. La ville est belle et régulière, mais inachevée; très belle place au centre, beau pont, brise-eau remarquable, monnaie, cathédrale, palais du gouverneur (ces trois derniers en briques et non finis, mais très vastes). Institut (sorte d'université), collége Saint-Jacques, lycée, deux colléges pour les demoiselles, bibliothèque. Commerce actif. Evêché. Les tremblements de terre sont fréquents à Santiago; ceux de 1822 et 1829 surtout lui ont fait le plus grand tort. La ville fut fondée en 1541 par Pedro de Valdivia. — Le dép. de Santiago, un des huit du Chili, a pour bornes celui d'Aconcagua au N., les Andes à l'E., et pour villes principales (outre Santiago) Valparaiso, Santa-Cruz, Roncagua, Tiltil.

SANTIAGO (île), la plus grande des îles du cap Vert (55 kil. sur 22); 20,000 hab. Ch.-l., Villa-da-Praya.

SANTIAGO-DE-ALANHI, ville de la république de Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de Veragua, dans le dép. de l'Isthme; 5,000 hab.

SANTIAGO-DE-CUBA, ch.-l. du dép. oriental de Cuba, à l'embouchure du Santiago, à 800 kil. S. E. de la Havane; 12,000 hab. Archevêché. Port excellent, château-fort del Morro; point de monuments. Commerce très actif depuis 1778 (époque de l'ouverture de son port). L'air y est très malsain et l'on y manque d'eau. — Cette ville fut fondée en 1514 par Diego Velasquez, et a été jusqu'à 1589 capit. de l'île de Cuba.

SANTIAGO-DE-HAÏTI ou *de los Caballeros*, ville de la république de Haïti (Est), à 157 kil. N. O. de Saint-Domingue, a un petit port à 24 kil. de là; 12,000 hab. Fondée vers la fin du xve siècle.

SANTIAGO-DEL-ESTERO, ville de la Confédération du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de même nom, à 17 kil. S. E. de Tucuman, sur le San-Miguel ou Rio-Dulce: peu peuplée. Fondée en 1562. — L'état de Santiago est situé entre ceux de Tucuman au N., de Catamarca à l'O., de Cordova au S.

SANTIAGO-DE-LA-VÉGA. *Voy.* SPANISH-TOWN.

SANTIAGO-DE-LOS-CABALLEROS, nom commun à plusieurs villes de l'Amérique. *Voy.* GUATIMALA (VIEILLE-), SANTIAGO-DE-HAÏTI, etc.

SANTILLANE, *Santillana* en espagnol, *Concana*, ville d'Espagne (Santander), à 26 kil. S. O. de Santander, sur quatre petits ruisseaux; 2,300 hab. Ancien château. Patrie de l'architecte J. de Herrera qui termina l'Escurial. — Jadis la partie orientale des Asturies se nommait *Asturie de Santillane*, par opposition à l'*Asturie d'Oviedo* qui était plus à l'O.

SANTO-ANGELO. *Voy.* SAN-ANGELO.

SANTO-ANTIOCO, *Enosis*, petite île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de la Sardaigne, à laquelle elle est unie par un vieux pont; 40 kil. de tour; 2,000 hab. — Dévastée par les Arabes, puis par les Pisans et les Génois.

SANTO-ANTONIO-DE-TEJUCO ou TIJUCO, ville du Brésil (Minas-Geraës), dans les monts Espinbaço, à 550 kil. N. de Rio-de-Janeiro; 6,000 hab. C'est la ville principale du district Diamantin. — On trouve des rivières du nom de Santo-Antonio au Brésil (dans les prov. de Minas-Geraes, Saint-Paul, Porto-Seguro), mais elles sont toutes peu importantes. — *Voy.* aussi SAN-ANTONIO et SANT'-ANTONIO.

SANTO-DOMINGO, ville de l'île de Haïti, ch.-l. du dép. du Sud-Est, à 270 kil. E. du Port-au-Prince, par 18° 29' lat. N., 72° 20' long. O., à l'embouchure de l'Ozama; 12,000 hab. Jolie ville; belle cathédrale gothique. Commerce peu important. — Fondée d'abord sur la gauche de l'Ozama par Barth. Colomb en 1495, et nommée *Nouvelle-Isabelle*; presque détruite par un ouragan

n 1504, et rebâtie sur la rive droite dans le lieu u'elle occupe à présent. Elle fut surtout florissante u XVIe siècle. Fr. Drake la prit en 1586, et les 'rançais en 1795 (elle comptait encore 20,000 hab. cette époque).

SANTO ESPIRITO, prov. du Brésil. *V.* ESPIRITO.

SANTO-ESPIRITU, ville de l'île de Cuba, à 80 il. N. E. de Trinidad; 7,000 hab.

SANTO-STEFANO-BELBO, ville des États sardes, 16 kil. N. O. d'Acqui; 3,200 hab. Abbaye.

SANTONA, ville forte et port d'Espagne (Burgos), 26 kil. E. de Santander, sur une presqu'île, dans une baie du golfe de Gascogne; 1,200 hab. Prise par les Français en 1809 et 1823.

SANTONES, auj. la *Saintonge*, l'*Angoumois* et *'Aunis*, peuple de Gaule en Aquitaine, au S. des Pictones, avait pour ch.-l. *Santones*, d'abord *Mediolanum* (auj. *Saintes*), vers le centre du pays, sur le *Carantonus* (auj. *la Charente*).

SANTONS, religieux musulmans analogues aux *Calenders*, mènent une vie vagabonde et libertine, et souvent détroussent les voyageurs; ils simulent l'extravagance (parce que la folie passe pour inspiration et pour signe de sainteté chez les Musulmans), querellent ceux qu'ils rencontrent, ou bien demandent l'aumône tout armés.

SANTORIN (île), *Thera* des anciens, île de l'état de Grèce (Cyclades mérid.), par 23° 7' long. E., 36° 20' lat. N., au S. de celle de Nio : 15 kil. sur 7; 12,000 hab.; terrain de formation volcanique (la côte occid. est une partie de la circonférence d'un ancien cratère de 16 kil. de diamètre). Grains, coton, etc. — Cette île paraît tirer son nom de sainte Irène, qui y fut martyrisée en 304.

SANTORIO. *Voy.* SANCTORIUS.

SANTOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 31 kil. N. O. de Llerena; 6,000 hab.

SANTOS, ville du Brésil (Saint-Paul), dans l'île Saint-Vincent, côte N., par 48° 42' long. O., 23° 59' lat. S., à 45 kil. S. E. de Saint-Paul; 6,500 hab. Bon port; commerce. — Fondée en 1545.

SANTOS (LOS-), aux Antilles. *Voy.* SAINTES (LES-).

SANTOS (baie de TODOS-LOS-). *V.* TODOS-LOS-SANTOS.

SANUDO (Marc), général vénitien, né en 1153, fit partie de la quatrième croisade, aida les Francs à renverser du trône l'empereur de Constantinople et à fonder l'empire latin, s'empara, pour les Vénitiens, des Sporades et des Cyclades, notamment de Naxos (1207), fut créé par Henri VI *duc de l'Archipel*, et transmit ce titre à ses descendants. Il enleva Candie à ses compatriotes, et se fit proclamer roi de cette île, mais la perdit bientôt. Néanmoins, il conserva Naxos; il y mourut en 1220. Ses successeurs, qui se signalèrent dans les guerres contre les Génois et les Grecs, portèrent le titre de *ducs de l'Archipel* jusqu'à Jean Sanudo, 6e duc, lequel donna sa fille et sa souveraineté de Naxos au prince de Négrepont (à la fin du XIVe siècle).

SANUTO (Marino), dit *Torsello*, Vénitien, fit cinq voyages en Palestine et en Orient, entreprit de prêcher une nouvelle croisade, présenta au pape Jean XXII (1321) des *Cartes géographiques* de la Méditerranée, de la Terre-Sainte et de l'Égypte, et laissa un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ-Sanctæ recuperatione*, etc. (dans le tome 2 du *Gesta Dei per Francos*).

SANUTO (Marino), né à Venise en 1466, mort en 1531, historiographe de la république, a laissé, entre autres ouvrages : *De adventu Caroli* (Charles VIII) *in Italiam adversus regnum neapolitanum* (manuscrit, dont un exemplaire à la Bibliothèque du Roi à Paris); *De magistratibus urbis Venetæ* (manuscrit); *De origine urbis Venetæ et vitâ omnium ducum*, publié par Muratori, Milan, 1733, in-fol. (c'est ce que vulgairement on appelle la *Chronique de Sanuto*).

SANUTO (Livio), noble vénitien du XVIe siècle. On lui doit : *Histoire de l'Afrique*, Venise, 1588; une *Géographie* (en 2 livres), Venise, 1588, in-fol.; une traduction de l'*Enlèvement de Proserpine* (de Claudien), en vers, Venise, 1551.

SANZIO (Raphaël), peintre. *Voy.* RAPHAEL.

SAONE, *Araris* des anciens, *Segona* et *Saucona* au moyen âge, riv. de France, naît dans le S. O. du dép. des Vosges, dans l'arr. de Mirecourt, coule au S., traverse les dép. de Haute-Saône, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, sépare ceux du Rhône et de l'Ain, et tombe dans le Rhône à Lyon : cours, 435 kil. Elle arrose Châtillon-sur-Saône, Port-sur-Saône, Gray, Pontailler, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Verdun-sur-Saône, Châlons-sur-Saône, Tournus, Mâcon, Trévoux et Lyon. Ses principaux affluents sont : à droite, l'Armance, le Salon, la Tille, l'Ouche; à gauche, l'Oignon, le Doubs, la Seille, la Reyssouse, la Veyle. Elle communique en outre avec les canaux de Bourgogne, du Centre et du Rhône-au-Rhin.

SAÔNE (dép. de la HAUTE-), dép. situé entre ceux des Vosges au N., du Doubs et du Jura au S., du Ht-Rhin à l'E., de la Hte-Marne et de la Côte-d'Or à l'O. : 5,309 kil. carr.; 343,298 hab. Ch.-l., Vesoul. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté. Pays montagneux, surtout au N. et à l'E. Climat humide, mais sain. Manganèse, plomb argentifère, cuivre pyriteux et argentifère; tourbe; marbre, granit, jaspe, albâtre, plâtre; pierres à aiguiser et meulières; terres alumineuses, vitrioliques et à potier; sable à verre, etc. Eaux minérales. Sol fertile (grains, légumes, colza, navette, lin, chanvre, vin). Gros bétail, chevaux, porcs. Grande industrie (hauts-fourneaux, forges, tréfileries, etc.; pièces d'horlogerie; tissus de coton; verre, faïence, poterie; moulins à huile; kirschenwasser, etc.). Commerce actif. Beaucoup d'antiquités et de médailles. — Ce dép. a 3 arr. (Vesoul, Gray, Lure), 28 cant., 651 communes : il appartient à la 6e division militaire, et ressort de la cour roy. et de l'archevêché de Besançon.

SAONE-ET-LOIRE (dép. de), dép. de l'intérieur, entre ceux de la Côte-d'Or au N., de la Loire, du Rhône, de l'Ain au S., du Jura à l'E., de l'Allier à l'O. : 8,565 kil. carr.; 538,507 hab. Ch.-l., Mâcon. Il est formé d'une partie de l'anc. Bourgogne. Mont., côteaux, beaucoup de petites rivières qui se partagent entre la Loire et le Rhône; fer; houille; cristal de roche, albâtre, marbre, pierre lithographique, pierre de taille; eaux minérales. Prairies, forêts; froment, etc.; bons vins. Gros et menu bétail, chevaux, porcs, etc. Forges et usines à fer; tissus de coton, de fil, de laine; horlogerie; eau-de-vie de marc, etc. Commerce actif, surtout en vins de Mâcon. — Ce dép. a 5 arr. (Mâcon, Louhans, Charolles, Châlons-sur-Saône, Autun), 48 cantons, 592 communes; il appartient à la 18e division militaire, dépend de la cour royale de Dijon et de l'évêché d'Autun.

SAORGIO, ville des États sardes (Nice), à 37 kil. N. E. de Nice; 3,100 hab. Château-fort qui commande le col de Tende. Pris par Masséna en 1794.

SAOSDUCHÉE. *Voy.* NABUCHODONOSOR I.

SAPAROUA, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES et AMBOINE.

SAPAUDIA, nom latin de la SAVOIE.

SAPHADIN. *Voy.* MÉLIK-EL-ADEL.

SAPHO, *Sappho*, la plus célèbre des femmes poëtes, naquit à Mitylène, dans l'île de Lesbos, vers 612 av. J.-C., resta veuve de bonne heure, conspira avec Alcée contre Pittacus, tyran de sa patrie, fut bannie et alla mourir en Sicile. On raconte que, méprisée de Phaon dont elle était éprise, elle mit fin à ses jours en risquant le saut de Leucade : ces faits appartiennent évidemment à une autre Sapho, Lesbienne aussi, mais d'Érésos, courtisane célèbre en son temps, et qui vécut plus tard. Les anciens sont unanimes pour admirer la verve et le feu qui brillaient dans les vers de Sapho; on la surnommait

la *Dixième muse*, et son nom est devenu celui de toutes les femmes qui se livrent avec succès à la poésie lyrique. Sapho inventa un genre de vers nommé d'elle *vers saphique* : il se compose d'un trochée, d'un spondée, d'un dactyle et de deux trochées, avec une césure au troisième pied (Ex. *Vidimus flavum Tiberim, retortis*). Il ne nous reste des poésies de Sapho que quelques fragments, parmi lesquels on remarque l'*Hymne à Vénus*, et 4 strophes d'une belle ode *à l'Aimée*, traduite en latin par Catulle, en français par Boileau et Delille. Le tout a été recueilli par Wolf, Hambourg, 1733, in-4 (autres éditions : Vogler, Leipsick, 1810, in-8; ou dans le *Museum criticum*, Cambridge, 1813, in-8).

SAPONARA, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 40 kil. N. E. de La Sala; 3,115 hab. Aux env., ruines de *Grumentum*, détruite par les Goths.

SAPOR ou mieux CHAHPOUR, nom commun à trois rois sassanides de Perse et à un roi sassanide d'Arménie.

SAPOR I, fils d'Ardjir ou Artaxerce I, et d'une esclave du sang des Arsacides, monta sur le trône vers 240, envahit la Mésopotamie (242), recula devant Gordien et fit une paix peu avantageuse; s'empara de l'Arménie par le meurtre de l'Arsacide Khosrou ou Chosroès, reprit les armes contre Rome sous Valérien, pénétra en Syrie, et, s'étant concerté en secret avec Macrien, fit prisonnier Valérien (259), qu'il traita avec la dernière inhumanité (*Voy.* VALÉRIEN), put alors ravager sans obstacle la Syrie, la Cappadoce, la Cilicie (260); mais fut forcé à la retraite, battu au passage de l'Euphrate, et poursuivi jusqu'à Ctésiphon par Odénat (261). Il venait de s'allier avec Zénobie contre Aurélien, lorsqu'il mourut en 271, laissant le trône à son fils Hormisdas I.

SAPOR II, fils posthume d'Hormisdas II, fut proclamé roi avant sa naissance (310 ou 311), marcha à 16 ans contre les Arabes qui avaient infesté ses états pendant sa minorité, protégea en Arménie la faction idolâtre qui chassa Khosrou (338), imposa tribut à ce prince, rétabli par Constance II, puis fit directement la guerre aux Romains, perdit neuf batailles, entre autres celle de Singare (348), tenta en vain de prendre Nisibis (350); ayant repris les armes en 359, il s'empara d'Amide après un siége meurtrier, puis fit la guerre à Julien, devenu empereur : après plusieurs revers, il gagna sur le Tigre une bataille dans laquelle ce prince fut blessé mortellement (362). Il se fit céder par Jovien, son successeur, les cinq provinces transtigritanes, et quinze places fortes, avec la suprématie sur l'Arménie et l'Ibérie. Sapor II mourut en 380; Artaxerce II lui succéda.

SAPOR III régna de 384 à 389, après Artaxerce II.

SAPOR, roi d'Arménie, fils d'Iezdedjerd I, roi de Perse, fut fait roi d'Arménie à la mort de Khosrou III, au préjudice de Bahram-Chahpour (Varanes-Sapor). Il tenta en vain de détacher ses sujets du christianisme et de l'alliance des Romains : une insurrection lui enleva la couronne d'Arménie pendant un voyage qu'il fit à Ctésiphon (420), et son frère Behram V le fit périr par trahison.

SAPRI, *Sipron*, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 10 kil. S. E. de Policastro; 2,000 hab. Vaste port sur le golfe de Policastro. Fondée, à ce qu'on croit, par les Sybarites, après la ruine de Sybaris?

SARA, sœur consanguine et femme d'Abraham, le suivit en Egypte, où le pharaon Apophis voulut attenter à sa chasteté, et dans les états d'Abimélech, qui conçut aussi de la passion pour elle. Après une longue stérilité, elle mit au monde un fils, Isaac, à l'âge de 90 ans, et fit ensuite chasser Agar et Ismaël par Abraham; elle mourut à 127 ans.

SARABAITES, espèce de moines. *Voy.* MOINES.

SARABAT ou KEDOUS, *Hermus*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans les Mourad-Dagh, coule au S. O., à l'O., et tombe dans le golfe de Smyrne, à 18 kil. N. O. de Smyrne : cours, 270 kil.

SARAC. *Voy.* CHINALADAN.

SARACENA, *Sestum*, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 15 kil. O. de Cassano; 2,000 hab. Fondée, à ce qu'on croit, par les Œnotriens.

SARACÈNES, *Saraceni*, tribu de l'Arabie déserte, vers le N., résista longtemps aux forces de l'empire d'Orient. On suppose que les *Saracènes* sont les mêmes que les habitants du pays de Cédar. Ils paraissent avoir donné leur nom aux Sarrasins du moyen âge.

SARAGOSSE, *Cæsarea Augusta* (et plus anciennement *Salduba*) des Latins, *Zaragoza* en espagnol, ville d'Espagne, capit. de l'Aragon, et chef-lieu de l'intendance de Saragosse, sur l'Èbre, à 281 kil. N. E. de Madrid ; 45,000 hab. Archevêché. Cathédrale, fameuse église Notre-Dame ; beau pont. Du reste, la ville n'est pas belle. Université, plusieurs colléges, séminaire, académie des beaux-arts, bibliothèque, antiquités. Beaux environs; pâturages renommés. Saragosse était jadis la capitale de la couronne d'Aragon ; le chef ou roi des *Gitanos* y résidait. — Saragosse fut, dit-on, fondée par les Phéniciens; les Romains l'agrandirent et l'embellirent, surtout au temps de César (d'où son nom de *Cæsarea Augusta*, dont celui de Saragosse n'est qu'une corruption). Les Goths s'en emparèrent en 470 et les Sarrasins en 712. En 1017, elle devint la capitale d'un petit état maure; en 1118, Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, la prit sur les Arabes après un long siége. Dans les temps modernes, Saragosse fut le théâtre d'une victoire de l'archiduc Charles, qui y battit Philippe V en 1710. Cette ville soutint contre les Français, de juillet 1808 à février 1809, un siége rendu célèbre par l'héroïque défense de ses habitants. — L'intendance de Saragosse, située entre celles de Huesca au N. E., de Lérida et de Tarragone à l'E., de Castellon au S. E., de Teruel au S., de Calatayud au S. O., de Soria et de Logrono à l'O., et de Pampelune au N. O., a 225 kil. sur 90, et 320,000 hab.

SARAJEVO, v. de Turquie. *Voy.* BOSNA-SERAÏ.

SARAMACA, riv. de la Guyane anglaise, communique avec le Surinam au dessus de Paramaribo, court au N. et se jette dans l'Atlantique, par 57° 50' long. O., 5° 58' lat. N.

SARAMONT, ch.-l. de cant. (Gers), à 20 kil. S. E. d'Auch ; 1,000 hab.

SARANSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), sur la Saranja et l'Inzara, à 105 kil. N. de Penza; 8,000 hab. Fonderies de suif, savon ; teintureries, étoffes de coton. Aux env., plantes tinctoriales.

SARAOUAN, prov. du Béloutchistan, entre le Kaboul au N., le Katch-Gandava à l'E., le Djalaouan au S., le Mékran au S. O.: 380 kil. sur 150. Ch.-l., Kélat. Troupeaux de chameaux, moutons et chèvres.

SARAPOUL, ville de la Russie d'Europe (Viatka), sur la Kama, à 296 kil. S. E. de Viatka; 6,000 hab. (20,000 quand les bateliers, remontant la Kama et la Biélaïa, s'y arrêtent). Savon, tanneries. Sel, bois, fer.

SARASINS. *Voy.* SARRAZINS.

SARA-SOU, riv. du Turkestan. *Voy.* SARY-SOU.

SARATOGA, ville des Etats-Unis (New-York), à 260 kil. N. de New-York; 3,000 hab. Eaux minérales. Le général anglais Burgoyne fut battu aux environs en 1777, par le gén. américain Gates.

SARATOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Saratov, sur la gauche du Volga, à 836 kil. S. E. de Moscou, par 44° 20' long. E., 51° 31' lat. N.; 16,000 hab. Évêché. Jardin botanique et gymnase. Ville très commerçante. Fondée à la fin du XVI[e] siècle ; brûlée en 1774. — Le gouv. de Saratov, situé entre ceux de Penza et de Simbirsk au N., d'Orenbourg à l'E., d'Astrakhan au S., des Cosaques du Don, de Voronéje et de Tambov à l'O., a environ 600 kil., tant de long que de large, 240,000 kil. carrés, et 400,000 hab. A l'E., le sol est très fertile, sauf au S. E., où sont des steppes immenses. Outre

le Volga, fleuve principal, on remarque les deux Ouzen, l'Irgiz, le Khoper, le lac Altan qui fournit par an 180,000,000 kilogr. de sel. Il s'y trouve nombre de colonies allemandes qu'y attira Catherine II.

SARAVAN. *Voy.* SARAOUAN.

SARAZIN (Jacq.), sculpteur français, né à Noyon en 1590, mort en 1660, fut élève de Guillain père, passa 18 ans à Rome, obtint à son retour la protection de Richelieu qui l'employa, devint gendre de Vouet, et eut grande part à l'établissement de l'Académie de peinture (1655), dont il fut le premier recteur. Son chef-d'œuvre est le monument qui représente *la Religion*, *la Justice*, *la Piété*, *la Force*, avec 14 bas-reliefs en bronze.

SARAZIN, poëte. *Voy.* SARRASIN.

SARCELLES, village du dép. de Seine-et-Oise, à 15 kil. N. de Paris; 1,500 hab. Château. Jadis titre de marquisat.

SARDAIGNE, *Sardegna* en italien, *Sardinia* des Romains, une des trois grandes îles de la Méditerranée, au S. de la Corse, dont la sépare le détroit de Bonifacio, par 6° et 7° long. E., et par 39°-41° lat. N., fait partie des États sardes, qui même en tirent leur nom (on les nomme *Royaume de Sardaigne*); elle a 240 kil. du N. au S., sur 96 de moyenne largeur, environ 26,000 kil. carrés, et 540,000 hab. Cagliari en est la capitale. Pour la division administrative, *Voy.* ci-après ÉTATS SARDES. La Sardaigne est hérissée de hautes montagnes, dont la principale est le Gennar-Gentu; le Tirjo est le principal cours d'eau; le climat de l'île est malsain, sauf dans les montagnes; le sol y est très fertile, ce qui la faisait nommer la nourrice de Rome, mais l'agriculture est arriérée. La pêche y est très abondante. On trouve dans l'île beaucoup de mines (fer, plomb, houille, cuivre, marbres, basalte, améthystes, etc.). L'industrie est faible, le commerce très borné. En général, le Sarde est très pauvre. — La Sardaigne, était appelée par les Grecs *Sandaliotis* ou *Ichnusa*, d'après sa forme assez semblable à celle d'une sandale ou d'un pied. Elle semble avoir été peuplée, moitié par les Ibères, moitié par les Pélasges ou par les Phéniciens (*Voy.* SARDUS). Les Carthaginois s'y introduisirent et y dominèrent depuis le ve siècle. Rome y mit le pied dès 259 av. J.-C., et finit par la leur ravir en 238 (après la guerre des Mercenaires). Genséric en devint maître vers l'an 436 de J.-C. Les Grecs, qui la reprirent sur les Vandales, ne purent la garder contre les Arabes d'Espagne, qui s'y établirent de bonne heure. Aidés de Pise et de Gênes (1022), les indigènes se débarrassèrent des infidèles, et eurent quelque temps une organisation à eux; l'île fut alors partagée en quatre judicatures: Arborée ou Oristano à l'O., Oléastro à l'E., Gallura au N. E., et Torres au N. O.; mais bientôt la Sardaigne tomba sous le joug des deux républiques, qui, en 1175, se partagèrent l'île sous la médiation du pape. Frédéric II en investit son fils Enzio (1239). Après la chute des Hohenstaufen, Pise en redevint maîtresse (1258). Jacques II le Juste, roi d'Aragon, la conquit sur Pise (1297), et depuis ce temps jusqu'à 1700 (ou 1713), elle fit partie de la couronne d'Aragon, puis de la couronne d'Espagne. La paix d'Utrecht (1713) la détacha de cette couronne pour la donner à l'Autriche, mais celle-ci l'échangea dès 1720 contre la Sicile, qu'elle se fit abandonner par le roi Victor-Amédée II. La Sardaigne n'a jamais été à Napoléon. Dépouillés de tous leurs états de terre ferme par la France, les rois Charles-Emmanuel et Victor-Emmanuel régnèrent toujours dans cette île de 1798 à 1814).

SARDAIGNE (Royaume de). *Voy.* SARDES (ÉTATS).

SARDANAPALE, nom chaldéen qui signifie *donné par Dieu*, a été porté par plusieurs princes d'Assyrie, dont le plus célèbre, dit aussi *Empacmès* ou *Tonos-Concoleros*, fut le dernier souverain du premier empire d'Assyrie; il régna de 797 à 759 av. J.-C., et vécut dans le luxe et la mollesse, négligeant les soins du gouvernement. Arbacès, prince mède, et Bélésis, prêtre chaldéen, soulevèrent contre lui les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Alors Sardanapale quitta sa vie voluptueuse et prit les armes: il gagna d'abord une bataille sur les rebelles, puis fut vaincu et se retira dans Ninive où il se défendit pendant plus d'un an; mais enfin, se voyant près d'être forcé, il fit élever un bûcher où il plaça ses trésors et s'y jeta lui et ses femmes (759). Du reste, rien de plus incertain que tout ce que l'on raconte de Sardanapale. Selon quelques chronologistes, ce prince aurait vécu de 836 à 817 av. J.-C. Après sa mort, l'empire d'Assyrie fut démembré: il se forma 3 nouveaux royaumes: ceux de Médie, de Babylone, de Ninive. Phul, son fils, régna sur le dernier sous le nom de Sardanapale II.

SARDANAPALE II, fils du précédent. *Voy.* PHUL.

SARDES, auj. *Sart*, capitale du roy. de Lydie, sur le Pactole, près de son confluent avec l'Hermus, dans une plaine délicieuse et fertile, au pied du mont Tmolus. Aux environs, monument d'Alyatte (père de Crésus). Cyrus prit Sardes en 548, et détruisit ainsi le roy. de Lydie. Sardes fut ensuite le ch.-l. de la 2e satrapie de l'empire perse. Sa richesse, qui avait été proverbiale parmi les Grecs, baissa pendant la période persane, bien que Sardes fût comme le point de contact des Grecs et des Perses, et le centre d'un grand commerce de terre, surtout du commerce d'esclaves. Sardes fut brûlée en 504 par les Athéniens: de là les guerres médiques. En 262, Eumène (de Pergame) battit Antiochus I aux environs de Sardes. Sous l'empire, cette ville redevint très florissante: Florus l'appelle *la Seconde Rome*. Renversée par un tremblement de terre, elle fut relevée par Tibère; Adrien l'embellit encore. On y célébrait des jeux magnifiques de 4 en 4 ans. Sardes fut détruite par Tamerlan en 1402. On n'y voit plus que des ruines.

SARDES (ÉTATS) OU ROYAUME DE SARDAIGNE, état d'Europe, se compose de 2 parties distinctes, l'île de Sardaigne (*Voy.* ci-dessus) et les états de terre-ferme. Ceux-ci, situés au N. de l'Italie, partie à l'E., partie à l'O. des Alpes, entre la Suisse au N., la France à l'O., le roy. Lombard-Vénitien à l'E. et la Méditerranée au S., ont 44,000 kil. carrés, et 3,500,000 hab. (le tout ensemble, y compris la Sardaigne, monte à 70,125 kil. carrés, et 4,400,000 hab.). La capitale est Turin. Le royaume est divisé en neuf intendances générales, et une vice-intendance générale (celle de Sassari); celles-ci à leur tour se subdivisent en petites intendances.

1° *États de Terre-Ferme.*

1. Turin,	Turin,	Turin.
	Biella,	Biella.
	Ivrée,	Ivrée.
	Pignerol,	Pignerol.
	Suse,	Suse.
2. Coni,	Coni,	Coni.
	Alba,	Alba.
	Brà,	Brà.
	Mondovi,	Mondovi.
	Saluces,	Saluces.
3. Novare,	Novare,	Novare.
	Lomelline,	Mortara.
	Ossola,	Domo-d'Ossola.
	Pallanza,	Pallanza.
	Valsesia,	Varallo.
	Verceil,	Verceil.
4. Alexandrie,	Alexandrie,	Alexandrie.
	Asti,	Asti.
	Acqui,	Acqui.
	Casal,	Casal.
	Tortone,	Tortone.
	Voghera,	Voghera.
5. Aoste,	Aoste,	Aoste.

Province	Subdivision	Chef-lieu
6. Gênes,	Gênes,	Gênes.
	Savone,	Savone.
	Albenga,	Albenga.
	Novi,	Novi.
	Bobbio,	Bobbio.
	Chiavari,	Chiavari.
	Levante,	Spezzia.
7. Nice,	Nice,	Nice.
	Oneille,	Oneille.
	San-Remo,	San-Remo.
8. Savoie,	Savoie propr. dite,	Chambéry.
	Haute-Savoie,	L'Hôpital.
	Carouge,	Saint-Julien.
	Chablais,	Thonon.
	Faucigny,	Bonneville.
	Génevois,	Annecy.
	Maurienne,	St-Jean-de-Maurienne.
	Tarentaise,	Moustier.
2° *Ile et royaume de Sardaigne.*		
9. Cagliari,	Cagliari,	Cagliari.
	Iglesias,	Iglesias.
	San-Antioco,	San-Antioco.
	Ile San-Piétro,	Carloforte.
	Isili,	Isili.
	Busachi,	Busachi.
	Lanusei,	Lanusei.
	Nuoro,	Nuoro.
10. Sassari,	Sassari,	Sassari.
	Alghero,	Alghero.
	Ozieri,	Ozieri.
	Cuglieri,	Cuglieri.

Les cinq premières provinces forment, avec diverses annexes, le Piémont; la 6e formait la république de Gênes, et la 7e le comté de Nice. Les états de terre ferme sont très montueux, sauf au N. E., où s'étendent de riches et vastes plaines. Le roi de Sardaigne, par sa position, tient la clef des Alpes, et par suite de l'Italie. Aussi ce pays a-t-il toujours joué un grand rôle politique. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences fleurissent dans ce royaume. Le revenu public passe 60 millions; la dette ne va qu'à 15; l'armée se monte à 50,000 hommes. Le gouvernement est une monarchie absolue. (On trouvera aux articles SAVOIE, PIÉMONT, SARDAIGNE, les particularités relatives à ces pays.)

Le roy. de Sardaigne a eu pour point de départ le comté de Maurienne, dont les possesseurs, vassaux du roy. des Deux-Bourgognes (999, etc.), devinrent bientôt comtes de toute la Savoie (1027), y réunirent le comté de Suze, puis Turin (1091), et eurent de plus le vicariat de l'empire en Piémont et en Lombardie. A la mort de Philippe, comte de Savoie (1285), qui ne laissa pas d'enfants, la maison de Sardaigne se trouva partagée en 3 branches (dites de Vaud, de Piémont et de Savoie), formée par ses 3 neveux : les deux premières cessèrent de régner en 1359 et en 1418. La troisième, qui eut pour tige Amédée V, avait réuni dans l'intervalle la Bresse, le Génevois, etc.; elle y ajouta le Piémont en 1418 et le comté de Nice (1419). Amédée VIII, premier duc de Savoie (1416), fut pape quelque temps (1439-1447) sous le nom de Félix V. A sa mort, la Savoie, déchirée par des troubles, tomba sous l'influence de la France. S'étant plus tard déclarée pour Charles-Quint, elle fut occupée par les Français et resta province française pendant 17 ans (1532-1559). Enfin la paix de Cateau-Cambrésis lui rendit son duc Emmanuel-Philibert (le vainqueur de Saint-Quentin). Par la paix de Lyon (1601), Charles-Emmanuel I céda la Bresse et le Bugey à la France. Allié tantôt à la France, tantôt à l'Autriche, Victor-Amédée I obtint de celle-ci quelques districts du Milanais (Alexandrie, etc.), et, en 1713, à la paix d'Utrecht, il reçut le royaume de Sicile, mais fut forcé de l'échanger en 1720 contre le royaume de Sardaigne. A dater de ce moment les ducs de Savoie prirent le titre de *roi de Sardaigne*. L'Autriche céda encore à la Savoie, en 1735, Novare, Tortone, etc.; en 1742, Vigevano; mais en 1798, après la prise de Turin par Joubert, Charles-Emmanuel II fut dépouillé de tous ses états de terre ferme, qui furent réunis à la France; il se retira en Sardaigne où il continua de régner; mais il abdiqua en 1802 en faveur de Victor-Emmanuel, son frère, qui pendant plusieurs années ne régna que sur la Sardaigne. Les événements de 1814 rendirent à Victor-Emmanuel la Savoie et le Piémont: on y joignit l'ancienne république de Gênes. En 1821 eut lieu en Piémont une révolution constitutionnelle à l'imitation de celle de Naples (*Voy.* SANTA-ROSA), mais l'Autriche y mit un terme dans l'année; à la suite de ce mouvement, le roi Victor-Emmanuel abdiqua. Depuis ce temps, les États sardes, soumis à l'influence de l'Autriche, sont profondément tranquilles.

1. *Comtes de Savoie.*

Bertold, comte de Maurienne, 999
Humbert I *aux Blanches-Mains*, 1027
Amédée I, 1048
Amédée II, 1060
Humbert II *le Renforcé*, 1072
Amédée III, 1118
Humbert III, 1118
Thomas I, 1188
Amédée IV, 1233
Boniface, 1253
Pierre, 1263
Philippe I, 1268
Amédée V, *le Grand*, 1285
Edouard, 1323
Aymon, 1329
Amédée VI, *le Vert*, 1343
Amédée VII *le Rouge* 1383

2. *Ducs de Savoie.*

Amédée VIII (*d'abord comte, puis duc à partir de* 1416), 1391
Louis, 1459
Amédée IX, 1465
Philibert I, 1472
Charles I, 1482
Charles II, 1489
Philippe II, 1496
Philibert II, 1497
Charles III, 1504
Emmanuel-Philibert, 1553
Ch.-Emmanuel I, 1580
Victor-Amédée I, 1630
Franç.-Hyacinthe, 1637
Ch.-Emmanuel II, 1638

3. *Rois de Sardaigne.*

Victor-Amédée III (*comme duc*), 1675
I (*comme roi*), 1720
Ch.-Emmanuel I (ou III *comme duc*), 1730
Victor-Amédée II, 1773
Ch.-Emmanuel II, 1796
en Sardaigne, 1798-1802
Les États de Terre-Ferme sont réunis à la France, 1798-1814
Victor-Emmanuel *d'abord sur la Sardaigne*, 1802
puis sur tous les États sardes, 1814
Charles-Félix, 1821
Charles-Albert, 1831

SARDINIA, nom latin de la SARDAIGNE.

SARDIQUE, *Ulpia Sardica*, auj. *Sophia* ou *Triaditza*, v. de la Dacie Inf., patrie de l'empereur Galère. On nomme *édit de Sardique* l'édit par lequel Galère fit cesser la persécution contre les Chrétiens (311). Il se tint dans cette ville un célèbre concile en 347.

SARDJOU, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* GOGRAH.

SARDOAL, ville de Portugal (Estramadure), à 9 kil. N. E. d'Abrantès; 3,350 hab.

SARDONES, auj. le *Roussillon*, peuple de la Narbonnaise 1re, au S., sur la Méditerranée, était limitrophe de l'Hispanie, et avait pour villes principales, *Ruscino* et *Illiberis*.

SARDUS ou SARDOPATER, fils d'Hercule, conduisit une colonie de Phéniciens ou de Libyens en Sardaigne, et donna, dit-on, son nom à cette île, dont les habitants lui décernèrent les honneurs divins.

SAREPTA ou SAREPHTHA, auj. *Sarfend*, ville de Phénicie, sur la Méditerranée, entre Tyr et Sidon.—Elie ressuscita le fils de la *veuve de Sarepta*.

SAREPTA, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur la Scarpa, à 26 kil. S. de Tzaritzin; 4,000 hab. Bonneterie, mouchoirs, toiles, velours, chandelles, eau-de-vie, tabac excellent. Fondée par des Frères Moraves en 1765.

SARGUEMINES. *Voy.* SARREGUEMINES.

SARI, ville d'Iran, ch.-l. du Mazanderan, sur le Mazanderan, à 132 kil. N. de Teheran, et à 35 kil. E. de Balfrouch; 15,000 hab. Ancienne tour de

35 mètres (c'est auj. une verrerie). Ville fort ancienne et grande jadis.

SARI D'ORCINO, ch.-l. de cant. (Corse), à 20 kil. d'Ajaccio ; 837 hab.

SARINE, riv. de Suisse. *Voy.* SAANE.

SARISBERIENSIS (J.). *Voy.* JEAN DE SALISBURY.

SARK ou **SERCQ**, île anglaise de la Manche, sur la côte de Normandie, par 5° 12' long. E., 49° 30' lat. N. : 24 kil. carrés ; 400 hab.

SARLAT, ch.-l. d'arr. (Dordogne), à 70 kil. S. E. de Périgueux ; 5,669 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Huile de noix, bestiaux, pierres meulières, lignite : truffes, etc. Aux env., fer. Patrie de Baudot de Juilly, de La Boétie, etc. Cette ville doit son origine à un ancien monastère de Bénédictins fondé au VIIIe siècle. Sarlat fut érigé en évêché par Jean XXII, et garda ce titre jusqu'en 1789. — L'arr. de Sarlat a 10 cant. (Sarlat, Belvez, le Bugue, Carlux, Domme, Montignac-le-Comte, Salignac, Saint-Cyprien, Terrasson, Villefranche-de-Belvez), 133 communes et 110,447 hab.

SARMATIE, *Sarmatia*, nom vague donné par les anciens à une vaste contrée qui s'étendait, en Europe et en Asie, entre la mer Baltique et la mer Caspienne, au N. du Pont-Euxin. Pour les uns, la Sarmatie n'est qu'une portion de la Scythie, la partie occidentale ; pour les autres, elle en diffère, et se place à l'O. de cette contrée. Quoi qu'il en soit, on distinguait la *Sarmatie occidentale* ou *européenne*, entre la Vistule et le Tanaïs, comprenant tous les pays qui forment auj. la Russie et la Pologne ; la *Sarmatie orientale* ou *asiatique*, s'étendant à l'E. du Tanaïs jusqu'à la mer Caspienne.— Les Sarmates ou Sauromates étaient une nation distincte des Scythes. Ils paraissent être sortis du Turkestan actuel, et avoir séjourné longtemps au N. du Caucase ; ils conquirent sur les Scythes les contrées auxquelles leur nom est resté, et dominèrent longtemps sur ce peuple. Ils furent à leur tour subjugués par les Goths (aux IIIe et IVe siècles de J.-C.). Ils se joignirent aux Huns pour détruire l'empire des Goths (376), et prirent part aux invasions des Huns dans l'Europe occid. au Ve siècle. — On distinguait, parmi les Sarmates, plusieurs peuplades, dont les principales étaient celles des *Sarmates Iazyges* et des *Sarmates royaux* (c.-à-d. *gouvernés par des rois*).

SARMIGÉTHUSE, v. de Dacie. *Voy.* ZARMIGÉTHUSE.

SARNEN, ville de Suisse (Unterwald), sur l'Aa et le lac de Sarnen, à 80 k. E. de Berne ; 3,500 hab. Chef-lieu du Haut-Unterwald. Moulin à scie, etc. Depuis 1830, cette ville a été longtemps le siége de conciliabules aristocratiques, qu'on désignait sous le nom de *Ligue de Sarnen*.

SARNIA, nom ancien de l'île de GUERNESEY.

SARNO, *Sarnus*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), sur le Sarno, à 17 kil. N. O. de Salerne ; 12,000 hab. Evêché. Cathédrale. Fabriques de papier, soieries. Eaux ferrugineuses et sulfureuses. Ville très ancienne ; fondée par les Pélasges. Près de là, Téia, roi des Goths, fut pris et mis à mort par Narsès. Ferdinand I (d'Aragon), roi de Naples, y fut vaincu par Jean d'Anjou (1460).

SARON (J.-B. BOCHART DE), premier président au parlement de Paris, né à Paris en 1730, mort sur l'échafaud en 1794, était de la même famille que l'orientaliste Bochart. Il s'occupa avec succès de mathématiques et d'astronomie, se fit surtout remarquer par son habileté à exécuter les calculs les plus compliqués, favorisa Laplace, et fit imprimer à ses frais le premier ouvrage de ce savant.

SARONIDES, nom qu'on donne quelquefois aux Druides, du mot grec *saronis*, vieux chêne.

SARONIQUE (golfe ou mer), auj. golfe d'*Athènes* ou d'*Egine*, partie de la mer Egée, entre l'Attique et l'Argolide, ainsi nommée, dit-on, de Saron, roi de Trézène, qui s'y serait noyé. Elle contenait les îles de Salamine et d'Egine.

SAROS ou **SAROSCH**, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N. et les comitats d'Abaujvar au S., de Zips à l'O., de Zemplin à l'E. : 90 kil. sur 80 ; 184,500 hab. Ch.-l., Eperies. Montagnes ; sel, opales (à Czernovitz) ; sources minérales.

SAROS (NAGY-), ville de Hongrie (Saros), à 5 kil. N. O. d'Eperies ; 2,000 hab. Drap. Ville jadis forte.

SAROS (golfe de), *Sinus Melas*, golfe formé par l'Archipel, sur la côte de la Roumélie, est séparé, au S. E., de la mer de Marmara et du détroit des Dardanelles par la presqu'île de Gallipoli.

SAROUDJ ou **SEROUDJE**, ville de la Turquie d'Asie (Rakka), ch.-l. de sandjakat, à 45 kil. S. O. de Réha. Jadis titre d'un comté qui appartint aux princes d'Edesse.

SAROUKHAN, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), borné par ceux d'Aïdin au S., de Karassi au N., de Koutaïeh à l'E., l'Archipel à l'O., a pour ch.-l. Thyatira ou Ak-Hissar. Il est traversé par le Sarabat. Il doit son nom à l'émir Sarou ou Saroukhan, qui, lors de la dissolution de l'empire de Roum, s'appropria cette province (1307). L'émirat de Sarou devint possession ottomane de 1389 à 1392, sous Bajazet I.

SARP, ville de Norvége (Aggerhuus), à 16 kil. S. O. de Frederikstadt. Aux env., grande cataracte du haut de laquelle on précipitait les criminels.

SARPÉDON, fils de Jupiter et d'Europe, disputa le trône de Crète à Minos, son frère, fut vaincu, et alla fonder en Lycie avec ses partisans un petit état. Suivant Homère, Sarpédon fut un des princes qui vinrent au secours de Troie, et fut tué par Patrocle ; mais Apollon enleva son corps du champ de bataille, et l'envoya en Lycie, lavé, parfumé d'ambroisie et revêtu d'habits immortels. Peut-être y eut-il deux Sarpédons qui auraient vécu en des temps différents.

SARPI (Pierre), dit *Fra-Paolo*, célèbre historien, né à Venise en 1552, mort en 1623, entra chez les Servites, où il prit le nom de Paul, étudia toutes les sciences, devint procureur-général de son ordre (1585), et, à partir de 1597, se porta défenseur de Venise contre le pape Paul V. La république le nomma son théologien consultant, puis membre du *Tribunal des Dix*. En 1607, des assassins le blessèrent ; il fut traité aux frais de l'état par Fabrice d'Acquapendente. On croit que s'il eût vécu plus longtemps, Venise aurait, par son influence, adopté la réforme. Il avait beaucoup écrit. Son *Histoire du concile de Trente*, Lond., 1619 ; l'*Histoire de l'interdit*, Venise, 1606, in-4, sont les plus intéressants de ses ouvrages. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Naples, 1790, 24 vol. in-8.

SARRALBE, ch.-l. de cant. (Moselle), sur l'Albe et la Sarre, à 16 kil. S. O. de Sarreguemines ; 3,556 hab. Usines à fer ; toiles.

SARRASIN (J.-Fr.), poëte français, né en 1603 à Hermanville, près de Caen, mort en 1654, fut quelque temps secrétaire des commandements du prince de Conti. On a de lui la *Défaite des bouts rimés*, poëme en 4 chants, et des *Poésies diverses* ; plus une *Histoire du siége de Dunkerque*, etc. Ses écrits se font remarquer par un badinage ingénieux. Il était en ce genre le rival de Voiture.

SARRASINS, nom synonyme de *Musulmans* dans les historiens chrétiens du moyen âge, désignait d'abord une tribu particulière de l'Arabie déserte, les *Saracènes*, qui faisaient la force principale des armées arabes ; les Chrétiens étendirent ce nom à tous les Musulmans, Arabes ou Maures, aussi bien à ceux de Palestine qu'à ceux qui envahirent l'Afrique, la Sicile, l'Espagne et le midi de la France (*Voy.* ARABES). Les Turcs renversèrent la puissance des Sarrasins, avec lesquels il ne faut pas les confondre.—On fait dériver

le mot de *Sarrasins* de l'arabe *Charqin* (c.-à-d. *Oriental*), nom que se donnent les Arabes, et on l'oppose à celui de Maures, qui vient de *Maghreb* (*Couchant*).

SARRE, *Saar* en allemand, *Saravus* et *Sara* en latin, riv. qui prend sa source en France, dans le dép. des Vosges, passe dans ceux de la Meurthe (à Sarrebourg) et de la Moselle (à Sarreguemines), entre dans la Prusse Rhénane, et après avoir baigné Sarrebruck et Sarrelouis, se jette dans la Moselle à Consarbrück. Elle a donné son nom au dép. français de la Sarre, formé sous la république française en 1795, aux dépens de l'évêché de Trèves: ch.-l., Trèves. Ce dép. a été donné à la Prusse en 1815.

SARREBOURG, *Saarburg* en all., *Caranusca* et *Saræ castrum* en latin, ville de France, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Sarre, à 66 kil. E. de Nancy; 2,340 hab. Magasins et boulangeries immenses pour la troupe. Société d'agriculture; cotonnades, siamoises, bière, etc. — Jadis ville de l'Empire; aux évêques de Metz depuis Othon I, puis aux ducs de Lorraine (1468), à la France en 1661. Elle souffrit de la peste en 1635.—L'arr. de Sarrebourg a 5 cant. (Sarrebourg, Fenestrange, Lorquin, Phalsbourg, Réchicourt-le-Château), 116 comm., et 75,499 hab.

SARREBOURG, *Saarburg* en allemand, ville des États prussiens (Prov. Rhénane), sur la Sarre, à 18 kil. S. de Trèves; 1,550 hab. Faïence, alun, sel ammoniac, bleu de Prusse, aciéries, forges.

SARREBRUCK, *Saarbrück* en allemand, *Augusti muri*, *Saræ pons* en latin, ville des Etats prussiens (Prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, à 65 kil. de Trèves, sur la gauche de la Sarre, qu'on y passe sur un assez beau pont (*brück*): 7,000 hab. Porcelaines, cartes à jouer; fer, quincaillerie.— Fondée au xe siècle; possédée par les évêques de Metz, puis par des comtes particuliers (1237); à la maison de Nassau depuis 1380. Prise par les Français et bientôt après par les Impériaux, qui la brûlèrent (1676); réunie à la France en 1794, et ch.-l. d'arr. du dép. de la Sarre jusqu'en 1814; donnée à la Prusse en 1815.

SARREGUEMINES, *Saargemünd* en allemand, ville de France, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 75 kil. S. de Metz, au confluent (*gemünd*) de la Sarre et de la Blise; 4,113 hab. Tribunal de 1re instance, collége communal. Jadis fortifiée. Siamoises, velours, cravattes de soie, tabatières de carton vernissé, poterie façon anglaise, etc. Patrie de Claude Regnauld. Assiégée par les Prussiens en 1794; occupée par les alliés en 1814 et 1815. Inondée en 1824.—L'arr. de Sarreguemines a 8 cant. (Sarreguemines, Bitche, Forbach, Saint-Avold, Sarralbe, Gros-Tenquin, Rorbach, Volmunster), 143 comm., et 125,973 hab.

SARRELOUIS, *Saar-Luis* en allemand, *Arx Ludovici ad Saram*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Sarre, à 46 kil. S. E. de Trèves; 7,000 hab. Armes, tréfilerie, tannerie, etc. Fer, plomb. Patrie de Ney. — Fondée par Louis XIV en 1680; enlevée à la France par la paix de 1815.

SARRE-UNION. *Voy.* SAAR-UNION.

SARROLA, ch.-l. de canton (Corse), à 10 kil. N. E. d'Ajaccio; 605 hab.

SARSINA ou BOBIUM, anc. ville de l'Ombrie, auj. dans l'État ecclésiastique (Forli), à 26 kil. S. E. de Césène; 1,200 hab. Evêché. Patrie de Plaute. Les Sarsinates prirent part aux guerres des Samnites contre les Romains, surtout à la 7e (269 av. J.-C.).

SART, l'ancienne *Sardes*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 88 kil. N. E. d'Aïdin, beaucoup de ruines. L'anc. Sardes fut détruite par Tamerlan.— Une ville de même nom se trouve en Perse, dans le Mazandéran. — On donne quelquefois au Bagoulet (*Pactole*) le nom de riv. de *Sart*.

SARTÈNE, *Sartena*, ville de Corse, ch.-l. d'arr., à 50 kil. S. E. d'Ajaccio; 3,050 hab. — L'arr. de Sartène a huit cantons (Sartène, Bonifacio, Levie, Porto-Vecchio, Serra, Santa-Lucia, Petretto-è-Bicchisano, Olmeto), 43 communes et 25,739 habitants.

SARTHE, *Sartha*, riv. de France, naît dans le dép. de l'Orne, arrond. de Mortagne, près de l'ancienne abbaye de la Trappe, arrose ce dép. et ceux de la Sarthe et de Maine-et-Loire, baigne Beaumont-le-Vicomte, Alençon, le Mans, Sablé et tombe dans la Mayenne au dessus d'Angers, après un cours de 270 kil. (dont 120 navigables depuis Arnage); elle a pour affluents l'Orne, l'Huisne, le Loir, etc.

SARTHE (dép. de la), entre ceux de l'Orne au N., de la Mayenne à l'O., de Loir-et-Cher à l'E., etc.; 6,216 kil. carrés; 466,888 hab.; chef-lieu, le Mans. Il est formé du Bas-Maine et du Haut-Anjou. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et de taille, ardoise, grès à paver, ambre jaune, terre à foulon, etc. Eaux minérales. Sol varié (argileux à l'O., meilleur à l'E. et surtout au N. E.); blé noir et autres céréales, légumes, fruits, pommes à cidre; chanvre; assez bons vins. Volaille renommée, abeilles, beaucoup d'industrie (toiles, siamoises, étoffes communes, gants, bougies célèbres, papeteries, verreries, orges, etc.) — Ce dép. a 4 arrond. (le Mans, Mamers, Saint-Calais, La Flèche), 33 cant. et 394 communes; il appartient à la 4e division militaire; a une cour royale à Angers, et un évêché au Mans.

SARTI (Jos.), compositeur italien, né en 1730 à Faenza, mort en 1802 à Saint-Pétersbourg, composa plusieurs opéras qui obtinrent un succès éclatant à Milan et à Venise (entre autres son *Giulio Sabino*), et finit par être appelé à Saint-Pétersbourg, où il fit représenter son *Armide* et divers morceaux sacrés ou profanes qui lui valurent la noblesse russe.

SARTIGES (Bertrand DE), templier, né vers 1260 au château de Sartiges, près de Mauriac (ancienne Auvergne), était commandeur de Carlat au moment du procès des Templiers; il soutint avec courage l'innocence de son ordre, tant devant l'évêque de Clermont qu'à Paris (1309-1310), et, après la condamnation des chevaliers, passa en Allemagne, où il entra dans l'ordre Teutonique. — Il reste encore des descendants de la famille de Sartiges; l'un d'eux, Ch.-Gabriel-Eugène, vicomte de Sartiges, né en 1772, mort en 1827, fut préfet de la Haute-Loire sous la Restauration (1815-1819).

SARTILLY, ch.-l. de canton (Manche), à 10 kil. S. E. de Granville; 1,000 hab.

SARTINE (Gabriel DE), ministre français, né à Barcelone en 1729, mort en 1801, fut successivement conseiller au Châtelet, lieutenant-criminel, maître des requêtes, lieutenant-général de la police (1759), et acquit dans ces dernières fonctions une réputation européenne, tant par l'habileté avec laquelle se fit alors la police, que par diverses mesures utiles qu'il fit adopter, tels que l'éclairage par les reverbères, la construction de la Halle-aux-Blés, la fondation d'une école gratuite de dessin pour les ouvriers, etc. Il eut le marquis de Castries pour successeur (1780). Lors de la révolution, il émigra en Espagne et y mourut.

SARTO (André DEL). *Voy.* ANDRÉ DEL SARTO.

SARUM ou OLD-SARUM, hameau d'Angleterre (Wilts), à 3 kil. N. de Salisbury, ne se compose plus aujourd'hui que d'une seule ferme, et envoie cependant deux membres au parlement. — C'était jadis une forteresse, qui remonte aux Romains. Sarum fut jusqu'au XIIIe siècle le siége d'un évêché, qui fut transféré depuis à Salisbury.

SARUM (NEW-). *Voy.* SALISBURY.

SARUS, auj. *Séihoun*, fleuve de la Cilicie, dite *des Plaines*, sort du Taurus sur les limites de la Cataonie, au lieu où cette montagne forme le défilé connu sous le nom de *Pyles ciliciennes*, et se jette dans la Méditerranée.

SARWAR ou ROTHBURG, *Sabaria*, bourg de Hongrie (Eisenbourg), à 22 kil. E. de Stein-am-Anger; 1,500 hab. Église catholique et synagogue.

SARY-SOU, rivière du Turkestan indépendant, chez les Kirghiz de la Moyenne-Horde, naît entre les monts Oulou-tau et Kartché-tau, coule au S., et tombe dans un petit lac voisin de celui de Telekoul, après un cours de 800 kil.

SARZANE, ville murée des Etats sardes (Gênes), à 12 kil. S. E. de Spezzia ; 3,000 hab. Evêché. Aux environs, ruines de *Luna*. Patrie du pape Nicolas V.

SARZEAU, ch.-l. de canton (Morbihan), à 24 kil. S. de Vannes, dans une presqu'île entre l'Atlantique et le Morbihan ; 7,016 hab. Salines.

SASBACH, ville du grand-duché de Bade (Kinzig), à 25 kil. N. E. de Strasbourg, et à 3 kil. N. O. d'Achern ; 1,000 hab. C'est là que Turenne fut tué, le 27 juillet 1675 (une pyramide élevée sur le lieu où il tomba rappelle cet événement).

SAS-DE-GAND (LE), *Agger Gandavensis*, ville de Hollande (Zélande), à 11 kil. S. O. d'Axel, près de l'embouchure du canal, dans le Swemmershœk (bras de l'Escaut). — Bâtie par les Espagnols en 1570 ; fortifiée par le duc de Parme en 1583 ; prise par les Hollandais en 1644, et par les Français en 1747 ; 2,000 hab.

SASKATCHEWAN, nom de 2 riv. de l'Amérique anglaise (Nouv.-Bretagne) : l'une sort des mont. Rocheuses, coule généralement à l'E., et tombe dans le lac Ouinipeg, par 101° 30' long. E., 53° lat. N.; cours, 1,500 kil. ; — l'autre sort aussi des mont. Rocheuses, et tombe dans la précédente par 107° 10' long. E., 53° 20' lat. N., après un cours de 1,300 kil.

SASSANIDES, dynastie de rois de Perse qui ont succédé aux Arsacides ou rois parthes, et précédé les califes mahométans. La dynastie des Sassanides a eu 429 ans d'existence, depuis l'avénement d'Ardechir ou Artaxerce I, jusqu'à la mort d'Iezdedjerd III (223-652). Elle doit son nom à Sassan, aïeul d'Ardechir. — Pour la série des princes de cette dynastie, *Voy.* PERSE.

SASSARI ou **SASSER**, près de l'anc. *Turris Libysonis*, ville de Sardaigne, ch.-l. de la vice-intendance générale de Sassari, à 157 kil. N. O. de Cagliari, et à 16 kil. du port de Torres : 21,000 hab. Archevêché (depuis 1441). Vieux château-fort. Cathéd. remarq. par sa façade, palais du gouverneur, palais du duc d'Asinara, ex-collége des Jésuites. Université, collége noble, bibliothèque. Aux env., belles promenades, superbes vergers ; plus de 400 sources. Peu de commerce. Cette ville fut fondée par les Romains. Elle fut saccagée par les Génois en 1166 et par les Français en 1527. — La vice-intendance de Sassari, dite *Cap-Sassari* ou *Logudoro*, occupe le N. de l'île et compte 170,000 hab.

SASSBACH. *Voy.* SASBACH.

SASSENAGE, ch.-l. de cant. (Isère), à 6 kil. O. de Grenoble, sur le Drac, qui tombe près de là dans l'Isère ; 1,500 hab. Fromages estimés. Deux grottes auxquelles on croit des propriétés merveilleuses ; marbre, pierres de taille.

SASSI (J.-Ant.), en latin *Saxius*, savant italien, né en 1675 à Milan, mort en 1751, recteur du collége Ambrosien et gardien de la Bibliothèque Borromée. Il eut part au recueil intitulé : *Rerum italicarum scriptores*, et publia, entre autres ouvrages : *De studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729, in-8 ; *Archiepiscoporum mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, 3 vol. in-4.

SASSINA, SASSINATES. *Voy.* SARSINA.

SASSOFERRATO, *Juficum*, ville de l'Etat ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), à 20 kil. S. de Pergola ; 3,300 hab. Château. Vers à soie. Filature de soie. Patrie de Barthole et du littérateur Nic. Perotti.

SASSUOLO, bourg du duché de Modène, près de la Secchia, à 17 kil. S. O. de Modène ; 3,200 hab. Château ducal. Grande fonderie de cuivre. Pétrole ; petits volcans boueux.

SASVAR, *Schlossberg*, bourg de Hongrie (Neutra), à 24 kil. S. de Skalitz ; couvent de Paulistes (but de pèlerinage très fréquenté).

SATALA, auj. *Erz-Inghian*, ville de la Petite-Arménie, vers le N., sur le Pyxirate.

SATALIEH ou **ADALIA**, *Attalea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. du sandjakat de Tekke-ili, sur un golfe de la Méditerranée qui porte le même nom, à 395 kil. S. E. de Smyrne ; 18,000 hab. Bâtie en amphithéâtre ; double mur flanqué de tours, superbe arc-de-triomphe en l'honneur d'Adrien. On exporte fruits, laine, coton, opium, etc. Aux environs, jardins, vergers. Fondée par Attale Philadelphe près des ruines de l'anc. *Olbia*, à ce qu'on croit, et fort importante jadis. — Non loin de là, à 53 kil. N. O. d'Alaya, se trouve *Eski-Adalia*, bâtie sur les ruines de l'anc. *Side*.

SATAN (mot hébreu qui veut dire *ennemi*, *adversaire*), a été donné au prince des démons. Satan est sans cesse occupé à tenter les humains.

SATARAH, ville de l'Inde, dans le Bedjapour, à 100 kil. S. de Pounah ; citadelle sur un rocher de l'accès le plus difficile. Longtemps résidence des maharadjahs des Mahrattes.

SATERLAND, petit pays du duché d'Oldenbourg, dans le N. O. du cercle de Kloppenbourg ; 1,800 hab. ; les habitants parlent encore l'idiome anglo-saxon.

SATGONG, *Ganges Regia*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur l'Hougly, à 6 kil. d'Hougly ; jadis résidence des rois de Bengale.

SATHMAR, comitat de Hongrie. *Voy.* SZATHMAR.

SATI ou **SATÉ**, déesse égyptienne du second ordre, émanation de Neith, parallèle à Pi-Zéou (émanation de Knef), est dite maîtresse de la région inférieure. On voit souvent son image dans les scènes funéraires : elle est à genoux et semble prendre ou protéger l'épervier, symbole de l'âme du défunt. Les Grecs l'ont nommée *Héra* (Junon).

SATILLIEU, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 20 kil. N. O. de Tournon ; 1,800 hab.

SATRAPES. On nommait ainsi dans l'empire médo-persan les gouverneurs des provinces chargés de l'administration et du recouvrement des impôts. Ils n'avaient point d'abord l'autorité militaire ; on la leur donna plus tard. Les satrapies étant en très petit nombre et par conséquent très considérables, les satrapes amassaient d'énormes richesses et déployaient un luxe qui devint proverbial. — Pour le nombre et les noms des satrapies de l'empire perse, *Voy.* PERSE.

SATRIANO, nom de deux villes du roy. de Naples, l'une dans la Calabre Ultérieure 2[e], à 15 kil. S. de Squillace ; 2,200 hab. ; — l'autre dans la Basilicate, à 12 kil. S. O. d'Acerenza ; jadis évêché, auj. réuni à celui de Campagna.

SATRICUM, ville du Latium, au S. E. de Rome.

SATURNALES, fêtes de Saturne. *Voy.* SATURNE.

SATURNE, *Saturnus*, en grec *Kronos*, dieu latin et grec, passait pour fils puîné du Ciel. Titan, son aîné, lui céda le trône, mais en le réservant à ses fils, les Titans, et en exigeant que Saturne dévorât ses enfants mâles dès leur naissance. Saturne, exécutant fidèlement le traité, dévora Pluton et Neptune ; mais Cybèle, sa femme, le trompa lors de la naissance de Jupiter, en substituant au nouveau-né une pierre, que Saturne engloutit aussitôt ; elle sut même tirer de ses entrailles et rendre à la vie Neptune et Pluton, le tout à l'insu de Saturne. Titan, instruit de l'existence des trois enfants, se hâta de détrôner Saturne, et l'enferma. Jupiter, resté libre, vengea son père, battit les Titans, et remit le captif sur le trône. Mais bientôt Saturne devint jaloux de son fils, et lui tendit des piéges. Alors Jupiter prit les armes contre lui, le mutila et le chassa du ciel. Réduit à descendre sur terre, Saturne alla se cacher (*latere*) dans le Latium ; il y fut accueilli par le dieu Janus, épousa Vénilie, sa

fille, et fut son successeur. Les Latins apprirent de lui l'agriculture ou l'art des semailles (*serere*, au supin *satum*, semer, d'où le nom de Saturne); la paix, l'abondance, la justice fleurirent sous lui, et son règne fut l'*âge d'or* pour l'Italie. Il jeta les fondements d'une ville de Saturnie sur le mont Capitole ; il laissa le trône à Picus. Saturne prit la forme d'un cheval pour plaire à la nymphe Philyre, qui eut de lui le centaure Chiron, moitié homme, moitié cheval. — Saturne et Kronos, quoique identifiés plus tard, étaient des dieux différents : le premier était Italien, et le second Grec ; le premier était le dieu de l'agriculture, le second une personnification du temps. Saturne, après qu'on l'eût confondu avec Kronos ou le Temps, fut représenté vieux, maigre, barbu, la tête couverte d'un voile ; on lui met une faulx dans une main, et quelquefois un sablier dans l'autre.— On a souvent assimilé à Saturne le *Moloch* phénicien ou carthaginois, auquel on sacrifiait des enfants. Il est facile de reconnaître, dans la fable de Saturne dévorant ses enfants, une allégorie du temps qui détruit tout ce qu'il a lui-même édifié. — Saturne avait un temple à Elis. Drépane prétendait posséder sa faulx. A Rome, Numa, Tullus Hostilius, et ensuite les consuls, lui dédièrent un temple où était gardé le trésor public. Ses fêtes, dites *Saturnales*, étaient un temps de jeux et de licence; les maîtres y servaient leurs esclaves à table. Ces fêtes durèrent d'abord un seul jour, puis 3, et même 5 (le 17 décembre et jours suivants), à partir de Claude. Les astronomes ont donné le nom de Saturne à une planète (celle qui, dans l'ordre des distances, vient avant Uranus), et les chimistes au plomb.

SATURNIN (saint), nom de deux saints, dont l'un prêcha l'Évangile dans les Gaules, au commencement du IIe siècle ou dans le IIIe; il fut le premier évêque de Toulouse, et subit le martyre dans cette ville : on le fête le 29 novembre; — l'autre fut prêtre en Afrique, et fut mis à mort à Carthage : on le fête le 11 février.

SATURNINUS (L. APULEIUS), Romain turbulent, créature de Marius, fut questeur à Ostie, puis deux fois tribun du peuple, eut grande part aux élections qui conférèrent à Marius le 4e et le 6e consulat, mit tout en œuvre pour se faire proroger dans le tribunat, et n'y parvint que par le meurtre de son compétiteur (Nonnius), fit tuer ensuite Memmius, afin d'assurer le consulat à Glaucias, auquel Memmius le disputait. Il finit par être bloqué dans le Capitole, lui et ses adhérents, par Marius lui-même, auquel ils se rendirent à discrétion. Marius le fit mettre à mort (99 av. J.-C.).

SATURNINUS (Sext. JULIUS), tyran, gaulois d'origine, prit du service, se signala par ses exploits en Gaule, en Espagne, en Afrique, parvint aux premiers grades sous Aurélien et sous Probus, fut salué empereur dans Alexandrie (280), et ne prit la pourpre qu'à contre cœur. Au bout de quelques mois, il fut abandonné de ses troupes et massacré dans Apamée, etc. — Deux autres Saturninus prirent la pourpre : l'un, Q. Sempronius Sat., général de Gallien et gouverneur de l'Egypte, fut proclamé par son armée en 262, se maintint en Egypte 5 ans, et fut tué par ses soldats pour avoir voulu faire respecter la discipline ; l'autre usurpa le pouvoir dans les Gaules sous Constance II et sous Julien, de 350 à 363.

SATYRES, *Satyri*, dieux champêtres, à oreilles et à jambes de bouc, étaient censés habiter les forêts, et avaient de la ressemblance avec les Faunes ou Panisques, dits aussi Sylvains. On les donne pour compagnons à Bacchus, qu'ils suivirent à la conquête des Indes; on en fait même des fils de ce dieu. Les poëtes les représentent comme très lascifs, et les montrent tantôt formant des danses avec les Dryades ou les Nymphes, tantôt les poursuivant.

SAUDRE, *Sedera*, riv. de France, naît dans le dép. de Loir-et-Cher, arr. de Romorantin, de la réunion de la grande et de la petite Saudre, baigne Salbris, Romorantin, et tombe dans le Cher, au-dessus de Selles, dans l'arr. de Blois. Cours, 60 kil.

SAUGUES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 28 kil. O. du Puy ; 2,800 hab. Dentelles, fromages.

SAUJON, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), à 25 kil. S. O. de Saintes ; 2,000 hab. Sel, vins, eaux-de-vie. Jadis seigneurie, qui appartenait au cardinal de Richelieu.

SAUL, 1er roi des Israélites, était fils d'un homme puissant de Gabaa, et se faisait remarquer par sa haute taille et sa beauté. Samuel, pressé de choisir un roi, le sacra en 1080 av. J.-C., et partagea l'autorité avec lui. Saül battit les Ammonites, les Philistins, les Amalécites ; mais ayant irrité Samuel par plusieurs désobéissances, il fut réprouvé, et tomba dans une noire mélancolie : David dissipait ses accès en jouant devant lui de la harpe. Lorsque David eut tué Goliath, Saül refusa de lui donner Michol, sa fille, comme il en était convenu, et il ne la lui accorda que quand il s'y vit contraint. Il tenta plusieurs fois, mais sans succès, de faire périr le jeune héros, qui avait été sacré secrètement par Samuel, et contre lequel il avait conçu une sombre jalousie. Saül, abandonné de Dieu, périt avec quatre de ses fils à la bataille de Gelboé contre les Philistins, l'an 1040 av. J.-C. La veille de la bataille, ce prince avait fait évoquer, par la pythonisse d'Endor, l'ombre de Samuel, qui lui prédit son funeste sort.

SAULI (Alexandre), l'apôtre de la Corse, né à Milan en 1535, d'une famille génoise, mort en 1592, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dont il devint supérieur (1567), se distingua comme théologien et prédicateur, fut fait, en 1570, évêque d'Aleria en Corse, convertit et civilisa les peuplades demi-sauvages de l'île.

SAULIEU, *Sidilocum* ou *Sedelaucum*, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 28 kil. S. O. de Semur ; 3,025 hab. Tribunal de commerce. Collége communal. Broderie, draperie, etc. ; blé, chanvre, navets estimés, bois. Patrie de Vauban. — Cette ville est très ancienne (on y a découvert un vieux temple du Soleil). Les Anglais la brûlèrent en 1359 ; elle souffrit beaucoup pendant les guerres de Religion.

SAULNIER (L.-Séb.), fondateur de la *Revue britannique*, né à Nancy en 1790, mort en 1835, était fils d'un secrétaire général de la police. Il fut préfet dans les *Cent-Jours*, fut révoqué par les Bourbons, fonda la *Revue britannique* en 1825, redevint préfet après 1830 (de la Mayenne, puis du Loiret). Il était de l'Académie des Sciences morales et politiques.

SAULT, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 35 kil. N. E. de Carpentras ; 2,887 hab. Jadis titre d'un comté, dont le dernier titulaire fut le maréchal de Villeroy.

SAULT, ancien petit pays de France dans le Haut-Languedoc, auj. dans le dép. de l'Aude. Endroit principal, Escouloubre.

SAULT-DE-NAVAILLES, bourg du dép. des Basses-Pyrénées, à 10 kil. N. E. d'Orthez ; 2,300 hab.

SAULX (la), petite riv. de France, naît près de Vassy, et se jette dans la Marne, sous Vitry-le-Français, après 100 kil. de cours, et après avoir reçu l'Ornain.

SAULX, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 19 kil. O. de Lure ; 1,278 hab.

SAULX-LE-DUC, château et bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 24 kil. N. de Dijon, a donné son nom à une illustre et ancienne maison de Bourgogne, connue dès le XIe siècle. Le château et la terre de Saulx furent cédés en 1254 à saint Louis par les seigneurs de Saulx, qui néanmoins en retinrent toujours le nom. Philippe-le-Bel donna cette terre en 1303 à Robert de Bourgogne, d'où le nom de *Saulx-le-Duc*. La maison de Saulx a formé plusieurs branches, dont les plus connues sont celles de Saulx-Tavannes et de Saulx-Ventoux.

SAULX-TAVANNES. *Voy.* TAVANNES.

SAULXURE ou **SAUSSURE**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 20 kil. S. E. de Remiremont ; 2,606 hab.

SAUMAISE (Claude DE), *Salmasius*, savant célèbre, né à Semur en 1588, mort en 1658, eut pour premier maître son père (Bénigne Saumaise), magistrat et savant distingué (1560-1640), se lia jeune avec Casaubon et Gruter, mena de front toutes les sciences (médecine, jurisprudence, théologie, histoire, antiquité), apprit seul le persan, le chaldéen, l'arabe, le copte, etc., et voyagea beaucoup. Ayant embrassé de bonne heure la religion réformée, il alla se fixer en Hollande afin de la professer plus librement; il demeura assez longtemps à Leyde, acquit une réputation universelle, et vit les rois se disputer l'honneur de le posséder. Richelieu, Mazarin tâchèrent en vain de l'attirer en France; Christine voulait le fixer en Suède; Charles II le chargea de rédiger une *Apologie* de son père Charles I, apologie qui l'engagea dans une vive polémique contre Milton. On l'a souvent nommé le *prince des commentateurs*, et il méritait ce titre. On regrette que les injures et le mauvais goût déparent souvent ses écrits. Ses principaux ouvrages sont des éditions de *Florus* (1609), de *L. Ampelius* (1638), de l'*Histoire Auguste* (1620), de Tertullien, *de Pallio* (1622), d'*Achille Tatius* (1640), de *Solin* avec des *Exercitationes plinianæ* (1629), *Interpretatio Hippocratei aphorismi de calculo*; des traités *De re militari Romanorum*, *De usuris*. Il a laissé 80 ouvrages imprimés et 60 ouvrages manuscrits. Saumaise a été prodigieusement loué de son vivant : les habitants de Leyde, le rappelant après une absence, écrivaient que l'*Académie de Leyde ne pouvait pas plus se passer de Saumaise que le monde du soleil.*

SAUMUR, chez les anc. *Segora? Salmurium* en lat. mod., ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 43 kil. S. E. d'Angers, sur la gauche de la Loire; 11,975 hab. Beau pont. École d'équitation, théâtre. Toiles, boutons, etc. Commerce actif. Patrie de Mme Dacier. — Saumur était jadis une place forte. C'était la capitale du Saumurois, qui formait avant 1789 un des huit petits gouvernements. Elle fit partie de l'Anjou depuis 1026, fut engagée à François de Lorraine, duc de Guise, en 1549, et retirée de ses mains par Charles IX (1570). Saumur fut donnée ensuite comme place de sûreté aux Calvinistes ; ils y eurent une académie célèbre. La révocation de l'édit de Nantes fit le plus grand tort à cette ville. Les Vendéens, en 1794, essuyèrent une grande défaite à Saumur. On nomme *complot de Saumur* l'insurrection du général Berton en 1822.— L'arr. de Saumur a 7 cant. (Doué, Gennes, Montreuil-Bellay, Vihiers, plus Saumur, qui compte pour 3), 97 comm., et 91,159 hab.

SAUNDERSON (Nic.), aveugle célèbre, né en 1682 dans l'Yorkshire, mort en 1739, fut un des plus célèbres professeurs de mathématiques et de physique de l'université de Cambridge. On admirait ses leçons sur la lumière et les couleurs, sur l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. Il laissa des *Éléments d'algèbre*, Cambridge, 1740, 2 vol. in-8 ; un *Traité des fluxions*, Cambridge, 1756, in-8 (avec des *Commentaires* estimés sur les *Principia* de Newton). On l'accuse d'athéisme, et l'on explique en lui cette doctrine déplorable par l'impuissance où il était de contempler les merveilles de l'univers. — *Voy.* SANDERSON.

SAURAT, petite ville du dép. de l'Ariége, à 25 kil. S. O. de Foix ; 5,336 h. Eau minérale, aciérie.

SAURIN (Jacq.), ministre protestant, né à Nîmes en 1677, mort en 1730, avait neuf ans quand son père, secrétaire de l'Académie de Nîmes, fut forcé de s'expatrier par suite de l'édit de Nantes; il fit ses études à Genève, fut pasteur de l'église wallonne de Londres, puis ministre extraordinaire des nobles à La Haye. On a de lui des *Sermons* (La Haye, 1749, 12 vol. in-8), qui abondent en traits d'éloquence, et des *Discours historiques, théologiques et moraux*, 1720, 2 vol. in-fol., dits vulgairement *Bible de Saurin* (augmentée de 4 vol. par Roques et Beausobre fils). J.-J. Chenevière a publié *Chefs-d'œuvre* ou *Sermons choisis de Saurin*, Genève, 1824, 4 vol. in-8.

SAURIN (Elie), théologien protestant, ministre à Embrun, puis à Utrecht, né en 1639, mort en 1703, est célèbre par ses démêlés avec Jurieu, et a écrit entre autres ouvrages : *Défense de la véritable doctrine de l'Eglise réformée*, Utrecht, 1697, 3 vol. in-8.

SAURIN (Jos.), géomètre français, né en 1659 à Courtaison (principauté d'Orange), mort en 1737, frère du précédent, fut ministre protestant en Suisse, quitta ce pays par suite de querelles religieuses ou plutôt afin d'éviter une condamnation pour vol, revint en France, fut converti par Bossuet (1690), et reçut de Louis XIV une pension de 1,500 livres. Cultivant avec succès les mathématiques, il s'ouvrit les portes de l'Académie des Sciences (1707). Il concourut de 1702 à 1708 à la rédaction du *Journal des Savants*. J.-B. Rousseau, dont il était l'ennemi, lui attribua les fameux couplets qui firent son malheur ; Saurin fut pour ce fait retenu six mois en prison ; mais il se justifia facilement. Pour se venger, il prit une grande part à l'intrigue qui perdit J.-B. Rousseau.

SAURIN (Bern.-Jos.), poëte dramatique, né à Paris en 1706, mort en 1781, fils du précédent, avait près de 40 ans lorsqu'il donna sa première pièce. Son chef-d'œuvre est *Spartacus*, une de nos bonnes tragédies du second ordre; viennent ensuite le drame de *Beverley* et deux comédies (les *Mœurs du Temps*, les *Trois Rivaux*). Saurin devint membre de l'Académie Française en 1761. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris, 1783, 2 vol. in-8.

SAUROMAT, nom commun à six rois du Bosphore qui régnèrent, le premier depuis 11 ans av. jusqu'à 30 ans ap. J.-C., les cinq autres dans les IIe, IIIe et IVe siècles de notre ère. On ne les connaît guère que par des médailles.

SAUROMATES ou **SARMATES**. *Voy.* SARMATIE.

SAUSSURE, ville de France. *Voy.* SAULXURE.

SAUSSURE (Hor.-Bénédict DE), grand naturaliste, né en 1740, mort en 1799, professa la philosophie naturelle à Genève, sa patrie, fut le compagnon de Haller, voyagea longtemps en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, parcourut plusieurs fois les Alpes dans toute leur étendue, fut un des premiers qui parvinrent à la cime du Mont-Blanc, et par ses explorations sur les hautes montagnes rendit d'immenses services à la minéralogie, à la botanique et à la météorologie; il inventa ou rectifia plusieurs instruments précieux, entre autres l'hygromètre, le thermomètre, l'eudiomètre. Il a laissé beaucoup de *Mémoires* ou *Dissertations* dans les recueils savants de l'époque. Son principal ouvrage est intitulé : *Voyage dans les Alpes*, 4 vol. (1779-96). — Son fils, Théodore de Saussure, né en 1767, s'est fait un nom par ses beaux travaux sur la physique et la chimie végétales. — Sa fille, Mme Necker de Saussure, née en 1765, morte en 1841, est connue par un excellent ouvrage, l'*Education progressive, étude du cours de la vie* (3 vol. in-8), qui a été couronné par l'Académie Française ; cet ouvrage comprend trois parties bien distinctes : 1° *Etude de la première enfance ;* 2° *Étude de la dernière partie de l'enfance ;* 3° *Etude de la vie des femmes.*

SAUTERNE, bourg du dép. de la Gironde, canton de Langon, à 18 kil. N. O. de Bazas ; 948 hab. Vins blancs très estimés.

SAUVAGE (Fr. BOISSIER DE), médecin et botaniste d'Alais, né en 1706, mort en 1767, professa la médecine, puis la botanique à Montpellier, et se signala par son zèle, par son humanité, non moins

que par son vaste savoir. On lui doit beaucoup de *Mémoires* et *Dissertations*, insérés surtout dans le *Recueil de la Société des Sciences de Montpellier*, une savante *Nosologie* (en latin), Montpellier, 1759 et 1763 (réimprimée à Leipsick, 1797, 5 volumes in-8, traduite en français par Gouvion, Lyon, 1772, 10 vol. in-12) ; cet ouvrage a été longtemps classique. — On doit à son frère, P. Augustin, né en 1716, mort en 1795, l'*Art d'élever les vers à soie*, et un *Dictionnaire languedocien*.

SAUVAL (H.), historien, né à Paris en 1620, mort en 1670, obtint communication des archives et du trésor des chartes pour un vaste travail qu'il méditait sur Paris ; il a laissé 9 vol. in-fol. manuscrits, d'où l'on a tiré le curieux ouvrage intitulé : *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris*, publié en 1724, 3 vol. in-fol. On en a détaché les *Amours des rois de France*, souvent imprimé.

SAUVE, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 37 kil. E. du Vigan ; 2,903 hab. Bonneterie, bas. Fontaine intermittente. Patrie du jurisconsulte L. Astruc et du médecin J. Astruc; Florian naquit aux environs. — Cette ville eut des seigneurs jusqu'au XIIIe siècle ; elle fut donnée par Philippe-le-Bel à l'évêque de Maguelonne en 1294. En 1562, elle se déclara pour le prince de Condé, et, en 1620, pour le duc Henri de Rohan, chef des Calvinistes. Les Camisards la prirent en 1702.

SAUVES (Charlotte DE BEAUNE-SAMBLANÇAY, baronne de), dame d'atours de Catherine de Médicis, eut pour amants le roi de Navarre (depuis Henri IV), le duc d'Alençon, le duc de Guise. Elle tint souvent Henri au courant des trames qui se nouaient contre lui ou les siens. Née en 1551, elle mourut en 1617. Elle s'était mariée en secondes noces au marquis de Noirmoutiers.

SAUVETAT (LA), nom de deux bourgs du dép. de Lot-et-Garonne, l'un à 14 kil. E. d'Agen, sur un affluent de la Saône ; 1,500 hab.; patrie de Bernard de la Sauvetat, archevêque de Tolède ; — l'autre sur le Dropt, à 21 kil. N. E. de Marmande ; 3,000 hab.: patrie du prédicateur J. Claude.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 37 kil. S. O. de Rhodez ; 905 hab.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 21 kil. S. O. d'Orthez : 1,518 hab.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 14 kil. N. O. de La Réole ; 713 hab.

SAUVEUR (Jos.), géomètre, né en 1653 à La Flèche, mort en 1716, eut pour maître Rohault, donna des leçons particulières à Paris, compta parmi ses élèves le prince Eugène, devint maître de mathématiques des pages de la dauphine (1680), obtint la chaire de mathématiques du collége de France (1686), entra à l'Académie des Sciences (1696), et fut un des commensaux de la maison de Condé à Chantilly. Ses recherches ont fait faire des progrès à l'acoustique musicale, et pourtant il était presque sourd et avait la voix fausse. Il s'occupa aussi beaucoup de fortifications, se rendit au siége de Mons (1691), et visita les places de Flandre. Ses *Mémoires* et *Dissertations* sont dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (1700-13).

SAUVEUR (LE) ou LE SAINT SAUVEUR, nom par lequel on désigne fréquemment Jésus-Christ.—Le nom du Sauveur a été porté par plusieurs ordres religieux, militaires ou honorifiques : on connaît surtout l'*Ordre du Saint-Sauveur*, congrégation de religieuses fondée en 1344 par sainte Brigitte ; l'*Ordre de Saint-Sauveur-de-Montésa* ou *de Montréal*, un des ordres militaires de l'Espagne, fondé en 1317, après la destruction de l'ordre des Templiers, dont on leur donna les biens ; etc.

SAUVEUR (Ordre du), ordre honorifique institué en 1834 par Othon, roi de Grèce, après l'établissement définitif du royaume de Grèce.

SAUX, ville et riv. de France. *Voy.* SAULX.

SAUXILLANGES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Creuse, à 80 kil. N. E. d'Issoire : 2,128 hab. Aux env., houille et fer. Faux, faucilles, scies. Anc. abbaye de Bénédictins fondée vers 912 par Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine.

SAUZAY-LE-POTIER, ch.-l. de cant. (Cher), à 13 kil. S. de Saint-Amand ; 600 hab.

SAUZÉ-VAUSSAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 24 kil. S. E. de Melle ; 1,654 hab.

SAVAGE (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1698, était un fils adultérin de lord Rivers et de la comtesse de Macclesfield. Il ne trouva dans sa mère qu'une marâtre, et passa la plus grande partie de sa vie dans la plus profonde misère. Elevé en secret par des artisans, il connut par hasard le secret de sa naissance, mais il tenta vainement de se faire reconnaître ou seulement d'obtenir des secours de la noble comtesse. Il se fit alors auteur et se mit à travailler pour le théâtre. Ses malheurs et son talent lui valurent la protection de quelques personnages, entre autres celle de Steele et de Pope; mais il les perdit bientôt, tant par son inconduite que par son ingratitude. Il mourut en 1743, à 45 ans, dans une prison où il était détenu pour dettes. Savage a composé des comédies, des tragédies, des satires, et des poëmes de divers genres. On remarque princip. celui qu'il intitula *le Bâtard*, et qui renferme sa propre histoire. Tous ses écrits étincellent de beautés et brillent surtout par la verve et l'originalité. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8, Londres, 1777.

SAVANNAH, rivière des États-Unis, naît sur la limite de la Géorgie et de la Caroline du Sud, et se forme par la réunion de la Tugeloo et de Keowee : elle coule au S. E., passe à Augusta et à Savannah, et tombe dans l'Atlantique par plusieurs embouchures, après un cours de 440 kil.

SAVANNAH, ville des États-Unis (Géorgie), sur la Savannah, à 26 kil. de son embouchure, et à 248 kil. S. E. de Milledgeville ; 10,000 hab. Port très commerçant. Forteresse. Quelques jolis édifices ; Académie, bibliothèque, etc. Entrepôt du commerce de tout l'état.

SAVARIN (Anthelme BRILLAT-), né à Belley en 1755, mort en 1826, exerça d'abord la profession d'avocat, fut député à l'Assemblée Constituante, puis président du tribunal civil du dép. de l'Ain, enfin membre du tribunal de cassation. En 1793, il se réfugia en Amérique, rentra dans son pays en 1796, et reprit sous le Directoire son siége à la cour de cassation, qu'il ne quitta plus. Il a publié quelques opuscules relatifs à sa profession ; mais l'ouvrage qui rendra son nom durable est la *Physiologie du goût*, 1825, 2 vol. in-8, 1840, in-12, livre de gastronomie, peu digne peut-être d'un magistrat, mais étincelant de verve et d'esprit.

SAVART (Félix), membre de l'Académie des Sciences, né à Mézières en 1791, mort en 1841, embrassa la profession de médecin, qu'il quitta de bonne heure pour se livrer à l'étude de la physique et de la chimie, publia, à partir de 1817, divers travaux sur l'acoustique qui attirèrent sur lui l'attention des savants, entra à l'Institut en 1817, devint peu après conservateur du cabinet de physique au collége de France, et succéda en 1838 à M. Ampère comme professeur de physique. On lui doit d'intéressantes recherches *sur la construction des instruments à corde* et *sur la voix humaine*. Il a aussi inventé divers instruments de physique, un, entre autres, pour mesurer les vibrations dont se compose un son.

SAVARY (Jacques), négociant, né à Douai en 1622, mort en 1690, eut sous Fouquet la ferme des domaines de la couronne, prit une grande part à la révision des réglements de commerce et à l'ordonnance de 1673, connus sous le nom de *Code Savary*. On a de lui le *Parfait négociant* (1675).—Savary des

Brulons, un de ses fils, eut la première idée du *Dictionnaire de commerce* (2 vol. in-fol.) que publia en 1723 un autre de ses fils, L.-Philémon Savary.

SAVARY (Nicolas), voyageur français, né en 1750 à Vitré, mort en 1788, passa 5 ans en Egypte, parcourut l'Archipel, et de retour en France écrivit des *Lettres sur l'Egypte*, Paris, 1788 et 89, 3 vol. in-8; des *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1788, in-8; une traduction du *Coran* avec la *Vie de Mahomet*, Paris, 1783, 2 vol. in-8, réimp. en 1798 et 1826; la *Morale de Mahomet*, Paris, 1784, in-12; une *Grammaire arabe*, Paris, 1813, in-4, etc.— Son frère, Julien Savary, fut d'abord juge au tribunal de Chollet, puis, forcé de fuir devant les Vendéens insurgés, prit du service dans l'armée républicaine, sous Kléber, devint ensuite membre du Corps-Législatif, blâma le coup d'état du 18 brumaire, et se retira des affaires. Il fut depuis inspecteur aux revues. On a de lui: *Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République*, 1824, 6 vol. in-8, ouvrage digne de foi.

SAVARY (René), duc de Rovigo, général de l'Empire, connu surtout par son dévouement à Napoléon, né à Marc (Ardennes), en 1774, mort vers 1833. était capitaine de cavalerie dès l'âge de 19 ans. Il combattit comme aide-de-camp aux armées du Nord et du Rhin, fit partie de l'expédition d'Egypte, fut à son retour nommé par le premier consul colonel de la gendarmerie d'élite, et se vit, en cette qualité, chargé de faire exécuter la sentence prononcée contre le duc d'Enghien (1804). Il s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Après s'être distingué à Austerlitz, Eylau, Ostrolenka et Friedland, il fut nommé duc de Rovigo et gouverneur de la Prusse; il reçut en 1808 le commandement en chef de l'armée d'Espagne, et le conserva jusqu'à l'arrivée du roi Joseph. En 1810, il succéda au duc d'Otrante dans le ministère de la police générale, et ne sut point prévenir le complot de Mallet (1812). Il suivit l'empereur en 1815 à Rochefort, et jusque sur le *Bellérophon*, mais il s'en vit bientôt séparé, et fut retenu par les Anglais pendant sept mois prisonnier dans l'île de Malte, où il dressa le plan de ses *Mémoires*; s'étant évadé de sa prison, il revint en France et fit casser le jugement qui l'avait condamné à mort par contumace (1819). Une brochure qu'il écrivit au sujet de la mort du duc d'Enghien, et dans laquelle il accusait le prince de Talleyrand, lui attira la disgrâce de la cour, et le força de se retirer à Rome. Il revint en France vers 1830, et obtint en 1831 le commandement en chef de l'armée d'Afrique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon* parurent en 1828; ils sont au nombre des sources les plus importantes.

SAVARY DE BRÈVES, diplomate. *Voy.* BRÈVES.

SAVE, *Sau* en allemand, *Savus* des anciens, riv. qui sort des Alpes Carniques, en Illyrie, à 19 kil. S. de Villach, coule à l'E. S. E., sépare la Styrie de l'Illyrie, traverse la Croatie, forme la limite entre l'Esclavonie (à l'Autriche) et la Turquie, et tombe dans le Danube à Belgrade; 900 kil. de cours; affluents, la Drina, la Bosna, la Kulpa, l'Unna, etc. Plusieurs cataractes. — Il y a en France (Hautes-Pyrénées et Gers) une *Save*, affluent de la Garonne.

SAVENAY, ch.-l. d'arr. (Loire-Inférieure), à 47 kil. N. O. de Nantes; 1,840 hab. Foires de bestiaux (les plus fortes de la Bretagne). Les Vendéens furent défaits à Savenay par les Républicains en 1793. — L'arr. de Savenay a 11 cantons (Savenay, Blain, le Croisic, Guémené-Penfas, Guérande, Herbignac, Pont-Château, Saint-Etienne-de-Montluc, Saint-Gildas-des-Bois, Saint-Nazaire, Saint-Nicolas-de-Redon), 51 communes, et 114,256 hab.

SAVERDUN, ch.-l. de canton (Ariége), à 13 kil. N. O. de Pamiers; 3,855 hab. Patrie de Benoît XII. Jadis ville forte du pays de Foix.

SAVÉRIEN (Alexandre), né à Arles vers 1720, mort à Paris en 1805, fut nommé à 20 ans ingénieur de la marine, et consacra toute sa vie à des travaux utiles. On lui doit le projet de l'Académie de Marine établie à Brest en 1752. Il a publié: *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745; *Nouvelle théorie de la mâture*, 1747; *l'Art de mesurer le sillage du vaisseau*, 1750; *Dictionnaire de mathématiques et de physique*, avec 101 planches, 1753, 2 vol. in-4; *Dictionnaire de marine*, 1781; *Histoire des philosophes anciens*, Paris, 1771, 5 vol. in-12, fig.; *Histoire des philosophes modernes*, 1762-69, 8 vol. in-12; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, etc., 1766-78, 4 vol. in-8.

SAVERNE, *Tabernæ* des anciens, *Zabern* en allemand, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur la Zorn, à 38 kil. N. O. de Strasbourg, près d'un défilé qui conduit de la Lorraine dans l'Alsace, et où Louis XV a fait construire un magnifique chemin; 5,352 hab. Vieux château, tribunal de première instance, collége communal, hôpital (en ruines). Drap, bonneterie, quincaillerie, etc. — L'anc. *Tabernæ* fut, dit-on, détruite par Attila; la ville moderne appartint successivement aux évêques de Metz et à ceux de Strasbourg. Elle était très forte, mais fut cependant plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1525 par un corps d'Anabaptistes, dits *Rustauds* (*Voy.* ce nom); elle fut enfin démantelée en 1696. — L'arr. de Saverne a 7 cant. (Bouxwiller, Durlingen, Hochfelden, Marmoutier, la Petite-Pierre, Saar-Union et Saverne), 165 communes et 112,260 hab.

SAVERNE, riv. d'Angleterre. *Voy.* SEVERN.

SAVIGLIANO, ville d'Italie. *Voy.* SAVILLIAN.

SAVIGNAC-LES-EGLISES, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. N. E. de Périgueux; 1,000 hab.

SAVIGNANO, ville de l'État ecclésiastique (Forli), sur le Fiumesino (anc. *Rubicon*), à 15 kil. S. E. de Césène: 5,000 hab. Académie dite *Rubiconia*.

SAVIGNY, village du dép. du Rhône, à 19 kil. N. O. de Lyon; 1,500 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, dite *Saint-Martin-de-Savigny*.

SAVIGNY, village des États sardes (Savoie), à 22 kil. S. O. de Saint-Julien. Fontaine intermittente.

SAVIGNY-LÈS-BEAUNE, village du dép. de la Côte-d'Or, à 5 kil. N. de Beaune; 1,600 hab. Vins.

SAVIGNY-SUR-BRAYE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 20 kil. N. O. de Vendôme: 2,600 hab.

SAVIGNY (Christophe DE), savant du XVIe siècle, né en 1530 au château de Savigny, dans le Rhételois, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, in-fol. de 37 planches (2e éd., Paris, 1619), auquel on prétend que Fr. Bacon emprunta l'idée de son arbre encyclopédique; il a fait aussi un dictionnaire, sous le titre d'*Onomasticon des mots et dictions de chacune chose.*

SAVIGNY (Fréd.-Ch. DE), savant juriste, né en 1779 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1838, professa le droit à Landshut, puis (1810) à l'Université de Berlin, où il resta jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie de Berlin et conseiller d'état. On trouve dans ses écrits l'alliance trop rare de l'érudition et de l'élégance du style. On a de lui: *Traité de la possession*, 1803; *Du droit de succession*, 1822 (4e édition); *Histoire du droit romain au moyen âge*, 1815 (traduit de l'allemand par Ch. Guenoux, 1839, 3 vol. in-8); ce dernier ouvrage est regardé comme le plus savant que l'on possède sur cette matière.

SAVILE (H. DE), savant anglais, né en 1549, mort en 1622, fut procureur de l'université d'Oxford et prévôt du collége d'Eton, donna des leçons de grec et de mathématiques à la reine Elisabeth, fonda une chaire (de géométrie et astronomie) à l'académie d'Oxford, et fit imprimer à ses frais une magnifique édition des *Œuvres de saint Jean-Chrysostôme* (en grec). On lui doit de plus: *Rerum Anglicarum scriptores præcipui*, Londres, 1596; une traduction des

Histoires de Tacite et de la *Vie d'Agricola*, un *Traité sur la milice des Romains*, etc.

SAVILE, marquis d'Halifax. *Voy.* HALIFAX.

SAVILLIAN, en italien *Savigliano*, ville des États sardes (Coni), entre la Maira et la Grana, à 24 kil. N. O. de Coni ; 18,700 hab. Belle porte en forme d'arc de triomphe, place ornée d'arcades. Filatures de soie, étoffes de soie, toiles, etc.—Victoire des Français sur les Autrichiens en septembre 1799. Sous l'Empire, cette ville fut le ch.-l. d'un arr. du dép. de la Stura.

SAVINES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), près de la Durance, à 9 kil. O. d'Embrun ; 1,000 hab.

SAVOIE, *Sabaudia* ou *Sapaudia* au moyen âge, jadis comté, puis duché, auj. une des intendances générales des États sardes, a pour bornes au N. la Suisse, à l'O. la France, à l'E. et au S. le Piémont et les Alpes : 150 kil. du N. au S., sur 108 de l'E. à l'O. ; 576,700 hab. Capit., Chambéry. Le duché de Savoie forme 8 prov.: Savoie propre (Chambéry), Hte-Savoie (L'Hôpital, ou Albert-Ville, nommé d'abord Conflans), Carouge (St-Julien), Chablais (Thonon), Faucigny (Bonneville), Génevois (Annecy), Maurienne (Saint-Jean-de-Maurienne), Tarentaise (Moutiers). Pays très montagneux (mont Blanc, mont Cenis, petit Saint-Bernard, Buet, etc.). Sites pittoresques, lacs, eaux minérales ; houille, marbre, gypse : miel, vers à soie, bétail, etc. Peu d'industrie. Les habitants, très pauvres en général, émigrent en partie, et exercent les professions de commissionnaires, de colporteurs, de ramoneurs, de domestiques en France ou en Italie ; leur probité est vantée. Très attachés à leur patrie, ils y retournent dès qu'ils ont amassé un petit pécule. Berthollet, le cardinal Gerdil, le peintre Lange, etc., étaient de Savoie. — La Savoie correspond aux provinces que les Latins nommaient *Alpes Graiæ*, *Penninæ ;* on y trouvait les *Allobroges*, les *Centrones*, les *Nantuates*, les *Veragri*. Le nom de *Sapaudia*, d'où dérive le nom actuel, ne date guère que de la fin du IVe siècle. Après avoir fait partie de l'empire romain et de celui de Charlemagne, la Savoie passa, en 888, sous la domination de Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane ; elle fut réunie à l'Empire germanique par Conrad-le-Salique, qui l'érigea en comté, vers l'an 1027, en faveur d'Humbert-aux-Blanches-Mains, tige des comtes de Savoie et des rois de Sardaigne. (Pour la suite de l'histoire de ce pays, *Voy.* États SARDES, et ci-après Maison de SAVOIE). — Sous l'empire français, la Savoie, qui était alors réunie à la France, forma le dép. du Mont-Blanc et une partie de celui du Léman.

SAVOIE (maison de), maison souveraine, a pour chef Humbert, qui vivait au commencement du XIe siècle, et sur l'origine duquel on n'est nullement d'accord. Le plus grand nombre des auteurs lui donnent pour père un certain Béraud, Bérold ou Berthold de la maison de Saxe, vice-roi d'Arles et comte de Maurienne, fils lui-même de Hugues, marquis d'Italie ; d'autres le supposent issu des ducs de Bourgogne, des comtes de Mâcon, des comtes de Milan, des marquis d'Ivrée. Un système récent, et fort plausible, le fait naître d'un premier mariage d'Hermengarde, qu'épousa en secondes noces le roi de Bourgogne Rodolphe III. Quoi qu'il en soit, les princes de cette maison portèrent d'abord le titre de comtes de Savoie (1027-1416) ; ils prirent celui de ducs à partir de 1416, et reçurent enfin celui de rois de Sardaigne en 1720. Ils s'intitulèrent *rois de Chypre* depuis que le duc de Savoie, Charles I *le Guerrier*, eut hérité de ce titre à la mort de sa parente Charlotte de Lusignan (1489).

Cette maison a donné naissance à de nombreuses branches : 1° les comtes de Maurienne, qui devinrent comtes du Piémont (par la cession que fit Amédée IV, 1244) et princes d'Achaïe et de Morée (par le mariage de Philippe de Savoie avec Isabelle de Villehardouin, héritière de ces principautés, 1301) ; ils étaient issus à la fin du XIIe siècle, de Thomas I, comte de Savoie ; — 2° les princes de Carignan, qui ont pour tige Thomas-François de Savoie (1596-1656), 5e fils du duc Charles-Emmanuel I ; — 3° les comtes de Soissons, issus de la branche de Carignan par Eugène-Maurice de Savoie, né en 1635, 3e fils de Thomas-François ; — 4° les ducs de Nemours, issus d'un 2e Philippe de Savoie (1490-1533), 3e fils du duc Philippe II ; — 5° les barons de Vaud (seigneurs de Bugey, de Valromei), issus au XIIIe siècle des comtes de Piémont ; et plusieurs branches bâtardes (seigneurs de Tende et de Villars, de Raconis, de Cavours, etc.).

Humbert I, dit *aux Blanches-Mains*, 1er comte de Savoie. On le fait naître vers 985, et mourir vers 1048 ; on ne connaît pas exactement son origine (*Voy.* ci-dessus). Il rendit des services à Rodolphe III, roi de Bourgogne, à Hermengarde, veuve de ce prince, et à l'empereur Conrad-le-Salique, qui avait hérité de Rodolphe ; reçut en récompense, du premier de ces princes, la Savoie et la Maurienne, avec le titre de comte (1027); du second, une partie du Faucigny, le Bas-Chablais, le val d'Aoste, et fonda ainsi la maison de Savoie.

Amédée I, fils ou petit-fils d'Humbert. Les uns le font mourir en 1047, avant son père, sans avoir régné ; les autres prolongent son existence jusqu'en 1060, ou plus tard. Du reste, on ne sait rien de lui.

Amédée II, neveu d'Amédée I, était fils d'Odon, qui avait épousé Adélaïde, héritière des marquis de Suze ; il augmenta considérablement les possessions des comtes de Savoie, en y joignant l'héritage de sa mère, qui comprenait presque tout le Piémont. On le fait régner de 1060 à 1072.

Humbert II, dit le *Renforcé*, fils d'Amédée II, régna de 1072 à 1103 ; il ajouta à ses états la Tarentaise, qui se soumit volontairement à lui.

Amédée III, fils d'Humbert II, régna de 1103 à 1148. L'empereur Henri V érigea ses états en états d'empire. Il battit le dauphin de Viennois, Guigues VI, en 1141, à Montmélian. Il prit la croix avec Louis-le-Jeune en 1147, et mourut à son retour, en Chypre.

Humbert III, dit *le Saint*, fils d'Amédée III (1148-1188). Elevé par un évêque, il passa la plus grande partie de sa vie dans les cloîtres, et enrichit les églises. Il prit parti pour le pape Alexandre VI contre l'empereur Frédéric Barberousse, vit ses états dévastés et Suze brûlée en 1174 (les archives de la maison de Savoie périrent dans cet incendie) ; mais en compensation il prit Turin (1175). Il avait, en 1153, battu à Montmélian le dauphin Guigues VII.

Thomas I, fils d'Humbert III (1188-1233), n'avait que 11 ans à la mort de son père, et eut pour tuteur Boniface, marquis de Montferrat. Devenu majeur, il prit une part active dans la querelle de l'Empire et du Saint-Siége, comme allié de Frédéric II, qui le créa vicaire impérial en Piémont. Il étendit sa domination sur le pays de Vaud, le Bugey et le Valais. C'est sous Thomas que Chambéry devint la capitale de la Savoie. Il était père d'Amédée IV qui lui succéda, et de Thomas II (1199-1259), après lequel la maison de Savoie se sépara en 3 branches (comtes de Savoie, comtes de Piémont, barons de Vaud).

Amédée IV, fils du précédent, régna de 1233 à 1253, ajouta définitivement Turin et le Piémont à ses états (1235), et soutint l'empereur Frédéric II dans ses querelles contre le Saint-Siége. Il céda en 1244 le comté de Piémont à son frère Thomas II, déjà comte de Maurienne.

Boniface, fils du précédent (1253-1263), n'avait que 9 ans à son avénement, et eut pour tuteur son oncle Thomas de Savoie. Ayant voulu réduire Turin qui s'était révolté, il fut pris par les rebelles, et mourut en prison sans laisser d'enfants. On le surnommait *Roland*, à cause de ses goûts chevaleresques.

Pierre, dit *le Petit Charlemagne*, fils de Thomas I et frère d'Amédée IV, régna de 1263 à 1268. Il s'était, avant son avénement, lié avec Henri III, roi d'Angleterre, à qui il avait rendu des services, et qui l'avait créé comte de Richmont et d'Essex. Il punit Turin de sa révolte, et ajouta à ses états une partie du pays de Vaud.

Philippe, frère du précédent (1268-1285), avait été, avant son avénement, archevêque de Lyon. Il renonça à ses bénéfices, et épousa, en 1267, Alix, héritière du comté de Bourgogne.

Amédée V, surnommé *le Grand* (1285-1323), était neveu du précédent. Il fit la guerre avec succès au comte de Génevois, au dauphin de Viennois, au marquis de Montferrat (qu'il prit et fit mourir dans une cage de fer), au marquis de Saluces, seconda Philippe-le-Bel dans sa guerre contre les Flamands, fut le médiateur de la paix entre la France et l'Angleterre, suivit l'empereur Henri VII en Italie, obtint de ce prince les seigneuries d'Asti et d'Ivrée, et réunit à ses états le Bas-Faucigny et une partie de la ville de Genève. A son avènement, il fut obligé de céder le Piémont à Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, son neveu, héritier légitime du trône, et dont il n'était que le tuteur. La principauté de Piémont resta depuis détachée de la Savoie jusqu'en 1418.

Edouard, dit *le Libéral*, fils d'Amédée V (1323-1329), eut à combattre les mêmes ennemis que son père, fut battu en 1325 par le dauphin de Viennois, accompagna le roi de France à la bataille de Cassel, et s'y distingua.

Aimon, dit *le Pacifique*, frère du précédent (1329-43), fit la paix avec le dauphin de Viennois (1334), réforma l'administration de la justice, et fit des fondations pieuses.

Amédée VI, fils d'Aimon (1343-83), fut surnommé *le Comte Vert*, pour s'être présenté, dans un tournoi qu'il donna à Chambéry, avec une armure et une livrée *vertes*. Le Dauphiné ayant été légué à la France (1349), il conclut en 1355, avec le nouveau dauphin (Charles, fils du roi Jean), un traité, qui fixait les limites des deux états, et épousa, comme gage de paix, Bonne de Bourbon, cousine du roi. Il eut des démêlés avec son cousin Jacques de Savoie, prince de Piémont, auquel il enleva momentanément ses états, puis, avec les marquis de Saluces et de Montferrat; alla en Grèce porter des secours à Jean Paléologue, allié à sa famille; se prononça, pendant le schisme d'Occident, pour Robert de Genève, son parent; accompagna Louis d'Anjou dans son expédition contre Naples, et mourut de la peste dans cette expédition. Il avait réuni à ses états les seigneuries de Vaud, Gex, Faucigny, Valromei, Quiers, Coni, Querasco.

Amédée VII, dit *le Comte Rouge*, fils du précédent (1383-91), accompagna le roi de France Charles VI en Flandre, contribua à la prise d'Ypres, et profita des embarras des comtes de Provence pour leur enlever Nice et Vintimille. Il avait épousé une princesse française, Bonne de Berry.

Amédée VIII, fils du précédent. Il n'avait que 8 ans à la mort de son père (1391), et fut mis sous la tutelle de sa mère, Bonne de Berry. Il agrandit considérablement ses états par l'acquisition du Génevois (1401), puis du Bugey et de Verceil, réunit à sa couronne, en 1418, le Piémont, qui en était détaché depuis plus d'un siècle, et fut, en 1416, créé *duc de Savoie* par l'empereur Sigismond. Ayant éprouvé quelques malheurs, il remit, en 1434, le gouvernement à son fils Louis, mais sans abdiquer, et se retira avec quelques chevaliers au couvent de Ripaille, près de Thonon, où il prit l'habit d'ermite et se fit construire une demeure délicieuse. Il fut au bout de quelques années tiré de sa retraite par les prélats du concile de Bâle, qui, lors de la déposition d'Eugène IV, le nommèrent pape sous le nom de Félix V (1439), et l'opposèrent à Nicolas V. Il abdiqua définitivement alors la couronne de Savoie, et se rendit à Bâle, où le concile était assemblé et y résida près de dix ans. Il renonça volontairement à la tiare, afin de faire cesser un schisme scandaleux (1449), et obtint, en échange, de grandes prérogatives, entre autres celle de conserver l'autorité pontificale dans tous ses états. Il retourna au couvent de Ripaille, et y passa le reste de ses jours. Il mourut en 1451. Amédée VIII avait institué l'ordre de chevalerie de Saint-Maurice.

Louis I, fils du précédent, duc de Savoie de 1440 à 1465, né à Genève, avait, dès 1434, administré le duché avec le titre de prince de Piémont, son père, Amédée VIII, s'étant retiré dans un couvent; mais il ne prit le titre de duc qu'après que son père eut accepté la tiare (1440). Lors de la guerre qui éclata au sujet de la succession de Philippe-Marie Visconti (1447), Louis aurait pu s'emparer du Milanais, dont les habitants redoutaient la domination de François Sforza; mais il manqua d'énergie. Craignant ses enfants eux-mêmes qui se révoltaient contre lui (*Voy.* ci-après PHILIPPE II), il se réfugia en France auprès de Louis XI, qui avait épousé sa fille; il y tomba malade et mourut peu après son arrivée.

Amédée IX, fils de Louis (1465-72), devint peu après son avènement incapable de gouverner. La régence fut disputée entre ses frères et sa femme Yolande, sœur de Louis XI, et finit par être partagée entre eux. Amédée était très charitable; il fut mis après sa mort au rang des *bienheureux*.

Philibert I, dit *le Chasseur* (1472-82), fils d'Amédée IX, n'avait que 8 ans à son avènement. Louis XI voulut s'adjuger la régence concurremment avec le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; mais elle resta à la mère du jeune prince, Yolande. Cette princesse eut à lutter à la fois contre Louis XI et contre le duc de Bourgogne. Ce dernier la fit enlever après la défaite de Morat; mais cette violence détacha la Savoie de son alliance, et, en son absence, les états déférèrent au roi de France la tutelle de Philibert. Rendue enfin à la liberté, Yolande venait de recouvrer la régence, lorsqu'elle mourut (1478). Louis XI, à qui les états de Savoie eurent alors recours une seconde fois, feignit de leur accorder sa protection, mais dans le fait, il ne cherchait qu'à exciter des querelles entre les membres de la famille ducale pour réunir la Savoie à sa couronne. Sur ces entrefaites, le jeune Philibert, à peine âgé de 17 ans, mourut de la fatigue qu'il s'était donnée dans une partie de chasse.

Charles I, dit *le Guerrier*, frère de Philibert, n'avait que 14 ans à la mort de son frère (1482), et fut quelques mois sous la tutelle de Louis XI. Il fit la guerre avec succès au marquis de Saluces, ce qui lui valut son surnom. Il mourut en 1489, pendant un voyage en Piémont; on le crut empoisonné par le marquis de Saluces. Il avait épousé Blanche de Montferrat, et avait, à la mort de Charlotte de Lusignan, hérité du titre de roi de Chypre (1489).

Charles II, fils du précédent, n'avait que neuf mois à la mort de son père (1489), et mourut en 1496 à 8 ans. Sa mère Blanche de Montferrat eut la régence; elle accorda le passage en Italie par le Piémont à Charles VIII, lors de son expédition contre Naples (1494).

Philippe II, fils du duc Louis, et grand-oncle de Charles II, ne régna qu'un an et demi (1496-97). Fils rebelle, il avait été, sur la demande de son père, détenu captif par Louis XI au château de Loches (1464-66); aussi prit-il parti pour le duc de Bourgogne contre le roi de France. Il fut le père de Louise de Savoie, mariée à Charles de France, duc d'Angoulême, et mère de François I.

Philibert II, dit *le Beau*, fils du précédent (1497-1504). Il épousa Marguerite, fille de l'empereur Maximilien, qui fut depuis gouvernante des

Pays-Bas, et refusa de laisser passer Louis XII par ses états pour entrer en Italie. Il mourut à 24 ans, sans laisser d'enfants. Sa veuve lui érigea un magnifique mausolée dans l'église de Brou (près de Bourg-en-Bresse), qu'elle avait fait bâtir en son honneur.

Charles III, 2e fils de Philippe II, et frère du précédent. *Pour ce prince et pour tous ses successeurs* (Emmanuel-Philibert, Charles-Emmanuel, Victor-Amédée, etc.), *Voy.* leurs noms : CHARLES, EMMANUEL, VICTOR, etc.

Pour les autres princes célèbres de cette maison, tels que Jacques de Savoie, duc de Nemours; le prince Eugène de Savoie; François de Savoie, prince de Carignan, etc., *Voy.* NEMOURS, EUGÈNE, CARIGNAN, etc.

SAVONAROLA (frère Jérôme), célèbre prédicateur dominicain, né à Ferrare en 1452, était le petit-fils de J.-Michel Savonarola, médecin distingué de Ferrare. Nommé en 1488 prieur du couvent de Saint-Marc à Florence, il tonna dans la chaire contre les désordres des grands et des princes de l'Église, excita à la liberté le peuple asservi par les Médicis, et, croyant avoir reçu le don de prophétie, prédit avec assurance une prochaine révolution. Peu après en effet (1494), Charles VIII étant venu en Italie, les Florentins profitèrent de sa présence pour recouvrer leur liberté. Savonarola, devenu dès lors l'idole du peuple, fut le véritable chef de la nouvelle république. Il se soutint pendant trois ans, et fit mettre à mort plusieurs citoyens qui avaient conspiré pour le rétablissement des Médicis; mais, poursuivi et anathématisé par le pape Alexandre VI, dont il avait signalé les désordres, par les partisans des Médicis, et par les moines des ordres rivaux de celui des Dominicains; privé de l'appui de Charles VIII, qui avait été forcé de retourner en France, il se vit accusé de toutes sortes de méfaits, fut conduit en prison par ordre de la *seigneurie* qui administrait Florence, appliqué à la question, condamné comme hérétique et périt sur le bûcher le 23 mai 1498. Savonarola a laissé quelques écrits ascétiques, entre autres : *Triumphus crucis*, Florence, 1492; mais il était surtout remarquable par son éloquence, son patriotisme et son enthousiasme : dans son exaltation patriotique et religieuse, il se crut inspiré et fit plusieurs prédictions dont quelques unes sont vraiment extraordinaires. Poussant le zèle religieux jusqu'au fanatisme, Savonarola fit brûler les écrits du Dante, de Boccace et de Pétrarque.

SAVONE, *Savo* ou *Sabata*, ville murée des Etats sardes (Gênes), ch.-l. d'intendance, sur le golfe de Gênes, à l'embouchure de l'Egabona, à 37 kil. S. O. de Gênes : 11,000 hab. Evêché. Port; citadelle sur une hauteur. Petit muséum d'histoire naturelle. Armes, soieries, vitriol, faïence, etc. A 4 kil., célèbre église de Notre-Dame-de-la-Miséricorde. Patrie de Jules II et de Chiabrera.— Cette ville eut des évêques dès le VIIe siècle, et devint bientôt florissante par son commerce. Les Génois, qui en étaient jaloux, s'en emparèrent et détruisirent son port en 1525. Les Anglais la bombardèrent en 1745, et le roi de Sardaigne la prit aux Génois en 1746. Les Français s'en emparèrent en 1809 et en firent le ch.-l. du dép. de Montenotte. Napoléon y retint Pie VII prisonnier en 1809.

SAVOUREUSE, riv. de France, affluent du Doubs, baigne Giromagni, Belfort, Montbéliard; reçoit la riv. de Fontaine (Haut-Rhin), et l'Isel qui passe à Héricourt (Haute-Saône) : cours, 40 kil.

SAX (Christophe), *Saxius*, en latin, savant compilateur et biographe, né en 1714 à Eppendorf en Saxe, mort en 1806, fut recteur de l'université d'Utrecht, et publia beaucoup d'ouvrages, entre autres, un célèbre recueil, intitulé : *Onomasticon litterarium* (d'abord en 1 vol. in-8, 1759; et depuis en 8 vol., Utrecht, 1775-1803) : c'est un vaste répertoire d'indications littéraires et de sources à consulter sur les choses et les personnes, depuis les premiers temps jusqu'en 1796. Il a rédigé lui-même un abrégé des deux premiers volumes (*Onomastici litterarii epitome*), Utrecht, 1792, in-8.

SAXE, *Sachsen* en allemand, nom commun à divers états ou pays de l'Allemagne, tant anciens que modernes, placés entre l'Ems, l'Oder, le bassin du Danube et la Baltique. Nous distinguerons d'abord ces divers états, puis nous ferons connaître les diverses maisons de Saxe qui les ont possédés.

I. *Saxe ancienne.*

1° La *Saxe primitive*, à l'époque des Mérovingiens, commençait un peu à l'O. du Weser, un peu au S. de la Lippe, ou bien à la Lippe même, et s'étendait jusqu'à la Baltique et à l'Eyder (en Danemark) d'une part, et un peu au delà de l'Elbe de l'autre: elle avait donc pour bornes la Thuringe, la France rhénane, la Frise, le pays des Danois et les peuplades slaves établies à l'O. de l'Oder. Elle se composait de trois grandes masses, l'Engerland (ou pays des Angres), la Westphalie et l'Ostphalie (dont la partie la plus orientale était le pays des Nordalbingiens). Tout cet ensemble était coupé en *gaus* ou cantons, et avait au plus quelques grosses bourgades, entre autres Ehresbourg. Les Saxons, ses habitants, étaient peu civilisés et grands pirates, comme leurs voisins les Danois. Dès la fin du IVe siècle ils ravageaient les côtes de la Gaule et de l'île de Bretagne. En 449, ils commencèrent à passer dans cette île, et quatre chefs saxons y fondèrent quatre des états de l'Heptarchie (*Voy.* ce nom). A partir de Clotaire II, ils durent payer tribut aux Francs; mais ils se révoltèrent souvent : idolâtres, adorateurs d'Odin, d'Irminsul, etc., et croyant descendre des Ases, ils répugnaient surtout à l'idée de devenir Chrétiens. Enfin Charlemagne, dans neuf expéditions célèbres (771-795), les soumit, malgré les efforts opiniâtres de leur chef Witikind, leur imposa le baptême (785), leur donna un code sévère (la *loi saxonne*), fonda chez eux huit évêchés (entre autres, Osnabruck, Brême, Paderborn, Munster), et fixa leur limite septentrionale à l'Eyder. Cet état de choses dura jusqu'au traité de Verdun (843).

2° *Premier duché de Saxe* (843-1180). Déjà Witikind avait été dit duc de Saxe pendant la guerre de l'indépendance; mais sous Louis-le-Germanique et ses successeurs, la Saxe, grossie de la Thuringe, devint un vrai fief, et fut reconnue officiellement un des six duchés de l'empire. Ce duché, qui eut successivement pour souverains des descendants de Witikind, et des princes de la maison de Billung (*Voy.* ci-après maisons de SAXE), répondait d'abord à ce qui forma depuis les cercles de Basse-Saxe et de Westphalie; de 920 à 929, il s'accrut des deux marches de Misnie et de Branibor ou Brandebourg, et fut encore grossi par Othon I et ses successeurs, principalement par les princes de la maison guelfe, Henri-le-Superbe et Henri-le-Lion, qui assujettirent presque toutes les contrées comprises depuis dans le cercle de Haute-Saxe, et étendirent leur domination sur le Mecklembourg et la Poméranie. On sait qu'avec la Saxe, les deux Henri possédaient la Bavière. De 1137 à 1154, la politique impériale tint ces deux duchés séparés, mais Frédéric I les rendit à Henri-le-Lion; seulement, le margraviat de Branibor, déjà indépendant depuis 1142, fut confirmé dans son indépendance; mais après la félonie de Henri, lors de la campagne de Legnano (1177), l'empereur Frédéric le mit au ban de l'empire (1180), et l'énorme duché de Saxe fut dépecé en une foule de fiefs : les archevêchés de Magdebourg et de Brême, les évêchés de Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg s'en détachèrent et devinrent états immédiats; il en fut de même pour le comté palatin de Saxe, la Misnie, la Thuringe, le pays de Mecklembourg (que cependant

Henri-le-Lion regardait comme sa propriété particulière), le duché de Poméranie, le duché de Westphalie (qui passa aux archevêques de Cologne), l'Eichsfeld (dont s'empara celui de Mayence); Lubeck, ancienne capitale de la Saxe, devint ville impériale. Les alleux, qui ne se composaient guère que du pays héréditaire de Brunswick, restèrent seuls au duc déchu, et formèrent plus tard le duché de Brunswick. Un nouveau duché de Saxe fut formé aux dépens du précédent, en faveur de Bernard d'Ascanie, mais il différait entièrement du premier pour la position et pour l'étendue.

3° *Second duché de Saxe* (sous la maison d'Ascanie ou d'Anhalt). Il ne comprenait plus que les territoires de Wittemberg et de Lauenbourg, plus, la suzeraineté sur le Holstein. Il s'affaiblit encore quand la maison ascanienne, qui était investie de ce duché déjà si faible, se fut scindée (1260) en deux lignes : ligne de Saxe-Lauenbourg et ligne de Saxe-Wittemberg : celle-ci était la cadette. Elle acquit le burgraviat de Magdebourg, le comté de Brehna, etc. En 1355, l'emp. Charles IV attacha l'électorat de Saxe à la possession de Wittemberg.

4° *Troisième duché de Saxe* ou *duché électoral*. Ce duché, qui forme le fond du roy. actuel de Saxe, fut constitué en 1422, le titre de duc de Saxe et d'électeur ayant été transféré, après l'extinction de la branche ducale de Saxe-Wittemberg, à la maison de Wettin ou de Misnie. Le duché s'accrut alors de la Misnie, de la Thuringe, du palatinat de Saxe et de beaucoup d'autres possessions. Mais la maison de Misnie se subdivisa plus encore que la précédente; finalement, toutes les branches furent comprises dans les deux lignes ernestine et albertine, issues des deux frères Ernest et Albert, qui, en 1485, se partagèrent toutes les possessions de la Saxe. (*Voy.* plus bas, maison de SAXE). Toutefois, l'électorat resta compact, et les simples duchés furent seuls réduits à de très petites dimensions; il y eut un temps où l'on en compta dix.

5° *Comté palatin* ou *Palatinat de Saxe*. Il comprenait la ville d'Allstett avec son territoire; il remontait aux temps des Carlovingiens, et devint important au xe siècle. Au xie siècle, la famille de Goseck le possédait à titre héréditaire; il passa en 1088 à celle de Sommersenbourg. Enfin, en 1180, il fut réuni au landgraviat de Thuringe, et en 1248 il échut comme le landgraviat à la maison de Misnie.

6° *Marche orientale de Saxe*. Ce n'est autre chose que la Marche de Misnie. *Voy.* MISNIE.

7° *Marche septentrionale de Saxe*, dite aussi *Marche de Branibor* ou *de Brandebourg* et *Marche de Soltwedel*. *Voy.* BRANDEBOURG.

II. *Saxe depuis la division de l'empire en cercles*.

1° *Cercle de Basse-Saxe* (un des 9 cercles de l'empire établis en 1500), borné au N. par la Baltique et le Sleswig, au S. et à l'E. par le cercle de Basse-Saxe. Il comptait, entre autres états, les deux duchés de Mecklembourg, les deux duchés de Holstein, celui de Saxe-Lauenbourg, Lubeck évêché, et Lubeck ville impériale, le duché de Brême, et Brême ville impériale, etc.

2° *Cercle de Haute-Saxe*, entre ceux du Haut-Rhin, de Franconie, de Basse-Saxe, la mer Baltique, la Pologne, etc. C'était la plus orientale des grandes divisions septentrionales de l'Allemagne, et il comprenait 22 états, entre autres l'électorat de Saxe et tous les duchés de Saxe, moins celui de Saxe-Lauenbourg, Schwarzbourg, Anhalt, le Brandebourg, la Poméranie : Leipsick en était le chef-lieu. Tous ces états étaient luthériens.

3° *Électorat de Saxe*, beaucoup plus vaste que le royaume actuel de Saxe (*Voy.* plus bas), confinant à la Hesse, au Brandebourg, aux duchés de Saxe. Il avait pour ch.-l. Dresde, et se divisait en :

1. Cercle électoral,	Wittemberg.
2. Cercle de la Thuringe saxonne,	**Langensalta.**
3. Margraviat de Misnie, subdivisé en :	
1. Les 4 bailliages de Misnie,	Meissen.
2. Le grand-baill. de Dresde,	Dresde.
3. 10 autres bailliages,	Torgau.
4. Le cercle de Leipsick,	Leipsick.
5. Le cercle de l'Erzgebirge,	Freyberg.
6. Le cercle du Voigtland,	Plauen.

4° *Duché de Saxe-Lauenbourg*, ancien duché d'Allemagne, entre ceux de Mecklembourg, Lunebourg, Ratzebourg, Holstein, etc. Il avait pour capitale Lauenbourg, et pour autres villes Ratzebourg et Mœllen; il était du reste fort petit. Ce duché, formé en 1260, appartint jusqu'en 1689 à une maison particulière (la branche aînée de la ligne ascanienne de Saxe), et échut après diverses vicissitudes au Hanovre, et enfin au Danemark (1815). *Voy.* LAUENBOURG.

III. *Saxe actuelle*.

SAXE (Royaume de), un des états de la Conféd. germanique, entre 9°-13° long. E., et 50°-51° 30' lat. N., a pour bornes les Etats prussiens du N. O. au N. E., la Bohême à l'E. et au S., la Bavière au S. O., la principauté de Reuss-Greitz et le duché de Saxe-Altenbourg à l'O.; 225 kil. de l'E. à l'O., sur une largeur moyenne de 100 : 14,700 kil. carr., et 1,400,000 hab. Capitale, Dresde. On le divise en 5 cercles :

Misnie,	ch.-l., Dresde.
Leipsick,	Leipsick.
Erzgebirge,	Freyberg.
Voigtland,	Plauen.
Lusace,	Bautzen.

L'Elbe arrose ce royaume à l'E.; ses autres rivières sont la Saale, l'Elster, la Pleisse, les deux Mulde. Sol fertile, surtout en grains; beaucoup de montagnes, où l'on exploite des mines très riches (fer, plomb, étain, cuivre, argent, cobalt, arsenic, houille). Industrie immense. Grand commerce, surtout par Leipsick. Université dans cette dernière ville. L'instruction est très répandue; c'est en Saxe que se parle l'allemand le plus pur. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle. La religion dominante est le luthéranisme; mais la famille royale est catholique. Le roi a 4 voix à la diète générale, et occupe le 6e rang dans la confédération germanique. L'armée est de 15,000 hommes (dont 12,000 de contingent), le revenu public de 36 millions environ. — L'état qui porte auj. le nom de roy. de Saxe date de l'an 1422, époque à laquelle l'empereur Sigismond transféra le titre de duc de Saxe et la dignité électorale à la maison de Misnie (*Voy.* ci-dessus 3° DUCHÉ DE SAXE). Frédéric-le-Belliqueux, premier duc de Saxe de cette nouvelle maison, fut un des plus puissants princes de l'Allemagne. Ernest et Albert, ses petits-fils, s'affaiblirent en partageant leurs états (1485). Ernest, l'aîné, conserva, avec les titres de duc et d'électeur, le cercle électoral et la Thuringe, et les pays orientaux de la Saxe. Frédéric-le-Sage, son successeur, exerça une grande influence sur les affaires de l'Allemagne, et fut vicaire de l'empereur en son absence. Il fonda l'université de Wittemberg (1502), favorisa de tout son pouvoir la réforme, et eut une grande part à la ligue de Smalkalde. Son 2e successeur, Jean-Frédéric-le-Magnanime, se vit enlever, après la défaite de Mühlberg (1547), le duché de Saxe, ainsi que la dignité électorale, qui furent transférés par Charles-Quint de la ligne aînée à la ligne cadette ou albertine (1547). Maurice de Saxe fut le premier duc de cette 2e ligne. Quoiqu'il fût la créature de Charles-Quint, il resta luthérien, et même maintint avec fermeté la liberté protestante. Pendant la guerre de Trente-Ans, les électeurs de Saxe se déclarèrent successivement pour la Suède et pour l'Autriche. En 1697, l'électeur Frédéric-Auguste I abjura le luthéranisme; la même année, il joignit à la Saxe la couronne de Pologne, ce qui l'engagea dans des

guerres perpétuelles avec le roi de Suède Charles XII. Son fils, Frédéric-Auguste II, réunit aussi les deux couronnes, et eut sans cesse à combattre le roi de Prusse, qui, deux fois, lui enleva la Saxe. Frédéric-Auguste III refusa, en 1791, la couronne de Pologne que lui offraient les patriotes polonais; il ne voulut point prendre part à la coalition contre la France (1792); reçut de Napoléon, après la bataille d'Iéna et la paix de Tilsitt, le titre de roi de Saxe (1806), et fut créé l'année suivante grand-duc de Varsovie. Seul de tous les alliés de la France, il resta fidèle à la cause de Napoléon; par suite de cette conduite généreuse, il perdit deux cinquièmes de ses états, que le congrès de Vienne donna à la Prusse (la Lusace, la Thuringe, une partie de la Misnie, Mansfeld, Querfurt, etc.). Cet excellent prince apporta de grandes améliorations dans ses états.

Électeurs et rois de Saxe de la maison de Wettin.

I. *Avant le partage.*		Christian II,	1591
Frédéric I, *le Belliqueux,*	1422	Jean-George I,	1650
		Jean-George II,	1656
Frédéric II, *le Bon,*	1428	Jean-George III,	1680
Ernest et Albert,	1464	Jean-George IV,	1691
II. *Ligne ernestine.*		Frédéric-Auguste I	
Ernest (suite d'),	1484	ou Auguste II,	1695
Frédéric III, *le Sage,*	1486	Frédéric-Auguste II	
Jean I, *le Constant,*	1525	ou Auguste III,	1733
Jean-Frédéric, *le*		Frédéric-Chrétien,	1763
Magnanime,	1532	Fréd.-Aug. III,	1763-1806
III. *Ligne albertine.*		IV. *Rois.*	
Maurice,	1548	Fréd.-Aug. (*le même*)	1806
Auguste,	1553	Antoine I,	1827
Christian I,	1586	Fréd.-Auguste IV,	1836

SAXE-ALTENBOURG (duché de), un des états de la Confédération germanique, entre 50° 45'-51° 26' lat. N., et 9°-10° 16' long. E., se compose de deux parties distinctes, séparées par la seigneurie de Géra, et qui ont pour bornes : la partie orientale, la Saxe prussienne au N. O., la Saxe-Weimar au S. O., partout ailleurs le roy. de Saxe ; la partie occid., la Saxe prussienne au N. E., la Saxe-Weimar au N., la principauté de Scharwzbourg-Rudolstadt à l'O., et la Saxe-Meiningen au S. : 1,375 kil. carrés; 107,000 hab. Capitale, Altenbourg. — Ce pays fut, dès 1602, l'apanage d'une branche de la ligne ernestine de la maison de Saxe, puis il fit partie du duché de Saxe-Gotha; à la mort du dernier duc de Gotha (Frédéric IV), en 1825, le duc de Saxe-Hildburghausen échangea son duché contre celui d'Altenbourg, dont il prit le titre, et ses anciens états passèrent au duc de Saxe-Meiningen. Le duché de Saxe-Altenbourg forma dès lors un des états immédiats de la Confédération germanique.

SAXE-COBOURG-GOTHA (duché de), un des états de la Confédération germanique, se compose de deux parties séparées, situées au centre de l'Allemagne, savoir : la principauté de Cobourg (entre la Saxe-Meiningen et la Bavière), et la principauté de Gotha (entre la Saxe prussienne, la Saxe-Weimar, la Saxe-Meiningen, la principauté de Schwarzbourg, etc.); 125,000 hab. Capitale, Cobourg. Avant 1834, il possédait en outre la principauté de Lichtenberg (entre la Bavière et la Prusse rhénanes, la principauté de Birkenfeld et la seigneurie de Meissenheim), mais elle a été vendue à la Prusse. — Les ducs de Saxe-Cobourg, d'abord ducs de Saalfeld, puis de Saxe-Cobourg-Saalfeld, sont une des branches de la maison ducale de Saxe-Gotha, issue elle-même de la branche ernestine, et qui prit naissance en 1680, quand les 7 fils d'Ernest-le-Pieux se partagèrent ses états. Leur pays fit partie de la Confédération du Rhin (1806). En 1814, les ducs de Saxe-Cobourg-Gotha se déclarèrent contre Napoléon ; ils reçurent en 1816 la principauté de Baumholder ou de Lichtenberg (vendue à la Prusse en 1834). En 1825, à la mort de Frédéric IV, dernier duc de Saxe-Gotha, ils reçurent en partage la principauté de Gotha, mais cédèrent au duc de Saxe-Meiningen celle de Saalfeld.

SAXE-GOTHA (duché de), ancien duché de la Confédération du Rhin, puis de la Conféd. germanique, comprenant les principautés de Gotha et d'Altenbourg, a été partagé en 1825, à la mort du dernier duc, Frédéric IV, entre le duc de Saxe-Cobourg, qui a eu Gotha, le duc de Saxe-Hildburghausen, qui a eu Altenbourg, et le duc de Saxe-Meiningen, qui a eu les bailliages de Rœmhild, de Kranichfeld (pris à la principauté de Gotha), et de Cambourg (à celle d'Altenbourg).

SAXE-HILDBURGHAUSEN (duché de), ancien duché de la Confédération du Rhin et de la Conféd. germanique. *Voy.* SAXE-ALTENBOURG et SAXE-MEININGEN.

SAXE MEININGEN-HILDBURGHAUSEN (duché de), un des états de la Conféd. germanique, entre la Saxe-Altenbourg, la principauté de Schwarzbourg, etc. au N., la Bavière à l'O. et au S. O., la Saxe-Cobourg au S., la principauté de Reuss, la Saxe-Weimar, etc., à l'E. : 2,350 kil. carr.; 136,000 hab. Ch.-l. Meiningen. Div., 3 parties : l'Unterland, l'Oberland, la principauté d'Hildburghausen. L'Unterland renferme une partie de l'ancien comté de Henneberg. Dans l'Oberland est une partie de l'ancienne principauté de Cobourg. L'origine du duché de Meiningen-Hildburghausen remonte à 1680, époque à laquelle les sept fils d'Ernest-le-Pieux se partagèrent ses états. Le duché de Meiningen ne comprenait que trois bailliages (Schalkau, Sonneberg, Neuhaus), tandis que celui d'Eisfeld ou Hildburghausen en comprenait 6 (Hildburghausen, Veilsdorf, Eisfeld, Heldburg, Kœnigsberg, Sonnenfeld). — Après la mort du duc Frédéric de Saxe-Gotha, en *1825*, le duc de Saxe-Meiningen ne reçut de l'héritage de Gotha que les bailliages de Rœmhild, de Kranichfeld et de Cambourg, mais il eut de plus les 6 bailliages d'Hildburghausen (d'où son nom actuel de Saxe-Meiningen-Hildburghausen), et 3 bailliages de la Saxe-Cobourg (Saalfeld, Themar et Græfenthal).

SAXE-WEIMAR (grand-duché de), un des états de la Conféd. germanique, entre 50° 25'-50° 27' lat. N., et entre 7° 33'-9° 53' long. E., contient, avec l'ancien duché de ce nom et celui de Saxe-Eisenach, partie du comté d'Henneberg, de l'évêché de Fulde, du cercle de Neustadt, Blankenheim, Kranach, etc. Capit., Weimar. Il forme 3 morceaux : 1° le cercle de Weimar-Iéna à l'E.; 2° le cercle d'Eisenach à l'O.; 3° celui de Neustadt au S. E. Il faut y ajouter plusieurs enclaves dont les principales sont : 1° pour le cercle de Weimar, celles d'Ilmenau au S.O., d'Allstett au N.; 2° pour le cercle d'Eisenach, celles d'Ostheim au S. et de Zillbach à l'E. Mines, industrie, commerce. La littérature est fort cultivée dans ce duché, et la cour de Saxe-Weimar jouit, sous ce rapport, d'un très grand renom (*Voy.* WEIMAR). Le prince est luthérien. — Le grand-duché de Saxe-Weimar, dont les titulaires sont chefs de la branche ernestine de Saxe, commença en 1485, lors du partage que firent Ernest et Albert des états de leur père Frédéric-le-Bon, fit partie de la Confédération du Rhin de 1805 à 1813, et reçut en 1815 un grand accroissement de territoire, avec le titre de grand-duché, qu'il ne possédait point auparavant.

SAXE-PRUSSIENNE, province des États prussiens, entre la prov. de Brandebourg au N. E. et à l'E., le roy. et les duchés de Saxe au S., la Hesse-Électorale, le duché de Brunswick et le roy. de Hanovre à l'O. : 250 kil. sur 220; 1,200,000 hab. Ch.-l., Magdebourg. Div., 3 régences. Magdebourg, Mersebourg et Erfurt. Montagnes à l'O. (Harz, etc.); plusieurs riv., qui appartiennent toutes aux bassins de l'Elbe et du Weser. Climat doux et salubre; sol varié; céréales, forêts; beaucoup de mines et surtout sel en immense quantité. Cette prov. a été formée en

1815, de la plus grande partie de l'ancien duché de Saxe, de l'ancien cercle de Thuringe, de la partie prussienne des principautés de Mersebourg et Naumbourg et de Zeitz, d'une partie des cercles de Leipsick, Misnie, Neustadt et Voigtland, de la plus grande portion de la principauté d'Erfurt, du S. de l'Eichsfeld, d'une portion du Henneberg et de la principauté de Querfurt, de tout le comté de Mansfeld, du Hohnstein prussien, de la principauté d'Halberstadt, du duché de Magdebourg et de la Vieille-Marche. Presque tous ces pays étaient enlevés au roi de Saxe.

SAXE (Maisons de). On en peut compter six :

1° La 1re *maison de Saxe*, dite aussi *maison impériale*, parce qu'elle fournit des empereurs à l'Allemagne. Elle commence, après le traité de Verdun (843), par Ludolf, duc de Saxe, qu'on croit neveu de Witikind. Il fut investi du duché de Saxe par Louis-le-Germanique. Après lui viennent :

Brunon (859), fils de Ludolf, qui bâtit Brunswick et lui donna son nom (861) ; Othon-l'Illustre (880), frère de Brunon, qui refusa la couronne d'Allemagne après la mort de Louis-l'Enfant (911), et fit élire Conrad de Franconie ; Henri dit l'*Oiseleur*, fils d'Othon, qui fut élu roi de Germanie en 918, et devint ainsi le chef de la maison impériale de Saxe, qui donna cinq empereurs à l'Allemagne (918-1024) ; Othon-le-Grand (936), fils de Henri-l'Oiseleur. Ce prince, parvenu à l'empire, renonça à la possession de la Saxe et la céda à Hermann Billung, son parent (962).

2° La *maison de Billung*. Hermann Billung en fut le premier duc. Othon I l'investit en 962. Sa famille s'éteignit en 1106. Ses biens passèrent alors à Lothaire de Supplinbourg.

3° La *maison de Supplinbourg*. Elle ne consiste qu'en un prince, Lothaire. Epoux de Richenza, l'héritière des comtes de Nordheim et des ducs de Brunswick, il fut fait duc de Saxe en 1106, et devint empereur en 1125 ; n'ayant point de fils, il donna et sa fille Gertrude (1127) et la Saxe (1128) au duc de Bavière, Henri-le-Superbe.

4° La *maison des Guelfes*. Henri-le-Superbe (1128-1139) et Henri-le-Lion (1139-1180), déjà ducs de Bavière, possédèrent réellement, mais non sans contestation et sans interruption, le duché de Saxe. De 1180 à 1235, les 3 frères, Henri-le-Long, Othon de Brunswick (qui fut emp.) et Guillaume-Longue-Epée, puis Othon-l'Enfant, fils de ce dernier, prétendirent au duché, qui fut morcelé par l'emp. Frédéric I, et donné aux princes de la maison d'Ascanie.

5° La *maison d'Ascanie*. Dès 1137, Albert-l'Ours avait eu un démembrement de la Saxe (la Marche de Brandebourg). En 1180, son petit-fils, puîné, Bernard obtint le duché, mais très amoindri. En 1212, cette famille se partagea en deux branches, Anhalt et Saxe, et celle-ci, en 1260, se subdivisa en Saxe-Lauenbourg et Saxe-Wittemberg : cette dernière subdivision, qui portait seule le titre d'électeur, s'éteignit la première, en 1421, dans la personne d'Albert III.

6° *Maison de Wettin* ou *de Misnie*. Après l'extinction de la branche de Saxe-Wittemberg, l'investiture de l'électorat de Saxe fut donnée en 1422 par l'empereur Sigismond (à l'exclusion de la ligne de Saxe-Lauenbourg qui subsistait encore) au margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, Frédéric-le-Belliqueux, qui cumula le margraviat et l'électorat, plus Cobourg, patrimoine de sa mère. Il descendait de Witikind, ainsi que le chef de la 1re maison, et ses aïeux avaient la Misnie depuis 1127, la Thuringe depuis 1248. Sa postérité règne encore, partagée en deux lignes, nommées (d'après les noms de ses petits-fils, Ernest et Albert) *Ernestine* et *Albertine*. Celle-ci, qui est la ligne cadette, fut, après la bataille de Mühlberg (1547), investie de l'électorat et de presque tous les biens des Wettin, dans la personne de Maurice, par Charles-Quint (*Voy.* ci-après MAURICE, électeur de Saxe). Elle est devenue maison royale en 1806. La ligne aînée, au contraire, fut réduite d'abord à quelques districts, qu'elle a eu le tort de diminuer encore en les subdivisant (on la nomme la *ligne ducale*). Ainsi, tandis que la cadette est censée ne faire qu'une maison, bien qu'elle ait été pendant un temps divisée en quatre : Wittemberg, Weissenfels ou Querfurt, Mersebourg et Zeitz (les trois dernières finirent en 1746, 1738 et 1718), l'aînée (l'*Ernestine*) s'est subdivisée comme il suit :

1. Branche aînée, dite ancienne maison de Weimar, puis (1572) branche de Cobourg-Eisenach : subd. en 2 rameaux (Cobourg, Eisenach), éteinte en 1638.
2. Branche cadette ou de Weimar (auj. subsistante) :
   - *a.* Rameau d'Altenbourg (1602-1669) ;
   - *b.* Rameau dit nouv.-maison de Weimar, subd. en :
     - 1° Ligne grand-ducale de Weimar (1606), etc.;
     - 2° Ligne ducale ou de Gotha, qui en 1681 forma 7 branches dont 4 éteintes (Gotha, 1825 ; Cobourg, 1699 ; Rœmhild, 1710 ; Eisenberg, 1707) ; les trois autres, qui subsistent, sont :
       - 1 Meiningen (devenu Meiningen-et-Hildburghausen en 1825) ;
       - 2 Hildburghausen (auj. Altenbourg) ;
       - 3 Saalfeld (ensuite Cobourg-Saalfeld, auj. Cobourg-et-Gotha).

SAXE (Maurice, électeur de), de la branche Albertine, né en 1521, servit l'empereur Charles-Quint, en 1544, contre la France, et en 1545 contre la ligue de Smalkalde, gagna la bataille de Mühlberg sur le parti protestant (1547), et obtint, en 1548, l'électorat de Saxe, dont fut dépouillé Jean-Frédéric, son cousin (de la branche Ernestine), qui avait combattu dans l'armée opposée. Mais en 1551, après s'être emparé de Magdebourg au nom de Charles-Quint, il quitta brusquement le parti de l'empereur, et s'unit contre lui avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wurtemberg, pour délivrer le landgrave de Hesse, que Charles-Quint retenait prisonnier. L'empereur fut obligé de traiter ; par la transaction de Passau (1552), il accorda une amnistie générale à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui. Maurice mourut peu après en 1553, à 33 ans. Il est le chef de la maison régnante de Saxe.

SAXE (Maurice, comte DE), maréchal de France, né à Dresde en 1696, était fils naturel de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste II, et de la comtesse de Kœnigsmark ; il entra au service à 12 ans, se forma sous le prince Eugène, et assista au siége de Belgrade (1717) ; il vint prendre du service en France en 1720, et fut nommé maréchal-de-camp ; puis tout à coup il passa en Courlande, où il fut élu duc par la protection de la duchesse douairière Anne Ivanovna (depuis impératrice) ; mais il ne put se faire reconnaître par l'impératrice de Russie, Catherine I, et revint en France. Fixé désormais dans ce pays, il fit avec honneur les trois campagnes de 1733, 34, 35, devint lieutenant-général en 1736, se couvrit de gloire pendant la guerre de la Succession d'Autriche, s'empara de Prague et d'Egra, défendit l'Alsace, et fut nommé maréchal en 1743. Il tint les alliés en échec en Flandre (1744), les battit à Fontenoy (1745), prit Ath et Bruxelles, remporta encore deux victoires à Rocoux (1746), à Laufeld (1747), et eut ainsi une part décisive à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Après la guerre, il reçut de Louis XV le domaine de Chambord avec 40,000 fr. de revenu et le titre de maréchal-général. Il mourut en 1750. Son mausolée, qu'on voit dans la cathédrale de Strasbourg, est le chef-d'œuvre de Pigalle. On a du maréchal de Saxe : *Mes rêveries*, 1757, 5 vol. in-4. Grimoard a publié : *Lettres et Mémoires choisis dans les papiers du maréchal de Saxe*, 1794, 5 vol. in-8. Ce prince était d'une force prodigieuse : il brisait en deux avec ses doigts un écu de 6 francs.

SAXE-WEIMAR (Bernard, duc DE). *Voy.* BERNARD.

SAXE-COBOURG (Frédéric, prince DE). *Voy.* COBOURG.

SAXO GRAMMATICUS ou LONGUS, historien danois du XIIe siècle, mort vers 1204, était secrétaire de l'archevêque de Lund, Axel ou Absalon. Il a laissé une *Histoire* du Danemark, composée en grande partie sur des traditions populaires, des chants de Scaldes, des Sagas islandaises, qui offre tout l'attrait d'un roman et contient indubitablement beaucoup de vrai. Elle est en latin, et a été publiée pour la première fois à Paris, sous ce titre: *Danorum regum heroumque historia, à Saxone grammatico*, etc., 1514, in-fol. Elle a donné lieu à de nombreux commentaires.

SAXONS, peuple germain. *Voy.* SAXE ANCIENNE.

SAXONS (PAYS DES). On nomme ainsi une des trois grandes divisions de la Transylvanie, au centre et au sud: chef-lieu, Hermanstadt; autres villes: Medwisch, Reissmarkt, Bisztritz et Cronstadt. Les habitants parlent saxon et paraissent tirer leur origine d'une tribu saxonne qui se serait réfugiée en Transylvanie dès le temps de Charlemagne.

SAY (J.-B.), économiste, né à Lyon en 1767, mort à Paris en 1832, fut employé par Mirabeau à la rédaction du *Courrier de Provence*, devint secrétaire du ministre des finances Clavière, fonda avec Champfort et Ginguené la *Décade philosophique, littéraire et politique*, fut de 1800 à 1804 membre du tribunat, s'en vit exclu lorsqu'il eut voté contre l'établissement de l'Empire, fut quelque temps receveur des droits réunis de l'Allier, et finit par se livrer uniquement aux travaux de cabinet. L'économie politique l'absorba exclusivement. Il adopta le système de Smith, dont il perfectionna et éclaircit certaines parties; fidèle aux doctrines de son maître, il combattit constamment les prohibitions, les impôts de consommation, et toutes les entraves opposées au commerce et à l'industrie. Chargé depuis 1826 d'enseigner l'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers, il exposa cette science avec une supériorité de méthode inconnue jusque-là. S'il n'est pas un des créateurs de la science, il réussit à l'organiser et à la populariser. Ses ouvrages principaux sont: *Traité d'économie politique*, 1803; *Catéchisme d'économie politique*, 1815; *Lettres à Malthus*, 1820, in-8; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1829, 6 vol. in-8.

SAYANSK (monts), ou SAYANIENS, grande chaîne de montagnes en Asie, partie de celle qui sépare la Sibérie de la Chine, va de l'Iénisséi (à l'O.), qui la sépare du petit Altaï, jusqu'au Sélenga (à l'E.), sur les frontières de l'empire Chinois.

SAYPAN (île), *San-Jose* des Espagnols, une des îles Mariannes, au N. de l'île Tinian: 35 kil. de tour. Très fertile. Bon port, nommé Cantanhitola.

SCABINS (*schœffen*). On appelait ainsi au moyen âge des officiers nommés par le roi uniquement pour rendre la justice: ils remplacèrent les rachimbourgs lorsque ceux-ci, par leur négligence, eurent laissé périr le privilége qu'ils avaient de se juger entre eux. De leur nom vient celui d'*échevins*.

SCAER, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 20 kil. N. de Quimperlé; 3,997 hab. Belle fontaine. Vue superbe.

SCÆVOLA (C. Mucius), jeune Romain qui, lors du siége de Rome par Porsenna (507 av. J.-C.), pénétra dans le camp et jusque sous la tente du roi des Etrusques, afin de le tuer; mais il frappa par méprise son secrétaire qui était assis à côté du prince. Il fut sur-le-champ arrêté et interrogé; mais au lieu de répondre, il plaça sa main au dessus d'un brasier ardent, comme pour la punir de sa maladresse, et la laissa brûler; puis il dit au roi que 300 jeunes Romains déterminés comme lui devaient pénétrer dans son camp, décidés à le tuer et à mourir. Porsenna, effrayé, le laissa libre et se hâta de conclure la paix. Cet acte merveilleux est révoqué en doute.

SCÆVOLA (Q. Mucius), préteur en Sardaigne l'an 217 av. J.-C., était regardé comme le plus habile jurisconsulte de son temps. Quintus et Publius, ses fils, succédèrent à sa réputation, qui fut longtemps comme héréditaire dans cette famille.

SCÆVOLA AUGUR (Q. Mucius), petit-fils du précédent, était habile orateur et excellent jurisconsulte. Consul l'an 47 av. J.-C., il vainquit les Dalmates et obtint le triomphe. Il rendit aussi de très grands services dans la guerre des Marses. Cicéron fut un de ses disciples, et il en a fait un des interlocuteurs des traités *De l'Amitié* et de la *République*.

SCÆVOLA (Q. Mucius), beau-père de Pompée, était cousin du précédent. Il fut consul l'an 95 av. J.-C., et ensuite proconsul d'Asie. Dans cette prov., il se fit universellement chérir par son désintéressement et son équité. Il périt assassiné par ordre du jeune Marius. C'était aussi un excellent jurisconsulte.

SCALA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), près de la mer Tyrrhénienne, à 5 kil. O. d'Amalfi; 1,750 hab. Jadis évêché (réuni depuis à celui de Rapello). Ancienne cathédrale.

SCALA-NOVA, *Neapolis* des anciens, *Kouché-Adasi* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe de Scala-Nova, à 60 kil. S. de Smyrne; 20,000 hab. Port. Grand commerce avec l'Egypte, avec Salonique, Smyrne (riz, café, lin, chanvre, etc.). Aux environs, vins célèbres autrefois.

SCALA (les DELLA), célèbre famille gibeline de Vérone. Ses principaux membres furent:

Mastino I, podestat de Vérone après la chute d'Eccelin le Féroce (1259). Il se montra l'implacable ennemi des Guelfes qui le firent assassiner (1277).

Albert I, son frère et son vengeur, qui fut podestat de 1277 à 1301.

Barthélemi I et Alboin I, fils d'Albert I, qui furent podestats le 1er jusqu'en 1304, le 2e en 1311.

Cane I, dit *le Grand*, troisième fils d'Albert I, né en 1291, podestat en 1312, grand guerrier, vainqueur de Padoue et de Trévise, qu'il joignit à ses états; il devint capitaine-général des Gibelins en Lombardie, lieutenant et conseiller des empereurs Henri VII et Louis IV, et fut l'ami du Dante, auquel il donna asile. Il mourut en 1329.

Mastino II et Albert II, neveux de Cane I. Le premier, né en 1298, eut seul le pouvoir, accrut beaucoup ses états et organisa une ligue en Lombardie contre Jean de Bohême, mais fut attaqué par Florence et Venise coalisées, et réduit à Vérone, Vicence, Parme, Lucques (1338). Il mourut en 1351.

Cane II, fils et successeur de Mastino II (1351-59), tyran odieux et avide, tué par son frère (qui suit).

Cane III, aussi vicieux que son frère et le dernier prince mâle légitime de sa race (1359-75).

Antoine et Barthélemi II, fils naturels de Cane III. Ils régnèrent ensemble de 1375 à 1381, puis Antoine fit tuer son frère; mais bientôt, dépouillé lui-même de ses états par ses voisins, il alla mourir dans les montagnes de Forli (1388).

SCALA (ACADÉMIE DELLA). *Voy.* ACADÉMIE.

SCALABIS, ville de Lusitanie, auj. SANTAREM.

SCALDES, anciens poëtes scandinaves qui, en Islande, en Norvége, en Danemark, en Suède, chantaient les mystères de la religion, les aventures des dieux, les exploits des rois et des guerriers. Chaque prince en avait à sa cour, et tenait à être célébré par leur voix. Ceux-ci les suivaient à la guerre et voyaient de leurs yeux ce qu'ils devaient chanter ensuite. Quelquefois il y avait des concours de scaldes. Leurs chants étaient richement récompensés. Plusieurs de ces chants étaient gravés en runes, mais le plus souvent ils passaient de bouche en bouche. Ils furent recueillis plus tard, et formèrent l'*Edda* et les *Sagas* que nous possédons auj. — On applique quelquefois, mais improprement, le nom de *Scaldes* aux bardes celtes tels qu'Ossian.

SCALDIS, nom latin de l'*Escaut*.

SCALEA, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 54 kil. N. O. de Paola ; 2,060 hab.; sur l'emplacement de l'anc. *Talao*, fondée par les Sybarites.

SCALETTA, bourg de Sicile, près du phare de Messine et du cap de même nom ; jadis principauté.

SCALIGER (Jul.-Cés.), savant célèbre, né en 1484, à Padoue, à Vérone ou à Venise, mort en 1558, était fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature, mais prétendait descendre de la noble maison della Scala (d'où le nom qu'il prit). Après avoir beaucoup voyagé, il suivit en France Ant. de la Rovère, évêque d'Agen, se fixa auprès de lui comme médecin, et obtint des lettres de naturalisation. Il écrivit d'abord contre les savants les plus illustres de son siècle, et commença ainsi à se faire une réputation que sa science réelle et ses nombreux travaux classiques augmentèrent bientôt. Il visait au renom d'homme universel, et effectivement il savait de tout, mais c'est principalement comme grammairien qu'il mérite sa célébrité. On lui doit, entre autres ouvrages : *Poetices libri VIII*, Lyon, 1561, in-fol. ; *De subtilitate, ad Cardanum*, Paris, 1557, in-4 ; *De Causis linguæ latinæ*, Lyon, 1540, in-4 ; des *Traductions latines* d'auteurs grecs, des *Notes*, *Dissertations*, *Discours*, et des *Poésies latines* très médiocres, Genève, 1574, in-8. Sa vanité était excessive. Il eut de vives disputes avec Erasme au sujet de la latinité de Cicéron.

SCALIGER (Jos.-Just), fils du précédent, né en 1540 à Agen, mort en 1609, surpassa encore son père comme philologue, et se fit en outre un nom comme chronologiste et historien. Il fut quelque temps précepteur dans une famille noble près de Tours ; parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Ecosse ; embrassa la religion réformée, et fut appelé à l'Académie de Leyde comme successeur de Juste-Lipse. On le regarde comme le véritable créateur de la science chronologique. Outre des *Commentaires* sur Varron, Verrius Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus, César, Martial, Agathias, Publius Syrus, etc., on lui doit : *Opus de emendatione temporum*, Paris, 1583 ; *Thesaurus temporum complectens Eusebii Pamphili Chronicon*, Leyde, 1609, in-fol.; des *Lettres latines*, Leyde, 1627, in-8 ; des *Poëmes latins*, Leyde, 1615, in-8, etc. Il traduisit en vers grecs un choix des *Epigrammes* de Martial, et en iambes latins la *Cassandre* de Lycophron et les *Hymnes* d'Orphée (il y imite le vieux latin). Plein de vanité comme son père, il eut à la fin de sa vie une vive dispute avec Scioppius, à l'occasion d'une lettre qu'il avait publiée : *De vetustate gentis Scaligeræ*, où il faisait remonter sa noblesse jusqu'aux rois alains.

SCAMANDRE ou XANTHE, riv. de Troade, à l'O. de Troie, sortait de l'Ida par 2 sources, l'une chaude, l'autre froide, et, après s'être unie au Simoïs, tombait dans la mer Égée, près du prom. de Sigée.

SCANDERBEG (George CASTRIOT, dit), c.-à-d. *le chef Alexandre*, fils de Jean Castriot, prince d'Albanie, tributaire d'Amurat II, fut livré en otage à ce sultan, qui le fit élever dans la religion musulmane. Il reçut d'Amurat le titre de sandjak et le commandement de 5,000 hommes, et servit ce prince avec succès contre le despote de Servie ; mais bientôt, levant le masque, il abandonna les Turcs pendant la bataille de la Morava (1443), enleva par surprise Croïa, capitale de ses états héréditaires, abjura l'islamisme pour la foi chrétienne, se fit proclamer chef par la confédération des seigneurs albanais et épirotes, battit les Turcs près de Basse-Dibre (sur le Drin noir), envahit la Macédoine, fit alliance avec Ladislas V, roi de Hongrie, et avec Huniade, rejeta les propositions de paix d'Amurat, et le chassa de devant Croïa (1450). Il n'eut pas moins de succès contre les soldats de Mahomet II, même après la prise de Constantinople, et trouva le temps, au milieu de ses combats contre les Turcs, d'aller défendre contre Jean d'Anjou (1462) le roi de Sicile, Ferdinand I, qui en récompense le créa duc de San-Pietro ; revint en hâte pour repousser un armement formidable de Mahomet II, et vainquit encore. Il mourut peu après (1467), à Lissa, chez les Vénitiens, avec lesquels il allait former une ligue contre la Porte. Les Turcs se servaient de son nom pour faire peur aux petits enfants, et l'appelaient le *Diable blanc de Valachie ;* les Albanais le chantent encore dans leurs chants nationaux. Scanderbeg a eu plusieurs historiens, entre autres son contemporain et compatriote Barlesio, qui a publié : *De vitâ et moribus G. Castrioti*, etc., Strasbourg, 1537 (trad. en franç. par J. de Lavardin, 1597).

SCANDERIEH, ville d'Egypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

SCANDEROUN, ville et golfe de la Turquie d'Asie. *Voy.* ALEXANDRETTE.

SCANDIANO, bourg du duché de Modène, à 17 kil. S. O. de Modène. Patrie de Bojardo et de Spallanzani ; on croit aussi que l'Arioste y est né.

SCANDIE, *Scandia*. Les anciens nommaient ainsi la région méridionale de la Suède actuelle ; ils y plaçaient les Sitones, les Suiones, les Hilleviones, les Gutes (ces trois derniers noms rappellent ceux de Suède, Halland, Gothie) ; du reste elle leur était peu connue. — Quelques savants croient que la Scandie était l'île de Fionie. *Voy.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVES, peuple ancien. *Voy.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVES (Alpes). *Voy.* DOFRINES.

SCANDINAVIE, nom usité au moyen âge pour désigner la Norvége et la Suède, est fréquemment employé encore, surtout en style poétique. Ce nom vient de l'anc. prov. de *Scandie*. Il n'y a jamais eu d'état appelé Scandinavie. On croit que les Scandinaves sont un peuple venu d'Asie sous la conduite d'Odin vers le Ier siècle av. J.-C. (*Voy.* ODIN). Les Scandinaves reconnaissaient pour dieux Odin, Thor, Freya, etc. Ils avaient une littérature assez riche (*Voy.* EDDA, SAGAS), et employaient les caractères runiques.

SCANIE, *Skane*, anc. division de la Suède méridionale, a formé les préfectures actuelles de Malmœhus et de Christianstadt.

SCAPTA-HYLA, lieu de Thrace, au N. E., près d'Abdère. C'est là qu'étaient les mines d'or et d'argent appartenant à la famille de Thucydide.

SCAPULA (J.), lexicographe, né en Allemagne vers 1540, mort à Paris au commencement du XVIIe siècle, fut employé dans l'imprimerie de H. Étienne, et composa, d'après le *Thesaurus linguæ græcæ* de ce savant, un *Lexicon grec-latin*, Bâle, 1579, in-4, etc. (souvent réimprimé), qui nuisit beaucoup à l'ouvrage original. On doit encore à Scapula : *Primogeniæ voces seu radices linguæ græcæ*, Paris, 1612, in-8.

SCARAMOUCHE, personnage comique de la scène italienne, venu originairement d'Espagne, était un mélange de fanfaronnade et de poltronnerie. On connaît principalement sous ce nom Tiberio Fiurelli ou Fiorelli, acteur napolitain, né en 1608, qui fit partie de l'une des premières troupes italiennes qui s'établirent en France sous Louis XIII, et qui acquit une grande réputation dans ce rôle. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Il resta au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, et mourut en 1696. On a publié un *Scaramucciana* ou *Bons mots de Scaramouche*. — Le rôle de Scaramouche fut depuis continué sur le théâtre de la Foire par Ranzini, Napolitain (1716-31), Benozzi, Vénitien (1731-39), et Gandini (1745-80), qui fit presque oublier Fiurelli ; le rôle de Scaramouche disparut avec lui.

SCARBOROUGH, ville d'Angleterre (York), sur une belle baie de la mer du Nord, à 68 kil. N. E. d'York ; 8,500 hab. Bon port. Ruines d'un vieux château (construit en 1136 par William, comte d'Albemarle). Commerce de houille (de Newcastle et

Sunderland), eau-de-vie, genièvre, vin de Portugal. Pêche du hareng. Bains de mer; sources minérales.

SCARDES (monts), *Scardus* ou *Scordus mons*, auj. *Tchardagh* ou *Glioubotin*, chaîne de montagnes d'Épire, liée à l'Orbelus à l'E.; d'un de ses nœuds se détache, au S., la chaîne candavienne.

SCARDONA, auj. *Isola Grossa* ou *Arbe*, île de l'Adriatique, sur la côte de la Liburnie.

SCARDONA OU SKARDIN, ville murée des Etats autrichiens (Dalmatie), à 9 kil. N. E. de Spalatro; 6,000 hab. Evêché. Port, sur la Kerkah. Sous les Romains, cette ville était le ch.-l. de la Liburnie.

SCARLATTI (Alexand.), compositeur, né à Naples en 1650, mort en 1725, a donné beaucoup de musique de théâtre et d'église, et a causé une heureuse révolution dans la musique, en rendant plus rares les fugues, contre-fugues, canons et autres tours de force musicaux. — Dom. Scarlatti, son fils, né en 1683, mort à Madrid en 1757, maître de musique de la reine d'Espagne, est renommé comme harpiste. — Jos. Scarlatti, fils de Dominique, né en 1718, mort à Vienne en 1776, est estimé comme compositeur et comme habile maître de clavecin. Il a laissé, entre autres œuvres, 12 opéras, dont un, *il Mercato di Malmantile*, eut un succès prodigieux.

SCARPA (Ant.), chirurgien et anatomiste célèbre, né en 1747 dans le Frioul, mort en 1832, étudia à Padoue sous Morgagni, fonda sa réputation par des cours de clinique et d'opérations chirurgicales qu'il fit à Modène, voyagea pour se perfectionner en France et en Angleterre, fut appelé, en 1783, à Pavie, pour y remplir une chaire d'anatomie et de chirurgie, et finit par être directeur de la Faculté de Médecine de cette ville. Il était membre de l'Institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume Lombard-Vénitien, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris, etc. Il remit en honneur l'opération de la cataracte par l'abaissement, accrédita la méthode de Hunter pour les anévrismes, imagina le procédé de la ligature par l'aplatissement. Il a beaucoup écrit, et plusieurs de ses ouvrages sont encore classiques: *Tabulæ nevrologicæ*, Pavie, 1794, in-fol; *De penitiori ossium structurâ*, Leipsick, 1779, in-4, trad. en français par Léveillé, sous le titre de: *Mémoire de physiologie et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8; *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme* (en italien), Pavie, 1804, grand in-fol.; trad. en français par Delpech, 1809, in-8, avec atlas in-fol. On lui doit encore des travaux fort estimés sur les organes de l'ouïe et de l'odorat, sur les hernies, etc.

SCARPANTO ou KOJE, *Carpathos*, île de la mer Egée, entre Rhodes et Candie, par 24° 52' long. E., 35° 31' lat. N.: 48 kil. sur 13; 2,800 hab. Ch.-l., Avdemo. Sol fertile. Gibier, bétail. Fer; marbre.

SCARPE, riv. de France, naît dans le dép. du Pas-de-Calais (arrond. de Saint-Pol), passe à Arras, entre dans le dép. du Nord, arrose Douay, Marchiennes, Saint-Amand, et tombe dans l'Escaut, après un cours de 100 kil., dont 80 navigables. Les canaux de la Deule et de la Sensée s'y rattachent.

SCARPHE ou SCARPHIA, ville de Locride, à l'E., près des Thermopyles et du golfe Maliaque. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

SCARPONNE, jadis *Serpane* ou *Charpagne*, village du dép. de la Meurthe, sur la Moselle, à 17 kil. N. O. de Nancy. Jadis important, et ch.-l. du pays de Sannois. Ravagé par les Hongrois au IXe siècle.

SCARRON (Paul), poëte français, né à Paris en 1610, mort en 1660, était fils d'un conseiller au parlement, et fut destiné à l'église par son père; mais il passa sa jeunesse dans des désordres et des extravagances qui ruinèrent pour jamais sa santé, et resta sans fortune par suite d'un procès avec sa belle-mère. Il se mit alors à travailler pour le théâtre, et y gagna de quoi tenir un état de maison assez honorable. La reine Anne d'Autriche lui fit une pension de 500 écus, qu'elle lui retira lorsqu'il eut fait *la Mazarinade*. En 1652, il épousa Mlle d'Aubigné (depuis Mme de Maintenon), qui alors était orpheline et sans fortune; il la laissa veuve au bout de 8 ans. Scarron réussit surtout dans le genre burlesque, et eut pendant quelque temps une grande vogue; mais il tombe trop dans le trivial, et finit par fatiguer. On a de lui les 8 premiers chants de l'*Enéide travestie*, le *Roman comique* (le meilleur de ses ouvrages), 2 comédies (*Jodelet*, *don Japhet*), des *poésies diverses*. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées par Bruzen de la Martinière, Paris, 1737, 10 vol. in-12 (réimp., Paris, 1786, 7 vol. in-8). Par suite des imprudences de sa jeunesse, Scarron était devenu perclus et contrefait: il dit lui-même qu'il était un raccourci des misères humaines; il avait néanmoins l'humeur la plus joviale, et il garda sa gaieté jusqu'au moment de mourir.

SCAURUS (M. Æmilius), Romain célèbre, d'une famille illustre, mais depuis longtemps déchue, servit en Espagne et en Sicile, fut successivement édile, préteur, gouverneur d'Achaïe, consul (122-114 av. J.-C.), fit une loi somptuaire, creusa un canal navigable de Parme à Plaisance pour dessécher les marais environnants, vainquit les Carnes, peuple gaulois, et obtint le triomphe, fut nommé prince du sénat (114), et dirigea quelque temps toutes les affaires de Rome. Envoyé contre Jugurtha, il ne fit rien contre lui, et fut soupçonné d'avoir accepté ses dons; il brava néanmoins les nombreuses accusations des tribuns, et devint censeur en 89. Il mourut 2 ans après, au comble des honneurs et du crédit. Cicéron et Tacite prononcent son nom avec admiration; Salluste au contraire le peint sous des couleurs odieuses. Il paraît bien que la *vénalité* de Scaurus égalait ses talents. — Son fils, nommé aussi M. Æmilius Scaurus, n'est guère connu que par son luxe; il avait à Rome un palais magnifique, dont Pline a donné une pompeuse description; le récit de l'auteur latin a inspiré à l'architecte français Mazois l'ouvrage intitulé: *Le palais de Scaurus*.

SCEAUX, *Cellæ* en latin du moyen âge, petite ville de France, ch.-l. d'arr. (Seine), sur la Bièvre, à 11 kil. S. de Paris; 1,670 hab. Faïence-porcelaine; grand marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris (les lundis et mercredis). Jadis château superbe, bâti par Colbert, et qui passa au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV. La duchesse, sa femme, y tint une cour brillante, rivale de celle du régent, et qui était l'école du bon goût et du bon ton. Ce château fut acquis ensuite par le duc de Penthièvre. Il fut vendu et détruit lors de la Révolution: il n'en est resté que l'orangerie avec une petite partie du parc (où se donnent les bals de Sceaux). — L'arr. de Sceaux a 4 cant. (Sceaux, Charenton, Villejuif, Vincennes), 45 comm. et 87,708 hab.

SCÉE, porte de Troie, près de laquelle était le tombeau de Laomédon, et où eut lieu la célèbre entrevue d'Andromaque et d'Hector. C'est par cette porte que fut introduit dans la ville le cheval de bois.

SCÉLÉRATE (porte), porte de Rome, ainsi nommée parce que ce fut par là que sortirent les trois cent six Fabiens qui périrent à Cremera (*Voy.* FABIENS). Elle s'appelait auparavant *Carmentale*.

SCÉLÉRATE (rue), rue de Rome où Tullie fit passer son char sur le corps de son père Servius Tullius.

SCELLIÈRES, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Bienne, à 16 kil. de Lons-le-Saunier; 1,800 hab.

SCÉNITES (Arabes), du grec *skêné*, tente, nom donné par les Romains et les Grecs aux hordes d'Arabes nomades. Les anciens connaissaient surtout celles qui erraient entre la Syrie et l'Euphrate, celles de la Mésopotamie mérid., et quelques autres.

SCEPSIS, ville de Mysie, au S. O., est connue par la naissance de Nélée dit de Scepsis, et parce

que c'est là que furent, dit-on, retrouvés les ouvrages d'Aristote longtemps perdus. *Voy.* NÉLÉE.

SCEPTIQUES, du grec *skepsis*, examen. On nommait proprement ainsi les disciples de Pyrrhon ; mais on a depuis étendu ce nom à tous ceux qui ont fait profession du doute. Les plus célèbres sceptiques sont, chez les anciens, les sophistes (Protagoras, Gorgias, etc.); Pyrrhon et les défenseurs de sa doctrine, Timon, Énésidème, Sextus Empiricus; les Nouveaux-Académiciens (Arcésilas, Carnéade); chez les modernes, Montaigne, Lamothe-Levayer, Bayle, Sanchez, Huet, Berkeley, Hume, Kant, Schulze.

SCÉTÉ, désert de l'Égypte inférieure, à l'O. du Delta, près des monts Nitria. Beaucoup d'ermites s'y retirèrent dans les premiers siècles du christianisme.

SCEVOLA. *Voy.* SCÆVOLA.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. *Voy.* SAINTE-MARTHE.

SCEY-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 17 kil. N. O. de Vesoul ; 1,921 hab. Beau château. Haut-fourneau ; source salée.

SCEY-EN-VARAIS, village du dép. du Doubs, à 16 kil. S. E. de Besançon, sur la Loue; 500 hab. Château qui a donné son nom à une famille noble.

SCHABAN I (Melik-el-Kamel) et SCHABAN II (Melik-al-Aschraf), nom de deux sultans baharites d'Égypte (1344-46 et 1363-77). *Voy.* ÉGYPTE.

SCHÆFFER. *Voy.* SCHOEFFER.

SCHÆSBURG, v. de Transylvanie. *Voy.* SEGESVAR.

SCHAFFHOUSE, *Schaffhausen*, *Scaphusia*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Schaffhouse, sur la droite du Rhin, à 72 kil. E. de Bâle ; 7,000 hab. Collége, académie, gymnase, etc. Soies, cotons, etc. Patrie de l'historien J. Muller. — Schaffhouse fut d'abord un hameau de pêcheurs (VIIIe siècle et suiv.), devint ville impériale au XIIIe, tomba, en 1330, au pouvoir de l'Autriche, redevint libre en 1415, et en 1501 fut admise parmi les cantons suisses. Des troubles assez graves y ont éclaté en 1831.

SCHAFFHOUSE (canton de), le plus septentrional de la Suisse, est presque tout entier enclavé dans le sud du grand-duché de Bade : 24 kil. sur 22, 450 kil. carrés; 30,000 hab. (presque tous réformés). Le Rhin l'arrose. Climat doux, sol fertile. Ambre, fer, excellent acier, etc. Commerce actif. Grand conseil de 74 membres, petit conseil de 24.

SCHAH. *Voy.* CHAH.

SCHAHPOUR, roi de Perse. *Voy.* SAPOR.

SCHAMMAI, docteur juif. *Voy.* HILLEL.

SCHAMS-EDDYN (Ilemitch ou Altumach), roi de Delhy, était tartare de naissance, et fut d'abord esclave. Il devint gendre et fils adoptif de Cothb-eddyn-Aïbek, usurpa le trône sur l'héritier légitime, Aram-Chah (1210), eut à étouffer diverses révoltes, fit la guerre au roi de Pendjab, Ildouz, le vainquit et joignit son royaume à ses états, ainsi que le Béhar, le Bengale, le Malwa, Oudjein, et fonda une dynastie qui subsista près d'un siècle : son fils, Rokn-eddyn-Firouz-Chah, lui succéda (1236).

SCHARD (Simon), né vers 1535, mort en 1573 à Spire, assesseur à la Chambre impériale, était habile en histoire et en droit, et est célèbre par son *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1566, in-fol. (c'est le 1er recueil qu'on ait publié des historiens d'Allemagne ; les quatre auteurs que contient ce recueil sont : Turpin, Réginon de Prum, Sigebert de Gemblours, Lambert d'Aschaffenbourg), et par son *Opus historicum de rebus germanicis*, Bâle, 1574, 4 tomes en 3 vol. in-fol.

SCHATRYAS. *Voy.* CHATTRYAS.

SCHAUENBOURG ou SCHAUMBOURG, *Castrum speculationis* et *Theorosburgum*, château situé sur les bords du Weser, entre Rinteln et Oldendorf, bâti, dit-on, par Drusus, frère de Tibère, et relevé en 1033 par Adolphe I de Sandersleben (*Voy.* l'art. suivant).

SCHAUENBOURG (comté de), ancien état de l'empire d'Allemagne, sur le Weser, entre les comtés de la Lippe et de Ravensberg et les principautés de Kalenberg et de Minden. Il prit naissance en 1033 quand Adolphe I de Sandersleben releva ou bâtit le château de Schauenbourg, et forma un petit état qui fut immédiat sur-le-champ. Un de ses descendants (Adolphe III) fut pourvu du comté de Holstein (1106), mais en 1247, sa postérité se partagea en deux lignes, Kiel et Rendsbourg ; puis celle-ci, qui avait entre autres possessions Schauenbourg, se subdivisa en trois branches, et c'est la 3e (celle d'Adolphe-l'Aîné, 3e fils de Gérard I), qui reçut Schauenbourg et Pinneberg (1281). Cette branche, dite 1re *maison de Schauenbourg*, ne s'éteignit qu'en 1640, dans la personne d'Othon VI. Élisabeth, mère de ce dernier, lui succéda, puis elle légua son héritage à son frère Philippe de Lippe (de la branche cadette), qui commença une 2e *maison* ; mais Pinneberg avait été pris par le Danemark ; les ducs de Brunswick s'étaient saisis de trois bailliages ; les trois cinquièmes du reste passèrent à Hesse-Cassel ; de sorte que la 2e maison de Schauenbourg (ou Lippe-Schauenbourg) ne garda que Bückebourg et Stadthagen avec leurs districts. Cette maison, au reste, se subdivisa en deux branches, et la première s'étant éteinte en 1777, c'est la 2e (Lippe-Alverdissen) qui règne auj. (*Voy.* l'art. suiv.). Le comte reçut le titre de prince en 1807, quand il eut adhéré à la Confédération du Rhin.

SCHAUENBOURG OU SCHAUMBOURG (principauté de LIPPE-), état de la Confédération germanique, borné au N. E. par le Hanovre, au N. O. par la Prusse et le Hanovre : 560 kil. carr.; 26,000 hab. Capit., Bückebourg. Div., 6 bailliages. Beaucoup de grains. Houille. Ce pays fut constitué en 1648 par le traité de Westphalie, et n'est qu'un démembrement de l'ancien comté de Schauenbourg. *Voy.* ci-dessus.

SCHAUMBOURG. *Voy.* SCHAUENBOURG.

SCHEELE (Ch.-Guill.), célèbre chimiste, né à Stralsund en 1742, mort en 1786, d'une famille pauvre, parvint avec beaucoup de peine à devenir propriétaire d'une pharmacie à Kœping, et fut nommé membre de l'Académie royale de Stockholm. On lui doit la découverte de plusieurs principes chimiques (oxygène, chlore, manganèse, molybdène, hydrogène arseniqué, hydrure de soufre, acides lactique, gallique, hydrocyanique, etc.), et il figure parmi les créateurs de la chimie organique. Ses *Traités* et *Mémoires* (insérés d'abord dans le recueil de l'Académie royale de Stockholm) ont été publiés sous le titre de *Collection des recherches de C.-G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793. Diétrich a traduit en français son *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, qui passe pour son chef-d'œuvre.

SCHEID (Everard), *Scheidius*, savant hollandais, né en 1742 à Arnheim, mort en 1795, professeur à l'université de Leyde, émit des idées neuves et fécondes en philologie et popularisa celles de Lennep. On lui doit, entre autres écrits : *Glossarium arabico-latinum manuale* (en partie extrait de Golius), Leyde, 1769; *Opuscula de ratione studii*, 1786-92.

SCHEIDT (Chrét.-L.), historien, né en 1709 à Waldenbourg (Hohenlohe), mort en 1761, fut professeur de droit public en Danemark, instituteur du prince royal, et vint s'établir à Brunswick, où il fut nommé bibliothécaire et historiographe. Il a fourni beaucoup d'articles de droit et d'histoire à la *Gazette de Gœttingue* et autres recueils, a donné le 1er vol. d'une *Bibliotheca Gœttingensis*, Gœttingue, 1758, et a achevé les *Origines guelficæ* de Leibnitz. — Un autre Scheidt (Balthazar), recteur de l'académie de Strasbourg, se rendit célèbre au XVIIe siècle comme théologien. On lui doit : *Nucleus talmudicus*.

SCHEINER (Christophe), Jésuite et astronome, né en 1575 à Mundelheim (Souabe), mort en 1650, fut professeur de mathématiques à Ingolstadt, per-

fectionna l'héliocope, disputa à Galilée l'honneur d'avoir vu le premier les taches du soleil, écrivit contre les découvertes de Galilée et soutint l'immobilité de la terre. Il devint recteur à Neiss, maître de mathématiques de l'archiduc Maximilien et directeur du prince Charles. Ses principaux ouvrages sont : les *Disquisitiones mathematicæ*, Ingolstadt, 1614, in-4, et *Oculus, sive fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4.

SCHELESTADT, dite aussi *Sélestat* ou *Schlettstadt*, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. d'arr., à 44 kil. S. O. de Strasbourg, sur l'Ill; 9,700 hab. Fort jolie ville. Industrie ; grand commerce. C'est là que fut inventé le vernis à poterie (à la fin du XIIIe siècle). Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Elsebus*, détruite par Attila. Elle fut repeuplée au XIIIe siècle, devint une des dix villes impériales de l'Alsace, fut prise par les Suédois en 1632 et cédée à la France en 1648. — L'arr. de Schelestadt a 8 cant. (Schelestadt, Barr, Benfeld, Erstein, Markolsheim, Obernay, Rosheim, Villé) ; 114 comm., et 134,887 hab.

SCHELHORN (J.-George), grand bibliographe, né en 1694 à Memmingen, mort en 1773, prédicateur, bibliothécaire et co-recteur de l'Académie de sa ville natale, etc., a publié *Amœnitates litterariæ*, Francfort et Leipsick (Ulm), 1724-31, 14 tom. en 7 vol., petit in-8; *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, Francf. et Leips. (Ulm), 1737, 2 vol. in-8, etc.

SCHELLENBERG, nom de plusieurs bourgs d'Allemagne, dont un en Bavière (Isar), à 10 kil. S. O. de Salzbourg ; 500 hab. Marlborough y défit en 1704 l'électeur de Bavière.

SCHELLER (Em.-J.-Gér.), savant, né en 1735 à Ihlow (Saxe), mort en 1803, fut recteur du lycée de Lübben et du gymnase de Brieg. Il a laissé, entre autres ouvrages, deux dictionnaires réputés classiques en Allemagne, savoir : le *Petit dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, Leipsick, 1779 ; le *Grand dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, Leipsick, 1783, 3 vol.

SCHELLING ou TER-SCHELLING, île de Hollande (Frise), dans la mer du Nord, au S. O. d'Ameland : 26 kil. sur 5 ; 4,000 hab.

SCHEMNITZ, ville de Hongrie (Honth), sur la Schemnitz, à 44 kil. N. d'Ipoly-Sagh ; 17,000 hab. Célèbre école des mines, collége de Piaristes, etc. Vitriol, eau-de-vie. Aux environs, mines d'or et d'argent, les plus riches de la Hongrie (de l'Europe peut-être), et qui occupent 12,000 ouvriers. Schemnitz existait dès l'an 1000. — Il ne faut pas la confondre avec Chemnitz, ville de Saxe. *Voy.* CHEMNITZ.

SCHENCKEL (Thomas), mnémoniste, né en 1547 à Bois-le-Duc, mort en 1630, inventa des procédés de mémoire artificielle, et parcourut l'Europe, vantant son art avec emphase. Il obtint quelques succès dans les universités de Louvain, Douay, Wurtzbourg, Paris ; mais il finit par perdre ses disciples, et mourut obscur en Allemagne. On a de lui : *De Memoriâ libri II*, in-8, réimprimé sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ*, Strasbourg, 1660, in-12, et traduit en français par Le Cuirot sous celui de *Magasin des sciences*, Paris, 1623, in-12.

SCHENECTADY, ville des États-Unis (New-York), sur le canal d'Érié et la Mokawk, à 28 kil. N. O. d'Albany ; 7,000 hab. Beau pont. Collége dit de *l'Union*, etc.

SCHENK (GROSS-), bourg de Transylvanie, ch.-l. de comitat, à 48 kil. N. E. d'Hermanstadt.

SCHEREMETOV (BORIS PÉTROVITCH, comte de), un des généraux de Pierre-le-Grand, conseilla au czar d'éviter tout engagement général avec Charles XII (1708), eut grande part à la victoire de Pultava (1709), suivit Pierre dans la campagne du Pruth, conquit Riga et la Livonie, défit le rebelle Stenko sur les bords de la mer Caspienne, et mourut en 1719.

SCHÉRER (Barth.-L.-Jos.), général français, né à Delle, près de Béfort, en 1735, mort en 1804, était le fils d'un boucher. Il servit d'abord en Autriche, déserta, et, après avoir mené à Paris une vie très dissipée, entra dans l'armée française, où il se trouvait major en 1789. Il se distingua à l'armée de Sambre-et-Meuse (1794) comme général de division, passa, comme général en chef, à l'armée d'Italie, remporta la victoire de Loano, devint ministre de la guerre (1797) ; mais sa rapacité souleva contre lui d'unanimes accusations et il quitta promptement le ministère. Il retourna en Italie où il éprouva des revers, et donna sa démission (1799). Nommé par le Directoire inspecteur des troupes françaises en Belgique, il fut accusé de nouveau, et se vit obligé de prendre la fuite. Après le 18 brumaire, il rentra dans l'obscurité. On a de lui un *Précis des opérations du général Schérer en Italie*, 1798, in-8.

SCHEUCHZER (J.-Jacq.), médecin et naturaliste suisse, né en 1672 à Zurich, mort en 1733, parcourut l'Allemagne, fut nommé, en 1696, médecin de la ville de Zurich, puis professeur de physique et d'histoire naturelle. Ses œuvres et ses collections scientifiques ont rendu d'éminents services à l'histoire naturelle. On cite surtout son *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8 : *Homo diluvii testis*, 1726, in-4 ; *Physique sacrée*, Ulm (en all.) et Amst. (en franç.), 8 vol. in-fol., 1732-37.

SCHEUCHZER (J.), grand botaniste, frère du précédent (1684-1738), servit en Hongrie, fut secrétaire du comte de Marsigli, devint ingénieur du comte de Zurich (1712), secrétaire des états du comté de Bade (1732), professeur d'histoire naturelle à Zurich (1733). On a de lui, entre autres ouvrages, l'*Agrostographia*, Zurich, 1774, in-4.

SCHEUT, château de Belgique (Brabant mérid.), à 5 kil. O. de Bruxelles. Il s'y livra, en 1356, une sanglante bataille entre les Brabançons et les Flamands ; ces derniers furent vainqueurs.

SCHEYB (Fr.-Christophe DE), savant allemand, né en Souabe en 1704, mort en 1777, fut secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples, et mourut conseiller aulique. On lui doit divers ouvrages et publications, entre autres une superbe édition de la *Table de Peutinger*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite en Italie, 1809, et à Leipsick, 1824, in-fol.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), c.-à-d. *le Slavon*, peintre, né en 1522 à Sebenico en Dalmatie, mort à Vicence en 1582, fut protégé et employé par le Titien et le Tintoret. Son dessin est incorrect, mais le mouvement, le coloris, la composition décèlent partout en lui un grand peintre. Le musée du Louvre a de Schiavone une *Tête de saint Jean Baptiste*, qu'on a attribuée à Raphaël.

SCHIEDAM, ville de Hollande (Hollande mérid.), sur la Schie, près de son embouchure dans la Meuse, à 7 kil. O. de Rotterdam ; 10,000 hab. Petit port (un canal l'unit à Delft). Bourse, hôtel-de-ville et autres édifices. Eau-de-vie de grains, porcs, etc. D'épais brouillards couvrent toujours cette ville.

SCHILLER (J.-Fréd.-Christophe), célèbre poète allemand, né à Marbach (Wurtemberg) en 1759, était fils d'un capitaine. Il inclinait vers la carrière ecclésiastique, mais on le plaça à l'école militaire de Ludwigsbourg ; il étudia ensuite le droit, puis la médecine, entra comme chirurgien dans un régiment, se livra en même temps au goût naturel qui l'entraînait vers les lettres, et commença dès lors à écrire des poésies et des pièces de théâtre. Il voulut quitter le service, après avoir fait jouer sa pièce des *Brigands* (1781) ; mais n'ayant pu obtenir l'agrément du duc de Wurtemberg, il s'enfuit. Après diverses aventures, il fut nommé conseiller du duc de Saxe-Weimar, et professeur d'histoire à Iéna (1789). Grandissant sans cesse en talents comme en réputation, il entra en liaison avec toutes les notabilités littéraires de l'Allemagne, et fut classé parmi les

premiers écrivains de son pays. En 1793, il adressa une apologie de Louis XVI à la Convention. D'une santé débile, il renonça de bonne heure aux fonctions pénibles de l'enseignement, et vint, en 1797, se fixer à Weimar, où il fut comblé des bontés du duc régnant. Il y mourut le 9 mai 1805, à 46 ans. Schiller est un des coryphées du genre romantique. Il est connu surtout par ses tragédies, qui sont au nombre de neuf : *les Brigands*, *Fiesque*, *Cabale et Amour*, *Don Carlos*, *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*. Les trois premières, sans manquer de beautés, sont des ouvrages fort défectueux, et offrent tous les caractères d'une période d'indécision ; les dernières, plus vraies, plus morales, d'un genre plus élevé, sont d'un ordre tout différent, et ont valu à leur auteur le titre de régénérateur du théâtre allemand. On a encore de Schiller beaucoup de poésies diverses, où brillent la verve, l'imagination, l'originalité, la grâce ; des ouvrages historiques, qui le placent aussi à un des premiers rangs dans ce genre : l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans*, une foule d'articles de critique, entre autres son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale* dans les *Heures* (journal littéraire). Schiller était intime ami de Gœthe, auquel sans doute il dut une partie de ses idées et de ses progrès. Il rédigeait en commun avec lui l'*Almanach des Muses*. Les *Œuvres* de Schiller (en allemand) ont été publiées à Tubingue 1812-15, 12 vol. in-8 ; Vienne, 1816, 26 vol. in-12, et Leipsick, 1824, 18 vol. in-8. Nous avons en français ses œuvres dramatiques, trad. par M. de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8 ; la *Guerre de Trente-Ans*, trad. par Champfeu, 1803, 2 vol. in-8, et par Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8 ; la *Défection des Pays-Bas*, trad. par Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8.

SCHILLING (Fréd.-Aug.), romancier allemand, né en 1766 à Dresde, mort en 1839, servit longtemps dans l'artillerie, devint capitaine en 1807, mais donna sa démission bientôt après, et vint se fixer à Freyberg d'abord, ensuite à Dresde. Ses nombreux romans ont eu beaucoup de lecteurs ; Schilling y montre de l'imagination ; ses tableaux sont vifs et vrais ; il réussit surtout dans le comique ; mais il ne respecte pas toujours la décence. Il a aussi donné un drame, *Elise Colmar*, 1783. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Dresde, en 52 vol., 1828.

SCHILTIGHEIM, bourg de France, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), près de l'Ill, à 3 kil. N. de Strasbourg ; 2,794 hab. Huiles diverses, etc.

SCHIMEG, comitat de Hongrie. *Voy.* SCHUMEG.

SCHIMMELPENNINCK (Rutger-Jean), homme d'état hollandais, né en 1761 à Deventer ou à Rotterdam, mort en 1825, fut d'abord célèbre comme avocat, eut part aux efforts des Provinces-Unies en 1785 et 86 pour accomplir une révolution sage et modérée, se distingua en 1795 à la Convention nationale batave par sa modération comme par son éloquence, fut, en 1798, ambassadeur à Paris, plénipotentiaire au congrès d'Amiens (1802), puis ambassadeur à Londres, reçut partout des marques d'estime, gouverna la Hollande pendant 15 mois (1805-1806), sous le titre de grand-pensionnaire, et signala son passage par le rétablissement du crédit et l'introduction d'un bon système de finances, vécut dans la retraite pendant le règne de Louis Bonaparte, qui cependant le consulta souvent, fut comblé d'honneurs par Napoléon après l'incorporation de la Hollande au grand empire, et devint membre du Sénat conservateur de France. Il fut nommé membre de la première chambre des États-généraux lors de l'établissement du royaume des Pays-Bas. Il mourut aveugle.

SCHINNER ou SKINNER (Matth.), dit *le Cardinal de Sion*, né dans le Valais près de Sion vers 1470, d'une famille pauvre, devint curé, chanoine, puis évêque de Sion (1500), se fit l'agent zélé du pape Jules II, et détacha les Suisses de l'alliance française (1510), reçut, avec le chapeau de cardinal, le titre de légat apostolique et le commandement général de l'Italie pour le pape, fut l'âme de toutes les intrigues qui eurent lieu en Suisse contre la France, marcha à la tête des Suisses qui vinrent combattre François I en Italie (1515), et, après la bataille de Marignan, leva encore un corps de 6,000 hommes qui firent du mal aux Français. Ses biens dans le Valais furent confisqués par le parti français. Il s'en vengea en décidant Charles-Quint à mettre au ban de l'empire George Supersax, son principal adversaire dans le pays de Vaud, et en faisant mettre le Valais en interdit par Léon X. Il mourut en 1521.

SCHIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 23 kil. N. O. de Vicence ; 6,600 hab. Tanneries, teintureries, soieries, draps. Ville très ancienne.

SCHIRACH (Adam-Théophile), agronome du XVIIIe siècle, mort en 1773, était pasteur en Lusace ; il fonda dans ce pays une des premières sociétés d'agriculture, et fit de curieuses découvertes sur les abeilles et les moyens de les multiplier. On a de lui : *Traité des Abeilles*, Leipsick, 1768 ; *Culture des Abeilles des bois*, 1774 ; *Histoire naturelle de la reine des Abeilles*, trad. en franç., 1787. — Un autre Théophile Schirach, natif aussi de Lusace (1743-1804), fut professeur de philosophie à Helmstædt, et fonda en 1780, à Altona, un *Journal politique* qui subsiste encore. On lui doit : *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768 ; *Biographie des Allemands*, 1770 ; *Histoire de Charles VI*, 1776 ; une trad. allem. des *Vies de Plutarque*, etc.

SCHIRAZ, ville de Perse. *Voy.* CHYRAZ.

SCHIRMECK, ch.-l. de cant. (Vosges), sur la Bruche, à 32 kil. N. E. de Saint-Diey ; 1,415 hab. Filatures de coton, etc.

SCHISME, nom donné en général à toute séparation religieuse d'hommes unis jadis dans une même foi. Les schismes les plus fameux dans l'histoire sont : 1° celui qui se forma chez les Juifs en 962 av. J.-C., sous Roboam fils de Salomon, et d'où naquirent les deux royaumes d'Israël et de Juda (*Voy.* ces noms) ; — 2° celui qui sépara l'église chrétienne en église romaine et en église grecque, et qui, provoqué par Photius (862), fut consommé par le patriarche Cerularius en 1053 ; on le connaît sous le nom de *schisme d'Orient* ; — 3° celui qui eut lieu après la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, en 1378, et qui partagea toute l'Église romaine en deux obédiences (il dura 71 ans, amena les conciles de Constance et de Bâle, et hâta la réforme) ; on le nomme le *grand schisme d'Occident* ; — 4° le schisme d'Angleterre, qui sépara les Anglais de la communion romaine sous Henri VIII en 1534, et constitua l'Église anglicane ; — 5° celui qui partagea les Musulmans en Sunnites ou traditionnaires (qui admettent les trois califes prédécesseurs d'Ali), et Chyites (qui regardent le seul Ali comme légitime, et les trois autres comme usurpateurs). Ce dernier schisme, qui a commencé dès la mort de Mahomet (632), subsiste encore, et a toujours joué un grand rôle en Orient.

SCHLADMING, bourg des États autrichiens (Styrie), sur l'Ens ; à 85 kil. O. de Judenbourg ; 1,000 hab. Usines à fer, à cuivre, etc. C'est là qu'a été découvert par Vest le métal dit *junonium*, en 1817.

SCHLAN ou SLANY, v. de Bohême, ch.-l. du cercle de Rakonitz, à 27 kil. O. de Prague ; 3,000 hab.

SCHLEGEL (J.-Élie), poète allemand, né en 1718 à Meissen (Saxe), mort en 1749, étudia le droit, se fit connaître de bonne heure par des imitations en vers des classiques latins et grecs (surtout de Sophocle et d'Euripide), et par quelques pièces de théâtre, suivit l'ambassadeur Spener en Danemark, comme

secrétaire d'ambassade, devint professeur à l'université de Soroë, et mourut à 31 ans, épuisé par ses travaux. Ses tragédies, célèbres jadis, ne se lisent plus; la meilleure est *Hermann*. On a vanté aussi sa *Beauté muette*, comédie en vers. On lui doit, de plus, un poëme sur Henri-le-Lion, duc de Saxe et de Bavière, plusieurs bons morceaux historiques, et des articles dans la *Bibliothèque* de Gottsched, etc. Il avait imité avec bonheur plusieurs tragédies grecques. Ses *Œuvres* ont été recueillies (Copenhague et Leipsick, 1766-70, 5 vol. in-8), par son frère J.-H. Schlegel, professeur d'histoire à Copenhague, auteur d'une *Histoire des rois de Danemark* de la maison d'Oldenbourg, 1771-76. — Un autre frère, Jean Adolphe, pasteur à Hanovre, était lui-même un poëte estimé (on fait surtout cas de ses *Cantiques sacrés*, Leipsick, 1766) : il fut père de deux écrivains célèbres, Auguste-Guillaume et Frédéric Schlegel.

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), critique et poëte allemand, né en 1767 à Hanovre, fils de J.-Adolphe Schlegel, pasteur à Hanovre, étudia à Gœttingue sous la direction de Heyne, se fit connaître par une excellente traduction de Shakspeare, traduisit aussi avec un grand succès plusieurs pièces de Calderon, fonda avec son frère *l'Athénée*, journal littéraire, qui eut une grande vogue; fit à Berlin (1801), puis à Vienne (1808), des cours de littérature où il s'occupait surtout du théâtre ancien, et qui le placèrent au premier rang des critiques, excita en France quelque scandale par sa *Comparaison de la Phèdre de Racine et de celle d'Euripide*, exhuma le poëme national des *Niebelungen*, fut nommé en 1818 professeur de littérature à Bonn, donna la même année un *Essai sur la littérature provençale*, s'occupa surtout dans ces dernières années de littérature indienne, et traduisit deux grandes épopées indiennes, le *Ramayana*, 1823; l'*Hitopadesa*, 1832. Auguste-Guillaume est lui-même auteur de poésies fort estimées. Il fut très étroitement lié avec Mme de Staël, et fut l'ami de Gœthe et de Schiller.

SCHLEGEL (Frédéric), frère du précédent, né à Hanovre en 1772, publia en 1797 un roman d'un genre original, *Lucinde*, passa ensuite quelques années à Paris pour y faire des recherches, donna à son retour en Allemagne un *Traité sur la langue et la sagesse des Indiens*; fit imprimer en 1811 un *Cours de littérature*, devenu célèbre (on y trouve pour la première fois peut-être une théorie du genre romantique); le fit suivre d'un cours d'*Histoire*, professa à Vienne en 1827 et 1828 des cours sur la *Philosophie de la vie* et sur la *Philosophie de l'histoire*, et mourut en 1829 d'une attaque d'apoplexie. Né dans le protestantisme, il s'était converti au catholicisme. Pendant l'invasion des Français en Allemagne, il composa des poésies patriotiques qui lui méritèrent le surnom de *Tyrtée de l'Allemagne*. Il passa une grande partie de sa vie à Vienne, fut employé par Metternich comme écrivain politique, rédigea des proclamations contre la France, et se montra grand partisan des doctrines absolutistes et théocratiques (surtout dans son dernier ouvrage, la *Philosophie de l'histoire* (traduit par l'abbé Lechat). M. Duckett a traduit de l'allemand son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1829, 2 vol. in-8. Les deux frères Schlegel ont été longtemps regardés dans leur pays comme les arbitres du goût. Du reste, Frédéric est placé bien au dessous de Guillaume. Frédéric Schlegel avait épousé la fille du célèbre juif Mendelssohn.

SCHLEIDEN, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 4 kil. S. de Gemünd : 1,500 hab. Château, filature de laine, couvertures, ustensiles en fer. Patrie de l'historien Sleidanus (Philippson).

SCHLEIERMACHER (Frédéric-Ernest-Daniel), philologue et théologien, né à Breslau en 1768, mort à Berlin en 1834, étudia la théologie à Halle et à Berlin, traduisit de l'anglais les sermons de Blair et de Fawcett (1798), et se distingua lui-même comme prédicateur. S'étant lié avec les frères Schlegel, il prit part à l'*Athénée* qu'ils publiaient, et conçut avec Frédéric Schlegel le projet d'une traduction de Platon; mais il entreprit seul ce grand travail, et en fit paraître 6 volumes (Berlin, 1804-1828); c'est le plus bel ouvrage que l'Allemagne possède en ce genre; il est fort à regretter que l'auteur n'ait pu l'achever. Il fut en 1802 appelé à Halle comme professeur extraordinaire de théologie et de philosophie, et prédicateur de l'université; il revint en 1807 à Berlin, y fut nommé en 1809 pasteur de l'église de la Trinité, devint l'année suivante professeur ordinaire, et fut reçu en 1811 à l'Académie de Berlin. Il se distingua par son éloquence non moins que par son érudition dans ses cours et dans ses prédications. Outre sa traduction de Platon, Schleiermacher a publié divers recueils de ses sermons, et plusieurs écrits sur des questions d'histoire, de philosophie et de théologie.

SCHLEIZ, ville murée d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Reuss-Schleiz, à 6 kil. N. E. de Saalburg; 4,700 hab. Beau château, résidence du prince. Drap, cotonnade, mousselines, etc. Patrie de J.-Fréd. Bottcher ou Bœttinger (inventeur de la porcelaine de Saxe).

SCHLEIZ (princip. de REUSS-). *Voy.* REUSS-SCHLEIZ.

SCHLESTADT. *Voy.* SCHELESTAT.

SCHLESWIG. *Voy.* SLESWIG.

SCHLEUSINGEN, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle d'Henneberg, à 51 kil. S. O. d'Erfurt; 2,105 hab. Drap, lainages, blanc de céruse, moulins divers, etc. Commerce en bois.

SCHLICHTEGROLL (Ad.-H.-Fréd. DE), savant biographe, né à Gotha en 1764, mort en 1822, avait été bibliothécaire du duc Ernest de Saxe-Gotha, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et a donné entre autres ouvrages, le *Nécrologe des Allemands*, 34 vol. in-8, 1790-1806 (recueil indispensable à tous ceux qui s'occupent de biographie).

SCHLOEZER ou SCHLOETZER (Aug.-L. DE), historien, né en 1737 à Jagstad (Hohenlohe), mort en 1809, fit sa théologie à Wittemberg, et apprit les langues orientales à Gœttingue, passa trois ans en Suède comme instituteur, se plaça auprès de Gér.-Fréd. Müller en Russie pour l'aider dans ses travaux historiques, apprit en peu de temps le russe, le polonais, le slavon, acquit d'immenses connaissances historiques, put ainsi rendre à Müller les plus grands services, et fut adjoint à l'Académie (1762); mais il excita l'envie, et éprouva des dégoûts qui le déterminèrent à quitter la Russie: il se retira à Gœttingue, où il devint professeur de philosophie et de politique (1769). Irascible, tranchant, bizarre, là, comme en Russie, il fut en butte à plus d'un désagrément. Schlœzer a créé l'histoire de la Russie, tant en découvrant des sources inconnues avant lui, qu'en bannissant à jamais par une critique sévère les fables jadis admises. Ses principaux écrits sont: *Histoire de la Lithuanie jusqu'en* 1569, dans l'*Histoire universelle anglaise*, 1776; *Tableau de l'Histoire de Russie*, Brême, 1768, in-12; *Recherches sur les lois fondamentales de la Russie*, Brême, 1777, in-12. On lui doit des éditions de *Nicon*, de *Nestor*, des *Lois d'Iaroslav I*.

SCHLOSBERG, ville de Hongrie. *Voy.* SASVAR.

SCHLOSSBERG, ville de Transylvanie. *Voy.* DEVA.

SCHLUSSELBOURG, d'abord *Nœtebourg*, ville et forteresse de la Russie d'Europe, ch.-l. de cercle, sur le lac Ladoga et la Neva, à 32 kil. E. de Saint-Pétersbourg; prison d'état (où fut détenu le czar Ivan VI, depuis le moment où il fut détrôné jusqu'à sa mort, 1741-65).

SCHMALKALDEN. *Voy.* SMALKALDE.

SCHMIDT (Benoît), un des grands publicistes allemands du parti catholique, né en 1726 à Vorchkeim (Bamberg), mort en 1778, fut successivement professeur extraordinaire de droit à l'université de Bamberg, conseiller aulique du prince-évêque de Bamberg, enseigna les *Institutes*, le droit des gens, et l'histoire de l'Empire, fut professeur de droit public et féodal à Ingolstadt (1761), et laissa, entre autres ouvrages, *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter, atque hodierni*, Nuremberg, 1756, in-8.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historien, né en 1736 à Auenstein (évêché de Wurtzbourg), mort en 1794, remplit diverses fonctions publiques dans sa patrie, et mourut à Vienne, conseiller aulique, après avoir donné des leçons d'histoire à l'archiduc François (depuis empereur). On a de lui l'*Histoire des Allemands* (1778-1793); il en a donné 11 vol. in-8, qui vont jusqu'en 1626 : 11 autres volumes, rédigés sur ses matériaux par Milbiller, conduisent cette histoire jusqu'en 1806. J.-Ch. Thibault de Laveaux en a traduit en français une partie, 9 vol. in-8, 1784, etc. Ce vaste ouvrage, fruit de recherches patientes, jouit d'une grande autorité.

SCHMIDT (Christophe), dit *Phiseldeck*, historien, né en 1740 à Nordheim (Gœttingue), mort en 1801, enseigna l'histoire et le droit public au *Carolinum* de Brunswick, fut mis à la tête des archives de Wolfenbuttel, passa plusieurs années en Russie, et laissa de bons ouvrages sur l'histoire de ce pays : *Histoire de Russie*, Riga, 1773; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis Pierre I*, 1777. — Son fils, Conrad-Fréd. Schmidt-Phiseldeck, 1770-1832, fut professeur de théologie à Copenhague (1794) : il a laissé des écrits sur la théologie, la philosophie et l'histoire, notamment : une *Exposition de la philosophie critique* (de Kant), en latin, 1796; *l'Europe et l'Amérique*, Copenhague, 1820, etc.

SCHMIEDEBERG, ville des États prussiens (Silésie), à 12 kil. S. de Hirschberg; 3,800 hab. Toiles, cotonnades, canevas, etc.

SCHMOELNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 28 kil. S. O. d'Einsiedel; 5,500 hab. Usines à cuivre, hôtel des monnaies (pour cuivre). Aux environs riches mines de cuivre, argent, fer.

SCHNECTADY. *Voy.* SCHENECTADY.

SCHNEEBERG, c.-à-d. *mont de neige*, nom de plusieurs montagnes d'Allemagne dont la plus haute est en Autriche, dans la partie S. O. du cercle inférieur de Wienerwald, par 47° 46' lat. N., 13° 27' long. E.

SCHNEEBERG, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur une haute montagne, à 40 kil. S. O. de Chemnitz; 7,400 hab. Dentelles, blondes, bière, imprimerie, passementerie, usines pour l'exploitation des mines d'argent, fer, plomb, cobalt, bismuth des environs.

SCHNEEKOPP (mont), dans la chaîne du Riesengebirge, sur la limite de la Silésie et de la Bohême, au S. E. de Schmiedeberg; 1,686 mètres (point culminant de la chaîne et de toute l'Allemagne au N. du Danube).

SCHNEIDER (Conrad-Victor), médecin, né à Bitterfeld, vers 1610, mort vers 1680, professeur à Wittemberg, et médecin de l'électeur de Saxe, fit connaître la vraie texture de la membrane pituitaire, qui a gardé son nom, et laissa beaucoup d'écrits, dont plusieurs sont encore dignes d'être lus.

SCHNEIDER (Euloge ou J.-George), démagogue, né en 1756 à Wipfeld (évêché de Würtzbourg), était prêtre catholique. Il venait d'être nommé prédicateur de la cour de Stuttgard, lorsque la révolution commença. Il se rendit en France, fut nommé vicaire-général de l'évêque de Strasbourg, devint ensuite maire de Haguenau, accusateur public près le tribunal criminel, et fut en Alsace l'agent le plus actif des fureurs démagogiques : il allait de ville en ville, et comme en triomphe, traînant à sa suite des juges, le bourreau et la guillotine; Saint-Just et Lebas l'accusèrent de conspiration et le firent condamner à mort (1794). Ce Schneider était bon helléniste, et a traduit en allemand les *Homélies de saint Jean-Chrysostôme* sur saint Matthieu et saint Jean, Augsbourg, 1786 et 87.

SCHNEIDER (J.-Gottlob), philologue et naturaliste (1750-1822), né aux environs de Hubertsbourg, en Saxe, s'adonna d'abord à l'étude de la philologie à Leipsick, vécut plusieurs années à Gœttingue dans la détresse, aida Brunck à Strasbourg dans ses travaux (1777-80), trouva chemin faisant du temps pour étudier à fond l'histoire naturelle, occupa 34 ans la chaire de philologie, tant à Francfort-sur-l'Oder qu'à Breslau, et finit par être nommé dans cette dernière ville premier bibliothécaire. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec-allemand*, d'admirables éditions de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Leipsick, 1811, 4 vol. in-8; des *Œuvres de Théophraste*, Leipsick, 1818-21, 6 vol.; des *Scriptores rei rusticœ veteres latini*, Leipsick, 1794, 4 vol. in-8; etc. On lui doit aussi de nombreux ouvrages d'histoire naturelle : il s'est surtout proposé d'expliquer les passages des anciens qui avaient rapport à cette science.

SCHNEPFENTHAL, village du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, près de Waltershausen. Salzmann y établit en 1784 une célèbre maison d'éducation.

SCHOEFFER (Pierre), un des inventeurs de l'imprimerie, né à Gernsheim (Hesse-Darmstadt), était copiste à Paris en 1449. Il fut le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust, et, à la mort de son beau-père (1466), devint seul maître de l'imprimerie. Il mourut en 1502. Schœffer semble avoir, pour sa part, imaginé les poinçons, qu'il substitua aux matrices fondues qu'on employa d'abord.

SCHOELL (Maximil.-Samson-Fréd.), savant historien, né en 1766 aux environs de Sarrebrück, mort en 1833, fut élève de Koch, entra comme précepteur dans une famille russe, visita avec ses élèves l'Italie, la Suisse, Saint-Pétersbourg, Berlin, dirigea une maison de librairie à Bâle, puis à Paris (1802), fut sur le point de faire faillite en 1812, obtint de l'emploi au cabinet diplomatique du roi de Prusse (1814), et depuis ce temps fut attaché soit à l'ambassade prussienne en France, soit au cabinet du roi à Berlin, reçut les titres de conseiller de légation, de conseiller de régence, et remplit diverses missions. Il a beaucoup écrit. Ses ouvrages principaux sont : le *Cours d'histoire moderne des états européens*, Paris, 1830-1834, 46 vol. in-8, ouvrage capital et plein de faits, mais inégal; l'*Histoire abrégée des traités de paix* depuis celui de Westphalie), Paris, 15 vol. in-8, 1816-18 (reproduit en partie dans les 22 derniers vol. du *Cours d'histoire*); l'*Histoire abrégée de la littérature romaine*, 4 vol. in-8, 1815; l'*Histoire abrégée de la littérature grecque*, 1813, 2 vol. in-8; 2ᵉ édition, 8 vol. in-8, 1823-25; *Congrès de Vienne*, 1816, 2 vol. in-8; *Recueil de pièces officielles*, 1814-1816, 9 vol. in-8; *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18.

SCHOEN (Martin), dit en France *le Beau Martin*, orfèvre, peintre et graveur au burin, né en 1420 à Culmbach, mort en 1486, est, suivant les Allemands, l'inventeur de la gravure en taille-douce, que l'on attribue vulgairement à Finiguerra; d'autres regardent cette invention comme antérieure à l'un et à l'autre. Son *Œuvre* consiste en 150 pièces originales environ (très rares).

SCHOENAU, ville des États autrichiens (Autriche), à 6 kil. S. E. du Krumbach. Beau château, qui appartint au prince de Montfort (Jérôme Bonaparte).

SCHŒNAU (GROSS-), ville du roy. de Saxe (Lusace),

à 11 kil. O. de Zittau; 4,000 hab. Grande fabrique de toile damassée, canevas de couleur, tapis, etc.

SCHOENBOURG (maison de), en Saxe, en Hesse et en Bavière, issue d'Alban, comte de Zwickau (936). Ernest, mort en 1534, donna naissance à deux lignes, chacune subdivisée en deux branches : 1° Schœnbourg-Stein-Waldenbourg et Schœnbourg-Stein-Hartenstein ; 2° Schœnbourg-Penigk-Penigk et Schœnbourg-Penigk-Rochsburg. Il n'y a jamais eu de principauté ou de comté de Schœnbourg, et jamais les possessions de cette maison n'ont formé un fief immédiat. Celles de la ligne aînée étaient formées des quatre seigneuries de Waldenbourg, Hartenstein, Lichtenstein, Stein (304 kil. carrés; 45,000 hab.); à la ligne puînée sont cinq seigneuries: Penigk, Glauchau, Remissau, Rochsburg et Wechselburg (315 kil. carr.); mais celles-ci ne produisent que 125,000 fr., ou un tiers du revenu de celles de la ligne aînée. Le chef de la branche de Waldenbourg a le titre de prince depuis 1790.

SCHOENBRUNN, *Fons bellus*, nom de plusieurs lieux de l'Allemagne, dont le plus célèbre est un bourg des États autrichiens (Autriche propre), à 3 kil. S. O. de Vienne; 400 hab. Beau château impérial avec magnifique jardin botanique. Il fut commencé par Joseph I et achevé par Marie-Thérèse. Napoléon y établit son quartier-général en 1805 et 1809.

SCHOENEBECK, ville des Etats prussiens (Saxe), à 13 kil. S. E. de Magdebourg, sur l'Elbe; 4,900 h. Salines importantes.

SCHOENECK, ville du roy. de Saxe (Voigtland), à 18 kil. S. E. de Plauen; 1,000 hab. Grande industrie : instruments de musique; drap, toile, mousseline; eau-de-vie; forges. Poix, noir de fumée.

SCHOENHOF, ville de Bohême (Saatz), à 2 kil. E. de Maschau, ch.-l. de seigneurie. On y voit un des plus beaux châteaux du royaume.

SCHOEPFLIN (J.-Dan.), savant publiciste et historien, né à Sulzbourg (Bade), en 1694, mort en 1771, fut nommé en 1720 professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg et remplit cette chaire pendant 51 ans. Il devint en outre conseiller et historiographe de France, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions. Il est un de ceux qui fondèrent la science de l'histoire politique. On lui doit, entre autres ouvrages : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. ; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol.

SCHOLARIUS (George). *Voy.* GENNADE.

SCHOLASTIQUE (LA). On nomme ainsi la philosophie qui fut enseignée au moyen âge (du IXe au XVIe siècle), et qui prit naissance dans les *écoles* ecclésiastiques fondées par Charlemagne; elle a pour caractère essentiel l'union plus ou moins intime de la philosophie, surtout de la dialectique, avec la théologie. On peut y distinguer trois époques : 1° l'enfance (du IXe à la fin du XIIe siècle), dans laquelle la philosophie est entièrement subordonnée à la théologie (*ancilla theologiæ*); la science se constitue par les travaux d'Alcuin, J. Scot Erigène, Lanfranc, saint Anselme de Cantorbéry, Abélard, Pierre Lombard, Jean de Salisbury : le réalisme platonique domine à cette époque; on y voit pourtant naître le nominalisme, enseigné par Roscelin (1089), mais il est bientôt étouffé ; — 2° l'âge mûr (aux XIIIe et XIVe siècles) ; la philosophie, incorporée à la théologie, devient presque son égale; la science, étendue et complétée par la connaissance des ouvrages d'Aristote et les leçons des Arabes, reprend une existence à elle ; elle reçoit des formes arrêtées par les travaux des plus célèbres docteurs : Alexandre de Halle, Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin son disciple, Duns Scot remplissent cette période; l'école se partage entre les Scotistes et les Thomistes; l'art de l'argumentation est poussé au plus haut degré ; — 3° la vieillesse ou la décadence (aux XIVe et XVe siècles). La philosophie se sépare peu à peu de la théologie; le nominalisme renaît, professé hardiment par Occam, Buridan, P. d'Ailly, et faiblement combattu par W. Burleigh, Thomas de Bradwardine, etc. On sent de plus en plus le vide de la philosophie régnante ; enfin (aux XVIe et XVIIe siècles) la scholastique disparaît devant la connaissance plus approfondie des systèmes antiques et les enseignements de Bacon et de Descartes. Paris fut, surtout dans les deux premiers âges, le principal siége de la scholastique ; son université était fréquentée par des milliers d'écoliers de toutes les nations.

SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoît, vivait auprès du mont Cassin, où demeurait son frère, et recevait souvent ses visites. Elle mourut vers 543. On la fête le 10 février.

SCHOMBERG (Henri, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1583 d'une famille originaire de Misnie, servit d'abord l'empereur Rodolphe II, fut ensuite ambassadeur de France tant en Angleterre qu'en Allemagne, devint surintendant des finances (1619), et chef du ministère (1621), fut éloigné en 1625, mais bientôt rentra en grâce et obtint le bâton de maréchal. Il chassa les Anglais de l'île de Ré, se signala en Piémont, vainquit les rebelles du Languedoc à Castelnaudary, où fut pris Montmorency (1632), et mourut la même année gouverneur du Languedoc. — Sa fille, Jeanne de Schomberg, épousa un duc de Liancourt.

SCHOMBERG (Charles, duc de), connu d'abord sous le nom de duc d'Halluyn, né en 1601, fils du précédent, lui succéda au gouvernement du Languedoc, vainquit les Espagnols à Leucate (1636), devint peu après maréchal de France, prit Perpignan; il perdit sa faveur à la mort de Louis XIII, fut privé du gouv. du Languedoc, et ne reçut en échange que celui de Metz. Il commanda avec assez de succès, mais sans avantage pour lui, l'armée de Catalogne. Il mourut en 1656. Il avait épousé en secondes noces (1646) Mlle de Hautefort, femme d'une rare beauté, que Louis XIII avait aimée, mais sans qu'elle eût souffert en rien dans sa réputation. Elle fut disgraciée pour avoir frondé Mazarin. Elle mourut en 1691, à 75 ans.

SCHOMBERG (Armand-Fréd. DE), maréchal de France, mais d'une autre famille que les précédents, naquit vers 1619, perdit son père quelques mois après, fut privé de toute sa fortune tant par l'infidélité de ses tuteurs que par des confiscations, servit sous Rantzau, sous le prince Henri-Frédéric d'Orange, puis passa en France (1650), et, devenu lieutenant-général, se signala par des faits d'armes éclatants, eut grande part à la victoire des Dunes (1658), prit Bergues, gagna la bataille de Villaviciosa (1665), qui affermit l'indépendance du Portugal, fut chargé du commandement de l'armée de Catalogne, prit Figueira et d'autres forteresses aux Espagnols, reçut le bâton de maréchal en 1675, et montra les mêmes talents à l'armée des Pays-Bas; mais il fut obligé, comme protestant, de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes; après avoir cherché fortune en Portugal, dans le Brandebourg, il s'attacha à Guillaume III, suivit ce prince lors de son expédition en Angleterre (1688), et périt à la bataille de La Boyne (1690).

SCHONÆUS (Cornelius), poëte latin du XVIe siècle, né à Gouda, est auteur de comédies latines tirées de l'Écriture Sainte, dans lesquelles il a imité avec assez de bonheur le style de Térence. Elles furent publiées sous le titre de *Terentius Christianus*, Anvers, 1570, et Amsterdam, 1629.

SCHOPFHEIM, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. de bailliage, à 19 kil. N. E. de Bâle; 1,200 h.

SCHOTT (André), savant Jésuite, né à Anvers en 1552, vint de bonne heure en Espagne, fut professeur de langue grecque et de rhétorique à Tolède, puis à Saragosse (1584), et enfin à Rome. Il mourut dans cette ville en 1629. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Hispania illustrata*, 1603-8, 4 vol. in-fol ; *Hispaniæ bibliotheca*, 1608, in-4 : *Adagia Græcorum*, 1612 ; *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque*, etc., 1616. On lui doit encore de nombreuses éditions, ainsi que des *Notes* sur Sénèque, Cornelius Nepos, etc.

SCHOTT (Gaspar), physicien, de l'ordre des Jésuites, né en 1608 à Kœnigshofen (Wurtzbourg), enseigna la théologie et les mathématiques à Palerme, puis vint à Rome où il étudia sous le P. Kircher, avec lequel il se lia étroitement, et se fixa vers 1658 à Wurtzbourg, où il se livra à l'enseignement des sciences physiques. Il mourut en 1660. On a de lui, entre autres ouvrages curieux : *Magia universalis naturæ et artis*, 4 vol. in-4, 1657-59 ; *Physica curiosa*, 1662 ; *Technica curiosa sive mirabilia artis*, 2 vol. in-4, 1664, etc.

SCHOUTEN (Guill. CORNELISSEN), navigateur hollandais, natif de Horn, commanda *la Concorde* dans l'expédition de Lemaire, au S. de l'Amérique (1615), eut la principale part à la découverte du détroit dit de *Lemaire*, et exécuta depuis plusieurs grands voyages : il mourut en 1625 dans la baie d'Antongil à Madagascar, en revenant en Europe. On a donné son nom à un groupe d'îles qu'il découvrit au N. de la Nouvelle-Guinée en 1616. Le voyage de Schouten au S. de l'Amérique a été publié à Amsterdam en 1617 par Aris Classen, et traduit en français, Amsterdam, 1618.

SCHOUTEN (Gautier), de Harlem, voyagea comme chirurgien sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, revint à Amsterdam (1665) au bout de sept ans d'absence, pendant lesquels il avait visité Java, les Célèbes, le roy. d'Aracan, et publia un *Voyage aux Indes-Orientales*, Amsterdam, 1676, in-4, traduit en français, Amsterdam, 1708, 2 vol.

SCHOUTEN, groupe d'îles de l'Océan équinoxial, au N. E. de la Papouasie, par 133° 35' long. E., 0° 50' lat. S. Découv. par Guill. Schouten en 1616.

SCHOUVALOV, famille noble de Russie, dut son élévation à l'impératrice Elisabeth, qui, avant son avénement, avait eu pour pages les deux frères Pierre et Alexandre Schouvalov et Ivan leur cousin. — Ivan fut conseiller privé de l'impératrice et eut une grande influence sous son règne. C'est lui qui fournit à Voltaire les matériaux de son *Histoire de Pierre-le-Grand*. — Pierre fut fait comte en 1746, puis feld-maréchal ; il inventa dans la guerre de Sept-Ans un nouveau genre de canons et d'obus qui porta son nom. — André Schouvalov, fils de Pierre, naquit à Moscou (1727), fut chambellan et favori d'Elisabeth, qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états, voyagea par toute l'Europe, resta longtemps à Paris, remit de riches présents à Voltaire dans Ferney, de la part de Catherine II, pensionna La Harpe en le chargeant de le tenir au courant de toutes les nouvelles littéraires de France (ce qui donna naissance à la *Correspondance littéraire* de ce critique avec le comte de Schouvalov), et mourut en 1798. Il tournait fort bien le vers français, et publia, entre autres pièces : une *Epître à Ninon* (1774) et une *Epître à Voltaire*, qui sont remarquables par l'élégance et la facilité.

SCHOUWEN (île), en Hollande (Zélande), au N. de l'île Noord-Beveland, n'est séparée du Dayveland que par un étroit canal : 24 kil. sur 8 ; villes, Ziericzee (ch.-l.), Brouwershaven. Grains, garance.

SCHREVELIUS (Cornelius), philologue de Harlem, né vers 1615, mort vers 1667, dirigea longtemps le collége de Leyde. Il a composé, entre autres ouvrages, le célèbre *Lexicon manuale græco-latinum*, qui, bien que fort médiocre, a été longtemps classique (réimprimé par H. Lécluse, Paris, 1820, traduit en franç. par Quénon, 1809). Schrevelius fut un des principaux collaborateurs de la collection dite *Variorum* : on lui doit *Juvénal* (1648), *Hésiode* (1650), *Térence* (1651), *Virgile* (1652), *Horace* (1653), etc.

SCHROECH (Luc), médecin d'Augsbourg, né en 1646, mort en 1730, membre, puis président de l'*Académie des curieux de la nature*, a laissé plusieurs savants ouvrages, entre autres : *Pharmacopœa Augustana* (c.-à-d. d'Augsbourg), 1673, souvent réimprimée ; *Moschi historia*, 1682 ; *Hygea Augustana*, 1682.

SCHROECKH (J.-Mathias), né à Vienne en 1733, mort en 1808, professeur d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg. Il a laissé, parmi divers travaux consciencieux : *Histoire de l'église chrétienne* (jusqu'à la Réforme), Leipsick, 1768-1803, 35 vol. : *Histoire de l'église chrétienne* (depuis la réforme), Leipsick, 1804-19, 8 vol. ; *Histoire universelle*, 6 vol., 1779-84 (traduite en français), Leipsick, 1784-90. Ce dernier ouvrage est très répandu.

SCHROEDER (J.-Joachim), orientaliste, né à Neukirchen (Hesse-Cassel) en 1680, mort en 1756, enseigna les langues orientales et l'histoire ecclésiastique à Marbourg, parvint avec des peines infinies à obtenir une connaissance approfondie de l'arménien, et publia la meilleure grammaire qu'on ait de cette langue : *Thesaurus linguæ armenicæ*, in-4.

SCHUBART (Chrétien-Frédéric-Daniel), écrivain et musicien allemand, né dans le comté de Luneboury en 1739, mort en 1791 à Stuttgard, déploya de bonne heure une imagination brillante et un beau talent en musique ; mena longtemps une vie désordonnée, changeant sans cesse de ville et de carrière, fut directeur de musique à Ludwigsbourg, entreprit en 1768 à Augsbourg sa *Chronique allemande*, journal populaire traitant de tout (politique, littérature, beaux arts), et rédigé avec une verve, une gaîté et une indépendance fort étranges en Allemagne, fut jeté dans une forteresse en 1777 pour avoir annoncé faussement la mort de Marie-Thérèse, y resta dix ans, et n'en sortit qu'à la demande de Frédéric-le-Grand. On a de lui de belles poésies, et un volume intitulé *Chants de la prison*, 1785. Schubart n'est point irréprochable, mais il a l'âme et le ton du vrai poëte ; on cite surtout son *Hymne à Frédéric-le-Grand*, et son *Juif éternel*. Il commença une *Histoire de sa vie*, qu'acheva et publia son fils, Louis Schubart, conseiller de légation prussien. Il laissa manuscrites des *Idées sur l'esthétique de la musique* (publiées par le même).

SCHULEMBERG (J. DE), général au service de France, se trouva à la bataille de Prague (1620), défendit courageusement les places de Coblentz (1632), Hermenstein (1637), Arras (1654), et fut fait maréchal de France par Louis XIV (1658). Il mourut en 1671.

SCHULENBOURG (J.-Mathias, comte DE), général allemand, né en 1661 près de Magdebourg, mort en 1747, servit d'abord le Danemark, puis la Pologne, et fit les campagnes de Sobieski, sauva les débris de l'armée saxonne battue en 1700 par Charles XII, opéra une belle retraite derrière l'Oder (1704), prit part à la guerre contre Louis XIV (1708), s'empara de Tournay, fut un des vainqueurs de Malplaquet, commanda glorieusement l'armée vénitienne contre les Turcs (1715), soutint un siége dans Corfou et poursuivit les assiégeants jusqu'en Albanie, où il mit le siége devant Scutari. La paix de Passarovitz arrêta ses succès. Il mourut en 1747.

SCHULTENS (Albert), orientaliste, né en 1686 à Grœningue, mort en 1750, fut pasteur de Wassenaar, puis professeur de langues orientales à Franeker et ensuite à Leyde. On le regarde comme le restaurateur des études orientales au XVIIIe siècle.

il savait l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le syriaque. Ses *Origines hebrææ*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4; Ses *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ*, Leyde, 1737 ou 36, in-4, sont des ouvrages remarquables, et il en a laissé beaucoup d'autres. — Son fils et son petit-fils occupèrent avec distinction la chaire de langue orientale à Leyde.

SCHULZE (J.-H.), savant médecin, né à Colbitz (Magdebourg) en 1687, mort en 1744, était fils d'un pauvre tailleur; il fut successivement instituteur au *pædagogium* de Halle, professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, professeur d'éloquence et d'antiquités à l'université de Halle. Il savait également la médecine, les antiquités, la philologie et les langues arabe, syriaque, chaldéenne, éthiopienne, samaritaine. Son principal ouv. est l'*Historia medicinæ a rerum initio ad annum Romæ* 535, Leips., 1728.

SCHULZE (Benj.), orientaliste, était missionnaire luthérien au service du Danemark, et mourut en 1760, après s'être distingué dans l'apostolat. Il possédait la connaissance des langues hindoustane, malabare, telinga, etc., et a laissé entre autres ouvrages : le *Maître de langues occidentales et orientales* (en allem.), contenant 100 alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre et l'oraison dominicale en 200 langues ou dialectes, Leipsick, 1738, in-8.

SCHULZE (Gottlob-Ernest), philosophe, né en 1761 à Heldrungen (Thuringe), mort en 1833, professeur de philosophie à Helmstædt (1788), puis à Gœttingue (1810), commença à se faire connaître par des travaux sur l'histoire de la philosophie platonicienne (*de Ideis Platonis*, 1786), puis publia, sous le titre d'*Ænésidème* (Helmst., 1792), un ouvrage sceptique, dans lequel il attaquait les nouvelles doctrines de Kant et de Reinhold, et qui fit en Allemagne une grande sensation : le surnom d'Ænésidème lui en est resté. Il a depuis écrit de nombreux ouvrages sur presque toutes les parties de la science.

SCHUMEG ou SCHIMEG, comitat de Hongrie (cercle au delà du Danube), entre ceux de Szalad au N. et à l'O., de Veszprim au N. E., de Tolna et de Baranya à l'E., la Croatie et l'Esclavonie au S.: 130 kil. sur 90; 200,000 hab. Ch.-l., Kaposvar.

SCHUMLA, ville de Turquie. *Voy.* CHOUMLA.

SCHURMANN (Anne-Marie DE), femme célèbre par sa science, née à Cologne en 1607 dans la religion protestante, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'éthiopien, était bonne musicienne, peignait, sculptait, gravait avec talent. Elle quitta tout d'un coup le monde, où elle brillait, pour se retirer dans la solitude de Lexmund, près de Vianen (1653), tomba dans les erreurs du piétisme, suivit dans ses courses Labadie, qui même, dit-on, devint son époux, continua sa mission après la mort de ce fanatique, et mourut dans le dénûment (1678). On a d'elle: *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaica et metrica*, Leyde, 1648, in-8.

SCHUTT (île), en Hongrie, dans les comitats de Presbourg et de Kœmœrn, entre un bras du Danube et la Vag : 80 kil. sur 16. Ch.-l., Bischdorf. (Kœmœrn aussi est dans cette île).

SCHUTZ (Christ.-Gottfried), philologue, né en 1747 à Dederstædt (Mansfeld), mort en 1832, fut inspecteur du séminaire théologique de Halle, professeur de poésie et d'éloquence à Iéna (1779), puis revint comme professeur à Halle, et y resta jusqu'à sa mort. On lui doit la publication d'un *Journal général de littérature*, des éditions très estimées de *Cicéron*, Leipsick, 1814-20, 20 vol. in-12; d'*Eschyle*, Halle, 1809-21, 5 vol.; d'*Aristophane*, 1821; un traité *De particulis latinis*, 1784.

SCHUTZ ou SCHUTZE (Gaspard). *Voy.* SAGITTARIUS.

SCHUYLKILL, riv. des États-Unis (Pensylvanie), naît dans les monts Alleghany, arrose Reading, Philadelphie, et tombe dans l'Ohio, à 9 kil. au-dessous de cette dernière ville, après un cours de 225 k.

SCHWAB (J.-Christophe), savant allemand (1743-1821), né à Ilsfeld (Wurtemberg), passa plus de 50 ans à Stuttgard, soit comme professeur, soit comme chef de bureau des expéditions françaises. Il cultivait avec un égal succès la littérature, l'histoire, la philosophie et les mathématiques; il découvrit une nouvelle théorie des parallèles. Il eut cinq mémoires couronnés par diverses académies. On remarque surtout celui qui roule *Sur les causes de l'universalité de la langue française, et sur les chances de durée de cette vogue* (1785); Frédéric II lui fit offrir, à l'occasion de ce morceau, une chaire à l'école militaire de Berlin, mais il ne put l'accepter. J.-C. Schwab combattit un des premiers la philosophie de Kant. — Son fils Gustave Schwab s'est distingué comme littérateur élégant, et a traduit en vers latins plusieurs des chants d'Uhland.

SCHWABACH, ville de Bavière (Rezat), à 15 kil. S. O. de Nuremberg, sur une rivière de même nom, affluent de la Rednitz; 7,000 hab. Tissus de coton, drap, tabac, épingles, fil de fer, papier, etc. L'industrie de cette ville doit son origine à des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes.

SCHWÆCHAT, bourg des États autrichiens (Autriche), à 12 kil. S. E. de Vienne, sur la Schwæchat ou Schwambach (affluent du Danube); 2,000 hab. Cotonnades, ustensiles vernissés en fer blanc. Aux env., petite colonne qui indique l'emplacement du camp de Sobieski en 1683.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Berthold), moine bénédictin ou cordelier de Fribourg (en Brisgau), ou, selon d'autres, de Cologne, qui vivait au commencement du XIVe siècle, passe vulgairement pour être l'inventeur de la poudre, que d'autres font remonter à Roger Bacon (mort en 1292), et dont l'origine paraît même être beaucoup plus ancienne. On raconte qu'ayant mis dans un mortier du salpêtre, du soufre et du charbon pour une expérience chimique, il y laissa par hasard tomber une étincelle qui produisit une explosion terrible; il n'eut plus qu'à renouveler ce que le hasard lui avait appris.

SCHWARZA, nom de plusieurs petites rivières d'Allemagne, notamment : deux dans les États autrichiens, l'une dans l'archiduché d'Autriche (Wienerwald), qui se joint au Pitten pour former la Leitha, l'autre en Moravie, affluent de la Taya; — un affluent de la Saale, qui donne son nom aux principautés de Schwarzbourg qu'elle arrose; — un affluent de la Werra en Saxe, etc.

SCHWARZBOURG, pays d'Allemagne, était jadis compris dans le cercle de Hte-Saxe, et divisé en deux parties distinctes : le *comté supérieur*, qui est enclavé au milieu des duchés de Saxe et du gouvernement prussien d'Erfurt, et le *comté inférieur*, qui est une enclave de la Saxe prussienne. Ce pays est actuellement partagé entre deux branches de la maison de Schwarzbourg, dont les possessions, qui ont titre de principautés, forment deux des états de la Confédération germanique : celle de *Schwarzbourg-Rudolstadt* et celle de *Schwarzbourg-Sondershausen*. La première possède la plus grande partie du Comté supérieur avec l'extrémité orientale du Comté inférieur (1,025 kil. carrés; 60,000 hab.; villes: Rudolstadt, Schwarzbourg, Frankenhausen, Stadtilm). Les possessions de la seconde sont surtout dans le comté inférieur (930 kil. carrés; 50,000 hab. Villes : Sondershausen, Arnstadt, Breitenbach). La Saale et ses affluents, Géra, Ilm, Unstrutt (avec le Wipper) sont les rivières principales du Schwarzbourg. Le commerce et l'industrie y sont assez prospères. Le gouvernement est monarchique absolu dans Sondershausen; monarchique limité par des états dans Rudolstadt. Les deux princes sont luthériens; ils ont la 15e place à la diète générale avec Oldenbourg et Anhalt : ils ont deux voix dans l'assemblée générale. — La maison de Schwarzbourg

remonte au moins au XI[e] siècle. Au XII[e] vivait Gonthier, dont le fils aîné continua les Schwarzbourg, tandis que le cadet fut la souche des Kœfernburg, éteints au XIV[e] siècle. En 1349, Gonthier de Schwarzbourg fut élu empereur par le parti opposé à Frédéric II. En 1552, la maison se partagea en 2 lignes, Arnstadt (auj. Sondershausen), et Rudolstadt. Elles obtinrent, la 1[re] en 1697 et la 2[e] en 1710, le rang de princes.

SCHWARZBOURG, ville (mais non capitale) de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, à 8 kil. S. E. de Kœnigsee: 300 hab. Château qui fut le berceau de la famille régnante.

SCHWARZENBERG, nom de plusieurs endroits d'Allemagne, entre autres un château de Bavière (Rezat), entre Würtzbourg et Anspach, sur une haute montagne, au pied de laquelle se trouve la ville de Marktscheinfeld; c'est le ch.-l. d'une seigneurie médiate qui appartient aux princes de Schwarzenberg; — une ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 38 kil. S. O. de Chemnitz; 1,300 hab.

SCHWARZENBERG (Ch.-Philippe, prince DE), général autrichien, né à Vienne en 1771, mort en 1819, devint, en 1799, lieutenant-feld-maréchal, se distingua à Hohenlinden (1800), et dans la campagne de 1805; fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg et à Paris (1809), où il négocia le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, commanda les Autrichiens auxiliaires de la France pendant la campagne de Russie; puis devint, lors de la défection de l'Autriche, le général en chef des troupes alliées. Il ménagea d'abord Napoléon, ne voulant que le mettre dans la nécessité de transiger sous la médiation de l'Autriche, puis il marcha franchement sur Paris, entra dans cette ville par suite de la convention signée avec Marmont, et mit ainsi fin à la guerre. De retour à Vienne, il présida le conseil aulique de guerre. Dans un bal que le prince de Schwarzenberg donnait à Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Louise (1810), et où se trouvait réunie avec Napoléon l'élite de la cour impériale, un incendie terrible, éclata et fit périr une foule de personnes distinguées.

SCHWAZ, ville des États autrichiens (Tyrol), à 22 kil. N. E. d'Inspruck; 8,000 hab. Porcelaine, couteaux, azur, vert de Hongrie, bonnets de coton, etc. Aux env., riches mines de cuivre et d'argent. Tremblement de terre en 1820.

SCHWEDIAUR, médecin. *Voy.* SWÉDIAUR.

SCHWEDT, ville des États prussiens (Brandebourg), sur l'Oder, à 20 kil. N. E. d'Angermünde; 4,200 hab. Aux env., beau château de Monplaisir.

SCHWEIDNITZ, ville forte des États prussiens (Silésie), sur la Weistritz, à 44 kil. S. O. de Breslau; 10,000 hab. Église catholique (clocher le plus haut de la Silésie). Drap, chapellerie, bonneterie, rubans, toiles, imprimerie sur toile, etc. Chef-lieu jadis d'un duché souverain, auj chef-lieu de cercle. Cette ville est célèbre par les nombreux siéges qu'elle eut à soutenir, et surtout par celui que le français Gribeauval soutint pour Marie-Thérèse, pendant plus de deux mois, contre toutes les forces de Frédéric II (1761-62). Les Français s'en emparèrent en 1807, et détruisirent ses fortifications.

SCHWEIGHÆUSER (Jean), savant philologue, né en 1742 à Strasbourg, mort en 1830, était fils d'un pasteur. Il se destina d'abord à la théologie, apprit l'hébreu, le syriaque et l'arabe, vint à Paris étudier sous de Guignes, visita l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, fut nommé, en 1770, professeur de philosophie à Strasbourg, puis professeur de langues grecque et orientales, fit un cours de littérature à l'École centrale du Bas-Rhin, et fut enfin nommé professeur de grec et doyen de la faculté de Strasbourg. On lui doit des éditions très estimées d'*Appien*, 1782-1785, 3 vol. in-8; de *Suidas*, 1789 (avec des observations grammaticales et critiques): de *Polybe*, de 1789 à 1795, 9 vol. in-8; d'*Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8; de *Cébès*, Strasbourg, 1806; d'*Hérodote* (avec *glossaire*), 1816, 8 vol. in-8; des *Lettres de Sénèque*, 2 vol. in-8, 1808-1809, etc.

SCHWEINFURT, *Devona*, *Trajectum Suevorum*, ville de Bavière (Bas-Mein), sur le Mein, à 37 kil. N. O. de Würtzbourg; 6,000 hab. Hôtel-de-ville. Toiles, tabac, blanc de céruse, pierres à fusil, etc. — Jadis ville impériale. Cédée à la Bavière en 1802.

SCHWENCKFELD (Gasp. DE), sectaire, né en Silésie en 1490, mort à Ulm en 1561, était chanoine du chapitre de Liegnitz. Il fut un des premiers adhérents de Luther, mais il se brouilla bientôt avec lui, prêcha des opinions nouvelles, et forma une secte qui compte encore quelques adhérents en Silésie. Il n'admettait pas que l'Écriture Sainte eût été inspirée, voulait que les hommes attendissent sans discussions et en silence que Dieu leur révélât les dogmes vrais, et tendait à réunir les Catholiques et les Réformés. Il a laissé plus de 80 ouv., presque tous très rares: *Quæstiones aliquot de ecclesiâ christianâ*, 1561, in-8; *Novissima Schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726, in-4, etc.

SCHWÉRIN, *Squirsina*, ville d'Allemagne, capit. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur le bord O. du lac de Schwérin, à 50 kil. S. E. de Lubeck; 1,300 hab. Château fortifié dans une île qui communique à la ville par un pont. Résidence du grand-duc, siége du gouvernement, etc. Jolie église gothique, château et jardins agréables, galerie de tableaux, cabinet d'histoire naturelle. Collége militaire, société biblique. Drap, chapeaux de paille, blanc de baleine, etc. — Prise par les Prussiens en 1759; occupée par les Français en 1806.

SCHWÉRIN, ville des États prussiens (Posen), sur la Warta, à 25 kil. O. de Birnbaum; 3,600 hab.

SCHWÉRIN (Christophe, comte de), général prussien, né en Poméranie en 1684, mort en 1757, fit ses premières armes en 1704 dans les Pays-Bas contre la France, passa au service du duc de Mecklembourg, puis du roi de Prusse (1720), et fut mis par Frédéric II à la tête de son armée (1740), remporta sur les Autrichiens la victoire de Molwitz (1741), qui donna la Silésie à la Prusse, fut nommé gouverneur de Neiss et de Brieg, commanda un corps en Bohême (1744), reprit les armes au commencement de la guerre de Sept-Ans (1756), et fut tué à l'attaque de Prague.

SCHWETZ ou SWIECIE, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 55 kil. S. O. de Marienwerder; 2,500 hab. Château.

SCHWITZ ou SCHWYTZ, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Schwitz, au pied de deux rochers (Haken et Mythen), à 105 kil. E. de Berne; 3,700 hab. Ce n'est qu'un gros bourg. Brûlé en 1642, il a été assez bien rebâti. On y voit la grande bannière donnée aux Suisses par le pape Jules II.

SCHWITZ (canton de), un des 22 cantons de la Confédération suisse et un des 4 cantons forestiers ou Waldstetten, entre ceux d'Uri, Unterwald, Zurich, Lucerne, Glaris et Saint-Gall: 50 kil. sur 30 (du N. au S.); 680 kil. carrés; 38,000 hab.; ch.-l., Schwitz. Pays très montagneux, 4 vallées principales, lacs, pâturages; climat assez doux. Jadis il avait pour sujets Küssnacht, Pfæffikhon, etc. Le gouv. y est démocratique. C'est un des trois cantons où naquit la liberté suisse, et qui se confédérèrent à Brunnen (1315); Brunnen même en fait partie. Le canton de Schwitz a donné son nom à la Suisse entière.

SCHYITES, secte musulmane. *Voy.* CHYITES.

SCIACCA, *Thermæ Selinuntinæ*, ville de Sicile (Girgenti), sur la mer, à 64 kil. N. O. de Girgenti. Commerce de grains, huile, soude, soufre. Aux environs, mines de soufre, salines, sources minérales renommées. Sciacca avait naguère plus de

12,000 hab. ; mais il s'est formé au S. E. de cette ville une île volcanique dont les éruptions et les exhalaisons ont chassé beaucoup d'habitants. — L'anc. *Thermæ* était la patrie d'Agathocle.

SCIARRA (Marc), célèbre chef de bandits, dévasta longtemps l'État romain, ne put être dompté par Sixte-Quint, fut poursuivi de si près par Clément VIII qu'il quitta le pays et passa au service de Venise, qui l'envoya en Dalmatie avec 500 des siens guerroyer contre les Uscoques ; le gouvernement vénitien le fit assassiner, parce que Clément VIII exigeait son extradition.

SCIARRA-COLONNA. *Voy.* COLONNA.

SCICLI, *Casmena*, v. de Sicile (Syracuse), sur des rochers, à 10 kil. S. O. de Modica ; 9,700 hab. A 6 kil. S., petit port de San-Pietro. Drap, cuir, poterie. Tombeau de saint Guillaume dans la cathédrale.

SCIGLIANO, ville du roy. de Naples, à 18 kil. S. de Cosenza ; 10,000 hab.

SCIGLIO, cap. et ville d'Italie. *Voy.* SCYLLA.

SCILLONTE, *Scillus*, v. de Triphylie, en Elide, près de Pise. C'est là que Xénophon écrivit son histoire.

SCILLY, îles de l'Atlantique. *Voy.* SORLINGUES.

SCIO, *Chios*, île de l'Archipel, par 38° 21' lat. N., 23° 45' long. E., près des côtes de l'Anatolie : 45 kil. du N. au S. sur 12 env. de l'O. à l'E. ; capit. Scio, sur la côte E. Fruits excellents, vin muscat, soie, miel. La population de l'île, qui s'élevait à plus de 100,000 hab. avant 1822, a été réduite à 10,000 environ par les massacres des Turcs. *Voy.* CHIOS.

SCIONE, ville de Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, sur la mer, avait été fondée par des Grecs sujets de Protésilas ; elle tomba sous la domination d'Athènes, devint libre pendant la guerre du Péloponèse, obéit plus tard à Olynthe, puis fit partie du royaume de Macédoine et en suivit le sort.

SCIOPPIUS (Gasp. SCHOPP, dit en latin), savant philologue, né à Neumarkt, dans le Palatinat, en 1576, mort en 1649, voyagea en Italie, en Espagne, en Allemagne, abjura le protestantisme, se fixa à Rome, où le pape Clément VIII l'éleva aux honneurs, écrivit en récompense des traités en faveur du pape, fut nommé conseiller aulique et comte palatin par l'empereur, et finit, après diverses aventures, où toujours éclatèrent son humeur inquiète, son inconstance, son orgueil, par chercher un asile à Padoue, où il mourut également haï de tous, Catholiques et Protestants. Sa vie avait été une palinodie perpétuelle. D'abord passionné admirateur de Scaliger, il écrivit ensuite contre lui ; il poursuivit de ses attaques les Jésuites qu'il avait longtemps vantés. Il a laissé 104 ouvrages ou libelles, entre autres : *Verisimilium libri IV*, 1595, in-8 ; *De arte critica*, 1597, in-8 ; *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8, Padoue, 1664, in-8 ; *Classicum belli sacri*, 1619, in-4 ; *Grammatica philosophica*, 1628, in-8 ; *Relatio ad reges et principes de stratagematibus societatis Jesu*, 1635, in-12 ; *Elementa philosophiæ moralis stoïcæ*, Mayence, 1606, c'est le plus estimé de ses ouvrages. On lui doit en outre des *Notes* sur Phèdre, sur *la Minerve* de Sanchez, une édition de Varron, de Symmaque, etc.

SCIOTO, riv. des États-Unis, un des affluents de l'Ohio, coule à l'E., puis au S., et reçoit le Paint-Creek, la Deer, etc ; elle arrose Delaware, Columbus, Piketon, etc., et donne son nom à un comté de l'état d'Ohio. Cours, 360 kil.

SCIPIONS, célèbre famille romaine, faisait partie de la maison des Cornelius (*Gens Cornelia*) : aussi tous ses membres portent-ils les noms de Cornelius Scipio. Le mot *scipio* veut dire *bâton* ; Macrobe croit que ce surnom fut donné à cette famille parce que son chef servit de *bâton de vieillesse* à son père aveugle. Les plus célèbres des Scipions sont :

L. Corn. Scipio, fils de L. Corn. Scipio Barbatus, qui avait été consul en 298 av. J.-C. Il fut lui-même consul en 259, et censeur en 258, pendant la première guerre punique. Dans son premier consulat, il conquit la Sardaigne sur les Carthaginois. On découvrit en 1780 son tombeau, ainsi que celui de son père (il est auj. dans le musée *Pio-Clémentin* à Rome) ; l'inscription qui l'accompagne est un des plus anciens monuments de la langue latine.

Cn. Corn. Scipio Asina, deux fois consul (260 et 254 av. J.-C.). Il fut pris la première année par les Carthaginois au combat naval de Lipara, et se signala dans la seconde par de beaux faits d'armes et par ses succès en Sicile contre les Carthaginois : il les défit devant Panorme, et leur prit cette ville avec 200 vaisseaux.

Publius Corn. Scipio, fils de Lucius, le conquérant de la Sardaigne, fut consul en 218, perdit cette même année la bataille du Tésin contre Annibal, y fut blessé et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils (Scipion l'Africain) ; il passa l'année suivante, avec le titre de proconsul, en Espagne, où il prit le commandement de l'armée navale et agit de concert avec son frère ; il battit d'abord les Carthaginois, mais s'étant séparé de Cnéus, il fut défait et périt dans un combat contre Asdrubal (fils de Giscon), l'an 212 av. J.-C.

Cn. Corn. Scipio Calvus, frère du précédent, joua aussi un rôle important dans la seconde guerre punique. Consul en 222, il fit avec succès la guerre aux Gaulois de la Cisalpine ; puis il passa en Espagne avec le titre de proconsul, et soumit une grande partie de ce pays. Secondé par Publius, son frère, qui était venu le rejoindre, il battit souvent les Carthaginois ; mais en 212, s'étant séparé de Publius, il perdit la victoire et la vie près d'Anitorgis, 29 jours après la défaite et la mort de son frère.

P. Corn. Scipio Africanus major, dit vulgairement *Scipion l'Africain, le premier Africain*, fils de Publius, né vers 235 av. J.-C., sauva la vie à son père blessé au combat du Tésin, servit ensuite sous ses ordres et ceux de son oncle en Espagne. Brûlant de venger la mort de son père et de son oncle, qui venaient de périr dans ce pays, il se fit nommer préteur pour la prov. d'Espagne en 211, bien qu'il n'eût que vingt-quatre ans, débuta par la prise de Carthagène (210), gagna en 209 la victoire décisive de Bétule, où Asdrubal perdit 54,000 hommes, et reconquit toute l'Espagne en quatre ans (210-206). Il négocia ensuite en Afrique, et s'y fit des alliés de Syphax et de Massinissa, rois des Numides. Rappelé en Italie pour combattre Annibal, il fit adopter au sénat, malgré l'opposition de Fabius, le plan qu'il avait conçu de transporter le théâtre de la guerre aux portes de Carthage, fut nommé consul pour exécuter ce projet (205 av. J.-C.), et fit en peu de temps des progrès si rapides en Afrique, que les Carthaginois alarmés rappelèrent Annibal de l'Italie. Scipion remporta sur ce grand général une victoire complète à Zama, contraignit Carthage à demander la paix, et mit ainsi fin à la guerre, l'an 202 av. J.-C. Tant d'exploits valurent à Scipion les honneurs du triomphe et le surnom d'*Africain*. Mais sa hauteur et sa partialité pour les patriciens le rendirent odieux au peuple. Cependant il fut encore nommé consul l'an 194 av. J.-C., puis censeur et enfin prince du sénat. L'an 190, il accompagna son frère Lucius en Asie en qualité de lieutenant, et dirigea dans la réalité toute cette guerre. Mais à son retour il fut, ainsi que son frère, accusé par le tribun Pétilius de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit cité devant le peuple. Au lieu d'entreprendre une apologie, il se contenta de raconter ses exploits, et l'on ne prononça rien contre lui. Cité de nouveau quelque temps après, il s'écria : « Romains ! à pareil jour j'ai vaincu Annibal à Zama ; allons dans le Capitole en rendre grâces aux dieux. » Tout le monde le suivit, et les tribuns ses accusateurs

restèrent seuls au milieu de la place publique. Cependant, forcé de comparaître une troisième fois, il fut condamné à l'exil. Il se retira dans sa maison de campagne à Literne, et n'y vécut plus que pour les lettres et l'amitié : il admettait le poëte Ennius dans son intimité. Il mourut l'an 184 av. J.-C. Ce grand homme réunissait au génie militaire tous les genres de vertus : l'humanité, la tempérance, le désintéressement. Il soumit l'Espagne aux Romains autant par l'estime qu'il inspirait que par la force de ses armes. Une femme d'une grande beauté lui fut amenée par ses soldats après la prise de Carthagène; il fit rechercher un jeune prince nommé Allutius, qui était son fiancé, et la lui remit entre les mains sans avoir essayé de flétrir son honneur. Cette noble conduite frappa tellement le jeune Espagnol, qu'il s'allia aussitôt avec les Romains et fit déclarer ses compatriotes en leur faveur.

L. Corn. Scipio, surnommé l'*Asiatique*, frère du précédent, le suivit en Espagne et en Afrique, fut nommé consul l'an 190 av. J.-C., et battit Antiochus-le-Grand à Magnésie, avec l'aide de son frère qui lui servait de lieutenant. L'année suivante, il continua la guerre avec non moins de bonheur, et força enfin Antiochus à signer une paix avantageuse aux Romains : ses victoires lui méritèrent le surnom d'*Asiatique*. Cependant, à son retour, il fut accusé avec son frère de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit condamné à une grosse amende. Ses biens, qui furent confisqués, ne purent suffire à la payer, et il fut mis en prison. Dans la suite on lui rendit la liberté, et les Romains, honteux de leur injustice, le comblèrent de tant de biens, qu'il devint un des plus riches citoyens de la république.

P. Corn. Scipio Nasica, fils de Cn. Corn. Scipio Calvus (consul l'an 222 av. J.-C.), et cousin des deux précédents, fit avec succès la guerre aux Lusitaniens, l'an 192 av. J.-C. L'année suivante, il fut nommé consul et vainquit les Boïens. Scipion Nasica était l'un des plus habiles jurisconsultes de son temps.

P. Corn. Scipio Nasica Corculum, son fils, se distingua à la bataille de Pydna, 168 av. J.-C., fut nommé consul en 155, et vainquit les Dalmates. Celui-ci fut père de P. Corn. Scip. Nasica Serapion, qui fut un des plus implacables ennemis des Gracques, et qui fit tuer Tib. Gracchus au milieu de la place publique, l'an 133 av. J.-C. — Un petit-fils de ce dernier fut adopté par un membre de la famille Metellus ; il est connu dans l'histoire sous le nom de Metellus Scipio. (*Voy.* METELLUS).

P. Corn. Scipio Æmilianus Africanus Numantinus, surnommé le *second Africain*, était fils de Paul-Emile, et fut adopté par un fils du grand Scipion. Il eut pour maître le célèbre historien Polybe, et se distingua dès sa première jeunesse par sa valeur, soit en Espagne, où il tua un soldat d'une taille gigantesque, soit en Afrique, où il combattit comme auxiliaire de Massinissa. Ce prince faisait si grand cas de lui, qu'en mourant il le chargea de partager ses états entre ses enfants. Revenu à Rome, il fut nommé édile, 151 av. J.-C., et consul en 148, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge voulu. La troisième guerre punique commençait alors. Scipion Emilien passa en Afrique, mit le siége devant Carthage, prit et rasa cette ville après trois ans de siége, et malgré la plus vigoureuse défense, l'an 146 av. J.-C. Nommé de nouveau consul, l'an 134, il fut chargé de faire le siége de Numance, que jusque-là les Romains avaient attaquée sans succès : après un an de la résistance la plus opiniâtre, la ville fut prise (133 av. J.-C.) ; mais Scipion n'y trouva que des ruines. Après ces exploits, il reçut les surnoms d'*Africain*, de *Numantin*, et fut deux fois honoré du triomphe. Mais il fut bientôt, comme l'avait été le *premier Africain*, en butte à la haine du peuple en raison de son attachement à la cause des patriciens; il augmenta encore ces sentiments en approuvant le meurtre de Tib. Gracchus. Dégoûté du séjour de Rome, il se retira à Caïète avec son ami Lélius, et ne revint à Rome que l'an 129 av. J.-C., lors de la révolution tentée par C. Gracchus. Le sénat avait résolu, dit-on, de le créer dictateur pour faire cesser les troubles occasionnés par ce tribun audacieux, lorsque, au grand étonnement de tout le monde, il fut trouvé mort dans son lit. On soupçonna de ce crime Semponie, sa femme, sœur des Gracques, et C. Gracchus lui-même. Scipion Emilien avait autant de vertus que son aïeul. Il entretint avec Lélius une amitié célèbre. Il aimait aussi beaucoup les lettres, et admettait Térence dans son intimité. On a même prétendu qu'il avait eu quelque part aux comédies de ce poëte.

SCIRON, brigand de l'Attique, fils d'Eaque et beau-frère de Télamon, désolait la route qui conduit d'Athènes à Mégare, dépouillait les voyageurs, les précipitait dans la mer et les faisait dévorer par des tortues qu'il tenait enfermées dans un parc pour en faire sa nourriture. On raconte aussi de lui les mêmes actes de barbarie que de Sinis et de Procruste, avec lesquels quelques uns le confondent. Thésée purgea la terre de ce monstre.

SCLAVOCHORI, *Amyclæ*, ville de l'état de Grèce (Laconie), à 9 kil. E. de Misitra. Evêché.

SCODRA, ville d'Albanie, auj. SCUTARI.

SCOLASTIQUES. *Voy.* SCHOLASTIQUE.

SCOMBI ou TOBI, riv. de Turquie. *Voy.* TOBI.

SCONE, bourg d'Ecosse (Perth), sur la Tay, à 3 kil. N. de Perth ; 2,500 hab. Ancienne résidence des rois d'Ecosse.

SCOPAS, fameux sculpteur grec, né à Paros vers 460 av. J.-C., remplit l'Ionie, l'Attique, la Béotie et le Péloponèse de ses travaux, fraya la route à Lysippe, à Praxitèle, et mérita d'être surnommé l'*Artiste de la vérité*. Ses chefs-d'œuvre étaient un *Mercure* et une *Bacchante ivre*. On lui attribue sans preuve *Niobé et ses enfants*. Il exécuta les sculptures d'une des faces du tombeau de Mausole. Il eut aussi du talent pour l'architecture; on cite de lui un temple de Minerve Alea, dans le Péloponèse.

SCOPELO, *Scopelos*, île de Grèce, dans les Sporades septentr., par 39° 9' lat. N., 21° 22' long. E. ; 12,000 hab. Peu fertile, mais bien cultivée. Ch.-l., Scopelo, qui compte 5,000 hab.

SCOPI, ville de la Mésie sup., auj. OUSKOUB.

SCOPPA (l'abbé Ant.), né à Messine en 1762, mort en 1817, passa en France (1801), fut chargé, avec Cuvier et Delambre en 1810, d'examiner l'état des écoles en Italie, revint à Naples après la chute de Bonaparte et y établit des écoles à la Lancastre. On lui doit quelques écrits où se trouvent des idées souvent paradoxales, mais quelquefois heureuses. Le principal a pour titre : *Les vrais principes de la versification*, Paris, 3 vol. in-18, 1811-14 (en franç.).

SCORDISQUES, *Scordisci*, peuple qui, après avoir formé quelques établissements en Pannonie, au S. de la Save et du Danube, et en Thrace, se fixa sur le revers des monts qui bornent au N. la Macédoine. Le Romain Cosconius les battit en 135 av. J.-C. ; en 114, ils égorgèrent en Macédoine le consul Caton et toute son armée et envahirent la Dalmatie; mais les Romains les refoulèrent bientôt sur le Danube ; ils s'enfuirent, les uns au delà du Danube, les autres au delà de l'Hèbre, et dès lors ils n'eurent plus d'importance. Les Scordisques faisaient partie de l'armée du second Brennus (280-278 av. J.-C.); on en a conclu qu'ils étaient Gaulois d'origine, ce qui est fort douteux. Leur férocité était extrême ; ils immolaient à leurs dieux les prisonniers de guerre, et buvaient le sang de leurs ennemis dans leurs crânes.

SCORDUS MONS. *Voy.* SCARDUS.

SCORFF, riv. de France (Morbihan), naît dans l'arr. de Pontivy, à 5 kil. N. de Guéménée, coule

au S. O., devient navigable à Pont-Scorff, et se joint au Blavet, à Lorient, après un cours de 63 kil.

SCOT (Jean), surnommé *Erigène*, en latin, *Scotus Erigena*, c.-à-d. *natif d'Erin* (ancien nom de l'Irlande), savant moine irlandais du IXe siècle, fut appelé en France par Charles-le-Chauve, et vécut longtemps à la cour de ce prince; il quitta la France sur la demande du pape Nicolas, qui l'accusait d'hérésie, et passa, en 877, sur l'invitation d'Alfred-le-Grand, à Oxford, où il mourut en 886. On a de lui un traité de la *Prédestination*, qu'il composa à la prière d'Hincmar; une traduction des œuvres de *saint Denys l'Aréopagite*, et quelques traités philosophiques, un entre autres, *De divisione naturæ*, où se trouve développé un système voisin du panthéisme. On le regarde comme un des fondateurs de la scholastique. Il ne distinguait point la philosophie et la religion.

SCOT (Michel), écrivain du XIIIe siècle, né vers 1210 dans le comté de Fife en Ecosse, sous le règne d'Alexandre II, mort en 1291, étudia toutes les sciences connues de son temps (philosophie, médecine, chimie, astrologie, etc.), habita la France, l'Allemagne, où il jouit de la faveur de l'empereur Frédéric II, enfin l'Angleterre, où Edouard II lui confia diverses missions. On a de lui: *Physiognomia*, Paris, 1508; *Mensa philosophica*, Francfort, 1602. On lui attribue une des plus anciennes traductions latines d'Aristote. Il passait de son temps pour magicien.

SCOT (Jean DUNS-), célèbre philosophe scholastique, surnommé le *Docteur subtil*, né vers 1275 à Dunston près de Berwick en Ecosse (d'où ses noms de *Duns* et *Scot*), ou, selon d'autres, à Dunstance près d'Almwich dans le Northumberland, pays qui portait aussi le nom de *Scotia*, étudia à Oxford, entra dans l'ordre des Cordeliers (Franciscains), enseigna avec éclat dans plusieurs universités, notamment à Paris (1304) et à Cologne, et mourut dans cette dernière ville, en 1308, à peine âgé de 33 ans. D'autres le font naître en 1266 et lui donnent 42 ans. Duns Scot fut un des plus habiles disputeurs de son temps, ce qui lui mérita le surnom sous lequel il est connu. Il laissa une quantité prodigieuse d'écrits, qui ont été réunis par L. Wadding en 12 vol. in-fol., Lyon, 1639. Duns Scot fut en théologie et en philosophie l'adversaire de saint Thomas, et toute l'École, attentive à leurs débats, se partagea entre eux (d'où les *Thomistes* et les *Scotistes*). Il admettait le réalisme et disait que les universaux, seuls êtres réels, forment les individus par l'intervention d'un principe particulier qu'il nommait *principe d'individuation* ou *hæccéité*; il soutenait la liberté d'indifférence, faisait dépendre les distinctions morales de la volonté arbitraire de Dieu, etc. Son école se signala par l'abus des subtilités et des vaines distinctions.

SCOTIA. *Voy.* ÉCOSSE et SCOTS.

SCOTISTES. *Voy.* SCOT (DUNS) et THOMISTES.

SCOTS, *Scoti*, nation sortie de l'Hibernie, vint habiter de bonne heure le Nord de l'île d'Albion ou la Calédonie, et en disputa longtemps la possession aux Pictes, jusqu'à ce que ces deux peuples se confondissent en un seul vers le IVe siècle (*Voy.* PICTES). Toutefois les Scots seuls eurent l'honneur de donner leur nom à l'Ecosse (*Scotia* en latin). Quelquefois on désigne aussi l'Irlande, leur première patrie, sous le nom de *Scotia major*. C'est en ce sens que le théologien irlandais Jean Érigène est appelé Jean Scot.

SCOTT (Walter), poëte et romancier célèbre, né en 1771 à Edimbourg, mort en 1832, ne donna point dans ses études les signes d'un talent brillant, suivit la carrière du droit, devint shériff du comté de Selkirk (1799), et greffier des sessions à Edimbourg en 1806. Ces deux places, en assurant son existence, le mirent à même de se livrer à ses goûts d'antiquaire et de conteur. Les vieilles légendes avaient pour lui un attrait particulier; il mit en vers ces récits populaires, et prit bientôt une place honorable parmi les poëtes de la Grande-Bretagne. Mais il ne tarda pas à abandonner les vers pour la prose, et c'est surtout alors que son génie prit un libre essor. *Waverley* fut son premier roman. Encouragé par le succès qui accueillit cet essai, il en fit paraître successivement un grand nombre d'autres, la plupart sous le voile du pseudonyme ou de l'anonyme, et les vit obtenir une vogue européenne. Ces ouvrages ne sont pas tous de la même force, mais tous présentent au fond les mêmes qualités : un art admirable pour tracer les caractères et faire parler les personnages, un talent magique pour peindre les lieux, les costumes, un mélange d'idéal héroïque et de détails familiers et comiques fondus avec habileté, une extrême variété, des incidents dramatiques, des scènes sublimes; mais souvent aussi on trouve des longueurs, des redites, de l'embarras dans la mise en scène, de la trivialité. Le succès des ouvrages de Walter Scott avait augmenté considérablement sa fortune, et l'auteur put acheter la propriété d'Abbotsford sur la Tweed, dont il fit un séjour délicieux: mais en 1826, une banqueroute le ruina presque complètement. Il se remit alors courageusement au travail, et fit bientôt paraître sa *Vie de Napoléon*, en 10 vol. in-12, ouvrage fait trop vite et avec trop de partialité, mais rédigé sur des matériaux dont quelques uns étaient officiels et inconnus en France. Il n'eut que peu de succès, et Scott revint aux romans; mais il succomba au bout de peu d'années à l'excès du travail qu'il s'était imposé pour payer ses créanciers. Parmi ses poëmes, les principaux sont: le *Lai du dernier ménestrel* (1805), *Marmion*, la *Dame du lac*, le *Lord des îles* (de 1808 à 1810). Parmi ses romans, on vante surtout : *la Prison d'Édimbourg, les Puritains, Ivanhoë, Rob-Roy, Peveril du Pic, une Légende de Montrose, la Fiancée de Lammermoor, Richard en Palestine, les Eaux de Saint-Ronan*. Tous les ouvrages de Walter Scott ont été traduits plusieurs fois en français. La meilleure version est celle de MM. Defauconpret, dont M. Gosselin, libraire, a donné plusieurs éditions, 1825-26, 1827, 1830, etc. La plus récente et la plus complète est celle qui a paru en 1837 et années suivantes, 30 vol. in-8.

SCOTT (Jean, Duns, Michel, etc.). *Voy.* SCOTT.

SCOTTI (Jul.-Clém.), ex-jésuite, né en 1602 à Plaisance, mort en 1669, avait été professeur de philosophie à Parme, à Ferrare, puis recteur à la maison des Jésuites à Carpi. Mécontent de ses chefs, qui ne lui avaient pas accordé une chaire qu'il sollicitait, il quitta la robe et écrivit contre l'ordre. On lui attribue la *Monarchie des Solipses* (*Lucii Cornelii Europæi monarchia Solipsorum*, Venise, 1645, in-12), factum violent contre la société de Jésus, que d'autres attribuent à Inchofer.

SCOTTO (Albert), un des chefs des Gibelins de Plaisance (1290), se fit nommer capitaine perpétuel de cette ville, et rétablit les della Torre à Milan, sur les ruines de Visconti (1302); il fut plus tard chassé lui-même de Plaisance par les Guelfes, et alla mourir dans l'exil à Crême. — François, son fils, fut maître un instant à Plaisance (1335-36), mais fut battu par Azzo Visconti, et réduit à la bourgade de Firenzuola.

SCOTUSE, *Scotussa*, ville de Thessalie, au S. E. de Larisse, et près des collines de Cynoscéphales.

SCRIBONIEN, *Furius Camillus Scribonianus*, consul l'an 32 de J.-C., commandait un corps d'armée en Dalmatie quand Claude parvint à l'empire. Il somma ce prince, par une lettre, d'abdiquer, et se fit proclamer lui-même; mais ses troupes l'abandonnèrent, et il fut assassiné dans l'île de Lissa, en 42.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin romain; il exerça sous Tibère, Caligula, Claude, et suivit ce dernier dans la Grande-Bretagne, en 43. On n'a de lui qu'un opuscule : *De compositione medicamen-*

torum, 1re édition, Paris, 1529 ; dont la meilleure édition est due à Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8.

SCRIVERIUS (P. SCHRYVER, dit en latin), érudit, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, vécut à Leyde, n'acceptant aucun emploi, et se faisant un plaisir de suppléer les professeurs de l'Académie. Il s'est signalé comme historien, comme poëte et comme philologue. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitatum batavicarum tabularium*, 1609, in-4 ; *Chroniques de Hollande, Zélande, Frise, Utrecht* (en holl.), Amst., 1663, in-4. Ses *Œuvres* inédites (*opuscula anecdota, philologica et metrica*) ont été publiées par Westerhuis, Utrecht, 1738, in-4. On lui doit des édit. de Végèce, Leyde, 1607 ; de Martial, 1619 ; de Sénèque le tragique, 1620 ; d'Apulée, 1629, etc.

SCRIVIA, riv. d'Italie (Etats sardes), sort des Apennins dans la prov. de Gênes, arrose les prov. de Novi, Tortone, Alexandrie, Voguera, et se jette dans le Pô, après un cours de 80 kil.

SCUDÉRI (Georges DE), poëte et romancier, célèbre par sa fécondité et par le ridicule de ses écrits, né au Havre en 1601, mort en 1667, avait d'abord servi dans les gardes-françaises ; il quitta le service vers 1630, et se mit à travailler pour le théâtre. Il sut plaire à Richelieu par les attaques qu'il dirigea contre le grand Corneille dans ses *Observations sur le Cid*, et fut reçu à l'Académie Française en 1650. On a de lui 16 tragédies ou tragi-comédies (l'*Amour tyrannique*, le *Prince déguisé*, *Arminius*, la *Mort de César*, etc.), quelques écrits en prose, et un poëme épique : *Alaric* ou *Rome vaincue* (1654), qui n'est guère connu que par ce début emphatique :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

C'est sous son nom que parurent plusieurs des romans de sa sœur, la célèbre mademoiselle de Scudéri. Les ouvrages de Scudéri sont pleins de mauvais goût, d'invraisemblance, et à ces défauts de composition l'auteur joignait une suffisance qui passait toutes les bornes. Ses pièces de théâtre eurent quelque vogue dans le temps. Boileau a fait justice de ce ridicule auteur ; on connaît ces vers de la 2e satire :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.

La femme de Scudéri, qui vécut jusqu'en 1712 et mourut à 81 ans, est connue par son talent pour le style épistolaire ; on a d'elle des *Lettres* à Bussy-Rabutin (publiées avec celles de cet écrivain).

SCUDÉRI (Madeleine DE), sœur du précédent, née au Havre en 1607, morte en 1701. Elle fut de bonne heure amenée à Paris, et y fut recherchée à cause des agréments de son esprit : elle était un des ornements de l'hôtel Rambouillet. Elle publia de volumineux romans, qui eurent une vogue extraordinaire, fit des vers, dont plusieurs ne manquaient pas de mérite, et reçut de ses contemporains les surnoms de *Sapho* et de *Dixième Muse*. Quoique fort laide, elle sut attacher plusieurs hommes distingués, entre autres Pélisson et Conrart. On a d'elle : *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa*, 1641, 1 vol. in-8 ; *Artamène* ou le *grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8 ; *Clélie*, *histoire romaine*, 1656, 10 vol. in-8 ; *Conversations sur divers sujets*, 1680-94, 4 vol. in-12 ; *Conversations de morale*, 1688-12, 4 vol. in-12. Ses premiers romans parurent sous le nom de son frère. Parmi ses vers, on a surtout retenu ceux qu'elle fit sur les œillets que cultivait le grand Condé, alors détenu à Vincennes :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Les romans de Mlle de Scudéri, d'une prolixité fatigante, sont en outre écrits dans un genre faux, avec un style précieux et ridicule. Ils peignent l'amour de la manière la plus fade, et convertissent en Céladons les héros les plus illustres. Ses *Conversations de morale* étaient estimées de Mascaron et de Fléchier.

SCULTENNA, riv. d'Italie, auj. le PANARO.

SCURCULA, *Excubiæ*, bourg du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), à 30 kil. S. d'Aquila ; 1,300 hab. Victoire de Charles d'Anjou sur Conradin, en 1268.

SCUTARI, *Ouskoudar* en turc, près de l'anc. *Chrysopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), dans le sandjakat de Kodjah, sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, dont elle est regardée comme un faubourg ; 35,000 hab. Belles maisons, belles mosquées ; superbes cimetières (c'est là que sont inhumés tous les Turcs de distinction). Commerce assez actif. Nombreuses caravanes, les unes venant du centre de l'Asie, les autres ayant pour but le pèlerinage de la Mecque. — A l'O. de la ville, on voit sur un rocher le *Kis-kalessie* ou *Tour de Léandre*.

SCUTARI, *Scodra*, ville de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. de livah, sur le lac de Scutari ou de Zenta (*Labeatis lacus*), à 160 kil. N. O. de Constantinople ; 16,000 hab. Evêché grec. Château-fort. Env. très fertiles. — Cette ville, fondée, dit-on, par Alexandre, a suivi le sort de l'Albanie ; elle a successivement appartenu aux Serbes, à des chefs indépendants, à Venise, et enfin a été cédée aux Turcs en 1479. — Le livah de Scutari est le plus septentrional des cinq qu'on trouve en Albanie, et le sandjak qui le gouverne a le titre de pacha. Ce pacha s'est révolté contre la Porte en 1831, et n'a été réduit qu'après une vive résistance.

SCYLACEUM, auj. *Squillace*, ville du Brutium, à l'E., près d'un petit golfe de la mer Ionienne, dit *golfe Scylacique*, avait été fondée par des Athéniens. C'est la patrie du savant Cassiodore.

SCYLAX, géographe grec, auteur d'un *Périple de la mer intérieure* (Méditerranée), vécut à une époque incertaine. Les anciens mentionnent plusieurs personnages de ce nom : Scylax l'ancien, de Caryande en Carie, qui fut chargé par Darius I d'explorer les côtes de l'Océan Indien ; un autre, qui vivait du temps d'Alexandre ; et un troisième, contemporain de Polybe et de Panétius, au IIe siècle av. J.-C. Les uns donnent le *Périple* au premier, les autres, avec plus de vraisemblance, au dernier. Cet ouvrage se trouve dans les *Geographi græci minores* d'Hudson (1698).

SCYLITZÈS (Jean), historien byzantin du IIe siècle, fut amené de bonne heure à Constantinople, et devint curopalate ou gouverneur du palais. Il a continué l'*Histoire de Théophane de* 811 *à* 1081. Cédrenus l'a copié presque mot pour mot dans sa *Chronique*, et Scylitzès a quelquefois passé pour le plagiaire. L'ouvrage de Scylitzès n'allait d'abord que jusqu'en 1057. En l'augmentant, il le remania. La 2e édition seule a été imprimée en grec et latin (dans la *Byzantine*, tome 9) ; la 1re n'a été publiée qu'en latin, Venise, 1570, in-fol.

SCYLLA, nymphe sicilienne, fut aimée de Glaucus ; mais Circé, sa rivale, la changea en un rocher qui avait la forme d'une femme, dont le buste et la tête s'élevaient au dessus des eaux, et dont les hanches étaient couvertes par les têtes de six chiens horribles ouvrant de larges gueules et aboyant sans cesse. L'onde, tourbillonnant autour du rocher, formait un gouffre plus redoutable que celui de Charybde, qui en était voisin ; d'où le proverbe : *Tomber de Charybde en Scylla* (*Voy.* ci-après l'article géographique). — Une autre Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, s'éprit d'un fol amour pour Minos, qui assiégeait sa ville natale, et coupa sur la tête de son père le fatal cheveu de pourpre auquel tenait le salut de Mégare, puis le fit porter à Minos ; mais celui-ci ne la paya que de mépris. Elle se jeta de désespoir dans la mer, et fut changée en alouette.

SCYLLA, cap célèbre d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, à la pointe S. du roy. de Naples, par 38°

15' lat. N., et 13° 24' long. E. Les nombreux écueils et les gouffres qui entourent ce cap, situé d'ailleurs à l'entrée du détroit de Messine et en face de l'écueil de Charybde, qui était aussi fort redoutable, faisaient jadis l'effroi des navigateurs. Des commotions volcaniques ont, à ce qu'il paraît, changé l'aspect des lieux, et le passage s'opère auj. avec moins de difficulté. (*Voy.* CHARYBDE, et l'art. mythologique ci-dessus).

SCYLLA, auj. *Scilla* ou *Sciglio*, ville d'Italie, jadis dans le Brutium, maintenant dans le roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), sur un haut rocher, près du cap de Scylla, si célèbre chez les anciens, à 19 kil. N. de Reggio; 7,000 hab. — Fondée, dit-on, par Anaxilas, tyran de Rhegium. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

SCYMNUS, de Chio, géographe grec qui vivait 80 ans av. J.-C. à la cour de Nicomède, roi de Bithynie, est auteur d'une *Périégèse* (ou perlustration du monde) en vers iambiques; il ne nous en reste que les 741 premiers vers, plus les fragments de 236 autres, dans les *Geographi græci minores* de Hudson, 1698, in-8. M. Letronne en a donné une nouvelle édition en 1841, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale.

SCYRON ou SCIRON. *Voy.* SCIRON.

SCYROS, auj. *Skiro*, île de la Grèce, dans la mer Egée, à 8 milles à l'E. de l'Eubée, est célèbre en mythologie comme ayant été la retraite d'Achille, et comme le lieu où mourut Thésée. Cimon rapporta de cette île à Athènes les prétendus restes du héros.

SCYTHIE, *Scythia*, vaste région, qui chez les anciens comprenait tous les pays septentrionaux et orientaux étrangers à la civilisation. Elle n'avait pas de limites bien fixes; elle commençait, suivant les uns à l'E. de la Vistule et au N. du Danube, et se prolongeait indéfiniment vers l'Orient et le Nord, comprenant par conséquent toute la Sarmatie; tandis que les autres la placent, ou au N. de celle-ci, ou bien entre le Borysthène et le Tanaïs, et l'étendent à l'E. du Tanaïs, jusque dans les profondeurs de l'Asie intérieure. Dans cette dernière hypothèse la Scythie d'Europe ou occid. serait entre les deux grands fleuves (Borysthène et Tanaïs), la Scythie d'Asie commencerait à l'E. du Tanaïs ou au coude du Rha le plus voisin du Tanaïs; cette dernière était elle-même divisée en deux grandes portions: la Scythie au delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*), au N., et la Scythie en deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*), au S., et voisine de l'Inde. Si le nom de Scythie a des sens différents, c'est que les Scythes, peuple nomade, changèrent souvent de place. Ils étaient divisés en une foule de peuplades, parmi lesquelles les Gètes, les Fennes, les Æstyi, les Taures, les Iazyges, les Bastarnes, les Roxolans, les Agathyrses, les Scyres, les Hérules, puis ceux qu'Hérodote appelle les Scythes royaux, à cause de la forme de leur gouvernement, et les Scythes gynécocratumènes, ou régis par une femme; en effet, il y eut en Scythie des hordes qui, temporairement, obéissaient à des femmes, et ce phénomène a donné lieu au mythe des Amazones. — La Bible fait descendre les Scythes de Magog, fils de Japhet. Etablis d'abord sur l'Araxe, ils étendirent au loin leurs conquêtes, soumirent une partie de l'Europe et de l'Asie, tinrent 28 ans l'Asie-Mineure sous leur joug (624-596), et pénétrèrent jusqu'en Egypte. Les plus grands conquérants, Cyrus, Darius I, Alexandre, tentèrent en vain de les dompter. Plus tard cependant, la Scythie fut successivement envahie par diverses nations, dont la principale est celle des Sarmates, qui donnèrent leur nom à une forte partie du pays. Les Goths fondèrent leur vaste empire dans la Scythie occidentale. Enfin, grossis par des hordes fugitives de l'Asie, les Scythes d'Orient assaillirent sous le nom de Huns l'empire des Goths (376), et préparèrent ainsi la grande invasion barbare. Le nom de Scythie disparaît de l'histoire au VIIe siècle, où les races slave, avare et bulgare se partagèrent le pays. Les Scythes paraissent être la même race que les Tchoudes, Ouraliens ou Finnois; on y comprenait aussi des Turcs, des Tartares, etc.

SCYTHIE (petite), *Scythia minor*, petite province romaine du diocèse de Thrace, entre le Pont-Euxin et le Danube, formait de ce côté la frontière de l'empire, et avait pour ch.-l. Tomes.

SCYTHOPOLIS, d'abord *Bethsan*, auj. *Bisan*, ville de Palestine, en Samarie, au S.E.; devait, dit-on, sa fondation à des Scythes qui envahirent la Médie et la Syrie.

SDILO ou SDILI, nom de deux îles de l'Archipel grec, par 37° environ lat. N., et 23° long. E., l'une dite *Grande-Sdilo* (c'est l'ancienne *Rhénée*), et l'autre *Petite-Sdilo* (c'est l'ancienne *Délos*).

SEAFORD, ville d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 18 kil. S. E. de Brighton; un des Cinq-Ports.

SÉBA (Albert), né en Ost-Frise (1665), fut pharmacien à Amsterdam, voyagea dans les Indes Orientales et Occidentales, forma deux magnifiques collections d'histoire naturelle, dont l'une fut achetée par Pierre-le-Grand, l'autre fut vendue à l'encan et dispersée après sa mort (1736). Séba avait fait graver son deuxième cabinet sous le titre de *Rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio*, Amsterdam, 1734-61, 4 vol. gr. in-fol. Cet ouvrage a longtemps été capital pour l'étude de l'histoire naturelle, et est encore à consulter. Le Jardin du Roi, à Paris, en possède les planches, et on a fait un nouveau tirage des gravures, Paris, 1827 et ann. suiv., 45 livrais. in-fol. On avait annoncé en même temps un texte explicatif mis à la hauteur des connaissances modernes, mais il n'a point paru.

SÉBASTE, auj. *Sivas*, ville de l'Asie-Mineure sur l'Halys, qui appartint au Pont, puis à la Cappadoce, et qui finit par être le ch.-l. de l'Arménie 1re (formée aux dépens de la Cappadoce), était d'abord un fort du nom de *Cabira*; elle fut agrandie par Pompée, qui l'appela *Diospolis*, et enfin reçut de la reine de Pont, Pythodoris, le nom de Sébaste, c.-à-d. *Augusta* (en l'honneur d'Auguste). — Samarie aussi se nomma *Sébaste*.

SÉBASTIEN (saint), chrétien zélé, né à Narbonne vers 350, servit quelque temps sous Dioclétien, et cacha sa religion afin de mieux servir ses coréligionnaires; reconnu pour chrétien, il fut livré au supplice, et fut assommé à coups de bâton dans le cirque, en 387. On l'honore le 21 janvier.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et petit-fils du roi Jean III, né à Lisbonne en 1554, succéda en 1557 à Jean III, son aïeul. Animé d'un beau zèle contre les Infidèles, et plein de présomption, ce jeune prince forma, dès qu'il put régner par lui-même, l'audacieux projet de conquérir l'Afrique: il y conduisit en effet des troupes en 1578, sous prétexte de rétablir Muley-Mohammed-el-Montaser, roi de Maroc, dépouillé par Muley-abd-el-Mélik; mais il fut battu complètement par ce dernier à la bataille d'Alcaçar-Quivir, le 4 août 1578, et ne reparut plus; il avait probablement péri dans la mêlée. Son oncle, le cardinal Henri, lui succéda, et à la mort de celui-ci, en 1580, Philippe II s'empara de la couronne de Portugal. Plusieurs faux Sébastien se montrèrent en Portugal sous Philippe II et Philippe III.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO (Luciano, dit), peintre de Venise (1485-1547), avait embrassé la vie religieuse. Il se fixa à Rome, et fut chargé de sceller les brefs de la chancellerie pontificale. Il excella dans le portrait, et dessina surtout avec perfection les têtes et les mains; son coloris est magnifique. Il eut souvent pour collaborateur Michel-Ange, et c'est ce maître qui dessina la *Résurrection de Lazare*, commandée par Clément VII à Sébastien del Piombo. A

la faveur d'un si puissant secours, il put lutter avec avantage contre Raphaël.

SÉBASTIEN (le père), mécanicien. *Voy.* TRUCHET.

SEBASTOCRATOR, c.-à-d. *auguste souverain*, titre imaginé par Alexis I Comnène, en faveur de son frère Isaac, et qui venait immédiatement après celui d'empereur; il précédait celui de *César* (jadis le second), et il devint à son tour le troisième, lors de la création de celui de *Despote*.

SÉBASTOPOL, ville de Russie. *Voy.* SÉVASTOPOL.

SEBASTOPOLIS, auj. *Tourkal*, ville de Pont, vers l'O., sur l'Iris. — L'anc. Dioscurias (auj. *Isgaur*), en Colchide, fut aussi nommée *Sébastopolis*. — Aucune de ces villes n'est la Sévastopol actuelle.

SEBEKTEKIN, fondateur de l'empire des Turcs Gaznévides, d'abord esclave, puis gendre d'Alp-Tekin, général des armées de Nouh-le-Samanide, le remplaça comme gouverneur de Gaznah, se rendit indépendant (975), conquit une grande partie de l'Hindoustan et du Turkestan, et mourut à Balkh en 997. Il eut pour fils le fameux Mahmoud-le-Gaznévide, qui le premier prit le titre de *sultan*.

SEBENICO, *Sicum?* ville des Etats autrichiens (Dalmatie), à l'embouchure du Kerkah, qui forme là un vrai lac (avec un grand port), à 45 kil. S. E. de Zara; 6,000 hab. Quatre forts, etc. Evêché catholique et évêché grec. Cathédrale gothique. Rosoglio. Armements pour la pêche du corail. Patrie du peintre Schiavone. — République indépendante avant le xe siècle, Sebenico se soumit volontairement en 991 aux Vénitiens, qui la gardèrent depuis (excepté pendant le xve siècle, où elle fut soumise aux Hongrois). Les Turcs l'assiégèrent vainement en 1538 et 1648. Elle passa entre les mains de l'Autriche avec le reste de la Dalmatie en 1797.

SEBENNYTE, auj. *Djemnouti*, ville de l'Égypte ancienne (Delta), vers l'endroit où le Nil se sépare en plusieurs branches. On donne le nom de *branche sébennytique* à la portion septentrionale de la *branche atarbéchique*, la troisième en partant de l'O.

SEBILAH, ville du Maroc. *Voy.* CHELLA.

SEBINUS LACUS, lac de la Cisalpine, auj. ISEO.

SEBOIM, une des villes de Palestine situées sur le bord du lac Asphaltite, qui périrent avec Sodome.

SEBONDE (Raymond DE), savant du xve siècle, né à Barcelone, professait la médecine, la théologie, la scholastique à l'université de Toulouse, vers 1430, et mourut en 1432. On lui doit: *Theologia naturalis*, Deventer, 1487, Lyon, 1526, etc. (traduite en français par Montaigne, Paris, 1569, etc., abrégée par Comenius, Amst., 1661); *De naturâ hominis dialogi*, Cologne, 1501, in-4 (traduit en français par Martin, 1566; par Bleudecq, 1600). Montaigne a consacré un long chapitre des *Essais* (liv. II, c. 12) à l'apologie de Raymond de Sébonde, dont on suspectait l'orthodoxie.

SEBOU ou MAMORE, riv. de l'empire du Maroc (Fez), sort de l'Atlas, coule au N., puis à l'O., et tombe dans l'Océan Atlantique, près de Mamore; cours, 280 kil.

SEBSVAR, *Hyrcania*, ville d'Iran (Khoraçan), à 100 kil. S. O. de Nichabour. Jadis importante. Tamerlan la prit en 1381. La ville s'étant révoltée peu après, il fit enterrer vifs 10,000 de ses habitants.

SEBZ ou CHEHER-SEBZ, ville du Turkestan, dans la Boukharie, à 55 kil. S. de Samarcand, sur la Kachka. Habitée par des Uzbeks, dont le khan peut mettre sur pied jusqu'à 20,000 cavaliers. Cette ville remplace le village de Kech où naquit Tamerlan.

SECCHIA, *Gabellus*, riv. d'Italie, sort du versant septentrional des Apennins, dans le duché de Modène, court 140 kil. au N. E., et tombe dans le Pô à 8 kil. O. de Rovère (roy. Lombard-Vénitien).

SECHELLES, îles de l'Océan. *Voy.* SEYCHELLES.

SECHELLES (HÉRAULT DE). *Voy.* HÉRAULT.

SÈCHES, riv. de France. *Voy.* SEICHES.

SECKAU, *Secovium*, bourg des Etats autrichiens (Styrie), à 55 kil. N. O. de Grætz; 400 hab. Eaux minérales. Evêché dont le titulaire réside à Grætz.

SECKENDORF (Gui-Louis DE), historien, né en 1626 en Franconie, mort en 1692, fut chambellan, puis ministre et chancelier d'Ernest, premier duc de Gotha, et enfin chancelier de l'Université de Halle, nouvellement créée par le roi de Prusse. On a de lui, entre autres ouvrages: *De lutheranismo*, en 3 livres, Francfort, 1686-92 (il y réfute Maimbourg); *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, Leipsick, 1666; plusieurs écrits politiques, et nombre d'articles dans les *Acta eruditorum* (1683-92).

SECKENDORF (Fréd. HÉNON, comte de), feld-maréchal, né en 1673 à Kœnigsberg en Franconie, était neveu du précédent. Il se mit successivement au service de la Prusse, du roi de Pologne Auguste I, de l'empereur Charles VI, et servit avec distinction sous le prince Eugène pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nommé par Charles VI ambassadeur à Berlin, il obtint un grand ascendant sur le roi Frédéric-Guillaume, et parvint à détacher ce prince de l'alliance de l'Angleterre, en lui faisant signer les traités de Wusterhausen (1727) et de Lœvenwolde (1732). Chargé, à la mort du prince Eugène, de remplacer ce grand général et de diriger la guerre contre les Turcs, il éprouva quelques échecs et tomba en disgrâce (1737). Mécontent de l'Autriche, il alla, après la mort de Charles VI (1740), offrir ses services au compétiteur de sa fille Marie-Thérèse, à l'électeur de Bavière, élu sous le nom de Charles VII. Il reconquit pour ce prince la Bavière, et le fit rentrer dans Munich (1744). Après la mort de cet empereur, il conclut, en faveur du jeune électeur de Bavière son fils, le traité de Füssen (1745), qui le réconciliait avec l'Autriche. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut en 1763.

SECKINGEN, *Sanctio*, anc. ville de Souabe, auj. dans le grand-duché de Bade, dans une île du Rhin, à 24 kil. N. E. de Bâle. Belle place. — Prise par Bernard de Saxe-Weimar en 1638; en partie incendiée en 1678.

SÉCLAVES ou MARATIS, peuple de l'île de Madagascar, habite au N. O., depuis le cap d'Ambre jusqu'à la Mansiatre. Féroces et pirates.

SÉCLIN, ch.-l. de cant. (Nord), à 9 kil. S. de Lille; 2,954 hab. Bel hôpital. Filatures de coton, de lin; moulin à huile, raffinerie de sel, tanneries. — Cette ville fut fondée au VIe siècle; c'était la capit. du Mélantois, dans la Flandre wallone.

SECOLAUNIA, nom latin de la SOLOGNE.

SECOND (Jean), *Joannes Secundus*, poëte latin moderne, né à La Haye en 1511, fut reçu docteur en droit à Bourges, s'attacha, comme secrétaire intime, à l'archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint en Afrique (1534), mais en rapporta le germe d'une maladie mortelle à laquelle il succomba, à Tournay, en 1536. Ses *poésies* (latines), publiées à Utrecht, 1541, in-2, ont souvent été réimprimées, notamment à Leyde, 1821, 2 vol. in-8, par Bochsa fils. On y distingue surtout les 19 pièces connues sous le nom de *Baisers de Jean Second*: elles ont été trad. en français par Tissot (Paris, 1806, in-12).

SECONDAT. *Voy.* MONTESQUIEU.

SECONDIGNY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 10 kil. S. O. de Parthenay; 1,719 hab. Haras de baudets. Lainages.

SECOUSSE (Denis-Fr.), né à Paris en 1691, mort en 1754, avocat au parlement, s'occupa d'histoire, et fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions (1722). Il mourut aveugle. Il fut chargé par d'Aguesseau de continuer la collection des ordonnances des rois de la 3e race (commencée par Laurière), termina le 2e vol., et en fit paraître 6 autres. On lui doit divers *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions.

SÉCULAIRES (jeux), fêtes qui se célébraient à Rome avec beaucoup de pompe pour solenniser l'ouverture de chaque siècle (compté à la manière étrusque, c.-à-d. embrassant 110 ans); mais la célébration n'en fut pas régulière, et tantôt on la retarda, tantôt au contraire on l'avança, comme pour recommencer plus tôt une ère nouvelle. On connaît 12 célébrations de jeux séculaires (en 509, 449, 249, 149, 17 av. J.-C., et en 47, 87, 147, 204, 247, 263, 404 de J.-C.). La fête durait 3 jours. Des supplications, des chants, des distributions de graines lustrales au peuple, un lectisterne, en étaient les principales cérémonies. Horace fit pour la fête de l'an 17 av. J.-C. un chant séculaire que nous possédons encore.

SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris en 1719, mort en 1797, était fils d'un architecte. Ayant perdu de bonne heure ses parents, il fut obligé de se faire tailleur de pierres pour vivre; mais il quitta bientôt cet état pour se livrer aux lettres, et travailla pour le théâtre. Il réussit surtout dans l'opéra-comique, et fut le véritable créateur de ce genre. Il donna au Théâtre Italien les opéras comiques suivants: *le Diable à quatre* (1756), *Rose et Colas* (1764), *Anacréon*, *l'Huître et les Plaideurs*, *le Jardinier*, *le Roi et son Fermier*, *le Déserteur*, *le Faucon*, *Richard-Cœur-de-Lion* (1784), qui eut un succès extraordinaire, et plusieurs autres moins connus; au Grand Opéra: *Aline, reine de Golconde*, *Amphitryon*, *Guillaume Tell*; au Théâtre Français: *le Philosophe sans le savoir* (1765), qui est son chef-d'œuvre; *la Gageure imprévue*. Il fut reçu à l'Académie Française en 1786. On lui reproche des négligences de style; mais ses pièces sont pleines de naturel, d'esprit et d'intérêt. On a donné, en 1813, ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-8. La musique de la plupart de ses opéras est de Monsigny et de Grétry.

SEDAN, ville de France, dans l'ancienne Champagne (Rethelois), auj. ch.-l. d'arr. du département des Ardennes, sur la droite de la Meuse, à 20 kil. S. E. de Mézières, à 250 kil. N. E. de Paris; 13,719 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Collége communal. Fortifications, vieux château (où naquit Turenne), c'est auj. l'arsenal; fonderie de canons. Manufactures considérables de draps renommés, dont la première fut fondée par N. Cadeau, en 1646; lainages, teintureries. Grand commerce. Bibliothèque. — Sedan est très ancienne; elle fut prise par Charles-le-Chauve, à qui Louis de Germanie l'enleva en 880. Elle forma de bonne heure une petite souveraineté indépendante; cette principauté fut acquise par la maison de Bouillon au commencement du XVIe siècle, et fut possédée, entre autres seigneurs, par le célèbre Robert de la Marck; Charlotte, sa sœur et son héritière, la porta en dot à Henri de la Tour-d'Auvergne, comte de Turenne (1591). Richelieu força, en 1641, après la bataille de la Marfée, Frédéric-Maurice à s'en dessaisir, et la réunit à la couronne. L'industrie de Sedan souffrit beaucoup de cette réunion, mais Colbert la releva. Cette ville avait jadis une célèbre université protestante, qui fut supprimée à la révocation de l'édit de Nantes. Patrie de Cappel, de Turenne, etc. — L'arr. de Sedan a 5 cant. (Carignan, Mouzon, Raucourt, plus Sedan, qui compte pour deux), 82 communes et 63,233 hab.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda (597-587), fut mis par Nabuchodonosor sur le trône, à la place de Joachim ou Jéchonias; il fut bientôt après attaqué, par le roi d'Assyrie, dans Jérusalem, qu'il défendit deux ans, fut pris, eut les yeux crevés, et mourut dans l'exil en Chaldée.

SÉDERON, ch.-l. de cant. (Drôme), à 36 kil. S. E. de Nions; 800 hab.

SEDGEMOOR, plaine d'Angleterre, dans le comté de Somerset, entre Kingsverton et Bridgewater, est célèbre par la défaite du duc de Monmouth, qui y fut battu par les troupes de Jacques II, en 1685.

SÉDILLOT (J.-J.-Emmanuel), orientaliste et astronome, né en 1777, mort en 1832, fut professeur-adjoint de turc à l'Ecole des langues orientales créée en l'an III, puis secrétaire de l'école attachée à la Bibliothèque du roi, seconda Delambre et Laplace dans leurs recherches, traduisit le traité d'Aboul-Hassan-Ali sur la construction des instruments astronomiques, et fournit de savantes notices aux *Recherches asiatiques* (*Asiatic Researches*).

SEDINUM, nom latin de STETTIN.

SEDJELMESSE, ville de l'empire de Maroc, dans le roy. de Tafilet, à 60 kil. E. de Tafilet, sur la Ziz. Jadis florissante par son commerce avec la Nigritie, et capitale d'un vaste empire, dit aussi empire de Sedjelmesse, situé entre l'Atlas et le Sahara, et qui fut puissant sous les Edrisites et les Almoravides, du VIIIe au XIIe siècles. La ville de Sedjelmesse est auj. en ruines.

SEDJER ou CHEDCHER, pays d'Arabie, dans la partie orient. de l'Hadramaout, borné au N. par le Mahrah et au S. par la mer d'Oman. Magnifiques chameaux, dattes, pêche abondante. — Il est ainsi nommé de la ville de Sedjer, sur la côte.

SEDJESTAN ou SEDJISTAN. *Voy.* SÉISTAN.

SEDLITZ, village de Bohême (Saatz), à 30 kil. S. O. de Tœplitz: eau saline froide purgative, fort renommée. — La Bohême a d'autres Sedlitz.

SÉDULIUS (C. Cœlius ou Cœcilius), prêtre du Ve siècle, est auteur d'un poëme intitulé: *Paschale Carmen* ou *De Christi miraculis libri V* (dernière et meilleure édition, Rome, 1794, in-4), qu'il mit ensuite en prose sous le titre d'*Opus paschale*, Paris, 1585, et de quelques autres ouvrages.

SEDUNUM, nom latin de *Sion* (Suisse).

SÉE, riv. de France (Manche), naît dans le canton de Mortain, coule à l'O. et au S. O., arrose Avranches et se jette avec la Selune dans la baie du Mont-Saint-Michel, après 53 kil. de cours.

SEELAND, *Sjaelland*, la plus grande des îles du Danemark, à l'E. de celle de Fyen et à l'extrémité S. E. de la Suède: 7,500 kil. carr.; 340,000 hab. Capit., Copenhague, qui est aussi capitale de tout le Danemark. Div., 5 bailliages, Copenhague, Frederiksborg, Holbek, Sorœ, Prestœ. Climat et sol du Danemark; grande analogie géologique avec la Scanie, dont elle semble avoir été séparée par quelque grande révolution du globe. Bonne agriculture. Industrie, surtout à Copenhague: commerce.

SEELBURG (ALT-), ville de la Russie d'Europe (Courlande), sur la Dzvina, à 20 kil. N. O. de Iakobstadt. Château en ruines. Jadis résidence des évêques de Sémigalle.

SEEZ, *Saii*, *Sagium*, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Orne, à 25 kil. N. E. d'Alençon: 4,567 hab. Évêché. Belle cathédrale gothique, palais épiscopal. — Jadis plus grande et forte; souvent prise et ravagée par les Normands, par les Anglais et pendant les guerres religieuses.

SÉEZ, ville des États sardes (Savoie), à 3 kil. E. de Saint-Maurice; 1,700 hab.

SEFFIN, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), sur l'Euphrate, à 130 kil. S. E. d'Orfa. Dans la plaine qui s'étend aux environs eut lieu la bataille dite de 110 jours, entre les partisans d'Ali et ceux de Moaviah, en 657 (Moaviah l'emporta).

SÉFI (CHAH-), le Néron de la Perse, de la dynastie des Sophis (1628-1642), fut le successeur d'Abbas-le-Grand, son aïeul; il fit exécuter ou priver de la vue tous les princes de son sang, les grands alliés à sa famille, ses ministres et ses généraux. Malgré tant de forfaits, il ne vit aucune révolte éclater contre lui, et mourut paisiblement à Kachan.

SEGALAUNI, peuple de Gaule, dans la Viennaise, à l'O. et le long du Rhône, qui la séparait des

Helviens; au N. ils avaient les Allobroges, à l'E. les Voconces, et au S. les Tricastins. Leur capitale était *Valentia* (auj. *Valence*).

SEGED, dit aussi *Szeged* ou *Segedin*, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csongrad, sur la Theiss, près du confluent de la Maros, à 190 kil. S. E. de Pesth : 30,000 hab. Fortifications. Églises grecques, catholiques et réformées ; collége de Piaristes, écoles diverses. Tabac, tanneries. Commerce. Aux Turcs depuis le XVIe siècle jusqu'en 1686.

SEGELMESSE. *Voy.* SEDJELMESSE.

SÉGESTE, dite aussi *Acesta*, *Egesta*, auj. *Calatatinni*, ville de Sicile, au N. O., à quelque distance de la mer, fut, dit-on fondée par des Troyens (par Crinise ou par Énée, qui lui donna par reconnaissance le nom du roi Aceste), devint florissante aux VIIe et VIe siècles av. J.-C., mais eut des guerres fréquentes à soutenir contre Sélinonte, implora l'appui d'Athènes d'abord (417), puis de Carthage (410) contre sa rivale, ce qui donna lieu et à la désastreuse expédition des Athéniens en Sicile, et à la conquête de la Sicile orientale par Carthage. En 317, Ségeste dépendait de Syracuse. Dans les guerres entre Agathocle et les Carthaginois, ceux-ci la détruisirent. Les Romains la relevèrent.

SEGESTICA, ville d'Hispanie, auj. HINIESTA.

SEGESVAR ou SCHÆSBURG, ville des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. du comitat de Segesvar, sur la Kockel, à 60 kil. N. E. d'Hermanstadt; 6,000 hab. Toiles, drap, étoffe de coton, etc. On y trouve de nombreuses médailles qui la font croire bâtie sur l'emplacement d'une colonie romaine. Elle fut fondée en 1178. — Le comitat de Segesvar a 49 kil. sur 20, et compte 27,000 hab.

SEGHALIEN ou SAGHALIEN. *Voy.* AMOUR.

SEGNI, *Signia*, ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 26 kil. O. de Frosinone; 3,600 hab. Évêché. Murailles. Cathédrale remarquable. Vins célèbres jadis. C'est, dit-on, dans cette ville que les orgues ont été inventées.

SEGNI (Lothaire DE), pape. *Voy.* INNOCENT III.

SEGO ou CHAGRO, ville de la Nigritie centrale, capit. du Haut-Bambarra, sur le Djoliba, par 7° 35' long. O., 13° 5' lat. N.; 2,500 hab. Mur en terre. Assez de commerce. Connue par le voyage de Mungo-Park, qui y vit pour la première fois le Djoliba.

SEGOBRIGA, nom de deux villes de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. SÉGORBE et PRIÉGO.

SEGODUNUM, ville de Gaule (Aquitaine), capit. des *Ruteni*, auj. RHODEZ.

SEGONTIA, auj. *Siguenza*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Arevaci*, près de Clunia. Sertorius y livra à Métellus et à Pompée une bataille qui resta indécise (75 av. J.-C.).

SEGONTIUM, ville de la Bretagne 2e, chez les *Ordovices*, auj. CAERNARVON.

SEGONZAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 12 kil. S. E. de Cognac; 2,602 hab. Eau-de-vie.

SEGOR, primit. *Bala*, auj. *Zoar*, sur la mer Morte, une des 4 villes de Palestine destinées à périr avec Sodome, fut sauvée par l'intercession de Loth.

SÉGORBE, *Segobriga*, ville murée d'Espagne (Valence), à 53 kil. N. de Valence; 6,500 hab. Évêché. Château-fort. Amidon, papier, poterie, eau-de-vie. Beau marbre aux environs. — Enlevée aux Maures par Jacques I, roi d'Aragon, en 1245, prise par les Français en 1812.

SÉGOVIE, *Segubia* ou *Segovia*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Ségovie, près de l'Eresma, à 78 kil. N. O. de Madrid; 13,000 hab. Évêché. Murailles, tours, 4 faubourgs. Cathédrale, Alcazar ou palais royal, aqueduc (attribué à Trajan). Draps renommés, lainages, toiles, orfévrerie, verrerie. Aux environs, or, plomb, pierres calcaires. Patrie de l'historien Solis, du théologien Domingo de Soto, etc. Jadis capitale des *Arevaci*. L'armée française a occupé Ségovie de 1808 à 1814. — L'intendance de Ségovie, bornée par celles de Burgos et de Valladolid au N., de Soria au N. E., de Guadalaxara à l'E., de Madrid et de Tolède au S., d'Avila à l'O., a environ 150 kil. du N. au S., sur une largeur qui varie de 12 à 80; le sol y est très fertile, et les prairies y nourrissent beaucoup de moutons.

SEGRAIS (J.-Regnauld DE), poëte français, né à Caen en 1624, mort en 1701, fut longtemps secrétaire, puis gentilhomme ordinaire de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans) : mais ayant désapprouvé le projet du mariage de cette princesse avec Lauzun, il fut forcé de la quitter (1672); il passa quatre ans chez Mme de La Fayette, eut part à la composition de deux romans de cette dame (*Zaïde*, *la Princesse de Clèves*), qui parurent même sous son nom, puis se retira à Caen. Il faisait par le charme de sa conversation les délices de la société. Segrais était membre de l'Académie Française depuis 1662. On a de lui des *Idylles*, que Boileau a louées ; une traduction en vers de l'*Énéide*, aujourd'hui oubliée; des *Nouvelles*, Paris, 1656. Ses *Œuvres diverses* ont paru en 1755, 2 vol. in-12. On a en outre publié en 1722 un *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, La Haye (Paris).

SÈGRE, *Sicoris*, riv. d'Espagne (Barcelone), sort des Pyrénées, coule au S. O., reçoit les deux Noguera et la Cinca, arrose Puycerda, Urgel, Balaguer, Fraga, Mequinenza, et joint l'Èbre un peu au dessous de cette dernière ville.

SEGRÉ, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), sur l'Oudon, à 35 kil. N. O. d'Angers; 2,130 hab. Commerce de toiles, fils, etc. Jadis ville forte. Elle a joué un rôle dans les guerres de la Vendée. — L'arr. de Segré a 5 cant. (Condé, Châteauneuf, le Lion d'Angers, Pouancé, Segré), 61 comm., et 58,109 hab.

SÉGUIER (Pierre), magistrat, né à Paris en 1504, d'une famille originaire de Languedoc, mort en 1580, fut successivement avocat, avocat-général, président à mortier, s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules III et de Henri II, fit au nom du parlement des remontrances qui empêchèrent l'établissement de l'inquisition en France, et fut sous François II chargé de fixer les limites entre la Savoie et la France.

SÉGUIER (Ant.), fils du précédent, 1552-1626, fut conseiller au parlement, puis avocat-général sous Henri III, refusa d'entrer dans la Ligue, défendit les libertés gallicanes, et fit brûler en 1591 une bulle de Grégoire XIV qui était contraire à ces libertés. Henri IV l'envoya en ambassade à Venise.

SÉGUIER (Pierre), chancelier, petit-fils du premier Pierre, né en 1588 à Paris, mort en 1672. Il remplit diverses charges au parlement, fut intendant de Guyenne, puis devint sous Richelieu garde des sceaux (1633), et chancelier (1635). Il s'opposa parfois au ministre, et plus tard à la régente Anne d'Autriche, mais sans jamais adhérer à la Fronde; fut quelque temps privé des sceaux, les reprit en 1656, et les garda jusqu'à sa mort. Il présida la commission chargée de juger Fouquet, ainsi que le conseil qui rendit les belles ordonnances de 1669 et 1670. Il fut un de ceux qui eurent les premiers l'idée de l'Académie Française, et il en fut le protecteur après la mort de Richelieu.

SÉGUIER (Ant-L.), de la même famille, 1726-91, fut avocat-général au grand-conseil, puis au parlement (1755-90), combattit de tout son pouvoir dans le parlement les doctrines philosophiques, donna sa démission lors de l'institution du parlement Maupeou, reparut avec l'ancienne compagnie (1774), émigra au commencement de la révolution et mourut en 1791 à Tournay. Il avait été sur le point d'être chancelier. Il était de l'Académie Française depuis 1757. Il est père de M. Séguier, actuellement premier président de la cour royale.

SÉGUIER (J.-Fr.), savant, né à Nîmes en 1703, mort en 1784, d'une famille de magistrats qui avait une origine commune avec celle de Paris, s'occupa de numismatique et d'histoire naturelle (surtout de botanique), suivit Scipion Maffei en Italie (1732), et parcourut avec lui une partie de l'Europe ; il revint au bout de 23 ans se fixer à Nîmes avec de riches collections, et fut nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1772). On a de lui, entre autres ouvrages : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4 (dépassée depuis par Haller); *Inscriptionum antiquarum index*, resté manuscrit.

SEGUIN (Armand), économiste, né à Paris en 1768, mort en 1835, se fit d'abord connaître par ses travaux sur la chimie appliquée aux arts, et fut le collaborateur de Fourcroy et de Berthollet. Il abandonna ensuite la science pour les spéculations financières, s'enrichit comme fournisseur, et eut de fréquents démêlés avec le gouvernement impérial et avec Ouvrard. Il a publié plusieurs brochures de circonstance sur des questions de finances.

SEGUR, bourg du Rouergue, auj. dans le dép. de l'Aveyron, sur le Viaus, à 20 kil. S. O. de Severac : 1,700 hab. Berceau de la famille des Ségur.

SÉGUR, famille noble et ancienne de Guyenne, a produit, surtout depuis deux siècles, plusieurs hommes également distingués par leur courage, leur courtoisie et leur esprit ; les plus connus sont :

SÉGUR (Henri-François, comte de), lieutenant-général, surnommé à la cour le *Beau Ségur*, né en 1689, mort en 1751, fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment qui portait son nom. Il servit dans ce régiment, se signala dans la guerre de la succession d'Autriche, capitula dans Lintz, défendit Prague, et fit une belle retraite à Pfaffenhofen (1745). Il avait épousé une fille naturelle du duc d'Orléans.

SÉGUR (Phil.-H., marquis de), 1724-1801, maréchal de France, fils du précédent. Il servit d'abord sous son père en Allemagne, se signala dès sa 1re jeunesse par son courage à Rocoux, à Laufeld (1741), fut blessé et pris à Klostercamp, après avoir imité le dévouement de d'Assas ; fut fait, à la paix, inspecteur de l'infanterie, puis commandant de la Franche-Comté, devint sous Louis XVI ministre de la guerre (1780), et fut nommé maréchal en 1783. Il remit son portefeuille à l'avénement de Brienne (1787), et vécut depuis dans la retraite. Pendant son ministère, il s'était montré rigide observateur de la justice, mais on lui reproche d'avoir rendu une ordonnance qui réservait aux seuls nobles toutes les places d'officiers. Il fut ruiné et emprisonné pendant la révolution, mais il eut la vie sauve.

SÉGUR (L.-Phil., comte de), lieutenant-général, fils aîné du précédent, 1753-1833. Il fit la guerre d'Amérique avec Lafayette, puis fut, quoique bien jeune, envoyé comme ambassadeur en Russie, et jouit d'un grand crédit auprès de l'impératrice Catherine II ; il revint en France à la révolution, vécut quelque temps de sa plume et fut admis à l'Académie Française. Rappelé aux affaires par le premier consul, il fut nommé conseiller d'état, et fut plus tard grand-maître des cérémonies du nouvel empereur. Il devint en 1813 sénateur, et en 1818 pair de France. C'était un homme de beaucoup d'esprit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : la *Décade historique*, la *Galerie morale et politique* (1817), des *Pensées*, des *Contes et Fables*, des *Mémoires* pleins d'intérêt, et une *Histoire universelle* à l'usage de la jeunesse, ouvrage peu scientifique, mais bien écrit, et qui a eu une grande vogue. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 33 vol. in-8, par Emery, Paris, 1824-30. L.-Ph. de Ségur est le père du célèbre auteur de la *Campagne de Russie*, auj. lieutenant-général et pair de France.

SÉGUR (Jos.-Alexandre, vicomte de), homme d'esprit, mais frivole, 2e fils du maréchal, et frère du précédent (1756-1805). Il était maréchal de camp en 1790 ; depuis cette époque, il se consacra exclusivement aux lettres : il composa plusieurs romans (*Correspondance secrète entre Ninon et Villarceaux*, *la Femme jalouse*, etc.), donna diverses pièces aux Français, à l'Opéra Comique, au grand Opéra, fit des chansons spirituelles, et fit paraître en 1802 les *Femmes*, le plus important de ses ouvrages. On lui doit la publication des *Mémoires de Besenval*.

SEGURA, *Tader*, riv. d'Espagne, naît dans la province de Chinchilla (Murcie), où elle sort de la Sierra Segura, coule à l'E., au S. E., reçoit le Mundo, le Sangonero, le Quipar, etc., arrose Murcie, Orihuela, et tombe dans la Méditerranée à 28 kil. S. O. d'Alicante : cours, 250 kil.

SEGURA-DE-LEON, *Secura*, ville d'Espagne (Badajoz), à 45 kil. O. de Llerena ; 4,000 hab. Château.

SEGURA-DE-LA-SIERRA, *Castrum Altum*, ville d'Espagne (Murcie), à 105 kil. N. E. de Jaën ; 4,200 hab.

SEGURO (PORTO-). *Voy.* PORTO.

SEGUSIANI, peuple de la Gaule Lyonnaise, s'étendait sur la rive droite du Rhône, et avait pour villes principales *Lugdunum* (Lyon), et *Segusianorum forum* (Feurs) ; il fut soumis successivement aux *Arverni* et aux *Ædui*, prit part à la première invasion des Gaulois en Italie, et fonda dans la Gaule Cisalpine *Segusio* (Suse), et *Mediolanum* (Milan).

SEGUSIO, ville de la Gaule cisalpine, auj. SUSE.

SEGUSTERO, ville de la Gaule transalpine, dans la Narbonaise 2e, auj. SISTERON.

SEHOUD, chef wahabite. *Voy.* WAHABITES.

SEIBO, ville d'Haïti (Est), à 100 kil. N. E. de Saint-Domingue ; 4,000 hab.

SEIBOUS, *Rubricatus*, riv. de l'Algérie (Constantine), naît au S. E. de Constantine, sous le nom de Oued-el-Serf, et tombe dans la Méditerranée près de Bone, après un cours de 130 kil.

SEICHES ou SEYCHES, *Aquæ Siccæ*, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. E. de Marmande ; 1,384 hab. Eaux minérales.

SEICHES, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 19 kil. N. O. de Baugé ; 1,525 hab. Eaux minérales.

SEID ou SIDI, mot arabe qui veut dire seigneur, le même que celui de *Cid*, est un titre d'honneur que prennent tous ceux qui prétendent descendre de Mahomet ; il est aussi porté par tous les Ismaéliens. — Voltaire, dans sa tragédie de *Mahomet*, a donné le nom de *Séide* à un enthousiaste tout dévoué au Prophète ; depuis, ce nom a été employé pour désigner tout fanatique capable de commettre un crime par zèle religieux ; mais il n'y a réellement aucun personnage historique du nom de Seid, à moins que l'on ne confonde *Séid* avec *Zeid*. *Voy.* ZEID.

SEIDAH-KHATOUN, princesse bouide, femme de Fakhr-ed-Daulah, fut régente au nom de son fils, Madj-ed-Daulah (997), gouverna avec gloire et refusa de payer tribut à Mahmoud-le-Gaznévide, remit ensuite le sceptre à son fils, fut forcée, vu l'incapacité du jeune prince, de le reprendre, et mourut en 1024 ; cinq ans après, Mahmoud était le maître de ses états, qui allaient de Hamadan et d'Ispahan à la mer Caspienne.

SÉIDE ou SAIDE, *Sidon*, ville et port de Syrie (Acre), sur la Méditerranée, à 80 kil. N. d'Acre : 15,000 hab. Château. Aux environs, beaucoup de fruits et de vers à soie. Ville grande, commerçante et riche jadis. C'était, dit-on, la métropole de Tyr, qui pourtant finit par l'éclipser. L'émir Fakhr-ed-Dyn a fait combler son port. Dans son enceinte et aux environs, beaucoup de ruines et de sépultures des anciens rois de Syrie. La ville actuelle a été souvent renversée par des tremblements de terre (1785, 96, etc.), et ravagée par la peste.

SEIDSCHUTZ, village de Bohême (Leitmeritz), à 6 kil. S. de Sedlitz. Source saline froide, analogue à celle de Sedlitz (on en expédie 500,000 cruchons annuellement).

SÉIF-ED-DAULAH (Abou-Djafar-Ahmed III), 6e émir de Saragosse (1130, etc.), fut dépouillé de ce qui lui restait par le roi d'Aragon Alphonse I (1127), et par le roi de Castille Alphonse-Raimond (1132, etc.), fut 14 jours roi de Cordoue (1145), et peu après sa chute fut proclamé à Murcie, joignit Valence et Denia à cet état; mais ayant voulu délivrer Xativa, qu'assiégeait Alphonse-Raimond, il périt à la bataille d'Albacète (1146). — Un autre Séif-ed-Daulah, de la dynastie des Hamdanides, qui régnaient à Mossoul, fut sultan d'Alep et d'Émèse, sous le califat de Radi, et soutint avec gloire les attaques continuelles des empereurs grecs Léon, Nicéphore Phocas et J. Zimiscès. Il mourut en 967.

SEIGNE (col de la), passage des Alpes Grecques, entre la prov. d'Aoste et la Savoie, à 6 kil. N. O. du Petit-St-Bernard, et à 13 kil. S. O. du Mont-Blanc.

SEIGNELAY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. N. d'Auxerre; 1,533 hab. Couvertures de laine, drap, filature de laine, teinturerie. Jadis titre d'un marquisat qui appartint à Colbert.

SEIGNELAY (J.-B. COLBERT, marquis de), fils aîné du grand Colbert, remplaça son père au ministère de la marine en 1676, fit fleurir la marine, força les Génois, qui voulaient porter secours à l'Espagne, de venir s'humilier devant Louis XIV (1681), dirigea également avec succès les armements de 1689 et 1690 contre les Anglais et les Hollandais, et mourut en 1691, à 39 ans, d'une maladie de langueur. Boileau lui a adressé une de ses épîtres.

SEIHOUN ou ADANA, *Sarus* ou *Sinarus*, riv. de la Turquie d'Asie (Adana), sort du Taurus et tombe dans la Méditerranée, à 20 kil. S. de Tarse, après avoir arrosé la ville d'Adana: cours, 250 kil.

SEIKHS ou SYKHS (Confédération des) ou *Empire de Lahore*, état de l'Inde en deçà du Gange, entre le roy. de Kaboul à l'O., le Petit-Thibet au N., le Sindhy et l'Inde anglaise médiate au S., par 65°-75° long. E., 25°-32° lat. N., a environ 750 kil. du N. E. au S. O., sur une largeur très variable. Population, 4,500,000 hab. environ. Capitale, Amretsir. Divisions:

Lahore, subd. en	
Pendjab,	Amretsir.
Kouhistan,	Radjpour.
Kachmir,	Kachmir.
Afghanistan Seikh,	
Tchotch,	Attok.
Hasareh,	»
Peychawer,	Peychawer.
Tchikarpour,	Tchikarpour.
Moultan,	
Moultan,	Moultan.
Leïa,	Leïa.
Dera-Ismaïl-Khan,	Dera-Ismaïl-Khan.
Dera-Ghazi-Khan,	Dera-Ghazi-Khan.
Bahawalpour,	Bahawalpour.

Le Sind et ses quatre grands affluents (*Voy.* PENDJAB) sont les principaux fleuves de l'état des Seikhs. Le pays est généralement fertile, et assez industrieux (c'est de là qu'on tire surtout les superbes châles cachemires), mais il a perdu de son antique prospérité. — Alexandre pénétra dans ces contrées inconnues jusque-là aux Grecs. Plus tard, les rois de la Bactriane les possédèrent. Les Gaznévides s'y établirent au Xe siècle. On vit ensuite s'y succéder diverses dynasties, parmi lesquelles celle des Mongols. A la chute de leur empire, divers chefs s'y rendirent puissants; finalement parurent les Seikhs Chattryas (ou guerriers), formant une secte religieuse dont la croyance est un déisme mêlé d'autres superstitions (*Voy.* NANÉKISME), et dont le gouvernement est à peu près républicain fédératif. Les Seikhs orientaux tombèrent sous le joug anglais: mais les Seikhs occidentaux s'élevèrent à une haute puissance sous le fameux Runjet-Sing, surtout de 1805 à 1837. Auj. l'anarchie règne parmi les Seikhs, dont l'indépendance est très compromise par le voisinage des Anglais (*Voy.* LAHORE).

SEILHAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 13 kil. N. O. de Tulle; 1,450 hab.

SEILLE (la), riv. de France, naît dans le dép. du Jura, au N. E. de Lons-le-Saunier, court 100 kil. au S. O., baigne Louhans et tombe dans la Saône au dessous de Tournus.

SEILLE (la), riv. de France, naît dans le dép. de la Meurthe, au S. E. de Dieuze, coule au N. O., arrose Dieuze, Marsal, Moyenvic, Vic, Nomeny, entre dans le dép. de la Moselle et tombe à Metz dans la Moselle après 105 kil. de cours, et après avoir reçu près de Vic un affluent qu'on nomme *la petite Seille*.

SEIME ou SEIM, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouv. de Koursk et de Tchernigov et tombe dans la Desna à 5 kil. S. E. de Sosnitza. Cours, 550 kil.

SEIN, *Sena*, île de l'Atlantique, sur la côte du dép. du Finistère, à 4 kil. de cette côte; très petite; 350 hab. (tous pêcheurs). Jadis sanctuaire mystérieux de Druidesses.

SEINE, *Sequana*, riv. de France, naît à Chanceaux (Côte-d'Or), à 9 kil. N. O. de Saint-Seine, coule d'abord dans la direction du N. O., puis de l'O. S. O., enfin du N. O., à travers les dép. de la Côte-d'Or, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Seine, et de la Seine-Inférieure; elle arrose, entre autres villes: Bar-sur-Seine, Troyes, Romilly-sur-Seine, Pont-sur-Seine, Nogent-sur-Seine, Montereau, Melun, Corbeil, Paris, Saint-Denis, Saint-Germain, Poissy, Meulan, Mantes, Vernon, Pont-de-l'Arche, Rouen, Caudebec, Lillebone, Quillebœuf, Honfleur, et se jette dans la Manche au Hâvre, par une embouchure de 12 kil. de large. Son cours, très sinueux, surtout au dessous de Paris, est de 800 kil. environ. La Seine reçoit: à droite, l'Ource, l'Aube, la Marne, l'Oise, l'Epte, l'Andelle; à gauche, l'Yonne, le Loing, l'Essonne, l'Yère, la Bièvre, l'Eure, la Rille. Parmi les canaux qui s'y rattachent, nous citerons: le canal du Loing (qui la met en communication avec la Loire); le canal de Bourgogne (qui l'unit au Rhône par l'Yonne); le canal de Saint-Quentin (qui, par l'Oise, l'unit à la Somme et à l'Escaut), enfin le canal de l'Ourcq.

SEINE (dép. de la), le plus petit des dép. de la France, ne se compose que de Paris et de sa banlieue, et est enclavé dans le dép. de Seine-et-Oise: il a 476 kil. carr. (47,548 hectares), et 1,106,891 hab. Ch.-l., Paris. Ce dép. est formé d'une partie de l'Ile-de-France. Collines et plaines. Beaucoup de carrières de plâtre et de pierre à bâtir. Culture bien entendue; terres améliorées par les engrais et amendements; céréales; beaucoup de jardins maraîchers (légumes, fruits, etc.); pépinières. Gros bétail, vaches laitières, etc. Industrie et commerce immenses (*Voy.* PARIS). Ce dép. a 3 arr. (Paris, Sceaux, Saint-Denis): 20 cantons et 31 communes: il est le siége du gouvernement, est compris dans la 1re division militaire, a une cour royale et un archevêché à Paris.

SEINE-ET-MARNE (dép. de), à l'E. du dép. de Seine-et-Oise, à l'O. de ceux de la Marne et de l'Aube, au N. de ceux du Loiret et de l'Yonne, au S. de ceux de l'Oise et de l'Aisne; 5,634 kil. carr.; 323,881 hab. Ch.-l., Melun. Il est formé de l'Ile-de-France propre, d'une partie de la Champagne et du Gâtinais. Montueux, bien boisé et traversé par les canaux de l'Ourcq, du Loing, de Provins. Bonnes pierres meulières, albâtre gris, tourbe, pierre de taille et à plâtre, terre à faïence et à potier, etc. Eaux minérales. Céréales, légumes, fruits, entre

autres chasselas de Fontainebleau; roses de Provins, etc. Vin très médiocre. Beaucoup de gros bétail, moutons, chevaux. Lainages, chapeaux, porcelaine, faïence, verre, poterie, tuiles, papier; tissus de coton, toiles peintes; moulins à huile, à tan, à scie, etc. Commerce actif.— Ce dép. a 5 arr. (Melun, Meaux, Fontainebleau, Coulommiers, Provins); 29 cant., 556 comm.; il appart. à la 1re division militaire, ressortit de la cour royale de Paris, et a un évêché à Meaux.

SEINE-ET-OISE (dép. de), entre ceux de l'Oise au N., du Loiret au S., de l'Eure, d'Eure-et-Loir à l'O., de Seine-et-Marne à l'E., du Loiret au S. (il renferme celui de la Seine): 5,600 kil. carr.; 449,582 hab. Ch.-l., Versailles. Formé d'une partie de l'Ile-de-France. Montueux, bien boisé, bien arrosé, et traversé par le canal de l'Ourcq : 87 étangs. Grès, craie, tourbe, pierres meulières, à plâtre, à bâtir; pierres lithographiques; eaux minérales. Céréales de toute espèce, légumes, fruits (entre autres cerises et fraises), chanvre, foins. Beaucoup de chevaux et de moutons. Toiles peintes, calicots, dentelles, blondes, bonneterie, filatures; porcelaine, poterie, verre, tuiles; chandelles, savon, produits chimiques; moulins à tan, à foulon, à farine; raffineries d'huile; sucre de betterave; parfumerie; mégisserie, etc. Très fort commerce. — Ce dép. a 6 arr. (Versailles, Rambouillet, Corbeil, Mantes, Etampes, Pontoise); 36 cant., 687 comm. Il appartient à la 1re division militaire et à la cour royale de Paris; il a un évêché à Versailles.

SEINE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, sur la Manche, à l'O. de celui de la Somme, au N. de celui de l'Eure : 6,030 kil. carrés; 720,525 hab. Ch.-l., Rouen. Formé de la Normandie proprement dite. Quelques hauteurs à l'E. et au S., beaucoup de riv. cotières dans la moitié septentr. Fer, marbre, grès, pierres calcaires, marne, tourbe; eaux minérales. Sol très fertile : toutes les céréales; légumes, fruits à cidre et autres, lin, chanvre, houblon, fourrage, jonc, varech, etc. Gros bétail (surtout des vaches), porcs, moutons, chevaux, volaille en quantité. Pêche très active. Industrie et commerce immenses (*Voy.* ROUEN, LE HAVRE, DIEPPE). Ce dép. a 5 arr. (Rouen, le Havre, Dieppe, Yvetot, Neufchâtel), 50 cantons, 769 comm.; il dépend de la 15e division milit., a une cour royale et un archevêché à Rouen.

SEISSEL. *Voy.* SEYSSEL.

SEISTAN ou SEDJESTAN, partie de l'anc. *Arie*, région d'Asie, bornée au N. par l'Afghanistan propre, au S. par le Béloutchistan, à l'O. par l'Iran : 96,000 kil. carrés; chefs-lieux, Djelalabad et Illoumdar. Sol presque partout sablonneux, très vastes déserts, lac Zerreh; l'Elmend, rivière principale. Jadis province du roy. de Kaboul, le Seistan n'en fait partie auj. que nominalement, et est divisé entre une foule de chefs indépendants, dont les 2 principaux sont : le sultan de Djelalabad et le khan d'Illoumdar. Le Séistan est la patrie de Djemchid et de Roustam, les 2 héros mythiques des anciens Perses.

SEIX, ville du dép. de l'Ariége, à 12 kil. S. E. de Saint-Girons; 3,881 hab. Aux environs, argent et cuivre (non exploités), marbre, granit.

SEIZE (les), club politique sous Henri III et Henri IV, se composait d'un assez grand nombre de membres, et fut ainsi nommé parce qu'on y choisit 16 membres principaux dont chacun fut chargé d'un des *seize* quartiers de Paris. Ils étaient fougueux ligueurs. Les Guises n'avaient point eu de part à l'institution des Seize, mais ils s'empressèrent de s'unir à eux et dès lors Paris devint le centre de la Ligue. Le gouvernement des Seize était concentré dans un petit comité de 12 membres, où Bussy-Leclerc avait le plus haut crédit. Les Seize tentèrent, en 1587 et 1588, d'enlever Henri III, bouleversèrent, en 1589, par des arrestations, le parlement de Paris, et en formèrent un nouveau; ils furent pour beaucoup dans la résistance de Paris à Henri IV (1590). Mais dès ce temps ils avaient cessé de marcher avec Mayenne, nouveau chef des Guises. En 1591, ils se déclarèrent pour le jeune Charles, duc de Guise (fils du Balafré), espérant le gouverner plus aisément, et demandèrent pour reine à Philippe II sa fille Claire-Isabelle-Eugénie, dont ils comptaient faire l'épouse du jeune prince. Ils venaient de mettre à mort trois membres du parlement, lorsque Mayenne, marchant à l'improviste sur Paris, força Bussy-Leclerc à lui rendre la Bastille, et anéantit le pouvoir des Seize (1591).

SEJAN, *Ælius Sejanus*, célèbre ministre de Tibère, était un simple chevalier romain de Vulsinies. Il alla calmer avec Drusus la révolte de Pannonie, fut nommé chef des prétoriens, accrut de jour en jour son ascendant sur Tibère, fut chargé de tous les soins du gouvernement lorsque le vieux prince se retira à Caprée, et se rendit odieux par sa tyrannie et son avarice. D'une ambition insatiable, il sembla dès lors aspirer à l'empire, et sollicita pour y mieux réussir la main de Livie, veuve de Drusus, et belle-fille de Tibère, qu'il avait déjà séduite. N'ayant pu l'obtenir, il forma un complot contre l'empereur; mais Tibère devina et déjoua tout. Sur une lettre venue de Caprée, le favori fut arrêté et étranglé, l'an 31. Séjan laissa une mémoire abhorrée.

SEL (le), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 45 kil. N. E. de Redon; 600 hab.

SELANGA, île d'Asie. *Voy.* DJONKSEYLON.

SELBY, *Salebia* au temps des Saxons, ville d'Angleterre (York), à 20 kil. S. E. d'York, sur l'Ouse; 4,000 hab. Beau pont en bois. Toile à voiles, taillanderies, chantiers de construction. Patrie de Henri I, fils de Guillaume-le-Conquérant.

SELDEN (J.), homme d'état anglais, né à Salvington (Sussex) en 1584, mort en 1654, parut aux sessions de la Chambre des Communes de 1624, 26, 28, se montra ferme antagoniste de la cour, et fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de Buckingham, 1626. Il fut emprisonné (1628), et longtemps persécuté pendant la période où Charles I régna sans Chambres. Il fut membre du Long-Parlement (1640), et s'y montra fort modéré. N'obéissant qu'à sa conscience, il paraissait factieux aux royalistes et faible aux indépendants. Il signa le Covenant en 1644; néanmoins, il refusa, sous Cromwell, de combattre les apologies publiées en faveur de Charles I. Il a laissé beaucoup d'écrits d'érudition et de politique qui ont été réunis en 3 vol. in-fol., Londres, 1726. Les plus remarquables sont : *Mare clausum*, qu'il opposa au *Mare liberum* de Grotius; des *Commentaires sur les marbres d'Arundel* (1629); des *Recherches sur la législation des Hébreux* (1651). Selden est un des beaux caractères de la révolution anglaise.

SELDJOUCIDES (Turcs), fameuse dynastie orientale, a pour chef Togroul-Beg, petit-fils de Seldjouk, qui, sorti des steppes du Turkestan au commencement du XIe siècle, s'empara de Nichabour à la tête d'une horde turcomane en 1037, conquit l'empire des Gaznévides, Balk, la Khovaresmie, le Tabéristan, mit fin au règne des Bouides d'Ispahan, se rendit maître de Bagdad, devint *émir-al-omrah*, beau-frère et gendre du calife. A sa mort, en 1063, Alp-Arslan, son neveu, soumit la Géorgie, l'Arménie et une partie de l'Asie-Mineure. Mélik-Chah, fils d'Alp-Arslan, rangea sous ses lois presque toute la Syrie et diverses régions de l'Asie centrale (1072-92); mais dès 1074, Soliman, son cousin, fonda un 2e état seldjoucide à Konieh, état qui eut ensuite Nicée pour capitale, et qui comprenait l'Asie-Mineure presque entière, la Cilicie et l'Arménie (on le nomme souvent empire de Roum). Alep, Damas, Antioche, Mossoul formèrent aussi, après la mort de Mélik,

de petites principautés seldjoucides, mais très inférieures en puissance aux deux empires ci-dessus nommés. Les Seljoucides de Perse finirent en 1187 dans la personne de Togroul II, qui fut renversé par les sultans de Kharizm (*Voy.* PERSE). L'empire de Konieh fut détruit à la fin du XIIIe siècle. *Voy.* KONIEH.

SELEFKEH, *Seleucia Trachea* ou *Sel. Ciliciæ*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. d'un livah de même nom, dans le pachalik d'Adana, sur le Ghieu-Souk (*Calicadnus*), à 16 kil. de son embouchure, à 90 kil. S. O. de Tarsous, ne se compose que de cabanes en terre ou en bois. Superbes ruines (théâtre, temple, portiques, nécropole, citadelle). — Quelquefois le livah de Selefkeh, joint à l'île de Chypre, a été regardé comme formant un pachalik.

SÉLÈNE, nom grec de la Lune ou Diane.

SÉLÈNE (Cléopâtre), princesse égyptienne, fille de Ptolémée Évergète II, épousa son frère Ptolémée Lathyre (117 av. J.-C.), puis Antiochus Grypus, roi d'Antioche, et enfin Antiochus Eusèbe, neveu de Grypus, et roi de Damas, eut de ce dernier Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosactès, qui régna un instant sur la Syrie (56), mais fut étranglé par sa femme Bérénice II, fille de Ptolémée-Aulète. Sélène gouverna pendant la minorité de ses enfants, de 80 à 70 av. J.-C., et fut mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie.

SÉLENGA, *Æchardus*, riv. d'Asie, naît en Mongolie, dans le pays des Kalkhas, coule à l'E., puis au N., entre en Sibérie, baigne Selenginsk, Verknéi-Oudinsk, etc., et tombe dans le lac Baïkal, par 52° 25' lat. N., après un cours de 900 kil. Affluents, Orkhon, Ouda, Chilok, Tchikoï.

SÉLENGINSK, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sur la Selenga, à 140 kil. S. E. de Verkhnéi-Oudinsk; 2,600 hab. Rhubarbe. Commerce avec la Chine.

SÉLESTAT. *Voy.* SCHÉLESTADT.

SÉLEUCIDE, contrée de Syrie, ainsi nommée de Séleucus Nicator, s'étendait le long de la Méditerranée, depuis le golfe d'Issus au N. jusqu'à l'embouchure de l'Oronte au S. On l'a souvent nommée Tétrapole, à cause de ses quatre villes principales : Séleucie (*Seleucia Pieria*), Antioche, Laodicée et Apamée.

SÉLEUCIDES, dynastie macédonienne qui régna sur la Syrie et la Haute-Asie après la mort d'Alexandre, tirait son nom de Séleucus I, un des généraux de ce prince. Sa domination fut de 247 ans (311-64 av. J.-C.). Pour la succession de ces princes, *Voy.* SYRIE.

SÉLEUCIE, *Seleucia*, 1re capitale du roy. de Syrie sous les Séleucides, était en Babylonie, au N., sur la rive droite du Tigre, et fut fondée par Séleucus Nicator vers 307 av. J.-C.; elle passa, en 140, sous les lois des Parthes avec les provinces à l'E. de l'Euphrate, et c'est alors qu'Antioche devint la capitale des Séleucides. La fondation de Ctésiphon sur l'autre rive du Tigre porta un coup fatal à Séleucie, qui déclina toujours depuis ce temps. Auj. il n'existe de ces 2 villes que des ruines, dites *Al-Madaïn*, aux environs de Bagdad. — Il y a eu encore 3 Séleucies remarquables : 1° *Seleucia Pieria*, en Syrie, dans la Séleucide, à l'emb. de l'Oronte; — 2° *Seleucia ad Taurum*, en Pisidie; — 3° *Seleucia Ciliciæ* ou *Trachea*, auj. *Selefkeh*, près de l'emb. du Calicadnus.

SÉLEUCUS I, dit *Nicator*, c.-à-d. *Vainqueur*, roi de Syrie et chef de la dynastie des Séleucides, né en 354 av. J.-C., fut un des meilleurs officiers d'Alexandre : il était, lors de la mort de ce prince, gouverneur de la Médie et de la Babylonie, et avait le commandement de la cavalerie (323). Il eut part à la ligue formée contre Perdiccas (321), reçut après la victoire la province de Babylonie, accéda à la ligue contre Polysperchon et Eumène, se vit, en 315, chassé de sa province, proscrit par Antigone, qui tendait à engloutir seul la monarchie d'Alexandre, se sauva en Égypte près de Ptolémée, jeta avec lui les bases d'une ligue contre Antigone, et, après la victoire de Gaza (312), envahit la Babylonie, qui l'accueillit avec ivresse, y joignit l'Assyrie, la Médie, resta possesseur de ces 3 provinces par la paix de 311, acquit ou soumit ensuite la Perse, l'Hyrcanie, la Bactriane et toute la Haute-Asie jusqu'à l'Indus, entra dans la ligue qui détrôna Antigone, et, après la victoire décisive d'Ipsus (301), réunit à ses vastes états la Syrie, la Phrygie, l'Arménie, la Mésopotamie. Il ne tarda pas à se brouiller avec Ptolémée et Lysimaque, et s'unit à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, dont il favorisa l'expédition contre la Macédoine (289), mais il lui fit la guerre dès qu'il reparut en Asie (286), et le tint captif jusqu'à sa mort (284-283); puis il marcha contre Lysimaque, roi de Thrace et de Macédoine, le battit à Cyropédion (280), et se fit proclamer lui-même roi de Macédoine, de Thrace et de l'Asie-Mineure. Il fut tué, au bout de 7 mois, par Ptolémée Céraune (279).

SÉLEUCUS II, dit *Callinique* ou *le Victorieux* (247-225), vit tout son royaume envahi et ravagé par Ptolémée III, qui lui enleva plusieurs provinces et emporta un immense butin (242). Pendant ce temps, l'empire parthe, formé aux dépens de celui des Séleucides, se consolidait par des victoires; le rebelle Antiochus Hiérax se déclarait roi des provinces de l'Asie-Mineure; Eumène et Théodote s'agrandissaient, l'un à Pergame (242), l'autre en Bactriane (241). Enfin, Séleucus marcha contre les Parthes, mais il fut vaincu et pris, et mourut dans leurs fers. Malgré son surnom, il fut toujours vaincu.

SÉLEUCUS III (225-222), fils du précédent, d'un caractère faible, ne fit rien de remarquable, et périt assassiné par deux de ses officiers, en marchant contre des rebelles dans l'Asie-Mineure.

SÉLEUCUS IV, dit *Philopator* (186-174), fils d'Antiochus-le-Grand, vexa les Juifs, fit contre Eumène, roi de Pergame, une vaine tentative pour défendre Pharnace, roi de Pont, et accorda toute sa faveur à Héliodore. Cet ingrat ministre le fit cependant empoisonner, et prit lui-même la couronne.

SÉLEUCUS V, fils de Démétrius II Nicator et de Cléopâtre, fut proclamé roi à la mort de son père avec Antiochus VIII (Grypus), son frère (125), mais tomba aussitôt sous les coups de sa mère, qui voulait ainsi s'assurer le pouvoir (122). C'est le Séleucus de la *Rodogune* de Corneille. *Voy.* CLÉOPATRE.

SÉLEUCUS VI, dit *Epiphane*, c.-à-d. *l'Illustre*, fils aîné d'Antiochus Grypus, régna d'abord (97 av. J.-C.) sur une portion de la Syrie dont Antioche était la capitale, tandis qu'Antiochus de Cyzique, son oncle, régnait sur Damas; il parvint à reprendre sur celui-ci tout le royaume; mais il trouva un nouveau compétiteur dans Antiochus-Eusèbe, fils d'Antiochus de Cyzique, fut obligé de se retirer devant lui, et périt à Mopsueste (93).

SÉLEUCUS CYBIOSACTÈS. *Voy.* SÉLÈNE.

SELGE, ville de Pisidie, vers le S., au pied du Taurus et sur le Cestros, était très populeuse; elle conserva longtemps son indépendance, et ne fut soumise que par les Romains.

SELIGENSTADT, ville forte du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 26 kil. N. E. de Darmstadt; 2,550 hab. Murailles, tours, bastions. Ancienne abbaye de Bénédictins (fondée par Eginhard et Emma, fille de Charlemagne, et dont la belle église contient leurs tombeaux, ainsi que celui de Giselle, sœur d'Emma).

SÉLIM I, *le Féroce*, sultan ottoman, fils de Bajazet II, né en 1467, régna de 1512 à 1520. Plein de courage et de fermeté, mais ambitieux, perfide et cruel, il détrôna et fit périr son père, ordonna la mort de plusieurs de ses frères, et poursuivit même à l'étranger Djem ou Zizim, l'un d'eux, qui périt enfin en Italie; il battit le chah de Perse à Tchalderan (1514), soumit la Syrie (1516), et conquit l'Égypte, où il mit fin à la puissance des Mamelouks (1517). De plus, le dernier des califes abbassides

lui céda le titre d'imam, et, par cette investiture, le mit au dessus de tous les princes musulmans.

SÉLIM II, *l'Ivrogne*, fils de Soliman II, devint sultan en 1566, fit la guerre au pape, à Philippe II, roi d'Espagne, à Venise, perdit la bataille de Lépante (1571), reprit pourtant Tunis à l'Espagne, et conquit Chypre sur les Vénitiens (1570).

SÉLIM III, né vers 1761, monta sur le trône à la mort de son oncle Abdoul-Hamid (1789), soutint d'abord contre la Russie et l'Autriche une guerre désastreuse qui lui fit perdre Otchakov, et que termina la paix d'Iassi (1792), fit cause commune avec l'Angleterre quand Bonaparte envahit l'Egypte, conclut cependant la paix avec la France (1802), et depuis lors ne s'occupa plus que de réaliser son plan favori, l'abolition des coutumes turques et l'introduction de la civilisation européenne dans ses états. Ses mesures, trop brusques et souvent violentes, mécontentèrent le peuple et les janissaires : il fut, par une révolution subite, détrôné et relégué dans le sérail (1807); mais Mustapha Béiraktar ayant tenté de le rétablir, le nouveau sultan Mustapha IV fit étrangler ce malheureux prince (1808).

SELIMEH, oasis de Nubie, sur la route de la grande caravane de Darfour, par 27° 19' long. E., 21° 14' lat. S. Deux vallées, bonne eau, sel gemme.

SELIMNO, *Selymnia*, *Islamdji* des Turcs, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), sur un affluent de la Tondja, à 110 kil. N. d'Andrinople; 20,000 hab. Lainages communs, canons de fusils; aux environs, rosiers en quantité (on tire de leurs fleurs l'huile essentielle de roses). Très grande foire. — Selimno commande le Demir-Kapou ou Porte-de-Fer, un des passages les plus importants des Balkhans. Elle fut prise par les Russes en 1829.

SELINO, *Lissa*, ville de l'île de Candie, ch.-l. de livah, à 55 kil. S. O. de la Canée. Château-fort.

SELINONTE, *Selinus*, auj. *Torre di Polluce*, ville de Sicile, vers l'O., était colonie mégarienne. Elle formait un état particulier fort riche, mais souvent en guerre avec Ségeste, et par suite avec Carthage (*Voy.* SEGESTE). Détruite par les Carthaginois, elle fut relevée par Hermocrate (beau-frère de Denys-le-Jeune), puis de nouveau détruite en 249 av. J.-C. Il en reste des ruines magnifiques, qu'on voit au S. de Pilieri. — Près de Sélinonte, au S. O., était *Thermæ Selinuntinæ*, auj. *Sciacca*.

SÉLINONTE, *Selinus* ou *Trajanopolis*, auj. *Selinti*, ville de l'Asie-Mineure (Cilicie), au N. O. d'Antioche. Trajan y mourut.

SELINTI (cap), dans la Turquie d'Asie, sur la Méditerranée, à 40 kil. S. E. d'Alaya, par 36° 11' lat. N., 30° 1' long. E. Ruines de Sélinonte.

SELIS (Nic.-Jos.), homme de lettres, né à Paris en 1737, mort en 1802, fut professeur d'éloquence au collége de Louis-le-Grand, de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, de poésie latine au collége de France, en remplacement de Delille. Il a laissé, entre autres ouvrages, une traduction en prose de *Perse* (Paris, 1776 et 1812, in-8), et des *Épîtres* en vers (1776), d'une touche facile et spirituelle.

SELIVREE. *Voy.* SILIVRI.

SELKIRK, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Selkirk, à 45 kil. d'Edimbourg; 2,900 hab. Bibliothèque. Bonneterie, rubans de fil, filage de laine, etc. Il s'y livra en 1645 une bataille dans laquelle le général des troupes parlementaires, Lesly, défit le comte de Montrose. Les Anglais brûlèrent Selkirk après la bataille de Flodden. — Le comté de Selkirk, situé entre ceux de Roxburg à l'E., de Dumfries au S., de Peebles à l'O., a 45 kil. sur 22, et 6,800 hab. Mont. et forêts (jadis le pays n'était qu'une énorme forêt). Pâturages. Peu d'industrie.

SELKIRK (Alexandre), marin écossais, de Lasgo (comté de Fife), né vers 1680, fut abandonné par le commandant Pradling dans l'île déserte de Juan-Fernandez, et y vécut quatre ans et demi à force d'industrie. Au bout de ce temps, il fut ramené par Woods Rogers en 1709. Son aventure a fourni à Daniel de Foë le sujet de *Robinson Crusoé*.

SELLASIE, *Sellasia*, ville de Laconie, sur le Gorgyle, au N. de Sparte, fameuse par la victoire d'Antigone Doson et des Achéens sur Cléomène et les Lacédémoniens en 222 av. J.-C. Cette victoire soumit Sparte à la Macédoine.

SELLES-SUR-CHER, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 17 kil. S. O. de Romorantin; 4,218 hab. Jadis abbaye de Feuillants fondée par Childebert. Château bâti par Philippe de Béthune, père de Sully.

SELLIÈRES. *V.* SCELLIÈRES et ROMILLY-SUR-SEINE.

SELLUM, officier juif, tua Zacharie, roi d'Israël (766), et se plaça sur le trône; mais il fut lui-même mis à mort un mois après par Manahem.

SELOMMES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 11 kil. E. de Vendôme; 800 hab.

SELONGEY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Venelle, à 34 kil. N. de Dijon; 1,675 hab. Chapeaux, droguets, étaux en fonte, eau-de-vie de pommes de terre; mégisseries, etc.

SELSEA ou SELSEY, village d'Angleterre (Sussex), dans une presqu'île, à 11 kil. S. de Chichester; 800 hab. Jadis important et siége d'un évêché (transféré à Chichester en 1075) : la mer l'a envahi.

SELTERS. *Voy.* ci-après SELTZ.

SELTZ ou NIEDER-SELTERS, *Elizatium*, village du duché de Nassau, à 41 kil. N. de Mayence; 850 hab. Célèbres sources d'eaux gazeuses acidulées froides auxquelles on attribue des vertus digestives; elles s'expédient et s'imitent par toute l'Europe.

SELTZ, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur le Rhin, rive gauche, à 20 kil S. E. de Wissembourg; 2,283 hab. Il s'y trouve aussi des eaux minérales mousseuses et salées, mais elles sont moins renommées que les précédentes.

SELUNE, riv. de France (Manche), naît aux environs de Barenton, dans l'arr. de Mortain, coule à l'O. N. O. et se jette dans la baie du mont Saint-Michel, après 80 kil. de cours. Elle reçoit le Beuvron et la Sée.

SELVA, *Sylva Constantiniana*, ville d'Espagne (Barcelone), à 16 kil. N. O. de Tarragone; 4,200 hab. — Une autre Selva est dans l'île de Majorque, au centre de l'île. Puits de neige célèbre.

SELYMBRIE, auj. *Silivri*, ville de Thrace, au S. E., sur la Propontide, entre Héraclée et Byzance.

SEM, village du départ. de l'Ariége, à 12 kil. S. O. de Tarascon; 300 hab. Riches mines de fer dans la montagne de Rancié qui est voisine.

SEM, riv. de Russie. *Voy.* SÉIM.

SEM, fils aîné de Noé, eut l'Asie pour habitation, lorsque les 3 frères se partagèrent le globe, et s'y établit avec sa postérité. Il eut 5 fils (Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram), qui furent pères de grands peuples; le 3ᵉ, Arphaxad, compte Abraham dans sa descendance. On fait vivre Sem 600 ans, de 3408 à 2808 av. J.-C. C'est de lui que viennent les noms de langues et de peuples *sémitiques*. *Voy.* ce mot.

SEMAO (île), dans l'archipel de la Sonde, sur la côte S. O. de l'île Timor : 40 kil. sur 12 à 16.

SÉMA-THSIAN, historien chinois, dit *le Père de l'histoire*, né vers 145 av. J.-C., était historiographe de l'empire. Il fut condamné à mort pour avoir pris la défense d'un général que l'on regardait comme traître, mais il obtint une commutation, et même finit par rentrer en grâce auprès de l'empereur. On a de lui un grand ouvrage, intitulé : *See-Ki* (mémoires historiques sur la Chine), en 130 livres.

SEMBLANÇAY. *Voy.* SAMBLANÇAY.

SEMBRITES, peuple d'Ethiopie. *Voy.* ÉTHIOPIE.

SEMÉI, parent de Saül, insulta David pendant qu'il fuyait devant Absalon révolté. Salomon, que David avait chargé de sa vengeance, le fit décapiter.

SÉMÉLÉ, une des filles de Cadmus et d'Harmonie, fut aimée de Jupiter, qui la rendit enceinte de Bacchus. Junon, jalouse, s'introduisit auprès de Sémélé sous les traits de Béroé, sa nourrice, et lui conseilla perfidement d'exiger du dieu qu'il vînt la visiter dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé se laissa persuader, et détermina Jupiter à lui accorder sa demande ; mais à peine le Dieu fut-il entré dans son palais, que l'édifice s'embrâsa et Sémélé périt dans l'incendie : néanmoins Bacchus, qu'elle portait dans son sein, fut miraculeusement conservé (*Voy.* BACCHUS). Selon quelques traditions, elle fut transportée aux cieux par son fils, sous le nom de *Thyonée*. La couronne d'Ariadne est nommée souvent couronne de Sémélé. Dans quelques mystères, on faisait de Sémélé une divinité des enfers, ou même une des grandes déesses de l'Olympe.

SEMENDRAKI, l'anc. *Samothrace*, île de l'Archipel, sur la côte de la Roumélie, au N. O. de l'île d'Imbro, est comprise dans le sandjakat de Gallipoli. Quelques villages ; ruines. *Voy.* SAMOTHRACE.

SÉMENDRIE, c.-à-d. *Saint-André*, capit. de la Servie, sur le Danube, à 40 kil. S. E. de Belgrade ; 11,000 hab. Résidence du prince, de l'archevêque et du gouvernement. Château. — Jadis résidence des rois de Servie. Prise et reprise par les Hongrois et les Turcs ; elle resta définitivement aux derniers (1718), qui la conservèrent jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance de la Servie (1829).

SEMIGALLE, petit pays compris jadis dans le duché de Courlande, et auj. dans le gouv. russe de Courlande, avait pour ch.-l. Mittau, et se divisait en 2 capitaineries générales (Mittau, Seelbourg).

SEMINARA, *Tauriana*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ult. 1re), à 4 kil. de la mer Tyrrhénienne, à 36 kil. N. E. de Reggio ; 6,000 hab. Détruite par les Sarrasins au XIe siècle, renversée en 1638 et en 1738 par des tremblements de terre, mais mieux rebâtie depuis. — Les Français y battirent Gonzalve de Cordoue en 1495 ; celui-ci y prit sa revanche en 1503. Les Français y défirent, en 1807, les troupes de la reine de Naples, Caroline.

SÉMINOLLES, peuple de l'Amérique, *V.* CREEKS.

SEMIPELAGIANISME, doctrine professée au Ve siècle par le moine Cassien, devait concilier les opinions des Pélagiens avec celles des Orthodoxes sur la grâce et le péché originel.

SEMIPOLATINSK, c.-à-d. *les sept Palais*, ville forte de la Russie d'Asie (Tomsk), sur l'Irtich, à 400 kil. S. O. de Biisk, fait partie de la ligne militaire de l'Irtich ; 3,000 hab. Grand commerce par caravanes (avec la Boukharie, etc.).

SEMIRAMIS, reine d'Assyrie, célèbre par son génie et sa beauté, avait d'abord été esclave. Ménonès, général au service de Ninus, ayant reconnu ses hautes qualités, la prit pour épouse ; Ninus lui-même en devint épris, et se la fit céder par Ménonès. Sémiramis acquit bientôt sur ce prince un pouvoir sans bornes ; elle le suivit en Bactriane, et la prise de Bactres fut le fruit de ses conseils. Ninus alors l'épousa, et même, dit-on, abdiqua en sa faveur. Quoi qu'il en soit, Sémiramis lui succéda à sa mort (1916) : elle agrandit, embellit, fortifia Babylone, construisit de larges quais couverts de jardins magnifiques, ainsi qu'un pont sur l'Euphrate, une galerie sous le lit du fleuve, un lac pour la décharge des eaux surabondantes. Maîtresse de l'Arménie, elle y fit construire *Artemita* (Van), et y exécuta des travaux non moins magnifiques qu'à Babylone. Elle soumit l'Arabie, l'Égypte, une partie de l'Éthiopie et de la Libye, et toute l'Asie jusqu'à l'Indus ; mais elle éprouva une défaite sur les bords de ce fleuve, et ne poussa pas plus loin ses conquêtes. De retour dans sa capitale, elle eut à comprimer une sédition ; elle sortit aussitôt de son palais à demi parée, la chevelure en désordre, et à sa vue, tout rentra dans l'ordre. Peu après elle expira, laissant le trône à son fils Ninyas, qui peut-être abrégea ses jours (1874). Elle avait fait fleurir dans son vaste royaume le commerce et la civilisation. Les Assyriens adoraient Sémiramis comme une déesse, et la disaient fille de leur fameuse Dercéto, ou même l'identifiaient avec cette divinité ; on racontait qu'elle avait été élevée par des colombes (son nom même voulait dire colombe). Il règne les plus grandes incertitudes sur l'époque et l'histoire de Sémiramis. Certaines traditions l'accusent du meurtre de son époux et d'un commerce incestueux avec son fils. Quelques savants la placent dans le XIIe ou même dans le VIIIe siècle av. J.-C. Il est croyable que les actions attribuées à Sémiramis appartiennent à diverses princesses.

SÉMITIQUES (langues), nom donné à une famille de langues, parlées surtout par les peuples de l'Asie occidentale, en qui la Bible nous montre la postérité de Sem. L'arabe ancien en est le type ; l'hébreu, le syriaque, le phénicien (tant de la Phénicie que de Carthage), le chaldéen, et peut-être l'ancien égyptien, et le copte qui dérive de ce dernier, en sont les idiomes principaux. Ces idiomes diffèrent fortement soit des langues samscrite et zend, ainsi que de celles qui en dérivent ; soit des langues caucasiennes, dont l'arménien est le type ; soit enfin des langues turques. Leurs principaux caractères sont l'absence de voyelles dans l'écriture usuelle, la racine trilittérale, et l'emploi des affixes et préfixes. On les écrit de droite à gauche.

SEMLER (J.-Salomon), théologien protestant, né à Saalfed en 1725, mort en 1791, professa l'éloquence à Altdorf, puis la théologie à l'université de Halle, et adopta un système hardi d'exégèse, qui réduit le christianisme à une doctrine purement humaine. On a de lui, entre autres écrits : *Introduction à l'exégèse théologique* (allem.), Halle, 1760-69 ; *Institutio ad doctrinam christianam*, 1774.

SEMLIN, *Malaville* au moyen âge, ville des États autrichiens (Esclavonie), sur le Danube, près du confluent de la Save, à 63 kil. S. E. de Peterwaradin et 4 kil. N. O. de Belgrade ; 8,500 hab. Résidence d'un protopape. École juive (la seule de l'Esclavonie). Commerce actif surtout avec l'Autriche et la Turquie. — Cette ville fut fondée, en 1739, sur l'emplacement d'un château de Jean Hunyad.

SEMNONES, peuple de la Germanie, appartenant à la race des Hermions ou Suèves, habitait entre l'Elbe et l'Oder, et avait au N. les Langobards et les Nuithons, et au S. les Silingiens.

SEMO, dieu sabin ou samnite, passe ordinairement pour le même que Sancus. On l'a aussi assimilé à Hercule.

SEMONES (*Semi homines*, demi hommes). On désignait quelquefois sous ce nom les dieux inférieurs, tels que les Faunes, les Satyres, Priape, Janus, Pan, Silène, et quelques héros.

SÉMONVILLE (Ch.-Louis HUGUET, marquis de), pair de France, fils de Huguet de Montaran, secrétaire du roi, né en 1754, mort en 1839, entra au parlement comme conseiller aux enquêtes en 1777, fut chargé sous la république de plusieurs missions et ambassades à l'étranger, fut arrêté en 1793 par ordre du gouvernement autrichien, pendant qu'il se rendait à Constantinople comme ambassadeur, et fut échangé en 1795, ainsi que plusieurs autres conventionnels, contre la fille de Louis XVI. Au 18 brumaire il se déclara pour Bonaparte : il fut par suite nommé conseiller d'état, ambassadeur en Hollande, et entra bientôt après au sénat conservateur (1805). En 1814, il fut nommé pair de France, et reçut le premier le titre de grand référendaire de la Chambre des pairs. Le 29 juillet 1830 il se rendit aux Tuileries et essaya vainement d'engager les ministres à donner leur démission ; Charles X, voyant sa cause perdue, le chargea, mais trop tard

de négocier avec les vainqueurs. M. de Sémonville fut continué dans ses fonctions de grand référendaire par le nouveau roi; il s'en démit en 1834.

SEMOY, riv. qui naît près d'Arlon (grand-duché de Luxembourg), sur les limites de la France et de l'Allemagne, coule à l'O., arrose Bouillon, et joint la Meuse près de Monthermé (Ardennes); cours, 150 kil.

SEMPACH, ville de Suisse (Lucerne), sur le lac de Sempach, rive E., à 13 kil. N. E. de Lucerne. Les Suisses y remportèrent sur les Autrichiens (9 juillet 1386) une victoire mémorable. On nomme *Convention de Sempach* l'acte conclu en 1393 entre les confédérés suisses à l'issue de la guerre de Sempach.

SEMPAD, nom de plusieurs princes arméniens, dont les plus remarquables sont: Sempad I, dit *le Martyr*, de la race des Pagratides, qui régna de 899 à 914; il résista vaillamment aux Musulmans, leur disputa pied à pied toutes ses places fortes, mais finit par tomber entre leurs mains, et fut mis à mort; — et un roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupéniens, qui régnait à la fin du XIIIe siècle. Il enleva la couronne à ses 2 frères, Théodore et Hayton, et fut à son tour détrôné par un autre de ses frères, Constantin, qui le fit prisonnier, et l'envoya à Constantinople, où il fut détenu jusqu'à sa mort.

SEMPLIN, comitat de Hongrie. *Voy.* ZEMPLIN.

SEMPRONIE, *Sempronia*, femme de Sempronius Gracchus et mère des Gracques, plus connue sous le nom de *Cornélie*. *Voy.* CORNÉLIE.

SEMPRONIE, femme de Scipion Emilien et sœur des Gracques; elle était haïe de son mari à cause de sa laideur; on soupçonne qu'elle trempa dans la mort de ce grand homme.

SEMPRONIE, femme d'un Junius Brutus (qu'il ne faut pas confondre avec le meurtrier de César), était une des femmes les plus spirituelles, mais aussi une des plus vicieuses de son temps; elle prit une part très active à la conjuration de Catilina.

SEMPRONII FORUM, ville d'Ombrie, auj. FOSSOMBRONE.

SEMPRONIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, dont la principale branche était celle des Atratinus; l'autre plébéienne, à laquelle appartenaient les Blæsus, les Longus, les Tuditanus, les Gracchus.

SEMPRONIUS LONGUS (T.), consul en 217 av. J.-C., perdit la bataille de la Trébie contre Annibal, mais obtint plus tard quelque avantage sur Annibal et sur Hannon en Lucanie.

SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), était tribun légionnaire à la bataille de Cannes; il échappa au désastre de cette journée avec sa légion, et ramena ses soldats à Rome. Il conclut la paix avec Philippe V, fut consul en 203, et vainquit Annibal à Crotone.

SEMPRONIUS GRACCHUS (T.), père des Gracques. *Voy.* GRACQUES.

SEMUR ou SEMUR-EN-AUXOIS, *Semurium*, ville de France, jadis capitale de l'Auxois, auj. ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur un roc, près de l'Armançon, à 70 kil. N. O. de Dijon: 4,200 hab. Divisée en trois parties (Bourg, Donjon, Château). Bibliothèque, drap, calicot, filature de laine, tannerie. Commerce de grains, chevaux, etc. Fondée vers le temps de la destruction d'Alise (51 av. J.-C.?) par les Mandubiens qui échappèrent au sac de la ville. Henri IV y transféra le parlement de Dijon en 1590. — L'arr. de Semur a 6 cant. (Semur, Flavigny, Montbard, Précy, Saulieu, Vitteaux), 145 communes, et 70,505 hab.

SEMUR-EN-BRIONNAIS, *Castrum Sinemurum*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 38 kil. S. de Charolles; 4,500 hab. Jadis baronnie et capit. du Brionnais.

SENA ou SENA GALLICA, auj. *Sinigaglia*, v. d'Italie chez les Senones, bâtie vers 358 av. J.-C. par les Gaulois Sénonais, à l'embouchure de la petite rivière de *Sena* (auj. *Cesano*). C'est là que les Romains conduisirent leur première colonie au delà de l'Apennin (283 ans av. J.-C.). Asdrubal, frère d'Annibal, y fut défait et tué par Cl. Néron et Liv. Salinator (207).

SENA JULIA, auj. *Sienne*, ville d'Etrurie au S. O. de l'*Umbro* et au N. E. de *Volaterra*, devint colonie romaine sous Auguste.

SENA, ville de la capitainerie-générale de Mozambique (Rivières de Sena), sur le Zambèze, par 32° 10' long. E., 17° 12' lat. S. Fort, ville jadis importante. Un peu de commerce avec l'intérieur.

SENA (Rivières de), gouvernement de la capitainerie-générale de Mozambique, entre le pays d'Yambara, le Sofala, le Monomotapa, etc.; 650 kil. sur 212. Villes principales: Sena, Tete (ch.-l.), etc. Le Zambèze arrose le pays. Sol très fertile, superbes forêts, café, indigo, plantes médicinales, etc. Or, argent et autres métaux. Ce n'est guère pour les Portugais qu'une possession nominale.

SENAC (J.-B.), médecin, né en 1693 près de Lombez, mort en 1770, avait été protestant; il se convertit, et se fit jésuite. Il guérit le maréchal de Saxe d'une maladie dangereuse, et devint premier médecin de Louis XV (1752). On a de lui, entre autres écrits, un *Traité de la structure du cœur* (1748), 2 vol. in-4, réimprimé (1777 et 1783), avec notes et additions de Portal, et des *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des Sciences. — Son fils, Senac de Meilhan (1736-1803), fut maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence, de Hainaut, intendant de la guerre (1775), émigra en Russie, fut admis dans la société intime de Catherine II, qui lui fit une pension, et mourut à Vienne. Il a beaucoup écrit (*Principes et causes de la révolution française*, Paris, 1790; l'*Emigré*, roman, 4 vol. in-8, etc.), et a donné les *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786 et 1789.

SENARICA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), près de Vomano, sur un rocher, à 16 kil. S. O. de Teramo; 2,000 habitants (qui se disent tous nobles et ne paient point d'impôts). La ville a le titre de république (que lui a accordé la reine Jeanne Ire), et nomme ses magistrats.

SÉNART (forêt de), dans le dép. de Seine-et-Oise (canton de Boissy-Saint-Léger), à 3 kil. N. de Corbeil; 9 kil. sur 5: elle est traversée par la route de Melun; c'est un terrain sablonneux et aride, parsemé de blocs de grès. Les rois de France faisaient jadis dans cette forêt de grandes parties de chasse: c'était aussi le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs; elle en est purgée aujourd'hui.

SÉNAT, *Senatus* (de *senex*, vieillard), nom donné dans divers états à un corps délibérant investi de plusieurs des attributions de la souveraineté. Les sénats les plus célèbres sont: chez les anciens, celui des Juifs, connu sous le nom de *Sanhédrin* (*Voy.* ce nom); — celui de Sparte, institué par Lycurgue et composé de 28 membres; il partageait le pouvoir avec les deux rois; les sénateurs étaient élus par le peuple et devaient avoir au moins 60 ans; — celui d'Athènes, institué par Solon; il se composa d'abord de 400 membres, qu'on nommait les *Quatre-Cents*: Clisthène en porta le nombre à 500, l'an 510 av. J.-C.; ils étaient désignés par le sort; — celui de Carthage, qui partageait le pouvoir avec les suffètes; — enfin celui de Rome, le plus important de tous (*Voy.* ci-après). — Chez les modernes, on connaît le sénat de Venise, qui représentait l'aristocratie; ses membres s'appelaient *Pregadi* (*Voy.* ce mot); ils devaient être nobles et âgés de 25 ans au moins; il se composa d'abord de 60 sénateurs: on en porta depuis le nombre à 100; — celui de Suède, constitué au XIVe siècle, aboli en 1772 par Gustave III, et rétabli en 1809; — ceux de Pologne, de Russie, des Etats-Unis, des villes hanséatiques (Lubeck, Hambourg, Brême, Francfort), enfin le

sénat créé en France sous le nom de *Sénat conservateur* (*Vóy.* ci-après).

SÉNAT DE ROME. Ce corps, institué par Romulus, partagea le souverain pouvoir avec les rois, puis avec les consuls et le peuple; il délibérait sur la paix et la guerre, rédigeait les lois, réglait les impôts, distribuait les provinces, rendait la justice; longtemps il fournit seul tous les grands dignitaires. L'institution des tribuns (493 av. J.-C.), l'admission des plébéiens au consulat et à toutes les grandes charges (366), avaient déjà diminué son autorité, lorsque C. Gracchus lui enleva les fonctions judiciaires pour les donner aux chevaliers (123). Sous les empereurs, le sénat vit de plus en plus diminuer son pouvoir et perdit toute indépendance; il ne se signala guère que par son empressement servile à approuver toutes les volontés des plus cruels tyrans. Depuis le partage de l'empire, il y eut deux sénats, l'un à Constantinople, l'autre à Rome. Après la conquête de l'Italie par les Barbares, le sénat de Rome fut maintenu par Odoacre et par Théodoric; il disparut après l'an 552, la plupart de ses membres ayant été massacrés à cette époque par les soldats du roi Goth Téias, pendant qu'ils retournaient à Rome, que Narsès venait de reprendre aux Barbares.— Les sénateurs furent d'abord au nombre de 100; on les appelait *Patres* (*pères*). Tullus Hostilius en porta le nombre à 200; Tarquin l'Ancien en créa 100 autres. Après l'expulsion des rois, Brutus en adjoignit de nouveaux, qui furent appelés *Conscripti* (ajoutés), d'où, pour le nouveau sénat, le nom de *Patres et Conscripti*, puis *Patres Conscripti*. Sous la république, les sénateurs arrivèrent progressivement au nombre de 600, qu'on peut regarder comme le chiffre normal du sénat. A la mort de César, on comptait plus de 1,000 sénateurs; mais Auguste les réduisit à 600, et depuis ils restèrent à peu près à ce nombre.— Les premiers sénateurs furent, dit-on, choisis par les curies et les tribus. On ne sait pas bien comment se firent les trois adjonctions subséquentes. Les consuls faisaient, dit-on, les choix. Les grandes charges, y compris le tribunat et l'édilité curule, donnaient droit de siéger au sénat. Lorsque la censure fut établie, c'est aux censeurs qu'il appartint d'admettre ou d'inscrire les sénateurs. Les censeurs avaient aussi le droit de rayer de la liste des sénateurs les membres indignes. Le sénateur porté le premier sur la liste des sénateurs était appelé *Prince du Sénat* (*princeps senatus*).— Les sénateurs portaient la toge avec une large bande de pourpre semée de clous d'or (ou laticlave), et une chaussure fermée par un croissant d'argent ou d'or; ils avaient une place réservée dans les spectacles. La fortune d'un sénateur devait être d'au moins 800,000 sest. (163,000 fr.) au dernier siècle de la république, et de 1,200,000 sous l'empire (244,000 fr.). Le sénat était convoqué par le chef de l'état ou son représentant (consul, dictateur, maître de la cavalerie, décemvir, etc.), ou par un tribun du peuple. Les assemblées ordinaires étaient au nombre de trois par mois (aux calendes, aux nones, aux ides). Les votes se donnaient, soit de vive voix, soit en allant se ranger du côté de celui dont on adoptait l'avis (de là cette expression: *ire pedibus in sententiam alicujus*). Les décrets rendus par le sénat se nommaient *sénatus-consultes*.

Au XIIe siècle, Rome qui s'était de nouveau érigée en république, eut momentanément un sénat (1140); ce corps fut bientôt remplacé par un seul magistrat, qui prit le nom de *sénateur*. Ce titre fut conféré, tantôt à des princes étrangers, tantôt au pape même. Rome a encore aujourd'hui un sénateur, qui est à la fois le magistrat et le juge suprême de la ville.

SÉNAT CONSERVATEUR, corps politique créé en France par la constitution de l'an VIII (promulguée le 24 décembre 1799), avait pour mission de veiller à la *conservation* des lois votées par le Corps législatif; il élisait, d'après les listes faites dans les départements, les membres du Corps législatif, les consuls, les juges du tribunal de cassation; il pouvait dissoudre le Corps législatif. Les sénateurs étaient élus par le sénat même, entre des candidats présentés par le Corps législatif ou par le premier consul; ils étaient à vie. Leur nombre fut d'abord de 80; sous l'Empire, il s'éleva jusqu'à 137. Ils jouissaient d'une dotation de 36,000 fr. Le sénat subsista sous l'Empire, mais il perdit toute indépendance, et s'avilit par la complaisance avec laquelle il sanctionna tous les décrets impériaux. En 1814, le sénat fut remplacé par la Chambre des pairs.

SENAULT (J.-Fr.), supérieur-général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599 ou 1604, mort en 1672, vint de bonne heure en France, et fut un des bons prédicateurs du temps. Modeste et désintéressé, il refusa plusieurs bénéfices, et même l'épiscopat. On lui doit des *Panégyriques des saints*, Paris, 1656-7-8, 3 vol. in-4; des *Oraisons funèbres*, et un *Traité de l'usage des passions*, 1641, ouvrage estimé.

SENEBIER, né à Genève en 1742, mort en 1809, fut pasteur et bibliothécaire à Genève, se fit un nom comme bibliographe et botaniste, et fut membre de presque toutes les académies de l'Europe. Il a publié entre autres ouvrages: un *Essai sur l'art d'observer*, Genève, 1775; l'*Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8; une *Physiologie végétale*, 1800, 5 vol. in-8; des *Mémoires physico-chimiques*, 1782, 3 vol. in-8; *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1779.

SENECA, lac des États-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'état de New-York, communique avec les lacs Cayuga et Érié, par un canal dit aussi Seneca. Ce nom vient d'une peuplade indigène répandue dans les états de New-York et de l'Ohio.

SÉNECÉ ou SENEÇAY (Ant. BAUDERON DE), poëte français, né en 1643 à Mâcon, mort en 1737, quitta la France à la suite d'un duel, visita la Savoie, l'Espagne, devint premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse (1673-83), puis s'attacha à Mme d'Angoulême (1683-1713), et plut à tout le monde par son caractère aimable et enjoué. On lui doit des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12; des *Épigrammes*, et une *Critique des Mémoires du cardinal de Retz*. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées par Auger (1805 et 1806).

SÉNÉCHAL DE FRANCE ou GRAND-SÉNÉCHAL, ancien grand-officier de la couronne, réunissait des attributions fort diverses: il avait la surintendance de la maison du roi et des finances, la conduite des troupes, portait à l'armée la bannière royale, rendait la justice au nom du roi. Cette dignité était la première du royaume, et paraît avoir remplacé, sous la seconde race, celle de maire du palais. Elle devint au Xe siècle héréditaire dans la maison des comtes d'Anjou. Elle fut supprimée en 1191 par Philippe-Auguste; Thibaut-le-Bon, comte de Blois, en fut revêtu le dernier. Les fonctions et l'autorité du grand-sénéchal furent alors partagées entre le connétable et le grand-maître de la maison du roi. Le sénéchal n'était dans l'origine qu'un des domestiques de la maison du prince: son emploi consistait à placer les plats sur la table du roi, et c'est de là que dérive son nom: *scalco* ou *siniscalco* voulant dire en vieux franc, *præpositus mensæ*, *dapifer*.— Les grands-feudataires avaient chacun leur sénéchal: on connaît surtout celui de Bretagne (*Voy.* ci-après), et celui de Guyenne, qui avait sous lui trois sénéchaux (ceux de Saintonge, de Quercy, de Limousin).— Après la suppression de la charge de *grand-sénéchal*, les sénéchaux ne furent plus que des officiers subalternes, qui rendaient la justice, soit au nom du roi, soit au nom des seigneurs. On appelait *sénéchaussée* tout le pays compris dans le ressort de la juridiction d'un sénéchal. Le nom de sénéchaussée

prévalait surtout dans le midi, comme celui de *bailliage* dans le nord. Au moment de la révolution de 1789, toute la France était encore divisée en sénéchaussées et bailliages. — En Angleterre, la dignité de grand-sénéchal (*Lord high stewart*), était aussi la première du royaume; elle ne fut abolie que fort tard et par Henri IV. Aujourd'hui encore pourtant le monarque d'Angleterre crée un grand-sénéchal : 1° pour le couronnement; 2° lorsqu'il s'agit de juger un pair accusé de crime capital.

SÉNÉCHAL (LE). On connaît sous ce nom une famille de Bretagne dans laquelle la charge de sénéchal des ducs de Bretagne fut longtemps héréditaire (à partir du XIe siècle). Elle forma plusieurs branches, celle des Kercado, des Molac, des Kerguisé, etc., dont les noms étaient tirés des terres qu'elles possédaient, et dont plusieurs existaient encore à la fin du dernier siècle.

SENECTERRE. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

SENEF ou SENEFFE, ville de Belgique (Hainaut), près de Nivelle, et à 20 kil. N. O. de Charleroi; 3,000 hab. Poterie, verrerie. Le 11 août 1674, il s'y livra entre le grand Condé et le prince d'Orange une bataille qui resta indécise; en 1794, les Autrichiens y furent battus par les Français.

SENEFELDER (ALOYS), inventeur de la lithographie, né à Prague en 1771, mort à Munich en 1834, était fils d'un comédien. Il étudia quelque temps le droit, puis s'engagea dans une troupe de comédiens (1791); mal accueilli du public, il se fit auteur dramatique, donna en 1792 et 1793, à Munich, deux pièces qui eurent peu de succès, et finit par se mettre à copier de la musique. En cherchant le moyen le plus économique de graver la musique, il fut conduit à employer la pierre au lieu du cuivre, et eut ainsi la première idée de la lithographie (1793); après avoir lutté longtemps contre la misère et contre des obstacles de tout genre, il forma en 1796 à Munich une association avec Gleisner, directeur de la musique de la cour, et put dès lors appliquer en grand le nouvel art. Il alla lui-même le faire connaître dans les principales villes de l'Europe, fut après son retour nommé par le roi de Bavière, en 1810, directeur de la lithographie royale de Munich, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. La lithographie, apportée à Paris dès 1802 par Senefelder lui-même, n'a commencé à y prospérer qu'en 1814, grâce aux efforts du comte de Lasteyrie. Senefelder a publié à Munich en 1819 l'*Art de la lithographie*.

SENEGAL, peut-être le *Daradus* des anciens, grand fleuve d'Afrique, naît par 13° 35' long. O., 10° 6' lat. N., dans le Fouta-Djalo, est d'abord connu sous les noms de Bafing, Baleo, Foura ou Dengueh : arrose le Fouta-Djalo, le Djallonkadou, le Bambouk, le Kadjaaga, le Kasson, le Fouta-Toro, le Oualo; sépare ainsi dans la partie basse de son cours le Sahara de la Sénégambie; passe à Fort-Saint-Joseph, Bakel, Podor, Daghana, Saint-Louis, forme nombre d'îles, dont quelques unes très grandes, et tombe dans l'Océan par une large embouchure obstruée de sables, ce qui rend ses eaux stagnantes et le pays très malsain. Le Sénégal roule de l'or. Cours, 1,800 kil., dont 1,200 navigables. Affluents, le Kokoro, la Falémé, etc. — La France est maîtresse de l'embouchure de Sénégal, et a sur les bords de ce fleuve quelques établissements. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

SÉNÉGAL (le), contrée d'Afrique. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

SENEGAMBIE, contrée de l'Afrique occidentale, s'étend du N. au S. depuis le Sahara jusqu'à la côte de Sierra-Leone; et de l'O. à l'E. depuis l'Océan atlantique jusqu'à la Nigritie centrale ou Soudan, de 20° à 10° long. O., et de 16° à 10° lat. N. : 1,050 kil. de l'O. à l'E. sur 650 de largeur moyenne; environ 12,000,000 d'hab. Elle doit son nom au Sénégal et à la Gambie qui l'arrosent. Elle est habitée par des nègres, et forme la *Nigritie occid. du Nord*. Elle comprend nombre de petits états qui, à l'exception du Galam ou Kadjaaga, et du Djallonkadou, habités par des peuplades indépendantes, peuvent être répartis en trois groupes.

1° *États Peuls.*

Fouta-Toro,	capit.	Kiélogn (jadis Agnam).
Fontadjalo,		Timbou.
Fouladou,		Bangassi?
Kasson,		Mamier?
Bondou,		Boulébané.

2° *États Mandings.*

Yani,	Kataba.
Fouini,	Jereja.
Oulli,	Medinah.
Dentilia,	Beniseraïl.
Tenda,	Farbana.
Kaarta,	Ghioka.
Bambouk,	Farbana.
Saloum,	Kahonne.
Kabou,	Schimisa.

3° *États Ghiolofs.*

Ghiolof (propre),	Ouarkhogh.
Syn,	Ghiakaou.
Oualo,	Daghana (jadis Nder).
Baol,	Lambay (jadis Kâba).
Kayor,	Ghighis.
Saloum,	Kahon.

La France possède en Sénégambie quelques établissements dits colonie du Sénégal et divisés en 2 arrondissements, St-Louis et Gorée. Le 1er comprend l'île St-Louis et quelques autres îles, plus quelques villages et quelques escales ou lieux de marchés, et la côte qui s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof. Dans le second sont l'île de Gorée et toute la côte de la baie d'Iof, jusqu'à la Gambie, et notamment le comptoir d'Albreda. — La Sénégambie est excessivement chaude, malsaine et sujette à d'effroyables ouragans, mais très fertile, sauf dans quelques déserts; il y croît d'énormes baobabs. Grand commerce de gomme, de poudre d'or, de dents d'éléphants. Autrefois on y faisait la traite. — La côte de la Sénégambie était occupée au commencement du XVIIIe siècle par les Anglais. Elle fut cédée à la France en 1763, reprise par les Anglais pendant les guerres de l'Empire, restituée en 1815. C'est en allant reprendre possession du pays au nom de la France, que la frégate la *Méduse* essuya, par l'impéritie de son commandant, un terrible naufrage.

SENÈQUE *le Rhéteur, M. Annæus Seneca*, père du célèbre philosophe de ce nom, naquit à Cordoue vers 58 av. J.-C., vint à Rome à quinze ans, y tint longtemps école de rhétorique, et y mourut l'an 32 de J.-C. Il avait une mémoire prodigieuse et pouvait retenir jusqu'à deux mille noms sans suite, prononcés une seule fois en sa présence. On a de lui, sous le titre de *Déclamations*, deux recueils intitulés, l'un, *Suasoriæ* (1 seul livre); l'autre, *Controversiæ* (10 livres, dont on n'a qu'une partie); ils se composent de passages choisis des compositions de ses élèves, ou des discours prononcés en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et que, grâce à sa prodigieuse mémoire, il avait retenus. Ces deux ouvrages se trouvent ordinairement à la suite des *Œuvres de Senèque-le-Philosophe*; ils ont été trad. en franç. par Lesfargues, Paris, 1639, in-4. Sénèque-le-Rhéteur laissa trois fils, M. Annæus Novatus Gallio (*Voy.* GALLION), qui fut proconsul en Achaïe, L. Annæus le philosophe (qui suit), et Annæus Méla, père de Lucain.

SÉNÈQUE *le Philosophe, Luc. Annæus Seneca*, fils du rhéteur, né l'an 2 ou 3 de J.-C., étudia l'éloquence sous son père et suivit d'abord le barreau : mais son talent oratoire ayant donné de l'ombrage à Caligula, il quitta cette carrière pour s'adonner à la philosophie. Il embrassa la secte du Portique et ouvrit lui-même une école qui fut bientôt très fréquentée.

Sous Claude, il fut accusé par Messaline d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus, et fut exilé en Corse (41 de J.-C.); c'est en vain que pour obtenir son rappel il adressa les plus humbles supplications à l'affranchi Polybe, favori de Claude; il resta huit ans dans cet exil, et ne fut rappelé qu'à la mort de Messaline (48). La nouvelle impératrice, *Agrippine*, lui confia l'éducation de son fils Néron (50). Il s'occupa plutôt à former l'esprit que le cœur de son élève. Quand Néron fut monté sur le trône, Sénèque resta auprès de lui comme un de ses principaux ministres, et réussit quelque temps, avec le concours de Burrhus, à contenir ce naturel féroce; mais il voulut se retirer de la cour, quand l'empereur, se livrant à toutes sortes de crimes et de désordres, ne vit plus en lui qu'un censeur incommode. Néron s'y opposa par hypocrisie; mais il ne tarda pas à se défaire de lui, en l'enveloppant dans la conspiration de Pison: il lui envoya l'ordre de se donner la mort (l'an 68); Sénèque se fit ouvrir les veines et subit son sort avec une fermeté stoïque. On reproche à Sénèque d'avoir amassé des richesses immenses pendant qu'il était en crédit, et d'avoir écrit en faveur de la pauvreté au milieu des jouissances du luxe. Tacite et surtout Dion Cassius ont rapporté plusieurs imputations peu honorables pour sa mémoire, mais qui ne paraissent pas suffisamment fondées: c'est ainsi qu'on l'accuse d'avoir approuvé l'empoisonnement de Britannicus, et d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine. Nous avons conservé un grand nombre d'écrits philosophiques de Sénèque: les *Traités* des *Bienfaits*, de la *Colère*, de la *Clémence*, de la *Tranquillité de l'âme*, de la *Brièveté de la vie*, de la *Constance du sage*, de la *Providence*; les *Consolations à Helvia* (sa mère), *à Marcia*, *à Polybe*, les *Questions naturelles* (en 7 livres), et 124 *Lettres morales*. Dans ces écrits, il prêche la morale la plus austère, et enseigne surtout le mépris de la mort; son style est brillant et élégant, mais souvent affecté, rempli d'antithèses; il ne vise qu'à l'effet. Quintilien l'accuse d'avoir corrompu le goût de son siècle. Outre les traités philosophiques, on a encore sous le nom de Sénèque dix tragédies (*Médée, Hippolyte*, les *Troyennes, Agamemnon, Œdipe, Thyeste, Hercule furieux, Hercule sur l'Œta*, la *Thébaïde, Octavie*); les savants sont incertains sur le véritable auteur de ces tragédies; quelques uns les attribuent à un autre Sénèque, inconnu d'ailleurs; la plupart croient que Sénèque-le-Philosophe est l'auteur de la *Médée*, peut-être aussi d'*Hippolyte*, d'*Agamemnon* et des *Troyennes*, mais que les autres pièces sont de divers auteurs et ont été annexées par les copistes aux précédentes. Du reste, ces pièces, faites plutôt pour être lues que pour être représentées, n'ont aucune valeur dramatique; elles ne sont remarquables que par l'éclat et l'élégance du style; mais malheureusement l'auteur tombe souvent dans l'affectation et l'enflure. Les *Œuvres* de Sénèque-le-Philosophe ont été éditées et commentées par Erasme, Bâle, 1515 et 1529, in-fol.; par Muret, 1593; J. Gruter, 1594; Juste-Lipse, Anvers, 1605; Gronovius, Leyde, 1649; chez Dan. Elzevier, *cum notis Variorum*, 3 vol. in-8, Amsterdam, 1672; par la société des Deux-Ponts, 4 vol. in-8, 1782; par Ruhkopf, Leipsick, 1797-1812, 5 vol. in-8; et enfin par M. Bouillet, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, avec un choix des commentaires, 5 vol. in-8, 1827-32 (6 vol. en y comprenant *Sénèque-le-Rhéteur*). Elles ont été traduites par Lagrange, 1778, 7 vol. in-12, et 1819, 14 vol. in-12 (avec le texte en regard et des notes de Naigeon). Il en a également paru des traductions complètes dans la collection de M. Panckoucke et dans celle de M. D. Nisard. — Les tragédies ont eu aussi de nombreux éditeurs: Ascensius, Paris, 1514; Delrio, Anvers, 1576 et 1593; J.-F. Gronovius, Leyde, 1661; Schrœder, Delft, 1728; enfin M. Pierrot, dans la collection Lemaire, 3 vol. in-8, 1829-1832. Elles ont été traduites en franç. par Coupé (1795), Levée (1822), et par M. Greslou, dans la collection Panckoucke.

SENEZ, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 12 kil. N. E. de Castellane: 1,000 hab. Filatures de soie. Jadis évêché. *Voy.* SOANEN.

SE-NGEN ou SSE-EN, ville de Chine (Kouang-si), à 360 kil. S. O. de Koueï-ling, ch.-l. de dép.

SENJEN (île), dans l'Atlantique, sur la côte N. O. de Norvége, par 15° 20' long. E., 69° 20' lat. N.: 70 kil. sur 45. Côtes échancrées, pics très hauts.

SENKENBERG (H.-Chrétien, baron de), jurisconsulte allemand, né en 1704 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1768, fut professeur à l'université de Giessen, conseiller de l'électeur de Hanovre, jurisconsulte du margrave de Brandebourg-Anspach et du prince de Nassau-Orange, conseiller aulique de l'empereur, qui le fit baron, et laissa, entre autres ouvrages: *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum*, Francfort, 1760 et 66, 2 vol. in-fol.; *Corpus juris feudalis germanici*, Giessen, 1740; Halle, 1742, in-8, etc. — Senkenberg, fils du précédent, trouva en 1778, dans les papiers de son père, une copie authentique de la renonciation faite en 1129 par Albert d'Autriche au duché bavarois de Straubingen, et força par là l'Autriche à se désister de ses prétentions à la succession de la Bavière.

SENLIS, *Augustomagus*, puis *Sylvanectes*, ch.-l. d'arr. (Oise), à 50 kil. N. E. de Paris; 5,016 hab. Tribunal de 1re instance. Ancienne cathédrale. Bibliothèque, théâtre. Aux environs, jolis bois (de Senlis, Ermenonville, Chantilly, etc.); pierres estimées; sable dont on fait les glaces de la fameuse manufacture de Saint-Gobain. Patrie de Linière, de Simon Goulard, de Préville. — Cette ville fit sous les Romains partie de la 2e Belgique; c'était la capitale des *Sylvanectes*. Comprise plus tard, par sa position géographique, dans le Valois, partie de la Haute-Picardie, elle dépendait cependant du gouv. de l'Ile-de-France. Senlis avait jadis un évêché, un présidial, etc.; les Carlovingiens y eurent un palais, et longtemps ce fut une place forte. — L'arr. de Senlis a 7 cant. (Senlis, Betz, Creil, Crespy, Nanteuil, Neuilly-en-Thelle, Pont-Ste-Maxence), 132 comm. et 78,790 h.

SENN (EL-), ville de la Turq. d'Asie. *Voy.* EL-SENN.

SENNA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 145 kil. S. E. de Mossoul; 8,000 hab. Commerce. — Ville et état de l'Afrique orientale. *Voy.* SÉNA.

SENNAAR ou SINHAR, nom donné par les Hébreux à la Babylonie ou à la partie de ce pays la plus voisine de la jonction du Tigre et de l'Euphrate. C'est là, dit-on, que séjournèrent les enfants de Noé jusqu'à la construction de la tour de Babel.

SENNAAR, ville de Nubie, capit. du roy. de Sennaar, sur le Bahr-el-Azrek, par 31° 24' long. E., 13° 36' lat. N.; 9,000 hab. Mosquée assez belle, palais du roi à 4 étages; du reste, cabanes couvertes de chaume (sauf quelques maisons de négociants européens). Commerce le plus important du pays. — Le roy. de Sennaar est borné à l'O. par le Kordofan, au S. E. par l'Abyssinie, et est situé entre 28° 33' long. E., et 11° 16' lat. N.: 130,000 kil. carrés; 6,000,000 d'hab. Climat, sol, produits et animaux de la Nubie et de l'Abyssinie; le Nil y déborde et y fertilise les champs, mais moins qu'en Egypte. Commerce actif avec l'Egypte (esclaves, ivoire, encens, gommes, baumes, parfums, plantes médicinales, plumes d'autruche, etc.). Industrie chétive et bornée. On y parle un arabe très pur. Tous les militaires occupent une même province (celle de Bouroum), où ils ont des terres. — Le roy. de Sennaar a été puissant jadis. La dernière dynastie, celle des Foungis, venus du Soudan, a duré 336 ans (1484-1820); elle avait dominé jusqu'en 1770 sur la Nubie mérid. entière. L'armée montait

à 80,000 hommes. Enfin, Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi d'Egypte Méhémet-Ali, a conquis en 1820 cet état, qui est auj. vassal de l'Egypte.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie (712-707), fils et successeur de Salmanasar, prit quelques places aux Juifs, battit les rois d'Egypte et d'Ethiopie qui venaient les secourir, ravagea 3 ans l'Egypte, où il fit un énorme butin, puis mit le siége devant Jérusalem, où régnait le pieux Ezéchias: mais il perdit en une nuit 185,000 hommes, qui furent tués par l'Ange exterminateur. De retour en Assyrie, il fut assassiné par deux de ses fils. Assar-Haddon lui succéda.

SENNE, riv. de Belgique, naît dans le Hainaut, au S. E. de Soignies, arrose le Brabant mérid. (où elle baigne Bruxelles), et la prov. d'Anvers où elle se jette dans la Dyle, après 100 kil. de cours.

SENNECEY-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. S. de Châlons-sur-Saône); 2,585 hab.

SENNEH, ville d'Iran (Kourdistan), à 160 kil. N. de Kermanchah; 15,000 hab. Résidence d'un bey.

SENNETERRE. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

SENONAIS, *Senones*, partie du grand gouv. de Champagne et Brie, à l'angle S. O., sur les confins de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, du Nivernais et de la Bourgogne. Places: Sens, Joigny, Montereau-faut-Yonne, Tonnerre, Saint-Florentin, Villeneuve-le-Roi, Villeneuve-l'Archevêque, Châblis, Nogent-sur-Seine. Auj. compris dans le dép. de l'Yonne et dans une petite partie de celui de l'Aube.

SÉNONAIS (Gaulois). *Voy.* SENONES.

SENONCHES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux; 1,980 hab. Bois, charbon, chaux hydraulique très estimée.

SENONES, peuple de Gaule, dans la Lyonnaise 4e, entre les *Aureliani, Carnutes, Lingones, Tricasses, Ædui*, etc., avait pour ch.-l. *Agedincum* ou *Senones*, auj. Sens. Le territoire qu'il occupait correspondait à peu près au *Sénonais* moderne. Une grande partie de ce peuple passa en Italie, et vint s'établir d'abord dans l'E. de la Gaule Cisalpine, puis dans la partie de l'Italie qui prit leur nom.

SENONES, peuple d'Italie, entre le Picenum à l'E., l'Ombrie au S., la Gaule Cisalpine à l'O., et l'Adriatique au N.; il avait pour villes principales: Sena Gallica, Pisaurum, Ariminum. Ce sont les Gaulois Sénonais de la Gaule Cisalpine qui, conduits par Brennus, prirent Rome en 389 av. J.-C.; ils firent depuis 3 invasions contre elle (368, 361-59, 350). Vers 358, ils se fixèrent définitivement dans la partie de l'Italie qui prit leur nom, et qu'ils enlevèrent aux Ombriens. En 308 et en 283, ils firent la guerre aux Romains, mais furent vaincus, à Mévanie la 1re fois, près du lac Vadimon la 2e, et furent dès lors soumis à Rome. Ils tentèrent en vain de reprendre leur indépendance en 237, en 224, et lors de la 2e guerre punique.

SENONES, petite ville de France, ch.-l. de cant. (Vosges), à 20 kil. N. de Saint-Dié; 2,441 hab. Tissus de coton, bazin, piqué, etc. — Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, et ch.-l. de la principauté de Salm. Brûlée en partie en 1811.

SENS, *Agedincum*, puis *Senones*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur la droite de l'Yonne, à 75 kil. N. O. d'Auxerre; 9,095 hab. Archevêché. Tribunal de 1re instance et de commerce, collége communal, séminaire. Murailles anciennes. Belle et vaste cathédrale (où sont les tombeaux du dauphin, père de Charles X, et de Duprat), bibliothèque, théâtre. Moulins à tan, etc. Commerce de vins, grains, foins, bois flotté, etc. Ville très ancienne, et capit. des *Senones* de la Gaule, dont une partie émigra en Italie. Au IVe siècle, elle devint le ch.-l. de la Lyonnaise 4e. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui où fut condamné Abélard (1140). Sens, avant la révolution de 1789, était le ch.-l. du Sénonais, partie de la Champagne.— L'arr. de Sens a 6 cant. (Cheroy, Pont-sur-Yonne, Sergines, Villeneuve, plus Sens, qui compte pour 2), 90 communes et 61,036 hab.

SENSÉE, petite riv. de France (Pas-de-Calais), naît près de Bapaume, passe près d'Arleux et tombe à Bouchain dans l'Escaut, après un cours de 50 kil. —Elle fournit ses eaux au canal de la Sensée, qui va d'Arleux à Douay, et met en communication la Scarpe et l'Escaut. Longueur, 17 kil. Commencé par Vauban en 1690, fini en 1820.

SENSUALISME, doctrine philosophique opposée à l'idéalisme, fait dériver toutes nos idées des sens, et donne pour unique but à notre existence les jouissances sensuelles; elle s'allie le plus souvent au matérialisme et à l'athéisme. Les sensualistes les plus célèbres sont, chez les anciens, Démocrite, Leucippe, Epicure, Lucrèce (dans son poëme *De la nature*); chez les modernes, Hobbes, Gassendi, Condillac, Helvétius, Cabanis, de Tracy, Broussais, Hartley, Priestley. On met souvent, mais à tort, au nombre des sensualistes: Aristote, Bacon, Locke, qui, tout en accordant le principal rôle à l'expérience, ont reconnu que l'expérience sensible ou la sensation ne pouvait suffire pour expliquer toutes nos idées. — On retrouve le sensualisme comme l'idéalisme à toutes les époques et chez tous les peuples savants: dans l'Inde, il est représenté par le *Sankhya* de Kapila.

SENTINUM, ville d'Italie, dans l'Ombrie, au S. E. de Callis, célèbre par la victoire de Fabius Rullianus sur l'armée confédérée des Gaulois, des Samnites, des Ombriens et des Etrusques, et par le dévouement du second Décius (295 av. J.-C.).

SEOGOUN. *Voy.* KOUBO.

SÉPARATISTES, nom donné dans différentes sectes à ceux qui se séparent de la communion à laquelle ils appartenaient. On appliqua spécialement ce nom en Angleterre à ceux qui s'élevèrent contre l'église anglicane sous Edouard et Elisabeth; ils avaient pour chef Robert Brown, et donnèrent naissance aux Puritains et aux Indépendants. On les nomme aussi *Non-Conformistes*. En Allemagne, on appelle Séparatistes les Piétistes, disciples de Spener.

SEPINO, *Sepinus*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 30 kil. N. O. de Bénévent; 3,325 hab. Ancien évêché. Fondée par les Samnites; détruite par les Romains, puis rebâtie par eux. Ravagée au moyen âge par les Sarrasins.

SEPPHORIS et SESOURI. *Voy.* DIOCÉSARÉE.

SEPTA, v. de la Mauritanie Tingit., auj. CEUTA.

SEPT-ANS (guerre de), guerre européenne qui commença en 1756 et finit en 1763, eut pour cause la jalousie de l'Autriche, qui voyait avec regret s'élever au N. de l'Allemagne une puissance rivale de la sienne, et qui voulait reprendre la Silésie dont la Prusse s'était emparée dès 1740. Cette guerre se divise en deux parties: 1° la lutte du roi de Prusse Frédéric II (appuyé par l'Angleterre) contre l'Autriche, la Saxe, la France et la Russie; 2° la lutte de l'Angleterre contre la France (principalement sur mer et aux Indes). Malgré son génie et d'étonnantes victoires, Frédéric y fut souvent battu et réduit aux abois, et en 1762, rien ne pouvait l'empêcher de périr, si son ennemie Elisabeth n'eût été remplacée sur le trône de Russie par Pierre III, qui soudain se déclara pour la Prusse. Quant aux deux puissances occid., c'est dans cette guerre que la France perdit sa suprématie et les dix-neuf vingtièmes de ses possessions aux Indes, le Canada, sa marine, et qu'elle laissa l'Angleterre commencer sur les ruines de la puissance du Grand-Mogol son vaste empire anglo-indien, qu'il lui était possible d'élever pour elle-même et qu'avaient si heureusement fondé Dupleix et La Bourdonnais. Les traités de Hubertsbourg et de Versailles (1763) mirent fin à la guerre. Frédéric garda la Silésie, qu'on avait voulu lui ravir; la France perdit beaucoup (*Voy.* plus haut), et l'Espagne, en échange de la Floride (cédée aux Anglais), ne recouvra que Minorque.

SEPTANTE (version des), traduction grecque de l'Ancien-Testament faite sous les auspices du sanhédrin juif d'Égypte, qui se composait de 72 membres (ou en nombre rond, 70, *septante*). On a longtemps cru, sur l'autorité d'Aristée, qu'elle était l'ouvrage de 70 ou 72 traducteurs, et qu'elle fut faite par l'ordre de Ptolémée II (Philadelphe). Il est à peu près certain au contraire que la traduction du Pentateuque existait au plus tard sous Ptolémée I (Soter), que les autres livres furent traduits successivement, et les derniers sans doute très tard; qu'enfin les Lagides ne furent pour rien dans cette traduction, qui n'eut d'autre cause que le besoin d'avoir un texte grec authentique du Pentateuque pour lire dans la synagogue des Juifs hellénistes. La version des Septante existe encore, mais le texte en est extrêmement fautif; on en a trois éditions principales : celle d'Alcala, dans la *Bible polyglotte* de Ximénez (1514-17); celle d'Alde, 1518, in-fol.; celle de Rome ou du Vatican, 1590, in-fol. (faite par ordre de Sixte-Quint).

SEPT-CAPS (les) ou **BUGARONI**, cap de l'Algérie, au N. de Constantine, par 37° lat. N., 4° 8' long. E.

SEPT CHEFS, nom donné aux sept princes qui prirent part à la première guerre contre Thèbes, guerre entreprise pour rétablir Polynice sur le trône de Thèbes, qu'Étéocle avait gardé au delà de l'année convenue (*Voy.* ÉTÉOCLE). Les sept chefs étaient Polynice, Adraste, Tydée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénopée, Capanée; ils périrent tous à l'exception d'Adraste; mais ils laissèrent des fils qui, pour les venger, firent à Thèbes la seconde guerre, dite *Guerre des Épigones* (*Voy.* ÉPIGONES). Eschyle a fait une pièce intitulée : *Les Sept chefs devant Thèbes*.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), fils d'un premier commis des finances, mort jeune en 1788 à Plombières, était devenu, après des voyages en Angleterre, Hollande, Italie, Suisse, secrétaire du cabinet de Louis XVI, et a donné, outre son *Essai sur la religion des anciens Grecs*, la traduction française des 3 premiers vol. de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon, mais il paraît que le véritable traducteur était Louis XVI.

SEPT-COMMUNES, *Sette-Communi*. On nommait ainsi jadis une petite république d'Italie, au milieu des États vénitiens de Terre Ferme, depuis la Brenta et l'Astico jusqu'aux monts de Marostica et de Saint-Michel; 30,000 hab.; ch.-l., Asiago. Les habitants se croient issus des Cimbres taillés en pièces à la bataille de Verceil. Elle est auj. comprise dans le roy. Lombard-Vénitien et forme la partie septentrionale de la province de Vicence.

SEPT-DORMANTS (LES). *Voy.* DORMANTS.

SEPTEMBRE (massacres de). Dans les funestes journées des 2, 3, 4 et 5 septembre 1792, une poignée d'assassins (300 env.), appartenant à la lie du peuple de Paris et des provinces, se transportèrent dans les prisons de Paris, principalement à l'Abbaye, à la Force, aux Bernardins, à Bicêtre, et y massacrèrent tous les prisonniers suspects d'être opposés à la révolution; on évalue le nombre des victimes à 8 ou 10,000; la plupart étaient des nobles et des prêtres. La princesse de Lamballe périt dans ces journées, et sa tête fut promenée dans les rues au bout d'une pique. Ces massacres eurent pour prétexte le bruit d'une vaste conspiration ourdie dans les prisons pour livrer la France aux Prussiens, qui déjà étaient maîtres de Longwy. — On nomme *Septembriseurs* ceux qui accomplirent les massacres ou qui s'en déclarèrent les approbateurs.

SEPTEUIL, village du dép. de Seine-et-Oise, à 11 kil. S. de Mantes, au confluent des rivières de Septeuil et de Vaucouleurs; 1,200 hab. Beau château. Jadis abbaye de Bénédictines.

SEPT-FONTAINES, nom de 2 abbayes de l'anc. Champagne, l'une au diocèse de Langres, à 16 kil. N. de Chaumont; l'autre au diocèse de Reims, dans la Thiérache.

SEPT-FONTS, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans l'anc. Bourbonnais, à 25 kil. E. de Moulins, fut ainsi nommé parce qu'on y trouva sept fontaines lorsqu'il fut établi. L'abbaye fut réformée en 1663.

SEPT-ILES, sept petites îles sur la côte du département français des Côtes-du-Nord, dans la Manche : la plus grande se nomme *Pierre-à-l'Oiseau*.

SEPT-ILES (république des). *Voy.* IONIENNES (îles).

SEPTIMANIE ou **GOTHIE**, la seule province de Gaule que gardèrent les Wisigoths d'Espagne après la mort du grand Théodoric, en 526; répondait à peu près à la partie de l'anc. Narbonaise comprise entre les Pyrénées et le Rhône, moins tout ce qui fait partie des bassins de la Garonne et de la Loire, et embrassait tout le Languedoc (sauf les diocèses de Toulouse, Albi, Uzès, Viviers). Le nom de Septimanie semble faire allusion aux sept villes principales de ce pays (Narbonne, Agde, Béziers, Maguelonne, Carcassonne, Elne, Lodève); d'autres le dérivent du mot latin *Septimani*, soldats de la 7e légion, et pensent que ces soldats y avaient formé une colonie. La Septimanie prit le nom de Gothie au Ve siècle, quand les Wisigoths s'en furent emparés. Elle fut envahie vers 730 par les Sarrasins : ceux-ci en furent chassés par Charles Martel en 737, et définitivement par Pepin en 759. Ce pays forma depuis, sous le nom de *Marche* ou *Duché de Septimanie* ou de *Gothie*, un fief qui relevait directement de la couronne de France. Bernard fut investi de ce duché en 820 par Louis-le-Débonnaire. Plus tard, ce duché se confondit avec le comté de Toulouse. — Au début de la guerre de 1741, les états de Languedoc, à la persuasion du duc de Richelieu, levèrent à leurs frais un régiment de dragons auquel on donna le nom de *régiment de Septimanie*.

SEPTIME-SÉVÈRE, *L. Septimius Severus*, empereur romain, natif de Leptis en Afrique, avait été successivement avocat du fisc, sénateur, consul sous Commode, puis commandant des légions d'Illyrie. A la mort de Pertinax (193), il fut proclamé par ses soldats en même temps que Didius Julianus, Albinus et Pescennius Niger; il réduisit le premier à se donner la mort, reconnut le second pour son collègue et marcha contre le troisième, le vainquit à Issus, et acheva de ruiner son parti par la prise de Byzance (194). Cessant alors de ménager Albinus, il le força de prendre les armes, le poursuivit dans la Gaule, le battit et le fit périr à Lyon (197), puis détruisit cette ville qui lui avait résisté. Appelé en Mésopotamie par les incursions des Parthes, il les défit à plusieurs reprises (199-202). De retour à Rome, il y fit reconnaître pour son successeur son fils Caracalla, et confia le gouvernement à Plautien, qui ne tarda pas à conspirer contre lui et fut mis à mort (204). Il fit en 208 une expédition en Bretagne dans le but de repousser les peuplades calédoniennes du Nord, et ferma par un mur l'isthme qui s'étend entre le golfe de Forth (*Bodotria æstuarium*) et l'embouch. de la Clyde (*Glota*); ce mur, beaucoup plus au N. que celui d'Adrien, est connu sous le nom de mur de Sévère. Il mourut à *Eboracum* (York) trois ans après, laissant l'empire indivis à ses deux fils Caracalla et Géta. Septime-Sévère était un habile militaire, mais c'était un prince dur et cruel : après la défaite d'Albinus, il poursuivit avec acharnement les partisans de ce prince, et remplit de proscriptions l'Italie et la Gaule. Il ordonna en 201 une persécution contre les chrétiens.

SEPTIMIUS SERENUS (A.), poëte latin, contemporain de Domitien, naquit à Leptis, et vint de bonne heure à Rome. Il a décrit les travaux et les plaisirs de la campagne dans ses *Opuscula ruralia*, dont il ne reste que quelques vers (dans les *Poetæ latini mi-*

nores de Wernsdorf et dans la collection des Classiques de Lemaire). On lui attribue la *Copa* et *Moretum*.

SEPTIMULEIUS (L.), après s'être montré fougueux partisan de C. Gracchus, se laissa gagner par le consul Opimius; il prit part au meurtre de son ancien ami, et promena sa tête dans les rues de Rome au haut d'une pique; puis il la remplit de plomb fondu pour en augmenter le poids, parce qu'on devait la payer son poids d'or.

SEPTMONCEL, bourg du dép. du Jura, à 12 kil. E. de Saint-Claude; 2,911 hab. Presque tout brûlé en 1826. Tabletterie, ouvrages au tour; fabrication considérable de pierres fines fausses (qui occupe plus de 1,200 personnes). Bons fromages.

SÉPULCRE (église du SAINT-), église de Jérusalem bâtie sur l'emplacement où fut enseveli Jésus-Christ et dans laquelle on conserve un sépulcre qu'on croit être celui de Jésus.

SÉPULCRE (chanoines du SAINT-), chanoines réguliers institués par Godefroy de Bouillon en 1099 pour desservir à Jérusalem l'église du Saint-Sépulcre; ils se répandirent dans la suite par toute l'Europe. Innocent VIII les supprima en 1484. En 1492, Alexandre VI les remplaça par l'ordre militaire des *Chevaliers du Saint-Sépulcre*, ordre que Paul V réunit à celui de Saint-Jean de Jérusalem au commencement du XVII° siècle.

SEPULVEDA, *Confluentes*, ville d'Espagne (Castille), sur le Duraton, à 36 kil. N. E. de Ségovie; 17,000 hab. Inscriptions et antiquités romaines. — Ville très ancienne; Fernand Gonzalès l'enleva aux Maures en 913. Ils la reprirent en 984; mais don Sanche de Castille s'en empara de nouveau en 1013.

SEPULVEDA (J. GINEZ DE), dit *le Tite-Live espagnol*, né vers 1490 aux environs de Cordoue, acheva ses études à Bologne, s'attacha successivement aux cardinaux Cajetan et Quinonez, devint chapelain et historiographe de Charles-Quint (1536), puis instituteur de l'infant Philippe. Ses *Œuvres* (dont la meilleure édition est celle de Madrid, 1780, 4 vol. in-4, donnée par l'Académie espagnole) comprennent l'*Histoire de Charles-Quint*, le commencement de l'*Histoire de Philippe II*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, des *Lettres*, des *Opuscules* divers; on y trouve des traductions de divers traités d'Aristote. Sépulveda eut avec l'évêque de Chiapa, Barth. de Las Casas, une dispute célèbre dans laquelle il soutint contre cet apôtre de la philanthropie le droit qu'avaient les Espagnols de porter la guerre et la dévastation en Amérique. Ses arguments sont surtout développés dans le dialogue : *Democrates secundus, seu De justis belli causis* (resté manuscrit).

SEQUANA, nom latin de la *Seine*.

SEQUANAISE (GRANDE-). *V.* GRANDE-SÉQUANAISE.

SEQUANIENS, *Sequani*, auj. la *Franche-Comté*, peuple de la Gaule dans la Grande-Séquanaise, à l'O., habitait sur la rive droite de la Saône, qui le séparait des Éduens et des Sénonais; les Vosges au N., le Jura à l'E., les Allobroges au S. bornaient leur territoire. Leur ch.-l. était *Vesontio* (Besançon). Ils s'étendirent pendant un temps du Rhin au Rhône.

SÉQUESTER (VIBIUS). *Voy.* VIBIUS.

SER, contrée d'Arabie, par 50°-54° 20' long. E., a pour lieu principal une ville de même nom, sur le golfe Persique, à 260 kil. S. E. de Lahsa.

SERADJ-ED-DAULAH (Mirz-Mahmoud-Khan), fils adoptif d'Allah-Werdy-Khan, prince du Bengale, succéda à ce prince en 1756, se montra lâche, féroce et débauché pendant la courte durée de son règne, prit Calcutta aux Anglais, mais perdit bientôt cette ville (1757), et signa la paix. Attaqué de nouveau la même année, il fut vaincu à la bat. de Plassey, et périt à 22 ans. Avec lui finit l'indépendance du Bengale.

SÉRAI, c.-à-d. *palais*. *V.* le nom qui accompagne.

SERAIN, riv. de France, naît près de Montbard (Côte-d'Or), coule au N. O., baigne Précy-sous-Thil, entre dans le dép. de l'Yonne, arrose l'Ile-sur-Serain, Châblis, Ligny-le-Château, et tombe dans l'Yonne, à Bonnard, près de Joigny. Cours, 140 kil.

SERAMPOUR, ville du Bengale, sur l'Hougly, à 518 kil. N. de Calcutta; 12,000 hab. Jolie église. Commerce avec la Chine et l'Europe. Il s'y publie un journal intitulé : l'*Ami de l'Inde*. — Serampour appartient aux Danois depuis 1676.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur du XVIII° siècle, est auteur de plusieurs compilations estimées : *Histoire de Scipion l'Africain*, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, 1738, in-12; *Histoire d'Epaminondas*, 1739, in-12; *Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, 1740, in-12; *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12; *Histoire de Catilina*, 1749, in-12; *Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749, in-12; l'*Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; *Histoire du tribunat de Rome*, 1774, 2 vol. in-8, etc.

SERAOUADDY, riv. de l'empire birman, dans le Pégou, est formée par des eaux dérivées du Zittang et de l'Iraouaddy, coule au S., et se joint à ce dernier fleuve par la rive gauche.

SÉRAPHINS (de l'hébreu *zaraph*, enflammer), anges du premier ordre, sont représentés par Isaïe avec 6 ailes, et placés au dessus du trône de l'Éternel.

SÉRAPHINS (ordre des), ordre de chevalerie établi en Suède, en 1334, par le roi Magnus IV, et renouvelé en 1748 par Frédéric.

SÉRAPION, temple de Sérapis à Alexandrie, situé dans le Bruchium, près du Muséum, renfermait une célèbre bibliothèque que les Lagides se plurent à enrichir, et que des Chrétiens fanatiques, excités par le patriarche Théophile et par un édit de Théodose, pillèrent en 390. Omar en acheva la destruction en 642.

SÉRAPIS, dieu égyptien, célèbre surtout sous la domination des Lagides, et dont le culte passa à Rome au Ier siècle av. J.-C.; était le dieu principal de l'Amenti (ou enfer), et probablement n'était qu'Osiris aux enfers (ou Osiris sous la forme d'Apis). Ses adorateurs voyaient en lui le Dieu suprême, celui qui ressuscite et qui donne la vie et la santé. Sérapis était le dieu égyptien le plus connu en Grèce et à Rome : on l'identifiait à Pluton, à Esculape, à Jupiter : il avait des prêtres, des temples, des sacrifices, des devins. On faisait des pèlerinages en son honneur; on racontait d'innombrables miracles qu'il avait opérés. Presque toutes ses statues appartiennent à l'art grec : elles le représentent enveloppé de longs tissus, entouré de serpents, avec le modius (ou boisseau) sur la tête, l'air grave, noble et pensif; il est accompagné d'Esculape ou d'Hygie. Il a souvent des étoiles à sa droite ou à sa gauche.

SÉRASKIER, officier militaire turc chargé du commandement en chef de l'armée pour une campagne. Tout séraskier doit être au moins pacha à 2 queues. Il n'est point tenu de suivre le conseil des autres généraux : il se borne à leur demander leur avis; son autorité est arbitraire et illimitée. — Jadis le pacha de Silistri avait toujours le titre de séraskier, parce qu'il défendait la frontière turque contre la Pologne, avec laquelle les Turcs étaient toujours censés en guerre.

SERASSI (P.-Ant.), né à Bergame en 1701, mort en 1791, professa les belles-lettres dans sa ville natale, puis fut secrétaire de plusieurs cardinaux à Rome, réunit de vastes matériaux pour une histoire littéraire, et laissa (en italien) les *Vies du Tasse*, Rome, 1785, in-4; d'*Ange Politien*, Bergame, 1747; du *Dante*, Bergame, 1752, in-12; de *Bernardo Tasso* (père du célèbre poëte), Bergame, 1749, 4 vol. in-12.

SERBELLONI (Gab.), général italien, né en 1508 à Milan, d'une famille originaire de France, mort en 1580, entra dans l'ordre de Malte, et fut nommé prieur de Hongrie, défendit héroïquement Strigonie

(1543), passa au service de Charles-Quint (1546), puis du pape Pie IV (1560), prit Ascoli (1560), rebâtit Civitâ-Vecchia, fortifia la cité Léonine pour mettre Rome à couvert des insultes des Turcs, reprit du service en Espagne (1565), enleva diverses villes du roy. de Naples (1565), soumit les Brabançons révoltés (1567), eut part à l'expédition maritime contre les Turcs que couronna la victoire de Lépante, fut vice-roi de Sicile, défendit Tunis avec intrépidité, fut pris par les Turcs, et lorsqu'il redevint libre fit en Flandre les campagnes de 1577 et 78.

SERBES ou SORABES. *Voy.* SERVIE.

SERCHIO, *Æsur* ou *Anser*, riv. d'Italie, naît dans le duché de Modène, passe à Castelnuovo di Garfagnana, entre dans le duché de Lucques, et tombe dans la Méditerranée, à 12 kil. N. O. de Pise, près de l'emb. de l'Arno. Cours, 84 kil.

SERCQ, île de la Manche. *Voy.* SARK.

SERENUS. *Voy.* SAMONICUS et SEPTIMIUS.

SÈRES, *Seres*, nom donné par les Romains et les Grecs aux peuples les plus éloignés à l'E. qu'ils connussent : on a pris leur pays tantôt pour le Népal (dans l'Inde septentr.), tantôt pour le roy. de Siam, tantôt pour la Chine. Ce qu'il y a de certain, c'est que de *Seres* dérive le nom latin de la soie, *sericum*; mais probablement le pays des Sères n'était que l'entrepôt de ce produit. — On place chez les Sères une ville de *Serinda*, auj. *Sirhind?*

SERÈS, *Sintice*, ville de la Turq. d'Europe (Roumélie), dans une plaine de même nom qu'arrose le Kara-Sou, à 70 kil. N. E. de Salonique. On y comptait 30,000 hab.; mais l'insalubrité de l'air en a chassé la moitié. Archevêché grec. Belles mosquées, bains, etc. Aux env., 300 villages. Culture et grand commerce de coton et de tabac.

SERETH, *Ordessus* ou *Ararus*, riv. qui naît en Galicie, entre en Moldavie et coule au S. E., reçoit la Soutchava, la Moldava, le Bistritz, le Trotus, et tombe dans le Danube entre Brahilov et Galatz : cours, 500 kil. — Elle arrose une ville de Sereth en Moldavie, à 100 kil. d'Iassi; 2,000 hab.

SERFO, île de la Méditerranée. *Voy.* SÉRIPHE.

SERFS (de *servus*, esclave), nom donné pendant le moyen âge aux hommes qui, sans être complètement en état d'esclavage, étaient astreints pourtant à cultiver une terre déterminée sans pouvoir la quitter et sous condition d'une redevance. Ils étaient dits attachés à la glèbe (*addicti*, *adscripti glebæ*), et on les vendait avec la terre. L'émancipation des serfs fut favorisée par l'affranchissement des communes et par les croisades, qui obligèrent les seigneurs à vendre la liberté à leurs vassaux pour fournir aux frais de leurs pieuses expéditions. Cependant, il y avait encore quelques serfs en France sous Louis XVI, notamment dans les fiefs ecclésiastiques (*Voy.* SAINT-CLAUDE). Le servage n'y a cessé entièrement qu'à la révolution de 1789. L'état de servage existe encore en Pologne et en Russie sur une grande partie de terres.

SERGE (saint), *Sergius*, martyr en Syrie, au IIIe ou IVe siècle. On le fête le 7 octobre.—*Voy.* SERGIUS.

SERGINES, ch.-l. de cant. (Yonne), à 17 kil. N. de Sens; 1,462 hab. Commerce de vins.

SERGIPE-DO-REY, dite aussi *Cidade-de-San-Cristovao*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. Sergipe-do-Rey, sur une hauteur, à 12 kil. de la mer, par 39° 4' long. E., 11° 15' lat. N.; 9,000 hab. Commerce en sucre et coton. — La prov. de Sergipe-do-Rey, située entre celles de Pernambouc, de Bahia et l'Atlantique, a 368 kil. sur 136, et environ 285,000 hab. Sa surface est montueuse; à l'E. sont de vastes forêts, à l'O. des terres ingrates; du côté de la mer, point de port; aussi l'agriculture, le commerce, la civilisation y sont-ils encore dans l'enfance. La colonisation de ce pays ne fut commencée qu'en 1590.

SERGIUS (les), famille romaine qui prétendait descendre de Sergeste, compagnon d'Enée, forma deux branches illustres : les Fidénas et les Silus. De la première sortirent un grand nombre de tribuns militaires; à la seconde appartenait Catilina.

SERGIUS PAULUS, proconsul romain et gouverneur de l'île de Cypre, fut converti par saint Paul. L'apôtre, qui s'appelait auparavant Saül, prit le nom de Paul en mémoire de cette conversion.

SERGIUS I, pape, de 687 à 701, resta sept ans absent de Rome, à cause des persécutions dirigées contre lui, ramena le patriarche d'Arménie à la foi catholique, orna et répara plusieurs églises, éleva un tombeau à St Léon et institua diverses cérémonies.

SERGIUS II, pape, fut nommé en 844, sans l'autorisation de l'emp. Lothaire I, qui contesta son élection : il l'apaisa en sacrant le fils de ce prince, Louis II, roi d'Italie. Sous son règne, les Arabes pillèrent les environs de Rome. Il mourut en 847.

SERGIUS III, pape de 904 à 911, fut porté sur le trône pontifical par les intrigues de Marozie : élu une première fois en 898 en concurrence avec Jean IX, il eut le dessous et s'enfuit en Toscane; mais, en 904, sa faction le ramena en triomphe. Sergius III déshonora la papauté par ses vices, et eut, dit-on, de Marozie un fils, celui qui fut depuis pape sous le nom de Jean X.

SERGIUS IV, pape de 1009 à 1012, se nommait d'abord Pietro *Bocca di Porca* (*groin de porc*), et changea son nom en arrivant au Saint-Siége.

SERIEYS (Ant.), compilateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), mort en 1819, remplit plusieurs emplois dans l'enseignement. On a de lui : les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795; *Mémoires historiques, etc., pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture-Sainte*, 1804, in-8; *Bibliothèque académique*, ou *Choix de mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8; *Vie de Joachim Murat*, 1816; *— de Fouché de Nantes*, 1816; *— de Carnot*, 1816; *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816; *Lettres inédites de la marquise Duchâtelet*, 1819; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, 1818.

SERINAGOR. *Voy.* SIRINAGOR.

SERINGAPATAM ou *Sri-Ranga-Patana*, ville de l'Inde anglaise (Madras), chef-lieu du district de Seringapatam, dans le Maïssour, à 430 kil. S. O. de Madras, dans une île du Kavery; 10,000 hab. (en 1820). Beau palais d'Haïder-Ali (auj. en ruines), temple de Sri-Ranga, diverses mosquées, dont une remarquable; arsenal, fonderie de canons. Aux environs, superbe mausolée d'Haïder. — Seringapatam était la capitale de l'empire du Maïssour depuis 1610; sous Haïder et Tippou-Saïb son fils, elle jouit d'une haute prospérité. On y comptait alors 150,000 hab. Tippou-Saïb, assiégé dans cette ville en 1792, signa une paix qui lui enlevait la moitié de ses états. La guerre ayant éclaté de nouveau, Seringapatam fut prise en 1799 par l'Anglais Harris, et Tippou périt en la défendant. *Voy.* TIPPOU-SAÏB.

SERINGHAM, île de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnate, est située au milieu du Kavery, vis-à-vis de Tritchinapali; deux temples hindous célèbres comme buts de pèlerinages.

SERINO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 22 kil. N. E. de Salerne; 7,500 hab. Ruines d'une anc. ville de *Sebastia* et d'un aqueduc.

SERIO, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans les Alpes, passe près de Bergame et à Crema, tombe dans l'Adda à Montodine : cours, 110 kil. Elle donnait son nom à un des dép. du roy d'Italie de Napoléon, qui était formé du Bergamasque et avait pour ch.-l. Bergame. — Le Serio-Morto est un autre affluent de l'Adda et y tombe à Pizzighettone.

SERIPHE, *Seriphos*, auj. *Serfo*, une des Cyclades, entre Siphnos et Cythnos, avait 50 kil. de tour. C'est là, suivant la Fable, que s'arrêta le coffre où étaient renfermés Danaé et son fils Persée. Sous l'empire romain, Sériphe fut un lieu de relégation.

SÉRIQUE, c.-à-d. *pays des Sères*. *Voy.* SÈRES.

SERKARS, peuple de l'Inde. *Voy.* CIRCARS.

SERLIO (Séb.), architecte, né en 1475 à Bologne, mort en 1552, voyagea dans les états de Venise, en Dalmatie, et fut attiré en France par François I, qui le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Venise, 1584, 1618, 1619, in-4, et 1663 in-fol. (en italien, avec trad. latine).

SERMAIZE, bourg du dép. de la Marne, sur la Saulx, à 25 kil. N. E. de Vitry-le-François; 1,800 hab. Source ferrugineuse.

SERMANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. de Corte : 300 hab.

SERMENRAI, dite aussi *Asker-Morken*, ville de l'Irak-Arabi, sur le Tigre, à 50 kil. de Bagdad, par 72° 30' long. E. et 34° lat. N., fut bâtie en 842 par le calife Motassem. C'est là que naquirent ou moururent les derniers imams. C'est aussi de là, selon les Chyites, que doit sortir le Mahdi.

SERMIONE, en latin *Sirmio*, anc. bourg du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Garda, à 10 kil. N. E. de Lonato. Port, château-fort. Eaux sulfureuses aux environs. Patrie de Catulle.

SERMONETA, la *Sulmo* des Volsques, bourg des Etats de l'Eglise, à 31 kil. de Brescia.

SEROUX D'AGINCOURT. *Voy.* AGINCOURT.

SERPA, v. forte de Portugal (Alemtéjo), sur la Guadiana, à 28 k. S. E. de Béja ; 4,600 h. Cataracte de la Guadiana, dite *Salto-de-Lobos* (saut de loups).

SERPOUKHOV, ville murée de la Russie d'Europe (Moscou), à 90 kil. S. de Moscou ; 6,000 hab. Draps, toile à voiles, tanneries, fonderie de suif, etc. — Fondée au XIVe siècle.

SERRA (Ant.), écrivain, né à Cosenza, fut impliqué dans la conspiration de Campanella (1599) et mis en prison. On ignore quand il en sortit. On lui doit : *Traité des moyens qui peuvent faire abonder dans un état l'argent et l'or*, Naples (Scoriggio), 1613, in-4: c'est le premier ouvrage peut-être où soient traitées de hautes questions d'économie politique.

SERRA (LA), ou *Serra-di-Santo-Stefano-del-Bosco*, ville du roy. de Naples (Calabre Ulter. 1re), à 47 kil. S. O. de Squillace ; 2,400 hab. A 2 kil. de là, célèbre chartreuse où est conservé le corps de saint Bruno. — Fondée au XIe siècle par Robert Guiscard. Presque détruite par le tremblement de terre de 1783.

SERRA CAPRIOLA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 22 kil. N. O. de San-Severo ; 4,850 hab. — Fondée en 1090. Titre d'un duché.

SERRA CAPRIOLA (Ant. MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate italien, né à Naples en 1750, mort en 1822, fut ambassadeur à la cour de Russie (1782-1806), y jouit de la confiance de Catherine II, de Paul I et d'Alexandre, agit de tout son pouvoir contre la France révolutionnaire et contre Napoléon, fut, tant que Murat régna sur Naples, le chef d'un cabinet occulte qui épiait toutes les occasions de lui nuire, parla un des premiers, au congrès de Vienne, en faveur de la restauration des Bourbons à Naples, et fut derechef, après leur rétablissement, nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, où il mourut.

SERRAGLIO, ch.-l. de cant. (Corse), à 5 kil. de Corte ; 960 hab.

SERRANUS. *Voy.* CINCINNATUS.

SERRANUS, traducteur de Platon. *V.* SERRES (J. DE).

SERRAT (MONT-), mont. d'Espagne. *Voy.* MONTSERRAT.

SERRAVALLE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 36 kil. N. de Trévise ; 5,600 hab. Palais. Draps, soieries, lainages. Commerce en vin, miel, etc.

SERRE (Hercule, comte de), homme d'état, né à Metz en 1777, d'une famille noble, mort en 1822, émigra, servit dans l'armée de Condé, rentra en France en 1802, et suivit la carrière du barreau. Il se prononça contre Bonaparte dans les Cent-Jours, mais sans quitter la France, fit partie de la Chambre de 1816, s'y opposa aux réactions, fut président à la session suivante (1817), puis entra au ministère sous la présidence de M. Decazes (29 décembre 1818), et soutint la loi des élections du 5 février 1819; il fit partie aussi du ministère Richelieu jusqu'en 1821, tomba avec le cabinet, et alla mourir ambassadeur à Naples. De Serre se fit remarquer aux affaires par ses idées libérales et à la tribune par son éloquence.

SERRE (LA). *Voy.* LASERRE.

SERRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 30 kil. S. O. de Gap ; 1,143 hab. — Village du dép. de l'Ariége, à 7 kil. O. de Foix ; 1,800 hab.

SERRES (Jean DE), en latin *Serranus*, savant calviniste, né en 1540 à Rhodez, ou plus probablement à Villeneuve-de-Berg ; il échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, devint ministre à Nîmes en 1582, fut employé par le roi Henri IV à des affaires graves, et reçut de lui le titre d'historiographe de France. Il mourut empoisonné, à ce qu'on croit, en 1598. On lui doit, entre autres écrits : *De fide catholicâ sive de principiis religionis christianæ*, 1607, in-8 : *Inventaire de l'histoire de France*, 1660, 2 vol. in-fol.; *De statu religionis et reipublicæ in Franciâ; Mémoires de la 3e guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX*, Middelbourg, 3 vol. in-8 ; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8 (continué sous le règne de Henri IV). Il a en outre donné une traduction latine de Platon, publiée par H. Estienne, Paris, 1578.

SERRES (Olivier DE), frère aîné du précédent (1539-1619), de Villeneuve-de-Berg dans le Vivarais, agronome, peut être considéré comme le *père de l'agriculture* en France. Appelé par Henri IV à Paris, il fut chargé d'introduire diverses améliorations dans les domaines du roi, planta 15,000 mûriers blancs dans le jardin des Tuileries et naturalisa en France l'industrie de la soie. On lui doit : *Traité de la cueillette de la soie*, 1599 ; *Seconde richesse du mûrier blanc*, 1603, et le célèbre ouvrage intitulé : *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, 1604, 2 vol. in-4.

SERRIÈRES, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 32 kil. N. O. de Tournon ; 2,048 hab.

SERRURIER ou SERURIER (Jeanne-Matthieu-Philibert, comte), maréchal de France, né à Laon en 1742, mort en 1819, entra au service en 1755, fit les campagnes de Hanovre, de Portugal, de Corse, et se trouvait major en 1789. Ardent fauteur de la Révolution, il avança rapidement, devint général de division (1794), brilla à l'armée des Alpes sous Kellermann et Schérer (1795), puis sous Bonaparte en Italie (1796 et 97), eut part au 18 brumaire, fut nommé sénateur, gouverneur des Invalides, maréchal. Il reçut de Louis XVIII le titre de pair, servit de nouveau Bonaparte dans les Cent-Jours, et perdit à la seconde Restauration le gouvernement des Invalides et la pairie.

SERT, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 100 kil. N. E. de Nisibin ; 3,000 hab. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'anc. *Tigranocerte*, fondée par Tigrane, et capitale du roy. d'Arménie.

SERTAO ou SERTAM, c.-à-d. *Désert*. On désigne ainsi au Brésil certaines parties peu peuplées de diverses provinces. Le plus connu est le *sertao* de Minas, dans la prov. de Minas-Geraës; il comprend le bassin de la riv. San-Francisco.

SERTORIUS (Q.), général romain, né vers l'an 121 av. J.-C. à Nursie dans le Picenum, parut d'abord au barreau, puis fut questeur de Marius dans les

Gaules, et perdit un œil dans un combat. Lors des guerres civiles, il se déclara pour Marius (87 av. J.-C.), et fut le seul des vainqueurs qui n'ensanglanta pas son triomphe : il devint préteur (85), quitta l'Italie quand Sylla en fut resté maître (84), gagna l'*Espagne*, province qui lui avait été assignée au sortir de sa préture, s'y rendit indépendant, réunit à son parti les peuples de la Péninsule, surtout les Lusitaniens (80), y joignit la Gaule Romaine, soutint la guerre avec succès contre Métellus et Pompée, battit le 1er à Italica (76), le 2e à Laurone (77), et à Sucro (76), éprouva un échec à Ségontie (75), traita avec Mithridate, qui lui envoya de l'argent et des vaisseaux, mais fut enfin assassiné par Perpenna, un de ses lieutenants (73). Ce général avait établi dans son armée un simulacre de Rome (un sénat, des consuls, etc.). Il inspirait à ses soldats une confiance aveugle, et leur avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, qui lui donnaient des avis par l'entremise d'une biche blanche dont il se faisait suivre partout. Corneille a mis sur la scène la mort de *Sertorius*.

SERURIER, général français. *Voy.* SERRURIER.

SERVAIS (saint), évêque de Tongres, mort en 384, assista en 347 au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous, et soutint la foi de Nicée au concile de Rimini (359). On l'honore le 13 mai.

SERVAN (Jos.-Mich.-Ant.), magistrat, né en 1737 à Romans, étudia à Paris, où il se lia avec les philosophes, devint à 27 ans avocat général à Grenoble, publia, en 1766, un *Discours sur la justice criminelle*, où il proposait, dans un langage éloquent, d'utiles réformes, et excita pendant quelque temps un enthousiasme universel. Deux ans après, n'ayant pu faire adopter par le parlement de Grenoble des conclusions qui lui semblaient dictées par la justice, il donna sa démission. Il consacra le reste de sa vie à des écrits d'utilité publique, et mourut en 1807. Parmi les discours qu'il prononça comme avocat général, on remarque celui qu'il fit en 1767 pour une femme protestante dont on voulait déclarer le mariage nul à cause de sa religion.—Joseph Servan, son frère, suivit la carrière militaire, adopta les idées révolutionnaires, fut un instant ministre de la guerre en 1792, déplut par son exagération à Louis XVI, qui le révoqua, fut rétabli après le 10 août, mais se vit bientôt forcé de se démettre parce que le parti révolutionnaire le trouvait trop modéré.

SERVANCE, bourg du dép. de la Haute-Saône, à 19 kil. N. E. de Lure, sur l'Oignon, au pied du Ballon-de-Servance ; 4,306 hab. Tourbières.

SERVANDONI (J.-Jér.), né à Florence en 1695, mort en 1766, peintre décorateur et architecte, a travaillé dans presque toute l'Europe : il vint en France en 1724. Il avait pour la décoration, les fêtes et les bâtiments un génie particulier, plein d'élévation et de noblesse, et l'on ne peut croire quelle quantité de plans, de dessins, de décorations, de tableaux de ruines sortirent de sa main. On cite surtout de lui la *façade de Saint-Sulpice*. Son nom est resté à une des rues voisines de cette belle église.

SERVERETTE, ch.-l. de cant. (Lozère), à 3 kil. N. O. de Lannion ; 1,000 hab.

SERVET (Michel), célèbre victime de l'intolérance, né en 1509 à Villanueva ou Villeneuve en Aragon, vint fort jeune en France, étudia le droit à Toulouse, puis la médecine à Lyon et à Paris, adopta de bonne heure les idées des réformateurs, combattit surtout le dogme de la Trinité, et publia dès 1531 un traité *De trinitatis erroribus*. Fixé à Vienne en Dauphiné comme médecin, il entra en relation avec Calvin, mais il ne tarda pas à se brouiller avec ce sectaire, parce qu'il attaqua quelques unes de ses opinions. En 1553, ayant fait imprimer un ouvrage d'une grande hardiesse, *De Christianismi restitutione*, il se vit bientôt poursuivi par l'archevêque de Vienne, le cardinal de Tournon. Il chercha un refuge à Genève : mais au lieu de le protéger contre les Catholiques, Calvin, pour se venger de ses attaques, l'accusa d'hérésie devant les magistrats, et réussit à le faire condamner au feu. Il fut brûlé vif, le 26 octobre 1553. Servet était un savant distingué : on lui attribue la première idée de la circulation du sang : on lui doit une édition estimée de la *Géographie de Ptolémée*, Lyon, 1535 ; une *Bible latine*, avec des commentaires très peu orthodoxes, Lyon, 1542.

SERVIAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 10 kil. N. E. de Béziers ; 2,250 hab.

SERVIE, la *Mésie-Supérieure* des anciens, *Serf-Vilaiéti* des Turcs, état tributaire (jadis province) de l'empire ottoman, en Europe, a pour bornes au N. la Hongrie, à l'O. la Bosnie, à l'E. la Bulgarie et la Valachie, au S. l'Albanie et la Roumélie : 31,500 kil. carr. ; 850,000 hab. Capit., Sémendrie ; autres villes, Belgrade, Krouchevatch, Nissa, Usicza, Novi-Bazar. Hautes montagnes, surtout au S. Rivières : le Danube et la Save au N., la Morava (qui la coupe en 2), la Drina, etc. Fortes chaleurs, grands vents, grandes pluies en septembre. Sol fertile, mais agriculture négligée, friches en grand nombre : peu d'industrie. Beau pays ; belles forêts ; mines de fer, sel. — La Servie a pris son nom des Serviens, dits aussi Serbes et Sorabes, peuple de race slave qui habitait d'abord auprès des monts Krapaks, et auquel l'empereur Héraclius permit vers l'an 630 de s'établir dans ces contrées, dépeuplées par les Avares. Jusqu'en 923, la Servie forma un petit état qui eut ses rois, mais dont l'histoire est peu connue. A cette époque, elle fut soumise par les Bulgares ; en 949, elle passa avec les Bulgares eux-mêmes sous la domination des Grecs. En 1039, la partie occidentale de la Servie se rendit indépendante, et eut de nouveau des rois, mais elle retomba sous le joug en 1105. Enfin, en 1151, Tchoudomil, profitant de la faiblesse de l'empire grec, rendit l'indépendance à la Servie, et fonda un puissant empire qui, au XIVe siècle, sous Étienne Douchan, le plus grand de ses rois, conquit une partie de la Thrace, presque toute la Macédoine et diverses villes de Thessalie et d'Albanie. Mais avec le règne d'Ouroch I commence une époque de décadence, de crimes et d'anarchie, qui amena la conquête du pays, moins Belgrade, par les Turcs (1459) : Belgrade elle-même fut prise en 1521. La Servie fut alors divisée par les Turcs en 4 livahs (Belgrade, Sémendrie, Krouchevatch, Novi-Bazar). Au XVIIIe siècle, elle fut conquise en partie par l'Autriche, et le traité de Passarovitz en céda le N. O. à l'empereur Charles VI, mais la paix de Belgrade (1739) rendit le tout à la Porte. Depuis, la Servie tenta plusieurs fois de secouer le joug ottoman. Le célèbre Czerni-George y parvint de 1804 à 1809, et se fit reconnaître par la Porte *prince de Servie* ; il se maintint jusqu'en 1812, époque à laquelle la paix de Bucharest, entre la Turquie et la Russie, restitua la Servie aux Turcs. En 1816, une nouvelle révolte éclata sous Miloch Obronovitch : la Turquie n'a pu soumettre ce dernier, et le traité d'Andrinople (1829), entre la Russie et la Turquie, laissa la Servie dans une indépendance complète, à la charge de payer tribut aux Turcs. Le gouvernement est monarchique héréditaire ; le chef porte le titre de *prince*. Le prince Miloch s'est vu forcé de donner une constitution libérale à ses sujets (1835) ; il a été renversé du trône en 1839 et remplacé par son second fils Michel. Les Serbes sont braves, très simples, farouches (surtout les montagnards), et très étrangers à la civilisation. La plupart sont du rit grec non-uni. Leur langue, qui appartient à la famille slave, est fort expressive ; elle se parle en Servie, en Esclavonie, dans une partie de la Dalmatie et de la Croatie et dans quelques districts de la Hongrie. Il existe de forts beaux chants serbes (épiques et lyriques) : Vouk-Stéfanovitch les a recueillis et mis en alle-

mand. Ils ont été traduits en polonais et en français.

1er Royaume de Servie.
Chronologie incertaine (630-923).
2e Royaume de Servie.
Etienne Boislav, 1039
Dabroslav, 1042
Bodin, 1085
Bolcan, 1090-1105
3e Royaume de Servie.
I. *Dynastie des Neemans.*
Tchoudomil ou Bacchin, 1151
Etienne I *Neeman*, 1165
Etienne II Ventchan, 1195
Etienne III Neemanja, 1224
Ladislas, 1230
Etienne IV Ouroch (ou Vroch) I, 1237
Etienne V Dragoutin Ouroch II, 1272
Etienne VI Miloutin Ouroch III, 1275
Etienne VII Ouroch IV, 1321
Etienne VIII Douchan, 1333
Ouroch V, 1356
II. *Anarchie.*
Voukachin, 1367
Ouglieсha, 1371
III. *Dynastie des Brankovitch.*
Lazare I Brankovitch, 1371
Etienne IX Lazarevitch, 1390
George Brankovitch, 1427
Lazare II, 1458
Hélène, 1458-1459
Principauté de Servie.
Czerni George, 1804-1812
Miloch, 1816
Michel, 1835

SERVIE (NOUVELLE-). On donne ce nom à une partie de la Nouvelle-Russie, notamment à celle qui a formé le gouv. de Kherson, parce qu'elle fut peuplée par une colonie de Serviens en 1753.

SERVIEN (Abel), diplomate français, né à Grenoble en 1593, d'une famille noble et ancienne du Dauphiné, mort en 1664, fut successivement conseiller d'état (1618), maître des requêtes (1624), intendant de justice, de police et de finances (1627), ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances, et se distingua dans des affaires importantes; mais, contrarié par Richelieu, il se retira dans sa terre de Sablé. Il en revint à la prière de Mazarin, et eut part, avec le comte d'Avaux, à la paix de Westphalie (1648). Il était très haut, très violent; le nonce Chigi l'appelait l'*Ange exterminateur* de la paix. Servien fut membre de l'Académie Française.

SERVIÈRES, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 42 kil. S. E. de Tulle: 1,500 hab.

SERVILIE, fille de Q. Servilius Cæpio et sœur utérine de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et fut mère du fameux Brutus. Elle inspira une vive passion à César, ce qui fit croire que Brutus était le fils de celui-ci.

SERVILIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, à laquelle appartiennent les Priscus et les Cæpio; l'autre plébéienne, d'où sortirent les Casca, les Rullus et les Vatia. Le surnom d'*Ahala* ou *Axilla* fut donné à quelques membres de la première, à cause d'un défaut qu'ils avaient dans les épaules (*axilla*, aisselle).

SERVILIUS STRUCTUS AHALA (C.), général de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus (438 av. J.-C.), tua dans le forum Sp. Melius qui soulevait le peuple et aspirait à la tyrannie; fut exilé pour ce meurtre, puis rappelé, et même devint consul (427).

SERVILIUS CÆPIO (Cn.), consul l'an 203 av. J.-C., vainquit Annibal près de Crotone. Il voulait le poursuivre en Afrique, mais fut forcé par ordre du sénat de rester en Italie. — Son petit-fils, Q. Servilius Cæpio, consul l'an 140 av. J.-C., rompit la paix faite en Lusitanie avec Viriathe par Fabius Maximus, et, désespérant de vaincre Viriathe, le fit assassiner pendant son sommeil. Il n'en demanda pas moins le triomphe, mais cet honneur lui fut refusé. — Un autre Servilius Cæpio se déshonora par le pillage d'un temple à Toulouse. *Voy.* CÉPION.

SERVILIUS VATIA (P.), dit *Isauricus*, préteur l'an 83 av. J.-C., fut envoyé en Cilicie contre les pirates, passa le Taurus, pénétra jusqu'en Isaurie, et prit la ville d'*Isaura*, d'où son surnom.

SERVIN, avocat-général au parlement de Paris et conseiller d'état sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, s'était retiré à Tours avec les membres royalistes du parlement lors du triomphe des Seize à Paris. Il osa faire à Louis XIII, lorsque ce prince fit enregistrer des édits bursaux dans un lit de justice, d'énergiques remontrances qui excitèrent la colère du prince: cet aspect l'émut au point, qu'il se trouva mal et mourut aussitôt (1626). On a de lui: *Plaidoyers*, 1631, in-4; *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ, et Defensio regii status*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; *Pro libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606, et un *Plaidoyer contre les Jésuites* (1611).

SERVITES, ordre de religieux qui professaient une dévotion particulière pour la mère de Dieu; ils se nommaient aussi de là *Serviteurs de la Vierge*; ils portaient des manteaux blancs. Cet ordre fut fondé à Florence vers 1232, et reçut en 1239 la règle de Saint-Augustin. Il fut surtout propagé par Philippe Benizzi, qui en fut élu général en 1267, et qui mérita d'être canonisé. Il fut aboli en France en 1274, et l'église des *Blancs-Manteaux*, qu'il possédait à Paris, fut donnée aux Guillemites. L'ordre subsista longtemps en Italie et produisit plusieurs hommes distingués, entre autres Doni et Sarpi dit *Fra Paolo*.

SERVIUS TULLIUS, 6e roi de Rome, fils d'une captive (d'où son nom de *Servius*), plut à Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, et grâce à elle devint le gendre, puis le successeur de ce prince (578 av. J.-C.). Il fit, dit-on, vingt ans la guerre aux Etrusques, les battit fréquemment, et rentra trois fois dans Rome en triomphe; donna une organisation au peuple de Rome (la *plebs*), le divisa en trente tribus, et accorda à chacune un tribun, une juridiction, une existence politique distincte de celle des curies; créa également la division par centuries (basée en grande partie sur la richesse), institua le cens, battit monnaie, assigna des terres aux pauvres, agrandit la ville et fixa son enceinte; il se préparait, dit on, à établir la république à la place de la monarchie, lorsqu'il fut assassiné par ordre de sa fille Tullie et de son gendre Tarquin-le-Superbe (534).

SERVIUS MAURUS HONORATUS, grammairien du Ve siècle, est connu surtout par son *Commentaire sur Virgile*, Venise, 1475, in-fol.; Paris, Rob. Estienne, 1532, in-fol. Il a encore laissé quelques autres ouvrages de grammaire et de prosodie.

SÉSAC, dit aussi *Sésonchis* ou *Sésonchosis*, roi d'Egypte qui régna environ de 980 à 950 av. J.-C., est probablement le premier de la 22e dynastie, ou dynastie Bubastite. Il donna asile à Jéroboam, que Salomon voulait tuer, parce qu'il lui avait été prédit qu'il serait roi d'Israël. Après la mort de Salomon, Sésac envahit le roy. de Juda ou régnait Roboam et pilla Jérusalem.

SESAMUS, ancien nom d'AMASTRIS.

SESIA, *Sessites*, riv. des Etats sardes, sort du mont Rosa, au S. E., passe à Varasso et Verceil, et joint le Pô par deux branches dont la plus occid. est à 11 kil. E. de Cassel: cours, 150 kil.; affluents, le Cervo, la Sessera. — Cette riv. a donné son nom de 1801 à 1814 à l'un des dép. de l'emp. français, formé de la partie orient. du Piémont. Ch.-l., Verceil.

SÉSONCHIS, SESONCHOSIS, nom de plusieurs anciens rois d'Egypte, dont le plus important est connu sous le nom de *Sésac*.

SÉSOSTRIS ou RAMSÈS-SÉSOSTRIS, le plus célèbre des rois d'Egypte, fils d'Aménophis-Ramsès, commença son règne vers 1643 av. J.-C. Il conquit, dit-on, l'Ethiopie, la Judée et la Syrie, l'Assyrie, la Médie, la Bactriane, les régions caucasiennes jusqu'au Tanaïs, l'Asie-Mineure, les Cyclades, revint en Egypte après neuf ans d'absence, mit le comble à sa gloire par des institutions politiques, des lois, des travaux d'utilité générale, divisa l'Égypte en 36 nomes et la couvrit de superbes monuments.

C'est sous Sésostris que l'Egypte atteignit son plus haut point de prospérité matérielle, et que l'art égyptien fit les plus grands pas vers la perfection. Ce roi devint aveugle dans sa vieillesse et se donna la mort après un règne de 33 ans, selon les uns, de 50, selon les autres. Diodore et Manéthon, auxquels nous devons le plus de renseignements sur Sésostris, sont peu d'accord sur la plupart des faits: aussi l'histoire de ce règne est-elle fort incertaine. On a même nié les vastes conquêtes de Sésostris: mais les monuments égyptiens récemment explorés, où son nom se lit cent fois en toutes lettres, réfutent ces doutes. Toutefois, il est croyable qu'on a beaucoup enflé ses conquêtes; presque toutes ces grandes expéditions se réduisent à des excursions dont les résultats furent du butin et la possession de quelques provinces. Du reste, on compte plusieurs rois égyptiens du nom de Sésostris : celui-ci ouvre la 19e dynastie.

SESSA, *Suessa Aurunca*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 38 kil. N. O. de Capoue; 4,000 hab. Evêché. Cathédrale qui remplace un temple de Mercure. Ruines diverses. Un peu de commerce. Jadis capitale des *Aurunci*; détruite par les Sidicins en 337, puis relevée et colonisée par les Romains en 314; elle fut très florissante sous la domination romaine. Patrie de Lucilius le poëte satirique. Sessa fut érigée en duché au moyen âge; le titre en fut donné par Ferdinand-le-Catholique à Gonzalve de Cordoue, dont les descendants l'ont toujours porté depuis.

SESTOS, *Sestus*, ville de Thrace, sur l'Hellespont et vis-à-vis d'Abydos, est célèbre par les amours de Héro et de Léandre. *Voy.* ABYDOS.

SESTRABEK, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 26 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg, à l'emb. de la rivière de Sestra, dans le golfe de Finlande; 1,200 hab. Grandes forges (pour tout ce qui a trait aux flottes), et manufactures d'armes, établies par Pierre-le-Grand en 1716.

SESTRI-DI-LEVANTE, *Segesta Tiguliorum*, ville des Etats sardes (Gênes), sur le golfe de Gênes, à 40 kil. S. E. de Gênes; 3,500 hab. Savon, blanc de céruse, bougie. Pêche de la sardine, cabotage actif. Environs agréables, carrières de marbre.

SESTRI-DI-PONENTE, ville des Etats sardes (Gênes), sur le golfe de Gênes, à 6 kil. O. de Gênes; 2,400 hab. Savon. Aux environs, albâtre, marbre.

SETABIS, etc. *Voy.* SÆTABIS.

SETANG, province d'ASIE. *Voy.* ZITTANG.

SE-TCHÉOU, ville de Chine (Kouéï-tcheou), ch.-l. de département, à 200 kil. N. E. de Kouéï-yang.

SE-TCHING, ville de Chine (Kouang-si), ch.-l. de département, par 103° 34' long. E., 24° 17' lat. N.

SE-TCHUEN ou SE-TCHOUAN, prov. occidentale de Chine, par 98°-107° 50' long. E., 25°-33° lat. N.: bornée à l'O. par le Thibet, au N. par le Chen-si, au S. par le Yun-nan et le Kouéi-tcheou, à l'E. par le Hou-pe; 7,815,000 hab. Ch.-l., Tching-tou.

SETEIA, riv. de la Bretagne romaine, auj. la DEE.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an du monde 130 (4834 av. J.-C.). Il remplaça Abel, dont il eut toutes les vertus. Seth est le second de tous les patriarches; il mourut à 912 ans, laissant un fils, Enos.

SETHIA, *Cythæum*, v. de l'île de Candie, à 80 kil. S. E. de Candie, côte N.; 1,200 h. Evêché grec.

SETHOS ou SETHON, roi d'Egypte, d'abord grand-prêtre de Fta à Memphis, monta sur le trône vers 713 av. J.-C., pendant la période éthiopienne (ou 25e dynastie), et eut pour adversaire la classe des guerriers; quoique privé de leur secours, il n'en marcha pas moins contre Sennachérib, qui déjà était à Péluse. Il fut miraculeusement délivré, dit-on, de cette invasion par des rats, qui en une nuit rongèrent les cordes de tous les arcs des Assyriens. L'abbé Terrasson a fait sous le nom de *Séthos* une espèce de roman politique et moral.

SETIA, auj. *Sezza*, ville du Latium, près de l'Ufens et des marais Pontins, était jadis renommée pour ses vins. — Ville de l'Hispanie dans la Tarraconaise, auj. *Exea* ou *Setenil*. *Voy.* EXEA.

SETIF ou SITIFI, ville de l'Algérie (prov. de Constantine), à 140 kil. S. d'Alger, sur les ruines de l'ancienne Sitifi; était considérable sous les Romains, et donna son nom à la Mauritanie *Sitifensis*. Elle fut détruite par les Vandales. Le général Galbois occupa Sétif pour la France, en 1838.

SETIUM, dit aussi *Setiena* ou *Setius mons*, ville de la Gaule Narbonaise, auj. CETTE.

SETLEDJE, SUTLEDJE ou GHARRA, l'*Hyphasis* des anciens, rivière de l'Inde en deçà du Gange, prend sa source aux lacs de Raouan et de Mana-Sarovara (situés à d'énormes hauteurs), puis, coulant au S. O. dans le Pendjab, reçoit la Beyah et tombe dans le Djelam; suivant quelques uns, c'est plutôt lui qui reçoit le Djelam, après quoi il va se perdre dans le Sind. Ce serait alors de tous les affluents de ce dernier fleuve le plus remarquable par la longueur de son cours, qui dépasserait 1,200 kil.

SETTE-COMMUNI. *Voy.* SEPT-COMMUNES.

SETUBAL, *Cetobriga* ou *Cœtobrix*, ville du Portugal (Estramadure), sur la rive droite et à l'emb. du Sadao, à 28 kil. S. E. de Lisbonne; 1,500 hab. Port vaste; fort San-Felipe; église ornée de beaux tableaux. Grand commerce en vins, oranges, sel. Aux environs, ruines d'une ville ancienne nommée *Troya*. Sétubal fut détruite en partie par le tremblement de terre de 1755.

SEUDRE, riv. de France (Charente-Inférieure), naît dans l'arr. de Jonzac, coule au N. O. et se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île d'Oléron, après un cours de 80 kil.

SEU D'URGEL. *Voy.* URGEL.

SEURRE, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), sur la Saône, à 25 kil. E. de Beaune; 3,700 hab. Vinaigre, châles. Construction de bateaux. Commerce de blé, fourrage, etc. Ville ancienne et jadis forte, mais démantelée par Louis XIV. Titre de duché-pairie. Seurre fut le berceau de la famille de Bossuet.

SEVANGA, dit aussi *Sivan* ou *Gouktcha* (c.-à-d. *bleu*), lac de la Russie d'Asie (Arménie), à 45 kil. N. O. d'Erivan; 65 kil. sur 22; reçoit plusieurs rivières, et s'écoule dans l'Aras par le Zenghi.

SEVASTOPOL, ville murée de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, sur la côte S. O., à 60 kil. S. O. de Simféropol; 10,000 hab. Belle baie; un des meilleurs ports de l'Europe, mais pas assez d'eau douce. Bâtiments de l'amirauté, arsenal, hôpital, magasins publics, chantiers, casernes, etc. — Fondée en 1786 sur l'emplacement du village tartare d'Akhtiar.

SEVELINGES (Ch.-L. DE), littérateur, né en 1768 à Amiens, mort en 1832, émigra avec les frères de Louis XVI, fit partie de l'armée de Condé, rentra en France en 1802, et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il a traduit de l'allemand *Werther*, *Alfred*, les *Soirées allemandes*; de l'italien, l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, de Botta; a publié, *Mémoires et correspondance secrète du cardinal Dubois*, a donné lui-même quelques contes et nouvelles, et a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

SEVERAC-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Aveyron), à 25 kil. N. de Milhau; 1,600 hab. Vieux château-fort; aux environs, houille et vitriol de fer.

SÉVÈRE (SEPTIME). *Voy.* SEPTIME-SÉVÈRE.

SÉVÈRE (ALEXANDRE). *Voy.* ALEXANDRE-SÉVÈRE.

SÉVÈRE, *Flavius Valerius Severus*, Illyrien, fut nommé césar par Dioclétien au moment de son abdication, puis auguste par Galère, en 306, quand Constance Chlore mourut. Envoyé en Italie contre Maxence, il se laissa prendre dans Ravenne et se fit ouvrir les veines (307).

SÉVÈRE, *Vibius* ou *Libius Severus*, un des derniers empereurs d'Occident, fut proclamé par les légions d'Illyrie, en 461, avec l'agrément de Ricimer; vécut quatre ans obscur dans son palais de Rome, se livrant à la mollesse; laissa ravager l'Italie par les Barbares, et mourut en 465. On le crut empoisonné par Ricimer. Il eut pour successeur Anthémius.

SÉVÈRE (SULPICE), écrivain latin. *Voy.* SULPICE.

SÉVERIE, nom donné au moyen âge à une région de la Russie centrale arrosée par la Desna, et qui, entre autres villes, comprenait Péreïaslav, Tchernigov, Novgorod-Severskoï (ou la Sévérienne), etc. Elle devait son nom sans doute à une tribu dite *Sabires* ou *Sévères*, et dont les *Seberenses* de la Mésie semblent avoir été une colonie. Le nom de Sévérie a subsisté jusqu'au XVIe, mais jamais la région n'a formé ni grand fief ni seigneurie.

SÉVERIN (saint), nom de plusieurs saints dont les plus connus sont : saint Séverin, abbé de Saint-Maurice en Valais, mort en 508 ; on le fête le 11 février ; — saint Séverin, pieux solitaire, mort à Paris en 555 ; on le fête le 24 novembre.

SEVERINO (Marc-Aurèle), médecin, né en 1580 à Tarsia en Calabre, mort en 1656, substitua aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu, fut persécuté, destitué, emprisonné par suite de la jalousie et des intrigues de ses confrères, et n'en finit pas moins par être nommé professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Naples. Il mourut de la peste, laissant le renom d'un des restaurateurs de la science médicale. On a de lui, entre autres bons ouvrages : *Zootomia democritea, id est, anatome generalis totius animantium opificii*, Naples, 1645, in-4, fig. Il fut un des adversaires de la philosophie d'Aristote.—*Voy.* aussi SAN-SEVERINO.

SEVERN, vulg. *Saverne*, en latin *Sabrina*, le plus grand fleuve de l'Angleterre, naît dans le pays de Galles, sur les limites des comtés de Cardigan et de Montgomery, et, après avoir décrit une courbe, coule au S., puis au S. O., baigne Shrewsbury, Worcester, Glocester, reçoit le Liddon à droite, la Stour, l'Avon à gauche, et entre par un large estuaire dans le canal de Bristol. Cours, env. 330 kil.

SEVERUS. *Voy.* SEVÈRE et CORNÉLIUS SEVERUS.

SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de), si connue par ses *Lettres*, née en 1627 au château de Bourdilly, près de Semur, ou plus probablement à Paris, perdit dès sa première année son père, qui périt en défendant l'île de Ré contre les Anglais ; fut élevée avec soin par un oncle maternel, l'abbé de Coulanges, auquel elle voua une affection filiale ; reçut les leçons de Ménage et de Chapelain ; fut, à 18 ans, mariée au marquis de Sévigné, maréchal de camp, homme fastueux et dissipé, qui fut tué dans un duel au bout de sept ans de mariage ; resta veuve à 25 ans avec un fils et une fille, et se consacra tout entière à l'éducation de ses enfants. Elle maria sa fille, en 1669, à M. de Grignan, qui remplissait un emploi à la cour, et qui, 2 ans après, fut nommé gouverneur de la Provence. Ce fut pour Mme de Sévigné une vive douleur de voir s'éloigner cette fille qu'elle idolâtrait. Elle chercha un dédommagement à son absence dans une active correspondance, et écrivit ainsi, comme en se jouant, ces *Lettres* si pleines à la fois de sensibilité, de naturel et d'enjouement, qui sont justement admirées comme le modèle du genre. Elle mourut en 1696 en Provence, de la petite vérole, auprès de sa fille, qu'elle venait de tirer elle-même d'une maladie dangereuse. Mme de Grignan lui avait donné une petite-fille, qui est aussi célèbre par son esprit et sa beauté, Mme de Simiane. Le fils de Mme de Sévigné, le marquis de Sévigné, homme d'esprit et brave officier, eut une jeunesse fort orageuse, et fit beaucoup parler de lui par ses liaisons avec Ninon et la Champmêlé. Il ne laissa pas d'enfants. — Les *Lettres* de Mme de Sévigné, réunies pour la première fois en 1726, ont été cent fois imprimées ; les éditions les plus complètes sont dues à Grouvelle, 8 vol. in-8, Paris, 1806 ; à M. de Monmerqué, 11 vol. in-8, Paris, 1818, et à M. Gault de Saint-Germain, 12 vol. in-8, 1823-24. Mme Tastu a fait un *Éloge de Mme de Sévigné*, qui a été couronné par l'Académie Française en 1840, et a donné un bon choix de ses *Lettres*, Paris, 1841, 1 vol. in-12.

SEVILLA-DEL-ORO ou MACAS, *Hispalis Aurea*, ville de la Nouvelle-Grenade, dans l'anc. prov. de Quixos-et-Macas, à 105 kil. N. E. de Cuença. On y exploitait de riches mines d'or, auj. abandonnées.

SÉVILLE, *Sevilla* en espagnol, *Hispalis* et *Julia Romula* des anciens, ville et port d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Séville et de toute l'Andalousie, sur le Guadalquivir, à 76 kil. de la mer, à 378 kil. S. E. de Madrid ; 100,000 hab. Port, jadis très florissant. Archevêché. Superbe cathédrale (la flèche, dite *la Giralda*, a 81 mèt. de haut), couvent de Buena-Vista, Alcazar (ancien palais des rois maures), bourse, hôtel des monnaies, hôtel-de-ville, palais de l'archevêque, manufacture de tabac (le plus vaste édifice de la ville), fonderie de canons, hôpital des Cinq-Plaies, aqueduc romain. Université, neuf collèges, école de pharmacie, deux écoles de mathématiques, école de navigation, école de tauromachie ; académie des bonnes lettres, société économique, société de médecine. Peu d'industrie. Séville a vu naître, dans l'antiquité, Trajan, Adrien, Théodose ; dans les temps modernes, les rois de Castille Ferdinand IV et Henri II, Ponce de Léon, Barth. de Las Casas, Lope de Rueda, J. et F. Herrera, Diego Velasquez de Silva, Esteban Murillo, etc. Elle a été beaucoup plus florissante et plus peuplée ; on y comptait, dit-on, 400,000 hab. — Près de Séville est *Séville-la-Vieille*, village bâti sur les ruines de l'anc. *Italica*, qui a, dit-on, donné le jour à Silius Italicus. — L'origine de Séville est inconnue; on en attribue la fondation à Hercule. Les Carthaginois la nommaient *Hispalis*, les Romains la surnommèrent *Romula* (la petite Rome). Jules César y ajouta le surnom de *Julia*. On ignore d'où vient son nom actuel. Cette ville a eu quelques princes particuliers lors du démembrement du califat de Cordoue, les trois Abad (*Voy.* ce nom). Elle fit ensuite partie des empires almoravide et almohade. A la chute de ce dernier, Motawakkel-ben-Houd en fit le centre de sa puissance momentanée (1225). En 1236, elle s'érigea en république (maure). Enfin, en 1248, Ferdinand III de Castille l'enleva aux Maures. On a résumé l'histoire de cette ville en ces deux vers qu'on lit sur la porte de Carmé :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem ;
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

Séville fut longtemps un centre de lumières : les sciences, les lettres, les arts, l'industrie y jetaient le plus vif éclat. Cette ville était si magnifique que l'on disait proverbialement : *Qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu.* Elle déclina sous la domination espagnole ; 300,000 de ses habitants s'exilèrent, dit-on, dès qu'elle fut tombée au pouvoir de Ferdinand. L'inquisition ne tarda pas à la désoler. C'est à Séville qu'eut lieu, en 1478, le concile national qui décréta l'établissement de l'inquisition dans tout le royaume. Cette ville fut presque toujours la résidence des rois d'Espagne jusqu'à Philippe II. Après la conquête de l'Amérique, elle eut longtemps le monopole du commerce avec les nouvelles colonies ; Cadix le lui enleva au commencement du XVIIIe siècle. — L'intendance de Séville, une des quatre de l'Andalousie, est située entre celles de Cadix au S., de Cordoue au N. et le Portugal à l'O., a 196 kil. (de l'E. à l'O.) sur 130, et 800,000 hab. Elle est d'une fertilité délicieuse, comme toute l'Andalousie ; cependant l'agriculture y est négligée.

SEVIN (Fr.), philologue, membre de l'Académie des Inscriptions, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, mort en 1741, fut envoyé à Constantinople avec Fourmont pour rechercher des manuscrits, en rapporta plus de 600 ouvrages grecs, fut nommé garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi rédigea les deux 1ers vol. du catalogue des manuscrits, et fit insérer dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions* nombre de mémoires et de dissertations sur des points de philologie et d'antiquité (notamment sur *Anacréon*, *Hésiode*, *Evhémère*, *Callisthène*, *Tyrtée*, *Juba*, *Pline*; sur l'*histoire d'Assyrie*, *de Lydie*, etc.

SÈVRE, *Suavedria*, nom commun à 2 rivières de France : 1° la *Sèvre-Nantaise*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, traverse celui de la Vendée, de la Loire-Inférieure, et tombe dans la Loire, à Nantes: cours, 110 kil.; elle arrose Mortagne et Clisson: — 2° la *Sèvre-Niortaise*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, puis coule dans ceux de la Vendée et de la Charente-Inférieure : cours, 160 kil., dont 90 navigables. Elle arrose La Mothe-St-Héray, Saint-Maixent et Niort.

SÈVRES (dép. des DEUX-), département borné par ceux de Maine-et-Loire au N., de la Charente-Inférieure au S., de la Vendée à l'O., de la Vienne à l'E. : 6,073 kil. carrés; 304,105 hab. Ch.-l., Niort. Il est formé de parties du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. Petites montagnes et collines du S. E. au N. O. Fer, antimoine, marbre, granit, pierres meulières et à fusil, marne, terres nitreuses, etc. Grains de toutes sortes, vins (médiocres), beaucoup de légumes ; fruits, lin, chanvre, houblon, genêt, mûriers, quelques forêts au N. et au S. Chevaux, mules et mulets; bêtes à cornes, beaux moutons, porcs, volaille. Beaucoup d'étoffes de laine, de coton; toiles, gants; chamoiseries, papeteries; fours à chaux, forges, etc. Bon commerce. — Ce départ. a 4 arr. (Niort, Bressuire, Parthenay, Melle), 31 cant., 356 comm.; il appartient à la 12e division militaire, a une cour royale et un évêché à Poitiers.

SÈVRES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la Seine, à 10 kil. S. O. de Paris, entre cette ville et Versailles ; 3,979 hab. Manufacture royale de porcelaine (la première de l'Europe), châles (façon indienne), produits chimiques, etc.

SEVSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 160 kil. S. O. d'Orel ; 5,000 hab. Evêché grec.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire des Mahrattes, naquit à Baçaim (Bombay) en 1628, profita des troubles qui déchiraient l'empire mongol et le roy. de Bedjapour pour occuper presque toute la prov. d[illegible] Baglana et le pays de Konkan, soumit ensuite diver[illegible] petits états du Malabar, se fit céder une partie de[illegible] revenus du Déran et la souveraineté des montagnes depuis la Baglana jusqu'à Goa. Il mourut en 1680.

SEXTIÆ (AQUÆ), auj. *Aix*, ville de la Gaule Cisalpine, à 30 kil. N. de *Massilia*, fut fondée par C. Sextius Calvinus vers 120 av. J.-C. Eaux thermales. Marius battit les Teutons près de là, 102 av. J.-C.

SEXTIUS LATERANUS (L.), premier consul plébéien, entra en charge l'an 370 av. J.-C. avec Stolo, qu'il avait secondé dans tous ses efforts pour faire admettre au consulat les plébéiens.

SEXTIUS CALVINUS (C.), consul l'an 123 av. J.-C., vainquit les Salyens, prit leur capitale, porta très loin les armes romaines dans la Gaule Transalpine, et fonda la ville qui prit de lui le nom d'*Aquæ Sextiæ*.

SEXTIUS (P.), questeur du consul C. Antonius en 62 av. J.-C., eut part à la victoire de Pistoie sur Catilina. Ayant suivi Antonius en Macédoine, il fut impliqué dans l'accusation de concussion portée contre ce consul ; mais il fut sauvé par l'éloquence de Cicéron. Il se vit plus tard accusé de violences par Clodius, et Cicéron le défendit encore. Nous avons le discours prononcé en cette occasion (*Pro Sextio*).

SEXTUS TARQUINIUS. *Voy.* TARQUIN.

SEXTUS EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, était, à ce qu'on croit, de Mitylène, et vivait à la fin du IIe siècle de notre ère. Il appartenait à la secte de médecins dits *empiriques*, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il embrassa en philosophie la doctrine des sceptiques, et donna une exposition de ce système, la plus complète et la plus savante que l'on possède, dans deux grands ouvrages, les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, en 3 livres, et *Contre les mathématiciens, les logiciens*, etc., en 11 livres. Ces ouvrages on été publiés, avec traduction latine, par J.-Alb. Fabricius, Leipsick, 1718, in-fol., et Struve, Kœnigsberg, 1823, 2 vol. in-8. Les *Hypotyposes* ont été trad. en franç. par Huart, Amsterd., 1725, in-12.

SEXTUS RUFUS. *Voy.* RUFUS FESTUS.

SEYCHELLES ou SECHELLES (îles), groupe de la mer des Indes, au N. E. des Amirantes, par 52° 55'-53° 50' long. E., 3° 58'-5° 45' lat. S. : elles sont au nombre de 30 (la principale est Mahé): 9,000 hab. Ch.-l., Mahé. Climat chaud, sol fertile (épiceries des Moluques, etc.). Commerce.— Les Portugais les visitèrent les premiers ; les Français les occupèrent ensuite. Depuis 1814, elles sont aux Anglais.

SEYCHES, ville de France. *Voy.* SEICHES.

SEYKS. *Voy.* SEIKHS.

SEYMOUR (Jeanne), 3e femme de Henri VIII et mère d'Édouard VI, était dame d'honneur d'Anne de Boulen, qu'elle supplanta (1536). Elle mourut l'année suivante en couches, deux jours après la naissance de son fils. Ses frères furent la tige des ducs de Somerset, comtes de Hertford, etc.

SEYMOUR (Thomas), lord Dudley, grand-amiral d'Angleterre, était le frère de Jeanne Seymour. Henri VIII le nomma membre du conseil de régence pour le temps de la minorité d'Édouard VI ; il réussit à s'emparer de presque tout le pouvoir, mais il fit preuve de peu de talent et d'adresse, compromit à diverses reprises la sûreté du royaume et celle du prince. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre d'Édouard VI, puis décapité (1548). Seymour avait aspiré à la main d'Élisabeth; il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SEYNE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 31 kil. N. de Digne ; 2,881 hab. Plantes médicinales aux environs. Jadis ville forte.

SEYNE (LA), port de mer du dép du Var, sur la Méditerranée, à 7 kil. S. O. de Toulon ; 6,344 hab. Port sûr ; chantier de construction. Pêche active.

SEYSSEL, petite ville de l'ancien Bugey, auj. [illegible]ns le dép. de l'Ain, ch.-l. de cant., à 25 k. N. E. [illegible] Belley, sur la droite du Rhône : 336 hab. Con[illegible]uction de bateaux. Aux environs, bitume qui [illegible]epuis quelques années a été avantageusement exploité; vins blancs estimés. La perte du Rhône est entre Seyssel et le fort de l'Ecluse. — Seyssel fut fondée par un général romain du nom de *Sextilius* ; elle était au moyen âge fortifiée et titre de marquisat; elle appartint longtemps à la Savoie.

SEYSSEL (Claude DE), historien, né vers 1450 à Aix en Savoie, mort en 1520, fut professeur d'éloquence à Turin, puis conseiller du roi de France Louis XII, évêque de Marseille (1510), et enfin archevêque de Turin (1517). Il a écrit l'*Histoire de Louis XII* (sous le titre d'*Histoires singulières de Louis XII*), Paris, 1508, in-8, et la *Grande monarchie de France*, Paris, 1519, petit in-4 ; et a traduit en français *Eusèbe*, *Thucydide*, *Appien*, *Diodore*, *Xénophon*, *Justin*, *Sénèque*, etc. Il fut un des premiers qui écrivirent le français avec netteté. On a aussi de lui des écrits latins, notamment *Speculum feudorum*, et un traité de la *Loi salique*.

SÉZANNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 36 kil. S. O. d'Epernay; 4,206 hab. Vins aux environs. — Jadis grande et assiégée plusieurs fois. Incendiée en 1632.

SÈZE (DE), avocat. *Voy.* DESEZE.

SEZZE ou SEZZA, *Setia* ou *Suessa Pometia* ? ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 28 kil.

S. O. de Frosinone; 5,000 hab. Evêché (érigé en 1727). Ruines d'un temple de Saturne. Vins très renommés jadis, médiocres aujourd'hui.

SFAKIA, ville de l'île de Candie, sur la côte S., à 35 kil. S. O. de la Canée; 1,800 hab. (à peu près indépendants). Pays montagneux et stérile.

SFAX ou SFAKES, ville murée de l'état de Tunis, sur le golfe de Cabès, à 225 kil. S. E. de Tunis; 6,000 hab. Commerce d'huile, laine, toile. Excellents melons et surtout concombres dits *sfakans*. Près de là, ruines de l'anc. ville d'*Usilla*.

SFOCARD ou WHISHART. *Voy.* WISHART.

SFONDRATE (Franç.), cardinal italien, né à Crémone en 1493, mort en 1550, professa le droit aux universités de Padoue, Pavie, Bologne, Rome, Turin, remplit diverses missions diplomatiques pour Franç.-Marie Sforce et Charles-Quint, fut nommé gouverneur de Sienne, et mérita par sa bonne administration le titre de *Père de la patrie*, que lui décernèrent les habitants; il reçut de Paul III l'évêché de Crémone et le chapeau de cardinal. Il est auteur de divers ouvrages de politique ou de jurisprudence, et d'un poëme latin : *De Raptu Helenæ*, en trois livres (dans les *Deliciæ poetarum italorum*).

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le précédent, né en 1649 à Milan, mort en 1696, grand théologien, défendit le Saint-Siége contre la déclaration du clergé de France en 1682, et devint cardinal sous Alexandre VIII. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages tels que : *Tractatus regaliæ*, Saint-Gall, 1682, in-4; *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, 1684, in-4 (contre le clergé de France), publié sous le pseudonyme d'Eug. Lombardus; *Gallia vindicata*, Paris, 1687, in-4; *Nodus prædestinationis solutus*, Rome, 1696; *Cursus philosophicus*, Saint-Gall, 1699.

SFONDRATE (Nicolas), pape. *Voy.* GRÉGOIRE XIV.

SFORCE, en italien *Sforza*, célèbre famille italienne qui régna sur le duché de Milan aux XVe et XVIe siècles, tire son origine de Giacomuzzo-Attendolo, dit *Sforza* ou *Sforce* (qui suit).

Giacomuzzo-Attendolo ou Jacques Attendol, dit *Sforce* à cause de sa grande vigueur, né en 1369, mort en 1424, était fils d'un paysan de Cotignola (Romagne). Il devint chef d'un petit corps de partisans, combattit comme *condottiere* pour les Florentins, puis pour divers états italiens, s'attacha au roi de Naples, qui finit par le nommer grand-connétable, reçut de Jeanne II plusieurs grands fi[illegible] et mourut au passage de la Pescara en march[illegible] contre le célèbre condottiere Braccio, son rival.

François-Alexandre, fils naturel du précédent, né en 1401, mort en 1466, suivit son père dans toutes ses campagnes, apprit sous lui l'art militaire, maintint son armée autour de lui à sa mort, combattit Carmagnole en Lombardie (1426), enleva la Marche d'Ancône au pape Eugène IV (1434), et s'en fit un état indépendant, devint le gendre de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, après la mort duquel (1450) il parvint à être reconnu duc de Milan, malgré l'opposition des habitants, exerça une médiation éclairée entre diverses puissances belligérantes de l'Italie, eut la plus grande part à l'union des petits états de ce pays qui eut lieu à Lodi, et prit ainsi pour lui le rôle d'arbitre de l'Italie, que jusqu'alors avaient rempli les rois de Naples.

Galéas-Marie, fils du précédent, né en 1444, servait Louis XI à la tête d'un corps auxiliaire au moment de la mort de son père; il lui succéda sans obstacle, gouverna en tyran et mourut en 1476.

Jean-Galéas-Marie, fils du précédent, avait 3 ans lorsqu'il succéda à son père, sous la tutelle de sa mère Bonne de Savoie, et du sage ministre Simonetta, mais bientôt (1479) il tomba au pouvoir du perfide Ludovic, son oncle, qui en 1489 le relégua au château de Pavie, et probablement l'empoisonna (1494). Jean-Galéas-Marie laissait deux filles, et un fils, que Louis XII emmena en France (1499), et qui mourut abbé de Marmoutiers.

Ludovic ou Louis, dit *le More* ou *le Maure*, à cause de son teint basané, frère de Galéas-Marie et oncle du précédent, se mit par force en possession du gouvernement pendant la minorité de son neveu Jean-Galéas-Marie, fit mettre à mort Simonetta, et écarta son jeune neveu des affaires; il montra du reste quelque habileté, se posa en Italie chef du système anti-aragonais, et appela Charles VIII pour appuyer son système (1494). Il fit alors périr son neveu, et prit le titre de duc de Milan; craignant les attaques des Français, il se hâta de les trahir et devint l'âme de la ligue de Venise formée contre eux. Attaqué en 1499 par Louis XII, il subit à son tour la trahison de tous les siens, et perdit ses états en quinze jours; il les reprit un instant en 1500, pour les reperdre aussitôt. Livré par les Suisses aux Français, il fut enfermé à Loches et y mourut au bout de dix ans (1510).

Maximilien, fils aîné du précédent, fut mis sur le trône ducal de Milan en 1512 par la ligue de Rome, s'enfuit devant les Français en 1513, revint la même année et régna jusqu'à la bataille de Marignan, qui lui fit définitivement perdre la couronne (1515). Il céda son duché à François I, reçut en échange une pension. Il mourut à Paris en 1530.

François-Marie, 2e fils de Ludovic, reçut en 1522 le duché de Milan de Léon X et de Charles-Quint, après la fuite de Lautrec, et fut affermi sur son trône par la défaite de François I à Pavie (1525); mais, obligé par Charles-Quint de lui payer 400,000 ducats en un an, plus 50,000 pendant dix ans, il pressura son peuple et se rendit odieux. Il mourut en 1535. Il est le dernier de sa famille qui ait régné sur le duché de Milan.

Alexandre, fils naturel de Giacomuzzo Attendolo (1409-73), seconda son frère François-Alexandre, épousa la célèbre Constance de Varano, nièce d'un Malatesta, devint ainsi seigneur de Pesaro, et se maintint dans cette seigneurie, qui passa successivement à son fils Constant (général au service de Florence, puis de Venise, mort en 1485), et à son petit-fils Jean (premier époux de Lucrèce Borgia, dépossédé par César Borgia, et mort à Venise vers 1501).

Catherine, fille naturelle de Galéas-Marie, épousa en 1484 Jérôme Riario, seigneur d'Imola et de Forli, tomba, ainsi que son fils Octavien, au pouvoir des meurtriers de son mari, qui venait d'être assassiné à Forli (1488), montra beaucoup de présence d'esprit et d'énergie dans cette occasion, et assura ainsi à son fils son héritage, soutint dans Forli un siége contre César Borgia, et fut prise sur la brèche même. Louis XII lui fit rendre la liberté. Elle avait épousé en secondes noces un Médicis et mourut à Florence.

SGIGATA, ville d'Algérie, la même que STORA.

S'GRAVESANDE. *Voy.* GRAVESANDE.

SHADWELL (SAINT-PAUL-), bourg d'Angleterre (Middlesex), contigu à Londres du côté du S. E.; 10,000 hab., presque tous marins.

SHADWELL (Thomas), poëte anglais, né en 1640 dans le Norfolk, mort à Londres en 1692, fut poëte lauréat et historiographe du roi Guillaume III, et remplaça en cette qualité le célèbre Dryden, qui dès lors devint son ennemi. On a de lui une traduction en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres poésies. Il a surtout travaillé pour le théâtre. Ses principales pièces sont : *les Amants chagrins* ou *les Impertinents* (1668); *les Capricieuses; le Virtuoso* (1676); *Psyché*, tragédie, Londres, 1675; *le Libertin; les Eaux d'Epsom* (1676); *Timon le misanthrope* (1678); *la Véritable veuve* (1679); *les Sorciers de Lancastre* (1682). Shadwell mourut pour avoir pris une trop forte dose d'opium qu'on lui avait administrée par erreur.

SHAFTESBURY ou **SHASTON**, ville d'Angleterre (Dorset), à 40 kil. N. E. de Dorchester; 8,500 hab. Ville très ancienne; elle possédait jadis une célèbre abbaye fondée par Alfred-le-Grand.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), homme d'état, né en 1621 à Winborne (Dorset), fut membre du parlement dès l'âge de 19 ans (1640), et se montra d'abord dévoué à la cause royale; mais voyant que son zèle était suspect, il se jeta dans le parti parlementaire (1644), sans cependant approuver la mort de Charles I. Il correspondit avec Charles II exilé, et eut part à la restauration (1660). Au retour du roi, il fit partie du ministère dit de la *Cabal*, et fut créé comte de Shaftesbury (1672). Obligé en 1674 de quitter le pouvoir, il fit une opposition si violente qu'il fut envoyé à la Tour (1677). Il n'en devint pas moins président du nouveau ministère qui fut formé en 1679, se déclara ouvertement contre le duc d'York (Jacques II), et fit passer à la Chambre des Communes un bill d'exclusion contre ce prince; mais n'ayant pu le faire adopter par les lords, il se vit de nouveau exclu du ministère et enfermé à la Tour (1681). Accusé de haute trahison, il fut acquitté par le jury. Il entra plus tard dans la conspiration de Monmouth, et, lorsqu'elle fut découverte, s'enfuit en Hollande où il mourut peu après (1683). Shaftesbury possédait des talents supérieurs comme homme d'état et orateur; il avait l'activité et la hardiesse d'un chef de parti, mais c'était un des hommes les plus corrompus de son siècle.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), écrivain, petit-fils du précédent, né à Londres en 1671, mort à Naples en 1713, prit peu de part aux affaires à cause de la faiblesse de sa santé, fut néanmoins membre de la Chambre des Communes (1694), puis de la Chambre des lords après la mort de son père (1699), et jouit de la confiance du roi Guillaume III. Depuis l'avénement de la reine Anne, il vécut dans la retraite, et se livra tout entier aux lettres. Ses principaux écrits sont des *Recherches sur la vertu*, une célèbre *Lettre sur l'enthousiasme*, à propos des prétendus prophètes des Cévennes; les *Moralistes*, *Soliloque* ou *Avis à un auteur*. Il les a tous réunis sous le titre de *Characteristiks of men*, etc., 1713 (trad. en franç., Genève, 1769, 3 vol. in-8). Shaftesbury fut, au jugement de Voltaire, un des plus hardis philosophes de l'Angleterre.

SHAKESPEARE ou **SHAKSPEARE** (William), le premier des poëtes dramatiques anglais, né en 1563 ou 1564 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, était fils d'un marchand de laines; il reçut une éducation fort imparfaite, se maria à 18 ans avec une femme qui avait huit ans de plus que lui, mena une vie assez vagabonde; fut forcé à 22 ans de quitter son pays parce qu'il était poursuivi comme braconnier, vint à Londres, où il se trouva, dit-on, réduit pendant quelque temps à garder les chevaux à la porte d'un théâtre, ou à faire le métier de souffleur, puis monta sur la scène, où il ne joua d'abord que des rôles secondaires, et enfin se fit auteur. Il commença par retoucher et arranger pour la scène de vieilles pièces, puis il se mit à en composer d'originales. Ses premières productions de ce genre paraissent dater de 1589. Il acquit bientôt une réputation immense comme auteur et comme acteur (il réussissait surtout en jouant ses propres pièces); attira l'attention de la reine Elisabeth et de Jacques I, et reçut les libéralités de plusieurs grands seigneurs, entre autres du comte de Southampton. Il finit par devenir propriétaire-directeur du théâtre du *Globe* dans Southwark (faubourg de Londres), fit une assez belle fortune, et put quitter la scène de bonne heure. Il se retira vers l'an 1610 dans sa ville natale, et y acheta, pour y passer le reste de ses jours, la maison où il était né; c'est là qu'il mourut en 1615 ou 1616, n'étant âgé que de 52 ans. Shakespeare a laissé 35 pièces, dont voici, selon Malone, la liste dans l'ordre présumé de leur composition: *Henri VI*, en 3 parties (1589-91); *Songe d'une nuit d'été* (1592); *Comédie d'erreurs* ou plutôt *les Méprises* (1593); *la Grondeuse mise à la raison* (1594); *Peine d'amour perdue* (1594); *les Deux Seigneurs de Vérone* (1595); *Roméo et Juliette* (1595); *Hamlet* (1596); *le Roi Jean* (1596); *Richard II*, en 2 parties (1597); *Henri IV*, en 2 parties (1597-98); *le Marchand de Venise* (1598); *Tout est bien qui finit bien* (1598); *Henri V* (1599); *Beaucoup de bruit pour rien* (1600); *Comme vous voudrez* (1600); *les Commères de Windsor* (1601); *Henri VIII* (1601); *Troïlus et Cressida* (1602); *Ruse contre Ruse* (1603); *Conte d'hiver* (1604); *le roi Lear* (1604); *Cymbeline* (1605); *Macbeth* (1606); *Jules César* (1607); *Antoine et Cléopâtre* (1608); *Timon d'Athènes* (1609); *Coriolan* (1610); *Othello* (1611); *la Tempête* (1612); *le Jour des Rois*, en angl. *Twelfth night*, *la 12e Nuit* (1614). On lui attribue encore *Titus Andronicus* et *Périclès*; mais les meilleurs critiques s'accordent à penser que ces deux pièces ne sont pas de lui. Ses chefs-d'œuvre sont: *Henri IV*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Léar*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*. On a en outre de cet auteur deux petits poëmes, *Vénus et Adonis*, *l'Enlèvement de Lucrèce*, et des sonnets. La plupart de ses pièces de théâtre sont mêlées de prose et de vers. Shakespeare possède toutes les qualités de l'homme de génie: il peint avec énergie et vérité, et soutient admirablement ses caractères; ses tableaux sont tour à tour terribles et gracieux; souvent il s'élève au sublime: il excelle surtout à exciter la terreur; mais on trouve dans ses pièces de choquantes disparates, des plaisanteries grossières ou ridicules au milieu des morceaux les plus pathétiques; des expressions tantôt triviales, tantôt enflées et guindées; partout enfin les unités de temps et de lieu sont violées. A tous ces titres, Shakespeare est regardé comme le père de l'école romantique. La plupart des pièces de cet auteur n'ont été imprimées qu'après sa mort, et elles paraissent avoir subi entre les mains des comédiens et des copistes de graves altérations. La 1re édit. en fut publiée en 1623 par deux comédiens, Hemminge et Condell. On doit à Rowe, 1709, à Pope, 1725, à Warburton, 1744, à Johnson, 1765, à Steevens, 1773, à Malone, 1790, des éditions de plus en plus parfaites; Is. Reed en a fait paraître en 1803 une grande édition (en 21 vol. in-8), qui résume tous les travaux de ses prédécesseurs: c'est une véritable édition *variorum*. Shakespeare a en outre été l'objet d'une foule de commentaires, de notices, de jugements, etc. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par Letourneur, qui se fit aider de Catuelan et Fontaine-Malherbe, 1776-82, 20 vol. in-8 (cette version a été réimprimée et révisée, 1° par MM. Guizot, Barante et Pichot, 1821, 13 vol. in-8; 2° par M. Francisque Michel, 1840, 3 vol. in-8, à 2 col., avec la *Vie de Shakespeare* par Woodsworth, et des remarques sur la vie et les ouvrages de Shakespeare, par Thomas Campbell). Ducis a reproduit sur notre scène la plupart des principales pièces du poëte anglais. On doit à Aug.-Guill. Schlegel une traduction allemande fort estimée de plusieurs de ses pièces; d'autres ont été traduites par L. Tieck, H. et Abraham Voss, J.-B. Benda et Wolf de Baudissin (le tout a été réuni dans une édition publiée à Stuttgart, 1828, 10 vol. in-18). M. Villemain a parfaitement apprécié le mérite de ce grand tragique, soit dans ses cours, soit dans l'article Shakespeare de la *Biographie universelle*, soit dans son *Essai sur Shakespeare*.

SHANNON, *Senus*, riv. d'Irlande, nait dans le comté de Leitrim, par 10° 20' long. O., 54° 14' lat. N., coule au S. et au S. O., sépare la province de Connaught de celles de Leinster et de Munster, entre dans celle-ci, se dirige à l'O. S. O., et tombe

dans l'Océan Atlantique par 12° 12' long. O., 52° 37' lat. N., entre le cap Kerry et le cap Loop; cours, 390 kil. Ce fleuve arrose Carrick, Jamestown, Limerick, forme plusieurs lacs et reçoit de nombreux affluents (la Boyle, le Fergus, la Brosna, l'Askeaton, etc.). Il communique par le grand canal avec la mer d'Irlande. Pêche abondante, gros brochets, etc.

SHARP (Jacques), archevêque de Saint-André, né en 1618 dans le comté de Banff, avait été longtemps zélé presbytérien; il se réunit ensuite à l'église anglicane, et fut nommé archevêque de Saint-André; chargé avec le comte de Middleton d'organiser le gouvernement de l'Écosse, il s'acquitta de ses fonctions avec la plus grande rigueur, causa ainsi la révolte de 1666, fut consigné dans son diocèse en 1667, quand le gouvernement prit une marche impartiale, n'en fut pas moins l'âme du parti violent qui ne voulait pas de transaction, et finit par être égorgé en 1679 par des fanatiques.

SHARP (Guill.), un des plus habiles graveurs anglais (1749-1824), était Svédenborgiste, et fut dupe de plusieurs fanatiques. On a vanté surtout sa *Pythonisse d'Endor*, sa *Sainte Cécile*, son *Lear au milieu de la Tempête*, son *Diogène*, etc.

SHARP (GRANVILLE). *Voy.* GRANVILLE-SHARP.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, né vers 1692, à Kendal (Westmoreland), mort en 1751, visita la Numidie ancienne, la Syrie, l'Égypte, et en rapporta des médailles, antiquités et objets d'histoire naturelle. On lui doit : *Voyages et observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol. cart. et fig. (trad. en franç., La Haye, 1743, 2 vol. in-4, cart. et fig.).

SHAW (Pierre), médecin et savant anglais, né vers 1695, mort en 1763, publia en 1725 les *Œuvres de Robert Boyle* disposées méthodiquement, 3 vol. in-4, et fit en 1733 un travail semblable sur Fr. Bacon, 3 vol. in-4. Il ouvrit des cours de physique et de chimie à Londres, et devint médecin du roi George II. Ses *Leçons de Chimie* ont été traduites en français par Mad. d'Arconville, Paris, 1769, in-4.

SHAW (George), médecin et naturaliste, né en 1751 dans le comté de Buckingham, mort en 1813, fut conservateur de la bibliothèque d'histoire naturelle au Musée britannique (1791), puis conservateur de ce musée, et donna, entre autres ouvrages, une *Zoologie générale* ou *Histoire naturelle*, en 10 vol. (1800-19); un *Abrégé des Transactions philosophiques* (1809), 18 vol., et divers *Mémoires*.

SHEERNESS, ville et port militaire d'Angleterre (Kent), dans l'île de Sheppey, à 17 kil. N. E. de Rochester, à l'embouchure de la Medway et de la Tamise. Population très variable (environ 2,000 hab. fixes). Citadelle; chantier de construction; arsenal.

SHEFFIELD, ville d'Angleterre (York), à 67 kil. S. O. d'York : 92,000 hab. (on n'en comptait que 35,000 en 1811). Aux environs, mines de fer et de houille. Dans la ville, usines où l'on travaille le fer et l'acier. La ville est très sombre, mais assez belle, et a quelques beaux édifices (hôtel-de-ville, théâtre, *Music-Hall*, fondée en 1823, etc.). Coutellerie renommée, quincaillerie, plaqué, etc. Jadis place forte. Son importance manufacturière date de 1750.

SHEFFIELD (John), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, duc de Buckingham, né en 1649, mort en 1721, servit sous Charles II dans la guerre de Hollande, fut nommé membre du conseil privé et grand-chambellan par Jacques II, demeura fidèle à ce prince, n'en fut pas moins créé par le roi Guillaume III, marquis de Normanby, et par la reine Anne, duc de Buckingham (1703), garde du sceau privé et président du conseil. Il se retira de la cour à l'avénement de George I, et ne s'occupa plus que de littérature. Il a laissé des poésies, un *Essai sur la satire*, des *Essais divers*. On a publié à Londres, 1729, 2 vol. in-8, ses *Œuvres poétiques* et ses *Mémoires sur la révolution de* 1689, qui sont assez estimés.— Son fils unique, après avoir servi quelque temps dans l'armée française, sous le duc de Berwick, quitta le métier des armes à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Rome en 1735. En lui s'éteignit la maison de Sheffield.

SHEFFIELD (J. BAKER-HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn, dans le comté de Buckingham, d'une autre famille que le précédent, mort en 1821, servit quelque temps; mais ayant hérité d'une fortune considérable par suite de la mort de son frère aîné, il se livra à l'agriculture dans sa terre de Sheffield en Sussex. Nommé représentant du bourg de Coventry au parlement de 1780, il se signala par son zèle à défendre les Catholiques contre les agressions de lord Gordon, et à combattre la traite des nègres; il montra, soit à la Chambre, soit dans ses écrits, des connaissances étendues en économie politique.

SHELBURNE (Guill. PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), descendant du mécanicien G. Petty, né en 1737, mort en 1805, servit dans la guerre de Sept-Ans, défendit la cour à la Chambre haute (1761 et 62), fut nommé en 1763 membre du conseil-privé, et premier lord commissaire du commerce et des colonies, s'attacha à lord Chatam, sous le ministère duquel il fut secrétaire d'état pour le Midi, se retira avec lui (1768), devint le chef de l'opposition à la mort de Chatam, rentra aux affaires avec Fox (1782), et conclut la paix de Versailles; remplacé au bout de 9 mois, il reprit son rôle d'opposant, et porta le jeune Pitt au ministère. Pendant la révolution française, il blâma la lutte engagée entre l'Angleterre et la France.

SHELLEY (PERCY BYSSHE), poëte anglais, né en 1792, mort en 1822, à 30 ans, s'exila jeune d'Angleterre, par suite des désagréments que lui attira son caractère difficile et opiniâtre, habita Genève, Venise, Florence, Pise, Livourne, et périt au milieu d'une tempête dans la baie de Spezzia. Il était ami de lord Byron et gendre de Godwin. Ses ouvrages sont pleins de vigueur et d'originalité, mais aussi d'immoralité et d'impiété. On a de lui deux tragédies: *Béatrix Cenci*, *Prométhée déchaîné*; deux poëmes, *Hellas*, *la Reine Mab* (ce dernier fut condamné en Angleterre comme immoral); l'élégie d'*Adonaïs*; des *Imitations* de Gœthe, de Calderon, etc.

SHENSTONE (William), poëte anglais, né en 1714 à Hales-Owen (comté de Shrop), mort en 1763, est auteur de divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *The Judgment of Hercules* (Hercule entre le vice et la vertu), poëme, Londres, 1740; *la Maîtresse d'école*, 1741; des *Élégies*, des *Ballades* (sa *Ballade pastorale* est un des poëmes les plus élégants de ce genre qui existent en anglais). On a aussi de lui : des *Lettres à ses amis*; des *Essais sur les hommes et les mœurs*. Ses *Œuvres* ont été réunies par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8. Ce poëte se distingue par l'élégance et le sentiment.

SHEPPEY, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Medway et de la Tamise : 17 kil. sur 9. Ch.-l., Sheerness. Marais et pâturages.

SHEPTON-MALLET, ville d'Angleterre (Sommerset), à 9 kil. O. de Wells; 5,000 hab. Belle église; marché. Lainages. Shepton fut après la conquête donnée à un certain baron Mallet, qui avait accompagné Guillaume, et dont elle prit le nom.

SHERBORNE, ville d'Angleterre (Dorset), à 27 kil. N. O. de Dorchester; 4,080 hab. Jadis évêché transféré à Salisbury. Belle église avec de superbes tombeaux. Soieries, toiles.

SHERIDAN (Rich. BRINSLEY), écrivain et orateur irlandais, né en 1751 à Dublin, mort en 1816, fils d'un acteur, épousa par amour la cantatrice miss Linley, publia quelques pièces de théâtre et des brochures qui le firent connaître, acquit la co-propriété

du théâtre de Drury-Lane, entra à la Chambre des Communes (*1780*), y combattit avec force l'administration de lord North, devint, à l'avénement du parti de Rockingham (1782), sous-secrétaire d'état de la guerre, puis secrétaire de la trésorerie (1783), mais n'occupa ces places que peu de temps, rentra aussitôt dans l'opposition et fit la guerre au gouvernement, soit dans des pamphlets et des feuilles périodiques, soit à la tribune; se déclara pour la *révolution française*, qu'il défendit de toutes ses forces, et fut un moment (en 1806) trésorier de la marine par le crédit de Fox. Livré au jeu et au plaisir, il était sans cesse aux expédients, bien que son théâtre de Drury-Lane eût dû le rendre riche; il finit par tomber dans la misère et mourut couvert de dettes, abandonné des grands seigneurs qui avaient été ses compagnons de débauche. Néanmoins, on lui fit des obsèques magnifiques, et il fut inhumé à Westminster. On a de lui: les *Rivaux*, 1775; *la Duègne*, 1775; l'*Ecole de la médisance* (The school for Scandal), 1777, trad. en français par M. Villemain dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvocat (cette pièce pétille d'esprit): *le Critique*, 1779, *Pizarre*, drame imité de Kotzebue, qui eut un grand succès, 1799; et, en outre, des discours et pamphlets politiques. Sheridan était un des orateurs les plus éloquents du Parlement; son discours contre Warren Hastings est un chef-d'œuvre. Thom. Moore a donné en 1821 une édition de ses *Œuvres*, en 2 vol. in-8, et en 1826 des *Mémoires sur sa vie* (trad. par Th. Parisot). Son *Théâtre* a été traduit en franç. par F. Bonnet, Paris, 1838, 2 vol. in-8, et ses *Œuvres complètes* par Benj. Laroche, 1841. — Thomas Sheridan, son père (1721-88), fut successivement acteur, directeur de théâtre à Dublin et à Londres, puis professeur de déclamation, et laissa des ouvrages estimés sur la langue anglaise, notamment un *Orthoepical Dictionary*, 1788, in-4, qui, avec celui de Walker, fait loi pour la prononciation. — Françoise Sheridan, femme de Thomas, Irlandaise, morte à Blois (1766), à 41 ans environ, a donné deux romans (*Sidney Biddulph*, *Nourjahad*), et deux comédies (la *Découverte*, la *Dupe*).

SHERIFF, nom donné en Angleterre au principal juge ou grand-prévôt d'un comté. Il élit les jurés, fait exécuter les jugements et préside deux sortes de tribunaux: 1° la *County-court* ou cour du comté, composée des teneurs de francs-fiefs du comté, et connaissant des affaires civiles au dessous de 40 shillings; 2° le *Sheriff's turn*, espèce de cour d'assises qui se tient deux fois l'année et où se jugent la plupart des délits et des crimes. La charge de shériff est honorifique plutôt que réelle. Presque tous les shériffs sont changés annuellement; mais ils ont chacun un sous-shériff, qui est au fait du droit, qui expédie les affaires et dont l'emploi est fixe. Londres a deux shériffs, dit l'un shériff de Londres et l'autre shériff de Middlesex. Les shériffs sont nommés par le roi, sur la présentation de six candidats faite par les juges d'un comté. — *Voy.* aussi CHÉRIF.

SHERLOCK (Guillaume), théologien de Londres (1641-1707), occupa diverses cures à Londres, et devint, en 1691, doyen de Saint-Paul. On a de lui des ouvrages estimés sur la *Mort*; sur le *Jugement*; un *Traité de la Providence*, traduit en français par Neaulme, La Haye, 1721, etc.

SHERLOCK (Thomas), prédicateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1678, mort en 1761, fut successivement évêque de Bangor, 1728; de Salisbury, 1734; évêque de Londres, 1748; écrivit contre l'anti-trinitaire Hoadly, réfuta l'incrédule Collins, et laissa, outre ses *Sermons*, divers ouvrages estimés, entre autres: les *Témoins de la résurrection de J.-C. examinés et jugés selon les règles du barreau* (trad. en franç. par Lemoine, La Haye, 1732, in-8); *Traité des prophéties* (trad. en 1733).

SHETLAND (îles), archipel de l'Atlantique, au N. de l'Ecosse, et à 60 kil. N. E. des Orcades, fait partie du comté des Orcades. On y compte 86 îles dont 40 habitées, et 29,000 âmes. Mainland est l'île la plus grande; ensuite viennent Yell, Unst, Walsay, Noss, etc. A Unst, dont la pointe est par 60° 52' lat. N., le plus long jour est de 19 heures 15'. Climat très pluvieux, été très court, sol marécageux: beaucoup de tourbe; pêche abondante. Les ports sont nombreux, mais inaccessibles l'hiver. Lewick est la ville principale. — Les îles Shetland ont, comme les Orcades, appartenu à la Norvége jusqu'à 1368 (*Voy.* ORCADES). Certains auteurs ont prétendu y reconnaître la *Thule* des anciens ou les *Insulæ Æmodæ*.

SHETLAND (NOUVEAU-), ou SHETLAND DU SUD, archipel de l'Atlantique Austral, au N. O. de la terre de Trinité, par 61°-63° lat. S. et 55°-63° long. O. Iles principales (Levingston, Cornwallis, King-George, Robert, etc.). Découvert en 1819 par Will. Smith.

SHIELD (Will.), compositeur anglais, né en 1754 dans le comté de Durham, mort en 1828, était fils d'un maître de chant: il fut dix-huit ans chef d'orchestre à Scarborough, fit pendant ce temps représenter à Hay-Market et à Covent-Garden un grand nombre d'opéras qui eurent du succès, devint directeur de Covent-Garden, et chef des musiciens du roi. Les meilleurs de ses opéras sont: *The flitch of Bacon*, *Rosina*, *Robin Hood*, *Marian*, *The enchanted Castle*, *Oscar and Malvina*. Il fit aussi la musique d'un grand nombre de chansons qui sont devenues nationales.

SHIELDS, nom de deux villes d'Angleterre, situées dans le comté de Northumberland, en face l'une de l'autre, à l'embouchure de la Tyne: l'une, *North-Shields*, sur la rive gauche; 9,680 hab. Beau port, pont en chaînes de fer, dont l'arche centrale a 130 mètres d'ouverture; chantiers de construction, brasseries, fonderie de fer, toile à voiles: — l'autre, *South-Shields*, sur la rive droite; 9,000 hab. Chantiers de construction, verreries, brasseries, corderies, savon, sel ammoniac; salines; houille.

SHIP-MONEY, taxe jadis imposée en Angleterre sur les ports pour être appliquée à la construction des vaisseaux de l'état. Elle a été abolie en 1640.

SHIRLEY (Ant.), voyageur anglais, né en 1565, mort en 1631, visita les Antilles, l'Italie, la Perse (d'où il revint chargé de présents de Chah-Abbas pour diverses puissances européennes), puis la Russie, et enfin l'Espagne; fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On a de lui: *Voyage aux Antilles* (dans le recueil d'Hakluyt, tom. III, édit. 1600); *Voyage en Perse*, Londres, 1613, in-4; *Voyage par la mer Caspienne et à travers la Russie*, publié par Guill. Parry, 1601. — Robert Shirley, son frère, le suivit en Perse, et fut deux fois envoyé en Europe (1604 et 1623), chargé de missions de la part de Chah-Abbas; il fut la seconde fois accusé d'imposture par un autre envoyé persan, qui, se voyant lui-même près d'être confondu, s'empoisonna.

SHIRLEY (Jacques), poëte dramatique, né à Londres en 1594, mort en 1656, se consacra d'abord à l'enseignement, puis composa des pièces de théâtre qui lui gagnèrent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pendant la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle. On a de lui 37 pièces de théâtre qui ont été imprimées séparément, et des *Poëmes*, publiés à Londres, 1649, in-8. Il est aussi auteur de deux grammaires latines estimées. Comme auteur dramatique, il se plaça auprès de Beaumont et de Fletcher.

SHIVA, dieu indien. *Voy.* SIVA.

SHORE (Jane), maîtresse d'Edouard IV, était la femme d'un orfèvre de Londres; après la mort du roi, elle s'attacha à lord Hastings. Richard III (encore duc de Glocester), la fit condamner pour adultère et débauche à faire amende honorable devant

l'église de Saint-Paul, et confisqua ses grands biens (1483). La tradition ajoute qu'elle mourut de faim, mais il paraît qu'elle vécut jusqu'au règne de Henri VIII. Ses malheurs ont été mis sur la scène anglaise par Rowe, et sur la scène française par MM. Liadières et Lemercier.

SHOREHAM (NEW-), ville d'Angleterre (Sussex), à 26 kil. N. O. de New-Haven; 900 hab. Port peu commode sur la Manche. C'est là que débarqua le Saxon Ella lorsqu'il vint s'établir en Angleterre. — Près de New-Shoreham et à 2 kil. de la Manche est Old-Shoreham, jadis ville, auj. pauvre village.

SHREWSBURY, *Uriconium* des lat., *Pengwerne* des anciens Bretons, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Shrop, sur la Severn, à 231 kil. N. O. de Londres; 20,500 hab. Plusieurs édifices remarquables (théâtre, collégiale de Saint-Alkmund, monument dit *Quarries*; marché, filature de fil, fonderie de fer; manufacture pour donner la dernière façon aux flanelles de Galles; brasseries. Lard et gâteaux renommés. Grand commerce avec le pays de Galles. — Ville ancienne, fondée par les Bretons au Ve siècle, et d'abord capit. des princes de Powis; prise ensuite par les Saxons et longtemps importante comme poste militaire. Aux environs se livra la bataille de Shrewsbury (1403), où se signala Henri V, encore prince de Galles, et où périt le brave Hotspear. Les troupes du parlement la prirent en 1645.

SHREWSBURY (TALBOT, duc de). *Voy.* TALBOT.

SHROP ou SALOP (comté de), comté d'Angleterre, entre ceux de Chester au N., de Stafford à l'E., de Worcester et d'Hereford au S., et le pays de Galles à l'O. et au N. O. : 70 kil. du N. au S., sur 47; 3,500 kil. carr.; 240,000 hab. Ch.-l., Shrewsbury. Montagnes, sol très varié; beaucoup de grains, houille en immense quantité.

SIAGRIUS. *Voy.* SYAGRIUS.

SIAK, ville de l'île de Sumatra, capit. de l'état de Siak, sur le Siak, à 260 kil. de son embouchure, par 99° 50' long. E., 0° 30' lat. N.; résidence du radjah. — L'état de Siak, borné au N. E. par le détroit de Sumatra, était jadis beaucoup plus étendu, et avait 600 kil. sur 150. Il était aussi très commerçant et puissant; il est auj. désolé par l'anarchie.

SIAM, dite aussi *Youdra*, *Juthia* et *Douaraouaddi*, ville (jadis capitale) du roy. de Siam, dans une île du Menam, par 98° 9' long. E., 14° 45' lat. S., à 70 kil. N. de Bankok (capitale actuelle): env. 100,000 hab. Murs en briques, flanqués de tours; canaux. Ruines nombreuses. — Dévastée en 1767 par les Birmans; très grande, très belle avant ce temps.

SIAM (Roy. de), ou *royaume de Thaï*, un des trois grands états de l'Indo-Chine, a pour bornes au N. le Yun-nan (en Chine), à l'E. le Laos et le Cambodje annamitiques, à l'O. le golfe de Bengale, au S. les états indépendants de Malacca, le golfe de Siam et la mer de la Chine; il s'étend de 96° à 102° long. E., de 12° à 21° lat. N., et a 1,400 kil. du S. au N. sur 300 de largeur moyenne. Population, près de 3,000,000 d'habitans. Capitale, Bankok (c'était jadis Siam). Division, 4 régions: le roy. de Siam proprement dit, le Laos Siamois, le Cambodje Siamois, le Malacca Siamois. Il faut y joindre l'île de Djonkseylon. Le roy. de Siam a de longues et hautes chaînes de montagnes, entre lesquelles coulent deux grands fleuves, le Salouen et le Menam-Kong. Les rives de ce dernier sont bien cultivées, le reste est presque tout en friche; le sol pourtant est très fertile. D'immenses forêts hérissent le pays et servent d'asile aux tigres, lynx, singes, éléphants (parmi ceux-ci s'en trouvent de blancs, que les Siamois vénèrent comme des dieux). Les produits du sol consistent en riz, sucre, coton, poivre, tabac, bétel, laque, etc. L'industrie est très bornée. Le commerce est aux mains des Chinois. L'Europe y importe des draps, des armes à feu, de la verrerie, etc. Le gouvernement est le despotisme le plus complet. La religion dominante est le bouddhisme, mais toutes les sectes sont tolérées. Le christianisme y a quelques partisans, mais il y est vu avec défiance et persécuté. — Le roy. de Siam a été tributaire des Birmans; mais en 1768, il a recouvré l'indépendance sous Piatak, qui conquit le Youngama, le Cambodje Siamois et la partie de Malacca qui est encore auj. sujette de Siam; ses successeurs ont marché sur ses traces. Dans le XVIIe siècle, des relations avaient commencé entre la France et le roy. de Siam; des ambassadeurs siamois avaient même été envoyés à la cour de Louis XIV en 1680, à l'instigation d'un aventurier grec, nommé Constantin Phalcon, qui était devenu le favori du roi de Siam; mais ces relations n'eurent pas de suite.

SIAM (golfe de), golfe formé par la mer de Chine, entre le roy. de Siam au N. et à l'O., et l'empire d'Annam à l'E. Il reçoit le Ménam.

SI'AN, ville de Chine. *Voy.* SI-NGAN.

SIANG-YANG, ville de Chine (Hou-pé), par 32° 6' lat. N., 109° 45' long. E.; ch.-l. de dép. Commerce d'or, de pierre d'azur, de vitriol et de couleurs.

SIBERENA, nom latin de SANTA-SEVERINA.

SIBÉRIE, vaste région d'Asie, qui compose à elle seule presque toute la Russie d'Asie, a pour bornes à l'O. la Russie d'Europe, à l'E. le Grand Océan, au N. l'Océan Glacial Arctique, au S. le Turkestan indépendant et l'Empire chinois, et va de 62° long. E. à 173° long. O., et de 44° à 76° lat. N.; elle peut avoir 7,000 kil. en ligne droite de l'E. à l'O., sur 1,750 du N. au S. Capitale, Tobolsk. (Pour les divisions, *Voy.* RUSSIE D'ASIE). Très vastes systèmes de montagnes, surtout au S. (grand et petit Altaï, monts Daouriens, Stanovoï, etc.). Grands fleuves : l'Obi (avec l'Irtyche, son affluent), la Léna, l'Iénissei, le Khatanga, etc. Grands lacs (Baïkal, Palkacha, Alaktougoul, etc.). Froid extrême, insupportable. Riches mines d'or, cuivre, fer, pierres précieuses, platine, etc. Sol stérile, sauf au sud : steppes immenses, peu d'habitations, au plus 2,000,000 d'habitants (presque tous de race tartare). La Sibérie sert au gouvernement russe de lieu d'exil; on y envoie tous les ans de 3 à 4,000 criminels. — Le nom de Sibérie semble le même que celui des Sabires ou Séveriens, qui donnèrent leur nom à la Sévérie (*Voy.* ce nom). Cependant, les Russes n'eurent connaissance de la Sibérie qu'en 1580, époque à laquelle le cosaque Iermak en commença la conquête pour Ivan IV, et s'empara de la ville d'Isker ou Sibir, capitale du principal khan de ces contrées, et dont le nom, dit-on, aurait été dans la suite étendu à tout le pays. Toutefois, il est certain que les républiques commerçantes de Novogorod et de Viatka, aux XIVe et XVe siècles, avaient des relations au moins avec la Sibérie occid.

SIBÉRIE (NOUVELLE-) ou îles LIAIKHOV, dans l'Océan Glacial Arctique, par 71°-74° lat. N., et entre 131° et 153° long. E., sur la côte N. de la Sibérie; 49,000 kil. carrés; 3 îles principales, Kotelnoï, Fadevskoï, Atrikanskoï. Froid glacial; souvent toute la mer, entre la côte et les îles, est prise. Os de cétacés, mammouths, etc.; vastes couches de bois pétrifié. Pas d'habitants. — Ces îles n'ont été découvertes qu'au commencement du XVIIIe siècle. On a cru à tort qu'elles pouvaient faire partie de l'Amérique.

SIBIR ou ISKER, anc. v. d'Asie, sur l'Irtyche, non loin de l'emplac. où fut bâtie depuis la v. de Tobolsk, était capit. de la princip. de Touran; elle fut prise, en 1581, par le cosaque Iermak pour les Russes. On croit que cette ville a donné son nom à la Sibérie.

SIBTHORP (J.), botaniste anglais, né en 1758, mort en 1796, professa la botanique à l'université d'Oxford (1784, etc.), parcourut, dans un premier voyage, l'Archipel, Candie, Chypre, la Livadie, la Thessalie, la Macédoine, les côtes de l'Asie-Mineure (1787, etc.), et, dans un second, la Morée, Cepha-

onie, Zante, l'Albanie, etc. (1794), revint avec de riches collections en Angleterre, et en mourant légua des fonds à l'université d'Oxford pour publier sa *Flora græca*, 10 vol. in-fol., chacun avec 100 fig.

SIBYLLE, fille d'Amauri I, roi de Jérusalem, épousa d'abord Guillaume, dit *Longue-Epée*, marquis de Montferrat, dont elle eut un fils appelé Baudouin, qui fut couronné roi de Jérusalem en 1185, sous le nom de Baudouin V; cet enfant étant mort au bout d'un an, elle épousa Guy de Lusignan, et le fit monter avec elle sur le trône de Jérusalem (1186).

SIBYLLES, *Sibyllæ* (de *sio* pour *theo*, *theos*, dieu, et *vyll* ou *vilia*, ancien mot qui signifie prophétesse), nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes auxquelles ils attribuaient la connaissance de l'avenir et l'inspiration divine. On venait en foule les consulter; elles rendaient leurs oracles en termes ambigus, ou les écrivaient sur des feuilles volantes, qui souvent devenaient le jouet des vents. Les anc. ne sont pas d'accord sur leur nombre; on en compte jusqu'à 10: celles d'Erythres (en Ionie), de Sardes, de Samos, de Cumes (en Italie), de Perse (dite aussi de Babylone ou de Chaldée), de Libye, de Phrygie, de l'Hellespont, de Delphes, de Tibur; on parle encore d'une sibylle cimmérienne et d'une sibylle de Troie. Les plus célèbres étaient celle d'Erythres et celle de Cumes. On contait que cette dernière, à laquelle on donne les différents noms de Démophile, Hérophile, Manto, Amalthée, etc., vint à Rome du temps de Tarquin l'Ancien, et lui vendit des livres qui renfermaient tout l'avenir de Rome (livres sibyllins), que ce prince les déposa au Capitole, et en confia la garde à deux prêtres nommés *duumvirs*, dont le nombre fut depuis porté à 15 (*quindecemvirs*). On consultait ces livres dans les occasions importantes, et on y trouvait toujours, dit-on, d'utiles révélations. Les livres sibyllins furent brûlés dans un incendie du Capitole, qui eut lieu un an avant la dictature de Sylla. Le sénat envoya aussitôt dans les villes de l'Italie et de la Grèce pour recueillir les prédictions des sibylles qu'on pourrait y trouver, et on en fit un nouveau recueil; mais cela donna l'occasion d'en fabriquer un grand nombre, et dès lors les livres sibyllins tombèrent dans le discrédit. Ce dernier recueil fut brûlé en 399 par Stilicon, général d'Arcadius. Nous avons encore aujourd'hui un recueil de vers grecs, sous le titre d'*Oracles sibyllins*; on y prédit dans le plus grand détail, non seulement les destinées de Rome, mais même les principaux événements de la vie du Christ; c'est évidemment un livre supposé. Les *Oracles sibyllins* ont été publiés, d'abord par Betuleius (ou Birken) en 1545; puis par Seb. Castalio (Chateillon) en 1555, par Opsopæus, Paris, 1599; par Servatius Gallæus, Amst., 1609. M. Angelo Mai a publié de nouveaux fragments en 1817 et en 1828. Enfin, M. Alexandre a donné, sous le titre d'*Oracula sibyllina* (*khresmoi sibylliakoi*), le texte grec complet, avec traduction en vers latins et commentaire, Paris, 1841-42, 2 vol. in-8.

SICAMBRES, *Sicambri*, peuple de Germanie, habitait près de la rive droite du Rhin et au N. de la Lippe; il s'étendit ensuite jusqu'au *Visurgis* ou s'y transporta, quittant les rives du Rhin. Drusus les battit, puis en établit des corps entiers dans la Gaule occid. Au IIIe siècle, ils entrèrent dans la ligue franque; souvent même on désigne les Francs par le nom de Sicambres. C'est dans ce sens que saint Remy dit à Clovis en le baptisant: *Courbe la tête, fier Sicambre*, etc.

SICANES. *Voy.* SICULES.

SICARD (l'abbé), instituteur des sourds-muets, né en 1742 à Fousseret, près de Toulouse, mort en 1822, reçut les ordres à Toulouse, fut envoyé à Paris par l'archevêque de Bordeaux pour étudier la méthode de l'abbé de l'Epée, dirigea à son retour une école de sourds-muets à Bordeaux, remplaça, en 1790, l'abbé de l'Epée à Paris, se vit arrêté comme royaliste et faillit être massacré aux journées de septembre 1792, fut nommé, en 1795, professeur de grammaire générale à l'Ecole normale, fut proscrit par le Directoire au 18 fructidor comme rédacteur des *Annales catholiques*, reprit ses fonctions auprès des sourds-muets après le 18 brumaire, et entra à l'Institut (1799). Il ne cessa depuis cette époque de consacrer tous ses soins à ses intéressants élèves. D'un caractère simple et facile, il fut dans sa vieillesse dupe d'intrigants qui le dépouillèrent et le réduisirent à une grande gêne. On a de lui, entre autres écrits: *Mémoires sur l'art d'instruire les sourds de naissance* (1789); *Eléments de grammaire générale* (1799); *Cours d'instruction d'un sourd-muet* (1800); *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets* (1808). Ses ouvrages sont en général écrits avec diffusion. Fort vantés dans le temps, ils sont peu lus aujourd'hui.

SICCA-VENEREA, auj. *el Kef*, ville de Numidie, à l'E., près du Bagradas, entre Zama au S. et Madaure à l'O. Marius battit Jugurtha près de cette ville (109 av. J.-C.).

SICELEG, ville de Palestine (Siméon), fut donnée par le roi de Geth à David pour asile pendant que ce dernier fuyait la persécution de Saül.

SICHÉE, mari de Didon. *Voy.* DIDON.

SICHEM, ensuite NÉAPOLIS, auj. *Naplouse*, ville de Palestine, dans la Samarie (d'abord dans la tribu d'Ephraïm) au N., près du mont Garizim. Jadis elle avait formé un petit état; les fils de Jacob en tuèrent tous les habitants, parce que Dina, leur sœur, avait été insultée par les Sichemites. Abimélech, fils de Gédéon, la ravagea ensuite. Plus tard, les dix tribus se révoltèrent à Sichem contre Roboam, et cette ville fut la première capitale du roy. d'Israël. C'est la patrie de saint Justin.

SICILE, *Sicilia*, *Sicania*, *Trinacria*, la plus grande île de la Méditerranée, à la pointe de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ 30 kil. (le détroit de Messine), par 10°-13° long. E., et 36° 36'-38° 15' lat. N.: 300 kil. de l'E. à l'O. sur une largeur de 50 à 190; 27,000 kil. carrés; 1,900,000 hab. Capit., Palerme. Depuis 1815, elle est divisée en sept intendances (Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Calatanisetta, Girgenti, Trapani). Elle se divisait autrefois en trois parties (val di Demona, val di Mazzara, val di Noto). Cette île est remarquable par sa forme triangulaire, et est terminée à chaque angle par un cap (Passaro, Faro, Boeo des modernes, *Pachynum*, *Pelorum*, *Lilybæum* des anciens), d'où lui est venu son nom de *Trinacria* (aux 3 caps). Aux env., deux archipels (Lipari au N., Egates à l'O.). Montagnes, dont la principale est l'Etna, si célèbre par ses éruptions volcaniques; superbes vallées. Rivières nombreuses (Giaretta, Salso, Platani, Calatabellota, Termini, Fiume-Grande, etc.). Chaleurs extrêmes, sauf dans les mont.; climat sain, pur; sol très fertile (on appelait la Sicile le *grenier du peuple romain*), mais la culture est négligée. Abeilles qui donnent un miel exquis (au mont *Hybla*); soie, coton, sucre, safran. Fer, cuivre, soufre (en abondance), plomb, alun, porphyre; sources minérales et thermales. Indust. peu active. Le comm. intérieur est faible; le comm. extérieur est aux mains des étrangers. — La Sicile paraît avoir fait originairement partie de l'Italie. Elle eut pour premiers habitants des Pélasges, dits *Sicules* et *Sicanes*; la mythologie y place les Cyclopes et les Lestrygons. A partir du XIe siècle av. J.-C., mais surtout depuis le VIIIe, il y vint de nombreuses colonies grecques, tant doriennes qu'ioniennes: Syracuse, Agrigente, Sélinonte, Catane sont les plus célèbres; les indigènes furent refoulés vers les mont. de l'intérieur. Les villes grecques parvinrent bientôt à une grande prospérité, mais elles furent en

proie à beaucoup de révolutions intérieures, ayant tantôt des tyrans, tantôt un gouvernement républicain. Les tyrans les plus fameux furent Phalaris et Théron dans Agrigente : Gélon, Hiéron, les deux Denys à Syracuse. En 416, Athènes entreprit la conquête de la Sicile, mais elle échoua honteusement devant Syracuse (413). Les Carthaginois ensuite envahirent ce pays. Denys-le-Tyran, Agathocle, et plus tard Pyrrhus, ne retardèrent qu'un instant leurs progrès; ils possédaient déjà la partie occidentale et allaient faire la conquête de toute l'île, quand Rome vint la leur disputer (266). La 1re guerre punique valut à cette dernière toute la partie que possédaient les Carthaginois (241); la 2e guerre punique lui donna le reste (212). La Sicile eut à subir, de 73 à 71, les brigandages de Verrès. De 44 à 36, elle fut le siége de la puissance de Sextus Pompée. Elle fut tranquille ensuite pendant cinq siècles. Genséric s'en empara vers 445. Bélisaire la reprit en 535 et en fit la base de ses opérations contre l'Italie. Les Aglabites y mirent le pied en 827 et en ravirent la plus grande partie aux Grecs; les Fatimites leur succédèrent. Mais, de 1058 à 1090, Roger-le-Normand chassa les Grecs et les Arabes, et prit le titre de grand-comte de Sicile. L'île devint partie du roy. normand des Deux-Siciles au siècle suivant en 1139, mais elle en fut détachée à diverses reprises, et forma alors un état à part sous le titre de roy. de Sicile. *Voy.* ci-après.

SICILES (royaume des DEUX-), un des états méridionaux de l'Europe actuelle, entre 36° 37'-42° 54' lat. N., et 10° 8'-16° 9' long. E., borné au N. par les États de l'Église, partout ailleurs par la Méditerranée, est formé de deux parties distinctes: le roy. de Naples, et la Sicile, qui sont séparées par le détroit de Messine, et que l'on désigne officiellement par les dénominations de *Domaines en deçà* et *Domaines au delà du détroit.* Il a pour capit. Naples, et compte de 7 à 8,000,000 d'hab. Tout le roy. est divisé en 22 prov., savoir : 15 pour le roy. de Naples, 7 pour la Sicile (pour ces divisions et pour les détails sur chacun des deux pays, *Voy.* les articles NAPLES et SICILE). — Naples et la Sicile ont été alternativement séparés et réunis. Une première réunion eut lieu en 1139 sous les princes normands, quand Roger II, fils de Roger I, eut joint au grand-comté de Sicile le duché de Pouille, le comté d'Averse, Gaëte, Naples, Amalfi. Ces divers états reçurent dès lors en commun le nom de *Royaume des Deux-Siciles.* Roger II se reconnut vassal du pape; sa postérité se distingua également par son attachement au Saint-Siége ; mais elle s'éteignit dans les mâles en 1194, et la couronne passa, par suite du mariage de l'héritière Constance avec l'empereur Henri VI, dans la maison des Hohenstaufen. Ceux-ci se déclarèrent ennemis des papes; mais ils finirent par succomber. Conradin, le dernier d'entre eux, périt sur l'échafaud en 1268. Dès 1266, une autre maison, la 1re maison d'Anjou, occupait le trône; mais en 1282, les fameuses Vêpres Siciliennes furent le signal d'un soulèvement en Sicile, et les deux royaumes furent séparés. Les princes d'Anjou gardèrent Naples; la maison d'Aragon obtint la Sicile. Après diverses révolutions, Alphonse V d'Aragon réussit, en dépit de la 2e maison d'Anjou, qui lui disputait Naples, à opérer la réunion des 2 couronnes et ressuscita le roy. des Deux-Siciles (1435-1458). Mais dès sa mort, il y eut de nouveau séparation (1458), et une ligne bâtarde de la maison d'Aragon eut Naples, tandis que la ligne légitime gardait la Sicile. Enfin, en 1504, Ferdinand-le-Catholique réunit encore les deux royaumes, et cette fois l'union dura jusqu'à l'extinction de la maison d'Autriche-Espagne. La paix d'Utrecht (1713) donna la Sicile à Victor-Amédée, duc de Savoie, tandis que Naples passait à l'Autriche avec la Sardaigne. Mais dès 1720, Victor-Amédée échangeait la Sicile contre la Sardaigne, et les Deux-Siciles furent de nouveau réunies, d'abord en faveur de l'Autriche (1721), ensuite en faveur de la branche puînée de la ligne de la maison de Bourbon régnant en Espagne (1736). Cette branche ayant été appelée au trône d'Espagne en 1753, un rameau cadet de la branche eut le roy. des Deux-Siciles : cette maison l'a gardé jusqu'à la conquête française (1807-1815). Pendant cette période, le frère de Napoléon, Joseph (1807-8), puis Joachim Murat, régnèrent à Naples, tandis que la Sicile gardait son roi Ferdinand IV. Des troubles ayant éclaté en Sicile en 1810, ce dernier prince ne conserva sa couronne que grâce à l'intervention anglaise, et en accordant aux Siciliens une constitution libérale (1812). Redevenu maître des Deux-Siciles en 1815, Ferdinand abolit la constitution de 1812, et retira à la Sicile tous ses priviléges. Par suite, une double révolution éclata à la fois à Palerme et à Naples (1820); mais les efforts des libéraux furent encore vains, et Ferdinand les comprima à l'aide des forces autrichiennes, qui occupèrent tout le pays.

Souverains des Deux-Siciles depuis 1043.

I. *Avant le nom de Deux-Siciles.*

Grand-comté (ensuite duché) de Pouille.		*Grand-comté de Sicile.*	
Guillaume I,	1043		
Drogon,	1046		
Humfroi,	1051	Roger I (frère de Robert Guiscard),	1058
Robert Guiscard (premier duc),	1059		
Roger, 2e fils de Robert,	1085	Simon,	1101
Guillaume II,	1111-1127	Roger II,	1105-1139

II. *Royaume des Deux-Siciles.*

Dynastie normande.

Roger I (le même que Roger II, comte de Sicile),	1139
Guillaume I,	1154
Guillaume II,	1166
Constance,	1189
Tancrède et Guillaume III, *usurpateurs*,	1189-1194
Dynastie des Hohenstaufen.	
Henri VI (époux de Constance),	1194
Frédéric I (II comme empereur),	1197
Conrad,	1250
Conradin,	1254-1268
Mainfroi, *usurpateur*,	1258-1266
Commencement de la 1re maison d'Anjou.	
Charles I (frère de saint Louis),	1266-1282

III. *Séparation des deux royaumes.*

Naples (maison d'Anjou).		*Sicile (maison d'Aragon).*	
Charles I,	1282	Pierre I (III comme roi d'Aragon),	1282
Charles II,	1285	Jacques,	1285
Robert,	1309	Frédéric I,	1296
Jeanne I,	1343-82	Pierre II,	1336
Avec André de Hongrie,	1343-45	Louis,	1342
Avec Louis de Tarente,	1349-62	Frédéric II,	1355
Charles III,	1382	Marie,	1377-1402
Ladislas,	1386	*Pierre le Cérémonieux* (roi d'Ar. et aïeul de Marie,	1377-82
Jeanne II,	1414-35	Martin I (comme époux de Marie),	1391
2e *Maison d'Anjou* (*prét. à Naples, seulement*).		(comme roi),	1402
Louis I,	1382	Martin II,	1409
Louis II,	1385	Ferdinand I,	1410
Louis III,	1417	Alphonse I,	1416-1435
Réné,	1435-80		

IV. *Deuxième réunion.*

Alphonse I (déjà roi de Sicile), 1435-1458

V. *Deuxième séparation.*

A Naples.		*En Sicile.*	
Ferdinand I,	1458	Jean, d'Aragon,	1458
Alphonse II,	1494	Ferdinand III *le Catholique*, roi d'Aragon,	1479-1504
Ferdinand II,	1495		
Frédéric II,	1496-1504		

VI. *Troisième réunion.*
Ferdinand III (d'Aragon), *le Catholique*, 1504
Dynastie d'Autriche-Espagne.
Charles I (Charles-Quint), 1516
Philippe I (II en Espagne), 1556
Philippe II (III), 1598
Philippe III (IV), 1623
Charles II, 1665-1700
Après la fin de la dynastie.
Philippe IV de Bourbon (V en Espagne), 1700
Charles d'Autriche (depuis empereur), 1707-13
VII. *Troisième séparation.*
A Naples. *En Sicile.*
Charles III (*le même*), 1713 Victor-Amédée, 1713-21
IX. *Quatrième réunion.*
Charles IV ou don Carlos (III en Espagne), 1736
Ferdinand IV (de Bourbon), 1759-1806
VIII. *Quatrième séparation.*
A Naples. *En Sicile.*
Joseph *Napoléon*, 1807 Ferdinand IV, 1806-16
Joachim *Murat*, 1808-15
X. *Cinquième réunion.*
Ferdinand I (ou IV), de nouv. roi des Deux-Siciles, 1815
François I, 1825
Ferdinand II (ou V), 1830

SICILIENNES (VÊPRES). *Voy.* VÊPRES SICILIENNES.

SICINIUS BELLUTUS (C.), plébéien, se mit à la tête du peuple romain lorsqu'il se retira sur le mont Sacré, en 490 av. J.-C., et fut un des cinq premiers tribuns élus lors de la transaction qui ramena le peuple à Rome. — Son fils C. Sicinius fut le chef de la retraite de 449 sur l'Aventin, après la chute des décemvirs. — Un 3e Sicinius (L.), tribun du peuple, porta la loi d'après laquelle la moitié du sénat et de la nation romaine devait se fixer à Véies; mais Camille en empêcha l'exécution.

SICINIUS DENTATUS (L.), vaillant soldat, avait servi 40 ans, pris part à 120 combats, et était couvert de glorieuses blessures. Le décemvir Appius Claudius, craignant son influence sur le peuple, le fit assassiner par ses satellites.

SICINIUS, tribun du peuple après la mort de Sylla, tenta de rendre au tribunat les attributions dont l'avait privé le dictateur, fut combattu par les consuls et assassiné par Curion (76 av. J.-C.).

SICORIS, auj. la *Sègre*, riv. de Tarraconaise, affluent de l'*Iberus* (*Ebre*). César défit sur ses bords Afranius et Pétréius.

SICULES, *Siculi*, très anciens habitants de l'Italie, ne diffèrent point des Pélasges ou Tyrrhènes. Ils appartenaient à la grande population illyrienne ou thrace, dont une branche vint en Italie en franchissant les Alpes Carniques et Juliennes. L'invasion des Rasena poussa les Sicules en avant, leur fit franchir le *Padus*, puis les sépara en 2 masses: les Sicanes, qui se replièrent à l'O. dans le pays qui fut depuis la Ligurie; les Sicules, qui descendirent le long de la mer Inférieure. Plus tard, pressés par l'invasion des Ligures, les Sicanes prirent cette même route, poussant les Sicules, et se mêlant souvent à eux. Les deux peuples finirent par passer en grande partie dans la Sicile, qui prit leur nom, et ils formèrent la population fondamentale de l'île; les Grecs ne vinrent qu'ensuite. — Quelques uns distinguent les Sicules des Sicanes et font de ceux-ci un peuple ibérien, qui serait venu de l'Espagne, où il aurait habité sur les bords du *Sicoris*. Il est plus probable que quelques Sicanes, fuyant l'Italie, auront suivi la Méditerranée jusqu'au delà des Pyrénées, et se seront établis dans la Tarraconaise, vers les sources de cet affluent de l'Ibérus (l'Ebre).

SICULIANA, port de Sicile (Calatanisetta), à l'emb. de la Canna, à 15 k. N. O. de Girgenti: 4,500 h. Comm. de froment et de soufre. — Fondée en 1350 par Fréd. Chiaramonte, sur l'emplacement de l'anc. *Camicus*.

SICULUM FRETUM, auj. *Phare de Messine*, nom ancien du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie.

SICYONE, *Sicyon*, auj. *Basilico*, v. du Péloponèse, à l'O. de Corinthe, formait un petit état (dit Sicyonie) dont l'existence remontait, dit-on, à 21 siècles av. J.-C., et dont les premiers habitants furent les Telchines; 32 rois y régnèrent de 2125 à 1175 av. J.-C.; puis les Héraclides, devenus maîtres du Péloponèse, s'y établirent et y fondèrent une république, qui quelquefois eut des tyrans; en 252, Aratus la fit entrer dans la ligue achéenne, dont elle devint comme la capitale. Aratus était de Sicyone. — Cette ville aimait les arts et le luxe; elle a produit Polyclète, Lysippe, Timanthe, etc.

SIDDONS (Mistriss Sarah), actrice anglaise, née en 1755, morte en 1831, fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe ambulante, et sœur du fameux acteur J. Kemble, épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, joua longtemps en province avant d'être appréciée à sa valeur, parut en 1782 à Drury-Lane, et obtint de si grands succès qu'on la surnomma *la reine de la tragédie*: le rôle de lady Macbeth était son triomphe. Elle quitta le théâtre en 1812 pour se livrer aux lettres et à l'éducation de ses enfants.

SIDE ou SIDÉ, auj. *Eski Adalia*, ville (et quelque temps capitale) de la Pamphylie, entre les embouchures du Mélas et de l'Eurymédon, sur la mer, donna naissance au jurisconsulte Tribonien.

SIDI ou SIDY, mot arabe, le même que *cid* ou *seid*, veut dire seigneur, et figure dans un grand nombre de noms d'hommes, et, par suite, de noms de lieux.

SIDI-BOU-SAID, village de l'état de Tunis, à 24 kil. N. E. de Tunis, sur le sommet du mont dit *Cap-Carthage*. On y voit le tombeau de saint Louis.

SIDI-FERUCH, en espagnol *Torre-Chica*, petite baie et presqu'île d'Afrique, sur la côte de l'Algérie, à 22 kil. O. d'Alger. C'est là que débarqua l'armée française, le 14 juin 1830.

SIDI-HESCHAM (état de), état de l'Afrique, dans le Maghreb, comprend partie du pays de Sous, et quelques pays à l'O. de cette contrée. Capitale, Talent. C'est l'entrepôt du commerce entre Tombouctou et Maroc. Cet état fut fondé en 1810 par Hescham, fils du chérif Ahmed-ebn-Mousay.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs, succéda, en 1757, à son père Muléi-Abdallah, civilisa le Maroc, établit des relations commerciales avec plusieurs états de l'Europe, enleva Mazagan aux Portugais (1769), mais échoua devant Melilla (1774), et fit la paix. Lors du siége de Gibraltar, il mit le port de Tanger à la disposition des flottes française et espagnole, et ferma ses ports aux Anglais. Il mourut en 1783.

SIDICINS, petit peuple du N. de la Campanie, sur les confins du Samnium, avait pour ch.-l. *Teanum Sidicinum*. Attaqués par les Samnites, les Sidicins implorèrent l'aide de Capoue, et celle-ci, menacée à son tour, se reconnut sujette de Rome, dont elle réclama le secours. De là la 1re guerre des Samnites (343 av. J.-C.). La paix se fit (341) aux dépens des Sidicins, qui furent abandonnés aux Samnites. En 337, ils prirent les armes contre Rome, qui occupa leur territoire. (334).

SIDMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), sur la Manche, à 18 kil. S. E. d'Exeter; 3,126 hab. Port.

SIDNEY, ville de la Nouv.-Hollande. *Voy.* SYDNEY.

SIDNEY (H.), homme d'état, fut ambassadeur d'Édouard VI en France, obtint la confiance de Marie et d'Élisabeth, eut le gouvernement du pays de Galles, fut député d'Irlande, et mourut en 1586.

SIDNEY (Phil.), homme d'état et écrivain distingué, fils du précédent (1554-86), montra de bonne heure un vrai talent pour les affaires, plut à Élisabeth, qui le nomma, à 22 ans, ambassadeur auprès de l'empereur, forma une ligue des princes protes-

tants contre le pape et l'Espagne, à la tête de laquelle fut l'Angleterre, improuva le plan de mariage entre Elisabeth et le duc d'Anjou, quitta la cour à la suite d'une rixe, et se préparait à partir avec Fr. Drake pour l'Amérique, quand il fut élu roi de Pologne. Elisabeth l'empêcha de se rendre dans ce royaume, et l'envoya en Flandre comme général de cavalerie et gouverneur de Flessingue. Sidney surprit Axel (1586), et se signala à la bataille de Gravelines, mais y fut blessé mortellement. On a de lui: l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke*, roman pastoral qui eut une vogue prodigieuse (Londres, 1591); *Astrophel et Stella*, à la suite de l'*Arcadie*; *Défense de la poésie*; des *sonnets*, *chansons*, etc.

SIDNEY (Algernon), un des martyrs de la liberté anglaise, né à Londres vers 1617, était 2e fils de Robert, comte de Leicester. Il passa du service de Charles I à celui du parlement, devint colonel dans l'armée parlementaire, puis lieutenant-général sous Fairfax, refusa de juger le roi, bien qu'il ne désapprouvât pas la condamnation, ne servit point sous Ol. Cromwell, reparut à l'abdication de Richard Cromwell, négocia en 1659 la paix entre le Danemark et la Suède, refusa, lors de la restauration, le bénéfice de l'acte d'oubli (1660), et resta 17 ans en exil. Nommé en 1678 membre de la Chambre des Communes, il soutint avec vigueur le bill d'exclusion du duc d'York. Il se vit, par suite, accusé d'avoir pris part avec Monmouth au complot de Rye-House (1683), et fut condamné à mort. Il périt avec un courage admirable. On représente Sidney comme le type de l'homme consciencieux et du vrai républicain, et sa mort est une tache pour le règne de Charles II. On lui doit des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol.; 1773, in-4 (trad. en français par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. in-8).

SIDNEY-SMITH, amiral. *Voy.* SMITH (SIDNEY).

SIDOINE APOLLINAIRE, *C. Sollius Sidonius Apollinaris*, né en 430, mort vers 488, d'une grande famille de Lyon, fut en faveur à Rome sous Avitus, dont il était gendre, sous Majorien et Anthemius, devint préfet du prétoire, patrice, sénateur, et remplit diverses ambassades. De retour en Gaule, il fut, quoique laïque, choisi pour évêque de Clermont par les Arvernes (472), et reçut les ordres. Il a été canonisé. L'Eglise l'honore le 21 août. On a de lui 24 poëmes (*panégyriques*, *épithalames*, etc.), et 9 livres de *Lettres*. Ses *Œuvres*, in-4, très importantes pour l'hist. du temps, ont été publiées par Sirmond, 1614; par Labbe, 1652. Elles ont été très mal trad. en franç. par Sauvigny, 1787, 2 vol. in-4 et in-8. MM. Grégoire et Collombet en ont donné, en 1836, une traduction bien préférable, avec le texte, 3 vol. in-8.

SIDON, auj. *Séide*, ville de Phénicie, un peu au N. de Tyr, sur la côte, formait un petit état fort riche par le commerce et l'industrie. Sa pourpre était fameuse comme celle de Tyr. Cyrus la soumit; en 351, elle était en révolte contre le grand roi. Alexandre s'en empara. Sous les Séleucides, elle appartint tantôt à la Syrie, tantôt à l'Egypte; finalement, elle tomba au pouvoir des Romains.

SIDRE (golfe de la), *grande Syrte* des anciens (*Syrtis major*), dans la Méditerranée, sur la côte d'Afrique (Tripoli), s'étend du cap Mesurata au cap Bengazi: 560 kil. sur 280. Il renferme quelques bancs de sable, notamment celui d'Isa à l'O. et celui de Koudia au S. La côte est couverte de vastes marais. *Voy.* SYRTES.

SIDY, SIDY-HESCHAM. *Voy.* SIDI.

SIEBENGEBIRGE, c.-à-d. *les sept montagnes*, mont. de la Province Rhénane (Etats prussiens), sur la rive droite du Rhin, entre Cologne et Neuwied; on les nomme Lœvenburg, Petersberg, Drachenfels, Wolkenburg, OEhlberg, OEhlberg royal, Gœnsehals (cette dernière est sur la gauche du Rhin, près du lac de Laach). Vallées riches et fertiles.

SIEDLEC, ville de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de la voïvodie de Siedlec, sur la Muchowice, à 105 kil. E. de Varsovie; 2,200 hab. Château. Prise et reprise par les Russes et les Polonais en 1831. — La voïvodie de Siedlec, dite aussi de Polachie ou de Podlaquie, située entre celles de Plock, de Mazovie, de Sandomir, de Lublin, et la Russie, a 200 kil. sur 160, et 350,000 hab. Elle se divise en 4 obvodies (Biala, Lukov, Radzyn et Siedlec).

SIEG, riv. des Etats prussiens, naît en Westphalie, dans la régence d'Arensberg, arrose le cercle et la ville de Siegen, traverse la Prov. Rhénane, et tombe dans le Rhin, vis-à-vis de Bonn. Cours, 145 kilomètres.

SIEGEN, ville murée des Etats prussiens (Westphalie), ch.-l. d'un cercle de même nom, sur la Sieg, à 60 kil. S. d'Arensberg; 3,800 hab. Toiles, lainages, cotonnades, etc. Aux env., fer, pierres à ardoises. — Elle appartint longtemps à la maison de Nassau, et a donné son nom à une branche de cette maison. *Voy.* NASSAU-SIEGEN.

SIEGFRIED. *Voy.* NIEBELUNGEN.

SIENNE, *Sena Julia* en latin, *Siena* en italien, ville du grand-duché de Toscane, et ch.-l. de la prov. de Sienne, à 59 kil. S. de Florence; env. 19,000 hab. Archevêché. Citadelle, belle cathédrale (très ornée), palais public (avec haute tour), fontaine Branda, théâtre, palais du grand-duc, etc. Superbe place en forme de coquille. Université (jadis célèbre), collége des nobles, école de beaux-arts, bibliothèque, académie des sciences (la seule de la Toscane). Industrie très faible. Commerce de grains. Environs délicieux. On parle à Sienne l'idiome le plus pur de l'Italie. — Cette ville est fort ancienne. Fondée par les Etrusques, elle reçut une colonie romaine sous Auguste. Au moyen âge, ce fut une république puissante, longtemps rivale de Florence et de Pise. Au temps de sa prospérité, elle compta plus de 100,000 hab. Charles-Quint, profitant des dissensions intestines de cette république, l'assujettit en 1554, et la transmit à son fils Philippe II, qui la céda au grand-duc de Toscane Cosme I (1557). Réunie à la France en 1808, elle fut jusqu'en 1814 ch.-l. du dép. de l'Ombrone. Grégoire VIII, Alexandre III, sainte Catherine de Sienne, les deux Socins étaient de cette ville.

SIENNE, petite riv. de France, naît dans le Calvados, à Saint-Sever, coule à l'O., entre dans le dép. de la Manche, arrose Villedieu, Gavray, et se jette dans la Manche, à 11 kil. S. O. de Coutances; cours, 70 kil. Elle reçoit la Soule.

SIERCK, ville de France (Moselle), ch.-l. de cant., sur la Moselle, à 2 kil. des frontières du Luxembourg, à 20 kil. N. E. de Thionville; 2,034 hab. Vieux château. Collége communal. Chapeaux feutrés, eau de cologne, colle-forte. Commerce de transit pour vins blancs, fruits, bois de construction, etc. Bureau de douanes, le plus important des frontières de terre. — Ville ancienne. Elle eut d'abord des seigneurs particuliers; passa ensuite aux ducs de Lorraine; fut occupée par les Français en 1631, 1635 et 1643, et cédée cette dernière fois à la France.

SIERRA, mot espagnol qui signifie *chaîne de montagnes*. Les noms de montagnes doivent être cherchés au mot qui suit *sierra*. *Voy.* MORENA, NEVADA.

SIERRA-LEONE, c.-à-d. *Monts-aux-Lions*, côte de l'Afrique occidentale, en Guinée, de 16° 45' à 12° 55' long. O., entre Libéria et la Sénégambie, tire son nom d'une longue chaîne de montagnes infestée de lions; elle a environ 640 kil. de long. — Les Anglais nomment *colonie de Sierra-Leone* un district qu'ils possèdent entre 7° et 8° 50' lat. N., et qui a pour ch.-l. Freetown. Elle fut fondée en 1787 par le philanthrope Granville-Sharp, dans le but de détruire la traite des nègres et de propager la civilisation. On y établit des nègres devenus libres.

Le sol est très fertile, mais on a beaucoup trop vanté la prospérité de cette colonie ; le climat en est malsain, et, soit comme station navale, soit comme entrepôt de commerce, elle est de peu d'utilité. On compte qu'elle a coûté à l'Angleterre 500 millions. La population y est de 15,000 hab. — On donne le nom de *Rivière de Sierra-Leone* à une rivière qui arrose ce pays, et qui est plus connue sous le nom de *Rokelle*.

SIERRE ou SIDERS, bourg de Suisse (Valais), sur le Rhône, rive droite, à 19 kil. N. E. de Sion ; 800 hab. Sites charmants ; séjour des gens riches du Valais. Vin dit *de Malvoisie*.

SIEYES (l'abbé), homme d'état né en 1748 à Fréjus, mort à Paris en 1836, était vicaire-général de Chartres, lorsque Louis XVI décréta la convocation des Etats-Généraux ; il fit paraître à cette occasion plusieurs brochures favorables aux idées nouvelles, qui exercèrent une puissante influence sur l'opinion, et fut envoyé aux Etats-Généraux par les électeurs de Paris. La noblesse et le clergé refusant de se joindre au tiers-état, il proposa aux représentants du peuple de passer outre et de se constituer en assemblée nationale. Quoiqu'il jouît de beaucoup de considération dans l'assemblée, son peu de facilité à parler en public, et le nuage métaphysique qui obscurcissait ses pensées l'empêchèrent d'exercer un grand ascendant. Un projet de constitution qu'il avait élaboré ne fut pas même discuté. Lors de l'établissement de la nouvelle constitution du clergé, les électeurs voulaient le nommer archevêque de Paris, mais il n'accepta point ce titre. Appelé à la Convention, il fut du parti de la Plaine, vota la mort de Louis XVI (mais sans prononcer ce mot qu'on a tant répété : *la mort, sans phrases*); présenta un projet sur l'instruction publique, qui fut rejeté ; devint, après le 9 thermidor, membre du comité de Salut Public, et eut part aux négociations qui amenèrent le traité de Bâle (1795). Adversaire déclaré de la constitution de l'an III, il refusa une place dans le Directoire lors de sa création, mais il entra au conseil des Cinq-Cents, où il fut très influent ; se déclara au 18 fructidor (5 septembre 1797) contre les directeurs Carnot et Barthélemy ; devint lui-même membre du Directoire (16 mai 1799), y fut l'antagoniste de Barras, pressa le retour de Bonaparte qui était alors en Egypte, s'unit à lui à son retour, eut une part essentielle à la révolution du 18 brumaire (9 nov., 1799), et fut nommé un des consuls provisoires. Il partagea un moment le souverain pouvoir avec Bonaparte, mais il ne tarda pas à être annulé par son tout-puissant collègue, et se retira. Il reçut en dédommagement le titre de sénateur avec la belle terre de Crosne, et plus tard fut fait comte de l'Empire. Exilé à la Restauration, il alla s'établir à Bruxelles (1815), et n'en revint qu'après la révolution de 1830. Il mourut en 1836 à Paris. Sieyes fut peut-être le plus grand politique de son époque ; il fit comprendre toute l'importance du tiers-état ; prépara ou amena plusieurs des mesures les plus importantes de la révolution : la formation de l'Assemblée Nationale, la Déclaration des Droits, la nouvelle division territoriale qui fit disparaître la distinction des provinces et leurs priviléges ; il eut aussi la plus grande part à la nouvelle constitution adoptée après la journée du 18 brumaire. On cite de lui plusieurs mots remarquables, entre autres celui par lequel il condamnait les suppressions sans indemnité que décrétait l'Assemblée Constituante : *Ils veulent être libres et ne savent pas être justes*. On a de Sieyes un grand nombre d'écrits politiques, pour la plupart de circonstance : le plus célèbre est la brochure qu'il publia au commencement de 1789, sous ce titre : *Qu'est-ce que le Tiers-État ? Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'ici ? Rien. — Que demande-t-il ? Devenir quelque chose.*

SIFANTO (île), *Siphnos*, une des Cyclades septentrionales, au S. E. de Serfo, par 22° 23' long. E., 36° 57' lat. N. : 13 kil. sur 8 environ ; 7,000 hab. Fer, plomb, marbre, chapeaux de paille renommés. Ch.-l. Sifanto, sur la côte E.

SIFFRID DE MISNIE, auteur d'une *Chronique* qui va de la création du monde à l'an 1307, écrivait au XIVe siècle. Sa *Chronique* n'a pas été imprimée, mais on en trouve des extraits dans les *Res misnicæ*, et les *Origines saxonicæ* de George Fabricius, et dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius.

SIGALON (Xavier), peintre distingué, né à Uzès, en 1790, de parents pauvres, mort du choléra à Rome en 1837, se fit connaître en 1822 par son tableau de la *Courtisane*, donna ensuite *Locuste* (1824), *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, une *Vision de Saint-Jérôme*, le *Calvaire*, fut chargé en 1833 par le gouvernement d'aller à Rome copier le *Jugement dernier de Michel-Ange*. Il venait d'achever cette grande œuvre quand il mourut. On voit sa copie à l'École des Beaux-Arts.

SIGAUD DE LAFOND (J.-René), physicien et chirurgien, né à Dijon en 1740, mort en 1810, découvrit divers procédés importants, et professa la physique avec succès. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale* (1767), 2 vol. in-12 ; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale* (1775), 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire de physique* (1780), 4 vol. in-8 ; *Éléments de physique théorique et expérimentale* (1787), 4 vol. in-8., etc. Il fit d'importantes découvertes dans l'art des accouchements.

SIGEAN, ch.-l. de cant. (Aude), près de l'étang de Sigean, à 24 kil. S. de Narbonne. Miel, vins. Charles-Martel battit les Sarrasins près de Sigean, en 737.

SIGEBERT I, 3e fils de Clotaire I, devint en 561 roi de Metz ou d'Austrasie, épousa Brunehaut, fut attaqué et fait prisonnier par les Avares (568), mais se racheta ; eut à repousser les invasions de Chilpéric I, roi de Neustrie, le vainquit, et se rendit maître de la plus grande partie de ses états ; il allait lui ravir encore Soissons, quand Frédégonde, femme de Chilpéric, le fit assassiner à Vitry (575).

SIGEBERT II, 2e fils de Dagobert I, fut roi d'Austrasie de 638 à 656, abandonna la direction des affaires à l'évêque Cunibert, puis au duc Adalgise, et enfin au maire Grimoald, ne s'occupa que de fonder des couvents, vit les Austrasiens battus par Radulf, Thuringien révolté, et mourut laissant un fils, Dagobert II, que Grimoald détrôna aussitôt pour le remplacer par son propre fils, Childebert II. Sigebert fut canonisé : on l'honore le 1er février.

SIGEBERT DE GEMBLOURS, bénédictin brabançon (1030-1112), entra jeune à l'abbaye de Gemblours. Il savait l'hébreu et professa plusieurs années à l'abbaye de Saint-Martin de Metz. On a de lui une *Chronique* (latine), qui va de l'an 381 à l'an 1112, imprimée à Paris, 1513, in-4 (continuée par Robert de Thorigny jusqu'à 1206) ; la *Vie de saint Thierry* (dans les *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibnitz) ; celle du roi *saint Sigebert d'Austrasie* (dans les *Francorum scriptores* de Duchesne), celle de *saint Guibert*, celle de *saint Maclou*, etc.

SIGÉE (cap), *Sigeum promontorium*, en Troade, sur la mer Egée, à l'entrée de l'Hellespont, est célèbre dans l'*Iliade* et chez les tragiques anciens.

SIGÉE (Louise), savante espagnole du XVIe siècle, née à Tolède, était appelée par ses contemporains la *Minerve* de son temps. Elle doit sa plus grande célébrité à un ouvrage obscène dont elle n'est pas l'auteur, l'*Aloisia Sigea*, qui fut mis sous son nom par l'avocat Nicolas Chorier. Ses véritables écrits sont : 30 *Epîtres latines*, des poésies et un opuscule intitulé : *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. Aucun de ses écrits n'a été imprimé.

SIGETH, comitat de Hongrie. *Voy.* SZIGETH.

SIGHLA. *Voy.* SAGHALA.

SIGISMOND (saint), roi de Bourgogne (516-524), fils et successeur de Gondebaud, quitta l'arianisme pour la foi catholique, promulgua de nouveau la loi *Gombette*, fit périr son fils Sigéric sur une accusation injuste, et alla faire pénitence dans l'abbaye d'Agaune. Pendant ce temps ses sujets le détrônèrent, et se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans, qui s'empara de sa personne et le mit à mort. Il fut canonisé à cause de son zèle pour la religion catholique. Sa fête tombe le 1er mai.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, né en 1366, était fils de l'empereur Charles IV et d'Anne de Silésie. Il hérita du Brandebourg en 1378; épousa Marie de Hongrie, fille du roi Louis, dit *le Grand* (1382); eut beaucoup de peine, après la mort de son beau-père, à se mettre en possession de la Hongrie (1386), soumit la Moldavie, la Valachie (1390), la Bosnie (1391), mais fut moins heureux contre les Ottomans, perdit la bataille de Nicopolis (1396), et ne reparut que six mois après; il eut alors à combattre deux compétiteurs au trône de Hongrie (Ladislas IV et Albert d'Autriche), qui avaient été nommés pendant son absence; toutefois il regagna les Hongrois par sa douceur. Il fut élu empereur en 1410, en concurrence avec Josse de Moravie qui mourut dès 1411; rétablit le calme dans l'empire, fit d'utiles réformes, et décida la tenue du concile de Constance (1414), dans l'espoir de terminer le grand schisme d'Occident, donna un sauf-conduit à l'hérésiarque Jean Huss pour qu'il vînt se défendre devant ce concile, mais laissa condamner au feu ce sectaire malgré cette garantie, et causa ainsi en Bohême la révolte des Hussites, qui s'insurgèrent contre Venceslas, son frère, roi du pays. Devenu lui-même, en 1419, roi de Bohême, par la mort de son frère, il eut sans cesse à combattre ses nouveaux sujets: il leur fit en 1435 d'énormes concessions, mais se rétracta aussitôt, ce qui excita de nouveaux troubles; prit aussi part à la querelle entre la Pologne et l'Ordre Teutonique; il combattit les Turcs en Bosnie (1427-33), mais avec peu de succès; il acquit pourtant Belgrade. Sigismond mourut en 1437, ne laissant qu'une fille, Élisabeth, mariée depuis 1422 à Albert d'Autriche, qui lui succéda. Il avait épousé en deuxièmes noces Barbe de Cilley, surnommée la *Messaline de l'Allemagne.*

SIGISMOND I, dit *le Grand*, roi de Pologne, frère et successeur d'Alexandre I (1506-48), avait 39 ans lorsqu'il monta sur le trône, força l'Ordre Teutonique à conclure la trêve de Thorn (1521); fut attaqué par les Russes et leur céda Smolensk (1522); voulut en vain empêcher la propagation du protestantisme en Pologne, et surtout à Dantzick, réunit la Mazovie à la couronne après l'extinction des ducs de ce pays; soutint des guerres presque continuelles avec les Tartares de la Crimée, les Moldaves, et même les Russes, mais presque toujours avec désavantage. Il inspira aux Polonais le goût des arts et des sciences, embellit et fortifia beaucoup de villes.

SIGISMOND II, *Auguste*, fils et successeur du précédent, né en 1520, au mois d'août (d'où son surnom), devint roi en 1548, acquit la plus grande partie de la Livonie (1560), entra à ce sujet en guerre avec Ivan IV et Gustave Vasa (1563), battit les Russes à Czasniki (1564), et conclut une trêve avec les deux rois; réunit définitivement la Lithuanie à la Pologne (1569); toléra la réforme, et même le socinianisme, qui fit sous lui de grands progrès, et mourut en 1572. Avec lui s'éteignirent les Jagellons.

SIGISMOND III, fils du roi de Suède Jean III, et neveu par sa sœur du précédent, fut élu roi de Pologne en 1587, remporta la victoire de Pitschen (en Silésie) sur l'archiduc d'Autriche, son compétiteur; devint roi de Suède en 1592, mais perdit bientôt ce trône par les intrigues de son oncle Charles IX, se rendit maître de toute la Livonie (1600-1604), et prit part aux troubles de la Russie (1607-1609), soutint un faux Démétrius (1609), fit élire czar Ladislas son fils (1610), mais ne put le maintenir, enleva aux Russes Smolensk, la Sévérie et Tchernigov (1618), mais eut une guerre désastreuse à soutenir contre les Turcs (1620 et 21), puis contre Gustave-Adolphe, qui, de 1621 à 1635, ne cessa de vaincre ses armées, conclut enfin la trêve d'Altmark, toute à l'avantage des Suédois, et mourut en 1637, laissant deux fils, Ladislas et Jean-Casimir, qui furent rois de Pologne.

SIGMARINGEN, petite v. d'Allemagne, capit. de la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, sur le Danube, à 80 kil. S. de Stuttgard; 800 hab. Résidence du prince. *Voy.* HOHENZOLLERN.

SIGNIA, auj. *Segni*, ville du Latium, chez les Volsques, entre Suessa Pometia et Frusino. Vins qui étaient d'usage en médecine.

SIGNY-LE-GRAND ou **L'ABBAYE**, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 25 kil. S. O. de Mézières; 2,980 h. Forges. Anc. abbaye de Cisterciens, fondée en 1134.

SIGNY-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 20 kil. O. de Rocroy; 2,259 hab. Deux forges.

SIGONIUS (Carolo SIGONIO, dit en lat.), savant italien, né à Modène vers 1520, professa les belles-lettres à Venise, l'éloquence à Padoue et à Bologne, et mourut en 1584. Il a laissé de nombreux écrits sur les antiquités romaines et l'histoire du moyen âge: tous ont été publiés à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol. avec notes. On le regarde comme le créateur de la *diplomatique* (art de déchiffrer les vieilles écritures). On lui doit de savants commentaires sur Tite-Live et sur Cicéron; il recueillit les fragments de ce dernier, et fabriqua un traité *De consolatione*, qu'il voulut faire passer pour authentique.

SIGOULÈS, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 13 kil. S. O. de Bergerac; 771 hab.

SIGOVÈSE, chef gaulois, frère de Bellovèse, et neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, alla se fixer, vers 590 av. J.-C., en Germanie dans la région hercynienne, à la tête de Volces Tectosages, tandis que Bellovèse se dirigeait vers l'Italie.

SIGUENZA, *Segontia*, ville d'Espagne (Guadalaxara), sur le Henarès, à 65 kil. N. E. de Guadalaxara; 4,900 hab. Évêché. Université supprimée en 1809. Aux environs, sources salées. — Prise aux Maures par Alphonse VI en 1106.

SIGURD I, roi de Norvége, fils et successeur de Magnus III, régna d'abord avec ses deux frères (1109), mais finit par être seul sur le trône, et mourut en 1130. Il fit une expédition en Syrie en 1107, peu après la première croisade, et eut une part décisive à la prise de Sidon par le roi de Jérusalem, Baudouin I. Il eut pour successeur Magnus IV, qui fut assassiné par Harald IV.

SIGURD II, SLEMBIDIAKNI, fils prétendu de Magnus III, enleva la couronne à Harald IV, qui se prétendait aussi fils de Magnus III (1136); il périt assassiné en 1155.

SIGURD III, régna en Norvége de 1162 à 1168.

SI-HOUN, fleuve d'Asie. *Voy.* SIR-DARIA.

SI-KIANG, riv. de Chine, naît dans les monts Nan-ling, coule à l'E. S. E., arrose les prov. de Koueï-tcheou, Kouang-si et Kouang-tong, reçoit le Pé-kiang, le Ngo-you-kiang, le Liéou-kiang, tombe dans le golfe de Canton à Canton, et porte successivement les quatre noms de Hang-kiang, Tcien-kiang, Si-kiang, et Tigre; cours, 900 kil.

SIKKIM ou *Damou-Dzoung*, ville de l'Inde septent., capit. de la principauté de Sikkim, par 27° 15' lat. N., 85° 43' long. E. — La principauté de Sikkim est sur le versant S. de l'Himalaya, entre le Thibet au N., le Népal au S. et à l'O., le Boutan à l'E.: 150,000 hab. Montagnes; climat tempéré. Elle appartient (depuis 1816) à un prince allié des Anglais.

SIKOK ou **SIKOKO**, une des quatre grandes îles du Japon et la moins grande, est au S. de Niphon.

250 kil. sur 125. Elle est dans la région de Nan-kaïdo, et se divise en 4 prov., Ava, Iyo, Sanoki, Tosa.

SIL, riv. d'Espagne, sort des monts Cantabres, dans le N. O. de la prov. de Léon, court au S. O., entre en Galice, baigne Toreno, Ponferrada, El-Barcos, et tombe dans le Minho à 11 kil. N. E. d'Orense. Cours, 160 kil.

SILA (la), du latin *Sylva*, forêt, plateau des Apennins, dans le roy. de Naples, occupe le N. de la Calabre Ultérieure 2e et le S. de la Calabre Citérieure. Climat très froid. Forêts de pins et sapins, d'où l'on tire des bois de construction et de la résine.

SILANUS (Dec. Junius), 2e mari de cette Servilie qui fut maîtresse de César, avait été questeur, édile, préteur en Asie, devint consul en 62 av. J.-C., puis proconsul en Illyrie, et après des succès insignifiants brigua le triomphe sans l'obtenir. Consul désigné lors du procès de Catilina, il opina le premier et pour la mort.

SILANUS (Appius-Junius), consul l'an 26 de J.-C., avait épousé la mère de Messaline, et inspira à l'impératrice une passion criminelle qu'il refusa de satisfaire. Celle-ci, pour se venger, le rendit suspect à Claude qui le fit poignarder l'an 40. — Son fils, L. Jun. Silanus, avait été fiancé à Octavie. Agrippine, craignant que Claude ne le destinât au trône, fit rompre le mariage; le jeune Silanus au désespoir se donna la mort.

SILARE, *Silarus*, auj. *Selo*, riv. de Lucanie, au N., sortait de l'Apennin et tombait dans le golfe de Pæstum. Sur ses bords, Crassus anéantit les troupes de Spartacus (71 av. J.-C.).

SILBERBERG (c.-à-d. *mont d'argent*). Divers lieux d'Allemagne portent ce nom, notamment : 1° une ville des États prussiens (Silésie), à 26 kil. S. O. de Frankenstein ; 1,700 hab.; plomb argentifère, cristal, topazes, jaspe; — 2° une ville de Bohême, à 3 kil. N. E. de Graslitz (fabrique de miroirs, laiton, smalt, vitriol, alun).

SILBERSTADT, ville de Bohême. *Voy.* MIES.

SILÈNE, père nourricier de Bacchus, accompagna ce dieu, avec les Satyres, lors de son expédition dans l'Inde. Souvent on le donne comme conduisant les Muses, qui alors servent de cortége au dieu, et il reçoit, dans ce cas, comme Hercule, l'épithète de *Musagète*. Souvent aussi à sa suite sont d'autres Silènes. On le représente ordinairement ivre et monté sur un âne. Il était honoré à Elis et en Arcadie. — Quelques anciens ont fait de Silène un roi de l'île de Mélos, époux d'une Naïade.

SILENTIAIRES, charge importante à la cour des empereurs grecs; ce titre était donné aux personnes destinées aux négociations secrètes. Il y avait un grand silentiaire et 30 silentiaires ordinaires.

SILÉSIE, *Schlesien* en allemand, prov. des États prussiens, au S. E. du Brandebourg, a 350 kil. de long sur 115 de moyenne largeur; 4,025 kil. carr.; 2,500,000 hab. Ch.-l., Breslau. On la divisait jadis en haute, moyenne et basse. Auj. elle fournit trois gouv. (Breslau, Liegnitz, Oppeln). L'Oder l'arrose d'un bout à l'autre; le S. et la frontière occid. sont très montueux (Riesengebirge et Carpathes). Ailleurs sont de vastes plaines. Sol fertile, industrie active. On parle en Silésie un dialecte particulier du polonais. Les Silésiens sont pour la plupart de race slave. — Habitée par des *Lygii* et des *Quades* au temps des Romains, la Silésie fit plus tard partie du roy. de Pologne. En 1168, les fils de Vladislas II, roi dépossédé de Pologne, reçurent la Silésie de Boleslas IV (cette Silésie était plus grande que la prov. actuelle, et contenait, avec les Silésies prussienne et autrichienne, le Brandebourg jusqu'à la Warta). La Silésie, sous les descendants de Vladislas, se morcela en plusieurs duchés, tous nommés d'après leurs villes principales (Schweidnitz, Glogau, OEls, Jauer, Jægerndorf, etc.). Les discordes intestines, suite naturelle de ces partages, aidèrent Jean, roi de Bohême, à joindre la Silésie à ses états : dès 1327, les possesseurs de ces petits duchés (sauf 2) se reconnurent ses vassaux, et en 1357 l'empereur Charles IV, son fils, réunit la Silésie à sa couronne. Quoique province bohémienne, la Silésie ne fut jamais état ou fief d'empire. Elle éprouva le contre-coup des guerres hussites, prospéra néanmoins par l'industrie et le commerce (grâce à l'introduction de nombreuses familles allemandes), compta de bonne heure beaucoup de protestants, et fut pendant la guerre de Trente-Ans le théâtre de plusieurs des opérations de Wallenstein. En 1740 et 42 (guerre de la succession d'Autriche), Frédéric II la conquit; il se fit confirmer dans sa conquête par Marie-Thérèse en 1748. Cette prov. fut prise et reprise dans la guerre de Sept-Ans; l'impératrice en céda définitivement la plus grande partie à la Prusse en 1763, et ne s'en réserva que la moindre portion (*Voy.* ci-après).

SILÉSIE AUTRICHIENNE, extrémité S. de la Silésie, est comprise dans le gouvernement autrichien de Moravie-et-Silésie et en forme deux cercles (Troppau et Teschen). *Voy.* MORAVIE.

SILHOUETTE (Ét. de), né à Limoges en 1709, mort en 1767, fut successivement conseiller au parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire pour la fixation des limites en Acadie (1748), commissaire du roi près la Compagnie des Indes, enfin contrôleur des finances (1757). Il commença quelques réformes et fit rentrer 72 millions dans le trésor; mais ayant voulu diminuer les dépenses personnelles du roi et établir de nouveaux impôts, il perdit tout crédit et fut forcé de quitter le ministère au bout de huit mois. On a de lui divers ouvrages : *Idée générale du gouvernement chinois*, Paris, 1729, in-4; *Lettres sur les transactions politiques du règne d'Elisabeth*, Amsterdam (Londres), 1736, in-12; *Voyage de France, d'Espagne et d'Italie*, Paris, 1776, 4 vol. in-12; et des traductions de l'anglais, entre autres celles des *Essais sur l'Homme* et *sur la Critique* de Pope. Silhouette occupa beaucoup le public pendant son court ministère, et, après sa chute, tout ce qu'ordonnait alors la mode était *à la Silhouette;* le nom de *Silhouette* est resté à une manière de faire les portraits avec l'ombre de la figure, par cette seule raison qu'elle fut en vogue à cette époque.

SILISTRI ou DRISTRI, *Durostorum, Tirista?* ville de la Turquie d'Europe, en Bulgarie, ch.-l. de livah, au confluent de la Dristra ou Missovo et du Danube, à 100 kil. N. E. de Routchouk; 20,000 hab. Plusieurs belles mosquées. Lainages, tanneries. Commerce.— Les environs de cette ville furent le théâtre de plusieurs combats entre les Turcs et les Russes en 1773; elle fut prise en 1829 par le général russe Diébitsch. — Le livah de Silistri fait presque tout entier partie de l'anc. Bulgarie, et est le plus à l'E. des 3 livahs formés aux dépens de ce royaume.

SILIUS (P.), Romain d'une haute naissance et d'une grande beauté, inspira une folle passion à Messaline, qui lui fit répudier Silana sa femme, et l'épousa publiquement pendant une absence de Claude. L'empereur, averti par Narcisse, revint en hâte à Rome. Silius, surpris, se donna la mort, et Messaline fut tuée le soir même.

SILIUS ITALICUS (C.), poëte latin, né vers l'an 25 de J.-C., soit en Italie (à Rome ou à Corfinium), soit en Espagne, à Italica (Séville-la-Vieille), d'où il aurait pris son nom, fut consul sous Néron (68), puis gouverneur de l'Asie-Mineure. Il avait pour Cicéron et Virgile une admiration extraordinaire et acquit à grands frais la maison de l'orateur à Tusculum et celle du poëte à Naples. Il quitta de bonne heure les affaires pour se livrer aux lettres; ne pouvant supporter les douleurs d'un ulcère, il se laissa mourir de faim à 75 ans. On a de Silius un poëme épique : la *Deuxième guerre punique*, en 17 chants. Le style en est correct et sans enflure; mais sa poésie

est sans éclat, sans vigueur, sans mouvement : on lui reproche aussi de se montrer partout servile imitateur de l'auteur de l'*Enéide :* ce qui l'a fait surnommer le *Singe de Virgile.* Son poëme, longtemps perdu, fut retrouvé par le Pogge à l'abbaye de Saint-Gall en 1414. Les meilleures éditions, après l'édition *Princeps* (Rome, 1471), sont celle de Drakenborch, Traj. ad Rhenum, 1717, in-4 ; et celle de Ruperti, Leipsick, 1795, 2 vol. in-8 (reproduite dans la collection des *Classiques latins* de M. Lemaire). Lefèvre de Villebrune en a donné une traduction française, Paris, 1781. Il en a paru une nouvelle par MM. Corpet et Dubois, dans la collection Panckoucke.

SILIVRI, *Selymbria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la mer de Marmara, à 70 kil. O. de Constantinople ; 8,000 hab. Pont de 32 arches sur une petite rivière. Belle église grecque. Entre Selymbria et Dercon (auj. *Derkus*) était le mur d'Anastase. Aux environs, vins excellents.

SILLÉ-LE-GUILLAUME, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 37 kil. N. O. du Mans ; 3,145 hab. Toile fine et d'emballage ; lainages ; forges, etc. Jadis place forte.

SILLERY, bourg du dép. de la Marne, à 9 kil. S. E. de Reims : 500 hab. On y récolte les meilleurs vins blancs mousseux de Champagne. — Bourg de l'ancienne Picardie (Aisne), à 24 kil. de Château-Thierry ; titre de marquisat.

SILLERY (Nicolas BRUSLART de), magistrat, fut chargé par Henri IV de plusieurs missions importantes, fut ambassadeur en Suisse, plénipotentiaire à Vervins, fit casser par la cour de Rome le mariage de Henri IV avec Marguerite, et conclure un 2e mariage avec Marie de Médicis, devint chancelier de France en 1607, perdit de son crédit après la mort de Henri IV et se retira. Il mourut à Sillery en 1624, à 80 ans. — Son fils, P. Bruslart, marquis de Puisieux, fut aussi chargé de plusieurs missions et partagea sa disgrâce. — Un de ses descendants, Alexis Bruslart, connu d'abord sous le nom de comte de Genlis, puis de marquis de Sillery, épousa la célèbre Mme de Genlis. Il était capitaine des gardes du duc d'Orléans, et fut député aux États-Généraux, puis à la Convention. Arrêté comme complice de Dumouriez, et comme agent de la faction d'Orléans, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793.

SILLY, ancienne abbaye de Normandie, à 9 kil. d'Argentan, appartenait à l'ordre des Prémontrés, et fut fondée en 1154.

SILO, ville de Judée (Ephraïm), au N. de Béthel, fut la première capitale des Hébreux lors de leur entrée dans la Terre Promise : l'arche et le tabernacle y furent longtemps conservés. C'est là aussi que Josué fit le partage de la Terre Promise.

SILOE, fontaine de Jérusalem, sort du mont Sion et va se jeter dans le torrent de Cédron. Près de sa source était une piscine, célèbre par le miracle de l'aveugle-né auquel Jésus rendit la vue.

SILSILIS, mont. d'Egypte, auj. DJEBEL-SELSELEH.

SILURES, peuple de la Bretagne 2e, au S. O., vers l'embouchure de la *Sabrina* (Severn).

SILVA (J.-B.), médecin français, né à Bordeaux en 1682, mort en 1748, eut de la réputation au XVIIIe siècle, fut médecin consultant du roi (Louis XV), se vit recherché par l'empereur Charles VI et par l'impératrice de Russie, et mérita d'être loué par Voltaire. Il a laissé un *Traité des différentes sortes de saignées* (1727), et quelques opuscules. — Un autre Silva, Milanais (1690–1779), fut le collaborateur de Muratori dans ses collections historiques.

SILVANECTES, peuple de la Gaule, en Belgique 2e, entre les *Parisii*, les *Meldi*, les *Bellovaci*, les *Viducasses*, avaient pour ch.-l. une ville de même nom (auj. *Senlis*).

SILVÈRE (saint), pape de 536 à 538, refusa de replacer Anthyme sur le siége de Constantinople. En butte dès lors à la haine de Théodora, il fut accusé d'intelligences avec les Goths, relégué à Patare, remplacé par Vigile, et enfin conduit dans l'île Palmaria, où il mourut de faim. On le fête le 20 juin.

SILVESTRE, SILVIUS. *Voy.* SYLVESTRE, SYLVIUS.

SIMANCAS, *Septimanca*, ville d'Espagne (Valladolid), sur la Pisuerga, à 12 kil. S. O. de Valladolid : 1,200 hab. Pont de 17 arches. Château-fort où l'on conserve les archives de Castille. Ramire II, roi de Léon, et Fernand Gonzalez, comte de Castille, y remportèrent une grande victoire sur Abdérame en 939.

SIMAO, une des îles de la Sonde. *Voy.* SÉMAO.

SIMBIRSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Simbirsk, sur le Volga, par 46° 2' long. E., 54° 24' lat. N. ; 15,000 hab. Clochers et jardins nombreux qui rendent de loin son aspect pittoresque. Fondée en 1648. — Le gouvernement de Simbirsk est entre ceux de Kazan au N., d'Orenbourg à l'E., de Saratov au S., de Penza et de Nijnéi-Novogorod à l'O. : 400 kil. sur 200 ; 1,200,000 hab. Mont. à l'E. et au centre ; sol fertile ; fer, sel, soufre, gypse ; toiles, drap, verre, pêche importante.

SIMÉON, deuxième fils de Jacob et de Lia, né vers 2110 av. J.-C., fut celui que Joseph retint en otage quand ses frères vinrent acheter du blé en Egypte, et eut part au massacre des Sichémites par Lévi. Il donna son nom à une des douze tribus. C'était la plus méridionale : elle avait pour bornes au N. la tribu de Juda, à l'O. les Philistins, à l'E. le lac Asphaltite.

SIMÉON, pieux vieillard juif, fut averti de la venue du Sauveur ; il se trouvait dans le temple lorsque la Vierge y porta l'Enfant Jésus, et le reçut dans ses bras ; c'est alors qu'il chanta le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

SIMÉON, neveu de la sainte Vierge et cousin de Jésus, fut évêque de Jérusalem après la mort de Jacques en 67, et subit le martyre en 107 ; il avait 120 ans. On le nomme souvent le frère du Seigneur. L'Eglise en fait mémoire le 18 février.

SIMÉON STYLITE (saint), pieux anachorète, né vers 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie, mort en 459, se voua jeune à la vie solitaire, et se fit remarquer par ses austérités excessives : il ne faisait qu'un repas par semaine, et ne prenait rien tout le carême ; il finit en 423 par quitter sa chaumière, et se retira, pour mieux s'isoler, sur une haute colonne (*stylos*, en grec, d'où son surnom), du haut de laquelle il haranguait les fidèles. Il vécut ainsi 26 ans, et changea dans cet espace trois fois de colonne (il était resté 22 ans sur la dernière). Son ermitage était au pied du mont Télénisse. Les légendes attribuent à ce saint les faits les plus extraordinaires. L'Eglise le fête le 5 janvier.

SIMÉON DE DURHAM, historien du XIIe siècle, enseigna les mathématiques à Oxford, et fut grand chantre de l'église de Durham ; il a composé une *Histoire des rois d'Angleterre*, qui va de 616 à 1130, et qui a été continuée par Jean Prieur d'Exham jusqu'en 1156 (elle a été imprimée dans les *Decem scriptores* de Twisden).

SIMÉON (Joseph-Jérôme), né à Aix en 1749, mort en 1842, fils d'un avocat, entra au barreau d'Aix, fut successivement professeur de droit à la faculté d'Aix, procureur-syndic du département des Bouches-du-Rhône, député au conseil des Cinq-Cents, où il siégea parmi les modérés, fut condamné à la déportation au 18 fructidor, reparut après le 18 brumaire, fut, sous le consulat et l'Empire, tribun, préfet, conseiller d'état et reçut le titre de baron, eut part à la rédaction du *Code Civil*, alla en Westphalie organiser l'administration de la justice pendant le règne de Jérôme Bonaparte ; fit bénir dans ce pays le nom français ; fut sous la Restauration ministre de la justice, puis de l'intérieur (1819-21), présenta une loi qui changeait le mode d'élection (1820), se retira quand le parti ultra-royaliste l'eut

définitivement emporté, devint pair, puis premier président de la cour des comptes. Homme sage, orateur clair et solide, il se montra en toute occasion ami de l'ordre et des libertés constitutionnelles. — Son fils, le vicomte Joseph-Balthasar Siméon, né en 1781, fut sous l'Empire chargé de diverses missions à l'étranger, devint sous la Restauration préfet du Var, du Pas-de-Calais, directeur des Beaux-Arts, et est auj. pair de France.

SIMÉON (Tribu de). *Voy.* SIMÉON (fils de Jacob).

SIMÈTHE, *Simœthus*, auj. *Giaretta*, fleuve de Sicile, sortait des monts Nébrodes, et se jetait dans la mer Ionienne, non loin de Catane. Sur ses bords naquirent les dieux Paliques.

SIMFÉROPOL, *Ak-Metched* (*mosquée blanche*), et *Sultan-seraï* (*résidence du sultan*) chez les Turcs, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Tauride, sur le Salghir, dans un beau vallon, par 31° 47' long. E., 45° 12' lat. N. ; 3,000 hab. (sans la garnison). Belle cathédrale, palais du gouverneur, etc.— Fondée par les Turcs en 1500; cédée aux Russes avec le reste de la Crimée en 1791.

SIMIANE ou COLLONGUE, *Collum longum*, ville du dép. des Bouches-du-Rhône, dans l'ancienne Provence, à 12 kil. S. d'Aix; 800 hab. Jadis titre de marquisat. — Bourg des Basses-Alpes, à 17 kil. O. de Forcalquier ; 1,200 hab.

SIMIANE (Pauline de GRIGNAN, marquise de), fille de Mme de Grignan et petite-fille de Mme de Sévigné, née en 1674, morte en 1737, fut comme sa mère et sa grand-mère célèbre par son esprit et sa beauté; elle épousa en 1695 Louis de Simiane, d'une illustre maison de Provence, alliée à la maison souveraine de Savoie, qui devint par la suite lieutenant-général de Provence. On a d'elle quelques lettres qui furent publiées pour la première fois en 1773 par La Harpe, et qui, depuis, ont été jointes à celles de Mme de Sévigné: elles offrent, selon l'expression de La Harpe, *un air de famille.*

SIMMERN, ville des États prussiens (Province-Rhénane), à 42 kil. S. de Coblentz; 2,250 hab. Bas, tanneries, forges. Elle était jadis capitale d'une principauté palatine. *Voy.* PALATINAT.

SIMMIAS, poëte grec, de Rhodes, vivait, selon les uns, au VIIIe siècle av. J.-C., selon les autres au IVe (vers 324 av. J.-C.); il a laissé trois pièces de vers, les *Ailes*, l'*Œuf*, la *Hache*, dont les vers, par leur disposition, figurent l'objet décrit; il passe pour l'inventeur de ces jeux bizarres. Saumaise, et surtout Fortunio Liceti (dans son *Encyclopædia ad Securim*, Paris, 1635), se sont exercés sur Simmias.

SIMNEL (Lambert), aventurier, fils d'un boulanger d'Oxford, se fit passer, à l'instigation d'un prêtre nommé Simon, pour le duc d'York, deuxième fils d'Édouard IV, et, aidé d'un parti de mécontents, marcha contre l'armée de Henri VII; mais il fut vaincu à Stoke (1487), et tomba aux mains du roi, qui le relégua comme marmiton dans ses cuisines.

SIMOGGA, ville de l'Inde dans la soubabie de Nagara (ancien Maïssour), sur la Tonga, à 200 kil. N. O. de Seringapatam · florissante et peuplée. Pillée en 1798 par les Mahrattes.

SIMOIS, auj. le *Mendéré-sou*, rivière de Troade, sortait de l'Ida, baignait la campagne de Troie et tombait dans le Xanthe ou Scamandre.

SIMON MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

SIMON *le Cananéen*, un des 12 apôtres, natif de Cana en Galilée, subit, dit-on, le martyre en Perse. On le fête le 28 octobre avec saint Jude.

SIMON *le Magicien*, du bourg de Gitton (en Samarie), avait été disciple du thaumaturge Dosithée, opérait lui-même des prodiges, et s'intitulait *la Vertu de Dieu.* Il se fit baptiser par le diacre Philippe, puis osa demander à saint Pierre de lui transmettre, moyennant argent, le pouvoir d'opérer des miracles semblables aux siens (d'où vint le nom de *simonie*, pour désigner le trafic des choses saintes); mais il fut repoussé et maudit par le chef des apôtres. Simon alors se sépara des disciples de Jésus et voulut rivaliser avec eux: il visita diverses provinces de l'Orient, alla jusqu'en Italie, et fit des dupes et des prosélytes à Rome même. Il avait à sa suite une Tyrienne qu'il nommait *Hélène* ou *Sélène*, la donnant tantôt pour l'Hélène de la guerre de Troie, tantôt pour Minerve. Des légendes sans autorité le montrent luttant devant Néron avec saint Pierre, s'élevant dans les airs par la magie, puis tombant et se cassant les jambes. On donne Simon comme le premier hérétique. Son hérésie était une forme de gnosticisme; son Hélène était, selon lui, une incarnation de l'intelligence suprême ou du *Nous.*

SIMON BEN-JOKAÏ, rabbin du IIe siècle, disciple d'Akiba, est regardé comme l'auteur du livre intitulé : *Zoar* (c.-à-d. *Lumière*), commentaire du *Pentateuque*, et comme le chef des cabalistes.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, mort en 1712, était oratorien et professa la philosophie à Juilly et à Paris. Il fut exclu de son corps pour avoir avancé que le *Pentateuque* était d'Esdras, et eut beaucoup de disputes à soutenir contre Bossuet et les savants de Port-Royal. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : l'*Histoire critique du Vieux Testament* (Paris, 1678, in-4), où il exprimait les opinions qui lui suscitèrent tant de persécutions; l'*Histoire du Nouveau Testament* (1689), et l'*Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (sous le pseudonyme de sieur de Moni), Amsterdam, 1684. — Un autre Richard Simon, du Dauphiné, prêtre, a composé un grand *Dictionnaire de la Bible* (fort estimé avant que celui de dom Calmet parût), Lyon, 1703, 2 vol. in-fol., 2e édit.

SIMON (Ed.-Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, mort en 1818, exerça d'abord la médecine, fut bibliothécaire du tribunat, puis professeur de rhétorique à Besançon. Il a publié : *Choix de poésies* (traduites du grec, du latin, de l'italien, 1786); les *Muses provinciales*, recueil des meilleures productions des poëtes de province; *Correspondance de l'armée française en Égypte*, an VII (1799); a traduit *Martial* (publ. par son fils en 1819), et abrégé le poëme de *Saint Louis*, du P. Lemoine (1816).

SIMONETTA, famille originaire de Calabre, s'attacha aux Sforze, ducs de Milan, et leur rendit de grands services. Ange Simonetta, né vers 1400, mort en 1472, contribua puissamment à la fortune de François Sforze. — Son neveu, François Simonetta, né en 1410, eut la confiance de Galéas-Marie, et assista Bonne de Savoie au commencement de la minorité de Jean-Galéas-Marie, mais ayant voulu la détourner d'une passion indigne d'elle, il fut mis en prison, appliqué à la torture, et enfin décapité (1480). — J. Simonetta, frère de François, partagea la fortune, les honneurs, la disgrâce de son frère, mais fut épargné après avoir subi la torture, et ne mourut qu'en 1491. On lui doit : *De rebus gestis Fr. Sfortiæ, Mediolanensis ducis* (principale source pour l'histoire de ce prince), Milan, 1480-86, in-fol.

SIMONIDE, poëte et philosophe grec, de Iulis (dans l'île de Céos), né en 558 av. J.-C., mort en 468, jouit de la faveur de plusieurs princes, entre autres du Pisistratide Hipparque et du célèbre Hiéron, tyran de Syracuse. Diverses traditions le montrent vendant ses vers aux athlètes et aux grands, chantant souvent la palinodie, honoré de la protection spéciale de Castor et Pollux pour avoir introduit leur éloge dans une ode composée en l'honneur d'un athlète, perdant la vue pour avoir adressé des injures poétiques à Junon, et la recouvrant après avoir fait l'éloge de cette divinité. On dit aussi qu'il ajouta une 8e corde à la lyre et 4 lettres à l'alphabet grec (η, ω, ξ, φ). Il excellait dans les genres

105*

élégiaque et lyrique, et fut le rival de Pindare. Ses *Thrènes* ou *Lamentations* étaient renommées. Nous ne possédons de tout cela que quelques épigrammes (c.-à-d. inscriptions) et autres fragments recueillis par Brunck (tome I de ses *Analecta*). Parmi les fragments que nous avons sous le nom de Simonide, on remarque deux pièces en vers iambiques, dont l'une est une satire mordante contre les femmes; mais on l'attribue à un autre poëte du même nom. Simonide passe pour inventeur de l'art de la mnémonique.

SIMONNEAU, famille de graveurs, a produit: Charles, natif d'Orléans (1639-1728), qui réussit également dans le portrait, l'histoire et la vignette (on cite de lui *Jésus et la Samaritaine*, d'après Carrache; la *Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun); — Louis, frère de Charles, mort en 1738, auteur d'une *Assomption de la Vierge*, d'après Lebrun; *Suzanne au bain*, *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel; — Philippe, fils de Charles, auteur de l'*Enlèvement des Sabines* et de la *Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après Jules Romain; *les Trois déesses jugées par Pâris*, d'après Perino del Vaga.

SIMPHEROPOL, ville de Russie. *Voy.* SIMFÉROPOL.

SIMPLICE ou SIMPLICIUS (saint), pape de 468 à 483, établit en Orient l'autorité du concile de Chalcédoine, rétablit sur les siéges d'Antioche et d'Alexandrie les évêques légitimes, mais n'étouffa pas si promptement les troubles en Occident. L'Église l'honore le 16 août. — Un autre saint Simplice, évêque d'Autun au IVe siècle, est fêté le 24 juin.

SIMPLICIUS, philosophe grec du VIe siècle, natif de Cilicie ou de Phrygie, reçut les leçons d'Ammonius, fils d'Hermias, enseigna quelque temps à Athènes, quitta cette ville après la défense que fit Justinien d'enseigner la philosophie païenne (529), et se réfugia en Perse, auprès de Chosroës, qui obtint son retour en Grèce, vers 533 selon les uns, 545 selon d'autres. On a de lui des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote, notamment sur les *Catégories* (Bâle, 1541); sur le *Traité de l'âme* (Venise, 1527); sur la *Physique* (Venise, Alde, 1526); sur le *Traité du ciel*, et des commentaires sur le *Manuel d'Epictète* (publiés à Deux-Ponts par Schweighæuser, 1800, 2 vol. in-8). Simplicius est un éclectique, qui incline au péripatétisme. Ses commentaires sont, avec ceux d'Alexandre d'Aphrodisie, les meilleurs de cette école.

SIMPLICIUS (saint), pape. *Voy.* SIMPLICE.

SIMPLON (mont), *Sempelen* en allemand, *Sempione* en italien, *mons Cæpionis*, *Scipionis* ou *Sempronius* en latin, montagne des Alpes Lépontiennes, en Suisse, sur la limite du Valais et du Piémont, à 105 kil. N. E. du mont Blanc et à 53 kil. S. O. du mont Saint-Gothard. Son sommet s'élève à 3,710m. Superbe route militaire de plus de 60 kil. de long (de Glitz à Domo d'Ossola), ouverte par Napoléon de 1800 à 1807 (on y compte 6 galeries taillées dans le roc, et plus de 50 ponts. — Sous l'Empire, le Simplon donna son nom à un dép. formé du Valais (auj. canton suisse), et qui avait pour ch.-l. Sion.

SIMPSON (Thom.), mathématicien anglais, né en 1710, mort en 1761, à Bosworth, était fils d'un tisserand: il lutta longtemps contre la misère, et devint enfin professeur de mathématiques à l'académie de Woolwich et membre de la Société Royale. Il a laissé, entre autres ouvrages: la *Doctrine des fluxions*, 1750, 2 vol. in-8; *Traité sur la nature et les lois de la probabilité*, 1740, in-4; *Traité sur les annuités et les tontines*, 1742, in-8.

SIMPSON (Elisabeth). *Voy.* INCHBALD (mistriss).

SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1682, mort en 1768, fut 50 ans professeur de mathématiques au collége de Glasgow, et laissa: *Traité des sections coniques*, 1735, in-4; *Traité sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies* (dans les *Transactions philosophiques*, année 1753), et divers travaux sur *Euclide* (qu'il a traduit en anglais, 1756), *Apollonius*, *Pappus*.

SIN, désert situé au N. E. de l'Égypte. Les Hébreux le traversèrent en gagnant la Terre Promise, et y furent nourris de la manne.

SIN (roy. de), en Sénégambie, sur l'Atlantique, entre ceux de Baol au N., de Saloun à l'E., de Badibou et de Barrah au S.; 60,000 hab. Ch.-l., Joal.

SINAC, anc. ville de Géorgie, auj. dans la Russie mérid., ch.-l. de la Kakétie, à 100 kil. S. E. de Tiflis; 2,000 hab. Insurgée contre les Russes en 1812.

SINAI ou SINA (mont), mont. d'Arabie, au N. O., dans la péninsule qui s'avance au milieu de la mer Rouge, entre les deux golfes de Suez et d'Akaba, au N. E. du mont Horeb, et au S. du mont de Moïse (Djebel Mousa), par 31° 51' long. E., 28° 36' lat. N.; il a deux sommets, dont le plus élevé, dit auj. *Sainte-Catherine*, a 2,814 mètres environ. — Dieu apparut à Moïse sur cette montagne pendant 40 jours et lui donna sa loi. Sur la pente de la montagne, à une hauteur de 1,800 mètres, se voient une église et une mosquée, ainsi qu'un couvent fortifié. Ce couvent est le siége d'un archevêché dont le titulaire réside au Caire.

SINALOA ou CINALOA, ville de la confédération mexicaine, à 220 kil. N. O. de Culiacan. Très peuplée; jadis ch.-l. de la prov. de Sinaloa, sur la mer Vermeille; elle est auj. comprise dans l'état de Sonora-et-Sinaloa.

SINAMARI. *Voy.* SINNAMARI.

SINAN ou SINANS-PACHA, surnommé *Kodjak* ou le *maître*, général ottoman, était un renégat italien, natif de Florence ou de Milan: il fut visir sous Soliman I, Sélim II, Amurat III et Mahomet III. Il prit Tripoli en 1551, soumit l'Yémen révolté, réduisit la régence de Tunis, d'où il chassa les Espagnols, et se distingua également en Hongrie. Trois fois disgrâcié, il fut trois fois rappelé et mourut étant visir, en 1595. Sinan-Pacha n'était pas moins habile administrateur que grand guerrier.

SINCAPOUR ou SINGHAPOUR, petite île de l'Inde Transgangétique, entre la côte S. E. de Malacca et l'île de Sumatra, donne son nom au détroit de Sincapour, mais est célèbre surtout par la ville de Sincapour, située sur la partie la plus étroite du détroit. C'était jadis un misérable village de 150 hab. Auj. elle en compte au moins 20,000 (Européens, Arabes, Arméniens, Hindous, Chinois, Malais). Grâce à son port franc, le commerce y est prodigieusement actif, et il s'y fait pour 125 millions d'affaires au moins par an. Sincapour a été fondée par sir Thomas Raffles en 1819, et, au bout de cinq ans, elle était déjà très riche.

SIND ou SINDH, l'*Indus* des anciens, un des deux grands fleuves de l'Inde, le plus à l'O., naît dans le S. E. du petit Thibet, dans des lieux inconnus, vers 30° lat. N., forme une courbe, remontant jusqu'à 36° au N. O., puis redescendant au S. O., continue ensuite sa course jusqu'à 24°, laissant à sa droite le Kaboul et le Béloutchistan, à sa gauche le Pendjab, le Moultan, etc., et tombe dans la mer des Indes. Les principales villes qu'il arrose sont: Attok, Déra-Ismaïl-Khan, Dera-Ghazi-Khan, Tchikarpour, Haïdérabad, Tatta. Le delta qu'il forme, dit-on, à son embouchure, n'est bien marqué que dans la saison des pluies. Aux environs est le grand marais de Rin. Les affluents principaux sont le Leh ou Ladak en Thibet, l'Attok et la Leia qui viennent de l'Afghanistan, et les rivières du Pandjnab (*Voy.* ce nom). Cours total, au moins 2,550 kil. *Voy.* INDUS. — Un autre Sind au Cally-Sind, tombe dans le Djemnah, par 76° 49' long. E., 26° 25' lat. N., après 450 kil. de cours.

SINDHY (principauté du), état de l'Inde en deçà du Gange, vers l'embouchure du Sind, qui lui donne son nom, borné au N. O. par le Belout-

chistan, au N. par le roy. de Lahore, à l'E. par l'Adjmir et le Katch, qui appartiennent aux Anglais, au S. par le golfe d'Oman. Capitale, Haïderabab. Autres villes, Tattah, Tlanda, etc.— Le Sindhy eut jadis des princes particuliers. Les Arabes occupèrent le pays dès 712, mais au xe siècle, il se rendit indépendant; depuis le XIVe siècle, il passa successivement sous la domination des Afghans, des Mongols, et enfin du Kaboul (à la fin du dernier siècle). Auj. le Sindhy est gouverné par plusieurs chefs qui sont soumis, mais seulement de nom, au souverain du Kaboul.

SINDHYAH ou SINDIAH (roy. de), état de l'Inde en deçà du Gange, entre la Djemnah et la Nerbedda, est environné partout des possessions médiates ou immédiates de l'empire anglo-indien, et ne forme pas un tout continu. Il a pour capit. Goualior, et se compose de partie des trois anciennes provinces d'Agra (capit. Agra), de Kandeich (capit. Bhouranpour) et de Malwa (capit. Oudjein). — Cet état fut fondé au dernier siècle par le chef mahratte Sindhyah-Béhadour (*Voy.* l'art. suiv.) Le souverain est encore auj. un prince mahratte; il prend le titre de *maharadjah* ou *grand-radjah*, et peut mettre sur pied 80,000 hommes.

SINDHYAH (Madhadji), dit *Behadour* ou *le Victorieux*, prince mahratte, né vers 1743, mort en 1794, profita de la décadence de l'emp. mogol pour se fonder un roy. indépendant entre le Lahore, le Kandeich, le golfe de Cambaye et le Gange, attira à son service des officiers européens, entre autres le Français de Boigne, et eut une armée de 100,000 hommes.

SINDIQUE, pays de la Scythie, sur le Pont-Euxin, s'étendait depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à l'Achaïe asiatique.

SINDJAR, *Singara*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 150 kil. O. de Mossoul, sur le Sindjar (affluent du Khabour), au pied des monts Sindjar (qu'habitent les Yézidis, pillards intraitables). — Près de l'anc. *Singara*, Sapor II fut battu par les Romains en 348.

SINES, *Sinæ*, peuples orientaux que les anciens ne connaissaient que de nom, semblent être les Siamois, ou peut-être même les Chinois, dont le nom offre de l'analogie avec celui des *Sines*.

SINES ou SYNIS, ville du Portugal (Alemtéjo), à 100 kil. S. O. de Béja; 1,650 hab. Château et bon ancrage. Pêche active. Patrie de Vasco de Gama.

SINEU, ville de l'île Majorque, au centre, à 35 kil. N. E. de Palma ; 4,000 hab. Anc. résidence des rois maures et des rois chrétiens de Majorque.

SI-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chen-si, par 106° 9' long. E., 34° 13' lat. N.; une des plus belles de l'empire; longtemps résidence de la dynastie des Han (IIe siècle av. J.-C.).

SINGAPORE, ville de l'Inde. *Voy.* SINCAPOUR.

SINGARA, ville de Mésopotamie, auj. SINDJAR.

SINGIDUNUM, auj. *Belgrade*, ville de la Dacie riveraine, au confluent de l'Ister et du Savus. Patrie de Jovien. *Voy.* BELGRADE.

SINGILIS, fleuve de Bétique, auj. le XÉNIL.

SINGITIQUE (golfe), golfe de la mer Egée, sur les côtes de la Macédoine, entre les presqu'îles de Sithonie et du mont Athos.

SINIGAGLIA, *Sena Gallica*, ville des Etats de l'Eglise (Urbin-et-Pesaro), à 34 kil. S. E. de Pesaro, sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Misa; 7,000 hab. Evêché. Anciens remparts, cathédrale. Foire. Air malsain. *Voy.* SENA.

SI-NING-OEI, ville de Chine (Kan-sou), par 36° 39' lat. N., 99° 27' long. O., ch.-l. de département. Grand commerce (avec le Thibet et les Eleuths du Khou-khou-noor) en draps légers, thé, poudre d'or, soieries, fourrures, porcelaine, et surtout rhubarbe.

SINIS ou SINNIS, fameux brigand de la Grèce antique, était posté à l'isthme de Corinthe, et après avoir dépouillé les voyageurs, tantôt les jetait à la mer, tantôt les assommait de sa massue, tantôt les écartelait à l'aide de deux pins dont il abaissait les cimes jusqu'à terre, et qu'il laissait se redresser après y avoir attaché les membres de ses victimes : de là son nom de *Pityocamptès* (*pitys*, pin : *campto*, courber). Thésée délivra la terre de ce monstre.

SINN, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* EL-SENN.

SINNAMARI, riv. de la Guyane française, descend des montagnes qui sont au centre de la colonie, coule au N., reçoit la Couriége, et se jette dans l'Atlantique, par 5° 20' lat. N. et 55° 18' long. O. Cours, environ 250 kil. Ses bords sont couverts de marais qui en rendent le séjour très malsain. Elle donne son nom au pays qu'elle arrose, ainsi qu'à un bourg situé sur sa rive droite, près de son embouchure, et à 90 kil. N. O. de Cayenne. Beaucoup de condamnés politiques furent déportés dans les déserts de Sinnamari, après le 18 fructidor an v (4 septembre 1797), par ordre du Directoire ; la plupart y périrent misérablement.

SINON, Grec fameux par sa perfidie. Lorsque ses compatriotes feignirent de renoncer au siége de Troie, il se laissa prendre par les Troyens, se présenta devant eux comme abandonné par les Grecs, et les décida par ses mensonges à introduire dans leurs murs le cheval gigantesque, dont les flancs recélaient un corps de troupes grecques (*Enéide*, II). On l'a dit, mais peut-être métaphoriquement, fils de Sisyphe.

SINOPE, ville et fort de l'Asie-Mineure, en Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure d'une petite rivière de Sinope, était une colonie de Milet. Diogène le cynique y était né. Asservie par les rois de Pont, elle devint leur capitale. Elle soutint contre Lucullus un siége célèbre. — A quelque distance de l'anc. Sinope est encore auj. une ville de *Sinope* ou *Sinoub*, qui fut aux XIIIe et XIVe siècles la capit. d'une principauté turque, puis devint le ch.-l. d'un livah particulier indépendant du pacha d'Anatolie. Elle fait aujourd'hui partie du livah de Kastamouni, et compte 8,000 hab. Château-fort; deux ports ; chantiers de construction.

SIN-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-si), sur le Ngo-you-kiang, à 220 kil. S. O. de Kouéï-ling ; ch.-l. de département.

SINTIQUE, contrée de la Macédoine, vers le N. E., le long des bords du fleuve Pontus, renfermait une ville nommée *Heraclæa Sintica*.

SINTO (religion de) ou SINTOISME, religion primitive du Japon, partage avec le bouddhisme les habitants de ce pays. Elle rend un culte à la *vertu*, reconnaît en même temps le dieu *Tien* (le Ciel ou le Soleil) et une foule d'esprits ou de dieux inférieurs, et divinise les grands hommes ; elle ordonne l'abstinence des viandes. Les doctrines de cette religion sont fondées sur un ouvrage de Confucius intitulé : *Sinto* (d'où son nom).

SINTZHEIM, ville d'Allemagne (Bavière), jadis titre de comté, capitale du Kraichgau, dans l'anc. Souabe, à 20 kil. S. d'Heidelberg. Victoire de Turenne sur les Impériaux, en 1674.

SINUESSE, *Sinuessa*, ville de Campanie au N., près des frontières du Latium, entre le Vulturne et le Minturne. Eaux minérales et bains chauds jadis célèbres. Elle fut détruite au xe siècle par les Sarrasins; on voit ses ruines près de *Rocca di Mondragone*.

SIOLKI (monts), grande chaîne de l'empire chinois, parcourt l'E. de la Mongolie et la Daourie (1,500 kil. de longueur), et se lie par le N. aux monts Stanovoï, par le S. à l'In-chan.

SION, nom d'une des quatre collines sur lesquelles Jérusalem était bâtie. On donne souvent, surtout en poésie, le nom de Sion à Jérusalem même.

SION, *Sitten* en allemand, *Sedunum* des anciens, ville de Suisse, ch.-l. du Valais, au confluent de la Sionne et du Rhône, à 80 kil. S. de Berne; 2,500 hab. (dont beaucoup de goîtreux). Evêché. Deux

châteaux ruinés, dits *Sion* et *Majorie*, sur deux collines voisines; cathédrale gothique, etc. Commerce de transit. Environs agréables. — Jadis capit. des *Seduni*; gouvernée par ses évêques au moyen âge. Prise par les Français en 1798, et ch.-l. du dép. du Simplon sous l'Empire.

SION, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'île Bombay, sur la côte N., à 13 kil. N. de Bombay, a un port qui commande le passage de l'île Bombay à l'île Salsette.

SION, mont. des États sardes (Savoie), à 15 kil. S. O. de Genève; 400 mètres.

SION (le cardinal de). *Voy.* SCHINNER.

SIONIE ou SIOUNIE, une des prov. de l'Arménie aux IVe et Ve siècles, comprenait au moins 11 subdivisions, parmi lesquelles celle que les Latins nommaient Sibacène (district situé au S. E. du lac d'Érivan). Elle formait une principauté dont le souverain était très puissant. C'est encore auj. un archevêché *in partibus*. Parmi les hommes célèbres qu'a produit la Sionie se distingue le prince Vasag, qui joua un rôle dans la révolte de l'Arménie contre les Persans en 449, et qui trahit ses concitoyens.

SIONITE (Gabriel). *Voy.* GABRIEL.

SIOUAH. *Voy.* SYOUAH.

SIOUEN-TCHEOU, ville de Chine (Fou-Kian), à 140 kil. S. O. de Fou-tcheou. Dans ses env., près de Ho-yang, est un magnifique pont en pierre, formé de plus de 300 piliers.

SIOUNIE. *Voy.* SIONIE.

SIOUT. *Voy.* SYOUT.

SIOUX, nation indigène de l'Amérique du Nord, divisée en un grand nombre de peuples dont les principaux sont les *Dakotas* et les *Assiniboins*. Les premiers habitent le long du Missouri moyen, du Saint-Pierre, du Haut-Mississipi et du Haut-Fleuve-Rouge, du lac Ouinipeg, depuis le 33e parallèle jusqu'au 49e. Les Assiniboins ou Iowa, dits aussi *Stone-Sioux* et *Assinepotuc*, vivent au N. des Dakotas et à l'O. du lac Ouinipeg. Les uns et les autres sont très belliqueux et vivent sans cesse en guerre entre eux ou contre leurs voisins. Toutes leurs tribus, qui sont très nombreuses, forment une confédération générale. Les Sioux offrent beaucoup d'analogie avec les Osages, et même on les a réunis en une même famille dite *Sioux-Osage*.

SIOUX (district des) ou IOWA, une des divisions provisoires des États-Unis, partie du Western-District, comprenant la partie inférieure du cours du Missouri. Elle est ainsi nommée des Sioux qui la parcourent. Il n'y a qu'une seule ville, Council-Bluff.

SIPHNOS, auj. *Sifanto*, une des Cyclades, au S. E. de Sériphe, fameuse par ses mines d'or et d'argent et par la salubrité de l'air qu'on y respirait.

SIPONTE, *Sipus*, auj. *Siponto* ou *Manfredonia*, ville d'Apulie, près du golfe Urias, au pied du mont Gargane. Fondée par Diomède. *Voy.* MANFREDONIA.

SIPYLE, *Sipylus*, d'abord *Cremnes* ou *Ceraunus*, ville de Lydie, au N. O., sur une haute montagne de même nom, près du Méandre, était la capitale des états de Tantale. C'est là que la fable place la métamorphose de Niobé en rocher. Sipyle fut détruite sous Tibère par un tremblement de terre. — Près du mont Sipyle était *Magnesia ad Sipylum*, auj. *Manika*.

SIRAMPOUR ou SERAMPOOR, ville de l'Inde danoise, située dans la présid. anglaise de Calcutta, sur l'Hougly, vis-à-vis de Barrakpour, et non loin de Calcutta; 12,000 hab. Résidence du gouv.-général des possessions danoises. Siége principal des missionnaires Baptistes. Le séjour en est délicieux. — Les Danois s'y sont établis en 1676.

SIRBONIS LACUS, auj. *Sebaket Bardouil*, lagune voisine de la Méditerranée, dans la Basse-Egypte, à l'E., entre Ostracine et le mont Casius. C'est là que les Egyptiens supposaient Typhon enseveli. Ce lac est aujourd'hui desséché en partie.

SIR-DARIA, *Iaxartes* des anciens, riv. d'Asie, sort de l'Ala-tagh, dans le khanat de Khokand, traverse le Turkestan, en passant par Khokand, Tachkend, Tounkat, etc., coule généralement à l'O., et tombe dans la mer d'Aral par deux bras, après un cours de 1,600 kil. Il est presque partout navigable. — Du bras septentrional sortait un 3e bras, jadis considérable, et qui paraît même avoir été le principal; il est auj. desséché.

SIRDJAN, ville et riv. d'Iran. *Voy.* KERMAN et IBRAHIM-ROUD.

SIRÈNES, *Sirenes*, déesses marines, filles d'Achéloüs, avaient une voix ravissante, et par la douceur de leurs chants entraînaient les passagers, pour qui elles étaient invisibles, à se précipiter dans la mer, où ils se noyaient. On en compte deux, trois et même huit: Aglaophème ou Aglaophone, Thelxiépie ou Thelxinoé, Molpé, Ligie, etc. On plaçait aussi au nombre des Sirènes Parthénope (*Voy.* ce nom).

SIRET (L.-Pierre), grammairien, né en 1745 à Evreux, mort en 1798, voyagea longtemps pour le gouvernement comme chargé de missions secrètes, publia à son retour divers ouvrages de linguistique, entre autres: les *Eléments de la langue anglaise*, Paris, 1773 (ouvrage classique, souvent réimprimé); une *Grammaire italienne*, 1797. Il se fit imprimeur en 1794. — Un autre grammairien du même nom, C.-J.-C. Siret, ancien maître de langues à Reims, est auteur de l'*Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1801, in-12, ouvrage devenu classique.

SIRETH, ville de Turquie. *Voy.* SERETH.

SIR-HENRI-MARTIN-ISLAND. *Voy.* NOUKAHIVA.

SIRHIND, ville de l'Inde médiate (Dehli), dans le pays des Seikhs, à 225 kil. N. O. de Dehli, avait jadis des mosquées et des jardins magnifiques; elle est auj. en ruines. Bâtie par Firouz III en 1357, et longtemps florissante. Entre Sirhind et Delhi sont d'immenses plaines par où pénétrèrent les hordes tartares et persanes qui envahirent l'Inde, et où se sont données de sanglantes batailles. — Le territoire de Sirhind, auj. vassal des Anglais, a pour ville principale Pattialah.

SIRI (Vittorio), historien, né en 1608 à Parme, mort en 1685, était bénédictin; il s'acquit la protection de Richelieu et de Mazarin, en se montrant dans ses écrits grand partisan de la France. Il a publié *il Mercurio* (histoire contemporaine), 15 vol. in-4, 1644-82, qui parut successivement à Venise, Lyon, Casal, Paris, Florence, et des *Mémoires secrets de* 1601 à 1640, 8 vol. in-4, Rome et Paris, 1676-79 (d'où ont été tirées les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu* et les *Anecdotes du ministère du comte d'Olivarès*).

SIRICE (saint), pape de 385 à 398, après Damase, combattit les Novatiens, les Donatiens, et aida Théodose à réprimer les Manichéens. Il a laissé plusieurs *Lettres*. L'Eglise l'honore le 25 novembre.

SIRINAGOR ou SERINAGOR, c.-à-d. *ville du Bonheur*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'anc. Ghéroual, ch.-l. de district, à 130 kil. N. O. d'Almora. Palais en granit. Commerce en argent brut et en denrées du Thibet et du Lahore. Ville jadis grande, capitale du Ghéroual et séjour de radjahs, mais bien déchue. En 1821, elle ne comptait que 600 maisons habitées. *Voy.* GHÉROUAL.

SIRINAGOR, ville du Cachemire. *Voy.* CACHEMIRE.

SIRIS, auj. *Torre di Senna*, ville de Lucanie, sur un fleuve de même nom, était comme le port d'Héraclée. Elle fut, dit-on, fondée par des Troyens, et on y conservait une image du Palladium.

SIRIUS, constellation du Chien ou la Canicule. C'est aussi un des noms du Soleil; il est ainsi nommé, à ce qu'on croit, par corruption du nom d'Osiris.

SIRMAT, l'anc. *Arsamosate*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), sur l'Euphrate, entre Samsat au S. O. et Diarbekir à l'E.

SIRMICH, *Sirmium*, ville de Hongrie (Esclavonie), à 60 kil. N. O. de Belgrade. *Voy.* SIRMIUM.

SIRMIUM, auj. *Sirmich*, capit. de la Pannonie, et plus tard de la Pannonie 2e, près de la Save (*rive* gauche). Probus et Gratien y naquirent. Claude II, Marc-Aurèle y moururent.

SIRMOND (Jacq.), savant jésuite, né à Riom en *1559*, mort en 1651, fut appelé à Rome en 1590, y fut 16 ans secrétaire d'Acquaviva, général des Jésuites, devint, en 1637, confesseur de Louis XIII, etc. On lui doit la publication d'un grand nombre d'opuscules des Pères et des auteurs ecclésiastiques (*Ennodius*, les *Chroniques d'Idace et Marcellin*, *Anastase-le-Bibliothécaire*, *Théodoret*, etc.); de l'*Histoire de Reims*, par Flodoard; les *Concilia antiqua Galliæ*, 1629.

SIROÈS (Kabad II ou Kabad-Chirouieh, vulg.), roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fils de Chosroës (Khosrou) II, se révolta contre son père (628), fut forcé par la faction qui le soutenait de le faire périr, ainsi que 14 ou 15 de ses frères, et tenta de compenser ces atrocités en faisant fleurir la justice dans ses états; mais il mourut après neuf mois de règne (629).

SIS, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik d'Adana, à 65 kil. N. E. d'Adana : importante au moyen âge, et capit. du roy. de la Petite-Arménie. Auj. résidence d'un patriarche arménien.

SISEBUT, roi des Wisigoths, successeur de Gondemar (612-621), soumit les Astures et les Vascons, repoussa ces derniers dans les Pyrénées (d'où leur établissement en France), chassa les Grecs de leurs dernières possessions en Espagne, fit fleurir le commerce et les lettres, et laissa la couronne à son fils Récarède II. Il força nombre de Juifs à se convertir.

SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comana, fit périr Ariobarzane II, roi de Cappadoce (63 av. J.-C.), et tenta dès lors de lui succéder, mais il n'y réussit que beaucoup plus tard, l'an 42, aidé par Antoine.

SISENNA (L. Cornel.), ami de Varron, de Cicéron, d'Atticus, fut questeur en Sicile (77 av. J.-C.), préteur, gouverneur d'Achaïe; mais il est connu surtout comme historien et orateur. Il avait composé une *Histoire romaine*, depuis la prise de Rome par Brennus jusqu'aux guerres de Sylla; des *Commentaires sur Plaute*, avec traduction des *Contes milésiaques*; il ne reste de lui que quelques fragments.

SISMONDI (Ugolin), dit *Buzzacherino*, amiral de Pise (1241), gagna sur les Génois la célèbre bataille navale de la Melloria, près des côtes de la Toscane.

SISSONNE, ch.-l. de cant. (Aisne), à 20 kil. E. de Laon; 1,325 hab. Brûlée en partie en 1829.

SISTERON, *Segustero*, ch.-l. d'arr. (Basses-Alpes), sur la Durance et le Grand-Buech, à 40 kil. N. O. de Digne; 4,546 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Site pittoresque; citadelle sur un rocher voisin (Casimir, roi de Pologne, y fut détenu). Pont d'une seule arche.—Cette ville est ancienne; elle devint, au VIe siècle, le siége d'un évêché suffragant d'Aix, qui fut supprimé en 1801. Dans le XVIe siècle, elle se déclara pour les Protestants, et fut plusieurs fois assiégée. — L'arr. de Sisteron a 5 cantons (Sisteron, La Motte du Caire, Noyers, Turriers, Volonne), 50 comm., et 26,653 hab.

SISTOVA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le Danube, à 40 kil. S. E. de Nikopoli; 20,000 hab. Citadelle, coton, tanneries. Bon commerce. Paix entre les Turcs et les Autrichiens (1791).

SISYGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, fut prise à la bataille d'Issus par Alexandre, et fut tellement reconnaissante de la manière généreuse avec laquelle ce prince la traita, qu'à la nouvelle de sa mort elle se laissa mourir de faim.

SISYPHE, *Sisyphus*, fils d'Eole et petit-fils d'Hellen, est célèbre dans la mythologie par sa malice et ses fourberies. Il eut pour femme l'Atlantide Mérope, et pour maîtresse Anticlée qu'il laissa, dit-on, enceinte d'Ulysse, bâtit Ephyre (depuis nommée Corinthe), ferma l'isthme par des murailles qui lui permirent de rançonner impunément ceux qui demandaient le passage, et contraignit le fleuve Asope à venir arroser la citadelle de Corinthe. Mécontent de son frère Salmonée, il séduisit sa nièce Tyro. Enfin il fut tué par Thésée. Pluton lui ayant accordé de revenir un seul jour sur la terre pour se faire inhumer, il ne voulut plus redescendre aux enfers; il fallut que Mercure l'y traînât de force. Soit pour cette rébellion, soit à cause de ses crimes, il fut condamné à rouler sans cesse un bloc énorme au haut d'un rocher escarpé d'où il retombait sans cesse. C'est à Sisyphe qu'on attribuait l'institution des jeux isthmiques. — Des modernes ont distingué deux Sisyphes, l'un et l'autre rois d'Ephyre ou Corinthe, et ont distribué entre eux les actions qui précèdent.

SIT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Tver, coule à l'E., entre dans le gouv. d'Iaroslav, tourne au N. et se jette dans la Mologa, après un cours de 150 kil. Il se livra sur ses bords, en 1327, une bataille entre les Russes, commandés par Iouri Vladimir, et les Tartares, qui furent vainqueurs.

SITA, épouse de Rama. *Voy.* RAMA.

SITACE, ville d'Assyrie, sur le Tigre, au N. de Ctésiphon, capitale d'une prov. nommée de là Sitacène.

SITHONIE, *Sithonia*, une des trois péninsules de la Chalcidique, au milieu, entre Pallène et Athos : elle devait son nom à un de ses anciens rois.

SITIA, ville de Candie. *Voy.* SETIA.

SITIFENSIS (MAURITANIA). *Voy.* MAURITANIE.

SITIFI, auj. *Sétif*, ch.-l. de la Mauritanie, dite *Sitifensis*, à laquelle elle donne son nom. *Voy.* SÉTIF.

SITJES, ville d'Espagne (Barcelone), à 33 kil. S. O. de Barcelone; 5,500 hab. Petit port sur la Méditerranée. Vin excellent.

SITTANG, riv. de l'empire birman. *V.* ZITTANG.

SITTARD, ville du Limbourg hollandais, à 20 kil. N. E. de Maëstricht; 3,325 hab. Ville ancienne; prise et brûlée à diverses reprises, en 1300, 1540, 1676. Elle fut comprise, sous l'Empire français, dans le dép. de la Roër.

SIVA, dieu hindou, 3e personne de la Trimourti ou Trinité indienne, passe vulgairement pour le destructeur; mais c'est plutôt le dieu qui modifie, qui crée à l'aide de la mort, qui dissout ou tue pour créer. On lui donne pour femme Bhavani. Ses adorateurs, nommés Sivaïtes, le regardent comme le plus grand des dieux et lui donnent les noms de Maheça, Maheçouara, Mahadeva; il y eut même un temps où, dans le sud de l'Hindoustan, à Ceylan, etc., il était l'unique dieu ou le dieu suprême. Changé tour à tour en éléphant et en coq, il eut de Bhavani Ganéça et Skanda. On le place sur le mont Kailaça, et on le représente tantôt monté sur le taureau Nandi, ou bien l'ayant à ses pieds, le corps coiffé de cinq têtes et tenant dans ses mains le trident, le padma (ou lotus des Indes), le cerf-nain, la tchakra (ou roue symbolique): tantôt montant un tigre énorme, les gencives armées de dents aiguës, les bras et la taille entourés de serpents, avec un collier de crânes humains autour du cou. Quand on représente la Trimourti sous la forme de l'arbre de vie, Siva en est l'écorce la plus intérieure, celle qui recouvre immédiatement l'aubier. — Parmi les noms de Siva, il faut remarquer ceux de *Gangadhara* (qui porte le Gange sur la tête), parce que le Gange (Bhavani-Ganga) descend du front de Siva (ou des flancs du Kailaça); de *Trilotchana* (aux trois yeux), de *Bouddécha* (seigneur des Sages), etc.

SIVACH (golfe de), dit aussi *Mer Pourrie*, partie S. O. de la mer d'Azov. *Voy.* POURRIE (mer).

SIVAN, lac de Russie. *Voy.* SÉVANGA.

SIVAS, *Cabiræ*, puis *Sébaste* (d'où le nom mo-

derne), ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Sivas, à 65 kil. S. E. de Tokat, par 34° 32' long. E., 39° 33' lat. N.; 16,000 hab. Peu d'industrie et de commerce. Mines de cuivre. — Aux environs de l'anc. *Cabires*, Lucullus remporta une victoire sur Mithridate: sous Auguste, elle prit le nom de *Sébaste*. Cette ville fut la résidence de Pythodoris, reine du Pont. Elle fut détruite par Tamerlan, en 1400.

SIVAS ou ROUM (pachalik de), eyalet de la Turquie d'Asie, dans le N. de l'Asie-Mineure, entre la mer Noire au N., les pachaliks de Trébizonde et d'Erzeroum à l'E., de Diarbekir, de Marach et de Karamanie au S., et l'Anatolie à l'O. : 580 kil. sur 270; 800,000 hab. Ch.-l., Sivas; autres villes, Tokat, Samsoun et Eunieh. Division : 7 sandjakats (Amasieh, Tchouroum, Juzghat, Djanik, Sivas, Devrighi et Arabkir). Sol très fertile dans les plaines et les vallées, montagnes boisées : climat salubre, tempéré. Céréales; pâturages; soie; miel. Mines et carrières. Quelque industrie. — Ce pachalik correspond à une grande partie de la Galatie et du Pont, et un peu à l'Arménie.

SIX-NATIONS. *Voy.* IROQUOIS.

SIXTE I (saint), pape de 116 ou 119 à 125 ou 129, entre saint Alexandre et saint Télesphore, subit le martyre. On l'honore le 6 août.

SIXTE II (saint), d'Athènes, pape de 257 à 259, souffrit le martyre sous le règne de Valérien.

SIXTE III, pape de 432 à 440, travailla, aidé de saint Cyrille, à la réunion des églises d'Orient, et légua 5,000 marcs d'argent pour orner les églises.

SIXTE IV, *Fr. Alescola de la Rovère*, pape de 1471 à 1484, né en 1414, était fils d'un pêcheur, et avait été d'abord général des Frères mineurs; il devint cardinal sous Paul II, auquel il succéda. Il feignit de songer à la réforme ecclésiastique et à la guerre contre les Turcs; mais il s'occupa surtout d'agrandir sa famille; il procura Imola et Forli à Pierre Riario, un de ses neveux (1473-80), Sora et Sinigaglia à Jean de la Rovère, et nomma 2 autres de ses neveux cardinaux; il prit une part active au complot des Pazzi (contre les Médicis) en 1478, et à la guerre qui en fut la suite; persécuta les Colonne, et causa ainsi dans Rome une guerre civile.

SIXTE V ou SIXTE-QUINT, *Félix Peretti*, pape, né en 1521 à Montalte, près d'Ascoli, fut d'abord porcher (ce qui le fait souvent nommer *le pâtre de Montalte*), puis se fit cordelier (1537), devint successivement professeur de droit canon à Rimini (1544), puis à Sienne, grand inquisiteur à Venise, où il se brouilla avec le sénat, consulteur de la congrégation, procureur-général de son ordre, théologien du légat Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) en Espagne et consulteur du Saint-Office, vicaire-général des Cordeliers (1566), évêque de San-Agata-de-Goti, cardinal (1568), archevêque de Fermo, et sut enfin, en feignant de graves infirmités et une faiblesse extrême, se faire élire pape à la mort de Grégoire XIII (1585). Il déploya de vrais talents pour le gouvernement, purgea l'État ecclésiastique des vagabonds et des brigands qui l'infestaient, embellit Rome de monuments magnifiques et utiles, réorganisa totalement l'administration publique, qui fut confiée à 15 comités, dits *congrégations*, eut part à presque tout ce qui se passait en Europe, et laissa en mourant un trésor de 5,000,000 d'écus d'or. Il eut le tort d'approuver le meurtre de Henri III et d'excommunier Henri IV, auquel, du reste, il savait rendre justice. Il mourut en 1590. On a de lui des *Sermons* et quelques ouvrages.

SIZEBOLI, *Apollonia?* ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 22 kil. S. O. de Bourgas; une des meilleures rades de la mer Noire.

SIZUN, ch.-l. de canton (Finistère), sur l'Elorn, à 24 kil. de Morlaix; 3,650 habitants.

SKAGEN, ville du Danemark, à la pointe N. du Jutland, donne son nom au cap qui s'avance dans la mer entre le Skager-Rak et le Cattégat, et qui est entouré d'écueils dangereux.

SKAGER-RAK ou CANAL DU JUTLAND, bras de la mer du Nord, entre le Danemark et la Norvége, se lie au S. E. avec le Cattégat : 310 k. sur 110.

SKALHOLT, ville d'Islande. *Voy.* REINKIRIK.

SKALITZ, ville de Hongrie (Neitra), à 80 kil. N. O. de Neitra; 5,700 hab. Draps. Marbres aux environs.

SKANDA, fils de Siva et de Bhavani, est le frère et le rival de Ganeça. *Voy.* SIVA.

SKARA, ville de Suède (Skaraborg), à 360 kil. S. O. de Stockholm; 1,000 hab.

SKARABORG (lan ou gouv. de), division de la Gothie, en Suède, entre les gouv. de Jœnkœping au S. E., d'Elfeborg au S. O., d'OErebro au N. E., de Carlstad au N., le lac Wetter à l'E. et le lac Wener à l'O. : 140 kil. sur 100; 161,000 hab. Ch.-l., Mariestad. Sol plat et fertile, climat doux; lacs, forêts. Fer, alun, pierre, terre à potier. Le pays tire son nom d'un vieux château détruit en 1611.

SKELTON (Jean), poëte satirique anglais, né vers 1469, mort en 1529, était curé de Dyss (Norwich). Quoique prêtre, il attaqua hardiment, dans des vers bouffons et mordants, les abus du clergé et l'ambition du cardinal Wolsey. Il fut suspendu, et trouva un refuge à l'abbaye de Westminster. Ses poésies (Londres, 1512) furent longtemps populaires. Il avait été nommé poëte lauréat en 1489.

SKIATO (île), *Sciathos*, une des Cyclades sept. (à l'état de Grèce), par 21° 31' long. E., 39° 9' lat. N. Son ch.-l. porte le même nom (1,000 hab.).

SKIOLDUNGIENS, anc. dynastie du Danemark, dont l'origine est fabuleuse, tire son nom de Skiold, fils d'Odin; elle fut remplacée, en 1047, par celle des Esthrithides. *Voy.* DANEMARK.

SKIPETARS, nom indigène des Albanais.

SKIPTON, ville d'Angleterre (York), sur le canal de Leeds et Liverpool, à 62 kil. O. d'York; 6,200 hab. Ancien château. Bibliothèque. Filatures, etc.

SKOPELO. *Voy.* SCOPÉLOS.

SKOPIA. *Voy.* OUSKOUB.

SKOPINE, ville de la Russie d'Europe (Riazan), à 80 kil. S. de Riazan; 6,000 hab. Cuirs de Russie.

SKYE (île), *Ebuda orientalis*, une des Hébrides, par 8° 13'-9° long. O., 56°-57° 38' lat. N. : 65 kil. sur 35; 18,000 hab. Côtes très échancrées, bons ports. Climat assez chaud, malgré sa latitude et la hauteur des montagnes. Sol fertile. Grottes curieuses et monuments druidiques.

SKYRA ou SKYRO (île), *Scyros*, île de l'Archipel (Grèce), à l'E. de Négrepont, par 22° 16' long. E., 38° 51' lat. N. : 26 kil. sur 12; 1,800 hab. Très peu de points fertiles. Beaux marbres. Ch.-l., Saint-Georges-de-Skyro. Aux Turcs jusqu'à 1821.

SLANE, bourg d'Irlande (East-Meath), sur la Boyne, à 12 kil. O. de Drogheda. Jadis importante. C'est là que fut relégué Dagobert par le maire Grimoald. Saccagée par les Anglais en 1170 et 1175.

SLANY, ville de Bohême. *Voy.* SCHLAN.

SLAVE-LAKE et SLAVE-RIVER. *Voy.* ESCLAVE.

SLAVENSK, auparavant *Setzka* ou *Tor*, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 200 kil. S. E. de Kharkov. Jadis ch.-l. des Cosaques Zaporogues.

SLAVES, famille ethnographique européenne, la plus orientale de l'Europe. Elle appartient incontestablement à la race indo-germanique, mais se distingue très nettement et des Germains et des Finnois ou Tchoudes (Scythes des anciens). L'établissement des Slaves à l'O. du Volga précède au moins de 15 siècles l'ère de Jésus-Christ, mais leur nom ne paraît dans l'histoire qu'après cette ère. La famille slave se divisait et se divise encore en deux grandes sections : les Vendes et les Slaves proprement dits. Les premiers s'avancèrent beaucoup au sud et à l'ouest : les Henètes, les Vénètes furent

certainement des Vendes; il y en eut aussi en Thrace; les Vindiles et Vandales, connus depuis le IIe siècle; les Antes, célèbres au Ve, étaient des Vendes restés au nord. Les seconds, les Slaves purs, *qui* commencèrent à être connus du IIe au Ve siècle, sous le nom de *Sclavi*, se disséminèrent des bouches du Volga à celles du Pô, et s'y mêlèrent à des tribus *germaines* et finnoises (ou scythes): de là une confusion extrême dans tout ce que les anciens nous en ont dit; de là le nom de Scythes donné par eux indistinctement à tous les peuples septentrionaux. La plupart des tribus slaves furent, aux IIIe et IVe siècles, subjuguées par les Goths. La révolte des Scythes du sud-est ou Huns mit fin à cette domination (376). Les Slaves restèrent libres jusqu'au règne d'Attila et c'est alors que leur célébrité commença. Les Vandales, dès 407, parurent en Gaule; les Antes, après la mort d'Attila (453), se fixèrent entre le Danube et les Carpathes, tandis que les Serbes, Croates, etc. (sous Héraclius, de 631 à 641), s'établirent au S., dans la Dacie. D'autres Slaves enfin s'avancèrent jusqu'à l'Elbe. Charlemagne en soumit diverses peuplades. — Les Slaves ont formé dans la partie orientale de l'Europe deux grands royaumes: celui des Lèques ou de Pologne vers 500, et celui de Russie en 862. La Prusse, la Poméranie, la Lusace, la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Bosnie, la Bulgarie, sont aussi des pays où le fond de la population est slave. Celle du Mecklembourg, celle du Brandebourg est moitié germaine et moitié slave. Les Slaves n'ont adopté le christianisme que du IXe au XIIIe siècle. Ils étaient idolâtres et avaient un culte particulier, moins barbare et moins énergique que celui d'Odin, moins élégant que la mythologie grecque. L'ancienne langue des Slaves se nomme slavon; c'est auj. une langue morte, mais on en possède des monuments; le russe, le polonais, le bohême, le serbe, le styrien en découlent: le valaque est moitié latin, moitié slavon.

SLAVONIE (roy. de), état situé au S. et le long de la mer Baltique, avait pour bornes à l'O. l'Elbe, la mer du Nord et l'Eyder, à l'E. la Peene et au S. l'Elde; il répondait à peu près au Mecklembourg, allongé vers l'E., rétréci vers le S. Villes principales, Lubeck, Plœn, Wolgast, Mecklembourg, Kissin. Les habitants étaient farouches, incivilisés, très grands pirates, et pourtant faisaient un peu de commerce. Ce roy. fut fondé vers 1047 par Gottschalk (petit-fils de Mistewoï), qui, aidé des Danois et d'Ordulf, duc de Saxe, soumit les Efdrids (Obotrites) et autres Slaves de ce pays, mais en restant vassal de la Saxe. Le christianisme y fut introduit par les conquérants; mais vers 1080 eut lieu une terrible réaction païenne sous Kruko, prince de Rugen, qui asservit en même temps la Slavonie. Henri, fils de Gottschalk, la reconquit en 1105. Il mourut en 1126 et eut pour successeur le prince danois Canut Laward. Ce dernier ayant été assassiné en 1131, la Slavonie fut démembrée. En 1161, Henri-le-Lion conquit la plus grande partie des débris du roy. de Slavonie et l'annexa à son duché de Saxe, tandis que les Obotrites, qui avaient formé une principauté indépendante, devinrent vassaux du Danemark.

SLAVONIE, province autrichienne. *Voy.* ESCLAVONIE.

SLEIDANUS (J. PHILIPSON, dit), historien allem., né en 1506 à Schleide, dans l'électorat de Cologne (d'où son nom de *Sleidanus*), mort en 1556, étudia à Liége, Cologne, Louvain, fit son droit à Orléans, s'attacha au cardinal du Bellay, quitta la France en 1542, à cause de la rigueur des édits de François I contre le protestantisme, fixa sa résidence à Strasbourg, et alla comme député de cette ville au concile de Trente. Il a laissé, entre autres ouvrages: 1° *De quatuor summis imperiis: babylonico, persico, græco et romano, libri III*, Strasbourg, 1556, in-8 (traduit en français par Ant. Teissier, Berlin, 1710, et par Hornot, Amsterdam et Paris, 1757): 2° une histoire contemporaine, intitulée: *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare*, Strasbourg, 1555, in-fol. (trad. en français par Lecourayer, sous le titre d'*Histoire de la réformation*, La Haye, 1767-69, 3 vol. in-4). Sleidanus a toutes les qualités de l'historien: judicieux, instruit, exact, profond, impartial, élégant: il dévoile admirablement et les faits et les causes, et tient à la fois de Tite-Live et de Polybe.

SLESWIG ou SCHLESWIG, ville de Danemark, à 12 kil. N. de Kiel, à 225 kil. S. O. de Copenhague; 9,000 hab. Ville irrégulière; quatre parties (le château de Gottorp, la Vieille-Ville, le Lollfuss et Fridrichsberg); cathédrale, hôtel-de-ville, etc. Batistes, lainages, raffineries de sucre, tanneries. Aux environs, beau château de Gottorp. — Détruite au Xe siècle, rebâtie au XVe. Jadis ville impériale et hanséatique. Le château de Gottorp fut le berceau de la branche de la maison de Holstein qui occupe auj. le trône de Russie et de celle qui a régné en Suède.

SLESWIG (duché de), ou JUTLAND MÉRIDIONAL, ainsi nommé de sa position au S. par rapport au Jutland, est une des prov. de Terre-Ferme du Danemark, et a pour bornes au S. le Holstein: 6,050 kil. carr.; 375,000 hab. Capit., Sleswig. On le divise en 7 duchés (Gottorp, Hadersleben, Apenrade, Tondern, Flensborg, Hytten, Husum). Tout le pays est très humide et médiocrement fertile.— Le Sleswig appartint primitivement au Danemark; il en fut souvent détaché pour former apanage (notamment en 1085, en faveur d'Olof, frère du roi Canut IV le Saint, puis en faveur de Canut, neveu du roi Nicolas, vers 1103, et enfin de Gérard VI, comte de Holstein et de Schaumbourg, 1386). Le Sleswig et le Holstein se retrouvèrent réunis à la couronne de Danemark en 1460. Mais en 1490, le roi Jean en conféra une partie à son frère. En 1544, nouveau partage entre le roi Christian III et ses deux frères. Ce partage causa des querelles et des changements sans fin. En 1658, une moitié du Sleswig devint vassale de la Suède; en 1714, Frédéric IV, roi de Danemark, l'occupa, et le traité de Stockholm de 1720 confirma le Danemark dans cette possession qu'il a conservée depuis. Bien qu'uni souvent au Holstein (surtout depuis 1386) et toujours en relation avec lui, le Sleswig n'était pas fief de l'empire d'Allemagne. *Voy.* HOLSTEIN.

SLIGO, ville d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Sligo, à 158 kil. N. O. de Dublin, sur la baie de Sligo: 12,000 hab. Ancien château. Commerce de toile, grains, laines. Sligo doit son origine à un monastère de Dominicains (érigé en 1262 par Maurice Fitz-Gérald, chef de la justice de l'Irlande). — Le comté de Sligo, situé sur l'Océan, entre les comtés de Leitrim, Roscommon, Mayo, a 65 kil. sur 52, et 171,000 hab. Sol léger et sablonneux: un tiers du pays est en friche. Argent, cuivre, plomb. Toiles.

SLOANE (Hans), médecin et botaniste irlandais, né en 1660, mort en 1752 à Chelsea, suivit comme médecin le duc d'Albemarle à la Jamaïque (1688), voyagea en France, fut grand ami de Sydenham, devint associé de l'Académie des Sciences de Paris et médecin en chef de l'armée britannique. On lui doit, outre des *articles* dans les *Transactions philosophiques*, un *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe, la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plantes..., quadrupèdes*, etc., 1705 et 25, 2 vol. in-fol., 156 et 118 pl.; *Catalogus plantarum quæ in insulâ Jamaica proveniunt*, etc., Londres, 1696, 3 vol. in-8. Il avait un magnifique cabinet d'histoire naturelle dont il fit don à la nation; il forme la plus grande partie du Musée britannique.

SLOBODE-PAVLOVSKAIA, ville de Russie (Saint-Pétersbourg), sur la route de Tzarskoé-Selo, près de Gatchina. Fondée par l'empereur Nicolas I en

1831, pour servir d'asile aux sous-officiers et soldats invalides de la garde ayant de la famille.

SLOBODES D'UKRAINE (Gouvernement des), en Russie. *Voy.* KHARKOV et UKRAINE.

SLOBODSKOIÉ, ville de la Russie d'Europe (Viatka), à 31 kil. N. de Viatka; 5,000 hab. Grand commerce de fourrures, miel, cire, grains, etc. Cette ville est une colonie de Novogorod-la-Grande.

SLONIME, ville de la Russie d'Europe (Grodno), à 120 kil. S. E. de Grodno; 4,500 hab. Ancien château. La diète générale de Lithuanie s'y tenait parfois. Ch.-l. du gouv. de Grodno jusqu'en 1797.

SLOUGH, village d'Angleterre (Buckingham), à 3 kil. N. de Windsor; résidence d'Herschell.

SLOUTCH, nom de deux rivières de la Russie d'Europe, l'une en Volhynie, naît sur les frontières de la Podolie, coule à l'E., au N., puis au N. O., et tombe dans la Goryne, à 4 kil. S. O. de Bega (cours, 450 kil.); — l'autre, dans le gouv. de Minsk, naît au N. E. de Gresk, passe à Sloutzk, et tombe dans le Pripet (cours, 150 kil.).

SLOUTZK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), sur la Sloutch, à 105 kil. S. de Minsk; 4,500 hab. Trois châteaux. — Jadis ch.-l. de principauté. Aux environs, les Polonais défirent trois fois les Tartares sous le règne de Sigismond I. Brûlée en 1774.

SLOVAQUES, peuple de race slave répandu dans la Moravie et la Hongrie.

SLUDE-RIVER, riv. d'Amérique. *Voy.* EAST-MAIN.

SLUYS, ville de Hollande. *Voy.* ECLUSE (L').

SMALAND, province de Suède. *Voy.* SMŒLAND.

SMALKALDE, *Schmalkalden*, ville murée de l'électorat de Hesse, ch.-l. de district, à 60 kil. N. E. de Fulda; 1,425 hab. Saline; blanc de plomb, bas, célèbre imprimerie, etc. Aux environs, mines de fer; fonderie de canons, fabrique d'armes, d'outils. En 1530, les Etats protestants d'Allemagne, pour s'opposer aux empiètements de Charles-Quint, formèrent à Smalkalde une ligue qui devint bientôt puissante, mais qui fut presque dissoute en 1547 par la bataille de Mühlberg; cependant elle prit bientôt sa revanche, grâce à la défection de Maurice de Saxe (alors électeur), et força Charles-Quint à signer la convention de Passau (1552), et ensuite la paix de religion d'Augsbourg (1555). On connaît, sous le nom d'*Articles de Smalkalde*, les articles de défense adoptés dans cette ville, en 1537, sur la proposition de Luther, par les théologiens protestants.

SMEATON (J.), ingénieur anglais, né en 1724 dans le comté d'York, mort en 1792, construisit le phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, dirigea les travaux du pont de Londres, etc. Il a laissé des *Mémoires* sur la physique, la mécanique et l'astronomie; le plus important a pour titre: *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, Londres, 1794 (trad. par Girard, 1810).

SMERDIS, mage de Perse, qui usurpa la couronne l'an 522 av. J.-C., lors de la mort de Cambyse: il s'était donné pour Smerdis, frère de ce prince, qui avait été égorgé par ordre de Cambyse. Ce mage avait eu les oreilles coupées pour un délit; une de ses femmes le reconnut à cette marque, et publia la supercherie. Il se forma alors un complot de sept grands qui mit fin au règne et à la vie de Smerdis au bout de sept mois. Peut-être Smerdis ne fut-il point un imposteur. Dans tous les cas, il faut voir dans son règne une tentative des mages pour prendre en main le pouvoir, et dans sa chute une réaction des guerriers contre la théocratie. Son renversement fut suivi d'un massacre général des mages (dit *Magophonie*).

SMINTHÉE (de *smins*, *sminthos*, rat), surnom que les Phrygiens donnèrent à Apollon pour avoir, dit-on, délivré leur pays d'une multitude de rats.

SMITH (John), navigateur anglais (1579-1631), fit trois voyages en Virginie, de 1606 à 1614, présida à la fondation de James-Town, et repoussa les attaques des sauvages. Etant un jour tombé entre les mains des Indiens, il allait être égorgé et mangé, lorsque la fille du chef de la tribu, la belle Pocahontas, lui sauva la vie au péril de la sienne propre. Il publia une *Description de la Nouvelle-Angleterre ou Observations et découvertes du capitaine J. Smith*, etc., Londres, 1616, in-8 (très rare). On peut regarder J. Smith comme étant, après Walter Raleigh, le fondateur des colonies anglo-américaines.

SMITH (Robert), physicien (1686-1768), cousin et ami de Cotes, lui succéda dans sa chaire de physique à Cambridge, publia les œuvres de ce savant, et composa lui-même, en 1728, un *Système complet d'optique* (en anglais), qui a été longtemps l'ouvrage le plus complet et le plus estimé sur cette matière (trad. par le père Pezenas, Avignon, 1767).

SMITH (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1723 à Kirkaldy, étudia à l'université de Glasgow, où il approfondit également les sciences et les lettres, et eut pour maître Hutcheson, donna, dès 1748, des leçons de rhétorique à Edimbourg, fut nommé en 1752, professeur de philosophie morale à Glasgow, se fit connaître en 1759 par sa *Théorie des sentiments moraux*, accompagna en 1763 le duc de Buccleugh dans ses voyages sur le continent, se lia à Paris avec les économistes Turgot et Quesney, vécut à son retour dans la retraite jusqu'en 1776, qu'il publia ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*; se fit par cet ouvrage une réputation européenne, et fut nommé en 1778 commissaire des douanes en Ecosse, place lucrative qu'il conserva jusqu'à sa mort (1790). Adam Smith est également estimé comme moraliste et comme économiste; dans sa *Théorie des sentiments moraux*, il explique toute la moralité humaine par la sympathie, c'est-à-dire par cette propriété qui fait que nous nous mettons à la place de nos semblables, et que nous sentons et jugeons comme eux; dans sa *Richesse des nations*, il fonde la richesse sur le travail, et recommande la division du travail, ainsi que la liberté entière du commerce et de l'industrie. C'est à lui qu'appartient cette formule: *laissez faire, laissez passer*. Les *Œuvres complètes* de Smith ont été publiées par Dugald Stewart, Edimb., 1817, 5 vol. in-8. La *Théorie des sentiments moraux* a été plusieurs fois traduite, notamment par Mme Condorcet (1798); la *Richesse des nations* a été traduite par Blavet, Paris, 1788, 4 vol. in-8; par Roucher (1790), et par Germain Garnier (1800 et 1822). Les doctrines économiques d'Adam Smith ont été surtout popularisées en France par J.-B. Say.

SMITH (sir W. SIDNEY), célèbre marin anglais, né à Westminster en 1764, mort en 1840, fut chargé en 1793 par l'amiral Hood d'incendier la flotte française dans Toulon, fut fait prisonnier en 1795, et détenu deux ans au Temple, d'où il parvint à s'échapper, fit beaucoup de mal aux Français pendant l'expédition d'Egypte, dirigea la défense de Saint-Jean-d'Acre et força Bonaparte à s'éloigner de cette place (1799), signa en 1800 avec Kléber la convention d'El-Arich, par laquelle les Français s'engageaient à quitter l'Egypte (mais qui ne fut pas ratifiée), obtint en 1805 le grade de contre-amiral, protégea la Sicile pendant que le royaume de Naples était occupé par les Français, accompagna au Brésil le roi de Portugal, qui y cherchait un refuge (1807), et cessa depuis d'être employé. Il ne s'occupa plus que d'œuvres philanthropiques, et fonda une société dite *anti-pirate*, qui avait pour but l'abolition de la piraterie dans la Méditerranée.

SMITHFIELD, ville des Etats-Unis (Rhode-Island), à 13 kil. N. O. de Providence; 4,500 hab. Manufactures, carrières. — Beaucoup d'autres lieux d'Angleterre et d'Amérique portent le même nom. — Il y a dans Londres une célèbre place de *Smith-*

field, qui sert auj. de marché pour les bœufs, et qui fut longtemps le lieu où l'on brûlait les hérétiques.

SMOELAND, anc. division de la Suède, forme auj. les gouv. de Calmar, Jœnkœping et Kronoberg.

SMOLENSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Smolensk, sur le Dniepr et trois petites rivières, sur la route de Moscou, et à 415 kil. S. O. de cette ville ; de 12 à 15,000 hab. Evêché, palais épiscopal et deux cathédrales ; murs très épais, séminaire ecclésiastique, gymnase, école militaire, soieries, toiles, chapeaux, bas, papiers, etc. Commerce actif avec Riga, Dantzick, l'Ukraine (pelleteries, mâts, planches, etc.). Potemkin est né aux env. de cette ville. — Smolensk fut longtemps une république indépendante. Elle fut soumise par les Novogorodiens en 881. Depuis le règne de Vladimir I, et à plusieurs reprises, Smolensk devint un ch.-l. d'apanage pour divers princes de la maison de Rurik, et eut le titre de principauté. Mais dans le désordre qui suivit l'invasion mongole et la chute du grand principat de Kiev, les Lithuaniens s'en emparèrent ; ils la conservèrent jusqu'en 1514. Les Russes et les Polonais se la disputèrent ensuite pendant longtemps ; les derniers entrèrent à Smolensk en 1611, et le gardèrent par le traité de Déoulina (1618) ; mais Alexis Romanov le reprit en 1655. Cette ville a eu, dit-on, 200,000 hab. Le 17 août 1812, les Français y remportèrent sur les Russes une sanglante victoire, à la suite de laquelle elle fut brûlée. — Le gouvernement de Smolensk est situé entre ceux de Tver au N., de Moscou et de Kalouga à l'E., d'Orel au S. E., de Tchernigov au S., de Mohilev, de Vitebsk et de Pskov à l'O. : 360 kil. sur 300 ; 1,400,000 hab. Sol plat, plusieurs rivières, Duna, Dniepr, Desna, Soja, Gjat, etc. Grains, lin, chanvre ; pâturages, abeilles, gibier. Quelque industrie.

SMOLLETT (Tobie), historien et romancier, né en Ecosse (1720), fut destiné à la médecine, exerça cet art avec peu de succès, et le quitta pour les lettres, fit quelques pièces de théâtre qu'on ne voulut pas jouer, composa en 1748 les *Aventures de Roderic Random*, roman qui lui fit bientôt une grande réputation ; en 1754, les *Aventures de Peregrine Pickle*, roman licencieux ; rédigea le *Critical Review* de 1755 à 1763, se fit de nombreux ennemis par ses sarcasmes, et fut mis trois mois en prison comme diffamateur ; fit paraître en 1758 son *Histoire d'Angleterre*, qu'il continua depuis jusqu'en 1756, et qui eut un grand succès ; il se mit à la même époque aux gages du ministère de lord Bute, mais fut mal récompensé de son zèle, et s'en vengea par des satires. Il passa ses dernières années en Italie pour réparer sa santé, et mourut en 1771 à Livourne. L'*Histoire* de Smollett est loin d'égaler celle de Hume ; cependant elle est remarquable par la clarté et l'intérêt ; on lui emprunte ordinairement la partie postérieure à l'année 1688 afin de compléter l'histoire de Hume, qui s'arrête à cette époque. L'*Histoire d'Angleterre* de Smollett a été traduite en français par Targe, 1759 et ann. suiv., 19 vol. in-12 ; ses romans ont aussi été traduits pour la plupart.

SMYRNE, *Smyrna* des anciens, *Izmir* en turc, ville de la Turquie d'Asie, en Anatolie, ch.-l. d'un petit gouvernement, près d'une baie de l'Archipel qui porte le même nom, à 400 kil. S. E. de Constantinople ; 20,000 hab. Archevêché grec et arménien, mollah de 1re classe. Quelques monuments (le grand bazar, le visir-khan), superbes maisons le long du rivage. Du reste, la ville est sale et laide. Le commerce y est immense, mais un peu moins actif que jadis : les soies et soieries en sont l'article capital. Toutes les nations commerçantes de l'Europe ont des consuls à Smyrne ; les Francs (Européens chrétiens) forment comme une république à part, ayant son quartier, et sa juridiction particulière. — Smyrne est fort ancienne. C'est une des villes qui prétendaient avoir été le berceau d'Homère. Ses murs sont baignés par une petite rivière, dite *rivière de Smyrne* (l'anc. *Melès*, auquel Homère doit le surnom de *Mélésigène*). On attribue sa fondation à Tantale ou à une colonie sortie d'Ephèse. Bien que florissante, Smyrne ne fut jamais dans les temps anciens comparable à Ephèse, à Milet, etc. Prise et détruite par les Lydiens, sous Ardys, rebâtie par Alexandre, elle fut renversée par un tremblement de terre sous Tibère (ce fléau s'y renouvela fréquemment dans la suite, ainsi que la peste). Restaurée par Marc-Aurèle, Smyrne fut célèbre sous l'empire par son commerce et par ses écoles d'éloquence. Quintus Calaber ou de Smyrne y naquit. En 1084, le turc Tzachas l'enleva aux empereurs grecs, et en fit la capitale d'un petit état ; mais le grec Jean Ducas la reprit en 1097. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau en 1332. Dans la suite, Tamerlan la prit, en rasa les maisons, et passa ses habitants au fil de l'épée. Amurat s'en rendit maître en 1424, et depuis elle est restée au pouvoir de la Porte. Smyrne ne dépend point du livah d'Aïdin, dans lequel elle est comprise géographiquement ; elle est administrée par un gouverneur particulier, pacha à trois queues. En 1841, Smyrne a éprouvé un incendie qui l'a presqu'à moitié détruite.

SNAITH, ville d'Angleterre (York), à 31 kil. S. E. d'York, sur une hauteur ; 6,000 hab.

SNEEK ou SNITS, ville du roy. de Hollande (Frise), à 19 kil. N. O. d'Heerenveen, sur la Zwette ; 5,600 hab. Fabriques d'horloges en bois.

SNELLIUS (WILLEBRORD SNELL, en lat.), géomètre, né en 1591 à Leyde, mort en 1626, à 35 ans, professa les mathématiques à Leyde, trouva, le premier selon Vossius et Huyghens, la véritable loi de la réfraction, que l'on attribue plus communément à Descartes, et détermina le premier la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. On a de lui : *Eratosthenes batavus de terræ ambitu*, Leyde, 1617, in-4 ; *Cyclometricus*, Leyde, 1621, in-4.

SNITS, ville de Hollande. *Voy.* SNEEK.

SNOEHATTAN (montagne de), en Norvége, dans les Dofrines, à 150 kil. S. O. de Drontheim, un des plus hauts sommets de la chaîne (2,540m).

SNORRO-STURLESON, historien islandais, né en 1178 au Dale-Syssel, mort en 1241, remplit diverses fonctions dans sa patrie, visita la Norvége et la Suède, où il recueillit les anciennes traditions et *sagas*, et mourut assassiné dans sa patrie, par suite de dissensions civiles. On a de lui le *Snorro-Edda* ou *Système de la mythologie scandinave*, publié avec une trad. latine, d'abord par Resenius, Copenhague, 1665, puis par Rask, 1818 ; plus un recueil de *Sagas*, dit *Heimskringla*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., édité par Périnskiold, en islandais, latin, suédois.

SNOWDON (monts), *Eryri* en gallique, monts d'Angleterre, dans le pays de Galles, sur la limite des comtés de Caernarvon et de Mérioneth ; très âpres. Plus haut sommet, le Snowdon (1,185m).

SOANA, v. de Toscane. *Voy.* SOVANA.

SOANDA, ville de Cappadoce, auj. JUZGHAT.

SOANE, riv. de l'Inde septent., naît dans le plateau d'Omercantoo, coule au S. E., arrose les anc. prov. de Gandwana, Allahabad, Behar, reçoit la Coyle, la Kanhor, la Mahanody, et tombe dans le Gange, à 36 kil. O. de Patnah. Cours, 800 kil.

SOANEN (Jean), né à Riom en 1647, mort en 1740, entra à l'Oratoire, devint évêque de Senez en 1695, donna l'exemple de toutes les vertus, mais troubla sa vie par son attachement au jansénisme. Il refusa d'accéder à la bulle *Unigenitus* (1714), donna le signal de l'appel (1717), réappela (1720), fut suspendu de sa juridiction par le concile provincial d'Embrun (1727), et exilé à la Chaise-Dieu, où

il mourut, à 94 ans. Les Jansénistes le regardaient comme un de leurs héros, et la plupart se faisaient un devoir de faire un pèlerinage à la Chaise-Dieu.

SOANK, riv. de l'Inde, naît au N. O. de Barouah, coule au S. E., au S., et tombe dans le golfe de Bengale, au cap Palmyras. Cours, 700 kil.

SOAVE (Franç.), écrivain italien, né en 1743 à Lugano, professa la poésie et l'éloquence à Parme, puis la philosophie à Milan et à Paris, où il mourut en 1816. On lui doit, outre plusieurs ouvrages estimés sur l'éducation et la philosophie, des *Contes moraux* (*Novelle morali*), qui eurent du succès.

SOBAH, un des 4 royaumes de l'anc. Syrie, dans la vallée du Liban, fut soumis par David, 1030 av. J.-C.

SOBIESKI (Jean), ou JEAN III, roi de Pologne et un des héros de ce pays, d'une famille ancienne, et qui avait déjà fourni de grands citoyens, naquit en 1629, entra au service en 1648, se signala bientôt et fut nommé par Casimir V porte-enseigne de la couronne, eut part à la victoire de Beretechk (1651), se distingua par sa belle conduite dans la guerre désastreuse de la Pologne contre la Suède (1653-60), battit ou refoula les alliés de celle-ci après la paix d'Oliva, reçut en 1667 le titre de grand-général de la couronne; marcha contre le Cosaque rebelle Dorozenko et lui prit toutes ses places (1671), forma, après la paix honteuse signée à Buczaz en 1672 par le roi Michel avec la Porte, une confédération contre le monarque, ne posa les armes qu'après la convention d'Uiazdow qui le rendit maître du gouvernement (1673), fit rejeter la paix de Buczaz, battit les Turcs à Choczim, et fut proclamé roi à la mort du roi Michel (1674). Il tenta en vain de relever la Pologne; il continua la guerre contre les Turcs, mais sans grand succès (1675); cerné à Lowiez par 200,000 Turcs et Tartares, il fut heureux de s'en tirer en cédant Kamenetz et un tiers de l'Ukraine (traité de Zuravno, 1676). Appelé au secours de l'Autriche, il délivra Vienne assiégée par Kara-Moustapha (1680), et sauva ainsi l'empereur Léopold, qui s'en montra peu reconnaissant; puis il porta la guerre en Moldavie (1684-85), et envahit plusieurs fois la Bessarabie; mais mal secondé par l'Autriche, il fut obligé de signer, en 1686, la paix de Moscou, qui acheva de faire descendre la Pologne du haut rang qu'elle avait occupé dans le Nord. Les dernières années de son règne furent troublées par des diètes tumultueuses ou par des invasions de Tartares; il mourut en 1696, désespérant de l'avenir de son pays. Jean Sobieski s'était, à la fin de son règne, aliéné un grand nombre de ses sujets par des fautes politiques graves et par ses complaisances pour l'étranger.— Il laissait trois fils, dont un (Jacques) fut candidat au trône, mais sans pouvoir y monter; il se retira en Autriche, et y mourut en 1734. Avec lui s'éteignit la famille de Sobieski.

SOBRAL, ville du Brésil (Céara), à 200 kil. N. O. de Céara, est après celle-ci la ville la plus importante de la province. Aux environs, or, améthystes.

SOBRARBE ou SOBRARVE (roy. de), dit aussi *Sobrarbe et Ribagorce*, petit cant. de l'Espagne septentrionale, au S. des Pyrénées, à l'O. de Ribagorce, n'eut le titre de royaume que parce qu'il fut donné avec Ribagorce à Gonzalès, 4e fils de Sanche III de Navarre, qui, comme ses trois frères, s'intitula roi dans ses possessions (1035); mais ce prince ne survécut que trois ans, et son état se perdit dans le roy. d'Aragon (1038). — Le roy. de Gonzalès se composait de deux parties: 1° le district montueux, autour du mont Arba (capit., Ainsa); 2° le comté de Ribagorce (capit., Benavarre).

SOCCIA (la), ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. N. E. d'Ajaccio; 624 hab.

SOCIALE (GUERRE). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

SOCIETE (archipel de la), dans la Polynésie, à l'O. de l'archipel Dangereux, par 150°-156° 30' long. O., et par 16°-18° lat. S.: environ 2,200 kil. carr., et 40,000 hab. Les principales îles sont: Otahiti, Eimeo, Raiatea ou Uliatea. Le climat y est chaud, mais tempéré; le sol très fertile; sur les côtes de Maitéa abondent les huîtres à perle. Les habitants sont grands et bien faits; ils ont accueilli le christianisme et ont fait des pas marqués dans la civilisation. Ils étaient renommés jadis pour l'extrême licence de leurs mœurs (*Voy.* OTAHITI). — Les îles de la Société, vues probablement par Quiros, furent ensuite visitées par Bougainville, puis par Cook (1769): celui-ci les nomma *Archipel de la Société*, en l'honneur de la Société royale de Londres.

SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES. *V.* ACADÉMIES.

SOCIN (Lélio), hérésiarque célèbre, né à Sienne en 1525, d'une illustre famille de jurisconsultes, étudia le droit, puis la théologie, énonça, dès 1546, à Vicence, ses principes audacieux contre la Trinité et contre la divinité du Christ (*Voy.* SOCINIENS), fut forcé de s'enfuir (1547), visita la Suisse, l'Allemagne, se lia avec les plus fameux réformateurs, passa trois ans (1548-51) à Wittemberg auprès de Mélanchthon, alla ensuite (1557) en Pologne, y fit goûter ses idées au confesseur de la reine, et y forma de nombreux prosélytes, revint en Suisse, et après divers voyages mourut à Zurich vers 1563. Ses manuscrits passèrent à son neveu Fauste, qui propagea sa doctrine.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, né en 1539, mort en 1604, reçut sa première éducation de son oncle, étudia le droit, les sciences, remplit pendant douze ans (1562-74) divers emplois à la cour de Toscane, puis quitta l'Italie afin de professer plus librement ses opinions religieuses, habita Bâle et y publia plusieurs écrits anonymes, passa en Transylvanie (1578), puis en Pologne (1579). Il ne put d'abord se faire admettre parmi les unitaires de Rakow parce que ses opinions différaient des leurs sur des points essentiels, mais il finit pourtant par attirer à lui presque tous ces sectaires, au point qu'au nom d'unitaires fut substitué celui de Sociniens. Ses écrits sont insérés dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, 1656, 6 vol. in-fol., publiée par André Wissowatius, son petit-fils.

SOCINIENS, secte célèbre qui nie la Trinité et la divinité de J.-C., le péché originel, la prédestination, la grâce, prit naissance au milieu du XVIe siècle, et eut pour chefs les deux Socin (Lélio et Fauste). Elle se répandit d'abord en Italie, puis en Pologne, et eut son principal établissement à Rakow. Traités en Pologne avec une extrême rigueur, les Sociniens se révoltèrent plusieurs fois et cherchèrent l'appui de l'étranger. Chassés de ce pays en 1658, ils se retirèrent en Transylvanie, en Autriche, en Hollande, en Angleterre, où ils comptèrent de nombreux partisans. De nos jours, il y a beaucoup de Sociniens aux Etats-Unis. On trouve parmi les Sociniens un grand nombre d'hommes éminents par leur science et leurs vertus. La doctrine socinienne est surtout consignée dans les deux *Catéchismes de Rakow*, rédigés, l'un par Schoman en 1574, l'autre par Fauste Socin, et publié après sa mort en 1608.

SOCORRO, ville de l'Amérique du Sud, dans la Nouvelle-Grenade (Boyaca), ch.-l. de la prov. de Socorro, à 28 kil. N. E. de Bogota; 12,000 hab. Etoffes de coton, chapeaux de paille. Commerce assez important. — La prov. de Socorro, bornée par celles de Pamplona au N., de Tunja et de Casanare au S., a environ 18,000 kil. carr., et 160,000 hab. Le sol y est très fertile et bien cultivé. Le goître y est très commun.

SOCORRO, marquis de Solano. *Voy.* SOLANO.

SOCOTORA (île), île d'Afrique, dans la mer des Indes, par 50° 45'-52° 10' long. E., 11° 50'-12° 30' lat. N., sur la côte E. de l'Afrique et à 220 kil. E. du cap Gardafui: 110 kil. sur 40. Ch.-l., Tamarida. Aloès (le meilleur connu), encens, melons, sang-dragon, etc. Les habitants sont tributaires de l'i-

mam de Maskate. Les Anglais ont vainement tenté de s'établir dans cette île.

SOCRATE, célèbre philosophe grec, né à Athènes l'an 470 av. J.-C., fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète, exerça d'abord la profession de sculpteur, mais la quitta de bonne heure pour se livrer aux sciences. Il crut avoir reçu la mission spéciale de réformer ses compatriotes, et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de jeunes gens qu'il formait par ses leçons. Remplissant tous ses devoirs de citoyen, soit à la paix, soit à la guerre, il se distingua par son courage en plus d'une occasion, notamment aux batailles de Tanagre et de Délium, où il sauva la vie à Xénophon et à Alcibiade; il donna l'exemple de toutes les vertus, soit publiques, soit privées, et se signala par son désintéressement, sa générosité, son égalité d'âme; on sait que, dans son intérieur, sa femme Xantippe mit plus d'une fois sa patience à l'épreuve; il mérita enfin d'être proclamé par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes. Néanmoins, il se fit par la hardiesse de ses censures de nombreux ennemis: dès l'année 424 av. J.-C., le poëte Aristophane l'avait traduit sur la scène dans sa comédie des *Nuées*; enfin trois de ses ennemis, Anytus, homme puissant et populaire, Melitus, poëte obscur, et Lycon, orateur politique, se réunirent contre lui et l'accusèrent de corrompre la jeunesse et d'introduire des divinités nouvelles. Il refusa de se défendre, et fut, malgré son innocence, condamné à boire la ciguë. Pendant qu'il était en prison, ses amis lui offrirent les moyens de s'évader, mais il repoussa leurs offres, ne voulant pas désobéir aux lois. Il subit la mort avec un courage et une résignation admirables, l'an 400 av. J.-C. Socrate disait avoir un génie particulier qui le dirigeait dans sa conduite: on ne sait si c'était là une ruse employée pour donner plus de poids à ses conseils, ou si ce n'était pas plutôt une illusion qui lui faisait prendre pour une inspiration divine les aperçus rapides et sûrs de sa haute raison. Socrate marque dans l'histoire de la philosophie une époque nouvelle. Il détourna les philosophes des spéculations oiseuses ou trop élevées auxquelles ils s'étaient livrés jusqu'à lui, et les engagea à ne s'occuper que de l'homme et de la morale, répétant sans cesse cette maxime: *Connais-toi toi-même*; il combattit les sophistes qui discouraient sur toutes choses, et prétendaient ne rien ignorer: il disait que, pour lui, *tout ce qu'il savait c'est qu'il ne savait rien*. Il créa la science de la morale, distingua les différentes sortes de vertus (prudence, tempérance, force, justice), recommanda la pratique du bien comme le plus sûr moyen d'arriver au bonheur; il démontra par de nouveaux arguments l'existence d'un Dieu, d'une Providence et l'immortalité de l'âme. Il employait dans ses entretiens une méthode d'interrogation connue sous le nom d'*ironie socratique*, qui lui servait tantôt à confondre ses adversaires en les conduisant de réponses en réponses à de ridicules absurdités, tantôt à instruire ses disciples en leur faisant découvrir par eux-mêmes des vérités qui étaient comme cachées dans leur esprit: il se disait en cela *l'accoucheur des esprits*, par allusion à la profession de sa mère. Du reste, il ne tenait point d'école proprement dite et ne recevait aucun salaire. Socrate compta parmi ses disciples Xénophon, qui se borna à reproduire fidèlement ses doctrines; Platon, qui créa un système entier de philosophie; Antisthène, père des Cyniques; Aristippe, qui prêcha une morale relâchée; Phédon, Euclide, Criton et une foule d'autres. Xénophon nous a conservé dans ses *Memorabilia* de précieux détails sur Socrate; Platon le met en scène dans tous ses dialogues, mais il lui prête le plus souvent ses propres idées. François Charpentier a donné la *Vie de Socrate*, Amsterdam, 1699.

SOCRATE, dit le Scholastique, écrivain ecclésiastique, né à Constantinople à la fin du IVe siècle, continua l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (de 306 à 439), et montra dans cet ouvrage de l'exactitude et de l'impartialité. On la trouve à la suite d'Eusèbe, Paris, 1544; le présid. Cousin l'a traduite en français.

SODERINI (P.), gonfalonier de Florence de 1502 à 1512, après l'expulsion des Médicis et la chute de Savonarole, signala son passage au pouvoir par la protection qu'il accorda aux arts et par la prise de Pise (1509). Dévoué à la France, il ne put que déplaire à Jules II, et quand les troupes de Louis XII évacuèrent le Milanais (1512), le pape favorisa le rappel des Médicis; Soderini fut alors dépouillé de son pouvoir et relégué à Raguse.

SODOME, ville de la Palestine, au N. et près du lac Asphaltite, fut brûlée au temps d'Abraham par le feu du ciel avec Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, à cause de l'impudicité de ses habitants.

SODOR, ch.-l. de l'île de Man. *Voy.* CASTLETOWN.

SOEMIAS ou SOOEMIS (Julie), mère d'Héliogabale, eut ce prince de son commerce adultère avec Caracalla. Sous le règne d'Héliogabale, elle partagea le pouvoir avec Mœsa, sa mère, et présida un sénat de femmes qui décidait tout ce qui a rapport à la toilette. Elle fut tuée avec son fils en 222.

SOEMMERING (monts), petite chaîne qui sépare l'Autriche propre de la Styrie, et que traverse la route de Brück à Vienne; elle continue au S. E. les Alpes de Styrie.

SOEMMERING (Samuel-Thomas), anatomiste, né à Thorn en 1755, mort en 1830, est un des créateurs de l'anatomie chirurgicale. Il a donné: *De corporis humani fabrica*, Francfort, 1794, 6 vol. in-8; *Icones oculi humani*, 1804, trad. par Demours, 1818; *Icones humani auditûs*, 1806, trad. par Rivallié, 1825, etc.

SOENDENFIELDS, partie la plus méridionale de la Norvége, comprend les diocèses de Christiansand et d'Aggerhuus.

SOEST, ville des États prussiens (Westphalie), à 18 kil. N. d'Arensberg; 7,000 hab. Hautes murailles. Anc. cathédrale. Bas, lainage; orge, la meilleure de la Westphalie; bière, eau-de-vie de grains. — Jadis ville hanséatique, puis ville impériale. Le droit urbain de cette ville, dit *sœster-schrau*, était célèbre.

SOESTDIJK, village de Hollande, sur la route d'Amersfoort à Vaarden, près de l'Ems. Château donné au prince d'Orange après la bataille de Waterloo.

SOEURS DE LA CHARITÉ. *Voy.* CHARITÉ.

SOFALA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie générale de Mozambique, sort des monts Beth, coule à l'E., et tombe dans le canal de Mozambique, au dessous de Sofala, après un cours de 400 kil.

SOFALA, ville d'Afrique, ch.-l. du gouv. de Sofala, sur le Sofala, par 33° 6' long. E., 20° 11' lat. S., à 900 kil. S. O. de Mozambique. — Le gouv. de Sofala, situé entre ceux des Rivières-de-Sena, d'Inhambane, les monts Lupata et le canal de Mozambique, a 360 kil. de l'E. à l'O. sur 200. Commerce de poudre d'or et de dents d'éléphants.

SOFALA (côte de), partie de la côte E. d'Afrique, entre les embouchures du Zambèze et du Marfumo, est peut-être l'*Ophir* de Salomon.

SOFFARIDES, dynastie persane qui remplaça celle des Tahérides dans plusieurs de leurs possessions, notamment dans le Sedjistan et le Khoraçan, eut pour fondateur un chef de brigands, nommé Yakoub, fils d'un chaudronnier (*Soffar*). Elle régna de 872 à 902, et fut remplacée par celle des Samanides.

SOFIA, villes de la Russie et de la Turquie d'Europe. *Voy.* SOPHIA.

SOFIS. *Voy.* SOPHIS.

SOGD, *Polytimetus*, riv. de Boukharie, affluent du Djihoun, passe à Samarcande. *Voy.* SOGDIANE.

SOGDIANE, région de la Haute-Asie, au N. de la Bactriane, dont les limites ne sont pas bien connues, semble avoir répondu à la partie du Turkestan qui forme auj. les khanats de Boukhara, Khokand, etc.; l'Oxus et ses affluents (entre autres le Polytimetus, auj. le *Sogd*) y coulaient; le lac Chorasmique (ou mer d'*Aral*) n'en était pas loin; les villes y étaient rares, la population farouche et guerrière. Elle fut pourtant subjuguée par les Perses. Alexandre y pénétra, la soumit en deux ans (329-28), garnit les frontières de colonies, et bâtit, sur l'emplacement de l'anc. *Cyrecht*, la ville d'*Alexandrecht*, *Alexandria eschate* (auj. *Khodjend*).

SOGDIEN, *Sogdianus*, roi de Perse, était le 2e fils d'Artaxerce-Longuemain, et se plaça sur le trône en 425 av. J.-C., en faisant périr son frère aîné; il fut lui-même mis à mort par un autre de ses frères, Darius Nothus ou Ochus.

SOGHAT ou SUGHUEUD, *Cotysium* ou *Tottarium*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 45 kil. N. O. d'Eski-cheher. Jadis résidence d'Othman, fondateur de l'empire turc.

SOHAR, ville d'Arabie. *Voy.* OMAN.

SOHL, comitat de la Hongrie, au N., dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats de Lyptau au N., de Gœmœr et de Neograd à l'E., de Honth au S., de Bars et de Gran à l'O. : 90 kil. sur 53 : 85,000 hab. Ch.-l., Neusohl. Mines d'argent et de cuivre.

SOIGNIÈS, ville de Belgique (Hainaut), à 15 kil. N. E. de Mons; 5,000 hab. Fabrique de fil. Anc. monastère bâti vers 660; mais la ville ne date que du XIIe ou XIIIe siècle.

SOISSONNAIS, pays de l'Ile-de-France, entre le Valois et le Laonnais, avait pour ch.-l. Soissons, et pour autres places principales Wailly, Fère-en-Tardenois, Cœuvres, etc. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

SOISSONS, *Noviodunum*, puis *Suessio* ou *Civitas Suessionum* chez les anciens, en latin moderne *Sexoniæ*, ch.-l. d'arr. (Aisne), à 40 kil. S. O. de Laon, sur l'Aisne; 8,124 hab. Evêché. Tribunal de 1re instance et de commerce, collége communal. Enceinte bastionnée, remparts plantés d'arbres; rues régulières. Cathédrale, églises de Saint-Pierre et de Saint-Léger, anc. abbayes de Saint-Jean-des-Vignes et de Saint-Médard (dans cette dernière, fondée par Clotaire en 557, Louis-le-Débonnaire fut enfermé par ses fils; Pépin-le-Bref y fut couronné). Grand commerce de haricots renommés et de blé; tapisseries fines, étoffes rases. Patrie de Louis d'Héricourt, de Collot-d'Herbois, etc. Soissons était puissante au temps de César. Près de cette ville se livra, en 486, la bataille de Soissons, où Clovis vainquit le général romain Syagrius, et qui mit fin à la domination romaine en Gaule. En 922, Charles-le-Simple y fut défait par Raoul, et y perdit la vie. Soissons, après la mort de Clovis, devint la capitale d'un des quatre royaumes francs (*Voy.* ci-après). Depuis, Soissons a toujours porté le titre de comté. Cette ville a soutenu plusieurs siéges, notamment en 948, 1414, 1617 et 1814. Un grand nombre de conciles y furent tenus, entre autres ceux de 1121, où fut condamnée l'opinion d'Abélard sur la Trinité, et de 1202, convoqué à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge. Avant 1789, Soissons possédait une académie célèbre, qui avait été fondée en 1674. — L'arr. de Soissons a 6 cant. (Braisne-sur-Vesle, Oulchy-le-Château, Soissons, Vailly-sur-Aisne, Vic-sur-Aisne, Villers-Cotterets), 167 comm. et 68,761 hab.

SOISSONS (roy. de), un des 4 royaumes formés du démembrement de l'empire de Clovis en 511, devint le partage de son 3e fils Clotaire I. Il s'étendait d'abord depuis Soissons et Amiens à l'O. jusqu'au Rhin et aux frontières des Frisons à l'E. Clotaire y réunit successivement les 3 autres royaumes francs, et devint seul roi en 558; mais après sa mort (561), le roy. de Soissons se reforma, et fut possédé par Chilpéric I, un des fils de Clotaire. Celui-ci y ajouta, mais nominalement, la Normandie et la Bretagne, et conquit de 569 à 573 une partie de l'Aquitaine (Limousin, Périgord, Gascogne). Sous Clotaire II, son fils, le roy. de Soissons se trouva de nouveau réuni au reste de la France (613), et ce nom disparut pour faire place à celui de Neustrie.

SOISSONS (comtes de). Ce titre fut porté dès le VIIIe siècle par des seigneurs particuliers qui dépendaient des ducs de France. Au XIIIe, il appartenait à la maison de Chimay; il en sortit par mariage, et passa successivement dans les maisons de Hainaut et de Châtillon. Guy de Châtillon, comte de Soissons, vendit son comté à Louis, duc d'Orléans (1391); il fut ensuite transmis par le bâtard d'Orléans, comte de Dunois, à la branche d'Orléans-Longueville. Le mariage de Françoise d'Orléans-Longueville avec Louis I, prince de Condé (1565), fit entrer le comté de Soissons dans la maison de Bourbon. Charles de Bourbon, fils de Louis I, et Louis, fils de Charles (*Voy.* ci-après), sont surtout connus sous le titre de comtes de Soissons; le dernier ne laissa qu'un fils naturel, Louis-Henri, mort en 1703, connu d'abord sous le nom de chevalier de Soissons, abbé de Coutures, qui, ayant quitté ses bénéfices, prit le titre de prince de Neuchâtel, et épousa une princesse de Montmorency-Luxembourg. — Marie, fille de Ch. de Bourbon et sœur de Louis, porta le titre de comte de Soissons dans la maison de Savoie-Carignan, en épousant (1625) Th.-François, prince de Savoie-Carignan (*Voy.* CARIGNAN).

SOISSONS (Charles DE BOURBON, comte de), prince du sang, le plus jeune des fils de Louis I, prince de Condé, né en 1556, mort en 1612, fut élevé par sa mère Françoise d'Orléans-Longueville dans la religion catholique, et prit part à toutes les intrigues du temps. Il se déclara successivement pour la Ligue, pour Henri de Navarre (Henri IV), pour Henri III, et se réunit enfin de bonne foi à Henri IV, à qui il rendit des services par sa bravoure. Pendant la Fronde, il se ligua contre la régente avec le grand Condé, son neveu. — Son fils, Louis de Bourbon, comte de Soissons, né en 1604, entra dans plusieurs intrigues contre Richelieu, finit par prendre les armes contre sa patrie avec les ducs de Bouillon et de Guise, remporta sur le maréchal de Châtillon la bataille de la Marfée (1641); mais périt après sa victoire, frappé d'un coup de pistolet.

SOISSONS (Eugène-Maurice DE SAVOIE, comte de), fils de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon, héritière de la maison de Soissons, né à Chambéry en 1633, mort en 1673, entra au service de France, fut nommé colonel-général des Suisses et gouverneur de Champagne, puis lieutenant-général en 1672. Il eut pour femme la belle et intrigante Olympe Mancini, nièce de Mazarin, surintendante de la maison de la reine, et fut père du célèbre prince Eugène. — Sa femme, la seconde des nièces du cardinal Mazarin, vint à Paris avec ses sœurs en 1647, épousa le comte de Soissons, et devint surintendante de la maison de la reine; mais elle ne tarda pas à avoir avec la duchesse de Navailles, dame d'honneur, des disputes très vives qui la firent éloigner de la cour. Rentrée bientôt après en faveur, l'intrigante comtesse tenta de remplacer la duchesse de la Vallière par une favorite de son choix, dans le but de gouverner ainsi le monarque. Elle échoua, fut exilée, et perdit sa charge de surintendante. Compromise par les déclarations de la Voisin, elle partit brusquement pour la Flandre, laissant courir sur son compte les bruits les plus injurieux. Elle se rendit de là à Madrid, et parvint à gagner la confiance de la jeune reine d'Espagne, que Saint-Simon l'accuse d'avoir empoi-

sonnée. Elle mourut à Bruxelles en 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le prince Eugène.

SOJA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Smolensk, traverse ceux de Mohilev et de Tchernigov, et tombe dans le Dniepr, à 65 kil. N. O. de Tchernigov ; cours, 400 kil.

SOKO, ville de la Guinée, capitale du petit roy. de Soko, à 200 kil. N. de Coumassie.

SOLANA, ville d'Espagne (Manche), à 27 kil. N. O. de Villanueva-de-los-Infantes ; 8,300 hab. Fondée en 1243, par les chevaliers de St-Jacques.

SOLANDER (Dan.), naturaliste suédois, né en 1736 à Upsal, mort en 1781, élève de Linnée, visita la Laponie, Arkhangel, Saint-Pétersbourg, Londres ; accompagna avec Banks le capitaine Cook (1768-71), et fut à son retour nommé sous-bibliothécaire du Musée britannique. Il a peu écrit. On a donné son nom à plusieurs plantes, ainsi qu'à une île du grand Océan Austral, située au S. O. de la Nouvelle-Zélande, par 46° 32' lat. S., 164° 19' long. E., et qui fut découverte par Cook, pendant l'expédition de 1770, dont fit partie Solander.

SOLANO (F.-M.), marquis del Socorro, eut part aux campagnes de 1793, 1794, 1795 dans les Pyrénées contre la France, puis servit la république française comme volontaire en 1796, devint ensuite capitaine-général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix, et fut égorgé par la populace de cette ville, qui l'accusait de préparer trop lentement la défense contre les Français (1808) ; ce fut le premier acte de la résistance des Espagnols à Napoléon.

SOLEDAD (île), ou CONTI, une des Malouines, la plus grande après Falkland, par 51° 30' lat. S., 61° long. O. : 150 kil. sur 110 ; plusieurs bons ports, dont le plus important (Soledad), a été créé par Bougainville en 1764.

SOLEIL. Cet astre brillant fut adoré chez presque tous les peuples sous des noms divers ; il était nommé chez les Egyptiens Osiris et Fré ; chez les Chaldéens, Bel ou Baal ; chez les Phéniciens et les Syriens, Thammouz ou Adonis ; chez les Cananéens et les Ammonites, Moloch ; chez les Perses, Mithras ; chez les Grecs et les Romains, Titan, Phébus et Apollon, et peut-être Hercule ; chez les Péruviens, Patchakamak. Ceux-ci le donnaient pour père aux Incas.

SOLEIMAN. *Voy.* SOLIMAN.

SOLES, *Solii* ou *Soloe* en latin, auj. *Solia*, ville de l'île de Cypre, entre les promontoires Acamante et Crommyon, était de fondation athénienne. On fait venir son nom de Solon, qui serait venu visiter le roi du pays. — Ville de Cilicie, auj. *Metzlu*, sur la mer, fondée par les Athéniens ou les Rhodiens sous le nom d'*Æpeia*. Patrie de Crantor, Chrysippe, Philémon, Aratus (le poëte). Le peuple parlait fort mal le grec à Soles, d'où le mot *solécisme*. Pompée, après sa victoire sur les Pirates, y établit ceux des pirates auxquels il avait laissé la vie, et la ville prit alors le nom de *Pompéiopolis*.

SOLESMES, ch.-l. de canton (Nord), à 20 kil. E. de Cambray ; 4,997 hab. Batiste, mouchoirs, chapeaux, etc.

SOLETO, ville du roy. de Naples (Terre-d'Otrante), à 20 kil. E. de Nardo ; 1,900 hab. (qui parlent un grec corrompu). On a cru y reconnaître l'ancienne *Salente* d'Idoménée.

SOLEURE, *Solodunum* des anciens, *Solothurn* en allemand, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Soleure, sur l'Aar, à 31 kil. N. de Berne ; 5,000 hab. L'évêque de Bâle y réside. Bibliothèque, cabinet de fossiles et animaux du Jura, etc. Eglise de Saint-Ours. Environs très pittoresques. Soleure a été ville impériale : en 1475, elle s'unit aux villes suisses qui firent la guerre à Charles-le-Téméraire.

SOLEURE (canton de), dixième canton suisse, presque entièrement enclavé dans celui de Berne, a environ 670 kil. carr. et 58,000 hab. (dont 53,000 catholiques). C'est un des cantons les plus fertiles de la Suisse. Gouvernement aristocratique modéré. — Le gouvernement de Soleure n'entra dans la Confédération suisse qu'en 1481 avec Fribourg.

SOLFATARRE (la), c.-à-d. la *Soufrière*, *Forum Vulcani*, *campi Phlegræi* des anc., petite mont. du roy. de Naples, près de Pouzzoles : est toujours environnée de vapeurs sulfuriques. On en retire beaucoup de soufre et de vitriol.

SOLIGNAC, *Solemniacum*, ch.-l. de canton (Hte-Loire), près de la Loire, à 8 kil. S. du Puy ; 1,000 hab. — Bourg du dép. de la Haute-Vienne, à 9 kil. S. de Limoges ; 2,800 hab.

SOLIGNY, bourg du dép. de l'Orne, à 12 kil. de Mortagne ; 900 hab. Aux environs se trouvait jadis le fameux couvent de la Trappe. *Voy.* TRAPPE.

SOLIMAN ou SOLEIMAN, chef de la dynastie des sultans seldjoucides de Konieh, fils de Koutoulmich, fut chargé par son cousin Mélik-chah de soumettre l'Asie-Mineure et la Syrie, fit bientôt des conquêtes pour son propre compte, et fonda ainsi l'empire seldjoucide de Konieh (1074). Il fut vaincu à Alep en Syrie par Toutouch et se perça de son épée (1085). Kilidj-Arslan son fils aîné, lui succéda.

SOLIMAN II (Rokn-Eddin), septième sultan seldjoucide de Konieh. *Voy.* ROKN-EDDIN.

SOLIMAN, dit *Tchélébi*, fils de Bajazet I, passa en Europe après la bataille d'Ancyre, se fit proclamer sultan à Andrinople (1402), tandis que son frère Mouça l'était en Asie. Il marcha contre celui-ci et eut d'abord des succès ; mais, ayant irrité ses sujets par ses violences et sa hauteur, il perdit bientôt ses conquêtes, se vit assiégé dans Andrinople même, sa capitale. Il fut tué en se rendant à Constantinople, où il cherchait un asile (1410).

SOLIMAN I, dit *le Grand*, *le Conquérant*, *le Magnifique*, *le Législateur*, le plus célèbre des sultans ottomans, naquit en 1494, et succéda à son père Sélim I en 1520 ; il fit un première campagne en Hongrie en 1521, prit Belgrade, Sabacz et autres villes ; ravit aux Hospitaliers Rhodes et les îles voisines (1522) ; envahit de nouveau la Hongrie (1526), remporta la grande victoire de Mohacz (29 août), entra dans Bude, et, profitant des dissensions entre Ferdinand et Jean Zapolski, reconnut pour roi de Hongrie ce dernier, qui se déclara son vassal ; puis alla mettre le siége devant Vienne avec 120,000 hommes (1529), mais ne put s'en emparer ; agit par mer contre Venise et Charles-Quint (1530 et 1531), et finit, après des succès divers, par faire sa paix avec l'Empire en 1538 (à Grand-Varadin). Il avait eu à la même époque à combattre les Perses ; il leur prit Van (1523), Tauris, Bagdad et une partie de la Géorgie (1536). Aidé du fameux Khaïreddin-Barberousse, qu'il avait nommé premier capitan-pacha (1534), il réunit Tunis et Alger à son empire. Il dépouilla les Vénitiens de leurs dernières possessions en Morée et dans l'Archipel ; puis, rompant la paix avec Ferdinand après la mort de Jean Zapolski (1540), il adjugea la Transylvanie et quelques comtés à J. Sigismond Zapolski et prit pour lui le reste de la Hongrie (1541). Dans une deuxième expédition contre les Perses (1547), il conquit le Chirvan avec le reste de la Géorgie (1549 et 50), puis il recommença la guerre en Hongrie (1552-62) ; prit Lippa, Temeswar, Veszprim, mais échoua devant Agria, et finit par accorder de nouveau la paix. Il envoya en 1565 une flotte immense assiéger Malte, mais sans succès. Il mourut en 1566 devant Szigeth, dans une nouvelle campagne qu'il venait de commencer en Hongrie. Ce prince fut aussi remarquable par sa justice et son instruction que par sa bravoure ; il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Son règne fut l'apogée de la grandeur ottomane. Il eut pour suc-

cesseur Sélim II, qu'il avait eu de la favorite Khourrem, si célèbre sous le nom de Roxelane. — Quelques uns le nomment Soliman II, regardant comme le premier du nom Soliman Tchélébi.

SOLIMAN II, frère et successeur de Mahomet IV (1688-91), fut tiré du vieux sérail où il languissait depuis 40 ans pour être mis sur le trône, subit d'abord des révoltes à l'intérieur, des revers en Hongrie, puis nomma visir Kiuperli-Moustapha, qui rétablit un peu les affaires musulmanes.

Le nom de Soliman a encore été porté par quelques personnages moins célèbres : 1° un calife ommiade de Damas (715-717), fils d'Abd-el-Mélik, qui vit révolter Kotaïbah dans le Khoraçan, et ne se distingua que par sa voracité ; — 2° un roi ommiade de Cordoue. (1009-1016), arrière-petit-fils d'Abd-el-Rahman III, qui enleva le trône à Mohammed-al-Mahdi et à Hescham II, et fut à son tour renversé, puis mis à mort par Ali-ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta ; c'était un prince brave et lettré ; il cultivait la poésie avec succès ; — 3° un général ottoman sous Sélim I, qui fut gouverneur de l'Égypte (1526-38), puis de l'Yémen (1538-41), et enfin grand-visir (1541) ; il gouverna l'Égypte avec sagesse : ce pays lui doit plusieurs monuments et l'établissement d'un cadastre général ; — 4° un pacha de Bagdad, Géorgien de naissance, et d'abord esclave ; ayant sauvé la vie d'Ahmed, pacha de Bagdad, il devint son gendre, fut nommé gouverneur de Bassorah, s'empara de Bagdad en 1750, se fit reconnaître pacha de cette ville par le sultan ; rétablit l'ordre dans ces contrées désolées par les Arabes, fit prospérer Bassorah et Bagdad, et mourut regretté, en 1762 ; — 5° un autre pacha de Bagdad, dit *Soliman-le-Vieux*, natif aussi de Géorgie. Il défendit avec courage en 1775 Bassorah assiégée par les Persans, devint en 1780 pacha de Bagdad, arrêta les courses des Arabes et des Kourdes, comprima plusieurs révoltes à Bassorah, anéantit Timour-Pacha qui ravageait la Mésopotamie ; mais ne put réduire les Wahabites ; il mourut en 1802 à 82 ans ; — 6° un jeune fanatique, natif d'Alep en Syrie, qui, poussé par des prêtres musulmans, assassina Kléber (1800).

SOLIMOES ou SOLIMOENS, territoire peu connu du Brésil (prov. de Para). *Voy.* RIO-NÉGRO.

SOLIMOES (RIO DOS). *Voy.* AMAZONE.

SOLIN, C. *Julius Solinus*, écrivain latin, rédigea vers 230, à ce qu'on présume, une compilation connue sous le titre de *Polyhistor* (publiée aussi sous le titre de *De situ et mirabilibus orbis*), maigre extrait de Pline l'Ancien, que tantôt il copie, tantôt il défigure par un style dur et lourd. La meilleure édition est celle de Deux-Ponts, 1794, in-8. Saumaise a publié un savant commentaire sous le titre d'*Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.

SOLINGEN, ville des Etats prussiens (Province-Rhénane) sur la Wipper, à 22 kil. S. E. de Dusseldorf ; 8,600 hab. On y fabrique une énorme quantité de fleurets ; coutellerie, quincaillerie, etc.

SOLIS (J. DIAZ DE), navigateur espagnol, découvrit le Yucatan avec Pinto (1507), remonta la Plata, (qui primitivement reçut son nom), explora la baie de Janeiro vers 1512, et se fit charger par Ferdinand de la conquête du pays ; mais à peine débarqué, il fut fait prisonnier et mangé par les Indiens (1515).

SOLIS (Antonio DE), littérateur espagnol, né en 1610 à Placencia (Vieille-Castille), mort en 1686, mena de front le droit, l'histoire, la politique, le théâtre, fut nommé secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes par la régente sa veuve (1661), et se fit prêtre en 1666. On lui doit neuf comédies (entre autres *la Bohémienne*, *le Château du mystère*), des *Poésies diverses*, Madrid, 1692, etc., une *Histoire de la conquête du Mexique*, Madrid, 1684, in-fol., ouvrage fort célèbre (traduit en fr. par Citri de la Guette) ; des *Lettres*, Madrid, 1737.

SOLLER, ville de l'île Majorque, côte N. O., à 24 kil. N. de Palma ; 8,750 hab. Château, résidence du gouverneur de la ville ; port peu éloigné. Commerce de fruits, oranges et citrons ; vins.

SOLMONA, *Sulmo*, ville du roy. de Naples (Abbruzze Ultérieure 2e), à 65 kil. S. E. d'Aquila ; 8,500 hab. Evêché. Cathédrale, belle église de l'hospice, couvent de Célestins. Confitures renommées, teintureries, objets en écaille. Patrie d'Ovide et du pape Innocent VII. — Fondée par des Illyriens. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres civiles de Rome, et plus tard fut ravagée par les Sarrasins ; redevint florissante sous les Normands, et au XVIe siècle fut érigée en principauté par Charles-Quint en faveur du vice-roi de Naples, Lannoy. Elle appartient auj. à la famille Borghèse.

SOLMS (maison de), maison allemande fort ancienne, que l'on fait remonter à Othon, frère de l'empereur Conrad I (912-918). En 1409, elle se divisa en deux lignes qui se subdivisèrent comme il suit :

I. Solms-Braunfels :
  1. Solms-Braunfels-Braunfels (éteinte) ;
  2. Solms-Braunfels-Hungen (éteinte) ;
  3. Solms-Braunfels-Greiffenstein.
II. Solms-Lich :
  1. Solms-Lich proprement dite,
    a. Solms-Lich-Lich (éteinte) ;
    b. Solms-Lich-Hohensolms.
  2. Solms-Laubach,
    a. Solms-Laubach-Laubach (éteinte) ;
    b. Solms-Laubach-Sonnewalde :
      (1) Sonnewalde-Sonnewalde ;
      (2) Sonnewalde-Gross-Leipe :
        aa. Sonnew.-Gross-Leipe-Gross-Leipe ;
        bb. Sonnew.-Gross-Kolitz.
      (3) Sonnewalde-Skœna (éteinte).
    c. Solms-Laubach-Baruth :
      (1) Baruth-Assenheim et Rœdelheim ;
      (2) Baruth-Wildenfels :
        aa. Wildenfels-Laubach ;
        bb. Wildenfels-Utph (éteinte) ;
        cc. Wildenfels-Wildenfels.
      (3) Baruth-Baruth :
        aa. Baruth-Baruth prop. dit ;
        bb. Baruth-Klitzchdorf.

De toutes ces lignes et branches, la principale est celle de Solms-Braunfels-Greiffenstein, qu'on nomme Solms-Braunfels, et dont le chef est qualifié prince depuis 1742 ; de même Lich-Hohensolms est prince depuis 1792 ; les autres sont comtes. — Les possessions de la maison de Solms avaient jadis environ 40 kil. sur 24, et étaient situées sur les deux rives de la Lahn, près des terres de Nassau, de la Hesse et de Wetzlar. Elles formaient deux masses : 1° Braunfels et Greiffenstein : 2° Hohensolms et Kœnigsberg, toutes deux immédiates : de plus, les Sonnewalde, les Wildenfels et les Baruth-Baruth avaient beaucoup de terres médiates. Les possessions immédiates de Solms ont été médiatisées en 1806. Toutes les possessions de cette maison sont auj. réparties dans les états de Hesse, de Wurtemberg et de Prusse.

SOLO, riv. de l'île de Java, coule au N. E. 350 kil., et tombe dans le détroit de Madura. — Ville de Java, ch.-l. d'un petit état de même nom, au S. E. de Samarang, comptait 105,000 hab. en 1815.

SOLOFRA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 10 kil. S. E. d'Avellino ; 6,100 hab. Belle collégiale. Parchemin ; argenterie et orfèvrerie célèbres. Cette ville fut fondée au XIe siècle.

SOLOGNE, *Secolaunia* en latin du moyen âge, petit pays de France, dans l'Orléanais (auj. dans le dép. de Loir-et-Cher), entre la Loire et le Berri, avait pour ch.-l., Romorantin ; autres places : Au-

bigny, Sully, La Ferté-Aurain, Pierrefitte. Marais, étangs, terres froides et humides, sol ingrat, climat malsain, peu de population. Volailles renommées.

SOLON, législateur d'Athènes et un des sept sages de la Grèce, naquit vers 640 av. J.-C. à Salamine, suivit d'abord la carrière du commerce, voyagea, acquit ainsi des richesses, et vint vivre dans Athènes ; il y devint l'idole du peuple surtout, après l'avoir déterminé à l'attaque de Mégare et avoir lui-même conduit la guerre heureusement, fut nommé archonte (593) et reçut l'importante mission de donner des lois nouvelles à la république. Il abolit celles de Dracon et y substitua un code sage, humain, établit en même temps une constitution qui était un mélange habile de démocratie et d'aristocratie, et calma ainsi les troubles violents auxquels l'état était en proie depuis 624. Il quitta Athènes après avoir fait prêter serment aux lois nouvelles, et n'y revint qu'au bout de dix ans ; mais il trouva ses lois en oubli, et ne put ni désarmer les partis, ni empêcher les Athéniens de se donner pour maître Pisistrate, son parent ; il finit par s'exiler lui-même et mourut en Cypre vers 559. Il était bon poëte et grand orateur : on a de lui quelques fragments (imprimés avec les Gnomiques, et à part, Bonn, 1825, in-8). Sa maxime favorite était : « En tout considérez la fin ! »

SOLOR, une des îles de la Sonde. *Voy.* SONDE.

SOLRE-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. N. E. d'Avesnes ; 2,559 hab. Lainages. Château-fort qui fut pris par Turenne.

SOLSONA, *Celsa*, ville d'Espagne (Barcelone), à 48 kil. N. E. de Cervera ; 2,100 hab. Évêché. Fort. Quincaillerie ; gants ; filature de lin, coton, laine.

SOLT, bourg de Hongrie (Pesth), sur un bras du Danube. — Jadis un comté (auj. compris dans celui de Pesth) portait le nom de Solt.

SOLTIKOV (P. Simon), général russe, fut en grande faveur sous Élisabeth, commanda en 1759 l'armée russe opposée à Frédéric, battit ce prince à Cunersdorf, et mourut gouverneur de Moscou (1772). — Son fils, Ivan Soltikov, fut administrateur et général habile, fit deux belles campagnes contre les Suédois, fut nommé maréchal par Paul I en 1796, puis, en 1797, gouverneur de Moscou ; il mourut dans cette ville en 1805.

SOLTIKOV (Sergius, comte), de la même famille, premier amant de Catherine II, quand elle était encore grande-duchesse, fut éloigné de la cour et envoyé en Suède par Élisabeth : il y mourut.

SOLTWEDEL ou SALZWEDEL, ville murée des États prussiens (Saxe), sur la Jetze, à 85 kil. N. O. de Magdebourg ; 6,000 hab. Toiles de coton, drap, souliers ; sources salées qu'on n'exploite pas. Jadis ville hanséatique ; souvent incendiée. — On donna d'abord le nom de *Marche de Soltwedel* ou *Marche saxonne* à la *Vieille-Marche de Brandebourg*, parce que, de 978 à 1050, les margraves résidèrent à Soltwedel.

SOLWAY (golfe de), *Solway-Frith* en anglais, *Ituna æstuarium*, golfe de la mer d'Irlande, entre l'Angleterre au S. et la côte écossaise au N. : 65 kil. de long. Il reçoit un grand nombre de rivières. C'est là que commençait le mur d'Adrien.

SOLWAY-MOSS, lieu et marais d'Angleterre (Cumberland), à l'extrémité N. E. du golfe de Solway, entre l'embouchure du Sark et celle de l'Esk. Les Écossais y furent défaits par les Anglais en 1542. Le marais n'existait pas encore ; il se forma en 1771.

SOLYME, nom poétique de Jérusalem. *V.* ce nom.

SOLYMES (les), petit peuple de Lycie, fut vaincu par Bellérophon. On les appelle aussi *Myliades* ou *Termiles*.

SOM ou DJOM, divinité égyptienne, qui paraît être la même que l'Hercule des Grecs.

SOMASQUE, *Somasca* en italien, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. de Bergame, a donné son nom à la congrégation des Somasques.

SOMASQUES, ou *Clercs réguliers de saint Maïeul*, congrégation fondée, en 1531, par Jérôme Emilien, de Venise, et confirmée en 1540 par Paul III, avait pour but le perfectionnement de l'instruction religieuse, et tirait son nom de la ville de Somasque, près de Bergame, qui était son chef-lieu. Les Somasques ont la direction de plusieurs colléges en Italie, entre autres celle du collége Clémentin à Rome.

SOMBERNON, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 26 kil. O. de Dijon ; 900 hab. Houille, plâtre.

SOMBOR, ville de Hongrie (Bars), près du canal de François, à 10 kil. S. O. de Theresienstadt ; 15,100 hab. Gymnase grec. Commerce de grains.

SOMBRERETE, ville du Mexique (Zacatecas), à 150 kil. N. O. de Zacatecas. Riches mines d'argent.

SOMBREUIL (M[lle] DE), fille d'un ancien gouverneur des Invalides, sauva son père le 2 septembre 1792 par son héroïque hardiesse et ses instances, mais ne put le dérober quelques mois après au tribunal révolutionnaire ; elle quitta la France en 1794 pour n'y revenir qu'en 1815, et mourut en 1823. Elle avait épousé le comte de Villelume. — Son frère, Ch. Vérot de Sombreuil, émigra, servit contre la France en 1792, 93, 94, dans les armées étrangères, commanda la 2[e] division de l'expédition de Quiberon, fut pris et fusillé à Vannes, à 26 ans.

SOMERS (J.), un des premiers hommes d'état de l'Angleterre, né à Worcester en 1650, mort en 1716, débuta comme homme de loi, et se fit une riche clientèle. Il publia plusieurs pamphlets contre Charles II. A la révolution de 1688, il devint baron d'Evesham et chancelier ; il remit les sceaux lors de la réaction torie, et fut alors accusé devant les Chambres, mais il fut acquitté. Il rentra depuis au conseil, et en eut la présidence (1708-10), mais fut renversé avec les whigs, et dès lors ne sortit plus de sa retraite. Outre de nombreux ouvrages imprimés, Somers a laissé 60 vol. in-fol. manuscr., d'où l'on a tiré les précieux *Papiers d'état*, publiés par lord Hardwike, 1778, in-4. Cogan a donné en 4 vol. in-4 une collection de pièces rares, connue sous le titre de : *Somers' Tracts* (presque toutes ces pièces sont des pamphlets de Somers). Walter Scott a dirigé une édition des *Œuvres de Somers*.

SOMERSET (comté de), en Angleterre, sur le canal de Bristol, entre les comtés de Cornouailles à l'O., de Wilts à l'E., de Glocester au N., de Dorset au S. E., et de Devon au S. O. : 105 kil. sur 65 : 413,000 hab. Ch.-l., Bath. Aspects divers (montagnes au centre) ; ailleurs, sol plat, marais. Climat tempéré. Jadis beaucoup de forêts, converties depuis en terres labourables et pâturages. Mines de plomb, cuivre, houille, terres diverses, etc. ; sources minérales renommées. Ce pays, jadis habité par les Belges, fit partie de la Bretagne 1[re] sous les Romains, puis du roy. de Wessex sous les Saxons.

SOMERSET (Éd. SEYMOUR, duc de), était frère de Jeanne Seymour, 3[e] femme de Henri VIII, et oncle d'Édouard IV, fut créé par Henri VIII vicomte de Beauchamp (1536), vicomte d'Hartford (1537), et nommé un des 16 exécuteurs testamentaires du prince (1547) ; puis le jeune roi (Édouard VI), son neveu, le nomma lord-trésorier, duc de Somerset, enfin protecteur du royaume. Il accapara toute l'autorité, et mit le comble à sa grandeur par une campagne brillante en Écosse ; mais bientôt il excita un mécontentement universel par sa hauteur, sa partialité pour les communes, sa violence à l'égard du clergé catholique, et par l'acquiescement qu'il donna à la mort de son propre frère, grand-amiral d'Angleterre. Il fut disgracié et privé de ses biens, puis décapité à Tower-Hill en 1552.

SOMERSET (Robert CARR, vicomte de Rochester, puis comte de), favori de Jacques I, dut sa haute

fortune à sa beauté, et se maintint quelque temps à la cour, grâce aux bons conseils du poëte Overbury, son ami ; mais ce sage conseiller s'étant opposé à son mariage avec la jeune comtesse d'Essex, qui venait de divorcer, tous deux s'en vengèrent en faisant enfermer Overbury à la Tour de Londres, où ils l'empoisonnèrent (1613). Depuis ce moment, Somerset, en proie aux remords, à la mélancolie, vit flétrir sa beauté, et fut supplanté près du roi par George Villiers (Buckingham). Dénoncé enfin comme empoisonneur, il eut peine à échapper au supplice, et fut réduit à vivre loin de l'Angleterre. Il mourut vers 1638.

SOMERTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells ; 2,000 hab. Jadis plus grande, et résidence des rois saxons. Prise et pillée par les Danois (877). Le roi de France Jean y fut détenu.

SOMKHETH, province de Géorgie, bornée au N. par le Karthli proprement dit, à l'O. par le district d'Akhaltsikhé, a pour ville principale Durgtchetaka. Le Kour en arrose la partie orientale.

SOMMA, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 15 kil. E. de Naples ; 7,100 hab. Château. Aux environs, vin estimé. — Ville du roy. Lombard-Vénitien, à 7 kil. N. O. de Gallarate ; 3,120 hab. Aux environs, les Insubres furent battus par Marcellus, et Scipion par Annibal.

SOMMARIVA, bourg des États sardes, dans le Piémont, division de Coni, à 20 kil. O. d'Alba ; 5,000 hab. — C'est aussi le nom d'une charmante *villa*, sur les bords du lac de Côme.

SOMMARIVA (J.-B. DE), directeur de la république Cisalpine, né à Milan vers 1760, mort en 1826, était avocat lors de l'invasion des Français. Il adopta les idées révolutionnaires, fut secrétaire-général du directoire de la république Cisalpine, et devint lui-même directeur en 1799. Après l'occupation autrichienne, il vint se fixer à Paris. Amateur passionné des beaux-arts, il consacra son immense fortune à former de magnifiques collections qui ont eu une célébrité européenne.

SOMME, *Samara*, riv. de France, naît à Fonsomme dans le dép. de l'Aisne, coule à l'O., passe près de Saint-Quentin, entre dans le dép. de la Somme, arrose Ham, Péronne, Bray, Corbie, Amiens, Picquigny, Abbeville, Saint-Valery-sur-Somme, le Crotoy, et tombe dans la Manche, après un cours de 200 kil. Beaucoup de marais sur ses bords ; navigation difficile, ce qui a nécessité l'ouverture d'un canal latéral au cours de la rivière : il est connu sous le nom de *canal de la Somme*. Le canal de Saint-Quentin, qui suit le cours supérieur de cette rivière, la réunit à l'Oise et à l'Escaut.

SOMME (dép. de la), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Pas-de-Calais au N., de la Seine-Inf. à l'O., de l'Oise au S., de l'Aisne à l'E. ; 552,706 hab. : 6,145 kil. carr. Ch.-l., Amiens. Formé d'une grande partie de la Picardie (Amiénois, Ponthieu, Santerre), et d'une petite portion de l'Artois. Sol plat. Grès à paver ; pierre à plâtre, argile à potier, craie, beaucoup de tourbe ; eaux minérales. Peu de pâturages naturels, prairies artificielles ; assez de bois ; céréales, houblon, lin, chanvre, pommes à cidre, pas de vin. Gros et menu bétail, chevaux, abeilles. Beaucoup d'industrie (toile, tissus de coton ; velours, escot, alépines, satins turcs, piqués de laine ; sucre de betterave, savon, acides minéraux ; blanchisseries, teintureries, tanneries, etc., pâtés et autres comestibles. Commerce de cabotage, armements pour l'Amérique (surtout par le port de Saint-Valery). — Ce dép. a 5 arr. (Amiens, Péronne, Abbeville, Doulens, Montdidier), 41 cant., 835 comm. ; il appartient à la 16e division militaire, a une cour royale et un évêché à Amiens.

SOMME (Villes de la). On nomme ainsi certaines places qui défendaient le cours de la Somme et que Charles VII engagea par le traité d'Arras (1435) au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, mais que Louis XI recouvra en 1477, après de longs démêlés avec Charles-le-Téméraire ; ces villes étaient Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville, Roye.

SOMMEPUIS, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. S. O. de Vitry-le-Français ; 700 hab.

SOMMERGHEM, ville de Belgique (Flandre or.), à 17 kil. N. de Gand ; 6,400 hab. Dentelles.

SOMMIÈRES, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 24 kil. S. O. de Nîmes ; 3,700 hab. Vieux château-fort. Couvertures de laine, molletons, tricots, feutres, chapeaux ; peaux de qualité supérieure. Vin muscat, huile, etc. Ville jadis forte et plusieurs fois assiégée ; démantelée en 1622.

SOMMONAKODOM. *Voy.* SAMANAKODAM.

SOMORROSTRO, bourg d'Espagne (Bilbao), à 9 kil. N. O. de Portugalète ; port à 2 kil. Aux environs est le mont Triano, qui renferme une mine de fer, une des plus anciennes et des plus riches du monde : elle donne plus de 300,000 quintaux par an.

SONCINO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Crémone), sur l'Oglio, à 40 kil. N. O. de Crémone ; 4,200 hab. En 1317 y fut conclue la paix dite *de Soncino*, entre les Guelfes et les Gibelins de Toscane, sous la médiation du roi de Naples Robert. Sforze battit les Milanais à Soncino en 1440. Prise en 1720 par le prince Eugène, puis reprise par le duc de Vendôme.

SONDE (archipel de la), nom donné tantôt aux trois grandes îles de Sumatra, Java, Bornéo, et à celles qui les environnent, tantôt à toutes les îles qui s'étendent de Sumatra à Timor, par les 7e ou 8e parallèles tant au N. qu'au S. de l'Équateur ; les principales sont, outre les trois déjà nommées : Bali, Lombok, Sumbava, Sumba, Solor, Sabrao, Timor, etc. On en évalue la population à 17,000.000 d'hab. Elles appartiennent en partie aux Hollandais. On nomme *détroit de la Sonde* celui qui sépare Sumatra d'avec Java : il a de 30 à 100 kil. de large sur 120 de long. — La mer qui enveloppe toutes ces îles se nomme *mer de la Sonde*.

SONDERBOURG, ville du Danemark, ch.-l. de bailliage, dans l'île d'Alsen, sur le détroit de Sonderbourg, à 45 kil. N. E. de Slesvig ; 2,800 hab. Ancien château. Port sûr. Raffineries de sucre. Une branche de la ligne royale de la maison de Holstein se nommait Holstein-Sonderbourg.

SONDERSHAUSEN, ville capit. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, au confluent de la Wipper et de la Bebra ; à 46 kil. N. O. d'Erfurt ; 3,500 hab. Aux env., château du prince souverain. Le maréchal de Soubise y battit en 1758 les Anglais, les Hanovriens et les Hessois. *Voy.* SCHWARZBOURG.

SONDRIO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Milanez), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 90 kil. N. E. de Milan ; 3,500 hab. Château-fort sur une hauteur. Cathédrale. Commerce très actif. Aux environs, eaux minérales (à Masino). — La prov. de Sondrio, située entre la Suisse au N., la prov. de Bergame au S., se compose de la Valteline et des vals de San-Giacomo et de Bregaglia ; 84,000 hab. Montagnes, mines, pâturages, etc. Elle formait sous Napoléon le dép. de l'Adda.

SONG, nom de 2 dynasties chinoises. *Voy.* CHINE.

SONGARIE. *Voy.* DZOUNGARIE.

SONGEONS, ch.-l. de canton (Oise), à 22 kil. N. O. de Beauvais ; 1,080 hab. Miroirs, lunettes.

SONGES (les), furent personnifiés par les poëtes anciens, qui les font enfants du Sommeil et de la Nuit, et qui les divisent en vrais et faux. Les premiers sortent des enfers par une porte de corne, les seconds par une porte d'ivoire.

SONNERAT (P.), voyageur français, né à Lyon, vers 1745, mort à Paris en 1814, suivit l'intendant Poivre, son parent, à l'Ile-de-France, et passa dès lors la plus grande partie de sa vie en voyages et

en observations. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et beaucoup d'autres arbres à fruit ou à résine. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1776, in-4, 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, Paris, 1782, 2 vol. in-4, et 1806, 4 vol. in-8, avec des additions de Sonnini.

SONNINI (Ch.-Nic.-Sigisbert MANONCOURT DE), naturaliste, né en 1751 à Lunéville, avait été reçu avocat à Nancy lorsqu'il se mit à voyager : il visita de 1772 à 1780 Cayenne, où il rendit les plus grands services, l'Afrique occidentale du cap Blanc à Portudal, l'Egypte et la Grèce ; fut ruiné par la révolution : visita en 1810 la Valachie et la Moldavie, et revint mourir à Paris en 1812. On lui doit une belle édition de Buffon, avec continuation, 1799-1808, 127 vol. in-8, et divers écrits originaux, entre autres : *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8, atlas ; *Voyage en Grèce et en Turquie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec atlas. Il rédigea dans l'*Histoire naturelle* de Buffon les articles d'ornithologie étrangère, et publia en 1802 et 1812 la *Bibliothèque physico-économique*.

SONORA, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 50 kil. S. d'Arispe ; 6,500 hab. Evêché.

SONORA-ET-CINALOA (Etat de), dans la Confédération mexicaine, entre 110° et 116° long. O., 25° et 33° lat. N., a pour bornes, à l'O. la mer Vermeille, à l'E. les états de Durango et de Chihuahua, au N. des pays déserts, et au S. l'état de Guadalaxara ; il a environ 300,000 kil. carr., et 100,000 hab. Ch.-l., Villa del Fuerte. Autres villes, Arispe, el Rosario, Hostimuri, Cinaloa, Sonora. Sol fertile, mais qui est encore en friches, sauf le long des rivières ; or en abondance. Montagnes, bois. On y trouve plusieurs peuplades indigènes, entre autres les Yaquis dont les incursions sont terribles.

SONSECA, ville d'Espagne (Tolède), à 22 kil. S. de Tolède ; 6,000 hab. Savon, drap, eau-de-vie.

SONSONATE ou SANTISSIMA-TRINIDAD-DE-SONSONATE, *Zezontlatl* avant l'invasion espagnole, ville du Guatemala (San-Salvador), à 80 kil. O. de San-Salvador ; 4,000 hab. Velours et autres étoffes de soie ; indigo, etc. Mosaïques de petites coquilles.

SONTHONAX (Léger-Félicité), homme d'état français, né en 1763 à Oyonax, mort en 1813, d'abord avocat au parlement de Paris, écrivit en faveur de la liberté des hommes de couleur, et fut un des commissaires envoyés à Saint-Domingue avec des pouvoirs sans bornes par l'Assemblée Législative, trouva en débarquant au Cap les blancs et les hommes de couleur en guerre, proclama libres les derniers, émancipa bientôt après les noirs eux-mêmes, fut attaqué dans Port-au-Prince par un corps de français insurgés et par les Anglais, et, après une héroïque résistance, vit la ville prise par trahison, et revint en France (1793). Renvoyé à Saint-Domingue par le Directoire (1796), il fut obligé de donner le commandement en chef des troupes à Toussaint-Louverture, qui bientôt le réduisit à repartir. Saint-Domingue l'avait nommé son député aux Cinq-Cents. Ses fonctions législatives cessèrent en 1799 ; il ne reparut plus sur la scène politique après le 18 brumaire.

SONTIUS, fleuve de l'Italie anc., auj. l'ISONZO.

SOPHÈNE, région d'Arménie, au S. O., fut une des cinq provinces acquises en Orient par les Romains au IIIe siècle. Arsamosate en était le ch.-l.

SOPHIA, *Triaditza* en bulgare, *Ulpia Sardica* des anc., v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), ch.-l. de livah, entre l'Isker et la Nissava, à 550 kil. N. O. de Constantinople : 45,000 h. Métropole grecque, évêché catholique ; 23 mosquées, etc. Lainages, soieries, tabac, tanneries ; eaux thermales fréquentées. Très grand commerce. Bâtie sur les ruines de l'ancienne *Sardique*. — Le livah de Sophia, situé entre ceux de Widdin, Routchouck, Tchirmen, Gallipoli, Ghiustendil et Krouchevatch, répond à une partie de l'anc. *Thrace* et de l'anc. *Mésie*.

SOPHIA, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), près du palais impérial Tzarskoé-Selo, à 31 kil. S. de Saint-Pétersbourg ; 600 hab. Fondée par Catherine II en 1785, mais peu prospère. Le château impérial fut brûlé en partie en 1820.

SOPHIE (sainte). Ce nom désigne, non pas une sainte, mais un attribut de Dieu, la *Sagesse divine, Hagia Sophia* ; cependant, on a personnifié cette sagesse et on a fait une sainte Sophie, mère des 3 vertus théologales (Sainte Foi, Sainte Espérance, Sainte Charité). Les Grecs la fêtent le 17 septembre et les Latins le 1er août. Les emp. Justin I et Justinien consacrèrent à Sainte Sophie une église magnifique, qui était le plus bel édifice de Constantinople, et qui subsiste encore en grande partie. Les Turcs en ont fait une mosquée.

SOPHIE, femme de l'empereur Justin II et nièce de Théodora (femme de Justinien), eut beaucoup de part aux affaires sous le règne du faible Justin II et les dirigea fort mal ; fit à la mort de ce prince placer sur le trône Tibère Constantin dans l'espoir de l'épouser, conspira contre lui quand elle vit son espoir trompé, mais ne put réussir à le renverser, et fut reléguée dans son palais.

SOPHIE, czarine de Russie, fille d'Alexis Mikhaïlovitch, naquit en 1656, organisa en 1682, à la mort de Fédor II, son frère, la célèbre révolte des Strélitz qui abattit le parti des Narichkin et donna pour associés à Pierre-le-Grand Ivan V et Sophie elle-même, gouverna 7 ans l'état au nom de ses deux frères, de concert avec Galitzin, son favori, fit vainement la guerre aux Turcs, mais fut plus heureuse contre les Polonais, auxquels elle imposa le traité désavantageux de Moscou (1686). Voyant grandir son frère Pierre et se défiant de son ambition, elle excita contre lui une nouvelle révolte des Strélitz (1689), mais Pierre vint à bout de la comprimer. Dès ce moment, Sophie fut dépouillée de toute autorité, et confinée dans une étroite prison ; elle y mourut en 1704 : on la crut empoisonnée.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, femme de Frédéric I, qu'elle avait épousé en 1684, protégea les lettres et les sciences, et détermina le roi à fonder l'Académie de Berlin. Elle mourut en 1705. — Sophie-Dorothée, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume I et mère du grand Frédéric, était la princesse la plus accomplie de son temps ; mais ne fut pas heureuse avec son époux.

SOPHIE, villes de Russie et de Turquie. *V.* SOPHIA.

SOPHIS ou SOFIS, dynastie persane qui vint après celle des Turcomans du Mouton-Blanc, et qui commence en 1499, en la personne d'Ismaël, fournit à la Perse 13 souverains (*Voy.* PERSE), et finit en 1736, en la personne d'Abbas III, qui fut renversé du trône par le célèbre conquérant Nadir. En persan, *Sophi*, *Sofi* ou plutôt *Safi*, veut dire *mystique* ; on nomme ainsi en Orient tous ceux qui mènent une vie dévote ou ascétique. Ce nom était celui du 4e aïeul d'Ismaïl I, saint illustre à qui Tamerlan accorda la vie et la liberté d'un grand nombre de prisonniers ; il acquit ainsi des richesses qui mirent sa postérité à même de jouer un grand rôle. Ce Sophi appartenait à la secte Chyite, et prétendait descendre d'Ali par Mouça, le dernier des imans légitimes.

SOPHIS ou SOFIS, secte panthéiste et mystique de l'Orient, issue de la religion musulmane, et fondée vers le 2e siècle de l'hégyre (VIIIe siècle de notre ère) par Abou Said-Aboul-Chéir ; elle est auj. très répandue dans la Perse et dans l'Inde. Un des plus célèbres sophis, Azzeddin, né à Jérusalem au XIIe siècle, a exposé le système des Sophis dans un ouvrage intitulé : *Fruits et Fleurs*, trad. par M. Garcin de Tassy, Paris, 1821. — *Voy.* l'art. précédent.

SOPHISTES. On nommait ainsi, chez les Grecs, certains rhéteurs et dialecticiens qui enseignaient à prix d'argent l'art de parler et de disputer sur tout, et qui, érigeant le doute en système, faisaient eux-mêmes profession de soutenir indifféremment sur toute question le pour et le contre. Ils fleurirent pour la plupart dans le vᵉ siècle av. J.-C. Les plus célèbres d'entre eux sont : Gorgias de Léontium, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Thrasymaque, Polus, Euthydème. Après avoir joui d'une grande vogue en Grèce et dans l'Italie grecque, les Sophistes furent confondus par Socrate, qui détourna ses compatriotes des disputes frivoles pour les ramener à la recherche sincère de la vérité. Platon, dans plusieurs de ses *Dialogues*, reproduit la polémique de Socrate contre ces corrupteurs de la jeunesse. — Le nom de sophiste, qui, d'après l'étymologie, veut dire *partisan, ami de la sagesse*, s'employa d'abord en bonne part ; il tomba dans le discrédit lorsque ceux qui le portaient se furent déshonorés en attaquant les vérités les plus claires ou les plus sacrées. Le nom de sophisme est resté depuis à tout raisonnement captieux.

SOPHOCLE, célèbre poëte tragique grec, naquit vers 495 av. J.-C. au bourg de Colone, près d'Athènes, donna sa première pièce à 20 ans, et ne cessa depuis ce temps de travailler pour la scène. Il remplit aussi quelques fonctions publiques, fut stratége et ambassadeur. Il vécut jusqu'à près de 90 ans. Devenu vieux, il vit, dit-on, ses fils provoquer son interdiction, et n'eut pour les réfuter qu'à lire à ses juges un superbe morceau de son *Œdipe à Colone* : ce fait est loin d'être prouvé. L'influence de Sophocle sur l'art dramatique fut immense. L'épopée, les morceaux lyriques tinrent moins de place dans la pièce, le drame vrai en tint davantage. Sophocle mit jusqu'à trois ou quatre interlocuteurs sur la scène : il régularisa la disposition, la conduite, le style de la tragédie. Les anciens lui attribuaient 123 pièces, mais quelques unes semblent avoir été de ses disciples. De ces 123, sept seulement nous sont parvenues en entier ; toutes sont des tragédies ; ce sont : *Philoctète, Antigone, Œdipe roi, Œdipe à Colone, Ajax, Electre*, les *Trachiniennes*. Nous n'avons que les titres et des fragments des autres ; 20 ou 22 de ces dernières sont des *drames satyriques*, dans le sens ancien du mot. Sophocle est de tous les tragiques anciens celui qui ressemble le plus à Racine. Souplesse, harmonie, correction, calme, il réunit toutes les qualités du poëte irréprochable. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Brunck, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8 ou 2 vol. in-4. Parmi les traductions françaises, on estime celle de Rochefort, 1788, 2 vol. in-8 ; celle de M. Artaud (Paris, 1827, 3 vol. in-18, 3ᵉ édition, 1842, 1 vol. in-12). Plusieurs de ses tragédies ont été imitées en français (*Œdipe roi*, par Corneille et Voltaire ; *Œdipe à Colone*, par Ducis ; *Electre*, par Voltaire et Crébillon ; *Philoctète*, par La Harpe).

SOPHONIE, le 9ᵉ des petits prophètes, vivait sous Josias. Sa prophétie renferme 3 chapitres ; il y adresse aux Juifs des reproches touchants.

SOPHONISBE, Carthaginoise, fille d'Asdrubal, née vers 235 av. J.-C., fut fiancée à Massinissa, puis épousa Syphax, entraîna ce dernier dans l'alliance contre les Romains, tomba aux mains de Lélius et de Massinissa en 203, et pour éviter la vengeance des Romains donna sa main au dernier. Mais Scipion ne reconnut point ce mariage, et Massinissa, pour soustraire sa nouvelle épouse à l'ignominie du triomphe, lui envoya du poison. Ce sujet tragique a été mis sur la scène italienne par le Trissin (1514), et traité depuis en France par Mairet, Lagrange-Chancel et Voltaire.

SOPRONY, ville de Hongrie. *Voy.* ŒDENBURG.

SORA, *Sora*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 95 kil. N. O. de Capoue : 8,000 hab. Evêché. Cathédrale, château, fontaine, école de belles-lettres. Jadis ville volsque, alliée des Samnites.

SORABES. *Voy.* SERVIE.

SORABES (MARCHE DES). *Voy.* LUSACE.

SORACTE, auj. *mont Saint-Sylvestre*, mont de l'Italie anc., dans l'Etrurie mérid., à 30 kil. N. de Rome, au S. E., et près de Capène. On y remarquait un temple consacré à Apollon.

SORATA (NEVADA DE), haute montagne du Haut-Pérou, dans la chaîne des Andes, vers 15° 30' lat. S., à 170 kil. N. O. de la Paz. Hauteur, 7,700ᵐ.

SORAU, nom de deux villes des Etats prussiens : l'une dans le Brandebourg, à 90 kil. S. E. de Francfort ; 4,000 hab. : — l'autre en Silésie, à 15 kil. S. E. de Rybnik ; 2,100 hab.

SORBAS, ville d'Espagne (Grenade), à 24 kil. O. de Mujacar ; 5,300 hab. Couvertures de laine.

SORBIÈRE (Samuel), écrivain du XVIIᵉ siècle, né en 1615 à Saint-Ambroix (diocèse d'Uzès), mort à Paris en 1670, était neveu de Samuel Petit, et fut élevé dans la religion protestante. Il étudia la médecine, exerça quelque temps en Hollande, puis revint en France, dirigea le collége d'Orange, se convertit au catholicisme dans l'espoir de quelque bénéfice qu'il n'obtint jamais, se lia avec plusieurs savants (tels que Patin, Hobbes, Baluze, Gassendi), dont il était l'intermédiaire, et fut nommé, en 1660, historiographe du roi. Il avait adopté la philosophie sensualiste de Gassendi et de Hobbes. Il publia une édition des œuvres du premier avec sa vie (Lyon, 1586, 6 vol. in-fol.), et traduisit plusieurs œuvres du second (*Du citoyen*, 1649, in-8 ; *Du corps politique* ou *Eléments de la loi morale et civile*, 1653), ainsi que l'*Utopie* de Morus. Son style, quoique vieilli, est encore estimé.

SORBON, village de l'ancienne Champagne, auj. dans le dép. des Ardennes, à 3 kil. N. de Réthel : 400 hab. Patrie de Robert de Sorbon et de l'assassin Jacques Clément.

SORBON (Robert DE), savant docteur du XIIIᵉ siècle, né en 1201 à Sorbon en Champagne, mort en 1274, se fit une réputation par ses sermons et ses conférences, fut chapelain et confesseur de Louis IX, devint chanoine de Cambray, puis de Paris, et fonda, en 1252, la Sorbonne, « société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun et pourvus des choses nécessaires à la vie, devaient ne plus être occupés que de l'étude et enseigner gratuitement. » Outre les *Statuts de la maison et société de Sorbonne*, qui ont été en vigueur jusqu'à la Révolution, on a de lui plusieurs ouvrages : *De conscientiâ*; *Super confessione*; *Iter Paridisi*; etc.

SORBONNE, nom donné à la faculté de théologie de Paris. C'était d'abord un simple établissement d'éducation à l'usage des ecclésiastiques, qui avait été fondé en 1252 par Robert de Sorbon (*Voy.* l'art. précéd.). Ses agrandissements successifs, la célébrité des cours qui s'y faisaient, l'affluence des élèves qui venaient y prendre leurs degrés l'élevèrent au rang de faculté. La Sorbonne jouit d'un renom européen pendant les XIVᵉ, XVᵉ, XVIᵉ et XVIIᵉ siècles ; ses décisions faisaient autorité en matière de foi. Elle se prononça pendant le grand schisme contre les prétentions du pape à la toute-puissance et à l'infaillibilité, combattit vigoureusement la Réforme, se tint sous Louis XIV entre les Jansénistes et les Jésuites et refusa longtemps d'adhérer à la bulle Unigenitus. Elle avait déjà commencé à décliner, lorsque la révolution de 1789 la frappa comme tous les établissements ecclésiastiques. La Sorbonne était régie par un *proviseur*, aidé d'un *prieur* (*Voy.* ces mots). Les bâtiments de la Sorbonne furent restaurés au commencement du XVIIᵉ siècle par Richelieu, dont on voit le mausolée dans la chapelle. Aujourd'hui, ces

bâtiments sont le siége de l'Académie Universitaire de Paris, et sont consacrés aux cours de lettres, de sciences et de théologie de la Faculté.

SORE, ch.-l. de cant. (Landes), à 48 kil. N. de Mont-de-Marsan ; 2,000 hab. Verrerie.

SOREL, riv. du Canada. *Voy.* RICHELIEU.

SOREL ou SOREAU (Agnès). *Voy.* AGNÈS.

SOREL (Charles), sieur de Souvigny, littérateur, né vers 1599, mort en 1674, avait succédé en 1635 à son oncle Ch. Bernard comme historiographe de France, mais perdit plus tard cet emploi. Ses principaux ouvrages sont : la *Vraie histoire comique de Francion*, Paris, 1622, 1633, in-8, et une *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'en* 840, 1636, 2 vol. in-8.

SORESINA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 23 kil. N. O. de Crémone ; 4,600 hab. Confiture estimée, dite *mostarda*.

SORÈZE, *Beata Maria de Sordiliaco* ou *de Solliaco*, ville du dép. du Tarn, à 26 kil. S. O. de Castres ; 2,432 hab., sur le ruisseau de Sor qui lui donne son nom. Sorèze possédait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée au IXe siècle par Pépin, roi d'Aquitaine, et nommée d'abord *Abbaye de la Paix*. On y faisait gratuitement l'éducation de 12 nobles. Depuis 1789, l'abbaye a été convertie en un établissement d'éducation qui fut longtemps florissant, mais qui a eu beaucoup à souffrir sous la Restauration. Aux environs, mines, fonderies de cuivre.

SORGUES, plusieurs riv. de France, entre autres : un affluent du Rhône (le *Sulgas*) qui sort de la célèbre fontaine de Vaucluse, reçoit l'Ouvèze et la Nesque et joint le Rhône à 3 kil. de Sorgues. Cours, 35 kil.

SORGUES, ville murée du dép. de Vaucluse, sur la Sorgues, à 9 kil. N. E. d'Avignon ; 2,100 hab. Vins, eau-de-vie. Aux env., ancien monastère de Gentilly.

SORIA, *Numantia nova*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Soria, sur le Duero, à 207 kil. N. O. de Madrid ; 5,500 hab. Beau pont en pierre. Commerce de laines (très déchu). Aux environs était Numance. Soria fut fondée en 1122 par Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, et cédée en 1136 au roi de Castille Alphonse VIII. Ce fut dans la suite le titre d'un comté.— L'intendance de Soria, située entre celles de Burgos au N., d'Aragon à l'E., de Cuença au S. E., de Guadalaxara au S., de Ségovie au S. O., et de Navarre au N. O., a environ 120 kil. sur 130, et est fort montagneuse, sauf sur les bords du Duero : elle a 225,000 hab. On y trouve de l'argent, du fer, du sel, etc.

SORIANO, ville de l'État ecclésiastique (Viterbe), à 9 kil. E. de Viterbe ; 5,500 hab. ; titre d'une principauté. Victoire de Charles des Ursins sur le pape Alexandre VI en 1497.

SORLINGUES (îles), *Scilly* en anglais, *Cassiterides* des anciens, groupe d'îles dans la Manche, sur la côte du comté de Cornouailles : 145 îlots, dont 6 habités : 2,700 hab. Ch.-l., Newton (dans l'île Sainte-Marie, qui est la plus grande). Pêche ; soude de varech. Beaucoup d'antiquités druidiques. Jadis riches mines d'étain, qui furent exploitées par les Phéniciens et les Grecs, et qui valurent à ces îles le nom de *Cassitérides* (du grec *kassiteros*, étain).

SORNAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 23 kil. N. O. d'Ussel ; 1,563 hab.

SOROE, ville du Danemark, dans l'île Seeland, à 70 kil. S. O. de Copenhague ; 1,000 hab. Académie (jadis célèbre), pour les sciences politiques, juridiques, mathématiques ; bibliothèque ; cabinet de physique ; ferme-modèle. — Ile de Norvége (Finmark), par 19° 35' long. E., 68° 30' lat. N.

SORRENTO, *Surrentum*, ville du roy. de Naples (Naples), sur la mer Tyrrhénienne, à 12 kil. S. O. de Castel-a-Mare ; 4,000 hab. Archevêché ; cathédrale ; école de navigation ; soieries. Patrie du Tasse. Surrentum, fondée par les habitants de Cumes, fut longtemps une république indépendante ; elle devint colonie militaire sous Auguste, fut saccagée par Odoacre, par Mustapha-Pacha, etc.

SOS, ville d'Espagne (Saragosse), à 12 kil. S. E. de Sanguesa ; 2,800 hab. Patrie de Ferdinand-le-Catholique. Jean II, son père, donna, en 1458, à tous les habitants du lieu le titre de gentilhomme.

SOSIBE, dit l'*ancien*, *Sosibius*, grammairien, né en Laconie l'an 225 av. J.-C., se concilia la faveur de Ptolémée IV Philopator et devint son ministre ; il lui conseilla de se défaire de son frère et de sa femme Arsinoé, et commit toutes sortes de crimes. — Sosibe-le-Jeune, son fils, gouverna sous Ptolémée V ou Epiphane, et eut à disputer le pouvoir à Agathocle et à Tlépolème.

SOSIGÈNE, astronome d'Alexandrie, le principal membre de la commission qui, sous Jules-César, opéra la réforme du calendrier et introduisit le calendrier julien (44 av. J.-C.). Il paraît qu'il saisit l'erreur commise dans ce système en négligeant quelques minutes de reste, et qu'il comprit que quelque jour il serait nécessaire de la corriger.

SOSITHÉE, poëte dramatique et satyrique d'Alexandrie, vivait au commencement du IIIe siècle av. J.-C. ; il faisait partie de le Pléiade.

SOSPELLO, *Hospitellum*, ville des États sardes (Nice), à 23 kil. N. E. de Nice ; 3,200 hab. Drap, soieries, etc. Patrie du Jésuite Théophile Raynaud. — Prise sur le duc de Savoie par les Français en 1692 ; victoire de ces derniers sur les Piémontais en 1793.

SOSTHÈNE, général macédonien, repoussa une invasion des Gaulois, et fut en récompense proclamé roi de Macédoine après la mort de Méléagre, fils de Ptolémée Céraune, 279 av. J.-C. Il fut tué peu après dans un nouveau combat contre les Gaulois que commandait le second Brennus.

SOSTHÈNE, un des 72 disciples de Jésus. — Un autre Sosthène, chef de la synagogue à Corinthe, se convertit ; ce qui lui attira toutes sortes de mauvais traitements de la part des Juifs. Il est mentionné dans la 1re épître de saint Paul aux Corinthiens.

SOSTRATE, architecte grec de Cnide, au IIIe siècle av. J.-C., embellit Cnide par ses travaux, fut appelé en Egypte par Ptolémée Philadelphe, et construisit le fameux phare d'Alexandrie, une des sept merveilles du monde.

SOSVA, nom de deux riv. de la Russie d'Asie : l'une sort des monts Ourals, coule au N., à l'E., au N. E., traverse le gouv. de Tobolsk et tombe dans l'Obi, à 9 kil. S. de Bérézov (cours 650 kil.) ; — l'autre arrose les gouv. de Perm et de Tobolsk, puis se joint à la Lovza par 69° 31' lat. N. pour former la Tavda (cours, 350 kil.).

SOTADÈS, poëte grec, natif de Maronée en Thrace, vivait, dans le IIIe siècle av. J.-C., à la cour de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte ; il ne se fit connaître que par ses poésies licencieuses et ses sarcasmes. Ptolémée, irrité de ses satires, le fit jeter à la mer. Sotadès inventa ce genre de vers qu'on nomma d'après lui *vers sotadique*, et qu'on peut lire également de droite à gauche ou de gauche à droite, en retrouvant les mêmes mots ; par exemple :

Roma tibi subito motibus ibit amor.

SOTER, c.-à-d. *sauveur*. *Voy.* PTOLÉMÉE I et VIII, DÉMÉTRIUS, etc.

SOTERIOPOLIS ou DIOSCURIAS, ville de l'Asie ancienne, auj. *Isgaur*. *Voy.* DIOSCURIAS.

SOTHIS, nom que les Egyptiens donnaient à l'étoile appelée Sirius ou Canicule. On nomme *période sothiaque* une période de 1,460 ans, au bout de laquelle l'année civile coïncidait avec l'année religieuse chez les Egyptiens, l'année commençant au lever héliaque de la Canicule. On fait commencer le premier cycle sothiaque en l'an 2785 av. J.-C., et le second en 1325.

SOTO (Dominique), théologien espagnol, né à Ségovie en 1494, mort en 1560, fils d'un jardinier,

étudia sans maître, entra chez les Dominicains en 1524, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente (1545), puis devint confesseur de l'empereur. Pris pour arbitre dans le différend élevé entre Las Casas et Sépulvéda au sujet des Indiens, il décida en faveur du premier. Il a laissé des traités de théologie estimés et des *Commentaires* sur Aristote, sur Pierre Lombard, etc.

SOTO (Fernand DE), de Villanueva, suivit Pizarre à la conquête du Pérou, puis obtint de Charles-Quint la permission d'entreprendre lui-même celle de la Floride, fut en même temps nommé gouverneur de Santiago de Cuba et des pays qu'il soumettrait, releva La Havane, ruinée par des corsaires français (1528), pénétra dans la Floride (1539), et fit diverses expéditions dans cette contrée et dans les pays voisins. Il périt dans l'une d'elles vers 1542.

SOTO-MAYOR (SAN-SALVADOR DE), ville d'Espagne (Santiago), à 22 kil. N. E. de Vigo; 2,500 hab. Vieux château des comtes de Soto-Mayor.

SOTTEGHEM, ville de Belgique (Flandre orient.), à 14 kil. S. E. d'Oudenarde; 2,700 hab. Tombeau du comte d'Egmont.

SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN, village du dép. de la Seine-Infér., sur la Seine, à 1 kil. S. de Rouen; 3,926 hab. Lainages, vitriol, soufre napolitain, raffinerie de salpêtre; crême renommée.

SOTTOMARINA (île), île du roy. Lombard-Vénitien, la plus au S. de celles qui séparent les lagunes d'avec l'Adriatique. A son extrémité N. est Chioggia.

SOU, c.-à-d. *rivière* en turc. *Voy.* le mot qui accompagne sou.

SOUABE, en allem. *Schwaben*, en lat. *Suevia*, région de l'anc. Allemagne, dans le S. O., n'avait pas de limites bien fixes; on lui donnait pour bornes au N. la Thuringe, à l'O. la Forêt-Noire, à l'E. la Bavière; elle s'avançait par le S. au delà du Rhin et jusqu'en Suisse : Zurich en était la ville principale; on y trouvait aussi Augsbourg, Ulm, Constance, Tubingue, Bade, Hall, Rhinfeld, Nordlingue, Esling, etc. Le pays était divisé en *gaus* ou cantons très nombreux : Nagoldgau au N. du Necker; Kraichgau, Iaxtgau, Kochergau, Brenzgau (ainsi nommés des riv. de Kraich, Iaxt, Kocher, Brenz, etc.); plus tard il fut divisé en comtés et seigneuries diverses.— Le nom de Souabe, le même que celui de Suèves (*Voy.* SUÈVES), ne devint très usité qu'au xe siècle. Auparavant, ce pays se nommait Alémannie. Il forma sous ce premier nom un duché de l'empire mérovingien jusqu'en 746, puis fut administré par des nonces et redevint duché après 843. En 912, Erchanger usurpa le duché et prit alors le titre de duc de Souabe. Le duché passa ensuite à divers ducs non héréditaires; enfin la maison de Hohenstaufen, originaire de ce pays, le posséda de 1080 à 1268; cette maison, une des plus puissantes de l'Allemagne, fournit plusieurs empereurs (*Voy.* HOHENSTAUFEN). Dans l'intervalle de 843 à 1080, la Souabe comprenait tout le pays entre la Forêt-Noire et le Rhin, et même l'Alsace. De 1080 à 1268, le duché fut très diminué, surtout entre 1198 et 1212, par les cessions que fut obligé de faire Philippe de Souabe, soit pour maintenir la dignité de la couronne impériale, soit pour doter ses filles; rétabli à peu près dans son intégrité par l'empereur Frédéric II (ou VI), neveu de Philippe, il fut démembré encore en 1250, quand Conrad IV lui succéda. A la mort de ce dernier, Richard de Cornouailles réunit le duché à la couronne impériale et n'en investit plus personne. Le nom de Souabe subsista pourtant, et désigna un des cercles de l'empire (*Voy.* plus bas).

Ducs de Souabe depuis 912.

I. *Ducs non héréditaires.*

Erchanger, 912
Burkhard I (comte de la Baar), 926
Hermann I (fils d'un comte du Grabfeld et 2e mari de la veuve de Burkhard I), 926
Ludolf (fils d'Othon I et gendre d'Hermann I), 948
Burkhard II (fils de Burkhard I), 954
Othon I (fils de Ludolf et duc aussi de Bavière en 976), 973
Conrad I (neveu d'Hermann I), 982
Hermann II (neveu de Conrad I), 997
Hermann III (fils d'Hermann II), 1004
Ernest I d'Autriche-Babenberg (mari d'une sœur d'Hermann III), 1012
Ernest II (fils d'Ernest I), 1015
Hermann IV (frère d'Ernest II), »
Henri, fils de l'empereur Conrad II (ce fut depuis l'empereur Henri III), 1038
Othon II (petit-fils d'Othon II l'empereur), 1043
Othon III, margrave de Schweinfurt, 1044
Rodolphe de Rheinfeld (anti-empereur), 1057-1080

II. *Ducs héréditaires* (*maison de Hohenstaufen*).

Frédéric I, fils d'un comte de Buren, et gendre de l'empereur Henri IV, 1080
Frédéric II, *le Louche* (son fils), 1105
Frédéric III, son fils (le même que l'empereur Frédéric I, dit Barberousse), 1147
Frédéric IV *de Rothenbourg* (neveu de Frédéric III ou I et fils de l'empereur Conrad III), 1155
Frédéric V (second fils de Frédéric III ou I), 1167
Conrad IV (en même temps duc de Franconie, quatrième fils de Frédéric III), 1191
Philippe (empereur, 1198-1208, dernier fils de Frédéric III), 1196
Frédéric VI (le même que l'empereur Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI), 1208 ou 1213
Henri II, son fils, 1219
Frédéric VI, de nouveau, 1235
Conrad V (le même que l'empereur Conrad IV, fils de Frédéric VI ou II), 1250
Conrad VI ou Conradin, duc titulaire, 1254-1268

SOUABE (comté palatin de), partie du duché de Souabe, avait Tubingue pour ch.-l. et appartenait à la maison de Calw. Il cessa d'exister vers la fin du XIIIe siècle.

SOUABE (cercle de), un des quatre grands cercles de l'empire d'Allemagne créés dès 1387 par Wenceslas, et un des dix formés au XVIe siècle par Maximilien, entre ceux du Haut et du Bas-Rhin, de Bavière, d'Autriche (antérieure), de Franconie et la Suisse, et comprenait le duché de Wurtemberg, les margraviats de Bade et les principautés de Hohenzollern. On y remarquait de plus les quatre principautés ecclésiastiques de Constance, d'Augsbourg, d'Elwangen, de Kempten, beaucoup de prélats, de comtes et seigneurs, et 31 villes impériales (Ulm, Augsbourg, Hall, Heilbronn, Memmingen, etc.), qui formaient ce que l'on appelait la *ligue de Souabe* ou *Grande-Ligue*.

SOUABE (maison de). Ce nom convient surtout à la maison de Hohenstaufen. *Voy.* HOHENSTAUFEN et l'art. ci-dessus.

SOUBAB. Dans l'anc. empire mogol de l'Inde, on nommait ainsi des espèces de vice-rois qui gouvernaient, au nom du grand-mogol, de vastes divisions de l'empire appelées *Soubabies* : telle était la soubabie du Décan. Les soubabs avaient sous leur dépendance les nababs ou gouverneurs de provinces.

SOUBISE, village de la Charente-Infér., à 4 kil. S. O. de Rochefort; 1,000 hab. Château. Sources minérales renommées. Il se livra en 1372 à Soubise un combat où fut pris le fameux captal de Buch. Ce fut jadis le titre d'une seigneurie qui appartint à la maison de Parthenay, puis passa par mariage dans celle de Rohan (Rohan-Guéménée), pour laquelle elle fut érigée en principauté.

SOUBISE (Benj. DE ROHAN, seigneur de), général protestant, second fils de René de Rohan et de

Catherine de Parthenay, héritière de Soubise, frère de Henri de Rohan, chef du parti réformé, servit en *Hollande* sous Maurice de Nassau, fut nommé par l'assemblée protestante de 1621 commandant-général des prov. de Poitou, Bretagne, Anjou, soutint un siége d'un mois dans St-Jean-d'Angely, s'empara du Bas-Poitou, menaça Nantes, mais s'enfuit devant Louis XIII sans combattre, et passa en Angleterre après la prise de Montpellier (1622). En 1625, il se jeta sur la flotte royale de Blavet, l'emmena à l'île de Ré, demeura maître de la mer entre Nantes et Bordeaux; mais perdit une bataille navale contre Montmorency. Il amena devant La Rochelle assiégée une flotte anglaise avec le duc de Buckingham, secours qui furent inutiles. Compris dans la pacification de 1627, il ne voulut point en profiter. Il retourna en Angleterre et y mourut en 1641, sans postérité.

SOUBISE (Ch. DE ROHAN, prince de), général et courtisan, né en 1715, mort en 1787, fut aide-de-camp de Louis XV (1744-48), gouverneur de Flandre et Hainaut (1751), commanda 24,000 hommes auxiliaires de l'Autriche au commencement de la guerre de Sept-Ans (1757), et se fit battre honteusement à Rosbach; mis à la tête d'une nouvelle armée en 1758, il eut cette fois quelques avantages (à Sondershausen, à Lutzelberg), occupa le landgraviat de Hesse et fut nommé maréchal de France; il eut de grands démêlés en 1761 avec le maréchal de Broglie et obtint gain de cause. Il fut vainqueur à Johannisberg (1762), grâce aux bons conseils du maréchal d'Estrées. Depuis ce temps, il vécut à la cour. Louis XV et Mme de Pompadour l'aimaient beaucoup. Il fut des premiers à rendre hommage à Mme Dubarry. Il fut initié aux secrets du ministère occulte de Louis XV et à toutes les intrigues relatives à l'ambassade du cardinal de Rohan à Vienne. Il est le seul des courtisans qui ait accompagné le corps de Louis XV à Saint-Denis.

SOUBISE (Armand DE ROHAN, dit *le cardinal de*), frère du précédent, petit-neveu d'Armand-Gaston de Rohan, cardinal-évêque de Strasbourg, né à Paris en 1717, mort en 1756, porta d'abord les noms de prince de Tournon, d'abbé de Ventadour, devint, à la mort de son grand-oncle (1749), évêque de Strasbourg, grand-aumônier du roi, cardinal. Il était de l'Académie Française.

SOUCHAY (l'abbé J.-B.), né dans le Vendomois en 1688, mort en 1746, vint à Paris où il fut précepteur, entra en 1726 à l'Académie des Inscriptions, et obtint en 1732 une chaire d'éloquence au collége Royal. On lui doit nombre d'éditions fort soignées, qui parurent pour la plupart anonymes, notamment les *Commentaires de Julien Fleury sur Ausone* (1730), et les *Œuvres* de Boileau (1735).

SOUCY, village du dép. de l'Yonne, à 6 kil. N. E. de Sens; 700 hab. Patrie de J. Cousin, peintre.

SOUDAN (ou chez nos vieux auteurs *Soldan*), altération du nom de sultan, était d'abord un titre donné aux lieutenants-généraux des califes; il devint surtout célèbre quand ces lieutenants-généraux furent des Seldjoucides. Les Atabeks de ceux-ci s'en revêtirent à leur tour, et ensuite les généraux des Atabeks. Tel fut surtout Saladin, que les écrivains des Croisades appellent par excellence le soudan d'Égypte.

SOUDAN (le), contrée d'Afrique. *Voy.* NIGRITIE.

SOUDRAS ou SCHUDRAS, indiens qui composent la quatrième caste. *Voy.* BRAHMANISME.

SOUEIRAH, ville du Maroc. *Voy.* MOGADOR.

SOUEN-HOA, ville de Chine (Tchi-li), à 150 kil. N. O. de Péking; ch.-l. de dép. Très peuplée.

SOUFFLOT (Jacq.-Germain), architecte, né en 1714 à Irancy (Bourgogne), mort en 1781, visita l'Italie et même l'Asie-Mineure, construisit à Lyon plusieurs édifices remarquables, entre autres l'*Hôtel-Dieu*, puis vint se fixer à Paris, où il fut membre des académies d'architecture et de peinture, contrôleur, puis intendant-général des bâtiments de la couronne. Il donna le plan du Panthéon (1757), et dirigea jusqu'à sa mort la construction de cet édifice, mais il ne put l'élever que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya au sujet de ce dôme des critiques amères et de vives contradictions, qui empoisonnèrent ses derniers jours. On doit encore à Soufflot l'*École de Droit* de Paris. Ses ouvrages et ses dessins ont été publ. par G.-M. Dumont (1764 et 1781).

SOUFRIÈRE (la), mont volcanique de la Guadeloupe, par 16° 3' lat. N.; 1,557 mètres; il vomit continuellement une épaisse fumée sulfureuse.

SOUILLAC, ch.-l. de canton (Lot), à 24 kil. N. de Gourdon, sur la Dordogne; 3,946 hab. Tribunal de commerce; ancienne abbaye de Bénédictins. Outils aratoires. Commerce de vins, cuirs, sel, etc. Fontaines jaillissantes remarquables.

SOUILLY, ch.-l. de canton (Meuse), à 15 kil. S. O. de Verdun; 900 hab.

SOUI-TCHEOU, v. de Chine (Sé-tchuen), sur le Yang-kiang, à 260 kil. S. E. de Ching-tou; ch.-l. de département.

SOULAINES, ch.-l. de canton (Aube), à 18 kil. N. de Bar-sur-Aube; 1,600 hab. Bonneterie.

SOULAVIE (J.-L. GIRAUD), littérateur, né à l'Argentière (Ardèche), en 1751 ou 52, mort en 1813, était en 1787 vicaire-général du diocèse de Châlons; il prit parti pour la révolution, prêta serment à la constitution civile du clergé, se maria, devint résident de la république à Genève (1793), fut incarcéré en 1794 comme partisan de Robespierre, jouit du repos sous Bonaparte et se réconcilia avec l'Église. Il a publié les *Mémoires de Saint-Simon*, *du duc d'Aiguillon* (par Mirabeau), *de Duclos* (sur Louis XIV, la régence et Louis XV), *du duc de Choiseul*, *de Maurepas* (par Salé), des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV*, *Louis XV*, *Louis XVI*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Il a en outre écrit lui-même: *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, Paris, 1801, 6 vol. in-8; *Histoire des États-Généraux*, 1789, 2 vol. in-8; *Mémoires du Maréchal de Richelieu*, 7 vol., 1790-93.

SOULE, *Subola*, anc. petit pays de la Gascogne méridionale, entre le Béarn à l'E., la Navarre française à l'O., et la Navarre espagnole au S. Ch.-l. Mauléon. Auj. partie du dép. des Basses-Pyrénées. Jadis titre de vicomté. Philippe-le-Bel réunit ce pays à la couronne en 1306.

SOULÈS (Franç.), né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, mort en 1809, a traduit de l'anglais un grand nombre d'ouvrages: les *Romans* d'Anne Radcliffe, les *Voyages en France, et en Italie* d'Arthur Young, les *Droits de l'Homme* de Th. Payne, et des écrits de circonstance.

SOULI, petite ville de la Turquie d'Europe, dans le sandjakat de Delvino, à environ 40 kil. S. O. de Janina, au milieu des montagnes. Le territoire environnant est de 145 kil. carrés. Il correspond à une partie de l'ancienne *Étolie*. Les Souliotes, ses habitants, sont très braves; ils se sont immortalisés par la victoire qu'ils remportèrent sur Ali-Pacha en 1790, et par la résistance désespérée, et souvent victorieuse, qu'ils lui opposèrent en 1792 et 1800. Finalement ils furent chassés du pays; mais la Porte les y laissa revenir après la mort d'Ali, en 1822 (Ils s'étaient dans l'intervalle retirés dans l'île de Corfou).

SOULIMANA (roy. de), petit état de la Nigritie maritime, au N. E. du Kouranko, est le plus policé de la région de Sierra-Leone. Capitale, Falaba.

SOULOU (archipel de), entre l'île de Bornéo et celle de Mindanao, par 117°-120° long. E., et par 5° 45'-6° 45' lat. S., se compose de beaucoup d'îles formant trois groupes. La principale est Soulou, capitale Soulou ou Béouan, par 118° 40' long. E., 5° 58' lat. N. (8,000 h.). Tout l'archipel, plus un vaste

territoire dans le N. E. de Bornéo, compose un état que régit le sultan de Soulou. La population totale peut monter à 100,000 hab., presque tous pirates.

SOULT... ou SOULTH.... *Voy.* SULT...

SOULTZ, *Sulz* en allemand, bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de canton, à 37 kil. S. O. de Colmar; 4,152 hab. Rubans de soie, blanchisseries.

SOULTZ-LES-BAINS, *Salz-Baaden* en allemand, village du dép. du Bas-Rhin, sur la Bruche, à 20 kil. O. de Strasbourg: 1,000 hab. Commerce de bois de chauffage. Eaux thermales, carrières importantes.

SOULTZ-SOUS-FORÊTS, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 15 kil. S. de Weissenbourg: 2,016 hab. Houille, asphalte et pétrole, source salée; vins estimés.

SOULTZ, ville d'Allemagne. *Voy.* SULZ.

SOULTZBACH, *Sulzbach* en allemand, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 14 kil. S. O. de Colmar; 700 h. Aux env., houille. Eaux minérales. *Voy.* SULZBACH.

SOULTZMATT, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 22 kil. S. O. de Colmar; 3,045 hab. Filatures de coton; mousselines. Eaux minérales acidulées.

SOUMAROKOV (Alexandre-Pétrovitch), poëte russe, né en 1718, mort en 1778, était le fils d'un général, et fut conseiller d'état, directeur des théâtres de la cour, membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé des *tragédies* (*Zémiro*, *Korev*, *Sinav et Trouvor*, etc.), des *comédies*, des *poëmes didactiques*, des *poésies diverses* (odes, épitres, satires, élégies, etc.), des *Dialogues des Morts*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Moscou, 1787, 10 vol. in-8.

SOUMY, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 140 kil, N. O. de Kharkov: 11,000 hab. Vieille citadelle. Grand commerce. La ville fut fondée en 1653.

SOUNGARIE. *Voy.* DZOUNGARIE.

SOUNG-KIANG, ville de Chine (Kiang-sou), par 31° lat. N., 118° 36' long. E., ch.-l. de dép.

SOUNUR, ville de l'Inde. *Voy.* DJOUNYR.

SOUR, l'ancienne *Tyr*, ville de Syrie (Acre), dans une presqu'île, à 36 kil. N. d'Acre; 7,000 hab.; rade moins dangereuse que celle de Séïde, et très fréquentée. Grand commerce. *Voy.* TYR.

SOURA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Simbirsk, arrose ce gouv., ainsi que ceux de Penza, Simbirsk, Nijnéi-Novogorod, et tombe dans le Volga à Varil après un cours de 750 kil. Elle reçoit l'Ouza, l'Alatyr et la Piana.

SOURABAYA, ville et port de l'île de Java, sur la côte N. E., chef-l. de prov., par 110° 23' long. E., 7° 12' lat. N.; de 80 à 100,000 hab. Rade, mais d'accès difficile; deux forts, arsenal, fonderie de canons, vastes chantiers de construction, etc.

SOURAKARTA, ville de l'île de Java. *Voy.* SOLO.

SOURDEVAL-DE-LA-BARRE, ch.-l. de canton (Manche), à 9 kil. N. de Mortain; 4,409 hab.

SOURDIS (Fr. d'ESCOUBLEAU DE), cardinal, était parent de Gabrielle d'Estrées, et dut sa fortune à cette parenté. Après avoir quelque temps vécu dans le monde sous le nom de La Chapelle-Bertrand, il reçut les ordres, fut fait archevêque de Bordeaux (1591), et cardinal (1599); il eut, par suite de la violence de son caractère, de graves démêlés avec son chapitre et avec le parlement de Bordeaux, et subit un court exil. Néanmoins il rentra en grâce, célébra le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1615), et tint le concile provincial de 1624, d'où sortirent des ordonnances synodales remarquables. Il mourut en 1628.

SOURDIS (H. D'ESCOUBLEAU, DE), frère du précédent, fut évêque de Maillezais en 1623, succéda en 1628 à son frère comme archevêque de Bordeaux, eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres au siége de La Rochelle (1629), prit part à l'expédition navale d'Italie (1633), et à la reprise des îles Sainte-Marguerite. Il eut avec d'Epernon, gouverneur de Bordeaux, homme hautain et brutal, un démêlé violent, dans lequel les torts n'étaient pas de son côté, et fut appuyé par Richelieu en cette occasion. Il présida l'assemblée du clergé en 1634, et mourut à Auteuil (1645).

SOURGOUT, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur l'Obi, par 70° 45' long. E., 61° 25' lat. N.; 1,500 hab. Fondée en 1593. Résidence du commissaire chargé de la perception du tribut des Ostiaks.

SOURNIA, bourg de France (Pyrénées-Orientales), ch.-l. de canton, à 13 kil. N. de Prades: 800 hab.

SOUROUGA ou SOUMPOU, grande ville du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte S., ch.-l. de province, à 155 kil. S. O. d'Yédo; on lui a donné 600,000 hab. (en 1612). Jadis résidence impériale: beau palais qui ressemble à une citadelle.

SOUS, ruines qu'on trouve en Perse (Khousistan), dans l'espace de 15 à 16 kil. environ, près de Desfoul. On croit que c'est l'emplacement de l'ancienne *Suse* ou bien d'*Elymaïs*.

SOUS, ville et pays d'Afrique. *Voy.* SUS.

SOUSA, ville de l'État de Tunis, sur la Méditerranée, à 160 kil. S. de Tunis; 1,800 hab. Rade, mais pas de port. Murs, deux ou trois châteaux, vaste mosquée. Fabrique de savon. Commerce important, principalement par des navires français.

SOUSA, ville de Portugal. *Voy.* SOUZA.

SOUSAM-ADASSI. *Voy.* SAMOS.

SOUSTONS, ch.-l. de canton (Landes), à 27 kil. N. O. de Dax; 2,560 hab.

SOUTCHAVA, ville de Galicie (Czernovicz), à 45 kil. S. E. de Czernovicz, sur la Soutchava (affluent du Sereth); 5,000 hab. Beaucoup de ruines. Commerce avec la Transylvanie et la Moldavie. — Jadis grande et séjour des princes de Moldavie.

SOU-TCHEOU, ville de Chine (Kiang-sou), sur le Canal impérial, par 31° 23' lat. N., 118° 8' long. E., au S. E. de Nan-king; ch.-l. de dép.; 250,000 hab. Elle est coupée par un si grand nombre de canaux, qu'on l'a nommée la *Venise chinoise*. Environs délicieux; c'est le séjour habituel d'une foule de riches. Beaux temples; tour à 7 étages; arcs de triomphe. Brocarts, broderies, imprimeries, etc.

SOUTERRAINE (la), ch.-l. de cant. (Creuse), à 33 kil. N. O. de Guéret, dans une vallée profonde: 3,148 hab. Cours d'eau souterrain qui a fait donner son nom à la ville. Commerce de chanvre, de fil, etc.

SOUTHAMPTON, jadis *Hanton*, *Clausentum* en latin, ville et port d'Angleterre (Southampton), à 17 kil. S. O. de Winchester, dans une presqu'île, à l'embouchure de l'Itchin et du Test; 20,000 hab. Anciens monuments; belles églises. Chantiers de construction, peu d'industrie; commerce maritime très actif; service de bateaux à vapeur pour le Havre. — Bâtie par les Romains; importante sous les Saxons; déchue depuis Elisabeth. Jadis titre de comté. Cette ville a donné son nom au comté de Southampton, quoiqu'elle ne soit pas le ch.-l. du comté actuel. — Plusieurs villes des États-Unis portent aussi ce nom, une notamment dans le New-York, comté de Suffolk; 5,000 hab.

SOUTHAMPTON (comté de). *Voy.* HAMPSHIRE.

SOUTHCOTT (Jeanne), visionnaire anglaise, née en 1750 dans le comté de Devon, morte en 1814, avait été domestique. A 40 ans, elle se déclara prophétesse, vit quelques unes de ses paroles confirmées par le hasard, ce qui lui attira de nombreux admirateurs, et écrivit ses visions. Elle était méthodiste et prétendait être cette femme de l'Apocalypse qui a la lune sous les pieds et douze étoiles sur la tête.

SOUTHERN (Thomas), poëte anglais, né en 1660 à Dublin, mort à Westminster en 1746, étudia un peu les lois, servit comme enseigne, revint à Londres à la paix, fit des pièces de théâtre qui lui valurent une grande réputation et une belle fortune. Ses *Œuvres*, 1735, 2 vol. in-12, se composent surtout de comédies ou drames (l'*Excuse des femmes*; le *Fatal mariage*; *Orounoko* ou l'*Esclave royal*, etc.).

SOUTHWARK, faubourg de Londres, dans la partie S. de cette ville, sur la rive droite de la *Tamise;* 80,000 hab. Grand commerce maritime. Beaucoup d'usines et de fabriques. Southwark formait d'abord une ville à part. Quoique jointe à Londres auj., elle appartient encore au comté de Surrey (tandis que Londres est dans le comté de Middlesex).

SOUTHWELL, ville d'Angleterre (Nottingham), à 23 kil. N. E. de Nottingham; 3,000 hab. Ruines d'un palais des archevêques d'York.

SOUTHWOLD, ville et port d'Angleterre (Suffolk), à 23 kil. S. de Yarmouth; 1,700 hab. Dans la baie de Southwold eurent lieu deux batailles navales entre les Anglais et les Hollandais (1666 et 1672).

SOUVAROV (P.-Alexis Vasiliévitch, comte), fameux général russe, né dans l'Ukraine en 1730, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, fut après cette guerre nommé colonel, commanda comme brigadier l'assaut de Cracovie (1768), vainquit l'armée polonaise à Stralovitz et sur plusieurs autres points (1768-72), battit les Turcs (1773), eut part à la victoire de Kosludje (1774), soumit les Tartares Nogaïs de la Crimée (1782), reçut les titres de général en chef et de gouverneur de Crimée, commanda un corps dans la guerre commencée en 1788 contre la Porte, se distingua à Kinbourn, à Otchakov, gagna, avec le prince de Cobourg, les batailles de Fokchani, de Martinestié sur le Rimnik, prit Ismaïlov (1789), puis, envoyé contre les Polonais, battit Kosciusko à Kroupevits, fit un massacre effroyable des habitants de Praga, puis entra dans Varsovie (1794). Après trois années de repos, il passa comme généralissime avec 30,000 Russes en Italie, obtint un avantage sur les Français à Cassano (1799), mais recula avec perte devant Macdonald, remporta pourtant encore la victoire de Novi sur Joubert, mais fut refoulé de nouveau par Masséna, déjà vainqueur de la seconde armée russe, celle de Korsakov. Rappelé en Russie par Paul I, il ne trouva point à Saint-Pétersbourg l'accueil triomphal sur lequel il comptait. Il mourut peu après mécontent et en disgrâce (1800). Les Russes lui donnaient les surnoms de *Rimnikski* (à cause de sa victoire à Martinestié sur le Rimnik) et d'*Italiski* (en mémoire de sa campagne d'Italie).

SOUVIGNY, ch.-l. de cant. (Allier), à 15 kil. S. O. de Moulins; 2,777 hab. Eglise gothique (où sont les tombeaux des anciens sires de Bourbon); deux verreries. C'est dans ce lieu que Charlemagne fit ses premières armes en combattant le duc d'Aquitaine.

SOUVIGNY (Ch. SOREL, sieur de). *Voy.* SOREL.

SOUZA ou SOUSA, ville de Portugal (Minho), à 20 kil. E. de Porto; 4,000 hab. Titre d'un comté que possédait une des premières maisons du Portugal.

SOUZA (Manoel DE FARIA Y). *Voy.* FARIA.

SOUZA-BOTELHO (Jos.-Marie), littérateur portugais, né en 1758 à Oporto, mort en 1825, fils d'un gouverneur de la prov. de Saint-Paul au Brésil, entra au service à 20 ans, fut envoyé comme plénipotentiaire en Suède (1791), en Danemark (1795), enfin en France (1802-1805), quitta les affaires, sans doute pour n'être point obligé d'agir contre le système français, et se livra exclusivement aux lettres. On lui doit une magnifique édition des *Lusiades*, Paris, 1817, in-4 (avec fig. de Girard), et une trad. en portugais des *Lettres portugaises*, Paris, 1824, in-12. Il avait épousé en 1800 Mme de Flahaut.

SOUZA (Mme de), née FILLEUL, femme du précédent, fut mariée fort jeune au comte de Flahaut, âgé de 57 ans, qui périt sur l'échafaud en 1792, lui laissant un fils (M. le comte de Flahaut, auj. pair de France), se réfugia à l'étranger, publia quelques romans pleins de charme; revint en France sous le Consulat, y épousa en secondes noces M. de Souza-Botelho (1802), et se rattacha à la nouvelle cour. Elle mourut à Paris dans un âge avancé, en 1836. Ses romans parurent presque tous sous son premier nom de comtesse de Flahaut. Les principaux sont : *Adèle de Sénanges* (1793), *Emilie et Adolphe* (1799), *Charles et Marie* (1801), *Eugène de Rothelin* (1808), la *comtesse de Fargy*, etc. Ils se font remarquer par la délicatesse du sentiment et par la connaissance des parties les plus intimes du cœur humain. Elle y peint surtout les classes élevées de la société. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1823, 6 vol. in-8; il en a paru un choix dans la *Bibliothèque Charpentier*, 1 vol. in-12, 1842.

SOUZDAL, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 35 kil. N. de Vladimir; 3,000 hab. Citadelle, vieux palais des archevêques de Vladimir, etc. Aux environs, immense quantité de cerises. Jadis titre d'une principauté qui formait un des apanages des princes russes de la maison de Rurik, et qui comprenait les gouv. actuels de Vladimir, de Nijnéi-Novogorod, de Moscou et quelques autres vers l'E. Il en est fait mention dès la mort d'Iaroslav I (1154). Méconnaissant la suzeraineté de Kiev, André I Bogolioubski, prince de Souzdal, érigea cette principauté en grand-principat (1167); par suite de l'invasion des Mongols et de la ruine de Kiev, ce grand-principat devint en fait l'état prédominant de la Russie, sous le nom de grand-duché de Moscou. Mais plusieurs fois les grands-ducs détachèrent la principauté proprement dite comme nouvel apanage. Elle fut réincorporée pour toujours au grand-duché en 1392 par Vasili II, qui en dépouilla son oncle maternel Siméon Dmitriévitch.

SOVANA ou SOANA, *Suanum*, v. de Toscane, à 94 kil. S. de Sienne. Évêché. Patrie du pape Grégoire VII.

SOZOMÈNE (Hermias), historien, né en Palestine au commencement du ve siècle, fut avocat à Constantinople. Il composa une *Histoire ecclésiastique* en 9 liv., qui va de 324 à 439, et un *Abrégé d'histoire depuis l'ascension de J.-C. jusqu'à la mort de Licinius en* 323. Nous n'avons plus que le premier ouvrage (dans les *Historici græci* de Rob. Estienne, Paris, 1544); il s'y montre assez bon écrivain, mais mauvais critique. C'est à tort qu'on attribue à Sozomène l'*Irrisio gentilium* qui porte le nom d'Hermias.

SOZOPOLIS, un des noms de l'*Apollonie* de Thrace, auj. SIZÉBOLI.

SOZULA, puis *Apollonia*, ville de la Cyrénaïque, sur la mer, au N. E. de Cyrène, auj. MARZA-SOUZA.

SPA, ville de Belgique (Liége), à 27 kil. S. E. de Liége, dans une vallée de la Vèse; 3,600 hab. (permanents). Très bien bâtie (depuis l'incendie de 1807). Eaux ferrugineuses froides célèbres, qui furent découvertes au XIIIe siècle, et qui attirent tous les ans 2 à 3,000 étrangers de distinction; on en expédie de grandes quantités à l'étranger. On fait à Spa des ouvrages en bois vernissé et en fer-blanc peint dits *boîtes de Spa*.

SPAENDONCK (VAN), peintre. *V.* VAN-SPAENDONCK.

SPAGNUOLI (BATTISTA), poëte. *Voy.* BATTISTA.

SPAHIS ou SIPAHIS. Les Turcs nomment ainsi un corps de cavalerie légère qui fut institué par Amurat I. On donne ce nom dans l'armée française d'Afrique à des cavaliers indigènes qui sont enrégimentés à la française et commandés par un colonel français.

SPAITLA, *Suffetula*, ville de l'État de Tunis, à 200 kil. S. O. de Tunis. Belles ruines romaines.

SPALATRO, *Aspalathos* ou *Spalatum* des anciens et *Salone*, ville des États autrichiens (Dalmatie), ch.-l. de cercle, sur l'Adriatique, à 160 kil. S. E. de Zara; 7,000 hab. Bon port. Archevêché fondé en 650, et dont le titulaire est primat de Dalmatie et Croatie. Nombreux édifices qui faisaient partie du palais de Dioclétien à Salone; la cathédrale était jadis un temple de Diane; baptistère (ancien temple d'Esculape). Société d'agriculture. Lainages, soieries, rosoglio. Pêche active : le plus grand commerce de la Dalmatie. Aux environs, eaux thermales sulfureuses. — Spalatro n'occupe que partie de l'empla-

cement de l'ancienne Salone, dont les ruines se voient aux environs.

SPALDING, ville d'Angleterre (Lincoln), à 26 kil. S. de Boston; 6,500 hab. Houille, grains, laines.

SPALDING (J.-Joachim), un des premiers prédicateurs de l'Allemagne, né dans la Poméranie suédoise en 1714, mort en 1804, fut précepteur particulier, voyagea comme gouverneur d'un jeune noble, devint, en 1746, secrétaire de légation de l'envoyé de Suède à Berlin, puis pasteur à Lassahn (Poméranie suédoise), et finit par être membre du consistoire général et premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas de Berlin (1764). On a de lui des *Sermons* (Berlin, 1765, 1768 et 1784), qui sont classiques en Allemagne; la *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8, et quelques autres ouvrages. — George-L. Spalding, son 2e fils, philologue, né en 1762, mort en 1811, fut instituteur des enfants du prince Ferdinand de Prusse, professeur au gymnase de Berlin, conseiller au ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Berlin pour la classe historique. Il est connu par une excellente édition de Quintilien, Leipsick, 1798-1816, 4 vol. in-8.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, né à Scandiano, près de Modène, en 1729, mort en 1799, étudia d'abord en droit, puis, laissé libre de suivre sa vocation, se livra aux mathématiques, aux langues savantes et aux sciences physiques, devint professeur de logique et de littérature grecque à l'université de Reggio (1754), passa à Modène (1760), quitta en 1770 cette ville pour Pavie, où il eut la chaire d'histoire naturelle et la direction du musée, explora de 1779 à 1788 la Méditerranée (de Livourne à Marseille), l'Italie, les monts Euganéens, les rives de l'Adriatique et de l'Archipel, Corfou, Cérigo, Constantinople, la Roumélie, le Vésuve, l'Etna, les îles Eoliennes; et rassembla ainsi grand nombre d'objets d'histoire naturelle, qui donnèrent une face nouvelle au musée de Pavie. On lui doit une infinité de découvertes, de recherches aussi originales que fécondes; elles roulent principalement sur la circulation du sang, la digestion, la génération (il admet des germes préexistants), les animaux microscopiques, la reproduction d'organes amputés. Ses principaux ouvrages sont : *Observations microscopiques sur le système de la génération de Needham et de Buffon*, Modène, 1767, in-8; des *Animalcules infusoires* (dans le *Giornale d'Italia*, Venise, 1767, tome 3); *Des Phénomènes de la circulation*, Modène, 1777, in-8; *Opuscules de physique animale et végétale*, Modène, 1769, 2 vol. in-4; *Mémoire sur la respiration*, Milan, 1803, 2 vol. in-8, etc. Spallanzani était lié avec Bonnet, dont les travaux lui suggérèrent quelques unes de ses plus belles recherches.

SPANDAU, ville des États prussiens (Brandebourg), à 14 kil. O. de Berlin; 7,000 hab. Forte citadelle (prison d'état); maison de force; fabrique royale d'armes: lainages, soieries, toiles; eaux-de-vie, etc. Prise par les Français en 1806.

SPANGENBERG, ville de l'électorat de Hesse, à 8 kil. S. E. de Melsungen; 1,700 hab. Château-fort.

SPANGENBERG (Aug.-Théoph.), évêque morave, né en 1704 à Klettenburg, dans le comté de Hohenheim, mort en 1792, étudia la théologie, se lia avec le comte de Zinzendorf, se fit membre de l'établissement d'Herrnhut, alla plusieurs fois en Amérique (1735, 1746, 1751) pour y prêcher la nouvelle doctrine, y fonda plusieurs maisons sur le modèle d'Herrnhut, fut élu évêque de l'Unité des Frères, et devint, après la mort de Zinzendorf, membre du conseil suprême d'Herrnhut (1760), inspecteur-général des établissements de Haute-Lusace (1764), président de la direction générale (1789). Ses efforts multiplièrent à un degré remarquable les établissements de Frères Moraves dans les états protestants de l'Europe. Il a laissé : la *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, 8 vol. in-8, et un *Résumé de la doctrine des Frères*, Barby, 1779, in-8, etc.

SPANHEIM ou SPONHEIM, bourg des États prussiens (Prov. Rhénane), à 12 kil. N. O. de Creutznach. Aux env., château qui a donné son nom à un comté. Jadis abbaye de Bénédictins. — Le comté de Spanheim, formé vers le xe siècle, est resté dans la même famille jusqu'en 1437. Le premier comte connu est Everard de Neubourg, qui vivait vers 1064. Un de ses descendants, Jean I, eut entre autres fils, Jean, tige des comtes de Sayn-Witgenstein (*Voy.* WITGENSTEIN), et Simon II, qui continua la ligne des comtes de Spanheim. Après l'extinction de la maison de Neubourg-Spanheim, ce comté fut divisé entre la maison de Bade et un comte de Veldenz, d'où il tomba dans la branche palatine de Simmern, qui bientôt devint électorale; mais des sous-partages eurent lieu : la partie palatine de Spanheim, tantôt fut un apanage indépendant, tantôt eut des co-seigneurs (il y en avait 3 en 1673); et les querelles relatives à la succession de Spanheim n'étaient point encore finies quand l'Empire cessa d'exister en 1806. — Le comté de Spanheim, avant cette époque, se divisait en *Comté Antérieur* (ch.-l. Creutznach), et *Comté Ultérieur*, partagé lui-même en cinq bailliages (Birkenfeld, Castellaun, Traërbach, Allenbach et Vinteberg). Les margraves de Bade possédaient la plus grande partie du premier, et moitié du second. Le reste était partagé entre des princes de la maison palatine. Auj. le comté de Spanheim est compris presque tout entier dans la Prusse Rhénane et dans la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld.

SPANHEIM (Ezéchiel), numismate, né en 1629 à Genève, mort en 1710, d'une famille ancienne du Bas-Palatinat du Rhin, était fils d'un théologien estimé. Il se fit remarquer par sa précocité, devint de bonne heure un savant du premier ordre, fut professeur d'éloquence à Genève (1650), puis gouverneur du fils de l'électeur palatin Charles-Louis, fut chargé par ce prince de missions politiques en Italie, visita dans ce but Florence, Mantoue, Parme, Modène, Rome, Naples, la Sicile, Malte, fut envoyé aux conférences d'Oppenheim et de Spire, au congrès de Breda, et passa ensuite au service de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son ambassadeur à Londres (1702-05). Son principal ouvrage est le *De usu et præstantiâ numismatum antiquorum*, Rome, 1664, in-4; Londres et Amsterdam, 1706-17, 2 vol. in-fol. (c'était à cette époque le chef-d'œuvre de l'archéologie). Il a laissé de plus des notes sur Callimaque, Josèphe, Thucydide, etc.

SPANHEIM (Fréd.), frère du précédent, né en 1632, mort en 1701, professa la théologie à Heidelberg et à Leyde, et devint dans cette seconde ville professeur d'histoire sacrée, bibliothécaire et recteur de l'université. Ses *Œuvres* (en latin), publiées à Leyde, 1701-03, 3 vol. in-fol., roulent sur la géographie, l'histoire sacrée et la théologie.

SPANISH-TOWN, *Santiago de la Vega* des Espagnols, capitale de l'île de la Jamaïque, par 79° 4' long. O., 18° 1' lat. N., à 24 kil. O. de Kingston; 5,000 hab. Pont de fer sur le Cobre, beau palais du gouverneur, etc. Commerce. — Fondée en 1520 par Diego, fils de Christophe Colomb; longtemps aux Espagnols, auj. aux Anglais, ainsi que l'île.

SPANISH-TOWN, v. de la Trinité. *V.* PORT-D'ESPAGNE.

SPARRE (Eric), sénateur suédois, né en 1550, mort en 1600, eut grande part à l'élection de Sigismond III comme roi de Pologne, resta fidèle à ce prince quand Charles IX voulut lui enlever la couronne de Suède, fut d'abord médiateur entre eux, finit par être obligé de quitter la Suède et de se réfugier en Pologne; mais Sigismond, ayant été vaincu, se vit contraint de le livrer à Charles IX, qui le fit décapiter à Linkœping (1600).

SPARTACUS, Thrace, qu'on présume avoir été de sang noble, servit d'abord dans un corps auxiliaire annexé aux armées romaines, déserta, fut repris, réduit en esclavage, et conduit à Capoue, où on le fit gladiateur. Il s'échappa de sa prison avec plusieurs de ses compagnons l'an 73, se mit à ravager la Campanie, battit le préteur Claudius, les deux consuls Gellius et Lentulus (72), et vit rapidement grossir son armée, qui un moment compta plus de 70,000 hommes. Reconnaissant l'impossibilité de lutter contre la république, il voulait sortir de l'Italie, et déjà il était arrivé dans la Gaule Cisalpine, quand il se vit forcé, par l'inondation du Pô et par les cris de son armée, de rebrousser chemin et de se porter sur Rome. Hors d'état de prendre cette ville, il fut bientôt serré de près par des forces imposantes, refoulé dans le Brutium par Crassus, et cerné aux environs de Rhégium. Il tenta en vain de passer en Sicile, et, après avoir obtenu quelques nouveaux avantages, finit par être écrasé par Crassus à la bataille du Silare (71). Il périt en brave. Spartacus n'eut jamais qu'une autorité précaire sur les hordes indisciplinées qui le suivaient; c'est ce qui l'empêcha d'exécuter ses vastes projets. Il était, du reste, aussi humain qu'intrépide. On doit à Saurin une tragédie de *Spartacus*.

SPARTE, *Sparta*, ou **LACÉDÉMONE**, *Lacedæmon*, ville du Péloponèse, capit. de la Laconie et de tout l'état lacédémonien, au centre à peu près de la Laconie, en tirant un peu au S., dans une région âpre et montueuse, près du Taygète, et sur l'Eurotas; env. 30,000 hab. Très pauvre, peu de monuments (temple de Diane *Chalciœcos*, temple de Lycurgue, théâtre, portique des Perses). Aux portes ou aux environs de la ville étaient la Promenade dite *Plataniste*, le Cirque dit *Dromos*, le Gouffre dit *Barathre* (où l'on jetait les nouveau-nés contrefaits ou infirmes). Il n'existe plus auj. de Sparte que quelques ruines. *Misitra* est à 4 kil. O. de l'anc. Sparte, et a été en partie construite avec ses débris. — On place la fondation de Sparte vers 1880 av. J.-C.; on l'attribue à Sparton, frère ou fils de Phoronée. Après Sparton, on cite, parmi ses rois, Lélex, Eurotas, Lacédémon, qui, vers 1577, agrandit Sparte ou bâtit auprès une nouvelle ville à laquelle il donna son nom (car Homère distingue Sparte et Lacédémone). Du XVe au XIIe siècle, Sparte et la Laconie furent occupées par des Hellènes (Achéens). Pendant cette période régnèrent Tyndare, Castor et Pollux, le pélopide Ménélas, gendre de Tyndare, Oreste et son fils Tisamène. Ce dernier fut enveloppé dans la ruine des Pélopides lors de la rentrée dans le Péloponèse des Héraclides unis aux Doriens (1190-1186). Aristodème, un des chefs héraclides, eut la Laconie en partage; mais ce prince étant mort pendant l'expédition, ses deux fils, Eurysthène et Proclès, lui succédèrent à la fois, et devinrent ainsi la tige des deux familles royales, qui depuis possédèrent simultanément le trône (les Proclides et les Eurysthénides). Aussitôt après la conquête, les vainqueurs (Héraclides et Doriens) retirèrent à la population laconienne (qui était achéenne d'origine) l'égalité des droits, et lui imposèrent un tribut, ainsi que le service militaire. Ceux qui voulurent résister (tels que les habitants d'Hélos ou Hilotes) furent réduits à l'état d'esclaves. De là trois classes : 1° les Spartiates conquérants; 2° les Laconiens tributaires; 3° les Hilotes. Au commencement du IXe siècle (898-870), les Spartiates reçurent de Lycurgue une législation célèbre, destinée à faire du Spartiate un peuple austère et éminemment guerrier (*Voy.* LYCURGUE). Sparte, sous cette nouvelle constitution, conserva ses deux rois ou *archagètes*; mais leur puissance était limitée par cinq *éphores* et un sénat de 28 membres. Aussi Sparte fut-elle plutôt une république militaire qu'un état monarchique. De 744 à 724, puis de 682 à 668, Sparte soutient contre la Messénie une lutte terrible, qui se termina par l'asservissement complet de sa rivale (*Voy.* MESSÉNIE), et par la réduction des Messéniens en esclavage. Les guerres de Messénie furent suivies de la soumission des Arcadiens Tégéates (566-546), ainsi que de la conquête de Thyrée et de la Cynurie, enlevées aux Argiens (544). Peu à peu le reste du Péloponèse, qui se trouvait partagé en petits états faibles, tomba (sauf Argos et quelques cités) sous l'influence de Sparte, qui nommait alliés ses futurs sujets, et qui avait la présidence et le généralat de la ligue péloponésienne. Athènes, alors puissante par sa marine, ses richesses, ses nombreux alliés ou sujets, lui disputait seule la prééminence. Sparte, pendant les guerres médiques (480-459), joue le rôle le moins brillant. A l'exception du combat des Thermopyles, des victoires de Platée et de Mycale, où se signalèrent les Spartiates Léonidas, Pausanias, Léotychide, Athènes eut la part la plus glorieuse dans les grandes victoires remportées sur les Perses; la rivalité des deux républiques s'en accrut. A la fin du Ve siècle éclate la guerre du Péloponèse, qui dure 27 ans (431-404). Athènes est vaincue à Ægos-Potamos : la ville est prise par Lysandre; son port est détruit et ses fortifications rasées. Sparte, au contraire, s'étend et consolide sa puissance; elle porte même ses armes en Asie (*Voy.* CLÉARQUE, AGÉSILAS), et favorise l'expédition du jeune Cyrus (401). Thèbes, Argos, Corinthe, les Thessaliens, Athènes enfin, excités par la Perse, se liguent alors contre Sparte; mais celle-ci signe avec le grand roi le traité d'Antalcidas (388), qui, livrant les Grecs d'Asie à la Perse, soumet les Grecs d'Europe à Sparte. Cette république domine alors sur une partie de l'Hellade, de la Thessalie et sur les cités sujettes d'Olynthe. Mais bientôt Thèbes lui échappe, et, dans la guerre qui en résulte, Epaminondas, vainqueur à Leuctres (371), envahit le Péloponèse, rétablit la Messénie comme état, et donne un centre à la fédération arcadienne en bâtissant Mégalopolis (369). Sparte ne se releva jamais de ce double coup; mais la mort d'Epaminondas à Mantinée (363) lui permit de garder son indépendance. Un moment (225-223) rajeunie par Cléomène, qui venait de rétablir les lois de Lycurgue, elle fut à la veille de devenir la cité dominante de la ligue achéenne, et dès lors de reprendre son ancien rôle. Mais Antigone Doson, voué aux Achéens, anéantit cet espoir par la victoire qu'il remporta à Sellasie sur Cléomène (222). Sparte retomba, et, après avoir tenté un dernier effort sous le tyran Nabis, elle subit le joug romain en 146 av. J.-C. Sous les empereurs romains, Sparte jouit d'une profonde tranquillité. Après le partage de l'empire sous les fils de Théodose, elle devint le chef-lieu d'un despotat dont dépendait toute la Morée. Mahomet II s'empara de Sparte en 1460, et en chassa le despote Démétrius, qui était du sang des Comnène. Sigismond Malatesta, prince de Rimini, allié de Démétrius, assiégea la ville 3 ans après, et n'ayant pu la prendre y mit le feu. Ainsi périt Sparte, 33 siècles après sa fondation. Les Turcs firent de Misitra, élevée sur ses ruines, le chef-lieu d'un livah. Depuis la déclaration de l'indépendance de la Grèce, le nom de Sparte a reparu et a remplacé celui de Misitra; cette ville est devenue le chef-lieu d'un gouvernement particulier de la Morée. — Le Spartiate était robuste, brave, sobre, de mœurs pures, habitué aux privations et aux fatigues, dévoué à sa patrie; mais dur, opiniâtre, ignorant. L'éducation était donnée en commun, et tendait plutôt à former le cœur, à fortifier le corps, qu'à développer l'esprit. Le commerce, l'industrie étaient nuls. La monnaie d'or et d'argent fut interdite jusqu'à la prise d'Athènes. La brièveté lacédémonienne, dite *laconisme*, est devenue

proverbiale. Les femmes spartiates (formées aussi par une éducation publique très mâle) passaient pour les plus belles de la Grèce. Sparte est la patrie d'un grand nombre d'hommes illustres : Lycurgue, Léonidas, Pausanias, Agis, Lysandre, Agésilas, Cléombrote, Cléomène, etc.

Rois de Sparte.

1° Avant les Héraclides.

Sparton,	vers 1880	Cynortas,	1415
Lélex,	vers 1650	OEbalus et Hippocoon,	
Myles ou Melès,		Tyndare,	
Eurotas,		Castor et Pollux,	1305
Lacédémon,		Ménélas,	
Amyclas,	1480	Oreste,	1265
Argale,		Tisamène,	1220-1190

2° Dynastie des Héraclides.

Aristodème,			1190-1186
Proclides ou Eurypontides.		*Eurysthénides ou Agides.*	
Proclès,	1186-1142	Eurysthène,	1186-986
Soüs,	1142-986	Agis,	1186-986
Eurypon,	1142-986	Echestrate,	1186-986
Prytanis,	1142-986	Labotas,	1186-986
Eunome,	986	Dorysse,	986
»		Agesilas,	957
»		Archelaüs,	913-853
Polydecte,	907	»	
Charilaüs,	898-809	»	
Régence de Lycurgue, 898-879.			
»		Telècle,	853
Nicandre,	809	Alcamène,	813
Théopompe,	770	Polydore,	776
Zeuxidame,	720	Eurycrate I,	724
Anaxidame,	690	Anaxandre,	699
Archidame I,	651	Eurycrate II,	644
Agasiclès,	605	Léon,	607
Ariston,	564	Anaxandride,	563
Démarate,	526	Cléomène I,	530
Léotychide,	491	Léonidas,	481
Archidame II,	469	Plistarque,	480
Agis I,	427	Plistoanax,	466
»		Pausanias,	408
Agésilas,	397	Agésipolis I,	397
»		Cléombrote I,	380
»		Agésipolis II,	371
Archidame III,	361	Cléomène II,	370
Agis II,	338	»	
Eudamide,	330	Arète ou Arée I,	309
Archidame IV,	295	»	
Eudamide II,	268	Acrotate,	265
»		Arète ou Arée II,	264
»		Léonidas II,	257
Agis III,	244	Cléombrote II,	243
Archidame V,	230	Cléomène III,	235
Euclide,	225	Agésipolis III,	219
Lycurgue, tyran,			219
Machanidus, tyran,			210
Nabis, tyran,			205-192

SPARTEL (cap), dans l'état de Maroc, par 8° 13' long. O., 35° 40' lat. N., forme l'entrée S. du détroit de Gibraltar.

SPARTIEN, *Ælius Spartianus*, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, vécut au IVe siècle sous Dioclétien et Constantin. Il a écrit les vies d'Adrien, Verus, Didius, Sévère, Niger, Caracalla et Géta. Ces vies sont mal écrites et sans critique, mais elles renferment une foule de renseignements précieux. On les trouve dans l'*Histoire Auguste*, publiée par Saumaise.

SPARTIVENTO (cap), *Herculis promontorium*, dans le roy. de Naples, par 13° 43' long. E., 37° 56' lat. N., forme l'extrémité S. de l'Italie; il est ainsi nommé parce qu'il coupe le vent.

SPEIGHT'S-TOWN, ville de l'île de la Barbade, côte O. Assez grand commerce avec Bristol, ce qui l'a fait surnommer *le petit Bristol*.

SPELLO, *Hispellum*, ville de l'État ecclésiastique (Pérouse), à 5 kil. N. O. de Foligno; 2,000 hab. Ancien évêché transféré à Spolète dès le VIe siècle. On y a trouvé en 1772 le tombeau de Properce. Prise par Charles-Quint en 1529; démantelée par Paul III.

SPENCER. *Voy.* SPENSER et SUNDERLAND.

SPENDIUS, esclave à Rome, déserta, prit du service parmi les Carthaginois, et fut un des chefs de la grande révolte des mercenaires, qui, en 240 av. J.-C., mit Carthage à deux doigts de sa perte. Amilcar le défit en 239 et le fit mettre en croix.

SPENER (Phil.-Jacques), fondateur de la secte des Piétistes, né à Ribeauviller (Alsace), en 1635, mort en 1705, fut prédicateur de la cour de Dresde (1680-90), inspecteur et premier pasteur de Saint-Nicolas à Berlin, publia un grand nombre d'ouvrages théologiques empreints de mysticisme, tint chez lui des réunions dites *Colléges de piété*, et introduisit son système de réforme à l'université de Halle, qui devint alors le foyer du piétisme. Spener fut de plus le fondateur de la science héraldique en Allemagne. Son principal ouvrage en ce genre est le *Theatrum nobilitatis Europæ*, Francfort, 1668-78, 4 vol. in-fol. Il a laissé beaucoup d'écrits théologiques.

SPENSER (c.-à-d. *dépensier*), famille illustre d'Angleterre qui a formé deux branches, l'une qui s'est éteinte en 1414, et l'autre qui subsiste encore et dont les membres portent depuis 1643 le nom de comtes de Sunderland (*Voy.* SUNDERLAND). — A la première appartiennent les deux Hugues Spenser, père et fils, favoris d'Edouard II, roi d'Angleterre. Jaloux de leur crédit, les barons réussirent par leurs menaces à les faire exiler (1320); mais tous deux revinrent en Angleterre l'année suivante, reprirent leur ascendant sur le roi, firent périr sur l'échafaud un grand nombre de barons, et forcèrent même la reine Isabelle, qui leur était contraire, à se retirer en France auprès de son frère Charles-le-Bel. En 1326, Isabelle revint à son tour avec une armée qu'avait fournie le comte de Hainaut et que commandait Roger, comte de Mortimer, assiégea les deux Spenser et le roi dans Bristol, les prit et les mit à mort. Le roi fut assassiné dans sa prison (1327).

SPENSER (Edmond), poëte anglais, né à Londres vers 1553, mort en 1598, fut protégé par Philippe Sidney, qui pressentit son talent, devint secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant-général de l'Irlande, obtint dans ce pays une concession de terres de plus de 3,000 acres, et s'y fixa. Il fit paraître en 1590 les trois premiers chants de la *Reine des fées* (*The fairy queen*), poëme qui lui valut la faveur d'Elisabeth et une grande célébrité; il ajouta à cette œuvre trois autres chants en 1596; l'ouvrage devait avoir douze chants ; on croit que les six derniers furent détruits dans le pillage de la maison de l'auteur, lors de la révolte de Tyrone, et que le chagrin que lui causa cette perte abrégea ses jours. Ce poëme est une allégorie qui représente la cour d'Elisabeth; la lecture en est fatigante, surtout à cause des allusions perpétuelles. La meilleure édition de ce poëme est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-8. On a encore de Spenser quelques autres ouvrages; mais on a perdu une grande partie de ses productions.

SPERCHIUS, auj. *Hellada*, fleuve de la Thessalie mérid., coulait de l'O. à l'E. et tombait dans le golfe Maliaque près d'Anticyre.

SPERONI, dit *degli Alvarotti*, écrivain italien, né en 1500 à Padoue, mort en 1588, obtint l'estime de Pie IV, de Grégoire XIII, mais eut avec l'inquisition des démêlés qui finirent par l'éloigner du monde (1578). On lui doit une tragédie, la *Canace*, qui a longtemps passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne, et des ouvrages en prose (*Lettres*, *Observations sur Virgile*, etc.). Ses *Œuvres* ont paru à Venise (1740), 5 vol. in-4, avec sa *Vie*, par Forcellini.

SPESSART, contrée montueuse d'Allemagne, sur le Mein, s'étend de l'embouchure de la Saale fran-

comienne à celle de la Kinzig. Elle appartient presque toute entière à la Bavière. Point culminant, le Geyersberg (624 mètres).

SPETZIA, *Tiparenus*, île stérile de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, à l'entrée du golfe de Nauplie: 9 kil. sur 5; 8,000 hab. (pêcheurs et pirates). — Un peu au S. est l'îlot de *Spetzia-Poulo*, jadis *Aristera*.

SPEUSIPPE, philosophe d'Athènes, neveu et disciple de Platon, lui succéda dans la chaire de l'Académie, au préjudice d'Aristote, l'an 357 av. J.-C. Selon Diogène Laërce, il déshonora son talent par son avarice, ses emportements et ses débauches. Il mourut à Athènes l'an 339 av. J.-C., après avoir huit ans dirigé l'Académie. On connaît peu les doctrines qui lui sont propres; on sait seulement qu'il se rapprochait du pythagorisme.

SPEY, riv. d'Écosse, naît dans le comté d'Inverness, arrose celui d'Elgin qu'il sépare de celui de Banff et tombe dans la mer du Nord, à 12 kil. N. E. d'Elgin : cours, 160 kil. Truites et saumons.

SPEZIA ou SPEZZIA (la), *Lunæ portus*, ville murée des États sardes (Gênes), sur le petit golfe de la Spezia, à 80 kil. S. E. de Gênes et près de Luna ; 4,000 hab. Le *golfe de la Spezia* est un des plus beaux bassins du globe : il forme sept ports, il est bien abrité des vents et très aisé à défendre. Napoléon voulait faire de Spezia le premier port de son empire. — Ile de l'archipel. *Voy.* SPETZIA.

SPHACTÉRIE ou SPHAGIE, auj. *Prodona*, île de la mer Ionienne, sur la côte de l'Élide et en face de Pylos ; 400 Spartiates y soutinrent un siége célèbre contre une armée d'Athéniens, en 425; enfin ils se rendirent par capitulation : les vainqueurs, par une insigne perfidie, les firent tous périr.

SPHÆRIA, île de la mer Égée, à très peu de distance des côtes de l'Argolide, est auj. POROS.

SPHAKIE. *Voy.* SFAKIA.

SPHINX (le), monstre fabuleux que l'on trouve en Égypte et en Grèce. En Égypte, le Sphinx était une statue représentant une lionne à poitrine et à tête de femme, symbole de Neith, déesse de la sagesse. Souvent au contraire Neith, sur un buste de femme, portait une tête de lion. Les ruines des temples égyptiens en Thébaïde ont encore de longues avenues de sphinx colossaux monolithes qui conduisaient aux propylées des temples. — La mythologie grecque a placé le Sphinx aux environs de la Thèbes de Béotie, et en a fait un être vivant; mais, au corps de jeune fille et à la tête de lion des Égyptiens, elle a ajouté des ailes d'aigle. Le Sphinx, disent les poëtes grecs, se tenait sur la route de Delphes ou de Daulis à Thèbes, et proposait aux passants des énigmes à résoudre : ceux qui ne devinaient pas étaient jetés à la mer ; enfin Œdipe vint et trouva le sens de l'énigme; alors le Sphinx, vaincu, se précipita lui-même dans les flots, et Thèbes, dont les habitants avaient eu tant à souffrir de ce monstre, plaça sur le trône son libérateur. Les Grecs ont donné de la fable du Sphinx des explications tirées de l'histoire locale qui perdent toute valeur dès qu'on est assuré que le Sphinx est d'origine égyptienne.

SPICHEL ou ESPICHEL, cap de Portugal, par 38° 25' lat. N., 11° 35' long. O., au S. de Lisbonne et de l'embouchure du Tage.

SPIELBERG, ville et château de Bavière (Rezat), à 5 kil. N. O. d'Heidenheim. Une ligne de la maison d'OEttingen en a pris son nom. — Château fort de Moravie dans les États autrichiens, sert de prison d'état pour les condamnés politiques qui doivent subir le *carcere duro*.

SPINA, anc. ville d'Italie, à l'embouchure la plus méridionale du Pô (*Spineticum ostium*, auj. *Pô di Primaro*), est une des plus célèbres colonies pélasgiques; elle fut détruite de bonne heure.

SPINA (Alex. DELLA), moine dominicain du XIII° siècle, né à Pise, mort en 1313, passe pour avoir inventé les lunettes; d'autres attribuent avec plus de fondement cette invention à Salvino degli Armati, de Florence, qui vivait à la même époque et mourut en 1317 (Salvino aurait fait cette découverte vers 1285). Il paraît au moins que Spina retrouva par lui-même le secret de faire les lunettes que le 1er inventeur tenait caché, et qu'il le fit connaître au public.

SPINCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 29 kil. S. E. de Montmédy; 500 hab.

SPINOLA (Ambroise, marq. de), général célèbre, né à Gênes en 1571, mort en 1630, d'une famille noble et riche qui joua un rôle dans les troubles civils de Gênes aux XIVe et XVe siècles, leva des troupes à ses dépens pour Philippe IV, et soutint longtemps la cause espagnole dans les Pays-Bas, s'empara d'Ostende après 3 ans de siége (1604), fut commandant-général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas (621), prit Breda, marcha au secours du duc de Savoie contre les Français, mais se vit desservi près de Philippe IV, et mourut de chagrin pendant la campagne (1630). — Son frère, Frédéric Spinola, marin habile, commanda l'escadre espagnole des Pays-Bas, et fut tué dans une bataille navale en 1603, peu après avoir été nommé amiral d'Espagne.

SPINOSA (Bénédict), célèbre philosophe hollandais, né en 1632 à Amsterdam, d'une famille de Juifs portugais, fut élevé dans la religion de ses pères, mais conçut de bonne heure des doutes qui lui firent déserter la synagogue, et se vit bientôt proscrit par ses coréligionnaires. Il s'éloigna d'eux, changea son prénom de *Baruch* en celui de Benoît ou Bénédict (*Benedictus*), et alla vivre dans une retraite obscure, aux environs d'Amsterdam, suffisant à ses besoins avec le produit de verres d'optique qu'il fabriquait, et consacrant la plus grande partie de son temps à la méditation ; plus tard il se retira à Leyde, et enfin à La Haye, où il mourut en 1677, d'une phthisie pulmonaire, à peine âgé de 45 ans. Spinosa avait été initié à la philosophie par l'étude de Descartes: mais bientôt il pensa par lui-même, et imagina un système de panthéisme, dans lequel il n'admettait qu'une substance unique, infinie, Dieu; il lui donne deux attributs essentiels, l'étendue et la pensée; tous les êtres finis ne sont que des parties ou des manifestations de cette seule substance, les corps n'étant que des modes de l'étendue infinie, et les esprits des modes de la pensée divine ; tout est l'effet d'une nécessité absolue ; il n'y a de liberté ni dans l'homme, ni même dans Dieu. Spinosa expose ce système avec tout l'appareil géométrique, commençant par définir la *substance*, la *cause*, termes vagues et abstraits, sur lesquels tout repose, puis avançant ses axiomes, proposant ses *postulata*, et donnant enfin ses démonstrations. Les *Œuvres de Spinosa* sont: 1° une *Exposition du système de Descartes démontré géométriquement* (*Renati Descartes, principia philosophiæ*, etc., Amst, 1663): 2° *Tractatus theologico-politicus*, Amst., 1670 (il y établit la liberté de pensée): 3° *Opera posthuma*, Amst., 1677 (ils contiennent un traité de morale, *Ethica*, où se trouve aussi exposé son système de panthéisme) : *Tractatus politicus; De intellectus emendatione; Epistolæ*. H.-Eb.-Got. Paulus a donné à Iéna (1802-3) une édition complète des *Œuvres de Spinosa*. La doctrine de ce philosophe a été réfutée par un grand nombre d'écrivains, notamment par Fénelon, le P. Lami, Boulainvilliers. Elle a été, au commencement de ce siècle, ressuscitée et mise en honneur en Allemagne par l'école de Schelling.

SPIRE, *Nemetes*, *Augusta Nemetum et Noviomagus* des anciens, *Speier* en allemand, ville du roy. de Bavière, ch.-l. du cercle du Rhin, à 264 kil. N. O. de Munich, sur la petite rivière de Spire, près de la rive gauche du Rhin; 9,000 hab. Évêché. Cathédrale célèbre (qui contenait les tombeaux de huit

empereurs). Commerce assez actif. — Spire était d'abord un village voisin d'*Augusta Nemetum*, capitale des *Nemetes;* ce village fut joint en 1084 à la ville par l'évêque Rugier, et finit par donner son nom à la ville. Elle devint sous Henri IV ville impériale, et fut la résidence des évêques de Spire, qui possédaient en outre Bruchsal, Philippsbourg, Rothenbourg, etc. Il se tint à Spire beaucoup de diètes, entre autres la fameuse diète de 1529, dans laquelle les Luthériens prirent le nom de Protestants. Spire a été le siége de la chambre impériale, de 1530 à 1688. Les Français, commandés par Turenne, s'en emparèrent en 1688, et la détruisirent. Les tombeaux de la cathédrale furent alors tous ouverts, pillés et détruits. Spire ne se releva que 10 ans après. Tallart y battit les Impériaux en 1703. Cette ville a encore été occupée par les Français en 1734, 92, 93, et enfin en 1796; réunie alors à la France, elle devint sous-préfect. du dép. du Mont-Tonnerre.

SPIRE, riv. de la Bavière Rhénane, sort des Vosges, coule à l'E., arrose Neustadt, Spire, et se jette dans le Rhin, après un cours de 60 kil.

SPIRIDION (saint), évêque de Trimithonte, en Chypre, au IVe siècle, défendit saint Athanase au concile de Sardique en 347. On le fête le 14 décembre.

SPIRITO-SANTO. *Voy.* ESPIRITO-SANTO.

SPITHEAD, belle rade d'Angleterre (Southampton), dans la Manche, entre Portsmouth et l'île de Wight. Rendez-vous de guerre des flottes anglaises. Il y tiendrait jusqu'à 1,000 vaisseaux.

SPITIGNEW I et II, ducs de Bohême. *V.* BOHÊME.

SPITZBERG, c.-à-d. *montagnes pointues*, archipel de l'Océan Glacial Arctique, de 5° à 22° long. E., et de 74° à 80° 30' lat. N., se compose de 3 îles principales : le *Spitzberg* proprement dit, l'île du Sud-Est, et l'île du Nord-Est. Cet archipel appartient à la Russie, mais il y vient des vaisseaux étrangers pour y pêcher la baleine. On l'a quelquefois regardé comme une annexe de l'Amérique du Nord, mais il est aussi voisin de l'Europe que de l'Amérique. Il y fait très froid; la grande nuit y est de près de trois mois; l'été est très court et chaud. Les cétacés et les phoques abondaient jadis dans les mers voisines, mais la guerre acharnée qu'on leur a faite en a beaucoup diminué le nombre.— Le Spitzberg, découvert en 1553 par l'anglais Willoughby, qui le nomma Grœnland oriental, fut revu en 1595 par les Hollandais Barentz et Cornelius, qui s'en attribuèrent la découverte; ils le nommèrent Spitzberg à cause des rochers pointus et escarpés dont il est couvert. Les Russes et les Hollandais ont formé quelques établissements au Spitzberg pour la pêche de la baleine. Philipp, en 1773, en fit le tour.

SPOHN (Fréd.-Aug.-Guill.), savant allemand, né à Dortmund en 1792, mort en 1824, professa la philosophie, puis la littérature ancienne à l'université de Leipsick. Il a laissé nombre d'ouvrages de critique, d'histoire, de géographie, d'antiquités, et de philologie classique (notamment sur Homère, Hésiode, Théocrite, etc.), ainsi que beaucoup d'éditions latines. Il a aussi publié : *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*, etc., Leipsick, 1825.

SPOLÈTE, *Spoletum* en lat., *Spoleto* en ital., ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Spolète, sur la Maroggia, à 104 kil. N. de Rome; 7,000 h. Grande, quoique peu peuplée, rues escarpées. Fort, pont, qui est le plus haut de l'Europe, et sur un côté duquel se trouve un aqueduc. Nombreux et beaux restes d'antiquités (temple de la Concorde, palais de Théodoric, etc.). Peu d'industrie. — Spolète était jadis une des principales villes de l'Ombrie; en 217 av. J.-C. elle résista courageusement aux attaques d'Annibal. Sous l'empire romain, elle fut riche et florissante. Elle forma dès le VIe siècle un duché indépendant qui subsista jusqu'au XIe. Après Hugues II, 41e duc (1012-1030), les ducs de Spolète ne furent plus que des gouverneurs amovibles au gré des empereurs, rois d'Italie. Au moyen âge, Spolète fut souvent en lutte avec les villes voisines, mais surtout avec Pérouse. Les Pérugins la brûlèrent en 1324. Sous l'empire français, cette ville fut le ch.-l. du dép. du Trasimène. — La délégation de Spolète (détachée auj. de celle de Rieti, avec laquelle elle formait précédemment celle de Spolète-et-Rieti), a pour villes principales, Narni, Terne, Amelia, Norcia, Pié-di-Luco.

SPON (Jacques), médecin et antiquaire français, né à Lyon en 1647, d'une famille protestante, mort en 1685, voyagea en Italie, en Grèce, dans le Levant, revint dans sa patrie vers 1676, chargé de trésors scientifiques, mais fut chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Vevey dénué de tout, à peine âgé de 38 ans. Son principal ouvrage est intitulé, *Miscellanea erudita antiquitatis in quibus marmora, statuæ... Grutero et Ursino ignota..... illustrantur*, Lyon, 1685, in-fol.

SPONDE (J. DE), *Spondanus*, né à Mauléon en 1557, mort en 1595, fils d'un conseiller-secrétaire de Jeanne d'Albret, abjura le calvinisme, fut lieutenant-général de la sénéchaussée de La Rochelle, et maître des requêtes. On lui doit une version latine d'*Homère*, Bâle, 1583, in-fol., gr.-lat.; des *Travaux et les Jours* d'Hésiode, gr.-lat., avec comment., La Rochelle, 1592; etc. — Sponde (H. DE), son frère (1568-1643), filleul de Henri IV, fut maître des requêtes, abjura et devint évêque de Pamiers. On a de lui un *Epitome Annalium ecclesiasticorum card. Baronii*, Paris, 1612, in-fol.; *Annalium Baronii continuatio*, Paris, 1639, 2 v. in-fol.

SPONHEIM. *Voy.* SPANHEIM.

SPORADES, c.-à-d. *dispersées*, groupe d'îles de l'Archipel, à l'E. des Cyclades, et le long de la côte S. O. de l'Asie-Mineure, entre Samos et Rhodes, on y remarquait Icaros, les Corsées, Pathmos, Leros, Calymne, Cos, Astypalée, Carpathos. Ces îles, florissantes dans l'antiquité, furent ravagées par les Sarrasins, puis par les Turcs qui les possèdent auj. Elles sont comprises dans le *pachalik des Iles*. — Dans le roy. actuel de Grèce, on a donné le nom de *Sporades occidentales* aux îles d'Hydra, Spetzia, Poros, Egine, Colouri, etc., qui sont disséminées sur les côtes de la Morée et de la Grèce. On les a nommées ainsi par opposition aux Sporades proprement dites, qui sont plus à l'E.

SPORADES DE L'OCÉANIE. On a donné ce nom à des îles de l'Océan Pacifique, que l'on ne saurait réunir à aucun des groupes de cette partie du monde. On les distingue en *Sporades boréales* (Roca de Plata, San-Bartolomeo, San-Pedro, etc.), et *Sporades australes*, Penrhyn, Pâques, Sala, Pitcairn, Sauvage, les groupes de Gambier et de Bass.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, 1636-1713, fut successivement chapelain du duc de Buckingham, du roi, évêque de Rochester, et montra de l'attachement aux Stuarts, même sous Cromwell. Il est un des fondateurs de la Société royale de Londres. On a de lui : *Histoire de la Société royale de Londres*, 1667 (trad. en fr., Genève, 1669); *Vie de Cowley* (en tête de l'édition de 1688); *Histoire de la conspiration de Rye-House*, 1684.

SPREE, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe (en Lusace), puis entre en Prusse, arrose Berlin et tombe à Spandau dans la Havel; cours 300 k.: un canal la fait communiquer avec l'Elbe et l'Oder.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), historien, né à Rostock en 1746, mort en 1803, professa la philosophie à l'université de Gœttingue, puis l'histoire à celle de Halle. Il a laissé entre autres ouvrages : *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, Halle, 1783, in-8; *Histoire des révolutions des Indes de 1756 à 1783* (1788), in-8; *Histoire des Mahrattes*, 1785, in-8

Manuel de la sta tistique des principaux états de l'Europe, Halle, 1793, in-8.

SPRENGEL (KURT), savant médecin, né en 1766 à Voldekow près d'Anklam, en Prusse, mort en 1833, se fit recevoir docteur en médecine à Halle, devint en 1789 professeur extraordinaire dans cette université, et en 1795 professeur ordinaire, y occupa une chaire de botanique à partir de 1797, et fut nommé membre associé de l'Académie des Sciences de Paris (1825). Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, 5 vol., Halle, 1792-1803 (5e édit. en 1828); *Histoire de la Botanique*, 2 vol., 1817-8, et divers ouvrages de médecine et de botanique. Son *Histoire de la médecine* est le meilleur ouvrage de ce genre.

SPRINGFIELD, ville des État-Unis (Massachussets), sur le Connecticut, à 180 kil. N. O. de Boston : 8,000 hab. Grande manufacture d'armes.— En face est *West Springfield* (3,300 hab.)

SPURIUS, pour *impurus*, enfant naturel, prénom commun à plusieurs Romains. *V.* le nom qui le suit.

SPURZHEIM (Gaspard), né près de Trèves en 1766, mort en 1833, s'attacha de bonne heure au docteur Gall, fut le plus fervent propagateur de la doctrine phrénologique, parcourut, soit avec son maître, soit seul, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, pour y répandre la connaissance de sa doctrine, et mourut du typhus à Boston au milieu de son apostolat. Il avait concouru au grand ouvrage de Gall (l'*Anatomie du cerveau*); en outre, il publia lui-même des traités *sur la folie* (1817); *sur les principes de l'éducation* (1821), *sur la nature morale et intellectuelle de l'homme* (1832). Il fit subir au système de Gall quelques modifications, soit en y ajoutant des facultés nouvelles, soit en assignant une autre place aux facultés déjà admises.

SQUILLACE ou ESQUILLACE, *Scylaceum*, v. du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 8 kil. O. du golfe de Squillace, à 24 kil. S. O. de Catanzaro; 3,000 hab. Evêché. Aux environs, est une riche mine de plombagine. Squillace fut détruite en partie par un tremblement de terre en 1783. *Voy.* SCYLACEUM.

SQUILLACE (BORGIA, prince DE). *Voy.* BORGIA.

SRI, un des noms de Lackmi, femme de Vichnou. — Ce mot se prend aussi adjectivement et s'emploie devant les noms de personnes sacrées, *Sri-Krichna*, *Sri-Ranga*, etc.

SRI-PERMATARA, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnate, à 36 kil. S. O. de Madras; patrie de Rama-Anoudja-Acharya, adversaire des Djaïnas et des Bouddhistes au Xe siècle.

SS... Cherchez par S.... tous les mots qui commencent ainsi.

STAAL (Mlle DE LAUNAY, baronne de), née à Paris en 1693, m. en 1750, était la fille d'un peintre français mort en Angleterre, reçut une éducation brillante dans un couvent de Rouen, eut pour protectrice la duchesse de la Ferté, qui la plaça comme femme de chambre près de la duchesse du Maine: gagna bientôt la confiance de cette princesse, et fut l'âme des fêtes de Sceaux. Elle joua un rôle très actif dans la conspiration de Cellamare et fut par suite mise à la Bastille: elle rentra, après sa sortie de prison, auprès de la duchesse, qui ne la paya que d'ingratitude et la traita avec froideur; mais ayant enfin épousé le baron de Staal, vieil officier suisse à qui le duc du Maine donna une compagnie dans ses gardes avec le titre de maréchal de camp, elle vit son sort s'améliorer, et jouit dès lors de toutes les prérogatives des dames attachées à la princesse. Elle a laissé, outre des *Lettres*, des *Mémoires de sa vie*, très spirituels et très curieux, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

STABIES, *Stabiæ*, auj. *Castel-a-Mare di Stabia*, ville maritime de Campanie, sur le golfe de Putéoles, fut engloutie par l'éruption du Vésuve en 79 av. J.-C. On l'a retrouvée à la fin du siècle dernier.

STABROEK, ville de la Guyane anglaise, ch.-l. du gouv. de Demerary, sur la Demerara, par 60° 171' long. O., 6° 50' lat. N. : 5,000 hab. Quelques édifices; hôtel du gouvernement, chancellerie, tribunaux ; quais commodes, vastes magasins.

STACE, *P. Papinius Statius*, poëte latin, né à Naples l'an 61 de J.-C., avait pour père un homme qui était lui-même distingué comme poëte et comme orateur. Il remporta plusieurs couronnes poétiques aux fêtes lustrales de Naples et dans d'autres solennités, jouit d'une immense réputation de son vivant, et reçut des bienfaits de Domitien, qu'en revanche il a trop loué. Il mourut l'an 96 de J.-C., à 36 ans. On a de lui : la *Thébaïde*, poëme épique en 12 chants, où l'on remarque avec les défauts de la littérature du temps, des beautés d'un ordre supérieur : l'*Achilléide*, autre poëme épique, qu'il n'a conduit que jusqu'au milieu du 2e chant, et 5 livres de poésies diverses, dites *Sylves*. Le 5e est posthume. On trouve dans Stace une facilité, une abondance extraordinaires ; nul poëte ne ressemble plus au Tasse. Les meilleures éditions de Stace sont celles du Markland, Londres, 1728; de Ferd. Hand, Leips., 1817, etc. Cormiliolle l'a traduit en français, 1778 et 1802 (réimp. en 1820), 5 vol. in-12. Il en a paru une traduction nouv. dans la collection Panckoucke, par MM. Rinn, Achaintre, etc. Luce de Lancival a imité en vers l'*Achilléide*.

STADE, ville du Hanovre, ch.-l. du gouv. de Stade, à 140 kil. N. de Hanovre, à 32 kil. O. de Hambourg, sur la Schwenge, et près de la rive gauche de l'Elbe ; 5,000 hab. Ville forte, école de cavalerie. Jadis ville impériale et hanséatique : cédée aux Suédois par la paix de Munster. Elle fut prise par le duc de Brunswick (1676), par le roi de Danemark (1712), et reprise par le duc de Brunswick. Sous l'empire français, Stade fut le ch.-l. d'une sous-préfecture du départ. des Bouches-de-l'Elbe. — Le gouv. de Stade est borné au N. et à l'E. par l'Elbe, à l'O. et au S. O. par le Weser, au S. par l'Aller, au N.O. par la mer du Nord; 210,000 hab. Il est divisé auj. en 3 parties, duché de Brême, duché de Verden, pays de Hadeln. — Il y a eu un *comté de Stade*, qui longtemps releva du duché de Saxe au moyen âge. Son 1er comte connu fut Luther ou Lothaire I, qui périt en 931. Sa postérité subsista jusqu'au XIIe siècle: Hartwig, le dernier de cette race, ayant testé en faveur de l'archevêque de Brême, le duc de Saxe Henri-le-Lion s'empara du comté par force. L'empereur Frédéric II, confirma dans cette possession le petit-fils de ce prince (Othon l'Enfant) en 1236. Cependant l'archevêché de Brême parvint à se mettre en possession du comté de Stade, qui depuis ce temps a suivi le sort de ce grand fief ecclésiastique. — On a nommé parfois *Marche de Stade* l'ancienne marche de Brandebourg, parce que Luther Odo I, comte de Stade, avait été nommé en 1056 margrave de Soltwedel. *Voy.* ce nom.

STADION (Philippe, comte de), diplomate, né à Mayence en 1763, mort en 1824, avait été ambassadeur impérial en Suède et à Londres, quand il se brouilla avec l'Autriche, et entra comme grand-trésorier au service de l'évêque de Wurzbourg : s'étant ensuite réconcilié avec l'Autriche, il obtint les ambassades de Berlin, de St-Pétersbourg, devint ministre des affaires étrangères en 1806, et excita la guerre d'Autriche de 1809. Napoléon, après Wagram, exigea son renvoi : mais il reparut comme plénipotentiaire au traité de Tœplitz (1813), aux conférences de Francfort et de Châtillon (1813 et 1814). au congrès de Vienne (1814 et 1815).

STADT-AM-HOF, *Riparia*, ville murée de Bavière (Regen), sur le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne; 1,500 hab. Hôpital. Pont entre Stadt et Ratisbonne. Brûlée en 1809 par les Français.

STADTBERG, *Ehresburg* au moyen âge, bourg de Westphalie, à 51 kil. E. d'Arensberg ; 2,500 hab.

STADTHAGEN, ville murée de la principauté de Schaumbourg-Lippe, à 15 kil. N. E. de Buckebourg; 1,500 hab. Eaux minérales. Patrie de Büsching.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne de), née à Paris en 1766, était fille de Necker, et conserva toujours pour son père un amour et une admiration qui allaient jusqu'à l'idolâtrie. Elle épousa, en 1786, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France (qui résida à Paris jusqu'en 1799, et mourut en 1802). Lors de la Révolution, elle rédigea un plan d'évasion pour Louis XVI peu avant le 10 août 1792, et ne craignit pas d'adresser au gouv. révolutionnaire une défense de la reine. Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence, se déclara contre le club de Clichy qui voulait renverser le Directoire, et fit rentrer Talleyrand aux affaires (1796). Sous Bonaparte, son crédit baissa; elle fit de l'opposition, et fut exilée à 40 lieues de Paris (1802). Elle quitta la France, se rendit à Weimar, où elle étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland et Schiller, passa un an (1805) à Genève et dans sa terre de Coppet (canton de Vaud), puis revint en France, où sa présence fut tolérée; mais elle déplut encore à la police impériale par les allusions dont fourmillait son *Allemagne*, alors sous presse; toute l'édition fut saisie et mise au pilon, et il fut enjoint à Mme de Staël de ne plus s'écarter de Coppet. Elle s'évada, en 1812, de ce séjour devenu pour elle une prison, habita successivement Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède, enfin Londres, et ne revint à Paris qu'après la chute définitive de Napoléon, en 1815. Elle obtint de Louis XVIII 2,000,000 de francs, à titre de restitution des sommes dues à son père. Deux ans après, au retour d'un voyage en Italie, elle mourut à Paris (14 juillet 1817). Elle s'était remariée vers 1812, mais secrètement, avec un jeune officier, M. de Rocca, auteur de mémoires sur la *Guerre des Français en Espagne* (Paris, 1814), et sur la *Campagne de Walcheren en* 1809 (Paris, 1815). Mme de Staël est la plus célèbre des femmes auteurs; elle parlait encore mieux qu'elle n'écrivait; son salon était rempli des hommes les plus illustres dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie et la politique; elle embrassait tous les genres de questions et les traitait avec supériorité. Elle a beaucoup contribué à l'introduction des nouvelles idées littéraires en France. Dans ses ouvrages, on trouve une hauteur de génie et une profondeur bien rares dans son sexe, une érudition variée, unies à une extrême finesse et à une grande connaissance du monde; mais sa prose est trop souvent lyrique, son style est quelquefois guindé et fatigant. Ses écrits sont: *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), deux romans célèbres, le second surtout, dans lesquels on pense qu'elle a voulu se peindre elle-même; l'*Allemagne* (où elle fait connaître l'esprit, les mœurs, la littérature et la philosophie d'un pays alors très mal apprécié en France); des *Considérations sur la révolution française*, Paris, 1818, 3 vol. in-8. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par son fils, Paris, 1821, 17 vol. in-8. — Son fils, le baron de Staël, né à Coppet en 1790, mort en 1827, s'est surtout occupé d'agronomie. On lui doit des éditions des *Œuvres* de sa mère et de celles de Necker.

STÆUDLIN (Charles-Frédéric), savant théologien, né en 1761 à Suttgart, mort en 1826 à Gœttingue, fut professeur de théologie et conseiller du Consistoire à Gœttingue. On a de lui d'excellents travaux sur la théologie, sur la philosophie, et sur l'histoire de ces deux sciences, notamment: *Histoire et esprit du scepticisme*, Leipsick, 1794; *Principes fondamentaux de la morale et du dogme*, Gœtt., 1798; *Histoire universelle de l'église chrétienne*, Hanovre, 1806; *Histoire générale de l'église d'Angleterre*, Gœtt., 1816; *Histoire de la philosophie morale*, Hanovre, 1823; *Bibliographie et histoire de l'histoire de l'Eglise*, Hanovre, 1827 (posthume). D'abord rationaliste pur, Stæudlin revint avec les années aux idées religieuses et à la révélation.

STAFFA (île), une des Hébrides, est très petite (1,600m sur 800) et toute basaltique. On y trouve des colonnes basaltiques naturelles, droites, couchées, etc. On admire surtout la grotte de Fingal, celle de Mackinnon, le fauteuil d'Ossian, etc.

STAFFARDE, village et anc. abbaye des Etats sardes, dans le Piémont, à 6 kil. N. E. de Saluces, et à peu de distance du Pô. Victoire de Catinat sur le duc de Savoie, le 18 août 1690.

STAFFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Stafford, à 200 kil. N. O. de Londres; 7,000 hab. Eglise Sainte-Marie, hôtel du comté, etc. Maison de force; tanneries; fabriques de bottes et souliers. Fondée au xe siècle, et jadis forte. Titre de baronnie, de vicomté ou comté au moyen âge; érigée en marquisat (1786) en faveur du comte Gower.

STAFFORD (comté de), en Angleterre, dans le centre, entre ceux de Chester au N. O., de Derby au N. E., de Warwick au S. E., de Worcester au S., de Shrop à l'O.: 100 kil. sur 75; 411,000 hab. Ch.-l., Stafford; autres villes, Lichfield, Tamworth, etc. Presque tout en plaines. Climat varié, froid en général. Grains, légumes, etc.; agriculture assez bonne. Cuivre, fer, houille, pierre calcaire, marbre, albâtre, diverses terres. Industrie active: forges, hauts-fourneaux, quincaillerie, et surtout poterie renommée. — Ce pays appartenait autrefois au *Cornavii*. Il fit partie de la Flavie Césarienne sous les Romains, et du roy. de Mercie sous les Saxons.

STAFFORD, anc. famille d'Angleterre, d'origine normande, a pour chef Robert Tœnei, contemporain et allié de Guillaume-le-Conquérant, qui fut fait par ce prince gouverneur du château de Stafford. Plusieurs membres de cette famille ont joué un rôle historique, notamment: Humphrey, général de Henri VI, qui combattit le duc d'York, et fut, en récompense de ses services, créé duc de Buckingham (1465); — Henri, petit-fils et successeur du précédent, qui eut longtemps la faveur de Richard III, et le seconda dans ses criminelles entreprises; il finit par se révolter contre Richard, fut pris et décapité en 1483. — Son fils Edouard, accusé de trahison envers Henri VIII, périt aussi sur l'échafaud (1521). Cette maison s'étant éteinte dans les mâles en 1637, elle fut continuée par Guill. Howard, qui épousa l'héritière Marie (*Voy.* ci-après).

STAFFORD (Guill. HOWARD, comte de), 2e fils du 6e duc de Norfolk, naquit en 1611, fut créé comte de Stafford par Charles I en 1640, après avoir épousé l'héritière de l'antique maison de ce nom, suivit Charles II en exil, et devint à la restauration un des principaux personnages de l'état. Il fut impliqué par le parti whig dans les conspirations des poudres et des farines, et mis à la Tour, puis condamné à mort par la chambre des pairs, qui pourtant le recommanda à la clémence du roi. Charles II, quoique convaincu de son innocence, n'osa lui faire grâce, et Stafford subit le supplice en 1680.

STAGNO, ville des Etats autrichiens (Dalmatie), sur l'isthme de Sabioncello, à 30 kil. N. O. de Raguse; 2,000 hab. Evêché. — A 2 kil. est Stagno-Piccolo, un des plus beaux ports de l'Adriatique.

STAGIRE, *Stagira*, auj. *port Libesade* ou *Stravro*, ville de Macédoine, en Chalcidique, au N., près du golfe Strymonique, fondée vers 665 av. J.-C., est célèbre comme patrie d'Aristote.

STAHL (George-Ernest), célèbre médecin allemand, né en 1660 à Anspach, devint, en 1687, médecin du duc de Saxe-Weimar, en 1694 professeur de médecine à Halle, en 1716 médecin du roi de Prusse, et mourut à Berlin à 1734. Il a beaucoup

écrit; ses principaux ouvrages sont : *De motu tonico vitali*, Iéna, 1692 ; *De autocratia naturæ seu spontanea morborum excussione*, Halle, 1696 ; *De venaporta, porta malorum*, 1698 ; *Theoria medica vera*, Halle, 1707 ; c'est son ouvrage capital ; *Experimenta chimiæ*, Leipsick, 1697 ; *Negotium otiosum, seu sciamachia*, etc., Halle, 1720 (en réponse aux objections de Leibnitz) ; *Fundamenta chimiæ*, Nuremberg, 1723. Stahl est surtout célèbre comme auteur d'un système connu sous le nom d'*Animisme* ou de *Spiritualisme* ; il expliquait tous les phénomènes de l'économie animale par un principe immatériel identique au principe de la pensée, l'âme ; mais il reconnaissait que, dans ce nouvel exercice de ses facultés merveilleuses, l'âme n'a pas conscience d'elle-même. En médecine, il combattit ceux qui rapportaient tout à des causes chimiques ou mécaniques. Stahl fut aussi un grand chimiste ; il imagina, pour expliquer la combustion, un principe nouveau, le *phlogistique*, doctrine qui régna près d'un siècle sur la science. Roussel avait fait un extrait raisonné des ouvrages de Stahl; ce travail n'a pas vu le jour.

STAHRENBERG. *Voy.* STAREMBERG.

STAINS, village du dép. de la Seine, à 3 kil. N. E. de Saint-Denis. Château et parc superbes qui ont appartenu aux familles de Thou et de Harlay.

STAIR (J. DALRYMPLE, comte de), général et homme d'état, né à Edimbourg en 1673, mort en 1747, travailla les esprits en Ecosse contre Jacques II, fut fait colonel par Guillaume III, servit sous Marlborough (1702), fut ambassadeur en Pologne (1709-13), et en France pendant la Régence, obtint du Régent l'expulsion du Prétendant, devint, sous George II, grand-amiral d'Ecosse et feld-maréchal, commanda l'armée anglaise en Allemagne, gagna sur le maréchal de Noailles la bataille de Dettingen (1743), et fit échouer la tentative du prétendant Charles-Edouard sur l'Angleterre (1745-46).

STALBERG. *Voy.* STOLBERG.

STALIMÈNE, l'anc. *Lemnos*, île de l'Archipel, à 105 kil. O. de la côte de l'Anatolie, a environ 37 kil. sur 30, et 11,000 hab.; ch.-l., Lemnos ou Stalimène (l'anc. Myrine). La côte occid. de Lemnos a quelques bons mouillages. Le sol est presque partout aride ; on en extrait la terre *sigillée*, fameuse jadis, mais moins recherchée auj. : on la vend pour le compte du grand-seigneur. *Voy.* LEMNOS.

STAMBOUL. *Voy.* ISTAMBOUL et CONSTANTINOPLE.

STAMFORD, ville d'Angleterre (Lincoln), à 60 kil. de Lincoln, sur le Welland ; 8,000 hab. Houille, malt, etc. Aux environs, belle résidence du marquis d'Exeter. Jadis importante ; elle avait une université qui a été réunie à celle d'Oxford. Elle fut donnée à lord Burleigh par Elisabeth.

STAMFORD-BRIDGE (WEST-), village d'Angleterre (York), à 12 kil. N. E. d'York. Harold y battit les Danois dix jours avant l'invasion de Guillaume.

STAMPA (Gaspara), femme de Padoue (1523-54 ?), fut la maîtresse du comte Colalto, de Trévise, qui ensuite l'abandonna, se rendit célèbre par ses belles *poésies* érotiques (publiées après sa mort par sa sœur Cassandre, 1554, in-8).

STAMPALIE, jadis *Astypalée*, île de l'état de Grèce, une des Sporades, entre Naxie et Rhodes : 22 kil. sur 12 ; 1,500 hab. Très petite.

STANCARI (Fr.), célèbre unitaire de Mantoue, né en 1501, fut chassé d'Italie et d'Allemagne pour ses opinions, professa l'hébreu à Kœnisgberg, où il eut de graves querelles avec Osiander, vit condamner ses idées dans divers synodes, et mourut à Stobnitz en 1574. Son ouvrage capital est le *De trinitate et mediatore*, Bâle, 1577, in-8.

STANCO ou STANCHIO, *Cos*, une des Sporades dans l'eyalet des Iles, par 24° 40' long. E., 36° 47' lat. N., à 16 kil. des côtes de la Turquie d'Asie : 42 kil. sur 8 ; ch.-l., Stanco. Climat chaud ; sol très fertile, cotonniers, orangers, vers à soie, vins exquis, etc. ; 6,000 hab. auj. (bien plus peuplée avant la révolution grecque). *Voy.* COS. — La ville de Stanco, ch.-l. de l'île de même nom, est sur la côte N. E., à 20 kil. S. O. de Bodroun (jadis 9,000 hab.). Evêché, port, forteresse. Beaucoup de ruines.

STANCO (golfe de). C'est l'anc. golfe *Céramique*.

STANDIA, *Dia*, île de l'Archipel, sur la côte N. de Candie : petite, déserte ; trois ports. Albâtre.

STANHOPE, famille noble d'Angleterre, du comté de Nottingham, a pour chef Philippe Stanhope, qui fut fait par Jacques I baron de Stanhope de Shelford (1616), et par Charles I comte de Chesterfield (1628); elle a fourni plusieurs personnages distingués (*Voy.* ci-après). La branche principale portait le titre de comte de Stanhope de Shelford. Une branche particulière (auj. éteinte) avait le titre de comtes de Harrington.

STANHOPE (Jacq., comte de), général et homme d'état, né en 1673, mort en 1721, voyagea par toute l'Europe, fit la guerre de la succession d'Espagne avec le titre de major-général, eut part à la prise de Barcelone (1708), s'empara de Port-Mahon et de Minorque, et fut en même temps ambassadeur près de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V. Il fut pris à Brihuega (1710) et resta deux ans captif. Stanhope conclut avec Dubois à La Haye le traité de la Triple-Alliance (1717) ; il fut ensuite nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier puis premier secrétaire d'état en 1718, et fit alors signer le traité de la Quadruple-Alliance. Il était frère aîné du fameux comte de Chesterfield. — Son fils, Philippe Stanhope, consacra sa grande fortune à l'encouragement des sciences ; il fit imprimer à ses frais les ouvrages du savant mathématicien Robert Simson. Il passa ses dernières années à Genève, et mourut en 1786.

STANHOPE (Charles, comte de), pair d'Angleterre, petit-fils de Jacques Stanhope, né en 1759, mort en 1816, avait été élevé à Genève. Beau-frère de Pitt, il fut sans cesse en opposition avec ce ministre, défendit les idées libérales, se montra favorable à la révolution française, voulut la paix avec les États-Unis, l'abolition de la traite, la rédaction d'un code unique pour les trois roy. unis. Il possédait à fond les sciences physiques et mathématiques ; il inventa deux machines arithmétiques très ingénieuses, diverses machines utiles à l'industrie, et la fameuse *presse à la Stanhope*, etc. ; il publia beaucoup de *Mémoires* (dans les *Transactions philos.*), un *Traité de l'électricité*, un *Traité de la musique*. Il avait été créé vicomte de Mahon en mémoire des exploits de son grand'père en Espagne. — Sa fille, lady Esther Stanhope, nièce de Pitt, alla visiter l'Orient, et s'établit au commencement de ce siècle en Syrie, dans un vieux couvent près de Séide. On assure que les hordes de Bédouins des environs de Palmyre la proclamèrent leur reine : il est certain du moins qu'elle jouit d'un grand crédit dans ce pays, où elle protégea longtemps les Européens. Elle était vêtue en homme et portait le costume musulman.

STANHOPE (Philippe DORMER), comte de Chesterfield. *Voy.* CHESTERFIELD.

STANISLAS (saint), martyr, était évêque de Cracovie (1072). Il reprocha courageusement au roi Boleslas II sa tyrannie et ses débauches, et fut mis à mort par ce prince irrité (1079). On le fête le 7 mai.

STANISLAS KOTSKA (saint), fils d'un sénateur polonais, étudia chez les Jésuites à Vienne, se fit jésuite lui-même en 1567, malgré son père, et, après 9 mois passés dans l'exercice de la plus haute piété, mourut âgé de moins de dix-huit ans, en 1568. Sa *Vie*, écrite par Cepari, est un des livres que les Jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS I, LECZINSKI, roi de Pologne, né en 1682 à Lemberg (Gallicie) d'une famille ancienne et

illustre, avait pour père Raphaël Leczinski, palatin de Posnanie, et grand-trésorier du royaume. Il était déjà lui-même palatin de Posnanie et grand-échanson de la couronne, lorsque la guerre éclata entre Auguste II, roi de Pologne, et Charles XII, roi de Suède. Chargé par la confédération de Varsovie de négocier auprès de Charles XII, il plut à ce prince, et il en obtint ce qu'il demandait. Peu après, le trône ayant été déclaré vacant, il fut élu roi par l'influence de la Suède (1705). Charles XII l'affermit sur le trône par une suite de victoires qui déterminèrent Auguste II à renoncer à la couronne. Mais après le désastre de Pultava, Stanislas se vit obligé à son tour de quitter la Pologne (1712). Il alla rejoindre Charles en Bessarabie (1714), sortit de Turquie avec ce prince, et reçut de lui le gouvernement du duché des Deux-Ponts ; mais il fut encore obligé, à la mort du roi, d'abandonner ce duché au comte palatin Gustave en 1718. Il trouva un asile en France, et vint se fixer à Weissembourg en Alsace. Quelques années après (en 1725), Louis XV épousa sa fille, Marie Leczinska. En 1733, à la mort d'Auguste II, un parti, appuyé par la France, réélut Stanislas ; mais ce prince ne put, malgré tous ses efforts, se mettre en possession du roy., et, après avoir soutenu un long siége à Dantzick, il fut encore contraint de fuir. Le traité de Vienne de 1738 lui accorda la souveraineté de la Lorraine et du duché de Bar sa vie durant, en dédommagement de son roy. de Pologne. Stanislas régna 28 ans sur la Lorraine, dont il fit le bonheur, et où il mérita le surnom de *Bienfaisant*. Il favorisa les lettres, les sciences, éleva des monuments, et tint une cour brillante et polie, où il entretenait un grand nombre de gens de lettres ; il suffisait à toutes ces dépenses avec un pension de 2,000,000. Il habitait Lunéville et Nancy, et fit de cette dernière ville une des plus agréables résidences. Il mourut en 1766.

STANISLAS II, PONIATOWSKI, dernier roi de Pologne, naquit en 1732. Doué des qualités les plus brillantes de l'esprit et du corps, il plut à la grande-duchesse Catherine (depuis impératrice de Russie), dont il devint l'amant ; il lui dut bientôt le titre d'ambassadeur de Pologne à Saint-Pétersbourg. A la mort du roi Auguste III, Catherine, devenue impératrice, le fit élire roi de Pologne (1764). L'insubordination des nobles, les querelles religieuses, les efforts des sectes dissidentes pour se soustraire à l'oppression des catholiques firent de son règne un temps d'anarchie. Les dissidents, protégés par l'étranger, venaient d'obtenir la liberté de conscience et l'aptitude aux charges (1768), lorsque se forma la ligue catholique et nationale dite *Confédération de Bar* : alors commença la guerre civile. Les confédérés ayant été vaincus, la Russie, l'Autriche et la Prusse purent, en 1772, exécuter un premier partage de la Pologne (*Voy.* POLOGNE). Stanislas, enlevé par les patriotes de Bar, n'échappa que par hasard à la mort. De 1774 à 1791, il fit de vains efforts pour rendre un peu de force à la Pologne, et favorisa inutilement une réforme de la constitution. Mais le complot de Targovice (*Voy.* ce nom) et la diète de Grodno (1792), ouverte sous l'influence russe, rétablirent l'ancien ordre de choses. De là une 2e guerre civile, et par suite un second démembrement, qui réduisit des sept huitièmes le royaume de Stanislas : ce prince n'eut plus dès lors que le nom de roi. Enfin, l'insurrection de Kosciusko, et plus encore le triomphe des Russes que commandait Souvarov, le déterminèrent à signer son abdication (1795), que suivit un troisième et dernier partage. Il se retira à Grodno, où les puissances copartageantes lui firent une pension ; il mourut 3 ans après. Il n'avait pas été marié.

STANISLAVOV, ville murée de Galicie, ch.-l. de cercle, sur la Bistritz, à 110 kil. S. O. de Lemberg ; 6,200 hab. Grand commerce.

STANLEY (Thom.), écrivain anglais, du comté d'Hereford, né vers 1620, mort à Londres en 1678, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de la philosophie*, 1655-1662 et 1743, 3 vol. in-4, en anglais, trad. en latin par Godef. Olearius, Leipsick, 1711, in-4. On lui doit aussi une bonne édition de d'Eschyle, avec trad. latine, Londres, 1663.

STANOVOI (monts) ou IABLONOI, chaîne de montagnes de la Sibérie, s'étend depuis les monts Kiakhta jusqu'au cap Oriental ; la partie S. E. de la chaîne (monts Daouriens) sépare la Sibérie de la Chine ; le reste parcourt la prov. d'Okhotsk, et projette les monts du Kamtchatka. Sommets peu élevés. Riches mines, surtout au S. E., en Daourie (or, fer, cuivre, zinc, etc.). De ces monts sortent la Kolyma, l'Indigirka, l'Anadyr, la Chilka, etc.

STANZ, ville de Suisse (Unterwald), ch.-l. du Bas-Unterwald, à 12 kil. N. E. de Sarnen ; 5,000 hab. Colonne surmontée de la statue d'Arnold de Melchthal, qui naquit dans cette ville. Il se tint à Stanz en 1481 une assemblée célèbre où le frère Nicolas de Flue opéra la pacification des confédérés, et où la convention de Sempach fut ratifiée. Brune défit à Stanz le 9 septembre 1798 les petits cantons suisses insurgés, et consolida ainsi l'existence de la nouvelle *République Helvétique*.

STARASOL, ville de Galicie (Sambor), à 17 kil. S. O. de Sambor ; 4,000 hab. Pétrole, sel.

STAREMBERG (Guido, comte de), général autrichien, né en 1657, mort en 1737, assista à la défense de Vienne de 1685, à l'assaut de Bude (1686), au siége de Belgrade (1688), servit sous Eugène en Hongrie et en Italie, commanda en chef dans cette dernière contrée en 1701, fut nommé feld-maréchal en 1704, réprima la révolte de Hongrie, combattit comme général en chef les troupes françaises en Espagne, fut vainqueur à Almenara, à Saragosse, puis vaincu à Villaviciosa (1710), et fit une belle retraite. Il fut à la paix nommé président du conseil aulique de la guerre.

STARGARD, nom de 2 villes d'Allemagne : l'une, *Alt-Stargard* (ou *Vieux-Stargard*), dans le grand-duché de Mecklembourg, à 20 kil. N. E. de Strélitz ; 1,200 hab. ; — l'autre, *Neu-Stargard* (ou *Nouv.-Stargard*), dans les Etats prussiens (Poméranie), à 32 kil. E. de Stettin ; 8,400 hab. : école d'arts et métiers ; industrie ; commerce de grains : c'était jadis le chef-l. de la Basse-Poméranie. Les Russes s'en emparèrent en 1758. — Il y a un autre *Stargard*, en polonais *Starograd*, dans les Etats prussiens (Posen), à 44 kil. S. O. de Posen ; 2,800 hab.

STARK (J.-Aug.), né à Schwérin en 1741, mort en 1816, professeur de théologie et prédicateur à Kœnigsberg, à Mittau, à Darmstadt, a laissé : *Histoire du 1er siècle de l'Eglise*, Berlin, 1779 ; *Essai d'une histoire de l'Arianisme*, 1783. Il fit de louables efforts pour réunir les différentes communions chrétiennes ; on l'accusa même d'avoir abjuré le luthéranisme pour le catholicisme.

STARKENBOURG, province du grand-duché de Hesse-Darmstadt, entre Francfort et l'électorat de Hesse au N., le duché de Nassau au N. O., la prov. du Rhin à l'O., le grand-duché de Bade au S., et la Bavière à l'E. : 80 kil. sur 60 ; 250,000 hab. Ch.-l., Darmstadt. Elle est ainsi nommée du château de Starkenbourg, près d'Eppenheim.

STARODOUB, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 150 kil. N. E. de Tchernigov ; 5,000 hab.

STAROSTES (du slave *stary*, vieux, comme seigneur vient de *senior*), dignitaires polonais qui possédaient au nom du roi un fort, une terre ou toute autre partie du domaine royal. Ils y faisaient la police, percevaient les revenus pour eux-mêmes, à la charge d'en payer le quart au roi, et avaient une espèce de petite cour. Plusieurs d'entre eux avaient la juridiction sur un cercle plus ou moins grand. Les sta-

rostes étaient héréditaires. Quand une starostie venait à vaquer, elle ne faisait pas retour à la couronne; le roi en investissait un nouveau dignitaire.

STATHOUDER, en hollandais *Stadhouder*, en allem. *Statthalter*, c.-à-d. *lieutenant*, nom donné dans l'anc. république des Prov.-Unies à un haut fonctionnaire qui commandait les forces militaires et exerçait plusieurs des pouvoirs du souverain; ce titre ne désignait d'abord que des lieutenants ou gouverneurs nommés dans chaque province par les princes de la maison de Bourgogne ou de la maison d'Autriche, auxquels appartenaient les Pays-Bas; il fut conservé après la déclaration de l'indépendance, mais en changeant de nature. Chacun des états qui composaient la république avait son stathouder; cependant le même personnage pouvait être élu stathouder dans plusieurs états à la fois. Le stathoudérat-général ne fut établi qu'en 1747. — On connaît surtout les stathouders de la province de Hollande, qui, le plus souvent, réunirent le stathoudérat de plusieurs autres provinces; ils appartinrent tous à la maison de Nassau (*Voy.* NASSAU et HOLLANDE). Les stathouders assurèrent la liberté des Provinces-Unies, mais ils ne tardèrent pas à affecter la tyrannie; les états, pour prévenir le danger, abolirent le stathoudérat à la mort de Guillaume II de Nassau, en 1650. Il fut rétabli peu d'années après, en 1672, en faveur de Guillaume III (depuis roi d'Angleterre); aboli de nouveau à la mort de celui-ci (1702), il fut reconstitué en 1747 en faveur de Guillaume IV, qui fut créé *stathouder général et héréditaire*. Le stathoudérat fut dès lors une véritable royauté. Il subsista sous cette forme jusqu'au moment où les Français firent la conquête de la Hollande (1795) : alors on établit un gouvernement républicain, que remplaça bientôt la monarchie.

STATIELLATES, peuple de Ligurie entre les *Vagienni* à l'O., et les *Apuani* à l'E., avait pour ch.-l. *Aquæ Statiellæ* (Aix); les autres villes étaient *Asta*, *Dertona*, *Alba Pompeia*. Les Statiellates furent soumis par M. Popilius Lænas en 173 av. J.-C.

STATIRA, sœur et femme de Darius Codoman, tomba, après la bataille d'Issus, entre les mains d'Alexandre, qui la traita avec les plus grands égards. Elle avait une fille nommée aussi Statira, qu'Alexandre épousa à son retour des Indes. Il n'en eut point d'enfants; néanmoins la jalouse Roxane lui fit ôter la vie après la mort du roi.

STATIUS (P. Papinius). *Voy.* STACE.

STATIUS (Achilles). *Voy.* ACHILLES STATIUS.

STAUDLIN. *Voy.* STÆUDLIN.

STAUNTON (George-Léonard), médecin et voyageur irlandais, né vers 1740 à Galway, mort en 1801, exerça son art tant à la Grenade et aux Antilles qu'à Londres, remplit diverses fonctions civiles en Amérique, s'attacha lord Macartney, le suivit à Londres, à Madras, en Chine, avec le titre de secrétaire de légation (1792). Il a laissé un *Récit authentique de l'ambassade... à la Chine... du comte de Macartney*, Londres, 1797, 2 vol. in-4, cart. et fig. (trad. en franç. par Castera, Paris, 5 vol. in-8, sous le titre de *Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*).

STAUPITZ (Jean), doyen de la Faculté de théologie à l'université de Wittemberg, et vicaire général des Augustins en Allemagne, mort en 1527. C'est lui qui chargea Luther de défendre son ordre contre les Dominicains.

STAVANGER, ville de Norvége (Sœndenfield), ch.-l. de bailliage, sur le golfe de Bukke, à 160 kil. N. O. de Christiansand; 3,800 hab. Belle cathédrale. Poterie. Commerce de peaux, etc.—Jadis évêché (transféré à Christiania depuis 1686).

STAVELOT ou STABLO, ville de Belgique (Liége), à 36 kil. S. E. de Liége; 3,500 hab. Tanneries, drap et étoffes dites *finettes*, etc. Stavelot doit son origine à un monastère fondé par saint Remacle.

STAVEREN, ville de Hollande (Frise), sur le Zuyderzée, à 8 kil. S. O. de Hindelopen; 1,200 hab. Jadis bon port (auj. comblé). Ancienne résidence de rois frisons, puis ville hanséatique.

STAVROPOL, nom de plusieurs villes de Russie : 1° dans le gouv. de Simbirsk, sur le Volga, à 110 kil. S. E. de Simbirsk; 2,500 hab. : citadelle; fondée en 1737; — 2° dans le Caucase, à 180 kil. N. O. de Georgievsk; 3,000 hab. : aux env., très belles carrières; fondée en 1780; — 3° dans la Circassie, bâtie par Pierre-le-Grand, mais abandonnée en 1755 (les habitants furent transférés à Kislar).

STAY (Benoît), poëte latin, né à Raguse en 1714, mort à Rome en 1801, se fit connaître de bonne heure par un beau poëme où il chantait la philosophie de Descartes, trouva un protecteur zélé dans le cardinal Valenti, fut nommé successivement professeur d'éloquence et d'histoire au collége de la Sapience, puis secrétaire du pape Clément XIII pour les lettres latines, secrétaire des brefs pour les princes, et allait être fait cardinal quand éclata la révolution. On a de lui, outre son *Poëme* sur Descartes (*Philosophiæ versibus traditæ libri VI*), Venise, 1774, un autre poëme sur la philosophie de Newton (*Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X*), Rome, 1755-92; ces deux ouvrages l'ont fait placer par ses admirateurs à côté de Lucrèce.

STEELE (Richard), écrivain anglais, né à Dublin vers 1672, montra un talent précoce, se fit soldat malgré sa famille, qui était à l'aise, fut quelque temps simple garde à cheval, puis enseigne, et se livra longtemps au désordre. Après plusieurs essais dramatiques, il se fit définitivement auteur et journaliste : il eut la principale part, avec Addison, à la rédaction de feuilles périodiques célèbres, qui, par la sagesse des doctrines littéraires et politiques qu'on y professait, exercèrent une grande influence sur l'esprit public; telles furent : *le Babillard*, 1709; *le Spectateur*, 1711; *le Mentor* (*Guardian*), 1713, etc. L'esprit piquant et incisif de ses articles leur valut une vogue extraordinaire. Steele devint en outre homme politique : il fut élu membre de la Chambre des communes, prit parti pour les whigs et leur rendit de grands services. Sous le ministère tory de la reine Anne, il fut poursuivi et chassé de la chambre comme libelliste; sous George I, au contraire, il obtint de belles places, fut commissaire du timbre, gouverneur de la compagnie royale des comédiens, etc.; cela ne l'empêcha pourtant pas d'être sans cesse aux expédients, parce qu'il menait une vie fort irrégulière. Il mourut paralytique, accablé de dettes et n'ayant plus qu'une pension alimentaire que lui faisaient ses créanciers. On a de Steele plusieurs jolies comédies, entre autres les *Amants généreux* (*Conscious lovers*).

STEENWYK, ville de Hollande (Over-Yssel), à 59 kil. N. de Zwoll; 2,100 hab. Patrie d'Oléarius. Souvent assiégée et prise : en 1522, 1582, 1592.

STEEVENS (George), critique anglais, né en 1736, mort en 1800, avait beaucoup d'esprit et de goût; il remplit longtemps les ouvrages périodiques d'articles élégants; mais s'étant permis des attaques anonymes, il devint l'objet du mépris et de la haine publiques, et mourut dans l'abandon. Il a donné avec Johnson une édition de *Shakspeare*, 1773, 10 vol. in-8 (réimpr. avec des perfectionnements en 1785 et 1793); c'est une des meilleures éditions que l'on ait du célèbre poëte anglais.

STEIN, c.-à-d. *pierre*, nom de plusieurs villes d'Allemagne. La plus importante est Stein-am-Anger, *Sabaria* ou *Claudia Augusta* des anciens, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Eisenbourg, à 17 kil. S. de Güns; 4,000 hab. Evêché. Cathédrale, palais épiscopal. Collection d'antiquités romaines.

STEINKERQUE ou STEENKERKE, bourg de

Belgique (Hainaut), à 9 kil. S. E. d'Enghien; 900 hab. Le maréchal de Luxembourg y battit le prince d'Orange et les alliés, le 3 août 1692.

STELLA, famille d'artistes distingués, originaire de Flandres, a pour chef Fr. Stella, né en 1563 à Malines, mort en 1605, qui vint de bonne heure s'établir à Lyon. — Son fils, Jacques Stella, né à Lyon en 1596, séjourna longtemps en Italie, fut mis en prison à Rome sur de fausses imputations, quitta cette ville au bout de 11 ans de séjour, vint se fixer à Paris, et y fut accueilli par Richelieu, qui le fit nommer premier peintre du roi. Ses tableaux exécutés à Paris sont très estimés. Il était aussi fort habile graveur. — Sa nièce, Claudine Boussonet-Stella (1634-97), excella dans la gravure: personne n'a saisi comme elle le caractère du Poussin. — On connaît encore François Stella, frère de Jacques; Ant. Stella, son neveu; Françoise et Antoinette Stella, ses nièces, qui se distinguèrent aussi dans la peinture et la sculpture.

STENAY, ville de France (Meuse), ch.-l. de canton, à 14 kil. S. O. de Montmédy; 3,300 hab. Belles casernes. Tonnellerie hydraulique; haut-fourneau, forges. —Jadis place forte; prise par le vicomte H. de Turenne sous Henri IV en 1591; cédée à Louis XIII par le traité des Pyrénées; prise et démantelée par Louis XIV en 1654 (elle était alors défendue par Condé et les Espagnols).

STENDAL, ville des États prussiens (Saxe), à 53 kil. N. E. de Magdebourg; 5,600 hab. Lainages, cotonnades, etc. Jadis ch.-l. de la Vieille-Marche. Patrie de J. Winckelmann.

STENON (Nic.), savant anatomiste, né en 1638 à Copenhague, mort en 1687, se fit connaître de bonne heure par d'importantes découvertes, voyagea en Hollande, en France, en Italie, se fixa à Florence, y abjura la religion réformée (1667), et fut comblé de faveurs par les grands-ducs de Toscane. Dans la dernière partie de sa vie, il travailla activement à la conversion des Luthériens, et fut fait évêque *in partibus* par le pape Innocent XI. Il mourut à Schwérin. Ses travaux anatomiques eurent principalement pour objet l'étude des muscles, du cerveau et des vaisseaux du corps humain; son nom est resté au canal excréteur de la parotide ou conduit salivaire supérieur, dit *ductus stenonianus*. On lui doit un grand nombre d'ouvrages; le principal est *Elementa myologiæ*, Florence, 1667.

STENON-STURE. *Voy.* STURE.

STENTOR, un des guerriers grecs qui allèrent au siége de Troie, est célèbre par l'éclat de sa voix, qui était, dit-on, aussi bruyante que celle de 50 hommes. — On nommait *lac* ou *golfe de Stentor*, un golfe de la mer Egée, sur les côtes de Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre; c'est auj. le golfe d'Enos.

STENYCLAROS, auj. *Nisi*, ville de Messénie, sur le Pamisus, et au S. de Messène, était la résidence des rois de Messénie, et fut détruite dans la première guerre de Messénie.

STEPHANE, *Stephanus*. *Voy.* ETIENNE.

STEPHENS (Alexandre), biographe écossais, né à Elgin en 1757, mort en 1821, a laissé, outre des pamphlets et deux poëmes, les 9 premiers vol. des *Public characters*, l'*Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la révolution* (1803), 2 vol.; les *Mémoires de Horne-Tooke* (1813), in-8, et les 4 premiers tomes de l'*Obituary* anglais.

STEPPES, plaines immenses et désertes de la Russie et de la Sibérie; les principales sont les steppes de Petchora, du Dniepr, du Don, du Volga, de l'Oural, de l'Irtyche, de la Léna, etc.

STERNBERG, ville des États autrichiens (Moravie), à 16 kil. N. E. d'Oltmütz; 800 hab. Bas, drap, mégisserie, etc. Fondée en 1245.

STERNE (Lawrence), écrivain original, né en 1713 à Clonmel en Irlande, mort en 1768, était ecclésiastique, et jouissait du bénéfice de Sutton. Il vint en 1741 se fixer dans le comté d'York en Angleterre, et fit paraître de 1760 à 1767 son *Tristram Shandy* (en neuf volumes), ouvrage singulier et d'un genre neuf, qui fit scandale et fut recherché avec fureur. Il publiait en même temps un ouvrage plus grave, un recueil de sermons, ce qui lui valut le presbytère de Coxwold. Usé par l'abus des plaisirs, Sterne fit un voyage en France pour se rétablir (1767). A son retour, il mit au jour le *Voyage sentimental* (1768), le plus populaire, sinon le meilleur de ses écrits. Il mourut sans avoir pu jouir du succès de ce dernier ouvrage. Ses *Œuvres* ont été souvent réimprimées en Angleterre (notamment à Londres, 1823, 4 vol. in-12), et trad. en français (Paris, 4 vol. in-8, 1818); M. Francisque Michel en a donné une nouvelle traduction dans une édit. compacte, 1 vol. gr. in-8, 1840. Sterne attira l'attention par une originalité piquante, et par un tour d'esprit plaisant à la fois et sentimental, mais trop souvent sa plume se ressent de sa vie licencieuse. Il avait pris Rabelais pour modèle et il le copie souvent.

STÉSICHORE, poëte lyrique grec, d'Himère en Sicile, qui florissait vers 626 av. J.-C., est l'inventeur de l'épode. Ses poésies, écrites en dialecte dorique, formaient 26 livres. Il n'en reste que quelques fragments (rec. par J.-A. Suchfort, Gœttingue, 1771, in-4, et par Kleine, Berlin, 1828, in-8).

STETTIN, *Sedinum*, v. de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la régence de Stettin, et jadis de la Poméranie entière, sur l'Oder, qui s'y divise en trois bras, à 58 kil. de la mer, et à 130 kil. N. E. de Berlin; 35,000 hab. Place forte. Bon port. Château, arsenal, hôtel du gouverneur, etc. Place royale, gymnase, observatoire, séminaires de maîtres d'école, école supérieure, école de navigation, etc. Industrie active et grand commerce extérieur. Les gros vaisseaux s'arrêtent à Swinemünde. — Cette ville est fort ancienne; elle appartint aux *Sidini* et aux *Venèdes*. En 1121, Boleslas, roi de Pologne, s'en empara. La paix de Westphalie (1648) la donna aux Suédois; les Prussiens l'occupèrent ensuite en 1677 et 1713. Les Français la prirent en 1806. — La régence de Stettin, une des trois de la Poméranie, a celle de Cœslin à l'E., les deux grands-duchés de Mecklembourg à l'O., la mer Baltique au N., et le Brandebourg au S. Les îles d'Usedom et Wollin en dépendent; 13,000 kil. carrés, 440,000 hab. Plaines, marais et lacs; bois vers le centre; un sixième des terres est inculte. Grains, bétail, assez d'industrie.

STETTIN (NEU-), ville des États prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, à 60 kil. S. de Cœslin; 2,500 hab. Lainages, brasseries, cloches.

STEVERSHAUSEN ou SIEVERSHAUSEN, village du Hanovre (Lunebourg), dans le bailliage de Meinersen; 300 hab. Maurice, électeur de Saxe, y battit Henri-le-Jeune, margrave de Brandebourg, en 1555; mais il y fut blessé mortellement.

STEVIN (Simon), mathématicien du XVIe siècle, natif de Bruges, s'attacha au prince Maurice de Nassau, stathouder de Hollande, qui le nomma ingénieur des digues de Hollande. Il résolut d'une manière neuve une foule de questions de mécanique, et eut avant Descartes l'idée de noter les puissances par des exposants numériques. Il connaissait la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, dont on fait honneur à Newton. On lui attribue la découverte de la pesanteur de l'air. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Leyde, 1605, 2 vol. in-fol., et traduits en latin par Snellius, en fr. par Alb. Girard, 6 vol. in-fol., Leyde.

STEWART (DUGALD), philosophe écossais, né en 1753 à Édimbourg, mort en 1828, avait pour père Mathieu Stewart, professeur distingué de mathématiques à Édimbourg. Il étudia dans l'université de sa ville natale et à celle de Glasgow, où il eut pour

maître le docteur Reid (1771), fut chargé dès l'âge de 19 ans de suppléer son père dans sa chaire de mathématiques, remplaça en 1778 Ferguson, comme professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, remplit cette chaire avec le plus grand succès et la conserva jusqu'en 1810; il se fit alors suppléer par Thomas Brown, et vécut depuis dans la retraite, occupé de la rédaction de ses ouvrages. On a de lui : la *Philosophie de l'esprit humain*, en trois parties, 3 vol. in-4, 1792, 1814 et 1827 (la 1re partie a été trad. en français par Prévost de Genève, 2 vol. in-8, 1808, et la 2e par Farcy, 1 vol. in-8, Paris, 1825); des *Esquisses de philosophie morale* (1793), trad. par M. Jouffroy, avec une excellente préface (1826); des *Essais philosophiques* (1810), trad. en partie par Ch. Huret (1828), un *Discours sur l'histoire des sciences métaphysiques et morales*, traduit par M. Buchon, 3 vol. in-8 (1820-23), la *Philosophie des facultés actives et morales* (1828), trad. par L. Simon, Paris, 1834, 2 vol. in-8, et d'intéressantes notices sur Adam Smith, sur W. Robertson et sur Th. Reid. Dugald Stewart, sans vouloir bâtir de système, a fait faire des progrès à la philosophie, surtout à la psychologie, en appliquant aux sciences métaphysiques les méthodes d'observation et d'induction qui avaient si bien réussi dans les sciences naturelles. Ses ouvrages sont devenus classiques.

STEWART-DENHAM (sir James), économiste, né à Edimbourg en 1713, étudia la jurisprudence, parcourut le continent, s'attacha au prince Edouard, le prétendant, fut obligé par suite de s'exiler (1745), et se fixa en France; il revint en Angleterre en 1767, et y mourut en 1780. Il publia en 1767 des *Recherches d'economie politique*, 2 vol. in-4, qui le placent auprès d'Adam Smith.

STEYER, ville des États autrichiens, dans l'Autriche propre, jadis capitale de la Styrie, au confluent de l'Ens et de la Steyer, à 160 kil. S. O. de Vienne; 10,000 hab. Grande enceinte. Manufacture royale d'armes; faux, faucilles, rasoirs; drap, cotonnade. Grand commerce d'exportation. Moreau y signa, après la victoire d'Hohenlinden, un armistice avec l'Autriche (1800). *Voy.* STYRIE.

STHÉNÉLUS, un des fils de Persée et d'Andromède, eut pour lot Mycènes à la mort de son père, vainquit et fit prisonnier Amphitryon, son neveu, sous prétexte de venger la mort d'Electryon, tué par Amphitryon: il eut pour fils Eurysthée.

STHÉNÉLUS, fils de Capanée, l'un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes avec Polynice, fut un des *Epigones*, qui prirent et assiégèrent cette ville. Il alla aussi au siége de Troie à la suite de Diomède, et à son retour en Grèce, il fit avec ce prince la guerre au roi d'Étolie, Agrius, et le chassa du pays.

STHENIDA, de Locres, philosophe pythagoricien et législateur. Stobée cite de lui un préambule de loi d'une sagesse remarquable. On ne sait rien de sa vie.

STHÉNOBÉE, fille d'Iobate, roi de Lycie, conçut pour Bellérophon une passion criminelle, qui fut méprisée. *Voy.* BELLÉROPHON.

STILICON, *Flavius Stilico* ou *Stilicho*, général et favori de Théodose, Vandale d'origine, épousa Séréna, nièce de l'empereur, devint à la mort de ce prince, en 395, tuteur du jeune Honorius, son fils, et régent de l'empire d'Occident, prétendit aussi à la régence de l'empire d'Orient, et crut y parvenir en faisant égorger Rufin, tuteur d'Arcadius, qui régnait à Constantinople, mais il se vit déçu dans cet espoir par l'astuce d'Eutrope. Il exerça du moins tout pouvoir en Occident, et fit épouser sa fille à Honorius. Stilicon fit quelque temps respecter les frontières de l'empire par les Barbares, contint les Francs, enleva un de leurs rois, Marcomir, en fit tuer un autre, Suénon; repoussa les Goths à plusieurs reprises, battit leur roi Alaric à Pollentie (402), anéantit devant Florence Radagaise, chef des Germains (406); mais il laissa envahir la Gaule par une armée barbare qui mit tout à feu et à sang. Il songeait à faire passer la couronne dans sa famille, lorsqu'Honorius, instruit de ses intrigues, donna l'ordre de le mettre à mort; un de ses capitaines lui coupa la tête à Ravenne en 408. L'empire perdit en lui le seul général qu'il possédât. Quelques historiens croient ce général innocent. — Stilicon a été chanté par Claudien au temps de sa toute-puissance, dans un poëme intitulé, *De laudibus Stiliconis*.

STILLING (J.-Henri JUNG, dit), mystique allemand, né en 1740 à Grund (duché de Nassau), mort en 1817, eut longtemps à lutter contre la misère, fut successivement tailleur, maître d'école, instituteur privé, professeur d'économie politique à Lautern (1778), à Marbourg, Heidelberg, enfin conseiller aulique du grand-duc de Bade. D'une piété exaltée, il tomba dans le mysticisme, dans la superstition même, et fit partager ses erreurs à un certain nombre d'adeptes, notamment à la célèbre Mme Krudner. Il croyait à un commerce des esprits avec le monde sublunaire, et publia dans ce sens: *Scènes du règne des Esprits*, Francfort, 1803; *Théorie de la connaissance des Esprits* (1808); *Apologie de la Théorie des Esprits* (1809); *Théobald le rêveur*, etc. On lui doit aussi des ouvrages sur l'économie politique, et une *Méthode d'opérer la cataracte*, Marbourg, 1781 (il opérait avec succès la cataracte par extraction, d'après la méthode de Lobstein). Il a laissé d'intéressants mémoires sur sa propre vie.

STILLINGFLEET (Édouard), controversiste anglais (1635-99), se fit connaître par de savants ouvrages, fut nommé en 1689 par Guillaume III, évêque de Worcester, réfuta dans ses écrits et dans ses sermons les Catholiques, les Presbytériens, les Sociniens, les Déistes, et finit, au dire de Locke, par tomber lui-même dans une sorte de scepticisme, fruit de l'abus de la controverse. Il combattit aussi les doctrines métaphysiques de Locke. Ses principaux ouvrages sont: *Origines sacræ* (1662), où il expose les fondements de la religion naturelle et révélée; *Origines britannicæ* (1685), ouvrage plein de recherches. — Benj. Stillingfleet, petit-neveu du précédent (1702-71), s'occupa surtout d'histoire naturelle, rendit de grands services à la botanique et popularisa en Angleterre le système de Linné.

STILLO ou STILO, *Consulinum*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 35 kil. S. de Squillace; 1,800 hab. Aux env., cuivre, plomb, et surtout fer. Patrie du philosophe Campanella. — Fondée par les *Ausoni*. Jadis évêché. Longtemps grande et riche, mais les Sarrasins la ravagèrent. Elle fut dévastée par le tremblement de terre de 1783.

STILPON, philosophe de Mégare, disciple de Diogène et maître de Zénon le Stoïcien, fut un modèle de vertu, et s'attira tant d'estime que Démétrius Poliorcète, en ordonnant le pillage de Mégare, voulut que l'on respectât sa maison. Stilpon vécut aussi en Egypte, et fut très aimé du roi Ptolémée Soter. Ce philosophe, ainsi que tous ceux de l'école de Mégare, s'occupait principalement de la logique et du raisonnement. Il nia la réalité des idées abstraites, et fit consister la sagesse dans l'apathie ou impassibilité. Il florissait vers 300 av. J.-C.

STIRLING ou STRIVELING, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de ce nom, sur le Forth, à 56 kil. N. O. d'Édimbourg; 6,000 hab. Château, bibliothèque. Commerce actif. Stirling remonte au moins au IXe siècle. Elle avait un château très fort. Jacques II y poignarda de sa main le comte de Douglas, son parent. Stirling a souvent été prise et reprise, surtout dans les guerres civiles d'Écosse. — Le comté de Stirling, situé entre ceux de Perth au N., de Clackmannan au N. E., de Linlithgow à l'E., de Lanark au S. et de Dumbarton à l'O., a environ 56 kil. de l'E. à l'O., sur 25 du N. au S. et 75,000

hab. Sol médiocre, mais assez bien cultivé. Houille.

STIRLING (Guillaume-Alexandre, comte de), Écossais, né en 1580, mort en 1640, fut en grande faveur près de Jacques I et de Charles I, fonda la colonie de la Nouvelle-Ecosse (1621), fut nommé secrétaire d'état pour l'Écosse (1626), et pair (1630), et mourut laissant des *poésies* qui furent goûtées de son temps, mais qui sont peu lues aujourd'hui.

STOA, poëte latin moderne. *Voy.* QUINZANO.

STOBÉE (J.), *Joannes Stobœus* ou *Stobensis*, compilateur grec, qu'on croit avoir vécu vers 450 ou 500 après J.-C., et qui sans doute était de *Stobi*, ville de Macédoine, a laissé un précieux recueil en deux parties, qui sont vulgairement intitulées, la 1re, *Eclogæ physicæ et ethicæ*; la 2e, *Sermones* ou *Anthologicon* (en lat. *Florilegium*). C'est une espèce d'encyclopédie où l'auteur a rassemblé une foule de passages d'écrivains anciens sur la physique et la morale. La seule édition complète de ce recueil a paru à Lyon sous ce titre (*Sententiæ ex thesauris græcorum delectæ*), 1608, in-fol. Les *Eclogæ* ont été publiées séparément par Heeren, Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. in-8, et le *Florilegium*, par Gaisford, Oxford, 1822, 4 vol. in-8. Stobée n'a pas été trad. en français. Hug. Grotius a traduit en vers latins les vers grecs qui se trouvent dans Stobée, 1623, in-4.

STOBES, *Stobi*, auj. *Istib*, ville de Macédoine, capitale de la Péonie, chez les Agrianes, devint sous les Romains la métropole de la *Macédoine Salutaire*.

STOCKDALE, littérateur écossais, né en 1736, mort à Londres en 1811, servit quelque temps, puis entra dans les ordres, obtint de riches bénéfices, voyagea en Italie, traduisit l'*Aminte* du Tasse (1770), et publia divers ouvrages estimés : *Recherches sur la nature et les lois de la poésie* (1778), *Leçons sur les plus grands poëtes anglais* (1807), etc.

STOCKHOLM, capitale de la Suède et ch.-l. de la prov. de Stockholm, entre le lac Mælar et la Baltique, par 15° 43' long. E., 59° 20' lat. N.; 90,000 hab. Port vaste et sûr, mais de difficile accès; 10 quartiers, 14 ponts, superbe palais royal, superbe église de Saint-Nicolas (ou Storkyrkan), opéra, monnaie, banque, hôtel-de-ville, quais. Du reste, la ville est irrégulière, escarpée et médiocrement bâtie (beaucoup de maisons sont en briques ou en bois, et bâties sur pilotis). Sites pittoresques. Académie des Sciences, avec observatoire, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, académie des belles-lettres, histoire et antiquités, académie suédoise des Dix-Huit, et autres sociétés savantes; collége des mines (avec un beau cabinet), institut carolinien de médecine, école d'arpentage, de navigation, de dessin, de sourds-muets, etc.; riche galerie de tableaux, bibliothèque royale, collection Hermelin, musée des antiques, cabinet de modèles. Industrie active, commerce immense; tous les produits de la Suède s'y rendent pour être exportés. — Stockholm fut fondé au XIIIe siècle. Son nom est dérivé de *stock*, morceau de bois, et de *holm*, île; elle ne devint capitale qu'au XVIIe (Upsal l'était auparavant). En cette ville eut lieu en 1520 le fameux *massacre de Stockholm*, par lequel Christiern II crut consolider la domination du Danemark sur la Suède, et qui n'eut pour effet que sa chute, la rupture définitive de l'union de Calmar et l'avénement des Vasa (1523). Il a été conclu à Stockholm plusieurs traités de paix sous la médiation de la France, notamment en 1719 entre la Suède et l'Angleterre, et en 1720 entre la Suède, la Prusse et le Danemark. — La province ou lan de Stockholm se compose de partie des anc. provinces d'Upland et Sudermanie, et a pour villes principales (outre Stockholm), Carlberg, Marieberg, Nortelge, Drottningholm.

STOCKPORT, ville d'Angleterre (Chester), sur la Mersey, à 12 kil. S. E. de Manchester; 66,000 hab. Beau presbytère et quelques autres édifices. Grand commerce : draps, chapeaux, tissus de coton, etc. Canal par lequel elle communique avec Manchester. Jadis ville forte et baronnie (aux comtes de Chester).

STOCKTON-UPON-TEES, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tees, à 17 kil. de son embouchure, à 32 kil. E. de Durham; 8,000 hab. Grand et bel hôtel-de-ville. Toile à voile, damas, drap, linge damassé, corderies, chantiers de construction, fonderies de fer, etc. Grand commerce.

STOECHADES INSULÆ, auj. les îles d'*Hyères*, groupe d'îles de la mer Intérieure, sur les côtes de la Narbonaise, près de *Massilia* (Marseille). Les principales se nommaient *Proté* (auj. Porquerolles), *Mese* (auj. Port-Croz), et *Hypœa* (auj. Titan ou Levant).

STOFFLET (Nic.), général vendéen, né à Lunéville en 1751, mort en 1796, servit 15 ans comme simple soldat, puis entra comme garde-chasse chez le comte de Colbert-Maulevrier. En 1793, il se joignit aux insurgés de la Vendée, se signala à la prise de Chollet, de Fontenay, et dans une foule de rencontres, et finit par être nommé major-général de l'armée catholique et royale (15 juillet 1793). A la mort de la Rochejacquelein (1794), il s'empara du commandement. Il eut quelques succès, et s'unit à Charette; mais s'étant bientôt brouillé avec celui-ci, il fit sa paix avec la Convention à d'assez bonnes conditions. Il reprit cependant les armes à l'instigation des agents du comte d'Artois, avec le titre de lieutenant-général que lui conféra Louis XVIII. Cette fois, il fut pris et fusillé à Angers (1796).

STOICIENS, *Stoici*, secte de philosophes fondée vers l'an 300 av. J.-C. par Zénon de Citium, tirait son nom d'un portique (en grec *stoa*), où se réunissaient les disciples de Zénon, pour recevoir les leçons de leur maître. Les Stoïciens se firent surtout remarquer par leur morale; ils professaient une doctrine austère, regardaient la vertu comme le souverain bien, niaient que la douleur fût un mal; ils croyaient à la Providence et insistaient sur les causes finales. Cette doctrine mâle fut professée par beaucoup de Romains illustres. Les Stoïciens les plus célèbres, après Zénon, furent Chrysippe, Cléanthe, Panétius, Posidonius, Athénodore de Tarse et Epictète chez les Grecs; Caton, Sénèque, Thraséas, Musonius Rufus, Cornutus, Perse et l'emp. Marc-Aurèle parmi les Romains. Chez les modernes, Juste-Lipse et Scioppius tentèrent de renouveler le stoïcisme.

STOKE, village d'Angleterre (Lancastre), où Henri VII défit l'imposteur Simnel en 1487.

STOLBERG, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 10 kil. E. d'Aix-la-Chapelle; 4,500 h. Nombreuses manufactures établies par des réfugiés français; fabriques de laiton, les premières de l'Europe : drap, miroirs, etc. Aux environs, houille.

STOLBERG-AM-HARZ, ville des États prussiens (Saxe), à 80 kil. N. O. de Mersebourg; 4,200 hab. Résidence des comtes de Stolberg, maison ancienne, qui après avoir compté un grand nombre de lignes et de branches (Isenbourg, Wernigerode, Gedern, Schwarza, Rossla), est auj. réduite à deux lignes : Stolberg et Wernigerode.

STOLBERG-IM-GEBIRGE, ville du roy. de Saxe, à 18 kil. S. O. de Chemnitz; 2,000 hab. Toiles.

STOLBERG (Fr.-Léop.), né à Bramstedt (Holstein), en 1750, mort en 1819, se livra jeune à la littérature, voyagea en Suisse, en Italie, avec Gœthe et Lavater; devint ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg à Copenhague, puis remplit diverses missions à Saint-Pétersbourg, à Berlin, fut placé par le prince-évêque de Lubeck à la tête du gouvernement du consistoire et des finances, sans cesser de cultiver les lettres. Il abjura en 1800. Ses principaux ouvrages sont des traductions en vers de l'*Iliade*, d'*Ossian*, et d'*Eschyle*, la *Relation* de son voyage, 4 vol., et une *Histoire de la religion chrétienne*, Hambourg, 1806, 15 vol. in-8. Sa tra-

duction d'Homère a été éclipsée par celle de Voss.

STOLBERG (la comtesse de). *Voy.* ALBANY.

STOLBOVA ou STOLBOWSKAIA, village de la Russie d'Europe (gouvernement de Saint-Pétersbourg), auj. en ruines. Il y fut conclu le 22 février 1617, entre la Russie et la Suède, un traité qui déterminait les frontières des deux états.

STOLNATZ, bourg de Turquie. *Voy.* KROTZKA.

STOLON (Cn. LICINIUS). *Voy.* LICINIUS.

STOLPE, ville murée des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 60 kil. N. E. de Cœslin, sur la Stolpe (qui se jette dans la Baltique à Stolpemünde); 6,000 hab. Toiles, lainages; ambre jaune, ouvrages au tour en ambre.

STONE, ville d'Angleterre (Stafford), à 12 kil. N. O. de Stafford; 8,000 hab.

STONEHENGE, monument curieux du culte des anciens Bretons, qui se trouve en Angleterre (comté de Wilts), dans la plaine de Salisbury, à 12 kil. de cette ville. Il se compose de quatre rangées d'énormes pierres brutes (quelques unes ont 10 mètres de long et 3 de large), placées debout et circulairement. — *Voy.* aussi STROMNESS.

STONEHOUSE, ville d'Angleterre (Devon), entre Plymouth et Plymouth-Docks, fait auj. partie de Plymouth; 6,100 hab. Casernes pour le corps royal de la marine; hôpital royal naval.

STONYHURST, hameau d'Angleterre (Lancastre), à 28 kil. S. E. de Lancastre. Célèbre collége fondé par les Jésuites; deux églises catholiques.

STORA ou SGIGATA, l'ancienne *Rusicada*, ville de l'Algérie, à 65 kil. N. E. de Constantine, sur une baie de la Méditerranée, fut occupée le 7 octobre 1839 par les Français, que commandait le général Négrier. Aux environs, on a bâti Philippeville sur les ruines d'une ancienne cité romaine.

STORA-KOPPARBERG (lan de), un des lans de la Suède, dans la Suède propre, au N., formé de l'ancienne province de Dalécarlie, est situé entre les lans de Jæmtland au N., d'OErebro au S., etc., et confine par l'O. à la Norvége; 36,000 kil. carrés; 135,000 hab. Ch.-l. Falun. Lacs; mont. à l'O. Sol assez fertile. Fer et cuivre en abondance, d'où le nom donné à la ville (*Kopparberg* veut dire mont de cuivre).

STORCH ou STORCK (Nic.), dit aussi *Pelargus* (c.-à-d. *cigogne*, traduction grecque du nom allemand *storck*), anabaptiste, natif de Stolberg en Saxe, mort en 1530 à Münich, tira des principes de Luther les conséquences les plus exagérées, prescrivit un deuxième baptême, proclama dangereuse l'étude des Pères, des conciles, et même des belles-lettres en général, mais admit la liberté de conscience et donna ainsi des bases plus larges à l'anabaptisme, qui, remanié par lui, s'est perpétué jusqu'à nos jours. La secte de Storch est dite secte des *Pacificateurs*. Luther fit bannir Storch de Saxe par l'électeur; mais Zwickau, la Franconie, la Souabe, la Silésie, la Pologne, se remplirent de ses adhérents. — Un autre Storch (Ambroise), dominicain, né en Wetteravie vers 1500, mort en 1557, assista au concile de Trente en 1546, comme procureur de l'archevêque de Trèves, réfuta OEcolampade, entretint correspondance avec Erasme, et traduisit la liturgie de saint Jean Chrysostôme.

STORNOWAY, ville et port d'Ecosse (Ross), ch.-l. de l'île Lewis, 4,200 hab. Bon port.

STOROE, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvége, à 45 kil. S. de Bergen; 2,600 hab.: 26 kil. sur 15. Harald-Haarfager y tenait sa cour.

STORTHING, assemblée générale ou diète de Norvège, est un corps représentatif et électif, dans lequel les quatre ordres de l'État sont confondus: il s'assemble tous les trois ans, à Christiania, vote l'impôt, discute les lois, et peut même dans certains cas se passer de la sanction royale.

STOUR, nom de plusieurs rivières d'Angleterre: 1° une rivière qui arrose les comtés de Dorset et de Southampton, coule au S. pendant 65 kil., et se jette dans la Manche, à Christchurch; — 2° une riv. qui naît sur les limites des comtés d'Essex et de Suffolk, coule à l'E., et se jette, unie à l'Orwell, dans la mer du Nord, où elle forme la baie d'Harwick; cours, 70 kil.; — 3° une riv. du comté de Kent, qui passe à Cantorbéry, coule à l'E., et se perd dans la mer du Nord par deux branches, qui forment l'île de Thanet; — 4° un affluent de la Severn, qui arrose le comté de Worcester, et passe à Stourbridge et à Stourport.

STOURBRIDGE, ville d'Angleterre (Worcester), près de la Stour, à 27 kil. N. de Worcester; 5,100 hab. Lainages, poterie, verreries, tanneries, briqueteries. Usines à fer, houille, sable à verre.

STOURPORT, ville d'Angleterre (Worcester), à 17 kil. N. de Worcester; 6,158 hab. Commerce.

STOW, village d'Angleterre (Buckingham), à 13 kil. N. O. de Bridgewater. Aux environs, superbe château de Buckingham.

STRABO (Pompeius). *Voy.* POMPEIUS.

STRABON, *Strabo*, célèbre géographe grec, d'Amasée en Cappadoce, né vers 50 av. J.-C., reçut une éducation distinguée, voyagea dans toute l'Asie antérieure, en Egypte, en Grèce, en Italie, vécut longtemps à Rome, et mourut dans les dernières années de Tibère. Il avait composé des *Mémoires historiques* (qui sont perdus), et une *Géographie* en 17 livres, dont la majeure partie nous est parvenue. C'est avec celle de Ptolémée le meilleur ouvrage de ce genre que nous ait laissé l'antiquité, et l'histoire lui doit une foule de renseignements précieux. Strabon a joui au moyen âge d'une telle autorité, qu'on ne l'appelait que *le Géographe*. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Siebenkees et Tzschuke, Leipsick, 1796-1811, 6 vol. in-8, de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol. in-fol., et celle de Coraï, Paris, 1818 et 19, 4 vol. in-8. On en a des trad. latines par Phavorinus et Tifernas, Rome, 1469, et par Xylander, Bâle, 1571, et une excellente traduction française, publiée avec le texte, par MM. Laporte du Theil, Gosselin, Coraï et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4.

STRADA (Famien), Jésuite, né à Rome en 1572, mort en 1649, professa 15 ans la rhétorique au collége romain. Il a laissé, entre autres écrits: *De bello Belgico decades duo* (histoire des Pays-Bas de 1555 à 1590, en 20 livres), Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol. Il avait composé une 3e décade, dont l'Espagne empêcha, dit-on, la publication. Strada est pourtant très partial pour l'Espagne et pour le catholicisme. Son ouvrage n'en est pas moins un des plus importants pour l'histoire des Pays-Bas. Strada a été traduit en français par Duryer.

STRADELLA, ville des États sardes (Alexandrie), à 28 kil. N. E. de Voghera; 3,900 hab.

STRADIVARIUS (Ant.), le plus habile facteur d'instruments à cordes qui ait existé, né vers 1670 à Crémone, mort vers 1728, était élève des Amati, et eut pour élève le célèbre Joseph Guarnerius, qui pourtant resta au dessous de lui. Ses violons jouissent d'une si grande réputation, qu'ils se sont vendus jusqu'à 10,000 fr.

STRAFFORD ou STRATFORD, ville d'Angleterre (Warwick), sur l'Avon, à 15 kil. S. O. de Warwick; 3,070 hab. Pont de 14 arches. Commerce de blé et drèche. Patrie de Shakspeare et de Jean de Strafford, régent sous Edouard III.

STRAFFORD (Thomas WENTWORTH, comte de), homme d'état, né à Londres en 1593, d'une famille alliée au sang royal, débuta avec éclat au parlement, où il se posa l'antagoniste de Buckingham et le défenseur des franchises nationales, fut privé de sa place de garde des archives d'York, donna l'exemple de refuser le paiement d'un impôt illégal,

et subit pour ce fait la détention, puis l'exil, reparut au parlement de 1628, et fit adopter la célèbre *pétition des droits*. Après la mort de Buckingham, il se rapprocha de Charles I, qui le créa pair sous le nom de Strafford, président de la cour du nord, puis gouverneur d'Irlande (1632-39). L'opposition le considéra dès lors comme un apostat. Strafford rendit des services essentiels à Charles tout le temps que ce prince gouverna sans parlement, et leva des taxes qui n'avaient pas été autorisées par les chambres. Il obtint quelques succès sur les rebelles d'Ecosse, mais Charles l'empêcha d'achever sa victoire. Bientôt Pyme, membre du parlement, provoqua une enquête contre lui, et la soutint devant les lords; ceux-ci condamnèrent Strafford à mort. Le roi, dont il n'avait été que l'instrument, eut la bassesse de signer l'arrêt, qui fut exécuté le 15 mai 1641. Cette mort fut le prélude de celle de Charles lui-même. Sous Charles II, la mémoire de Strafford fut réhabilitée.

STRAKONITZ, ville de Bohême (Prachim), à 21 kil. S. O. de Pisek; 2,000 hab. Résidence du grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean-de-Bohême.

STRALSUND, ville du roy. de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la rég. de Stralsund, et jadis de la Poméranie suédoise, à 220 kil. N. de Berlin, sur la Baltique, vis-à-vis de l'île de Rugen; 18,000 h. Bon port. Cathédrale de Saint-Nicolas, église Sainte-Marie, hôtel du gouvernement, monnaie, arsenal. Gymnase, bibliothèque, cabinet de médailles. Lainages, distilleries, chantiers. Commerce actif (blé, etc.). Stralsund a été fondée en 1230, et fut longtemps une des plus fortes places de l'Europe. Wallenstein l'assiégea vainement en 1628. Frédéric-Guillaume la prit en 1678; les armées combinées de Russie, de Prusse, de Danemark, etc., s'en emparèrent en 1713. Rendue à la Prusse en 1720, elle fut prise en 1807 par les Français, que commandait le maréchal Brune. — La régence de Stralsund a pour bornes au N. O., au N. et à l'E. la Baltique, au S. E. et au S. la rég. de Stettin, au S. O. et à l'O. le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin: 125 kil. sur 40 de largeur moyenne; 165,000 hab. Division, 4 cercles.

STRASBOURG, *Argentoratum* des anciens, ville de France, jadis capitale de l'Alsace, auj. ch.-l. du dép. du Bas-Rhin, sur l'Ill, à 3 kil. de son embouchure dans le Rhin, à 465 kil. E. de Paris; 57,885 hab. Evêché. Place forte. Cathédrale magnifique, dont la tour est le plus haut édifice connu après les Pyramides (elle a 145^m), et renferme une fameuse horloge mécanique qui marque le mouvement des constellations; palais royal (jadis l'évêché), préfecture, palais de justice, théâtre, arsenal, casernes, fonderie de canons. Belles promenades (dont deux ont des obélisques, en l'honneur de Kléber et de Desaix). Académie universitaire, facultés de théologie protestante (célèbre), de droit, de médecine, des sciences, des lettres, collége royal, séminaire, hôpital militaire d'instruction, cours de clinique et d'anatomie, école royale d'artillerie, etc.; sociétés des sciences naturelles, agricole et arts, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes, orangerie, observatoire. Grande industrie (filatures, travail des peaux, produits chimiques, fabriques de tabac, etc.). Commerce immense entre l'Allemagne d'une part, Paris et Lyon de l'autre. Hôtel des monnaies. Sur le Rhin, tout près de Strasbourg, est le pont de Kehl, qui mène de France dans le grand-duché de Bade. — Strasbourg fut, dit-on, fondée par Drusus, frère de Tibère, vers l'an 15 av. J.-C., sur le territoire des *Triboci*; les Romains la comprirent dans la première Germanique. Elle ne prit qu'au VIe siècle son nom moderne. Brûlée en 1002 par le duc de Souabe, elle fut rebâtie en 1025 par l'évêque Werner; après diverses révolutions, elle devint ville impériale en 1205, et entra dans diverses ligues avec les villes souabes. Elle fut des premières à embrasser le protestantisme, mais en le modifiant. Ferdinand II y établit, en 1621, une université protestante. Louis XIV s'empara de Strasbourg (1681) en pleine paix, par surprise, d'après une décision de ses chambres de réduction: ce fut une des causes de la guerre de Ryswyk. Jusqu'à la Révolution, Strasbourg garda de grands priviléges et un gouvernement municipal; la bourgeoisie y était divisée en 20 tribus: on en tirait un grand et un petit sénat, divisés en sections ou chambres diverses, ayant un pouvoir judiciaire sans appel, et régi par un *ammeister*, dont l'autorité durait 2 ans; le roi y nommait un *préteur royal*. Strasbourg a été de nos jours le théâtre du premier complot de Louis-Napoléon (1837). Une foule d'hommes remarquables sont nés dans cette ville, entre autres Guttenberg, Bucer, Schœpflin, Brunck, Schweighæuser, Kléber et Kellermann. — L'arr. de Strasbourg a 12 cant. (Strasbourg, qui compte pour 4, Bischweiler, Brumath, Geispolzheim, Haguenau, Hausbergen, Molsheim, Scheltigheim, Truchtersheim, Wasselonne), 162 communes et 218,339 hab.

STRASBOURG (évêché de). Il comprenait plusieurs districts de la Basse-Alsace, mais non la ville elle-même. De ces districts, les principaux étaient ceux de Benfeld, de Dachstein, de Mutzig, plus les bailliages de Girbaden et de Wantzenhau.

STRASSBURG, *Brodnitzo* en polonais, ville murée des Etats prussiens, à 62 kil. S. E. de Marienwerder; 2,000 hab. Commerce. — Autre ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 25 kil. N. O. de Prenzlow; 3,015 hab. Drap, étoffes, bas, etc.

STRASSBURG, v. de Transylvanie. *V.* ENYED (NAGY-).

STRATFORD. *Voy.* STRAFFORD.

STRATHAVEN, ville d'Ecosse (Lanark), à 23 kil. S. E. de Glasgow; 5,050 hab. Cotonnades. Titre de baronnie depuis 1450.

STRATON, de Lampsaque, philosophe péripatéticien, disciple de Théophraste, lui succéda au Lycée vers 289 av. J.-C., et mourut vers 270. Il avait passé une partie de sa vie en Egypte, et avait élevé Ptolémée Philadelphe. Il établit un système de physique dans lequel il expliquait tout par la force productrice de la nature, ce qui le fit surnommer le *physicien* ou le *naturaliste*. Il n'accordait à la nature ni intelligence, ni conscience d'elle-même; ce qui l'a fait regarder comme athée.

STRATON (TOUR DE). *Voy.* CÉSARÉE (de Palestine).

STRATONICE, princesse grecque d'une grande beauté, fille de Démétrius Poliorcète, épousa Séleucus Nicator, roi de Syrie (vers 299). Antiochus Soter, fils de ce prince, devint amoureux de sa belle-mère au point d'en tomber malade: le médecin Erasistrate, qui avait découvert la cause de son mal, avant déclaré que le seul moyen de le sauver était de l'unir à la princesse, Séleucus consentit à la lui céder.

STRATONICÉE, *Stratonicea*, auj. *Eski-hissar*, ville de Carie, au centre, à l'E. de Mylase, fut ainsi nommée en l'honneur de Stratonice.

STRATTON, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 26 kil. N. de Launceston; 1,580 hab. Les Parlementaires y vainquirent les troupes royales en 1643.

STRAUBINGEN, *Castra Augustana*, ville de Bavière (Bas-Danube), sur le Danube, à 80 kil. N. O. de Passau; 6,200 hab. Deux églises, dont une a une tour de 91^m. — Jadis capit. de la Basse-Bavière et titre de duché; ch.-l. de cercle de 1808 à 1817.

STRELITZ, nom de 2 villes du duché de Mecklembourg-Strélitz, d'où ce duché a pris son nom: l'une, *Neu-Strelitz* (*Nouveau-Strelitz*), bâtie en 1733, capit. du grand-duché, à 140 kil. S. E. de Schwérin, 5,400 hab. Château ducal, gymnase dit *Carolinum*, bibliothèque, cabinet de médailles, etc.; — l'autre, *Alt-Strelitz* (*Vieux-Strelitz*), à 6 kil. S. E. de Neu-

Strelitz; 2,400 hab. Fabriques de tabac, tanneries.

STRÉLITZ, c.-à-d. *tireurs*, corps d'infanterie russe institué vers 1545 par Ivan IV, montait à 40,000 hommes et fournissait la garde impériale. C'étaient des troupes permanentes, célèbres par leur bravoure; elles formaient la garde du czar, et avaient beaucoup de priviléges. Elles en abusèrent et s'insurgèrent souvent, surtout au commencement du règne de Pierre-le-Grand, à l'instigation de sa sœur Sophie; celui-ci, pour les punir, les décima en 1698, et bannit le reste à Astrakan. Une nouv. tentative de révolte des Strélitz contre Pierre-le-Grand, amena la destruction complète de ce corps vers 1705.

STRENGNÆS, ville de Suède (Nykœping), sur le lac Mælar, à 65 kil. N. de Nykœping; 1,100 hab. Evêché. Lycée où fut élevé Gustave Vasa.

STRIDO, *Stridonia* des anciens, *Strigau* en allemand, ville de Hongrie (Salad), à 13 kil. O. de Szerdahely. *Stridonia* est la patrie de saint Jérôme.

STRIGELIN (Victorinus), théologien, né en Souabe en 1524, mort en 1569, étudia sous Luther et Mélanchton, professa la théologie à Iéna, Leipsick, Heidelberg, et soutint de nombreuses discussions, notamment avec Flacius, sur le péché originel.

STRIGONIE, ville de Hongrie. *Voy.* GRAN.

STRINGALI, ville d'Italie, auj. STRONGOLI.

STRIVALI, jadis les *Strophades*, petit groupe de quatre îles dans la mer Ionienne, près de la côte O. de la Morée, à 40 kil. S. de l'île de Zante.

STROEMOE (île), la principale des îles Færoë, par 9° 30' long. O., 62° 10' lat. N. : 60 kil. sur 22; 1,600 hab. Ch.-l., Thorshaven (qui l'est aussi de tout le groupe). Côtes échancrées. Très montueuse.

STROEMSOE, ville de Norvége, à l'embouch. du Drammen, à 35 kil. S. O. de Christiania; 5,420 hab.

STROGONOF, anc. famille russe, connue dès le XVIe siècle, a fourni plusieurs personnages distingués: le comte Alexandre de Strogonof, né vers 1750, mort en 1811; il habita longtemps Paris, fut à son retour nommé président de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, et fut le Mécène des artistes et des gens de lettres; — le comte Paul de Strogonof, neveu d'Alexandre, qui fit avec éclat les campagnes d'Autriche (1805), de Prusse (1807), de Moldavie contre les Turcs (1809), de France (1813-14), et fut tué sous les murs de Laon (1814). C'est à cette famille qu'appartient M. le comte Grégoire de Strogonof, qui a été successivement ambassadeur à Madrid, à Stockholm, à Constantinople (1821), où il a pris part aux actes les plus importants.

STROMBOLI (île), *Strongyle*, une des îles Lipari, par 12° 52' long. E., 38° 43' lat. N. : 6 kil. sur 3; 1,000 hab. Toute volcanique. On y remarque un cratère (haut de 700ᵐ) qui vomit sans cesse une fumée rougeâtre. Lacs, sol très fertile; pêche active. Village principal, Inostra. Duquesne et Ruyter se livrèrent un combat naval près de Stromboli, 1676.

STROMNESS, ville et port de l'île Pomona (une des Orcades), à 22 kil. O. de Kirkwall; 2,300 hab. Près de la ville, on trouve des *pierres levées* qu'on regarde comme de même origine que le *Stonehenge*.

STRONGOLI, l'anc. *Pétilies*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2ᵉ), à 60 kil. N. E. de Catanzaro; 1,900 hab. Evêché. Aux environs, mines inexploitées d'or, d'argent, de mercure, de soufre.

STRONGYLE, une des îles Lipari, auj. *Stromboli*; — une des Cyclades. *Voy.* NAXOS.

STRONSAY (île), une des Orcades, par 5° 10' long. O. : 12 kil. de long; 1,000 hab. Deux bons ports.

STRONTIAN, village d'Ecosse (Argyle), à 31 kil. S. O. du Fort-William. Mines de plomb aux env. Kirwan et Hope y ont découvert, en 1790, la substance minérale qui a pris de là le nom de *strontiane*.

STROPHADES, auj. *Strivali*, îles de la mer Ionienne, vis-à-vis de la Messénie et au S. de Zacynthe, étaient censées la demeure des Harpyies depuis que Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les avaient chassées de Thrace. Elles s'appelaient d'abord *Plotæ*.

STROUD, ville d'Angleterre (Glocester), à 14 kil. S. de Glocester, sur la Frome et la Stroud-Water; 42,000 hab. Les eaux de la Stroud sont excellentes pour la teinture, et ses bords sont couverts de fabriques. Commerce actif que favorise un canal.

STROUMA, l'anc. *Strymon*. *Voy.* KARA-SOU.

STROUMNITZA, riv. de Turquie. *Voy.* RADOVICHE.

STROZZI (Pallas), savant et homme d'état, né à Florence en 1372, mort en 1462, jouissait d'une grande fortune et la consacra à recueillir et faire copier des manuscrits grecs qu'il tirait à grands frais de la Grèce : c'est à lui qu'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *Œuvres* de Platon, la *Politique d'Aristote*. Il fut placé en 1428 à la tête de l'université de Florence, et l'éleva au plus haut degré de splendeur. Ennemi déclaré des Médicis, il fut obligé par eux de se réfugier à Padoue, où il mourut.

STROZZI (Philippe), célèbre Florentin, né en 1488, épousa une parente des Médicis (Clarice, fille de Pierre et sœur de Laurent II), mais n'en fut pas moins le défenseur des libertés de Florence contre cette famille : il refusa une principauté que lui offrait Léon X (qui était un Médicis), et eut la principale part à la révolution de 1527, qui enlevait Florence à l'influence de Léon X et y rétablissait l'ancienne forme de gouvernement; cependant, las de l'anarchie de Florence, il aida au triomphe du duc Alexandre de Médicis (1530), qui le créa sénateur; mais il se brouilla bientôt avec ce mauvais prince. Il alla chercher un refuge à Venise, tenta en 1537, à la tête des émigrés florentins, de rentrer dans sa patrie, mais fut surpris à Montemurlo par Vitelli, et enfermé dans la citadelle de Pistoie : il s'y coupa la gorge (1538), en apprenant qu'on allait remettre la place à Cosme I, successeur d'Alexandre.

STROZZI (Pierre), fils du précédent, se distingua au service de la France, où il fut nommé général des galères, puis maréchal, conduisit en 1554 et 55 l'expédition de Sienne, mais fut battu à Lucignano; il commanda deux ans plus tard sans grands succès l'armée du pape Paul IV, et fut tué en 1558 au siége de Thionville.

STROZZI (Léon), frère du précédent, né en 1515, mort en 1554, parvint aux premiers grades dans l'ordre de Malte, fut chef d'escadre au service de France, alla en Ecosse secourir, avec vingt galères, Marie Stuart contre Elisabeth, dirigea une expédition sur les côtes d'Espagne, investit le fort de Scarlino (princip. de Piombino), et y fut blessé mortellement.

STROZZI (Philippe), fils de Pierre, né à Venise en 1541, fut enfant d'honneur de François II, se distingua au service de la France dès l'âge de quinze ans, devint colonel des gardes-françaises (1563), fit des prodiges de valeur aux batailles de la Roche-Abeille, de Moncontour et au siége de La Rochelle, commanda les secours fournis au prieur de Crato par Catherine de Médicis, et fut pris à la bataille navale des Açores par par l'amiral Santa-Cruz, qui le fit jeter à la mer (1582).

STROZZI (Titus-Vespasien), poëte latin, né en 1422 à Ferrare, mort en 1501, fut chargé de diverses missions par les ducs de Ferrare, et présida le conseil des Douze, mais son administration fut malheureuse, et il devint odieux au peuple. Comme poëte, il se fit remarquer par son élégance.

STROZZI (Hercule), son fils, né en 1471, mort en 1508, partagea avec son père la présidence du conseil des Douze à Ferrare et encourut aussi la haine du peuple; au moment de se marier, il périt assassiné, sans doute par ordre du duc Alphonse I qui aimait sa femme. Il a laissé des poésies latines qui ont été imprimées avec celles de son père, Venise, 1513, in-8.

STROZZI (Bern.), peintre, dit *il prete Genovese*, et *il Capuccino*, né à Gênes en 1581, mort en 1644, était effectivement capucin ; il quitta son couvent et trouva un asile à Venise, où il fit de belles fresques.

STRUENSEE (Jean Fréd.), homme d'état, fils d'un théologien danois, naquit à Halle en Prusse (1737), se fit recevoir médecin vers 1757, tenta aussi la profession d'écrivain, mais ne se distingua longtemps que comme homme de plaisir. Couvert de dettes, il songeait à quitter son pays et à passer aux Indes, quand il fut présenté à la cour de Danemark (1768), et fut nommé médecin particulier de Christian VII. Il devint son favori, l'accompagna dans ses voyages, fut chargé de l'éducation du prince royal, acquit bientôt un pouvoir sans bornes sur la jeune reine Caroline-Mathilde, et par elle renversa le ministre Bernstorf (1770), fut nommé en 1771 premier ministre et accomplit une révolution complète dans l'état en abolissant le conseil privé et en rendant à la royauté le pouvoir usurpé par l'aristocratie, en faisant d'utiles réformes dans les finances, l'industrie, les lois pénales, et en diminuant l'influence de la Russie. Mais ces changements ne furent point opérés avec assez de prudence : la reine douairière Julie, et le comte de Rantzau-Aschberg se mirent à la tête de ses ennemis, accusèrent Struensée de conspirer, et obtinrent du roi son arrestation ainsi que celle de la reine Caroline. Bientôt le ministre fut mis en jugement, et il eut la tête tranchée en 1772 ; il avait avoué, dit-on, un commerce criminel avec la reine. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, périt avec lui. — Son frère, Ch.-Auguste, savant distingué, enseignait les mathématiques à Liegnitz, quand il l'appela en Danemark et le fit nommer intendant des finances. Charles partagea la disgrâce du favori, mais échappa à la mort et retourna en Prusse, où le roi lui confia l'administration des finances ; il mourut en 1804. Il avait composé sur l'art militaire des ouvrages qui sont devenus classiques en Allemagne.

STRUTHOPHAGES. *Voy.* ETHIOPIE.

STRUVE (George-Adam), *Struvius*, jurisconsulte, né en 1619 à Magdebourg, mort en 1692, premier conseiller de Magdebourg, fut employé par l'électeur de Saxe et d'autres princes à diverses affaires graves, professa le droit canonique à Iéna, et y devint président du sénat et du consistoire. Ses principaux ouv. sont le *Juris feudalis syntagma*, et le *Jurisprudentiæ civilis syntagma*, qui sont restés classiques dans presque toutes les universités d'Allemagne (souvent réimprimés). — Son fils Burckhard Gotthelf Struve, né en 1672, mort en 1738, fut bibliothécaire et professeur d'histoire à Iéna, et mourut conseiller de l'électeur de Saxe. C'était un savant bibliographe ; on lui doit : *Bibliotheca juris selecta*, Iéna, 1703 et 1756 ; *Introductio in notitiam rei litterariæ*, 1704 et 1754 ; *Bibliotheca philosophica*, 1704 ; *Bibliotheca historica*, 1705, etc.

STRY, ville murée de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Stry (affluent du Dniestr), à 65 kil. S. de Lemberg ; 5,500 hab. — Le cercle a pour bornes ceux de Brzezany au N., de Stanislavov à l'E., de Sambor à l'O., et la Hongrie au S. : 200,000 hab.

STRYMON, auj. *Strouma* ou *Kara-sou*, fleuve de Thrace et de Macédoine, sortait de l'Hémus, coulait au S. et tombait, un peu au dessous d'Amphipolis, dans la mer Egée. Son cours était jadis compris tout entier dans la Thrace ; plus tard, la partie inférieure de ce fleuve forma la limite entre la Thrace et la Macédoine.

STRYMONICUS SINUS, auj. *golfe d'Orfano* ou de *Contessa*, golfe de la mer Egée, sur la côte de Macédoine, recevait le Strymon, qui lui donna son nom.

STUART, famille royale, célèbre par sa puissance et ses malheurs, régna d'abord sur l'Ecosse, puis sur toute la Grande-Bretagne. Elle avait pour chef un certain Walter, issu, dit-on, de Banquo, thane ou chef de Lochaber, qui avait été assassiné par Macbeth. Accueilli vers 1060 à la cour de Malcolm III, roi d'Ecosse, Walter y devint sénéchal du prince (en écossais, *stuart*, en anglais *steward*) ; ses descendants conservèrent depuis ce nom. Son arrière-petit-fils, Walter IV, épousa Marjaria, fille du roi d'Ecosse Robert I, et devint père d'un prince qui régna sur l'Ecosse sous le nom de Robert II (1370-90) ; il fut ainsi le chef de la dynastie des Stuarts. Les descendants de Robert régnèrent sur l'Ecosse jusqu'à Jacques VI qui, en 1603, fut appelé à succéder à Elisabeth en Angleterre, sous le titre de Jacques I, et réunit ainsi les deux couronnes ; ses droits sur la couronne d'Angleterre étaient fondés sur le mariage de Jacques IV, un de ses ancêtres, avec Marguerite, fille de Henri VII. Le règne de cette dynastie finit dans les mâles en la personne de Jacques II, exclu du trône par la révolution de 1689. Toutefois Marie, épouse de Guillaume d'Orange qui venait d'être appelé au trône d'Angleterre par cette révolution, était fille de Jacques II, et Anne, qui succéda à Guillaume (1702-1714), était sœur de Marie. Après cette dernière, et pendant que la maison de Hanovre occupait le trône, plusieurs prétendants issus de Jacques II firent de vains efforts pour ressaisir la couronne ; enfin la famille s'éteignit en 1807 en la personne de Henri-Benoît (*Voy.* ci-après). La principale cause du malheur des Stuarts fut leur amour pour le pouvoir absolu et leur attachement au catholicisme.

Pour les princes de cette maison qui ont régné, *Voy.* JACQUES I, II, etc., CHARLES, MARIE, ANNE.

STUART (Jacques-Edouard), dit *le chevalier de Saint-George*, fils de Jacques II, naquit le 10 juin 1688, fut en 1701, à la mort de son père, reconnu roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques III, par Louis XIV, et espéra longtemps que la reine Anne le nommerait son successeur. En 1715 eut lieu une tentative en sa faveur ; le duc d'Argyle la rendit inutile en battant à Sherifmoor le comte de Mar, qui était à la tête de ses partisans ; Jacques-Edouard parut lui-même en Ecosse en 1716, mais sans plus de succès. Albéroni songeait à le rétablir, mais les plans de ce ministre échouèrent (1719). Enfin, son fils Charles-Edouard tenta la fortune en 1745, pendant la guerre de Sept-Ans, et le fit proclamer en Ecosse ; mais cette fois encore, Jacques vit son espoir déçu. Il mourut à Rome en 1766. C'était un prince pieux, pacifique, mais sans talents. Il avait épousé la petite-fille du grand Sobieski ; il en eut 2 fils.

STUART (Ch.-Edouard), dit *le Prétendant* et *le comte d'Albany*, né à Rome en 1720, vint en France en 1740, comptant y trouver des secours, afin de reconquérir pour son père la couronne d'Angleterre, et, après quatre ans de déceptions, alla débarquer en Ecosse en 1745 ; il réunit autour de lui beaucoup de chefs des *highlands*, entra dans Edimbourg, battit les généraux anglais et pénétra jusqu'à Derby, à deux journées de Londres. Mais l'indiscipline et l'irrésolution des chefs écossais le forcèrent à la retraite. De retour en Ecosse, il gagna la bataille de Falkirk, mais il fut vaincu à Culloden (1746), se trouva dès lors sans armée, fut obligé de se cacher, et n'échappa qu'avec des peines inouïes à ceux qui le poursuivaient. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il alla chercher un asile en Italie. Il reparut en Angleterre en 1753 et 1761, mais furtivement et sans réussir à rien ; il mourut à Florence en 1788. Sa femme, née comtesse de Stolberg, et dite *la comtesse d'Albany*, épousa plus tard le poëte Alfieri. Ch.-Edouard avait du feu, de l'audace et des manières très chevaleresques. M. Amédée Pichot a donné en 1835 une histoire de ce prince qui est estimée.

STUART (H.-Benoît), second fils de Jacq.-Edouard, né en 1725, mort en 1807, porta d'abord le titre de

duc d'York. Il reçut ensuite les ordres et fut créé cardinal d'York ; à la mort de son frère (1788), il se fit nommer Henri IX. En lui finit la race des Stuarts.

STUART (Arabella), appelée ordinairement *lady Arabella*, fille de Charles Stuart, comte de Lennox, frère cadet de Henri Darnley (le second époux de Marie Stuart), descendait de Henri VII par la seconde fille de ce prince, Marguerite, et pouvait avoir des prétentions sur le trône d'Angleterre. Après la mort d'Elisabeth, quelques nobles ayant conçu à son insu le projet de la placer sur le trône à l'exclusion de Jacques, roi d'Ecosse, ce prince la fit jeter dans une prison où elle resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1615. Elle avait alors 38 ans.

STUART (James), architecte et antiquaire, né en 1713 à Londres, mort en 1788, alla visiter avec Revett l'Italie et la Grèce (1750-55), dessina les principaux monuments d'Athènes, et publia à son retour les *Antiquités d'Athènes*, ouvrage magnifique, en 4 vol. in-fol., 1762-1815, traduit par M. Feuillet, 1808-1815.

STUART (J.), comte de Bute. *Voy.* BUTE.

STUHLINGEN, bourg du grand-duché de Bade, à 17 kil. N. O. de Schaffhouse ; 1,000 hab. Jadis titre d'une seigneurie, aux ducs de Furstemberg.

STUHLWEISSEMBOURG, dite aussi *Albe-Royale*, *Alba Regia Julia* en latin moderne, *Szekes-Fejervar* en madgyar, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Stuhlweissembourg, à 58 kil. S. O. de Bude ; 4,000 hab. Evêché. Cathédrale et quelques autres édifices. Ruines qui prouvent son ancienne importance (elle a été 500 ans la résidence des rois de Hongrie). — Fondée par saint Etienne au commencement du XIe siècle. Prise par Soliman en 1543 ; reprise l'année suivante par le duc de Mercœur ; les Turcs l'occupèrent de nouveau en 1602 ; elle ne fut reprise par Léopold qu'en 1688. Elle fut démantelée en 1702. — Le comitat de Stuhlweissembourg est dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats de Pesth, Tolna, Veszprim, Kœmœrn ; il compte 140,000 hab.

STUHM, ville des Etats prussiens (Prusse occid.), à 20 kil. N. E. de Marienwerder ; 900 hab. Gustave-Adolphe y battit les Polonais en 1628.

STURA, *Stura* en latin, nom de deux riv. des Etats sardes : l'une affluent du Pô, où elle tombe à 4 kil. N. de Turin ; 60 kil. de cours ; — l'autre dont le cours est de 150 kil., et qui tombe dans le Tanaro à Cherasco. De 1801 à 1814 elle a donné son nom au dép. franç. de la Stura, formé de la partie S. O. du Piémont ; ch.-l., Coni.

STURE (STENON), dit *l'Ancien*, fut nommé administrateur du roy. de Suède en 1471, à la mort de Charles VIII, soutint avec succès la guerre contre Christiern I de Danemark, repoussa les Russes de la Finlande, mais eut ensuite à lutter contre des ennemis intérieurs, qui le renversèrent en 1497. Rétabli en 1501, il chassa les Danois de la Suède, et garda le pouvoir jusqu'à sa mort, en 1503. Stenon-Sture fit le premier entrer les laboureurs dans les diètes de l'état, fonda l'université d'Upsal, et introduisit l'imprimerie en Suède.

STURE (SWANTE NILSON), succéda comme administrateur à Stenon, gouverna la Suède de 1503 à 1513, et laissa en mourant le pouvoir à son fils Stenon Sture, le jeune.

STURE (STENON), dit *le Jeune*, administrateur de Suède de 1513 à 1520, combattit à main armée Gustave Troll, archevêque d'Upsal (1517), qu'un parti voulait lui opposer, le réduisit à se réfugier en Danemark, mais fut bientôt en guerre avec Christiern II, roi de ce pays ; il vainquit d'abord les Danois (1518), mais fut ensuite vaincu lui-même et mourut de ses blessures (1520). Sa veuve défendit héroïquement Stockholm, mais se vit enfin forcée à se rendre ; Christiern fut alors couronné roi par Troll à Upsal, et l'union de Calmar fut rétablie pour un instant.

STURM (Jean), *Sturmius*, humaniste, né en 1507 à Sleida, mort en 1589, étudia à Louvain, enseigna quelque temps les lettres à Paris, puis fut nommé recteur du gymnase de Strasbourg, place qu'il occupa jusqu'en 1583. Il a beaucoup écrit sur la rhétorique, entre autres : *De amissa dicendi ratione*, Strasbourg, 1538 ; *De imitatione oratoria*, 1574 ; *De elocutione oratoria*, 1576, etc.

STURM (J.-Christophe), savant, né en 1635, mort en 1703, de Hilpolstein (principauté de Neubourg), était ministre évangélique et professeur de physique et de mathématiques à l'Académie d'Altdorf. On le regarde comme le restaurateur des sciences physiques en Allemagne : s'il n'a pas fait de découvertes, il a répandu le goût des études scientifiques et les a facilitées par de bonnes compilations. Son meilleur ouvrage est son *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, figures. — Son fils, Léonard-Christophe, architecte, né en 1669, mort en 1719 à Gustrow, intendant des bâtiments du duc de Mecklembourg, a laissé, entre autres ouvrages : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol. ; *Idée et abrégé de l'architecture civile et militaire*, Augsbourg, 1718-20, in-fol., 16 parties.

STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur, né en 1740 à Augsbourg, mort en 1786, parent des précédents, fut d'abord instituteur, puis pasteur à Magdebourg et à Naumbourg. On a de lui : *Anecdotes tirées des auteurs grecs et romains*, Halle, 1767 ; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin*, 1768 ; *Méditations sur les œuvres de Dieu*, 1775, ouvrage devenu populaire et traduit en français par la reine de Prusse Elisabeth-Christine.

STUTTGART, capit. du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 6 kil. du Neckar et à 580 kil. E. de Paris ; 35,000 hab. (plus 10,000 hommes de garnison). Château royal (nouveau), le vieux château, palais du prince royal, hôtel des Etats, écuries, collégiale, théâtre, archives, bâtiments du *Gymnase illustre*. Belles promenades, environs délicieux. Gymnase (espèce d'université), école royale des arts, institut de Catherine, école vétérinaire, école des forêts ; magnifique bibliothèque et riches collections en divers genres. — Stuttgart fut assiégée sept semaines par l'emp. Rodolphe I. Elle devint en 1320 résidence des comtes (ensuite ducs, puis rois de Wurtemberg). Elle s'est beaucoup embellie depuis un siècle.

STYMPHALE, *Stymphalus*, auj. *Zaraca*, petite ville d'Arcadie, au N. E., sur les confins de la Phliasie et de l'Argolide, près d'un lac et d'une mont. de même nom, avait, dit-on, été ainsi appelée du nom d'un ancien roi d'Arcadie. Des oiseaux de proie d'un aspect terrible habitaient, suivant la fable, les bords du lac Stymphale : ils dévoraient les hommes ou les perçaient de leurs propres plumes, qui étaient d'airain et qu'ils pouvaient lancer au loin. Hercule en délivra la contrée.

STYR, riv. d'Allemagne, naît en Galicie, près d'Olesko, puis entre en Russie, arrose les gouv. de Volhynie et de Minsk, et se perd dans le Pripets, à 35 kil. de Pinsk. Cours, 300 kil.

STYRIE, partie de la *Norique* et de la *Pannonie* anc., *Steyer* en allemand, un des gouv. de la monarchie autrichienne, borné au N. et à l'O. par l'Autriche, à l'E. par la Hongrie, au S. par l'Illyrie et la Croatie ; 22,000 kil. carrés ; 870,000 hab. (dont plus de 500,000 allemands). Ch.-l. général, Grætz. Division, 5 cercles : Grætz, Brück, Judenburg, Marburg, Cilley. Hautes mont. (les Alpes Noriques). Riv. principale, la Steyer, qui donne son nom au pays. Grands froids, sol assez fertile dans les vallées, mais beauc. de friches. Argent, fer, cuivre, cobalt, alun, vitriol, etc. — La Styrie, après avoir appartenu aux Romains,

aux Ostrogoths d'Italie, aux Avares, aux Wendes, passa sous la domination de Charlemagne, puis fit partie du royaume de Germanie et fut comprise dans la Carinthie ; quand celle-ci devint duché, elle fut elle-même (1030 ou 1032) élevée au rang de marche et dite *marche de Steyer*, parce que la ville de Steyer, qui est auj. en Autriche, était alors sa capitale. La maison de Steyer s'éteignit en 1192, et Léopold de la maison d'Autriche-Babenberg la remplaça. Mais bientôt Ottocar II, roi de Bohême, s'étant emparé des possessions de cette maison, la Styrie se révolta et se donna à la Hongrie. L'empereur Rodolphe la rejoignit à l'Autriche, et depuis elle n'a cessé d'être à la maison d'Autriche-Habsbourg. A la mort de l'emp. Ferdinand I (1564), il se forma une branche de Styrie ; cette branche parvint au trône impérial et à la possession de toutes les provinces autrichiennes en 1619, dans la personne de Ferdinand II.

STYX, marais et fleuve des enfers dans les fables des Grecs. Suivant les uns, il était glacé ; selon les autres, ses eaux étaient presque vénéneuses. On dérive son nom de *stygeo*, haïr. — On a fait du Styx une Océanide, femme du Titan Pallas : ayant rendu de grands services à Jupiter dans la guerre contre les Géants, elle reçut de lui le privilége que les dieux jureraient par elle, et que s'ils enfreignaient ce serment, ils seraient 9 ans privés de la divinité.

STYX, riv. d'Arcadie, chez les Phénéates, dans le voisinage de Nonacris, disparaissait sous terre près de sa source, puis reparaissait et tombait dans le Crathis. Ses eaux, dit-on, donnaient la mort et dissolvaient le fer. La fable en fit un des fleuves du Tartare. *Voy.* l'art. précédent.

SUAKEM ou SOUAKIN, ville de Nubie, sur le golfe Arabique, à 310 kil. de Djiddah, par 19° 41' lat. N., 35° 12' long. E. ; 800 hab. Perles.

SUARD (J.-B.-Antoine), homme de lettres, né à Besançon en 1734, mort en 1817, vint à Paris en 1750, eut part à la rédaction d'un journal anglais qui s'imprimait à Paris, rechercha l'appui des philosophes, traduisit Robertson, obtint par ses travaux un nom littéraire, un fauteuil à l'Académie (1772), et une place de censeur (1774). Beaumarchais eut fort à se plaindre de lui. A la révolution, Suard embrassa les idées nouvelles, mais avec modération. Nommé membre de la 2e classe de l'Institut, il en devint secrétaire perpétuel. Outre des *articles* de journaux, des *notices* et quelques *éloges* réunis dans ses *Mélanges de littérature* (5 vol. in-8, 1803-5), Suard a publié des traductions des *Voyages de Cook*, de l'*Histoire de Charles-Quint* (1771), et de l'*Histoire d'Amérique*, de Robertson (1778), remarquables par leur fidélité et leur élégance, et les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard sur Gluck et Piccini*. Garat a publié des *Mémoires historiques sur Suard*, 1820, 2 vol. in-8.

SUARÈS (François), jésuite espagnol, né en 1548, à Grenade, mort en 1617, professa la philosophie à Ségovie, la théologie à Valladolid, Alcala, Salamanque, Coïmbre, prit part aux querelles qu'engendra le système de Molina sur la grâce, et imagina le *congruisme*, qui n'est qu'une légère modification de ce système. Il mourut à Lisbonne. Ses ouvrages ont été recueillis à Mayence et à Lyon, 1630, etc., 23 vol. in-fol. La plupart roulent sur les cas de conscience ou sur des matières théologiques et font autorité. Un des principaux est sa *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ auctores* (Coïmbre, 1613, in-fol.), dirigée contre le serment d'allégeance exigé en Angleterre par Jacques I, et brûlée à Paris et à Londres par le bourreau.

SUBIACO, *Sublac* en français, *Sublaqueum* en latin, ville de l'État Ecclésiastique (Civita-Vecchia), près du Teverone, à 25 kil. E. S. E. de Tivoli ; 3,000 hab. Belle église de St-André ; palais papal, chancellerie : arc de triomphe en l'honneur de Pie VII. Forges papeterie. C'est à Subiaco que saint Benoît fonda son ordre : il y bâtit un couvent célèbre, d'où sortirent une foule d'hommes savants. C'est aussi le lieu d'Italie où furent établies les premières presses.

SUBLICIUS (PONS), dit plus tard *Pons Æmilius*, puis *Pons Aurelianus* : c'était le 1er pont de Rome en remontant le Tibre ; il était en bois. C'est là qu'Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsena. Le pont avait été construit par Ancus, et il unissait Rome au Janicule.

SUBLIME-PORTE. *Voy.* PORTE.

SUCCESSION (guerres de). On connaît sous ce nom plusieurs guerres dont les principales sont :

1° La *guerre de la succession de Juliers*. Voy. JULIERS.

2° La *guerre de la succession d'Espagne*, 1701-1713, suscitée par les prétentions de la maison d'Autriche sur la couronne d'Espagne. Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, que le dernier roi d'Espagne Charles II avait institué son héritier, se vit disputer le trône par l'archiduc Charles (depuis Charles VI). L'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Portugal et la Savoie se réunirent contre la France. Les Français, d'abord vaincus partout, en Italie, en Allemagne, en Flandre (batailles de Turin, de Hochstett, de Ramillies, d'Oudenarde), se relevèrent par les victoires d'Almanza, de Malplaquet, de Villaviciosa, de Denain. Les traités d'Utrecht et de Rastadt (1712-13), bien qu'onéreux pour la France, terminèrent la guerre en faveur de Louis XIV, dont le petit-fils fut reconnu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

3° La *guerre de la succession d'Autriche*, 1741-1748, qui éclata à la mort de l'empereur Charles VI. Ce prince avait, par une célèbre pragmatique-sanction, assuré sa succession à sa fille aînée Marie-Thérèse, épouse de François de Lorraine. Charles-Albert, électeur de Bavière, et Auguste II de Saxe, qui avaient épousé les deux filles de l'emp. Joseph I, firent valoir, ainsi que plusieurs autres prétendants, leurs droits à l'empire. Charles-Albert, soutenu par la France, fut élu empereur sous le nom de Charles VII (1742). Marie-Thérèse, presque seule contre tant d'ennemis, avait vu envahir même ses états héréditaires : elle était perdue, si la mort de Charles VII (1745) ne fût venue la sauver. François I fut alors élu au trône impérial. La guerre se termina en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse conserva ses états, sauf la Silésie, que la Prusse avait enlevée et qu'elle garda ; ce qui plus tard donna naissance à la guerre de *Sept-Ans* (1756-63).

SUCCESSION (Acte de). On appelle ainsi la décision prise en 1701 par le parlement d'Angleterre, et par laquelle les princes catholiques furent exclus du trône, et la maison de Hanovre appelée à la couronne d'Angleterre.

SUCHET (L.-Gabriel), duc d'Albuféra, général français, né à Lyon en 1772, mort en 1826, s'enrôla à 20 ans comme volontaire, avança rapidement dans les armées de la république, se distingua en Italie sous Schérer, Augereau, Masséna, eut part, en 1797, aux négociations avec la Suisse, suivit Brune en Italie comme major-général, rendit des services essentiels pendant la campagne de Marengo, fut chargé de diverses missions après la paix de Lunéville, contribua puissamment aux victoires d'Austerlitz et d'Iéna, ainsi qu'aux succès de la campagne de Pologne, et mit le comble à sa gloire en Espagne (1808-1812). La victoire de Margalef, la prise de Lérida et de Tarragone, l'occupation du Mont-Serrat lui valurent le bâton de maréchal. Il prit ensuite Oropeza, Murviedro (l'anc. Sagonte), Valence (1812), soumit le royaume de ce nom, et ne fit retraite vers les Pyrénées que quand les armes françaises eurent été refoulées sur tous les points.

Louis XVIII le fit pair en 1814. Suchet mourut à Marseille en 1826. Le titre de duc d'Albuféra, ainsi que le domaine de ce nom (près de Valence), lui avaient été donnés, en 1812, en mémoire d'une de ses dernières victoires. Suchet s'était signalé en Espagne par sa justice et sa modération autant que par sa valeur, son activité et son habileté.

SUCRO, auj. *Xucar*, fleuve d'Hispanie (Tarraconaise), naissait près des sources du Tage et se jetait dans la Méditerranée, près d'une ville appelée aussi *Sucro* (auj. *Cullera*). Sertorius battit Pompée devant cette ville, 76 av. J.-C.

SUCZAWA, ville et riv. de Galicie. *Voy.* SOUTCHAVA.

SUD (dép. du), dép. de l'île d'Haïti, formé de l'extrémité S. O. de l'île; 215,000 hab. Ch.-l., les Cayes.

SUDBURY, d'abord *Southburgh*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. S. d'Edmondbury; 4,000 hab. Soieries, crêpes, serges. C'est là qu'Edouard III établit les Flamands auxquels l'Angleterre doit ses premières fabriques de lainages.

SUDERMANIE, *Sœdermanland* en suédois, anc. prov. suédoise, au S. de l'Upland, se divisait en 3 parties: Sudermanie propre, Sœdertœrn, Rekarna. Nykœping et Strengnæs en étaient les villes principales. Auj. dans les gouv. de Stockholm et de Nykœping.

SUDERMANIE (Charles, duc de), régent de la Suède après l'assassinat de Gustave III, puis roi sous le nom de Charles XIII. *Voy.* CHARLES XIII.

SUDÈTES (monts), *Sudetsch* ou *Sudeten*, chaîne de montagnes qui fait partie du système hercyniocarpathien, et qui s'étend des monts Carpathes occidentaux (16° long. E.) jusqu'aux sources de l'Elster, se dirigeant en général de l'E. à l'O.; sa longueur approche de 600 kil.; sa largeur moyenne est de 32; elle sépare la Silésie de la Moravie et de la Bohême, et la Bohême de la Lusace. On peut y distinguer: 1° les *Monts abaissés* (*Geisenkergebirge*), qui lient les Carpathes aux Sudètes; 2° les *Sudètes* proprement dites ou *Grandes-Sudètes*, des sources de la March au défilé situé entre Pœlitz et Braunau (les monts de Glatz en font partie); 3° les *Monts des Géants* (*Riesengebirge*), qui vont jusqu'à l'entrée de la Lusace; 4° les *Monts de la Lusace* ou *Petites-Sudètes* (autrement *Wohlischekamm* ou *Iserkamm*); 5° l'*Erzgebirge* (*Voy.* ce mot). Les monts Sudètes ne sont pas très hauts. Le Riesenkoppe, qui en est le point culminant, ne passe pas 1,630 mètres: ensuite vient le Schneeberg, 1,400 mètres. Il y a beaucoup de mines sur les deux versants de ces montagnes, principalement sur le versant nord. L'Elbe sort des Sudètes (Riesengebirge).

SUECA, ville d'Espagne (Valence), sur le Xucar, à 28 kil. S. de Valence; 7,000 hab. Riz, fruits, etc.

SUÈDE, *Sverige* en suédois, un des deux royaumes qui forment la monarchie norvégieno-suédoise, a pour bornes, à l'O. la Norvége, à l'E. la Russie d'Europe, le golfe de Botnie et la mer Baltique, et va de 8° à 22° pour la long. E., de 55° à 69° pour la lat. N.: 1,550 kil. du N. au S. sur 330 de moyenne largeur; 450,000 kil. carr.; 2,825,000 hab. Capitale, Stockholm. Division, 3 régions et 24 lans ou gouvernements, savoir:

I. SUÈDE PROPRE.	
Stockholm	Stockholm.
Upsal,	Upsal.
Westeræs,	Westeræs.
Nykœping,	Nykœping.
OErebro,	OErebro.
Carlstad,	Carlstad.
Stora-Kopparberg,	Falun.
Gefleborg,	Gefleborg.
II. GOTHIE.	
Linkœping,	Linkœping.
Calmar,	Calmar.
Iœnkœping,	Iœnkœping.
Kronoberg,	Wexio.
Blekinge,	Carlscrona.
Skaraborg,	Mariestad.
Elfsborg,	Venersborg.
Gœtheborg et Bohus,	Gœthenborg.
Halmstad,	Halmstad.
Christianstad,	Christianstad.
Malmœhus,	Malmœ.
Gottland,	Wisby.
III. NORRLAND.	
Norrbotten ou Botnie orientale,	Pitea.
Westerbotten ou Botnie occidentale,	Umea.
Wester-Norrland,	Hernœsand.
Iæmtland,	Ostersand.

La Suède possède en outre l'île de Saint-Barthélemy aux Antilles.— Précédemment et jusqu'au commencement de ce siècle, quand la vraie Botnie orientale et la Finlande étaient à la Suède, on sous-divisait ainsi les 3 grandes régions suédoises ci-dessus:

I. ROYAUME DE SUÈDE.
1. Upland (ch.-l., Upsal et Stockholm).
2. Sœdermanland ou Sudermanie (ch.-l., Nykœping).
3. Nerike ou Néricie (ch.-lieu, OErebro).
4. Westmannland ou Westmannie (ch.-l., Westeræs).
5. Dalarne ou Dalécarlie (ch.-l., Hedemora).

II. ROYAUME DE GOTHIE.
Gothie orientale.
6. OEstergothland ou Ostrogothie (ch.-l., Linkœping).
7. Smaland (ch.-l., Calmar).
8. OEland (l'île d').
9. Gothland (l'île de).
Gothie occidentale.
10. Westergothland ou Westrogothie (chef-lieu, Gœtheborg).
11. Warmeland (ch.-l., Carlstad).
12. Dalie.
13. Bohus.
Gothie méridionale.
14. Scanie (ch.-l., Malmœ).
15. Halland.
16. Blekingie (ch.-lieu, Carlscrona).

III. NORRLAND.
17. Gœstrikland ou Gestricie (ch.-l., Gefleborg).
18. Helsingland.
19. Herjedalie.
20. Medelpad.
21. Iæmtland.
22. Angermanie (ch.-l., Hernœsand).
23. Westerbotten (qui comprenait et la Botnie occid. et la Botnie orientale actuelles).

La Laponie et le duché de Finlande formaient comme deux régions à part.

La Suède est très montueuse, surtout vers l'O. où les Dofrines la séparent de la Norvége. Les lacs et les marais y sont nombreux. Nul cours d'eau considérable: au N. pourtant plusieurs rivières de 200 à 300 kil. Climat très froid, surtout au N. Sol peu fertile (à peine peut-on en cultiver la 24e partie). Riches mines de fer, cuivre, plomb, etc. (le fer de Suède est sans rival au monde). Pêche considérable. Industrie assez active et en progrès. Commerce. Le suédois est une langue teutonique voisine de l'ancien norvégien. La religion dominante est le luthéranisme (1 archevêché, 11 évêchés); 2 universités (Upsal, Lund). Gouvernement monarchique tempéré par une diète. La population forme 4 ordres: noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans. Budget de l'état, 36,000,000; dette, 104,000,000; armée, 35,000 hommes, plus 85,000 hommes de milice formant réserve. La Suède a produit un grand nombre d'hommes illustres, entre autres les rois Gustave Vasa, Gustave-Adolphe, Charles XII, Gustave III, les naturalistes Linnée, Celsius, Bergmann et Hasselquist, le chimiste Berzélius.

Histoire. La Suède, dont on fait dériver le nom de celui de *Suiones*, peuple scandinave, d'origine germaine, fut primitivement habitée par des Finnois et des Goths (ces derniers en occupèrent surtout la partie méridionale). Elle fut longtemps partagée en plusieurs états qui au Xe siècle se réduisirent à deux (Suède propre et Gothie); au XIIIe siècle, ces deux

états n'en firent plus qu'un. Stockholm fut fondée à la même époque. Le pays était alors gouverné par des rois de la race de Lodbrog, dont l'origine est peu connue, et qui prétendaient remonter jusqu'à Odin. Le christianisme avait été dès le IXe siècle introduit en Suède par des missionnaires français et anglais, dont le principal fut Anschaire. En 1389, l'élection au trône de Suède de Marguerite de Waldemar, déjà reine de Danemark et de Norvége, amena la réunion des trois royaumes scandinaves, qui fut confirmée par le traité de Calmar, dit *Union de Calmar* (1397); mais plusieurs fois la Suède, impatiente du joug danois, se révolta et fut de fait indépendante sous des administrateurs (Charles Canutson, Sténon Sture, etc., 1448-1520); enfin Gustave Vasa chassa le roi de Danemark Christiern, et délivra complètement la Suède de la domination danoise (1523). Avec les Vasa, la Réforme s'établit dans la Suède, qui depuis a toujours été luthérienne. Sous ces princes (1523-1654), la Suède prit rang parmi les puissances prépondérantes de l'Europe : elle donna 3 rois à la Pologne, intervint en Allemagne avec éclat pendant la guerre de Trente-Ans (*Voy.* GUSTAVE-ADOLPHE), et fut dans le Nord l'alliée de la France. Aux provinces de Livonie, d'Ingrie et de Carélie, conquises par Gustave-Adolphe, Christine, sa fille, joignit une partie de la Poméranie, les duchés de Brême et de Verden. Cette princesse, après un règne de 22 ans, abdiqua volontairement en faveur de son cousin Charles X, de la maison de Deux-Ponts. La nouvelle maison (qui régna de 1654 à 1720) soutint d'abord la gloire de la Suède; Charles XI conclut avec la Pologne le glorieux traité d'Oliva (1660) ; mais l'aventureux Charles XII, après avoir obtenu contre les Russes des succès inouïs, fut vaincu à Pultawa par le czar Pierre-le-Grand, ne put rentrer dans ses états, et ruina pour jamais sa patrie, qui bientôt après fut, par le traité de Nystad (1721), dépouillée de presque toutes ses conquêtes. Après le règne de Frédéric de Hesse, époux d'Ulrique-Eléonore (1721-1751), Adolphe-Frédéric commence une nouvelle dynastie, celle de Holstein-Gottorp. Les querelles des Bonnets et des Chapeaux et les empiétements de la diète sur l'autorité royale, l'assassinat de Gustave III par Ankarstrœm (1792), une folle guerre entreprise par Gustave IV contre la Russie et la France, et qui amène la perte de la Finlande, de la Botnie orientale et d'une partie de la Poméranie suédoise; enfin la déposition du roi (1809), affaiblissent de plus en plus la Suède. Charles XIII, oncle de Gustave IV, est élu à la place de ce prince : il se fait remarquer par sa sagesse, signe la paix avec la France, et choisit pour son successeur le général français Bernadotte (1810). Dès 1813, la Suède se joint aux *Alliés* pour agir contre Napoléon, et en récompense elle reçoit la Norvége, dont le Danemark est dépouillé. En 1818, Charles XIII étant mort, Bernadotte lui succéda sans difficulté sous le nom de Charles XIV. La Suède a beaucoup gagné sous ce dernier prince, qui règne encore actuellement.

Souverains de la Suède depuis le XIe *siècle.*

I. *Fin de la dynastie de Lodbrog.*

Olaüs III, Skœtkonung, 1001
Anund Jacques, 1026
Emund III, 1951-56

II. *Race de Stenkill.*

Stenkill III, 1056
Eric VII et VIII, 1066
Haquin I, 1067
Inge I, 1080-1112
Halstan, 1080-90
Philippe, 1112
Inge II, 1118-29

III. *Races de Sverker et de Stenkill-Eric alternativement.*

Sverker I, 1129
Eric IX, *le Saint*, 1155
Charles VII, 1161
Canut, 1167
Sverker II, 1199
Eric X, 1210
Jean I, 1216
Eric XI, 1222-50

IV. *Princes divers.*

Waldemar, 1250
Magnus I, 1275
Berger II, 1290
Magnus II, *de Norvège*, 1319-63
Eric XII, 1350-59
Haquin II, 1361-63
Albert, 1363-89

V. *Période de l'union de Calmar.*

Marguerite de Waldemar, 1389
Eric XIII, *roi de Danemark*, 1412
Christophe, *roi de Danemark*, 1440
Charles VIII, Canutson, *roi indigène*, 1448-70
Sténon I, Sture, *administrateur*, 1471
Jean II, *roi de Danemark*, 1497
Sténon I, *de nouv.*, 1501
Svante-Nilson-Sture, *administrateur*, 1504
Sténon II, Sture, *administrateur*, 1512
Christiern, *roi de Danemark*, 1520-23

VI. *Dynastie des Vasa.*

Gustave I, Vasa, 1523
Eric XIV, 1560
Jean III, 1569
Sigismond de *Pologne*, 1592
Charles IX, 1600
Gustave II, Adolphe, 1611
Christine, 1632-54

VII. *Dynastie de Deux-Ponts.*

Charles X, Gustave, 1654
Charles XI, 1660
Charles XII, 1697
Ulrique-Eléonore, *sœur du précéd.*, 1719
Frédéric de Hesse, *époux d'Ulrique, avec sa femme*, 1720
seul, 1721-51

VIII. *Dynastie de Holstein-Gottorp.*

Alphonse-Fréd. II, 1751
Gustave III, 1771
Gustave IV (ou Gustave-Adolphe II), 1792
Charles XIII, oncle du précéd., 1808-18

IX. *Dynastie française.*

Charles-Jean XIV (Bernadotte), 1818

SUÉNON I, dit *Tyfve-skeg* (ou barbe fourchue), roi de Danemark, se révolta plusieurs fois contre son père Harald, le fit périr et monta sur le trône en 985. Il avait été baptisé dans son enfance, mais il s'empressa de rétablir le culte des idoles. Il ravagea tantôt la Saxe, tantôt l'Angleterre, qu'il assujettit à des tributs considérables dits *Danegeld*, soumit aussi une partie de la Norvége, et entra en 1013 à Londres où, dit-on, il fut couronné roi d'Angleterre. Son fils Canut lui succéda.

SUÉNON II, petit-fils du précédent, fut d'abord vice-roi de Danemark pour Magnus I, roi de Danemark et de Norvége, qui ensuite lui céda la première de ces couronnes (1047). En vain le roi de Norvége Harald lui fit la guerre pour le déposséder. Suénon envoya sans succès une flotte en Angleterre contre Guillaume-le-Conquérant, puis il marcha contre les Saxons, mais ses troupes refusèrent de le suivre. Il mourut en 1074.

SUÉNON III, fils d'Eric Emund (1147-57), usurpa le trône de Danemark sur Canut V, qu'il fit assassiner; puis ayant voulu se débarrasser de même de Waldemar, fut attaqué par ce prince, perdit la bataille de Grathe près de Viborg, et fut tué dans sa fuite.

SUERKER. *Voy.* SVERKER.

SUESSA AURUNCA, *Sessa*, ville de l'Italie ancienne, capitale des Aurunques sur les frontières du Latium et de la Campanie : les Sidicins la détruisirent en 337 av. J.-C.; les Romains la relevèrent et en firent une colonie en 314. Lucilius y naquit.

SUESSA POMETIA, auj. *Sezze*, capitale d'un état volsque, fut prise par les Romains sous Tarquin-le-Superbe, puis sous le consul Servilius.

SUESSIONES, auj. le *Soissonnais*, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2e, entre les *Veromandui*, les *Remi* et les *Catalauni*, etc., avait pour ch.-l. *Suessiones* ou *Augusta Suessionum*, auj. SOISSONS.

SUESSULA, auj. *Sessola* ou *Maddaloni*, ville de Campanie, à 16 kil. S. E. de Capoue; Cornelius Cossus Arvina y battit les Samnites l'an 343, av. J.-C., grâce au dévouement du premier Décius.

SUETONE, C. *Suetonius Tranquillus*, biographe latin, né vers 70 de J.-C., fils d'un tribun militaire, paraît avoir été avocat, puis secrétaire (*magister epistolarum*) d'Adrien; mais s'étant conduit trop familièrement avec l'impératrice Sabine, il

fut disgrâcié, vers 121. On présume qu'il avait donné des leçons de grammaire et de rhétorique à Rome. Il était lié avec Pline-le-Jeune, qui lui a adressé plusieurs de ses lettres. Il avait écrit sur les jeux des Grecs, sur les spectacles des Romains, les lois et coutumes de Rome. Il ne nous reste de lui aujourd'hui que les *Vies des Douze Césars*, et de courtes notices sur quelques hommes de lettres. Le premier ouvrage est célèbre. Il contient nombre de détails précieux et d'anecdotes; on peut se fier en général à la véracité de l'auteur; seulement, il ne ménage pas toujours la décence. Les meilleures éditions de Suétone, après l'édition *princeps* (Rome, 1470, in-fol.), sont celles de Paris, 1684, *ad usum Delphini*, in-4; de Leyde, par Duker, 1751: de Leipsick, par Wolf, 1802, et par Baumgarten-Crusius, 1816-18; enfin celle des *Classiques latins* de Lemaire, par Hase, 1828. Suétone a été traduit en français par La Harpe (1770), Delisle de Sades, Maurice Lévesque (1807), et tout récemment dans la collection de Panckoucke, par M. de Golbéry, 1832-33, 3 vol. in-8.

SUETONIUS PAULINUS, général romain, préteur sous Claude en 37, soumit les Maures révoltés et pénétra jusqu'au Tafilet actuel; fut consul subrogé en 50, puis fut envoyé en Bretagne, poussa très loin la conquête de l'île, prit Mona (Anglesey), et comprima l'insurrection de Boadicée; mais, desservi auprès de l'empereur, il fut rappelé à Rome en 61. Il commanda l'armée d'Othon contre Vitellius en 69, et perdit la bataille de Bédriac; il osa se vanter à Vitellius d'avoir suivi à dessein un plan propre à ruiner la cause d'Othon.

SUETONIUS TRANQUILLUS. *Voy.* SUETONE.

SUÈVES, *Suevi*, nom donné par les Romains depuis César jusqu'à Septime-Sévère à des peuples de la Grande-Germanie qui leur étaient fort peu connus; ils en faisaient un peuple nomade. Ce n'étaient réellement ni un peuple ni une nation; c'était la masse des aventuriers, des bannis et des braves allant aux rapines ou à la conquête: c'était la *bande* de la grande nation germaine. On les plaçait, mais à tort, le long de la rive septentrionale du Danube, puis on les recula de plus en plus vers le centre de la Germanie et vers le nord, à mesure que les connaissances géographiques faisaient des progrès, et que l'on ne trouvait pas de peuple suève. Au IIIe siècle se forma, dit-on, une ligue suève, c'est-à-dire que la bande errante et flottante jusque-là s'assit et prit l'aspect d'un peuple. Le nom d'*Allmen* ou *Alemanni* (c.-à-d. hommes de toute espèce) qu'on donne aussi aux Suèves indique bien l'identité de la bande et de cette ligue. Le siége principal de la ligue suévique fut le S. O. de la Germanie, depuis le Rhin (vers Bâle) jusqu'au Mein, à la Saale et au Danube; c'est à peu près ce qu'on a nommé depuis la Souabe, nom dérivé de Suève. Des peuples réels et connus auparavant devinrent alors membres de la ligue suévique, notamment les Hermundures, dont le nom disparaît de l'histoire dès ce moment, et qui prirent par excellence le nom de Suèves. Cependant on regardait aussi comme Suèves les Reudings, Eudoses, Nothons, Angles, et même, dit-on, les Semnons. Au Ve siècle, lors de la grande invasion des Gaules (407) et de l'Espagne (409), les Suèves étaient, avec les Alains et les Vandales, une des trois nations envahissantes. En 409, ils s'établirent en Espagne, conduits par leur roi Ermeric ou Hermanaric, et fondèrent dans la Gallécie ou Galice un royaume qui, un instant très puissant (surtout de 438 à 455, sous les rois Réchila et Réchiaire), comprit la Lusitanie, s'étendit jusqu'à la Bétique, et fut sur le point d'engloutir toute l'Espagne; mais le roi wisigoth Théodoric II les refoula dans leurs limites dès l'an 456. En 585, Léovigilde mit fin à leur empire, et réunit leurs états au royaume des Wisigoths.

SUEZ, *Arsinoé* ou *Cleopatris* des anciens, *Souéïs* en arabe, ville d'Egypte (contrée orientale), à l'extrémité N. du golfe de Suez, par 30° 15' long. E., 29° 59' lat. N., à 135 kil. du Caire; 12,000 hab. Murs en ruines; port presque ensablé, eau rare. Aspect désolé, sauf lors de l'arrivée des pèlerins de la Mecque. C'est un des entrepôts entre le Caire d'une part, la Syrie et l'Inde de l'autre; des bateaux à vapeur anglais font un service régulier de cette ville à Bombay et à Calcutta. Suez fut occupée par les Français de 1798 à 1800.

SUEZ (golfe de), *golfe Héroopolite* des anciens, le golfe qui forme la pointe N. O. de la mer Rouge. On le nommait aussi *golfe Arabique*.

SUEZ (isthme de), isthme qui forme le point de contact de l'Asie et de l'Afrique, est situé entre la pointe N. du golfe de Suez et la Méditerranée; il a 115 kil. de longueur. Un canal qui le traverserait, et qui permettrait de passer de la Méditerranée dans la mer Rouge, abrégerait de 9,000 kil. le trajet de Cadix à l'Inde. On l'a tenté en vain: les sables semblent devoir toujours combler l'ouvrage. Le célèbre canal de Néchao, qui avait 150 kilomètres de long, allait du golfe de Suez au Nil, et atteignait en partie le même résultat. Ce canal, commencé par Néchao vers 600 av. J.-C., fut terminé, après la conquête de l'Egypte, par Darius, fils d'Hystaspe; rétabli par Ptolémée Philadelphe, négligé sous les derniers empereurs romains, creusé de nouveau sous les Arabes par les ordres d'Omar, et comblé enfin par ordre d'Al-Mansour, l'an 767.

SUFFÈTES, magistrats annuels à Carthage, étaient à peu près pour cette ville ce qu'étaient les consuls à Rome. Ils assemblaient le sénat, proposaient les affaires, rendaient la justice, et pouvaient commander les armées. Les autres villes, d'origine phénicienne, avaient aussi des suffètes.

SUFFOLK (comté de), comté d'Angleterre, sur la mer du Nord, au N. du comté d'Essex, au S. de celui de Norfolk, à l'E. de celui de Cambridge: 90 kil. sur 45; 300,000 hab. Ch.-l., Ipswich. Climat sec et froid. Agriculture florissante.

SUFFOLK (comtes de). Ce titre a été porté successivement par les familles de la Pole ou de Poll (depuis 1388), de Brandon (depuis 1513), de Howard (depuis 1603). Ces derniers comtes sont une branche de la noble famille des Howard: ils eurent pour chef Thomas Howard, fils de Thomas III de Norfolk, qui fut fait comte de Suffolk en 1603, et qui devint grand-trésorier d'Angleterre.

SUFFOLK (William POLL, comte, puis marquis et duc de), général anglais, petit-fils de Michel de Poll, 1er comte de Suffolk, servit sous Henri V dans la guerre contre la France, se distingua au siége de Rouen (1417), en 1429, fut nommé par le duc de Bedford général en chef des troupes qui assiégeaient Orléans, fut forcé par Jeanne d'Arc de lever le siége, se laissa battre et prendre dans Jargeau, mais s'empara peu après de la ville d'Aumale. Après avoir longtemps joui d'une grande faveur, il fut accusé de trahison et de concussion, et eut la tête tranchée en 1451.

SUFFOLK (Charles BRANDON, duc de), ami d'enfance de Henri VIII, fut créé par lui duc de Suffolk en 1513. Chargé de ramener en Angleterre la sœur du roi, Marie, veuve de Louis XII, il plut à cette princesse, et obtint sa main (1515). Il seconda Henri VIII dans sa demande en divorce avec Catherine d'Aragon.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (P.-And. DE), vulg. *le bailli de Suffren*, célèbre marin français, né en 1726 à Saint-Cannat, près de Lambesc, en Provence, mort en 1788, fit plusieurs campagnes sur terre (1743-48), entra dans l'ordre de Malte (1749-54), fit partie de l'escadre de La Galissonnière, contribua à la prise de Mahon, se distingua dans les mers des Indes, ruina au Cap l'escadre du commodore Johnston, fut fait

chef d'escadre, défit l'amiral anglais Hughes devant Madras, fit alliance avec Haïder-Ali, battit les Anglais sur terre et sur mer, prit Négapatam, Trinquemale, subit à son tour un échec devant Gondelour (1782), mais parvint, à force d'activité, de bravoure et d'habiles manœuvres, à sauver cette ville ainsi que sa flotte, et ne se reposa qu'à la paix de Versailles (1783). — Son frère, L.-Jérôme Suffren, évêque de Sisteron, fit creuser à ses frais, dans son diocèse, un canal auquel son nom est resté, et qui décupla la valeur des terres qu'il traversait.

SUGER (l'abbé), ministre d'état, né vers 1082, fut élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, et devint abbé de ce monastère en 1122. Louis VI, avec lequel il avait été élevé, fit de lui son conseil et son guide. Suger améliora la justice, les lois, les relations extérieures, l'état social de la France, et favorisa l'affranchissement des communes. Non moins puissant sous Louis VII, il désapprouva le départ de ce prince pour la croisade, et plus encore son divorce. Pendant l'absence du roi (1147-50), il fut régent de France, et, par la sagesse de son administration, il mérita le titre de *Père de la patrie*, que lui décerna Louis VII. A la fin de sa vie, on vit avec étonnement ce ministre, démentant sa conduite antérieure, prêcher lui-même une nouvelle croisade; il réunit plus de 10,000 hommes, et il allait conduire cette expédition en Asie à ses frais, lorsqu'il mourut, en 1152. Suger a écrit la *Vie de Louis VI*, en latin, ainsi que des *Mémoires* sur sa propre administration (dans les collections de Duchesne et de M. Guizot). On le regarde comme le fondateur des *Grandes Chroniques* de Saint-Denys. On a une *Histoire de Suger* par dom Gervaise, Paris, 1732, et un *Eloge de Suger*, par Garat, couronné en 1778.

SUHM (P.-Fréd.), historien danois, né à Copenhague en 1728, mort en 1798, assesseur au tribunal de la cour, gentilhomme de la chambre, chambellan, historiographe, eut part au complot de cour qui renversa Struensée, fit, en 1751, un voyage dans la Norvége, et fut membre de presque toutes les académies du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'histoire critique du Danemark*, 5 vol. in-4; *Histoire critique du Danemark pendant les siècles païens*, 1774-8, 4 vol. in-4 (ouvrage qui jette le plus grand jour sur l'origine des peuples barbares et le culte d'Odin); *Histoire du Danemark*, 1782, etc., 7 tomes in-4. Ses *Opuscules* ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98.

SUIDAS, lexicographe grec, qu'on croit avoir vécu au IXe ou Xe siècle, n'est connu que par son *Lexique*, compilation sans jugement, mais à laquelle nous devons beaucoup de fragments d'auteurs anciens, et d'intéressants détails sur l'histoire littéraire. Les meilleures éditions de Suidas sont celles de Ludolf Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol. (avec traduction latine de Jér. Wolf, corrigée par Portus), et celle de Bernhardy, 1840.

SUINDINUM. *Voy.* CENOMANI.

SUINTILA, roi des Wisigoths d'Espagne (621-31), réforma les lois, protégea le peuple contre les grands, battit les Vascons, et acheva de chasser les Romains de l'Espagne. Mais bientôt il eut à lutter contre Sisenand, gouverneur de la Septimanie, qui le détrôna (631). Suintila mourut 4 ans après.

SUIONES, ancien peuple de Scandinavie, originaire de Germanie, occupait, à ce qu'on croit, la Suède actuelle, et semble avoir donné son nom à ce pays, qu'on appelait au moyen âge *Sueonia*.

SUIPACHA, riv. de Bolivie. *Voy.* SAN-JUAN.

SUIPPES, ch.-l. de canton (Marne), sur la Suippe, affluent de l'Aisne, à 23 kil. N. E. de Châlons-sur-Marne; 2,400 hab. Gros lainages, mérinos, etc.

SUISSE ou CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE, *Schweiz* en allemand, *Helvétie* et partie de la *Rhétie* des anciens, république fédérale, a pour bornes à l'O. la France, au N. le grand-duché de Bade, à l'E. le Tyrol, au S. le roy. Lombard-Vénitien et les Etats sardes, par 3° 44'-8° 5' long. E., 45° 50'-47° 48' lat. N.; 348 kil. de l'O. à l'E. sur 212 du N. au S.; 38,000 kil. carr.; 2,150,000 h. Capit., Zurich, Berne et Lucerne à tour de rôle. Le pays tire son nom de la ville et du canton de Schwitz, qui en furent comme le noyau. La Suisse se divise en 22 cantons; en voici la liste d'après le rang qu'ils occupent dans la Confédération :

1. Zurich,	Zurich.
2. Berne,	Berne.
3. Lucerne,	Lucerne.
4. Uri,	Altorf.
5. Schwitz,	Schwitz.
6. Unterwald,	Sarnen et Stanz.
7. Glaris,	Glaris.
8. Zug,	Zug.
9. Fribourg,	Fribourg,
10. Soleure,	Soleure.
11. Bâle,	Bâle.
12. Schaffhouse,	Schaffhouse.
13. Appenzell,	Appenzell, Herisau et Trogen.
14. Saint-Gall,	Saint-Gall.
15. Grisons,	Coire, Ilanz et Davos.
16. Argovie.	Aarau.
17. Thurgovie,	Frauenfeld.
18. Tessin,	Bellinzona, Lugano et Locarno.
19. Vaud,	Lausanne.
20. Valais,	Sion.
21. Neuchâtel,	Neuchâtel.
22. Genève,	Genève.

Plusieurs cantons ont des subdivisions : Bâle se divise en Bâle-Ville et Bâle-Campagne; Unterwald en Obwalden et Nidwalden; Appenzell en Rhodes intérieurs et extérieurs; les Grisons en trois ligues : *ligue Supérieure*, *ligue Cadée* et *ligue des Dix-juridictions*.— Des 22 cantons, 8 sont au N : Bâle, Soleure, Argovie, Zurich, Schaffhouse, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell; 12 au centre : Zug, Schwitz, Glaris Grisons, Uri, Unterwald, Lucerne, Berne, Fribourg, Neuchâtel, Vaud, Genève; 2 au S. : Valais, Tessin. Les plus vastes sont les Grisons, Berne, le Valais, Vaud, Tessin; les plus petits Schaffhouse, Genève et Zug.

Pendant longtemps, de 1513 à 1798, la Suisse ne compta que 13 cant. : Berne, Zurich, Lucerne, Fribourg, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Glaris, Bâle, Soleure, Schaffhouse et Appenzell. On y distinguait en outre des *pays sujets* et des *alliés*. Les *pays sujets* ou vassaux des 13 cantons étaient : au N. et à l'E. le comté de Bade avec Bade, les *Offices libres* avec Bremgarten et Muri, la Thurgovie avec Frauenfeld, le Rheinthal avec Reineck, le comté de Sargans, le Gaster avec Utznach, et la ville de Rapperschwyl; à l'O., les bailliages de Morat, Grandson, Orbe, Schwartzenbourg; au S., les gouvernements de Lugano, Locarno, Mendrisio, Valmaggia, les bailliages de Bellinzona, Val Bregno, Riviera. Les alliés des 13 cantons étaient l'abbaye et la ville de Saint-Gall, la ville de Bienne, les trois ligues grises, la république du Valais, la ville de Mulhouse, celle de Genève, la principauté de Neuchâtel, l'évêque de Bâle pour une partie de ses possessions. De 1798 à 1815, la division territoriale de la Suisse subit diverses modifications qui portèrent le nombre des cantons à 19. Il fut enfin fixé à 22 en 1815.

La Suisse est le pays le plus élevé de l'Europe. On y trouve les principaux sommets des Alpes, qui de là projettent leurs ramifications en Italie, en Allemagne, en France. Le pays est célèbre pour la beauté et la variété des sites (glaciers, pics de toutes formes, lacs, sources, vallées, etc.), ainsi que pour la salubrité de l'air; il a des mines très riches (fer, cuivre, plomb, cristal, soufre), de beaux marbres, des eaux

minérales renommées. Mais le climat est généralement froid ou humide, et le sol stérile ou peu fertile. Cependant, les plateaux de médiocre hauteur et les vallées produisent des grains et offrent d'admirables pâturages. De la Suisse sortent le Rhin, le Rhône, l'Adige, plusieurs affluents de ces fleuves, ainsi que du Pô. On y compte beaucoup de lacs, notamment ceux de Genève ou lac Léman, de Constance, de Lucerne, de Zurich, de Neuchâtel, de Bienne, de Brienz, de Wallenstædt. Les cantons d'Uri, de Schwitz, Unterwald, du Valais et des Grisons sont très pauvres; les autres au contraire, notamment Berne, Bâle, Vaud, Genève, Zurich, sont industrieux et riches. En général, le Suisse est actif, économe, probe, très attaché à son pays (on connaît l'effet que produisent sur les Suisses, lorsqu'ils sont à l'étranger, les airs nationaux, notamment le fameux *Ranz des vaches*). Les Suisses ont été longtemps réputés par toute l'Europe pour leur bravoure : longtemps ce peuple a gardé la coutume de prendre service dans les armées étrangères (notamment en France et en Espagne), usage qui a presque cessé à la révolution de 1830; ils se sont rendus célèbres, surtout en France, par leur fidélité et leur dévouement. Les principales industries en Suisse sont l'horlogerie, les soieries et la fabrication des fromages. — Le gouvernement, partout républicain, varie dans ses formes pour chaque état. Des 13 cantons primitifs, trois étaient aristocratiques (Berne, Lucerne, Fribourg), six étaient démocratiques (Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug, Glaris, Appenzell), les quatre autres mi-parti. Depuis l'établissement des 22 cantons, les formes du gouvernement se sont simplifiées : l'aristocratie a perdu; le gouvernement est devenu de plus en plus démocratique. Les assemblées fédérales ou diètes se tinrent longtemps à Bade en Argovie ou à Frauenfeld; auj. elles se tiennent alternativement à Zurich, à Berne et à Lucerne (elles résident 2 ans de suite dans chacune de ces 3 villes). — Pour la religion, le pays est partagé entre le catholicisme et le calvinisme : on compte 9 cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Fribourg, le Tessin, le Valais, Soleure), 7 cantons réformés (Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse, Vaud, Genève, Neuchâtel), 6 cantons mixtes (Argovie, Glaris, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell, les Grisons). — L'instruction est très répandue dans les cantons industrieux de la Suisse. On y parle deux langues surtout : le français (dans ceux de Neuchâtel, de Genève, de Vaud, du Valais, etc.), l'allemand (à Berne, Bâle, Zurich et dans tout l'E.); dans le Tessin domine l'italien, parmi les Grisons le roman; de plus, il existe un patois dit *welche*, en usage dans le bas peuple des cantons français. Parmi le grand nombre d'hommes illustres qu'a produits la Suisse, brillent surtout les frères Bernouilli, Euler, J.-J. Rousseau, Gessner, Lavater, Jean de Muller, Bonnet, Necker, de Saussure, Tronchin.

Histoire. L'Helvétie ou Suisse au temps des Romains était presque toute comprise dans la grande Séquanaise (prov. de la Gaule); le reste (à l'E. du Rhin), faisait partie de la Rhétie. Des *Tigurini* et autres tribus de ce pays se joignirent aux Cimbres, 108 av. J.-C. Les Helvétiens avaient quitté leur pays en masse pour s'établir dans la Gaule (61), quand César, en 58, extermina les uns, refoula les autres. Sous la domination romaine, les Helvétiens furent tranquilles. A partir du Ve siècle, ils appartinrent tour à tour (pour la plupart) au roy. de Bourgogne, au roy. de Bourgogne Transjurane et au roy. des Deux-Bourgognes ou roy. d'Arles. Pendant la période féodale, le pays se trouva divisé en une foule de fiefs de tout ordre, dont bon nombre était possédé par la maison d'Autriche-Habsbourg lors de l'avènement à l'empire de Rodolphe I. Bientôt Albert, fils de Rodolphe, tendit à soumettre toute l'Helvétie (1304, etc.) : mais l'oppression de ses agents, surtout de l'impitoyable Gessler, fit soulever les cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald (1291); c'est alors qu'eurent lieu et la conspiration du Grutli, qui eut pour auteurs Stauffacher, Walter Furst et Arnold de Melchthal, et l'aventure de Guillaume Tell (1307); les 3 cantons primitifs, après avoir battu à Morgarten le duc Léopold I (1315), formèrent la ligue perpétuelle de Brunen, s'adjoignirent successivement Lucerne (1332), Zurich (1350), Zug et Glaris (1352), Berne (1353). Deux autres victoires remportées sur les ducs d'Autriche (à Sempach et à Næfels, 1386 et 89), diverses conquêtes faites sur les domaines de ces ducs (1415, etc.), rendirent les Suisses respectables à leurs voisins. En 1422 commencèrent à se former les ligues grises (ou des Grisons). Mais de 1439 à 1450, la guerre de Tockenbourg mit les Suisses aux prises les uns avec les autres : Zurich se sépara, et la dissolution de la ligue semblait imminente; à la même époque, ils furent attaqués à l'improviste par la France (1444), et deux mille d'entre eux furent exterminés, après une héroïque résistance, à la bataille de St-Jacques par le dauphin (depuis Louis XI). Cependant, tout rentra dans l'ordre en 1450; la paix fut conclue avec la France en 1452, et en 1460 eut lieu la conquête de la Thurgovie. De 1475 à 1476, les Suisses portèrent un coup mortel à la puissance de Charles-le-Téméraire (dans les batailles de Granson et de Morat), et le renom de leur bravoure devint européen. De là leur alliance, dite *union perpétuelle*, avec la maison d'Autriche (1477), l'accession des cinq nouveaux cantons aux huit anciens : Fribourg et Soleure (1481), Bâle et Schaffhouse (1501), Appenzell (1513), ce qui compléta les 13 cantons. Pendant la même période s'effectuaient l'alliance du Valais (1475) et des Grisons (497), la conquête de Locarno, de Lugano (1513), etc. C'est surtout alors que les Suisses furent recherchés comme mercenaires; ils se mirent au service de la France (avec laquelle ils conclurent une *alliance perpétuelle*, 1521), de l'Autriche et du pape. De 1512 à 1530, les Grisons avaient soumis ou obtenu la Valteline, et pendant la guerre de Trente-Ans, l'Espagne leur fit en vain la guerre pour la leur ravir (1618-1638); enfin, en 1648, à la paix de Westphalie, le corps helvétique fut définitivement reconnu par l'Autriche et par l'Europe entière comme une puissance indépendante de l'empire. Le protestantisme avait été introduit en Suisse dès 1519 par Zwingle (à Zurich), puis par Calvin (à Genève), et bientôt la majeure partie de la Suisse quitta le catholicisme; de là nombre de petites guerres locales jusqu'à 1712, époque qui fixa l'état respectif des deux religions dans les 13 cantons. La Suisse fut depuis tranquille, jusqu'à la révolution française. Alors surgit un parti qui voulait une démocratie universelle, l'unité de la Suisse, l'abolition de la distinction de cantons souverains et de sujets, et pour en venir là, l'intervention française. Bonaparte, après le traité de Campo-Formio (1797), envoya Brune en Suisse pour opérer la révolution désirée. Elle eut lieu en effet, et le 12 avril 1798 fut proclamée la *République helvétique* une et indivisible, qui fut confirmée par la victoire de Stanz (9 sept.), mais qui fut remise en question par la 2e coalition contre la France (1799, etc.). Après plusieurs changements successifs, et l'établissement provisoire de plusieurs constitutions éphémères, Bonaparte força les Suisses (19 février 1803) à recevoir une organisation nouvelle, fédérative, sans inégalités : ce fut celle en 19 cantons. On a vu qu'en 1815 ces 19 cantons furent portés à 22. Cette Suisse définitive ne diffère en superficie de l'ancienne que par la perte de Mulhouse (qui fut cédée à la France, le 28 janvier 1798), et de quelques autres territoires. La révolution de 1830 a eu son contre-coup en Suisse, mais tout s'est borné à la séparation

du canton de Bâle en deux cantons : Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Quelques tentatives plus récentes, notamment la révolution du Valais en 1840, les troubles du Tessin en 1841, prouvent cependant que la lutte de l'aristocratie et de la démocratie est loin d'être terminée en Suisse.

SUISSES (CENT-), compagnie de Suisses mercenaires, créée en 1496 par Charles VIII, continua son service auprès des rois de France jusqu'en 1792. Réorganisée en 1814, cette compagnie subsista jusqu'en 1817, époque à laquelle elle fut incorporée aux *gardes-du-corps*.

SULAMITE. *Voy.* SUNAMITE.

SULIKOW, archevêque de Lemberg, contribua puissamment à placer Henri de Valois sur le trône de Pologne (1572), prit une part active à toutes les affaires de son temps, et en écrivit l'histoire.

SULLY-LA-TOUR, bourg du dép. de la Nièvre, à 13 kil. S. E. de Cône; 1,800 hab. Jadis seigneurie. Ruines du château. Usines à fer.

SULLY-SUR-LOIRE, *Sulliacum*, ville du dép. du Loiret, à 19 kil. N. O. de Gien ; 2,300 hab. Patrie de Maurice de Sully, évêque de Paris. Titre du duché de Sully, érigé en 1606 par Henri IV en faveur de son ministre (Maximilien de Béthune).

SULLY (Maurice DE), évêque de Paris, au XIIe siècle, 1160-1196, né de parents très pauvres à Sully-sur-Loire, avait d'abord été réduit à mendier. Il se distingua par son talent pour la prédication, finit par être élevé sur le siége épiscopal, et prit une grande part à la construction de la cathédrale de Paris. Sully mourut avant que l'édifice fût terminé ; il ne fut achevé que sous son successeur Eudes ou Odon de Sully (qui malgré cette ressemblance de nom n'avait rien de commun avec sa famille).

SULLY (Maximilien de BÉTHUNE, duc de), ministre d'état, naquit à Rosny en 1560 (d'où il porta longtemps le titre de baron de Rosny), et fut de bonne heure le compagnon de Henri IV, auprès duquel il se distingua par son intrépidité. Un beau mariage, beaucoup d'ordre, des spéculations commerciales très heureuses le rendirent fort riche en peu de temps. Henri IV crut qu'il ne pouvait mieux confier les finances du royaume qu'à l'homme qui administrait si bien ses propres affaires, et il le nomma en 1597 surintendant des finances. Sully se montra financier parfait. Il remit de l'ordre dans les comptes, fit rentrer un arriéré considérable, paya des dettes écrasantes, suffit aux dépenses des guerres avec l'Espagne et la Savoie, et à l'achat des places qui restaient encore aux chefs ligueurs, encouragea l'agriculture, créa de grands approvisionnements de guerre, poursuivit partout les abus et les prodigalités, et amassa ainsi, tous frais payés, 42 millions. Au titre de surintendant des finances, il joignait ceux de gouverneur de la Bastille, de grand-maître de l'artillerie et des fortifications, de grand-voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des eaux et rivières, et le gouvernement du Poitou. A la mort de Henri, il s'éloigna de la cour, se démit de presque tous ses offices et ne conserva que le gouvernement du Poitou avec la grande-maîtrise de l'artillerie et des forêts. Bien que mécontent de la reine-mère, il n'eut qu'une part très faible aux troubles de la régence, et refusa de prendre les armes avec les Protestants. Louis XIII le fit maréchal en 1634. Sully mourut en 1641. Il était calviniste et ne voulut jamais abjurer, bien qu'il eût lui-même donné à Henri IV le conseil de se faire catholique. Il avait été fait duc par Henri IV (1606), et avait pris à cette occasion le nom de la terre de Sully, qu'il venait d'acheter. On connaît l'étroite amitié qui unissait Henri IV et Sully : le ministre ne craignit pas, en plus d'une occasion, de heurter le roi, en lui faisant de sévères reproches sur ses égarements et en s'opposant avec énergie à ses prodigalités. Du reste, il n'était rien moins que désintéressé, et il ne s'était pas montré fort scrupuleux sur les moyens de faire fortune. On a de Sully des mémoires très précieux, mais rédigés sous une forme très bizarre (il suppose que ses secrétaires lui racontent sa propre vie). Ils parurent pour la première fois de 1634 à 1662, en 4 vol. Ils ont été réimprimés dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot. L'abbé de L'Ecluse en a donné en 1745 une édition remaniée, refondue, mais trop altérée pour qu'aujourd'hui on y attache le moindre prix.

SULLY (Henri), horloger anglais, mort en 1728 à Paris, a fait d'excellentes recherches sur les longitudes. Il exécuta une pendule à levier pour mesurer le temps en mer, et contribua beaucoup au progrès de l'horlogerie dans le XVIIIe siècle. Il vécut longtemps et finit par se fixer en France.

SULMO, auj. *Solmona*, ville d'Italie chez les *Peligni*, à 16 kil. S. E. de Corfinium, dans les montagnes, fut détruite par les troupes de Sylla, mais se releva ensuite. Ovide y naquit. — Une autre *Sulmo*, auj. *Sermoneta*, se trouvait chez les Volsques, au S. de Norba.

SULPICE (saint), dit aussi *Sulpice-Sévère*, évêque de Bourges au VIe siècle, fut sacré en 584 et mourut en 591. Il joignait à la piété l'esprit, l'érudition, et cultivait la poésie. On l'a quelquefois confondu avec le suivant. On le fête le 29 janvier.— Un autre Sulpice, qui était aussi évêque de Bourges (624-647), fut aumônier de Clotaire II et supérieur d'une communauté de clercs qui étaient à la cour du roi.

SULPICE-SEVÈRE, *Sulpicius Severus*, historien ecclésiastique, né en Aquitaine vers 363, suivit d'abord la carrière du barreau et partageait son temps entre le séjour de Toulouse et celui d'Elusa (près de Carcassonne). La mort de sa femme le détermina à quitter le monde, vers 392. Il se retira aux environs de *Biterræ* (Béziers), et de là, vers 409, dans un couvent de Marseille. On présume qu'il s'était fait prêtre et qu'il fut disciple de saint Martin. Il mourut en 410 suivant les uns, en 429 selon les autres. Quelques uns le regardent comme saint, et le fêtent le 29 janvier. Son ouvrage principal est l'*Histoire sacrée*, en 2 livres, qui s'étend de la création du monde à l'an 410, et dont le style élégant et concis lui a valu le nom de *Salluste chrétien* (elle a été trad. en franç. par J. Filleau, L. Giry, l'abbé Paul, etc.). On a aussi de lui une *Vie de saint Martin* (trad. par Duryer). Ses œuvres ont été très souvent imprimées (Leyde, Elzevir, 1635, 1643, in-12 ; Vérone, 1741-55, 2 vol. in-4, par Jérôme de Prato), etc.

SULPICIENS, congrégation de prêtres destinés à l'instruction de jeunes ecclésiastiques, fondée en 1641 par Olier, curé de Saint-Sulpice. *Voy.* OLIER.

SULPITIA, Romaine qui cultivait avec succès la poésie, était femme d'un certain Calanus, et vivait vers l'an 90 de J.-C., sous Domitien. Il ne nous reste d'elle qu'une satire, qui est ordinairement imprimée à la suite de Juvénal ou de Pétrone ; on la trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf ; elle a pour titre : *De edicto Domitiani*, et roule sur l'exil des philosophes ordonné par ce prince.

SULPITIUS GALLUS (C.), préteur l'an 173 av. J.-C., tribun militaire sous Paul-Emile, dans la campagne de Macédoine, consul en 166, était orateur distingué et savant astronome. Il prédit une éclipse de lune pour la veille du jour où l'on devait livrer bataille à Persée, et prévint ainsi la frayeur qu'auraient pu éprouver les soldats.

SULPITIUS RUFUS (P.), tribun du peuple l'an 88 av. J.-C., fougueux partisan de Marius, fit rendre la loi qui chargeait Marius de la guerre contre Mithridate, à l'exclusion de Sylla, gagna les *Alliés* à son parti en leur

faisant des concessions dangereuses, et attaqua plusieurs fois les consuls eux-mêmes dans le *Forum* à la tête de ses partisans. Proscrit par Sylla, il fut décapité, et sa tête fut attachée à la tribune aux harangues.

SULPITIUS SEVERUS. *Voy.* SULPICE-SÉVÈRE.

SULPITIUS GALBA. *Voy.* GALBA.

SULTAN (de l'arabe *selatat*, puissant), titre que portaient aux Xe, XIe, XIIe et XIIIe siècles les lieutenants-généraux des califes, et en général ceux qui affectaient l'indépendance (comme par exemple les chefs gaznévides et les princes seldjoucides de Bagdad, de Konieh, d'Alep, de Damas), est aujourd'hui une des dénominations principales du monarque des Ottomans (nommé aussi *padichah* et grand-seigneur). — Celles des femmes du harem que le sultan favorise particulièrement sont dites *sultanes*; la mère du grand-seigneur régnant se nomme *sultane-validé*.

SULTANABAD, ville d'Iran (Irak-Adjémi), à 130 kil. O. de Kazbin. Citadelle, château. Aux environs, ruines de Sultanieh.

SULTAN-EUNI, sandjakat de la Turquie d'Asie, dans le N. de l'Anatolie, entre ceux de Boli au N., d'Angora à l'E., de Kara-hissaret de Kutaïeh au S., de Kodavenkiar et de Kodjah-ili au N. O. Ch.-l., Eski-chehr. Beaucoup de montagnes. Ce sandjakat correspond à la Gallo-Grèce et à une partie de la Phrygie-Epictète.

SULTAN-HISSAR, *Tralles*, village de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 20 kil. E. de Guzel-hissar. Vieux château-fort. Aux environs, ruines de *Nysa*.

SULTANIEH, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 105 kil. N. O. de Kazbin. C'était jadis la résidence des rois de Perse; elle était alors très étendue et très florissante; auj. ce ne sont que des ruines.

SULTANIEH-HISSAR ou SULTANIEH-CALESSIE, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à l'entrée des Dardanelles, à 60 k. S. O. de Gallipoli; 13,000 h. Château-fort, dit *Château d'Asie*, qui commande l'entrée du détroit, et qui est situé vis-à-vis le château d'Europe.

SULZ, ville du roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 43 kil. S. O. de Reutlingen; 2,300 hab. Riche *saline*. C'est, dit-on, près de cette ville, qu'en 368 l'empereur Valentinien battit les Allemands révoltés.

SULZ, ville France. *Voy.* SOULTZ.

SULZBACH, ville de Bavière (Regen), à 9 kil. N. O. d'Amberg; 3,000 hab. Jourdan y battit les Autrichiens en 1796. Titre d'une principauté de la maison palatine (*Voy.* CHARLES-THÉODORE). — Riv. du duché de Nassau, affluent de la Lahn. — Bourg de France (Haut-Rhin). *Voy.* SOULTZBACH.

SULZER (J.-George), né en 1720 à Wintherthur, en Suisse, mort à Berlin en 1779, embrassa l'état ecclésiastique, fut pendant quelques années vicaire d'un curé de campagne et instituteur, obtint en 1747 une chaire de mathématiques à Berlin, entra en 1750 à l'Académie de cette ville, et fut nommé en 1764 professeur de philosophie à l'académie des nobles de Berlin. On lui doit des travaux estimés sur la psychologie, mais il est surtout célèbre comme auteur d'une *Théorie universelle des beaux-arts*, en allemand, 2 vol. in-4, 1772, qu'on regarda longtemps comme le plus bel ouvrage de ce genre.

SUMATRA, île de l'Océanie, dans la Malaisie, la plus occidentale des grandes îles de cette partie du monde, séparée de la péninsule de Malacca par le détroit de Malacca, est entre 5° lat. N., et 5° lat. S.; 700 kil. sur 390 dans sa plus grande largeur; 470,000 kil. carrés, 6,000,000 hab. Division: partie indépendante (où l'on distingue le roy. d'Achem, celui de Siak, le pays des Battas), et partie hollandaise au S. O., ou gouvernement de Padang (avec le ci-devant empire de Menangkabou, le roy. de Palembang, le pays des Lampongs). Longue chaîne de montagnes (Gounong-Api ou Ophir, 4,500 mètres); quatre volcans. Climat varié, très chaud sur les côtes, mais tempéré par les vents de mer, pluies continues six mois de l'année. On y trouve les productions de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Océanie; mais le sol est peu fertile. Forêts superbes; buffles, éléphants, singes, tigres énormes, ours, rhinocéros, chats tigres, crocodiles, boas, etc. Or en abondance. Commerce très actif. Les indigènes sont de race malaise; ils sont remarquables par leur férocité, et sont presque tous Musulmans. — La prospérité de Sumatra est très ancienne; les empires d'Achem et de Menangkabou ont été les plus florissants, surtout aux XVIe et XVIIe siècles. Les Hollandais, établis dans l'île vers 1625, n'y ont eu longtemps que peu de puissance, et ont presque été expulsés en 1823; mais ils s'y sont rétablis depuis.

SUMBAVA (île), une des îles de la Sonde, la plus occidentale de l'archipel Sumbava-Timor, par 114° 22'-116° 50' long. E., 8° 10'-9° 7' lat. S.; 280 kil., sur 100; 50,000 hab.: villes principales, Sumbava, sur la côte N., et Bima. L'île est coupée en trois péninsules; dans celle du centre est le terrible volcan de Tomboro. Sol très fertile; poudre d'or; nids d'oiseaux, huîtres à perles. Habitants: Malais, Macassars, Ouadjous. L'île est divisée entre plusieurs radjahs; le plus puissant est celui de Bima.

SUMBAVA, port de l'île de Sumbava, côte N.; résidence d'un radjah tributaire de celui de Bima.

SUMBAVA-TIMOR (archipel de), suite d'îles de la Malaisie, à l'E. de Java et sur une ligne qui va de l'ouest à l'est; la principale à l'O. est Sumbava, la principale à l'E. est Timor; entre elles deux sont Flores, Solor, Sabrao.

SUMÈNE, ch.-l. de canton (Gard), à 9 kil. du Vigan; 2,900 hab. Bonneterie.

SUMMAN, riv. d'Afrique. *Voy.* ADOUSE.

SUNAMITE, habitante de la ville de Sunam, dans la tribu d'Issachar. On connaît surtout sous ce nom: 1° Abisaïg, qui fut aimée de David dans sa vieillesse; 2° l'épouse mystérieuse de Salomon dans le *Cantique des Cantiques*. Cette dernière est aussi appelée *la Sulamite*.

SUND, détroit du Danemark, entre l'île Seeland et la côte suédoise de Malmœhus, joint la mer Baltique au Cattégat. Il a 100 kil. de long; sa largeur varie de 4 à 25 kil. Les vaisseaux qui le traversent y paient au Danemark un droit qui figure pour des sommes importantes dans les revenus de l'Etat. On y trouve à plusieurs brasses de profondeur un courant contraire à celui qui règne à la surface.

SUNDERLAND, ville d'Angleterre (Durham), à l'embouchure de la Wear, à 20 kil. N. E. de Durham; 17,000 hab. Divisée en deux parties (Sunderland, Monk-Wearmouth). Port excellent. Beau pont de fer d'une seule arche (qui a 76 mètres d'ouverture, 33 de hauteur). Bibliothèque, etc. Chantiers de construction, cristaux, bouteilles, goudron, etc. Immense commerce (bois, eau-de-vie, fer, planches, houille). C'est à Sunderland qu'eut lieu en 1831 la première invasion du choléra en Angleterre.

SUNDERLAND (H. SPENCER, 1er comte de), né en 1620, se montra fort dévoué à Charles I dans la guerre civile, fut créé comte de Sunderland en 1643, et périt la même année à la bataille de Newbury.

SUNDERLAND (Robert SPENCER, 2e comte de), fils du précéd., né en 1641, fut sous Charles II ambassadeur en Espagne, en France, au congrès de Cologne, ministre en 1678, vota en 1679 contre le bill d'exclusion du duc d'York, mais se prononça en 1680 dans un sens contraire, sortit du conseil pour cette raison, y rentra en 1682, et devint chef du cabinet, se maintint dans ce poste sous Jacques II, embrassa le catholicisme en 1688, flotta longtemps entre Jacques et son gendre Guillaume, les trompant tous deux, finit pourtant par agir en faveur de Guillaume, mais en simulant toujours du zèle pour Jacques, jouit de toute la confiance de Guil-

laume, qui, à son avénement, le nomma lord-chambellan, membre du conseil privé, lord-justicier. Las enfin des intrigues politiques, il se démit de ses emplois et alla mourir à sa résidence d'Althorp en 1702. — Son fils, Charles Spencer, 3e comte de Sunderland, fut aussi ambassadeur et ministre, d'abord sous la reine Anne, qui le renvoya, ainsi que tout son cabinet whig, après l'affaire de Sacheverell, et ensuite sous George I (1714-1722). Il montra une grande intégrité.

SUNDGAU, petite contrée annexée à la Haute-Alsace; avait pour ch.-l. Béfort, et pour autres villes, Ferrette, Thann et Huningue. — Elle forme auj. la partie S. du dép. du H.-Rhin. Ce pays appartenait anciennement aux archiducs d'Autriche, et relevait de l'évêque de Bâle. Louis XIII s'en empara.

SUNIUM, auj. *Cap Colonne*, forme l'extrémité S. E. de l'Attique: Minerve y avait un beau temple, dont il reste encore 19 superbes colonnes. Platon discourut souvent avec ses disciples au cap Sunium.

SUNNITES ou SONNITES, secte musulmane, ainsi appelée du mot arabe *sunnah* (tradition), parce qu'ils reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet les califes Aboubekr, Omar et Osman, qui régnèrent après lui, et défèrent à leurs explications théologiques. : Ils sont opposés aux Chyites, qui n'accordent d'autorité qu'à Ali, 4e calife, et aux descendants directs de Mahomet. Les Sunnites dominent aujourd'hui dans l'empire ottoman, en Egypte, dans les Etats barbaresques. Ils se sont subdivisés en quatre rites, les Hanbalites, les Schaféites, les Malékites et les Hanéfites, ainsi appelés du nom de leurs fondateurs. Ces sectes n'ont entre elles que de légères différences, et sont également regardées comme orthodoxes par tous les Sunnites.

SUPERGA (la), montagne des Etats sardes, à 7 kil. N. E. de Turin. Au sommet, belle église qui sert de sépulture aux princes de Sardaigne.

SUPÉRIEUR (lac), le plus occidental et le plus vaste des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord, par 87° 5'-94° 50' long. O., 46° 20'-42° 10' lat. N., est compris partie dans les Etats-Unis, partie dans le Bas-Canada: 580 kil. sur 300. Ses eaux sont douces et très poissonneuses. Il renferme nombre d'îles (Royale, Ignace, Michipicoten, etc.), et reçoit plus de 30 rivières (Dog-River, Saint-Louis, Montréal, etc.). Il communique au lac Huron par la rivière dite *Canal Sainte-Marie*. Il s'élève parfois sur ce lac des tempêtes aussi violentes que sur l'Océan. Il offre de belles cataractes.

SUPÉRIEURE (mer), *Superum mare*, auj. *golfe* ou *mer Adriatique*, entre l'Italie et l'Illyrie, ainsi nommée par opposition à la mer Inférieure ou Tyrrhénienne, entre l'Italie continentale et les 3 grandes îles (Corse, Sardaigne, Sicile).

SUPÉRIEURE (ligue). *Voy.* GRISONS.

SUPERSAX (George auf der FLUBE, plus connu sous le nom DE), personnage influent du pays de Vaud au commencement du XVIe siècle, s'opposa aux intrigues du cardinal de Sion (Schinner) lorsque celui-ci voulut détacher les Suisses de l'alliance de Louis XII, fut jeté dans un cachot, parvint cependant à s'échapper, releva son parti et força le cardinal à s'enfuir à Rome. Ce dernier toutefois finit par l'emporter et fit mettre Supersax au ban de l'empire. *Voy.* SCHINNER.

SUPPLENBOURG ou SUPPLINGEBOURG, anc. château, jadis résidence des comtes de Supplenbourg, en Saxe, se trouva compris (après le morcellement de ce duché et après divers partages entre les princes de Brunswick) dans la principauté de Wolfenbuttel: il est aux environs de Scheningen. Le comté de Supplenbourg était situé dans le Darlingau, entre ceux de Brunswick et de Sommersenbourg. Le plus connu des comtes de Supplenbourg est Lothaire, qui régna sur l'Allemagne de 1135 à 1137, et eut pour gendre Henri-le-Superbe. Il céda, non tout le comté, mais le château de Supplenbourg et quelques villages aux Templiers (1130), qui en firent une commanderie. Celle-ci, lors de l'abolition de l'ordre, passa aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

SUPRALAPSAIRES, Calvinistes qui faisaient remonter la prédestination de l'homme au delà même de la chute d'Adam (*supra lapsum*), et qui prétendaient que Dieu avait rendu la chute du premier homme inévitable, afin de pouvoir manifester sa justice et sa miséricorde à l'égard de la race humaine. Ils étaient opposés aux *Infralapsaires*. Ces deux sectes se formèrent en Hollande, au XVIe siècle, à la suite du synode de Dordrecht.

SUPRÊME (la). *Voy.* INQUISITION.

SURATE, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. du district de Surate, dans le Guzzerat, sur la Tapti, à 31 kil. de son embouchure, à 270 kil. N. de Bombay; 325,000 hab. (dont beaucoup de Guèbres). Petit château-fort et petit port. Rues étroites, tortueuses, maisons hautes, et dont les étages supérieurs avancent sur les inférieurs. Hôpital pour les animaux. Du reste, nul monument. Commerce actif, mais bien moins que jadis, le voisinage de Bombay lui ayant fait beaucoup de tort. — Surate est très ancienne. Les Musulmans l'appellent *Porte de la Mecque*, parce qu'on s'y embarque en foule pour le pèlerinage. Elle prit un développement énorme après la découverte du cap de Bonne-Espérance, et son port fut fréquenté par tous les peuples européens. Les Mongols s'en emparèrent en 1572. En 1612, la compagnie anglaise des Indes y établit le premier comptoir qu'elle ait eu dans l'Hindoustan: les Français et les Hollandais obtinrent ensuite le même privilége. Les Mahrattes l'attaquèrent souvent de 1664 à 1707, mais ne purent la prendre. Les Anglais se la firent céder en 1800.

SURCOUF (Robert), marin français, né en 1773 à Saint-Malo, descendait, dit-on, par sa mère, de Duguay-Trouin. Capitaine à 20 ans, il déploya dans toutes les mers, et surtout dans l'Inde, une intrépidité qui le rendit la terreur du commerce anglais. Quelques uns de ses exploits sont véritablement fabuleux. Pendant la paix, il se livra à des spéculations commerciales qui l'enrichirent. Il mourut à Saint-Malo en 1827.

SURENA, général d'Orode, roi des Parthes, remporta sur Crassus, en Mésopotamie, une victoire décisive à Carrhes, l'an 55 av. J.-C.; mais il ternit sa gloire en faisant assassiner par trahison le général romain, qui était venu dans son camp pour traiter de la paix. Peu après, son orgueil et son despotisme le rendirent suspect à Orode, qui le fit mourir, l'an 52. Suréna a fourni à Corneille le sujet de sa dernière tragédie.

SURESNES, village du dép. de la Seine, sur la Seine, à 6 kil. O. de Paris, au pied du mont Valérien (Calvaire); 1,500 hab. Manufacture d'acier fondu, laminoirs, etc. Petit vin de qualité inférieure. Jolies maisons de campagne. On couronne tous les ans à Suresnes une rosière, à l'instar de celle de Salency. — C'était jadis une terre seigneuriale que Charles-le-Simple donna à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés. C'est là qu'eut lieu la conférence à la suite de laquelle Henri IV abjura (1593). Patrie de l'architecte Ch. Péronnet.

SURGÈRES, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 24 kil. N. E. de Rochefort; 2,134 hab. Distilleries.

SURIN (J.-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, mort en 1665, fut chargé en 1634, après l'exécution d'Urbain Grandier, de diriger les Ursulines de Loudun, que l'on croyait possédées du démon, et tomba lui-même dans un état fort analogue qui le fit croire ensorcelé. Il a laissé quelques écrits spirituels. *Voy.* SAINT-SURIN.

SURINAM, riv. de Guyane, traverse le S. O. de la Guyane française, puis la Guyane hollandaise, et se perd à Paramaribo, dans la mer des Antilles. Cours, 400 kil., dirigé généralement du S. au N. — On nomme gouvernement de Surinam la partie de la Guyane hollandaise qui est colonisée. *Voy.* GUYANE.

SURINTENDANT DES FINANCES, titre créé par Philippe-le-Bel, pour Enguerrand de Marigny, vers 1300, et qui fut supprimé à la disgrâce de Fouquet, en 1661. — *Surintendant-général de la navigation*, titre créé par Louis XIII pour le cardinal de Richelieu, cessa d'être employé à la mort de François de Vendôme, en 1669.

SURIUS (Laurent), chartreux, né à Lubeck en 1522, mort en 1578, est connu par une édition des *Vies des saints*, Cologne, 1570, 6 vol. in-fol. (réimp. en 1618), et par plusieurs autres ouvrages ascétiques. Il y adopte sans la moindre critique les fables les plus absurdes contre les chefs des Réformés, et y approuve la Saint-Barthélemy.

SURJOUX, bourg du dép. de l'Ain, à 19 kil. S. E. de Nantua, fournit beaucoup d'asphalte.

SURRENTUM, auj. *Sorrento*, ville des *Picentini*, à l'O. de Salerne et vis-à-vis de l'île de Caprée, était renommée pour ses vins.

SURREY (comté de), en Angleterre, entre ceux de Kent à l'E., de Berks et de Southampton à l'O., de Sussex au S., d'Essex au N. : 60 kil. sur 45 : 486,000 hab. Ch.-l., Guilford. Climat sec, agriculture peu prospère ; fer dans le S. O., pierre calcaire, craie, terre à potier, etc.: antiquités romaines et druidiques. — Ce comté, habité jadis par les *Segontiaci*, fit successivement partie de la Bretagne 1re sous les Romains, et du roy. de Sussex dans l'Heptarchie. C'est le titre d'un comté depuis le IXe siècle.

SURREY (Ch. HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

SURVILLE (Clotilde DE), née vers 1405 au château de Vallon, sur l'Ardèche, de la famille noble de Vallon-Chalis, épousa en 1421 le jeune Bérenger de Surville qu'elle aimait tendrement, le perdit en 1428 au siége d'Orléans, où il accompagnait Charles VII, et consola son veuvage par la culture de la poésie et par l'éducation de ses enfants. Elle mourut âgée de plus de 90 ans. Clotilde de Surville était restée inconnue jusqu'à l'époque où M. Ch. de Vanderbourg publia, sous le nom de cette femme, un recueil de poésies charmantes, composé d'élégies, d'épîtres, de contes et de morceaux lyriques du genre le plus élevé. Cette publication a excité parmi les gens de lettres une vive controverse; la plupart en ont contesté l'authenticité; les uns attribuaient ces poésies à M. le marquis de Surville, descendant de Clotilde, qui fut mis à mort en 1798 pour être rentré en France avec une mission de Louis XVIII, les autres en faisaient honneur à l'éditeur même, M. de Vanderbourg. Il n'existe plus aujourd'hui de doute à ce sujet, et M. de Vanderbourg est reconnu pour le véritable auteur des poésies de Clotilde, malgré les ruses ingénieuses par lesquelles il sut longtemps accréditer cette innocente imposture littéraire. Les poésies de Clotilde, publiées pour la première fois en 1803, ont été depuis réimprimées bien des fois, notamment en 1825.

SUS ou **SOUS** (roy. de), partie de l'empire de Maroc, jadis roy. indépendant, ainsi nommée de la riv. de Sus, a au N. le Maroc proprement dit, à l'O. l'Océan, au S. le pays des Mosselmines : 192 k. sur 269 : 100,000 hab. Capit., Tarodant ; autres villes, Agadir, Talent. Montagnes; climat chaud et agréable, sol fertile (canne à sucre, coton, indigo, olives, dattes, etc.), mais il y a beaucoup de parages non cultivés. Une partie du pays de Sus est auj. compris dans le nouvel état de Sidi-Hescham.

SUS ou RAZ-EL-OUADY, riv. de l'empire de Maroc, descend de l'Atlas, coule au S., puis à l'O. et au N. O., baigne Tarodant et se jette dans l'Atlantique à Agadir. Cours, 200 kil. Quelques géographes prétendent y reconnaître le *Daradus* de Ptolémée.

SUSANNE, femme de Joakim, de la tribu de Juda, suivit son époux dans la captivité de Babylone, et se rendit célèbre par sa chasteté. Deux anciens ou juges d'Israël, voulant la séduire, la surprirent au bain, et la menacèrent, si elle ne cédait à leurs coupables désirs, de l'accuser d'adultère ; sur son refus, ils l'accusèrent effectivement, et la chaste Susanne fut condamnée à mort. Mais Daniel, encore jeune, obtint la révision du jugement et fit reconnaître son innocence. On place cet événement vers 600 av. J.-C. Il eut lieu à Babylone. — On connaît aussi une sainte Susanne, vierge et martyre, qui fut, à ce qu'on croit, mise à mort à Rome en 295. L'Église l'honore le 11 août avec saint Tiburce.

SUSARION, le plus ancien poëte tragique grec, était d'Icarie en Attique, et florissait vers 589 av. J.-C. Ses sujets étaient empruntés à l'histoire.

SUSE, auj. *Chouster*, résidence d'hiver des rois Achéménides de Perse, était en Susiane, au N., sur le Choaspe. On en attribuait la fondation à Memnon. Les grands rois y avaient un palais magnifique et y gardaient une partie de leurs trésors.

SUSE, *Susa* en italien, *Segusio* en latin, ville des États sardes, dans l'anc. Piémont, ch.-l. d'une petite intendance, à 53 kil. O. de Turin ; 2,200 hab. Evêché. Arc de triomphe en l'honneur d'Auguste, en marbre blanc. Aux environs, marbre vert dit *marbre de Suse*. Située à la réunion des deux grandes routes du mont Cenis et du mont Genèvre, elle est la clef de l'Italie de ce côté. Souvent prise et reprise ; brûlée par l'emp. Frédéric Barberousse ; prise par les Français en 1690, 1704, 1796 ; démantelée en 1798, et comprise dans le dép. du Pô comme ch.-l. d'arr. Suse forma au moyen âge un marquisat qui fut longtemps important; vers 1060, ce marquisat fut réuni au duché de Savoie par Amédée II, fils d'Adélaïde, héritière de la maison de Suse. — On appelle *Pas de Suse* le passage des Alpes à l'entrée duquel se trouve la ville de Suse. Ce passage fut plusieurs fois forcé par les Français, notamment en 1629, par le duc de la Meilleraie.

SUSE, ville et port de Barbarie (Tunis), à 110 kil. S. E. de Tunis ; 10,000 hab. Fortifications, ruines. Commerce de toiles, huiles, laines, etc.

SUSIANE, auj. *Khouzistan*, contrée de l'empire médo-persan, entre la Perside à l'E., l'Assyrie et la Babylonie à l'O., le golfe Persique au S., avait pour ch.-l. Suse. On y fait régner Teutame et Memnon.

SUSQUEHANNAH, riv. des États-Unis, est formée dans l'état de Pensylvanie de la réunion de deux branches, l'une venant de l'E. et de l'état de New-York (cours, 500 kil.) ; l'autre descendant des Alleghany (cours, 300 kil.) ; elle coule ensuite au S. E., entre dans l'état de Maryland et tombe dans la baie de Chesapeak, après un cours de 200 kil. depuis la jonction. Un canal l'unit au Schuylkill.

SUSSEX (comté de), comté d'Angleterre au S., sur la Manche, entre ceux de Surrey au N., de Kent à l'E., et de Southampton à l'O. : 130 kil. sur 45 ; 272,400 hab. Ch.-l., Chichester. Sol, climat très diversifiés. Fer, marbre, ocre rouge, marne, etc. Bois excellent, surtout celui de chêne. — Ce comté, habité jadis par plusieurs peuplades belges, forma avec le comté de Surrey un des sept royaumes de l'Heptarchie (*Voy.* ci-après) ; il devint ensuite titre de comté ; les comtes s'étant éteints en 1801, il fut érigé en duché en faveur du 6e fils du roi George III.

SUSSEX (roy. de), *South-Seaxna-rice*, un des états saxons de l'Heptarchie, fut formé, de 477 à 491, par Ælla qui débarqua dans l'île de Wight. Situé au bord de la Manche, entre ceux de Wessex à l'O. et d'Essex à l'E., il comprenait les comtés actuels de Surrey, Sussex et Southampton. Winchester en était la

capitale. Il ne subsista guère qu'un siècle et se fondit dans le roy. de Wessex.

SUTHERLAND (comté de), comté d'Ecosse, borné au S. par celui de Ross, à l'E. par celui de Caithness, partout ailleurs par la mer : 110 kil. sur 100; 26,000 hab. Ch.-l., Dornloch. Montagnes arides, côtes échancrées; sol stérile ou peu fertile; houille, marbre, pierre calcaire, cristal de roche, très beau grenat; pêche de harengs et cabillauds. Douze propriétaires seulement possèdent tout le pays.

SUTLEDJE. *Voy.* SETLEDJE.

SUTRI, *Sutrium*, ville de l'État ecclésiastique (Viterbe), à 24 kil. S. E. de Viterbe; 1,500 hab. Évêché (érigé en 487). Concile en 1046.

SUTRIUM. *Voy.* SUTRI.

SUTTON (Thomas), riche marchand anglais, né en 1532, mort en 1611, fit une grande fortune sous le règne d'Elisabeth, en employa une grande partie au service de son pays, et consacra en mourant tous ses biens à la fondation d'un magnifique établissement connu sous le nom de *Charter-house* (maison des Chartreux, parce qu'il était bâti sur l'emplacement d'un ancien couvent de Chartreux) : il y réunit à la fois un hôpital pour les pauvres commerçants et une école. — Un autre Sutton, Robert, et le fils de celui-ci, Daniel, se sont rendus célèbres en Angleterre à la fin du dernier siècle par le perfectionnement de l'inoculation de la petite vérole.

SUTTON-COLDFIELD, ville d'Angleterre (Warwick), à 12 kil. N. E. de Birmingham; 3,000 hab. Lainages. Beau parc. Fief donné par Henri II à Roger, comte de Warwick.

SUVALKI, ville de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de la voivodie d'Augustovo, à 310 kil. N. E. de Varsovie; 3,000 hab.

SUZE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur la Sarthe, à 20 kil. S. O. du Mans; 2,052 hab.

SUZE-LA-ROUSSE, bourg du dép. de la Drôme, à 31 k. S. E. de Montélimart; 1,600 hab. Jadis seigneurie.

SUZE, ville d'Italie. *Voy.* SUSE.

SUZE (Henriette DE COLIGNY, C^sse DE LA). *V.* LA SUZE.

SVANTOVIT ou SVIATOVID, dieu de l'île de Rugen, avait un temple dans cette île à Arkona, où l'on venait en pèlerinage lui offrir des dons. On entretenait en son honneur un beau cheval blanc que le grand-prêtre seul montait une fois l'an. Sa fête avait lieu vers le temps de la moisson. Svantovit était représenté sous la forme d'un colosse à quatre têtes, sans barbe, frisé, revêtu d'un habit court, tenant un arc et une corne dans ses mains. On le consultait sur la guerre et sur la récolte. On brûlait souvent des captifs en l'honneur de Svantovit. — Le culte de ce dieu fut aboli en 1168 par Valdemar, roi de Danemark.

SVEABORG, ville de la Russie d'Europe (Finlande), dans 7 îles du golfe de Finlande, au S. E. et près d'Helsingfors; 3,400 hab. Place forte, arsenaux, magasins creusés dans le roc; casernes pour 12,000 hommes, etc.; beau port, deux bassins pour le radoubement. C'était jadis le boulevard de la Suède. Elle est à la Russie depuis 1789.

SVÉDENBORG (Emmanuel), fameux théosophe, né en 1688 à Stockholm, mort en 1772, à 84 ans, fils d'un évêque luthérien de Vestrogothie, se distingua d'abord dans les lettres et les sciences, fut nommé par Charles XII assesseur des mines (1718), acquit sur toutes les branches des sciences naturelles, et particulièrement sur la métallurgie, des connaissances profondes, qu'il consigna dans plusieurs écrits (*Opera philosophica et metallurgica*, 3 vol. in-fol., 1734; *Œconomia regni animalis*, 1738), et devint membre de la Société des Sciences de Stockholm, associé de l'Académie de St-Pétersbourg. Tout à coup, son cerveau s'étant dérangé, il prétendit avoir eu des révélations d'en haut, et résigna ses fonctions pour se livrer à la mission qu'il croyait avoir reçue de régénérer le christianisme. C'est en 1747, à 59 ans, qu'il eut sa première vision, et depuis il ne s'occupa que de propager sa doctrine, soit par ses discours, soit par ses écrits. Ses principaux ouvrages mystiques sont : *Arcana cœlestia*, 8 vol. in-4, 1749-57; *De cœlo et inferno ex auditis et visis* (1758) : il y raconte ses entretiens avec les anges et les démons; *De nova Hierosolyma* (1758) : *Vera christiana religio, seu theologia novæ ecclesiæ* (1771); dans ces deux derniers écrits, il enseigne sa doctrine théologique. Svédenborg distingue un monde matériel et un monde spirituel: dans celui-ci se trouve, mais sous une autre forme, tout ce qui existe dans le premier. Il admet dans les Ecritures trois sens : le premier, naturel; le second, spirituel; le troisième, divin ou céleste; le sens spirituel était resté inconnu, Svédenborg est venu le révéler aux hommes. Ce visionnaire trouva de nombreux partisans, surtout en Suède et en Angleterre, et fonda une nouvelle Eglise qu'il nomma la *Jérusalem céleste*. Ses disciples sont appelés *Svédenborgistes*. Ils ont des chapelles à Londres, à Manchester et dans plusieurs autres villes d'Angleterre; ils se sont même répandus jusque dans les Etats-Unis, aux Indes, et dans l'Afrique méridionale. Les *Œuvres* de Svédenborg ont été traduites par J.-P. Moët.

SVENDBORG, ville murée du Danemark, dans l'île de Fyen, côte S., à 40 kil. S. d'Odensee; 3,000 hab. Port spacieux; chantier de construction.

SVENKSUND ou SUENKSUND, ou SWENKASUND, détroit du Skager-Rack, sur la limite de la Suède et de le Norvége, à l'O. de Frédérickshald. Gustave III y fut battu par le prince de Nassau-Siegen en 1789, et l'y battit à son tour l'année suivante.

SVERKER. Il y a eu 2 rois de ce nom en Suède: le premier régna de 1133 à 1155, et eut pour fils et successeur Eric IX, dit le *Saint*. Il fut la tige d'une nouvelle dynastie qui remplaça celle de Lodbrog, et occupa 117 ans le trône de Suède (1133-1250); le second régna de 1199 à 1210, et eut pour successeur Eric X, dit Canutson.

SVERR ou SVERRER, roi de Norvége, fils de Sigurd III, fut élevé en secret après le massacre de sa famille, disputa le trône à l'usurpateur Magnus VI, le battit à Drontheim (1179), lui proposa en vain un partage du royaume, et après 6 ans de guerre, remporta, en 1185, une victoire décisive où Magnus perdit la vie. Cependant il ne jouit pas sans troubles du trône; il se brouilla avec le clergé, et le pape Innocent IV lança l'interdit sur ses états (1198). Il mourut en 1202. On a de ce prince un ouvrage intitulé : *Miroir des rois* (publié en norvégien et latin, Soroe, 1768, in-4), et un *Traité de droit public* en islandais ancien (publié en islandais et latin par Werlauf, Copenhague, 1815, in-8). Sverrer est le plus grand roi qu'ait produit la Norvége.

SVIATOPOLK, SVIENTOPOLK ou ZUENTIBOLD, roi de Lorraine, était fils naturel de l'empereur Arnoul, qui lui céda la Lorraine en 895. Il soutint le roi de France Charles-le-Simple contre Eudes, son compétiteur, puis se réconcilia avec ce dernier et épousa sa fille. Il se rendit odieux à ses sujets, et périt dans une bataille contre eux en 900.

SVIATOPOLK I, dit le *Scélérat*, grand-prince de Russie, fils d'Iaropolk I et neveu de Vladimir I, usurpa la couronne à la mort de son oncle sur ses 12 cousins (1015), en fit tuer 3, fut attaqué par leur frère Iaroslav, se fit battre à Lioubitch (1017), et s'enfuit en Pologne, près de Boleslas I, son beau-père, fut ramené en triomphe par cet intrépide guerrier (1018), et ne le récompensa qu'en tentant d'égorger tous les Polonais qui étaient dans ses états, sans excepter Boleslas lui-même, mais il ne put y réussir. Attaqué de nouveau par Iaroslav, il fut vaincu à la grande bataille de l'Alta, et alla végéter, puis mourir en Bohême.

SVIATOPOLK II, grand-prince de Russie, fils d'Isiaslav I, régna de 1093 à 1112; il tenta d'établir un congrès périodique entre les nombreux princes de la maison de Rourik (deux seulement eurent lieu: en 1097 et 1116). Le chroniqueur Nestor vivait sous Sviatopolk II.

Le nom de Sviatopolk a encore été porté par plusieurs autres princes, notamment: un roi de Moravie (870-894), qui tint ses états de Louis-le-Germanique; — deux ducs de Poméranie: le premier s'efforça sans succès de se rendre indépendant des rois de Pologne, et périt en 1120 les armes à la main; le second tua Leszko, roi de Pologne, de qui, cependant, il tenait ses états, fit la guerre à la Pologne et aux chevaliers teutoniques, et finit par être battu (1246). Il mourut à Dantzick en 1266.

SVIATOSLAV I, grand-prince de Russie, fils et successeur d'Igor (945-73), soumit les pays entre les embouchures du Danube et du Don, fit, à l'invitation de Nicéphore Phocas, deux expéditions contre les Bulgares (967 et 968), s'empara de leur capitale, menaça ensuite l'empire d'Orient, et ravagea la Thrace jusqu'à Andrinople (970); mais fut vaincu l'année suivante à Durostol (ou Silistri) par Jean I Zimiscès, perdit bientôt toute la Bulgarie (972), et périt en revenant à Kiev (973).

SVIATOSLAV II, grand-prince de Russie, fils d'Iaroslav I, fut d'abord prince de Tchernigov, chassa du trône son frère en 1073, et régna jusqu'en 1076. Son fils Oleg fut la tige des Olgovitches qui plus tard disputèrent la couronne aux Vladimirovitches. Isiaslav I, son frère, remonta sur le trône en 1076.

SVIATOSLAV III, grand-prince de Kiev, était le fils de l'Olgovitch Vsévolod II, et régna de 1179 à 1193.

SVIATOSLAV III, *bis*, grand-prince de Vladimir (1248-1253, était fils de Vsévolod III, succéda à son frère Iaroslav II bis, et eut pour successeur son neveu Alexandre I (Nevski).

SVIENTOPOLK. *Voy.* SVIATOPOLK.

SVIR, riv. de la Russie d'Europe, dans le gouv. d'Olonéje, sort du lac Onéga par le S. O., atteint la limite du gouv. de Saint-Pétersbourg, et se jette dans le lac Ladoga après un cours de 225 kil. Elle reçoit plusieurs canaux.

SW......, *pour les mots commençant ainsi qui ne seraient pas ci-dessous, Voy.* SV.

SWAMMERDAM (J.), anatomiste, né en 1637 à Amsterdam, mort en 1680, était médecin, mais ne pratiqua point, se voua particulièrement à l'anatomie des insectes, et par ses observations microscopiques recula les limites de la science. Vers la fin de sa vie, il donna dans les idées de la mystique Bourignon, et alla la joindre en Holstein. On lui doit, entre autres ouvrages: *Histoire générale des insectes* (en hollandais), Utrecht, 1669, in-4 (trad. en franç., Utrecht, 1682-1685, in-4); *Histoire de l'éphémère* (en hollandais), Amsterdam, 1675, in-8 (trad. en latin, Lond., 1681, in-4); *Biblia naturæ, seu historia insectorum in certas classes reducta*, etc., Leyde, 1737-38, 2 vol. in-fol. (trad. en franç. dans la collection académique de Dijon).

SWAN-RIVER, c.-à-d. *rivière des Cygnes*, en Australie, sort des monts Darling, coule au S. O., et tombe dans la mer des Indes; cours, 108 kil. Elle donne son nom à la colonie de *Swan-River*, un des établissements anglais sur la côte occid. de l'Australie, dans l'anc. terre de Leeuwin. Cet établissement date de 1829; il compte 4 villes naissantes (Freemantle, Perth, Guildford, Augusta).

SWANSEA, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, près du canal de Bristol, à 65 kil. O. de Cardiff; 13,709 hab. Aspect très pittoresque. Chantiers de construction. Poterie rivale de celle de Stafford; nombreuses usines à fer. Aux environs, fer et houille en quantité. Swansea fut bâtie au commencement du XIIe siècle.

SWEDENBORG, SWEDENBORGIENS. *Voy.* SVEDENBORG.

SWEDIAUR (F.-Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer en Autriche, exerça son art successivement en Autriche, en Ecosse, en Angleterre, et vint en 1789 se fixer à Paris, où il mourut en 1824. Il s'occupa surtout des maladies honteuses, et acquit par là une grande fortune. Son principal ouvrage est: *Traité complet des maladies syphilitiques*, Paris, 1798 et 1817. Il a aussi écrit sur la politique et la philosophie.

SWENKASUND. *Voy.* SVENKSUND.

SWIETEN (VAN). *Voy.* VAN SWIETEN.

SWIFT (Jonathan), écrivain anglais, naquit en 1667 à Cashel en Irlande de parents pauvres, passa de bonne heure en Angleterre, eut pour protecteur sir William Temple, dont on l'a cru à tort le fils adultérin, entra dans la carrière ecclésiastique, obtint la prébende de Kilroot, et plus tard le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui rapportait plus de 1,000 liv. sterling. Bien que whig par l'éducation, il était tory par principes ou par ses relations avec la cour; il écrivit plusieurs brochures en ce sens, et s'acquit ainsi les faveurs du conseil privé de la reine Anne. A l'époque de la chute de la duchesse de Marlborough (1711), son crédit s'éleva au plus haut degré. La mort de la reine mit fin à ce rôle politique, et il revint en Irlande, où il mourut en 1745. Il eut des rapports fort bizarres avec deux femmes qu'il a rendues célèbres, et qui toutes deux l'aimaient vivement: l'une, la belle Stella, qu'il épousa, mais pour ne la traiter que comme une sœur; l'autre, Esther van Homrigh, qu'il nomme aussi *Vanessa*, qui mourut de regret de voir sa rivale préférée. Vers la fin de sa vie, il était à peu près tombé en enfance. On a de Swift, entre autres ouvrages: les *Voyages de Gulliver*, le *Conte du Tonneau*, la *Prophétie de Bickerstaff*, la *Bataille des Bouquins*, beaucoup d'articles politiques dans l'*Examiner*. Les *Voyages de Gulliver* ne sont qu'une espèce d'allégorie remplie d'allusions aux circonstances et aux personnages politiques de l'époque. Ses écrits, satiriques ou burlesques pour la plupart, lui ont valu le titre de *Rabelais de l'Angleterre*. Il a au suprême degré le genre de gaieté que les Anglais appellent *humour*. Il garde un rare sérieux en lançant les traits les plus risibles, et il excelle à revêtir de vraisemblance ses fictions les plus folles. Son style est classique, surtout en prose. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées par Hawkesworth à Londres, 1755, 14 vol. in-4, ou 25 vol. in-8. En français, nous ne possédons de lui que les *Voyages de Gulliver* (trad. par Desfontaines, 1727, souvent réimprimés, notamment en 1828, 2 vol. in-32), et le *Conte du Tonneau* (trad. par Van Effen). — Son fils, Théophile, mort en 1815, a cultivé la poésie; on a de lui les *Escrocs*, le *Temple de la folie*, etc.

SWINE, une des trois grandes branches par lesquelles l'Oder se rend dans la Baltique, sépare l'île d'Usedom de celle de Wollin, et a un développement de 15 kil.

SWINEMUNDE, ville des Etats prussiens (Poméranie), dans l'O. de l'île d'Usedom, à l'embouchure de la Swine, à 55 kil. N. O. de Stettin; 3,500 hab. Port. Eau-de-vie. Pêche de harengs, etc. Commerce.

SYAGRIUS, patrice romain, fils du comte Ægidius ou Gilles, qui avait détrôné le roi des Francs Childéric I, retint sous la domination romaine, après la mort de son père (464), le territoire de Soissons. Clovis vint l'y attaquer et le défit (486). Syagrius alla chercher un asile auprès d'Alaric, roi des Wisigoths, qui eut la lâcheté de le livrer à Clovis. Ce prince le fit mettre à mort, et resta maître de toutes les places que les Romains possédaient dans les Gaules. — Un autre Syagrius, bisaïeul de celui-ci, fut secrétaire de l'empereur

Valentinien (369), puis préfet de Rome et consul sous Gratien (382). Il était lié avec Ausone qui lui dédia ses poésies, et fut lui-même assez bon poëte.

SYBARIS, ville de l'Italie méridionale, sur les bords du Crathis, près de son embouchure dans la mer, et sur la frontière de la Lucanie et du Brutium, fut fondée par les Locriens vers 725 av. J.-C., s'enrichit par le commerce, devint pendant un temps la première ville de la Grande-Grèce, et rangea sous ses lois 7 peuples et 16 villes; mais le luxe et la mollesse de ses habitants la perdirent, et elle fut détruite par les Crotoniates en 510. Thurium, qui lui succéda en 444, ne fut pas bâtie tout à fait sur le même emplacement. Les Romains la prirent l'an 194 av. J.-C., et la nommèrent *Copiæ*. Les ruines de Sybaris occupent une étendue de 7 milles sur les bords du Crathis, près de *Torre Brodognato*.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Windford-Eagle (Dorset) en 1624, mort en 1689, exerça son art avec le plus grand succès à Westminster, faubourg de Londres. Il ramena les esprits à l'observation de la nature et à l'expérience, étudia avec soin les constitutions atmosphériques, afin de mieux traiter les épidémies, appliqua à la guérison de ces maladies, surtout à celle de la petite vérole, le traitement anti-phlogistique avec un extrême bonheur, découvrit la meilleure manière d'administrer le quinquina, fit grand usage de l'opium, et inventa la composition de laudanum qui porte son nom. On l'a nommé *l'Hippocrate anglais*. Ses œuvres complètes (en latin) ont été imprimées à Londres, 1734, in-8; à Genève, 2 vol. in-4, et trad. en français par Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8 (nouv. édition, Montpellier, 1816, 2 vol. in-8).

SYDNEY, ville de la Nouvelle-Hollande, ch.-l. du comté de Cumberland, et de toute la Nouvelle-Galles du Sud, sur la côte E., et sur la baie de Sydney, par 148° 30' long. E., 33° 51' lat. N.; 16,900 hab. Superbe port dit le port Jackson (un des plus beaux du globe), fort Macquarie. Le climat est très salubre, mais l'eau y est rare. Sociétés savantes, école de commerce, jardin botanique, observatoire. Chantiers. Commerce actif avec la Chine, l'Inde, l'Océanie. — Sydney a été fondée en 1787, et sa population se compose en partie de déportés.

SYDNEY, ville de l'Amérique anglaise, ch.-l. de l'île du cap Breton, à 312 kil. N. E. d'Halifax. Houille aux environs. Elle a été fondée en 1785.

SYDNEY, homme d'état. *Voy.* SIDNEY et SMITH.

SYDY-HESCHAM (État de). *Voy.* SIDI-HESCHAM.

SYENE, auj. *Assouan*, ville de la Thébaïde méridionale, sur le Nil, et presque sous le tropique. Juvénal fut exilé à Syène. Davoust y battit les Mamelouks en 1799. *Voy.* ASSOUAN.

SYKS. *Voy.* SEIKHS.

SYLBURG (Fréd.), helléniste, né en 1536 aux env. de Marburg, mort en 1596, fut longtemps attaché à l'imprimerie de Wechel à Francfort, puis à celle de Jér. Commelin à Heidelberg. Par les corrections pleines de goût qu'il fit aux textes, par ses notes et ses tables, il a rendu de vrais services à la critique. On estime encore ses éditions, notamment son *Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4; son *Denys d'Halicarnasse*, Francfort, 1586, 2 vol. in-fol.; ses *Scriptores historiæ romanæ*, Francfort, 1588, etc., 3 vol. in-fol.; son *Saint Justin*, Heidelberg, 1595, in-fol.

SYLLA (L. CORNELIUS), romain célèbre, né l'an 137 av. J.-C., était issu de l'antique maison des Cornelius, mais d'une branche obscure. Nommé questeur l'an 107, il alla servir en Afrique sous Marius, sut gagner la confiance de ce grand général, fut chargé de négocier avec Bocchus, roi numide, se fit livrer par lui Jugurtha, et dès ce moment devint un objet de jalousie pour Marius. Il fut nommé préteur en 92; alla en 91, comme propréteur, rétablir Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, d'où Mithridate l'avait renversé, et fit alliance avec le roi des Parthes. De retour en Italie, il eut part à la guerre sociale, prit Stabies, Pompeia (89), réduisit le Samnium et mit fin à la guerre. Nommé consul en 88, il obtint du sénat la conduite de la guerre contre Mithridate: mais Marius, qui convoitait cette mission, fit annuler le sénatus-consulte par un décret du peuple, et se fit déférer le commandement. A cette nouvelle, Sylla qui était déjà parti de Rome, revient brusquement à la tête de son armée, entre en vainqueur dans la ville, force ses adversaires à fuir, et met à prix la tête de Marius. Marchant ensuite contre Mithridate, il commence par lui disputer la Grèce, s'empare d'Athènes (87), remporte les victoires décisives de Chéronée et d'Orchomène en Béotie, et va porter la guerre en Asie. Bientôt Mithridate vaincu est contraint de demander la paix; impatient de retourner à Rome, où Marius était rentré en son absence (87) et répandait le sang de ses partisans, Sylla consent à traiter avec le roi de Pont (85), et après avoir replacé sur leurs trônes Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bithynie, il débarque en Italie (83). Il s'y voit bientôt suivi d'une foule de partisans, reçoit de Pompée le secours de trois légions, bat le jeune Marius à Préneste, remporte sur ses ennemis une victoire décisive sous les murs de Rome, et entre en triomphe dans cette ville (82). Il s'y baigne dans le sang, fait mettre à mort treize généraux du parti de Marius, égorge dans le cirque sept mille soldats prisonniers, dresse des tables de proscription, met à mort cinq mille citoyens pour distribuer leurs biens à ses partisans, et se fait nommer par le sénat dictateur perpétuel. Devenu maître absolu, il change alors la constitution de la république, augmente la puissance du sénat, lui rend l'autorité judiciaire, et affaiblit la démocratie par tous les moyens. Sylla exerça ainsi pendant deux ans un pouvoir sans bornes, puis il abdiqua la dictature (79), et rentra dans la vie privée, sans que personne osât lui demander compte de tout le sang qu'il avait versé. Il se retira près de Putéoles où il vécut encore un an. Il mourut l'an 78 av. J.-C., à 59 ans, de la maladie pédiculaire, fruit des infâmes débauches auxquelles il s'était livré toute sa vie. Sylla réussit dans toutes ses entreprises: aussi prit-il lui-même le surnom de *Felix* (*heureux*). La grande pensée de sa vie fut d'anéantir le pouvoir du peuple et de rétablir l'aristocratie dans ses anciens droits; mais son ouvrage lui survécut peu. Plutarque a écrit la vie de Sylla. Ce général avait lui-même rédigé des *Mémoires*, qui malheureusement ne nous sont pas parvenus.

SYLPHES, SYLPHIDES, génies ou êtres fantastiques, les uns mâles, les autres femelles, qui, dans la mythologie poétique du moyen âge, peuplaient l'air, comme les Ondines peuplaient l'eau. On les représentait sous une forme svelte et légère, avec des ailes transparentes aux épaules. Ces créations de l'imagination paraissent dues à la théosophie juive: c'est dans les livres cabalistiques qu'on en trouve les premières traces.

SYLVA. *Voy.* SILA et SILVA.

SYLVAIN, *Sylvanus*, le dieu des forêts (*sylva*) chez les Latins, ressemble beaucoup à Faune. Sylvain était le père ou le chef d'une foule de génies semblables à lui, nommé Sylvains, tous représentés avec des jambes et des oreilles de bouc. — On a parfois confondu Sylvain avec le dieu Terme; et parfois aussi on a distingué trois Sylvains, l'un qui est Terme, le 2e qui est Faune, le 3e qui fait partie des dieux lares. — Comme Pan, Sylvain passait pour apparaître brusquement au coin des bois ou sur les routes.

SYLVESTRE I (saint), pape de 314 à 336, né à Rome, jouit de la faveur de Constantin. Son pontificat est remarquable par la fin des persécutions,

par la tenue du premier concile œcuménique, qui eut lieu à Nicée (325), par le commencement de l'hérésie des Donatistes, et par la prétendue donation de Constantin, sur laquelle se fonde la puissance temporelle des papes. Sa fête tombe le 31 décembre.

SYLVESTRE II, appelé d'abord *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, vers 930, reçut une éducation savante dans un monastère d'Aurillac, alla se perfectionner chez les Arabes d'Espagne, entra ensuite dans l'ordre des Bénédictins, s'attacha à l'empereur Othon II, qui lui confia l'éducation de son fils (Othon III) et lui donna l'abbaye de Bobbio, revint plus tard en France, où Hugues Capet le nomma précepteur de son fils Robert, et lui donna l'archevêché de Reims, après avoir déposé l'archevêque Arnoul (992); cette nomination ayant déplu au pape Jean XV, Gerbert retourna en Allemagne auprès d'Othon III. Ce prince lui donna l'archevêché de Ravenne (997), puis le fit élire pape (999) sous le nom de Sylvestre II. Sylvestre II administra fort sagement, et mourut en 1003. Gerbert possédait des connaissances prodigieuses pour son siècle, en géométrie, en mécanique, en astronomie : on lui attribue l'introduction en Europe des chiffres arabes et de l'horloge à balancier. On a de lui quelques opuscules et 149 *Épitres*.

SYLVESTRE III, anti-pape, était d'abord évêque de Sabine. Il fut élu pape en 1043, après qu'on eût chassé Benoît IX ; mais fut lui-même chassé du palais de Latran par son rival trois mois après. *Voy.* BENOIT IX et GRÉGOIRE VI.

SYLVIUS, fils posthume d'Énée et de Lavinie, parvint au trône à l'âge de 53 ans, et seulement après la mort d'Ascagne ; Iule, fils de ce dernier, lui disputait la couronne, mais le peuple prononça pour Sylvius, et Iule fut obligé de se borner à la dignité de grand-pontife. Du reste, Sylvius lui céda Lavinium, qui devint ainsi la capitale religieuse du Latium, et alla fonder Albe. — On donne à Sylvius 29 ans de règne (de 1210 à 1181 av. J.-C.). De lui descendirent tous les rois d'Albe, au nombre de treize ; ces rois portent tous, outre leur nom spécial, le nom générique de Sylvius. Le premier d'entre eux (et le fils de Sylvius), fut Enée Sylvius, qui régna 31 ans, et que suivirent Latinus Sylvius, Alba Sylvius, etc. Les femmes de même s'appelaient Sylvia (Rhea Sylvia, etc.). Du reste, rien n'est moins authentique que la liste des rois d'Albe.

SYLVIUS (Franç. DE LE BOE ou DU BOIS, en latin), savant médecin allemand, né en 1614 à Hanau (Hesse), mort en 1672, pratiqua son art avec succès à Leyde, Amsterdam, et devint en 1658, professeur à l'université de Leyde. On lui doit quelques découvertes anatomiques, mais il est surtout connu pour avoir introduit dans la médecine des hypothèses chimiques, qui pendant longtemps eurent une grande vogue ; sa doctrine a été nommée *Chimiatrique*. On a imprimé à Amsterdam ses *Opera omnia*, 1679, in-4 ; on y remarque le traité *Praxeos medicæ idea nova*, où se trouve exposée sa doctrine.

SYLVIUS (ÆNEAS), pape. *Voy.* PIE II.

SYMMAQUE, *Q. Aurelius Anicius Symmachus*, orateur latin et homme d'état romain, était le fils de L. Aurelius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364, et fut lui-même, sous Valentinien I et ses successeurs, questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul d'Afrique, enfin préfet de Rome (384-88). Païen zélé, il réclama de Gratien, puis de Valentinien II, le maintien du paganisme, ou au moins le rétablissement de l'autel de la Victoire, enlevé du Capitole, mais il ne put l'obtenir. Sous Théodose I, il fut banni de l'Italie, soit pour avoir renouvelé ses instances relatives à l'autel de la Victoire, soit pour avoir fait le panégyrique de Maxime, mais il rentra en grâce et fut consul en 391. On ignore l'époque de sa mort ; on sait pourtant qu'il fut encore employé sous Honorius. Symmaque jouit de la plus haute réputation comme orateur ; on le comparait à Cicéron. Ses harangues (parmi lesquelles on remarquait les panégyriques de Maxime et de Théodose) n'existent point en entier, mais l'abbé Mai en a découvert des fragments, Milan, 1815, in-8. On a de lui 965 *Lettres* (adressées à 130 correspondants, parmi lesquels Constance II, Gratien, Valentinien II, Théodose I, Arcadius, Honorius). — Un autre Symmaque, descendant de l'orateur, était sénateur, et fut désigné consul en 485. Il était étroitement uni avec Boëce, à qui il donna sa fille en mariage, et fut consul avec lui en 522. Devenu suspect à Théodoric après l'exécution de Boëce, il fut mandé de Rome à Ravenne, et mis à mort, en 525 ou 526. On dit que Théodoric, en proie aux remords après ce nouveau meurtre, croyait voir sans cesse l'ombre menaçante de sa victime. On met Symmaque au nombre des bienheureux.

SYMMAQUE, de Samarie, Ébionite, écrivit pour la défense de sa secte, et traduisit en grec l'Ancien-Testament. Cette traduction, dont il ne reste que quelques fragments, occupait la 4e colonne des *Hexaples* d'Origène.

SYMMAQUE, *Cælius Symmachus*, pape de 498 à 514, était Sarde de naissance. Il triompha de l'anti-pape Laurent par la décision du roi goth Théodoric. Accusé de crimes horribles par les adhérents de son rival, il fut absous par le concile de Palma. Il déploya beaucoup de zèle, soit contre l'Eutychianisme et le Nestorianisme, soit contre l'*Henoticon* de Zénon.

SYMPHÉROPOL. *Voy.* SIMFÉROPOL.

SYMPHORIEN (saint), né à Autun au IIe siècle, souffrit le martyre vers 179, pour avoir refusé d'adorer Cybèle. Il est honoré le 22 août, avec saint Timothée et saint Hippolyte.

SYMPLÉGADES (îles). *Voy.* CYANÉES.

SYNCELLE (George le). *Voy.* GEORGE.

SYNCRÉTISTES. En philosophie, on nomme ainsi ceux qui admettent plusieurs opinions contradictoires et inconciliables, et qui se font un système de ce mélange confus. On l'applique plus spécialement aux Alexandrins, qui se disaient *éclectiques*. — On donne en théologie le nom de *Syncrétistes* à des hérétiques plus connus sous le nom de Calixtins. *Voy.* CALIXTE (George).

SYNERGISTES, nom donné par les Luthériens à ceux qui regardent l'homme comme coopérant à la grâce, et en conséquence ayant quelque mérite dans la justification. Cette opinion, que Mélanchthon avait déjà laissé percer, fut mise en avant par Pfeffinger en 1555, et donna naissance à une violente querelle, dans laquelle ce théologien eut Flacius pour adversaire, et qui causa une scission dans le Luthérianisme. L'université de Wittemberg se distingua comme synergiste ; celle d'Iéna montra un zèle fougueux pour le parti contraire.

SYNESIUS, écrivain grec, né à Cyrène vers 350, fréquenta les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, suivit les leçons de la célèbre Hypatie, fut envoyé par ses compatriotes à Constantinople pour y présenter à l'empereur Arcadius leurs doléances, se maria vers 403, et finit, vers 410, après de longs refus, par devenir évêque de Ptolémaïs (auj. *Tolometa*), près de sa ville natale. On croit qu'il mourut vers 431. Il chercha à concilier le platonisme et le christianisme. On a de lui, entre autres ouvrages : un *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*; *Dion* ou *De l'Institution de soi-même*; l'*Egyptien* ou *De la Providence*, un traité des *Songes*; des *Hymnes religieuses*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par le P. Pétau, Paris, 1612-1633, in-fol. (grec-lat.). Les *Hymnes* de Synésius ont été mises en vers français par Jacques Courtin, Paris, 1581. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1839.

SYNIS, ville de Portugal. *Voy.* SINES.

SYNNADE, ville de Phrygie, célèbre par ses marbres blancs tachetés de pourpre, devint au IVe siècle le ch.-l. de la Phrygie Salutaire. Il s'y tint en 235 une assemblée d'évêques, qui déclarèrent que le baptême conféré par des hérétiques n'était pas valable.

SYNODES, du grec *synodos*, réunion, nom donné en général aux conciles, soit généraux, soit nationaux ou provinciaux, a été plus particulièrement adopté par les Calvinistes pour désigner les réunions de leurs ministres où sont mis en délibération les points litigieux du dogme. On connaît surtout le célèbre *synode de Dordrecht* (*Voy.* ce nom). — On appelle en Russie *très saint synode* un conseil mi-parti d'ecclésiastiques et de laïcs qui préside à toutes les affaires religieuses, sous l'inspection d'un grand-procureur représentant de l'empereur. Ce conseil, qui remplace l'ancien patriarche de Russie, dont la puissance était rivale de celle des czars, fut institué en 1721 par Pierre-le-Grand.

SYOUAH, *Ammonium*, oasis d'Egypte, dans le N. E. du désert de Libye, a 25 kil. sur 20. Des montagnes au N., ailleurs des plaines; 8,000 hab. Ch.-l., Syouah, par 23° 46' long. E., 29° 12' lat. N., à 500 kil. S. O. du Caire; 2,000 hab. (la plupart des rues de la ville sont des galeries couvertes). Vingt sources d'eau douce, sol très fertile bien que sablonneux.— Alexandre-le-Grand visita cette oasis. Ses habitants embrassèrent le christianisme au IIe siècle, l'islamisme au VIIe; ils étaient en quelque sorte indépendants avant 1820, mais depuis, Méhémet-Ali les a soumis au tribut. A 2 kil. de Syouah était le fameux temple de Jupiter-Ammon, dont les ruines se nomment *Oumm-Beidah*.

SYOUAH-SOEIR, petite oasis, à 100 kil. E. de celle de Syouah. Ch.-l., Garah.

SYOUT, *Lycopolis*, capit. de la Haute-Egypte et de la prov. de Syout, entre la rive gauche du Nil et un canal, par 28° 53' long. E., 27° 10' lat. N.; 20,000 hab. Résidence d'un pacha et d'un évêque copte. Très peu de maisons, encore la plupart ne sont-elles que des huttes. C'est un des entrepôts principaux du commerce de la Haute-Egypte.— La prov. de Syout, au S. E. de celle de Minyeh, au N. O. de celle de Djirdjeh, a 100 kil. sur 20. *Voy.* LYCOPOLIS.

SYOUTI (AL-), écrivain arabe, né à Syout en 1445, mort en 1505, vécut en Egypte et composa un nombre prodigieux d'ouvrages, entre autres une *Vie de Mahomet*, des *Commentaires sur le Coran*, une *Anthologie*, une *Grammaire arabe*.

SYPHAX, roi des Massessyles ou de la Numidie occid., prit parti pour les Romains pendant la seconde guerre punique (212 av. J.-C.), mais fut vaincu deux fois par Masinissa et obligé de se réfugier en Espagne; cependant il recouvra ses états dans la suite. A la persuasion d'Asdrubal, dont il épousa la fille Sophonisbe, il fit alliance avec Carthage (204), peu après que Masinissa se fut déclaré pour les Romains. Il fut battu et pris près de Cirta par Masinissa qui s'empara de ses états et de sa femme (*Voy.* SOPHONISBE), puis livré à Scipion et conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Il mourut peu de temps avant la cérémonie (203).

SYRA (île de), *Syros*, île de l'Etat de Grèce, une des Cyclades, au S. O. de Teno; climat très doux (les feuilles n'y tombent pas); sol très fertile. Elle a pour ch.-l. Syra, dite aussi *Hermopolis*, sur la côte E.; bon port; évêché catholique. L'île n'a guère que 8,000 hab. Elle en comptait 30,000 en 1829; cette prospérité était due à ce que, pendant la guerre de l'indépendance, elle avait gardé la neutralité et était devenue l'entrepôt des prises faites sur amis et ennemis par les pirates grecs.

SYRACUSE, *Syracusæ* en latin, *Siragosa* en italien, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de Syracuse, sur la côte orient. de l'île, dans un îlot (jadis nommé Ortygie), à 252 kil. S. E. de Palerme; 14,500 hab. Evêché. Collége royal; deux séminaires, musée, bibliothèque. Poudrière royale. Un peu de commerce. Port presque ensablé. La ville est régulière et assez bien bâtie, mais n'a point de monuments modernes. Les antiquités y abondent. On y remarque surtout l'amphithéâtre, le théâtre, l'Oreille de Denys (voûte de la grande *Latomie de Paradiso*), le temple de Minerve, devenu la cathédrale. Les *latomies* ou carrières sont immenses. Les débris de l'ancienne ville s'étendent sur une circonférence de 36 kil. La ville moderne a été en grande partie détruite par un tremblement de terre en 1757. — L'anc. Syracuse était beaucoup plus grande que la ville moderne: elle contenait 5 quartiers: *Ortygie* ou *l'Ile* (le seul subsistant auj.), *Achradine*, *Epipoles*, *Tyché*, *Néapolis*; elle eut en un temps au moins 500,000 hab. (on a même dit 1,200,000): son port était superbe: il se composait de deux bassins, le Grand port et le Trogyle. Syracuse est la patrie d'Epicharme, d'Archimède, de Théocrite et de Moschus. — Syracuse, fondée en 735 par le Corinthien Archias, devint la première de toutes les cités de la Sicile, et acquit d'immenses richesses qu'elle dut tant au commerce qu'à l'admirable fertilité de son territoire. Mais elle fut fréquemment déchirée par les factions aristocratiques et démocratiques qui s'y disputaient le pouvoir. Elle tint le plus souvent sous sa dépendance la plus grande partie de la Sicile. Athènes voulut s'en emparer (416-413), mais l'entreprise échoua complètement. Un peu plus tard, les Carthaginois mirent Syracuse aux abois: Denys I la sauva (405), mais il usurpa le souverain pouvoir; il le transmit (368) à son fils, Denys-le-Jeune, qui ne sut pas le garder. Une affreuse anarchie suivit l'expulsion de ce prince: Dion, Timoléon, Agathocle, Hiéron II, eurent tour à tour le pouvoir à Syracuse, et la relevèrent. Après une longue lutte contre Carthage, Syracuse resta maîtresse de toute la partie occid. de l'île, tandis que les Carthaginois dominaient dans la partie orientale. Sous Hiéron II, Syracuse fut neutre entre Carthage et Rome, mais Hiéronyme prit parti pour Carthage (215 av. J.-C.), et s'attira ainsi le courroux des Romains; après trois ans d'un siége que prolongea le génie d'Archimède, la ville fut prise en 212 par Marcellus. Depuis ce temps, l'histoire de Syracuse se confond avec celle de la Sicile, dont elle fut la capitale jusqu'à la conquête de l'île par les Normands.

Rois, tyrans et chefs de Syracuse.

Gouvernement aristocratique, 935-484.		Hipparin,	350
		Nypsius,	347
Gélon,	484	Denys II (de nouveau),	
Hiéron I,	478		347-343
Thrasybule,	467-466	Timoléon,	343-337
Démocratie, 466-405.		Sosistrate,	320
Denys I, l'*Ancien* ou *le Tyran*,	405-368	Agathocle,	317-289
		Démocratie, 289-266.	
Denys II, *le Jeune*,	368	Hiéron II,	269
Dion,	354	Hiéronyme,	215
Callippe,	353	*Démocratie*, 214-212.	

SYRIANUS, philosophe néoplatonicien, né à Alexandrie vers 380 de J.-C., étudia à Athènes sous le platonicien Plutarque, remplaça son maître dans la direction de l'école d'Athènes, et mourut vers l'an 450. Il fut le maître de Proclus. Il reste de lui des *Commentaires* sur 3 livres de la *Métaphysique* d'Aristote (traduits en latin par Bagolin, Venise, 1558), et sur la *Rhétorique* d'Hermogène.

SYRIE, *Aram* dans l'Écriture, *Bar-el-Cham* ou *Scham* en arabe, région de l'Asie, entre l'Euphrate à l'E., la Méditerranée à l'O., l'Asie-Mineure au N. et l'Arabie au S.: 700 kil. (du N. au S.) sur 450: 120,000 kil. carrés: environ 2,400,000 hab. Elle fait partie de la Turquie d'Asie et forme 4 pachaliks: Alep, Damas, Tripoli, Acre, ainsi

nommés de leurs chefs-lieux. Alep peut être prise pour capitale. A l'O. sont le Liban et l'Anti-Liban; deux grandes chaînes très voisines l'une de l'autre, parallèles entre elles et parallèles à la côte. Climat brûlant dans les plaines, tempéré dans les montagnes. Sol très fertile (sauf vers le *désert de Syrie* au S. E. et dans toute la lisière orientale), palmiers, coton, indigo, canne à sucre, tabac; bons vins, oliviers, mûrier blanc : limons, poncires, pastèques, dattes, pistaches, bananes, etc. Tremblements de terre fréquents, et nombreuses traces d'éruptions volcaniques (vers la mer Morte), chameaux, buffles, chacals, hyènes, onces; colibris, pélicans, samarnar (animal qui détruit les sauterelles); peu de gibier. Peu d'industrie. Commerce actif sur les côtes et dans quelques villes (Alep, Damas, etc.), mais il est aux mains des Juifs et des Européens (ceux-ci ont des consuls dans les grands ports de Syrie qu'on comprend au nombre des *Echelles du Levant*). Le gouvernement, le plus souvent exercé très arbitrairement par des pachas, est vexatoire et insuffisant. Dans certains districts vivent des peuplades indépendantes, les Ismaéliens, les Druzes (qui sont en même temps un peuple et une secte religieuse), les Maronites (petite société chrétienne), les Samaritains (à Naplouse). La langue usuelle est l'arabe, ensuite vient le turc; l'italien et le français, ou plutôt la langue franque, se parlent dans les villes et sur la côte.

SYRIE ANCIENNE. Elle se divisait en trois parties: 1° Syrie vraie au N.; 2° Phénicie, sur la côte, vers le centre; 3° au S., région de la Palestine, divisée en Palestine et pays des Philistins (ce dernier n'était qu'une côte étroite comme la Phénicie, mais moins riche en ports). Dans la Syrie vraie, on distinguait encore la Célésyrie ou Syrie creuse, entre le Liban et l'Anti-Liban, la Chalcidique, la Cyrrhestique, l'Euphratésienne, la Comagène. Les villes principales étaient Damas, Antioche, Tyr, Sidon, Béryte, Acco (Saint-Jean-d'Acre), etc. Depuis le IVe siècle, la Syrie fut comprise par les Romains dans le diocèse d'Orient, dont elle forma la plus grande partie. — On nommait *Leucosyrie* ou *Syrie-Blanche* une partie de la Cilicie (*Voy.* LEUCOSYRIE), par opposition à la Syrie propre, qu'on nommait *Mélano-Syrie* ou *Syrie-Noire*.

Histoire de la Syrie. Peuplée de tribus de race arabe, la Syrie forma longtemps une foule de petits états à peu près indépendants, parmi lesquels on remarquait dès les temps les plus anciens les quatre royaumes de Damas, Hamath ou Emèse, Gessur et Sobah. Pendant plusieurs siècles, ces petits états furent sans cesse en guerre entre eux et avec les Juifs. Tout le pays fut soumis par les rois d'Assyrie et de Babylone de 733 à 670 av. J.-C., puis il passa sous la domination des Perses, sous celle d'Alexandre, et après celui-ci, appartint successivement à plusieurs de ses lieutenants : Laomédon, Antigone, Ptolémée, Séleucus. Ce dernier en resta définitivement possesseur après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.). Maîtres de presque toute la monarchie de Darius, les Séleucides firent de la Syrie leur province principale; leur empire prit de là le nom de *Royaume de Syrie* (*Voy.* ci-après), et Antioche, fondée au cœur de la Syrie par Séleucus, devint leur capitale. La rivalité de la Syrie avec l'Egypte, les attaques des Parthes, qui enlevèrent aux Séleucides leurs provinces orientales, la guerre que leur firent les Romains de 193 à 190, l'indépendance de la Judée proclamée par les Macchabées (169), enfin les discordes de la famille royale amenèrent la ruine totale de l'empire des Séleucides. La Syrie fut soumise par les Romains l'an 64 av. J.-C., et réduite en province romaine. Ce pays redevint florissant sous la domination de Rome, sauf quelques instants où il fut ravagé par les Parthes (53, 41 av. J.-C.), et par les rois Sassanides de Perse (257 et 261 de J.-C.). Elle donna même des empereurs et des impératrices à Rome, et l'on nomme période syrienne celle qui va de Septime-Sévère à Philippe-l'Arabe (193-249). La Syrie avait été, après la Judée, la 1re province où eût pénétré le christianisme. Depuis le triomphe de cette religion, le siége d'Antioche devint un patriarchat. La Syrie tomba une des premières au pouvoir des Arabes (634-638); elle devint leur province principale sous les Ommiades qui siégeaient à Damas (669-750), appartint tour à tour aux Abbassides ou aux Thoulounides (883-905), aux Fatimites (968-1078), aux Seldjoucides (1078-1127 ou 1154), fut, lors de la première croisade, partagée entre les Chrétiens qui y formèrent divers petits états (Jérusalem, Antioche, Tripoli), et les princes musulmans de Damas et d'Alep, dont les états furent finalement réunis en un seul sous les Atabeks de Syrie (1154), lesquels à leur tour furent remplacés par les Ayoubites d'Egypte, qui prirent Jérusalem (1187). Après diverses révolutions, les Chrétiens furent définitivement chassés de la Palestine (1291) par Kelaoun, sultan baharite d'Egypte, et la Syrie resta près de trois siècles unie à l'Egypte, jusqu'à ce que le sultan ottoman Sélim I mît fin à la domination des Mamelouks Baharites (1517). Depuis ce temps, la Syrie a toujours été province ottomane, à quelques révoltes près (tantôt sous l'émir druze Fakhreddin, 1635, tantôt sous quelques pachas, entre autres le fameux Ahmed-Djezzar, à la fin du XVIIIe siècle). En 1798, les Français, déjà maîtres de l'Egypte, tentèrent la conquête de la Syrie, mais sans pouvoir y réussir. Dernièrement, la Syrie avait été cédée à Méhémet-Ali par la Porte, après la bataille de Konieh (1833); mais l'intervention armée des Anglais l'a fait restituer au sultan (1840). Depuis cette époque, tout le pays est livré à l'anarchie.

SYRIE (Roy. de), vaste empire fondé par les Séleucides et beaucoup plus étendu que la Syrie propre, dura 237 ans, de 301 à 64 av. J.-C. Séleucus I Nicator, qui, dès 311, régnait à Babylone, le fonda après la victoire d'Ipsus, qui fit perdre la Syrie à Antigone. Le roy. de Syrie varia sans cesse de limites, mais presque toujours il alla décroissant. On doit y distinguer 5 moments principaux: 1° de 301 à 240 environ, l'empire embrasse à peu près toutes les possessions des Achéménides en Asie : Syrie, Asie-Mineure, sauf quelques districts, Perside, Susiane, Babylonie, Assyrie, Médie, Bactriane, etc. (Pergame et la Palestine s'en détachèrent dès 279 et 275; la Parthiène et la Bactriane se révoltèrent en 255); — 2° de 240 à 189 : l'empire s'accroît de la Palestine en 203, mais il perd ce qu'il avait en Asie-Mineure (190), et plusieurs provinces de l'extrême Orient; — 3° de 189 à 144 : perte de la Palestine affranchie par les Macchabées (168, etc.), perte de presque toutes les provinces de l'ouest (144); — 4° de 144 à 135 : le roy. de Syrie est réduit à la Syrie vraie, à la Cilicie et à la Pamphylie, mais il conserve encore son unité; — 5° de 125 à 64 : le royaume est divisé en 2 états jusqu'à la conquête par Tigrane (70), et est enfin réduit en province romaine par Pompée (64). Antioche fut, dès sa fondation, la capitale de tout l'empire.

Rois Séleucides de Syrie.

1re Période.

Séleucus I, *Nicator I*,	311
Antiochus I, *Soter*,	279
Antiochus II, *Théos I*,	260
Séleucus II, *Callinique*,	247
Séleucus III, *Céraune*,	225
Antiochus III, *le Grand*,	228
Séleucus IV, *Philopator*,	186
Héliodore,	174
Antiochus IV, *Epiphane*,	174
Antiochus V, *Eupator*,	164-162

2e *Période* (*cinq usurpateurs*).

Démétrius I, *Soter*,	162-149
Alexandre I (*Bala*),	150-144
Démétrius II, *Nicator*, 149-143, 140-139,	130-125
Antiochus VI, *Théos II*,	143-140
Tryphon ou *Diodote*,	140-133
Antiochus VII, *Sidète*,	139-130
Alexandre II (*Zébina*),	126-121
Séleucus V et Antiochus VIII, *Grypus*,	124-123

3e *Période* (*la Syrie partagée entre 2 souverains*).

Antiochus VIII (continue),	123-97	Antiochus IX, *de Cyzique*,	114
Séleucus VI, *Nicator II*,	97-93	Antiochus X, *le Pieux*,	94
Philippe, seul ou avec ses 3 frères :	93-80	Sélène, *veuve d'Antiochus X*,	80
Antiochus XI,	93-90	*Tigrane*, *roi d'Arménie*,	70
Démétrius III, *Eucher*,	87-85	Antiochus XIII, *l'Asiatique*, *fils d'Antiochus*,	65-64
Antiochus XII, *Bacchus*,	83		

SYRIE BLANCHE, SYRIE NOIRE. *Voy.* SYRIE ANCIENNE.

SYRIE DES RIVIÈRES. *Voy.* MÉSOPOTAMIE.

SYRIENNE (déesse), déité principale d'Hiérapolis en Syrie. On la croyait éclose d'un œuf tombé du ciel et couvé par des colombes. Elle avait la tête ceinte de rayons, couronnée de tours, un voile sur le front, un sceptre dans une main, une quenouille dans l'autre. On a vu en elle une personnification du ciel, de la terre, de la puissance créatrice ; on l'a prise pour Cybèle ; on l'a regardée comme une espèce de Vénus Uranie. Lucien a composé sur cette déesse un traité très curieux.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fl. Ladon, et l'une des plus fidèles compagnes de Diane. Pan, qui l'aimait, étant près de l'atteindre sur les bords du Ladon, elle pria les nymphes, ses sœurs, de la secourir. Elle disparut tout à coup, et Pan, au lieu d'une nymphe, n'embrassa que des roseaux, dont il fit cette flûte à sept tuyaux qui porte le nom de la nymphe.

SYRMIE, comitat de Hongrie (Esclavonie), entre ceux de Werowitz et de Bacs au N., le district régimentaire de Pétervaradin à l'E. et au S., celui de Brod au S. et à l'O. : 100 kil. sur 25 ; 110,000 hab. Ch.-l., Vukovar ; autres villes, Illok et Iregh. Collines, bruyères, étangs, pâturages ; vins renommés. — Ce comitat porta le titre de duché jusqu'en 1525.

SYROS, auj. *Syra*, une des Cyclades, à l'O. de Délos, est différente de Scyros. Ses vins et la salubrité de son climat la rendaient célèbre. *Voy.* SYRA.

SYRTES, nom donné par les anciens aux deux golfes que forme la Méditerranée sur la côte septentrionale de l'Afrique, entre l'Egypte et le cap Hermæum : le premier, dit *Grande-Syrte*, est auj. le *golfe de Sidre* ; le second, dit *Petite-Syrte*, est auj. le *golfe de Cabès*. Remplis de bas-fonds, ils étaient très redoutés des navigateurs dans l'antiquité.

SYRUS (PUBLIUS). *Voy.* PUBLIUS SYRUS.

SZABOLCS ou SABOLCS, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Zemplin au N., d'Unghvar et de Beregh au N. E., de Szathmar à l'E., de Bihar et de Bekes au S., d'Hevesch et de Borsod à l'O., et la Grande-Cumanie au S. O. ; il a quelques enclaves dans ceux de Bihar et Szathmar : 160 kil. sur 80 ; 160,000 hab. Ch.-l., Nagy-Kallo. Il doit son nom au château de Szabolcs, situé à 9 kil. de Tokay.

SZALAD, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Veszprim au N. E., Schumeg au S. E., Eisenburg au N. O., la Styrie à l'O., la Croatie civile au S. : 150 kil. sur 50 ; 260,000 hab. Ch.-l., Szala-Egerszeg.

SZAMOS, *Samusius*, riv. des Etats autrichiens, naît en Transylvanie, entre en Hongrie et tombe dans la Theiss. Cours, 380 kil. Elle est formée de la réunion du *Grand-Szamos*, qui a un cours de 140 kil., et du *Petit-Szamos*.

SZAMOS-UJVAR OU ARMENIENSTADT, v. de Transylvanie (pays des Hongrois), ch.-l. du Szolnok intér., sur le Szamos, à 35 kil. N. O. de Klausenbourg ; 1,500 h.

SZARVAS, ville de Hongrie (Bekes), à 45 kil. O. de Bekes ; 14,000 hab. Institut économique.

SZASZ-VAROS, ville de Transylvanie, ch.-l. de district, à 70 kil. O. de Hermanstadt : 9,000 hab.

SZATHMAR ou SZATHMAR-NEMETH, ville de Hongrie (Szathmar), sur le Szamos, à 380 kil. E. de Bude : 12,000 hab. Evêché catholique. Vins, etc. — Le comitat de Szathmar, situé dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Beregh et Ugotsch au N., de Marmarosch à l'E., de Bihar au S. O., de Szabolcs à l'O., et la Transylvanie au S. ; 140 kil. sur 100 ; 213,000 hab. Chef-l. Nagy-Karoly. Beaucoup de rivières (Theiss, Tur, Szamos) ; grand marais de Leap ; mont. à l'E. et au S. E. ; or, argent, fer, antimoine, etc. ; forges, verreries.

SZEGED, ville de Hongrie. *Voy.* SEGED.

SZEKLERS, peuplade qui occupe la partie la plus haute de la Transylvanie. On les donne pour Madgyars ou Hongrois ; ils sont au nombre de plus de 200,000 (tous nobles et libres) ; les uns unitaires ou réformés, les autres catholiques. Ce sont des hussards Szeklers qui assassinèrent les plénipotentiaires français à Rastadt (*Voy.* RASTADT).

SZEKLERS (pays des), une des 3 parties de la Transylvanie ; la plus au S. E. ; cinq districts : Udvarhely, Haromszek, Szyk, Maros, Aranyos.

SZEXARD, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Tolna, à 11 kil. S. O. de Tolna : 7,000 hab.

SZIGETH, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Marmarosch, à 100 kil. S. O. de Kolomea ; 6,500 hab. Salines. — *Nagy-Szigeth* est dans le comitat de Schumeg, à 30 kil. S. de Kaposvar ; 3,000 hab.

SZOBOSLO, ville de Hongrie, dans le comitat de Neutra, une des six villes des Haïdouks, à 25 kil. S. O. de Debreczin ; 12,800 hab.

SZOLNOK, v. de Hongrie (Hevesch), à 47 kil. S. O. d'Hevesch ; 8,900 hab. Commerce d'écaille de tortue.

SZOLNOK - INTÉRIEUR, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), borné au N. E. par la Hongrie, à l'E. par le pays des Saxons, au S. et S. O. par le comté de Dobok, etc. ; 100 kil. sur 90 ; 26,000 hab. Ch.-l. Szamos-Ujvar.

SZOLNOK - MOYEN, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), borné au S. O. par la Hongrie et le comté de Kraszna, par celui de Dobok au S. E., etc. ; 80 kil. sur 30 ; 102,000 hab. Ch.-l. Zillah.

T

T se prend dans les abréviations pour : *Titus*, *Tullius*, *Tullus* ; Th. pour *Théodore*, *Théodose*, etc.

TAAS, ville de l'imamat de Sana en Arabie (Yémen), par 41° 42' long. E., 13° 14' lat. N. ; citadelle sur un roc, plusieurs mosquées, souterrains qui servent de poudrières. Les Arabes placent aux environs la caverne des Sept-Dormants.

TAASINGE ou THORSENGE, île du Danemark, entre Fyen et Langeland ; 14 kil. sur 7 : ch.-l. Troense. Très bon commerce. Cette île fut donnée en 1677 par Christiern IV à l'amiral Nic. Juul après une victoire remportée par lui sur les Suédois.

TAB, *Arosis* ou *Oroates*, riv. de Perse, sort des monts Damavend, coule au S. O., en séparant le Khousistan du Farsistan, et se jette dans le golfe Persique, après un cours de 280 kil., et après avoir arrosé Zehtoun et Endian.

TABAGO (île), une des Antilles anglaises, par 68° 4' long. O., 11° 15' lat. N.: 50 kil. sur 19; 16,000 hab. (dont plus de 13,000 esclaves). Ch.-l. Scarborough. Chaleurs moins grandes que dans les autres Antilles, ouragans moins violents. Végétation superbe; l'île est surtout fertile en tabac (cette plante y fut découverte en 1560, et en a pris nom), sucre, yams, ananas, sassafras, bananes, et surtout cocotiers. Commerce de rhum. — Tabago fut découverte par Christophe Colomb en 1498; elle devint colonie hollandaise en 1632; appartint alternativement aux Anglais, aux Hollandais, de 1666 à 1781; aux Français, de 1781 à 1792, et est restée aux Anglais depuis ce temps. — Sur sa côte E., est la Petite-Tabago.

TABARAUD (Math.), oratorien, né à Limoges en 1744, mort en 1832, enseigna la théologie dans divers séminaires, fut supérieur des colléges de Pézenas et de Limoges, émigra en Angleterre, revint en 1801, refusa un évêché, et fut nommé en 1811 censeur de la librairie. Il a laissé plusieurs écrits, presque tous empreints de jansénisme : *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage* (1816); *Histoire de Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire* (1817); *Histoire critique du philosophisme anglais* (1806); c'est un de ses meilleurs ouvrages.

TABARCA, ville de l'état de Tunis, sur la côte, à 100 kil. S. O. de Bizerte; vis-à-vis est l'îlot de Tabarca, qui appartint aux Génois jusqu'en 1798, puis à la compagnie française de la Calle jusqu'en 1814. — Il y a une autre île de Tabarca sur la côte d'Espagne (intendance de Valence).

TABARIEH, *Tibériade*, ville de Syrie (Acre), sur le lac de même nom, à 65 kil. S. E. d'Acre; 4,000 hab. Archevêché grec; mur flanqué de tours; quelques édifices (deux mosquées, palais du mosellim, etc.). Eaux thermales. Commerce. *Voy.* TIBÉRIADE.

TABARIN, charlatan et farceur dans le genre de nos paillasses, courait la ville et la province avec Mondor, et fut fort en vogue en France au commencement du XVIIe siècle (de 1620 à 1630). On a l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, subtilités tabarmiques*, etc., Paris, 1622, in-12, et nombre d'autres écrits burlesques sous son nom.

TABARISTAN ou TABÉRISTAN, prov. d'Iran, entre le Mazendéran au N., le Khoraçan à l'E., l'Irak-Adjémi au S., le Kouhistan au S. E. : 400 kil. sur 100; 130,000 hab. Ch.-l., Téhéran. Deux parties : Damghan ou Kommis à l'E., Tabaristan propre ou Damavend à l'O. Sol assez fertile à l'E. Dans l'antiquité, une grande partie de ce pays était occupée par un peuple appelé *Tapuriens*.

TABAS, ville de Perse. *Voy.* TABS.

TABASCO ou VILLA HERMOSA DE TABASCO, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Tabasco, à l'embouchure du fleuve Tabasco ou Grijalva, à 700 kil. S. E. de Vera-Cruz. Commerce. Aux environs, Cortès battit les Mexicains au lieu où fut bâtie depuis *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Tabasco est une des villes les plus anciennes du Mexique. — L'État de Tabasco, situé à l'extrémité S. E. du Mexique, a au N. la mer du Mexique, à l'E. l'Yucatan, à l'O. l'état de Vera-Cruz, au S. E. et au S. l'état de Guatimala; 72,000 hab.; 32,500 kil. carrés. Cacao et coton superbes; du reste, sol peu fertile; forêts, marais; climat insalubre.

TABERISTAN. *Voy.* TABARISTAN.

TABERNACLE, temple portatif des Israëlites dans le désert, avait 30 coudées de long sur 10 de large et 10 de haut. Un voile précieux le séparait en deux parties, l'une de 20 coudées dite *le Saint*, l'autre de 10 nommée *le saint des Saints*. Dans celle-ci était l'arche d'alliance. Le grand-prêtre seul pouvait y entrer : encore n'était-ce qu'une fois par an. — La fête dite *des Tabernacles* était une des fêtes principales des anciens Juifs; elle se célébrait le 5 du mois de *thisri* (mars).

TABERNÆ (c.-à-d. *tavernes*), nom de plusieurs villes chez les anciens. Les principales étaient : 1° *Tabernæ-Rhenanæ*, auj. *Rhein-Zabern*, dans la Germanie 1re, chez les Némètes; — 2° *Tabernæ-Riguæ* ou *Mosellanicæ*, auj. *Berncastel*, dans la Belgique 1re; — 3° *Tabernæ-Triboccorum* ou *Tres Tabernæ*, auj. *Saverne*, chez les Tribocci (Germanie 1re).

TABERNAS-Y-TURRILLAS, ville d'Espagne (Grenade), à 25 kil. N. E. d'Almeria; 5,500 hab.

TABES, *Tabæ*, nom de plusieurs villes anciennes : en Carie, sur les confins de la Pisidie; — en Cilicie; — en Perse, dans la Parétacène.

TABLE (mont de la), dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, au S. de la ville du Cap, entre celles du Tigre et de la Tête-de-Lion; 1,500 mètres de haut : surface plane au sommet, vue superbe. — Une montagne de l'île de Rhodes et une autre des États-Unis (Caroline du Sud) portent le même nom.

TABLE (baie de la), baie qui se trouve sur la côte O. de la colonie du Cap, au S. de la baie de Saldanha; elle est très dangereuse.

TABLE ISIAQUE. *Voy.* ISIAQUE (TABLE).

TABLE RONDE (chevaliers de la), ordre de chevalerie fabuleux, fut, suivant les légendes de la Grande-Bretagne, institué à la fin du Ve siècle à York par le roi chrétien Uther-Pendragon, d'après les conseils de l'enchanteur Merlin. L'ordre se composa d'abord de 24, puis de 50 chevaliers, à la tête desquels était le célèbre Artus, et dont les noms se trouvent gravés sur une table de marbre de forme ronde, qui est conservée à Winchester depuis 1480. Robert Wace, qui vivait au XIe siècle, paraît avoir le premier inventé la fable de la *Table Ronde*. Cette fable a inspiré un grand nombre de romanciers au moyen âge; elle fait le sujet des romans intitulés : *Tristan de Léonnais*, *Lancelot du Lac*, *Perceforest*, *San-Graal*, etc. M. Creuzé de Lesser a fait un poëme des *Chevaliers de la Table Ronde*.

TABLE THÉODOSIENNE. *Voy.* PEUTINGER.

TABLES (lois des DOUZE), code publié à Rome par les décemvirs en 451 et 450 av. J.-C., et ainsi nommé parce qu'il était gravé sur douze tables d'airain. On n'en publia d'abord que dix; mais comme elles étaient incomplètes, on en ajouta deux autres l'année suivante. Ce code régit les Romains jusqu'au temps d'Auguste. Les fragments de ces lois ont été recueillis dans les *Tabulæ chronologicæ* de Haubold, Paris, 1823. *Voy.* DÉCEMVIRS.

TABLES ALPHONSINES. *Voy.* ALPHONSE X, roi de Castille; — RUDOLPHINES. *Voy.* RODOLPHE.

TABOR, *Hradistie* ou *Chomow* en tchèque, ville de Bohême, chef-l. du cercle de Tabor ou Béchin, à 77 kil. S. E. de Prague; 3,300 hab. Château-fort. Fondée par Ziska en 1419 et ch.-l. des Hussites, qui ont pris de là le nom de *Taborites*. Elle fut prise en 1544 par les troupes de l'empereur. — Le cercle de Tabor, situé entre ceux de Czaslau, Kaurzim, Beraun, Prachin, Budweis et la Moravie, a 100 kil. sur 35, et 180,000 hab. Son ch.-l. est auj. Tabor; c'était jadis Béchin, qui est à 17 kil. S. O. de Tabor.

TABOR, mont. de Syrie. *Voy.* THABOR.

TABORITES, secte de Hussites qui reconnaissait Ziska pour chef, tirait son nom du château de Tabor. Ils rejetaient le purgatoire, la confession auriculaire, la confirmation, la présence réelle, etc.

TABOU, nom d'une coutume superstitieuse répandue dans toutes les îles de la Polynésie, et qui consiste en une espèce d'interdiction prononcée sur une personne ou sur un objet par les prêtres ou les

chefs. Presque partout le souverain est tabou, c'est-à-dire qu'on ne peut ni le toucher ni même lever les yeux sur lui. La violation du tabou entraîne les peines les plus sévères et souvent la mort. Un particulier peut imposer le tabou sur une partie de ce qu'il possède : l'interdiction ainsi prononcée peut être perpétuelle ou momentanée. Le *tabou* a été aboli en plusieurs lieux, notamment dans l'île Sandwich, depuis la venue des Européens.

TABOUROT (Etienne), sieur *des Accords*, procureur du roi à Dijon, né en 1547, mort en 1590, a publié plusieurs ouvrages facétieux et bizarres, entre autres : *Bigarrures et touches du seigneur des Accords*, imprimé à Paris, 1662, in-12.

TABRIS, ville de Perse. *Voy.* TAURIS.

TABS ou TEBBES, ville d'Iran (Kouhistan), à 90 kil. S. O. de Toun, sur la route d'Yezd à Hérat; 8,000 hab. Citadelle; jadis forteresse des Assassins.

TACANHUNAS, riv. du Brésil (Para), a sa source par 8° 10' lat. S. et 54° long. O., coule au N. E. et joint le Tocantins, par 5° lat. S. Sur ses bords habite une tribu indigène de même nom.

TACAPA ou AQUÆ TACAPINÆ, auj. *El-Hamma-de-Cabès*, ville de l'Afrique ancienne. *Voy.* CABÈS.

TACAZZÉ, riv. d'Abyssinie. *Voy.* ATBARAH.

TACFARINAS, chef numide ou maure, servit dans l'armée romaine, puis se mit à la tête de bandes indépendantes sous Tibère, l'an 17 de J.-C., et résista huit ans aux Romains; enfin il fut tué dans un combat contre Dolabella, l'an 25.

TACHAU, ville de Bohême (Pilsen), à 52 kil. N. O. de Pilsen; 2,800 hab. André Procope, chef hussite, y battit les Impériaux en 1431. Aux environs, eaux minérales acidulées, et manufacture de glaces de Strœhl (la plus ancienne de la Bohême).

TACHFIN (ABOU'L MOEZZ ABOU-OMAR), roi almoravide de Maroc (1143-46), avait lutté 12 années en Espagne contre les Chrétiens et remporté plusieurs victoires, quand son père le rappela en Afrique pour l'opposer aux Almohades; il fut malheureux dans cette guerre. Il vit mourir son père de chagrin (1146), et, après 3 ans de règne, périt noyé dans la mer en courant au secours d'Oran. — Tachfin ne doit pas être confondu avec Joussouf-ben-Tachfin, le vainqueur de Zelaka (1087), qui était son aïeul.

TACHKEND, ville du Turkestan, dans le khanat de Khokand, à 200 kil. N. de Khokand; 80,000 hab. Nombreuses fontaines; climat charmant (été perpétuel). Citadelle (avec garnison de 10,000 h.). — Jadis capitale d'un état dit état de Tachkend, auj. absorbé dans le khanat de Khokand.

TACHOS, roi d'Egypte, fils de Nectanébus I, régna deux ans (363-365 av. J.-C.), se soutint contre Artaxerce Ochus; mais fut forcé de prendre la fuite devant le rebelle Nectanébo, que soutenait le roi lacédémonien Agésilas. Il s'était attiré la haine de ce dernier par des railleries sur sa difformité.

TACITE, *C. Cornelius Tacitus*, célèbre historien, né à Intéramne en Ombrie, vers l'an 54 de J.-C., fut d'abord avocat, entra dans la carrière des honneurs sous Vespasien, épousa, en 79, la fille d'Agricola, passa environ quatre ans dans un gouvernement de province (89-93), et fut consul subrogé en 97. On croit qu'il mourut octogénaire, vers l'an 130 ou 134. Il était intime ami de Pline-le-Jeune, et fut regardé comme le premier orateur de son temps. Tacite ne commença à écrire l'histoire que dans un âge assez avancé. Nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages (un *Panégyrique de Virginius*, un *Discours contre le proconsul Marius Priscus*, et ses autres *plaidoyers*, ses *poésies*, etc.); mais nous possédons en partie ses *Annales* (liv. 1-4, 2e moitié du 5e, 6-11, 15e, et partie du 16e), ses *Histoires* (liv. 1-4, et le commencement du 5e), et en totalité la *Vie d'Agricola*, les *Mœurs des Germains*, plus un *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dialogue qu'on a souvent attribué à Quintilien. Les *Histoires* commencent à l'avénement de Galba et vont jusqu'à Nerva, les *Annales* allaient de la mort d'Auguste à celle de Néron. Tacite est universellement regardé comme le plus grand des historiens. Il est grave, profond, énergique, concis, sans manquer d'abondance; il peint ses portraits des plus vives couleurs; ses jugements sévères flétrissent le crime et la tyrannie; il est d'ailleurs exact, ami de la vérité, bien informé, n'écrivant que sur ce qu'il a vu ou ce que des contemporains lui ont raconté. Malgré ces mérites, Tacite a été violemment critiqué, surtout par Linguet. On lui a reproché quelque obscurité dans le style, et on l'a accusé de calomnier Tibère. La 1re édition de Tacite est de Venise, 1469; les meilleures sont celles de Londres, 1790; d'Edimbourg, 1790-8; de Leipsick, 1801 (due à Ernesti et Oberlin); cette dernière a servi de base à l'édition des *Classiques latins* de Lemaire, à laquelle M. Naudet a donné ses soins. Juste-Lipse, Gruter, Gronovius, Brotier, Ernesti, Oberlin, sont les plus illustes commentateurs de Tacite. Cet auteur a été traduit dans toutes les langues. Les traducteurs français les plus connus sont : d'Ablancourt, Amelot de la Houssaye, la Bletterie, Dotteville, Dureau de la Malle (3e édition, 1818), M. Burnouf (1827 et années suivantes, 6 vol. in-8), dont l'excellent travail est accompagné du texte et suivi de savantes notes; on en trouve dans la collection Panckoucke une traduction en 7 vol. in-8, qui est en grande partie due à M. C.-L.-F. Panckoucke même. D'Alembert, J.-J. Rousseau, Anquetil, M. Rendu, ont traduit des morceaux choisis de Tacite.

TACITE, *M. Claudius Tacitus*, empereur romain, prétendait descendre du grand historien. Il fut élu par le sénat en 275 à cause de ses vertus : il avait alors 70 ans. Il abandonna à l'état ses revenus, repoussa les Goths, tenta de réorganiser l'armée; mais il mourut assassiné, dit-on, après 6 mois de règne. Il multiplia les copies de l'historien Tacite. Ce prince avait pour frère Florien, qui voulut lui succéder.

TACOARI, riv. du Brésil, sort de la prov. de Mato-Grosso, coule à l'O., reçoit le Cochim, joint le Paraguay par plusieurs bouches, sous 19° lat. S., après 400 kil. de cours.

TACONNET (Toussaint-Gaspard), acteur, né à Paris en 1730, mort en 1774, jouait dans la troupe foraine de Nicollet, dont il fit la fortune, et mourut à l'hôpital. Il excellait dans la parade. Il avait composé un grand nombre de farces, dont plusieurs ont été imprimées, entre autres *la Mort du Bœuf gras, tragédie pour rire* (1767).

TACOUCHÉ-TESSÉ ou FRAZER, riv. de l'Amérique anglaise, dans l'O. de la Nouvelle-Bretagne (Nouvelle-Calédonie), sort du lac Frazer, au milieu des monts Rocheux, coule au S. O., et tombe dans le golfe de Géorgie, par 49° lat. N.

TACUBA, jadis *Talcopan*, ville du Mexique, à 11 kil. N. O. de Mexico; 2,500 hab. Jadis chef-lieu d'un petit royaume. Belle chaussée de cette ville à Mexico, par laquelle F. Cortez se rendit à Mexico.

TADER, fleuve d'Hispanie, auj. la SEGURA.

TADJIKS, nation nombreuse et civilisée qui forme le fond de la population de la Perse. Il y a aussi beaucoup de Tadjiks dans le Kaboul, la Boukharie, etc.

TADMOR, nom oriental et longtemps le seul nom de Palmyre. *Voy.* PALMYRE.

TAFALLA, *Tubalia*, ville d'Espagne (Pampelune), à 33 kil. S. de Pampelune: 5,000 hab. Palais royal. Jadis une des places les plus fortes de la Navarre, et résidence de quelques rois de Navarre.

TAFILET, v. de l'état de Maroc, ch.-l. de la prov. de Tafilet, sur le Ziz, à 110 kil. S. E. de Maroc; 2,500 hab. Château. — La prov. (jadis royaume de Tafilet, partie de l'empire de Maroc, a pour bornes au N. le roy. de Fez, à l'E. l'Algérie, etc. : env.

500 kil. du N. au S. sur 425; 650,000 hab. Sol très fertile et passablement arrosé. Au nord s'élève l'Atlas. Le ch.-l. est Tafilet, mais le gouverneur réside à Ressant. On y fabrique des cuirs, de beau maroquin, des couvertures de laine, des rondaches, etc., et il s'y fait quelque commerce avec la Nigritie. — C'est du roy. de Tafilet qu'est originaire la dynastie qui gouverne le Maroc; ce qui a valu à ce pays le nom de *Beladech-Cherfa* (pays des Chérifs).

TAFNA, *Siga*, petite riv. de l'Algérie, dans le district de Mascara, tombe dans la Méditerranée après un cours de 48 kil. Elle est renommée par le traité de la Tafna, conclu sur ses bords, en 1837, entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader, et dont l'objet était de fixer les limites de l'Afrique française et des états de l'émir. Ce traité, qui fut vivement blâmé, a été rompu en 1839 par Abd-el-Kader.

TAFT, ville d'Iran (Fars), à 31 kil. S. O. d'Yezd; 6,000 hab. On y fait les plus beaux tapis de Perse.

TAGANROG, ville de la Russie d'Europe (Iékaterinoslavl), sur la mer d'Azov, par 36° 18' long. E., 47° 12' lat. N.; 10,000 hab. Port, citadelle. Écoles de commerce, etc.; bourse, banque; chantiers de construction, forges, poterie, corderies, etc. Pêche active. Grand commerce, favorisé par le canal du Don au Volga. C'est par Taganrog que la Russie se fournit de presque tous les objets nécessaires aux flottes (bois divers, fer, chanvre, goudron, cuivre, potasse, salpêtre, blés, viande). — Fondée en 1706 par Pierre-le-Grand; démolie en vertu du traité du Pruth en 1711; rebâtie en 1769. Alexandre I est mort dans cette ville en 1825.

TAGASTE, ville ruinée de Numidie, à l'E., entre Hippo et Sicca-Venerea. Patrie de saint Augustin.

TAGDEMPT, ville d'Algérie. *Voy.* TEKEDEMPT.

TAGE, *Tagus* des anciens, riv. de la péninsule hispanique, naît dans le mont San-Felipe (Sierra-de-Albaracin), par 4° 18' long. O., 40° 48' lat. N., coule d'abord au N. O., puis à l'O. et généralement au S. O., traverse les provinces espagnoles de Cuença, Guadalaxara, Tolède, Badajoz, entre en Portugal après avoir un instant formé la limite des deux royaumes, sépare le Beira de l'Alemtéjo, traverse enfin l'Estramadure portugaise, et se jette dans l'Atlantique, au dessous de Lisbonne, après un cours de 760 kil. dont 560 en Espagne. Il baigne Aranjuez, Tolède, Talaveyra-de-la-Reyna, Puente-del-Arzobispo, Alcantara, Abrantès, Punhete, Santarem, Lisbonne, reçoit à droite le Jarama, le Guadarrama, l'Alberche, le Tiétar, l'Alagon, en Espagne; le Zezer, le Ponsul, l'Elga, en Portugal. Bords escarpés, arides, incultes, et à tort vantés par les poëtes. Le Tage roule un peu d'or.

TAGE, *Tagos*, nom des chefs de cités et de fédérations en Thessalie. Philippe, père d'Alexandre, eut soin de se faire élire *tage* par les Thessaliens.

TAGÈS, génie étrusque, le plus grand des prophètes, naquit un jour d'une motte de terre, sous la charrue d'un laboureur, aux environs de Tarquinies. Sa taille était celle d'un nain, mais dès sa naissance il fit entendre des paroles d'une profonde sagesse. On lui attribuait des livres prophétiques, les mêmes peut-être que ces fameux livres étrusques relatifs aux cérémonies et à la divination, dits *Libri rituales, fulgurales, haruspicini*, etc.

TAGINE auj. *Lentagio*, petite ville du Picenum suburbicaire. La bataille dite de *Busta Gallorum* se livra près de là et s'appelle aussi *bataille de Tagine*.

TAGLIACOZZI (Gasp.), *Taliacotius*, chirurgien, né en 1546 à Bologne, mort en 1599, est l'auteur de l'ouvrage le plus complet que l'on ait sur la rhinoplastie ou l'art de remettre le nez (*De curtorum chirurgiâ per insitionem*, Venise, 1597, in-fol., réimprimé sous le nom de : *Chirurgia nova de narium, aurium defectu*, etc., Francfort, 1598, in-8. Tagliacozzi pratiqua lui-même avec succès la rhinoplastie.

TAGLIACOZZO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), à 17 kil. O. d'Alba; 3,000 hab. Beau palais ducal. — Fondée au ve siècle par les Ostrogoths. Charles I d'Anjou y remporta en 1268 sur Conradin, roi de Sicile, une victoire décisive.

TAGLIAMENTO, *Tiluvemptus*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, sort des Alpes Juliennes, coule dans la province d'Udine au S., baigne Spilimbergo, Mendrisio, Latisana, et tombe dans le golfe de Venise, à 15 kil. S. de Marano; cours, 180 kil. Les Français et les Autrichiens se sont livrés plusieurs combats sur ses bords en 1797 et 1805. — Le Tagliamento a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie, situé entre ceux du Passeriano, de la Piave, du Bacchiglione, de l'Adriatique, et le Tyrol au N.; il fut formé en 1806 du territoire de Trévise, et d'une partie du Frioul vénitien; ch.-l. Trévise. Il revint à l'Autriche en 1814.

TAHER ou **THAHER** (AL-KHOUZAI-BEN-HOCÉIN-BEN-MASAB), général arabe, tige des Tahérides, avait servi le calife Haroun-al-Raschid. Il fit périr Amyn, son successeur, en 813, et assura le trône à Al-Mamoun; il reçut à titre de récompense le gouvernement du Khoraçan, et ne tarda pas à s'y rendre indépendant. Ses successeurs, connus sous le nom de Tahérides, possédèrent le Khoraçan jusqu'en 872, et y furent remplacés par les Soffarides.

TAHÉRIDES. *Voy.* TAHER.

TAIKO-SAMA, premier koubo ou souverain séculier du Japon, avait été esclave; il devint ensuite favori et lieutenant d'un général qui s'était rendu maître de quelques provinces, et en 1585 réduisit le Daïri à la souveraineté spirituelle. C'est lui qui le premier persécuta les Chrétiens au Japon.

TAILHIÉ (Jacques), abbé, né vers 1700, mort vers 1778, fut l'élève de Rollin, et rédigea, entre autres ouvrages, un *Abrégé de l'Histoire ancienne* de son maître, 1744, 5 vol., et un *Abrégé de l'Histoire romaine* du même, 1755, plusieurs fois réimprimés.

TAILLEBOURG, bourg du départ. de la Charente-Inférieure, à 14 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angely, 1,200 hab. Saint Louis y battit les Anglais et le comte de la Marche, Lusignan, en 1242.

TAIN ou **THIN**, ville de France (Drôme), ch.-l. de canton sur le Rhône, vis-à-vis de Tournon, au pied du coteau de l'Ermitage; 2,400 hab. Beau pont en chaînes de fer (joignant Tain à Tournon). Aux environs, vins de l'Ermitage et de Côte-Rôtie. Vitriol, granit gris (le plus beau de la France). Truffes. Dans la plaine entre Tain et l'Isère, Fabius battit les Allobroges et les Arvernes. Louis de Bavière y défit les Normands en 881.

TAIN, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Ross, sur le Frith-de-Dornoch ou de Tain, à 10 kil. S. de Dornoch; 2,800 hab. Beau pont. Grande brasserie.

TAITBOUT, famille parisienne, dont une branche a possédé pendant tout le XVIIIe siècle la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de la ville de Paris, a donné son nom à l'une des rues du quartier de la Chaussée-d'Antin.

TAITI, une des îles de la Société. *Voy.* OTAHITI.

TAI-TSOU, empereur chinois, chassa les Mongols de la Chine en 1368, et fonda la dynastie indigène des Mings. *Voy.* CHINE.

TAI-TSOUNG, nom d'Oktaï-khan chez les Chinois. *Voy.* OKTAÏ-KHAN.

TAKIMA, royaume de la Guinée supérieure, tributaire des Achantis, entre les roy. d'Achanti au S., de Soko au N. et de Coranza au S. E.; capitale, Takima, à 160 kil. N. de Coumassie.

TAKROUR, nom que les indigènes d'Afrique donnent à la Nigritie centrale ou Soudan.

TALANTI ou **TALANDA**, *Oponte*, ville de l'état de Grèce (Hellade orientale), sur un petit golfe dit aussi de Talanti (partie septentr. du canal d'Égribo), à 40 kil S. E. de Zeitoun; 5,000 hab. Évêché.

TALAPOINS, nom que portent les prêtres dans le pays de Siam, dans le Pégou et le Laos.

TALARU, noble maison du Lyonnais, a fourni à l'Eglise plusieurs prélats très distingués : Jean de Talaru, archevêque de Lyon en 1375, cardinal en 1387 ; Amédée de Talaru, qui fut aussi archevêque de Lyon (1415) et cardinal (1440); Hugues de Talaru, archevêque et cardinal (1488).

TALASIUS, dieu de l'Hyménée chez les Romains, était, dit-on, un jeune Romain recommandable par sa valeur, à qui ses compagnons, lors de l'enlèvement des Sabines, avaient réservé une jeune fille d'une rare beauté; ce mariage fut fort heureux, de sorte que par la suite on souhaitait aux nouveaux mariés le bonheur de Talasius.

TALAVERA DE LA REYNA, *Elbora, Talabrica*, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, à 65 kil. O. de Tolède ; 8.000 hab., murs en ruines. Ville ancienne ; longtemps apanage des reines d'Espagne (d'où son nom) ; cédée par Jeanne, épouse de Henri II, aux archevêques de Tolède: prise par les Français en 1808. Ces derniers y furent défaits par les Anglo-Espagnols, en juillet 1809; ils occupèrent de nouveau la ville en 1823. Patrie du Jésuite Mariana. — A 59 kil. S. E. se trouve *Talaveyra-la-Vieja* (jadis *Evandria*); 500 hab., ruines romaines.

TALAVEYRA-LA-REAL, *Dippo*, ville d'Espagne (Badajoz), à 13 kil. E. de Ciudad-Rodrigo ; 2,900 hab.

TALBERT (Fr. Xavier), né à Besançon en 1728, mort en 1803, grand-vicaire de Lescar, eut de la réputation comme prédicateur, émigra et mourut à Lemberg. Il traita, concuremment avec Rousseau, la question proposée par l'Académie de Dijon, sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes* (1754), et remporta le prix. On a de lui des *Éloges de Louis XV, Montaigne, Bossuet, Massillon, d'Amboise, L'Hôpital*, qui furent couronnés par diverses académies.

TALBOT (Jean), premier comte de Shrewsbury, général anglais, surnommé l'*Achille de l'Angleterre;* né vers 1373, issu d'une famille normande originaire de Caux, fut envoyé dès 1417 en France, sous le règne de Charles VI: se signala dans plusieurs combats par un courage indomptable, mais ne put contrebalancer la bonne fortune de Charles VII aidé de Jeanne d'Arc. Il assista au siége d'Orléans, devint chef des troupes anglaises après l'affaire de Jargeau, où Suffolk s'était laissé prendre (1429), perdit la bataille de Patay, et y fut pris par Xaintrailles, qui le renvoya sans rançon, eut bientôt occasion d'user de la même courtoisie à l'égard de son libérateur ; reçut successivement les titres de comte de Shrewsbury, de Wexford, de Waterford en récompense de ses beaux faits d'armes, fut un des otages donnés par le duc de Somerset, reparut en Guyenne en 1452, et occupa rapidement toute la province, mais perdit la victoire et la vie à la bataille de Castillon, près de Bordeaux (1453). Il avait été fait maréchal de France en 1441 par le roi d'Angleterre Henri VI, alors maître de la France.

TALBOT (Charles), comte, puis duc de Shrewsbury, était chambellan de Jacques II, mais il quitta le service de ce prince, désapprouvant sa politique, et favorisa l'entreprise du prince d'Orange (Guillaume III), qui, placé sur le trône par la révolution de 1689, le nomma principal ministre, puis le créa duc (1694). Il résigna son portefeuille pour cause de santé, et fut néanmoins nommé par la reine Anne membre du conseil privé, ambassadeur en France, vice-roi d'Irlande, lord trésorier. Il mourut en 1717.

TALBOT (Richard), comte, puis duc de Tyrconnel, gentilhomme irlandais, zélé catholique, était issu du fameux Talbot. Il jouit de toute la confiance de Jacques II, qui le nomma vice-roi d'Irlande. Il défendit Jacques contre son gendre Guillaume, prince d'Orange, et reçut le roi à Dublin lorsqu'il eut été chassé d'Angleterre. Après la révolution de 1688, il tenta de rendre l'Irlande indépendante, mais sans pouvoir y réussir. Il mourut en 1691.

TALCA ou **SAINT-AUGUSTIN**, ville du Chili, ch.-l. du dép. de Maula, à 190 kil. S. de Santiago. Aux environs, mines d'or et collines d'améthyste. Victoire des Espagnols sur les indépendants en 1818.

TALENT, ville d'Afrique, capitale de l'état de Sidi-Hescham, dans le pays de Sus, à 110 kil. S. O. de Tarodant.

TALICHAH, khanat de la Russie mérid. (Chirvan), à l'O. de la mer Caspienne et sur les confins de la Perse. Ch.-l., Astarah. Habitants persans.

TALIDJS, peuple persan, habite dans le Mazanderan et le Ghilan; 15,000 individus.

TALLAHASSEE, v. des Etats-Unis, capit. de la Floride, par 86° 56' long. O., 30° 28' lat. N.; 4,500 hab.

TALLARD, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 10 kil. S. de Gap; 1,000 hab.

TALLART (Camille D'HOSTUN, duc de), général français, né en 1652, mort en 1728, servit sous Condé, sous Turenne, devint lieutenant-général (1693), maréchal (1703), gagna la bataille de Spire sur les Impériaux, mais perdit (1704) celle de Hochstett contre Marlborough et le prince Eugène, et fut conduit à Londres comme prisonnier. Il eut part, dit-on, par ses intrigues près de la reine Anne, au rappel de Marlborough, et fut, à son retour, membre du conseil de régence, puis ministre sous Louis XV.

TALLEMANT DES RÉAUX (l'abbé François), littérateur français, né à La Rochelle vers 1620, mort en 1693, fut 24 ans aumônier de Louis XIV, entra à l'Académie Française en 1651, donna une traduction de *Plutarque* (8 vol., 1663-65), que Boileau accuse de sécheresse, et traduisit l'*Histoire de la république de Venise* de Nani, 1679. — Son frère, Gédéon Tallemant des Réaux, né à La Rochelle vers 1619, mort à la fin du XVIIe siècle, a laissé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1839, par M. Monmerqué, sous le titre d'*Historiettes de Tallemant de Réaux* (10 vol. in-12): on y trouve une foule d'anecdotes curieuses.

TALLEMANT (l'abbé Paul), cousin des précédents (1642-1712), membre de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions, fut longtemps l'orateur de la 1re de ces compagnies et le secrétaire de la 2e. Il a publié en 1698 les *Remarques et décisions de l'Académie*, et en 1702, l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*.

TALLEYRAND, branche cadette de la famille des comtes souverains de Périgord, tire son nom d'une terre du Périgord, que possédaient ces comtes, et remonte jusqu'à Boson I, comte de la Marche au Xe siècle. Le premier seigneur de cette maison qui ait porté le nom de Talleyrand est Hélie de Talleyrand, qui vivait vers l'an 1100. Les membres les plus connus de cette famille sont :

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Hélie DE), cardinal, né en 1301, mort en 1364, eut grande part à la nomination de quatre papes : Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, fut chargé de diverses négociations importantes par le Saint-Siége, fit élire empereur Charles IV à la place de Louis V encore vivant (1346), alla à Londres solliciter la liberté du roi Jean et fit conclure une trêve de deux ans. Il fut le contemporain et l'ami de Pétrarque.

TALLEYRAND (Henri DE), comte de Chalais, né en 1599, favori de Louis XIII et amant de la duchesse de Chevreuse, montra de la bravoure aux siéges de Montpellier et de Montauban. Ayant trempé avec la duchesse de Chevreuse dans une conspiration contre Richelieu, celui-ci l'accusa d'avoir conspiré contre le roi même, et le fit périr sur l'échafaud (1626); il n'avait que 26 ans.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alex.-Angélique DE), cardinal, né à Paris en 1736, mort en 1822, fut à 30

ans coadjuteur de l'archevêque de Reims, obtint lui-même cet archevêché en 1777, se signala par sa bienfaisance, fut député aux États-Généraux, émigra, se lia dans l'exil avec le comte de Provence (Louis XVIII), fut nommé en 1817 cardinal et archevêque de Paris. Il était oncle du fameux diplomate.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice DE), prince de Bénévent, diplomate, né à Paris en 1754, mort en 1838, était boiteux, et fut destiné à l'Église. Il fut fait évêque d'Autun dès l'âge de 25 ans, adopta les principes de la révolution, se lia avec Mirabeau, célébra la messe au Champ-de-Mars sur l'autel de la patrie le jour de la fédération (14 juillet 1790), admit la nouvelle constitution du clergé, sacra les évêques assermentés, ce qui le fit excommunier par le pape, fut envoyé à Londres par Louis XVI en 1792 pour assister l'ambassadeur Chauvelin, reçut, en 1793, du cabinet de Saint-James l'ordre de s'éloigner, se rendit alors en Amérique, où il se livra au négoce, ne revint en France qu'en 1796, obtint du Directoire, avec l'appui de Mme de Staël, le ministère des affaires étrangères, s'entendit avec Bonaparte à son retour d'Égypte et au 18 brumaire; signa les traités de Lunéville, d'Amiens, de Presbourg, de Tilsit, prit, assure-t-on, une grande part à l'enlèvement du duc d'Enghien, fut nommé grand-chambellan à l'avénement de l'empereur, et reçut en 1806 la principauté de Bénévent. Ayant désapprouvé la guerre d'Espagne, ou plutôt ayant conseillé l'alliance anglaise, il fut privé du portefeuille des affaires étrangères (1808); il reçut en compensation le titre de grand-électeur, avec 500,000 fr. de traitement. Il prit dès cette époque une part active aux intrigues qui avaient pour but de renverser Napoléon et de ramener les Bourbons, et fut nommé membre du gouvernement provisoire en 1814. Il sut rendre l'empereur Alexandre favorable à la France, fut nommé par Louis XVIII ministre des affaires étrangères, et assista au congrès de Vienne: mais après les Cent-Jours, il devint victime de l'esprit de réaction, et se retira : il fut ainsi dispensé de signer la paix désastreuse de Paris. Resté simple pair, il prit parti dans l'opposition, et ne fut pas étranger à la révolution de 1830. Louis-Philippe le nomma, dès son avénement, plénipotentiaire en Angleterre. M. de Talleyrand réussit alors à réaliser cette alliance de l'Angleterre et de la France qui avait été la pensée dominante de sa vie; il signa aussi le traité de la Quadruple-Alliance (1834), et assista aux longues conférences qui terminèrent les querelles de la Belgique et de la Hollande. Voyant alors la paix assurée et son œuvre accomplie, il se retira des affaires. M. de Talleyrand était sans contredit le premier diplomate de son temps; à une grande habitude des affaires et à une extrême finesse il joignait un très grand empire sur lui-même. Il avait beaucoup d'esprit et on lui prête une foule de mots heureux. Il conserva toutes ses facultés jusqu'à ses derniers moments. On l'accuse de versatilité, parce qu'il servit tous les gouvernements; mais peut-être voulait-il ne servir que son pays. Il s'était fait relever par Pie VII de ses vœux cléricaux et s'était marié; mais il n'eut pas d'enfants. Il a laissé des *Mémoires* qui n'ont pas encore vu le jour. M. Mignet a lu l'*Éloge* de Talleyrand à l'Académie des Sciences Morales.

TALLIEN (J.-Lambert), révolutionnaire fameux, né à Paris en 1769, mort en 1820, était le fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, et avait été clerc de procureur, commis, prote d'imprimerie quand les États-Généraux s'ouvrirent. Il entra au club des Jacobins, eut part au 10 août (1792), devint secrétaire-greffier de la commune de Paris, fut député par le dép. de Seine-et-Oise à la Convention, se signala par sa violence contre Louis XVI et les Girondins, et soutint Marat et Rossignol. Envoyé à Bordeaux pour y établir le régime de la Terreur (1794), il connut, dans cette ville la belle Mme de Fontenay, depuis Mme Tallien, qui exerça sur lui une heureuse influence et le rendit plus modéré : mais il se vit alors rappelé à Paris par le parti terroriste, et n'eut bientôt d'autre moyen d'échapper au supplice que d'y pousser Robespierre. Il s'unit contre lui avec ceux qui couraient les mêmes dangers, l'accusa au 9 thermidor, et le fit condamner. Il appuya ensuite de toutes ses forces la réaction contre les terroristes. Après la dissolution de la Convention, il fut du Conseil des Cinq-Cents, et prit part au 18 fructidor. Là finit son rôle politique. Il suivit Bonaparte en Égypte, fut pris par les Anglais à son retour, fut ensuite nommé consul à Alicante, et conserva jusqu'à sa mort les appointements de cette place sans en remplir les fonctions. Il mourut à Paris en 1820, sans fortune, et complétement oublié.

TALLIEN (Thérèse CABARRUS, Mme), femme célèbre par sa beauté, son esprit et sa générosité, était fille du banquier espagnol Cabarrus, et naquit en Espagne vers 1775. Amenée à Bordeaux, elle fut mariée dès l'âge de 14 ans à M. de Fontenay, conseiller au parlement de Bordeaux ; elle avait d'abord embrassé les principes de la révolution, mais effrayée de ses excès, elle voulut passer en Espagne. Arrêtée et conduite devant le proconsul Tallien, alors à Bordeaux, elle lui inspira une violente passion, à laquelle elle ne tarda pas à répondre. Elle n'usa de l'immense ascendant qu'elle avait sur Tallien que pour arracher à la mort une foule de victimes. Quand Tallien, accusé de modérantisme, eut été rappelé, elle fut jetée en prison ; le 9 thermidor la sauva : il est probable que le danger où elle se trouvait hâta cette journée. C'est alors qu'elle épousa Tallien. Cette union ne fut pourtant pas heureuse, et peu d'années après, un divorce vint la rompre. En 1805, Mme Tallien épousa le comte de Caraman, depuis prince de Chimay. Elle mourut en 1831, au château de Ménars, près de Blois. Pendant longtemps Mme Tallien jouit d'une grande vogue à Paris, et exerça sur le public une grande influence. Cependant Napoléon refusa toujours de l'admettre à sa cour.

TALMA, célèbre tragédien français, né à Paris en 1763, mort en 1826, était fils d'un dentiste, et pratiqua 18 mois lui-même la profession de son père ; mais bientôt il se voua au théâtre. Il débuta aux Français en 1787, par le rôle de Séïde, dans *Mahomet*, commença en 1789 la réforme du costume, qu'il rendit conforme aux temps, aux lieux, créa plusieurs rôles (*Manlius*, *Othello*, *Hamlet*, *Sylla*, *Régulus*, etc.), et ne cessa jusqu'à la fin de sa vie d'étudier son art et d'augmenter sa supériorité. Il est regardé comme le premier tragédien de son temps et comme le régénérateur de l'art théâtral. Parlant l'anglais avec perfection, il donna parfois à Londres des représentations en cette langue. Napoléon l'aimait beaucoup et l'admettait dans son intimité ; il paya au moins deux fois ses dettes. Talma avait été révolutionnaire ardent.

TALMONT, ch.-l. de cant. (Vendée), à 40 kil. E. des Sables ; 3,087 hab. Anc. abbaye.— Un autre *Talmont* est dans la Charente-Inférieure., à 31 kil. S. de Saintes. Petit port ; 600 hab. Ce bourg donne son nom à une principauté qui appartient à la maison de la Trémoille.

TALMUD ou THALMUD, c.-à-d. *discipline*, code civil et religieux des Juifs, est pour eux la suite et le complément de la Bible. On distingue deux Talmud : 1° *celui de Jérusalem*, qui fut achevé dans le IIe siècle : il est devenu inintelligible pour les Juifs eux-mêmes et n'est plus en usage ; — 2° *celui de Babylone* : ce dernier est le plus important. Il se divise en deux parties : la *Mischna* (ou *seconde loi*), qui contient le texte, et qui fut écrite vers 190 par le rabbin Judas-le-Saint, et la *Gemara* (ou *complé-*

meni), qui est une sorte de glose ou de commentaire. Cette 2e partie fut commencée au ve siècle par le rabbin Asser, et achevée au vie. La *Mischna* est écrite en hébreu rabbinique assez pur ; la *Gemara* en hébreu mêlé de chaldéen. Le style du *Talmud* est fort obscur ; on trouve dans ce livre une foule de fables invraisemblables, et de graves erreurs chronologiques. Il a été publié tout entier par Bomberg, Venise, 1520, 12 vol. in-fol. (réimprimé à Amsterdam, 1744). — On donne le nom de *Talmudistes* ou de *Rabbinistes* aux Israélites qui reconnaissent les doctrines du *Talmud*. Ils sont opposés aux *Caraïtes*, qui s'en tiennent à la lettre de la Bible et rejettent tout commentaire. *Voy.* CARAÏTES.

TALMUDISTES. *Voy.* TALMUD.

TALON (OMER), avocat-général au parlement de Paris, d'une ancienne famille de robe originaire d'Irlande, né vers 1595 à Saint-Quentin, mort en 1652, montra pendant la Fronde du dévouement au roi et aux lois, ainsi que de la prudence, et déploya le plus noble caractère. Omer Talon fut un des premiers à faire entendre au barreau un langage sain et de bon goût. Il a laissé des *Mémoires* estimés. — Denis Talon, son fils, né en 1628, mort en 1698, fut comme lui avocat-général, et mourut président à mortier. Il eut grande part aux *Ordonnances de Louis XIV*. On a publié les *Plaidoyers* et *Discours* d'Omer et Denis Talon, Paris, 1821, 6 vol. in-8.

TALONG. *Voy.* PÉGOU.

TALTHYBIUS, héraut d'Agamemnon au siége de Troie. Ses descendants eurent longtemps le privilége de fournir des hérauts à Sparte.

TAMAGA, riv. d'Espagne, naît en Galice, à 40 kil. S. E. d'Orense, coule au S., entre en Portugal, où elle traverse les prov. de Tras-os-Montes et de Minho, et tombe dans le Douro à 15 kil. S. O. d'Amarante. Cours, 160 kil.

TAMAN, île de la Russie d'Europe (Tauride), entre la mer Noire et la mer d'Azov, à l'entrée du détroit d'Iénikaleh (d'où le nom de détroit de Taman donné souvent à ce détroit) : 80 kil. sur 40. Sources de pétrole et plusieurs volcans de boue. Elle est habitée par des Cosaques. On y remarque le fort de Fanagorie et les ruines de Tmoutarakan.

TAMAULIPAS ou TAMAULIPAN (état de), dit aussi *Nouv.-Santander*, état de la Confédération mexicaine, entre ceux de San-Luis de Potosi, de Nouv.-Leon, de Cohahuila, et la mer du Mexique : 740 kil. de long sur une largeur qui varie de 64 à 172 ; 81,000 kil. carrés ; 80,000 hab.? Capit. Aguayo. Autres villes : Tampico de Tamaulipas, Nouveau-Santander, El-Refugio, etc. Climat salubre et chaud, forêts, savanes, mais peu de culture. Beaucoup de chevaux et porcs sauvages. Argent, fer, sel. Montagnes au S. Nulle industrie, un peu de commerce.

TAMAULIPAS (TAMPICO DE). *Voy.* TAMPICO.

TAMBOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Tambov, sur la Tzna, à 508 kil. S. E. de Moscou ; 12,000 hab. Archevêché. École centrale, école de cadets ; manufacture impériale d'alun et de vitriol, corderies. Commerce assez actif. Tambov fut fondé par le czar Michel Romanov en 1636. — Le gouv. de Tambov est situé dans la Russie d'Europe, entre ceux de Vladimir, de Nijnéi-Novogorod, de Penza, de Saratov, de Riazan, etc. : 420 kil. sur 312 (de l'E. à l'O.) : 70,000 kil. carrés ; 1,470,000 hab. Cochenille polonaise, cantharides, fer.

TAMERLAN, dont le vrai nom est *Timour-Leng* ou *Timour-Beyg*, célèbre conquérant mogol, né en 1336 dans le Djaggathaï, à Kech, près de Samarcand, descendait de Gengiskhan par les femmes. Il succéda en 1360 à son oncle Séif-Eddyn, comme prince de Kech et chef de la tribu de Berlas, sous la suzeraineté de Toglouk-Timour, khan du Djaggathaï. Ce dernier étant mort (1363), Tamerlan s'unit à son beau-frère Hussein, vainquit et tua le fils de Toglouk (1363), donna le vain titre de khan à un homme sans puissance Khaboul-Aglen, et partagea avec Hussein le pouvoir réel. Bientôt il se brouilla avec Hussein (1365), se fit proclamer khan lui-même (1370), soumit la Khowaresmie, le Kachgar, toute l'Asie à l'E. de la mer Caspienne, envahit la Perse ou ancien khanat d'Iran, la conquit en quelques années ainsi que les provinces au N. de ce pays (1389), dévasta ensuite tout le pays entre les fleuves Ili et Irtyche, s'avança jusqu'à la steppe des Kirghiz (1390), puis tourna ses armes vers le S. de la Russie, pilla et ruina Azov, courut de là vers l'Inde (1397), passa le Sind (1398), livra bataille à Mahomet IV sous les murs de Delhi, se rendit maître de cette ville, puis de tout l'empire, remplit l'Hindoustan de sang et de ruines, revint ensuite vers l'O., enleva la Syrie au sultan d'Égypte (1400), se dirigea de là sur Bagdad qu'il détruisit (1401), puis entra en lutte avec les Ottomans, remporta sur Bajazet la sanglante victoire d'Ancyre (1402), et fit le sultan prisonnier ; de là, sans se donner le temps d'affermir son pouvoir en Asie-Mineure (1403), il se tourna vers l'Orient et marcha contre la Chine (1404), à la tête de plus de 200,000 h., mais il mourut en route à Otrar, sur le Sihoun, dans le khanat de Khokand (1405). A sa mort, Chah-Rokh, le plus jeune de ses fils, qui seul lui survivait, et ses 35 petits-fils ou arrière-petits-fils se partagèrent ses états ; Chah-Rokh et Pir-Mohammed-Géangir, 2e fils de l'aîné de ses fils, en eurent la principale part. Tamerlan était sanguinaire et fanatique : Delhi, Damas, Bagdad et nombre d'autres villes furent incendiées par ses ordres ; devant Delhi, il fit égorger 100,000 captifs ; à Bagdad, il érigea un obélisque avec 90,000 têtes coupées. Il aimait pourtant les sciences : il fonda une école à Kech, sa ville natale, et rédigea le *Tuzukat* ou réglement sur l'organisation de l'armée et sur l'administration. Ce grand conquérant était boiteux.

TAMESIS, nom latin de la *Tamise*.

TAMIATHIS, nom latin de *Damiette*.

TAMIED, abbaye de l'ordre de Cîteaux en Savoie. La règle y est aussi sévère qu'à La Trappe. Bibliothèque riche en manuscrits.

TAMISE, *Tamesis* des anciens, *Thames* en anglais, riv. d'Angleterre, se forme de la réunion de plusieurs ruisseaux, à Lechlade, dans le comté de Berks, prend là le nom d'*Isis*, sépare les comtés d'Oxford, Buckingham, Middlesex, Essex, de ceux de Berks, Surrey, Kent, reçoit à Oxford la Charwell, à Dorchester la Thames, dont elle conserve le nom, baigne Reading, Windsor, Staines, Kingston, Brendford, Richmond, sépare Londres en deux parties, arrose encore Greenwich, Woolwich, Sheerness, Margate, et va tomber dans la mer du Nord par un large estuaire. Son cours, qui se dirige généralement de l'O. à l'E., est de 700 kil. env. Ses eaux sont d'excellente qualité. Les grands vaisseaux de guerre remontent la Tamise jusqu'à Deptford, un peu au dessous de Londres ; les vaisseaux marchands de 800 tonneaux vont jusqu'à Londres. La Tamise communique avec un grand nombre de canaux.

TAMISE, ville de Belgique (Flandre orient.), sur l'Escaut, à 20 kil. de Dendermonde ; 5,800 hab.

TAMOUL, peuple de la famille malabare, habite le Karnate et parle une langue particulière, dont l'alphabet sert quelquefois à écrire le sanscrit.

TAMPICO, dite aussi *Tampico-de-Tamaulipas* ou *Pueblo-Nuevo*, ville du Mexique (Tamaulipas), à 470 kil. N. de la Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, est la plus florissante et la plus commerçante de l'état. Elle n'existe que depuis 1824 et a été souvent prise et reprise pendant les derniers troubles qui ont désolé le Mexique.

TAMWORTH, ville d'Angleterre, à 13 kil. S. E. de Lichfield, au confluent de la Tame et de l'Anker, est séparée par la Tame en deux parties égales,

dont l'une est dans le comté de Warwick, et l'autre dans le comté de Stafford; 7,200 hab. Lainages superfins, imprimerie sur toile, etc. — Jadis résidence des rois de Mercie.

TANA, riv. de Norvége, sépare le Finmark de la Laponie russe, et se jette dans l'Océan Glacial Arctique; cours, 350 kil. Beaucoup de saumons.

TANAGRE, *Tanagra*, auj. *Scamino*, ville de Béotie, au N. E., sur l'Asope; les Athéniens y défirent complètement les Spartiates en 455. Socrate sauva la vie à Xénophon dans cette bataille. Les Spartiates avaient battu Cimon deux ans auparavant dans ce même endroit. On voyait à Tanagre le tombeau de Corinne. On dressait dans cette ville des coqs renommés pour le combat.

TANAIS, fleuve de la Sarmatie, auj. le *Don*. — On donne à l'Iaxarte le nom de *Tanaïs d'Asie*.

TANANARIVE, ville de l'île Madagascar, capit. du royaume des Ovas; 50,000 hab. Cases au milieu d'arbres, aspect pittoresque; 2 résidences royales. Imprimerie madécasse pour les missionnaires.

TANAQUIL, femme de la v. de Tarquinies, habile dans l'art des augures, épousa Tarquin l'Ancien, engagea son époux à quitter l'Etrurie pour s'établir à Rome, lui promettant qu'il régnerait dans cette ville, ce qui en effet eut lieu après la mort d'Ancus Martius; elle fit ensuite proclamer roi Servius Tullius, son gendre, et le fit reconnaître par le peuple.

TANARO, *Tanarus*, riv. des États sardes, sort des Apennins à l'extrémité S. O. de la prov. de Mondovi, traverse cette province, ainsi que celles d'Alba, d'Asti, d'Alexandrie, baigne les villes d'Ormea, de Cherasco, d'Asti et d'Alexandrie, et se jette dans le Pô à 14 kil. N. E. de cette dernière. Cours, 230 kil. Il reçoit la Stura, la Bormida, etc. Don Philippe, à la tête des Français et des Espagnols réunis, battit les Austro-Piémontais sur les bords de cette rivière en 1745.

TANASSERIM, ville de l'Inde. *Voy.* TENASSERIM.

TANCARVILLE, village du dép. de la Seine-Infér., à 26 kil. E. du Havre, et sur une hauteur située sur la droite de la Seine; 500 hab. Aspect pittoresque; 2 châteaux en ruines, l'un qui fut jadis la résidence des comtes de Tancarville, l'autre bâti par le financier Law.

TANCARVILLE (Jean vicomte de MELUN, comte de), prit part à la conquête de la Prusse par les chevaliers Teutoniques, combattit les Maures en Espagne, les Anglais dans l'Angoumois et en Normandie, fut nommé par le roi Jean grand-chambellan et grand-maître de France, négocia le mariage de Philippe (plus tard duc de Bourgogne) avec l'héritière de Flandre, fut pris à la bataille de Poitiers (1536), revint, en 1538, au grand effroi du parti de Marcel et de Charles-le-Mauvais, eut grande part à la paix de Brétigny (1360), fut nommé ensuite grand-maître des eaux et forêts par Jean, conserva son crédit sous Charles V, et mourut en 1382 gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc.

TANCRÈDE prince sicilien, célèbre dans les croisades, petit-fils par sa mère de Tancrède de Hauteville était neveu de Robert Guiscard et cousin de Boémond de Tarente. Il partit avec ce dernier pour la première croisade (1096), battit les Grecs au passage du Vardari, eut grande part à la prise de Tarse, en vint aux mains avec Baudouin, auquel il disputait cette ville, se signala au siége de Jérusalem, plaça le premier son étendard sur les murs de la ville sainte, fonda la principauté de Galilée ou de Tibériade (1099), la résigna, en 1100, lors de l'avénement de Baudouin I, son ennemi, au trône de Jérusalem, et ne la reprit qu'en 1109; administra la principauté d'Antioche pendant l'absence de Boémond (1104-1111), le comté d'Edesse pendant la captivité de Baudouin du Bourg (1104-1110), et ne rendit ce comté que par la force. Il mourut à Antioche en 1112. Tancrède est un des héros les plus brillants de la *Jérusalem délivrée;* mais le poëte a beaucoup embelli son caractère. La *Vie* de Tancrède (*Gesta Tancredi*) a été écrite par Raoul de Caen (elle se trouve traduite dans la collection de M. Guizot).

TANCRÈDE, comte de Lecce, se disait fils naturel du duc de Pouille Roger, et petit-fils du roi Roger I: il fut mis en prison par Guillaume I, son oncle, qui craignait qu'il ne lui disputât le trône, mais il s'échappa et s'enfuit à Constantinople; Guillaume II le traita en bon parent. A la mort de ce prince, il se fit proclamer roi par les Siciliens (1189), mais bientôt il fut attaqué par Henri VI (époux de Constance, fille de Guillaume II). Après des succès variés, il mourut en 1194, laissant le trône à son fils Guillaume III, qui le perdit la même année.

TANCRÈDE DE ROHAN. *Voy.* ROHAN.

TANDAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 32 kil. N. O. de Mourchedabab. Toiles ouvrées et damassées. Résidence de Soliman-chah (1564).

TANDJAOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur le Kaveri, à 300 kil. S. O. de Madras; 30,000 hab. Très forte ville: deux citadelles; collége jadis célèbre; beaux temples; palais d'un radjah, tributaire des Anglais. — Jadis ch.-l. d'un petit état qui fut soumis par le nabab de Karnatic, que plus tard dépouillèrent les Anglais (1773).

TANFANA, déesse germanique, avait chez les Marses un temple célèbre, dont les prêtres prédisaient l'avenir.

TANGER, *Tingis*, ville et port de l'empire de Maroc (roy. de Fez), sur une hauteur près de la baie de Tanger (entrée occid. du détroit de Gibraltar), à 192 kil. N. de Fez, par 8° 8' long. O.; 7,000 hab. Fort, batterie. Grand château délabré; port: bel extérieur, mais rues étroites, sales, etc. Commerce assez important. Consulats européens. — Tingis, ville antérieure à la domination romaine, avait été fondée, suivant les traditions, par le géant Antée; elle fut nommée sous Claude *Traducta Julia* et devint alors le ch.-l. de la Mauritanie Tingitane, passa ensuite aux Wisigoths d'Espagne, aux Arabes, à diverses dynasties maures et enfin aux Portugais (1472). Alphonse VI la céda comme dot de Catherine sa sœur au roi d'Angleterre Charles II (1662); mais les Anglais la rendirent à l'Espagne en 1684, après avoir fait sauter le môle qui abritait l'entrée du port. Tanger tomba dès lors en décadence. *Voy.* TINGITANE et TINGIS.

TANGERMUNDE, ville des États prussiens (Saxe), au confluent du Tanger et de l'Elbe, à 10 kil. S. E. de Stendal; 3,200 hab. Magasin royal de fer.

TANGOUT, *Ho-si* en chinois, ancienne contrée de Chine, comprenait la prov. de Kan-sou, le S. O. de la Mongolie, le pays de Khoukhounoor, et avait pour capitale, Sé-tcheou.

TANIS, auj. *Samnah* ou *San*, ville très ancienne de l'Égypte-Inf., dans le petit delta au N., donna son nom à la branche Tanitique du Nil, 6e bras du Nil en partant de l'O., et au nome Tanite. Cette ville était au temps de Moïse la résidence d'une dynastie de Pharaons (c'est la 21e). Plus tard, Tanis fit partie de l'Augustamnique et eut le titre d'évêché.

TANLAY, bourg du dép. de l'Yonne, à 10 kil. E. de Tonnerre; 650 hab. Titre d'un marquisat. Château où les Coligny et le prince de Condé se liguèrent contre Catherine de Médicis.

TANNA (île), en Polynésie, une des Nouvelles-Hébrides, par 167° 24' long. E., 19° 30' lat. S.; 32 kil. sur 15. Découverte par Cook en 1774.

TANNAY, ch.-l. de cant. (Nièvre), sur l'Yonne, à 14 kil. S. E. de Clamecy; 1,396 hab. Forges.

TANNEGUI DU CHATEL, vaillant capitaine du parti des Armagnacs, d'une ancienne famille de Bretagne connue dès le XIIIe siècle, suivit Louis

d'Anjou lorsqu'il tenta de reconquérir le roy. de Naples, puis fut nommé par le dauphin (Charles VII) maréchal de Guyenne et prévôt de Paris (1413). Il sauva ce prince des mains des Bourguignons, lors de leur entrée à Paris (1416). On l'accuse d'avoir eu la plus grande part au meurtre de Jean-sans-Peur dans l'entrevue de Montereau. Il fut comblé de biens et de dignités par Charles VII devenu roi, et mourut dans la retraite en Provence en 1449, à environ 80 ans. — Son neveu, nommé aussi Tannegui du Châtel, fut également en grande faveur auprès de Charles VII, servit Louis XI avec zèle, et fut tué en 1477 au siége de Bouchain.

TANNENBERG, village de Prusse (Brandebourg), dans le cercle de Potsdam, près de Teltow. Vladislas V, roi de Pologne, y défit les chevaliers Teutoniques le 15 juillet 1409.

TANTALE, *Tantalus*, roi de Phrygie, fils de Tmole, fut père de Brontée, Pélops et Niobé. Il se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède, par l'audace qu'il eut de voler du nectar et de l'ambrosie pour en faire goûter aux mortels, par l'horrible épreuve qu'il osa faire de la science des dieux en leur servant les membres de son fils Pélops coupé en morceaux. Jupiter le condamna à être sans cesse en proie dans les enfers à une faim et à une soif dévorantes, au milieu d'un fleuve dont l'eau échappe à ses lèvres sitôt qu'il veut l'y porter et sous des arbres fruitiers dont les branches se relèvent sitôt qu'il veut en toucher les fruits.

TANTON ou TANTAH, ville de la Basse-Egypte, à 36 kil. N. de Menouf : superbe mosquée de Mamet-el-Bedaoui: pèlerinage célèbre; 3 foires considérables: il y vient jusqu'à 200,000 pèlerins et marchands; hors des temps de foire, la ville est presque déserte.

TANUCCI (Bernard, marquis de), homme d'état, né à Stia (Toscane), en 1698, mort en 1783, suivit l'infant don Carlos à la conquête de Naples, devint son premier ministre quand l'infant fut roi, et conserva son pouvoir sous Ferdinand IV jusqu'à l'entrée de la reine Caroline au conseil. De nombreuses innovations signalèrent son ministère, mais les unes étaient trop brusques ou peu en harmonie avec l'état du pays, les autres furent maladroitement conduites. Tanucci se fit haïr et n'obtint aucun résultat vraiment utile. On a de lui quelques écrits.

TAO, un des noms de l'Etre suprême chez les Chinois : c'est la Raison suprême considérée comme réglant la nature, *la loi*. On nomme Tao-Tsée une secte fondée au VI[e] siècle av. J.-C. par Lao-Tseu ; elle adore le Créateur sous le nom de *Tao*, et a de grands rapports avec le Bouddhisme. M. G. Pauthier a donné un savant *Mémoire sur l'origine de la doctrine du Tao*, Paris, 1831. M. Stanislas Julien a traduit en français le *Tao-te-King*, livre qui renferme l'exposition de cette doctrine, Paris, 1842.

TAOQUES, peuple d'Arménie, au N. O., tenta de s'opposer au passage des Dix-Mille (401 av. J.-C.).

TAORMINA, *Tauromenium*, ville de Sicile (Messine), sur la Méditerranée, à 59 kil. S. O. de Messine : 2 forts, rades. Ruines (théâtre, naumachie, citernes, aqueduc). Aux environs, marbre. L'ancienne *Tauromenium* fut détruite par les Sarrasins en 968. Aux environs, ruines de l'antique *Naxus*.

TAO-TSEE, secte chinoise. *Voy.* TAO.

TAOUKRAH, *Teuchira*, ville ruinée de Barbarie (Barca), sur la mer, à 30 kil. S. O. de Tolometa.

TAPHIES ou TÉLÉBOIDES, petites îles de la mer Ionienne, entre l'Achaïe et Leucade, ainsi nommées de Taphius et Téléboas, fils de Neptune, qui y régnèrent. Les Taphiens étaient marins et pirates. Ils furent exterminés par Amphitryon. — On donne aussi le nom de *Taphiens* ou de *Téléboëns* à un peuple d'Etolie, et aux habitants de l'île de Caprée, qui fut colonisée, dit-on, par les Téléboëns d'Etolie.

TAPHROS, v. de la Chers. Taurique, auj. PÉRÉKOP.

TAPPA, roy. de Nigritie. *Voy.* NIFFÉ.

TAPROBANE, ancien nom de l'île de CEYLAN.

TAPTI, *Goaris*, riv. de l'Inde, naît dans les monts du Gandouana, sépare les anciennes provinces du Kandeich et du Bérar, arrose celle de Guzzerat, et se jette dans la mer des Indes, au golfe de Cambaye, à 16 kil. E. de Surate. Cours, 700 kil. Affluents, la Pournah, la Guirna, etc.

TAR, riv. des Etats-Unis (Caroline du Nord), naît au N. O. d'Oxford, et se jette, sous le nom de Pamlico, dans la baie de Pamlico ; cours, 300 kil.

TARA, ville de la Russie d'Asie (Omsk), à 2 kil. de l'Irtyche, à 260 kil. N. d'Omsk ; 6,000 hab. Fort, cinq églises, une mosquée. Commerce avec les Kirghiz et Boukhares. Fondée en 1594. — Un affluent de l'Irtyche se nomme aussi *Tara*.

TARAISE, patriarche de Constantinople, mort en 806, refusa longtemps cette dignité, et ne céda qu'aux instances de l'impératrice Irène. Il fit condamner les Iconoclastes dans le concile de Nicée (787), et empêcha Constantin V de répudier son épouse. On a de lui des *Lettres*.

TARANCON, ville d'Espagne (Tolède), à 40 kil. N. E. d'Ocagna; 4,175 hab. Excellent vin.

TARANTAISE, *Tarantasia*, prov. des Etats sardes (Savoie), entre celles de Faucigny au N., d'Aoste à l'E., de Maurienne au S. et à l'O., et la Savoie supérieure au N. O. : 60 kil. sur 31 ; 40,000 hab. Ch.-l., Moutiers. Pays montagneux ; les Alpes Cottiennes le limitent à l'E., et on y remarque le mont Iseran (d'où sort l'Isère) et le petit Saint-Bernard. Glaciers ; climat froid, mais sain.

TARARE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur le Tordine, à 26 kil. S. O. de Villefranche ; 7,762 hab. Montagnes aux environs ; vue magnifique. Mousselines diverses, blanchisseries, peluches de soie, etc. Dans les environs sont de nombreuses fabriques de mousselines qui occupent de 50 à 60,000 hab.

TARASCON, *Tarasco*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. d'Arles, sur le Rhône, vis-à-vis de Beaucaire ; 10,774 hab. Tribunal de commerce. Beau pont suspendu ; belle église Ste-Marthe, hôtel-de-ville, etc.; bains à la romaine. Vieux château, habité jadis par les comtes de Provence. Cadis, serges, chapeaux, vinaigre, etc.: saucissons renommés. Commerce très actif. — Cette ville est très ancienne, et fut très florissante au moyen âge. Elle doit, dit-on, son nom à un dragon qu'on appelait *tarasque*, et dont sainte Marthe délivra la contrée. Pendant quelques années, Tarascon fut le ch.-l. de l'arrondissement.

TARASCON-SUR-ARIÉGE, ch.-l. de cant. (Ariége), à 17 kil. S. de Foix ; 1,675 hab. Entrepôt de tout le fer que donnent les nombreuses mines des environs.

TARAZONA, *Turiaso*, ville murée d'Espagne (Saragosse), à 85 kil. N. O. de Saragosse ; 10,000 hab. Un peu de commerce. Fruits exquis aux environs.

TARAZONA-DE-LA-MANCHA, ville d'Espagne (Cuença), près du Jucar, à 48 kil. E. de S.-Clemente ; 6,800 h.

TARBÉ (L. HARDOUIN), né à Sens en 1753, mort en 1806, fut avocat et premier commis des finances sous Necker et de Calonne, directeur des contributions sous de Lessart, enfin ministre des finances. Il organisa aussitôt ce service sur un pied parfait. Il donna sa démission en 1792, et refusa de rentrer aux affaires sous le Consulat.

TARBELLI, peuple de la Gaule, en Novempopulanie, au S. des *Boii* et le long de l'Atlantique, avaient pour ch.-l. *Aquæ Tarbellicæ* (Dax).

TARBES, *Turba* ou *Bigorra*, ch.-l. de préfecture (Hautes-Pyrénées), sur l'Adour, à 815 kil. S. O. de Paris ; 12,630 hab. Evêché. Tribunaux de 1[re] instance et de commerce ; collége communal, etc. Beaucoup de ruisseaux d'eau de source. Peu d'industrie. Entrepôt de tout le commerce du département. Grands marchés. Tarbes existait avant

César et fut florissante sous les Romains. Elle fut souvent prise et pillée au moyen âge ; elle souffrit beaucoup des guerres civiles religieuses au XVIe siècle. C'était la capitale du comté de Bigorre. Patrie de Barrère, du chanteur Laïs. — L'arrondissement de Tarbes a 11 cant. (Castelnau de Magnoac, Gallan, Maubourgues, Ossun, Pouy-Astruc, Rabasteins, Tournay, Trie, Vic-en-Bigorre, Tarbes, qui compte pour deux), 197 communes et 110,542 hab.

TARDENOIS, ancien petit pays de France, dans le Soissonnais (Ile-de-France), auj. compris dans le dép. de l'Aisne, avait pour ch.-l. la Fère-en-Tardenois.

TARDETS, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 15 kil. S. de Mauléon ; 526 hab.

TARDIEU (M. et Mme), couple fameux, célèbre au XVIIe siècle par son avarice. Le mari était lieutenant-criminel de Paris. Les deux époux jouissaient d'une grande fortune, et ils rivalisaient de lésinerie. Ils furent assassinés par des voleurs en 1665. Boileau, dans sa 10e satire, a pris la femme pour type de la femme sordide.

TARDIEU, famille célèbre dans la gravure. Le premier artiste connu de cette famille est H.-Nicolas (1674-1749), élève d'Audran ; il fut reçu à l'Académie en 1716. — Son fils J.-Nicolas et son neveu P.-François se sont également distingués, et ont transmis leur talent à Ant.-Franç. Tardieu (1757-1822), et à Alexandre Tardieu (1758-1837).

TARD-VENUS, compagnies de brigands qui se formèrent en France après la paix de Brétigny (1360). Elles se composaient de gens de guerre licenciés et d'une foule de vagabonds de tous pays, puis d'hommes ruinés qui se joignirent à eux. Les Tard-Venus promenèrent leurs ravages dans plusieurs provinces, qui, pour éviter une ruine totale, furent obligées de se racheter par des contributions de guerre. Ils défirent, en 1361, à Brignais, l'armée du roi Jean II, commandée par Jacques de la Marche, prirent Pont-Saint-Esprit, et firent trembler Urbain V dans Avignon. Enfin, le margrave de Montferrat, moyennant 60,000 florins d'or que lui donna le pape, en prit une forte partie à sa solde et les disciplina.

TARENTE, *Tarentum* en latin, *Taranto* en ital., ville du royaume de Naples (Terre d'Otrante), au fond du golfe de Tarente, à 100 kil. N. O. de Lecce ; 14,500 hab. Evêché ; citadelle, vieux château-fort, cathédrale remarquable, etc. Peu d'industrie, petit commerce, pêche active, coquillages précieux (le murex, la pinne-marine). Aux environs, soie végétale. La *tarentule*, espèce de grosse araignée qui se trouve dans ce pays, doit son nom à cette ville. — Tarente est très ancienne ; elle fut fondée par des Crétois, puis augmentée par Phalante à la tête des Parthéniens exilés de Sparte (vers 707) ; elle devint bientôt très prospère, industrieuse, commerçante, riche, mais aussi très corrompue. Après avoir pris une faible part à la guerre des Samnites, elle attaqua les Romains (282), puis appela Pyrrhus pour se défendre, mais fut prise par Papirius Cursor en 272. Annibal l'arracha au joug romain (215), mais Fabius Maximus la reprit (209). Tarente a toujours suivi depuis le sort de l'Italie méridionale. Lors de l'établissement des Normands à Naples, il y eut une principauté de Tarente, laquelle n'eut que deux princes, tous deux du nom de Boémond. Le titre subsista sous les princes angevins, mais la principauté ne fut plus qu'un fief puissant. Quelques membres de la maison de la Trémoille, qui se prétendait héritière des rois angevins de Naples, prirent le titre de princes de Tarente.

TARENTE (Golfe de), dans la mer Ionienne, sur la côte de l'Italie méridionale (roy. de Naples), doit son nom à la ville de Tarente, sur le côte N. : il a environ 140 kil. de l'E. à l'O. sur 109 de largeur.

TARENTE (princes de). *Voy.* LOUIS, BOÉMOND. *Voy.* aussi LA TRÉMOILLE.

TARENTE (MACDONALD, duc de). *Voy.* MACDONALD.

TARGET, avocat, né à Paris en 1733, mort en 1807, avait acquis une grande célébrité au barreau, lorsqu'en 1789, il parut aux Etats-Généraux, mais il eut peu de succès à la tribune. Choisi par Louis XVI pour être un de ses trois défenseurs, il déclina ce beau rôle. Pendant la Terreur, il fut secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont, au reste, il paraît qu'il tempéra beaucoup la rigueur. En 1798, il fut nommé membre de la cour de cassation, et il y déploya des connaissances. On a de lui divers écrits, tels que : *Mémoire sur l'état des Protestants en France*, 1787 ; *Observations sur le commerce des grains*, Paris, 1776, in-12, etc.

TARGON, ch.-l. de cant. (Gironde), à 25 kil. N. O. de la Réole ; 980 hab.

TARGOVICE, ville de la Russie d'Europe (Kiev), à 56 kil. S. E. d'Ouman. Elle a donné son nom à la célèbre confédération formée, le 14 mars 1792, par des seigneurs polonais partisans de la Russie, et qui avait pour objet le maintien de l'ancienne constitution de la Pologne. Cette confédération ne fit qu'augmenter l'anarchie et amena le second partage de la Pologne.

TARGUM, c.-à-d. *exposition*, *explication*, nom donné aux diverses paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament. Les plus remarquables de ces paraphrases sont celles d'Onkélos, de Jonathan-ben-Uziel, de Joseph-l'Aveugle, etc.

TARIF ou TARIK (Ben-Zeyad ou Ben-Mélik), gouverneur de la partie la plus occidentale de l'Afrique, sous les ordres de Mouça, envahit l'Espagne (710) ; débarqua près du roc qui depuis prit de lui le nom de Gibraltar (Djibel-al-Tarik), au lieu nommé depuis Tarifa, battit les Wisigoths à Xerès, se rendit maître de la personne du roi Rodrigue, le tua, et envoya sa tête à Mouça ; prit Tolède, et s'apprêtait à compléter la soumission de l'Espagne, quand Mouça jaloux survint, et le mit en prison. Le calife Walid le fit remettre en liberté, mais las enfin des querelles sans cesse renaissantes entre Mouça et Tarik, il leur retira le commandement à tous deux. Tarik mourut dans l'obscurité.

TARIFA, *Julia Traducta* ou *Joza*, ville d'Espagne (Cadix), sur le détroit de Gibraltar, à 40 kil. S. E. de Cadix ; 13,000 hab. : c'est la ville la plus méridionale de l'Europe continentale ; château-fort et fortifications diverses, petit port, fanal ; les meilleures oranges de l'Andalousie. Tarifa fut ainsi nommée du musulman Tarif (*Voy.* ci-dessus). Prise aux Maures par Sanche, en 1290 ; assiégée par les Maures en 1340 : Alphonse IV (de Portugal) la délivra par une victoire qu'il remporta près de la ville, sur les bords du Rio-Salado. Les Français l'assiégèrent vainement en 1811 et 1812, mais la prirent en 1823.

TARIK, le même que TARIF (*Voy.* ce nom).

TARKHOU, jadis *Semender*, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 150 kil. N. O. de Derbend ; 12,000 hab. (presque tous Tartares). Château ; résidence d'un khan. Commerce avec l'Iran et la Russie.

TARMA, ville du Pérou (Junin), jadis ch.-l. d'intendance, à 180 kil. E. de Lima, par 11° 36' lat. S., 77° 43' long. O. : 10,000 hab. Mines de mercure, d'argent et d'antimoine.

TARN, *Tarnis*, riv. de France, sort du mont Lozère, dans le dép. de ce nom, court au S. O., entre dans le dép. de l'Aveyron, arrose Milhau, Alby, Gaillac, Villemur, Montauban, Moissac, et tombe dans la Garonne, près de Moissac. Cours, 350 kil. Elle reçoit la Dourbie, le Dourdon, la Rance, l'Aveyron. Elle donne son nom aux dép. suivants :

TARN (dép. du), entre ceux de l'Hérault au S. E., de l'Aveyron à l'E. et au N., de Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne à l'O. : 346,614 hab. : 5,739 k. carr. Ch.-l. Alby. Formé de l'Albigeois (dans le Haut-Languedoc). Montagnes, surtout au N. et à

l'E. Pas de canaux. Fer, plomb, manganèse, houille, marbre, pierre à plâtre, sable à faïence, à porcelaine, à verre, etc. Toutes les céréales, légumes, fruits, lin, chanvre, pastel, anis, coriandre, très bons vins; vastes forêts; pâturages; gros bétail, beaucoup de bêtes à laine. Draps fins et autres, étoffes de soie, toile, chapeaux, liqueurs, confitures; filatures, teintureries, usines à fer, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Alby, Gaillac, Castres, Lavaur), 35 cantons, et 327 communes; il appartient à la 10e division militaire, a une cour royale à Toulouse, et un archevêché à Alby.

TARN-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux du Lot au N., de l'Aveyron au N. E., du Tarn à l'E., de la H.-Garonne au S., du Gers au S. O., et du Lot-et-Garonne au N. O.; 242,184 hab.; 3,670 kil. carrés; ch.-l., Montauban. Formé (en 1808) de parties du Bas-Quercy, du Haut-Languedoc, de l'Agénois, de la Lomagne, de la Basse-Marche et du Rouergue, prises sur les dép. environnants. Coteaux entrecoupés de plaines. Fer, marbre, pierre de taille, pierre tégulaire, terre à potier. Toutes les céréales, melons, noix, truffes, châtaignes, lin, chanvre, navette, peu de bois; beaux pâturages. Mules et mulets, gros bétail, porcs; volaille, abeilles, vers à soie; gibier. Cadis et autres lainages, toiles, bas de soie, coutellerie, amidon, papeteries, teintureries, tanneries, etc. Grand commerce (avec l'Espagne et l'Italie) en grains, farines, mulets, bestiaux, vins, eaux-de-vie, laine, huile, safran, draps, cuirs, prunes et pruneaux, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Montauban, Moissac, Castelsarrazin), 24 cantons et 195 communes. Il appartient à la 10e division militaire; a une cour royale à Toulouse, et un évêché à Montauban.

TARNOPOL, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Sereth, à 110 kil. S. E. de Lemberg; 7,500 hab. Grand commerce. — Le cercle de Tarnopol, borné au N. et à l'E. par la Russie, ailleurs par ceux de Sloczow, Brzezany, Czortkow, a 95 kil. sur 60, et 210,000 hab. Napoléon le fit céder à la Russie en 1809; il fut rendu à l'Autriche en 1814.

TARNOW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 190 kil. O. de Lemberg; 4,300 hab. Evêché. — Le cercle de Tarnow est situé entre ceux de Rzeszow à l'E., de Iaslo au S., de Bochnia à l'O., et la Pologne russe au N. O.; 100 kil. sur 50; 240,000 hab.

TARO, *Tarus*, riv. des Etats sardes, sort des Apennins (Gênes), coule au S. E., puis au N. E., entre dans le duché de Parme, et se jette dans le Pô, à 19 kil. N. O. de Torricelle, après un cours de 110 kil. Sous l'empire français, cette ville a donné son nom à un dép. dont Parme était le ch.-l., et qui fut formé après 1801 du duché de Parme et de Plaisance.

TARODANT, ville de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov. de Sus, à 200 kil. S. O. de Maroc; 10,000 hab. Tanneries; manteaux dits *haïques*, selles, salpêtre.

TARPEIA, fille de Sp. Tarpéïus, gouverneur de Rome du temps de Romulus. Séduite par les Sabins, elle leur promit d'ouvrir les portes de la ville à leur armée, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche : elle voulait parler de leurs bracelets d'or. Tatius, roi des Sabins, y consentit; mais en entrant dans la ville, il jeta à Tarpeïa, non seulement son bracelet, mais encore le bouclier qu'il portait au même bras. Il fut imité par ses soldats, de manière que la malheureuse Tarpeïa périt accablée sous le faix. Elle fut enterrée au mont Capitolin, dont une partie prit d'elle le nom de *Roche Tarpéienne*. — Depuis, ce fut du haut de cette roche que l'on précipita les criminels de haute trahison.

TARPEIEN (mont). *Voy.* CAPITOLIN et TARPEIA.

TARQUIN I, dit vulgairement TARQUIN L'ANCIEN, *L. Tarquinius Priscus*, 5e roi de Rome, était un riche seigneur ou *lucumon* de Tarquinies, et avait pour père l'exilé Corinthien Démarate; il vint, l'an 627 av. J.-C., s'établir à Rome, y acquit la faveur populaire par sa bravoure et sa munificence, fut nommé par Ancus mourant, tuteur de ses deux fils, et se fit proclamer roi lui-même par les curies (614). Il doubla le nombre des sénateurs (réduit alors à 150), et celui des chevaliers, fortifia et embellit Rome, y fit construire les célèbres égoûts, et jeta les fondements du Capitole. Au dehors, il battit les Sabins et leur prit Collatie, défit les Latins coalisés, s'empara de Cornicule, Ficulnée, Camérie, Crustumérie, Apioles, Médullie, Nomente, et, s'il faut en croire Denys d'Halicarnasse, soumit toute l'Etrurie après neuf ans de guerre. Ces faits sont sans doute exagérés, mais on ne saurait douter que Rome ne fut riche et forte vers la fin du règne de Tarquin. Ce prince mourut en 576, assassiné par les fils d'Ancus. Servius Tullius, son gendre, lui succéda. — Niebuhr ne croit pas que Tarquin fût étrusque, et il voit dans Priscus le nom d'un peuple ancien, fondu avec les Latins (*Prisci Latini*); selon lui, Tarquin serait un habitant de Lucérie, un Latin régnant sur Rome.

TARQUIN II OU TARQUIN-LE-SUPERBE, 7e et dernier roi de Rome, petit-fils du précédent. Marié à une fille de Servius, femme d'un caractère doux et timide, il la fit périr afin d'épouser une autre fille de Servius, Tullie, femme ambitieuse et hardie, qui de son côté s'était débarrassée de son époux. Il forma avec elle une conspiration, dont le dénouement fut la mort violente de Servius, et son élévation au trône (534 av. J.-C.). Son règne fut une réaction contre les institutions de Servius. Il abolit les lois favorables au peuple, accabla d'impôts les Romains des dernières classes, fit tuer nombre de sénateurs, décida seul de la paix et de la guerre, et gouverna en tyran. Du reste, il fut guerrier actif et politique habile. Rome vit sous son règne Apioles vaincue, Gabies soumise; les villes latines furent réunies en une confédération dont Rome était le centre et avait la présidence; le Capitole fut terminé, les livres sibyllins achetés. Tarquin faisait en personne le siége d'Ardée, quand la brutalité de son fils Sextus à l'égard de Lucrèce, et l'énergie de Brutus, déterminèrent une terrible insurrection à Rome; la royauté fut abolie et remplacée par la république (509). Tarquin, banni avec toute sa famille, ourdit trois conspirations au sein même de Rome, mais sans succès (*Voy.* BRUTUS); puis il arma successivement contre Rome Veies et Tarquinies (509), le roi de Clusium, Porsena (508 et 7), les Sabins (505-499), les Latins (498-496), les Volsques (495), et fut toujours malheureux. Il mourut âgé de 83 ans, chez Aristodème, tyran de Cumes.

TARQUIN (Sextus), fils aîné de Tarquin-le-Superbe, est célèbre par la prise de Gabies. Feignant du mécontentement contre son père, il se réfugia dans cette ville, s'y rendit agréable aux habitants par sa libéralité, se fit nommer aux premiers emplois: puis, ayant fait périr, sous divers prétextes, les hommes les plus marquants du pays, il livra la ville à son père. Il fut cause de l'abolition de la royauté par l'outrage qu'il fit à la chaste Lucrèce. Il suivit son père en exil, combattit contre les Romains et périt à la bataille du lac Régille, 494 av. J.-C.

TARQUINIES, *Tarquinii*, auj. *Turchino*, ville d'Etrurie, au S., sur la Marta, près de son embouchure, bâtie, dit-on, par Tarchon, un des auxiliaires d'Enée contre Turnus, fut la patrie de Tarquin l'Ancien. Tarquinies fit plusieurs fois la guerre à Rome, mais finit, en 351 av. J.-C., par être forcée à une trève de 40 ans; elle fut occupée depuis 311, et entièrement soumise en 283.

TARRACO, auj. *Tarragone*, ville et port de l'Hispanie citérieure, capit. de la Tarraconaise, sur la mer, était d'origine phénicienne. Détruite par les Carthaginois, elle fut relevée par le grand Scipion. Jules César en fit une colonie romaine. Antonin en agrandit le port. Les Wisigoths la détruisirent presque entièrement. Tarraco a encore de beaux restes.

TARRACONAISE, *Tarraconensis* (s.-entendu *pro-*

vincia). Ce fut d'abord la plus grande et la plus septentrionale des 3 prov. d'Hispanie sous les Romains (elle équivalait alors aux prov. modernes de *Catalogne*, *Aragon*, *Navarre*, *Biscaye*, *Asturies*, *Galice*, *Entre-Minho-et-Douro*, *Tras-os-Montes*, *Léon*, *Vieille-Castille* et partie de la *Nouvelle*, *Valence*); plus tard on en diminua l'étendue en formant à ses dépens la Galécie et (en partie) la Carthaginoise (*Voy.* HISPANIE). Tarraco en fut toujours la capitale.

TARRAGONE, *Tarraco*, ville d'Espagne (Catalogne), sur la Méditerranée, à 85 kil. S. O. de Barcelone; 11,200 hab. Archevêché. Port: môle, deux ponts. Belle cathédrale, aqueduc (dit Pont-de-Ferreras), antiquités. Pêche active. Distilleries, chapeaux, etc.; commerce extérieur. Capitale de la Tarraconaise et de toute l'Espagne citérieure sous les Romains, cette ville appartint ensuite aux Wisigoths, aux Arabes (de 714 à 1120), puis aux Maures, auxquels enfin Alphonse-le-Batailleur la reprit. Elle soutint un siége en 1640 contre les troupes royales (pendant la révolte de la Catalogne), mais fut prise. Les Anglais l'occupèrent en 1705 (dans la guerre de la succession d'Espagne), et y mirent le feu en l'évacuant. Les Français l'ont aussi occupée en 1808 et 1811, et l'ont gardée jusqu'en 1813.

TARSE, auj. *Tarsous*, ville de l'Asie-Mineure, capitale de la Cilicie des Plaines, puis, au IVe siècle, de la Cilicie 1re, à l'O., près de l'embouchure du Cydnus (Karasou) dans la Méditerranée, fut fondée par des Grecs, ou, suivant une autre tradition, par Sardanapale. De bonne heure elle fut très commerçante. Alexandre la visita, et pensa y périr en se baignant dans les eaux glacées du Cydnus. Tarse s'appela un instant *Juliopolis* en l'honneur de César. C'est dans cette ville qu'Antoine et Cléopâtre eurent leur première entrevue. Sous l'empire, Tarse devint fameuse par son école de philosophie. Le philosophe Athénodore, le rhéteur Hermogène, l'apôtre saint Paul naquirent à Tarse. La ville moderne occupe à peine le quart de l'ancienne. On y fait quelque commerce. Pendant l'hiver, la population s'élève à 30,000 âmes.

TARTAGLIA (Nic.), mathématicien du XVIe siècle, mort en 1557 à Venise, était resté orphelin à 6 ans; par une persévérance inconcevable, il triompha de la plus affreuse misère, apprit seul tout ce qu'il sut des sciences, et enseigna les mathématiques à Vérone, Vicence, Brescia. Il résolut l'équation du 3e degré par de nouvelles formules, que l'on désigne à tort sous le nom de *formules de Cardan* (ce savant à qui il les avait communiquées se les appropria); il fut un des premiers qui appliquèrent les mathématiques à l'art de la guerre. On a de lui, entre autres écrits, *Quesiti ed invenzioni diverse*, Venise, 1550, 1551, in-4, et 1554, in-4, avec supplément.

TARTARE (LE), suivant les Grecs et les Romains était la partie de l'enfer qu'habitaient les coupables; il avait pour limite le Phlégéthon, dont les circonvolutions formaient autour de lui comme une ceinture infranchissable.

TARTARES ou mieux TATARS, peuple originaire du Turkestan indépendant, et qui paraît se confondre avec les Turcs, a donné son nom à la partie centrale de l'Asie. Ils furent au XIIe siècle subjugués par Gengis-khan, roi des Mongols, qui les incorpora à ses armées. Depuis on appliqua le nom de Tartares aux Mongols eux-mêmes, et bientôt on l'étendit avec moins de raison encore à une foule d'autres peuples. *Voy.* l'art. suiv.

TARTARIE ou mieux TATARIE (ainsi nommée des *Tatars* ou *Tartares*, ses prétendus habitants), nom vague, qui, dans le langage des anciens géographes, comprenait, en Asie: 1° la Sibérie; 2° toutes les possessions chinoises hors de Chine (moins le Thibet, le Boutan et la Corée), c.-à-d. la Mongolie et Charra-Mongolie, la Mantchourie, la Dzoungarie et Daourie, le Turkestan chinois; 3° le Turkestan indépendant: — en Europe: la Crimée et les autres gouvernements russes sur la mer Noire: ces derniers se nommaient *Petite-Tartarie*. Pour la Tartarie Asiatique, on la divisait en *Tartarie russe* (ou Sibérie), au N.: *Tartarie chinoise* (Mongolie, Mandchourie, Dzoungarie, etc.), à l'E.: *Tartarie indépendante* (ou Turkestan), à l'O. Ces noms, tous mal choisis, sont abandonnés à présent. Le plus faux de tous est celui de Tartarie russe. Les deux autres étaient fondés sur ce que les Turcs du Turkestan et les Mongols portaient au moyen âge le nom de Tartares. On distinguait les Tartares d'Asie en: *Tartares Kalmouks*, *Tartares Mongols*, *Tartares Tcherkesses*, *Tartares Nogaï*, *Tartares Uzbeks*, *Tartares Tongouses*, etc. En Europe, on distinguait les Tartares de la Petite-Tartarie en: *Tartares de Crimée* ou *de Pérékop*, *Tartares de Budziak* et *Tartares Koubans*. Plus anciennement il y avait eu un *royaume* (ou *khanat*) *tartare d'Astrakhan*, un *royaume* (ou *khanat*) *tartare de Kasan*; et tous ces états, ainsi que la Petite-Tartarie ou khanat de Crimée, étaient des débris de l'ancien *empire tartare du Kaptchak* ou *de la Horde-d'Or*. La population du gouv. d'Orenbourg, qui fut compris aussi dans le Kaptchak, se nommait *Tartares d'Oufa*. Quant aux mœurs, aux langues, à la religion, à l'histoire des Tartares, *Voy.* TURCS, TURKESTAN, MONGOLS, MANDCHOUS, KAPTCHAK, CRIMÉE, etc.

TARTARIE (MANCHE DE). *Voy.* MANCHE.

TARTARO, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît près du lac de Garda, communique avec le Pô et l'Adige par divers canaux, et tombe, sous le nom de Canale Bianco, dans l'Adriatique par plusieurs embouchures. Cours, 100 kil.

TARTAS, ch.-l. de cant. (Landes), à 20 kil. S. O. de Saint-Sever, sur la Midouze: 2,785 hab. Safran, boulangerie estimée. Jadis très forte et l'une des quatre vicomtés des Landes; longtemps possédée par la maison d'Albret. *Voy.* ALBRET.

TARTERON (le père), jésuite, né en 1644 à Paris, mort en 1720, professa les humanités et la rhétorique, donna des traductions d'*Horace* (1685 et 1704), de *Juvénal* et *Perse* (1688), qui eurent du succès dans leur temps.

TARTESSE, *Tartessus*, île et ville de l'Hispanie ancienne, selon les Phéniciens, semble avoir été située vers l'embouchure du Bétis. C'était de là que l'or de la péninsule était recueilli par les Phéniciens pour être porté en Orient. La renommée des richesses de Tartesse se conserva toujours chez les Grecs et les Romains, mais on ne connaissait plus l'emplacement de cette ville avec certitude. — Pour quelques savants, Tartesse ne fut que le premier nom de Gadès (Cadix). — On donne quelquefois le nom de *Tartessii* aux *Carpetani*. *Voy.* ce nom.

TARTINI (Jos.), musicien célèbre, né en 1692 à Pirano (Istrie), mort en 1770, quitta la théologie, puis le droit, pour se livrer à son goût pour la musique et l'escrime, épousa clandestinement à Padoue une demoiselle d'illustre famille, s'enfuit pour esquiver la vengeance des parents, et trouva asile dans un couvent d'Assise. Il jeta les fondements de sa réputation à Venise, tant comme virtuose que comme théoricien, et devint, en 1721, chef d'orchestre de l'église Saint-Antoine à Padoue. Sa musique est délicieuse et d'une exquise sensibilité. Son *Traité de musique*, Padoue, 1754, in-4, est estimé. On cite surtout de lui une célèbre *Sonate* qu'il composa dans un songe, où il lui semblait qu'il écrivait sous la dictée de Satan, et qu'on appelle *Sonate du Diable*.

TARUNTUS, nom ancien de la *Duina* (occidentale).

TARVIS, bourg des États autrichiens (Laybach), à 27 kil. S. O. de Villach. Forges, martinets à cuivre, aciéries. Victoire de Masséna sur les Autrichiens (1797). — Jadis à l'évêque de Bamberg, avec titre de bourg archiducal et de marquisat.

TARVISIUM, ville de Vénétie, auj. TRÉVISE.

TASCHFYN. *Voy.* TACHFIN.

TASMAN (Abel-Janssen), célèbre navigateur hollandais, né à Hoorn vers 1600, fut chargé en 1642, par Van Diemen, gouverneur des Indes hollandaises, de faire un voyage de découvertes dans l'Océan Austral, découvrit la contrée qu'il nomma *Terre de Van-Diémen*, ainsi que la Nouvelle-Zélande, les archipels des Amis et Fidji, et fit en 1644 un second voyage dans lequel il paraît avoir parcouru la plus grande partie des côtes de la Nouvelle-Hollande, mais les particularités de ce voyage sont peu connues, les Hollandais ayant caché avec soin leur découverte.

TASMANIE. Quelques géographes modernes ont voulu donner ce nom les uns à la Diéménie, les autres à la Nouvelle-Zélande. *Voy.* ces noms.

TASSE (Bernard), poëte italien, père du célèbre Torquato Tasso, né en 1493 à Bergame, d'une antique et noble famille de cette ville, s'attacha successivement au prince de Salerne (1531), au duc d'Urbin, au duc de Mantoue, dont il fut le secrétaire, et qui lui confia le gouvernement d'Ostiglia. Il mourut en 1569. On a de lui un poëme en 100 chants, l'*Amadis de Gaule*, imité du célèbre roman de chevalerie de ce nom, qu'il termina en 1549, et dont la meilleure édition est celle de Bergame, 1775, 4 vol. in-12; un poëme de *Floridant*, dans le même genre, qui ne parut qu'en 1587, et fut révisé par Torquato, des églogues, des odes, des élégies, etc. Bernardo Tasse ne manquait pas d'imagination ni de talent poétique; mais il a été éclipsé par son fils.

TASSE (TORQUATO TASSO, dit le), célèbre poëte italien, fils du précédent, naquit en 1544 à Sorrente. Il étudia d'abord le droit à Padoue, mais il négligea bientôt cette étude aride pour se livrer tout entier à la poésie, et composa, dès l'âge de 18 ans, un poëme chevaleresque, *Renaud*, qui dès lors appela sur lui l'attention (1562); il conçut aussi dès cette époque le plan de son immortelle épopée. Il se vit bientôt après (1565) appelé à la cour de Ferrare par le duc régnant Alphonse II, suivit en France le cardinal d'Este (1571), et fut fort bien accueilli de Charles IX; de retour à Ferrare, il y fit jouer (1573) un drame pastoral, l'*Aminta*, qui est depuis resté sans égal, et termina en 1575 sa *Jérusalem délivrée*. Ce poëme ne reçut pas d'abord l'accueil qu'il méritait, et l'auteur ne dédaigna pas de s'engager pour le défendre dans une vive polémique avec ses obscurs critiques; en même temps, il éprouva quelques contrariétés à la cour de Ferrare, par suite sans doute d'une passion malheureuse qu'il avait conçue pour une des sœurs du duc, la belle Léonore; sans cesse assailli d'idées noires, sa raison s'égara, et il quitta brusquement Ferrare sans argent et sans but (1577). Il gagna Naples où il retrouva une sœur qui s'efforça de le calmer, puis, errant de ville en ville, il alla successivement à Mantoue, à Urbin, à Turin, mais ne trouvant nulle part le bonheur, il hasarda de revenir à Ferrare (1579); le duc, irrité, le fit enfermer dans une maison de fous; il l'y retint neuf ans et ne lui rendit la liberté qu'en 1586, sur les vives sollicitations de plusieurs princes de l'Italie et du pape lui-même. Le Tasse séjourna depuis à Mantoue, à Naples, à Rome, recherché par les princes et les grands, mais sans en être plus heureux, luttant sans cesse contre la misère, et souvent privé de sa raison. Malgré les injustes critiques de ses envieux, son génie avait enfin été apprécié, et il venait d'être appelé à Rome par le pape Clément VIII pour y être solennellement couronné, lorsqu'il mourut dans cette ville, en 1595, emporté par une fièvre qui le minait depuis longtemps. Le Tasse a composé, outre la *Jérusalem délivrée*, un autre poëme épique, la *Jérusalem conquise* (Rome, 1593), qu'il prétendait substituer à son premier poëme; mais cet ouvrage, fruit des années où il ne possédait plus le plein usage de ses facultés, est bien inférieur au premier. On a encore de lui une tragédie de *Torrismondo* (1587), des *Poésies diverses* (*Rime*), des *Discours sur la Jérusalem*, des *Dialogues*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Rosini, en 30 vol. in-8, Pise, 1821, etc. La *Jérusalem délivrée* est le principal titre du Tasse à l'immortalité. Ce poëme, par la grandeur des conceptions, par le développement des caractères, la richesse des images, la grâce des idées, l'harmonie du style, se place auprès des chefs-d'œuvre d'Homère, de Virgile et de Milton. Il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe; les meilleures traductions françaises sont, en prose, celles de Mirabaud, 1724 : de Panckoucke et Framery, 1783; de Lebrun, 1774; de M. A. Mazuy, 1838 (avec *Commentaires*): de V. Philippon de la Madeleine, 1841 (édition illustrée); et en vers celle de Baour-Lormian, 1795 et 1819, 3 vol. in-8. Le *Renaud* a été traduit par Cavellier, 1813; l'*Aminta* par Berthre de Bourniseaux, 1802, en prose, et par Baour-Lormian, 1813, en vers.

TASSILLON, duc de Bavière, le dernier des Agilolfinges, épousa Luitperge, fille de Didier, roi de Lombardie, que Charlemagne avait répudiée; mais attaqué par ce dernier, il fut battu et fait prisonnier en 788. Condamné à mort dans l'assemblée générale de la nation des Francs, sa peine fut commuée en une détention perpétuelle à l'abbaye de Jumiéges où il mourut.

TASSIN (le père), bénédictin, né en 1677, mort en 1777, rédigea avec D. Toustain un *Nouveau traité de diplomatique*, 6 vol. in-4, 1750–65, qui complète celui de Mabillon, et publia seul l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, 1770.

TASSISUDON, capitale du Boutan, dans une haute vallée de l'Himalaya, par 87° 10' long. E., 27° 50', à 600 kil. N. E. de Calcutta; résidence du Deb-radjah. Beaucoup d'idoles en bronze.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né en 1565 à Modène, mort en 1635, fut secrétaire du cardinal Ascagne Colonna (1599), puis du duc de Savoie (1618), et s'attacha enfin au duc de Modène François I, qui le créa conseiller. Il savait beaucoup de physique, de géographie, d'histoire et de littérature. Son ouvrage principal est le poëme héroï-comique du *Seau enlevé* (*Secchia rappita*), Modène, 1744, placé trop bas par Voltaire, mais trop exalté par Apostolo Zeno. Il y chante en vers burlesques une querelle survenue entre Modène et Bologne au sujet d'un seau de puits enlevé par les Modénais.

TATA, ville de Hongrie. *Voy.* DOTIS.

TATARS. *Voy.* TARTARES.

TATIEN, philosophe platonicien, né vers l'an 130 de J.-C. en Syrie, se convertit au christianisme, se mit au nombre des disciples de saint Justin, et écrivit un *Discours aux Grecs* (publié par W. Worth, Oxford, 1700), pour leur prêcher la foi; mais il tomba vers 172 dans les erreurs des Gnostiques et fut regardé comme hérésiarque. — Un autre Tatien, de Mésopotamie, est auteur d'une *Harmonie des Evangiles*, dont on n'a qu'une traduct. latine due à Victor de Capoue.

TATITCHEV (Basile Nikitich), historien russe, né en 1686, mort en 1750, fut attaché au collége des mines, remplit diverses missions en Sibérie, en Suède, devint grand-maître des mines (1737), réorganisa ce service et rédigea un code des mines de Russie. Il a laissé une *Histoire de Russie* qu'il n'a pu achever, et qui a été publiée par Muller, à Moscou, Saint-Pétersbourg, 1769-84, 4 vol. in-4; cet ouvrage renferme de très utiles documents.

TATIUS (T.), roi de Cures (ou de Quirium), chez les Sabins, était déjà vieux quand le rapt des filles sabines lui fit prendre les armes contre Romulus, 745 av. J.-C.; suivant le récit vulgaire, il entra dans la citadelle, grâce à la trahison de Tarpeia, et livra trois combats aux Romains; il allait vaincre dans

le dernier quand l'intervention des Sabines fit cesser le combat : Tatius consentit à régner conjointement avec Romulus sur le peuple uni des Romains et des Quirites (*populus Romanus Quiritium*) ; au bout de sept ans, les deux rois se brouillèrent, et Tatius fut tué à Lavinium : Romulus est soupçonné d'avoir eu part à ce meurtre.

TATIUS (Achille), écrivain grec. *Voy.* ACHILLES.

TATRA (monts), partie la plus haute des Carpathes occid. en Hongrie, dans les comitats de Zips, Lipto, Arva ; sommets principaux, Eisthaler-Spitz (2,666ᵐ), Lomnitz (2,648ᵐ), Krivan (2,512ᵐ).

TATTA, ville de l'état de Maroc, à 240 kil. O. de Draha ; 10,000 hab. Rendez-vous des passagers pour Tombouctou et La Mecque.

TATTA ou TATTAH, *Patala?* ville de l'Inde (Sindhy), près du Sind, à 80 kil. de la mer, et à même distance d'Haïderabad, au S. ; 15,000 hab. — Ville jadis commerçante, mais déchue auj. Les navires s'arrêtent à 9 kil. au S. E., à Begorah. Fondée en 1485, prise et pillée par les Portugais (1555).

TAUBER, riv. d'Allemagne, naît dans le Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), coule à l'E., entre en Bavière, arrose les cercles de la Rézat et du Bas-Mein, se dirige au N., pénètre dans le grand-duché de Bade, traverse le cercle de Mein-et-Tauber, et se jette dans le Mein à Wertheim. Cours, 125 kil.

TAUBER (cercle de MEIN-ET-). *Voy.* MEIN.

TAULE, ch.-l. de cant. (Finistère), à 7 kil. N. O. de Morlaix ; 2,892 hab.

TAULER (Jean), *Taulerus*, mystique, né en Alsace vers 1294, prit l'habit de Saint-Dominique à Strasbourg, vint à Paris pour y perfectionner ses études théologiques, et mourut à Strasbourg en 1361. Il a laissé plusieurs ouvrages regardés comme classiques par les mystiques, des *Méditations sur la vie et la passion du Sauveur*, des *Institutions divines*, des *Lettres spirituelles*, le tout en allemand. Ses *Œuvres* ont été traduites en latin par Surius, Cologne, 1548 ; les *Institutions divines* ont été mises en français par Loménie de Brienne (1665), et insérées dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

TAUNTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 59 kil. S. O. de Bristol, sur la Tone ; 12,200 hab. Ancien château, place de la Parade, église gothique. Jadis grande fabrication de lainages communs. Commerce de soie. Ville ancienne, forte sous les Saxons.

TAUNTON, ville des États-Unis (Massachussets), à 50 kil. S. de Boston ; 7,000 hab. Haut-fourneau.

TAUNUS ou HŒHE, chaîne de mont. de l'Allemagne occid., dans le duché de Nassau, commence sur les frontières de la Hesse, court au S. O., et se termine sur la rive droite du Rhin. Au N. E., elle se rattache au Vogelsgebirge. Cette chaîne sépare les eaux de la Lahn d'avec celles du Mein et du Rhin. Sommets principaux : Grand-Feldberg (868 mètres), Alte-Kœnig (800 mètres).

TAURASIA, la même qu'*Augusta Taurinorum*, ville de la Gaule Cisalpine, auj. TURIN.

TAURES, *Tauri*, peuple de la Scythie mérid., habitait la Chersonèse Taurique (Crimée) et le pays environnant, qu'on nommait Tauride. Ils n'étaient peut-être pas Scythes (ou Tchoudes) d'origine ; mais ils se mêlèrent aux Scythes, et alors ils s'appelèrent *Tauroscythes*. Les Taures étaient renommés pour leur férocité. Ils immolaient à leur grande-déesse Opis (Diane Orthia selon les Lacédémoniens) des victimes humaines : Oreste faillit tomber sous leurs coups. *Voy.* ORESTE, IPHIGÉNIE, THOAS.

TAURESIUM, ensuite *Justiniana prima*, auj. *Ghiustendil*, ville de la Mésie 2ᵉ, sur l'Otus, au pied de l'Hémus, était la patrie de Justinien.

TAURIANA, v. de l'Italie anc., auj. SEMINARA.

TAURIDE. *Voy.* CHERSONÈSE et TAURES.

TAURIDE, gouv. de la Russie mérid., entre ceux de Kherson et d'Ékatérinoslav au N., la mer d'Azov et le détroit d'Iénikaleh à l'E., la mer Noire au S. et à l'O, se compose de la presqu'île de la Crimée et d'un vaste territoire au N. de cette presqu'île : 400 kil. sur 150 ; 400,000 hab. Ch.-l., Simféropol. Beaucoup de lacs salés et de marais ; plusieurs riv. (Dniepr, Konskaïa, Berda) : quelques montagnes en Crimée. Air insalubre vers la mer *Putride*. Forêts ; beaucoup de blé, pâturages excellents. Chevaux et bestiaux. Plusieurs ports, mais le commerce maritime est déchu depuis la fondation d'Odessa. Habitants : Tartares Nogaïs, Russes, Arméniens, Grecs, Juifs et Allemands. *Voy.* CRIMÉE et TAURUS.

TAURINI, auj. *prov. de Turin*, peuple de la Gaule Transpadane, vers les Alpes Cottiennes et les sources du Padus, était d'origine gauloise ou ligurienne. *Augusta Taurinorum* était leur capitale. Ils furent alliés du peuple romain pendant la 2ᵉ guerre punique.

TAURINORUM (AUGUSTA), ville de la Gaule Cisalpine, capit. des Taurini, auj. TURIN.

TAURIQUE (Chersonèse). *V.* CHERSONÈSE, TAURES et CRIMÉE.

TAURIS, dite aussi *Tabriz* ou *Tavriz*, ville d'Iran, ch.-l. de l'Aderbaïdjan, par 44° 12' long. E., 38° 5' lat. N. ; 70,000 hab. : elle en a eu, dit-on, 500,000. Mur percé de 7 portes ; vieux château ; palais du prince ; ruines de la belle mosquée de Djihan-Chah. Ville très commerçante. — Fondée, en 760, par Zobéida (une des veuves d'Haroun-al-Raschid), sur l'emplacement d'une anc. ville dont on ignore le nom (*Ecbatane* ou *Gaza ?*). Souvent ravagée par les Turcs. Un tremblement de terre la détruisit en partie en 1721, et fit périr près de 100,000 de ses habitants.

TAUROMENIUM, *Taormina*, ville de Sicile, sur la côte orientale, à l'E. de l'Etna, avait été fondée par Zanclé (ou Messine), et reçut les restes de la population de Naxos, ville voisine, saccagée par Denys-le-Tyran. C'était une des principales villes de l'île au IIIᵉ siècle av. J.-C. Elle devint célèbre pendant la 1ʳᵉ guerre des esclaves de Sicile. Rupilius, en la prenant en 132, mit fin à cette guerre.

TAUROSCYTHES. *Voy.* TAURES.

TAURUS, *Djebel-Kurin* en turc, chaîne de montagnes en Asie-Mineure, commence vers 38° lat. N., près de l'Euphrate, traverse de l'E. à l'O. le pachalik de Marach, puis court toujours à l'O. parallèlement à la côte S. de l'Asie-Mineure qu'elle serre de très près, et finit par se bifurquer en deux petits rameaux qui se terminent aux golfes de Satalieh et de Cos. On nomme *Anti-Taurus* une autre chaîne qui traverse aussi de l'E. à l'O. l'Asie-Mineure dans sa partie centrale. Enfin une chaîne septentr. côtoie, de plus ou moins près, la mer Noire ; une branche qui se dirige du S. E. au N. O. unit la chaîne mérid. à la chaîne septentr. Tout l'ensemble peut s'appeler système du Taurus. Ce système présente des cimes élevées, surtout vers le centre, vers le N. O. et vers le S. O. Le Sogout-dagh, dans le pachalik d'Hamid, peut avoir 4,700 mètres.

TAURUS, auj. *capo di Santa Croce*, cap de Sicile, sur la côte E., près de Tauromenium.

TAUVES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 65 kil. O. d'Issoire ; 2,358 hab.

TAVAI-PŒNAMMOU, une des deux îles dont se compose la Nouvelle-Zélande. *Voy.* ZÉLANDE.

TAVANNES, beau village de Suisse (Berne), à 34 kil. N. O. de Berne, à quelque distance au S. de l'anc. comté de Ferrette, au milieu du Jura ; 1,500 hab. C'est sans doute de ce lieu que tirait son nom la maison allemande de Tavannes, qui en 1504 s'unit par mariage à la maison française de Saulx pour former la maison de Saulx-Tavannes. *Voy.* l'art. suiv.

TAVANNES (SAULX-), illustre et anc. maison de Bourgogne, qui a fourni de grands généraux à la France et de hauts dignitaires à l'Église, tire son double nom du château de Saulx en Bourgogne, qu'elle possédait dès le XIIᵉ siècle, et de Margue-

rite de Tavannes, sœur et héritière de Jean de Tavannes (gentilhomme allemand, du comté de Ferrette, au service de France) que Jean de Saulx, seigneur d'Aurain, épousa en 1504. Cette maison a formé plusieurs branches, dont quelques unes sont éteintes; elle a auj. pour représentant M. le duc de Saulx-Tavannes, pair de France.

TAVANNES (Gasp. DE SAULX, seigneur de), général français, né à Dijon en 1509, fut pris à Pavie avec François I dont il était page, se distingua par une extrême bravoure, surtout au siége d'Yvoi, à La Rochelle, à la bataille de Cérisoles (1544), commanda l'armée dirigée contre les Trois-Évêchés, prit Metz (1552), eut grande part à la victoire de Renti (1554), et ramena, après le départ de Guise, l'armée envoyée en Italie au secours du pape (1556). Il déploya en toute occasion un zèle excessif contre les Réformés dans son gouvernement de Bourgogne et dans le Lyonnais, servit de mentor au jeune duc d'Anjou (Henri III), eut la principale part aux victoires de Jarnac et de Moncontour (1569) remportées sur les Protestants, et fut en récompense nommé maréchal de France. On l'accuse d'avoir fortement contribué à la Saint-Barthélemy, et d'avoir parcouru les rues de Paris pour exciter au massacre (1572). Il fut, peu après cet événement, nommé gouverneur de Provence. Il mourut en 1573, en allant avec le duc d'Anjou assiéger La Rochelle. Son 3e fils Jean a laissé sur sa vie des *Mémoires* fort curieux. On trouve la *Vie de Gaspard de Tavannes* dans les *Hommes illustres* de Pérau.

TAVANNES (Guill. DE SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent (1553-1633), fut lieutenant du roi en Bourgogne (1574), maintint en partie cette province sous l'obéissance de Henri III pendant la Ligue; se déclara pour Henri IV dès 1589, malgré Jean, vicomte de Tavannes, son frère, forcené ligueur, qu'il combattit 3 ans. Il se distingua surtout à Fontaine-Française. On a de lui d'excellents *Mémoires historiques*, qui vont de 1560 à 1596, Paris, 1625 (réimprimés dans le *Panthéon littéraire*, 1836).

TAVANNES (Jean DE SAULX, vicomte de), 3e fils du maréchal et frère du précédent, né en 1555, mort vers 1630, suivit le duc d'Anjou (Henri III) au siége de La Rochelle et en Pologne, où il resta après son maître. De retour en France, il s'y montra déterminé ligueur, fut fait maréchal de France par Mayenne, et ne posa les armes qu'en 1595 : il demanda en vain la conservation de son grade. Il mourut dans ses terres. On a de lui une *Vie* de son père, souvent intitulée *Mémoires*, et qu'il ne faut pas confondre avec les *Mémoires de Guillaume de Tavannes*. Ceux de Jean ont été imprimés à Lyon, 1657, in-fol.

TAVASTEHUS, ville de la Russie d'Europe (Finlande), chef-lieu de gouvernement, sur un lac, à 135 kil. N. O. de Helsingfors; 1,800 hab. Fondée en 1650; prise et reprise par les Russes et les Suédois. Jadis capitale d'un petit pays nommé *Tavastie*.

TAVDA, rivière de la Russie d'Asie, formée par la réunion de la Sosva et de la Loszva, dans le gouvernement de Tobolsk, coule au S. E. et se jette dans le Tobol après 400 kil. de cours.

TAVEL, bourg du dép. du Gard, à 8 kil. S. O. de Roquemaure: 860 hab. Vins renommés.

TAVERNA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér. 2e), à 14 kil. N. de Catanzaro; 2,000 hab. Draps communs. Aux environs, pierre spéculaire et pierre plombée (qui servent pour l'esquisse). Fondée par Nicéphore Phocas, détruite par Guillaume I, relevée par Arrigo IV, fils posthume de Roger I. Patrie du peintre Matthias Preti, dit le *Calabrois*.

TAVERNES, ch.-l. de cant. (Var), à 28 kil. N. de Brignoles; 1,494 hab. Huiles.—*Voy.* TABERNÆ.

TAVERNIER (J.-B), voyageur, né à Paris en 1605, était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, réfugié en France. La profession de son père lui inspira de bonne heure le goût des voyages; il parcourut plusieurs régions de l'Europe, puis de l'Asie, et fit une fortune immense dans le commerce des diamants et des pierreries, qu'il n'avait pourtant entrepris qu'afin de se défrayer. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe. On a de lui : *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, souvent réimprimés (la meilleure édition est de 1679. 3 vol. in-8). Ces *Voyages* sont regardés comme parfaitement véridiques, et sont remplis de détails curieux.

TAVERNY, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. E. de Pontoise; 1,450 hab. Jolie situation.

TAVIRA, *Balsa*, ville du Portugal, ch.-l. de l'Algarve, à 220 kil. S. E. de Lisbonne, à l'embouchure de la Seca, dans l'Atlantique; 8,700 hab. Pain renommé. Marais salants. Pêche active.

TAVISTOK, ville d'Angleterre (Devon), à 49 kil. S. E. d'Exeter: 6,000 hab. Ustensiles en fonte, en fer. Aux environs, mines de cuivre, de fer; sources minérales. Patrie de l'amiral Fr. Drake.

TAVOLARA, *Hermæa*, île de la Méditerranée, sur la côte N. E. de Sardaigne, par 40° 54' lat. N.: 8 kil. sur 5. Très haute, boisée, déserte; beaucoup de chèvres sauvages. Au temps des Romains, on pêchait des perles sur ses côtes.

TAVROVSKAIA, bourg de la Russie d'Europe (Voronèje), à 13 kil. S. de Voronèje, sur la Tavrovka; 1,000 hab. Ville importante sous Pierre-le-Grand par ses établissements maritimes; mais les conquêtes des Russes sur la mer Noire l'ont rendue inutile.

TAXILA. Les anciens plaçaient sur l'Indus une ville de *Taxila*, qui est probablement la ville actuelle d'*Attok*. *Voy.* ce nom.

TAXILE, roi de l'Inde septentr., dont les états étaient entre l'Indus et l'Hydaspe, et avaient pour capit. *Taxila*. Il fut vaincu par Alexandre, qui le traita honorablement, tout en lui enlevant ses états.

TAY, *Tavus*, riv. d'Écosse (Perth), sort des monts Grampians, coule à l'E., au S., à l'E., arrose Dunkeld et Perth, traverse le *Loch-Tay* (un des plus jolis lacs du royaume), forme, en approchant de la mer, un estuaire, dit *Frith of Tay* (ou *golfe de Tay*), et tombe dans la mer du Nord: cours total, 150 kil.

TAYEF, ville murée d'Arabie (Hedjaz), à 110 kil. S. E. de la Mecque. Grande mosquée, tombeau d'Abdallah-ibn-Abar (le secrétaire de Mahomet). Environs boisés et charmants, qui font donner au pays le nom de *Paradis de l'Arabie*. Tayef et son territoire sont aussi saints que la Mecque.

TAYGÈTE (mont), auj. *Penta-Dactylon*, chaîne du Péloponèse, courait à peu près du N. au S. en Laconie, bornant à l'O. le bassin de l'Eurotas, et par le N. se liait aux monts de l'Arcadie. Les Lacédémoniens y célébraient les mystères de Bacchus; on y exposait aussi les enfants nouveau-nés que leur difformité condamnait à la mort. Le Taygète a environ 2,400 mètres de hauteur.

TAYLOR (J. BROOK), mathématicien anglais, né en 1685 à Edmonton (Middlesex), mort en 1731, est l'inventeur de la formule analytique dite *Théorème de Taylor*, si féconde en applications. On a de lui, entre autres écrits : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715-1717 (dont son théorème est comme le résumé); *Nouveaux principes de perspective linéaire*, 1715; des *Mémoires* (dans les *Transactions philos.*); quelques écrits de métaphysique.

TAYLOR COLERIDGE (Samuel). *Voy.* COLERIDGE.

TCHAD (lac), dit aussi *lac de Ouangara*, *mer de Nigritie*, lac de la Nigritie centrale, entre le Bournou à l'O. et au S. O., le Kanem au N. et à l'E. : 380 kil. sur 225. Les eaux en sont douces. Il reçoit le Chari et le Yéou. On y trouve quelques îles habitées par les Biddoumahs (pirates farouches). On a longtemps cru que ce lac était sans écoulement : des voyages tout récents ont fait découvrir une rivière de *Tchadda*, qui en sort et qui s'unit au Niger environ 400 kil.

avant son embouchure : on dit aussi que jadis le Tchad s'écoulait à l'E. dans le Bahr-el-Ghazal, par une riv. dont le lit est actuellement desséché. Ce lac n'est bien connu que depuis le voyage de Denham et Clapperton en 1823.

TCHADIR-DAGH, c.-à-d. *montagne de la Tente*, *Trapezos* des Grecs, montagne de la Russie d'Europe (Tauride), dans le S. de la Crimée, à 26 kil. S. E. de Simféropol : 1,580 mètres.

TCHAGAING, ville de l'empire birman (Ava), sur l'Iraouaddi, vis-à-vis d'Amarapoura. Fort qui est en ruines. Pèlerinage fréquenté. Fabriques d'idoles qu'on envoie dans tout l'empire ; entrepôt de coton des prov. environnantes. Capitale de l'empire birman de 1760 à 1764.

TCHAGATAI, 2e fils de Gengiskan, fonda au XIIIe siècle dans le Turkestan et l'Asie centrale, le vaste empire dit de *Tchagatai* ou *Djaggathaï*. *Voy.* DJAGGATHAÏ.

TCHAKHAR ou *Mongols de la frontière*, tribu de la Mongolie propre, habite au N. de la Grande-Muraille et de la prov. de Chan-si, entre les Toumet, les Kechikten, les Sounit et les Dourban-Kéouket. Leur ville principale est Tchang kia-keou ou Khalgan. Cette tribu puissante formait un des 8 corps de l'armée mandchoue qui conquit la Chine en 1644.

TCHANARGAR, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, à 32 kil. S. de Bénarès ; 15,000 hab.

TCHANDALAS, nom que les Hindous donnent à ceux qui sont nés d'un père soudra et d'une femme brahmane, ou d'un chattrya et d'une soudra. Ils sont regardés comme impurs, et c'est parmi eux qu'on recrute les bourreaux.

TCHANDEIRRI, ville du Sindhiah, à 100 kil. N. E. de Serondje : 70,000 hab. Séjour d'un radjah.

TCHANDERKOUNA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. O. de Calcutta ; 18,000 hab. Étoffes de soie, de coton.

TCHANDERLI, *Pitane*, bourg de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 65 kil. N. O. de Smyrne, sur l'anc. *golfe de Cume* (auj. *golfe de Tchanderli*).

TCHANDRA ou SOMA, dieu hindou, est la Lune personnifiée : il préside aux eaux vitales, aux pluies, à la fertilité, aux herbes médicinales. Quelquefois on en fait une déesse, et alors on la nomme Tchandri. On lui donne 27 femmes (ce sont les 27 journées qu'on attribuait au mois lunaire).

TCHANDRA-GOUPTA, fils d'un roi de Magada ou Béhar et d'une Soudra, extermina ses neuf frères, anéantit ainsi la race des Nandas et monta sur le trône. Il fut la tige de la dynastie des Morias. — On reconnait dans le nom de Sandracottus des traces du nom de Tchandra-Goupta.

TCHANG-CHA, ville de Chine, ch.-l. de la province de Hou-nan, sur le Heng-kiang, par 28° 12' lat. N., 110° 26' long. O.

TCHANG-KIA-KEOU ou KHALGAN, ville de l'empire chinois (Tchi-li), capitale des Tchakhar, à 150 kil. N. O. de Péking, près de la Grande-Muraille, par 40° 52' long. E., 112° 35' lat. N. Elle est très peuplée et fait un immense commerce.

TCHANG-TCHÉOU, nom de 2 ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans la prov. de Kiang-sou, sur plusieurs canaux, à 130 kil. S. E. de Nan-king (200,000 hab.; commerce immense) ; — l'autre dans la prov. de Fou-kian, sur le Chan, à 260 kil. S. O. de Fou-tchéou-fou (bijouterie ; grand commerce).

TCHANG-TÉ, 2 ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans le Ho-nan, à 150 kil. N. de Khaï-foung ; l'autre dans le Hou-nan, à 165 kil. N. O. de Tchang-cha.

TCHANTIBOND, ville du roy. de Siam, ch.-l. de la riche province de Tchantibond, sur le golfe de Siam, à 200 kil. S. E. de Bankok. Port ; grand commerce, diminué pourtant depuis que la ville est aux Siamois. — La province était d'abord au royaume de Cambodge, puis elle a passé aux Annamitains et ensuite aux Siamois.

TCHAO-KING, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouang-tong), à 100 kil. O. de Canton. Port, tour à 9 étages. Résidence du gouverneur des deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si.

TCHAO-TCHEOU *Voy.* CHAO-CHÉOU.

TCHAPPRA ou TCHOPRAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans le Béhar, ch.-l. du district de Sarun, par 15° 46' lat. N., 82° 20' long. E. : 43,000 hab. Aux Anglais depuis 1757.

TCHATTERPOUR. *Voy.* CHATTERPOUR.

TCHEDOBA ou MANAOUNG (île), *Bazacata?* île du golfe de Bengale, sur la côte de l'Aracan ; 45 kil. sur 45. Volcan au centre.

TCHÉ-KIANG, prov. de Chine, sur la mer Jaune à l'E., entre celles de Kiang-nan et Kiang-sou au N., de Fou-kian au S. et d'An-hoeï à l'O. : 450 kil sur 350 ; 19,000,000 hab. Ch.-l., Hang-tcheou ; villes principales : Ning-po, Chao-hing, etc. Montagnes, sauf au N. et vers les côtes ; rivière principale : le Tché-kiang. Sol très fertile (riz, blé, thé, coton, lotos, plantes médicinales, vin, mûrier nain, arbre à suif, camphrier) ; vers à soie innombrables. Industrie et commerce très actifs. On prétend que c'est de cette province qu'ont été importés en Europe les poissons cyprins.

TCHELAM, fleuve de l'Inde. *Voy.* SALEM.

TCHELDIR (pachalik de). *Voy.* AKALTSIKÉ.

TCHENNAB ou CHENNAB, *Acesines*, riv. de l'Hindoustan, une des rivières du Pandjnad, dans le pays des Seikhs, sort de l'Himalaya, traverse le Lahore, l'Afghanistan, le Moultan, reçoit le Djelem et le Ravei, puis uni au Gharra se jette dans le Sind.

TCHÈQUES, *Tschech* en allemand, nom que les habitants slaves de la Bohême portent en leur langue. Ces Slaves sont plus nombreux en Bohême que les Allemands, et leur race y est plus ancienne. Leur idiome est très distinct du polonais, du russe, du serbe, mais appartient comme ceux-ci à la famille des langues slaves.

TCHERDINE, ville de Russie (Perm), à 300 kil. N. de Perm ; 2,500 hab. Jadis une des plus florissantes villes du Nord.

TCHEREMISSES ou MARIS, peuple de la famille finnoise, habite, dans la Russie d'Europe, les gouv. de Viatka, Perm, Kazan, Simbirsk, Orenbourg. Ils sont blonds ou roux, peu robustes, entêtés et en grande partie idolâtres. L'agriculture et l'éducation des abeilles forment leur principale occupation. On en compte environ 200,000.

TCHERKASK, nom de 2 villes de la Russie d'Europe (Cosaques du Don) : l'une, *Vieux-Tcherkask*, à 55 kil. N. E. d'Azov, sur le Don : 1,500 hab. Assez de commerce, mais climat malsain ; — l'autre, *Nouveau-Tcherkask*, ch.-l. de la province, à 22 kil. N. de Vieux-Tcherkask ; 3,000 hab. Fondée en 1806 et siége du gouv., mais encore mal peuplée.

TCHERKESSES, vulgairement *Circassiens*, les *Cercètes* des anciens. *Voy.* CIRCASSIE.

TCHERNIGOV, ville de Russie. *Voy.* CZERNIGOV.

TCHERNOBOG, c.-à-d. *le dieu noir*, le mauvais principe chez les Slaves, était opposé à Bielbog (le dieu blanc). On l'apaisait par des sacrifices.

TCHERNOWITZ. *Voy.* CZERNOVICZ et BUKOWINE.

TCHEROKIS. *Voy.* CHEROKEES.

TCHESMÉ, *Cyssus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), vis-à-vis de l'île de Chio, au fond d'une baie spacieuse, à 65 kil. N. O. de Smyrne ; 6,000 hab. Port vaste, citadelle. L'amiral russe Alexis Orlof et l'anglais Elphinstone y brûlèrent une magnifique flotte turque en 1770. *Voy.* CYSSUS.

TCHIJEVO, village de la Russie d'Europe (Smolensk), à 44 kil. de Smolensk. C'est le lieu précis de la naissance de Potemkin, qu'on fait vulgairement naître à Smolensk même.

TCHIKARPOUR, ville du Lahore (Afghanistan), ch.-l. d'un district, à 12 kil. du Sind, rive gauche,

par 27° 40' lat. N. Ville jadis très commerçante.

TCHIKIRA, riv. de l'empire chinois (Daourie), sort des monts Stanovoï, court au S. E., puis au S. O., et tombe dans l'Amour, à 26 kil. N. de de Saghalien-oula. Cours, 750 kil.

TCHIKOTA (île), la plus grande des îles Kouriles (140 kil. sur 50); assez peuplée. Pêche; chasse aux martres zibelines et aux renards.

TCHI-LI ou PE-TCHI-LI, prov. de Chine, entre celles de Chan-toung et de Ho-nan au S., de Chan-si à l'O., le golfe de Tchi-li à l'E., et au N. la grande muraille qui la sépare de la Mongolie : 700 kil. sur 490; 35,000,000 d'hab. Chef-lieu, Péking (capitale de tout l'empire). Nombreuses rivières. Climat variable et froid, mais sain; rats jaunes très gros dont la peau sert de fourrure.

TCHI-LI OU PE-TCHI-LI (golfe de), golfe formé par la mer Jaune sur la côte orientale de la Chine, au N., entre la prov. de Tchi-li à l'O., celle de Ching-king au N. et celle de Chan-toung au S. Il reçoit le Pay-ho et le Liao-ho.

TCHIL-MINAR ou TCHÉHIL-MINAR, c.-à-d. 40 *colonnes*, nom persan des ruines de Persépolis.

TCHING-KIANG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Se-tchuen), à 400 kil. S. de Tching-tou.

TCHING-KIANG, nom de deux villes de Chine, toutes deux ch.-l. de dép. : l'une dans la prov. de Kiang-sou, à 65 kil. N. E. de Nan-king, sur le Yang-tsé-kiang; ville commerçante; — l'autre dans l'Yun-nan, sur un lac, à 40 kil. S. E. de Yun-nan.

TCHING-KIANG, riv. de Chine. *Voy.* PE-KIANG-HO.

TCHING-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Hou-nan), sur le Youen-kiang, à 280 kil. O. de Tchang-tchaï. Or, argent, mercure, lapis-lazuli, etc.

TCHING-TE ou JEHO, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tchi-li), à 160 kil. N. E. de Pé-king, en dehors de la grande muraille. Beaucoup de forêts aux environs; rendez-vous de chasse des empereurs.

TCHING-TING, ch.-l. de dép. en Chine (Tchi-li), à 245 kil. S. O. de Pe-king.

TCHING-TOU, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Se-tchuen, par 101° 24' long. E., 30° 40' lat. N. Jadis résidence des empereurs; presque détruite en 1646. Ruines de temples, palais, etc.

TCHIN-NGAN, ville de la Chine, ch.-l. de dép. (Kouang-si), à 460 kil. O. S. O. de Koueï-ling.

TCHIN-SI ou BARKOL, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kan-sou), par 43° 30' lat. N. et 91° 43' long. E. Ville très peuplée (habitants boukhares, mandchoux et mongols). Climat très froid.

TCHIN-YOUAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouéi-tcheou), par 27° 1' lat. N., 105° 57' long. E.

TCHIPROVATZ, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), en Bulgarie, à 80 kil. S. de Viddin. Évêque qui prend le titre de primat de Bulgarie.

TCHIRMEN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de sandjakat, à 35 kil. N. O. d'Andrinople. Château, mosquée.

TCHI-TCHEOU, v. de Chine, ch.-l. de dép. (Anhoéi), sur le Yang-tsé-kiang, à 10 kil. N. de Nan-king.

TCHITTAGONG, ville de l'Inde. *Voy.* ISLAMABAD.

TCHITTRA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. du district de Ramghar, dans le Behar, par 24° 10' lat. N., 82° 24' long. E. Cour de justice.

TCHOROK, *Acampsis* ou *Bathys*, riv. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), limite l'Asie-Mineure au N. E. et tombe dans la mer Noire, à 16 kil. N. E. de Gounieh. Cours, 310 kil.

TCHOUDES, les *Scythes européens* des anciens, grande famille ethnographique qui forme le fond de la population de la Russie septentrionale. Ils paraissent être de la même race que les Finnois; certains auteurs cependant distinguent les Tchoudes d'avec les Finnois, et comprenant parmi ces derniers les peuples dits Lapons, Tchérémisses, Tchouvaches, Mordouans, Permiens, Zyriaines, Votiaks, Ostiaks et Vogouls, restreignent le nom de Tchoudes aux Livoniens, Esthoniens, Ingriens, Caréliens et habitants de la Finlande. On a dit aussi que les Hongrois ou Madgyars sont Finnois.

TCHOUGOUIEV, ville de Russie (Kharkov), à 37 kil. N. E. de Zmiev; 10,000 hab. Tanneries: pelisses, selles, etc. Fondée sous Ivan Vasiliévitch pour arrêter les incursions des Tartares.

TCHOUKTCHIS, peuple d'Asie, occupe le N. E. de la Sibérie, et donne son nom au cap Tchoukotsk; ils sont au nombre d'environ 50,000 âmes.

TCHOU-HIOUNG, ch.-l. de dép. en Chine. dans la prov. d'Yun-nan, à 140 kil. O. de Yun-nan.

TCHOULIM, riv. de la Russie d'Asie (Iénisséisk, Tomsk), tombe dans l'Obi par 58° lat. N. Cours, 900 kil.; affluents, la Knia, le Kétat, etc.

TCHOUNG-KING, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Sé-tchuen), à 270 kil. S. E. de Tching-tou. Sucre.

TCHOUROUM, *Tavium*, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de livah, à 160 kil. N. O. de Tokat. — Le livah, situé entre ceux de Djanik au N. E., d'Amasie à l'E., de Bourzouk au S., et l'Anatolie à l'O., répond à la partie orientale de l'anc. *Galatie*.

TCHOU-TAO, île du Japon. *Voy.* DESIMA.

TCHOU-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tché-Kiang), à 200 kil. S. de Hang-Tcheou.

TCHOUVACHES, peuple de la Russie d'Europe, de race finnoise, habite les rives du Volga, dans les gouvernements de Nijnéi-Novogorod, de Kasan et d'Orenbourg, au nombre de 350,000 individus. Ils sont chrétiens depuis le XVIIIe siècle. Ils vivent de la culture de la terre et des produits de leur chasse.

TCHU-SAN ou CHU-SAN, île de Chine, dans la mer Bleue, sur la côte de la province de Tchekiang, et à l'E. de Ning-po, par 119°-120° long. E., et 31° lat. N. Ch.-l. Ting-haï. Les Anglais ont pris possession de cette île en 1840.

TEANO, *Teanum Sidicinum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 20 kil. N. O. de Capoue; 3,100 hab. Évêché. Eaux minérales.

TEANUM APULUM, auj. *Ponte-Rotto* ou *Rotello*, ville d'Apulie, près des *Frentani*, sur le Frento, non loin de la mer.

TEANUM-SIDICINUM, auj. *Téano*, ville de Campanie, dans les terres, entre Allifes et Urbano, était le ch.-l. du petit état des *Ausones Sidicini*. L'attaque de cette ville par les Samnites, en 343, donna lieu à la guerre des Samnites contre Rome. Dans la 2e guerre punique, le consul Fulvius fit mettre à mort dans Teanum tous les sénateurs de Capoue qui avaient pris parti pour Annibal.

TEATE, *Teate Marrucinorum*, auj. *Chieti*, ville de l'Italie ancienne, chez les *Marrucini*, au N.; sur l'Aterne, se donna aux Romains en 317 av. J.-C. Patrie de Pollion, rival de Cicéron. — *Voy.* THÉATINS.

TEBA, *Theba*, ville d'Espagne (Séville), à 60 kil. N. O. de Malaya; 4,500 hab. Vieux château.

TEBBES, ville de Perse. *Voy.* TABS.

TEBELEN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 150 kil. N. O. de Janina. Château-fort. Patrie d'Ali, pacha de Janina.

TECH, riv. de France (Pyrénées-Orientales), baigne Prats-de-Mollo, et se perd dans la Méditerranée, à 5 kil. N. E. d'Argelès. Cours, 70 kil.

TECHOU-LOUMBOU, ville de l'empire chinois, (Thibet), dans la province de Thsang, sur le Brahmapoutre, par 86° 57' long. E., 29° 4' lat. N., résidence ordinaire d'un Lama, et capitale de ce qu'il possède au Thibet. Beaucoup de temples.

TECKLEMBOURG, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 30 kilom. N. E. de Munster. Il y a eu au moyen âge un comté de Tecklembourg, qui finit par ne comprendre que Tecklembourg, Lengerich, Cappeln, mais qui jadis avait été trois fois aussi grand; ce qu'il perdit devint partie de l'évêché de Münster ou forma le

comté de Lingen. On fait dériver les comtes de Tecklembourg d'un certain Cobban vivant au IXe siècle. Sa race s'éteignit vers 1562, et le comté passa par mariage aux comtes de Bentheim; mais en 1577 la maison de Solms éleva des prétentions sur le comté de Tecklembourg; il y eut un long procès qui fut suivi d'un 1er partage en 1686; divers autres partages eurent lieu depuis, et finalement le roi de Prusse acheta ou s'adjugea le tout en 1706. Les Français occupèrent le Tecklembourg en 1757.

TECTOSAGES, *Volcæ Tectosages*, peuple de la Gaule dans la Narbonaise 1re, à l'E. des *Ausci* et des *Lactorates*, se divisait en plusieurs états importants, dont les 2 principaux étaient les *Tolosates* à l'O., les *Atacini* à l'E. Ch.-l., *Carcaso* (Carcassonne). Il paraît qu'ils étaient d'origine belge. On dérive leur nom du latin *tectus sago* (couvert de la saie).

TECTOSAGES, un des trois peuples gaulois de la Galatie, au N. O., en deçà de l'Halys, était limitrophe de la Phrygie, et avait pour capitale Ancyre. Ils étaient issus des Tectosages de la Gaule. *Voy.* GALATIE.

TEDELES, cap de l'Algérie, entre Bougie et Alger, par 36° 54' lat. N., 1° 54' long. E.

TEDJEN, *Ochus*, riv. d'Asie, naît dans l'Iran, entre dans le Turkestan, coule à l'O., puis au N.O., et tombe dans le golfe de Balkhan, par 52° 30' long. E., 39° 36' lat. N. Cours, 450 kil.

TEFFÉ, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans le Pérou, entre dans le Brésil (Para), court 900 kil., au N. E. et joint l'Amazone par 67° 15' long. O., 3° 13' lat. S., au dessous de la petite ville de Teffé.

TEFLIS, ville de Géorgie. *Voy.* TIFLIS.

TEGÉE, *Tegea*, ville de l'Arcadie orientale, près de l'Argolide, au S. de Mantinée, était une des plus anciennes de la Grèce. Apollon et Pan y étaient particulièrement honorés. Elle avait un temple de Minerve qui était asile, et où périt Pausanias. Aristarque naquit à Tégée. Oreste y fut enterré.

TÉGLATH-PHALASAR, 2e roi du second empire de Ninive (742-724), fut heureux dans toutes ses guerres, notamment dans celles qu'il fit aux rois de Syrie et d'Israël, d'accord avec le roi de Juda Achaz.

TEGOULET, capitale de l'état de Choa en Abyssynie, par 36° 15' long. E., 9° 40' lat. N.: jadis capitale de tout l'empire d'Abyssinie.

TEHERAN ou TEHRAN, capitale de la Perse ou roy. d'Iran, dans l'Irak-Adjémi, au pied des monts Elbourz, dans une belle plaine bien arrosée, par 48° 31' long. E., et 35° 41' lat. N.; 130,000 hab. (en hiver); l'été, presque tous les habitants vont vivre sous des tentes dans les plaines de Sultanieh. Air insalubre, chaleur excessive. Forte muraille. A l'intérieur est une autre ville encore plus fortement murée, et dite Arag; là est le palais du chah, très vaste, et où sont de beaux jardins. Nulle industrie.— Téhéran est une ville ancienne, mais elle n'a pris d'importance que récemment. Détruite par les Afghans, elle fut relevée par Kérim-khan, qui en fit sa résidence; auparavant la capitale de la Perse était Ispahan.

TEHUACAN, ville du Mexique (état de la Puebla), à 88 kil. S. E. de la Puebla; fort belle ville. Grand commerce de farine. — C'était jadis un des endroits les plus vénérés des Aztèques.

TEHUANTEPETL, ville du Mexique (Oaxaca), sur le golfe de Tehuantepetl, à l'embouch. de la riv. de même nom dans le grand Océan, à 260 kil. S. E. d'Oaxaca; port avec une barre dangereuse. Aux environs, excellent indigo. Belle race d'Indiens dans cette ville. On appelle isthme de Tehuantepetl, la langue de terre qui va du golfe de Tehuantepetl à celui de Campêche; elle n'a que 260 kil. de large. C'est un des points par lesquels on a projeté d'unir le Grand Océan à l'Atlantique.

TÉIA ou TÉIAS, roi des Ostrogoths en Italie, fut élu en 552 après la mort de Totila, fut battu par Narsès à Nocera, et périt dans la bataille en 553. En lui finit la monarchie des Ostrogoths.

TEILLEUL, ch.-l. de canton (Manche), à 12 kil S. E. de Mortain; 2,400 hab. Patrie de Fréd. Morel.

TEKEDEMPT ou TAGDEMPT, ville de l'Algérie, non loin des sources du Chélif, à 260 kil. S. O. d'Alger, et à 80 kil. de Mascara. Cette ville, qui paraît être une ancienne colonie romaine, a été occupée 150 ans par les Edrisites, et détruite l'an 975 de notre ère par les Fatimites de Kaïrouan; relevée plus tard, elle fut de nouveau détruite par les Turcs. Abd-el-Kader entreprit en 1836 de la relever une 2e fois, et d'en faire le siége de son gouvernement; mais les Français l'ont occupée le 23 mai 1841.

TEKELI (Éméric TOEKELY, dit vulgairement), magnat hongrois, né en 1658, fut un des chefs des *malcontents* qui tentèrent de se soustraire à la domination de l'Autriche en 1676, et par sa bravoure devint sur-le-champ l'âme du parti; il s'allia à Louis XIV, puis s'unit aux Turcs, reçut de Mahomet IV le titre de maître de la Moyenne-Hongrie (1682), et eut part au siége de Vienne (1683); mais l'amnistie de 1684 détacha de lui presque tous ses partisans, et il perdit les villes d'Eperies et de Cassovie (1685), de Munkatz (1688). Nommé par Soliman II prince de Transylvanie (1690), puis roi de Hongrie, il battit les troupes impériales commandées par Heister, et entra dans Hermanstadt, mais il fut chassé la même année par le prince de Bade, et ne fit plus la guerre qu'en partisan, dans l'Esclavonie et la Servie; il ne put se faire réintégrer dans ses biens à la paix de Carlowitz (1699), et finit par aller vivre à Constantinople, où il fut réduit à se faire cabaretier. Il mourut près de Nicomédie en 1705.

TEKIN (ALP-), fondateur de la dynastie des Gaznévides, était un esclave turcoman. Il devint gouverneur du Khoraçan pour Al-Mansour, prince Samanide, se révolta vers 960, et s'empara de Gazna, dont il fit sa résidence, et dont sa dynastie prit le nom. Il mourut en 975. *Voy.* GAZNÉVIDES.

TEKKE-ILI, à peu près la *Lycie* et la *Pamphylie*, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre le sandjakat d'Hamid-ili au N., la Caramanie et l'Itchil à l'E., la Méditerranée au S., et les sandjakats de Mentech et de Méis à l'O.: 150 kil. sur 130. Ch.-l., Satalieh. Lors de la dissolution de l'empire de Roum (1294), ce pays forma un des petits états seldjoucides de l'Asie-Mineure, et eut pour émir un certain Tekke, qui lui laissa son nom.

TELAMON, fils d'Eaque, roi d'Egine, et frère de Phocus et de Pélée. Ayant tué d'un coup de disque l'aîné de ses frères, il fut banni par son père, après avoir essayé en vain de se justifier. Il alla à Salamine, où le roi Cychrée lui donna sa fille Glaucé en mariage, et il régna sur l'île après la mort du roi. Dans la suite il épousa encore Hésione, puis Péribée, desquelles il eut Teucer et Ajax. La 1re lui fut donnée par Hercule qu'il avait aidé à prendre Troie. Télamon avait aussi pris part à la navigation des Argonautes. Après la deuxième prise de Troie, irrité de voir revenir Teucer sans son frère Ajax, il le maudit, et le prince alla chercher un asile dans l'île de Cypre, où il fonda une ville de Salamine. On dit que pour se venger de la mort d'Ajax, qu'il attribuait à Ulysse, Teucer attira par des fanaux perfides la flotte de ce prince sur les écueils où elle se brisa.

TELAVI, ville de Géorgie, dans la Kakétie, à 110 kil. N. E. de Tiflis; 1,000 hab. Jadis importante; ce fut la résidence du prince géorgien Héraclius.

TELCHINES, génies ou hommes surnaturels que les Grecs donnent comme métallurgistes, vétérinaires, sorciers et très méchants; ils habitèrent d'abord le Péloponèse, principalement Sicyone, d'où ils chassèrent les Titans; puis l'île de Rhodes, qui prit d'eux le nom de *Telchinie*, et où ils fondèrent, dit-on, Linde, Camire et Jalyse. On ignore comment ils dis-

parurent. Les Telchines participent en même temps du dieu Vulcain, dont ils sont comme les ministres inférieurs, et du caractère d'une population primitive, adonnée aux travaux de la métallurgie et des mines. Ils ont quelques rapports avec les Curètes, les Dactyles, les Cabires; leur nom rappelle celui de Tubalcaïn.

TÉLÉBOÏDES (îles). *Voy.* TAPHIES.

TÉLÉGONE, *Telegonus*, fils d'Ulysse et de Circé, se mit, lorsqu'il fut devenu grand, à la recherche de son père, débarqua dans l'île d'Ithaque, où pour vivre il se mit à piller, et, dans un combat qui s'ensuivit, tua son père sans le connaître : cet événement avait été prédit par un oracle. Il épousa ensuite Pénélope en même temps que Télémaque épousait Circé, et il devint le père d'Italus.

TÉLÉMAQUE, *Telemachus*, fils d'Ulysse et de Pénélope, était au berceau quand commença la guerre de Troie; la vingtième année de l'absence d'Ulysse, il mit à la voile pour aller le chercher; Minerve, sous la figure de Mentor, le guidait dans ce voyage. Après avoir eu diverses aventures, à Pylos, à Sparte, à Phères, il reprit la route d'Ithaque, tua les assassins apostés par les prétendants pour le faire périr à son retour, et trouva son père chez Eumée. Il l'aida dans son combat contre les prétendants et partagea son triomphe. Plus tard Ulysse, à qui l'oracle avait prédit qu'il mourrait de la main d'un de ses fils, le réduisit à s'éloigner : malgré cette précaution, la prophétie fut accomplie, mais par Télégone, frère de Télémaque (*Voy.* l'art. ci-dessus). Télémaque épousa Circé et en eut Roma. D'autres lui donnent pour fils Romus. On lui attribuait aussi la fondation de Clusium. Fénélon a fait du jeune Télémaque le héros d'un poëme en prose, où il a imité avec un rare bonheur la manière antique; du reste, les aventures qu'il prête à son héros sont pour la plupart de sa création.

TÉLÈPHE, fils d'Hercule et d'Augé, avait été exposé à sa naissance, et nourri, dit-on, par une biche. Il fut adopté par Teuthras, roi de Mysie. Lorsque les Grecs vinrent assiéger Troie, Télèphe conduisit les Mysiens au secours de la ville, et se battit contre Achille dans les plaines du Caïque, mais il y fut blessé dangereusement. Il ne put être guéri que par le fer même de la lance qui l'avait blessé, et passa par reconnaissance dans le parti des Grecs. Les anciens poëtes grecs, notamment Euripide, ont mis sur la scène les malheurs de Télèphe.

TÉLÉSILLE, Argienne, célèbre comme poëte et comme héroïne, sauva sa ville natale, attaquée par Cléomène, roi de Sparte, en faisant une sortie à la tête des femmes armées, 520 av. J.-C. : Cléomène se retira sans combattre. Une fête fut instituée en mémoire de cet événement. Le peu de fragments qui nous restent de Télésille se trouve dans les *Poetriarum fragmenta et elogia* de Wolf, Hambourg, 1734, in-8.

TÉLÉSIO (Bernardin), philosophe italien, né en 1509 à Cosenza (roy. de Naples), mort en 1588, tenta de secouer le joug d'Aristote, et en appela à la raison et à l'expérience; mais il fonda lui-même un nouveau système qui n'a guère plus de fondement que ceux qui l'avaient précédé. On a de lui: *De rerum natura juxta propria principia*, Rome, 1555 (en 2 livres), et Genève, 1558 (en 10 livres). Il prétend faire revivre, en la complétant, la doctrine de Parménide, qui expliquait tout par deux principes, la chaleur ou le Soleil, et le froid ou la Terre.

TÉLETSKOÏ (lac), en Sibérie. *Voy.* ALTIN.

TÉLIGNY (Louis DE), fils d'un brave gentilhomme qui avait servi avec distinction sous les ordres de l'amiral de Coligny, et qui était mort en 1557, devant Saint-Quentin, défendit avec valeur la cause de la Réforme, épousa la fille de Coligny, et devint un des principaux chefs du parti protestant; il se faisait remarquer par sa douceur et ses qualités autant que par son courage. Il fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

TÉLIGOUL (golfe de), dans la Russie d'Europe (Kherson), est formé par la mer Noire, à 35 kil. N. E. d'Odessa.

TÉLINGA (roy. de), ancien état de l'Inde, contenait les provinces des Circars du Nord, de Haïderabad, de Balaghat, de Karnate. La langue telinga se parle encore entre Gandjam et Palikate.

TÉLIS, riv. de France, auj. le TET.

TELL (Guillaume), un des chefs de la révolution suisse de 1307, était du canton d'Uri, et gendre de Walter Furst. Ayant refusé de saluer en passant le chapeau que Gessler, gouverneur du pays pour le duc d'Autriche, avait fait élever sur la place publique d'Altorf, il fut, dit-on, condamné à mourir, à moins qu'il ne réussît à abattre avec une flèche une pomme placée sur la tête de son fils: il réussit, mais n'en fut pas moins déclaré prisonnier d'état, et embarqué sur le lac de Lucerne pour le château-fort de Kussnacht, où Gessler se rendait en même temps. Une violente tempête s'étant élevée pendant la traversée, Tell fut délié, et mis au gouvernail; il parvint à sauver la barque, mais lorsqu'il fut près du bord il sauta à terre, alla s'embusquer dans un chemin creux qui menait à Kussnacht, et tua Gessler d'un coup de flèche. L'histoire de la pomme paraît inventée à plaisir; elle se retrouve aussi dans les légendes du Danemark. Guillaume Tell assista à la bataille de Morgaten (1315), et mourut en 1354, à Bingen, receveur de l'église de ce bourg.

TELLER (Guillaume-Abraham), théologien protestant, né en 1734 à Leipsick, mort en 1804, était depuis 1761 professeur de théologie et pasteur à Helmstædt, et fut destitué en 1769 comme hérétique. Il alla s'établir à Berlin, y devint membre du consistoire, premier pasteur de Saint-Pierre et membre de l'Académie. On a de lui: *Doctrine de la foi chrétienne*, Helmstædt, 1764; *Dictionnaire du Nouveau-Testament*, 1722; *Morale pour tous les états*, 1787; *La plus ancienne Théodicée*; Berlin, 1802. Il expliquait tout par des allégories; tendait à faire disparaître le merveilleux de la religion et se rapprochait fort du Déisme.

TELLEZ (Éléonore), reine de Portugal. *Voy.* ÉLÉONORE.

TELLINE, un des noms de la Valteline. En 1798, une des 3 républiques qui furent établies un instant en Suisse, prit le nom de *République Telliane*.

TELMESSE, auj. *Méis*, ville de Lycie, au S. O., avait un port à l'emb. du fleuve Glaucus. C'est auj. le port de *Macri*.

TELO MARTIUS ou TELONIS PORTUS, auj. *Toulon*, petite ville de Gaule (Narbonaise 2ᵉ), chez les *Commoni*, près du *Citharistes portus* (auj. rade de Toulon), avait déjà de l'importance au IVᵉ siècle.

TEMENDFUS. *Voy.* MATIFOU.

TÉMÉNUS, un des chefs héraclides qui s'emparèrent du Péloponèse vers 1190, eut pour lot le pays d'Argos. *Voy.* ARGOLIDE.

TÉMES, riv. de Hongrie qui arrose le Banat Valaque, les comitats de Krassova et de Temesvar, le Banat-Allemand et le comitat de Torontal, naît dans les Carpathes, coule à l'E., puis au N. O., au S. E. et au S., reçoit le Sebes, la Bisztra, la Bega, le Bogonicz, baigne Karansebes, Temesvar, Lugos, Pancsova, et tombe dans le Danube au dessous de cette ville; cours, 450 kil.

TÉMÈSE, *Temesa*, *Tempsa*, auj. *Torre di Nocera*, ville sur la côte occid. du Brutium, un peu au N. de Térine, était célèbre par ses mines de cuivre.

TEMESVAR, *Thybiscus?* ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Temesvar, sur la Temes, la Bega et le canal de la Bega, à 110 kil. N. E. de Petervaradin; 12,700 hab. Position malsaine. Évêché grec. Résidence du général commandant la fron-

tière du Banat. Cathédrale, hôtel-de-ville, dit *des Rasciens*, écoles diverses. Soieries, drap, tabac, etc. Commerce. Elle fut bâtie par les anciens rois de Bulgarie. Aux Turcs de 1552 à 1716. Un traité de paix y fut conclu entre l'empire et les Turcs, en 1662. Le comitat de Temesvar, situé dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Krassova, Arad, Torontal, a 140 kil. sur 65, et 266,000 hab. (Madgyars, Rasciens, Valaques, Allemands). Division : 4 marches, dont une se nomme Marche de Temesvar.

TEMESVAR (Banat de). *Voy.* BANAT.

TEMPÉ, belle vallée de la Grèce, dans le N. E. de la Thessalie, entre la chaîne de l'Olympe au N. et celle de l'Ossa au S., est arrosée par le Pénée. Sa longueur est de 8 kil., sa largeur de 33 mètres environ. Sites pittoresques. Les anciens, surtout Virgile, ont vanté la beauté de la vallée de Tempé.

TEMPELBURG, ville murée des États prussiens (Poméranie), à 35 kil. S. O. de Neu-Stettin ; 2,400 hab. Fondée par les Templiers au XIIIe siècle.

TEMPIO, ville de Sardaigne (Sassari), ch.-l. d'une sous-intendance, à 45 kil. N. d'Ozieri ; 7,100 hab. Salaisons renommées. Vins aux environs.

TEMPLE (le). On connut longtemps sous ce nom un monastère de Paris, qui était le chef d'ordre des Templiers en France ; la partie la plus importante de ce monastère, dite *la Tour du Temple*, fut construite en 1212, et ne fut abattue qu'en 1811. Elle servait jadis de trésor aux rois de France ; les Templiers y avaient leurs archives. Louis XVI y fut détenu du 11 août 1792 au 21 janvier 1793. L'ancien emplacement du Temple est devenu un marché. A la place de la *Tour*, on a construit sous l'Empire un édifice qui devait être le ministère des cultes, et qui est maintenant un couvent de femmes.

TEMPLE (William), dit *le chevalier Temple*, diplomate, né à Londres en 1628, mort en 1698, ou, selon quelques uns, en 1700, entra à la Chambre des Communes (1661), s'y montra indépendant et impartial, acquit l'estime du duc d'Ormond, et par suite celle de Clarendon, qui le chargea de diverses missions ; il conclut l'alliance de 1665 entre Charles II et l'évêque de Munster contre la Hollande, ainsi que la fameuse *triple alliance* formée en 1668 entre l'Angleterre, les États-Généraux et la Suède, contre l'ambition de la France, eut grande part au traité d'Aix-la-Chapelle (1668), aux négociations de Nimègue (1674-78), fit ensuite partie du ministère, où il eut à tenir tête à Shaftesbury. Las des affaires, il se retira, en 1685, dans sa terre de Moor-Park, où il mourut, sans avoir pris part à la révolution de 1688. Temple unissait au talent la loyauté, le patriotisme, l'amour du roi, et la haine des abus. Il a laissé des *Mémoires* fort instructifs et des *Mélanges*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1814, 4 vol. in-8.

TEMPLIERS ou CHEVALIERS DE LA MILICE DU TEMPLE, ordre militaire et religieux fondé vers 1118 à Jérusalem par Hugues des Payens, Geoffroy de Saint-Adhémar, et sept autres Croisés français, dans le but de protéger les pèlerins. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur donna d'abord une maison située près de l'église de cette ville, qui était jadis le *temple* de Salomon ; de là leur nom. Ils prêtaient les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et devaient vivre d'aumônes. Mais bientôt des donations considérables et les profits que leur procura la guerre qu'ils faisaient aux Infidèles les rendirent riches. Après la chute du royaume de Jérusalem en 1187, ils se répandirent par toute l'Europe, y augmentèrent infiniment leur puissance, leurs richesses et leur juste réputation de bravoure : il y eut un moment où ils comptèrent jusqu'à 9,000 maisons de leur ordre. Les Templiers portaient l'habit blanc et une croix sur leurs manteaux. Leur chef avait le nom de grand maître ; l'ordre se divisait en plusieurs langues, les possessions territoriales en plusieurs provinces ; celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en grands prieurés, prieurés et commanderies. Tant de prospérité ne pouvait manquer de faire ombrage et d'exciter l'envie. Ils s'étaient d'ailleurs promptement corrompus ; leur orgueil, l'esprit d'impiété et les vices infâmes qu'ils avaient rapportés de l'Orient fournirent l'occasion de les perdre. Philippe-le-Bel saisit avec habileté ces prétextes. Le 13 octobre 1307, tous les Templiers qui se trouvaient en France furent arrêtés à la fois ; un grand nombre d'entre eux périrent dans les flammes, à la suite d'un simulacre de procédure (*Voy.* MOLAI) ; enfin, le pape Clément V, tout dévoué au roi de France, supprima l'ordre en 1312, dans un consistoire secret tenu pendant le concile de Vienne. En Portugal, l'ordre détruit fut remplacé par l'*Ordre du Christ*. Il paraît, au reste, qu'il se conserva dans l'ombre un simulacre de l'*Ordre du Temple*, qui garda le même nom, mais qui, réduit à des séances secrètes, dégénéra en une secte mystique. Les Francs-Maçons prétendent se rattacher à cette secte. Le crime des Templiers est encore un problème : ils avouèrent dans les tortures, dit Bossuet, mais ils nièrent dans les supplices. On doit au P. Lejeune une *Histoire apologétique des Templiers*, 1789, 2 vol. in-4, et à Raynouard, les *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Chevaliers du Temple* (1813), ainsi qu'une belle tragédie, intitulée : *les Templiers*.

TEMUDJIN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

TÉNARE, *Tœnarus*, auj. *Caibares*, ville de Laconie, au S. O., sur la mer, près du promontoire de même nom (auj. *cap Matapan*), avait de belles carrières de marbre vert. — Au pied du cap Ténare était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs méphitiques : les gens du pays la regardaient comme l'entrée de l'enfer ; de là, chez les poëtes, la synonymie de Ténare et d'enfers.

TENASSERIM, ville de l'Inde Transgangétique, dans la province de même nom (jadis capitale de cette province), sur le Tenasserim, à 70 kil. S. O. de Merghi : auj. à peu près en ruines. La décadence de cette ville date de sa prise par l'empereur birman Alompra. Elle était auparavant aux Siamois. — La prov. de Tenasserim est auj. aux Anglais, et fait partie de leurs possessions à l'E. du Salouen : elle a le roy. de Siam à l'E., le golfe de Bengale à l'O. ; 15,000 hab. Montagnes, éléphants ; sol fertile (canne à sucre, riz, beaux fruits, sandal), étain, huîtres à perle.

TENCE, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 15 kil. E. d'Yssengeaux, sur le Lignon ; 5,398 hab. Chapeaux de feutre, papeterie. Commerce de planches. Entrepôt de dentelles noires et blanches.

TENCIN (P. GUÉRIN DE), cardinal, né à Grenoble en 1680, mort en 1758, fut d'abord grand-vicaire de Sens et abbé de Vézelai, gagna beaucoup par l'agiotage au temps de Law, n'en fut pas moins choisi pour conclaviste par le cardinal de Rohan qu'il suivit à Rome (1721), et y devint chargé d'affaires de la France. Il obtint par ses intrigues l'archevêché d'Embrun, le chapeau de cardinal (1739), et l'archevêché de Lyon (1740), puis fit partie du ministère Fleury. Pendant qu'il était archevêque d'Embrun, il eut grande part à la condamnation de l'évêque de Senez, Soanen, partisan des appelants, et soutint une lutte à ce sujet contre les avocats, le parlement et les Jansénistes. L'abbé de Tencin dut en grande partie sa fortune à sa sœur, la célèbre Mme de Tencin.

TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN DE), femme célèbre par son esprit, sœur du précédent, née à Grenoble en 1681, morte en 1749, fut 5 ans religieuse, mais se fit délier de ses vœux par le pape, fut enrichie comme son frère en jouant sur les actions de Law, défendit avec ardeur la bulle *Unige-*

nitus, mena, malgré son affectation de piété, une vie très irrégulière, et eut clandestinement un fils du chevalier Destouches-Canon (c'est le célèbre D'Alembert, que cette mauvaise mère abandonna, et qu'elle voulut, mais en vain, reconnaître quand il fut devenu célèbre). La Fresnaye, un de ses amants, se tua chez elle. Sa maison n'en était pas moins le rendez-vous des savants et des beaux esprits: elle nommait plaisamment cette réunion sa *ménagerie*. Mme de Tencin écrivit des romans qui eurent un grand succès, et correspondit avec Benoît XIV. Parmi ses romans, le *Comte de Comminges* et le *Siége de Calais* sont ce qu'elle a fait de mieux; on y trouve beaucoup de finesse, mais aussi de la recherche et de la prétention à l'excès.

TENCTÈRES, *Tencteri*, peuple de la Germanie, à l'O., vers le confluent du Rhin et de la Lippe, avait au N. les *Mattiaci*, au S. les *Marses*, au siècle d'Auguste, mais il changea souvent de demeure. Il finit par être compris dans la ligue des Francs.

TENDE, ville des États sardes (Nice), à 47 kil. N. E. de Nice. Château qui protége le passage du col de Tende; 1,500 hab. Titre d'un comté qui appartint aux Lascaris de Vintimille, et qui passa ensuite par mariage dans la maison de Savoie.

TENDE (col de), passage de la chaîne des Alpes Maritimes, à l'O. de son point de jonction avec les Apennins, sur la limite des divisions de Nice et de Coni, et à 9 kil. N. de Tende: 1,795 mètres de hauteur. Les forteresses de Tende et de Saorgio commandent ce passage.

TENDE (René DE SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, ne put réussir à se faire légitimer, fut déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, et vint se fixer en France, où François I, son neveu, l'éleva aux premières dignités. Il se distingua à Marignan (1515), et mourut à Pavie (1525).

TENDE (Claude DE SAVOIE, comte de), fils du précédent (1507-66), fut pris à Pavie, suivit Lautrec à Naples, fut gouverneur et sénéchal de Provence, repoussa les attaques de Charles-Quint contre cette province, fit preuve de modération et d'impartialité dans les débats religieux, mais s'attira ainsi la haine des Catholiques, et finit par être révoqué (1566).

TENDE (Honorat DE SAVOIE, comte de VILLARS et de), frère du précédent (1509-80), s'enferma dans Hesdin (1533) et y fut pris, reçut une blessure à la bataille de St-Quentin (1557), se jeta dans Corbie qu'il sauva, fut nommé lieutenant-général de Languedoc (1560), et s'y montra terrible aux Réformés, fut rappelé, prit part aux guerres civiles religieuses qui suivirent, et devint successivement lieutenant-général de Guyenne (1570), maréchal (1571), amiral (1572).

TÉNÉDOS, *Tenedos* chez les anciens, *Bokhtcha-Adassi* des Turcs, île de l'Archipel, au S. de Lemnos et près de l'entrée des Dardanelles: 9 kil. sur 5; 6,000 hab. Ch.-l., Ténédos (sur la côte N. E., 5,000 hab.). Bons vins. Ténédos avait très anciennement formé un petit royaume. Virgile suppose que les Grecs, lorsqu'ils feignirent de quitter Troie en laissant le cheval de bois, allèrent se cacher derrière Ténédos. Cette île, qui suivit le sort de l'Asie-Mineure, passa de bonne heure sous la domination des Turcs, qui l'ont comprise dans l'eyalet des Iles. Les Vénitiens l'occupèrent un instant en 1656.

TÉNÉRIFFE (île), *Nivaria* ou *Pluvialia* des anciens, la plus grande des Canaries (à l'Espagne) entre 28° et 28° 36' lat. N.: 80 kil. sur 40; 80,000 hab. Ch.-l., Santa-Cruz (autres villes, Laguna, Orotava, Palmas, Canaria). Montagnes, parmi lesquelles le pic de Teyde ou de Ténériffe (pic volcanique fameux, dont la cime s'élève à 3,808 mètres, et qui a eu de fréquentes éruptions; la dernière eut lieu en 1798). Climat charmant, fertilité rare, végétation variée: vins fameux, rivaux de ceux de Madère (à Vidogne et à Malvoisie). Commerce actif, aux mains des Anglais. Les habitants primitifs de Ténériffe sont les Guanches. L'île leur fut enlevée par Fernandez de Lugo au XVIe siècle.

TENEZ, cap de Barbarie. *Voy.* TENNIS.

TÉ-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Hou-pé), à 100 kil. N. O. de You-tchang.

TENG-TCHEOU, ville et port de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-tong), sur la mer Jaune, par 118° 45' long. E., 37° 48' lat. N.

TENIAH DE MOUZAIA. *Voy.* MOUZAIA.

TENIERS (David), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Anvers en 1582, mort en 1649, fut d'abord élève de Rubens, puis s'attacha à Elzheimer, qui ne peignait que des figures de petites proportions, et devint son imitateur. Il fut père de David Teniers, dit *le Jeune*, qui fut encore plus célèbre que lui. On a de Téniers *le Vieux* une foule de scènes villageoises, grotesques et naïves, des intérieurs, des réunions de buveurs, de fumeurs, de charlatans, etc., où il y a de la vérité, du charme: ses tableaux sont fort difficiles à distinguer de ceux de son fils.

TENIERS (David), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1610, mort en 1694, fut élève de son père. C'est un des artistes qui ont manié le pinceau avec la plus prodigieuse facilité: dans sa jeunesse, il imitait tous les maîtres de son temps avec tant d'habileté qu'on l'a nommé le *Protée de la peinture;* mais, quoique apte à tout rendre, et bien que vivant au milieu des grands et des princes (il fut gentilhomme de la chambre de Léopold et eut don Juan d'Autriche pour élève), il affectionna surtout le genre de son père, et le porta jusqu'à la perfection. Il a fait un nombre incroyable de tableaux. Le *Theatrum pictorium*, Anvers, 1658, 1660, 1684, 245 pl. (en fr., *le Grand Cabinet de tableaux*, 1755, in-fol.) n'offre qu'une partie de son œuvre: il y a encore d'innombrables estampes gravées d'après lui par Lebas et autres. Parmi ceux de ses ouvrages que possède le Musée du Louvre, on remarque *l'Enfant prodigue*, une *Tentation de saint Antoine, la Chasse au héron, le Joueur de cornemuse, la Noce de village*.

TÉNIERS ou TANIÈRES. *Voy.* MALPLAQUET.

TENISON (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né en 1636, mort en 1715, était curé à Londres pendant la peste (1665) et montra un grand dévouement; il ne se distingua pas moins par sa charité pendant l'hiver rigoureux de 1683. Il devint évêque de Lincoln en 1691, succéda en 1694 à Tillotson sur le siége de Cantorbéry, et couronna George I. On a de lui, outre des *Sermons*, un *Examen de la foi de Hobbes* (1670); le *Baconiana* (1679), ouvrage précieux pour l'histoire de Fr. Bacon, etc.

TENNANT (Smithson), chimiste anglais, né en 1761, mort en 1815, professa la chimie à Cambridge. On lui doit l'analyse de l'acide carbonique (1791), la découverte de l'osmium et de l'iridium (1804), et plusieurs autres recherches importantes consignées dans les *Transactions philosophiques*.

TENNEMANN (Will. Gottlieb), philosophe allemand, né à Brembach, près d'Erfurth en 1761, mort en 1819, était destiné aux études théologiques, mais les quitta pour la philosophie. Il voulut d'abord combattre Kant, mais ensuite il se convertit aux idées de ce philosophe. En 1798, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et devint en 1804, à la mort de Tiedemann, professeur ordinaire. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Tennemann a beaucoup écrit, et s'est principalement occupé de l'histoire de la philosophie; son ouvrage capital est sa grande *Histoire de la philosophie*, Leipsick, 1798-1819, 11 vol. in-8 (réimprimée par A. Wendt, 1828), dont il a donné lui-même un abrégé, le *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 1812, 4e édition, 1825 (traduit par M. Cousin, 1829; 2e édit., 1839, 2 vol. in-8). On doit encore à

Tennemann : *Doctrines et pensées des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, Iéna, 1788 ; *Système de la philosophie platonicienne*, Leipsick, 1792-94, des traductions des œuvres de Hume, de Locke, de M. De Gérando. Tennemann est le plus exact des historiens de la philosophie ; il est à regretter qu'il juge tous les systèmes avec la mesure trop étroite et trop exclusive du système de Kant.

TENNESSEE, riv. des États-Unis, naît en Virginie, traverse l'état de Tennessée (qui lui doit son nom), baigne l'état d'Alabama, rentre dans celui de Tennessee, puis traverse le Kentucky et tombe dans l'Ohio à 12 kil. de Nashville, après avoir reçu entre autres affluents la *Petite Tennessee* à Knoxville : cours, 1,050 kil. pour l'une, 232 pour l'autre.

TENNESSEE (état de), un des États de l'Union, entre ceux de Kentucky au N., de Virginie au N. E., de la Caroline du Nord à l'E., de Géorgie au S. E., d'Alabama au S., de Mississipi au S. O., et le fleuve de ce nom à l'O. : forme oblongue (750 kil. de l'O. à l'E. ; 195 de largeur moyenne du N. au S.) ; 750,000 hab. Capitale, Nashville ; division, 62 comtés. Les monts Cumberland le parcourent. Climat sain, tempéré, sol fertile en général ; beaucoup d'animaux, tant domestiques que sauvages ; on y trouvait surtout autrefois de nombreux bisons. Au S. E. vivent les Cherokees, peuplade indigène jadis très nombreuse. Ruines de monuments antiques (entre autres une pyramide de 51 mètres de haut, près du Forked-Dear). — Ce pays fut donné sous Charles II, en 1664, au comte de Clarendon et à plusieurs autres propriétaires qui le colonisèrent, malgré l'opposition des Cherokees ; toutefois sa prospérité ne date guère que de 1773. Le Tennessee dépendit de la Caroline jusqu'en 1790 : il en fut alors détaché, mais il ne fut admis dans l'Union à titre d'état qu'en 1796.

TENNIS ou TENEZ, *Apollinis promont.*, cap de l'Algérie, à 32 kil. N. E. d'Oran, par 36° 34' lat. N., 0° 54' long. O. Au Sud du cap est une petite ville de même nom (jadis *Cartenna*).

TENNSTADT, ville des États prussiens (Saxe), à 18 kil. N. E. de Langensalza : 2,560 hab. Eaux salines sulfurées, découvertes en 1812. Patrie de J.-Auguste Ernesti le philologue.

TENOS, auj. *Tina* ou *Teno*, île de la mer Égée, une des Cyclades, entre Mycone et Andros, était peu fertile ; on en tirait de bon vin. Son ch.-l. se nommait aussi Ténos (auj. *San-Nicolo*).

TENOCHTITLAN, ancien nom indien de MEXICO.

TENQUIN (GROS-), v. de France. *V.* GROS-TENQUIN.

TEN-SIN-SITSI-DAI, c.-à-d. *les sept grands dieux spirituels*, sont au Japon les plus hautes divinités ; au dessous d'eux sont les Tsi-sin-go-daï (*les cinq dieux terrestres*).

TEN-SIO-DAI-TSIN, divinité japonaise, la première des Tsi-sin-go-daï, créa le monde, la terre et surtout le Japon. Son règne fut de 25,000 ans. De Ten-sio-daï-tsin descendent tous les Japonais ou au moins toutes les dynasties qui ont régné sur le Japon. Son fils fut Osiou-Ni, le 2e des Tsi-sin-go-daï. L'empire entier l'adore et l'invoque comme son patron. Dans son célèbre temple d'Icié, Ten-sio-daï-tsin n'a d'autre emblème qu'un miroir.

TENSIF, rivière de l'empire de Maroc, sort de l'Atlas, coule au S. O., au N. O., et tombe dans l'Océan à 32 kil. S. de Safi. Cours, 400 kil.

TENTUGAL, bourg de Portugal (Beira), à 17 kil. O. de Coïmbre ; 2,000 hab. Titre d'un comté, appartenant à la maison de Cadaval.

TENTYRA ou TENTYRIS, auj. *Denderah*, ville de l'ancienne Égypte. *Voy.* DENDERAH.

TENZEL (Will.-Ernest), littérateur allemand, né en 1659 en Thuringe, mort en 1707, étudia à Wittemberg, fut nommé en 1685 professeur au gymnase de Gotha, puis conservateur du Cabinet de médailles et du Musée de cette ville, conseiller de l'électeur et historiographe de Saxe. Il a écrit sur les médailles. Tenzel est le plus ancien journaliste allemand. On lui doit une revue mensuelle des ouvrages de littérature, intitulée : *Conversation mensuelle entre de bons amis sur toutes sortes de livres et autres histoires amusantes*, Leipsick, 1688. Il a aussi beaucoup écrit dans les *Acta eruditorum*.

TÉOCALLIS. *Voy.* PYRAMIDES.

TEOS, auj. *Bodroun*, ville de l'Asie-Mineure, une des 12 cités de la Confédération ionienne, dans la presqu'île de Clazomène, sur la côte, est fameuse comme patrie d'Anacréon et d'Apellicon. Auguste l'agrandit, et, pour cette raison, en fut regardé comme le second fondateur.

TEOTIHUALCAN, ville du Mexique (Mexico), à 36 kil. N. E. de Mexico ; 4,000 hab. : elle est à 2,052 mètres au dessus de la mer. A 2 kil., grande pyramide qui occupe 3,600 mètres carrés et qu'entourent 200 plus petites.

TEOTL, le dieu principal du Mexique, ne semble point avoir eu de temple.

TEPIC, ville du Mexique (Xalisco), à 200 kil. N. O. de Guadalaxara, est après Guadalaxara la plus peuplée de l'état de Xalisco.

TEPLITZ, village de Hongrie. *Voy.* TOEPLITZ.

TER, riv. d'Espagne (Barcelone), sort des Pyrénées, coule au S., puis au N. E., et tombe dans la Méditerranée à 32 kil. E. de Girone. Napoléon en 1812 décréta l'organisation d'un dép. du Ter, et même en nomma le préfet (ce fut M. Roujoux) ; mais les désastres de 1812 et 1813 ne laissèrent pas le temps de réaliser ce projet.

TERAMO, *Interamna Prætutiorum*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de l'Abruzze Ultérieure 1re, à 24 kil. S. E. d'Ascoli ; 10,000 hab. Évêché. Cathédrale. Lainages, crême de tartre ; grains. Importante sous les Romains ; détruite au XIIe siècle, puis rebâtie. Patrie de Jacques de Téramo.

TERAMO (Jacques DE), dit *Palladino*, écrivain ascétique, né en 1349 à Teramo, étudia le droit à Padoue, puis reçut les ordres, devint évêque de Monopoli (1391), archevêque de Tarente (1400), et mourut en 1417. On a de lui une espèce de roman ascétique fort bizarre, le *Procès de Bélial*, dans lequel il feint que Bélial, élu par les démons pour leur avocat, demande justice à Dieu contre Jésus ; cet ouvrage, écrit en latin, a été imprimé à Augsbourg, 1472, et traduit en français par Farget, Lyon, 1482.

TERCEIRE, une des Açores, au N. O. de l'île de San-Miguel, par 20° 40' long. O. ; 590 kil. carrés ; 40,000 hab. Ch.-l., Angra. Côtes d'accès difficile. Mer poissonneuse, tortues, huîtres ; sol fertile ; montagnes. Commerce avec le Brésil. — Terceire a été pendant l'usurpation de don Miguel en Portugal la résidence du gouvernement de la reine Dona Maria (1827-1833). *Voy.* PORTUGAL.

TERCERE, riv. des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata (Cordova), naît à 90 kil. S. O. de Cordova, court au S. E. et va grossir le Parana, à Rosario. Cours, 750 kil.

TÉRÉE, *Tereus*, roi de Thrace, épousa Progné, fille du roi d'Athènes Pandion (II), et en eut un fils, Itys ; puis, quelque temps après, il fit violence à Philomèle, sœur de sa femme, lui fit couper la langue pour l'empêcher de révéler le crime, et l'enferma dans une tour. Mais Philomèle ayant trouvé moyen d'instruire sa sœur de son malheur, toutes deux pour se venger de Térée lui servirent les membres d'Itys à un grand repas, puis elles lui révélèrent ce qu'elles avaient fait. Térée, en proie au désespoir et à la colère, fut métamorphosé en huppe : cet oiseau poursuit sans cesse les deux oiseaux dont Philomèle et Progné prirent la forme en même temps (le rossignol et l'hirondelle).

TEREK, rivière de la Russie méridionale, des-

cend du mont Kasbek, en Circassie, court au N. O., arrose la Grande-Kabardah, tourne à l'E., passe à Mozdok, limite les gouvernements de Géorgie, du Caucase et le Daghestan, puis arrive à Kisliar, où il se divise et tombe par plusieurs bouches dans la mer Caspienne. Cours, 500 kil.

TÉRENCE, *P. Terentius Afer*, poëte comique latin, né vers 193 av. J.-C., en Afrique, et probablement à Carthage, fut esclave du sénateur Terentius Lucanus, qui lui fit donner une bonne éducation et l'affranchit, s'acquit l'amitié de Scipion Emilien et de Lélius, qui, dit-on, prirent quelque part à la composition de ses pièces. Il voyagea en Grèce et en Asie pour étudier la littérature des Grecs, et revint de ce voyage avec des traductions ou imitations de 108 pièces de Ménandre, mais il les perdit toutes dans un naufrage, et peu de temps après en mourut de douleur (vers 159), à 35 ans. On a de Térence six comédies (*l'Andrienne*, *l'Hécyre* ou *la Belle-Mère*, *l'Héautontimorumenos* ou *le Bourreau de lui-même*, *le Phormion*, *l'Eunuque*, *les Adelphes*) : le style en est élégant et pur, la composition régulière, le ton parfait; mais souvent l'intrigue est presque nulle, et on y trouve peu de mouvement et de gaieté. Baron a imité *l'Andrienne;* Molière a tiré les *Fourberies de Scapin* du *Phormion*, et Regnard *les Ménechmes* des *Adelphes*. Les meilleures éditions de Térence sont celles de Bentley (Cambridge, 1726, in-4 ; Berlin, 1820, in-12), de Westerhovius, Zeune, Bruns (Halle, 1801, gr. in-8), de Perlet (Leipsick, 1821, 3 vol. gr. in-8), de Rossio (Milan, 1822, 3 vol. gr. in-8), de N.-E. Lemaire (dans la collection des *Classiques latins*, 1828, 3 vol. in-8). Térence a été traduit en prose par les littérateurs de Port-Royal, 1647, par Mme Dacier, 1688, par Lemonnier, 1771, 3 vol. in-8 (réimp. dans le *Théâtre des latins* de Duval, 1820), et par M. Amar dans la collection Panckoucke. Il y en a aussi une traduction en vers par H.-G. Duchesne, 1806, 2 vol. in-8.

TERENTIA, dame romaine, épousa successivement Cicéron, qui en eut Tullia, et qui la répudia pour avoir violé la foi conjugale, puis l'historien Salluste, l'orateur Messala, et mourut à 103, ou même, selon quelques uns, à 117 ans. C'était une femme impérieuse, prodigue, ne reculant point devant un crime; elle eut beaucoup de pouvoir sur son premier mari, qu'elle détermina à sévir contre les complices de Catilina; elle ne suivit point Cicéron dans l'exil : ce furent les dilapidations et les désordres auxquels elle se livra à Rome pendant son absence qui déterminèrent celui-ci à la répudier.

TERENTIANUS MAURUS, versificateur du IIIe siècle, n'est connu que par son poëme didactique : *De litteris, syllabis, pedibus et metris* (1re éd., Milan, 1497 ; inséré dans le *Corpus poetarum* de Maittaire).

TERENTILLUS (C.) ARSA, tribun du peuple, proposa l'an 461 av. J.-C. une loi pour réclamer la rédaction d'un code écrit qui pût être connu des plébéiens comme des praticiens, et la nomination de décemvirs pour le rédiger. Son but en faisant cette dernière demande était surtout de restreindre les prérogatives consulaires, parce que cette magistrature n'appartenait encore qu'aux patriciens seuls; ceux-ci réussirent à faire ajourner la loi.

TERENTIUS VARRO (M.), consul. *Voy.* VARRO.

TERENTIUS AFER (P.). *Voy.* TÉRENCE.

TERGESTE, ville d'Istrie, auj. TRIESTE.

TERGLOU (mont), le point culminant des Alpes Juliennes, à 20 kil. S. de Villach, dans les Etats autrichiens (Laybach) ; 3,398 mètres.

TERGOVITZ, ville de Valachie, à 70 kil. N. O. de Boukharest ; 5,000 hab. Résidence des voivodes de Valachie jusqu'en 1698.

TERGOW ou TERGOUW, v. de Hollande. *V.* GOUDA.

TERIM, ville d'Arabie (Hadramaout), à 400 kil. E. de Sana. Châles de soie très recherchés.

TERINÆUS SINUS, golfe de la mer Tyrrhénienne. *Voy.* SAINTE-EUPHÉMIE (golfe de).

TERLIZZI, *Turricium?* ville du royaume de Naples (Terre-de-Bari), à 28 kil. S. E. de Barletti; 10,000 hab. Evêché. Cathédrale; vieux château.

TERME, *Terminus*, dieu latin, protecteur des limites, n'était qu'un bloc équarri surmonté d'un cou et d'une tête, quelquefois avec des bras. Le dieu Terme était surtout vénéré à la campagne : sa fête, dite *Terminales*, se célébrait le 21 ou le 23 février.— Lors de la dédicace du Capitole sous Tarquin-le-Superbe, on voulut, pour inaugurer la statue de Jupiter, déplacer celles de tous les dieux qui s'y trouvaient; toutes se laissèrent enlever, sauf celles du dieu Terme et de la Jeunesse : ce qui signifiait, suivant les augures, que jamais les frontières de Rome ne reculeraient et que sa jeunesse serait éternelle.

TERMINI, *Thermæ Himerenses*, ville de Sicile (Palerme), à 35 kil. E. de Palerme, près de l'embouchure du Fiume di Termini ; 14,200 hab. Port; château-fort, cathédrale. Pêche active de thon et sardines. Commerce de fruits, blé, sumac, amandes, cantharides, etc. Eaux thermales. Aux environs, un peu à l'O., sur le mont Calogero, sont les ruines d'*Himère*, détruite l'an 399 av. J.-C. par les Carthaginois. Ces derniers avaient éprouvé devant cette ville une défaite sanglante l'an 480 av. J.-C., le jour même où fut livré le combat des Thermopyles.

TERMONDE, v. de Belgique. *Voy.* DENDERMONDE.

TERNATE, une des Moluques, à l'O. de Gilolo, par 125° 51' long. E., 0° 55' lat. N. ; 18 kil. sur 9, un volcan; sol fertile ; or en poudre. Les habitants sont des Malais musulmans. L'île est soumise à un sultan, qui lui-même est vassal des Hollandais. *Voy.* MOLUQUES.

TERNAUX, célèbre industriel, né à Sédan en 1765, mort en 1833. Il perfectionna surtout le tissage des laines et la fabrication des draps, et fonda dans plusieurs villes, notamment à Sedan et à Louviers, jusqu'à 22 établissements qui jouirent longtemps d'une grande prospérité. Après avoir fait une fortune immense, Ternaux se vit tout à coup ruiné en 1823 par une loi qui imposait les matières premières venant de l'étranger. On lui doit l'introduction en France des chèvres du Thibet, la fabrication des beaux *cachemires* dits *ternaux*, qui rivalisent avec ceux de l'Inde, et l'établissement des silos pour la conservation des grains. Il fut député de Paris en 1818 et 1827.

TERNI, *Interamna*, ville de l'Etat ecclésiastique (Spolète-et-Rieti), dans une île de la Néra, à 21 kil. S. O. de Spolète; 8,500 hab. Environs fertiles. A 8 kil. E. de la ville se trouve la belle cataracte *della Marmora*, formée par le Vélino, qui se précipite de 165 mètres de hauteur dans la Néra. — L'ancienne *Interamna* est la patrie de l'historien Tacite et de l'empereur de même nom. En 1799, le général français Louis Lemoine y défit les Napolitains.

TERNOVA, ville de Turquie. *Voy.* TIRNAVA.

TEROUANNE, ville de France. *Voy.* THÉROUANNE.

TERPANDRE, musicien et poëte grec, né dans l'île de Lesbos vers l'an 676 av. J.-C., ajouta trois cordes à la lyre, qui jusque là n'en avait eu que quatre, et inventa la *scolie*, espèce de chanson fort courte qu'on chantait à table.

TERPSICHORE, une des neuf Muses, présidait à la danse, ainsi que l'indique son nom (de *terpo*, charmer, et *choros*, danse; qui charme par la danse).

TERRACINE, *Anxur*, *Trachin*, *Terracina* des anciens, ville de l'Etat ecclésiastique (Frosinone), sur la mer Tyrrhénienne, à l'extrémité S. E. des marais Pontins, à 80 kil. S. E. de Rome; 4,100 hab. Evêché, cathédrale (jadis temple d'Apollon), palais épiscopal, belle place. Pêche active. Commerce nul. Terracine donne son nom à un canal qui continue le canal Pio à travers les marais Pontins.

le long de la voie Appienne jusqu'au port de Terracine.— Jadis ville des Volsques; aux Romains depuis 330 av. J.-C. Embellie par le pape Pie VI.

TERRAIL (Pierre du). *Voy.* BAYARD.

TERRANOVA, nom de plusieurs villes du roy. des Deux-Siciles, notamment : 1° en Calabre Citérieure, près du Crati, à 16 kil. S. de Cassano; — 2° en Calabre Ultérieure 1re, à 22 kil. N. O. de Geraee (c'était avant le tremblement de terre de 1783 une des plus belles villes de la Calabre : elle n'a que 500 hab. auj.); — 3° en Sicile (Calatanisetta), sur la mer, à 56 kil. S. O. de Catane; 9,200 hab. Château, rade; grand commerce de froment, légumes, fruits, soufre, soude : elle fut fondée à la fin du XIIIe siècle par le roi Frédéric d'Aragon; — 4° en Sardaigne, jadis *Olbia*, dite aussi *Civita*, à 36 kil. E. de Tempio : 2,000 hab. Réunie à Ampurias, elle forme l'évêché de Civita-et-Ampurias.

TERRASSON, ch.-l. de canton (Dordogne), sur la Vezère, à 32 kil. N. de Sarlat; 2,945 hab. Truffes.

TERRASSON (l'abbé Jean), écrivain, né à Lyon, en 1670, mort en 1750, fut nommé en 1721 professeur de philosophie grecque et latine au collége de France, fut membre de l'Académie Française et de celle des Sciences. Il fut d'abord enrichi, puis ruiné par le système de Law. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Séthos*, espèce de roman politique et moral (1731), 3 vol. in-12. Dans la dispute sur la prééminence des anciens et des modernes, il avait pris parti pour ces derniers. — Ses deux frères, André et Gaspard (1668-1723 et 1680-1752), eurent de la réputation comme prédicateurs, surtout le second. — Mathieu et Antoine, ses cousins, se distinguèrent au barreau. On doit à Antoine une *Histoire de la jurisprudence romaine* (1750).

TERRAY (l'abbé Jos.-Marie), ministre fameux, né en 1715, à Boen dans le Forez, mort en 1778, fut d'abord conseiller-clerc au parlement, hérita d'un oncle riche, et donna dès lors l'exemple de tous les scandales, plut fort à Mme de Pompadour en improuvant ses collègues du parlement, qui tous, excepté lui, avaient donné leur démission (1755), et en travaillant à la ruine des Jésuites, prit part à l'arrêt du conseil de 1764, et parvint en 1769 au contrôle des finances : ennemi des dettes publiques, il débuta par une foule de banqueroutes spéciales, porta le dernier coup à la Compagnie des Indes, fit paraître une foule d'édits fiscaux, créa des impôts de tout genre, organisa presque ouvertement pour le compte du roi et le sien le monopole des grains, et affecta de braver la misère publique par son luxe et par les sarcasmes les plus cyniques et les plus durs; Louis XV le fit intendant-général des bâtiments et directeur des beaux-arts, tout en lui conservant son portefeuille; il fallut l'avénement de Louis XVI pour renverser cet indigne ministre (1774). On a sous son nom des *Mémoires* rédigés par Coquereau, Londres, 1776, 1 vol.

TERRE (la), *Tellus*, déesse des païens, la même selon quelques auteurs que Cybèle, était femme d'Uranus et mère de l'Océan, des Titans, des Géans, des Cyclopes, de Rhéa, Thémis, Téthys, Mnémosyne.

TERRE (BASSE-). *Voy.* BASSE-TERRE.

TERRE AUSTRALE. *Voy.* HOLLANDE (NOUVELLE-).

TERRE DE BARI, DE LABOUR, D'OTRANTE, provinces du roy. des Deux-Siciles. *Voy.* BARI, etc.

TERRE DE FEU. *Voy.* FEU.

TERRE DES PAPOUS. *Voy.* PAPOUASIE.

TERRE-FERME. On a donné quelquefois ce nom : 1° à la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, ou seulement aux provinces de Panama, de Veragua et de Darien, les premières où Christophe Colomb ait abordé sur le continent du Nouveau-Monde (1498) : — 2° aux provinces continentales de la république de Venise. Auj., on désigne encore ainsi le duché de Venise, la Lombardie vénitienne, le marquisat de Tarvis, le Frioul et l'Istrie.

TERRE-NEUVE, en anglais *Newfoundland*, grande île de l'Amérique septentrionale anglaise, comprise dans la Nouvelle-Bretagne, par 47°-52° lat. N., 55°-62° long. O., près du Labrador : 600 kil. du N. au S. E., sur 275 de largeur moyenne; 70,000 hab. (Anglais, Français et Anglo-Américains; quelques indigènes). Capitale, Saint-Jean. Côtes dangereuses, beaucoup de baies. Climat variable, généralement très froid pour sa latitude; brumes, végétation chétive, six mois de neige, aurores boréales. Sur les côtes et aux environs on trouve d'immenses quantités de morues. On y fait une pêche très importante qui emploie environ 2,000 bâtiments par an. Terre-Neuve offre une belle race de chiens à poils soyeux, remarquables par leur grande taille et leur force, ainsi que par leur habileté à nager.—Terre-Neuve donne son nom au gouvernement anglais de Terre-Neuve, lequel comprend encore le Labrador et le Maine-Oriental. — Cette grande île, découverte par Sébastien Cabot en 1497, fut visitée en 1525 par J. Verazzini qui en prit possession au nom de la France; celle-ci toutefois n'y forma d'établissement qu'en 1604. Le traité d'Utrecht la donna aux Anglais; mais par les traités de Paris (1763), et de Versailles (1783), la France s'y est fait garantir le droit de pêche; les établissements français sont au N. et à l'O.

TERRE-NEUVE (grand banc de), vaste banc de sable dans l'Atlantique, à l'E. et au S. E. de l'île de Terre-Neuve; plus de 1,000 kil. de long sur 300 environ de large; c'est sur ce banc que se fait la pêche de la morue. *Voy.* ci-dessus.

TERRE-SAINTE. *Voy.* PALESTINE et JUDÉE.

TERREUR (régime de la). On nomme spécialement ainsi le régime odieux qui pesa sur la France depuis le 31 mai 1793, jour où le parti de la Montagne triompha des Girondins dans la Convention, jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), jour de la chute de Robespierre. Cette époque funeste, pendant laquelle dominaient Robespierre et le Comité de Salut public, a été marquée par la promulgation de la Constitution toute démocratique du 24 juin 1793, l'établissement du *Gouvernement révolutionnaire* (décret du 19 vendémiaire an II, 10 octobre 1793), la loi des suspects (27 germinal an II, 16 avril 1794), l'établissement du culte de l'Être-Suprême et de la Raison (18 floréal). La France fut couverte d'échafauds; la reine Marie-Antoinette et la sœur de Louis XVI, Mme Élisabeth, eurent le même sort que le roi (16 octobre et 10 mai 1793); 21 Conventionnels girondins, entre autres Brissot, Vergniaux, Gensonné (31 octobre), et bientôt après, Danton, Camille Desmoulins, Chabot, etc. (5 avril 1794, 16 germina an II), ainsi que des milliers de victimes de tout âge et de tout sexe subirent le supplice (*Voy.* ROBESPIERRE, TALLIEN, etc.). — Le 12 germinal an III (1er avril 1795), la Terreur parut recommencer; la populace de Paris, poussée par les démagogues, assiégea la Convention, dont les membres étaient accusés de modérantisme par le parti terroriste; mais cette tentative échoua. Le 1er prairial suivant (20 mai 1795), la salle des séances fut envahie, et le député Féraud massacré. La victoire de la Convention sur les sections, au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), mit fin à ces excès populaires.

TERRIBLE (mont), montagne de Suisse (Berne), au S. E. de Porentruy, 747 mètres de haut : le vrai nom est mont *Terri*. — Sous la République, il donna son nom à un département formé des principautés de Montbéliard et de Porentruy; réuni depuis au dép. du Haut-Rhin, il en fut détaché en 1814, et fut partagé entre le canton suisse de Berne et le dép. du Doubs, où il forma l'arrond. de Montbéliard.

TERRORISTES, partisans ou agents du régime de la Terreur. *Voy.* ce mot.

TERTULLIEN, *T. Septimius Florens Tertullianus*, docteur de l'Eglise, né vers 160 à Carthage, était d'abord païen ; il se convertit à la vue de la patience héroïque des martyrs, et donna l'exemple des vertus ; il fit vers 204 un voyage à Rome, mais il déplut au clergé de cette ville par son rigorisme. De retour en Afrique, il embrassa le Montanisme, et n'y renonça que pour fonder lui-même une secte nouvelle. Il portait le *pallium* ou manteau des philosophes. Il mourut en 245. Son style est dur, barbare, hérissé de locutions africaines, mais plein d'éclat, de feu et d'énergie ; on l'a nommé le *Bossuet de l'Afrique*. On a de lui un grand nombre d'écrits. L'*Apologétique*, les *Traités contre les Spectacles*, *Contre les Juifs*, *De l'Ame* ; les *Cinq Livres contre Marcion* sont les principaux. La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle de Rigault, Paris, 1628, ou Venise, 1746, in-fol. L'*Apologétique* a été traduit en français par Meunier, 1822, in-12.

TERUEL, *Turbula*, ville d'Espagne (Saragosse), ch.-l. de prov., sur le Guadalaviar, à 140 kil. de Saragosse : 7,550 hab. Evêché. Aqueduc romain, etc. — Détruite par les Maures ; rebâtie par Alphonse II (1171) ; prise et pillée par Pierre-le-Cruel (1365).

TESCATLIBOCHTLI ou TLALOCH, dieu mexicain, le plus grand de tous après Téotl, présidait à la vie pénitentiaire et à la punition des crimes ; trois fois par an on immolait des victimes humaines en son honneur. Sa statue, d'un granit luisant et poli, le représentait avec un gros lingot d'or sur la poitrine, des chaînes d'or aux bras, quatre flèches dans la main droite, un miroir d'or à la main gauche.

TESCHEN ou TIESSIN, ville des Etats autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 29 kil. S. E. de Mæhrisch-Ostrau ; 5,000 hab. Etablissements catholiques et luthériens ; écoles. Draps, toiles, armes et surtout fusils. Teschen était jadis un des duchés de Silésie. Il y fut signé en 1779 un traité qui mit fin à la guerre de la succession de Bavière.

TÉSIN ou TESSIN. *Voy.* TESSIN.

TESSÉ (René DE FROULAI, comte de), né en 1650, mort en 1725, servit en Italie sous Catinat, débloqua Pignerol, battit Trautmansdorf entre Castiglione et Mantoue (1703), puis les Portugais à Badajoz, fut ambassadeur à Rome, à Madrid, et se retira dans sa vieillesse chez les Camaldules.

TESSENDER-LOO, v. de Belgique (Limbourg), à 25 kil. N. O. d'Hasselt, se nommait jadis TOXANDRIA.

TESSIER (H.-Alex.), agronome, membre de l'Institut, né en 1740, mort en 1837 à 97 ans, a publié un grand nombre d'écrits utiles à l'agriculture (*Des maladies des grains ; Des maladies des bestiaux*, etc.), a fourni une foule d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, a rédigé les *Annales de l'Agriculture*, de 1798 à 1817. Il fut professeur d'agriculture et de commerce aux Ecoles centrales, inspecteur des bergeries, etc. Tessier était de l Académie des Sciences depuis 1782.

TESSIN, *Ticinus* en latin, *Ticino* en italien, riv. qui naît en Suisse, au mont Saint-Gothard, coule au S., traverse le lac Majeur, sépare les Etats sardes d'avec le roy. Lombard-Vénitien, et se jette dans le Pô près de Pavie (jadis *Ticinum*). Cours, 154 kil.

TESSIN (canton du), 18e cant. de la Confédération suisse, borné à l'O. et au S. O. par les Etats sardes, au S. et au S. E. par le roy. Lombard-Vénitien, au N. par les cant. du Valais et d'Uri, et au N. E. par celui des Grisons : 95 kil. sur 55 ; 108,000 hab. (presque tous Italiens et catholiques). Ch.-l., Lugano. Les diètes se tiennent tour à tour à Lugano, à Locarno et à Bellinzona. Montagnes très hautes. Marbre, cristal, grenats, pierre ollaire, bois de construction ; superbes pâturages, châtaignes ; au S., plantes du midi ; vallées très fertiles. Nulle industrie. — Ce pays, situé au S. des Alpes, appartint longtemps à l'Italie et fut conquis par les cantons suisses en 1512. Sujet de la confédération jusqu'en 1798, il fut alors déclaré indépendant et forma les cantons de Bellinzona et de Lugano, qui furent réunis en 1803 sous le nom de canton du Tessin. La forme de la constitution n'y est pas encore bien déterminée ; la démocratie et l'aristocratie s'y disputent le pouvoir : aussi des troubles graves ont-ils éclaté dans ce canton en 1839 et 1841.

TESSIN (Ch.-Gustave, comte de), né à Stockholm en 1695, fils d'un grand-maréchal de la cour, se montra zélé champion du parti des Chapeaux, présida l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738, conseilla l'alliance française, et alla lui-même comme ambassadeur conclure un traité à Versailles, remplit encore diverses missions, finit par être président de la chancellerie et gouverneur du prince royal (depuis Gustave III). Il quitta les affaires pour aller vivre dans sa terre d'Akeroe (1761), et y mourut en 1770.

TESSY, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. S. de Saint-Lô : 1,643 hab.

TEST (Serment du), c.-à-d. serment servant de *pierre de touche*, serment auquel, d'après un bill de 1673, étaient tenus tous les fonctionnaires et officiers anglais : ils devaient déclarer par écrit qu'ils ne croyaient point à la transsubstantiation. L'acte du *test* avait pour but de reconnaître les Catholiques cachés et de les éloigner des affaires ; il fut l'ouvrage des ennemis du duc d'York (depuis Jacques II), notamment de Shaftesbury. Un de ses premiers effets fut de contraindre le duc d'York à se démettre de sa charge de grand-amiral, et Clifford à sortir du ministère. En 1678, le *test* devint plus sévère ; ceux qui prêtaient serment durent envelopper dans leur réprobation écrite le culte de la Vierge et des saints comme une idolâtrie. On introduisit en Ecosse en 1682 un troisième *test* qui exigeait : 1° une ferme adhésion au protestantisme ; 2° la réprobation de toute doctrine de résistance au gouvernement, et la renonciation au *Covenant*. Charles II, et après lui son frère Jacques II, accordèrent à leurs partisans de nombreuses dispenses ; ces dispenses, violemment combattues par le parlement, contribuèrent fortement à la révolution de 1688 qui renversa les Stuarts. Le serment du *test* n'a été aboli qu'en 1828.

TESTAMENT (VIEUX- et NOUVEAU-). *Voy.* BIBLE.

TESTE (LA). *Voy.* BUCH (LA TESTE DE).

TESTI (Fulvio), poète italien, né à Ferrare en 1593, fut bibliothécaire du duc Alphonse II, secrétaire d'état d'Alphonse III, remplit diverses missions à Rome, Mantoue, Milan, Venise, Vienne ; mais fut convaincu de correspondre secrètement avec Mazarin, et arrêté en 1646. Il mourut peu après : il est à croire qu'il périt de mort tragique. On a de lui des poésies diverses (*Rime*), parmi lesquelles on remarque ses odes ; on admire surtout la *Canzone* adressée à Montecuculli.

TESTRY, ancien village du dép. de la Somme, près de Péronne. Pépin, duc d'Austrasie, y battit en 687 Thierry III, roi de Neustrie, le força à conclure la paix dite *de Testry*, et à lui donner le titre de maire du palais de Neustrie.

TET, *Telis*, riv. de France (Pyrénées-Orientales), naît sur les confins du dép. de l'Ariége, coule au S. E., puis au N. E., baigne Montlouis, Olette, Villefranche, Prades, Vinçac, Ille, Millas, Perpignan, et se jette dans la Méditerranée à 12 kil. E. de cette ville. Cours, 110 kil.

TÊTE, ville de l'Afrique mérid., dans la capitainerie-générale de Mozambique, ch.-l. du gouvernement des Rivières-de-Séna, sur le Zambèze, par 29° 45' long. E., 15° 30' lat. S. Grand commerce.

TÊTE-DE-BUCH. *Voy.* BUCH (LA TESTE-DE-).

TÊTES-PLATES. *Voy.* CHACTAS.

TÊTES-RONDES, sobriquet par lequel les cava-

liers ou partisans de la cour pendant la guerre civile de Charles I et jusque sous Charles II désignèrent leurs ennemis, les parlementaires. Ce nom avait d'abord été donné aux Ecossais, quand ils vinrent en rebelles dicter l'armistice de Rippon, et avait pour cause l'aspect bizarre qu'offrait leur tête rasée de très près : on l'étendit depuis à tous ceux qui prirent parti contre la cause royale. Il fut remplacé plus tard par celui de whig.

TETHYS, la première des divinités de la mer, fille d'Uranus et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et en eut les 3,000 Océanides. — Il ne faut pas la confondre avec Thétis, mère d'Achille.

TÉTOUAN, ville de l'état de Maroc (Fez), près de la Méditerranée, à 44 kil. S. E. de Tanger; 15,000 hab. Port à 3 kil. de là, château-fort, mosquées nombreuses, bazar. Commerce avec Fez, Gibraltar, etc. Aux environs, raisins, oranges, etc.

TETRAPOLE, nom donné chez les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient *quatre villes* remarquables, notamment à un canton de Syrie renfermant les quatre villes d'Antioche, Laodicée, Apamée et Séleucie; — et à la partie de la Locride Dorienne, qui comprenait les quatre villes de Pinde, Erinée, Boïum, Cytinium (on la nommait *Tétrapole Dorique*). — Il y avait encore des tétrapoles en Afrique et en Lycie.

TETRARCHIE, nom donné chez les anciens : 1° à de petits états fractions d'un empire plus grand qui était divisé en quatre; 2° à une forme de gouvernement dans laquelle le pouvoir est partagé entre quatre personnes. — Dans le 1er sens, les trois petits états galates, Trocmes, Tolistoboïes, Tectosages, se divisaient chacun en tétrarchies. La Judée, à la mort d'Hérode, fut partagée en quatre tétrarchies (Galilée, Samarie, Judée, Pérée) : les chefs de chacun de ces états étaient dits *tétrarques*. — L'empire romain, à partir de Dioclétien, fut une tétrarchie, dans le 2e sens : deux augustes et deux césars se partagèrent le pouvoir, et l'empire fut ainsi divisé : Dioclétien, auguste, eut l'Asie, l'Egypte, etc. (résidence, Nicomédie); Maximien, auguste, l'Italie et l'Afrique (résidence, Milan); Constance, césar, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne (résidence, Trèves); Galère, césar, l'Illyrie et la Grèce (résidence, Sirmium). Cette division, perfectionnée après la mort de Théodose (396), donna naissance aux quatre préfectures dites : des Gaules, d'Italie, d'Illyrie et d'Orient.

TETRICUS, *P. Pivesus* ou *Pesuvius Tetricus*, usurpateur, avait été consul. Il prit la pourpre en 268 à Bordeaux, et régna six ou sept ans sur les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, pendant que Claude II régnait sur le reste de l'empire. Il céda toutes ses prétentions à Aurélien (275); il n'en fut pas moins réduit à orner le triomphe de ce prince, mais il reçut ensuite de lui des dignités et des richesses, et fut nommé gouverneur de Lucanie.

TETSCHEN ou DIECZIN, ville de Bohême, à 28 kil. N. de Leutmeritz; 1,700 hab. Bains thermaux dits *Josephsbad*. Boucles, boutons, etc. — Il ne faut pas la confondre avec *Teschen*, ville de Moravie.

TETZEL (Jean), moine dominicain, né vers 1470 à Pyrna en Misnie, fut chargé de publier en Allemagne les indulgences que Léon X venait d'accorder, et reçut en même temps le titre d'inquisiteur de la foi. Il fit un honteux trafic des indulgences en exagérant leurs vertus d'une manière ridicule, et souleva contre lui les moines augustins, à la tête desquels se plaça Luther. Celui-ci écrivit contre lui; Tetzel réfuta son écrit et le fit brûler publiquement. De là des rixes violentes qui furent le prélude de la Réforme. Tetzel fut réprimandé de ses supérieurs; il en mourut de chagrin, l'an 1519, à Leipsick.

TEUCER, prince d'origine crétoise suivant les uns, asiatique suivant les autres, régnait sur la Troade (qui de son nom s'appela *Teucrie*), lorsque Dardanus, souillé du sang de son frère Jasion, vint sur cette côte: Teucer le purifia, lui donna sa fille Batée ou Arisbe, et lui légua l'empire à sa mort. — Un autre Teucer, fils de Télamon et d'Hésione, et demi-frère d'Ajax, accompagna ce dernier au siége de Troie, et en revint seul. Mal accueilli de son père, il s'exila et alla fonder la ville de Salamine en Cypre. Quelques mythologues le montrent fondant Carthagène en Espagne et même voyageant jusque chez les Callaïques.

TEUCRIE, *Teucria*, nom donné par les poëtes à la Troade, à cause de Teucer, un de ses anciens rois.

TEURNIA, ville de la Norique, auj. VILLACH.

TEUTA, reine d'Illyrie, veuve d'Agron, régnait vers l'an 231 av. J.-C. Ayant fait mourir les députés romains C. Junius et L. Coruncanius (230), elle attira sur elle les armes romaines, fut vaincue par les consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, et réduite à payer tribut (228).

TEUTAME, ancien roi d'Assyrie ou de Susiane, envoya au secours de Troie 20,000 hommes, sous la conduite de Memnon. On le croit le même que Tithon, père de Memnon.

TEUTATÈS, dieu des Germains, des Celtes ou Gaulois, présidait, suivant les uns, aux batailles; selon les autres, au commerce, à l'argent, à l'intelligence, à la parole. Il a de grands rapports avec le dieu égyptien Thoth ou Taut, le dieu gaulois Ogham, et le Mercure des Latins. On l'adorait tantôt sous la forme d'un javelot, tantôt sous celle d'un chêne. Ses fêtes se célébraient dans des forêts, au clair de lune ou à la lueur des flambeaux. Une des cérémonies principales de sa fête, qui avait lieu dans la première nuit de la nouvelle année, consistait à couper avec une faucille d'or un gui sur un chêne, en criant : « Au gui l'an neuf. » On lui sacrifiait des chiens, parfois des victimes humaines.

TEUTOBURGERWALD ou EGGE, *Teutoburgiensis saltus*, chaîne de montagnes d'Allemagne, couvre le N. O. de la Hesse électorale, les gouv. (prussiens) de Minden, de Munster, la principauté de la Lippe, la province (hanovrienne) d'Osnabrück : 200 kil. de long; très peu de largeur; les plus hauts sommets ont 600 mètres. Au S., très belles forêts, qui jadis étaient beaucoup plus étendues. C'est dans cette région, aux environs de Paderborn, entre l'Ems et la Lippe, dans le pays qu'occupaient les Chérusques, qu'eut lieu la célèbre victoire d'Arminius sur Varus, l'an 9 de J.-C.

TEUTONIQUES (CHEVALIERS), ordre religieux et militaire fondé à Saint-Jean-d'Acre vers l'an 1190, afin de pourvoir au soulagement des Croisés malades ou blessés, eut pour point de départ un hôpital fondé vers 1128, dans la Terre-Sainte, par les bourgeois de Lubeck et de Brême, et desservi par des Allemands (*Deutschen* ou *Teutons*). H. de Waldpott en fut le 1er grand-maître. Chassé d'Asie à la fin des Croisades, l'ordre vint s'établir en Europe. Il acquit de vastes possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Transylvanie, obtint bientôt une grande importance, et fut mis au rang des puissances européennes. L'emp. Frédéric II nomma le grand-maître prince d'empire. En 1230, un duc piast de Cujavie, Conrad, appela en Prusse les Chevaliers Teutoniques, qui avaient alors pour grand-maître Hermann de Salza, et les chargea de subjuguer et de convertir les habitants du pays, qui étaient encore idolâtres. Il leur donna pour résidence la ville de Culm. Les Chevaliers effectuèrent cette conquête en peu d'années, et restèrent maîtres de la Prusse. En 1237, l'ordre s'accrut par la fusion des Chevaliers *Porte-Glaives* (*Voy.* ce mot). Le siége de l'ordre fut alors établi à Marienbourg. Sa puissance finit par s'étendre non seulement sur la Prusse, mais sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, en un mot sur presque tout le

littoral de la Baltique. Les Chevaliers ne tardèrent point à décliner : le luxe, la débauche, le désordre dans les finances leur firent perdre de leur force et de leur considération. En 1466, Louis d'Erlichshausen fut obligé, à la suite d'une défaite, d'abandonner à la couronne de Pologne la partie occidentale de la Prusse : il ne garda que la Prusse orientale, et cela en se reconnaissant vassal de la Pologne (paix de Thorn). En 1525, Albert de Brandebourg, qui était alors grand-maître, se déclara pour la réforme de Luther, se maria, et sécularisa la Prusse orientale, qui depuis resta dans sa famille. Une partie des Chevaliers nommèrent alors à sa place Walter de Cromberg, et le siége de l'ordre fut transporté à Marienthal ou Mergentheim en Franconie ; en même temps, l'ordre des Porte-Glaives se reconstitua sous Walter de Plettenberg. L'ordre teutonique ne conserva plus que quelques propriétés en Allemagne, en Hongrie, en Italie ; il a cessé d'exister de fait avec l'empire d'Allemagne au commencement de ce siècle ; l'empereur Napoléon l'a définitivement supprimé par un décret du 24 avril 1809, décret qui fut ratifié par le congrès de Vienne en 1815.

TEUTONS, *Teutones* (le même nom que *Deutschen*, nom actuel des Allemands), peuple germain originaire des bords de la Baltique, ou plutôt nom commun à plusieurs peuples de la Germanie. Les Teutons sont célèbres pour la part qu'ils prirent à l'invasion qui eut lieu en Gaule et en Italie, de 114 à 101 av. J.-C. Entraînés par les Cimbres, les Teutons passèrent le Danube vers 112, emmenèrent encore avec eux les Ambrons, puis les Tigurins (de l'Helvétie), et arrivèrent, en 111, aux frontières de la Province Romaine en Gaule : ils battirent 6 armées romaines, de 111 à 106, et remportèrent leur dernière victoire près d'Arausio (Orange). En 103, ils se séparèrent en 2 armées : l'une, composée des Teutons et des Ambrons, devait franchir le Rhône et les Alpes maritimes ; l'autre, composée des Cimbres, devait descendre par les Alpes rhétiques. Les deux armées formaient ensemble 300,000 âmes, mais il s'y trouvait beaucoup de femmes et d'enfants. Marius, posté de l'autre côté du Rhône, attendait les Teutons : il les écrasa aux environs d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) en 102.

TEVERE, nom italien du TIBRE.

TEVERONE, *Anio*, riv. de l'État ecclésiastique, naît à l'extrémité N. de la délégation de Frosinone, coule au S., puis au N., baigne Tivoli et joint le Tibre à 5 kil. N. de Rome : cours, 90 kil. Cascades, beaux sites (à Tivoli). Sur les bords de cette rivière, Tarquin-l'Ancien battit les Sabins, et Camille les Gaulois (387 av. J.-C.). Manlius Torquatus y défit en combat singulier un Gaulois d'une taille gigantesque (361 av. J.-C.).

TEVIOT, riv. d'Écosse (Roxburgh), naît sur les confins du comté de Dumfries, coule au N. E., et se jette dans la Tweed : cours, 60 kil.

TEVIOT-DALE, comté d'Écosse. *Voy.* ROXBURGH.

TEWKESBURY, ville d'Angleterre (Glocester), à 14 kil. N. de Glocester ; 6,000 hab. Fabriques d'étoffes ; moutarde vantée ; bas tricotés, drèche, clouterie. Édouard IV battit à Tewkesbury Marguerite d'Anjou et la fit prisonnière avec son fils (4 mai 1472). Cette victoire lui assura la couronne.

TEXAS (République du), nouvel état de l'Amérique septentrionale, situé le long du golfe du Mexique, entre les États-Unis et la Confédération mexicaine, s'étend par 26°-34° 30' lat. N., 96° 20'-104° 40' long. O., et a pour bornes au N. le Red-River, qui le sépare du Nouveau-Mexique et de l'Arkansas, à l'E. la Sabine, qui le sépare de la Louisiane, au S. O. le Rio de las Nueces, ou, selon les prétentions des Texiens, le Rio del Norte. Sa superficie équivaut à 42,000,000 d'hectares environ ; sa population, qui s'accroît tous les jours, ne montait guère qu'à 60,000 âmes en 1835. La capitale actuelle est Austin. Quant aux divisions administratives, elles ne sont encore qu'ébauchées : en voici la liste provisoire :

Districts.	*Chefs-lieux.*
Alabama,	Alabama,
Brazoria,	Brazoria,
Colorado,	Colorado,
Cumanche,	»
Goliad,	Goliad ou Bahia,
Gonzalès,	Gonzalès,
Harrisburg,	Harrisburg,
Houston,	Houston,
Jasper,	Zavala,
Jefferson,	Sabine,
Labaca,	Victoria,
Liberty,	Liberty,
Matagorda,	Matagorda,
Milam,	Tinoxtitlan,
Mina,	*Austin* (capitale),
Nacogdoches,	Nacogdoches,
Red-River,	»
Refugio,	Refugio,
Sabine,	»
Saint-Augustin,	Saint-Augustin,
San-Antonio,	San-Antonio de Béjar,
San-Felipe,	San-Felipe de Austin,
San-Patricio,	San-Patricio,
Tanaha,	»
Travis,	Montgomery,
Washington.	Washington.

A l'exception de la Sierra de San-Saba qui occupe la partie occid. du Texas, cette contrée est peu accidentée et forme une vaste plaine extrêmement fertile et arrosée par un grand nombre de fleuves, dont les principaux sont, de l'O. à l'E., le Rio-Bravo del Norte, le Rio-Nueces, le San-Antonio, le Colorado, le Brazos, le San-Jacinto, le Rio-Trinidad, le Naches et la Sabine ; presque tous ces fleuves ont des barres à leur embouchure ; sur la côte se voient plusieurs baies, entre autres la baie de Galveston, qui est fermée par l'île San-Luis. Immenses prairies incultes, couvertes de grandes herbes ; forêts de chênes, magnolias, pins, cyprès, lauriers, etc. Climat tempéré et salubre. Le nord et l'ouest du Texas sont encore occupés par plusieurs peuplades indigènes, dont les principales sont les Comanches, les Pawnees, les Cushattes et Lippans. Industrie et commerce naissants et en voie de progrès.

Dès le XVIIe siècle, des Français (notamment Lasalle en 1684) essayèrent de former des établissements au Texas ; mais ces entreprises échouèrent. Cependant les Espagnols du Mexique, redoutant les empiétements des Français de la Louisiane, occupèrent le Texas qui se trouvait entre les possessions des deux peuples, et qu'ils avaient négligé jusqu'à ce moment ; ils y établirent (vers 1690) des *presidios* et des missions, et fondèrent San-Antonio de Béjar (1692) et Goliad (1716). Le Texas fut alors compris dans l'intendance de San-Luis de Potosi. Après la cession de la Louisiane aux États-Unis (1801), cette république manifesta d'abord l'intention de s'emparer du Texas ; mais elle renonça à ses prétentions par le traité de Washington (1819) ; alors Moses Austin, citoyen du Missouri, obtint des Espagnols la permission d'établir au Texas une colonie anglo-américaine qui prit, en 1821, le nom de *Fredonia* ; elle s'accrut rapidement par l'émigration d'un grand nombre de familles venues de l'O. des États-Unis. San-Felipe de Austin devint le centre de cette nouvelle colonie. Après la déclaration d'indépendance du Mexique, et lors de l'organisation définitive de la Confédération mexicaine (1824), le Texas, qui n'était pas encore assez peuplé pour former un état séparé, fut réuni à la province de Cohahuila, et forma l'état de *Cohahuila-et-Texas* ; mais bientôt (1829), les Texiens se soulevèrent pour réclamer leur séparation d'avec le Cohahuila et se rendre indépendants. Les Mexicains réussirent d'abord à étouffer

les premières tentatives de rébellion, mais en peu d'années, les troubles prirent un caractère de plus en plus grave; enfin, le 3 novembre 1835, un gouv. provisoire fut établi à San-Felipe, et les Texiens déclarèrent la guerre aux Mexicains. Le 2 mars 1836, eut lieu la déclaration définitive d'indépendance, et le Texas fut érigé en république fédérative; l'indépendance du nouvel état fut assurée par la victoire décisive que le général Samuel Houston, 1er président du Texas, remporta, en 1836, près des bords du San-Jacinto, sur l'armée mexicaine, commandée par Santa-Anna. La nouvelle république fut aussitôt reconnue par les Etats-Unis; la France la reconnut bientôt après par un traité signé le 25 septembre 1839. En 1840 furent jetés les fondements de la ville d'Austin sur le Brazos, destinée à être la nouvelle capitale de l'état.—C'est au Texas qu'était le *Champ d'asile* où le général Lallemant voulut fonder, en 1817, une colonie de Français réfugiés.

TEXEL (île), île du roy. de Hollande (Hollande sept.), dans la mer du Nord, à la pointe N. O. du Zuyderzée (le Marsdiep la sépare du continent): 20 kil. sur 12; 5,000 hab. Ch.-l., le Bourg. Sol très plat; dunes, digues. Divers combats s'y sont livrés: en 1653, l'amiral Tromp y fut tué dans un combat entre les Anglais et les Hollandais, et, en 1794, la cavalerie française y prit la flotte hollandaise, bloquée par les glaces.

TEXTOR (RAVISIUS). *Voy.* RAVISIUS.

TEZCUCO, ville du Mexique (Mexico), près du lac de Tezcuco, à 26 kil. N. E. de Mexico: 5,000 hab. Tissus de coton (mais les fabriques sont loin d'être ce qu'elles étaient jadis). Grand commerce avec Mexico. Tezcuco était, avant la conquête espagnole, riche et populeuse; c'était la capitale d'un état tributaire des rois de Mexico. — Le lac de Tezcuco, un des cinq lacs de la vallée de Mexico, est à 7 kil. de Mexico: 24 kil. sur 16. Eaux très salées.

THABOR ou TABOR (mont), *Itabyrius mons* des anciens, mont. de Syrie (Acre), au S. O. du lac Tabarieh, à 11 kil. S. E. de Nazareth: environ 1,000 mètres de haut. C'est là qu'eut lieu le miracle de la Transfiguration de Jésus. Bonaparte et Kléber, avec 4,000 hommes, battirent 35,000 Turcs près du mont Thabor en 1799.

THABOR, ville de Hongrie. *Voy.* TABOR.

THADÉE ou THADDÉE. *Voy.* JUDE (saint).

THAGARA, ville de l'Hindoustan, dans les états du Nizam, près d'Aurengabad. Forte citadelle. On regardait cette ville comme la clef du Décan. Cependant elle a été souvent prise par les Musulmans, notamment en 1294, 1306, 1595, 1634, 1758. Au XIVe siècle, l'empereur afghan Mohammed III voulut en faire sa capitale au lieu de Delhi; mais à sa mort les deux villes reprirent leur rang.

THAHER, THAHERIDES. *Voy.* TAHER, TAHÉRIDES.

THAHMASP I ou THAMAS, 2e sofi de Perse, fils de Chah-Ismaïl, monta sur le trône à 10 ans (1524), battit les Uzbeks (1528), prit Bagdad (1529), se laissa enlever par les Ottomans les villes de Van, Tauris, Bagdad, ainsi qu'une portion de la Géorgie (1533-36), conquit le Chirvan (1538), mais eut à étouffer les révoltes de deux de ses frères. Il soutint de nouveau la guerre contre les Ottomans, et recouvra dans cette campagne Bagdad et le pays à l'E. de Kars (1554). Thahmasp passa le reste de sa vie dans le repos, et mourut à 63 ans, empoisonné.

THAHMASP II, 12e sofi de Perse (1729-34), fut proclamé à Kazbin en 1722. Attaqué de tous côtés par les Afghans, les Russes, les Turcs, il fut obligé de se mettre sous la protection de Nadir-chah (1729), qui lui rendit la Perse méridionale; mais ayant voulu s'affranchir de cette tutelle, il n'éprouva que des revers, se vit contraint de signer une paix honteuse, et fut déposé par Nadir (1734). On croit qu'il fut tué 5 ans plus tard.

THAHMASP-KOULI-KHAN. *Voy.* NADIR-CHAH.

THAI-N'GAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 60 kil. de Tsi-nan.

THAI-PHING, ch.-l. de dép. (Kouang-si), par 22° 25' lat. N., 104° 46' long. E.

THAI-OUAN, ville de Chine, ch.-l. de l'île Formose, sur la côte E., très peuplée. Port d'accès difficile, mur épais, fossés. Ancien comptoir hollandais.

THAIS, courtisane d'Athènes, se rendit en Asie après les premiers succès d'Alexandre, et sut captiver ce prince. Elle prit, dit-on, part à l'orgie à la suite de laquelle le conquérant aurait fait mettre le feu à Persépolis. Elle devint ensuite la maîtresse de Ptolémée, qui même la mit au nombre de ses femmes lorsqu'il fut roi d'Egypte. — Le nom de Thaïs a depuis été porté par plusieurs autres courtisanes.

THAI-TCHEOU, v. de Chine, ch.-l. de dép. (Tché-kiang), par 118° 48' long. E., 28° 54' lat. N.

THAI-TOUNG, ch.-l. de dép. (Chan-si), dans les montagnes, à 280 kil. N. E. de Thaï-youen.

THAI-YOUEN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-si, à 200 kil. S. O. de Péking. Longtemps résidence d'une dynastie chinoise.

THALA (ou TÉLEPTE?), ville de Byzacène, appartenait à la Numidie. Jugurtha y avait une partie de ses trésors. Métellus la prit en 108 av. J.-C.

THALEHRENBREITSTEIN, forteresse de la Prusse Rhénane. *Voy.* EHRENBREITSTEIN.

THALÈS, célèbre philosophe, originaire de Phénicie, né l'an 639 av. J.-C., voyagea en Egypte pour s'instruire, étudia surtout la géométrie et l'astronomie, vint vers 587 se fixer à Milet (qu'on lui donne quelquefois, mais à tort, pour patrie), et y fonda une école connue sous le nom d'*école ionienne*. Il mourut l'an 548, à 90 ans; selon d'autres, il poussa sa carrière jusqu'à 100 ans. On le met au nombre des sept sages; on lui attribue cette fameuse maxime: *Connais-toi toi-même*. Thalès recherchа l'origine du monde: il admit comme principe matériel des choses l'eau ou l'état liquide; il y ajoutait un principe moteur, l'esprit. Il reconnaissait la divinité, et disait que tout est plein de Dieu. Il eut pour disciples Anaximandre et Phérécyde. Thalès est un des premiers qui ait expliqué physiquement les éclipses, et il en prédit une, qui eut lieu l'an 585 av. J.-C.

THALIE, *Thalia* (du grec *thaleia*, réjouissance), une des 9 Muses, présidait à la comédie et à l'épigramme. On la représente chaussée de brodequins, et tenant à la main soit le *pédum* ou bâton pastoral, soit un masque grotesque. — Thalie est aussi le nom d'une des trois Grâces.

THALOUEN, riv. de l'Indo-Chine. *Voy.* SALOUEN.

THAMAR, femme cananéenne, épousa successivement les deux fils aînés de Juda, Her et Onan, qui par des manœuvres coupables l'empêchèrent de devenir mère. Restée veuve, elle eut avec son beau-père un commerce furtif, d'où naquirent Pharès et Zara. — Une seconde Thamar était fille de David. Amnon, son frère, en étant devenu amoureux, lui fit violence. Absalon, autre frère de Thamar, tua Amnon pour venger cet outrage.

THAMAS. *Voy.* THAHMASP.

THAME, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Buckingham, à l'E. de Winslow, coule au S. O., entre dans le comté d'Oxford à Thame, et va se joindre à l'Isis, à Dorchester, pour former la Tamise. Cours, 65 kil. *Voy.* TAMISE.

THAME, ville d'Angleterre (Oxford), à 20 kil. E. d'Oxford, sur la Thame: 2,500 hab. Commerce de grains, bétail, etc. Ville ancienne; importante sous les Saxons; souvent ravagée: par les Danois au XIe siècle, et pendant les guerres civiles au XIIIe.

THAMES, nom anglais de la Tamise.

THAMMOUZ. *Voy.* ADONIS.

THAMYRIS, ancien poëte grec, fils de Philammon et d'Arsinoé, naquit en Thrace chez les Édo-

nes, remporta le prix de la lyre aux jeux pythiques : mais ayant osé défier les Muses, il fut vaincu par elles, et fut en punition frappé de cécité ; il laissa tomber sa lyre dans le fleuve Balyra en Messénie. On lui attribuait l'invention du mode dorien. On avait sous son nom plusieurs poëmes, auj. perdus.

THANE, nom donné par les Anglo-Saxons au chef d'une bande ou d'un canton. Après l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, ce nom fut donné à tout vassal immédiat de la couronne : le *thane* était donc au dessus de l'*earl* ou comte.

THANET (île), île d'Angleterre (Kent), formée par l'embouchure de la Tamise et les deux bras de la Stour : 16 kil. sur 12 ; 20,000 hab. Commerce avec Londres. Cette île fut cédée en 447 aux Saxons par les Bretons, lorsqu'ils appelèrent ceux-ci à leur secours contre les Pictes. Bientôt ils voulurent les en chasser, et y furent battus en 463.

THANLAOUADDY, riv. d'Asie. *Voy.* KIAYN-DEAYN.

THANN, v. de France, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 33 kil. N. E. de Béfort, sur la Thur, dans une vallée qui se lie à celle de St-Amarin ; 5,086 hab. Tour paroissiale délicatement travaillée, et qui a 100^{m} de haut. Près d'elle sont les ruines du château d'Engelbourg. Amidon, poudre, produits chimiques. Filatures de coton, toiles peintes, machines à filer et à tisser ; entrepôt des salines de l'Est. Aux environs, bons vins. — Fondée au XIIe siècle et comprise dans le Sundgau : prise par les Suédois en 1632. — A l'E. de Thann est le village dit *Vieux-Thann ;* 500 hab.

THAPSAQUE, *Thapsacus*, auj. *Déir*, antique et célèbre ville de la Palmyrène, sur la rive gauche de l'Euphrate, à l'O. de Circesium. C'était la dernière ville de l'empire de Salomon du côté du N. E. Alexandre traversa l'Euphrate à Thapsaque.

THAPSE, *Thapsus*, auj. *Demsas*, ville d'Afrique, en Byzacène, à l'E., célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Caton d'Utique, Pétréius et Juba, victoire qui anéantit en Afrique le parti de Pompée, en 47 av. J.-C.

THARGELIES, fêtes athéniennes en l'honneur du Soleil et des Heures, se célébraient le 6 et le 7 du mois de Thargélion (juillet) : on y sacrifiait, dit-on, 2 victimes humaines, un homme et une femme.

THASO (île), *Æthria*, *Chrysa*, *Thasos* des anciens, île de la Turquie d'Europe (eyalet des îles), sur la côte de la Roumélie : 28 kil. sur 20. Ch.-l., Volgaro (600 hab.). Montagnes, sol très fertile, bois de construction, jadis mines d'or célèbres, superbe marbre.

THAU (étang de), dans le dép. de l'Hérault, s'étend le long des côtes de la Méditerranée depuis Agde jusqu'aux limites du dép. du Gard, sur une longueur de 65 kil. Il n'est séparé de la mer que par une langue de terre fort étroite, et sur laquelle est bâtie Cette. Sur ses bords sont les villes de Frontignan, Maguelonne, Pérols, Mauguio, Balaruc, dont il prend les noms dans la partie qui les avoisine. Le canal de Cette le fait communiquer avec la mer.

THAUMANTIAS, surnom d'Iris, tiré de son père Thaumas, fils de l'Océan et de la Terre.

THEAKI. *Voy.* ITHAQUE.

THÉANO, fille de Cissée, et femme d'Anténor, grande-prêtresse de Minerve à Troie, livra le Palladium aux Grecs. — Fille de Pythagore, était habile dans la philosophie. Son père en mourant lui confia ses manuscrits ; Théano, malgré sa pauvreté, ne consentit jamais à les vendre.

THÉATINS, dits aussi *Clercs réguliers de la Congrégation de Latran*, ordre religieux établi en 1524 à Chiéti (en latin *Teate* ou *Theate*), par saint Gaétan de Thienne et par J.-P. Caraffa, alors évêque de Chieti, et depuis pape sous le nom de Paul IV ; ce prélat fut le premier prieur des Théatins. Cet ordre vivait sans fonds et sans revenus, et même s'interdisait la quête, comptant uniquement sur les aumônes et les présents volontaires. Il ne fut jamais nombreux. Il n'avait en France qu'une maison (à Paris, quai Malaquais). Les Théatins prêchaient, visitaient les malades et les prisonniers, assistaient les condamnés, etc. Ils se signalèrent aussi par leur zèle contre les hérétiques.

THÉAULON (E.), auteur dramatique, né à Aigues-Mortes en 1787, mort à Paris en 1841, a composé seul ou en société plus de 250 pièces de divers genres, qui ont été jouées sur presque tous les théâtres de Paris, et qui brillent par l'esprit et la gaieté. Les principales sont : le *Petit Chaperon rouge*, *la Clochette*, opéras ; l'*Indiscret*, comédie en 5 actes et en vers ; le *Bénéficiaire*, le *Chiffonnier*, etc.

THÉBAÏDE, *Thebaïca regio*, auj. le *Saïd* et partie S. du *Ouestanieh*, région de l'Égypte mérid. dans laquelle on comprend, tantôt seulement les 7 nomes de l'Égypte supérieure (Tentyra, Coptos, Thèbes, Hermonthis, Latopolis, Apollinopolis-la-Grande, Ombos), tantôt, outre ces 7 nomes, les 8 qui forment la partie S. de l'Égypte moyenne (Diospolis-la-Petite, Abydos, This, Chemmis, Aphroditopolis, Antæopolis, Hypselis, Lycopolis), ainsi que la Grande-Oasis, qui sous les Romains fut aussi un nome : total 16 nomes. Cette partie de l'Égypte fut la première habitée et civilisée. C'est dans la Thébaïde qu'ont résidé les rois des plus anciennes dynasties des rois d'Égypte. (*Voy.* EGYPTE). La Thébaïde était fameuse par les déserts qui à l'E. et à l'O. environnaient sa partie habitée ; c'est dans ces déserts que vécurent les premiers ermites et anachorètes chrétiens.

THÉBÉENNE ou THÉBAINE (légion), légion romaine toute composée de chrétiens, et commandée par saint Maurice, se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles ; cet événement se passa sous Dioclétien, à *Octodurus* (Martigny) en Helvétie. On ne sait si cette légion prend son nom de la Thebes d'Égypte ou de celle de Grèce.

THÈBES, *Tpé* en vieil égyptien, la *Theba hecatompylos* (ou aux cent portes) des Grecs et des Latins, ville de l'Égypte supérieure, qui prit d'elle le nom de Thébaïde, sur les deux rives du *Nil*, par 30° 26' long. E., 25° 40' lat. N., fut fondée à une époque très reculée, mais inconnue. Elle fut pendant un temps comprise dans le roy. de This, puis devint elle-même la capitale d'un état qui embrassa, tantôt une forte partie de l'Égypte, tantôt l'Égypte entière (sous la 18e dynastie) ; mais bientôt (au plus tard sous la 20e dynastie) les monarques d'Égypte quittèrent Thèbes pour Memphis, qui prit alors le rang de capitale de l'Égypte. Thèbes n'en resta pas moins une ville fort importante. Sa vaste enceinte, fermée par 100 portes, sa situation sur le Nil, et non loin de l'Éthiopie dont elle avait ainsi le commerce, ses superbes monuments, la sainteté qu'on lui attribuait, la maintinrent pour longtemps encore au rang de 1re ville de l'Égypte supérieure. Elle fut prise par Cambyse, livrée au pillage par Ptolémée Lathyre, contre qui elle s'était révoltée ; presque entièrement détruite par Cornelius Gallus, gouverneur de l'Égypte sous Auguste, 28 ans av. J.-C., et tomba enfin sous la domination des Arabes, sous laquelle elle dépérit de jour en jour. Il n'en reste auj. que des ruines qui couvrent une surface immense ; de ses débris se sont formés cinq villages : Med-Amoud, Karnak, Louqsor, à la droite du Nil, Medinet-Abou, Gournou, à la gauche. Parmi ces ruines on distingue surtout : 1° à gauche du Nil, le gigantesque palais de Ramsès Méiamoun, le *Memnonium* (où se voient deux colosses, dont un fut la statue harmonieuse de Memnon), le tombeau d'Osymandias, le petit temple d'Athor, la grande Syringe avec de longues galeries souterraines ; 2° à droite du Nil le palais d'Aménophis-Memnon (Aménothph III), l'allée des 600 sphinx, longue de plus de 2,000 mètres, le palais de Karnak, le plus grandiose des monuments qu'offre Thèbes. Les obélisques,

les colonnes, les statues abondent dans ces ruines, qui ont enrichi le *Musée égyptien* (du Louvre). A l'ouest de Medinet-Abou se voient les tombeaux des rois des 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ dynasties. *Voy.* THIS et ÉGYPTE.

THÈBES, *Thebæ*, auj. *Tiva*, ville de la Grèce ancienne, dans la Béotie, vers l'E., sur l'Ismène, fondée vers 1580 av. J.-C., par Cadmus, qui bâtit la citadelle appelée *Cadmée*, puis agrandie par Zéthus et Amphion (1457), forma un royaume jusqu'en 1126, adopta ensuite la forme républicaine, et fut longtemps la cité dominante de la fédération béotienne. Elle fut surprise en 382 par les Lacédémoniens, mais recouvra son indépendance en 379, lorsque Pélopidas eut chassé la garnison lacédémonienne, entra dès lors en lutte avec Sparte, et joua quelque temps le premier rôle en Grèce, grâce au génie d'Epaminondas; mais sa puissance déclina dès la mort de ce grand homme (363). Thèbes engagea ensuite la Guerre Sacrée et appela en Grèce Philippe, qui peu après ne tarda point à dominer dans tout le pays. S'étant révoltée contre Alexandre, elle fut bientôt prise et détruite par le conquérant, qui ne respecta que la maison de Pindare. Thèbes se releva ensuite, mais elle ne recouvra jamais sa grandeur. — Thèbes joue un grand rôle dans l'histoire fabuleuse des Grecs; c'est là que régnèrent Labdacus, Laïus, Œdipe, et les deux frères ennemis Étéocle et Polynice; c'est contre Thèbes qu'eurent lieu la guerre des *Sept-Chefs*, et celle des *Epigones* (*Voy.* ces noms). Amphion et Pindare étaient de Thèbes.

THECLE, vierge et martyre, au 1ᵉʳ siècle. On la fête le 23 septembre.

THEIL (le), ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huisne, à 35 kil. de Mortagne; 870 hab.

THEISS, *Tisza* en hongrois, *Tibiscus*, *Pathyssus* ou *Parthiscus* en latin, riv. de Hongrie, sort des monts Carpathes dans le comitat de Marmarosch, arrose les comitats de Ugocs, Szathmar, Beregh, Szabolcs, Unghvar, Zemplin, Borsod, Hevesch, Pesth, Csongrad, Csanad et Bacs, l'Esclavonie militaire et le Banat, baigne les villes de Szigeth, Szolnok, Csongrad, Szegedin, etc., et se jette dans le Danube, à 32 kil. S. E. de Petervaradin, après un cours d'environ 1,000 kil. Affluents: le Bodrog, le Sajœ, le Szamos, le Kœrœs, le Maros. — La Theiss donne son nom à 2 des quatre grandes divisions de la Hongrie: le *Cercle au delà de la Theiss*, au S. E., qui comprend 12 comitats, et le *Cercle en deçà de la Theiss*, au N. O. qui en renferme 10.

THELAVI, ville de Russie. *Voy.* TÉLAVI.

THÊME, division territoriale de l'empire d'Orient, qui, au VIIᵉ siècle, fut substituée aux divisions en diocèses et provinces: on nommait ainsi un gouvernement gardé par une légion.

THEMIS, c.-à-d. *la Justice*, déesse de la Justice chez les Grecs, fille d'Uranus ou de Titan, et nourrice d'Apollon, posséda la première le temple de Delphes, et y rendit des oracles. On la représente un glaive d'une main et une balance de l'autre.

THEMISCYRE, *Themiscyra*, auj. *Thermeh*, ville du Pont occidental, sur les bords du Thermodon, près de son embouchure, était célèbre dans la fable comme résidence principale des Amazones.

THEMISON, célèbre médecin grec, de Laodicée, disciple d'Asclépiade, est le fondateur de la secte des Méthodiques, opposée à celle des Empiriques. Il vivait du temps d'Auguste.

THÉMISTIUS, dit *Euphradès*, c.-à-d. *le beau parleur*, rhéteur et sophiste grec, né en Paphlagonie, vers 325, embrassa la philosophie péripatéticienne, parcourut diverses villes d'Orient, où il fit briller son éloquence, se fixa à Constantinople, devint sénateur (355), jouit d'un grand crédit à la cour sous sept princes différents, depuis Constance jusqu'à Théodose, surtout sous Julien, fut nommé préfet de Constantinople en 384, et, quoique païen, sut obtenir l'estime des Chrétiens par la pureté de sa morale et par sa tolérance. Il mourut au plus tard sous Arcadius. On a de Thémistius 37 *Discours*, et des paraphrases sur divers ouvrages d'Aristote (la *Physique*, le traité de l'*Ame*, les *Dernières analytiques*, les livres de la *Mémoire*, du *Sommeil*, de la *Veille*). Il avait laissé, dit-on, des *Commentaires* sur toutes les œuvres d'Aristote, et beaucoup de *Lettres*. L'édition la plus complète qu'on ait de ses *Œuvres* est celle de Hardouin, Paris, 1684, in-fol. Son 37ᵉ discours a été publié pour la première fois par Ang. Mai, Milan, 1816, in-8. Plusieurs de ses ouvrages existent encore en manuscrit et sont inédits.

THEMISTO, fut épousée par Athamas, roi de Thèbes, après que ce prince eut répudié Ino; elle en eut deux fils. Jalouse d'Ino, elle voulut faire périr les enfants que cette 1ʳᵉ femme avait eus d'Athamas, Léarque et Mélicerte; mais par la ruse d'Ino, elle massacra ses propres fils: elle se tua de désespoir.

THEMISTOCLE, *Themistocles*, illustre Athénien, né vers 535 av. J.-C., était d'obscure naissance. Il se signala de bonne heure par son courage et eut part à la bataille de Marathon où commandait Miltiade (490). Depuis, il répétait souvent que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Prévoyant la 2ᵉ guerre médique, il détermina par ses conseils les Athéniens à se créer une formidable marine, et quand Xerxès envahit la Grèce, en 480 av. J.-C., il fut mis à la tête des forces athéniennes. Il fit comprendre à ses concitoyens la nécessité d'évacuer Athènes et de se réfugier sur leurs vaisseaux, montra un calme admirable dans ses discussions avec le général en chef des Grecs, Eurybiade de Sparte, en lui disant ce mot célèbre: « Frappe, mais écoute! » et enfin porta un coup mortel à la flotte des Perses par la victoire navale de Salamine, 480 av. J.-C. Il releva ensuite les murs d'Athènes et fortifia le Pirée malgré l'opposition de Sparte, accrut la puissance maritime de sa patrie, fit tous ses efforts pour abaisser Sparte, et pour assurer aux Athéniens la prééminence sur tous les autres états de la Grèce. Sparte de son côté intrigua contre lui dans Athènes, et réussit à le faire bannir pour 5 ans par l'ostracisme. Thémistocle alla chercher un asile d'abord chez le roi des Molosses, Admète, puis chez le roi des Perses, Artaxerce I, qui lui donna une magnifique hospitalité, mais qui voulut lui faire porter les armes contre la Grèce. Thémistocle s'empoisonna, dit-on, pour ne pas être forcé d'obéir, 470 av. J.-C. Thémistocle avait du génie et du patriotisme, mais il était peu scrupuleux sur les moyens de réussir. On connaît sa fameuse proposition secrète de mettre le feu en pleine paix aux vaisseaux de Sparte, proposition que fit échouer Aristide, en déclarant aux Athéniens que si rien n'était plus utile, rien aussi n'était plus injuste.

THENEZAY, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 15 kil. N. E. de Parthenay; 2,066 hab. Vin blanc, etc.

THENON, ch.-l. de canton (Dordogne), à 40 kil. S. E. de Périgueux; 1,500 hab.

THEOBALD. *Voy.* THIBAUT.

THEOCRITE, *Theocritus*, poète bucolique grec, natif de Syracuse, florissait dans le IIIᵉ siècle avant J.-C. Il quitta la Sicile à cause des troubles politiques qui l'agitaient; passa une partie de sa vie à la cour des deux premiers Ptolémées, revint ensuite dans sa patrie, jouit de la faveur de Hiéron II, et mourut très âgé. Il porta la poésie bucolique au plus haut point de perfection. On n'a de lui que 30 *idylles* et 23 *épigrammes* ou *inscriptions*. Il avait laissé encore des *hymnes*, des *élégies*, des *iambes* qui sont perdus. Des graces simples et naïves, un naturel exquis, un dialogue vif, serré, varié, piquant, des descriptions ravissantes, placent Théocrite parmi les modèles du genre. On trouve dans ses idylles quatre ou cinq morceaux d'un ordre

plus relevé, qui appartiennent à l'épopée. Les meilleures éditions de ce poète sont celles de Walckenaer, Leyde, 1779, in-8, et de Heindorf, Berlin, 1810, 2 vol. in-8. Il a été traduit en prose par Gail, 1792 ; Geoffroy, 1800 ; Gin, 1801 ; et en vers par Longepierre, 1688 ; Servan de Sugny, 1822, et Firmin Didot, 1833. — Un autre Théocrite, de Chio, orateur et sophiste d'Athènes, était le contemporain et l'antagoniste de Théopompe; il se prononça contre l'intervention des rois de Macédoine en Grèce. Antigone le fit mettre à mort, irrité, dit-on, de plusieurs épigrammes qu'il avait lancées contre lui. Ce Théocrite avait écrit un *Traité de Grammaire*, une *Histoire de la Libye*, etc., mais il ne nous en reste rien.

THÉODAT, roi des Ostrogoths, neveu de Théodoric I, épousa sa cousine Amalasonte, qui, par la mort d'Athalaric, son 1er époux, était devenue reine (534), et fit bientôt après périr cette princesse. Justinien, sous prétexte de venger Amalasonte, fit envahir l'Italie par Bélisaire (535 et 36), et lui enleva la Sicile, la Basse-Italie, Naples. Les Goths, mécontents de leur roi, le déposèrent et le remplacèrent par Vitigès. Théodat voulut s'enfuir, mais il fut tué sur la route de Ravenne. Théodat a été mis sur la scène par Corneille (1672), mais sans succès.

THÉODEBERT I, 2e roi de Metz ou d'Austrasie (534-48), était fils de Thierri I. Il se fit céder la Bavière par l'Ostrogoth Vitigès (538) pour prix des secours qu'il lui promit contre Justinien; mais ayant reçu en même temps de l'argent de Justinien pour trahir Vitigès, il franchit les Alpes, pillant à la fois amis et ennemis. Il se préparait à marcher sur Constantinople, lorsqu'il mourut par accident, au milieu de ses projets ambitieux. Ce fut le plus brillant et le plus brave des descendants de Clovis.

THÉODEBERT II, 6e roi d'Austrasie (596-612), n'avait que 11 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il se gouverna d'abord par les conseils de Brunehaut, son aïeule, puis il l'expulsa à la sollicitation de sa femme (599). Après diverses querelles avec Clotaire II et avec Thierri II, son frère, roi de Bourgogne, il fut battu par ce dernier à Toul et à Tolbiac en 612, fut pris et livré à Brunehaut, qui le fit mourir.

THEODEMIR, prince wisigoth d'Espagne, battit sur mer les Maures en 695, les Arabes en 711, eut part à la grande bataille de Xérès (711), se maintint dans la Sierra-Morena, puis dans Orihuela, et forma un petit état qui embrassait Murcie, Valence et la Nouvelle-Castille actuelle, où il se soutint jusqu'à sa mort.

THEODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien, avait d'abord été danseuse et courtisane. Elle monta sur le trône avec son époux en 527. Elle eut sur Justinien la plus grande influence, soutint le courage de ce prince pendant la fameuse sédition de 532, mais fut souvent funeste à l'empire par ses intrigues et ses caprices : elle protégea les désordres d'Antonine, femme de Bélisaire, puis, s'étant brouillée avec cette favorite, elle se vengea en faisant rappeler Bélisaire au milieu de ses victoires; elle obéra le trésor par ses prodigalités, anima la folle passion de Justinien pour les discussions théologiques, et tomba dans des hérésies qui la firent condamner par les papes Agapet et Vigile. Sa mort eut lieu en 548. Procope lui impute dans ses *Anecdotes secrètes* toutes sortes de débordements ; néanmoins le même auteur la loue dans son *Histoire*. — On compte trois autres Théodora, impératrices d'Orient : 1° la femme de Léon V l'Arménien ; — 2° la femme de Théophile, née vers 815, veuve en 842, régente sous son fils Michel III ; elle fut dépouillée du pouvoir en 857, et enfermée dans un couvent où elle mourut vers 867 ; — 3° la fille cadette de Constantin VIII : elle régna quelques semaines avec Zoé, sa sœur, en 1042, puis seule après la mort de Constantin IX (1054-1056), mérita l'estime publique par son administration, et désigna pour lui succéder Michel Stratiotique : en elle finit la dynastie macédonienne.

THÉODORA, dame romaine, parente d'Adalbert II, margrave de Tuscie, avait 2 filles : 1° la célèbre Marozie (*Voy.* ce nom) ; — 2° Théodora-la-Jeune, femme du consul Gratien et maîtresse de l'évêque de Ravenne, depuis pape sous le nom de Jean X. Ces trois femmes, fameuses par leur vie déréglée, étaient à Rome l'âme d'un parti sans cesse en lutte avec les Allemands, et qui ne nomma pas moins de huit papes (Sergius III, Jean X, Jean XI, Léon VII, Etienne VIII, Martin III, Agapet II, Jean XII). La plupart de ces choix étaient vraiment scandaleux.

THÉODORE DE CYRÈNE, dit l'*Athée*, vivait vers 325 av. J.-C. Il embrassa les doctrines d'Aristippe. Banni de sa patrie à cause de ses opinions impies, il vint se fixer à Athènes, mais il y déplut à l'aréopage, qui le condamna, dit-on, à boire la ciguë. Théodore enseignait l'égoïsme le plus complet, et vouait à la risée la morale, la religion et ses ministres. Son ouvrage capital était un *Traité des Dieux*, où il prétendait prouver qu'il n'y a pas de divinité.

THÉODORE D'AMASÉE (saint), né en Arménie ou en Syrie, était soldat à Amasée lorsqu'il confessa courageusement Jésus-Christ, en 307, et mit le feu à un temple de Cybèle. Il fut appliqué à la torture et brûlé. On le fête le 9 novembre.

THÉODORE DE MOPSUESTE, né en 350 à Antioche, mort en 428, condisciple de saint Jean Chrysostôme, combattit l'apollinarisme avec talent, fit disparaître l'arianisme du diocèse de Mopsueste, dont en récompense il obtint l'évêché, mais montra quelque penchant pour le pélagianisme. Ses écrits, qui faisaient partie des *Trois-Chapitres* (*Voy.* ce mot), furent anathématisés au 2e concile de Constantinople (553), comme infectés de nestorianisme. En effet, il avait eu Nestorius pour disciple. On a porté le nombre de ses écrits à 10,000 : il ne reste d'entier qu'un *Commentaire sur les Psaumes* (dans la *Chaîne* du P. Corder). On trouve des fragments des autres dans le *De Tribus Capitulis* de Facundus, dans le *Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus* de Mai (Rome, 1825, in-4, etc.).

THÉODORE DE CÉSARÉE, dit *Ascidas*, fut d'abord moine à Jérusalem, puis vint vers 535 à Constantinople, où il s'acquit les bonnes grâces de Justinien et de l'impératrice Théodora, qui le fit archevêque de Césarée, eut une part essentielle à la condamnation des *Trois-Chapitres*, présenta le résumé de la doctrine de Théodore de Mopsueste, d'Ibbas d'Edesse, de Théodoret de Cyr, et fut l'âme d'une foule d'intrigues et de mesures tyranniques relatives à ce débat théologique, mais il vit son crédit baisser après la mort de l'impératrice, et finit par être privé de son siége et excommunié.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie dont il était évêque, vécut sous Héraclius. Il passe pour l'auteur du monothélisme. C'est néanmoins à Sergius, patriarche de Constantinople, à Cyrus, évêque de Phaside, à Athanase, patriarche des Jacobites, que cette secte, née vers 626, doit sa célébrité.

THÉODORE STUDITE (saint), né à Constantinople en 753, fut moine, puis abbé (795) du monastère de Saccudion, près de Constantinople, fut persécuté par Constantin VI pour avoir refusé de communiquer avec lui depuis son divorce, se réfugia, lors de l'invasion des Barbares, au couvent de Stude (dans Constantinople même), qui ne comptait alors que douze religieux et qui, sous sa conduite, en réunit au delà de mille. Sa fermeté le fit bannir par Nicéphore ; réintégré sous Michel I, il trouva de nouveau un persécuteur dans l'iconoclaste Léon V, qui le fit emprisonner et flageller. Michel II le rendit à la liberté (820). Théodore mourut six ans après, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques uns ont

été publiés par le P. Sirmond, Paris, 1696, in-fol. On le fête le 12 novembre.

THÉODORE PRODROME, moine grec du XIIe siècle, est auteur du roman de *Rhodanthe et Dosiclès*, d'un dialogue de l'*Amitié exilée*, et de beaucoup d'autres ouvrages, presque tous inédits. On a souvent publié son dialogue de l'*Amitié exilée*; *Rhodante* a été édité par Guilmin, Paris, 1625, in-8, et traduit en français par Godard de Beauchamp.

THÉODORE, nom commun à 2 papes peu célèbres : l'un qui régit l'église romaine de 642 à 649, et qui montra de la vigueur contre le monothélisme ; l'autre qui mourut en 898, après un pontificat de 20 jours.

THÉODORE GAZA. *Voy.* GAZA.

THÉODORE I et II, emp. de Nicée. *Voy.* LASCARIS.

THÉODORE, roi de Corse. *Voy.* NEUHOFF.

THÉODORET, écrivain ecclésiastique, né à Antioche en 387, mort vers 458, donna sa fortune aux pauvres pour aller vivre dans un couvent près d'Apamée, devint, en 423, évêque de Cyr en Syrie, fut quelque temps en querelle avec saint Cyrille au sujet du nestorianisme ou plutôt de Nestorius, qu'il regrettait de voir en butte aux inimitiés des orthodoxes, bien qu'il n'approuvât pas ses opinions, se réconcilia ensuite avec Cyrille, mais eut bientôt le malheur de déplaire à la cour impériale de Constantinople par son ardeur contre l'eutychianisme, fut condamné dans le prétendu concile dit *Brigandage d'Éphèse* (449), et ne put revenir dans son diocèse que sous Marcien (après 450). Théodoret est surtout connu par une *Histoire ecclésiastique* en cinq livres, qui va depuis 325 jusqu'en 429 ; on a encore de lui une *Histoire pieuse* qui contient la vie de 50 solitaires ; un *Traité de la Providence* fort estimé, et plusieurs ouvrages de théologie. La meilleure édition de Théodoret est celle de J.-L. Schulze, Halle, 1769-74, 10 vol. in-8 (grec-latin).

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, de la race royale des Amales, né vers 455 en Pannonie, où son père Théodemir s'était établi de l'aveu des empereurs d'Orient, fut envoyé dès l'âge de huit ans comme otage à Constantinople, où il prit des idées de civilisation, et devint en 472, par la mort de son père, chef des Ostrogoths. Il eut part en 477 au rétablissement de l'empereur Zénon, qui avait été détrôné par Basilisque, et fut en récompense nommé patrice, consul (484), et capitaine des gardes de l'empereur. Il entreprit en 488 la conquête de l'Italie, qui était alors au pouvoir d'Odoacre, parcourut tout le pays en vainqueur, se fit céder la Sicile par le roi des Vandales Thrasimond, vint enfin assiéger Odoacre dans Ravenne, et le força à capituler, mais en promettant de partager le trône avec lui (493) ; quelques jours après, il le poignarda dans un festin, et resta ainsi seul maître de l'Italie, à laquelle il joignit la Rhétie, la Norique, la Pannonie, l'Illyrie. En même temps, il rattachait à lui la plupart des chefs barbares, épousait la sœur de Clovis, et faisait épouser des princesses de son sang au roi des Wisigoths et à plusieurs autres princes. Nommé en 506 tuteur de son petit-fils Amalaric, roi des Wisigoths, il régna de fait sous son nom, chassa l'usurpateur Gésalic (512), repoussa Clovis devant Arles, et conserva la Septimanie aux Wisigoths, malgré les attaques des Francs. En même temps, il rétablissait l'ordre en Italie, favorisait le commerce, l'agriculture, les lettres, appelait auprès de lui les hommes les plus habiles, les Cassiodore, les Boëce, les Symmaque, et faisait revivre plusieurs des anciennes formes de l'administration romaine. Vers la fin de sa vie, il devint défiant, cruel, et fit périr, sur de faux soupçons, Boëce (524) et Symmaque (525). Il mourut lui-même peu après (526), en proie à une profonde mélancolie. Théodoric est sans contredit le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain : il possédait le génie de la civilisation et avait des vues libérales. On lui doit un code connu sous le nom de *loi gothique* ou *ostrogothique*, qu'il fit rédiger vers 500. Quoique arien, il toléra les Catholiques; cependant il les persécuta vers la fin de sa vie.

THÉODORIC I, roi des Wisigoths, né en 419, mort en 451, successeur de Wallia, fit trois fois la guerre aux Romains, de 426 à 436, et tenta de s'emparer de Narbonne sans pouvoir réussir : néanmoins il augmenta son territoire tant en Gaule qu'en Espagne. Il fut longtemps l'allié de Genséric, dont il fit son gendre, mais ensuite il se brouilla avec lui. Théodoric prit part à la ligue contre Attila, ainsi qu'à la bataille décisive de Châlons, dans laquelle il périt (451).

THÉODORIC II, fils du précédent, acquit le trône en 453 par le meurtre de Thorismond, son frère, mais fut tué en 466 par un autre frère, Euric. Il avait pendant son règne accru l'empire des Wisigoths de plusieurs districts des deux Aquitaines, et poussé presque jusqu'à la Loire ; il avait vaincu le roi suève Réchiaire (456) ; enfin il avait élevé sur le trône d'Occident Avitus, et, après avoir combattu Majorien, il avait obtenu de Ricimer la Narbonnaise Ire.

THÉODORIC III, roi des Wisigoths, le même que Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths. *V.* ci-dessus.

THÉODOSE I, dit *le Grand*, *Flavius Theodosius*, empereur romain, né en Espagne en 346, était fils du comte Théodose, que Gratien, empereur d'Occident, fit mettre à mort sur de faux soupçons, quoiqu'il lui eût rendu les plus grands services. Avant de monter sur le trône, le jeune Théodose avait déjà repoussé une invasion des Quades et des Marcomans (372) ; il combattait les Wisigoths et venait de remporter sur eux un avantage, lorsque Gratien, sentant qu'il avait besoin de s'adjoindre un homme capable de défendre le trône, le proclama à Sirmium empereur d'Orient à la place de Valens qui venait de mourir, l'an 379. Théodose acheva la soumission des Wisigoths par sa conduite généreuse envers leur roi Athanaric, et s'en fit d'utiles auxiliaires. Gratien, son collègue, ayant été en 383 renversé par l'usurpateur Maxime, qui menaçait du même sort le jeune Valentinien II, frère de Gratien, Théodose interposa sa médiation, et, en reconnaissant Maxime comme auguste, obtint la paix pour Valentinien. Maxime reprit néanmoins les armes contre Valentinien (387); alors Théodose marcha contre lui, le battit en Pannonie, le prit et le mit à mort dans Aquilée (388). Deux ans après, Valentinien périssait victime du Franc Arbogast, son favori, et le rhéteur Eugène le remplaçait sur le trône. Théodose marcha contre eux et les vainquit près d'Aquilée (394). Il se trouva par la mort de Valentinien II seul maître de tout l'empire. Mais lui-même mourut l'année suivante (15 janvier), laissant deux fils, Honorius, qui eut l'empire d'Occident, et Arcadius, qui eut l'Orient. Théodose fut aussi grand dans la paix que dans la guerre; il fit tous ses efforts pour réparer les maux de l'empire par une sage administration. Toutefois, ce grand prince ne put que retarder l'instant de la ruine de l'empire : elle commença sous ses deux fils. Théodose avait été obligé de comprimer avec rigueur les fréquentes séditions des grandes villes. Il fut sur le point de massacrer les habitants d'Antioche; il fit égorger 7,000 habitants de Thessalonique : pour le punir de cet emportement, saint Ambroise lui interdit l'entrée de l'église de Milan; Théodose se soumit à la pénitence, et obtint son pardon par un repentir sincère. Fléchier a écrit la *Vie de Théodose*.

THÉODOSE II, fils d'Arcadius et petit-fils du précédent, naquit en 399, monta sur le trône en 408, et régna jusqu'en 450 (c.-à-d. 42 ans). Ce prince faible fut gouverné toute sa vie : d'abord par le sage Anthémius, son ministre, puis par Pulchérie, sa sœur aînée, qui dirigea son éducation et fit de lui un

moine plutôt qu'un souverain, par sa femme Athénaïs ou Eudoxie, et enfin par l'eunuque Chrysaphe, son chambellan. Les principaux événements de son règne sont : 1° une guerre avec la Perse (elle fut terminée par la paix de 423, qui dura 79 ans, et par un partage de l'Arménie): 2° les querelles religieuses du nestorianisme et de l'eutychianisme, qui donnèrent lieu au concile œcuménique d'Ephèse en 431, puis au prétendu concile dit par les orthodoxes *brigandage d'Ephèse*, en 449; 3° la rédaction du code dit *théodosien* (438), le premier code officiel connu. Tremblant devant Attila, il lui paya tribut; il tenta plus tard, mais sans succès, de le faire assassiner.

THÉODOSE III, receveur à Adramyte, fut nommé empereur d'Orient par l'armée, qui venait de se révolter à Rhodes, refusa en vain la couronne, se rendit à Constantinople, força Anastase II à abdiquer, et abdiqua bientôt lui-même dès que Léon III se présenta comme son compétiteur.

THEODOSIE, *Théodosia*, auj. *Caffa*, ville de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore Cimmérien, était très commerçante et très riche.

THEODOSIEN (Code), recueil de lois romaines rendues depuis Constantin, fut rédigé par l'ordre de Théodose II, promulgué en Orient l'an 438, et introduit en Occident par Valentinien III.

THEODOSIENNE (table). *Voy.* PEUTINGER.

THEODOSIOPOLIS, dite aussi *Colonia Septimia Resainesiorum*, ville d'Asie, au S. E. d'Edesse, est la même que Resena. *Voy.* RESENA.

THEODOTIEN, auteur d'une des traductions de l'Ancien Testament recueillies dans les *Hexaples* d'Origène, était de Sinope et vivait sous Commode. Il était de la secte des Ebionites.

THEOGNIS, poëte gnomique, né vers 538 à Mégare, était de famille noble et riche, mais fut banni de sa patrie et choisit Thèbes pour retraite. On a de lui des vers élégiaques qui contiennent des sentences (en grec *gnomè*). Ces sentences ont été imprimées une foule de fois, soit seules, soit dans des collections diverses. Les meilleures éditions qu'on en ait sont celles de Brunck (dans ses *Poetæ gnomici*), Strasbourg, 1784; de Bekker, Leipsick, 1815, in-8. Théognis a été traduit en français par Lévesque dans les *Moralistes anciens*, 1783, et par Coupé, Paris, 1796, in-8 (avec Phocylide).

THÉON, fameux mathématicien d'Alexandrie, et un des professeurs les plus illustres de cette ville, florissait de 365 à 390 ap. J.-C., et fut père de la célèbre Hypatie. On a de lui l'*Ecdose* (ou *Commentaires sur les Eléments d'Euclide*), et un *Commentaire sur l'Almageste* de Ptolémée. Le premier ouvrage est excellent; le second est, après celui de Ptolémée, l'ouvrage d'astronomie le plus précieux que nous aient laissé les Grecs. On lui attribue encore un *Commentaire sur Aratus*, qui est probablement d'un autre auteur. Le *Commentaire sur Euclide* a été publié à la suite de l'*Euclide* de Grynée, Bâle, 1533, in-fol., et souvent réimprimé, le *Commentaire sur l'Almageste*, qui était en treize livres, mais dont on a perdu le livre onzième et partie des neuvième et douzième, parut à la suite de l'édition princeps de Ptolémée, Bâle, 1538, in-fol. Halma a donné la traduction française des deux premiers livres, Paris, 1821, 2 vol. in-4, avec le texte et des notes. — Un autre Théon, mathématicien de Smyrne sous Trajan et Adrien, a laissé un abrégé des quatre sciences mathématiques (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), dont les deux premières parties ont été publiées par Boulliau, sous ce titre : *Eorum quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, Paris, 1644, in-4, gr.-lat. et notes. — Enfin un Théon d'Alexandrie, sophiste, qui vivait sous les Antonins, est connu par ses *Progymnamata*, espèce de cahiers de rhétorique. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Daniel Heinsius, Leyde, 1626, in-8.

THEOPHANO, impératrice d'Orient, avait d'abord été cabaretière. Devenue femme de Romain II (959), elle ne se signala que par ses désordres, empoisonna son mari (963), donna le trône à son amant Nicéphore II (Phocas), qui l'épousa, fit assassiner ce dernier par un autre amant, Jean I (Zimiscès); mais celui-ci, à peine devenu empereur (976), l'exila. L'avénement de ses deux fils, Basile II et Constantin VIII (983), la fit revenir à la cour.

THEOPHILANTHROPHES, c.-à-d. *amis de Dieu et des hommes*, nom que prit à la fin du dernier siècle une secte qui professait le pur déisme, et dont le directeur La Réveillère-Lepaux était le chef. Ce culte, qui fut tourné en ridicule dès son apparition, fut établi en 1797 à Paris, et fut célébré dans plusieurs églises catholiques; mais un arrêté du 12 vendémiaire an X (3 octobre 1800) y mit fin.

THÉOPHILE, évêque d'Antioche, né au commencement du IIe siècle, de parents idolâtres, se convertit en lisant les livres saints, fut fait évêque l'an 168, et mourut vers 190. On a de lui une *Apologie* de la religion chrétienne, en 3 livres, Hambourg, 1724, in-8. On le met au nombre des saints.

THÉOPHILE, empereur d'Orient (829-842), fils et successeur de Michel II, punit sévèrement les meurtriers de Léon V, montra beaucoup de zèle contre les images, et fit presque continuellement la guerre au calife Motassem; il insulta ce prince en détruisant sa ville natale, Zapetra en Syrie; mais celui-ci se vengea en saccageant Amorium, patrie de Théophile (861). Ce dernier en mourut de chagrin.

THÉOPHILE, jurisconsulte, enseigna le droit à Constantinople, et fut, avec Dorothée et Tribonien, un de ceux qui rédigèrent les *Institutes* de Justinien. Il a de plus laissé sur cet ouvrage une paraphrase grecque excellente, qui fut découverte au XVIe siècle, et dont les meilleures éditions sont celles de Fabrot, Paris, 1638, in-4, et de Reitz, La Haye, 1751, 2 vol. in-4, grec-latin.

THÉOPHILE, dit *le Moine* ou *le Prêtre*, écrivain du Xe ou XIe siècle, a laissé un ouvrage très intéressant, imprimé sous le titre de : *Diversarum artium schedula* (dans la 6e partie des *Mémoires d'histoire et de littérature*, tirés de la bibliothèque du duc de Wolfenbuttel, Brunswick, 1781), où il traite de la peinture, des couleurs à employer sur murs, toile, bois, vélin; de l'art de peindre sur verre, des mosaïques à cristaux colorés, de l'orfévrerie, de l'art de nieller, etc. On a cru à tort y trouver la description de la peinture à l'huile.

THÉOPHILE DE VIAU, plus connu par son seul prénom de THÉOPHILE, poëte français, né aux environs d'Agen en 1590, mort en 1626, vint à Paris en 1610, fut quelque temps lié avec Balzac, avec lequel il rompit à la suite d'un voyage en Hollande, se fit connaître par ses saillies et par ses vers qui le mirent en faveur près de quelques jeunes seigneurs, mais s'attira des ennemis par sa causticité, et leur donna des armes contre lui par sa verve obscène et impie. Il était calviniste; on l'accusa d'athéisme et d'immoralité, et il fut exilé. De retour en France, il reçut de Louis XIII une pension; mais ayant publié un recueil d'obscénités sacriléges (le *Parnasse des vers satiriques*), il fut condamné à mort. Heureusement le connétable de Montmorency obtint que sa peine fût commuée en un simple bannissement de la capitale. Théophile garda même sa pension, et bientôt revint à Paris, mais il y mourut presque aussitôt, à 36 ans. Ses *Œuvres* furent publiées à Paris en 1621, en deux parties; une 3e partie parut à Rouen en 1626; il faut y joindre sa *Correspondance* (imprimée sous le titre de : *Nouvelles œuvres de M. Théophile*, Paris, 1644). Une imagination brillante et féconde, de l'harmonie, de l'esprit, telles sont les qualités dominantes de ce poëte;

mais trop souvent il manque de goût et offense la pudeur.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né à Eresus, dans l'île de Lesbos, 371 av. J.-C., était fils d'un foulon; il vint jeune à Athènes, y suivit les leçons de Platon, puis d'Aristote, et fut choisi par ce dernier pour le remplacer lorsqu'il cessa d'enseigner au Lycée, 322 av. J.-C. Il attira un grand nombre de disciples par la clarté de son exposition, et il enchanta tellement les Grecs par le charme de sa parole qu'ils lui donnèrent le nom de *Théophraste* (*divin parleur*), sous lequel il est connu (il se nommait d'abord Tyrtame). Il mourut à 85 ans, ou même à 107 ans selon quelques uns, entouré de la vénération publique. Il avait, comme son maître Aristote, embrassé toutes les sciences, et avait composé plus de 200 traités; nous n'en avons conservé qu'un très petit nombre: une *Histoire des plantes* (dans laquelle on trouve le germe du système sexuel), des traités des *Causes de la Végétation*, des *Pierres*, des *Vents*, des *Signes du beau temps*, du *Feu*, des *Poissons*, du *Vertige*, de la *Lassitude*, de la *Sueur*, des *Odeurs*, des *Causes*, de la *Métaphysique*, du *Sentiment* et de l'*Imagination*, enfin les *Caractères*, recueil de portraits moraux; c'est le plus célèbre de tous ses ouvrages: il a servi de modèle aux *Caractères* de notre La Bruyère. Ce qui nous reste de Théophraste a été publié par Camerarius, 1541; Daniel Heinsius, Leyde, 1613, et par Schneider, Leipsick, 6 vol. 1818-21. Les *Caractères* ont été trad. en français par La Bruyère (1688), Lévesque (1782), Belin de Balu (1790), et Coray (1799, avec le texte). Longtemps on n'a possédé que 28 chapitres de cet ouvrage; on a découvert en 1786 les chap. 29 et 30.

THÉOPHYLACTE, dit *Simocatta*, historien grec, né en Egypte, remplit diverses charges importantes à la cour de l'empereur Maurice, et mourut vers 640, âgé d'environ 70 ans. Outre 85 *Lettres* (publiées par T. Gruter, 1599, grec-latin), et des *Problèmes physiques* (Leipsick, 1653, in-4), on lui doit une bonne *Histoire du règne de Maurice* (de 582 à 602), imprimée par Pontanus, 1604, puis dans la *Byzantine*, et traduite en français par le président Cousin.

THÉOPOMPE, roi de Sparte (770-723 av. J.-C.), augmenta le pouvoir des éphores. C'est sous son règne qu'eut lieu la conquête de Thyrée, et que commença la 1re guerre de Messénie. Après avoir obtenu quelques succès, Théopompe fut battu et pris par Aristodème à la bataille d'Ithome, et fut égorgé.

THÉOPOMPE, de Chio, historien et orateur célèbre, né vers 358 av. J.-C., fut exilé de sa patrie, ainsi que son père, comme trop favorable à Sparte, vint à Athènes, où il eut pour maître Isocrate et pour émule Ephore, prononça des harangues dans presque toutes les villes grecques, se livra aussi avec succès à la philosophie, mais eut surtout une renommée immense comme historien. A l'art de narrer, il joignait la sagacité, la critique, l'amour du vrai; on lui reprochait de la malignité. On n'a plus que quelques fragments de cet historien (surtout dans Photius), l'un des plus respectables de l'antiquité. Il avait laissé: 1° les *Helléniques*, en 2 livres (continuation de l'*Histoire de Thucydide*); 2° les *Philippiques* (*Histoire de Philippe II*, en 85 liv.); 3° un *Abrégé d'Hérodote*. E. Koch a donné: *Prolegomena ad Theopompum*, *Sedini* (Stettin), 1803.

THÉOS ou THÉOT (Catherine), visionnaire, née près d'Avranches en 1725, se persuada qu'elle était tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Eve. Elle fut enfermée comme folle, mais plus tard remise en liberté. En 1794, elle recommença ses prédications à Paris au moment où fut institué le culte de la déesse Raison, et fit quelques prosélytes, notamment dom Gerle (*Voy.* ce nom). Le Comité de sûreté générale la fit arrêter, l'accusa d'entretenir des liaisons avec des émigrés et des prêtres perturbateurs, et la fit enfermer à la Conciergerie, où elle mourut l'année suivante à 70 ans.

THERA, d'abord *Calliste*, auj. *Santorin*, une des Cyclades, la plus au S. de toutes, fut produite par un volcan sous-marin à l'époque héroïque de l'histoire grecque. Colonisée par les Lacédémoniens, elle fut à son tour la métropole de Cyrène. *Voy.* BATTUS.

THÉRAD ou THÉRAUD, ville de l'Inde (Guzzerat), à 24 kil. N. O. de Radampour, par 69° 37' long. E., 23° 45' lat. N.; 16,000 hab.

THÉRAIN, riv. de France, naît dans le dép. de la Seine-Inférieure, à l'E. de Forges, entre dans celui de l'Oise, arrose Songeons, Beauvais, et tombe dans l'Oise, à 3 kil. S. O. de Creil; cours, 80 kil.

THÉRAMÈNE, orateur athénien, natif de Céos, étudia l'éloquence sous Prodicus, aida Pisandre et Antiphon à remplacer la démocratie pure par le gouvernement des Quatre-Cents, eut part à la révolution qui ramena Alcibiade (411 av. J.-C.), commanda en 409 et 408 une division de la flotte athénienne, et contribua au succès de ces deux campagnes. Il se trouvait à la désastreuse bataille des Arginuses, en 406, mais échappa à la condamnation qui frappa ses collègues; il fut envoyé près de Lysandre, puis à Sparte après la bataille d'Ægos-Potamos, et fut un des trente tyrans auxquels Lysandre, remit le pouvoir. La modération qu'il montra dans cette place déplut. Critias l'accusa en plein conseil, et le fit condamner à boire la ciguë (403).

THÉRAPEUTES, c.-à-d. *serviteurs de Dieu* (du grec *therapeuein*, servir, adorer), secte juive, fort analogue à celle des Esséniens, dont elle paraît être une branche, était établie principalement à Alexandrie. Les Thérapeutes, voués à la contemplation, au célibat et à une vie solitaire, formaient un véritable ordre religieux. Ils vivaient avec une extrême frugalité, et donnaient l'exemple de toutes les vertus. Philon est le premier qui ait parlé des Thérapeutes: il en fait une secte du judaïsme; Eusèbe, saint Jérôme et d'autres Pères pensent qu'ils étaient Chrétiens.

THÉRAPIA, bourg de la Turq. d'Eur. (Roumélie), à 16 k. N. E. de Constantinople, sur le golfe de Buiuk-Déré. Bon port; résidence d'été de l'amb. de France.

THERAPNE, *Therapne* ou *Theramnæ*, auj. *Calamata*, ville de Laconie, à l'O. de l'Eurotas, et tout près de Sparte. Patrie d'Hélène, de Castor et Pollux.

THÉRÈSE, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille, épousa vers 1090 le 1er comte de Portugal, Henri de Bourgogne, qui mourut en 1112; elle gouverna au nom de son fils Alphonse (né en 1110), soutint une guerre contre la fameuse Urraque, sa sœur, en 1121, et y gagna Zamora, Toro, Avila, etc.; mais fut moins heureuse dans une seconde guerre en Galice, contre Alphonse VIII, son neveu (1127). Elle épousa en 1124 Ferdinand Paez, comte de Transtamare, refusa, en 1128, de remettre à son fils Alphonse les rênes du gouvernement, et prit les armes contre lui; mais fut vaincue à San-Mamède, prise et emprisonnée. Elle mourut en 1130. Thérèse avait les mœurs les plus dissolues. Elle fit épouser à sa fille Urraque, Bérémond, frère de Ferdinand Paez, qu'elle avait eu aussi pour amant.

THÉRÈSE (sainte) DE CÉPÈDE, réformatrice des Carmélites, naquit en 1525 à Avila d'une famille noble et riche. Encore enfant, elle montra une grande ferveur, et quitta la maison paternelle avec son frère afin d'aller chercher le martyre chez les Maures; heureusement un parent les rencontra et les ramena. Arrivée à l'âge de plaire, elle prit un goût très vif pour le monde, puis, ayant été placée par son père dans un couvent, elle sentit renaître son ancienne ferveur et bientôt elle prononça ses vœux comme carmélite (1534); ce qui n'empêcha pas qu'à partir de 1537 elle ne retombât dans la dissipation et s'efforçât encore pendant vingt ans d'*allier*, disait-elle, *le ciel avec la terre* (1539-59). Se livrant

enfin toute à Dieu, elle concentra son ardeur sur la réformation de son ordre, établit en 1562 à Avila une maison-modèle pour les Carmélites, et réforma 16 autres couvents de femmes (1566-82), tandis qu'inspiré par elle, saint Jean de la Croix réformait les Carmes. Elle mourut en 1582 au couvent d'Albe après un long ravissement, et fut canonisée en 1621 par Grégoire XV. Ses *Œuvres*, écrites en espagnol et publiées à Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol., consistent en *lettres, statuts, histoires, traités ascétiques* et *poésies*. Ces dernières lui ont valu un rang parmi les poëtes classiques du XVIe siècle. L'*Histoire de sa vie* et l'*Histoire des maisons de sa réforme* sont l'une et l'autre, mais surtout la première, des morceaux très intéressants. Son *Chemin de la perfection*, son *Château de l'âme*, ses *Pensées sur l'amour de Dieu*, sont remarquables par l'ardeur du sentiment autant que par l'élévation du style. Ses écrits sont lus et relus par les personnes qui, dans la piété, portent un peu d'exaltation. Ses principaux traités ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly (1629) et par l'abbé Chanut (1681). Ses *Lettres* ont également été traduites (1661-1698). L'Église célèbre sa fête le 15 octobre.

THÉRÈSE (MARIE-), impératrice. *Voy.* MARIE.

THERESIENSTADT, ville de Hongrie (Bacs), à 42 kil. S. O. de Debreczin ; 25,000 hab. Ch.-l. de cercle.

THERMA, premier nom de THESSALONIQUE.

THERMAIQUE (golfe), *Thermaïcus sinus*, sur les côtes de la Macédoine, est auj. le golfe de SALONIKI.

THERMÆ HIMERENSES, auj. *Termini*, ville de Sicile, sur la côte N., à l'E. et près d'Himère, à laquelle elle succéda. *Voy.* HIMÈRE et TERMINI.

THERMÆ SELINUNTINÆ, auj. *Sciacca*, ville de Sicile, sur la côte mérid., au S. O. de Sélinonte.

THERMEH, l'anc. *Thermodon*, riv. de la Turquie d'Asie, tombe dans la mer Noire par 34° 44' long. E. Cours, 200 kil. — Sur ses bords, est une ville de même nom (l'anc. *Thémyscire*).

THERMES, c.-à-d. *bains chauds*, nom de plusieurs villes anciennes (*Voy.* THERMÆ), et d'un grand nombre de monuments qui pour la plupart portent le nom des empereurs romains qui les avaient fait construire (Thermes de Néron, de Titus, de Domitien, de Caracalla, d'Antonin, de Dioclétien, etc., qui tous étaient à Rome). On voit encore à Paris, rue de la Harpe, les restes des *Thermes de Julien*.

THERMES (Paule DE LA BARTHE, seigneur de), maréchal de France, né en 1482, servit avec distinction sous François I et ses successeurs, se signala surtout en Piémont et contribua à la victoire de Cérisoles, s'empara du marquisat de Saluces (1547), fit déposer les armes au pape Jules III, soumit presque toute la Corse (1554), prit Calais, Dunkerque, et reçut en récompense le bâton de maréchal. Il fut battu et pris à Gravelines par le comte d'Egmont et mourut en disgrâce (1562).

THERMIA (île), jadis *Cythnos*, une des Cyclades septentrionales, dans l'état de Grèce, au S. E. de l'île Zia : 20 kil. sur 8; 6,000 hab. Ch.-l., Thermia (4,000 hab.), évêché. Coton, vin ; abeilles, vers à soie ; eaux thermales (qui ont fait donner à l'île son nom actuel).

THERMIDOR (NEUF) AN II, 27 juillet 1794. Dans cette journée, Robespierre est décrété d'accusation par la Convention, sur la proposition de Tallien, et arrêté à l'Hôtel-de-Ville. Il fut exécuté le lendemain avec 22 de ses partisans, entre autres : Couthon, Saint-Just, Henriot, Robespierre jeune, etc.

THERMIDORIENS, partisans de la révolution du 9 thermidor an II.

THERMODON, auj. *Thermeh*, petite riv. de Pont, coulait du S. au N., baignant les plaines ou campaient les Amazones, traversait Thémiscyre, leur capitale, puis se perdait dans le Pont-Euxin.

THERMOPYLES, *Thermopylæ*, auj. *Lycostomos* ou *Bouche du Loup*, défilé de la Grèce, dans la Locride épicnémidienne, formé par le mont Œta et la côte du golfe Maliaque, fermait l'entrée de la Grèce proprement dite du côté de la Thessalie. Il est célèbre par l'héroïque défense de Léonidas et de ses 300 Spartiates, en 480 av. J.-C., et par la défaite d'Antiochus-le-Grand, qui y fut battu par les Romains l'an 191 av. J.-C. Sa longueur est de 7 kil. environ, sa largeur du temps des Grecs n'était que de 50 à 60 mètres ; elle a presque doublé depuis par la retraite de la mer et par des dépôts d'alluvion. Ce passage est inexpugnable quand on possède les hauteurs environnantes.

THERMUS, ville de la Grèce ancienne, capitale de l'Étolie, non loin du mont Panætolios : c'est là qu'avaient lieu les diètes générales de l'Étolie.

THERMUTIAQUE (branche), bras du Nil, ainsi nommée d'une ville de Thermutis, placée sur ses bords, sortait de la branche Athribitique, un peu au dessus d'Athribis, et rejoignait la branche Agathodæmon entre Naucratis au N. et Andropolis au S. E.

THEROIGNE DE MERICOURT, fille d'un cultivateur du pays de Liége, vint à Paris où elle mena une vie fort dissipée, se jeta, au moment de la révolution, dans le parti exalté, pérora dans les clubs, acquit de l'influence sur le peuple, et ne s'en servit que pour pousser à de cruels excès. Elle finit par tomber en démence et mourut à la Salpétrière en 1817.

THÉRON, tyran d'Agrigente au Ve siècle av. J.-C., natif de Béotie, mort vers 470 av. J.-C., avait épousé une fille de Gélon, tyran de Sicile. Il remporta plusieurs victoires aux jeux olympiques, et fut chanté par Pindare, son compatriote.

THEROUANNE, *Taruenna*, ville du dép. du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 11 kil. S. de Saint-Omer ; 800 hab. Plus grande jadis, et titre de comté. Prise par les Anglais (1380 et 1513), rendue à la France (1527), reprise et démolie par Charles-Quint (1553).

THERSANDRE, fils de Polynice, et l'un des Epigones, revint quelques années après la mort de son père mettre le siége devant Thèbes, prit cette ville et se plaça sur le trône. Il alla au siége de Troie et fut tué en Mysie par Télèphe.

THERSITE, *Thersites*, le plus laid, le plus lâche et le plus satirique des Grecs qui vinrent au siége de Troie, courait après le renom de bouffon, et dans ses sarcasmes, souvent aussi justes que piquants, ne ménageait ni Agamemnon, ni les autres chefs. Achille l'assomma d'un coup de poing, parce qu'il s'était moqué des larmes que versait le héros à la vue de Penthésilée morte.

THÉSÉE, *Theseus*, héros athénien, devait le jour, dit-on, au commerce furtif du roi d'Athènes Égée, avec Ethra. Il fut élevé secrètement par son aïeul maternel Pitthée. Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père, rencontra dans sa route plusieurs monstres dont il délivra la terre : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procruste, et se présenta enfin à Égée, qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes, en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Égée, tua le taureau de Marathon, puis alla en Crète, où il extermina le Minotaure, et délivra ainsi Athènes du tribut honteux qu'elle payait à ce monstre (*Voy.* MINOTAURE). Mais ayant oublié en revenant de mettre à son vaisseau des voiles blanches en signe de victoire, il causa la mort de son père qui, persuadé qu'il avait succombé, se jeta de désespoir dans la mer. Devenu roi, Thésée fondit en une seule nation les diverses tribus ou classes de l'Attique, agrandit Athènes, qui prit dès lors le rang de capitale, institua les Panathénées, établit dans l'Attique un gouvernement presque républicain, et même, dit-on, abdiqua la royauté. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de prendre part à la chasse du

sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes; il fit aussi la guerre aux Amazones, qui avaient envahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithoüs, il l'accompagna dans sa tentative de rapt sur Proserpine, femme de Pluton; mais cette injuste entreprise échoua, et les deux héros restèrent captifs aux Enfers; Hercule délivra Thésée. A son retour, il trouva Athènes en proie aux factions, et fut mal reçu par ses compatriotes; il les maudit et mit aussitôt à la voile pour l'île de Crète; mais il mourut en route, à Scyros. Plus tard Cimon prétendit avoir retrouvé ses os dans cette île et les fit rapporter à Athènes en grande pompe. On donne à Thésée deux femmes: Antiope, reine des Amazones, qu'il avait faite prisonnière, et dont il eut Hippolyte: Phèdre, fille de Minos, qui éprise d'Hippolyte, son beau-fils, et ne pouvant le séduire, l'accusa auprès de son époux, et fut ainsi cause de sa mort. Il eut pour maîtresses Ariane, sœur aînée de Phèdre, qu'il abandonna pendant son sommeil dans l'île de Naxos; Hélène, qu'il enleva du temple de Diane Orthia, Anaxo, Péribée, etc. Thésée est un personnage vraiment historique, mais il est probable que l'on aura réuni sur lui, comme sur Hercule, nombre de traits qui appartiennent à plusieurs individus différents.

THESMOPHORIES, fête athénienne en l'honneur de Cérès Thesmophore ou législatrice, se célébrait dans le mois de pyanepsion (novembre). On en attribuait l'institution à Orphée, à Triptolème ou aux Danaïdes. Les femmes seules pouvaient y assister. Cependant un grand-prêtre de la famille des Eumolpides y présidait. La fête durait trois jours. On s'y préparait par des jeûnes et par une vie chaste. Le 1er jour était rempli par une procession solennelle d'Athènes à Eleusis; dans le 2e, des femmes, avec des torches allumées, semblaient chercher Proserpine; le 3e, on recevait des initiés.

THESPIES, *Thespiæ*, auj. *Neocorio* ou *Erimo-Castro*, ville de Béotie au S. et au pied de l'Hélicon, était consacrée aux Muses et pleine d'édifices et de statues relatives à leur culte. Les Thespiens défendirent, avec les Spartiates de Léonidas, le défilé des Thermopyles.

THESPIS, créateur de la tragédie, né au bourg d'Icarie près d'Athènes, florissait en 540 av. J.-C. Le premier il intercala entre les chœurs qu'on chantait aux fêtes de Bacchus des récits qui bientôt se changèrent en dialogues et formèrent de véritables pièces de théâtre. Il fut banni d'Athènes parce que ses fictions donnaient l'exemple du mensonge; il se mit alors à parcourir l'Attique avec quelques acteurs, monté sur un chariot qui lui servait de théâtre. On cite les titres de quelques unes de ses tragédies: le *Combat de Pélias*, *les Prêtres*, *les Jeunes Grecs*, *Penthée*, *Alceste*.

THESPIUS ou THESTIUS, roi de Thespies, fils de Teuthras, eut 50 filles qu'Hercule rendit toutes mères en une nuit. Les enfants qui en naquirent, connus sous le nom de *Thespiades*, s'établirent en Sardaigne sous la conduite d'Iolas.

THESPROTIE, contrée de l'Epire occidentale, à l'O. d'Ambracie et le long de la mer, était arrosée par l'Achéron et le Cocyte, dont on a fait les fleuves des Enfers. Buthrotum et Onchesme en étaient les villes principales. C'est en Thesprotie que se trouvait Dodone et son célèbre oracle.

THESSALIE, primitivement *Hémonie*, auj. *sandjakat de Tricala*, etc., une des sept contrées de la péninsule hellénique, au S. des monts Scardus et de l'Hémus, était située sur la côte orientale, entre la Macédoine au N. et la Grèce propre au S., avait à l'O. la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Épire, à l'E. la mer, et au S. la chaîne de l'Œta. L'Olympe, l'Ossa, le Pélion y formaient une chaîne à peu près parallèle à la côte; le pays était arrosé par deux fleuves principaux: le Sperchius au S., le Pénée au N.— De bonne heure habitée par des Pélasges et nommée d'abord Hémonie (*Voy.* ce nom), cette contrée reçut ensuite nombre de peuplades de même race, mais plus barbares: les *Thessali* (sortis de Thesprotie), qui donnèrent leur nom à tout le pays, les Phthiotes, les Doriens-Achéens, qui quittèrent la Thessalie pour la Grèce propre et le Péloponèse, les Ænianes, qui finirent par se fixer au S. O. de la contrée. On y trouvait aussi dans les temps les plus anciens les Lapithes, les Myrmidons, les Dolopes et les Dryopes, qui disparurent de bonne heure. Quand les Doriens eurent quitté le pays, 80 ans après la prise de Troie, il y eut cinq régions principales en Thessalie: 1° la Magnésie; 2° la Phthiotide; 3° la Thessaliotide; 4° la Pélasgiotide; 5° l'Histiéotide. Iolcos, Magnésie, Phères, Pharsale, Larisse, Tricca en étaient les villes principales. Philippe soumit la Thessalie au protectorat de la Macédoine (352), et elle resta dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombât au pouvoir des Romains avec le roy. de Macédoine. Les Thessaliens étaient spirituels, laborieux et guerriers; leur cavalerie était la première de la Grèce.

THESSALONIQUE, d'abord *Therma*, auj. *Saloniki*, ville de Macédoine, en Mygdonie, sur le golfe Thermaïque, fut appelée Thessalonique en l'honneur de *Thessalonica*, sœur d'Alexandre et femme de Cassandre. Sous les Romains, elle devint la capitale de la Macédoine, et eut une nombreuse population. Ses habitants s'étant révoltés contre Théodose (390), cet empereur fit massacrer 7,000 d'entre eux dans le cirque. Après la prise de Constantinople par les Latins (1205), Thessalonique devint la capitale d'un état dit *Royaume de Macédoine* ou *de Thessalonique*, qui échut à Boniface de Montferrat. Cet état fut dès 1232 réuni à l'empire de Nicée. Souvent prise et ravagée par les Turcs, Thessalonique tomba définitivement en leur pouvoir sous Amurat II.

THESTIUS, roi d'Etolie, fils d'Agénor ou de Mars, eut deux fils, Plexippe et Toxée, et trois filles, Althée, Léda, Hypermnestre: les deux premières sont célèbres. *Voy.* leurs noms.

THESTIUS, roi de Thespies. *Voy.* THESPIUS.

THETFORD, *Hierapolis* et *Monachopolis* en latin moderne, ville d'Angleterre (Norfolk), à 46 kil. S. O. de Norwich; 3,500 hab. Commerce de houille. Ville jadis florissante et pleine de couvents (d'où son nom latin). Capitale de l'Estanglie pendant l'Heptarchie. Patrie de Thomas Payne.

THETIS, la plus belle des Néréides, fille de Nérée et de Doris, était recherchée par Apollon, Neptune et Jupiter, lorsque l'oracle déclara que le fils qui naîtrait d'elle serait plus grand que son père. Tous les dieux alors se retirèrent, et Thétis, réduite aux simples mortels, accepta pour époux Pélée, roi de la Phthiotide; de ce prince obscur elle eut Achille, le plus grand des héros grecs, et accomplit ainsi la prophétie. Thétis plongea son fils dans le Styx pour le rendre invulnérable. Voulant l'empêcher d'aller au siége de Troie, elle le cacha à Scyros parmi les filles de Lycomède; quand Ulysse l'y eut découvert et l'eut décidé à le suivre à Troie, Thétis fit forger pour Achille par Vulcain un bouclier et une cuirasse impénétrables. C'est aux noces de Thétis et de Pélée que la Discorde lança la pomme d'or que Pâris adjugea à Vénus comme prix de la beauté.— Il ne faut pas confondre Thétis, simple néréide, avec Téthys, la première des divinités marines.

THEUDIS, roi des Wisigoths (531-548), fut élu après la mort d'Amalaric; soutint deux guerres contre les Francs, l'une au N., l'autre au S. des Pyrénées, les repoussa de Saragosse (542); tenta en vain de reprendre Ceuta aux Grecs; se montra, quoique Arien, plein de tolérance pour les orthodoxes, et périt assassiné à Barcelone. C'est le premier roi des Wisigoths qui ait résidé en Espagne.

THEUX, ville de Belgique (Liége), à 24 kil. S. E

de Liége; 3,100 hab. Drap, tanneries; marbreries.

THÉVENOT (Jean), voyageur, naquit à Paris en 1633, visita, dans divers voyages, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, puis Malte, Constantinople, l'Asie-Mineure, l'Egypte, Suez, la mer Rouge, l'état de Tunis, et enfin la Syrie, la Perse, et une grande partie de l'Inde. Il mourut en 1667, pendant son retour, dans la ville de Miana, à 120 kil. de Tauris. Ses *Voyages*, publiés d'abord séparément, ont été réunis en 5 vol. in-12, Paris, 1689.—Son oncle, Melchisédech Thévenot (1620-92), avait aussi parcouru plusieurs pays d'Europe, et rempli diverses missions à Gênes (1645), à Rome (1652-1654). On a de lui : *Recueil de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés*, Paris, 1663-72, 4 part. en 2 tom. in-fol.; *Recueil de voyages*, Paris, 1681, in-8, etc.

THÈZE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 22 kil. N. de Pau; 504 hab.

THIAN-CHAN, c.-à-d. *monts célestes*, chaîne de montagnes de l'empire chinois, entre le Turkestan chinois au S., la Dzoungarie au N., la prov. de Kansou à l'E., court d'abord de l'O. à l'E., puis du S. au N., et s'unit aux monts Belour à l'O. et aux monts Sayaniens au N. Nombreux volcans. — Les Chinois donnent le nom de *Tchian-chan-nan-lou* (pays au S. des Tchian-chan) au Turkestan chinois ou Petite-Boukharie, et celui de *Tchian-chan-pe-lou* (pays au N. des Tchian-chan), à la Dzoungarie et au pays des Kirghiz et des Torgout (*Voy.* ces noms).

THIANGES, village du dép. de la Nièvre, à 26 kil. S. E. de Nevers; 400 hab. Houille. Titre de marquisat. — On connaît sous le nom de *marquise de Thianges* une fille du duc de Mortemart, sœur de Mme de Montespan, célèbre comme sa sœur par sa beauté et son esprit.

THIAN-TSIN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tchi-li), par 39° 10' lat. N., 114° 60' long. E.

THIARD (PONTUS DE), évêque de Châlons-sur-Saône, et l'un des poëtes composant la *Pléiade* de Ronsard, né vers 1521 au château de Bissy, dans le Mâconnais, mort en 1605, fut député aux états de Blois (1588), et défendit l'autorité royale contre les Ligueurs. On a de lui : *Œuvres poëtiques* (1573); *Deux discours de la nature du monde* (1578); *Extrait de la généalogie de Hugues Capet* (1594).

THIAUCOURT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 35 kil. N. de Toul; 1,590 hab. Grains, huile, bois, bon vin. Ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux.

THIBAUT, nom commun à plusieurs comtes de la 2e maison de Champagne, issus de Thibaut, dit *le Tricheur*, comte de Blois et de Chartres.— Ce Thibaut obtint par son mariage avec Leutgarde, fille d'Herbert II de Vermandois, le comté de Troyes, et y joignit ceux de Beauvais et de Meaux. Il prit part à toutes les grandes affaires de son temps, seconda le duc de France, Hugues-le-Grand, et les seigneurs de la maison de Vermandois, dans tout ce qu'ils firent contre Louis-d'Outremer, fut lui-même pendant un an le geôlier du roi, et mérita par une foule de perfidies le surnom que lui donnèrent ses contemporains. Il mourut vers 978. Quoique maître du comté de Troyes, il ne porta pas le titre de comte de Champagne; ce titre ne fut pris que par son petit-fils Eudes II, à la mort d'Etienne de Vermandois, dernier héritier de la 1re maison de Champagne. — Thibaut III, arrière-petit-fils de Thibaut, comte de Troyes et fils d'Eudes II, fonda une 2e ligne qui avait les comtés de Blois, Chartres et Brie, tandis que l'aînée avait celui de Champagne, mais qui hérita de la branche aînée en 1125, réunissant ainsi Champagne et Brie; ces deux branches se séparèrent de nouveau en 1152; l'aînée fut dite, *branche des comtes de Champagne*, et la cadette, *nouvelle branche des comtes de Blois*. — Thibaut VI, comte de Champagne, dit le *Faiseur de Chansons*, né en 1201, prit part à la ligue des feudataires contre la reine Blanche (1226), et changea trois fois de parti en moins de deux ans. Il eut à défendre son comté contre les prétentions d'Alix, sa cousine, reine de Chypre, et ne put désintéresser la princesse que par de fortes sommes qu'il obtint de la couronne en aliénant sa suzeraineté sur les quatre comtés de Blois, Chartres, Châteaudun, Sancerre. En 1234, il épousa l'héritière de Sanche VII, Blanche V, et devint ainsi roi de Navarre, sous le nom de Thibaut I. Il prit ensuite part à la Croisade de 1239, et poussa jusqu'en Palestine, mais il revint bientôt en France, où il mourut en 1253. Thibaut est surtout célèbre par son talent comme troubadour, et par la passion qu'il éprouva, dit-on, pour Blanche de Castille (cette passion paraît du reste n'être qu'une fable). On a de lui 66 *Chansons* (publiées à Paris, 1742, 2 vol. in-12), qui ne manquent pas de charme. — Thibaut laissa deux fils qui régnèrent aussi sur la Navarre, tout en restant comtes de Champagne, Thibaut II ou VII (1253-70), et Henri-le-Gros (1270-74). *Voy.* CHAMPAGNE.

THIBERVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. O. de Bernay; 1,450 hab. Percales et rubans.

THIBET ou TIBET, *Si-dzang* en chinois, *Bot-ba* en langue du pays, grande région de l'Asie centrale, fait partie des pays tributaires de l'empire chinois, et a pour bornes à l'E. la Chine, au S. l'Inde, tant au delà qu'en deçà du Gange, et le Boutan, au N. le pays de Khoukhounoor; elle s'étend de 69° à 100° long. E., et de 27° à 35° 30' lat. N.; 2,800 kil. de l'E. à l'O. sur 940; 6,000,000 hab. Capitale, Lahsa. On le divise en 4 provinces, le Ngari ou Ladak (*Petit-Thibet*), à l'O.; le Tsang, l'Ouéi (ces deux au centre), le Kam à l'E. Le Thibet est un des plus beaux pays du monde. Il s'y trouve des sommets qui dépassent l'Himalaya (notamment la chaîne au N. du Setledje); on voit des villages à 4,000 mètres de hauteur. L'air est très sec, le climat tempéré au S., froid partout ailleurs; les saisons très uniformes, le printemps très court (2 mois); le sol est assez fertile dans les vallées du Sud. Immenses déserts, lacs nombreux, riches mines de fer, mercure, arsenic, cinabre, plomb, cuivre, argent et or (une seule est exploitée); salpêtre, soufre, turquoises, pierreries, lapis lazuli, borax, marbre, eaux minérales et thermales. Cheval, chameau, buffle, yak, daim musqué, chèvres à châles (que MM. Ternaux et Am. Jaubert ont acclimatées en France); on prétend que la licorne existe au Thibet. Peu d'agriculture, point d'industrie, un peu de commerce avec la Chine, les Boukhares et le Cachemire, mais par l'intermédiaire des étrangers. Les habitants sont, les uns Thibétains, les autres Mongols. La polyandrie est en usage dans les classes inférieures. La langue, dure et chargée de consonnes, a beaucoup de racines communes avec le chinois. Il existe au Thibet deux écritures, l'une sacrée, l'autre civile. L'imprimerie y est connue depuis longtemps, l'instruction élémentaire très répandue. C'est, dit-on, du Thibet, que vient la méthode de Lancaster. La religion indigène est le *lamaïsme* ou *chamanisme*, dont le chef visible, incarnation de Fo (Bouddha), se nomme Grand-Lama, et réside à Lahsa; les simples prêtres se nomment *lamas* ou *chamanes* (on en compte 84,000). On sait l'excessive et ridicule dévotion de tous ces peuples pour le Grand-Lama. Le Thibet est depuis 1642, et plus encore depuis 1724, tributaire de la Chine, qui a toujours à Lahsa un résident, par les ordres duquel tout s'opère. Les habitants du Népal, en 1792, occupèrent une partie du Thibet, et faillirent s'emparer du Grand-Lama.

THIÉBAULT (Dieudonné), littérateur, né en 1733 à Laroche en Lorraine, fut d'abord professeur chez les Jésuites, alla en Prusse comme professeur de grammaire générale à l'école militaire de Berlin (1765), y resta vingt ans honoré de la confiance de

Frédéric, revint à Paris en 1784, fut attaché à la direction de la librairie, puis devint secrétaire du Directoire (1795), et mourut proviseur du collége de Versailles (1807). On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai sur le style* (1774); une *Grammaire philosophique* (1797), et des *Souvenirs de Vingt ans ou Frédéric-le-Grand*, etc., 5 vol. in-8.

THIEBLEMONT, ch.-l. de canton (Marne), à 10 kil. S. E. de Vitry-le-Français; 300 hab.

THIEL ou THEL, ville de Hollande (Gueldre). sur le Wahal, à 29 kil. S. E. d'Utrecht; 4,100 hab. Toiles, lainages, raffineries de sel; commerce de transit.

THIELT, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 20 kil. S. E. de Bruges; 10,000 hab. Toiles, dentelles, chapeaux, savon. Patrie d'Olivier Ledain.

THIERACHE, *Theorascia*, ancien petit pays de France, dans la Picardie, est auj. compris dans le N. du dép. de l'Aisne. Guise en était ch.-l.; Nouvion, Marle, La Fère en étaient les autres endroits principaux.

THIERRI (saint), disciple de saint Remi de Reims, et abbé du mont d'Hor près de cette ville, mort vers 533; est fêté le 1er ou le 3 juillet. — Évêque d'Orléans, vers 1016, mort le 27 janvier.

THIERRI I, 1er roi de Metz ou d'Austrasie (511), était l'aîné des fils de Clovis. Il ajouta la Thuringe à ses états en 530, après avoir précipité traîtreusement du haut des murs de Tolbiac le roi du pays, Hermanfroy, combattit heureusement Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, et ne lui laissa en Gaule que la Septimanie. Il mourut en 534.

THIERRI II, 4e roi d'Orléans, 3e roi de Bourgogne et 7e roi de Metz ou d'Austrasie, né en 587, était le fils puîné de Childebert II, et le frère de Théodebert II. Il avait eu pour lot, à la mort de son père (596), les royaumes d'Orléans et Bourgogne; il accueillit à sa cour (599) son aïeule Brunehaut, chassée de l'Austrasie, où régnait Théodebert; fit la guerre d'abord à Clotaire II, roi de Soissons (600-602), qu'il vainquit à Dormeuil et à Étampes, puis à son frère Théodebert, qu'il battit à Toul, à Tolbiac (612), et qu'il fit prisonnier dans Cologne; il le livra avec ses deux fils à Brunehaut, qui les fit périr, et réunit l'Austrasie à ses états. Il mourut en 613 à Metz, laissant 4 fils, dont aucun ne lui succéda.

THIERRI III, 3e fils de Clovis II, fut à la mort de Clotaire III (670) mis sur le trône de Neustrie par Ebroin, maire du palais, fut renversé presque aussitôt, ainsi qu'Ebroin, par son frère Childéric II, déjà roi d'Austrasie, et fut enfermé à Saint-Denis; il en sortit en 673, à la mort de l'usurpateur, et recouvra la couronne. Spectateur oisif des grands événements de son règne, il laissa l'Austrasie se proclamer république (679), fut contraint d'accepter de nouveau pour maire du palais Ebroin, qui l'avait vaincu, et qui gouverna sous son nom jusqu'en 683, et vit enfin l'Austrasie, représentée par Pépin d'Héristal, écraser la Neustrie à la bataille décisive de Testry (687), après laquelle les Héristal, à la fois ducs en Austrasie, maires en Neustrie, furent les véritables rois de France. Thierri III mourut en 691.

THIERRI IV, dit *de Chelles*, du nom du couvent où il avait été élevé, fut placé sur le trône de Neustrie à 7 ans, en 720, après Chilpéric II, et régna de nom jusqu'en 737. Charles-Martel, son maire du palais, ne lui donna pas de successeur.

THIERS, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), à 36 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, sur le penchant d'une montagne; 9,982 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal, etc. Quincaillerie, coutellerie, papeterie, etc. Ville jadis forte, et l'un des plus grands fiefs de l'Auvergne. Elle donna son nom à une branche de la maison d'Auvergne. — L'arr. de Thiers a 6 cantons (Chateldon, Courpière, Lezoux, Maringues, Saint-Remy et Thiers), 39 communes, et 70,675 hab.

THIERS (J.-B.), théologien, né en 1636, mort en 1703, fut curé de Champrond, dans le diocèse de Chartres, puis de Vibraye au diocèse du Mans, et se fit connaître par des ouvrages savants ou curieux, entre autres: *de l'Exposition du Saint-Sacrement* (1673); *des Superstitions* (1679); *des Jeux et Divertissements permis* (1686); *Histoire des perruques* (1690).

THIONVILLE, *Diedenhofen* en allemand, *Theodonis villa* en lat. mod., ville de France (Moselle), ch.-l. d'arr., sur la Moselle, à 24 kil. N. de Metz; 5,680 hab. Place forte, casernes, etc. Société d'agriculture. Un peu de commerce. Thionville date des derniers temps des Romains; Charlemagne y tint deux conciles. Elle appartint successivement aux comtes de Luxembourg, aux ducs de Bourgogne, à la maison d'Autriche, et aux rois d'Espagne. Condé la prit aux Espagnols en 1643, et le traité des Pyrénées la donna à la France (1659). Elle a soutenu en 1792 un siége célèbre contre les émigrés et les Autrichiens. Elle fut bombardée en 1814 et prise en 1815. — L'arr. de Thionville a 5 cantons (Thionville, Bouzonville, Cattenom, Metzervisse, Sierk), 117 communes, et 87,520 hab.

THIMERAIS, anc. petit pays de France, dans le Perche; ch.-l., Châteauneuf-en-Thimerais.

THIN, ville de France. *Voy.* TAIN.

THIRIOT, ami de Voltaire, né en 1699, mort en 1772, avait été avec lui clerc de procureur, et fut pendant toute sa vie l'agent de Voltaire; celui-ci le fit nommer le correspondant littéraire du grand Frédéric, et ne cessa de l'obliger, même de sa bourse.

THIRON-LE-GARDAIS, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 15 kil. E. de Nogent-le-Rotrou; 670 hab.

THIROUX D'ARCONVILLE (Mme), fille de M. Darlus, fermier général, épousa un président à la chambre des enquêtes, quitta le monde de bonne heure, s'occupa de littérature et de science, donna plusieurs traductions de l'anglais, et composa elle-même des ouvrages qui ne sont pas sans mérite: *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771; *Vie de Marie de Médicis*, 1774; *Histoire de François II*, 1783, etc.

THIROUX DE CROSNE (Louis), lieutenant-général de police, fils de Mme Thiroux d'Arconville, né à Paris en 1736, fut, en qualité de maître des requêtes, chargé de réviser l'arrêt rendu à Toulouse contre Calas, devint en 1767 adjoint à l'intendance de Rouen, embellit cette ville et la dota de plusieurs établissements utiles, fut appelé à l'intendance de Lorraine en 1775, et nommé lieutenant-général de police en 1785. Ce fut lui qui ordonna la suppression du cimetière des Innocents. Il mourut sur l'échafaud en 1794. On a donné en son honneur le nom de Thiroux à une rue de Paris (Chaussée-d'Antin), et celui de Crosne à une rue de Rouen.

THIS, ville de l'Egypte Supérieure, au N. O. d'Abydos, sur un bras dérivé du Nil, fut jadis la capitale d'un état particulier dont Thèbes faisait partie, et où régnèrent les deux dynasties dites Thinites-Thébaines, les plus anciennes de l'Egypte (vers 2,500 av. J.-C.). Thèbes prévalut ensuite, et This fut englobée dans le nouveau royaume; mais elle resta ch.-l. d'un nome, même au temps des Romains. This était peut-être la plus ancienne ville de toute l'Egypte. Détruite depuis longtemps, elle n'offre pas même de ruines.

THISBÉ, amante de Pyrame. *Voy.* PYRAME.

THISTLEWOOD (Arthur), ex-lieutenant dans la milice anglaise, eut part à la conspiration de 1820. Perdu de dettes et de réputation, il s'était jeté parmi les mécontents, et avait ourdi avec le cordonnier Brunt et le boucher Ings un plan d'assassinat contre les ministres, plan qui devait être suivi d'une révolution complète. Un des conjurés révéla le complot, et Thistlewood fut arrêté, puis condamné à mort avec quatre de ses complices.

THIVA, l'anc. *Thèbes*, ville du roy. actuel de Grèce (Béotie), à 37 kil. E. de Livadie, 5,000 hab.

THIVIERS, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 25 kil. S. E. de Nontron ; 2,415 hab. Truffes renommées.

THIZY, ch.-l. de cant. (Rhône), à 31 kil. O. de Villefranche ; 1,600 hab. Calicots. Marbre aux env.

THOAS, roi de la Chersonèse Taurique, avait ordonné que tous les étrangers qui aborderaient sur les côtes de ses états fussent immolés sur l'autel de Diane, dont Iphigénie était alors la prêtresse. Oreste et Pylade, jetés par la tempête sur les bords de la Tauride, allaient périr ainsi des mains d'Iphigénie, sœur d'Oreste, lorsque celle-ci, les ayant reconnus, les délivra, et s'échappa avec eux.

THOGH-TEKIN, d'abord mamelouk du Seldjoncide Toutouch, en Syrie, ensuite atabek et premier ministre du fils de ce prince, disposa trois fois du trône, y plaça un faible enfant afin d'être le vrai maître de l'état de Damas, et y fonda la dynastie des Thoghtekanides. Il eut grande part à tout ce qui se fit contre les Croisés, assista à la bataille d'Antioche, vainquit Hugues de Tibériade et Gervaise, son successeur, seconda le roi de Mossoul Maudoud dans ses attaques contre le roy. de Jérusalem, et mourut en 1115, après 22 ans de règne.

THOIRAS. *Voy* RAPIN-THOYRAS et TOIRAS.

TOISSEY, ch.-l. de cant. (Ain), à 30 kil. N. de Trévoux, sur la Saône ; 1,628 hab. Cire et bougie. Un peu de commerce. Jadis bien fortifiée. C'était la seconde ville de la principauté de Dombes.

THOMAR, ville de Portugal (Estramadure), à 140 kil. N. E de Lisbonne ; 3,800 hab. Résidence du prieur de l'ordre du Christ. Ruines de l'ancienne *Nabantia* ou *Tucabis*, détruite par les Arabes.

THOMAS (saint), dit en grec *Didyme*, c.-à-d. *jumeau* (Thomas en hébreu a le même sens), un des douze apôtres, est célèbre par l'incrédulité qu'il montra lors de la résurrection de Jésus ; il ne se rendit qu'après avoir touché les plaies du Sauveur. Selon les traditions, saint Thomas alla prêcher l'Evangile chez les Parthes et jusque dans l'Inde, subit le martyre à Calamine (ville inconnue), et son corps fut transporté à Edesse. Les Portugais prétendent que saint Thomas périt à Méliapour ou *San Thomé*, aux Indes. On a sous son nom des ouvrages qui sont évidemment apocryphes. On fête saint Thomas le 21 décembre (*Voy*. CHRÉTIENS DE SAINT THOMAS).

THOMAS (saint) d'Aquin, célèbre théologien de l'ordre des Dominicains, né en 1227 au château de Rocca-Secca dans le royaume de Naples, près de l'abbaye de Mont-Cassin, de la famille illustre et ancienne des comtes d'Aquino, entra dans l'ordre des Dominicains, afin de satisfaire librement son goût pour l'étude ; alla étudier sous Albert-le-Grand à Cologne, suivit son maître à Paris, prit dans l'université de cette ville le bonnet de docteur (1255), s'y livra avec un grand succès à la prédication et à l'enseignement, et s'attira l'estime de saint Louis, qui l'admit souvent à sa table. Il fut envoyé par son Ordre à Naples (1272) pour y enseigner la théologie. Il mourut deux ans après, à l'abbaye de Fosse-Neuve, près de Frosinone, pendant qu'il se rendait au concile général de Lyon. Les papes Innocent IV, Clément IV, Grégoire X, pleins d'estime pour ce saint personnage, lui offrirent les dignités de l'Église ; il refusa tout et se contenta toujours dans son ordre du titre de *definitor*, équivalent à peu près à celui de professeur. Saint Thomas fut l'homme le plus savant et le plus profond théologien de son temps, ce qui lui valut les surnoms de *docteur universel*, *docteur angélique*, *ange de l'école*. Il ne fut pas moins remarquable par sa piété et mérita d'être canonisé. On le fête le 18 juillet. Ses *Œuvres* ont été publiées à Rome en 18 vol. in-fol., 1570–71, à Paris, en 23 vol. in-fol., 1636–41, à Venise, 20 vol. in-4, 1745. On y trouve des *Commentaires sur Aristote*, — *sur l'Écriture*, — *sur le Maître des sentences* (P. Lombard), des sermons, des opuscules, des écrits de controverse ; ses ouvrages principaux sont une *Somme de la foi catholique contre les Gentils*, et une *Somme de théologie* devenue classique dans les écoles ; il y traite de la manière la plus complète, sous la forme rigoureuse du syllogisme, les principales questions de la théologie, de la philosophie et de la morale. En théologie, saint Thomas admettait, comme saint Augustin, une grâce *efficace par elle-même*, et croyait, comme le fit Leibnitz, que Dieu se détermine toujours par la raison du meilleur ; en métaphysique, il était idéaliste et regardait les idées abstraites comme formant l'essence des choses ; en morale, il reconnaissait entre le bien et le mal une distinction essentielle et indépendante de la volonté de Dieu. Sur presque tous ces points, il fut contredit par le franciscain Duns Scot, et toute l'école se partagea en deux sectes, les Thomistes et les Scotistes, dont les disputes remplirent le XIVe siècle.

THOMAS DE CATIMPRÉ, *Thomas Cantimpratensis*, légendaire du XIIIe siècle (1201-1270), d'abord moine augustin à l'abbaye de Catimpré (près de Cambray), puis dominicain, enseigna la théologie à Louvain, prêcha en Belgique, en France, en Allemagne. On a de lui plusieurs *Vies de Saints* et *de Saintes* (dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes), des poésies (en latin), et un livre de morale ascétique intitulé : *Bonum universale de Apibus* (publié par Colvener, Douai, 1597), où il se sert de la figure des abeilles pour donner des préceptes aux supérieurs et aux inférieurs. On lui attribue, mais sans doute à tort, des traductions d'Aristote.

THOMAS (Ant.-Léonard), littérateur français, né à Clermont-Ferrand en 1732, mort en 1785, travailla d'abord chez un procureur, puis fut professeur au collége dit de Beauvais (à Paris), commença en 1759 à se faire connaître par son poëme de *Jumonville* (1759), remporta cinq fois le prix d'éloquence à l'Académie Française, en composant les *Eloges* du maréchal de Saxe (1759), de d'Aguesseau (1760), de Duguay-Trouin (1761), de Sully (1763), de Descartes (1765), obtint une fois le prix de poésie (par son *Ode sur le temps*, 1762), et fut admis à l'Académie Française en 1767. Depuis cette époque, il publia encore l'*Eloge de Marc-Aurèle*, son chef-d'œuvre ; un *Essai sur les femmes*, un *Essai sur les éloges*, et quelques autres écrits. D'une santé délicate, il quitta de bonne heure la carrière pénible de l'enseignement ; il devint secrétaire du duc de Praslin, alors ministre des affaires étrangères, puis fut nommé secrétaire-interprète des cantons suisses, sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres. Il mourut en 1785 à Oullins, près de Lyon, laissant des œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue ses *Lettres*, et la *Pétréide* (ou le czar Pierre-le-Grand), poëme qui devait avoir 12 chants ; mais l'auteur n'en avait achevé que 6. On ne peut refuser à Thomas de l'éloquence et un grand talent, mais on lui reproche de l'emphase, de l'obscurité, de la monotonie ; ces défauts sont moins sensibles dans l'*Eloge de Marc-Aurèle*, et dans l'*Essai sur les éloges*. Thomas était un modèle de vertus : il donna dans les circonstances difficiles les preuves d'une belle âme et d'un vrai courage ; quoique gêné lui-même, il ouvrit souvent sa bourse aux écrivains malheureux. Il eut pour amis Marmontel, Delille, Chamfort, Ducis, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par lui-même en 1773, 4 vol. in-8 ; par Desessarts, 1802, 7 vol. in-8 ; chez le libraire Belin, 1819, 2 vol. in-8 (édition compacte) ; et par M. de Saint-Surin, 1825, 6 vol. in-8., avec une *Notice sur Thomas*.

THOMAS A KEMPIS. *Voy*. KEMPIS.

THOMAS BECKET, — MORUS. *Voy*. BECKET, — MORUS.

THOMAS DE SAVOIE. *Voy*. SAVOIE.

THOMAS (CHRÉTIENS DE SAINT-). *Voy*. CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS.

THOMASBERG, jadis ville de Hongrie (Gran), n'est auj. qu'un faubourg de Gran; 6,400 hab.

THOMASIUS (Jacq.), philologue, né à Leipsick en 1622, mort en 1684, enseigna pendant 40 ans la philosophie et l'éloquence dans l'école Saint-Nicolas à Leipsick, et compta Leibnitz au nombre de ses élèves. On a de lui: *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ* (1665), *De plagio litterario* (1678), *Philosophia practica tabulis comprehensa* (1702), et une foule de dissertations savantes.

THOMASIUS (Chrétien), jurisconsulte, fils du précédent, né à Leipsick en 1655, mort en 1728, fut avocat, puis professeur à Leipsick, choqua le clergé de cette ville par sa hardiesse et fut banni, se rendit à Halle, où il occupa une chaire de jurisprudence (1694), puis fut placé à la tête de l'université de cette ville. Il introduisit la langue vulgaire dans l'enseignement du droit, et se distingua par son amour pour le paradoxe. On a de lui une foule d'ouvrages de jurisprudence, de morale et de droit naturel.

THOMASSIN (L.), oratorien, né à Aix en 1619, mort en 1695, professa les belles-lettres, la philosophie, la théologie, tenta de concilier le jansénisme et le molinisme, ne réussit qu'à exciter un violent orage contre l'Oratoire, fut obligé de se retirer dans la maison de l'institution, et cessa toute polémique. Il composa dans sa retraite divers ouvrages qui lui firent une grande réputation. On a de lui (outre 17 *Dissertations sur les conciles* et les *Mémoires sur la grâce*, qui avaient soulevé une partie du clergé contre lui): *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, 1678 et 79, 3 vol. in-fol. (trad. en latin par lui-même, mais dans un autre ordre, 1688, 3 vol. in-fol.); *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 89, 3 vol. in-fol.; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Eglise*, Paris, 1703, 2 vol. in-4, etc.

THOMERY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 7 kil. E. de Fontainebleau, et sur la gauche de la Seine; 1,100 hab. Excellents raisins; c'est de Thomery qu'est originaire le plant de vigne connu vulgairement sous le nom de *chasselas de Fontainebleau*.

THOMISTES. *Voy.* saint THOMAS D'AQUIN.

THOMPSON (sir Benjamin). *Voy.* RUMFORD.

THOMPSON (James), poete didactique. *Voy.* THOMSON.

THOMSON (James), célèbre poete écossais, né en 1700 à Ednam, près de Kelso, était fils d'un ministre presbytérien, et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; il y renonça sans adopter d'autre profession, vécut longtemps très pauvre, commença sa réputation en 1726 en publiant son poëme des *Saisons*, vit dès lors sa position s'améliorer, voyagea en Italie vers 1730 avec le fils ainé du chancelier Talbot, obtint en 1738 une pension de 100 liv. sterl., et fut à la même époque nommé intendant des Iles sous le vent, sinécure qui ne l'obligea pas même à quitter l'Angleterre. Il mourut en 1748, dans toute la force de l'âge et du talent. On a de lui 3 poëmes didactiques (les *Saisons*, 1726-30; la *Liberté*, vers 1733; le *Château de l'indolence*, 1745); 3 tragédies (*Sophonisbe*, 1729; *Agamemnon*, 1738; *Tancrède et Sigismond*, 1745), et des poésies diverses; mais son titre capital est son poëme des *Saisons* (publié d'abord par chants séparés: l'*Hiver*, 1726; l'*Eté*, 1727; le *Printemps*, 1728; puis tout entier en 1730). C'est sans contredit un des modèles du genre; il brille à la fois par la fidélité des descriptions, la richesse des images, la variété, le sentiment. Thomson a trouvé en France de nombreux imitateurs (Saint-Lambert, Roucher, etc.). Les *Saisons* ont été traduites en prose par Mme Bontemps (1759), par M. Deleuze (1801 et 1806), et mises en vers par J. Poullin, 1802, 2 vol. in-8. Les plus belles éditions des *Saisons* en anglais sont celles de Bodoni, Parme, 1794, in-4, et de Bartolozzi et Tomkins, Londres, 1810, avec gravures.

THOMYRIS, reine des Massagètes, marcha contre Cyrus qui avait envahi ses états, tailla son armée en pièces, le fit prisonnier lui-même et le mit à mort pour venger son fils que ce prince avait fait périr. Hérodote raconte qu'elle lui fit couper la tête, et la plongea dans un vase rempli de sang, en disant: « Rassasie-toi de ce sang dont tu fus si altéré. » Ces faits sont du reste fort contestés.

THONON, ville des Etats sardes (Savoie), ch.-l. de la petite-intendance du Châblais, sur le lac de Genève, à 31 kil. N. E. de Genève; 4,000 hab. Vue magnifique. Patrie d'Amédée IV. Sous l'empire français, Thonon a été un ch.-l. d'arr. du dép. du Léman.

THOPHAIL (Abou-Djafer-Ibn), philosophe et médecin arabe du XIIe siècle, né à Cordoue, mort à Séville en 1190, fut le maître d'Averroës. Il est célèbre par un ouvrage original intitulé: *Hai-ebn-yokdan* ou *l'Homme de la Nature*, publié par Pococke à Oxford, 1650: il y suppose un homme qui découvre par lui seul la vérité, et il y expose la doctrine de l'intuition des néoplatoniciens.

THOR ou ASA-THOR, un des dieux principaux de la mythologie scandinave, fils aîné d'Odin et de Frigga, était le dieu du tonnerre et des orages. A la fin du monde, Thor tuera le grand serpent Jorgourmandour, emblême du mal, mais il périra lui-même asphyxié par la vapeur du venin de ce monstre. Thor habite Troudouangour (c.-à-d. *Asile contre la peur*), et dans ce pays imaginaire, il a un palais de 540 salles; deux boucs traînent son char. On le représentait avec les traits sévères de l'âge mur et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, la couronne sur la tête. Le jeudi était consacré à Thor: le nom que porte encore actuellement ce jour dans quelques langues du Nord (en anglais, *thursday* rappelle celui de *Thor*).

THORDA, *Thorenburg* en allem., *Salinæ* des anciens, ville de Transylvanie (pays des Hongrois), ch.-l. du comté de Thorda, à 28 kil. S. E. de Klausenbourg; 8,000 hab. Aux environs, mine de sel, qui donne annuellement 240,000 quintaux. — Le comté de Thorda est situé entre ceux de Szik, Maros, Weissembourg, Klausenbourg, Doboka et la Galicie: 180 kil. sur 50; 150,000 hab.

THORIGNY, *Augustodura*, ch.-l. de cant. (Manche), à 14 kil. S. E. de Saint-Lô; 2,350 hab. Jadis titre de vicomté. Ancien palais des comtes de Matignon, qui passa depuis aux princes de Monaco. Grand commerce de volaille avec Paris. Patrie de Brébeuf.

THORLAKSEN, poète islandais, mort très âgé en 1820, était pasteur de 2 paroisses. Il donna une admirable traduction du *Paradis perdu*, et commença celle de la *Messiade*, dont il acheva 14 chants.

THORN, ville des Etats prussiens (Prusse orientale), à 42 kil. E. de Bromberg, sur la Vistule, 11,000 hab. Murailles, plusieurs églises, etc. Draps, savon renommé, pain d'épice et navets. Patrie de Copernic. En 1466, il fut conclu à Thorn un traité de paix par lequel l'Ordre Teutonique se reconnut vassal de la Pologne. Prise par Charles XII en 1703.

THORSHAVN, ch.-l. de l'île de Stromœ et de tout l'archipel des îles Færoë; 500 hab.

THOTH, dieu égyptien, présidait à la parole, à l'écriture, aux sciences. Les Egyptiens lui attribuaient toutes les inventions; Osiris n'était que le disciple de Thoth, son envoyé sur la terre. De plus, il était censé l'esprit de la lune. Il existait sous son nom 42 livres sacrés confiés aux prêtres seuls, qui contenaient toute l'encyclopédie religieuse et scientifique des premiers temps de l'Egypte. Ce dieu était représenté tantôt avec la tête de l'ibis, tantôt avec celle du cynocéphale. Il règne, du reste, une profonde obscurité sur Thoth. Il est pour quelques uns l'Hermès des Grecs, l'Hermès Trismégiste des alchimistes (*Voy.* ce nom), inventeur prétendu de la chimie et des sciences cabalistiques;

on l'a aussi rapproché du Teutatès des Gaulois.

THOU (Jacq.-Aug. DE), historien, né à Paris en 1553, d'une famille de robe originaire d'Orléans, était le 3e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris. Destiné d'abord à l'église, il se livra ensuite à l'étude du droit, et eut pour maîtres Cujas et Hotman. En 1573, il accompagna Paul de Foix, ambassadeur en Italie, puis fut chargé d'une mission dans les Pays-Bas, devint à 24 ans conseiller-clerc au parlement de Paris, et fit partie en 1581 d'une commission parlementaire formée à Bordeaux : dans cette ville, il connut Montaigne. Henri III le chargea de quelques missions en Picardie et en Normandie, le fit ensuite conseiller d'état, l'appela au parlement transféré à Tours, où il exerça la présidence, puis l'envoya en Allemagne et en Italie avec Schomberg, pour y solliciter des secours d'hommes et d'argent (1589). De retour en France, il suivit la fortune d'Henri IV, fut un des rédacteurs de l'édit de Nantes, et s'opposa vigoureusement, avec d'autres magistrats, à l'introduction du concile de Trente en France. Il accepta en 1601 le titre de Père temporel et protecteur de l'ordre de Saint-François dans le royaume. Lors de la retraite de son beau-frère, Achille de Harlay, (1611), il ne put obtenir du nouveau roi (Louis XIII) la place de premier président du parlement de Paris, qui lui avait été promise sous le règne précédent : on essaya de le dédommager en le nommant un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais il ne put se consoler de cette injustice. Il mourut peu d'années après, en 1617. On doit à de Thou un grand ouvrage historique en 138 liv., rédigé en latin, qu'il intitula : *Historia mei temporis*. Il en avait donné une première partie en 1604, mais la publication n'était pas achevée à sa mort. La seule édition véritablement complète de ses *Œuvres* est celle que donna Thomas Carte, Londres, 1733, et qui contient, outre l'*Histoire* proprement dite, les *Mémoires* de sa vie de 1553 à 1601 (rédigés par lui-même ou par Nicolas Rigault, son ami), des *Lettres* et morceaux divers, et enfin un *Supplément* de Rigault, qui va de 1607 à la mort d'Henri IV. L'*Histoire* a été traduite du latin en français par Lemascrier, Adam, Lebeau, Desfontaines, Leduc, Londres (Paris), 1734, 16 vol. in-4. Ce grand ouvrage, qui embrasse l'histoire de l'Europe presque entière, fait autorité, surtout pour ce qui regarde la France. De Thou possède au plus haut degré les qualités de l'historien. Souvent témoin oculaire et quelquefois acteur, il avait appris infiniment, soit par les hommes illustres avec lesquels il était en relation, soit par les pièces officielles ; l'amour du vrai, la tolérance, le respect pour la justice, la hardiesse et la franchise de l'expression égalaient chez lui la pénétration, la critique et le savoir. Son *Histoire* est sans contredit le plus beau monument historique qu'un seul homme ait élevé dans les temps modernes : il fait également honneur à l'écrivain, au magistrat, au savant et à l'homme. Ces mérites n'empêchèrent pas l'ouvrage d'être mis à l'index à Rome dès son apparition.

THOU (Fr.-Auguste DE), fils du précédent, naquit à Paris vers 1607, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, puis conseiller d'état. Protégé d'abord par Richelieu, il paraissait destiné au plus brillant avenir; mais il eut le malheur de s'attirer l'animosité du cardinal par une correspondance imprudente qu'il entretint avec la duchesse de Chevreuse. Dès lors, il se lia avec tous les ennemis de son ancien protecteur, notamment avec Cinq-Mars, dont il favorisa le complot, sans toutefois approuver le traité signé par Fontrailles avec l'Espagne. Cinq-Mars eut la faiblesse de le charger dans ses révélations, croyant ainsi mériter sa propre grâce. De Thou, rapidement jugé et condamné, fut exécuté sans pitié, malgré les circonstances qui pouvaient atténuer ses torts (1642).

THOUARCÉ, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 28 kil. S. d'Angers ; 1,644 hab.

THOUARS, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), près du Thouet, à 28 kil. N. E. de Bressuire ; 2,275 hab. Beau château sur un rocher. Prise par Pépin-le-Bref, qui en fit sa place d'armes (758) : une des plus fortes villes du Poitou sous les Anglais ; occupée par Duguesclin (1372) ; érigée en duché-pairie, en faveur des la Trémoille, au XVIe siècle. Occupée par les Vendéens le 5 mai 1793. C'est à Thouars que commença, en 1822, l'inutile tentative d'insurrection du général Berton.

THOUET, riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, à 2 kil. N. E. de Beugnon, baigne Secondigny, Parthenay, Thouars, entre dans le dép. de Maine-et-Loire, arrose Montreuil-Bellay, reçoit la Dive, l'Argenton, et tombe dans la Loire près de Saumur : cours, 120 kil.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin des Plantes, né en 1747, mort en 1823, fils d'un jardinier de cet établissement, devint lui-même jardinier en chef (1764), agrandit l'école botanique du Jardin du Roi, s'occupa surtout d'acclimater en France les plantes exotiques, et fit dans ce but divers voyages. Il fut professeur aux écoles normales et membre de l'Institut. On lui doit : un *Essai sur l'économie rurale* (1805) ; une *Monographie des greffes* (1821), ainsi qu'une foule de mémoires. Il a rédigé les articles de jardinage dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*.

THOULOUNIDES, dynastie turcomane qui a régné en Egypte de 869 à 905, tirait son nom de Thouloun, esclave du calife Al-Mamoun, et père d'Achmet, qui, nommé gouv. de l'Egypte, s'y rendit indépendant.

THOUNG-JIN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouéi-tcheou), par 27° 38' lat. N., 106° 38' long. E.

THOUNG-TCHEOU, ch.-l. de dép. (Chen-si), par 34° 50' lat. N., 107° 30' long. E.

THOUNG-TCHOUAN, deux ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans la prov. de Sé-tchuen, par 26° 21' lat. N., 101° 6' long. E. ; — l'autre dans l'Yun-nan, à 300 kil. N. O. de Yun-nan.

THOUNG-TING, lac de Chine, par 110° long. E., 29° 10' lat. N. ; 92 kil. sur 48, en communication avec le Yang-tsé-kiang par un canal.

THOURET (Jacq.-Guill.), membre de l'Assemblée Constituante, né à Pont-l'Evêque (1746), avait été avocat au parlement de Rouen. Député en 1789 aux Etats-Généraux, il fut nommé président de l'Assemblée, entra au comité de constitution, dont il devint rapporteur, et se fit remarquer par une activité infatigable. Il se montra l'adversaire du clergé, provoqua la suppression des parlements et l'organisation d'un autre système judiciaire, et eut grande part à la division de la France par départements. Devenu plus tard président du tribunal de cassation, il se consacra uniquement aux devoirs de sa charge et à l'étude de l'histoire ; toutefois il ne put se soustraire aux proscriptions, et il mourut sur l'échafaud (22 avril 1794). On a publié de lui un *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français* (extrait de Dubos et de Mably), 1800, in-8, et des *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1821, in-fol., oblong. — Son frère, Jacques-Augustin Thouret (1748-1810), médecin distingué, remplit plusieurs missions importantes, et devint directeur et professeur de l'école de médecine, lors de sa réorganisation. Il se signala comme partisan de la vaccine et comme adversaire du magnétisme animal (notamment dans ses *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784.

THOUROUT ou THOROUT, ville de Belgique (Flandre occid.), à 15 kil. S. O. de Bruges ; 6,200 hab. Jadis abbaye, fondée par Dagobert. Aux env., com-

bat entre les Français et les Anglais (24 sept. 1708).

THOUS, riv. d'Iran, naît dans les monts du Khoraçan et tombe dans le golfe du Balkhan par 39° 20' lat. N. Cours, 500 kil.

THOUS, ancienne capitale du Khoraçan, détruite par les Tartares; on en voit encore les restes près de Mesched. Cette ville fut très florissante sous les califes. Patrie d'Al-Gazel. C'est là que mourut Haroun-al-Raschid. *Voy.* MESCHED.

THOUTMOSIS, nom de trois rois égyptiens de la 18e dynastie, qui régnèrent du XXe au XVIIe siècle. Le plus important est Thoutmosis I, fils de Misphragmoutosis; il acheva l'expulsion des Hycsos commencée par son père, et régna environ 13 ans.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en Lorraine en 1747, mort en 1815, mit en réputation les eaux de Contrexeville, y fonda à ses frais un établissement, et fut nommé inspecteur des eaux minérales de France. Il se montra grand partisan de l'hydroscopie, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages, entre autres : *Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité*, Paris, 1781.

THRACE, *Thracia*, auj. partie N. E. de la *Roumélie*, grande région de l'Europe anc., avait pour bornes au N. l'Hémus, au S. la mer Egée et la Propontide, à l'E. le Pont-Euxin, à l'O. la Macédoine. On y trouvait l'Hémus au N. O., le Rhodope au S. O., et plusieurs fleuves, l'Hèbre, le Nestus, le Strymon. Habitée par une foule de peuplades diverses, la Thrace n'offrait que des divisions vagues, dont les principales étaient : la Chalcidique (et ses 3 presqu'îles), l'Edonide, la Bisaltie, la Sintique, la Bessique, l'Odomantique, la Bistonide, la Ciconide, l'Odrysiade, l'Astique, le pays des Triballes. Il y avait sur le littoral beaucoup de villes grecques ou libres ou soumises à quelque métropole (Amphipolis, Périnthe, Sélymbrie, Byzance, Abdère, etc.). La Thrace était un pays montagneux et froid ; elle fournissait d'excellents chevaux. — Cette contrée fut de bonne heure peuplée par des émigrations de peuples barbares analogues aux Pélasges, qui, venus du N. E., franchirent le Danube. Il y a lieu de croire qu'elle avait été quelque temps civilisée (c'est là que la fable place Linus, Orphée, Thamyris, etc.), mais qu'elle retomba ensuite dans la barbarie. La Thrace, au Ve siècle avant J.-C., subit en partie la domination persane : plusieurs princes tributaires du grand roi y régnaient. A l'avénement de Philippe II, roi de Macédoine, en 360, le roi des Odryses était le plus puissant de ces princes, mais son royaume tomba en dissolution après la mort de Cotys I (356), et surtout de Chersoblepte (345). La Thrace devint en quelque sorte province macédonienne sous Philippe et sous Alexandre ; à la mort du dernier, elle échut à Lysimaque (323), qui, vers 307, y prit le titre de roi. Après lui, ce pays passa aux mains de Séleucus Nicator, puis de Ptolémée Céraune, qui le joignirent à leurs états. La Thrace eut ensuite des rois indigènes fort obscurs (depuis 277); elle fut enfin réduite en province romaine sous Claude, ou, selon d'autres, sous Vespasien. — Les Thraces passaient pour braves, farouches et ivrognes. Ils avaient très peu de villes à l'intérieur. L'agriculture était à peu près nulle chez eux ; ils vivaient de la chair de leurs troupeaux et de rapines. Les villes grecques commerçantes de la côte en tiraient du bétail, du bois, des pelleteries, des esclaves. Leur culte était varié. Bendis (déesse analogue à Diane) et Cotytto étaient leurs grandes divinités; ils adoraient aussi un dieu de la guerre nommé Sabaz, qu'on croit le même que Bacchus; ils reconnaissaient pour législateur Zamolxis. C'est chez eux que les mystères religieux de la Grèce paraissent avoir pris naissance.

THRACE (BOSPHORE DE), auj. *Canal de Constantinople*, détroit situé entre le Pont-Euxin et la Propontide, sépare la Thrace de l'Asie-Mineure. *Voy.* BOSPHORE.

THRACE (CHERSONÈSE DE). *Voy.* CHERSONÈSE.

THRASÉAS (PÆTUS). *Voy.* PÆTUS.

THRASYBULE, général athénien, eut une part essentielle à la révolution qui renversa les 400 et qui rappela de l'exil Alcibiade, aida au gain de la bataille de Cyzique, 410 av. J.-C., fut battu devant Ephèse (408), soumit la côte de la Thrace, fut chargé, lors de la bataille des Arginuses, de rendre les derniers devoirs aux Athéniens morts, se réfugia à Thèbes après l'établissement des 30 tyrans à Athènes, devint le chef des bannis, rentra avec eux à main armée dans sa patrie (404), reconstitua la démocratie, fit décréter une loi d'amnistie, réussit à rendre quelque indépendance à Athènes, fit décider la guerre contre Lacédémone, fut chef de la flotte destinée à secourir Thèbes et les villes grecques de l'Asie-Mineure, s'assura de la Thrace, mit Méthymne en état de blocus, imposa une contribution de guerre à la ville d'Aspende, mais fut tué dans une sortie nocturne que firent les habitants (390).

THRASYMÈNE. *Voy.* TRASIMÈNE.

THRONIUM, ville de Grèce, capitale de la Locride épicnémidienne, vers le centre du pays.

THSÉ-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-si), à 300 kil. S. de Thay-youen.

THSIN-CHI-HOANG-TI ou HOUANG-TCHING, empereur chinois, le 1er de la dynastie des Thsin ou Tsing, monta sur le trône en 247 av. J.-C., réunit en une seule monarchie les 7 royaumes qui existaient en Chine, fit construire des canaux, des routes, de beaux édifices, extermina en partie les Hiongnou (Huns) et autres barbares, et mourut en 210. Ce prince fit, dit-on, brûler tous les livres historiques et ceux de Confucius pour imposer silence aux grands qui réclamaient sans cesse des droits anciens.

THSIN-TCHEOU, chef-lieu de dép. en Chine (Kouang-si), à 205 kil. S. O. de Kouéï-lin.

THSOUNG-LING (monts), partie occid. des monts Kouen-loun, de 69° à 80° long. E., se rattachent aux monts Bélour. Très hauts sommets, neiges éternelles.

THUANUS. *Voy.* DE THOU.

THUCYDIDE, *Thucydides*, célèbre historien grec, natif d'Athènes, vit le jour vers 471 av. J.-C., entendit à 15 ans la lecture de l'ouvrage d'Hérodote aux jeux olympiques, et désira dès lors marcher sur les traces de cet historien, servit pendant la guerre du Péloponèse, fut chargé de secourir Amphipolis et Eion (424), mais ne put sauver la première de ces villes, et fut puni par le bannissement (423). Son exil dura 20 ans ; il les passa en Thrace, à Scapté-Hylé, où il possédait des mines d'or. Il mourut vers 395 ; on croit qu'il fut assassiné. Thucydide a laissé une *Histoire de la guerre du Péloponèse* (jusqu'en 412), en 8 livres. Cette histoire est un des chefs-d'œuvre de l'antiquité : l'auteur s'y montre militaire et politique consommé. Instruit, impartial, judicieux, méthodique, il démêle habilement les causes, les ressorts, les conséquences des événements ; son style est serré, vigoureux ; ses discours sont admirables de logique. Démosthènes prit Thucydide pour modèle, et copia 8 fois de suite ses ouvrages. Les seuls reproches qu'on puisse faire à ce grand historien, c'est peut-être un peu de raideur, de sécheresse et d'obscurité. Thucydide a été édité et traduit dans toutes les langues de l'Europe ; les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Duker avec les notes d'Hudson (Amsterdam, 1731, in-fol.), et de Bekker (Oxford, 1824, in-8). La traduction française la plus estimée est celle de P.-Ch. Lévesque, 1795, reproduite par Gail, 1808, 10 vol. in-4 (avec le texte grec et une trad. latine, et augmentée de notes et variantes); M. Amb.-Firmin Didot en a donné une nouvelle trad. en 1833, 4 vol. in-8.

THUEYS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 26 kil. N. O. de l'Argentière ; 2,541 hab. Lainages.

THUGS, hordes pillardes de l'Hindoustan, immolent à leurs dieux tous les étrangers qu'ils rencontrent. Les Anglais en ont détruit un grand nombre.

THUGUT (François), ministre autrichien, né à Lintz en 1739, mort en 1818, était fils d'un batelier. Il remplit diverses missions, notamment à Constantinople, en France et à Naples, fut ambassadeur d'Autriche en Pologne (1780), eut l'administration générale de la Valachie et de la Moldavie en 1788, revint à Vienne après la mort de Léopold II, détermina la coalition contre la France, dirigea depuis ce temps toute la politique autrichienne, et devint, en 1794, premier ministre. Il resta aux affaires jusqu'à la paix de Lunéville (1801). Il se montra toujours fort opposé à la France.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, né aux environs de Laon en 1685, mort en 1735, fut prieur de son ordre; adversaire de la constitution *Unigenitus*, il se signala comme appelant, mais revint ensuite à la modération et retira son appel. On lui doit une *Histoire de la bulle Unigenitus*, une traduction française de *Polybe* (avec des commentaires par Folard), etc.

THUIN, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 14 kil. S. O. de Charleroi ; 3,000 hab. Fondée au xe siècle ; prise par Charles-le-Téméraire en 1466; le maréchal de Lorges l'assiégea inutilement en 1654; Marceau la prit sur les Autrichiens en 1793.

THUIR, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, à 10 kil. S. O. de Perpignan ; 2,500 hab.

THUISTON, dieu des Celtes et des Germains analogue à Pluton, était fils de la Terre, appelé *Tis* ou *Tuis* chez les Celtes. On en fait aussi un roi civilisateur comme Prométhée; il poliça les Germains, établit parmi eux des cérémonies religieuses, et fut mis après sa mort au rang des dieux.

THULÉ, île ou terre qui était le point le plus septentrional que connussent les anciens. On a cru longtemps que c'était l'Islande. Aujourd'hui on balance entre les îles Shetland (*Voy.* FOULA) ou les Færoer, les côtes ou îles du Danemark, et le S. O. de la Norvége. La première opinion est la plus probable.

THULÉ AUSTRALE. On nomme ainsi l'île la plus mérid. de l'archipel Sandwich, au S. de l'Amérique mérid., par 59° 34' lat. S., 27° 45' long. O.

THUN, ville de Suisse (Berne), sur l'Aar, près de la sortie du lac de Thun, à 24 kil. S. E. de Berne; 3,600 hab. Ecole militaire, bibliothèque, etc.

THUN (lac de), lac de Suisse (Berne), traversé par l'Aar, qui le met en communication avec celui de Brienz : 18 kil. sur 4. Bords pittoresques.

THUNBERG (Ch.-Pierre), botaniste et voyageur suédois, élève de Linné, fut envoyé en 1772 au Japon par la Compagnie Hollandaise pour étudier les productions du pays, visita aussi Ceylan, revint en Europe en 1778 avec de précieux trésors scientifiques, fut nommé professeur de botanique à Upsal, et mourut en 1798. On a de lui : *Flora japonica* (1784); *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, trad. par Langlès (1796), etc.

THUR, riv. de Suisse, naît dans le canton de Saint-Gall, arrose ensuite celui de Thurgovie (auquel elle donne son nom), et celui de Zurich, reçoit la Sitter à Bischofzell, puis la Murg, et se jette dans le Rhin près de Schaffhouse. Cours, 100 kil.

THUR, riv. de Hongrie, affluent de la Theiss, arrose les comitats de Szathmar et d'Ugocs. Cours, 140 kil.

THURGOVIE (canton de), *Thurgau* en allem., 17e canton de la Confédération helvétique, a pour bornes au N. le duché de Bade, au S. le canton d'Appenzell, à l'O. celui de Zurich : 700 kil. carrés ; 92,000 hab. (dont un quart Catholiques, le reste Réformés). Capitale, Frauenfeld. Montagnes, lacs (celui de Constance y forme limite à l'E.); climat doux, sain; sol fertile, grains, vin, etc., beaux vergers, forêts, bétail. Toiles, mousselines, soieries, etc. Le gouvernement est un mélange d'aristocratie et de démocratie ; *grand-Conseil* (de 100 membres), et *Petit-Conseil* (de 9). Jadis habitée par les *Tigurini*, cette contrée, après diverses vicissitudes, devint un landgraviat qui fut possédé par la maison de Zæhringen, puis par les comtes de Kybourg. En 1460, la Thurgovie devint sujette des cantons suisses ; elle forma un canton indépendant après la révolution de 1798.

THURINGE, ancienne contrée de l'Allemagne centrale qui a souvent changé de limites, occupait la Hte.-Saxe (Saxe-Cobourg, S.-Gotha, S.-Meiningen, S.-Weimar, etc.), et tirait son nom des *Thurs* ou *Thuringii*, les mêmes, à ce qu'on croit, que les *Hermundures*, qui, chassés des sources du Mein par les Suèves, vinrent habiter, entre l'Elbe et le Weser, dans les montagnes qui ont conservé le nom de *Thuringerwald*. — Le nom de Thuringe a successivement désigné un royaume, deux duchés, un comté, un margraviat, un landgraviat.

Royaume de Thuringe. Il comprenait, outre la Thuringe moderne (ou cercle de Thuringe), la Hesse, le Harz, le pays de Brunswick et l'Osterland, et s'étendit même jusqu'au Rhin, au Danube et près de l'Elbe : la Saale y coulait; Scheidingen (qui n'est plus qu'un village), sur l'Unstrutt, et Erfurt en étaient les villes principales. Limites : la Saxe (barbare) au N., diverses peuplades slaves à l'E., l'Austrasie à l'O. (la Fulde formait la séparation). Le roy. de Thuringe n'exista que de 426 à 527 ou 531. Parmi ses rois on nomme Meerwig (le fondateur), Basin (qui reçut Childéric à sa cour), et les 3 fils de Basin, qui, par leurs divisions, amenèrent la ruine du royaume. Hermanfroi, le dernier, fut tué à Tolbiac par Thierri I, roi d'Austrasie (531). Thierri I ne put garder tout le pays conquis : le Harz, le Brunswick et l'Osterland (qui n'avaient pas encore ces noms) formèrent une *Thuringe septentrionale* ou *Thuringe saxonne*, qu'on appela *Ostphalie*; le reste fut la *Thuringe méridionale*, dite aussi *Thuringe austrasienne*, *Thuringe franque* ou *Franconie*, *Thuringe propre*.

Duchés de Thuringe. Il y eut un 1er *duché de Thuringe* de 630 à 717, et un 2e de 849 à 919. La 1re fois il faisait partie du royaume ou de la république d'Austrasie ; la 2e, il appartenait au roy. de Germanie. Parmi les ducs du 2e duché (dit aussi *Franconie*), on remarque Conrad de Hesse (père de Conrad I, roi d'Allemagne), Othon-l'Illustre (père de Henri-l'Oiseleur), et Henri-l'Oiseleur lui-même, qui réunit le duché à la couronne. Ce duché, qui répond à la *Thuringe austrasienne* (Thuringe moderne et Hesse), comprenait les comtés de Weimar, de Mansfeld, Schwarzbourg, Gleichen. — Le *margraviat*, le *landgraviat* et le *comté* ne prirent naissance que plus tard; le premier, formé en 960, s'éteignit en 1090, le second et le troisième se réunirent en 1130 et eurent une existence commune jusqu'en 1247. Le margraviat n'était autre chose que l'Osterland : après avoir eu divers maîtres, il appartint aux margraves de Misnie (de la 1re maison de Brunswick), puis aux Nordheim (d'où il passa aux Supplenbourg, puis aux Welfs), et entra enfin dans la maison de Wettin : dans ces changements, son nom disparut. — Le *landgraviat de Thuringe* (qui contenait presque toute la Thuringe moderne et la Hesse) appartenait à la maison de Winzenbourg. Hermann de Winzenbourg ayant été proscrit en 1130 pour un crime qu'il avait commis, son fief passa à Louis III, déjà comte de Thuringe, qui fut ainsi à la fois landgrave et comte. — Le comté, qui avait pour ch.-l. Sangerhausen, date de l'an 1039; il appartenait à une maison carlovingienne, issue de Charles de Lorraine (qu'avait dépossédé Hugues Capet) et qui se divisa en deux lignes, celle des landgraves, laquelle s'éteignit en 1247 dans la personne de l'anti-empereur Henri le Raspon, et celle de Hohnstein, qui n'a fini qu'au xvie siècle.

A la mort de Henri le Raspon, la ligne cadette n'hérita point. Le landgraviat-comté fut partagé ainsi qu'il suit : les alleux (formant la Hesse) passèrent à Henri de Brabant dit l'*Enfant*, qui prit le titre de landgrave de Hesse: le reste fut donné aux margraves de Misnie de la maison de Wettin (plus tard électeurs de Saxe), et forma la Thuringe moderne.

La *Thuringe moderne*, formée du landgraviat-comté de Thuringe, appartint jusqu'en 1814 au roy. (jadis électorat) de Saxe; elle comprenait les treize bailliages de Tennstadt, Pforta, Tautenbourg, Treffurt, Weissenfels, Freyburg, Eckartsberga, Sangerhausen, Saxenbourg, Weissensee, Langensalza, Wendelstein, Sittichenbach. — Réunis à la principauté de Mersebourg et à la partie saxonne du comté de Mansfeld, tous ces pays formaient le *cercle de Thuringe* dans l'électoral de Saxe. Presque tout ce territoire fait auj. partie de la régence de Mersebourg dans la Saxe prussienne.

THURINGERWALD, c.-à-d., littéralement, *Forêt de Thuringe*, chaîne de montagnes boisées de l'ancienne Thuringe, auj. en Saxe, commence à la source de la Werra et se termine près d'Eisenach : elle a 80 kil. de long. Ses plus hauts sommets, le Schneekopf et le Behrberg, ne dépassent pas 1,000ᵐ.

THURIUM, auj. *Torre Brodognato*, ville grecque de Lucanie, sur la frontière du Brutium, bâtie l'an 444 av. J.-C., à l'aide d'une colonie d'Athéniens, près des ruines et en remplacement de Sybaris, devint vers 489 alliée de Rome. Attaquée par les Lucaniens en 286, elle fut délivrée par les Romains en 282. Cette attaque amena la conquête de toute la Grande-Grèce par les Romains.

THURLOE (J.), homme d'état anglais, né en 1616, mort en 1668, d'abord avocat, fut secrétaire des commissaires du parlement au traité d'Uxbridge, fut chargé de l'ambassade près des Provinces-Unies en 1651, et fit partie du cabinet de 1652 à 1657, puis du conseil de Cromwell. C'est lui qui découvrit le complot de Harrison. Après le retour de Charles II, il fut mis quelque temps en prison pour crime de haute trahison ; depuis il vécut dans la retraite ; Clarendon venait souvent le consulter sur les affaires. On a de Thurloe une collection de la plus haute importance, intitulée *Papiers d'Etat*, Londres, 1742, 7 vol. in-fol. (publiée par Birch).

THURNMAIER (J.), historien. *Voy.* AVENTIN.

THUROCS (comitat de), en Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube ; entre ceux de Trentsin au N. O., d'Arva au N. E., de Liptau à l'E., de Sohl au S. E., de Bars au S. et de Neutra au S. O.: 53 k. sur 22 : 56,500 h. ; ch.-l. St-Marton. Il prend son nom de la riv. de Thurocs qui traverse le comitat du S. au N.

THUROT (François), fameux corsaire, né en 1727 à Nuits, mort en 1760, prit d'abord du service comme chirurgien à bord d'un corsaire à Dunkerque ; s'engagea ensuite comme matelot, devint pilote, puis capitaine, fit de riches prises, reçut le commandement d'une frégate du gouvernement, prit en une seule campagne 60 navires de commerce, se couvrit encore de gloire à la tête de 4 frégates et corvettes en 1757 et 58; tenta en 1759 un débarquement en Irlande, et y prit la place de Carrik-Fergus ; il ramenait la garnison captive en France, quand seul il fut attaqué par trois frégates anglaises (20 janvier) ; il périt glorieusement dans le combat.

THUROT (J.-François), helléniste, né en 1768 à Issoudun, mort en 1832, du choléra, fut depuis 1811 professeur-adjoint de philosophie à la Faculté de Paris, où il suppléa Laromiguière, puis professeur de grec au collége de France (1824). On a de lui des traductions estimées de l'*Hermès* ou *Grammaire universelle*, de Harris (1798); de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote (1823), de divers *Dialogues* de Platon, des *Œuvres philosophiques* de Locke, et un traité *De l'Entendement et de la Raison*, 1830, 2 v. in-8.

THURSO, ville et port d'Ecosse (Caithness), sur la Thurso, à 31 kil. N. O. de Wick ; 4,700 hab.

THURY-HARCOURT, v. de France. *V.* HARCOURT.

THUSIS, bourg de Suisse. *Voy.* TUSIS.

THYADES, nom qu'on donnait quelquefois aux Bacchantes, de *thyein*, immoler, parce que dans leurs transports elles massacraient souvent ceux qui s'offraient à leurs regards. (*Voy.* AGAVÉ, PENTHÉE).

THYATIRE, *Thyatira*, auj. *Ak-Hissar*, ville de Lydie, au N., près de la Mysie, fut une des premières villes qui comptèrent des Chrétiens. Saint Paul a écrit une lettre aux fidèles de Thyatire.

THYESTE, *Thyestes*, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère puîné d'Atrée, roi d'Argos, séduisit sa belle-sœur Erope et en eut plusieurs enfants : Atrée ayant découvert leur commerce adultère, Thyeste s'enfuit en Epire. Cependant il revint bientôt en Argolide à la prière d'Atrée, qui feignit de se réconcilier avec lui, et qui même prit pour femme Pélopée, fille de Thyeste; mais dans le festin qui signalait leur alliance, Atrée fit manger à Thyeste les chairs des fils dont Erope l'avait rendu père, puis lui révéla tout. Thyeste épouvanté s'enfuit de nouveau, éleva pour la vengeance Egisthe, fils né d'un commerce incestueux qu'il avait eu avec Pélopée, sa propre fille, puis envoya ce fils auprès d'Atrée sous un faux nom ; Egisthe ne tarda point à tuer Atrée. Thyeste alors occupa le trône d'Argos. Les Atrides, Agamemnon et Ménélas l'en chassèrent, et Thyeste alla mourir dans l'île de Cythère.

THYMBRÉE, *Thymbrium* ou *Thybarra*, v. de Lydie, à l'E. et près de Sardes. Crésus y perdit contre Cyrus (548 av. J.-C.) une bataille décisive. — Ville de Troade, où Apollon avait un temple célèbre, ce qui le fait appeler *Thymbræus*.

THYNES, peuple thrace, qui s'établit en Asie-Mineure et donna son nom à la Bithynie. *V.* BITHYNIE.

THYRÉE, ville du Péloponèse, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, près de la côte, appartint d'abord aux Argiens, et leur fut souvent disputée par les Lacédémoniens, qui la prirent en 544 av. J.-C.

TIBALDI, peintre. *Voy.* PELLEGRINI.

TIBBOUS, peuple de l'Afrique centrale, dans le Sahara oriental, appartient à la famille atlantique ou berbère. Le territoire qu'ils occupent peut avoir 1,200 kil. sur près de 1,000, leur nombre est d'environ 150,000 âmes. Quelques uns habitent le Fezzan; on regarde ceux-là comme plus civilisés. Les autres sont très sauvages; ils vivent dans des grottes ou sous des huttes de terre. Ce sont d'impudents voleurs.

TIBÈRE, *Tiberius Claudius Nero*, 2ᵉ empereur romain, né en 42 av. J.-C., eut pour père Tiberius Nero, et pour mère Livie, qui ayant divorcé (38) épousa Octave. Encore jeune, il se distingua dans les guerres contre les Cantabres et contre les Germains, battit les Pannoniens révoltés (12), et après la mort de son frère Drusus (9), acheva la défaite des Germains (8) ; il reçut à son retour le consulat et la puissance tribunitienne pour cinq ans (6). Son ambition et l'antipathie qu'il montrait pour les deux fils aînés d'Agrippa et de Julie (Caïus et Lucius), dans lesquels il voyait des rivaux dangereux, le firent exiler à Rhodes, où il passa six ans. Rappelé à Rome en l'an 2 de J.-C., il y tint le rang de simple particulier; mais après la mort de Lucius et de Caïus (2 et 3), Auguste, qui déjà lui avait fait épouser Julie, sa fille, l'adopta en lui faisant adopter à lui-même Germanicus, fils de Drusus, et le décora de nouveau de la puissance tribunitienne; enfin il le désigna pour son héritier l'an 13. A la mort d'Auguste (14), Tibère s'empara du pouvoir, mais il feignit de résister aux instances du sénat, qui lui déférait le titre d'empereur, et voulut paraître ne prendre ce titre que malgré lui et pour un temps. Il ne tarda pas néanmoins à mettre à mort Posthume, le seul des fils d'Agrippa qui vécût encore; bientôt après, Germa-

nicus, qui avait excité sa jalousie parce qu'il était aimé de l'armée, expira en Syrie, empoisonné par Pison, l'instrument de Tibère (19). S'abandonnant de plus en plus librement à son caractère défiant et sanguinaire, Tibère encouragea les délations, multiplia les crimes de lèse-majesté, et fit tomber les têtes les plus illustres. Séjan, préfet des cohortes prétoriennes et son favori (22), le secondait dans ses cruautés : un fils aîné de Germanicus périt; Agrippine, femme de ce héros, fut exilée; sa mère Livie elle-même, à qui il devait tout, lui devint insupportable. Devenu vieux, Tibère, soit pour échapper à la haine des Romains, soit pour se livrer plus facilement à ses vices, quitta Rome pour fixer son séjour dans l'île de Caprée (26). C'est de là qu'il gouvernait l'empire, et qu'il envoyait à Rome ses ordres homicides. Pendant qu'il s'endormait dans le repos et la débauche, peu s'en fallut que Séjan, à qui il laissait presque toute l'autorité, ne le supplantât. Averti du complot, Tibère déjoua les complots de son perfide ministre et le fit mettre à mort en 31. Tibère mourut l'an 37 de J.-C. Caligula, fils de Germanicus, et son successeur, le fit, dit-on, étouffer. Tibère est devenu le type d'un tyran cruel et soupçonneux; toutefois il ne manquait pas de talent pour le gouvernement : il fit fleurir la paix, l'ordre, la justice dans les provinces, et administra bien les finances ; on trouva dans son trésor 2,700 millions de sesterces (550 millions de francs). Tibère avait cultivé la littérature : il laissa quelques poëmes tant grecs que latins, et des *Mémoires* fort courts, qui furent plus tard la lecture favorite de Domitien. Tous ces ouvrages sont perdus aujourd'hui.

TIBÈRE II ou TIBÈRE CONSTANTIN, empereur d'Orient (578-582), avait été capitaine des gardes de Justin II; ce prince le désigna pour son successeur sur le conseil de sa femme Sophie, qui espérait devenir plus tard femme de Tibère. Déçue dans cet espoir, elle conspira; Tibère fut clément à son égard. Il continua la guerre contre les Perses avec des succès variés, et tenta, mais vainement, de conclure la paix avec eux; il repoussa les Avares. On pouvait espérer de lui un règne glorieux et utile à l'empire, lorsqu'il mourut après 4 ans de règne.

TIBÈRE III (ABSIMARE, nommé ensuite), empereur d'Orient (698-705), détrôna Léonce à l'aide du patrice Jean, remporta une victoire sur les Sarrasins, et voulut mettre à mort Justinien II, sur qui Léonce avait usurpé ; mais ce prince s'échappa de sa prison, et, avec l'appui des Bulgares, rentra dans Constantinople, où il fit trancher la tête à Tibère.

TIBÉRIADE, *Tiberias*, v. de Palestine en Galilée (jadis dans la tribu de Zabulon), au S. E., sur la côte E. du lac de Tibériade (ou de Génésareth), fut fondée l'an 17 de J.-C. par Hérode Antipas en l'honneur de Tibère, et eut après la ruine de Jérusalem (71) une célèbre académie juive. La bataille de Tibériade ou d'Hittin, gagnée en 1187 par Saladin sur les Chrétiens, fit tomber Jérusalem aux mains des Infidèles. *Voy.* TABARIEH.

TIBÉRIADE (lac de), dit aussi lac de *Cénéreth* ou de *Génésareth*, lac de Palestine, entre la tribu de Nephtali à l'O. et la demi-tribu orientale de Manassé, à l'E., était traversé du N. au S. par le Jourdain. Il prenait son nom de la ville de Tibériade.

TIBET, contrée d'Asie. *Voy.* THIBET.

TIBISCUS, riv. de Pannonie, auj. la THEISS.

TIBRE, *Tevere* en italien, *Tiberis* chez les anciens, primitivement *Albula*, célèbre riv. d'Italie, naît dans les Apennins en Toscane, à 9 kil. N. de Pieve-san-Stefano, coule généralement au S., arrose la Toscane, les États de l'église, baigne Rome et Ostie, reçoit la Chiana (*Clanis*) à droite, la Nera (*Nar*), le Teverone (*Anio*), l'Aja (*Allia*) à gauche, et tombe dans la Méditerranée sous Ostie par deux bras. Il roule des eaux jaunâtres et rapides et est sujet à de fréquents débordements. Sur ses bords et sous les murs de Rome eut lieu en 312 la célèbre bataille du Tibre, entre Constantin et Maxence : ce dernier y perdit à la fois la victoire et la vie.

TIBULLE, *Albius Tibullus*, poëte latin, suivit Messala Corvinus à la guerre des Gaules sous Auguste, mais quitta de bonne heure le fracas des camps et des affaires pour mener une vie paisible. Il était à l'aise, mais on croit qu'il perdit une partie de ses biens à l'époque des proscriptions. Du reste, l'on n'a aucun détail sur sa vie. Il a laissé quatre livres qui respirent une sensibilité profonde, une mélancolie douce que ne connurent ni Properce, ni Ovide. La meilleure édition de Tibulle est la 2e de Heyne, Leipsick, 1777, reproduite par Voss, Heidelberg, 1811; la plus récente est celle de Dissen, d'après Lachman, Gœttingue, 1835. Il a eu pour traducteurs en prose, Marolles, 1618; Pezay, 1770; Longchamps, Pastoret, 1784; Mirabeau et La Chabeaussière, 1796; en vers Mollevaut, 1806 (6e édition, 1821); Carondet-Potelle, 1807, St-Geniez, 1814, in-8.

TIBUR, auj. *Tivoli*, ville très ancienne du Latium, sur l'Annio, au N. E. de Rome, faisait primitivement partie de la fédération latine. Soumise à Rome dès le temps de Tarquin-le-Superbe, elle se révolta souvent, notamment de 361 à 359, pendant la 3e invasion gauloise, et dans la grande insurrection latine de 342 à 338. Les environs de Tibur étaient délicieux. Horace y avait sa maison de campagne.

TIBURCE (saint), martyr au IIe ou IIIe siècle avec Valérien et Maxime; on le fête le 14 avril. — Martyr à Rome en 286; on le fête le 11 août.

TICHFIELD, ville d'Angleterre (Hampshire), à 5 kil. O. de Fareham ; 3,530 hab. Château qui servit d'asile à Charles I, après sa fuite de Hamptoncourt.

TICINUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. PAVIE.

TICINUS, riv. de la Gaule Cisalpine, auj. le TESSIN.

TICKELL (Thomas), poëte anglais du 2e ordre, né en 1681, mort en 1740, fut l'ami d'Addison, qui lui procura des emplois lucratifs. Tickel donna une traduction en vers du 1er livre de *l'Iliade* qui soutient la concurrence avec celle de Pope, travailla au *Spectateur*, au *Mentor* (*The Guardian*), et composa plusieurs jolis poëmes, entre autres *The royal Progress* (le *Voyage royal*).

TIDOR (île), une des petites Moluques, au S. de Ternate, à 12 kil. de Gilolo : 5 kil. sur 4 ; 10,500 hab. (musulmans). Elle est gouvernée par un sultan à peu près vassal des Hollandais, mais qui a aussi sous son pouvoir le S. de Gilolo et quelques îles. Découverte par les Espagnols en 1521. Les Portugais s'y établirent en 1527 ; les Hollandais les en chassèrent en 1607.

TIEDEMANN (Dietrich), historien de la philosophie, né en 1745 près de Brême, mort en 1803, professa les langues anciennes au collége Carolin à Cassel, puis la philosophie et le grec à l'université de Marbourg. On lui doit, entre autres travaux pleins d'une érudition solide: *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipsick, 1776 ; *Esprit de la philosophie spéculative*, 1787-97, 6 vol. in-8 (ces deux ouvrages sont en allemand), et d'intéressantes recherches sur la magie. Tiedemann penchait pour la philosophie de Locke, et c'est de ce point de vue qu'il a jugé les divers systèmes.

TIEN, dieu suprême des Chinois, selon les disciples de Confucius et la religion de Sinto, est pris tantôt pour le ciel, tantôt pour le soleil.

TIEPOLO, famille vénitienne, a fourni plusieurs doges à la république. Jacques Tiepolo, doge de 1229 à 1249, prit part à la guerre des Guelfes contre Ferrare. Son administration est remarquable par le développement de l'autorité du conseil des *Pregadi*, qui devint en 1229 partie de la constitution et par la création de deux nouvelles magistratures (les 5 *correcteurs du serment* et les 3 *inquisiteurs du doge*

défunt); — Laurent Tiepolo, doge de 1268 à 1275. A sa nomination fut employée pour la première fois la singulière combinaison de hasard et d'élection qui fut suivie depuis jusqu'à l'extinction de la république : — Boemond Tiepolo, conspirateur fameux, ourdit une trame à l'effet de remettre tout le pouvoir aux mains de l'aristocratie : il devait tuer le doge (Pierre Gradenigo), dissoudre le grand conseil et le remplacer par une élection annuelle (1310). Le complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater ; on se battit sur la place publique : la victoire resta au doge. Tiepolo s'échappa, sa tête fut mise à prix ; et pour prévenir à l'avenir de semblables conflits, on institua le tribunal des *dix*.

TIERS-ÉTAT, ou simplement LE TIERS, c.-à-d. *troisième ordre*, nom donné en France, en Suède et en diverses autres contrées à la classe bourgeoise, par opposition à la noblesse et au clergé, qui formaient les deux premières classes, et aux habitants de la campagne, qui n'étaient censés d'aucune classe. Des représentants des Communes furent sous Louis-le-Gros admis à assister aux assemblées de la nation, qui prirent alors le nom d'*assemblée des trois états*. Ils n'eurent cependant voix délibérative qu'aux états-généraux de 1302, sous Philippe-le-Bel. D'abord peu nombreux, les députés du tiers s'accrurent peu à peu ; à la dernière assemblée des états, Louis XVI, par une décision du 27 décembre 1788, avait consenti à ce que les députés du tiers formassent un nombre égal à celui des députés de la noblesse et du clergé réunis : c'est ce qu'on appela le *doublement du tiers*. Le nom de *tiers-état* cessa en France dès 1789, lors de la transformation des *états-généraux* en assemblée nationale ; il ne subsiste plus aujourd'hui que comme souvenir.

TIERS-ORDRE, dits aussi *Tiertiaires* ou *Tiercelins*, nom que l'on donnait aux séculiers qui s'attachaient à un ordre religieux et en suivaient la règle sans renoncer pour cela à la vie civile. Il y avait un tiers-ordre de St-François, fondé en 1121 ; — de St-Augustin, fondé en 1401 ; — de St-Dominique, en 1422, etc.

TIETE ou ANHEMBI, riv. du Brésil (Saint-Paul), naît dans la Serra-do-Mar, court au N. O. et joint le Parana par 54° 12' long. O., 20° 35' lat. S. ; cours, 750 kil. ; navigation difficile.

TIFERNAS (Grégoire), helléniste, né vers 1415 à Citta-di-Castello (l'anc. *Tifernum*), enseigna le grec à Naples, à Milan, à Rome, enfin à Paris, et mourut à Venise vers 1466. Il acheva la traduction latine de Strabon (commencée par Guarino), et traduisit le traité *De regno* de Dion Chrysostôme.

TIFERNUM, nom de plusieurs villes de l'Italie ancienne : 1° *Tifernum Metaurense*, auj. *San-Angelo-in-Vado*, chez les Senones, sur le Métaure ; — 2° *Tifernum Tiberinum*, auj. *Citta-di-Castello* ; — 3° *Tifernum Samniticum*, célèbre par trois victoires des Romains sur les Samnites en 305, 297, 295.

TIFERNUS, auj. *Tiferno*, riv. de l'Italie mérid. (Samnium), naît à l'O. de *Bojana* et tombe dans l'Adriatique, à 6 k. S. E. de *Buca* (Termoli). Cours, 90 k.

TIFLIS ou TEFLIS, ville de la Russie asiatique, ch.-l. de la Géorgie, et résidence du gouverneur-général de la région du Caucase, près de la rive droite du Kour, à 2,350 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 43° 50 long E., 41° 43' lat. N. ; 33,000 hab. avant 1830 (à cette époque, le choléra enleva les deux tiers de la population). Deux archevêchés, l'un géorgien, l'autre arménien. Quelques monuments (belle cathédrale ; casernes, grand bazar, etc, dans la ville nouvelle). Industrie assez active, commerce, bains sulfureux, d'où le nom de la ville qui signifie *ville chaude*. Tiflis est auj. un passage très fréquenté pour aller de l'Inde en Europe par terre. Cette ville fut, dit-on, fondée au milieu du Ve siècle par le roi Vakhtang, devint importante au IXe siècle, et fut dès lors la capitale du royaume de Géorgie et la résidence des rois du Karthli. Gengiskhan au XIIe siècle, Mustapha-Pacha en 1576 la prirent et la ravagèrent. Aga-Mohammed-khan, chah de Perse, la détruisit en 1796 ; enfin les Russes l'occupèrent en 1801. Elle s'est bientôt relevée et a beaucoup gagné depuis ce temps.

TIGELLIN, *Sofonius Tigellinus*, favori et ministre de Néron, était de basse naissance ; il fit périr Sylla et Plautius, fut l'agent des amours de l'empereur et de Poppée, et travailla à faire passer Octavie pour adultère. C'est dans ses jardins que commença l'incendie de Rome. Lors de la découverte de la conspiration de Pison, Tigellin déploya la plus grande sévérité contre les complices de celui-ci. Il ne survécut que quelques mois à Néron, et se donna la mort par ordre d'Othon.

TIGRANE ou DIKRAN, c.-à-d. *souverain*, *tyran*, nom commun à plusieurs princes qui régnèrent sur l'Arménie ; on en compte jusqu'à 8. — Le plus ancien, Tigrane I, de l'antique dynastie des Haïganiens, régna de 565 à 520 av. J.-C. et fut le contemporain de Cyrus. On lui attribue la fondation de Tigranocerte, que d'autres rapportent à Tigrane-le-Grand. L'existence de ce prince est contestée.

TIGRANE II (ou I), dit aussi *Valarsace*, 1er roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, fut mis sur le trône en 128 av. J.-C. par son frère Mithridate II, roi des Parthes, et, pendant un règne glorieux de 22 ans, soumit les provinces frontières du Pont et de la Cappadoce, les Lazes, etc., fit la guerre aux Parthes après la mort de son frère, s'allia ensuite avec eux et les seconda dans leurs guerres contre les Séleucides, encouragea l'agriculture, donna des lois sages, développa la civilisation en Arménie, et provoqua la recherche des monuments historiques qu'il fit réunir en un corps. Il mourut en 95.

TIGRANE III (ou II), dit *le Grand*, fils du précédent, roi de 95 à 60 av. J.-C., prit le titre de *Roi des Rois*, puis, ayant épousé Cléopâtre, fille de Mithridate, roi de Pont, déclara la guerre aux Romains, envahit la Cappadoce (83) et conquit la Syrie (70) ; mais bientôt Lucullus tailla ses troupes en pièces et prit ses villes principales (69). Pompée le vainquit de nouveau, lui fit payer 6,000 talents (33,000,000 de fr. env.), et le força à signer un traité (64) par lequel il cédait aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la Petite-Arménie. Peu après, son second fils, nommé comme lui Tigrane, voulut lui enlever l'Arménie à l'aide des Parthes, mais il échoua dans ce projet et s'empara seulement de la Sophène, que les Romains lui firent confirmer par son père ; celui-ci mourut en 60. Selon la plupart des historiens, c'est lui qui fonda Tigranocerte (en 78).

TIGRANOCERTE, ville d'Arménie (Gordyène), sur une montagne au pied de laquelle passe le Nicéphorius, affluent du Tigre, fut, dit-on, fondée en 78 av. J.-C. par Tigrane, dit *le Grand*, qui la peupla de 300,000 prisonniers faits en Cappadoce et ailleurs, et qui en fit la capitale de ses états en remplacement d'Artaxate ; Lucullus la prit en 69, et bientôt Tigranocerte perdit une partie de sa population. Les uns retrouvent cette ville dans *Sert*, les autres dans *Kara-Amid* ou *Diarbek*.

TIGRE, *Tigris* en latin et en grec, rivière de la Turquie d'Asie, naît sur le versant méridional du Taurus, près de Diarbek, traverse une partie du pachalik de ce nom, puis tout le pachalik de Bagdad (*Arménie*, *Babylonie*, *Chaldée* des anciens), passe à Diarbek, Mossoul, Bagdad et Korna, reçoit le Khabour, la Diala, le Grand et le Petit-Zab, le Touz, enfin l'Euphrate (par la rive droite), et forme avec lui le Chat-el-Arab, qui va se perdre dans le golfe Persique. Cours, 1,240 k. L'ancien Tigre arrosait Amida, Ninive, Ctésiphon, Séleucie. La contrée comprise entre le Tigre et l'Euphrate portait chez les anciens le nom de *Mésopotamie* (*entre les fleuves*) ; les Turcs l'appellent *Al-*

djezireh (*l'île*). Les Orientaux croient que c'est le Tigre et non l'Euphrate qui est la branche principale du Chat-el-Arab. Dans sa partie inférieure, le Tigre communique avec l'Euphrate par plusieurs canaux. Sa partie supérieure, jusqu'à son confluent avec l'Euphrate, reçoit quelquefois le nom de *Didjel* (c'est aussi le nom du Petit-Tigre, bras qui sort de la rive droite du Tigre). Les eaux du Tigre renferment beaucoup de bitume. On a prétendu que le Tigre, dans l'antiquité, ne se confondait pas avec l'Euphrate et qu'il avait une embouchure particulière.

TIGRE (PETIT-). *Voy.* DIDJEL et l'art. précédent.

TIGRÉ (Roy. de), en Afrique, dans l'Abyssinie, dont il est le principal état, s'étend de 34° à 39° long. E., et de 11° à 16° lat. N. : environ 440 kil. en tous sens; 80,000 kil. carrés. Capitale, Adova. On y distingue, outre le Tigré propre, une douzaine d'états tributaires. Sol très fertile, assez arrosé ; le fleuve principal est le Tacazzé. Nombreux léopards, reptiles énormes. — Le Tigré ne forme un seul état que nominalement : le plus souvent il est de fait partagé entre une foule de chefs sans cesse en guerre, et les Gallas y font de terribles incursions.

TIGRÉ, riv. de Chine. *Voy.* SI'AN.

TIGURINI, un des 4 grands peuples de l'Helvétie au temps de César, habitait à l'E. des Urbigènes; leur nom se retrouve dans *Zurich* (*Tigurinum*).

TIJUCO (SANTO-ANTONIO-DE-). *V.* SANTO-ANTONIO.

TIKHVINE, ville de la Russie d'Europe (Novogorod), à 150 kil. N. de Novogorod, sur le canal de Tikhvine : 3,600 hab. Grand commerce. Pèlerinage.

TILAVEMPTUS, *Tagliamento*, riv. de Vénétie, arrose Aquilée, et se jette dans le golfe de Tergeste.

TILBURG, ville de Hollande (Brabant septent.), à 22 kil. S. O. de Bois-le-Duc; 10,000 hab. Fabriques de drap (6,000 ouvriers y travaillent) et cartons, etc.

TILESIUS. *Voy.* TELESIO.

TILLEMONT (Sébastien LE NAIN DE), historien, né à Paris en 1637, mort en 1698, étudia à Port-Royal, compta Nicole parmi ses maîtres, se fit prêtre en 1676, prit parti pour les Jansénistes, alla, après la dispersion des solitaires de Port-Royal, vivre à Tillemont (entre Montreuil et Vincennes), et partagea son temps entre les exercices de la piété et les travaux littéraires. Il fut pour différentes publications le collaborateur d'Arnauld, d'Hermant et de plusieurs autres Jansénistes célèbres; il est de plus seul auteur de l'*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Église*, 6 vol. in-4, 1692-1738, et des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 16 vol. in-4, 1693-1712 (ces *Mémoires* ne vont que jusqu'à 513). Ces ouvrages sont pleins d'érudition et d'exactitude : mais ils laissent à désirer sous le rapport de la critique et du style.

TILLOTSON (J.), célèbre prédicateur anglais, né en 1630, mort en 1694, avait été professeur au collége de Clare-Hall. Calviniste dans l'origine, il se laissa convertir à l'anglicanisme par Cudworth. S'étant montré zélé partisan de Guillaume III, il parvint sous ce prince aux plus hautes dignités, fut fait archevêque de Cantorbéry (1691), et eut une place dans le conseil. Il a laissé des *Sermons* fort estimés et des ouvrages de controverse. Les Anglais prisent beaucoup son éloquence. Tillotson a effectivement de la logique, de l'élégance; mais ce n'est pas un véritable orateur. Ses *Œuvres* ont été publiées en 12 vol. in-8, par Warburton. Barbeyrac a traduit une partie de ses *Sermons*.

TILLY, ch.-l. de cant. (Calvados), sur la Seule, à 20 kil. O. de Caen ; 1,190 hab.

TILLY (J. TZERCLAES, comte de), fameux général allemand, avait été jésuite un instant, mais prit bientôt du service et se distingua en Hongrie contre les Turcs. Quand la guerre de Trente-Ans éclata, il devint en 1620 le lieutenant de Maximilien de Bavière (alors chef de l'armée de la ligue catholique). Tilly eut une part essentielle à la victoire de la Montagne-Blanche, enleva au comte Ernest de Mansfeld les places de Pilsen et de Tabor; se laissa ensuite battre à Wimpfen par les Protestants, mais prit sa revanche aux batailles de Hochst, de Stadt-Lœn, de Lutter, dont la dernière, livrée en 1626, anéantit les forces danoises. Wallenstein ayant ensuite été congédié par l'empereur Ferdinand II, Tilly fut choisi pour le remplacer comme général en chef des troupes impériales (1630). Mais bientôt Gustave-Adolphe fondit sur l'Allemagne : Tilly, maître de la Basse-Saxe, des forteresses du Sleswig et du Holstein, prit encore, après un siége opiniâtre, l'importante ville de Magdebourg ; mais peu après il perdit contre le roi de Suède la bataille décisive de Leipsick (1631). Réduit à fuir en Souabe, puis en Bavière, il tenta vainement de barrer à Gustave le passage du Leck : il fut battu complètement, et mourut quelques jours après à Ingolstadt de ses blessures (1632). Jusqu'à la journée de Leipsick, Tilly avait été regardé comme le premier général de l'Europe. Il était simple, désintéressé, ami de l'ordre et de la justice ; cependant il laissa commettre par ses troupes d'horribles excès au sac de Magdebourg.

TILOÉE ou TJELDOEE, *Thule?* île de Norvége, sur la côte du Norrland, dans le golfe de Salem.

TILSIT, ville des États prussiens (Prusse), sur le Niémen et la Tilse, à 55 kil. N. O. de Gumbinnen : 12,000 hab. Bibliothèque. Commerce avec Kœnigsberg et l'intérieur de la Pologne. Il fut conclu à Tilsit, en 1807, un célèbre traité entre la Russie et la Prusse d'une part, la France de l'autre. C'était au fond un vrai plan de partage de l'Europe continentale entre Napoléon et Alexandre : Napoléon devait avoir l'O. jusqu'au Niémen et le S., et cédait le reste à Alexandre : la Prusse perdait ses provinces à l'O. de l'Elbe et ses provinces polonaises.

TIMAGÈNE, historien grec, né à Alexandrie, y fut fait prisonnier, lors de la prise de cette ville par le romain Gabinius, 55 av. J.-C., devint esclave de Faustus (fils de Sylla), et après son affranchissement fut cuisinier, porteur de chaise, enfin rhéteur. Il s'acquit un nom et des amis, parmi lesquels Auguste lui-même, mais ensuite il tomba dans la disgrâce, et, après avoir été pendant un temps recueilli par Pollion, alla mourir à Dabane (en Osroène). Il laissa une *Histoire des Gaules* et une *Histoire des Rois* (c.-à-d. d'Alexandre et de ses successeurs). Timagène avait écrit une *Histoire d'Auguste*; mais irrité de sa disgrâce, il la brûla. Il ne reste rien de lui.

TIMANTHE, *Timanthes*, peintre grec, natif de Cythnos (une des Cyclades), fut contemporain et rival de Parrhasius (IVe siècle av. J.-C.). On a surtout vanté de lui deux beaux tableaux, le *Cyclope endormi* et le *Sacrifice d'Iphigénie*. Dans le premier, des Satyres mesurent avec un thyrse la longueur du pouce du colosse assoupi ; dans le second, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, le peintre le représenta la tête couverte d'un voile.

TIMARIOTS, soldats turcs qui jouissent d'un bénéfice militaire, et s'entretiennent à leurs frais.

TIMAVE, *Timavus* en latin, très petite rivière des États autrichiens (Trieste), naît à 12 kil. S. de Goritz, et tombe dans l'Adriatique après un cours de 5 kil. seulement, mais entièrement navigable.

TIMBO, ville du Foutadjallo en Sénégambie, par 12° 54' long. O., 10° 25' lat. N.; 9,000 hab. Mosquée.

TIMÉE, *Timæus*, philosophe platonicien, de Locres, dans la Grande-Grèce, florissait au commencement du Ve siècle av. J.-C., et remplit dans sa patrie les premières magistratures. On a sous son nom un *Traité sur l'Ame du monde et sur la Nature*, que les uns regardent comme un abrégé du *Timée* de Platon, et les autres comme un ouvrage vraiment original, qui aurait fourni à Platon la base de son sys-

tème des *Idées*. En effet, l'auteur y ramène tout à 3 principes : Dieu, les idées et la matière. Ce traité a été publié avec trad. latine par L. Nogarola, Venise, 1555, et traduit en franç. par le marquis d'Argens, Berlin, 1763, et par Le Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE, historien grec, né à Tauromenium en Sicile, vers 350 av. J.-C., avait écrit une *Histoire de la Sicile*, et une *Histoire des guerres de Pyrrhus*, dont il ne reste que peu de fragments (publiés par Gœller, dans le *De situ et origine Syracusarum*, Leipsick, 1818). Les anciens louent son style, mais lui reprochent sa partialité contre Agathocle.

TIMÉE, grammairien, d'une époque incertaine (du IIe au IIIe siècle de J.-C.), est auteur d'un *Dictionnaire des locutions platoniques* (publié par Ruhnkenius, Leyde, 1764 et 1789), ouvrage utile pour l'intelligence de Platon.

TIMOK, *Timacus*, riv. qui sépare la Turquie de la Servie, se jette dans le Danube, à 24 kil. N. O. de Widdin ; cours, 200 kil.

TIMOLÉON, général corinthien, né vers 410 av. J.-C., se signala par son patriotisme. Il s'opposa de toutes ses forces aux entreprises de son frère Timophane, qui voulait usurper le pouvoir à Corinthe, et n'ayant pu le détourner de ses projets criminels, il le fit lui-même mettre à mort vers 365 av. J.-C. Après ce cruel sacrifice, il s'exila, et resta 20 ans éloigné des affaires. Chargé en 343 par Corinthe d'aller délivrer les Syracusains de la tyrannie de Denys-le-Jeune, il s'empara de Syracuse, chassa Denys, rétablit la république, et fit refleurir l'ordre et la prospérité. Il délivra de même de leurs tyrans plusieurs autres villes de Sicile, et repoussa les Carthaginois. Il mourut en 337, à Syracuse, après avoir abdiqué le souverain pouvoir. Timoléon est regardé comme un modèle de grandeur d'âme, de sagesse et de modération. Alfieri, La Harpe et Chénier ont mis sur la scène le meurtre de Timophane par Timoléon.

TIMON, surnommé *le Misanthrope*, philosophe athénien, né vers 440 av. J.-C., fut victime de l'ingratitude de quelques amis, et tomba dès lors dans un chagrin profond, qui lui fit prendre tous les hommes en aversion. Un jour, il tomba d'un arbre et se cassa la jambe, et comme il vivait toujours seul, il périt faute de secours. On raconte de lui une foule de traits piquants, qui sans doute sont de pure invention.

TIMON, dit *le Sillographe*, philosophe et poëte, né à Phlionte vers 350, fut le disciple et l'ami de Pyrrhon le sceptique, enseigna la philosophie à Chalcédoine, alla en Egypte sous Ptolémée-Philadelphe, puis en Macédoine auprès d'Antigone Gonatas, et se fixa enfin à Athènes, où il mourut âgé de près 90 ans. Il avait composé des *Silles*, espèce de satires, où il maltraitait fort les philosophes. Il en reste quelques fragments (dans les *Analecta* de Brunck).

TIMOPHANE, frère de Timoléon. *Voy.* ce nom.

TIMOR, grande île de l'archipel de la Sonde, entre l'Océan Indien et la mer des Moluques, par 8° 30'-10° 30' lat. S. et 121°-125° long. E. : 450 kil. sur 110. Habitants : Malais, Papous, Portugais, Hollandais et Chinois. Traversée par une longue chaîne de montagnes boisées ; beaucoup de rivières ; climat malsain, sujet à de brusques variations de température. Sol fertile : épices, bois de sandal, bambous. Singes en immense quantité, buffles, chevaux, etc., reptiles, abeilles sauvages en grand nombre. — La plus grande partie de l'île est soumise à des princes indigènes. Les Hollandais et les Portugais se partagent les côtes. Le port Concordia de Coupang sur la côte S. est le principal établissement ; Dielly, à l'E., est la ville principale des Portugais.

TIMOTHÉE, *Timotheus*, général athénien, fils de Conon et disciple d'Isocrate. Mis à la tête d'une flotte athénienne en 375 av. J.-C., il ravagea les côtes de la Laconie, remporta plusieurs avantages, et amena ainsi, de concert avec Chabrias et Iphicrate, le traité qu'Athènes et Sparte conclurent sous la médiation d'Artaxerce-Mnémon, et par lequel Sparte renonçait à la supériorité sur Athènes. Il eut encore part à la 1re guerre des Athéniens contre leurs alliés (363), soumit les Olynthiens, les Byzantins, prit Torone, Potidée, secourut Cyzique, s'empara de Samos, et rapporta de l'Asie-Mineure 1,200 talents. Lors de la 2e guerre sociale, s'étant opposé au plan de Charès, qui voulait imprudemment livrer bataille, il fut condamné à une amende de 100 talents, puis exilé. Il se retira d'abord à Chalcis, ensuite à Lesbos. Conon, son fils, paya l'amende, qui fut réduite à 10 talents.

TIMOTHÉE, poëte et musicien de Milet, né vers 446 av. J.-C., ajouta 2 cordes (ou 4, selon d'autres) à la cithare, et s'acquit une célébrité prodigieuse. Il finit par se fixer en Macédoine, où le roi Archélaüs l'attira, et y mourut en 358. — Il ne faut pas le confondre avec Timothée de Thèbes, joueur de flûte célèbre, qui florissait sous Alexandre, et qui, dit-on, savait à son gré, par ses accords mélodieux, exciter ou apaiser les passions du conquérant.

TIMOTHÉE (saint), disciple de saint Paul, né en Lycaonie, se convertit au christianisme, et s'attacha à saint Paul vers l'an 51 ; il l'accompagna en Asie, en Macédoine, en Achaïe, partagea sa première captivité à Rome, et fut fait évêque d'Ephèse. On croit qu'il subit le martyre en 97. Il est fêté le 31 mars. — Un autre saint Timothée, martyr à Rome au IVe siècle, est fêté le 22 août.

TIMOUR ou TIMOUR-LENGH. *Voy.* TAMERLAN.

TIMOUR-CHAH, 2e chah des Afghans, fils et successeur d'Ahmed, naquit en 1746, succéda à son père en 1773, étouffa plusieurs révoltes, mais fut malheureux dans sa guerre contre les Uzbeks et fit une paix désavantageuse avec Chah-Mourad, souverain de Boukhara ; il mourut en 1793 et eut pour successeur Zéman-chah. Il résidait à Kaboul.

TINA ou TINO, une des Cyclades. *Voy.* TENOS.

TINCHEBRAY, ch.-l. de cant. (Orne), sur le Noireau, à 22 kil. de Domfront ; 3,738 hab. Robert y fut battu par le roi d'Angleterre Henri I, l'an 1106, et perdit par suite le duché de Normandie.

TINDAL (Matthieu), fameux déiste anglais, né en 1656, mort en 1733, avait d'abord pris le parti des armes, puis quitta le service pour se faire écrivain. Après s'être montré partisan de Jacques II, il combattit ce prince dans ses écrits, et obtint du nouveau gouvernement une pension de 200 liv. sterl. Tindal attaqua avec hardiesse les religions établies. Parmi ses *Œuvres*, on remarque surtout les *Droits de l'église chrétienne contre les prêtres romains* (1706), dont une 2e partie, intitulée *Traité des fausses églises*, lui attira des poursuites, et le *Christianisme aussi ancien que le monde* (1733), où Voltaire puisa une partie de ses objections.

TINDAL (Nicolas), neveu du précédent, né en 1687, mort en 1774, a traduit en anglais les *Antiquités sacrées et profanes* de Calmet, 1724 ; *Histoire de l'empire ottoman* de Cantemir ; *Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8.

TINDAL (Will.), trad. de la Bible. *Voy.* TYNDALE.

TINDARO, *Tyndarium*, cap de Sicile (Messine), à 12 kil. S. E. de Patti. Belles ruines.

TINEH, château de la B.-Egypte (Charqyeh), près des ruines de Péluse, à 80 kil. S. E. de Damiette.

TINGIS, ensuite nommée *Traducta Julia* (sous Claude), auj. *Tanger*, ville de Mauritanie, devint sous l'empire ch.-l. de la partie occidentale de cette contrée, qui fut alors dite *Mauritanie Tingitane*.

TINGITANE (MAURITANIE). *Voy.* MAURITANIE.

TING-TCHÉOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Fou-kian), à 360 kil. de Fou-tchéou.

TINIAN (île), une des îles des Mariannes, par 142° 40' long. E., 15° 9' lat. N. : 65 kil. de tour.

TINNEVELLY, ville de l'Inde anglaise (Madras),

ch.-l. de district, par 8° 48' lat. N., 75° 42' long. E. Rizières immenses. Aux Anglais depuis 1803.

TINTENIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 41 kil. S. E. de Saint-Malo; 2,125 hab.

TINTINGUE, ville de l'île Madagascar, côte E., à 160 kil. N. E. de Tamatave. Les Français l'ont prise en 1829, et y ont élevé un fort. Elle appartient auj. à un chef allié de la France.

TINTORET (Jacques ROBUSTI, dit le), célèbre peintre, né à Venise en 1512, mort en 1594, était fils d'un teinturier (d'où son nom). Il fut disciple du Titien, mais se proposa, jeune encore, de fonder une école nouvelle. En effet, des études opiniâtres le rendirent presque le rival de son maître. Il a la même puissance de coloris et la même fécondité; il a plus de fougue et de vie. Ce qui lui manque souvent, c'est la dignité. Il a immensément composé; mais son œuvre n'est point partout égale à elle-même. Son *Crucifiement de Jésus* et son *Miracle de saint Marc* sont des chefs-d'œuvre. — Dominique Robusti, son fils, et Marie (dite *Marietta Tintoretla*), sa fille, se distinguèrent aussi dans la peinture : Marie se borna à peindre le portrait.

TIOUMEN, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur la Toura et la Tioumenka, à 200 kil. S. O. de Tobolsk; 10,000 hab. Fonderie de cloches. — C'est la première ville que les Russes fondèrent en Sibérie.

TIPARENUS, île de la mer Égée, auj. SPETZIA.

TIPERA ou TIPPERAH, district de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, s'étend à l'O. jusqu'au Brahmapoutre, et est séparé, à l'E., du Cassay, par une chaîne de montagnes; 750,000 hab. Ch.-l. Kamilla.

TIPPERARY (comté de), en Irlande (Munster), a pour bornes ceux du Roi au N. E., de la Reine à l'E., de Waterford au S., de Clarke à l'O., etc. : 96 kil. (du N. au S.) sur 60; 425,000 hab. Ch.-l., Cashel. Montagnes; climat sain et tempéré; sol fertile : les territoires de Cashel et de Tipperary se nomment *la vallée d'Or*. — La ville de Tipperary, qui a donné son nom au comté, est à 16 kil. O. de Cashel; elle était jadis plus importante. Aux env., ruines d'Enlly dont l'église était jadis métropole de tout le Munster.

TIPPO ou TIPPOU-SAEB (le *Tippoo-Saheb* des Anglais), dit *Behadour*, le brave, dernier nabab du Maïssour (ou Mysore), fils d'Haïder-Ali, né en 1749, se distingua de bonne heure par sa bravoure, et par sa haine pour les Anglais qui avaient envahi l'Inde. Il monta en 1782 sur le trône de son père, fit aussitôt la guerre aux Anglais; les força à évacuer Bednor, et leur fit signer une paix avantageuse pour lui (1784). Il prit alors le titre de sultan et même d'empereur (padischah), quoiqu'il ne fût réellement qu'un nabab ou lieutenant du souverain titulaire de l'Inde, Chah-Alem, et déploya un faste ruineux. Tippou ayant quelques années après attaqué le radjah de Travancor, les Anglais prirent parti pour celui-ci, assiégèrent Tippou dans Seringapatam, sa capitale, et le forcèrent à signer une capitulation humiliante; il céda la moitié de ses états, et paya 75 millions (1792). Ne respirant alors que vengeance, il chercha par tous les moyens à susciter des ennemis aux Anglais, soit dans l'Inde, soit même au dehors, et s'allia avec Bonaparte, alors en Égypte; mais la France alors était hors d'état de lui envoyer des secours. Instruits de ses efforts, les Anglais recommencèrent la guerre (1799); Tippou, déjà battu deux fois, s'enferma de nouveau dans Seringapatam; après un siége d'un mois, la ville fut prise d'assaut; Tippou périt les armes à la main (4 mai 1799). Ce prince était brave, mais imprudent, présomptueux, cruel et incapable de lutter contre la politique et les forces de l'Angleterre. Il aimait les Français et rechercha toujours leur alliance.

TIPSA, *Tipasa*, ville d'Algérie (Constantine), à 280 kil. S. E. de Constantine.

TIRABOSCHI (Jérôme), écrivain italien, né à Modène en 1731, mort en 1794, était jésuite et conseiller du duc de Modène. On a de lui, entre autres grands ouvrages, une excellente *Histoire de la littérature italienne*, Modène, 1772-82, 13 vol. in-4 (en ital.), abrégée en fr. par Landi, Berne, 1784, 5 vol. in-8; la *Bibliothèque modenaise*, 5 vol. in-4, plus un 6e vol. (sur les *peintres*, *sculpteurs*, etc.); *Humiliatorum monumenta*, Milan, 1766, 3 vol. in-4.

TIREH, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. du sandjakat d'Aïdin, à 53 kil. S. E. de Smyrne; 20,000 hab. Tapis, toiles de coton; 14 mosquées, églises grecques. Prise par Tamerlan en 1402.

TIRÉSIAS, devin de Thèbes, fils d'Evénus et de la nymphe Chariclo, fut frappé de cécité, soit par Minerve, parce qu'il avait vu cette princesse au bain, soit par Junon, contre laquelle il s'était prononcé dans une discussion élevée entre la déesse et son époux; il reçut en dédommagement l'esprit prophétique et une vie fort longue. Tirésias vivait du temps d'OEdipe et des deux guerres des Sept-Chefs et des Epigones; il prédit la victoire des derniers, et mourut peu après. On l'honorait à Thèbes comme un dieu; il avait un oracle à Orchomène. On lui attribuait des livres sur la divination et surtout sur les augures. Il eut pour fille la célèbre prophétesse Manto.

TIRIDATE I, roi d'Arménie, frère de Vologèse, roi des Parthes, usurpa le trône sur Rhadamiste (62 de J.-C.), fut chassé par son compétiteur, reconquit la couronne, mais eut longtemps à combattre et Rhadamiste, et le général romain Corbulon, qui était chargé de mettre sur le trône Tigrane VI; il finit par se maintenir, et vint à Rome recevoir la couronne des mains de Néron. Il mourut en 73.

TIRIDATE II, dit *le Grand*, roi d'Arménie, de 259 à 314, avait été conduit à Rome dans son enfance, après l'assassinat de son père (232), et fut placé sur le trône d'Arménie presque sans coup ferir, par une armée romaine. Les Parthes ayant envahi son royaume pendant qu'il faisait un voyage à Rome, il revint précipitamment et les battit. Longtemps opposé au christianisme, il finit par se faire baptiser; sa cour l'imita en partie.

TIRLEMONT, ville murée de Belgique (Brabant mérid.), à 17 kil. S. E. de Louvain; 8,600 hab. Grande place, église Notre-Dame, hôtel-de-ville. Flanelle, ras, bas de laine, bière blanche renommée. Patrie de J. Bollandus. Place jadis prise et reprise, notamment en 1635 par les Français et les Hollandais, en 1792 par Dumouriez, en 1794 par Jourdan; incendiée en 1700, démantelée en 1804.

TIRNAVA ou TERNOVA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la Jantra, à 90 kil. S. E. de Nikopoli; 12,000 hab. Évêché grec, huit mosquées; église grecque, synagogue.

TIRON, *Tullius Tiro*, affranchi et secrétaire de Cicéron, perfectionna la tachygraphie, dont les caractères et sigles usuelles prirent depuis le nom de *notes tironiennes*. Il avait composé une *Vie de Cicéron*, des recueils de ses bons mots (en 3 livres), et quelques autres ouvrages; il nous a conservé les *Lettres* de son maître. — L'alphabet le plus complet que nous ayons des notes tironiennes se voit dans le *Traité de diplomatique* de Mabillon.

TIRYNTHE, ville de l'Argolide, à peu de distance du golfe Argolique, au N. E. de Nauplies; avait été fondée par Tiryns, fils d'Argus. Amphitryon y régnait; Hercule, son fils, y fit sa résidence.

TISAMÈNE, fils de Thersandre et petit-fils de Polynice, fut le dernier roi de Thèbes du sang d'OEdipe; son fils Autésion se transporta par ordre de l'oracle chez les Doriens. — Fils d'Oreste, fut roi d'Argos et de Sparte après la mort de son père et fut détrôné par les Héraclides, 1190 av. J.-C. Il mourut bientôt après en Achaïe.

TISCHBEIN (J.-Henri), peintre, né en 1722 à Haina dans la Hesse, mort en 1789, étudia 5 ans en France sous Vanloo, visita Florence, Bologne, Rome, Venise, où il eut pour maître Piazzetta, fut peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, directeur de l'Académie de peinture et d'architecture de Hesse, professeur de peinture au collége Carolin, et fonda une école nouvelle qui, abandonnant la manière sombre de Rembrandt, adopta l'heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. Tischbein a presque exclusivement peint la mythologie. — Un de ses neveux, J.-H.-Guillaume Tischbein, peintre d'histoire et directeur de l'académie de peinture de Naples, a bien mérité des artistes et des antiquaires par son magnifique *Recueil de gravures de vases antiques* (en anglais), Naples, 1791, 4 vol. in-fol. (publ. en fr., Paris, 1803-1806, 4 vol. de 240 gravures).

TISI (Benevenuto), peintre. *Voy.* GAROFALO.

TISIPHONE, une des Furies. *Voy.* FURIES.

TISSOT (Simon-André), médecin distingué, né en 1728 à Grancy (dans le pays de Vaud), mort en 1797, étudia à Montpellier, se fit un nom à Lausanne par ses cures, fut pensionné de la république de Genève pour ses ouvrages, occupa la chaire de médecine du collége de Lausanne (1766), et après avoir rejeté de belles offres des rois de Pologne et d'Angleterre, accepta une chaire à l'université de Pavie (1780); il revint trois ans après à Lausanne. Il a beaucoup écrit, mais il n'existe pas d'édition de ses *Œuvres* complètes. Lui-même publia un recueil de ses ouvrages, tant latins que français, Paris, 1769, 10 vol in-12. On a ses *Œuvres choisies*, 8 vol. in-8, Paris, 1809, avec notes de Hallé. On y distingue le traité *De morbis ex manustupratione ortis* (1760), traduit en français sous le titre de *l'Onanisme*; l'*Avis au peuple sur sa santé* (1761); *De valetudine litteratorum* (1766), qu'il traduisit lui-même en français, sous ce titre : *De la Santé des gens de lettres*, Lausanne et Lyon, 1769, in-12; *Essai sur les maladies des gens du monde* (1770).

TITAN (île du), *Hypæa*, une des îles d'Hyères.

TITAN, fils du Ciel, et frère aîné de Saturne, fut le père des Titans. *Voy.* l'article suivant.

TITANS ou **TITANIDES**, fils de Titan et de Titée ou la Terre. Titan était l'aîné des fils d'Uranus, et pourtant il avait cédé à Saturne l'empire du monde, mais en réservant à ses enfants, les Titans, leurs droits au trône, et en stipulant que Saturne ne pourrait élever aucun enfant mâle. Ce dieu n'ayant point accompli sa promesse (*Voy.* SATURNE), les Titans se révoltèrent, et mirent Saturne à deux doigts de sa perte; ils se croyaient déjà vainqueurs, lorsque Jupiter, âgé d'un an, parut armé de la foudre et les précipita dans le Tartare.

TITE-LIVE, *T. Livius*, célèbre historien latin, né à Padoue en 59 av. J.-C., vécut longtemps à Rome et à Naples, fut honoré de l'amitié d'Auguste, qui lui confia l'éducation de Claude (depuis empereur), et, après la mort du premier (en 14), revint à Padoue, où il mourut en 18 ou 19. Outre divers écrits dont il ne reste rien, Tite-Live a laissé une *Histoire romaine* qui embrasse les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu' à la mort de Drusus. Cet ouvrage se composait de 140 ou 142 livres que l'on a distribués de 10 en 10, sous le nom de *Décades*. Aujourd'hui, nous ne possédons qu'à peu près un quart de Tite-Live ou 35 livres (1-10, 21-45). et quelques fragments dont un assez considérable (il appartient au 91e livre). Nous avons de plus les sommaires (dits *Epitome*), qui certainement ne sont pas de lui, mais qui doivent contenir de ses expressions et qui ont leur utilité. Freinshemius a essayé de remplir par des suppléments plusieurs lacunes de l'auteur latin (1649). Le principal mérite de Tite-Live est dans le style et la narration : rien de plus élégant et même de plus pur que son style, bien que ses contemporains lui reprochassent un peu de *patavinité*; rien de plus clair, de plus noble, de mieux ordonné que son récit : de plus, il a le mérite de ne point se passionner, bien qu'il soit favorable aux Romains plus qu'à leurs adversaires, aux patriciens plus qu'à la démocratie : cette dernière tendance était si claire, dit-on, dans la dernière partie de son ouvrage, qu'on l'appelait *le Pompéien*. Les discours, en si grand nombre dans son histoire, sont des chefs-d'œuvre : tirés souvent de sources officielles ou authentiques, ils sont plus précieux peut-être que le récit lui-même pour mettre sur la voie des vrais motifs des événements. Tite-Live rapporte fidèlement des traditions absurdes, des prodiges incroyables, mais sans y croire lui-même. Tite-Live a été édité, réimprimé nombre de fois, traduit dans toutes les langues. La meilleure édition critique est encore celle de Drakenborch, Amst., 1738-46, 7 vol. in-4, reproduite à peu près dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire, 13 vol. in-8. Parmi les éditions courantes, les meilleures sont celles d'A. W. Ernesti (et Schæfer), Leipsick, 1801-4, 5 vol. in-8; de Stroth et Dœring, 1796-1819, 7 vol. in-8; de Ruperti, Gœttingue, 1807, 4 vol. in-8; de Bœhmert, Leipsick, 1825, 4 vol. in-8. Tite-Live a été traduit en français par Dureau de la Malle et Noël, 1810-12, 15 vol. in-8, et depuis dans la collection de M. Panckoucke et dans celle de M. Nisard.

TITHON, prince troyen, fils de Laomédon, et frère de Priam, était si beau que l'Aurore l'enleva pour en faire son époux. Il la rendit mère de Memnon et d'Emathion. L'Aurore obtint pour lui de Jupiter l'immortalité; mais ayant oublié de demander en même temps qu'il eut une jeunesse éternelle, Tithon devint si vieux et si faible qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant. L'Aurore le métamorphosa en cigale. Il est à croire que Tithon avait quitté la Troade, son pays natal, pour s'établir dans une contrée plus orientale (la Susiane ou la Perse), ce qui fit dire aux poëtes qu'il avait été enlevé par l'Aurore.

TITICACA ou **CHUCUITO**, lac du Pérou, par 73° 30'-17° 20' lat. S. et 71° 15'-73° 12' long. E. : 280 kil. sur 100. Il reçoit plusieurs rivières et n'a aucun écoulement apparent. Au centre du lac est une île de même nom où les traditions péruviennes placent la résidence de Manco-Capac, et où l'on voit les ruines d'un temple du Soleil. Les indigènes disent que les Incas jetèrent leurs trésors dans ce lac à l'arrivée des Espagnols.

TITIEN (Tiziano VECELLI, dit LE), célèbre peintre vénitien, né vers 1477 à Pieve di Cadore, fut élève de Séb. Zuccato, de Gentil Bellini, de Giorgione, mais prit bientôt rang au dessus de ses maîtres, et reçut du sénat de Venise le titre de premier peintre de la république. Alphonse d'Este l'employa à décorer son palais de Castello. Le Titien visita ensuite diverses villes d'Italie, et fut partout admiré; il résista aux efforts que fit Léon X pour le fixer à Rome; François I ne réussit pas mieux à l'attirer en France. Ce grand peintre voua ses talents à Charles-Quint, qui déjà l'avait comblé de dons et d'honneurs, et de 1545 à 1556, il exécuta pour lui une foule de tableaux magnifiques. Il en fit beaucoup encore pour Philippe II, bien qu'il fût âgé de près de 80 ans lors de l'avénement de ce prince. Il mourut de la peste à Venise en 1576 à 99 ans. Le Titien est sans contredit le premier des coloristes; les tableaux qu'il composa à 70 et même à 80 ans attestent une fraîcheur d'imagination vraiment inconcevable. Comme dessinateur, il est loin de la perfection. Le Titien est le vrai chef de l'école vénitienne. Parmi ses élèves Horace Vecelli, son fils, le Véronèse, le Tintoret, sont les plus célèbres. La fécondité de ce peintre ne fut pas moins prodigieuse que son génie.

Le cabinet des estampes du roi possède 850 gravures faites d'après le Titien. Mais il en existe encore d'autres, et il est certain que beaucoup de ses ouvrages ont péri en Espagne: ses chefs-d'œuvre sont : *les Bacchanales* (à Ferrare), *le Triomphe de l'Amour* (Ferrare), *le Triomphe de Judith* (Venise), *l'Assomption* (Venise), les tableaux allégoriques de *la Religion* et de *la Sainte-Trinité recevant la famille impériale au ciel* (pour Charles-Quint), *Diane et Actéon, la Flagellation, la sainte Cène*, etc. Le Louvre possède du Titien *les Pèlerins d'Emmaüs, le Christ au roseau, Saint Jérôme dans le désert*, etc., et divers portraits dont un de François I.

TITIUS (Gottlieb-Gérard), jurisconsulte allemand, né à Nordhausen en 1661, m. en 1714, fut nommé en 1709 professeur de droit à l'université de Leipsick, en 1710 conseiller au tribunal de Dresde, et en 1713 assesseur au tribunal de Leipsick. Il introduisit dans l'enseignement du droit une méthode plus philosophique, et rédigea de savants ouvrages, entre autres : *Specimen juris publici Romano-Germanici*, Leips., 1698 ; *Droit féodal germanique* (en allem.), 1699; *Observations sur Puffendorf* (1703).

TITLIS (mont), en Suisse, sur les confins des cantons d'Uri, Berne et Unterwald : 3,606m; il est couvert d'une couche de glace de 60m d'épaisseur.

TITON DU TILLET (Évrard), né en 1677, mort en 1762, conseiller au parlement de Paris, se fit un nom par la protection qu'il accorda aux lettres, fit frapper à ses frais une suite de médailles représentant Louis XIV, les poëtes et les artistes de son règne, fit exécuter le monument en bronze connu sous le nom de *Parnasse français*, que l'on voit à la Biblioth. royale (décrit en 3 vol. in-f., 1732-60). Il songeait à instituer des *jeux lodoïciens* à l'instar des jeux olympiques, mais ce projet ne fut pas accueilli.

TITTERIE, prov. d'Algérie, entre celles d'Alger au N., de Mascara à l'O., de Constantine à l'E., de Zab au S. E. Hamza, Sidi-Hamza et Médéah en sont les endroits principaux. A l'O. se trouve le lac de Titterie que traverse le Chélif.

TITUS, *T. Flavius Sabinus Vespasianus*, fils aîné et successeur de Vespasien, né en 40, avait été tribun légionnaire en Germanie et en Grande-Bretagne, puis questeur, lorsqu'en 66 il suivit son père en Judée: il prit Jotapate, Joppé, Tarichée, Giscale, et fut laissé en Orient par Vespasien, lorsque ce dernier, proclamé empereur par ses troupes, se rendit en Italie (69). Titus poussa la guerre plus activement et l'acheva par la prise de Jérusalem et du temple (8 septembre 70). De retour à Rome, il fut associé (sans titre pourtant) à l'administration de l'empire, cumula la censure, le tribunat, et fut 7 fois consul. En 79 enfin, il parvint à l'empire. Il abjura dès lors la vie licencieuse qu'il avait menée jusque-là, et renvoya sa maîtresse, la juive Bérénice; il bannit et flétrit les délateurs, donna d'immenses secours aux victimes de l'éruption du Vésuve (79), de la peste et de l'incendie de Rome, fléaux qui se succédèrent coup sur coup, et montra l'intention d'être le bienfaiteur de l'univers ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter tout le bien qu'il projetait. Il mourut en 81, après deux ans et trois mois de règne, empoisonné peut-être par ordre de Domitien, son frère, qui lui succéda. Titus est surtout célèbre pour sa bienfaisance; il mérita d'être appelé les *délices du genre humain*. Ayant passé une journée sans répandre de bienfaits, il dit avec douleur : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. »

TITYE, géant célèbre, voulut attenter à la pudeur de Latone, et fut tué à coups de flèches par les enfants de la déesse, Apollon et Diane, puis condamné à servir de pâture dans le Tartare à un vautour qui lui ronge les entrailles : celles-ci renaissent sans cesse à mesure que l'oiseau les dévore. Le corps du géant Titye couvrait sept arpents.

TIVERTON, ville d'Angleterre (Devon), à 22 kil. N. d'Exeter; 9,800 hab. Serges, droguets, etc.

TIVOLI, *Tibur*, ville des États de l'Église (comarque de Rome), à 26 kil. N. E. de Rome, sur une colline, à la gauche du Teverone (*Anio*), qui y forme plusieurs cascades, et près de la mer ; 6,000 hab. Aspect délicieux et pittoresque. Cathédrale; couvent de Saint-Antoine (sur l'emplacement de la villa d'Horace); nombre d'antiquités ; grotte de Neptune, temple de Vesta et de la Sybille, etc. A 4 kil. de là sont les bains de Tivoli (*Albuneæ aquæ* des anciens). *Voy.* TIBUR.

TLALPAN. *Voy.* SAN-AGOSTINO.

TLASCALA, c.-à-d. *terre de grain*, ville du Mexique (Mexique), à 35 kil. S. de la Puebla, par 19° 19' lat. N., 100° 20' long. E., était très florissante et très peuplée avant l'arrivée des Espagnols et compta jusqu'à 300,000 hab. (auj. elle est réduite à 4,000). C'était la capitale d'un état gouverné par un *cacique*, ennemi de celui de Mexico.

TLEMCEN ou TREMECEN, ville d'Algérie (Mascara), à 80 kil. S. O. d'Oran. Murailles. Aux environs, beaux jardins plantés d'arbres fruitiers. Tlemcen était jadis beaucoup plus importante; elle a été longtemps capitale d'un état arabe, qui comprenait, outre Tlemcen, les villes de Ned-Roma, Djigelli, Marzalquivir, Oran, Mazagran, Arzew, Mostaganem, etc. Au VIIIe siècle, Edris, calife du Maghreb et fondateur de l'empire de Maroc, régnait à Tlemcen: cette ville passa ensuite sous la domination des Zeirites (vers 980), puis sous celle des Almoravides et des Almohades. En 1248, Yagmourezen-ben-Zian s'empara de Tlemcen, s'y rendit indépendant, et y fonda la dynastie des Zianides ou Benizians, qui prirent le titre de califes. Soumise un instant au Maroc (1312 et 1336), Tlemcen reconquit promptement sa liberté, et la conserva jusqu'au XVIe siècle. En 1515, elle fut prise par Aroudj-Barberousse, qui en fut chassé par les Espagnols en 1518 ; elle fut soumise par les Turcs en 1543, et réunie par eux en 1560 à la régence d'Alger, dont elle n'a point été depuis séparée. Les Français l'ont définitivement occupée en 1841.

TMOLE, *Tmolus*, auj. *Bouzdag* ou *Tomolitzi*, mont. de Lydie, célèbre par ses vins, son safran et la salubrité de l'air; au pied du mont et du côté opposé à Sardes était une ville de Tmole.

TMOUTARAKAN, ancienne ville de l'île de Taman, dans la mer d'Azof, sur l'emplacement qu'occupe auj. Taman, était aux Xe, XIe et XIIe siècles le ch.-l. d'une principauté qu'on donnait en apanage à des princes de la maison de Rurik. Les princes de Tmoutarakan jouèrent souvent un grand rôle dans les dissensions civiles de la Russie. L'invasion mongole mit fin à cette principauté.

TOALDO (Joseph), professeur à Padoue, né en 1719 à Pianezza, près de Vicence, mort en 1798, reçut les ordres sacrés, fut chargé, en 1762, d'une chaire de géographie physique et astronomique à Padoue, et fonda un observatoire dans cette ville. Ayant cru remarquer qu'au bout de 18 ans les phénomènes météorologiques reviennent dans le même ordre, il établit un cycle qu'on a nommé *cycle toaldin*. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai de météorologie* (ital.), traduit en français par Daguin (1784), et la *Météorologie appliquée à l'agriculture*, également traduite en français.

TOBI ou SCOMBI, riv. de la Turquie d'Europe, naît à 11 kil. O. de Monastir, entre en Albanie, arrose les sandjakats d'Ochrida, d'Avlone, de Scutari, et se jette dans l'Adriatique, après 200 kil. de cours.

TOBIE, *Tobias*, juif, captif à Babylone après la destruction du roy. de Juda par Salmanasar (718), resta fidèle à la loi, et n'en acquit pas moins la confiance du roi, qui le fit son pourvoyeur; cependant il lui déplut bientôt par les bons offices qu'il rendit à ses concitoyens malheureux, et fut

obligé de fuir pour sauver sa vie. Rétabli dans ses biens sous Sennachérib (712), il continua ses bonnes œuvres ; mais il eut le malheur de devenir aveugle. Quatre ans après, son fils, chargé par lui d'aller à Ragès redemander à Gabelus une somme de 10 talents qu'il lui avait prêtée, fit route avec un ange qui s'offrit à lui sous un déguisement pour compagnon de voyage. Par ses conseils, le jeune Tobie tira de l'eau un énorme poisson dont il mit à part le fiel, et de retour à la maison, il frotta les yeux de son père avec le fiel de cet animal, et lui rendit ainsi la vue. Tobie le père âgé alors de 60 ans, en vécut encore 42. Tobie le jeune avait, pendant son voyage, épousé à Ecbatane Sara, sa parente, fille de Raguel ; après la mort de son père, il se fixa près de son beau-père à Ecbatane, et y mourut à 99 ans. — Les aventures des deux Tobie sont racontées dans un livre de l'Ancien-Testament. Les Protestants placent ce livre parmi les apocryphes.

TOBOL, riv. de la Russie d'Asie, naît vers les frontières du Turkestan, dans les monts Kitchik-Karatcha, coule au N. E., traverse les gouv. d'Orembourg, de Tobolsk, reçoit la Tavda, la Toura, l'Iset, l'Abouga, et tombe dans l'Irtiche, près de Tobolsk ; cours, 900 kil.

TOBOLSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouv. de Tobolsk et jadis capit. de toute la Sibérie, près du confluent de la Tobol et de l'Irtiche, par 65° 46' long. E., 58° 11' lat. N.; 20,000 hab. Archevêché russe. Citadelle en ruines. Climat très froid (souvent en hiver le thermomètre de Réaumur descend à 40° au dessous de zéro). Palais archiépiscopal, bourse, monument d'Iermak, séminaire, gymnase. Commerce avec la Sibérie orientale et la Chine, entrepôt des pelleteries de la couronne. Les Boukhares et les Turcs y sont très nombreux. Tobolsk a été bâtie en 1643 ; elle existait comme bourg depuis 1587. — Le gouv. de Tobolsk, le plus occidental de la Sibérie, a environ 2,200 kil. du S. au N. sur 750 de largeur moyenne, et environ 600,000 hab. Le sol et le climat varient avec la latitude, qui va de 55° à près de 72°. Grains au S., immenses forêts, fourrures, gros bétail, pêche lucrative. Le gouverneur de Tobolsk est gouv.-général de la Sibérie occid., et comme tel étend sa juridiction sur les provinces de Tomsk et d'Omsk.

TOBOSO (EL-), bourg d'Espagne (Manche), à 101 kil. S. E. de Tolède ; 2,800 hab. Poterie, moulins. Ce lieu, très misérable en lui-même, doit quelque célébrité à Cervantes, qui en a fait le séjour de la belle Dulcinée.

TOCANTINS, fleuve du Brésil, se forme dans la prov. de Goyaz de la réunion du Paranaô et du Paranatinga, entre dans la prov. de Para, passe à Villaviçosa, reçoit le Rio-das-Bocas, arrose Para, et va se jeter dans l'Atlantique un peu à l'E. de l'emb. de l'Amazone. Cours, 1,400 kil., se dirigeant généralement au N. Cataractes. — Le Tocantins donne son nom à un district de la prov. de Goyaz.

TOCKEMBOURG ou TOGGENBOURG, pays des *Tugeni*, comté de Suisse, dans le canton de Saint-Gall, ainsi nommé d'un château de même nom situé près de la ville de Lichtensteig, était compris entre les possessions de l'abbaye de Saint-Gall, le Thurgau, le canton de Zurich, celui d'Appenzell, etc., et avait 47 kil. sur 20. Lichtensteig en était le ch.-l. C'est une vallée étroite, arrosée par la Thur. La 1re race des comtes s'éteignit en 1436 ; les prétentions rivales des comtés de Zurich et de Schwitz à la succession de ces comtes donnèrent lieu à la 1re *guerre de Tockembourg*, qui compromit un instant l'indépendance de la Confédération helvétique. Le comté fut vendu, en 1469, à Ulric VII, abbé de Saint-Gall. Depuis ce temps, le pays n'a cessé d'appartenir à l'abbaye ; mais, vers 1705, les Tockembourgeois, opprimés par l'abbé, se soulevèrent : la Suisse entière prit parti pour et contre, et il en résulta une 2e *guerre de Tockembourg*, qui se termina en 1718 par la paix de Bade, à l'avantage des Tockembourgeois.

TOCQUEVILLE, village du dép. de la Manche, à 20 kil. S. de Cherbourg ; 1,000 hab.

TOCUYO, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur une rivière de même nom, à 52 kil. N. E. de Truxillo : 10,200 hab. Environs fertiles.

TODI, *Tuder*, *Tudertum*, ville de l'État ecclésiastique (Spolète et Riéti), à 24 kil. O. de Spolète. Evêché (érigé en 138). Cathédrale remarquable. Patrie du pape Martin I. — Il se tint à Todi un célèbre concile en 1001.

TODOS-OS-SANTOS. *Voy.* TOUS-LES-SAINTS.

TOEPLITZ, ville de Bohême (comitat de Leutmeritz), à 19 kil. N. O. de Prague ; 2,325 h. Château avec beaux jardins. Bains thermaux très célèbres (17 sources thermales, ferrugineuses et salines, découvertes en 762). — Un autre Tœplitz en Hongrie (comitat de Trentsin) a aussi des sources sulfureuses.

TOGE, *Toga*, vêtement caractéristique des citoyens romains, était une ample robe qui se mettait par dessus la tunique. La toge, sans ornements, sans garnitures, était dite *toga pura ;* garnie de pourpre, c'était la *toga prætexta*. *Voy.* PRÉTEXTE.

TOGGENBOURG, en Suisse. *Voy.* TOCKEMBOURG.

TOGGORT, ville de l'Algérie (Zab), à 200 kil. S. E. de Biscarah ; 12,000 hab.

TOGRUL I ou THOGROUL-BEG, fondateur de la dynastie des Seldjoucides, petit-fils de Seldjouk, ne fut d'abord qu'un chef de tribu établi dans le N. du Khoraçan, et relevant du gaznévide Mahmoud, puis de son fils Mas'oud. Il se révolta contre ce dernier, conquit partie du Kharizm et du Khoraçan, s'empara d'Hérat, de Nichapour, vainquit Mas'oud en 1039, et prit le titre de sultan. Se tournant ensuite à l'Occident, il entra dans Ispahan, et substitua dans tout l'Iran sa domination à celle des Bouides de (1051), soumit de même, après une guerre sanglante (1055-1059), Bagdad et ses dépendances (Mésopotamie et partie de la Syrie), mit à mort l'émir-al-omra Bessasiri, qui exerçait une odieuse tyrannie sur le calife Kaïem, épousa Séida, fille de ce dernier, et, après avoir encore porté ses armes en Arménie et en Géorgie, mourut en 1063, à 70 ans. — Son frère Ibrahim-Inal et son cousin Koutoulmich avaient été au nombre de ses antagonistes les plus acharnés. Il fit étrangler le premier et vainquit le second.

TOGRUL II, dit Mas'oud. *V.* MAS'OUD (Gaïath-eddyn).

TOGRUL III, 14e et dernier prince seldjoucide de Perse (1175-94), fils et successeur d'Arslan-Chah, fut d'abord gouverné par l'atabek Pehlevan-Mohammed, mais sut se soustraire au joug de Kizil-Arslan, fils de cet atabek. Il soumit l'Irak-Adjémi, mais vit s'armer contre lui de nombreux mécontents, fut battu et tué par l'un d'eux, Takach, en 1194. Il passe en Orient pour un grand poëte autant que pour un héros accompli.

TOHAN-HOA, ville de Cochinchine. *Voy.* KE-HOA.

TOIRAS (J. DU CAYLARD DE SAINT-BONNET, maréchal de), général français, né en 1585, mort en 1636, fut placé par Louis XIII à la tête de divers corps, se distingua aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, Montauban, Montpellier, chassa Soubise de l'île de Ré (1627), défendit cette île avec succès contre Buckingham, soutint dans Casal (1630) un siége mémorable contre les Austro-Espagnols que commandait Spinola, reçut alors le bâton de maréchal, puis signa comme ambassadeur extraordinaire avec Servien le traité de Chérasque ; mais ayant excité la jalousie de Richelieu, il fut privé de tout emploi. Il accepta du service en Savoie, et périt à la bataille de Fontanelle (Milanais), en combattant pour ce prince, allié de la France (1636).

TOISON D'OR (la), chez les anciens. *Voy.* PHRYXUS, ARGONAUTES et JASON.

TOISON D'OR (ordre de la), célèbre ordre de chevalerie institué à Bruges en 1429 par le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, en l'honneur d'une de ses maîtresses. Il ne devait se composer que de 31 chevaliers : le duc en était le grand-maître. Lors de l'extinction de la maison de Bourgogne, la grande-maîtrise passa à la maison d'Autriche. Charles-Quint la transmit aux rois d'Espagne, ses descendants, et la paix d'Utrecht la laissa au roi Philippe V, tige de la nouvelle maison régnante d'Espagne, qui portait avant son avénement le titre de duc de Bourgogne. Ce sont encore les rois d'Espagne qui confèrent l'ordre de la Toison d'Or ; mais le nombre primitif des chevaliers a été bien augmenté. Les insignes de l'ordre sont un collier ou chaîne d'or, dont les ornements figurent des briquets en forme de B (pour Bourgogne) et des cailloux d'où sortent des étincelles ; une *toison d'or* est suspendue à la chaîne. — Napoléon institua en 1809 un ordre des *Trois toisons d'or* pour récompenser les services civils et militaires ; mais cet ordre n'eut qu'une existence éphémère.

TOKAT, *Berisa*, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), par 34° 3' long. E., 39° 58' lat. N., à 52 kil. N. O. de Sivas ; 100,000 hab. Mosquées et églises diverses ; bains. Commerce très vaste. Le tremblement de terre de 1825 a nui beaucoup à Tokat.

TOKAY, bourg de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss et le comitat de Zemplin, au confluent de la Bodrog et de la Theiss, à 36 kil. S. d'Ujhéli ; 4,200 hab. On récolte sur les collines qui environnent ce bourg un vin excellent que l'on regarde comme le premier vin de liqueur du monde : les meilleurs crûs sont ceux de *Sainte-Thérèse* et de *Szarwach*. On étend dans le commerce le nom de *vin de Tokay* aux vins des crûs voisins.

TOKTAMOUICH, khan du Kaptchak, descendait au sixième degré de Gengiskhan ; il se signala d'abord au service d'Ourouch (un des khans du Kaptchak), puis prit les armes contre lui, fut vaincu en 1375 ; mais, aidé de Tamerlan, fut vainqueur à son tour à la Khalka (1380), et réunit sous sa loi presque tout le Kaptchak. Il somma le prince russe Dmitri III (Donski) de lui rendre hommage, et sur son refus entra en Russie, brûla Moscou, Vladimir, Mojaïsk, et n'accorda la paix qu'après la soumission de Dmitri (1385). Deux ans après, il entra en querelle avec Tamerlan, envahit la Transoxiane (1389 et 90), mais fut battu sur le bord de l'Oural et refoulé dans ses états. Il reprit encore l'offensive en 1394, mais cette fois il fut chassé du Kaptchak par Tamerlan, et après de vains efforts pour remonter sur le trône, fut tué en Sibérie (1406).

TOLAND (J.), célèbre incrédule irlandais, né près de Londonderry en 1670, mort en 1722, était d'abord catholique ; il se fit ensuite presbytérien et finit par tomber dans l'incrédulité. Il vécut dans la misère et subit diverses persécutions. Ses ouvrages firent grand bruit ; il y attaquait non seulement les dogmes de la foi, mais même les vérités de la religion naturelle, niant l'immortalité de l'âme et enseignant une sorte de panthéisme qui ressemblait fort à l'athéisme. Clarke, Leibnitz, Gordon le réfutèrent. Ses principaux écrits sont le *Christianisme sans mystères*, Londres, 1696, et la *Vie de Milton*, Londres, 1698 (ce dernier dirigé contre l'authenticité du Nouveau-Testament) ; le *Nazarenus*, ou le *Christianisme judaïque, païen et mahométan* (1718), le *Panthéisticon* (1720).

TOLBIAC, *Tolbiacum*, auj. *Zulpich*, ville de Gaule, en Germanique 2ᵉ, au S. de *Juliacum*, fameuse par la victoire qu'y remporta Clovis sur les Allemands en 496, et par celle de Thierry II, roi de Bourgogne, sur Théodebert II, roi d'Austrasie, en 612.

TOLÈDE, *Toletum*, ville d'Espagne (Nouvelle-Castille), ch.-l. de l'intendance de Tolède, sur le Tage, à 57 kil. S. O. de Madrid ; 15,000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat d'Espagne ; cathédrale très vaste et belle, *Alcazar* (ancien palais des rois maures), fort embelli par Charles-Quint, hôtel-de-ville (ou *Ayuntamiento*), etc. L'intérieur de la ville est laid, les rues étroites et tortueuses ; l'eau y est rare ; ruines, restes d'un cirque romain. Jadis université célèbre (de 1717 à 1807), hospices, maison d'aliénés. Tolède est probablement d'origine phénicienne ; les Romains lui donnèrent le titre de colonie : c'est là qu'était alors réuni l'or des mines de l'Espagne. Les rois goths en firent leur capitale. Les Arabes la prirent en 714 et la gardèrent malgré les fréquentes révoltes qui y eurent lieu. Lors du démembrement du califat de Cordoue, il y eut un *Roy. de Tolède*. Alphonse VI conquit et le roy. et la ville en 1085 ; Tolède alors devint la capitale de la Castille ; sous Charles-Quint, elle le fut de toute l'Espagne. Philippe II transporta ce titre à Madrid. Tolède a eu, dit-on, 200,000 hab. au temps des Maures. Il s'y est tenu sous les Goths 17 conciles, la plupart remarquables sous le rapport politique. A Tolède sont nés saint Ildefonse, Aben-Ezra, l'astronome Abul-Cacem, Louis de la Cerda, Aloïse Sigée, Garcilasso de la Vega. — L'intendance de Tolède, bornée par celles de Madrid et de Guadalaxara au N., de Caceres à l'O. et par la Manche au S. et à l'E., a 207 kil. de l'E. à l'O. sur 96 de largeur moyenne : sol très montueux, mais fertile. Bétail, abeilles, vers à soie ; industrie assez active.

TOLÈDE (Roy. de). Il n'exista que de 1031 à 1085 et eut pour rois Ismaïl-ben-Dylnoun (1031), Almamoun-Yahyé (1061), Alcadir-Billahou Hacham (1076), Yahyé (1081-85). Il avait au N. la Castille, au S. les roy. de Cordoue et Séville, à l'O. celui de Badajoz, etc.

TOLÈDE (Pedro ou Pierre DE), général espagnol né en 1484 à Alba de Tornès, mort en 1553, se distingua dans la guerre de Navarre (1512), et dans celle des Flamands contre Charles-Quint, fut nommé vice-roi de Naples en 1532, se signala dans ce poste par la vigueur de son caractère ; mais se montra intolérant envers les Juifs, qu'il chassa de ses états ; supprima toutes les académies à Naples, et y établit l'inquisition (1547). Une insurrection terrible éclata et Charles-Quint abolit l'inquisition la même année ; néanmoins, Pierre de Tolède resta en place jusqu'à sa mort (1553). — Il y eut deux autres Tolède : l'un, don François, vice-roi du Pérou (1566-81), où il amassa par mille crimes et d'atroces perfidies d'immenses richesses, dont Philippe II le dépouilla après l'avoir jeté en prison ; l'autre, don Pèdre, connétable de Castille, général des galères de Naples, confident de Philippe III, fut ambassadeur en France auprès de Henri IV (1608).

TOLÈDE (ALVAREZ DE), duc d'Albe. *Voy.* ALBE.

TOLENTINO, ville de l'Etat ecclésiastique (Macerata-et-Camerino), près du Chiento, à 17 kil. S. O. de Macerata ; 3,850 hab. Jadis évêché (réuni à celui de Macerata en 1586). Bonaparte y fit conclure le 19 février 1797 un traité de paix entre la république française et le pape Pie VI (ce dernier cédait le Comtat à la France ; le Bolonais, le Ferrarais, la Romagne à la république Cisalpine). Murat y perdit contre les Autrichiens une bataille décisive qui lui enleva son roy. de Naples (3 mai 1815).

TOLET (Franç.), jésuite, né à Cordoue en 1532, mort à Rome, professa la philosophie et la théologie, fut prédicateur des papes Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Urbain VII, théologien ordinaire de Grégoire XIV, d'Innocent IX, de Clément VIII, remplit avec honneur diverses missions importantes, dont une surtout en Allemagne avec Commendon, et fut nommé cardinal en 1595. Il contribua beaucoup à lever les difficultés qui s'opposaient à l'absolution de Henri IV à Rome. On lui doit : *Commentarii et Annotationes in Lucam*, Rome, 1600, in-fol. ; *Summa*

conscientiæ, Rome, 1618 (trad. en français sous le titre d'*Instruction des prêtres*).

TOLETUM, nom latin de TOLÈDE.

TOLIMA, mont. de l'Amérique septent., dans la Nouvelle-Grenade, à 148 kil. O. de Bogota; 3,730 mètres de hauteur; volcan.

TOLISTOBOII, un des trois peuples gaulois de la Galatie, au S. O. et en deçà de l'Halys, avait pour ch.-l. Amorium. Son nom semble signifier *Bou Tolosates*. Comme les Tectosages, ils dûrent venir du S. de la Gaule. *Voy.* GALATIE.

TOLLIUS (Jacq.), savant hollandais, né vers 1630 à Utrecht, mort en 1696, se fit recevoir médecin, fut quelque temps secrétaire du grand-pensionnaire Heinsius, qui le renvoya parce qu'il copiait des notes et autres documents, devint recteur du gymnase de Gouda, professeur d'humanités à Duisbourg, fut chargé par l'électeur de Brandebourg de visiter pour lui les mines d'Allemagne et d'Italie, s'aliéna encore ce protecteur, revint en Hollande, où il ouvrit une école qu'il fut bientôt forcé de fermer, et mourut dans la misère. Il avait des connaissances réelles en chimie et en minéralogie, comme en médecine et en littérature, mais il s'était infatué de l'alchimie. On lui doit, outre des éditions de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4, d'*Ausone* (Amsterdam, 1669 ou 1671, in-8, faisant partie des *Variorum*), des traductions latines de divers ouvrages, des *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700 ou 1714, in-4. — Il eut deux frères, Corneille et Alexandre, dont l'un a donné des éditions de *Paléphate*, Amsterdam, 1649, in-12, et de *Cinnamus*, Amsterdam, 1652, in-4, et l'autre a publié l'édition d'*Appien* dite *Variorum*, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8.

TOLLIUS (Hermann), né en 1742 à Breda, mort en 1822, fut successivement professeur d'histoire, d'éloquence, de grec à l'académie d'Harderwyck, précepteur des enfants du stathouder Guillaume V, professeur de statistique et de diplomatie (1809), puis de littérature grecque et latine à Leyde. Il a laissé une édition du *Lexicon Homericum* d'Apollonius (avec notes), Leyde, 1788, in-8, et des *Mémoires concernant la république des Provinces-Unies*, Leyde, 1814-16, 3 vol. in-8.

TOLLY (le prince BARCLAY DE). *Voy.* BARCLAY.

TOLNA, *Altinum*, bourg de Hongrie (Tolna), à 10 kil. N. E. de Szexard; 1,800 hab. Il a donné son nom au comitat de Tolna. — Ce comitat, situé dans le cercle au delà du Danube, est entre les comitats de Veszprim et de Stuhlweissembourg au N., de Pesth à l'E., de Baranya au S., et de Schimegh à l'O.: 65 kil. sur 45; 180,000 hab. Ch.-l., Szexard.

TOLOMETA, *Ptolémaïs*, ville de Barbarie (Tripoli), dans le Barca, à 110 kil. N. E. de Benghazy. Rade. Ruines grecques et romaines.

TOLOSA, auj. *Toulouse*, ville de Gaule, dans la Narbonaise 1re, cap. des Tolosates. *Voy.* TOULOUSE.

TOLOSA, *Iturissa*, ville murée d'Espagne (Bilbao), à 22 kil. S. de Saint-Sébastien; 5,030 hab. Ch.-l. du Guipuscoa, une des trois prov. vascongades. Quelques édifices. Manufacture royale de baïonnettes et sabres, forge, martinet à cuivre; chapeaux, etc. — C'est là que se tenaient les sessions des anciens états basques. Victoire des Guipuscayens sur les Navarrais et les Français réunis en 1512.

TOLOSA (LAS NAVAS DE) OU MURADAL. *Voy.* MURADAL.

TOLOSATES, peuple tectosage, dans la Narbonaise 1re, au S. O., avait pour ch.-l. Tolosa.

TOLOUR (île), île de Malaisie. *Voy.* KERCOLAN.

TOLSTOI (Pierre, comte de), diplomate russe, né vers le milieu du XVIIe siècle, jouit de la plus grande faveur sous Pierre-le-Grand. Il fut envoyé à Constantinople en 1702 et en 1710, et fut enfermé au château des Sept-Tours par le sultan pour s'être trop vivement opposé à l'admission de Charles XII en Turquie. Redevenu libre en 1716, Tolstoï suivit Pierre dans son voyage en Hollande (1718), fut chargé de missions en Angleterre, puis à Vienne, et ramena de Naples le jeune Alexis, que bientôt Pierre fit périr. Il fut encore envoyé à Berlin (1719), puis il accompagna le czar dans la campagne de Perse (1722). Sous Pierre II, s'étant joint aux ennemis de Menzikof, il fut dépouillé de ses biens et enfermé dans un couvent où il mourut presque aussitôt (1728).

TOLU, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur la mer des Antilles, à 98 kil. S. de Carthagène. Aux environs se recueille le baume de Tolu, qu'on emploie avec succès contre les affections pulmonaires et catarrhales.

TOLUCA, ville du Mexique (Mexico), à 40 kil. S. O. de Mexico, au pied de la Sierra Nevada-de-Toluca. Superbe route qui conduit à Mexico.

TOLYONDI, ville du roy. de Lahore (Lahore), sur la Beyah, par 72° 40' long. E., 31° 15' lat. N. Patrie de Nanek (fondateur du Nanekisme).

TOM, riv. de Sibérie (Tomsk), coule au N. O., et tombe dans l'Obi, à 40 kil. N. O. de Tomsk, après un cours de 500 kil. environ.

TOMASZOW, ville de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Pilica, à 16 kil. S. O. de Rawa; 5,000 hab. Fondée en 1822 par le comte Ant. Ostrowski et déjà très industrieuse et très riche.

TOMBECKBEE, riv. des Etats-Unis, naît à l'extrémité N. E. de l'état de Mississipi, coule au S. E., puis au S., entre dans l'état d'Alabama, reçoit le Black-Warrior et tombe dans l'Alabama: cours, 700 kil.

TOMBORO (mont), en Malaisie, volcan de l'île Sumbava, au N., est le plus terrible des volcans connus; il a lancé des cendres (du 5 au 7 avril 1816) dans un rayon de plus de 1,200 kil. et a détruit complétement la ville de Tomboro, située à sa base, et qui comptait 12,000 hab.

TOMBOUCTOU ou TEN-BOKTOUE, ville de l'Afrique intérieure (Nigritie centrale), capit. du roy. de même nom, dans une vaste plaine de sable blanc, à 1,350 kil. N. E. de Saint-Louis au Sénégal (en ligne droite), non loin du Djoliba, au N., par 6° 2' long. E., 17° 52' lat. N.: forme triangulaire, 4 kil. de tour, environ 17,000 hab. (on lui en attribua longtemps un beaucoup plus grand nombre, 80,000, ou même 200,000). Rues étroites, maisons basses, beaucoup de cases en paille. Environs stériles. Tombouctou est le grand entrepôt commercial de l'intérieur de l'Afrique; tout le sel des mines de Toudeyni y est porté. Il y vient des caravanes de tous les points de l'Afrique septentr. Cabra (à 19 kil. S. E.), sur le Djoliba, lui sert de port. On y fait beaucoup d'affaires avec Djenny, par le fleuve. Tombouctou est connue des Maures depuis longtemps, mais elle n'a été visitée que dans ces derniers temps par un Européen. La société de géographie de Paris avait proposé un prix de 10,000 fr. pour le premier voyageur d'Europe qui reviendrait de Tombouctou. M. Caillé a obtenu ce prix en 1827. *Voy.* CAILLÉ.

TOMBOUCTOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, au N. et au S. du Djoliba. On en ignore les limites. On suppose qu'il fut fondé en 1116; il était fort puissant au XIVe siècle et avait pour tributaires les roy. de Kachena, Kana, Aghades, Melli, etc. De 1672 à 1727, au contraire, il a été tributaire de l'empire de Maroc et a encore subi son influence de 1727 à 1795. Il est indépendant auj., mais paie tribut aux Touariks pour être à l'abri de leurs incursions. Tous les habitants sont Musulmans. La nation dominante est celle des Nègres Kissous; il y a aussi beaucoup de Maures. Le gouv. est monarchique et héréditaire.

TOMELLOSO, ville d'Espagne (Manche), à 62 kil. N. de Villanueva-de-los-Infantes; 5,200 hab. Près de là commence la perte de la Guadiana, qui coule sous terre l'espace de 30 kil.

TOMES, *Tomi* en latin, auj. *Tomisvar?* ville de la Mésie inférieure, plus tard ch.-l. de la Petite-Scythie,

et une des villes frontières de l'empire romain vers le N., sur le Pont-Euxin, est célèbre comme ayant été le lieu d'exil d'Ovide. C'est de là que ce poëte écrivit ses élégies *Pontiques*; c'est là aussi que furent composées ses *Tristes*. Tomes n'eut jamais qu'une importance médiocre: elle déclina sous les Bulgares et n'est auj. qu'une bourgade. On est incertain sur le véritable emplacement de l'ancienne *Tomi;* les uns la placent à Tomisvar, les autres à Ovidiopol.

TOMISVAR, *Eski-Pargana* des Turcs, *Tomi* des anciens? ville et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur un bras de la mer Noire, à 125 kil. S. E. de Silistrie. On croit que c'est là qu'Ovide fut exilé.

TOMMASI (J. DE), né à Crotone en 1731, mort en 1805, dernier grand maître titulaire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il s'était fait avantageusement connaître du grand-duc de Toscane Léopold, qui le recommanda au roi de Naples et à Paul I, emp. de Russie. Ces deux princes et le pape voulant rétablir l'Ordre l'en nommèrent grand-maître en 1803. Tommasi s'établit à Crotone, mais il tenta en vain de faire renaître l'Ordre, les Anglais, possesseurs de Malte, ayant refusé de rendre cette île.

TOMRUT ou TOUMERT. *Voy.* TOUMERT.

TOMSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement de Tomsk, sur le Tom, à 4,700 kil. S. E. de St-Pétersbourg, par 82° 49' long. E., 56° 29' lat. N.: 10,000 hab. Ville belle et commerçante. Cathédrale, quelques bâtiments remarquables. Cuirs de Russie, imprimeries sur étoffes, etc. Tomsk a été fondée en 1604, mais n'est ch.-l. de gouvernement que depuis 1800. — Le gouv. de Tomsk est entre ceux de Tobolsk à l'O., d'Iénisséisk à l'E., l'empire chinois au S., l'Océan Glacial au N.: 2,600 kil. du N. au S. sur 1,040 de largeur moyenne; 375,000 hab. Au centre, immenses forêts; au N. la terre ne dégèle jamais; au S. climat tempéré, chaud même et fertile sur quelques points. Monts Altaï et autres, riches mines (or, argent, cuivre, zinc, sel, etc.); beaucoup d'animaux à fourrure; chasse et pêches avantageuses.

TONBRIDGE, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. S. O. de Maidstone, sur la Medway; 8,000 hab. Belle église; école de grammaire. Grand commerce de bestiaux et de bois de construction. — Près de là sont des eaux ferrugineuses très fréquentées.

TONDA, village de l'Inde anglaise (Calcutta), ancien Bengale, à 70 kil. N. de Mourchedabad. Jadis grande ville; de 1564 à 1592, elle fut la capitale du Bengale et du Behar. Déchue depuis.

TONDERN, ville du Danemark (Schleswig), ch.-l. de bailliage, à 45 kil. S. de Ribe; 3,000 hab. Aux environs, village de Mogel-Tondern, jadis plus grand que la ville actuelle.

TONDERN, ville de Belgique. *Voy.* TONGRES.

TONDU (P.-Henri-Marie), dit *Lebrun-Tondu*, né à Noyon en 1754, avait été destiné à l'état ecclésiastique. Ayant quitté cette carrière, il se fit ouvrier imprimeur, puis fut journaliste dans le pays de Liége, où il rédigea le *Journal de l'Europe*, vint à Paris en 1790, entra, par la protection de Dumouriez, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et obtint lui-même ce portefeuille après la journée du 10 août. Il se montra modéré et prit parti pour les Girondins; il périt avec eux (1793).

TONE (Théobald WOLFE), fondateur de l'association des *Irlandais-unis*, né en 1763 à Dublin, mort en 1798. Bien que né anglican, il embrassa la cause des catholiques d'Irlande, se fit nommer par les whigs membre du parlement, fonda la fameuse société des *Irlandais-unis*, redoutable par le nombre et l'exaspération de ses membres, se vit forcé de fuir, vint en France, donna au Directoire l'idée d'une expédition en Irlande pour appuyer l'insurrection de ses compatriotes, et accompagna comme adjudant-général l'expédition du général Hardi en 1798: pris par les Anglais, il se pendit dans sa prison.

TONGA (Archipel), ou *Archipel des Amis*, en Polynésie, par 176°-178° long. O., et par 17°-22° lat. S., au S. E. des îles Fidji, a environ 2,500 kil. carrés, et 50,000 hab. Les principales îles sont Tongatabou, Eoua, Vavaou. Climat chaud, sol très fertile (coco, bananes, arbre à pain, sucre, sandal, etc.), perroquets, pigeons (en nombre énorme); mer très poissonneuse. Les hab. sont de race malaisienne, de couleur cuivrée, grands robustes, bien faits, industrieux. Visité par Tasman en 1643, l'archipel de Tonga ne fut revu ensuite que par Cook, qui, à cause du bon accueil qu'il reçut des habitants, lui donna le nom d'*Archipel des Amis*. Auj. c'est un des plus connus de l'Océanie. Il est soumis à des chefs indépendants.

TONGATABOU, nommée *Amsterdam* par Tasman, la plus grande et la plus peuplée des îles Tonga, a environ 100 kil. de tour; lieu principal, Béa, résidence de Tahofa, le plus puissant chef de tout l'archipel. La fertilité y est extrême, mais les reptiles y abondent. Les missionnaires anglais y ont des établissements.

TONGOUSES. *Voy.* TOUNGOUSES.

TONGRES, *Tungri*, auj. partie des provinces de *Brabant* et de *Liége*, peuple de la Gaule, dans la Germanique 2ᵉ, entre les *Atuatuci* au S. O., et les *Ubii* au N. E., était originaire de la Germanie au delà du Rhin, et vint en Gaule occuper le pays des *Eburones*, lorsque César eut exterminé ces derniers (51 ans av. J.-C.); il s'étendit ensuite dans la forêt des Ardennes, entre l'Escaut et le Rhin; il avait pour capitale *Tungri* ou *Atuatuca* (auj. *Tongres*).

TONGRES, *Tondern* en allemand, *Tungri* ou *Atuatuca Tungrorum* des anciens, ville de Belgique (Limbourg), à 22 kil. N. O. de Liége; 4,000 hab. Tannerie; commerce de porcs et de grains. Jadis principale place de la Gaule Belgique, évêché au IVᵉ siècle; détruite par les Vandales et les Goths (375), par Attila (450), ravagée par les Normands (881), par Charles-le-Téméraire (1468); démantelée en 1673 par les Français, qui la prirent en 1672 et 1677; elle ne s'est jamais relevée de tous ces désastres.

TONKAT, ville du khanat de Khokand, dans le Turkestan indépendant, sur le Sir-Daria, à 100 kil. S. de Taraz ou Turkestan. Il s'y tint en 1221 une célèbre diète convoquée par Gengiskhan, où vinrent tous les khans de son empire, et 500 ambassadeurs de pays tributaires.

TONKIN. *Voy.* TONQUIN.

TONNAY-BOUTONNE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Boutonne, à 17 kil. N. O. de Saint-Jean-d'Angely; 1,304 hab. Vins, etc.

TONNAY-CHARENTE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Charente, rive droite, à 7 kil. E. de Rochefort; 3,202 hab. Port pour vaisseaux de 100 tonneaux; commerce en vins, eaux-de-vie, esprits, acier, etc., avec l'Amérique, la Baltique, l'Angleterre; résidence de consuls étrangers.

TONNEINS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 18 kil. S. E. de Marmande; 7,088 hab. Manufacture royale de tabac. Un peu de commerce. Patrie de Mᵐᵉ Cottin. Érigée en duché-pairie en faveur d'Ant.-Paul-Jacq. de Quélen, comte de La Vauguyon (1758).

TONNERRE, *Tornodurum*, ch.-l. d'arr. (Yonne), près du canal de Bourgogne, et sur la droite de l'Armançon, à 41 kil. N. E. d'Auxerre, à 205 kil. S. E. de Paris; 4,271 habitants. Tribunal de 1ʳᵉ instance. Belle église paroissiale avec un superbe tombeau de Marguerite de Bourgogne. Fontaine très abondante, hôpital remarquable par son gnomon. Jolie promenade. Papiers peints, tanneries, scierie hydraulique; bons vins. Patrie d'Eon de Beaumont. Cette ville existait du temps de Clovis: plus tard elle eut le titre de comté et fut possédée par les comtes d'Auxerre et de Nevers, les maisons de Bourgogne et de Châlons, et enfin par celle de Clermont, qui la vendit au marquis de Louvois en

1684. Prise par les Anglais en 1359, par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne en 1414, incendiée en 1656. — L'arr. de Tonnerre a 5 cantons (Tonnerre, Ancy-le-Franc, Cruzy-le-Chatel, Flogny, Noyers), 82 communes et 45,390 hab.

TONQUIN, **TONKIN** ou **TONG-KING**, dit aussi, DRANG-NGAÏ, c.-à-d. *Roy. du dehors* (par opposition au *Drang-trong* ou *Roy. du dedans*, qui est la Cochinchine), contrée de l'Inde au-delà du Gange, jadis royaume indépendant, auj. province de l'empire d'Annam, par 101°-106° long. E., 18°-24° lat. N., a pour bornes au N. la Chine, à l'E. le golfe de Tonquin, à l'O. le Laos, au S. la Cochinchine; 700 kil. de long sur autant de large : 8,000,000 d'hab. Capitale Kécho. Montagnes vers le N. et l'O. Beaucoup de rivières, lacs, canaux; eaux malsaines. Climat très varié (pluies terribles, grands ouragans sur les côtes en août et septembre). Sol fertile, fruits énormes, arbres précieux, arec, bétel, sucre, coton, etc. Éléphants, tigres, cerfs, singes, paons, perroquets, etc. Mines d'or, d'argent, de cuivre. Industrie assez active : tissus de coton et d'écorce d'arbres, tapis, papier, vernis et ouvrages vernissés. Langue dérivée du chinois : deux religions, celle des lettrés et celle du peuple. La polygamie est permise. — L'origine du royaume de Tonquin se perd dans la nuit des temps. De 112 à 968 il fut sous le joug chinois. Indépendant de 968 à 1414, il fut gouverné par quatre dynasties; et après être retombé un instant aux mains des Chinois (1414-28), il resta de 3 à 4 siècles sous la dynastie indigène des *Lé* (1428-1788), que toutefois interrompit l'usurpation des Mac. Enfin en 1788, il fut conquis par les Cochinchinois, et depuis 1802 il est incorporé à leur empire. — Il y a, dit-on, 200,000 Chrétiens dans le Tonquin.

TONTI, banquier italien, vint s'établir en France vers 1650, et imagina ces emprunts en rentes viagères où la part des décédés profite à ceux qui survivent, et qui furent, d'après son nom, appelées *tontines*. Mazarin établit la première en 1653 : Louis XIV eut aussi recours à cet expédient en 1689, 1699, 1709, le tout sans grand succès pour le gouvernement et avec perte pour les rentiers. — Le chevalier Tonti, fils du banquier, suivit la carrière des armes. Il accompagna Lasalle en Amérique, et s'établit chez les Illinois (1682). Il y vécut du produit de la chasse et de la vente des pelleteries.

TOOKE (William), né à Islington en 1744, mort en 1820, ministre de l'église anglicane à Cronstadt en Russie, puis chapelain de la factorerie anglaise de Saint-Pétersbourg (1774-92); a laissé : *Histoire de la Russie jusqu'à Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8; *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8; *Tableau de l'empire russe sous Catherine II*, 1799, 3 vol. in-8; *La Russie, ou Tableau historique des nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8.

TOOKE (HORNE-), littérateur. *Voy.* HORNE-TOOKE.

TOPAL-OSMAN, c.-à-d. *Osman-le-Boiteux*, grand-visir, avait été dans sa jeunesse réduit en esclavage par les chevaliers de Malte, et racheté par un Français qui le reconduisit au Caire. Étant entré dans la carrière des armes, il se signala en Morée en 1715, parvint au poste de grand-visir en 1731, y porta des vues utiles et du talent, s'appliqua à faire renaître l'abondance, le commerce, la justice, tenta, à l'aide du Français Bonneval, d'introduire la discipline européenne dans l'armée turque, et témoigna la plus grande bienveillance aux Chrétiens. Au dehors, la victoire de Koridjan, remportée sur Nadir, la reprise d'Hamadan et de Tauris, la paix de Kazbin (qui valut à la Turquie la cession de la Géorgie persane), signalèrent son visirat. Il n'en devint pas moins victime des intrigues du kislar-aga et de la sultane Validé (1732), et fut éloigné. Chargé du commandement de l'armée turque en Perse en 1733, il débuta par une victoire, mais, laissé sans renforts par le divan, il fut battu la même année à Leilan, près de Kerkouk, et resta sur le champ de bataille.

TOPAYOS, riv. du Brésil, formée de l'Arinos et du Juruena, court au N., reçoit l'Azevedo, le Tres-Barras, le Chacuruina, le Camarare, et tombe dans l'Amazone à Alter-do-Cham. Cours, 1,000 kil. env.

TOPHAIL. *Voy.* THOPHAÏL.

TOPINAMBARANAS, cours d'eau du Brésil (Para), se détache de la Madeira, joint le Mauhe (bras de l'Amazone), après 200 kil. de cours, et forme avec l'Amazone une île de 190 kil. sur 40. Elle est habitée par les Topinambous.

TOPINAMBOUS, peuplade sauvage que l'on place dans le Brésil, habite dans une île du fleuve Amazone. On a beaucoup parlé de ce peuple sans le connaître. Il n'en reste qu'un petit nombre d'individus.

TOPINO-LEBRUN, peintre d'histoire, élève de David, né à Marseille en 1769, adopta avec chaleur les idées républicaines, fut en 1793 juré au tribunal révolutionnaire, se signala par ses violences, eut part à la condamnation des Girondins, de Danton, Camille Desmoulins, etc. Il finit cependant par se montrer plus modéré, mais par là déplut à Robespierre, et fut incarcéré : le 9 thermidor le sauva. Il fut accusé en 1801 d'avoir pris part à la conspiration d'Aréna contre le premier consul, et condamné à mort. Parmi les tableaux de Topino-Lebrun, on remarque la *Mort de Caïus Gracchus*.

TOPOGLIA ou **TOPOLIAS** (lac), l'anc. *Copaïs*, dans l'état de Grèce (Hellade orientale). *Voy.* COPAÏS.

TOR (EL), ville d'Arabie (Hedjaz), sur le golfe de Suez, par 31° 19' long. E., 28° 13' lat. N. Grand commerce de transit avec la Syrie, l'Égypte, l'Inde. Aux env. montagnes qu'on nomme *Djebel-Tor*. — On nomme aussi Djebel-Tor la montagne des Oliviers.

TORBAY (baie et port de), en Angleterre (Devonshire), dans la Manche, par 5° 48' long. O., 50° 24' lat. N. C'est un rendez-vous des forces maritimes de l'Angleterre.

TORCELLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Venise; évêché, climat malsain; 9,000 hab. en hiver, 300 seulement en été.

TORCY ou **TORCY-LE-GRAND**, bourg du dép. de la Seine-Infér., à 15 kil. S. E. de Dieppe, sur l'Arques; 500 hab. — A 1 kil. de là est le village de Torcy-le-Petit, qui a 600 hab.

TORCY (J.-Bapt. COLBERT, marquis de), neveu du grand Colbert, né en 1665, mort en 1746, fut chargé par Louis XIV de missions en Portugal, en Danemark et en Angleterre, et fit partie du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il a laissé des *Mémoires* qui renferment des documents précieux pour l'histoire depuis le traité de Ryswyk jusqu'à la paix d'Utrecht (publiés en 1756). Il avait épousé la fille du marquis de Pomponne.

TORDENSKIOLD, c.-à-d. *la Foudre-Bouclier* (Jean WESSEL, dit), amiral danois, né en 1691 à Drontheim, mort en 1720, fut d'abord apprenti barbier, entra en 1704 à l'école de navigation de Copenhague, se distingua si bien comme cadet qu'on lui confia un bâtiment corsaire et ensuite une frégate avec le titre de lieutenant. Des actes d'une intrépidité héroïque le firent nommer capitaine (1714), adjudant-général et inspecteur des troupes danoises (1715), commandant en chef des armements pour les flottes du Nord (1717), vice-amiral (1718); il n'avait alors que 27 ans. Entre autres faits remarquables, Tordenskiold avait pris en 1716 dans le port de Dinelika toute l'escadre suédoise (12 bâtiments de guerre et 21 de transport). En 1719, il prit Marstrand et la citadelle de Carlstein. Il périt dans un duel à Hanovre (1720).

TORDESILLAS, *Turris Sillæ*, ville d'Espagne (Valladolid), à 26 kil. S. O. de Valladolid, sur le

Duero ; 4,000 hab. Bien bâtie ; beau pont, couvents. Tanneries. Patrie d'Alex.-Fern. d'Avillaneda, auteur de la 2e partie de *Don Quichotte*. Jeanne-la-Folle et Éléonore Tellez y moururent. Il y fut conclu un célèbre traité qui modifia la ligne de partage tracée en 1493 par le pape Alexandre VI, en la portant 270 lieues plus à l'O., c.-à-d. à 370 lieues des Açores et du cap Vert (le Portugal et l'Espagne convenaient ainsi que tout pays découvert plus à l'occident que 370 lieues à l'O. des Açores serait à l'Espagne, et que tout pays plus à l'E. serait au Portugal).

TORDESILLAS (Ant. DE), historien. *Voy.* HERRERA.

TORELLI (GUIDO), d'une famille qui, de 1118 à 1310, eut la souveraineté de Ferrare, mais qui finit par la céder à la maison d'Este, apprit la guerre sous Carmagnole, servit avec éclat le duc de Milan J.-Marie Visconti, puis, prenant parti pour la reine de Naples Jeanne II, entra dans Naples et dans Gaëte, et délivra la reine ; enfin, revenant au N. de l'Italie, il commanda de nouveau les troupes milanaises, battit Carmagnole en 1431 et réconcilia François Sforce avec Philippe-Marie Visconti. Il mourut comblé d'honneurs et de richesses en 1449.

TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, né en 1489 à Fano, mort en 1576, devint podestat de Fossombrone et premier magistrat de Fano, chassa de cette ville Scanderbeg Comnène, qui en était seigneur, fut gouverneur de Bénévent pour Clément VII, et finit par s'établir à Florence ; il y fut bien accueilli de Cosme I, devint auditeur de la Rote, podestat, chancelier, premier secrétaire du duc, et fut l'un des chefs de l'Académie florentine. On lui doit, entre autres ouvrages, la magnifique édition des Pandectes (*Digestorum seu Pandectarum libri L ex Pandectis florentinis repræsentati*), dite *Pandectes florentines*, Florence, 1553, 3 vol. in-fol., publiées sur le manuscrit trouvé en 1137 à la prise d'Amalfi et conservé à Florence.

TORFÉE (Thormode), savant danois, né dans un îlot voisin de l'Islande en 1640, mort en 1719, fut nommé en 1660 par le roi de Danemark Frédéric III interprète pour les antiquités islandaises, eut commission d'aller recueillir des manuscrits en Islande, et plus tard reçut le titre d'historiographe des deux roy. de Danemark et d'Islande. On lui doit : *Series dynastarum et regum Daniæ a Skioldio ad Gormum grandævum*, Copenhague, 1702, in-4 ; *Trifolium historicum seu de tribus potentissimis Daniæ regibus*, etc., 1707, in-4 ; *Historia Hrolfi Krakii*, 1705, in-8 ; *Hist. Vinlandiæ*, 1705, in-8 ; *Hist. rerum norvegicarum*, etc., 1711, 4 vol. in-fol. ; *Orcades, seu rerum orcadicarum hist.*, 1715, in-fol.

TORGAU, ville des États prussiens (Saxe), sur l'Elbe, à 65 kil. N. E. de Mersebourg ; 8,000 hab. Château-fort. Fabriques de drap et casimir (4,200 métiers), bas, toile, chapeaux, etc. Tombeau de Catherine Bore (femme de Luther). Frédéric-le-Grand y battit les Autrichiens en 1760, et prit la ville.

TORGOOUT ou TOURGOUT, peuplade mongole de l'empire chinois, habite dans la Dzoüngarie et le Khoukhounoor.

TORIBIO ou TURIBE (saint), archevêque de Lima, fut sacré en 1581 par ordre du roi d'Espagne Philippe II, quoiqu'il fût laïque et n'eût rempli jusque-là que des fonctions administratives. Comme Las Casas, il se dévoua au soulagement des malheureux Indiens, et créa partout chez eux des églises, des séminaires, des hospices. Il mourut en 1606.

TORIES (au singulier *Tory*), nom donné en Angleterre au parti le plus éloigné des principes démocratiques, et opposé aux *Whigs*. Ce parti, en général, est très attaché à la royauté, à l'épiscopat, aux intérêts de la grande propriété, et s'intitule par excellence *parti conservateur*. Le mot *tory* paraît être dérivé de l'irlandais *toree* (*donne-moi*), terme qu'emploient les voleurs en Irlande en abordant les passants ; on l'appliqua d'abord par mépris à quelques Irlandais qui, vers 1648, avaient voulu se révolter contre le parlement, et que les ennemis de Charles I supposaient soudoyés par la cour ; puis on s'habitua à étendre le nom de *Tories* à tous les royalistes ; avec le temps ce mot perdit ce que son acception primitive avait d'offensant, et il fut accepté même par les membres du parti conservateur. Lors de la révolution de 1688, les *Tories* restèrent longtemps Jacobites, et alors on vit des *Whigs* grands royalistes et partisans de l'ordre de choses, des *Tories* aspirant au renversement de la maison régnante. Mais peu à peu, sous la dynastie de Hanovre, les *Tories* s'habituèrent à leurs nouveaux princes, et revinrent à leur caractère de conservateurs, d'amis du pouvoir.

TORJOK, ville de Russie (Tver), sur la Tvertsa, à 70 kil. N. O. de Tver ; 10,000 hab. Bazar, ancienne cathédrale, etc. : maroquin, blanchisserie de cire, etc. Commerce. — Jadis très florissante, mais souvent ravagée par la guerre, la peste et l'incendie.

TORMES, riv. d'Espagne, sort des monts de Gredos, court au N., à l'O., passe à Alba, et tombe dans le Duero à 22 kil. S. O. de Miranda. Cours, 200 kil.

TORNA (comitat de), comitat de Hongrie dans le cercle en-deçà de la Theiss, entre ceux de Zips, Abaujvar, Borsod, Gœmœr : très petit : 35 kil. sur 20 ; 25,000 hab. Ch.-l., Torna (1,300 hab.).

TORNÉA, riv. de Suède (Botnie septent.), sort du lac Tornéa, court au S. E. et à l'E., reçoit le Muonio, le Lainio, sépare la Russie de la Suède, et tombe dans le golfe de Botnie. Cours, 400 kil. — A son embouchure, est un village de Tornéa (700 hab.), qui appartient à la Russie. C'est l'entrepôt de tout le commerce du pays environnant. On y voit une pyramide élevée en souvenir des expériences qu'y fit Maupertuis pour la détermination de la figure de la terre en 1736 et 37.

TORNIEL ou TORNIELLI (Augustin), savant italien, né en 1543, mort en 1622, fut général des Barnabites, et refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des *Annales sacri et profani ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610 ; Anvers, 1620, 2 vol. in-fol. (abrégés par Sponde).

TORO, *Sarabris*, *Octodurum*, ville d'Espagne (Vieille Castille-et-Léon), jadis ch.-l. de la prov. de Toro, à 44 kil. N. E. de Salamanque ; 10,000 hab. Évêché. Pont de 22 arches sur le Duero ; collégiale, hôtel-de-ville, palais des ducs de Berwick. Étamines, toiles. La ville fut détruite par les Maures, puis rétablie par un fils d'Alphonse III (904). Alphonse V de Portugal y fut battu par Ferdinand-le-Catholique en 1476. En 1505 y furent rendues les célèbres *lois de Toro*, base de la législation municipale en Espagne. Patrie du général Morillo. — La province de Toro, une des cinq de l'ancien roy. de Léon, se composait de trois parties (Reynosa, Carrion et Toro), qui étaient enclavées, la première entre les intendances de Burgos et de Palencia ; la seconde entre celles de Palencia, Léon, Valladolid ; la troisième entre celles de Léon, Valladolid, Salamanque, Zamora. Dans la nouvelle division de l'Espagne (1822), la prov. de Toro a été supprimée et répartie entre diverses intendances.

TORO, ville du roy. de Naples (Sannio), à 12 kil. E. de Campobasso ; 2,340 hab. Vins estimés.

TORONTHAL (comitat de), comitat de Hongrie entre ceux de Csanad au N., de Temesvar à l'E., de Bacs à l'O., de Csongrad au N. O., le Banat allemand et l'Esclavonie au S. : 145 kil. sur 75 ; 249,000 hab. (Valaques et Serbes). Ch.-l., Gross-Beeskerek. Marais et plaines très fertiles.

TOROPETSE, ville de la Russie d'Europe (Pskov), sur la Toropa (affluent de la Dzvina), à 240 kil. S. E. de Pskov ; 12,000 hab. Grand commerce en chanvre, lin, grains, marchandises coloniales. Cette ville était

au XIIe siècle une petite république indépendante.

TORQUATO-TASSO. *Voy.* TASSE (LE).

TORQUATUS. *Voy.* MANLIUS.

TORQUEMADA, *Turris Cremata*, ville d'Espagne (Palencia), sur la Pisuerga, à 22 kil. N. E. de Palencia; 2,500 hab. Beau pont (26 arches).

TORQUEMADA (Thomas de), premier inquisiteur-général en Espagne, né à Valladolid en 1420, mort en 1498, était dominicain. Etabli inquisiteur-général par le pape en 1483, il déploya une excessive rigueur, multiplia les confiscations et eut une part essentielle tant à l'organisation des tribunaux inquisitoriaux qu'à la rédaction du code des inquisiteurs, détermina Isabelle et Ferdinand à expulser les Juifs après la prise de Grenade, fit, dit-on, périr dans les supplices pendant les seize années de son ministère plus de 8,000 victimes, en fit condamner près de 100,000 à être emprisonnées, dégradées, privées de leurs biens, ou brûlées en effigie.—Jean de Torquemada, cardinal et dominicain, de la même famille, né à Valladolid en 1388, mort en 1468, brilla au concile de Bâle (1437) comme théologien du pape, qui lui donna le titre de *défenseur de la foi*, fit condamner Wiclef et Jean Huss, contribua à maintenir l'Eglise dans l'obéissance d'Eugène IV. Il fut évêque de Palestrine, puis de Sabine, et enfin cardinal. Il a laissé des ouvrages de théologie.

TORRE, v. d'Italie, dans les Etats sardes (Turin), à 16 k. S. O. de Pignerol; 2,200 h.—Un affluent de l'Isonzo se nomme la Torre, *Turris* chez les anciens.

TORRE-DEL-GRECO, ville du roy. de Naples (Naples), au pied du Vésuve, au S. O., sur le golfe de Naples, à 12 kil. S. E. de Naples; 15,800 hab. Souvent ravagée par les laves; maisons en ruines ou à moitié ensevelies. Objets en corail; pêche d'huîtres, thon, sardines. Aux env., vin (semblable à celui des îles de la Grèce), fruits délicieux.—Cette ville tire son nom d'une tour qui y fut construite par la reine Jeanne I. Elle a beaucoup souffert de l'éruption de 1794.

TORRE-DELL' ANNUNZIATA, ville du roy. de Naples (Naples), au pied du Vésuve, au S., sur la mer, à 19 k. S. E. de Naples; 3,500 h. Aiguilles, macaroni, moulin à poudre, armes, etc. Navigation active, vin renommé. Une tour y fut construite sous le règne d'Alphonse I pour la défense de la côte. —Très près de la ville, au N. O., est l'anc. *Pompeia*.

TORRE-DI-CAMARINA, l'anc. *Camarine*, ville de Sicile, sur la côte S., au N. du cap Scalambri. Fondée l'an 552 av. J.-C. près d'un lac de même nom; détruite par les Syracusains, puis rebâtie.

TORRE-DI-MARE, l'anc. *Métaponte*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 45 kil. S. E. de Matera.

TORRE-DI-POLLUCE, bourg de Sicile, sur la côte S. O., et au S. de Pilieri, est l'anc. *Sélinonte*.

TORRE-DON-XIMENO, *Tosibia*, ville d'Espagne (Jaen), à 10 kil. O. de Jaen; 6,800 hab. Toile. Commerce d'huile et vin. Grande saline.

TORRE (les DELLA), ou TORRIANI, célèbre famille milanaise, originaire du bourg de Valsanina, au pied des Alpes, joua un grand rôle parmi les Guelfes et eut à Milan une autorité presque souveraine de 1242 à 1312. Ses principaux membres furent :

1° Pagano, qui s'acquit une popularité immense en prenant grand soin des blessés de Milan après la défaite de Cortenova (1237); il fut chef de la république de 1242 à 1256.

2° Martin, podestat de Milan dès 1256, qui fut en outre seigneur de Lodi (1259) et de Novare (1263).

3° Philippe, podestat de Milan de 1263 à 1265; il affermit l'autorité de sa maison sur la république, et l'étendit sur Côme, Verceil, Bergame.

4° Napoléon, neveu de Philippe et son successeur dans la seigneurie de Milan (1265–78); il favorisa les entreprises de la 2e maison d'Anjou sur Naples, eut des différends très graves avec l'archevêque de Milan, anéantit par les armes et le supplice la famille Vestarini, régna par la terreur, causa ainsi la révolte de Côme (1271), fut pris à Désio par Othon Visconti (1277), et mourut en prison. L'emp. Rodolphe de Habsbourg l'avait reconnu vicaire impérial à Milan.

5° Gui, neveu de Napoléon, pris avec son oncle à Désio, s'évada en 1278, fit une guerre de partisan en Lombardie, rentra dans Milan vers 1303, et bientôt en fut presque le souverain, y joignit un instant la seigneurie de Plaisance, et fut reconnu vicaire impérial par Henri VII. Attaqué par les Gibelins qu'Henri VII avait fait rentrer dans Milan (1311), il fut forcé de s'enfuir à Crémone, où il mourut en 1312.

TORRE (M.-Ant. MAMMUCCA DELLA), de Capod'Istria, fut 33 ans drogman de la légation impériale à Constantinople, rendit les plus grands services à l'Autriche, soit à Constantinople en épiant les intrigues des rebelles hongrois près de la Porte, soit à Vienne, depuis 1683, en lisant les correspondances interceptées; il fut créé en 1701 comte d'empire.

TORRE (J.-Marie DELLA), savant italien, né à Rome en 1713, mort en 1782, directeur de la bibliothèque de l'imprimerie royale de Naples, ainsi que du musée d'antiquités, est un des premiers qui ait osé descendre dans le cratère du Vésuve. On a de lui, entre autres ouvrages: *Elementa physices*, Naples, 1767, 9 vol. in-8; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755.

TORRELAGUNA, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 9 kil. O. d'Uceda; 2,300 hab. Patrie de Ximenès.

TORRELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 4 kil. E. d'Avellino. Aux environs, champs Taurasiniens où Pyrrhus battit les Romains.

TORREMAGGIORE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 7 kil. O. de San-Severo; 4,350 hab.

TORRENTINUS (Hermann VAN BEEK, dit), grammairien du XVe siècle, né vers 1450 à Zwoll (Over-Yssel), mort vers 1520, était de la congrégation des Clercs de la vie commune, et enseigna la rhétorique à Groningue. Il laissa : *De generibus nominum*; *De heteroclitis*; *Elucidarius carminum et historiarum*, Haguenau (1510). C'est le premier dictionnaire historique que l'on connaisse.

TORRENTIUS (Lievin VAN DER BEKEN, dit), prélat belge, né à Gand en 1525, mort en 1595, fut évêque d'Anvers (1587), archevêque de Malines (1595), et remplit diverses missions importantes. Il fonda par son testament le collége des Jésuites de Louvain. On lui doit des éditions avec commentaires de *Suétone*, Anvers, 1578 et 1592, d'*Horace*, Anvers, 1602, in-4, et quelques poésies latines.

TORRENTIUS (J.), peintre d'Amsterdam, né en 1589, mort en 1640, déshonora un beau talent par l'infamie de ses mœurs et par le choix des sujets obscènes qu'il se plaisait à reproduire, se fit chasser de Hollande comme Adamite, après avoir couru risque de la vie, obtint en Angleterre quelques succès, mais finit aussi par s'y faire mépriser, et revint dans Amsterdam, où il resta caché jusqu'à sa mort.

TORRES (détroit de), ou D'ENDEAVOUR, dans l'Océan équinoxial, entre la Papouasie et la Nouvelle-Hollande; 150 kil. de long : îlots, récifs, navigation très dangereuse. Découvert en 1606.

TORRES (L. DA MOTTA FEO DAS), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, mort en 1822, fit les guerres contre la France (1792), commanda les batteries flottantes qui devaient défendre l'entrée du Tage (1797 et 98), fut gouverneur du Brésil méridional, croisa sur les côtes d'Afrique et fit quelques prises aux Barbaresques (1805), combattit à la tête de trois légions contre les Français en 1808, fut quatre ans capitaine-général au roy. d'Angola en Afrique (1816–20), revint à Lisbonne en 1821, et s'opposa de tout son pouvoir à la révolution des Cortès (1822). On doit à ce navigateur quelques découvertes.

TORRES-VEDRAS, *Arandis*, ville murée du Portugal (Estramadure), à 45 k. N. de Lisbonne. Aqueduc. Beaucoup de vin. Wellington, forcé de battre

en retraite devant les Français, y prit une position redoutable, dite *lignes de Torres-Vedras* (1812).

TORRICELLI (Evangelista), physicien célèbre, né en 1608 à Faenza, selon ce qu'on croit, se fit de bonne heure remarquer par son goût pour les sciences, se lia avec Castelli, élève de Galilée, commença à se faire connaître en découvrant quelques propriétés de la cycloïde (découverte dont Roberval lui disputa la priorité) ; il inventa le baromètre (1643). Il ferma les yeux à Galilée, et fut, après la mort de ce grand homme, nommé à sa place professeur de mathématiques à Florence. Il fut enlevé à l'âge de 39 ans, en 1647. On a de lui divers ouvrages qui ont été réunis sous le titre d'*Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4 ; une *Lettre à Roberval* sur la parabole, la cycloïde, etc. (dans les *Mém.* de l'Acad. des Sciences).

TORRIGIANO (P.), sculpteur florentin, né vers 1472, mort en 1522, exécuta des chefs-d'œuvre à Rome, en Angleterre, en Espagne ; on admire surtout la *Charité* et l'*Ecce homo* de Grenade. Ayant brisé de colère une statue de la sainte Vierge qu'on ne voulait lui payer que 30 ducats, il fut condamné à mort par l'inquisition, et se laissa mourir de faim pour éviter le bûcher.

TORSELLO. *Voy.* SANUTO.

TORSTENSON (Léonard, comte de), général suédois, né en 1595, mort en 1654, suivit Gustave-Adolphe en Livonie, puis en Allemagne (1630), donna partout des preuves de talent et d'intrépidité, fut pris au combat de Nuremberg, échangé après la bataille de Lutzen (1632), nommé grand-maître de l'artillerie (1634), prit, à la mort de Banier, le commandement de l'armée suédoise (1642), remporta la même année la victoire de Breitenfeld, envahit la Bohême et la Moravie (1643), fit une admirable retraite au fond du Holstein, déjoua le plan de Gallas, qui voulait l'y enfermer, anéantit son armée (1644), et battit les impériaux à Jankowitz. Christine le fit comte et gouverneur de la Westrogothie. L'*Eloge de Torstenson*, écrit par le roi Gustave III, a été couronné par l'Académie de Stockholm.

TORTELLI (J.), en lat. *Tortellius Aretinus*, natif d'Arezzo (1400-66), fut secrétaire et bibliothécaire de Nicolas V, passa pour un savant de premier ordre ; il n'est connu aujourd'hui que par un ouvrage de grammaire : *De potestate litterarum seu de orthographia*, etc., Rome, 1471, in-fol., Trévise, 1477, etc.

TORTOLA, une des îles Vierges, 28 kil. sur 10 ; 7,000 hab. Ch.-l., Road-Town. Aux Anglais.

TORTONE, *Dertona*, ville des États sardes (Alexandrie), ch.-l. d'intendance, à 24 kil. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia ; 8,000 hab. Évêché. Place forte. Commerce de grains et de vins. On la suppose fondée par Brennus. Brûlée par Frédéric Barberousse, elle se releva, et s'érigea en république, mais finit par tomber sous la dépendance des ducs de Savoie. Elle fut prise par le marquis de Maillebois en 1734, par le duc de Modène en 1745, par les Français en 1796 et 99, et devint, sous l'empire, ch.-l. d'arr. dans le dép. de Marengo. — L'intend. de Tortone est située entre celles de Novare, de Voghera, de Gênes et d'Alexandrie ; 48 k. sur 17 ; 50,000 hab.

TORTOSE, *Dertosa*, chez les Romains, *Tortosa* en espagnol, ville d'Espagne (Catalogne), à 116 kil. S. de Barcelone, et à 410 kil. N. E. de Madrid, sur la gauche de l'Èbre ; 11,000 h. Evêché ; 6 châteaux-forts. Cathédrale, palais épiscopal. Grand commerce de poisson (une digue construite dans l'Èbre empêche le poisson de remonter, et monopolise ainsi la pêche au profit de Tortose). Aux environs, jaspe célèbre, salines très riches, fer, plomb, mercure, calamine, houille, alun, soude ; 600 sources. C'était une ville municipale sous les Romains. Elle fut enlevée aux Maures par les rois chrétiens en 1141 ; prise par les Français en 1649 et 1811.

TORTOSE, *Orthosia*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), sur la mer, à 62 kil. N. de Tripoli. Fondée au Ve siècle.

TORTUE, île de l'archipel des Antilles, sur la côte N. O. de l'île d'Haïti, dont elle n'est séparée que par un étroit canal ; 32 k. sur 9 ; ch.-l. Tayona. Longtemps possédée par les Flibustiers.

TORTURA, dans l'Ecriture *Dor* ou *Napheth*, port de Syrie, à 22 k. S. d'Acre, au pied du mont Carmel.

TORY, TORYS. *Voy.* TORIES.

TOSCANE (grand-duché de), *Tuscia* et *Etruria* chez les anciens, état de l'Italie centrale, par 7° 56'-9° 58' long. E., 42° 20'-44° 14' lat. N., a pour bornes à l'E. et au S. l'État ecclésiastique, à l'O. la Méditerranée, au N. le duché de Modène ; environ 200 kil. sur 160 ; 1,350,000 hab. Capitale, Florence. Division : 5 *compartimenti* (Florence, Pise, Grosseto, Arezzo, Sienne). Montagnes au centre et à l'E. (Apennins avec leurs ramifications). Nombreuses rivières (Ombrone, Arno, Tibre, etc.) ; canaux, lacs ; le long de la côte se trouvent les marais insalubres dits *Maremmes*. Climat varié, mais généralement très doux. Sol très fertile ; grains, légumes et fruits du midi : bons vins ; bétail, moutons et mulets superbes, etc. Mercure, cinabre, alun, vitriol, soufre, houille, sel, marbres, etc. Pêche de thons et de sardines. Industrie assez active, grand commerce. L'instruction est très répandue ; trois universités (Florence, Pise, Sienne) : beaucoup d'académies et de sociétés savantes. Le dialecte toscan est l'italien le plus pur. Le gouvernement est une monarchie héréditaire. Le revenu public s'élève à 17,000,000 de fr. — Le nom de Toscane vient de *Tusci*, ancien nom des Étrusques. (Pour l'histoire primitive de ce pays, *Voy.* ÉTRURIE.) Au IVe siècle de J.-C., l'anc. Etrurie fut, sous le nom de Tuscie, une province du diocèse d'Italie, et plus tard du diocèse de Rome. Elle tomba sous la domination lombarde, et forma plusieurs duchés, dont le plus important fut celui de Spolète. Après Charlemagne, la Tuscie devint un margraviat ou marquisat indépendant (qui subsista de 828 à 1115). Au Xe siècle, les marquis de Tuscie jouissaient de beaucoup d'influence à Rome, et avaient part essentielle à la nomination des papes. La grande-comtesse Mathilde, en qui finit la maison des marquis de Tuscie, ayant légué une grande partie de ses domaines au Saint-Siége, les papes finirent par avoir la Tuscie méridionale ; le reste prit peu à peu le nom de Toscane. Bientôt les villes de cette contrée (Pise, Florence, Sienne, Lucques, Pistoie, etc.) devinrent de riches et puissantes républiques. Pise était la 1re aux XIe et XIIe siècles ; mais au XIIIe elle fut dominée par Florence, qui la soumit en 1405, et la garda de 1406 à 1494. Cette dernière avait de plus conquis Pistoie (1301-1329, etc.), Volterre (1361), Arezzo (1384), de sorte qu'en 1407, il ne restait plus en Toscane que trois états indépendants, Florence, Lucques, Sienne : Florence (où dominèrent les Médicis depuis 1421) était de beaucoup le plus puissant. L'invasion de Charles VIII (1494) chassa momentanément de Florence les Médicis, et fit révolter Pise contre sa rivale. Pise ne fut soumise qu'en 1509, et les Médicis ne revinrent à Florence qu'en 1513. En 1531 fut érigé par Charles-Quint, en faveur d'Alexandre-Médicis, le duché de Florence ou de Toscane, qui en 1569 prit le titre de grand-duché. Enfin Sienne, prise par Charles-Quint en 1554, fut en 1557 donnée par Philippe II à Cosme de Médicis (en échange de Piombino). A l'extinction des Médicis (1737), le grand-duché fut donné à la maison de Lorraine, qui bientôt après devint nouvelle maison d'Autriche, et qui le possède encore auj. ; mais en 1790 il forma, non plus une des provinces de la monarchie autrichienne, mais un état particulier régi par une ligne cadette de la maison (c'est ce qu'on appelle auj. *secondogéniture* de la maison de Lorraine-Autriche en Toscane). Occupé en 1796 par Bonaparte, le grand-

duché de Toscane fut, en 1801, érigé en *Royaume d'Etrurie* pour des princes d'Espagne issus du dernier duc de Parme, qui y régnèrent jusqu'en 1807 (*Voy.* Roy. d'ETRURIE). Il fut alors réuni à l'empire français, où il forma les 3 dép. de l'Arno, de l'Ombrone et du Trasimène. En 1809, Napoléon nomma *grande-duchesse de Toscane* sa sœur Elisa Bacciocchi, qui y resta jusqu'en 1814. A cette époque, la Toscane revint à la maison d'Autriche.

Souverains de la Toscane.

1° *Marquis de Tuscie.*
Boniface I, 828
Adalbert I, 845
Adalbert II, 890
Gui, 917
Lambert, 929
Boson, 931
Humbert, 936
Hugues-le-Grand, 961
Adalbert III, 1001
Regnier, 1014
Boniface II, 1027
Frédéric, 1052
Béatrix, 1055
Mathilde, 1076-1115
Plusieurs républiques indépendantes.

2° *Les Médicis à Florence, d'abord sans titre perpétuel.*
Jean-le-Banquier, gonfalonier, 1421
Cosme-le-Magnifique, 1429
Pierre I, 1464
Laurent et Julien, 1469
Laurent *seul*, 1478
Pierre II, 1492-1494

3° *Les Médicis ducs, puis grands-ducs de Toscane.*
Alexandre I, *duc*, 1531
Cosme I, *duc*, 1537
grand-duc, 1569
François I Marie, 1574
Ferdinand I, 1587
Cosme II, 1608
Ferdinand II, 1621
Cosme III, 1670
Jean-Gaston, 1723-1737

4° *Maison de Lorraine-Autriche.*
François II (emp., 1745), 1737
Léopold (empereur en 1790), 1765
Ferdinand III, 1790-1801

5° *Rois d'Etrurie.*
Louis I de Parme, 1801
Louis II, 1803-1807

6° *Réunion à la France.*
Elisa, gr.-duchesse de Toscane, 1809-1814

7° *Maison d'Autriche.*
Ferdinand III, pour la 2e fois, 1814
Léopold II, 1824

TOSCANELLA, *Tuscania*, ville des Etats de l'Eglise, à 36 kil. N. de Civita-Vecchia: 3,066 hab. Mine de soufre. Jadis évêché fondé en 595, et réuni à celui de Viterbe en 1198.

TOSCANELLI (Paul DEL POZZO), astronome, né à Florence en 1397, mort en 1482, communiqua au roi de Portugal Alphonse V, puis à Colomb, un plan tendant à aller par l'ouest dans l'Inde, qu'il croyait éloignée de 120 degrés au plus de l'Europe, établit un gnomon solsticial sur le dôme de l'église métropolitaine de Florence (1468), et s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les tables alphonsines.

TOSIA, *Docea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 45 kil. N. de Kiangari; 6,000 hab. Aux environs, beaucoup de riz.

TOSTA, riv. du Guatimala (Nicaragua), tombe dans le Grand Océan, à 18 kil. de Realejo; cours, 80 kil. Un espace de 15 kil. seulement la sépare du lac de Lindivi: aussi a-t-on pensé à cette rivière pour établir la communication entre les deux mers.

TOSTANA, ville d'Espagne (Murcie), à 17 kil. N. E. de Lorca; 8,050 hab. Divisée en 2 parties (Sevilla, Triana). Mantilles, toiles peintes et ordinaires.

TOTES, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 26 kil. S. de Dieppe; 800 hab.

TOTH, dieu égyptien. *Voy.* THOTH.

TOTILA, roi des Ostrogoths en Italie (541-552), avait d'abord été duc de Frioul. Il releva par sa persévérance et son courage la monarchie expirante, reprit sur les empereurs grecs Cumes, Naples, Bénévent, Spolète, Pérouse, Plaisance, Florence, enfin Rome même; mais il se laissa bientôt enlever la plupart de ses conquêtes par Bélisaire (545-547). Il prit de nouveau l'avantage quand Bélisaire eut été éloigné (548), et pénétra jusqu'en Sicile. Cependant Narsès, envoyé contre lui, l'atteignit à Tagina (auj. *Lentagio*), dans l'Apennin, et remporta sur lui la bataille dite de *Busta Gallorum*. Totila mourut quelques jours après.

TOTT (Fr. baron DE), militaire et diplomate, né à Chamigny, près de la Ferté-sous-Jouare, en 1733, était d'origine hongroise. Il fut employé à l'ambassade française de Constantinople (1757-63), devint consul français en Crimée (1767), et eut part au rétablissement de Crym-Guéraï, khan des Tartares, passa en Turquie près de Mustapha III, et y rendit des services inappréciables en réformant les pontons et l'artillerie, défendit les Dardanelles contre la flotte d'Orlof, donna des moyens de mettre à couvert la frontière turque du côté d'Otchakov et de la Crimée; mais il trouva chez les Turcs tant d'antipathie pour les améliorations qu'il se dégoûta et revint en France. Il fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les Echelles du Levant et en Barbarie, remplit encore diverses fonctions en France même, émigra en 1790, et mourut en Hongrie (1793). Il a publié des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amst. (Paris), 1784, 4 vol. in-8, qui sont fort estimés.

TOUARIKS, dits aussi *Sourgous*, peuple de la famille atlantique, habite toute la partie moyenne du Sahara, à l'O. des Tibbous. Ils sont très basanés (bien que de race blanche), grands, braves, agiles, pillards et très redoutés. Tous sont musulmans.

TOUAT, oasis du Sahara, à 430 kil. S. E. des frontières de Maroc dont elle dépend, par 23°-25° lat. N., 2°-3° long. E. Ch.-l., Agably. Commerce avec Maroc, le Fezzan, Tombouctou, etc.

TOUCHET (Marie), femme d'une grande beauté, fille d'un apothicaire d'Orléans, né en 1549, fut maîtresse de Charles IX, qui la rendit mère du duc Charles d'Angoulême, et qui lui resta toujours attaché; puis épousa Fr. de Balzac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, dont elle eut 2 filles, la marquise de Verneuil, qui fut maîtresse d'Henri IV, et la marquise d'Entraigues, qui vécut 10 ans avec Bassompierre.

TOUCHI ou TCHOUCHI-KHAN, un des fils de Gengiskhan, fut détaché par son père à l'O. pendant la guerre de Khowaresmie, battit les Polovtses (entre le Don et le Danube), défit les Russes venus à leur secours (1224) à la grande bataille de la Khalkha, retourna de là vers le S. E., contre les Abazes, les Tcherkesses, etc., et mourut avant Gengiskhan, laissant, entre autres fils, Batou, qui fonda l'empire du Kaptchak ou de la Horde-d'Or.

TOUCQUES, bourg du dép. du Calvados, à 8 kil. N. E. de Pont-l'Evêque et à 4 kil. S. de l'emb. de la Toucques; 1,100 hab. Commerce de grains, eaux-de-vie, harengs, etc.— La riv. de Toucques arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, passe à Lisieux (où elle devient navigable), à Pont-l'Evêque, et se jette dans la Manche, après un cours de 120 kil.

TOUCY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 25 kil. S. O. d'Auxerre; 2,728 hab. Grosses étoffes de laine. Patrie du cardinal Gilon de Paris.

TOUL, *Tullum Leucorum*, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Moselle, à 24 kil. O. de Nancy; 7,333 hab. Place forte. Beau pont, place du Dauphin, anc. cathédrale et anc. palais archiépiscopal, arsenal, casernes, hôpital. Toiles, imprimerie mécanique, etc. Société d'agriculture. Commerce. — Jadis capitale des *Leuci* sous les Romains; fortifiée par Valentinien I en 375. Il se livra sous ses murs une bataille sanglante entre Théodebert, roi d'Austrasie, et Thierry, roi de Bourgogne (612). Au moyen âge, elle devint ville impériale et fut l'un des Trois-Evêchés. Réunie à la France par Henri II en 1552 (*Voy.* TROIS-ÉVÊCHÉS), elle fut fortifiée par Louis XIV en 1770. Elle a été très endommagée par un tremblement de terre en 1831. Patrie de saint Loup et de saint Waast, de Gouvion Saint-Cyr et du typographe Carez. — L'arr. de Toul a 5 cant. (Colombey, Domèvre-en-Haye, Thiaucourt, et Toul, qui compte pour 2), 119 comm., et 64,041 hab.

TOUL (gouv. de), un des 8 petits gouvernements de

France avant la Révolution, se composait de 2 districts : la ville de Toul (Toul, Void, etc.), l'évêché de Toul (Liverdun, Vicheri).

TOULA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Toula, à 140 kil. O. de Riazan ; 30,000 hab. Archevêché. Beaucoup d'édifices publics, bazar. Industrie active (soieries, chapeaux, acier, suif, savon, corderies, tanneries, etc.) ; manufacture impériale d'armes, créée en 1712 par Pierre-le-Grand. — Toula, fondée en 1509, fut souvent prise et ravagée au XVIe siècle : sa prospérité date de 1613. — Le gouv. de Toula, situé entre ceux de Moscou au N., de Riazan à l'E., de Tambov au S. E., d'Orel au S. et de Kalouga à l'O., a 240 kil. sur 150, et 1,100,000 hab. Sol plat et bien arrosé. Bois, pâturages, abeilles.

TOULA, riv. de l'empire chinois (Mongolie), coule au S. O., puis au N. O., et se jette dans l'Orkhon, par 49° lat. N. ; cours, 500 kil.

TOULLIER (Ch.-Bonav.-Marie), jurisconsulte, né à Dol, près de Saint-Malo, en 1752, mort en 1835, était agrégé à la faculté de droit de Rennes dès 1779 ; il alla en Angleterre (à Oxford et à Cambridge) pour compléter ses connaissances en droit. Sous la République, il fut administrateur de district et juge au tribunal d'Ille-et-Vilaine, puis se fit avocat. Lors de la réorganisation des écoles, il fut nommé professeur de droit civil à Rennes (1803), et devint peu après doyen de la faculté. La Restauration lui enleva, en 1815, ce titre honorifique, qui depuis lui fut rendu. Toullier commença dès 1811 la publication d'un grand ouvrage qui résumait ses cours : le *Droit civil français suivant l'ordre du Code*, 1811-1820, 9 vol. in-8. ; 5e édition, 1829-31, 15 vol. in-8. Ce traité est le meilleur commentaire que nous ayons du *Code civil* ; il a mérité à son auteur le surnom de *Pothier moderne*. On doit regretter qu'il ne soit pas terminé (il ne comprend que les 1,581 premiers articles du *Code* et s'arrête au titre de la *Vente*).

TOULON, *Telo Martius* ou *Telonis portus*, v. et port de France (Var), ch.-l. d'arr., sur la Méditerranée, au pied du mont Pharon, par 3° 35' long. E., 43° 7' lat. N. ; 35,222 h. Ch.-l. de dép. maritime et un des trois grands ports militaires de France. Place forte. Rade qui est une des plus belles de l'univers. Superbes établissements de marine : bassin de carénage, corderie, salle des voiles, arsenal, fonderie, chantiers, cases couvertes ; vaste bagne. Belle place du Champ-de-Bataille, rue aux Arbres ; colonne rostrale d'Alger ; 159 fontaines, etc. ; aux environs, hôpital militaire et lazaret. Collége communal, école roy. de navigation, école de médecine de la marine, bibliothèque, musée d'histoire naturelle, jardin botanique. Société des sciences, belles-lettres et arts. Industrie et commerce médiocres. Jadis colonie romaine. Toulon fut plusieurs fois ravagé par les Arabes et par les Barbaresques. Le connétable de Bourbon le prit en 1524, Charles-Quint en 1536. Louis XIV le fit fortifier par Vauban ; en 1707, le prince Eugène et le duc de Savoie l'assiégèrent en vain. Livré aux Anglais en 1793 par la trahison des royalistes, il fut repris par les Français le 19 décembre de la même année : c'est à ce siége que Bonaparte commença sa réputation. — L'arr. de Toulon a 8 cantons (le Beausset, Collobrières, Cuers, Hyères, Ollioulles, Sallies, plus Toulon qui compte pour 2), 28 comm., et 99,012 hab.

TOULON-SUR-ARROUX, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 56 kil. N. O. de Charolles : 2,307 hab.

TOULONGEON (Fr.-Emm., vicomte de), historien, né au château de Champlitte en 1748, mort en 1812, suivit d'abord la carrière des armes, devint colonel, finit par se vouer à la littérature et à la politique, devint membre des Etats-Généraux, et fut un des premiers parmi les nobles à se réunir au tiers-état ; il fut aussi plus tard membre du Corps législatif. On lui doit une *Histoire de France depuis la révolution de* 1789 (assez médiocre), 1801-10, 4 vol. in-4 ; une traduction de *César*, 1813, etc.

TOULOUBRE, *Cœnus*, riv. de France (Bouches-du-Rhône), communique par le canal de Craponne avec la Durance et se perd dans l'étang de Berre, au S. et près de Saint-Chamas.

TOULOUSE, *Tolosa*, v. de France, ch.-l. du dép. de la Hte-Garonne, sur la gauche de la Garonne et le canal du Midi, à 669 kil. S. de Paris ; 77,372 h. Beau pont, belles promenades (esplanade, cours Dillon, jardin public) ; beaux quais, place Lafayette, place et rue Cherevdon ; cathédrale, église de la Dorade ; hôtel-de-ville fameux (dit *Capitole*), hôtel de la préfecture ; réservoir, superbe écluse, *pont-jumeau*, etc. Archevêché. Cour royale, tribunal de 1re instance et de commerce ; académie universitaire, faculté des lettres, collége royal, école secondaire de médecine et chirurgie, école royale d'artillerie, école de dessin, académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, académie des *Jeux floraux* (*Voy.* ce nom), académie de peinture, société de médecine, des amis des arts ; deux bibliothèques, observatoire, pépinière départementale. Etablissements de bienfaisance. Industrie active (pâtes d'Italie, faulx, limes, maroquins, passementerie, couvertures de laine et coton, cordes d'instruments ; manufacture royale de tabac ; laminoir, manufacture d'objets d'acier, forges à la catalane, fonderie de canons, etc.). Commerce très important en objets de ses fabriques et en comestibles renommés ; c'est l'entrepôt des fers de tout le dép. de l'Ariége ; commerce de transit entre la France et l'Espagne. — Toulouse était fort riche et fort peuplée au temps même de l'indépendance des Gaules ; c'était un des sanctuaires religieux du pays. Elle fut de bonne heure alliée des Romains, mais elle les trahit pour les Cimbres en 106 av. J.-C. ; Cépion la prit alors par surprise ; il y fit un riche butin en dépouillant les temples, et se l'appropria : lorsqu'il fut battu par les Cimbres à Toulouse, on crut que c'était une punition de son impiété, ce qui fit imaginer l'expression proverbiale *l'or de Toulouse*, pour richesse qui porte malheur. Sous l'empire, elle fut comprise dans la Narbonaise. Elle devint capitale des Wisigoths en 419 ; Clovis la leur prit en 507. A partir de 631, les ducs d'Aquitaine de la ligne mérovingienne y régnèrent : Waïfre en fut le dernier duc (747-767). Toulouse fut ensuite la capitale du roy. momentané d'Aquitaine (créé par Charlemagne en 778 pour Louis-le-Débonnaire son fils), puis du comté de Toulouse ; elle devint alors florissante, et compta de nombreux troubadours. Toulouse avait une université depuis 1229 ; Philippe-le-Bel y établit un parlement en 1302 (en même temps qu'à Paris). Toulouse a toujours été la capitale du gouvernement du Languedoc. Elle a longtemps conservé des priviléges particuliers : ses magistrats s'appelaient *capitouls*. Le 10 avril 1814, le maréchal Soult livra à Wellington (10 jours après la reddition de Paris) la bataille de Toulouse, qui resta indécise. En 1841, il y a eu à Toulouse des troubles graves, qui ont pu faire craindre une révolte. A Toulouse sont nés Cujas, Fermat, Riquet, Maignan, Palaprat, Campistron, le peintre Gros, etc. — L'arr. de Toulouse a 12 cant. (Cadours, Castanet, Fronton, Grenade, Léguevin, Montastruc, Verfeil, Villemur-sur-Tarn, plus Toulouse qui compte pour 4) ; 135 communes, et 159,064 hab.

TOULOUSE (comté de). Ce comté, créé dès 778 par Charlemagne, faisait partie du roy. d'Aquitaine, et eut d'abord des comtes bénéficiaires. Après la paix de Verdun (843), il se trouva être le principal des fiefs formés dans l'ancienne Narbonaise. Frédelon, qui commandait à Toulouse sous Charles-le-Chauve, ayant remis au roi cette importante place après la mort des comtes Bernard et Guillaume, qui avaient soutenu le parti de Pépin II, roi d'Aquitaine, fut fait comte de Toulouse, en 849 ; son frère Raimond

lui succéda (852), et depuis le comté fut héréditaire dans cette famille. Au Xe siècle, le comté de Toulouse était l'un des six grands fiefs de la couronne. Il avait alors sous lui (comme arrière-fiefs) les comtés de Quercy, d'Alby, de Carcassonne, de Nîmes, de Béziers, de Foix; de plus les comtes héritèrent au XIe siècle de la partie de la Provence dite *marquisat de Provence*. Le comté de Toulouse jouissait d'une haute prospérité et d'une civilisation précoce, jointe à une vie molle et corrompue, quand les feudataires septentrionaux se croisèrent contre ses comtes, les accusant d'hérésie. De là la terrible guerre des Albigeois, l'expulsion des anciens comtes, et l'élévation de Simon de Montfort au titre de comte de Toulouse (1212-1218). La mort de Simon rendit le comté à l'ancienne dynastie, mais celle-ci s'éteignit bientôt dans les mâles en la personne de Raymond VII (1249). Sa fille Jeanne, épouse d'Alphonse, frère de saint Louis, lui succéda, sans conserver toutefois les vastes arrière-fiefs du comté de Toulouse (ceux-ci par le traité de Paris, 1229, avaient été cédés à la couronne); enfin en 1272, après la mort d'Alphonse et de sa femme, qui ne laissaient pas d'enfants, le comté de Toulouse proprement dit fut réuni de même à la France.

Comtes de Toulouse.

Frédelon,	849	Alphonse I Jourdain	1112
Raymond I,	852	Raymond V,	1148
Bernard,	854	Raymond VI,	1194-1222
Odon,	875	*Simon de Montfort*,	1212-18
Raymond II,	918		
Raymond III,	923	*Amaury de Montfort*,	1218-24
Guillaume III,	950		
Pons,	1037	Raymond VII,	1222
Guillaume IV,	1060	Jeanne *et Alphonse de France*,	1249-72
Raymond IV,	1088		
Bertrand,	1105	*Réunion à la France*,	1272

TOULOUSE (RAYMOND DE), nom de 7 comtes de Toulouse (*Voy.* ci-dessus), dont les plus connus sont:

Raymond IV, dit *Raymond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers l'an 1042, mort en 1105. Il fut un des chefs de la première croisade (1096), et l'un des premiers qui montèrent à l'assaut de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il refusa deux fois la couronne, et mourut en Syrie, près de Tripoli. Il eut pour successeur dans le comté de Toulouse son fils aîné, Bertrand, qui mourut 3 ans après, et qui laissa ses états d'Occident à son frère Alphonse-Jourdain (*Voy.* JOURDAIN).— Raymond V, fils d'Alphonse-Jourdain, né en 1134, épousa Constance, fille du roi Louis-le-Gros, et la répudia ensuite. Il fut attaqué par Henri II, roi d'Angleterre et Alphonse IV, roi d'Aragon; mais il sortit victorieux de ces différentes luttes, et acquit la ville de Nîmes; il y mourut en 1194. — Raymond VI, dit *le Vieux*, fils et successeur du précédent, né en 1156, eut de violents démêlés avec la cour de Rome au sujet des Albigeois qu'il protégeait. Excommunié deux fois (1208 et 1211), il eut à soutenir des guerres sanglantes et désastreuses, et fut quelque temps dépouillé de ses états, dont s'empara Simon de Montfort (1212-18); mais il triompha à la fin de ses ennemis, rentra dans ses domaines et s'y maintint jusqu'à sa mort (1222), malgré les attaques d'Amaury de Montfort, fils de Simon. Marié 5 fois, le comte de Toulouse ne laissa que 2 enfants légitimes, Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre.— Raymond VII, dit *le Jeune*, dernier comte de Toulouse, fils et successeur du précédent, né à Beaucaire en 1197, se signala dès sa jeunesse par sa bravoure chevaleresque, fut excommunié deux fois avec son père, n'en poursuivit pas moins la guerre, triompha de Simon de Montfort et de son fils Amaury, et contraignit ce dernier après la mort de Raymond VI à traiter avec lui (1224). Mais affaibli par une si longue lutte, Raymond fit sa paix en 1229 avec la cour de France et avec le Saint-Siége, et subit toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il mourut à Milhaud en 1249, laissant ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé, en 1237, Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX.

TOULOUSE (L.-Alexandre DE BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1678, mort en 1737, eut le titre d'amiral de France dès l'âge de cinq ans, se distingua pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1700-10), battit l'amiral Rooke aux environs de Malaga, ne prit aucune part aux intrigues de la duchesse du Maine pendant la Régence, épousa, en 1723, la marquise de Gondrin, et tint à Rambouillet une cour qui fut, pour l'élégance et la distinction, rivale de celle de Sceaux. Il était père du duc de Penthièvre.

TOUMAN-BEY, dernier sultan mamelouk d'Egypte, neveu de Kansou-el-Ghaury, lui succéda en 1516, tenta en vain de défendre le pays contre le sultan ottoman Sélim I, déjà vainqueur de son oncle, fut battu, se défendit héroïquement dans le Caire et dans Djizeh, mais finit par être livré au sultan et fut pendu au Caire (1517).

TOUMAT, riv. d'Afrique. *Voy.* MALEG.

TOUMBEDRA, riv. de l'Inde, dans le N. du Maïssour, formée des deux rivières de Tounga et Bhadra, qui sortent des Ghattes occidentales, coule au N., au N. E., à l'E., reçoit la Vadavotti, etc., et tombe dans la Kistnah par 75° 58' long. E., 16° lat. N., après un cours d'environ 150 kil.

TOUMET, tribu mongole de la Mongolie proprement dite, habite en partie sur les bords du Hoang-ho, à environ 400 kil. de Péking. Sa ville principale est Koukou-khoton.

TOUMROUT ou TOMRUT (MOHAMMED-AL-MAHDI BEN ABDALLAH), fondateur de la secte et de la dynastie des Almohades (1087-1130), était natif de la Mauritanie; il se lia avec Abd-el-Moumen, qui s'annonçait comme le 12e imam; alla prêcher à Maroc la religion nouvelle, fut chassé, puis condamné à mort, se réfugia à Tynamal, et, armant ses disciples, combattit sans relâche les Almoravides. Il étendit au loin son pouvoir (1122-25), chargea ensuite du commandement de ses troupes Abd-el-Moumen, et mourut en 1130.

TOUNGA, riv. de l'Inde. *Voy.* TOUMBEDRA.

TOUNG-KIANG, riv. de Chine (Kouang-tong), tombe dans le golfe de Canton; cours, 400 kil.

TOUNG-OUN, ville de Chine, dans l'île d'Haï-nan, à 20 kil. S. E. de Kiong-tcheou; 100,000 hab.

TOUNGOUNSKA, nom commun à deux rivières de la Russie d'Asie (Sibérie), l'une, dite *Toungounska inférieure*, qui coule 1,300 kil. au N. E., au N., à l'O., et joint l'Iénisséi près de Touroukhansk; — 2° l'autre, *Toungounska moyenne*, dite aussi *Toungounska au delà des montagnes*, qui coule 900 kil. à l'O., et tombe dans l'Ienisséi par 60° 40' lat. N.

TOUNGOUSES, peuple de la Russie d'Asie, de race mandchoue, habite dans les gouv. d'Iénisséisk et d'Irkoutsk et dans la province d'Iakoutsk, depuis l'Iénisséi à l'O. jusqu'à la mer d'Okhotsk à l'E., et depuis les monts Iablonoï au S. jusqu'à la mer Glaciale au N.; 17 à 18,000 individus mâles. Les Toungouses sont pasteurs et nomades, et exercent quelques métiers; ils adorent le Dalaï-Lama. Ils obéissent aux Russes depuis le XVIIe siècle.

TOUNG-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-tong), par 36° 32' lat. N., 114° long. O., sur le grand canal; très commerçante, très peuplée; tour à huit étages revêtue de porcelaine.

TOUNKAT, ville du Turkestan. *Voy.* TONKAT.

TOUP (Jean), philologue anglais, né en 1713 à Saint-Yves (Cornouailles), mort en 1785, était curé dans son comté natal, et vécut dans la solitude: de là son ton âpre et trop tranchant. On estime ses *Emenda-*

tiones in Suidam, Londres, 1760, 64, 66, 75, 4 vol. in-8 (réimp. sous le titre d'*Opuscula ad Suidam*, Leipsick, 1781, in-8; Oxford, 1790, 4 vol. gr. in-8), son édition de *Longin*, Oxford, 1778, et ses notes sur *Théocrite*, 1770 et 72.

TOUQUES, ville et riv. de France. *Voy.* TOUCQUES.

TOUR (LA). *Voy.* LA TOUR.

TOUR DE CORDOUAN. *Voy.* CORDOUAN.

TOUR DE LONDRES, vaste monument de Londres, sur la rive gauche de la Tamise, servait à la fois de forteresse, de prison d'état, d'arsenal et de garde-meuble. Cette tour fut construite avant la conquête normande; Guillaume (1077) et ses successeurs l'ont beaucoup agrandie. Les rois d'Angleterre devaient y passer un jour avant leur sacre. Le comte de Glocester mit à profit cet usage pour y faire périr les deux enfants d'Édouard IV pendant le séjour qu'ils y firent. Le roi Edouard II, le duc de Clarence, Strafford furent également mis à mort dans la Tour de Londres. Un incendie l'a en partie détruite en 1841.

TOUR DE ROUSSILLON, tour du pays de Roussillon, sur une colline, près du Tet, à 2 kil. S. de Perpignan, est située sur l'emplacement de l'anc. *Ruscino*, qui a donné son nom au Roussillon.

TOURA, riv. de la Russie d'Asie (Perm), naît dans l'Oural, coule 400 k. au N., à l'E., et au S. E., puis tombe dans le Tobol par 57° 18' lat. N.

TOURAINE, *Turones*, province et grand-gouvernement de la France avant la révolution, borné au N. par le Maine et l'Orléanais, au S. par le Poitou, à l'E. par le Berri, à l'O. par l'Anjou : 100 kil. sur 80. Ch.-l. Tours. On y distinguait les Varennes, le Verron, la Campagne, la Brenne, la Gastine. C'est auj. le dép. d'Indre-et-Loire. Céréales, vins, fruits (prunes renommées, etc.). Beaucoup de rivières, entre autres Loire, Cher, Indre, Vienne, Creuse; falun ou banc de coquillages immenses près de Ligueil. Plaines et vallées charmantes, beaux sites : on nomme proverbialement la Touraine *le jardin de la France*. — La Touraine a appartenu quelque temps aux descendants de Thibaut *le Tricheur*, comte de Chartres et de Blois. Elle fut cédée en 1044 à Geoffroy-Martel, comte d'Anjou ; d'où elle passa aux Plantagenets, rois d'Angleterre. Philippe-Auguste s'en empara en 1202. Le roi Jean l'érigea en duché-pairie en 1356, en faveur de son fils Philippe, depuis duc de Bourgogne. Elle a plus tard été donnée plusieurs fois en apanage ; mais après la mort de François, duc d'Alençon, frère de Henri III (1584), elle a été de nouveau réunie à la couronne.

TOURAN, à peu près le *Turkestan indépendant*, nom donné vaguement par les anciens Mèdes à tous les pays au N. E. du leur, et à l'E. de la mer Caspienne, en exceptant peut-être la Bactriane et le sud de la Sogdiane. Ces pays ne consistent la plupart qu'en maigres steppes, et avaient pour habitants des nomades, qui souvent envahissaient les régions du Sud. On donnait comme capitale au Touran la ville de Sibir. Le Zend-Avesta fait souvent mention du Touran et l'oppose au pays du Sud ou Iran. L'Iran est fertile, et est la demeure des bons génies ; le Touran est aride et la demeure d'Ahriman.

TOURAN-CHAH III, roi d'Ormuz (1513-22), fut mis sur le trône par l'ambitieux Reis Noureddin, qui devint son ministre, signa avec Albuquerque un traité, tout à l'avantage des Portugais (1515); puis, à l'aide de ces derniers, se débarrassa et du ministre et de sa faction ; il devint alors lui-même comme le ministre d'Albuquerque, qui était tout-puissant à Ormuz, sans avoir l'air de s'immiscer dans le gouvernement. Après la mort d'Albuquerque, il laissa la faction vaincue reprendre sur lui son ascendant, donna le gouvernement du Lahsa à Mir-Aschraf, qui bientôt l'assassina.

TOURBET ou TOURBOUT, ville d'Iran (Khoraçan), à 150 kil. S. E. de Nichapour: 18,000 hab.

TOURCOING ou TURCOING, v. de France, ch.-lieu de canton (Nord), à 13 kil. N. E. de Lille : 19,966 hab. Chambre de commerce, conseil de prud'hommes, collége communal. Hôtel-de-ville, hospice. Filatures de coton et de laine; camelot, satins, molletons, étoffes printanières, etc., teintureries, tanneries, etc. Cette ville était déjà importante par son commerce au XIIe siècle ; elle fut incendiée en 1477, 1607 et 1711. Les Protestants la pillèrent en 1566.

TOURFAN (mont), volcan de la chaîne des monts Thian-chan, à 100 kil. N. O. de Tourfan.

TOURGOUT, peuple mongol. *Voy.* TORGOOUT.

TOURINSK, ville de Sibérie (Tobolsk), à 123 kil. O. de Tobolsk ; 4,000 hab. Citadelle en bois.

TOURLAVILLE, *Torlallum*, bourg du dép. de la Manche, à 5 kil. E. de Cherbourg : 3,938 hab. Manufacture de glaces établie par Colbert en 1665.

TOURLET (René), né en 1770 à Amboise, mort en 1836, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, se fixa en 1799 à Paris, concourut à la rédaction des *Annales littéraires*, du *Magasin encyclopédique*, du *Moniteur* (pour la partie scientifique). On lui doit des traductions médiocres de *Quintus de Smyrne* (sous le titre de la *Guerre de Troie*, 1800, 2 vol. in-8); de *Pindare* (1818); des *Œuvres de Julien* (1821, 3 vol. in-8).

TOURMENTES (cap des). *Voy.* BONNE-ESPÉRANCE.

TOURMOUZ, v. de Boukharie, dans le Turkestan, sur le Tourmouz (affluent du Djihoun), à 380 kil. S. E. de Boukhara. Prise en 1221 par Gengiskhan.

TOURNAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 27 kil. N. E. de Melun ; 1,806 hab. Châteaux de Combreux et d'Armainvilliers. Bestiaux, farines.

TOURNAY, *Turnacum*, ville forte de Belgique (Hainaut), sur l'Escaut, à 41 kil. N. O. de Mons ; 29,000 hab. Evêché (fondé en 484). Citadelle, cathédrale gothique et quelques autres édifices. Académie de dessin, sculpture et architecture ; athénée, etc. Soieries, lainages, bonneteries, porcelaine, faïence, bronzes dorés, tapis, camelots, draps, cotonnades, futaines, etc. Aux environs, pierres à chaux. Cette ville, une des plus importantes de la Gaule Belgique au temps de César, devint très florissante au IIIe siècle de l'empire ; elle fut ravagée au commencement du Ve par les Vandales et Alains ; tomba au pouvoir des Francs en 438, et fut la capitale de Mérovée et de ses successeurs jusqu'à Clovis. Les Normands la dévastèrent en 880. Comprise par Charles-le-Chauve dans le comté de Flandre, Tournay cessa bientôt de faire partie de la France. Cette ville a soutenu un grand nombre de siéges. Elle fut prise par Louis XIV en 1667, par les Alliés en 1709, par les Français en 1745, 92 et 94.

TOURNAY, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), sur l'Arros, à 14 kil. S. E. de Tarbes; 1,000 hab.

TOURNEFORT (Jos. PITTON DE), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, mort en 1708, quitta le séminaire pour l'école de médecine de Montpellier, parcourut les montagnes du Dauphiné, de la Savoie, du Roussillon, de la Catalogne, toujours herborisant, devint professeur de botanique au Jardin du Roi (1683), enrichit cet établissement tant par ses récoltes en Portugal, en Andalousie, en Angleterre, etc. (1688), qu'à la faveur d'un voyage scientifique qu'il fit, par ordre de Louis XIV, à Constantinople, à Candie, en Arménie, en Géorgie, etc. (1700) : devint membre de l'Académie des Sciences en 1691, et obtint après son deuxième retour une chaire de médecine au collége de France. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Eléments de botanique*, Paris, 1694, 3 vol. in-8 (qu'il a traduits en latin sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4), et un *Voyage du Levant*, au Louvre, 2 vol. in-4, ou à Lyon, 1717, 3 vol. in-8. Tournefort est un des restaurateurs de la botanique. On lui doit une classification méthodique des genres et des espèces : elle est fondée principalement sur la fleur

et le fruit. Linnée a conservé la plus grande partie des genres qu'il avait établis.

TOURNELLE (LA), nom que l'on donnait à deux chambres de justice de Paris : l'une, dite *Tournelle criminelle* ou simplement *la Tournelle*, qui jugeait en dernier ressort les affaires criminelles; elle fut instituée en 1436, et modifiée en 1452 et 1519 ; — l'autre, dite *Tournelle civile*, érigée en 1667 pour les affaires au dessous de 3,000 livres. On nommait, dit-on, ces deux chambres *Tournelles*, parce qu'elles se composaient de membres du parlement qui y venaient siéger *tour à tour*; il est plus probable que ce nom venait de ce qu'elles siégeaient dans une des *tours* du Palais.

TOURNELY (Honoré), théologien, né à Antibes en 1658, mort à Paris en 1729, fut reçu docteur en Sorbonne (1686), remplit une chaire de théologie à Douai, puis à la Sorbonne (1692-1716), et composa des traités de théologie devenus classiques.

TOURNEMINE (le Père), savant jésuite, né à Rennes en 1661, mort en 1739, professa avec éclat, et dirigea le *Journal de Trévoux* de 1702 à 1736; outre une foule de *Dissertations et Analyses* (insérées dans ce journal), il a publié des *Tables chronologiques* (dans la Bible de Duhamel, 1706), des *Réflexions sur l'athéisme* (à la suite du *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon), une édition estimée des *Commentaires de Menochius sur l'Ecriture sainte*, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Il entretenait correspondance avec un grand nombre de savants, et eut une vive discussion avec Leibnitz sur l'origine des Français : il en fait une colonie de Gaulois.

TOURNON, *Tornomagensis vicus*, ch.-l. d'arrond. (Ardèche), sur la rive droite du Rhône, à 55 kil. N. E. de Privas; 4, 174 hab. Tribunal de première instance ; collége royal (fondé par le cardinal de Tournon, et dirigé d'abord par les Jésuites, puis par les Oratoriens), etc. Beau pont de fer, qui unit Tain et Tournon. Vieux château des ducs de Soubise. Mégisserie, tannerie, draps, soie. Bons vins. Tournon eut dès le XIIe siècle des seigneurs particuliers (qui eurent plus tard le titre de comtes), et dont la race s'est éteinte en 1644; le titre de ce comté passa ensuite successivement dans les maisons de Montmorency, de Lévy-Ventadour et de Rohan-Soubise. — L'arr. de Tournon a 11 cantons (Annonay, le Chaylard, Lamastre, Saint-Agrève, Saint-Félicien, Saint-Martin-de-Valamas, Saint-Pérey, Satillieu, Serrières, Tournon, et Vernoux), 124 communes et 134,569 hab.

TOURNON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 22 kil. E. de Villeneuve-sur-Lot; 7,634 hab.

TOURNON (François DE), cardinal, né en 1489 à Tournon en Vivarais, d'une ancienne maison connue dès le XIIe siècle, fut nommé archevêque d'Embrun à vingt-huit ans, puis devint successivement archevêque de Bourges, d'Auch, de Lyon. Il jouit de la confiance de François I, négocia le traité de Madrid qui rendit la liberté au roi, 1526, fut employé par le roi d'Angleterre, Henri VIII, comme intermédiaire auprès du pape pour obtenir son divorce, dirigea en 1536, de concert avec Anne de Montmorency, la guerre contre Charles-Quint, et signa la paix à Nice en 1538, fut écarté des affaires et envoyé comme ambassadeur à Rome sous Henri II, mais y revint sous ses successeurs et mourut en 1562. Il se montra en toute circonstance fort rigoureux contre les Calvinistes, persécuta les Vaudois, et introduisit les Jésuites en France. Du reste, il protégea les lettres et fonda le collége de Tournon, dont il donna la direction aux Jésuites. — Un autre cardinal de Tournon fut légat du pape Clément XI aux Indes et à la Chine (1701-1706); il prohiba en Chine les pratiques idolâtres, et indisposa l'empereur qui le fit enfermer; il mourut en prison.

TOURNON (Phil.-Camille-Marcelin, comte DE), issu de l'ancienne maison des comtes de Tournon, entra au conseil d'état en 1806, comme auditeur, fixa l'attention de Napoléon, qui le nomma intendant à Bareuth, puis le fit préfet de Rome (1809), administra cette ville jusqu'en 1814, et y fit honorer le nom français; devint sous la restauration préfet de la Gironde, du Rhône (1821), conseiller d'état, pair de France (1824), et mourut en 1833. Il a publié d'intéressantes *Études historiques sur Rome*, etc.

TOURNOVO, ville de Turquie d'Europe (Tricala), à 14 kil. N. O. de Larisse; 6,000 hab. Évêché grec; étoffes de soie, dites *bourres* de Grèce.

TOURNUS, *Castrum Tinurtium*, plus tard *Turnucium*, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur la Saône, à 28 kil. N. E. de Mâcon; 3,407 hab. Couvertures de coton, chapeaux : salin et potasse, sucre de betterave. Commerce de vin, pierres blanches et rouges, etc. Patrie du peintre J.-B. Greuze. — Aux portes de la ville était jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 875 par Charles-le-Chauve.

TOURON, *Han* ou *Koua-han* des indigènes, ville de l'empire annamitique (Cochinchine), à 1 k. d'une superbe baie, dite baie de Touron, à 100 kil. S. E. de Hué; beau port. Jadis importante, et ch.-l. de la province de Cham (auj. c'est Faï-fo). Cédée à la France vers 1687, cette ville n'a jamais été occupée par elle.

TOUROUVRE, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. N. E. de Mortagne; 1,950 hab. Verrerie, forge.

TOURREIL (Jacques DE), né à Toulouse en 1656, mort en 1715, obtint deux prix d'éloquence à l'Académie française (1681 et 83), traduisit les *Philippiques*, les *Olynthiennes* et quelques autres discours de Démosthènes, et finit par être membre de l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres* ont été imprimées, à Paris, en 1721, 2 vol. in-4, 4 vol. in-12.

TOURS, *Turones* ou *Cæsarodunum*, ch.-l. du dép. d'Indre-et-Loire et capit. de l'anc. Touraine, sur la gauche de la Loire, à 225 k. S. O. de Paris; 26,669 h. Pont superbe, magnifique rue Royale, belle rue St-Martin, cathéd. (avec tours de 80 mètres de haut), vaste église Saint-Martin; palais archiépiscopal, hôtel-de-ville, préfecture, musée, bourse, palais, casernes, belle fontaine, puits artésien; environs magnifiques, situation délicieuse, admirable entrée en venant de Paris. Près de Tours se voient les *Gouttières*, grottes très curieuses. Archevêché; tribunal de 1re instance et de commerce : collége royal, séminaire, société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités, musée de peinture, bibliothèque, *Bazar turonien*. Draps, couvertures, tapis, ouate, soieries, passementerie, faïence, poterie bronzée, cordes en boyaux, corroieries, teintureries, amidon; pruneaux dits *de Tours*, et autres fruits; bougies, chanvres, laines, cuirs, grains, vins, eaux-de-vie, etc. — Tours était la capitale des *Turones*, et fut sous les Romains ch.-l. de la Lyonnaise 3e. Les Wisigoths la prirent en 428; Clovis les en chassa (507); elle ne fit point partie du royaume d'Aquitaine. On nomme bataille de Tours la série de combats livrés en 732 par Charles-Martel aux Arabes, entre Tours et Poitiers. Tours appartint longtemps aux comtes d'Anjou (depuis rois d'Angleterre). Philippe-Auguste la leur prit en 1189. Ses environs étaient le séjour favori de Charles VII et de Louis XI : ce dernier habita longtemps le château de Plessis-lès-Tours, aux portes de la ville. C'est aux environs de Tours qu'Henri IV fit planter les premiers mûriers pour l'alimentation des vers à soie en France. Tours a eu pour évêques saint Martin et Grégoire, tous deux dits de Tours. George d'Amboise, Gabrielle d'Estrées, Boucicaut, Rapin, Grécourt, Destouches, Dutens, sont nés dans cette ville. Jadis on battait monnaie à Tours, mais la livre y était d'un cinquième plus faible que celle de Paris, et pour la distinguer on l'appelait *livre tournois*. — L'arr. de

Tours a 11 cantons (Amboise, Bléré, Château-la-Vallière, Château-Renaut, Montbazon, Neuillé-Pont-Pierre, Neuvy-le-Roi, Vouvray, plus Tours, qui compte pour trois), 127 communes et 151,119 hab.

TOURTERON, ch.-l. de canton (Ardennes), à 20 kil. N. O. de Vouziers : 643 hab.

TOURVILLE ou COTENTIN-TOURVILLE, village de l'ancienne Normandie, auj. dans le dép. de la Manche, à 7 kil. O. de Coutances : 1,200 hab. ; a donné son nom à la maison de Tourville connue dès le XIII[e] siècle.

TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COTENTIN, comte DE), célèbre marin français, né en 1642 au château de Tourville, d'une famille ancienne de Normandie, mort en 1701, était fils de César de Tourville, maréchal-de-camp. Il entra dans l'ordre de Malte à 14 ans, devint capitaine en 1667, se distingua sous d'Estrées et Duquesne, notamment aux batailles de South-Bay (1672), et d'Agousta (1676), commanda l'avant-garde sous le maréchal de Vivonne à la bataille navale de Palerme (1677); prit part aux diverses expéditions contre Alger et Tripoli (1682-1688) : reçut le titre de vice-amiral des mers du Levant (1689), alla en Irlande avec d'Estrées soutenir la cause de Jacques II, prit en 1690 deux grands convois, près de l'île de Wight et dans la baie de Tingmouth (Devon), mais perdit la même année contre une flotte double en nombre la désastreuse bataille de La Hogue (qu'il ne livra du reste que malgré lui et sur un ordre exprès de la cour), fit une admirable campagne navale en 1693, gagna la bataille de Saint-Vincent (Portugal), et fit perdre aux Anglais plus de 80 bâtiments et de 36 millions.

TOUS, ville et riv. d'Asie. *Voy.* THOUS.

TOUS-LES-SAINTS (baie de), *Bahia de Todos os Santos*, baie du Brésil (Bahia), par 13° lat. S., et 41° long. O., a 35 kil. sur 28. Sur la côte E. est Bahia. — Une baie du Mexique, sur la côte de la Nouvelle-Californie, par 31° 47' lat. N., et 118° 47' long. O., porte le même nom.

TOUSSAINT (la), fête instituée en 837 en l'honneur de *tous les saints*, par le pape Grégoire IV, et célébrée le 1[er] novembre chez les Latins, remplaça la fête de *Tous les Martyrs*, instituée en 607 par Boniface IV, lors de la dédicace du *Panthéon* de Rome, converti en église sous le nom de *Sainte-Marie-aux-Martyrs* (depuis *Notre-Dame de la Rotonde*).

TOUSSAINT (Fr.-Vinc.), écrivain, né à Paris en 1715, mort en 1772, suivit quelque temps le barreau, puis se livra aux lettres. Il rédigea les articles de jurisprudence dans les 2 premiers vol. de l'*Encyclopédie*, publia en 1748 le livre des *Mœurs*, espèce de traité de théologie naturelle, et y joignit en 1762, sous le titre d'*Eclaircissements*, un commentaire hardi qui fit condamner l'ouvrage au feu. Frédéric, roi de Prusse, qu'il avait précédemment attaqué dans la *Gazette française*, lui offrit un asile (1764) et lui confia la chaire de rhétorique et de logique à l'école militaire de Berlin ; mais Toussaint s'aliéna bientôt la faveur du roi et mourut méprisé. On a encore de lui des traductions de l'allemand et de l'anglais.

TOUSSAINT-LOUVERTURE. *Voy.* LOUVERTURE.

TOUSTAIN (dom Ch.-Franç.), Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1700, mort en 1754, a donné avec D. Tassin un *Nouveau traité de diplomatique*. 6 vol. in-4, et une édition de Théodore Studite.

TOUTHMOSIS, roi d'Égyte. *Voy.* THOUTHMOSIS.

TOUTOUCH (Tadj-ed-Daoulah), turc seldjoucide, fils d'Alp Arslan et frère de Mélik-Chah, eut commission d'achever la conquête de la Syrie (1076) et la termina en 1078 ; mais il lui fallut repousser les attaques des Égyptiens. A la mort de Mélik (1092), il se fit proclamer sultan à Damas, et se fit reconnaître par les émirs de Syrie ; mais il eut bientôt à combattre et Barkiarok, fils de Mélik, et Aksankar, émir d'Alep ; il battit et tua le second, mais fut lui-même vaincu par Barkiarok, et périt à Rei (1095). Toutouch est la tige des sultans seldjoucides de Damas.

TOUVET (LE), ch.-l. de cant. (Isère), à 27 kil. N. E. de Grenoble ; 1,500 hab. Forges.

TOU-YUN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Koueïtcheou), par 26° 12' lat. N., et 105° 3' long. O.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres en 1805. Jouissant d'une grande fortune, il l'employa à voyager en Italie et en Grèce, et à former un riche muséum d'antiquités, qui fait maintenant partie du Musée britannique.

TOWTON, village d'Angleterre (York), à 17 kil. S. O. d'York, est célèbre par la victoire qu'Édouard IV de la maison d'York y remporta en 1461 sur Henri VI de la maison de Lancastre.

TOXANDRIA, ville de la Gaule septent. (2[e] Germanie), entre la Meuse et l'Escaut, est auj. *Tessender-Loo.* — Dans le moyen âge, on donnait le nom de *Toxandrie* à une partie du Brabant ou au Brabant lui-même.

TPÉ, déesse égyptienne, n'est autre que le Ciel. On voit son effigie de chaque côté des zodiaques rectangulaires : son corps alors est d'une longueur démesurée ; on peint en bleu sa tunique, formée de lignes brisées ou onduleuses sur lesquelles les dieux circulent dans des barques. A Tpé s'opposait Netpé (ou Nephthys), la Terre, le principe imparfait ou mauvais. — Tpé est aussi le nom égyptien de Thèbes.

TRACHÉE ou TRACHÉOTIDE (CILICIE), c.-à-d. *âpre, montagneuse. Voy.* CILICIE.

TRACHINE, auj. *Trachin*, ville de Thessalie, au S. E., près de l'Œta et du golfe Maliaque, formait aux temps mythologiques un petit état dit *Trachinie*, que soumit Hercule. C'est là que demeurait Déjanire, femme du héros, et qu'Hercule revêtit la fatale tunique de Nessus. Une tragédie de Sophocle, qui représente la mort d'Hercule, est intitulée les *Trachiniennes.* — Terracine ou Anxur en Italie s'appelait aussi en grec *Trachine.*

TRACHINIE. *Voy.* l'art. précédent.

TRACHONITIDE (du grec *trachys*, âpre, raboteux), contrée de Syrie, au delà des limites orientales de la Palestine, touchait d'un côté à la Célésyrie, de l'autre à l'Arabie ; elle était hérissée de montagnes. Auguste la conféra à un petit prince appelé Zénodore ou Zénon ; ce qui la fit nommer *Domus Zenonis.*

TRACY, village du dép. de la Nièvre, à 10 kil. S. O. de Cosne, sur la Loire ; 1,000 hab. Vins.

TRACY-LE-MONT, bourg du dép. de l'Oise, à 9 kil. S. E. de Ribecourt ; 1,400 hab. Toiles.

TRACY (Ant-Louis-Claude DESTUTT DE), idéologue, né dans le Bourbonnais en 1754, d'une famille originaire d'Ecosse, mort en 1836, était colonel d'infanterie en 1789. Député aux États-Généraux, il s'y montra partisan éclairé de la réforme politique ; il rentra dans la vie privée après l'Assemblée Constituante, fut arrêté comme suspect sous la Terreur, fit partie de l'Institut (sciences morales et politiques) dès sa fondation, devint peu après membre du comité de l'instruction publique, entra au sénat conservateur en 1799, à l'Académie Française en 1808, et fut appelé en 1814 à la Chambre des Pairs, où il vota constamment avec le parti constitutionnel. Ses princip. ouvrages sont : *Eléments d'idéologie*, comprenant : *Idéologie* proprement dite, 1801, *Grammaire*, 1803, *Logique*, 1805 ; *Traité de la volonté et de ses effets*, 1815, in-8 (ce dernier ouvrage est surtout un traité d'économie politique) ; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1808. On a en outre de lui quelques *Mémoires*, dont un sur *Kant*, dans le recueil de l'Institut. Disciple de Condillac, et ramenant comme lui toutes les idées et toutes les facultés à la sensation, Tracy approfondit quelques points de cette doctrine (l'influence des signes, l'explication de l'idée de corps, etc.), il en fit des applications nouvelles à la morale et à la politique ;

enfin il émit des opinions qui lui sont propres sur quelques points de détail, comme l'origine des erreurs, qu'il attribue à la mémoire.

TRADUCTA JULIA. *Voy.* TINGIS.

TRAERBACH, ville forte des États prussiens (Prusse Rhénane), sur la Moselle, à 32 kil. S. de Trèves, dans l'ancien palatinat du Rhin, et jadis capit. d'un des bailliages du comté de Spanheim. Le comte de Belle-Isle s'empara de cette ville en 1734.

TRAETTA (Thom.), compositeur, né en 1727 à Naples, mort en 1779, était l'élève de Durante et de Léo. Il fut professeur au conservatoire de Venise, et se vit appeler à Londres, à Venise, à Saint-Pétersbourg. Il excelle dans les effets sombres et pittoresques. Ses principaux opéras sont : *Farnace* (son début, 1750); *Ippolito* (1757); *Ifigenia* (1759); *l'Isola disabitata* (1769); *l'Olimpiade* (1770); *Didone* (1772); la *Disfatta di Dario* (1778), etc.

TRAETTO ou TRAJETTO, *Minturnes*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 16 kil. O. de Sessa; 3,400 hab. Ravagée par les Sarrasins (883), puis par les Hongrois et les Génois. *Voy.* MINTURNES.

TRAFALGAR, *Junonis promont.*, cap d'Espagne (Cadix), à l'entrée du détroit de Gibraltar, vis-à-vis du cap Spartel. Il s'y livra, le 21 octobre 1805, une célèbre bataille navale, où l'amiral anglais Nelson défit complétement les flottes de France et d'Espagne, commandées par les amiraux Villeneuve et Gravina. Nelson périt au milieu de sa victoire; Gravina fut aussi tué; l'amiral français, Villeneuve, fut fait prisonnier par les Anglais.

TRAGURIUM, ville de Dalmatie, auj. TRAU.

TRAGUS. *Voy.* BOCK.

TRAINA, *Imachara*, ville de Sicile (Catane), à 17 kil. E. de Nicosie; 7,000 hab. Château-fort.

TRAINCAVEL (RAYMOND DE), le même que Raymond VII, comte de Toulouse. *Voy.* TOULOUSE.

TRAINE, ville de France. *Voy.* TRÈNE.

TRAITANTS, nom sous lequel on désignait familièrement, surtout au dernier siècle, les banquiers de la cour, et tout financier qui, moyennant *traité*, faisait des avances sur les impôts.

TRAJAN, *M. Ulpius Trajanus Crinitus*, empereur romain, né à Italica en 52, fils d'un soldat de fortune élevé aux honneurs par Vespasien, se montra militaire habile et brave sous Domitien, fut fait consul en 91, puis commanda des légions de la Basse-Germanie, fut adopté par Nerva, et devint empereur en 98 par la mort de ce prince. Il ne parut à Rome qu'après avoir assuré les limites du côté du Rhin, refusa de payer tribut aux Daces, eut par suite à soutenir contre eux deux guerres (101-103, 105-106), dont le résultat fut l'acquisition du vaste pays dit depuis *Dacie Trajane*, envahit l'empire parthe (115-117), soumit l'Arménie, l'Ibérie et la Colchide, donna un roi aux Albaniens et même aux Parthes, et poussa ses conquêtes au delà de l'Euphrate et même du Tigre, mais ne put renverser, comme il le désirait, l'empire des Arsacides ni franchir l'Indus. A l'intérieur, il fit fleurir la justice et cesser les délations, partagea le gouvernement avec le sénat, s'environna de capacités de tout genre, allégea les impôts, refondit les monnaies, porta des soins extrêmes à l'approvisionnement de Rome, couvrit l'empire de magnifiques ou utiles monuments (la colonne Trajane, l'an 114, le pont du Danube, etc.), et colonisa la Dacie Trajane. Il allait réprimer une révolte des Juifs, lorsqu'il mourut à Sélinonte en 117. Plotine, sa femme, cacha sa mort jusqu'à ce qu'Adrien eût été reconnu. Trajan a souvent été nommé le meilleur des empereurs romains; on lui reproche cependant son intempérance et son penchant pour des voluptés infâmes. Pline-le-Jeune a fait le *Panégyrique de Trajan*. On trouve l'histoire de ce prince dans les écrits de Dion Cassius, Xiphilin, Eutrope, Aurélius Victor, P. Orose. Esménard donna, en 1807, le *Triomphe de Trajan*, opéra.

TRAJANE (DACIE). *Voy.* DACIE.

TRAJANOPOLI ou ORIKHOVA, *Trajanopolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, au pied du Despoto-dagh (Rhodope), à 77 kil. S. O. d'Andrinople; 15,000 hab. Archevêque grec.

TRAJANOPOLIS, auj. *Trajanopoli*, ville de Thrace, au S., sur l'Hèbre, ch.-l. de la province dite Rhodope. — Plusieurs autres villes portaient le nom de Trajanopolis, notamment en Phrygie et en Mysie. La Sélinonte de Cilicie portait aussi le même nom.

TRAJECTUM, nom de plusieurs villes chez les anciens, bâties sur la rive d'un fleuve à l'endroit où on le traversait, notamment : *Trajectum Mosæ* ou *ad Mosam*, auj. *Maëstricht*, et *Trajectum Rheni* dit aussi *Ad Rhenum* ou *Vetus*, auj. *Utrecht*.

TRALLES, *Tralli*, auj. *Sultan-hissar*, ville de Lydie, au S., près du Méandre, entre Magnésie et Nyssa. Patrie du médecin Alexandre de Tralles.

TRAMAYES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 24 kil. O. de Mâcon; 2,431 hab. Marbre noir.

TRANI, *Turenum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), sur la mer Adriatique, à 40 kil. N. O. de Bari; 13,000 hab. Archevêché. Jadis château-fort élevé par le roi Frédéric II; cathédrale, théâtre, etc. Aux environs, coton. Commerce de grains, vins, huile, etc. — Détruite en 1134 par le roi normand Roger; elle ne tarda pas à redevenir florissante.

TRANQUEBAR, v. de l'Inde danoise, sur la côte de Coromandel, dans l'anc. Karnatic (district de Tandjaour), par 11° lat. N., 77° 34' long. E.; 20,000 h. Fort Daneborg; bien bâtie. Grand commerce. — Les Danois ont acheté Tranquebar au radjah de Tandjaour en 1616; les Anglais l'ont occupée de 1787 à 1814.

TRANSFIGURATION. On nomme ainsi le moment où Jésus apparut dans tout l'éclat de sa gloire sur le mont Thabor, avec Moïse et Élie, devant les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. On institua dans des temps fort anciens une fête en l'honneur de ce miracle; elle se célèbre le 6 août. Raphaël a représenté la *Transfiguration* dans un tableau qui est regardé comme un chef-d'œuvre.

TRANSOXIANE, la *Sogdiane septentrionale* des anciens, le *Mawarannahar* des Arabes, pays de l'Asie centrale, compris entre le Djihoun et le Sihoun (*Oxus* et *Iaxartes* des anciens), sans limites précises au N., à l'E. et à l'O. Samarcand en était la capitale. C'était la province la plus septentrionale de l'empire des califes. Soumis de bonne heure par les Arabes (vers 670), ce pays n'obéit bientôt plus que nominalement. Presque toutes les tribus avaient d'ailleurs conservé leurs khans héréditaires. Au X[e] siècle, des khans du Mawarannahar dominaient les califes dans Bagdad même. C'est par le Mawarannahar que passèrent les conquérants du Nord (Gengis, Tamerlan) pour se jeter sur la Perse et sur l'Inde. C'est aussi de là que sortirent les Samanides.

TRANSPADANE (Gaule). *Voy.* GAULE.

TRANSPADANE (République), république créée, en 1796, par Bonaparte après la bataille de Lodi, était située au N. du Pô, et comprenait la Lombardie autrichienne et quelques provinces vénitiennes; elle fut réunie l'année suivante à la République Cispadane, avec laquelle elle forma la République Cisalpine.

TRANSTAMARE. *Voy.* HENRI et PAEZ.

TRANSTEVERINS ou TRASTEVERINS, habitants du *Trastevere* ou *cité Léonine*, partie de Rome à la droite du Tibre.

TRANSTIGRITANES (provinces), pays cédés à Dioclétien par le roi de Perse Narsès en 297 : c'étaient l'Arzanène, la Zabdicène, la Gordyène, la Moxoène, la Réhimène (ces deux derniers sont douteux). Ces pays avaient été pour la plupart détachés de l'Arménie.

TRANSYLVANIE, partie de l'anc. *Dacie Trajane*,

Dacia Mediterranea, Erdely-Orszag en hongrois, grand gouvernement de l'empire d'Autriche, entre la Hongrie au N., la Valachie au S. et la Moldavie à l'E., a 60,000 kil. carrés ; 2,500,000 hab. Ch.-l., Klausenbourg (dit aussi *Kolosch*, *Kolosvar*). Les noms de *Transylvanie* et d'*Erdely-Orszag*, qui veulent dire *au delà des forêts*, ont été donnés à ce pays par les Hongrois, parce qu'il se trouve, par rapport à eux, au delà des vastes forêts (*trans sylvas*) qui couvrent les monts Krapaks et tout le territoire situé à l'E. de la Theiss. La Transylvanie est divisée en 3 grandes parties : le Pays des Hongrois à l'O., le Pays des Saxons au S., le Pays des Szeklers à l'E. On y distingue 25 comitats ou siéges, et 4 districts, qui sont ainsi répartis :

I. *Pays des Hongrois.*
1° *Onze comitats.*
Weissembourg supérieur.
Carlsbourg ou Weissembourg inférieur.
Hunyad.
Zarand.
Kockelbourg.
Thorda ou Thorenbourg.
Kolosch ou Klausenbourg.
Doboka.
Szolnok intérieur.
Szolnok moyen.
Krasna.
2° *Deux districts.*
Kœvar.
Fogaras.
II. *Pays des Saxons.*
1° *Neuf siéges.*
Hermanstadt.
Schæssbourg.
Mediasch.
Muhlenbach.
Gross-Schenk.
Reismarkt.
Reps.
Lesskirchen.
Szasz-Varos.
2° *Deux districts.*
Kronstadt.
Bistritza.
III. *Pays des Szeklers.*
Cinq siéges.
Udvarhely.
Haromszek.
Csik ou Szik.
Maros-Vasarhely, dite aussi Markstadt ou Neumarkt.
Aranyos.

La Transylvanie est entourée à l'O. et au S. par les monts Krapaks, qui la couvrent de leurs ramifications ; elle est arrosée par le Maros, le Szamos, l'Aluta, etc., affluents de la Theiss ou du Danube. Climat varié, froid vers les montagnes, brûlant dans les plaines et vallées ; sol fertile, mais mal cultivé ; beaucoup d'excellent vin. Bétail renommé, chevaux petits, mais fort bons. Mines nombreuses et très riches : or, argent, fer, cuivre, plomb, mercure, zinc, arsenic, sel gemme ; marbres ; houille, soufre, grès ; diamants, topazes, agathes, améthystes, etc. Industrie presque nulle. Commerce assez actif, mais presque tout aux mains des Grecs et des Arméniens. Il y a beaucoup de races diverses en Transylvanie ; on y parle trois langues : le hongrois, l'allemand et surtout le valaque. — Ce pays, habité primitivement par les Daces, conquis par Trajan, abandonné par Aurélien, appartint successivement aux Goths, aux Huns, aux Avares, enfin aux Hongrois (1004) ; depuis cette dernière conquête, il a suivi presque sans interruption le sort de la Hongrie, à laquelle il a souvent été disputé par les Turcs. En 1526, Jean Zapoly, frustré par l'empereur Ferdinand I de la couronne de Hongrie qui lui avait été déférée, se rendit indépendant en Transylvanie, avec le secours du sultan ; ses successeurs régnèrent jusqu'en 1699 sur la Transylvanie et sur divers comitats de la Hongrie orientale, sous suzeraineté turque, dans l'ordre qui suit :

Jean Zapoly,	1526-40
J.-Sigismond Zapoly,	1571
Etienne I Bathori,	1576
Christophe Bathori,	1585
Sigismond Bathori,	1602
Gabriel I Bathori,	1608
Etienne II Botskay,	1613
Gabriel II Bethlem (Bethlem Gabor),	1629
George I Ragotzi,	1648
George II Ragotzi,	1661
Michel I Abaffi,	1690
Michel II Abaffi,	1699

En 1699, l'emp. Léopold I fit définitivement rentrer la Transylvanie sous la domination autrichienne ; Marie-Thérèse l'érigea en grand-duché.

TRAPANI, *Drepanum*, ville et port de Sicile, ch.-l. de prov., à 80 kil. O. de Palerme, à l'extrémité O. de l'île, sur le cap Trapani (*Drepanum prom.*) ; 18,000 hab. Place forte ; bien bâtie. Beau port, quai, phare. Eglises, couvents, beaucoup d'édifices. Ruines d'un temple de Vénus. Commerce (sel, soude, corail, albâtre, vin, thon). *Voy.* DRÉPANE.

TRAPANO ou MALECA, *Drepanum*, cap de l'île de Candie, sur la côte N., à 25 kil. E. de la Canée.

TRAPEZONTE, *Trapezus*, auj. *Trébizonde*, ville grecque du Pont oriental, non loin de la Colchide, était fort commerçante et se maintint florissante sous les Romains. Elle acquit surtout de l'importance au moyen âge (*Voy.* TRÉBIZONDE). Elle passait pour être une colonie d'une ville d'Arcadie de même nom (auj. *Caritena*), sur l'Alphée.

TRAPPE (NOTRE-DAME-DE-LA-), abbaye de l'ordre de Cîteaux, célèbre par la sévérité de la règle qu'on y suit, fut fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche. Elle était dans le Perche (auj. dans le dép. de l'Orne), à 12 kil. N. de Mortagne et près de Soligny. Cet ordre, qui s'était relâché, fut réformé en 1662 par l'abbé de Rancé, qui y établit l'étroite observance de Cîteaux. Les Trappistes observent un silence absolu, partagent leur temps entre la prière et le travail manuel, se nourrissent de pain grossier et de légumes cuits à l'eau, et ne sont vêtus que d'une robe de bure. Ils doivent avoir toujours devant les yeux l'image de la mort, et se creuser chaque jour une fosse nouvelle. Cette abbaye fut supprimée à la révolution. Les bâtiments furent restaurés par M. de Lestrange, et rendus en 1815 à leur destination primitive. En 1822, l'ordre de la Trappe comptait plusieurs couvents en France, notamment à la Meilleraye, dans la Loire-Inférieure ; ce dernier a été détruit en 1830.

TRASIMÈNE ou THRASYMÈNE (lac), *Thrasymenus lacus*, auj. *lac de Pérouse*, en Etrurie, aux environs de *Perusia*, est fameux par la victoire qu'Annibal y remporta sur le consul Flaminius l'an 217 avant J.-C. — Un des dép. de l'empire français formés aux dépens de la Toscane portait le nom de dép. de Trasimène ; il avait Spolète pour ch.-l.

TRAS-OS-MONTES, c.-à-d. *au dela des monts*, prov. du Portugal, dans l'angle N. E., bornée au N. et au N. E. par l'Espagne, au S. par le Beira, à l'O. par l'Entre-Douro-e-Minho, tire son nom de ce qu'elle est, par rapport à la capitale, à l'E. et au delà des monts de Jerez et de Maranon : 140 kil. sur 100 ; 280,000 hab. Ch.-l., Bragance. Céréales, bons vins, chevaux et mulets estimés, abeilles, etc.

TRAU, *Tragurium*, ville des Etats autrichiens (Dalmatie), à 47 kil. N. O. de Spalatro ; 3,000 hab. Petit port, quelques fortifications. Evêché. Vins et olives estimés. Cette ville fut, dit-on, fondée par les Syracusains. Au xe s., c'était une république ; elle se donna en 991 aux Vénitiens qui, malgré les prétentions des Hongrois, la possédèrent jusqu'en 1798. Cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio.

TRAUN, *Traunus*, riv. des Etats autrichiens (Autriche), naît à l'extrémité N. O. de la Styrie, coule au S. O., entre dans l'archiduché d'Autriche (cercle de Traun), traverse le lac de Hallstædt, se dirige au N., forme, en s'élargissant le lac de Traun, par 11° 24' long. E., 47° 52' lat. N. ; elle sort de ce lac à Gemünd, et tombe dans le Danube à 6 kil. S. E. de Lintz. Cours, 160 kil. — Le cercle de Traun est au S. de celui de la Mühl, a 115 kil. sur 90, et compte 176,000 hab. Ch.-l., Steyer. Au S., sont les Alpes Noriques.

TRAUN (Otton-Ferd., comte de), général autrichien, d'origine bavaroise, né en 1677, mort en 1748, servit avec éclat dans la guerre de la succession d'Espagne, devint général-major en 1723, défendit avec succès le Milanais en 1736, montra de vrais talents dans la guerre de la succession d'Autriche, fut nommé feld-maréchal, et mourut à Hermanstadt, gouverneur de la Transylvanie.

TRAUNSTEIN, ville de Bavière (Isar), sur la Traun, à 80 kil. S. E. de Munich ; 2,500 hab. Château : saline (qui produit 160,000 quintaux par an).

TRAVANCORE, *Cottiara* des anciens, ville de l'Inde anglaise médiate en-deçà du Gange, jadis capit. d'un roy. de Travancore, par 74° 52' long. E., 8° 30' lat. N., dans une vallée des Ghattes. Très déchue auj. — Le roy. de Travancore, dans le Malabar, a pour bornes à l'O. et au S. la mer des Indes, à l'E. les Ghattes occident. : 215 kil. sur 100 ; 1,000,000 d'hab. dont plus de 100,000 chrétiens. Capitale actuelle, Trivanderam. Climat chaud, mais que tempère le voisinage de la mer. Sol très fertile. — Le pays de Travancore n'avait jamais été soumis aux Mahométans. Il est sous suzeraineté anglaise depuis 1809.

TRAVE, *Chalusus*, riv. d'Allemagne, naît dans le Holstein, court à l'E. et au N. E., passe à Lübeck, et tombe dans la mer Baltique à Travemünde. Cours, 98 kil.

TRAVEMUNDE, *Dragamuntina*, ville de la république de Lubeck, sur la Baltique, à l'embouchure de la Trave, à 20 kil. N. E. de Lubeck, dont on la regarde comme le port ; 1,000 hab.

TRAVENDAHL, *Treva*, château de Danemark (Holstein), à 23 kil. O. de Lubeck, près de la rive gauche de la Trave. Un traité de paix y fut conclu entre la Suède et le Danemark en 1700.

TRAVERS (lac), lac des États-Unis (Missouri), par 98° 54' long. O., 45° 39' lat. N. : 26 kil. sur 3. Il s'écoule au N. dans le Red-River.

TRAVERS (val), vallée de Suisse (Neuchâtel), s'étend du S. O. au N. E., le long de la Reuss, entre les deux branches du Jura. Sites variés et pittoresques ; 4,000 h. Bitume estimé, exploité depuis peu.

TRAVNIK ou TRAWNITZ, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de livah et résidence du pacha, à 77 kil. N. O. de Bosna-Séraï ; 10,000 hab. Château ; mosquées, bazars, etc. Lames de sabre (de trempe parfaite) ; fourrures.

TREBATIUS TESTA (C.), jurisconsulte romain, grand partisan de César, qui le fit tribun, jouit de la plus haute réputation sous Auguste, compta parmi ses disciples Labéon, écrivit divers traités (auj. perdus) sur le droit, et un sur les *Religions* : beaucoup de ses décisions se retrouvent dans les *Pandectes*.

TREBELLIEN, *C. Annius Trebellianus*, usurpateur, avait d'abord été pirate. Il se fit proclamer empereur en Isaurie en 264, sous le règne de Gallien, fut vaincu et tué l'année suivante.

TREBELLIUS POLLIO, historien du temps de Constantin, avait écrit l'histoire des empereurs depuis Philippe jusqu'à Claude II ; il ne nous reste de lui qu'un fragment qui comprend l'histoire de Valérien, celle de Gallien, son fils, et celle des Trente tyrans. Son style est moins mauvais que celui de la plupart des auteurs de la même époque.

TRÉBIE, *Trebbia* en italien, *Trebia* des anciens, riv. d'Italie, sort des États sardes (Gênes), coule au N. E., entre dans le duché de Parme et tombe dans le Pô à 4 kil. N. O. de Plaisance : 100 kil. de cours. Sur ses bords, Annibal défit Sempronius (218 av. J.-C.). Souvarow, après trois jours de combats sur la Trébie (17-19 juin 1799), força Macdonald à battre en retraite.

TRÉBIGNE ou TREBIN, *Trebunium* des anciens, ville de Bosnie, ch.-l. de l'Herzégovine, à 22 kil. N. E. de Raguse ; 10,000 hab. Évêché catholique.

TRÉBIZONDE, *Trapezus* des anciens, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de ce nom, sur la mer Noire, à 140 kil. N. E. d'Erzeroum ; 15,000 hab. Citadelle, enceinte terrassée ; 18 mosquées, 10 églises grecques, dont une dite *Sainte-Sophie*. Consulats. Commerce assez actif avec la Perse et Constantinople (soieries, cotonnades, vin, fruits, huile, etc.). — Trébizonde est très ancienne, et semble avoir existé dès le temps de la guerre de Troie ; elle reçut ensuite une colonie grecque de Sinope, et sa forme quadrangulaire lui valut le nom de *Trapezus*. Elle finit par être vassale des rois de Pont. Sous l'empire romain, elle jouit de l'autonomie, et garda ses franchises pendant tout le temps du Bas-Empire. Après la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, et lors du démembrement qui s'ensuivit, un Comnène (ou plutôt un Ducas, que l'on nommait Comnène) fit de cette ville et du territoire environnant un petit état, qu'il nomma *empire de Trébizonde*. Lorsque les Paléologues eurent repris Constantinople (1261), l'empire de Trébizonde ne resta soumis que nominalement au nouvel empire grec ; seulement Trébizonde recevait ses princes de Constantinople : du reste l'empereur les choisissait toujours dans la famille régnante. Voici les noms de ces princes :

Alexis I, Comnène,	1204	Basile I,	1332
Andronic I,	1222	Irène,	1340
Jean I,	1235	Anna,	1341
Manuel I,	1238	Michel,	1341-50
André II,	1263	Jean III,	1344
George I,	1266	Alexis III,	1350
Jean II,	1280	Manuel III,	1390
Alexis II,	1298	Alexis IV,	1412
Andronic II,	1330	Jean IV,	1447
Manuel II,	1332	David,	1458-62

En 1462, Trébizonde fut prise par les Turcs, et David, leur dernier empereur, mis à mort avec 6 de ses fils par Mahomet II ; un 7e fils s'enfuit dans le Péloponèse, et y devint la tige des Comnènes de Morée. Le territoire de Trébizonde devint alors un pachalik ; ce pachalik, qui répond à une partie de l'ancien *Pont*, est limitrophe de ceux de Sivas et d'Erzeroum, et de la Russie asiatique ; il peut avoir 435 kil. de l'O. à l'E., sur 105 de largeur moyenne, et compte 170,000 hab. Il est montueux, contient beaucoup de mines et de carrières qu'on n'exploite pas. Peu d'industrie et de commerce.

TREBONIANUS GALLUS (C. Vibius), empereur romain. *Voy.* GALLUS.

TREBONIUS (C.), tribun du peuple, 56 ans av. J.-C., suivit César dans les Gaules comme lieutenant, se trouva au siége d'Alésie, fit le siége de Marseille (49), commanda en Espagne comme proconsul (46), et fut consul subrogé l'année suivante. Comblé des bienfaits de César, il n'en fut pas moins un de ses meurtriers. Il fut tué à Smyrne, l'an 43, par Dolabella, au moment où il prenait le gouvernement de l'Asie, que le sénat lui avait conféré.

TRECÆ, nom de Troyes en latin moderne.

TREFFORT, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. N. de Bourg ; 2,160 hab. Brûlé en 1830.

TRÉGUIER, jadis *Lantriguet*, en lat. *Trecora* ou *Trecorium*, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 20 kil. N. E. de Lannion, à 8 kil. de la mer, sur le Tréguier (petite rivière qui n'a que 10 kil. de cours, mais qui est assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux) ; 3,079 hab. Grand commerce maritime. Cette ville était jadis un évêché ; elle a été importante, mais elle est déchue depuis qu'elle a été brûlée, en 1592, par les Espagnols.

TREIDER-AA, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouv. de Courlande et de Livonie, et se jette dans le golfe de Livonie, près de l'emb. de la Duna ; cours, 150 kil.

TREIGNAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 45 kil. N. de Tulle ; 2,288 hab. Succursale de la manufacture d'armes à feu de Tulle.

TREILHARD (J.-B., comte), né en 1742 à Brives (Limousin), mort en 1810, fut avocat au parlement de Paris, où il se fit une riche clientèle et un beau nom, siégea aux États-Généraux, et devint membre du comité ecclésiastique, fut élu à la Convention par le département de Seine-et-Oise, vota pour la mort

du roi, fit partie du comité de salut public, fut envoyé en mission dans la Gironde, rentra au comité après le 9 thermidor, fut un des plénipotentiaires au congrès de Rastadt, devint membre du Directoire (1798), et après le 18 brumaire entra au conseil d'état, où il prit part à la réforme du Code.

TREISAM, riv. du grand-duché de Bade, sort des montagnes de la Forêt-Noire, reçoit la Glotter, et tombe dans l'Elz, à 7 kil. S. de Kenzingen; cours, 45 kil. — Elle donne son nom au cercle de Treisam-et-Wiesen, un des six du grand-duché de Bade, dans l'angle S. O. Ch.-l., Fribourg-en-Brisgau.

TRELON, ch.-l. de cant. (Nord), à 14 kil. S. E. d'Avesnes; 1,850 hab.

TRELOVOUNO (mont), l'anc. *Hymette*, montagne de l'état de Grèce (Hellade orient.), au S. E. d'Athènes. Miel exquis, célèbre dans l'antiquité.

TREMBLADE (LA), petit port du dép. de la Charente-inf.), ch.-l. de canton, sur la Seudre, à 8 kil. de son embouchure, à 7 kil. S. O. de Marennes; 2,490 hab. Port. Eaux-de-vie, esprit-de-vin. Commerce d'huîtres vertes, etc.

TREMBLAY (le P. Joseph DU). *Voy.* JOSEPH (le P.).

TREMBLEURS. *Voy.* QUAKERS.

TREMBLEY (Abr.), grand naturaliste, né à Genève en 1700, mort en 1784, fit l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à La Haye, puis fut attaché comme gouverneur au comte de Richmond, visita avec lui l'Allemagne et l'Italie, se fixa enfin à Genève, et y mourut universellement vénéré. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On lui doit la connaissance de l'histoire naturelle du polype à bras. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, in-4; *Instructions d'un père à ses enfans sur la religion naturelle et révélée*, Genève, 1779, 3 vol. in-8, etc.

TREMECEN, ville d'Algérie. *Voy.* TLEMCEN.

TRÉMITHONTE, *Tremithus*, ville de l'île de Cypre, est auj. NICOSIE.

TREMITI (îles), *Diomedeæ insulæ*, îles de l'Adriatique, sur la côte du roy. de Naples (Capitanate): elles sont au nombre de 5: San-Domenico, San-Nicolo, Caprara, Cretaccio et la Vecchia. Câpriers, lentisques, huile exquise. Bons ports. C'est dans une de ces îles que Tibère relégua Julie, petite-fille d'Auguste, qui y mourut après 20 ans d'exil.

TRÉMOILLE (LA). *Voy.* LA TRÉMOILLE.

TRENCK (François, baron de), chef de partisans, né en 1711 à Reggio d'une riche famille de Slavonie, était d'une taille, d'une force, d'une bravoure et d'une férocité extraordinaires. Il prit du service en Russie (1738), puis en Autriche (1740), organisa à ses frais un régiment de *pandours* qu'il offrit à Marie-Thérèse; mais ayant, à la bataille de Soraw, livrée contre Frédéric II (1745), négligé de combattre, afin de piller le camp, il fut condamné à une forte amende et mis en prison; il s'enfuit en Hollande, mais ayant été découvert et reconduit à Vienne, il s'empoisonna (1749). Le baron de Trenck exerça, soit sur les villes ennemies, soit sur les soldats de son régiment de *pandours*, des actes d'une cruauté inouïe. Ses *Mémoires* ont été publiés par son cousin, Frédéric de Trenck, Paris, 1788.

TRENCK (Frédéric DE), né en 1726 à Kœnigsberg, cousin du précédent, servit d'abord dans l'armée prussienne. Doué de tous les avantages extérieurs, il fut aimé de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II; leur liaison ayant été découverte, le roi l'enferma dans une étroite prison (1745). Il parvint à s'évader, se réfugia à Moscou, où il se fit aimer d'une princesse russe, puis à Vienne où il hérita de son cousin; mais étant venu pour affaires de famille à Dantzick (1753), il tomba entre les mains de Frédéric, qui le retint pendant dix ans prisonnier à Magdebourg, et le traita avec la plus révoltante inhumanité. Il vint en France au commencement de la révolution, et y périt sur l'échafaud (1794), quoiqu'il se fût déclaré partisan du nouveau régime. Il a publié de nombreux écrits et des *Mémoires sur sa vie*, qui offrent un vif intérêt. Ils ont été traduits de l'allemand en français par Letourneur, Paris, 1788.

TRENE ou TRAINE, ville du dép. de la Gironde, à 9 kil. S. E. de Bordeaux; 1,100 hab. Jadis résidence d'un captal.

TRENEUIL (Joseph), poëte élégiaque, né à Cahors en 1763, mort en 1818; remporta trois prix aux jeux floraux, fit l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, suivit son élève en émigration, et devint sous l'empire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. On a de lui des pièces qu'il intitula: *Elégies héroïques*, où l'on trouve de nobles sentiments exprimés en beaux vers; ce sont : *les Tombeaux de Saint-Denis* (1806); *l'Orpheline du Temple*; *le Martyre de Louis XVI*; *la Captivité de Pie VI*. Le recueil de ses *Œuvres* a paru en 1815 et en 1824.

TRENT, riv. d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Stafford, coule au S., puis à l'E., arrose les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, et se joint à l'Ouse par la droite, sur la limite du comté d'York, pour former l'Humber. Cours, 270 kil. Elle reçoit la Derwent, le Soar et le Witham, et alimente en partie le canal dit *Great-Trunk*.

TRENTCHIN (comitat de). *Voy.* TRENTSIN.

TRENTE, *Tridentum* ou *Tridentinum* chez les anciens, *Trient* en allemand, *Trento* en italien, ville des États autrichiens, dans le Tyrol, ch.-l. de cercle, sur l'Adige, à 163 kil. S. d'Innspruck: 12,000 hab. Évêché. Quelques fortifications. Beaucoup de maisons en marbre; cathédrale, église de Sainte-Marie-Majeure, palais épiscopal, moulins à soie. — Trente fut, dit-on, fondée par les Rasena ou Étrusques, puis appartint aux Gaulois Cénomans, aux Goths, aux Lombards, aux ducs de Bavière, et devint ensuite ville libre et impériale. Son évêché fut quelque temps fief immédiat de l'empire et eut la supériorité territoriale, mais en 1363, l'évêque céda ce droit moyennant d'importants priviléges; l'evêché de Trente fut alors compris dans le Tyrol et par suite dans la monarchie autrichienne. Il fut sécularisé en 1802, fut réuni à la Bavière, puis entra dans le dép. du Haut-Adige, dont Trente fut le chef-lieu. Cette ville est célèbre par le concile qui s'y tint de 1545 à 1563. Ce concile, le 19e et dernier des conciles œcuméniques, avait été provoqué par les demandes des Protestants, qui toutefois récusèrent son autorité, même avant sa réunion; il fut rompu à plusieurs reprises par suite d'intrigues, tant de Charles-Quint que du pape. Ce concile fixa le dogme de l'Église catholique, lança l'anathème contre les dissidents, et fit d'utiles réglements pour la réforme de l'Église romaine. Ses décisions ne furent reçues en France que pour ses articles de foi; plusieurs articles, relatifs à la discipline, furent rejetés comme contraires aux libertés gallicanes et aux précédents concordats.

TRENTE (combat des), célèbre défi porté en 1351 par Jean, sire de Beaumanoir, au châtelain anglais de Ploërmel. Trente Bretons et trente Anglais en vinrent aux mains au pied du chêne de Mi-Voie, entre Josselin et Ploërmel. Huit Anglais furent tués, et les autres se rendirent. Dans l'ardeur du combat, Beaumanoir, épuisé de chaleur et de fatigue, but le sang qui coulait de ses blessures.

TRENTE-ANS (Guerre de). On appelle ainsi la lutte des princes réformés d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques, lutte qui dura 30 ans (de 1618 à 1648), et finit par assurer aux Réformés la liberté de conscience. Cette guerre se divise en 4 périodes distinctes: la 1re, ou *période palatine* (1619-23), comprend la lutte de Frédéric V, électeur pa-

latin, contre l'empereur Ferdinand II, dont il était le compétiteur. La défaite de Prague (1621) anéantit les espérances de Frédéric.—La 2e, ou *période danoise* (1625-29), est marquée par l'intervention de Christian IV, roi de Danemark, dans les affaires d'Allemagne. Les victoires des généraux de l'empereur (de Wallenstein à Dessau, de Tilly à Lutter) obligèrent le roi de Danemark à signer la paix humiliante de Lubeck. — La 3e, ou *période suédoise* (1630-35), est signalée par les conquêtes rapides du roi de Suède, Gustave-Adolphe; ce prince bat les impériaux à Leipsick, puis à Lutzen; mais il est tué à cette dernière bataille. — Dans la 4e période, ou *période française* (1635-48), la politique de Richelieu, qui secourut les Protestants pour abaisser la maison d'Autriche, et les victoires de Bernard de Weimar, de Condé et de Turenne, décidèrent enfin l'empereur Ferdinand III à signer le traité de Westphalie (1648); ce traité mit fin à la guerre et fixa l'état politique et religieux de l'Europe. Schiller a donné une excellente *Histoire de la guerre de Trente-Ans.*

TRENTE-TYRANS, se dit des trente magistrats que Lysandre et les Lacédémoniens imposèrent aux Athéniens après la guerre du Péloponèse et la prise d'Athènes, 404 av. J.-C. Ils étaient pour la plupart Lacédémoniens; cependant on y comptait quelques Athéniens (Critias, Théramène, etc.); ils furent chassés trois ans après par Thrasybule.—On nomme aussi *Trente-Tyrans* les nombreux généraux qui se révoltèrent sous Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, de 253 à 270, et prirent la pourpre; tels furent: Auréole, Quietus, Macrien, Baliste, les 2 Posthumius, les 2 Tetricus, Hérennien, Zénobie, etc.

TRENTON, ville des Etats-Unis, ch.-l. de l'état de New-Jersey, sur la Delaware, à 45 kil. N. E. de Philadelphie; 4,000 hab. Hôtel du gouvernement, collége; 2 banques, académie. En 1776 Washington y fit prisonnière une partie de l'armée anglaise.

TRENTSIN, *Singone*, ville des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Trentsin, sur la Vag, à 105 kil. N. E. de Presbourg; 2,800 hab. Collége piariste. — Le comitat de Trentsin, situé dans le cercle en deçà du Danube, entre les comtés d'Arva, de Thurocz, de Neitra, et la Moravie, a 130 kil. sur 45, et 295,000 hab.

TREPORT (LE), *Ulterior portus*, v. et port du dép. de la Seine-Infér., sur la Manche, à l'embouchure de la Bresle, à 28 kil. N. E. de Dieppe, à 4 kil. N. O. d'Eu; 2,419 hab. Port obstrué par les sables; pêche de hareng, entrepôt de sels, etc. Un peu de commerce. Jadis importante, mais les incursions des Anglais et les guerres religieuses l'ont fait déchoir.

TRESSAN (Élisabeth DE LAVERGNE, comte de), littérateur et militaire, né au Mans en 1705, mort en 1783, se distingua à l'armée de Flandre (1741), fut gouverneur de la Lorraine française, et fut appelé à la cour de Lunéville avec le titre de grand-maréchal. Il fut de l'académie de Nancy, puis de l'Académie française. Il avait découvert à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection complète de nos romans de chevalerie en langue romane, et il composa les extraits de tous ces ouvrages pour la *Bibliothèque des romans*. Il a aussi traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, et donné un *Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, Paris, 1783 ou 86, 2 vol. in-8. On a *ses Œuvres choisies*, 1787-91, 12 vol. in-8; 1823, 10 vol. in-8.

TRESSAN (l'abbé DE), fils du précédent, né en 1749, dans le Boulonnais, mort en 1809, fut grand-vicaire de Rouen, émigra, rentra en France après le 18 brumaire et s'occupa de littérature. On a de lui la *Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, une traduction des *Sermons de Blair*, 1807, et un roman chevaleresque, *le Chevalier Robert*, 1800. Il était l'ami de Delille.

TRETS, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 23 kil. S. E. d'Aix; 3,010 hab. Eau-de-vie.

TRÊVE DE DIEU ou **PAIX DE DIEU**, suspension d'armes que l'Église parvint à établir au commencement du XIe siècle, pendant les guerres privées du moyen âge. *Voy.* GUERRES PRIVÉES.

TREVENTUM, une des principales villes des Samnites au N., est auj. *Trivento*, ville du royaume de Naples (Sannio); 3,500 hab.

TREVERI ou **TREVIRI**, peuple de la Gaule, d'origine germanique, habitait dans la Belgique 1re, au N. des *Mediomatrices*, et avait pour ch.-l. *Treveri* ou *Augusta Treverorum* (auj. Trèves).

TRÈVES, *Treveri*, *Treviri*, ou *Augusta Treverorum*, *Trier* en allemand, ville de la Prusse Rhénane, ch.-l. de régence, sur la Moselle, à 378 kil. N. E. de Paris, et à 670 kil. S. O. de Berlin; 17,600 hab. Evêché, cathédrale, diverses églises assez belles, ancien palais de l'électeur. Gymnase, cabinet d'histoire naturelle, d'antiquités et de médailles. Société économique, société des *Recherches utiles*, riche bibliothèque. Draps, bas, sucre de betterave. Commerce de vin et bois. — Trèves était sous les Romains capit. de la Belgique 1re; aux IVe et Ve siècles, elle le fut de la province de Gaule et de tout le diocèse des Gaules. Plusieurs empereurs y firent leur résidence. Trèves avait alors une fabriq. d'armes, un arsenal, un hôtel des monnaies, etc., et passait pour la *Rome* des Gaules. Les Barbares la ravagèrent au moins cinq fois depuis la mort de Valentinien I. Elle passa ensuite aux Francs et fit partie de l'Austrasie, de l'empire de Lothaire I, du roy. de Lotharingie de Lothaire II, et en 870 fut comprise dans le royaume de Germanie. Trèves devint plus tard ville impériale, mais dès 1585 elle fut soumise à la domination de l'archevêque-électeur de Trèves. Son université, érigée en 1472, n'eut jamais une très grande vogue. Trèves a été souvent prise et occupée par les Français, en 1681, 1703, 1705, 1734, et enfin en 1794, époque à laquelle la ville fut réunie à la France; on en fit le ch.-l. du dép. de la Sarre. En 1814, Trèves fut donnée à la Prusse. — La régence de Trèves, une des cinq divisions de la province Rhénane de Prusse, a pour bornes au S. O. la France, à l'O. le grand-duché de Luxembourg, au N. E. la régence de Coblentz; 140 kil. sur 60; 390,000 hab.

TRÈVES (ÉLECTORAT DE). L'église de Trèves passe pour la plus ancienne de l'Allemagne. On ne sait quand l'évêché devint archevêché, mais il l'était déjà avant le VIIIe siècle. Cet archevêché acquit insensiblement la supériorité territoriale après l'extinction de la maison de Saxe, et son titulaire, qui était *archichancelier de l'Empire dans les Gaules*, fut compté dès le commencement parmi les sept électeurs auxquels était confié le choix de l'empereur. Ses domaines étaient compris dans le cercle du Bas-Rhin et avaient pour bornes le duché de Luxembourg à l'O., celui de Lorraine au S., Cologne au N., Hesse-Rheinfels et Nassau à l'E.; on y remarquait, outre Trèves, Sarrebourg, Berncastel, Coblentz, Ehrenbreitstein, Münster, Wesel, etc. L'évêché de Trèves fut sécularisé en 1801, et réparti dans les dép. de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre. Il est à la Prusse depuis 1814.

TRÈVES, ch.-l. de canton (Gard), à 40 kil. du Vigan; 524 hab.

TREVIÈRES, ch.-l. de canton (Calvados), à 16 kil. N. O. de Bayeux; 1,000 hab. Suifs.

TREVIGLIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Bergame; 6,250 hab.

TREVIGNO, ville d'Illyrie. *Voy.* ROVIGNO.

TRÉVISANE (Marche), une des provinces de l'État vénitien en Terre-Ferme, à l'O. de l'Istrie et au S. du Tyrol, se composait de quatre territoires, savoir: le Trévisan, le Feltrin, le Bellunais, le Cadorin. Elle répond à peu près à la délégation de Trévise du roy. Lombard-Vénitien.

TREVISANI (Fr.), peintre, né à Capo-d'Istria en 1656, mort en 1746, fut élève du Zanchi. Clément XI lui confia la décoration d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Pierre-le-Grand lui commanda plusieurs tableaux et les paya richement. Il imitait admirablement toutes les manières. Son chef-d'œuvre est un *Crucifiement* de petite dimension. On a de ses tableaux à Bologne, à Forli, à Rome. On voit de lui au Louvre: la *Vierge couvrant d'une draperie l'Enfant Jésus endormi; Jésus assis sur une table montrant à sa mère une grenadille, symbole mystérieux de la passion.* — Son frère Angiolo resta toujours à Venise, y devint un des premiers artistes de cette école, et fut sans rival dans le portrait.

TREVISE, *Trevigi* en italien, *Tarvisium* en latin, ville des États autrichiens, dans le roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de délégation, sur le Sile, à 30 kil. N. O. de Venise; 12,800 hab. Évêché. Château. Beaucoup d'églises et de couvents, plusieurs beaux hôtels, théâtre. Académie des *Perseveranti* et des *Solleciti*. Toiles, ustensiles métalliques, coutellerie, soieries, tissus divers. Trévise a vu naître Totila, roi des Goths, et le pape Benoît XI. Cette ville est très ancienne: c'était une ville municipale sous les Romains; les Goths la possédèrent de bonne heure. Aux XIIIe et XIVe siècles, elle fut prise par les Hongrois, et appartint ensuite aux maisons de Carrare et della Scala. En 1388, elle se soumit à Venise, dont elle a depuis suivi le sort. Prise par les Français en 1797, donnée à l'Autriche en 1801, jointe au royaume d'Italie en 1805, elle fut 9 ans sous l'Empire chef-lieu du dép. du Tagliamento. — La délégation de Trévise, entre celles d'Udine à l'E., de Vicence à l'O., de Venise et de Padoue au S., de Bellune au N., a environ 2,000 kil. carrés et 250,000 hab. C'est une vaste plaine, très fertile, où le climat est très doux.

TRÉVISE (MARCHE de). *Voy.* TRÉVISANE (MARCHE).

TREVISE (MORTIER, duc de). *Voy.* MORTIER.

TREVOUX, *Trivultium*, *Trivortium*, ou *Trivium*, ch.-l. d'arr. (Ain), sur la Saône, à 52 kil. S. O. de Bourg; 2,650 hab. Bâtie en amphithéâtre, mais fort laide. Ruines d'un vieux château, beau quai de la Saône, anc. palais du gouvernement, anc. hôtel de la monnaie. Établissement royal pour l'affinage, le tirage et le battage de l'or et de l'argent. Trévoux existait du temps des Romains, et tirait son nom de *trois routes* qui s'y croisaient; l'empereur Sévère battit Albinus dans ses environs (198). Trévoux devint plus tard la capitale de la principauté de Dombes, qui, après avoir fait partie du roy. de Bourgogne, s'en détacha dès l'an 1032, et forma une petite souveraineté indépendante que possédèrent successivement les sires de Villars, les seigneurs de Thoires, et enfin des princes de Bourbon (Louis de Bourbon l'ayant achetée en 1402 du dernier sire de Thoires). François I institua en 1535 un parlement à Trévoux. — Louis-Aug. de Bourbon, prince de Dombes, établit à Trévoux en 1695 une imprimerie importante. Peu après, les Jésuites y publièrent, avec l'aide de ce prince, un journal littéraire célèbre connu sous le nom de *Mémoires de Trévoux*, qui commença en 1701 (il compta parmi ses rédacteurs les PP. Le Tellier, Buffier, Tournemine, Du Cerceau, Catrou, Bougeant, Castel, Berthier); ils y donnèrent aussi une réimpression du dictionnaire de Furetière, connue sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux* (impr. à Paris, 1704, 3 vol. in-fol.; dernière édit., 1771, 8 vol. in-fol.) — L'arr. de Trévoux a 7 cant. (Trévoux, Thoissey, Châtillon-sur-Chalaronne, Saint-Trivier, Chalamont, Meximieux, Montluel), 111 communes et 76,104 hab.

TRIADITZA, v. de la Turquie d'Europe. *V.* SOPHIA.

TRIANON (GRAND et PETIT). *Voy.* VERSAILLES.

TRIARIUS, lieutenant de Lucullus en Asie, fut chargé, en l'absence de ce général, de la conduite de la guerre contre Mithridate, qui le battit l'an 67 av. J.-C. Il fut tué pendant la guerre civile, en combattant contre César.

TRIAUCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 23 kil. N. O. de Bar-le-Duc; 900 hab.

TRIBALLES, *Triballi*, peuple de la Thrace septentr., entre le mont Hémus et le Danube, fut subjugué par Philippe II, roi de Macédoine. Peu après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), ou du moins de Lysimaque (282), il recouvra son indépendance.

TRIBOCI ou TRIBOCCI, peuple d'origine germanique, vint s'établir en Gaule, dans le territoire de *Mediomatrices*. Leurs princip. villes étaient *Brocomagus* (Brumath) et *Argentoratum* (Strasbourg).

TRIBONIEN, *Tribonianus*, jurisconsulte, né à Side en Pamphylie, vers le commencement du VIe siècle, fut questeur, maître des offices, consul, et enfin préfet du prétoire sous Justinien. Il reçut de cet empereur commission de réunir les parties éparses et confuses de l'ancienne législation, ainsi que d'extraire des commentaires des jurisconsultes ce qui s'y trouverait de nécessaire et d'usuel, et rédigea les 3 célèbres compilations dites les *Institutes*, le *Code*, les *Pandectes* ou *Digeste*, auxquelles on doit joindre les *Novelles*. Pour presque toutes, Tribonien eut des collaborateurs, qui lui étaient subordonnés. On a reproché à Tribonien une vénalité infâme; il aurait, dit-on, admis ou supprimé des lois et décisions moyennant argent. Il mourut en 547, toujours en faveur.

TRIBOULET, fou de Louis XII et de François I, était né à Blois. Louis XII l'attacha à sa personne par pitié, et François I le conserva auprès de lui. Il mourut en 1536. On lui prête des bons mots qu'il paraît incapable d'avoir dits.

TRIBUNAT, assemblée établie en France par la constitution de l'an VIII (1799) pour discuter les lois contradictoirement avec les orateurs du gouvernement devant le Corps Législatif, qui n'avait d'autre mission que celle d'écouter la discussion et de voter ensuite. Le Tribunat, composé d'abord de 100 membres, qui étaient électifs et âgés de 25 ans au moins, fut réduit à 50 membres en 1802, et entièrement supprimé en 1807. Il siégeait au Palais-Royal. Ce corps, qui avait d'abord montré quelque indépendance, fut le premier à proposer l'établissement du gouvernement impérial. Les tribuns recevaient un traitement de 18 francs par jour.

TRIBUNS DU PEUPLE, *Tribuni plebis*, magistrats plébéiens à Rome, chargés de défendre les intérêts des plébéiens contre les patriciens, furent institués l'an 493 av. J.-C., après la 1re retraite des plébéiens (au mont Sacré). Ils n'eurent d'abord que le privilége de l'inviolabilité et le droit d'opposer leur *veto* à tout acte qui leur semblait inique ou funeste: mais par suite, ils étendirent immensément leurs attributions, convoquèrent à volonté les assemblées par tribus, y firent rendre des lois dites *plébiscites*, qui, en 448 av. J.-C., devinrent obligatoires pour les patriciens, arrachèrent successivement à l'aristocratie les mariages mixtes, l'accession à toutes les charges, et excitèrent de perpétuelles séditions, surtout en proposant des lois agraires (*Voy.* ICILIUS, CANULÉIUS, les deux GRACQUES, SATURNINUS, etc.). Ils furent tout-puissants sous Marius, mais Sylla ruina leur pouvoir en leur interdisant la faculté législative, et le droit de haranguer le peuple. Pompée leur rendit une portion de leur autorité, 70 av. J.-C. Enfin, Octave, maître de la république, prit pour lui la puissance tribunitienne, qui rendait sa personne inviolable; depuis cette puissance resta confondue avec le pouvoir impérial. Le nombre des tribuns varia: il n'y en eut d'abord que deux; on porta ensuite leur nombre à dix. — En 1347, Rienzi, qui venait de rétablir la république à Rome, prit le titre de *tribun de Rome*.

TRIBUNS MILITAIRES, *Tribuni militum consulari po-*

testate, magistrats institués à Rome à diverses époques, en place des consuls, avaient les mêmes attributions que ceux-ci, mais étaient plus nombreux et un peu moins considérés. En droit, les plébéiens pouvaient avoir ce titre, mais le plus souvent des patriciens furent seuls élus. Cette institution, qui date de l'an 444 av. J.-C., fut amenée par une proposition de Canuléius, qui voulait le partage du consulat entre les deux ordres. Le sénat éluda cette demande en substituant au consulat le tribunat militaire, qui fut partagé. La période des tribuns militaires est en tout de 78 ans; mais, dans cet espace de temps, le consulat fut plusieurs fois rétabli, de sorte qu'il n'y eut réellement que 49 années à tribuns militaires; enfin, en 366, le consulat ayant été accordé aux plébéiens, le tribunat militaire fut abandonné pour toujours. Il y eut d'abord 3 de ces tribuns, quelquefois on en nomma 8; le nombre ordinaire fut de 4 ou de 6.

TRIBUNS DES LÉGIONS, *Tribuni legionarii*, officiers supérieurs placés immédiatement au dessous du préfet de la légion, le remplaçaient alternativement dans le commandement. Chaque légion en avait six.

TRIBUNS, en France. *Voy.* TRIBUNAT.

TRIBUR ou TRÉBUR ou TREUVER, *Triburium*, ancienne ville d'Allemagne, auj. dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Schwarzach, près du Rhin, rive gauche, à 22 kil. N. O. de Darmstadt: 1,200 hab. Jadis, célèbre palais des empereurs carlovingiens, dont on voit encore quelques ruines. Il s'y tint divers conciles ou diètes, entre autres celle où fut déposé Charles III le Gros, en 888.

TRIBUS, nom donné chez les Hébreux, les Grecs et les Romains à de grandes divisions du peuple.

Les Israélites formaient 12 tribus, dont 10 issues de dix des fils de Jacob (*Voy.* JACOB); les 2 dernières tiraient leur nom des 2 fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. Les descendants de Lévi, 12e fils de Jacob, n'avaient point de territoire particulier, mais étaient répartis dans toutes les autres tribus.

Les Athéniens eurent originairement 4 tribus dont les noms varièrent, et qui finirent par s'appeler *Hoplites* (hommes d'armes), *Géorgues* (laboureurs), *Egicores* (chevriers), *Ergates* (artisans); plus tard, ils en eurent 10, qui furent nommées Antiochide, Cécropide, Egéide, Eantide, Pandionide, Acamantide, Erechthéide, Léontide, OEnéide et Hippothoontide. Le chef d'une tribu se nommait *phylarque*.

A Rome, il y eut, sous Romulus, 3 tribus, les *Ramnenses*, les *Titienses*, les *Luceres*, que Niebuhr regarde comme 3 petites peuplades. Du règne de Servius à l'an 509 av. J.-C., le nombre des tribus fut porté à 19, suivant l'opinion vulgaire (Niebuhr croit qu'il fut de 30 sous Servius et Tarquin-le-Superbe); depuis il s'éleva graduellement jusqu'à 35. On assemblait le peuple par *tribus* pour voter les plébiscites et nommer les magistrats secondaires.

Beaucoup d'autres cités ou nations anciennes (Perses, Spartiates, etc.) ont aussi été divisées en tribus. On trouve encore auj. de ces divisions en Ecosse, dans l'Asie centrale, parmi les Arabes, chez les Kabyles d'Afrique, etc., où chaque tribu forme en quelque sorte un petit état.

TRICALA, *Tricca*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. du livah de même nom, sur une montagne, à 80 kil. S. E. de Janina; 7,000 hab. (dont 4,000 grecs). Mosquées, bains; aux environs nombreux jardins. Teintureries de coton. Cette ville commande l'entrée de la Thessalie et de l'Albanie. Le livah de Tricala embrasse presque toute l'ancienne Thessalie. — Un autre Tricala est dans l'état de Grèce, à 35 kil. O. de Corinthe; 2,000 hab.

TRICALA, ville de Sicile. *Voy.* TRIOCALA.

TRICAMÉRON ou TRICAMARUM, ville d'Afrique, dans la Byzacène. Bélisaire y remporta sur Gélimer, roi des Vandales, en 534, une vict. décisive.

TRICARICO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 40 kil. O. de Matera; 5,000 hab. Evêché. Cathédrale. — On dit qu'elle fut fondée par Diomède après la prise de Troie, et qu'elle eut pour premiers habitants des colons venus de Tricca et d'Argos.

TRICASSES, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, au N. des Lingones, à l'E. des Senones, avait pour ch-l. *Tricasses* ou *Augustobona* (*Troyes*).

TRICASTINI, petit peuple de Gaule (Narbonaise), entre les Allobroges et les Segalauni, avait pour capitale *Augusta* ou *Nœomagus* (Aoust-en-Diois).

TRICASTRUM, auj. SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

TRICCA, auj. *Tricala*, ville de Thessalie, capit. de l'Histiéotide, au S. E. de Gomphi.

TRICORII, peuple de la Gaule Narbonaise 2e, avait pour ch.-l. *Vapincum* (auj. *Gap*).

TRICOT, bourg du dép. de l'Oise, à 10 kil. S. de Montdidier; 1,400 h. Drap (dit *tricot*) pour les troupes.

TRICOT (Laurent), maître de pension à Paris, né vers 1720, mort en 1778, est auteur d'une *Nouvelle Méthode*, 1754, in-12, et d'un *Rudiment*, 1756, in-12, ouvrages qui ont été longtemps classiques pour l'enseignement du latin.

TRICOTEUSES, femmes qui assistaient en tricotant aux séances de la Convention, des clubs populaires et du tribunal révolutionnaire.

TRIDENTUM, *Trente*, v. de Rhétie, sur l'Adige.

TRIE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 30 kil. N. E. de Tarbes; 350 hab.

TRIE-LE-CHATEAU, bourg du dép. de l'Oise, à 3 kil. N. E. de Gisors. Belle église, vieux château seigneurial (en ruines). Filature de coton, etc. Patrie de Ch.-Fr. Dupuis.

TRIEL, bourg du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 6 kil. N. O. de Poissy; 1,900 hab. Bons fruits (surtout abricots); pierres à plâtre, grès, moellons. Jadis beau château de la princesse de Conti.

TRIESTE, *Tergeste*, ville des Etats autrichiens (Illyrie), ch.-l. du gouv. de Trieste, sur le golfe de même nom, à 440 kil. S. O. de Vienne, par 11° 20' long. E., 45° 45' lat. N.: 32,000 hab. Evêché. Port vaste et sûr, môle. Château-fort. Peu de monuments (hôtel-de-ville, église des Jésuites, théâtre), quelques belles places et beaux hôtels. Ecole de navigation, gymnase, société dite de *la Minerve*, imprimerie arménienne au couvent des Mékhitaristes, musée national, bibliothèque publique. Industrie active (velours, soieries, cotonnades, rosoglio, dentelles, bougies, etc.; boulets, ancres, chantiers de construction). Grand commerce avec le Levant, l'Egypte, la Sicile, l'Angleterre et l'Amérique. Trieste est presque le seul débouché maritime de l'Autriche, de l'Illyrie et de la Hongrie. — Cette ville, qui appartient à l'Autriche depuis 1382, n'est devenue importante qu'au XVIIIe siècle; Charles VI la déclara ville libre; Marie-Thérèse en fit un port franc (1750). De 6,000 âmes qu'elle avait alors, sa population s'est élevée à 32,000 âmes, et elle est encore en progrès. Les Français l'ont occupée en 1797 et 1805. — Le gouv. de Trieste, situé entre le roy. Lombard-Vénitien, le gouv. de Laybach, la Croatie et la mer Adriatique, est formé des anciennes provinces de Frioul et d'Istrie; il a 185 kil. du S. au N., sur 40 de moyenne largeur; 425,000 hab. (la plupart slaves). Division, 2 cercles : Goritz et Istrie (plus le territoire de Trieste). Montagnes, sol peu fertile; fer, cuivre, sel; marais sur quelques points. Les îles d'Osero, Cherso, Veglia, sont dans ce gouvernement. — On nomme golfe de Trieste celui des deux enfoncements du golfe de Venise qui est à l'O. de l'Istrie. Il est assez petit et sans îles remarquables.

TRIÉTÉRIDES, fêtes de Bacchus qui se célébraient tous les 3 ans en Béotie et en Thrace.

TRIGAULT (Nicolas), missionnaire jésuite, né à Douay en 1577, mort en 1628, partit de Lisbonne en 1607, et fit deux voyages différents dans l'empire

chinois ; il a laissé : *De Christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4 ; *De Christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623 ; *Regni sinensis descriptio* ; un *Dictionnaire chinois*, 3 vol., Leyde, 1639, in-24, etc.

TRIMMER (Mrs Sarah), dame anglaise, née à Ipswich en 1741, morte en 1810, a publié divers ouvrages pour l'éducation de l'enfance (*Histoire sainte, Histoires fabuleuses, Histoire d'Angleterre, l'Economie de la Charité*, etc.), et a contribué à établir les écoles du dimanche pour les jeunes filles.

TRIMOUILLE (LA). *Voy.* LA TRÉMOILLE.

TRIMOURTI, la trinité indienne, est, suivant les Védas, sortie du sein de Brahm ; elle se compose de *Brahma* (créateur), *Vichnou* (conservateur), et *Siva* (destructeur).

TRINACRIE, nom donné à la Sicile, à cause des trois caps (*tria acra*) par lesquels elle se termine.

TRINCAVELLI (Victor), célèbre médecin, né à Venise en 1496, mort en 1568, obtint un grand succès dans l'enseignement, ramena ses contemporains à l'étude des médecins grecs, alla traiter les habitants de l'île Murano (près de Venise) que décimait une maladie épidémique, et mourut professeur de médecine à l'université de Padoue. Outre une foule d'édit. grecques (de *Themistius*, 1534, du *Commentaire de Jean-le-Grammairien sur Aristote*, 1535-36, 4 vol. in-fol., etc.), on a de lui des *Œuvres médicales* (en latin), Lyon, 1586 et 92, 2 vol. in-fol.

TRINCOMALÉ. *Voy.* TRINQUEMALE.

TRINIDAD (LA), riv. du Texas, tombe dans la baie de Galveston (partie du golfe du Mexique), par 98° 15' long. O., 32° 45' lat. N. Cours, 450 kil.

TRINIDAD (LA), ville de l'île de Cuba, près de la côte S., à 50 kil. S. E. de la Havane ; 12,600 hab. Ville très commerçante.

TRINITAIRES. *Voy.* MATHURINS.

TRINITÉ, fête de l'Église catholique, instituée au XIVe siècle en l'honneur de la sainte Trinité ; elle se célèbre le dimanche qui suit la Pentecôte.

TRINITÉ (confrérie de la). *Voy.* ORATOIRE.

TRINITÉ (LA), ch.-l. de cant. (Morbihan), à 24 kil. N. O. de Ploermel ; 900 hab.

TRINITÉ (LA), ville de la Martinique, ch.-l. d'arr., au fond de la baie de la Trinité, à 40 kil. N. du Port-Royal ; 3,000 hab. Ville commerçante.

TRINITÉ (île de LA), la principale et la plus mérid. des Antilles anglaises, par 63° 9'-64° 12' long. O., 10° 3'-10° 51' lat. N., vis-à-vis de l'embouchure de l'Orénoque : 80 kil. sur 62 ; 39,000 hab. ; ch.-l., Spanishtown. Sol fertile ; végétation de l'Amérique et de l'Inde. Situation favorable pour le commerce avec la Terre-Ferme. — Découverte par Colomb en 1498 ; occupée par les Espagnols (1532), par les Anglais (1595), par les Français (1676), puis abandonnée ; occupée de nouveau en 1793 par les Anglais qui l'ont gardée. — *Voy.* TRINIDAD.

TRINO, ville forte des États sardes (Novare), près du Pô, à 19 kil. S. O. de Verceil : 5,500 hab.

TRINOBANTES, peuple de Bretagne, au N. de la Tamise, avait pour ch.-l. *Londinum*, auj. *Londres*.

TRINQUEMALE ou **TRINCOMALE**, la *Spatana* de Ptolémée ? ville et port de l'île de Ceylan, sur une petite presqu'île de la côte N. E., à 155 kil. N. E. de Candy, par 8° 3' lat. N., 79° 3' long. E. ; grande ville, mais peu peuplée. Le port de Trinquemale est le seul de cette partie de l'Inde qui offre un abri sûr pendant les moussons. — Successivement aux Portugais, aux Hollandais, aux Anglais, aux Français, cette ville appartient définitivement aux Anglais depuis 1795.

TRIOCALA, ville de Sicile, auj. CALATA BELLOTA.

TRIOMPHE, *Triumphus*, cérémonie romaine. Le général vainqueur honoré du triomphe rentrait à Rome sur un char, couronné de lauriers, précédé du butin et des captifs qu'il avait faits dans la campagne, suivi de son armée et accompagné des sénateurs et de tous ceux qui voulaient prendre part à la pompe triomphale. On s'avançait ainsi vers le Capitole, où le triomphateur sacrifiait deux bœufs blancs, puis couronnait de lauriers la statue de Jupiter. Le triomphe fut institué par Romulus. Les premières cérémonies de ce genre furent très simples. A mesure que Rome devint puissante, elles furent plus magnifiques. Sous l'empire, le triomphe fut réservé aux empereurs et aux princes de la famille impériale ; la politique des souverains remplaça cet honneur par le don de la robe et de la couronne triomphales, ce que l'on appelait *insignes triomphaux*. On ne décernait le triomphe qu'à ceux qui avaient remporté de grandes victoires ou fait d'importantes conquêtes. Pour les exploits moins importants, on n'accordait que l'*ovation*. *Voy.* ce mot.

TRIPHYLIE, partie mérid. de l'Élide, entre les fleuves Selléis au N. et Néda au S., fut ainsi nommée de ce qu'elle était habitée par *trois tribus* distinctes.

TRIPIER (Nicolas-Jean-Baptiste), avocat célèbre, né à Autun en 1765, mort en 1840, entra de bonne heure au barreau de Paris, se réfugia en Flandre pendant la Terreur, revint en France après le 9 thermidor, remplit d'abord les fonctions de substitut de l'accusateur public et d'assesseur au juge de paix, mais reprit les fonctions d'avocat dès 1796 et fut bientôt recherché pour les affaires les plus importantes. Ce fut lui qui défendit Lavalette en 1816. Il quitta le barreau en 1825 pour se livrer à la consultation, fut élu en 1828 bâtonnier de l'ordre, devint peu après conseiller à la cour royale, enfin conseiller à la cour de cassation (1831). Il avait été membre de la Chambre des Députés en 1815 et 1822 ; il fut appelé à la pairie en 1832. Tripier brillait surtout par la force de la logique et la connaissance profonde du droit : à l'éloquence fleurie et pompeuse des anciens avocats il substitua une dialectique dépourvue d'ornements, mais irrésistible : il fit école.

TRIPOLI (régence de), le plus oriental des États barbaresques, s'étend de 10° à 22° long. E., et de 27° à 33° lat. N., le long de la Méditerranée, entre l'Égypte à l'E., l'état de Tunis à l'O., le désert, le Fezzan et les Touariks au S. : 1,500 kil. de l'O. à l'E., de 175 à 750 du N. au S. ; 1,500,000 hab. Capit., Tripoli. Division, 3 prov. (Tripoli, Mesurata, Barca). Montagnes peu élevées, faibles cours d'eau ; beaucoup de plaines arides et sablonneuses. Grande chaleur. Dattes magnifiques et autres beaux fruits, vins, olives, safran, coton, garance renommée, caroube, cassob, etc. Chevaux et mulets vigoureux. Hyènes, chakals, lions ; grains d'or dans les sables ; soufre, gypse, pierres à bâtir. Tapis fort beaux, camelots, jarres de terre, huile de castor. Le gouv. est despotique, héréditaire ; le chef, nommé pacha, reçoit l'investiture de la Porte, dont il est censé dépendre, mais dont il est en fait indépendant. Les habitants sont les uns Maures, Arabes ou Turcs (presque tous mahométans), les autres nègres, juifs, ou renégats. Les sciences et les lettres y sont très peu connues ; cependant l'arabe de Tripoli passe pour le plus pur qui se parle dans les États barbaresques. — Le territoire de la régence de Tripoli, dit *Tripolitaine* par les anciens, fut d'abord partagé entre Carthage et Cyrène, puis fit partie de l'Afrique romaine (diocèse d'Afrique sous Honorius). Les Vandales la possédèrent ensuite (après 439). En 534, elle retomba au pouvoir des Grecs (sous Justinien). Les Arabes s'en emparèrent vers 670. Elle appartint ensuite successivement aux Aglabites, aux Zéirites, aux Fatimites, etc. Charles-Quint conquit la régence, et l'abandonna aux chevaliers de Malte, mais Sinan et Dragut la leur reprirent et en firent une province de l'empire ottoman sous Soliman II (1556). En 1714, Hamet-Bey, dit *le Grand*, alors pacha, secoua le joug de la Porte, et rendit la

dignité héréditaire dans sa famille, qui s'est toujours maintenue au pouvoir. Il n'y a plus eu depuis ce temps que des révolutions de palais et de famille. Le pacha actuel est Sidy-Youssouf, qui règne depuis 1795, et qui s'est reconnu vassal de la Porte en 1835.

TRIPOLI, jadis *Œa*, ville d'Afrique, capitale de la régence de Tripoli, sur la Méditerranée, par 10° 51' long. E., 32° 53' lat. N., à 655 kil. S. E. de Tunis, à 1,350 S. E. d'Alger; 25,000 hab. Port petit, mais sûr. Château, murailles, forts, batteries. Rues sales; maisons mal bâties; toits plats. On remarque la maison du pacha, la grande mosquée, le bazar neuf. Ruines d'un bel arc de triomphe. Commerce assez actif (on exporte séné, garance, soude, peaux crues et préparées, plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, dattes, etc.; on importe draps, épiceries, soieries, liqueurs, fer, quincaillerie, poudre, armes, bois de construction). Aux environs, jardins agréables. — Tripoli doit son nom à l'ancienne contrée dite *Tripolis*, ainsi nommée de ce qu'elle renfermait 3 villes principales : *Sabrata*, *Œa*, *Leptis-la-Grande*.

TRIPOLI, *Tripolis* des anciens, *Trablos* des Turcs, ville et port de la Turquie d'Asie (Syrie), ch.-l. du pachalik de Tripoli, par 33° 31' long. E., 34° 26' lat. N., à 155 kil. N. O. de Damas; 15,000 hab., dont 7,000 Grecs catholiques. C'est la plus belle ville de la Syrie. Mosquée (jadis église Saint-Jean), église grecque, bazar, fontaines nombreuses. Beaux environs, surtout entre la ville et la mer. Rade peu sûre. Climat insalubre. Commerce actif. Tripoli fut prise par les Croisés en 1109 (elle possédait alors une magnifique bibliothèque qui fut brûlée). — Le pachalik de Tripoli est entre ceux d'Alep au N. et d'Acre au S., et la Méditerranée à l'O. : 220 kil. du S. au N., sur 116; 315,000 hab. Montagnes (Liban et Anti-Liban); nombreux cours d'eau, grande fertilité. Commerce assez actif. Population très mêlée (*Arabes*, *Grecs*, *Turcs*, Druzes, Maronites, Arméniens, Juifs, Matoualis). — L'ancienne *Tripolis* était en Phénicie, et tirait son nom de ce qu'elle était composée de trois quartiers qui étaient trois villes distinctes, bâties l'une par les Tyriens, l'autre par les Sidoniens, et la troisième par des Arcadiens.

TRIPOLIS, nom de plusieurs villes ou contrées anciennes : en Syrie, auj. *Tripoli* ou *Trablos*; — en Afrique, la même que *Leptis-la-Grande*, auj. *Lebedah*, capit. du pays appelé *Tripolis* ou *Tripolitana regio* (auj. régence de Tripoli); — dans le Pont, auj. *Tireboli*; — en Laconie, auj. *Tripolitza*. — Tripolis était aussi le nom d'une riv. de Syrie, auj. le *Karchout*.

TRIPOLITAINE. *Voy.* TRIPOLI (en Afrique).

TRIPOLITZA, *Tripolis*, ville de l'état de Grèce (Arcadie), par 20° 2' long. E., 37° 30' lat. N.; 2,000 hab. Murs flanqués de bastions, petit port. — Ainsi nommée parce que les habitants des trois villes de Mantinée, Pallantium et Tégée se réunirent pour la bâtir; capitale de la Morée sous les Turcs; ravagée par les Skipétars en 1779, presque détruite pendant la guerre de l'indépendance.

TRIPTOLÈME, fils de Célée, roi d'Eleusis, qui avait donné l'hospitalité à Cérès, fut initié par cette déesse aux mystères de l'agriculture et parcourut la terre avec elle. Revenu en Attique, Triptolème enseigna l'agriculture à ses concitoyens, et institua les mystères d'Eleusis. Il avait un temple à Athènes. — Quelques anciens ont fait de Triptolème un compagnon d'Osiris.

TRISMÉGISTE. *Voy.* HERMÈS et THOTH.

TRISPARADIS ou **TRIPARADISUS**, v. de Cœlésyrie, est le lieu où se fit entre les généraux d'Alexandre le 2e partage, après la mort de Perdiccas (320).

TRISSIN (J.-George), poëte italien, né à Vicence en 1478, mort en 1550, fut chargé par Léon X de diverses négociations à Venise, en Danemark, en Allemagne, jouit aussi de la faveur de Clément VII, mais eut dans sa vieillesse de graves et ruineux procès à soutenir, notamment contre un fils qu'il avait eu d'un premier lit. Ses principaux ouvrages sont l'*Italie délivrée des Goths*, poëme, la tragédie de *Sophonisbe*, la comédie des *Ménechmes*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729, 2 vol. petit in-fol. On ne les lit plus guère, et Trissin n'est bien connu que comme auteur de la première tragédie régulière et comme ayant été des premiers à employer les *versi sciolti*, ou vers non rimés. La *Sophonisbe* a été plusieurs fois traduite en français; elle a été louée et imitée par Voltaire.

TRISTAN (Nuno), navigateur portugais, fit quatre voyages à la côte d'Afrique (1440, 43, 46, 47), découvrit le cap Blanc dans le premier, ramena des esclaves et de l'or dans le second et le troisième, parvint au Rio-Grande dans le quatrième, mais périt tué par les nègres à coups de flèches.

TRISTAN D'ACUNHA, navigat. portugais. *V.* ACUNHA.

TRISTAN L'ERMITE (Louis), dit *le prévôt Tristan*, né en Flandre au commencement du XVe siècle, combattit contre les Anglais sous Charles VII. Dunois le créa chevalier (1451) sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare bravoure. Louis XI l'attacha à sa personne comme grand-prévôt. Il devint l'exécuteur des vengeances de ce prince, qui l'appelait son *compère*, et qui vivait avec lui dans une intime familiarité. Il mourut fort âgé et laissant de grands biens à son fils Pierre Tristan l'Ermite.

TRISTAN L'ERMITE (Pierre), poëte, né au château de Souliers (Marche) en 1601, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, se vantait de descendre du *compère de Louis XI*. Il eut de grands succès au théâtre et fut membre de l'Académie Française. On a de lui : *le Page disgracié*, 1643, in-8, roman; des odes et des vers sur des sujets de dévotion, des tragédies (*Mariamne*, *Panthée*, *la Mort de Sénèque*, etc.), qui sont auj. oubliées; ses contemporains l'opposaient pourtant à Corneille. Il menait une vie crapuleuse.

TRISTE (golfe), dans la mer des Antilles, sur la côte du Vénézuela, au N. O. de Puerto-Cabello, par 10° 30' lat. N., et 70° 40' long. O.

TRITCHINAPALI, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnatic, à 150 kil. de Tandjaour. Jadis capitale d'une principauté.

TRITHÈME ou **TRITHEIM** (J.), chroniqueur et théologien, né en 1462 à Trittenheim (aux env. de Trèves), mort en 1516, fut élu chef de l'abbaye de Spanheim à 22 ans, tenta de réformer ses moines, mais excita parmi eux des mécontentements et une révolte, renonça à cette abbaye en 1505, et fut nommé abbé de Saint-Jacques à Wurtzbourg. On a de lui la *Chronique d'Hirsauge* (très importante), Saint-Gall, 1690, 2 vol. in-fol.; *De scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497, in-4, Hambourg, in-fol.; *Steganographia*, Cologne, 1635, in-4, etc. Il était très savant pour son temps et fut accusé de magie.

TRITON, dieu marin subalterne, fils de Neptune et d'Amphitrite, précède leur char armé d'une conque recourbée qui lui sert de trompette. On le représente avec un buste et une tête d'homme, mais le bas du corps se terminant en forme de poisson. Souvent il est suivi d'une troupe de Tritons, ses frères ou ses fils. — Dans les traditions les plus vieilles, Triton était fils de l'Océan ou de Nérée.

TRITON (lac de), *Tritonis lacus*, auj. *Farooun* ou *El-Loudeah*, lac de l'Afrique propre, au S., lié par un gué à un autre lac dit lac Libyque (*Libya palus*). On croyait que Minerve était née sur ses bords : de là ses noms de *Tritonis* et de *Tritogénie*.

TRITOPATORS, dieux pélasgiques analogues aux Cabires, étaient au nombre de trois : on les nomme le plus souvent Zagrée, Eubulée, Dionyse (ou Bacchus); ils étaient frères : les deux premiers tuèrent le plus jeune (Dionyse); ce fratricide est un trait essentiel du culte qui leur était rendu. En quelques lieux, on croyait à la résurrection de

leur victime. La Troade, l'Argolide, l'Attique, la Crète eurent des Tritopators. Les Tritopators, après la conquête dorienne, reçurent encore quelques honneurs, quoique éclipsés par les dieux nouveaux.

TRIUMVIRAT. Parmi les plus célèbres triumvirats, on connaît surtout les deux qui se formèrent vers la fin de la république romaine : le premier entre Pompée, César et Crassus (59 av. J.-C.); le second entre Octave, Antoine et Lépide (42 av. J.-C.); ces derniers seuls se firent officiellement reconnaître comme triumvirs. — En France, sous Charles IX, on donna le nom de *Triumvirat* à la ligue que formèrent l'an 1562 le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André. *Voy.* ces noms.

TRIUMVIRS, *Triumviri*. Les Romains donnaient primitivement ce nom à divers fonctionnaires ou commissaires qui généralement étaient au nombre de *trois*, tels que : 1° les *triumvirs monétaires*, préposés à la fabrication des monnaies; 2° les *triumvirs nummulaires*, inspecteurs ou essayeurs de la monnaie; 3° les *triumvirs capitaux*, chargés de la garde des prisonniers et de l'exécution des coupables; 4° les *triumvirs pour colonies*, commissaires chargés temporairement de diriger l'établissement des colonies; 5° les *triumvirs épulons*, chargés de présider aux repas publics. — Mais on connaît surtout sous ce nom de triumvirs des personnages politiques qui s'associèrent pour dominer. *Voy.* TRIUMVIRAT.

TRIVANDERAM, ville de l'Inde médiate, sur la côte de Malabar, capit. du roy. de Travancore, à 200 kil. S. E. de Cochin.

TRIVENTO, v. du roy. de Naples. *Voy.* TREVENTUM.

TRIVIUM, *Trivico*, v. de l'Italie anc., auj. dans le roy. de Naples (Principauté Ultér.). Une des villes principales des *Hirpini*. — V. de Gaule. *Voy.* TRÉVOUX.

TRIVULCE (J.-J.), général milanais, né en 1447, mort en 1518, servit d'abord Louis XI sous les ordres de Galéas Sforce, fit la guerre aux Vénitiens (1483), fut évincé des affaires sous J. Galéas par Ludovic-le-More, et alla prendre du service à Naples, défendit fort mal Capoue contre Charles VIII (1494), se joignit dès lors aux Français, eut une part essentielle à la rapide conquête du duché de Milan par Louis XII (1499), et en fut nommé gouverneur; mais il excita un mécontentement général par ses cruautés, et se fit chasser de Milan par le peuple révolté; il se maintint pourtant dans le duché, s'empara de Ludovic, ainsi que de son neveu J. Galéas, et repoussa les Suisses (1501-03); il eut part à la guerre de la ligue de Cambray, mais finit par perdre le Milanais (1512). Il contribua depuis à la victoire de Marignan (1515), échoua devant Brescia et cessa dès lors de paraître à l'armée.

TRIVULCE (Théod.), neveu du précédent, eut part à la guerre de Naples sous Louis XII, aux batailles d'Agnadel, de Ravenne, commanda l'armée vénitienne tant qu'elle fit cause commune avec la France, la quitta ensuite, servit François I, fut gouverneur du Milanais (1515), etc., devint maréchal de France (1524) et gouverneur de Gênes, mais se vit ravir cette ville par Doria : il mourut en 1531.

TROADE, *Troas*, petite contrée d'Asie-Mineure, entre l'Hellespont, la mer Egée et l'Ida. — On étend quelquefois son nom à tout le roy. de Troie; il faut alors y joindre : 1° la Dardanie, l'Adrastée, l'Arisbe, la Cébrénie, la Carisène, le pays des Lélèges, et les pays frontières de la Lycie et de la Cilicie; 2° les peuples alliés ou tributaires de Priam, savoir les Paphlagoniens, les Halizoniens, les Mysiens, les Méoniens, les Phrygiens Ascaniens. Troie était la capitale de la Troade. Le Scamandre (ou Xanthe) et le Simoïs y coulaient. *Voy.* TROIE.

TROARN, ch.-l. de cant. (Calvados), à 14 kil. E. de Caën; 1,200 hab. Cidre renommé, volailles, etc.

TROCMES, *Trocmi*, un des trois peuples gaulois de la Galatie, à l'E. et au delà de l'Halys, confinait au Pont et à la Cappadoce. Tavium était leur principale ville. *Voy.* GALATIE.

TROCZOW, village de Bohême (Budweis), près de Forbes. Patrie de Ziska.

TROGEN, ville de Suisse (Appenzell), un des deux chefs-lieux des Rhodes extérieures, à 7 kil. S. E. de Saint-Gall; 2,400 hab. Magnifiquement bâtie. Eaux sulfureuses, cuivreuses et alumineuses.

TROGLODYTES, peuple fabuleux de l'Afrique orientale. On le plaçait dans un pays appelé de leur nom *Troglodytique*, qui s'étend le long du golfe Arabique et répond à la côte d'Habesch. Les anciens disaient que les Troglodytes habitaient dans des souterrains: c'est ce que signifie leur nom en grec (de *trôglos*, trou). Il est possible que les peuples situés sous la zone torride se soient en effet creusé des demeures souterraines pour échapper aux ardeurs du climat.

TROGUE-POMPÉE, historien. *V.* POMPÉE (TROGUE).

TROIE, *Troja*, célèbre ville de l'Asie-Mineure, capit. de la Troade et de tout le roy. de Troie, sur le revers occid. de l'Ida, séparée de la mer par une plaine d'environ 10 kil. où coulaient le Xanthe et le Simoïs. Sa citadelle se nommait *Pergame*. On nommait aussi la ville *Ilion* (*Ilium* en latin) du nom d'Ilus, un de ses rois. Elle était d'origine pélasgique. On lui donne pour fondateur Tros ou Darchanus. Son heureuse position la rendit bientôt riche et puissante; mais elle fut aussi de bonne heure exposée aux attaques de voisins jaloux. Sous Laomédon, elle fut environnée de murs; la fable attribue la construction de ses murailles aux dieux Apollon et Neptune. Peu après, Hercule, irrité de la perfidie de Laomédon (*Voy.* ce nom), prit Troie (1310 av. J.-C.), mit à mort ce roi déloyal, et plaça sur le trône le jeune Priam. Ce dernier, à son tour, ayant toléré l'enlèvement d'Hélène par son fils Pâris, eut à soutenir contre les Grecs confédérés sous Agamemnon la fameuse guerre de Troie qui dura dix ans, et qui finit par la prise de la ville et la destruction du royaume. On place généralement aujourd'hui la prise de Troie en 1270 av. J.-C., d'après Hérodote; selon les marbres de Paros, elle aurait eu lieu en 1209, selon Eratosthène en 1184. La guerre de Troie est le plus célèbre événement des temps mythologiques : il sert d'époque, et sépare ces temps des temps héroïques ou semi-historiques. Les poëtes l'ont ornée de fables sans nombre (*Voy.* HÉLÈNE, PARIS, AGAMEMNON, ACHILLE, etc.). Troie avait eu pour souverains :

Scamandre, av. J.-C.	1614	Tros,	1462
Teucer,	1590	Ilus,	1402
Dardanus,	1568	Laomédon,	1347
Erichthonius,	1537	Priam,	1314-1270

TROIE-LA-NOUVELLE, *Alexandria-Troas*, auj. *Eski-Stamboul*, ville d'Asie-Mineure, fondée par Alexandre-le-Grand à peu de distance des ruines de l'antique Troie, fut pendant un temps évêché suffragant de Cyzique. — On trouvait d'autres villes du nom de Troie en Egypte, en Epire, en Italie, etc.

TROILUS, fils de Priam et d'Hécube. Les Destins avaient arrêté que tant qu'il vivrait Troie ne pourrait être prise; cependant il osa témérairement attaquer Achille, et fut tué par le héros.

TROIS CHAPITRES (Affaire des). On appelait les *Trois Chapitres* trois ouvrages théologiques, l'un de Théodore de Mopsueste, l'autre de Théodoret, le troisième d'Ibas, qui étaient plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius et d'Eutychès sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en Jésus-Christ. Ces chapitres étaient accusés d'hérésie; cependant ils ne furent pas expressément condamnés par le concile de Chalcédoine (521) : de là, grande division entre les fidèles, dont les uns les approuvaient et dont les autres les condamnaient; cette dispute troubla le règne de Justinien et celui du pape Vigile. L'affaire dura jusqu'en 553, époque

à laquelle les Trois-Chapitres furent condamnés par le concile général de Constantinople.

TROIS-ÉGLISES, ville d'Arménie, la même qu'*Etchmiadzine*. *Voy.* ce nom.

TROIS-ÉVÊCHÉS. On désignait ordinairement sous ce nom trois villes de Lorraine : Metz, Toul et Verdun, qui avaient chacune le titre d'évêché. Après avoir été longtemps villes impériales, elles furent réunies toutes trois à la France en 1552 par Henri II; le traité de Cateau-Cambrésis (1558) en confirma la possession au roi de France.

TROIS-FONTAINES, abbaye de l'ordre de Cîteaux, en Champagne (Haute-Marne), à 8 kil. S. de Saint-Dizier; 300 hab.

TROIS-MOUTIERS, ch.-l. de cant. (Vienne), à 8 kil. N. O. de Loudun; 1,325 hab.

TROIS-POINTES (cap des), sur la côte d'Or, dans la Guinée supér., par 4° 40' lat. N., 5° 4' long. O.

TROIS-RIVIÈRES, ville de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), sur le Saint-Laurent, à 110 kil. S. O. de Québec; 2,500 hab. Couvent des Ursulines. Construction de barques. Commerce actif (grains, bois, peaux, etc.). — Bourg de la Guadeloupe (Basse-Terre), à 19 kil. S. O. de la Pointe-à-Pître.

TROITSKOIE, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 60 kil. N. E. de Moscou; 4,000 hab. Tout près, sur une colline, est le riche couvent de Troïtskoïe, consacré à saint Serge. Pierre-le-Grand y trouva un asile lors de la première révolte des Strélitz. Ce couvent avait neuf églises, deux palais, etc., et possédait jadis plus de 106,000 serfs. Catherine réunit au fisc les terres et les vassaux du monastère.

TROJA, nom latin de Troie. *Voy.* TROIE.

TROJA, *Ecanum?* ville du roy. de Naples (Capitanate), à 24 kil. S. O. de Foggia; 4,500 hab. Evêché. On l'a dite fondée sous les empereurs grecs Michel et Basile. Concile célèbre sous Urbain II.

TROKI, ville de la Russie d'Europe (Vilna), à 25 kil. S. O.; 3,500 hab. Fondée par Gedimin en 1321, et capitale de la Lithuanie avant Vilna.

TROLL (Gustave), archevêque d'Upsal, se montra l'ennemi acharné de l'administrateur Sténon II, excommunia Sténon et ses partisans, appela les Danois en Suède, et après la capitulation de Stockholm entra vainqueur dans son archevêché. Il fut un de ceux qui poussèrent le roi de Danemark Christiern II au massacre de Stockholm (1520). Il gouverna la Suède en l'absence de ce prince, mais ne put comprimer l'insurrection dirigée par Gustave Vasa, et s'enfuit avec Christiern, quand ce prince fut lui-même chassé du Danemark; il revint tenter la fortune en Norvége, et y périt (1535).

TROMBETAS, riv. du Brésil (Para), coule au S. et joint l'Amazone près d'Obidos. Cours, 560 kil.

TROMP (Martin), célèbre marin hollandais, né à la Brille en 1597, servit dès l'enfance, devint, après de longs dégoûts et des injustices, lieutenant-amiral en 1637, remporta plusieurs victoires navales, entre autres celle des Dunes (1637), fit deux admirables campagnes en 1651 et 52 contre Blake et Deane, se distingua également à Portland, Nieuport, Dunkerque, et fut tué à l'affaire de Catwik (1653).

TROMP (Corneille), fils du précédent, né en 1629, mort en 1691, se forma sous son père, fut capitaine de haut-bord à 21 ans, brilla dans les campagnes de 1652, 1656, 1662, devint lieutenant-général en 1665, fut quelque temps chef de la flotte hollandaise, mais se vit forcé d'en céder le commandement à Ruyter (1665), conçut dès lors de la jalousie contre ce rival, et le seconda mal dans un moment périlleux; il fut par suite dépouillé de sa commission de lieutenant-général. Après le massacre des frères de Witt, qu'il regardait comme ses ennemis, et le triomphe de la maison d'Orange, à laquelle il était dévoué (1672), il reprit son emploi, et se réconcilia avec Ruyter, qui le tira d'un péril. Il tenta en vain en 1674 d'opérer une descente sur les côtes de France, alla en 1676 défendre le Danemark contre les Suédois, et obtint les plus grands succès. Il mourut en 1691, au moment où il venait de recevoir le commandement de la flotte destinée à agir contre la France.

TROMSOE, île de la mer du Nord, sur la côte N. O. de la Norvége, par 69° 35' lat. N., 16° 28' long. E.; 7 kil. sur 2. Ch.-l. Tromsoe; 3,000 hab.

TRONCHET (Fr.-Denis), jurisconsulte, né à Paris en 1726, mort en 1806, se fit une grande réputation comme avocat consultant, tint son cabinet fermé pendant le triomphe du parlement Maupeou, parut aux Etats-Généraux et vota peu d'innovations, fut un des trois conseils choisis par Louis XVI, courut des risques jusqu'au 9 thermidor, fut membre du conseil des Anciens, puis (après le 18 brumaire), président de la cour de cassation et sénateur (1801). Il eut grande part au projet de Code Civil.

TRONCHIN (Théod.), médecin, né à Genève en 1709, mort en 1781, étudia à Cambridge et à Leyde (sous Boerhaave), exerça dans Amsterdam, à Genève, se fixa enfin à Paris où il fut premier médecin du régent, et popularisa l'inoculation en France.

TRONCHIN (J.-Rob.), jurisconsulte génevois, parent du précédent, né en 1711, mort en 1793, procureur-général à Genève, voulut défendre le gouvernement de son pays lors de la persécution dirigée par Genève contre l'*Émile* et le *Contrat social*, et fit paraître les *Lettres écrites de la campagne*; Rousseau y répondit par les *Lettres de la Montagne*, qui portèrent au comble l'effervescence du peuple genevois, et firent bientôt triompher la démocratie.

TRONQUIÈRE (LA), ch.-l. de canton (Lot), à 25 kil. N. de Figeac; 448 hab.

TRONSON DU COUDRAY (Guill.-Alex.), avocat, né à Reims en 1750, fils d'un officier d'artillerie distingué, jeta beaucoup d'éclat au barreau, offrit de défendre Louis XVI, prêta son ministère à un grand nombre de victimes du tribunal révolutionnaire, fit partie du conseil des Anciens, et fut déporté à Cayenne, où il mourut en 1795.

TRONTO, *Truentium*, riv. d'Italie, naît dans le roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 9 kil. N. E. de Montereale, coule au N., entre dans les Etats de l'Eglise, tourne au N. E., et se jette dans l'Adriatique après 100 kil. de cours. Sous Napoléon, elle donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Fermo.

TROPEA, *Tropœa* (dans le *Brutium*), ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), près du golfe de Sainte-Euphémie, à 18 kil. O. de Monteleone; 4,000 hab. Evêché, cathédrale, trois belles portes. Soieries, couvertures de laines, toiles, canevas. Pêche de corail et de poisson. Fondée par Sextus Pompée, qui lui donna, dit-on, le nom de *Trophée* à l'occasion d'un avantage qu'il aurait remporté sur Octave. Elle a quelque temps appartenu aux Arabes.

TROPHONIUS et AGAMÈDE, étaient frères et passaient pour habiles architectes : on leur attribue la construction du temple de Delphes. Le roi d'Orchomène, Hyriée, les chargea de bâtir un édifice pour y placer son or. Les deux frères, en le construisant, y ménagèrent une issue secrète, au moyen de laquelle ils venaient la nuit puiser de l'or au trésor d'Hyriée. Ce prince, s'en étant aperçu, tendit un piége aux voleurs. Agamède y fut pris: Trophonius, craignant ses révélations, lui coupa la tête et s'enfuit en l'emportant; mais bientôt il périt dans une grotte aux environs de Lébadée. Après la mort de Trophonius, Apollon reconnaissant de ce que cet architecte avait bâti son temple, lui accorda le don de prédire l'avenir; la grotte où il était mort devint bientôt le siége d'un oracle qui fut un des plus célèbres de la Grèce. L'on n'était admis dans cette grotte qu'après des épreuves dures et propres à imprimer l'effroi. Au-

était-ce un proverbe en Grèce, que cette phrase : « Il revient de l'antre de Trophonius, » pour dire il est grave et soucieux.

TROPPAU, *Troppavia* en latin mod., ville des États autrichiens, ch.-l. du cercle de Troppau (ou Silésie autrichienne), sur l'Oppa, à 140 kil. N. E. de Brünn; 8,000 hab. Château, gymnase, école supérieure, muséum d'histoire naturelle, bibliothèque. Armes, draps, liqueurs. Il s'est tenu à Troppau, d'octobre à décembre 1820, un fameux congrès où fut résolue la répression de la révolution piémontaise. — Le cercle de Troppau ou Silésie autrichienne a pour bornes au S. les cercles de Prerau et d'Olmutz, et fait partie du gouvernement de Moravie; 140 kil. sur 25; 200,000 hab. Pays montagneux, climat froid; sol peu fertile; beaucoup de moutons et de chevaux. Fer, marbre, ardoises, chaux, tourbe, eaux minérales.

TROS, fils d'Erichthonius et père de Ganymède, d'Ilus et d'Assaracus, régna sur Troie, qui prit son nom. Il fit la guerre au roi de Lydie Tantale.

TROUBADOURS, poëtes provençaux des XIe, XIIe et XIIIe siècles, ainsi appelés du mot *troubar*, trouver, inventer; ils nommaient leur art *la gaie science*. Les plus célèbres d'entre eux furent P. Vidal, Arnauld Daniel, Bertrand de Born, Anselme Fayditt, Raimond Bérenger, comte de Provence, Richard Cœur-de-Lion, Thibaut, comte de Champagne, et Guillaume IX, comte de Poitiers. Leurs poésies, qui pour la plupart appartiennent au genre lyrique, et sont très courtes, se composaient de *sirventes*, *plaints*, *tensons*, *ballades*, *novas* (ou nouvelles). Ils chantaient surtout la chevalerie et l'amour: cependant ils ont aussi laissé des poëmes didactiques et sacrés, et de volumineux romans (*le Bréviaire d'amour*, *le Girard de Roussillon*, etc.). Le troubadour de profession allait de château en château réciter ou chanter ses vers en s'accompagnant d'un instrument, ordinairement d'une guitare; souvent aussi il se faisait accompagner d'un *jongleur*, par lequel il faisait chanter ses vers. Les troubadours étaient répandus dans le midi de la France : ils florissaient surtout à Toulouse, à Narbonne, à Aix en Provence. Ils parlaient la langue d'*Oc*.

TROUVÈRES, poëtes du nord de la France, qui du XIe au XVe siècles ont composé en roman-wallon ou langue d'*Oïl* (le vieux français); ils existaient en même temps que les Troubadours, et leur nom a le même sens (*trouver*, *troubar*). Mais, tandis que les Troubadours ont surtout brillé dans le genre lyrique, c'est à la poésie épique que les trouvères se sont livrés de préférence. Ils ont admirablement réussi et dans la grande épopée, qui a pris par excellence le nom de *roman*, et dans les *fabliaux*, qui sont souvent chez eux des chefs-d'œuvre d'originalité, de naïveté, de gaieté. Les Trouvères ont aussi fait quelques poésies lyriques, tels que *lais*, *virelais* et *ballades*; enfin on leur doit les romans de chevalerie en prose. Leurs plus célèbres romans en vers sont le *Brut d'Angleterre* et le *Rou* de Wistace ou Wace; l'*Alexandre*, de Lambert et d'Alexandre de Bernay (composé vers 1260 en vers de 12 syllabes, qui depuis prirent le nom d'alexandrins); le *Chevalier au Cygne*, de Renaut et Gauder; *Gérard de Nevers*, par Gibert de Montreuil; *Garin le Loherain*, par Jehan de Flagy; le roman de *la Rose*, par Guillaume de Lorris et Jean de Meung, dit *Clopinel*.

TROUVILLE, village du dép. du Calvados, sur la Manche, à 6 k. N.E. de Pont-l'Évêque; 1,800 hab. Fréquenté depuis quelque temps pour les bains de mer.

TROWBRIDGE, ville d'Angleterre (Wilt), à 14 kil. S. E. de Bath; 9,550 hab. Drap, lainages.

TROY, ville des États-Unis (New-York), sur l'Hudson, à 11 kil. N. d'Albany; 12,000 hab. Moulins divers, eau-de-vie, cotonnades, toile à voiles.

TROYES, *Tricasses*, *Trecæ* ou *Augustobona*, ch.-l. du dép. de l'Aube, à 150 kil. S. E. de Paris, sur la Seine; 25,563 hab. Évêché, tribunal de 1re instance et de commerce; collége communal. Murailles. Belle cathédrale, dite de Saint-Pierre (clocher de 56 mètres), palais épiscopal, hôtel-de-ville, préfecture; belle promenade du Mail. Rues étroites et tortueuses, beaucoup de maisons en bois. Société d'agriculture, arts et sciences; bibliothèque publique, école spéciale de commerce. Bonneterie, cotonnades, rouenneries, draps, basins, chamoiseries, instruments aratoires; charcuterie renommée, etc. Troyes était sous les Romains le ch.-l. des *Tricasses*; elle était comprise dans la 4e Lyonnaise; elle fut saccagée par les Normands en 889. Rétablie dans la suite, elle devint la résidence des comtes de Champagne et la capitale de la Champagne. C'est de Thibaut IV (1102-1152), que date la naissance de son industrie et son importance commerciale. Isabeau de Bavière y transféra en 1420 le parlement de Paris, et y conclut l'indigne traité qui livrait la France aux Anglais, et anéantissait les droits du dauphin. Déjà en 1415 Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, l'avait prise; Charles VII la reconquit en 1427. Louis XVI y exila le parlement de Paris en 1787. Ses environs furent le théâtre de sanglants combats en 1814. Cette ville a été souvent incendiée, notamment en 1181 et en 1524. A Troyes sont nés le pape Urbain IV, l'historien Juvénal des Ursins, le poëte Passerat, les deux Pithou, Grosley, Mathieu Molé, Mignard, Girardon, etc. — L'arr. de Troyes a 9 cantons (Aix-en-Othe, Bouilly, Ervy, Estissac, Lusigny, Piney-Luxembourg et Troyes, qui compte pour 3), 121 communes et 90,923 hab.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), né en 1697 à Saint-Malo, mort en 1770, archidiacre et chanoine de Saint-Malo, trésorier de l'église de Nantes, écrivit quelques compilations obscures, et finit néanmoins par être de l'Académie française (1761). Il s'attira par quelques critiques l'animosité de Voltaire, qui fit de lui comme le héros de la satire intitulée : *le Pauvre Diable*; c'est sur l'abbé Trublet que ce poëte fit ce vers si plaisant :

Il compilait, compilait, compilait.

On a de lui des *Essais de littérature et de Morale* (1736), des *Panégyriques des Saints* (1755), des *Mémoires sur Lamotte et Fontenelle* (1761).

TRUCCIA, auj. *Droissy* ou *Bruel*, ville de la Gaule septentrionale, près de *Suessiones* (Soissons). Les troupes de Frédégonde y défirent en 593 Childebert, fils de Brunehaut.

TRUCHET (J.), mécanicien, né à Lyon en 1657, mort en 1729, entra chez les Carmes, et prit le nom de *père Sébastien*. Il fut encouragé par Colbert à étudier l'hydraulique, eut grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, fut consulté sur tous les canaux construits depuis en France, dirigea seul celui d'Orléans, imagina la machine à transporter les arbres dite *diable*, et fut admis comme honoraire à l'Académie des Sciences (1699).

TRUCHSESS DE WALDBOURG (Gebhard), archevêque-électeur de Cologne (1577), était de l'illustre maison de Waldbourg, dans laquelle la charge de *truchsess* (maître d'hôtel) de l'Empire, était héréditaire. Il s'éprit d'Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, en 1578, et eut avec elle des relations telles que les frères d'Agnès le sommèrent d'épouser leur sœur. Voulant se marier sans perdre l'électorat, Gebhard changea de religion (1582) et prit Agnès pour femme; mais la ville et le chapitre se déclarèrent contre lui, le pape l'excommunia, et Ernest, électeur de Bavière, se rendit maître du pays à l'aide des Espagnols (1583). Abandonné même des Luthériens, parce que la bénédiction nuptiale avait été donnée par un ministre calviniste, Gebhard se réfugia en Hollande, puis à Strasbourg, où il possédait un canonicat. Il y mourut en 1601, sans enfants.

TRUCHTERSHEIM, v. de France, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 20 kil. N O. de Strasbourg ; 658 hab.

TRUCY, ville du dép. de l'Yonne, à 19 kil. S. E. d'Auxerre. Patrie de l'architecte Soufflot.

TRULLO (concile IN). *Voy.* QUINI-SEXTE.

TRUN, ch.-l. de cant. (Orne), sur la Dive, à 12 kil. N. E. d'Argentan ; 1,500 hab.

TRUXILLO ou **TRUJILLO**, *Scalabis* ou *Turris Julia* des Romains, ville d'Espagne (Estramadure), à 114 kil. N. O. de Badajoz, sur une montagne ; 4,800 hab. Château-fort, murailles et tours. Belle place carrée, palais des ducs de San-Carlos, hôpital du Saint-Esprit. Peu d'industrie et de commerce. Pizarre, Garcia de Paredes, Orellana naquirent à Truxillo. Cette ville existait dès le temps des Romains ; elle fut enlevée aux Maures en 1233.

TRUXILLO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, ch.-l. de la prov. de même nom, à 688 kil. N. O. de Bogota ; 5,200 hab. Fondée en 1570; ravagée en 1678 par le flibustier français Grammont, elle se releva lentement ; elle comptait environ 8,000 hab. avant la guerre de l'indépendance. — La prov. de Truxillo fait partie du dép. de Zulia et a pour bornes au N. le dép. de Vénézuela : 175 kil. sur 97 : 34,000 hab. Montagnes au S. et à l'O. ; territoire fertile.

TRUXILLO, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, ch.-l. du dép. de Livertad, à 2 kil. du Grand-Océan, par 81° 39' long. O., 8° 5' lat. S. ; 14,000 hab. Évêché. Mauvais port, mur en briques ; la ville est bien bâtie, mais les maisons n'ont qu'un étage, vu la fréquence des tremblements de terre. Commerce assez actif. Aux env., monuments péruviens, dans lesquels on a, dit-on, trouvé des trésors considérables. Truxillo fut fondée en 1535 par Pizarre.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec du Ve ou du VIe siècle, né en Égypte, a laissé divers poëmes, dont un seul (la *Destruction de Troie*, en 677 vers) nous est parvenu. Parmi les autres, le plus remarquable était son *Odyssée lipogrammatique*, en 24 chants, dans chacun desquels était omise une des 24 lettres grecques. Les meilleures éditions de Tryphiodore sont celles de Northmore, Londres, 1804, in-8, et de Wernicke et Zumpf, Leips., 1819. Cet auteur est souvent joint à Quintus de Smyrne.

TRYPHON (DIODOTE, dit), usurpateur en Syrie, servit d'abord Alexandre I (Bala), puis fut tuteur de son fils (Antiochus VI ou Antiochus Théos II), 143-140 av. J.-C., le fit périr, s'assit sur le trône à sa place, mais fut combattu sans relâche par Antiochus VII (Sidète), et finalement se donna ou reçut la mort dans Apamée (134 av. J.-C.).

TRYPHON (SALVIUS, dit), joueur de flûte qui fut proclamé roi de Sicile par les esclaves révoltés (104 av. J.-C.). Il résista quelque temps aux armées romaines, fut ensuite battu et pris (99 av. J.-C.).

TSAO-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 150 kil. S. O. d'Yan-tcheou.

TSA-SIN-GO-DAI, c.-à-d. les *cinq dieux terrestres*, 2e série des grands dieux au Japon ; ils viennent immédiatement après les Ten-sin-sitsi-daï. Le premier d'entre eux, Ten-sio-daï-tsin, régna, dit-on, 250,000 ans ; le règne des quatre autres est plus long encore, et chacun l'emporte en durée sur le précédent : la somme des cinq règnes est de 2,342,467 ans.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfried WALTHER DE), physicien et géomètre, d'une famille noble et riche, né en 1651 dans la Haute-Lusace, mort en 1708, servit dans la guerre de 1672 contre la France, voyagea en Angleterre, Italie, Sicile, Allemagne, vint quatre fois à Paris, et fut membre associé de l'Académie des Sciences. Il perfectionna les instruments d'optique, établit de superbes verreries en Saxe, fit un verre de lunette convexe des deux côtés, de 32 pieds (10m,70) de foyer et d'un pied (0m,33) de diamètre, découvrit plusieurs procédés industriels, entre autres celui des verres brûlants dit *Caustiques de Tschirnhausen*, et celui d'une porcelaine semblable à celle de la Chine. Il a laissé quelques ouvrages : le plus estimé est *Medicina mentis*, Amsterdam, 1687, traité de logique spécialement destiné à former des géomètres.

TSCHUDI (Gilles), dit le *Père de l'histoire suisse*, né à Glaris en 1505, mort en 1572, était catholique. Il remplit divers emplois dans sa patrie, et laissa, entre autres écrits : *Chroniques de la Suisse* (en allem.), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol. ; *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum Alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560, etc. — La même famille a fourni d'autres écrivains moins célèbres, dont un, J.-Henri Tschudi, a donné une *Histoire de Glaris*.

TSE-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 300 kil. S. de Thay-yuen.

TSEU-SSE, philosophe chinois, petit-fils de Confucius, né vers 515 av. J.-C., mort vers 453, hérita de la réputation de sagesse de son aïeul, et composa plusieurs ouvrages de morale, dont le plus célèbre est l'*Invariable milieu* (Tchoung-young) ; comme Aristote, il place la vertu dans le milieu entre les excès. Ce traité a été trad. en latin par le P. Intorcetta, et par le P. Noël, dans les 6 livres classiques de l'empire chinois ; en français, par le P. Cibot. M. Abel Rémusat a publié le texte en chinois et en mandchou, avec traductions lat. et franç. (dans les *Notices et extraits des manuscrits*, tome x).

TSIAMPA, prov. d'Asie, dans l'Inde au-delà du Gange, entre 10° 18'-12° 5' lat. N. et 104° 35'-106° 35' long. E., était jadis un royaume considérable qui comprenait la Cochinchine ; auj. c'est une prov. de ce pays. Pays montagneux et habitants sauvages.

TSI-NAN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-toung, par 36° 44' lat. N. et 114° 46' long. E. Bien peuplée et très industrieuse.

TSING, dynastie chinoise. *Voy.* CHINE.

TSIN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 150 kil. E. de Tsi-nan. Florissante.

TSIOUAN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Fou-kian), à 80 kil. S. O. de Fou-tcheou, près du détroit de Formose. Arcs de triomphe, temples, etc. Grand commerce.

TSONG-MING (île), île de la Chine, vis-à-vis de l'emb. du Yang-tsé-kiang : 60 kil. sur 16. Sol fertile, beaucoup de canaux ; sel gemme en quantité.

TSOU-HIOUNG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Yun-nan), à 112 kil. O. de Yun-nan.

TSOU-SIMA, île et province du Japon, dans le détroit de Corée : 80 kil. de long.

TUAM, ville d'Irlande (Galway), à 31 kil. N. E. de Galway ; 4,600 hab. Archevêché. Cathédrale.

TUBALCAIN, fils de Lamech, né vers 2975 av. J.-C., passe pour avoir inventé l'art de travailler le fer et l'airain. On a remarqué la ressemblance de son nom avec celui de Vulcain.

TUBANTES, peuple de la Germanie, habita d'abord entre le Rhin et l'Yssel, puis au S. de la Lippe, entre Paderborn et Hamm, et enfin près du Thuringerwald, entre la Fulde et la Werra.

TUBERON, *Q. Ælius Tubero*, grand ami de Cicéron, le suivit comme lieutenant en Asie, et combattit à Pharsale pour Pompée contre César. Il obtint son pardon du dictateur. Il avait composé une *Histoire romaine*. — Son fils, Pompéien ainsi que lui, obtint aussi son pardon. Pour flatter César, il voulut mettre obstacle au rappel de Ligarius, accusé d'avoir combattu en Afrique. Cicéron triompha de son opposition, et prononça à cette occasion le *Pro Ligario*. Ce dernier Tubéron était habile jurisconsulte ; il reste de lui des fragments, qu'on trouve dans les *Institutes*.

TUBINGUE, *Tubingen* en allemand, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 28 kil. S. O. de Stuttgart ; 7,600 hab. Eglise Saint-George, vieux château dit

Pfalz (ou palais). Université célèbre (fondée en 1477), écoles diverses. Patrie de Gmelin le botaniste. Jadis résidence des comtes palatins de Souabe ; elle fut achetée en 1342 par le comte Ulric de Wurtemberg. On y régla en 1514 le pacte dit *Tübinger-vertrag*, qui a été jusqu'à nos jours la charte du Wurtemberg. Tubingue souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, et fut ravagée par les Français en 1688.

TUCCA, *Tucca*, ville de l'état de Tunis, à 110 kil. S. O. de Tunis. Beaux vestiges d'antiquité.

TUCCIS, dite aussi *Tuccitana* ou *Augusta Gemella*, auj. *Martos*, ville de la Bétique, au S. E. de *Corduba* (Cordoue).

TUCHAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 45 kil. S. E. de Carcassonne; 1,100 hab. Moulins à huile, eaux-de-vie.

TUCKER (Abraham), moraliste anglais, né à Londres en 1705, mort en 1774, voyagea pour son instruction, et publia, en 1768 et années suiv., *The light of nature* (la Lumière de la nature), 7 vol. in-8, où il traite de métaphysique, de morale, de religion et de politique. On a aussi de lui : *Avis d'un gentilhomme campagnard à son fils*.

TUCKER (Josias), écrivain politique (1711-99), recteur de Saint-Etienne à Bristol, puis doyen de Glocester, a publié, entre autres écrits, un *Traité du gouvernement civil* (1781), où il réfute Locke.

TUCKEY (Jacques KINGSTON), né à Greenhill (Irlande) en 1776, mort en 1816, reconnut vers 1803 le port Philippe (Nouvelle-Hollande) et la côte voisine sur le détroit de Bass, fut 9 ans prisonnier en France, alla en 1816 explorer le Zaïre, afin de savoir si ce n'était pas le même fleuve que le Niger, et mourut dans ce voyage après avoir remonté près de 400 kil. dans l'intérieur de l'Afrique. On a les *Relations* de ses deux voyages (1805, 1818).

TUCUMAN ou SAN-MIGUEL, ville de l'Amérique du Sud, capit. de l'état de Tucuman, dans la confédération de Rio de la Plata, sur le Tucuman, à 1,160 kil. N. O. de Buenos-Ayres, par 67° 16' long. O., et par 26° 49' lat. S. ; 12,000 hab. Evêché. — Tucuman a été fondée en 1685. Les insurgés y battirent les Espagnols en 1812. Il s'y est tenu en 1816 un congrès où a été proclamée l'indépendance des Provinces-Unies de Rio de la Plata. — L'état de Tucuman a pour bornes ceux de Santiago à l'E., de Catamarca au S., de Rioja à l'O., de Salta au N. : 385 kil. de l'E. à l'O. sur 230; 145,000 hab. Mont. à l'O., vastes plaines ailleurs; nombreuses rivières, climat doux et sain, sol fertile (riz, maïs, coton, tabac, cacao, fruits, etc.). Le Tucuman est une des provinces les plus riches de la république. On en exporte beaucoup de bois.

TUDELA, *Tutela* ou *Tullonium*, ville d'Espagne (Pampelune), sur l'Èbre, à 60 kil. S. de Pampelune ; 9,000 hab. Evêché. Savon mou, gros lainages, tuiles, briques, huiles, etc. Foires. Commerce. Patrie du rabbin Benjamin-ben-Ionah, dit *de Tudèle* (*Voy.* BENJAMIN). Cette ville existait sous les Romains; le roi Alphonse la prit aux Maures en 1115. Le duc de Montebello y défit le général espagnol Castaguos, 23 novembre 1808.

TUDER, ville d'Etrurie, auj. TODI.

TUDLINGEN ou DUTTLINGEN, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 32 kil. S. O. de Sigmaringen ; 4,000 hab. Châles, gants, bonnets, soie. Les Français y furent défaits par les Impériaux en 1643. La ville fut brûlée en 1803.

TUDOR (OWEN), tige de la maison royale de Tudor, était d'une famille obscure du pays de Galles. Il sut se faire aimer de Catherine, veuve du roi d'Angleterre Henri V, qui l'épousa secrètement; il en eut un fils, Edmond Tudor, comte de Richmond, qui fut ainsi frère utérin du roi Henri VI; cet Edmond Tudor fut lui-même père de Henri Tudor qui monta sur le trône sous le nom de Henri VII, après avoir renversé Richard III (d'York). Les Tudor avaient embrassé le parti de Lancastre; Owen Tudor fut pris et décapité en 1461 par ordre du duc d'York (Edouard IV), mais Henri Tudor releva le parti de Lancastre, et le fit triompher. La maison de Tudor régna depuis 1485 jusqu'à l'avénement des Stuarts en 1603, et compte cinq souverains : Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, Marie et Elisabeth.

TUESIS, golfe de l'Océan Germanique, sur la côte N. E. de la Calédonie, auj. le golfe de *Murray*.

TUFFÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. S. E. de Mamers ; 1,800 hab. Poterie, faïence.

TUGEND-BUND, c.-à-d. *lien de vertu*, société secrète formée en 1813 parmi les étudiants de l'Allemagne, dans le but d'expulser les Français du sol de la patrie. Elle finit par donner de l'ombrage aux souverains de l'Allemagne, et fut dissoute en 1815.

TUGENES, *Tugeni*, une des quatre nations principales de l'Helvétie au temps de César. Ils habitaient à l'E. du lac de Zurich, où se trouvent auj. le village de *Tugen* et la vallée de *Tockenbourg*.

TUILERIES (palais et jardin des), palais des rois de France à Paris, ainsi nommé parce qu'il a été bâti sur l'emplacement d'une fabrique de tuiles, est joint au Louvre par une grande galerie qui longe la Seine. Le terrain des Tuileries fut acquis en 1518 par François I ; le palais fut commencé en 1560 par l'ordre de Catherine de Médicis, sur les plans de Philibert Delorme, et continué après lui par Jean Bullan, et Le Vau (sous Louis XIV). Le jardin, commencé en 1600, sous Henri IV, fut achevé sous Louis XIV par le fameux Le Nôtre. Les Tuileries n'ont guère été la résidence des souverains que depuis Louis XV. Pendant la République, les séances de la Convention se tenaient aux Tuileries. — Le 10 août 1792 le peuple de Paris insurgé s'empara des Tuileries et y massacra la garde suisse; le 28 juillet 1830, le château des Tuileries fut pris une seconde fois.

TUISTON, dieu germain. *Voy.* THUISTON.

TULA, riv. du Mexique, naît dans le N. de l'état de Mexico, parcourt celui de Queretaro, sépare les états de San-Luis-de-Potosi et de Vera-Cruz, et se jette dans le golfe de Mexique, par 28° 20' lat. N., sous le nom de Tampico. Cours, 450 kil. — Sur ses bords, dans l'état de Queretaro, est une v. de Tula qui a donné son nom à des comtes issus de Montézuma.

TULLE, ch.-l. du dép. de la Corrèze, sur la Corrèze, à 472 kil. S. de Paris; 9,700 hab. Evêché (dont Mascaron fut titulaire). Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Cathédrale, hôtel de la préfecture, palais de justice. Manufacture royale d'armes, papier, cartes à jouer, clous, chandelles, lainages communs, dentelles renommées, connues sous le nom de *tulles*. Commerce de bougies, liqueurs, huile de noix, etc. Patrie d'Et. Baluze. Tulle paraît devoir son origine à un monastère de saint Benoît, fondé au VIIe siècle. — L'arr. de Tulle a 12 cant. (Argentat, Corrèze, Egletons, Lapléau, Mercœur, la Roche-Canillac, Seilhac, Servières, Treignac, Uzerche, plus Tulle qui compte pour 2), 117 comm., et 129,799 hab.

TULLIE, *Tullia*, fille de Servius Tullius, et femme d'Aruns. Cette femme dénaturée fit périr son mari pour épouser Tarquin, fut l'âme du complot que trama celui-ci contre Servius, et fit passer son char sur le corps sanglant de son père.

TULLIE, *Tullia*, fille de Cicéron et de Terentia, née en 77 av. J.-C., fut mariée plusieurs fois, épousa en dernier lieu Dolabella, et mourut probablement en couches, à 32 ans (46); son père fut profondément affligé de sa mort. Pour se distraire de sa douleur, il composa son traité de la *Consolation*, qui ne nous est pas parvenu. Cicéron désignait affectueusement sa fille par le diminutif *Tulliola*.

TULLINS, ch.-l. de cant. (Isère), à 24 kil. N. O

de Grenoble; 2,600 hab. Eau de cerises; usine à acier et cuivre.

TULLIUS, nom de la famille de Cicéron; cet orateur est souvent désigné par ce seul nom.

TULLIUS (SERVIUS), roi de Rome. *Voy.* SERVIUS.

TULLUM, nom de la ville de *Toul* chez les Latins.

TULLUS (ACTIUS), prince des Volsques, ennemi des Romains, donna asile à Coriolan exilé.*

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome (669-637 av. J.-C.), fit contre Albe deux guerres qui furent signalées, la première par le combat des Horaces et des Curiaces, la seconde par la destruction d'Albe; soumit aussi les Fidénates et les Véiens, défit les Sabins, porta le nombre des chevaliers de 300 à 900, et mourut frappé de la foudre.

TULZIA ou TOULTCHA, *Ægissus*, ville de Bulgarie, à 19 kil. S. d'Ismaïl, sur le Danube.

TUNBRIDGE, ville d'Angleterre. *Voy.* TONBRIDGE.

TUNES ou TUNESIUM, auj. *Tunis*, ville d'Afrique, dans la Zeugitane, près de Carthage, dont elle était sujette, devint florissante après la ruine de Carthage. Elle est célèbre par la bataille qu'y perdit Régulus contre Xantippe (256 av. J.-C.).

TUNGRI. *Voy.* TONGRES.

TUNGRORUM FONS, nom ancien de SPA.

TUNGURAGUA, nom du fleuve des Amazones à sa source, et jusqu'à sa jonction avec l'Ucayale.

TUNGURAGUA (mont), en Nouvelle-Grenade, à 32 kil. N. de Riobamba; 5,500 mètres. Volcan.

TUNIS, *Tunes* chez les anciens, ville d'Afrique, capit. de l'état de Tunis, sur la Méditerranée, au fond de la vaste lagune de Boghaz, à 620 kil. E. d'Alger, par 8° long. E., 36° 44' lat. N.: 115,000 hab. Citadelle, plusieurs forts; bon port, dit *la Goulette*. La ville est laide et sale. Les seuls monuments sont le beau palais mauresque du dey, l'aqueduc, la bourse. Velours, soieries, toiles, bonnets rouges renommés, dits *bonnets tunisiens*. Commerce très actif. Cependant les bazars de Tunis sont mal fournis. — Tunis est tout près de l'emplacement de *Carthage* (*Voy.* TUNES). Du temps de cette célèbre cité, elle n'était qu'un hameau. Son importance date de la destruction de celle-ci par les Arabes. Les Normands s'en emparèrent, mais Abd-el-Moumen les en chassa (1159). Tunis fut le but de la dernière croisade. C'est au siége de Tunis que saint Louis mourut de la peste en 1270 (en 1841, la France a élevé une statue au saint roi près de l'endroit où il mourut). Charles-Quint prit en 1535 le port de la Goulette, défendu par Barberousse; mais sous Philippe II (1573), Occhiali le reprit aux Espagnols.

TUNIS (régence ou état de), le moins vaste mais le plus peuplé des états barbaresques, entre l'Algérie à l'O. et l'état de Tripoli à l'E.; 580 kil. (du N. au S.) sur 290; 2,500,000 hab. Capitale, Tunis. Division, 2 districts: Frikiah au N., Farachise au S. Très peu de montagnes. Rivières, la Medjerda, plus quelques faibles cours d'eau, quatre lacs, entre autres: celui de Loudeah ou lac des Marques, et le lac de Tunis, à l'E. de la ville de ce nom. Climat chaud. Argent, cuivre, plomb, mercure, beaucoup de sel, eaux minérales et thermales. Sol extrêmement fertile: il produit tous les fruits de l'Europe méridionale et partie de ceux des régions équinoxiales; les dattes de Tunis passent pour les meilleures de l'Afrique. Très beaux chevaux barbes, chameaux très sobres, pigeons énormes, etc. Population très mêlée (Maures, Turcs, Koulouglis, juifs, chrétiens et renégats). Industrie assez active, mais qui se borne à quelques articles (savon, lainages, maroquins, châles carrés, calottes rouges qu'on exporte jusqu'en Amérique). Commerce, surtout avec l'intérieur de l'Afrique; mais le bey en a presque exclusivement le monopole et l'afferme à une compagnie de Juifs. Le gouvernement est monarchique electif; il est exercé par un bey élu par l'armée, mais qui est censé dépendre de la Turquie et qui reçoit l'investiture du sultan. — Le pays de Tunis répond au territoire de Carthage (*Voy.* ce nom). Sous les Romains, il formait les deux prov. d'Afrique propre et de Byzacène. Il fit ensuite partie du roy. des Vandales, de l'empire d'Orient sous Justinien et ses successeurs, du vaste empire des califes (VIIe siècle), de l'état des Aglabites ou de Kairouan (IXe siècle), de celui des Fatimites (XIe et XIIe siècles). Ensuite vinrent les Almohades, les Lassis ou Abou-Hafliens, qui régnèrent plus de 350 ans (depuis 1206); un d'eux, Muley-Hassan, restauré par Charles-Quint (1535), se reconnut son vassal. Ces relations durèrent peu; en 1574, le Turc Sinan-pacha soumit ce pays à l'autorité du grand-seigneur; après un siècle environ, les janissaires turcs, qui formaient la garde des pachas, s'arrogèrent le droit d'élire un chef de l'état, qui se rendit de plus en plus indépendant de la Porte. Ces élections militaires ont causé de fréquentes révolutions. Le chef a titre de *bey*. Le bey actuel se nomme Sidi-Hassan (1842).

TUR (MEZOE-), ville de Hongrie. *Voy.* MEZOE.

TUR-KEVI, ville de Hongrie (Grande-Cumanie), sur le Bornetyo, à 28 kil. S. O. de Kartszag; 6,500 hab.

TURCKHEIM. *Voy.* TURKHEIM.

TURCOING, ville de France. *Voy.* TOURCOING.

TURCOMANS, grande race de la famille turque, est répandue dans la Perse, le roy. d'Hérat, le Kaboul, dans le Turkestan indépendant, dans la Russie caucasienne et l'Asie ottomane; toutefois, elle n'est pas la seule qui occupe ces pays, et dans les 3 premiers seulement elle est race dominante. Elle se divise en un grand nombre de branches.

TURCS, grande famille de la variété indo-germanique, a longtemps habité presque exclusivement le Turkestan indépendant et les régions situées au N. de la Chine, et se confond avec la race que l'on appelle vulgairement *Tartares*. Ils vinrent au Xe siècle se fixer en Perse et dans l'Asie-Mineure, entraînant à leur suite des peuplades alliées ou soumises avec lesquelles on les a souvent confondus. Les Turcs formèrent dans les pays conquis de nombreuses dynasties, dont les plus célèbres sont celles des Gaznévides, des Seldjoucides et des Ottomans (*Voy.* ces noms). La famille turque a donné naissance à un grand nombre de races distinctes, dont plusieurs ont disparu, entre autres les Khazars, les Ouigours (d'où sortirent les Hongrois), les Hoéikes. Parmi les races turques existant encore se distinguent: 1° les Ottomans, de tous les plus civilisés, et qui dominent dans la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie; 2° les Turcomans, dans la Perse, le Caboul, etc.; 3° les Touraliens ou Tartares de Sibérie; 4° les Uzbeks, qui sont la peuplade dominante du Turkestan; 5° les Kirghiz (subdivisés en Bourouts et Kaïsaks); 6° les Yakoutes et les Tchouvaches. *Voy.* ces différents noms.

TURDETANI, peuple de l'Hispanie, en Bétique, à l'E. de l'Anas, à l'O. des *Bastuli*. Le Bétis traversait leur pays; Gadès était leur ch.-l. Ils avaient sans doute la même origine que les *Turduli*, placés au N. E. — Soumis par Carthage, puis par Scipion pendant la 2e guerre punique, les *Turdetani* participèrent à l'insurrection de 197, mais furent assujettis de nouveau par le préteur P. Manlius en 195.

TURDULI, peuple d'Hispanie en Bétique, sur les rives du Bétis, dans la moyenne partie de son cours, avait pour bornes au N. les *Oretani*, au S. les *Turdetani* (*Voy.* ce mot). Ses villes principales étaient *Astapa*, *Illiturgis*, *Corduba*.

TURENNE, ville de l'ancien Limousin, auj. dans le dép. de la Corrèze, à 12 kil. S. O. de Brives-la-Gaillarde; 2,000 hab. Vieux château. Jadis titre d'une vicomté située entre le Limousin et le Périgord, qui remonte au IXe siècle, et qui relevait des ducs de Guyenne, comtes de Limoges, mais qui se

maintint longtemps indépendante à la faveur des querelles des rois de France et d'Angleterre qui se disputaient la Guyenne. Elle conserva ses immunités jusqu'au dernier siècle, et ne fut réunie à la couronne que par Louis XV, qui l'acheta en 1738. Cette vicomté, après avoir appartenu à diverses maisons, fut acquise en 1350 par Guillaume Roger de Beaufort, puis passa en 1444 dans la maison de La Tour d'Auvergne, par le mariage d'Anne de Beaufort, vicomtesse et héritière de Turenne, avec Agne de la Tour d'Auvergne; c'est de cette dernière maison que sont sortis Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon (*Voy.* BOUILLON), et son fils le célèbre Turenne.

TURENNE (H. DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte de), célèbre général français, fils de H. de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon (*Voy.* BOUILLON), naquit à Sédan en 1611, d'une famille qui professait la religion réformée, servit 5 ans sous ses oncles Maurice de Nassau et le prince Henri, puis fit la guerre en Lorraine, en Italie, monta très vite en grade, reçut de Mazarin le bâton de maréchal, recueillit les débris des troupes vaincues à Tudlingen (1643), soutint avec Condé les efforts de Mercy (1644), fut battu à Mariendal, mais opéra une belle retraite, vainquit à son tour à Nordlingen, se joignit à Wrangel dans la Hesse, et hâta par cette manœuvre la conclusion du traité de Westphalie (1648). Égaré par sa passion pour la duchesse de Longueville, Turenne se jeta dans le parti de la Fronde, après l'arrestation des princes (1650); prit pour les Frondeurs quelques villes, entre autres Réthel, marcha sur Vincennes, mais sans pouvoir enlever les prisonniers, qui avaient été conduits ailleurs, et fut défait par Praslin près de Suippes en 1650. Il rentra dans le devoir l'année suivante, gagna sur les Frondeurs en 1652 les batailles de Gien et de la porte Saint-Antoine (à Paris), porta ainsi deux coups mortels aux insurgés, et ouvrit au roi les portes de la capitale, puis battit Condé à Arras (1654) et aux Dunes (1658), et reçut en 1660 le titre de maréchal-général en récompense de ses services. En 1672, il reprit les armes, fit face, avec des forces très inférieures, au prudent Montecuculli, marcha ensuite contre le parjure électeur de Brandebourg, le vainquit à Sintzheim (1674), mais eut le tort, pour le punir, de mettre à feu et à sang le Palatinat. Il eut bientôt à tenir tête à des armées d'Impériaux supérieures en nombre, fit une admirable retraite dans laquelle il se surpassa lui-même, gagna les deux victoires de Mulhausen et de Turkheim, rejeta ainsi l'ennemi à l'E. du Rhin (1775), puis attira Montecuculli sur un terrain de son choix à Saltzbach; déjà il comptait le vaincre, quand il fut frappé d'un boulet (27 juillet). Le génie de Turenne a moins d'éclat que celui de Condé : ce grand capitaine a pourtant gagné autant ou même plus de batailles décisives, et il a réparé plus de graves échecs : c'était le premier tacticien de l'Europe. A ses talents il joignait toutes les qualités de l'homme privé. Né dans la religion protestante, il fut converti au catholicisme par Bossuet, et abjura en 1668. La *Vie de Turenne* a été écrite par Courtilz, par Raguenet, et par Ramsay. Mascaron et Fléchier prononcèrent son oraison funèbre. Turenne avait laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1782 par Grimoard, 2 vol. in-fol.

TURGOT (Anne-Robert-Jacq.), baron de l'Aulne, célèbre ministre, né en 1727 à Paris, mort en 1781, était destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra la carrière judiciaire, fut pourvu de diverses charges et devint maître des requêtes en 1753; il se prononça pour le parlement Maupeou, se fit une haute réputation de savoir et de lumières par ses ouvrages sur l'économie politique, et par ses relations avec les penseurs de l'époque, fut nommé intendant de la généralité de Limoges (1761), rendit à cette province des services éminents, fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine en 1774, et un mois après au contrôle général des finances; il tenta d'utiles réformes, et put en accomplir quelques unes; mais ses efforts échouèrent contre la quadruple alliance du clergé, de la noblesse, de la haute finance et des parlements. On travestit toutes ses mesures, dont quelques unes pouvaient en effet être inopportunes, et, après deux ans de lutte, on parvint à le faire éloigner du ministère (1776). Il mourut cinq ans après, dans la retraite. Turgot était un homme ferme, droit et de bonne foi; mais il n'avait pas cet art des expédients et cette adresse qui sont nécessaires à la cour; il eut aussi une trop grande confiance dans l'ascendant de la justice et de la vérité. Turgot avait beaucoup écrit sur l'économie, la politique, la métaphysique et la littérature; on a même de lui des vers français et latins estimés; il fournit des articles à l'*Encyclopédie*. Turgot était de l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1809-11, 9 vol. in-8.

TURGOT (Et.-Fr., dit *le chevalier*), frère du précédent, né en 1721, mort en 1789, fut gouverneur-général de la France équinoxiale (c.-à-d. de la Guyane française), qu'il tenta de coloniser, mais sans y réussir, eut avec l'intendant Chanvallon des démêlés qui le conduisirent en prison, et finit par se vouer exclusivement aux sciences. Il était associé libre de l'Académie des Sciences dès 1762.

TURHEIM (Ulric DE), minnesinger du XIIIe siècle, continua le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, et composa : 1° les *Aventures d'Elie*; 2° *le roi Artus* ou la *Table Ronde*; 3° (avec Eschenbach) *St-Guillaume, margrave d'Orange*, le tout en allemand.

TURIA, riv. d'Hispanie, auj. le GUADALAVIAR.

TURIASO, ville d'Hispanie, auj. TARRAZONA.

TURICUM, nom latin de ZURICH.

TURIN, *Bodincomagus*, *Taurasia*, *Colonia Julia*, *Augusta Taurinorum* chez les anciens, *Torino* en italien, capit. des États sardes et ch.-l. de l'intendance de Turin et de tout le Piémont, sur le Pô et la Doire, à 825 kil. S. E. de Paris; 125,000 hab. Archevêché (érigé en 1515). C'est une des plus belles villes de l'Europe; on y remarque les rues du Pô, de la Doire et Neuve; les places Saint-Charles, du Château, Victor-Emmanuel et d'Italie; la cathédrale et les églises de St-Laurent, du St-Sacrement, de Sainte-Thérèse, des Jésuites, des Feuillants ou Consolata; les palais du Roi, des ducs de Savoie, du prince de Carignan, le grand théâtre, l'arsenal. Université, la plus fréquentée de l'Italie; académie militaire, trois colléges, école de sourds-muets; académie royale des sciences (célèbre), académie royale des beaux-arts, société d'agriculture. Bibliothèque très riche, musée égyptien (sans égal au monde), musée d'antiquités, cabinet de médailles, d'histoire naturelle, de physique; jardin botanique du Valentino, etc. Industrie (soieries, velours, damas, liqueurs, etc.; fonderie de canons, manufacture royale de poudres. Commerce actif, grande prospérité. — Turin semble être d'origine gauloise : les *Taurini*, ses habitants, ayant refusé de prendre parti pour Annibal, ce général saccagea la ville. Les Romains en firent une colonie; Auguste l'embellit. Sous les Lombards, elle devint ch.-l. d'un des trente duchés de cette monarchie. Son importance date surtout de la réunion du Piémont à la Savoie (*Voy.* États SARDES). Les Français l'assiégèrent en 1536, 1640 et 1706. Les deux derniers siéges, surtout celui de 1706, sont au nombre des siéges les plus célèbres. Occupée par les Français en 1796, 1798, 1800, elle fut démantelée cette dernière fois; elle devint le ch.-l. du dép. du Pô et resta comprise dans l'empire français jusqu'en 1814. Turin est la patrie du mathématicien Lagrange. — L'intendance générale de Turin comprend la plus

grande partie du Piémont et est située entre celles d'Aoste au N., de Coni au S., de Novare et d'Alexandrie à l'E., la France et la Savoie à l'O. : environ 100 kil. sur 90 ; 800,000 h. ; elle se divise en cinq petites intendances (Turin, Bielle, Suse, Ivrée et Pignerol).

TURKESTAN, région d'Asie, habitée par les Turcs, et nommée aussi *Tartarie*, se distingue en 2 parties : le Turkestan chinois et le Turkestan indépendant.

TURKESTAN CHINOIS, dit aussi *Petite-Boukharie*, et en chinois *Thian-chan-nan-lou*, très vaste contrée de l'Asie centrale, forme la prov. la plus occid. de l'empire chinois, et a pour bornes à l'O. le Turkestan indépendant, au S. le Thibet et le Kaboul, au N. la Dzoungarie, à l'E. le pays de Khoukhounoor et la Chine : 1,940 kil. de l'E. à l'O., sur 772 de largeur moyenne : 2,500,000 hab. Division, 10 principautés : Hami ou Khamil, Pidjan, Kharachar, Koutché, Sairam, Aksou, Ouchi, Kachkar, Yarkand, Khotan : ces 10 principautés ont chacune leur prince héréditaire ; ces princes se reconnaissent vassaux de la Chine. Point de capitale : mais Kachgar et Yarkand sont les plus grandes villes ; Aksou est la résidence du commandant chinois. De hautes montagnes entourent ce pays, sauf à l'E. ; au centre sont des plaines. Climat tempéré ou froid. Déserts. Fleuve principal, l'Yarkand, qui tombe dans le lac Lobnor. Sol fertile en beaucoup d'endroits : forêts, bétail ; vers à soie. Tigres et autres animaux sauvages ; serpents, scorpions, etc. Or, pierres précieuses, marbre ; salpêtre, soufre. Quelque industrie ; commerce médiocre. Le Turkestan chinois a encore beaucoup de peuplades nomades. Les habitants sont les uns des Turcs véritables, les autres des Mongols (ceux-ci moins nombreux). La langue appartient à la famille des langues turques. La religion dominante est le mahométisme. — L'histoire du Turkestan chinois est à peu près inconnue. En 1758, il tomba sous le protectorat de la Chine ; d'abord tributaire seulement, il est auj. province sujette. En 1827, il fut le théâtre d'une insurrection terrible.

TURKESTAN INDÉPENDANT OU TARTARIE INDÉPENDANTE, *Sogdiane* et *Scythie Transoxiane* des anciens, à l'O. du Turkestan chinois et du Thian-chan-pelou, au S. des Kirghiz, au N. de l'Hindoustan et du Kaboul, à l'E. de la mer Caspienne et de la Russie, entre 36° et 51° lat. N., 47° et 80° long. E. ; 7,000,000 d'hab. On y compte une foule d'états de toutes dimensions dits khanats ; les principaux sont ceux de Boukhara, Khiva, Khokand, Hissar, Badakchan, Koulm, Balkh (*Voy.* ces noms). Le pays, assez montueux, est compris dans la grande dépression centrale du continent asiatique (mers Caspienne et d'Aral). L'Amou et le Sir en sont les deux fleuves principaux. Le pays se compose en grande partie de steppes ; on y trouve quelques cantons fertiles. Les habitants ne manquent pas d'industrie, mais ils sont surtout très adonnés au commerce (notamment les Boukhares). Presque tous sont de race turque et musulmans Sunnites.

TURKESTAN OU TARAZ, ville du Turkestan indépendant (khanat de Khokand), à 212 kil. N. O. de Tachkend, a souvent changé de maître. Elle était aux Kirghiz avant 1798 ; de 1798 à 1814, elle a été au khan de Tachkend ; elle appartient depuis au Khokand.

TURKHEIM, jadis *Thuringheim*, ville de France, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 4 kil. S. O. de Colmar, sur la Fecht, au pied des Vosges ; 2,747 hab. Jadis une des 3 villes impériales qui formaient la seigneurie de Kaisersberg. Turenne y battit les Impériaux commandés par le grand-duc de Brandebourg (1675). — Il y a un Turkheim en Bavière, à 36 kil. S. O. d'Augsbourg ; 1,800 hab.

TURLUPIN, nom de théâtre adopté par H. Legrand, acteur du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qui était en vogue au XVI[e] siècle (1583-1634) ; il réussissait surtout dans la farce, et avait pour confrères et amis Gros-Guillaume et Gauthier-Garguille, qui partagèrent ses succès. C'est du nom de cet acteur que sont venus les mots de *turlupiner*, pour dire railler, et de *turlupinades*, pour bouffonneries.

TURLUPINS, hérétiques du XIV[e] siècle, répandus principalement dans les Pays-Bas, enseignaient que l'homme, parvenu à un certain état de perfection, est exempt de tout péché. Ils allaient nus, et se livraient publiquement aux excès les plus honteux. Ces hérétiques, qui paraissent être issus des Vaudois du Dauphiné, furent excommuniés par Grégoire XI en 1372, et bientôt détruits par les ordres de Charles V, roi de France. Ils s'appelaient eux-mêmes *la Fraternité des pauvres*. On les nomme aussi *Bégards*.

TURNACUM, auj. *Tournay*, ville de la Gaule, dans la Belgique 2[e], chez les Nerviens.

TURNÈBE (Adr.), savant philologue français, né aux Andelys en 1512, mort en 1565, professa les humanités à Toulouse, la langue grecque, puis la philosophie grecque et latine au Collége de France depuis 1547, dirigea l'imprimerie royale pour les livres grecs (1552-56), forma H. Estienne, eut tous les hommes supérieurs de l'époque pour amis, et laissa un grand nombre de commentaires et de traductions estimés ; on les a recueillis sous le titre d'*Adversaria*, Paris, 1580, et de *Turnebi opera*, Strasbourg, 1600, in-fol. Il a surtout travaillé sur Cicéron, Varron, Horace, Pline-l'Ancien, et a traduit plusieurs traités d'Aristote, Théophraste, Plutarque, Arrien, Oppien, etc.

TURNHOUT, ville de Belgique (Anvers), à 40 kil. N. E. d'Anvers ; 11,000 hab. Toiles, siamoises, coutils, dentelles, tapis, etc. Fondée en 1209 par Henri, duc de Brabant ; donnée à Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, par Charles-Quint en 1545, elle passa ensuite à la maison d'Orange, puis fut vendue à la Prusse. Maurice de Nassau défit les Espagnols à Turnhout en 1648 ; les insurgés belges y battirent les Autrichiens en 1789.

TURNUS, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, allait épouser Lavinie, lorsque Latinus lui préféra Enée, à peine arrivé de la veille en Italie. Turnus arma contre cet odieux rival, et secouru d'abord d'une partie des Latins, plus tard du roi d'Étrurie Mézence, il fit la guerre aux Troyens ; il fut battu et périt de la main d'Enée. Turnus est le véritable héros des six derniers chants de l'*Enéide*.

TUROCZ, comitat de Hongrie. *Voy.* THUROCS.

TURONES, à peu près le dép. d'*Indre-et-Loire*, peuple de la Gaule, en Lyonnaise 3[e], au S. E., près de la Lyonnaise 4[e] et de l'Aquitaine 2[e], avait pour ch.-l. *Turones* ou *Cæsarodunum* (auj. *Tours*).

TURPIN (J.), TULPIN ou TILPIN, moine de Saint-Denis, puis archevêque de Reims (753), assista au concile de Rome de 769, fut, dit-on, secrétaire, ami et compagnon d'armes de Charlemagne, et fit copier beaucoup de livres. Il passe à tort pour l'auteur du livre *De vitâ Caroli Magni et Rolandi*, connu sous le nom de *Chronique de l'archevêque Turpin* (1[re] édition, 1566, dans le recueil de Schard ; publié depuis par Ciampi, Florence, 1822, in-8, et Reiffenberg, Paris, 1836) ; c'est une compilation romanesque, presque sans valeur historique ; elle doit surtout sa célébrité à l'Arioste, qui la cite, et qui feint de la suivre dans ses récits. Le faux Turpin paraît avoir vécu à la fin du XI[e] siècle.

TURPIN (Fr.-H.), né à Caen en 1709, mort en 1799, a laissé une *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 3 vol. in-12 ; la *France illustre* ou le *Plutarque français*, Paris, 1775-85, 4 vol. in-4 ; les *Vies de Louis II de Bourbon*, *de Charles et de César de Choiseul* (qui forment les tom. 24, 25, 26 des *Hommes illustres de la France* de d'Auvigny) ; la *Vie de Mahomet*, etc.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT, comte), tacticien, né en 1710, lieutenant-général en 1780, puis gouverneur du fort de Scarpe à Douay, mort en émigration, a laissé un *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 2 vol. grand in-8 ; *Commentaires sur les mé-*

moires de Montecuculli, Paris, 1769, 3 vol. in-4; *Commentaires sur les Institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4; *Commentaires de César avec des notes historiques, critiques et militaires*, 1785, 3 v. in-8.

TURPIN (J.-Franç.), botaniste et dessinateur, né en 1775 à Vire, mort en 1840, alla à St-Domingue comme pharmacien en chef, et explora l'île entière. De retour en France, il eut part à la rédaction de la *Flore médicale*, de la *Flore parisienne*, entra à l'Académie des Sciences en 1833, et rédigea pour cette compagnie d'intéressants mémoires sur les parties les plus délicates de l'organisation des végétaux.

TURQUIE ou EMPIRE OTTOMAN, un des plus vastes états du globe, se compose de deux parties : la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, auxquelles on peut joindre, en Europe, les 3 provinces tributaires de Servie, Valachie, Moldavie, et en Afrique, l'Egypte et les régences de Tunis et de Tripoli, qui ne dépendent de la Porte que nominalement. Borné au N. par la Russie et la mer Noire, à l'O. par l'Autriche et la mer Adriatique, au S. par la Grèce, la Méditerranée, l'Arabie et l'isthme de Suez, à l'E. par la Perse, ce vaste empire s'étend de 13° à 46° long. E., de 31° à 48° lat. N.; il embrasse les contrées les plus célèbres et les plus florissantes de l'antiquité; néanmoins, sa population ne s'élève guère qu'à 19 millions d'individus, dont 9 en Europe et le reste en Asie (les Turcs en forment à peine la moitié; le reste se compose de Grecs, Juifs, Arméniens, Syriens, Arabes, Francs, etc.). La capitale est Constantinople. Toutes les possessions turques en Asie et en Europe se partagent en gouvernements dits *eyalets* ou *pachaliks*, gouvernés par des pachas: ces gouvernements, à leur tour, se subdivisent en *sandjakats* ou *livahs*, gouvernés par des *sandjaks*. — Les Turcs ont en général la physionomie grave; ils sont grands, forts, mais indolents à l'excès. Ils dominent dans tout l'empire : les autres races sont tenues dans l'assujettissement, et sont confondues sous le nom injurieux de *rajas* (troupeau); les chrétiens surtout ont à subir toutes sortes d'avanies. L'islamisme (du rite sunnite) est la religion dominante, mais les autres religions sont tolérées. La polygamie est permise. La langue est un des dialectes de celles du Turkestan; pauvre et dure, elle manque d'expressions pour tout ce qui a rapport aux arts et aux sciences. Les Turcs sont en effet presque universellement étrangers à toute culture intellectuelle; leur littérature n'est guère qu'une imitation de celle des Persans et des Arabes. En fait de beaux-arts, les Turcs ne réussissent qu'à peindre ou à sculpter la nature inanimée (fleurs, arabesques, etc.) et à élever de jolies mosquées avec de hardis minarets. Le gouvernement est despotique ; le pouvoir est héréditaire dans la famille d'Othman. Le chef de l'état se nomme *sultan*, *padichah* ou *grand-seigneur;* il réunit le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, et se prétend successeur des califes. Les premiers personnages après lui sont : le *grand-vizir* (premier ministre), le *capitan-pacha* (amiral), le *defterdar* (au trésor), le *reïs-effendi* (à l'extérieur), le *kiaïa-bey* (à l'intérieur), le *tersom-emini* (à la marine), etc. Ces officiers, avec quelques autres, forment le *divan* ou conseil d'état. Le corps des *ulémas*, présidé par le mufti, a aussi part aux affaires, et limite jusqu'à un certain point le pouvoir du sultan. On nomme *Porte* (*Sublime-Porte*, *Porte Ottomane*) la cour de Turquie. Il n'y a point de noblesse dans ce pays. Le sultan ne peut se marier. La couronne passe généralement à l'aîné de la famille, frère ou fils (pendant longtemps les sultans à leur avénement massacraient tous les membres mâles de leur famille). L'administration est très mauvaise; les pachas et sandjaks cumulent dans leurs provinces les pouvoirs militaire, civil et financier, et y exercent toutes sortes d'extorsions. Les *rajas* paient seuls l'impôt, qui n'est fixé que par le caprice des gouverneurs. On suppose que les revenus de l'empire turc montent à près de 400 millions de francs; mais le trésor n'en perçoit réellement pas la moitié. L'armée régulière auj. ne dépasse pas 60,000 hommes, mais toute la population mahométane de l'empire est censée armée irrégulière ou milice.

TURQUIE D'EUROPE. Cette contrée, qui correspond à la *Thrace*, la *Macédoine*, l'*Illyrie*, l'*Epire* et la *Thessalie* des anciens, est généralement divisée par les Européens en cinq régions : Bulgarie, Bosnie avec la Croatie, Roumélie, Albanie, Macédoine avec la Thessalie ; mais ces divisions sont inconnues aux Turcs. Ils divisent tout le pays en trois grands gouvernements ou *eyalets* : 1° eyalet de Roumélie ou Roum-Ili (comprenant les régions dites Roumélie propre, Bulgarie, Macédoine et Thessalie, Albanie ou Epire, Servie mérid.), ch.-l., Sophia et Monastir ; — 2° eyalet de Bosnie (comprenant Bosnie propre, Croatie, Herzégovine); ch.-l., Bosna-Seraï; — 3° eyalet des Iles, ou Al-Djézaïr (comprenant, outre les îles de Mételin, Rhodes, Chypre, Candie, Chio, Samos, etc., les villes continentales de Gallipoli en Europe, de Smyrne, d'Isnikmid, de Biga, etc., en Asie); ch.-l., Gallipoli. A ces divisions de la Turquie d'Europe il faut joindre les trois principautés tributaires : la Servie, la Valachie, la Moldavie, qui, depuis le traité d'Andrinople (1829), ne dépendent plus guère que nominalement de la Porte. Longtemps aussi la Grèce propre, sous le nom de Livadie et Morée, ne fut qu'une des provinces de la Turquie. Deux chaînes de montagnes traversent la Turquie d'Europe, l'une, l'ancien *Hémus*, de l'O. à l'E. (elle se subdivise en Glioubotin, Tchardagh, Argentaro, Balkhan), l'autre, les anc. monts *Candavii*, du N. au S. (elle part du Tchardagh et court jusqu'à la Grèce). Au N. de la première chaîne coulent la Save (affluent du Danube) et le Danube lui-même: ces deux fleuves reçoivent à droite beaucoup d'affluents : l'Unna, la Bosna, le Drin septentr. (Morava), l'Isker, etc. Dans la partie mérid. se trouvent à l'O. le Drin mérid., la Voioussa, l'Aspropotamo; à l'E. la Salempria, le Vardari, le Kara-sou, la Maritsa. Le climat, très varié, est chaud hors des hautes montagnes. Les côtes, très découpées, surtout au S., offrent beaucoup de ports et de baies : Constantinople est un des plus beaux ports du monde. Le sol est très fertile en général, et, quoique mal cultivé, il produit beaucoup de grains, de fruits exquis, de plantes tinctoriales, potagères, oléagineuses, etc. Beaucoup de gros bétail, dont partie à l'état sauvage; vers à soie, abeilles, gibier, poisson en abondance. Argent et or (près de Ghiustendil), cuivre, fer, plomb, sel, houille, alun, marbre, etc.; eaux thermales et minérales. Industrie médiocre : cependant les Turcs sont très habiles en quelques parties (essence de rose ou *atar*, préparation du safran, teinturerie rouge, velours et autres soieries; tapis; mousselines peintes, pistolets et sabres, fonderies de canons); mais en général ils n'inventent ni n'adoptent de procédés nouveaux, et sont prodigieusement en arrière de l'Europe. Le commerce est très actif, mais à l'intérieur il se fait par les Grecs et les Arméniens; à l'extérieur, il est aux mains des Européens (Vénitiens et Génois autrefois; Français, Anglais et Autrichiens auj.). Quoique bien moins nombreux dans la Turquie d'Europe que les populations sujettes, les Turcs ne se sont jamais mêlés avec elles: ce qui a fait dire avec raison que *les Turcs ne sont que campés en Europe*.

TURQUIE D'ASIE. On la divise vulgairement en 6 grandes régions : Anatolie, Arménie, Kourdistan, Al-djézireh ou Mésopotamie, Irak-Arabi, Syrie: les Turcs y ont établi 18 eyalets environ, savoir : 6 dans l'anc. Asie-Mineure : Anatolie (ch.-l., Kutaieh); Caramanie (ch.-l., Konieh); Sivas, Trébizonde, Adana, Marach

chefs-lieux de même nom) ; — 3 en Arménie : Erzeroum, Van, Kars ; — 1 dans le Kourdistan (l'*Assyrie* et la *Gordyène* des anciens) : Chehrezour (ch.-l., Kerkouk) ; — 4 dans l'Aldjézireh et l'Irak-Arabi (la *Mésopotamie*, la *Babylonie*, la *Chaldée* des anciens) : Bagdad, Diarbekir, Rakka, Mossoul ; — 4 en Syrie : Alep, Damas, Tripoli, Acre. — On trouve dans cette contrée le système Tauro-Caucasien, comprenant les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, dans l'Asie-Mineure et l'Arménie ; du Liban et de l'Anti-Liban en Syrie ; c'est là que coulent le Tigre, l'Euphrate, le Jourdain, le Kizil-Irmak (*Halys*), etc. (Pour les détails sur la population, l'industrie, etc., de cette contrée, *V.* les noms de chacune des grandes divisions).

Histoire. Les Turcs Ottomans ou Osmanlis, qui ne sont qu'une branche de la puissante famille turque (*Voy.* TURCS), tirent leur nom d'un de leurs chefs ou émirs, Othman ou Osman, dit le *Briseur d'Os*, qui, lors du démembrement de l'empire seldjoucide de Roum, s'établit vers 1300 à Karahissar (Apamée), en Phrygie, et prit le premier le titre de *sultan* ; il s'agrandit aux dépens des principautés seldjoucides. Ses deux successeurs étendirent beaucoup l'empire : Orkhan conquit le reste de l'Asie-Mineure et mit le pied en Europe (1355) ; Amurat I prit Andrinople (1360), et soumit la Macédoine, l'Albanie, la Servie ; Bajazet I conquit la Bulgarie après la sanglante victoire de Nicopolis (1396), et menaça Constantinople : c'en était fait dès lors de l'empire grec sans l'invasion de Tamerlan et la défaite de Bajazet à Ancyre (1402). Mahomet I raffermit l'empire turc, Amurat II recommença les conquêtes et les progrès ; enfin, Mahomet II prit Constantinople (1453), et par cette importante conquête anéantit l'empire grec. Ce conquérant soumit ensuite rapidement le reste de toute la péninsule grecque, la Caramanie, l'empire de Trébizonde (1461), la Bosnie, la Valachie (1479), la Petite-Tartarie, et pénétra jusqu'en Italie. La Turquie alors semblait menacer toute l'Europe occidentale. Elle grandit encore sous Sélim I, qui réduisit en provinces ottomanes la Syrie, la Palestine, l'Égypte (1517), prit la Mecque et acquit Alger (1520). Soliman II y ajouta, en Asie, l'Aldjézireh, partie de l'Arménie, du Kourdistan, de l'Arabie ; en Europe, partie de la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Moldavie ; il enleva Rhodes aux Chevaliers (1522), après un siége mémorable, et vint camper devant Vienne (1529). Sélim II prit l'île de Chypre aux Vénitiens, conquit Tripoli (1556) et Tunis (1573) ; mais à la même époque la marine turque était anéantie à la bataille de Lépante (1571) ; c'est de ce dernier événement que date la décadence de l'empire ottoman. Cette décadence ne marcha que lentement d'abord : malgré les fréquentes révolutions de palais (surtout de 1618 à 1622), malgré quelques pertes en Hongrie (1595-1608), la Turquie obtint encore d'importants avantages : la guerre de Choczim lui donna quelques districts de la Pologne ; Ibrahim commença la guerre de Candie, qui finit par la conquête de cette île sous Mahomet IV (1669) ; mais à partir de cet instant, la décadence marcha rapidement. Les trois régences (Alger, Tunis, Tripoli) et même l'Égypte deviennent presque libres de fait. La grande guerre de 1682 à 1699, que termine la paix de Carlowitz, arrache presque toute la Hongrie aux Turcs ; le traité de Passarovitz leur ôte et Temesvar et partie de la Servie, que toutefois ils recouvrent par la paix de Belgrade (1740). Les Russes, avec lesquels ils sont en lutte depuis 1672, commencent à obtenir la supériorité. Après la guerre de 1770 et 1774 (où la Porte figure comme alliée de la Pologne), elle perd la Bukovine et la Petite-Tartarie, qui est reconnue indépendante par le traité de Kutchuk-Kaïnardji. Cette même Tartarie devient province russe en 1783 ; la guerre de 1790 à 1792 consacre cet état de choses et enlève à la Porte divers cantons du Caucase. De 1809 à 1812, nouvelle guerre et perte des provinces entre le Dniepr et le Danube, assurées à la Russie par la paix de Bucharest. En 1819, perte des îles Ioniennes (qui deviennent libres sous protectorat anglais). De 1820 à 1830, perte de la Grèce, définitivement affranchie par la victoire de Navarin (1827) ; perte de partie de l'Arménie turque, cédée à la Russie en 1829 : à la suite d'une nouvelle guerre avec la Russie, la Valachie, la Moldavie, la Servie deviennent, par le traité d'Andrinople (1829), libres sauf tribut, sous garantie russe. En 1830, perte de l'Algérie, conquise par la France. En 1833, le pacha d'Égypte lève ouvertement l'étendard de la révolte, conquiert la Syrie, bat les Turcs à Konieh, et menace Constantinople. La Turquie, réduite alors à se mettre à la merci de la Russie, signe le traité d'Unkiar-Skelessi (1833) qui oblige le sultan à ouvrir le Bosphore aux Russes, en fermant les Dardanelles aux autres puissances. Méhémet-Ali, poursuivant ses succès, remporte en 1839 la victoire de Nézib et s'empare de Candie : toutefois, l'intervention des puissances européennes arrête sa marche, et même en 1840, la Porte recouvre la Syrie, conquise par les armes anglaises ; en 1841, Candie lui revient. Mais l'empire ottoman n'existe plus que grâce à la jalousie des puissances européennes : les vains efforts faits depuis 50 ans par Sélim et Mahmoud pour relever cet empire en y introduisant l'organisation européenne, n'ont abouti qu'à mécontenter les Turcs, sans pouvoir rendre à ce peuple son ancienne énergie.

Sultans ottomans.

Othman I, 1287 ou	1299	Othman II,	1618
Orkhan,	1326	Mustapha I, 2ᵉ f.	1622
Amurat I,	1359	Amurat IV,	1622
Bajazet I,	1389	Ibrahim,	1639
Soliman I,	1403	Mahomet IV,	1648
Mousa,	1410	Soliman III,	1687
Mahomet I,	1413	Ahmed II,	1691
Amurat II,	1424	Mustapha II,	1695
Mahomet II,	1451	Ahmed III,	1703
Bajazet II,	1481	Mahmoud I,	1730
Sélim I,	1512	Othman III,	1754
Soliman II,	1520	Mustapha III,	1757
Sélim, II,	1566	Abdoul Hamid,	1774
Amurat III,	1574	Sélim III,	1789
Mahomet III,	1595	Mustapha IV,	1807
Ahmed I,	1603	Mahmoud II,	1808
Mustapha I,	1617	Abdoul Medjid,	1839

TURRETIN (Benedict), d'une famille italienne de Lucques, qui avait quitté l'Italie pour exercer librement la religion réformée, né à Zurich en 1588, mort en 1631, fut pasteur et professeur de théologie à Genève, obtint des Provinces-Unies des secours pour Genève contre le duc de Savoie, et laissa des sermons et des écrits de controverse. — François Turretin, son fils, né à Genève en 1623, mort en 1687, aussi pasteur et professeur de théologie à Genève, fut comme son père chargé d'une mission en Hollande. — J.-Alphonse Turretin, fils de François, né en 1672, mort en 1737, visita la Hollande, la France, l'Angleterre, puis se consacra au saint ministère, fut nommé, en 1697, professeur d'histoire ecclésiastique à Genève, tenta, sans y réussir, de rapprocher les diverses branches de l'église réformée, et laissa de nombreux écrits, rassemblés à Leeuwarden, 1775, 5 vol. in-4 ; les plus importants sont : *Pyrrhonismus pontificius*, où il prétend réfuter l'*Histoire des variations* de Bossuet ; *Historiæ ecclesiasticæ compendium ad annum* 1700, Genève, 1734.

TURRIERS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 28 kil. N. E. de Sisteron ; 600 hab.

TURSI, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 65 kil. S. de Matera ; 4,500 hab. Évêché (érigé en 1546).

TURYASSU, riv. du Brésil, naît dans le S. O. de la prov. de Maranham, la sépare de celle de Para, et

tombe dans l'Atlantique par 1° 30' lat. S. Cours, 560 k.

TUSCALOOSA, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état d'Alabama, sur le Tuscaloosa (affluent du Tombekbee), par 90° 2' long. O., 33° 12' lat. N.; 2,000 hab. Cette ville fut fondée en 1816. Académie.

TUSCIE, *Tuscia*, une des 17 prov. du diocèse d'Italie au IVe siècle, comprenait l'Étrurie et l'Ombrie, et avait pour ch.-l. Florence. Ce nom vient de l'ancien nom de *Tusci* pour *Etrusci* (les Etrusques), et a donné naissance au mot moderne Toscane. Dans le XIe siècle, la grande comtesse Mathilde prenait le titre de marquise de Tuscie et Spolète.

TUSCULUM, auj. *Frascati*, ville du Latium, au S. E., près de Rome, sur le penchant d'une colline, passait pour avoir été fondée par Télégone, fils de Circé et d'Ulysse. Le pays voisin, nommé *Tusculanum*, offrait des vallées délicieuses et était rempli de maisons de campagne. Cicéron s'y retira après le triomphe de César : c'est là qu'il écrivit ses *Tusculanes*.

TUSIS, *Tossana* en italien, bourg de Suisse (Grisons), sur le Rhin, à 30 kil. S. de Coire; 600 hab. Entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie.

TUY, *Castellum* ou *Tudæ ad Fines*, ville d'Espagne (Santiago), près du Minho, à 80 kil. S. O. d'Orense; 6,100 hab. Citadelle. Évêché, cathédrale, palais épiscopal. Linge de table, chapeaux communs, tannerie. Ville très ancienne; reconstruite par Ferdinand II, roi de Léon.

TVARTKO I (Etienne), neveu et successeur du ban Etienne Cotromanovitch, fut confirmé dans la possession du banat par Louis I de Hongrie (1357), conquit la principauté de Zenta dans l'Herzégovine, 1366, et une partie du littoral servien (1373), se fit couronner en 1376 roi de Bosnie, Rascie, etc.; attaqua la Dalmatie, fit encore quelques conquêtes, grâce aux troubles intérieurs de la Hongrie; mais fut enfin forcé de rendre hommage à Sigismond, roi de Hongrie (1388) : s'étant allié aux Turcs après la bataille de Cassovie (1389), il put, avec leur aide, s'emparer de toute la Dalmatie. Il mourut en 1391.

TVARTKO II OU TVARTO SKOUR, roi de Bosnie et Rascie (1396), eut presque continuellement à lutter contre deux compétiteurs, pilla l'Esclavonie à l'aide des Turcs ses alliés, se débarrassa de la suzeraineté de la Hongrie (que Sigismond avait rétablie en 1391), mais fit de vains efforts pour échapper à celle des Turcs (1415). Il mourut sans postérité mâle en 1443.

TVER, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Tver, sur le Volga, et sur la route de Moscou à Saint-Pétersbourg, à 176 kil. N. O. de Moscou; 25,000 hab. (plus, au printemps, 10,000 bateliers environ). Ville bien bâtie; cathédrale, palais archiépiscopal, hôtel-de-ville, hôtel du gouvernement, palais de justice, bazar, plusieurs belles places; gymnase, institut pour la noblesse, etc. Industrie active, riche pêche, grand commerce par le Volga. Chantiers de construction de bateaux. — Tver ne fut d'abord qu'un fort bâti par Vsévolod, prince de Vladimir, 1182. Elle devint vers 1250 le ch.-l. d'une principauté particulière, plus grande que le gouvernement actuel de Tver, et qui ne cessa d'exister d'exister qu'en 1490 sous Ivan III. — Le gouvernement de Tver situé entre ceux de Pskov à l'O., d'Iaroslav à l'E., etc., a 384 kil. du N. E. au S. O., et au moins 1,300,000 hab. Le Volga le traverse. Climat froid et très variable. Rivières poissonneuses. Blé, chanvre, bois, toile, cuir, suif, gros bétail. Commerce actif.

TVERTSA, riv. de la Russie d'Europe (Tver), tombe à Tver dans le Volga : cours, 200 kil. Un canal la fait communiquer avec la Tsna, ce qui met en communication le Volga et la Neva.

TWEED, riv. de la Grande-Bretagne, naît en Ecosse dans le S. du comté de Peebles, dit aussi Tweeddale, traverse ceux de Selkirk et de Roxburgh, passe à Kelso, sépare ensuite l'Ecosse de l'Angleterre, reçoit le Teviot, et se perd à Berwick dans la mer du Nord, après un cours de 150 kil.

TWEEDDALE, comté d'Ecosse. *Voy.* PEEBLES.

TWICKENHAM, village d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 15 kil. S. O. de Londres; 6,000 hab. Le comte d'Essex, Bacon, Pope, William Stanhope, y eurent leur maison de campagne.

TYANE, *Tyana*, auj. *Kara hissar*, ville de Cappadoce, au S. O., en Cataonie, près du Sare, devint ch.-l. de la Cappadoce 2e (au IVe siècle). Le fameux imposteur Apollonius de Tyane y naquit.

TYBURN, bourg aux environs de Londres, près de Chelsea, est connu surtout par les fourches patibulaires que l'on y voyait autrefois. Il y passe un canal qui est un de ceux par lesquels Londres est approvisionnée d'eau.

TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome, né en 1546 en Scanie, d'une des familles les plus nobles du Danemark, montra dès son enfance un goût déterminé pour les observations astronomiques, parcourut pendant cinq ans l'Allemagne et la Suisse pour visiter les observatoires et prendre connaissance des méthodes alors usitées, se fit connaître, en 1572, par les observations qu'il publia sur une étoile qu'on venait de découvrir dans la constellation de Cassiopée, fut chargé par le roi de Danemark Frédéric II d'enseigner l'astronomie à Copenhague, reçut en don de ce prince l'île de Hwen (entre Copenhague et Elseneur), pour y faire ses observations, y fit construire le magnifique observatoire, dit *Uranienbourg*, et y résida pendant dix-sept ans (1780-87) : mais depuis, moins bien traité par le successeur de Frédéric, il quitta sa patrie et se rendit en Bohême, où l'empereur Rodolphe II lui fit construire une belle retraite et lui fit une pension. Il mourut à Prague en 1601. Tycho-Brahé perfectionna surtout la théorie de la lune en découvrant la variation et l'équation annuelle de cet astre, et reconnut le cours des comètes. Également mécontent du système de Ptolémée et de celui de Copernic, il en créa un nouveau qui avait l'avantage de ne point alarmer la foi, mais qui était moins d'accord avec les phénomènes que celui de Copernic : il imaginait que la terre était immobile au centre du monde, et que le soleil et la lune tournaient autour d'elle, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne tournaient autour du soleil. Il partageait avec ses contemporains les erreurs de l'astrologie judiciaire. Tycho-Brahé eut la gloire de former Kepler. On a de lui, entre autres ouvrages : *Progymnasmata*, Uranienbourg, 1587-89; *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598; *Historiæ cœlestis libri XX*, 1666, posthume : c'est le recueil de ses observations.

TYCHSEN (Olouf Gerhard), grand orientaliste, né à Tondern dans le duché de Sleswig, en 1734, mort en 1815, savait l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustani, le tamoul et l'hébreu. Il professa les langues orientales à l'université de Rostock, et fut conseiller aulique et vice-chancelier du duc de Mecklembourg. Tychsen travailla inutilement à la conversion des Juifs allemands et prussiens. Il a rendu de grands services à la littérature orientale, en interprétant des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques et en expliquant des monnaies musulmanes. Son principal ouvr. est l'*Introductio in rem nummariam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8.

TYDÉE, *Tydeus*, fils d'Œnée, roi de Calydon, tua involontairement Ménalippe, son frère, et se bannissant de sa patrie, trouva un refuge à la cour d'Argos, où il épousa Déiphile, une des filles d'Adraste; il accompagna Polynice au siége de Thèbes, et y périt. Il laissa un fils unique, le célèbre Diomède.

TYNDALE (Will.), un des premiers martyrs de la réforme, né en 1500 dans le pays de Galles, reçut les ordres, adopta de bonne heure la doctrine de Luther, traduisit le *Nouveau-Testament* en langue

vulgaire, fut pour ce fait chassé d'Angleterre, vint en Allemagne où il connut Luther, publia en 1526 sa traduction à Anvers, et commença à traduire l'*Ancien-Testament;* mais, sur la demande de Henri VIII, il fut arrêté par ordre de l'empereur et conduit à Augsbourg, où il fut étranglé, puis brûlé.

TYNDARE, fils aîné d'Œbalus, roi de Sparte, devait succéder à son père, mais fut privé du trône par Hippocoon, son frère, et se retira dans la Messénie; Hercule le rétablit dans ses états. Il épousa Léda et en eut quatre enfants, Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre, que l'on nomme quelquefois *Tyndarides*, du nom de leur père.

TYNDARIDES. *Voy.* TYNDARE.

TYNDARIS, ville de Sicile, sur la côte N., un peu à l'O. de Myles, fut submergée presque entièrement par la mer. Ce qui en reste est devenu une chapelle dite *Santa-Maria di Tindaro.* Régulus battit les Carthaginois à Tyndaris, l'an 257 av. J.-C.

TYNE, nom de deux petites riv. d'Angleterre, la *North-Tyne* et la *South-Tyne*, qui se réunissent à Hexham, et séparent les comtés de Durham et de Northumberland. — Il y a une autre Tyne en Écosse.

TYNEMOUTH, ville d'Angleterre, à l'embouch. de la Tyne dans la mer du Nord, à 13 kil. E. de Newcastle; 10,000 hab. Château en ruines, élevé sur un rocher. Bains de mer.

TYPHÉE, *Typhœus*, géant célèbre, fils du Tartare et de la Terre, avait cent têtes et vomissait des flammes par ses cent bouches; il était d'une taille prodigieuse. Il fut le chef des géants qui escaladèrent le ciel; mais Jupiter le foudroya, et l'accabla sous le poids du mont Etna, ou, selon d'autres, sous l'île Inarime. Typhée fut père de Géryon et de Cerbère.

TYPHON, dieu égyptien, frère d'Osiris, était le principe du mal et de la stérilité. On lui donnait pour mère, mais plus souvent pour femme et pour sœur, Netpé ou Nefté (la Terre, par opposition à Tpé, le Ciel). Osiris, son frère, lors de son départ pour la conquête du monde, lui laissa le gouvernement des déserts à l'E. de l'Égypte; mais Typhon convoita l'Égypte même, et il l'eût envahie si Djom (ou Hercule) ne l'eût repoussé par ordre d'Isis. Après le retour d'Osiris, ayant trouvé moyen de le faire entrer dans un coffre, il l'y enferma, le fit ainsi périr, et abandonna le cadavre au cours du Nil. Lorsque Isis eut mis ces tristes restes dans un cercueil, Typhon attenta au sépulcre et dispersa par tout le Delta le cadavre dépecé en 14 lambeaux. Le fils d'Osiris, Orus ou Haroéri, devenu grand, battit Typhon et le fit périr. On représentait Typhon avec des cheveux roux ou sous les formes de l'hippopotame, du verrat ou du crocodile. Il avait souvent, auprès des grands temples consacrés aux dieux bons, de simples chapelles, dites *chapelles noires* ou *Typhonium.* On l'honorait surtout à Héracléopolis la Petite, dite aussi *Typhonopolis.*

TYR, auj. *Sour*, nom commun à deux villes de Phénicie, l'une sur la côte, au S. de Byblos, l'autre dans une île voisine. La première fut fondée vers 1900 av. J.-C., et détruite en 572 par Nabuchodonosor. Réfugiés dans l'île, les restes des Tyriens élevèrent alors la deuxième ville, qu'on peut regarder comme la continuation de la première. Les débris de la première Tyr se nommaient *Palæ-Tyros* (ou Vieille-Tyr). Tyr avait deux ports; ses murailles étaient très fortes; le détroit qui la séparait du continent la rendait presque inexpugnable. Longtemps elle forma un état à part, qui était le plus riche de la Phénicie. Tyr brillait principalement par sa marine: on la nommait *la Reine des mers.* Son commerce s'étendait jusque dans l'Atlantique. La pourpre de Tyr n'avait point de rivale au monde. Gadès, Carthage, Utique étaient des colonies tyriennes. Son gouvernement était monarchique (sauf de 572 à 554 av. J.-C.); on connaît surtout parmi ses rois le cruel Pygmalion, frère de Didon. Son luxe et sa corruption égalaient ses richesses. Son culte tenait de ceux de la Phénicie. Melkart (dit l'*Hercule de Tyr*), Astarté (ou Vénus), Thammouz (ou Adonis) étaient ses divinités principales.— La Nouvelle-Tyr fut prise en 332 par Alexandre, après un long siége, et en joignant l'île au continent par une digue gigantesque. Depuis ce temps, elle suivit le sort de la Syrie. L'an 125 av. J.-C., les Tyriens obtinrent des rois de Syrie l'autorisation de se gouverner par leurs propres lois: de cette époque date une ère usitée en Syrie et dite *ère de Tyr.* Cette v. finit par tomber avec le reste de la Syrie sous le joug des Romains, puis sous celui des Arabes, et enfin des Turcs. Tyr fut prise par les Français en 1799.

TYRANNION, grammairien géographe, natif du Pont. Lucullus le fit prisonnier et esclave; mais Muréna, son deuxième maître, l'affranchit. Il devint l'ami de Cicéron et ouvrit une école dans la maison de ce grand homme. Il acquit de grandes richesses et les employa à former une bibliothèque. Il publia le premier à Rome les ouvrages d'Aristote.

TYRANS (les TRENTE). *Voy.* TRENTE.

TYRAS, rivière de Sarmatie, auj. le DNIESTR.

TYRCONELL (R. TALBOT, comte DE). *Voy.* TALBOT.

TYRNAU, ville de Hongrie (Presbourg), à 42 kil. N. E. de Presbourg; 5,100 hab. Jadis université, transportée à Bude en 1777. Nombre de monastères, d'où le nom de *Petite-Rome.* Patrie de Sambucus. Victoire des Impériaux sur les Hongrois insurgés en 1705.

TYRO, fille de Salmonée, roi d'Élis, fut aimée de Neptune qui la séduisit en prenant la figure du fleuve Enipée, qu'elle aimait, et qui la rendit mère de Pélias et de Nélée (père de Nestor).

TYROL, partie orientale de la *Rhétie* des anciens, contrée et grand-gouvernement de la monarchie autrichienne, borné au N. par la Bavière; à l'O. par les Grisons; à l'E., par l'Illyrie et le cercle de Salzbourg; au S., par le roy. Lombard-Vénitien: environ 230 kil. en tous sens; 860,000 hab. Ch.-l., Innspruck. Division, 7 cercles (Haut et Bas-Innthal, Pusterthal, Adige, Trente, Roveredo, Vorarlberg). Le Tyrol est traversé par de très hautes montagnes (Alpes rhétiques), et est fort analogue à la Suisse; l'Adige, l'Eisach, la Brenta, la Drave, le Lech y prennent leur source. Air froid et très vif; sol peu fertile, sauf au S.; agriculture bien entendue: grains, vin, houblon, bétail, abeilles, vers à soie; on élève beaucoup d'oiseaux (les serins du Tyrol s'exportent par toute l'Europe). Riches mines de fer, argent, plomb, houille, alun, marbre, albâtre; sources minérales et thermales. Industrie assez médiocre. Commerce actif. Les Tyroliens sont forts, agiles, simples, attachés aux usages de leurs ancêtres et très religieux; ils sont excellents tireurs et bons musiciens; presque tous sont catholiques. Beaucoup émigrent (les Tyroliens allemands émigrent au printemps et reviennent chez eux passer l'hiver; les Tyroliens italiens partent vers l'hiver et reviennent vers l'été). — L'anc. Rhétie, après avoir appartenu aux ducs de Bavière Agilolfings, puis à l'empire carlovingien et ensuite au roy. de Germanie, fut séparée en deux parties quand Boson fonda le roy. d'Arles: 1° la Rhétie occid. (depuis pays des Grisons), qui fut comprise dans le roy. d'Arles; 2° la Rhétie orientale, qui resta au roy. de Germanie. Nombre de comtés, seigneuries, etc., se formèrent dans cette dernière, entre autres les évêchés de Trente et de Brixen, les comtés de Goritz, Eppan, Ulten, Andechs, Méran, la seigneurie de Castelbarco, etc. Un des moindres de ces fiefs était le comté de Tyrol (ainsi nommé du petit fort de Terioli), dont les propriétaires étaient de la maison de Goritz. En 1359, Marguerite *à la Grande-Bouche*, héritière de cette maison, céda le Tyrol et ses prétentions sur les autres propriétés de Goritz à la maison d'Autriche

qui n'a cessé de le posséder depuis. Le Tyrol fut souvent l'apanage de princes de la maison d'Autriche. Une des branches de cette maison, après la mort de Maximilien II, prit le nom de branche de Tyrol: elle arriva à l'empire en 1618, dans la personne de Ferdinand II, et ne cessa qu'avec Charles VI. Le Tyrol fut en 1808 envahi et conquis par les armées française et bavaroise, et réuni un moment à la Bavière. Il éclata dans ce pays en 1809 contre Napoléon une insurrection dirigée par André Hofer, qui fut bientôt comprimée. Le Tyrol a été rendu à l'Autriche en 1814.

TYROL, *Terioli* en italien, bourg et ancien comté du Tyrol, sur la gauche de l'Adige, à 2 kil. de Méran, a donné son nom à tout le pays (*Voy.* l'art. précédent). Aux environs, beau marbre. Sur un rocher voisin se voit encore le vieux château de Terioli.

TYRONE, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Londonderry au N., d'Antrim à l'E., de Monaghan et de Fermanagh au S., d'Armagh au S. E., de Donegal à l'O.; 315,000 hab. Ch.-l., Dungannon. Sol fertile, quoique montagneux; pâturages, grains, fer, houille, pierre à chaux.

TYRREL (James), historien, né à Londres en 1642, mort en 1718, se fit de bonne heure connaître en défendant les idées libérales, combattit le *Patriarche* de Filmer, favorisa la révolution de 1689, composa dans ce but des *Dialogues politiques*, qui eurent une grande vogue, et fit paraître, de 1700 à 1704, une *Histoire générale de l'Angleterre* jusqu'à la fin de Richard II (5 vol. in-fol.): il y montre que les libertés des peuples ne sont pas des concessions des rois. Le mérite de cet ouvrage est de contenir de longs extraits des vieux historiens anglais.

TYRRHÈNES, *Tyrrheni*, nom qui passe pour synonyme d'*Etrusci*, mais qui l'est aussi de Pélasge, de sorte qu'il désigne, tantôt la population pélasgique de l'Étrurie (par opposition aux Rasena), ou la population étrusque mixte, composée de Rasena et de Pélasges, tantôt diverses peuplades pélasgiques maritimes de l'Italie. Les anc. donnent aussi aux Tyrrhènes le nom de *Lydiens*, ce qui suppose qu'ils venaient de Lydie. Les Tyrrhènes étaient célèbres comme navigateurs, et surtout comme pirates.

TYRRHÉNIENNE (mer), *Tyrrhenum mare*, dite aussi *Inferum mare* (par opposition à *Superum mare* qui se disait de l'Adriatique), partie de la Méditerranée entre la côte occidentale de l'Italie, la Sicile, et les deux îles de Corse et Sardaigne.

TYRTÉE, poëte athénien. Les Lacédémoniens ayant, pendant la 2e guerre de Messénie, demandé par l'ordre de l'oracle des secours aux Athéniens, ceux-ci leur envoyèrent, comme par dérision, le poëte Tyrtée, qui était boiteux et même borgne; mais ce poëte sut par ses chants belliqueux animer les Spartiates à tel point, qu'ils finirent par vaincre, 671 av. J.-C. En récompense, Tyrtée fut reconnu citoyen de Sparte; on lisait ses poésies à l'armée rassemblée. On n'a de lui que trois fragments, qu'on imprime d'ordinaire avec les Gnomiques, et qui ont été donnés à part avec un commentaire de Klotz, Altenbourg, 1764, 1767, in-8; ils ont été traduits en prose française par Hautome, 1826, in-12, et en vers par F. Didot, 1826, in-8.

TYRWHITT (Thom.), savant critique, né en 1730 à Londres, mort en 1786, fut quelque temps sous-secrétaire de la Chambre des Communes, et enfin garde du Musée britannique. Il a laissé, entre autres écrits: *Explication de plusieurs inscriptions grecques* (dans l'*Archæologia britannica*, 1770, in-4); *Dissertatio de Babrio fabularum æsopicarum scriptore* (avec plusieurs *fables d'Esope* inédites), Oxford, 1776, in-8; etc. Il a publié les *Contes* de Chaucer, avec un glossaire, 1778; les poëmes du pseudonyme Th. Rowley (Chatterton), etc.

TYSDRUS, *El-Jem*, ville de l'Afrique propre, près de la mer. C'est là que les deux premiers Gordiens furent élevés à l'empire.

TZAPAR-BAZARDJIK, *Bessapara*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la Maritza, à 36 kil. O. de Philippopoli; 10,000 hab. Mur flanqué de tours. Bains thermaux, salpêtre.

TZAR ou TSAR. *Voy.* CZAR.

TZARITZIN, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur le Volga, à 400 kil. S. de Saratov; 2,300 hab. Melons exquis, eaux minérales. — Jadis Tzaritzin était le ch.-l. de la ligne militaire de Tzaritzin qui s'étendait du Don au Volga.

TZARSKOÉ-SELO, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 25 kil. S. de Saint-Pétersbourg, et près de Sophia, sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou; beau château et lycée impérial.

TZETZÈS (J.), poëte et grammairien grec, né à Constantinople vers 1120, mort vers 1183, écrivait avec la plus grande facilité. Il a laissé: *Carmina Iliaca*, poésies tirées de l'histoire de Troie; des *Allégories mythologiques, physiques et morales* (en vers ïambiques); les *Chiliades* (en 6 livres et en vers politiques); des *épigrammes* et poésies diverses; une *Exégèse* sur l'Iliade; des *scholies* sur Hésiode, sur *l'Alexandra* de Lycophron; celles-ci contiennent beaucoup de traits précieux (on les a attribuées, mais à tort, à son frère Isaac Tzetzès). Il y a encore de Tzetzès beaucoup de scholies inédites. Les *Chiliades* se trouvent dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1614, t. 2, p. 274; la meilleure édition des *Iliaques* est celle de Bekker, Berlin, 1816, gr. in-8.

TZINTZONTZAN, ville du Mexique (Valladolid), à 16 kil. N. O. de Pascuaro; 2,500 hab. Jadis ch.-l. du Mechoacan.

U

N. B. *Cherchez par* Ou *et par* V *ou* W *les mots qui ne seraient pas à l'*U.

U, chez les anciens, était la même lettre que V. Pour l'usage de cette lettre dans les abréviations, *Voy.* ce qui est dit de la lettre V.

UATUMA, riv. du Brésil (Para), tombe dans l'Amazone au N. E. du lac Saraca: cours, 450 kil.

UBALDINI (Roger d'), archevêque de Pise en 1776, et l'un des principaux chefs des Gibelins, eut à lutter contre le perfide Ugolin de la Gherardesca, qui lui disputait la souveraineté dans Pise, s'empara de sa personne, et le fit enfermer avec ses enfants dans une tour dont il jeta les clefs dans l'Arno et où tous ces malheureux périrent de faim (vers 1288). Le Dante, dans son *Enfer*, a raconté ce terrible épisode des guerres civiles de Pise, ainsi que la cruelle vengeance qu'Ugolin exerce dans l'enfer sur le crâne de son meurtrier.

UBALDIS (BALDE DE). *Voy.* BALDE.

UBAY, riv. de Bolivie. *Voy.* SAN-MIGUEL.

UBEDA, *Bætula?* ville d'Espagne (Jaen), entre le Guadalquivir et le Guadalimar, à 30 kil. N. E. de Jaen; 15,800 hab. Enlevée aux Maures en 1239.

UBERTI (FARINATA DEGLI), chef de la faction gibe-

line de Florence, fut chassé de sa patrie en 1250, mais, avec le secours de Manfred, qui régnait à Naples, il battit les Guelfes à son tour, et prit toutes les villes de la Toscane, Florence y comprise : il les garda jusqu'en 1266. Il a été célébré par le Dante.

UBIENS, *Ubii*, peuple germain, habitait d'abord à l'O. et à l'E. du Rhin, chez les Suèves, puis fut transporté par Auguste dans la Germanique 2e, à l'O. du Rhin, entre ce fleuve et la Roër, au N. des *Treveri*. Ils avaient pour capitale *Oppidum Ubiorum*, depuis *Colonia Agrippina* (Cologne).

UBIQUISTES ou UBIQUITAIRES. On nomma ainsi au XVIe siècle ceux des disciples de Luther qui défendaient la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie : ils prétendaient, pour soutenir cette doctrine, que le corps de J.-C. est partout (*ubique*), aussi bien que sa divinité. Ils étaient opposés aux *Sacramentaires*. On remarque parmi les *Ubiquistes* J. Lefebvre dit *Schmedlin*, Illyricus, Osiander.

UBRIQUE, *Ogurris*, ville d'Espagne (Malaga), à 80 kil. E. de Cadix ; 7,500 hab.

UCAYALE, riv. d'Amérique. *V.* AMAZONES (fl. des).

UCHORÉE, roi d'Égypte, 8e successeur d'Osymandias, et probablement l'un des rois d'une des dynasties thébaines, fonda Memphis (suivant Diodore, le seul qui mentionne son nom). Le règne d'Uchorée est placé au XXIIe siècle av. J.-C.

UCKER, riv. des États prussiens (Brandebourg), sort d'un lac de même nom près de Prenzlow, baigne cette ville, arrose la régence de Potsdam, celle de Stettin, et se jette dans la Baltique à Veckermünde : cours, 40 kil. — Elle a donné son nom à la *Marche de l'Ucker* ou *Marche Uckeraine*. *Voy.* BRANDEBOURG.

UCLÈS, *Urcesa?* bourg d'Espagne (Cuença), à 18 kil. S. O. de Huete ; 1,650 hab. Alphonse VI de Castille y fut battu par les Almoravides en 1108.

UDDEWALLA, ville et port de Suède (Gœtheborg-et-Bohus) ; 4,000 hab. Commerce de bois de construction ; huîtres, goudron, etc.

UDINE, *Utina*, ville des États autrichiens, dans le roy. Lombard-Vénitien, chef-lieu de la délégation d'Udine, sur la Roja, à 136 kil. N. E. de Venise ; 18,200 hab. Archevêché, cathédrale, plusieurs palais, collége, observatoire. Soieries, liqueurs, blanc de céruse, ustensiles de cuivre. Commerce assez actif. Aux environs est le village et le château de Campo-Formio. Udine était jadis le ch.-l. du Frioul Vénitien, et fut ensuite celui du dép. de Passeriano. — La délégation d'Udine, formée du Frioul vénitien (*Voy.* FRIOUL), appartient au gouvernement de Venise, et a pour bornes l'Illyrie au N. et à l'E., l'Adriatique et la province de Venise au S., les délégations de Trévise et de Bellune à l'O. : 100 kil. en tout sens ; 360,000 hab.

UDINE (MARTIN d'), peintre. *Voy.* PELLEGRINO.

UDVARHELY, ville de Transylvanie (pays des Szeklers), ch.-l. de siége, à 100 kil. N. E. d'Hermanstadt ; 6,000 hab. Collége réformé. Tabac, miel.

UERDINGEN, *Hordeonium*, ville des États prussiens (Westphalie), à 7 kil. N. E. de Crevelt ; 2,000 hab. Huile de lin, graines, etc. Fondée par le Romain Hordeonius Flaccus ; fortifiée en 1330.

UGENTO, *Uxentum*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 22 kil. S. E. de Gallipoli ; 1,500 hab. Évêché. Cette ville fut saccagée par les Sarrasins au VIIIe siècle, par les Turcs en 1537.

UGERNUM, v. de la Narbonaise, auj. BEAUCAIRE.

UGOLIN. *Voy.* GHERARDESCA (UGOLIN DE LA).

UGOTSCH ou UGOCS (comitat d'), en Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Beregh au N., Szathmar au S., Marmaros à l'E. ; 48 kil. sur 40 ; 41,000 hab. Ch.-l., Nagy-Szœllœs.

UHLANS ou HULANS, corps de cavalerie légère, armé de lances, que l'on trouve chez quelques puissances du Nord (Autriche, Pologne, Prusse, etc.).

UIST, nom commun à deux des îles Hébrides : la 1re, dite *Uist septentrionale* (*North-Uist*), située entre l'île Lewis au N. et Benbecula au S., a 25 kil. sur 20 et 4,000 hab. ; elle est presque toute en bruyères et appartient en entier à lord Macdonald ; — la 2e, *Uist méridionale* (*South-Uist*), entre les îles de Benbecula au N. et de Barray au S., a 31 kil. sur 8 ; 5,500 hab. ; elle est à peine cultivée.

UJ, c.-à-d. *nouveau* en madgyar (hongrois), entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

UJHELY, ville de Hongrie (Zemplin), à 13 kil. S. O. de Zemplin ; 6,500 hab. Gymnase.

UJVAROS, ville de Hongrie. *Voy.* NEUSTADT.

UKER, rivière de Prusse. *Voy.* UCKER.

UKRAINE, c.-à-d. *pays limitrophe*, région de la Russie d'Europe, embrasse les gouv. actuels de Kiev, Pultava, Tchernigov et Kharkov (ce dernier se nomme aussi gouv. des Slobodes d'Ukraine). On divisait jadis l'Ukraine en Ukraine polonaise et Ukraine russe. Plus anciennement, l'Ukraine avait été comprise dans le Kaptchak, et par suite ce qu'on nomme auj. gouvernements de Pultava et de Kharkov avait en partie appartenu à la Petite-Tartarie. Les Slobodes qui habitent le gouv. de Kharkov sont de race cosaque. L'Ukraine est entièrement aux Russes depuis le premier partage de la Pologne en 1774. C'est une vaste plaine arrosée par le Dniepr, et d'une fertilité incomparable, surtout en grains. Bestiaux, chevaux renommés, abeilles, etc. : les sauterelles y causent de grands dégats.

ULADISLAS. *Voy.* LADISLAS et VLADISLAS.

ULEA, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), coule du S. E. au N. O., et se jette dans le golfe de Botnie, près d'Uleaborg : cours, 140 kil.

ULEABORG ou ULEA, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du district de même nom, sur le golfe de Botnie, par 65° lat. N., 23° long. E., à 600 kil. N. de Saint-Pétersbourg ; 4,000 hab. Fondée en 1610, prise par les Russes en 1714, mais rendue depuis, elle resta aux Suédois jusqu'en 1809. — Le district d'Uleaborg, le plus septentrional de la Finlande, a pour bornes à l'O. le golfe de Botnie et la Tornéa qui le sépare de la Suède, à l'E. le gouvernement d'Arkhangel, au N. la Laponie, et au S. les districts de Kouopio et de Vasa.

ULEFELD (CORNIFIX, comte d'), ministre danois, jouit de la faveur de Christian IV, épousa une fille de ce prince et de Christine de Munch, devint en 1643 grand-maître de la cour, et eut la direction suprême des finances, de l'armée et de la flotte. Il signala son ministère par d'importantes améliorations ; néanmoins, il tomba en disgrâce sous le successeur de Christian, Frédéric III, et se vit impliqué dans une fausse accusation. Il se retira en Suède et eut le tort d'agir contre son pays. Il voulut dans la suite rentrer en Danemark ; mais il fut emprisonné, puis forcé de s'éloigner, et enfin condamné à mort par contumace. Il mourut en Suisse (1664).

ULÉMAS. On nomme ainsi en Turquie un corps composé des docteurs de la religion et de la loi, ainsi que les docteurs mêmes qui forment ce corps. Les fonctions des *ulémas* embrassent à la fois le culte, la justice et le gouvernement. Le corps des *ulémas* se compose du *mufti*, qui préside, des *mollahs*, des *cadis* et *cadileskiers* (cadis attachés aux camps), et de simples docteurs. Le corps des *ulémas* est très puissant à Constantinople, et forme comme un contrepoids au despotisme du sultan.

ULIA, ville d'Hispanie (Bétique), près de Corduba, auj. MONTEMAYOR.

ULIARUS, auj. *Oléron*, île de l'Océan Atlantique, sur la côte de la Gaule.

ULLOA (SAINT-JEAN D'). *Voy.* VERA-CRUZ.

ULLOA (Ant. D'), né à Séville en 1716, mort en 1795, fut chargé de nombreuses missions par le gouvernement espagnol, prit possession de la Louisiane au nom de l'Espagne en 1762, et y orga-

nisa l'administration. Il commanda plusieurs escadres, mais eut peu de succès comme marin. Il fit beaucoup pour l'éducation industrielle et scientifique de l'Espagne, créa le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait eu, perfectionna la gravure et l'imprimerie, améliora la fabrication du drap, etc.

ULM, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), jadis en Souabe, sur le Danube, à 80 kil. S. E. de Stuttgardt; de 12 à 15,000 hab. Belle église gothique (bâtie en 1377). Ulm tire son nom du grand nombre d'*ormeaux* (*ulmi*) qu'offre son territoire. Toiles; tabac. — Jadis ville libre impériale (depuis 1486). Souvent assiégée: Napoléon l'investit en 1805, et força le général Mack, qui la défendait avec 33,000 hommes, à signer une honteuse capitulation. Elle fut d'abord cédée à la Bavière, puis au Wurtemberg (1814). Patrie de Freinshemius.

ULPHILAS ou ULFILAS (WOELFEL, connu sous le nom d'), évêque des Goths de Dacie et de Thrace au IVe siècle. Lors de la destruction de l'empire des Goths par les Huns, il obtint de Valens un établissement pour les Goths, au S. du Danube (en Mésie inférieure), l'an 376. Il mourut très peu de temps après. Ulphilas avait traduit la Bible en idiome gothique. Il existe des fragments de cette version dans deux manuscrits, l'un à la bibliothèque de l'université d'Upsal, l'autre dans celle du duc de Brunswick-Wolfenbüttel; on les nomme, le premier, *Codex argenteus*, le deuxième, *Codex carolinus*. Tous deux ont eu plusieurs éditions; la 5e édition du *Codex argenteus* a paru à Weissenfels, 1805, in-4, avec traduction latine interlinéaire, grammaire et glossaire, par Fulda, Reinwald et Zahn. Le *Codex Carolinus* a été publié à Leyde, 1781-85.

ULPIA, dite aussi *Ulpia Trajana* ou *Augusta Dacica*, d'abord *Zarmizegethusa*, auj. *Varhely* ou *Gradiska*, capitale de la Dacie Trajane, au centre, à l'E. du Tibisque.

ULPIANUM ou JUSTINIANA SECUNDA, ville de la Mésie première, au S. de *Naïsse* et au N. de *Succorum Angustiæ*.

ULPIEN, *Domitius Ulpianus*, jurisconsulte romain, natif ou originaire de Phénicie, professa le droit, fut préfet du prétoire sous Héliogabale et sous Alexandre Sévère, fut le confident intime et le principal ministre du second, et fit régner la justice; mais sa sévérité déplut aux prétoriens, et ils l'assassinèrent, sous les yeux mêmes d'Alexandre (230). Ulpien avait beaucoup écrit. Les *Pandectes* lui ont emprunté à lui seul plus qu'à tous les autres jurisconsultes ensemble. De plus, on a d'Ulpien un *Liber singularis regularum*, véritable traité scientifique du droit romain. On lui attribue en outre un traité où sont comparées les lois des Juifs et des Romains. Ce qui reste d'Ulpien a été publié en 1549 par Tilius sous le titre de *Tituli ex corpore Ulpiani*, et réimprimé à Leyde, 1774, in-4.

ULRIC, comte de Cilley, magnat de Hongrie au XVe siècle, fut sans cesse en lutte avec le grand Huniade, s'opposa au mariage d'Elisabeth, veuve du roi de Hongrie, avec le roi de Pologne (1440), afin de régner sous le nom de la princesse et de son jeune fils (Vladislas V), et profita du temps où Huniade repoussait les Turcs, pour lui faire la guerre. Il finit par périr sous les coups du fils d'Huniade (1456).

ULRIC DE HUTTEN. *Voy.* HUTTEN.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, fille de Charles XI, et d'une autre Ulrique de Danemark, naquit en 1688, épousa en 1715 le prince Frédéric de Hesse-Cassel, fut élevée sur le trône à la mort de Charles XII son frère (1719), à condition qu'elle renoncerait au pouvoir absolu introduit par Charles XI, et consentit en effet à la nouvelle constitution qui limitait la royauté, partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Elle proposa aux états, dès la 2e année de son règne, de céder à son mari le gouvernement, dont le poids était trop lourd pour elle, fit agréer cette proposition, et vécut depuis dans la retraite, applaudissant aux succès de son époux et se livrant aux douceurs de l'étude. Elle mourut en 1741, et avec elle s'éteignit la dynastie des Deux-Ponts.

ULSTER ou ULTONIE, une des 4 grandes divisions de l'Irlande, la plus au N. des quatre, bornée au N. par l'Atlantique, au S. par le Leinster, a environ 204 kil. (de l'E. à l'O.) sur 175; 3,400,000 hab. (dont les trois quarts catholiques); 9 comtés (Armagh, Down, Cavan, Tyrone, Fermanagh, Monaghan, Donegal, Antrim et Londonderry). L'Ulster a eu longtemps des rois particuliers. Le mariage du duc de Clarence, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, avec l'héritière de ces rois, en 1361, mit fin à ce royaume, et compléta la soumission de l'Irlande.

ULTRAJECTUM, nom latinisé d'UTRECHT.

ULTRAMONTAINS, se dit particulièrement de ceux qui sont dévoués à l'Église romaine et défendent l'infaillibilité du pape. On les nomme ainsi, parce que le pape, résidant en Italie, est par rapport à la France, *ultra montes*, *par de-là les montagnes*. On les oppose aux *Gallicans*.

ULUGH. *Voy.* OULOUG.

ULUK-TAGH. *Voy.* OULOUK-TAG.

ULVERSTON, ville et port d'Angleterre (Lancastre), à 27 kil. N. O. de Lancastre: 5,500 hab.

ULYSSE, en latin *Ulysses*, *Odysseus* en grec, roi d'Ithaque et de Dulichium, avait pour mère Anticlée et pour père Laërte, époux de cette princesse, ou plutôt Sisyphe, son amant. Il succéda à Laërte sur le trône d'Ithaque, et s'unit à Pénélope. Lors de la guerre de Troie, Ulysse, pour ne point prendre part à l'expédition, feignit la folie, mais Palamède déjoua cette ruse. Ulysse à son tour découvrit Achille caché dans le palais de Lycomède à Scyros. Pendant le siége, il se signala par sa prudence en même temps que par son intrépidité, alla comme ambassadeur à Troie, où il courut de grands dangers, aida Diomède à enlever les chevaux de Rhésus et le Palladium, obtint les armes d'Achille, que lui disputait Ajax, fils de Télamon, ramena Philoctète de Lemnos, et fit entrer dans les murs de Troie le cheval de bois; quand la ville fut prise, il donna l'avis de faire mourir Astyanax et Polyxène. Son retour dans Ithaque fut long et pénible: errant au gré des vents, il fut successivement poussé chez les Cicones, au cap Malée, près de Salamine, dans l'île africaine des Lotophages, en Sicile; échappa avec peine aux écueils de Charybde et de Scylla, aux chants des Sirènes, à la magicienne Circé, au cyclope Polyphème, aux Lestrigons, aborda dans l'île de Calypso, dont la nymphe le retint 7 ans, enfin dans celle des Phéaciens, d'où, grâce aux vaisseaux d'Alcinoüs, il parvint à Ithaque; il avait erré 10 ans sur les mers et son absence avait duré 20 années. Pénélope pendant son absence avait été obsédée des poursuites d'une foule de prétendants, et les biens d'Ulysse avaient été au pillage. Aidé de son fils Télémaque, le héros perça de flèches les prétendants et comprima la révolte du peuple qui voulait venger leur mort. Un oracle ayant prédit qu'il mourrait de la main de son fils, il exila Télémaque; mais un autre fils, Télégone, issu de ses amours avec Circé, aborda dans Ithaque et accomplit l'oracle en le tuant sans le connaître. — Ulysse est un des héros de l'*Iliade*; en outre, ses aventures et son retour à Ithaque forment le sujet spécial de l'*Odyssée*. Les modernes ont avancé qu'Homère lui-même n'est autre qu'Ulysse. Le nom d'Ulysse était célèbre en Italie comme en Grèce. On lui a donné pour fils un Romus ou Romulus, fondateur de Rome, que d'autres font petit-fils de Télémaque. Les Portugais lui attribuaient la fondation d'Olisippo ou Lisbonne.

UMEA, ville de Suède, ch.-l. de la Botnie occid., sur l'Uméa-elf, à 13 kil. de son emb.; 1,100 hab.

UMEA-ELF, riv. de Suède (Botnie occidentale), coule au S. E., reçoit le Vindel et se jette dans le golfe de Botnie sous Umea; cours, 450 kil.

UMMERAPOURA. *Voy.* AMARAPOURA.

UNDECIMILLA ou les ONZE MILLE VIERGES. *Voy.* URSULE (sainte).

UNDERWALD. *Voy.* UNTERWALD.

UNELLI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), avait pour ch.-l. *Constantia* (auj. *Coutances*).

UNEZOW ou **UNICZOW.** *Voy.* NEUSTADT.

UNFROI ou **ONFROI**, 3e fils de Tancrède de Hauteville, accompagna ses frères en Italie, commanda depuis 1051 les Normands qui conquirent la Pouille, remporta en 1053 la victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et se fit investir par ce pape des provinces conquises. Il mourut en 1057, et fut remplacé par son frère Robert Guiscard.

UNGH, rivière de Hongrie (Unghvar), sort des Carpathes et tombe dans la Laborcsa à 15 kil. O. de Kaposvar. Cours, 150 kil.

UNGHVAR, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Unghvar, dans une île de l'Ungh, à 280 kil. N. E. de Bude; 5,000 hab. Château-fort. Siége de l'évêché grec de Mongatch. — Le comitat d'Unghvar, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N. et les comtés de Beregh à l'E., de Zabolcs à l'O., a 80 kil. sur 65, et 85,000 hab.

UNIFORMITÉ (Bill ou acte d'), loi passée au parlement d'Angleterre sous Charles II en 1662, obligeait les ministres de la religion réformée à suivre les rites du culte anglican et à renoncer au Covenant. On appelle *Non-Conformistes* ceux qui refusèrent de se soumettre à cette loi.

UNIGENITUS (Bulle). *Voy.* BULLES.

UNION (l'). *Voy.* ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

UNION (ACTE D'), acte du parlement britannique du 1er janvier 1801, par lequel l'Irlande fut réunie administrativement à la Grande-Bretagne et le parlement de Dublin supprimé. Daniel O'Connell ne cesse de réclamer le rappel de l'Union.

UNION (ARRÊT D'). Lorsque le cardinal Mazarin, pour se créer des ressources, exigea de toutes les cours souveraines quatre années de leurs gages en forme de prêt, le parlement de Paris, qu'il avait excepté de cette mesure dans l'espoir de le détacher des autres compagnies, rendit le 13 mai 1648 le célèbre *arrêt d'union*, par lequel il refusait la faveur qui lui était accordée, et déclarait faire cause commune avec les ennemis du ministre.

UNION (ÉDIT D'), acte proclamé à Blois en 1588, par lequel Henri III se déclara chef de la *Ligue*.

UNION (SAINTE-). *Voy.* LIGUE.

UNION DE CALMAR. *Voy.* CALMAR, DANEMARK, etc.

UNION D'UTRECHT. *Voy.* UTRECHT.

UNION ÉVANGÉLIQUE, traité d'alliance formé en 1608 à Auhausen en Bavière, et resserré à Halle en 1610 entre les états protestants (particulièrement le Palatinat électoral, le Wurtemberg, la Hesse-Cassel, le margraviat de Bade-Dourlach), était opposé à la *Sainte-Ligue* formée par les catholiques à Wurtzbourg en 1609, et dont Maximilien, duc de Bavière, fut le chef.

UNION HÉRÉDITAIRE, acte par lequel la couronne de Suède fut déclarée héréditaire dans la maison de Vasa. Cet acte, adopté par la diète d'Œrebro en 1540, fut confirmé en 1544 par celle de Væsteras, et renouvelé en 1604 par celle de Nordkœping.

UNION PERPÉTUELLE, traité d'alliance conclu entre les Suisses et la maison d'Autriche en 1477. — On donne le même nom à un traité conclu à Senlis entre Louis XI et les Suisses en 1474.

UNION (CARVAJAL, comte de LA). *Voy.* CARVAJAL.

UNITAIRES. On nomme ainsi en général tous ceux qui nient la Trinité et n'admettent en Jésus-Christ qu'une seule personne : tels étaient les Ariens dans les premiers temps de l'Église. On a plus spécialement donné ce nom à une secte née au XVIe siècle, et qui eut pour principaux chefs François Stancari, prêtre de Mantoue (1501-1574) et Lelio Socin, de Sienne (1525-1563). Chassés tous deux de leur patrie, ils parcoururent la Suisse, l'Allemagne, et répandirent surtout leurs opinions en Pologne, où le roi Sigismond-Auguste les toléra; ils avaient leur chef-lieu à Rakow. Leurs doctrines, longtemps indécises, furent fixées par les écrits de Fauste Socin, neveu de Lelio, et depuis le nom de *Sociniens* remplaça celui d'*Unitaires*. On les nomme aussi *Anti-Trinitaires*, *Nouveaux Ariens*, *Frères Polonais*. *Voy.* SOCINIENS.

UNIVERSITÉ. On nomme ainsi de grands centres d'instruction répandus par toute l'Europe et modelés pour la plupart sur l'ancienne Université de Paris; on y réunit toutes les branches de l'enseignement supérieur, et on y distingue généralement 5 *facultés* : théologie, lettres, sciences, droit, médecine; cependant plusieurs universités n'ont qu'une partie de ces 5 facultés.

Université de Paris. Quoiqu'il y eût bien avant le XIIIe siècle à Paris des écoles florissantes, où enseignaient Guillaume de Champeaux, Abélard, Pierre Lombard, etc., le corps de maîtres et d'écoliers connu sous le nom d'*Université de Paris* ne date que de l'an 1200; il fut constitué cette année par Philippe-Auguste; ses statuts furent rédigés en 1215 par Robert de Courson, Anglais; le nom d'*université* lui fut donné parce qu'il embrassait l'*universalité* des maîtres et des étudiants, à quelque nation qu'ils appartinssent (on y distinguait alors 4 nations : France, Picardie, Normandie, Angleterre, remplacée depuis par l'Allemagne). L'Université n'admit d'abord que deux facultés, celle de théologie et celle des arts (comprenant les lettres et les sciences); on en adjoignit plus tard deux autres, celles de droit et de médecine; ces quatre facultés conféraient les grades (bachelier, ou maître-ès-arts, licencié, docteur), et avaient à leur tête un doyen; l'Université tout entière avait pour chef un *recteur*, qui était électif. — L'Université posséda dès l'origine de grands priviléges : elle avait seule droit d'enseigner; elle n'était pas soumise aux juges ordinaires et avait sa juridiction particulière; elle prit (surtout aux XIVe et XVe siècles) une grande part aux affaires publiques, et eut ses représentants aux États-Généraux. Quelquefois elle résista aux rois, qui violaient ses priviléges, et troubla l'état en suspendant ses leçons; mais le plus souvent elle prêta son appui au pouvoir royal; elle reçut en retour de Charles V le titre de *Fille aînée des rois*, et dès lors prit rang après les princes du sang. En théologie, elle défendit constamment les libertés de l'église gallicane, et enseigna les plus saines doctrines : la Sorbonne, le principal de ses établissements théologiques, était l'oracle de l'Église. L'Université eut de longues luttes à soutenir contre plusieurs ordres religieux auxquels elle contestait le droit d'enseigner, surtout contre les Dominicains, les Franciscains (au XIIIe siècle), et les Jésuites (au XVIe); mais elle finit par être contrainte à partager ce droit avec eux. Elle vit aussi créer peu à peu, soit en France, soit à l'étranger, plusieurs corps enseignants qui lui firent une redoutable concurrence (*Voy.* ci-après). L'université de Paris a eu à sa tête plusieurs hommes illustres, entre autres : Pierre d'Ailly, Gerson, Rollin, Crévier. Ce corps a été supprimé en 1790. Après divers essais plus ou moins heureux qui avaient été faits sous la République, Napoléon institua, par un décret du 17 mars 1808, sous le nom d'*Université de France*, un corps enseignant unique, qui embrassait tout l'empire, et qui, avec l'enseignement supérieur, comprenait l'instruction secondaire; cette grande

institution a survécu à la chute du régime impérial. L'Université de France a pour chef un *Grand-Maître*, assisté d'un *Conseil royal;* elle se subdivise en 27 académies, dont chacune est régie par un *recteur* et un *conseil académique* (*V.* l'art. FRANCE, p. 645). L'Université eut pour 1er grand-maître M. de Fontanes.

Autres universités en France. Outre l'Université de Paris, la France possédait, avant 1789, plusieurs autres universités, savoir :

Toulouse, fondée en	1229	Caen,	1436
Montpellier,	1284	Valence,	1454
Orléans,	1305	Nantes,	1460
Grenoble,	1339	Bourges,	1465
(transf. en 1454 à Valence)		Bordeaux,	1472
Angers,	1364	Reims,	1548
Orange,	1365	Douay,	1572
Dole,	1422	Besançon,	1676
(tr. en 1676 à Besançon)		Pau,	1722
Poitiers,	1431	Nancy,	1769

Universités étrangères. Voici le tableau des principales, avec l'année de leur fondation.

Iles Britanniques.		Bâle,	1459
Oxford, vers	1206	Mayence,	1477
Cambridge, 1229 ou	1257	Tubingue,	1477
Saint-André.	1411	Wittemberg,	1502
Glasgow,	1454	(transf. en 1815 à Halle).	
Aberdeen,	1506	Marbourg,	1527
Edimbourg,	1582	Kœnigsberg,	1544
Dublin,	1591	Iéna,	1558
Londres,	1828	Helmstædt,	1575
Italie et Grèce.		Halle,	1694
Naples,	1224	Gœttingue,	1735
Padoue,	1228	Erlangen,	1743
Rome,	1245	Stuttgart,	1775
Pise,	1333	Berlin,	1810
Florence,	1349	Bonn (formée de	
Pavie,	1360	celle de Munster),	1818
Sienne,	1380	Munich (formée de	
Palerme,	1394	celle de Landshut),	1826
Turin,	1405	Zurich,	1832
Parme,	1482	Berne,	1834
Athènes,	1836	*Pays-Bas.*	
Espagne et Portugal.		Louvain,	1426
Valence,	1209	Leyde,	1475
Salamanque,	1239	Franeker,	1485
Coïmbre,	1279	Groningue,	1614
Lisbonne,	1290	Utrecht,	1636
Valladolid,	1346	Liége et Gand,	1816
Tolède,	1499	Bruxelles,	1834
Séville,	1504	*États du Nord.*	
Allemagne et Suisse.		Cracovie,	1364
Prague,	1348	Copenhague,	1476
Vienne,	1365	Upsal,	1476
Genève,	1368	Dorpat,	1632
Cologne,	1385	Moscou,	1803
Heidelberg,	1386	Vilna.	1803
Leipsick,	1409	Saint-Pétersbourg,	1819

UNKEL, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, riv. droite, à 2 kil. N. de Lintz ; 555 hab. Colonnes basaltiques. Bons vins.

UNKIAR SKELESSI, c.-à-d. *Echelles des officiers du grand-seigneur*, lieu de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale du Bosphore, en face de Therapia, un peu au N. E. de Constantinople, est ainsi nommé parce que c'est là qu'on débarque quand on a traversé le détroit en sortant de Constantinople. Les Russes campèrent en ce lieu en 1833, lorsqu'ils vinrent au secours du sultan menacé par le pacha d'Egypte, et y signèrent, le 8 juillet de la même année, un traité d'alliance défensive et offensive pour huit ans avec la Turquie : une clause secrète du traité fermait éventuellement les Dardanelles aux puissances européennes, tout en laissant ce détroit ouvert, ainsi que le Bosphore, à la seule Russie. Les représentations des puissances lésées ont empêché de renouveler cette clause à l'expiration du traité.

UNNA, ville des États prussiens (Arensberg), à 20 kil. S. O. de Hamm ; 3,500 hab. Patrie de Dukes.

UNNA, riv. de la Turquie d'Europe, naît dans les Alpes Dinariques, reçoit la Sanna, sépare les États autrichiens de la Croatie turque, et tombe dans la Save près d'Usztieza : cours, 200 kil.

UNST (île), une des îles Shetland, la plus au N. de toutes, par 3° 13' long. O., 61° 40' lat. N. : 15 kil. sur 11 ; 3,560 hab. Jaspe, cristal de roche.

UNSTRUTT, riv. des Etats prussiens (Saxe), coule au S. E., au N. E., au S. E., arrosant l'ancienne Thuringe, reçoit la Wipper, la Helme, la Helde, la Salza, la Losse, la Géra, etc., tombe dans la Saale vis-à-vis de Naumbourg : cours, 160 kil. Sur ses bords, Thierry, roi de Metz, défit Hermanfroy, roi de la Thuringe (528) ; Sigebert, roi d'Austrasie, y vainquit Radulfe, duc de Thuringe (640).

UNTERWALD ou UNDERWALDEN, c.-à-d. *au milieu des forêts*, 6e canton de la Confédération helvétique, a pour bornes ceux de Schwitz au N. E., d'Uri à l'E., de Lucerne à l'O., de Berne au S. : 43 kil. en tout sens ; 27,000 hab. (catholiques). Ce canton est divisé en 2 républiques : l'Obwalden, à l'O., le Nidwalden, à l'E. (capitales, Sarnen, Stanz) : mais à la diète helvétique, les 2 républiques ensemble n'ont qu'une voix. Montagnes boisées au N., 2 grandes vallées, quelques lacs (entre autres une partie de celui des Quatre-Cantons). Climat âpre, très peu de grains et de pommes de terre, vergers, pâturages, bétail, fromage. Les habitants sont pauvres, simples, apathiques ; ils professent la religion catholique. Unterwald est un des trois cantons qui furent le berceau de la liberté suisse (1308).

UPLAND, anc. prov. de Suède, bornée par le golfe de Botnie, la Baltique, le lac Mælar, avait pour ch.-l. Upsal, et a formé le gouv. d'Upsal.

UPSAL, *Upsala* en suédois, ville de Suède, ch.-l. du gouv. de ce nom, à 62 kil. N. O. de Stockholm, sur le Fyris ; 5,000 hab. (sans les étudiants). Archevêché (dont le titulaire est primat de Suède). Université, la plus célèbre du Nord (fondée en 1476). Cathédrale, vaste et belle ; bibliothèque très riche, observatoire, théâtre d'anatomie, jardin botanique, collections, etc. Séminaire pour les prédicateurs, académie de Charles, société des sciences, société cosmographique, etc. Upsal est fort ancienne, et a été longtemps résidence des rois de Suède, qui, jusqu'au xe siècle, eurent le titre de *rois d'Upsal*. Linné, Bergmann y ont professé. — Le gouv. d'Upsal, formé de l'anc. Upland, a pour bornes ceux de Stockholm au S., de Gefleborg au N. ; le golfe de Botnie le baigne au N. et à l'E. : environ 125 kil. sur 52 ; 95,000 hab. Fer, carrières. Sol varié.

UR, ville de Chaldée, patrie d'Abraham et de Tharé. On y entretenait un feu sacré en l'honneur du Soleil. On dispute sur l'emplacement de cette ville. Quelques savants ont nié son existence et ont cru que ce mot signifiait le culte du feu ou l'Orient.

URAGUAY. *Voy.* URUGUAY.

URANIE (du grec *ouranos*, ciel), l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille vêtue d'azur, couronnée d'étoiles, et tenant un globe à la main.

URANIE (VÉNUS), dite aussi *Vénus Céleste*, nom donné par les Grecs et les Romains, tantôt au ciel pris comme déesse (comme à Carthage, à Tyr, en Cypre), tantôt à une Vénus supérieure et idéale, qui ne peut être l'objet des désirs matériels.

URANIENBOURG. *Voy.* TYCHO-BRAHÉ.

URANUS, le Ciel personnifié, et le plus ancien des dieux, est à la fois le fils et l'époux de la Terre, dont il eut dix-huit enfants, entre autres Saturne, les Cyclopes, les Titans, etc. Ses enfants se révoltèrent contre lui et le mutilèrent. De cette blessure naquirent les Géants, les Erinnyes et les Mélies.

URBA, *Orbe*, ville d'Helvétie, capit. des Urbigènes.

URBAIN I (saint), pape, de 223 à 230, subit le martyre. On le fête le 25 mai. — Un autre s. Urbain, évêque de Langres au ve s., est fêté le 23 janvier.

URBAIN II, *Eudes* ou *Odon*, était né en France, à Lagny près de Châtillon-sur-Marne, et avait été nommé évêque d'Ostie par Grégoire VII, qui en mourant le désigna comme un des trois hommes dignes de lui succéder. Il fut effectivement élu, en 1088, après la mort de Victor III, soutint avec vigueur la querelle papale contre l'empire, ruina les prétentions de l'antipape Guibert, et détermina par ses démarches et par sa parole la 1re croisade, au concile de Clermont (1095). Il mourut en 1099.

URBAIN III, *Hubert Privelli* ou *Crivelli*, avait été fait archevêque de Milan et cardinal par le pape Luce III, fut élu en 1185, mais ne régna que deux ans, et mourut à Ferrare, après avoir en vain lutté contre l'empereur Frédéric I (Barberousse).

URBAIN IV, *Jacques Pantaléon*, de Troyes en Champagne, était arrivé d'un rang obscur à la dignité de patriarche de Jérusalem, lorsqu'en 1261 on le nomma successeur d'Alexandre IV. Il augmenta le nombre des cardinaux, institua la fête du Saint-Sacrement, offrit à saint Louis la couronne de Naples que ce prince refusa, mais qu'accepta bientôt le duc d'Anjou son frère. Il mourut en 1265.

URBAIN V, *Guill. Grimaud* ou *Grimoard*, d'une famille noble du Gévaudan, fut élu en 1362 à la mort d'Innocent VI, et fut le 6e pape d'Avignon. Quoique Français, il voulut, en dépit de la France, retourner en Italie : il séjourna à Rome, de 1367 à 1370, et parvint même à décider l'empereur Charles IV à se rendre en Italie pour y soumettre les usurpateurs des fiefs ecclésiastiques. Mais ce prince étant venu avec des forces insuffisantes, Urbain V se vit obligé de reprendre la route d'Avignon (1370). Il mourut dans cette ville, la même année, en odeur de sainteté. Sa charité, sa justice, sa sévérité à l'égard de la simonie et des mauvaises mœurs n'étaient pas moindres que son désir d'affranchir la papauté de la tutelle française et de lui rendre ses domaines d'Italie. M. Th. Roussel a publié en 1840 à Paris des *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V.*

URBAIN VI, *Barthélemi de Prignano*, de Naples, était archevêque de Bari, lorsqu'à la mort de Grégoire XI (1378), il fut élu de la manière la plus violente et la plus irrégulière. Quelques cardinaux protestèrent contre ces violences et élurent Clément VII. tel fut le commencement du grand schisme (*Voy.* SCHISME). Urbain VI, reconnu seulement dans une partie de la chrétienté (la cour de Naples, la France, l'Aragon, la Castille et une partie de l'Allemagne étaient pour Clément VII), créa vingt-six cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient quitté, décida le roi de Hongrie à envoyer contre Jeanne I de Naples Charles de Duras, qui la détrôna, se brouilla bientôt avec ce prince, soutint un siége dans Nocera contre lui, et ne pouvant résister s'enfuit successivement à Salerne, puis en Sicile, et à Gênes. Il s'était également brouillé avec six de ses cardinaux ; il les fit mettre à la question, les traîna partout après lui prisonniers, et finit par en faire exécuter cinq. La mort de Charles de Duras lui permit de revenir à Rome, et il comptait s'emparer du roy. de Naples lorsqu'il mourut en 1389. Son adversaire Clément VII, pendant ce temps, tenait sa cour à Avignon. La mort d'Urbain VI présentait une occasion de terminer le schisme. Les cardinaux de ce pape se hâtèrent de lui donner un successeur (Grég. XII).

URBAIN VII, *J.-B. Castagna*, ne fut pape que treize jours, en 1590, entre Sixte-Quint et Grégoire XIV.

URBAIN VIII, *Matthieu Barberini*, avait rempli avec talent divers emplois importants, lorsqu'il fut élu pape en 1623, à la mort de Grégoire XV. La réunion à l'État romain du duché d'Urbin avec ses annexes (1626-31) signala glorieusement la première partie de son règne. Mais son différend avec Venise (1632), sa querelle avec Jean IV de Portugal (1641) ; la première guerre de Castro, entreprise par l'ambition de sa famille, sans utilité pour l'état (1642), et terminée honteusement par la paix de Venise (1644), qui remit tout sur l'ancien pied, effacèrent ces heureuses impressions. Urbain VIII publia sous une nouvelle forme le Bréviaire romain, bâtit ou répara beaucoup d'églises, refit la rédaction de la fameuse bulle *in Cœna domini* (1627), et par une bulle non moins célèbre (la bulle *In eminenti*, 1642), lança la première condamnation contre Jansenius. Urbain VIII avait la prétention d'être un grand poëte. Ses vers latins et italiens ont été imprimés à Paris, 1642. Sa mort eut lieu en 1644. Elle fut le signal d'une violente réaction contre les Barberini.

URBANIA, *Urbinum Metaurense*, ville de l'Etat ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), sur le Métaure, à 10 kil. S. O. d'Urbin ; 1,500 hab. Evêché.

URBANISTES. *Voy.* FRANCISCAINS.

URBIGÈNES, un des quatre grands peuples de l'Helvétie, habitait entre le lac Léman et *Aventicum* ; ils avaient pour capit. *Urba* (auj. *Orbe*).

URBIN, *Urbino* en italien, *Urbinum Hortense* des anciens, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation d'Urbin-et-Pesaro, à 244 kil. N. de Rome ; 12,000 hab. Archevêché. Citadelle. Ancien palais des ducs. Académie des *Assourdis* (*Obsurdescentium*), la plus ancienne de l'Italie. Urbin a été la capit. du duché d'Urbin, puis de la légation d'Urbin (jusqu'en 1801), et fut sous Napoléon le ch.-l. d'un arrond. du dép. du Métaure, appartenant au royaume d'Italie. Le célèbre Raphael, le Baroche, Polydore Virgile étaient d'Urbin. — La délégation d'Urbin-et-Pesaro a pour bornes celles de Forli au N., d'Ancône au S., etc. : 75 kil. sur 65 ; 230,000 hab.

URBIN (duché de), entre la Romagne au N., la Marche d'Ancône au S., l'Adriatique à l'E., avait pour capit. Urbin et pour autres villes Pesaro, Sinigaglia, Fossombrone, Urbania, Bobbio, Pergola, Macerata et même Fano. Ce duché (d'abord comté) commença en 1213, et, après avoir été réduit d'abord à la ville d'Urbin, s'agrandit notablement au XIVe siècle. Il fut possédé d'abord par la maison de Montefeltro, fut un instant envahi par César Borgia (1502), puis passa dans la maison de la Rovère (1508), dont la possession fut interrompue 5 ans par celle de Laurent de Médicis, père de Catherine de Médicis (qu'on nomme quelquefois duchesse d'Urbin), et par celle du pape Léon X (1516-21). Peu après la mort de François-Marie II, dernier duc de la maison de la Rovère (1626), le duché fut incorporé au Saint-Siége (1631).

Comtes et ducs d'Urbin.

1° *Les Montefeltro.*		mier duc,	1443
Buonconte,	1213	Frédéric III,	1444
Montefeltrino.	1238	Guid' Ubaldo I,	
Gui,	1268		1482-1508
Frédéric I,	1296-1322	*César Borgia,*	1502
(*au pape un an*).		2° *Les Della Rovère.*	
Nolfo et Speranza,	1323	François-Marie I,	1508-38
(*au pape de* 1342 *à* 1365).		*Laurent de Médi-*	
Frédéric II,	1365	*cis,*	1516-19
Antoine,	1376	*Léon X,*	1519-21
Gui-Antoine,	1404	Guid' Ubaldo II,	1538
Odon Antoine, *pre-*		Fr.-Marie II,	1574-1626

URBINUM, nom de 2 villes d'Ombrie, l'une *Urbinum Hortense*, auj. *Urbin* ; l'autre *Urbinum Metaurense*, au S. O. de la précéd., est auj. *Urbania.*

URCINIUM, nom latin d'Ajaccio.

URFÉ (Honoré D'), romancier célèbre, d'une anc. et illustre famille du midi, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, né à Marseille en 1567, montra de la valeur pendant les guerres de la Ligue et de l'habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Il passa la dernière partie de sa vie dans la retraite aux environs de Nice, et y com-

posa le célèbre roman pastoral dit l'*Astrée* (1610), où il peignait le bonheur des bergers du Lignon. Ce singulier livre fut accueilli avec la plus grande faveur, et donna naissance à toute une école de romanciers bucoliques. D'Urfé mourut avant d'avoir achevé son ouvrage (1625). Baro, son secrétaire, le termina sur les manuscrits de l'auteur, ou d'après sa propre imagination. La meilleure édition complète de l'*Astrée* est celle de Rouen, 1647, 5 vol. in-8. — Anne d'Urfé, frère aîné du précédent, né en 1565 dans le Forez, mort en 1621, avait été bailli, puis lieutenant-général du Forez, ensuite membre du conseil d'état sous Henri IV, dont il était grand partisan; enfin, en 1599, s'étant séparé de sa femme (la belle Diane de Château-Morand), il prit les ordres. Il a laissé un recueil de 140 sonnets, intitulé *la Diane*; 5 seulement ont été imprimés.

URGAO, ville de Bétique, auj. ARJONA.

URGEL ou SEU-DE-URGEL, *Orgelum*, *Urgela*, v. d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 45 kil. O. de Puycerda; 2,650 hab. Evêché (qui a l'Andorre dans son diocèse). Citadelle importante. Cette ville est très ancienne. Au IVe siècle, elle devint un comté de la Marche d'Espagne; sous Charles-le-Chauve, ce comté fut compris dans le marquisat de Barcelone; il fut réuni au XVe siècle à l'Aragon. Les Français prirent Urgel en 1704, 1809 et 1823. *Voy.* ANDORRE.

URI, *Uronia*, 6e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Schwitz au N., du Tessin au S. E., de Glaris et des Grisons à l'E., du Valais, de Berne et d'Unterwald à l'O.: 54 kil. du S. au N., 24 de largeur moyenne; 15,000 hab. Ch.-l., Altorf. Tout en vallées et environné de hautes montagnes; la Reuss y coule; une partie du lac des Quatre-Cantons (dite *lac d'Uri*) y est comprise. Climat assez doux. Bétail, fromages. Les habitants sont bons, simples, pauvres; ils sont catholiques. Ce canton est un des trois qui se révoltèrent contre l'Autriche en 1308; c'est celui qu'habitait Guillaume Tell.

URIAS SINUS, auj. golfe de *Manfredonia*, golfe de la mer Adriatique, sur la côte de l'Apulie.

URIE, mari de Bethsabée, servait dans l'armée de David. Ce prince ayant conçu pour Bethsabée une passion criminelle, envoya Urie au siége de Rabba, et donna ordre de l'exposer à l'endroit le plus périlleux. Urie périt en combattant.

URIEL, c.-à-d. en hébreu *lumière* ou *feu du ciel*, l'Ange du Midi, selon les rabbins, est un des ministres de la justice divine.

URQUIJO (Mariano-Louis, chevalier D'), ministre espagnol, né en 1768 dans la Vieille-Castille, mort en 1817, fut chargé du portefeuille par Charles IV, lors de la retraite de Saavedra (1798). Il encouragea l'industrie, fit des efforts pour relever la marine, introduisit la vaccine en Espagne, réprima beaucoup d'abus ecclésiastiques, et restreignit l'autorité de l'inquisition; mais il fut, dès 1800, disgracié ou emprisonné par les intrigues du clergé. Coalisé avec Godoï, il rentra au pouvoir quand Joseph (Bonaparte) eut été nommé roi d'Espagne. Il vint, après la chute de Joseph, se fixer à Paris.

URRAQUE, reine de Castille, fille aînée d'Alphonse VI, et sœur de Thérèse, comtesse de Portugal, fut mariée d'abord à Raymond de Bourgogne (qu'Alphonse VI fit comte de Galice), puis en 1106 au roi d'Aragon et Navarre, Alphonse-le-Batailleur (Alphonse I en Aragon, Alphonse VII en Castille), mais se fit détester de cet époux tant par sa conduite licencieuse que par la tenacité avec laquelle elle soutint ses droits de reine dès qu'Alphonse VI, son père, fut mort sans enfant mâle (1109). Elle destitua le vice-roi nommé en Castille par son mari, mais ne put empêcher ce dernier de se former un puissant parti dans ce royaume; elle fut prise et enfermée par lui à Castellas (en Aragon); mais elle s'échappa, et demanda le divorce en cour de Rome. Alphonse VII, après une réconciliation momentanée, la répudia publiquement (1111). Réduite à prendre les armes pour le chasser de ses états, elle fut battue à Sepulvéda, et se retira en Galice. Il lui restait de son premier mariage un fils, Alphonse VIII: elle le fit proclamer roi (1112), et gouverna ou plutôt laissa gouverner en son nom son amant le comte de Lara. Enfin, en 1122, les grands de Castille arrêtèrent le favori, et donnèrent la réalité du pouvoir à Alphonse VIII. Urraque ne céda qu'après avoir fait la guerre à son fils, et mourut 4 ans après au couvent de Saldanha, où elle avait été enfermée.

URSINS (LES), ou ORSINI, célèbre maison italienne, a fourni à l'Eglise plusieurs papes. *V.* ORSINI.

URSINS (Anne-Marie DE LA TRÉMOILLE, princesse DES), née en France vers 1643, épousa d'abord en France le prince de Talleyrand-Chalais, qu'elle suivit en exil, et en 2es noces à Rome, le duc de Bracciano Orsini, chef de la puissante famille des Ursins, qui la laissa veuve et immensément riche (1675). Nommée camarera-mayor de la jeune reine d'Espagne, 1re femme de Philippe V (1701), elle ne tarda point à prendre un ascendant sans bornes sur cette princesse, qui elle-même en avait beaucoup sur le roi, de sorte qu'elle les gouverna tous deux, et régna véritablement sur l'Espagne. Elle voulait soustraire ce royaume à la tutelle de la France; aussi ne put-elle longtemps marcher d'accord avec la cour de Versailles. Après avoir fait renvoyer plusieurs généraux et ambassadeurs français, elle reçut elle-même de Louis XIV l'ordre de quitter l'Espagne (1704). La retraite ayant modifié ses idées, elle accepta les conditions qu'on lui fit, et travailla dès lors dans le sens français, non pourtant sans être parfois encore en désaccord avec Louis XIV. C'est elle qui fit rappeler de Madrid le duc d'Orléans, qu'elle accusait de viser à la couronne d'Espagne. Elle prétendait obtenir en récompense de ses travaux une souveraineté dans les Pays-Bas. Effectivement, le traité d'Utrecht (1713) lui en accorda une, mais elle n'en fut jamais mise en possession. A la mort de la reine d'Espagne (1714), la princesse des Ursins donna pour 2e femme à Philippe V Elisabeth Farnèse, croyant trouver en elle une princesse frivole et sans caractère, sous le nom de laquelle elle gouvernerait. Mais à peine celle-ci était-elle entrée en Espagne, qu'elle fit conduire la princesse des Ursins hors de la frontière. Louis XIV ne la reçut qu'avec la dernière froideur. Elle alla enfin se fixer à Gênes, où elle vécut des pensions que lui payait l'Espagne. Ne pouvant, malgré son âge, se résigner à l'inaction, elle tint la maison du prétendant Jacques Stuart. Elle mourut en 1722.

URSINS (JUVÉNAL OU JOUVENEL DES). *Voy.* JUVÉNAL.

URSINUS (Fulvius). *Voy.* ORSINI (FULVIO).

URSO ou *Genua Ursorum*, ville de Bétique, auj. OSSUNA.

URSULE (sainte), vierge et martyre, vivait, à ce qu'on croit, à la fin du IVe siècle, et fut martyrisée avec *Undecimilla* à Cologne, l'an 384 selon les uns, 453 selon d'autres. Le nom de sa compagne *Undecimilla* (qui ne veut dire que la 11e fille), mal traduit par les légendaires, a donné naissance à la tradition des *onze mille vierges* de Cologne, qui furent, dit-on, massacrées avec sainte Ursule par les Huns. La fête de sainte Ursule tombe le 21 octobre.

URSULINES, religieuses placées sous l'invocation de sainte Ursule, furent instituées en 1537 par sainte Angèle de Brescia pour l'éducation gratuite des jeunes personnes, et furent soumises, en 1572, à la règle de saint Augustin et à la clôture. En 1604, les Ursulines s'établirent à Paris par les soins de Marie L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, qui en obtint l'autorisation de Paul V, en 1612. Cet ordre se multiplia promptement en France. Avant 1789, il comptait 11 provinces et plus de 300 couvents.

URUGUAY, riv. de l'Amérique du Sud, naît au Brésil (Rio-Grande-do-Sul), puis forme la limite de la république de l'Uruguay et des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, coule 1,400 kil. au S. O., et se réunit au Rio-de-la-Plata par 34° lat. S., près de l'emb. du Parana. Affluents, le Negro, l'Ybicuy, l'Yguy, etc.

URUGUAY (République de l'), dans l'Amérique du Sud, entre l'empire du Brésil et le territoire neutre au N., l'état d'Entre-Rios à l'O., l'Océan Atlantique à l'E., et le Rio-de-la-Plata au S., s'étend de 55° à 61° long. O., et de 30° à 35° lat. S. : environ 550 kil. de l'E. à l'O., 500 du S. au N.: 60,000 hab. Capit., Montevideo. Division, 9 départ. (Montevideo, Maldonado, Canelones, San-José, Colonia, Soriando, Paisandu, Duragno, Cerrolargo). Le territoire de l'Uruguay se compose en partie de vastes solitudes traversées par l'Uruguay ; mais le sol en est fertile, et la position du pays entre le Brésil et la Confédération de la Plata le rend très important : aussi ces deux puissances s'en sont-elles disputé la possession. — Ce pays faisait jadis partie de la vice-royauté espagnole de Buénos-Ayres, sous le nom de *Banda Orientale;* il fut ensuite dominé neuf ans (1816-1825) par Artigas (qui envahit le Buenos-Ayres et désola le Paraguay), passa en partie sous la protection brésilienne en 1821 et forma la *province Cisplatine* du Brésil, mais se révolta en 1826 contre cet empire, à l'aide de Buénos-Ayres, et fut reconnu en 1828 république indépendante. La république d'Uruguay a eu depuis, avec l'état de la Plata, de continuels démêlés qui ne sont pas même encore terminés (1842).

URVILLE (DUMONT D'), contre-amiral, né en 1791 à Condé (Calvados), fit partie d'une expédition dans la mer Noire en 1819-1820, découvrit à Milo la belle *Vénus de Milo* qui décore aujourd'hui le Musée du Louvre ; accompagna en 1822 l'amiral Duperrey dans un voyage de circumnavigation, publia à son retour divers mémoires scientifiques et une *Flore des Malouines* (en latin), fut nommé en 1826 capitaine de frégate, reçut à la même époque le commandement des deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, avec mission d'explorer l'Océanie, reconnut dans l'île de Vanikoro (*Voy.* ce nom) le lieu où avait péri l'infortuné Lapérouse, rassembla une foule de matériaux précieux pour la géographie et la botanique, fit paraître, sous le titre de *Voyage de l'Astrolabe* (13 vol. in-8, 1830 et années suivantes), le résultat de ses recherches; entreprit en 1839 un nouveau voyage, explora les mers australes, poussa fort avant vers le pôle antarctique, en affrontant les plus grands périls au milieu des glaces, découvrit quelques nouvelles terres, notamment la terre *Louis-Philippe* et la terre *Adélie*, et fut à son retour créé contre-amiral (déc. 1840). Après avoir échappé sur mer à tant de dangers, il périt avec toute sa famille dans l'affreuse catastrophe qui eut lieu au chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842.

USCOQUES. *Voy.* USKOKS.

USEDOM (île), île de la mer Baltique, sur les côtes de la Poméranie, immédiatement à l'emb. de l'Oder, à l'O. de l'île de Wollin, dépend de la Prusse : 50 kil. sur 22 ; 10,500 hab. Ch.-l., Usedom (1,100 hab.). — Un cercle de la Poméranie porte le nom d'Usedom-et-Wollin, et a pour ch.-l. Swinemünde.

USHER (Jacq.), en latin *Usserius*, prélat anglican, né à Dublin en 1580, mort en 1656, fut successivement professeur de théologie à l'université de Dublin (1607), chancelier de l'église de Saint-Patrick, évêque de Meath, archevêque d'Armagh, membre du conseil privé, montra contre les Catholiques un zèle voisin du fanatisme, et, quand la révolution d'Irlande éclata (1648), se vit privé des revenus de son archevêché et contraint de se réfugier en Angleterre, où il mourut huit ans après. Il est surtout célèbre comme historien et chronologiste. C'est lui qui a fixé l'an 1er du monde à 4004 av. J.-C., et ce calcul a été longtemps le plus universellement suivi. Il est consigné dans ses *Annales Veteris et Novi Testamenti*, Londres, 1650-54 ; Paris, 1673 ; Genève, 1722. On a encore de lui : *Britannicarum ecclesiarum antiquitates*, Dublin, 1639, in-4.

USINGEN, bourg du duché de Nassau, à 36 kil. N. E. de Wiesbaden ; 1,700 hab. Château et parc. Usingen a donné son nom à une branche auj. éteinte de la maison de Nassau. *Voy.* NASSAU.

USIPIENS ou **USIPÈTES**, peuple de la Germanie, au N. O., près du Rhin, entre les Bructères au N. et les Marses au S., habitait le comté actuel de Zutphen.

USK, riv. d'Angleterre, naît dans le pays de Galles (Brecknock), puis arrose le comté de Monmouth, baigne Abergavenny, Usk, Newport, et se jette dans le canal de Bristol. Cours, 110 kil.

USKOKS, association d'aventuriers qui, pour la plupart, avaient quitté les provinces du N. O. de la Turquie (Servie, Bosnie, Croatie, Albanie), sous prétexte de religion, s'établit à la fin du XVIe siècle d'abord à Clissa, puis à Zengh, sous la protection de l'Autriche, inquiéta quelque temps les Ottomans, et exerça la piraterie, sans épargner même les chrétiens. Les Turcs ne parvinrent à les détruire qu'après une longue guerre (1592-1606).

USKUP, v. de Turquie d'Europe. *Voy.* OUSKOUB.

USSEL, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 61 kil. N. E. de Tulle ; 4,135 hab. Tribunal de 1re instance : collége communal. Chanvre, étoffes de laine ; tanneries. Jadis ch.-l. du duché de Ventadour. — L'arr. d'Ussel a 7 cant. (Bort, Bugeat, Aygurande, Meymac, Neuvic, Sornac et Ussel), 74 comm., et 59,540 hab.

USSERIUS. *Voy.* USHER.

USSON, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 9 kil. E. d'Issoire ; 800 hab. Jadis château extrêmement fortifié et résidence des comtes d'Auvergne. Marguerite de France, première femme de Henri IV, y habita vingt ans. Il fut rasé en 1634.

USTARITZ, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 20 kil. S. de Bayonne ; 2,154 hab. Laines, clouteries, verreries, etc. Patrie de D.-J. Garat.

USTICA ou **OSTEODE**, île de la mer Tyrrhénienne, au N. O. de la Sicile, à l'O. de Lipari.

USUARD, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sous Charles-le-Chauve, mort vers 897, fut envoyé en Espagne, rapporta de Cordoue des reliques de saints, et fut à son retour chargé de rédiger un nouveau *Martyrologe*. Cet ouvrage fut imprimé dès 1475 à Lubeck ; la meilleure édition est celle de Sollier, Anvers, 1714, in-fol.

UTICA, ville des Etats-Unis (New-York), sur la Mohawk et le grand canal Erié, à 150 kil. N. O. de New-York ; 10,000 hab. Académie. Commerce actif.

UTIEL, ville d'Espagne (Cuença), à 130 kil. S. E. de Cuença ; 6,000 hab. Savon, toile, soieries.

UTILITAIRES. On nomme ainsi les disciples de l'économiste anglais Bentham, parce qu'ils ne reconnaissent pour principe de la morale que l'utilité.

UTIQUE, *Utica*, v. de l'Afrique propre (dans la régence actuelle de Tunis), sur la mer, au N. O. de Carthage, fut, après la ruine de Carthage, la capit. de la prov. d'Afrique. Elle est célèbre par la mort du second Caton, dit *Caton d'Utique*, qui s'y tua.

UTRAQUISTES, sectaires hussites ainsi appelés parce qu'ils communiaient sous les deux espèces. On les nomme aussi *Calixtins*. *Voy.* ce nom.

UTRECHT, *Trajectum ad Rhenum*, *Trajectum vetus* des anciens, *Ultrajectum* en latin moderne, ville du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. d'Utrecht, sur le Rhin, à 45 kil. S. d'Amsterdam, à 50 kil. E. de La Haye ; 36,000 hab. Université fondée en 1636 ; collections et grands établissements scientifiques. Commerce. Utrecht a été capit. de l'évêché d'Utrecht (longtemps souverain), érigé en archevêché en 1559. On nomme *Union d'Utrecht* le pacte par lequel les

sept Provinces-Unies se confédérèrent contre Philippe II (1579); *Traité d'Utrecht*, la paix conclue dans cette ville en 1713, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne ; *Congrès d'Utrecht*, le congrès qui prépara ce traité et qui se tint dès 1712. Utrecht fut occupé par les Français en 1672 et de nouveau en 1795. Sous l'Empire, il était ch.-l. d'arr. dans le dép. du Zuyderzée. Patrie du pape Adrien VI. — La prov. actuelle d'Utrecht a pour bornes celles de Hollande mérid. au N., de Zélande à l'O., de Gueldre à l'E. : 870 kil. carr., et 120,000 hab.

UTRECHT (évêché d'). Cet évêché, qui remonte au VII[e] siècle, comprenait et la prov. d'Utrecht, qu'on nommait partie inférieure de l'évêché, et l'Over-Yssel, dit partie supérieure. Le 1[er] évêque d'Utrecht fut sacré en 695. L'évêché, successivement agrandi, acquit de bonne heure la supériorité territoriale. Le dernier évêque souverain fut Henri de Bavière qui, las des perpétuelles révoltes de ses sujets, vendit à Charles-Quint en 1528 la domination temporelle du pays. Toutefois l'évêché subsista toujours comme pouvoir spirituel, et le diocèse fut alors divisé en deux provinces, Utrecht et Over-Yssel. La révolte des Prov.-Unies ne changea rien à cette division, et les deux pays furent reçus dans l'Union de 1579 comme deux provinces distinctes.

UTRERA, *Illiturgis?* ou *Vericulum*, ville d'Espagne (Séville), à 29 kil. S. E. de Séville ; 11,050 hab. hab. Château-fort. Clocher et hôtel-de-ville remarquables. Commerce de chevaux. Foire fréquentée.

UXANTIS ou UXISAMA, auj. l'île d'OUESSANT.

UXBRIDGE, ville d'Angleterre (Middlesex), à 29 kil. N. O. de Londres ; 2,800 hab. Il y fut conclu en 1645 un traité entre Charles I et le parlement.

UXELLES (Nic. DE BLÉ, marquis d'), maréchal de France, né en 1652, mort en 1730, fut protégé de Louvois, prit part, comme lieutenant-général, au siége de Philisbourg (1688), défendit Mayence contre les troupes impériales, mais se vit forcé de capituler (1689), fut à son retour hué publiquement à Paris, conserva cependant la faveur de Louvois et de Louis XIV, et reçut le bâton de maréchal en 1703. Il eut part comme diplomate aux conférences de Gertruydenberg, où il se fit peu d'honneur, et fut néanmoins, après la mort de Louis XIV, président du conseil des affaires étrangères.

UXELLODUNUM, ville de Gaule en Aquitaine 1[re], chez les *Cadurci*, à l'O., près des *Lemovices?* Place très forte. Il fallut à César toute son habileté pour la prendre (50 av. J.-C.). On ignore le véritable emplacement de cette ville ; on a cru la retrouver dans *Cahors*, dans *Puech d'Issolu*, dans *Capdenac*, etc.

UXIENS, auj. pays d'*Ahouaz*, dans le Kouhistan, peuple de la Susiane, sur les confins de la Perside, habitait les montagnes et ne vivait que de rapines. Les rois achéménides de Perse leur payaient tribut pour passer de Suse à Persépolis. Alexandre, à son retour de l'Inde, les subjugua.

UZ (J.-Pierre), poëte allemand, né en 1720 à Anspach, mort en 1796, remplit diverses charges de magistrature à Anspach, et finit par être nommé premier juge du tribunal. C'est plutôt un versificateur qu'un poëte ; grand partisan de la rime, il voulut ridiculiser, sous le nom de *Miltoniens* ou *Anglicans*, les partisans des vers blancs. Il a traduit avec succès des morceaux d'Homère, de Pindare, d'Anacréon. Ses *Œuvres poétiques complètes* ont été publiées à Leipsick, 1768, 2 vol. in-8.

UZBEK, khan du Kaptchak, de 1305 à 1342, étendit sa domination sur la Russie, éleva sur le trône ou renversa à son gré les princes de cet empire (Michel II, Iourié, Dmitri, etc.), forma le projet de détruire le christianisme en Russie, et de distribuer les villes de ce pays à des chefs mongols, et saccagea Tver, Kachin, Torjok pour venger le massacre des Mongols égorgés à Tver (1327). Les peuples qui lui obéissaient prirent de lui le nom d'Uzbeks.

UZBEKS (les), peuple de la famille turque, habite en Asie, à l'E. de la mer Caspienne, de 72° à 80° long. E., et de 34° à 40° lat. N., et tire son nom d'un de ses khans les plus célèbres (*Voy.* l'art. précédent). Ce sont eux qui dominent dans presque tout le Turkestan indépendant. Beaucoup d'Uzbeks se sont répandus à l'O. de la mer Caspienne ; on en trouve des restes dans la Russie mérid. et dans le gouv. de Tobolsk.

UZEL, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Loudéac ; 2,150 hab. Entrepôt de toiles.

UZERCHE, *Usreca* au moyen âge? ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 35 kil. N. O. de Tulle : 3,223 hab. Aux environs, belles forges de la Grènerie et ermitage de M[me] de Genlis. Cette ville ne fut jamais prise par les Anglais.

UZES, peuple slave. *Voy.* POLOVTZES et CUMANS.

UZÈS, *Ucetia*, ch.-l. d'arr. (Gard), près de l'Auzon, à 24 kil. N. de Nîmes ; 6,856 h. Jadis évêché. Ancien palais épiscopal. Filature de soie, bonneterie, bourre de soie, vin, eau-de-vie. Cette ville fut prise par Clovis aux Wisigoths en 507. Elle fut une des principales places des Réformés jusqu'en 1629, époque où elle fut soumise et démantelée. Uzès eut jadis des vicomtes particuliers. Elle fut érigée en duché-pairie en 1565. Patrie de l'écrivain Coste, de l'auteur dramatique Marsollier et du peintre Sigalon. — L'arr. d'Uzès a 8 cant. (Bagnols, Saint-Chapt, Lussan, Pont-Saint-Esprit, Remoulins, Roquemaure, Villeneuve-lès-Avignon, plus Uzès), 93 communes et 85,701 hab.

UZUM-CASSAN. *Voy.* OUZOUN-HAÇAN.

V

N. B. *Cherchez par* W *ou par* U *les articles qui ne seraient pas ici.*

V. Cette lettre, qui en style lapidaire s'emploie aussi pour U, signifie dans les abréviations : *Vitellius*, *Volero*, *Volusus*, *Vopiscus*, *Vesta*, *Victor*, *Vir*, *Urbs* (Rome) ; A. V. C., *ab Urbe condita*, depuis la fondation de Rome, etc.

VAAG, rivière de Hongrie. *Voy.* VAG.

VABRES, bourg du dép. de l'Aveyron, à 5 kil. S. O. de Sainte-Affrique ; 750 hab. Jadis évêché.

VABRES-DE-SÉNÉGATS, ch.-l. de cant. (Tarn), à 20 kil. N. de Castres ; 2,432 hab.

VACA-DE-CASTRO. *Voy.* CASTRO.

VACCA, *Vaga* ou *Baga*, ville de l'Afrique propre, sur le *Rubricatus*, aux confins de la Numidie et la Zeugitane, fut saccagée par Q. Metellus pour avoir égorgé une garnison romaine, puis par Juba, pour s'être révoltée contre César.

VACCA (Alvar Nunez CABEZA DE), nommé en 1539 par la cour d'Espagne gouverneur du Paraguay, se rendit dans cette contrée en traversant le Brésil mérid., au milieu des Indiens Guaranis, et le 4 mars 1542 fit son entrée dans la ville de l'Assomption. Son avarice et sa cruauté ayant ex-

cité une révolte parmi ses troupes, il fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pedro Fernandez. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, ils publièrent un mémoire justificatif: c'est le premier ouvrage qui ait été publié sur le Paraguay (il fut imprimé à Valladolid, 1555, in-4).

VACCÉENS, *Vaccœi*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au S. des Cantabres dont les séparait l'*Idubeda*, furent subjugués par Postumius en 178 av. J.-C., après 14 ans de guerre. Devenus suspects pendant la guerre des Celtibères, ils furent attaqués de nouveau par les Romains en 150 et 136, et soumis totalement en 100. Leurs villes principales étaient Palentia et Cauca; leur pays correspondait aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille. — Pline confond les *Vaccéens* avec les *Vascons*.

VAÇOUDEVA, père de Krichna et de Bala-Rama, avait épousé Dévaki, sœur du cruel Kansa, roi de Mathoura, et réussit à soustraire ses fils aux fureurs de ce prince, qui voulait les faire périr.

VAÇOUS, nom de huit dieux hindous qui viennent presque immédiatement au dessous de Brahma, et qui ont chacun une des huit régions du monde sous leur empire: Indra préside à l'éther et au jour; Iama, à la mort, aux enfers; Niroutl, aux mauvais génies; Agni, au feu; Varouna (ou Pratcheta), aux eaux et à l'Océan; Paoulastia, à l'intérieur du globe; Pavana (autrement Marouta ou Vaiou), à l'air, aux vents, aux odeurs; Içania, à la région du Nord-Est; ce dernier est une incarnation de Siva.

VACQUERIE (J. DE LA), magistrat, natif d'Arras, se fit remarquer de Louis XI par la vigueur avec laquelle il refusa, en 1476, de remettre Arras à ceux qui venaient l'en sommer de sa part. Ce monarque le fit en 1481 premier président du parlement de Paris. La Vacquerie ne montra pas moins d'énergie dans ce nouveau poste. Il fit rejeter par les magistrats des édits de Louis XI qui établissaient des taxes nouvelles, et obligea le roi à révoquer ces édits. La Vacquerie fit de même des représentations très fortes sous la régence d'Anne de Beaujeu. Il mourut vers 1497.

VADÉ (J.-Joseph), poëte burlesque, né en 1720 à Ham, fils d'un honnête marchand, ne fit point d'études régulières, mais se forma par la lecture des auteurs français. Il se créa un genre à part, le genre *poissard*, en imitant dans ses vers le langage des halles. Il fut quelque temps secrétaire du duc d'Agenois, puis occupa un petit emploi dans les finances. D'un caractère jovial, ami du vin et de la bonne chère, il hantait les cabarets, et n'en était pas moins fort recherché, même dans le grand monde; on le regardait comme un plaisant de société. Il mourut à 37 ans en 1757, ayant abrégé sa vie par ses excès. Il a laissé nombre de chansons bachiques, et de plus la *Pipe cassée*, *poëme épi-tragi-poissardi-héroï-comique*, les *Lettres de la Grenouillère*, des bouquets poissards, des madrigaux, des épîtres dans le même genre, des opéras comiques et des parodies qui eurent une grande vogue. Vadé est le Téniers de la poésie. Ses *Œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8, Paris, 1758. On a donné à part ses *Œuvres poissardes*, 1796, in-4. — Voltaire a publié des contes sous le pseudonyme de Guillaume Vadé.

VADICASSES. *Voy.* VIDUCASSES.

VADIMON (lac de), *Vadimonis lacus*, auj. *lac de Bassano?* petit lac de l'Etrurie, au N. E. de la forêt Ciminienne, est célèbre par deux victoires que les Romains y remportèrent, l'une en 310 sur les Etrusques, l'autre en 305 sur les Sénonais.

VADUTZ, ville de la Confédération germanique, ch.-l. de la principauté de Lichtenstein, à 48 kil. S. O. de Brégenz; 1,800 hab. Château.

VÆNIUS (OTTO), peintre. *Voy.* VAN-VEEN.

VÆSTERAS, ville de Suède, ch.-l. du gouv. de même nom, à 140 kil. N. O. de Stockholm; 3,000 hab. Evêché; château. Cathédrale (avec tombeau d'Eric XIV); lycée. Industrie métallurgique. Une diète tenue à Væsteras en 1544 confirma l'hérédité de la couronne en Suède. — Le gouv. de Væsteras, situé entre ceux de Gefleborg, Stora-Kopparberg, OErebro, Nykœping, Upsal, a 140 kil. sur 80, et 90,000 hab. Pays plat, lacs et rivières.

VAG ou **VAAG**, *Cusus*, *Vagus*, riv. de Hongrie, naît dans le comitat de Liptau, arrose ceux de Thurocz, Trentsin, Neutra, Kœmœrn, coule 200 kil. au S. O., reçoit la Neutra, l'Arva, la Thurocz, etc., et tombe dans le Danube à Kœmœrn.

VAGA (PERINO DEL). *Voy.* PERINO.

VAGIENNES, *Vagienni*, peuple ligure de la Gaule Cisalpine, habitait les vallées arrosées par le Pô, le Tanaro et les deux Doire; capit. *Augusta Vagiennorum* (auj. Città di Bene ou Vico di Mondovi).

VAIGATCHE (île), île de la Russie d'Europe (Arkhangel), entre la Nouvelle-Zemble et la côte, dont elle est séparée par le détroit de Vaigatche ou de Nassau: 100 kil. sur 150. Habitants samoyèdes.

VAIGIOU (île), île du Grand-Océan Equinoxial, au N. O. de la Papouasie, dont la sépare le détroit de Gammen, par 0° lat. N., 128° long. E.

VAI-HOU, dite aussi *île de Pâques* ou *de Davis*, île de la Polynésie, la plus orientale des Sporades Australes habitées, par 112° long. O., 27° lat. S.; 2,000 hab.: 25 kil. de tour. Sol fertile, bananes et patates excellentes. Habitants bien faits et intelligents. — Découverte par Davis en 1686, elle fut revue par Roggeween le jour de Pâques (1722).

VAILLANT (J. FOI), numismate, né en 1632 à Beauvais, mort en 1706, quitta la médecine pour les médailles, fit plusieurs voyages aux frais de Louis XIV en Italie, en Sicile, en Grèce, en Egypte, en Perse, en Hollande et en Angleterre, et rapporta de précieuses récoltes numismatiques, non sans avoir couru de graves dangers. Pris par les Algériens à son second voyage, il avait été 4 mois et demi esclave. Il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions dès l'origine de ce corps savant. On lui doit beaucoup d'ouvrages, tous remarquables par l'exactitude et l'originalité des recherches, entre autres: *Historia Ptolemæorum ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Seleucidarum imperium ad fidem numismatum*, etc., La Haye, 1732, in-fol.; *Arsacidarum imperium*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; *Numismata ærea imperatorum... in coloniis*, etc., La Haye, 1688 et 97, in-fol.; *Numismata imperatorum... a populis romanæ ditionis*, Amsterdam, 1701, in-fol., etc.

VAILLANT (Walleran), peintre et graveur, né à Lille en 1623, mort en 1677, était habile dessinateur et coloriste; il est le premier qui ait gravé en manière noire. Il séjourna à Anvers, Amsterdam, et passa 4 années en France. — Il eut 4 frères, qui tous furent ses élèves, et qui se distinguèrent aussi, surtout le 2e, Bernard Vaillant.

VAILLANT (Séb.), botaniste, né en 1669 aux environs de Paris, mort en 1722, fut aide-chirurgien militaire, puis secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV, obtint la direction du Jardin des Plantes, y fut nommé professeur et entra en 1716 à l'Académie des Sciences. Il avait entrevu le système sexuel des plantes qui a fait tant de réputation à Linnée. Son principal ouvrage est le *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, plus de 300 figures (il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main).

VAILLY ou **WAILLY**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Aisne, à 20 kil. E. de Soissons; 1,544 hab.

VAILLY, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. N. O. de Sancerre; 697 hab.

VAIRAC, ch.-l. de cant. (Lot), à 53 kil. N. E. de Gourdon; 1,713 hab.

VAISON, *Vasio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), près de l'Ouvèze, à 25 kil. N. E. d'Orange ; 2,602 hab. Ruines. Jadis capitale des *Vocontii*, et importante sous les Romains. Patrie de Trogue-Pompée.

VAISSETTE (dom Jos.), savant français, né en 1685 aux environs d'Alby, mort en 1756, fut d'abord procureur du roi, quitta cette place pour se faire Bénédictin, afin de se livrer librement à ses goûts studieux, fut appelé en 1713 à l'abbaye de Saint-Germain, et s'appliqua tout entier à la composition d'ouvrages historiques ou géographiques de la plus haute importance. Le plus remarquable est son excellente *Histoire générale du Languedoc*, Paris, 1730-45, 5 vol. in-fol., dont il donna lui-même un abrégé, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

VAIZE ou **VAISE**, faubourg de Lyon, au N. O., sur la droite de la Saône ; 6,000 hab.

VAKHTANG, nom de plusieurs rois de Géorgie, dont l'un fonda la ville de Tiflis au ve siècle. Le plus célèbre est Vakhtang V qui régna de 1703 à 1724. Pour conserver sa couronne, il fut obligé d'abjurer le christianisme et de se faire Musulman. Il réprima les incursions des Lesghiz et des Tartares du Caucase ; mais trop faible pour résister au puissant Nadir, il se retira en Asie et mourut à Astracan. Il fut le dernier prince de la dynastie des Pagratides. On lui doit une *Chronique universelle de Géorgie* (dont on conserve plusieurs manuscrits à Rome et en Russie), et une *Description des pays Caucasiens* (en partie publiée par Klaproth).

VALA ou **WALA**, abbé de Corbie, parent de Charlemagne, fut intendant du palais de ce prince, puis quitta brusquement la cour pour le cloître, et fut fait abbé de Corbie, tout en conservant une grande influence à la cour. Louis-le-Débonnaire lui confia l'éducation de son fils Lothaire. Vala eut le tort d'exciter l'ambition du jeune prince ; il le poussa à la révolte contre son père, et eut part à la déposition de Louis en 833. L'empereur, rétabli sur son trône, fit enfermer Vala dans une forteresse ; il mourut en 836 à Bobbio.

VALACHIE ou **VALAQUIE**, *Ak-Iflak* en turc, partie de l'anc. *Dacie Trajane*, état de l'Europe orientale, longtemps province de Turquie, a pour bornes au S. et à l'E. le Danube qui la sépare de la Bulgarie, à l'O. la Servie et la Hongrie, au N. la Transylvanie et la Moldavie, et s'étend de 17° à 24° long. E. ; 1,500,000 hab. Capitale, Bukharest. Division, deux grandes parties, la Grande et la Petite-Valachie. Rivières, outre le Danube : Aluta, Ardjich, Jalomnitza, Sereth. Climat chaud et humide ; montagnes au N. ; sol varié, fertile en général ; longues et belles vallées, superbes plaines ; grains, légumes, tabac, bétail et chevaux. Mines d'or qu'on n'exploite pas. Les habitants sont chrétiens grecs ; leur langue est le valaque ou *roumouni*, formé du latin et du slave. Le gouvernement est monarchique ; le souverain se nomme hospodar ; il paie tribut à la Porte, mais à cela se réduit sa dépendance. — La Valachie, comprise quelque temps dans l'empire romain (Dacie Trajane), devint province des Goths au plus tard au temps d'Aurélien, puis fut occupée par les Huns, Avares, Bulgares, Petchenègues, Ouises, et finalement devint, en 1290, un royaume particulier, qui fut tantôt vassal de la Hongrie (ou de la Pologne), tantôt indépendant. Mahomet II en fit une province de l'empire ottoman (1479), mais en lui laissant ses propres lois, et en ne gardant, outre la suzeraineté, que le droit de nommer et de déposer le chef de l'état ; ce chef était toujours choisi parmi les Grecs Fanariotes. La dépendance devint plus complète au commencement du xvie siècle. Sous Pierre-le-Grand (1707), les Valaques commencèrent à nouer des intelligences avec la Russie, et cette puissance n'a cessé depuis ce temps d'en convoiter la possession. La Valachie jusqu'à l'Aluta fut cédée à l'Autriche par le traité de Passarovitz (1717), mais celui de Belgrade la rendit aux Turcs (1739). Enfin, en 1829, le traité d'Andrinople plaça la Valachie sous la protection de la Russie, et réduisit la suzeraineté turque sur ce pays à un vain nom.

VALAIS, *Wallis* ou *Wallisertand* en allemand, *Vallis Pennina* en latin, *Vallisia* en latin moderne, 20e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Vaud et Berne au N., d'Uri et du Tessin au N. E., et les États sardes ailleurs ; 81,000 hab. Capit., Sion. Division, Haut et Bas-Valais. Tout le pays n'est qu'une immense vallée (d'où son nom) ; il est traversé par le Rhône, et est entouré de très hautes montagnes (Rosa, Cervin, Mœnch, Jungfrau, Grimsel, grand Saint-Bernard, Simplon, etc.). Grains, safran, légumes, fruits exquis, raisin de qualité supérieure. Pâturages, gibier nombreux. Mines d'or, argent, fer, cuivre, plomb, cobalt ; houille, marbre. Les habitants appartiennent à deux races, la française et l'allemande. Les Catholiques y dominent. — Le Valais a successivement appartenu aux Romains, aux Bourguignons, aux Francs, a fait ensuite partie du roy. de Bourgogne Transjurane, puis du roy. d'Arles ; il se divisa plus tard en Bas-Valais (aux comtes de Savoie), et Haut-Valais, où étaient beaucoup de petites villes. C'est en attaquant le Bas-Valais que Charles-le-Téméraire perdit les batailles de Granson et de Morat. Les 2 parties du Valais se réunirent ensuite, et formèrent une république sujette des 13 cantons suisses. En 1801, cette république, s'étant séparée de la Suisse, se mit sous la protection de la France. En 1810, elle devint le dép. du Simplon, qui eut pour ch.-l. Sion. En 1814, elle forma un des 22 cantons dans la nouvelle organisation de la Suisse.

VALANGIN, bourg de Suisse. *Voy.* VALLANGIN.

VALAQUE-ILLYRIEN (district), district régimentaire des États autrichiens, dans le gouv. des Confins militaires (généralat du Banat), entre le comitat de Krassova, la Servie et la Valachie ; 80,000 hab. Villes ; Karansebes, Mehadia, etc.

VALARSACE, roi d'Arménie. *Voy.* TIGRANE II.

VALART (Joseph), humaniste, né en 1698 à Hesdin (Artois), mort en 1781, se fit abbé, fut professeur et précepteur dans diverses maisons, et enfin à l'école militaire à Paris. On lui doit des éditions classiques d'un grand nombre d'auteurs (Ovide, Végèce, Frontin, Horace, Celse, Cornelius-Nepos, Quinte-Curce, César, etc.), une *Grammaire latine*, 1736, une *Grammaire française*, 1742, etc.

VALAZÉ (Ch.-Eléonor DUFRICHE DE), membre de la Convention, né en 1751 à Alençon, fut d'abord lieutenant, puis quitta le service et s'occupa d'économie politique, de législation et de littérature, jusqu'à la révolution. Il en adopta les principes, fut envoyé en 1792 à la Convention par le dép. de l'Orne, prit parti pour les Girondins, rédigea le rapport dans le procès de Louis XVI, s'éleva contre Marat et Robespierre, fut compris dans la proscription des Girondins le 2 mai 1793, et condamné à mort le 30 octobre, par le tribunal révolutionnaire ; il se perça d'un poignard au prononcé de l'arrêt.

VALBONNAIS, ch.-l. de cant. (Isère), à 37 kil. S. E. de Grenoble ; 1,405 hab.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), philologue hollandais, né en 1715 à Leeuwarden (en Frise), mort en 1785, élève d'Hemsterhuys, fut co-recteur au gymnase de Campen, professeur de langue grecque, puis d'antiquités grecques, à l'université de Franeker (1741), passa à celle de Leyde comme professeur de langues et d'antiquités grecques, puis d'histoire hollandaise, et forma un grand nombre d'élèves distingués. Il a donné des éditions estimées de l'*Hippolyte* et des *Phéniciennes* d'Euripide, de Callimaque, de Théocrite, d'Ammonius (*de Vocabulorum differentia*) et autres grammairiens grecs, etc., et a laissé divers ouvrages originaux, réunis sous le titre d'*Opuscula*

philologica, critica et academica. On y trouve beaucoup d'idées neuves et utiles.

VALDAI (monts), très petites collines en Russie d'Europe (Novogorod), courent 500 kil. vers l'O. et le N. O., limitant au N. le bassin du Volga ; elles n'ont guère que 300 mètres de haut. Fer, cuivre.

VALDEMAR I, dit *le Grand*, roi de Danemark, né en 1131, était fils de Canut Lavard, roi des Obotrites ou des Vénètes, et petit-fils d'Eric III. A la mort d'Eric V il fut un des 3 compétiteurs qui disputèrent sa succession (1147): il finit par l'emporter sur ses deux adversaires, Canut V et Suénon III, et resta en 1157 seul maître de tout le Danemark. Il entretint des relations amicales avec l'empire, força les princes de Mecklembourg à renoncer à leurs prétentions au trône (1166), dirigea contre les pirates de la Baltique une foule d'expéditions glorieuses, conquit l'île de Rugen, où il détruisit le culte d'Hertha et celui de Svantovit (1168); força le roi de Norvége (Magnus VI) à signer un traité humiliant, et fit rédiger les deux codes dits *loi de Scanie* et *loi de Seeland*. Il mourut en 1181.

VALDEMAR II, dit *le Victorieux*, fils puîné de Valdemar I, succéda en 1202 à son frère aîné Canut VI, conquit le Holstein, se fit confirmer par l'empereur Frédéric II dans la possession de tous les pays slaves au S. et à l'E. de l'Eyder et de l'Elbe qu'avaient acquis ses prédécesseurs ; fit en Suède et en Norvége des expéditions glorieuses, acquit la Prusse en 1210, subjugua une partie de l'Esthonie (1219), y fonda Revel et Narva, et se vit à la tête de la plus puissante marine qui existât alors (1,400 vaisseaux). Fait prisonnier en 1223 par le comte Henri de Schwerin, il n'obtint la liberté qu'après deux ans et à des conditions onéreuses. En 1240, il fit reviser les lois de Scanie et de Seeland, et publia un nouveau code pour les autres provinces. Il mourut en 1241, laissant 3 fils, Eric VI, Abel, Christophe I, qui régnèrent tous trois après lui. —Valdemar III, son fils aîné, qu'il avait de son vivant nommé co-régent (de 1219 à 1231), était mort avant lui.

VALDEMAR IV, 3e fils de Christophe II, était en Bavière lorsque mourut son père (1333), et y resta encore quelques années. En 1340, il vint avec une armée de Bavarois et de Souabes, et rentra successivement en possession du Slesvig, de Seeland et autres îles du Jutland (1340-44), mais il céda au roi de Suède et Norvége Magnus II le Halland, la Scanie, la Blekingie (1343). En 1347, il vendit l'Esthonie à l'ordre Teutonique, et avec l'argent que lui valut cette vente, il racheta nombre de domaines encore engagés (1348). Les grands, effrayés de son pouvoir, se révoltèrent plusieurs fois (1353 et 1357), et appelèrent à leur secours les ducs de Mecklembourg et de Saxe-Lauenbourg. Valdemar ne les soumit qu'en 1360. Il venait alors de reprendre à la Suède les 3 provinces qu'il lui avait cédées ; il conquit encore les îles d'OEland et de Gothland, mais il s'attira ainsi la guerre avec les rois de Norvége et de Suède, avec la Hanse et plusieurs princes allemands ; il rompit cette ligue par le mariage de Marguerite sa fille avec le roi de Norvége Haquin VII ; une 2e ligue s'étant formée contre lui en 1368, il fut secouru par l'empereur Charles IV, mais fut forcé de faire de grands sacrifices pour sauver ses états. Il mourut en 1376, sans enfant mâle, et laissant deux filles, Ingeburge et Marguerite. Il eut pour successeur le fils de Marguerite, Olof II de Norvége.

VALDEMAR (Marguerite DE). *Voy.* MARGUERITE.

VALDEMAR, roi de Suède, le premier de la dynastie des Folkungs, fut élu en 1250, à la mort d'Éric XI, son oncle maternel, se déshonora par ses mœurs dissolues, entreprit, pour effacer ses torts aux yeux de l'opinion, un pèlerinage à Jérusalem (1272), confia en partant l'administration à son 2e fils Magnus ; trouva au retour, en 1276, des trames perfides ourdies contre lui, ce qui causa une guerre civile, fut vaincu, puis abdiqua, ne se réservant que le duché de Gothie ; mais bientôt il reprit les armes, fut encore battu, se réfugia en Danemark (1278), et finit par être arrêté et mis en prison par ordre de Magnus (1288). Il y mourut 5 ans plus tard.

VAL-DE-OLIVAS, ville d'Espagne (Cuença), à 44 kil. N. O. de Cuença ; 2,700 hab. Ch.-l. du duché de l'Infantado.

VAL-DE-PENAS, ville d'Espagne (Manche), à 38 kil. S. E. de Ciudad-Réal ; 10,000 hab. Palais des marquis de Santa-Cruz. Bons vins.

VALDERIES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 12 kil. N. E. d'Alby ; 1,709 hab.

VALDIVIA, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes à l'O., entre dans le Chili, passe à Valdivia et se jette dans le Grand Océan : cours, 250 kil.

VALDIVIA, ville et port du Chili, au milieu de l'Araucanie, par 75° 46' long. O., 39° 51' lat. N., à 340 kil. S. de la Concepcion. Fondée en 1551 par Pierre de Valdivia, et plusieurs fois détruite et relevée. Prise par lord Cochrane en 1820. Ravagée par un affreux tremblement de terre en 1837

VALDIVIA (Pierre DE), un des compagnons de Pizarre, s'était acquis le renom de bon officier en Italie ; en Amérique, il seconda Pizarre contre Almagro, eut une part essentielle à la défaite du dernier, obtint à sa place le gouvernement du Chili, dont bientôt il acheva la conquête, et où il bâtit Santiago. Ramené dans le Pérou par les troubles qui agitaient cette province après la mort de Pizarre (1541), il prit parti pour Gonzalès, frère de celui-ci, contre Nunez de Vela, représentant du roi d'Espagne, mais ensuite il rentra dans le devoir, aida au triomphe de La Guasca sur les rebelles, et gagna ainsi le titre de capitaine-général du Chili et de tout le pays qu'on pourrait soumettre au sud du Pérou. Valdivia s'enfonça dans le pays, cherchant de l'or et subjuguant les tribus sur son passage, fonda les villes de la Concepcion, de Villa Imperiale, de Villarica, de Valdivia, mais il finit par être attaqué en 1559 par les intrépides Araucans, qui le vainquirent, le firent prisonnier et l'assommèrent.

VALDO (Pierre de VAUX, ou), *Petrus de Valdo*, hérésiarque, était un marchand de Lyon, natif de Vaux, près de Lyon. Devenu très riche, il quitta le monde, vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et avec un certain nombre de disciples se mit, vers 1170, à expliquer la Bible au peuple, et à dogmatiser, prétendant que chaque fidèle pouvait remplir les fonctions de prêtre. Lui-même avait, dit-on, traduit ou fait traduire la Bible en idiome vaudois. On ignore à quelle époque il mourut. Ses disciples formèrent la fameuse secte connue sous le nom de Vaudois ; on les nomme aussi *Pauvres de Lyon*.

VALDRADE, sœur de Gontier, archevêque de Cologne, gagna par sa beauté le cœur de Lothaire, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, qui répudia pour l'épouser sa femme Tietberge. Le pape Nicolas I excommunia ces deux époux et força Lothaire à quitter Valdrade (638).

VALENÇA-DO-MINHO, ville forte du Portugal (Minho), près du Minho, à 53 kil. N. de Braga ; 1,800 hab. Erigée en marquisat par Jean I en faveur d'Alphonse de Bragance.

VALENÇAY, ch.-l. de cant. (Indre), à 39 kil. N. O. de Chateauroux ; 3,289 hab. Superbe château que Napoléon donna pour résidence au prince des Asturies (Ferdinand VII) ; ce prince y resta de 1808 à 1814. Le château de Valençay appartint ensuite au prince de Talleyrand.

VALENÇAY (Achille D'ETAMPES-), dit le *cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, mort en 1646, se signala d'abord comme chevalier de Malte à la prise de Sainte-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas ; il commanda les troupes

d'Urbain VIII contre le duc de Parme, et reçut en récompense le chapeau de cardinal. — Léonor d'Etampes-Valençay, son frère, fut archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux Etats-Généraux de 1614, et se distingua comme prédicateur et comme poëte. Il mourut à Paris en 1651.

VALENCE, *Valentia* des anciens, *Valencia* en espagnol, ville d'Espagne, capitale de la province, intendance ou royaume de ce nom, sur la droite du Guadalaviar, à 2 kil. de la Méditerranée et à 320 kil. S. E. de Madrid ; 68,000 hab. Cinq faubourgs, superbe cathédrale, la plus riche du royaume, beaux quais, bourse, palais archiépiscopal, palais du gouverneur, consulat, célèbre promenade dite l'*Alameda*, etc. Archevêché, université fondée en 1209 (auj. la 1re de l'Espagne), académie des sciences et arts, académie de peinture, société économique, bibliothèque, école militaire de sous-officiers. Soieries, velours, moires, passementerie, draps, chapeaux, ébénisterie, orfévrerie, fleurs artificielles, etc. Commerce actif. — Valence a été la capitale des *Edetani*. Les Arabes la prirent en 715. Comprise d'abord dans le califat de Cordoue, elle devint, lors du démembrement de ce califat (1031), capit. d'un petit royaume; elle fut enlevée aux Maures, en 1094, par le Cid, fut reprise par eux après la mort du héros (1100), malgré l'héroïque résistance de Chimène, sa veuve ; fut conquise définitivement par Jacques I, roi d'Aragon, en 1238, et fut enfin réunie à la Castille avec la couronne d'Aragon. Il était resté beaucoup de Maures à Valence et dans le roy. de ce nom après la conquête; le nombre s'en accrut encore après la chute du roy. de Grenade (1492). Leur industrie et leur habileté en agriculture enrichirent beaucoup le pays. Aussi les Valençais s'opposèrent-ils tant qu'ils purent au bannissement des Maures sous Philippe II et III. Valence est la première ville d'Espagne où l'on ait imprimé. A Valence naquirent Alexandre VI et Célestin III, Guilhen de Castro, Hugues de Moncade, etc. Le maréchal Suchet s'empara de Valence en 1812.

VALENCE (royaume de), dit aussi *intendance de Valence*, prov. d'Espagne, entre la Catalogne au N., le roy. de Murcie au S., l'Aragon et la Nouvelle-Castille à l'O., la Méditerranée à l'E. : 348 kil. du S. au N., largeur variable ; 1,080,000 hab. Ch.-l., Valence. C'est une des plus délicieuses contrées de l'Europe. Climat chaud, sol fertile, fruits et vins exquis, kermès, riz, sparterie, etc.: agriculture bien entendue. Point de port (sauf Alicante et San-Polo). Grand commerce, industrie florissante. Les Castillans affectent un profond mépris pour les Valençais. Le peuple parle catalan. — Ce pays, habité jadis par les *Edetani*, et compris par les Romains dans l'Espagne Tarraconaise, fut conquis par les Goths, puis par les Maures (715), appartint aux califes de Cordoue, forma quelque temps (1031-1094) un petit royaume à part qui eut pour capit. Valence et qui suivit le sort de cette ville (*Voy.* ci-dessus). Quoiqu'il ne fût plus, sous la domination espagnole, qu'une province, on continua de dire *royaume de Valence;* cette prov. fut longtemps gouvernée par un vice-roi; elle a auj. un capitaine-général pour le militaire, et un intendant-général pour le civil.

VALENCE, *Julia Valentia*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Drôme, sur la gauche du Rhône, à 564 kil. S. E. de Paris; 10,967 hab. Evêché, citadelle. Belle cathédrale (où se voit le mausolée de Pie VI). Palais épiscopal, pont suspendu. Ecole d'artillerie. Société d'agriculture, commerce et arts. Bibliothèque. Toiles peintes, filature de soie, etc. Commerce de vins, eau-de-vie, fruits, huile, laines, peaux. Valence était capit. des *Segalauni*. Elle devint de bonne heure colonie romaine. Au moyen âge, elle fut la capitale du Valentinois. Il s'est tenu trois conciles nationaux à Valence (374, 584, 855). L'université de Grenoble y fut transférée en 1454 par Louis XI. C'est là qu'enseigna Cujas. A Valence siégea la *Chambre ardente* qui condamna Mandrin en 1755. Valence est la patrie de Joubert et de Championnet. — L'arr. de Valence a 10 cant. (Valence, Bourg-du-Péage, Chateuil, le Grand-Serre, Loriol, Romans, Saint-Jean-en-Royans, Saint-Donat, Saint-Vallier, Tain), 101 communes et compte 138,546 hab.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 25 kil. N. E. d'Alby ; 1,252 hab. Commerce de bois de charpente.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Gers), à 9 kil. S. de Condom, sur la Bayse ; 1,295 hab.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 25 kil. O. de Moissac ; 3,116 hab.

VALENCIA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, à 150 kil. S. O. de Caracas, à 3 kil. O. du lac de Valencia ; 12,000 hab. Entrepôt de commerce entre Caracas et Porto-Bello. On cultive aux environs l'indigo et le coton. — La ville fut fondée en 1555 : très endommagée dans la guerre de l'indépendance ; incendiée en 1814.

VALENCIA-DE-ALCANTARA, ville forte d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. O. d'Alcantara ; 4,700 hab.

VALENCIA-DE-DON-JUAN, bourg d'Espagne, à 26 kil. S. de Léon ; 1,800 hab. Jadis important.

VALENCIA-DEL-VENTOSO, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. O. de Llerena ; 3,900 hab.

VALENCIANA, ville du Mexique (Guanaxuato), près de la ville de Guanaxuato ; 4,000 hab. (jadis 22,000). Immenses mines d'argent, auj. envahies en partie par les eaux ; exploitées depuis 1768 par Obregon (depuis comte de Valenciana) ; de 1771 à 1804, elles ont produit près de 500 millions de francs.

VALENCIENNES, *Valentianæ*, ch.-l. d'arr. (Nord), sur l'Escaut, à 51 kil. S. E. de Lille ; 19,489 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Fortifications considérables ; hôtel-de-ville remarquable. Académie de peinture. Société philharmonique, société des Incas ; musée, cabinet d'histoire naturelle. Batistes, linons, gazes, mérinos, calicots, percales, dentelles dites *valenciennes*, bonneterie, imprimeries sur étoffes diverses, tissus métalliques, huiles, amidon, sucre de betteraves, forges, etc. Grand commerce. Aux environs, sont les mines d'Anzin. — Fondée vers 399 av. J.-C. Les rois francs y avaient un palais ; elle appartint ensuite à Lothaire (842, etc.), et par suite à l'empire d'Allemagne. En 1677, Louis XIV s'en empara ; le traité de Nimègue en confirma la possession à la France (1678). Prise par les Autrichiens (1793), reprise par les Français (1794). Patrie du chroniqueur Froissard. — L'arr. de Valenciennes a 7 cant. (Bouchain, Condé, Saint-Amand qui compte pour 2, plus Valenciennes qui compte pour 3), 80 comm., et 30,061 hab.

VALENCIENNES (comté de), seigneurie qui comprenait la prévôté de Valenciennes, l'Ostervant et le Brabant, fut de bonne heure réunie au Hainaut.

VALENS (Flavien), empereur romain, né vers 328 en Pannonie, fut associé en 364 à la dignité impériale par son frère aîné Valentinien qui lui abandonna l'Orient. Il étouffa la révolte de Procope (369), remporta divers avantages sur le roi de Perse Sapor II, embrassa le christianisme, mais en adoptant les erreurs d'Arius, admit dans l'empire les Goths et leur donna asile dans la Basse-Mésie (376) ; mais l'avidité des agents impériaux ayant réduit ce peuple au désespoir, ils prirent les armes et battirent les généraux de l'empereur aux batailles de Marcianople et d'*ad Salices*. Valens lui-même fut défait en personne à Andrinople et périt avec toute sa suite, brûlé dans une chaumière, où il s'était réfugié (378). Il fut remplacé par Théodose.

VALENS (Julien), prit la pourpre sous Dèce et fut tué quelques jours après. — Son neveu, P. Valerius Valens, proconsul d'Achaïe, se fit également proclamer empereur sous Gallien, après l'usurpation de Macrien, vainquit et fit tuer Pison qui venait

aussi d'être salué auguste en Thessalie, mais fut égorgé par ses soldats au bout de six semaines (261).

VALENSOLE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 48 kil. S. O. de Digne: 3,284 hab. Coutellerie.

VALENTIA (Pierre DE), jurisconsulte espagnol, né à Cordoue en 1554, d'une famille originaire de Zafra (Estramadure), mort en 1620 à Madrid, historiographe de Philippe III, était fort instruit dans les langues et la philosophie anciennes. On a de lui, sous le titre d'*Academica, sive de Judicio erga verum*, un excellent ouvrage qui contient l'exposé et la discussion des différentes opinions relatives à la certitude et qui sert de commentaire aux *Académiques* de Cicéron. — Il ne faut pas le confondre avec Gregorio Valentia, jésuite (1551-1603), qui a laissé des commentaires sur la *Somme de saint Thomas* et des ouvrages de controverse.

VALENTIA, auj. *Valence*, v. de Gaule, chez les *Segalauni*.—V. d'Hispanie, chez les *Edetani*. V. VALENCE.

VALENTIE, *Valentia*, province du diocèse de Bretagne, la plus au N., mais au S. de la Calédonie, fut soumise par les Romains dès le temps d'Antonin et de Sévère : sous Valentinien I, Théodose, père de l'empr. de ce nom, la conquit de nouveau. Elle comprenait les comtés de Northumberland, Durham, Cumberland, Westmoreland, et le N. de celui d'York.

VALENTIN (le), château royal des États sardes, à 1 kil. S. E. de Turin, fut commencé vers 1550, sous la domination française par René de Birague, président du parlement de Turin, et devint ensuite un lieu de plaisance pour les princes de Savoie.

VALENTIN (saint), prêtre et martyr à Terni en Italie (306). On le fête le 14 février.

VALENTIN, hérésiarque égyptien du IIe siècle, mort en 161. Il avait voulu être évêque, mais n'ayant pu y réussir, il se sépara de l'église et forma vers l'an 140 une des sectes connues sous le nom de *Gnostiques*. Il eut des succès en Egypte, mais s'étant rendu à Rome sous le pape Hygin, il se vit presque isolé, et fut excommunié (143). Il retourna en Orient et y propagea sa doctrine. Adoptant en partie les erreurs de Basilide, Valentin enseignait une espèce de syncrétisme mystique où l'on trouvait confondus avec les principes du christianisme quelques dogmes du platonisme et de la philosophie orientale. Il imaginait deux mondes, l'un visible, l'autre invisible. Dans celui-ci il distinguait un espace infini et lumineux, qui n'était autre chose que Dieu, du sein duquel émanaient trente essences divines, éternelles, qu'il nommait *Æons*, au nombre desquelles figuraient l'*esprit*, la *vérité*, le *verbe* ou *raison*, la *vie*, l'*église*. Le monde visible doit sa création à un ouvrier de nature secondaire, le *démiurge*, qui seul est coupable des imperfections qu'on y remarque.

VALENTIN (Basile), célèbre alchimiste, l'un des fondateurs de la chimie et de la pharmacie. En cherchant la pierre philosophale, il a fait quelques découvertes utiles; il s'est surtout occupé de l'antimoine, et a fait connaître les propriétés médicales de cette substance. On ne sait rien de certain sur sa vie ni même sur son nom. On croit qu'il naquit à Erfurt en 1394. Il est plus probable que ce personnage n'a jamais existé, et que son nom (qui veut dire *régule puissant*, dénomination du *mercure* chez les chimistes), n'est qu'un voile sous lequel s'est caché quelque alchimiste du XVe siècle. Ses ouvrages, originairement écrits en allemand, furent traduits en latin et dans plusieurs langues vulgaires. Les principaux sont : *De microcosmo*, Marbourg, 1609; *Azoth sive Aurelia occultâ*, Francfort, 1613, où il traite de la pierre philosophale ; *Practica, una cum duodecim clavibus*, Francfort, 1618 (trad. en français sous ce titre : les *Douze clefs de la philosophie, traitant de la vraie médecine métallique*, 1660) ; *Currus triumphalis antimonii*, 1624, etc.

VALENTINE VISCONTI ou VALENTINE DE MILAN, fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, épousa en 1389 Louis, duc d'Orléans, fils puîné de Charles V et frère de Charles VI, et lui apporta en dot le comté d'Asti avec l'expectative du duché de Milan, si la dynastie de Visconti venait à s'éteindre dans les mâles. De là, plus tard, les guerres de Louis XII et de François I pour la possession du Milanais. Valentine montra beaucoup de tendresse à son mari, malgré ses nombreuses infidélités, et prodigua ses soins à Charles VI, tombé en démence. Lors de l'assassinat du duc (1407), elle alla en deuil se jeter aux pieds du roi pour demander vengeance. Elle mourut l'année suivante, à 38 ans, et fit en mourant jurer à ses enfants de venger leur père.

VALENTINIEN I, *Flavius Valentinianus*, empereur romain, né en Pannonie en 321, servit avec distinction sous Julien et Jovien, et, après la mort de ce dernier (364), fut proclamé auguste par l'armée à Nicée. Il s'associa son frère Valens, lui donna l'Orient, en gardant pour lui l'Occident, et envoya sur-le-champ ses armées en Gaule, afin d'en chasser les Alemanni (365). Il y vint bientôt lui-même, et extermina ces peuples barbares (366-68). De là, il envoya ses lieutenants battre les Pictes (367), les Saxons (370) : en même temps il portait ses vues sur toute l'administration, donnait aux villes l'institution des *défenseurs de cité*, et réprimait la turbulence des Ariens. En 373, après un court séjour en Italie, il passa en Pannonie, battit les Quades, ruina leurs villes, et les réduisit à demander la paix. Ce prince était sujet à de violents emportements : il se brisa un vaisseau dans la poitrine en discutant avec les ambassadeurs des Quades, et mourut immédiatement (375). Il laissa 2 fils, Gratien et Valentinien II, qui lui succédèrent. Au nombre de ses meilleurs généraux était Théodose, père de l'empereur de ce nom ; Valentinien le fit tuer sur de faux soupçons.

VALENTINIEN II, *Flavius Valentinianus Junior*, était très jeune quand Valentinien I, son père, mourut ; cependant l'armée d'Illyrie le salua auguste (375). Gratien, son aîné, qui avait été associé à l'empire dès 367, ratifia ce choix, et lui donna la préfecture d'Italie. Valentinien s'établit à Milan, et régna d'abord sous la tutelle de sa mère. Maxime, qui venait de tuer Gratien, menaçait aussi Valentinien II ; Théodose consentit à reconnaître cet usurpateur, à condition qu'il se contenterait des possessions de Gratien en Gaule (383) ; mais cinq ans après, le voyant reprendre les armes, il lui déclara la guerre, le vainquit et le mit à mort (388). Valentinien II, maître de l'Occident et devenu majeur, venait de faire contre les Francs une expédition heureuse (389), quand le traître Arbogaste l'assassina dans Vienne (en Gaule), 390, et mit sur le trône le rhéteur Eugène.

VALENTINIEN III, *Flavius Placidus Valentinianus*, empereur d'Occident, fils de Constance III et de Placidie, naquit à Ravenne en 419, fut conduit à Constantinople par sa mère en 423, à la mort d'Honorius, son oncle, et fut placé sur le trône, en 425, par les troupes de l'empire d'Orient. Placidie gouverna d'abord au nom de son fils. Devenu majeur, Valentinien III fut gouverné par Aétius, qui lui conserva une partie de la Gaule, et qui repoussa l'invasion d'Attila, à l'O. du Rhin (451). Valentinien n'en tua pas moins ce grand général l'année suivante. Attila fondit alors sur l'Italie (452), dont il dévasta le Nord ; il méditait une autre attaque lorsqu'il mourut, en 453. Valentinien, sans courage et sans talent, fut tué deux ans après par Pétrone Maxime, dont il avait outragé la femme (455), et qui lui succéda.

VALENTINOIS, partie du Bas-Dauphiné, au S. du Viennois et à l'E. du Rhône, avait pour ch.-l. Valence, qui lui donnait son nom. Autres places, Crest, St-Marcellin, Montelimart, Pierrelatte. Le Valentinois portait d'abord le titre de comté : il eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1419 ; il fut alors vendu

au Dauphin, fils de Charles VII; mais ce dernier n'ayant pu remplir les conditions de la vente, le Valentinois fut acquis par le duc de Savoie, qui le céda à la France en 1446 en échange du Faucigny. Il fut à quatre fois différentes érigé en duché-pairie: en 1499, pour César Borgia; en 1548, pour Diane de Poitiers; en 1642, pour Honoré de Grimaldi, prince de Monaco; en 1715, pour Guyon de Matignon, gendre d'un Grimaldi. Les descendants de cette dernière famille, princes de Monaco, portent encore le titre de ducs de Valentinois. Ce pays fait aujourd'hui partie du département de la Drôme.

VALENTINOIS (la duch. de). *V.* DIANE DE POITIERS.

VALÈRE (sainte), *Valeria*, vierge qui subit le martyre dans le Limousin au IIIe siècle, est fêtée le 10 décembre. — L'Église fête le 14 juin un martyr du nom de Valère, *Valerius*, mort à Soissons en 287.

VALÈRE MAXIME, *Valerius Maximus*, écrivain latin, servit en Asie sous le consul Sextus Pompeius, l'an 14 de J.-C., et fut admis à la cour de Tibère, auquel il dédia son ouvrage. Du reste, il ne prit aucune part aux affaires publiques. Il n'est connu que par un recueil *De dictis factisque mirabilibus*, en 9 livres, ouvrage qui ne se compose que d'anecdotes ou traits d'histoire isolés, rangés sous certains titres généraux (de la religion, du mariage, de la bravoure, de la patience, etc.), mais auquel nous devons quelque reconnaissance pour les faits intéressants qu'il nous apprend. Le style, bien que pur, n'est pas digne de l'époque d'Auguste. On a prétendu, mais sans preuve, que nous n'avions qu'un abrégé de l'ouvrage original. La meilleure édition critique de Valère Maxime est celle de Kapp, Leipsick, 1782, in-8; celle de M. Hase, dans la collection Lemaire, la reproduit en partie avec avantage. Cet auteur a été fréquemment traduit en français. Les plus récentes traductions sont celles de R. Binet, 1796, 2 vol. in-8; de MM. Peuchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-8, et celle de M. Frémion, dans la collection de Panckoucke.

VALÉRIE, *Valeria*, espèce de marche militaire formée au IVe siècle de la partie de la Pannonie inférieure située le long du Danube, depuis l'emb. de l'Arrabo (Raab) jusqu'à celle de la Drave, était régie par un duc. On la compte souvent comme prov. du diocèse d'Illyrie. — Prov. d'Italie, dans le diocèse de Rome, entre l'Ombrie, la Campanie et le Picenum.

VALÉRIEN (mont), colline du dép. de la Seine, au dessus de Suresnes et près de la rive gauche de la Seine, a été de temps immémorial un lieu de pèlerinage. Sanctifiée, dit-on, par sainte Geneviève, elle fut longtemps habitée par des anachorètes, qui, vers le milieu du XVIIe siècle, y furent réunis en communauté. En 1634, Hubert Charpentier, prêtre de Paris, y fonda en outre, sous le nom de *Calvaire*, un établissement consacré à Jésus crucifié, qui représentait toutes les circonstances de la Passion, et qui était desservi par 12 prêtres. Dévasté pendant la Révolution, le Calvaire fut sous la Restauration rendu à sa destination religieuse: il fut abandonné de nouveau en 1830. On a commencé en 1841 au mont Valérien d'importantes fortifications.

VALÉRIEN, *P. Licinius Valerianus*, empereur romain, né vers 190, passa par tous les grades de la milice, et était presque sexagénaire lorsque la défaite et la mort de l'empereur Gallus, au secours duquel il marchait contre Émilien, le déterminèrent à prendre la pourpre pour lui-même (253). Il s'associa son fils Gallien, ordonna la 8e persécution contre les Chrétiens, et repoussa les hordes barbares, qui envahissaient les frontières, défit le tyran Cyriade, ainsi qu'Odenat qui le protégeait, puis marcha contre Sapor: il obtint d'abord quelques succès, mais il fut vaincu près d'Édesse par la trahison de son favori Macrien (260), et se rendit à Sapor. Ce prince barbare le tint dans une humiliante captivité. Il se servait de lui comme d'un marche-pied pour monter à cheval. Après plusieurs années de torture, il le fit écorcher vif, et suspendit sa peau dans un temple.

VALÉRIEN (saint), saint et martyr bourguignon, vivait à *Castrum Tinurtium* (Tournus) au IIe siècle, sous Marc-Aurèle, et eut la tête tranchée en 179. On bâtit sur son tombeau une église, et on lui consacra, en 1019, une abbaye qui porte son nom. On le fête le 15 septembre, et dans quelques églises le 17. — Un autre saint Valérien, évêque d'Aquilée au IVe siècle, mort vers 389, est fêté le 27 novembre.

VALERIUS FLACCUS (C.), dit aussi SETINUS et BALBUS, poëte latin, de Setia ou de Padoue, occupa quelques fonctions publiques, fut lié avec Martial, Pline, Juvénal, plut à Vespasien et à Titus; il mourut vers 111 de J.-C. On a de lui les *Argonautiques*, poëme épique en 8 chants, mais inachevé. On a peut-être trop vanté ce poëme: l'imitation d'Apollonius de Rhodes, le défaut d'invention et d'intérêt, l'obscurité, l'affectation s'y montrent trop sensiblement. Cependant la versification, le style prouvent un véritable talent, et plusieurs passages méritent l'admiration. La meilleure édition est celle de Th.-Chr.-Harles, avec les notes de Burmann, Altenbourg, 1781, 2 vol. in-8, reproduite dans la *Bibliothèque des Classiques latins* de Lemaire. Dureau de la Malle en a donné une traduction en vers, Paris, 1811. M. Caussin de Perceval l'a traduit en prose (dans la collection Panckoucke).

VALERIUS PUBLICOLA, MESSALA, etc. *Voy.* PUBLICOLA, MESSALA.

VALÉRY (saint), *Walaricus* ou *Gualaricus*, premier abbé du monastère de Picardie qui porte son nom, mort en 622, est fêté le 12 décembre. C'est de lui que la ville de Saint-Valéry a pris son nom.

VALESIO ou VALLES (F.), dit *Covarrurias*, professeur de médecine à Alcala de Hénarès, puis médecin de Philippe II, tenta de concilier les idées médicales des Arabes avec celles des Grecs. Il a laissé, entre autres ouvrages: *In IV libros meteorologicôn Aristotelis commentarius*, Alcala, 1558, in-8; *Comment. in Galeni artem medendi*, Alcala, 1569, in-8; *Methodus medendi*, Venise, 1589, in-8.

VALESIUS, historien. *Voy.* VALOIS (Henri).

VALESPIR, ancien petit pays de France, dans le Roussillon, auj. dans le dép. des Pyrénées-Orient. (ch.-l., Prats de Mollo), avait le titre de comté et dépendait du comté de Cerdagne.

VALETTE (la CITÉ-), *Città-Valetta* en italien, ville de l'île de Malte, sur la côte E., ch.-l. de l'île, et anc. résidence des grands-maîtres de l'ordre de Malte; 30,000 hab. Div. en 5 parties, qui sont comme autant de villes: *Città-Nuova*, ou la Valette proprement dite, *Floriana*, *Vittoriosa*, *Sanglea*, *Burmola*, plus le port dit *Marza-Musciette*. Lazaret, arsenal, fortifications presque inexpugnables; belle cathédrale, anc. palais du grand-maître de l'ordre de Malte, hôpital Saint-Jean (auj. maison centrale de pharmacie des possessions britanniques de la Méditerranée), etc. Un aqueduc souterrain la fournit d'eau. Académie, 2 bibliothèques, cabinet d'antiquités, jardin botanique; chantiers de construction; 2 banques. Grand commerce. Fondée, en 1566, par le grand-maître Parisot de la Valette; assiégée par les Turcs en 1665; livrée aux Français que commandait Bonaparte en 1798; prise par les Anglais après un siége de 2 ans (1799-1801).

VALETTE (LA), ch.-l. de cant. (Charente), à 20 kil. S. E. d'Angoulême; 1,000 hab. Ch.-l. d'un duché-pairie créé en 1622 en faveur du duc d'Épernon.

VALETTE (LA). *Voy.* LA VALETTE.

VALGORGE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 19 kil. N. O. de l'Argentière: 1,459 hab.

VALHALLA ou VALHOLL, paradis d'Odin, dans la religion des Scandinaves; l'entrée n'en est permise qu'aux héros morts en combattant; ils s'y livrent chaque jour, pendant l'éternité, de terribles combats, après lesquels ils reviennent sains et saufs

au palais d'Odin boire de l'hydromel et de la bière que leur servent les Valkiries.

VALID, calife. *Voy.* WALID.

VALIDE (sultane). *Voy.* SULTAN.

VALINCOUR (J.-B.-H. DU TROUSSET DE), né à Paris en 1643, mort en 1730, fut secrétaire du comte de Toulouse, entra à l'Académie Française en 1699, devint historiographe du roi, et fut lié avec Racine et Boileau; ce dernier lui adressa la XIe satire (sur *Le vrai et le faux honneur*). Il avait la réputation d'un homme de goût : on a de lui des *Lettres sur la Princesse de Clèves* (1678), une *Vie du duc de Guise* (1668), et quelques traductions d'Horace.

VALKI, ville de la Russie d'Europe (Slobodes d'Ukraine), à 40 kil. S. O. de Kharkov; 10,000 hab.

VALKIRIES, déesses scandinaves, vont couper la trame de la vie des guerriers sur le champ de bataille, et leur versent à grands flots dans le Valhalla l'hydromel et la bière.

VALLA (Laurent), savant du XVe siècle, né à Rome en 1406, mort en 1457, sollicita en vain la place de secrétaire apostolique auprès du pape Martin V, fut quelque temps professeur d'éloquence à Pavie, puis à Milan, à Gênes, à Florence, s'attacha au roi d'Aragon Alphonse V, qu'il suivit dans ses guerres et ses voyages en Italie, courut grand risque à Rome d'être arrêté au moment de publier un ouvrage contre la prétendue donation de Constantin (à l'église de Rome), chercha un asile à Barcelone, puis à Naples, où Alphonse le nomma son secrétaire et un de ses historiographes, se laissa ensuite gagner par les offres du pape Nicolas V (1447), qui le fit secrétaire apostolique et chanoine de St-Jean-de-Latran, et revint enfin mourir à Naples auprès d'Alphonse. Il eut à soutenir une longue polémique contre divers savants, principalement contre le Pogge. Valla est sans contredit avec le Pogge l'homme qui de son temps contribua le plus à réveiller l'amour des lettres latines. Il traduisit en latin : *Hérodote*, Paris, 1510, in-4; *Thucydide*, Lyon, 1543, in-8; l'*Iliade*, Venise, 1502, in-fol.; les *Fables d'Esope*, Venise, 1519, in-4. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons ses *Élégances de la langue latine*, en 6 livres; un traité *De la volupté et du vrai bien;* un dialogue sur le *Libre arbitre*, réunis dans la collection de ses *Œuvres* (Bâle, 1543); une *Histoire du roi Ferdinand* (Paris, 1521); tous ces ouvrages sont en latin. On regrette que son élégante latinité ne soit point accompagnée de plus de politesse à l'égard de ses antagonistes.

VALLA (George), érudit du XVe siècle, probablement de la même famille que le précédent, né à Plaisance, enseigna l'éloquence à Milan, Pavie (1470), Venise (1481). On a de lui des traductions latines de quelques ouvrages d'Aristote (*Du Ciel, Grandes éthiques, Poétique*), et une espèce d'encyclopédie fort curieuse, sous le titre : *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501.

VALLA (Joseph), oratorien français, né à l'Hôpital (Forez), professa la philosophie et la théologie à Soissons, puis à Lyon, rédigea par ordre de Montazet, archevêque de Lyon, des *Institutiones theologicæ*, 1782 et 84, 6 vol. in-12, et des *Institutiones philosophicæ* (connues sous le nom de *Philosophie de Lyon*), 1783, 5 vol. in-12; ces deux ouvrages sont devenus classiques. Il mourut en 1790.

VALLA (Nicolas DUVAL, dit), jurisconsulte français du XVIe siècle, fut conseiller au parlement de Paris, puis à celui de Rennes. On lui doit un traité intitulé : *De rebus dubiis et quæstionibus in jure controversis*, Paris, 1583, in-8; Arnheim, 1638, in-4.

VALLADOLID, *Pintia* des anciens, ville d'Espagne, dans le roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de Valladolid, sur la Pisuerga et l'Esgueva, à 154 kil. N. de Madrid; 21,500 hab. Evêché. Chancellerie royale. Belle cathédrale (inachevée), superbe collége de Santa-Cruz, hôpital, 15 ponts. Université (fondée en 1346), académie des sciences et arts, société de géographie, etc. Chapeaux, étamines, rubans de soie. Fernand Nunez (dit *Pincianus*) et Philippe II y sont nés : ce dernier y tint sa cour pendant un temps. Christophe Colomb y mourut en 1506. — L'intendance de Valladolid se compose de deux grandes masses séparées : elle a au N. celles de Léon et Palencia, au S. celles de Ségovie et d'Avila : 8,000 kil. carr.; 200,000 hab. Elle est arrosée par le Duero et ses nombreux affluents. Climat variable; sol nu, médiocrement fertile. Peu d'industrie et de commerce.

VALLADOLID, ville du Mexique, capitale de l'état de même nom (l'anc. Mechoacan), à 184 kil. N. O. de Mexico, dans une belle vallée à 2,000 mètres au dessus de la mer. Evêché. Cathédrale, bel aqueduc. Patrie d'Iturbide.

VALLADOLID, ville de la république de Honduras. *Voy.* COMAYAGUA.

VALLAGE, anc. petit pays de France, en Champagne, auj. compris dans les dép. de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse; ch.-l., Joinville; autres villes, Vassy, Bar-sur-Aube, etc.

VALLANGIN ou VALLENGIN, bourg de Suisse (Neuchâtel), à 5 kil. N. O. de Neuchâtel; 500 hab. Horlogerie. Ch.-l. d'un comté qui a donné son nom à l'une des branches des comtes de Neuchâtel, et qui fut réuni à celui de Neuchâtel en 1579.

VALLE D'ALESANI, village de Corse, ch.-l. de canton, à 22 kil. de Corte; 650 hab.

VALLEE (Geoffroy), né à Orléans dans le XVIe siècle, d'une famille considérable, publia, à l'âge de 15 ou 16 ans, un opuscule intitulé : la *Béatitude des Chrétiens* ou le *Fléau de la foy*, où il professait des opinions approchant de l'athéisme. Le parlement de Paris le condamna à être brûlé vif en 1572. L'arrêt fut exécuté en 1574.

VALLELONGA, *Nicephora*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult.), à 20 kil. de Mileto; 5,000 hab.

VALLERAUGUE, ch.-l. de cant. (Gard), près de la source de l'Hérault, à 20 kil. N. du Vigan; 3,957 hab. Filatures de soie. Patrie de La Baumelle.

VALLET, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 20 kil. S. E. de Nantes; 5,972 hab. Vins excellents.

VALLIA ou WALLIA, 4e roi des Wisigoths, vengea le meurtre d'Ataulf, son parent, sur l'usurpateur Sigeric, et prit la place de ce dernier (415). Il établit les Wisigoths en Gaule (dans l'Aquitaine et la Narbonaise 1re), d'accord avec Honorius, mais à condition de faire la guerre aux Suèves, aux Alains et aux Vandales, ce qu'il exécuta avec succès. Il mourut en 419.

VALLIÈRE (J. Florent DE), officier d'artillerie, né à Paris en 1667, mort en 1739, fit toutes les campagnes des dernières années de Louis XIV, commanda l'artillerie au siége du Quesnoy, où il démonta 80 pièces ennemies avec 34; devint bientôt lieutenant-général, directeur de l'artillerie, et membre de l'Académie des Sciences. — Son fils, Joseph Florent, marquis de Vallière (1717-1776), suivit la même carrière, eut part au siége de Fribourg, à la prise de Berg-op-Zoom, après laquelle il fut fait lieutenant-général, devint en 1761 directeur-général de l'artillerie; alla, sur la demande du roi Charles III, organiser l'artillerie en Espagne et à Naples. Il était aussi de l'Académie des Sciences. Ces deux officiers apportèrent dans leur armée des perfectionnements importants, et s'opposèrent toujours à la séparation de l'artillerie et du génie.

VALLIÈRE (Mlle DE LA). *Voy.* LAVALLIÈRE.

VALLISNERI (Ant.), naturaliste, né en 1661 aux environs de Modène, mort en 1730, exerça la médecine, et occupa longtemps la chaire de médecine pratique à Padoue; il eut une longue lutte à soutenir contre la routine avant de pouvoir hautement enseigner les découvertes modernes. Il en fit lui-

même quelques-unes, tant en entomologie qu'en organologie humaine. Il combattit très fortement la génération spontanée, soutint le système des œufs, et donna par ses recherches sur ce sujet une impulsion à la science. Il a beaucoup écrit: parmi ses *Œuvres complètes*, publiées (en italien), à Venise, 1733, 3 vol. in-fol., on distingue ses *Expériences et observations sur l'origine, le développement et les mœurs de divers insectes*, Padoue, 1713, in-4, et son *Histoire de la génération de l'homme et des animaux*, Venise, 1721, in-4 ; etc.

VALLOMBREUSE, célèbre abbaye du grand-duché de Toscane, fondée en 1060 par saint Jean Gualbert, noble de Florence, dans un canton très sauvage de la province de Florence, près de San-Giovanni-in-Val d'Arno. *Voy.* GUALBERT.

VALLON, ch.-l. de cant. (Ardèche), près de l'Ardèche, à 32 kil. S. E. de l'Argentière; 2,627 hab.

VALLONS ou WALLONS. *Voy.* WALLONS.

VALLS, ville d'Espagne (Barcelone), à 17 kil. N. de Tarragone ; 9,000 hab. Grande industrie.

VALMIKI, poëte hindou, le plus ancien, le plus célèbre de tous; on le suppose contemporain de Rama, et on le place vers le XVe siècle av. J.-C. On le regarde comme le père de la poésie épique des Indiens, et on lui attribue l'invention du distique indien, dit *sloka*. On a sous son nom un magnifique poëme épique en langue sanscrite, le *Ramayana*, où sont racontés les exploits de Rama et sa victoire sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan; il se compose de 25,000 vers environ, distribués en 7 livres. Les deux derniers ont été publiés avec traduction anglaise littérale par Carey et Marshman, Serampour (1806-1810), 3 vol. in-4. On en a publié quelques épisodes séparés en Allemagne et en France. A.-G. de Schlegel a donné une bonne partie du texte sanscrit avec traduction latine, Bonn, 1829.

VALMONT, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 24 kil. N. O. d'Yvetot; 1,080 hab. Eaux minérales.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né à Rouen en 1731, mort en 1807 à Paris, fut deux ans pharmacien, voyagea comme naturaliste pour le compte du gouvernement, visita les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie, l'Islande, forma un riche cabinet à son retour, et fit des cours publics d'histoire naturelle (1757-88 et 1795-1806), qui répandirent le goût de cette science. Il était membre de l'Académie des Sciences. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, Paris, 1765, 5 vol. in-8 (5e édit., Lyon, 1800, 15 vol. in-8), ouvrage fort incomplet, mais qui a été le type des ouvrages de même genre qui ont paru depuis.

VALMY, village du dép. de la Marne, à 11 kil. O. de Sainte-Menehould ; 415 hab. — Il y fut livré, le 20 septembre 1792, entre les Français commandés par Dumouriez et les Prussiens commandés par le duc de Brunswick, un combat où les Français obtinrent l'avantage, et qui produisit un immense effet moral. Napoléon depuis donna le titre de duc de Valmy à Kellermann, qui commandait à Valmy sous Dumouriez. *Voy.* KELLERMANN.

VALOGNES, ch.-l. d'arr. (Manche), sur le Merderet, dans un vallon, à 45 kil. N. O. de Saint-Lô, à 16 kil. S. de Cherbourg, à 12 kil. de la mer; 6,655 hab. Aux environs, quelques antiquités (restes de théâtre, thermes, etc.); haras de Lieuxaint. Bibliothèque. Commerce tant avec Jersey et Guernesey qu'avec Paris (poissons, coquillages, volaille et gibier). Patrie de Le Tourneur et de Vicq-d'Azyr. On croit que Valognes est l'anc. *Crociatonum*, ch.-l. des *Unelli*. Elle fut prise par Duguesclin sur Charles II, roi de Navarre, et par les Anglais sous le règne de Charles VII. — L'arr. de Valognes a 7 cantons (Valognes, Barneville, Briquebec, Montebourg, Quettehou, Sainte-Mère-Église, Saint-Sauveur-le Vicomte), 118 comm. et 95,660 hab.

VALOIS, pays des *Vadicasses* ou *Viducasses*, anc. petit pays de France, dans l'Ile-de-France, auj. réparti entre l'E. du dép. de l'Oise et le S. du dép. de l'Aisne ; ch.-l., Crespy. En 1284, il fut donné en apanage, avec le titre de comté, par Philippe-le-Hardi à son fils puîné Charles, père de Philippe de Valois (Philippe VI), et tige de la branche des Valois, qui donna 13 souverains à la France, de 1328 à 1589 (*Voy.* la suite de ces princes à l'art. FRANCE, p. 650). Charles VI érigea le Valois en duché pour son frère Louis d'Orléans, en 1402. Louis XIV en fit un duché-pairie pour Philippe d'Orléans, son frère, et depuis, le Valois a toujours été possédé par la maison d'Orléans jusqu'à la suppression des apanages en 1790.

VALOIS (Ch. DE FRANCE, comte de). *V.* CHARLES.

VALOIS (Henri DE), *Valesius*, historiographe de France, l'un des plus savants hommes du XVIIe siècle, né à Paris en 1603, mort en 1676, s'appliqua de bonne heure à la lecture des poëtes grecs et latins, des orateurs et des historiens, et s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe. En 1658, il obtint une pension du cardinal Mazarin ; deux ans après, il fut nommé historiographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : une édition des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Théodoret, etc., avec des notes, 1659-73, 3 vol. in-fol.; une nouvelle édition d'Ammien Marcellin, avec des remarques, 1636, in-4.

VALOIS (Adrien DE), frère puîné du précédent, 1607-1692, suivit l'exemple de son frère, et se consacra à l'histoire de France. Le roi le fit son historiographe en 1664. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Gesta Francorum*, 1658, 3 vol. in-fol.; *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-fol. — Ch. de Valois, fils du précédent, savant antiquaire, membre de l'Académie des Inscriptions, a publié, sous le titre de *Valesiana*, un recueil de remarques historiques et critiques de son père. Il a donné à l'Académie de savants mémoires, notamment des recherches sur les *Amphictyons*, sur les *Guerres sacrées* de la Grèce.

VALOMBREUSE. *Voy.* VALLOMBREUSE.

VALORBE, village de Suisse (Vaud), à 12 kil. S. O. d'Orbe; 1,000 hab. Aux environs, source de l'Orbe et superbe grotte dite *des Fées*.

VALPARAISO, c.-à-d. *vallée du Paradis*, ville du Chili (Santiago), sur la baie de Valparaiso, à 105 kil. N. O. de Santiago ; 4,000 hab. Port, citadelle, 3 forts. Grand commerce avec Lima (or, argent, platine; chinchillas). Endommagée par deux tremblements de terre, 1822 et 1829.

VALPERGA, ville des États sardes (Turin), à 40 kil. N. O. de Turin; 3,500 hab.

VALPERGA DI CALUSO (Thomas), savant italien, né à Turin en 1737, mort en 1815, se fit oratorien à Naples après avoir été marin, voyagea beaucoup, acquit de profondes connaissances dans les mathématiques et les langues orientales, professa la littérature grecque et orientale à l'université de Turin, et mourut directeur de l'observatoire de Turin, président et directeur d'une des classes de l'académie des sciences et des lettres de cette ville, correspondant de l'Institut de France. Il a laissé de savants ouvrages sur les mathématiques, sur les langues orientales (*Litteraturæ copticæ rudimenta*, Parme, 1783, in-8, etc., sous le pseudonyme de Didymus Taurinensis); des *Vers latins et grecs*, Turin, 1807, in-8, et des *poésies italiennes*, Turin, 1807, in-8 (sous le pseudonyme d'Euforbo Melesigenio). Il était étroitement lié avec Alfieri, et publia les *Œuvres posthumes* de cet écrivain.

VALRÉAS, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 33 kil. N. O. d'Orange; 4,277 hab. Moulins à soie, teintureries. Patrie du cardinal Maury.

VALROMEY, *Vallis Romana*, anc. petit pays de France, au moyen âge, en Bourgogne, dans le Bugey, avait longtemps appartenu à la maison de Savoie. Louis XIII l'érigea en duché en faveur de la maison d'Urfé. Il est auj. compris dans la partie orientale du dép. de l'Ain.

VALSAINTE, anc. chartreuse de Suisse (Fribourg), à 17 kil. S. de Fribourg, devint, en 1791, le séjour des Trappistes français; elle est depuis 1818 occupée par la congrégation de Saint-Sauveur.

VALSALVA (Ant.-Marie), anatomiste italien, né en 1666 à Imola, mort en 1723, était disciple de Malpighi. Il pratiqua la médecine à Bologne, fut en même temps professeur d'anatomie dans cette ville, et eut Morgagni pour élève. Il fit faire des progrès à la chirurgie, inventa ou simplifia plusieurs instruments, et fit de nombreuses découvertes en anatomie. Son principal ouvrage est un *Traité de l'Oreille*, en latin, Bologne, 1704, souvent réimprimé.

VALSESIA, prov. des États sardes (Novare), entre celles d'Ossola au N., de Pallanza et de Novare à l'E., d'Aoste à l'O., de Verceil et de Biella au S.: 45 kil. sur 22; 35,000 hab. Ch.-l., Varallo. Montagnes; châtaignes; vers-à-soie, bestiaux. Mines.

VALTELINE, *Vallis Tellina* en latin moderne, *Val-Tellina* en italien, petite région de l'Italie septentrionale (jadis entre la Ligue-Cadée, le comté de Bormio, le duché de Milan, le comté de Chiavenne et la Terre-Ferme de Venise), auj. dans le royaume Lombard-Vénitien (partie orientale de la légation de Sondrio), n'est qu'une vallée qui s'étend de l'Adda au lac de Côme: 2,200 kil. carr.; 63,000 hab.; ch.-l., Sondrio. L'Adda la traverse, de hautes montagnes l'enferment. Sites très pittoresques, sol très fertile (on y trouve les productions de la Sicile à côté de celles des hautes montagnes). Dans les parties basses de la vallée se trouvent des crétins. La Valteline, après avoir formé la limite S. de la Rhétie au temps des Romains, passa aux Ostrogoths, aux Francs, aux rois de Germanie, et fut donnée comme fief par les empereurs aux évêques de Coire, qui en furent dépouillés tantôt par la v. de Côme, tantôt par les ducs de Milan: finalement les Ligues grises et l'évêque reprirent ces pays en 1512, et l'évêque céda ses droits aux Ligues en 1530. L'Espagne, qui convoitait ce territoire pour joindre le duché de Milan au Tyrol, fit soulever les habitants contre les Ligues en 1620; la France soutint les Ligues (1632), et envoya à leur secours le duc Henri de Rohan, avec une armée qui les remit en possession de la Valteline (1637). Napoléon en 1807 fit de la Valteline un département du royaume d'Italie (le dép. de l'Adda, ch.-l. Sondrio). En 1814, le pays fut donné à l'Autriche et réuni au royaume Lombard-Vénitien.

VAL TRAVERS, en Suisse. *Voy.* TRAVERS.

VALVERDE, ch.-l. de l'île de Fer, une des Canaries, sur la côte N. E.; port. — Ville du Pérou (Lima), par 11° lat. S.; port sur le Grand Océan.

VALVERDE-DEL-CAMINO, ville d'Espagne (Séville), à 75 kil. N. O. de Séville; 4,600 hab.

VALVERDE-DE-XUCAR, bourg d'Espagne (Cuença), sur le Xucar, à 27 kil. S. de Cuença; 1,600 hab. Palais des comtes de Valverde.

VALVERDE (Vincent DE), Espagnol, natif d'Oropesa, accompagna comme missionnaire Fr. Pizarre lors de son expédition dans le Pérou (1530). Il fit de vains efforts pour arrêter les effets de la cruauté des Espagnols, revint en Espagne en 1534, et retourna au Pérou en 1538 avec le titre d'évêque de Cuzco. Il fut pris par les Indiens en 1543 et dévoré.

VAMBA, roi des Wisigoths, fut élu en 672, mais eut à lutter sans cesse contre l'esprit factieux des nobles et plus encore du clergé, diminua la puissance épiscopale, réprima la révolte du comte de Nimes Hilperic et celle du comte Paul, et fit preuve de modération dans la victoire. Il fut, après 8 ans de règne, détrôné par Ervige, d'accord avec l'archevêque de Tolède (680). Ce traître le fit raser et revêtir d'un habit monastique pendant qu'il dormait engourdi par un soporifique. Vamba crut dès lors ne pouvoir plus régner, et il entra dans un monastère (680). Le règne de Vamba est remarquable par la 1re attaque que firent sur l'Espagne les Arabes d'Afrique; ils furent repoussés, et perdirent 272 vaisseaux à cette tentative.

VAMPIRES, c.-à-d. en esclavon *sangsues*, dits aussi *Stryges*, êtres fantastiques imaginés par certains peuples modernes et dont l'existence est accréditée principalement en Hongrie, en Pologne, en Esclavonie et dans les îles de la Grèce. Suivant les récits du vulgaire, les Vampires sont des revenants qui à l'heure de minuit sortent de leur tombeau et viennent sucer le sang de leurs victimes sans les réveiller, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils s'attaquent de préférence à leurs parents et à leurs amis. — Les naturalistes ont, par allusion à cette croyance, donné le nom de vampire à une grande chauve-souris qui vient sucer le sang des voyageurs endormis.

VAN, *Artemita*, ville de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. de pachalik, à 260 kil. S. E. d'Erzeroum, sur la rive orientale du lac de Van; 15,000 hab. Murailles; citadelle. Commerce actif par caravanes. Jardins délicieux. Cette ville est extrêmement ancienne. On lui donne pour fondatrice la célèbre Sémiramis. — Le pachalik de Van est situé entre ceux de Cars au N., d'Erzeroum au N. O., de Diarbek à l'O., de Chehrezour au S. et la Perse à l'E.: 270 kil. sur 220; 150,000 hab. Montagnes, beaucoup de rivières. Excellent blé, fruits, vins. Gibier, abeilles. Habitants (Turcomans, Arméniens et Kourdes).

VAN (lac de) ou D'ARDJICH, *Arsissa palus*, lac de la Turquie d'Asie, au milieu du pachalik de Van: 140 kil. sur 60. Plusieurs îles. Eaux amères et salées.

VAN AARSSEN (Franç.), ambassadeur hollandais, né à La Haye en 1572, mort en 1641, fils de Corneille Van Aarssen, qui avait été pensionnaire de Hollande, fut chargé de représenter son pays en France, à la cour de Henri IV, puis à Venise et en Angleterre. Quoiqu'il dût son élévation à Barneveldt, il prit parti contre lui pour Maurice de Nassau, et fut le premier à conseiller la convocation du synode de Dordrecht où le malheureux Barneveldt fut condamné.

VAN-BAEK ou **BEEK**. *Voy.* TORRENTINUS.

VAN-BAERLE. *Voy.* BARLÆUS.

VANBRUGH (John), auteur comique et architecte anglais, né vers 1672, d'une famille originaire de Gand, mort en 1726, servit d'abord dans l'armée, puis travailla pour le théâtre (depuis 1697), dirigea quelque temps avec Congrève le théâtre d'Haymarket, qu'il avait lui-même fait construire (1706); il avait obtenu, par la protection du comte de Carlisle, la place lucrative de roi d'armes (1704); il fut nommé en 1715 architecte des bâtiments de la couronne et inspecteur de l'hôpital de Greenwich. Ses principales pièces sont la *Rechute*, 1697; *Esope*, 1698; la *Femme poussée à bout* (*The provoked wife*), 1698; la *Ligue des femmes mariées*; le *Mari en colère* ou le *Voyage à Londres* (qu'il n'a pas eu le temps d'achever). Comme auteur comique, Vanbrugh est plein de verve et de sel, mais aussi d'une licence excessive; comme architecte, son mérite est contesté: cependant on le jugea digne de construire le palais de Blenheim, voté par la nation au duc de Marlborough. On remarque une grande analogie entre Vanbrugh et notre Perrault.

VANCOUVER (George), navigateur anglais, né en 1750, mort en 1798, fit avec Cook les 2e et 3e voyages autour du monde, servit ensuite sous Rodney, et fut en 1789 employé à la station de la Jamaïque. Chargé l'année suivante d'examiner s'il existe une communication maritime par le Nord, entre les

côtes occid. et orient. de l'Amérique du Nord, il explora, d'abord avec l'Espagnol Quadra, qu'il avait rencontré dans ces parages (1792), puis seul (1793), toute la côte occid. depuis le 56e degré jusqu'à la Nouvelle-Californie, sans trouver le passage cherché, visita les comptoirs russes, l'archipel du roi George et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, reçut du roi d'Owhyhée la cession de cette île (1794), et revint en Angleterre en 1795. Il fit paraître, l'année même de sa mort, son *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique*, etc. Londres, 1798, 3 vol. in-4, atlas in-fol. (trad. en français, Paris, an VIII ou 1800, en 3 vol. in-4, atlas in-fol.).

VANCOUVER (île). *Voy.* QUADRA-ET-VANCOUVER.

VANDA, reine de Pologne. *Voy.* POLOGNE.

VAN-DALE (Ant.), savant critique et médecin, né en 1638 à Harlem, mort en 1708, fut quelque temps prédicateur des Mennonites ou Anabaptistes pacifiques, puis médecin de l'hospice de Harlem. On a de lui : *De oraculis veterum ethnicorum*, Amsterdam, 1683 et 1700 (ouvrage instructif où il prouve que les oracles sont le fruit de l'imposture et non l'œuvre du démon, comme on l'a cru longtemps; Fontenelle a tiré de ce livre son *Histoire des oracles*); *De origine et progressu idolatriæ*, 1696, et plusieurs dissertations sur divers points d'antiquité, notamment sur la traduction des *Septante*.

VANDALES, *Vandali* (nom dérivé de *Wendes*, et que l'on fait aussi venir, mais à tort, du mot all. *wandeln*, errer), peuple de la famille wende, d'origine slave, à ce qu'on croit, habita successivement entre la Vistule et l'Oder sur les côtes de la Baltique, entre l'Oder et l'Elbe, vers la Lusace des modernes, puis (au IIe siècle) plus au S., au milieu des Hermundures et des Quades, et se transporta au IIIe siècle dans le sud de la Dacie Trajane, à l'E. du Tibisque inférieur (banat de Temesvar). Unis aux Alains et aux Suèves, ils passèrent le Rhin à la fin de 406, envahirent la Gaule et pénétrèrent en Espagne en 409, s'établirent surtout dans la Bétique qui prit d eux le nom de *Vandalusia* (d'où Andalousie); ils y ajoutèrent bientôt la Carthaginoise, possession des Alains, et s'amalgamèrent avec ce peuple. Pressés par les Wisigoths et les Suèves, ils quittèrent l'Espagne en 429, sous la conduite de Genséric, leur roi, passèrent en Afrique, où les appelait le comte Boniface, gouverneur de cette province, s'établirent d'abord en Mauritanie, puis conquirent tout le diocèse d'Afrique, y compris Carthage qu'ils prirent en 439, et qui devint leur capitale. Ils étendirent leurs dévastations sur tout le littoral de la Méditerranée, pillèrent Rome pendant 14 jours (455), et se signalèrent tellement par leur barbarie que leur nom ne rappelle plus que l'idée d'un peuple féroce et destructeur. Ils furent exterminés en 534 par Bélisaire, qui, ayant débarqué en Afrique, défit leur roi Gélimer à Tricaméron (en Byzacène). Voici les rois des Vandales, tant en Hispanie qu'en Afrique.

Godégisile,	406	Gundamond,	484
Gonderic,	406	Thrasimond,	496
Genséric,	427	Hildéric,	523
Huneric,	477	Gélimer,	530-534

Une partie des Vandales était restée en Germanie; on a même prétendu qu'il en existe encore des débris (entre l'Elbe et l'Oder), conservant sous le joug des Prussiens une apparence de nationalité, et ayant un roi de leur nation qu'ils cachent avec soin.

VANDALIA, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état d'Illinois, sur la Kaskaskia ; 2,000 hab. Université, société archéologique et historique.

VANDALUSIA, nom donné aux possessions des Vandales en Espagne. C'est auj. l'Andalousie et le royaume de Grenade. *Voy.* VANDALES.

VANDAMME (Dominique-Joseph), général français, né à Cassel (Nord) en 1771, était général de brigade à 23 ans, fut fait général de division en 1799, prit part aux glorieuses campagnes de la république, du consulat et de l'empire. En 1813, il commandait en Saxe : attaqué par des forces supérieures, il fut battu par les Russes et fait prisonnier. Rentré en France en 1814, il devint pair pendant les Cent-Jours et fut chargé de plusieurs commandements. Après le désastre de Waterloo, il ramena sous Paris les débris de l'armée. Persécuté sous la Restauration, il se retira à Gand, puis en Amérique. Il revint en Europe en 1824 et mourut à Cassel en 1830.

VAN DEN HOECK (Jean), peintre, né à Anvers en 1608, élève de Rubens, se rendit à Rome et s'y fit bientôt remarquer, fut appelé à la cour de Vienne par Ferdinand II, puis revint dans sa patrie où il mourut. On cite de lui : *Pallas foulant aux pieds les vices et embrassant la Prudence*, et le *Portrait équestre de l'archiduc Léopold Guillaume*.

VAN DEN VELDE, nom de plusieurs artistes hollandais, dont les plus connus sont :

Isaïe et Jean Van den Velde, frères, nés à Leyde, l'un en 1597, l'autre en 1598; ils excellèrent dans les paysages et les scènes rustiques.

Guillaume Van den Velde, dit *le Vieux* (1610-1693), natif de Leyde, et son fils, de même nom, dit *le Jeune* (1633-1707), natif d'Amsterdam; ils excellèrent dans les marines et furent appelés en Angleterre où ils se fixèrent. Pour peindre avec plus d'exactitude les batailles maritimes, ils suivaient les flottes jusqu'au fort du combat.

Adrien Van den Velde, paysagiste (1639-72), d'Amsterdam, élève de Wynants; il réussit également dans le genre d'histoire.

VAN DER AA. Les deux frères Adolphe et Philippe Van der Aa, ainsi que Gérard Van der Aa, leur parent, tous trois Hollandais, se signalèrent parmi les amis de la liberté de leur pays, qui, en 1556, présentèrent à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des remontrances énergiques contre le roi d'Espagne, Philippe II, leur oppresseur. Ils contribuèrent puissamment à l'affranchissement de leur pays.

VAN DER BEKEN. *Voy.* TORRENTIUS.

VANDERBOURG (Ch. BOUDENS DE), littérateur français, né en 1765 à Saintes, mort en 1827, avait servi avant la révolution dans la marine militaire. Il émigra en 1793, alla en Allemagne où il étudia la littérature de ce pays, puis passa dans les îles danoises de l'Amérique comme chargé des intérêts de quelques riches Danois, revint en France en 1802, se fit d'abord connaître par quelques traductions de l'allemand (le *Woldemar* de H. Jacobi, 1796, le *Laocoon* de Lessing, 1802), publia, en 1803, sous le nom de Clotilde de Surville, un recueil de poésies qui excitèrent l'admiration générale en même temps qu'il s'élevait de vives discussions sur leur authenticité, travailla longtemps à des journaux littéraires, notamment aux *Archives* et au *Journal des Savants*, où il se fit connaître comme critique judicieux, et mit le sceau à sa réputation par une traduction estimée des *Odes d'Horace* en vers français, 1812 et 1813. Il fut reçu à l'Académie Française en 1814. Il est aujourd'hui reconnu que les *Poésies de Clotilde* sont en grande partie son propre ouvrage.

VAN DER FAES. *Voy.* LELY.

VAN DER HELST (Barthélemi), peintre hollandais, né en 1613 à Harlem, mort en 1670 à Amsterdam, excella dans le portrait et fut en ce genre le rival de Van Dyck.

VAN DER LINDEN (J. Antoniade), *Lindenius*, né en 1609 à Enckhuysen, mort à Leyde en 1664, exerça la médecine à Amsterdam, puis enseigna cette science à Franeker et à Leyde. On a de lui, entre autres ouvrages : *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam, 1637 (bibliographie médicale très utile, publiée depuis par Mercklein avec beaucoup d'augmentations sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686); *Medicina physiologica*, etc., Am-

terdam, 1653, in-4 ; *Selecta medica*, Leyde, 1656, in-4 ; des éditions de *Celse*, Leyde, 1657, 1665, in-12, et d'*Hippocrate*, grec-latin, 1665, 2 vol. in-8, etc.

VAN DER MEULEN (Ant.-Franç.), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, mort en 1690, fut de bonne heure appelé à Paris par Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 liv., et fut logé aux Gobelins, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner sur les lieux les marches, les campements, les attaques et les vues des différentes villes assiégées, et put ainsi atteindre à cette vérité frappante d'imitation qui lui assure un rang éminent. Il a peint aussi avec succès la plupart des vues des maisons royales, et a réussi dans le portrait. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux : aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Les trois réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le musée de Versailles en possède un grand nombre ; on y distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise* ; l'*Entrée de Louis XIV à Arras* ; le *Siége de Maëstricht*. L'œuvre gravée de cet artiste forme une suite de 152 planches (tom. 16, 17 et 18 de la collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*). Van der Meulen fut reçu à l'Académie en 1673.

VAN DER MONDE (N.), géomètre, membre de l'Académie des Sciences et de l'Institut, né à Paris en 1735, mort en 1796, a donné des *Mémoires* sur la résolution des équations, les problèmes de situation, une nouvelle espèce d'irrationnelles, les éliminations des inconnues dans les quantités algébriques. Ce géomètre décomposa le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties. Les mémoires qu'il lut sur ce sujet à l'Académie eurent l'approbation des compositeurs célèbres, tels que Philidor, Gluck et Piccini. Il fut professeur d'économie politique à l'école normale (1795).

VAN DER NOOT (H. Nic.), avocat de Bruxelles, prit, en 1789, une grande part à une insurrection qui avait pour but de chasser les Autrichiens des Pays-Bas ; lorsque les troupes impériales eurent évacué le pays, il fut nommé président du congrès national et chargé du pouvoir exécutif ; les Autrichiens ayant repris le pays en 1790, il se retira en Hollande et engagea ses compatriotes à se joindre à la France. Il mourut en 1826 à Bruxelles.

VAN DER VELDE (Ch.-F.), romancier allemand, né en 1779 à Breslau, mort en 1824, travailla d'abord pour le théâtre, mais ayant eu peu de succès, il se mit à écrire des romans historiques ; il a été quelquefois surnommé, quoique bien à tort, le *Walter Scott allemand*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Dresde, 14 vol. in-8, 1823, et trad. en français par M. Loëve-Weimars, Paris, 1826-28, 16 vol. in-12. On y remarque : *Naddock-le-Noir* ; *Walaska ou les Amazones de Bohême* ; les *Anabaptistes* ; les *Patriciens*. — Peintres célèbres. *Voy.* VAN DEN VELDE.

VANDEUVRE ou VANDOEUVRE, ch.-l. de cant. (Aube), à 25 kil. O. de Bar-sur-Aube ; 1,727 hab. — Village du dép. de l'Indre, à 11 kil. S. O. de Buzançois ; près de là est la forge de la Cailleaudière.

VAN-DIEMEN (TERRE DE). *Voy.* DIÉMEN.

VANDRILLE (saint), *Wrandegisilus*, fondateur de l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille en Normandie, mort en 667. *Voy.* SAINT-VANDRILLE.

VAN DYCK (Antoine), peintre de l'école flamande, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, fut élève de Rubens, voyagea en Italie, en Hollande, en France et en Angleterre, où il se fixa. Le peu d'encouragement qu'il reçut lui fit abandonner presque entièrement le genre de l'histoire, genre dans lequel il a presque égalé Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec le Titien. Il travaillait avec une extrême facilité, et a produit un grand nombre d'ouvrages. On connaît de lui plus de 70 tableaux d'histoire ; pour ses portraits, le nombre en est infini ; il lui arrivait souvent d'en faire plusieurs dans la journée. On regarde comme ses chefs-d'œuvre le *saint Sébastien* (au musée du Louvre), le *saint Augustin en extase* (pour une église d'Anvers), gravé par P. de Jobe ; le *Couronnement d'épines* et *Jésus élevé en croix*, gravés par Bolswert.

VAN DYCK (Philippe), dit *le Petit Van Dyck*, né à Amsterdam en 1680, mort à La Haye en 1752, fut élève de Boonen dont il éclipsa la réputation ; les Hollandais le regardent comme un de leurs plus grands peintres. On lui attribue : *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*, que l'on donne aussi à un autre Van Dyck (Floris), qui florissait à Harlem.

VANE (H.), homme d'état anglais, né en 1612, fut un des plus zélés adversaires de Charles I, devint en 1640 membre du parlement, fut un des instigateurs du Covenant (1642), et entra après la victoire de son parti au conseil d'état, où il resta de 1649 à 1653. Il ne s'en montra pas moins opposé à Cromwell qui le jeta en prison. Nommé après la mort de Cromwell président du conseil d'état, il tenta vainement de faire adopter une nouvelle forme de gouvernement républicain. Charles II rétabli le fit arrêter et exécuter à Towerhill (1662).

VAN EFFEN (Juste), auteur, né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mort en 1735, était inspecteur des magasins de Bois-le-Duc. Il a traduit de l'anglais en français les *Voyages de Robinson Crusoé*, 2 volumes in-12 ; le *Mentor moderne*, 3 vol. in-12 ; le *Conte du tonneau*, du docteur Swift, 2 vol. in-12 ; *Pensées libres de Mandeville*, La Haye, 1723, in-12. On a de lui : le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8 ; la *Bagatelle* ou *Discours ironique*, 3 vol. in-8 ; *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle ; on trouve ce *Parallèle* à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par Mathanasius.

VAN EYCK. *Voy.* JEAN DE BRUGES.

VAN GEER (Louis), industriel hollandais, vint se fixer en Suède, y perfectionna les fonderies de fer, les manufactures d'armes, obtint la confiance de Gustave-Adolphe et de la reine Christine, et se servit de son influence et de ses richesses pour encourager l'industrie et les lettres. Il fit venir en Suède Comenius pour organiser l'instruction publique. En récompense de ses services, Van Geer fut anobli.

VAN GEER (Charles, baron), maréchal de la cour de Suède, issu de la même famille que Louis, né en Suède en 1720, mort en 1778, s'adonna par goût à l'histoire naturelle, et mérita d'être appelé le *Réaumur suédois*. On lui doit d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, rédigés en français, 7 vol. in-4, Stockholm, 1752-1778.

VANGIONES, peuple de la Gaule, en Germanique 1re, entre les Caracates et les Nemètes, avait pour ch.-l. *Vangiones* ou *Borbetomagus*, auj. WORMS.

VAN HELMONT (J.-B.), célèbre empirique, né à Bruxelles en 1577, mort en 1644, d'une famille noble et riche, renonça à la carrière des honneurs pour se livrer aux sciences, exerça quelque temps la médecine, occupa une chaire de chirurgie à Louvain, puis se dégoûta de son art qu'il regardait comme trop incertain, cultiva de préférence la chimie expérimentale, et voulut créer une nouvelle médecine en la fondant sur la chimie. Il imagina aussi un nouveau système métaphysique. Pour rendre compte des phénomènes, il admettait en nous 2 principes immatériels : l'*archée*, principe vital qui pénètre le corps entier, y exécute les fonctions de nutrition, de digestion, et combat les maladies ; le *duumvirat*, principe intelligent ou âme proprement dite ; ce principe réside, non dans le cerveau, mais dans l'estomac et la rate, et résulte de l'accord de

ces deux viscères. Van Helmont habitait Vilvorden, près de Bruxelles. Ses *Œuvres*, qui renferment les idées les plus bizarres, mais aussi quelques vues profondes, ont été publiées par son fils, sous le titre d'*Ortus medicinæ*, etc., Amsterdam, 1648, in-4. On y remarque un traité *De magnetica vulnerum curatione* (1621), où il paraît avoir connu les faits dont on attribue la 1re découverte à Mesmer.

VAN HELMONT (Franç.-Mercure), fils du précédent, né en 1618, mort en 1699, partagea le goût de son père pour les sciences occultes, mena une vie errante, s'enrôla dans une troupe de Bohémiens pour connaître leur langue, et parcourut avec eux une partie de l'Europe. Il croyait posséder la panacée universelle et la pierre philosophale, et prétendait avoir trouvé la langue primitive. Il a laissé, entre autres écrits bizarres : *Principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ*, Amsterdam, 1690.

VAN HOOFFT (P.-Cornélius), historien et poëte hollandais, né en 1581 à Amsterdam, mort à La Haye en 1647, est un des écrivains qui ont le plus puissamment concouru aux progrès de la littérature hollandaise. Sans ambition, il se contenta toute sa vie de sa place de *drossart* (magistrat civil) à Muiden (près d'Amsterdam). Il fut l'ami de Grotius. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de Henri-le-Grand, roi de France et de Navarre*, Amsterdam, 1627, in-fol.; *Histoire de Hollande*, en 27 livres, 1677, in-fol.; *Traduction de Tacite*, 1684, in-fol.; plusieurs pièces de théâtre, telles que : *Granida*, drame (1602); *Gérard de Velsen*, tragédie; *Bato*, tragédie (1628); des *Poésies diverses*, 1636, in-12, etc.

VAN HUYSUM (Jean), peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam en 1682, mort en 1749, a laissé un grand nombre de tableaux fort recherchés. Il travaillait en secret, ne voulant pas que l'on connût les procédés qu'il employait pour préparer ses couleurs et pour donner à ses fleurs ce coloris, ce velouté, cette fraîcheur qui rivalisent avec la nature.

VANIÈRE (le P. Jacq.), jésuite, né en 1664 près de Béziers, mort en 1739, enseigna l'humanité et la rhétorique dans divers colléges de son ordre en province, et finit par se fixer à Toulouse. Il fit, en 1730, un voyage à Paris, où il fut traité avec les plus grands honneurs. Vanière est surtout connu comme poëte latin; on lui doit un poëme charmant, le *Prædium rusticum*, en 16 livres, où il chante les travaux et les plaisirs de la campagne. Dans ce poëme, il s'est rapproché de l'auteur des *Géorgiques* autant que le pouvait un moderne. Publié pour la 1re fois à Paris (1710), en 10 chants, le *Prædium rusticum* n'a paru complet qu'en 1730. Il a été trad. en français par Berland d'Halouvry, 1756, 2 vol. in-12, et par Ant. Le Camus, 1755-56. On a encore du P. Vanière des *Opuscula* (1730), qui renferment des poésies fugitives, et un *Dictionarium poeticum* (Lyon, 1710), espèce de *Gradus ad Parnassum*.

VANIKORO, groupe d'îles de l'Océanie, par 11° 4' lat. S., 164° 32' long. E., se compose de 2 îles, Vanikoro ou la Recherche (la plus grande) et Tevaï ou Amherst. Ces îles ont été découvertes par La Pérouse, qui y trouva la mort avec tout son équipage. Après avoir été l'objet d'une longue et inutile recherche, elles ont été revues en 1827 par l'Anglais Dillon, qui y trouva un grand nombre de débris appartenant au vaisseau de La Pérouse. M. Dumont d'Urville les visita l'année suivante, et y éleva un petit monument à la mémoire de l'infortuné navigateur et de ses compagnons.

VANINI (Lucilio), philosophe, né en 1585 à Taurozano (Terre d'Otrante), étudia la philosophie, la médecine, l'astronomie, la théologie, et reçut les ordres. Il voyagea beaucoup, visita Naples et l'Italie, la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, Genève, l'Angleterre, répandant en secret, dit-on, des doctrines impies, se fixa enfin en France, et habita successivement Lyon, où il écrivit contre Cardan; Toulouse, où il entra dans un couvent, d'où il fut chassé pour ses mœurs infâmes; Paris, où il fut aumônier du maréchal de Bassompierre. Il retourna en 1617 à Toulouse, et y fut chargé de l'éducation des enfants du premier président; mais s'étant, par quelques paroles indiscrètes, rendu suspect au procureur-général, il fut déféré à la cour comme athée, et condamné à être brûlé. Il subit le supplice avec courage, à Toulouse, en 1619, protestant de son innocence, et exposant lui-même à ses juges les plus fortes preuves de l'existence de Dieu. Ses écrits sont : *Amphitheatrum providentiæ divino-magicum... adversus philosophos, atheos*, etc., Lyon, 1615; *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, en 60 dialogues, dédié au maréchal de Bassompierre. Cet écrit, où il paraît vouloir tout expliquer par les seules forces de la nature, fournit des armes contre lui. La *Vie* de Vanini a été écrite en français par Durand, Rotterdam, 1717; en latin, par F. Arpe (sous le titre d'*Apologia*), 1712, et en allemand, par W. D. F., Leipsick, 1800. Vanini prit dans plusieurs de ses écrits les faux prénoms de *Julio Cesare*.

VAN KESSEL, famille d'artistes flamands. On connaît surtout : Jean Van Kessel, né à Anvers en 1626, qui imita avec succès Breughel de Velours, et réussit dans les tableaux de fleurs, de fruits et d'oiseaux; — Ferdinand Van Kessel, fils de Jean, né vers 1660 à Anvers, qui excella dans le genre de son père, ainsi que dans le paysage, et fut peintre du roi de Pologne Jean Sobieski; — Jean Van Kessel, neveu de Ferdinand, qui imita Téniers avec succès. Il vint exercer son talent à Paris : il s'y enrichit, mais il n'en mourut pas moins dans la misère par l'effet de son inconduite; — Théodore Van Kessel, habile graveur, qui grava surtout d'après Rubens, le Guide, le Titien, Carrache, Viane.

VAN LAAR, peintre. *Voy.* BAMBOCHE.

VANLOO (J.-B.), peintre célèbre, né en 1684 à Aix, fils et petit-fils de peintres hollandais assez habiles, fut élève de son père, s'établit à Toulon, ensuite à Nice, visita l'Italie, et séjourna à Rome aux frais du prince de Carignan, puis vint à Paris près de ce protecteur éclairé. Grâce à l'appui du prince et à son talent, il fut bientôt universellement connu. Il entra en 1731 à l'Académie, devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1737. Il eut aussi le plus grand succès en Angleterre, où il demeura 4 ans. Vanloo mourut en 1745. Il s'exerça surtout dans le portrait, et y réussit parfaitement. Il laissa 2 fils, L.-Michel et Ch.-Amédée-Philippe, qui ont eu aussi de la réputation.

VANLOO (Carle), frère de J.-Baptiste, né à Nice en 1705, mort en 1765, suivit J.-Baptiste à Rome et à Paris, fut son collaborateur pour quelques tableaux, alla derechef étudier à Rome, et, après avoir exécuté de beaux morceaux tant en cette ville qu'à Turin, revint à Paris, où il obtint un fauteuil à l'Académie, le titre de 1er peintre du roi, la direction de l'école de peinture. Trop vanté de son vivant, trop déprécié depuis, Carle Vanloo fut certainement un des peintres les plus distingués de son époque. Sa facilité était extrême. On vante surtout son *Enée portant Anchise* et son *Saint-Esprit présidant à l'union de la Vierge et de saint Joseph*.

VANNES, *Veneti* et *Dariorigum* en latin, *Guenet* en bas-breton, ch.-l. du dép. du Morbihan, près du golfe du Morbihan, à 420 kil. O. de Paris; 11,623 hab. Evêché, petit port sur le Morbihan. Château de l'Hermine, ancienne résidence des ducs de Bretagne. Cathédrale (avec un monument élevé à la mémoire des victimes de Quiberon); église de Saint-Paterne, cours, quais, promenades. École royale de navigation, société polymathique, société d'agriculture, chantiers de construction, dentelles. Pêche

active (sardines). Commerce avec Bordeaux et autres villes. Vannes a été le ch.-l. d'un des trois comtés, qui aux VIIe et VIIIe siècles furent formés de la Bretagne (Rennes, Nantes étaient les deux autres). — L'arr. de Vannes à 11 cantons (Allaire, Carentoir, Elven, Grandchamp, Mazillac, Questembert, la Roche-Bernard, Rochefort-en-Terre, Sarzeau, plus Vannes qui compte pour 2); 74 comm. et 125,898 hab.

VANNUCCHI, peintre. *Voy.* ANDRÉ DEL SARTO.

VAN OOST (Jacques), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Bruges en 1600, mort en 1671. Ses ouvrages sont excessivement nombreux; on y distingue une *Descente du Saint-Esprit* et un *Saint Charles Borromée*. Il imitait Annibal Carrache. — Son fils, J.-Jacques Van Oost, dit *le Jeune*, l'a presque égalé.

VAN ORT (Adam), peintre d'Anvers, né en 1557, mort en 1661, ne sortit pas de sa ville natale et compta parmi ses élèves Rubens et Jordaens.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre de l'école flamande, né à Lubeck en 1610, se fixa dans Amsterdam et y mourut. On a de lui : *la Famille d'Adrien Van-Ostade* (au Louvre); *le Maître d'école*, *le Chansonnier ambulant*; *l'Intérieur d'un ménage rustique*. — Son frère Isaac, mort jeune, se distingua aussi comme peintre. Le Louvre a de lui: une *Halte de voyageurs*; un *Paysan dans sa charrette*; un *Canal glacé avec des patineurs*.

VANOZZA (Rosa), maîtresse d'Alexandre Borgia (Alexandre VI), en eut 5 enfants, dont les 3 plus célèbres furent César Borgia, duc de Valentinois, la fameuse Lucrèce Borgia, et François, duc de Gandie.

VAN-PRAET (Jos.-Basile-Bernard), bibliographe, né en 1754 à Bruges, mort en 1837, à Paris, concourut en 1783 à l'excellent catalogue des livres rares du duc de La Vallière, fut attaché l'année suivante à la Bibliothèque royale, devint un des conservateurs de cet établissement qu'il enrichit d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et fut admis en 1830 à l'Académie des Inscriptions. On lui doit: le *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*, etc., 1822-28, in-8.

VANS (LES), ch.-l. de canton (Ardèche), à 25 kil. S. O. de l'Argentière ; 2,627 hab. Filat. de soie, etc.

VAN-SPAENDONK, peintre, né à Tilbourg en Hollande en 1746, mort en 1821, se fit d'abord connaître comme peintre en miniature, puis comme peintre de fleurs, jouit d'une réputation immense à la cour de Versailles, devint professeur d'iconographie au Jardin des Plantes et membre de l'Institut.

VAN SWIETEN (Gérard), célèbre médecin, né à Leyde en 1700, fut l'élève de Boerhaave. Il avait été nommé professeur de médecine à l'université de Leyde, mais ses envieux le forcèrent à se démettre de cette chaire, parce qu'il était catholique. Il alla, en 1745, à Vienne où il professa la médecine et l'anatomie avec succès, et fit des guérisons inespérées; il mourut à Schœnbrünn en 1772. L'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé son premier médecin, bibliothécaire et directeur-général des études des Pays héréditaires. Van Swieten créa à Vienne un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie et un jardin des plantes. Il a laissé son nom à une liqueur dont on fait usage en médecine. Son principal ouvrage est intitulé : *Commentaria in H. Boerhaave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4, 1771 et 1773. Paul en a tiré et traduit en français les traités des *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; des *Maladies des Enfants*, 1769, in-12; le *Traité de la Pleurésie*, in-12; et Louis, les *Aphorismes de médecine*, 1766; les *Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12, etc.

VANUCCI (LE), peintre. *Voy.* PÉRUGIN.

VAN VEEN (Othon), en latin *Otto Vœnius*, peintre, né à Leyde en 1556, mort à Bruxelles en 1634, ne quitta jamais la Hollande. Il reçut du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, le titre d'ingénieur en chef et de peintre du roi, puis de l'archiduc Albert l'intendance des monnaies de Bruxelles. Van Veen fut le maître de Rubens. Il cultivait aussi les lettres, et a publié la *Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des 4e et 5e livres de Tacite, Anvers, 1612, in-4, avec 40 estampes; les *Emblèmes d'Horace*; la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, ornée de 32 planches, etc.

VAN VITELLI (L.), architecte, né en 1700 à Naples, mort en 1773, fils du peintre Gaspar Van Vitelli (renommé par ses tableaux de monuments), étudia simultanément la peinture et l'architecture, exécuta très jeune encore des tableaux et des fresques remarquables, mais se signala encore plus par la construction des deux églises de Saint-François et de Saint-Dominique à Urbin, et par la restauration du palais Albani dans la même ville. Le pape le chargea de grands travaux à Ancône (1728). Sa réputation grandit de jour en jour; il y mit le comble en fournissant le plan du beau palais de Caserte.

VANVRES, bourg du dép. de la Seine, à 3 kil. S. O. des murs de Paris; 1,700 hab. Ancien château du prince de Condé. Parc appartenant au collége Louis-le-Grand. Maison de santé pour les aliénés.

VAOUR, ch.-l. de cant. (Tarn), à 28 kil. N. O. de Gaillac; 650 hab. Beau château.

VAPINCUM, ville de la Narbonaise, auj. GAP.

VAR, *Varo* en italien, *Varus* en latin, riv. qui sort des Alpes, coule au S. dans les Etats sardes, forme ensuite la limite entre ces états et la France (comté de Nice et dép. du Var), et se jette dans la Méditerranée, près de Saint-Laurent-du-Var: cours 100 kil. Impétueuse et large, mais peu profonde.

VAR (dép. du), dép. frontière et maritime, à l'angle S. E. de la France, borné au N. par celui des Basses-Alpes, à l'O. par celui des Bouches-du-Rhône, au S. par la Méditerranée, à l'E. par la Savoie : 7,268 kil. carr.; 323,404 hab. Ch.-l., Draguignan. Formé aux dépens de l'anc. Provence. Très montagneux, surtout à l'E.: côtes très échancrées (golfes de la Napoule, de Fréjus, de Grimaud, rades d'Hyères, de Toulon); beaucoup de rivières côtières. Les îles d'Hyères et de Lérins appartiennent à ce département. Houille, plâtre, marbre, granit, pierre de taille, albâtre oriental, jaspe, porphyre. Sol sec, sablonneux; peu de grains; vins délicats; mûriers, orangers, oliviers, roses et jasmins; plantes médicinales; truffes, safran, capres, jujubes, etc.: bois de charpente et de construction. Peu de gros bétail; mulets, moutons, abeilles, vers-à-soie, ver qui donne la teinture écarlate. Savons, parfums, essences, liqueurs, eau-de-vie, huiles, cuirs, gros draps; fruits secs et confits. Commerce actif; pêche de sardines, thon, anchois. Ce dép. a 4 arr. (Draguignan, Toulon, Brignolles, Grasse), 35 cantons, 209 communes; il dépend de la 9e division militaire, de la cour royale d'Aix, et a un évêché à Fréjus.

VARADES, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 12 kil. E. d'Ancenis; 3,618 hab. Vin et bois.

VARADIN, v. de Hongrie (Banat allemand), sur la Temes, à 32 kil. N. O. de Pancsova; 3,000 hab.

VARADIN ou VARASDIN, ville forte des Etats autrichiens (Croatie), ch.-l. du gouv. de Varadin, sur un bras de la Drave, à 70 kil. N. E. d'Agram; 4,500 hab. Citadelle. Eaux thermales. *Voy.* CROATIE.

VARADIN (GRAND-), *Gross-Wardein* en allemand, *Nagy-Varas* en madgyar, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comté de Bihar, sur la Kœrœs, à 300 kil. E. de Bude; 17,500 hab. Archevêché catholique; académie. Soieries, etc. — Nouveau-Varadin, situé tout auprès, est comme un faubourg de Grand-Varadin.

VARADIN (PETER-). *Voy.* PETER-VARADIN.

VARAGINE ou VORAGINE (Jacques DE), dominicain, né à Varaggio, sur la côte de Gênes, vers 1230, mort en 1298, se distingua comme professeur et prédicateur, devint provincial de la Lom-

bardie, puis archevêque de Gênes en 1292, travailla sans relâche à la réforme des mœurs des moines et de son clergé, et laissa, entre autres ouvrages, *Historia Lombardina*, *seu Legenda sancta*, plus connu sous le nom de *Legenda aurea*, légende d'or, (espèce de *Vie des saints* qui est remplie de fables incroyables; cet ouvrage fut réimprimé plus de 50 fois dans les XVe et XVIe siècles, notamment, à Paris, 1475; in-fol.; Cologne, 1476; Nuremberg, 1480); et les *Chronicæ genuenses* (pub. par Muratori, tome IX des *Rerum italicarum scriptores*).

VARALLO, ville des États sardes (Novare), ch.-l. de l'intendance de Valsesia, à 54 kil. N. O. de Novare; 3,250 hab. Gymnase, académie de dessin, etc.

VARANES ou VARANANES, nom donné par les historiens grecs à plusieurs rois perses de la dynastie des Sassanides, dont le vrai nom est Bahram ou Behram. Il y eut quatre princes de ce nom: Varanes I, fils d'Hormisdas Ier, qui régna avec sagesse, de 273 à 276, et fut assassiné par un sectaire chrétien; — Varanes II et III, fils et petit-fils du précédent, qui régnèrent de 276 à 293 et de 293 à 294; — un autre Varanes III (parce que souvent on ne compte pas le fils de Varanes II), qui régna de 389 à 399; — enfin Varanes IV, qui régna de 420 à 440; ce dernier était poëte.

VARANGIENS. *Voy.* VARÈGUES.

VARCHI (Benoît), historien et poëte, né en 1502, à Florence, mort en 1565, prit part en 1527 à la deuxième expulsion des Médicis, mais fut forcé, lors de leur 2e restauration, de s'expatrier; Cosme I le rappela, le pensionna, et le chargea d'écrire l'histoire des derniers temps de la république. Son principal ouvrage est celui que lui avait commandé le duc de Toscane, l'*Histoire florentine*, en italien, Cologne (Florence), 1721, in-fol. (trad. en français par Requier, 1754, 3 vol. in-8). Il traduisit plusieurs auteurs latins, fit des sonnets, des comédies, etc.

VARDANE ou VARTAN, roi des Parthes, succéda à son père Artaban III, l'an 44 de J.-C., eut pendant tout son règne à combattre les prétentions de son neveu Gotarsès, et fut assassiné par ses officiers au moment où il venait de le vaincre (47). Vardane soumit Séleucie, qui s'était rendue indépendante, et embellit Ctésiphon pour lui créer une rivale. Apollonius de Tyane fut reçu à la cour de ce prince.

VARDANE, prince de Daron en Arménie, gouverna son pays dans l'interrègne qui eut lieu de 415 à 418, jouit du plus haut rang jusqu'en 442, n'abjura que par force le christianisme en 450, et bientôt se mit à la tête d'une insurrection contre Yesdedjerd II, roi de Perse, invoqua en vain l'aide de Théodose II, battit les Persans sur les bords du Cyrus, et força le pas de Derbend; il comptait s'unir aux Huns, quand ceux-ci l'abandonnèrent. Il périt en combattant dans l'Aderbaïdjan (451).

VARDANES ou HYPANIS, fleuve, auj. le KOUBAN.

VARDARI, *Axius*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), coule au S. E., sort du versant oriental du Tchar-dagh, baigne Uskup, Gradiska, et se jette dans le golfe de Salonique, après un cours de 280 kil.

VARÈGUES ou VARANGIENS, peuple normand sorti de Norwége, fut appelé dans la Slavonie par les Novogorodiens pour défendre la frontière septentrionale contre les incursions des Finnois; mais quelques années après, Rurik, leur chef, s'empara de Novogorod, et prit le titre de grand-prince (862). D'autres Varègues allèrent s'établir à Kiev en 864.

VAREL, ville du grand-duché d'Oldenbourg, sur la Hase, à 28 kil. N. d'Oldenbourg; 3,000 hab. Château-fort. Résidence du seigneur de Kniphausen.

VAREN (Bernhard), *Varenius*, savant géographe d'Amsterdam, né vers 1610, mort vers 1680, exerça la médecine et cultiva les sciences par goût. Il donna, sous le titre de *Geographia generalis* (Amst., 1664), un excellent traité de géographie physique et mathématique, que l'on peut regarder comme le premier en ce genre. Newton n'a pas dédaigné d'éditer cet ouvrage (Cambridge, 1681), et de le commenter.

VARENNES, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 24 kil. E. de Langres; 1,297 hab.

VARENNES-EN-ARGONNE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 29 kil. N. O. de Verdun; 1,607 hab. C'est là que fut arrêté Louis XVI fuyant à l'étranger, 20 juin 1791.

VARENNES-SUR-ALLIER, ch.-l. de canton (Allier), à 45 kil. N. O. de la Palisse; 2,191 hab.

VARGAS (L. DE), peintre de Séville, né en 1502, mort en 1560, étudia à Rome 14 ans, sous Perino del Vaga, revint ensuite en Espagne et y jouit d'une juste réputation, surtout à Séville, où il embellit nombre d'édifices religieux et particuliers de tableaux et de fresques. Son chef-d'œuvre est le *Calvaire* de l'hôpital de las Bubas. — André de Vargas, autre peintre, né en 1613 à Cuença, mort en 1671, fut habile dessinateur et bon coloriste.

VARHÉLY, *Zarmigethusa*, *Ulpia Trajana*, bourg de Transylvanie (Hunyad), à 16 kil. S. O. de Hatszeg.

VARIGNON (P.), géomètre, de Caen, né en 1654, mort en 1722, étudia la théologie, mais ensuite se livra aux mathématiques, y fit de rapides progrès, fut admis à l'Académie des Sciences (1688), et fut nommé à la chaire de mathématiques du collége Mazarin. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres: *Nouvelle mécanique ou statique*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits*, *et sur le calcul exponentiel des Bernouilli*, 1725, 2 vol. in-4; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux jaillissantes*, 1725, in-4.

VARILHES, ch.-l. de canton (Ariége), sur l'Ariége, à 8 kil. S. de Pamiers; 1,607 hab.

VARILLAS (Ant.), historien, né à Guéret en 1624, mort en 1696, fut historiographe de Gaston, frère de Louis XIII, puis adjoint de Dupuy, garde de la Bibliothèque royale, et fut chargé par Colbert de collations de manuscrits; mais il s'en acquitta fort mal, et fut remplacé; il conserva pourtant une pension de 1,200 l. du gouvernement, qui lui suffit longtemps pour vivre; il reçut aussi une petite pension de l'assemblée du clergé, comme travaillant à une *Histoire des hérésies*. Il employa tout son temps à composer de volumineux ouvrages historiques; ses écrits eurent d'abord de la vogue, mais l'auteur ayant été convaincu d'inexactitude et de plagiat, ils tombèrent dans le discrédit: le nom de Varillas est resté synonyme d'historien romancier. On a de lui: *Vies de Louis XI*, *Charles VIII*, *Louis XII*, *François I*, *Henri II*, *Charles IX*, *Henri III*, qui forment comme une *Histoire de France de Louis XI à Henri IV*, Paris, 1683, en 14 vol. in-4, ou 23 vol. in-12; *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion* (c'est là son *Histoire des hérésies*), Paris, 1686-9, 6 vol. in-4, ou 12 vol. in-12; *Anecdotes de Florence* ou *Histoire secrète de la maison de Médicis*, La Haye, 1685, in-12; etc.

VARINAS, ville de la république de Venezuela (Orénoque), ch.-l. de province, à 450 kil. S. O. de Caracas; 6,000 hab. — La province en a 80,000.

VARIUS (L.), poëte latin, ami de Virgile et d'Horace, leur survécut, revit, dit-on, et corrigea l'*Énéide*, avec Tucca, mais sans y rien ajouter. Il reçut en legs de Virgile un 12e de ses biens, et mourut au plus tard l'an 10 ou 11 av. J.-C. Il avait entrepris une épopée en l'honneur d'Agrippa et d'Auguste. Il ne nous reste de lui qu'une quinzaine de vers (dans le recueil de Maittaire). Varius était regardé comme bon poëte et homme de goût.

VARNA, *Odessus* ou *Constantia*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 115 kil. S. E. de Silistri, sur la mer Noire; 16,000 hab. Rade d'accès difficile; restes de murailles. Amurat II vainquit sous ses murs, en 1444, Ladislas VI, roi de Hongrie. Les Russes prirent Varna en 1828,

après un long siége : mais ils la rendirent à la paix.

VARNES ou VARINS, *Varni*, *Varini* (*Pharadini* de Ptolémée), peuple de la Germanie, au N., sur la mer Baltique, entre l'Elbe et l'Oder, dans le Mecklembourg, semble d'origine slave. Chassés de leur pays par d'autres peuples barbares, ils descendirent au S. Narsès en enrôlant bon nombre pour faire la guerre aux Ostrogoths ; d'autres se mêlèrent aux Wisigoths ; finalement leur nom disparut.

VAROUNA, le dieu des eaux dans la mythologie indienne, a pour femme Varouni; sa cour est composée de l'Océan ou Samoudra, de la déesse Ganga et des autres divinités des lacs et des rivières. Il s'incarna plusieurs fois, prit dans une de ses incarnations le nom de Pratchitas, et fut père de Valmiki. Il est au nombre des huit Vaçous.

VARRON, C. *Terentius Varro*, consul romain, 216 av. J.-C., était fils d'un boucher, et devait son élévation à la populace ; il ne signala son consulat que par la témérité avec laquelle il livra, malgré son collègue Æmilius, la désastreuse bataille de Cannes ; il recueillit à Canusium 10,000 hommes échappés au massacre, fut rappelé à Rome, où le sénat le remercia de ne point avoir désespéré du salut de la république, et eut encore un petit commandement l'année suivante.

VARRON, *M. Terentius Varro*, dit *le plus savant des Romains*, né à Rome l'an 116 av. J.-C., termina son éducation aux écoles d'Athènes, suivit d'abord le barreau de Rome, fut successivement associé aux fermiers des revenus de l'État, tribun du peuple, chef d'une des divisions de la flotte de Pompée contre les pirates, remporta un avantage sur les côtes de la Cilicie, gouverna l'Espagne ultérieure comme lieutenant de Pompée (49), mais fut bientôt obligé de la remettre à César ; fut, après l'assassinat de ce grand homme, porté sur les listes de proscription (41), échappa aux meurtriers et vécut encore 15 ans. Il mourut l'an 26 av. J.-C. Il savait immensément et écrivit plus de 500 volumes, mais il ne nous reste de lui que fort peu d'écrits : *De re rusticâ* 3 livres dans les *Scriptores rei rusticæ* de Schneider); *De linguâ latinâ*, en 35 livres (on n'en a plus que les livres 4-9, et des fragments, Deux-Ponts, 1788, et publiés récemment par M. Egger, Paris, 1838, in-16) ; des fragments de ses *Satires Ménippées*, de ses ouvrages historiques divers, etc.

VARRON, *P. Terentius Varro Atacinus*, poëte, né vers 82 av. J.-C. à Narbonne, chez les *Atacini*, d'un père romain, alla sans doute de bonne heure à Rome, se livra avec succès à la poésie, et contribua au perfectionnement de la versification latine. Outre deux ou trois poëmes didactiques : *Chorographia*, *Libri navales* et *Europa* (qui peut-être n'était qu'un épisode des *Libri navales*), il avait traduit en vers les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *Jason*, et fait un poëme épique en trois chants, *De bello Sequanico* (sur la soumission des *Sequani* par César). Il ne reste de lui que quelques fragments dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

VARSOVIE, *Warszawa* en polonais, *Warschau* en allemand, ville de la Russie d'Europe, capitale de la Pologne russe (et jadis de toute la Pologne), ch.-l. aussi de la voivodie de Mazovie, sur la rive gauche de la Vistule, à 1,620 kil. N. E. de Paris et 1,200 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg ; 125,000 hab. (beaucoup de juifs). Praga, sur la droite de la Vistule, lui est unie et forme un de ses faubourgs. Varsovie est la résidence du gouverneur de la Pologne russe et de l'archevêque primat. Forte citadelle construite en 1632). Très bel aspect, nombre de palais entremêlés de maisons chétives. Cathédrale Saint-Jean ; églises Sainte-Croix, Saint-André, etc.; château royal, palais de Saxe, palais du gouverneur (jadis palais Krasinski), palais Brühl, Radziwill, Zamoyski, Poniatowski (auj. dit l'*Académie*), place Marie-Ville (imitation du Palais-Royal de Paris, renfermant la bourse, la douane, 300 boutiques, etc.); nouveau théâtre national, théâtre français ; pont de pierre, sur lequel est la statue de Jean Sobieski. Université fondée en 1816 et déjà importante ; séminaire central, lycée, académie militaire (artillerie et génie), gymnase piariste, collége noble, école des arts, école forestière, conservatoire, etc. Société royale des Amis des Sciences (avec riche bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et collection de gravures), sociétés d'agriculture, de médecine, de physique. Fabrication de chapeaux, voitures, bonneterie, gants, tapis, tissus de coton, couleurs, liqueurs, instruments de musique, etc. Commerce. Banque. — Varsovie est très ancienne, mais pendant longtemps elle fut peu importante ; d'abord capitale du duché de Mazovie, elle devint capitale de la Pologne entière sous Sigismond II (1566). Charles X, roi de Suède, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, y défirent complétement les Polonais en 1656 (cette bataille, dite *bataille de Varsovie*, dura trois jours). Varsovie fut prise en 1703 par Charles XII, en 1795 par Souvarow, qui incendia Praga et fit piller la ville. Dans le partage de la Pologne qui suivit, Varsovie échut à la Prusse. Les Français, commandés par Murat, y entrèrent le 2 janvier 1807. De 1807 à 1815, cette ville fut la capitale du grand-duché de Varsovie. En 1815, elle fut cédée aux Russes. En novembre 1830, il y éclata une insurrection terrible qui affranchit pour quelques mois la Pologne du joug des Russes ; mais malgré la glorieuse campagne des Polonais contre Diébitch, Varsovie finit par être rendue à Paskévitch le 8 septembre 1831, et la guerre cessa bientôt après cet événement.

VARSOVIE (grand-duché de), état créé en 1807 par Napoléon en faveur du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils du roi de Pologne Auguste II, se composait de la plus grande partie de l'ancien royaume de Pologne, enlevée à la Prusse et à la Russie, et avait pour bornes au N. E. le Niémen et à l'E. le Bug qui le séparaient de la Russie, au S. la Vistule qui le séparait de la Galicie, au S. O. et à l'O. la Silésie, au N. O. et au N. la Prusse. Ch.-l., Varsovie. Autres villes : Thorn, Posen, Cracovie, Lublin, Zamosch, etc. En 1815, cet état cessa d'exister, et fut partagé entre la Prusse et la Russie. *Voy.* POLOGNE.

VARTAN. *Voy.* VARDANE.

VARUS (P. Quintilius), général romain, fut consul l'an 12 av. J.-C., puis proconsul de la Syrie, où il s'enrichit par des spoliations, et enfin gouverneur de la prov. frontière de la Gaule Belgique dite Germanie. Il irrita les Germains par son despotisme, et donna occasion à une conspiration à la tête de laquelle se plaça Arminius. Trompé par ce général, qui feignait d'être l'allié des Romains, il se laissa attirer dans les défilés de Teutberg, où il fut attaqué à l'improviste, et périt avec 3 légions (l'an 9 de J.-C.). Auguste, au désespoir en apprenant cette nouvelle, s'écriait souvent, dit-on : « Varus, rends-moi mes légions ! » — Un Quintilius Varus est mentionné par Virgile et par Horace ; les uns croient que c'est le même que le précédent, les autres pensent que c'est un personnage différent, homme de goût, qui vécut loin des camps, adonné tout entier aux lettres.

VARZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 15 kil. S. O. de Clamecy ; 2,737 hab. Filature de coton, faïence. Jadis ville forte ; prise par les Protestants en 1590.

VASA, ville de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. de gouvernement, par 63° 5' lat. N., 19° 17' long. E. ; 3,000 hab. Port ; pêche ; tanneries. Fondée en 1611. — Le gouvernement est situé entre ceux d'Uleaborg, Kouopio, Tavastehus, Abo et le golfe de Botnie ; il compte 200,000 hab.

VASA, famille souveraine qui a donné sept rois

à la Suède et trois à la Pologne, a pour tige Gustave Vasa, qui délivra la Suède de la domination danoise en 1523 (*Voy.* GUSTAVE, ERIC, SIGISMOND, CHRISTINE, etc.). — Un dernier rejeton de cette famille, aujourd'hui exclue du trône, porte le titre de prince de Vasa, et sert à l'étranger.

VASARHELY, ville de Hongrie (Csongrad), sur le lac Hod et le canal Carolin, à 20 kil. N. E. de Szegedin; 6,000 hab. Société pour la propagation des sciences physiques. Culture de tabac, vigne, etc.

VASARHÉLY (SOMLYO), ville de Hongrie (Veszprim), à 40 kil. O. de Veszprim; 25,000 hab.

VASARHÉLY (MAROS). *Voy.* MAROS-VASARHÉLY.

VASARI (George), peintre, architecte et écrivain, né en 1512, mort en 1574, était d'Arezzo. Il affectionnait surtout la manière de Michel-Ange; il présida aux vastes travaux ordonnés par Cosme I (1553), mais il est connu surtout par ses *Vies des peintres illustres* (en italien), Florence, 1550, souvent réimprimées avec additions ou notes, notamment à Milan, 1807, 16 vol. in-8, dans la collection des *Classiques italiens*, et traduites en français par Jeanron et Léopold Leclanché, 10 vol. in-8, 1840. Cet ouvrage est une source précieuse pour l'histoire de l'art, et renferme des jugements sains et impartiaux.

VASATES, peuple de Novempopulanie, au N., entre les *Bituriges Vivisci*, les *Nitiobriges*, les *Elusates*, avait pour ch.-l. *Vasates* ou *Cossio*, auj. *Bazas*.

VASCO DE GAMA. *Voy.* GAMA.

VASCO DE BALBOA. *Voy.* BALBOA.

VASCONCELLOS (Michel DE), ministre portugais, fils du chancelier Barbosa, consentit à être l'instrument de l'oppression de ses concitoyens qui gémissaient sous le joug de l'Espagne, et fut, par la protection d'Olivarès, chargé du gouvernement du Portugal sous Philippe IV, avec le titre de secrétaire d'état. Il excita par sa tyrannie un tel mécontentement, qu'il se forma contre lui une conspiration à la tête de laquelle se plaça Pinto-Ribeiro. Les conjurés pénétrèrent jusque dans sa chambre et le tuèrent, le 1er décembre 1640. Le peuple déchira son corps et le traîna dans les rues de Lisbonne. Avec lui finit la domination espagnole, la maison de Bragance étant alors montée sur le trône de Portugal.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel DE), écrivain portugais, né en 1583, trempa dans une conspiration contre Jean IV, et eut la tête tranchée à Lisbonne en 1641. On a de lui : *la Vie d'Edouard de Meneses, 3e comte de Viana*, Lisbonne, 1627, in-4 ; *la Vie et les Actions du roi Jean II de Portugal*, Madrid, 1639.

VASCONES, auj. *Navarre* et peut-être partie de la *Biscaye*, peuple ibère, qui longtemps habita l'Hispanie, au N. de l'*Iberus* (Èbre), entre les Cantabres et les *Iaccetani*, fut, après une résistance héroïque, soumis en partie par Pompée, puis entièrement par Auguste, et subit ensuite la domination des Wisigoths. De 582 à 597 ils se révoltèrent, et après avoir fait dans les montagnes la guerre de partisans, ils passèrent les Pyrénées, et s'établirent vers 628, avec l'agrément de Caribert II (roi mérovingien d'Aquitaine), dans l'ancien pays des *Ausci* et aux environs, sous un duc héréditaire; ce pays prit alors le nom de *Vasconia* ou *Gascogne*. — *Vascones* est évidemment le même nom que *Basques*.

VASCONGADES (Provinces). *Voy.* BASQUES (Prov.).

VASCOSAN (Michel), célèbre imprimeur, né vers 1500 à Amiens, mort en 1576, se fixa de bonne heure à Paris, y épousa une belle-sœur de Robert-Étienne, et devint imprimeur de l'université de Paris et du roi. Il fut un des premiers à rejeter le caractère gothique, et donna nombre d'éditions fort estimées, entre autres, les *Vies des hommes illustres de Plutarque*, et ses *Œuvres morales*, Paris, 1567-74, in-8 ; les *Œuvres de Cicéron ; Diodore de Sicile* (1530) ; *Quintilien* (1542), in-fol., rare.

VASILI I, IAROSLAVITCH, grand-prince de Russie (1272-1276), 4e fils d'Iaroslav II, succéda à Iaroslav III ; fut obligé d'accompagner les Tartares dans leur campagne en Lithuanie, et n'obtint qu'à grand'-peine son entrée à Novogorod. Dmitri I lui succéda.

VASILI II, DMITRIÉVITCH, fils et successeur de Dmitri IV (1389-1425), eut des démêlés avec Vitold, son beau-père, fut ensuite assiégé dans Moscou par un général de Tamerlan, et ne l'éloigna que moyennant 3000 roubles (1408).

VASILI III, VASILIÉVITCH, dit *Temnoï* ou l'*Aveugle*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône à dix ans (1425), fut dépossédé par le prince de Galicie, Iouri Dmitriévitch, puis réintégré après la mort de cet ambitieux, attaqué et même pris par le khan de Kazan, qui le renvoya moyennant rançon (1445). Quand il revint à Moscou, le fils d'Iouri, qui y commandait en maître, lui fit crever les yeux. Néanmoins, Vasili parvint à chasser l'usurpateur. Il mourut en 1462. Ivan III, son fils aîné, lui succéda.

VASILI IV, grand-prince de Russie (1505-33), fils et successeur d'Ivan III, porta le premier le titre de czar, abolit les franchises républicaines de Novogorod et de Pskov, et en transporta nombre d'habitants à Moscou, prit Smolensk, mais vit lui-même Moscou, sa capitale, prise par les Tartares de Crimée et de Kazan (1521), leur paya tribut pendant un temps, mais ne tarda guère à reprendre sur eux sa supériorité, établit un nouveau khan à Kazan, fortifia Kolouma, réunit à la couronne quelques principautés, et mourut en 1533, laissant le trône à Ivan IV.

VASILI V, CHOUISKI, czar de Russie, descendant de Vladimir-le-Grand et des princes de Souzdal, avait été régent pendant la minorité de Fédor II (1605). Celui-ci ayant été renversé par un faux Dmitri (Grégoire Otrepiev), Vasili chassa l'usurpateur, et fut proclamé czar par le peuple. Il eut à combattre deux faux Dmitri; il contint d'abord les rebelles avec le secours du roi de Suède, Charles IX, qui lui envoya 5,000 hommes commandés par le comte Jacq. de La Gardie; mais attaqué à l'improviste par Sigismond, roi de Pologne (1609), il fut vaincu, livré à son ennemi par les Moscovites, et mourut en captivité à Varsovie.

VASILIKO, ville de l'état de Grèce (Achaïe), à 16 kil. N. O. de Corinthe ; aux environs, belles ruines de *Sicyone* et plaine très fertile.

VASILI-POTAMO, très-petite rivière de l'État de Grèce, se jette dans le golfe de Kolokythia après 8 kil. de cours. Elle est un peu à l'O. de l'ancien Eurotas, avec lequel on l'a longtemps confondue (l'Eurotas est plutôt l'*Iri* actuel).

VASQUEZ (Gabriel), fameux casuiste espagnol, né en 1551, mort en 1604, jésuite et professeur de théologie à Alcala, puis à Rome, a laissé beaucoup d'ouvrages, qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1604. Il professa une morale relâchée, ce qui le fit placer dans l'opinion à côté d'Escobar. — On connaît plusieurs autres Vasquez : le plus célèbre est Alphonse Vasquez, sculpteur et peintre, né à Rome en 1575 de parents espagnols, mort en 1645, qui exécuta le superbe catafalque de Philippe II et de belles peintures à fresque en Espagne.

VASSAUX. Sous le régime féodal on appelait ainsi les possesseurs de fiefs, par opposition aux seigneurs suzerains dont ils relevaient. Les vassaux se distinguaient en *vassaux directs*, qui tenaient immédiatement leur fief du seigneur suzerain, et en *arrière-vassaux* ou *vavasseurs*, qui le tenaient d'un seigneur déjà vassal lui-même. En France, on donnait le nom de *grands-vassaux* aux seigneurs qui ne relevaient que du roi : tels étaient, par exemple, les douze pairs. — On étend quelquefois, mais par abus, le nom de vassaux à tous ceux qui tenaient des terres de quelques seigneurs ou qui habitaient sur leurs domaines.

VASSELONNE, *Wasselnheim* en allemand, ch.-l.

de canton (Bas-Rhin), à 22 kil. O. de Strasbourg; 4,375 hab. Bonneterie, indiennes, savon, papier.

VASSY, *Vadicasses*, ch.-l. d'arr. (Haute-Marne), à 45 kil. N. O. de Chaumont; 2,694 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Lainages et coton; fer, poteries. Le massacre des Protestants, qu'y fit le duc de Guise en 1562, fut le signal des guerres religieuses qui désolèrent la France à la fin du XVIe siècle. — L'arr. de Vassy a 8 cant. (Chevillon, Doulaincourt, Doulevant, Joinville, Montier-en-Der, Soissons, Saint-Dizier et Vassy), 145 comm. et 68,170 hab.

VASTHI, femme d'Assuérus (Darius I), roi de Perse, fut répudiée par ce prince à cause de son caractère altier, et fut remplacée par Esther. On place cet événement vers l'an 518 av. J.-C.

VASTO (IL), *Istonium*, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), près de l'Adriatique, à 60 kil. S. E. de Chieti; 8,600 hab. Grande place; beau palais et belle fontaine. Ville commerçante. Eau minérale. Beau climat, sol fertile, mais souvent ravagé par les tremblements de terre. — C'est de là qu'ont pris leur nom les marquis del Vasto ou du Guast.

VATABLE ou VATEBLÉ (Fr.), savant hébraïsant du XVIe siècle, né en Picardie au diocèse d'Amiens, mort en 1547, fut professeur d'hébreu au collége royal de France, que François I venait d'établir. Robert-Étienne publia en 1545 une édition de la Bible latine de Léon de Juda, à laquelle il adjoignit, sous le nom de *Vatable*, des notes qui n'étaient pas de lui, mais qui avaient été empruntées aux Réformés, et qui furent condamnées par la Sorbonne. La Bible qu'on appelle *Bible de Vatable* contient, outre l'hébreu, la version de la Vulgate et celle de Léon de Juda (publiée par Robert-Étienne, Paris, 1539-44, 4 vol. in-4). Vatable était également très versé dans la langue grecque; il a traduit en latin les traités d'Aristote dits *Parva naturalia* (dans l'édition de Nic. Duval).

VATACE (Jean II DUCAS, dit BATATZETÈS ou), beau-fils et successeur de Théodore I (Lascaris), empereur de Nicée, monta sur le trône en 1223, à 27 ans, remporta des avantages sur les Latins, fut attaqué à son tour par Jean-de-Brienne (1233); mais, à l'aide du roi des Bulgares, Asan, il reprit le dessus, mit le siége devant Constantinople (1235), soumit la Thrace et la Macédoine (1245), enleva aux Latins Lesbos, Chio, Samos (1247), et à Théodore l'Ange Thessalonique (1251). Il mourut en 1255, ayant préparé le retour des empereurs grecs à Constantinople.

VATAN, ch.-l. de canton (Indre), à 19 kil. N. O. d'Issoudun; 2,912 hab. Commerce de laine.

VATEL, célèbre maître d'hôtel, ordonna d'abord les fêtes du surintendant Fouquet, et ensuite celles de M. le Prince (duc de Condé). Il se tua de désespoir pendant une fête que le duc donnait au roi, à Chantilly (1671), se croyant *perdu d'honneur* parce qu'une partie des préparatifs qu'il avait ordonnés avait manqué son effet, la marée n'étant pas arrivée à temps. Mme de Sévigné a donné le récit de cet événement dans la 95e de ses lettres. On a expliqué autrement cette mort, en disant qu'épris d'une des dames de la cour, il lui fit l'aveu de sa passion le jour de cette fête, et que se voyant repoussé il s'était tué de douleur.

VATER (Jean-Séverin), savant linguiste, né en 1771 à Altenbourg en Saxe, enseigna les langues orientales à Halle (1799), puis la théologie à Kœnigsberg (1810), et revint en 1820 à Halle, où il mourut en 1826. On a de lui une *Grammaire générale* fort estimée (1805); des *Grammaires hébraïque*, *syriaque*, *chaldéenne*, *arabe* (1802-1807). Il a aussi dressé une liste de toutes les langues du monde connues, de leurs grammaires et dictionnaires (*Linguarum totius orbis index alphabeticus*, Berlin, 1815). Il continua le *Mithridate* d'Adelung, et en donna les trois derniers volumes, 1806-17.

VATHI, ville des îles Ioniennes, ch.-l. de l'île de Théaki (Ithaque), sur la côte N. E.: 1,800 hab. Beau port; siége d'un protopape. — Il y a d'autres Vathi: dans l'île de Samos, côte N. (port; 2,400 hab.); dans l'île de Sifanto (une des Cyclades), etc.

VATICAN, *Vaticanus mons*, colline de Rome, à l'O. du Tibre et au N. du Janicule, était située originairement hors de l'enceinte de Rome, et ne faisait pas partie des sept collines; elle est auj. remarquable par le magnifique palais des papes, auquel sont attenants des jardins superbes, la célèbre bibliothèque dite *du Vatican*, et la basilique de Saint-Pierre. Ce palais a été construit, suivant les uns, par Constantin; suivant d'autres, par le pape saint Libère ou par saint Symmaque, en 498. Agrandi et embelli par différents papes, il devint la résidence des souverains pontifes, surtout depuis le retour d'Avignon (1377). Nicolas V, Paul III, Sixte IV, Léon X, Sixte V, Benoît XIV, Clément XIV, Pie VI sont ceux qui ont le plus fait pour l'embellissement du Vatican. On y admire les œuvres du Bramante, de Michel-Ange, de Raphaël, du Perugin et du Bernin.

VATINIUS (P.), démagogue fougueux, partisan de César, avait été questeur en 62 et 61 av. J.-C.; il devint lieutenant de César dans les Gaules, préteur en 53, leva des troupes en Italie lors des guerres civiles, obtint quelques avantages sur un lieutenant de Pompée en Illyrie, fut un moment consul en 46, et trois ans après obtint les honneurs du triomphe. Il était plus fameux par ses débauches que par ses exploits.

VATTEL (Emmerich DE), publiciste, né en 1714 dans la principauté de Neuchâtel, mort en 1767, était sujet prussien. N'ayant pu se faire admettre à Berlin dans l'administration, il trouva de l'emploi en Saxe auprès d'Auguste III, devint conseiller d'ambassade, puis ministre de Saxe à Berne, et enfin conseiller privé. On a de lui un grand ouvrage devenu classique, le *Droit des gens* ou *Principes de la loi naturelle appliqués aux nations et aux souverains*, Neuchâtel, 1758, souvent réimp. (notamment à Paris, 1830, par les soins de M. P. Royer-Collard). Il s'était aussi occupé de philosophie, et avait publié une *Défense du système de Leibnitz*.

VATTEVILLE (don Jean DE), abbé de Baumes, né vers 1613 à Besançon, ville qui dépendait alors de l'Espagne, fut d'abord militaire, puis chartreux, s'évada de son couvent, se réfugia à Constantinople, y prit le turban, devint pacha, et obtint le gouvernement de plusieurs places en Morée. Voulant rentrer en Europe, il livra à l'Autriche un corps qu'il commandait; il obtint de Rome l'absolution de son apostasie, ainsi que la riche abbaye de Baumes en Franche-Comté (1659), revint dans sa patrie, et fut chargé par ses compatriotes de diverses négociations; mais il les trahit aussi, et aida Louis XIV à s'assurer la possession de la Franche-Comté; il en fut largement payé. Il mourut en 1703. — Son frère Charles, baron de Vatteville, fut plénipotentiaire d'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, puis ambassadeur en Angleterre et en Portugal.

VAU (Louis LE), architecte, mort en 1670. C'est sur ses dessins qu'on éleva une partie des Tuileries et la porte d'entrée du Louvre. Il donna les plans de l'hôtel de Colbert et du collége des Quatre-Nations.

VAUBAN (Sébastien LEPRESTRE DE), célèbre ingénieur, né en 1633 à Saint-Léger, près de Saulieu, en Bourgogne, d'une famille noble, mais pauvre, s'enrôla comme volontaire à 17 ans dans les troupes du prince de Condé, qui combattait alors contre la cour, fut pris par les royalistes et conduit à Mazarin, qui, devinant son mérite, le gagna à sa cause, et lui donna un brevet de lieutenant, obtint, en 1655, le brevet d'ingénieur, dirigea dès l'âge de 25 ans les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde (1658), accompagna Louis XIV dans presque toutes ses campagnes, et eut la plus grande part aux succès

du roi, prit en 1667 Douay (où il fut blessé à la joue), Lille, qu'il fortifia, fit de Dunkerque un port de guerre, dirigea les principaux siéges dans la guerre de Hollande (1673), prit Maëstricht en personne, mit toutes les côtes en état de défense, et fut nommé, en 1674, brigadier-général des armées. Dans la campagne de 1675, on lui dut la prise de Valenciennes et de Cambray. Il fut nommé, en 1677, commissaire-général des fortifications; il eut en cette qualité la direction de toutes les forteresses de France, y fit d'importantes améliorations, et en éleva un grand nombre de nouvelles, entre autres Maubeuge, Longwy, Sarrelouis, Thionville, Haguenau, Huningue, Kehl, Landau, qui formaient comme une ceinture autour des frontières. Il assura ainsi le salut de la France dans la campagne de 1683. Il prit encore Mons (1691), Namur (1692), Steinkerque (1692), et reçut, en 1703, le bâton de maréchal. Il n'en dirigea pas moins le siége de Brisach, sous le commandement du duc de Bourgogne (1703). Il passa ses dernières années dans la retraite, occupé d'objets d'utilité publique, et mourut en 1707. Vauban fit faire d'immenses progrès à l'art des siéges et des fortifications; il imagina les parallèles (1673), les cavaliers de tranchée, le tir à ricochet, changea la marche des sapes, etc. D'un caractère noble, désintéressé, et plein de franchise, Vauban ne craignait pas de contredire Louis XIV, même en matière politique, et lui conseilla fortement de rétablir l'édit de Nantes. C'est d'après ses avis que Louis XIV fonda l'ordre de Saint-Louis (1693). Étranger à la jalousie, il fit lui-même accueillir en France Cohorn, son rival. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont quelques uns seulement ont été imprimés; les principaux sont: des *Traités de l'attaque et de la défense des places*, des *Mémoires sur la dixme royale*, sur l'*Édit de Nantes*. Il avait laissé, sous le titre modeste de *Mes oisivetés*, 12 vol. in-fol. de manuscrits précieux. M. Poncelet a publié, en 1841, des *Mémoires inédits de Vauban*.

VAUBECOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 20 kil. N. de Bar-le-Duc; 1,143 hab.

VAUCANSON (Jacq. DE), né en 1709 à Grenoble, mort en 1782, est un des plus grands mécaniciens qui aient existé. Après divers essais extrêmement remarquables qu'il fit sans autre maître que son génie et avec les instruments les plus grossiers, il vint à Paris étudier les sciences, et se fit une réputation européenne par une foule de chefs-d'œuvre de mécanique, notamment par ses automates et ses moulins à organsiner. Le cardinal de Fleury le chargea de l'inspection des manufactures de soie. Il était membre de l'Académie des Sciences. Parmi ses automates, on cite un *Homme qui jouait de la flûte*, un autre *qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet*, un *Joueur d'échecs*, et un *Canard* qui prenait du grain avec son bec et le digérait.

VAUCLUSE, en latin *Vallis Clausa*, village du dép. de Vaucluse, à 26 kil. E. d'Avignon, dans un vallon que baigne la Sorgue, riv. dont la source est voisine. Cette source, que l'on nomme *fontaine de Vaucluse*, a été immortalisée par les vers de Pétrarque.

VAUCLUSE (dép. de), dép. à l'E. du Rhône, entre ceux de la Drôme au N., des Bouches-du-Rhône au S. et des Basses-Alpes à l'E: 3,473 kil. carrés; 246,071 hab. Ch.-l., Avignon. Formé de l'ancien Comtat Venaissin (jadis au pape), de partie de l'anc. Provence et de la principauté d'Orange. Montagnes, parmi lesquelles le mont Ventoux; côteaux. Fréquents orages; trop peu de pluies. Beaucoup de rivières: marais à l'O. Houille, terre à poterie; eaux minérales. Peu de bois, de fourrages et de grains; beaucoup de fruits excellents, de garance, de safran, d'olives, de miel; vin médiocre. Industrie active: soieries, couvertures de laine, acide nitrique et autres, faïence; eaux-de-vie, usines à fer; préparations de la soie; confitures et comestibles divers. Ce département a 4 arr. (Avignon, Apt, Orange, Carpentras), 22 cantons, 148 communes: il appartient à la 8e division militaire, à la cour royale de Nîmes, et a un évêché à Avignon.

VAUCOULEURS, *Lorium*, ch.-l. de cant. (Meuse), près de la Meuse, à 20 kil. S. E. de Commercy; 2,420 hab. Bâti en amphithéâtre. Bas, toiles rayées, cotonnades. Patrie de Ladvocat, auteur du *Dictionnaire de Vosgien*, et de Jeanne Vaubernier (la Dubarry).—Il s'y tint un concile en 865. C'est dans cette ville que Jeanne d'Arc vint offrir ses services à Robert de Baudricourt.

VAUD, *Waadt* en allemand, *Pagus Urbigenus* des anciens, 19e canton de la confédération helvétique, entre ceux de Neuchâtel, Fribourg, Berne, Valais et la France, a au S. le lac de Genève: 3,100 kil. carrés; 183,000 hab. (dont 3,000 seulement Catholiques); capitale, Lausanne. Montagnes au S. E., belles vallées, riches plaines, sites délicieux. Climat varié, fort doux près du lac. Bons vins, fruits, lin, chanvre, noix de galle, forêts, plantes médicinales. Bétail, fer, houille, asphalte, soufre, sel, tourbe; eaux minérales; cavernes remarquables. Industrie: draps, cuirs, horlogerie. Exportations en France, commerce de transit. L'idiome vulgaire est un patois du vieux français qu'on nomme *le welche*. L'instruction publique est très soignée. A Yverdun, près de Lausanne, est le célèbre établissement de Pestalozzi.—Ce pays fut successivement possédé par les Francs, les rois de la Bourgogne-Transjurane, les empereurs d'Allemagne, les ducs de Zæhringen, les ducs de Savoie (1273-1536); il fut ensuite assujetti au canton de Berne, et ne devint canton indépendant qu'en 1798.

VAUDEMONT, bourg du dép. de la Meurthe, à 9 kil. S. de Vézelise; 450 hab. Ancien château. Ruines romaines. Jadis capitale du comté de Vaudémont. — Ce comté, créé en 1070 en faveur de Gérard, fils de Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, passa en 1314 dans la maison de Joinville, et en 1394 dans celle de Lorraine par le mariage de Marguerite de Joinville avec Ferri de Lorraine. Ferri, comte de Vaudemont, petit-fils de ce dernier, épousa Yolande d'Anjou, héritière des duchés de Lorraine et de Bar, et leur fils René réunit les deux duchés, ainsi que le comté de Vaudemont, dont les ducs de Lorraine ont depuis donné le nom à leurs puînés. Charles III, duc de Lorraine, le donna à son fils naturel Charles-Henri, prince de Vaudemont.

VAUDOIS, hérétiques célèbres ainsi nommés de Pierre de Vaux, leur fondateur. Ils voulaient la réforme de la discipline et des mœurs du clergé, et le retour à l'organisation simple de la primitive église. Du reste, ils n'admettaient point le mysticisme des Albigeois, et leurs mœurs étaient très pures, ce qui leur valut le nom de *Cathares* (du grec *katharos*, purs); on les appelait aussi *Pauvres* ou *Gueux de Lyon*. Cette secte prit naissance au XIIe siècle, à Lyon, d'où elle se répandit dans tout le Dauphiné. Persécutée par le fer et le feu, elle se grossit beaucoup jusqu'à la croisade contre les Albigeois, qui les réduisit à un petit nombre. Les Vaudois se cachèrent alors dans les montagnes de la Provence et du Piémont, où ils vécurent longtemps paisibles et obscurs. C'est sur ces débris des Vaudois que furent commis les massacres de Cabrières et Mérindol qui les anéantit en France. Ceux du Piémont furent à leur tour l'objet de mesures violentes, et se virent enfin réduits à fuir en Suisse (1686-87) ou à se convertir. Victor-Amédée les laissa rentrer en 1689. Il y a encore auj. de 16 à 20,000 Vaudois en Piémont.

VAUDREUIL (L.-Phil. RIGAUD, marquis de), marin français (1723-1802), commanda un vaisseau à la bataille d'Ouessant (1778), conquit ensuite le Sé-

négal, fit pour 8 millions de prises dans ses croisières, et servit avec éclat jusqu'à la paix de 1783, entra en 1789 aux Etats-Généraux, siégea au côté droit, émigra, et ne rentra qu'après le 18 brumaire.

VAUGELAS (Claude FAVRE DE), écrivain français, né vers 1585 à Chambéry, était chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Il s'était fait une grande réputation de grammairien et de puriste, entra à l'Académie française lors de sa fondation, et fut mis à la tête de la grande entreprise du *Dictionnaire de l'Académie*. On a de lui : *Remarques sur la grammaire française*, Paris, 1647, in-4, et 1738, 3 vol. in-12, avec les notes de Patru et de Th. Corneille ; *Quinte-Curce*, de la *Vie d'Alexandre-le-Grand*, 1653, in-4, traduction estimée. Il mourut en 1650.

VAUGIRARD, *Vallis Bostronix* au moyen âge, puis *Vauboitron*, ensuite *Vaugirard*, bourg du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, au S. O., séparé de la Seine par la plaine de Grenelle ; 8,850 hab. Carton-pâte, céruse, colle-forte, produits chimiques, raffineries de sucre et d'huile, briqueterie, etc. Beaucoup de vaches laitières. — C'était autrefois une seigneurie qui appartenait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

VAUGNERAY, ch.-l. de cant. (Rhône), à 14 kil. S. O. de Lyon ; 1,500 hab. Houille.

VAUGONDY (ROBERT DE). *Voy.* ROBERT.

VAUGUYON (le duc de LA). *Voy.* LA VAUGUYON.

VAULX ou VAUX, v. de France. *Voy.* VAUX.

VAULX-CERNAY (Pierre, moine DE), religieux de l'abbaye de ce nom, au diocèse de Paris, prit part à l'expédition contre les Albigeois, et en écrivit l'*Histoire* de 1206 à 1218 (Paris, 1615, in-8, et dans la *Collection* des historiens de France de Duchesne, tom. 5 ; trad. en franç. par M. Guizot, dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, tom. 13).

VAUQUELIN, marin français, né en 1726, mort en 1763, s'embarqua à dix ans, donna des preuves d'une intrépidité presque fabuleuse, reconnut les ports de la Grande-Bretagne, défendit opiniâtrément la Louisiane, conduisit trois frégates au secours de Québec, dont il retarda la prise ; mais au moment où il obtenait son premier grade dans la marine royale, il fut mis en prison par les intrigues de quelques envieux, et n'en sortit que pour être assassiné.

VAUQUELIN (L.-Nic.), chimiste, né en 1763 à Saint-André d'Hébertot (Calvados), mort en 1830, était fils d'un paysan. Placé chez un pharmacien de Paris, il attira l'attention de Fourcroy, qui se l'associa dans ses travaux. Il acquit une pharmacie, puis devint inspecteur des mines, professeur à l'école de pharmacie, à l'école de médecine, au collége de France, et membre de l'Institut. Il possédait surtout le talent de manipuler. La science lui doit une foule d'analyses pleines de précision. On a de lui : le *Manuel de l'Essayeur*, 1812, et divers *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences et les journaux scientifiques (*Annales de chimie*, *Journal des mines*, etc.).

VAUVENARGUES, bourg du dép. des Bouches-du-Rhône, à 12 kil. N. E. d'Aix ; 400 hab. Marquisat.

VAUVENARGUES (Luc DE CLAPIERS, marquis de), naturaliste, né en 1715, à Aix en Provence, servit quelque temps avec distinction, et fit les campagnes de 1734 à 1741. Epuisé par les fatigues, il se retira du service à 26 ans avec le grade de capitaine, vécut depuis dans la retraite et la méditation, et mourut en 1747 à 32 ans. On a de lui : une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1746 ; des *Réflexions sur divers auteurs*, des *Maximes*, et quelques autres opuscules : ces ouvrages, écrits avec élégance et profondeur, l'ont placé au nombre des philosophes et des écrivains les plus estimables du XVIIIe siècle. Voltaire faisait le plus grand cas de la personne et des écrits de Vauvenargues. Ses ouvrages, publiés par lui-même en 1746, ont été souvent réimprimés depuis ; l'édition la plus complète est celle de Brière, 1821, 3 vol. in-8.

VAUVERT, ch.-l. de cant. (Gard), près du Vistre, à 20 kil. S. O. de Nîmes ; 4,128 hab. Eaux-de-vie.

VAUVERT, ancien château, voisin de Paris, près de la barrière d'Enfer, avait, au XIIIe siècle, la réputation d'être visité par les revenants. Louis IX le donna aux Chartreux (1258), et de ce moment les revenants disparurent. Il en est resté le proverbe : *aller au diable Vauvert*, c.-à-d. entreprendre une expédition dangereuse.

VAUVILLIERS, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 46 kil. N. de Vesoul ; 1,264 hab. Verre, suif.

VAUVILLIERS (Jean-François), helléniste, fils de Jean Vauvilliers, professeur estimé, né à Paris en 1737, fut professeur de grec au Collége royal, membre de l'Académie des Inscriptions (1782), adopta les idées nouvelles en 1789, fut président de la commune, et spécialement chargé des subsistances de Paris, sauva cette ville de la famine, se vit cependant poursuivi sous la Convention et le Directoire comme modéré, fut compris sur la liste des déportés en fructidor, se réfugia en Russie et mourut à Saint-Pétersbourg en 1801. On lui doit un *Essai sur Pindare* avec une traduction de quelques odes, 1772, des extraits d'auteurs grecs à l'usage de l'école militaire (1768), une édition estimée de *Sophocle* (1784), et divers écrits politiques.

VAUX, village du dép. de Seine-et-Oise, non loin de la Seine, rive droite, à 3 kil. E. de Meulan ; ancien et beau château qui fut magnifiquement embelli par le surintendant Fouquet, et depuis par le duc de Praslin, ministre de Louis XV. Commerce de primeurs. Belle carrière de plâtre.

VAUX, OU VAULX-EN-VELIN, village de l'anc. Dauphiné (Isère), sur le Rhône, à 8 kil. N. E. de Lyon ; 1,100 hab. Patrie de Pierre de Vaux ou Valdo, auteur de l'hérésie des Vaudois.

VAUX (Noel JOURDA, comte de), maréchal, né en 1705, mort en 1788, entra au service en 1724, passa par tous les grades, assista à dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles, se distingua surtout dans les guerres de Flandre, commanda en chef dans la Corse, et fit la conquête de l'île en trois mois (1769) : il fut nommé maréchal de France en 1785.

VAUXCELLES (J. BOURLET, abbé de), né à Versailles en 1734, mort en 1802, prêcha avec succès, travailla au *Mercure*, au *Journal de Paris*, et eut pour amis Delille, Thomas, Laharpe. Il est surtout connu par une édition fort estimée des *Lettres* de Mme de Sévigné, Paris, 1801, 10 vol. in-12.

VAUX-DE-VIRE (LES), vallée de France (Calvados), près de Vire. C'est dans cet endroit qu'habitait Olivier Basselin, foulon et poëte, célèbre par ses chansons joyeuses et malignes qui, désignées d'abord sous le nom de *vaux-de-vire*, prirent, dit-on, dans la suite, par corruption, celui de *vaudevilles*.

VAUXHALL, célèbre jardin public, avec salles de concert et de danse, aux portes de Londres, au S. O., tire son nom d'un entrepreneur français nommé Vaux qui l'ouvrit en 1730.

VAVASSEURS (les) ou *Arrière-Vassaux*. On nommait ainsi dans le régime féodal les vassaux d'un vassal direct. Les vavasseurs étaient fréquemment en guerre avec leurs suzerains. L'Italie vit éclater en 1026 une fameuse guerre des vavasseurs contre les grands vassaux, les prélats et les villes (dite *guerre des vavasseurs*) : Conrad II, empereur d'Allemagne, y mit fin en 1037 par ses célèbres constitutions féodales en faveur des vavasseurs.

VAVINCOURT, ch.-l. de canton (Meuse), à 7 kil. S. de Bar-le-Duc ; 808 hab.

VAYRAC, ch.-l. de canton (Lot), à 53 kil. de Gourdon ; 1,713 hab.

VAYRINGE (Philippe), mécanicien français, né en 1684 à Nouillonpont (Lorraine), mort en 1746,

commença par travailler chez un serrurier de Metz, établit à Nancy une boutique d'horlogerie, et fut nommé horloger de la ville, puis mécanicien du duc de Lorraine, apprit, dans un voyage à Londres, la géométrie, l'algèbre et l'usage de toutes les machines de physique, fut chargé (1731) de faire à l'académie de Lorraine un cours de physique expérimentale, puis suivit en Toscane le duc Léopold. On a de lui plusieurs *Machines* remarquables, entre autres un planisphère d'après le système de Copernic. Il mérita d'être appelé l'Archimède lorrain.

VEAU D'OR. Pendant le séjour de Moïse sur le mont Sinaï, les Israélites forcèrent Aaron à leur ériger une idole qui avait la forme d'un *veau* et qui fut faite en *or* avec les bijoux dont les femmes se dépouillèrent à cet effet; Moïse, descendu de la montagne, brisa aussitôt cette idole. Le *veau d'or* était une imitation du *bœuf Apis*.

VECELLI (TIZIANO), dit *le Titien*. *Voy.* TITIEN.

VECELLI (Fr.), frère du Titien et son élève, s'est beaucoup rapproché du style de ce grand peintre, et a laissé plusieurs tableaux magnifiques. — La famille Vecelli a eu encore d'autres peintres remarquables: 1° Horace, fils du Titien, mort de la peste à Venise en 1576, et qui partageait son temps entre la peinture où il excellait et la recherche de la pierre philosophale; — 2° Marc, neveu et élève du Titien, et le plus célèbre de cette famille après son maître; — 3° Tiziano, dit *Tizianello*, fils de Marc, mort après 1648, auteur de beaux tableaux, mais déjà maniéré.

VECHT, riv. d'Allemagne, naît dans les États prussiens (Westphalie), traverse le S. O. du Hanovre, entre en Hollande, parcourt les prov. de Drenthe et d'Over-Yssel, et se jette dans le Zuyderzée au N. E. de l'emb. de l'Yssel, sous le nom de Zwarte-water. Cours, 150 kil. — Une branche du Vieux-Rhin qui s'en sépare à Utrecht, et qui se jette également dans le Zuyderzée, porte le même nom.

VECTIS, nom latin de l'île de WIGHT.

VÉDANTA, c.-à-d. *conclusion des védas*. On nomme ainsi une doctrine théologique et philosophique de l'Inde qui s'appuie sur les *Védas*: c'est un des deux systèmes orthodoxes de la philosophie indienne connus sous le nom de *Mimansa* (*Voy.* ce nom). Ce système, tout idéaliste, enseigne le culte d'un seul Dieu qu'on doit adorer d'une manière abstractive; il reconnaît pour fondateur Vyasa et pour principal docteur Sankara Atcharya.

VÉDAS. Les plus anciens et les plus révérés des livres sacrés des Hindous sont le fondement de leur religion. Ils sont au nombre de 4: 1° le *Rig*, qui contient des prières et des hymnes en vers; 2° le *Yadjour*, où sont des prières en prose; 3° le *Sama*, dont les prières, dites *mantras*, sont destinées à être chantées; 4° l'*Atharvan*, composé surtout de formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chacun des Védas se compose de deux parties distinctes: les *mantras* ou prières, et les *brahamanas* ou préceptes et dogmes. En outre, on en a fait une foule de commentaires, les *Pouranas*, les *Soutras*, qui jouissent d'une autorité presque sacrée; on en a tiré un système de philosophie orthodoxe, la philosophie *Védanta* (*Voy.* ci-dessus). L'âge comme la doctrine des quatre *Védas* diffère beaucoup. Ils passent (les trois premiers surtout) pour avoir été inspirés par Brahma; les légendes hindoues en attribuent la publication à Vyasa qui les aurait compilés vers le IVe siècle av. J.-C. Les Védas sont écrits en langue sanscrite. Il en fut fait une traduction abrégée en langue persane, par ordre d'un frère d'Aureng-Zeyb, au XVIIe siècle: cette version elle-même a été traduite en latin; et Anquetil du Perron l'a publiée sous le titre d'*Oupnekhat*. Du reste, jusqu'ici nous n'avons en langues européennes que quelques extraits des Védas.

VEDASTUS. *Voy.* WAAST (saint).

VEENDAM, ville de Hollande (Groningue), à 22 kil. S. E. de Groningue; 6,000 hab.

VEGA (NUESTRA SENORA DE LA), ville d'Espagne (Burgos), à 35 kil. S. E. de Santander; 5,000 hab.

VEGA (la) ou la CONCEPTION, ville de l'île de Haïti, à 110 kil. N. O. de Saint-Domingue, occupe la place d'une ancienne ville fondée par Chr. Colomb et détruite par un tremblement de terre en 1564.

VEGA (GARCILASSO DE LA). *Voy.* GARCILASSO.

VEGA (LOPE DE). *Voy.* LOPE.

VÉGÈCE, *Flavius Vegetius Renatus*, écrivain militaire latin, florissait vers la fin du IVe siècle. Il est auteur d'un traité en 5 livres: *De re militari*, dédié à l'empereur Valentinien II; c'est un extrait fort instructif des écrivains antérieurs. On estime les éditions de Valart, Paris, 1762, et de Schwebel, Strasbourg, 1806. Végèce a été traduit en français par Bourdon de Sigrais, 1743; par Bongars, 1772, et commenté par Turpin de Crissé. — Un autre Végèce, *Publius Vegetius*, est auteur d'un *Traité de l'art vétérinaire*, publié par Gesner, Manheim, 1781, et traduit par Saboureux de la Bonneterie (dans le tome 6 des *Ouvrages relatifs à l'agriculture*).

VEGLIA (île), *Curicta*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans le golfe de Quarnero: 35 kil. sur 22; 17,000 hab. Ch.-l., Veglia, sur la côte S. O., avec un port et 3,000 hab.; évêché.

VEHME (SAINTE), ou COURS VEHMIQUES, du vieil allemand *fehmen*, condamner, bannir, tribunaux secrets établis ordinairement en Westphalie: avaient pour but de maintenir la paix publique ou la religion et connaissaient de tous les crimes qui pouvaient troubler l'une ou l'autre. Les membres de ces tribunaux, dits *francs-juges*, s'enveloppaient du mystère le plus profond et avaient dans toute l'Allemagne des initiés qui leur déféraient les coupables: tout initié était tenu d'exécuter le jugement du tribunal dès qu'on l'en chargeait; le condamné était frappé par une main inconnue. L'origine des *cours vehmiques* paraît remonter au temps de Charlemagne, mais elles n'ont pris d'importance qu'à la fin du XIIe siècle, lorsque la Westphalie fut tombée au pouvoir de l'archevêque de Cologne (1182). Après la *paix publique de Westphalie*, 1371, un grand nombre de tribunaux s'établirent sur ce modèle dans les états qui avaient accédé à ce traité: mais bientôt ils donnèrent lieu aux plus grands abus: au XVe siècle les empereurs Sigismond, Albert, Frédéric III, travaillèrent à les réprimer et ils disparurent au XVIe siècle. La *Sainte Vehme* avait son principal siége à Dortmund en Westphalie.

VÉIES, *Veii*, ville de l'Italie ancienne (Étrurie), une des 12 lucumonies étrusques, la plus méridionale et la plus voisine de Rome, fut souvent en guerre avec les Romains, qui finirent par s'en emparer en 395, après un siége de dix ans. Véies leur servit d'asile lors de la prise de Rome par les Gaulois en 389: les tribuns voulaient même qu'on abandonnât définitivement Rome pour s'établir à Véies; mais Camille, le vainqueur de Véies, s'y opposa: il mérita par là le surnom de *second fondateur de Rome*.

VEILLANE ou VEGLIANO, bourg du Piémont, à 16 kil. de Turin. Le duc de Montmorency y battit un corps allemand commandé par Doria (1630).

VELASCO (Grég.-Hernandez DE), poëte espagnol, né vers le milieu du XVIe siècle, a traduit en vers le poëme de Sannazar, *De partu Virginis* (Tolède, 1554), et l'*Enéide* (Alcala, 1585, in-8). Ses compatriotes placent ces ouvrages au premier rang.

VÉLASQUEZ (Diégo), général espagnol, né vers 1465 à Cuellar (Ségovie), accompagna Colomb dans son 2e voyage, se fixa à Saint-Domingue et contribua puissamment à la soumission de l'île (1496-1509), fut chargé par Diégo Colomb, frère de Christophe, de faire la conquête de Cuba, réussit dans cette entreprise, devint gouverneur de l'île, y fonda

a importantes colonies, entre autres, San Salvador, Puerto de Carenas (nommée depuis *la Havane*), 1511, seconda l'expédition qui découvrit le Yucatan et le Mexique, 1517-18, mit Fernand Cortez à la tête de l'expédition chargée de conquérir le Mexique, devint bientôt jaloux de son lieutenant et voulut, mais sans succès, s'opposer à ses progrès. Il mourut en 1523.

VELASQUEZ (Jacques Rodriguez de SILVA Y), célèbre peintre espagnol, né en 1599 à Séville, mort en 1660, eut pour maître Herrera-le-Vieux, puis François Pacheco, étudia à fond les collections du Prado et de l'Escurial, fit deux voyages en Italie, et fut comblé d'honneurs par Philippe IV. Parmi ses plus beaux tableaux on cite la *Tunique de Joseph*, le *Portrait d'Olivarès*, le *Tableau de famille* (la famille royale), etc. Vélasquez est le chef de l'école gallo-espagnole; ses ouvrages se distinguent par une imitation si parfaite de la nature, qu'ils font complétement illusion.—Il y a eu trois autres Velasquez, tous trois frères, assez remarquables comme peintres: 1° Alexandre Gonzalez (1719-72), qui fut aussi architecte; 2° Antonio Gonzalez (1729-93), et L. Gonzalez (1715-64), auteurs de fort belles fresques, et l'un directeur, l'autre sous-directeur, de l'Académie de peinture de Madrid.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), antiquaire, né en 1722, à Malaga, mort en 1772, fut chargé par Ferdinand VI de recueillir les anciens monuments de l'histoire d'Espagne, devint correspondant de l'Académie des Inscriptions de Paris, fut emprisonné comme auteur de pamphlets injurieux contre le gouvernement (1766), et ne fut rendu à la liberté que quelques mois avant sa mort. Il a laissé les *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entrée des Romains*, Malaga, 1759, in-4; *Conjectures sur les médailles des rois Goths et Suèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4; *Origine de la poésie castillane*, 1754, etc.

VELAY, *Vellavi*, ancien petit pays de France, en Languedoc, auj. dans le dép. de la Haute-Loire, était situé entre le Forez au N., la Haute-Auvergne à l'O., le Gévaudan au S., et le Vivarais à l'E.; ch.-l., le Puy-en-Vélay.

VELCHES. *Voy.* WELCHES.

VELDECK ou **VELDIG** (Henri DE), minnesinger des XIIe et XIIIe siècles, vécut à la cour des princes de Thuringe et de Basse-Saxe. On a de lui l'*Enéide* (c'est une imitation du *Roman de l'Eris* de Chrestiens de Troyes, plutôt qu'une traduction du poëme de Virgile), Berlin, 1784; *Ernest, duc de Bavière*, poëme épique, manuscrit; et la *Légende de Saint-Gervais*, en 4 chants, manuscrits.

VELDENZ, bourg des États prussiens (province Rhénane), à 5 kil. S. O. de Berncastel; 700 hab. Forges. Aux environs, ardoises, houille. Veldenz a donné son nom de 1514 à 1694 à un rameau cadet de la maison palatine de Deux-Ponts. *Voy.* PALATINAT.

VELEZ, ville de Nouvelle-Grenade, à 80 kil. S. O. de Socorro; 2,500 hab. Riches mines d'or aux env.

VELEZ-BLANCO, *Egelasta*, ville d'Espagne (Grenade), à 55 kil. N. E. de Baza; 6,000 hab.

VELEZ-DE-GOMERA, *Parietina*, ville du Maroc (Fez), près de la Méditerranée, à 80 kil. E. de Tétouan.

VELEZ-MALAGA, *Menoba*, ville d'Espagne (Grenade), près de la mer, à 22 kil. E. de Malaga. Château. Aux env., vaste plaine très fertile. Raisins secs, fruits, canne à sucre, cochenille, soie; vins, etc.

VELEZ-RUBIO, *Morus*, ville d'Espagne (Grenade), à 12 kil. S. de Velez-Blanco; 12,000 hab. Drap, étamines, couvertures, etc.

VELEZ (PENON DE), ville d'Afrique. *Voy.* PENON.

VELHAS (Rio das). *Voy.* RIO DAS VELHAS.

VÉLIE, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* ELÉE.

VELIGE, ville de la Russie d'Europe (Vitebsk), à 90 kil. N. E. de Vitebsk; 5,000 hab. Château. Fondée en 1536. A la Pologne jusqu'en 1772.

VELIKIIA-LOUKI, ville forte de la Russie d'Europe (Pskov), à 200 kil. S. E. de Pskov; 3,500 hab. Au grand-duc de Moscou dès 1448; prise par Étienne Bathory en 1580. Brûlée en 1611 par les partisans des faux Dmitri, et repeuplée en 1620 par les Cosaques.

VÉLIKI-OUSTIOUG. *Voy.* OUSTIOUG-VELIKI.

VELINES, ch.-l. de canton (Dordogne), à 30 kil. O. de Bergerac; 800 hab.

VELINO, *Velinus*, riv. d'Italie, naît dans le roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), puis entre dans l'État ecclésiastique, arrose Rieti, et tombe dans la Néra: cours 95 kil. Belles cascades.

VELINO (MONTE), mont. du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), près et au N. O. du lac Fucin: 2,556m.

VELINUS, riv. de la Sabine. *Voy.* VELINO.

VELIOCASSES ou **VELLOCASSES**, peuple de la Gaule, dans la 2e Lyonnaise, occupaient, avec les *Caleti*, le diocèse de Rouen, et avaient pour capitale *Rotomagus* (Rouen). Ils ont donné leur nom au *Vulcassinus pagus* (le pays Vexin).

VÉLITES, corps d'infanterie légère chez les Romains, était formé des citoyens les plus pauvres et les plus jeunes. On les plaçait presque toujours entre les rangs de la cavalerie dont ils accompagnaient les mouvements. Ils étaient 1,200 par légion de 6,000 hommes.—Napoléon avait établi dans l'armée française des corps de troupes légères appelés *vélites*.

VELITSCHTERIN ou **VOUSITRIN**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 22 kil. N. O. de Prislina; 3,000 hab. Evêché grec.

VELLAUDUNUM ou **VELLAUNODUNUM**, ville de Gaule (Lyonnaise 4e), chez les *Senones*, importante au temps de César. On l'a placée tantôt à Beaune, tantôt à Château-Landon, Avallon, Auxerre, etc.

VELLAVI, auj. *le Vélay*, peuple de la Gaule, chez les Arvernes (Lyonnaise 4e), au N. des *Gabali*, au S. des *Segusiani*, avait pour chef-lieu *Vellavi*, d'abord *Revessio* (auj. *Saint-Paulien*).

VELLEDA, prophétesse germaine du temps de Vespasien, était de la nation des Bructères, et exerçait une influence immense sur toutes les populations germaniques. Elle contribua puissamment à l'insurrection des Bataves, à la tête de laquelle se mit Civilis (70 de J.-C.); mais quand elle vit le mauvais succès de cette tentative, elle fit poser les armes au nom de la divinité dont elle était prêtresse, et aida le général romain Cerealis à pacifier le pays. Elle fut quelques années après prise par Rutilius Gallicus, et conduite à Rome en triomphe.

VELLEIUS PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 19 av. J.-C., servit neuf ans sous Tibère comme commandant de cavalerie, fut successivement questeur, tribun du peuple, préteur en 14, consul même, selon quelques biographes, et périt, à ce qu'on croit, enveloppé dans la chute de Séjan. Il avait écrit un abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui n'existe plus en entier. Ce qui en reste n'est qu'un fragment relatif à l'histoire grecque et à l'histoire romaine depuis la guerre de Persée jusqu'à la 6e année de Tibère. Rien de plus parfait que ce morceau, auquel on ne peut reprocher que des flatteries pour Tibère et Séjan. Les meilleures éditions sont celles de Leyde, dite *Variorum*, 1688, 1719, 1744, in-8; de Barbou, 1746, in-12; de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire (1822, in-8). Velleius Paterculus a été traduit par l'abbé Paul, Avignon, 1784, et par Desprès, 1825 (dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, in-8).

VELLETRI, *Velitræ*, ville des États de l'Église (comarque de Rome), à 31 kil. S. E. de Rome; 10,000 hab. Evêché. Grande place; statue d'Urbain VIII; hôtel-de-ville (dû au Bramante); palais Ginetti et Borgia. — L'anc. *Velitræ*, dans le Latium, chez les Volsques, fut la patrie d'Auguste.

VELLORE ou **VELAR**, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. Karnatic, à 22 kil. N. O. d'Arcot. Citadelle, pagodes. Coton; indigo.

VELLY (l'abbé Paul-Franç.), historien français, né en 1709 ou 10 près de Reims, mort en 1759, entra chez les Jésuites, et professa au collége Louis-le-Grand à Paris. Il commença la fameuse *Histoire de France* en 30 vol., dite *Histoire de Velly, Villaret et Garnier*. Velly lui-même n'en composa que 7 vol. et une partie du 8e (1756-59). Ces volumes, qui embrassent jusqu'au règne de Philippe-le-Bel, sont la partie la plus faible de la compilation, surtout les 2 premiers. Velly n'avait point sérieusement étudié les sources. *Voy.* VILLARET et GARNIER.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velthusius*, théologien protestant d'Utrecht, né en 1622, mort en 1685, occupa plusieurs dignités importantes à Utrecht, et fut député par sa ville natale aux assemblées ecclésiastiques; mais il déplut à ses collègues par le zèle avec lequel il soutenait les droits de ses commettants, et ils parvinrent, en l'accusant d'hérésie, à le faire révoquer. On a de lui un traité de l'*Usage de la raison dans les questions théologiques* (1668), un traité sur la *Pudeur naturelle* (1676), etc.

VÉNAFRE, *Venafrum*, auj. *Venafro*, ville de Campanie, au N., près du Vulturne, fondée, dit-on, par Diomède, devint plus tard colonie romaine; elle était célèbre par son huile. — La ville moderne est dans la Terre-de-Labour, à 19 kil. S. O. d'Isernia; 2,800 hab.

VENAISSIN (Comtat), ou simplement le COMTAT, *Comitatus Vindascinus*, petit pays du midi de la France, jadis aux papes, entre la Provence, le Dauphiné, le Rhône et la Durance, avait pour ch.-l. Carpentras, et tirait son nom de la ville de Vénasque qui en fait partie et qui en fut longtemps la capitale. Par une étrange erreur, on a quelquefois appelé ce pays *comtat d'Avignon* (*comitatus Avenionensis*), bien que la ville d'Avignon n'y fut point comprise; mais probablement parce que l'on aura pris le mot *Venaissin* pour une corruption du mot latin *Avenionensis*, et parce que le comtat Venaissin appartenait aux papes, ainsi qu'Avignon. Le Comtat se divisait en trois juridictions, et avait pour villes principales: Carpentras, Vénasque, Cavaillon, Vaison, Valréas, l'Ile, etc. — Jadis aux Cavares, ce pays passa aux Romains qui le comprirent dans la Viennaise, puis aux Bourguignons, aux Francs, aux comtes d'Arles (1054), à ceux de Toulouse (1125), aux Croisés qui combattirent les Albigeois (1226), et, après être revenu peu après à Raymond III, fut porté par sa fille au prince Alphonse, frère de saint Louis (1237). Philippe-le-Hardi s'en empara en 1271 à la mort d'Alphonse, puis le céda au pape Grégoire X en 1273. Depuis ce temps le comtat Venaissin ne cessa, sauf diverses occupations temporaires de la part de la France, d'appartenir au Saint-Siége, jusqu'à ce qu'en 1791 l'Assemblée législative le déclara réuni à la France ainsi qu'Avignon; le tout forma le département de Vaucluse. Les traités de Tolentino et de Lunéville confirmèrent cette réunion.

VÉNASQUE, *Vindascinum*, bourg du dép. de Vaucluse, à 12 kil. S. E. de Carpentras; 1,100 hab. Jadis place importante, et ch.-l. du comtat Venaissin avant Carpentras.

VENCE, *Ventia*, ch.-l. de canton (Var), à 22 kil. N. E. de Grasse; 3,156 hab. Ville très ancienne et jadis évêché (transféré à Grasse au XIIIe siècle par le pape Innocent IV).

VENCE (L.-Fr. DE), commentateur de la Bible, né vers 1676 dans le Barrois, mort en 1749 à Nancy, avait été précepteur des jeunes princes de Lorraine, puis prévôt de l'église primatiale de Nancy. On a de lui 6 vol. d'*Analyses et dissertations sur les livres de l'Ancien-Testament*, 2 vol. d'*Analyses* ou *Explications des Psaumes*, qu'il ajouta à l'édition de la *Bible* du P. des Carrières, Nancy, 1738-43, 22 vol. in-12, et qui ont valu à celle-ci le nom de *Bible de Vence*. Cette *Bible* a été réimprimée plusieurs fois (5e édit., Paris, 1827, etc., 26 vol. in-8).

VENCESLAS I, dit *le Saint*, duc de Bohême, né en 907, monta sur le trône à la mort de son père Vratislas (925). Sa mère Drahomire, qui était régente, tenta d'abolir en Bohême le christianisme nouvellement introduit dans ce pays; mais Venceslas, devenu majeur, releva les autels détruits, et bannit sa mère, ainsi que les partisans de l'idolâtrie. Il eut à soutenir la guerre contre l'empereur Henri, puis reconnut sa suprématie, et le suivit dans plusieurs expéditions. Ayant eu l'imprudence de rappeler sa mère, il fut tué à Bunzlau par ordre de cette princesse et de son frère Boleslas, en 936.

VENCESLAS II, duc de Bohême en 1191, avait été 18 ans en exil, et avait en vain tenté de ravir le trône à son oncle Frédéric. Trois mois après son avénement, il fut chassé par Przemislas, et tomba entre les mains du margrave de Lusace, qui le jeta dans une prison où il mourut (1194).

VENCESLAS III (III comme duc, ou I comme roi), fils de Przemislas-Ottocar I, naquit en 1205, fut d'abord associé à son père (Vladislas III), et régna seul en 1230. Son règne est remarquable par l'arrivée des Mongols en Moravie (1241), où ils commirent d'épouvantables dégats; par sa participation à la lutte contre les Hohenstauffen et à l'élection de Guillaume de Hollande comme empereur (1247). Ses sujets se révoltèrent, et choisirent pour roi son fils (Ottocar II); mais il finit par triompher. Il mourut en 1253.

VENCESLAS IV (ou II), dit *le Vieux*, né vers 1270, parvint au trône de Bohême en 1283, après un intervalle de 5 ans qui suivit la mort d'Ottocar II, son père. La régence fut confiée an marquis de Brandebourg, son cousin. En 1300, il fut élu roi de Pologne par le parti opposé à Vladislas IV (Lokietek), et il se mit en possession du royaume. Un parti hongrois lui offrit aussi la couronne de Hongrie (1301), mais il préféra la céder à son fils Venceslas V. Il mourut en 1305. C'est lui qui est le héros de la tragédie de *Venceslas*, par Rotrou.

VENCESLAS V (ou III), fils du précédent, fut élu roi de Hongrie en 1301 (à 12 ans) sur le refus de son père, se soutint contre Charles-Robert jusqu'en 1303, quitta ensuite ce royaume, et abandonna ses prétentions à Othon IV de Bavière (1305), en montant sur le trône de Bohême. Il se préparait à faire valoir ses droits sur la Pologne, lorsqu'il périt assassiné à Olmutz en 1306. On imputa ce crime à la maison de Habsbourg. Sa mort rendit Vladislas Lokietek maître de la Pologne.

VENCESLAS VI (ou IV), dit *l'Ivrogne* et *le Fainéant*, roi de Bohême et empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Charles IV, né en 1359, réunit, à la mort de son père (1378), la couronne impériale au trône héréditaire de Bohême. Il causa toutes sortes de maux par son apathie, son lâche amour pour d'infâmes voluptés, et se fit universellement détester par son caractère sanguinaire. Entre les deux papes qui se disputaient le siége pontifical (Urbain VI et Clément VII), il se décida pour Urbain, mais sans pouvoir faire reconnaître par ses peuples le pouvoir de ce pape; il laissa désoler l'Allemagne par l'anarchie et le brigandage, et permit aux grands de former des ligues, qui bientôt anéantirent son autorité; il publia enfin, en 1389, une *paix publique*, qui avait pour but de réprimer les désordres, mais qui y réussit fort peu. Il se rendit par ses cruautés si odieux en Bohême, que son frère Sigismond et son cousin Josse de Moravie, unis à l'archevêque de Prague, le firent enfermer (1394). Il fut cependant relâché sur les représentations des états de l'empire; mais ces états eux-mêmes se révoltèrent

bientôt, et Venceslas fut solennellement dépouillé du titre d'empereur (1400). Toutefois, il conserva son royaume de Bohême, et s'y maintint jusqu'à sa mort. Les dernières années de son règne furent ensanglantées par l'hérésie et les guerres de Jean Huss et de Ziska. Venceslas mourut en 1419. On l'a représenté comme le Néron et le Sardanapale de l'Allemagne, mais peut-être en exagérant ses vices.

VENDÉE (la), riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, entre dans le dép. de la Vendée, et tombe à 3 kil. N. E. de Marans, dans la Sèvre Niortaise; cours, 65 kil., dont 22 navigables.

VENDÉE (dép. de la), département maritime, sur le golfe de Gascogne, au S. de celui de la Loire-Inférieure, au N. de celui de la Charente-Inférieure, à l'O. de celui des Deux-Sèvres : 8,617 kil. carrés; 341,312 hab. Ch.-l., Bourbon-Vendée. Formé de l'anc. Poitou. On y distingue 3 régions naturelles : le Bocage, au centre et à l'E.; le Marais à l'O., le long de la côte, et au S.; la Plaine entre les deux. Climat varié (assez froid dans le Bocage, humide et malsain dans le Marais). Immenses marais salants; sources minérales; chanvre et lin (dans le *Marais*); céréales, légumes, fruits, vins médiocres; bois et prairies artificielles (dans le Bocage); bons chevaux, mulets, ânes, gros et menu bétail. Peu d'industrie (draps, toiles; papier; tanneries, corderies). Commerce actif : pêche abondante, surtout de sardines. — Ce dép. a 3 arr. (Bourbon, les Sables-d'Olonne, Fontenay-le-Comte), 30 cant., 294 comm.; il appartient à la 12ᵉ division militaire ainsi qu'à la cour royale de Poitiers; il a un évêché à Luçon.

VENDÉE (guerres de la), nom commun aux diverses guerres qui eurent lieu entre les royalistes de *l'Ouest* de la France et les divers gouvernements qui ont remplacé l'ancien régime. Le Bas-Poitou (dép. actuel de la Vendée), l'Anjou, le Bas-Maine et la Bretagne en ont été le théâtre. Les insurgés étaient des nobles, des prêtres et des paysans. La première guerre est la plus célèbre : elle commença en 1793 dans le Bocage; Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, et surtout Larochejaquelein en furent les héros. Lescure eut d'abord des succès, entra dans Saumur et passa la Loire; il marchait sur le Mans, quand l'indiscipline de ses troupes et quelques renforts qui arrivèrent aux républicains forcèrent les insurgés à la retraite : ils furent défaits à Saumur. En même temps Cathelineau échouait à Nantes. Lescure, mort à l'affaire de la Tremblaye, fut remplacé comme général en chef par Larochejaquelein, qui, après avoir sauvé les Vendéens d'une ruine totale, périt au combat de Nouaillé (1794). La guerre alors prit un autre caractère : les insurgés s'éparpillèrent par bandes de pillards connus sous le nom de *Chouans*; leur principal chef, Charette, se montra souvent redoutable, mais il finit par être pris et fusillé à Nantes (1796). C'est Hoche qui eut l'honneur de mettre fin à cette première guerre, ce qui lui a valu le titre de *pacificateur de la Vendée.* Toutefois il resta de nombreuses bandes, composées de brigands plutôt que d'insurgés, qui longtemps infestèrent les routes. En 1799, par suite des fautes du Directoire, la Vendée et les Chouans reprirent les armes. Bonaparte, premier consul, les amena dès le commencement de 1800 à une pacification : un calme profond régna dans l'Ouest pendant tout le temps de l'Empire. En 1815, pendant les Cent-Jours, les Vendéens semblèrent vouloir reprendre les armes : la présence du général Lamarque dans l'Ouest empêcha ce mouvement de devenir grave. Enfin, en 1831, après l'avénement de la maison d'Orléans, diverses bandes légitimistes se montrèrent dans la Vendée, mais sans prendre de consistance : l'arrestation de la duchesse de Berri fit bientôt évanouir ces tentatives. — Les Vendéens avaient pour devise : *Dieu et le Roi.*

VENDÉENS. On désigne ainsi, non seulement les habitants du dép. de la Vendée, mais en général tous les habitants des dép. de l'Ouest qui se soulevèrent contre la République pour défendre la cause royaliste (*Voy.* l'art. précédent). — On confond quelquefois, mais à tort, les Vendéens avec les *Chouans* (*Voy.* ce mot).

VENDÉMIAIRE an IV (journées des 12 et 13), 4 et 5 octobre 1795. On nomme ainsi la victoire remportée dans les murs de Paris sur les sections insurgées par l'armée de la Convention que commandaient Barras et le général Bonaparte.

VENDEN, ville de la Russie d'Europe (Livonie), à 80 kil. N. E. de Riga; 1,000 hab. Bâtie en 1205, fut quelque temps ch.-l. des Chevaliers Porte-Glaive. Evêché. Incendiée en 1748.

VENDES, peuple slave. *Voy.* WENDES et VÉNÈDES.

VENDES, village du dép. du Calvados, à 17 kil. O. de Caen; 500 hab. Patrie du père Porée.

VENDEUVRE. *Voy.* VANDEUVRE.

VENDIDAD SADÉ, livre sacré des Parses, contient 3 parties : le *Vendidad*, le *Yaçna* et le *Vispered.* Il a été traduit par M. Burnouf fils. — Le *Vendidad* fait partie du *Zend-Avesta;* c'est un livre de droit et de liturgie, rédigé sous la forme d'un dialogue entre Ormuzd et Zoroastre. *Voy.* ZEND-AVESTA.

VENDOME, *Vendocinum*, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), sur le Loir, en partie dans des îles, à 33 kil. N. O. de Blois; 8,206 hab. Tribunal de 1ʳᵉ instance et de commerce; collége particulier florissant (fondé par les Oratoriens). Belle église et haut clocher: ancienne abbaye de Bénédictins (auj. quartier de cavalerie). Bibliothèque, etc. Gants, cotonnades, mégisseries, etc. Aux environs naquit Ronsard. — Jadis titre d'un comté qui eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1373; il passa alors dans la maison de la Marche et fut ensuite érigé en duché-pairie par François I en faveur de Charles de Bourbon, grand-père de Henri IV. Celui-ci donna le titre de duc de Vendôme à l'un des fils qu'il eut de Gabrielle d'Estrées (*Voy.* ci-après). La ville de Vendôme fut prise par les Calvinistes en 1562 et 1586. — L'arr. de Vendôme a 8 cant. (Droué, Mondoubleau, Montoire, Morée, Saint-Amand, Savigny, Selommes, plus Vendôme), 110 comm. et 77,760 hab.

VENDOME (César, duc de), appelé de son vivant *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594 au château de Coucy (Aisne), mort en 1665, fut légitimé en 1595, épousa la fille du duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, et devint lui-même gouverneur de cette province. Sous Louis XIII, il trempa dans le complot de Chalais contre Richelieu (1626), et en fut puni par quatre ans de détention et la perte de son gouvernement : accusé, en 1641, d'avoir eu part au projet d'assassiner Richelieu, il s'enfuit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1643. Sous Louis XIV, il fut, comme son fils, le duc de Beaufort, un des chefs du parti des *Importants*, mais il fit la paix avec Mazarin dès qu'on lui eut conféré le gouvernement de Bourgogne avec le titre de surintendant-général de la navigation et du commerce de France. C'était un homme d'esprit, mais sans portée politique.

VENDÔME (Louis, duc de), fils aîné du précédent, 1612-69, porta le nom de duc de Mercœur jusqu'à la mort de son père, fut en 1649 vice-roi de Catalogne pour la France, épousa, en 1651 Laure Mancini, nièce de Mazarin, commanda en Provence, puis en Lombardie (avec le duc de Modène), 1656. Après la mort de sa femme il reçut les ordres, devint cardinal en 1667 et fut légat de Clément IX en France. Il est père des deux qui suivent.

VENDÔME (L.-Jos., duc de), célèbre général, fils aîné du précédent, né en 1654, porta le titre de duc de Penthièvre jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes contre la Hollande en 1672,

devint maréchal de camp en 1678, gouverneur de Provence en 1681, se distingua comme lieutenant-général dans la guerre de la ligue d'Augsbourg, surtout aux siéges de Mons, de Namur, aux batailles de Steinkerque, de la Marsaille, fut envoyé comme général en chef en Catalogne (1695), prit Barcelone, et par ses succès eut grande part à la conclusion de la paix de Ryswyk (1697). Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il combattit sur les trois principaux théâtres de la guerre : en Italie, aux Pays-Bas, en Espagne. En Italie, il répara d'abord avec éclat les fautes de Villeroi (1702), mais son indolence et l'habileté du prince Eugène qui souvent lui fut opposé, l'empêchèrent de frapper des coups décisifs. En Flandre, où il fut envoyé en 1708, il commit des fautes graves, permit la jonction de Marlborough et d'Eugène, et perdit ainsi la bataille d'Oudenarde. Plus heureux en Espagne, il remporta la victoire de Villaviciosa (1710), ramena Philippe V à Madrid et raffermit sur la tête de ce prince la couronne qui paraissait perdue. Il se rendait en Catalogne pour achever la soumission de l'Espagne, lorsqu'il mourut dans une petite ville du royaume de Valence (1712). Philippe V fit porter son deuil à toute l'Espagne, et le fit inhumer à l'Escurial dans le tombeau des infants. Vendôme avait le coup-d'œil et le génie d'un grand général, mais il lui manquait l'activité, la réflexion, la prudence. Sa vie privée était infâme, et il en faisait parade avec cynisme ; du reste, il avait beaucoup d'esprit. On ne peut non plus lui refuser du désintéressement et de la bonté ; mais sa bonté dégénérait souvent en faiblesse.

VENDÔME (Philippe, dit le prieur de), frère du précédent, né en 1655, mort en 1727, entra dans l'ordre de Malte, parut en 1669 au siége de Candie, fit les campagnes de Hollande, d'Allemagne, de Flandre, devint maréchal de camp en 1691, grand-prieur de France et lieutenant-général (1693), eut part aux succès de Catinat en Italie, à ceux de son frère en Catalogne, commanda en Lombardie, et eut un succès à Castiglione en 1705, mais fut disgracié pour n'avoir point donné à la bataille de Cassano ; privé de ses bénéfices, il alla vivre à Rome. Il ne revint en France que cinq ans après, mais sans reprendre de service. Il résidait au Temple et vivait au milieu d'un cercle choisi de gens de lettres, parmi lesquels brillaient Chaulieu et Lafare. En lui s'éteignit la maison de Vendôme.

VENDOMOIS, ancien petit pays de France, dans l'Orléanais, faisait partie de la Beauce ; ch.-l., Vendôme. Il est auj. réparti entre les dép. de Loir-et-Cher et de la Sarthe.

VENDOTENA (île) ou VENDOTIENE, *Pandataria*, île du roy. de Naples (Naples), à 10 kil. N. O. de celle d'Ischia : 3 kil. sur 2 ; 400 hab. Agriculture et pêche. Lieu d'exil sous les Romains ; déserte au IXe siècle à cause des incursions des barbaresques ; peuplée en 1769 d'indigents tirés de Rome.

VENEDES, *Venedi*, peuple de Germanie, vers l'embouchure de la Vistule, étaient évidemment les Wendes ou une partie des Wendes. — Il y eut aussi des Venèdes dans le sud du Norique : c'étaient des Wendes qui, après avoir pris part aux grandes invasions des Ve et VIe siècles, furent, vers 610, refoulés au loin par la marche des Avares vers l'O. Leur pays a depuis été la Carnie (Carniole et S. de la Carinthie), qu'au moyen âge on nomma *Marche des Vénèdes*, et qui, sous les Carlovingiens, faisait partie du duché de Frioul. *Voy.* VÉNÉTIE.

VÉNÉDIQUE (golfe), auj. le golfe de DANTZICK.

VENÈLES, *Veneli*, peuple de la Gaule, en Lyonnaise 2e, à l'O., avaient pour villes principales *Constantia* (Coutances), et *Crociatonum* (Valognes).

VENER, grand lac de Suède (Gothie et Suède propre), entre les lans de Carlstad, Elfsborg et Skaraborg : 145 kil. sur 75. Il s'écoule dans le Cattegat par le Gœta-Elf et communique avec le lac Vetter par le canal de Gœta.

VENERONI (J. VIGNERON, dit), natif de Verdun, italianisa son nom, vint à Paris, se fit passer pour Florentin, eut de grands succès comme maître d'italien, et devint secrétaire interprète du roi. Il publia une *Grammaire italienne* (1710), et un *Dictionnaire italien-français et français-italien* (1708, in-4), qui malgré leurs imperfections ont longtemps servi de manuels en France.

VÉNETES, peuple slave d'origine, qui donna son nom à la Vénétie. — Peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3e, au S., avait pour ch.-l. *Veneti*, d'abord *Dariorigum*, auj. *Vannes*. — Les Vénèdes de la Baltique, les Hénètes de la Paphlagonie, les Vénètes de l'Italie et de la Gaule semblent avoir été des peuplades de même race, toutes appartenant à la subdivision wende de la race slave.

VÉNÉTIE, *Venetia*, auj. la partie vénitienne du roy. Lombard-Vénitien, contrée de l'ancienne Italie septentrionale, au N. du Padus, entre l'Ollius et l'Adriatique, devait son nom à des Wendes qui étaient venus s'y établir. Aquilée, Patavium, Vérone, Vicence en étaient les villes principales. A la Vénétie on ajoutait ordinairement l'Istrie dont la capitale était Pola ; ces deux pays, réunis sous le titre de *Venetia cum Istris*, formèrent sous l'empire romain une province de la préfecture d'Italie, dans le diocèse d'Italie propre.

VENETTE (J. DE), romancier et chroniqueur français, né vers 1307, au village de Venette près de Compiègne, mort en 1369, prieur du couvent du Carmel à Paris. On lui doit la *Seconde continuation de la chronique de Nangis*, de 1348 à 1398 (dans le *Spicilegium* de d'Achéry), et le roman des *Trois Maries* en rimes françaises (manusc. à la bibliothèque du roi), dont J. Droyn a donné une version libre en prose qui eut grand cours au XVIe siècle. — Un autre Venette, Nicolas, médecin (1632-98), professeur d'anatomie et de chirurgie à la Rochelle, est connu par l'ouvrage intitulé : *De la génération de l'homme* ou *Tableau de l'amour conjugal* (Amst., 1688, in-8), qui n'est qu'un livre obscène et un roman médical.

VÉNÉZUELA (république de), état de l'Amérique du Sud, borné au N. par la mer des Antilles, à l'E. par l'Atlantique, au S. par le Brésil, à l'O. par les républiques de la Nouvelle-Grenade et de l'Equateur : 1,109,450 kil. carr. ; 872,000 hab. Capit., Caracas. Div., 4 départements, subdivisés eux-mêmes en 12 provinces comme il suit :

Vénézuela,	Caracas, Carabobo.
Zulia,	Maracaybo, Coro, Truxillo, Merida.
Orénoque,	Varinas, Apure, la Guyane.
Maturin,	Cumana, Barcelone, la Marguerite.

A l'E. et au N., montagnes peu élevées ; à l'O. et au S., immenses plaines et grands fleuves (l'Amazone, qui forme limite au S., et l'Orénoque, dont presque tout le cours est compris dans la république, avec leurs nombreux affluents). Climat varié, très chaud dans les plaines, délicieux dans les vallées, froid dans les montagnes. Sol très fertile (denrées équatoriales, plantes médicinales et tinctoriales, aloès, etc.). Nombreux bétail. Immenses espaces presque sans culture, dans lesquels errent quelques peuplades indigènes. Peu d'industrie et de commerce. — Le Vénézuela fut ainsi appelé par les Espagnols à cause de la ressemblance qu'ils trouvèrent entre la situation de plusieurs villes indiennes de ce pays, situées sur le lac de Maracaybo, et celle de Venise bâtie sur des lagunes. Il formait jadis, sous la domination de l'Espagne, la moitié occidentale de la capitainerie-générale de Caracas et de la Nouvelle-Grenade. De 1819 à 1831, il a fait partie de la république de Colombie qui, à cette dernière époque, s'est scindée en trois états distincts. Le Vénézuela forma dès lors un état indépendant. — Le dép. du

Vénézuela, sur la mer des Antilles, a pour bornes la prov. d'Apure au S., le dép. de Zulia à l'O.: 570 kil. de l'E. à l'O. sur 270; 350.000 hab.; ch.-l., Caracas.

VÉNÉZUELA (golfe de). *Voy.* MARACAYBO.

VENISE, *Venetia* en latin, *Venezia* en italien, ville maritime des États autrichiens (Italie), ch.-l. du gouv. de Venise et une des deux capit. du roy. Lombard-Vénitien, à 247 kil. E. de Milan; 110,000 hab. Résidence du gouverneur du roy. Lombard-Vénitien (pendant l'hiver), et du commandant-général de la marine autrichienne. Primat catholique, archevêque arménien, évêque grec. Port franc. Venise est bâtie sur environ 100 petites îles (Malamocco, Torcello, Murano, Mazorbo, San-Lazzaro, etc.) au milieu des lagunes; elle semble sortir des eaux et offre un aspect unique : 9,000 gondoles parcourent les nombreux canaux que ces îles laissent entre elles : on compte dans cette ville 140 ponts. On y remarque la magnifique place de Saint-Marc, celles de Saint-Étienne, Saint-Paul, Saint-Jean-Paul, Sainte-Marie de Fornoue. Les rues sont très étroites, mais bien pavées. Parmi les nombreux monuments de Venise, on cite les églises de Saint-Marc, des Déchaux, des Jésuites, du Salut, de Saint-Georges, du Rédempteur, des Frères, de Saint-Jean-Paul, de Saint-Sauveur; le ci-devant palais ducal (orné d'une foule de tableaux et de statues des plus grands maîtres); le célèbre pont des Soupirs, le pont de Rialto; les palais Grassi, Grimani, Balbi, Rezzonico; la promenade de la Piazzetta et le quai des Esclavons; sept théâtres, dont un (celui de la *Fenice*) est un des plus beaux d'Italie; l'arsenal, etc. Lycée, séminaire de *la Salute*, collége *delle Salesiane* (pour les jeunes filles), école de navigation, des cadets de marine, des beaux-arts; section de l'institut impérial des sciences et arts, athénée vénitien; superbe bibliothèque de Saint-Marc, précieuse surtout par les manuscrits, musée, collections diverses; archives, etc.—Venise doit son origine à quelques familles d'Aquilée et de Padoue qui, fuyant devant Attila, se retirèrent dans les îles des lagunes (vers 420). Chaque île d'abord s'administra elle-même. Vers 697, elles se réunirent en commun et choisirent pour chef un doge (Anafeste fut le premier (697-717). La nouvelle république fut censée sujette de l'empire d'Orient; mais au xe siècle, elle devint indépendante de fait, et en 997, sous Pierre Orseolo II, Venise jeta les fondements de sa puissance en soumettant les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie (entre autres Zara). Le XIe siècle et surtout le XIIe lui furent très favorables. Ses navires, rivaux de ceux de Pise et de Gênes, transportaient les marchandises, les pèlerins, les croisés, et souvent elle se faisait donner en paiement partie des villes conquises sur les Infidèles. Guelfe plus que Gibeline, bien que ne prenant qu'un intérêt secondaire à la guerre du sacerdoce et de l'empire, elle nuisit beaucoup à Frédéric Barberousse, battit la flotte impériale au cap Melloria, et contribua à la paix de Venise (1177), qui fut le prélude de celle de Constance. Peu après, elle affectait l'empire de l'Adriatique sous le doge H. Dandolo. La conquête de Constantinople par les Latins, à laquelle elle avait pris part par sa marine (1204), lui valut plusieurs îles de l'Archipel, Négrepont, Candie, et un quart de Constantinople. Jusqu'en 1261, Venise joua le premier rôle dans l'ancien empire grec; mais quand Michel VIII (Paléologue) eut repris Constantinople (1261), et surtout après les défaites de 1291 et 1298, cette primauté devint le lot de Gênes, et de là une longue lutte entre les deux républiques (guerres de Caffa, 1350-1355, de Chiozza, 1378 et 1381). Cette dernière guerre lui fit perdre toutes ses conquêtes en Terre-Ferme; toutefois elle se dédommagea bientôt après en obtenant la Marche de Trévise (1387), le Padouan (1405), le Bressan (1428). Après la prise de Constantinople par les Turcs, Venise s'honora par une courageuse résistance (1461-1477); néanmoins, elle se vit enlever par Mahomet II beaucoup d'îles de l'Archipel, entre autres Négrepont, plus les places de la Morée. A la mort de Scanderbeg, elle posséda momentanément divers districts de l'Albanie, et, en 1489, elle se fit céder le roy. de Chypre par Catherine Cornaro. Venise était alors la première puissance commerçante de l'Europe; elle jouait aussi un rôle essentiel dans la politique de l'Italie : c'est elle qui forma la ligue contre Charles VIII, vainqueur de Naples (1495), et qui fit échouer tous ses projets. Mais la découverte du passage aux Indes (1497) et celle de l'Amérique (1492) lui portèrent un coup mortel : la ligue de Cambray, formée contre elle en 1508 par l'empereur, le pape, les rois de France et d'Aragon, la mit à deux doigts de sa perte et lui coûta la Polésine avec cinq villes dans le roy. de Naples : Chypre lui fut prise en 1571 sous Sélim II, ainsi que les douze Cyclades; et sous Mahomet IV, une guerre ruineuse lui arracha Candie (1669). En vain, elle recouvra quelques places en Morée (1683-99) : elle les reperdit encore en 1739. Enfin Venise, bien qu'elle fût restée neutre en apparence, fut occupée en 1797 par Bonaparte, qui, par le traité de Campo-Formio, livra tout son territoire à l'Autriche (ne gardant que les îles au S. E.), contre la cession du duché de Milan et de la limite du Rhin. En 1805, la paix de Presbourg joignit Venise et les provinces italiennes de Venise au roy. d'Italie. Le tout revint à l'Autriche en 1814. Venise, quoique moins brillante que par le passé, a repris, sous le régime français et sous le gouvernement de l'Autriche, une vie nouvelle; elle est port franc, ce qui rend son commerce très florissant. Au moyen âge, elle était célèbre par son industrie; elle a été longtemps sans égale pour la fabrication des glaces. Elle a aussi excellé dans la peinture : aux XVIe et XVIIe siècles, l'école vénitienne a été sans comparaison la première pour les coloris : c'est à cette école qu'appartiennent les frères Gentile et Giovanni Bellini, le Giorgione, le Titien, le Tintoret, Paul Véronèse. Venise eut longtemps la réputation d'une ville de plaisir, et son *Carnaval* y attirait les étrangers de toute l'Europe.— Le gouvernement républicain de Venise était une forte et ombrageuse aristocratie; ses nobles étaient inscrits dans un registre dit *livre d'or*. Le chef de l'état avait le titre de *doge*, c.-à-d. *duc* (*Voy.* DOGE); les doges étaient à vie, mais comme presque tous étaient nommés fort vieux, aucun d'eux, depuis J. Foscari (qui gouverna 34 ans, 1423-1457), ne resta au pouvoir plus de 16 ans. Le pouvoir du doge était limité par le conseil des *Dix* ou inquisiteurs d'état, par le conseil des *Pregadi*, par le tribunal de la *Quarantie*. Les Vénitiens nobles avaient seuls accès aux charges politiques. Les provinces étaient régies par des *provéditeurs*, les villes par des *podestats*. La force armée consistait en Dalmates, dits *stradiotes*. Le système général de Venise, depuis la perte de Chypre, fut la neutralité entre les puissances de l'Europe.— Depuis Anafeste jusqu'à Louis Marini, dernier doge (de 697 à 1797), pendant un espace de 1,100 ans, Venise compta 122 doges. Les familles ducales les plus connues sont celles des Gradenigo, Candiano, Orseolo, Contarino, Faliero, Morosini, Ziani, Dandolo, Tiepolo, Mocenigo, Foscari, Pisani (*Voy.* ces noms). Daru a écrit une *Histoire de Venise*, qui est estimée.

VENISE (état de). Avant 1789, il comprenait les provinces suivantes :

1. Le *Dogado* ou duché de Venise (Venise, quelques îles et un peu de Terre-Ferme).
2. Le Padouan (Padoue, Bassano, Abano, Este).
3. La Polésine de Rovigo.
4. Le Véronais (Vérone, Carpi, Peschiera).
5. Le Vicentin (Vicence, Asiago).
6. Le Bressan (Brescia, Salo, Lonato, Chiari).

7. Le Bergamasc (Bergame, Crémone).
8. Le Crémasque (Crème).
9. La Marche Trévisane (subdiv. en Trévisan, Feltrin, Bellunais et Cadorin).
10. Le Frioul (Udine, Sacile, Pordenone).
11. L'Istrie (Pola, Capo d'Istria).
12. Sur la côte de Dalmatie, Nona, Zara, Trau, Spalatro, Sebennico, Clissa, la prov. Primorise (ch.-l., Cettigne), Signia, l'Herzégovine, Cattaro.
13. Les îles dalmates depuis Osero jusqu'à Curzola.
14. En Albanie, Larda, Prevesa, Vonizza, Butrinto.
15. Les îles Ioniennes, moins Cérigo.

Ces quatre dernières provinces passèrent de 1797 à 1801 entre les mains de la France à qui bientôt l'Angleterre ravit les îles. A la paix générale, les îles Ioniennes formèrent un petit état sous la protection de l'Angleterre, et presque tout le reste grossit la monarchie autrichienne. De 1805 à 1814, les dix premières provinces, englobées dans le roy. d'Italie, formèrent les départements de l'Adriatique, de la Brenta, du Bacchiglione, de l'Adige, du Serio, de la Mella, du Tagliamento, de la Piave, de Passeriano. Elles ont été depuis données à l'Autriche et jointes au roy. Lombard-Vénitien.

VENISE (gouv. de), prov. de la monarchie autrichienne, un des deux gouvernements du roy. Lombard-Vénitien, a pour bornes celui de Milan à l'O., le Tyrol et l'Illyrie au N., l'État ecclésiastique au S., l'Adriatique des autres côtés : 250 kil. du N. E. au S. O., sur 108 de largeur moyenne : 25,000 kil. carr.; 2,000,000 d'hab. Ch.-l. Venise. Div., 8 provinces ou délégations (Venise, Padoue, Polésine, Vérone, Vicence, Bellune, Trévise, Udine).

VENISE (golfe de), nom donné abusivement à la mer Adriatique toute entière, mais qui en réalité doit seulement s'entendre de cette partie de l'Adriatique comprise entre la côte septentrionale de l'Italie (de l'embouchure du Tagliamento à celle du Pô) et les îles qui forment Venise. Sur cette côte se trouvent *les lagunes*, vastes marais qui occupent presque tout le littoral de la Piave à la Brenta. Leur surface est d'environ 600 kil. carr. Le voisinage en est très insalubre.

VENLOO, *Sablones*, ville du Limbourg hollandais, sur la Meuse, rive droite, à 20 kil. N. E. de Ruremonde; 6,000 hab. Petit port. Fortifications importantes. Epingles, aiguilles, etc. Elle a été ville hanséatique. Prise par Marlborough en 1708.

VENOSA, *Vénusie*, ville du roy. de Naples (Basilicate), sur un affluent de l'Ofanto, à 37 kil. N. de Potenza; 3,500 hab. Evêché. Belle cathédrale; monument de Guillaume Bras-de-Fer; aqueduc et ruines de monuments antiques. *Voy.* VÉNUSIE.

VENT (ILES DU) et ILES SOUS LE VENT, îles de la mer des Antilles. *Voy.* ANTILLES.

VENTA, nom commun à deux villes de la Bretagne romaine : Venta Belgarum, auj. *Winchester*; Venta Icenorum, auj. *Norwich* ou *Caster*.

VENTADOUR, bourg de France (Corrèze), dans le Limousin, à 24 kil. de Tulle. Seigneurie possédée d'abord par une branche de la maison de Comborn, puis au XVIe siècle par celle de Lévy; érigée en duché-pairie en 1578. Ussel dépendait du duché de Ventadour.

VENTENAT (Et.-Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, mort en 1808, d'abord Génovéfain, puis professeur de botanique et bibliothécaire au Panthéon, a laissé : *Tableau du règne végétal*, 1779, etc.

VENTIDIUS BASSUS (P.), général romain, natif d'Asculum, avait été fait esclave dans la guerre sociale. César lui confia plusieurs affaires importantes dans la guerre des Gaules, et le nomma sénateur, tribun du peuple, préteur; après la mort de César, il s'attacha à Antoine, dont il fut le principal lieutenant pendant la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.); opposé aux Parthes, il les chassa de l'Asie-Mineure et de la Syrie; il allait les poursuivre dans leur propre empire, lorsque Antoine, jaloux de sa gloire, vint prendre le commandement. Ventidius passa le reste de sa vie sans jouer un grand rôle politique.

VENTOUX (mont), mont. de France (Vaucluse), au N. E. de Carpentras, fait partie des Alpes Cottiennes : 2,010 mètres; vents violents au sommet (d'où son nom, du latin *Ventosus*).

VÉNUS, en grec *Aphroditè*, déesse de la beauté, naquit suivant les uns de Jupiter et de Dioné, suivant d'autres de l'écume de la mer. Elle apparut à la surface des eaux, puis fut reçue aux cieux où Jupiter la donna pour femme à Vulcain, le plus laid des Dieux. On lui attribue de nombreuses infidélités : Jupiter, Apollon, Bacchus, Mercure, Mars, Adonis, Anchise, Butès eurent part à ses faveurs. Elle eut du premier les Grâces; de Mercure, Hermaphrodite; de Bacchus, Priape et Hymen; d'Anchise, Enée; de Butès, Eryx; de Mars, Harmonie et l'Amour. Vulcain la surprit avec ce dernier, les enveloppa tous deux d'un filet et les exposa ainsi aux regards des dieux assemblés. Vénus est fameuse pour avoir sur le mont Ida obtenu du berger Pâris le prix de la beauté (*Voy.* DISCORDE). Lors de la guerre de Troie, elle se déclara pour les Troyens : blessée par Diomède, elle se vengea en inspirant à la femme de ce prince des fureurs adultères. Elle avait également enflammé de ses feux les Prétides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre. Troie prise, elle conduisit la flotte d'Enée en Italie. Les Romains, qui se prétendaient issus d'Enée, la vénéraient comme leur mère. Vénus était adorée surtout dans l'île de Cypre (à Paphos, Amathonte, etc.), à Cythère, à Rome. De là les surnoms de Cypris, Cythérée, Paphia, etc. On la nommait aussi : Dioné (c.-à-d. *déesse*) ainsi que sa mère; *Anadyomène*, comme sortant des eaux; *Génétyllide*, comme présidant à la génération. On admettait aussi une *Vénus-Uranie* qui, selon les uns, n'était que le Ciel personnifié, et, selon d'autres, la déesse de l'amour platonique ou des sciences; on l'opposait à une Vénus *Pandémos*, c.-à-d. publique ou vulgaire. Les Syriens et les Phéniciens la nommaient *Astarté* (ou mieux *Achtoret*), et en faisaient la femme du Soleil. Le myrte, la rose, l'éperlan, la dorade étaient consacrés à Vénus; on croyait la retrouver dans la planète qui porte son nom. On lui sacrifiait de jeunes porcs, des colombes, rarement de grandes victimes. On la représentait nue, belle, jeune, riante, tantôt le pied sur les flots, sur une tortue de mer ou sur une conque marine, tantôt traînée sur un char attelé de colombes. Les poëtes lui attribuent une ceinture dite *ceinture de beauté*, qui donne à celle qui la porte un charme irrésistible. Le culte de Vénus chez les Grecs dérivait en partie de celui de la déesse Athor ou de quelque autre déité égyptienne analogue, en partie du culte rendu en Phénicie à la planète Vénus et à Dercéto. Il existe de Vénus une infinité de statues. Les plus belles sont : la Vénus de Médicis (qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide de Praxitèle), et la Vénus de Milo (découverte à Milo en 1820).

VÉNUSIE, auj. *Venosa*, ville d'Apulie, en Daunie, près de la Lucanie, au S. O. de Cannes, est célèbre comme patrie d'Horace.

VÊPRES SICILIENNES, nom donné au massacre que les Siciliens firent des Français en 1282 et dont le résultat fut d'arracher à Charles d'Anjou la souveraineté de la Sicile. Le massacre commença à Palerme le jour de Pâques, au premier coup de la cloche de vêpres, et s'étendit bientôt par toute la Sicile. On attribue généralement cette exécution sanguinaire à J. de Procida (*Voy.* ce nom), qui agissait par l'ordre de don Pèdre ou Pierre III, roi d'Aragon, compétiteur de Charles.

VERA, *Barfa*, ville d'Espagne (Grenade), près de la mer, à 60 kil. N. E. d'Alméria; 8,000 hab. Pêche.

VERA (Pierre DE), conquérant des Canaries, né en 1440 à Xerez-de-la-Frontera, de famille noble, fut envoyé par Ferdinand et Isabelle à la Grande-Canarie, comme capitaine-général, en 1480, consolida la domination espagnole dans cette île et soumit tout l'Archipel. Il déporta tous les indigènes dits *Guanches*, divisa les terres entre ses soldats et des colons qu'il appela d'Espagne, naturalisa la canne à sucre dans ces îles et se montra aussi habile administrateur que brave guerrier. Il quitta les Canaries vers 1488 et mourut peu après à Xerez.

VERA-CRUZ, ville et port de la Confédération mexicaine, capitale de l'état de Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, à 276 kil. E. de Mexico; 8,000 hab. Commerce d'exportation. La Vera-Cruz est défendue par le célèbre fort de Saint-Jean-d'Ulloa, situé en face de la ville, à moins d'un kilomètre de distance, et que l'on regardait naguère comme imprenable. Ce fort est le dernier point qu'aient possédé les rois d'Espagne dans la guerre de l'indépendance. Les insurgés s'en rendirent maîtres en 1823. Les Français, commandés par l'amiral Baudin, l'ont pris en 1838, après quelques heures de canonnade.— C'est sur l'emplacement de Vera-Cruz que Fernand Cortez aborda en 1519, le *Vendredi-Saint*, pour commencer la conquête du Mexique. C'est dans cette ville qu'éclata en 1832 la révolution dirigée par le général Santa-Anna. — L'état de Vera-Cruz est entre ceux de Mexico, Queretaro, la Puebla, San-Luis-de-Potosi: 640 kil. du N. O. au S. O., sur 100 environ de largeur moyenne; 150,000 hab. Climat très varié (brûlant dans les plaines et glacé sur les montagnes); le sol est très fertile, mais beaucoup de terres sont en friche et comme désertes.

VERAGRI, peuple d'Helvétie, habitait dans la partie inférieure du Valais, vers Genève et Sion; ch.-l. *Octodurus* (auj. *Martinach*).

VERAGUA, anc. province de la république de Colombie, dans le dép. de l'Isthme, avait pour bornes à l'E. la province de l'Isthme, à l'O. le Guatimala, au N. la mer des Antilles, au S. le Grand-Océan: 270 kil. sur 140; 40,000 hab. Ch.-l., Santiago de Veragua (à 200 kil. S. O. de Panama).

VERANZIO, *Verantius*. *Voy.* WRANCZY.

VERAPAZ (SAN-DOMINGO DE LA) ou COBAN, ville du Guatimala, ch.-l. d'un dép. de même nom, à 200 kil. N. E. de Guatimala-la-Nueva: 12,000 hab.

VERAZZANI (J.), navigateur florentin, né vers la fin du XVe siècle, fut envoyé par François Ier, en 1524, dans l'Amérique septentr., et en visita les côtes orientales depuis le 30e degré de lat. N. jusqu'à Terre-Neuve, dont il prit possession en 1525. La relation de son voyage se trouve dans la *Collection de Ramusio* et dans l'*Histoire générale des voyages*.

VERBANUS LACUS, auj. le lac MAJEUR.

VERBE (le), fils de Dieu. *Voy.* JÉSUS-CHRIST.

VERBERIE, bourg du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 16 kil. N. E. de Senlis; 1,300 hab. Position charmante. Eau ferrugineuse. Produits chimiques. Les rois de Neustrie y avaient un célèbre palais. Il s'y est tenu des conciles en 753, 853, 863 et 869.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, mort en Chine en 1688, se distingua comme missionnaire et comme astronome, fut nommé par l'empereur de Chine, Kang-hi, président du tribunal des mathématiques; répara le désordre du calendrier chinois, dirigea la fabrication de l'artillerie chinoise et compta parmi ses élèves l'empereur lui-même. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en chinois (manuscrits à la bibliothèque du Roi) et *Liber organicus astronomiæ europææ apud Sinas restitutæ*, 1668.

VERBIGÈNES, un des peuples de l'Helvétie au temps de César, habitait aux environs de Soleure, entre le Jura, l'Aar et la Limat.

VERCEIL, *Vercelli* en ital., *Vercellæ* des anciens, ville des États sardes (Novare), ch.-l. de petite intendance, sur la Sesia, à 70 kil. N. E. de Turin; 16,000 hab. Évêché, cathédrale, hôpital, jardin botanique, etc. Étoffes de soie. République aux XIIIe et XIVe siècles, Verceil appartint successivement aux ducs de Milan et aux ducs de Savoie (1427). Prise par les Espagnols (1630), par les Français (1704), par les Alliés (1706). Réunie à la France avec le Piémont; ch.-l. du dép. de la Sesia sous Napoléon; rendue au roi de Sardaigne en 1814. — *Voy.* VERCELLÆ.

VERCEL, ch.-l. de canton (Doubs), à 21 kil. S. de Baume; 1,245 hab.

VERCELLÆ, auj. *Verceil*, ville de la Gaule Transpadane, chez les Libici, au S. E. d'Eporédie, au S. O. de Bodincomagus, fameuse par la victoire de Catulus et de Marius sur les Cimbres, 100 av. J.-C.

VERCINGÉTORIX, chef gaulois, Arverne de naissance, souleva, l'an 53 av. J.-C., la Gaule centrale que César venait de soumettre, et se fit proclamer généralissime. César, accourant aussitôt, le battit en plusieurs rencontres, s'empara de *Bituriges* (Bourges), sa principale place, l'assiégea dans Alésie, et le força à se rendre. Vercingétorix orna le triomphe du vainqueur, puis fut étranglé (47 av. J.-C.).

VERDE (SIERRA-), montagnes de l'Amérique, dans le N. du Mexique, forment la continuation méridionale des monts Rocheux, et sont une partie de la grande arête qui sépare le versant de l'Atlantique de celui du Grand-Océan.

VERDE (RIO-), rivière du Brésil. *Voy.* RIO-VERDE.

VERDEN, *Ferda*, *Tuliphurdum*, ville du roy. de Hanovre (Stade), ch.-l. de la principauté de Verden, sur l'Aller, à 31 kil. S. E. de Brême; 3,500 hab. Charlemagne y fit massacrer beaucoup de Saxons retombés dans l'idolâtrie et rebelles.

VERDEN (duché de BRÊME-ET-). *Voy.* BRÊME.

VERDETS, nom donné, pendant la Révolution, à des compagnies secrètement organisées dans le midi de la France, notamment à Toulouse, pour servir le parti royaliste. Les Verdets commirent beaucoup de massacres après le 9 thermidor, ainsi qu'en 1815. Le gén. Ramel fut une de leurs victimes.

VERDON, riv. de France, naît au S. de Barcelonette, coule au S., puis à l'O., sépare les dép. des Basses-Alpes et du Var, et tombe dans la Durance après un cours de 180 kil.

VERDUN, *Verodunum*, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 45 kil. N. E. de Bar-le-Duc et à 244 kil. E. de Paris: 10,577 h. Ancien évêché. Forte citadelle. Tanneries, serges, flanelles, draps communs; liqueurs, confitures, anis et dragées renommées. Verdun était déjà importante sous les Romains; elle fut conquise par les Francs Austrasiens au commencement du VIe siècle. Les fils de Louis-le-Débonnaire y conclurent, en 843, un célèbre traité de partage dit *Paix de Verdun* (Lothaire eut, avec le titre d'empereur, l'Italie et tout le pays compris entre les Alpes, le Rhin, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône; Louis, toute la Germanie transrhénane, plus Worms, Spire et Mayence; Charles, les contrées situées entre l'Escaut, la Meuse, le Rhône, l'Ebre et les deux mers). Conquise ensuite par Othon-le-Grand, Verdun fit partie de l'empire d'Allemagne. Elle fut un des *Trois-Évêchés* que Henri II réunit à la France en 1552. Les Prussiens la prirent en 1792, mais ne l'occupèrent que 43 jours. Verdun est la patrie de Chevert.— L'arr. de Verdun a 7 cant. (Verdun, Charny, Clermont, Étain, Fresne-en-Voivre, Souilly, Varennes), 159 comm. et 82,241 hab.

VERDUN (gouv. de), un des 8 petits gouvernements de l'anc. France, compris depuis dans le grand gouv. de Metz-et-Verdun, se composait de 2 districts: 1° ville et comté de Verdun; 2° évêché de Verdun. L'évêché avait eu jadis supériorité sur les comtés voisins, de Clermont, Vienne et Varennes, etc.

VERDUN-SUR-GARONNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 32 kil. S. E. de Castel-

Sarrazin ; 4,213 hab. Jadis capitale du Verdunois.

VERDUN-SUR-SAÔNE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), sur la Saône, à 22 kil. N. E. de Châlons-sur-Saône ; 1,904 hab. ; a souvent été prise et reprise aux XIe et XIIe siècles.

VERDUNOIS ou RIVIÈRE-VERDUN, anc. petit pays de France (Gascogne), dans le Bas-Armagnac, entre la Garonne, la Save et le Gimone. Ch.-l., Verdun-sur-Garonne. Il est auj. compris dans les dép. de la Haute-Garonne et de Tarn-et-Garonne.

VERDUNOIS, en Lorraine. *Voy.* VERDUN (gouv. de).

VERES-VAGAS, bourg de Hongrie (Saros), à 20 kil. S. E. d'Eperiès. Aux environs, mine d'opales.

VERFEIL, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Giron, à 28 kil. de Toulouse ; 2,460 hab.

VERGARA, ville d'Espagne. *Voy.* BERGARA.

VERGENNES (Ch. GRAVIER, comte DE), ministre de Louis XVI, né en 1717 à Dijon, d'une famille de robe, embrassa de bonne heure la carrière diplomatique, déploya les talents d'un négociateur achevé au congrès de Hanovre et à Manheim (1753), fut nommé ambassadeur en Turquie (1755), combattit dans ce poste les intrigues de l'Angleterre et de la Prusse pendant la guerre de Sept-Ans, alla en Suède en 1771, eut une bonne part à la révolution royaliste opérée par Gustave III, fut chargé par Louis XVI du portefeuille des affaires étrangères, conclut l'alliance avec les colonies anglo-américaines insurgées (1778), signa la paix de Teschen (1779) et celle de Versailles (1783), devint président du conseil des finances en 1783, et se déclara contre le système prohibitif. Il mourut en 1787. Malgré ses succès comme négociateur, Vergennes a laissé la réputation d'un ministre médiocre.

VERGIER (Jacq.), poëte français, né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, devint commissaire ordonnateur de la marine, président du conseil de commerce à Dunkerque. Il fut assassiné à Paris, en revenant de souper chez un de ses amis (1720). Il a composé des *Chansons*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Contes*, des *Madrigaux*, des *Epithalames*, des *Epigrammes*, des *Fables*, des *Epîtres*, des *Parodies*. La meilleure édition de ces différents ouvrages est celle de 1750, 2 vol. in-12. Il est le premier pour le conte après Lafontaine ; il réussissait aussi fort bien dans la chanson.

VERGILIO (Polydore). *Voy.* VIRGILE (Pol.).

VERGNIAUX (P.-Victorin), célèbre orateur, né à Limoges en 1759, s'était fait la plus brillante réputation à Bordeaux comme avocat, lorsqu'il fut envoyé à l'Assemblée législative par le dép. de la Gironde (1791). Son éloquence le mit à la tête du parti des Girondins. Malheureusement il n'avait pas de grands talents politiques ; d'ailleurs, il était indolent et peu ambitieux. Ouvertement républicain, il hâta par ses discours la chute de la royauté, appuya la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse, favorisa la journée du 20 juin, fit décréter la formation d'un camp de 20,000 hommes sous Paris, et présida l'Assemblée nationale au 10 août. Réélu pour faire partie de la Convention, il vota dans cette assemblée la mort de Louis XVI, mais en demandant l'appel au peuple (1793). Il lutta en vain contre les Jacobins, combattit l'institution du tribunal révolutionnaire, et s'éleva énergiquement contre le féroce parti de la Montagne. Robespierre finit par le dénoncer comme ennemi de la république et fédéraliste. Le 31 mai, une populace furieuse demanda la tête des 22 Girondins, et le 2 juin la Convention rendit contre eux le décret d'accusation. Incarcérés d'abord, ils furent exécutés au nombre de 21 (le 31 octobre 1793) : Vergniaux était l'un d'eux. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Choix des rapports, opinions et discours*, etc., par Lallement, 1818-25, 24 vol. in-8.

VERGOBRET, magistrat suprême et annuel de quelques peuples Gaulois, surtout des Eduens.

VERGY, famille illustre du comté de Bourgogne (près de Nuyts), a fourni plusieurs prélats, un cardinal, un maréchal (Antoine de Vergy, partisan du duc de Bourgogne pendant la démence de Charles VI, fait maréchal par le roi d'Angleterre, qui se prétendait alors roi de France), des gouverneurs de Bourgogne, un archevêque de Besançon (Ant. de Vergy, 1488-1541, qui jouit de la faveur de Charles-Quint), etc.

VERGY (Gabrielle DE), dame de Fayel, amante de Raoul de Coucy. *Voy.* COUCY.

VERIA, l'anc. *Bérée*, dite aussi *Irenopolis*, *Carapheria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 60 kil. O. de Saloniqué, dans l'anc. Macédoine, au confluent du Véria-sou et de l'Indjé-Karasou ; 8,000 hab. Tissus de coton ; teintures renommées.

VÉRINE, femme de l'empereur d'Orient Léon I, conspira après la mort de ce prince contre Zénon, son gendre, en faveur de son frère Basilisque, qu'elle mit sur le trône (475), dans le but de lui substituer son amant Patricius. Basilisque s'étant défait de ce dernier, Vérine aida au rétablissement de Zénon (477). Mécontente du peu de crédit dont elle jouit après cette restauration, elle tenta de faire assassiner Illus, favori de Zénon (484), mais elle échoua, et fut livrée à Illus, qui l'enferma dans un château de Cilicie ; elle y mourut vers 485, après avoir pris part à de nouvelles intrigues.

VERJUS (Louis DE), comte de Crécy, diplomate, né à Paris en 1629, mort en 1709, alla en Allemagne en 1669 pour traiter avec les princes protestants, fut plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne (1679) et concourut au traité de Ryswyk (1697). Il était de l'Académie Française. Lisola avait écrit contre lui un libelle intitulé : *Sauce au Verjus ;* il y répondit en publiant : *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*, Paris, 1674.

VERKOLIE, nom de deux artistes hollandais qui se sont distingués dans la peinture et la gravure. Jean, d'Amsterdam, né en 1650, mort en 1693, s'établit à Delft, peignit de préférence des assemblées de village, des festins, des scènes galantes : — Nicolas, son fils, né en 1673 à Delft, mort en 1716, peignit le portrait et l'histoire. Tous deux excellaient dans la gravure en manière noire. On voit au Louvre quelques uns de leurs portraits.

VERMAND, ch.-l. de cant. (Aisne), dans l'ancien Vermandois, à 13 kil. N. O. de Saint-Quentin ; 1,200 h. Jadis ville épiscopale. Ruinée par les Huns.

VERMANDOIS, partie du pays des *Veromandui*, ancien pays de France, dans la Haute-Picardie, au N. O. de la Thiérache, autour des sources de la Somme, avait pour villes : Saint-Quentin, Vermand (qui a donné son nom au pays), Ham, Saint-Simon, le Catelet. Il est auj. compris dans les dép. de l'Aisne et de la Somme.— Le Vermandois fut érigé en comté par Charlemagne en faveur de son 2e fils, Pepin, roi d'Italie, dont la famille le posséda jusqu'au milieu du XIe siècle. Herbert IV, 8e descendant de Pepin, étant mort, Eudes, son fils, fut dépouillé du Vermandois par les barons, et sa postérité mâle prit le nom de St-Simon : quant au comté, il fut donné à Hugues de France, époux d'Adèle, fille d'Herbert IV. Il passa ensuite aux comtes de Flandre par le mariage d'Elisabeth, petite-fille de Hugues avec Philippe d'Alsace, comte de Flandre (1156). Philippe Auguste s'en empara et le réunit à la couronne de France en 1215.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), 4e descendant de Pepin, roi d'Italie, succéda dans le comté de Vermandois à son père, Herbert I, assassiné par le comte de Flandre, Baudouin-le-Chauve (923), entra dans la ligue des grands-vassaux contre Charles-le-Simple, espérant sans doute arriver au trône, attira ce prince à Péronne, l'y fit prisonnier et le tint en captivité jusqu'à sa mort (929) ; il se déclara ensuite

pour Louis d'Outremer, et eut alors à soutenir contre le roi Raoul et contre Hugues-le-Blanc une guerre dans laquelle il perdit Laon et la plus grande partie de ses états. Il mourut en 943.

VERMANDOIS (Raoul I, comte de), dit *le Vaillant*, petit-fils du roi Henri I, était fils de Hugues de France et d'Adèle, fille du comte Herbert IV. Il aida Louis-le-Gros dans les guerres contre les vassaux rebelles, fut nommé grand-sénéchal en 1131, épousa la sœur d'Eléonore de Guyenne, resta en France lors de la seconde croisade avec le commandement des troupes que Louis-le-Jeune y laissait à la disposition de Suger. Il dépouilla sa sœur du comté d'Amiens pour le joindre au Vermandois. Il mourut en 1152. — Son fils aîné, Hugues, né en 1127, fut élevé par saint Bernard, se fit religieux, fonda avec saint Jean de Matha l'ordre des Mathurins ou de la Redemption, et mourut en 1212. Il a été canonisé sous le nom de *Félix de Valois*.

VERMANDOIS (Louis DE BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de Mme de la Vallière, né en 1667, légitimé en 1669, mort à Courtray en 1683, est un des personnages que l'on a voulû, mais bien à tort, faire passer pour être le *Masque de Fer*.

VERMANTON, ch.-l. de canton (Yonne), sur la Cure, à 22 kil. S. E. d'Auxerre ; 2,726 hab. Vins.

VERMEILLE (mer), ou *golfe de Californie*, golfe du Grand-Océan, entre la côte du Mexique et la presqu'île de Californie, par 23°-32° 30' lat. N., et 109° 40'-117° 27' long. O. : 1,300 kil. de long sur 150 de large. Il reçoit plusieurs riv., le Rio-Haqui, le Rio-del-Fuerte et le Rio Colorado, et contient plusieurs îles (San-Ignazio, Santa-Inez, etc.).

VERMEJO ou RIO-GRANDE, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie, puis forme la limite de cette république et des Prov.-Unies-de-Rio-de-la-Plata, et se jette dans le Paraguay par 26° 3' lat. S. Cours, 900 kil.; affluents : Dorado, San-Lorenzo, etc.

VERMOND (l'abbé Matthieu-Jacques DE), docteur en Sorbonne, et bibliothécaire au collége Mazarin, fut, par la protection de Loménie de Brienne, envoyé à Vienne auprès de l'archiduchesse Marie-Antoinette (fiancée à Louis XVI) pour la perfectionner dans la langue française, gagna la confiance de son élève, resta auprès d'elle après son arrivée en France et son mariage, fut son confident intime, porta Loménie à la présidence du conseil, et joua un grand rôle dans l'affaire du collier en poussant la reine à un fâcheux éclat. En 1789, il s'enfuit à Valenciennes, puis à Vienne, où il mourut. Les mémoires du temps le peignent comme un intrigant.

VERMONT, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Bas-Canada, à l'E. le New-Hampshire (dont le sépare la riv. de Connecticut), au S. le Massachussets, à l'O. l'état de New-York : 195 kil. du N. au S., sur 107 de largeur moyenne ; 300,000 hab. Capitale, Montpellier ; autres villes, Middlebury, Windsor, etc. Il est traversé par les Green-Mountains ou *monts Verts* (d'où son nom). Beaux pâturages, climat froid, air salubre ; grains, bétail. Fer, plomb, jaspe, marbre, etc. Quelques exportations. Commerce avec New-York par le canal Champlain (jadis avec Boston et Hartford). Il y a dans cet état beaucoup de congrégationalistes ; viennent ensuite les Baptistes, les Méthodistes et enfin les Unitaires. — Colonisé à la fois par les Français et les Anglais au commencement du XVIIe siècle, ce pays resta à l'Angleterre après la perte du Canada par la France. Les Vermontais prirent part à la guerre de l'indépendance ; mais ce pays ne reçut le titre d'état qu'en 1791 sous le nom de New-Connecticut ou Vermont.

VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né en 1728, mort en 1790, fut d'abord lié avec J.-J. Rousseau, mais se mit au nombre de ses adversaires quand il eut publié l'*Emile*. Il fut exilé en 1782 pour s'être opposé à tout changement dans la constitution et ne rentra dans sa patrie qu'en 1789. On a de lui : *Choix littéraire*, 1755-60, recueil périodique, des *Lettres* et des *Dialogues sur le christianisme de Rousseau*.

VERNET (Jacq.), théologien génevois, né en 1698, mort en 1789, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, fut lié avec Montesquieu, Rousseau et Voltaire, mais finit par se brouiller avec ce dernier à cause de la différence de leurs opinions. On lui doit un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Paris, 10 vol. in-8, 1730-1788 ; une réfutation en latin du paradoxe de J.-J. Rousseau sur les sciences et les arts, etc.

VERNET (Claude-Joseph), célèbre peintre, né en 1714, mort en 1789, était fils d'un peintre d'Avignon assez habile qui lui donna les premières leçons. Il alla ensuite visiter l'Italie où il se fit la réputation du meilleur peintre de marine, obtint à Rome des succès si flatteurs qu'il s'y fixa, revint à Paris au bout de 22 ans et fut chargé par Louis XV de peindre les principaux ports de France. Il consacra environ dix ans à cette tâche, et produisit ainsi plusieurs chefs-d'œuvre aussi remarquables par la beauté du style que par l'exactitude. Ce grand peintre mania le pinceau jusqu'à la fin de sa vie, et exécuta plus de 200 tableaux de 1752 à 1789. On regarde comme son chef-d'œuvre *le Soir* ou *la Tempête*. Dans la première partie de sa vie, il se rapprochait du genre de Salvator Rosa ; plus tard il modifia sa manière ; son coloris fut plus varié, mais son dessin resta correct et sévère, et se préserva de l'afféterie et du mauvais goût de la peinture contemporaine. Vernet était de l'Académie de Peinture. La plupart des marines de Vernet sont au Louvre.

VERNET (Ant.-Charles-Horace), connu sous le nom de *Carle Vernet*, fils du précédent, né à Bordeaux en 1758, mort en 1836, ne se distingua pas moins que son père dans la peinture, mais choisit une autre spécialité, et réussit surtout à peindre les batailles. Il fut chargé de représenter la plupart des grandes victoires de l'empire, les *Batailles de Rivoli*, de *Marengo*, d'*Austerlitz*, de *Wagram*, le *Passage du mont Saint Bernard*. Il excellait à peindre les chevaux, les chiens, et on a de lui plusieurs chasses d'une admirable exécution. Enfin il ne dédaigna pas la caricature, et reproduisit de la manière la plus enjouée les scènes populaires ou grivoises. Il fut admis à l'Académie en 1787 sur son tableau du *Triomphe de Paul-Emile*. — Son fils Horace Vernet, né en 1789, fut son élève et son émule.

VERNEUIL, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Avre, à 50 kil. S. O. d'Evreux ; 3,500 hab. Bibliothèque. Bonneterie, peaux pour reliûres ; forges, etc. Bataille entre les Anglais et les Français en 1424.

VERNEUIL, *Vernogilum* ou *Vernolium*, château du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 50 kil. de Paris et près de Senlis, fut érigé en marquisat par Henri IV en faveur d'une de ses maîtresses, Mlle d'Entraigues. Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1652) pour un des fils naturels de Henri IV et de la marquise, qui mourut sans postérité en 1682. Le château fut ensuite possédé par la maison de Bourbon-Condé.

VERNEUIL (la marquise de). *Voy.* ENTRAIGUES.

VERNIER (Pierre), né en 1580 à Ornans (dans la Franche-Comté), mort en 1637, s'adonna avec succès aux sciences exactes, fut nommé par le roi d'Espagne, qui possédait alors la Franche-Comté, commandant du château d'Ornans, directeur des monnaies au comté de Bourgogne et conseiller du roi d'Espagne. On lui doit l'invention de l'instrument de mathématiques qui porte son nom. Le *vernier* est un quart de cercle divisé en 90 degrés et placé sur un secteur mobile divisé lui-même en 30 parties, ce qui permet d'arriver avec précision aux plus petites divisions. L'inventeur en

a enseigné l'usage dans son *Traité de la construction, de l'usage, etc., du quadrant nouveau*, Bruxelles, 1631.

VERNON, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Seine, à 35 kil. N. E. d'Évreux ; 5,301 hab. Pont de 22 arches. Dépôt d'artillerie. Toile de coton, minoterie. Aux environs, forêt de Vernon, château et parc de Bizy, appartenant à la famille d'Orléans. Jadis ville forte.

VERNON (Édouard), amiral anglais, né en 1684, mort en 1757, se distingua d'abord aux Indes sous le commodore Walker, fit plusieurs campagnes brillantes, détruisit en 1739 et 1740 les établissements espagnols en Amérique, et s'empara en deux jours de l'opulente place de Porto-Bello. Il fut promu, après de nombreux exploits, au grade d'amiral. Toutefois, il finit par tomber en disgrâce auprès du ministère de George II, et fut rayé de la liste des amiraux pour avoir désobéi à l'amirauté. — Un autre Vernon, James, remplit longtemps avec zèle et intelligence des fonctions subalternes, s'attacha au duc de Shrewsbury après la révolution de 1688, devint membre de la Chambre des Communes et enfin secrétaire d'état (vers 1698). On a de lui des *Lettres écrites au duc de Shrewsbury, de 1696 à 1708*, publiées seulement en 1840, qui jettent du jour sur le règne de Guillaume III.

VERNOUX, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 36 kil. S. O. de Tournon ; 3,014 hab. Vin, bois, etc.

VERNY ou POURNOY-LA-GRASSE, ch.-l. de cant. (Moselle), à 15 kil. S. de Metz ; 558 hab.

VERODUNENSES ou VERUNI, à peu près le dép. de la Meuse, peuple de la Gaule en Belgique 1re, à l'E. des *Leuci* et des *Mediomatrices*, avait pour ch.-l. *Verodunum* (auj. *Verdun*).

VEROLI, *Verulum?* ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), à la source du Garigliano, à 9 kil. S. E. de Frosinone ; 8,000 hab. Évêché.

VEROMANDUI, auj. le *Vermandois*, peuple de la Gaule, en Belgique 2e, borné au N. par les Atrebates et les Nervii, avait pour ch.-l. *Augusta Veromanduorum* (Saint-Quentin).

VÉRONE, *Verona* en latin et en italien, *Bern* en allemand, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Vérone, sur l'Adige, à 150 k. E. de Milan ; 50,000 hab. Évêché. Trois châteaux-forts avec bastions et casemates. La position est superbe, mais la ville est laide. On y remarque cependant une belle place, les jardins Giusti, et plusieurs monuments : cathédrale, palais royal, hôtel-de-ville, arcs de triomphe, magnifique amphithéâtre romain, dit l'*Arena*, bien conservé ; palais Canossa, Bevilacqua, Verza, Pompei. Société des sciences et arts, académie de peinture, académie d'agriculture, gymnase grec, lycée, etc. ; deux bibliothèques, musée célèbre. Soieries, toiles, draps, gants, cire, etc. Vérone fut fondée par les Étrusques ou par les Gaulois Cénomans. César en fit une colonie romaine. Constantin la prit en 312. Stilicon battit les Goths en 402 près de Vérone. Théodoric en fit sa capitale. Narsès la prit en 555. Sous les Lombards, elle fut un des principaux duchés ; sous les Carlovingiens, elle fut ch.-l. d'une marche du roy. d'Italie ; en 952, Othon-le-Grand adjoignit la marche de Vérone à l'empire. Cette ville prit part aux deux ligues lombardes, devint république, puis fut asservie par Eccelin III de Romano, passa ensuite aux della Scala, et enfin, en 1405, à la république de Venise. Pendant la guerre de la ligue de Cambray, Maximilien la posséda huit ans (1509-1516), après quoi elle retourna à Venise. De 1797 à 1801, Vérone fut possédée par les Autrichiens ; après le traité de Presbourg (1805), elle fit partie du roy. d'Italie et fut le ch.-l. du dép. de l'Adige ; elle revint à l'Autriche en 1815. En 1822, il s'y tint un célèbre congrès entre les souverains, membres de la Sainte-Alliance : on y résolut l'intervention en Espagne contre le régime des Cortès. A Vérone naquirent Catulle, Cornelius Nepos, Pline l'ancien, Vitruve, Fracastor, J.-C. Scaliger, Maffei, Paul Caliari dit *Véronèse*, Canova. Vérone a eu, dit-on, plus de 100,000 hab. — La délégation de Vérone, entre le lac de Garda à l'O., les prov. de Vicence et de Padoue à l'E., a 93 kil. sur 40, et environ 285,000 hab. Montagnes au N. Sol fertile, gibier, pêche lucrative. Cuivre, houille ; marbre, albâtre et pierre à fusil en abondance ; terre verte dite *terre de Vérone*, etc. Avant 1797, ce pays formait, sous le nom de Véronais, une des provinces de Terre-Ferme de la république de Venise.

VÉRONÈSE (Paul CALIARI, dit), célèbre peintre italien, né à Vérone en 1528 ou 1530, mort en 1588, était fils d'un sculpteur. Il révéla de bonne heure son talent, et marcha bientôt sur les traces du Titien et du Tintoret qu'il s'était proposés pour modèles. Mal apprécié à Vérone, il alla se fixer à Venise, et embellit cette ville d'une foule de chefs-d'œuvre. Il brille par l'élégance, la richesse des ornements, la fécondité de l'imagination ; mais on lui reproche les plus bizarres anachronismes. On admire surtout son *Apothéose de Venise* et ses *Cènes*, notamment les *Noces de Cana*. Le Guide disait que s'il avait à choisir entre tous les peintres, il voudrait être Véronèse. — Paul Véronèse avait un frère, Antoine Caliari, qui l'aida dans plusieurs de ses tableaux, et un fils, Charles, dit *Carletto*, qui annonçait un grand peintre, mais qui mourut à 26 ans.

VÉRONIQUE (sainte). On croit que ce nom n'est qu'une corruption de celui de Bérénice, femme juive qui, selon une tradition populaire, jeta un linge sur le visage de Jésus-Christ montant au Calvaire, pour essuyer le sang et la sueur dont il était couvert : on prétend que l'empreinte du visage de Notre-Seigneur resta sur ce linge qui fut depuis conservé comme une précieuse relique. Quelques auteurs font dériver le nom de *Véronique* de *vera icon* (la véritable image du Seigneur), et n'admettent pas de sainte de ce nom. Du reste, tout ce qu'on raconte de cette sainte n'a aucun fondement certain. On place la fête de sainte Véronique au 4 février.

VERONIUS, nom latin de l'Aveyron.

VEROVITZ, ville d'Esclavonie. *Voy.* WEROVITZ.

VERPILLIÈRE (la), ch.-l. de cant. (Isère), à 25 kil. N. E. de Vienne ; 1,060 hab.

VERRÈS (C. Licinius), Romain fameux par ses concussions, de la famille noble des Licinius, né vers 119 avant J.-C. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Dolabella (82 av. J.-C.), il ne se signala que par ses déprédations et ses débauches. Nommé l'an 75 préteur en Sicile, il réussit à garder trois ans cette province et l'écrasa d'impôts exorbitants en même temps qu'il exerçait contre les malheureux habitants toutes sortes de cruautés et les dépouillait de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux en statues, tableaux, vases, etc. A son retour, il espérait corrompre ses accusateurs et ses juges : mais Cicéron, chargé de l'accusation, mit ses crimes au grand jour. Verrès s'exila sans attendre l'issue du procès, et fut condamné à restituer aux Siciliens plusieurs millions, qui étaient loin d'égaler ses déprédations (72). Il ne revint de l'exil que 24 ans après, et fut proscrit par Antoine pour avoir refusé de lui céder de beaux vases de Corinthe. Cicéron nous a laissé sept discours contre Verrès ; mais tous n'ont pas été réellement prononcés ; il avait suffi, pour faire condamner Verrès, de l'audition des témoins.

VERRI (Alexandre), littérateur, né à Milan en 1741, mort en 1816, avait d'abord été avocat célèbre, puis s'était livré à l'étude de la législation, tant en Italie qu'à Paris, où il se mit en relation avec les chefs du parti philosophe ; il publia ensuite avec Beccaria une feuille périodique intitulée *le Café*, qui eut une grande vogue ; puis vint se fixer à Rome où, après quelques essais dramatiques, il entreprit une *Iliade abrégée* qui n'eut pas de succès. On a encore de

lui quelques ouvrages qui lui ont valu de la réputation, entre autres : les *Nuits romaines au tombeau des Scipions*; la *Vie d'Erostrate*; un *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours*. Ces ouvrages, écrits en italien, ont tous été traduits en français par Lestrade (1826, 1827, etc.). — Ses deux frères, Pierre (1728-97) et Charles (1743-1823), ont aussi écrit. Le premier avait été successivement militaire et administrateur, et fut l'âme d'un cercle où brillaient les Beccaria, les Frisi, les Carli. Ses *Méditations d'économie politique*, Milan, 1771 (en latin), sont un ouvrage remarquable. Le second est connu par plusieurs traités d'agronomie (*De la Culture de la Vigne; de la Culture du Mûrier*, etc.).

VERRIÈRES, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 13 kil. S. E. de Versailles; 1,200 h. Briques. Joli bois. Eau minérale ferrugineuse.

VERRIUS FLACCUS (M.), grammairien latin, esclave d'abord, puis affranchi, tint à Rome une école qui fut la plus renommée de cette ville, et ensuite fut chargé par Auguste de l'éducation de ses deux petits-fils, Caïus et Lucius Agrippa : il mourut très vieux sous Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés le plus fameux est le traité *De verborum significatione*, espèce de grand lexique latin, abrégé au IIe siècle par Sextus Pompeius Rufus, et qui fut abrégé lui-même 400 ans plus tard par Paul Warnefriede ou le Diacre. Ces abrégés successifs ont fait perdre le lexique primitif; mais ce qui reste de celui de Pompeius Rufus, quoique dans un déplorable état, fournit des fragments de Verrius Flaccus, auxquels il faut joindre d'autres fragments épars dans divers auteurs, et de grands fragments d'un calendrier romain, dits *fastes prénestins*, qui furent publiés pour la 1re fois (9 ans après la découverte), par Foggini, Rome, 1779, in-fol. Les fragments de Verrius ont été publiés à part pour la 1re fois avec les notes d'Antoine Augustin dans son édition de Pompeius Rufus (Venise, 1559) : et depuis on les a toujours réimprimés avec ce dernier. Les meill. édit. sont celles de Lindemann, Leips., 1832, in-4, et d'E. Egger, Paris, 1838, in-16.

VERROCHIO (André), peintre et sculpteur, né à Florence vers 1422, mort à Venise en 1488, réussit surtout dans la sculpture, et surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze. Comme peintre, il eut la gloire de former P. Pérugin et Léonard de Vinci. Il était aussi musicien.

VERSAILLES, *Versaliæ* en latin moderne, ch.-l. du dép. de Seine-et-Oise, à 20 kil. S. O. de Paris; 32,000 hab., y compris 3,000 hommes de garnison (la population était presque triple avant 1789). Evêché. Cour d'assises, tribunaux de 1re instance et de commerce; collége royal; école normale primaire. Deux quartiers : Saint-Louis et Notre-Dame, plus Montreuil qui est contigu à Versailles. Vaste place d'armes devant le château; belle place Hoche; trois magnifiques avenues (dites de Paris, de Saint-Cloud, de Sceaux), aboutissant au château, belles rues. Château magnifique, élevé par Louis XIV, et qui depuis 1680 jusqu'en 1789 fut la résidence ordinaire des rois (il a été transformé depuis 1830 par le roi Louis-Philippe en un immense musée de peintures et de sculptures relatives à l'histoire nationale, consacré *à toutes les gloires de la France*). Parc et jardins superbes, d'une vaste étendue, remplis d'une foule de belles statues, de jets et pièces d'eau magnifiques (pièce de Neptune, salle d'Apollon, pièce des Suisses, etc.). Orangerie admirable; chapelle (toute en marbre et porphyre); salle de spectacle (dans le palais). Au parc attiennent deux palais moins vastes : le Grand et le Petit-Trianon, qui chacun ont aussi des jardins délicieux. La ville offre en outre un grand nombre de beaux édifices : la préfecture, la mairie, les hôtels de la chancellerie, de la guerre, etc; les écuries du roi. Versailles est sans eau, mais la célèbre machine de Marly (*Voy.* ce nom) lui en fournit suffisamment. Peu d'industrie. Deux chemins de fer (dits de la rive droite et de la rive gauche) unissent Versailles à Paris. — Versailles n'était qu'un rendez-vous de chasse sous Louis XIII, qui y bâtit en 1630 un petit château (la partie centrale du château actuel). En 1661, Louis XIV y commença des travaux d'agrandissement; il dépensa pour la construction du palais et des jardins plus d'un milliard. La ville ne se composait d'abord que de quelques maisons du quartier St-Louis, le séjour de la cour en fit bien vite une ville opulente. Sous Louis XV, on y comptait 80,000 hab. A Versailles furent signées, sous Louis XIV, en 1685, la paix accordée à la république de Gênes; sous Louis XVI, en 1783, la *paix de Versailles*, par laquelle l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des États-Unis. Les États-Généraux furent assemblés à Versailles le 5 mai 1789; c'est là qu'eurent lieu les journées du 17 juin, où les députés se constituèrent en assemblée nationale; du 20 juin, où ils firent serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France (serment du jeu de paume), et celles des 10 et 11 octobre qui entraînèrent à Paris l'assemblée nationale avec Louis XVI. Presque abandonnée après 1789, Versailles a repris quelque vie depuis l'ouverture du *Musée historique* (1838). A Versailles sont nés Philippe V, Louis XV, Bailly, Ducis, l'abbé de l'Epée, Kreutzer, Berthier, Hoche. — L'arr. de Versailles contient 10 cant. (Argenteuil, Marly, Meulan, Palaiseau, Poissy, Sèvres, Saint-Germain-en-Laye, plus Versailles qui compte pour 3), 114 comm., 133,551 h.

VERSETZ, ville de Hongrie (Temesvar), à 76 kil. S. de Temesvar, sur le canal de Versetz; 16,200 hab. Evêché grec, gymnase grec. Moulins à soie.

VERSOIX, ville de Suisse (Genève), sur la riv. de Versoix, à 12 kil. N. de Genève; 1,200 hab. Lampes, lustres, faïence, etc. A la France avant 1789. Choiseul voulut en faire la rivale de Genève.

VERT (cap), *Arsenarium prom.*, cap le plus occidental de l'Afrique, en Sénégambie, entre l'embouchure du Sénégal au N., et celle de la Gambie au S., par 14° 44' lat. N., 19° 51' long. O. Découvert par le Portugais Denis Fernandez en 1445.

VERT (le comte). *Voy.* à l'art. Savoie, AMÉDÉE VI.

VERTAISON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. N. O. de Billom; 2,676 hab.

VERTE (RIVIÈRE). *Voy.* GREEN-RIVER et RIO-VERDE.

VERTEILLAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 14 kil. N. de Riberac; 1,209 hab.

VERTES (MONTAGNES). *Voy.* GREEN-MOUNTAINS.

VERTON ou VERTOU, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 8 kil. S. E. de Nantes; 5,480 hab.

VERTOT (René AUBERT, dit l'abbé DE), historien, né en 1655, mort en 1735, fut successivement capucin, prémontré, prieur de Joyenval, curé de Croissy-la-Garenne près de Marly, curé aux environs de Rouen, devint en 1705 membre de l'Académie des Inscriptions, se fixa à Paris, fut secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, obtint un logement au Palais-Royal, et vécut dans l'aisance. Il consacra quarante années de sa vie à la composition de quelques ouvrages historiques, qui ont été très goûtés de leur temps; ces ouvrages sont en effet fort élégamment écrits; mais on n'y trouve ni instruction profonde, ni couleur locale, et l'auteur se soucie peu de la vérité. Ce sont : l'*Histoire de la conjuration de Portugal* (1689) : l'*Histoire des révolutions de Suède* (1696); l'*Histoire des révolutions de la république romaine* (1719); l'*Histoire de l'Ordre de Malte* (1726), rédigée à la demande de l'Ordre même.

VERTS (les), faction du cirque. *Voy.* BLEUS (les).

VERTUMNE, dieu latin, présidait aux transformations, mais surtout à celles que subit la végétation, et par suite aux jardins et vergers, à l'année et aux saisons; il avait pour femme Pomone, déesse

des fruits. On le représentait jeune, couronné d'herbes, tenant des fruits et une corne d'abondance.

VERTUS, ch.-l. de cant. (Marne), à 28 kil. S. O. de Châlons-sur-Marne; 2,221 hab. Vin estimé. Jadis ch.-l. du *Pagus Virtudisus* et titre d'un comté créé pour le prince Philippe, oncle de Louis XII.

VERULAM, *Verulamium*, ville de la Bretagne romaine, auj. en ruines, au N. de la ville actuelle de Saint-Alban, devint plus tard un titre de baronnie. Bacon était baron de Vérulam. *Voy.* SAINT-ALBAN.

VERUS, *L. Aurelius Ceionius Commodus Verus*, empereur romain, fils d'un autre Verus qui avait été adopté par Adrien en 135, mais qui était mort en 138; fut lui-même adopté par Antonin, en même temps que Marc-Aurèle, et fut à l'avénement de ce dernier associé par lui à l'empire. Il épousa la fille de Marc-Aurèle, et commanda l'armée destinée à combattre les Parthes; mais il ne se signala que par des débauches effrénées, par son faste, par son ineptie et son orgueil. Il mourut peu de temps après son retour d'Orient en Italie.

VERVIERS, *Verveviæ*, ville de Belgique (Liége), à 18 kil. E. de Liége; 20,000 hab. Drap renommé jadis, couvertures de laine, savon, huile de vitriol.

VERVINS, *Verbinum*, ch.-l. d'arr. (Aisne), à 40 kil. N. E. de Laon; 2,571 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Toiles, huile, etc. Vervins était jadis ville forte et titre de marquisat. En 1598 (2 mai) y fut signé un fameux traité de paix entre Henri IV et Philippe II. Par ce traité, l'Espagne rendait à la France les places qu'elle avait prises en Picardie, ainsi que Blavet (auj. Port-Louis) en Bretagne; la France cédait Cambray à l'Espagne. Les Espagnols occupèrent une 2e fois Vervins en 1653.—L'arr. de Vervins a 8 cant. (Vervins, Aubenton, la Capelle, Guise, Hirson, Nouvion, Sains, Wassigny), 131 communes, et 115,400 hab.

VERZUOLO, v. et fort des Etats sardes (Turin), près de la Vraita, à 5 kil. S. de Saluces; 5,000 hab.

VERZY, ch.-l. de canton (Marne), à 15 kil. S. E. de Reims; 1,122 hab. Bon vin de Champagne.

VESALE (André), médecin, né à Bruxelles en 1514, mort en 1564, est regardé comme le créateur de l'anatomie humaine. Surmontant les dégoûts des recherches anatomiques, et bravant les préventions de l'époque, il fut un des premiers à disséquer des cadavres; il vint se perfectionner à Paris, enseigna ensuite l'anatomie à Pavie (1540-44), à Bologne, à Pise, fut médecin de Charles-Quint et de Philippe II, et publia un grand traité *De corporis humani fabrica* (Bâle, 1543, 2e édition corrigée et augmentée, 1555). Vésale, accusé par ses envieux d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme encore vivant, fut contraint de faire un pèlerinage en Terre-Sainte pour expier ce crime invraisemblable; il fut à son retour jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zante, et y mourut de faim. Les *Œuvres complètes* de Vésale (en lat.) ont été publiées à Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.

VESCOVATO, *Episcopatus*, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 24 kil. S. de Bastia; 1,050 hab. Hautes montagnes très pittoresques. Vins délicieux.

VESELIZE. *Voy.* VÉZELISE.

VESERIS, lieu de Campanie, au pied du Vésuve, fameux par la victoire que Manlius Torquatus, secondé par le dévouement du premier Décius, y remporta sur les Latins insurgés, en 340 av. J.-C.

VESERONCE, ville du dép. de l'Isère, à 8 kil. E. de Vienne. Thierri I, r. de Metz, et Clodomir, r. d'Orléans, y battirent en 524 Gondemar, roi des Burgundes.

VESEVUS, mont. de l'Italie anc., auj. le VÉSUVE.

VESIN, bourg du dép. de la Moselle, sur le Chiers, à 50 kil. N. O. de Briey. Fonderie de fer.

VESLE, riv. de France, dans le dép. de la Marne et de l'Aisne, baigne Reims, et grossit l'Aisne à 5 kil. S. O. de Vailly; cours 140 kil.

VESONTIO, auj. *Besançon*, ville de la Gaule, ch.-l. de la grande Séquanaise, fut prise par César après un siége difficile, et devint très importante sous les empereurs. *Voy.* BESANÇON.

VESOUL, ch.-l. du dép. de la Haute-Saône, sur le Durgeon, à 354 kil. S. E. de Paris; 5,943 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Belle promenade du Cours, quartiers de cavalerie. Bibliothèque, société d'agriculture; pépinière départementale. Commerce assez actif. Aux environs, eaux minérales de Rèpes et curiosités (Fontaine-du-Diable, grotte de Notre-Dame de Salletoide, le Frais-Puits). — Vesoul ne date que du IXe siècle. Les Anglais la saccagèrent en 1360. Elle a encore été prise ou ravagée en 1478, 1595, 1636, 1644, et a subi des pertes terribles. Elle faisait partie de la Franche-Comté, et a été réunie à la France avec le reste de cette province.—L'arr. de Vesoul a 10 cant. (Vesoul, Amance, Combeau-Fontaine, Jussey, Montbozon, Noroy-le-Bourg, Port-sur-Saône, Rioz, Scey, Vitrey), 252 comm., et 114,018 hab.

VESPASIEN, *T. Flavius Vespasianus*, empereur romain, né à Réate l'an 7 de J.-C., était fils d'un publicain. Il remplit diverses charges sous Claude, Caligula, Néron, fut, sous ce dernier, proconsul en Afrique, puis eut la conduite de la guerre de Judée. Il remporta dans ce dernier pays de grands avantages; il n'avait plus que Jérusalem à prendre, lorsque le trône devint vacant par la mort de Galba (69), et par les querelles d'Othon et de Vitellius. Il se fit proclamer empereur par l'armée d'Orient (69), envoya en Italie ses généraux, Mucien et Antonius Primus, qui le firent reconnaître, puis laissant en Judée son fils Titus, qui s'empara de Jérusalem (71), il vint à Rome, où il entra sans obstacle, pacifia la Gaule agitée par Civilis, chef des Bataves, envoya dans la Bretagne Agricola, qui soumit presque toute l'île (78), rétablit l'ordre en apportant une stricte économie dans l'administration des finances, et mourut après dix ans d'un règne glorieux (79). Il laissait à son fils Titus un empire florissant. On reproche à Vespasien l'exécution de Sabinus, la condamnation d'Helvidius Priscus et une excessive parcimonie. Ce prince actif et infatigable disait « qu'un empereur romain devait mourir debout. »

VESPER. *Voy.* HESPER.

VESPUCE, *Amerigo Vespucci*. *Voy.* AMÉRIC.

VESTA, *Hestia* en grec, fille de Saturne et de Rhée, sœur de Jupiter, présidait au foyer domestique, puis au feu interne de la Terre, et par suite à la terre même: aussi l'a-t-on quelquefois confondue avec Cybèle et Ops; et l'a-t-on faite femme de Saturne. Plus tard des savants ont voulu distinguer deux Vesta, l'*ancienne*, qu'ils donnent pour épouse à Saturne au lieu d'Ops, *la jeune*, qui est la vraie Vesta. Cette déesse était principalement honorée par les Pélasges, par les habitants de Troie et par les Romains, qui prétendaient descendre des Troyens; elle était avec Minerve la première des divinités dites *pénates*. On entretenait en son honneur un feu perpétuel (*Voy.* VESTALES). On représente Vesta sous les traits d'une femme sévère, belle, noble, tenant à la main un sceptre, et ayant un brasier près d'elle. — Les modernes ont donné le nom de Vesta à une petite planète découverte par Olbers en 1807.

VESTALES, prêtresses de Vesta, étaient chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de Vesta, et d'accomplir en l'honneur de la déesse divers rites mystérieux. Elles étaient tenues de garder la chasteté tout le temps de leur ministère, qui était de 30 ans. Celle qui violait son vœu ou qui laissait éteindre le feu sacré était enterrée vive. En revanche, les Vestales avaient de grands priviléges; elles n'étaient point assujetties à l'autorité paternelle, ni à la tutelle; elles étaient crues sans serment en justice; leur présence sauvait la vie au criminel

qu'elles rencontraient par hasard, etc. On les choisissait autant que possible dans les premières familles ; on les consacrait au culte dès leur plus jeune âge (de 6 à 10 ans). Les 30 ans finis, elles pouvaient quitter le temple et même se marier. Les Vestales semblent avoir existé en Italie, notamment chez les Sabins, antérieurement à la fondation de Rome. Numa transporta cette institution à Rome, et y établit quatre Vestales. Tarquin l'Ancien ou Servius porta ce nombre à 6. La plus âgée d'entre elles se nommait la grande Vestale, et avait autorité sur les autres.

VESTERAS, ville de Suède. *Voy.* VÆSTERAS.

VESTER-BOTTEN, VESTER-GOETTLAND, etc. *Voy.* BOTNIE, GOTHIE, etc.

VESTINS, peuple de l'Italie centrale, vers la mer Supérieure, au S. des *Prætutii*, au N. des *Marrucini*, faisait partie de la grande famille sabellique, et prit parti contre Rome dans la guerre des Samnites. Vaincus en 326 av. J.-C., ils reprirent les armes plusieurs fois ; ils se soumirent enfin après la prise d'Amiterne, leur principale ville, 295 av. J.-C.

VESTRIS (Gaetano-Apolino-Balthazar), célèbre danseur, né en 1729 à Florence, mort en 1808, vint jeune à Paris, fut élève de Dupré, et se fit à l'Opéra une réputation colossale (1748-81). On le surnommait le *Dieu de la danse*. Sa vanité était plus grande encore que son talent : il disait souvent : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, moi, Voltaire et le roi de Prusse (Frédéric II). » Vestris quitta le théâtre en 1781. Il a composé plusieurs ballets. — Sa femme (née Anne-Frédérique Heinel) excella aussi comme danseuse, surtout dans le genre grave. — Son fils naturel, Marie-Aug. Vestris, dit Vestris II ou Vestr'-Allard (du nom de sa mère), né en 1760, mort vers 1838, a aussi été le plus célèbre danseur de son temps. Entré au théâtre en 1780, il y resta jusqu'en 1818, et fut depuis professeur à l'école de grâce. — Enfin, sa belle-sœur, Marie-Rose Gourgault-Dugazon, sœur du comédien Dugazon et femme de Paco-Vestris, née en 1746, morte en 1804, eut aussi, sous le nom de Mme Vestris, les plus brillants succès, comme tragédienne, et créa plusieurs rôles pour les tragédies de Voltaire. Cependant elle manquait de sensibilité. Lekain avait été son maître.

VESUNA ou PETROCORII, auj. PÉRIGUEUX.

VÉSUVE, *Vesevus* ou *Vesuvius*, célèbre volcan du royaume de Naples, à 8 kil. S. E. de Naples, se lie aux Apennins. Sa base a 40 kil. de tour ; sa cime est à 1,020m de hauteur. On y distingue auj. deux sommets, la Somma et l'Ottojano. Il est très escarpé. On y jouit d'un superbe coup d'œil. Toutes ses pentes sont cultivées jusqu'à la maison dite l'Ermitage ; elles sont d'une prodigieuse fertilité. Ses vignobles fournissent le célèbre vin de *Lacryma-Christi*. Son cratère est profond de 115m. Probablement le Vésuve a vomi des laves dès les temps les plus anciens ; mais sa 1re éruption historiquement connue est celle qui eut lieu l'an 79 de J.-C. (après une interruption d'au moins 12 siècles) ; elle détruisit Herculanum, Pompeï, Stabies ; environ 50 autres éruptions ont suivi, notamment en 472, 1779, 1794 et 1819. Celles des 2 derniers siècles ont changé la face des lieux. Toute la région qui environne Naples est volcanique, d'où le nom de *Champs Phlégréens* (*plaines ardentes*) que lui donnent les anciens.

VESZPRIM, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Veszprim, à 100 kil. S. O. de Bude ; 8,000 hab. Château. Évêché catholique. École supérieure. Cette ville fut prise et reprise par les Turcs et les Autrichiens ; ses fortifications furent rasées en 1702. — Le comitat de Veszprim, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Raab, Kœmœrn, Stuhl-Weissembourg, Schumeg, Eisenburg, a 110 kil. sur 80 et 172,000 hab. Il contient la partie N. E. du lac Balaton.

VETERA CASTRA, auj. *Xanten*, lieu célèbre de l'île des Bataves, au N., à 2 kil. du Rhin.

VETERAVIE. *Voy.* WETTERAVIE.

VETO, c.-à-d. en latin *j'empêche*, formule par laquelle les tribuns du peuple à Rome s'opposaient à un décret du sénat. — Dans les temps modernes, on a ainsi appelé le refus fait par le roi ou le chef d'un état de sanctionner une loi adoptée par le parlement. La constitution de 1791 accordait au roi le *veto*. Louis XVI opposa son *veto* aux décrets du 17 et du 29 novembre contre les prêtres et les émigrés. — En Pologne, tout nonce assistant à une diète pouvait par son *veto* rendre nulle l'élection du roi. C'est ce qu'on appelait le *liberum veto*.

VETRANION, général romain, natif de Mésie, était gouverneur de Pannonie, lorsque la révolte de Magnence le décida à prendre aussi la pourpre à Sirmium, en 350. Constance II le reconnut comme auguste, et joignit ses troupes aux siennes comme pour marcher de concert contre Magnence. Mais dès le lendemain de son arrivée, il provoqua ouvertement les soldats de Vétranion à la défection, et les vit tous passer à lui. Il laissa Vétranion vivre paisiblement à Pruse, et lui fit une riche pension.

VETTER, lac de Suède (Gothie), à 35 kil. S. E. du lac Vener, entre les préfectures de Linkœping, Skaraborg, Jonkœping, OErebro : 110 kil. sur 30. Il s'écoule dans la Baltique par la Motala, et communique avec le lac Vener par le canal de Gœta.

VETTONES ou VECTONES, auj. prov. de *Salamanque* et N. de l'*Estramadure espagnole*, peuple de l'Hispanie, avait au N. le Durius, au S. le Tage, à l'E. les Vaccéens et les Carpetani ; ch.-l., *Salmantica* (Salamanque). Les *Vettones* prirent part à la ligue des Vaccéens et des Celtibères contre les Romains, furent défaits à *Toletum* en 192 av. J.-C., reprirent les armes en 153 avec les Lusitaniens, mais furent vaincus par Calpurnius, puis par Atilius.

VETTORI. *Voy.* VICTORIUS.

VÉTULONIES, auj. *Vetulia*, ville d'Étrurie, une des 12 lucumonies, entre l'Umbro et l'Arnus. C'est de Vétulonies, dit-on, que Rome emprunta les insignes du pouvoir suprême (sous Tarquin I).

VÉTURIE, mère de Coriolan. *Voy.* CORIOLAN.

VEVAY, *Viviscum* des Romains, jolie ville de Suisse, dans le canton de Vaud, sur le lac de Genève (N. E.), à l'embouchure d'une petite rivière, dite la Vevayse, au pied du Jorat, à 17 kil. S. E. de Lausanne ; 4,500 hab. Port, jolie place, halle au blé avec colonnes de marbre, etc. Collége, bibliothèque, société d'émulation, caisse d'épargne, etc. Drap, bijoux, montres. Commerce très actif. Aux environs, beaucoup de sites admirables, climat charmant ; jolis châteaux. — D'abord aux ducs de Savoie, elle appartint ensuite à Berne, en 1536 ; enfin au canton de Vaud, depuis 1798.

VEXIN, *Veliocasses*, et en latin du moyen âge *Vulcassinus pagus*, pays de France, jadis tout à la Normandie, et plus tard divisé en Vexin normand (en Normandie) et Vexin français (dans l'Ile-de-France). Places principales : dans le Vexin normand : Gisors, Rouen, Jumiéges, Noyon-sur-Andelle, les Andelys, Lions, Vernon ; dans le Vexin français : Pontoise, Chaumont, La Roche-Guyon, Magny. Auj. partie des dép. de la Seine-Inférieure, de l'Eure, de Seine-et-Oise. — Le Vexin reçut le titre de comté vers 750, devint héréditaire avant 938 sous la suzeraineté du duché de France, et fut réuni une 1re fois à la couronne en 1082. En 1126, Louis-le-Gros le donna en apanage à Guillaume Cliton ; mais celui-ci ayant été tué en 1128, le Vexin fut de nouveau réuni à la couronne.

VEXIÖ ou KRONOBERG. *Voy.* WEXIOE.

VEXORIS, roi d'Égypte, dont on ne saurait fixer l'époque, fit une expédition contre les Scythes, mais fut repoussé avec perte.

VEYLE, riv. du dép. de l'Ain, passe près de Bourg, arrose Pont-de-Veyle, et se jette dans la Saône, près de Mâcon, après un cours de 100 kil.

VEYNES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Buech, à 22 kil. O. de Gap; 1,899 hab. Antiquités.

VEYRE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. S. E. de Clermont-Ferrand; 3,058 hab.

VÉZELAY, *Vizeliacum*, ch.-l. de cant. (Yonne), près de la riv. de Cure, à 14 k. O. d'Avallon; 1,169 h. Eaux minérales salées. Patrie de Théodore de Bèze: Vauban naquit aux environs. — Fondée au IXe siècle; jadis forte. Saint Bernard y prêcha la 2e croisade en 1146; Louis VII y prit la croix. Les Calvinistes l'occupèrent quelque temps sous Charles IX.

VEZELISE, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 28 kil. S. O. de Nancy; 1,185 hab. Son église a une haute flèche. Cotonnades, broderies, etc. Sable à verre. Patrie du poëte Saint-Lambert et du conventionnel Salles. — Jadis capitale du comté de Vaudemont.

VEZENOBRE, ch.-l. de cant. (Gard), à 10 kil. S. E. d'Alais; 1,004 hab.

VEZÈRE (la), riv. de France, naît près de Chavagnac (Corrèze), reçoit la Corrèze, et grossit la Dordogne à Linceuil; cours, 160 kil.

VEZÈRE (la HAUTE-), riv. de France, tombe dans l'Isle, à 10 kil. E. de Périgueux; cours, 80 kil.

VEZINS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à la source de la Viaur, à 10 kil. S. O. de Severac; 600 hab.

VEZOUZE, riv. de France (Meurthe), arrose Cirey et Blamont, puis se jette dans la Meurthe à Lunéville; cours, 75 kil.

VEZZANI, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à 18 kil. de Corte; 953 hab.

VIADRUS, riv. de Germanie, auj. l'ODER.

VIANA ou VIANE, ville d'Espagne (Pampelune), à 9 kil. N. E. de Logrono, à 4 kil. de l'Ebre; 3,300 hab. Vieux château. Prise par Henri de Castille en 1461. L'héritier du roy. de Navarre se nommait jadis prince de Viane. On connaît surtout, sous le nom de *Prince de Viane*, don Carlos, fils de Jean II. *Voy.* CARLOS (don).

VIANA, ville forte du Portugal (Minho), près de l'emb. de la Lima, à 55 kil. N. de Porto; 8,100 h. Port profond, mais ensablé. Vins, fruits. Pêche.

VIANEN, ville de Hollande (Hollande mérid..), sur le Leck, à 11 kil. S. d'Utrecht; 1,800 hab.; c'était autrefois l'asile des criminels et des banqueroutiers. — Prise par les Français en 1672.

VIAREGGIO, ville et port du duché de Lucques, sur la mer, à 23 kil. E. de Lucques; 2,500 hab.

VIAS (Balthazar DE), poëte latin moderne, né en 1587 à Marseille, mort en 1667, était docteur en droit, mais s'occupa de numismatique, d'astronomie, de poésie, et ne suivit pas le barreau. Il assista aux états-généraux de 1614, et fut nommé par Louis XIII gentilhomme de la chambre et conseiller d'état. Il a laissé, sous le titre d'*Henricœa* (Aix, 1606, in-4), un recueil de poésies diverses dédié à Henri IV, et qu'on a voulu à tort présenter comme le type de la *Henriade* de Voltaire.

VIATKA, jadis *Khlinov*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Viatka, sur la Viatka, à 1,920 kil. S. E. de St.-Pétersbourg; 12,000 h. Archevêché. Murs flanqués de tours. Savons, etc. Commerce assez actif. — C'est une des plus anciennes villes de la Russie; des Novogorodiens s'y établirent (1181), et l'agrandirent. Longtemps elle fut une république vassale de celle de Novogorod; Ivan III la soumit en même temps que Novogorod. Les Tartares l'avaient prise et pillée en 1391. — Le gouvernement de Viatka, situé entre ceux de Kostroma à l'O., de Perm à l'E., etc., a 508 kil. de l'E. à l'O., sur 450; 125,000 kil. carrés, et 132,500 hab.; climat très froid au N., plus doux au S. Grains, légumes, chanvre; belles forêts. Bétail, riche pêche. Fer, cuivre, houille, etc. Peu d'industrie (toiles, draps, cuirs, verre, fonderie de fer et cuivre, construction de bateaux).

VIATKA, riv. de la Russie d'Europe, naît à 31 kil. N. E. de Glazov, traverse la ville de Viatka, et joint la Kama à 14 kil. S. de Mamadiche; cours, 970 kil.

VIAU (Théophile), poëte. *Voy.* THÉOPHILE.

VIAUR, riv. de France, sépare le dép. de l'Aveyron de celui de Tarn, et se jette dans l'Aveyron, à 10 kil. S. E. de Saint-Najac: cours de 135 kil.

VIAZMA, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur la Viazma (affluent du Dniepr), à 150 kil. N. E. de Smolensk; 1,500 hab. Citadelle. Pain d'épice renommé. — Viazma était l'apanage des princes de Smolensk. Il fut signé dans cette ville, en 1634, un traité de paix entre Ladislas, roi de Pologne, et le czar Michel Romanov, par lequel ce dernier renonçait à toutes ses prétentions sur la Pologne, ainsi que sur l'Esthonie, la Livonie et la Courlande.

VIBII FORUM, auj. *Revello*, ville de la Gaule Cisalpine, ch.-l. des *Revelli*.

VIBINUM, ville de l'Italie mérid., auj. BOVINO.

VIBIUS, empereur. *Voy.* GALLUS et VOLUSIEN.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin qu'on suppose avoir vécu du Ve au VIIe siècle, n'est connu que par un opuscule intitulé, *De fluminibus, fontibus, lacubus... quorum apud poetas fit mentio*, dont la meilleure édition est celle d'Oberlin, Strasbourg, 1778, gr. in-8. — On connaît deux autres Vibius: C. Vibius Serenus, délateur sous Tibère, et Vibius Crispus, orateur renommé sous Néron et ses successeurs, dont Juvénal a fait le portrait dans sa 4e satire.

VIBORG ou WIBORG, ville de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gouvernement de Viborg, sur une baie du golfe de Finlande, à 110 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg; 3,200 hab. Muraille de rochers, château, arsenal, magasins. Pêche active (entrepôt d'une partie de la Finlande). Fondée en 1293, elle fut la capitale de l'ancienne Carélie. Assiégée par les Russes en 1495. Les Russes y battirent les Suédois en 1556; un traité y fut conclu entre les deux peuples en 1609. Prise en 1710 par l'amiral russe Apraxin, elle fut définitivement gardée par les Russes à la paix de Nystad (1721). — Le gouvernement de Viborg, situé entre ceux de Kouopio au N., de Kymmenegard à l'O., d'Olonèje à l'E., de Saint-Pétersbourg au S. E., et le golfe de Finlande au S., a 400 kil. sur 220, et 226,000 hab. Montagnes au N. E., lacs, entre autres ceux de Saïma et de Ladoga. Riv. principale, la Kymmène.

VIBORG, ville du Danemark, ch.-l. de diocèse (Jutland), presque au centre, sur le lac de Viborg, par 56° 57' lat. N. et 7° 6' long. E.; 3,000 hab. Evêché. Jadis capitale des Cimbres du Jutland.

VIBRAYE, ch.-l. de canton (Sarthe), sur la Braye, à 19 kil. N. de Saint-Calais; 2,000 hab. Forges.

VIC, ch.-l. de canton (Meurthe), sur la Seille, à 6 kil. S. E. de Château-Salins; 3,600 hab. Tribunal de 1re instance. Vieux château. Bonneterie de laine, chamoiseries, vins, etc. Immense mine de sel gemme; plâtre. — Jadis capitale du pays Saunois (ainsi nommé de la quantité de sel qu'on y récoltait), et l'un des séjours des rois d'Austrasie. Ruinée par le comte de Bar en 1255. Traité de paix entre Louis XIII et le duc de Lorraine, Charles IV (1632).

VIC-DESSOS, ch.-l. de canton (Ariége), sur le Vic-Dessos (affluent de l'Ariége), à 31 kil. S. O. de Foix; 1,136 hab. Aux env., riches mines de fer.

VIC D'OSONA, ville d'Espagne. *Voy.* VICH.

VIC-EN-BIGORRE, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 16 kil. N. de Tarbes; 3,857 hab. Chaux, briques, taillanderie, tannerie, bestiaux, vins.

VIC-EN-CARLADÈS ou VIC-SUR-CÈRE, ch.-l. de cant. (Cantal), sur la Cère, à 16 kil. N. E. d'Aurillac; 2,400 hab. Bains thermaux. Commerce de bétail, toiles. Patrie de L. de Boissy, poëte dramatique.

VIC-FEZENSAC, ch.-l. de canton (Gers), sur la Losse, à 28 kil. N. O. d'Auch; 3,713 hab. Grand

commerce (eau-de-vie, merrains, châtaignes, etc.). Vic-Fezensac était le ch.-l. du comté de Fezensac, compris dans l'Armagnac depuis 1148.

VIC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur l'Allier, à 20 kil. S. E. de Clermont; 3,230 hab.

VIC-SUR-AISNE, ch.-l. de canton (Aisne), à 20 kil. O. de Soissons; 700 hab.

VIC-SUR-CÈRE. *Voy.* VIC-EN-CARLADÈS.

VIC-SUR-LOSSE. *Voy.* VIC-FEZENSAC.

VIC (Dominique DE), vicomte d'Ermenonville, fut un des serviteurs les plus dévoués d'Henri IV. Ne pouvant plus servir par suite d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe (1586), et dont le traitement menaçait d'être long, il se fit amputer, rejoignit l'armée de Henri, et se couvrit de gloire à Ivry. Henri IV lui donna successivement le gouvernement de Saint-Denis (1591), de la Bastille, de Calais, le nomma vice-amiral (1602), puis ambassadeur en Suisse (1604). Passant après la mort du roi dans la rue de la Ferronnerie, où ce prince avait été assassiné, Vic fut saisi d'une douleur si vive qu'il en mourut le lendemain (1610).

VICAIRE, *Vicarius*, nom donné dans l'empire romain depuis le IVe siècle au gouverneur d'un diocèse. Ainsi par exemple le préfet d'Orient avait sous lui les 4 vicaires : d'Orient (proprement dit), d'Egypte, d'Asie, de Pont, et gouvernait lui-même un cinquième diocèse, celui de Thrace.—A la mort des empereurs d'Allemagne, les fonctions impériales étaient exercées par intérim par deux *vicaires impériaux*. L'empereur déléguait aussi parfois son autorité à des *vicaires impériaux* dans les pays où il ne résidait pas, comme l'Italie, la Provence, le Piémont, etc. *Voy.* aussi VIDAME, VIGUIER.

VICENCE, *Vicentia* en latin, *Vicenza* en italien, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la province de Vicence (gouvernement de Venise), sur le Bacchiglione, à 70 kil. O. de Venise; 30,000 hab. Evêché. Très bel aspect; belle place du Palais public (ou hôtel-de-ville), églises des Dominicains et de la Grâce, le Vieux palais, théâtre olympique (chef-d'œuvre de Palladio), palais Prefettizio, Chiericati, Barbarato, Tiene, Nievi, Coldogno, etc. Académie des Olympiques, académie d'agriculture, bibliothèque, jardin botanique, etc. Soieries, draps, chapeaux, pompe à feu, etc.— Vicence remonte au temps des Rasena; les Sénonais l'agrandirent en 392 av. J.-C. Alaric (401), Attila (452), la ravagèrent. Sous les Lombards elle fut ch.-l. d'un duché, et au XIIe siècle elle devint une des républiques de la Haute-Italie. Elle prit part aux deux ligues lombardes; Frédéric II la saccagea en 1236. Elle fut ensuite tyrannisée par les Romano, obéit quelque temps aux della Scala, devint, ainsi que tout le Vicentin, province vénitienne en 1404, fut occupée 8 ans par Maximilien (1509-1516), et rendue à Venise après la paix de Noyon, puis envahie par les Français en 1796 : après cinq ans d'incertitude et quatre de domination autrichienne, elle fut annexée au roy. d'Italie (1805), où elle figura comme ch.-l. du dép. du Bacchiglione. En 1814, elle fut donnée à l'Autriche avec le reste de la Lombardie. Pacius, le Trissin et Palladio naquirent à Vicence. Napoléon donna le titre de duc de Vicence à Caulincourt. — La délégation de Vicence, située entre les délégations de Bellune, Trévise, Padoue, Vérone, et le Tyrol au N., a 2,500 kil. carrés et 310,000 hab. Au N., montagnes, ailleurs belles plaines. Climat délicieux, air renommé pour sa salubrité, sol fertile; on appelle le Vicentin le jardin de l'Italie. Riz, vin, chanvre, mûriers, vers à soie. Argent, fer, marbre, sources minérales et thermales, traces de volcans, etc. Le Vicentin était une des 10 provinces de Terre-ferme de l'état vénitien.

VICENCE (le duc de). *Voy.* CAULINCOURT.

VICENTE (Gil), ancien poëte comique portugais, né en 1480 mort à Evora en 1557, avait d'abord étudié le droit, mais se consacra de très bonne heure à l'art dramatique. Ses pièces ne sont point régulières et pèchent souvent contre le goût; mais l'originalité, la richesse d'invention, le naturel et la vivacité du dialogue, la force comique qui y dominent, les rendent dignes d'être encore lues. C'est surtout dans les *farces* que brille le génie de Gil-Vicente; on a en outre de lui des *autos* (où la poésie bucolique tient beaucoup de place), des comédies et des tragi-comédies. On a nommé Gil Vicente le *Plaute portugais*. Il existe deux éditions de ses *Œuvres complètes* (Lisbonne, 1562, in-fol., et 1586, in-4); les exemplaires en sont très rares.

VICESIMUM (AD), c.-à-d. *A vingt milles*, nom de plusieurs lieux chez les Anciens, ainsi appelés parce qu'ils étaient distants de 20 milles d'une ville plus importante. On en connaît surtout deux : l'un dans la Grande-Grèce, sur le golfe de Tarente, entre Siris et Sybaris; l'autre dans l'Etrurie, sur le Soracte.

VICH ou VIC D'OSONA, *Ausa*, *Ausona*, ou bien *Vicus Spacorum?* ville d'Espagne (Barcelone), à 53 kil. N. de Barcelone; 12,500 hab. Evêché. Commerce actif. Non loin de là est le mont Seni, d'où l'on tire des améthystes, des topazes, de superbes cristaux. — Saccagée au IXe siècle, et dans la guerre de la succession d'Espagne, pour avoir pris le parti de l'archiduc Charles. Aux environs, les Français battirent les Espagnols en 1810 et en 1823.

VICHNOU, dieu hindou, 2e personne de la Trimourti ou Trinité indienne, a le rôle de conservateur. Il prend de temps en temps une forme visible pour le bien de la terre. Il s'est déjà incarné neuf fois, et doit s'incarner une dixième. Ces incarnations s'appellent *avatar*. Les quatre premières eurent lieu dans le premier âge du monde ou Satia-youga, les suivantes dans le deuxième et le troisième âge, la dixième terminera la période actuelle ou âge noir (Kali-youga), et mettra fin à l'existence du monde. Dans les quatre premières incarnations, Vichnou se montra successivement poisson, tortue, sanglier, lion. Après avoir ainsi revêtu diverses formes animales de plus en plus relevées, il prit la forme humaine, et d'abord il fut le brahme nain, Vamana, en second lieu le brahme guerrier et armé de la hache, Paraçou-Rama, enfin le beau prince Rama, fils de Daçaratha, radjah d'Ayodhia ou Aoude (dont les aventures sont le sujet du *Ramayana*); il devint ensuite Krichna, le bon pasteur, le vainqueur de Kansa, et enfin Bouddha le saint, le sage par excellence. Vichnou, lorsqu'il s'incarnera pour la 10e fois sera le cheval exterminateur Kalki, lequel d'un coup de pied réduira le globe en poudre. Ce dieu a pour femme la belle Lakchmi. Vichnou est le premier être qui sorte du sein de la mer primordiale, et alors on le nomme *Narayana* (celui qui se meut sur les eaux); de son nombril sort un lotos qui porte les 2 autres personnes de la *Trimourti* (Brahma et Siva). Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des petites destructions du monde : on le représente alors étendu sur le grand serpent *Adiśécha* ou *Ananta*, qui s'allonge sous son corps en forme de lit, et recourbe ses sept têtes sur la sienne. D'autres fois il est porté sur un épervier ou sur un aigle. La jeunesse et la vigueur se dessinent dans tout son extérieur; il a quatre bras et quatre mains; dans une main il tient une massue, dans une autre un disque ou roue magique (*tchakra*), dans la troisième une conque, dans la quatrième un lotus; sa tête est ornée d'une magnifique couronne à triple étage. — Vichnou compte des adorateurs dans l'Inde entière, mais principalement à Djaggernat, où l'on voit des fanatiques se faire écraser sous les roues du char qui porte sa statue.

VICHNOU-SARMA, brahme qu'on suppose avoir été le véritable auteur du recueil connu sous le nom de

Fables de Pilpaï ou *Bidpaï*. Ce recueil, originairement écrit en sanscrit, porte le titre de *Pandjatantra* ; il aurait été composé par Vichnou-Sarma pour l'instruction de trois jeunes princes que lui avait confiés un radjah leur père. Le *Pandjatantra* a été traduit en français par l'abbé Dubois, Paris, 1826. On a révoqué en doute l'existence de Vichnou-Sarma. Il vivait plusieurs siècles av. J.-C.

VICHY, *Aquæ calidæ*, ville du dép. de l'Allier, sur l'Allier, rive droite, à 24 kil. S. O. de la Palisse; à 60 kil. S. de Moulins; 1,200 hab. Eaux thermales renommées, auxquelles on attribue des vertus apéritives et stomachiques, et que l'on emploie contre les obstructions, les rhumatismes, les paralysies, etc. Etablissements splendides. Dans la saison des eaux, Vichy est le rendez-vous d'une société brillante. Vichy était une place forte sous Louis XI : Charles VII l'avait prise en 1440.

VICO, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à 30 kil. N. d'Ajaccio; 1,409 hab. Vin, huile d'olive, bois.

VICO, ville du royaume de Naples (Capitanate), à 60 kil. de Foggia, sur le mont Gargano; 9,000 hab.

VICO-DI-MONDOVI, *Augusta Vagiennorum*, ville d'Italie, dans les Etats sardes (Coni), à 3 kil. S. E. de Mondovi : 3,300 hab.

VICO-EQUENSE ou VICO-DI-SORRENTO, ville du roy. de Naples (Naples), près du golfe de Naples, à 6 kil. S. O. de Castel-a-Mare; 2,600 hab. Evêché. Climat charmant. — Détruite par les Goths, rebâtie en 1300 par Charles II, roi de Naples.

VICO (J.-B.), savant italien, né à Naples en 1688, mort en 1744, était fils d'un pauvre libraire. Il professa 40 ans la rhétorique à l'université de Naples, vécut dans la gêne, et fut nommé vers la fin de sa vie historiographe du roi de Naples. Bien qu'estimé pour son savoir, Vico fut méconnu de ses contemporains. Philosophe, jurisconsulte, historien, critique, il méritait de prendre rang parmi les plus profonds penseurs. Il fut un des créateurs de la philosophie de l'histoire, qu'il nomme *la science nouvelle* ; il a tracé de main de maître l'histoire du genre humain, a préludé à toutes les grandes questions de races, de langues, de migrations, agitées depuis; mais il se laisse souvent entraîner par son imagination à des hypothèses peu solides. Son ouvrage capital, les *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, parut à Naples en 1725. Vico distingue dans l'histoire de l'humanité trois âges : l'*âge divin*, temps d'idolâtrie, dans lequel les hommes encore ignorants divinisaient tout; l'*âge héroïque*, temps de barbarie où dominèrent quelques héros; l'*âge humain*, époque de civilisation ; il croyait que les peuples parcouraient successivement ces trois âges, et qu'arrivés au dernier ils devaient retourner au premier, roulant ainsi dans un cercle éternel. Il est un des premiers qui aient présenté les personnages héroïques, poétiques, ou même historiques (Hercule, Homère, Romulus), comme des personnifications de certains âges, de certains sentiments ou de certains intérêts. Les *Œuvres complètes* de Vico ont été publiées à Milan, en 6 vol. in-8, 1836-37. M. Michelet a le premier en France appelé l'attention sur cet homme remarquable : on lui doit une traduction de la *Science nouvelle*, sous ce titre, *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827), qu'il a fait suivre de la publication des *Œuvres choisies de Vico*, 2 vol. in-8, 1836. M. J. Ferrari a fort bien apprécié le mérite et l'influence de cet auteur dans le livre intitulé : *Vico et l'Italie*, Paris, 1840.

VICOMTE (de *vice*, à la place de, et *comes*, comte). Les vicomtes, dont l'institution remonte aux derniers temps de l'empire romain, n'étaient que les vicaires ou lieutenants des comtes. Ceux-ci les choisissaient eux-mêmes, excepté dans quelques villes principales, où ils étaient nommés directement par l'empereur. Chez les Francs, le nom de vicomte est employé pour la première fois en 819, sous Louis-le-Débonnaire, qui nomma Cixilane vicomte de Narbonne; auparavant on se servait du titre de *vidame* (*Voy.* ce mot). Sous les derniers Carlovingiens, les vicomtes, à l'exemple des ducs et des comtes, érigèrent leurs gouvernements en fiefs héréditaires qui relevaient, les uns du roi, les autres des ducs et des comtes. Depuis l'abolition du régime féodal, le titre de *vicomte* n'est plus qu'honorifique, comme tous les titres nobiliaires.

VICOMTERIE (Louis de LA). *Voy.* LA VICOMTERIE.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin, né à Valognes en 1748, mort en 1794, ouvrit avec éclat à Paris en 1773 un cours d'anatomie, entra par mariage dans la famille de Daubenton, qui devint son protecteur, fut nommé en 1774 membre de l'Académie des Sciences, en 1776 secrétaire perpétuel de la Société de médecine, fut chargé de rédiger les éloges de ses principaux collègues, ce qu'il fit avec un grand talent, et obtint ainsi un fauteuil à l'Académie Française (1788). Il était professeur à l'École vétérinaire d'Alfort et premier médecin de la reine. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1805, en 6 vol. in-fol. (avec atlas in-4) : elles contiennent ses *Eloges*, généralement élégants et d'une lecture agréable; des *Mémoires* sur l'anatomie humaine et comparée : un *Traité d'anatomie et de physiologie*, etc. Il rédigea pour l'*Encyclopédie méthodique* le *Système anatomique des Quadrupèdes*.

VICRAMADITYA, prince célèbre de l'Inde, qui régnait à Oudjein ou Oudjayani dans le Ier siècle av. J.-C., était fils d'un aventurier qui avait épousé la fille du roi d'Oudjein. Il conquit le Bengale, l'Orissa, le Guzzerat, le Delhi, mais périt peu après cette dernière conquête dans une bataille livrée à Salivahana, roi de Pratichthana. Il illustra son règne par la protection qu'il accorda aux lettres; le célèbre Kalidasa vivait à sa cour. Vicramaditya donna son nom à une ère qu'on fait commencer l'an 56 av. J.-C.; cette ère fut effacée par celle de Salivahana, qui commence 78 après J.-C.

VICTOIRE, déesse allégorique, fille de la Force et de la Valeur. Sylla lui bâtit un temple à Rome, et institua des fêtes en son honneur. Sa statue était dans le Capitole, et elle y resta jusqu'en 382, époque à laquelle l'empereur Gratien la fit enlever. Ce fut la dernière statue païenne que le christianisme fit disparaître des monuments publics : l'enlèvement de cette statue fut regardé comme un événement de mauvais augure, et fut vivement combattu, surtout par l'éloquent Symmaque, alors préfet de Rome.

VICTOIRE (sainte), vierge et martyre à Rome en 249, est fêtée le 23 décembre. — Une autre sainte Victoire subit le martyre à Carthage en 304 avec saint Saturnin. L'église en fait mémoire le 11 février.

VICTOIRE (Louise-Thérèse), connue sous le nom de *Madame Victoire*, fille de Louis XV, sœur du Dauphin et tante de Louis XVI, née en 1733, se distingua à la cour par la pureté de ses mœurs, s'exila en 1791 avec Mme Adélaïde, sa sœur, et mourut à Trieste en 1799. — *Voy.* VICTORINE.

VICTOR (saint), de Marseille, était soldat dans l'armée de l'empereur Maximien; arrêté comme chrétien, il subit le martyre en 303, le 21 juillet, jour où l'on célèbre sa fête.

VICTOR I (saint), pape de 185 à 197, était Africain de naissance : il condamna et excommunia Théodore de Byzance qui niait la divinité de Jésus-Christ, et fixa la fête de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars. Il subit le martyre sous Sévère. L'église le fête le 28 juillet.

VICTOR II, *Gebhard*, pape de 1055 à 1057, était évêque d'Eichstedt et conseiller de l'empereur Henri III, qui l'aimait beaucoup et qui lui donna

la tiare. Gebhard méritait cet honneur. Il fit des efforts pour déraciner la simonie, frayant ainsi la route à Grégoire VII.

VICTOR III, nommé d'abord *Didier*, pape de 1086 à 1087, était de la maison ducale de Capoue; il avait été 29 ans abbé du mont Cassin, et avait joué un grand rôle sous Grégoire VII dont il était l'ami. Elu pape, il refusa longtemps la tiare: il fut sacré en 1087, et ne régna que 4 mois. Il prêcha contre les Arabes d'Afrique une expédition qui leur devint funeste. Victor III avait eu à combattre l'anti-pape Clément III (Guibert de Ravenne), que la grande-comtesse Mathilde chassa de Rome.

VICTOR IV, anti-pape, de la famille des comtes de Tusculum, fut nommé par le parti impérial après la mort d'Adrien IV (1159), tandis que le parti normand faisait choix d'Alexandre III: il chassa de Rome Alexandre, et le somma de comparaître devant un concile à Pavie (1162); il mourut en 1164.

VICTOR, dit *de Vite*, évêque de Vite en Byzacène, fut forcé, pendant la persécution exercée contre les catholiques par le roi vandale Hunéric, qui était arien, de s'enfuir à Constantinople (483), où il vécut au moins encore 4 ans. On a de lui: *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico*, publiée par D. Ruinart, Paris, 1694. Belleforest et Arnaud d'Andilly l'ont traduite.

VICTOR (Victor PERRIN, dit), duc de Bellune, général français, né à La Marche (Vosges) en 1766, mort en 1841, entra au service en 1781, fut nommé général de brigade au siége de Toulon (1793), se signala à l'armée des Pyrénées orientales, puis en Italie, prit Ancône (1796-97), contribua aux victoires de Montebello (1799), de Marengo (1800), d'Iéna (1806), de Friedland (1807), et fut élevé au rang de maréchal de France. En 1808, il passa en Espagne, où il détruisit l'armée de l'Infantado. Il fit partie de l'expédition de Russie (1812), se distingua encore aux batailles de Dresde (1813), de Leipsick, de Hanau, et fit la campagne de 1814 en France, où il fut grièvement blessé. Pendant les Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand. Au retour des Bourbons, il fut un instant ministre de la guerre, et devint pair de France en 1815.

VICTOR-AMÉ ou **VICTOR-AMÉDÉE I**, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel I, monta sur le trône en 1630, à 13 ans. Bien qu'il eût épousé Christine de France, fille de Henri IV, il n'en fit pas moins la guerre à son beau-frère Louis XIII: mais les traités de Ratisbonne (1630) et de Chérasque (1631) rétablirent la paix et lui donnèrent partie du Montferrat. Il acquit, aux dépens du duc de Mantoue, Albe sur le Tanaro et l'Albesan, signa le traité de Rivoli avec Louis XIII, en 1635, au moment où commençait la participation de la France à la guerre de Trente-Ans, et fut nommé généralissime des troupes françaises qui devaient agir en Italie. Il remporta un avantage à Fornavento sur le marquis de Léganès, en 1636, et l'année suivante une victoire décisive à Monbaldone. Mais il mourut subitement quelques jours après, à Verceil, laissant 2 fils, qui tous deux régnèrent, François-Hyacinthe (1637-38) et Charles-Emmanuel II (1638-1675).

VICTOR-AMÉDÉE II, d'abord duc de Savoie, puis roi de Sardaigne, célèbre par sa politique tortueuse et versatile, né en 1665, succéda en 1675 à Charles-Emmanuel II, son père, avec le titre de duc de Savoie, sous la régence de sa mère, Marie de Nemours, et s'unit à la France en épousant Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV (1684): mais bientôt il prit parti contre Louis XIV, et entra en négociation avec Guillaume III et le duc de Bavière. Catinat fondit sur ses états (1690), et le vainquit à Staffarde ainsi que sur d'autres points, malgré les secours de la quadruple alliance. Victor-Amédée ne fut sauvé d'une perte certaine que par l'arrivée du prince Eugène. En 1692, il reçut de la cour de Vienne le titre de commandant en chef des troupes envoyées par l'Autriche contre la France: mais Louis XIV obtint à prix d'argent sa défection. Après la paix de Ryswyk (1697), ayant quelques prétentions à la future succession de Charles II, il signa plusieurs traités de partage avec Louis XIV; mais après le commencement des hostilités, il s'arrangea secrètement avec les alliés, et finit par s'unir avec eux par le traité de Turin, en 1703. Les campagnes de 1703 à 1706 le dépouillèrent presque totalement de ses états, et il se vit forcé de s'enfuir à Gênes. Rétabli par le prince Eugène dans ses possessions italiennes (1707), il attaqua en vain Toulon. Il commanda, en 1708, l'armée austro-sarde, et obtint quelques succès; mais en 1709, s'étant brouillé avec l'Autriche, il devint à peu près neutre. Par le traité d'Utrecht (1713), il obtint la restitution de tous ses états, et reçut en outre la Sicile et une partie du duché de Milan; il prit dès lors le titre de roi. En 1717, il fut forcé d'échanger avec l'Autriche la Sicile contre la Sardaigne. Il abdiqua en 1730, et voulut plus tard, mais en vain, ressaisir la couronne. Il mourut 2 ans après (1732). Victor-Amédée avait eu des différends très vifs avec la cour de Rome, et avait au commencement de son règne persécuté les Vaudois.

VICTOR-AMÉDÉE III, né en 1726, remplaça en 1773 sur le trône son père Charles-Emmanuel III. Il sécularisa plusieurs abbayes, abolit les droits de péage en Savoie, organisa son armée sur le pied prussien, fonda l'académie des sciences de Turin, éleva des digues et autres belles constructions: mais il eut le tort d'obérer ses finances, et se trouva ainsi mal en mesure contre la révolution française. Il fut pourtant un des princes les plus ardents contre elle, ouvrit ses états aux premiers émigrés, et refusa de recevoir l'ambassadeur français Sémonville. Quand la guerre eut éclaté, il fut battu en plusieurs rencontres par Schérer (1795), puis par Bonaparte, et se vit forcé à signer, le 15 mai 1796, la paix humiliante de Paris, qui lui enlevait une partie de ses états. Il ne survécut que 5 mois.

VICTOR-EMMANUEL I, roi de Sardaigne, né en 1759, 2e fils de Victor-Amédée III et frère de Charles-Emmanuel IV. A l'abdication de son frère Charles-Emmanuel (1802), il lui succéda, mais il ne régna que sur la Sardaigne (le Piémont et la Savoie étaient alors à la France). Enfermé dans cette île, il réussit à échapper aux armes de Bonaparte; il rentra dans ses états de terre-ferme en 1814, et les vit augmenter, en 1815, de l'ancien territoire de Gênes et de diverses annexes. Ce prince, s'étant montré fort hostile aux idées libérales, vit éclater en 1821, dans ses états, une violente insurrection, qui avait pour but d'obtenir une constitution. Il abdiqua plutôt que de satisfaire au vœu de ses peuples, et laissa le trône au duc de Génevois, Charles-Félix, son frère. Il mourut en 1824.

VICTORIA, ville de la Bretagne romaine, en Valentie, aux environs du mont Grampius, fut ainsi nommée en mémoire d'une victoire de Septime-Sévère sur les Calédoniens.

VICTORIA (terre), terre découverte, en 1841, dans le grand Océan austral par le capitaine Ross (qui la nomma ainsi, en l'honneur de la reine Victoria), est située par 71° 56' lat. S. et 171° 7' long. E.

VICTORIA (LA), ville de la rép. de Vénézuela (Caracas), à 60 kil. S. O. de Caracas, par 10° 13' lat. N., 69° 51' long. O.; 8,000 hab.

VICTORIA (NOSSA-SENHORA DA), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Espirito-Santo, par 10° 18' lat. S., 42° 21' long. O.

VICTORIEN (saint), proconsul d'Afrique, fut martyrisé par les Vandales en 484. On le fête le 23 mars.

VICTORIN, *M. Aurelius Piauvonius Victorinus*, fils de la célèbre Victorine, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait été associé à l'empire par Posthume en 264. Après la mort de cet usurpateur et celle de Lollien, il fut seul maître de la Gaule, et il y joignit pendant un temps l'Espagne et la Bretagne. Il avait de grands talents et battit les troupes de Gallien ; mais sa lubricité sans frein causa une sédition, dans laquelle il périt en 268. Les légions de Cologne proclamèrent alors son fils, L. Victorin, qui fut aussi massacré quelques jours après dans une sédition.

VICTORINE ou VICTOIRE, *Aurelia Victorina*, était sœur de Posthume, tyran des Gaules, et mère de Victorin I. Elle fit adopter son fils par Posthume en 264. Après la mort de Victorin, elle prolongea quelques mois la résistance des Gaulois contre Rome, en faisant successivement donner la pourpre par les soldats à Victorin le jeune, son petit-fils, à Marius, à Tetricus. Elle mourut en 268. Ses libéralités l'avaient rendue l'idole des soldats : ses médailles lui donnent le titre de *Mater Exercituum*. Elle a été comparée à Zénobie.

VICTORINUS, écrivain latin du IVe siècle, né en Afrique, professa les lettres à Rome avec éclat, et mourut en 370. On a de lui : *De orthographia*, publié par Camerarius, Tubingue, 1584 ; *Commentaires sur l'Invention* de Cicéron, Milan, 1474 ; des poésies sacrées et divers traités contre les hérétiques.

VICTORIUS (Petrus), en italien *P. Vettori*, savant italien, né en 1499 à Florence, mort en 1585, suivit d'abord la carrière des armes, puis s'appliqua aux lettres, devint en 1538 professeur d'éloquence grecque et latine à Florence, forma un nombre prodigieux d'élèves, et soit comme critique, soit comme restaurateur de l'éloquence en Italie, se mit à la tête des savants de son temps. Il a immensément écrit. Ses ouvrages principaux sont : des commentaires estimés sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, Florence, 1548-84, 4 vol. in-fol.; *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, 1582, in-fol. On lui doit aussi des éditions de Cicéron, Venise, 1534-37; de Térence, Varron, Salluste, Platon, Xénophon, etc. — On connaît encore, sous le nom de Victorius, plusieurs autres savants, entre autres Leonillus Victorius, médecin, de Faenza (1450-1520), qui professa à Bologne et laissa plusieurs écrits ; et Benedictus Victorius, son neveu (1481-1561), professeur de médecine à Padoue, auteur d'une *Empirica medicina*, assez célèbre.

VICTUMVIÆ, petite ville de la Gaule Cisalpine, près de Plaisance, auj. VIGEVANO.

VICUS AUGUSTI, ville d'Afrique, dans la Byzacène, auj. KAIROUAN.

VICUS JULII, ville de la Lyonnaise 3e, auj. AIRE.

VICUS JULIUS, ville de Germanie, auj. GERMERSHEIM.

VICUS SPACORUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. VIGO ou VIC D'OSONA.

VIDA (Marc-Jérôme), poëte latin moderne, né à Crémone en 1490, mort en 1566. Léon X, appréciant son talent, lui fit don d'un riche prieuré, afin qu'il pût se consacrer à la poésie, puis il le nomma évêque d'Albe sur le Tanaro. Vida conserva cet évêché 34 ans. Il a laissé, outre quelques ouvrages en prose, divers poëmes et opuscules poétiques latins d'un vrai mérite, soit pour l'invention, soit pour la versification. Ce sont : la *Christiade* (6 chants), l'*Art poétique* (3 chants), les *Echecs* (poëme didactique), les *Vers à soie* (poëme didactique en 2 chants), etc. Ses poésies ont été imprimées pour la première fois à Crémone, 1550, 2 vol. in-8. Une édition donnée à Padoue en 1731, 2 vol. in-4, contient presque toutes les *Œuvres* de Vida, en prose et en vers. La *Christiade* a été traduite en français par Souquet de la Tour, 1826, in-8 : l'*Art poétique* l'a été en prose française par Le Batteux (dans les *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8) ; en vers français, par Barrau, 1808 et 1810 ; par Valant, 1814, in-12.

VIDAL (P.), troubadour provençal, habita successivement Gênes, le Montferrat, la Lombardie, Milan, suivit, dit-on, Richard en Palestine, et mourut vers 1200 à la cour d'Alphonse III d'Aragon. Il eut de nombreuses aventures galantes qui ne tournèrent pas toutes à son honneur. On assure qu'un mari outragé lui fit percer la langue. Offensée de ses hommages, la vicomtesse de Marseille le contraignit à s'expatrier. Il paraît qu'il finit par perdre la raison. On a de lui environ 60 pièces, dont 9 ont été publiées par M. Raynouard (*Choix de poésies de troubadours*, tome 3 et tome 4). — On connaît 2 autres troubadours du même nom : Raymond Vidal, auteur d'une *Grammaire provençale* et de quelques nouvelles ; — Arnaud Vidal, de Castelnaudary, docteur en gaie science, qui obtint la violette d'or aux *Jeux Floraux* de Toulouse (1324).

VIDAME ou AVOYER (de *vice*, à la place de, *dominus*, maître), officier chargé d'ester en jugement pour une église, de prendre les armes pour la défendre, de commander le contingent fourni par elle, et de rendre la justice civile au nom des évêques, lorsque ceux-ci furent parvenus à s'arroger la juridiction civile. Les vidames étaient nommés les uns par les évêques, les autres par les rois (dans les églises fondées par ceux-ci ou protégées par eux).

VIDDIN, ville de Turquie. *Voy.* WIDDIN.

VIDOURLE (la), riv. de France, naît dans l'O. du dép. du Gard, sépare les dép. du Gard et de l'Hérault, et tombe dans l'étang de Thau ; cours, 80 kil.

VIDUCASSES ou VADICASSES, peuple de la Gaule Lyonnaise, avait pour ch.-l. une ville de même nom (auj. *Vieux*). — Peuple de la Belgique 1re, entre les Silvanectes et les Suessiones, répond au *Valois* moderne.

VIEILLEVILLE (Franç. DE SCÉPEAUX, sire de), vaillant capitaine, né en 1509, mort en 1571, se distingua au service de François I par une rare bravoure, à laquelle il joignait la prudence, le désintéressement, la modération. Sous Henri II, il accompagna Montmorency dans l'Angoumois et la Guyenne pour y réprimer des mouvements séditieux. Il rendit de grands services dans la guerre de 1555 à 1559, et fut un des plénipotentiaires français à Câteau-Cambrésis. Charles IX le créa maréchal en 1562. Il mourut empoisonné. Ses *Mémoires*, écrits par Carloix (son secrétaire), ont été imprimés en 1757, 5 vol. in-12 (réimp. dans la *Collection des mémoires* de Petitot et dans le *Panthéon littéraire*).

VIELLE ou VIEILLE-AURE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 45 kil. de Bagnères ; 410 hab.

VIELMUR, ch.-l. de cant. (Tarn), à 16 kil. O. de Castres ; 1,154 hab. Laines, peaux.

VIEN (Jos.-Marie), célèbre peintre, né à Montpellier en 1716, mort en 1809, vint à Paris en 1741, obtint un premier prix qui lui ouvrit la route de Rome, et fut, après son retour, reçu à l'Académie de peinture et de sculpture. Malgré les offres brillantes de divers souverains, il voulut rester en France, et y fut bientôt reconnu pour le 1er peintre d'histoire du temps. De 1771 à 1781, il alla de nouveau à Rome comme directeur de l'école française en cette ville. En 1788, il fut nommé 1er peintre du roi. La révolution lui enleva ses places. Napoléon le créa sénateur, comte et commandant de la Légion-d'Honneur. Vien a commencé la régénération de la peinture, tombée si bas en France au XVIIIe siècle, et il a préludé à l'œuvre qu'accomplit David, son élève. On lui doit 179 tableaux : on admire l'*Ermite endormi*, la *Prédication de saint Denis*, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, etc.

VIENNAISE, *Viennensis* (sous-entendu *provincia*), partie occid. des 2 provinces de *Dauphiné* et de *Provence*, plus le *Comtat Venaissin*, une des 17 provinces du diocèse des Gaules, formée aux dépens de l'anc. Narbonaise, et placée entre la Narbonaise 1re à l'O. et la Narbonaise 2e à l'E., avait pour bornes à l'O. le Rhône, mais non sur toute sa longueur. Elle comprenait les Allobroges, les Ségalaunes, les *Helviens*, les Tricastins, les Voconces, les Cavares. *Vienna* (Vienne) en était la capitale. — Au ve siècle, on compta deux Viennaises, dites 1re et 2e, et ayant pour *ch.-l.*, l'une Vienne, l'autre Arles.

VIENNE, en latin *Vindobona*, *Flaviana castra*, *Juliobona*, en allemand *Wien*, capitale de l'Autriche et de toute la monarchie autrichienne, sur la droite du Danube, à 1,220 kil. E. de Paris, par 14° 2' long. E., 48° 12' lat. N.; 357,927 hab. (en 1841). Archevêché. La ville proprement dite est entourée de murailles; elle est petite et peu belle et ne compte que 52,593 hab., mais les 34 faubourgs sont vastes et offrent un bel aspect. On y remarque le *Bourg* ou château impérial (composé d'une foule de bâtiments divers, dont plusieurs magnifiques), la chancellerie de la cour, l'hôtel du conseil de guerre, les palais des chancelleries d'Autriche et Bohême, de Hongrie, de Transylvanie; de superbes églises (Saint-Étienne, Saint-Pierre, Saint-Charles, etc.); le Belvédère, les Invalides, l'Hôtel-de-Ville, deux arsenaux, la banque, la douane, la monnaie, le théâtre, le grand-hôpital, la fabrique impériale de porcelaine, les palais Esterhazy, Lichtenstein, Auersberg, Stahrenberg, etc. Quelques belles places (Hof, Graben, Josephplatz, etc.): belle porte, dite Burgthor: promenades renommées (Prater, Augarten, Brigitten-Au, Bastions, Volksgarten). Université (célèbre surtout pour la médecine), école orientaliste, collége *Theresianum*, académie Joséphine (de médecine et chirurgie), académie des Beaux-Arts; institut polytechnique, écoles normale, militaire, vétérinaire, de musique (au Conservatoire); cinq gymnases (Lœvenburg, etc.). Observatoire, plusieurs bibliothèques (la première est la Bibliothèque Impériale, très riche, admirable surtout pour les *Incunables*), collections en tous genres, musée brésilien. Porcelaine, glaces, étoffes diverses, velours, dentelles d'or et d'argent, rubans, indiennes, fleurs artificielles, voitures, instruments de musique, orfèvrerie, bijouterie, etc. Grand commerce avec la Hongrie et la Transylvanie. Aux environs, palais de Schœnbrunn et de Lachsenburg. — Vienne, bâtie par les Wendes, n'était qu'un village quand Auguste conquit la Pannonie; les Romains y établirent une de leurs stations militaires importantes. Henri I (Jasomirgott), marquis d'Autriche, en fit une ville (1151); Léopold VIII lui donna de bonnes murailles (1198); Frédéric II la déclara ville impériale en 1237. Rodolphe I la prit en 1277, et dès lors la fortune de la maison de Habsbourg, devenue maison d'Autriche, la fit sortir de son obscurité (surtout après 1437). Matthias Corvin l'assiégea en vain en 1477; il la prit en 1485. Vienne eut aussi à subir deux siéges fameux de la part des Turcs: en 1529 (par Soliman II en personne), et en 1683: cette 2e fois elle ne dut son salut qu'au roi de Pologne, Jean Sobieski. Napoléon occupa Vienne en 1806 et 1809. A Vienne ont été signés beaucoup de traités, parmi lesquels les plus célèbres sont celui de 1737 (qui donnait la Lorraine à Stanislas avec reversibilité à la France, la Toscane à François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, et le royaume de Naples à don Carlos), et celui de 1809 qui mit fin à la guerre de la cinquième coalition, et par lequel l'empereur d'Autriche cédait à Napoléon les prov. illyriennes avec partie du Tyrol, et lui donnait la main de sa fille Marie-Louise. — On nomme *congrès de Vienne* le congrès tenu du 3 octobre 1814 au 9 juin 1815 par les puissances alliées pour régler le sort de la France; *déclaration de Vienne*, l'acte publié par les alliés le 13 mars 1815, et par lequel Napoléon était mis hors la loi.

VIENNE, *Vienna*, *Vienna Allobrogum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Isère), au confluent de la Gère et du Rhône, à 82 kil. N. O. de Grenoble; 16,484 hab. Jadis archevêché (dont les titulaires se qualifiaient de primats des Gaules). Tribunal de 1re instance et de commerce; collége communal. Belle église de Saint-Maurice; hôtel-de-ville; quartier de cavalerie; arc de triomphe et ruines d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un aqueduc romain. Bibliothèque, musée d'anatomie. Draps croisés, corderie, haut-fourneau, fonderie de plomb, papeterie, etc. Commerce. — Vienne était la capitale des Allobroges. Tibère la fit colonie romaine; Claude lui donna un sénat (qui fut le premier de ceux des Gaules); elle fut le séjour principal du gouverneur de la Narbonaise. Sous Dioclétien, elle donna son nom à la Viennaise, détachée de la Narbonaise. Les Burgundes en firent leur capitale en 432, les Francs la prirent en 534. Charles-le-Chauve l'assiégea en 871 et s'en empara. Elle redevint capitale en 879, lors de la formation du roy. de Bourgogne ou Bourgogne Cisjurane (qu'on nomme aussi quelquefois *Royaume de Vienne*); mais après la réunion des deux Bourgognes, elle perdit ce rang qu'Arles lui ravit. Son sort depuis ce temps fut celui du Dauphiné; cependant elle ne se soumit à la France qu'en 1448, environ un siècle après la réunion de cette province. Le Bas-Dauphiné se nommait Viennois. En 1311 (sous Clément V) se tint à Vienne le seizième concile œcuménique; ce fut celui qui supprima l'ordre des Templiers. Vienne est la patrie de saint Mamert et de Claudien Mamert, de Guy-Pape, de Nic. Chorier, etc. — L'arr. de Vienne a 10 cant. (Beaurepaire, Côte-Saint-André, Heyrieu, Meyzieu, Roussillon, Saint-Jean-de-Bournay, Saint-Symphorien-d'Ozon, la Verpillière, plus Vienne, qui compte pour 2), 132 communes et 145,000 hab.

VIENNE, *Vigenna*, riv. de France, naît dans le N. du dép. de la Corrèze, arrose ceux de la Haute-Vienne, de la Vienne, de l'Indre-et-Loire; reçoit la Creuse, le Clain, le Taurion; baigne Saint-Léonard, Limoges, Chabannais, Confolens, l'Ile-Jourdain, Lussac, Châtellerault (où elle devient navigable), Chinon, et se jette dans la Loire à Candes. Cours, 410 kil.

VIENNE (dép. de la), entre ceux des Deux-Sèvres à l'O., de Maine-et-Loire et d'Indre-et-Loire au N., de l'Indre et de la Haute-Vienne à l'E., de la Charente au S.: 6,760 kil. carrés; 288,002 hab. Ch.-l., Poitiers. Formé aux dépens du Poitou, de la Touraine et du Berri. Collines, surtout à l'O., plaines, landes, bruyères. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et lithographiques, etc. Eaux minérales. Grains; légumes, fruits, pommes de terre, châtaignes, lin (très beau). Chanvre, truffes renommées, vins, eaux-de-vie. Belles forêts, bons pâturages. Moutons excellents, chevaux, mulets. Couvertures de laine, lainages divers, dentelles communes, coutellerie, usines à fer, papeteries, etc. — Ce dép. a 5 arr. (Poitiers, Châtellerault, Loudun, Civray, Montmorillon), 31 cantons, et 300 comm.; il appartient à la 12e division militaire, a une cour royale et un évêché à Poitiers.

VIENNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Vienne et de l'Indre au N., de la Dordogne et de la Corrèze au S., de la Charente à l'O., de la Creuse à l'E.: 5,513 kil. carrés; 293,011 hab. Ch.-l., Limoges. Formé de partie du Limousin, de la Marche, du Poitou et du Berri. Ramifications des monts de l'Auvergne, assez élevées, surtout au

S. et au centre; beaucoup de rivières et de ruisseaux, 556 étangs: climat froid et humide. Fer, plomb, étain, antimoine; porphyre, marbre, serpentine, terre à porcelaine (fort abondante à Saint-Yrieix), marne, etc. Sol peu fertile; vastes châtaigneraies (la châtaigne y est l'aliment du bas peuple), blé, blé noir, seigle, légumes, raves, lin, chanvre, etc.; foin excellent. Chevaux, dits chevaux limousins (élégants et robustes), moutons, porcs, abeilles, loups.—Ce dép. a 4 arr. (Limoges, Bellac, Rochechouart, Saint-Yrieix), 27 cantons, 198 communes; il appartient à la 15e division militaire, a une cour royale et un évêché à Limoges.

VIENNE (Jean DE), amiral de France, d'une ancienne maison de Bourgogne, porta les armes sous les rois Charles V et Charles VI, fit une descente en Angleterre (1377), prit et brûla Rye (dans le comté de Sussex), saccagea l'île de Wight et plusieurs villes, prit part à la bataille de Rosebecque en 1382, et trois ans après fit une descente en Écosse. La guerre contre les Turcs ayant été résolue, il accompagna le duc de Bourbon en Barbarie, et assista au siége de Carthagène; en 1396, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie contre Bajazet I. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt avec 2,000 gentilshommes.

VIENNOIS ou VIENNAIS, ancien petit pays de France, dans le Bas-Dauphiné, entre le Rhône, l'Isère et le Grésivaudan, tirait son nom de Vienne qui en était le ch.-l. Il fait actuellement partie des dép. de la Drôme et de l'Isère. *Voy.* VIENNE.

VIERGE (la sainte), mère de Dieu. *Voy.* MARIE.

VIERGES (les), groupe d'îles qui font partie des Antilles, par 66° 55' long. O., 17° 30' lat. N.; 20,000 hab. Ces îles sont au nombre de 40 environ. Il y en a 7 principales: Anegada, Vierge-Gorda, Tortola, aux Anglais; Saint-Jean, Saint-Thomas, aux Danois; Borequim, Vique, aux Espagnols. Sol assez fertile, climat chaud, ouragans, peu d'eau. — Découvertes par Christophe Colomb (1493) qui les nomma ainsi, dit-on, en l'honneur des onze mille vierges et à cause de leur nombre. Fr. Drake les visita en 1580. Les Hollandais y fondèrent le premier établissement à Tortola, pour la pêche des tortues; les Anglais le prirent en 1666; peu à peu Anglais et Danois ont occupé les meilleures îles.

VIERGES (les ONZE MILLE). *Voy.* URSULE (sainte).

VIERZON ou VIERZON-VILLE, ch.-l. de cant. (Cher), sur le Baranjon et l'Yèvre, à 35 kil. N. O. de Bourges; 4,980 hab. Grande manufacture de porcelaine (700,000 francs de produit annuel), poterie, forges (fer de 1re qualité), acier, tôle, etc. Brûlée en 1192 (par les Anglais) et en 1615.

VIESTI, *Apenestæ? Merinum?* ville du roy. de Naples (Capitanate), sur l'Adriatique, près du cap Gargano, à 40 kil. N. E. de Manfredonia; 4,720 hab. Évêché. Elle doit son nom à un anc. temple de Vesta.

VIÈTE (François), *Vietus*, profond mathématicien français, né en 1540 à Fontenay-le-Comte, mort en 1603, était maître des requêtes et ami du président de Thou. Il fit faire de grands progrès à l'analyse mathématique, eut la première idée de l'application de l'algèbre à la géométrie, et résolut les problèmes les plus difficiles avec une facilité qui le faisait passer auprès des ignorants pour sorcier. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Leyde, 1646.

VIEUSSENS (Raymond), anatomiste, né en 1641 dans le Rouergue, devint médecin de Mlle de Montpensier, puis se fixa à Montpellier, y fut médecin d'hôpital et y mourut vers 1720. Il s'est surtout occupé du cerveau et du système nerveux, et a publié sur ce sujet un ouvrage estimé, *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685.

VIEUX DE LA MONTAGNE (LE), chef de la secte des Assassins. *Voy.* ASSASSINS et HAÇAN.

VIEUX, *Viducasses*, village du dép. du Calvados, à 10 kil. S. O. de Caen; 550 hab. Jadis, ch.-l. des Viducasses.

VIEUX-BERQUIN, VIEUX-BRISACH, etc. *Voy.* le mot qui suit VIEUX.

VIEUZAC (BARÈRE ou BARRÈRE de), fameux conventionnel, né à Tarbes en 1755, mort dans la même ville en 1841, avait été d'abord avocat à Toulouse. Elu député du tiers aux États-Généraux, il ne se fit guère remarquer dans l'Assemblée Nationale que par d'estimables travaux sur le droit public, sur les finances et l'administration, et fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Mirabeau. A la même époque, il faisait partie du club des Jacobins et rédigeait un journal politique, *le Point du Jour*. Député à la Convention, il joua dans cette nouvelle assemblée un des principaux rôles, soutint une longue lutte contre la municipalité de Paris, qui voulait opprimer la représentation nationale, fut nommé membre du comité de constitution et peu après président de la Convention: il dirigea en cette qualité le procès de Louis XVI et vota pour la mort. Il fut pendant deux ans membre du Comité de salut public (1793-95), et remplit les fonctions de rapporteur de cette commission sanguinaire. Il finit pourtant par se séparer de ses principaux collègues, Robespierre, Couthon et Saint-Just, et eut une grande part à l'événement du 9 thermidor, qui délivra la France de la tyrannie de Robespierre. Il n'en fut pas moins proscrit et condamné à la déportation comme membre de l'ancien Comité de Salut Public (12 germinal an III, 1er avril 1795); mais il s'évada. Oublié sous le Consulat et sous l'Empire, il fut nommé pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants, fut exilé par les Bourbons comme régicide, alla vivre à Bruxelles et ne revint en France qu'après la Révolution de 1830. On a de Barère, outre ses nombreux *Discours* et *Rapports* aux diverses assemblées législatives, quelques ouvrages politiques et plusieurs écrits littéraires (*Eloges de Louis XII*, *de L'Hôpital*, des traductions des *Veillées du Tasse*, des *Nuits d'Young*, etc.). Barère était un orateur facile et brillant, mais il avait peu de force et de profondeur. Son nom se trouve associé aux actes les plus odieux de la révolution; il paraît cependant qu'il agissait plus par peur que par cruauté.

VIF, ch.-l. de cant. (Isère), à 16 kil. N. de Grenoble; 2,362 hab. Aux environs, marne.

VIGAN (LE), *Vindomagus*, ch.-l. d'arrond. (Gard), sur l'Arre, à 77 kil. N. O. de Nîmes; 5,049 hab. Tribunal de 1re instance. Ville ancienne et mal bâtie. Coton, soie, tanneries, mégisseries. Patrie du chevalier d'Assas. — L'arr. du Vigan a 10 cant. (Alzon, Quissac, Saint-André-de-Valborgne, Saint-Hippolyte, la Salle, Sauve, Sumène, Trèves, Valleraugue, Le Vigan), 80 comm., et 65,755 hab.

VIGÉE (L.-Gilles-Bernard-Etienne), homme de lettres, né à Paris en 1755, mort en 1820, se fit connaître par quelques poésies dans le genre de Dorat, fut secrétaire du cabinet de Madame, sœur de Louis XVI, encensa tous les pouvoirs qui se succédèrent, fit après La Harpe, mais avec moins de succès, un cours de littérature à l'Athénée, fut nommé en 1814 lecteur de Louis XVIII, dirigea longtemps l'*Almanach des Muses*, et composa pour le théâtre plusieurs pièces, *les Aveux difficiles*, 1783; *la Fausse Coquette*, 1784; *la Belle-Mère*, 1788; *l'Entrevue*, 1788 (c'est sa meilleure): *la Matinée d'une jolie femme*. Il s'exerça aussi dans l'épître et l'épigramme, mais sans s'élever au dessus du médiocre.

VIGÉE (Mme LEBRUN, née), femme célèbre comme peintre de portraits, née à Paris en 1756, de Louis Vigée, peintre distingué, morte en 1842, avait épousé M. Lebrun, qui faisait le commerce de tableaux: elle attira de bonne heure l'attention publique, fut

admise en 1783 à l'Académie de Peinture, émigra en 1789, se vit recherchée par tous les souverains de l'Europe, revint en France en 1801, et y mena jusqu'à l âge de 87 ans la vie la plus douce et la plus heureuse. Outre un grand nombre de portraits (662 environ) qui forment son principal titre à la célébrité, et une foule de paysages, on lui doit quelques tableaux d'histoire : on connaît surtout *la Paix ramenant l'Abondance*, 1783 (au ministère de l'Intérieur), et *la Sibylle*. Elle a laissé 3 vol. de mémoires, intitulés : *Souvenirs de Mme Lebrun*.

VIGENÈRE (Blaise DE), traducteur français, né en 1523 à Saint-Pourçain (Bourbonnais), mort en 1592, fut secrétaire du duc de Nevers, puis secrétaire d'ambassade à Rome (1566). Il avait reçu les leçons de Turnèbe et de Dorat, et traduit plusieurs auteurs grecs et latins, entre autres : *César*, *Tite-Live* (1re décade), *Philostrate*, *Onosander*. On lui doit aussi la première traduction du Tasse.

VIGENNA, riv. de Gaule, auj. la VIENNE.

VIGEOIS, ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 33 kil. N. de Brives ; 2,504 hab.

VIGEVANO, *Victumviæ*, ville des Etats sardes (Novare), sur la Mora, à 110 kil. E. de Turin ; 15,500 hab. Evêché. Murs, vieux château-fort sur un rocher. Filoselle, bonneterie, mouchoirs ; chapeaux, savon ; macaroni : vers à soie. Grand commerce. Patrie de Fr. Sforza. Aux environs est la belle *Villa Sforzesca*, ancien couvent des Dominicains.

VIGGIANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 35 kil. S. de Potenza ; 5,500 hab. Belle église Sainte-Marie-du-Mont. Aux environs (sur le mont Viggiano), chapelle célèbre comme pèlerinage.

VIGILANCE, *Vigilantius*, hérésiarque, le premier qu'aient produit les Gaules, né, dit-on, à Calagorris (Cazères), chez les *Convenæ* (pays de Comminges), voyagea en Palestine, revint de ce pays mécontent de l'accueil de saint Jérôme, et se mit à dogmatiser dans la Gaule contre les reliques des saints et les miracles qui avaient lieu sur leurs tombeaux, contre les jeûnes, les veilles et les aumônes, le célibat des clercs et contre les moines. Saint Jérôme le combattit et par des lettres et par un traité spécial.

VIGILE, pape, natif de Rome, fut élu du vivant même de Silvère (537), grâce à l'impératrice Théodora, qui crut trouver en lui un ennemi du concile de Chalcédoine, et fut reconnu universellement après la mort de Silvère (538). Mandé par Justinien à Constantinople pour l'affaire des *Trois-Chapitres*, on le vit tour à tour soutenir, puis anathématiser les Chapitres, ou donner des réponses équivoques ; il finit par adhérer à la décision du 2e concile de Constantinople qui les condamnait formellement (553). Il eut beaucoup à souffrir des persécutions alternatives de Justinien et de Théodora, qui différaient d'opinion sur le point en litige, fut jeté en prison, et se vit traité d'hérétique et d'apostat par des catholiques zélés. De là le schisme d'Aquilée, qui dura 150 ans. Vigile mourut à Syracuse en revenant à Rome (555). — Un autre Vigile, évêque de Thapse vers 480, a laissé des écrits polémiques, publiés par le P. Chifflet, Dijon, 1664.

VIGNALE, place forte des Etats sardes, à 11 kil. S. de Casal ; 2,000 hab. Prise au milieu du XVIe siècle par le maréchal de Cossé-Brissac.

VIGNEMALE, mont de France (Hautes-Pyrénées), un des plus hauts sommets des Pyrénées ; 3,444m.

VIGNEUL DE MARVILLE. *V.* ARGONNE (Bon. D').

VIGNEULLES, ch.-l. de cant. (Meuse), à 28 kil. S. E. de Commercy ; 1,071 hab. Brasserie.

VIGNOLA, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 9 kil. S. O. de Potenza : haut clocher gothique ; 4,000 hab. Elle a été ch.-l. de la province. — Bourg du duché de Modène, à 20 kil. S. de Modène. Patrie de Muratori et de l'architecte Vignole.

VIGNOLE (Jacq. BAROZZIO, dit), architecte, né à Vignola en 1507, mort en 1573, étudia longtemps à Rome, passa deux ans en France, puis revint en Italie, où il éleva plusieurs édifices remarquables (à Bologne, Parme, Rome et Pérouse). C'est lui qui fournit les dessins de l'Escurial. On le regarde comme le premier qui ait fixé les règles de l'architecture. On lui doit un excellent *Traité de la perspective*, publié en 1583, et un *Traité des cinq ordres*, traduit et commenté par Daviler, 1691, 3 vol. in-4, et 1738, 2 vol. gr. in-8. MM. Lebas et Debret ont donné une édition de ses *Œuvres*, Paris, 1815 et ann. suivants.

VIGNOLES (DES), chronologiste. *Voy.* DESVIGNOLES.

VIGNORY, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. N. de Chaumont ; 767 hab. Bas de laine ; huile. Patrie du jésuite Oudin. Baronie créée en 1555 pour une branche de la maison d'Amboise.

VIGO, *Vicus Spacorum*, ville d'Espagne (Santiago), ch.-l. de province, sur la baie de Vigo, à 80 kil. S. O. de Santiago ; 5,000 hab. Excellent port, 2 châteaux forts. Commerce actif ; cabotage : on exporte par an 5,000,000 de kilogr. de sardines. Très ancienne et importante au temps des Romains. Une flotte espagnole fut coulée bas en 1702 devant cette ville par une flotte anglo-hollandaise.

VIGOUREUX (la), fameuse empoisonneuse du XVIIe siècle, faisait le métier de sorcière ; elle fut condamnée en 1680 avec l'abbé Vigoureux, son frère, par la Chambre ardente, et fut brûlée en place de Grève avec la Voisin et ses complices, après l'affaire de la marquise de Brinvilliers.

VIGUIER, du latin *vicarius*, président d'un tribunal nommé *viguerie*. Les viguiers, qui remplacèrent en partie les *vicarii* des Romains ou lieutenants des préfets et des comtes, étaient des prévôts ou des juges qui rendaient la justice pour le roi ou pour les seigneurs. Les principales *vigueries* étaient celles de Marseille, de Toulouse, d'Albi, etc. La révolution abolit les vigueries, dont le nombre était déjà fort restreint.

VIGY, ch.-l. de canton (Moselle), à 15 kil. N. E. de Metz ; 600 hab.

VIHIERS, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 38 kil. S. O. de Saumur ; 1,000 hab. Toile.

VILAINE, *Herius* et *Vicinovia*, rivière de France, naît dans le dép. de la Mayenne, à l'O. d'Ernée, entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, sépare ce dép. de celui de la Loire-Inférieure, celui-ci du Morbihan, et finit par se jeter dans l'Atlantique, après un cours de 205 kil., dirigé à l'O., puis au S. O. Affluents principaux : l'Ille à droite, la Seiche et le Cher, à gauche.

VILAINE (dép. d'ILLE-ET-). *Voy.* ILLE-ET-VILAINE.

VILLA BELLA, ville du Brésil. *Voy.* MATO-GROSSO.

VILLABOA, ville du Brésil. *Voy.* GOYAZ.

VILLACH, ville d'Illyrie (Laybach), ch.-l. de cercle, à 37 kil. O. de Klagenfurt ; 4,000 hab. Murailles. Aux environs, mines de fer et de cuivre ; eaux minérales et salines. Elle a éprouvé un tremblement de terre en 1348, et depuis a souffert de plusieurs incendies. — Le cercle de Villach, formé de l'O. de l'anc. Carinthie, est situé entre l'archiduché d'Autriche et la Styrie au N., les cercles de Klagenfurt à l'E., de Laybach et de Goritz et le roy. Lombard-Vénitien au S., et le Tyrol à l'O. : 140 kil. sur 60 et 120,000 hab.

VILLA-DA-PRAYA, ville et fort de l'île Terceire, sur la côte ; 3,000 hab. La flotte dirigée par Don Miguel contre les Açores y fut anéantie en 1829.

VILLA-DE-LA-OROTAVA. *Voy.* OROTAVA.

VILLA-DEL-FUERTE, ville du Mexique, à 150 kil. N. de Sinaloa, sur le Rio-del-Fuerte : 7,900 hab.

VILLA-DEL-PRINCIPE, ville de l'île de Cuba, à 415 kil. S. E. de Puerto-Principe.

VILLA-DO-PRINCIPE, ville du Brésil (Minas-Geraes), chef-lieu de la comarque de Cerro-do-

Frio, à 200 kil. N. E. de Villa-Rica; 3,000 habitants.

VILLA-FORTE, ville du Brésil. *Voy.* ASSOMPTION (NOTRE-DAME DE L').

VILLAFRANCA, ville des Etats sardes (Turin), à 25 kil. S. E. de Pignerol: 6,800 hab. — Autre ville des Etats sardes, à 2 kil. E. de Nice; 3,000 hab. Fondée par Charles II, roi de Naples et comte de Provence.

VILLAFRANCA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. S. O. de Vérone; 5,400 hab.

VILLAFRANCA, ville de l'île San Miguel (une des Açores), à 22 kil. de Ponte-del-Gada, sur la côte S.; 3,000 hab. Port creusé par une éruption d'un volcan sous-marin. Importante avant que son commerce eût été transporté à Ponte-del-Gada.

VILLAFRANCA-DEL-BUZZO, ville d'Espagne (Léon), à 13 kil. O. de Ponferrada; ch.-l. de prov.; 3,000 hab. Palais, fort; titre de marquisat. — La prov. de Villafranca, entre celles d'Oviédo, Léon, Zamora, Orense, Lugo, a 80 kil. sur 60, et 90,000 hab.

VILLAFRANCA-DE-LOS-BARROS, ville d'Espagne (Badajoz), à 32 kil. S. de Mérida; 6,400 hab.

VILLAFRANCA-DEL-PUENTE. *Voy.* PUENTE-DEL-ARZOBISPO.

VILLAFRANCA-DE-PARADES, *Antistiana*, ville d'Espagne (Barcelone), sur le Tet, à 50 kil. O. de Barcelone; 4,700 hab. Eau-de-vie. Conquise l'an 1000 par les comtes de Toulouse, qui lui donnèrent des franchises (d'où son nom).

VILLAGARCIA, ville et petit port d'Espagne (Santiago), à 40 kil. S. O. de Santiago; 1,900 hab. Eaux minérales ferrugineuses, découvertes en 1824.

VILLA HERMOSA DE TABASCO. *Voy.* TABASCO.

VILLAINE-LA-JUHEL, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 36 kil. E. de Mayenne; 2,440 hab.

VILLA-JOYOSA, ville d'Espagne (Valence), près de la Méditerranée, à 26 kil. N. E. d'Alicante; 7,400 hab. Environs fertiles (vin, etc.). Jadis ville forte.

VILLALAR, bourg d'Espagne (Valladolid), à 35 kil. S. O. de Valladolid; 700 hab. Don Juan de Padilla y fut vaincu et pris en 1522.

VILLALOBOS (Ruy LOPEZ de), navigateur espagnol, alla en 1542, par ordre du vice-roi du Mexique (Antoine de Mendoza), reconnaître les îles situées à l'ouest de l'Amérique, découvrit les terres *del Coral* et *Jordines* (partie des Carolines orient.), les *Matalotes*, les *Arrecipes* (ou Pelew), une grande île qu'il nomma *Cæsarea Caroli*, qu'on pense être Luçon, et enfin celle de Saragan ou Antonia, où il s'établit malgré la résistance des habitants (1543); mais dénué de tout, ne pouvant avoir de vivres, il alla mourir à Amboine, dévoré de chagrins.

VILLAMBLARD, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 23 kil. de Bergerac; 1,225 hab.

VILLANDRAUT, ch.-l. de cant. (Gironde), à 12 kil. O. de Bazas: 722 hab. Patrie de Clément V.

VILLANI (J.), historien, né à Florence vers 1275, se livra dans sa jeunesse au négoce, voyagea en France et en Flandre, revint à Florence où il fut plusieurs fois élu un des *prieurs* (1316-1321), remplit divers autres emplois dans sa patrie, entre autres ceux de directeur de la monnaie, de préposé à la construction des remparts et des tours, etc. Il mourut de la peste en 1348. Ses *Istorie fiorentine* (qui vont depuis l'origine de Florence jusqu'à l'an 1348) sont remarquables par le style et contiennent des renseignements précieux. Elles ont été imprimées pour la première fois à Venise en 1537, in-fol. Les meilleures éditions sont celles des Juntes, Florence, 1587, de Muratori (dans le *Scriptores rerum italicarum*, tom. 13 et 14), et des éditeurs des *Classiques de Milan* (tom. 10-17 de sa collection), 1802. A l'histoire de Jean Villani sont jointes dans ces trois dernières éditions deux continuations, l'une en deux livres, par Matthieu Villani, son frère (ils vont de 1348 à 1363), l'autre en 42 chapitres, par Philippe Villani, fils de Matthieu (on y trouve l'histoire des années 1363 et 1364). On doit encore à Philippe Villani des *Vies des hommes illustres de Florence*, qui n'ont été publiées qu'en 1747.

VILLANOVA-DA-GOA, ville de l'Inde. *Voy.* GOA.

VILLANOVA-DE-PORTO OU VILLANOVA-DE-GAYA, ville du Portugal (Minho), sur le Duero, vis-à-vis de Porto dont même elle est censée faubourg. Vins.

VILLANUEVA-DE-CABELLAS, ville d'Espagne (Barcelone), près de la Méditerranée, à 49 kil. N. E. de Tarragone; 9,500 hab. Bon ancrage.

VILLANUEVA-DEL-ARZOBISPO, ville d'Espagne (Jaen), à 35 kil. N. E. d'Ubeda; 4,500 hab.

VILLANUEVA-DE-LA-SERENA, ville d'Espagne (Badajoz), à 80 kil. E. de Badajoz; 12,000 hab.

VILLANUEVA-DE-LOS-INFANTES, ville d'Espagne (Manche), ch.-l. de district, à 75 kil. S. E. de Ciudad-Real, dans la plaine de Montiel; 7,500 hab. Beaux édifices, belles places. Teintureries.

VILLANUEVA-DE-SAN-JOSE. *Voy.* SAN-JOSE.

VILLANUEVA-DE-SAN-MARCOS, v. d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 26 k. N. E. d'Antequera; 5,000 hab.

VILLANUOVA, ville des États sardes (Coni), à 9 kil. S. O. de Mondovi; 3,000 hab. — D'autres villes d'Italie, moins importantes, portent le même nom.

VILLARD-DE-LANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 22 kil. S. O. de Grenade; 2,196 hab. Houille.

VILLAREAL, ville d'Espagne (Valence), sur le Mijares, à 9 kil. S. O. de Castellon; 8,000 hab. Couvent de Franciscains. Prise en 1706 par Philippe V.

VILLA-REAL, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 22 kil. N. de Lamego; 4,000 hab. Château construit par les Arabes. Beaucoup de vins aux environs.

VILLA-REAL-DE-SANTO-ANTONIO, ville du Portugal (Algarves), à 18 kil. N. E. de Tavira, à l'embouchure de la Guadiana; 1,750 hab. Bon port. Fondée par le marquis de Pombal en 1744.

VILLA-REAL-DO-SABARA. *Voy.* SABARA.

VILLARET (Guillaume), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, signala son court magistère par d'actives tournées dans les trois provinces de France, d'Auvergne, de Provence, par le rétablissement de la discipline dans l'Ordre, et conçut le dessein de prendre Rhodes aux Vénitiens; il mourut à Limisso (Chypre) en 1308.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Malte, frère du précédent, lui succéda en 1308, réalisa le dessein de Guillaume sur Rhodes, malgré l'opposition de l'empereur Andronic II (Paléologue, dont il battit les troupes (1310); força à une fuite précipitée le Turc Othman qui l'attaquait dans sa nouvelle conquête, et augmenta considérablement les richesses de son ordre, en acceptant du pape Clément V les biens des Templiers condamnés (1312): cependant, par son orgueil, ses débauches et ses actes arbitraires, il mécontenta les chevaliers à tel point qu'il fut déposé: il recouvra le magistère quelques années après (1321), mais sa réélection ne fut que nominale; il abdiqua en 1325 et reçut en échange un grand-prieuré. Sa mort eut lieu en 1329.

VILLARET (Claude), historien, né à Paris vers 1717, mort en 1766, dépensa toute sa fortune dans la dissipation, courut la province comme comédien, et eut quelques succès dans cette carrière, fut ensuite nommé premier commis à la chambre des comptes et chargé de mettre en ordre les archives de cette cour, étudia dès lors ces documents originaux de notre histoire, et mérita, à la mort de Velly, d'être choisi pour continuer l'œuvre de cet historien, qui ne comptait encore que 7 volumes. Il conduisit ce travail jusqu'au tome 17 (c.-à-d. de 1329 à 1469). Les 10 vol. qu'on lui doit sont sans contredit la partie la moins défectueuse de l'ouvrage.

VILLARET DE JOYEUSE (L.-Thomas), amiral français, né à Auch en 1750, mort en 1812, se distingua dans la guerre de 1777 à 1783, surtout aux sièges

de Pondichéry et de Goudelour (Kaddalor), fut pris par les Anglais et ne redevint libre qu'à la paix de Versailles. Fait contre-amiral à la révolution, il perdit la bataille de Brest contre les Anglais (1794) : c'est dans cette malheureuse affaire que périt *le Vengeur*. Bonaparte, en 1801, lui donna le commandement des forces navales destinées à l'expédition de Saint-Domingue (*Voy.* LECLERC). Nommé plus tard capitaine-général de la Martinique et de Sainte-Lucie, il s'y défendit avec vigueur contre les Anglais et ne se rendit qu'en 1809. Napoléon l'envoya ensuite comme commandant d'une division militaire à Venise (1811); il y mourut l'année suivante.

VILLA-RICA (c.-à-d. *ville riche*), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Minas-Geraes, sur le flanc d'une haute montagne, à 380 kil. N. de Rio-Janeiro; 10,000 h. (plus peuplée jadis). Commerce florissant, quelque industrie. Dans son voisinage étaient des mines d'or qui lui ont valu son nom de *ville riche*. Ces mines qui dans le dernier siècle, surtout de 1730 à 1750, produisirent des trésors immenses, sont à peu près épuisées aujourd'hui. — Il y a d'autres villes du même nom au Paraguay, au Chili, etc.

VILLARS (maison de), illustre maison de France, originaire de Lyon, a donné cinq archevêques de suite à la ville de Vienne, et a produit plusieurs généraux distingués. Le titre de *duc* de Villars fut donné en 1705 au célèbre maréchal de ce nom (*Voy.* ci-après); il portait auparavant, ainsi que ses ancêtres, le titre de marquis. Le siége de la duché-pairie de Villars était un bourg du dép. de l'Ain, à 13 kil. N. E. de Trévoux. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un autre duché de Villars, qui tirait son nom de Villars, dans le dép. de Vaucluse, à 7 kil. N. d'Apt. Ce dernier duché appartenait à la maison de Brancas; il fut constitué en 1626. *Voy.* BRANCAS.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), célèbre général français, né en 1653 à Moulins, était fils de Pierre de Villars, qui servit avec distinction dans l'armée et dans la diplomatie. Il se signala très jeune au passage du Rhin, au siége de Zutphen, à la bataille de Senef (1674), entra dans la diplomatie à la paix, et fut nommé ambassadeur à Munich (1683), puis à Vienne (1699), et y fit preuve d'un vrai talent. Quand la guerre de la succession d'Espagne éclata, il reprit les armes, et fut envoyé en Lombardie où Villeroi l'abreuva de dégoûts. Enfin, en 1702, il commanda pour la première fois en chef. Ayant passé le Rhin à Huningue, il opéra dans le Brisgau et la Forêt-Noire, battit le prince de Bade à Friedlingen, et fut salué par ses soldats sur le champ de bataille du titre de maréchal de France, titre que Louis XIV ratifia. L'année suivante, il parvint avec des peines inouïes à opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière, notre allié, mais il ne put s'entendre avec lui, et demanda son rappel. Louis XIV l'employa à l'intérieur, contre les camisards des Cévennes (1704), qu'il parvint à soumettre, autant par les négociations et la persuasion que par la force. Envoyé de nouveau contre l'étranger, il fit avec gloire les campagnes de 1705, 1706 et 1707, tint tête à Marlborough, força, en 1707, les fameuses lignes des Impériaux à Stollhofen, près de Strasbourg, pénétra au cœur de l'Allemagne, et conçut le plan hardi de se joindre à Charles XII, alors en Saxe, plan que l'or de Marlborough empêcha de réussir. En 1709, il remplaça Vendôme à l'armée du Nord, mais il commit des fautes à Malplaquet, où il fut défait totalement et blessé. Néanmoins Louis XIV, qui déjà l'avait créé duc, le nomma pair de France et le maintint dans le commandement : en 1712, Villars rétablit sa réputation et sauva la France par la célèbre victoire de Denain, qu'il remporta sur le prince Eugène. Cette victoire fut suivie des traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714). Villars lui-même fut, avec le prince Eugène, un des négociateurs à Rastadt. A la paix, il reçut le gouvernement de la Provence : il fit exécuter dans son gouvernement un canal connu sous le nom de *canal de Villars*. Membre du conseil de régence après la mort de Louis XIV, il se montra fort opposé à Dubois et à Law : plus tard il le fut à Fleury qui, par ses menées, lui fit perdre une partie de sa fortune. En 1732, Louis XV lui donna le titre de maréchal-général et l'employa en Italie. Villars conquit rapidement le Milanais et le duché de Mantoue : il mourut bientôt après à Turin, en 1734. Villars brillait par tous les avantages de l'esprit aussi bien que du corps; mais il avait une ambition et un orgueil sans bornes : en outre il ternit sa gloire par de scandaleuses rapines. On a sous son nom des *Mémoires* imprimés en Hollande, 3 vol. in-12 et dont le premier volume vient de lui; les autres sont de l'abbé Margon et n'ont aucune valeur. Il était membre de l'Académie.—Villars laissa un fils, Honoré-Armand, qui n'hérita point de ses talents, et qui néanmoins lui succéda dans la plupart de ses dignités, même à l'Académie. Ce duc de Villars fut l'ami et le protecteur de Voltaire.

VILLARS (l'abbé MONTFAUCON de), littérateur, de la famille de Canillac-Villars, né près de Toulon en 1635, mort assassiné en 1673, se fit la réputation d'un homme d'esprit. On a de lui : *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, 1670, où il dévoile plaisamment les mystères de la Cabale et de la société des Rose-Croix; *Entretiens sur les sciences secrètes*, pamphlet contre Descartes, destiné à faire suite au premier ouvrage.

VILLA-VICIOSA ou VILLA-VIÇOSA, ville de Portugal (Alentejo), à 22 kil. S. O. d'Elvas: 3,600 hab. Fort. Beau palais des ducs de Villa-Viciosa. Vin, huiles. Aux environs eut lieu la bataille de Villa-Viciosa ou de Montes-Claros (1665), dans laquelle les Portugais, aidés du général français Schomberg, battirent les Espagnols. Cette ville est le ch.-l. de l'ordre de Notre-Dame de la Conception.

VILLA-VICIOSA, village d'Espagne (Guadalaxara), dans l'ancienne Castille, à 2 kil. S. de Brihuega, à 35 kil. N. de Madrid; 800 hab. Vendôme y battit Staremberg en 1710, et par cette victoire assura l'Espagne à Philippe V. — Plusieurs autres lieux d'Espagne portent le même nom.

VILLE ou VILLER, jadis *Ortenberg* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 12 kil. O. de Schelestadt; 1,100 hab. Bonneterie; usines. Ancienne seigneurie qui appartint aux Habsbourg, aux Fugger, et à une branche de la maison de Choiseul.

VILLEBOIS, bourg du dép. de l'Ain, à 12 kil. S. E. d'Ambérieux, près du Rhône, rive droite; 1,650 hab. Tout près et à l'O., saut du Rhône.

VILLEBRUMIER, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 17 kil. S. E. de Montauban; 814 hab.

VILLEBRUNE (J.-B. LEFEBVRE DE), savant français, né à Senlis en 1732, mort 1809, fut d'abord médecin, puis professeur de langues orientales au collége de France et conservateur de la Bibliothèque nationale. Il perdit ses places sous le Directoire pour avoir écrit une lettre sur la nécessité d'avoir en France un seul chef; il occupa plus tard diverses chaires à l'école centrale d'Angoulême. Il a beaucoup écrit, mais ses ouvrages sont peu estimés. On a de lui des traductions de *Silius Italicus*, 1781; des *Nouvelles de Cervantès*, 1775; du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cebès*, 1795; d'*Athénée*, 1796, etc.

VILLE-D'AVRAY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. N. O. de Sèvres, à l'une des entrées du parc de Saint-Cloud; 500 hab. Beau château bâti sous Louis XVI; pépinières, surtout de rosiers. Fontaine célèbre (les rois à Versailles ne buvaient pas d'autre eau que celle de cette fontaine).

VILLE-DIEU (LA), ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. S. de Poitiers; 335 hab.

VILLE-DIEU-LES-POÈLES, ch.-l. de canton (Manche), à 19 N. E. d'Avranches; 3,849 hab. Chaudronnerie, fonderies de cuivre, etc.

VILLEDIEU (Marie-Hortense DESJARDINS, dame DE), née en 1632 à Alençon, morte en 1683, vécut assez longtemps chez la duchesse de Rohan, où ses grâces et ses talents poétiques lui donnèrent de nombreux adorateurs, contracta successivement plusieurs unions illicites, notamment avec un jeune officier, Boisset de Villedieu, dont elle porta le nom, mena une vie romanesque et vagabonde, et rentra enfin dans sa ville natale, où elle devint la femme d'un de ses cousins qui avait été son premier amant. Elle a composé des poésies fugitives qui ne sont pas sans mérite, des romans (les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des grands hommes*, etc.), une tragédie (*Manlius Torquatus*), etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1710, 10 vol. in-12, et 1741, 12 vol. in-12.

VILLE-EN-TARDENOIS, ch.-l. de canton (Marne), à 18 kil. S. O. de Reims; 505 hab. Draps.

VILLEFAGNAN, ch.-l. de canton (Charente), à 10 kil. S. O. de Ruffec; 1,678 hab.

VILLEFORT, ch.-l. de cant. (Lozère), au pied du mont Lozère, à 45 kil. E. de Mende; 1,640 hab. Fonderie de plomb, de cuivre. Commerce de transit.

VILLEFRANCHE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 18 kil. E. d'Alby; 1,355 hab. Fondée par Philippe de Montfort, descendant de Simon. Aux env., mine de fer.

VILLEFRANCHE (en Piémont). *Voy.* VILLA FRANCA.

VILLEFRANCHE-DE-BELVEZ ou DE PÉRIGORD, ch.-l. de canton (Dordogne), à 36 kil. S. O. de Sarlat; 1,808 hab.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT, ville forte du dép. des Pyrénées-Orient., sur le Tet, à 6 kil. S. O. de Prades; 600 hab. Château qui commande le défilé voisin; marbre et eau thermale sulfureuse. Fondée en 1075 par Guillaume de Cerdagne; aux comtes de Barcelone, puis aux rois d'Aragon; prise par les Français en 1654 (ils l'avaient déjà possédée de 1475 à 1493).

VILLEFRANCHE-DE-LAURAGUAIS, ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), sur la Lers, à 34 kil. S. E. de Toulouse; 2,765 hab. Tribunal de 1re instance; société d'agriculture; toile à voiles, teinturerie, etc. — L'arr. de Villefranche-de-Lauraguais a 6 cantons (Caraman, Lanta, Montgiscard, Nailloux, Revel, plus Villefranche), 97 communes et 63,101 hab.

VILLEFRANCHE-DE-LONCHAPT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 42 kil. N. O. de Bergerac; 786 hab.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 56 kil. O. de Rhodez; 8,738 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal, etc. Bibliothèque, cabinet de physique, etc. Chaudronnerie, lampes, chapeaux, tanneries, toiles. Patrie du maréchal de Belle-Isle. Fondée par Alphonse, comte de Toulouse. Elle fut la capitale de la Basse-Marche. — L'arr. a 7 cant. (Asprières, Aubin, Montbazens, Najac, Rieupeyroux, Villeneuve, plus Villefranche), 48 comm. et 81,130 hab.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE, ch.-l. d'arr. (Rhône), près de la Saône (rive droite), à 30 kil. N. de Lyon; 7,553 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Collége communal. Société d'agriculture. Coton filé, couvertures, imprimerie sur toiles, filature de coton. Chanvre, toile, etc. Vins d'ordinaire estimés, connus sous le nom de *vins de Beaujolais*. Environs pittoresques. Patrie de Roland (conventionnel). Fondée par Humbert IV, sire de Beaujeu; jadis ch.-l. du Beaujolais. Elle avait une académie célèbre.— L'arr. a 9 cantons (Anse, Beaujeu, Belleville, Bois-d'Oingt, Lamure, Monsol, Tarare, Thizy, plus Villefranche) 127 comm. et 151,980 h.

VILLEGAGNON (Nic. DURAND DE), de Provins, était neveu de Villiers de l'Isle-Adam. Il entra en 1531 dans l'ordre de Malte, prit part à l'expédition de Charles-Quint en Afrique, défendit Tripoli contre les Turcs, mais sans succès (1551), fut nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne, partit en 1555 pour faire une exploration en Amérique, à dessein d'y fonder des colonies, et s'y établit dans une île très forte, à l'emb. du Rio-Janeiro; mais il mécontenta ses compagnons par ses rigueurs, et l'établissement déclina bientôt. De retour en Europe, il s'engagea dans une vive polémique contre Calvin, et fut quelque temps représentant de l'ordre de Malte à la cour de France. Il mourut en 1571, âgé d'env. 61 ans. On a de lui, entre autres ouvrages: *Caroli quinti expeditio in Africam ad Algieram* (Alger), Paris, 1542, in-8; *De bello melitensi*, Paris, 1553, in-4 (trad. en franç. par Edoart, Lyon, 1553, in-8).

VILLEGAS (Et.-Manuel DE), poëte espagnol, né en 1595, mort en 1669, était receveur des rentes à Nagera ou Negera (Vieille-Castille); il y vieillit sans qu'on rendît justice à ses talents. On a de lui des *poésies érotiques* (Nagera, 1617, in-4) qui n'ont pas été surpassées en Espagne. Il a de plus laissé de nombreux manuscrits. — Un autre Villegas, Ferdinand-Ruiz, né à Burgos vers 1510, fleurit au XVIe siècle sous Charles-Quint et Philippe II, et cultiva la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise en 1743. — Un 3e, Alphonse, de Tolède, écrivit vers 1596 des *Vies des saints* (en latin).

VILLEHARDOUIN (Geoffroi DE), chroniqueur, né près de Bar-sur-Aube vers 1167, était maréchal de Champagne sous Thibaut V, comte de Champagne et de Brie. Il prit part avec son maître à la 4e croisade (1199), servit souvent d'intermédiaire entre Alexis IV et les Croisés, assista à la prise de Constantinople (1204), et fut fait maréchal de Romanie par l'empereur latin Baudouin I. Il réconcilia ce prince avec le marquis de Montferrat, chef des Croisés, et quand, en 1206, Baudouin eut été battu par les Bulgares, il sauva l'armée d'une destruction totale. Il servit avec non moins de zèle Henri, frère et successeur de Baudouin. Il mourut en Thessalie vers 1213. On a de lui une *Histoire de la conquête de Constantinople*, ou *Chronique des empereurs Baudouin et Henri de Constantinople* (en vieux français), qui va de 1198 à 1207; elle a été publiée par Ducange, 1657 (avec trad. en français moderne, glossaire et notes), et reproduite par M. Buchon dans le *Panthéon littéraire* (avec les variantes des manuscrits et des notes extraites des contemporains). — Un neveu de l'historien, nommé aussi Geoffroi de Villehardouin, se substitua au comte Robert de Champlitte dans la possession de la principauté d'Achaïe (1206), et y fonda la dynastie de Villehardouin. Mort en 1223, il laissa 2 fils, Geoffroi II et Guillaume, qui lui succédèrent l'un après l'autre. Guillaume, mort après 1268, fut remplacé par Isabelle, sa fille aînée, qui épousa successivement Philippe de Tarente, Florent de Hainaut, Philippe de Savoie, et dont la fille Mahaut de Hainaut porta la principauté à Louis de Bourgogne, fils cadet de Robert II, duc de Bourgogne, après lequel cette principauté fut démembrée.

VILLEJUIF, *Villa Judæa* sous Louis VII, ch.-l. de cant. (Seine), à 8 kil. S. de Paris; 1,647 hab. Savon, cire, toiles cirées, belles pépinières. Ce bourg appartenait aux Juifs de Paris avant qu'ils fussent expulsés de cette ville par Philippe-Auguste (1200).

VILLEMBLARD. *Voy.* VILLAMBLARD.

VILLEMUR, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Tarn, à 38 kil. N. de Toulouse; 5,575 hab. Grains, huiles.

VILLENA, *Turbula?* ville d'Espagne (Murcie), à 80 kil. N. E. de Murcie; 9,600 hab. Marquisat.

VILLENA (H. d'ARAGON, marquis de), fils du roi d'Aragon Ferdinand I et petit-fils du roi de Castille Jean I, naquit en 1384, obtint de Jean II, roi de Castille, son cousin, les comtés de Cangas et de Tineo, et devint ensuite grand-maître de Ste-Marie-

de-Calatrava. Il mit tout en œuvre pour être le maître absolu en Castille, surprit Jean II à Tordesillas, et le tint dans une espèce de captivité ; puis, ce prince s'étant évadé, il l'assiégea dans le château de Montalban : mais il fut vaincu et enfermé lui-même au château de Mora. Il ne recouvra la liberté que sur la demande d'Alphonse V d'Aragon. Il mourut en 1436. Ce prince aimait les lettres, les sciences, et surtout les sciences occultes ; ce qui donna matière à beaucoup d'accusations contre lui. Il avait écrit une poétique, intitulée la *Gaya ciencia* (la *gaie science*, c.-à-d. la poésie).

VILLENA (J.-Fernandez PACHECO, marquis de), favori de Henri IV, roi de Castille (d'une autre famille que le précédent), eut tout le pouvoir au commencement du règne de Henri (1454), mais se rendit odieux aux grands en s'opposant à leurs prétentions, fut accusé par eux de s'être vendu à l'étranger, et fut disgracié. Il se mit alors à la tête des mécontents, forma la ligue de Burgos (1464), fit déclarer inhabile à la couronne, comme illégitime, la fille du roi, Jeanne, que l'on disait née d'un adultère. S'étant ensuite rapproché de Henri, il recouvra toute sa faveur (1464), fut nommé grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, et travailla à rétablir Jeanne à l'exclusion d'Isabelle, sa tante ; mais il mourut sans y avoir réussi (1474).

VILLENAUXE, ch.-l. de cant. (Aube), à 16 kil. N. E. de Nogent ; 2,713 hab. Bonneterie.

VILLENEUVE, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 10 kil. N. de Villefranche-de-Rouergue ; 3,364 hab.

VILLENEUVE-D'AGEN ou VILLENEUVE-SUR-LOT, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. N. E. d'Agen ; 11,222 hab. Tribunal de 1re instance. Collége communal. Société d'agriculture. Pont hardi, vieux château. Toiles et linge de table, martinets à cuivre, etc. Fondée au XIIIe siècle et jadis forte. — L'arr. de Villeneuve-d'Agen a 10 cant. (Cancon, Castillonès, Fumel, Sainte-Livrade, Monclar, Monflanquin, Penne, Tournon, Villeréal, plus Villeneuve-d'Agen), 86 comm. et 96,961 hab.

VILLENEUVE-DE-BERG, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 27 kil. S. de Privas ; 2,576 hab. Patrie d'Olivier-de-Serres et de Barruel.

VILLENEUVE-DE-MARSAN, ch.-l. de cant. (Landes), à 20 kil. de Mont-de-Marsan ; 1,611 hab.

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de cant. (Yonne), sur la Vannes, à 23 kil. E. de Sens ; 1,980 hab.

VILLENEUVE-LE-ROI ou VILLENEUVE-SUR-YONNE, ch.-l. de cant. (Yonne), à 18 kil. N. O. de Joigny ; 5,199 hab. Draps, tanneries, pépinière, etc. — Il y a un autre Villeneuve-le-Roi (*Villanova-Regis* au moyen âge), dit aussi Villeneuve-sur-Seine, dans le dép. de Seine-et-Oise, près de la Seine, à 3 kil. O. de Villeneuve-Saint-Georges. Jadis superbe château qui appartint à Claude Le Pelletier, ministre de Louis XIV.

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON, ch.-l. de cant. (Gard), à 31 kil. E. d'Uzès, vis-à-vis d'Avignon, sur le Rhône, rive droite ; 3,633 hab. Bibliothèque. Soieries, toiles, corderie.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES, joli bourg du dép. de Seine-et-Oise, au confluent de l'Yères et de la Seine, à 17 kil. S. E. de Paris ; 1,100 hab. Maisons de campagne; château de Beauregard (d'où l'on voit Paris).

VILLENEUVE-SUR-YONNE. *Voy.* VILLENEUVE-LE-ROI.

VILLENEUVE (HUON DE), poëte français qui florissait sous Philippe-Auguste, a laissé 10 ou 12 romans de chevalerie (presque tous manuscrits, à la bibliothèque royale). Les principaux sont : les *Quatre fils Aymon* (retouché pour le style au milieu du XVIe siècle), et *Doolin de Mayence* (attribué quelquefois au poëte Aldenez).

VILLENEUVE (Romieu ou Romée DE), connétable et grand-sénéchal de Provence, né vers 1170, prit Nice qui s'était révoltée contre le comte de Provence Bérenger, devint le principal ministre de ce prince, contribua beaucoup à l'éclat de son règne tant par ses expéditions maritimes que par ses actes politiques, fut, après la mort de Bérenger (1245), tuteur de sa 4e fille (Béatrix) et régent de la Provence, maria sa pupille, devenue comtesse de Provence, au comte d'Anjou, Charles, frère de saint Louis, et prépara ainsi la réunion de la Provence à la couronne de France. L'*Histoire de son administration* a été écrite par Baudier, Paris, 1635, in-16.

VILLENEUVE (Élion DE), 26e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (1319-46), succéda à Foulques de Villaret, prit Smyrne aux Turcs (1344), battit le roi de Maroc, et mourut en 1346.

VILLENEUVE (P.-Ch.-J.-B.-Silvestre), vice-amiral, commanda l'arrière-garde à la malheureuse bataille d'Aboukir (1799), eut un avantage léger sur sir Robert Calder, ne poussa point cette victoire, se laissa battre, ainsi que l'amiral espagnol Gravina, par Nelson, à Trafalgar (1805), et fut fait prisonnier. Redevenu libre en 1806, il revint en France et prit la route de Paris. Mais pressentant un mauvais accueil de la part de Napoléon, il s'arrêta à Rennes et s'y donna la mort.

VILLENEUVE (Arnaud DE). *Voy.* ARNAUD.

VILLEQUIER, bourg du dép. de la Seine-Infér., sur la Seine, à 5 kil. S. O. de Caudebec : 900 hab. Beaux sites ; vue superbe sur la Seine. — Ce lieu a donné son nom à une famille de magistrats fort honorée en Normandie.

VILLER, ville de France (Bas-Rhin). *Voy.* VILLÉ.

VILLERÉAL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 32 kil. N. de Villeneuve-sur-Lot ; 1,423 hab.

VILLEROI (Nicolas DE NEUFVILLE, seigneur de), né en 1542, mort en 1617, fut employé par Catherine de Médicis dans deux négociations importantes en Italie, devint secrétaire-d'état en 1567, se maintint sous Charles IX et Henri III, mais fut destitué en 1588 comme partisan des Guises. Il entra dans le conseil du duc de Mayenne, bien qu'il fût un des chefs du tiers-parti, redevint secrétaire-d'état sous Henri IV (1594), et conserva ce poste quatre ans sous Louis XIII (1610-14). Il poussa de toutes ses forces à l'alliance espagnole, et contribua à élever Concini au maréchalat. Il a laissé des *Mémoires d'état* (de 1567 à 1604, imprimés à Paris, 1622, in-4 et in-8, et reproduits dans la collection de Petitot, tome 44). — Son fils, Charles, marquis de Villeroi, fut sous Henri IV gouverneur du Lyonnais, et alla négocier à Rome le mariage de Henri IV avec Catherine de Médicis. — Son petit-fils, Nicolas, fut gouverneur de Louis XIV, qui lui conserva beaucoup d'affection, et le fit maréchal de France. Ce dernier fut père de François (qui suit).

VILLEROI (Fr. DE NEUFVILLE, duc de), né en 1643, fut élevé avec Louis XIV, qui eut pour lui une extrême amitié, et le créa duc dès 1663. Il ne se fit connaître pendant sa jeunesse que par ses galanteries : les femmes le surnommaient *le Charmant*. S'étant distingué à Nerwinde (1693), il fut tout à coup nommé maréchal. Chargé d'un commandement en chef à la place du maréchal de Luxembourg (1695 et 96), il commit des fautes grossières, et laissa prendre Namur. Son ineptie fut encore plus fatale à la France dans la guerre de la succession d'Espagne. Général en chef de l'armée d'Italie, il se fit battre à Chiari et se laissa prendre dans Crémone (1702). Dans les Pays-Bas, il fut défait à Vignamont, près de Huy (1705), et perdit l'année suivante la désastreuse bataille de Ramillies. Enfin, Louis XIV lui ôta le commandement, mais il ne l'en accabla pas moins de faveurs. Il lui donna le gouvernement de Lyon, et le nomma, en 1715, gouverneur de Louis XV. Instruit du contenu du testament du roi, Villeroi vendit ce secret au duc d'Orléans, et ce dernier en récompense le nomma président du

conseil des finances. Ayant offensé le régent par ses craintes hypocrites pour la sûreté de Louis XV, dont il était toujours gouverneur, il reçut ordre de quitter la cour. Il mourut à Lyon en 1730.

VILLERS (Charles), littérateur, né en 1767 à Boulay en Lorraine, fut officier d'artillerie, émigra en 1792, et se fixa à Lubeck. Admis dans la société de quelques uns des grands génies de l'Allemagne, il conçut l'idée de faire connaître en France la littérature, la philosophie de nos voisins d'outre-Rhin. Sa partialité pour l'Allemagne, une brochure qu'il publia sur la prise de Lubeck par les Français, son opposition à la réunion des villes hanséatiques à l'empire français, le firent mal voir du gouvernement impérial. Il fut néanmoins nommé professeur de littérature à Gœttingue depuis le couronnement de Jérôme Bonaparte, et se vit même recherché à la cour de ce prince. Les événements de 1814 lui enlevèrent sa chaire. Il mourut l'année suivante à Gœttingue. Ses principaux ouvrages sont : un *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* (couronné par l'Institut en 1803), et la *Philosophie de Kant* ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, 1801, in-8 : c'est le premier ouvrage où cette philosophie ait été exposée en français avec clarté.

VILLERS-BOCAGE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 26 kil. O. de Caen ; 1,200 hab. — Ch.-l. de cant. (Somme), à 14 kil. N. d'Amiens ; 520 hab.

VILLERS-COTTERETS ou COSTE-RETZ, ch.-l. de canton (Aisne), à 30 kil. S. O. de Soissons, dans la forêt de Retz ; 2,692 hab. Vieux château des ducs de Valois, fondé par François I. C'est auj. un grand dépôt de mendicité. Boissellerie, jouets d'enfants, bois de chaise. Patrie de Demoustiers.

VILLERS-FARLAY, ch.-l. de cant. (Jura), à 20 kil. N. de Poligny ; 950 hab.

VILLERS-SEXEL, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Lure ; 1,264 hab. Hauts-fourneaux. Titre de marquisat à la maison de Grammont.

VILLES LIBRES. On appelait ainsi, dans l'ancien empire d'Allemagne, des villes qui ne relevaient d'aucun seigneur, et qui avaient un gouvernement particulier, presque toujours républicain ; la plupart de ces villes étaient en même temps villes impériales, c.-à-d. sous la protection immédiate de l'empereur d'Allemagne. *Voy.* IMPÉRIALES (Villes). — Auj. dans la Confédération germanique, il y a 4 villes libres : Francfort-sur-le-Mein, Hambourg, Brême et Lubeck.

VILLETTE (LA), commune du dép. de la Seine, contiguë au mur de Paris, du côté du N., à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, sur la route de Belgique et le canal de l'Ourcq ; 7,681 hab. Ce canal y forme un beau bassin, où prennent naissance les canaux Saint-Martin et Saint-Denis. Chapellerie ; savons, machines à vapeur, suif, bière, etc. Entreprises de vidanges. Entrepôt d'huile, eaux-de-vie, etc. Guinguettes nombreuses et très fréquentées par la classe ouvrière de Paris.

VILLETTE (Charles, marquis de), né en 1736, mort en 1793, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, aimait à se dire fils de Voltaire, qui avait effectivement pour lui une affection paternelle et qui lui fit épouser en 1777 Mlle de Varicourt, sa protégée (*Voy.* ci-après). Lors de la révolution, il brûla avec ostentation ses lettres de noblesse, et fut élu membre de la Convention ; il vota pour la réclusion de Louis XVI. Ses mœurs étaient infâmes et il en faisait parade. Voltaire avait voulu lui faire une réputation de poëte et l'appelait le *Tibulle français*. Ses *Œuvres* (prose et poésie) ont été superbement imprimées à Paris, 1786, in-8 (sous la rubrique d'Edimbourg). — Mme de Villette, née de Varicourt, était d'une famille noble, mais sans fortune. Belle et d'un aimable caractère, elle plut à Mme Denis, nièce de Voltaire, qui l'adopta ; elle se concilia également l'affection de Voltaire qui ne l'appelait que *belle et bonne*, et qui la maria au marquis de Villette, homme peu digne d'une telle femme et peu propre à la rendre heureuse. Elle vécut jusqu'en 1822, et se signala par sa bienfaisance.

VILLIERS-LE-BEL, village du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. S. E. de Pontoise, près de la forêt d'Ecouen ; 1,500 hab. Belles maisons de campagne.

VILLIERS-SAINT-GEORGES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 15 kil. N. E. de Provins ; 550 hab.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (J. DE), maréchal de France, né vers 1384, servit le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, surprit Paris en 1418, y exerça une sanglante domination, mais ne put après l'assassinat du duc s'accorder avec le roi d'Angleterre Henri V, qui le mit à la Bastille. Villiers n'en sortit qu'à la mort de ce prince et continua de jouer un grand rôle dans la guerre civile ; après la paix d'Arras (1435), il reprit Pontoise aux Anglais, et eut part à la réduction de Paris sous les lois de Charles VII. Jean-sans-Peur l'avait fait maréchal de France : Charles VII lui confirma cette dignité. Il fut tué en 1437 dans une émeute à Bruges.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (Philippe DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né en 1464, fut élu en 1521 au moment où Soliman se préparait au siége de Rhodes, et prolongea toute l'année 1522 une résistance héroïque, quoique attaqué par 200,000 hommes et 400 bâtiments de guerre. Forcé enfin de rendre la place (1523), il se retira en Italie, se fixa provisoirement à Viterbe, et après d'épineuses négociations obtint de Charles-Quint les îles de Malte et de Gozzo en toute souveraineté pour son ordre (1530). Sa mort fut hâtée, dit-on, par les chagrins que lui causèrent les divisions et les désordres de ses chevaliers ; elle eut lieu en 1534.

VILLIERS, duc de Buckingham. *Voy.* BUCKINGHAM.

VILLOISON (J.-B. D'ANSSE DE), helléniste, né à Corbeil en 1750, mort en 1805, entra en 1772 à l'Académie des Inscriptions, voyagea en Allemagne, en Italie, en Hollande pour y faire des recherches philologiques, accompagna Choiseul-Gouffier à Constantinople en 1785, visita Smyrne, les îles de l'Archipel, les couvents du mont Athos. Il venait d'être nommé professeur de grec au collége de France, quand il mourut. Entre autres publications importantes, il donna : *Apollonii Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, Paris, 1773, 2 vol. in-4 ; *Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4 ; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis*, etc., Strasbourg, 1784, in-8 ; une édition de la *Pastorale* de Longus, Paris, 1788 ; *Homeri Ilias ad veteris codicis veneti fidem recensita, scholia in eam antiquissima ex eodem codice*, Venise, 1788, in-fol.

VILLON (Fr.), poëte français, naquit à Paris en 1431. Pauvre, oisif et vicieux, il se fit plusieurs fois emprisonner pour vol, puis fut condamné par le Châtelet à être pendu ; le parlement, sur son appel, commua la peine en un bannissement. De nouveaux méfaits le firent mettre en prison à Meung-sur-Loire : Louis XI, qui faisait cas de son talent, le remit encore en liberté. Il mourut vers la fin du XVe siècle. Les *Œuvres* de Villon (1re édit., 1489 ; réimprimées en 1742 avec notes de Le Duchat) sont dignes de sa vie : l'impiété, l'immoralité, la satire grossière y dominent ; mais on y reconnait un tour vif et spirituel, du mordant, de la verve, de la souplesse, et un talent réel de versificateur et de conteur. Villon est le véritable auteur du genre marotique que Marot n'a fait que perfectionner. On remarque surtout dans ses œuvres : son *Petit-Testament* et son *Grand-Testament*, des ballades, des rondeaux, etc. Boileau dit que Villon sut le premier,

.... dans ces siècles grossiers.
Debrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

VILMANSTRAND, ville forte de la Russie d'Europe (Finlande), à 50 kil. N. O. de Viborg; 300 hab. *Les Russes* y remportèrent une sanglante victoire sur les Suédois en 1741.

VILNA, ancienne ville de Lithuanie, auj. dans la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Vilna, sur la Vilia, à 928 kil. S. O. de St-Pétersbourg; 26,000 hab. Evêché catholique, archevêché grec, consistoire luthérien. Cathédrale de Saint-Stanislas (où l'on admire une belle chapelle de Saint-Casimir et un cercueil d'argent, pesant, dit-on, 1,500 kil.); hôtel-de-ville magnifique; arsenal; palais du gouvernement, des pairs; palais Oginski, Radziwill, *Chodkievic* ou Potocki, Vankovic, etc. Université (fondée de 1576 à 1587, restaurée en 1803), académie; société de médecine, société biblique; école de médecine et chirurgie, école maritime, école grecque de théologie, école normale; collége piariste, collége des sciences physiques et anatomiques; bibliothèque, jardin botanique, observatoire (d'où les Russes comptent le premier méridien), etc. Peu d'industrie. Commerce avec Riga, Memel et Kœnigsberg : les Juifs surtout en sont en possession. Vilna a été fondée en 1320 par Gédimin, qui en fit la capitale du grand-duché de Lithuanie. Les Jagellons y avaient un beau et vaste château qui fut détruit en 1797. De fréquents incendies (surtout en 1748 et 49) ont ravagé Vilna; elle a beaucoup gagné depuis qu'on l'a rebâtie. Son université est célèbre dans le Nord, et c'est la ville la plus littéraire de toute la région lithuanienne. — Le gouv. de Vilna, formé de l'ancienne Lithuanie proprement dite, a pour bornes ceux de Grodno à l'O., de Minsk à l'E. et confine au roy. de Pologne, à la Prusse et à la mer Baltique : 445 kil. du N. O. au S. E., sur 155 de largeur moyenne : 60,000 kil. carr.; 1,380,000 hab. Plaines plates; froids humides, brumes; sol assez fertile (grain, lin, houblon); forêts : loups, lynx, ours, bœufs sauvages, etc.; abeilles sauvages, cochenille polonaise.

VILVORDEN, ville de Belgique (Brabant mérid.), à 12 kil. N. E. de Bruxelles; 3,000 hab. Vieux château (auj. maison de correction et de travail, où sont 1,200 détenus). Dentelles, aiguilles.

VIMEUX, petite contrée de France dans la Picardie, vers la côte entre la Bresle et la Somme, auj. comprise dans le dép. de la Somme, avait pour lieu principal Saint-Valéry-sur-Somme.

VIMIEIRO, ville de Portugal (Alentéjo), à 30 kil. N. E. d'Evora ; 1,800 hab. Les Français commandés par Junot y furent défaits le 21 août 1808.

VIMINAL (mont), *Viminalis mons*, une des 7 collines de Rome, dans la partie orientale, entre le Quirinal au N. et l'Esquilin au S., était ainsi nommé de l'abondance des osiers (*vimina*) qu'on y trouvait.

VIMIOSO, ville forte du Portugal (Tras-os-Montes), à 28 kil. N. O. de Miranda, sur la frontière d'Espagne ; 1,000 hab. Titre d'une ancienne famille de comtes, d'où sortit la maison de Bragance.

VIMOUTIERS, ch.-l. de canton (Orne), sur la Vie (affluent de la Dives), à 30 kil. N. E. d'Argentan; 4,083 hab. Fabrication de toiles de cretonne qui occupe 20,000 personnes, tant à Vimoutiers qu'aux environs.

VIMY, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 12 kil. N. d'Arras ; 1,149 hab.

VINAROZ, ville d'Espagne (Valence), sur la Méditerranée, à 14 kil. N. de Peniscola; 10,000 hab. Pêche, cabotage. Commerce de sel, eau-de-vie, vin.

VINAY, *Ventia*, ch.-l. de canton (Isère), à 10 kil. N. E. de Saint-Marcellin ; 3,340 hab. Taillanderie.

VINÇA, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), près du Tet, à 10 kil. N. E. de Prades ; 2,066 hab.

VINCENNES, *Ad vicenas*, ch.-l. de cant. (Seine), à 7 kil. E. de Paris; 3,032 hab. Château-fort, susceptible d'une bonne défense et important comme arsenal et place d'armes de Paris; vaste bois enclos de murs, et qui a une étendue de 720 hectares. Vincennes fut aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles une des résidences favorites des rois de France. Philippe-Auguste fit fermer son parc de murailles (1183); saint Louis rendait la justice sous les chênes du bois. Philippe de Valois fit démolir le vieux château et en commença un nouveau en 1337: il fut achevé sous Charles V. Depuis Louis XI, en 1472, ce château a souvent servi de prison d'état. C'est dans les fossés du château que le duc d'Enghien a été fusillé (1804). Les alliés en firent le blocus en 1814 et 1815, mais ne purent le prendre (*Voy.* DAUMESNIL). — Vincennes s'appelait jadis *la Pissotte*, et dépendait de Montreuil.

VINCENNES, ville des États-Unis (Indiana), sur la Wabash, à 200 kil. S. O. d'Indianopolis; 1,500 hab. Jolie ville ; imprimeries, banque, etc.; commerce. Fondée en 1735 par des émigrants franç. du Canada.

VINCENT (saint), martyr, né à Saragosse, avait été ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville, quand le proconsul d'Espagne Dacien lui fit subir le martyre en 304. Au témoignage de saint Augustin, peu de morts ont été accompagnées d'aussi horribles supplices; le geôlier, à la vue de la constance du saint, se fit baptiser. On célèbre la fête de saint Vincent le 22 janvier, jour de sa mort.

VINCENT DE LÉRINS (saint), était Gaulois et avait occupé des postes élevés, lorsqu'il se consacra à la vie religieuse. Il s'enferma dans le couvent de Lérins (près d'Antibes), étudia la Bible, les Pères, et devint un profond théologien. Il mourut vers 450. On a de lui un *Commonitorium peregrini*, composé vers 434, et dont la meilleure édition est celle de Baluze (1663). Dans ce livre il prémunit ses lecteurs contre les nouveautés religieuses.

VINCENT DE BEAUVAIS, *Vincentius Bellovacensis*, savant du XIIIe siècle, né vers 1200 à Beauvais, à ce qu'on croit, mort vers 1264, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, jouit de la confiance de saint Louis, et fut chargé par ce prince de rédiger un résumé des sciences qu'on cultivait alors. Il composa dans ce but le *Miroir général* (*Speculum majus*), divisé en quatre parties: le *Miroir naturel* ou description de la nature; le *Miroir moral*, traité de morale; le *Miroir scientifique* (en latin *doctrinale*), contenant la philosophie, la physique, la rhétorique, la grammaire, la politique, le droit, la médecine, la théologie, etc.; le *Miroir historique*. Ce curieux ouvrage, écrit en latin, est l'encyclopédie du XIIIe siècle. Il a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol., et plusieurs fois réimprimé depuis. Quelques-uns pensent que le *Miroir moral* n'a pas été rédigé par Vincent lui-même.

VINCENT FERRIER (saint), célèbre prédicateur espagnol, né à Valence en 1357, entra dans l'ordre des Dominicains et se fit une telle réputation par ses sermons qu'on venait pour l'écouter de tous les points de l'Espagne; il fut appelé par plusieurs princes étrangers, se fit entendre en France, où il prêcha contre les Vaudois, en Angleterre, en Allemagne, fut même pris pour arbitre par plusieurs princes, et assura le trône, par sa décision, à l'infant de Castille, Ferdinand. Il mourut à Vannes en 1419, dans le cours de ses prédications, et fut canonisé en 1455. On le fête le 13 mars.

VINCENT DE PAUL (saint), homme célèbre par sa charité et sa philanthropie, né en 1576 près de Dax (Landes), d'une famille pauvre, garda les troupeaux de son père dans son enfance, fit avec grand'peine des études théologiques à Toulouse, et fut ordonné prêtre en 1600. En allant par mer de Marseille à Narbonne (1605), il fut pris par un pirate de Tunis et vendu comme esclave; il convertit son maître qui était un Savoyard renégat, et revint avec lui en France au bout de deux ans. Il accompagna à Rome en 1608 le vice-légat d'Avignon, et reçut du pape une mission auprès du roi de France Henri IV, ce qui l'a-

mena à Paris. Il se fixa dès lors en France. Nommé en 1610 aumônier de Marguerite de Valois, il refusa des offres brillantes pour aller remplir la modeste cure de Clichy (1612), puis entra comme instituteur chez Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères (1613). En même temps il faisait des missions qui opéraient de nombreuses conversions, fondait des confréries de charité, visitait par toute la France les malades, les prisonniers, les galériens, faisant tous ses efforts pour améliorer leur sort (on raconte que visitant un jour le bagne de Marseille, il prit la place d'un forçat, père de famille, dont le désespoir l'avait vivement ému). Louis XIII, charmé de son zèle et de ses succès, le nomma aumônier-général des galères (1619). Saint Vincent fonda en 1625 la congrégation des *Prêtres de la Mission*, destinés à instruire le peuple des campagnes et à former des prêtres dans les séminaires; en 1634, il forma l'admirable institution des *Sœurs de la Charité*, pour le service des pauvres malades. On lui doit également l'établissement des *Enfants-Trouvés;* le sort de ces malheureux, longtemps incertain, fut fixé définitivement en 1648, après un discours éloquent de saint Vincent qui électrisa toute l'assemblée, et qui détermina les plus grands sacrifices. Il fonda encore en 1653, pour 80 vieillards, l'hospice du nom de Jésus, et bientôt après l'hôpital-général des pauvres de la capitale à la Salpétrière (1655). Saint Vincent mourut en 1660, chéri et vénéré de tous. Sa fête est fixée au 19 juillet. M. B. Capefigue a écrit la *Vie de saint Vincent de Paul*, 1827.

VINCENT (Isabeau). *Voy.* BERGÈRE DE CREST.

VINCENT (Grégoire DE SAINT-). *Voy.* SAINT-VINCENT.

VINCI (Léonard DE), peintre, né en 1452 aux environs de Florence, au château de Vinci, étudia la peinture sous André Verrocchio, se distingua à la fois comme peintre, comme mécanicien, ingénieur et architecte, travailla beaucoup pour Ludovic Sforce, qui le nomma directeur de l'académie de peinture et d'architecture de Milan; quitta Milan après la conquête du Milanais par Louis XII, habita tantôt Florence, où il eut dans Michel-Ange, encore jeune, un concurrent redoutable, tantôt Rome, où Léon X lui fit peu d'accueil, et vint enfin se fixer en France à la suite de François I, qui le combla de bienfaits (1515). Il mourut en 1519 à Amboise; on prétend que ce fut entre les bras mêmes du roi. Léonard de Vinci laisse à désirer tant pour le dessin que pour le coloris; mais il est le premier qui ait réalisé à un haut degré les principes du beau en peinture; il est avec Raphaël celui qui a peint les têtes de vierges les plus belles et les plus touchantes. Sa *Sainte-Cène* est son chef-d'œuvre. Les superbes cartons qu'il fit à Florence, en concurrence avec Michel-Ange, sont perdus. Le musée du Louvre a de lui neuf tableaux ou portraits, entre autres, *la Vierge aux rochers*, le portrait de *Charles VIII*, et le célèbre portrait de *Lisa del Giocondo* (la *Joconde*), gravé à Paris en 1842 avec un rare bonheur par M. Fauchery. Comme sculpteur et ingénieur, Léonard de Vinci a laissé aussi de beaux monuments de son génie. Il a cultivé également les lettres avec le plus grand succès, et a composé des sonnets estimés. On a de lui un *Traité de la peinture* (en italien), Rome, 1817, traduit en français par Gault de Saint-Germain, Paris, 1803, qui se lit encore avec fruit.

VINCIAC, *Vinciacum*, ancien village de France, qu'on croit être le bourg actuel de *Jinchi*, entre Arras et Cambray. Charles Martel y battit Chilpéric II, roi de Neustrie, en 717.

VINDÉLICIE, auj. le S. du *Wurtemberg* et de la *Bavière occidentale*, région d'Europe, entre la Rhétie au N., et l'Italie au S., était ainsi nommée de deux rivières, le *Vindo* (Wertach), et le *Licus* (Lech), et avait pour tribus principales les *Licates*, les *Rucinates*, les *Catenates*, et les *Consuanetes*. Elle ne fut soumise par les Romains que l'an 15 av. J.-C., en même temps que la Rhétie. Auguste y fonda *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), qui devint le ch.-l. du pays.— La Vindélicie, sous les Romains, ne forma qu'une même province avec la Rhétie. Au IVe siècle, lors de la division de la Rhétie en deux provinces, elle fut nommée Rhétie 2e, et fut comprise dans le diocèse d'Italie; elle eut toujours pour ch.-l. *Augusta*.

VINDEX (C. Julius), propréteur de la Séquanaise sous Néron, était Gaulois de naissance et issu des anciens rois d'Aquitaine. Il donna le signal de la révolte contre le tyran (68), se mit à la tête d'une nombreuse armée de Gaulois, et offrit l'empire à Galba. Virginius Rufus à la tête des légions de Germanie marcha contre lui; une entrevue eut lieu entre les deux chefs, et ils étaient d'accord, lorsque, par un malentendu, les Gaulois de Vindex et les légions de Virginius en vinrent aux mains: celles-ci obtinrent l'avantage, et Vindex se tua de désespoir (69).

VINDHYA (monts), chaîne de l'Inde septentrionale, s'étend de Rotasghor au golfe de Cambaye, en traversant les prov. de Béhar, Allahabad, Malwa, et limite au N. le bassin de la Nerbedda; 1,350 kil.

VINDILES, *Vindili* (même nom que *Wendes* et *Vandales*), semblent avoir été ceux des Wendes qui restèrent le long du golfe Vénédique (dans la Prusse propre actuelle). On distingue parmi eux les *Naithones*.

VINDILIS, île de l'océan Atlantique, près de la côte du pays des Venètes en Gaule (Lyonnaise 3e), est auj. BELLE-ILE.

VINDOBONA, quelquefois *Juliobona*, auj. *Vienne* (en Autriche), ville de la Pannonie supérieure, sur le Danube. C'est là que Marc-Aurèle fut atteint en 180 de la maladie qui le mit au tombeau.

VINDOMAGUS, auj. *le Vigan*, ville de Gaule (Narbonaise 1re), chez les Arécomiques.

VINDONIS, v. de la Bretagne (Flavie Césarienne), auj. WINDSOR.

VINDONISSA, auj. *Windisch*, ville de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvètes, près de l'Arula. Constance Chlore y battit les Germains.

VINET (Elie), savant du XVIe siècle, né près de Barbezieux vers 1519, mort en 1557, fut régent d'humanités à Bordeaux sous André Govea, et remplaça ce savant comme principal du collége de Bordeaux en 1558. On lui doit des éditions estimées de *Sidoine*, *Solin*, *Eutrope*, *Perse*, *Ausone*, *Florus*, *Pomponius Méla*, le traité de la *Sphère* de Proclus, un recueil des traités de *Priscien*, *Rhemnius Fannius*, etc. sur les poids et mesures des anciens (Paris, 1565), des recherches sur l'*antiquité des villes de Bordeaux*, *Saintes*, *Barbezieux*, etc.

VINNIUS (Arnold VINNEN, dit en latin), jurisconsulte hollandais, né en 1588, mort en 1657, recteur du collége des humanités à La Haye (1613-1633), puis professeur de Digeste à Leyde. On a de lui: *Institutionum imperialium commentarius;* c'est le meilleur commentaire des Institutes.

VINTIMILLE, *Vintimiglia* en italien, *Albium Intemelium* en latin, ville des États sardes (Nice), sur la Méditerranée, à 30 kil. N. E. de Nice; 5,000 hab. Evêché. Pêche active. Fondée par des Ligures: importante sous les Romains; occupée successivement par les Goths, les Lombards, les Francs; elle eut des comtes indépendants dès le Xe siècle, fut prise par les Génois en 1222, cédée par eux en 1266 à Charles d'Anjou, comte de Provence. Les Français s'en emparèrent en 1790 et la comprirent dans le dép. des Alpes-Maritimes. Elle fut jointe aux États sardes en 1815. Ses fortifications, détruites par les Français, ont été relevées en 1831 et 1832.

VINTIMILLE (maison des comtes de), branche des marquis d'Ivrée et rois d'Italie, était issue de Conrad, quatrième fils de Bérenger, empereur et roi

d'Italie, et se partagea en un grand nombre de branches ; une des plus célèbres fut celle des comtes de Tende qui portaient le nom de Lascaris, par suite du mariage de Guillaume-Pierre, comte de Vintimille, avec Eudoxe, fille de Théodore II Lascaris. Les autres branches les plus connues sont celles des marquis du Luc et des barons d'Ollioules.

VINTIMILLE-LASCARIS (Paul DE), grand-maître de Malte, issu par sa mère des Lascaris empereurs de Constantinople, né en 1560, mort en 1657, fut élu grand-maître en 1636, gouverna avec talent dans des circonstances difficiles, déjoua les entreprises d'Urbain VIII, de Ladislas IV, et de l'Espagne contre l'Ordre, éleva des fortifications, combattit les corsaires et les Turcs avec avantage, donna des secours à Candie assiégée par ces derniers, acquit pour l'ordre l'île de Saint-Christophe en Amérique et établit à Malte une bibliothèque publique.

VINTIMILLE-DU-LUC (Gaspard DE), archevêque d'Aix (1708), puis de Paris (1729), persécuta les Jansénistes, ferma en 1732 le cimetière de Saint-Médard, où les Convulsionnaires faisaient leurs prétendus miracles, et ne se fit remarquer que par son ultramontanisme. Il mourut en 1746. — Un frère de l'archevêque, Ch.-François de Vintimille-du-Luc, né en 1653, mort en 1740, est plus connu sous le nom de comte du Luc (*Voy.* LUC). — Un petit-neveu du même archevêque, le comte J.-B.-Félix-Hubert de Vintimille, maréchal de camp, n'est connu que pour avoir épousé une des maîtresses de Louis XV, Pauline-Félicité de Mailly (*Voy.* MAILLY).

VIOTTI (J.-B.), violoniste célèbre, né en 1755 aux environs de Turin, parcourut presque toutes les cours de l'Europe, vint en 1782 se fixer à Paris, y fut pendant un temps co-directeur de l'Opéra-Italien, perdit sa fortune dans cette entreprise, et alla la refaire à Londres. Plein d'amour pour la France, il y revint souvent et finit par accepter la direction de l'Opéra en 1818. Les fatigues de cette gestion hâtèrent sa mort qui eut lieu en 1824. Ce célèbre exécutant, qui a servi de modèle à tous les violonistes modernes, a laissé une centaine de morceaux très remarquables.

VIRBIUS, fils d'Hippolyte et d'Aricie, ou Hippolyte lui-même, après que Diane lui eut rendu la vie. *Voy.* HIPPOLYTE.

VIRE, *Viria*, *Castrum Viriense*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur la Vire, à 59 kil. S. O. de Caen ; 7,339 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce ; collége communal ; promenades, hôtel-de-ville. Draps pour troupes, serges, toile fine, cordages, papeterie. Vire était jadis dans la Basse-Normandie ; elle fut souvent prise et reprise par les Français, les Bretons et les Protestants. Patrie du jésuite Letellier, du savant Duhamel, etc. — L'arr. de Vire a 6 cantons (Vire, Aulnay, le Beni-Bocage, Condé, St-Sever, Vassy), 99 communes, et 89,450 hab.

VIRE (LA), riv. de France, a sa source sur les confins des dép. de la Manche et du Calvados, et tombe dans la Manche un peu au dessous d'Isigny, après 97 kil. de cours.

VIRET (P.), théologien, né à Orbe en 1511, mort à Orthez en 1571, un des chefs de la réforme en Suisse, contribua, au péril de sa vie, à l'abolition du catholicisme à Genève, fut pasteur à Lausanne (1536), exerça les mêmes fonctions à Genève pendant l'absence de Calvin, visita Nîmes, Montpellier, Lyon, Orange, pour y propager et y organiser le calvinisme, et fut appelé par Jeanne d'Albret dans le Béarn, où il mourut. Son ouvrage principal est le *De origine, continuatione, usu, auctoritate atque præstantia ministerii verbi Dei atque sacramentorum*, Genève, 1554, in-fol. ; le plus curieux et le plus rare est son pamphlet intitulé : *Satires chrétiennes de la cuisine papale* (Genève), 1560, in-8.

VIRGILE, *P. Virgilius Maro*, le prince des poëtes latins, naquit en 70 ou 69 av. J.-C. au village d'Andes, près de Mantoue, fut élevé à Crémone et à Naples, et se prépara à la poésie par une étude approfondie des lettres grecques. Il s'exerça d'abord dans la poésie bucolique ; il avait 25 ans quand il composa sa première églogue (la seconde des éditions). Son talent poétique et la protection de Pollion valurent à son père la promesse de n'être pas enveloppé dans la mesure qui adjugeait aux soldats des triumvirs le territoire de Crémone et de Mantoue (43 av. J.-C.) ; Virgile remercia Octave de ce bienfait dans une admirable allégorie (la 1re églogue des éditions). La plupart des autres églogues parurent dans l'espace de trois ans. S'élevant bientôt à des genres plus sérieux, Virgile composa successivement les *Géorgiques*, poëme didactique en quatre chants, où il décrivait les travaux des champs et le bonheur de la vie champêtre, et *l'Enéide*, poëme épique en douze chants, où il chantait le berceau de Rome et les antiquités de l'Italie. Ces chefs-d'œuvre lui méritèrent de son vivant l'admiration universelle, la protection de Mécène et les bienfaits de l'empereur. La sœur d'Auguste, Octavie, s'évanouit, dit-on, à la lecture faite par Virgile lui-même du beau passage sur la mort prématurée de son fils, le jeune Marcellus (au 6e livre de l'*Enéide*), et, en revenant à elle, elle fit compter au poëte dix grands sesterces pour chacun des vers de ce passage (env. 52,000 fr.). Agé de plus de 50 ans, Virgile passa en Grèce, où il se proposait de faire un long séjour ; mais ayant trouvé Auguste à Athènes, il revint presque sur le champ avec lui. Il tomba malade à Mégare et mourut en abordant à Brindes en Calabre, l'an 19 av. J.-C. Son corps fut, d'après son désir, transporté près de Naples. On mit sur son tombeau ce distique qu'il avait composé à ses derniers moments :

Mantua me genuit; Calabri rapuêre; tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Virgile n'avait pas entièrement terminé *l'Énéide*, qu'il travaillait depuis dix ans : et par son testament il ordonna de jeter au feu cette œuvre inachevée ; mais Auguste s'y opposa. Virgile était aimé de tous les grands écrivains de son siècle, surtout de Varius et Horace. Sa droiture, la pureté de ses mœurs étaient extrêmes. Ce poëte ne fut jamais marié. Outre *les Bucoliques*, *les Géorgiques* et *l'Enéide*, on a encore sous le nom de Virgile quelques pièces qui évidemment ne lui appartiennent pas, sauf peut-être le *Moucheron* (*Culex*), et trois ou quatre des *Catalectes*, essais de sa première jeunesse. — Virgile a toujours été regardé, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus parfait des poëtes. Son style est pur, facile, varié, toujours en harmonie avec le sujet. Sa versification l'emporte infiniment sur celle de tous les poëtes latins qui l'ont précédé. La qualité qui domine en lui, c'est la sensibilité. Bien que, sous le rapport de la force et de l'élévation, on le dise inférieur à Homère, il ne lui cède point dans les livres 2e et 6e de *l'Enéide* ; les six derniers livres de ce poëme sont ce qui lui appartient le plus en propre ; ils brillent surtout par la couleur locale et la connaissance approfondie des antiquités nationales. Les *Eglogues* de Virgile sont inférieures à celles de Théocrite ; cependant la dixième, la quatrième et surtout la sixième sont de la plus haute beauté. Pour les *Géorgiques*, tout le monde reconnaît que c'est le chef-d'œuvre des poëmes didactiques. Virgile a eu parmi les anciens un excellent commentateur, Servius. Les éditions de Virgile sont innombrables. La meilleure est celle de Heyne, Leipsick, 1800, 6 vol. grand in-8 (reproduite avec d'utiles additions dans la *Bibliothèque des Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1819, etc., 7 vol. in-8). On doit au P. Larue une édition avec paraphrase, fort utile pour les classes. La plus belle édition de luxe est celle de P. Didot le jeune, Paris, 1798, grand in-fol.

Les traductions de Virgile sont très nombreuses. En français on distingue surtout : en prose, celles de Desfontaines, de Le Batteux, de Binet, de Morin et Deguerle, de Villenave, de Charpentier, etc. ; en vers, celles de Delille (la meilleure de toutes), de Cournand, de Gaston, de Mollevaut, de Becquey, de Barthélemy, de Duchemin. La traduction de Delille comprend *les Géorgiques* et *l'Enéide*. MM. Didot, Lauwereyns et Tissot ont traduit seulement les *Bucoliques* en vers. On doit à M. Tissot des *Études sur Virgile*, 2 vol. in-8 (2e édit., 1841), et à M. Eichhof des *Études grecques sur Virgile*, 3 vol. in-8, qui offrent des rapprochements pleins d'intérêt.

VIRGILE (saint), moine de Lérins, puis évêque d'Arles, en 588, vicaire du pape dans les royaumes de France, de Bourgogne et d'Austrasie, mort en 624, est honoré le 10 octobre.

VIRGILE (saint), évêque de Salzbourg en 764, d'une noble famille d'Irlande, est probablement le même que le prêtre Virgile, qui fut publiquement censuré par le pape Zacharie, pour avoir avancé qu'il y a des antipodes, ou plutôt qu'il y avait un autre monde sous la terre. L'évêque Virgile fut canonisé par Grégoire XI ; on l'honore le 27 novembre.

VIRGILE ou **VERGILE** (Polydore), historien, né vers 1470 à Urbin, mort en 1555, reçut les ordres, professa les belles-lettres à Bologne, fut chargé par le pape Alexandre VI d'aller recevoir le denier de saint Pierre en Angleterre, plut aux rois Henri VII, Henri VIII, fut nommé archidiacre de Wells (1507), et revint en 1550. On a de lui : *Anglicæ historiæ libri XXVI*, Bâle, 1534, in-fol. ; *De inventoribus rerum libri VIII, necnon de prodigiis libri III*, Amsterdam, 1671, in-12.

VIRGINIE, jeune fille romaine d'une grande beauté. Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint amoureux d'elle et voulut s'emparer de sa personne. Virginius, son père, qui était alors à l'armée, où il occupait le rang de centurion, ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, accourut en hâte à Rome, et se présenta au Forum dans le moment où Appius Claudius la livrait à un de ses affranchis, qui par son ordre l'avait réclamée comme esclave. Le malheureux père, tirant alors sa fille à l'écart, arracha un couteau à la boutique d'un boucher, et le lui plongea dans le cœur pour la soustraire à l'opprobre. Cet événement souleva le peuple et fit abolir le décemvirat, l'an 449 av. J.-C. La mort de Virginie a été mise en scène par Mairet (1628), Leclerc (1645), Campistron (1683), La Beaumelle, Chabanon (1769), La Harpe, Leblanc du Guillet (1786), M. Guiraud (1827). Alfieri et Lessing ont aussi traité le même sujet.

VIRGINIE (LA), un des états de l'Union de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Maryland et la Pensylvanie, au S. la Caroline sept. et le Tennessée, à l'O. le Kentucky et l'Ohio, à l'E. l'Atlantique : 525 kil. de l'E. à l'O., sur 310 de moyenne largeur ; 1,250,000 hab. (dont au moins 500,000 esclaves) ; capitale, Richmond. Les monts Alleghany et Blue-Ridge la coupent en deux parties égales, dites, l'une, district oriental ; l'autre, occidental. Rivières, la Potomak, la Rappahannok, etc. Climat très varié, fort chaud sur une foule de points. Sol très fertile dans les plaines et le long des rivières : grains, tabac renommé, coton, etc. Riches mines d'or (bien exploitées depuis 1827) ; fer, plomb, cuivre, etc. ; carrières. Industrie active, tissus, sel, salpêtre, poudre, armes, fonderie, sucre, chantiers, etc. Commerce très florissant. — La Virginie est un des 13 états primitifs de l'Union. Elle fut visitée par Verazzani vers 1524. Les Anglais s'y établirent en 1584, et donnèrent ce nom au pays en l'honneur de leur reine vierge, Elisabeth, mais en l'étendant à toute la contrée au N. de la Floride. La création de la Caroline (1622), et celle de la Pensylvanie (1682), formées aux dépens de cette Virginie primitive, restreignit son étendue au N. et au S., et la réduisit à ce qu'elle est aujourd'hui. Washington naquit dans l'état de Virginie.

VIRGINIUS, centurion romain, père de Virginie *Voy.* VIRGINIE.

VIRGINIUS RUFUS (L.), général romain, né aux environs de Côme, l'an 14 de J.-C., obtint trois fois le consulat (en 63, en 70, en 97), fut gouverneur de la Haute-Germanie, marcha pour Néron contre Vindex, qu'il vainquit (*Voy.* VINDEX), refusa deux fois l'empire que lui offrirent ses soldats (après Néron et Othon), et mourut en 97 après son dernier consulat. Tacite, son collègue, prononça son éloge.

VIRIATHE, chef lusitanien, avait été successivement berger, chasseur, chef de brigands : il leva l'étendard de la révolte contre les Romains, l'an 149 av. J.-C. ; vit bientôt affluer autour de lui une foule d'hommes déterminés, défit quatre préteurs (C. Vétilius, 149 ; C. Plautius, 148 ; Claudius Unimanus, 147 ; C. Nigidius Figulus, 146) ; fut quelque temps arrêté par Fabius Æmilianus, qui le battit en 144 ; ne s'en maintint pas moins maître des montagnes, souleva contre les Romains plusieurs peuples de la Celtibérie, les battit de nouveau, et força en 141 le consul Fabius Maximus Servilianus à conclure la paix avec lui ; mais il fut attaqué à l'improviste l'année suivante par un autre consul, Cépion, qui cassa la paix de 141, et il périt égorgé dans sa tente par deux de ses officiers qu'avait gagnés le général romain. Viriathe est, après Annibal et Mithridate, le plus redoutable ennemi qu'ait trouvé la République.

VIRIEU, ch.-l. de canton (Isère), à 11 kil. S. E. de la Tour-du-Pin ; 1,264 hab. Scieries hydrauliques.

VIRIEU-LE-GRAND, ch.-l. de canton (Ain), à 15 kil. N. O. de Belley ; 768 hab.

VISA, *Bizia*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 130 kil. N. O. de Constantinople. Le livah de Visa est sur la mer Noire et le canal de Constantinople, à l'E. des livahs de Kiskilissia et de Gallipoli ; il est fort petit.

VISAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* BEDJAPOUR.

VISBY, ville de Suède. *Voy.* WISBY.

VISCONTI, célèbre maison de Milan, fournit pendant deux siècles des chefs et des maîtres à Milan, et fut longtemps à la tête des Gibelins.

Othon Visconti, né en 1208, s'attacha au cardinal Octavien des Ubaldi, et fut, grâce à sa protection, nommé archevêque de Milan en 1263 par le pape Alexandre IV ; mais les della Torre, tout puissants dans Milan, ne lui permirent pas de prendre possession de son siége ; une guerre civile acharnée s'engagea entre ceux-ci et l'archevêque aidé des Gibelins. Finalement Othon entra en triomphe dans Milan (1277), mais il eut encore à combattre les débris du parti ennemi. Il mourut en 1295.

Matthieu I, dit *le Grand*, né en 1250, neveu d'Othon, eut part à ses victoires, puis à son gouvernement, prit le titre de capitaine-général, acquit en 1290 Verceil, puis Côme, et fut reconnu, à la mort d'Othon, seigneur perpétuel de Milan (1295). Il était de plus vicaire impérial en Italie, depuis 1294. Une ligue puissante, formée par les della Torre et Albert Scotto de Plaisance, lui enleva presque toutes ses possessions (1302). Pour réparer ses pertes il appela l'empereur Henri VII en Italie : il chassa avec son secours les della Torre, se fit confirmer par l'empereur le vicariat et la possession du Milanais érigé en comté (1311), et y joignit ensuite Bergame, Pavie, Plaisance, Tortone. Il eut sans cesse à lutter contre la faction des Guelfes et les efforts du pape Jean XXII, qui l'avait excommunié. En 1322 il abdiqua en faveur de son fils Galéas I, et se retira dans un couvent où il mourut en 1323.

Galéas I, fils aîné de Matthieu, né en 1277, devint souverain de Milan en 1322, par l'abdication de son

père, fut la même année chassé de Milan par une émeute guelfe, y rentra au bout d'un mois, s'y vit ensuite assiégé par les Guelfes que soudoyait le pape (1323), mais se maintint jusqu'à l'arrivée de l'empereur Louis V en Italie (1327). Nommé par ce prince vicaire impérial, il se rapprocha secrètement des Guelfes. Louis V alors le fit jeter, avec son fils aîné et deux de ses frères, dans les prisons de Monza; il fallut l'intercession de Castruccio-Castracani pour lui faire rendre la liberté (1328). Quant à ses états, l'empereur les garda. Galéas mourut la même année.

Azzon, fils aîné du précédent, né vers 1302, avait été enfermé avec son père à Monza par l'empereur Louis V (1327). Devenu libre, il se fit nommer par ce même prince vicaire impérial à Milan (1328); mais bientôt il se déclara contre lui, devint l'allié de Jean XXII qui, en sa faveur, leva l'interdit depuis si longtemps jeté sur Milan et les Visconti, et qui le nomma vicaire de l'Église. Il entra dans la ligue formée contre Jean de Bohême, qui voulait asservir l'Italie, et eut pour sa part de dépouilles les villes de Bergame, Plaisance, Crémone et la suzeraineté sur Pavie. Il prit encore, de 1332 à 1337, Vigevano, Crème, Côme, Lodi, Brescia, etc. Attaqué par un de ses parents, Lodovisio Visconti, qu'il avait chassé de Milan pour un complot, il envoya contre lui son oncle Luchino qui le battit; il fit assassiner un autre de ses oncles, Marc, qui lui portait ombrage. Dès lors il n'y eut plus de gibelin dans la maison de Visconti, qui s'était élevée grâce aux Gibelins. Azzon mourut en 1339.

Luchino, fils de Matthieu-le-Grand, et oncle d'Azzon, fut en 1339 proclamé seigneur de Milan, avec son frère Jean, archevêque de cette ville, et exerça presque toute l'autorité. Il se montra implacable à l'égard de tous ceux qu'il soupçonnait; mais en même temps il comprima la licence des soldats, les violences des nobles, fit fleurir la paix intérieure, rappela les exilés, acquit Parme, Asti, Locarno, et médita l'acquisition de Bologne et de Gênes. Il mourut en 1349, empoisonné par sa femme Isabelle Fiesco.

Jean, 4e fils de Matthieu le Grand, et frère du précédent, fut nommé en 1329 archevêque de Milan, et devint en 1339 co-seigneur de Milan. Laissé seul maître en 1349 par la mort de son frère, il agrandit ses états, acheta Bologne de Jean Pepoli, au préjudice du pape (1350), et obtint la soumission de Gênes (1353); il mourut en 1354, au moment où se formait contre lui la ligue de Venise. Il avait mis à la tête de ses troupes son fils naturel, Jean d'Oleggio.

Matthieu II, fils d'Étienne, 5e fils de Matthieu-le-Grand, et neveu du précédent, partagea la souveraineté avec ses deux frères, Galéas et Barnabo, et eut en propre Vigevano, Monza, Lodi, Bobbio, Pontremoli, Plaisance, Parme, Borgo-san-Donino, Bologne; mais Jean d'Oleggio, son cousin, lui enleva cette dernière ville (1355). Matthieu mourut la même année, empoisonné par ses frères; du reste, c'était un prince cruel et qui fut peu regretté.

Galéas II, frère de Matthieu II, et co-seigneur de Milan avec lui en 1354, eut en propre Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone, Alexandrie, et y joignit ensuite Plaisance, Bobbio, Monza, Vigevano. Attaqué par les coalisés de Venise, il ne fit point la guerre en personne, et prit à son service des *condottieri*, par lesquels il laissa fouler ses peuples. Il mourut en 1378.

Barnabo, frère des deux précédents, et co-seigneur de Milan en 1354, eut pour sa part Crémone, Crème, Bergame, Brescia, et y joignit Lodi et Parme. Après divers échecs, il fit la paix avec la ligue de Venise (1356), en abandonnant Gênes et Bologne. Il eut encore à lutter contre la formidable alliance de Viterbe formée par le légat Albornos (1368), et dans laquelle entrait l'empereur Charles IV, puis contre deux autres ligues formées aussi par l'influence des papes (1369-70, et 1372-78); mais il sut échapper à tant de périls. Vers 1379, il partagea ses états entre ses cinq fils. Jean Galéas, son neveu, voulant régner seul, le surprit sans défense et l'enferma dans une prison où il ne tarda point à mourir empoisonné (1385). Barnabo était cruel et débauché, mais il protégeait les lettres, il avait Pétrarque à sa cour et fonda l'université de Pise. Il laissa un grand nombre de bâtards.

Jean-Galéas I, duc de Milan, fils de Galéas II, né en 1347, succéda en 1378 à son père, dans la co-seigneurie de Milan. S'étant emparé par trahison de la personne et des états de son oncle Barnabo, il intimida les fils de ce prince à tel point qu'ils s'enfuirent, et le laissèrent seul maître de l'état de Milan (1385). Il joignit Vicence et Vérone à ses possessions (1387), dépouilla par une insigne perfidie le duc de Padoue de tous ses états (1388), fut forcé de les rendre en 1390, fit la guerre à Bologne et à Florence (1390-92), et tenta, mais sans succès, de créer un royaume d'Italie. Il acheta de l'empereur Venceslas le titre de duc de Milan pour lui et ses descendants, et fit comprendre dans ce duché Vicence, Vérone, Feltre, Bellune, Bassano, Arezzo, et Sarzane (1395). Il acquit ensuite Pise et Sienne, soumit Pérouse, Spolète, Assise, Nocera, battit par ses généraux l'empereur Robert de Bavière qui voulait lui retirer les concessions de Venceslas (1401), puis conquit Bologne; il assiégeait Florence, lorsqu'il mourut en 1402, laissant deux fils mineurs. Valentine, sa fille du premier lit, avait été mariée à Louis I, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et lui avait porté en dot le comté d'Asti; ce fut là l'origine des prétentions de la maison royale de France sur le Milanais.

Jean-Marie, fils aîné de Jean-Galéas, né en 1389, fut proclamé seul duc à la mort de son père (1402). La faiblesse de Catherine Visconti, sa mère, qui était chargée de la régence, remit en question tout ce qu'avaient fait les Visconti depuis un siècle, et ressuscita les factions guelfes et gibelines. En 1404, Jean-Marie chassa sa mère du palais, et l'enferma à Monza, où elle mourut de poison. Ses effroyables cruautés effrayèrent bientôt ses sujets; ils se révoltèrent, et laissèrent entrer dans Milan le comte Blandrate, qui déjà occupait Alexandrie, Tortone, Verceil et Novare. J.-Marie périt assassiné par Astorre, fils naturel de Barnabo (1412). On prétend que ce monstre nourrissait ses dogues de chair humaine.

Philippe-Marie, 2e fils de Jean-Galéas, et frère du précédent, né en 1391, eut d'abord en partage la ville de Pavie. Après le meurtre de Jean-Marie (1412), il se fit reconnaître à Milan, et s'assura la succession de Blandrate (mort l'année précédente), en épousant sa veuve, qu'il ne tarda pas à faire décapiter. Il sut, soit par d'habiles négociations, soit par les exploits de son célèbre général le condottiere Carmagnole, reprendre sur les spoliateurs de sa maison tout ce qu'elle avait possédé, sauf les villes toscanes et Bologne; conquit sur les Suisses Bellinzone et la vallée de Levantine (1422-26), et reprit le projet de son père pour la création d'un royaume d'Italie, mais sans pouvoir y réussir. Il perdit par sa faute son général Carmagnole, qui passa aux Vénitiens, prit à sa place Piccinino et Sforce, se brouilla avec ce dernier qui était devenu seigneur d'Ancône, et fut forcé de lui donner sa fille naturelle, Blanche-Marie (1441). Il mourut en 1447. C'était un habile politique, mais un homme ambitieux et perfide, qui sans cesse changeait d'alliés. Son gendre Sforce se rendit maître de son héritage en 1450, et commença une nouvelle maison de ducs à Milan.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), savant antiquaire, né à Rome en 1751, mort en 1818, descendait d'un fils naturel de Barnabo Visconti. Son père, grand ami de Winckelmann, et premier auteur de la description du *Musée Pio-Clémentin*, survécut là lui-même

son éducation, et se fit seconder par lui dans la description du *Musée*. Son père étant mort, Visconti resta seul chargé de cette publication, obtint bientôt une grande réputation, et fut nommé par Pie VI conservateur du Musée du Capitole. En 1797 il accepta le portefeuille de l'intérieur dans la nouvelle république romaine formée sous l'influence française, et en 1798 il fut un des cinq consuls. Le triomphe de la coalition le réduisit à fuir: il vint en France où Bonaparte le fit administrateur du Musée des antiques et tableaux qui venaient d'Italie (1799). Plus tard il joignit à ce titre ceux de professeur d'archéologie et de membre de l'Institut. A une science rare il unissait le goût le plus pur et un sens exquis de l'antiquité. De ses nombreux ouvrages, les principaux, outre le *Musée Pio-Clémentin*, Rome, 1782-98, 6 vol. in-fol., fig. (en ital.), sont : le *Musée Chiaramonti* (en ital.), Rome, 1808, in-fol., fig.; les *Inscriptions grecques de Tropœa* (ital.), Rome, 1794, in-fol., les *Monuments Gabiens de la villa Pinciana* (ital.), Rome, 1797, in-8.

VISDELOU (Claude), jésuite breton, né en 1656, mort en 1737, alla comme missionnaire à la Chine (1706), fut nommé en 1708 vicaire apostolique dans cette contrée et évêque de Claudiopolis, eut de vives querelles avec les autres ordres religieux admis en Chine, et fut forcé par ses ennemis à partir dès 1709 pour Pondichéry, où il mourut. Il savait le chinois à fond: on lui doit les premières notions exactes et suivies sur les grands travaux historiques des Chinois. Il a laissé une *Histoire de la Tartarie*, en 4 vol. in-4, dans la *Bibliothèque orientale*, édition de 1777-79, 4 vol. in-4, ou 2 vol. in-fol., qui est très précieuse, et a fait connaître la fameuse inscription de *Si-an-fou*, qui constate l'introduction du christianisme en Chine au VIIe siècle.

VISÉ ou VIZÉ (J. DONNEAU DE), littérateur, né en 1640, mort en 1710, travailla d'abord pour le théâtre, mais sans succès, puis créa sous le titre de *Mercure galant* un recueil périodique, contenant avec les nouvelles du jour des pièces de vers, l'annonce et la critique des ouvrages nouveaux, etc. Ce recueil commença à paraître en 1672, et prit, à partir de 1677, le titre de *Mercure de France*. Visé obtint de Louis XIV la charge d'historiographe de France, avec une pension de 500 écus et un logement au Louvre. On a de lui, outre son journal, 12 *comédies*, des *Nouvelles nouvelles*, 1663, 3 vol in-12, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 1697-1705, 10 vol. gr. in-fol. (ouvrage sans valeur).

VISEO ou VISEU, *Verurium*, ou *Vicus-Aquarius*, ville du Portugal (Beira), entre le Mondego et la Vouga à 80 kil. N. E. de Coïmbre; 6,500 hab. Evêché. Ancien duché. Riche foire. Il y avait jadis aux environs des mines d'étain dont il ne reste plus de traces. — Le titre de duc de Viseu a été porté par plusieurs princes de la maison royale de Portugal; Henri-le-Navigateur, 4e fils du roi Jean I, mort en 1460; Ferdinand de Portugal, 2e fils du roi Edouard, mort en 1470 (et ses deux fils Jean et Jacques); le roi Emmanuel, mort en 1521.

VISIR. *Voy.* VIZIR.

VISITANDINES ou *Religieuses de la Visitation*, ordre de femmes institué en 1610, à Annecy, par saint François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la visitation de la Vierge. Cet ordre, dont la règle est très sévère, fut approuvé par Urbain VIII en 1626, et se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne.

VISITATION (fête de la), fête de l'église catholique, instituée au XIVe siècle en mémoire de la visite que la Vierge fit à sainte Elisabeth, quelques jours après l'annonciation. On la place au 2 juillet.

VISO (mont), *Vesulus mons*, dans les Alpes cottiennes, entre les États sardes et la France; 3,936^{m}. de hauteur. Le Pô y prend sa source. Belle route, dont 2,000 mètres creusés dans le roc vif (détruite par le roi de Sardaigne, elle fut rétablie par Napoléon en 1811). On croit que c'est par le mont Viso que Bellovèse et Annibal traversèrent les Alpes.

VISTULE, *Wisla* en polonais, *Weichsel* en allem., riv. de l'Europe centrale, naît au mont Skalza en Moravie, près de Teschen, traverse la Galicie, la Pologne, la Prusse, baignant Cracovie, Sandomir, Pulawy, Varsovie, Modlin, Plock, Thorn, Culm, Elbing, Marienbourg, Dantzick, reçoit la Poprad, la Dunajec, la San, la Wieprz, le Bug, la Drewenz à droite, la Pilica, la Bzura et la Brahe à gauche, et tombe dans la Baltique par deux bras, dont le plus occidental passe par Dantzick (la direction de ce dernier bras s'est un peu modifiée par l'effet d'un débordement en 1840). Cours, 970 kil.

VISURGIS, riv. de Germanie, auj. le WESER.

VIT ou GUI (saint), martyr au IVe siècle avec saint Modeste et sainte Crescence, est fêté le 15 juin.

VITAL (saint), *Vitalis*, né vers 1060, dans le diocèse de Bayeux, était chapelain de Robert (frère de Guillaume-le-Conquérant). Il abandonna tous ses bénéfices et alla fonder le monastère de Savigny (1112), auquel il donna la règle de saint Benoît. Saint Vital était éloquent et instruit; il se distingua au concile de Reims de 1119, et en Angleterre où il opéra de nombreuses conversions. L'Église le fête le 28 avril. — Un autre Vital (dit *Vital de Blois*) est connu par son poëme latin intitulé *Querolus*, imité du *Querolus* ou *Aulularia* de Plaute (imp. en 1595); on lui a longtemps attribué le *Querolus* original.

VITAL (ORDERIC), historien. *Voy.* ORDERIC.

VITALIEN, général scythe, arrière-petit-fils d'Aspar, était chef de la confédération des habitants de la Scythie, de la Thrace et de la Mœsie sous l'empereur Anastase et ses successeurs. Il vint deux fois (513 et 518), à la tête d'une armée devant Constantinople, pour protéger les Catholiques que persécutait Anastase, grand partisan de l'eutychianisme. Il jouit de la faveur de l'empereur Justin, et fut créé consul en 520; cependant il fut assassiné à Constantinople par la faction des Bleus; on imputa ce crime au neveu de l'empereur, à Justinien, à qui Vitalien portait ombrage.

VITALIEN, pape de 657 à 672, était de Signia en Campanie. On lui reproche d'avoir penché en secret pour l'hérésie des Monothélites.

VITEBSK ou VITEPSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Vitebsk, sur la Dzvina méridionale, à 730 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 15,000 hab. (dont beaucoup sont Juifs). Trois synagogues, quatre églises, huit couvents. Commerce actif avec Riga, Dantzick, Memel, Saint-Pétersbourg et avec l'intérieur. Vitebsk existait au Xe siècle et appartenait à la Lithuanie; elle fut prise aux Polonais en 1654 par le czar Alexis et en 1812 par Napoléon.— Le gouvernement de Vitebsk, entre ceux de Minsk à l'E., de Mohilev à l'O., a environ 387 kil. sur 182 de largeur moyenne: 960,000 hab. Climat salubre et tempéré, sol fertile (grains, légumes, lin superbe); abeilles; forêts. Industrie.

VITELLI (VAN), architecte. *Voy.* VAN VITELLI.

VITELLIO, mathématicien polonais du XIIIe siècle, a composé sur l'optique un ouvrage curieux pour le temps, qui a été publié pour la première fois en 1533, sous ce titre: *Vitellionis perspectivæ libri X*, Nuremberg, in-fol. (réimprimé en 1551 et en 1572 à Bâle). On attribue à Vitellio la première connaissance de la réfraction.

VITELLIUS (Aulus), 8e empereur romain, né l'an 15 de J.-C., fils d'un des plus vils adulateurs de Claude, passa sa jeunesse à la cour de Tibère à Caprée, fut le compagnon de débauches de Néron, devint consul en 48, et fut nommé par Galba gouverneur militaire de la Basse-Germanie (68). Les légions

de cette frontière le saluèrent empereur à la nouvelle de la mort de Galba (69), tandis qu'Othon venait d'être proclamé à Rome; Cécina et Valens, ses lieutenants, gagnèrent pour lui la bataille de Bédriac, après laquelle Othon se donna la mort. Vitellius fut reçu à Rome comme un libérateur; mais à peine était-il établi sur le trône, que l'armée d'Orient proclama Vespasien; Antonius Primus, général du nouvel empereur, s'empara de Rome et se fit livrer Vitellius, que la populace de Rome mit en pièces. Vitellius avait régné huit mois et quelques jours. Il ne se fit remarquer que par sa gloutonnerie, ses débauches et ses cruautés. Visitant le champ de bataille de Bédriac, il prononça ces horribles paroles: « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

VITERBE, jadis *Fanum Voltumnœ*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Viterbe, au pied du mont Soriano, à 77 kil. N. de Rome; 15,000 hab. Évêché. Belles places, larges rues pavées en laves. Cathédrale, palais, églises Sainte-Rose et Saint-François, ancien couvent de Dominicains. Raffinerie de soufre; ustensiles de fer. Commerce assez actif. Aux environs, eaux minérales, pèlerinage de la Madonna della Quercia, et nombre de châteaux et maisons de campagne des cardinaux et des grandes familles romaines. — Viterbe fut, dit-on, bâtie en 773 par Didier, roi des Lombards. Elle fut donnée aux papes avec tout le territoire qui forma le *Patrimoine de saint Pierre*, par la grande comtesse Mathilde (1077), et fut dès-lors le chef-lieu de ce pays. La famille Vico joua le premier rôle à Viterbe, à partir du XIVe siècle, jusqu'à la fin du XVe siècle; elle était gibeline. A Viterbe fut conclu en 1515, entre Léon X et François I (après la conquête du Milanais par ce dernier), un traité célèbre, par lequel le pape renonçait à Parme et Plaisance. Viterbe est la patrie du fameux J. Nanni, dit *Annius de Viterbe*. — La délégation de Viterbe, formée de partie de l'ancienne délégation de Viterbe-et-Civita-Vecchia, a pour villes principales (outre Viterbe), Montefiascone, Nepi, Civita-Castellana, Ronciglione. Montagnes au N.; rivière principale, le Tibre; au centre, lac de Bolsena.

VITERIC, roi des Wisigoths, parvint au trône par l'assassinat de Liuva II (603). Son règne ne fut qu'une réaction de l'arianisme contre le catholicisme, devenu religion dominante sous Récarède le catholique. Il fut tué par ses sujets en 610.

VITI (archipel de), dit aussi *de Fidji*, archipel du Grand Océan équinoxial, entre 16°-20° lat. S., et 174°-179° long. O., s'étend sur une longueur de 450 kil., et une largeur de 400. Ile principale, Viti-Levou. Il fut découvert par Tasman en 1643.

VITIGÈS, 4e roi des Ostrogoths d'Italie, avait été un des plus illustres généraux de Théodoric I. Il fut proclamé roi à la place du lâche Théodat (526) et organisa une résistance vigoureuse en Italie, mais il laissa prendre Rome par Bélisaire, vit se révolter Milan, Bergame, Novare, Côme, qu'il punit avec rigueur, fut attaqué dans la haute Italie par des bandes de Francs et de Burgundes, se réfugia dans Ravenne, y fut bloqué par Bélisaire et capitula en 540. Bélisaire le mena en triomphe à Constantinople. Vitigès y mourut en 543.

VITIKIND. *Voy.* WITIKIND.

VITIM, riv. de Sibérie (Irkoutsk), sort des monts de Daourie, coule au N. et tombe dans la Lena, par 110° long. E. Cours, 1,400 kil.

VITIZA, roi des Wisigoths d'Espagne, était le fils d'Egiza, qui l'associa au trône en 696, et régna seul en 701. Il perdit les Baléares, que conquit l'arabe Mouça, gouverneur de l'Afrique pour Walid, et fut détrôné vers 709 par Roderic (ou Rodrigue), qui lui fit crever les yeux, mais lui laissa la vie.

VITODURUM, ville des Helvétiens, chez les Tugènes, auj. WINTERTHUR.

VITORIA, ville d'Espagne (Bilbao), ch.-l. de la province de Vitoria et de l'anc. pays d'Alava, près de la rivière de Zadorra, à 50 kil. S. E. de Bilbao; 12,000 hab. Double enceinte de murs. Velours de soie, chapeaux, toile, bougies, armes blanches, ustensiles de cuivre, corroieries, etc. Vin, blé, laine, etc. Vitoria fut fondée, dit-on, par Léovigilde, roi des Wisigoths au VIe siècle, en mémoire d'une *victoire* qu'il avait remportée sur les Suèves; fortifiée au XIe siècle par dom Sanche-le-Sage; agrandie par Jean II et Ferdinand-le-Catholique; occupée par les Français de 1808 à 1813.

VITRÉ, anc. ville de Bretagne, ch.-l. d'arr. du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine, à 36 kil. E. de Rennes; 8,904 hab. Château fort avec tours, église Notre-Dame. Toile à voile, flanelle. Source minérale. Ancienne baronnie possédée par la maison de la Trémoille; ancienne abbaye de Bénédictins fondée en 1226. Durant la ligue, Vitré embrassa le calvinisme et fut vainement assiégé par le duc de Mercœur. Patrie de Bertrand d'Argentré et du voyageur Nic. Savary.—L'arr. de Vitré a 6 cant. (Argentré, Châteaubourg, la Guerche, Rethiers, Vitré qui compte pour 2), 62 communes, et 82,042 hab.

VITREY, ch.-l. de canton (Haute-Saône), près de l'Amance, à 42 kil. N. O. de Vesoul; 1,032 hab.

VITRUVE, *M. Vitruvius Pollio*, architecte romain, natif, à ce qu'on croit, de Formies, florissait sous Auguste, et semble avoir vécu très longtemps. On a de lui un traité, *De architecturâ* (en 10 livres), dédié à Auguste, et très précieux parce qu'il constate l'état où en était l'architecture à Rome de son temps. On y voit que Vitruve possédait toutes les connaissances relatives à son art, mais son style est peu élégant et quelquefois obscur. Les meilleures éditions de Vitruve sont celles de Rode, Berlin, 1801 et 1802, 2 vol. in-4, et de Schneider, Leipsick, 1808, 3 vol. in-8. Perrault l'a traduit en français et en a donné un abrégé (1694).

VITRY, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 16 kil. N. E. d'Arras; 2,666 hab.

VITRY-LE-BRULÉ ou VITRY-EN-PERTHOIS, bourg du dép. de la Marne, sur la Saulx, à 5 kil. N. E. de Vitry-le-Français; 600 h. C'était une ville importante autrefois; elle fut brûlée par Louis VII en 1144 (c'est le regret de cette action qui lui fit entreprendre la 2e croisade, 1147), puis par Charles-Quint, 1544.

VITRY-LE-FRANÇAIS, et mieux LE FRANÇOIS, dit aussi *Vitry-sur-Marne*, ch.-l. d'arr. (Marne), à 32 kil. S. E. de Châlons-sur-Marne, à 5 kil. S. O. de Vitry-le-Brûlé; 6,822 hab. Beau port sur la Marne. Bonneterie, chapellerie, filature de coton, huiles. Ainsi appelée du nom de François I, qui la fit bâtir pour recevoir les habitants de Vitry-le-Brûlé, que Charles-Quint venait de détruire (1544). Prise par les alliés en 1814. — L'arr. de Vitry-le-François a 5 cant (Heiltz-le-Maurupt, Saint-Remi-en-Bouzemont, Sommepuis, Thiéblemont, plus Vitry), 133 communes, et 50,527 hab.

VITRY-SUR-SEINE, bourg du dép. de la Seine, à 8 kil. S. des murs de Paris, et près de la gauche de la Seine; 2,100 hab. Beau château, belles pépinières. Il s'y livra divers combats aux XIVe et XVe siècles. C'est là que mourut le roi Henri I.

VITRY (Jacques DE), historien du XIIIe siècle, natif d'Argenteuil près Paris, fut chanoine régulier et curé d'Oignies (diocèse de Liége), devint évêque de Ptolémaïs en Terre-Sainte, prêcha en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, et finit par être nommé évêque de Tusculum et cardinal par Grégoire IX. Il mourut à Rome en 1244. Outre des *Lettres*, des *Sermons*, des *Vies de Saintes*, on a de lui: l'*Histoire orientale* (en 3 livres, dont 2 sont imprimés dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars), et l'*Histoire occidentale* (imprimée à Douay, 1597, avec le 1er volume de l'*Histoire orientale*).

VITRY (Nic. DE LHOSPITAL, marquis de), issu d'une famille napolitaine, et fils d'un officier distingué, qui, après avoir servi successivement Henri III et Mayenne, finit par se rallier à Henri IV, succéda en 1611 à son père dans la charge de capitaine des gardes-du-corps du roi (Louis XIII). Étroitement lié avec de Luynes, favori de Louis XIII, il se chargea d'arrêter Concini, devenu odieux au roi, et le tua sur le pont du Louvre (1617). Il fut récompensé par le bâton de maréchal et obtint une charge de conseiller de robe courte au parlement (charge qui le mettait à l'abri des poursuites). Lors de la première guerre de religion sous Louis XIII, il eut part à la prise de Château-Renaud, de Gien, de Jargeau (1621), de Sancerre (1622), etc. En 1631 il fut nommé gouverneur de la Provence; mais les actes arbitraires qu'il commit de son chef le firent mettre à la Bastille par Richelieu (1637-43): il fut néanmoins créé duc et pair en 1644. Il mourut en 1645.

VITSLIBOCHTLI, dieu mexicain, présidait à la guerre et à la divination. Il rendait des oracles. Le culte de Vitslibochtli était surtout en vigueur à Mexico. Son temple à Mexico était au sommet d'une très haute pyramide ou *téocalli*; on y massacrait des victimes humaines en grand nombre. On le représentait assis sur un trône soutenu par un globe d'azur, symbole du ciel, coiffé d'un casque de plumes, affreux de visage, la main droite sur une couleuvre, tenant 4 flèches et un bouclier de la gauche.

VITTEAUX, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Brenne, à 23 kil. S. E. de Semur; 1,957 hab. Jadis château fort. Cette ville a appartenu aux maisons de Bourgogne, de Châlons, de Vienne, et d'Aligre. Dévastée par un terrible ouragan en 1842.

VITTEL, ch.-l. de canton (Vosges), à 23 kil. S. O. de Mirecourt; 1,405 hab. Dentelles.

VITTORIA, ville de Sicile (Syracuse), à 26 kil. N. O. de Modica; 10,000 hab. Abeilles, vers à soie.

VITTORIA, ville d'Espagne. *Voy.* VITORIA.

VIVARAIS, pays des *Helvii*, ancien petit pays de France, dans le N. E. du Languedoc, tirait son nom de Viviers qui en était le ch.-l. Il est auj. compris dans le dép. de l'Ardèche.

VIVERO, port d'Espagne (Santiago), sur la baie de Vivero, à 32 kil. N. O. de Mondonedo; 4,700 hab.

VIVEROL, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. S. E. d'Ambert; 1,397 hab.

VIVÈS (J.-Louis), savant espagnol, né à Valence en 1492, mort en 1540, fut professeur à Louvain, puis à l'université d'Oxford, et devint un des instituteurs de Marie, fille de Henri VIII. Ayant blâmé le divorce de ce prince, il subit six mois de prison et fut obligé d'abandonner l'Angleterre. Il fit alors un voyage en Espagne, puis vint s'établir à Bruges où il mourut en 1540. Il était étroitement lié avec Érasme et Guill. Budée. Ses *Œuvres complètes* (en latin) ont été imprimées en 1555, 2 vol. in-fol., et à Valence, 1782. On y trouve des *Dissertations* dont plusieurs sous forme de lettres, divers *Traités* de littérature ou de philosophie, *De corruptis artibus* (le meilleur de ses ouvrages), *De epistolis conscribendis* (1549); *De ratione studii puerilis*, 1536, in-4; *Dialectices libri IV*, Paris, 1550, in-4; des *Commentaires* sur la *Cité de Dieu*, 1522, sur le *Songe de Scipion*, Bâle, 1544, sur les *Bucoliques* de Virgile, Paris, 1548, et des lettres.

VIVIANI (Vincent), géomètre célèbre, né à Florence en 1622, mort en 1703, fut élève de Galilée et de Torricelli, et s'acquit de bonne heure une réputation européenne. Louis XIV lui envoya de riches présents; l'Académie des Sciences de Paris le reçut au nombre de ses associés. Le grand-duc Ferdinand de Médicis le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Ses ouvrages principaux sont : *De maximis et minimis locis geometrica divinatio in quintum Conicorum Apollonii Pergæi*, etc., Florence, 1659, grand in-fol.; *De locis solidis secunda divinatio*, etc., Florence, 1701, in-fol.

VIVIENNE (sainte). *Voy.* BIBIANE.

VIVIERS, *Albaugusta*, *Alba Helviorum*, *Vivarium*, ch.-l. de cant. (Ardèche), près du Rhône, à 37 kil. S. E. de Privas; 2,552 hab. Evêché. Vaste cathédrale, observatoire. Filature de soie. Grains, vin, soie. Aux environs, grotte curieuse. Jadis, ch.-l. du Vivarais, auquel cette ville a donné son nom.

VIVONNE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 20 kil. O. de Poitiers; 2,708 hab. Cordes, gros lainages. Commerce de grains. Elle a donné son nom à une famille fort ancienne du Poitou, qui s'est alliée aux maisons de la Chataigneraie et de Rochechouart.

VIVONNE (L.-Victor DE ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et de), frère de Mme de Montespan, né en 1636, mort en 1688, fut enfant d'honneur de Louis XIV, montra de la bravoure au service, tant sur terre que sur mer, fut nommé général des galères (1669), porta des secours à Candie (1671), fut blessé au passage du Rhin (1672), devint gouverneur de Champagne (1674), fut envoyé en 1675 au secours de Messine révoltée contre les Espagnols, et réussit à battre ceux-ci et à entrer dans Messine, mais il s'y conduisit si mal qu'il rendit la France odieuse aux habitants. Il n'en fut pas moins fait maréchal. De retour en France, il remplit jusqu'à sa mort (1688) les fonctions de premier gentilhomme de la Chambre et vécut en courtisan. Il plaisait à Louis XIV par sa gaieté, ses contes plaisants et ses bons mots. C'était en effet un homme d'esprit et fort gai, mais débauché. Il favorisait les lettres et fut surtout lié avec Molière et Boileau.

VIVONNE (François DE), seigneur de la Châtaigneraie. *Voy.* CHATAIGNERAIE.

VIVONNE (Catherine DE). *Voy.* RAMBOUILLET.

VIZAGAPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur le golfe de Bengale, par 81° 8' long. E., 17° 40' lat. N.; 10,000 hab. Port où l'on sent un ressac très violent. Commerce actif. Cumin, froment, sel, cire, indigo, toiles, etc.

VIZILLE, ch.-l. de cant. (Isère), à 15 kil. S. E. de Grenoble; 3,105 hab. Filature de coton, haut-fourneau, etc. Château du connétable de Lesdiguières, brûlé en 1826. Les États particuliers du Dauphiné se tinrent en 1788 à Vizille.

VIZIRS, plus correctement *vézirs*, grands-fonctionnaires turcs, répondent à peu près aux ministres des puissances européennes. Les principaux sont le *grand-vizir*, véritable lieutenant du sultan, et qui, sous un prince faible, ressemble fort aux maires du palais des Mérovingiens; le *kiaiassi*, lieutenant ou grand-vizir et ministre de l'intérieur; le *reïs-effendi* ou ministre des relations extérieures, le *tchaousch-bachi* ou maréchal du palais.

VLAARDINGEN, *Flenium*, ville du roy. de Hollande (Hollande sept.), à 12 kil. O. de Rotterdam, non loin de la Meuse; 6,100 hab. Rendez-vous des armateurs pour la pêche du hareng.

VLADIMIR I, dit *le Grand*, grand prince de Russie, fils de Sviatoslav I, n'eut d'abord que Novogorod à la mort de son père (975), mais finit par rester seul maître de tout l'héritage paternel (980). Il reprit la Galicie aux Polonais, soumit plusieurs peuples barbares, s'étendit jusqu'à la mer Baltique au N. et au S. du golfe de Finlande, attaqua et vainquit les Bulgares d'Orient (sur la Kama et le Volga), et assujettit la petite république de Cherson (988). Il força les empereurs grecs Basile II et Constantin VIII à lui donner leur sœur pour épouse, se fit chrétien à cette occasion et voulut que tous ses sujets fussent baptisés. Il fonda des écoles publiques, introduisit l'écriture, fit fleurir l'ordre et la justice. Il mourut en 1015, laissant 12 fils auxquels il avait de son vivant distribué des apanages: toutefois, le possesseur de Kiev devait seul

être grand-prince et suzerain. Sa mort fut suivie d'interminables dissensions.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, arrière-petit-fils du précédent et fils de Vsévolod I, né en 1053, monta sur le trône de Russie en 1113, envoya ses fils faire la guerre aux Bulgares d'Orient, aux Livoniens, aux Cumans, etc., marcha contre Alexis Comnène pour venger le meurtre de Léon, son gendre, et conserver les droits de Basile, son petit-fils, mais se laissa désarmer par les dons de l'empereur. Il mourut en 1125. Il avait porté surtout ses soins sur l'intérieur de ses états, où il étouffa plusieurs guerres civiles et où il fit régner l'ordre et la justice. Il a laissé des *Instructions pour ses enfants*, où brille un sens profond.

VLADIMIR, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Vladimir, sur la Kliazma, à 187 kil. E. de Moscou; 3,000 hab. Archevêché. Cathédrale et quelques églises, palais archiépiscopal, hôtel du gouverneur. La ville est peu prospère, vu l'absence de rivières navigables.— Vladimir, fondée au XII[e] siècle, fut de 1157 à 1339 capitale du grand-duché de Vladimir (jadis duché de Souzdal), le plus oriental des apanages de la maison de Rurik. Les Tartares du Kaptchak prirent et ravagèrent Vladimir en 1257 et 1410. — Le gouvernement de Vladimir a pour bornes ceux de Tver et de Moscou à l'O., de Nijnéi-Novogorod à l'E., d'Iaroslav et de Kostroma au N., de Tambov et de Riazan au S.: 50,000 kil. carr.; 1,375,000 hab. Plaines, lacs, marais, forêts: l'Oka et la Kliazma en sont les principales rivières. Climat très froid ou très chaud selon la saison, mais salubre; sol fertile, industrie active (tissus de laine, tissus de fil, savon, peaux, papier, etc.).

VLADIMIR, *Wlodzimirz* en polonais, ville de l'ancienne Pologne, auj. dans la Russie d'Europe (Volhynie), à 357 kil. N. O. de Jitomir; 2,000 hab. (presque tous juifs). Ch.-l. de cercle. Indiennes, toiles, soieries; potasse, verre. Commerce. — On la croit fondée par Vladimir-le-Grand (992). Elle fut ensuite capit. d'une principauté de Vladimir, située à l'O. du grand-duché de Kiev, et qui était l'apanage d'une des branches de la maison de Rurik. Cette principauté, devenue quelque temps indépendante sous Roman, petit-fils d'Isiaslav II Mstislavitch (1198-1206), forma depuis, avec la principauté de Halicz, le royaume de Galicie et Lodomérie (c.-à-d. de Halicz et de Vlodimir ou Vladimir), créé vers 1246 sous Daniel Romanovitch: les 2 petits-fils de ce prince (Lvof, prince de Halicz; Vladimir, prince de Vladimir) moururent en 1320 et 1319 sans postérité mâle. La fille de Vladimir porta sa principauté au grand-duc de Lithuanie, Gedimin, dont les successeurs réunirent Halicz (*Voy.* GALICIE). Vladimir passa avec la Lithuanie à la Pologne, puis à la Russie. En 1274 fut tenu à Vladimir un concile national où fut publiée une constitution ecclésiastique.

VLADISLAS, nom commun à divers rois ou princes de Pologne, de Hongrie et de Bohême.

Rois et princes polonais.

VLADISLAS I, dit *Hermann*, succéda en 1081 à son frère Boleslas II, sans prendre d'autre titre que celui de duc, eut à combattre Vratislav II, duc de Bohême, les Prussiens, les Poméraniens, ainsi que Zbignev, son fils naturel, qu'il avait fait duc de Moravie, et qui s'était révolté. Sa mort eut lieu en 1102.

VLADISLAS II, fils aîné de Boleslas III, devint roi en 1138. Il voulut dépouiller ses 3 puînés qui avaient reçu d'énormes apanages, fut chassé par eux et remplacé par Boleslas IV (1146), se réfugia à la cour de l'empereur Conrad, ne put remonter sur son trône, malgré les secours de Conrad et de Frédéric Barberousse et l'appui du pape, et mourut en exil (1159). Boleslas IV céda aux fils de Vladislas la Silésie comme grand fief sous suzeraineté polonaise.

VLADISLAS III, dit *Laskonogi* ou *aux Jambes grêles*, fils de Miécislas III, hérita pour sa part, en 1202, de la Grande-Pologne, et en même temps fut élu roi de toute la Pologne par un parti; il n'accepta que sur le refus formel de Lech-le-Blanc qui avait des droits. Il repoussa une invasion de Roman, prince de Halicz. Mais bientôt ses violences soulevèrent la nation. Lech fut rappelé (1206), et Vladislas III ne garda que la Grande-Pologne, d'où ses excès le firent chasser aussi. Il mourut en exil (1233).

VLADISLAS IV, dit *Lokietek* ou *le Nain*, neveu de Vladislas III et frère de Lech-le-Noir, fut un des 5 compétiteurs qui se disputèrent la couronne à la mort de ce dernier (1289), mais ne fut universellement reconnu que vers 1306 (après la mort de Venceslas). Il ne put réunir à la Pologne la Poméranie, grand fief dont les possesseurs venaient de s'éteindre en 1295, laissa la Silésie passer sous la suzeraineté de l'Allemagne, eut des guerres à soutenir contre la Lithuanie, le Brandebourg, la Bohême, mais surtout contre les Chevaliers Teutoniques, qu'il battit à Radziéïewo (1331), et auxquels il reprit Bromberg, Dobrzyn, etc. Il mourut en 1333. Casimir III (le Grand) était son fils.

VLADISLAS V (JAGELLON ou JAGIEL, dit), d'abord duc de Lithuanie, puis roi de Pologne, par suite de son mariage avec Hedwige, fille et héritière de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, fut le chef de la dynastie des *Jagellons*, et régna en Pologne de 1386 à 1434. Il fit avec succès la guerre aux Chevaliers Teutoniques, et refusa le trône de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Venceslas.

VLADISLAS VI, fils de Vladislas V (Jagellon), né en 1424, régna en Pologne de 1434 à 1444, et fut, en 1440, élu roi de Hongrie, où il régna sous le nom de Ladislas (*Voy.* LADISLAS V *bis*).

VLADISLAS VII, fils de Sigismond III, né en 1595, monta sur le trône en 1632. Il s'était fait dès sa jeunesse une telle réputation de valeur, qu'un parti russe lui offrit en 1610 le trône des czars; mais il ne put réussir à s'y asseoir. Devenu roi de Pologne, il soutint avec succès la guerre contre Michel Romanov, qui voulut en vain reprendre Smolensk (1634), triompha des Tartares de Crimée et des Turcs (1633 et 34), fomenta sous main la révolte des Cosaques (sous Chmielnicki) contre la Pologne, révolte qui devait lui fournir l'occasion de s'entourer de grandes forces militaires et d'étendre les priviléges trop restreints de la royauté. Il mourut en 1648, au moment d'accomplir ses projets, ne laissant qu'un frère, Jean-Casimir, qui lui succéda.

Rois de Bohême.

VLADISLAS I, duc de Bohême, avait été en 1105 le compétiteur de Sviatopolk, devint son successeur en 1109, non sans opposition, aplanit les résistances en partageant le pays avec son frère Borzivog, et mourut en 1125.

VLADISLAS II, fils du précédent, ne parvint au trône qu'après la mort de Sobieslas I, son oncle, et par l'appui de l'empereur Conrad III (1140). Il eut plusieurs révoltes graves à combattre, et finalement Sobieslas II, son cousin, le déposséda en 1173. Il avait pris part à la 2[e] croisade en 1147, et avait fourni des secours à Frédéric dans ses guerres contre la ligue lombarde. Il mourut en 1173.

VLADISLAS III, fils puîné de Brzétislas III (Henri), lui succéda en 1198; mais, après cinq mois de règne, abdiqua en faveur de son frère Przemislas Ottocar, et se contenta de la Moravie comme apanage.

Rois et princes hongrois.

VLADISLAS, rois de Hongrie, plus communément LADISLAS. *Voy.* ce nom.

VLADISLAS, fils aîné d'Huniade (1431-57), fut donné en otage par son père, après la défaite de Cassovo, au duc de Servie, Etienne V, et se vit forcé d'épouser Elisabeth de Cilley, fille de l'ennemi mortel de son père. Redevenu libre, il fut nommé duc de Croatie et de Dalmatie, vainquit les grands

révoltés dans la Haute-Hongrie, et se distingua par ses exploits. Après la mort de son père, il eut querelle avec Ulric de Cilley, revenu en Hongrie avec le nouveau roi, Ladislas V le Posthume, et le fit tuer pour prévenir ses embûches. Mais le roi le fit décapiter à Bude. Peu après cette exécution, le frère de Vladislas, Matthias Corvin, fut appelé au trône.

VLASTA, amazone bohémienne, fut d'abord une des compagnes de Libussa, et voulut, après la mort de cette princesse en 735, former un état où les femmes domineraient sur les hommes. Elle en établit le siége sur le mont Vidovlé, d'où sa singulière armée s'élançait sur les plaines voisines pour les ravager. Elle fut ainsi huit ans la terreur de la Bohême, ferma l'oreille aux propositions de paix du roi Przemislas, et publia un code qui consacrait sur tous les points la dépendance et l'infériorité des hommes. Le fort de Vidovlé fut pris d'assaut par le roi de Bohême, et Vlasta périt les armes à la main.

VLIE ou VLIELAND, *Flevolandia*, île de Hollande (Hollande septentrionale), à 9 kil. N. E. du Texel : 14 kil. sur 3 ; ch.-l., Vlieland ; 600 hab.

VOCONCES, *Vocontii*, à peu près l'E. du *dép. de la Drôme*, peuple de la Viennaise, entre les *Allobroges* au N., les états de *Cottius* et les *Caturiges* à l'E., les *Cavares* à l'O., les *Memini* et les *Vulgientes* au S., avait pour ch.-l. *Dea* (Die) ou *Vasio* (Vaison), et plus tard *Lucus Augusti* (Luc).

VODINA, *Edesse* de Macédoine, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. N. O. de Salonique ; 12,000 hab.

VOET (Gisbert), théologien hollandais, né en 1593, mort en 1680, remplit depuis 1634 la chaire de théologie et de langues orientales à l'école d'Utrecht, passa toute sa vie en querelles, prit violemment parti pour les Gomaristes contre les Arminiens, eut pour principal adversaire, parmi les théologiens, Coccéius, fulmina contre Descartes une accusation d'athéisme, le traduisit devant les magistrats d'Utrecht, et lui suscita toutes sortes de persécutions ; enfin, il se fit universellement détester. Son ouvrage le plus remarquable est sa *Politica ecclesiastica*, 4 vol. in-4, Amsterdam, 1663-1676.

VOGEL (Christophe), habile compositeur, de Nuremberg, né en 1756, mort en 1788, à 32 ans, des suites de son intempérance, s'était déjà fait connaître par la *Toison d'Or*, opéra joué à Paris en 1786. Il laissa en mourant l'opéra de *Démophon*, qui fut joué en 1789 avec un grand succès.

VOGELBERG, *Avicula*, un des sommets des Alpes Lépontiennes, à 65 kil. S. E. du mont Saint-Gothard ; 3,423 mètres de hauteur.

VOGELSBERG, chaîne de mont. d'Allemagne, dans la Hesse, entre les bassins du Mein et du Weser. Sommet principal, l'Oberwald, 741^{m}.

VOGESUS MONS, nom latin des VOSGES.

VOGHERA, *Vicus Iriæ* ou *Iria*, ville des Etats sardes (Alexandrie), ch.-l. d'intendance, sur la rivière de Staffora, à 31 kil. N. O. d'Alexandrie ; 10,000 hab. Evêché. Soieries, filatures de soie. — L'intendance de Voghera, entre la division de Novare, le roy. Lombard-Vénitien, la prov. de Tortone, le duché de Parme et la division de Gênes, a 45 kil. sur 30 et 100,000 hab. Elle est traversée par le Tanaro, la Staffora, la Trebbia, le Bobbio.

VOGOULS, VOGOULITCHES, peuple nomade de la Russie d'Asie, de race finnoise, à l'E. de l'Oural septentrional, est répandu dans les gouvernements de Perm et de Tobolsk. Les Vogouls sont chasseurs, et vivent surtout de la chair de l'élan.

VOID, ch.-l. de canton (Meuse), à 8 kil. S. de Commercy ; 1,430 hab. Fabrique d'huile.

VOIGTLAND, *Variscia*, territoire de l'ancien empire d'Allemagne, comprenait ce que l'on appelle auj. cercle de Voigtland (au roy. de Saxe), bailliage de Weyda (dans la Saxe-Weimar), cercle de Ziegenrück (dans le gouv. d'Erfurt, à la Prusse), bailliage de Ronneburg (Saxe-Gotha), et possessions de la maison de Reuss. — Le cercle de Voigtland ou Neustadt, dans le roy. de Saxe, est entre celui d'Erzgebirge au N. E., la Bohême au S. E., la Bavière au S. O., le duché de Reuss au N. O. : 60 kil. sur 40 ; 105,000 hab. Ch.-l., Plauen.

VOIOUSSA, *Aous*, riv. de la Turquie d'Europe (Albanie), naît dans l'E. du livah de Janina, coule du S. E. au N. O., entre dans le livah d'Avlone, baigne Premiti, Tebelen, et se jette dans l'Adriatique au N. du golfe d'Avlone ; cours, 200 kil.

VOIRON, ch.-l. de cant. (Isère), à 20 kil. N. O. Grenoble ; 7,571 hab. Toile de chanvre dite de Voiron ; chapeaux de paille façon Florence ; papeteries, etc. Patrie de Cl. d'Expilly.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE, abbé DE), poëte français, né au château de Voisenon aux environs de Melun en 1708, mort en 1775, s'était déjà fait connaître par de jolis vers et par une vie dissipée, lorsqu'il reçut les ordres pour complaire à sa famille. Il fut nommé grand-vicaire de Boulogne, refusa de devenir évêque, reçut en dédommagement une riche abbaye et passa sa vie dans les plaisirs et dans le culte des muses. Il composa de petites comédies : *les Mariages assortis*, 1744 ; *la Coquette fixée*, 1746 ; des poésies fugitives, quelques opéras, et fut admis à l'Académie en 1767 ; mais il dut bien plutôt cet honneur à ses liaisons avec les grands et les gens de lettres (Voltaire, Favart, etc.) qu'à son mérite personnel. La versatilité de son caractère le rendit méprisable aux yeux mêmes des hommes les plus frivoles ; en effet, il encensa également Choiseul, d'Aiguillon, l'abbé Terray et le chancelier Maupeou, Mme de Pompadour et la Dubarry. Ses mœurs étaient scandaleuses. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1781, 5 vol. in-8. Parmi ses pièces de théâtre, *la Coquette fixée* est la moins mauvaise ; ses *Poésies fugitives* sont gracieuses, mais trop négligées. Il a aussi laissé des fragments historiques. On lui attribuait une grande part dans les ouvrages de Favart. On cite de Voisenon une foule de mots pleins d'esprit et de gaieté.

VOISIN (Catherine DES HAYES, dite la), devineresse, était d'abord accoucheuse à Paris, et se mit, pour s'enrichir, à faire le métier de sorcière. Elle fut compromise dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers, et fut accusée d'avoir débité clandestinement des poisons. Condamnée par la Chambre ardente, elle fut brûlée en place de Grève, 1680.

VOISIN, chancelier. *Voy.* VOYSIN.

VOITEUR, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Seille, à 12 kil. N. de Lons-le-Saulnier ; 1,092 hab. Bons vins.

VOITURE (Vincent), poëte français, né en 1598 à Amiens, mort en 1648, était le fils d'un riche marchand de vins. Lancé de bonne heure dans le monde et à la cour, il s'y fit une réputation d'esprit, acquit de puissants protecteurs, et devint introducteur des ambassadeurs près de Gaston, frère du roi ; pendant la révolte de ce prince il le suivit en Lorraine, en Belgique, et reçut de lui une mission en Espagne près d'Olivarez. Après le retour de Gaston en France, il s'attacha à Richelieu et jouit de la confiance du ministre et même du roi (Louis XIII). Mazarin le fit maître d'hôtel du roi, interprète des ambassadeurs chez la reine : il eut de plus diverses pensions et une riche sinécure aux finances. Il fut membre de l'Académie Française dès sa création, en 1635. Peu d'auteurs ont été plus encensés que Voiture de leur vivant, la postérité l'a oublié. On ne peut nier pourtant qu'il n'eût de l'esprit, mais il a plus de prétention encore ; il est froid, forcé, et tombe souvent dans la puérilité. Ses *Œuvres complètes*, Paris, 1713, 2 vol. in-12, se composent principalement de *Lettres* à diverses personnes, de

Lettres amoureuses et de poésies, fort médiocres en général. Ses *Lettres* eurent un succès prodigieux ; elles ont contribué, ainsi que les écrits de Balzac, à polir la langue. Voiture était le coryphée de l'hôtel Rambouillet. Il est l'auteur du fameux sonnet d'*Uranie*, rival du sonnet de *Job* par Benserade.

VOIVODE ou VAYVODE, c.-à-d. *chef de guerre* (des deux mots slavons *voi*, troupe, et *vodit* commander), nom que portaient d'abord les princes de Valachie et de Moldavie, et qui fut depuis remplacé par celui d'hospodar. Ce nom est aussi usité en Pologne pour désigner les gouverneurs des provinces ou voïvodies. — Les *voïvodies* se subdivisent elles-mêmes en *obrodies*.

VOLATERRANUS. *Voy.* MAFFEI et VOLTERRE.

VOLATERRES, *Volaterræ*, auj. *Volterra*, ville d'Etrurie, une des 12 lucumonies, à l'O. de *Sena Julia* (Sienne), fut une des dernières soumises par les Romains. Ceux-ci y battirent l'armée étrusque en 298. Perse était de Volaterres.

VOLCANO ou VULCANA (île), *Hiera*, une des îles Lipari, la plus méridionale, est déserte : 16 kil. de tour. Volcan de 800 mètres de hauteur qui jette continuellement beaucoup de soufre.

VOLCEÆ PALUDES, auj. le lac BALATON (Hongrie).

VOLCES, *Volcæ*, peuple de la Gaule, dans la Narbonaise 1re, se distinguait en plusieurs peuplades dont les plus connues sont les Tectosages et les Arécomiques (*Voy.* ces deux mots). — On présume que Volces est le même nom que Belges, et que ces deux noms dérivent du mot *volk* (*peuple* en allemand).

VOLGA, *Rha* des anciens, le plus grand fleuve de la Russie européenne et de toute l'Europe, naît dans le gouv. de Tver par 57° lat. N., 30° long. E., coule à l'E., puis au S. et au S. E., arrose les gouv. de Tver, Iaroslav, Kostroma, Nijnéi-Novogorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, Astrakhan ; reçoit à droite l'Oka, la Soura, à gauche la Mologda, la Cheksna, la Kama, l'Oufa, la Samara, et tombe par 65 ou 70 embouchures dans la mer Caspienne, après un cours d'au moins 2,800 kil. La navigation y est très facile ; mais la profondeur du fleuve diminuant tous les jours, on craint qu'un jour il ne devienne impraticable pour les bâtiments un peu gros. La pêche y est très productive. Divers canaux établis entre les affluents de la Neva et ceux du Volga unissent les mers Baltique et Caspienne ; d'autres, entre les tributaires du Volga et de la Dzvina du Nord, font communiquer les mers Caspienne et Blanche : enfin pour lier la mer Caspienne et la mer Noire, Sélim II voulut ouvrir un canal entre le Volga et le Don (qui sont très voisins l'un de l'autre à Tsaritsin) ; Ivan IV fit échouer ce projet, mais depuis les Russes l'ont repris pour leur compte et ont fait le canal d'Ivanov (qui unit la Chata et l'Oka) en attendant l'exécution du canal de Pierre I.

VOLHYNIE, *Wolhynsk* en polonais, gouv. de la Russie d'Europe, borné par ceux de Grodno et Minsk au N., de Podolie au S., de Kiev à l'E., et par la Pologne à l'O. : 350 kil. sur 251 : 7,900 kil. carrés ; 1,540,000 hab. (Russes, Polonais, Juifs, etc.). Ch.-l., Jitomir. Climat doux, sol fertile : fruits, légumes, grains, lin, riches forêts ; poix, goudron, potasse. Bétail, gibier, animaux à fourrures et quelques animaux féroces (ours, lynx, loups). Fer, chaux, gypse, pierres à bâtir, salpêtre. Industrie. Exportation active. — La Volhynie fit longtemps partie de la Pologne : elle appartient à la Russie depuis le partage de 1793.

VOLLORE-VILLE, *Lovolautrium* ou *Volotrense Castrum*, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 13 kil. S. E. de Thiers ; 3,944 hab. Colonne milliaire en l'honneur de l'empereur Claude. Ville jadis forte ; prise en 532 par Thierry, roi de Metz. — Entre Thiers et *Vollore-Ville* se trouve *Vollore-Montagne*, bourg de 830 hab.

VOLMUNSTER, ch.-l. de canton (Moselle), à 40 kil. E. de Sarreguemines ; 1,516 hab.

VOLNAY, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. S. O. de Beaune : 650 hab. Vins fins et légers, d'un bouquet agréable ; les meilleurs crûs sont ceux de Santenot, des Caillerets, de la Bouche-d'Or, des Angles, des Champans, des Caillepieds, des Chevrets et des Fremyets.

VOLNEY (Constantin-François CHASSEBOEUF, comte de), savant français, né en 1757 à Craon (Anjou), mort en 1820, vint à Paris pour étudier la médecine, mais se livra de préférence aux travaux d'érudition. En 1782, il entreprit un voyage en Orient, apprit l'arabe chez les Druzes dans un couvent du Liban, et parcourut pendant quatre ans la Syrie et l'Egypte. A son retour (1787), il publia la relation de son voyage, qui lui fit une grande réputation. Envoyé aux États-Généraux, il y soutint les idées nouvelles ; mais sous Robespierre il fut accusé de royalisme et enfermé. Le 9 thermidor le sauva. Il fut nommé en 1794 professeur d'histoire aux écoles normales, et fut membre de l'Institut lors de sa création. Il fit en 1795 un voyage aux Etats-Unis, et y fut bien accueilli, comme ami de Franklin. Il se déclara pour la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du sénat conservateur et bientôt après vice-président du sénat. Volney montra de l'indépendance en s'opposant au concordat, à l'expédition de St-Domingue, à l'établissement de l'empire ; depuis ce temps, il s'éloigna des affaires, et se livra plus spécialement à ses travaux de philologue et d'orientaliste. Néanmoins, Napoléon le fit comte de l'empire. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, en 8 vol. in-8, 1821, et ses *Œuvres choisies* en 6 vol. in-32, 1827. On y distingue son *Voyage en Egypte et en Syrie* (1787), les *Ruines*, 1791 (ouvrage philosophique bien écrit, mais conçu dans un esprit irréligieux), la *Loi naturelle* ou *Cathéchisme du citoyen* (1793), la *Chronologie d'Hérodote* (1808), les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814). Il s'était beaucoup occupé de la simplification de l'écriture des langues orientales, et proposa dans ce but des caractères nouveaux pour compléter l'alphabet vulgaire. Il fonda un prix pour le meilleur *Mémoire* sur ce sujet : ce prix est distribué annuellement par l'Institut.

VOLO, jadis *Pagases*, ou, selon d'autres, *Iolcos*, ville de l'état de Grèce, en Thessalie (Hellade orient.), sur un golfe circulaire dit golfe de Volo (golfe *Pagasétique* ou *Pélasgique* des anciens), à 50 kil. S. E. de Larisse ; 3,500 hab. Archevêché grec. Port, château. Commerce avec la Turquie et l'Egypte. Le golfe de Volo forme la limite de la Turquie et du nouvel état de Grèce du côté de l'E.

VOLOGDA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Vologda, sur la Vologda, à 730 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg ; 15,000 hab. Archevêché. Environ 50 églises. Établissements d'instruction publique. Toile à voiles, draps communs, couleurs, tanneries. Commerce assez actif avec Saint-Pétersbourg. — Fondée par les Novogorodiens du Xe au XIe siècle ; à la principauté de Rostov depuis l'invasion de Batou-Khan (XIIIe siècle) ; soumise par les grands princes de Moscou en 1390. — Le gouv. de Vologda a pour bornes celui d'Arkhangel au N., la Sibérie à l'E., les gouv. de Perm, de Viatka, de Kostroma et d'Iaroslav au S., ceux de Novogorod et d'Olonèje à l'O., et va de 36° à 57° long. E., de 58° à 64° lat. N. : 1,150 kil. de l'E. à l'O., sur 400 de largeur moyenne ; 1,060,000 hab. Plaines, sauf à l'E., où s'élèvent les monts Poyas. Climat rigoureux, mais sain ; hiver de huit mois. Sol peu fertile. Forêts. Animaux à fourrure, lynx, loups, ours. Fer, cuivre, grès, granit, chaux, gypse, feldspath.

VOLOGDA, riv. de Russie, a environ 116 kil. de cours, et tombe dans la Soukhon, à 31 kil. au dessous de la ville de Vologda qu'elle baigne.

VOLOGÈSE I, roi des Parthes, fils et successeur de Vonone II, régna de l'an 50 à 80, donna la Médie à son frère Pacorus, plaça un autre frère (Tiridate) sur le trône d'Arménie (66), vit ses états envahis par les Romains, sous le règne de Néron, mais soutint sans grande perte les efforts du général romain Corbulon; il repoussa aussi les invasions des Dahes, des Saces et des Alains.

VOLOGÈSE II, fils et successeur de Chosroës (123-148), resta en paix avec les Romains, malgré les affronts qu'ils lui prodiguèrent, et acheta la retraite des Alains qui envahissaient son territoire.

VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, envahit l'Arménie en 161, y établit Chosroès à la place de Sohême, fut battu ensuite par les Romains et attaqué par ses propres sujets, dont il ne triompha qu'avec des peines extrêmes. Il mourut en 190.

VOLOGÈSE IV, monta sur le trône en 190, feignit de soutenir le parti de Pescennius Niger pour envahir la Mésopotamie, mais fut battu par Septime-Sévère en 198, et regagna précipitamment Ctésiphon, sa capitale. Il mourut en 207.

VOLOGÈSE V, fils de Vologèse IV et frère d'Artaban V, disputa le trône à ce dernier, puis partagea l'empire avec lui, eut pour lot la Susiane, la Perside et les autres contrées méridionales de la monarchie (212). Bientôt les Perses, sous Ardechir-Babekhan (ou Artaxerce I, le premier des Sassanides), se révoltèrent contre lui. Il fut battu, s'enfuit dans le Kerman, et y perdit la vie en 219 ou 220.

VOLONNE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur la Durance, à 20 kil. S. E. de Sisteron; 1,366 hab.

VOLPI (Jean-Antoine), né à Padoue en 1686, mort professeur de philosophie, puis d'éloquence latine à Padoue, forma en 1717, avec son frère l'abbé Gaetano Volpi, un grand établissement d'imprimerie et de librairie, d'où sortirent beaucoup d'éditions estimées, accompagnées de *préfaces* et de *commentaires*. On remarque celles de Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Dante, Pétrarque, Politien. Gaetano a publié le catalogue de la *Libreria de' Volpi*, Padoue, 1756.

VOLSK, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur le Volga, à 130 kil. N. E. de Saratov; 5,000 hab. Etablissement pour les sciences dit *Propylées*.

VOLSQUES, *Volsci*, peuple du Latium méridional, au N. de la Campanie et au S. des Pélignes, semble être d'origine osque. Ils étaient divisés en plusieurs petits états formant une espèce de confédération, et dont les principaux étaient Antium, Ecètres, Vélitres, Anxur, Priverne. Celles de ces villes qui possédaient des côtes sur la mer Inférieure avaient une marine marchande, et quelquefois s'adonnaient à la piraterie. Une partie de la ligue volsque était soumise à Tarquin-le-Superbe; elle se déclara libre peu après l'expulsion des Tarquins. Depuis ce temps, les Volsques, aidés des Eques et parfois des Etrusques, firent à la république romaine une guerre acharnée. C'est chez eux que se réfugia Coriolan, exilé de Rome. Les Romains, après avoir soumis à diverses reprises les petits états de la ligue volsque et comprimé de nombreuses révoltes, finirent par briser l'existence des Volsques comme nation en 338 (après les 3 batailles de Veseris, de l'Astura et de Pedum).

VOLTA (Alexandre), célèbre physicien, né à Côme en 1745, mort en 1826, fut d'abord professeur dans sa ville natale, puis occupa 30 ans la chaire de physique à l'université de Pavie. Bonaparte le fit comte et sénateur du roy. d'Italie, et l'inscrivit le premier sur la liste des membres de l'Institut italique. Il était en outre associé étranger de l'Institut de France (depuis 1802). Volta est un des plus grands physiciens qui aient existé. On lui doit: l'*Electrophore perpétuel* (1775), le *Condensateur* (1782), l'*Eudiomètre électrique*, l'*Electroscope à pailles*, un *Pistolet* et une *Lampe à matière inflammable*; mais son principal titre est la découverte de l'appareil électrique appelé de son nom *pile voltaïque*, qui a ouvert à la chimie une carrière toute nouvelle. Cette découverte, qui date de 1794, ne fut connue en France qu'en 1801. Il y fut conduit en soumettant à une analyse plus sévère les faits observés par Galvani, et dont ce physicien avait donné une explication précipitée. Appelé en France par le 1[er] consul après cette découverte, il y reçut la médaille d'or de l'Institut. Les principaux ouvrages de Volta sont: les *Lettres sur l'inflammabilité de l'air se dégageant des marais* (traduit en français, 1776), et sa *Lettre à Banks sur la construction de la pile*. V. Antinori a publié une *Collection des ouvrages de Volta* (en italien), Florence, 1816, 5 vol. in-8.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), né à Châtenay près de Sceaux en 1694, était fils de François Arouet, ancien notaire et trésorier de la chambre des Comptes, et de Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. Il fit des études brillantes au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites, et y compta parmi ses maîtres les PP. Lejay et Porée. Son père le destinait à la magistrature, et le plaça chez un procureur; mais une vocation précoce l'entraîna irrésistiblement vers les lettres et la poésie. Dès son enfance il avait été remarqué de Ninon, qui lui légua 2,000 fr. pour acheter des livres. Il fut de bonne heure introduit par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, dans la société des grands seigneurs et des beaux-esprits, où il puisa une grande liberté de penser. A vingt et un ans il s'était déjà fait une telle réputation de malignité, qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une satire contre Louis XIV, qui parut peu après la mort du roi et qui finissait par ce vers:

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut mis à la Bastille, quoique innocent, et y resta plus d'une année. C'est en sortant de prison qu'il quitta son nom d'Arouet, sous lequel il avait été, disait-il, trop malheureux, pour prendre celui de Voltaire, qu'il tira d'un petit domaine appartenant à sa mère. Pendant sa détention il avait ébauché la *Henriade* et composé *Œdipe*. Cette tragédie fut jouée en 1718, et obtint le plus grand succès. Voltaire donna ensuite les tragédies d'*Artémire* (1720), de *Mariamne* (1724), et la comédie de l'*Indiscret* (1725), qui ajoutèrent peu à sa réputation; mais en même temps il achevait la *Henriade*, qui lui valut des éloges universels. Au milieu de ses succès il se vit de nouveau privé de sa liberté: un chevalier de Rohan, auquel il avait demandé réparation d'une grossière insulte, le fit pour toute réponse mettre à la Bastille (1726). Voltaire ne recouvra la liberté qu'au bout de six mois, et reçut ordre de sortir de France. Il se rendit en Angleterre; pendant cet exil il étudia profondément la langue, la littérature, la philosophie des Anglais, et fortifia son penchant à l'incrédulité par le commerce des Toland, des Tindal, des Collins, des Bolingbroke. Revenu clandestinement à Paris après trois ans, il s'y livra à la fois à des spéculations financières qui l'enrichirent, et à des travaux littéraires qui mirent le comble à sa gloire; en moins de cinq ans il produisit: *Brutus* (1730), *Eriphyle*, *Zaïre* (1732), dont le succès fut prodigieux (1733), *Adélaïde du Guesclin* (1734); composa le *Temple du Goût* (1733), l'*Histoire de Charles XII*, et fit paraître les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* (1735), déjà publiées à Londres en 1728, mais en anglais. Ce dernier ouvrage, jugé trop hardi, fut brûlé par la main du bourreau, et l'auteur se vit obligé de prendre la

fuite. Il alla s'enfermer au château de Cirey (en Lorraine), chez la marquise Du Châtelet, femme déjà célèbre par son goût pour les sciences, et avec laquelle il avait formé une liaison intime. Dans cette retraite où il resta cinq ans (1735-40), il étudia les sciences, à l'exemple de son amie, et rédigea les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738); c'est là aussi qu'il fit *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, les *Discours sur l'homme*, qu'il prépara le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, et composa ce poëme trop fameux, qui, en insultant à la chaste héroïne de la France, ne fit tort qu'à sa propre gloire. En 1740, il fit un court voyage à Berlin, se rendant aux pressantes invitations du roi Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs. A son retour, il se vit tout à coup recherché par le ministère qui l'avait persécuté jusque là, et fut chargé en 1743, auprès du roi de Prusse, d'une mission qui obtint un plein succès. Il composait vers le même temps pour la cour la *Princesse de Navarre*, le *Temple de la Gloire*, opéras qui furent représentés à Versailles, et chantait les victoires du roi dans le *Poëme de Fontenoy* (1745). Il obtint alors, par le crédit de Mme de Pompadour, qui s'était déclarée sa protectrice, le brevet d'historiographe de France, avec une charge de gentilhomme de la chambre du roi, et put enfin entrer à l'Académie (1746), dont les portes lui avaient été deux fois fermées. Mais sa faveur dura peu; pour le dégoûter, on affecta de lui préférer Crébillon; il se vengea en refaisant avec une grande supériorité les tragédies de son rival; c'est à cette lutte que l'on dut *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1749), *Rome sauvée* (1752): il donnait à la même époque *Nanine* (1749), la meilleure de ses comédies. Repoussé de Versailles, Voltaire se vit accueilli à Sceaux, chez la duchesse du Maine, à Nancy, où régnait Stanislas, et finit, après la mort de Mme Duchâtelet (qu'il avait perdue en 1749), par se rendre à Berlin, où les sollicitations du roi l'appelaient depuis longtemps (1750). Frédéric le logea dans son palais à Potsdam, le nomma chambellan, lui donna 20,000 fr. de pension, et fit tout pour le fixer près de lui. Voltaire goûta dans ce séjour quelques instants de bonheur, mais bientôt il excita l'envie, et se fit, par son penchant à la raillerie, des ennemis acharnés, surtout parmi les écrivains français établis à Berlin; il eut de violentes querelles avec Maupertuis, président de l'Académie, qu'il livra à la risée publique dans sa *Diatribe du docteur Akakia*. Ses ennemis parvinrent à lui nuire dans l'esprit du roi, et, après plusieurs réconciliations feintes, les deux amis se séparèrent définitivement (1753). Voltaire parcourut alors une partie de l'Allemagne, s'arrêta chez la duchesse de Saxe-Weimar, à la prière de laquelle il rédigea les *Annales de l'Empire*, le plus médiocre de ses ouvrages; séjourna à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et dans plusieurs autres villes de France, mais sans pouvoir revenir à Paris; habita quelque temps les *Délices*, sur le territoire de Genève (1755), et finit par se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). C'est là qu'il passa ses vingt dernières années; il s'y construisit une magnifique demeure, et fit, par sa présence et ses bienfaits, prospérer toute la contrée. On accourait de tous les points de l'Europe pour rendre hommage au *patriarche de Ferney*. Pendant son séjour en ce lieu, Voltaire, étendant encore le cercle de ses travaux, rédigea d'éloquents *factums* pour Calas, pour Sirven, pour Lally, victimes de déplorables erreurs judiciaires, réclama l'affranchissement des serfs de l'abbaye de Saint-Claude dans le Jura, publia des *Commentaires sur Corneille*, afin de doter une nièce de ce grand homme; mit la dernière main à l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, écrivit l'*Histoire de la Russie sous Pierre-le-Grand* (1759-65), l'*Histoire du Parlement de Paris*; composa une foule de poésies des genres les plus divers, satires, épîtres, contes, épigrammes, poésies légères; écrivit ses romans en prose, si pleins d'esprit, mais aussi de malignité et de cynisme, et fit en outre de nombreuses tragédies, dont quelques-unes, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède* (1760), sont dignes de ses meilleures années, mais dont plusieurs n'obtinrent pas même l'honneur de la représentation (les *Scythes*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, etc.), et quelques comédies, entre autres l'*Écossaise*, dirigée tout entière contre Fréron. En même temps il entretenait une correspondance immense, animait de son esprit les *Encyclopédistes*, et lançait une foule de pamphlets, où il employait contre ses adversaires l'arme du ridicule, mais trop souvent aussi l'invective et l'injure; parmi les victimes de ses sarcasmes on connaît surtout Desfontaines, Fréron, Labeaumelle, Nonotte, Sabatier, Trublet. Enfin, et c'est ce qui l'occupait le plus, il soutenait contre la religion chrétienne une lutte acharnée, et publiait sous le voile de l'anonyme un grand nombre d'écrits impies: la *Philosophie de l'histoire*, la *Bible commentée*, l'*Examen important de mylord Bolingbroke*, l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, etc.; c'est en grande partie dans le même but que fut rédigé son *Dictionnaire philosophique*. En 1778, à 84 ans, Voltaire, à la sollicitation de Mme Denis, sa nièce, qui le gouvernait, fit un voyage à Paris afin de faire représenter *Irène*, une de ses dernières productions. Il fut reçu dans la capitale avec un enthousiasme impossible à décrire; mais accablé d'honneurs de tous genres, il ne put résister à tant d'émotions, et succomba trois mois après son arrivée (30 mai 1778). Il logea et mourut chez le marquis de Villette sur le quai qui a conservé son nom. Il n'avait pas reçu les secours de la religion. On refusa de l'enterrer à Paris; son corps fut transporté à l'abbaye de Scellières, dont l'abbé Mignot, son neveu, était commendataire. Ses restes ont été solennellement transportés en 1791 au Panthéon, où ils reposent encore. Voltaire est l'écrivain le plus universel des temps modernes; doué d'une merveilleuse souplesse, il a embrassé presque tous les genres, et a manié avec bonheur les styles les plus divers. Comme poëte, il a surtout brillé dans la tragédie, où il s'est placé auprès de Corneille et de Racine; dans l'épopée, où il occupe le premier rang parmi les poëtes français, quoiqu'il soit resté bien au dessous d'Homère, de Virgile et du Tasse; dans la poésie philosophique, où il égale Pope; dans la poésie légère, où il est sans rival; mais il a été moins heureux dans la comédie, dans l'opéra, et a échoué dans l'ode. Partout ses vers sont faciles et corrects: mais on leur reproche du prosaïsme et des rimes négligées. Comme prosateur, il a traité avec un égal succès la philosophie, l'histoire, le roman, le genre épistolaire: son style est irréprochable dans ses ouvrages sérieux; il est toujours simple, clair, élégant, adapté à la nature du sujet. En histoire, il fut un des premiers à porter la critique dans l'étude des faits; ses récits sont partout pleins d'intérêt; mais trop souvent il est partial et altère les événements au gré de ses passions. Comme philosophe, il ne fit qu'adopter et propager les idées de Locke et de Condillac; d'ailleurs la philosophie n'était guère pour lui que l'incrédulité; le plus souvent il employa son talent à propager des doctrines pernicieuses, et il n'y réussit que trop; on doit cependant reconnaître qu'il respecta toujours la croyance en un Dieu et les vérités morales. Comme homme, Voltaire est un singulier mélange de qualités et de défauts; il était d'une mobilité, d'une irascibilité extrêmes; il se montra vindicatif et quelquefois hypocrite; mais il eut aussi de nobles mouvements, fit beaucoup de bien sans faste, et défendit en toute occasion les droits de la justice et

de l'humanité. Voltaire est assurément l'homme de qui on a dit le plus de bien et le plus de mal; quelque opinion que l'on ait de son caractère et de ses doctrines, on ne peut nier qu'il soit un des plus beaux génies que la France ait produits, et qu'il ait exercé pendant plus d'un demi-siècle une véritable dictature sur la littérature et la philosophie. — Les *Œuvres de Voltaire* ont été plusieurs fois réimprimées, soit en totalité, soit en partie. Parmi les éditions complètes, les plus remarquables sont celles de Kehl, 1784-89, 70 vol. in-8, avec des notes de Condorcet, Decroix et Beaumarchais, et une table des matières publiée en 1801; de Desoër, Paris, 1817-19, 13 vol. gr. in-8; de Lefebvre et Déterville, Paris, 1817-1820, 42 vol. in-8; de Lequien, Paris, 1822-26, 70 vol. in-8; de Dupont, 1825-27, 70 vol. in-8; de Dalibon, Paris, 1824 et années suivantes, 75 vol. in-8; de Jul. Didot, 1827-1829, 4 vol. in-8, compacts; enfin celle de M. Beuchot, chez Lefebvre, Paris, 1829-34, 70 vol. in-8, avec préface, avertissements, notes, tables; cette dernière édition, qui renferme beaucoup de pièces inédites et de nombreux éclaircissements, est la meilleure de toutes. La vie de Voltaire a été écrite par Condorcet, le marquis de Luchet, l'abbé Duvernet; et de nos jours, par MM. Mazure, Paillet de Warcy et Lepan. Frédéric II a composé un *Eloge de Voltaire.*

VOLTERRA, *Volaterræ*, ville de Toscane (Pise), à 45 kil. S. E. de Pise; 6,000 hab. Evêché. Murs de fondation étrusque, citadelle; musée d'antiquités étrusques; ateliers d'objets étrusques. Aux environs, gypse, salines très productives, houille; eaux thermales. Patrie de Perse, de saint Lin, de l'érudit Maffei et du peintre Daniel Ricciarelli, dit *le Volterran.* Jadis beaucoup plus importante; quelque temps république indépendante; soumise par Florence en 1361.

VOLTERRAN (Daniel RICCIARELLI, dit LE), ainsi nommé du nom de sa ville natale, né en 1509, mort en 1566, sculpteur et peintre célèbre, vint de bonne heure s'établir à Rome, fut collaborateur de Perino del Vaga, travailla pour le pape Paul III, pour beaucoup de riches familles, pour Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint (pour laquelle il peignit les *Hauts faits de Charles-Quint*), pour Catherine de Médicis, qui le chargea d'exécuter en bronze la statue équestre de Henri II (il ne put faire que le cheval, qui depuis a servi à porter la statue de Louis XIII, élevée en 1639 dans la Place-Royale et renversée en 1792). Sa *Descente de Croix* est un des chefs-d'œuvre de la peinture; comme sculpteur, personne n'a plus approché de la manière de Michel-Ange. — (RAPHAEL). *Voy.* MAFFEI.

VOLTUMNA, déesse de la volonté et du bon conseil, était surtout adorée des Etrusques. Elle avait à Vulsinies un temple où se tenaient les grandes assemblées de la fédération étrusque.

VOLTURARA, ville du royaume de Naples (Capitanate), à 24 kil. O. de Lucera: 2,800 hab. Evêché. — Ville de la Principauté-Ultérieure, à 18 kil. S. E. d'Avellino; 4,000 hab.

VOLTURNO, *Vulturnus*, riv. du roy. de Naples, naît dans le Sannio, coule au S., au S. E., au S.O., arrose Capoue, reçoit le Calore, et tombe dans la mer Tyrrhénienne à Castel-Volturno. Cours, 140 kil.

VOLUMNIE, femme de Coriolan, se mit avec Véturie, mère de ce général, à la tête des femmes qui se rendirent à son camp pour le fléchir, et obtinrent la levée du siége de Rome.

VOLUSIEN (C. VIBIUS), fils de l'empereur Gallus, fut associé par ce prince à l'empire après la mort d'Hostilien, fils de Dèce, en 252. Il fut massacré en 253 par les soldats en même temps que son père.

VOLVIC, *Vialoscensis pagus*, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 8 kil. S. O. de Riom, 3,449 hab. Aux environs, belles pierres venant de laves volcaniques et dites *pierres de Volvic*; on s'en sert beaucoup pour trottoirs. Ecole d'architecture fondée en 1820 par le comte Chabrol de Volvic.

VONA ou VONO, *Jasonium promont.*, cap de la Turquie d'Asie (Sivas), sur la mer Noire, à 50 kil. N. O. de Keresoun, par 41° 7' lat. N., 35° 28' long. E.

VONDEL (Juste VAN DEN), célèbre poëte hollandais, né à Cologne en 1587 de parents anabaptistes, mort en 1679, était bonnetier et n'avait point reçu d'éducation littéraire. Il se forma lui seul et cultiva les lettres tout en continuant son commerce. Il a laissé 32 tragédies, dont les meilleures sont: *le Sac d'Amsterdam* et *l'Exil de Gisbert* (1637), des *Satires* dignes de Juvénal, de belles poésies lyriques, des traductions en vers des *Métamorphoses* d'Ovide et de tout *Virgile*, etc. Il avait entrepris une épopée, *Constantin-le-Grand*, mais il détruisit lui-même ce poëme avant de l'avoir achevé. Vondel a beaucoup aidé par ses écrits au perfectionnement de la langue hollandaise. Malheureusement sa tournure d'esprit mordante, la guerre qu'il fit aux Gomaristes triomphants, sa conversion au catholicisme, les tracasseries d'une direction théâtrale, le réduisirent à une position fort gênée, et il fut obligé de solliciter une chétive place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam, qu'il occupa dix ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam, 1820, 10 vol. in-4. Les tragédies l'ont été séparément, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-4.

VON DER HARDT (Hermann), critique, né en 1660 près d'Osnabruck en Westphalie, mort en 1746, s'attacha aux langues orientales, surtout à l'hébreu: devint conservateur de la riche bibliothèque du duc de Brunswick, Rodolphe-Auguste, puis professeur de langues orientales à Helmstadt (1690), et recteur du gymnase de Marienbourg (1709). Il interprétait allégoriquement plusieurs des faits les plus merveilleux de la Bible; la hardiesse de ces interprétations lui attira de nombreux désagréments. Quelques uns de ses livres ayant été supprimés par l'autorité ecclésiastique, il brûla tous ses manuscrits. On a de lui, entre autres ouvrages, *Ænigmata Judæorum*, 1705; *Ænigmata prisci orbis*, 1723.

VONITZA, *Anactorium* ou *Limnea*, ville de l'Etat de Grèce (Hellade occid.), sur le golfe d'Arta, à 100 kil. S. de Janina; 2,000 hab. Archevêque grec.

VONONE I, roi des Parthes, avait été envoyé en otage à Rome par Phraate IV, son père. L'an 14 de J.-C., il fut mis en liberté par Auguste, qui le choisit pour roi des Parthes; mais bientôt ceux-ci le chassèrent et le remplacèrent par Artaban III. Vonone alla se réfugier en Arménie: mais Artaban l'en expulsa aussi. Réduit à fuir sur les terres romaines, il fut confiné à Pompéiopolis en Galatie, et, ayant essayé de s'évader, il fut tué l'an 19.

VONONE II, roi des Parthes, régna l'an 50, mais quelques mois seulement.

VOORN ou VOERN, petite île de Hollande, à l'emb. de la Meuse, à l'O. de l'île Stregen: 28,000 hab. Ch.-l., Briel.

VOPISCUS (Flavien), historien latin, natif de Syracuse, jouit à Rome sous Dioclétien et Constance Chlore d'une considération méritée. Il a écrit les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien, de Carin, lesquelles font partie de l'*Histoire Auguste.* Des six biographes auteurs de ce recueil, il est sans contredit le plus méthodique et le plus savant.

VORAGINE. *Voy.* VARAGINE.

VORARLBERG, cercle du Tyrol, à l'O., a pour bornes, au N. et au N. E. la Bavière, à l'E. le cercle de l'Innthal supérieur, au S. le canton des Grisons, à l'O. la principauté de Lichtenstein et le canton de Saint-Gall, au N. O. le lac de Constance: 80 kil. sur 45; 80,000 hab. Ch.-l., Bregenz. Ce cercle tire son nom de la chaine de l'Arl-

berg qui le traverse. Rivières : l'Aach, l'Ill, le Fussach, le Lech, l'Iller. Vins, fruits. Forêts et pâturages. Mines de fer, tissus de coton, boissellerie.

VORCHHEIM, ville de Bavière. *Voy.* FORCHHEIM.

VOREY, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 16 kil. N. du Puy; 2,083 hab.

VORGANIUM, auj. *Concarneau* ou *Carhaix*, ville de Gaule (Lyonnaise 3e), capitale des *Osismii*.

VORMARK, marche d'Allemagne. *Voy.* PRIEGNITZ.

VORONA, rivière de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Penza, coule dans la partie E. de celui de Tambov et sur la limite de celui de Voronèje, et tombe dans le Khoper; cours, 350 kil.

VORONÈJE, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Voronèje, à 520 kil. S. de Moscou, à 1,290 kil. de Saint-Pétersbourg; 15,000 hab. Archevêque grec. Palais archiépiscopal, deux cathédrales, hôtel du gouvernement, séminaire, gymnase, bibliothèque. Draps, fonderie de canons et boulets, poudre, savon, tanneries, suif. Climat très variable. Voronèje, fondée vers 1117 par les Khazares, dépendit d'abord de la principauté de Riazan, fut prise et pillée par Batou-Khan en 1237, et par les Cosaques de l'Ukraine en 1590. Pierre-le-Grand y établit en 1697 des chantiers de construction et de vastes magasins, que les incendies de 1703, 1748, 1773 détruisirent. — Le gouv. de Voronèje a au N. celui de Tambov, à l'O. ceux de Koursk et d'Ukraine, au S. celui d'Ekatérinoslav, à l'E. le pays des Cosaques du Don : 464 kil. du N. au S. sur 330 de largeur moyenne; 1,500,000 hab. Vastes plaines, climat tempéré, sol fertile (sauf au S.). Beaux pâturages, bétail, pêche active (dans le Don, etc.); grès, nitre, moellons, terres utiles dans les arts. Draps, savons, suif, distilleries d'eau-de-vie, etc.

VORONÈJE, riv. de Russie, naît dans le gouv. de Tambov, passe à Voronèje où elle est assez profonde pour porter des vaisseaux de 80 tonneaux, et tombe dans le Don. Cours total, 240 kil.

VORORT, c.-à-d. *pro loco*, pour le lieu, conseil gouvernemental établi dans les principales villes de Suisse pour expédier les affaires d'un intérêt local et pour discuter les questions avant qu'elles soient soumises à la diète.

VOROSVAGAS, ville de Hongrie. *V.* CSERVENITSA.

VORTIGERN, roi breton, d'abord chef des *Dumnonii*, se fit élire *pentheirn* ou roi de toute la nation après le départ des Romains (445), appela les Saxons Hengist et Horsa pour le défendre contre des rebelles de l'intérieur, établit le premier de ces princes dans l'île de Thanet (comté de Kent). Il eut bientôt à combattre ces dangereux alliés. Hengist fut vaincu et demanda la paix, mais il invita les principaux chefs bretons à un festin dans lequel il les fit tous égorger traîtreusement; toutefois il conserva la vie à Vortigern, qui devint ainsi suspect aux siens. Bientôt Ambrosius Aurelianus fut élu à sa place et vint l'assiéger dans son château de Cambri. Vortigern y périt en 485 dans un âge très avancé.

VOSGES (les), *Vogesus mons*, grande chaîne de montagnes qui couvre de ses ramifications le N. E. de la France, le S. E. de la Belgique, et les provinces prussiennes et bavaroises situées à l'O. du Rhin. On y distingue : 1° la *côte d'Or*, qui court au N. dans les dép. de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or; — 2° le *plateau de Langres*, dans le S. O. du dép. de la Haute-Marne; — 3° les *monts Faucilles*, qui traversent de l'O. à l'E. le dép. des Vosges; — 4° les *Vosges proprement dites*; celles-ci courent au N. E. jusqu'au mont Tonnerre (Bavière-Rhénane), en formant la limite des dép. des Vosges et du Haut-Rhin, de la Meurthe et du Bas-Rhin, et séparent les bassins de la Moselle et du Rhin. Au S. se détachent les ballons de Servance et d'Alsace, et un chaînon qui unit les Vosges au Jura; les Vosges se lient vers le N. O. au Hundsruck; au S. E., aux Ardennes par les monts Faucilles. Les plus hauts sommets des Vosges sont le Guebviller, 1,466m, le ballon d'Alsace, 1,428m, le ballon de Servance, 1,400m environ, etc. (c'est la forme arrondie de plusieurs de ces sommets qui leur a fait donner le nom de *ballons*). Belles forêts de sapins et de merisiers. Mines de cuivre, fer, plomb argentifère, houille, sel gemme, etc.; sources minérales et thermales. La Moselle, la Sarre, la Meurthe, l'Ill, la Lauter, la Meuse, la Saône sortent des Vosges.

VOSGES (dép. des), dép. de l'intérieur, borné par ceux de la Meurthe au N., de la Haute-Saône au S., du Haut et Bas-Rhin à l'E., de la Haute-Marne à l'O. : 5,859 kil. carrés; 411,034 hab. Ch.-l., Epinal. Formé aux dépens de la Lorraine. Beaucoup de montagnes (dans l'E. les Vosges proprement dites, au S. les monts Faucilles), collines, vallées. Climat varié, froid dans les mont. (la neige y reste pendant six mois), tempéré dans la plaine. Fer, antimoine, houille, marbre, granit, pierres meulières, grès blanc et sable à verre, terre à porcelaine, tourbe, etc. Eaux minérales. Sol varié; pâturages dans les mont.; très vastes forêts (elles occupent 2,220 kil. carrés ou près de moitié du dép.): grains, pommes de terre, fruits (surtout fruits à noyaux, merisiers), lin, chanvre, navette, houblon, angélique, etc. Chevaux, petit bétail, moutons, porcs, chèvres. Hauts-fourneaux et autres usines à fer; toiles de coton, dentelles; instruments de musique; kirschenwasser; boissellerie; papier renommé, faïence, verre, poterie; térébenthine; fromage façon Gruyère. — Ce dép. a 5 arr. (Epinal, Mirecourt, Remiremont, Saint-Dié, Neufchâteau), 30 cant., 547 comm.; il appartient à la 3e division militaire; a une cour roy. à Nancy, et un évêché à Saint-Dié.

VOSGIEN (LE), pseudonyme. *Voy.* LADVOCAT.

VOSS (J.-Henri), littérateur allemand, né en 1751 près de Wahren (Mecklembourg), mort en 1826, professa d'abord au *séminaire philologique* ou école normale de Gœttingue que dirigeait Heyne, devint recteur du collége d'Otterndorf en Hanovre (1778), passa bientôt à Eutin avec ce même titre, y resta 23 ans (1780-1803), et reçut du duc d'Oldenbourg une pension en récompense de ses longs services. Il fut depuis 1805 attaché à l'université de Heidelberg. De longues et vives querelles tant avec Heyne qu'avec le comte Frédéric de Stolberg et Creuzer empoisonnèrent une partie de sa vie. Il avait, comme poëte et comme traducteur, un rare talent. Outre des poésies originales (18 *idylles*, des *poésies diverses*, un poëme de *Louise* en trois chants, qui a inspiré à Gœthe *Hermann* et *Dorothée*), on lui doit les traductions complètes en vers d'*Homère* (1781, 2e édition, 1821), de *Virgile* (1799), d'*Horace* (1806, 2e édition, 1820), d'*Hésiode* et de l'*Argonautique d'Orphée* (1806), de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1806), de *Tibulle* (1810), d'*Aristophane* (1821), d'*Aratus* (1824), de divers passages des *Métamorphoses* d'Ovide (1798). Il a aussi trad. environ un tiers des pièces de *Shakespeare* (1818-26). On estime beaucoup ses traductions de poëtes grecs, surtout celle d'Homère : chaque vers grec est rendu par un vers allemand qui calque avec la dernière fidélité les formes et l'allure de l'original.

VOSSIUS (Gérard-Jean), savant allemand, né en 1577 à Heidelberg, mort en 1649, fut professeur de grec à Leyde, de philosophie à Steinfurt, prit ensuite la direction du collége théologique de Leyde, fut suspendu en 1620 comme gomariste, et alla occuper une chaire d'histoire à Amsterdam (1633). Ses *Œuvres complètes* en latin forment 6 vol. in-fol., Amsterdam, 1701, et comprennent, entre autres ouvrages : l'*Histoire du Pélagianisme* (qui fut l'origine de sa destitution), un *Traité de l'Idolâtrie*; un autre *De la manière d'écrire l'histoire*, un *Dic-*

tionnaire étymologique, des traités fort estimés sur la *Rhétorique*, la *Grammaire*, la *Poétique*, etc.

VOSSIUS (Isaac), un des fils du précédent, né en 1618, mort en 1689, refusa en 1649 la chaire laissée vacante par la mort de son père afin de se livrer tout entier à l'étude, passa en Suède où il fut le bibliothécaire de Christine et son maître de grec, fut disgracié par l'effet des intrigues de Saumaise, reçut diverses gratifications de Louis XIV, fut nommé par Charles II chanoine de Windsor, et alla se fixer en Angleterre où il mourut. Ses *Œuvres complètes* n'ont jamais été réunies. On y trouve une érudition ingénieuse, mais peu de méthode, et du cynisme dans l'expression. Ses principaux ouvrages sont : *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1673, in-8 ; *De Nili et aliorum fluminum origine*, La Haye, 1666, in-4 ; *De vera mundi ætate* (il y soutient la supputation des Septante); *De Sibyllinis oraculis*, 1679, etc., qui furent mis à l'index à Rome. On lui doit aussi une édition de *Catulle*, Londres, 1684, in-4, et quelques autres.

VOSTITSA, *Ægium*, ville de l'État de Grèce (Achaïe), près du golfe de Lépante, à 28 kil. E. de Patras ; 2,000 hab. Fréquents tremblements de terre. Jardins, oliviers, vignobles, etc.

VOSTOUNI, nom arabe de l'*Égypte moyenne*.

VOTIAKS, peuple de Russie, d'origine finnoise, habite dans les gouv. de Viatka et d'Orenbourg; au nombre d'environ 90,000 individus. Ils sont laids, petits, malpropres, et ont beaucoup de rapports avec les Tchouvaches et les Tchérémisses.

VOUET (Simon), peintre français, né à Paris en 1582, mort en 1649, se fit très jeune encore une réputation comme peintre de portraits, peignit le sultan Achmet I à Constantinople, travailla pour Urbain VIII à l'embellissement des églises Saint-Pierre et Saint-Laurent, et enfin revint en France sur l'ordre de Louis XIII qui prit de lui des leçons de pastel, le nomma son premier peintre et le logea au Louvre. Vouet était avide d'argent. Pour suffire aux demandes il adopta une manière expéditive très inférieure à celle qu'il avait employée d'abord ; aussi ses derniers tableaux sont-ils loin d'égaler les premiers, et se vit-il éclipser par Poussin, que Louis XIII avait appelé en France. Il n'en a pas moins rendu de grands services à la peinture, en ramenant les artistes au bon goût; c'est à son école que s'étaient formés Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy. Ses chefs-d'œuvre sont une *Salutation angélique* et une *Présentation au temple* (celle-ci est au musée du Louvre).

VOUGEOT, village du dép. de la Côte-d'Or, à 6 kil. N. E. de Nuits; 250 hab. Sur la côte voisine est le *clos Vougeot* qui produit d'excellent vin rouge de première qualité.

VOUILLÉ, dit aussi *Voclade*, ch.-l. de canton (Vienne), sur l'Auxonne, à 16 kil. N. O. de Poitiers; 1,464 hab. C'est là qu'on place la célèbre défaite d'Alaric par Clovis I (507).

VOULTE (LA), ville de France. *Voy.* LA VOULTE.

VOUNEUIL, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. S. de Châtellerault ; 1,386 hab.

VOURLA, *Clazomènes*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe de Smyrne, à 35 kil. S. O. de Smyrne ; 5,000 hab. Beau port.

VOUVRAY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la Cize, à 9 kil. E. de Tours; 2,610 hab. Vins blancs.

VOUZIERS, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 50 kil. S. de Mézières; 2,101 hab. Tribunal de 1re instance. Usines à fer ; grains, osier ; vannerie, laine et lin. — L'arr. de Vouziers a 8 cant. (Attigny, Buzancy, le Chesne, Grandpré, Machault, Monthois, Tourteron, Vouziers), 121 comm., et 60,837 hab.

VOVES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil. S. E. de Chartres; 1,315 hab.

VOYER D'ARGENSON. *Voy.* ARGENSON.

VOYSIN (Daniel-Franç.), chancelier de France, né en 1654 à Paris, fut d'abord intendant du Hainaut, et devint, grâce à la protection de Mme de Maintenon, membre du conseil d'état (1694), secrétaire d'état de la guerre (1709), quoiqu'il entendît fort peu les opérations militaires, et enfin chancelier (1714). C'est lui qui, par ordre de Mme de Maintenon, insinua à Louis XIV les dispositions testamentaires qu'il fit en faveur des princes légitimés; néanmoins, quelques jours après la mort du roi, il révéla, dit-on, au duc d'Orléans le contenu du testament, et proposa au parlement l'annulation de cet acte. Devenu régent, Philippe le récompensa en lui laissant les sceaux et en lui donnant entrée au conseil de régence; mais il eut peu d'influence. Il mourut en 1717. C'est de lui que descend la famille Voysin de Gartempe, honorablement connue dans la magistrature.

VRAITA, *Fevus*, riv. des États sardes, sort des Alpes maritimes, au S. O. du mont Viso, coule à l'E. jusqu'à Castiglione, puis au N., et se jette dans le Pô après un cours de 80 kil.

VRATISLAS I, régna sur la Bohême avec le titre de duc, de 921 à 925, et fut le premier duc chrétien. Il fut père de Venceslas I.

VRATISLAS II, premier roi de Bohême, monta sur le trône en 1061. Il n'eut d'abord, comme ses prédécesseurs, que le titre de duc : mais ayant rendu service à l'empereur Henri, qu'il soutint contre Rodolphe son compétiteur, il reçut de ce prince en récompense le titre de roi avec la main de sa fille Judith. Il fut sacré à Prague par l'archevêque de Trèves, et mourut en 1093.

VRIES (Gérard DE), philosophe hollandais du XVIIe siècle, natif d'Utrecht, adopta les idées de Descartes, et publia pour les défendre divers écrits, entre autres, *De Deo divinisque perfectionibus*, Utrecht, 1685; *De R. Cartesii meditationibus a Gassendo impugnatis*, 1691 ; *De ideis rerum innatis*, 1695. On lui doit aussi une bonne *Logique*, et une savante dissertation *De homœomeria Anaxagoræ*, 1692. — On connaît encore J. Fredeman de Vries de Leeuwarden, peintre et architecte du XVIe siècle, habile surtout dans la perspective; — Martin Gerritson de Vries, navigateur qui fut chargé en 1643 par Van Diémen, gouverneur des Indes hollandaises, d'explorer les côtes de l'île d'Yéso, les Kouriles, et fit faire quelques pas à la géographie ; — Jérôme de Vries, écrivain, né en 1776, à Amsterdam, secrétaire d'état, auteur d'une *Histoire de la poésie néerlandaise*, Amsterdam, 1810, et d'autres ouvrages estimés.

VRILLIÈRE (le marquis de LA). *Voy.* LA VRILLIÈRE.

VSEVOLOD, nom de trois grands princes russes.

VSÉVOLOD I, né en 1029, fils d'Iaroslav I, eut comme apanage la principauté de Péréiaslav, prit les armes contre son frère Isiaslav, d'accord avec son autre frère Sviatoslav II, prince de Tchernigov, 1073, et mit ce dernier sur le trône : fit la paix avec Isiaslav à la mort de Sviatoslav II, 1076, et lui succéda comme grand prince à Kiev en 1078. Son règne fut de 15 ans. Il eut pour successeurs à Kiev son neveu Sviatopolk II, qui régna de 1093 à 1113; à Péréiaslav, son fils Vladimir II (Monomaque).

VSÉVOLOD II, un des fils d'Oleg, fils de Sviatoslav III, se fit proclamer grand-prince de Kiev en 1138, gouverna en tyran, selon les uns, en sage selon d'autres, et mourut en 1146.

VSÉVOLOD III, grand-duc de Vladimir (1177-1212), était un des fils d'Iourié, vit ses états déchirés par des guerres civiles qui affaiblirent les fils de Rurik, et fit de Vladimir l'état dominant.

VUKOVAR, ville de l'Esclavonie civile, ch.-l. du comitat de Syrmie, à 33 kil. S. E. d'Eszek, au confluent de la Vuka et du Danube : 6,000 hab.

VULCAIN, *Vulcanus* en latin, *Hephæstos* en grec, dieu du feu, fils unique de Jupiter et de Junon. Comme il était laid et difforme, Jupiter, ou, selon

d'autres, Junon, le précipita du ciel; il tomba dans l'île de Lemnos, et resta boîteux de sa chute. Vulcain établit des forges dans les îles Lipari et sur l'Etna; il y travaillait avec les Cyclopes à forger la foudre. Malgré sa laideur, Vulcain prit Vénus pour épouse; mais comme cette déesse lui faisait de fréquentes infidélités, il s'en vengea en l'enfermant dans un filet ainsi que Mars, son amant, un jour qu'il l'avait surprise avec ce dieu, et l'exposa dans cet état à la risée des Immortels. On lui attribue mille ouvrages merveilleux: il construisit le palais du soleil et le trône de Jupiter, fabriqua les armes d'Achille, celles d'Énée, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione; il enchaîna Prométhée sur le mont Caucase, etc. On lui donne pour fils Céculus, Cacus, Cercyon, êtres malfaisants, qu'il eut d'Aglaïa, de Cabira et de quelques autres, et pour élève le célèbre Dédale. Son culte paraît originaire de l'Egypte, où ce dieu s'appelait Fta. Il était surtout adoré en Sicile, en Egypte, à Athènes, à Rome. Son nom ressemble fort à celui de Tubalcaïn. Il y a aussi une analogie remarquable entre le nom grec de Vulcain (*Hephœstos*) et celui de la déesse Vesta (*Hestia, Festia*), à laquelle le feu était aussi consacré.

VULCANIENNES ou EOLIENNES (îles), *Vulcaniæ* ou *Æoliæ insulæ*, auj. îles LIPARI.

VULGATE (de *vulgatus*, rendu public), version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par l'église catholique (au concile de Trente), paraît remonter au IIe siècle, ou tout au plus tard au IVe. S'étant bientôt altérée, elle fut révisée par saint Jérôme sur l'ordre du pape Damase, vers 384. Cette révision se corrompit elle-même, et les papes en ont fait faire, depuis la découverte de l'imprimerie, diverses éditions critiques. Les plus célèbres sont celles de Sixte-Quint (Rome, 1592), et de Clément VIII (Rome, 1598); la 2e est la plus suivie. La *Vulgate* n'est pas toujours d'accord avec la traduction grecque des *Septante*.

VULGIENTES, peuple de Gaule (Narbonaise 2e), avait pour ch.-l. *Apta* (auj. Apt).

VULSINIES, *Vulsinii*, auj. *Bolsena*, célèbre ville d'Etrurie, sur le lac de ce nom (auj. *Lago di Bolsena*), au N. de Tarquinies, était une des 12 lucumonies étrusques, et fut pendant longtemps le siége de la diète générale (cette diète s'y tenait dans le temple de *Voltumna*). Les Romains prirent Vulsinies en 294. Les esclaves de Vulsinies s'étant révoltés en 265 av. J.-C., les Romains vinrent les réduire, et profitèrent de cette occasion pour consolider leur autorité.

VULTUR MONS, montagne qui faisait partie des Apennins, séparait la Lucanie d'avec l'Apulie.

VULTURNE, *Vulturnus*, auj. le *Volturno*, riv. de la Campanie, naissait dans le Samnium, près de Bovianum, et tombait dans la mer Inférieure après avoir baigné Vénafre et la ville de Vulturne, qui fut depuis nommée *Capoue* (auj. *Castel-Volturno*).

VYASA, c.-à-d. le *compilateur*, mouni ou anachorète indien, que l'on place, tantôt vers le XVe, tantôt au XIIe siècle avant notre ère, fils du savant Parasara et de la belle Satyavati, et frère utérin du roi Santanou, était né dans une île du fleuve Yamounâ. A la fois théologien, philosophe, poète, il recueillit et mit en ordre les Védas, auxquels il donna la forme sous laquelle nous les possédons, rédigea les 18 *Pouranas*, les 18 *Oupa-Pouranas*, et composa un vaste poëme intitulé le *Mahabharata*. Il est l'auteur d'un système de philosophie orthodoxe dont il consigna les principes dans le *Védanta-darsana*, et qui se fait remarquer par un idéalisme exagéré.

VZESLAV, arrière-petit-fils de Vladimir I, hérita de Polotsk en 1044, prit les armes contre Isiaslav I, grand-prince depuis 1054, fit alliance contre lui avec les Petchenègues, et finit, après des succès divers, par faire une transaction qui dégageait Polotsk de toute vassalité à l'égard de Kiev. Vzeslav mourut en 1101.

VZEVOLOD. *Voy.* VSÉVOLOD.

W

N. B. *Cherchez par* V *et par* OU *les mots qui ne seraient pas ici.*

WAAG, rivière de Hongrie. *Voy.* VAG.

WAARSCHOOT, ville de Belgique (Flandre orient.), à 14 kil. N. O. de Gand; 5,300 hab. Toiles.

WAAS (pays de), petit pays de Flandre le long du Bas-Escaut, avait Rupelmonde pour ville principale.

WAAST ou WAST (saint), *Vedastus* en latin, était prêtre dans le diocèse de Toul lorsqu'il fut chargé par son évêque d'instruire Clovis qui se préparait à embrasser le christianisme. Il devint évêque d'Arras et seconda les travaux de saint Remy dans le diocèse de Reims: il mourut en 540, et fut inhumé près d'Arras, dans un lieu où fut élevée depuis la célèbre abbaye dite *de Saint-Waast*.

WABASH, riv. des Etats-Unis, naît dans l'O. de l'état d'Ohio, entre dans celui d'Indiana, sépare ce dernier de l'état d'Illinois, passe à Vincennes et se jette dans l'Ohio après 700 kil. de cours.

WACE (Robert), dit aussi *Guace* ou *Wistace*, poëte anglo-normand, natif de Jersey, fut clerc-lisant à la cour d'Angleterre sous Henri I, Henri II et Henri Court-Mantel, puis chanoine de Bayeux, et mourut en Angleterre vers 1184. On a de lui: 1° *Le Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, Paris, 1543 et 1584, in-4; 2° le *roman du Rou* en vers alexandrins, Paris, 1827, 2 vol. in-8, avec notes, par Fréd. Pluquet; 3° la *Chronique ascendante des ducs de Normandie* (dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires, tome I).

WADDING (Le P. LUC DE), franciscain irlandais, né en 1588 à Waterford, mort à Rome en 1657, vint jeune en Espagne où il étudia ainsi qu'à Lisbonne, fut cordelier à 16 ans, enseigna la théologie à Salamanque, puis à Rome, remplit diverses missions près du Saint-Siége, et laissa, entre autres ouvrages: *Presbeia, sive legatio Philippi III et IV ad Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII*, Louvain, 1624, in-folio; *Annales ordinis Minorum*, Lyon et Rome, 1628-51, 8 vol. in-fol.; *Scriptores ordinis Minorum*, 1650. On lui doit une édition des œuvres de *J. Duns Scot*, avec sa *Vie*. — Un autre Wadding, Pierre, jésuite, du même pays et de la même époque, professa la théologie à Louvain et à Prague, et publia (à Neisse, 1634) une réfutation du *Flagellum jesuiticum*, libelle dirigé contre son ordre.

WADOWICE, auparavant *Myslenice*, cercle de Galicie, entre la république de Cracovie au N., les cercles de Bochnia et de Sandec à l'E., la Hongrie au S., la Moravie à l'O. 75 kil. sur 45: 280,000 hab. Ch. l., Wadowice; 1500 hab. Sol montagneux.

WÆNGLER, philologue. *Voy.* PAREUS.

WAERBEK (PERKIN). *Voy.* PERKIN.

WÆSTERAS, lan de Suède. *Voy.* VÆSTERAS.

WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur dramatique, né à Versailles en 1787, mort en 1824, a donné (presque toujours avec des collaborateurs) diverses pièces très spirituelles, entre autres *Haydn*,

1811; *le Voile d'Angleterre*, avec Moreau, 1814; *le Voyage à Dieppe*, avec Fulgence, 1821, etc.

WAGRAM, village des états autrichiens (Autriche), à 16 kil. N. E. de Vienne. Napoléon y remporta sur l'archiduc Charles une victoire décisive les 5 et 6 juillet 1809. Il donna le titre de prince de Wagram à Berthier, qui avait puissamment contribué au gain de la bataille.

WAGRIE, ancienne contrée du Holstein, comprend les villes de Lubeck, Oldenbourg, Plœn, Eutin, Travemunde, etc.

WAHABITES, puissante secte arabe, aujourd'hui répandue dans la plus grande partie du Nedjed (où Derreyeh est leur place principale) et dans le Lahsa, vers le golfe Persique, prétend suivre dans toute leur pureté les préceptes de l'islamisme, admet l'authenticité du Coran, mais refuse à Mahomet, ainsi qu'aux imams descendants d'Ali, tout caractère divin. Les Wahabites se distinguent par des mœurs simples et une grande bravoure; mais ils sont superstitieux et cruels; ils se livrent sans scrupule au brigandage et à la piraterie, croyant effacer l'odieux de cette vie par les pratiques de leur religion. — Cette secte a pris naissance au sein de l'Yémen, vers le milieu du XVIIIe siècle. Elle eut pour chef le cheik Mohammed-ben-Abd-el-Wahab, c.-à-d. *fils d'Abd-el-Wahab* (d'où lui vint le nom de *Wahabites*), qui fut surtout secondé par un autre cheik fort puissant nommé Sehoud. La nouvelle doctrine, présentée comme une réforme de l'Islamisme, se répandit promptement dans toute l'Arabie, en Égypte, dans la Turquie d'Asie, et bientôt se rendit partout redoutable. Après avoir repoussé une expédition dirigée contre eux par le pacha de Bagdad (1801), les Wahabites s'emparent de la Mecque, puis, au commencement de 1803, ils franchissent l'isthme de Suez et menacent le Caire: mais ils sont arrêtés par les Mamelouks. Rentrés en Arabie, ils prennent Médine (30 juillet); et bien que Mohammed, leur chef, périsse assassiné au milieu de ses triomphes (octobre 1803), ils n'en continuent pas moins leurs conquêtes. En 1808, sous la conduite d'Abdallah, fils de Sehoud, ils menacent la Syrie et prennent Damas; mais en 1812, Ibrahim, fils du pacha d'Egypte, va les chercher en Arabie et remporte sur eux quelques avantages. Enfin, en 1814, Méhémet-Ali, s'étant mis lui-même à la tête de ses troupes, parcourt tout le Nedjed, prend Derreyeh, leur capitale, fait prisonnier Abdallah et le conduit à Constantinople, où le sultan ordonne sa mort (1818). Depuis ce temps la puissance des Wahabites n'a pu se relever; cependant leur secte compte encore beaucoup de partisans.

WAHAL, *Vahalis*, bras mérid. du Rhin, se détache du fleuve au fort de Schenk, entre Doorneburg et Millingen, passe à Nimègue et à Thiel, s'unit une première fois à la Meuse, près de l'île de Voorn, passe à Bommel, s'unit une seconde fois à la Meuse à Gorkum et se jette avec elle dans la mer du Nord; cours, 80 kil. *Voy.* RHIN.

WAIBLINGEN, petite ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 14 kil. N. E. de Stuttgart, faisait partie des domaines de Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'empereur Conrad. Le nom de cette ville fut pris pour cri de guerre par les partisans de la maison de Hohenstaufen à la bataille de Weinsberg, en 1140. Ce nom, légèrement altéré, devint en Italie celui de *Gibelin*.

WAIFRE, duc d'Aquitaine, 745-768, fils de Hunald, avait donné asile à Grifon, frère de Pépin et de Carloman, et attira ainsi les armes des Héristal sur la France du midi (758). Il soutint neuf ans, avec des succès divers, une lutte vigoureuse contre Pépin, qui fit à l'Aquitaine une guerre d'extermination, et fut enfin tué par ses domestiques dans les bois qui étaient devenus son seul asile.

WAIGATZ, île et détroit de Russie. *V.* VAIGATCHE.

WAI-HOU (île), dans l'Océanie. *Voy.* VAÏ-HOU.

WAILLY, bourg du dép. de l'Aisne. *Voy.* VAILLY.

WAILLY (Noël-Fr. DE), savant grammairien, né en 1724 à Amiens, mort en 1801, vint de bonne heure à Paris, s'y fit connaître comme bon instituteur, et fut membre de l'Institut dès sa formation. Il a laissé une excellente grammaire intitulée: *Principes généraux et particuliers de la langue française*, 1754, in-12, qui devint classique aussitôt qu'elle parut; un *Nouveau Vocabulaire français*, ou *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1801, in-8, etc. Il adopta dans ces ouvrages les réformes orthographiques proposées par Dumarsais, Voltaire et Duclos.

WAILLY (Ét.-Augustin DE), fils du précédent, né à Paris en 1770, mort en 1821, fut un des plus brillants élèves du collége Ste-Barbe, puis de l'école Polytechnique, fut nommé proviseur du Lycée Napoléon (auj. collége Henri IV) lors de sa fondation (1805), et resta jusqu'à sa mort à la tête de cet établissement qu'il porta au plus haut point de prospérité. Il a donné, outre des éditions améliorées des ouvrages de son père, un *Dictionnaire de rimes*, 1812; une traduction en vers des *Odes* d'Horace, 1817-1818, in-12. Il a laissé plusieurs enfants qui se sont aussi distingués dans les lettres. L'un d'eux, M. Alfred de Wailly, dirige aujourd'hui le collége Henri IV et poursuit l'œuvre si bien commencée par son père.

WAILLY (Ch. DE), de la famille des précédents, architecte, né à Paris, 1729-98, élève de Blondel et de Servandoni, donna les plans de l'hôtel d'Argenson et du théâtre de l'Odéon à Paris, du château des Ormes en Touraine, du palais Spinola à Gênes, refusa les brillantes offres de Catherine II, fut nommé membre de l'Académie d'architecture (1767), puis de celle de peinture (1771), et enfin de l'Institut.

WAISHYAS. *Voy.* BANIANS et BRAHMANISME.

WAITZEN, ville de Hongrie (Pesth), sur le Danube, à 32 kil. N. de Bude; 10,500 hab. Évêché. Académie, école de sourds-muets, collége piariste.

WAKEFIELD, ville d'Angleterre (York), à 12 kil. S. de Leeds; 25,000 hab. Jolie église St.-Jean, etc. Lainages, bonneterie, teinturerie, etc. Houille. Il y fut livré en 1460, pendant la guerre des Deux-Roses, une bataille sanglante dans laquelle fut tué Richard, duc d'York.

WAKEFIELD (Gilbert), critique anglais, né à Nottingham en 1756, mort en 1801, entra dans la carrière évangélique, mais se sépara bientôt du clergé anglican, dont il n'approuvait pas les doctrines; fut instituteur à l'école de Warrington, puis professeur de belles-lettres à Hackney; quitta l'enseignement pour se livrer à des travaux littéraires et à la politique, défendit les idées libérales, blâma la guerre contre la France, et publia dans ce sens des pamphlets hardis qui le firent incarcérer (1798). Il mourut du typhus peu après sa sortie de prison. On lui doit des éditions estimées d'Horace, Virgile, Lucrèce, Bion, Moschus; des éditions avec commentaires des poésies de Th. Gray (1786), de Pope (1798); un recueil d'observations philologiques intitulé: *Sylva critica*, 1789-95; un *Delectus tragœdiarum græcarum*, 1794, et des écrits théologiques parmi lesquels on remarque ses *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles concernant la personne de Jésus-Christ* (1784). Comme philologue, Wakefield ne fut pas moins hardi que Bentley. Il était lié avec Fox, Wilberforce, etc.

WALCHEREN, île du roy. de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut, est séparée de Beveland-Sud par le détroit de Sloe: 18 kil. sur 14; 30,000 hab. Chef-lieu, Middelbourg; autres villes, Flessingue, Veere. Superbes digues. Sol fertile, mais climat malsain. Les Anglais y tentèrent une célèbre expédition en 1809, tandis que Napoléon était occupé par sa campagne de Wagram; Bernadotte fit échouer leur entreprise.

WALCKENAER, philologue. *Voy.* VALCKENAER.

WALCOURT, ville de Belgique (Namur), à 42 kil. S. O. de Namur ; 800 hab. Affineries, martinet pour fer. Pèlerinage à une image de la Vierge.

WALDBOURG (baronnie de), ancien état d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, entre l'Iller et le Rhin. Les barons de Waldbourg avaient la charge héréditaire de maître-d'hôtel (*truchsess*) de l'Empire. *Voy.* TRUCHSESS.

WALDECK (principauté de), petit état de la Confédération-Germanique, formé de 2 parties inégales : 1° la principauté de Waldeck proprement dite (enclavée dans les gouv. de Minden et d'Arensberg en Prusse Rhénane et dans la Hesse électorale) ; 2° le comté de Pyrmont. Capitale, Corbach ; autres lieux Arolsen (résidence du prince), Waldeck, bourg de 900 hab., avec un château ruiné : 790 kil. carr.; 56,000 hab. Pays montagneux, sol peu fertile. Fer, plomb, cuivre, albâtre, marbre ; eaux minérales célèbres, à Pyrmont.— Le prince de Waldeck, avec ceux de Reuss, de la Lippe, de Hohenzollern, de Lichtenstein, a la 16e place à la Diète. Le gouvernement est monarchique. Le revenu public s'élève à 1,200,000 fr. ; la dette passe 2,000,000. La famille de Waldeck fait remonter son origine à Witikind ; elle porta longtemps le titre de comte, et devint princière en 1682. Cette maison, après avoir formé plusieurs lignes aujourd'hui éteintes (Schwalenburg, Sternberg, Eisenberg, Wildungen), est auj. divisée en 2 lignes, Waldeck-Waldeck (c'est celle qui règne) et Waldeck-Bergheim (qui n'est qu'une ligne apanagée).

WALDECK (George-Frédéric, prince de), général allemand, né en 1620, mort en 1692, servit les Etats de Hollande, puis Léopold I, qui le fit feld-maréchal, eut part à la grande bataille de Vienne (1683), revint en Hollande, où il fut nommé maréchal-général des armées des Provinces-Unies, fut battu à Fleurus par le maréchal de Luxembourg, et mourut sans postérité. — Son petit-neveu, mort en 1750, commandait les troupes hollandaises à Fontenoy (1745). — Chrétien-Aug., prince de Waldeck, né en 1744, servit l'Autriche contre les Turcs, puis contre la France, perdit un bras au siége de Thionville (1792), prit part à l'attaque des lignes de Wissembourg, remplaça Mack (1794), puis passa en Portugal, où il mourut en 1798. — Un autre Waldeck, évêque de Munster au XVIe, fut chassé de Munster en 1533 par les Anabaptistes, ayant à leur tête Jean de Leyde, mais rentra de vive force dans la ville, prit Jean de Leyde, et le livra au supplice.

WALDEMAR. *Voy.* VALDEMAR et MARGUERITE.

WALDENBURG, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur la Mulde, à 26 kil. N. O. de Chemnitz ; 3,000 hab. Château. Bas, toile, lainages, cotonnades, etc. — Ville du Wurtemberg, dans la principauté de Hohenlohe ; 1,050 hab. — Ville de Silésie, dans le comté de Hochberg ; 1,800 hab. Mines.

WALDPOTT (Henri DE), 1er grand-maître de l'Ordre Teutonique. *Voy.* TEUTONIQUE (Ordre).

WALDRADE. *Voy.* VALDRADE.

WALDSTÆTTES, c.-à-d. *Etats des Forêts*. On nomme ainsi les 4 cantons suisses de Schwitz, Uri, Unterwald et Lucerne.

WALDSTÆTTES (lac des), ou *Lac des Quatre-Cantons*, quelquefois *lac de Lucerne*, lac de Suisse, vers le centre, forme un grand nombre de sinuosités, et baigne les 4 cantons appelés *Waldstættes*. Sur ses bords, montagnes hautes et escarpées, épaisses forêts.

WALDSTEIN, château de Bohême, près de Turnow, a donné son nom au célèbre général Waldstein, plus connu sous le nom de Wallenstein.

WALEF (B.-H. DE CORTE, baron de), né à Liége en 1652, mort en 1734, voyagea longtemps en Europe, fut agent d'intrigues, officier au service de l'Angleterre, puis de la Hollande, obtint la confiance de la duchesse du Maine, et eut part à la conspiration de Cellamare. Il a laissé plus de 30,000 vers français ; on a de lui 5 vol. in-8 d'*Œuvres choisies*, Liége, 1731, et 5 autres, publiés à Liége (1725).

WALES, nom anglais de la principauté de Galles.

WALHALLA. *Voy.* VALHALLA.

WALID I (ABOUL ABBAS), 6e calife ommiade d'Orient, succéda à son père Abdel-Melek en 705, dut toute l'illustration de son règne aux conquêtes de ses lieutenants, et vit la domination arabe s'étendre du détroit de Gibraltar aux frontières de la Tartarie. Walid fit agrandir le temple des Juifs à Jérusalem, ordonna la reconstruction du temple de Médine, et fonda à Damas un caravansérail et un hôpital pour les voyageurs. Il mourut en 715.

WALID II (ABOUL ABBAS), 11e calife ommiade d'Orient, fils d'Yezid II, succéda en 743 à son oncle Hescham, se livra aux plus abominables excès, excita le mécontentement universel, et fut chassé après 14 mois de règne (744).

WALKER, nom commun à plusieurs écrivains anglais, dont le plus connu est John Walker, grammairien, né en 1732 à Friern-Barnet (Hartford), aux environs de Londres, mort en 1807. Il se destina d'abord à la scène, puis se voua à l'enseignement, se distingua surtout par la beauté de son élocution, fit avec grand succès des cours de débit oratoire, et composa des ouvrages qui devinrent classiques, entre autres des *Eléments d'élocution* (1781), et un *Dictionnaire critique de prononciation* (1798).

WALKYRIES. *Voy.* VALKIRIES.

WALLACE (Guill.), né en 1276 dans le comté de Renfrew, mort en 1305, est un des héros populaires de l'Ecosse. Il tua à 19 ans le fils du gouverneur de la forteresse de Dundee, s'enfuit, forma une bande à la tête de laquelle il attaqua les troupes d'Edouard I, se fit ensuite nommer vice-roi d'Ecosse ou régent pour Baliol, qui était prisonnier en Angleterre, battit Ormesby, fut encore vainqueur sur les bords du Frith (1297), reprit Berwick, envahit les comtés septentrionaux de l'Angleterre (1298), mais fut vaincu à son tour à Falkirk par la faute des nobles écossais. Il préparait dans la retraite de nouveaux moyens de défense, lorsqu'il fut trahi par un des siens. Conduit à Londres et chargé de chaînes, il fut décapité à Tower-hill (1305).

WALLENSTADT, ville de Suisse (Saint-Gall), sur le lac de Wallenstadt ou Wallensee, à 40 kil. N. O. de Coire ; 300 hab. — Le lac est très petit ; il offre les sites les plus pittoresques.

WALLENSTEIN (Albert-Venceslas-Eusèbe DE WALDSTEIN, dit vulg.), fameux général des Impériaux, naquit en Bohême en 1583, d'une ancienne et noble famille, qui professait la religion catholique. Il se distingua dès le commencement de la guerre de Trente-Ans (1618-21), et reçut en don de l'emp. Ferdinand II des domaines immenses confisqués sur les rebelles de la Bohême. Bientôt Wallenstein leva à ses frais une armée de 50,000 hommes, avec laquelle il obtint d'éclatants succès. Se concertant avec Tilly, il refoula les Danois dans le pays d'Osnabrück et de Münster, battit Mansfeld au pont de Dessau, le poursuivit jusqu'en Hongrie, défit les Turcs et Bethlem-Gabor qui prêtait du secours au général vaincu, força Bethlem-Gabor à la paix, puis regagna le Brandebourg, qu'il conquit ainsi que le Holstein, le Slesvig, le Mecklembourg, la Poméranie, et réduisit Christian IV à signer le traité de Lubeck (1629). Grâce à ses efforts, le triomphe de la cause catholique semblait assuré, lorsque Ferdinand, qui, dans sa reconnaissance, l'avait déjà nommé duc de Friedland et duc de Mecklembourg, cédant aux plaintes qui s'élevaient de tous côtés contre ce général, coupable en effet de toutes sortes d'exactions, le congédia brusquement (1630). Wallenstein affecta de ne point ressentir cet outrage, et rentra dans la vie privée. Cependant l'arrivée de Gustave-Adolphe et

les revers éprouvés par Tilly réduisirent Ferdinand à venir implorer son appui. Wallenstein ne céda aux prières de l'empereur qu'après une longue résistance, et en se faisant accorder des priviléges exorbitants. En peu de temps il reprit la Bohême, força Gustave-Adolphe à quitter la Bavière, le suivit en Saxe, et lui livra la célèbre bataille de Lutzen, où périt le héros suédois (1632). Mais ses démarches ultérieures, ses désobéissances à l'empereur, qui voulait qu'il passât l'hiver hors de la Bohême, ne tardèrent point à devenir suspectes, et bien qu'il eût encore battu les Suédois à Steinau, forcé le comte de Thorn à se rendre avec 6,000 hommes, refoulé Bernard de Saxe vers le Haut-Palatinat (1633), l'empereur Ferdinand, le croyant conspirateur et rebelle, le mit en secret au ban de l'empire, et le fit assassiner à Egra, au moment où il allait se réfugier chez les Suédois (1634). La conspiration de Wallenstein contre l'empereur a longtemps été regardée comme indubitable; aujourd'hui l'on n'y croit plus. Schiller a fait de Wallenstein le héros d'une admirable trilogie.

WALLER (Edmond), poëte anglais, né en 1605, mort en 1687, plut à Jacques I par ses saillies, épousa une riche veuve, et, devenu veuf lui-même à 25 ans, adressa en vain ses vœux à une fille du comte de Leicester (depuis duchesse de Sunderland). Il prit parti contre la cour dans le parlement de 1640, défendit vivement Hampden, qui était son oncle, se prononça pourtant, comme franc royaliste, pour le maintien de la juridiction ecclésiastique, et se fit ainsi un renom de modération et d'impartialité; puis, se tournant décidément du côté de Charles I, il ourdit avec son beau-père Tomkins un complot royaliste qui n'eut point de succès; il obtint la vie par des révélations et des bassesses, et, après un an de prison, vint se réfugier en France, où il se lia avec Saint-Evremond. Il rentra pourtant en Angleterre sous Cromwell, dont il composa le panégyrique en beaux vers, et avec lequel il se réconcilia, fit de même la paix avec Charles II lors de la restauration, qu'il chanta aussi, et fut membre de tous les parlements sous ce prince jusqu'à sa mort, en 1687. Waller avait beaucoup d'esprit; Charles II lui reprochant un jour d'avoir mieux loué Cromwell que lui, il répondit ingénieusement : « C'est que les poëtes réussissent mieux dans la fiction que dans la réalité. » Comme poëte, il a fait faire de grands progrès à la versification anglaise. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1729, grand in-8. — Un William Waller, parent du précédent, fut un des chefs de l'armée parlementaire, et n'en fut pas moins poursuivi plus tard comme royaliste.

WALLIA. *Voy.* VALLIA.

WALLIS (J.), mathématicien anglais, né en 1616, mort en 1703, étudia à Cambridge, prit les ordres, s'opposa aux doctrines des Indépendants, n'en eut pas moins la chaire savilienne de géométrie à l'université d'Oxford, où plus tard il devint garde des archives. Il a créé la doctrine des *indivisibles*, et son *arithmétique des infinis* a pu mettre sur la voie des calculs différentiel et intégral. Il fut aussi un des créateurs de l'enseignement des sourds-muets.

WALLIS (George-Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien et membre du conseil de Vienne, né en 1671, mort en 1743, se signala en Sicile par la prise de Messine, commanda sur le Rhin (1733), dans l'Italie septentr., en Hongrie; mais il est connu surtout par sa déplorable conduite dans la campagne de 1739, où il perdit contre les Turcs la bataille décisive de Krotska qui amena la paix de Belgrade et qui le fit disgracier. Marie-Thérèse lui confia pourtant encore un corps d'armée en Bohême, mais Wallis mourut presque aussitôt.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, continua les explorations du commodore Byron (1766-68), découvrit Otaïti (où Bougainville n'aborda qu'un an après), ainsi que diverses terres situées entre le cap de Bonne-Espérance et Batavia, et laissa les matériaux d'une relation de son voyage (publié dans le recueil de Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4).

WALLONS. On nommait ainsi jadis les habitants de cette partie des Pays-Bas où l'on parlait l'ancien français dit *wallon*, que l'on croit dérivé du gaulois (*vaal* en hollandais). Le *pays wallon*, situé au N. et à l'E. de la Flandre française, comprenait la plus grande partie de ce qui forme auj. la Belgique, les Flandres occid. et orient. (dites ensemble *Flandre wallone*), la prov. de Namur, le Hainaut, le pays de Liége, le Limbourg et même le Luxembourg. — Ce pays fournissait d'excellents soldats, qui faisaient la force des armées espagnoles dans les Pays-Bas : on les nommait *gardes wallones*. — On nommait en Hollande *églises wallones* certaines églises fondées en faveur des religionnaires français du pays wallon qui s'étaient réfugiés en Hollande pour y pratiquer librement la réforme.

WALPOLE (Robert), premier comte d'Orford, fameux ministre anglais, né en 1676 à Houghton, mort en 1745, siégea à la Chambre des Communes à partir de 1700 parmi les whigs les plus ardents, devint membre du conseil du prince George de Danemark (1705), puis ministre de la guerre (1708), trésorier de la marine (1709): perdit cette place à la chute de Marlborough, fut en même temps expulsé de la Chambre et condamné comme concussionnaire et corrupteur, mais fut réélu par le bourg de Lynn (1714) et rappelé au ministère par George I. Nommé d'abord payeur-général de l'armée, il devint bientôt après premier lord de la trésorerie, chancelier et sous-trésorier de l'échiquier. Il obtint la condamnation du ministère précédent (Bolingbroke, Oxford, etc.), et fit rendre le bill de septennalité; mais il ne put faire adopter le remboursement de la dette publique. Donnant alors sa démission (1717), il fit une opposition redoutable, mais il se réconcilia bientôt avec la cour, devint premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier (1721), fut nommé par George I, lors de son départ pour le Hanovre, seul secrétaire d'état (1723), et grandit encore en faveur sous George II (1727-42), sous lequel il fut 15 ans ministre dirigeant. Le système de Walpole était d'étendre autant que possible la prérogative de la couronne et de ne point faire la guerre. Son grand moyen de gouvernement fut la corruption : il se vantait de savoir le tarif de chaque conscience et sut garder longtemps la majorité dans les chambres. Ayant voulu, contre le vœu de la nation, maintenir la paix avec l'Espagne (1739), il perdit beaucoup de son crédit et se vit obligé de se retirer en 1742; il fut nommé par George II, qui le regrettait, pair et comte d'Orford. Il survécut encore trois ans à sa chute. On a de lui quelques opuscules politiques.

WALPOLE (Horace), frère du précédent, né en 1678, mort en 1757, fut ambassadeur en France (1727), et près des États-Généraux (1730), remplit diverses hautes charges, et seconda son frère tant pour les relations extérieures que pour les affaires financières. Il a laissé diverses brochures.

WALPOLE (Horace), troisième fils du ministre, né en 1717 ou 18, mort en 1797, fut pourvu dès 1738 de riches sinécures, siégea sans éclat à la Chambre des Communes, et finit par hériter de la fortune et des titres de son neveu (troisième comte d'Orford). Il est connu par sa belle résidence de Strawberry-Hill, où il avait établi une imprimerie pour imprimer ses propres ouvrages, par sa liaison avec la célèbre Mme du Deffant, qu'il avait connue dans un voyage à Paris en 1765, et avec laquelle il ne cessa de correspondre; enfin par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Il prit lui-même rang

parmi les écrivains, et fut alternativement poëte, historien, publiciste, romancier, auteur dramatique. On a de lui : *Ædes Walpoliana*, 1752 (il y décrit le palais de son père à Houghton); *Doutes sur la vie et le règne de Richard III*, 1768 (il y fait l'apologie de ce tyran), la *Mère mystérieuse*, tragédie monstrueuse, qui ne fut jamais représentée; *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, 1761 : le *Château d'Otrante*, roman noir, qui fraya la route à ceux d'Anne Radcliffe; *Catalogue des rois et nobles qui ont été auteurs*; *Mémoires sur George II*, posthumes (publiés en 1822), enfin une *Correspondance* fort étendue qui le place à la tête des épistolaires anglais.

WALRAME de Nassau. *Voy.* NASSAU.

WALSALL, ville d'Angleterre (Stafford), à 27 kil. S. de Stafford ; 15,100 hab. Objets de sellerie. Aux environs, houille, pierre à chaux.

WALSH (Will.), poëte anglais, ami de Pope, né en 1663, mort en 1710, a composé un *Dialogue sur les femmes* (1691), où il fait l'apologie du beau sexe, des *Poëmes galants*, des odes, élégies, etc. (dans la *Collection of minor poets*, 1749).

WALSINGHAM, ville d'Angleterre (Norfolk), à 40 kil. N. O. de Norwich; 1,000 hab. Anc. abbaye.

WALSINGHAM (Fr.), un des principaux ministres d'Élisabeth, fut d'abord le protégé de Cécil, devint secrétaire d'état et membre du conseil privé en 1572, fut envoyé en France pour y négocier l'union d'Élisabeth et du duc d'Alençon, ou plutôt pour lier des relations avec les Calvinistes français, mais ne put réussir, alla aussi comme plénipotentiaire au congrès d'Utrecht (1578), puis en Écosse en 1583 pour y assurer et le triomphe de la réforme et l'influence de l'Angleterre. De retour à Londres, il découvrit le complot Babington, et opina pour qu'on fît le procès à Marie Stuart. Désigné comme un des juges de la reine (1587), il se récusa. Il mourut en 1590, à 54 ans, très pauvre. Il avait pourtant fondé à ses frais la Bibliothèque du Roi à Cambridge. Digges a publié le corps des négociations de Walsingham sous le titre du *Complet ambassadeur*, 1655, in-fol. (trad. en franç. sous celui de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, par Boulesteis de la Contie, Amsterdam, 1700, in-4). On lui attribue à tort le livre intitulé *Arcana aulica* ou *Manuel de Walsingham*.

WALTER (J.-Théoph.), anatomiste prussien, né en 1734 à Kœnigsberg, mort en 1818, avait disséqué plus de 8,000 cadavres; il forma une superbe collection d'anatomie (qui fut achetée 400,000 francs par le roi de Prusse), professa l'anatomie à Berlin et laissa plusieurs ouvrages sur cette science (*Manuel de myologie*, Berlin, 1777, in-8; *Traité des os secs du corps humain*, Berlin, 1798, in-8, 4e édition; etc.). — Son fils, Frédéric-Auguste, professeur d'anatomie au collége de médecine et de chirurgie de Berlin, a publié la description de son *Musée anatomique*, 2 vol. in-4.

WALTER DE CROMBERG, grand-maître de l'ordre Teutonique. *Voy.* TEUTONIQUE.

WALTER DE PLETTENBERG, grand-maître des Porte-Glaives. *Voy.* PLETTENBERG et PORTE-GLAIVES.

WALTER RAWLEIGH. *Voy.* RAWLEIGH.

WALTER SCOTT. *Voy.* SCOTT.

WALTON (Bryan), orientaliste anglais, né en 1600, mort en 1661, évêque de Chester, dirigea l'édition de la *Biblia polyglotta* de Londres, 1657, 6 vol. in-fol. (en hébreu, samaritain, chaldéen, avec les versions grecques, latines, arabes, persiques, etc.), et a donné une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, Londres, 1654, in-8.

WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, mort en 1683, biographe et poëte médiocre, s'est fait un nom populaire par son *Parfait pêcheur à la ligne*, Londres, 1653, in-12, souvent réimprimé.

WAMBA, roi des Wisigoths. *Voy.* VAMBA.

WANDELAINCOURT (Ant.-Hubert), né à Rupt-en-Voivre en 1731, mort en 1819, fut précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre, devint en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Marne, siégea à la Convention et au Conseil des Anciens. Il a publié des ouvrages de politique, de controverse, de morale, d'éducation (*Cours de latinité*, 4 vol.; *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12, etc.).

WARASDIN. *Voy.* VARADIN.

WARBECK ou WAERBECK. *Voy.* PERKIN.

WARBURTON (Will.), savant prélat anglais, né en 1698 à Newark-sur-Trent, mort en 1779, fut chapelain du prince de Galles (1738), puis du roi (1753-54), doyen de Bristol et enfin évêque de Glocester. Il a écrit sur toutes sortes de sujets; on remarque surtout : le traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État, ou la Nécessité d'une religion établie*, 1736; la *Divine légation de Moïse*, Londres, 1738-41, et 1766, 5 vol. in-8 (ouvrage qui lui fit une grande réputation de science, mais où l'on trouve des paradoxes insoutenables : un fragment de ce même ouvrage, qui renferme des recherches sur les hiéroglyphes, a été traduit en français sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, Paris, 1744, 2 vol. in-12); un *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, 1775; etc. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8. On doit aussi à Warburton des éditions critiques de Shakespeare et de Pope. Ce savant se fit beaucoup d'ennemis par son ton acerbe et tranchant.

WARMBRUNN, c.-à-d. *fontaine chaude*, ville des États prussiens (Silésie), dans les Sudètes, à 6 kil. S. O. de Hirschberg; 1,800 hab. Voiles, toile, etc. Joli hospice. Bains d'eau minérale.

WARMELAND, ancienne prov. de Suède, forme auj. le lan ou gouv. de Carlstad.

WARMIE ou ERMELAND, contrée de l'Europe orientale anc., la même que la BIARMIE ou PERMIE.

WARMINSTER, ville d'Angleterre (Wilts), à 35 kil. N. O. de Salisbury; 6,000 hab. Restes d'antiquités.

WARNACHAIRE ou GARNIER, maire de Bourgogne sous Clotaire II, livra Brunehaut à ce prince qui la fit périr dans d'affreux supplices (613), et obtint en récompense la promesse de n'être jamais révoqué de ses fonctions; c'est de ce moment que date la puissance des maires du palais. Warnachaire fut maire jusqu'à sa mort.

WARNEFRIDE (Paul). *Voy.* PAUL.

WARNETON, ville de Belgique (Flandre occid.), sur la Lys, à 12 kil. S. E. d'Ypres ; 5,300 hab. Toiles, dentelles, distilleries.

WARNOW, riv. du duché de Mecklembourg-Schwerin, sort de plusieurs petits lacs voisins de Parchim, arrose Rostock et se jette dans la mer Baltique près de Warnemünde. Cours, 110 kil.

WARREN HASTINGS. *Voy.* HASTINGS.

WARRINGTON, ville d'Angleterre (Lancastre), sur la Mersey, à 29 kil. E. de Liverpool ; 20,000 hab. Diverses églises; *dissenting academy* (école pour les sectes dissidentes) ; établissements de bienfaisance. Commerce considérable.

WARTA, riv. de la Russie d'Europe (Pologne), naît dans la voivodie de Cracovie, parcourt la voivodie de Kalicz, puis entre dans les États prussiens, traverse les provinces de Posen et de Brandebourg et se jette dans l'Oder à Kustrin, à 26 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, après avoir reçu la Proszna, la Netze, l'Obra, etc., et avoir baigné les villes de Kollœ, Posen, Schwerin, Landsberg. Cours, 750 kil.

WARTBOURG, château fort du grand-duché de Saxe-Weimar, à 2 kil. d'Eisenach. Les landgraves de Thuringe y tinrent leur cour pendant longtemps; ils y donnèrent, en 1207, un célèbre tournoi poétique, auquel prirent part les *Minnesingers* les plus célèbres. Luther fut enfermé un an au château de

Wartbourg, en 1521, par l'électeur de Saxe, Frédéric, mais seulement dans le but de le mettre à l'abri de la fureur des catholiques. Il y traduisit la Bible.

WARTON (Joseph), littérateur anglais, né en 1722 à Dunsfold (Surrey), mort en 1800, obtint divers bénéfices, et devint en 1766 chef de l'école de Winchester. Il fut un des rédacteurs de l'*Adventurer* de Hawkesworth ; il a laissé une traduction en vers anglais des *Eglogues* et des *Géorgiques* de Virgile (1753), de *l'Enéide;* a composé des *Odes* (1746), dont la meilleure est *l'Ode à l'Imagination ;* trois *Essais sur la poésie pastorale*, *didactique*, *épique* (1748-53), 4 vol. in-8 ; un *Essai sur le génie et les écrits de Pope* (1756-92), et une édition de ce poëte (1797, 9 vol. in-8).

WARTON (Thomas), frère du précédent, né en 1728, mort en 1790, professeur d'histoire au collége Pembroke à Oxford, était aussi dans les ordres. Il écrivit beaucoup en prose et en vers et préparait une édition complète de ses poésies lorsqu'il mourut subitement. Son principal titre est une *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du* XI*e* *siècle jusqu'au* XVIII*e*, 1744-81, 3 vol. in-8. Ses poésies ont été réunies en 1802, Oxford, 2 vol. in-8.

WARTON (Thomas), homme d'état. *Voy.* WHARTON.

WARWICK, *Caer Guarvic* ou *Caer Leon* en gallois, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Warwick, sur une colline au pied de laquelle coule l'Avon, près du canal de Warwick-et-Birmingham, à 66 kil. N. O. de Londres ; 9,400 hab. Elle est belle et bien bâtie. Château, église Ste-Marie, hôtel-de-ville. Filature hydraulique.— Le comté de Warwick a pour bornes ceux de Leicester au N. E., de Stafford au N. O., d'Oxford et de Glocester au S., de Southampton au S. E., de Worcester à l'O. ; 77 kil. du N. au S. (sur 54 de large); 350,000 hab. (on en comptait 96,000 seulement en 1700). Fer, grès, houille, marne, argile bleue, etc. ; grande industrie (Birmingham est dans ce comté). Jadis habité par les *Cornavii*, puis partie du roy. de Mercie.

WARWICK (Richard NEVIL, comte de), dit *le faiseur de rois*, était gendre de Richard de Beauchamp, comte de Warwick, qui avait été favori de Henri V, gouverneur de Henri VI, ambassadeur au concile de Constance (1444), et qui dirigea l'inique procédure contre Jeanne d'Arc. Il succéda, vers 1453, au titre de son beau-frère, Henri Beauchamp, et prit alors le nom de Warwick, donna sa sœur en mariage à Richard, duc d'York, que bientôt il excita à réclamer la couronne, gagna pour ce prince la bataille de St-Alban où il prit Henri VI (1455), battit encore l'armée lancastrienne à Northampton (1460), barra la route de Londres à Marguerite d'Anjou après la victoire de Wakefield, écrasa les troupes royales à Towton, à Exham, et fit proclamer roi le fils du duc d'York sous le nom d'Édouard IV (1461). Il jouit quelque temps d'un crédit sans bornes : mais quand Edouard se fut uni à Elisabeth Woodville, sa faveur baissa. Dès lors il excita secrètement des révoltes qui mirent Édouard en danger : puis, venant à son secours, il le délivra des rebelles, mais le retint dans une espèce de captivité. Ce prince ayant trouvé un appui dans le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui avait épousé sa sœur, Warwick se vit contraint de lui rendre la liberté. Il s'enfuit alors en France près de Louis XI, se réconcilia avec Henri VI et Marguerite d'Anjou, maria sa fille au fils de cette princesse, puis débarqua en Angleterre avec une petite troupe : il rassembla bientôt une armée de 60,000 hommes, força Edouard à fuir et à se réfugier en Hollande, proclama derechef Henri VI qu'il tira de la Tour de Londres et se fit nommer gouverneur du roi. Mais son triomphe fut court : Edouard revint, réunit à son tour une armée formidable et le battit à Barnet (1471). Warwick resta sur la place.

WARWICK (Edouard, comte de), petit-fils du précédent par sa fille Isabelle (femme du duc de Clarence), fut mis à la Tour de Londres sous Henri VII, qui craignait qu'il n'élevât des prétentions sur la couronne, y connut Perkin Waerbeck, tenta une évasion et fut condamné à la décapitation.

WASA. *Voy.* VASA.

WASHINGTON (Georges), fondateur de la république des Etats-Unis, naquit en 1732 à Bridge-Creek (Virginie), fut ingénieur-arpenteur, puis servit comme officier de milice, pendant la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada (1753-1763), fit preuve de talent et se retira avec le grade de major. Lors des troubles des colonies anglaises, il fut un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston (1774), et reçut presque aussitôt le commandement en chef de l'armée anglo-américaine (1775). Il suppléa à l'absence de toutes les ressources par une prudence, une constance et une capacité rares, et, soutenu par quelques secours français, résista non sans peine aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne, Cornwallis : après des succès variés, il finit par enfermer ce dernier dans York-Town et le forcer à une capitulation (1781), que suivirent la paix de Versailles (1783) et la reconnaissance de l'indépendance américaine par l'Angleterre. Washington alors opéra le licenciement de l'armée sans trouble, puis remit sa commission de généralissime et rentra dans la vie privée. Dès qu'un gouvernement régulier eut été établi (1789), Washington fut élu président de l'Union pour quatre ans ; il fut réélu en 1793 pour quatre nouvelles années : il maintint la paix avec l'Europe que la révolution française mettait en feu, resta neutre pendant la guerre de la France et de l'Angleterre, mais perdit un peu de sa popularité en s'opposant aux doctrines démagogiques : il résigna le pouvoir en 1797. Il mourut deux ans après, regardé universellement comme un des hommes les plus sages et les plus probes qui aient jamais gouverné une nation. La vie de Washington a été écrite par Marsham (trad. en 1807), par Ramsey (trad. en 1811). M. Guizot a publié en 1839 : *Vie, Correspondance et écrits de Washington*, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, rédigé sur des pièces authentiques, est le plus important que l'on possède sur cet homme vraiment grand.

WASHINGTON, ou *la Ville fédérale*, ville capit. des États-Unis, dans le district de Colombia, sur la Potomak, par 79° 19' long. O, 38° 52' lat. N. : 20,000 hab. Elle est très grande, bien percée et admirablement régulière, mais on n'y compte encore que 3,000 maisons ; rues à trottoirs, fort larges, toutes parallèles et se coupant à angle droit, superbes avenues. Capitole tout en marbre blanc (pour les séances du Congrès) : hôtel du Président : quatre vastes hôtels en briques pour les finances, la marine, la guerre, l'extérieur et l'intérieur : arsenal et caserne de la marine, dépôt d'artillerie, hôtel-de-ville, cirque, théâtre, etc. Fort qui domine la Potomak, grand pont en bois (1,400m). Institut colombien, divisé en cinq classes. *Columbian-college* société de médecine, de botanique, d'agriculture : société américaine de colonisation : bibliothèque. Fonderie de canons, chantier de construction : fabrique de verre à vitre, papeterie : quatre banques. — Washington a été fondée en 1792 en l'honneur du général de ce nom : le siége du gouv. y a été transféré en 1800. Durant la guerre avec les Anglais, en 1812, ceux-ci s'en emparèrent et brûlèrent le Capitole : il fut restauré en 1815. — Un des deux comtés du district fédéral de Colombia se nomme comté de Washington. — Beaucoup de villes ou comtés de même nom sont répandus dans les États-Unis : la ville la plus importante est en Pensylvanie, à 40 kil. S. O. de Pittsburg : 3,000 hab. Le comté le plus notable du nom de Washington est dans l'état

de New-York, à la gauche de l'Hudson : chefs-lieux, Salem et Sandy-Hill ; 50,000 hab.

WASSELONNE. *Voy.* VASSELONNE.

WASSIGNY, ch.-l. de canton (Aisne), à 29 kil. N. O. de Vervins ; 900 hab. Serges.

WASSY. *Voy.* VASSY.

WAST (saint). *Voy.* WAAST.

WATELET (Claude-Henri), riche amateur, né à Paris en 1718, mort en 1786, était receveur-général des finances à Paris. Il savait peindre, graver, sculpter, et faisait agréablement les vers. Il voyagea dans les Pays-Bas et en Italie. Il fut à la fois membre de l'Académie Française et associé libre de l'Académie de peinture. On lui doit un poëme (en 4 chants), l'*Art de peindre*, Paris, 1760, in-4 et in-12 ; un *Essai sur les jardins* (1774) : un *Dictionnaire de peinture, gravure, sculpture* (terminé par Lévesque), Paris, 1792, 5 vol. in-8.

WATERFORD, ville et port d'Irlande (Munster), sur la côte mérid., ch.-l. du comté de Waterford, sur la Suir, à 8 kil. de son embouchure et à 117 kil. S. O. de Dublin ; 34,500 hab. Évêché. Cathédrale, palais épiscopal, bourse, douane, théâtre, quai superbe. Draps, lainages, ustensiles de fer, raffineries de sucre, eau-de-vie de grains. Armements pour la pêche de la morue. Fondée, suivant les uns, en 155 ; suivant d'autres, en 852. Elle s'appelait d'abord jadis en langue erse, *Cecun-na-Grioth* (c.-à-d. *Havre du Soleil*) ; elle prit ensuite le nom de *Port large*, et ne reçut celui de *Waterford* qu'après la conquête de l'Irlande par Henri II, qui s'empara de la ville. En 1003, Reginald-le-Danois y construisit un château, qui est le plus ancien de l'île et qui se voit encore. Cromwell fit en vain le siége de Waterford (1649). — Le comté de Waterford, entre ceux de Cork à l'O., de Kilkenny et de Tipperary au N., de Wexford à l'E., et l'Atlantique au S., a 1,900 kil. carrés et 170,000 hab. (presque tous catholiques). Ch.-l., Waterford. Canal de Waterford à Dublin. Peu d'industrie.

WATERFORD (HAVRE OU BAIE de), vaste baie sur la côte S. de l'Irlande, entre les prov. de Munster et de Leicester, sur la limite des comtés de Waterford et de Wexford. Elle reçoit la Suir et le Barrow réunis.

WATERLOO, village de Belgique (Brabant sept.), sur la lisière méridionale de la forêt de Soigne, à 19 kil. S. de Bruxelles : 900 hab. Il a donné son nom à la fameuse bataille qui se livra, le 18 juin 1815, entre Napoléon et les Alliés, commandés par Wellington et par Blücker, bataille qui décida de la chute définitive du régime impérial, et fut suivie d'une seconde invasion de la France. Le théâtre de l'action se trouvait compris entre les 3 villages de Waterloo au N. O., de Mont-Saint-Jean au N. et de la Belle-Alliance au S. Les étrangers nomment aussi cette bataille *bataille de Mont-Saint-Jean*. — Les Anglais ont donné le nom de pont de Waterloo à un des plus beaux ponts de Londres.

WATSON (Rob.), historien écossais, né vers 1730 à Saint-André, mort en 1780, principal du collége de Saint-André, a laissé une *Histoire de Philippe II*, Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8, et une *Histoire de Philippe III* (achevée par Thomson). 1783, in-4.

WATT (Jacques), habile mécanicien, né en 1736 à Greenock en Écosse, mort en 1819, fut fabricant d'instruments de mathématiques, puis coopéra aux travaux des ports et canaux de l'Écosse. Il apporta à la machine à vapeur de Newcommen et de Brighton des perfectionnements essentiels (le condenseur, l'emploi exclusif de la vapeur pour faire jouer les pistons, la précision mathématique des résultats), et c'est depuis cette époque (1764) que cette machine a pu recevoir ses plus utiles applications. Des envieux lui contestèrent sa découverte ; mais après de longs débats, un arrêt du banc du roi en 1799 reconnut ses titres. Watt jouit alors d'une renommée européenne. Il mourut dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham.

WATTEAU (Ant.), peintre français, né en 1684 à Valenciennes, mort en 1721, peignit des décors pour l'opéra (1702), et végéta misérable jusqu'à ce que des protecteurs éclairés, devinant son talent, le missent à même de concourir à l'Académie. Watteau gagna le prix ; il retourna ensuite à Valenciennes pour étudier de nouveau, fut reçu membre de l'Académie, se rendit en Angleterre (1720), et mourut à son retour. Son *Œuvre* (qui consiste surtout en tableaux et dessins de genre) a été publié en 3 vol. qui contiennent 563 planches.

WATTEWILLER ou WATWEILER, ville de France (Haut-Rhin), à 3 kil. N. de Cernay, sur un monticule au pied des Vosges ; 1,300 hab. Eaux minérales. Victoire des Suédois sur les Impériaux (1634).

WATTIGNIES, village du dép. du Nord, près de Lille. Jourdan y battit les Autrichiens (1793), et par cette victoire dégagea Maubeuge assiégée.

WATTS (Isaac), ministre non-conformiste, né en 1674, à Southampton, mort en 1748, fut étroitement lié avec l'alderman de Londres, Th. Abney, et passa chez lui ses 36 dernières années. On lui doit une *Logique* (en anglais), devenue classique ; le *Perfectionnement de l'entendement* (trad. sous ce titre, *Culture de l'esprit*, Lausanne, 1762), et quelques ouvrages de morale et de piété.

WAT-TYLER, ouvrier de Deptford, chef de la révolte de 1381, tua un collecteur qui venait chez lui lever la capitation, réunit autour de lui des masses innombrables, vit l'insurrection gagner les comtés d'Essex, Sussex, Surrey, Kent, marcha sur Londres, s'empara de la Tour sans coup férir, et fut sur le point d'avoir entre ses mains le roi Richard II. Ce prince détermina Wat-Tyler à se rendre à une conférence, promettant d'abolir l'impôt qui excitait tant de mécontentement ; mais dès que le rebelle n'eut plus de forces nombreuses autour de lui, le roi le fit ou le laissa tuer en sa présence.

WAVRES, ville de Belgique (Brabant méridional), à 22 kil. S. E. de Bruxelles ; 4,000 hab. Incendiée en partie durant la bataille de Waterloo.

WAZEMMES, bourg de France (Nord), à 6 kil. S. de Lille ; 6,932 hab. Divisé en trois parties, dites Faubourg de Paris, de Béthune, de la Barre. Blanc de céruse : tapis, linge damassé : cuir.

WEARMOUTH, nom de deux villes d'Angleterre, toutes deux sur la Wear, à l'embouchure de cette rivière, l'une, *Bishop-Wearmouth*, très près et à l'O. de Sunderland (12,000 hab.) : l'autre, *Monk-Wearmouth*, en face de la précédente (8,000 hab.). Ancien monastère.

WEBER (Ch.-Marie DE), compositeur célèbre, né en 1786 à Eutin (Holstein), mort à Creutznach en 1826, eut pour maîtres Henschel, Michel Haydn, Valesi, Kalcher, écrivit un opéra (*la Fille des Bois*) à 14 ans ; fut à Vienne le rival des Haydn, des Vogler, des Stadler, devint maître de chapelle à Breslau, s'attacha en 1806 au prince Eugène de Wurtemberg, fut chargé de réorganiser et de diriger l'Opéra de Prague (1813) ; s'occupa, sur l'invitation du roi de Saxe, de créer à Dresde un opéra allemand (1816-20), visita successivement Berlin (1822), Paris (1826), l'Angleterre, et mourut à Londres. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Freyschütz*, donné à Berlin en 1822 (arrangé pour la scène française sous le titre de *Robin des Bois*, 1824), *Obéron* ou *le Roi des Elfes*, donné à Londres (1826). Weber mourut peu après ce dernier succès. Il a laissé beaucoup d'autres compositions (*opéras*, *concertos*, cantates, etc.). On a prétendu que c'était lui, et non Sennefelder, qui était le véritable inventeur de la lithographie.

WEDGWOOD (Josias), manufacturier anglais, 1730-95, perfectionna la poterie, fonda une fabrique de porcelaines peintes dans le comté de Stafford,

et devint membre de la Société royale de Londres. On lui doit le *pyromètre* qui a gardé son nom.

WEDNESBURY, ville d'Angleterre (Stafford), sur la Tamise, à 14 kil. N. O. de Birmingham; 6,000 hab. Château-fort jadis célèbre. Armes, harnais de voitures, scies, mors, etc. Houille. Grand commerce.

WEERDT, ville de Belgique (Limbourg), à 20 kil. E. de Ruremonde; 5,400 hab. Eau-de-vie. Patrie de Jean de Weerdt. Prise par les Français en 1792.

WEERDT (Sebald DE), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition de découverte commandée par De Cordes (1598), et donna son prénom à trois îles du détroit de Magellan (les îles Sebaldines). Il fut tué en 1603 dans une grotte de l'île de Ceylan, par ordre du roi du pays. La *relation* de son voyage a été traduite du hollandais en latin, dans Debry, *Grands voyages*, 9e partie, et en franç. (dans le *Recueil des voyages de la compagnie des Indes*).

WEERDT, WERT ou WERTH (Jean DE), fameux partisan, né en 1594 dans le Brabant, mort en 1652, servit l'Autriche, puis la Bavière dans la guerre de Sept-Ans, commanda l'armée bavaroise après la mort d'Aldringer, eut part à la réduction de Nordlingue (1634), battit Gassion (1635), dévasta la Picardie (1636), se laissa prendre par le duc Bernard de Saxe-Weimar (1637), fut échangé en 1642, et vainquit le général français Rantzau à Tudlingen (1643). Il se retira dans ses terres en Bohême à la paix de Westphalie.

WEGELIN (Jacques), né à Saint-Gall en 1721, mort à Berlin en 1791, fut d'abord pasteur, puis bibliothécaire, et professeur de philosophie à Saint-Gall, et obtint en 1765 la chaire d'histoire à l'académie des nobles de Berlin. Il a publié en français les *Principales époques de l'histoire de l'Allemagne* (1766); *Mémoire sur la philosophie de l'histoire* (1772-79); *Histoire universelle* (1766-80).

WEHLAU, ville des États prussiens (Prusse), à 47 kil. E. de Kœnigsberg, au confluent de l'Elbe et de la Pregel; 3,100 hab. Gants, drap, chapeaux, amidon, etc. Il y fut conclu en 1657 un traité entre la Pologne et la Prusse, qui sanctionna l'indépendance de la Prusse. Patrie du minéralogiste Werner. — Wehlau donne son nom à un cercle dont le ch.-l. est Tapiau.

WEHME (la SAINTE-). *Voy.* VEHME.

WEHRGELD, nom donné par les Germains et les Francs à l'indemnité que le meurtrier était tenu de payer à la famille de sa victime.

WEIL, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 24 kil. S. O. de Stuttgart; 2,000 hab. Jadis ville impériale. Patrie de Keppler.

WEILBOURG, ville et château du duché de Nassau, à 49 kil. N. E. de Wiesbaden, sur la Lahn; 2,200 hab.; a donné son nom à une branche de la maison de Nassau. *Voy.* NASSAU.

WEIMAR, capitale du grand duché de Saxe-Weimar, et ch.-l. du cercle de Weimar-Iéna, sur l'Ilm, à 760 kil. N. E. de Paris; 10,000 hab. Vieux château. Beau palais ducal (avec un des parcs les plus beaux de l'Allemagne); belle église, théâtre, séminaire normal, gymnase, école de peinture et de dessin; cabinet de tableaux, antiques et médailles; bibliothèques. Bureau d'industrie et institut géographique fondé par Bertuch, société de bienfaisance, société biblique, etc. Industrie assez médiocre. Commerce de grains et laine. — L'empereur Othon II tint une diète à Weimar en 975. Divers incendies ont ravagé cette ville, notamment en 1299, 1424, 1618, 1774; elle faillit périr par une inondation en 1613. Cette ville est renommée par l'appui que les ducs régnants de Saxe-Weimar n'ont cessé de donner aux lettres depuis 80 ans, ce qui lui a mérité le nom d'*Athènes de l'Allemagne*. Gœthe, Schiller, Herder, Wieland, Seckendorf, etc., y ont séjourné longtemps; Kotzebue y était né.

WEIMAR (duché de SAXE-). *Voy.* SAXE-WEIMAR.

WEIMAR (Amélie, duchesse douairière de SAXE-), née en 1739, morte en 1808, fut mariée en 1756 au duc Ernest-Auguste-Constantin. Restée veuve à l'âge de 19 ans, elle se trouva chargée du gouvernement pendant la minorité de son fils jusqu'en 1775. Sous son administration, qui fut sage et bienfaisante, la ville de Weimar devint le rendez-vous des savants et des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne. *Voy.* ci-dessus l'art. géographique.

WEIMAR (Bernard de SAXE-). *Voy.* BERNARD.

WEINSBERG, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 5 kil. N. E. d'Heilbronn; 1,800 hab. Devant cette ville, Guelfe III livra à l'empereur Conrad en 1140 le combat où furent employés pour la première fois les noms de Guelfes et de Gibelins.

WEISHAUPT (Adam), chef de la secte des *Illuminés*, né en 1748 à Ingolstadt en Bavière, étudia chez les Jésuites, obtint en 1772 la chaire de droit canonique à l'université d'Ingolstadt; créa en 1776 une société secrète sous le nom d'*Ordre des perfectibilités*, qu'il recruta surtout parmi ses élèves les plus distingués, et qui plus tard devint l'*Ordre des Illuminés*, organisa sa société sur le plan de celle des Jésuites, et y admit des hommes de toute religion, leur proposant pour but l'amélioration du genre humain. Il vit bientôt cette association devenir nombreuse et florissante, mais ayant voulu étendre son influence jusque sur les affaires publiques, il excita par là même les défiances du gouvernement de Bavière, qui, en 1784, interdit toute association de ce genre dans ses états, et qui condamna à l'exil ou à la prison tous les affiliés. Il se réfugia à Gotha, dont le duc, qui était un de ses adeptes, le fit conseiller aulique. Il mourut dans cette ville en 1822. On a de lui: *Histoire des persécutions qu'ont éprouvées les Illuminés en Bavière* (1781); *Description de l'ordre des Illuminés* (1788); *De la vérité et de la perfectibilité morale* (1793-97); *Pythagore ou l'art secret de gouverner les hommes* (1795), etc.

WEISS, nom d'une famille de savants allemands plus connus sous le nom latinisé d'ALBINUS.

WEISSE (Chrét.-Félix), fécond écrivain allemand, né en 1726 à Annaberg en Saxe, mort à Leipsick en 1804, étudia à Leipsick, se lia avec les notabilités littéraires de son temps, surtout avec Lessing, se fit d'abord connaître par des poésies lyriques, traduisit de l'anglais et du français un grand nombre d'ouvrages de genres divers, surtout des pièces de théâtre, composa lui-même des tragédies, des comédies, des opéras comiques, et rédigea, d'abord avec Mendelssohn, puis seul, la *Bibliothèque des Belles-lettres*, recueil périodique; mais il est surtout connu par son *Ami des Enfants*, publication hebdomadaire qui obtint un grand succès, et qui a servi de modèle à notre Berquin.

WEISSEMBOURG, *Weissenburg* en allem., ville de Bavière (cercle de la Rézat), sur la Rezat de Souabe, à 40 kil. S. E. d'Anspach; 4,000 hab. Jadis ville libre et impériale: à la Bavière depuis 1806.

WEISSEMBOURG, v. de France. *Voy.* WISSEMBOURG.

WEISSEMBOURG (Hongrie). *V.* STUHLWEISSEMBOURG.

WEISSEMBOURG-INFÉRIEUR (comitat de), *Unter-Weissenburg*, dit aussi comitat de *Carlsbourg* ou d'*Albe-Inférieur*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), entre ceux de Zarand, d'Hunyad, et le pays des Saxons au S., le comitat de Kockelbourg à l'E., ceux de Thorenbourg et de Klausenbourg au N., et la Hongrie à l'O.: 115 kil. sur 75; 80,000 hab. Ch.-l., Carlsbourg. Montagnes; mines.

WEISSEMBOURG-SUPÉRIEUR (comitat de), *Ober-Weissenburg*, dit aussi *Albe-Supérieur*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), se compose de sept enclaves éparses dans les pays des Saxons et des Szeklers, et compte environ 40,000 hab. Ch.-l. Furstenburg. Grains, vins, bois, gibier.

WEISSENFELS, ville des États prussiens (Saxe), sur la Saale, à 17 kil. S. de Mersebourg ; 5,650 hab. Ancien château, converti auj. en caserne. Velours, soierie, passementerie, orfévrerie. Dans une église de cette ville sont les cendres du roi de Suède, Gustave-Adolphe.

WEITRA, bourg de l'archiduché d'Autriche (pays au-dessous de l'Ens), dans le cercle supérieur de Manhartsberg, à 60 kil. de Krems ; 1,800 hab. Eaux minérales. Jadis seigneurie qui appartint aux landgraves de Furstenberg (*Voy.* FURSTENBERG).

WÉLATABES, dits aussi *Wiltses* (ou *Lutizes ?*), peuple de Germanie, de race slave, habita du VIIe au XIe siècle les bords de la Baltique; il occupait le Brandebourg et la Poméranie actuels. *Voy.* WENDES.

WELCHES ou **VELCHES**, mot corrompu de *Gaëls* ou *Galli* (*Gaulois*), est le nom primitif des Celtes qui ont formé la population principale de la Gaule et du pays de Galles dans la Grande-Bretagne. On retrouve ce nom : 1° dans le pays de Galles, dont les habitants s'appellent encore auj. *Welsh* (prononcez *Welch*) ; 2° dans cette partie des anciens Pays-Bas qu'on nommait *Flandre-Welche*, au N. de la Flandre Française, et dont les habitants étaient dits *Wallons* (nom synonyme de *Welche*) ; 3° dans le Valais et le pays de Vaud en Suisse, dont les habitants parlent un dialecte particulier du roman qu'on nomme le *welche*. Le nom de Welche s'emploie souvent pour désigner des barbares, des hommes illettrés et ignorants. Il a été surtout employé dans ce sens par Voltaire.

WELF, duc de Bavière. *Voy.* GUELFE.

WELLAND, rivière d'Angleterre, naît dans le comté de Northampton qu'il sépare de ceux de Leicester et de Rutland, entre dans le comté de Lincoln, arrose Stamford, Spalding, etc., et se jette dans la mer, après 100 kil. de cours.

WELLER (Jacques), savant allemand, né en 1602 à Newkirchen, mort à Dresde en 1664, enseigna la philosophie à Wittemberg, puis la théologie et les langues orientales à Meissen, et finit par être premier prédicateur de la cour de Dresde. On a de lui des sermons, des oraisons funèbres ; il est surtout connu auj. par une excellente *Grammaire grecque*, souvent réimprimée, et qui a été commentée par J. Fréd. Fischer (Leips., 1748).

WELLINGTON, ville d'Angleterre (Shrop), à 14 kil. S. E. de Shrewsbury ; 9,000 hab. Fer, houille, pierre à chaux, usines, hauts-fourneaux, martinets, ustensiles divers, etc.

WELLINGTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 65 kil. S. O. de Bristol ; 4,500 hab. Tombeau du chancelier J. Popham. Serges, droguets, poterie, etc.

WELLS, ville d'Angleterre (Somerset), à 24 kil. S. de Bristol ; 6,700 hab. Evêché. Cathédrale gothique, avec un superbe portail ; maison épiscopale (semblable à un château-fort). Dentelle, bas de laine, soie, papeterie, tannerie.

WELLS, ville du comté de Norfolk, sur la mer, à 49 kil. N. O. de Norwich ; 2,700 hab. Port presque ensablé. Jadis comm. important avec la Hollande.

WELLS (W.-Ch.), médecin et physicien originaire d'Ecosse, né en 1753, à Charlestown aux États-Unis (Caroline du Sud), mort en 1817, servit d'abord dans l'armée hollandaise comme chirurgien, puis vint à Londres en 1788 et y fut reçu membre de la Société Royale. On lui doit un traité fort estimé *sur la Rosée* ; c'est lui qui donna de ce phénomène l'explication admise aujourd'hui.

WELS, *Ovilabis ?* ville des États autrichiens (Autriche), ch.-l. de cercle, sur le Traun, à 27 kil. S. O. de Linz ; 3,800 hab. Indiennes, cotonnades, poudre à tirer, martinet à cuivre. L'emp. Maximilien I et le duc de Lorraine Charles IV y sont morts.

WENCESLAS. *Voy.* VENCESLAS.

WENDEN. *Voy.* WENDIQUE (cercle).

WENDES, grande division de la famille slave, dont on reconnaît le nom dans ceux de Venèdes, Venètes, Henètes, Antes, Vindiles, Vandales, ainsi que dans *Vindobona*, et que l'on trouve épars depuis la Baltique jusqu'aux Alpes Carniques, particulièrement dans la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Saxe, la Styrie, la Vénétie et l'Illyrie. Les Wendes en général se trouvèrent, dans les migrations de la famille slavique, au sud et à l'ouest des Slaves proprement dits. Au commencement du VIe siècle, on trouve les Wendes proprement dits établis surtout dans la Bohême et la Lusace ; vers 568, en Pannonie, où ils sont soumis par les Lombards, puis par les Avares (581). Ils se révoltent contre ces derniers au commencement du VIIe siècle, et, pour résister à leurs attaques, ils se reconnaissent tributaires des Francs (744). Depuis cette époque, leur nom disparaît peu à peu. On rattache à ce peuple un grand nombre de peuplades, dont les principales sont : les Wiltses ou Wélatabes, les Polabes, les Wagres, les Obotrites, les Havelles. L'idiome usuel en Styrie, en Carinthie et en Carniole est le wende ; en Croatie, on parle deux dialectes, le slovène et le wende.

WENDIQUE (cercle), une des divisions du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, a pour ch.-l. Gustrow. *Voy.* MECKLEMBOURG.

WENDROCK, pseudonyme. *Voy.* NICOLE.

WENER (lac), lac de Suède. *Voy.* VENER.

WENTWORTH (Thomas), comte de Strafford. *Voy.* STRAFFORD.

WENTWORTH (DILLON), comte de Roscommon. *Voy.* ROSCOMMON.

WENTWORTH (Ch. WATSON), marquis de Rockingham. *Voy.* ROCKINGHAM.

WEN-WANG, tige de la dynastie chinoise des Tcheou, né en 1231, obtint de l'empereur Ti-y le commandement de toutes les troupes de l'empire, inspira des craintes au successeur de ce prince, qui le tint trois ans captif à Yeou-li, se retira dès lors dans le Tcheou, son domaine héréditaire, qu'il agrandit considérablement, et mourut vers 1327, après 50 ans de règne, laissant ses états à son fils Fa (ou Wou-wang), qui ne tarda pas à s'emparer du trône impérial. Wen-wang avait rédigé des commentaires sur les *Koua* ou lignes brisées de Fo-hi, qui forment, avec les explications de Confucius, le texte de l'*Y-king*, le premier des livres sacrés des Chinois.

WERDEN, ville murée des Etats prussiens (Prov.-Rhénane), à 22 kil. N. E. de Dusseldorf ; 2,500 hab. Maison de correction. Drap, velours, soieries, etc. Houille, alun, chaux. — *Voy.* aussi VERDEN.

WERNER (Jos.), peintre, né à Berne en 1637, mort en 1710, réussit dans la peinture à l'huile et à fresque, mais excella surtout dans la miniature. Il fut employé par Louis XIV et par divers princes d'Allemagne. Il s'était lié à Paris avec le poëte Quinault, et peignit pour lui les *Muses sur le Parnasse*, la *Mort de Didon*, etc.

WERNER (Abrah.-Gottlob), minéralogiste célèbre, né en 1750 à Wehlau (Prusse propre), mort en 1817, étudia dans l'école des mines de Freyberg, fut adjoint à la chaire de minéralogie et inspecteur du cabinet des mines de cette ville (1775), se classa de bonne heure par ses écrits et ses leçons à la tête des minéralogistes les plus illustres, fut un des huit associés étrangers de la 1re classe de l'Institut, ne voulut jamais, malgré les offres brillantes qui lui furent souvent faites, entrer au service de princes étrangers, et mourut à Dresde. Il a rendu à la science minéralogique des services analogues à ceux que la botanique doit à Linné. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des caractères des minéraux*, 1774 ; la *Nouvelle théorie des filons*, 1791 ; la *Classification et*

description des montagnes, 1787. Werner classait surtout les minéraux par leurs caractères extérieurs; ce mode de classification a depuis été remplacé avantageusement par celui qui se fonde sur les caractères chimiques et cristallographiques.

WERNER (Fréd.-L.-Zacharie), poëte, né en 1768 à Kœnigsberg, mort en 1823, fut employé successivement dans les bureaux de l'administration prussienne à Varsovie et à Berlin, où il se fit franc-maçon et mystique, mena longtemps une vie très dissipée, vint à Paris en 1811, abjura le protestantisme à Rome, prit les ordres à Vienne, et prêcha dans cette ville avec un succès sans égal. On a de lui des tragédies (*la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *Le 24 février*, qui sont traduites dans le *Théâtre étranger* de Ladvocat), beaucoup de *Poésies*, et des *Confessions* (1801), où règne un singulier mysticisme. Mme de Staël l'a jugé très favorablement dans son *Allemagne*.

WERNIGERODE, ville murée des Etats prussiens (Saxe), à 19 kil. S. O. de Halberstadt; 3,400 hab. Ch.-l. du comté de Stolberg-Wernigerode.

WERNSDORF, famille de Saxe, qui a produit plusieurs savants distingués. Le plus connu est J.-Christ. Wernsdorf, à qui on doit une excellente édition des *Poetæ latini minores*, Helmstadt, 1779, reproduite dans la collection de M. Lemaire.

WEROVITZ (comitat de), dans les Etats autrichiens (Esclavonie civile), entre ceux de Schimeg, Baranya, Bacs, Syrmie, Brod, Posega et la Croatie: 150 kil. sur 60; 16,000 hab. Ch.-l., Eszek.

WERRA (la), riv. d'Allemagne, naît dans le Thuringerwald, au N. E. d'Hildburghausen, arrose le duché de Saxe-Meiningen, l'électorat de Hesse, la province de Gœttingue dans le Hanovre, s'unit près de Münden à la Fulde, et avec elle forme le Weser; cours, 200 kil. Elle reçoit l'Ulster par sa gauche. — Autre rivière, affluent du Weser, naît dans la Lippe-Detmold et arrose la régence de Minden dans la Westphalie.

WERT, ville de Belgique. *Voy.* WEERDT.

WERT (Jean DE), général autrichien. *Voy.* WEERDT.

WERTACH, rivière de Bavière (Bas-Danube), coule au N., et s'unit au Lech un peu au dessous d'Augsbourg; cours, 140 kil.

WERTHEIM, ville murée du grand-duché de Bade, au confluent de la Tauber et du Mein, à 130 kil. N. E. de Carlsruhe; 3,300 hab. Vieux château. Chantiers de construction.

WERWICK, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. S. E. d'Ypres; 4,300 hab.

WERWICK (SUD-), bourg du dép. du Nord, à 15 kil. N. de Lille, en face de la ville belge de Werwick; 1,300 hab. Il s'y livra plusieurs combats entre les Français et les Impériaux.

WESEL, ville forte des Etats prussiens (Province-Rhénane), à 40 kil. S. E. de Clèves, au confluent de la Lippe et du Rhin; 12,100 hab. Lainages, savon noir, produits chimiques.

WESER, *Visurgis*, fleuve d'Allemagne, dans la partie N. O. de ce pays, se forme près de Münden de la réunion de la Fulde et de la Werra, arrose Hameln, Menden et Brême, reçoit l'Aller et la Vumme à droite, le Delme et l'Hunt à gauche et tombe dans la mer du Nord, après un cours de 380 kil. Il s'ensable chaque jour; cependant les navires marchands le remontent encore jusqu'à Wegesack. — De 1810 à 1814, sous Napoléon, il y eut un département français des *Bouches-du-Weser*, formé de l'Oldenbourg, de la ville de Brême et d'une partie du Hanovre; il avait pour ch.-l. Brême.

WESLEY (John), enthousiaste anglais, fondateur du Méthodisme, né en 1703 à Epworth (Lincoln), mort en 1791, avait pour frère un ministre non conformiste, Ch. Wesley (auteur d'un poëme sur la bataille de Blenheim et de poésies sacrées). Il reçut les ordres (1725), et se nourrit de lectures ascétiques, prit ensuite avec son frère la direction de quinze jeunes gens d'Oxford avec lesquels il élabora un nouveau système religieux, et les soumit ainsi que lui à un genre de vie réglé dans lequel chaque heure avait son emploi : cette manière de vivre les fit appeler par dérision *Méthodistes*, dénomination dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent. Wesley passa avec quelques missionnaires en Amérique, et, de retour en Angleterre (1738), organisa définitivement les assemblées ou chapelles de sa secte. Il donna l'exemple de toutes les vertus. On a de lui des *Sermons* et quelques écrits : *le Papisme examiné de sang-froid; Nature, objets et réglements des sociétés méthodistes* (Londres, 1798, 8 vol. in-8), etc. Ses *Œuvres complètes* forment 32 vol. in-8, Londres, 1774, etc. *Voy.* MÉTHODISTES et WHITEFIELD.

WESSELING (P.), philologue, né en 1692 à Steinfurt (Westphalie), mort en 1764, professa l'histoire et l'éloquence à Deventer, Franeker, Utrecht, fut recteur de l'université d'Utrecht et bibliothécaire de cette ville. On lui doit un recueil des anciens itinéraires romains avec *notes*, Amsterdam, 1735, in-4; *De origine pontificiæ dominationis*, Franeker, 1723, 1724, in-fol., et des éditions estimées d'Hérodote, de Diodore de Sicile, etc.

WESSEX (royaume de), ou des *Saxons de l'Ouest*, un des sept états de l'Heptarchie anglo-saxonne, fut fondé en 516 par Cerdic. Il comprenait à peu près les comtés de Berks, Wilts, Hamp et Dorset : Winchester en était la capitale. Les rois de Wessex finirent par réunir toutes les possessions anglo-saxonnes. Le dernier roi de Wessex fut Egbert, qui prit le titre de roi d'Angleterre.

WEST (Benjamin), peintre américain, né en 1738 à Springfield (Pensylvanie), mort en 1820, passa trois ans en Italie (1760-63) avec Mengs et autres artistes renommés, puis s'établit à Londres où il se plaça dans le genre d'histoire à la tête de tous les peintres anglais, succéda à Reynolds comme président de l'Académie de peinture, sculpture et architecture, et fut associé étranger de l'Institut de France. Ses chefs-d'œuvre sont : la *Mort de Socrate*, *Oreste*, *Pylade*, *Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus*, *Régulus retournant à Carthage*, *la mort du général Wolf*, *le Christ présenté au peuple par Pilate*, etc.

WESTBURY, ville d'Angleterre (Wilts), à 35 kil. N. O. de Salisbury; 8,000 hab. Draps, etc.

WEST-CAPPEL, ville de Hollande (Zélande), à 13 kil. N. O. de Middelbourg; 1,300 hab. Digues magnifiques.

WESTERAS. *Voy.* VÆSTERAS.

WESTERBOTTEN. *Voy.* BOTNIE OCCIDENTALE.

WESTERGOTHLAND ou WESTROGOTHIE. *Voy.* GOTHIE.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, né en 1764 à Molsheim (Alsace), était greffier à Haguenau en 1790. Accusé d'y avoir excité plusieurs émeutes, il fut arrêté et emprisonné quelque temps: il vint ensuite à Paris, se lia avec Danton, coopéra au 10 août, fut nommé adjudant-général, aida Dumouriez dans ses négociations avec le duc de Brunswick, le suivit en Belgique, fut compris dans l'arrêt lancé contre ce général, mais se justifia, fut envoyé en Vendée comme général de brigade, y fit preuve d'une bravoure éclatante, pénétra dans l'intérieur du pays, se laissa surprendre par les Vendéens à Châtillon, mais les battit à Beaupréau, Laval, Granville, Baugé, eut grande part à l'affaire du Mans et acheva d'écraser les vaincus à Savenay. Il n'en fut pas moins proscrit avec Danton et guillotiné le 5 avril 1794.

WESTERN (îles). *Voy.* HÉBRIDES.

WESTER-NORRLAND. *Voy.* NORLAND (WESTER-).

WESTERWALD, chaîne de montagnes de l'Allemagne, entre la Lahn, la Sieg, le Rhin, commence

en Westphalie où elle se détache du Rothhaar, traverse le N. du duché de Nassau et se termine en face de Coblentz. Les Siebengebirge en sont le prolongement.

WEST-FIORD, grand golfe ouvert de l'Océan Atlantique, entre la côte de la Norvége et les îles Loffoden : 160 kil. sur 100.

WEST-LOTHIAN, en Écosse. *Voy.* LINLITHGOW.

WEST-MEATH, comté d'Irlande. *Voy.* MEATH.

WESTMINSTER (c.-à-d. *monastère* ou *abbaye de l'Ouest*), un des quartiers de Londres, à l'O. de la Cité et sur la rive droite de la Tamise, était jadis une ville particulière. Westminster est célèbre par son antique et vaste abbaye, sépulture des souverains ainsi que des grands hommes de l'Angleterre. Près de l'abbaye est le Parlement ; les deux chambres y ont chacune leur salle particulière. De Westminster on peut aller à Southwark par le pont de Westminster. Quoique réuni à Londres, Westminster a conservé ses propres magistrats, qui sont élus par l'abbaye et indépendants du lord-maire. Westminster compte 202,000 hab. et envoie deux membres au parlement.

WESTMORELAND, comté d'Angleterre, entre ceux de Durham et de Cumberland au N., d'York à l'E, de Lancastre au S. et à l'O.; il touche un peu à la mer d'Irlande au S. O. : 64 kil. du N. au S. sur 40 ; 60,000 hab.; ch.-l., Appleby. Montagnes, lacs célèbres, sol aride, sauf à l'O. : climat humide. Pâturages, plombagine (dont on fait les crayons renommés); grès, ardoise, porphyre, basalte, houille.

WESTPHALIE, contrée de l'Allemagne. à l'O., entre le Weser et le Rhin, ainsi nommée des Westphales, la plus occidentale des trois grandes tribus de la Saxe primitive, a souvent changé d'étendue et de limites ainsi que de forme de gouvernement ; ainsi elle a été successivement un duché, un cercle de l'empire d'Allemagne, un des royaumes de la Confédération du Rhin, enfin une province des États prussiens, et a tour à tour appartenu aux ducs de Saxe, aux archevêques-électeurs de Cologne, à la France et à la Prusse (*Voy.* les articles ci-après). C'est en Westphalie, surtout dans la partie qui dépendait des archevêques-électeurs de Cologne, que furent en vigueur les tribunaux secrets connus sous le nom de *Sainte-Vehme* (*Voy.* ce mot). C'est aussi dans ce pays que furent signés les fameux *traités* dits *de Westphalie* (*Voy.* ci-après).

WESTPHALIE (duché de), nom donné : 1° dans les temps très anciens à la partie occidentale de la Saxe, entre l'Elbe et le Weser (ce territoire n'a jamais été un fief particulier) ; 2° à une des quatre provinces de l'électorat de Cologne; elle fut détachée du duché de Saxe et donnée en 1180 (lors du bannissement de Henri le Lion) à l'archevêque de Cologne par Frédéric Barberousse. Ce duché, qui avait à l'O. le comté de la Marck et à l'E. la principauté de Waldeck, était censé appartenir au cercle du Bas-Rhin, comme l'électorat même : Arensberg en était la principale ville. Il fut donné en 1802 à la Hesse-Darmstadt.

WESTPHALIE (cercle de), dit aussi *cercle des Pays-Bas et de Westphalie*, *cercle de Westphalie sur le Bas-Rhin*, avait pour bornes la mer du Nord, les Provinces-Unies et les cercles de Bourgogne, Basse-Saxe, Haut-Rhin, Bas-Rhin. Il comprenait l'ancienne Westphalie à peu près entière et quelques parties de la Lotharingie septentr., de l'Ostphalie et de la Thuringe. Les princes convoquant et directeurs étaient l'évêque de Munster et alternativement l'électeur palatin (comme duc de Juliers) ou le roi de Prusse (comme duc de Clèves). Les principaux états du cercle étaient les évêchés de Munster, Paderborn, Liége, Osnabrück, les principautés de Minden, de Meurs, de Verden, de Nassau-Siegen et Nassau-Dillenbourg, le duché de Berg, les comtés de Ravensberg, de Hoya, de Pyrmont, d'Oldenbourg et Delmenhorst, de Schaumbourg, de la Lippe, de Bentheim, de Diepholz, les abbayes de Corvey, de Stablo, les trois villes impériales de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dortmund. Ce cercle cessa d'exister en 1806, à la dissolution de l'empire d'Allemagne.

WESTPHALIE (royaume de), un des 4 royaumes de la Confédération du Rhin, avait pour bornes au N. les duchés de Mecklembourg, à l'E. les royaumes de Prusse et de Saxe, avec les duchés de Saxe et d'Anhalt, au S. les grands-duchés de Francfort et de Hesse-Cassel, à l'O. ce dernier, plus le grand-duché de Berg et les départements nord-est de l'empire français. Capitale, Cassel. Il n'avait de l'ancien cercle de Westphalie que l'évêché de Paderborn, Horn, Bielefeld et quelques autres districts ; mais il y joignait partie des cercles du Haut-Rhin et de Basse-Saxe. Il comprenait ainsi en tout le sud du Hanovre (le reste était à l'empire français), le duché de Brunswick, Hesse-Cassel, les principautés de Magdebourg et de Verden. Ses principales villes étaient (outre Cassel), Paderborn, Marbourg, Heiligenstadt, Gœttingue, Halberstadt, Bernburg, Hanovre, Brunswick, Magdebourg, Celle, Verden, Saltzwedel. Le royaume de Westphalie fut formé par Napoléon en 1807. Il n'eut qu'un roi, Jérôme, frère de Napoléon. Les Prussiens l'occupèrent après la bataille de Leipsick (1813); en 1814, ses débris furent distribués entre le Hanovre, la Prusse, le Brunswick, la Hesse-Cassel, etc.

WESTPHALIE (province de), province des États prussiens (Prusse-Rhénane), a pour bornes au N. le royaume de Hanovre, au N. O. celui de Hollande, à l'O. la Province Rhénane, au S. le duché de Nassau, la principauté de Waldeck, les deux Hesse, à l'E. la Hesse électorale, le royaume de Hanovre, le duché de Brunswick : 200 kil. sur 200 ; 1,150,000 hab. Ch.-l., Münster. Division, trois régences (Münster, Minden, Arensberg). Elle comprend les anciens évêchés de Münster, Minden, Paderborn, la principauté (jadis abbaye) de Corvey, les comtés de la Marck, Berg, Ravensberg, Tecklembourg, le haut comté de Linange, etc. L'Ems, le Weser, la Lippe, la Rühr l'arrosent. Climat assez froid. Fer, plomb, cuivre, sel, houille. Jambons renommés, toiles les plus belles de l'Allemagne, tissus de coton, cuirs, tabac, martinets, tréfilerie, papier, verre, etc. Commerce actif. La Prusse ne possède la province actuelle de Westphalie que depuis 1814 (c'est un des débris du royaume de Westphalie, joint à une portion du grand-duché de Berg et du duché de Nassau-Weilbourg, à la partie septentr. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, etc.). Anciennement, dès 1613, la Prusse en possédait déjà une partie. La guerre de 1806 et 1807 (suivie de la paix de Tilsit) la lui fit perdre ; mais en 1814 elle se la fit rendre avec usure.

WESTPHALIE (paix publique de). On nomme ainsi un réglement fait en 1371 par l'empereur Charles IV, de concert avec divers états de l'Allemagne, dans le but de maintenir la paix, soit entre eux, soit dans le sein de chaque état. On y reconnut l'existence des *tribunaux vehmiques* et on les introduisit dans tous les états qui prirent part au traité.

WESTPHALIE (traité de), nom collectif de deux traités signés, l'un à Osnabrück le 6 août 1648, l'autre à Münster le 8 septembre de la même année, et publiés tous deux le 24 octobre suivant. Ces traités mirent fin à la guerre de Trente-Ans. Le traité de Münster était conclu entre l'empereur et la France, celui d'Osnabrück entre l'empereur et la Suède. Les 2 puissances victorieuses (France et Suède) se garantissaient mutuellement leurs acquisitions, et garantissaient à leurs alliés en Empire d'importantes concessions. On doit distinguer 3 sortes de clauses dans le traité de Westphalie :

I. *Satisfactions territoriales ou autres.*

Les principales étaient : 1° pour la France, Haute

et Basse-Alsace, Sundgau, Brisach, préfect. de Haguenau ; reconnaissance de la conquête des Trois-Évêchés; — 2° pour la Suède, Poméranie Citérieure avec Stettin et l'île de Wollin, plus l'expectative de toute la Poméranie et de l'évêché de Camin, Rugen et Wismar, l'évêché de Verden et l'archevêché de Brême sécularisés et convertis en principauté et duché; et, en outre, son admission aux diètes de l'Empire pour ses possessions en Allemagne ; — 3° au Brandebourg, l'archevêché de Magdebourg et les évêchés de Minden, Camin, Halberstadt, sécularisés ; — 4° au Mecklembourg, les évêchés de Schwerin et de Ratzebourg, etc. ; — 5° à l'électeur palatin, restitution de tous ses domaines, moins le Haut-Palatinat, laissé à la Bavière; — 6° reconnaissance de l'indépendance de la Suisse et de celle des Provinces-Unies.

II. *Dispositions religieuses.*

1° Confirmation des paix de Passau et d'Augsbourg (1555) ; 2° extension aux Calvinistes des avantages que ces deux actes avaient accordés aux Luthériens; 3° suspension de la juridiction ecclésiastique, tant d'état catholique à état protestant qu'entre deux états protestants; 4° sur les 50 membres de la chambre impériale, 24 seront protestants; 6 protestants entreront toujours au conseil aulique.

III. *Dispositions constitutionnelles.*

1° Tout état immédiat d'empire a chez lui la supériorité territoriale ; 2° la supériorité territoriale s'étend sur l'ecclésiastique comme sur le civil et le temporel; 3° tout état immédiat a séance et suffrage à la diète ; nulle loi ou interprétation de loi, nulle déclaration de guerre d'empire, nulle paix ou alliance d'empire, nulle taxe, levée, construction de forts, etc., ne peut avoir lieu sans le consentement des co-états réunis en diète; 4° les villes impériales jouissent des mêmes priviléges.

Le traité de Westphalie a été la base de l'organisation de l'Allemagne jusqu'à la suppression du corps germanique en 1806. Il a été aussi, avec le traité des Pyrénées (1659), qui en est le complément, le point de départ de la diplomatie moderne jusqu'aux guerres de la Révolution.

WEST-POINT, ville des États-Unis (New-York), ch.-l. du territoire des Highlands, à 100 kil. N. de New-York. Célèbre école militaire, fondée en 1802.

WEST-PORT, ville d'Irlande (Mayo), à 15 kil. S. O. de Castlebar ; 3,500 hab. Commerce actif. Cette ville s'agrandit tous les jours.

WEST-RIDING, div. du comté d'York. *Voy.* YORK.

WETSTEIN, famille de Bâle, a produit, aux XVIe et XVIIe siècles, plusieurs savants distingués. Jean-Rodolphe Wetstein, né en 1614, mort en 1684, et son fils Jean-Rodolphe II (1647-1711), enseignèrent le grec et la théologie à Bâle; le 2e publia quelques traités inédits d'Origène ; — J.-Henri, frère de J.-Rodolphe II, né en 1649, mort en 1726, s'établit à Amsterdam, et y fonda une imprimerie célèbre, d'où sortirent un grand nombre de bons ouvrages, qu'il accompagnait lui-même de savantes notices ; — Jean-Jacques, neveu des précédents, né à Bâle en 1693, mort en 1754, entra dans l'église, fit d'immenses recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe, dans le but d'établir le texte du Nouveau-Testament, ne put obtenir de publier à Bâle le résultat de son travail, se retira en Hollande en 1730, et y donna, en 1751 et 1752, une édition du Nouveau-Testament, en 2 vol. in-fol., avec une riche collection de variantes; — Ch.-Ant., fils de l'imprimeur J.-Henri (1743-1797), enseigna la littérature grecque à Leyde, et traduisit, en vers latins, Hésiode, Théocrite, Coluthus (1774).

WETTER, riv. d'Allemagne. *Voy.* WETTERAVIE.

WETTER (lac), en Suède. *Voy.* VETTER.

WETTÉRAVIE, en allem. *Wetterau*, anc. prov. d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, aujourd'hui généralement comprise dans la Hesse, le Nassau et les pays environnants, est ainsi nommée de la Wetter (affluent de la Nidda), qui l'arrose : elle comprenait le Lahngau inférieur, les 2 Rheingau, le Meingau, Usingen, Wiesbaden, le comté de Kœnigstein, les 2 comtés de Katzenellnbogen, Epstein, Wetzlar, Francfort-sur-le-Mein, Hanau, Mayence. On la divisait en Wettéravie mérid. ou Wettéravie propre, et Wettéravie septentr. ou Westerwald. — Plus anciennement, il y avait eu un *Wettergau* ou canton de la Wetter moins vaste, et qui, borné au S. par le Mein, puis par la Kinzig et par le Vogelsberg, comprenait les comtés d'Isenbourg, de Nidda, de Solms-Laubach, Stolberg-Gedern, Schottern et la ville de Friedberg.

WETTEREN, ville de Belgique (Flandre orient.), sur l'Escaut, à 16 kil. O. de Dendermonde ; 7,400 h.

WETTERHORN, montagne de Suisse (Berne), dans les Alpes Bernoises, au N. du Schreckhorn ; 3,916^m de haut.

WETTIN, ville murée des États prussiens (Saxe), dans l'ancienne Misnie, sur la Saale, à 35 kil. N. O. de Merseboug; 2,600 hab. Elle a donné son nom à la maison qui règne tant sur le royaume que sur les divers duchés de Saxe. *Voy.* MISNIE et SAXE.

WETZLAR ou **WETZLÆR**, ville murée des États prussiens (Province Rhénane), ch.-l. du cercle de Wetzlar-Braunfels, à 75 kil. N. E. de Coblentz : 4,750 hab. Jadis ville impériale. Elle fut depuis 1688 le siége de la chambre impériale qui jugeait des causes entre états d'empire (avant cette époque, la chambre avait été à Spire). Les Français et les Autrichiens se livrèrent un combat devant ses murs en 1796. De 1803 à 1814, Wetzlar appartint à l'électeur archi-chancelier de l'empire germanique (Ch.-Théod. Dalberg), dit plus tard prince-primat. Le congrès de Vienne donna cette ville à la Prusse.

WEXFORD, ville et port d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Wexford, sur le canal St-Georges, à 97 kil. S. de Dublin : 12,500 hab. Le port est obstrué par une barre. Bains de mer fréquentés. — Wexford passait pour la plus anc. ville de l'Irlande ; elle a été bâtie par les Danois. Elle était jadis très forte: on voit encore quelques traces de ses murailles. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1170 ; Cromwell l'assiégea et la prit en 1649. — Le comté de Wexford est entre ceux de Wicklow au N., de Kilkenny et de Carlow à l'O., et sur le canal St-Georges au S. et à l'E. ; il a 90 kil. du N. E. au S. O., sur 32 kil. de moyenne largeur, et 212,000 hab. (dont 190,000 catholiques). Beaux pâturages.

WEXIOE, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouv. de Cronenburg ou Kronoberg, à 400 kil. S. O. de Stockholm ; 1,200 hab. Evêché. Bibliothèque : imprimerie, papier, usines à fer, etc.

WEYMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), sur la Manche, à l'emb. de la Wey, à 16 kil. S. de Dorchester ; 2,900 hab. Un pont la réunit à Melcombe-Regis. Quelques édifices élégants. Bains de mer. Marguerite d'Anjou débarqua à Weymouth avec son fils Édouard en 1471, lorsqu'elle venait rétablir son mari sur le trône.

WHAMPOA, port de Chine, à 3 kil. au dessous de Canton, dans une île du Pé-kiang. C'est là que s'arrêtent les navires européens.

WHARTON (Thomas, marquis de), fils de lord Phil. Wharton (parlementaire zélé sous Charles Ier), fut constamment dans l'opposition sous Charles II et Jacques II, provoqua la fameuse adresse qui invitait le prince d'Orange à prendre les rênes de l'état, fut contrôleur du palais et membre du conseil privé sous ce prince, perdit ses places à l'avénement d'Anne, puis rentra en grâce, fut nommé vice-roi d'Irlande en 1708, quitta ce poste en 1710, mais reçut en 1714 les titres de lord du sceau privé, de marquis de Wharton et Malmesbury. Il mourut l'année suivante. — Son fils, Philippe Wharton

(1699-1731), ne se fit remarquer que par sa versatilité et son extravagance, s'attacha alternativement au Prétendant, qui le fit duc de Northumberland, et à George I, de la maison de Hanovre, qui le nomma duc de Wharton. Il a laissé divers écrits et des poésies assez remarquables.

WHIGS, nom célèbre donné en Angleterre à ceux qui se portent comme les défenseurs des libertés publiques; il est opposé à celui de tories. Ce nom paraît dériver de *whiggam* (par abréviation *whig*), cri par lequel les charretiers écossais stimulent leurs chevaux. Ce terme fut d'abord appliqué aux rebelles écossais qui, sous Charles II, marchèrent contre Edimbourg. Les royalistes l'étendirent ensuite aux ennemis de la Restauration dont beaucoup étaient Ecossais presbytériens; on le donna bientôt à tous les ennemis des Stuarts. La révolution de 1688 fut en grande partie l'ouvrage des whigs; ils soutinrent de même la maison de Hanovre contre les Jacobites. Mais à mesure que ceux-ci se rapprochèrent de la dynastie régnante (sous George II), ils reprirent leur caractère hostile à la toute-puissance des rois, sans toutefois adopter des principes démocratiques. Les whigs et les tories, depuis le règne de George II, ont alternativement donné des ministres à l'Angleterre, mais les whigs ont moins souvent été au pouvoir.

WHISTON (Will.), théologien et mathématicien, né en 1667 à Norton (Leicester), mort en 1747, chapelain de l'évêque de Norwich, puis recteur ou curé dans le comté de Suffolk, succéda à Newton comme professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, fut destitué pour quelques idées hétérodoxes sur la Trinité, s'érigea en prophète dès cet instant, s'entoura de douze disciples et écrivit une foule d'ouvrages de controverse; il y attaquait surtout la Trinité, et propageait l'arianisme. Il entra à l'âge de 80 ans dans une congrégation d'anabaptistes. Ses ouvrages les plus célèbres sont une *Nouvelle théorie de la terre* (1696), qui obtint l'approbation de Newton, mais qui n'en excita pas moins de vives discussions comme entachée d'hérésie; l'*Exposé de la chronologie de l'Ancien-Testament et de l'harmonie des quatre évangiles*, 1702; le *Christianisme primitif rétabli*, 1711. On lui doit aussi une traduction estimée de l'historien Josèphe.

WHITAKER (John), savant anglais, né à Manchester en 1735, mort en 1808, entra dans l'Eglise et obtint divers bénéfices. Il s'occupa surtout de recherches historiques et publia: *Histoire des Bretons*, 1771-75; *Apologie de Marie Stuart*, 1787; *Origine de l'Arianisme*.

WHITBY, ville d'Angleterre (York), à l'embouchure de l'Esk, à 65 kil. N. E. d'York: 10,500 hab.; deux bons ports, deux môles. Bassins à sec, chantiers de construction. Aux environs, houille, mines d'alun, et curiosités naturelles. — Elle doit son origine à une célèbre abbaye du VIIe siècle.

WHITEFIELD (George), fondateur de la secte des *Méthodistes Calvinistes*, né à Glocester en 1714, mort en 1770, membre d'un des colléges d'Oxford, s'agrégea en 1735 à la secte de John Wesley, le suivit en Amérique, où il fit six autres voyages comme missionnaire, se sépara de Wesley en 1741 et fonda une nouvelle branche de Méthodisme. Il différait de Wesley en ce qu'il croyait les œuvres peu importantes, et admettait la prédestination ainsi que la réprobation. Il mourut à Newbury (près de Boston). On a de lui des *Lettres*, *Sermons*, *Traités*, etc., 1771, 6 vol. in-8. *Voy.* WESLEY et MÉTHODISTES.

WHITEHAVEN, ville d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 55 kil. S. O. de Carlisle; 13,600 hab.; port, six môles. Beau théâtre sur le plan de celui de Bath. Chantiers de construction; toile à voile, corderies. Aux environs, vastes houillères (qui sont les plus profondes connues). Whitehaven n'était encore qu'un hameau en 1678.

WHITE-MOUNTAINS, c.-à-d. *montagnes blanches*, montagnes des Etats-Unis, dans le N. de l'état de New-Hampshire, vers 44° lat. N., 73° 30' long. O. Leur plus haut sommet, le Washington, a 2,070 mètres.

WHITE-RIVER. *Voy.* BLANCHE (RIVIÈRE).

WIASMA, ville de Russie. *Voy.* VIAZMA.

WIBLINGEN. *Voy.* VAÏBLINGEN.

WIBOURG, ville de Danemark. *Voy.* VIBORG.

WICHERLEY (Guill.), auteur comique anglais, né en 1640 dans le comté de Shrop, mort en 1715, acheva ses études en France et s'y fit catholique, revint à l'anglicanisme sous Charles II, à la cour duquel il vécut, fut l'émule des Rochester et des Buckingham, obtint des places lucratives; mais, ayant déplu à sa protectrice la duchesse de Portsmouth, il perdit la faveur du roi, fut mis en prison par ses créanciers et ne redevint libre que sous Jacques II, qui paya ses dettes et lui fit une pension de 200 livres sterling. On a de lui quatre comédies fort spirituelles et quelques poésies (premier recueil, 1704; second et posthume, 1726).

WICK, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Caithness, à 270 kil. N. d'Edimbourg; 1,100 hab. Pêche du hareng.

WICKAM, ministre d'Edouard III. *Voy.* WYKEHAM.

WICK-DURSTEDE. *Voy.* WYK.

WICKLOW, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Wicklow, sur la mer d'Irlande, à 40 kil. S. E. de Dublin; 3,000 hab. Un roc fortifié la domine et la défend. Bière excellente. — Le comté de Wicklow, situé entre ceux de Dublin au N., de Wexford au S., de Kildare et de Carlow à l'O., la mer d'Irlande à l'E., a 65 kil. sur 53, et 136,000 hab.

WICLEF ou WICKLIFFE (Jean DE), célèbre hérésiarque anglais, né vers 1324 à Wickliffe (York), mort en 1387, fut élu en 1365 principal du collége de Cantorbéry, fondé à Oxford par Islip, archevêque de Cantorbéry, puis se vit enlever cet emploi par Langham, successeur d'Islip, qui se saisit des revenus de la fondation, et fit approuver sa conduite par le pape Urbain V. Wiclef exaspéré attaqua la puissance papale au spirituel et au temporel, et traita le pape d'*Antechrist*. Edouard III, dont il avait défendu les droits contre le pape (1366), l'avait pourvu du riche bénéfice de Lutterworth (dans le comté de Leicester): l'université qu'il avait soutenue contre les moines était pour lui. Wiclef niait la transsubstantiation, la nécessité de la confession pour qui a la contrition, la damnation des enfants morts sans baptême, et de plus la primauté du siége de Rome, la hiérarchie, le droit des clercs et des moines aux richesses temporelles et à la juridiction ou à tout autre démembrement de la souveraineté. Il trouva un grand nombre de partisans. Grégoire XI ordonna à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres d'arrêter et d'interroger l'hérésiarque; ceux-ci obéirent, mais ils se contentèrent de renvoyer Wiclef à condition qu'il se tairait désormais. Le concile de Londres (1382) condamna dix de ses propositions comme hérétiques et le força à quitter Oxford. Wiclef se retira à Lutterworth et y acheva paisiblement sa vie. On cite parmi ses ouvrages le *Traité de la vérité des saintes Ecritures* (en anglais), le *Trialogue entre la Vérité, le Mensonge et la Prudence*, une traduction anglaise de la Bible. Wiclef suscita Jean Huss et prépara Luther: aussi l'a-t-on surnommé l'*Etoile du matin de la Réforme*.

WICQUEFORT (Abraham DE), diplomate du XVIIe siècle, né à Amsterdam en 1598, entra au service de l'électeur de Brandebourg, et fut chargé de le représenter en France en 1626. Soupçonné en 1658 d'avoir abusé de sa position pour faire aux Etats-Généraux de Hollande des révélations indiscrètes, il fut enfermé un an à la Bastille; il passa

en Hollande dès qu'il fut libre (1659), fut nommé par de Witt historiographe des Etats, et fut en même temps choisi par le duc de Brunswick-Lunebourg pour son résident à La Haye. Chargé par la Hollande de traduire quelques papiers importants, il fut encore accusé de les avoir communiqués à l'ambassadeur anglais et condamné à un emprisonnement perpétuel (1675). Il s'évada de sa prison après quatre ans de détention, s'enfuit à Zell et y mourut en 1682. On a de Wicquefort : *Mémoires touchant les ambassadeurs*, Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12; *l'Ambassadeur et ses fonctions*, La Haye, 1681, 2 vol. in-4 ; *Histoire des Provinces-Unies*, et des traductions de l'espagnol et de l'allemand.

WIDDIN, *Vendemis, Viminiacum*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans la Bulgarie, ch.-l. de livah, sur le Danube, à 225 kil. E. de Belgrade; 20,000 hab. Château et ouvrages détachés. Archevêque grec. Grand commerce (sel gemme, grains, vins).— Le livah de Widdin, le plus à l'O. de ceux qui ont été formés aux dépens de la Bulgarie, est très important par sa position, et en conséquence il est gouverné par un pacha à trois queues. Passwan-Oglou, en 1798, s'y rendit indépendant.

WIDMER (Samuel), neveu d'Oberkampf, né en Suisse en 1767, assista son oncle dans la fabrication des toiles peintes, inventa la machine à graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, découvrit le *vert solide*, d'une seule application, et importa d'Angleterre la machine à fabriquer le coton. Ses facultés mentales l'abandonnèrent à la fin de sa vie, et il se donna la mort en 1821.

WIELAND (Christophe-Martin), célèbre écrivain allemand, naquit à Holzheim (près de Biberach en Bavière) en 1733, alla à Tubingue pour étudier le droit, mais s'y occupa presque exclusivement de littérature, passa deux ans à Zurich dans l'intimité de Bodmer (1752-54), puis fut précepteur particulier à Zurich et à Berne, vint, comme membre du conseil municipal, se fixer à Biberach (1760), remplit la chaire de philosophie et de belles-lettres à l'université d'Erfurt (1769-72), et finit par se fixer à Weimar. Il y dirigea l'éducation des deux princes de Saxe-Weimar, et s'y lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque, notamment avec Gœthe qui prit sur lui un grand ascendant. Il mourut en 1813. On a nommé Wieland le *Voltaire de l'Allemagne*; il a mérité ce titre par le nombre et la variété de ses écrits; on y trouve beaucoup de grâce, de finesse, d'élégance; il conte à merveille, et ne manque même pas d'une certaine originalité; mais ce n'est pas un écrivain du premier ordre. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipsick en 42 vol. in-8, 1794-1801, et en 51 vol., 1824-27 (cette dernière édition est la seule complète). Elles consistent surtout en poëmes, romans et nouvelles, pièces de théâtre, morceaux de critique, mélanges philosophiques, traductions. Nous citerons : 1° plusieurs poëmes : *la Nature des choses ou le Monde plus parfait* (6 chants), *Obéron* (14 chants), *Musarion* (3 chants), *le Nouvel Amadis* (18 chants) ; — 2° des romans philosophiques : *Don Sylvio, l'Histoire des Abdéritains, Glycérion, les Trois Calenders, Agathon, Aristippe, Pérégrin Protée*; — 3° des pièces de théâtre : *Jeanne Grey*, tragédie; *Clémentine de Porretta*, drame; *le Choix d'Hercule, Alceste, Rosemonde*, opéras ; — 4° la traduction complète des *Œuvres dramatiques* de Shakespeare, diverses traductions d'Aristophane, de Lucien, de Cicéron, d'Horace (celle-ci surtout est fort estimée ; elle est écrite en vers iambiques).

WIELICSZKA, ville de Galicie (Bochnia), à 16 kil. S. E. de Cracovie ; 3,400 hab. Célèbres mines de sel ; elles produisent par an 800,000 quintaux de sel, et sont exploitées depuis près de 600 ans.

WIENERWALD (c.-à-d. *forêt de Vienne*), *Cetius mons*, montagnes boisées de l'archiduché d'Autriche, dans le pays au dessous de l'Ens, fait partie du Kahlengebirge (*Voy.* ce mot) et donne son nom à deux cercles de l'archiduché, le *cercle supérieur du Wienerwald*, ch.-l., Saint-Pœlten, et le *cercle inférieur du Wienerwald*, ch.-l., Traiskirchen.

WIESBADEN, *Mattiacæ aquæ calidæ*, capit. du duché de Nassau, à 9 kil. N. O. de Mayence ; 7,320 hab. ; deux châteaux ; palais ducal (le prince pourtant réside d'ordinaire à Biberich). Bibliothèque ; école de Frédéric (pour la peinture, l'architecture, les mathématiques); imprimeries ; fabriques de chocolat, cire à cacheter, maroquin, meubles. Antiquités nombreuses. Eaux minérales et thermales très fréquentées. Aux environs, sites pittoresques. Wiesbaden n'est capitale que depuis 1815.

WIESELBOURG, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de même nom, à 33 kil. S. de Presbourg ; 3,450 hab. Drap, teintureries, tuileries, salpêtre.— Le comitat de Wieselbourg, situé dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Presbourg à l'E., d'Œdenbourg à l'O., de Raab au S., et l'Autriche au N. O., a 48 kil. sur 53 et 28,000 hab. Sol plat.

WIGAN, ville d'Angleterre (Lancastre), à 26 kil. N. O. de Manchester ; 20,000 hab. Belle église. Toiles communes, etc.

WIGHT (île de), *Vectis insula*, île d'Angleterre, appartient au comté de Southampton, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Forme quadrangulaire : 35 kil. sur 20 ; 33,000 hab. Ch.-l., Newport. Climat salubre et doux ; sol fertile, prairies, bétail, céréales, peu de bois. Industrie.

WIGNEROD (Marie-Madeleine DE), duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu. *Voy.* AIGUILLON.

WIGNEROD (Armand DE), duc d'Aiguillon. *Voy.* AIGUILLON.

WIGTON, *Virosidum* ou *Olenacum* des Romains, ville d'Angleterre (Cumberland), à 16 kil. S. O. de Carlisle ; 5,500 hab. Ecole du dimanche.

WIGTON, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Wigton, à 140 kil. S. d'Edimbourg ; port à l'embouchure du Bladnoch, dans la baie de Wigton ; 20,000 hab. Climat salubre. Ville importante sous le roi Robert Bruce. — Le comté de Wigton, situé entre ceux d'Ayr au N., de Kirkudbright à l'E., le long de la mer d'Irlande, a 60 kil. sur 22, et 36,258 hab.

WILBERFORCE (William), célèbre philanthrope anglais, né à Hull en 1759, mort à Chelsea en 1833, se lia dans sa jeunesse avec William Pitt, fut appelé au parlement en 1784, fit en 1787 sa première motion en faveur de l'abolition de la traite des noirs, et ne cessa depuis cet instant de poursuivre l'adoption de cette importante mesure, qu'il fit enfin triompher après une longue opposition. Wilberforce était soutenu dans ses efforts par une piété fervente. Il avait une éloquence persuasive et entraînante qui lui assura toujours une grande influence dans le parlement. Il fut enterré à Westminster. Wilberforce a laissé un grand nombre de *lettres*, de *discours* parlementaires et de *brochures*. Parmi ses écrits, on distingue : *Discours sur l'abolition de la Traite*, 1789, in-8 ; *Apologie du dimanche*, 1797 ; *Coup d'œil pratique sur les systèmes religieux professés par les hautes et moyennes classes de la société, en opposition avec le véritable christianisme*, in-8 (très souvent réimprimé), etc.

WILD-ET-RHINGRAVES. *Voy.* RHINGRAVES.

WILDHAUS, village de Suisse (Saint-Gall), à 22 kil. S. de Saint-Gall. Patrie de Zwingle.

WILFRID (saint), moine anglo-saxon, né vers 634, bâtit les deux couvents de Stamford et de Rippon, fut évêque de Northumberland, eut part aux négociations qui remirent Dagobert II sur le trône d'Austrasie, échoua sur les côtes de Frise, fit dans le pays de nombreuses conversions qui lui ont mérité le nom d'apôtre des Frisons, et mourut en 709, laissant quelques écrits. On le fête le 12 octobre.

WILHELMINE, de Prusse. *Voy.* LOUISE-AUGUSTE.

WILHEM (Guill.-L.-B., dit), fondateur des écoles populaires de chant en France, fit dès 1820 entrer l'enseignement du chant dans les écoles mutuelles, simplifia les méthodes, établit les réunions de l'*Orphéon*, dans lesquelles divers groupes, instruits séparément, se rassemblaient pour chanter en chœur, et obtint dans l'exécution une admirable perfection. Il mourut en 1842, à 63 ans.

WILKES (J.), pamphlétaire anglais, né en 1727 à Londres, mort en 1797, siégea à la Chambre des communes en 1757 et 1761, se jeta dans l'opposition et créa le journal dit *North-Briton*, où il censurait hardiment les actes du pouvoir. Traduit devant la cour des plaids-communs, il fut acquitté. Poursuivi derechef pour un poëme intitulé *Essai sur la femme*, il passa en France (1764); mais en 1768 il revint se faire élire par le comté de Middlesex, fut condamné, bien qu'inviolable comme député, à 22 mois de prison, se vit trois fois repoussé par la chambre et trois fois fut réélu, sans pouvoir encore, après la 4e élection, se faire admettre par ses collègues, fut néanmoins élu alderman du principal quartier de Londres, puis (1772) shérif pour Londres et le Middlesex, et enfin (1774) lord-maire. Il entra à la Chambre sans opposition en 1775, obtint le poste lucratif de chambellan de la ville de Londres (1779), et fit casser par la Chambre même, en 1788, une résolution par laquelle son élection avait été annulée en 1769. Ses *Lettres* et *Discours* ont été réunis en 3 vol. in-12, Londres, 1769.

WILKINS (J.), né à Fawsley (Northampton) en 1614, mort en 1672, président du collége de Wadham, prit parti pour les parlementaires, épousa une sœur de Cromwell, fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge (1659), perdit sa place à la restauration, mais s'acquit la protection de Buckingham, et eut une cure à Londres, puis l'évêché de Chester. Il est un des fondateurs de la Société Royale de Londres. Wilkins a laissé des *Sermons*, Londres, 1682, in-8; des ouvrages philosophiques et mathématiques (recueillis en 3 vol. in-8, 1708); on y remarque son *Essai sur la langue philosophique* avec un *Dictionnaire*, 1688, in-fol. Il y proposait une langue universelle à l'usage des savants. — On connaît encore David Wilkins (1685-1745), archidiacre de Suffolk, qui s'occupa de langues orientales, surtout de l'égyptien ou copte; — Charles Wilkins, orientaliste, né en 1750 à Hartford, mort à Londres en 1836. Envoyé au Bengale comme employé civil de la Compagnie, il fut un des premiers à étudier le sanscrit, traduisit le *Baghavad-Gita* (1785), l'*Hitopadesa*, recueil d'apologues de Vichnou-Sarma (1786), donna une *Grammaire* et des *Racines sanscrites* (1808 et 1815), etc.

WILLEMAIN D'ABANCOURT (F.-J.), homme de lettres, né à Paris en 1745, mort en 1803, a laissé des *Fables*, des pièces de théâtre et des poésies diverses, fort médiocres.

WILLEMSTADT, ch.-l. de l'île de Curaçao, au S. O., sur la baie de Santa-Anna, par 70° 26' long. O., 12° lat. N.; 3,500 hab. Synagogue. — Une autre Willemstadt, en Hollande (Brabant sept.), sur un bras de la Meuse, a 1,600 hab. Petit port dangereux. Fondée par Guillaume d'Orange en 1583.

WILLIAM ou GUILLAUME. *Voy.* GUILLAUME.

WILLIAM (fort), en Écosse (Inverness), à l'emb. du canal Calédonien et de la Lochy, dans le Loch-Sinnhe, à 105 kil. S. O. d'Inverness. Assiégé par le Prétendant en 1745.

WILLIAM (fort), dans l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sur la baie de Thunder, dans la partie N. O. du lac Supérieur, par 91° 44' long. O., 48° 29' lat. N. Construit en 1803 par la compagnie du Nord-Ouest. C'est l'entrepôt des pelleteries amassées pendant toute l'année.

WILLIAMS (J.), prélat et magistrat anglais, né en 1682 à Aberconway, fut chapelain de Jacques I, doyen de Salisbury et de Westminster, devint, en 1621, garde des sceaux en remplacement de Fr. Bacon et enfin évêque de Lincoln. Il perdit les sceaux et son vicariat sous Charles I par les intrigues de Buckingham, prit place alors dans l'opposition, appuya la *pétition des droits*, fut condamné par la chambre étoilée à une amende de 10,000 liv. sterl. ainsi qu'à la prison et n'en sortit qu'en 1640. Oubliant néanmoins tant d'injures, il se rallia au roi, qui le fit alors archevêque d'York.

WILLIAMS (David), né à Cardigan en 1738, mort en 1816, se fit un nom à Londres parmi les *dissenters* par ses prédications, adopta le pur déisme, créa à Chelsea une école sur un nouveau plan où affluèrent les élèves bien qu'il prît fort cher, mais abandonna cet établissement en 1775, publia en 1782 des *Lettres sur la liberté politique* qui eurent du succès et qui furent trad. en franç. par Brissot, reçut de l'Assemblée législative le titre de citoyen français et vint en France où il se lia avec les Girondins, repassa la Manche après la condamnation de Louis XVI, établit sous les auspices du prince de Galles le *Fonds littéraire* pour venir au secours des gens de lettres nécessiteux et en fut le président. On lui doit, outre ses *Lettres sur la liberté*, des *Lettres sur l'éducation*, in-8, des *Leçons sur l'éducation*; des *Leçons sur les principes politiques*, 1789, etc.

WILLIBROD (saint), apôtre des Frisons, né en 658 dans le Northumberland, mort en 738, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par Wilfrid, vint avec onze autres moines dans la Frise pour convertir les habitants de ce pays et fut fait évêque d'Utrecht par le pape Sergius en 695. C'est lui qui baptisa Pépin-le-Bref. On le fête le 7 novembre.

WILLINCK, ville des États-Unis. *Voy.* CLARENCE.

WILLOUGHBY (François), naturaliste, né en 1635, mort en 1676, condisciple et ami de Ray, visita la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, etc. Il a laissé une *Ornithologie* (en latin, 3 liv.), Londres, 1676, in-8, et une *Histoire des poissons* (en latin, 5 liv.), Oxford, 1686, in-fol.

WILMANSTRAND. *Voy.* VILMANSTRAND.

WILMINGTON, ville des États-Unis (Delaware), à 80 kil. N. de Dover; 6,700 hab. Tanneries, lainages, tissus de coton, etc.; usines aux environs.

WILMINGTON, ville des États-Unis (Caroline du Nord), à 9 kil. de l'emb. du Cape-Fear-River, à 150 kil. S. E. de Raleigh; 3,000 hab. Climat malsain.

WILMOT (John). *Voy.* ROCHESTER (le comte de).

WILSON (Richard), paysagiste, né en 1714 dans le comté de Montgomery, mort en 1782, se forma presque seul, voyagea en Italie, débuta très heureusement à l'exposition de Londres, et entra à l'Académie de cette ville dès sa création. Ses compatriotes l'ont nommé le *Claude Lorrain* de l'Angleterre, quoiqu'il soit loin de cet artiste.

WILSON (cap), cap qui forme la pointe la plus mérid. de la Nouvelle-Hollande, s'avance dans le détroit de Bass, par 39° 11' lat. S., 144° 4' long. E.

WILTON, ville d'Angleterre (Wilts), à 7 kil. O. de Salisbury; 8,000 hab. Jadis tapis et draps renommés. Aux environs est *Wilton-House*, magnifique château des ducs de Pembroke. Wilton fut la résidence du prince breton Carvilius. Robert, comte de Glocester, y défit Étienne de Blois.

WILTS (comté de) ou WILTSHIRE, comté d'Angleterre, a pour bornes ceux de Glocester au N., de Somerset à l'O., de Southampton et de Dorset au S., de Berks à l'E.: 70 kil. du S. au N. sur 54; 240,000 hab. Ch.-l., Salisbury. Climat assez froid. Collines, dunes. Grains, légumes, fourrages, pommes de terre; fromages renommés. Grande industrie: draps, lainages, cotonnades, gants, toile, coutellerie, etc. Nombreux canaux. Antiquités druidiques.

WILTS-ET-BERKS (canal), en Angleterre, fait partie du système hydraulique de Londres : il part d'Abingdon, et joignant le canal de Kennet-et-Avon, il met ainsi la Tamise en communication avec le canal Saint-George.

WILTSES, peuple wende. *Voy.* WELATABES.

WIMBLEDON, village d'Angleterre (Surrey), à 72 kil. S. O. de Londres ; 2,000 hab. Faïence façon japonaise, jolies maisons de campagne aux environs. En 568 il s'y livra un combat entre Ethelred, roi de Kent, et Céaulin, roi de Wessex.

WIMILLE, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 7 kil. N. de Boulogne ; 1,100 h. C'est là que tombèrent les aéronautes Pilastre De Rozier et Romain (1785).

WIMPFEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 10 kil. N. d'Heilbronn ; 2,000 hab. environ. Mine de sel. — Jadis ville impériale. Combat entre Tilly et le margrave de Bade (1626).

WINCHELSEA, ville d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 15 kil. N. E. d'Hastings ; 650 hab. Jadis très importante et l'un des Cinq-Ports.

WINCHESTER, *Venta Belgarum*, ville d'Angleterre sur l'Itchin, ch.-l. du comté de Southampton, à 31 kil. N. O. de Portsmouth ; 9,200 hab. Évêché. Belle cathédrale, palais épiscopal, collége extra-muros, etc. Couvent de Bénédictins, avec une célèbre école catholique. Jadis beaucoup d'établissements religieux. Elle a été pendant l'Heptarchie capitale du royaume-saxon de Wessex, puis elle fut celle de toute l'Angleterre sous Egbert ; elle perdit ce rang au commencement du XI[e] siècle. C'est la patrie de l'évêque Lowth.

WINCHESTER, ville des Etats-Unis (Virginie), à 200 kil. N. de Richmond ; 3,000 hab. Fabriques d'horlogerie, sellerie, voitures, chaussures, etc. Eaux minérales aux environs.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), célèbre antiquaire, né en 1717 à Steindall (Brandebourg), vécut longtemps fort pauvre, étudia beaucoup à Halle, fut précepteur dans plusieurs maisons, puis directeur d'école à Seehausen, et devint ensuite bibliothécaire du comte de Bunau à Nœtheniz, près de Dresde ; mais entraîné par un goût décidé pour les arts, il se rendit à Rome après avoir abjuré (1756), y visita avec enthousiasme les monuments et les antiquités, passa de là à Naples, à Florence, entra en 1758 au service du cardinal Albani, comme bibliothécaire et inspecteur de sa riche collection des antiques, fut nommé en 1763 président des antiquités à Rome, puis bibliothécaire du Vatican, refusa les offres de diverses cours d'Allemagne qui tentaient de l'attirer, mais alla cependant faire une tournée dans cette contrée, séjourna un peu à Vienne, puis reprit la route de l'Italie ; il était à Trieste quand il périt assassiné en 1768 par un misérable qui avait gagné sa confiance en feignant un grand amour pour les arts. Winckelmann a beaucoup écrit. Son principal titre à la célébrité est son admirable *Histoire de l'art chez les Anciens* (en allemand), Dresde, 1764, 2 vol. in-4 (trad. en fr. par Huber, 1781, 3 vol. in-4 ; par Jansen, 1798-1803, 3 vol. in-4), ouvrage non moins remarquable par le goût sûr du connaisseur que par la science de l'érudit. Ses autres ouvrages sont des *Remarques sur l'histoire de l'art* ; des *Réflexions sur l'imitation des ouvrages dans la peinture et la sculpture* ; une *Lettre sur les antiquités d'Herculanum*, le tout en allemand, et de plus, un recueil italien, *Monumenti antichi inediti*, Rome, 1767, 2 vol. in-fol. (trad. en franç. par Fantin-Desodoards, Paris, 1819, 3 vol. in-4). Ces ouvrages ont exercé une influence immense sur les progrès de l'art et de l'esthétique dans la dernière partie du XVIII[e] siècle. L'éloge de Winckelmann a été prononcé par Heyne (1778), et sa vie écrite par Huber, par Gurlitt, etc.

WINCKELRIED (Arnold DE), paysan du canton d'Unterwald, se dévoua, à la bataille de Sempach, en offrant sa poitrine aux piques de la première ligne autrichienne, et en les entraînant contre terre à l'instant où elles le perçaient ; de là un vide dans les rangs : les Suisses s'y jetèrent et vainquirent.

WINDAU, ville et port de la Russie d'Europe (Revel), à l'embouchure de la Windau, dans la Baltique, à 160 kil. N. O. de Mittau ; 1,200 hab.— Jadis importante, et longtemps siége des Etats.

WINDHAM, *Voy.* WYNDHAM.

WINDSHEIM, ville murée de Bavière (Rezat), à 48 kil. O. de Nuremberg ; 4,000 hab. Eaux minérales. Jadis ville libre impériale.

WINDSOR ou NEW-WINDSOR, ville d'Angleterre (Berks), sur la Tamise, à 35 kil. O. de Londres ; 7,600 hab. Superbe château royal sur une hauteur (avec murailles et fossés), fondé par Guillaume-le-Conquérant et successivement augmenté par Edouard III et ses successeurs ; terrasse de 575 mètres de long, chapelle royale, chapelle Saint-George où sont reçus les chevaliers de la Jarretière, tour ronde d'où la vue embrasse 12 comtes, grand parc ou forêt de 100 kil. de tour. Au S. E. est la jolie maison de Queen's Loge, à laquelle est contigu le petit parc. — Old-Windsor est à 3 kil. S. E. de New-Windsor. Les rois saxons y ont résidé.

WINDSOR, nom de beaucoup de villes aux Etats-Unis, entre autres dans l'état de Vermont, à 100 kil. S. de Montpellier ; 3,150 hab.

WINNIPEG, lac d'Amérique. *Voy.* OUINNIPEG.

WINSENDORF, v. de Transylvanie. *Voy.* ALVINCZ.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), anatomiste, né en 1669 à Odensée en Danemark, était neveu de Stenon. Il vint s'établir en France en 1698, fut converti par Bossuet, s'attacha au savant Duverney, et devint professeur d'anatomie au Jardin-du-Roi, puis membre de l'Académie des Sciences, 1707, et mourut en 1760, à 91 ans. On a de lui : *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 vol. in-4, ouvrage estimé, et une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742.

WINTERTHUR, ville de Suisse (Zurich), à 19 kil. N. E. de Zurich ; 3,300 hab. Bibliothèque, cabinet de médailles et d'antiquités. Cotonnades, mousselines, horlogerie, produits chimiques, etc. Aux environs, eaux minérales. — A l'Autriche jadis : au canton de Zurich depuis 1552.— Près de là, au N. E., *Ober-Winterthur* (2,000 hab.), l'anc. *Vitodurum.*

WINTZENHEIM, bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de canton, à 6 kil. de Colmar : 3,377 hab.

WIPPER, nom de plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres : 1° un affluent du Rhin, qui naît en Westphalie, entre dans la prov. de Clèves-et-Berg, arrose Ebersfeld, et a son embouchure à 10 kil. N. de Cologne ; cours 50 kil. ; — 2° un affluent de la Saale, qui naît dans la Saxe prussienne (Merse-bourg), arrose la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et se joint à la Saale un peu au-dessus de Bernbourg ; cours, 60 kil. ; — 3° un affluent de l'Unstrutt, qui naît dans la Saxe prussienne (Erfurt), et qui parcourt la principauté de Schwartzbourg-Sondershausen : cours, 75 kil. ; — 4° une riv. tributaire de la Baltique, où elle se rend, unie à la Grabow.

WISBADE. *Voy.* WIESBADEN.

WISBEACH, ville d'Angleterre (Cambridge), dans l'île d'Ely, à 80 kil. N. de Cambridge : 8,000 hab. Comm. de houille, grains, bois de construction, etc.

WISBY, ville de Suède, dans l'île Gothland, sur la côte O., à 230 kil. de Stockholm : 4,000 hab. Evêché, toile, tabac, ouvrages en marbre. — Longtemps ville hanséatique ; elle a donné son nom à un code maritime célèbre ; ce code, avec le *droit lubeckois* (*justitia lubecensis*), réglait au moyen âge le commerce de la Baltique.

WISCONSIN, territ. des États-Unis. *V.* OUISCONSIN.

WISHART (George), premier martyr du protes-

tantisme en Ecosse, embrassa en Allemagne la doctrine de Luther, et de retour dans sa patrie prêcha contre les abus de l'Eglise romaine et compta bientôt beaucoup d'adhérents. Ayant méprisé les injonctions du cardinal Beaton, qui lui commandait de se taire, il fut traduit devant un synode à Edimbourg, et brûlé en janvier 1545. Sa mort fut vengée peu après par celle du fanatique prélat.

WISLOK, riv. de Galicie, sort du versant N. des Carpathes, arrose les comitats de Sanok, Iaslo, Rzeszow, et tombe dans la San, à 8 kil. N. E. de Gradisca; cours, 250 kil. — Il ne faut pas la confondre avec la *Wisloka*, autre rivière de Galicie (Iaslo, Tarnow), affluent de la Vistule; cours, 140 kil.

WISMAR, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la mer Baltique, à 27 kil. N. de Schwérin; 10,000 hab. Port peu profond. Toile à voile et autres, chantiers de construction. Navigation active. Commerce avec Rostok, la Norwége, l'Angleterre, etc. Fondée en 1229; à la Suède, de 1648 à 1803.

WISNOWIECKI (Michel KORIBUT). *Voy.* KORIBUTH.

WISSANT, l'*Itius Portus* des Romains? ville de France (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. E. de Boulogne-sur-Mer; 800 hab.

WISSEMBOURG, *Weissenburg* en allemand, *Sebusium* en latin, ville de France, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur la Lauter et la frontière bavaroise, à 38 kil. N. E. de Strasbourg; 5,675 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Fortifications importantes. On nomme *lignes de Wissembourg* une ligne de fortifications qui longent le cours de la Lauter et se lient aux fortifications de la ville. Savon, poterie, papier enluminé: commerce. — Ville ancienne, bâtie autour d'une abbaye fondée par Dagobert I; ville libre impériale en 1247; réunie à la France par le traité de Ryswyk (1697). Résidence de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinsky, de 1719 à 1725. Prise par les Impériaux en 1744 et en 1793 par Wurmser, qui força les lignes de Wissembourg. — L'arrond. de Wissembourg a 6 cantons (Lauterbourg, Niederbronn, Seltz, Soultz-sous-Forêts, Wœrth-sur-Sauer, plus Wissembourg), 103 communes, et 95,873 hab. — Pour d'autres villes de ce nom, *Voy.* WEISSEMBOURG.

WISSOWATIUS (André), théologien unitaire, né en Lithuanie en 1608, mort en 1678, était petit-fils par sa mère de Fauste Socin. Il étudia au collége des Unitaires de Rakow, desservit plusieurs églises de sa secte en Pologne et en Lithuanie, vécut toujours errant et poursuivi à cause du zèle avec lequel il propageait ses doctrines, et mourut en Hollande. On a de lui plusieurs écrits polémiques oubliés pour la plupart aujourd'hui, entre autres un traité intitulé : *Religio rationalis*, et une thèse contre la Trinité, qui fut réfutée par Leibnitz.

WISSUNGUS, anatomiste de Padoue, au XVII[e] siècle, fut conduit par une remarque d'Hoffmann à découvrir dans l'homme le canal pancréatique, qu'on appelle aussi de son nom *canal de Wissungus*.

WISTACE. *Voy.* WACE.

WITIKIND, héros saxon, fut l'antagoniste de Charlemagne dans la grande guerre qu'il fit contre la Saxe. Il commença à se faire connaître en 772: souleva ses concitoyens contre les Francs, passa en Danemark après deux expéditions malheureuses (774 et 776); revint à la charge en 778, poussa jusqu'au Rhin, menaça Cologne et Mayence, mais fut bientôt chassé, battu par Charlemagne à Buchholz sur la Lippe, et se vit forcé à retourner en Danemark; reparut encore en 782, uni aux Slaves-Sorabes, battit les Francs à Schweinthal ou Sinthal, et nécessita ainsi une nouvelle expédition de Charlemagne, qui cette fois fut impitoyable et vengea le sang des Francs et des missionnaires par le massacre de Verden. Witikind organisa alors une confédération générale des tribus germaines et slaves contre le conquérant, et livra deux grandes batailles, à Teutmold et sur la Hase; mais il eut encore le dessous, et entra enfin en accommodement avec le vainqueur; il reçut le baptême à Chatigny-sur-Aisne, fut nommé duc de Saxe, et depuis ce temps se montra fidèle aux traités. Il fut tué en 807, en combattant contre le duc de Souabe. Nombre de maisons allemandes, entre autres celle des princes de Waldeck, se prétendent, mais la plupart gratuitement, issues de Witikind. On a même dit que Robert-le-Fort, tige des Capétiens, était son petit-fils.

WITIKIND, bénédictin de l'abbaye de Corvey, mort vers 963, avait été professeur de littérature sacrée. Il a laissé : *Annales de gestis Othonum* (inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, Helmstædt, 1688).

WITOLD (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, était cousin de Vladislas Jagellon. Il fut baptisé avec ce prince en 1386, fut créé en 1392 lieutenant du roi de Pologne en Lithuanie, s'y rendit à peu près indépendant, repoussa les chevaliers Teutoniques qui avaient envahi la Lithuanie (1394), pénétra ensuite en Livonie, prit Smolensk (1395), et s'étendit beaucoup aux dépens du prince russe Vasili II, battit les Tartares de Crimée (1397), mais fut vaincu à son tour par Ediga, leur chef (1399), se rejeta alors sur les Russes (1406-08), et sur l'Ordre Teutonique, battit ces deux puissances, porta surtout un coup fatal à la dernière par la victoire de Tannenberg (1410), et acquit la Samogitie par la paix de Thorn; prit sur les Russes Novogorod (1414), et soumit Pskov à un tribut. Il se préparait à faire ériger la Lithuanie en royaume quand la mort le frappa en 1430.

WITT (Jean DE), ministre hollandais, né à Dordrecht en 1625, fut dès 1650 pensionnaire de sa ville natale, devint deux ans après grand pensionnaire de Hollande, et signa avec Cromwell, en 1654, la paix de Westminster, par laquelle l'Angleterre garantissait que nul prince de la maison d'Orange ne serait stathouder ou grand-amiral de la république; fit en 1667 convertir cette clause en *édit perpétuel* par les Etats, n'épargna rien pour écarter des affaires la maison d'Orange, et par suite pour préserver la Hollande de toute guerre européenne. Il en soutint une cependant, et même avec honneur, contre l'Angleterre (1664-66): puis ayant fait la paix il s'unit à Charles II d'Angleterre et à Charles X de Suède, pour faire restituer la Franche-Comté par Louis XIV (1668); il s'allia en 1670 à l'Empereur et à l'Espagne contre l'ambition de la France, mais il eut le tort de ne point prévoir la brusque invasion de 1672, qui rendit Louis XIV maître de la Hollande en trois mois. Le parti des Orangistes profita de l'occasion pour exciter une émeute épouvantable dans la Haye; de Witt et son frère Corneille furent mis en pièces par la populace, et leurs cadavres traînés par les rues, puis suspendus à un gibet. Jean de Witt était un ministre patriote, intègre et habile: on ne tarda pas à regretter vivement sa perte. On a de lui : *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650, et un recueil de *Lettres*. — Corneille de Witt, frère du précédent, né en 1623, servit avec distinction dans la marine, partagea avec son frère les soins de l'administration, et fut nommé grand bailli de Putten. Ayant refusé de signer la révocation de l'édit qui éloignait du trône la maison d'Orange, il fut jeté en prison à la Haye; il périt peu après, avec son frère (1672).

WITT (Terre de), partie de la côte N. O. de la Nouv.-Hollande, située par 112°-128° 30' long. E., 11°-21° 30' lat. S., entre la terre d'Endracht au S., celle de Van Diémen au N. Le long de la côte, îles et îlots très dangereux. Découverte par un Hollandais nommé De Witt, en 1628; visitée depuis par Tasman, Dampier, Baudin, Kotzebue.

WITTELSBACH, château voisin de la ville d'Aichach, près d'Augsbourg en Bavière, bâti vers 1100 par Othon IV de Wittelsbach, est le berceau de la célèbre famille de Wittelsbach qui a régné sur la Bavière ducale et le Palatinat, et qui porte auj. la couronne royale de Bavière. Le château fut rasé après le meurtre de l'empereur Philippe de Souabe par Othon de Wittelsbach, son compétiteur, en 1208. — La tige de la maison de Wittelsbach est Luitpold, qui fut duc non héréditaire de Bavière, et périt en 907, en combattant contre les Hongrois. Son fils, Arnoul-le-Mauvais, fut duc aussi jusqu'à sa mort, en 937. Après lui, le duché sortit de la maison de Wittelsbach, qui n'eut plus que le comté palatin de Bavière. En 1180 seulement, Frédéric Barberousse investit héréditairement du duché, alors très restreint dans ses limites, Othon V de Wittelsbach, que comme duc on nomme Othon I. Pour la suite de la famille, *Voy.* BAVIÈRE et PALATINAT.

WITTEMBERG, *Wittenberga* ou *Leucorea* en latin moderne, ville forte des États prussiens (Saxe), ch.-l. d'un cercle de même nom, à 90 kil. N. E. de Mersebourg, sur l'Elbe ; 8,000 hab. Jadis université (fameuse surtout pour la théologie), fondée en 1502, et unie auj. à celle de Halle. Draps, toiles, teintureries, tanneries, distilleries, etc. Monument en l'honneur de Luther, érigé en 1821. Autrefois on y voyait son tombeau, dans l'église de l'Université (primitivement église de Tous les Saints).—Wittemberg fut fondé par Bernard, fils d'Albert-l'Ours, duc de Brandebourg. Elle est célèbre comme ayant été le berceau de la réforme (1517) : c'est là que Luther afficha ses fameuses propositions. Charles-Quint l'assiégea en 1547. Un incendie la détruisit en partie en 1640. Les Prussiens la prirent en 1756 et 1760. Assiégée deux fois encore par les Autrichiens la même année, elle fut entièrement brûlée la 1re fois et très endommagée la 2e.

WITTGENSTEIN, cercle des Etats prussiens (Westphalie), dans la régence d'Arensberg ; 18,000 hab. ; ch.-l., Berlebourg. Il doit son nom au château de Wittgenstein, près de Laasphe, et appartient à la maison de Sayn-Wittgenstein, qui se divise en deux lignes : Wittgenstein-Berlebourg et Wittgenstein-Hohenstein, et qui compte des princes et des ducs. Cette maison a fourni à la Prusse depuis le commencement de ce siècle plusieurs hommes d'état distingués.

WITTICHIUS (Christophe), théologien protestant, né en 1625 à Brieg en Silésie, mort en 1687, enseigna à Duisbourg et à Nimègue. Il essaya de concilier la philosophie de Descartes avec la théologie (*Consensus Scripturæ cum Cartesio*, 1682), et réfuta Spinosa (*Anti-Spinosa*, 1690).

WITTSTOCK, ville murée des Etats prussiens (Brandebourg), à 80 kil. N. O. de Potsdam ; 4,625 hab. Baner y défit les Impériaux en 1636.

WLAARDINGEN. *Voy.* VLAARDINGEN et MACASSAR.

WLADIMIR. *Voy.* VLADIMIR.

WLODZIMIERZ. *Voy.* VLADIMIR (en Volhynie).

WOERDEN, ville forte de Hollande (Hollande mérid.), à 15 kil. O. d'Utrecht ; 2,800 hab. Le maréchal de Luxembourg y défit les Hollandais, 1672.

WOERTH-SUR-SAUER, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. de canton, entre le Sauer et le Sulzbach, à 20 kil. de Wissembourg ; 1,208 hab.

WOIVODE. *Voy.* VOIVODE.

WOLA, village de Pologne (Mazovie), à 4 kil. O. de Varsovie. C'est là que se tenait en plein air la diète polonaise pour l'élection des rois de Pologne.

WOLBECK, ville des Etats prussiens (Westphalie), à 7 kil. S. E. de Munster, dans la principauté de Rheina-Wolbeck ; 1,000 hab. *Voy.* RHEINA.

WOLCOTT (J.), dit *Peter Pindar*, poëte lyrique anglais, né en 1738 à Dodbrook (Devon), mort en 1819, acheva ses études en France, fut médecin du gouverneur de la Jamaïque, puis revint s'établir à Truro (Cornouailles), habita successivement Exeter, Londres, Sommerston, et mourut dans cette dernière ville. Il a laissé des poésies où l'on trouve de la verve et de l'esprit, mais qui sont pleines d'allusions peu intelligibles aujourd'hui. Elles consistent principalement en odes et satires. La dernière édition est de Londres, 1816, 4 vol. in-24. On donna à ce poëte le surnom de *Peter-Pindar*, parce qu'il avait publié sous ce pseudonyme ses premières poésies.

WOLDEMAR. *Voy.* VALDEMAR.

WOLF ou WOLFF (J.-Chrétien), philosophe allemand, né en 1679 à Breslau, était fils d'un brasseur. Il se fit remarquer par sa précocité ; s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences, se forma surtout à l'école de Descartes et de Leibnitz, et conçut le projet de donner à l'Allemagne une philosophie nationale. Nommé en 1707 professeur de mathématiques et de physique à Halle en Prusse, il obtint de grands succès dans son enseignement, mais se vit accusé par quelques théologiens d'enseigner des doctrines qui portaient atteinte à la liberté de l'homme et à l'orthodoxie, et reçut brusquement du roi Frédéric I ordre de quitter la Prusse sous deux jours (1723). Il trouva un asile auprès du landgrave de Hesse-Cassel qui le nomma professeur de philosophie à Marbourg et conseiller aulique. Au bout de quelque temps, le gouvernement prussien, honteux de sa rigueur, l'autorisa à rentrer dans le royaume, et Frédéric II, devenu roi, lui rendit la chaire de Halle, et le nomma vice-chancelier de l'université. Il mourut dans cette ville en 1754. Peu auparavant, l'électeur de Bavière lui avait décerné le titre de baron de l'empire. Wolf n'eut d'autre but que celui de coordonner les matériaux de la science, épars de tous côtés. Il composa à cet effet un grand corps de philosophie, en 24 vol. in-4, rédigé en latin, et qui comprend la logique, la psychologie soit empirique, soit rationnelle, l'ontologie, la cosmologie, la théologie naturelle, la morale, le droit naturel, la politique, les mathématiques. Il a en outre traité presque tous les mêmes sujets dans sa langue nationale. Dans la métaphysique, Wolf a surtout suivi Leibnitz, auquel il emprunta les hypothèses de l'harmonie préétablie, des monades, etc. En morale, il donna pour règle de tendre à la perfection. On reproche à Wolf un appareil pédantesque, une prolixité fatigante, et surtout la folle prétention d'appliquer à toutes les sciences la méthode géométrique, ce qui rend ses ouvrages fatigants et presque illisibles. Son *Corpus philosophiæ* a paru à Francfort et à Leipsick de 1728 à 1746. La vie de Wolf a été écrite par Ludovici.

WOLF (Fréd.-Aug.), philologue célèbre, né en 1757 à Haynrode, près de Nordhausen (Saxe prussienne), étudia à l'université de Gœttingue, et après avoir été régent à Ilefeld, recteur de l'école latine d'Osterode, devint professeur à l'université de Halle (1783-1806) ; après la paix de Tilsit, il fut nommé conseiller d'état en Prusse, eut grande part à la création de l'université de Berlin (1808), et y occupa une chaire. En 1824, sa santé l'obligea à faire un voyage dans le midi de la France ; mais à peine arrivé à Marseille, il y mourut. Il était membre de l'Académie de Berlin et associé étranger de l'Institut de France. Outre une *Histoire de la littérature romaine* (en allemand), Halle, 1787, in-8 ; des *Mélanges*, 1802, et des articles dans divers recueils périodiques allemands : on lui doit des éditions excellentes d'Homère (l'*Iliade*, Halle, 1794, 2 vol. in-8 ; les *Œuvres complètes*, Leips., 1804-7) ; de la *Théogonie* d'Hésiode, 1784 ; du *Phédon*, de l'*Euthyphron*, du *Banquet* de Platon ; de l'*Histoire* d'Hérodien, etc., la plupart avec notes ou commentaires. Ses *Prolégomènes* sur Homère (Halle, 1795, in-8) l'ont surtout rendu fameux : il y soutient que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont composées

que de morceaux divers rassemblés après coup; qu'Homère est un personnage chimérique qui n'a jamais existé ; il a également contesté l'authenticité de plusieurs discours de Cicéron, notamment du *pro Marcello*. Ces hardis paradoxes l'ont engagé dans de vives et longues disputes. — D'autres érudits allemands ont porté le nom de Wolf. Les principaux sont : 1° Jér. Wolf, né en 1516, mort en 1580, luthérien, principal du collége d'Augsbourg et bibliothécaire de la ville, qui a laissé des traductions latines de Démosthène, d'Isocrate, d'Epictète, etc., avec des commentaires estimés, etc. (presque tous imprimés à Bâle, chez Oporin): — 2° J.-Christophe Wolf, né à Wernigerode en 1683, mort en 1739, professeur de langues orientales à Hambourg, puis recteur de l'Académie de cette ville, auteur de nombre d'ouvrages précieux (entre autres : *Historia lexicorum hebraicorum*, Wittemberg, 1705, in-8 : *Bibliotheca hebræa*, Hambourg et Leipsick, 1715-35, 4 vol. in-4) ; — 3° J.-Chrétien Wolf, frère du précédent, né en 1689, mort en 1770, professeur de physique et de poésie au gymnase de Hambourg, auteur de *Monumenta typographica*, Hambourg, 1740, 4 vol. in-8, etc.

WOLFENBUTTEL, *Guelferbytum*, ville du duché de Brunswick, sur l'Ocker, ch.-l. de district, à 14 kil. S. de Brunswick ; 8,250 hab. Vieux château, jadis résidence des seigneurs de Wolfenbüttel, auj. des ducs de Brunswick. Petits canaux dérivés de l'Ocker. Bibliothèque célèbre (qui contient plus de 100,000 vol. et 10,000 manuscrits); on y voit le monument érigé à Lessing, qui en fut bibliothécaire. Imprimeries, rubans de fil, cuirs, toile, savon, liqueurs, vitriol, tabac, etc.. Guébriant y battit les Impériaux en 1641.

WOLFFHART (Conrad), dit *Lycosthène*, savant alsacien, né en 1518 à Ruffach, mort en 1561, était diacre de Saint-Léonard à Bâle, où de plus il professait la grammaire et la dialectique. Il a donné des éditions de Julius Obsequens, de Ptolémée, etc., et quelques ouvrages tels que *Prodigiorum et ostentorum Chronicon*, Bâle, 1557, in-fol., etc.

WOLFGANG (saint), né en Souabe, ami de l'archevêque de Cologne Brunon, et de l'archevêque de Trèves Henri, vécut longtemps dans un couvent au fond des bois, refusant la prêtrise par modestie, fut enfin sacré par saint Udalrich, alla prêcher l'Evangile en Hongrie (972), fut promu à l'épiscopat de Ratisbonne (974), et mourut en 994. On le fête le 31 octobre.

WOLFRAM D'ESCHENBACH, minnesinger. *Voy.* ESCHENBACH.

WOLGAST, ville et port des États prussiens (Poméranie), sur le détroit de Stralsund, à 28 kil. E. de Greifswalde ; 4,500 hab. Construction de navires ; pêche, navigation.

WOLLASTON (Will.), moraliste anglais, né en 1659 dans le comté de Stafford, mort en 1724, entra dans l'église, fut second maître dans l'école publique de Birmingham, recueillit en 1688 une succession qui le mit dans l'aisance, et passa le reste de ses jours à Londres, se livrant aux sciences et aux lettres. Son principal ouvrage est le *Tableau de la religion naturelle*, 1722 (traduit en français dès 1726, La Haye, 1 vol. in-4). Il y fonde la morale sur la raison et assimile la bonté morale à la vérité, prétendant que toute mauvaise action suppose un mensonge intérieur, par lequel nous affirmons avoir quelque droit que nous n'avons pas dans la réalité.

WOLLASTON (Will.), savant physicien anglais, né en 1766, mort en 1828, descendait du précédent. Il exerça d'abord la médecine, mais ayant peu de clientelle, il renonça à cette profession et se livra à l'étude des sciences naturelles. Il fut admis en 1793 à la Société Royale de Londres, et devint en 1806 secrétaire de cette compagnie. On lui doit plusieurs instruments ingénieux, le microscope à lampe, la *Camera lucida*, la chambre obscure périscopique, le goniomètre à réflexion ; il découvrit deux métaux, le *rhodium* et le *palladium*, indiqua le curieux phénomène de la rotation des aimants, le moyen de rendre le platine malléable, etc. On a de lui plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

WOLLIN, jadis *Julin*, île des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin et le cercle d'Usedom-Wollin, est formée par les deux bras orientaux de l'Oder (Swine, Divenow), le Frische-Haff et la Baltique : 26 kil. sur 22 ; 6,000 hab. Ch.-l., Wollin (sur la côte E. ; 3,000 hab.). Pâturages, bois ; pêche.

WOLOGDA, ville de Russie. *Voy.* VOLOGDA.

WOLSEY (Thom.), célèbre ministre de Henri VIII, né en 1471 à Ipswich (Suffolk), était fils d'un boucher ; Henri VII le nomma son aumônier et doyen de Lincoln ; Henri VIII, dont il avait gagné la faveur par sa gaieté et sa souplesse, l'appela au conseil d'état, lui donna plusieurs évêchés, puis l'archevêché d'York, le nomma grand-chancelier du royaume et se laissa en tout diriger par lui. Wolsey fut nommé par Léon X cardinal et légat *à latere* en Grande-Bretagne, et à la mort de ce pape il tenta de se faire élire, mais il n'y parvint pas. En un temps où l'équilibre de l'Europe tenait à la ligne de conduite que suivrait l'Angleterre, Wolsey favorisa alternativement Charles-Quint et François I. Au dedans, il se fit un grand nombre d'ennemis par sa rapacité : son revenu égalait presque celui de la couronne ; de plus, il se montra injuste et cruel dans l'exercice de ses fonctions de légat et créa une cour ecclésiastique qui était un véritable pendant de l'inquisition. Arrivé au plus haut point de la puissance, Wolsey éprouva la plus éclatante disgrâce : nommé commissaire pour l'affaire du divorce de Henri VIII, il ne hâta pas la terminaison de cet acte au gré de ce prince, fut accusé devant la cour du banc du roi d'avoir dépassé ses pouvoirs, se vit privé du sceau et de presque tous ses revenus, et éloigné de la cour. Mandé de nouveau à Londres pour subir un second jugement, il mourut en route, à Leicester (1530). C'est Wolsey qui fonda le collége de Christ-Church à Oxford.

WOLVERHAMPTON, ville d'Angleterre (Stafford), à 25 kil. S. de Stafford, à 18 kil. de Birmingham ; auj. 70,000 hab. (la population est le quadruple de ce qu'elle était il y a peu d'années). Ville manufacturière : serrurerie, clés, verrous, haches, poignées d'épée, ustensiles de tôle, de fer, de cuivre, d'étain, etc.

WOOD (Ant.), antiquaire et biographe, né en 1632 à Oxford, mort en 1695, passa sa vie à explorer les archives d'Oxford, sa ville natale, et publia des ouvrages fort estimés pour leur exactitude : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, 1686-90, 2 vol. in-fol. (en latin); *Athenæ Oxonienses* (ou histoire des écrivains, évêques, etc. d'Oxford), 1691-92, in-fol. (en anglais). Wood est très impartial ; il n'a pas craint, lorsqu'il le fallait, de choquer les nobles familles intéressées dans ses récits

WOOD (Robert), archéologue irlandais, né en 1707, mort en 1775, fit deux voyages en Orient, pénétra jusqu'en Syrie, recueillit des médailles, des inscriptions et des manuscrits, et fut à son retour nommé secrétaire d'état. Il a laissé *les Ruines de Palmyre*, Londres, 1753, in-fol. ; *les Ruines de Balbeck*, 1757, in-fol. ; *Essai sur le génie original et les écrits d'Homère*, 1769, 1775, in-4.

WOODSTOCK, ville d'Angleterre (Oxford), à 12 kil. N. O. d'Oxford ; 7,000 hab. Acier poli, gants. Château royal avec un parc magnifique, construit par le roi Henri II pour sa maîtresse Rosemonde (*Voy.* ROSEMONDE). Aux environs, château de Bleinheim donné au fameux Marlborough en mémoire

de sa victoire à Bleinheim. Patrie du prince Noir et de Chaucer. Walter Scott, dans un de ses romans, a raconté l'histoire du château de Woodstock.

WOODSTOCK (Thomas), duc de Glocester. *Voy.* GLOCESTER.

WOODVILLE (Elisabeth). *Voy.* ELISABETH.

WOOLSTHORPE ou WOOLSTROPE, bourg d'Angleterre (Lincoln), à 48 kil. S. O. de Lincoln ; 500 hab. Patrie de Newton.

WOOLSTON (Thomas), écrivain anglais, né en 1669 à Northampton, se livra au ministère évangélique et obtint un emploi au collége de Sidney (université de Cambrige); il s'attira des persécutions par la hardiesse des interprétations allégoriques qu'il donnait des Ecritures, perdit sa place et fut jeté dans une prison où il resta jusqu'à sa mort, 1731. Il est surtout connu par ses *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, 1727-29, qui ont fourni des armes à Voltaire et aux incrédules.

WOOLSTONCRAFT (Mary). *Voy.* GODWIN.

WOOLWICH, ville d'Angleterre (Kent), sur la Tamise, à 14 kil. E. de Londres; 18,000 hab. Eglise Sainte-Marie-Madeleine; superbe arsenal de la marine royale, caserne, hôpital des troupes de la marine, immenses chantiers de construction pour les gros vaisseaux de ligne (corderie, magasins, etc.); école militaire. Cette ville n'était qu'un hameau avant Henri VIII.

WORCESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Worcester, sur la Saverne, à 170 kil. N. O. de Londres; 27,000 hab. Evêché, cathédrale gothique : hôtel-de-ville, prison à la Howard. Porcelaine, gants, etc. Célèbre bataille gagnée en 1650 par Cromwell sur les royalistes. — Le comté de Worcester situé entre ceux de Stafford, Warwick, Glocester, Hereford, Shrop, a 55 kil. sur 30; 215,000 hab. Sol fertile, climat sain, tempéré; pas de mines sauf un peu de houille. Industrie et commerce. Ce comté est traversé par le canal de *Worcester-et-Birmingham* qui met en communication les deux villes dont il porte les noms.

WORCESTER, ville des Etats-Unis (Massachusetts), à 60 kil. S. O. de Boston ; 4,500 hab. Industrie.

WORINGEN, *Buruncum*, ville des Etats-Prussiens (province Rhénane), à 22 kil. N. O. de Cologne; 1,500 hab. Ancienne seigneurie. Le pape Innocent IV fit élire dans cette ville roi des Romains Guillaume, comte de Hollande, en 1245.

WORKINGTON, ville et port d'Angleterre (Cumberland), à 50 kil. S. O. de Carlisle: 8,000 hab. (population ascendante). Toiles à voile, cordages; pêche du saumon.

WORKUM, ville de Hollande (Frise), à 15 kil. S. O. de Sneek; 3,000 hab. Chaux faite avec des coquillages de mer. Cette ville est entourée de digues. — Bourg du Brabant septentrional, au confluent de la Meuse et du Wahal.

WORMHOUDT, bourg de France (Nord), ch.-l. de canton, à 20 kil. S. E. de Dunkerque; 3,900 hab.

WORMS, *Vangiones*, *Borbetomagus*, puis *Vormatia*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près du Rhin, à 34 kil. S. O. de Darmstadt; 8,000 hab. Murs en ruine, quelques tours, grande enceinte, jardins. Cathédrale gothique, hôtel des monnaies, hôtel-de-ville, église neuve. Tabac, acétate de plomb, tanneries. Bons vins dits *lait de Notre-Dame*. Ville fondée par les Vandales; résidence de plusieurs rois carlovingiens; siége de plusieurs diètes et conciles. Au concile de 1122 fut signé entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V le *concordat de Worms* qui mit fin à la querelle des investitures. Les diètes les plus remarquables furent celles de 1495 et 1517 qui établirent la paix publique de l'Allemagne, et celle de 1521 devant laquelle Luther fut cité et où fut rendu l'*édit de Worms* qui condamnait ce réformateur. Worms était jadis ville impériale et avait des évêques avec lesquels elle fut toujours en guerre. Elle adopta une des premières la confession d'Augsbourg. Les juifs y ont toujours été fort nombreux. Cette ville souffrit beaucoup des maux de la guerre au XVIIe siècle; elle fut brûlée par Louis XIV en 1689. Sous l'Empire, Worms fit partie de la France (département du Mont-Tonnerre).

WORONETZ, gouv. de Russie. *Voy.* VORONÉJE.

WORONZOV (Michel Larionovitch, comte DE), né en 1710 à Saint-Pétersbourg, mort en 1767, favori d'Elisabeth et grand chancelier de Russie sous cette princesse, garda quelque temps sa place sous Catherine II, mais fut disgrâcié pour avoir dissuadé l'impératrice de se marier à Grégoire Orlof.

WOTTON (L.), né à Broughton-Hall (Kent) en 1568, mort en 1639, fut secrétaire du comte d'Essex, se réfugia à Florence lors de la chûte de son patron, remplit pour le grand-duc de Toscane une mission diplomatique près de Jacques VI, roi d'Ecosse, qui, devenu roi d'Angleterre, l'employa comme ambassadeur à Vienne, en Italie, en Hollande, en Allemagne. Wotton mourut prévôt du collége d'Eton. Il avait donné beaucoup d'ouvrages de genres très différents : *Etat du christianisme* ; *Eléments d'Architecture*, des lettres et même des poésies. Une partie de ses écrits a été recueillie sous le titre de *Reliquiæ Wottonianœ*, Londres, 1651, in-8.

WOTTON (Guillaume), 1666-1726, associé au collége Saint-Jean de Cambridge, et chapelain du comte de Nottingham, a laissé entre autres ouvrages : *Histoire de Rome* (de Marc-Aurèle à la mort d'Alexandre-Sevère), Londres, 1705, in-8, et *Linguarum veterum septentrionalium conspectus brevis*, 1708, in-8.

WOU-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de la province de Hou-pé, sur le Yang-tsé-kiang, par 111° 20' long. E., 30° 34' lat. N.; 600,000 hab. Thé de première qualité; papier de bambous. Commerce.

WOUTERS (François), peintre flamand, né en 1614, mort en 1659, élève de Rubens, cultiva le genre historique, mais réussit surtout dans le paysage, fut nommé peintre de l'empereur Ferdinand II, puis peintre et premier valet de chambre du prince de Galles (Charles II), revint en Flandre où il fut directeur de l'Académie d'Anvers et fut tué d'un coup de pistolet par une main inconnue.

WOU-TSOUNG, emp. chinois. *Voy.* KHAI-SANG.

WOU-WANG, premier empereur chinois de la dynastie des Tcheou, reçut en héritage de Wen-Wang, son père, à peu près les trois quarts de la Chine, détrôna l'empereur Cheou-sin (1109), s'appliqua à effacer les traces de la tyrannie de ce prince, donna une organisation nouvelle à l'empire chinois, substituant à l'ancienne forme de monarchie un système féodal. Il mourut en 1116.

WOUWERMANS (Philippe), peintre hollandais, né à Harlem en 1620, mort en 1668, vécut longtemps obscur malgré ses talents. Il a peint surtout des chasses, des marchés aux chevaux, des assauts de cavalerie, des paysages. Son *Œuvre* grave est considérable. Il avait d'abord été le rival du Bamboche et finit par le surpasser. — Ses deux frères Pierre et Paul ne manquèrent pas de mérite, mais furent loin de l'égaler.

WRANCZY (Antoine), *Veranzio* en italien, *Verantius* en latin, négociateur célèbre, né en 1504 à Sebenico en Dalmatie, mort en 1573, fut employé comme ambassadeur en Pologne, Italie, France, Angleterre et Allemagne par le roi de Hongrie, Jean I (Zapoly), puis par la régente Isabelle, veuve de Jean I, devint évêque de Cinq-Eglises sous Ferdinand I (après l'abdication de Jean II), fut 2 fois envoyé en ambassade à Constantinople, de 1553 à 1557 et en 1567, conclut avec les Turcs la paix d'Amasieh, devint archevêque primat de Gran, vice-roi de Hongrie, cardinal. Il traduisit en latin la vieille chronique anonyme turque dite *Tarikhi-Ali-Osman*; cette tra-

duction dite *Codex Veranzianus*, n'a point été imprimée, mais elle a été consultée par Lœwenklau pour ses *Annales sulthanorum Othmanidarum et Pandectæ historiæ turcicæ*, Francfort, 1588, in-4.

WRANGEL (Charles-Gustave), général suédois, né en 1613 dans l'Upland, mort en 1676, gentilhomme de Gustave-Adolphe, eut part à la bataille de Lutzen, servit avec distinction sous Baner (1636) et fit partie du conseil de guerre qui, après sa mort (1641), dirigea les opérations militaires, remplaça Torstenson dans le commandement (1645) et malgré les Impériaux se retrancha dans la Hesse, maintint ses communications avec Turenne, fut vainqueur sur la Nidda, passa le Danube, le Leck et leva des contributions en Bavière, se signala de même pendant les campagnes suivantes en Suisse, Silésie, Bohême, Hesse, Franconie, Pologne, Danemark (1646-1658). Il fut en récompense nommé successivement feld-maréchal, sénateur, et enfin maréchal du royaume de Suède et président du conseil de guerre. En 1675 il se retira dans l'île de Rugen et y mourut bientôt.

WRATISLAS. *Voy.* VRATISLAS.

WRATISLAVIA, nom latinisé de BRESLAU.

WRAY (J.), naturaliste anglais. *Voy.* RAY.

WRÈDE (Ch.-Philippe, prince de), feld-maréchal bavarois, né à Heidelberg en 1767, mort en 1839, fut de 1805 à 1813 à la tête des troupes bavaroises auxiliaires de la France, se distingua à Abensberg, à Wagram et surtout à Leipsick, eut à combattre les Français quand la Bavière eut quitté le parti de Napoléon, et fut battu à Hanau. Pendant les campagnes de 1814 et 1815, il remporta plusieurs succès éclatants. De retour en Allemagne, il y fut comblé d'honneurs et de dignités.

WREN (Matthieu), homme d'état, né à Londres en 1585, d'une famille originaire de Danemark, jouit de la plus grande faveur auprès de Charles I, cumula les titres de recteur de Feversham, chanoine de Winchester, principal d'un des colléges de Cambridge, doyen de Windsor et de Wolverhampton, vice-chancelier et secrétaire de l'ordre de la Jarretière, prédicateur du cabinet royal (de Charles I), prévôt de la cathédrale de Westminster, et occupa successivement les siéges épiscopaux d'Hereford, Norwich, Ely : mais lors de la réaction parlementaire contre Charles I, il fut mis à la Tour de Londres (1641) comme favorable au papisme ; il y resta 18 ans, et refusa d'entrer en arrangement avec Cromwell qui voulait le gagner à sa cause. Il ne recouvra son siége qu'en 1660, à la Restauration.

WREN (Christophe), célèbre architecte, neveu du précédent, né en 1632 à Knoyle (Wilts), construisit dès l'âge de 13 ans une machine représentant le cours des astres, fit à 16 ans des découvertes en astronomie, en gnomonique, et fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques à Oxford. Il proposa, lors de l'incendie de Londres en 1666, un plan général de reconstruction de la ville : ce plan ne fut adopté qu'en partie, mais le fit connaître avantageusement. Wren obtint en 1668 le titre d'architecte du roi, et depuis ce temps il dirigea la construction d'un grand nombre d'édifices publics (la basilique Saint-Paul, l'église Saint-Étienne, la douane du port de Londres, le palais royal et le palais épiscopal de Winchester, l'hôpital de Chelsea, etc.); il mourut en 1723 âgé de 91 ans, et regardé comme un des premiers architectes de son siècle.

WREXHAM, ville d'Angleterre (Denbigh), dans le pays de Galles, à 34 kil. S. E. de Denbigh ; 6,000 hab. Superbe église ; grand marché de flanelles.

WRIGHT, peintre anglais, né en 1734, mort en 1797, visita l'Italie, s'établit à Bath, puis à Derby, vécut dans une retraite presque perpétuelle et n'en jouit pas moins d'une vogue extrême. Ses paysages le disputent à ceux de Wilson ; et rien n'est mieux touché que ses petits sujets historiques : sa *Mort du soldat* est le plus célèbre.

WRINGTON, bourg d'Angleterre (Somerset), à 20 kil. S. de Bristol ; 1,200 hab. Chardons pour draps. Patrie de Locke.

WUKOVAR, ville d'Esclavonie. *Voy.* VUKOVAR.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, né en Alsace en 1724, mort en 1797, fut envoyé en 1793 contre les Français, obtint quelques avantages sur Custine, emporta les lignes de Wissembourg, fit capituler la garnison du Fort-Louis, mais fut battu à Freischweiler, et fit une retraite précipitée et meurtrière. Il n'en eut pas moins en 1795 le commandement de l'armée du Haut-Rhin, puis fut envoyé en Italie contre Bonaparte pour réparer les désastres de Beaulieu (1796) : mais il perdit les batailles de Castiglione, Montechiaro, Lonato, fut repoussé de Vérone, s'enferma dans Mantoue et y capitula le 2 février 1797. Il mourut la même année, se rendant dans la Hongrie dont il venait d'être nommé commandant-général.

WURSCHEN, village de Saxe (Lusace), à 12 kil. E. de Bautzen. Château. Victoire de Napoléon sur les Prussiens et les Russes, 21 mai 1813.

WURTEMBERG ou WIRTEMBERG, ancien château, voisin de la ville de Canstedt, a donné son nom à la famille et par suite au roy. de Wurtemberg.

WURTEMBERG (roy. de), un des quatre roy. secondaires de la Confédération germanique, borné à l'O. par le grand-duché de Bade, à l'E., au S. et au N. par le roy. de Bavière, entre 6° et 8° long. E., 47° et 50° lat. N. : 420 kil. sur 318 ; 20,000 kil. carrés ; 1,575,000 hab. Capitale, Stuttgart. Quatre cercles : Necker, Iaxt, Forêt-Noire, Danube. Montagnes assez hautes, lacs ; climat un peu froid ; sol assez fertile, agriculture bien entendue. Pâturages, bétail, abeilles. Beaucoup de fer ; albâtre, marbre, chaux, houille, alun, craie, terres à porcelaine et à potier. Eaux minérales et thermales, salines. Industrie et commerce actifs ; draps, toiles, cuirs, gants, nankin, papiers, horlogerie, bijouterie, faïence, glaces, verres ; forges ; exploitation de forêts. Instruction très répandue ; université à Tubingue. La religion évangélique domine ; tolérance illimitée. Gouvernement monarchique constitutionnel ; deux chambres (déjà depuis trois siècles, les états partageaient de fait la souveraineté avec le prince). La dynastie régnante n'a point changé depuis le XIIIe siècle. Le roi a le 6e rang dans la Confédération et a quatre voix à la diète générale. Revenu public, 75,000,000 de fr. ; dette, 80,000,000 ; armée, 5,000 hommes sur le pied de paix.

WURTEMBERG (comté et duché de), ancien état d'Allemagne, dans le cercle de Souabe (dont il occupait le milieu), était moins vaste que le roy. actuel de Wurtemberg : en revanche, les ducs avaient le comté de Montbéliard (auj. à la France). On divisait le Wurtemberg autrefois en trois parties : le Bas-duché (de Heilbronn à Stuttgart), le Haut-duché, le Moyen-duché ; et quelquefois simplement en Pays au delà et Pays au dessous de la montagne. — La famille régnante de Wurtemberg prétend descendre d'un maire du palais de Clovis, nommé Emeric ; elle n'avait encore au XIIe siècle que des domaines peu importants ; elle les augmenta beaucoup aux XIIIe et XIVe siècles. Après plusieurs partages, une réunion de tous les domaines eut lieu en 1496, et depuis ce temps il n'y a plus eu de séparation. En 1495, le Wurtemberg, qui jusque là n'avait été que comté, fut élevé au rang de duché par l'empereur Maximilien. Sous Ulric V (I comme duc) eurent lieu 3 graves événements : 1° introduction de la réforme ; 2° dépossession momentanée du duc, 1519-1534 (il fut rétabli par l'intervention protestante à la paix de Lauffen, en dépit de la maison d'Autriche qui avait occupé

le Wurtemberg pendant 15 ans); 3° capitulation perpétuelle du duc avec les états auxquels il reconnut des droits exorbitants à condition qu'ils se chargeraient du payement de ses dettes. L'ordre de choses ainsi introduit subsista jusqu'à 1806. A cette époque, l'empereur Napoléon fit roi le duc Frédéric, et augmenta considérablement ses états. Le comté de Montbéliard, après avoir formé à diverses fois apanage pour des lignes cadettes de la maison de Wurtemberg (depuis son acquisition par mariage en 1396) avait été définitivement réuni au duché en 1631; mais il fut de nouveau perdu en 1792, la France l'ayant alors compris dans le dép. du Doubs.

Liste des princes de Wurtemberg.

1° *Comtes.*

Ulric I,	vers 1250	son frère,	1344-61
Eberhard I, l'*Illustre*,	1265	Eberhard III,	1392
Ulric II,	1325	Eberhard IV,	1417
Eberhard II, *le Hutin*, avec Ulric III,		Louis I, et Ulric IV,	1419-41

2° *Séparation en 2 comtés.*

A Urach.		*A Neuffen.*	
Louis I,	1441	Ulric IV,	1441
Louis II,	1450	Eberhard VI,	1480-96
Eberhard V,	1457-95		

3° *Ducs.*

Eberhard V (ou I comme duc),	1495	Jean-Frédéric,	1608
Eberhard VI ou II,	1496	Eberhard III,	1628
Ulric V (ou I comme duc),	1498	Guillaume-Louis,	1674
Christophe,	1550	Eberhard-Louis,	1677
Louis, *le Pieux*,	1568	Charles-Alexandre,	1733
Frédéric, *de Montbéliard*,	1593	Charles-Eugène,	1737
		Louis-Eugène,	1793
		Frédéric I,	1795
		Frédéric II,	1797-1806

4° *Rois.*

Frédéric I (le même que le duc Frédéric II),	1806	Guillaume,	1816

WURTEMBERG (maison de). Les princes les plus connus de cette maison sont :

Ulric I, qui le premier s'intitula comte *par la grâce de Dieu*, vers 1250, et fut reconnu prince immédiat de l'Empire. Il était devenu maître de presque toute la Souabe à la mort de l'infortuné Conradin. Il mourut en 1265.

Eberhard I, dit *l'Illustre*, fils du précédent, le remplaça en 1265, fit la guerre à plusieurs princes de l'Empire, à Rodolphe de Habsbourg et à ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg, et mourut en 1325, laissant le trône à Ulric II. Il avait prétendu un moment à l'empire en même temps que Conrad de Weinsberg.

Eberhard V, premier duc de Wurtemberg. Il succéda en 1457 à son frère Louis II, protégea les lettres et fonda l'université de Tubingue en 1477. L'empereur Maximilien le fit déclarer duc de Wurtemberg et de Teck à la diète de Ratisbonne en 1496. Il mourut l'année suivante, sans postérité.

Ulric V, troisième duc, né en 1487, élu à 11 ans par les états du duché après la déposition de son oncle Eberhard VI; il épousa Sabine de Bavière, nièce de l'empereur Maximilien, lequel lui confia le commandement de plusieurs de ses armées. Mis au ban de l'empire pour un meurtre (*Voy.* HUTTEN), puis chassé de ses états par la révolte d'une partie de ses sujets, Ulric resta quinze ans exilé en Saxe et dans le duché de Brunswick. Les troubles qui survinrent en Allemagne à l'occasion de la Réforme lui permirent de rentrer dans ses états. Secouru par François I et le landgrave Philippe de Hesse, il remporta en 1534 la victoire décisive de Lauffen, et l'empereur lui confirma la possession de ses domaines héréditaires, sous la condition que le Wurtemberg relèverait de l'Autriche. Ulric prit part à la ligue protestante de Smalkalde, vit ses états ravagés par les troupes du duc d'Albe, et n'obtint la paix qu'à des conditions très onéreuses. Il mourut à Tubingue en 1550.

Eberhard-Louis, né en 1676, succéda, dès l'année suivante, à son père Guillaume-Louis; pendant sa minorité, la régence fut dévolue à son oncle Frédéric-Charles. Ce prince servit activement la cause de l'empereur dans la guerre qui précéda la paix de Ryswyk, commanda les armées impériales au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, prit part aux affaires les plus importantes de cette guerre, en Allemagne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, commanda en chef l'armée de Souabe en 1710 et 1711, fut ensuite employé en Hongrie contre les Turcs et en Italie contre l'Espagne. Il mourut en 1733.

Frédéric II (Guillaume-Charles), duc, puis roi de Wurtemberg, né en 1754, succéda en 1797 à son père Frédéric I, et se signala dès le commencement de son règne par son opposition aux idées libérales; en 1803, il reçut de l'empereur d'Allemagne la dignité électorale; cependant dès 1805 il fit alliance avec Napoléon, reçut de lui (1806) le titre de roi, et accéda à la Confédération du Rhin; en même temps il cassait les états de Wurtemberg et s'aidait de la puissance de Napoléon pour établir dans son royaume le pouvoir absolu. Ce prince prit part aux campagnes des Français contre l'Autriche (1809), puis contre la Russie (1812), mais en 1813 il commença à se détacher de la France, et finit par signer à Fulde un traité avec l'Autriche (8 novembre). Mécontent du congrès de Vienne en 1814, il quitta brusquement l'Autriche et se rendit à Stuttgart où il publia une charte qui rétablissait le gouv. constitutionnel (15 mars 1814). Cette charte, octroyée dans un moment de dépit, empoisonna la fin de ses jours. Il mourut en 1816. Frédéric avait donné une de ses filles à Jérôme (Bonaparte, alors roi de Westphalie. — Son fils Guillaume, qui lui succéda, règne encore aujourd'hui.

WURTZ (Paul, baron de), général allemand, natif de Husum (Slesvig), servit successivement Ferdinand II, Gustave-Adolphe, Christian IV qui le fit feld-maréchal, et prit enfin du service dans l'armée des Provinces-Unies menacées par Louis XIV. Il ne put cependant garantir ces provinces de la rapide invasion de 1672. Traversé dans ses projets et humilié par le jeune stathouder Guillaume III, il envoya sa démission aux États-Généraux (1674). Il mourut en 1676. C'est de ce général que Boileau dit, dans son épître IV :

Ah ! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz !

WURTZBOURG, *Herbipolis*, ville du roy. de Bavière (Mein), sur le Mein, à 232 kil. N. O. de Munich; 23,000 hab. Évêché. Beau pont, forteresse de Marienberg ou Frauenberg. Cathédrale, palais royal (imité de celui de Versailles), belles promenades. Université *Julia*, gymnase, séminaire normal, institut orthopédique, école d'industrie, école vétérinaire, école de clinique, etc.: cabinet d'histoire naturelle, amphithéâtre anatomique, jardin botanique, muséum, bibliothèque. Draps, chapeaux, miroirs, tabac, salpêtre, ouvrages en laque, cartes à jouer, etc. Aux environs, vins estimés. Près de Wurtzbourg est la montagne Saint-Nicolas ou des Chapelles, pèlerinage fort suivi. En 1610, les états catholiques d'Allemagne signèrent à Wurtzbourg une *ligue* pour résister à l'*Union* protestante de Halle. Maximilien de Bavière en fut le chef.

WURTZBOURG (évêché de), jadis état d'empire, compris dans le cercle de Franconie, borné à l'E. par l'évêché de Bamberg, à l'O. par la commanderie de Mergentheim, etc., avait 496 kil. carrés et 250,000 hab. Outre la capitale (Wurtzbourg), on y remarquait Münnerstadt, Melrichstadt, Nordheim, Kitzingen, etc. Cet évêché fut sécularisé en 1815 par la paix de Presbourg et donné à l'archiduc Ferdinand, ex-duc de Toscane, en échange de la

principauté de Salzbourg, qui fut cédée à la Bavière.

WURTZBOURG (grand-duché de), nom que prit l'évêché sécularisé après 1805. Il ne tarda pas à faire partie de la confédération du Rhin. Il se trouvait dans la nouvelle organisation borné à l'O. par le grand-duché de Francfort, à l'E. par le roy. de Bavière, et il bornait lui-même au N. le grand-duché de Bade et le roy. de Wurtemberg. Après les événements de 1814, il fut donné à la Bavière, et le grand-duc, Ferdinand d'Autriche (ancien duc de Toscane), recouvra la Toscane.

WURTZBOURG (Conrad DE), minnesinger. *Voy.* CONRAD DE WURTZBOURG.

WYATT (Thom.), poëte anglais, né en 1503 dans le comté de Kent, mort en 1541, fut très aimé de Henri VIII, puis tomba dans la disgrâce et fut mis à la Tour de Londres, enfin rentra en faveur et fut nommé ambassadeur en Espagne, mais il mourut au moment de s'embarquer. Ses *poésies* consistent en *odes*, *sonnets*, *ballades*, *satires*, etc. — Son fils, Thomas Wyatt, zélé protestant, joua un des premiers rôles dans le complot de Suffolk contre la reine Marie I, et se vit un instant à la tête de 15,000 hommes ; mais abandonné des siens, il fut pris et périt de la main du bourreau (1554).

WYATT (Jacq.), architecte, né à Burton en 1743, mort en 1813, visita l'Italie à la suite de l'ambassadeur lord Bagot, et prit place parmi les premiers architectes de ce pays par la construction du Panthéon de Londres, du palais de Kew, du château de Windsor, etc. Catherine II lui fit en vain des offres brillantes.

WYCHERLEY, poëte anglais. *Voy.* WICHERLEY.

WYE, *Ratostathybius*, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Montgomery, au pays de Galles, arrose ceux de Radnor, Brecknock, Hereford, Monmouth, Glocester, et tombe dans la Saverne, sous Chepstow ; cours, 160 kil.

WYK, *Batavodurum*, ville de Hollande (Utrecht), au point où le Rhin et le Leck se séparent, à 22 kil. S. E. d'Utrecht : 1,935 hab. Nombreuses ruines (tour carrée, etc.). — Tout près était jadis Wyk-Duurstède, qui comprenait l'ancienne *Batavodurum*, et qui, avant d'être détruite par les Normands, au IXe siècle, a eu 12 kil. de tour et 55 églises paroissiales. La ville actuelle de Wyk fut bâtie sur ses ruines en 1300.

WYKEHAM (Will. DE), ministre d'état anglais, né à Wykeham (Hampshire) en 1324, mort en 1404, fut successivement intendant de toutes les constructions royales d'Édouard III (1347-56), doyen de la chapelle royale de Saint-Martin-le-Grand à Londres, garde du sceau privé, secrétaire du roi, évêque de Winchester, gouverneur du grand conseil, chancelier. Le parti de Lancastre le fit éloigner de la cour (1371). Il revint au pouvoir à l'avénement de Richard II (1377), et y resta jusqu'en 1390, puis il se retira dans son diocèse. Il avait créé à ses frais un collége à Oxford et une école préparatoire à Winchester. Il avait un talent remarquable pour l'architecture.

WYNDHAM (sir William), ministre d'état anglais, né à Orchard-Wyndham (Somerset) en 1687, mort en 1740, entra de bonne heure à la Chambre des Communes, devint chancelier de l'échiquier en 1713, fut écarté des affaires à la mort de la reine Anne, entra dès lors dans l'opposition, fut même arrêté en 1715 comme complice de la révolte d'Écosse, mais ne fut point mis en jugement.

WYNDHAM (William), ministre d'état, de la même famille, né à Londres en 1750, mort en 1810, fut l'ami de Burke, siégea d'abord avec lui à la Chambre des Communes parmi les whigs les plus ardents, se prononça contre la révolution française après l'exécution de Louis XVI, et contre la réforme parlementaire, se rapprocha ensuite de Pitt, devint en 1795 secrétaire-d'état de la guerre, soutint les insurgés de la Vendée, combina l'expédition de Quiberon, se retira du ministère en 1801 avec Pitt lors de la paix d'Amiens, et eut grande part à la rupture de cette paix. Il rentra au ministère en 1806 mais y resta peu de temps. Les Anglais le placent au rang de leurs hommes d'état les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquents.

WYNDHAM (William), lord Granville, neveu du précédent. *Voy.* GRANVILLE.

WYTTENBACH (Daniel), célèbre philologue, né à Berne en 1746, mort en 1820, fils d'un professeur de l'université de Berne, se forma à l'école de Ruhnkenius et de Walkenaer, fut professeur de philosophie et de littérature au collége des Remontrants d'Amsterdam, de philosophie à l'*Illustre Athénée* (à la même ville), professeur de littérature grecque et bibliothécaire à Leyde (1799), après la mort de Ruhnkenius. On lui doit, entre autres ouvrages, une excellente édition des *Œuvres morales de Plutarque*, grec-latin, avec variantes, notes critiques, commentaires, Oxford, 1795-1802, 5 vol. On a encore de lui une logique extraite des meilleurs auteurs latins (*Præcepta philosophiæ logicæ*, Amsterdam, 1794), et un grand nombre d'*Opuscula*, publiés à Leyde, 1821, 2 vol. in-8. Il rédigea de 1777 à 1807, avec Ruhnkenius et quelques autres savants, une *Bibliothèque critique*, qui exerça une grande influence sur les progrès de la philologie en Allemagne. Wyttenbach écrivait fort bien en latin. Il a formé des philologues distingués, entre autres MM. Creuzer, Mahne, Van Heusde.

X

N. B. *Cherchez aux lettres* CS, CZ, J, S, *les mots qui ne sont pas ici.*

XAGUA, baie et port de l'île de Cuba, sur la côte S., par 82° 54' long. O., 22° 4 lat. N.

XAINTES, XAINTONGE. *V.* SAINTES, SAINTONGE.

XAINTRAILLES, bourg du dép. de Lot-et-Garonne, à 13 kil. N. O. de Nérac ; 700 hab.

XAINTRAILLES (J. POTON, seigneur de), vaillant capitaine français, entra au service en 1419, contribua à la victoire de Patay (1429), y fit prisonnier le général anglais Talbot, qu'il renvoya sans rançon, fut lui-même pris peu après et traité avec la même générosité, aida Charles VII à expulser les Anglais, devint maréchal de France (1454), et mourut à Bordeaux (1461). Il était l'ami et le compagnon d'armes de Lahire.

XALAPA, ville du Mexique. *Voy.* JALAPA.

XALISCO ou GUADALAXARA (état de), état de la Confédération mexicaine, entre 18° 46'-23° 54' lat. N., et 103° 30'-108° 31' long. O., a pour bornes les états de Durango au N., de Sonora au N. O., de Zacatecas au N. E., de Guanaxuato à l'E., de Valladolid au S. E., et le Grand Océan à l'O. ; 600 kil. sur 450 ; 800,000 hab. Ch.-l., Guadalaxara. Côtes sinueuses (golfe de Bayonna). Montagnes au N. (cordillière d'Anahuac, etc.) ; volcans ; forêts ;

climat chaud et malsain, peu de rivières; sol néanmoins fertile, pâturages excellents; mines.

XALON, *Salo* ou *Bilbilis*, riv. d'Espagne (Saragosse), naît dans les monts d'Albarracin, reçoit la Xiloca à Calatayud, traverse les provinces de Calatayud (Soria), et de Saragosse (Aragon), et grossit l'Èbre près de Saragosse. Cours, 170 kil.

XANTEN ou SANTEN, *Castra vetera*, ville anc. et murée des États prussiens (Prov. Rhénane), dans le cercle de Rheinberg, près de la rive gauche du Rhin, à 11 kil. O. de Wesel; 2,700 hab. Épingles, étoffes de soie, drap, rubans; tanneries. Patrie de Siegfried, un des héros des *Niebelungen*, et de saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés. On voit encore près de la ville les ruines d'un amphithéâtre de l'anc. *Vetera castra*.

XANTHE, riv. de Troade. *Voy.* SCAMANDRE.

XANTHE, *Xanthus*, auj. *Eksenidé*, ville de Lycie, sur une riv. de même nom, fut prise et ruinée par Cyrus. Patrie de Proclus, philosophe néoplatonicien.

XANTHIPPE, *Xanthippus*, général athénien, remplaça Thémistocle après l'expédition de Paros, eut part à la bataille de Mycale, prit Sestos et ravagea la Chersonèse. Périclès était son fils.

XANTHIPPE, officier lacédémonien, prit le commandement des auxiliaires carthaginois en 255 av. J.-C., battit Régulus à *Tunes* (auj. Tunis) et le fit prisonnier. Il périt au retour de cette expédition.

XANTHIPPE, *Xanthippe*, femme de Socrate, est fameuse par son humeur acariâtre et impérieuse, dont elle donnait souvent des preuves à son époux en mettant sa patience à l'épreuve.

XANTHUS de Lydie, un des plus anciens historiens grecs, avait rédigé les *Lydiaques* ou *Histoire de Lydie* en 4 liv., dont il ne nous reste que quelques fragments (dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta* de Creuzer, Heidelb., 1806, in-8, et dans ceux de C. Muller, chez Didot, 1841). On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle il vécut, les uns le plaçant dans le VIe siècle av. J.-C., les autres, avec plus de probabilité, dans le Ve, peu avant Hérodote.

XATIVA, ville d'Espagne. *Voy.* SAN-FELIPE.

XAVERO ou XAVIER, château et bourg d'Espagne (Pampelune), au pied des Pyrénées, à 4 kil. E. de Sanguesa. Patrie de saint François-Xavier.

XAVIER (saint FRANÇOIS-). *Voy.* FRANÇOIS-XAVIER.

XENAIAS, évêque syriaque. *Voy.* PHILOXÈNE.

XENIL ou GENIL, riv. d'Espagne, sort de la Sierra-Nevada, passe à Grenade, Loja, Ecija, et se jette dans le Guadalquivir près de Palma; cours, 225 kil. Elle reçoit le Darro, la Cabra, le Dilar, etc.

XÉNOCRATE, philosophe grec, né à Chalcédoine, vers 406 av. J.-C., fut un des disciples les plus assidus de Platon, et dirigea l'Académie après Speusippe; il enseigna pendant 25 ans et mourut vers 314 à 92 ans. Il tenta de concilier la doctrine de Platon avec le pythagorisme. Il laissa, entre autres ouvrages, un *Traité de l'art de régner*, et 6 livres *de la Nature;* tous sont perdus aujourd'hui. Il est célèbre par ses vertus, son désintéressement et surtout sa continence. Les Athéniens lui confièrent d'importantes missions. Son caractère austère et rude faisait dire à Platon qu'*il avait besoin de sacrifier aux Grâces*.

XÉNOPHANE, philosophe grec, né vers l'an 617 av. J.-C., à Colophon dans l'Asie-Mineure, parcourut la Sicile et l'Italie, exerçant pour vivre le métier de rhapsode, se fixa dans sa vieillesse à Élée (vers 536), et y mourut, âgé, dit-on, de 100 ans. Sans avoir tenu une école à proprement parler, il fut le chef d'une secte qui est devenue célèbre sous le nom d'*école éléatique*, et fonda le système vulgairement connu sous le nom de *panthéisme*. Il réduisait tout à une unité absolue, qu'il identifiait avec Dieu même, et niait la pluralité, le changement: cependant il joignait à ces spéculations toutes métaphysiques une doctrine physique, dans laquelle, raisonnant d'après les apparences offertes aux sens, il faisait sortir le monde de deux éléments, la terre et l'eau, ou, selon d'autres, d'un seul, la terre; enseignait que les astres ne sont que des nuages condensés: le soleil, un feu qui s'allume tous les matins et s'éteint périodiquement, etc. Xénophane avait composé plusieurs ouvrages en vers qui ne nous sont point parvenus, entre autres un poëme de *la Nature* où il exposait sa philosophie; il ne reste de lui que quelques fragments recueillis par Brandis (*Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813). On trouve dans Aristote un petit traité *De Xenophane, Zenone et Gorgia*.

XÉNOPHON, général, philosophe, historien, fils de Gryllus, naquit en Attique vers 445 av. J.-C., devint à 16 ans disciple de Socrate, qui lui sauva la vie à la bataille de Délium (424), continua à servir tant dans la guerre du Péloponèse que parmi les mercenaires que Cléarque conduisait à la suite du jeune Cyrus contre Artaxerce Mnémon (401), prit le commandement de ce corps après la mort de Cléarque, et opéra la fameuse retraite des *Dix-Mille* (des rives du Tigre à Chrysopolis), aida ensuite le roi thrace Seuthès à remonter sur le trône, et conduisit les restes des Dix-Mille en Ionie, où ils entrèrent au service de Sparte, se lia avec Agésilas, roi de Sparte, ce qui le fit bannir par ses concitoyens (394), resta dès lors auprès de ce prince en Asie et en Grèce jusqu'à la bataille de Coronée, à laquelle il eut part, et s'établit depuis à Scillonte en Élide avec sa femme et ses enfants. Il y resta 24 ans, et se réfugia à Corinthe lors de l'invasion de la Laconie par les Éléens (368). Il fut l'année suivante rappelé de son exil, mais il ne rentra pas dans Athènes, et mourut à Corinthe en 355 ou 354 av. J.-C. Ses ouvrages se distinguent en 4 classes: 1° ouvrages historiques: les *Helléniques* (suite de l'*Histoire de la Grèce* de Thucydide jusqu'à 362 av. J.-C.), l'*Anabase* (ou *Retraite des Dix-Mille*), l'*Éloge d'Agésilas*, la *Cyropédie* (8 liv.); 2° politique: les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, les *Revenus de l'Attique*; 3° instruction militaire: l'*Hipparchique* ou *le Maître de la Cavalerie*, l'*Equitation*, les *Cynégétiques*; 4° philosophie: le *Banquet*, l'*Économique*, l'*Hiéron*, les *Dits mémorables* et l'*Apologie de Socrate*. C'est Xénophon qui publia l'*histoire* de Thucydide, restée inconnue jusqu'à lui. Le style de Xénophon est d'une élégance et d'une douceur exquises: il lui a valu le surnom d'*abeille attique;* cependant il est quelquefois diffus et languissant. Comme historien, on reproche à Xénophon des lacunes et de la partialité, surtout en faveur des Spartiates. Comme philosophe, il est l'interprète le plus fidèle des doctrines de Socrate. Sa *Cyropédie* est un roman moral plutôt qu'une histoire. La meilleure édition de Xénophon est celle de Benj. Weiske, Leipsick, 1798-1804, 6 vol. in-8. Gail a donné de Xénophon une édition complète, texte grec, avec version latine et française, et notes, Paris, 1797-1814, 7 vol. in-4: il n'a fait que reproduire la traduction latine de Leunclavius et les traductions françaises partielles de Dacier, Lévêque et Larcher. M. Letronne a donné dans la *Biographie universelle* un excellent article historique et biographique sur Xénophon.

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, romancier grec, auteur d'un roman intitulé: *les Éphésiaques* ou *Amours d'Abrocome et d'Anthia*, paraît avoir vécu à la fin du IIe siècle de J.-C. On croit que ce nom de Xénophon n'est qu'un pseudonyme. Le roman de Xénophon d'Éphèse a été publié à Londres en 1726 par Ant. Cocchi (édition *princeps*), et à Vienne par le baron de Locella, 1796. Il a été traduit en français par un anonyme, Paris, 1736, et par Jourdan, Paris, 1748.

XÉRÈS ou XEREZ DE LA FRONTERA, *Asta Regia*, ville d'Espagne (Séville), à 22 kil. N. E. de Cadix;

32,000 hab. Eglises, couvents, hôpitaux. Elle est surtout célèbre par les excellents vins qu'on récolte aux environs, et qui s'exportent dans toute l'Europe; on en distingue de deux espèces : le doux, nommé *pajarète* ou *pacaret;* le sec, dit *xerez-secco*, qui est un peu amer et stomachique. Aux environs, célèbre chartreuse, convertie depuis en asile pour les enfants et les vieillards.—Cette ville, bâtie sur ou auprès de l'emplacement de l'ancienne *Asta Regia*, doit une partie de son nom à ce qu'elle est voisine des frontières de l'Espagne. Les Maures, commandés par Tarik, y remportèrent sur don Rodrigue une victoire signalée qui assura leur domination en Espagne. On place cet événement tantôt en 712, tantôt même en 713; il paraît certain qu'il eut lieu en 711; la bataille dura 9 jours (du 17 au 26 juillet). Alphonse-le-Sage reprit Xerez aux Maures en 1264.— Deux villes de l'Amérique, l'une dans le Guatimala (Honduras), l'autre au Brésil (Mato-Grosso), portent le même nom.

XEREZ DE LOS CABALLEROS, *Esuris*, ville d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. S. de Badajoz; 9,000 hab. Murailles. Toiles, cuirs, chapeaux, poterie, savon. Mines de soufre et d'argent. Patrie de Balboa. Elle tirait son nom des *Chevaliers du Temple*, auxquels elle avait appartenu.

XERT, *Indibilis*, ville d'Espagne (Tarragone), à 29 kil. N. de Tortose, sur l'Ebre; 2,300 hab.

XERTIGNY, ch.-l. de canton (Vosges), à 13 kil. S. d'Epinal; 3,578 hab. Forges, martinets.

XERXÈS I, 5e roi de Perse, de 485 à 464 av. J.-C., fils et successeur de Darius Ier, monta sur le trône au préjudice d'Artabaze, son frère aîné, soumit l'Egypte révoltée, reprit les desseins de son père contre la Grèce, et entama ainsi la deuxième guerre médique (480): il fit des levées en masse qu'on porte à trois millions d'hommes, épuisa l'Asie-Mineure, jeta un pont de bateaux sur l'Hellespont, et dans sa folie fit fouetter la mer pour la punir d'avoir rompu ce pont, franchit avec peine les Thermopyles que défendait Léonidas, incendia Athènes, prit Thèbes, Platée, Thespies, mais vit sa flotte anéantie par Thémistocle à Salamine (480), revint en Asie laissant en Grèce une armée de 300,000 hommes sous la conduite de Mardonius, et perdit encore les batailles de Mycale et de Platée (479). Il périt assassiné par Artaban, son capitaine des gardes.

XERXÈS II, fils et successeur d'Artaxercès I (Longuemain), ne fit que paraître sur le trône (425 av. J.-C.), et fut assassiné par son frère Sogdien.

XICOCO, île du Japon. *Voy.* SIKOK.

XILOCA, riv. d'Espagne, affluent du Xalon.

XILOTEPEC, ville du Guatimala. *Voy.* SAN-MARTIN.

XIMENA-DE-LA-FRONTERA, ville d'Espagne (Cadix), à 42 kil. E. de Medina-Sidonia; 6,300 hab.

XIMENES (François de CISNEROS), célèbre ministre d'état, né en Castille en 1437, avait pour père un receveur des décimes; il reçut les ordres, entra chez les Franciscains, professa le droit à l'université de Salamanque, plaida devant les tribunaux ecclésiastiques à Rome et devint archevêque de Tolède en 1493. Isabelle, dont il était le confesseur, lui confia l'administration de la Castille, et après la mort de cette princesse, Ferdinand le conserva dans ce poste important. Ximenès rendit à ce prince les plus grands services, d'abord en se portant médiateur entre l'archiduc Philippe d'Autriche et lui, puis, quand Philippe fut mort, en lui assurant la régence de la Castille au nom de Jeanne-la-Folle et de Charles-Quint. Peu après il fit à ses frais une expédition en Afrique et prit Oran. A la mort de Ferdinand, 1516, il fit proclamer Charles (Charles-Quint) roi de Castille et d'Aragon, et parvint, en étouffant plusieurs révoltes, à faire reconnaître l'autorité de ce prince en Espagne. Charles, qui devait tout à l'archevêque de Tolède, ne tarda pas cependant à le renvoyer dans son diocèse (1517). Ximenès mourut en recevant la nouvelle de sa disgrâce. Il était depuis plusieurs années cardinal et grand inquisiteur. Ximenès était d'un caractère austère : il avait un courage à toute épreuve, une connaissance profonde des hommes et des choses de l'Espagne, et l'esprit le plus vaste, le dévouement le plus vrai à ses maîtres: mais il était fanatique et cruel. Du reste, il fit beaucoup pour les lettres. C'est sous ses auspices et à ses frais que fut publiée la *Bible polyglotte d'Alcala*, 1502-17, 4 vol. in-fol., réimprimée à Anvers, 1569-70, 8 vol. in-fol. (cette 2e édition est bien meilleure). Fléchier a écrit une *Vie de Ximenès*.

XIMENÈS (Augustin-Louis), littérateur français, né en 1726 à Paris, mais d'une famille aragonaise, mort en 1817, avait été colonel et fut de la société intime de Voltaire. On a de lui trois tragédies médiocres: (*Epicharis*, *don Carlos*, *Amalazonte*), des poésies fugitives réunies sous le titre d'*Œuvres*, 1772, et le *Codicile d'un vieillard*, 1792.

XIMO ou KIOU-SIOU, île du Japon, la plus grande après Niphon, a 220 kil. sur 355 et forme la région dite de Saï-Kaï-Do. Elle se subdivise en neuf provinces; ch.-l. Nangasaki (seul port de l'empire où puissent aborder les Européens).

XINGU, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Mato-Grosso, par 15° 40' lat. S., coule du S. au N., entre dans la prov. de Para et se jette dans l'Amazone par 53° 20' long. O., 1° 42' lat. S. : 3,000 kil. environ. Affluens, Itabagua, Pacaja, Rio-Fresco, Guarini, etc.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople de 1066 à 1078, était de Trébizonde et avait été d'abord ermite au mont Olympe. Il a laissé quelques constitutions et des homélies qui sont restées manuscrites.

XIPHILIN (Jean), dit *le Jeune*, historien grec, neveu du précédent, vivait à la fin du XIe siècle sous l'empereur Michel Ducas. Il a laissé un *Abrégé de Dion Cassius*, très précieux à cause de la perte de presque tout l'ouvrage original. Cet abrégé a été imprimé en latin, Paris, 1551, in-4; 1592, in-fol., et traduit par le président Cousin, Paris, 1678 et 1686.

XISUTHRE, le dernier des rois antédiluviens de l'Assyrie, ayant été instruit en songe par un dieu que le genre humain allait périr par un déluge, construisit une arche ou grand navire, y fit entrer sa famille, ses oiseaux, des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, débarqua sur une montagne et fut enlevé au ciel. Xisuthre, dont l'histoire ressemble fort à celle de Noé, n'est connu que par le témoignage de l'historien national Bérose, qui donne à son règne une durée de plusieurs milliers d'années.

XOCHIMILCO, lac du Mexique (Mexico), un des cinq de la vallée de Mexico, s'écoule au N. dans le lac de Tezcuco. Eaux très limpides. Mexico est entre les lacs de Xochimilco et de Tezcuco.

XOIS, ville de l'Égypte inférieure, à 2 kil. N. O. de Busiris, à 4 kil. O. de Sébennyte, fut ch.-l. du nome sous les Lagides et sous les Romains. Cette ville, fort ancienne, a donné son nom à la 14e dynastie des rois d'Égypte, qui est dite *dynastie Xoïte*.

XUCAR, *Sucro*, fleuve d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracin dans la province de Cuença qu'il parcourt du N. au S., arrose ensuite celle de Chinchilla, sépare celles de Valence et de San-Felipe et se jette dans la Méditerranée, un peu au S. du lac Albufera. Cours, 300 kil.

XUTHUS, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, eut de Créuse, fille d'Érechthée, deux fils, Ion et Achéus, qui furent la tige des Ioniens et des Achéens.

XYLANDER (Guill. HOLTZMANN, dit en grec), philologue, né à Augsbourg en 1532, mort en 1576, était professeur de grec à l'académie d'Heidelberg et fut secrétaire des assemblées convoquées par l'é-

lecteur palatin Frédéric III à l'abbaye de Maulbrun pour statuer sur les points controversés entre diverses sectes protestantes. Il a traduit en latin une foule d'auteurs grecs (*Tryphiodore*, Bâle, 1548; *Marc-Aurèle*, 1558; *Plutarque*, 1561-70, 2 vol. in-fol.; *Strabon*, 1571; *Diophante*, 1575), et a donné plusieurs ouvrages originaux et quelques pièces de vers latins.

Y

Cherchez à l'I ou au J les mots qui ne seraient pas ici.

Y (golfe de l'), bras de mer de la Hollande, dans le Zuyderzée, s'étend de Muyden à Beverwyck, et a 26 kil. de long; il sépare la Hollande sept. de la Hollande mérid. C'était jadis un lac d'eau douce, uni au Rhin d'un côté, au lac *Flevo* de l'autre.

YACOUB. *Voy.* YAKOUB.

YAHIA (Abou-Zakharia), général musulman célèbre au XIIe siècle, reçut de Tachfin, roi de Maroc, le commandement de toutes les forces des Almoravides d'Espagne, fut réduit, par une révolte des Arabes espagnols, à s'unir avec le roi de Castille Alphonse Raymond, vit les Almohades envahir la Péninsule, fut assiégé par eux dans Cordoue, puis dans Grenade, et périt dans une sortie en 1149.

YAHIA-AL-BARMÉKI. *Voy.* BARMÉCIDES.

YAHIA-AL-MOTALI, calife de Cordoue (1027-31). *Voy.* CALIFES.

YAHNDI, ville de Nigritie. *Voy.* DAGOUMBA.

YAITÇA, ville de Bosnie. *Voy.* JAITZÉ.

YAKOUB (Abou-Yousouf), dit *Al-Mansour-Billah*, de la dynastie des Mérinites, remplaça en 1258 son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez, réunit Maroc à ses états, passa trois fois en Espagne à la voix du roi de Grenade, Mohammed II, pour repousser Alphonse X, s'allia ensuite à ce dernier contre ses co-religionnaires, assiégea en vain Cordoue, et mourut à Algésiras en 1286, après 28 ans de règne.

YAKOUB (Ibn-Leizt), dit *Al-Soffar*, fondateur de la dynastie des Soffarides, avait été chaudronnier (*soffar* en arabe) dans le Séistan; il se fit chef de brigands, se mit au service de Salih-ebn-Nasr, qui chassa les Tahérides du Khoraçan, puis de son frère Darham, remplaça ce dernier en 872, et réunit au Séistan le Khoraçan, le Fars, le Tabaristan. Il marchait sur Bagdad quand il mourut, en 879.

YA-LOUNG-KIANG, riv. de l'empire chinois, naît dans le pays de Khoukhounoor, puis passe dans la prov. thibétaine de Kam, et entre dans la Chine propre, coule au S. E. et au S., se joint au Kin-cha-kiang pour former le Yang-tsé-kiang, par 99° long. E., 26° 30' lat. N. Cours, env. 1,200 kil.

YAMA, dieu indien. *Voy.* IAMA.

YAMBO, ville d'Arabie. *Voy.* JAMBO.

YAMOUNA, nom antique du Djomnah, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

YANAON, ville de l'Inde et comptoir français dans le pays des Circars septentrionaux, à 40 kil. E. de l'emb. du Godavery, appartient à la France avec un territoire de 8 kil. carr., et compte 17,000 hab. Les Anglais s'en emparèrent pendant la Révolution, mais la rendirent en 1817. Dévastée le 16 nov. 1839 par un violent ouragan et par un débordement de la mer.

YANDABOU, ville de l'empire Birman (Ava), sur l'Iraouaddy, à 100 kil. S. O. d'Ava. Il y fut conclu en 1826 un traité par lequel l'empereur des Birmans abandonnait aux Anglais une partie de l'Inde Transgangétique. *Voy.* INDE.

YANG-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Kiang-sou, sur le canal Iu-ho, à 80 kil. N. E. de Nan-king; 200,000 hab.

YANG-TSÉ-KIANG, dite *le Fleuve bleu* par les Européens, grande riv. de l'empire chinois, est formée du Kin-cha-kiang et du Ya-loung-kiang, coule au N. E. et à l'E. dans les provinces de Sé-tchouan, Hao-nan, An-hoéï, Kiang-nan, reçoit le Han-kiang, le Min-kiang, le Kia-ling-kiang, et tombe dans la Mer orientale par 118° 30' long. E., 32° lat. N. Cours, 4,500 kil.; largeur, 2 kil. presque partout; 30 à l'embouchure. La marée y remonte jusqu'à 650 kil. et les bâtiments jusqu'à 1,000 kil.

YANI, royaume de Sénégambie, sur la Gambie, rive droite, entre ceux de Bambouk occident., Oulli, Saloum: ch.-l. Kataba. Sol très fertile.

YANKEES, nom donné dérisoirement par les Anglais aux habitants des Etats-Unis issus des premiers colons anglais et principalement à la bourgeoisie commerçante; ce nom est une imitation de la manière dont les nègres de la Virginie et les Indiens prononcent en le défigurant le mot *English* (Anglais).

YAN-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la province de Chen-si, à 380 kil. N. de Si-ngan.

YAN-PHING, v. de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Fou-kian, par 26° 39' lat. N. 150° 57' long. E.

YAN-TCHEOU, nom de deux villes de Chine, toutes deux ch.-l. de dép., l'une dans la prov. de Tche-kiang, par 29° 37' lat. N., 117° 12' long. E.; l'autre dans celle de Chan-toung, par 35° 42' lat. N., 114° 40' long. E.

YAO, souverain de la Chine, vers 2357 av. J.-C., établit sa résidence à King-yang, fit dresser un nouveau calendrier, inventa la musique religieuse. De son temps eut lieu une grande inondation (2298 av. J.-C.), qu'on a voulu confondre avec le déluge. On donne à son règne une durée d'environ cent ans.

YAO-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. dans la prov. d'Yun-nan, par 25° 32' lat. N., 99° 5' long. E. Commerce de musc. Aux environs, lac salé.

YAOURI, roy. de Nigritie, entre ceux de Niffe au S., Borgou à l'O., Haoussa à l'E. Ch.-l., Yaouri.

YAPURA, riv. de l'Amérique mérid., naît dans les Andes au S. E. d'Almaguer, coule au S. E., sépare l'ancienne Colombie du Brésil et se jette dans l'Amazone par plusieurs bouches dont une par 67° long. O., 3° lat. S. Cours, 1,400 kil.

YAR-BROK-YOU-MTHSO ou PALTE, lac de l'empire Chinois (Thibet), dans la province de Oueï, à 80 kil. S. de Lassa, n'est qu'un canal de 9 kil. de large environnant une île de 180 kil. de tour.

YARKAND, riv. du Turkestan chinois, coule au N. E., et tombe dans le lac Lop; cours 1,500 kil.

YARKAND, ville du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. de khanat, au confluent de la Meltcha et du Telour-sou, et près de leur embouchure dans l'Yarkand, par 73° 57' long. E., 98° 19' lat. N.: 60,000 hab. Citadelle. Résidence d'un chef musulman et de deux mandarins chinois. Beau palais, bazar immense, établissements d'instruction publique. Etoffes de soie, de coton, de lin; beaux tapis. Grand commerce. Beaucoup de jaspe.—Capitale du roy. de Kachgar au XVIIe siècle; aux Chinois depuis 1757.

YARMOUTH (GREAT-), *Garianonum*, ville et port d'Angleterre (Norfolk), à l'embouchure de la Yare dans la mer du Nord, à 28 kil. E. de Norwich: 22,000 hab. Murailles, rade: plusieurs forts. Colonne en l'honneur de Nelson. Pêche du hareng.

YARMOUTH (SOUTH-), bourg et port d'Angleterre (Southampton), à 15 kil. O. de Newport, sur la côte N. O. de l'île de Wight; 1,000 hab.

YAROU-DANGBO-TCHOU. *Voy.* IRAOUADDY.

YARRIBA, vaste état de la Nigritie centrale à l'O. du Niffé et au S. du Borgou; ch.-l., Katunga. Il étend sa domination sur un grand nombre d'états voisins. Son nom était inconnu en Europe avant les voyages de Clapperton.

YATREB, ville d'Arabie. *Voy.* MÉDINE.

YBERVILLE (LEMOYNE d'), intrépide corsaire français, né à Montréal, au Canada en 1662, mort en 1706, combattit les Anglais au Canada avec un courage extraordinaire. Il reconnut en 1698 l'embouchure du Mississipi, dont une branche porte encore le nom d'Yberville, établit la première colonie française dans la Louisiane, enleva aux Anglais l'île de Nevis, 7,000 nègres, 30 bâtiments de guerre, 1706. Il mourut à la Havane en préparant une expédition contre la Jamaïque. Un de ses frères, Lemoyne de Bienville, fonda la Nouvelle-Orléans.

YE, ville de l'Inde transgangétique anglaise, ch.-l. de la province (jadis royaume) de Yé, à 140 kil. S. de Martaban.

YECLA, ville d'Espagne (Murcie), à 24 kil. O. de Villena; 11,600 hab. Eau de vie, huile, tanneries.

YEDDO ou YEDO, capitale du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte S. E., à l'extrémité N. O. du golfe de Yeddo, par 36° 39' lat. N., 137° 40' long. E.; 2,000,000 d'hab. (environ). Cette ville a près de 70 kil. de circuit; rues et places fort belles; maisons bien bâties, mais en bois (ce qui cause de fréquents incendies). Résidence du koubo qui y habite un palais immense et magnifique. Nombreux édifices. Les Hollandais sont les seuls Européens qui puissent pénétrer dans cette ville (et encore est-ce avec difficulté).

YELLOW-STONE (c.-à-d. *Pierre-Jaune*), riv. des Etats-Unis (Missouri), sort du versant E. des Monts-Rocheux, coule au N. E. et après un cours de 1,500 k. se jette dans le Missouri par 48° lat. N., 106° long. O.

YEMANAH, ville d'Arabie (Yémen), ch.-l. de la province de Kherdje, à 140 kil. S. O. de Derreyeh.

YÉMEN, région S. O. de l'Arabie, partie principale de l'*Arabie heureuse* des Anciens, par 39°-44° long. E., 12°-20° lat. N., a pour bornes, à l'O. la mer Rouge, au S. le golfe d'Aden, à l'E. l'Hadramaout (qu'on comprend quelquefois dans l'Yémen), au N. l'Hedjaz; 755 kil. du N. au S., sur 350; 2,500,000 hab. On y remarq. un état principal, l'Imamat de Sana ou de l'Yémen propre; puis l'état d'Abou-Arich, les pays d'Aden et de Kobaïl. A l'O., grande plaine de sable, dite Thama; à l'E. et au centre, montagnes boisées et vallées délicieuses, à l'E. et au N. chaleurs brûlantes. Climat très varié; sol extrêmement fertile dans quelques parties. Plantes aromatiques. Café (le café de ce pays, connu sous le nom de café *moka*, est le plus estimé de tous, c'est même de l'Yémen qu'est originaire le caféier); dattes, indigo, sené, *ouars* pour teindre en jaune; fruits exquis, vins, grains, tabac. Cornaline; un peu de fer, aimant et soufre; sel marin et corail en quantité. Peu d'industrie (toiles, savon, cuirs, poterie). Commerce, surtout de café. — L'Imamat de Sana ou d'Yémen comprend la plus grande partie de l'Yémen proprement dit. Capitale, Sana; autres villes, Moka, Damar, Beit-el-Fakih, Kousma, Otouma, Lohéia. L'iman s'intitule calife. Ses revenus montent à 3 millions de francs, et ses forces permanentes à 6,000 hommes.

YENNE, *Epauna*, ville des États sardes (Savoie), sur le Rhône, à 20 kil. N. O. de Chambéry; 2,500 hab. Le roi burgunde Sigismond y assembla un concile en 517. Jadis capitale du petit Bugey.

YEOMANRY. On nomme ainsi en Angleterre une milice nationale à cheval, espèce de gendarmerie *civile*, *qui* est chargée de la défense et de la police locales; elle se compose des *yeomen* ou propriétaires de la campagne.

YEOU, riv. de Nigritie, naît dans le pays de Djakoba, arrose le Haoussa, le Bournou, se jette dans le lac Tchad, après un cours de 750 kil. On a longtemps pris cette rivière pour une partie du Djoliba.

YÈRES, riv. de France, naît dans le dép. de Seine-et-Marne, à 10 kil. N. de Provins, coule à l'O., entre dans le dép. de Seine-et-Oise, et se perd dans la Seine à Villeneuve-Saint-Georges, après un cours de 90 kil. Sur ses bords se voit le village d'Yères, à 3 kil. E. de Villeneuve-Saint-Georges, avec le beau château de La Grange, qui a appartenu au maréchal de Saxe et à Lafayette, et une ancienne abbaye de Bénédictines, fondée en 1122 par une sœur de Louis-le-Gros. — *Voy.* HYÈRES.

YERVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 9 kil. N. E. d'Yvetot; 1,640 hab.

YESO, grande île du Japon, par 137° 10'-144° long. E., 41° 25'-45° 30' lat. N.; 560 kil. sur 450. Ch.-l. Matsmaï. Elle n'est séparée de l'île Niphon que par un petit bras de mer, le détroit de Sangar. Côtes très échancrées. Montagnes hautes, neigeuses; volcans. On y distingue: 1° le gouvernement de Yeso proprement dit, qui ne comprend que la péninsule S. O. de l'île, et où se trouve Matsmaï et Kakodade; 2° l'Aïnou-Kouni ou pays des Aïnos (*Voy.* JAPON). Cette île n'est connue que depuis le XVII[e] siècle. Le jésuite d'Angelis la découvrit en 1620; les Hollandais y abordèrent en 1643, et les Russes en 1739; depuis elle a souvent été visitée. On a cru longtemps qu'elle faisait partie du continent.

YEZD, ville d'Iran (Fars), à 270 kil. S. E. d'Ispahan, dans une vaste plaine sablonneuse et stérile; de 20 à 30,000 hab. Mal bâtie; beaucoup de ruines, jardins. Commerce avec Kerman, Meschcd et Ispahan. Etoffes de soie, coton, laine, brochées d'or et d'argent, taffetas, satins. Châles de poil de chameau. Manufactures d'armes. — A 35 kil. N. O. est une ville d'Yezd-abad qui compte env. 1,000 maisons.

YEZDEDJERD I[er], roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, régna de 399 à 420 après J.-C. Il conserva la paix avec les Romains, protégea les Chrétiens, et s'attira la haine des mages. Il mourut des suites d'une chute de cheval.

YEZDEDJERD II, roi de Perse de 440 à 457, fit la guerre aux Albaniens, aux Arméniens et aux Ibériens pour leur imposer la religion du feu; il fut d'abord vainqueur et fit détruire les temples chrétiens; mais bientôt les Arméniens donnèrent le signal d'une révolte générale; ils furent toutefois remis sous le joug par la défection des Ibériens et des Albaniens qui se soumirent et abjurèrent le Christianisme.

YEZDEDJERD III, roi de Perse, de 632 à 652, rétablit la paix dans ses états, et professa la tolérance en matière de religion. Malgré sa sagesse il ne put résister aux attaques des fanatiques musulmans dirigés par Omar: il les vainquit une première fois en 634, grâce à la valeur de Roustam, son favori; mais attaqué avec une nouvelle violence quelques années après, il se vit enlever successivement toutes ses provinces, et périt par la trahison d'un des siens. En lui finit la race des Sassanides; ses états passèrent sous la domination des califes. Le commencement du règne de ce prince est une ère en usage chez les Persans. On la date du 16 juin 632.

YEZID I[er], 2[e] calife ommiade, régna à Damas de 680 à 683, vainquit Hocéin, fils d'Ali, fit rude guerre au rebelle Abdallah, assiégea et saccagea Médine (681); il allait investir la Mecque, lorsqu'il mourut. Son nom est en exécration aux Chyites.

YEZID II, 9[e] calife ommiade, cousin et successeur d'Omar II (720-24), fut un prince voluptueux et indolent, persécuta les Chrétiens et ordonna la destruction des images.

YÉZID III, neveu d'Yézid II, fit périr et remplaça

sur le trône Valid II son cousin, mais ne régna que six mois (744). Mervan II lui succéda.

YÉZID IBN MAHLEB, célèbre général musulman, gouverneur du Khoraçan (702), se fit un nom par ses exploits, mais devint odieux au général Hedjadj, son rival, qui le fit disgracier par le calife Walid I. Soleïman ayant succédé à Walid, son frère (715), Yézid obtint le gouvernement de l'Irak, rentra dans celui du Khoraçan, et justifia ces faveurs par de grands exploits. Sous Omar II et Yézid II, il retomba dans les périls les plus graves, et finit par se déclarer indépendant à Bassora (720). Mais peu après il fut battu sur l'Euphrate et resta sur le champ de bataille; 300 membres de sa famille furent décapités.

YEZIDIS, peuplade kourde répandue dans les monts Sindjar, entre Mossoul et le Khabour (pachalik de Bagdad), dans le pachalik d'Alep, le Diarbekir et la province russe d'Erivan. On en compte environ 200,000. Ils sont, les uns nomades, les autres sédentaires. Les uns reconnaissent l'autorité des chefs des territoires qu'ils habitent, les autres, surtout ceux des monts Sindjar, sont indépendants. Ils détestent l'islamisme, boivent beaucoup de vin, torturent et tuent impitoyablement les Mahométans, attaquent souvent les caravanes et montrent beaucoup de bonté aux Chrétiens. Ils vénèrent comme leur fondateur un cheik nommé Yézid, et comme leur réformateur le cheik Hadi, dont on voit le tombeau aux environs d'Amadiah.

Y-KING, le premier des *king* ou livres sacrés des Chinois, est l'ouvrage de Wen-Wang, qui vivait à la fin du XIIIe siècle.

YLDEGOUZ (Chams-Eddin), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Aderbaïdjan, fut d'abord esclave, gagna la confiance des sultans seldjoucides Mahmoud et Maçoud, devint émir sous ce dernier, et eut en fief une partie de l'Aderbaïdjan, épousa la veuve de Mahmoud, et prit le titre d'*atabek* (beau-père), se substitua dans presque toute la Perse aux Seldjoucides, fit la guerre aux Géorgiens, et mourut en 1172 à Hamadan, laissant 2 fils qui lui succédèrent.

YOGIS. *Voy.* JOGUIS.

YOLOFS. *Voy.* GHIOLOFS.

YON, riv. du dép. de la Vendée, arrose Bourbon-Vendée (appelée d'abord La-Roche-sur-Yon), et grossit le Lay, à 7 kil. S. O. de Mareuil. Cours, 65 kil.

YON (saint), *Ion*, *Ionius* ou *Æonius*, disciple de saint Denis, prêcha la foi dans le pays au sud de Paris, principalement à Arpajon, et subit le martyre dans cette ville en 290. On célèbre sa fête le 5 août.—Les Frères des écoles chrétiennes ont été appelés *Frères Saint-Yon*, parce qu'ils avaient leur principal établissement à l'abbaye de Saint-Yon, près de Rouen.

YONNE, *Icauna*, riv. de France, naît dans le dép. de la Nièvre, au S. E. de Château-Chinon, traverse les dép. de la Nièvre et de l'Yonne et le sud de celui de Seine-et-Marne, arrose Corbigny, Clamecy, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens et Pont-sur-Seine, et se jette dans la Seine à Montereau-Fault-Yonne, après un cours de 280 kil. au N. O. Ses principaux affluents sont l'Armançon, la Cure, le Beuvron. L'Yonne communique avec la Loire par le canal du Nivernais, et avec la Saône par celui de Bourgogne.

YONNE (dép. de l'), dép. de l'intérieur, entre ceux de l'Aube au N. E., de Seine-et-Marne au N. O., de la Nièvre au S., de la Côte-d'Or au S. E., du Loiret à l'O. : 7,284 kil. carr. : 355,237 hab. Ch.-l., Auxerre. Formé aux dépens de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Orléanais. Pays très montueux : beaucoup d'étangs. Fer, grès à paver, pierres lithographiques et de taille, ocres rouge et jaune, etc. Toutes sortes de céréales, légumes, fruits; chanvre; bons vins; gros et menu bétail; gibier, poisson. Gros draps, lainages, tanneries, tonnellerie; tuiles, faïence, poterie, verre; forges; bière; raisiné, etc. Commerce actif — Ce dép. a 5 arr. (Auxerre, Sens, Joigny, Avallon, Tonnerre), 37 cant., 481 comm. Il appartient à la 18e div. militaire, ressortit à la cour royale de Paris, et a un archevêché à Sens.

YORK, *Eboracum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'York, sur l'Ouse et le Foss, à 320 kil. N. O. de Londres; 35,000 hab. Archevêché. Cathédrale, la plus belle de l'Angleterre (fort endommagée par un incendie en 1839), prison remarquable, hôtel-de-ville, etc. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, observatoire; société philosophique, école de théologie qu'on y a transférée de Manchester en 1830. Antiquités romaines. Commerce actif. —York est une ville très ancienne; c'était la capitale des *Brigantes*. Septime-Sévère et Constance Chlore y moururent; Constantin y fut proclamé; Alcuin y naquit. Au moyen âge, elle devint très importante : elle avait été capitale du roy. de Northumbrie. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, on la regarda comme la 2e ville de l'Angleterre; elle l'est toujours administrativement, quoiqu'elle soit bien inférieure à plusieurs autres pour la population. Son maire, comme celui de Londres, s'intitule *lord-maire*. York fut assiégée, en 1644, pendant les guerres civiles, et eut beaucoup à souffrir. Elle a été souvent érigée en duché pour des princes du sang royal. — Le comté d'York a pour bornes ceux de Durham au N., de Lincoln au S., de Westmoreland à l'O., et la mer du Nord à l'E.: 12,500 kil. carr. (c'est le plus vaste de la Grande-Bretagne); 998,700 hab. Ch.-l., York; div., 3 provinces ou ridings (dites North-Riding, East-Riding, West-Riding), outre York et sa banlieue. Collines, montagnes, plaines, marais. Climat et sol très variés. Bonne agriculture, surtout à l'E.; immense industrie à l'O. (draps, lainages, plaqué, coutellerie, filatures, etc.). C'est dans ce comté que sont Leeds et Sheffield. Grand commerce.

YORK OU TORONTO, ville de l'Amérique du Nord (Amérique anglaise), capitale du Haut-Canada, sur le lac Ontario, bord N. O., à 775 kil. S. O. de Quebec; 3,000 hab. Port. La ville est régulière et bien bâtie. Commerce de pelleteries. York a été fondée en 1793.

YORK, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), à 28 kil. S. E. d'Harrisburg : 4,400 hab.

YORK (cap), pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Hollande, s'avance dans le détroit de Torres, en face de la Nouvelle-Guinée, par 10° 45' lat. S., 140° 9' long. E.

YORK (maison d'), branche célèbre de la maison royale des Plantagenets, joua un rôle important en Angleterre dans la guerre des Deux-Roses, où elle luttait contre la maison de Lancastre. Elle avait pour tige Edmond de Langley, duc d'York, 4e fils d'Edouard III, et appuyait ses prétentions sur le mariage de Roger, fils d'Edmond de Langley, avec Anne de Mortimer, petite-fille de Lionel, duc de Clarence, 2e fils d'Edouard III, tandis que les princes de la maison de Lancastre ne descendaient que du 3e fils de ce roi. La maison d'York fournit 3 rois à l'Angleterre: Edouard IV, Edouard V et Richard III. La maison de Tudor, qui se rattachait aux Lancastre, finit par la supplanter. Dans les guerres civiles, les partisans de la maison d'York se distinguaient par une *rose blanche*, et les partisans des Lancastre par une *rose rouge*. *Voy.* LANCASTRE et ROSES (DEUX-).

YORK (Edmond DE LANGLEY, duc d'), d'abord comte de Cambridge, tige de la maison d'York, était le 4e fils du roi Edouard III. Durant la minorité de Richard II, son neveu, fils du prince Noir (qui lui-même était le fils aîné d'Edouard III), Edmond fut chargé de la régence avec Jean de Gaunt, duc de Lancastre, son frère. Il favorisa la révolte de ce dernier, et contribua à la déposition de Richard, en 1399, par Henri (Henri IV), fils de Jean de Gaunt. Il mourut en 1402, laissant de sa femme,

Isabelle, le prince Roger, comte de Cambridge, père de Richard, duc d'York, qui suit.

YORK (Richard, duc d'), né en 1416, mort en 1460, petit-fils du précédent, fut 5 ans régent de France pendant la minorité de Henri VI, puis gouverneur d'Irlande. Enhardi, par la faiblesse du roi et les discordes de la cour, à tenter de faire valoir les prétentions de la ligne d'York au trône, il vint dans ce but en Angleterre, en 1451, malgré la défense du roi, avec une suite de 4,000 hommes, et exigea la convocation d'un parlement, marcha sur Londres avec 10,000 hommes, mais fut refoulé dans le comté de Kent, et posa les armes sans être venu à bout de se faire nommer héritier présomptif, profita de l'accès d'imbécillité de Henri VI pour se faire déclarer protecteur, et, quand le retour du monarque à la raison l'eut privé de ce titre, prit les armes, battit, à l'aide de Warwick, les troupes royales à Saint-Alban (1455), s'empara dans cette bataille de la personne du roi, et se fit nommer derechef protecteur. Marguerite fit déclarer par le parlement que Henri avait recouvré la raison (1456), et évinça le duc qui fut battu dans le pays de Galles. Mais Warwick vainquit bientôt les royalistes à Northampton (1460), et Henri étant alors retombé au pouvoir des rebelles, Richard demanda la couronne: le parlement décida qu'il la porterait à la mort de Henri. Mais Marguerite, qui s'était enfuie en Écosse, revint avec des troupes et défit les Yorkistes à Wakefield (1460); le duc Richard périt dans la bataille. Marguerite fit planter sur les murs de la ville d'York sa tête ornée d'une couronne de papier. Richard eut quatre fils: le comte de Rutland, assassiné à la bataille de Northampton (1460), le comte de la Marche (qui régna sous le nom d'Édouard IV), le duc de Clarence, le duc de Glocester (depuis Richard III).

YORK (Frédéric, duc d'), 2e fils de George III, né en 1763, fut nommé tout jeune encore évêque d'Osnabrück, commanda en 1793 contre la France le corps auxiliaire des Autrichiens dans les Pays-Bas, perdit les batailles de Hondschoot (1793), de Turcoing (1794), fut chargé d'aller en Hollande, aidé des Russes, rétablir la maison d'Orange, mais essuya deux nouvelles défaites (Alkmaar et Castricum). Il n'en fut pas moins nommé chef suprême du personnel de la guerre, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1827). Il avait été accusé en 1809 de vendre les places d'officier. Sa maîtresse (mistriss Clarke) fut seule convaincue de ce honteux trafic; néanmoins, l'opinion publique persista à regarder aussi Frédéric d'York comme coupable. Ce prince consuma sa fortune dans toutes sortes d'excès qui abrégèrent sa vie. Il se rendit également odieux par son intolérance contre les Catholiques.

YORK (Jacques, duc d'). *Voy.* JACQUES II.

YORK (le cardinal d'). *Voy.* STUART (H.-Benoît).

YORKTOWN, ville et port des Etats-Unis (Virginie), à 100 kil. S. E. de Richmond; 1,500 hab. Les Américains y firent prisonniers lord Cornwallis et ses troupes en 1781.

YO-TCHÉOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Hou-nan, à 150 kil. N. de Tchang-cha, par 29° 24' lat. N., 110° 33' long. E.; 200,000 hab.

YOUAN-TCHÉOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Kiang-si, par 27° 52' lat. N., 112° long. E.— *Voy.* aussi YOUNG-TCHÉOU.

YOUDHICHTHIRA, prince indien, le premier des Pandous, perdit au jeu ses états, ses quatre frères et sa femme, ce qui fut une des principales causes de la guerre entre les Pandous et les Kourous. Il fut vainqueur des Kourous et régna encore 35 ans. Il a donné son nom à une ère indienne qui commence environ 1200 ans av. J.-C. *Voy.* PANDOUS.

YOUGHALL, ville et port d'Irlande (Cork), à 46 kil. E. de Cork; 9,660 hab. Collégiale gothique.

YOUN-CHAN, partie de l'empire de Siam, est séparée de l'empire birman par le Thalcayn, et consiste surtout dans une vallée du Menam. Ch.-l., Zima. Ce pays a formé quelque temps un roy. particulier.

YOUNG (Édouard), poëte anglais, né en 1681 à Upham près de Winchester, mort en 1765, prit les ordres en 1727, fut nommé chapelain du roi George II, se fit le panégyriste de la maison de Hanovre et du ministre Walpole; mais ayant perdu sa femme et sa fille, il s'enferma dans une solitude complète. Dans cette retraite, il cultiva avec le plus grand succès la poésie, et adopta un genre sombre et lugubre, analogue à ses chagrins. On a de lui deux tragédies (*Busiris*, 1719; *la Vengeance*, 1721), un poëme sur *le Jugement dernier* (1713), des *Poésies diverses*, enfin *les Nuits*, espèce de méditations mélancoliques en vers, qui eurent une grande vogue. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres, 1792 et 1803, 3 vol. in-8; elles ont été traduites en français par Le Tourneur, 1769-70, 4 vol. in-8 et in-12. Young a de la majesté, de la magnificence, des pensées profondes, mais il est parfois monotone et emphatique.

YOUNG (Arthur), célèbre agronome, né en 1741 dans le comté de Suffolk, mort en 1820, voyagea beaucoup, fut premier secrétaire du bureau d'agriculture, fit de son domaine de Bradfield-Hall une exploitation-modèle, et compta parmi ses nombreux correspondants le roi George III lui-même, qui emprunta à cet effet un pseudonyme. Young a beaucoup écrit. Ses principaux ouvrages sont: *le Guide du fermier*, 1770, 2 vol. in-8; *le Cours d'agriculture expérimentale*, 1770, 2 vol. in-4; *le Voyage d'un fermier dans l'Est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; *le Voyageur en Irlande*, 1782, 2 vol. in-8 et in-4; *le Voyageur en France*, *Espagne*, *Italie*, 1790, 91, 94, 2 vol. in-4; les *Annales d'agriculture* (journal mensuel), 45 vol. in-8, commencé en 1784.

YOUNG (Thomas), savant médecin, né vers 1780, mort en 1829, fit quelque temps des cours à l'*Institution royale* de Londres, publia en 1807 ses *Leçons sur la philosophie naturelle et les arts mécaniques*, 2 vol. in-4; donna en 1812 un *Système de nosologie pratique* avec une excellente bibliographie de cette partie des sciences médicales, s'occupa aussi avec succès d'antiquités (il tenta même avant Champollion d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens) et de hautes mathématiques (il eut sur quelques points de cette science une vive querelle avec Wronsky). On a encore de lui une *Analyse des principes de la religion naturelle* (1803).

YOUNG-PÉ, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Yun-nan, à 250 kil. N. O. d'Yun-nan.

YOUNG-PHING, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Pe-tchi-li, à 200 kil. E. de Pe-king.

YOUNG-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Yun-nan, à 390 kil. O. d'Yun-nan.

YOUNG-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Hou-nan, à 270 kil. S. O. de Tchang-cha.

YOUN-LING, chaîne de montagnes de Chine, sépare cette contrée du Thibet, et a pour ramifications les Pé-ling qui séparent les bassins du Hoang-ho et du Yang-tsé-kiang, les Nan-ling qui séparent le bassin du Yang-tsé-kiang d'avec celui de la Chine.

YOUSOUF-BALKIN (ABOU'L FETHAH), fondateur de la dynastie des Zéirites (971-984), vengea la mort de son père Zéiri-ben-Mounad (*Voy.* ce nom) par une victoire sur la tribu des Zénates (971), soumit Bougie, Biscara, Bafra, etc., s'étendit jusqu'aux déserts de Sahara et au Barca, obtint du calife Moez-Ledinillah toute l'Afrique occidentale musulmane comme fief, conquit Tlemcen, Fez, Sedjelmesse, et laissa après 12 ans de règne le trône à son fils Abou'l Cacem-al-Mansour.

YOUSOUF-BEN-TASCHFYN, prince musulman d'Afrique (1069-1106), fonda la ville de Maroc, dont il fit la capitale de ses états, et chassa les Zéirites de l'Afrique occidentale. Appelé en Espagne par les

princes musulmans, qui ne pouvaient résister aux progrès des armes du roi de Castille, Alphonse VI, Yousouf défit complétement ce monarque à Zelaka, près de Badajoz, en 1086, et conquit une grande partie du territoire espagnol. Bien qu'investi d'une grande puissance, ce prince reconnaissait la suprématie des califes abbassides de Bagdad, et ne prenait dans ses actes que le titre d'*Emir-al-moslemin* (prince des croyans). Il mourut en 1106. — Le nom de Yousouf, qui veut dire *Joseph*, a été en outre porté par plusieurs rois de Maroc et de Grenade qui ont joué un rôle peu important, et par un émir qui gouverna l'Espagne pour les califes d'Orient de 747 à 759; il fit bénir son administration, mais ne put empêcher les Omniades de se relever et périt en les combattant à la bataille de Loca.

YPERLÉE, riv. de Belgique (Flandre occidentale), naît près d'Ypres, arrose cette ville, passe près de Dixmude et à Nieuport, et tombe dans la mer du Nord après un cours de 75 kil.

YPRES, *Yperen* en flamand, *Ipra* en latin, ville du roy. de Belgique (Flandre occidentale), sur un canal qui communique avec Bruges, Ostende et Nieuport, à 46 kil. S. O. de Bruges; 15,500 hab. Cathédrale, vaste hôtel-de-ville, bourse, chambre de commerce. Collége royal. Dentelles, toiles, cotonnades, etc. Commerce de grains, lin, chanvre. Ypres existait au IXe siècle. Elle prit de l'importance sous les comtes de Flandre et sous les ducs de Bourgogne, et fut sous ces derniers le théâtre de nombreuses séditions. Ses draps étaient renommés, mais elle a beaucoup déchu. La peste y fit des ravages en 1490 et 1552. Ypres fut souvent prise par les Français: en 1128 par Louis VI, en 1213 par Philippe-Auguste, en 1297 par Philippe-le-Bel, en 1648, 1658, 1678 sous Louis XIV. Le traité de Nimègue la donna à la France; elle en fut depuis détachée. Reprise en 1793, elle devint sous l'empire ch.-l. d'arr. dans le dép. de la Lys. Le pape Paul IV y avait érigé en 1559 un évêché dont le célèbre Jansenius fut titulaire (1635-38), et qui est auj. supprimé.

YPSILANTI, famille grecque fanariote, originaire de Trébizonde, acquit à partir du XVIIIe siècle un grand crédit et d'immenses richesses à Constantinople, où ses membres exerçaient auprès de la Porte les fonctions de médecins et de drogmans. Athanase, l'un d'eux, brigua inutilement en 1758 l'hospodarat de Moldavie. — Alexandre, fils d'Athanase, fut quelque temps prince de la Valachie, puis il revint à Constantinople, où il acquit un grand crédit; néanmoins il fut disgracié et mis à mort en 1805, quoiqu'il eût alors plus de 80 ans, à cause des relations que son fils Constantin entretenait avec la Russie. — Constantin, fils du précédent, forma dès sa première jeunesse le projet de délivrer la Grèce, et par ses relations avec les Russes excita les soupçons du sultan; néanmoins, il fut, par considération pour son père, nommé hospodar de Moldavie en 1799, puis de Valachie en 1802. La Russie, dont il avait brigué la protection, stipula pour lui qu'il resterait en fonctions pendant 7 ans; le sultan ayant voulu, malgré cette clause, le priver de sa charge, il s'ensuivit une guerre avec la Russie. Après le traité de Tilsitt (1807), Constantin se retira en Russie, où il mourut en 1816. Il laissait sept enfants, dont les plus célèbres sont Alexandre et Démétrius. — L'aîné, Alexandre, né en 1792, se mit d'abord au service de la Russie, devint en 1814 colonel et un peu plus tard aide-de-camp de l'empereur Alexandre. En 1820 il fut mis à la tête d'une association formée pour la délivrance de la Grèce sous le nom d'*Hétérie* (*Voy.* ce mot). Ses projets ayant été découverts par la Porte, il voulut prévenir la vengeance du sultan par une attaque hardie, et passa le Pruth en 1821 à la tête d'un petit corps d'armée, mais il fut vaincu à Dragachan (juin 1821), et se vit obligé de se réfugier en Autriche, où il fut retenu captif. Accablé par ses revers, il tomba malade et mourut à Vienne en 1828. — Démétrius, frère d'Alexandre, qui s'était rendu en Morée en 1821, reçut d'abord des insurgés le titre de généralissime; mais il fut bientôt réduit à un rôle secondaire. Il mourut en 1832.

YRIARTE (Thomas DE), poëte espagnol, né vers 1752, à Ténériffe, était neveu de Jean de Yriarte, littérateur distingué; il dirigea le *Mercure* de Madrid, fut employé dans les bureaux du gouvernement et devint chef des archives, eut un procès au tribunal de l'inquisition, qui l'acquitta moyennant une pénitence, et mourut en 1791. Il est connu surtout par ses *Fables littéraires*, espèce de critique fort spirituelle des écrivains de son temps; on a encore de lui trois *comédies*, un poëme très estimé sur la *Musique*; des *Épîtres morales*, etc. Ses *Œuvres* (en vers et en prose), ont été imprimées, Madrid, 1787, 6 vol. in-8, 1805, 8 vol. in-8.

YRIEIX ou YRIER (saint), en latin *Aredius* ou *Aridius*, né à Limoges en 511, fut chancelier du roi Théodebert, fonda le monastère d'Atane, autour duquel se forma plus tard la ville appelée d'après lui Saint-Yrieix (*Voy.* ce nom), et mourut en 591. On trouve la *Vie* de ce saint dans les *Analecta* de D. Mabillon. On le fête le 25 août.

YSSEL ou OVER-YSSEL, c.-à-d. *Yssel supérieur*, riv. de Hollande formée dans la Gueldre à Duisbourg par la réunion de 2 petites rivières dites Vieux et Nouvel-Yssel, passe à Zutphen, à Deventer, entre dans la province d'Over-Yssel, coule à l'O. de Zwoll et se jette dans le Zuyderzée au-dessous de Kampen. Cours, 90 kil. — *Voy.* OVER-YSSEL.

YSSEL (NEDER-), *Yssel inférieur*, branche du Leck, se sépare de cette riv. dans le sud de la province d'Utrecht, à l'O. de Vianen, entre dans la Hollande mérid., baigne Oudewater et Gouda, et tombe dans la Meuse au dessus de Rotterdam; cours, 50 kil.

YSSENGEAUX, YSSOIRE, YSSOUDUN. *V.* ISS...

YU, empereur chinois, tige de la dynastie des Hia, avait été intendant de Yao et premier ministre de Choun. Il succéda à celui-ci l'an 2197 av. J.-C., à 93 ans, et mourut après sept années de règne. On lui attribue à tort divers ouvrages de mathématiques et d'agriculture, entre autres le *Yu-koung* (c.-à-d. *les travaux de Yu*), qui se trouve dans le *Chou-koung*: c'est un des plus beaux monuments de l'antiquité orientale.

YUCATAN, presqu'île de l'Amérique centrale et un des états de la Confédération mexicaine, entre 89°-93° long. O., 16°-22° lat. N., a pour bornes à l'O. l'état de Mexico et celui de Chiapa, au S. le Guatimala, des autres côtés la mer du Mexique et des Antilles: 445 kil. du N. au S. sur 280: 95,000 kil. carrés; 472,000 hab. Capitale, Mérida. Riv., Honda, Bullina, Balise, Nabukun. Climat chaud, sec et sain; sol fertile (indigo, manioc, maïs, etc.); superbes forêts (campêche, acajou). Quelques tribus indigènes. La côte orientale (jadis la plus florissante) est déserte, le gouv. espagnol y ayant prohibé tout établissement pour éviter la contrebande anglaise. — En 1829, le Yucatan se sépara un instant de la Confédération mexicaine, et prit le nom de République Centrale.

YUCATAN (baie du), formée par la mer des Antilles, sur la côte E. du Yucatan, s'étend 450 kil. du N. au S., depuis la pointe Brava jusqu'à la pointe Roja. Nombreux bancs de sable.

YUCATAN (détroit du) ou de CORDOVA, passage par lequel la mer des Antilles communique avec le golfe du Mexique, est resserré entre le cap Catoche, extrémité N. E. du Yucatan, et le cap San-Antonio, extrémité O. de Cuba: 160 kil. de large.

YUN-NAN, prov. de la Chine, au S. O., entre 21° 40'-28° lat. N. et 96°-103° long. E.: 900 kil. sur

750; 3,500,000 hab. Ch.-l., Yun-nan. Beaucoup de montagnes, de lacs et de rivières. Sol fertile et riche. Gommes, *lin*, *plantes* médicinales; éléphants, rhinocéros, tapirs; *soie*, *musc*. Mines d'or, de cuivre et d'étain, ambre, *rubis*, *saphirs*, *agates*, perles, marbres, etc. Grand commerce.

YVERDUN, *Iferten* en allemand, *Ebrodunum* des anciens, ville de Suisse (Vaud), dans une île de la Thièle, à l'embouch. de cette riv. dans le lac de Neuchâtel ou d'Yverdun, à 28 kil. N. de Lausanne; 2,500 hab. Bon port. Vieux château (bâti au XIIIe siècle par Conrad de Zæhringen). Institut de Pestalozzi établi dans le château même, bibliothèque, école de sourds-muets, etc. Commerce d'expédition actif. Au XVIIIe siècle, Felice y a fondé un grand établissement typographique, d'où sont sortis une foule de bons ouvrages, entre autres l'*Encyclopédie d'Yverdun*. Place forte sous les Romains. Cette ville appartint successivement aux rois de Bourgogne, aux ducs de Zæhringen, puis à la Savoie de 1259 à 1536 (sauf une interruption de 3 ans, 1473-77), pendant lesquels elle fut possédée par les Suisses). Les Bernois s'en emparèrent en 1536, ainsi que de tout le pays de Vaud, dont elle a depuis suivi les destinées. — Yverdun était jadis plus florissante: mais les incendies, les inondations, la peste et les maux de la guerre l'ont beaucoup dépeuplée.

YVERDUN (lac d'). *Voy.* NEUCHATEL.

YVES (saint), évêque de Chartres, sacré en 1091, mort en 1115, avait été un des fondateurs de l'abbaye de St-Quentin de Beauvais, et y enseigna les sciences. Il s'opposa avec la plus grande fermeté au mariage illégitime de Philippe I; cependant il retint les lettres par lesquelles Urbain II censurait la conduite du roi, et qui eussent pu causer une révolte en France. On a de lui plusieurs écrits précieux pour l'histoire du temps, et surtout pour le droit canonique. On le fête le 23 décembre.

YVES HÉLORI (saint), patron des avocats et des gens de loi, né en 1253, mort en 1303, étudia le droit à Paris, Orléans, Rennes, se fit partout remarquer par ses austérités et sa charité, fut official à Rennes et à Tréguier, reçut les ordres, devint recteur ou curé de Tredrez près de Lannion, puis de Lohannec, et mérita le beau surnom d'*avocat des pauvres*, pour avoir souvent employé son talent à les défendre. Clément VI le canonisa en 1347. On le fête le 19 mai.

YVETAUX (VAUQUELIN DES). *Voy.* DES YVETAUX.

YVETOT, ville de France, ch.-l. d'arr. (Seine-Inférieure), à 42 kil. N. O. de Rouen; 9,213 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Rouenneries, siamoises, velours, draps de coton; grains et bestiaux. Yvetot fut jadis ch.-l. d'une seigneurie, dont les possesseurs prenaient le titre de *rois d'Yvetot*. Robert Gaguin rapporte que ce titre fut concédé en 534 par Clotaire I aux héritiers de Gautier, sire d'Yvetot, pour expier le meurtre de ce seigneur que Clotaire aurait assassiné dans l'église de Soissons; mais cette explication paraît avoir été inventée à plaisir. Il est cependant vrai que les seigneurs d'Yvetot portaient le titre de roi. Ils paraissent l'avoir pris dans la 2e moitié du XIVe siècle; on ne sait, du reste, de quel droit. Ce titre leur fut authentiquement reconnu par les rois de France Louis XI, François I et Henri II. La seigneurie d'Yvetot entra, au XVIe siècle, dans la maison des du Bellay par le mariage d'Isabeau Chenu avec Martin du Bellay-Langei, et le titre de *roi* fut alors changé en celui de *prince souverain*. Depuis, cette seigneurie a passé aux marquis de Saint-Forgeux de la maison d'Albon, et l'idée de souveraineté attachée à la possession de cette seigneurie a disparu avec le temps. — L'arr. d'Yvetot a 10 cant. (Cany, Caudebec, Doudeville, Fauville-en-Caux, Fontaine-le-Dun, Ourville, St-Valery-en-Caux, Valmont, Yerville, Yvetot), 169 comm. et 142,480 hab.

YVETTE, riv. de France (Seine-et-Oise), naît au N. E. de Rambouillet, passe à Chevreuse, Orsay, Palaiseau, Longjumeau, et se jette dans l'Orge, à 12 kil. N. O. de Corbeil, après un cours de 50 kil.

YVOY ou CARIGNAN, v. de France. *V.* CARIGNAN.

YVOY-LE-PRÉ, bourg du dép. du Cher, à 7 kil. N. O. d'Henrichemont; 2,500 hab. Forges où l'on fond des pièces pour les machines à vapeur, etc.

YVRÉE, ville d'Italie. *Voy.* IVRÉE.

Z

N. B. *Cherchez à* CS, CZ, SZ *les mots commençant par* Z *qui ne seraient pas ici.*

ZAB, jadis partie S. de la *Mauritanie de Sétif* et de la *Gétulie*, contrée de l'Algérie, au S. des provinces de Titterie et de Constantine, entre l'Atlas et le Biledulgerid, par 3°-5° long. E. Ville princip., Biscara. Riv., le Djiddi. Habitants sauvages, demi-nomades et guerriers; les deys d'Alger et les beys de Constantine n'allaient chez eux qu'une fois par an, et avec de fortes troupes, pour lever l'impôt. Les armes françaises n'y ont pas encore pénétré (1842).

ZAB, nom de deux riv. de la Turquie d'Asie, toutes deux affluents du Tigre, l'une dite le *Grand Zab* (*Zabatus major*, *Lycus*, c.-à-d. *Loup*), dans le pachalik de Bagdad, sort des monts du Kourdistan, coule 200 kil. au N. O. et au S. et se jette dans le Tigre au S. E. de Mossoul; — l'autre le *Petit Zab* (*Zabatus minor*, le *Caprus* des Grecs), coule au S. O. et se jette dans le Tigre à 75 kil. au dessous du confluent du Grand-Zab.

ZABACHE (mer et détroit de). *Voy.* AZOV (mer d'), IÉNIKALEH (détroit d').

ZABARAH (mont), *Smaragdus mons*, dans la Haute-Egypte. *Voy.* ÉMÉRAUDES (îles des).

ZABARELLA (François), dit *le Cardinal de Florence*, né en 1339 à Padoue, mort en 1417, professa le droit à Padoue, fut chargé de négociations importantes, s'établit à Florence quand Padoue fut tombée au pouvoir des Vénitiens, fut élu archevêque par les Florentins, mais sans l'aveu du pape Boniface IX, fut plus heureux près de Jean XXIII, qui même lui donna le chapeau de cardinal en 1411, assista au concile de Constance (1414) et y mourut d'un excès de travail. Son principal ouvrage a pour titre: *Commentarii in Decretales et Clementinas*, 6 vol. in-fol. — Un autre Zabarella, Jacques, natif aussi de Padoue, 1533-89, est célèbre comme philosophe et commentateur d'Aristote. Il écrivit beaucoup, composa des traités de *logique*, de *physique*, etc. et fut accusé d'athéisme pour son livre *De inventione æterni motoris*.

ZABATHAI-SEVI. *Voy.* SABATHAÏ-SÉVI.

ZABOLCS, comitat de Hongrie. *Voy.* SZABOLCS.

ZABULON (tribu de), une des douze divisions de l'ancienne Palestine entre le lac Tibériade et la Méditerranée, était bornée au N. par celles d'Aser et de Nephtali, au S. par celle d'Issachar et n'avait que très peu de côtes sur la Méditerranée. Elle répondait à la partie S. de la Galilée. Les monts Gelboé y commençaient: Béthulie, Nazareth, Endor, Se-

phoris, Jezrael en étaient les places principales. Elle devait son nom à Zabulon, 6e fils de Jacob et de Lia.

ZACATECAS, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de Zacatecas, par 24° lat. N., 104° long. E., à 450 kil. N. O. de Mexico; 33,000 hab. Hôtel des monnaies, couvents, hôpital; fabrique de poudre à tirer. — L'état de Zacatecas, situé entre ceux de Cohahuila au N., Nouveau-Léon au N. E., San-Luis-Potosi à l'E., Guanaxuato au S., a 400 kil. du N. au S. sur 280; 160,000 hab. Sol montagneux; riches mines d'argent (dites de Sombrerete, de Fresnillo, etc.).

ZACATLAN, ville du Mexique (Mexico), à 150 kil. N. E. de Mexico; 8,000 hab.

ZACCARIA (François-Antoine), né à Venise en 1714, mort en 1795, entra à quinze ans chez les jésuites, enseigna quelque temps la rhétorique, fut appelé à Rome en 1740, s'y livra à la prédication avec succès et devint, en 1754, conservateur de la bibliothèque de Modène en remplacement du célèbre Muratori. Lors de l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome où il se fit le champion du Saint-Siége contre les prétentions de l'église gallicane, et occupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont: *Anecdotorum medii ævi collectio*, Turin, 1755, in-fol.; *Storia letteraria d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64.

ZACH (François, baron de), astronome allemand, né en 1754 à Presbourg, mort à Paris en 1832, du choléra, servit quelque temps en Autriche, puis voyagea à Londres où il résida plusieurs années, se livrant à l'étude des sciences mathématiques, et entra plus tard au service du duc de Saxe-Gotha qui lui donna le titre de général et lui confia, en 1787, la direction de l'observatoire nouvellement créé au mont Seeberg. Le baron de Zach se fit bientôt un nom européen par ses travaux astronomiques; il entreprit en 1798 les *Ephémérides géographiques* qui se continuent encore auj., et en 1800 la *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie*, 1800-14 et 1818-28. Il voyagea dans ses dernières années en Italie et en France.

ZACHARIE, fils du roi d'Israel Jéroboam II, lui succéda après un intervalle de onze ans et demi, l'an 767 av. J.-C., ne régna que six mois et fut tué par l'usurpateur Sellum, pour s'être adonné à l'impiété.

ZACHARIE, fils et successeur du grand-prêtre Joïada, fut, malgré les services rendus par son père à Joas, lapidé par l'ordre de ce prince à qui il reprochait son idolâtrie.

ZACHARIE, le 2e des petits prophètes, exhorta les Juifs à relever le temple. C'est le plus fécond et le plus obscur des petits prophètes. Il a eu beaucoup de commentateurs. Il prophétisait au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste et mari de sainte Elisabeth, était un prêtre du temple de Jérusalem; il devint muet pour avoir refusé de croire l'ange Gabriel qui lui annonçait la naissance d'un fils, et recouvra la voix quand son fils naquit. On croit qu'il fut mis à mort par Hérode, parce qu'il avait voulu sauver son fils lors du massacre des Innocents.

ZACHARIE (saint), pape, successeur de Grégoire III (741), était Grec de naissance. Pépin-le-Bref qui, n'étant encore que maire du palais, exerçait de fait toute l'autorité, lui ayant demandé lequel devait porter le titre de roi celui qui en a le nom sans le pouvoir et la capacité ou celui qui en a la capacité et le pouvoir sans le nom, Zacharie répondit comme le voulait Pépin: « celui qui a la capacité et le pouvoir, » et justifia ainsi l'usurpation des Carlovingiens. On l'honore le 15 mars.

ZACHARIE (Justin-Frédéric-Guillaume), poète allemand, né en 1726 à Frankenhausen, mourut en 1777, professeur de poésie au collége Carolin de Brunswick. Ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Brunswick, 1763-65. On y remarque le *Phaéton*, le *Mouchoir*, les *Quatre parties de la journée*, la *Femme dans les quatre parties de son âge*. Il faut y joindre des *Fables et Contes*, 1771. On a aussi de lui plusieurs traductions de pièces espagnoles, réunies sous le titre de *Théâtre espagnol*, 1770 et 71, etc.

ZACUALPA, anc. ville du Mexique. *Voy.* GUIXAR.

ZACYNTHE, *Zacynthus*, auj. *Zante*, île de la mer Ionienne, au S. de Céphalénie et vis-à-vis de l'emb. de l'Alphée, avait pour ch.-l. Zacynthe, sur la côte E. Elle appartint successivement à Ulysse, aux Athéniens, aux Romains, qui l'annexèrent à l'Epire.

ZÆHRINGEN, château et village du grand-duché de Bade, à 3 kil. N. de Fribourg en Brisgau, est le berceau de la célèbre maison allemande de ce nom.

ZÆHRINGEN (maison de), célèbre maison allemande, issue de Gontram-le-Riche, comte de Brisgau, qui vivait vers 930 et descendait d'Ethico I, duc d'Alsace au VIIe siècle. Gontram eut deux fils ou petits-fils: l'un fonda la maison de Habsbourg; l'autre, Berthoud ou Berthold I, le Barbu, commença la maison de Zæhringen. Comte jusqu'en 1052, Berthold, à qui avait été promis le duché de Souabe (qu'il n'eut jamais), prit du moins le titre de duc de Zæhringen, quoiqu'il n'y ait jamais eu de duché de Zæhringen, et posséda, de 1058 à 1073, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Berthold II, son fils aîné (1077-1111), forma la ligne aînée qui garda le nom de Zæhringen; le second, Hermann, la ligne cadette, dite auj. maison de Bade. En 1152, la ligne aînée ou de Zæhringen se subdivisa encore en deux branches: l'une qui garda le nom de Zæhringen, l'autre dite la branche des comtes de Teck. La première s'éteignit en 1218 avec Berthold V, la deuxième en 1439. Il ne resta plus dès lors que la ligne cadette ou maison de Bade qui existe encore. La succession de Zæhringen en 1218 fut une affaire importante: les fiefs auraient dû passer à la maison de Teck, les alleux aux trois sœurs de Berthold V. Les comtes de Teck cédèrent tous leurs droits à l'empereur Frédéric II qui ménagea un arrangement équitable entre toutes les parties. Les ducs de Zæhringen possédaient les comtés de Zæhringen, Rheinfelden, Brisgau (tout le sud du pays de Bade), le rectorat de la petite Bourgogne ou Bourgogne Cisjurane, Thurgovie, Zurich, Soleure, Berne, Genève, le Valais, l'Uchtland. La plus grande partie de leurs domaines, notamment la terre de Zæhringen, appartient aujourd'hui au grand-duc de Bade; le reste fait partie de la Suisse.

ZAFRA, *Segeda*, *Restituta Julia*, v. d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. S. E. de Badajoz; 7,500 hab. Beau palais des ducs de Médina-Céli. Tanneries, corroieries, orfèvrerie, etc. (en décadence). Prise aux Maures par Ferdinand III le Saint en 1240.

ZAGOURA, l'*Achéron* des anciens, riv. de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, tombe dans la mer Ionienne, à 8 kil. E. de Parga, après avoir formé le lac Tchouknida (*Acherusia palus*) et avoir reçu le Cocyte.

ZAGOURA ou PETRA, l'ancien *Pélion*, montagne de Grèce, en Thessalie, près de l'archipel, et au S. O. d'un cap de même nom.

ZAGRÉE, *Zagreus*, dieu crétois, fils de Jupiter et de Perséphone, était une des principales divinités infernales, mais avait aussi du pouvoir sur la terre, et offrait de l'analogie avec Bacchus. On le fait passer par une foule de métamorphoses. On le met aussi au nombre des Tritopators, et alors on l'associe à Bacchus et à Eubulée. *Voy.* TRITOPATORS.

ZAGROS (monts), *Zagrus mons*, dits aussi *Djebel-tak*, montagnes d'Asie, naissent sur la limite de l'Arabie et de la Perse, se lient au mont Taurus au dessous du lac de Van, courent parallèlement au

Tigre, se dirigent ensuite à l'E. de Chouster, traversent le Laristan et le Farsistan, et vont se terminer au golfe Persique à Gomroun.

ZAIRE, dit aussi *Coango* ou *Congo*, du nom du pays qu'il arrose, et *Moïenza-Enzaddi* (c.-à-d. le fleuve qui engloutit les fleuves), principal fleuve du Congo, naît chez les Regas, coule au N. O., au S. O., puis à l'O., reçoit l'Hogi, le Louimbi, le Bancora, etc., et tombe dans l'Atlantique. Cours total, 2,600 kil. environ. Sa largeur, à l'embouchure, est de 4 kil. On ne connaît bien que la partie inférieure de son cours. On a soupçonné pendant un temps, mais bien à tort, que le Zaïre et le Djoliba ne faisaient qu'un même fleuve. — Le Portugais Diégo-Cam découvrit en 1484 l'embouchure du Zaïre, et le nomma ainsi d'un mot que les indigènes emploient pour désigner tous les grands fleuves.

ZAISSANG (lac), en Mongolie. *Voy.* DZAÏSSANG.

ZALAD, comitat de Hongrie. *Voy.* SZALAD.

ZALEUCUS, philosophe grec, né vers 700 av. J.-C., a passé pour disciple de Pythagore, quoique ce dernier ait vécu un siècle plus tard. Il donna, dit-on, aux Locriens-Epizéphyriens un code de lois remarquables par leur sagesse. Une de ses lois prononçait que l'adultère aurait les yeux crevés : son fils ayant été convaincu de ce crime, Zaleucus voulut lui appliquer la loi; le peuple demanda sa grâce : alors Zaleucus se contenta, dit-on, de lui faire crever un œil, mais il s'en fit crever un à lui-même. Diodore et Stobée ont conservé le préambule du code de Zaleucus. Plusieurs historiens ont mis en doute l'existence de ce personnage.

ZAMA, auj. *Zowarin* ou *Zaouharim*, ville d'Afrique, dans la Zeugitane, à 150 kil. environ à l'O. de Carthage et au S. E. de *Sicca Venerea*, près d'un petit affluent du Bagradas, est célèbre par la victoire que Scipion y remporta sur Annibal, victoire qui mit fin à la seconde guerre punique (201 av. J.-C.). Cédée à la Numidie après la prise de Carthage (146), elle devint une des résidences royales des souverains de ce pays. Métellus, en 109, ne put la prendre. Les Romains la détruisirent en 47, après la mort de Juba I.

ZAMAH (Ben-Melik-al-Khaoulani al), sixième émir arabe d'Egypte (718-21), envahit l'Aquitaine, parvint de Carcassonne à Toulouse, et fut vaincu et tué sous les murs de cette dernière ville par Eudes, duc d'Aquitaine.

ZAMBÈZE ou COUAMA, fleuve de l'Afrique mérid., naît dans le pays des Cazimbes, entre 12°-13° lat. S., et 24°-26° long. E., coule au S., puis à l'E., traverse le Monomotapa, où il arrose Zimbaoe, coupe les monts Lupata, parcourt le gouv. des Rivières-de-Sena (dans la capitainerie portugaise de Mozambique), et se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs embouchures, vers 18° lat. S. Il reçoit plusieurs affluents considérables, mais peu connus. On remonte le Zambèze 1,300 kil. environ ; au delà de cette limite, on n'a sur ce fleuve que des renseignements peu certains.

ZAMET (Séb.), fameux financier italien, né à Lucques vers 1549, était fils d'un cordonnier. Il suivit en France Catherine de Médicis, fit une fortune considérable, rendit à Henri IV des services de tout genre dont il fut amplement récompensé, et eut de même la faveur de la régente Marie de Médicis. Il mourut en 1614, laissant plusieurs enfants : l'un d'eux, Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, fut maréchal de camp et périt au siége de Montpellier; un autre fut évêque de Langres.

ZAMOLXIS, personnage fabuleux, était adoré par les Gètes de la Thrace comme une divinité ; on lui donnait pour résidence le mont Cocajon, qu'on croit situé dans les Carpathes. Selon Hérodote, c'était un philosophe thrace qui, après avoir habité la Grèce, retourna dans son pays ; il enseigna à ses compatriotes le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il avait, dit-on, appris de Pythagore. Les Gètes le déifièrent après sa mort. Ils croyaient que tous ceux qui mouraient allaient le trouver, et plusieurs d'entre eux se faisaient tuer dans cette espérance.

ZAMORA, *Ocellodurum*, ville d'Espagne (Léon), ch.-l. de prov., à 205 kil. N. O. de Madrid, sur une hauteur, à la droite du Duero ; 10,000 hab. Evêché. Citadelle ruinée; palais du Cid (ruiné aussi) ; palais épiscopal ; rues étroites ; aspect sombre et triste. Chapeaux, couvertures, étoffes de laine, eau-de-vie, liqueurs, teintureries et tanneries. Patrie du jurisconsulte Alphonse de Zamora, collaborateur de la bible polyglotte de Ximenès. Prise aux Maures en 748 par Alphonse-le-Catholique, roi des Asturies ; reconquise et presque détruite par Almanzor, roi de Cordoue, en 985. Le Cid la reprit en 1093. On croyait vulgairement qu'il y avait dans un couvent de cette ville une cloche qui sonnait d'elle-même lorsque quelque religieux du couvent était près de mourir. — La prov. de Zamora, entre celles de Valladolid, de Léon, de Toro, de Salamanque et le Portugal, a 75 kil. du N. au S. sur 53 de largeur moyenne, et compte 150,000 hab. Elle est traversée par le Duero. Climat tempéré et salubre, sol fertile, mais mal cultivé; peu d'industrie et de commerce.

ZAMORA, ville d'Amérique, dans la république de la Nouvelle-Grenade (Asuay), à 40 kil. E. de Loxa, sur une riv. de même nom. Jadis très importante à cause de ses mines qui sont auj. abandonnées. — Bourg du Mexique (Mechoacan), à 100 kil. N. O. de Valladolid ; 300 familles.

ZAMORIN, titre que les voyageurs portugais donnent au sultan de Calicut.

ZAMOSK, ville de la Pologne russe (Lublin), à 80 kil. S. E. de Lublin ; 6,600 hab. Bougies, blanchisseries de lin, tanneries. Joli théâtre. Jadis bibliothèque, lycée catholique et gymnase. Cette ville fut fondée par Zamoyski en 1588 ; appartint aux Autrichiens de 1722 à 1809 ; fut en vain assiégée en 1813 par les Russes, qui en restèrent maîtres en 1814. Elle a beaucoup souffert en 1831 pendant l'insurrection polonaise.

ZAMOYSKI (J.-Sarius), grand-chancelier de Pologne sous Etienne Bathori, né en 1541, mort en 1605, avait été un des ambassadeurs qui portèrent à Henri, duc d'Anjou (Henri III), l'acte de son élection au trône (1573). Il fit élire Etienne Bathori après le départ du duc d'Anjou, commanda les armées, battit les Russes et leur reprit diverses provinces ; il refusa la couronne pour lui-même en 1587 et la fit tomber sur la tête de Sigismond III. Il fonda Zamosk en 1588.

ZAMOYSKI (André), de la même famille que le précédent, né en 1716, mort en 1792, servit en Saxe, remplit divers emplois à son retour en Pologne, et fut nommé chancelier en 1764, se montra zélé patriote pendant les troubles du règne de Poniatowski, fut chargé en 1776 de rédiger un code à l'usage de la Pologne ; y admit des dispositions favorables aux paysans, vit pour ce motif son code repoussé par la noblesse, le fit cependant adopter en 1791, et mourut peu après à Zamosk (1792). Son *Code* a été imprimé à Varsovie, 1778, in-fol.

ZAMRI, roi d'Israël, s'empara du trône en 918 après avoir tué le roi Ela, fut ensuite assiégé dans la ville de Thersa par Amri, que l'armée venait d'élire roi, et périt dans l'incendie de son palais.

ZANCHI (Basile), membre de l'Académie romaine sous le nom de *Petreius Zanchus*, né à Bergame vers 1501, entra dans l'ordre des chanoines de Latran, s'adonna à la poésie latine avec succès, et devint garde de la bibliothèque du Vatican. Il fut emprisonné à Rome pour avoir désobéi au pape Paul IV, qui avait enjoint aux religieux vivant hors

de leur cloître d'y rentrer, ou plutôt pour avoir embrassé les nouvelles opinions religieuses, et mourut dans un cachot en 1588. Ses ouvrages sont : *de Horto Sophiæ libri duo*, etc., Rome, 1540, in-4 ; *Poematum libri VIII*, 1550, in-8 ; *Verborum latinorum ex variis auctoribus Epitome*, 1541, in-4 ; *Dictionarium poeticum*, etc., 1542 et 1612 ; *In divinos libros Notationes*, 1555.

ZANCLÉ, ancien nom de *Messine*, ville de Sicile.

ZANDJAN, ville de l'Iran (Irak-Adjémi), à 40 kil. N. O. de Sultanabad ; 10,000 hab. Ruines. Ville jadis considérable, fondée, dit-on, sous Ardechir-Babegan, premier roi de la dynastie des Sassanides ; détruite par Tamerlan qui la rebâtit en partie.

ZANESVILLE, ville des États-Unis (Ohio), à 100 kil. E. de Columbus ; 3,600 hab. Couperose, verreries. Puits salants. Fondée par un certain de Zane.

ZANETTI, famille de Venise qui a fourni plusieurs antiquaires distingués. On remarque : le comte Ant.-Marie, né en 1680, mort en 1766, qui composa un riche cabinet d'antiques, publia *Iconum series ex Museo suo*, Venise, 1743, et perfectionna la gravure en bois en imaginant des procédés pour obtenir différentes teintes ; — Alexandre, né en 1713, mort en 1778, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc, qui a écrit 5 livres *Sur les peintres de l'école vénitienne* (en ital., Venise, 1771) ; — Guido, né en 1741, mort en 1791, savant numismate, conservateur du Musée des antiques de Ferrare, à qui on doit un *Nouveau recueil des monnaies d'Italie* (ital.), Bologne, 1775-1789.

ZANGUEBAR (côte de), grande contrée de l'Afrique orient., s'étend sur la mer des Indes, de 5° lat. N. à 11° lat. S., entre la côte d'Ajan au N. et la capitainerie de Mozambique au S. ; elle a à l'O. des pays inconnus : environ 2,400 kil. du N. au S. ; 600,000 kil. carrés ; 1,000,000 d'hab. On y distingue beaucoup d'états, entre autres ceux de Magadocho, Mélinde, Zanzibar, Quiloa. Plaines et forêts épaisses le long de la mer ; ailleurs, montagnes. Rivières nombreuses. Chaleur excessive, sol fertile et varié. Grains, riz, sucre, fruits, coton ; tek, baobab, copal, etc. Lions, léopards, panthères, éléphants, rhinocéros, hippopotames, crocodiles, etc. Or, argent, cuivre, fer, etc. Les habitants parlent cafre et professent la religion musulmane. Beaucoup d'entre eux sont Arabes.

ZANOTTI (J.-P.), peintre et poëte, originaire de Bologne, né à Paris en 1674, mort à Bologne en 1765, secrétaire de l'Académie Clémentine. On lui doit, outre des tableaux estimés qu'on voit à Bologne et dans d'autres villes d'Italie, des *Poésies*, 1741, 3 vol. in-8, une tragédie de *Didon*, 1718 ; une *Description des peintures de l'institut de Bologne*, Venise, 1756, in-fol., et celle *des fresques de L. Carrache au cloître Saint-Nicolas*, Bologne, 1776, in-fol.

ZANOTTI (Fr.-Marie), frère du précédent, philosophe, né à Bologne en 1692, mort en 1777, enseigna à Bologne et popularisa en Italie les systèmes de Descartes et de Newton. Il a laissé divers ouvrages, entre autres une *Philosophie morale*.

ZANTE, *Zacynthus*, une des îles Ioniennes, à 20 kil. O. des côtes de la Morée, et à 12 kil. S. de Céphalonie, par 37° 57' lat. N., 18° 20' long. E. : 37 kil. du N. O. au S. E. ; 40,000 hab. Ch.-l., Zante, sur la côte E. (19,000 hab ; archevêché grec). Côtes escarpées ; quelques rades au N. E. et au S. Sol volcanique ; point de rivières, mais beaucoup de sources. Climat délicieux ; campagne magnifique ; forêts, vignobles, fruits exquis (olives, oranges, citrons, grenades, pêches, raisin de Corinthe, melons) ; huile de pétrole, soufre. Selon la fable, Zante dut son nom à un héros béotien, Zacynthus, qui avait accompagné Hercule en Espagne, et qui mourut dans cette île. *Voy.* ZACYNTHE et IONIENNES (îles).

ZANZALE (Jacob), surnommé *Baradée*, moine syrien, fut élevé au siége épiscopal d'Édesse en 541 par les Eutychéens, releva cette secte, à peu près détruite par la décision du concile de Chalcédoine et les édits des empereurs, parcourut dans ce but, couvert de haillons, l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, prêchant ses doctrines, ordonna des prêtres, des évêques, et montra tant de zèle que, d'après son nom, on appela *Jacobites* ces nouveaux Eutychéens. Il mourut à Édesse en 578.

ZANZIBAR (île), *Menuthias insula* des anciens ? île de la mer des Indes, sur la côte du roy. de Zanguebar, par 37° long. E., 6° 2' lat. S. : 80 kil. sur 25. Climat agréable, brises de mer ; très bon port. Elle est à l'imam de Mascate. Grand commerce avec l'Ile-de-France et la côte orient. de l'Afrique.

ZANZIBAR (roy. de), en Afrique orientale, sur la côte de Zanguebar, entre les royaumes de Mélinde au N. et de Quiloa au S., prend son nom de l'île de Zanzibar, qui se trouve sur sa côte.

ZAPOLY, noble famille hongroise, dont les membres les plus célèbres sont :

Etienne, un des quatre lieutenants de Matthias Corvin. Il prit une grande part à l'élection de Ladislas de Pologne comme roi de Hongrie, eut pour gendre le roi de Pologne Sigismond, et mourut en 1499, au moment où il allait marcher contre les Turcs.

Jean I, un des 3 fils du précédent, né en 1487, mort en 1540. Il fut chef des troupes hongroises en Transylvanie sous Louis, délivra Bathori assiégé dans Temesvar par des rebelles, se fit proclamer roi de Hongrie en 1526, après la mort de Louis, tandis que Ferdinand (frère de Charles-Quint) prenait aussi la couronne, fut battu par les troupes de son rival, traita dès lors avec Soliman II, se reconnut son vassal, obtint à ce prix l'investiture d'une partie de la Hongrie ainsi que des secours, se rendit maître de la Transylvanie, où il conclut en 1538 avec Ferdinand un traité qui lui abandonnait ce pays et assurait la Hongrie à son compétiteur.

Jean II ou J.-Sigismond, fils du précédent, né en 1540 quelques jours avant la mort de son père, mort en 1570, fut reconnu par Soliman II roi d'une partie de la Hongrie, sous la tutelle de sa mère Isabelle, courut grand risque de perdre la couronne par le traité que celle-ci signa avec Ferdinand d'Autriche, et qui cédait les états des Zapoly à ce prince, épousa Jeanne, fille de l'empereur (1560), et eut définitivement en partage la Transylvanie et la Basse-Hongrie. C'est le dernier des Zapoly.

ZAPOROGUES (Cosaques), branche des Cosaques de l'Ukraine, furent ainsi nommés de ce qu'ils habitaient d'abord près des cataractes du Dniepr, appelées en russe *porogie*. Ils servirent tantôt les Polonais, et tantôt les Russes ou les Suédois. Sous Pierre-le-Grand, ils eurent pour hetman le fameux Mazeppa. Pierre les soumit, leur imposa des chefs russes et les employa aux travaux publics. Catherine II leur ôta leur hetman. Ce n'est plus que sur les bords du Kouban qu'on trouve les restes des Cosaques Zaporogues, qui sont aujourd'hui assimilés aux autres Cosaques.

ZARA, ville des États autrichiens, en Dalmatie, ch.-l. de cercle, sur le détroit de Zara, à 475 kil. S. de Vienne, à 26 kil. N. O. de Zara-Vecchia : 4,900 hab. Beau port, citadelle, château. Archevêché. Étoffes de soie, de laine ; liqueurs renommées. Aux environs, ruines romaines. — Le cercle de Zara, borné par la Croatie au N., le cercle de Spalatro au S., l'Adriatique au S. O., la Turquie d'Europe à l'E., a 115,000 hab. Beaucoup d'îles (Grossa, Incoronata, Zuri, Uglian, Melada, etc.).

ZARA-VECCHIA (c.-à-d. *Vieille-Zara*), *Biograd* ou *Biogrod* en esclavon, *Iadera*, *Blandona* ou *Alta maritima* des anciens, village de Dalmatie, à 26 kil. S. E. de Zara, port sûr : 1,350 hab. Capit. de la Liburnie sous les Romains ; résidence de quelques

rois de Croatie ; soumise par Venise dès le XIe siècle ; détruite au XVIIIe par les Vénitiens en punition d'une révolte et remplacée par la ville act. de Zara.

ZARAND, comitat de la Transylvanie, à l'O., dans le pays des Hongrois, entre les comitats de Hunyad et de Weissembourg inférieur, et la Hongrie. Ch.-l., Altenbourg. Rivières nombreuses (Kœrœs, etc.). Mines.

ZARATE (Augustin DE), historien espagnol du XVIe siècle, fut secrétaire du conseil de Castille, puis maître-général des comptes de la colonie du Pérou (1543). A son retour, il présenta à Philippe (fils de Charles-Quint) une *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* (en espagnol, Anvers, 1555, in-8). Elle a été trad. en franç., Paris, 1706, 2 vol. in-12.

ZARATE (François-Lopez DE), poëte espagnol, né vers 1580 à Logrono, dans la Vieille-Castille, mort en 1658, a laissé : *Poesias varias*, Alcala, 1629, in-8 ; *la Invencion de la cruz por el emper. Constantino Magno*, poëme, Madrid, 1648, in-4, etc.

ZARCO (J.-Gonzalez), navigateur portugais, découvrit en 1417 l'île de Porto-Santo, sur les côtes de laquelle il fit naufrage, et en 1419 celle de Madère ; il s'établit dans cette dernière (1421), y fonda Funchal et en devint gouverneur. On lui attribue l'usage de l'artillerie à bord des vaisseaux.

ZARIASPE, ville de l'Asie ancienne, la même que *Bactres* (auj. *Balkh*).

ZARMIGETHUSA, ou ZARMIZEGETHUSA, ville de Dacie. *Voy.* ULPIA TRAJANA.

ZARYTOS (HIPPO-), ville d'Afrique. *Voy.* HIPPO.

ZATMAR, comitat de Hongrie. *Voy.* SZATHMAR.

ZBIGNEV, fils illégitime du roi de Pologne Vladislas I, reçut de son père un tiers du royaume avec le titre de duc de Mazovie, se fit céder la Moravie à la mort du roi (1102), régna conjointement avec son frère Boleslas III jusqu'à 1107 ; mais, ayant trahi ce prince, il fut vaincu par lui et fait prisonnier. Boleslas se contenta de l'exiler. Zbignev mourut vers 1116.

ZÉA ou CÉOS, île de l'Archipel. *Voy.* ZIA.

ZEA (Fr.-Ant.), né à Médellin, dans la Nouvelle-Grenade en 1770, mort en 1822, était, dès l'âge de 16 ans, professeur d'histoire naturelle à Santa-Fé-de-Bogota ; il fut mandé à Madrid et enfermé à Cadix (1797-99) pour avoir manifesté le désir de voir sa patrie indépendante, obtint sa liberté deux ans après, fut même nommé directeur du cabinet botanique de Madrid et professeur des sciences naturelles en cette ville, devint, après l'abdication de Charles IV, membre de la junte de Bayonne en 1808, puis ministre de l'intérieur, fut, sous l'administration française, préfet de Malaga, rejoignit Bolivar après la chute du roi Joseph (Bonaparte), fut intendant-général de l'armée libératrice, présida le congrès d'Angostura (1819), et fut élu vice-président de la Colombie. Envoyé en Europe avec des pouvoirs illimités (1820), il ne put traiter avec l'Espagne, mais trouva de l'accueil en Angleterre et en France, et y disposa les esprits à reconnaître l'indépendance de la Colombie.

ZEBID, *Sabea Regia*, ville d'Arabie (Yémen), à 150 kil. S. O. de Sana. Petite citadelle. Collége sunnite en renom.

ZÉBINA (ALEXANDRE-). *Voy.* ALEXANDRE ZÉBINA.

ZEBU (île), île de l'archipel des Philippines, dans le groupe des Bissayes, à l'E. de l'île Negros, par 121° 10'-121° 35' long. E., 9° 28'-11° lat. N. : 80 kil. de long ; 157,000 hab. Ch.-l., Zébu, sur la côte E. de l'île Mactan (bon port, fort. Evêché : 2,000 hab.). L'île de Zébu fut découverte par Magellan en 1521. C'est là que périt ce navigateur.

ZEGRIS, mieux ZÉIRITES. *Voy.* ZÉIRITES.

ZEG-ZEG, vaste contrée du Haoussa, par 9° 30'-11° 10' lat. N., entre le Kano au N., le Djakoba au S., le Niffé et le Gouari à l'O. ; ch.-l., Zaria. Le Zeg-Zeg, jadis indépendant, a encore un sultan ; mais il est soumis à celui du Haoussa.

ZÉIAD, frère naturel du calife Moaviah I, fut un des plus braves capitaines arabes, soutint avec éclat la cause des Alides, et ne l'abandonna que quand Hassan eut abdiqué. Moaviah le combla d'honneurs et lui donna le gouv. de Bassora. Zéiad purgea ce pays des brigands qui l'infestaient. Il y joignit les gouv. de Koufah, Bahrein, Oman, enfin de toute l'Arabie, et probablement il visait au califat lorsqu'il mourut en 673.

ZEID ou ZEID-BEN-THABET, un des secrétaires et des plus zélés sectateurs de Mahomet, n'avait que onze ans quand le prophète s'enfuit de la Mecque. Il prit part, dès que l'âge le lui permit, aux combats livrés pour la nouvelle religion, et se trouva à la bataille d'Ohod ainsi qu'à toutes les suivantes. Presque tous les sectateurs du Coran ayant péri dans une bataille contre les Arabes de Yémanah (ville du Nedjed), le calife Abou-Bekr, qui craignait que le livre sacré ne se perdît, en fit rassembler par Zéid les fragments qui jusque-là étaient restés épars ; cette copie, seule regardée comme authentique, est le Coran tel que nous le possédons aujourd'hui.

ZEIL, ville de Bavière (Mein-inférieur), sur le Mein, à 55 kil. N. E. de Wurtzbourg ; 1,200 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Waldbourg.

ZEILAH, *Avalites Emporium*, port d'Afrique (côte d'Adel), par 40° 45' long. E., 11° 18' lat. N., sur le golfe d'Aden ; 4,000 hab. Commerce avec Moka. Innombrables insectes.

ZÉIRI-BEN-MOUNAD, dit *al Taclani*, chef des Zéirites-Sanhadjides ou Badissides, issu d'anciens rois d'Arabie, groupa diverses tribus autour de lui, battit les Zéirites-Zénates, conquit tout le pays qui s'étend d'Alger à Tripoli, en fit hommage au calife fatimite Obéid-allah, fonda en 935 Achir (entre Constantine et Kairouan), dont il fit sa principale résidence, et, après avoir rendu de grands services aux Fatimites, périt à la bataille de Mansourah qu'il livrait pour eux (971). Son fils Yousouf-Balkin fonda la dynastie des Zéirites-Sanhadjides, qui posséda un moment tout le Maghreb (Afrique N. O.).

ZEIRI-BEN-ATYAH, premier roi zéirite de Fez, était d'abord cheik d'une tribu de Zéirites-Zénates ; il profita de la décadence des Edrisites pour se dérober à la souveraineté des rois de Cordoue, enleva Fez aux Zéirites-Badissides (988), eut successivement à combattre deux compétiteurs suscités par la cour espagnole, établit sa résidence à Woudja ou Wadjida, dans la prov. de Tlemcen (995), battit les Musulmans d'Espagne (996), mais fut vaincu ensuite par Abdel-Melek, fils d'Almansor, et réduit à s'enfuir dans le Sahara ; il en revint à la tête de quelques tribus et reprit Tlemcen, Tahert, le Zab, mais il mourut en l'an 1001, avant d'avoir complétement reconquis ses états, ce que fit son fils Moezz.

ZEIRITES ou ZEIRIDES (vulgairement *Zegris*), tribu et dynastie maure, a fourni plusieurs souverains à Fez, Tlemcen, Alger, Tunis, Kairouan, Mahdyah et Tripoli, et s'est partagée en plusieurs tribus qui étaient souvent en guerre : les deux principales étaient les Zéirites-Badissides ou Sanhadjides et les Zéirites-Zénates. Le premier des princes Zéirites Sanhadjides fut Yousouf-Balkin (fils de Zéiri-ben-Mounad), que le fatimite Moez-Ledinillah, en allant s'établir au Caire, avait laissé gouverneur de cette ville ; il se rendit indépendant des Fatimites (972), et reconnut les califes ommiades d'Espagne. Ces princes soumirent toute la partie N. O. de l'Afrique, se maintinrent surtout dans les états de Tunis et d'Alger, et eurent pour capitale Achir (*Voy.* ZEIRI-BEN-MOUNAD). Leur domination dura de 972 à 1050, époque à laquelle ils furent renversés par les Almoravides. Malgré leur chute, ils formèrent encore une tribu importante et qui devint surtout célèbre à

Grenade par sa bravoure, son grand nombre et par sa rivalité avec les Abencérages. — La dynastie des Hamadides de Bougie était une branche de ces Zéirites. — La tribu des Zéirites-Zénates, rivale de celle des Sanhadjides, leur enleva de bonne heure (988) Fez et plusieurs provinces occidentales de leur empire, sous la conduite de Zéiri-ben-Atyah (*Voy.* ce nom), et s'y maintint jusqu'en 1070.

ZEITOUN, ville de l'État de Grèce (Hellade orient.), à 65 kil. N. O. de Livadie et près du golfe de Zeitoun (le *golfe Maliaque* des anc.) : 4,000 hab. — Il y a une Zeitoun dans l'île de Malte, à 7 kil. S. E. de La Valette ; 3,900 hab.

ZEITOUN (OUED-), petite riv. de l'Algérie, sort de l'Atlas, coule au N. et se jette dans l'Oued-Isser, par 36° 33' lat. N.

ZEITZ, ville murée des États prussiens (Saxe), près de l'Elster-Blanc, à 40 kil. S. de Mersebourg : 7,200 hab. Evêché avant le XIe siècle ; ravagée par les Vandales.

ZELA, anc. ville du Pont. *Voy.* ZELEIA.

ZELAKA, petite forteresse d'Espagne, voisine de Badajoz. Yousouf-ben-Tachfin, y battit Alphonse V, roi de Castille, en 1087.

ZÉLANDE, *Zeeland*, c.-à-d. en hollandais *pays de mer*, prov. du roy. de Hollande, au S. O., se compose des îles de Walcheren, Beveland, Schouven, etc. (formées par les bouches de la Meuse et du Rhin) et d'une petite partie de la Flandre : en tout 1,550 kil. carrés ; 145,000 hab. Ch.-l., Middelbourg. Division, 5 districts, Middelbourg, Sluys (ou l'Écluse), Hulst, Gœs, Zierikzée. Plaines basses et souvent inondées ; digues dont l'entretien coûte plus de 2 millions par an. Climat tempéré, mais malsain ; fièvres endémiques. Sol fertile et bien cultivé (grains, légumes, chanvre, colza, moutarde, pommes de terre). Riche pêche. Industrie ; filage, toiles, lainages ; distilleries, brasseries, moulins à huile, chantiers, etc. Commerce actif. Le sol de la Zélande est de formation moderne ; ce fut longtemps comme un terrain neutre entre les comtés de Flandre et de Hollande : de petits seigneurs en possédaient les îles ; en 1256, le comte de Hollande Florent V les réunit et prit formellement le titre de comte de Hollande et de Zélande. Dès lors la Zélande suivit le sort de la Hollande ; elle passa comme celle-ci à la maison de Bourgogne, forma sous Charles-Quint une des Dix-Sept provinces des Pays-Bas, se révolta contre Philippe II, et signa l'alliance d'Utrecht (1579), devint en 1810 pays français (elle forma le dép. des Bouches-de-l'Escaut et partie de celui des Bouches-de-la-Meuse), et depuis 1814 fut successivement province du royaume des Pays-Bas et province du nouveau royaume de Hollande.

ZÉLANDE (NOUVELLE-), dite aussi *Terre des États*, *Terre de Cook*, et enfin *Tasmanie*, nom donné à l'ensemble des deux îles Ika-na-Maoui et Tavaï-Pounamou, séparées par le détroit de Cook, et situées dans l'Océan-Pacifique austral, par 34°-47° lat. S. et 164°-178° long. E. Ika-na-Maoui ou l'île du Nord est antipode à l'Espagne ; elle a environ 900 kil. du N. au S. sur 284 ; Tavaï-Pounamou a 906 sur 285 : on leur donne à toutes deux 800,000 hab. (l'île du N. est la plus peuplée). Toutes deux sont divisées entre une foule de tribus ennemies et indépendantes. On n'y voit que des bourgades peu importantes. Une longue chaîne de montagnes traverse ces deux îles et offre quelques cimes couvertes de neiges éternelles et des volcans en ignition. Plusieurs belles rivières. Côtes très échancrées. On connaît surtout les baies dites des Iles, de Lauriston, de l'Abondance, de Loukers, Dusky, etc. Climat chaud, mais tempéré. Sol très fertile (surtout dans l'île du Nord) ; superbes forêts, mais très peu d'arbres à fruits ; fougère dite *pteris escolenta*, célèbre *phormium tenax*, yam, blé d'Inde. Mines de charbon de terre. Les seuls mammifères de la Nouvelle-Zélande sont le rat et le chien ; point de reptiles ni d'insectes venimeux. Nombreux oiseaux aquatiques et poissons. Les habitants sont forts, braves, belliqueux, mais cruels et anthropophages. Les chefs se tatouent. Les Nouveaux-Zélandais n'ont pas de temples, mais quelques idoles grossières. Le *tabou* y règne encore dans toute sa force. Des missionnaires anglais établis près du port Wangaroa n'ont pu y faire aucune conversion. L'industrie des Nouveaux-Zélandais se borne à exécuter des pirogues, de belles nattes, des filets, des casse-têtes et des haches. La Nouvelle-Zélande fut découverte par le hollandais Tasman en 1642, visitée par Cook en 1769, puis par Surville, Marion, Howell, Thompson, Freycinet, Dumont d'Urville (1769, 1772, 1815, 1816, 1818, 1827). Vers 1835 la France a formé à Akaroa, dans la presqu'île de Banks (île du Sud), un établissement qui parait devoir prospérer. Cependant l'Angleterre prétend s'approprier toute la Nouvelle-Zélande ; elle a déclaré les deux îles possessions britanniques en 1839.

ZÉLATEURS, sectaires juifs qui parurent vers l'an 66 ap. J.-C. et qui étaient disciples d'un certain Judas de Galilée. Ils durent leur nom à leur zèle inconsidéré pour la liberté de la patrie ; leur cruauté et leurs excès précipitèrent la ruine de Jérusalem, prise par Titus en 70. Jean de Gischale fut un de leurs chefs. On les nommait aussi *assassins*.

ZELE, bourg de Belgique (Flandre orient.), à 7 kil. N. O. de Dendermonde ; 10,078 hab. (y compris les hab. de 21 hameaux voisins). Fabrication de couvertures de laine, d'étoupes de siamoises, etc.

ZELEIA ou ZIELA, auj. *Zileh*, ville du Pont occidental, au S. E., sur le Scylax, était célèbre par un temple d'Anaïtis et le devint encore plus par la bataille qui y fut livrée l'an 67 av. J.-C. entre Mithridate et Triarius (général de Lucullus), et par la victoire de César sur Pharnace en 47 av. J.-C.

ZELL, ZELLE ou CELLE, ville du royaume de Hanovre, dans la principauté de Lunebourg, à 38 kil. N. O. de Hanovre, sur l'Aller ; 8,500 hab. Château fort, trois faubourgs. Chapeaux, bougies, lainages, bas, etc. ; haras. Zell était jadis la résidence des ducs de Brunswick-Lunebourg ; elle a donné son nom à plusieurs branches de cette maison (*Voy.* BRUNSWICK). Un traité y fut conclu le 5 février 1679, entre la France et la Suède d'une part, et les ducs de Brunswick et de Wolfenbuttel de l'autre ; ce traité fut le complément de la paix de Nimègue. La reine de Danemark, Caroline-Mathilde, fut confinée à Zell et y mourut en 1775. — Plusieurs autres villes d'Allemagne portent le même nom, mais elles sont peu importantes.

ZELL (Sophie de), reine d'Angleterre. *V.* GEORGE I.

ZELLERSEE, c.-à-d. *lac de Zell* : partie N. O. du lac de Constance.

ZEMBLE (NOUVELLE-), c.-à-d. en russe *Terre-Neuve*, nom donné à la réunion de deux îles de l'empire russe et situées dans l'Océan Glacial arctique au N. du gouv. d'Arkhangel, par 68° 50'-76° lat. N., et 50°-68° long. E. : environ 855 kil. sur 260. Climat très rude, un peu moins glacial pourtant qu'on ne le croirait vu la latitude. La Nouvelle-Zemble est toute entière dans le cercle polaire : aussi la grande nuit y est-elle de près de trois mois. Lacs, rivières, peu de végétaux, quelques bouleaux ; les animaux qu'on y trouve sont l'ours blanc, le renne, l'isatis, la loutre, la chouette. Ce pays est inhabité, mais les pêcheurs et les chasseurs d'Arkhangel viennent y chercher les cétacés, les squales et les phoques qui sont très nombreux sur ses côtes.

ZEMPLIN (comitat de), comitat de Hongrie, dans le cercle au-delà de la Theiss, entre la Galicie au N., les comtés d'Unghvar, de Szabolcs à l'E., ceux d'Abaujvar, de Sarosch à l'O. : 160 kil. sur 45 ; 280,000 hab. Ch.-l., Ujhely.

ZÉNATE. *Voy.* ZEIRI-BEN-ATYAH et ZÉIRITES.

ZEND, langue très ancienne de l'Asie, semble avoir été parlée dans la Bactriane et les contrées environnantes au S. et à l'E. Elle précéda le pehlvi usité en Médie, et le parsi (ancien perse). C'est en langue zend que sont écrits les deux tiers du Zend-Avesta. Le zend est depuis longtemps une langue morte, mais il n'a point cessé d'être la langue sacrée des Guèbres, qui récitent en cet idiome des prières dont presque aucun d'eux ne comprend le sens.

ZEND (dynastie), dynastie persane au XVIIIe siècle, rivale de celle des Kadjars, eut pour premier chef Kerim-Khan, et pour dernier Louthf-aly-Khan. *Voy.* PERSE et LOUTHF-ALY-KHAN.

ZEND-AVESTA, c.-à-d. *parole vivante*, livre sacré des Guèbres ou Parsis, se compose de deux parties écrites, l'une en zend, l'autre en pehlvi. La première comprend : 1° le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire dont les prêtres devaient avoir récité des fragments avant le lever du soleil et qui lui-même était divisé en trois parties, le *Vendidad* (combat contre Ahriman), l'*Izechné* ou *Yaçna* (élévation de l'âme), le *Vispered* (chefs des êtres); 2° Les *Iecht-Sadés*, prières, dont plusieurs sont en pehlvi et en parsi : 3° le *Sirouzé* (ou les 30 jours) sorte de calendrier liturgique. La deuxième partie se réduit au *Boundéhech*, espèce d'encyclopédie où sont contenues des notions sur la cosmogonie, sur la religion et le culte, sur l'astronomie, sur les institutions civiles, sur l'agriculture, etc. De ces livres ou recueils si différents les uns des autres, le *Vendidad* est probablement le seul qui soit vraiment un ouvrage antique. On le regarde comme un des vingt-un *Nosks*, attribués par les anciens Perses eux-mêmes à Zoroastre (*Voy.* ZOROASTRE). — Le Zend-Avesta a été apporté en Europe par Anquetil-Duperron qui le premier en a donné une traduction (Paris, 1771, en 3 vol. in-4). M. Eugène Burnouf a publié le texte original du Zend-Avesta.

ZENGH, *Segna* en italien, *Szeny* en croate, ville des Etats autrichiens (Croatie), à 80 kil. S. O. de Carlstadt; 2,600 hab. Evêché, bon port, école de navigation. Zengh est le grand entrepôt d'exportation maritime de la Hongrie. Cette ville fut au XVIe siècle le principal lieu de réunion des Uskoks.

ZENGHI (OMAD-EDDIN), dit *Sanguin* dans les historiens des croisades, atabek de Mossoul (Syrie et Mésopotamie), né vers 1084, reçut du seldjoucide Mahmoud I la principauté de Mossoul (1127), battit les deux frères Ortocides Daoud et Timourtach, puis le prince d'Antioche Boémond II, mais fut repoussé par Foulques, roi de Jérusalem, marcha en 1132 au nom du sultan Sandjar contre le calife Mostarched et contre Maçoud, força Maçoud à signer la paix, fit ensuite à diverses reprises la guerre aux Kourdes, au roi de Damas, aux chrétiens, prit Edesse à ces derniers (1144), marcha de là sur la forteresse de Djabar en Syrie, et mourut pendant qu'il en faisait le siége (1145). Il laissa, entre autres fils : le fameux Nour-Eddin, Séif-Eddin, Cothb-Eddin (père d'un Zenghi II, prince de Sindjar et un instant sultan d'Alep (1181-82).

ZENGHIAN, ville de Perse, dans l'Irak-Adjémi, à 260 kil. N. O. de Téhéran; 15,000 hab. Palais, résidence d'un khan. Saccagée par Tamerlan.

ZENO (Charles), grand-amiral de Venise, né vers 1334, voyagea sept ans en Orient, conduisit la négociation qui valut Ténédos aux Vénitiens (1376), défendit Trévise contre les Hongrois et sauva cette frontière (1379), battit les Génois dans les lagunes (1380) et par cette victoire arracha la république à une ruine imminente, fut nommé grand-amiral, ambassadeur en France et en Angleterre, procurateur de Saint-Marc, et défit le général Boucicaut sur mer près de Modon. Il fit aussi avec succès la guerre à François de Carrare, mais ayant été soupçonné de s'être laissé corrompre par ce prince, il fut tenu deux ans en prison. Il fit ensuite un pèlerinage à Jérusalem, et battit à son retour les Génois pour le roi de Chypre Lusignan. Rentré dans Venise, il se consacra aux lettres. Il mourut en 1418.

ZENO (Nicolas et Antoine), célèbres voyageurs, frères du précédent, équipèrent un navire à leurs frais pour visiter les terres lointaines, se dirigèrent au N. O. de l'Europe et découvrirent des terres inconnues qu'ils nommèrent Frisland, Poland, Engroveland, Estotiland et Icarcé. On a quelque raison de soupçonner que ce sont les îles Feroër, le Groënland méridional, le Labrador et Terre-Neuve. Ils moururent, le premier en 1395, le deuxième en 1405. Leurs lettres, cartes et relations manuscrites sont restées inconnues jusqu'à ce qu'un petit-fils d'Antoine, Caterino Zeno, en tirât le recueil intitulé : *Découverte des îles de Frislanda, Eslanda, etc.* Venise, 1558 (reproduit dans le recueil des *Navigations* de Ramusio, vol. 2, f. 230, édit., 1583).

ZENO (Apostolo), critique et poëte, né en 1668 à Venise, mort en 1750, fut un des premiers à se prononcer contre le mauvais goût de son siècle, eut part à la fondation de l'Académie Vénitienne *degli Animosi* (1691), créa le *Giornale de' letterati* (1710) dont il publia 20 volumes, reçut en 1718 de l'empereur Charles VI le titre d'historiographe de la cour et alla se fixer à Vienne. Il est regardé comme un des premiers antiquaires de son temps. On a de lui soixante-trois pièces dramatiques (tragédies, comédies, opéras), Venise, 1744, 10 vol. in-8; des *poésies diverses* (lyriques et autres); 2 vol. in-4 de *Dissertazioni Vossiani*, 1752-53 (ce sont des suppléments aux recherches de Vossius). Il fut sans rival dans l'opéra jusqu'à la venue de Métastase. Ses œuvres dramatiques ont été traduites en partie par Bouchaud, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie (partie de la Géorgie actuelle), et fille de Mithridate, roi d'Arménie. Son époux, forcé de fuir, et craignant de la laisser au pouvoir de l'ennemi, la poignarda et la jeta dans l'Araxe; mais Zénobie fut sauvée et conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui la traita en reine (53 de J.-C.). *Voy.* RHADAMISTE.

ZÉNOBIE, *Septimia Zenobia*, reine de Palmyre, fille d'un prince arabe de la Mésopotamie, avait épousé en secondes noces Odenat, qu'elle seconda dans ses expéditions contre Sapor. Après la mort d'Odenat, mort qu'on lui attribue, elle prit le titre de reine de l'Orient et fit la guerre aux Romains (267-72). Galien voulut en vain la réduire. Aurélien fut plus heureux ; il remporta sur elle les victoires d'Antioche et d'Emèse, l'assiégea dans Palmyre, la réduisit à chercher son salut dans la fuite, l'atteignit en route, et la fit paraître à son triomphe à Rome. Il lui assigna pour retraite Tibur, où elle vécut obscure avec ses enfants (Tibur prit de là, pendant quelque temps, le nom de *Zenobia*). Zénobie avait pour conseiller le célèbre Longin.

ZÉNODORE, tyran de Panéas (ou Césarée de Palestine), étendit sa domination sur une partie de la Syrie au temps d'Auguste. La protection qu'il accordait aux brigands de la Trachonitide souleva des plaintes si fortes, qu'Auguste le réduisit à ses possessions primitives, et donna le reste à Hérode. Zénodore mourut l'an 20 av. J.-C.

ZÉNODORE, fameux sculpteur grec, fut chargé par les Arvernes de fondre une statue colossale de Mercure, et par Néron d'élever à Rome la statue colossale de 35 à 40m de haut. qui devait représenter cet empereur.

ZÉNON d'Elée, philosophe grec, de la secte des Eléates, né à Elée, dans la Grande-Grèce, vers 504 av. J.-C., étudia sous Parménide, accompagna ce philosophe dans un voyage à Athènes, vers l'an 464, enseigna dans cette ville la doctrine de son maître, ainsi que la dialectique, et fit

payer chèrement ses leçons. Ardent patriote, il voulut délivrer sa patrie, qui était tombée au pouvoir d'un tyran, mais il échoua, et fut livré à des supplices horribles qu'il supporta avec un courage héroïque. On rapporte que, pour ne pas trahir ses complices, il se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la face du tyran. Zénon professa la doctrine de l'unité absolue de Parménide, et s'attacha à réfuter les adversaires de cette doctrine, en montrant les contradictions et les absurdités qu'entraîne l'opinion vulgaire sur la diversité des êtres, leurs changements perpétuels, la divisibilité à l'infini. On raconte qu'un jour qu'il argumentait contre le mouvement devant Diogène, ce philosophe se contenta pour le réfuter de marcher devant lui; mais cette anecdote ne mérite aucun crédit; car Diogène vivait environ 100 ans après lui. Zénon réduisit la dispute en art, et devint ainsi le créateur de la dialectique. Il avait écrit en prose plusieurs traités qui ne nous sont point parvenus. Aristote (*Physique*, VI, ch. 9) nous a conservé les arguments par lesquels il attaquait la réalité du mouvement.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, né à Cittium, dans l'île de Chypre, vers l'an 340 av. J.-C., ou, selon quelques uns, l'an 362, était fils d'un riche marchand, et se livra d'abord lui-même au commerce; mais il y renonça après avoir éprouvé une perte considérable. Entrant par hasard chez un libraire d'Athènes, il y rencontra les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate, et conçut dès lors un goût si vif pour la philosophie, qu'il voulut s'y livrer tout entier. Il entendit le cynique Cratès, le mégarique Stilpon, les académiciens Xénocrate et Polémon, puis se fit un système propre, et ouvrit, vers l'âge de 40 ans (300 av. J.-C.), une école sous un célèbre portique d'Athènes, nommé le *Pécile;* c'est de là que cette école est nommée le *Portique* ou école *stoïcienne* (du grec *stoa*, portique). La solidité de ses leçons, la sublimité de sa morale, et plus encore les beaux exemples qu'il offrait dans sa conduite, attirèrent auprès de lui de nombreux disciples, parmi lesquels on comptait Antigone Gonatas, roi de Macédoine, qui l'honora toujours d'une estime particulière. Il mourut dans une extrême vieillesse, entouré de la vénération universelle, vers l'an 260 av. J.-C. Zénon s'était surtout proposé de rétablir dans toute leur autorité la vertu, ébranlée par les Epicuriens, et la vérité, attaquée par les Sceptiques. Il divise la science en 3 parties: logique, physiologie (ou science de la nature) et morale; mais chez lui les deux premières ne font guère que préparer à la troisième, qui seule avait de l'importance à ses yeux. Dans la logique, il s'attache surtout à déterminer le *criterium* de la vérité; il le place dans les perceptions des sens approuvées par la raison, et proclame que toutes nos idées ont leur première source dans les sens: *nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.* Dans la science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme, deux principes: l'un passif, la matière, le corps; l'autre actif et vivifiant, Dieu et l'âme humaine. Néanmoins, il fait de l'âme un *air ardent*, une espèce de feu, et conçoit de même Dieu comme un principe igné universellement répandu qui anime chaque chose, et qui par sa *providence* dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre ou de la raison. En morale, il prescrit de se conformer à ce même ordre, qui est la loi de Dieu, et donne pour règle de suivre la nature (*sequi naturam*), ou la droite raison. Il n'admet d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, et trace du vrai sage un portrait idéal qui le place presque au dessus de l'humanité; il le proclame seul libre, heureux, beau, riche, et même roi; il condamne toutes les passions comme autant de faiblesses et de maladies de l'âme, et donne ainsi à sa morale quelque chose de paradoxal, de farouche même. Zénon avait beaucoup écrit: on ne possède aujourd'hui que les titres de quelques uns de ses écrits: *De la vie selon la nature*, *du devoir*, *de la loi*, *de la nature humaine*, *des passions*, *des mots*, etc. On ne connaît ses opinions que par quelques écrits postérieurs, notamment par ceux de Cicéron (*Questions académiques*, *Des biens et des maux*, *Des Devoirs*, *Paradoxes*, etc.).

ZÉNON L'ISAURIEN, empereur d'Orient. D'abord chef de la garde isaurienne, il plut à Léon I, en se montrant prêt à le soutenir contre Aspar et Ardaburius, devint son gendre, et à la mort de ce prince (474) se fit associer à l'empire dans l'hippodrome par son propre fils Léon II, prince enfant qu'il avait eu de la fille de l'empereur, et qui périt bientôt. Zénon fut chassé de Constantinople par la révolte de Vérine, veuve de Léon I, et de Basilisque (475), et chercha un refuge en Isaurie. Il recouvra le trône 2 ans après, grâce aux Isauriens et aux Goths; mais il souilla sa victoire par des cruautés et des perfidies, et se brouilla bientôt avec les Goths qui l'avaient aidé à le rétablir et qui lui firent une guerre désastreuse; il eut aussi à comprimer les révoltes de Marcien, de Léonce et d'Illus, ses généraux. Plongé dans la débauche et odieux à tout le monde, il finit par être enterré vivant, pendant qu'il était ivre, par la trahison de sa propre femme Ariadne, qui donna ensuite le trône avec sa main à son amant Anastase I (491).

ZENTA, bourg de la Hongrie (Bacs), à 14 kil. S. de Kis-Kaniza, est célèbre par la victoire que le prince Eugène et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste y remportèrent en 1697 sur les Turcs.

ZÉPHYRE, nom que les Grecs donnaient au vent d'ouest, vent doux et léger. Ils en faisaient un fils d'Eole et de l'Aurore, et l'époux de Chloris. Les Latins donnaient à Zéphyre et à Chloris les noms de Favonius et de Flore. On représente Zéphyre sous la forme d'un jeune homme, à l'air doux et serein, avec des ailes de papillon et une couronne de fleurs.

ZEPHYRIN (saint), pape de 202 à 218, vit éclater la persécution de Sévère. On le fête le 26 août.

ZEPHYRIUM PROMONTORIUM, c.-à-d. *Cap du Couchant*, nom commun à plusieurs caps chez les anciens, notamment le cap *Bursano*, en Italie, près de Locres épizéphyrienne. Les autres étaient en Cilicie, en Paphlagonie, dans le Pont, l'île de Cypre, etc.

ZER-AFCHAN ou SOGD, *Polytimetus*, riv. du Turkestan indépendant, sort du lac Pandjikand, par 42° lat. N., passe à Samarcand et à Boukhara, et tombe dans le lac Karakoul, à 48 kil. S. O. de Boukhara; cours, 600 kil. De nombreux canaux d'irrigation l'absorbent presque tout à fait avant le lieu de son embouchure.

ZERBI ou GERBI (île), *Meninx*, *Lotophagitis insula* des anciens, île de l'état de Tunis, dans le golfe de Cabès, par 10° 57' long. E., 33° 49' lat. N.: 46 kil. carrés: 30,000 hab. Ils sont chyites, très industrieux et commerçants. Beaucoup de villages, pas de chef-lieu. Climat très sec, sol fertile. Le lotos qu'on y trouvait autrefois en abondance n'y existe plus. Les Espagnols s'emparèrent de cette île au XVIe siècle: ils en furent chassés en 1560 par les Turcs: on y voit encore une pyramide construite avec les têtes des Espagnols qui périrent dans le combat.

ZERBST, *Servesta*, ville d'Allemagne, dans le duché d'Anhalt-Dessau, à 19 kil. N. O. de Dessau; 7,400 hab. Jadis plus importante. Patrie de l'impératrice Catherine II, née princesse d'Anhalt-Zerbst. Longtemps résidence des princes d'Anhalt-Zerbst.

ZERDUST. *Voy.* ZOROASTRE.

ZERRAH (lac), *Aria palus*, lac du Caboul (Sedjistan), le plus grand du royaume (160 kil. sur 45). Au milieu est une île dans laquelle est la ville de Koukhozerd. Ce lac reçoit l'Helmend et d'autres

rivières; il inonde ses bords dans la saison pluvieuse. Sur sa rive S. O. est une ville de Zerrah.

ZERVANE-AKÉRÈNE, dieu suprême chez les Perses, était au dessus et d'Ormuzd et d'Ahriman, qui l'un et l'autre émanaient de lui. Son nom veut dire *le temps sans limites.*

ZETHÈS et CALAIS, jumeaux, fils de Borée et d'Orithyie, firent partie de l'expédition des Argonautes, chassèrent les Harpyies qui tourmentaient Phinée, leur beau-frère, mais furent tués par Hercule, soit pour avoir insulté Hylas, soit à la suite d'une querelle avec Tiphys, pilote du navire Argo. Suivant les Athéniens, ils furent changés en deux Vents, dits les *Prodromes* (c.-à-d. *avant-coureurs*), parce qu'ils précèdent de 9 jours le lever de la Canicule, ou parce que leur souffle favorable invite au départ.

ZÉTHUS, fils de Jupiter et d'Antiope et frère d'Amphion, aida celui-ci à élever les murs de Thèbes. La Fable en fait un chasseur habile.

ZEUGITANE, contrée de l'Afrique romaine, qui ne fut jamais une province particulière, comprenait les environs immédiats de Carthage, moins peut-être les côtes, jusqu'à 30 à 35 kil. dans les terres.

ZEUGMA, c.-à-d. *lien, réunion*, ville de Syrie, en Comagène, au S. E., sur la rive droite de l'Euphrate, communiquait par un pont avec Apamée, située sur l'autre rive. Les deux villes avaient été fondées par Séleucus I; mais le pont était plus ancien. Zeugma et Thapsaque étaient les deux points les plus fréquentés pour passer de Syrie en Babylonie.

ZEUNE (J.-Ch.), philologue, né en Saxe en 1736, mort en 1788, fut professeur à Leipsick, puis à Wittemberg. On a de lui des édit. de Xénophon, Leips., 1778-82; des *Idiotismes grecs* de Vigier, 1789, etc.

ZEUXIS, célèbre peintre grec, né vers 475 av. J.-C., mort vers 400, étudia le coloris sur les ouvrages d'Apollodore, dont il perfectionna le procédé, et fut le rival de Parrhasius. La noblesse des sujets, le grand caractère du dessin, la beauté divine des personnages, distinguaient les tableaux de Zeuxis: on admirait surtout son *Hélène*. Il devint très riche, et finit par ne plus vendre ses ouvrages. La plupart de ses chefs-d'œuvre ornèrent ensuite Rome, puis Constantinople. Le temps les a anéantis.

ZHÉ-HOL, ville de Chine. *Voy.* TCHING-TÉ.

ZIA ou ZÉA, *Céos* des anciens, île de l'Archipel, une des Cyclades, à 17 kil. S. E. du cap Colonne, par 37° 37' lat. N., 22° 1' long. E.: 22 kil. sur 13; 5,000 hab. Ch.-l., Zéa. Collines au centre. Climat délicieux; sol fertile: fruits excellents, bon vin, coton; vers à soie. *Voy.* CÉOS.

ZIANI (Sébast.), doge de Venise (1172-79), signa en 1177 la trève de Venise entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue lombarde, établit la cérémonie des épousailles du doge de Venise et de l'Adriatique pour consacrer en quelque sorte l'empire de sa patrie sur la mer. — Son fils, P. Ziani, succéda en 1205 à H. Dandolo, acheva la conquête de la Grèce et mourut en 1229. On l'avait remplacé de son vivant même, après 24 ans d'administration.

ZIANIDES, dynastie musulmane, fondée à Tlemcen par Yagmourezen-ben-Zian. *Voy.* TLEMCEN.

ZICCAVO, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à 31 kil. E. d'Ajaccio; 1,200 hab.

ZIELA. *Voy.* ZELEIA et ZILEH.

ZIERIKZÉE, ville de Hollande (Zélande), sur l'Escaut orient., à 26 kil. N. E. de Middelbourg: 6,700 hab. Jadis évêché. Clocher superbe brûlé en 1832. Très vaste citerne. Chantier de construction. Salines et raffineries de sel. Port ensablé en partie. Commerce (plus grand jadis). Pêche active. — Bâtie au IXe siècle, et résidence des comtes de Zélande. Vainement assiégée par les Flamands en 1303; prise par les Espagnols en 1576, mais aussitôt reprise par les Provinces-Unies.

ZIGEUNES. *Voy.* BOHÉMIENS.

ZILEH, jadis *Zeleia*, ville de la Turquie d'Europe (Sivas), à 40 kil. S. O. de Fokat. *Voy.* ZELEIA.

ZIMBAOE, c.-à-d. *résidence royale*, ville de l'Afrique mérid., capitale du Monomotapa, et résidence du souverain, sur la droite du Zambèze, vers son confluent avec la Manzora, entre Tète et Sena.

ZIMISCÈS (JEAN), empereur grec. *Voy.* JEAN.

ZIMMERMANN (J.-J), fanatique, né en 1644 à Wayhingen en Wurtemberg, mort en 1693, était diacre de Bittigheim. Il se fit disciple de Bœhme et de Bronquell, donna beaucoup d'éclat par ses prédications aux opinions des Bœhmistes, publia un ouvrage mystique, *Révélation presque complète de l'Antechrist*, qui lui fit perdre son diaconat, erra prêchant et faisant des prosélytes en Allemagne et dans les Provinces-Unies, occupa 4 ans une chaire de mathématiques à Heidelberg, passa ensuite à Hambourg, puis à Rotterdam et mourut au moment de s'embarquer pour l'Amérique. On a de lui, entre autres ouvrages, *Scriptura sacra Copernicans* (trad. en allem., Hambourg, 1770, in-8), et *Coniglobium nocturnale stelligerum* (Hambourg, 1740, in-8).

ZIMMERMANN (J.-George), médecin et philosophe suisse, né en 1728 à Brugg (canton de Berne), mort en 1795, fut 14 ans médecin dans sa ville natale, la quitta en 1768 pour se rendre à Hanovre avec le titre de premier médecin du roi d'Angleterre, fut appelé à Berlin pour soigner Frédéric II mourant: tomba sur la fin de sa vie dans une hypocondrie qui empoisonna ses dernières années, et finit par devenir fou. Il écrivit avec violence contre les Illuminés et les révolutionnaires, et s'attira ainsi de fâcheuses affaires. On a de lui un *Essai sur la Solitude* (en allemand), ouvrage célèbre qui parut d'abord en un seul volume, 1756, et dont il fit plus tard 4 volumes, 1773-86 (trad. en fr. par Mercier, 1790; Jourdan, 1825); *De l'orgueil national*, 1758; *De l'expérience en médecine*, 1763-74, le plus savant de ses ouvrages (trad. par Lefebvre de Villebrune, 1774 et 1818).

ZINGARELLI (Nicolo), musicien, né en 1752 à Naples, mort en 1837, vint en France en 1804, fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican, et devint en 1820 directeur du Conservatoire à Naples. On a de lui plusieurs opéras: *Montezuma, Alzinda, Pirro, Artaserse, Romeo e Giuletta, Il conte di Saldagna, Inez de Castro*. Il a aussi composé des oratorios, une infinité de *messes*, de *motets*, etc.

ZINGARI. *Voy.* BOHÉMIENS.

ZINZENDORF (Phil.-Louis, comte de), ministre d'état autrichien, né en 1671, mort en 1742, fut successivement membre du conseil aulique d'empire (1695), ambassadeur extraordinaire en France après la paix de Ryswyk, conseiller privé (1705), commissaire impérial à Liége, après la prise de Landau, pour y installer un nouveau gouvernement, joua le plus grand rôle sous l'empereur Joseph I, puis sous Charles VI, et finit par remplacer le prince Eugène dans la haute direction des affaires; il décida les guerres avec la Turquie, avec la France, ainsi que la Quadruple-Alliance, mesures qui toutes furent peu populaires à cause de leurs résultats; il se donna aussi beaucoup de mouvement pour la Pragmatique de Charles VI, mais ne prit pas les précautions qui l'eussent fait exécuter sans coup férir. Il quitta les affaires à la mort de son maître.

ZINZENDORF (Nic.-Louis, comte de), né à Dresde en 1700, mort en 1760, fils d'un chambellan d'Auguste III, électeur de Saxe, roi de Pologne, était lui-même conseiller en Saxe. Il mena d'abord une vie extrêmement scandaleuse, mais en 1721, ayant donné asile à quelques descendants d'anciens frères Moraves persécutés, il adopta leurs opinions, et créa bientôt à Herrnhutt, de concert avec eux, un établissement et une nouvelle secte de *Frères Moraves*, connue sous le nom de *Herrnhütters*.

il prêcha, écrivit et envoya des missionnaires pour répandre leurs dogmes, mit en ordre leur ancienne liturgie (1727), alla faire des conversions dans le Groënland (1732), et de retour en Europe abandonna toute fonction publique pour ne travailler qu'au développement de son institution.

ZINZILI, port de l'Iran. *Voy.* INZELI.

ZIPANGU, nom sous lequel Marco-Polo désigne le Japon.

ZIPH (désert de), en Palestine, dans la tribu de Juda, près de la mer Morte et du pays d'Engaddi; à l'entrée (et à 8 milles d'Hébron à l'E.), était une ville de même nom.

ZIPS, *Cepusiensis comitatus*, comitat de la Hongrie septentrionale, dans le cercle en-deçà de la Theiss, borné au N. par la Galicie, à l'E. par le comitat de Saros, au S. par ceux d'Abaujvar, de Torna et Gœmœr, à l'O. par celui de Lyptau; 100 kil. sur 35; 170,000 hab. Ch.-l. Leutschau. Ce comitat renferme 16 villes qu'on appelle les *Seize bourgs privilégiés*, et dont l'ensemble forme un district indépendant de la juridiction du comitat de Zips; la principale est Neudorf. Ce comitat est en partie couvert par les Carpathes. Rivières, le Poprad, le Hernad, la Golnitz, le Dunajec. Climat froid. Fer, cuivre, eaux minérales, etc.

ZISKA (J. TROCZNOV, dit), fameux chef des Hussites, né vers 1380, était un noble bohémien. Il perdit un œil au service (d'où son nom de *Ziska*, borgne), se mit à la tête des Bohémiens révoltés peu après le supplice de J. Huss (1417), prit Prague (1419), refusa de reconnaître l'emp. Sigismond pour roi de Bohême à la mort de Venceslas, pilla les couvents, ravagea avec fureur les terres des seigneurs catholiques; forma contre Sigismond une confédération formidable; fit de Tabor sa place d'armes et la fortifia, battit Sigismond au mont Wintkow en 1420, résista en 1421 aux deux armées impériale et hongroise de Sigismond; bien qu'ayant perdu son dernier œil, et quoique cerné sur le mont Taurkand, il s'ouvrit un chemin, remporta encore plusieurs victoires, et força Sigismond à lui accorder la paix et à lui donner avec le titre de vice-roi de Bohême un pouvoir absolu sur ce royaume. Il mourut de la peste en 1424, au moment où il allait prêter serment à l'empereur. On raconte que les Bohémiens firent de sa peau un tambour dont le son, disaient-ils, avait la vertu d'intimider les ennemis et de les mettre en fuite.

ZITTANG ou PANLANG, fleuve de l'empire Birman, est une branche de l'Iraouaddy, dont il se sépare entre Ava et Amarapoura, coule au S. E., puis au S. O. et au S., arrose une ville du nom de Zittang à 35 kil. E. de Pégou, et se jette dans le golfe de Martaban à l'E. de Rangoun, et au N. O. de Thaleayn. Cours, 700 kil.

ZITTAU, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 80 kil. E. de Dresde; 8,100 hab. Double enceinte de murs. Bibliothèque, cabinet de médailles, cabinet d'histoire naturelle. Entrepôt des fils et des toiles de la Lusace. Patrie de l'orientaliste Michaelis. Prise et pillée en 1757 par les alliés de l'électeur de Saxe.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM, fils de Mahomet II, né en 1459, disputa le trône à Bajazet II son frère aîné (1481 et 82), fut deux fois vaincu, et se réfugia à Rhodes près du grand-maître de l'Ordre, qui lui promettait des secours; mais celui-ci, gagné par Bajazet, le retint captif; il fut transféré de prison en prison en Savoie et en France, puis fut remis au pape Innocent VIII, qui reçut pour le garder une pension du sultan. Charles VIII, qui comptait se servir du captif dans ses projets contre les Ottomans, se le fit remettre par Alexandre VI et l'emmena à Naples, mais Zizim mourut aussitôt qu'il eut été remis à ce prince (1495). On prétend qu'Alexandre VI, gagné par Bajazet, l'avait fait empoisonner avant de le livrer au roi de France.

ZLOCZOW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 80 kil. E. de Lemberg; 6,200 hab. Château. Le cercle de Zloczow, entre la Russie au N. et à l'E., et les cercles de Zolkiev, Tarnopol, Brzezany et Lemberg, a 90 kil. sur 60, et compte 234,550 hab. (dont 26,000 Juifs).

ZNAYM, ville des Etats autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 55 kil. S. O. de Brünn; 5,000 hab. Vieux palais, maison du conseil, abbaye de Luka, etc. C'est là que mourut l'empereur Sigismond (1438). Combat d'avant-garde entre les Autrichiens et les Français, suivi d'un armistice signé entre Napoléon et l'empereur François (le 11 juillet 1809). Cet armistice prépara la paix de Vienne de 1809. — Le cercle de Znaym, situé entre ceux de Brunn à l'E. et au N. E., d'Iglau au N. O. et à l'O., et l'archiduché d'Autriche au S., a 65 kil. sur 80, et compte 160,000 hab.

ZOBEIDAH (la Fleur-des-Dames), cousine-germaine et seule femme légitime du calife Haroun-al-Raschid, fut mère d'Amin, successeur du calife (809), et fut bien traitée par Al-Mamoun qui le remplaça. Elle mourut en 831. On lui attribue la fondation de Tauris (792).

ZOBEIR, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 14 kil. S. de Bassora; fondée sur les ruines de l'ancienne Bassora, par des familles qui voulaient se mettre à l'abri des attaques des Wahabites.

ZODIAQUE (de *Zôdion*, diminutif de *Zôon*, animal), large bande du ciel dont l'écliptique occupe le milieu, comprend l'espace que le soleil semble parcourir dans sa révolution annuelle, et dans lequel est renfermé le cours des planètes: cette zone, à laquelle on donne près de 16 à 18 degrés de largeur, a été divisée en 12 parties, correspondant chacune à un des mois de l'année, et renfermant une constellation ou réunion d'étoiles appelée *signe*. En voici les noms: le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux* (pour le printemps); l'*Écrevisse*, le *Lion*, la *Vierge* (pour l'été); la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire* (pour l'automne); le *Capricorne*, le *Verseau*, et les *Poissons* (pour l'hiver). Ces 12 signes correspondent aux mois de Mars, Avril, Mai; Juin, Juillet, Août; Septembre, Octobre, Novembre; Décembre, Janvier, Février. — On a réuni le nom des divers signes dans les deux vers latins suivants:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

La connaissance et l'usage du zodiaque sont de la plus haute antiquité; on le trouve chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes. Le zodiaque était représenté sur plusieurs monuments de la plus haute antiquité, notamment dans un temple de Denderah en Egypte. *Voy.* DENDERAH.

ZOÉ, impératrice d'Orient, d'abord maîtresse, puis 4e femme de Léon VI, reçut ce titre après la naissance de Constantin VII (Porphyrogénète II). Elle fut chassée du palais à la mort de son mari (911), y fut rappelée en 914 par son fils, le jeune Constantin Porphyrogénète; liguée avec Romain I (Lécapène), son amant, elle jouit d'un grand pouvoir, jusqu'à ce que ce dernier la confinât dans un cloître (919). — La 1re femme de Léon VI s'appelait aussi Zoé.

ZOÉ, impératrice d'Orient, fille de Constantin IX et femme de Romain III (1028); fit périr Romain (1034), pour placer sur le trône son amant Michel IV, dit le *Paphlagonien*. Celui-ci l'épousa, mais la maltraita, et la força de reconnaître pour son successeur son neveu Michel V (1035). Elle fut encore plus malheureuse sous ce dernier (1041), mais elle excita une émeute à Constantinople et fut proclamée impératrice avec sa sœur Théodora. Elle épousa en 3es noces Constantin IX Monomaque (1042), et dès lors eut seule tout le pouvoir. Elle mourut en 1052.

ZOÉGA (George), archéologue danois, né en 1755 à Dahler, près de Ripen (Jutland), mort en 1809, étudia à Gœttingue sous Heyne, voyagea comme gouverneur avec un jeune gentilhomme, fut chargé par le ministre Guldberg de classer les médailles existant à Copenhague, puis fit aux frais du roi un voyage numismatique, visita le musée de Vienne, vint à Rome où il se maria et abjura le luthéranisme; se fixa en 1804 à Kiel, avec les titres de professeur et d'agent du roi de Danemark. On doit à Zoéga diverses *Dissertations*, qui ont été recueillies en 1817; le *Catalogus codicum copticorum Musei Borgiani*; et le célèbre traité *De usu et origine obeliscorum* (1797-1800), où il prouve que l'écriture hiéroglyphique fut employée jusqu'à la chute du paganisme, frayant ainsi la voie aux découvertes subséquentes.

ZOHAK, usurpateur venu d'Arabie, fut ennemi de Djemchid, le vainquit, le détrôna et le coupa en deux, puis se plaça sur le trône de Perse. Féridoun, fils de Djemchid, mit fin à sa cruelle domination et l'enferma dans une caverne du mont Demavend.

ZOHAR, c.-à-d. *splendeur*, un des livres théologiques des Juifs modernes, contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse, mêlées à toutes sortes de rêveries. On en attribue la rédaction à Ben-Yokaï, disciple du rabbin Akiba. Le Zohar a été traduit en latin.

ZOILE, *Zoïlus*, fameux critique grec, connu par l'amertume de ses censures à l'égard d'Homère (d'où son surnom d'*Homeromastix* ou fouet d'Homère), était né, à ce qu'on croit, à Ephèse ou à Amphipolis, et vivait au IVe siècle av. J.-C. On a débité mille fables sur son compte: on l'a fait vivre 132 ans (de 400 à 268); on a dit qu'il fut crucifié ou lapidé par la foule admiratrice d'Homère. On lui attribuait 9 livres de *Remarques hypercritiques* sur Homère, une *Histoire d'Amphipolis*, une *Histoire générale du monde jusqu'à Philippe* (roi de Macédoine). Son nom est resté synonyme de critique envieux et partial; on l'oppose à celui d'Aristarque.

ZOLKIEW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 22 kil. N. de Lemberg; 4,000 hab. Château. — Le cercle de Zolkiew, entre ceux de Zloczow à l'E., de Przemysl et de Lemberg au S. et au S. O., la Russie d'Europe au N., a 100 kil. sur 70, et 218,500 hab.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), célèbre prédicateur protestant, né en 1730 à Saint-Gall (Suisse), fut successivement ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Leipsick, etc., et mourut en 1788. Ses *Sermons* ont été publiés à Leipsick, 1789-1804, 15 vol. in-8.

ZOLTAN, fils d'Arpad, ravagea l'Europe occidentale à la tête des Hongrois, de 907 à 955, mais fut enfin battu sur le Lech par Othon I; changeant alors de système, il se fixa au N. de l'Adriatique, entre la Dalmatie, la Styrie et la Transylvanie, y jeta les fondements du roy. de Hongrie et n'attaqua plus que l'empire d'Orient. Il laissa le pouvoir à son fils en 960.

ZONARAS (J.), historien grec du XIIe siècle, fut secrétaire d'état sous Jean et Manuel Comnène, puis se fit moine dans une île solitaire. Il a laissé des *Annales* qui vont de la création du monde à la mort d'Alexis Comnène (1118), et qui font partie de la Byzantine. Cet ouvrage est précieux pour ce qui regarde Constantin et les princes de sa maison. Il a été traduit en français (avec Xiphilin et Zosime) par le présid. Cousin, Paris, 1678, in-4.

ZONZONATE ou ZEZONTLATL (c.-à-d. *les 400 sources*), dite aussi *Trinidad*, ville du Guatimala (San-Salvador), à l'embouchure d'une riv. de même nom dans le Grand Océan; 450 familles.

ZOPYRE, satrape perse, fils de Mégabyze, est célèbre par son dévouement à son prince. Pour faciliter à Darius I la prise de Babylone, il se coupa le nez et les oreilles, puis obtint l'entrée de la ville en se plaignant de la cruauté du roi qui, disait-il, l'avait traité d'une manière si cruelle et si ignominieuse; ayant ainsi gagné la confiance des assiégés qui lui donnèrent le gouvernement de leur ville, il en ouvrit les portes à Darius.

ZOROASTRE, en pelhvi *Zaradot*, en zend *Zeretochtro*, en persan *Zerdust*, auteur ou réformateur du magisme ou religion des Perses anciens, des Parthes et des Guèbres, naquit probablement en Médie, dans l'Aderbaïdjan (ou Atropatène), sous le règne de Gouchtasp (peut-être Hystaspe, père de Darius I). Depuis longtemps l'ancienne religion des Mèdes s'était chargée de pratiques superstitieuses et d'abus. Zoroastre, après avoir passé la première partie de sa vie à voyager pour conférer avec les savants les plus illustres, s'enferma dans une grotte, fut enlevé au ciel, vit Ormuzd face à face, et reçut de lui mission d'aller prêcher à l'Iran (Perse) une doctrine nouvelle. Il se présenta d'abord à la cour de Gouchtasp, qui régnait à Balkh, en Bactriane, parvint à se faire accueillir, courut pourtant des dangers par la malice de ses ennemis, déjoua leurs trames et finit par convertir le roi Gouchtasp, puis Isfendiar son fils, et avec eux tout l'Iran occidental; en vain 80,000 brahmes vinrent de l'Inde (l'Iran oriental) pour le convaincre d'erreur: il les confondit, et tout le pays jusqu'au Sind reçut sa loi. Il consigna, dit-on, ses doctrines dans 21 livres dits *Nosks* qu'il avait recueillis de la bouche même d'Ormuzd, et dont les débris formèrent le *Zend-Avesta* (la parole vivante). Excessivement âgé, il se retira sur le mont Aibordj, et il y mourut on ne sait à quelle époque. Souvent on le fait périr au sac de Balkh, lors de la grande irruption des hordes du Touran dans les états de Gouchtasp. Les légendes relatives à Zoroastre sont très nombreuses et souvent contradictoires; on ne peut en tirer d'indications biographiques précises. Il est probable qu'on aura accumulé sur la tête d'un seul homme une foule de traditions relatives les unes aux divers chefs de la religion des Perses, les autres à l'histoire de la religion même. De là les variations sans fin sur Zoroastre, sur sa patrie, sur son rôle, sur les événements de sa vie. L'époque de sa naissance flotte du XIIIe au VIe siècle av. J.-C.; souvent on l'a fait naître en Bactriane, à Balkh même. Il semble hors de doute que le Parsisme a successivement revêtu diverses formes, que la plus célèbre est celle dont Zoroastre fut le propagateur, que ce prophète ne fut qu'un réformateur, que sa réforme fut une épuration, une simplification du culte ancien, que cette réforme partit de l'ouest et du nord-ouest, et fut faite sous l'influence ou avec la coopération du souverain, que la portion orientale de la monarchie ne l'accepta qu'après résistance, enfin qu'il vint du nord une autre opposition et que les adhérents de la nouvelle religion subirent une réaction terrible qui sembla frapper de mort la réforme, et qui pourtant ne fut que momentanée. Outre le *Zend-Avesta* (*Voy.* ce mot), on a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*, qui sont évidemment un livre apocryphe fabriqué au Ier ou au IIe siècle de J.-C. pour favoriser les systèmes des philosophes de cette époque. La religion de Zoroastre admettait deux principes opposés, Ormuzd et Ahriman, au-dessus desquels s'élève un dieu suprême, Zervane-Akerène, prescrivait le culte du feu, réglait la vie publique comme la vie privée, annonçait des peines et des récompenses après la mort, etc.; elle avait pour ministres les *Mages*. *Voy.* ORMUZD, MITHRAS, GUEBRES, MAGES, etc.

ZOROBABEL, juif qui se mit à la tête de ceux de ses compatriotes captifs à Babylone qui voulurent revenir en Judée quand Cyrus le leur permit (536 av. J.-C.), seconda les efforts du grand-prêtre Jésus pour le rétablissement du culte, et releva le temple en dépit des Samaritains.

ZOSIME, historien grec du ve siècle, avait été avocat du fisc vers le temps de Théodose-le-Jeune : il portait le titre de comte et était un païen zélé. On a de lui une *Histoire romaine* (des empereurs) en 6 livres, laquelle ne va que jusqu'en 470 : il s'y montre fort partial contre les chrétiens : la meilleure édition est celle de Reitemeser, Leipsick, 1784, in-8. Le présid. Cousin l'a donnée en français (avec Xiphilin et Zonaras), Paris, 1678, in-4.

ZOSIME (saint), pape de 417 à 418, se laissa un instant induire en erreur par Célestius et Pélage et les déclara innocents d'hérésie, mais il se rétracta bientôt. On a de lui treize *Lettres* et un fragment de sa *Constitution* contre Pélage. Sa fête est le 26 décembre.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des guerriers Lombards qui accompagnèrent Alboin. Il conquit Bénévent vers 571 et y régna 20 ans.

ZOUAVES, corps d'infanterie indigène de l'Algérie au service de la France, admet aussi beaucoup de soldats européens, et est commandé par des officiers français.

ZOUBOV (Platon), dernier favori de Catherine II, fut nommé par cette impératrice prince et grand-maître de l'artillerie, acquit d'énormes richesses par des exactions, fut exilé de la cour par Paul I, trempa dans le meurtre de ce monarque, puis vécut dans la retraite jusqu'à sa mort (1817).—Son frère Valérien Zoubov, né en 1760, mort en 1804, eut part aux faveurs de Catherine, fut placé à la tête de l'armée de Perse, prit Derbend et ne fit rien d'ailleurs qui justifiât sa rapide fortune.

ZOUCHIO, l'ancienne *Pylos*. *Voy.* NAVARIN.

ZOUK-MIKAEL, ville de Syrie (Acre), dans le Kesraouan, à 28 kil. N. E. de Béirout ; 12,000 hab. Palais du cheik Béchara (mort en 1227), église Saint-Michel, palais du délégué du Saint-Siége, résidence du patriarche. Grand commerce en soie et en vins.

ZOUMBO, établissement portugais de l'Afrique orientale, dans une île du Zambèze, à 400 kil. S. O. de Tète. Les indigènes y apportent beaucoup d'or, d'ivoire et de dents de rhinocéros.

ZOUNGARIE. *Voy.* DZOUNGARIE.

ZUENTIBOLD. *Voy.* SVIATOPOLK.

ZUG, *Tugium*, ville de Suisse, capit. du cant. de ce nom, sur le lac de Zug, à 26 kil. S. de Zurich ; 2,800 hab. Gymnase, bibliothèque. Deux rues de Zug s'abîmèrent dans le lac en 1455 ; plusieurs maisons furent détruites de même en 1594 ; en 1795, la ville fut en partie brûlée.

ZUG (canton de), *Tugensis pagus*, 8e canton de la Confédération helvétique, au centre, borné par ceux de Zurich au N., Schwitz à l'E. et au S., Argovie à l'O. : 20 kil. sur 16 : 15,000 hab. Capit., Zug. Deux bailliages (l'intérieur et l'extérieur). Climat doux. Châtaignes, fruits, fromages, beurre, kirschenwasser. Les habitants sont de race allemande et catholique. Le gouv. est démocratique. Zug fut reçu dans l'ancienne confédération des 13 cantons en 1352.

ZUG (lac de), en Suisse, dans les cant. de Zug et de Schwitz, a 14 kil. de long., 2 kil. de largeur moyenne, 60m de profondeur à Zurich. Il communique avec la Reuss par la Loretz qui en sort au N.

ZUIDERZÉE. *Voy.* ZUYDERZÉE.

ZUINGLE. *Voy.* ZWINGLE.

ZULLICHAU, ville et château des États prussiens (Brandebourg), à 35 kil. E. de Francfort-sur-l'Oder ; 5,300 hab. Château.

ZULPICH ou ZULCH, l'ancien *Tolbiac*, ville des États prussiens (Province-Rhénane), à 33 kil. S. O. de Cologne ; 1,120 hab. *Voy.* TOLBIAC.

ZUMALACARREGUY (Thomas), général espagnol, né en 1789 dans le Guipuscoa, était commandant dans la garde royale à la mort de Ferdinand VII : il se démit de ses fonctions pour suivre don Carlos, souleva le Guipuscoa, fit une terrible guerre de partisan aux Christinos, qu'il rejeta sur l'Ebre, assiégea et prit Villafranca, mais fut mortellement blessé devant Bilbao en 1835. Il avait les qualités d'un général et était l'idole de ses soldats.

ZUNIGA, bourg d'Espagne, dans la Navarre, à 50 kil. S. O. de Pampelune, a donné son nom à la maison de Zuniga, une des plus anciennes d'Espagne, que l'on fait descendre d'Alphonse, infant de Navarre, et de Sanctie, dame et héritière de Zuniga. Cette maison a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans l'administration, dans l'église et dans l'armée. On connaît surtout Jean de Zuniga, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, puis archevêque de Séville et cardinal (1503). Il servit avec zèle le roi Ferdinand-le-Catholique, contribua à la conquête du roy. de Grenade, encouragea les lettres et fut le protecteur d'Antoine de Lebrixa.

ZURAVNO, bourg de Galicie (Brzezany), sur le Dniestr, à 28 kil. E. de Stry. Aux environs, Sobieski et 10,000 Polonais tinrent 23 jours contre 200,000 Turcs et Tartares : ils n'échappèrent à une perte certaine qu'en signant le traité de Zuravno (1676). *Voy.* SOBIESKI.

ZURBARAN (François), peintre, surnommé le *Caravage espagnol*, né en 1598 dans l'Estramadure, mort en 1662, commença sa réputation en copiant avec le plus rare bonheur des tableaux du Caravage qui étaient arrivés à Séville. Il a orné cette ville d'une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on remarque le tableau du maître-autel de la cathédrale de Séville, et un *Saint-Thomas d'Aquin*.

ZURICH, *Turicum*, *Tigurum*, *Duregum*, ville de Suisse, capitale du canton de Zurich, sur la Limat, près du lac de Zurich, à 70 kil. S. E. de Bâle ; 7,000 hab. Ville laide : quelques édifices cependant : l'hôtel-de-ville, la maison des orphelins, celle des aliénés, le Casino. Plusieurs bibliothèques, institut de médecine et chirurgie, amphithéâtre anatomique, salle de physique, collections ; collége, gymnase, école des arts, école d'aveugles, institut politique, etc. Soieries, mousselines, gazes, tissus de coton, vinaigre, etc. Zurich existait sous les Romains ; elle devint ville impériale en 1218. Avant 1250 elle s'affranchit de la prééminence des nobles et se donna un régime démocratique. Elle entra en 1351 avec le canton de son nom dans la confédération Suisse, mais ayant pris querelle, en 1436, avec Glaris et Schwitz pour la possession du Tockenbourg, elle fit alliance avec l'Autriche (1439) et sortit de la confédération pour n'y rentrer qu'en 1450. Dès 1519 Zwingle prêcha la réforme à Zurich qui fut la vraie métropole du Zwinglianisme et en quelque sorte le berceau du calvinisme. Zurich s'est distinguée comme ville littéraire par ses écoles et par l'instruction de ses habitants. On l'a nommée l'*Athènes de la Suisse*. Gessner, Bodmer, Lavater, Meister, Fuseli, Hess, Pestalozzi y sont nés. La bataille de Zurich gagnée en 1799 par les Français (commandés par Masséna) sur les Austro-Russes empêcha la France d'être envahie de ce côté.

ZURICH (canton de), premier canton de la Confédération helvétique, borné par le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse au N., par ceux de Saint-Gall, Zug, Schwitz au S., par le canton d'Argovie à l'O. et par celui de Thurgovie à l'E. : 62 kil. sur 43 ; 1,850 kil. carrés ; 228,000 hab. (dont environ 1,000 catholiques). Capit., Zurich. Plusieurs rivières : Rhin, Reuss, Limmat, Sihl, Thur : plusieurs lacs, entre autres celui de Zurich. Montagnes qui ne passent pas 1,160m ; point de glaciers. Forêts, pâturages ; agriculture bien entendue (aucun canton n'égale Zurich sous ce rapport). Industrie et commerce florissants : cidre et kirschenwasser. Houille. Il y a un grand conseil de 212 membres, un petit conseil de 25 et un tribunal d'appel. Le canton de Zurich fut admis en 1351 dans la confédération ; il ne se composait alors que de la ville et d'un district au bord de la

sihl. Il acquit ses limites actuelles surtout du XIVe au XVIe siècle. Il fut en 1798 et 99 le théâtre de sanglantes opérations militaires des Français et des Russes. En 1802 il s'y éleva des dissensions dont les résultats furent l'intervention française et l'organisation de la Suisse en dix-neuf cantons.

ZURICH (lac de), en Suisse, dans les cantons de Zurich, Saint-Gall et Schwitz : 35 k. sur 3 de largeur moyenne; 200m de profondeur près de la presqu'île de l'Aue. On le divise en 2 parties (lac supérieur et lac inférieur) : au point de partage se voit le pont de Ripperschweyl qui a 1,800 pas de long. Le lac de Zurich reçoit la Linth et s'écoule par la Limmat.

ZURITA (Jérôme), historien espagnol, né en 1512 à Saragosse, mort en 1581, fut administrateur des villes de Barbastro et d'Huesca, fiscal de Madrid, chargé d'affaires en Allemagne pour le conseil de Castille, historien d'Aragon, voyagea en Italie et en Sicile pour recueillir des documents et finit par se fixer chez des Hiéronymites. Il a laissé des *Annales de la couronne d'Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol. C'est lui qui découvrit le *Chronicon Alexandrinum* ou *Pascale*, édité depuis dans la Byzantine.

ZURLAUBEN (le baron de LA TOUR-CHATILLON DE), d'une noble famille allemande qui remonte au temps d'Othon I, naquit à Zug en 1720, se mit au service de la France, fit les campagnes de 1742, 43, etc., se distingua en 1762 à la défense des retranchements de Melsungen et prit sa retraite en 1780 avec le titre de lieutenant-général. Il mourut en 1795. Il était associé de l'Académie des Inscriptions, et a laissé, entre autres ouvrages, *Histoire militaire des Suisses*, Paris, 1751-53, 8 vol. in-12; *Tableaux topographiques, politiques et littéraires de la Suisse*, 1780-86, 4 vol. grand in-fol. (réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse* ou *Voyage pittoresque*, Paris, 1784-88, 12 vol. in-4).

ZURLO (Joseph, comte), né en 1759 à Naples, mort en 1828, suivit d'abord le barreau de Naples, devint directeur des finances en 1798, se tint à l'écart pendant la courte durée de la république parthénopéenne, reprit sa place en 1800, rétablit le crédit et entreprit des réformes qui soulevèrent contre lui des mécontentements, fut renversé par la cabale de la reine et d'Acton, suivit néanmoins la famille royale lors de son 2e exil, mais se rallia en 1809 à Murat, et fut sous lui ministre de la justice, puis de l'intérieur, suivit à Trieste la veuve de Murat, rentra dans sa patrie en 1818 et redevint ministre de l'intérieur lors de la révolution de 1820; mis en accusation par les *carbonari* pour une cause insignifiante, il donna sa démission, qui fut suivie de la retraite de tout le cabinet.

ZUTPHEN, ville forte de Hollande (Gueldre), sur l'Yssel, à 14 kil. S. de Deventer; 7,800 hab. Belle église de Sainte-Walburge (ancienne cathédrale), hôtel-de-ville à cinq façades, etc. Ville très ancienne; elle appartint à l'évêque d'Utrecht dès 1202; plus tard ville hanséatique avec titre de comté. Prise par l'armée des Etats (1530), par don Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe (1572), par le prince Maurice (1591), par les Français (1632); cette dernière fois, elle fut démantelée.

ZUYDERZEE, c.-à-d. *mer du Sud*, vaste golfe de la mer du Nord, entre la Hollande à l'O., la Frise et l'Over-Yssel à l'E., la province d'Utrecht et la Gueldre au S.; son entrée est située au N. et est fermée par les îles de Texel, de Vlieland, Ter-Schelling, Ameland qui n'y laissent pénétrer les vaisseaux que par quelques passes : 220 kil. du N. E. au S. O., 75 kil. de largeur moyenne. Au S. O. on remarque le golfe de l'Y qui est uni à la mer de Harlem (petit lac de la Hollande). Le Zuyderzée reçoit l'Yssel et les deux Vechts. La moitié méridionale du Zuyderzée se nommait au temps des Romains lac *Flevo*; il était au milieu des terres, ou ne tenait que par un filet d'eau à la mer du Nord : mais en 1282 une inondation terrible submergea tout l'espace qui forme aujourd'hui la partie septentrionale. Il a été question dans ces vingt-cinq dernières années de dessécher le Zuyderzée : mais la crainte d'anéantir le commerce maritime des villes qui ont un port sur ce golfe a fait renoncer à ce projet. — Sous l'empire français, de 1810 à 1814, il y eut un département du Zuyderzée, formé de la Hollande septentrionale et d'une partie de la province d'Utrecht. Il avait pour ch.-l. Amsterdam.

ZUYLICHEM (HUYGHENS DE). *Voy.* HUYGHENS.

ZVORVIK ou IZVORNIK, ville de la Turquie d'E. (Bosnie), ch.-l. de livah, sur la Drina, à 140 kil. E. de Travnik; 14,000 hab. Château. Commerce avec Belgrade et Semlin. Aux env., mines de plomb.

ZWARTE-WATER, riv. de Hollande. *Voy.* VECHT.

ZWEYBRUCKEN, nom allemand de la ville de DEUX-PONTS.

ZWICKAU, *Cygnea*, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 27 kil. S. O. de Chemnitz; 6,000 hab. Château, qui sert auj. de maison de détention et de travail. Bibliothèque. Drap, cotonnade, cire à cacheter, carmin. Jadis ville impériale.

ZWICKER (Dan.), chef de secte, né à Dantzick en 1612, mort en 1678. Après avoir été médecin, il quitta sa profession pour s'occuper de religion, se fit socinien, puis se rapprocha de l'arminianisme, tenta de fondre les diverses communions chrétiennes; devint ainsi le chef de la secte des *Conciliateurs* ou *Tolérants*, mais pour quelques prosélytes qu'il fit, il s'attira une multitude d'ennemis parmi les théologiens. Des ouvrages qu'il a laissés, le principal est l'*Irenicon irenicorum*, Amsterd., 1658, in-8.

ZWINGER (Théod.), médecin, né à Bâle en 1658, mort en 1724, se fit un nom comme praticien et professeur, eut la chaire de médecine à l'académie de Bâle, devint médecin et conseiller aulique du duc de Wurtemberg, du marquis de Bade-Dourlach, etc.; alla secourir Fribourg en proie à une épidémie (1710). On a de lui le *Théâtre botanique*, Bâle (en allemand), 1696, in-fol., avec fig., ouvrage fort estimé dans son temps, mais auj. bien dépassé. — Son trisaïeul, Théodore Zwinger dit *l'ancien* (1533-88), avait aussi été un célèbre médecin et mourut à Bâle d'une épidémie qu'il avait combattue avec le plus grand dévouement. On lui doit, entre autres ouvrages, le *Theatrum vitæ humanæ*, Bâle, 1565, compilation anecdotique fort curieuse.

ZWINGLE ou ZWINGLI (Ulrich), fameux réformateur, né en 1484 à Wildhaus dans le canton de St-Gall, mort en 1531, était curé de Glaris à 22 ans. Il assista, comme aumônier des Suisses auxiliaires de Jules II, à la bataille de Novare, suivit une autre armée de Suisses à Marignan, prêcha dès lors contre la coutume de ses compatriotes de se mettre à la solde de l'étranger, fut nommé en 1516 curé de Notre-Dame-d'Einsiedeln ou des Ermites, attaqua en chaire dès cette année, et un an avant Luther, le luxe et les abus de la cour de Rome, fut porté par ses nombreux adhérents à la cure de Zurich (1518), développa de plus en plus ses idées de réforme, décida le grand-conseil de Zurich à ne plus laisser prêcher que l'Evangile, sollicita en 1523 le colloque de Zurich, à la suite duquel furent supprimés et le célibat des prêtres et la messe (1524 et 25), et se maria. Nommé recteur du gymnase de Zurich, il réorganisa l'université de cette ville. Bien que différant de Luther sur quelques points, entre autres sur la présence réelle dans l'Eucharistie (que Zwingle niait et qu'admettait Luther), il tenta de se rapprocher de ce chef de la réforme. Berne venait d'adopter son système (1528), et il avait l'espoir de l'étendre par toute la Suisse, quand éclata la guerre dite *de Cappel*, entre les deux opinions opposées (Catholiques et Réformés) : cette guerre,

étouffée par une première paix (1529), renaquit presque aussitôt, et Zwingle, qui était parmi les troupes évangéliques, perdit la vie à Cappel, où son parti fut battu par les Catholiques (1531). Il avait adressé à la diète d'Augsbourg et à François I sa *Confession*, que ses partisans regardent comme un chef-d'œuvre. Plus logicien et plus poli que Luther, Zwingle ne possédait pas la même puissance pour remuer les masses. Il a beaucoup écrit. Ses *Œuvres* (en latin) forment 4 vol. in-fol., Zurich, 1544 et 45. Des extraits en ont été publiés en allemand par Usteri et Vogelin, Zurich, 1819, etc. Zwingle a été le précurseur de Calvin; cependant il différait de ce réformateur en ce qu'il accordait à l'homme le libre arbitre, et par conséquent le mérite ou le démérite de ses actions, que Calvin lui refusait. Peu après sa mort, ses partisans se réunirent aux Calvinistes.

ZWINGLIANISME, ZWINGLIENS. *Voy.* ZWINGLE.

ZWITTAU, ville des États autrichiens (Moravie), à la source de la Zwitta (affluent de la Schwarza), à 60 kil. N. O. d'Olmütz ; 4,000 hab. Commerce de chanvre et laine.

ZWOLL, ville de Hollande, ch.-l. de la province d'Over-Yssel, à 86 kil. N. E. d'Amsterdam; 13,500 hab. Deux canaux, murs en terrasse (et 4 bastions), 3 forts, divers ouvrages avancés, quelques édifices remarquables (hôtel du gouvernement, hôtel-de-ville, église St-Michel). Drap, toile, savon, vinaigre, bougie, imprimerie sur toile, etc. Commerce (grand entrepôt entre la Hollande et l'Allemagne). — Ce n'était qu'un village avant 1233; elle devint depuis ville libre et impériale, et ville hanséatique. Prise par les Catholiques espagnols en 1580, reprise bientôt après par les Hollandais, auxquels elle fut enlevée par les Français, qui la démantelèrent en 1672. Sous l'Empire français, Zwoll fut le ch.-l. du dép. des Bouches-de-l'Yssel. Elle a beaucoup souffert d'un ouragan qui la submergea en 1825.

ZYPOETAS, roi de Bithynie, de 328 à 241 av. J.-C., reconnut la domination d'Alexandre, qui venait d'envahir l'Asie. Il eut pour successeur son fils Nicomède I, qui se rendit indépendant.

ZYRIANES, peuple de Russie, habite dans les gouv. de Vologda, Perm, Tobolsk, et compte environ 30,000 individus.

ZYTOMIERZ, ville de Russie. *Voy.* JITOMIR.

FIN.









